BnF Gallica

Mon camarade : journal pour enfants / édité par la Fédération des enfants ouvriers et paysans ; avec la collaboration de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mon camarade : journal pour enfants / édité par la Fédération des enfants ouvriers et paysans ; avec la collaboration de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires. 1935-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

AVRIL
N° 9

PRIX :
0 fr. 35

DLP 22 05 920

Mon Camarade

JOURNAL POUR ENFANTS

EDITE PAR LA FEDERATION DES ENFANTS OUVRIERS ET PAYSANS, 8, AV. MATHURIN-MOREAU, PARIS 19e
AVEC LA COLLABORATION DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS ET ARTISTES REVOLUTIONNAIRES (AEAR)
MENSUEL. Abonnement : France — 6 Nos : 2 frs. ; 12 Nos : 4 frs. Etranger — 6 Nos : 4 frs. ; 12 Nos : 8 frs.
Envoyer l'argent à l'adresse suivante : Chèque Postal : Paris 942-01. M. EILFA, 2, rue Robineau — (20e)

LES AVENTURES DE PIPE FLUTE ET POMME

ENFANTS DE PROLETAIRES

VIII. LE JOUR DE LA GREVE GENERALE

1. Pipe, Flûte et Pomme sont dans la rue de bonne heure.

2. Malgré les piquets de grève, un tramway roule conduit par un « jaune ». — « Faisons semblant de vouloir le prendre ! »

3. « Et vite... sur les tampons ! »

4. « Tenez-vous bien et tirez fort ! »

5. « Il faut la trancher le plus haut possible ! »

6. Ça y est, le tram n'ira pas plus loin... Sauvons-nous ! »

7. « Zut ! un flic ! »

8. « Il nous rattrape ; il faut rentrer dans ce café... »

9. « Le voilà ! »

10. « Il est dans le « tambour », aussi tournons toujours ! »

11. Une fois dehors : « Vite une chaise pour caler le « tambour ! »

2. « Au revoir, m'sieur l'agent, et vive la grève ! »

LIRE LA SUITE DES AVENTURES DE PIPE FLUTE ET POMME DANS LE PROCHAIN NUMERO

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Journal d'une petite fille

Notre classe fera grève le 1er Mai

Je suis allée hier, à l'enterrement de Villemin. C'était un jeune ouvrier parisien. Il travaillait dans le bâtiment. Il avait répondu, ce lundi soir, à l'appel des communistes, pour empêcher les Jeunesses patriotes de venir tenir une réunion dans le 20e arrondissement de Paris, et d'y provoquer les ouvriers.

Au bas de la rue de Ménilmontant, la police a tiré dans le dos des manifestants ouvriers. Villemin qui avait 20 ans, est tombé, et les flics se sont acharnés à coups de pied sur lui. Il est mort à l'hôpital..

Dimanche, les rues du 20e, rue Saint-Fargeau, rue du Télégraphe, étaient noires de monde. Et tout le long du cortège, que de gens, que d'enfants !

On criait : « Vivent les pionniers ! » quand nous passions, car nous étions bien rangés par huit, marchant fièrement, chantant ensemble. On disait qu'on nous entendait de très loin et que nous donnions l'exemple de la bonne tenue et de la discipline.

J'ai rencontré Simone, qui était venue avec ses parents. Je n'aurais jamais pensé qu'elle y serait, qu'elle était avec nous. Aussi, j'ai envie de lui parler. Pourquoi ne deviendrait-elle pas pionnière aussi ?

A la récréation, j'ai dit à Jeannette mon idée. Toutes les deux, nous nous sommes dit : Comment avons-nous fait notre compte pour ne pas nous apercevoir que Simone était avec les communistes ?

Quand nous raconterons cela à la réunion, comme les garçons vont se moquer de nous. Ils diront que nous ne faisons pas notre travail de pionnières.

— Tiens, la voilà, Simone ! s'écrie Jeannette. En effet, elle arrive vers nous. C'est elle qui nous cherche, maintenant qu'elle sait que nous aussi nous allions aux manifestations. Nous parlons du monde qu'il y avait. Nous apprenons aussi que Simone était à la manifestation de Vincennes, le 12 février. C'était la première fois qu'elle allait avec ses parents à une manifestation. Son père était un peu du côté des socialistes. Depuis le 6 février, où les fascistes ont montré qu'ils voulaient, en France, faire comme en Allemagne et en Italie, le père de Simone, sa mère, se sont décidés à venir dans les manifestations antifascistes. Avant, ils croyaient que c'était du désordre, que les communistes criaient, injuriaient, et que ça ne servait à rien. Ils ont changé d'idée. Ils ont même, ce jour-là, marché derrière les communistes qui ont continué la manifestation dans Paris, en plein 20e. Ses parents et elle-même avaient envie de pleurer en voyant tant de monde chantant, criant, « Chiappe en prison ! » « A bas le fascisme ! »

Les pionniers ? Simone ne les connaissaient pas dans l'école, c'est seulement le 12 février qu'elle a vraiment fait connaissance avec eux.

Mais elle ne pensait même pas encore à aller chez eux.

Et maintenant ?

— Je voudrais bien voir comment ça marche, ce qu'on y fait ?

Jeannette et moi, nous proposons à Simone de venir à la prochaine réunion des pionniers.

C'est Jacques, le pionnier de la 2e classe de garçons, qui va en être jaloux, de savoir que nous allons amener une nouvelle au groupe.

Justement, à la réunion, on doit parler des manifestations antifascistes qui se préparent. Le 20 mai doivent se rassembler des ouvriers, des paysans, des jeunes, des vieux, des femmes, des enfants, en grand nombre à Paris. Ce sera le rassemblement antifasciste. Nous ne pensons plus qu'à cela, maintenant.

Comment avoir un beau groupe d'enfants, de plusieurs milliers, dans la manifestation ? Nous, de notre côté, nous allons essayer de faire connaître ce rassemblement dans notre école, et de préparer un grand départ de la place de la Mairie, avec pancartes, drapeaux.

Mais il y a autre chose à faire avant. Oui, le Premier Mai ! Nous ne l'oublions pas, pour ce jour-là, nous préparer à la grève scolaire.

Comme le 12 février ? Oui, mieux encore, en pensant à expliquer aux écoliers, aux parents, aux maîtres et maîtresses, que le Premier Mai doit être une journée de grève antifasciste, une étape sur le chemin du 20 mai. Allons, Jeannette, viens, nous allons penser à tout ce que nous pourrions faire dans notre classe pour le Premier Mai et le 20 Mai. Et nous en parlerons à la réunion des pionniers. Tu verras comme ça va marcher ! Nous sommes plus forts maintenant les pionniers dans l'école. Ce qu'ils vont être étonnés à la réunion, les autres, de ce que nous nous proposons de faire : le Premier Mai, pas une élève de notre classe ne doit aller à l'école ! Et le 20 Mai, je suis bien sûre qu'on en entraînera un bon groupe.

Renée DUPONT.

DIMITROV ; pionnier d'honneur

Les fascistes allemands furent forcés, par l'action énergique des ouvriers et paysans du monde entier, de relâcher Dimitrov, Popov et Tanev.

Ils se trouvent, actuellement, en Union Soviétique, où ils se reposent et se soignent, après une année de prison, de tortures et de souffrances.

Dimitrov reçoit des milliers de lettres du monde entier, parmi lesquelles se trouvent aussi des lettres d'enfants, qui admirent Dimitrov pour son courage dans le procès de Leipzig, et qui lui promettent de suivre son exemple.

Les Pionniers d'Allemagne, qui sont forcés de travailler en cachette, lui ont écrit leur misère, leurs souffrances à l'école, où on veut faire d'eux des fascistes par force, mais eux savent que cela changera un jour, et ils promettent d'être courageux comme Dimitrov pour abattre les fascistes et instaurer une Allemagne soviétique.

Dimitrov fut admis comme membre de l'Association des vieux bolcheviks (communistes russes). Dimitrov fut nommé aussi « pionnier d'honneur » par les Pionniers russes, et il porte fièrement le foulard rouge des pionniers.

Après les batailles d'Autriche

Au cours des batailles sanglantes d'Autriche, plus de 1.000 ouvriers furent tués par les troupes et la police de Dollfuss. Dans une seule maison ouvrière on retrouva quatre-vingts enfants tués par les assassins fascistes.

9 insurgés ont été pendus, 6 condamnés à la détention perpétuelle et 522 ans de prison ont été infligés, sans compter les condamnations pour la province.

Des secours ont été ramassés dans le monde entier pour les ouvriers emprisonnés, pour les familles des tués et condamnés.

En Union soviétique, un million de shillings ont été collectés. Une première somme de 560.000 francs a été envoyée à la section française du Secours rouge international (S.R.I.), qui est chargée de la distribuer aux victimes du fascisme autrichien.

Les Italiens émigrés en France ont décidé de prendre à leur charge une dizaine d'orphelins des camarades tombés en Autriche. Les travailleurs des P. T. T. d'Espagne ont suivi cet exemple.

La section française du S. R. I. a décidé de recueillir, dans une maison d'enfants, 20 orphelins.

Les pionniers, les jeunes amis du S.R.I., les enfants de travailleurs parisiens, s'apprêtent à recevoir les fils et les filles des ouvriers socialistes et communistes qui se sont battus en héros contre les fascistes autrichiens.

Mon père fait la grève

histoire de la lutte des chauffeurs de taxi

En haut du passage sur lequel ma fenêtre donne, il y a une école primaire, noire et sale. Quatre fois par jour, c'est un défilé de gosses, leur cartable à la main. Il y a une quinzaine de jours, à 11 h. 30, j'en ai vu courir un en avant des autres et — avec deux doigts dans la bouche — lancer un coup de sifflet strident. Voilà une demi-douzaine de petits copains qui l'entourent :

— Après qui tu siffles comme ça ?

— Vous ne voyez pas que c'est un jaune ?

— Un jaune ?

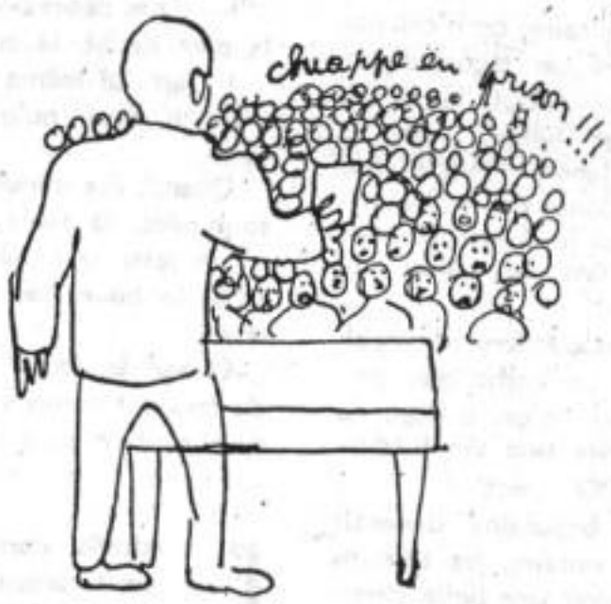
— Un jaune, oui, un renard, quoi, le taxi qui vient de passer au bout. Vous savez bien que les chauffeurs de taxis sont en grève depuis trois semaines. Même mon père qui est comme beaucoup, du syndicat unitaire, y va tous les jours à la salle Huyghens.

Et voilà le gosse qui fait son petit meeting avec dix autres qui l'entourent.

— Mon vieux, j'ai été avec lui l'autre jeudi. qu'est-ce qu'il y a comme flics dehors, plein la rue ! Mais si vous voyiez ce monde, des 7 à 8.000 chauffeurs, dans la salle, partout. Faut voir comment qu'on engueule les patrons. Et puis encore : Chiappe en prison !

— Mais dis donc, mais pourquoi qu'ils sont en grève, ton père et les autres ? demande un petit de huit ans.

— Ben, d'abord, vous savez bien qu'avec la crise, tous ceux qui travaillent gagnent moins. On avait, comme les autres ouvriers, bien de la peine à vivre. En plus de ça, les chauffeurs sont encore plus désavantagés que les ouvriers parce qu'on ne veut pas les considérer comme des salariés, mais comme les locataires des voitures. Comme des « associés » des patrons ! Vous voyez ça ! Alors, que c'est les patrons qui encaissent les bénéfices Alors quand on est malade, par exemple, pas d'assurance. Et des tas de choses comme cela. Là-dessus est venue encore la



taxe sur l'essence que les chauffeurs devaient supporter. C'était le comble. On s'est mis en grève ! Et dans les meetings, tout le monde est d'accord pour la continuer jusqu'à la victoire.

— Dis donc, mais comment font les grévistes pour bouffer depuis le temps qu'ils ne travaillent pas ?

— Ben tu sais c'est pas rigolo. A la maison, mon vieux, plus de ciné, et pis plus guère de viande. Les gâteaux pour moi, ceinture ! Papa dit qu'il faut tenir jusqu'au bout et qu'on tiendra.

Et pis, faut vous dire, il y a la solidarité. On fait des collectes pour les grévistes. Il faut des sous, toujours des sous. Les syndicats donnent. Les ouvriers, les employés, versent, chacun met quarante sous, cent sous, dix francs. A la fin, ça fait des billets de mille.

Tenez, j'ai vu l'aut' jour, quand j'y suis allé, on a lu un papier où l'on disait qu'un gosse de gréviste avait cassé sa tirelire et donné ce qu'il y avait dedans : 25 francs en tout. Les gens autour de nous, y z'étaient tout retournés, tu parles.

— Tu as été mettre des taxis en l'air ? dit un de ceux qui écoutent. Dans le journal, on dit tous les jours qu'il y en a qui ont des accidents.

— Et comment !

C'est des « jaunes », des « renards », des gens que les patrons payent bien pour que la grève ne réussissent pas. Mais ils ne sont pas beaucoup. Et qu'est-ce qu'ils prennent ! Malgré qu'ils sont armés de revolvers. Et ils tirent sur les gens, comme les flics.

— Tout juste, même qu'il y en a un qui a tué un gréviste, Lucien Rivet, qu'il s'appelait, le gréviste. Fallait voir le monde qu'il y

avait à son enterrement, et qui manifestait.

Et tout le monde disait : On le vengera ! On tiendra jusqu'à la victoire ! Unité d'action !

C'est comme l'autre jour, à la Tour Eiffel, qu'est-ce qu'on a fait, comme manifestation. Avec les milliers de feuilles des règlements des patrons, dont on ne veut plus, on avait fabriqué deux mannequins représentant les deux grands patrons, Rouvier et de Walevski, que l'on a jetés dans la Seine. Et tout le monde chantait *l'Internationale*. Moi, mon père m'avait grimpé sur ses épaules, et vous parlez si je battais la mesure !

— Mais, dis donc, tous ces jours en grève, ça en représente des sous perdus pour tous les chauffeurs ?

— C'est sûr. Mais mon vieux, on se prive quoi. Et puis, après la victoire, on se rattrapera. Songe un peu, si on s'était laissé diminuer, combien ça représenterait de pertes au bout seulement de six mois. C'est ça qui en ferait des biftecks, et des pots de confiture en moins. C'est ce qu'on empêche en se défendant. Mais il y a une autre chose, c'est ce que perdent les patrons et le gouvernement qui, lui aussi, appuie les patrons. Il y a un journal qui a dit que, en tout, pour l'Etat, la Ville de Paris, les théâtres, etc..., ça faisait déjà un demi-milliard — 500 millions — de francs de pertes. Eh bien, rien que pour la taxe sur l'essence, qui va à l'Etat — 6 francs par bidon — vous pouvez calculer, à 4 bi-

dons par chauffeur et par jour, et avec 17.500 voitures — combien ça fait...

— ... ?

— Ben moi, j'ai fait le calcul : ça fait 420.000 francs par jour de pertes pour l'Etat qui dit qu'il a besoin d'argent. Alors vous comprenez, ils n'ont qu'à accorder les revendications qu'on demande !

. . . . . .

C'est à ce moment que les mamans des petits gars sont arrivées, inquiètes. Le meeting improvisé s'est terminé, mais, chaque jours après, on demandait en sortant de l'école, des nouvelles au « gréviste ».

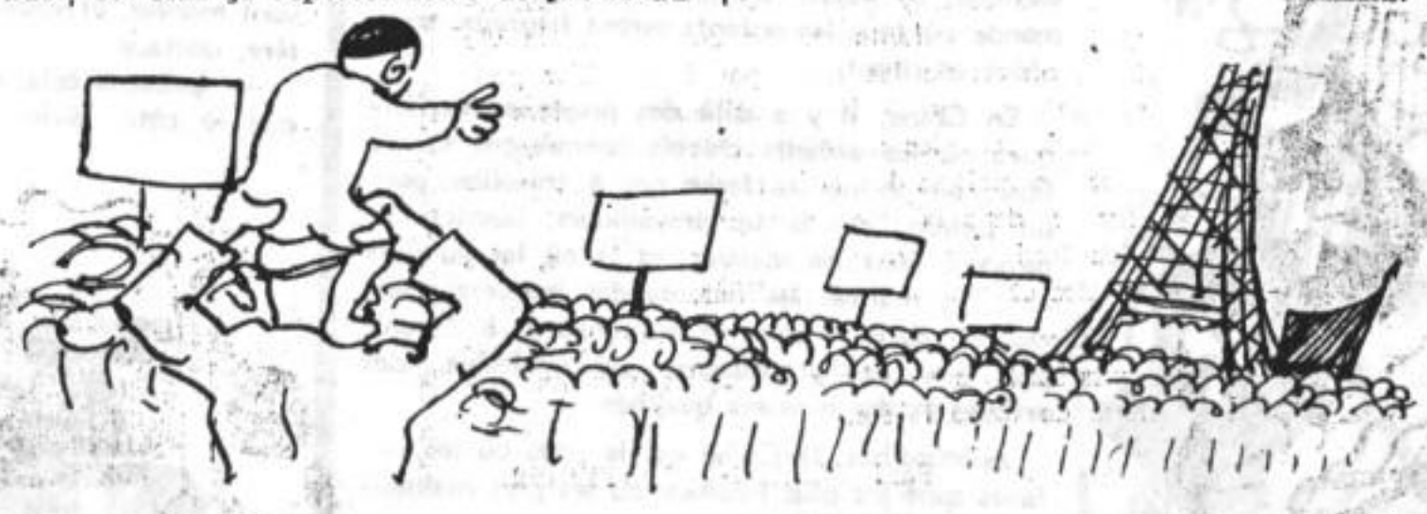
Et le 3 mars, le gosse était radieux :

— Ça y est, les gars ! « On » a la victoire. Pas tout à fait ce qu'on voulait, mais une grande partie. Et il faudra que les promesses soient etnues, sans quoi, dit papa, on recommencera. En tous cas, vous voyez, on a été vainqueur parce que tous on est resté ensemble pour battre les patrons.

— C'est ce qu'a dit mon père aussi, dit un des gosses. « Vous avez fait votre unité d'action ». Lui, il est en usine et il dit que les ouvriers en parlent beaucoup de votre grève, et que ça donne confiance davantage encore, surtout en ce moment, et puis que c'est aussi un avertissement aux fascistes.

— Bien sûr, parce que les fascistes, c'est les bandes que les patrons organisent contre les ouvriers, alors quand on bat les patrons, les capitalistes, ça donne en même temps plus de force aux ouvriers !

MARS.



LES ENFANTS CHINOIS

SONT de très gentils petits enfants. Ils jouent avec des papiers de couleur, des poupées en paille et des cri-cri qu'ils mettent dans de jolies petites cages. Cela jusqu'à ce qu'ils aient cinq ans. Du moins, dans les villes.

A six ans, du moins quand ils sont des petits garçons, on les met en apprentissage. Ou bien, ils commencent à faire des boîtes d'allumettes avec leur maman, pendant dix heures par jour.

En apprentissage, il n'y a pas de limite à leur travail, et ils couchent dans l'atelier, au-dessus des machines.

Les petites filles, elles, on les vend. Parce qu'une petite fille, c'est une bouche à nourrir, et qu'il n'y a pas de riz pour tout le monde à la maison.

On les vend pour quatre ans, ou pour six ans, ou plus.

Ce sont des hommes qu'on appelle des « contracteurs » qui les achètent. On les appelle des « contracteurs » parce qu'ils signent des contrats de travail.

Les petites filles travaillent dans des filatures de soie.

C'est très joli la soie ; vous avez tous vu des soies chinoises, mais ce n'est pas joli du tout pour les petites filles qui la travaillent.

Elles ont six ans, sept ans, huit ans, quand elles commencent à entrer à l'usine. C'est rare qu'il y en ait qui sortent de l'usine leur contrat terminé. Beaucoup meurent avant seize ans ; elles meurent de vieillesse, car elles sont usées. Elles se sont usées pour faire les belles soies qui habillent les banquiers chinois, leurs femmes et les femmes des Européens.

Les petites filles travaillent treize heures par jour. Elles arrivent avant les ouvriers pour préparer les cocons de soie.

Les petites filles travaillent avec leurs pauvres doigts brûlés dans l'eau bouillante pour dévider le fil des cocons de vers à soie.

Pour cela, on les paie 15 sous par jour.

Mais elles ne voient jamais ces quinze sous-là. Le contracteur les garde pour le logement et la nourriture.

Dans la fabrique, où l'on étouffe, le contremaître ou la contre-maîtresse les bat.

Les enfants chinois ont le plus joli sourire du monde, mais les enfants qui travaillent dans les filatures et les ateliers ne sourient plus.

Les petits enfants chinois, qui sont des ouvriers et des ouvrières, appellent leurs camarades, les enfants ouvriers de France, à les aider.

A les aider en comprenant que tous les enfants ouvriers sont frères, qu'ils aient la peau noire, la peau blanche ou la peau jaune, et qu'ils doivent, comme les enfants de Russie soviétique, se libérer un jour pour construire un monde où tous les enfants seront heureux, souriront et riront.

En Chine, il y a déjà des provinces soviétiques où les enfants chinois connaissent la vie libre, où on ne les force pas à travailler pour un patron, car là les travailleurs, ouvriers et paysans, sont les maîtres, et là où les ouvriers sont les maîtres les enfants des ouvriers grandissent dans la joie, et apprennent à devenir plus tard des professeurs, des médecins, des artistes et des ouvriers qualifiés.

Aujourd'hui, la Chine est le pays où les enfants sont les plus heureux ou les plus malheureux de toute l'Asie.

UNE FABRIQUE

LES trois enfants Voisin et les deux enfants Dejambre reviennent tous les cinq ensemble, tous les soirs, d'un couvent où deux des fillettes sont en pension. C'est l'hiver. On est à la fin de novembre, et les petites filles ont peur dans la nuit profonde qu'il fait à six heures du soir. Surtout que, dans les petites villes du fin fond de la Belgique, comme à Beauraing, les rues ne sont pas éclairées. Une fois sorti du couvent, il faut traverser un jardin noir, passer devant une grotte en plâtre dédiée à la Vierge de Lourdes, et s'engager ensuite, le long du talus de chemin de fer, sous de grands arbres que le vent remue confusément.

La nuit est sans lune, ce 29 novembre 1932. Les premiers froids piquent la peau. Les quatre fillettes, dont la plus jeune a neuf ans, et dont l'aînée n'en a pas seize, ne se sentent pas rassurées. Le seul garçon, Albert, qui a onze ans, n'a peur de rien, lui. C'est un gaillard à la bouche largement fendue, aux oreilles écartées, aux cheveux en désordre, un de ces espiègles qui tirent les sonnettes, attachent des casseroles à la queue des chats, et sont toujours prêts à quelque bonne plaisanterie.

Les fillettes viennent de s'engager sous les arbres. Il fait encore plus nuit que les autres jours. Les quatre gamines ont le cœur serré. Elles se taisent. Soudain, Albert chuchote :

— Hé ! vous ne voyez pas là, dans l'arbre, une lumière ?

— Les phares d'une auto qui descend la route, dit l'aînée des filles pour se rassurer.

— Non, non ! C'est la statue de la Sainte Vierge qui bouge là-bas dans la grotte. Elle brille.

La fille qui a dit cela a une statue lumineuse de la Vierge de Lourdes dans sa chambre et elle a joué, la semaine d'avant, le rôle de la Vierge dans une comédie de patronage catholique.

Les quatre filles se mettent à crier, à courir dans la boue, à se sauver.

Albert les suit en rigolant.

Pour une bonne blague, c'est une bonne blague !

MAIS non, monsieur le notaire, ce n'est pas une plaisanterie. C'est un signe de la Providence. Regardez plûtôt la carte. Notre ville est un carrefour belge, entre la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre La Vierge veut signifier sa volonté que notre enfance soit sauvée, comme nous le disions le mois dernier au moment des élections. Beauraing sera un nouveau Lourdes.

C'est un jeune médecin nouvellement établi à Beauraing qui parle. C'est un catholique ambitieux, encore frais émoulu d'un collège de Jésuites, et qui craint de vivre une vie médiocre dans ce petit trou de 2.000 âmes.

— Mais, dites donc, si Beauraing devenait un grand pèlerinage, fait le notaire, les terrains vont monter, et vous allez avoir une belle clientère, docteur.

— Laissons cela, cher maître, ne considérons que le côté divin des choses. Je vous dis, moi, que ces apparitions sont trop providentielles pour être dues à un hasard. J'assisterai, ce soir, aux visions.

— Les parents Voisin me doivent pas mal d'argent, fait le notaire ; ils feront ce que nous voudront.

— Et je vais convoquer un de mes amis de Namur, qui écrit dans la « Dépêche ». N'est-ce pas Louis Veuillot qui a dit que saint Paul aujourd'hui se ferait journaliste ?

— Vous avez raison, rien ne vaut une bonne publicité.

CARAMELS, pochettes-surprises, cacahuètes, esquimaux, oranges, mandarines !

Dans le petit cinéma de Beauraing, l'aînée des visionnaires vend des bonbons. Elle aime tellement le cinéma ! On joue justement « Le Roi des Resquilleurs ». Quel beau film !

— Hé ! Fernande ! Viens vite.

— Encore une minute, maman, ça va être fini.

— Non, Fernande, dépêche-toi ! Les gens s'impatientent ; tu sais bien que c'est l'heure de tes apparitions. Le docteur attend.

Voilà quinze jours que les cinq gosses vont tous les soirs, à six heures, réciter des dizaines de chapelets à genoux, au pied de l'arbre où Albert a vu, dit-il, le 29 novembre, des lueurs.

Le fait est qu'il y a une lueur dans l'arbre. C'est un signal lumineux en haut du talus de chemin de fer tout proche.

Fernande et sa mère viennent d'arriver. Dans la nuit, il y a 2.000 personens. On s'illumine avec les phares des autos. Les gens se bousculent.

— Laissez-moi passer, voyons, je suis la voyante. On ne peut pas commencer sans moi.

Les cinq enfants commencent à prier. La foule récite des dizaines de chapelet à haute voix.

— Voilà la Vierge ! crie Albert.

Les cinq enfants tombent ensemble à genoux. La foule frémit. Le miracle recommence. Le docteur est là avec une petite valise. Il pousse Albert du coude. Albert parle.

— Que désirez-vous ? Je vous demande ça de la part de M. le curé.

Il fait lui-même la réponse.

— Il faut qu'on me construise une chapelle.

Quand, dix minutes après, les apparitions sont terminées, la foule défile devant l'arbre. Quelqu'un jette une pièce de 10 francs. Il l'imite. Dans la boue, les billets et les pièces s'entassent.

Quand la foule s'est écoulée, une religieuse du couvent voisin vient ramasser l'argent entassé qu'elle place dans un petit panier.

L'ARBRE dans lequel ce farceur d'Albert avait raconté qu'il voyait une fleur était une aubépine rose. On a dû l'entourer d'un grillage, car les pèlerins auraient emporté l'arbre par petits morceaux. Derrière le gril-

JE DE MIRACLES

providen-
assisterai.

pas mal
que nous

amis de
N'est-ce
Paul au-

ne bonne

cacahuè-
arines !
Beauraing.
ons. Elle
justement
film !

va être

Les gens
t l'heure

sses vont
dizaines
arbre où
bre, des

s l'arbre.
talus de

ver. Dans
illumine
se bous-

e suis la
ans moi
prier. La
à haute

e à ge-
mmence.
valise. Il

de ça de

ne cha-

ions sont
e. Quel-
l'imite.
s'entas-

eligieuse
t entassé

d'Albert
eur était
entourer
emporte
le gril-

lage, au printemps, l'aubépine s'est couverte de fleurs, puis de feuilles. Il y a maintenant, dans le terrain vague qui faisait face à l'arbuste, une foule de boutiques : des marchands de gaufres, de chapelets, de pain d'épices, de statues de la Sainte Vierge, de cartes postales, de crucifix...

— Vous avez beau dire, le commerce ne va plus comme en janvier ! dit le marchand de cartes postales.

— Je vous crois. Je loue ma baraque 100 francs par jour. Je ne suis pas prêt de rentrer dans mes frais, fait le marchand de chapelets.

— Ce qui fait mauvais effet, c'est qu'il n'y a pas eu un seul miracle en six mois. On n'a jamais vu cela dans un pèlerinage sérieux. Alors, pour sûr, la statue de la Vierge ne se vend pas comme ça devrait. J'en ai vendu seulement quarante hier. C'est pas des journées.

— Et pour les cartes postales, ces sales gosses nous font du tort avec la boutique qu'ils tiennent chez leurs parents. D'ailleurs, tous les commerçants s'en plaignent. Pas plus tard qu'hier, Fernande est allée trouver des clients qui prenaient l'apéritif à l'Hôtel de la Poste, et elle leur a dit :

— Je suis la voyante. Un conseil, vous serez mieux à l'Hôtel du Nord.

Pas besoin de demander qui tient l'Hôtel du Nord.

— C'est son oncle. C'est comme ce Fernand Voisin. Vous savez qu'il a chassé M. le curé à coups de poing, parce qu'il prétendait qu'il se contredisait. Et il lui a crié : « Et, après tout, est-ce que les curés n'en disent jamais des mensonges ! » Aussi, on l'a mis en pension chez les Jésuites. Mais comment voulez-vous qu'on prenne Beauraing au sérieux ?

— Surtout avec toute cette concurrence qu'il y a maintenant, surtout à Banneux, où il y a une source miraculeuse de Notre-Dame des Pauvres, comme à Lourdes. Je reviens à ce que je disais : faudrait un miracle, un vrai, pour qu'on fasse des affaires cet été...

— Des cartes postales, monsieur ? Le vrai portrait de la Vierge, conforme aux descriptions des voyants... 50 centimes seulement...

C'est un vieillard en automobile qui achète la carte. Il se remue avec difficulté. Mais, tout d'un coup, il se lève et se met à courir :

— Miracle ! miracle ! J'ai vu la Sainte Vierge. Elle m'a donné rendez-vous pour le 12 août. Elle m'a guéri de ma maladie de la colonne vertébrale. Je m'appelle Tilman Come Où sont les journalistes ? Miracle ! miracle !

— C'est pas trop tôt, ce miracle. Elle a bien fait de se grouiller la Vierge. Il ne me restait plus qu'à mettre la clé sous la porte ! fit le marchand de cartes postales.

Le docteur arrivait en hâte près du miraculé.

QUATRE-VINGTS wagons de bière, dix wagons de limonade sont arrivés, ce matin du 12 août, à la gare de Beauraing. Deux cents autocars sont venus de Bruxelles. Ils portent de grandes affiches : « Beauraing, aller et retour. Repas compris, avec apparition, 100 francs. » Il est arrivé 150.000 personnes (une ville aussi importante que Strasbourg) dans la journée.

Les murs sont couverts d'affiches pour une nouvelle marque de cigarette, les cigarettes Notre-Dame de Beauraing. Le pape a envoyé sa bénédiction aux cinq enfants. On a installé des troncs spéciaux pour les pièces de 5 francs, de 10 francs, de 20 francs et pour les billets. On vient de louer pour 400.000 francs par an un hôtel qui avait été acheté 40.000 La foule veut assommer deux femmes qui ont les bras nus. Un régiment a été mobilisé pour le service d'ordre.

En cinq minutes, un journaliste voit jeter plus de 12.000 francs en pièces et billets au pied de l'arbre du miracle, et le défilé de la foule durera seize heures de suite.

Tilman Come va parler. Tilman Come est illustre. Il était déjà célèbre pour s'être fait espion allemand pendant la guerre, et avoir, il y a deux ans, fait le tour de Belgique pieds nus dans des sabots et en battant de la grosse caisse. Les hôteliers de Lourdes et de Lisieux ont fait publier une brochure où l'on raconte que, la veille du miracle, le « paralytique » avait été vu bêchant son jardin. Qu'importe ! les 150.000 personnes sont là.

Tilman Come parle. — Je la vois, je vois la Vierge. Elle me dit : « Je suis venue pour la gloire de la Belgique et pour vous préserver de l'envahisseur. Hâtez-vous ! »

— C'est vraiment la Providence qui parle par sa bouche ! fait un gros monsieur. Merci, Sainte Vierge, mes affaires vont reprendre !

— Vous vendez des chapelets ?

— Non, je travaille dans les masques à gaz. J'espère que le gouvernement va entendre la voix de Dieu et activer les commandes !

TOUS les détails de cette histoire sont véridiques. De la farce d'un polisson, un médecin a fait une apparition, de l'escroquerie d'une vieille crapule la presse a fait un miracle. Certes, les couvents, les hôtels, les charcutiers et les curés de Beauraing se remplissent les poches. Mais ce n'est pas là le principal de l'entreprise.

Le principal, c'est qu'on a fait de cinq enfants les héros de la farce. « Si la Vierge leur est apparue, disent les catholiques, c'est qu'elle voulait que tous les enfants viennent à elle. » Et, dans sa sagesse, elle les confiera à des patronages, où ils feront de la préparation militaire, où elle les revêtira de l'uniforme des scouts, qui portent une chemise brune, comme les assassins d'Hitler.

Pour préparer la guerre et le fascisme, les curés veulent voler les enfants aux foyers ouvriers. La parade de Beauraing leur sert à racoler les gosses. Mais les enfants ouvriers ne se laissent pas faire. Ils iront voler les voleurs, arracher les gosses envoyés chez les scouts et au patronage et en faire de bons petits camarades, qui comprendront que le curé, qui lèche les bottes du bourgeois, est l'ennemi de tous les ouvriers et de tous les paysans.

Georges SADOUL.

Misère et abondance

Un soir, à la veillée, dans son village, Roland examinait une photo du *Journal*. Il lut d'abord, dans le bas, ceci :

« Manifestation des Marcheurs de la faim », puis il examina attentivement les hommes et les femmes qui portaient des drapeaux et des pancartes. (Ces choses-là ne se voient pas souvent dans les hameaux). Sur l'une des pancartes Roland put lire : « Du travail ou du Pain ».

— Les ouvriers ne sont pas heureux, en ville, dit-il tout haut.

— Comme nous, les petits paysans, ajouta son oncle.

Quelques jours après, Roland et ses camarades sortaient de l'école.

Le garde champêtre était là, avec son képi, ses sabots, un pot de colle et un pinceau.

Il déroula une grande affiche ! Il la colla à côté de la « grille des mariages ».

Roland et ses camarades virent alors deux immenses épis de blé, allant du haut en bas. Pendant que le garde champêtre s'en allait en traînant ses sabots, ceux qui savaient lire épelèrent tout haut : « République Française, Ministère de l'Agriculture...

Cultivateurs....

Vous devez *restreindre vos emblavements... faire consommer le plus possible de blé à vos animaux de ferme et de basse-cour...* etc

Roland dit tout fort :

« Je n'y comprends rien. Les chômeurs ont faim !

Et le ministre dit de semer moins de blé et de le faire manger aux cochons. »

Roland rentra à la maison. Son oncle lisait le journal.

« Ah mince ! v'là le gouvernement qui réclame des sous pour « dénaturer » 5 à 6 millions de quintaux de blé ».

— Qu'est-ce que ça veut dire « dénaturer » demanda Roland ?

— Eh *ben*, on va colorer les graines en bleu, en rouge, avec un produit chimique ! Comme ça on ne pourra pas en faire de la farine ! On sera obligé de le donner aux poules et aux cochons !

— Mais le gouvernement est *fou*, s'écria Roland. Les chômeurs ont faim, et lui, il fait abîmer le blé !

— Non, répondit l'oncle. Le gouvernement n'est pas fou ! Il demande ça exprès ! Comme ça, les gros propriétaires, ceux qui ne travaillent pas la terre parce qu'ils en ont de trop, ceux qui récoltent presque tout le blé, pourront le vendre plus cher et gagner davantage ! Tant pis pour les chômeurs !

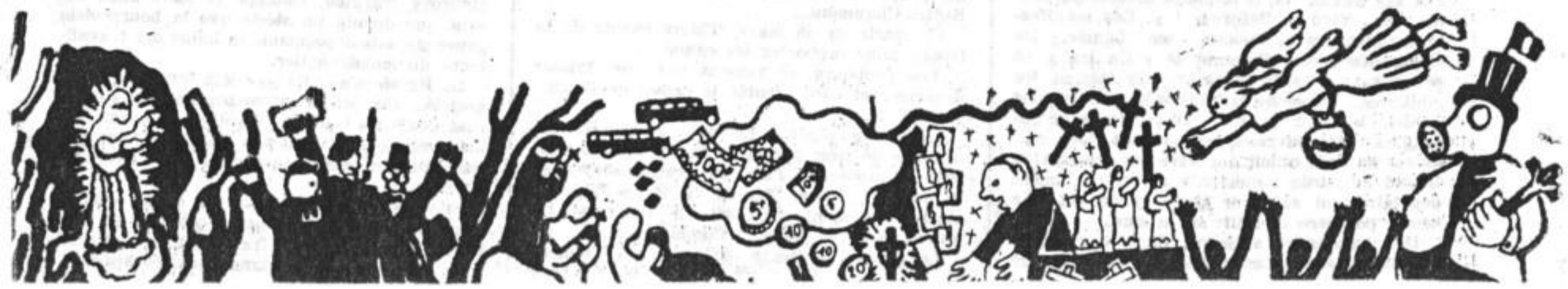
— Alors qu'est-ce que c'est que ce gouvernement ? demanda Roland ?

— C'est celui de la bourgeoisie, qui ne pense qu'à ramasser de l'argent, et qui se fiche pas mal des ouvriers et des petits paysans !

— Il faudra le renverser, dit Roland ;

— Oui ! — Parles-en à tes copains ! Et c'est ce que Roland fait dans son village et dans son école.

H. DESVAUX.



A TRAVERS L'HISTOIRE

PAR JEANNE FANONNEL

Le 12 février, jour de la Grève Générale, les travailleurs qui désertaient l'usine, l'atelier ou le bureau, ne furent pas les seuls à descendre dans la rue. Des foubours ouvriers, vous tous petits pionniers, vous veniez rejoindre vos aînés, les manifestants..

Et ce fut pour vous, mes camarades, une belle page d'histoire vécue, apprise dans la rue, dans le claquement des drapeaux rouges, aux accents émouvants des chants révolutionnaires.

LES BATAILLES OUVRIERES

Feuilletons, si vous le voulez bien, notre Histoire ouvrière, et nous verrons que dans cette période printanière de février-mars, les ouvriers dans un grand nombre de pays, se levèrent déjà dans le passé pour d'autres grèves générales, et pour des journées semblables à celles qui se sont déroulées sous vos yeux !...

Vos arrière-grands-pères ont assisté aux jours de Février-Mars 1848 en France, et ils ont entendu parler des batailles de rue à Vienne et à Berlin qui suivirent les journées françaises. Les vieux communards qui nous restent pourraient vous raconter la Commune de Paris en mars 1871 et tous vos parents se souviennent du Février-Mars russe !....

Vous voyez donc que quatre générations, en comptant la vôtre, ont inscrit à cette date de Février-Mars des pages révolutionnaires dans notre Histoire. Toutes avaient le même espoir de vaincre leur bourgeoisie, mais, comme vous le savez, seul le peuple russe put transformer sa révolution de février en révolution d'Octobre Rouge !...

FEVRIER 1848

Les années 1845-46-47-48 sont des années de terrible misère pour les paysans et les ouvriers.

Comme aujourd'hui, des financiers, de hauts fonctionnaires rient de cette misère et vivent dans l'orgie. Le roi Louis-Philippe, bonasse et ridicule (les images du temps le représentent se promenant dans les rues de Paris, son parapluie sous le bras) croit que les choses s'arrangeront !...

Mais un jour de février 1848, alors que le gouvernement vient d'interdire un banquet (parce que les banquets étaient des prétextes pour critiquer le ministère) la population s'assemble dans la rue. On lit l'interdiction dans les journaux — rares à cette époque — et ceux qui ont la chance de posséder l'un de ces journaux en font la lecture à haute voix, sur le trottoir, à tous les gens assemblés.

Le 22 février, Paris se réveille aux cris de: « A bas Guizot ! », le ministre détesté du peuple, et « Vive la Réforme ! ». Les manifestants, ouvriers en blouse, les femmes, les élèves des écoles chantent le « Ça ira » et se dirigent vers la Chambre, où siègent les ministres... Place de la Concorde les dragons gardent le pont. La foule fraternise avec les dragons : les ouvriers, en lançant leur casquette en l'air crient : « Vive les dragons ! » Quand la garde municipale arrive, la masse populaire qui sait que cette garde est une armée policière la siffle et la hue...

Des barricades s'élèvent dans une effervescence énorme. Les barricades de la rue de qui regarde du château des Tuileries, avec ses lorgnettes, sans s'inquiéter....

Bientôt les cris de plus en plus vigoureux: « A bas Guizot ! » forceront le roi à sacrifier son ministre, mais le peuple ne se calme pas. Il croit que ce congé est une feinte et que Guizot va revenir !....

Le 23 février, boulevard des Capucines, la troupe charge les ouvriers. Il y a 50 blessés et 14 morts. Sur le boulevard, les pieds glissent sur une mare de sang !....

La foule, pleine d'horreur, crie : « Vengeance, aux armes, on assassine nos frères ! »

Les cadavres sont chargés sur une charrette, et le cortège funèbre, éclairé par la lueur des torches et des pâles réverbères, parcourt Paris. Le tocsin sonne....

Tout le Paris ouvrier, la haine au cœur, pleure ses morts...

Le 26 février, la royauté était abolie, la République proclamée. Dans le gouvernement provisoire, il y avait des gens du peuple : Louis Blanc et l'ouvrier Albert. Les travailleurs pensaient que ce nouveau gouvernement chercherait les moyens de les rendre plus heureux, mais la bourgeoisie veillait. Pour tromper l'attente des chômeurs, elle crée les ateliers nationaux qui furent bientôt fermés; les paysans furent criblés d'impôts...

Pour mitrailler à son aise les travailleurs, le gouvernement créa la « Garde mobile », recrutée parmi « la Canaille de Paris »...

Le beau drapeau rouge « rouge du sang de l'ouvrier » fut repoussé. Le drapeau tricolore resta le drapeau de la République.

Cette même République, aux journées de juin, de la même année, devait faire massacrer trois mille insurgés ouvriers !

A VIENNE LE 13, A BERLIN LE 18 MARS 1848

Lorsqu'en 1848, se répandit dans tous les pays, la nouvelle des journées de Février à Paris, la misère et la haine des paysans et ouvriers fermentait en Europe. L'insurrection éclata à Vienne le 13 mars, puis le 18 à Berlin.

Princes, noblesse, ministres, bourgeoisie, prirent peur. Ils craignaient la masse redoutable du peuple devant leur petit nombre. Mais plus tard, quand on apprit la défaite et les massacres d'ouvriers parisiens en juin 48, tous relevèrent la tête.

En octobre de la même année, après trois jours de lutte acharnée, le peuple viennois était vaincu et deux jours plus tard la bourgeoisie triomphait à Berlin.

LA COMMUNE DE PARIS

Les Parisiens ont encore à leurs portes les canons qui ont servi à tirer sur les armées allemandes quand elles assiégeaient la capitale.

M. Thiers, le chef du gouvernement provisoire de la bourgeoisie, ne peut dormir, en pensant que les canons sont encore aux mains du peuple à Montmartre, à Belleville, aux Buttes-Chaumont...

Ce matin de 18 mars, Thiers envoie de la troupe pour rapporter les canons....

Les faubours ne veulent pas se laisser désarmer et c'est bientôt le signal de l'insurrection !....

Quand le général Lecomte à Montmartre ordonne de tirer sur la foule, les soldats mettent la crosse en l'air. Ils fraternisent avec le peuple. Place Pigalle, à Belleville, aux Buttes-Chaumont retentit le vieux cri du Moyen Age : « Vive la Commune ! »

Le général Lecomte et le général Clément [illegible] feuillons de 48 tombent sous les balles des soldats.

Thiers, avec tout ce que Paris compte de hauts fonctionnaires, se sauve effrayé à Versailles. Le comité central révolutionnaire, au lendemain du 18 mars se trouvait devant une lourde tâche : ravitailler Paris, gérer les finances, assurer les services publics, la défense de la ville.

Dans ces journées et ces nuits fiévreuses de mars 1871 où, pour la première fois dans l'Histoire, les affaires publiques étaient confiées à des mains ouvrières, quel élan n'y a-t-il pas chez ces hommes : Varlin, Vaillant, Delescluzes, Camélinat !...

Mais Thiers, de Versailles, prépare sournoisement le massacre de la Commune, le bel élan est brisé en mai... et quand on n'entend plus au loin le bruit du combat entre Communards et Versaillais, c'est une autre fusillade qui commence : celle des pelotons d'exécution...

Le massacre des fédérés et de la population parisienne en 1871, fut un des plus abominables crimes que la bourgeoisie a inscrits dans son Histoire, et chaque année, la foule immense de travailleurs qui s'incline devant le « Mur » du Père-Lachaise, jure de venger ses morts !

FEVRIER 1917 EN RUSSIE

Février, c'est-à-dire mars dans le calendrier russe... En 1917, les ouvriers et les paysans d'Europe s'entretuent sur toutes les frontières pour le compte de leurs gouvernements...

Bien loin, vers l'Est, dans les plaines de neige, d'immenses lignes de tranchées... Le peuple russe qui a subi de lourdes défaites, épuisé, à demi mort de faim, désire la fin de la guerre... Dans le pays des grèves de plus en plus nombreuses, puis les combats de rue dans la ville des tzars : Pétrograd.

Dans les tranchées arrive la nouvelle que le tzar est détrôné ! Il n'y a plus d'Empire, c'est le gouvernement de Kerensky !...

L'espoir renaît au cœur des soldats : on donnera la terre aux paysans, et puis Kérensky, c'est la fin de la guerre, n'est-ce pas !....

L'espoir des soldats est trompé ! Kerensky, c'est la Russie bourgeoise... La guerre continue !

Mais le Soviet des Ouvriers et des Paysans de Pétrograd veille... appuyé de toute la Russie, il renverse Kerensky, et Octobre 1917 voit triompher le gouvernement des ouvriers et paysans sous la conduite de Lénine.

Et maintenant, mes petits camarades, concluons ensemble, en rapprochant ces pages d'Histoire du passé, des événements de ces jours derniers.

Février 1934 à Paris et à Vienne.

La bourgeoisie qui arma Guizot, Thiers ou Kérensky est plus implacable que jamais, car elle sait qu'elle doit bientôt disparaître. Les Dollfuss, Tardieu, Chiappe et leurs amis savent que depuis un siècle que la bourgeoisie gouverne, elle a accumulé la haine des travailleurs du monde entier.

La Russie n'a-t-elle pas déjà écrasé sa bourgeoisie... Demain, d'autres bourgeoisies tomberont. Mais les Dollfuss, Tardieu, Chiappe, Hitler, Gœring ne veulent pas mourir ; ils ont fait une alliance sanglante contre les ouvriers-paysans...

Et si des prolétaires tombent encore chaque jour sous les coups de la bourgeoisie, un jour cependant, le poing du travailleur sera le plus fort ! Soyons prêts, camarades, toujours prêts !

LETTRES D'ENFANTS

PARIS-13e

Pendant la journée du 12 février 1934, les pionniers du groupe Thaelmann avaient formé devant toutes les écoles du 18e leurs piquets de grève ; à l'école de la rue Jenner, où le mouvement fut particulièrement bien mené, les pionniers avaient fait un calicot de 2 m. 50 portant cette inscription : « Contre le fascisme à l'école, parents, écoliers, instituteurs, défendons nos droits à l'instruction », *ce calicot ayant été placé au-dessus de la porte de l'école, le directeur, M. Holot, furieux d'une telle démonstration, fait appel à police-secours et fait arrêter deux de mes camarades qui ont été libérés à 21 h. 30 du soir.*

Tous les pionniers ont été remarqués, étant en tenue, ce que voyant, le directeur jura de se venger. Les punitions tombaient à tour de bras pour le motif le plus futile, le 2 mars, j'avais 50 lignes que j'avais faites le lendemain, le directeur demande mes 50 lignes, je lui réponds que j'ai oublié mon cahier, le directeur furieux bondit sur moi, me giffle à ma place et me pousse avec brutalité dans son bureau, là, passage à tabac, à coups de poing et à coups de pied, me tirant par les cheveux. Je tente de me sauver, la porte étant ouverte, je me sauve chez moi, et le directeur fait dire par la femme de service qu'il m'interdit l'entrée de l'école. Ma mère étant allée le trouver, il eut le toupet de lui dire qu'il ne regrettait qu'une seule chose, c'était de ne pas m'avoir assommé. *Le directeur a répété ces paroles l'après-midi devant toute la première classe. Une plainte a été déposée contre ce directeur aux mœurs fascistes. Camarades, contre le fascisme, soyons prêts !*

Maurice K..., 13 *ans.*
(Pionnier du 13e. G. Thaelmann.)

TOURS

A la fin de l'année 1933, un groupe d'élèves de l'E. P. S. de Tours formèrent un groupement de Pionniers. Chaque jour, de nouvelles unités venaient renforcer nos rangs, et nous fûmes bientôt une quinzaine de l'école supérieure, une dizaine d'autres, de quelques petites écoles communales. Aussitôt groupés, nous commençâmes notre action, ayant ainsi pas mal de sympathisants.

Le lundi, 12 *février au matin, jour de grève, nous allâmes à l'école, mais pour rester dans la cour et protester contre ceux de nos professeurs qui ont fait les « jaunes ». Les murs furent couverts d'inscriptions : « Chiappe en prison ! Vive la grève générale ! A bas le fascisme ! A bas les jaunes ! » Puis, nous entrâmes en classe sans aucun cahier, simplement pour agiter les autres.*

Le lendemain, dans la Bataille, *parut l'article suivant relatif à la grève dans l'enseignement. Les professeurs pouvaient rougir en lisant ceci :*

« A l'école supérieure, certains élèves firent même remarquer à certains de leurs professeurs que leur place n'était pas là, mais parmi leurs camarades grévistes !

Lecteurs de *Mon Camarade*, résidant à Tours Saint-Pierre, Baujardin, La Riche, Joué, Saint-Cyr et environs, qui sont amis des Pionniers rouges, faites votre adhésion à ceux de Tours.

Pour tous renseignements, écrire ou s'adresser chez Monroy, 35, rue Bretonneau, Tours.

LE MARTINET

Le Martinet le 22-12-34

Lundi le 12, *s'est déroulé dans notre petit village, un événement duquel nous voulons vous faire part.*

Comme nous, vous savez que c'était la grève générale contre le fascisme. Un grand nombre d'écoliers ont fait grève comme nous, malgré les recommandations de nos maîtres de nous rendre en classe. Enfin, à 4 heures de l'après-midi, a eu lieu une réunion de tous les mineurs, comprenant l'association des camarades socialistes, syndicat unitaire, confédérés, communistes et qui tous ont fait front unique pour protester contre l'établissement du fascisme en France. Un élève de l'école de garçons a pris la parole pour dire aux mineurs que nous, les élèves nous sommes à côté d'eux dans la grève. Puis, a eu lieu la manifestation dans les rues à laquelle nous avons pris part. En tête marchaient 80 enfants. Nous chantions tous L'Internationale, l'Avant-Garde, « *En prison Chiappe !* », « *A bas le fascisme !* », « *Vivent les Soviets !* ».

Des camarades sont allés à la Direction des Mines porter le cahier de revendications. Puis nous sommes montés à la Place Publique, et un de nos camarades communistes a pris la parole, ensuite la manifestation s'est disloquée. Une camarade a réuni tous les enfants et nous a fait faire des jeux et c'est là où nous avons fait connaissance avec Mon Camarade.

L'Enfance Ouvrière
du Martinet (Gard).

L'INSTITUTEUR DE NOTRE VILLAGE

L'instituteur. — *Avec les sciences, le progrès, les machines économisent la main-d'œuvre, mais elles sont la cause de beaucoup de chômage. Que faut-il faire pour éviter cela ?*

Louis. — *Les capitalistes veulent la guerre pour faire tuer les chômeurs !*

L'instituteur. — *C'est un procédé, mais il ne faut pas l'employer.*

Jean. — *Il faut faire travailler les ouvriers six mois chacun !*

L'instituteur. — *C'est un autre procédé !*

Robert. — *Non, Monsieur, pendant ce temps, les ouvriers qui chôment crèveront de faim !*

Yves. — *Il faut diminuer les heures de travail !*

L'instituteur. .. *Voilà le meilleur moyen !*

Nous sommes d'accord avec l'instituteur, mais il a oublié de nous dire que les bourgeois ne peuvent diminuer les heures de travail, sans diminution de salaires.

Il faut pour cela que les machines appartiennent aux travailleurs comme en Russie soviétique.

LES PIONNIERS
(Sepfonds, Tarn-et-Garonne.)

PROPAGANDE FASCISTE DANS LES CINES

De temps à autre, pour me distraire, je me rends au cinéma. Les films qui se succèdent sur l'écran sont loin d'être, à nous, jeunes pionniers des films intéressants.

Mais, ce qu'il y a de plus arbitraire, ce sont les actualités. On n'y voit que le clergé, des manifestations religieuses, l'hypocrite croisière noire, où Hitler le bourreau, regardant défiler devant lui les sections d'assaut des troupes, ou les jeunesses nazis, qui apprennent comment on se bat à la guerre.

Tout cela défile sur l'écran aux huées, aux sifflets, aux cris indignés des ouvriers présents à la représentation, car ils ne veulent pas voir les fascistes, ils les haïssent.

Les ouvriers ne se laisseront pas faire. Ils lutteront jusqu'au bout, aidés par les pionniers.

Pionniers, soyons prêts !

Luttons partout, même dans les cinémas.

D. O., pionnier de Montigny-en-Gohelle.
(10 ans).

ECOLES GRATUITES

Il existe dans toutes les écoles une caisse tenue par le professeur au profit des pupilles de la nation.

Qui remplit cette caisse ? Les élèves.

Dans une école supérieure du XIXe il y a de 400 à 500 élèves.

Chacune de celles-ci doit apporter 0 fr. 50 par mois pour les pupilles et 2 fr. par an pour une œuvre d'un certain Monsieur X.

Dès le Ier octobre, le professeur de classe explique aux nouvelles que Monsieur X. est un homme qui dirige une œuvre de bienfaisance; il a entrepris d'élever des orphelins, ce qui prouve que c'est un homme de cœur, et surtout de haute valeur, mais pour l'aider, chaque élève doit apporter 2 fr. par an pour l'aider, car l'école s'est engagée à lui verser une certaine somme.

En outre, chaque élève, explique le professeur aura l'obligeance d'apporter 0 fr. 50 pour les pupilles de la nation tous les mois.

De ce fait, continuellement les élèves discutent :

1° Qui est Monsieur X. ?

2° Il entreprend d'élever des orphelins, c'est bien, mais cela prouve qu'il a les moyens; donc, pourquoi faut-il que nous l'aidions ?

3° Il est généreux, bon, mais simplement parce qu'il a de l'argent en trop, car nous ne savons pas comment ses élèves sont élevés, s'ils ont de bons traitements.

Donc, puisqu'il ne doit ces qualités qu'à la fortune, il n'a aucune mérite, etc., etc.

Les élèves n'arrivent pas à comprendre pourquoi elles doivent verser 2 fr. à un homme riche. Aussi en causent-elles toujours et même quelques-unes se refusent à verser cette somme.

A 0 fr. 50 par mois, cela fait 6 fr. par an plus 2 fr., cela fait 8 fr., dans les trois ans cela fait 24 fr. par élève; sur 500 élèves cela fait 12.000 fr. Que deviennent-ils ?

La semaine dernière, la maîtresse fit un nouvel appel, appuyée par la directrice. Depuis la rentrée une élève n'avait pas encore versé un seul sou. Pourquoi ? Parce que son papa est en chômage, sa maman ne travaille pas, son frère et elle sont continuellement malades et ont des frais de pharmacie, aussi n'a-t-elle pas d'argent à gaspiller, mais la Directrice ne tient pas compte de ces raisons, elle gronde et menace cette élève.

Vous n'avez pas d'argent ? Ah ! que cela est amusant !!! Et lorsque vous allez chez le boulanger qu'est-ce que vous dites ? Eh bien, vous êtes de peu de bonne volonté; eh bien, je ferai retirer cette somme sur votre prime (47 fr., car l'élève étant malade manque souvent et n'a pas de bonne place). Non seulement on ne donne que cela, mais on veut encore retirer, qu'est-ce qu'il va rester, et l'élève pleure.

Les autres élèves se sont cotisées et à grand'peine sont arrivées à réunir 8 fr. qu'elles ont versés au nom de leur camarade pour qu'elle touche sa prime.

Cela est-il juste ?.... NON, aussi y a-t-il de nombreuses discussions sur ce sujet; toutes les élèves rouspètent.

Dans une classe plus de la moitié des élèves n'ont pas versé les 2 fr pour M. X.

Les élèves sont obligées de le faire, car sans cela, cette somme leur sera retenue sur leur prime.

Toutes les élèves sont d'accord et reconnaissent que cela est un vol, mais elles ne font que chuchoter.

Un groupe de Pionniers.

LABYRINTHE

Prendre une pointe, pénétrer dans le labyrinthe par l'unique ouverture placée en bas.

Essayer d'arriver au but, en suivant les couloirs, sans jamais revenir sur ses pas. Si l'on rencontre un barrage, revenir au départ.

Qui atteindra le plus vite le but ?

Qui gagnera l'insigne communiste ?

Pour contrôler le temps, utilisez un chronomètre ou simplement une montre.

MOTS CROISES

Horizontalement : 1. Le plus grand des révolutionnaires russes. — 2. Une mesure agraire ; C'est à peu près le temps que la terre met pour tourner autour du soleil. — 3. Il n'a plus d'épouse. — 4. Ce que fit le gouvernement tsariste sous la poussée révolutionnaire. — 5. Sans habit ; Préposition. — 6. En français, le prénom d'un célèbre emprisonné révolutionnaire allemand.

Verticalement : I. Fatigué ; Négation. — II. Terminaison d'infinitif ; Préposition. — III. Coule à Léningrad. IV. Du verbe avoir. — V. En vieux français : navigateurs. — VI. Un de ceux à qui s'adresse *Mon Camarade.*

REBUS

Solution du rebus du numéro 8 : *Libérons les emprisonnés politiques*

Dernier mois de course au drapeau

...Et ce n'est pas parce qu'il y a à gagner le drapeau russe que nous travaillons, mais nous avons compris que si le journal venait à mourir nous serions encore quelque temps sans en avoir un autre. Enfin, si nous ne gagnions pas le drapeau russe, nous serions contents d'avoir réveillé Montigny et amélioré la vente de Mon Camarade.

Un pionnier de la *Bellevilloise*
Marcel H.

Voilà qui est bien. Calmement, sans s'énerver, les pionniers de la *Bellevilloise* tiennent toujours le peloton de tête.

Ah ! s'ils parlent ainsi, c'est qu'ils sentent la partie jouée. Et ils se donnent le beau rôle « ce n'est pas pour le drapeau russe... »

La partie jouée ? Non, il y a des concurrents qui se sont rapprochés. Ivry, en particulier. Et, puis attention ! On nous annonce un « outsider ». Quelqu'un qui prend le virage à toute vitesse... Saint-Denis où les pionniers viennent de s'organiser, commandent pour commencer... 1.000 numéros de *Mon Camarade* ! Il est vrai que la *Bellevilloise* a tout de même une belle avance. Pour février c'est 1.450 numéros qui ont été mis en circulation. En reviendra-t-il beaucoup ? Espérons que non.

Et voilà le 19e dont on ne parlait pas beaucoup qui se met sur les rangs.

Attendons-nous donc pour la prochaine fois à un classement différent. Des surprises nous sont réservées. Si la vente de *Mon Camarade* est augmentée un peu partout, on n'oublie pas les autres devoirs importants, on fait des abonnements. Il nous en arrive de divers côtés; du Martinet (Gard) dix-sept abonnements d'un coup, de Pau (Basses-Pyrénées) dix abonnements. Les carnets d'abonnements ont commencé à circuler.

Voilà aussi que les « Amis » se mettent à donner des conseils pour que *Mon Camarade* retrouve une bonne santé, se porte bien, grandisse et grossisse.

Certains disent que grâce à tout cela, il doit tenir de son père, le grand journal *l'Humanité* qui fête ses trente ans le 18 avril 1934, et que ce jour-là grâce aux efforts de tous, *Mon Camarade* pourra assister aux fêtes d'anniversaire de son père et faire bonne figure.

Mon Camarade sortira donc avec l'*Humanité*. Préparez-lui une bonne réception dans toutes les familles de travailleurs où il y a des enfants qui demandent à le recevoir et à lui faire de nouveaux amis. Nous voulons voir 10.000 amis réunis autour de *Mon Camarade*. C'est ainsi que nous fêterons le trentième anniversaire de l'*Humanité !*

CLASSEMENT POUR LE CONCOURS

		Points
1.	Pion. de la *Bellevilloise* (Paris 20e)	1450
2.	Patronage municip. d'Ivry-s/Seine	1184
3.	Groupe d'amis à Villeneuve-le-Roi (St-et-O.)	654
4.	Pionniers de Bagnolet.....	384
5.	Pionniers de Villejuif.....	304
6.	Pionniers de Vitry-sur-Seine.....	210
7.	Groupe de pionniers Thaelmann (Paris 13e).....	200
8.	Pionniers de Saint-Denis.....	140
9.	Pionniers de Montigny-en-Gohelle (Pas-de-Calais)	125
10.	Pionniers de 19e.....	125
11.	Pionniers d'Amnéville (Moselle).....	100

La clôture du concours était prévue pour le 20 mars. Par suite du retard de parution de *Mon Camarade* elle se fera le 1er mai.

Les résultats du concours seront proclamés au cours d'un Grand Rassemblement d'enfants à Paris, la fête centrale annoncée ne pouvant se tenir le 8 avril.

Un numéro spécial de *Mon Camarade* paraîtra le 20 avril portant la date de mai. Il devra servir à la propagande pour le 1er mai et le Rassemblement antifasciste du 20 mai !

Préparez-vous à le vendre le dimanche 22 avril en même temps que l'*Humanité*.

« MON CAMARADE » A IVRY

« *Au mois de juillet, nous avons vendu* 242 Mon Camarade; *ce n'est pas excessif pour nous qui avons une municipalité ouvrière, mais nous avons une excuse: nous étions pris par la Kermesse du 1er et du 2 de ce mois.*

Au mois d'août nous avons diffusé 309 numéros; nous avons eu un peu plus de facilité pour vendre notre journal parce que nous en avons envoyé à notre colonie de vacances au Mathes, en septembre nous avons eu un ralentissement de plus de 144 numéros, car beaucoup d'enfants n'étaient pas encore revenus de vacances.

Octobre, 208 numéros vendus parce que les vacances étaient terminées et tout le monde revenait au patronage.

Novembre, notre vente augmente : 419 numéros, et nous commençons à nous organiser pour la vente de notre journal Mon Camarade.

Décembre, notre vente monte toujours; nous arrivons à vendre 530 numéros.

Mais en janvier, les enfants ont comme un dédain de notre journal; malgré cela, nous avons quand même diffusé 374 numéros.

La Fédération nous avait envoyé des cartes à vendre; nous tous avons fait un effort, nous avons vendu 225 cartes à 1 fr. et 4 cartes à 5 francs. Et nous espérons faire mieux maintenant et ferons tous nos efforts pour arriver à 600 numéros par mois.

Pour la vente de Mon Camarade, *les enfants se donnent chacun à leur travail.*

Dans les H. B. M. trois ou quatre camarades se partagent la vente, chacun prend un bloc d'immeubles; nous nous désignons un quartier, un groupe de maisons; avant certains coins d'Ivry étaient oubliés; maintenant par le partage de notre vente, nous arrivons à faire tous les quartiers.

Les camarades, membres de notre patronage, ont décidé d'offrir au groupe des meilleurs vendeurs de notre journal Mon Camarade *un fanion.*

Les amis de *Mon Camarade*
du Patronage Municipal
d'Ivry-sur-Seine.

« LE JOURNAL ME PLAIT BEAUCOUP »

« *Le journal me plait beaucoup. J'attends toujours son arrivée avec impatience. J'ai marqué dans le dernier numéro que vous avez changé la présentation de l'histoire de Flûte, Pipe et Pomme. Je la préfère comme ça, car la présentation du numéro 7 était difficile à lire et à comprendre. Je veux que* Mon Camarade *vive et je vous envoie 5 francs de ma tirelire.*

Solange CRISTOFOL
(8 ans et demi). Marseille.

LES CONSEILS DES AMIS

« Les camarades filles de notre groupe qui lisent *Mon Camarade* vous demandent de bien vouloir leur conserver une partie de page pour leur reproduire des modèles de couture, de dessins et différents points pour le tricot. »

***

« Beaucoup d'enfants de notre patronage nous demandent si nous pouvons leur donner un peu de renseignements sur la vie des enfants en U. R. S. S. »

***

« Nous vous demandons que les camarades de l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.) nous fassent parvenir par l'intermédiaire de *Mon Camarade* quelques pièces de théâtre ou chants que tous les groupes pourraient apprendre et que nous pourrions exécuter tous ensemble quand il y aurait des fêtes. »

Pour rattraper le retard dans la parution du journal, nous le datons avril, au lieu de mars.

La Rédaction.

MAI
N° 10
1934

PRIX :
0 fr. 35

Mon Camarade

JOURNAL POUR ENFANTS

EDITE PAR LA FEDERATION DES ENFANTS OUVRIERS ET PAYSANS, 8, AV. MATHURIN-MOREAU, PARIS 19e
AVEC LA COLLABORATION DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS ET ARTISTES REVOLUTIONNAIRES (AEAR)
MENSUEL. Abonnement: France — 6 Nos: 2 frs.; 12 Nos: 4 frs. Etranger — 6 Nos: 4 frs.; 12 Nos: 8 frs.
Envoyer l'argent à l'adresse suivante: Chèque Postal: Paris 942-01. M. EILFA, 2, rue Robineau — (20e)

LES AVENTURES DE PIPE FLUTE ET POMME

ENFANTS DE PROLETAIRES

X. DU TRAVAIL ANTIFASCISTE

1. Devant l'école Pipe attend la sortie de Flute et Pomme pour retourner ensemble chez eux.

2. Chemin faisant, ils rencontrent 2 fascistes qui vendent leurs journaux, l'un vend, l'autre le protège muni d'une matraque.

3. Il ne faut pas les laisser vendre leur presse, Flute, Pipe et Pomme cherchent le moyen de les faire déguerpir.

4. Ça y est, le plan est conçu. A l'action.

5. Pipe manie habilement la fronde, il le démontre aux dépens du jeune fasciste...

6. ... qui en colère, matraque haute se met a poursuivre le petit nègre.

7. Mais Pipe sait maintenir son adversaire a distance.

8. Pendant ce temps, Pomme approche le seconde fasciste pour lui acheter un journal. Flute par derrière allume son briquet.

9. Pommes a donné 20 sous, elle attend sa monnaie, Flute travail bien.

10. Esquivons nous rapidement.

11. pour contempler de loin l'ahurissement des fascistes devant leur journaux en flammes.

12. Victoire, allons raconter ça aux copains.

LIRE LA SUITE DES AVENTURES DE PIPE, FLUTE ET POMME DANS LE PROCHAIN NUMERO

Les pionniers organisent la grève scolaire

Simone est venue avec nous à la réunion de pionniers. Nous sommes près de 40 quand Jacques « ouvre » la réunion.

Nous savions que nous devions parler des manifestations antifascistes qui se préparent pour le 20 mai. Le Bureau des Pionniers s'est réuni avec les dirigeants pour discuter des nouveaux événements. En apprenant l'assassinat du vieux mineur communiste Fontaine à Henin-Liétard, dans le Pas-de-Calais, par les fascistes, le Bureau de pionniers a tout de suite envoyé une lettre aux pionniers de Montigny-en-Gohelle où habitait ce camarade et d'Henin-Liétard pour leur dire notre colère contre le crime des fascistes, et notre espoir qu'ils allaient travailler à venger notre camarade. Notre lettre ira encourager les pionniers de là-bas à organiser la grève scolaire pour être avec les mineurs qui ont décidé la grève générale dans tout le Pas-de-Calais, dans les rues du pays et participer aux obsèques du camarade Fontaine.

Quand Jacques lit cette lettre envoyée en notre nom à tous, un grand silence règne dans notre petite salle de réunion. Chaque pionnier comprend que « venger notre camarade » c'est un engagement sérieux, cela veut dire être avec les ouvriers, avec le Parti Communiste, les Jeunesses Communistes, pour chasser les fascistes de nos quartiers, des villes ouvrières, les empêcher de s'installer en France où ils voudraient faire régner la terreur, la misère comme en Allemagne, en Autriche, en Italie.

Aussi, quand Jacques finit de lire la lettre et que quelqu'un lance : Pionniers, soyons prêts ! c'est un : Toujours prêts ! qui jaillit sans hésitation, de l'ensemble des pionniers.

LE GOUVERNEMENT PROTEGE LES FASCISTES

Le dirigeant prend la parole et dit : si les fascistes peuvent s'armer sans que la police les dérange, s'ils ont pu tirer sur les ouvriers à Hénin-Liétard, c'est parce qu'ils sont soutenus par le Gouvernement. Dans ce Gouvernement se trouve Tardieu qui est leur chef, qui les encourage, qui se sert d'eux pour obliger les ouvriers à accepter des salaires plus bas, une misère plus grande; au moment où le camarade Fontaine était tué, le Gouvernement venait de décider plusieurs mesures contre les ouvriers, les décrets-lois de misère (1) comme on les appelle déjà. Et il expliqua les diminutions de salaires et traitements des fonctionnaires, des instituteurs, des employés des Postes, des chemins de fer, des pensions des anciens combattants, qui ont fait la guerre, des allocations des chômeurs, des secours aux vieillards et aux enfants. Comme tout cela nous semblait clair que les bourgeois avaient besoin des fascistes pour empêcher par la force, par les assassinats, les ouvriers de réagir, de lutter, de faire grève. L'idée que le Gouvernement nous préparait le fascisme se faisait de plus en plus préciser.

Et Jacques commença à expliquer comment nous, les enfants, nous allons aussi être touchés par les décrets-lois : les diminutions de salaires, d'allocation de chômeurs, des pensions aux anciens combattants, c'est bien certain que ça fait moins d'argent qui rentrera à la maison, et toute la famille en pâtira.

(1) **Décrets-lois** : mesures décidées par le Gouvernement sans que les députés et les sénateurs soient appelés à en discuter.

D'ailleurs, non seulement le père, mais aussi les frères et sœurs pourront être diminués. Un pionnier qui a son frère de 15 ans, employé à la Poste, dit qu'il va être diminué aussi. Mais, en plus, on menace de supprimer la cantine à l'école aux enfants de chômeurs, les maigres secours en vêtements et galoches que certains recevaient du Bureau de Bienfaisance. On ne construira pas de nouvelles classes, de nouvelles écoles. Des maîtres et maîtresses vont être renvoyés, alors qu'il en faudrait de nouveaux puisque le nombre d'élèves a augmenté. Moins payés, nos maîtres auront une classe plus surchargée que jamais à faire. Comment travailler tranquillement dans ces conditions ? Pas étonnant qu'on s'enèrve, que les punitions augmentent, que les coups tombent. L'école est faite de telle façon que le maître est obligé de se faire sévère, brutal même. Et ça va être pire encore avec ça. Et les travaux pour la cour de l'école que devaient être entrepris? Sûrement qu'il n'y aura plus de crédits pour cela. Et les lavabos à installer ? « Il faut faire des économies », dit le Gouvernement. La Direction répondra cela aux maîtres, aux parents quand il y aura des réclamations.

La cantine gratuite pour les enfants de chômeurs et de familles nombreuses;

Que les écoliers soient assurés contre les accidents et les maladies aux frais de l'Etat;

Pas plus de trente élèves par classe. Construction immédiate de trois nouvelles classes. Construction d'une nouvelle école pour le quartier du Plateau;

Que les élèves qui ne trouvent pas de travail après leur certificat d'études restent au cours complémentaire avec le droit à la cantine, aux fournitures scolaires et à une indemnité payée par l'Etat;

Que des lavabos soient installés. Que les cours de récréation soient agrandies;

Qu'on interdise de battre les élèves, de faire de la propagande fasciste et de punir les pionniers sans motif. Que le maître fasciste de première classe soit renvoyé;

Qu'on interdise au maître de gymnastique d'entraîner les élèves à des fêtes organisées par des fascistes, des officiers et des curés;

Aucune punition aux écoliers, aux instituteurs et au personnel de l'école qui auront fait grève le 1er mai.

Voici les revendications que les pionniers de l'école défendront le 1er mai :

Comme nous comprenons qu'il y ait tant de protestations de manifestations, de grèves contre ces décrets-lois.

Eh bien ! dit le dirigeant, les pionniers doivent aussi entraîner les enfants d'ouvriers aux manifestations. Nous devons nous y préparer pour le 1er Mai.

Notre dirigeant a déjà discuté avec le Parti et les Jeunesses Communistes, les syndicats unitaires et toutes les organisations ouvrières de la commune. Ils se sont mis d'accord pour défendre aussi les enfants de travailleurs menacés d'une plus grande misère par les décrets-lois et préparer et diriger la grève scolaire.

Un pionnier dit qu'il sera difficile de faire quelque chose : son maître (en Première) parle toujours contre les communistes, contre les bandes de manifestants. Il lui donne des punitions sans motif, ainsi qu'à d'autres élèves simplement parce que leurs parents sont contre les fascistes et vont aux réunions et aux manifestations antifascistes. Et il s'en prend surtout, à lui, Robert, parce qu'en plus il est pionnier.

On devrait protester et demander que ce maître fasciste soit renvoyé.

« Il y a aussi le maître de gymnastique qui profite des leçons pour pousser les élèves à aller à toutes sortes de fêtes. Il y en a qui ont accepté pour être mieux notés à la gymnastique, et ils nous ont raconté qu'il y avait des officiers en grande tenue, des curés, des chefs scouts et des grosses légumes. »

Il y a eu toute une cérémonie avec « Marseillaise », drapeaux tricolores, défilé des « Jeunesses Patriotes », des « Scouts de France » et d'autres sociétés. On voyait que c'étaient des fascistes qui avaient organisé cela ».

Quelle discussion on a eue dans notre réunion de pionniers à propos de tout ce qu'on nous racontait !

Enfin, on a décidé, d'abord de faire un journal pour l'école où on parlerait de toutes ces choses. Moi, j'écrirai sur la maîtresse de 4e qui approuve les élèves qui font leur première communion et les favorise en classe. D'ailleurs, elle a fait la « jaune » le 12 février. Elle se range du côté des fascistes. Il paraît qu'elle le montre assez souvent dans la classe au cours des leçons. Le groupe de pionniers enverra une lettre à tous les maîtres et maîtresses, expliquant pourquoi nous organiserons la grève le 1er Mai, et en disant que nous espérons les voir nous soutenir. Sûr que le maître de 1e et la maîtresse de 4e ne seront pas de notre côté !

Malgré que dans le groupe, il y ait des pionniers qui vont à d'autres écoles, on a décidé que tous nous aideraient pour notre école parce que nous avions déjà fait un petit travail et que nous étions plusieurs pionniers qui nous nous étions entendus pour cela. Ils nous aideront pour faire les piquets de grève, encore mieux que le 12 février. On va inviter les parents à venir devant l'école le matin du Premier Mai avec les camarades du Parti Communiste et des syndicats, quelques pionniers, et des élèves de l'école de garçons et de celle des filles, avec des parents qui seront choisis dans une réunion des parents que les organisations ouvrières vont faire pour notre école, iront en délégation chez le Directeur et la Directrice, puis à la mairie pour dire pourquoi nous faisons grève, et quelles réclamations — nous aussi, nous avons nos revendications commes les ouvriers — nous avons à faire. Ensuite, nous avons l'intention de rassembler tous les écoliers grévistes avec nous, Place de la Mairie, pour partir avec la manifestation des ouvriers.

Que de travail ! Le Bureau de pionniers veillera à ce que tout soit fait. Il doit se réunir pour écrire nos « revendications ». Un petit groupe de 5 pionniers doit préparer des pancartes. Un autre groupe, les filles surtout, doit faire des églantines en papier rouge, pour les vendre le Premier Mai, un autre va découper des lettres de papier blanc pour faire les mots d'ordre qui seront inscrits sur des banderoles rouges et des drapeaux rouges. D'autres, les plus petits, prépareront autant de petits drapeaux rouges en papier qu'ils pourront

(Voir la suite à la 3e page)

Avec nos parents... Contre les décrets-lois !

6 février, 9 février, 12 février, sont de grandes journées que vous vous rappelez tous. Le sang des ouvriers a coulé. Partout, même dans les plus petits villages, les ouvriers, les paysans, les femmes, les enfants ont manifesté.

Les bourgeois fascistes qui avaient commencé l'attaque contre les ouvriers, se sont effrayés, ils ne pensaient pas que les travailleurs résisteraient et attaqueraient à leur tour si fort.

Aussi ont-ils voulu les apaiser et ils ont dit : « Arrêtez-vous de faire grève, arrêtez-vous de manifester, tout va aller mieux maintenant. Nous avons appelé pour diriger le pays l'ancien président de la République Doumergue. Vous allez voir, c'est un grand homme, il va tout arranger. »

Tout arranger pour les bourgeois, cela veut dire pouvoir continuer à dépouiller en toute tranquillité les ouvriers.

L'Etat dépense des millions par an pour construire des sous-marins et des tanks, pour fondre des canons et pour entretenir une nombreuse police et des milliers de soldats.

Mais la caisse est vide et il faut trouver de l'argent.

Alors M. Doumergue, M. Tardieu, M. Herriot font un appel à tous les Français.

« La France est en danger, pour qu'elle vive, il faut que chacun fasse des sacrifices. Laissez-vous réduire un peu vos traitements, vos salaires, vos pensions, vos allocations de chômage et vous verrez, cela ira beaucoup mieux, nous ferons diminuer la vie, nous supprimerons le chômage.

« D'ailleurs nous commençons par donner l'exemple, nous aussi nous allons réduire nos traitements. M. le Président de la République qui touchait 1.800.000 fr., ne touchera plus maintenant que 1.440.000 francs (le pauvre homme). Soyez donc sage, suivez notre exemple. »

Aux petits fonctionnaires, aux postiers, aux cheminots, à vos instituteurs la bourgeoisie demande de faire le sacrifice de 360.000.000 de francs. Et puis comme ce n'est pas assez et comme s'il n'y avait pas assez d'ouvriers qui ne travaillent pas, 80.000 d'entre eux seront mis à la porte.

Les bourgeois pensent qu'il y a trop d'écoles, trop d'instituteurs.

Pour faire des économies, on fermera quelques écoles dans les villages, on supprimera des classes et des maitres alors qu'au contraire, il faudrait en construire de nouvelles et nommer de nouveaux maitres.

A ceux qui ont vécu la guerre, qui ont souffert dans les tranchées, dans la boue et le froid, qui sont revenus aveugles, avec des jambes et des bras en moins qui ont respiré des gaz asphyxiants et qui touchaient de l'Etat une pension qui leur permettait à peine de vivre, on demande aussi de se sacrifier.

Sacrifiez-vous, disent les bourgeois, il faut bien que nous préparions la prochaine guerre pour ceux qui n'y ont pas encore été.

On dit que les chômeurs qui touchent 100 francs par semaine, ont suffisamment pour vivre avec leurs femmes et leurs enfants.

Aussi on supprimera cette année plusieurs millions destinés à payer les cantines et à donner des galoches aux enfants des ouvriers et des chômeurs.

Enfin, malgré les escroqueries de Stavisky, il y a encore de l'argent dans les caisses des Assurances sociales. 14 milliards de francs (14 avec 9 zéros).

Et M. le ministre de la Guerre, le maréchal Pétain, fait de beaux rêves. Il voit danser autour de lui toutes les armes que l'on pourrait acheter avec cet argent.

« Quatorze milliards, cela fait beaucoup de canons, beaucoup d'aéros, beaucoup de gaz asphyxiants, si nous pouvions en disposer ! »

Ces 14 milliards qui sont l'argent des ouvriers, on veut commencer à leur en prendre une partie en attendant que tout leur soit pris.

Les ouvriers sont en colère, ils ne veulent pas que l'on touche à leurs salaires, ils ne veulent pas faire de sacrifices pour permettre aux patrons, comme Citroën, de bien vivre, ils n'ont pas besoin de tanks, eux, car tous les ouvriers des autres pays sont leurs frères, ils ne veulent pas engraisser les gardes mobiles et les flics qui les assassinent et les battent.

Ils veulent acheter des chaussures à leurs enfants qui en ont bien besoin, ils ne veulent pas les priver encore plus de viande, de lait, de beurre.

Partout ils se rassemblent et se préparent à la lutte contre les décrets-lois.

Déjà les postiers, les ouvriers des P. T. T. montrent l'exemple à tous, ils ont décidé de faire grève pendant une heure. Vos maitres aussi ne veulent pas gagner moins. Comme le 12 février, ils feront grève le 1er Mai.

Vous qui ne voulez pas que les bourgeois ferment vos écoles, diminuent les salaires de vos parents, suppriment la cantine gratuite, vous devez, avec tous les ouvriers, avec vos maitres, faire grève le 1er Mai.

DANIEL.

Les pionniers organisent la grève scolaire

(Suite de la 2e page)

faire pour les distribuer aux écoliers grévistes. Quelle quantité de drapeaux rouges il y aura dans notre cortège d'enfants le Premier Mai !

Simone n'en revient pas que les pionniers sachent tant de choses et « parlent de tout. » Voilà qu'elle a déjà pris du travail. Elle veut faire des églantines avec nous. Nous irons voir sa mère pour savoir si elle veut bien qu'elle vienne. Sûrement que Simone voudra être pionnière pour le Premier Mai ! Comme elle était contente de voir une réunion si intéressante. Comme elle chantait de bon cœur avec nous la « Jeune Garde » à la fin de la réunion. Nous partons avec elle. Jeannette et Jacques nous accompagnent. Nous sommes tous contents que ce soit dans notre école qu'on prépare le mieux le Premier Mai.

Quel groupe de pionniers nous aurons si nous faisons bien ce que nous avons décidé de faire à la réunion !

Nous aurons notre groupe rien que pour notre école après le Premier Mai ! dit Jacques.

Nous arrivons à la maison de Simone. Nous voyons sa mère à qui Simone raconte toute la réunion.

« Est-ce que je pourrai faire du travail pour le Premier Mai? demande-t-elle?

— Nous verrons avec ton père, et tu le diras à Renée et Jeannette demain, dit sa mère.

Nous quittons Simone et sa mère.

Jeannette, mais de se mettre à préparer pour de bon le Premier Mai.

Oui, il faut que tous les écoliers fassent grève le Premier Mai !

Et le 20 mai nous serons encore plus nombreux au Rassemblement antifasciste !

Renée Dupont.

(Une réunion des pionniers.)

1er *pionnier.* — Soyons prêts!
2e *pionnier.* — Toujours prêts!
3, 4, 5, 6, 7. — Soyons prêts!
Tous. — Toujours prêts!...
Chef du groupe. — Etes-vous tous là aujourd'hui?
1er *pionnier.* — Jean manque encore.
Chef du groupe. — Pourquoi?
2e *pionnier.* — Il va venir tout de suite sûrement. Il doit aider sa mère à vendre *Paris-soir.*
Quelques voix. — *Paris-soir* « Pourri-soir ». Ce sale journal!...
2e *pionnier.* — Ils ne font pas ça pour leur plaisir!...
Quelques voix. — Ils n'ont qu'à vendre *l'Humanité!...*
Chef du groupe. — Silence, camarades. Nous devons aujourd'hui discuter quelque chose d'important, de très important.
(Jean entre. Les pionniers le saluent en criant.)
...alors asseyez-vous tous et nous commençons!...
1er *pionnier.* — Alors, qu'est-ce qu'il y a?
2e *pionnier, riant.* — Quelque chose de très, très important...
Chef du groupe. — Oui, quelque chose de très très important. Mais il faut que vous devinez cela tout seuls!...

(Tous s'assoient sur deux bancs.)

« Alors, écoutez : aujourd'hui, nous sommes le 15 avril. Quel événement important fêterons-nous dans peu de temps?...
3 *pionnier.* — Moi, je sais!... Il y aura l'anniversaire de Nénette!...
Tous, riant. — Ho... Ho... Ho..., ça n'est pas du tout important!
4e *pionnier.* — Je sais... sûrement on va encore enterrer un roi!...

(Tous rient.)

1er *pionnier.* — Oh! le vieux Vandervelde pourra pleurnicher...!...

(Tous rient.)

Chef du groupe. — Bon! Allons!... Qui est-ce qui sait?
5e *pionnier.* — Je sais! Dans deux semaines, c'est le Premier Mai!...
Chef du groupe. — Tout juste!
Tous, se levant. — Oui, oui, oui, bien sûr! Nous l'avons pensé tout de suite.
5e *pionnier.* — Ça va, maintenant, vous êtes tous des malins!...
Chef du groupe. — Oh! pour la malice, il vous en manque encore pas mal!... Mais qui peut me dire quel Premier Mai fête maintenant l'Union Soviétique?

(Tous s'efforcent de réfléchir. Ils comptent sur leurs doigts.)

1er *pionnier.* — Le vingtième!...
2e *pionnier.* — Le dix-neuvième!...
3e *pionnier.* — Non, le seizième!...
Chef du groupe. — C'est exact!
1er *pionnier.* — Ah oui!... Je me souviens encore très bien du premier jour de la Révolution...
3e *pionnier.* — Non! mais des fois!... Fais pas d'histoires!... Quand la Révolution d'Octobre a commencé, tu faisais encore la révolution dans tes langes!...
4e *pionnier.* — A ce moment-là, ça n'était pas encore décidé, que tu viennes au monde!

(Tous rient.)

Chef du groupe. — Silence, camarades! Il faut que nous sachions ce que nous ferons pour le Premier Mai. Qui est-ce qui a quelque chose à proposer?
6e *pionnier.* — Je propose que l'on fasse un grand, grand journal!...
7e *pionnier.* — Et moi, je propose que nous fassions une excursion à la campagne!...
1er *pionnier.* — A ben! oui! Les bourgeois peuvent aussi faire ça!...
3e *pionnier, sautant debout et criant comme un fou.* — Ça y est, ça y est!... J'ai trouvé!
1er *pionnier.* — Qu'est-ce qui se passe?
3e *pionnier.* — J'ai une idée, une idée épatante!...
Tous. — Alors, vite! Dis-nous là!...
3e *pionnier.* — Nous irons à Moscou pour le Premier Mai!
Tous. — Bravo! C'est une chouette idée! Tu es un as! Un génie!
1er *pionnier.* — Génie, génie!... C'est facile à dire qu'on va aller à Moscou... Mais où prends-tu l'argent pour çà?
3e *pionnier.* — Ah! çà n'est rien du tout! Camarades, pour les pionniers, il n'y a rien de difficile! Regarde, Paul : Allons-y!

(Ils placent les bancs l'un en face l'autre comme dans un wagon de train. Mélodie d'enfants dans le rythme du chemin de fer. Les pionniers remuent les bras comme les bielles d'une locomotive. Ils chantent « Nous partons pour Moscou » :

I

Nous partons pour Moscou
De Paris et de partout
Pour y fêter le Premier Mai!
Le train avance!
Chez nous en France
Les enfants sont affamés!

refrain :

Quand l'ouvrier va au combat
Pionnier va, pars avec lui (*bis*)
Le monde sera tout à toi
Si l'ouvrier conduit!

Un fasciste (3e pionnier dans le rôle d'un fasciste) *siffle.* — Halte! Stop! Frontière! La douane! Qui êtes-vous?
Tous. — Nous sommes les Pionniers de Paris.
Un fasciste. — Quoi? Alors, c'est vous les sacrés communistes!
Tous. — Oui, nous sommes des jeunes communistes!...
2e *pionnier.* — Et toi, tu es un nazi, une chemise brune!...
4e *pionnier.* — Qui torture nos camarades en Allemagne...
Un fasciste. — Ben! Vous êtes de beaux héros!...
5e *pionnier.* — Qui sont donc vos héros, à vous?
Un fasciste. — Nos héros nationaux sont Horst Wessel et Gœring!...
Tous. — Hou! Hou! L'Incendiaire, hou! Le bourreau!...
Un fasciste. — Taisez-vous!
2e *pionnier, fort.* — Nos héros à nous sont Dimitroff!...
Tous. — ...et Ernst Thaelmann!
Un fasciste. — Vous en avez un culot!... Allez, filez, sans ça...
Tous. — ...sans ça nous allons te casser les reins.

(Ils s'assoient et reprennent les mouvements comme avant. Ils chantent : « Nous allons à Moscou ».)

II

Il y a des fascistes
Grâce aux réformistes
Dans le pays du capital.
Pionniers prenons garde
Nous sommes l'avant-garde
Du front rouge! Marchons devant!

refrain.

Quand l'ouvrier va au combat
Pionnier va, pars avec lui!
Le monde sera tout à toi
Si l'ouvrier conduit!

3e *pionnier.* — Halte! Arrêt! Stop! Ici Moscou!
Tous. — Hourra!

(Un transparent descend sur la scène : « Les Komsomols de Moscou saluent les Jeunes Communards de Paris! » Musique. Entre une délégation de Komsomols. Ils se présentent crânement avec leurs drapeaux. Ils chantent ensemble le refrain du chant : « Allons, debout, nous les jeunes! » (Musique : Paul Arma, 1933.)

Allez, debout vous les jeunes!
Lancez-vous à l'assaut
Avec la classe ouvrière
Vous ferez un monde nouveau!

Les aventures héroïques de l'expédition polaire de Tcheliouskine

LE NAVIRE BRISE-GLACE SOVIETIQUE « TCHELIOUSKINE » PART

En juillet 1933, cent deux personnes, dont dix femmes et deux enfants, quittent Leningrad à bord du **Tchéliouskine.** Le camarade Voronine, un des meilleurs spécialistes de la navigation arctique, commande l'équipage. Et, à bord du navire se trouve, sous la direction du professeur soviétique Otto Schmidt, ce que celui-ci appelle une « Université flottante ».

Schmidt est le directeur de l'Institut pour la découverte de la grande route maritime du nord.

Il emmène avec lui tout un matériel scientifique précieux. Il s'agit de repérer les passages de l'Océan Arctique permettant de passer directement par le nord d'Arkhangel à Vladivostock. (recherchez sur votre géographie).

POUR CONSTRUIRE LE SOCIALISME

L'ouverture de la grande voie maritime du nord, seule, peut permettre la mise en valeur des immenses richesses qu'enferme la Sibérie, et qui peuvent contribuer de façon puissante aux progrès et à la victoire de la révolution, non seulement dans l'Union soviétique, mais dans le monde entier.

La Sibérie contient d'immenses forêts. Une grande zone en est aussi fertile que l'Ukraine, et peut devenir un des greniers du monde.

De plus, le sous-sol sibérien est très riche : or, argent, fer, cuivre, charbon, pétrole s'y rencontrent.

BLOQUE PAR LES GLACES

Le 9 septembre, après un voyage extrêmement rapide, il arrivait presqu'à l'entrée du Détroit de Behring. Mais il se trouve pris par les glaces, dans la baie de Kolioutchine.

On fait sauter les glaces à l'ammonal ; néanmoins, le bateau est coincé entre les banquises. On s'apprête donc à hiverner.

Dès la fin d'octobre, la banquise se met à dériver, entraînant la navire jusqu'en plein détroit de Behring. Mais, le 4 décembre, la banquise se met à remonter vers le Nord.

Fin décembre, Schmidt ordonne le débarquement sur la banquise, tant du matériel de campement que des vivres, du matériel scientifique.

C'est que la position du navire est de plus en plus précaire. Mais à peine le débarquement est-il effectué que des crevasses se produisent : le matériel est sauvé juste à temps avant que la banquise ne sombre.

En janvier, le courant remporte le **Tcheliouskine** vers le sud-est. Le 14 janvier, Schmidt, par radio répondait au correspondant des **Izvestia** (journal officiel du gouvernement soviétique).

« Dans l'Arctique, il faut toujours être sur ses gardes. Le danger le plus grave pour le bateau, c'est d'être écrasé par le blocs de glaces, au moment des grands mouvements de la saison printanière, mais ceux-ci peuvent également nous apporter la délivrance. »

Et Otto Schmidt ajoutait que tout avait été prévu en cas d'alerte ; que, même si le bateau devait couler, on parviendrait à débarquer sur la glace des provisions du combustible et du matériel de campement. Un mois après, le 13 février, la catastrophe prévus et redoutée se produisait.

LE NAUFRAGE

Il fait un froid de — 30°. Un ouragan terrible est déchaîné. Des vagues de glace de 3 mètres de haut heurtent le navire. Une déchirure se produit dans la coque.

C'est alors que les chefs de l'expédition, les camarades Voronine et Schmidt, donnèrent l'exemple de l'organisation et du sang-froid bolcheviks.

L'INSTALLATION SUR LA BANQUISE

Radio. Camps des rescapés du Tchéliouskine.

Le 13 février à 15 heures, à 155 lieus du Cap Nord et 144 lieus du Cap Wellen, sombre le brise-glace soviétique Tchéliouskine, **écrasé par la formidable pression des glaces. Nous organisons sans la moindre panique le transport des vivres, les tentes, les sacs à coucher, la radio, sur la banquise. Le travail continue jusqu'au moment où le nez du bateau disparait dans les flots. Cela dura en tout 2 heures.**

Les chefs et les responsables de l'équipage et de l'expédition quittent l'épave les derniers, quelques secondes avant sa disparition complete. En descendant du bateau le camarade Moguilevitch se noie par accident sans qu'on puisse lui porter secours.

Nous habritons les tentes et construisons des baraques en bois.

Envoyez nous le moins possible de radio-télégrammes, parce que nous sommes forcés d'économiser l'accumulateur. Aussi nous ne vous enverons pas trop souvent de nouvelles. Ne vous inquietez pas pour cela.

Nous sommes en liaison avec les stations-radio des caps Nord et Wellen.

Il s'organise le sauvetage par avion et par chiens.

L'état d'esprit chez nous est très bon.

Nous assurons le gouvernement que ce malheur ne nous arrêtera pas dans notre travail : trouver un chemin maritime et explorer l'arctique.

Schmidt.

Radio, 15 février.

Deuxième jour de notre vie sur la banquise. Selon les étoiles nous avons repéré l'endroit ou nous nous trouvons — 67°-17' l'atitude nord et 172°5' longitude ouest.

Avant l'immersion du bateau nous avions coupé tous les cables maintenant sur le pont le materiel de construction soit planches, poutres, tonneaux et différent matériel. Heureuse idée, parce que tout cela surnage, nous ramenons sur la banquise tout ce matériel et l'utilisons à la construction d'une baraque pour abriter 80 personnes. Nous commençons aussi a construire une cuisine-restaurant et un poste de signalisation. Nous sommes éloignée de 130 kms de toute terre.

Schmidt.

L'U.R.S.S. A LA RESCOUSSE

Pour organiser le sauvetage de l'expédition polaire du professeur Schmidt et de l'équipage, une commission spéciale a été nommée sous la présidence du camarade Kouibichef.

La commission de Moscou reste en liaison constante avec le professeur Schmidt.

DANS LE CAMP DES « ROBINSONS » DE L'ARCTIQUE

Les rescapés occupent leurs journées à améliorer leur campement. A la fin de février, un fait inquiétant s'est produit : la glace qui supporta le camp s'est brisée en plusieurs endroits, et il a fallu jeter des ponts au-dessus des crevasses qui ont quelques mètres de large. Les vivres ont été mis en lieu sûr. Il y en a suffisament pour assurer la subsistance de la colonie pendant deux mois.

Les rescapés sont installés dans une baraque et dans 10 tentes, où ils ont aménagé de petites cheminées grâce auxquelles une température normale peut être entretenue à l'intérieur des abris. Les tentes sont éclairées au moyen de lampes à essence, fabriquées par les rescapés. Ceux-ci sont munis de vivres, de combustibles, de vêtements chauds, et possèdent une cuisine et un four à pain.

Les rescapés mènent une vie en apparence calme.

On faisait des conférence sur des questions d'actualité. L'aviateur Ouchakov, arrivé dans le camp, eut à faire presque immédiatement le compte rendu sur le 17e Congrès du Parti.

Cependant, ils sont continuellement menacés par les glaces.

Le 8 avril, les glaces ont emporté la cuisine : le 9 les glaces amoncelées se sont effondrées sur la baraque, détruisant une partie des matériaux en bois sauvés du **Tcheliouskine.** Puis un nouvel amoncellement des glaces a bouleversé le camp.

En quelques minutes tous les effectifs du comp ont été mobilisés et chaque rescapé a reçu une tâche déterminée. Grâce à l'autorité de Schmidt et de son assistant, Bobrov, les rescapés forment un petit groupe toujours prêt à la lutte.

LE SAUVETAGE PAR AVIONS

Par des températures de 40° au-dessous de zéro, sans champ d'atterrissage, sur le bossèlement des glaces, ils viennent se poser apportant le ravitaillement de plus de cent personnes.

Les femmes et les enfants sont emmenés les premiers. Le 7 mars, une crevasse s'ouvre, bouleversant le camp. Un radio alerte le poste de Wellen. L'aviateur Liapidevski au mépris de l'ouragan ravitaille par trois fois les naufragés, dont la cuisine a été abimée dans les flots. Et cela sans même atterir, lançant des sacs de vivres et repartant !

Dès le 7 avril, grâce au temps favorable, les vols décisifs commencèrent Kamanine, Molokov, Slepnev, emportèrent le 7 avril, 5 rescapés, le 10, 22 rescapés, et le 11, 35 rescapés, parmi lesquels Schmidt. Et le 13 avril, avec l'aide de Vodopianov et Doronine, ils terminèrent le transport des rescapés sur le continent, et de Schmidt malade, à Nome (Alaska).

Les membres du **Tcheliouskine** qui ont été sauvés ont été transportés sur la côte en ordre parfait, d'après une liste établie à l'avance suivant l'état physique et la résistance des rescapés.

Nous les pionniers et tous les enfants de France adressons notre salut aux héros du Tchéliouskine qui se sont conduits en véritables communistes et notre admiration pour les sauveteurs et le gouvernement soviétique qui a organisé l'expédition et aussi le sauvetage.

MALGRE DOLLFUSS
ASSASSIN D'ENFANTS

Nous les aiderons !

12 février, ça nous rappelle à tous la grève générale. Ici, en France, la grève a été décidée pour répondre aux assassinats commis par des fascistes. Les ouvriers français ont voulu montrer tout de suite aux fascistes qu'ils n'ont pas du tout l'intention de se laisser faire. Pour les ouvriers d'Autriche, le 12 février 1934 signifie le déclenchement de la grève générale en Autriche et aussi le premier

jour d'une bataille armée contre les bourgeois d'Autriche, contre le fascisme autrichien.

Comment cela est-il arrivé? Depuis longtemps, la colère des ouvriers était grande. Ils ne pouvaient plus supporter tant de misère et ils voyaient les fascistes remplacer les ouvriers révolutionnaires par leurs hommes, ils voyaient s'implanter en Autriche le même régime qu'en Allemagne. Les ouvriers autrichiens, membres du parti socialiste, demandaient à leurs chefs de commencer la bataille. Mais les chefs les conseillaient de ne pas perdre patience.

Tous les jours, on apprenait que des ouvriers, membres des comités d'usine étaient arrêtés. Ainsi on voulait décourager les ouvriers.

A Linz, les ouvriers décidèrent de demander aux chefs de Vienne de commencer la bataille. Leur lettre tomba entre les mains de la police et de suite celle-ci donna des ordres. C'est le vice-chancelier Fey qui dirigeait la police. Il fit assiéger la maison du parti socialiste à Linz. Ce fut le signal.

La police mit les mitrailleuses en marche; les ouvriers socialistes et communistes se défendaient courageusement.

Dès que les ouvriers de Vienne surent ce qui se passait à Linz, ils décidèrent de faire une grève pour protester. C'est dans Florissdorf, faubourg ouvrier de Vienne que la grève commença. Ils téléphonèrent à tous leurs camarades : « Karl est tombé malade ». Cela voulait dire, c'était un langage convenu, « la grève générale est déclenchée. » Mais les cheminots et les imprimeurs ne voulurent pas faire grève; ils avaient peur, malgré qu'ils savaient que les grévistes avaient raison.

Les ouvriers armés se battaient contre la police qui se servait de toutes sortes d'armes: mitrailleuses, tanks, bombes à gaz.

Les ouvriers s'étaient barricadés dans les cités ouvrières, avec leurs femmes et leurs enfants.

Un rédacteur de l'*Intransigeant* raconte que la police ne laissait pas sortir les femmes et les enfants, pour obliger ainsi les ouvriers de se rendre. Mais, malgré qu'ils n'avaient plus de vivres et malgré le bombardement, les ouvriers ont tenu bon pendant trois jours et trois nuits.

Ce qui leur manquait, c'était une direction, car la plupart de leurs chefs socialistes avaient pris la fuite. D'autres se sont rangés du côté des fascistes. Très peu se sont battus à côté des ouvriers. Les ouvriers se défendaient au lieu d'attaquer. Ils n'ont pas fait de prisonniers, malgré qu'ils ont pu le faire.

Les morts gissaient sur les pavés et dans les maisons détruites par les obus. A Sandleiten, dans une cité ouvrière, on a trouvé les cadavres de 35 enfants. Un médecin d'un hôpital raconte que 11 enfants sont morts à la suite de leurs blessures. On ne sait pas le nombre exact des morts. Mais le Directeur de la morgue dit qu'il eut plus de 600 cadavres à la morgue.

Le vice-chancelier Fey, celui qui a fait tuer tant d'ouvriers, fut nommé président d'honneur de la « Société Protectrice des Animaux » !

Les ouvriers qui ne furent pas tués dans la bataille, furent arrêtés et jugés par des tribunaux spéciaux. Ils étaient vite jugés et exécutés, même s'ils étaient blessés. Tout ceci rappelle la Commune de Paris; le vice-chancelier Fey est digne d'être comparé à Thiers, l'assassin des communards.

Maintenant, à Vienne et dans toute l'Autriche, la misère est bien plus grande. On a retiré les secours aux familles des chômeurs, tués ou arrêtés pendant les journées de février. Mais les ouvriers des autres pays pensent à leurs frères autrichiens. Les ouvriers russes ont vite collecté de l'argent pour leur venir en aide, et le Secours Rouge Français a envoyé à Vienne une délégation porter des secours aux ouvriers autrichiens. Les ouvriers français veulent héberger les enfants autrichiens qui ont faim. Mais Dollfuss, le président d'Autriche qui après avoir fait tuer les ouvriers a reçu la bénédiction du Pape, ne veut pas laisser partir les enfants. Il a peur de ce qu'ils raconteront et puis qu'est ce que cela peut lui faire si les enfants des ouvriers autrichiens ont faim ? Tant pis, pourvu que lui et ses bourgeois se portent bien, il est content.

La délégation française a visité les familles ouvrières et leur a apporté l'aide et le salut de tous les ouvriers français. Elle a vu là-bas beaucoup de misère : Dans une maison, la mère est là avec ses deux garçons, âgés de 12 et 11 ans. Elle montre le plafond troué par un obus. A l'étage au-dessus, 4 personnes ont été tuées par l'obus et, depuis, son enfant de 11 ans a une maladie nerveuse. Partout, les enfants on tencore l'air effrayés.

Il faut les sauver, malgré Dollfuss! Les enfants d'ouvriers autrichiens doivent pouvoir venir en France. Les enfants d'ouvriers français doivent les aider, en ramassant de l'argent, en parlant autour d'eux et, dès que les enfants autrichiens seront à Paris, les enfants d'ouvriers viendront rendre visite à leurs frères autrichiens.

Suzanne DELPORT.

Les Jeunes Amis du Secours Rouge International

Notre groupe des Jeunes Amis du Secours Rouge du Pré-Saint-Gervais fut fondé dans une réunion organisée par quelques camarades adultes et, en particulier, par notre camarade secrétaire actuel.

Une quinzaine de petits camarades se firent inscrire. Nous devions donner un nom à notre groupe. Nous adoptâmes celui de Vuillemin, et nous allâmes chez Mme Vuillemin exposer nos désirs. Celle-ci accepta avec empressement.

Maintenant, notre groupe comprenant trente membres, nous sommes décidés à suivre l'exemple de nos camarades adultes pour les aider à lutter contre nos oppresseurs. ..

Le Groupe Vuillemin.
J. et S. R. I., Pré-Saint-Gervains.

Histoire des premiers Mai

par Georges SADOUL

Il y a bientôt cinquante ans de celà, les ouvriers américains décidèrent une grande manifestation pour le 1er mai 1886. Ils avaient déjà des syndicats très forts. Plus de cent mille ouvriers quittèrent le travail ce 1er mai là à Chicago. Ils manifestèrent dans la rue. Ils demandaient avant tout de ne pas travailler plus de huit heures par jour. A cette époque, les journées de dix et de douze heures, même de quatorze, étaient la règle.

Les bourgeois eurent très peur devant ce grand rassemblement des ouvriers. Le 3 mai, devant les grandes usines Mac Cormick, qui fabriquent des charrues et toutes sortes d'instruments agricoles, des centaines d'ouvriers étaient rassemblés. La police personnelle de MM. Mac Cormick tira sur les ouvriers et un grand nombre d'entr'eux tombèrent. Les syndicats organisèrent des meetings dans le pays. Un jour, dans un de ces meetings, un policier lança une bombe, et les bourgeois firent semblant de croire que c'étaient les ouvriers qui avaient lancé cette bombe. Les bourgeois arrêtèrent cinq des meilleurs des chefs ouvriers. C'étaient des hommes courageux. Ils furent véritablement les juges de leurs juges, ils furent les accusateurs de la bourgeoisie comme cette année Dimitroff l'a été à Leipzig. Les bourgeois les tuèrent tous les cinq. Ils s'appelaient Spiess, Lingg, Engel, Fescher et Parsons.

En 1889, les bourgeois de France décidèrent de fêter leur république tous les ans. C'est depuis cette année-là qu'en l'honneur du gouvernement on allume des lampions tricolores et on danse dans la rue tous les 14 juillet.

Mais le même jour où les bourgeois français célébraient pour la première fois leur fête nationale, les ouvriers du monde entier envoyèrent à Paris leurs délégués et ceux-ci fondèrent une grande association qui réunissait les travailleurs de tous les pays et qu'on appela la deuxième Internationale. Et en même temps ils décidèrent que, tous les ans, dans tous les pays du monde, chaque 1er mai, les ouvriers manifesteraient, comme depuis trois ans le faisaient déjà les ouvriers d'Amérique.

Les bourgeois, quand ils fêtent leur révolution le 14 juillet, se saoulent. Les ouvriers, quand ils préparent leur révolution, se battent et luttent. Aussi les bourgeois furent-ils pris de panique à la veille du 1er mai 1890. Les beaux messieurs et les belles dames quittèrent en hâte Paris pour se réfugier à la campagne. Ceux qui restèrent achetaient des sacs de farine et des saucissons, parce qu'ils avaient peur de mourir de faim, eux, les affameurs. Le gouvernement fit venir dans Paris onze régiments. Il fit occuper les principales usines et jeter du sable sur les pavés pour que les chevaux des gendarmes puissent galopper et charger les ouvriers. Les chefs ouvriers furent arrêtés par dizaines, mais malgré tous les efforts des bourgeois, des centaines d'ouvriers firent la grève et manifestèrent dans la France tout entière. Dans Paris, dans les grandes villes, tous les magasins étaient fermés, les quartiers riches étaient abandonnés; on n'y voyait que des flics et des soldats.

L'année suivante, le 1er mai 1891, à nouveau les bourgeois mobilisèrent toutes leurs forces, mais les manifestants étaient encore plus nombreux qu'en 1890. A ce moment-là, la principale industrie de la France était dans le Nord, et les ouvriers du Nord accueillirent avec joie les chefs socialistes qui venaient leur parler. C'étaient pourtant bien souvent les premiers socialistes qui venaient dans leur pays. Mais les ouvriers venaient par milliers écouter des hommes comme le gendre de Karl Marx, Paul Lafargue. Il parla le 20 avril dans la petite ville de Fourmies, et tous les ouvriers décidèrent de faire grève le 1er mai.

Ce 1er mai fut une très belle journée de printemps. On devait danser dans la soirée au café du Cygne pour fêter le renouveau. Tous les ouvriers étaient en habit de dimanche et bien des femmes et des enfants tenaient à la main un bouquet. Ce bouquet on l'appelle le « mai », c'est l'habitude de fêter le printemps à ce début de mois — avec ce bouquet.

Mais ce jour-là n'était pas un jour de fête. Les patrons avaient fait venir de Lille plusieurs bataillons d'infanterie et des gendarmes. Les soldats avaient reçu l'ordre de charger leurs fusils, des fusils d'un nouveau modèle, des Lebel, qu'on n'avait pas encore essayés sur les hommes. Le très beau soleil qui brillait ce jour-là se reflétait sur les baïonnettes.

Dès le matin, les ouvriers montaient la garde à la porte de leurs usines, pour persuader leurs camarades de ne pas aller au travail. Certains ne voulurent pas comprendre et quand ils passèrent la porte des filatures, ils furent hués et traités de traîtres et de lâches. Les gendarmes chargèrent la foule et arrêtèrent les grévistes par dizaines. Malgré tout les « jaunes » furent si peu nombreux que les patrons durent fermer leurs usines.

Dès l'après-midi, vers 4 heures, des ouvriers arrivèrent sur la place de l'Eglise. Ils demandaient qu'on libère ceux de leurs camarades qu'on avait mis en prison. Ils avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants; ils chantaient.

A l'autre bout de la place, il y a les soldats du 145e d'infanterie. Leur chef est le commandant Chapus. Le matin, les grévistes ont déjà rencontré le bataillon et ils ont crié : « Vivent les soldats ! » Mais ils n'ont pas pu expliquer à ces soldats qui ne sont pas du pays qu'ils sont leurs frères, que les ouvriers et les soldats ont les mêmes ennemis. Mais le commandant, qui sait bien qu'il y a vingt ans la Commune a commencé le jour où les ouvriers ont fraternisé avec les soldats, a raconté à ses hommes que les grévistes leur voulaient du mal. C'était des mensonges, mais les soldats l'ont cru. Dans d'autres bataillons, les soldats avaient compris, et les officiers n'étaient plus sûrs de leurs troupes.

Le commandant Chapus voit s'avancer les manifestants. Il y a des hommes, des femmes, des enfants. Ils portent des drapeaux, des bouquets, des jouets. Ils n'ont pas d'armes. Ils chantent.

Le commandant Chapus donne l'ordre de prendre les fusils, il donne l'ordre de mettre en joue, il donne l'ordre d'armer les fusils. Un soldat jette son fusil par terre en criant qu'il voit sa mère dans la foule, qu'il ne tirera pas. Un sous-officier se précipite sur le soldat, revolver au poing, et d'une bourrade envoie sur le sol ce fils d'ouvrier. Le commandant Chapus donne l'ordre de tirer. Une partie des soldats tirent sur les ouvriers. La fusillade commencée dure longtemps. Les officiers pourront bien juger des effets de la nouvelle balle Lebel.

Quand les coups de feu s'arrêtèrent enfin, il y avait neuf enfants couchés dans le sang, sur la place de l'Eglise. Emile Cornaille, qui avait onze ans, était mort. Il tenait encore sa toupie dans sa main. Gustave Pestaux, treize ans, était mort, lui aussi. Deux jeunes filles de dix-huit et dix-neuf ans étaient mortes, et celle d'entr'elles qui tenait à la main un bouquet de mai donnait le bras à son fiancé. Il y avait en tout neuf morts, et sept des assassinés n'avaient pas vingt-cinq ans. Les nouvelles balles étaient de si bonne qualité qu'elles avaient été frapper les enfants à travers les murailles des maisons. Il y avait une centaine de blessés.

Quand les ouvriers apprirent le 1er mai sanglant de Fourmies, des quatre coins du monde un grand cri : « Assassins ! Assassins ! » s'éleva. On demandait l'arrestation du commandant Chapus, des patrons qui avaient demandé des fusils, des ministres qui les leur avaient donnés. Tout le Nord, toute la France ouvrière juraient de venger leurs frères de Fourmies.

Les bourgeois ne firent mettre en prison ni leurs capitaines, ni leurs usiniers, ni leurs ministres. Mais ils condamnèrent à la prison Paul Lafargue, qui avait parlé à Fourmies le 20 avril, et Culine, qui était le secrétaire des socialistes des Fourmies. Six mois plus tard, des milliers d'ouvriers de Lille nommaient Paul Lafargue député. Les balles de Fourmies n'avaient pas arrêté l'élan des ouvriers; elles leur avaient, au contraire, donné une force nouvelle.

Bien des années ont passé depuis ces premiers mai. Le drapeau de Paul Lafargue et des ouvriers de Fourmies, les chefs de la IIe Internationale l'ont laissé tomber dans la boue en 1914, quand ils ont ordonné aux ouvriers de Fourmies de prendre à leur tour les fusils Lebel pour défendre leurs patrons et pour tuer leurs frères ouvriers d'Allemagne. Mais il y a eu partout dans le monde des ouvriers armés pour la guerre, et qui sont devenus des soldats de la révolution. Sous la conduite de Lénine, les ouvriers et soldats russes ont établi leur gouvernement, et tous les ans, à Moscou,, à Leningrad, dans toute la Russie des Soviets, des ouvriers en armes jurent de défendre leur révolution. Ils font flotter bien haut, avec les ouvriers du monde entier, le drapeau de la IIIe Internationale.

Au 1er mai 1919, à Paris, il y a eu des coups de feu et des victimes. Et ces semaines dernières, vous savez bien que dix hommes sont tombés morts sous les balles et les matraques de la police et des fascistes. Le 1er mai qui va venir sera l'un des 1er mai qui comptent dans l'histoire. Des centaines de milliers d'ouvriers, de fonctionnaires, de travailleurs, se préparent à livrer ce jour-là une grande bataille contre les patrons. Les enfants qu'on a vus le 9 février, faire fuir sous des grêles de cailloux, à la gare de l'Est, les policiers armés de revolvers, les enfants sauront tenir leur place dans cette bataille, où les parents ouvriers luttent pour le pain de leurs fils et de leurs filles.

Georges SADOUL.

LA PIPE DU COMM

Au printemps de l'année 1869, Louis Roux avait 28 ans lorsque Juliette, sa femme, mourut. Louis prit son fils Paul, âgé de 2 ans, dans ses bras et le berça pour l'empêcher de pleurer; mais il le fit maladroitement, car il savait bien manier les pierres, mais non les enfants. Ensuite, Louis bâtit des maisons et éleva son fils.

Mais la guerre éclata et les Prussiens encerclèrent Paris. Personne ne voulut plus construire de maisons et les échafaudages restèrent abandonnés. Les obus prussiens détruisirent beaucoup de bâtiments du superbe Paris, œuvre de Louis Roux et d'autres maçons. Louis n'eut plus de travail, plus de pain, et Paul, à trois ans, savait déjà, sans dire un mot, ouvrir la bouche comme un moineau. C'est alors que Louis reçut un fusil. Avec son fusil, il ne partit pas pour chanter et crier : « Du pain ! » mais pour défendre, comme des milliers d'autres maçons, charpentiers et forgerons, Paris, la plus belle des villes, contre les méchants Prussiens. Une femme de bon cœur, l'épicière, Mme Monot, voulut bien garder Paul et s'occuper de lui.

Louis Roux, avec beaucoup d'autres ouvriers, roulait dans la gelée d'hiver, au fort de Vincennes, des obus que les canons lançaient sur les Prussiens. Il n'avait rien mangé depuis plusieurs jours, car la famine régnait à Paris. Cet hiver de siège, il faisait un froid terrible, et il eut les pieds gelés. Les obus prussiens tombaient sur le fort de Vincennes, et il y restait de moins en moins de défenseurs. Mais Louis Roux ne quitta pas son poste et son petit canon, puisqu'il défendait Paris. La plus belle des villes valait bien une telle défense ! Malgré la famine et le froid, les lumières des boulevards des Italiens et des Capucines brillaient et il ne manquait pas dans les cafés de liqueurs couleur de rubis pour les viveurs ; un sourire charmant ne quittait pas le visage des dames élégantes.

Louis Roux savait qu'il n'y avait plus d'empereur et que maintenant régnait à Paris la République. En chargeant les obus dans son canon, il n'avait pas le temps de réfléchir à ce que c'est qu'une République, mais les blouseux (comme on appelait alors les ouvriers de Paris) disaient que les cafés des boulevards étaient encore pleins de gens chic et de dames insouciantes. Louis, en entendant les murmures révoltés, comprit qu'à Paris rien n'avait changé, que l'on ne trouvait pas la République dans la rue de la Veuve-Noire où habitaient les travailleurs, mais sur les larges boulevards de l'Etoile à sept branches. Il comprit aussi que le petit Paul ouvrirait encore sa bouche comme les moineaux quand le maçon aurait repoussé les Prussiens. Louis Roux savait tout cela, mais il ne quitta pas sa place auprès du canon et les Prussiens ne purent entrer à Paris.

Un matin, il reçut l'ordre de quitter sa pièce et de retourner rue de la Veuve-Noire. Des gens qu'on appelait « la République » et qui n'étaient certainement que des hommes élégants et des femmes insouciantes laissaient entrer les méchants Prussiens dans le beau Paris. Morose, la pipe entre ses dents, Louis Roux se promenait dans les rues du faubourg Saint-Antoine.

Les Prussiens vinrent et repartirent, mais personne ne construisait plus de maisons. Paul ouvrait sa bouche comme un moineau affamé et Louis commença à nettoyer son fusil. Une affiche impérative fut collée sur tous les murs, ordonnant à tous les blouseux de rendre leurs armes, car les gens chic et les femmes insouciantes qu'on appelait « la République » se rappelaient bien les journées de juillet 1848.

Louis Roux ne voulut pas rendre son fusil, tout comme les autres ouvriers du faubourg Saint-Antoine et de beaucoup d'autres faubourgs. Ils descendirent dans la rue avec leurs armes et ils tirèrent. C'était par un soir très doux ; le printemps venait seulement d'apparaître à Paris.

Le lendemain, Louis Roux vit dans les rues défiler des carrosses ornés, de larges équipages, des fourgons et d'autres voitures très chargées. Et dans les carrosses il y avait des gens comme ceux que Louis voyait d'habitude dans les cafés des grands boulevards et au bois de Boulogne. Il y avait là des petits généraux aux képis écarlates, aux longues et sévères moustaches tombantes et des jeunes femmes aux larges jupes bordées de dentelles, des abbés flasques en soutane violette, de vieux élégants avec des hauts de forme sable ou roux, de jeunes officiers qui n'avaient jamais été au fort de Vincennes ni dans aucun autre fort, des laquais chauves et graves, des petits chiens enrubannés aux poils bien peignés et même des perroquets criards. Tout cela se hâtait vers la porte de Versailles et quand Louis Roux passa place de l'Opéra, il vit les cafés déserts où les gens chic ne buvaient plus de liqueurs couleur de rubis et les magasins fermés devant lesquels les dames oisives ne riaient plus. Les habitants des quartiers des Champs-Elysées, d'Auteuil et de Saint-Germain, effrayés de ce que les blouseux n'avaient pas voulu rendre leurs armes, quittaient le magnifique Paris.

Louis Roux s'aperçut que la « République » était partie dans les carrosses et les fourgons. Il demanda aux autres blouseux ce qui allait la remplacer. Ils lui répondirent : « La Commune de Paris » et Louis comprit que la Commune de Paris ne se trouvait pas loin de la rue de la Veuve-Noire.

Mais les gens chic et les femmes qui avaient quitté Paris n'oubliaient pas la plus belle de toutes les villes. Ils ne voulaient pas la laisser aux maçons, aux charpentiers et aux forgerons. Et encore une fois, les obus des canons commencèrent à détruire les maisons ; maintenant, ce n'étaient pas les méchants Prussiens qui envoyaient des obus, mais les habitués du « Café Anglais » et autres. Et Louis comprit qu'il devait reprendre sa place au fort de Vincennes.

L'épicière, Mme Monot, n'était pas seulement une femme de bon cœur, mais aussi une bonne catholique. Elle ne voulut pas garder dans sa maison le fils d'un des Sans Dieu qui avaient tué le cardinal de Paris. Alors Louis Roux, mettant sa pipe entre ses dents et portant son fils sur ses épaules, repartit au fort de Vincennes. Il roula les obus près des canons et Paul s'amusait avec les douilles vides. La nuit, l'enfant dormait dans la maison d'un gardien, dans le fort de Vincennes. Le gardien offrit à Paul une nouvelle pipe de terre glaise pareille à celle que fumait Louis Roux et un bout de savon. Avec ça, quand Paul en avait assez d'entendre le bruit de la canonnade et de regarder les canons crachant leurs obus, il pouvait faire des bulles de savon. Les bulles étaient de différentes couleurs, gorge de pigeon, roses et lilas. Elles ressemblaient aux ballons que les femmes oisives achetaient au jardin des Tuileries pour leurs enfants si bien habillés. C'est vrai : les bulles des fils de blouseux ne durent qu'un clin d'œil, tandis que les ballons des enfants aux Champs-Elysées duraient une journée entière. Mais les uns et les autres étaient beaux, les uns et les autres mouraient vite. En faisant des bulles de savon avec sa pipe de terre glaise, Paul oubliait d'ouvrir sa bouche dans l'attente d'un bout de pain. En se mêlant aux gens que tout le monde appelait « les Communards » et parmi lesquels se trouvait Louis Roux, il serrait gravement entre ses dents sa pipe vide, imitant son père. Et les ouvriers, oubliant un instant leurs canons, disaient affectueusement à Paul :

— Tu es un vrai communard !

Mais les communards avaient trop peu d'obus et trop peu de canons, il y avait aussi trop peu de communards. Les gens qui avaient quitté Paris et qui vivaient dans l'ancienne résidence des rois, à Versailles, recrutaient toujours de nouveaux soldats, fils des paysans de France, aussi pauvres qu'inconscients, et mettaient en action de nouveaux canons offerts par les méchants Prussiens. Ils approchaient de plus en plus des fortifications qui entouraient Paris. Déjà plusieurs des forts étaient entre leurs mains et personne ne venait plus remplacer les communards tués en défendant, aux côtés de Louis Roux, le fort de Vincennes. Maintenant, le maçon roulait, roulait tout seul les obus, il servait tout seul son canon et il tirait aussi tout seul.

Dans l'ancienne résidence des rois de France régnait la gaîté et les cafés ne pouvaient pas contenir tous ceux qui voulaient boire des liqueurs couleur de rubis. Les abbés en soutane violette célébraient de superbes messes. En caressant leurs graves moustaches tombantes, les généraux s'entretenaient gaiement avec les officiers prussiens. Les laquais chauves s'affairaient déjà autour des valises de leurs maîtres et préparaient le retour dans la plus belle de toutes les villes. Le superbe parc, aménagé autrefois par vingt mille ouvriers travaillant jour et nuit, creusant la terre, séchant les boues, pour terminer le travail à la date fixée par le Roi Soleil, se pavoisait de drapeaux en l'honneur de la victoire.

Le lieutenant de l'armée nationale, François d'Emognan, venait d'arriver du front parisien. Il apporta à sa fiancée, Gabrielle de Bonnevette, un tendre bouquet de lis blancs qui devaient témoigner de la noblesse et de la pureté de ses sentiments. Les lis étaient présentés dans un porte-bouquet en or, orné de saphirs, acheté à Versailles, chez le bijoutier de la rue de la Paix, qui avait réussi à emporter toute sa précieuse marchandise. Ce cadeau ainsi offert annonçait la victoire. Il raconta à sa fiancée que les insurgés étaient battus. Demain ses soldats prendraient d'assaut le fort de Vincennes et entreraient à Paris.

— Ma chérie, dit François, tu ne peux pas t'imaginer la cruauté de ces communards. J'ai vu, avec mes jumelles, dans le fort de Vincennes, un petit garçon tirer le canon. Imagine-toi que ce petit communard fume déjà la pipe.

François d'Emognan savait ce qu'il disait. Le lendemain, ses soldats recevaient l'ordre d'occuper le fort de Vincennes. Louis Roux, avec deux autres blouseux, tirait sur les Versaillais. Alors,

MUNARD

PAR ILYA EHRENBOURG

François d'Emognan fit hisser un drapeau blanc et Louis Roux, qui savait qu'un drapeau blanc signifie la paix, cessa la fusillade. Il pensa que les soldats avaient enfin pitié de la plus belle des villes et qu'ils voulaient faire la paix avec la Commune de Paris. Les trois communards, souriant et fumant, attendaient les soldats et le petit Paul, qui n'avait plus de savon pour envoyer des bulles, imitait son père et tenait sa pipe à la bouche, souriant lui aussi.

Quand les soldats se furent rapprochés du fort de Vincennes, François d'Emognan ordonna à trois de ses meilleurs tireurs de fusiller les trois rebelles. Il voulait prendre le petit communard vivant pour le montrer à sa fiancée. Les montagnards de Savoie savaient bien tirer, et en entrant dans le fort ils trouvèrent trois hommes, avec leurs pipes, étendus morts près des canons. Les soldats, qui avaient l'habitude de voir beaucoup de cadavres, ne furent pas étonnés. Mais voyant un enfant avec une pipe, sur un canon, ils furent tellement surpris que les uns invoquèrent Jésus et les autres le diable.

— D'où viens-tu, vilaine punaise ? demanda un Savoyard.

— Je suis un vrai communard, répondit en souriant Paul Roux.

Les soldats voulurent le transpercer avec leurs baillonnettes, mais le caporal leur dit que le capitaine François d'Emongan avait ordonné d'emmener le petit communard vers un des onze points de concentration des prisonniers.

— Combien des nôtres a-t-il tué ? ce petit ange, grognaient les soldats en le poussant avec leurs crosses.

Le petit Paul, qui n'avait jamais tué personne et qui faisait avec sa pipe des bulles de savon, ne comprit pas pourquoi on l'insultait. Le prisonnier Paul Roux, qui n'avait que quatre ans, fut emmené par les soldats.

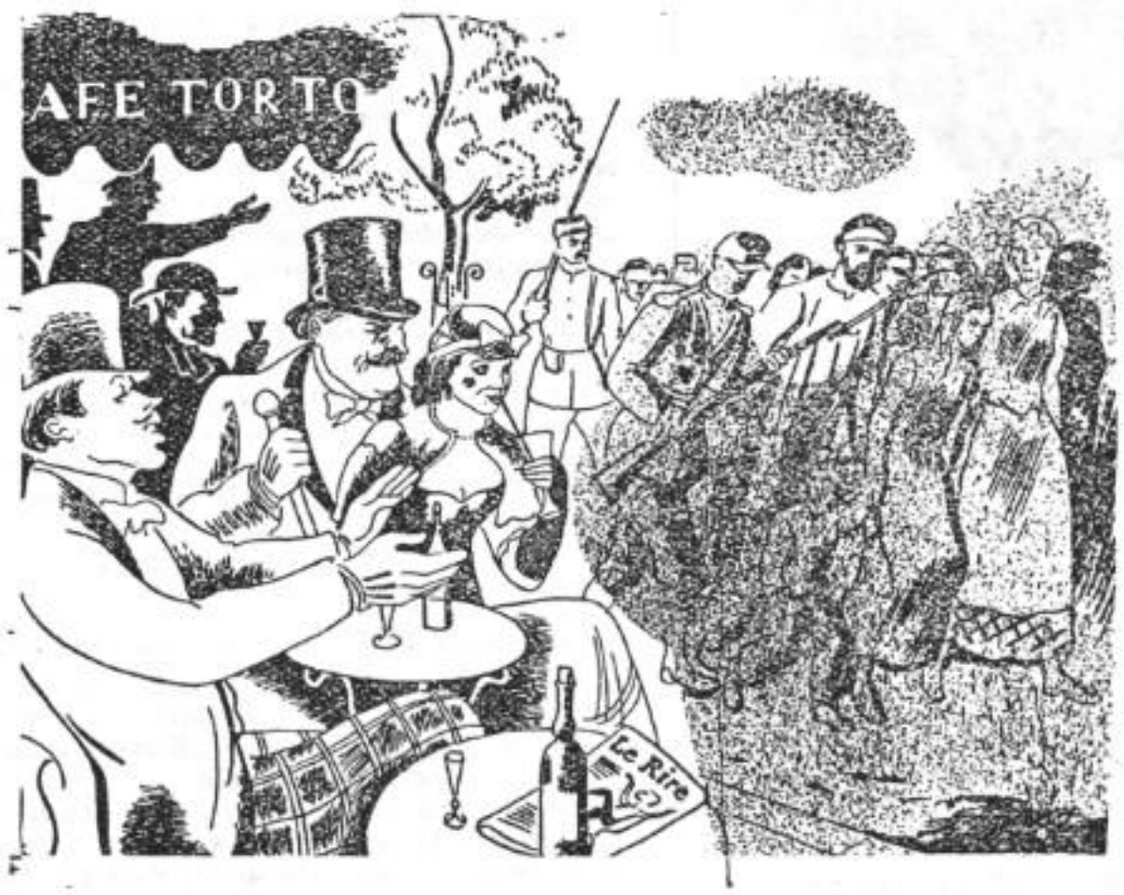
Dans les faubourgs du nord de Paris, la fusillade continuait; dans les quartiers des Champs-Elysées, de l'Opéra, et dans le nouveau quartier de l'Etoile, les gens fêtaient déjà la victoire. C'était le plus beau mois, le mois de mai, les marronniers des grands boulevards fleurissaient et autour de petites tables de marbre les gens chics buvaient des liqueurs de couleur rubis et les femmes riaient avec insouciance. En voyant passer le petit communard, ils exigèrent qu'il leur fut livré, mais le caporal n'oubliait pas l'ordre de son capitaine et protégeait Paul. A sa place on leur livra d'autres communards hommes et femmes. Ils crachèrent sur eux, ils les battirent à coup de cannes et les transpercèrent avec des baïonnettes prises aux soldats.

Paul fut amené au jardin du Luxembourg. Là, devant le palais, on réservait une grande place pour les insurgés prisonniers. Paul se promenait parmi eux avec sa pipe, et voulant consoler quelques femmes qui pleuraient amèrement, il leur dit :

— Je sais faire des bulles de savon. Mon père, Louis Roux, fumait une pipe et tirait le canon. Je suis un vrai communard.

Mais les femmes, qui avaient peut-être dans le faubourg Saint-Antoine des enfants qui aimaient aussi faire des bulles de savon, pleuraient encore davantage en l'écoutant.

Alors Paul s'assit sur l'herbe, songeant aux bulles de savon, comme elles étaient belles : bleues, roses, lilas ! Et comme il ne pouvait pas songer longtemps et que le chemin du fort de Vincennes au jardin du Luxembourg était long et pénible,, Paul s'endormit tout en ne lâchant pas sa pipe. Pendant qu'il dormait, un landau tiré par deux chevaux amenait à Paris Gabrielle de Bonevette et son fiancé. Arrivé à Paris, François d'Emognan demandait à un de ses soldats où se trouvait le petit prisonnier du fort de Vincennes. Entrant dans le jardin du Luxembourg, voyant les vieux marronniers en fleurs, le cœur de Gabrielle de Bonevette s'attendrit, et prenant la main de son fiancé, elle lui dit : « Mon chéri, que la vie est belle ».



Les prisonniers, dont on emmenait de temps en temps quelques-uns pour les fusiller, voyaient avec horreur l'arrivée du capitaine; chacun pensait que ce serait peut-être son tour. Mais François d'Emognan ne leur prêtait aucune attention: il cherchait le petit communrad. Le trouvant endormi, il le réveilla d'un léger coup de pied. Le garçonnet se mit à pleurer, mais en apercevant le gai visage de Gabrielle, qui ne ressemblait pas aux visages tristes des femmes qui l'entouraient, il prit sa pipe dans sa bouche, sourit et dit:

— Je suis un vrai communard !

Gabrielle, satisfaite, disait:

— En effet, si petit ! Je crois qu'ils sont nés assassins. Il faut les détruire tous, même ceux qui viennent de naître.

— Maintenant que tu l'as vu, on peut en finir avec lui, dit François, appelant un soldat.

Mais Gabrielle lui demanda d'attendre un peu: elle voulait prolonger la douceur de cet heureux jour. Elle se rappelait qu'à la foire de Neuilly elle avait vu une baraque où étaient pendues beaucoup de pipes en terre, quelques-unes tournaient très vite. Des jeunes gens tiraient dessus. Quoique Gabrielle fut d'une bonne et noble famille, elle aimait les distractions populaires. Pensant à ce divertissement de foire, elle dit à son fiancé:

— Je veux apprendre à tirer. Une femme d'officier de l'armée nationale doit savoir tenir un fusil. Permets-moi d'essayer de tirer sur la pipe de ce petit bourreau.

François d'Emognan n'a jamais rien refusé à sa fiancée; il n'y a pas longtemps, il lui avait offert un collier de perles de 30.000 francs. Pourrait-il lui refuser cette petite distraction ? Il prit le fusil d'un soldat et le donna à sa fiancée. Voyant la jeune fille avec un fusil, les prisonniers s'éloignèrent. Seul, Paul restait tranquillement avec sa pipe et souriait. Gabrielle voulut viser la pipe et dit au gosse :

— Cours, je vais tirer !

Mais Paul avait l'habitude de voir les gens tirer, et restait tranquillement à sa place. Alors Gabrielle, perdant patience, tira. Comme c'était la première fois, sa défaite était tout à fait excusable.

— Regardez, ma chérie, dit François, vous avez tué cet insecte, mais la pipe est restée entière.

Paul Roux, qui vécut sur terre quatre années, et qui aimait par-dessus tout au monde faire des bulles de savon avec sa pipe, était étendu immobile.

Il n'y a pas longtemps, je rencontrai à Bruxelles le vieux communard Pierre Lotrach. Je suis devenu son ami et ce singulier vieillard m'a offert la seule chose qu'il possédait — une pipe en terre avec laquelle il y a soixante-trois ans le petit Paul Roux faisait des bulles de savon. Pierre Lotrach se trouvait au jardin du Luxembourg dans ce jour de mai, quand l'insurgé de quatre ans fut tué par Gabrielle de Bonnevette. Presque tous les prisonniers furent fusillés par les Versaillais. Pierre Lotrach resta en vie parce que parmi les gens chic, il s'en trouva pour dire qu'il fallait bien laisser un certain nombre de blouseux pour travailler et que le beau Paris, qui devait s'embellir encore plus, aurait besoin de maçons, de charpentiers, de forgerons. Pierre Lotrach fut condamné à cinq ans de déportation; il s'évada de Cayenne et se réfugia en Belgique. Toujours et partout il emmenait avec lui la pipe qu'il avait ramassée près du cadavre de Paul Roux. Il me l'a donnée en me racontant tout ce que je viens d'écrire.

Souvent, je la touche avec mes lèvres sèches. Il y reste peut-être encore les traces d'une respiration tendre et innocente, la trace des bulles de savon depuis longtemps éclatées. Mais ce jouet du petit Paul Roux, tué par la plus belle des femmes, Gabrielle de Bonnevette, dans la plus belle des villes, Paris, inspire une grande haine. Serrant cette pipe dans mes mains, je prie pour une chose : ne pas baisser les armes devant un drapeau blanc, comme l'a fait Louis Roux, et pour rien au monde ne livrer le fort de Vincennes, que défendaient trois communards et un enfant qui faisait des bulles de savon.

Ilya EHRENBOURG.

Une lettre au camarade Staline

Cher camarade Joseph Staline,

Vous connaissez bien notre village, car autrefois vous y avez été exilé. Il y a trente ans, le tsar et les bourgeois vous avaient envoyé ici parce que vous aviez travaillé secrètement pour organiser les ouvriers.

Bien sûr, nous ne nous souvenons pas de cela, nous n'étions pas encore nés, mais la grand'mère de Litvinzev nous a tout raconté. Et voici comment. Une fois, elle est venue à l'école, et elle a aperçu votre portrait. Elle l'a regardé, regardé, puis elle a dit : « Mais je connais ce paysan-là ! » C'est de vous qu'elle a dit cela, camarade Staline. Et tout d'un coup, elle s'est souvenu : « Oh ! je lui ai même donné un morceau de pain avant qu'il s'évade d'ici. » Nous lui avons été très reconnaissants pour ce morceau de pain ; il paraît que vous aviez su tromper tous les gardes pour vous sauver. Il y a trente ans de cela ! Les noms des villages qui nous entourent sont les mêmes qu'autrefois, mais la vie a changé. Les vieux nous racontent leur vie misérable du temps où vous étiez ici. Autour de nous, les montagnes n'ont pas changé : le mont Kitkaï se dresse comme avant de toute sa hauteur magnifique ; la rivière Ouda n'a pas changé non plus. Seulement, le pont est neuf. La vieille église est toujours debout, mais la croix qui la couronnait a disparu. Et puis, ce n'est plus une église, c'est un club. Nous montons souvent là-haut pour regarder les montagnes.

Maintenant, cher camarade Staline, nous allons vous parler de notre Ecole de la jeunesse, des collectifs agricoles (1).

Elle se trouve tout près de l'église, un grand bâtiment : vingt-trois fenêtres.

Nous y apprenons beaucoup de choses pour être instruits et devenir de bons bolcheviks. Dans le village, il y a encore une école pour les petits, pour les enfants d'Octobre.

Les élèves des villages éloignés sont en pension à l'école, logés et nourris ; d'ailleurs, tous les enfants de l'école reçoivent leur déjeuner.

Dans notre école, il y a aussi les enfants des Bouriates (2), ce sont nos amis parce que notre Parti communiste nous a dit qu'il fallait vivre amicalement avec tous les peuples.

Quand le tsar régnait, tout le monde se moquait des Bouriates et leur disait des gros mots; et pour les exploiter plus facilement les riches, les koulaks (3), leur donnaient de l'eau-de-vie à boire ; beaucoup d'entre eux étaient malades.

Maintenant, il y a chez nous un kolkhoze bouriate (4).

Les enfants de ce kolkhoze vont tous à l'école et travaillent très bien.

C'est une Bouriate, Danielova Abeka, qui signera la première lettre parce qu'elle est la meilleure élève.

Et voilà aussi Kouzia Bychevine, le président de notre groupe de pionniers. Il apprend très bien, il fait très bien ses devoirs et organise aussi bien son travail social.

Anïa Popova aussi ; elle est présidente du Comité des élèves.

Goubaï Doulina, Vania Butchevine, Lola Guerganova et encore d'autres enfants ont reçu la récompense de l'avion et de l'auto. On le voit sur notre tableau d'honneur.

Il y en a quelques-uns parmi nous qui travaillent aussi dans le kolkhoze : Olecha Ochigov, qui est le meilleur mathématicien et qui fait la lecture à haute voix aux kolkhoziens.

Africane, qui est aussi artiste peintre.

I. STALINE
Chef du parti bolchevique (communiste) de l'U.R.S.S.

L'été, elle travaille dans les champs, l'hiver à l'école. Elle apprend très bien.

Mais, tout le monde ne travaille pas bien à l'école, camarade Staline. Nous vous dirons franchement qu'il y a parmi les pionniers des enfants qui sont moins consciencieux que des enfants inorganisés. Par exemple Ivan Butchevine, qui se bat souvent, et Qulkova Klacha qui manque souvent l'école.

Mais à l'occasion du 17e Congrès, ils ont promis de s'améliorer. Nous les aiderons.

Nous avons parlé entre nous de ce que nous aimerions être plus tard. Genka a dit : « Je veux devenir un Vorochilov (5). » Samarina Klacha a dit : « Je veux être comme Kroupskaïa (6). »

Quelques-uns veulent être de bons ouvriers; ils feront des routes ; ils feront aussi venir un train sur des rails qui amènera des machines et des tracteurs ; ils extrairont du fer et de l'or de la terre.

Et puis, Dragounski Nikita veut protéger des ennemis les frontières soviétiques, en avion.

D'autres veulent être ingénieurs ; médecins aussi, pour guérir les maladies.

Au delà des montagnes d'Atovsk coule la rivière Angara. On va y construire une station électrique vingt fois plus grande que le Dnieprostroï. Et alors s'allumera aussi chez nous la lumineuse « lampe de Lénine ».

La Sibérie, dont les chansons disent qu'elle est un pays d'exil, un pays terrible, est devenue une nouvelle Sibérie.

Seulement, les chants sont toujours vieux et tristes. C'est pourquoi nous vous prions, camarade Staline, de demander à ceux qui font des chansons de nous en envoyer, entraînantes et gaies.

Nous vous demandons aussi, camarade Staline, de nous parler par la radio. Tous les pion-

Depuis longtemps déjà, nous avions l'intention de vous écrire ; nous nous sommes décidés à le faire avant le 17e Congrès du Parti.

La lettre est longue. Nous l'avons écrite tous ensemble. Et chacun a voulu y mettre du sien.

Au revoir, notre cher camarade Staline. Transmettez les salutations enflammées des pionniers aux bolcheviks rassemblés à Moscou la Rouge.

Il y en a beaucoup parmi eux qui furent exilés en Sibérie, condamnés aux travaux forcés.

Qu'ils sachent que les enfants de la Sibérie soviétique ne les oublient pas et les aiment beaucoup.

Nous sommes toujours prêts à lutter pour défendre la Révolution.

Les pionniers et écoliers du village Novaïa Ouda, en Sibérie orientale.

NOTES

(1) **Collectifs agricoles** : Grandes fermes où les paysans travaillent en commun.
(2) **Bouriates** : Nomades de Sibérie.
(3) **Koulaks** : Paysans riches.
(4) **Kolkhozes** : Fermes collectives.
(5) **Vorochilov** : Chef de l'armée rouge.
(6) **Kroupskaïa** : Femme de Lénine.

Note : Le bleau d'émulation (tableau de concours) dont parlent les enfants de Novaïa Ouda fixe hebdomadairement ou mensuellement les résultats des épreuves, les avances ou reculs.

Les noms des participants du concours sont écrits à la suite. Chaque nom a devant lui un nombre de carrés, pour y coller les insignes. Ceux qui n'ont pas fait grand'chose trouvent dans leur carré de la semaine ou du moins l'insigne d'un lit, ceux qui travaillent un peu, une brouette, ceux qui travaillent plus, un vélo, puis une moto, une auto, un avion. Gagne celui qui a le plus d'avions.

LA REPONSE DU CAMARADE STALINE

Aux pionniers et élèves de l'école du collectif agricole à Novaïa Ouda (Sibérie orientale) ;

Aux camarades Chatoulof, Batourova, Guerguénova, Danielof et Dorogéief.

Excusez-moi de vous répondre tardivement. Je suis très touché de vos salutations. Je vous souhaite de la santé, du succès dans vos études et dans le travail social.

J'espère que vous finirez brillamment vos études et deviendrez les ouvriers énergiques et éclairés dont notre pays a besoin.

Molotov Vorochilov, Kaganovitch et moi-même vous envoyons un petit cadeau, un appareil de radio, un phono avec des disques.

J'espère que maintenant votre appareil de radio sera bien mis au point.

Salutations de Molotov Vorochilov Kaganovitch.

Je vous envoie mes meilleurs souhaits.

I. STALINE.

LA FETE DES OISEAUX

Les enfants en U.R.S.S. font le 1er avril une belle fête de réception des oiseaux qui reviennent des pays chauds.

Extrait du *Journal des Pionniers*.

Voici la fin de mars. Bientôt commenceront à venir, des pays lointains, nos amis les oiseaux. Chaque année, le 1er avril est pour tous les enfants la fête des oiseaux. Une belle et joyeuse fête. Des démonstrations. L'installation des nids se prépare.

Les oiseaux nous sont d'une grande utilité, non seulement ils chantent bien, mais encore ils détruisent par centaines et par milliers les insectes nuisibles.

Le 1er avril est tout proche. Allons, les enfants, organisons pour nos amis, fatigués

Par JACHEK

Musique de Paul ARMA

Les Komsomols. — Soyons prêts!

Tous. — Toujours prêts!

1er *Komsomol, grimpant sur une tribune improvisée.* — Les jeunes Komsomols de Moscou saluent leurs frères et camarades, les Communards rouges de France et ils leur souhaitent une cordiale bienvenue. Nous vous transmettons les saluts de tous nos camarades des chantiers, des usines, des kolkhozes et des champs de l'Union Soviétique !

Tous. — Hourra!

1er *pionnier.* — Nous, les enfants de Paris, nous vous saluons, jeunes constructeurs de l'Union Soviétique, au nom de tous nos frères qui, le 9 et 12 février, ont combattu dans les rues pour notre liberté, et qui sont à la veille de nouvelles luttes!

1er *komsomol.* — Avant d'aller sur la Place Rouge, nous allons nous raconter des choses de nos pays respectifs.

Tous. — Hourra!

Les pionniers. — Bon! Bravo! Nous commençons!

« Chez nous, c'est comme ça :

(Ils cherchent des panneaux avec des inscriptions. Ils défilent en criant. Accompagnement rythmique.)

Cris. — Du travail! Du pain! Du travail! Chiappe en prison!

(La police les attaque et les disperse.)

Un komsomol. — Et chez nous, en Union Soviétique, c'est un peu différent!

(Ils se placent en position de travail et travaillent tous en mesure en chantant « Le Chant des Tracteurs ». Ils défilent ensuite comme des tracteurs. (Un grand volant de carton peut suffire pour représenter un tracteur.)

Les tracteurs rouges sillonnent les champs.
Leur force est à notre service.
D'une main sûre et ferme nous tenons le vo-
[lant.
Et notre pays deviendra plus puissant
Avec des tracteurs, des machines!

Les pionniers. — Et chez nous, dans le pays des capitalistes, voilà comment c'est :

1er *pionnier.* — Papa, pourquoi restes-tu à la maison?

2e *pionnier.* — Parce qu'il n'y a pas de travail, mon garçon.

3e *pionnier.* — Est-ce que ça va durer longtemps, papa?

2e *pionnier.* — Oui, longtemps, très longtemps, et plus cela durera, plus ce sera terrible...

1er *pionnier.* — Mais si tu ne travailles pas, papa, nous aurons faim...

3e *pionnier.* — Oui, nous aurons faim!

Tous. — Oui, nous avons faim, bien que les magasins soient pleins!

Les Komsomols. — Et en U. R. S. S.!

(Les komsomols entrent en courant, l'un avec une table, l'autre avec une nappe, quelques-uns avec des énormes piles d'assiettes. Ils mettent la table et s'asseoient pour manger, en faisant du bruit et en chantant.)

1er *komsomol.* — Hé ! Wania, Wanïoucha !... Lance-moi le pain... j'ai faim!...

(Wania passe le pain.)

2e *komsomol.* — Moi aussi, j'ai faim ! Eh bien! Aujourd'hui, on a fait du bon travail! Si ça continue, nous finirons le pont encore avant le plan. Hé! Le Borchtch!...

(On passe le borchtch.)

3e *komsomol.* — Vous savez ? Je me suis fait aujourd'hui en sciant une belle entaille à la main.

4e *komsomol.* — Ça sera guéri avant que le plan soit fini!

5e *komsomol.* — Silence là-bas !... Qui va demain à la démonstration du Premier Mai?

Tous. — Tous!

4e *komsomol, au troisième.* — Mais tu es pourtant un grand blessé?

3e *komsomol.* — J'irai avec vous quand même!...

Tous. — Hourra!

5e *komsomol.* — Sortez les drapeaux ! En marche! Nous emmenons nos invités et nous leur montrerons notre pays.

(Tous s'alignent et défilent. Ils courent ensuite rapidement, énergiquement à chaque phrase qu'ils crient, d'un côté de la scène à l'autre.)

Cris :

1er. — Dnieprostroï!

2e. — Magnitogorsk!

3e. — Turksib!

4e — Le canal de la Mer Blanche !

5e. — Les kolkhozes!

6e. — Les tracteurs, les combinés!

7e. — Les nouveaux fours, les nouvelles mines!

8e. — Les nouvelles écoles, les nouveaux stades!

Tous. — Et partout, partout, le komsomol !

(Ils chantent « Le Chant des Komsomols ».)

Oui, tous, oui, tous sont de bons copains!
Vivent les Konsomols!
Ce sont des chics types !

1er *pionnier.* — Et savez-vous pourquoi?

2e *pionnier.* — Et savez-vous comment?

Tous. — Parce qu'en U.R.S.S., au lieu des Stavisky et des Tardieu, ce sont les ouvriers qui gouvernent!

(Ils redisent le refrain du chant : « Nous partons pour Moscou », avec l'accompagnement.)

Refrain.

Quand l'ouvrier va au combat
Pionnier va, pars avec lui!
Le monde sera tout à toi
Si l'ouvrier conduit!

(Ils s'avancent en rangs avec des drapeaux dans les mains, ils chantent: « Allez, debout, vous... » sur l'air : « Allons, debout nous les jeunes! » de Paul Arma, 1933.)

Allez, debout, vous les jeunes,
Lancez-vous à l'assaut
Avec la classe ouvrière.
Vous ferez un monde nouveau!
Les arsenaux et les usines
S'apprêtent à la prochaine guerre.
Qui veut mourir pour la patrie
Et pour les marchands de canons !
Allez, debout, vous les jeunes!
Lancez-vous à l'assaut
Avec la classe ouvrière
Vous ferez un monde nouveau!

Tous, parlant en chœur. — Et ce sera notre Premier Mai victorieux!

Cette pièce, édition complète, avec chants, musique et accompagnement, doit paraître prochainement en brochure. Nous le ferons savoir dès sa parution à nos jeunes lecteurs et groupes d'enfants.

Nous partons pour Moscou...

Texte: Jachek
Musique: Paul Arma.

Coup de sifflet long et très bas — très lentement — parlé: tch x tch x | tch x tch x — en accélérant

tch-pff-tch-pff | tch-pff-tch-pff || Nous partons pour Moscou, de Pa-ris et de par-tout pour

y fêter le pre-mier Mai de travailleur-ce, chez nous en France Des enfants sont a-ffa-

més Quand l'ouvrier va au com-bat Pionnier va pars a-vec lui. Le monde se-ra tout à

toi Si l'ouvrier con-duit. Le monde-duit

Chant des Komsomols

Vi-vent les Kom-so-mols, Ce sont des chics ty-pes oui, tous

oui, tous, sont de bons co-pains.

Chant des Tracteurs.

Allegretto

Les tracteurs rou-ges si-llo-nnent les champs, leur force est à notre ser-vi-ce D'une

main sûre et ferme nous te-nons le vo-lant, et no-tre pa-ys de-vien-dra plus puissant A-

vec des tracteurs, des ma-chi-nes.

La Commune et les enfants

PAR J. BABY

Avant la Commune, au temps de Napoléon III, l'enseignement des enfants du peuple avait été confié aux curés, à ceux que l'on appelle « les Frères Ignorantins ». Aussi, la plupart des enfants ne savaient pas lire et en tout cas, ne recevaient aucune éducation sérieuse.

La Commune s'attaqua à ce grand problème de l'éducation des enfants des travailleurs. Mais la Commune a vécu très peu de temps, 2 mois et 10 jours. Les Communards, assiégés dans Paris par les troupes de Bismarck et celles des Versaillais ont eu tant de questions à résoudre, et surtout des questions d'organisation militaire et de lutte par les armes, qu'ils n'ont pas eu la possibilité de mener jusqu'au bout l'œuvre entreprise par eux dans le domaine de l'Enseignement. Mais ils ont fait cependant de grandes choses. Ils ont d'abord et avant tout chassé les curés de l'école, déclaré l'enseignement vraiment laïque et gratuit, ouvert à tous. Les municipalités des arrondissements ouvriers, en particulier, ont fait des efforts remarquables dans ce domaine. C'est ainsi que dans le 20e arrondissement les communards ont habillé et nourri gratuitement les enfants des travailleurs qui allaient à l'école.

Les bourgeois n'aiment pas les enfants des ouvriers parce qu'ils n'aiment pas les ouvriers. Pour eux les enfants sont des esclaves qu'il faut faire entrer le plus vite possible dans l'atelier ou l'usine pour leur faire faire un travail au-dessus de leurs forces en ne les payant presque rien. Les enfants sont pour eux un moyen d'obtenir beaucoup de profit.

Dans les pays capitalistes, partout les enfants pauvres sont des malheureux; dans les colonies, les enfants que l'on met au travail dès l'âge de 5 ans, subissent un affreux martyre.

Les travailleurs, les révolutionnaires aiment les enfants, et ils sont seuls à les aimer. Ils veulent les affranchir de la misère capitaliste, ils veulent développer leur corps et leur intelligence, leur apprendre la solidarité entre les travailleurs et le courage, et faire d'eux des hommes forts et joyeux.

C'est dans cette voie que se sont engagés les Communards; ils ont commencé hardiment ce travail de libération de l'enfance et c'est pour cela qu'ils ont avant tout interdit aux curés d'enseigner leurs mensonges, car ces mensonges n'ont pour but que de préparer des esclaves dociles que les capitalistes pourront ensuite exploiter tranquillement.

Pour comprendre ce qu'avait pu être le travail de la Commune si elle avait triomphé, il vous faut voir ce que la Commune Russe a fait pour l'enfant, elle, qui a détruit le système capitaliste. La Russie est aujourd'hui le seul pays où il y a une enfance saine et heureuse.

Les enfants de la Commune ont admirablement compris où étaient leurs amis et où étaient leurs ennemis. Quand les soldats de la bourgeoisie, c'est-à-dire les Versaillais, sont entrés dans Paris et ont entrepris les massacres épouvantables de la Semaine Sanglante, du 21 au 28 mai 1871, les enfants des travailleurs se sont battus comme des lions contre ces sauvages, et la bourgeoisie a été stupéfaite et épouvantée par le courage admirable de ces enfants qui défendaient, les armes à la main, leur Révolution, leur classe, leur droit à une vie heureuse.

Pour que vous sachiez quelle est la haine féroce de la bourgeoisie contre l'enfance ouvrière, je vous citerai un passage d'un livre sur « La Commune et ses auxiliaires », écrit par un témoin bourgeois des événements, Léonce Dupont :

« Quelques-uns ne savent pas lire; ce qui ne les empêche pas d'être très éclairés et de revendiquer le progrès social...

« J'admire l'air martial de deux ou trois de ces bonshommes; Paul tient dans sa main le kepi des fédérés; il le tourne et le regarde avec quelque fierté. Le pantalon du petit Gabriel a une bande rouge; c'est un pantalon de combat. Alfred n'a que 10 ans; mais quel enfant précoce ! Précoces, ils le sont tous; Eugène, Léon, Charles, Désiré sont des gaillards délurés, comprenant tout ce qu'il ne faut pas comprendre, sachant tout ce qu'il ne faut pas savoir...

« Achard a tiré 30 coups de fusil. Il avait bien regardé comment les gardes nationaux s'y prenaient pour charger leur arme et il avait fait de même....

« Alexis Bertin a tiré 50 coups de fusil et même davantage. Et dire que 50 braves soldats de l'armée ont peut-être reçu la mort de ce jeune chenapan.

« Ferdinand Dudurat est un fieffé mauvais sujet de 12 ans; vif, alerte, il s'est battu comme un homme...

« Il y en a beaucoup dont le sort a été plus cruel et dont on a ramassé les cadavres dans les rues de Paris. Je ne parle pas seulement des enfants qui ont reçu la mort en combattant, je parle de ceux qu'on enlevait aux barricades, qu'il fallait placer contre un mur et fusiller.

L'arrogance de ces vauriens devant la mort était extrême. On m'a raconté l'histoire d'un jeune drôle de 13 à 14 ans qui, dans la journée du 23, faisait le coup de feu à l'angle de la rue Bréda et de la rue de Navarin. Le poste était admirablement bien choisi; son coup atteignait les soldats jusqu'à la rue Notre-Dame de Lorette d'un côté et de l'autre jusqu'à la rue Frochot. De temps en temps, le marchand de vin du coin lui versait à boire pour lui donner du cœur. On le prit à la fin. Le capitaine hésitait à le passer par les armes. « Vous pouvez me tuer, dit-il, car la prochaine fois je recommencerai.» Il fallut le fusiller. »

Jeunes camarades, retenez ces exemples, et le jour venu, sachez vous montrer les dignes frères des jeunes héros de la Commune. »

J. BABY.

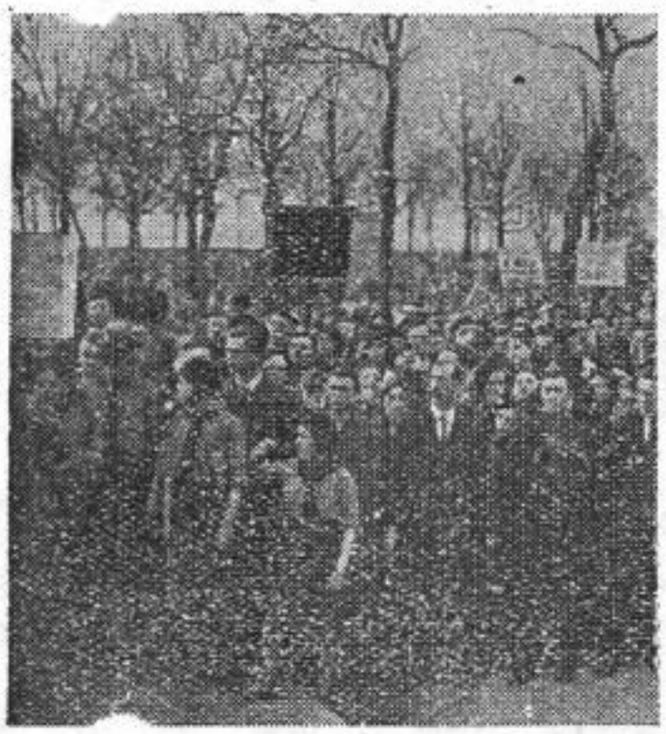
L'hiver est dur aux pauvres gens

ESTEVE.

La neige tombe blanche,
Tombe sur tous les toits.
La couche est bien unie
Et pas un pas la foule.
On n'entend plus maintenant
La chanson du ruisseau,
Les arbres dépouillés,
Au grand vent se balancent.
Et les petits oiseaux,
Dont le nid est détruit,
Pleurent dans un buisson.
Les riches, près du feu,
Se chauffent bien les pieds,
Tandis que les chômeurs,
Dans leurs pauvres masures,
Pleurent leur destinée,
Nous avons cinq enfants,
Disent-ils tout bas,
Et nous n'avons seulement
Pas un morceau de pain.
Les cinq enfants sont là,
Dormant sur de la paille,
Leurs pauvres joues sont creuses
Et leurs bras pas musclés.
Le plus grand d'entre eux a onze ans; il travaille.
Il s'en va bien loin
Dans la mer en furie, il est mousse sur le pa-
[quebot,
Jean-Marie.
Les riches, au contraire,
Mangent du bon poulet,
Ils boivent du champagne,
Ils ont de beaux joujoux, ils regardent dans l'âtre
Leurs souliers débordants de jouets, de bonbons
Et de toute autre chose.
Que d'injustice ! Que d'injustice !
Tout cela me révolte.
Mais cela ne continuera pas.
Non, tout le monde l'espère.
Oh ! le terrible hiver !
Ma vive le printemps !

LULU. 10 ans.

Les nouvelles du mois



Les pionniers du 19e à l'enterrement de R. Lalouis

Un assassinat !

Un jeune ouvrier de 14 ans, Roland Lalouis, travaillant chez Liotard, avenue Jean-Jaurès, est mort dans des circonstances tragiques. Tombé dans une cuve d'eau bouillante, il est mort après avoir souffert plusieurs heures. Il faisait un travail habituellement réservé à un homme. C'est pour gagner plus que les patrons emploient des enfants à des travaux dangereux.

Ils paient moins cher un enfant qu'un homme. Tous les enfants du Patronage ont suivi le convoi.

Six pionniers en tenue entouraient le corbillard. Les autres venaient derrière. Nous avions cotisé pour acheter une gerbe et deux pionniers la portaient. Nous avons crié le long du cortège « Liotard assassin », « Patrons assassins ». Nous avons crié cela pour attirer l'attention du peuple, car nous ne voulons pas être assassinés dans un an ou deux quand nous quitterons l'école. Nous voulons bien travailler, mais avec le maximum de sécurité.

Au cimetière, un camarade du syndicat unitaire des métaux a pris la parole. Ensuite, un pionnier, voisin de Roland, a fait un discours où il a déclaré qu'il fallait s'unir pour éviter que les patrons recommencent leurs assassinats et venger leurs victimes.

Nous sommes rentrés fatigués de notre journée, mais fiers d'avoir fait notre devoir.

Nous continuerons, ainsi nous tiendrons la promesse que nous avons faite sur la tombe de Roland.

(« Gosse de Buttes », journal des pionniers du 19e)

Le « jouet » meurtrier

Les commerçants londonniens vendent aux enfants des pistolets-jouets avec des balles.

Ces jouets qui ont pour but d'habituer les enfants au maniement des armes à feu en vue de la guerre qui se prépare sont très dangereux pour les jeunes acheteurs.

Un père a été dans l'obligation d'adresser la lettre suivante au rédacteur du journal londonnien « Times » :

« Cher Sire, puisque vous êtes le représentant de notre arrondissement au Parlement, je vous prie de prendre les mesures nécessaires pour interdire la vente aux enfants des « jouets-pistolets ». Mon fils, âgé de 12 ans a acheté un de ces jouets sans rien dire ni à moi ni à ma femme. Il a acheté aussi une boîte de balles. Quelques heures plus tard, mon fils dut être hospitalisé, grièvement blessé par une balle. Le médecin ne laisse pas d'espoir de le sauver. »

Lettre du camarade Dimitroff aux pionniers

Les pionniers du troisième chaînon du premier détachement de l'imprimerie « Goudok » ont envoyé leurs salutations aux camarades Dimitrov, Popov et Tanev.

En réponse, le camarade Dimitrov leur a envoyé la lettre suivante :

Merci beaucoup pour vos salutations. Je vous souhaite mes meilleurs vœux : apprenez bien afin de devenir des lutteurs très actifs et des dignes constructeurs de la société socialiste.

Soyez toujours prêts pour lutter à côté des adultes pour abattre définitivement le fascisme, pour la victoire du communisme dans le monde entier.

G. DIMITROV.

Encore un ouvrier tué

Une réunion de fascistes avait lieu à Hénin-Liétard, pays minier du Pas-de-Calais, le jeudi 11 avril. Aussitôt tous les mineurs furent avertis.

Jeunes patriotes, Camelots du roi, croix de feu arrivèrent dès 4 heures de l'après midi ainsi que la police. La réunion avait lieu à 20 heures et demie. Dès 18 heures, des milliers de travailleurs avaient répondu à l'appel du Comité Antifasciste et des organisations ouvrières. Une trentaine d'ouvriers socialistes et communistes pénétrèrent dans la salle, où il y avait déjà 22 Camelots du Roy.

L'orateur commença à insulter les ouvriers, quand Frisch, Camelot du Roy de nationalité suisse, visa sur Joseph Fontaine, qui s'écroula en murmurant : « Je ne sais pas ce que j'ai. »

Puis l'orateur continua. Les ouvriers, indignés, pénétrèrent à coups de chaises et donnèrent une bonne correction aux fascistes. La police, qui soutenait les fascistes, vint faire évacuer la salle. Deux autres jeunes ouvriers furent blessés par les bandes fascistes.

Joseph Fontaine était un vieux mineur, qui luttait toujours avec les ouvriers contre les patrons. Les ouvriers du Pas-de-Calais feront grève le jour de l'enterrement du camarade Joseph Fontaine. Les pionniers seront à côté des ouvriers.

Les enfants d'ouvriers de toute la France doivent lutter à côté des ouvriers contre les fascistes qui tuent leurs pères.

S.

UN CONCOURS DE DESSIN

« Mon Camarade » organise un concours de dessins d'enfants de prolétaires. Pour réunir le plus grand choix possible, nous demandons à chacun de vous de faire un dessin SUR LE SUJET QUI VOUS PLAIRA LE MIEUX : de votre activité, de votre vie quotidienne, de celle de vos parents et camarades ou de la lutte de classes comme elle se présente à vous.

Ce dessin ne sera pas considéré au point de vue exécution, mais par l'idée qu'il contiendra. En plus de ce dessin principal, vous pourrez en joindre d'autres sur d'autres sujets, comme par exemple la vie au travail, à l'école, en famille, le gagne-pain, les loisirs, les contrastes des régimes capitaliste et soviétique, etc...

Les meilleurs dessins seront récompensés, publiés et exposés dans une exposition internationale de dessins d'enfants organisée à Moscou dans le courant de cette année. Des récompenses seront attribuées aux trois meilleurs dessins.

N'oubliez pas d'indiquer sur la feuille vos nom, prénoms, âge, adresse complète, école ou groupe de pionniers.

LA REDACTION.

PREPARONS-NOUS POUR LE CAMPING

Nous sommes allés voir les Pionniers du 19e dans leur petit bureau.

Celui-ci encombré par un nombreux matériel ressemble plutôt à un magasin de camping.

Les enfants se pressent. Ils écoutent les conseils des « vieux campeurs ». Ces derniers n'ont pas 15 ans, mais préparent activement la troisième campagne.

Cette année, ils sont littéralement gâtés par la qualité et la variété du matériel.

Le dirigeant nous présente les tentes pour quatre campeurs. Toutes sont munies d'un double toit de première qualité; tapis de sol, etc. Nous demandons des renseignements!... Car nous nous étonnons de l'outillage moderne et complet en notre présence. Le Patronage serait-il un bénéficiaire des chèques Staviski ?

— Notre Patronage est depuis un an sous l'égide du Syndicat Unitaire du Livre-Papier. Sa direction est constituée par des syndiqués de cette corporation. De plus en plus, les enfants de camarades du Livre viennent au Patronage... Notre camarade ajoute :

— Nos ressources sont constituées par les cotisations de nos membres honoraires, 500 dans les imprimeries et par une subvention du syndicat.

Nous comprenons...

Nous écoutons vivement intéressés les projets de nos camarades :

1° Recherche d'un terrain à proximité de Paris, pour l'établissement d'un camp d'enfants analogue à celui de Noisy-le-Grand;

2° Invitation aux autres groupes à pratiquer le camping;

3° Préparation des vacances.

Pendant les vacances, le camp prend le titre

Le Camping des pionniers du 19e

de Colonie de Vacances du Livre-Papier. De nombreux enfants n'ayant jamais pratiqué le camping seront encadrés par un certain nombre de pionniers déjà habitués et rompus au camping.

Le camp aura lieu cette année à Saint-Pierre-des-Corps où la municipalité met à la disposition du Patronage un vaste terrain;

4° Formation de cadres, parmi les jeunes campeurs les plus sérieux. Le but de cette nouvelle formule est de constituer dans différents quartiers des groupes de jeunes campeurs de 13 à 16 ans. La formation politique marche de pair avec la formation physique. Des cours particuliers ont lieu pour cette phalange d'élite. De plus, chacun pratique différents sports et presque tous sont adhérents à la F. S. T.

Avant de nous séparer, les Pionniers nous demandent d'insister auprès des autres groupes pour que ceux-ci se mettent au travail pour la constitution d'équipes de campeurs.

Qu'ils viennent prendre des renseignements au siège du Patronage (8, avenue Mathurin-Moreau). C'est avec plaisir qu'ils seront reçus.

M.

La Nouvelle école d'Alfortville

Quel maximum de bien-être les municipalités communistes essayent de procurer aux enfants!

Voyez Montigny et son joli groupe Marcel Cachin pour qui les enfants sont descendus dans la rue avec leurs parents pour exiger son ouverture refusée par la Préfecture.

Voyez Villejuif et l'école Karl Marx, véritable chef-d'œuvre d'architecture.

Et tout dernièrement, les ouvriers de la région parisienne ont inauguré un groupe d'école-modèle, construit par les travailleurs d'Alfortville pour que leurs enfants apprennent plus facilement et deviennent instruits et puissent déjouer plus facilement les plans des patrons qui sont au pouvoir.

Etant venus avec des centaines d'enfants et des milliers de camarades venus là de tous les points de la région parisienne, nous commençâmes, après un grand défilé à travers la ville, où les enfants organisés furent particulièrement applaudis.

En visitant l'école, notre vue fut surtout frappée par la lumière régnant dans les classes où les enfants devront des heures durant étudier; tout a été fait pour faciliter leur activité. Radio pouvant permettre de faire des cours ou des leçons collectives.

Ensuite nous continuâmes par des vestibules dont un côté étaient de jolis vestiaires particuliers chauffés permettant aux enfants d'avoir à leur sortie de l'école des vêtements chauds et secs.

Par une suite de spacieux couloirs nous arrivâmes à une jolie salle de projections cinématographiques où les projections pourront faciliter les leçons.

En continuant, nous arrivâmes aux lavabos où de grandes cuvettes céramiques pourront permettre aux enfants de se nettoyer entièrement ; à l'école, plus de danger d'infection à cause d'essuie-main collectif, car les mains sont séchées automatiquement à l'air chaud.

Nous passâmes encore par une salle de dessin, etc.

Mais ce n'est pas parce que les enfants d'Alfortville ont une belle école construite par leur municipalité communiste qu'ils vont être dispensés d'étudier avec des livres absurdes comme l'Histoire de France, remplis de récits nationalistes et guerriers. Car ceci n'arrivera que lorsque les ouvriers dirigeront véritablement tout le pays comme en U.R.S.S. où les enfants ont une instruction saine. Et pour arriver à ce résultat, organisez-vous dans les groupes de pionniers et diffusez largement « Mon Camarade » qui explique à tous les enfants pourquoi ils ne doivent pas aller chez les boy-scouts et pourquoi ils doivent étudier pour continuer, lorsqu'ils seront plus grands ce que leurs pères ont déjà commencé : l'émancipation des ouvriers.

Pierre GEORGES.
(13 ans).

Un grand rassemblement des Pionniers

Jeudi 6 avril, il y eut, au bois de Vincennes, un grand rassemblement d'enfants des patronages municipaux et de pionniers des différents coins de la Région Parisienne.

A l'heure du rassemblement, nous avons pu compter 750 enfants environ.

La journée était belle, sitôt leur petite installation, les enfants, les pionniers, les petits et les grands, se dispersent, pour aller rendre visite aux autres groupes voisins ou, tout simplement, pour former des jeux avec des camarades. Les filles sautent à la corde, les gars jouent au ballon, pendant que d'autres font une partie de raquette.

Chacun se distrait, comme il l'entend, jusqu'au rassemblement de midi.

Alors les groupes se reconstituent et, installés en cercles, ils procèdent au dîner qui est très gai, malgré que tournent autour de nous, ces messieurs les flics (anges gardiens).

Le repas fini, on se disperse à nouveau.

Deux pionniers vont ensuite à la rencontre des faucons rouges, ayant rendez-vous métro Porte Dorée et que nous avions invités à notre rassemblement d'enfants.

Ils vinrent, en tenue, au nombre de 8, délégués des différents groupes de faucons rouges. Parmi eux, il y avait quatre aides qui sont en sortie, des dirigeants. Après présentation, ils prirent part, derrière le groupe de la Bellevilloise, au défilé que nous organisions, avec tous les enfants présents, rangés en colonnes, et avançant, au chant de la « Relève » et de la « Jeune Garde ».

Alors que nous étions tous installés en un cercle, plusieurs groupes de patronages ou des pionniers exécutèrent des mouvements d'ensemble, des chants, des danses, des chœurs parlés, etc..., applaudis non seulement par les enfants, par les faucons rouges, mais aussi par tous les spectateurs, ouvriers, présents ce jour-là au bois de Vincennes.

La partie artistique terminée, une camarade de la Fédération des enfants ouvriers et paysans prit la parole.

Elle fit appel aux parents pour qu'ils envoient leurs enfants dans les patronages ouvriers, démontrant la nécessité d'arracher le plus grand nombre d'enfants aux curés et aux organisations bourgeoises, etc.

Cette camarade remercia les artistes enfants pour leur démonstration.

Elle remercia aussi la délégation des faucons rouges, venus à notre appel, car, il faut le dire, cela est un pas, un grand pas en avant et prouve le travail des pionniers, mais aussi, dit-elle, il ne faut pas s'en tenir là; il faut continuer.

Il faut que pour le 1er Mai, jour de grève générale, les pionniers organisent des piquets de grève devant les écoles et qu'avec les faucons rouges, ils entraînent un nombre maximum d'enfants.

Ce travail doit être fort pour le 1er Mai, mais encore plus accentué les 20 et 21 mai, jours de lutte antifasciste pour tous les prolétaires et leurs enfants.

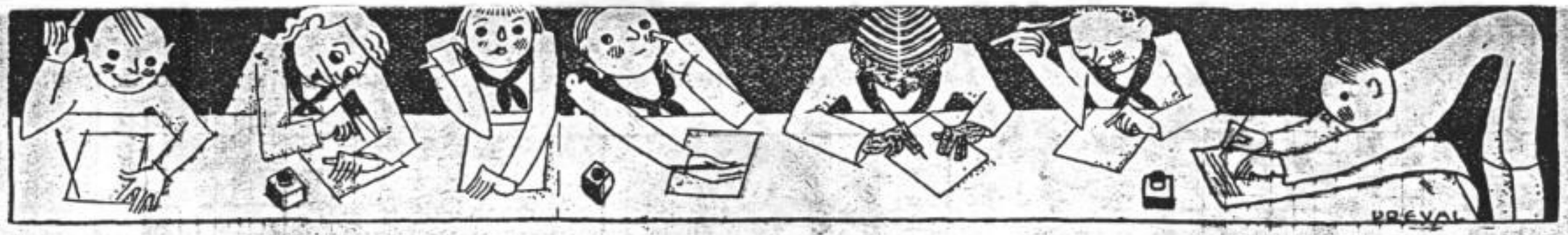
Quand elle eut fini, chacun se redispersa, pour ensuite former de nombreux grands jeux collectifs.

Ainsi les faucons rouges nous expliquèrent la danse des poissons et nous, nous organisâmes « Dirigeant dit », les deux camps, le mot d'ordre des enfants d'ouvriers, etc., etc.

A 5 heures et demie, les colonnes se réformèrent, chaque groupe repart dans son coin, et chaque enfant présent est content de sa journée.

Les pionniers quittent les faucons rouges, dans l'espoir d'être à nouveau réunis, et bientôt ensemble, non seulement pour s'amuser, mais pour travailler.

A., pionnière de la Bellevilloise



LES ENFANTS NOUS ECRIVENT

Suivons l'exemple des pionniers de Tours

A Tours, en plus de notre groupe de Pionniers, nous avons formé un comité de Jeunesses Antifascistes (15 membres, dont 5 de J. C.). Nous travaillons de toute notre foi prolétarienne, à renforcer ce groupement.

Nous avons reçu une lettre du camarade Bouquin, de Nancy. Il nous dit qu'il a, lui aussi, formé un comité de J. A. (10 membres) dans son E.S. C'est bien. Tous les élèves des E.P.S. de France, lecteurs de Mon Camarade, *devraient former à leur tour un comité de J. A. dans leur école; et tous ces groupements devraient entrer en relation.*

A Tours, le comité a édité un journal d'école : Le Copain, *dans lequel il y a des articles concernant le fascisme et la guerre; d'autres concernant la vie des enfants en U. R. S. S. Ce journal contient aussi des critiques de la vie à l'école.*

Enfin, nous pensons arriver à un résultat, et nous comptons sur la formation de beaucoup de groupements semblables dans toute la France.

Pour les renseignements, toujours écrire à: MONROY, 35 rue Bretonneau, Tours (I.-et-L.)

Vivent les J. A. qui luttent hardiment contre le fascisme!

Les Pionniers Rouges de Touraine.

C'est très bien d'avoir formé le comité antifasciste à l'école; maintenant ce comité doit travailler pour entraîner tous les écoliers à lutter contre le renvoi des maîtres, contre la préparation militaire à l'école et pour des meilleures conditions de vie pour les enfants d'ouvriers. Il doit élaborer et faire discuter à l'école vos revendications à l'exemple du groupe de Pionniers de Renée Dupont (*Journal d'une petite fille*), entraîner tous les écoliers à la lutte pour ces revendications, si possible en entente avec les instituteurs sympathisants.

Il doit progresser et amener tous nos camarades d'école au rassemblement antifasciste.

Travaillez bien pour envoyer une délégation d'écoliers au rassemblement antifasciste du 20 mai à Paris.

Note de la Rédaction.

JE VEUX SAVOIR ME DEFENDRE CONTRE LES FASCISTES

Je viens de lire le journal Mon Camarade, *que l'on a envoyé à papa, pour moi.*

Comme je voudrais être capable d'écrire comme toutes ces petites filles et petits garçons de mon âge, et même plus jeunes que moi. Toutes leurs lettres m'ont bien intéressée, mais celle que j'ai trouvé la plus intéressante et qui m'a le plus ému, c'est « Le Poing et la Hache ».

L'histoire de cet ouvrier qui a tant souffert pour que ses enfants et les autres petits enfants soient plus heureux que lui. Et puis cette lettre qu'il a écrit avant de mourir, comme c'est triste et comme il faut avoir du courage!

Bientôt peut-être, la Révolution viendra aussi chez nous, et si cela arrivait, mon papa serait peut-être aussi condamné comme cet ouvrier. Mais moi, je tâcherai de le venger, pour ça il faut qu'il m'explique bien, que je comprenne bien tout ce qu'il faut faire au cas où on serait obligé de se défendre contre les fascistes et les bourgeois.

RENAUD,
La Roche-Vineuse
(Saône-et-Loire).

MOI, J'IRAIS N U. R. S. S...

Au sujet d'une tombola qu'on fit à l'école pour les aveugles, l'institutrice nous demanda quel voyage on se proposerait de faire si l'on gagnait 50.000 francs.

« — Moi, dit Maria, si j'ai la chance de gagner, je paye à Mademoiselle un voyage à Nice.

« — Nous, répondirent deux autres, nous irons à Lourdes.

Quand vint mon tour, je dis :

« — Eh bien! moi, j'irais en Russie voir le Kremlin, qui renferme le tombeau de Lénine, et tous les travaux accomplis depuis la Révolution de 17 par les ouvriers russes. Ce qui m'intéresse plus que de voir les bourgeois parader à Nice et dans les autres grandes villes.

L'institutrice en resta interloquée et dit :

« — Mais... en Russie, il fait froid. Et puis, on ne laisse pas passer quelqu'un sans passeport.

« — C'est au contraire en France qu'on ne veut pas en donner, de passeport!

Elle se tû et continua à me regarder.

Madeleine H.

NOS IMPRESSIONS DE LECTURE

A Mon Camarade,

Ayant lu « A Travers les Ages », j'ai voulu faire part de mes impressions à Mon Camarade. *Je trouve ce livre très instructif. Il est d'une présentation très avancée, quoique discrète. Plusieurs de mes camarades, n'ayant pas les idées comme nous, l'ont lu et l'ont trouvé très bien. C'est un petit garçon qui, ayant été frappé par une des machines de l'usine où il travaillait, était malade, et il rêve qu'il est monté sur un cheval ailé et qu'il traverse tous les pays en tout temps, sauf la Russie Soviétique, qu'il ne traverse qu'une fois, et le cheval ailé lui explique les mœurs et les coutumes de ces différents pays. Puis, en passant devant la Russie, il lui nomme les noms que nous devons retenir, tels que Lénine, Staline, Rosa Luxembourg, Karl Liebknech, etc... Puis le petit garçon se réveille et il demande à son père comment il faut faire pour réaliser ce qu'ils ont fait en Russie Soviétique, et son père lui répond que tous les ouvriers doivent s'assembler pour jeter bas le « capitaliste ».*

Marcelle D., 11 ans. — Ginette L., 11 ans. Clichy (Seine).

UN PIONNIER AMERICAIN VOUS ECRIT

1617 Walton-Ave, New-York.
Le 26 février 1934.

Cher camarade,

Je suis membre du Fuel Lee Pioneer Troop, U. S. A. (Groupe des Pionniers Fuel Lee). Comme tu sais, les choses vont de mal en pis dans ce pays. Les huiles préparent une autre boucherie. Je sais qu'il en est de même chez vous. Ici Roosevelt a fait un plan et déjà tout est fini. Nous sommes en pleine semaine « fings ». Pendant cette semaine, ils font un tas de discours au sujet de notre sécurité. Roosevelt réalise encore un de ses projets de guerre : les camps civils de défense (Civilian Conservation Camps). Là on travaille pour la ratatouille et des salopettes. Ces camps sont dirigés par des officiers de l'armée et dépendent du ministère de la guerre (war department). Ensuite, il crut qu'il pourrait donner du travail par les travaux publics (civil works administration) à un demi dollar l'heure. Mais tout cela va être arrêté le 1e mai.

Ecrivez-nous des conditions de vie chez vous. De plus, vous serez bien aimable de m'envoyer les adresses de quelques groupes de pionniers français.

Nous envoyons nos salutations les plus fraternelles à Mon Camarade.

Votre camarade,
Daniel DRENCH,
membre du Fuel Lee Pioneer Troop,
U. S. A.

UN REVE FAUX

Ça s'est passé à l'hopital des Enfants Malades.

J'étais en train de m'endormir quand ma voisine de lit raconta au numéro 18 le rêve qu'elle avait fait la nuit dernière :

« J'ai rêvé que tout venait de soi-même: les piqûres se préparaient et se faisaient toutes seules et de même, pour les biberons, le chariot marchait tout seul et les assiettes savaient ce qu'il faut à chacune et elles marchaient jusqu'à notre lit, puis elles se remettaient dans le chariot qui les conduisait porte de la cuisine, où elles se nettoyaient dans la bassine, qui s'était remplie d'eau chaude, et pour faire tout cela, il suffisait d'appuyer sur un bouton. »

Et juste, pendant que le numéro 17 rêvait de toutes ces belles choses, me dis-je, l'infirmière de nuit, qui est seule avec 25 enfants avait 14 biberons à donner, des bouillies, le déjeuner des grands, la vaisselle 14 enfants à changer, 2 lits à désinfecter, 3 bains.

Mais comme ce que racontait le n° 7 n'était malheureusement qu'un rêve, l'infirmière rentrait le lendemain matin brisée de fatigue, pour un salaire qui ne lui permettait sûrement pas de dépenser des milliers de francs par jour. Et c'est sur des salaires d'environ 20 francs que le gouvernement Tardieu-Doumergue veut rogner alors qu'il donne 20 milliards pour la guerre (pas pour les soldats!)

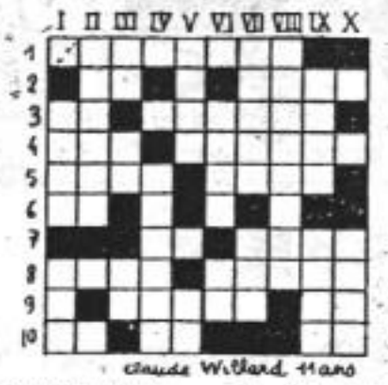
Camarades! Contre le gouvernement des pleins pouvoirs, faites grève le Premier Mai. Venez en masse à la fête de l'Humanité le 21 avril, fête à laquelle les pionniers prêteront leur concours.

Monique, 15e (11 ans 1/2).

Le gérant : P. LOUVEZ

Imp. d'Art Voltaire, 1ª London, [illegible]

MOTS CROISES



Horizontalement. — 1. Est un modèle de courage pour les prolétaires. — 2. Négation; prénom masculin. — 3. Conjonction de coordination; membre de l'église. — 4. Textile; travailler en argot. — 5. Est celle que l'on aime bien. — 6. Négation. — 7. Note de musique; veut dire : petite île. — 8. Amas de sable que le vent accumule et déplace sur le bord de la mer. — 9. Est une femelle d'un animal. — 10. Note de musique; pronom personnel 3e personne.

Verticalement. — I. C'est un animal qui ressemble au renne; solide. — II. La personne avec qui je suis liée est une personne... — III. Pronom personnel; négation; non, en anglais. — IV. Une faute. — V. Le contraire de: avoir raison est avoir... — VI. Anagramme de leur; coutume. — VII. Plante qui donne des démangeaisons; colère. — VIII. Piqué des vers en parlant du bois. — IX. Anagramme de mène; projectile meurtrier. — X. Tuyau cylindrique.

CARICATURE

Avec un crayon ou une plume, relier les points les uns aux autres en partant du n° 1 au n° 18 et de la lettre A à la lettre L.

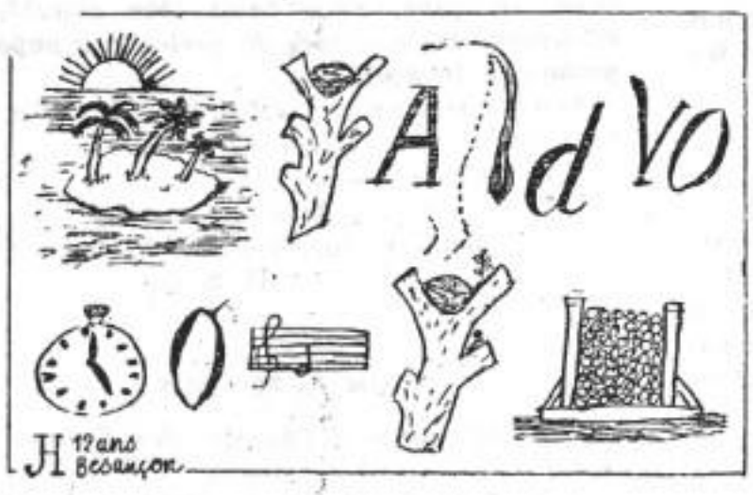
Vous obtiendrez ainsi le portrait d'un grand ennemi des ouvriers et, par contre, grand ami des voleurs.

Le meilleur dessin sera publié.

SOLUTIONS DES MOTS CROISES N° 9

L	E	N	I	N	E
A	R	E	■	A	N
S	■	V	E	U	F
■	S	A	U	T	A
N	U	■	■	E	N
E	R	N	E	S	T

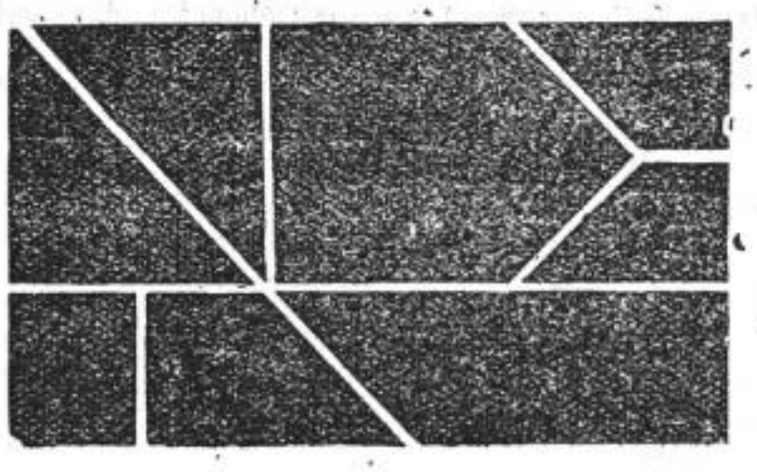
Solution du rébus du numéro précédent : *La religion est le poison du peuple.*



JEU DE PATIENCE

Calquez ce dessin sur du carton et decoupez-le soigneusement en 8 morceau suivant les lignes blanches. Vous pourrez avec les morceaux obtenus composer cette tulipe, et en les assemblant de façon diverses obtenir une infinité d'autres combinaisons, objets, animaux personnages, etc...

Essayez et adressez nous vos résultats, les meilleurs seront publiés.



Les pionniers de la Bellevilloise sont bien près du drapeau

La course est sur le point de se terminer, La Bellevilloise est loin en tête maintenant avec 5.200 points. Mais il y a du nouveau dans le lot des coureurs qui essayent de se placer le plus près possible d'elle. Les pionniers de Montigny-en-Gohelle qui ont le drapeau en ce moment, ont gagné 720 points presque d'un seul coup. Ils nous ont envoyé 60 abonnements à « Mon Camarade ».

Sur les rangs se sont mis le 19e et le nouveau groupe de Saint-Denis. Que peut nous réserver le « sprint » à l'arrivée ? Il est bien difficile maintenant de rattraper La Bellevilloise qui a une très grande avance. Mais entre Saint-Denis qui a 500 journaux qui circulent — seront-ils tous vendus ? — et Montigny-en-Gohelle, qui a dépassé les mille points, il peut y avoir une lutte sérieuse pour la deuxième place. Ivry reste à peu près au même point : il a plus de mille points aussi. Qu'a-t-il fait ces derniers temps ? Va-t-il donner quelques efforts pour l'arrivée ? On dit qu'à Ivry il y a de fameux sportifs.

Verrons-nous un peloton avec Montigny-Saint-Denis-Ivry qui sont bien près les uns des autres se disputer la deuxième place ?

Et derrière viendront ceux qui sont partis sans s'en faire et qui se sont décidés ensuite à accélérer l'allure. Il y a là le 13e, 19e. Ils ont devant eux Villeneuve-le-Roi mené par Pierre G. et Bezons qui est régulier. Et ceux qui étaient partis en donnant de l'espoir, Villejuif, Bagnolet et qui semblent « crevés ».

Et maintenant de nombreux petits coureurs qui se donnent du mal, mais sont handicapés. Certains sont partis trop tard, d'autres ne sont pas encore assez entraînés, assez costauds pour prétendre aux premières places. Il y a Asnieville, Strasbourg, Romainville, Yasc, Meudon, Toulouse, Troyes,etc...

Quand nous organiserons une autre course, ils auront plus de chances.

Ainsi, le 20 mai, le drapeau des pionniers rurses sera remis à ceux qui auront fourni le plus d'efforts pour que « Mon Camarade » vive et devienne un grand journal. Mille cinq cents journaux vendus par un groupe, tel est le beau résultat obtenu jusqu'à présent. Les abonnements qui arrivent de tous les côtés, de l'argent ramassé par la vente des cartes d'amis de « Mon Camarade », ou par le produit de la vente du journal qui laisse un sou de bénéfice par numéro (quelque fois plus, car des camarades laissent la monnaie pour « Mon Camarade »). Quelques mois d'efforts ont permis que « Mon Camarade » se porte mieux. De nombreux amis sont maintenant autour de lui. Ils veillent à sa bone santé, Ils préparent une surprise pour son anniversaire. Mais, chut, n'en parlons pas, c'est un secret.

LE TABLEAU ROUGE
CLASSEMENT POUR LE CONCOURS

	Points
1. Pionniers de la Bellevilloise	5.200
2. Patronage municipal d'Ivry-s.-Seine	1.349
3. Pionniers de Montigny-en-Gohelle (Pas-de-Calais)	1.093
4. Amis à Villeneuve-le-Roi (Seine-et-Oise)	710
5. Patronage municipal de Bezons	600
6. Pionniers de Bagnolet	484
7. Pionniers de Vitry-sur-Seine	462
8. Pionniers de Paris-19e	385
9. Pionniers de Saint-Denis	364
10. Pionniers de Villejuif	304

N° 12

Mon Camarade

JOURNAL POUR ENFANTS

DLP 27-05-920

EDITE PAR LA FEDERATION DES ENFANTS OUVRIERS ET PAYSANS, 8, AV. MATHURIN-MOREAU, PARIS 19e
AVEC LA COLLABORATION DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS ET ARTISTES REVOLUTIONNAIRES (AEAR)
MENSUEL. Abonnement: France — 6 Nos: 2 frs.; 12 Nos: 4 frs. Etranger — 6 Nos: 4 frs.; 12 Nos: 8 frs.
Envoyer l'argent à l'adresse suivante: Chèque Postal: Paris 942-01. M. EILFA, 2, rue Robineau — (20e)

LES AVENTURES DE PIPE FLUTE ET POMME

ENFANTS DE PROLETAIRES

XI. POUR FETER L'ANNIVERSAIRE DE "MON CAMARADE"

1. C'est l'anniversaire de « Mon Camarade ». Le groupe décide, à cette occasion, de diffuser le journal chez les scouts et dans les patronages religieux, où malheureusement il y a beaucoup d'enfants d'ouvriers.

2. Le jeudi suivant, le groupe se rend en bloc dans le voisinage du campement du patronage catholique.

3. Pipe, Flûte et Pomme sont délégués auprès d'eux pour proposer des jeux communs. Les enfants acceptent. Le curé, lui, ne veut pas.

4. Mais, les enfants du patonage heureux de jouer avec d'autres enfants d'ouvriers, filles et garçons, insistent tellement que le curé, submergé, est obligé d'y consentir.

5. Une grande partie de barre s'engage. Les pionniers mettent tant d'ardeur au jeu que la majorité des enfants du patronage catholique est faite prisonnière.

6. Après le jeu, tous les enfants se groupent pour goûter. Le curé ne voit pas d'un bon œil cette fraternisation.

7. Pipe, Flûte et Pomme vont chercher « Mon Camarade ». Flût clame : « Nous avons là des journaux où il y a d'amusantes distractions ! Nous pouvons en profiter, tout en goûtant ! »

8. Tous les enfants curieux, veulent avoir « Mon Camarade » en mains. Beaucoup l'achètent. Flûte propose : « Cherchons le rébus ! »

9. C'est un gros problème. « Ça y est, je l'ai trouvé ! » fait joyeux un jeune garçon : « A bas la guerre ! » Le curé entend cela. Il se précipite.

10. « Qu'est-ce que ce journal ? « Mon Camarade » ! Un journal de bandits, de voleurs, rempli de mensonges. » Un tout jeune s'approche.

11. « Non, dit-il au curé, ce n'est pas des mensonges ; là, tenez, il y a une histoire sur les chômeurs. On dirait l'histoire de mes parents et la mienne. » Le curé reste figé.

12. Les pionniers crient : « Oui, « Mon Camarade » est le journal des enfants d'ouvriers. Vive « Mon Camarade ! » Et tous les enfants en chœur crient : « Vive « Mon Camarade ! »

Journal d'une petite fille

Bientôt les distributions des prix

Vraiment, notre groupe de pionniers fait des progrès. Notre dernière réunion avait groupé quatorze élèves de ma classe, et nous espérons en attirer encore d'autres. Déjà toutes les élèves de l'école connaissent les pionniers et leur travail.

L'autre jour encore, nous avons réussi à faire une bonne propagande à l'occasion du prix de bonne camaraderie qu'on décerne chaque année. Pendant la recréation, Jeannette, Simone et moi, nous nous sommes entendues avec nos camarades et nous avons décidé d'un commun accord de voter pour Anita Biroli. Anita est vraiment une bonne camarade, toujours prête à aider les autres, à leur rendre service, toujours de bonne humeur, ne se disputant jamais. Donc, nous avons toutes voté pour elle. Mais, à notre grand étonnement, la maîtresse nous dit que cela n'est pas possible. Pourquoi ? Parce qu'Anita est Italienne. Le prix de bonne camaraderie doit revenir à une Française. Jeannette a demandé des explications à la maîtresse qui n'a pas pu en fournir et nous a simplement commandé de voter une deuxième fois. Résultat : nous avons presque toutes mis des bulletins blancs, car nous voulions absolument que ce prix fût donné à Anita qui le méritait. Alors personne n'a obtenu le prix de bonne camaraderie; pendant la récréation, toutes disaient que les étrangères devraient être considérées à l'école comme les Françaises et qu'on ne devrait pas faire de différence.

A LA REUNION DES PIONNIERS

Le lendemain, à la réunion des pionniers nous avons raconté cela.

— Dans ma classe, dit Jacques, nous avons à chanter la *Marseillaise*. Aujourd'hui le maître nous a dit qu'il faut la savoir très bien pour le jour de la distribution des prix.

— Et dans la mienne, il faut que chacune d'entre nous achète des rubans tricolores.

— Eh bien, dit Simone, nous qui sommes des pionniers, nous n'allons tout de même pas chanter la *Marseillaise*.

— Croyez-vous que beaucoup d'élèves achèteront des rubans et des ceintures tricolores ? dit Jeannette. Non, cette année surtout où les ouvriers n'ont pas beaucoup d'argent, ils ne voudront pas le dépenser inutilement.

— Je voudrais parler aussi, dit le dirigeant.

Jeannette qui préside la réunion (nous l'avons nommée présidente à cause de son bon travail de la veille dans la classe) lui donna la parole. Il nous a expliqué clairement que cette année, après les événements du mois de février, avec le gouvernement qui prépare la guerre, on veut semer chez les écoliers la haine des étrangers (il donne l'exemple de ce qui s'est passé dans ma classe) et développer chez eux le patriotisme.

Il nous rappelle comment à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, on a essayé de nous entraîner au défilé fasciste.

— Vous savez, dit-il, qu'en ce moment le gouvernement veut habituer tout le monde à l'idée de la guerre. C'est pour cela qu'il voulait faire des manœuvres aériennes au-dessus de Paris.

Jacques n'y tient plus. Nous le voyons remuer, tourner la tête et le voici coupant la parole au dirigeant :

— Dans mon quartier le Parti Communiste a distribué des tracts qui disaient que les ouvriers doivent faire le contraire de ce qu'on leur commande.

« Eteignez, dit le gouvernement : *il faut allumer* : — rentrez chez vous : *il faut faire des attroupements.* »

— Mon père m'a dit que c'est par peur des ouvriers que le gouvernement a ajourné ces manœuvres.

Leur devoir est d'entraîner les autres...

— Oui, Jacques, — dit le dirigeant, — si tu me laissais continuer, j'aurais expliqué cela et encore d'autres choses. Les enfants d'ouvriers doivent aussi s'opposer à ces manœuvres et vous devez en parler à l'école. Mais je vous ai parlé des manœuvres pour vous montrer que le gouvernement prépare la guerre; c'est pour la même raison qu'on multiplie en ce moment des parades militaires, des retraites aux flambeaux, des concerts de musiques militaires, etc...

Au cinéma, vous voyez toujours des manifestations militaires au chant de la *Marseillaise* qu'on veut aussi vous faire chanter ; et en vous apprenant l'histoire de France, on vous dit qu'il faut se sacrifier pour la Patrie.

Vos instituteurs reçoivent des ordres du gouvernement de vous éduquer en patriotes et en fascistes, mais la majorité d'entre eux lutte contre cela et s'efforce de vous éduquer en enfants d'ouvriers.

Alors, dit-il, non seulement les pionniers ne doivent pas se laisser entraîner, leur devoir est d'entraîner les autres élèves à s'opposer à toutes ces manifestations. Jeannette a raison d'être contre l'achat de rubans et de ceintures tricolores. L'école au lieu de demander aux parents ouvriers de dépenser de l'argent, ferait mieux d'envoyer les enfants ouvriers aux colonies de vacances pendant l'été.

Et pour finir, — dit-il, — qu'allons-nous faire?

Chacun de nous donne des idées sur la façon d'entraîner les élèves à la lutte.

LES PIONNIERS DECIDENT

Nous décidons de faire un journal. Dans ce journal nous expliquerons à tous les écoliers comment on veut les entraîner du côté du gouvernement qui veut la guerre. Nous recommanderons aux enfants d'ouvriers de n'acheter aucun ruban ni ceintures tricolores; et tous les élèves, les parents et les maîtres demanderont aussi l'envoi aux colonies de vacances des enfants des chômeurs et des ouvriers nécessiteux.

En plus de la confection du journal, chacun de nous prend l'engagement d'entraîner les élèves de sa classe à refuser de chanter la *Marseillaise* pendant les répétitions et de les préparer pour la distribution des prix. Si ce jour-là, un député vient nous parler de la Patrie, nous manifesterons tous au chant de l'*Internationale*.

Mais pour faire tout cela, nous travaillerons d'arrache-pied jusqu'au 14 juillet.

Le mois prochain je vous raconterai comment que nous avons réussi, mais en raison de notre ardeur et notre volonté, nous pouvons déjà dire que nous aurons de très bons résultats.

Renée Dupont.

LE 14 JUILLET

Vous attendez le 14 juillet avec impatience. Car ce jour-là vous aurez congé et avec le dimanche qui suit cela vous fera deux jours de liberté. Quelle aubaine !

On vous donne ce jour de vacance pour fêter la République, pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Le 14 juillet 1789, l'attaque de cette redoutable forteresse prit la valeur d'un symbole : le peuple qui la détrusit de fond en comble, crut détruire avec elle son oppression et son martyre. Par la suite, ce jour de libération glorieuse fut commémoré chaque année et devint la fête de la République.

Mais quelle est aujourd'hui la valeur de cette fête pour les ouvriers, pour les paysans?

Vous savez bien que la liberté n'existe pas pour nous, et que lorsque nous voulons nous réunir, manifester, protester contre les réductions de nos salaires, etc..., c'est à coups de matraques et même de revolvers qu'on nous reçoit.

Le 14 juillet est devenu la fête de tout ce qui nous opprime, de cela même que le peuple de Paris a cru détruire en 1789.

Ce jour-là, les soldats, les tanks, les mitrailleuses défileront avenue des Champs-Elysées, devant les représentants du gouvernement qui nous exploite.

Des discours seront prononcés, dans lesquels les orateurs s'évertueront à montrer que la guerre est belle et juste !

Ne nous y trompons pas. Le 14 juillet est aujourd'hui la fête de tous les fascistes, Croix de feu, Jeunesses patriotes, de tous les ennemis du prolétariat, qu'on voudrait asservir et baillonner.

Mais qu'ils ne se fassent pas d'illusions ; le 14 juillet redeviendra un jour une des fêtes du prolétariat uni et libéré, un 14 juillet rouge et les dernières bastilles capitalistes tomberont

Y.

Libérez Thaelmann !

« Libérez Thaelmann ! Libérez Paula Wallisch ! »

Tels étaient les cris qui retentissaient dans les grandes salles de Bullier et de Huyghens le lundi 2 juillet. Les ouvriers socialistes, communistes, sans-parti étaient réunis à 12.000 dans la première salle, 10.000 dans l'autre. Dans la rue, ils débordaient. Il y en avait bien 5.000 qui marchaient en chantant et criant aussi : « Unité d'action ! » et « Les Soviets partout ! ».

Tous criaient qu'ils ne voulaient pas de fascisme en France.

Les nouvelles qui arrivaient d'Allemagne, leur donnaient raison une fois de plus. Hitler faisait arrêter des centaines, des milliers peut-être de ceux qui avaient été ses partisans et s'étaient enrôlés dans son armée fasciste de chemises brunes : les sections d'assaut. Les chômeurs miséreux qui avaient cru aux belles phrases de Hitler se révoltaient. Il les met en congé, leur enlève leurs armes, leurs uniformes, en arrête un certain nombre.

En même temps, il veut faire croire que des chefs fascistes qui l'avaient servi jusqu'alors, préparaient contre lui un complot.

Le vrai complot, c'est celui qu'organisent les ouvriers allemands avec les communistes pour débarrasser leur pays de Hitler et du honteux fascisme qui n'a apporté que plus de misère et plus de chômage, la prison, les camps de concentration, la hâche pour le peuple travailleur. Nous aiderons nos camarades allemands en réclamant la liberté pour les antifascistes et en combattant avec la classe ouvrière unie contre le fascisme qui voudrait s'installer en France.

Souhaitons que dans les manifestations où les ouvriers vont se trouver unis, les enfants soient à côté d'eux et poussent ensemble les cris de : « Libérez Taelmann ! Libérez Wallisch ! »

Notre grand camarade Ernst Thaelmann est né à Hambourg, le 16 avril 1886, dans une familles de travailleurs. De 6 à 15 ans, il fréquenta l'école communale et y était un élève si bien doué qu'il fut admis au cours complémentaire. Il connaît de bonne heure la vie pénible des travailleurs, car il aide bientôt ses parents qui tenaient un commerce de légumes. Il doit servir les clients, aller aux Halles et faire les livraisons à domicile.

Après l'école, et comme il est jeune et vigoureux, il entre dans les transports. Mais, peu de temps après, il se met à naviguer, et c'est ainsi qu'il fait connaissance avec la vie des ouvriers de différents pays. Son père était un militant du Parti socialiste démocrate, et sous son influence, il apprend vite la signification de la lutte de classe.

De retour à Hambourg, il devient charretier, et puis docker, et commence à participer aux luttes des travailleurs. Actif, dévoué, toujours sur la brèche, ses camarades l'aiment et lui accordent toute leur confiance : il devient leur délégué à l'entreprise comme au syndicat, et comme son père milite activement au sein de la social-démocratie.

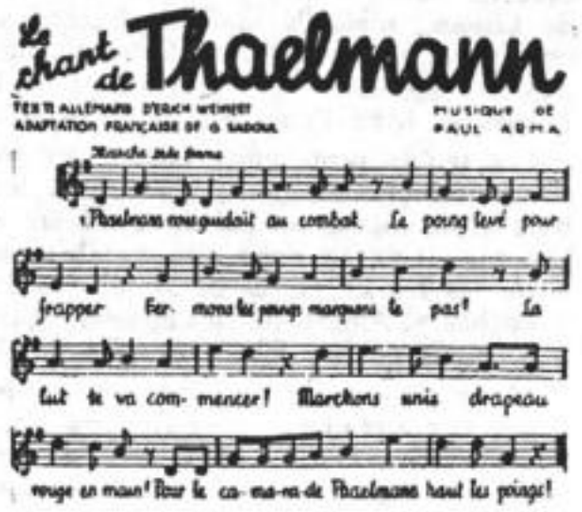
Mais la guerre éclate, et il est envoyé au front ; il s'efforcera, pendant ses quatre années de campagne, de montrer à ses camarades l'absurdité de la guerre impérialiste, qui fait s'entretuer les ouvriers et les paysans, tous frères, au lieu de se libérer des chaînes de leur propre bourgeoisie. A chacune de ses permissions, il rapporte de la littérature antiguerrière et la distribue aux hommes des tranchées. A sa libération, il retourne à Hambourg, reprend sa lutte au sein de la classe ouvrière et rejoint le Parti communiste.

En 1921, il participe aux combats de mars, et en 1923, à l'insurrection de Hambourg. Il est élu député.

Après la prise du pouvoir par les fascistes, en janvier 1933, notre grand camarade Thaelmann ne s'enfuit pas, comme tant de chefs socialistes, et mène une lutte acharnée contre le fascisme assassin, mais il est arrêté au début de mars, à Berlin.

En prison, où il est depuis quinze mois, on l'a torturé souvent, et maintenu, fers aux pieds et aux mains, dans un cachot isolé et sombre. Sa femme et sa fille n'ont même plus la permission de le voir. Les hideux nazis en veulent à sa vie ; ils méditent de l'assassiner comme ils l'ont déjà fait de tant de vaillants lutteurs antifascistes, et parce qu'il est le chef aimé des ouvriers allemands.

R. H.



I

Thaelmann nous guidait au combat,
Le poing levé pour frapper.
Fermons les poings, marquons le pas !
La lutte va commencer !
Marchons amis, drapeau rouge en mains.

REFRAIN

Pour le camarade Thaelmann,
Haut les poings !

II

Le chef est tenu prisonnier
Dans les cachots fascistes.
Ils l'ont battu et torturé,
Mais Ernst Thaelmann résiste.
Son cœur est fort, son courage entier.

(Refrain)

III

Alerte ! Un tribunal barbare
Achète de faux témoins.
Déjà, la hache se prépare.
Bourreau, arrêtons ta main !
Hitler hésite en voyant nos poings.

(Refrain)

IV

Un cri s'entend aux barricades,
Cité Jeanne-d'Arc, Alfortville.
Ce cri se mêle aux fusillades.
D'Hénin-Liétard à Roubaix,
Répétons tous, dans la lutte unis :

(Refrain)

V

Si par millions le peuple bouge,
C'est lui qui sera vainqueur.
Formons notre armée, l'armée rouge
Unissant les travailleurs.
Gagnons Thaelmann comme un grand combat !

(Refrain)

VI

Dimitrov est en liberté,
C'est nous qui l'avons sauvé !
Crions partout : « Que Thaelmann vive !
« Sa tête ne doit pas tomber ! »
Serrons les rangs, la révolte gronde !

(Refrain)

EN ALLEMAGNE

Grève scolaire

Tout près de la frontière de la Sarre, sur les monts, se trouve le petit village d'Uberlosheim. C'est le plus pauvre village des monts Hunsruck. Tous les habitants gagnent leur pain par le pénible travail de la vannerie. La faim gîte dans toutes les cabanes. Beaucoup d'habitants, vêtus de chiffons, vagabondaient à travers le pays et demandaient l'aumône.

Hitler arriva au pouvoir. Comme d'autres, les habitants d'Uberlosheim ouvrirent leurs oreilles crédules aux agents de Hitler qui parcouraient la contrée. Voilà que la misère va être liquidée ! Mais, eux aussi, comme d'autres millions de gens, ont été victimes d'une tromperie, et l'espoir d'amélioration a été remplacé par une résistance obstinée. La République de Weimar ne s'est pas préoccupée de leurs désirs ; le « gouvernement national » n'a pas changé cela. Au contraire ! On leur a interdit, à eux les affamés, même la mendicité. Leurs enfants vont à l'école avec des vêtements et des chaussures de chiffons et l'estomac criant famine. Dans une juste indignation contre la démagogie de Hitler et Cie, les habitants réclamèrent qu'on donnât au moins aux enfants des vêtements, des souliers et de la nourriture.

Que fit l'administration nazi ? Elle fit la même chose que faisait toute autre administration ; elle négligea les réclamations. Mais il arriva alors une chose que l'administration n'attendait pas, et qui prouve que la confiance envers les fascistes, non seulement a chancelé, mais encore a totalement disparu : aucun enfant ne vint à l'école. La grève scolaire, à 100 %, dure depuis longtemps.

L'action des habitants d'Uberlosheim provoqua de grandes discussions dans beaucoup de villages ; tous les travailleurs l'approuvent. Dans tous les villages, l'indignation croît contre les gouvernants du IIIe Reich.

Naturellement, la presse fasciste ne parle pas de la grève. Elle ne dit pas non plus que, dans les villes-frontières de la Sarre, des affamés du Hunsruck viennent capturer des chiens pour se nourrir. Peut-être les chefs nazis réussiront-ils à étouffer la grève par la terreur ou les promesses mensongères, mais ils ne réussiront à faire cesser ni l'indignation, ni la faim de la population des monts Hunsruck.

Bulletin des correspondants ouvriers internationaux (espérantistes) de la Sarre.

(Traduit de la langue internationale espéranto par la Fédération des Espérantistes prolétariens).

R. H.

HISTOIRE D'UN BOY-SCOUT

par Georges SADOUL

Dans l'après-midi, les scouts firent une promenade aux environs du camp. A un tournant du chemin, des cris retentirent : « Voyous, sales révolutionnaires ! Hou ! hou ! les écrevisses à la chaudière ! »

C'étaient deux enfants, un garçon et une petite fille. Ils avaient autour du cou un foulard rouge et portaient des chemises bleues.

— Ce sont des petits révolutionnaires, des pionniers, dit Hubert. Une vraie caricature du scoutisme. Ils campent près d'ici ; ils ont dû se perdre. Ce sont des petits bandits. Ils ne songent qu'à se battre ; ce sont des voleurs !

Une troupe de scouts entouraient maintenant les deux pionniers, et les injuriaient. Paul n'entendit pas ce que répondaient les pionniers. Mais il vit, tout à coup, Marcel, un scout de sa troupe, cracher à la figure du petit garçon.

Celui-ci se rua sur les scouts. Ce fut le signal d'une bataille. Elle dura peu. Hubert, qui était

Il prit le pionnier par l'oreille.

grand et fort, s'en était mêlé. Il prit le pionnier par une oreille et lui dit :

— Je te garantis que je vais te casser la gueule, sale microbe ! On est des scouts, nous autres, et pas des voleurs comme vous ! Allez, fous le camp, ou gare à ta peau... tu ne me fais pas peur !

Le pionnier n'avait pas onze ans, et ses poings n'auraient pas pu atteindre le menton d'Hubert. La petite pionnière, qui avait moins de dix ans, avait la figure en sang.

Vingt scouts au moins étaient prêts à tomber sur les deux pionniers.

Quand Hubert eut lâché le jeune garçon, celui-ci le regarda bien en face et cria : « Vive les pionniers ! A bas les chefs scouts ! » Et prenant la petite fille par la main il partit en courant.

— Vous avez vu ces lâches ! fit Hubert. ils attendent d'être à dix contre un pour se battre avec nous. Ces pionniers, ce sont de vrais sauvages, des peaux-rouges ; il faudrait écraser toute cette vermine !

Un des jeux les plus en vogue dans les sorties de la troupe Sainte-Thérèse de Lisieux devint le jeu de la petite guerre. On avait commencé par jouer à la guerre contre les Marocains, mais Hubert expliqua que cette guerre n'était pas une guerre « à la page ». Il ne suffisait pas de se courir les uns après les autres ; il fallait aussi apprendre comme on se battait sérieusement.

Le bois de Saint-Cloud avait été choisi pour théâtre des opérations. En haut d'une butte, il y avait une carrière de sable abandonnée et il était facile d'y creuser des tranchées. Une petite charrette à roues de bicyclette, que les scouts emmenaient avec eux, fut baptisée tank. Avec les bâtons, on avait improvisé des mitrailleuses et des fusils. Un tuyau de poêle servait de canon. Hubert avait aussi appris un truc épatant. En remuant de la poussière, on faisait de véritables nappes de gaz asphyxiants, et les scouts, pour s'en protéger, se servaient de leurs foulards comme de masques à gaz. Hubert, ce dimanche-là, avait apporté des pétards, et vraiment on se serait tout à fait cru à la guerre.

Ce jeu était organisé en commun avec des scouts protestants. Ils n'étaient pas d'accord avec les autres scouts sur la sainteté de Thérèse de Lisieux, mais ils étaient d'accord avec eux pour faire la petite guerre. Entre eux, les scouts d'Albert appelaient les protestants « les sales Boches ». Mais l'aumônier leur faisait la leçon.

Les scouts protestants étaient les frères des scouts catholiques, puisqu'ils avaient les mêmes buts et le même président, le vénéré maréchal Lyautey. Il fallait donc dire que la guerre était entre les blancs et les bleus, et pas contre les « Boches ». Albert, lui, les appelait quand même « les sales Boches ». C'était plus simple.

L'aumônier avait organisé une petite ambulance, une ambulance pour rire, mais tout à fait éducative. On faisait semblant de donner des soins à des gazés, à des blessés par obus, et ça apprenait quelque chose.

Depuis deux semaines que le jeu durait, les tranchées étaient devenus de vraies tranchées. Paul avait visité celles des protestants, qui étaient magnifiques. L'une d'elles avait bien 3 mètres, et ils avaient creusé sous la terre, à 3 mètres au-dessous du sol, un véritable abri, une espèce de grotte où on pouvait tenir à quatre ou cinq. Ils avaient l'intention d'y faire une cheminée et du feu.

Un peu après l'heure du goûter, Hubert fit déclencher une grande attaque de gaz sur les protestants. Le vent était pour sa troupe et jamais attaque n'avait été si réussie. Ils devaient être gris de poussière, là-bas.

Une saute de vent déchira le nuage, et les scouts aperçurent, du côté de la grande tranchée protestante, un autre nuage de poussière qui paraissait sortir du sol.

— Ils veulent contre-attaquer, ces sales Boches, mais nous avons le vent pour nous ! cria Hubert. Allez, continuez, enfumez-les dans leurs terriers !

Les scouts remuèrent la poussière de plus belle. On distingua des ombres dans le nuage.

— Ils attaquent ! Bombardez-les !

Des mottes de gaz volèrent.

Ce n'était pas d'une attaque qu'il s'agissait. La grotte, la pièce centrale des fortifications protestantes, s'était écroulée tout d'un coup. Deux boys-scouts y étaient enterrés, et avec eux se trouvaient toutes les pelles.

Une grande confusion régna alors dans le camp. Les enfants ne comprenaient pas ce qui se passait. Hubert courut d'une tranchée à l'autre en criant des ordres contradictoires. L'abbé était introuvable. On sut, plus tard, qu'il dormait dans un taillis avec son « aide-infirmier ». Quant au chef des scouts protestants, il s'était mis à genoux et faisait des prières.

Deux ouvriers qui passaient sur le chemin proche s'arrêtèrent, et quand ils eurent compris ce qui se passait, ils donnèrent des ordres.

Puisque les gosses étaient à 3 mètres au-dessous du sol, on n'arriverait pas à les en tirer en creusant un entonnoir. Il fallait faire une tranchée. Mais il fallait faire vite...

On creusa trois quarts d'heure sans rien retrouver. Les équipes se relayaient. Des promeneurs s'étaient joints aux scouts.

Paul venait de prendre son tour au fond du trou, quand sa pelle heurta quelque chose de mou. C'était le bras d'un des protestants. Paul eut peur et lâcha la pelle en criant. La main seule sortait du sable.

Les ouvriers remplacèrent Paul. Ils eurent vite fait de tirer un corps, puis un autre. Les deux garçons avaient du sable dans le nez et la figure violette.

— Je vais les sauver, je vous dis, avec la méthode Culberston de respiration ! s'écria Hubert Coudray. Pour un scout, rien d'impossible !

On remua les bras des deux malheureux garçons pendant une bonne heure. Mais un médecin venu de Saint-Cloud déclara que tout était inutile. Les deux boys-scouts étaient morts.

Quand Paul entendit la nouvelle, il eut une sorte de crise nerveuse. La mort de ces deux garçon le terrifiait. Il sanglotait doucement dans l'herbe, en écoutant vaguement ce que disait la foule qui se pressait autour de l'endroit tragique.

— On leur fait préparer la guerre à ces pauvres gosses ! disait quelqu'un très fort, et on

Le curé prit l'enfant par la main...

les tue. On devrait les mettre en prison, ces assassins d'enfants...

Quelqu'un toucha l'épaule de Paul. C'était le vicaire.

— Viens vite, nous rentrons !

Le curé prit l'enfant par la main. A grandes enjambées, il l'entraîna. Sur son passage, des sifflets retentirent.

(à suivre.)

Nous haïssons la guerre

Non, la guerre n'apporte rien de bon pour les enfants d'ouvriers et de paysans. Et une nouvelle guerre serait encore plus terrible que la dernière. Nous serions rongés par les gaz, empoisonnés par les microbes des plus mortelles maladies. Seuls, les bourgeois trouveraient un abri dans les montagnes, loin des villes ouvrières et des tranchées.

Voilà pourquoi, vingt ans après la déclaration de la guerre mondiale de 1914-1918, les enfants ouvriers et paysans seront aux côtés de leurs aînés dans tous les meetings et manifestations contre la guerre et contre les fascistes qui la préparent.

LES ENFANTS OUVRIERS
PENDANT LA GUERRE 1914-1918

Vous dire ce qu'était la guerre pour les enfants pendant les années terribles de 1914 à 1918, ce n'est pas facile. La mémoire ne conserve que des souvenirs confus, où apparaissent comme des éclairs quelques souvenirs plus précis.

Un jour, nous étions à l'école, quand une formidable explosion fit trembler les vitres de la classe. Les maîtresses sifflent, font mettre tout le monde en rang, et nous voilà partis, descendant les escaliers quatre à quatre. On nous mène dans une belle maison, une maison de riches tout près de l'école, sur le boulevard Arago, et tous les élèves sont tassés dans les caves. On étouffe, on se demande ce qui arrive : c'était la fameuse « Bertha », le plus puissant canon allemand, qui de 100 kilomètres bombardait Paris.

Qui était responsable de ces horreurs, du massacre monstrueux d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense ? C'étaient les bourgeois de tous les pays qui envoyaient des millions de soldats se battre pour défendre leur coffre-fort. Mais, à l'école, on nous cachait cette vérité.

Les maîtresses — car les maîtres étaient tous dans les tranchées — nous parlaient des « crimes » des soldats allemands. On nous lisait des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, où étaient racontées avec mille détails « les atrocités allemandes ». Naturellement, on ne nous disait pas — comme le fasciste de Kérillis s'en est vanté depuis — que des aviateurs français bombardaient des villes allemandes, tuant eux aussi des vieillards, des femmes et des enfants sans défense. Au contraire, ces actes criminels, s'ils étaient accomplis par des Français, on nous les montrait comme des traits d'héroïsme.

Je me rappelle d'une récitation qu'on nous faisait apprendre par cœur. Il y était question de soldats de vingt ans qui faisaient la guerre en riant, embrochant les « ennemis » à la baïonnette.

Quels mensonges !

Pendant ce temps-là, tandis que nos pères et nos frères aînés se faisaient tuer sur le front, c'était la misère dans les familles ouvrières. Pour avoir du charbon, du pétrole, du sucre, du pain, il fallait, pendant de longues heures, « faire la queue » avec des cartes qui ne donnaient droit qu'à une petite ration. Ma mère se privait toujours, pour que mes frères et moi mangions du pain. Et quel pain ? En 1918, on se mit à fabriquer des boules faites d'un mélange de son et de pommes de terre. Souvent, on y trouvait des bouts d'épluchures.

. . . . . .

Non, la guerre n'apporte rien de bon pour les enfants d'ouvriers et de paysans.

Michaut.

Contre la guerre

Le mardi, à 4 heures, en sortant de classe, mon maître, ouvrier socialiste, nous avait dit de faire un paysage dévasté par l'atroce guerre.

Donc, nous commençons notre dessin. Quand nous l'eûmes fini, un camarade qui est à côté de moi en classe, et qui est à l'Etoile Rouge Sportive Internationale, me dit : « Regarde ce que j'ai marqué sur ma feuille de dessin. » Je pris sa feuille et je lus en petite écriture : « A bas la guerre ! » Alors je lui dis : « Mon vieux, j'en fais autant. » Et j'écrivis en gros : « A BAS LA GUERRE ! »

En sortant de classe, je donne ma feuille au maître, ainsi que mon camarade. Alors, le maître nous dit : « C'est bien ! c'est très bien ! »

ROGER S..., Pionnier
du Groupe Thaelmann, Paris-13e.

Souvenirs de la guerre

« Hou !... hou !... » C'est la sirène, c'est le bombardement qui commence ! Je dormais bien, mon frère me secoue, et nous descendons vite vers la cave. Si nous ne sommes pas morts demain, nous serons bien fatigués pour aller à l'école.

Evacués à l'arrière ; le père au front. Quelle misère !

Il fait froid, nous avons peur...

A l'école ? Mais non, demain il n'y a plus d'école ; elle vient d'être transformée en hôpital, car nous sommes dans la première ville d'évacuation après la ligne de front.

Quand il fera jour, nous irons vite lire toutes les affiches ; on attend à chaque heure l'ordre d'évacuation de la ville. Nous, les enfants, nous sommes « les bouches inutiles ». Où irons-nous alors, quand on nous aura chassés ? Ici, nous avons encore un vieil oncle qui veut bien nous aider à ne pas mourir de faim. Nous sommes sans mère ; depuis quinze mois, elle est restée prisonnière en pays envahi ; nous sommes sans argent, sans appui, et nous sommes deux gosses (14 et 15 ans).

Nous sommes restés ainsi serrés l'un contre l'autre, mon frère et moi, pendant trois ans, à craindre, à trembler, à attendre les mauvaises nouvelles ou la mort.

Puis, l'appel est venu pour mon frère. Ce que j'avais alors de plus cher au monde est parti pour la tuerie, à dix-huit ans !

Il n'est pas revenu, tué, lui si plein de vie, de vigueur et de joie de vivre !

La peur, le froid, la misère, la mort, c'est cela la guerre, petits camarades.

Mais je vous vois tous déjà débout, le poing levé, prêts à tout pour lutter contre elle.

Yvonne Damon,
du Comité national de lutte
contre la guerre et le fascisme.

OSSKA par Léo Cassil

Léo Cassil est un jeune écrivain soviétique, il est né en 1905, l'année même de cette révolution qui a été la première étape de la Révolution d'Octobre.

Cassil décrit la vie des enfants qu'il connait bien. Il a organisé avec eux la plus étroite liaison. Il a écrit pour eux des contes et sur eux deux livres : Conduite *et* La République des Chwambraniens *dont vous allez lire un fragment, et qui est le récit de sa vie.*

Osska apprit à lire prématurement et retenait tout ce qu'il avait lu, mais tout cela se confondait dans sa tête en un véritable fatras: les mots nouveaux et incompréhensibles y faisaient d'incroyables culbutes. Lorsque Osska parlait, c'était à mourir de rire. Il confondait tomate et matelote. Il ne disait pas arithmétique, mais *ari-té-ach-métique.* Il établissait un rapport entre «civet de lapin» et « vélocipède » et parlait simplement de « *vélocipet* de lapin ». Un jour, comme il tendait son assiette à sa mère, pour demander des pois cassés, il dit :

— Maman, donne-moi, des pourquoi cassés...

Tous les gens, Osska les considérait comme de vieilles connaissances. Il entrait en conversation avec n'importe qui, dans la rue.

Un jour, je le laissai seul à jouer dans le jardin public. Il lança, par mégarde, son ballon dans un parterre de fleurs. Voulant le saisir, il froissa quelques fleurs et, ayant aperçu un écriteau : « Défense de marcher sur le gazon », prit peur. Il résolut alors de faire appel à l'aide de quelqu'un. Au fond d'une allée, une dame plantureuse, de noir vêtue, était assise, tournant le dos à Osska. De grandes boucles s'échappaient de son chapeau de paille et tombaient en cascades sur ses épaules.

— Mon ballon est tombé là, où qu'il est défendu de toucher aux fleurs, — prononça Osska dans le dos de la dame.

La dame se retourna et Osska remarqua, avec effroi, qu'elle avait une barbe abondante. Il en oublia son ballon.

— Madame ! — dit-il — Madame, pourquoi êtes-vous barbue ?

— Est-ce que je suis une dame? — demanda d'une voix douce de basse la personne. — Je suis un prêtre, voyons, un révérend père.

— Un *réverbérendaire* ? — dit Osska méfiant. — Et ta robe, c'est pourquoi faire alors ? — Il imaginait, comme ce devait être incommode dans une longue jupe comme cela de grimper aux réverbères pour les allumer.

— Ceci n'est pas une robe, — répondit le pope (1) — mais une soutane, c'est l'insigne de ma dignité. Je suis un père de l'église, comprends-tu ?

— Minute, — dit Osska, se souvenant de quelque chose, — il y a des pères et puis il y a des mères. Dans notre gramophone il y a une musique comme cela : Oh ! mon père, oh ! ma mère....

— Quel drôle d'enfant, — s'exclama le pope amusé, — n'as-tu donc pas été baptisé ? Qui est ton père ?

— Papa ? Ah ! un docteur...

— Ah, ah... c'est bien... Un Juif, hein ?... Connais-tu le bon dieu ?

— Bien sûr, — répondit Osska, — le bon dieu, il est dans la cuisine chez Anna... il est accroché dans le coin, en haut. Même qu'il s'appelle de son nom, Christ Ressuscité.

— Dieu est partout, remarqua sentencieusement et sévèrement le saint homme, — il est partout, dans notre foyer et aux champs, et ici, dans le jardin. Nous sommes là, tous les deux à causer, et Dieu nous entend... Il est toujours et partout avec nous.

Osska inspecta les environs, mais ne vit pas Dieu. Il en conclut que le pope jouait avec lui à quelque jeu nouveau. — Dieu, c'est pour de bon ou pour rire ? — demanda-t-il.

— Réfléchis-donc un peu, — dit le pope, — et cela, qui est-ce qui l'a fait ? demanda-t-il en montrant les fleurs.

— Vrai de vrai, c'est pas moi, ça y était déjà, — répliqua Osska, effrayé, pensant que le pope avait remarqué les fleurs abîmées.

— C'est Dieu qui a fait tout cela, — continua le pope.

Osska pensa : « Ah ! tant mieux, vaut mieux qu'il croie que c'est Dieu, ça vaudra mieux pour moi. »

Osska racontant en détails, à son père, toute sa discussion avec le pope, lui disait :

— Ce qu'il était rigolo, il avait une robe et une grande barbe !

(1) Prêtre de l'église russe.

LE MUR DES FÉDÉRÉS

Le dernier dimanche de mai avait lieu, comme tous les ans, l'anniversaire de la Commune de Paris. A cette occasion avait été édité un tract invitant les faucons rouges socialistes à défiler en commun avec nous, mais les chefs du Parti Socialiste ayant refusé, à contre-cœur, nous en sommes sûrs, les faucons rouges ne prirent pas part à notre cortège enfantin.

Jamais un aussi grand rassemblement d'enfants n'avait été réalisé, puisque deux milliers d'enfants prirent part au défilé.

Lorsque l'on arriva devant le mur, deux pionniers se détachèrent et allèrent acrocher la couronne rouge offerte par les pionniers de la Bellevilloise aux vaillants camarades de 1871, pendant que les groupes de pionniers et les patronages communistes défilaient devant les derniers communards, faisant le salut des pionniers et lançant leur devise : « Toujours prêts ». Puis les pionniers sortirent du cimetière et regagnèrent leur quartier ou localité.

UN GRAND JEU

Un autre grand rassemblement se prépare, c'est pour le 15 juillet; il va être organisé un camp où prendront part plusieurs groupes de Paris et de la région parisienne. Le camp durera trois jours, et le dernier jour qui sera le 15 juillet, aura lieu un grand jeu qui durera toute la journée avec la participation de tous les groupes d'enfants de la région parisienne. Ce jeu représentera un grand rassemblement des ouvriers franco-allemands-sarrois.

Pionnier, au travail ! Engage-toi pour ce grand jeu, demande des listes d'engagement et fais-y engager beaucoup de tes petits camarades pour que ce jeu rassemble des centaines d'enfants.

Pierre G. Villeneuve-le-Roi.

Les pionniers et les paysans

★

Le camp doit être levé le lendemain. Le feu de camp est particulièrement animé ce soir. Les flammes s'élèvent longues et claires vers le ciel.

La discussion politique est close, et l'heure des chants est arrivée.

Soudain de l'obscurité qui environne le camp, émerge un groupe de paysans de village voisin.

Ils portent de magnifiques gerbes de fleurs qu'ils viennent offrir aux pionniers.

Le silence se fait, et chaque pionnier comprend l'importance de ce geste.

C'est l'union des paysans et des ouvriers qui se trouve symbolisée par cette fraternisation.

Avec émotion et simplement, un paysan explique la vie pénible des domestiques de culture, l'exploitation dont ils sont victimes de la part des fermiers réactionnaires.

Il signale le renvoi d'un domestique pour le seul fait que celui-ci a assisté à une soirée des Pionniers.

Un silence, puis tout à coup, le chant des exploités du monde entier s'élève, puissant.

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs.

La voix grave des paysans se mêle à cette plus aiguë des enfants.

Dans le lointain les notes vengeresses doivent frapper désagréablement l'oreille des « koulaks ».

La soirée se termine gaiement Chacun en emportera un souvenir qui ne s'oubliera pas de sitôt.

⁂

Les Pionniers doivent faire du camping. Outre la joie qu'ils y trouveront et les nouvelles forces qu'ils puiseront dans ce sport sain, les Pionniers comme les Campeurs Rouges doivent servir de trait d'union entre les ouvriers et les paysans.

Chaque groupe doit constituer des équipes de campeurs, le signaler à la Fédération, demander des renseignements et activer la création de ces équipes. Le travail peut être fait en collaboration avec les Campeurs Rouges.

MAILLOT.

CAMPING

Cette année, nous avons bien commencé.

Nous avons déjà été à Goussainville, Chelles-Luzarches où nous avons fait du bon travail.

Nous faisons connaitre et diffusons Mon Camarade *aux enfants des paysans, partout où nous passons. Le soir, au feu de camp, nous chantons nos chants en présence de paysans du village.*

Le 14 juillet nous retournons à Goussainville où nous espérons bien, en accord avec la cellule du Parti, former un groupe de pionniers.

Si nous réussissons nous pourrons être contents de nous. Aussi c'est avec impatience que nous attendons le 14 juillet.

MARCEL, Pionnier du 19e.

Nouvelles du mois

Voici le salut apporté à la Conférence Nationale du Parti Communiste qui a eu lieu le 23-27 juin à la mairie d'Ivry, par les pionniers d'Ivry.

Camarades,

Au nom des pionniers et des membres de notre patronage, nous venons saluer la Conférence du Parti Communiste.

Bien que jeunes, nous n'ignorons pas la lutte menée par le parti des travailleurs, lutte qui a pour but la défense de la classe ouvrière de plus en plus brimée et exploitée.

Nous avons accompagné à leur dernière demeure les héroïques combattants tombés dans les journées de février. A la manifestation de Vincennes, au Mur des Fédérés, nous avons avec nos camarades adultes crié notre haine du fascisme et de la police, assassins d'ouvriers.

Les combats de rues d'Alfortville, de la cité Jeanne-d'Arc nous ne les oublierons pas. Les batailles de Vienne où sont tombés plusieurs dizaines d'enfants seront toujours présentes à notre mémoire.

Nous savons que les enfants des travailleurs ont un grand rôle à jouer dans la lutte contre le capitalisme et ses soutiens.

Nous prenons l'engagement devant les délégués de la Conférence de notre Parti Communiste de travailler encore davantage pour soustraire de l'influence des organisations bourgeoises les enfants des travailleurs encore trompés par leurs mensonges.

Nous accentuerons notre effort pour chasser la presse enfantine bourgeoise des foyers ouvriers, pour diffuser plus largement notre journal *Mon Camarade*.

A travers cette Conférence nous envoyons notre salut aux enfants de l'Union Soviétique.

Pour les organisations enfantines prolétariennes, pour les Jeunesses et le Parti Communiste qui les guident :

FRONT ROUGE

Aux enfants d'Alfortville

Chers Camarades,

Nous avons lu dans Mon Camarade *et dans les journaux votre défense héroïque dans la journée du Premier Mai.*

Cela a été très brave de défendre la classe ouvrière contre tous les assassins de travailleurs; de voir monter à la fenêtre ce cher petit camarade, dressant le drapeau rouge et criant : « A bas les assassins ! ».

Nous vous félicitons de cette bravoure, et nous sommes décidés à suivre cet exemple pour les prochaines manifestations.

Au nom de tous les Pionniers de Saint-Denis, nous vous adressons notre salut fraternel et révolutionnaire.

Groupe des amis de *Mon Camarade*.
R. BURTEL
Age : 14 ans.
Saint-Denis (Seine)

Liaisons internationales.

VOULEZ-VOUS CONNAITRE L'U.R.S.S. ?

Nous avons reçu un grand nombre de lettres des pionniers de l'U.R.S.S. qui nous demandent de transmettre aux groupes des pionniers et enfants français qui voudraient correspondre avec eux.

Vous qui désirez être en liaison avec les pionniers russes, envoyez nous immédiatement votre adresse, votre âge et un timbre d'un franc pour les frais de correspondance.

La Rédaction.

Égalité dans une école de la rue des Pyrénées

Juin c'est une avance pour juillet, et les bourgeois n'ont pas encore oublié la grande victoire des ouvriers le 14 juillet 1789.

Malgré qu'ils ne soient responsables d'aucun des bien-être de cette révolution, bien au contraire, ils l'honorent et par tous les moyens ils cherchent à bénéficier du travail des ouvriers.

Aussi tous les ans, dans l'école, les trois plus grandes classes sont appelées à voter pour la meilleure camarade qui aura le prix du 14 juillet (prix de bonne camaraderie).

L'élection se passe cette année sous la présidence du citoyen Jardel.

Après que nous ayons rendu nos bulletins pliés on procède au tirage, l'élue a 24 voix sur 34. M. Jardel commence son petit discours et demande à serrer la main de l'élève. Elle y va et il lui demande :

— N'êtes-vous pas étrangère ?

— Oui, répondit-elle, je suis Polonaise.

— Alors vous ne pouvez avoir le prix du 14 juillet, car ce prix n'est décerné qu'aux Françaises.

Et la seconde a le prix du 14 juillet.

Mais dans une autre classe, l'élue est une Belge. Elle a le droit d'avoir le prix du 14 juillet, car vous savez que les Belges ont aidé les Français pendant la Grande Guerre.

Pourquoi les Polonaises n'ont-elles pas droit au prix ? Pourtant ce sont des enfants comme les autres.

M., Pionnière de la Bellevilloise.

RASSEMBLEMENT INTERNATIONAL DES SPORTIFS OUVRIERS

OHÉ, LES SPORTIFS !

Venez tous aux manifestations sportives du 11 au 15 août à Paris. Des sportifs ouvriers de tous les pays seront là : 1.700 athlètes ouvriers de 22 pays dont 85 de l'Union Soviétique !

Pionniers, enfants sportifs, vous pouvez aussi y participer.

Pour vous il y aura des épreuves par catégories : les moins de 11 ans, ceux de 11 à 14 ans, et les jeunes de 14 à 16 ans.

Programme :

Pupilles jusqu'à 11 ans : course en sac, 20 mètres, course de debrouillards, jeu de passe-balle, lutte à la corde, mouvements de culture physique.

Pupilles de 11 à 14 ans : course de 60 mètres, lancement de balles, relai 4 × 60, saut en longueur, saut en hauteur, lutte à la corde.

Minimes de 14 à 16 ans : épreuves dans chaque sport, les épreuves auront lieu à Ivry et Garches.

Le dimanche 12 août, à 14 heures, tous les participants seront au stade Pershing pour le défilé inaugural du rassemblement.

Dès aujourd'hui, envoyez vos engagements à « SPORT », 32, rue des Petits-Hôtels, Paris 10e. Prix de l'engagement jusqu'à 11 ans : 1 franc ; de 11 à 14 ans : 2 francs ; de 14 à 16 ans : 5 francs, donnant droit à l'insigne, à la participation aux épreuves et à l'entrée gratuite sur tous les stades sauf la piste municipale.

BULLETIN D'ENGAGEMENT

Nom et prénom ..... âge ....
Adresse .....
Epreuve preférée .....
Es-tu pionnier ou membre d'une société : ....
Observations de l'engagé .....

Engagements clos le 30 juillet à « SPORT », 32, rue des Petits-Hôtels, Paris 10e.

Boite aux lettres

B. H. Montigny-en-Gohelle

Nous sommes bien contents de constater que la perte du drapeau russe ne vous a pas découragés ; au contraire, vous avez sérieusement réfléchi sur vos faiblesses et décidé d'améliorer votre discipline et le travail des pionniers dans les écoles.

Nous vous souhaitons de bien travailler pour être dignes de reconquérir le drapeau russe. Parlez-nous toujours de votre vie, de vos occupations et de celles de tous les enfants et ouvriers du Nord.

Pierre C. à Fontenay-Trésigny

Ta lettre nous à fait plaisir. Il est très bien, ton appel aux enfants d'ouvriers, mais dans ta prochaine lettre, écris-nous combien tu as vendu de *Mon Camarade* et combien tu as recueilli d'abonnements dans ton village. De cette façon tu donneras aussi un exemple à suivre.

Aux pionniers de Pierrefitte

Nous vous félicitons pour votre participation à la grève du Premier Mai et pour avoir formé des piquets de grève, non pas pour frapper les enfants qui ne font pas la grève, mais pour leur expliquer pourquoi ils doivent faire grève comme leurs parents, et les entraîner avec vous. Continuez d'arracher aux curés les enfants d'ouvriers et écrivez-nous plus souvent.

B. T. à Châteauroux

Pour lutter contre les mensonges des Camelots sur l'U. R. S. S. il ne suffit pas de déchirer leurs papillons; il faut surtout que tu entraînes tes camarades à rédiger, à confectionner et à diffuser ou coller des papillons pour la défense de l'U. R. S. S.; il faut aussi que tu leur proposes de correspondre collectivement avec les enfants russes et aussi que tu répandes parmi eux *Mon Camarade*, qui leur enseignera la vérité sur le pays du Socialisme.

L. R. à la Roche-Vineuse

C'est très bien de faire lire *Mon Camarade* dans ta classe. En ce qui concerne ta maîtresse qui entraîne les élèves à l'église, tu as raison de trouver que c'est une chose inadmissible pour une institutrice d'une école laïque. Explique à tes compagnons les mensonges de la religion et la vérité sur l'U.R.S.S. Cherche parmi tes camarades celles qui pensent comme toi. Adresse-toi aux parents pour qu'ils vous aident à vous opposer à la propagande religieuse et antiouvrière dans l'école. Nous attendons de tes nouvelles.

LES JEUNES AMIS DU SECOURS ROUGE INTERNATIONAL DE LA REGION PARISIENNE

invitent tous les pionniers et tous les groupes d'enfants à leur fête champêtre qui aura lieu le 22 juillet à la Mairie de Livry-Gargan.

Tramway 95 A, train.

Venez tous, amenez vos parents.

Il y aura des jeux, de la joie et de la gaîté.

JEUX ET DISTRACTIONS

REBUS

Solution du N° 11 :

Rébus : A bas les décrets-lois.
Devinette : Villemain.

CONCOURS DE DESSINS

Le concours continue ; les dessins doivent être repassés à l'encre et faits sur un papier blanc.

MOTS CROISES

Horizontalement : 1. Révolutionnaire allemand assassiné avec l'aide de la S.D. 7. 2e note de musique. 8. Article contracté. 9. Télégraphe aérien, établi sur les côtes pour signaler les navires ou correspondre avec eux. 11. Une des cinq parties du Monde. 13. Espace entouré de murs ou bâtiments. 14. Révolutionnaire allemande assassinée en 1919 avec l'aide de la Social-démocratie. 16. Dire qu'une chose n'existe pas. (participe). 17. Courageux militant révolutionnaire Français. 18. Interjection. 19. Grand révolutionnaire Russe dont le nom nous est cher. 20. Négation.

Verticalement : 2. Partie de terre, entourée d'eau. 3. Membre supérieure. 4. Coiffure militaire. 5. Engin de mort. 6. Terme dont se servent charretiers et cochers pour faire avancer les chevaux. 9. Le continuateur de Lénine. 10. Socialiste Allemand, auteur du « Capital ». 12. Région de la France, très boisée entre la Meuse et l'Aisne. 21. Lisse. 15. Espèce de serpent. 13. Epaisseur, préparation de fumier pour semis. 22. Nom de la première femme suivant l'histoire de la religion.

(Maurice Malandain, 10 ans).

JEUX DE PATIENCE

— En avez-vous trouvés d'autres ? envoyez-nous les.

SON SEUL DESIR

— Eh bien ! les enfants, questionne l'instituteur d'une école allemande, que voudriez-vous être si notre très estimé chancelier national Adolf Hitler était votre père ? Dis, Charles ?

— Capitaine !

— Très bien ! Et toi Pierre ?

— Aviateur !

— Parfait ! Et toi, Hans ?

(Hans est un enfant de prolétaire.)

— Orphelin, monsieur l'instituteur...

(D'après « Sur Posteno ».)

[Traduit de l'espéranto à l'intention de « Mon Camarade ». — **Un Abonné de Clamart.**]

L'anniversaire de « Mon Camarade »

Il y a un an, paraissait *Mon Camarade*. Nous avons eu bien de mal à le faire vivre. Il est sauvé maintenant. Comme nous sommes fiers de lui, nous voudrions le voir partout. Nous voulons que nos amis, les ouvriers et les paysans de toute la France fassent connaissance avec lui.

C'est en ce moment le Tour de France ; si nous l'emmenions, il verrait du pays et sûrement rencontrerait des admirateurs.

En pleine discussion passionnée sur les gagnants des étapes du Tour et les favoris du classement général, les garçons s'arrêteraient bien pour regarder *Mon Camarade*.

Et les gosses d'ouvriers qui sont déjà partis en colonies de vacances sur les plages, à la montagne ou à la campagne, ne sont-ils pas prêts à bien accueillir *Mon Camarade* ?

Ceux qui quittent l'école et se mettent déjà à la recherche du travail — ils sont plusieurs centaines de mille garçons et filles — seraient bien contents aussi de le connaître. Et ceux qui sont encore à l'école, dans les classes chaudes, et dont beaucoup vont passer les vacances chez eux, dans la rue ou au patronage, ils l'attendent certainement.

Mon Camarade doit aller les voir tous.

Ce n'est pas 10.000 amis comme en ce moment qu'il doit avoir.

Cet été il se fera des amis dans tout le pays. Déjà des lettres des copains lui arrivent de plusieurs côtés.

D'un petit pays de Saône-et-Loire, son amie Lucienne R. lui écrit :

« J'ai essayé de faire lire *Mon Camarade* à mes petites compagnes d'école. Tout d'abord elles n'ont pas voulu le regarder, mais ayant persisté j'ai déjà réussi à faire lire à une d'elles l'histoire de Pipe, Flûte et Pomme, et je ne désespère pas d'arriver à leur faire lire les autres histoires plus intéressantes. Mais ceci est difficile, surtout avec la maîtresse que nous avons qui cherchait à entraîner toutes les élèves vers l'église; chose extraordinaire pour une maîtresse d'école laïque. Et pour Noël même elle nous avait appris un cantique, mais plusieurs élèves l'ont dit à leurs parents qui ont protesté ; elle n'a tout de même pas continué. Cette maîtresse dernièrement nous faisait une leçon sur la Russie, en donnant des détails sur le mal que l'on en disait, mais elle a terminé en disant : « Quelques-uns disent le contraire, mais où est la vérité ? »

« Je ne me suis pas trouvée assez forte encore pour lui répondre, mais à la prochaine leçon sur la Russie je tâcherai d'expliquer à mes petites compagnes où est la vérité et tout le bien que l'on peut dire sur ce grand pays, et j'espère bien en trouver quelques-unes pour crier avec moi : « *Vivent les Soviets !* »

Ses amis forment déjà une grande armée. Les uns ont le costume des pionniers. D'autres la tenue de leur patronage ouvrier. D'autres encore portent l'uniforme des Faucons Rouges. Et même certains sont louveteaux et d'autres encore ont un petit insigne sur lequel est écrit « J. O. C. ». Tous sont enfants de travailleurs, qu'ils soient dirigés par des communistes, des socialistes, des cheftaines et des chefs scouts ou de jeunes catholiques.

C'est qu'il est bien le seul journal des enfants de la grande famille ouvrière...

...le seul qui demande aux enfants d'ouvriers et de paysans qu'ils lui écrivent, qu'ils disent tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils veulent savoir. *Mon Camarade* doit être votre journal. Voulez-vous, avec nous, devenir les rédacteurs de *Mon Camarade*? Nous allons vous aider. Faisons un petit essaie. C'est difficile ? Allons donc ! Vous n'avez jamais fait de rédactions à l'école ?

Si, partout on en fait. Quel sujet vous a-t-on déjà donné ? Ah, les élèves d'Ivry Centre se rappellent qu'au début du mois de mai ils ont eu à faire la rédaction suivante :

« LE SERGENT DE VILLE »

« Où le voit-on ?
« Quels sont ses gestes ?
« Comment est-il vêtu ?
« Quels sont ses gestes ?
« Pourquoi fait-il ces gestes ?
« Le sergent de ville est-il utile ?
« Que fait-il pour tout le monde ?
« Aimez-vous ce métier ? »

Eh bien, voulez-vous, nous allons tous faire cette rédaction, et nous publierons la meilleure. Un nouveau concours pour découvrir des rédacteurs pour *Mon Camarade*. Chaque mois une rédaction. Voilà des devoirs de vacances.

Qui va essayer d'être un rédacteur du journal ? *Mon Camarade* veut être votre journal. Au travail avec nous pour faire un grand journal d'enfants. C'est ainsi que nous allons fêter l'anniversaire de *Mon Camarade*.

Le Gérant : P. LOUVEZ. — *Imprimerie d'Art Voltaire, 34, rue Richer, Paris.*

TROISIÈME ANNÉE. — Nouvelle Série. 0.40

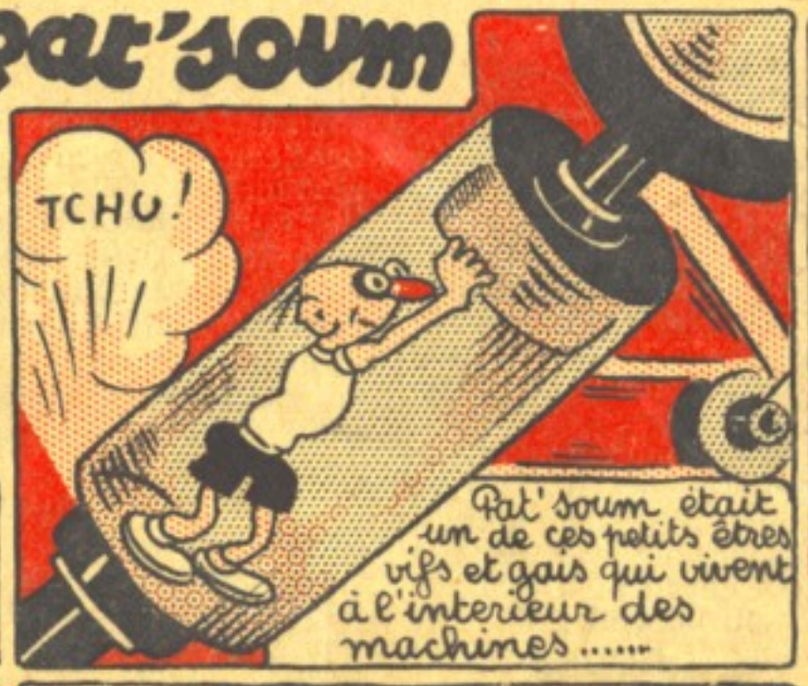
12.6.24 2 n°
[15 oct. 1935 : N° 25]
4° Jo 448

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

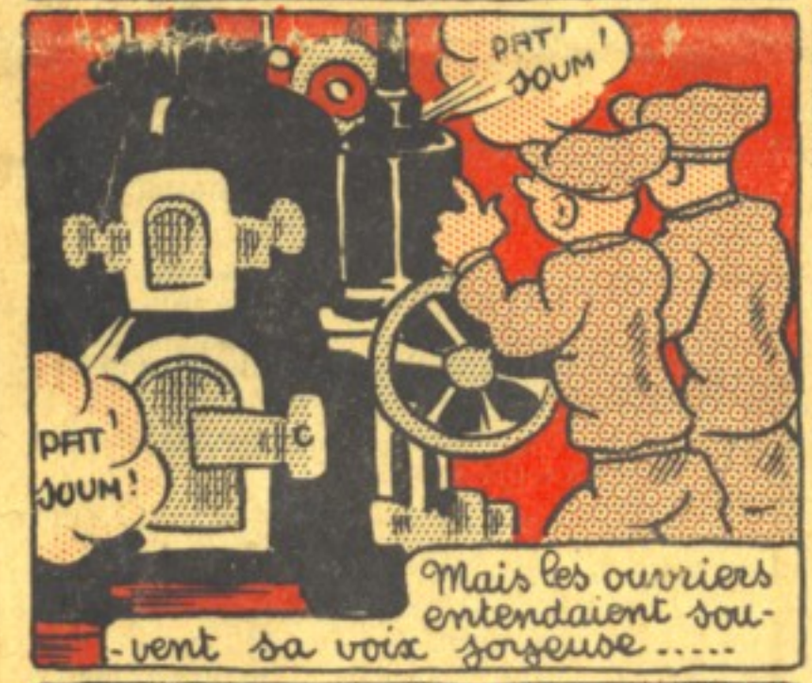
Les aventures de Pat'soum

Tout cela ne serait pas arrivé sans la grande avarice de m. Raleu, le directeur de l'usine.



Pat'soum était un de ces petits êtres vifs et gais qui vivent à l'intérieur des machines.....

.....Et tirent les pistons ou poussent les soupapes. Naturellement il était invisible.

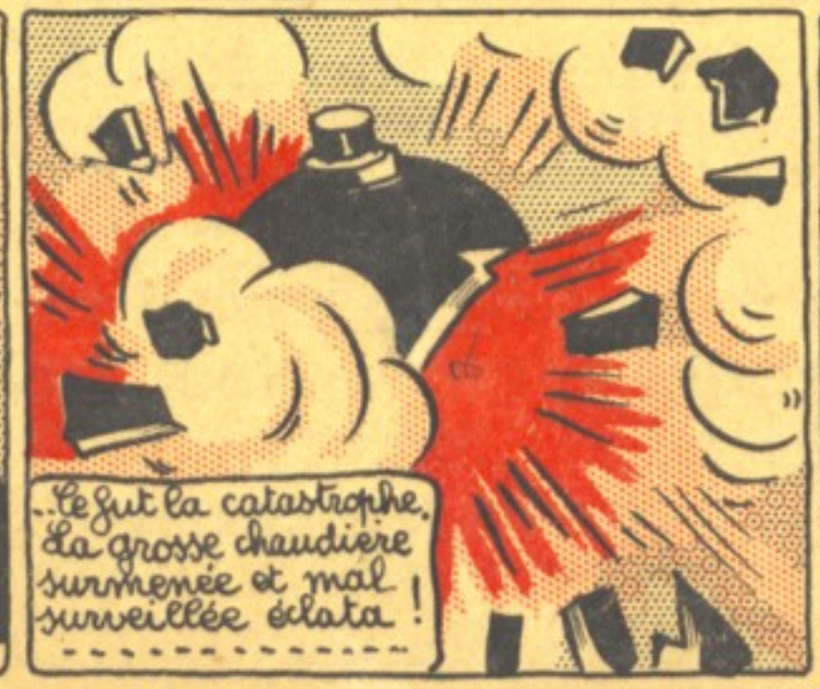


Mais les ouvriers entendaient souvent sa voix joyeuse.....

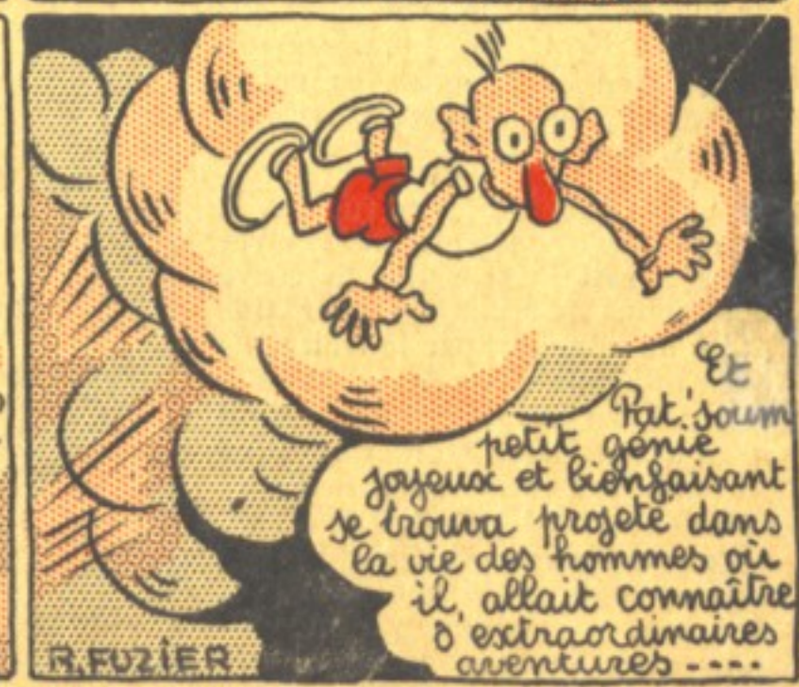
...Quand tout marchait bien dans l'usine de m. Raleu.

..Vint le jour où m. Raleu renvoya la moitié de ses ouvrier et fit....

..marcher les machines deux fois plus vite. Il espérait ainsi gagner beaucoup plus d'argent.....



..Ce fut la catastrophe. La grosse chaudière surmenée et mal surveillée éclata!



Et Pat'soum petit génie joyeux et bienfaisant se trouva projeté dans la vie des hommes où il allait connaître d'extraordinaires aventures....

Vous avez certainement un ami qui ne connaît pas "Mon Camarade"

la rentrée de Janot

i
a-
ie
tre-
abbé
rancs
trouvé

Il était plus que Mme Burette se payait cette année-là un pèlerinage à Lourdes, mais un pèlerinage de luxe, avec excursion aux grottes de Betharram, pèlerinage supplémentaire à Lisieux sans augmentation de prix, exploration avec guide des bas-fonds de Marseille, excursion au Havre le jour du tirage de la Loterie Nationale, entrées gratuites pour assister au tirage, et visite du paquebot *Normandie*. Après avoir fait deux pèlerinages coup sur coup, on devait être sûr de gagner à la Loterie au moins, je ne dis pas un million, mais cinq cent mille francs. Ou alors c'est qu'il n'y a plus de Bon Dieu.

Eh bien! il faut croire qu'il n'y a, en effet, plus de Bon Dieu. Mme Burette qui avait pris treize billets et dit treize fois treize chapelets à Notre-Dame-de-Lourdes et à Sainte-Thérèse-de-Lisieux, n'a rien gagné du tout à la loterie, pas même un lot de consolation. Aussi ce n'est pas la peine de dire qu'elle est rentrée chez elle d'une humeur de chien, d'autant plus que la belle pension qu'elle touche comme veuve de sergent de ville avait été diminuée de dix pour cent.

MADAME DUFLAN

Pendant le temps du pèlerinage, Janot avait été mis en pension chez Mme Duflan, la chaisière de Notre-Dame-de-Bougie. Ça n'avait pas plu du tout à Janot. D'abord parce que c'était très sale, que la mère Duflan était sourde comme un pot, et puis aussi parce que la chaisière avait chez elle dix-sept chats de gouttière qui s'oubliaient dans tous les coins, et comme on était en été, ça ne sentait guère bon.

Malgré tout Janot ne fut pas si content que ça de voir rentrer Mme Burette, parce que la veuve commença par lui flanquer une paire de taloches, par le traiter de petit imbécile en ajoutant que, désormais, vu la façon indigne dont le gouvernement et le Bon Dieu traitaient les veuves des meilleurs défenseurs de la Banque de France et du Denier de Saint-Pierre, elle ne pourrait dorénavant plus prendre une femme de ménage pour deux heures le matin et que Janot la remplacerait désormais.

A la veille de la rentrée, Mme Burette rentra une belle après-midi en coup de vent, et tirant Janot du baquet d'eau grasse où il était en train de faire la vaisselle, elle le serra sur son cœur, avec une tendresse inaccoutumée.

MADAME BURETTE

— Oh! Janot, mon pauvre Janot, sanglotta-t-elle, il t'arrive quelque chose d'épouvantable.

— Je vais être obligé d'aller faire la vaisselle chez Mme Duflan?

— Non petit imbécile, pire que celà. Ton âme va courir les pires dangers. Je sors de chez Mademoiselle Davidée Lebondu, ta bonne institutrice, et ce qu'elle m'a appris m'a tellement bouleversé que j'ai dû passer chez Jules, le bistro prendre deux ou trois Picons grenadine pour me remettre.

— Oui, ça vous donne soif, les émotions!

— Bien sûr, petit misérable. Ah! tu en coûtes, de l'argent, à ta bienfaitrice.

— Voilà la nouvelle. A la rentrée, tu seras privé des soins attentifs de Mademoiselle Lebondu.

— Elle est morte? fit Janot sans paraître attristé par ce décès.

— Non, gourde! Tu dois changer de classe, tu montes dans la classe au-dessus. Et tu vas avoir comme professeur un certain Grosjean. Eh bien! ce Grosjean, c'est un rouge. Et ce n'est pas tout. Il y a plusieurs familles qui viennent de s'installer dans les Habitations à Bon Marché du boulevard Maréchal-Bazaine. Tu vas avoir de nouveaux enfants avec toi, en classe. Et la plupart de ces petits banlieusards sont des rouges. C'est affreux!

— Pourquoi? fit Janot. C'est dangereux ceux qui ont les cheveux rouges carottes.

— Mais non, petit abruti, ce ne sont pas des rouquins, mais des Rouges, que tu vas avoir comme maître et camarades. Des Rouges, c'est-à-dire des vilains révolutionnaires qui ne rêvent qu'à tout démolir, à mettre le feu partout et à assassiner tout le monde, et moi la première. Ah malheureux, je crains pour ta vie!

Mme Burette s'affala sur une chaise, sanglotta, puis se leva brusquement, engueula Janot parce qu'il s'était arrêté de faire sa vaisselle, lui ordonna de passer les parquets à l'encaustique et de les faire reluire, et partit dignement chez Jules, boire quelques nouveaux Picons grenadines en epiloguant sur les malheurs des temps.

MONSIEUR GROSJEAN (VU PAR JANOT)

Janot avait grand peur le jour de la rentrée. Il avait rêvé la nuit précédente de son futur maître. C'était un grand géant à la barbe rouge, avec un chapeau pointu, des bottes, un grand couteau de cuisine entre les dents et son plaisir favori était de dévorer les enfants tout cru. Bref quelque chose comme l'Ogre du Petit Poucet. Mais M. Grosjean ne fut pas du tout ce qu'il attendait. C'était un homme jeune, gai et sportif, qui ne se mettait pas tout le temps en colère et qui ne distribuait pas des lignes à tour de bras comme madame Lebondu.

Et puis il y avait un tas de nouveaux petits camarades très sympathiques. Surtout le voisin de Janot, un certain Jacques Thiriet, qu'on appelait Jacquot, un fort garçon, bronzé par le soleil, toujours prêt à rendre service.

Après quelques jours, le timide Janot s'enhardit, au retour de l'école, à poser à Jacquot une question qui lui tenait à cœur.

— Dis Jacquot, toi qui connais bien tout le monde, quand crois-tu qu'ils vont assassiner Mme Burette? Et est-ce que je pourrai *Leur* échaper.

— Qui ça, *ils?*

JACQUOT

Janot regarda avec précaution derrière lui. On était devant le grand mur des usines Trépointe. La rue était déserte. Il se mit à chuchotter à l'oreille de Jacquot.

— Mais, *Eux*, ceux qui ne pensent qu'à tout voler, à tout brûler, à assassiner le pauvre monde et Madame Burette d'abord, moi, ensuite. Les Rouges, quoi.

Jacquot se mit à rire de bon cœur.

— Tu as déjà vu un petit Rouge.

— Non.

— Hé bien regarde-moi! Je suis un petit Rouge. Je viens même d'une des villes les plus rouges de la banlieue. On n'y a jamais assassiné personne. Mais il y a bien des différences avec ici. Tu as été en vacances, toi?

— Non. Madame Burette a dit que c'était trop cher.

— Hé bien moi, j'y suis allé. Et parce que mon père était chômeur on n'a rien eu à payer. Il y a eu près de mille enfants qui sont partis comme moi. On a logé dans un grand château à tourelles, au bord de la mer. Il y avait un parc, et puis on se baignait tous les jours et puis...

Janot, encore mal remis de sa frayeur, écoutait son ami Jacquot lui raconter les belles vacances des Enfants Rouges...

G. S.

MON CAMARADE

L'illustré de la jeunesse

Paraîtra désormais 2 fois par mois, le 1er et le 15

4 pages d'Illustrations en Couleurs

2 Grands Romans d'Aventures

Contes, Récits scientifiques, Concours, Distractions

.....

SUPERBE PRIME A TOUT ABONNE

Tout nouvel abonnement ou réabonnement d'un an avant le 1er Janvier 1936, recevra en prime une superbe brochure illustrée en 3 couleurs

DUROQUET, DICTATEUR

tirée spécialement pour les abonnés de " MON CAMARADE "

Abonnements 1 an, **8 fr.** *6 mois,* **4 fr. 50**

Adresser les fonds : **E. S. I.**, 24, Rue Racine C.C. 974-41 Paris

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

CHAPITRE I

LA CATASTROPHE DE PORT-MOREL

— Elève Duhourceau, levez-vous.

C'était M. Ducreux, le maître de la première classe de l'école primaire supérieure de Roumois qui venait de prononcer ces paroles. M. Ducreux, qui avait déjà largement dépassé la cinquantaine était un homme barbu, sévère, peu aimé de ses élèves. Duhourceau était le fils d'un chef d'atelier tout puissant à la Lustra. Le petit Duhourceau était rond comme une boule, et on l'appelait Fatty.

— Elève Duhourceau, parlez-moi du pétrole.

— Pas malin si Fatty a une bonne note, avec une question pareille souffla Pierrot Lancry à l'oreille de son voisin.

Pierrot Lancry était l'un des élèves les plus intelligents de la classe de M. Ducreux. C'était un garçon de treize ans, au regard noir et franc. Il était pauvrement vêtu d'un sarrau noir d'écolier. Son père était ouvrier à la Lustra, et il ne gagnait qu'un maigre salaire. Pierrot serait déjà entré comme apprenti à la Lustra si son oncle maternel, Clément Lothaire, qui vivait très retiré dans le Morvan, n'avait envoyé l'argent nécessaire pour que son neveu puisse continuer ses études. Pierrot n'avait gardé aucun souvenir de sa mère, morte des fatigues de son travail à la Lustra où elle travaillait aussi, alors que son fils n'était encore qu'un bébé.

— On appelle pétrole, des mots latins *petra* pierre et *oleum* huile, une huile minérale qui provient de sources situées dans diverses parties du globe. Les principaux gisements de pétroles se trouvent en Pensylvanie (aux Etats-Unis d'Amérique), en Perse, au Mexique...

Pierrot cessa d'écouter la voix monotone et psalmodiante de Duhourceau, et il jeta un regard par la fenêtre grande ouverte. On était à la fin de juin. De lourdes nuées d'orage pesaient sur la campagne qu'on apercevait par la fenêtre de l'école. Au bout des champs où les blés verdissaient, au bord de la Seine que parcouraient sans cesse les grandes péniches métalliques qui transportent l'essence à Paris, se trouvaient les immenses usines de raffinage de la Lustra. Une véritable ville, nommée Port-Morel, que dominaient, plus hauts que des cathédrales, les colossaux réservoirs métalliques où s'entreposaient, à l'arrivée de l'océan, les flots de pétrole brut.

Quatre heures allait bientôt sonner. Pierrot devrait en courant rejoindre les cités ouvrières construites à l'ombre des réservoirs et tout préparer pour l'heure où son père, qui travaillait au grand réservoir d'essence, rentrerait. Jusqu'à la nuit il allait être occupé à la fois à ses études, et à la cuisine, au balayage, aux courses, aux travaux ménagers... « Pourvu que l'orage éclate bientôt », songea Pierrot. Cette lourde chaleur était d'autant plus pénible que la classe, construite pour contenir trente élèves en contenait plus de soixante...

— L'essence de pétrole, disait maintenant Duhourceau, est très dangereuse à cause de son inflammabilité. En cas d'incendie l'eau ne devra pas être employée, mais de la terre, des...

— Le feu! Au feu! Au feu, Port-Morel brûle!

C'était Pierrot qui venait de pousser ce cri d'effroi. Derrière le grand réservoir d'essence il venait, en effet, de voir monter soudain une lourde colonne de fumée noire aux reflets rougeoyants.

— Silence élève Lancry, ne troublez pas la classe par vos cris stupides, fit avec autorité M. Ducreux.

Pierrot aperçut deux hommes qui venaient de descendre d'automobile.

Mais tous les regards s'étaient tournés vers les fenêtres. Et en même temps que se levait dans la campagne un grand coup de vent qui annonçait que l'orage n'allait pas tarder à éclater, la colonne de fumée qui montait au-dessus de Port-Morel venait brusquement de décupler d'importance. On eut dit qu'un énorme champignon noirâtre venait de pousser sur les bords de la Seine, et il était si haut que son sommet bourgeonnant se mêlait aux nuages plombés de l'orage.

En une seconde la classe fut debout.

— Mon père! hurla le plus jeune des écoliers.

Ce fut une panique sans nom. Une bousculade obstrua la porte, mais la plupart des écoliers sautèrent par la fenêtre, la classe étant située au rez-de-chaussée. C'est par là que Pierrot était passé l'un des premiers. Il n'avait qu'une pensée, son père. Il se mit à courir comme un fou vers Port-Morel, sur la grande route goudronnée qui partait de Roumois. Avec une brutalité prodigieuse l'orage venait d'éclater d'un seul coup. Un vent épouvantable sifflait et sous son fouet gigantesque l'incendie prenait des proportions terrifiantes. Avec la pluie tombait une véritable grêle de suie noire. De Port-Morel venait maintenant le bruit sinistre des explosions qui se mêlait aux coups de tonnerre. Pierrot apercevait au loin, se détachant sur les flammes, les petites silhouettes noires des ouvriers qui fuyaient la catastrophe. Son père était-il parmi ceux-là?

Pierrot qui courait toujours à perdre haleine s'était à peine posé cette question qu'une épouvantable explosion déchira l'air. Le grand réservoir d'essence venait d'exploser. Le déplacement d'air fut tel que Pierrot, bien qu'encore éloigné de Port-Morel de près de deux kilomètres fut jeté d'un seul coup sur le sol. Puis avant qu'il eut pu se rendre compte de ce qui se passait il ressentit une terrible douleur à l'épaule, et il perdit pour quelques instants connaissance.

C'était un des grands arbres qui bordaient la route qui venait de s'abattre et d'ensevelir Pierre Lancry dans la prison de ses branches et de son feuillage. Après l'affreuse explosion un grand silence se fit, bientôt interrompu par le hideaux ronflement de l'incendie. Puis les explosions redoublèrent. La fumée noire du pétrole couvrait le ciel entier, et il régnait sur la campagne, entre Roumois et Port-Morel un jour crépusculaire et sinistre analogue à celui qui accompagne les éclipses de soleil et les grandes éruptions volcaniques. La pluie avait cessé pour un instant, mais la suie tombait aussi drue que la neige, noircissant tout. La lumière s'atténua encore, il faisait presque nuit. Une puissante voiture automobile, les phares allumés vint s'arrêter devant l'obstacle que constituait, sur la route, l'arbre abattu qui ensevelissait l'enfant. C'est à ce moment que Pierrot reprit connaissance et il aperçut aussitôt à travers les feuillages deux hommes qui venaient de descendre de l'automobile.

Le premier, un homme d'une forte stature, au visage rasé, à la peau rougeâtre, ses grands yeux bleus froids dominés par de hauts sourcils roux en pointe, un nez en bec d'aigle arqué sur une bouche aux lèvres minces et aux coins abaissés, s'approcha de l'arbre abattu, en fit le tour sans apercevoir l'enfant à qui l'effroi avait paralysé la langue, et revint vers son compagnon. Celui-ci était un individu vêtu avec une extrême recherche, aux traits réguliers, aux cheveux soigneusement plaqués, et dont l'un des yeux était caché par un monocle noir.

— Inutile d'aller plus loin, bon, fit l'homme roux. Ce serait dangereux. Un rescapé pourrait nous reconnaître.

— Vous avez raison, Premior, répondit l'homme au monocle noir. Nous voyons maintenant que notre mission est remplie et bien remplie. Le « *Vieux Fauteuil à Roulettes* » pourra nous remercier. Il n'y a plus de Port-Morel.

L'homme consulta son bracelet montre.

— Quatre heures et demie. Nous n'avons que le temps. Le « *Vieux* » nous attend à six heures, au château, pour le rapport. Il n'aime pas les retards. Tournez la voiture, Premior, et filons.

— D'autant plus que ces diables d'explosions peuvent reprendre, répliqua l'homme roux.

La voiture vira, disparut. Tout ce dialogue Pierrot l'avait entendu dans une demie inconscience, mais ces paroles restaient gravées dans sa mémoire ainsi que les visages des mystérieux inconnus. Soudain à Port-Morel les explosions reprirent. Une nouvelle détonation déchira l'air. Une branche de l'arbre abattu se brisa et vint frapper l'épaule blessée de Pierrot, qui traversé par une terrible douleur, s'évanouit.

CHAPITRE II

LE SERPENT A PLUMES

La journée finissait, et le soleil à son déclin dorait les noires forêts du Morvan. Il y avait trois quarts d'heure que l'autocar avait quitté Auxerre et il montait péniblement les lacets d'un col. Sur l'une des banquettes était installée une forte femme, dont les formes opulentes débordaient de toute part. Elle tenait sur ses genoux un filet plein de légumes. Elle occupait à elle seule une place et demi, et la demi-place restante était occupée par un jeune garçon au visage pâli, et résolu, tout vêtu de noir, qui avait déposé devant lui une petite valise.

La commère s'aperçut soudain de l'existence de son voisin.

— Et où descendez-vous, mon petit jeune homme, lui dit-elle.

— A Montelay, madame, répondit le garçon.

— Pas possible; moi aussi, je descends à Montelay! J'y tiens l'auberge du Soleil-d'Or. Vous allez sans doute voir de la famille, là-bas?

— Oui, mon oncle, Clément Lothaire.

Le visage de la commère reflèta l'ébahissement le plus complet.

— Pas possible, vous seriez le neveu de Clément Lothaire... Vous avez l'air pourtant bien raisonnable, bien comme il faut... Vous le connaissez bien, votre oncle...

— Je ne l'ai jamais vu. Mais il a été très bon pour moi. Mon père est mort dans la catastrophe de Port-Morel. Et c'est mon oncle qui va maintenant se charger de moi...

Pierre Lancry — que nos lecteurs ont déjà reconnu —, était revenu à lui, le lendemain de la catastrophe, dans l'une des salles du grand hôpital de Rouen. On lui avait appris là-bas que son père avait disparu dans l'épouvantable incendie. Pierrot souffrait d'une luxation de l'épaule, que trois semaines suffirent à guérir. Il était à la veille de sortir de l'hôpital et s'inquétait du sort qui l'attendait — on parlait de le mettre à l'assistance publique, comme orphelin — quand il reçut un matin le télégramme suivant :

« *Apprend tardivement affreuse catastrophe Port-Morel et mort de ton affectionné père. Te demande de venir me rejoindre d'urgence à Montelay où j'assurerai ton existence.*

« CLÉMENT LOTHAIRE. »

Un mandat de 500 francs était joint au télégramme. Trois jours après, Pierrot, complètement remis de sa blessure quittait Rouen pour Paris où il prit le car Morel pour Dijon, qui passait à Montelay.

— Nous voici arrivés, fit la commère à Pierrot. Voulez-vous m'aider à descendre mes paquets. Vous prendrez bien quelque chose avec moi. C'est de bon cœur que je vous l'offre.

Pierre s'attabla. La patronne du Soleil-d'Or lui versa un verre de Bourgogne et reprit aussitôt la conversation.

— Savez-vous au moins comment aller au *Serpent à Plumes*, mon petit monsieur?

— Quel *Serpent à Plumes*, reprit Pierrot interloqué...

— Mais c'est le nom du château de votre oncle. Vous ne le savez donc pas?

Et sans qu'il l'en pria, la commère commença à lui raconter l'histoire du château. Il avait été bâti dans les dernières années du Second Empire par le célèbre banquier Jeker, inspirateur et profiteur de la guerre du Mexique. Il avait bâti là au milieu de ses chasses du Morvan, un extravagant château fort, imité des colossales constructions des Aztèques, où il avait entassé les richesses pillées dans les ruines mexicaines par les troupes françaises. Il y avait surtout une gigantesque statue du « *Serpent à Plumes* », la mystérieuse divinité des anciens habitants du Mexique avant Christophe Colomb. L'idole avait donné son nom au château qui resta longtemps vide après que Jeker ait été fusillé par les Communards.

Un général en retraite l'habita ensuite, puis une jeune veuve, et tous deux ils eurent une fin tragique. Le bruit courut que le « *Serpent à plumes* » était hanté, qu'il portait malheur, et le château de Jeker était abandonné depuis dix ans quand Clément Lothaire vint s'y installer aux environs de 1910. Il y menait une vie retirée, absorbé dans des expériences qui paraissaient mystérieuses. Le curé racontait que le maître du « *Serpent à Plumes* » devait pactiser avec le diable, et bientôt on ne passa plus sans effroi devant le château qu'illuminait tard dans la nuit les lueurs des expériences de Lothaire. Depuis quelques années l'inventeur avait renvoyé peu à peu tous ses domestiques et il vivait maintenant dans la solitude la plus absolue. On lui apportait des repas préparés du *Soleil d'Or*. Il fallait les laisser dans un guichet spécial. La servante ne voyait jamais le mystérieux châtelain, qui payait par chèque, à la fin de chaque mois.

Pierrot écoutait avec incrédulité les racontars de la bonne femme. La nuit était maintenant complètement tombée. L'enfant se leva, prit la petite valise qui contenait ses pauvres vêtements, et annonça à la patronne du *Soleil d'Or* qu'il allait partir pour *le Serpent à Plumes*.

La commère se récria : il allait se perdre, mieux valait qu'il couchat ici, il serait bien temps le lendemain.. Mais Pierrot se fit expliquer la route et s'engagea dans la forêt.

Il marcha longtemps, et malgré le clair de lune la nuit ne tarda pas à lui sembler sinistre. Les oiseaux de nuit poussaient leurs cris lugubres, les ombres fantastiques des arbres paraissaient s'animer. Pierrot allait d'un pas décidé, gravissant une côte. Enfin, au bord d'une falaise abrupte apparut le château construit par Jeker. En approchant, la vive lueur de la lune permettait de discerner les fantastiques sculptures de monstres qui ornaient la façade. Au centre de celle-ci, une grande baie, fermée par une grille de fer forgé laissait voir des lueurs semblables à celle d'une forge. Pierrot s'approcha d'une porte basse, qu'on lui avait dit être la seule qui soit encore utilisée. Il sonna et un long carillon retentit à l'intérieur. Après un long moment Pierrot entendit s'approcher un bruit de pas, puis un judas grillagé s'ouvrit.

— Qui est là?

— Votre neveu, mon oncle...

— Est-ce bien vrai? Quelle preuve? Le télégramme? As-tu le télégramme? Passe-le sous la porte.

Pierre obéit. Un long moment s'écoula. Plusieurs lourds verroux grincèrent. La porte s'entr'ouvrit et Pierrot se trouva face à face avec son oncle.

(La suite au prochain numéro.)

SPORT

LA VIE SAINE

PLEIN AIR

Vous avez pu, j'espère, profiter cet été du grand air, du soleil, de l'eau. Mais voici que le vent souffle plus durement, qu'il fait frais et froid. Allez-vous pour cela cesser de vivre en plein air? Non!

Qui vous empêche, de faire de belles promenades à pied, en choisissant vos routes. Les bois sont agréables en hiver. Et la pluie, qu'on s'en protège et qu'on la dédaigne. Des gouttes d'eau qui fouettent le visage n'ont jamais fait de mal à personne. Ce qui est mauvais c'est de s'arrêter mouillé, les pieds humides et de rester là sans mouvement. De même on peut pratiquer le baskett par tous les temps, courir un cross. Quand on sent sa respiration s'approfondir, le rouge monter aux joues et le vent fouetter les jambes, peut-on ne pas sourire en pensant... aux autres.

Après l'exercice une bonne douche est indispensable, accompagnée d'une friction avec la serviette et le gant de crin. Vous ne gagnerez pas à ce plein air rhumes et bronchites, bien au contraire, vous emploierez le meilleur moyen pour les éviter.

Ne vous enfouissez pas sous les fichus et les cache-nez comme les personnes âgées, qui elles en ont besoin. Et surtout, aérez bien votre chambre, ne laissez pas la température monter au-dessus de 15° et dormez la fenêtre ouverte, quelque temps qu'il fasse, en vous couvrant en conséquence, bien entendu.

R. DEJEAN.

AVION

UN RECORD DU MONDE

L'aviateur Howard Hughes a battu le record du monde de vitesse — détenu précédemment par Delmotte — à la vitesse prodigieuse de 566 kilomètres. L'avion avec lequel le champion a réalisé ce vol est un monoplan muni d'un train d'atterissage escamotable. Le moteur développe une puissance de 1.000 chevaux.

LE TRAIN AERIEN

Ce train aérien est une des dernières tentatives de l'aviation soviétique. Un train aérien se compose d'un avion à moteur remorquant 2 ou 3 planeurs — avions sans moteurs — exactement comme un remorqueur tire une péniche. A l'arrivée les planeurs se détachent et leurs pilotes atterissent par leurs propres moyens. Ce système est à la fois économique et rapide.

Au dernier meeting de planeurs de Korktebel (Caucase) on vit arriver cinq trains de planeurs, dont un conduit par une femme. A cette réunion se trouvaient 139 clubs de vol à voile, et cinquante nouveaux modèles de planeurs ont été présentés. 30.000 russes pratiquent le vol à voile.

AUTO

483 Km. A L'HEURE

Depuis 1928 le major Campbell a sans cesse élevé ses records de vitesse en automobile. Son premier record fut remporté à Londres en 1928, à la vitesse de 334 kilomètres à l'heure. Par la suite il remporta successivement de nouveaux records sur la plage très plate de Dayton (Etats-Unis).

Cette année il a choisi pour piste les rives du Lac Salé (Etats-Unis). Il avait fallu, dans cette région toute blanche et à l'air extrêmement pur, aplanir le sol sur 20 kilomètres de longueur et tracer une large bande noire destinée à guider le pilote.

Avant le départ il fallut faire chauffer le moteur. Rien que pour le faire démarrer il fallait un moteur supplémentaire. L'essence était un mélange tout à fait spécial. A peine parti le major a eu la sensation qu'il montait une côte sans fin. Malgré la vitesse fantastique il apercevait très bien la ligne noire qui le guidait. Au moment de l'arrivée, l'huile s'échauffa. Mais le major aperçut le drapeau et coupa aussitôt les gaz. Il avait atteint la vitesse colossale de 483 kilomètres à l'heure.

670 METRES EN 57 MINUTES

Une course humoristique... de lenteur a été organisée cette année à Montmartre. Il s'agissait pour autos et motos de monter le plus lentement possible les 670 mètres de côte de la rue Lepic, qui conduit au Sacré-Cœur. Pour gagner... sa lenteur, on emploie tous les moyens possibles on marche en zig-zag, etc., mais il est interdit de caler son moteur. Une foule joyeuse environnait les concurrents.

Les vieux tacots furent en tête... nous voulons dire en queue. René Lacombe, en camionnette battit tous les records 670 mètres en près de 58 minutes; Treps, en voiture touriste n'atteint que 45 minutes, et Poltz, en moto, 15 minutes... seulement!

ATHLETISME

EXPLOITS DE LADOUMEGUE

Le grand coureur Ladoumègue vient de se rendre en U.R.S.S. ou il a été accueilli avec le plus grand enthousiasme. 15.000 personnes l'ont acclamé à Léningrad. Ladoumègue a réussi à battre les célèbres champions soviétiques, les frères Znamenki, sur le parcours des 2.000 mètres, réalisant le très beau temps de 5 minutes 32 secondes 4/10e. Sur 800 mètres, en concurrence avec l'athlète Denisoff il a réussi le temps de 1 minute 53 secondes 9/10e, qui n'a été atteint par aucun athlète français au cours de cette saison.

Nouvelles de partout

■ *Angleterre :* On a calculé que le football faisait vivre 600.000 personnes très régulièrement. Rien que pour les billets et les programmes il faut 20 tonnes de papier par semaine! Et s'il fallait mesurer la longueur des compte rendu, on finirait par craindre pour la santé des journalistes!

■ *Hollande :* D'ingénieux restaurateurs organisent à leur compte des rencontres de foot-ball, et naturellement le public consomme chez eux. Quant aux joueurs ils peuvent manger et boire chez les organisateurs toute la journée sans restriction.

■ *Hongrie :* Hircsak, gardien de but de l'équipe de hockey sur glace, est également centre-avant de l'équipe nationale de foot-ball. On cite des exemples analogues en Suède et en Norvège.

■ *France :* La coupe de France de foot-ball réunira 636 engagés.

■ *U.R.S.S. :* Pour le match de foot-ball Moscou-Prague au stade Dynamo, on enregistra 500 000 demandes pour 100.000 places. Tous les billets ont été vendus huit jours à l'avance et le match se déroula à guichets fermés. On joua à 17 heures, mais dès 15 heures le stade était plein.

■ *Etats-Unis :* Au match de boxe Joe Louis-Max Baer la recette fut de 932.944 dollars pour 84 831 spectateurs, soit 13 millions 994.160 fr. Chaque boxeur touchera 30 % soit 3 millions 429.755 francs. Il reste 5 % à l'organisateur après paiement des taxes, mais il a gagné 10 millions sur la vente des billets.

Notre page choisie

HENRI BARBUSSE

La nouvelle que nous publions ci-dessous est extraite de Faits divers *(Flammarion éditeur) et elle est l'œuvre du grand écrivain qu'était le regretté Henri Barbusse. Dans la préface de ce recueil Barbusse écrivait: « Je n'ai rien inventé de ces histoires. J'en ai pris la matière et même la forme dans ce que j'ai vu moi-même ou bien dans ce que j'ai recueilli de source sûre. Je les ai à peine romancées... »*

L'histoire que publie aujourd'hui Mon camarade *est donc une histoire vraie. Nous regrettons d'avoir dû, en raison du peu de place dont nous disposions, couper certains passages et abréger certains autres.*

Bill Pew est une crapule.

Cet homme me dégoûte à cause de lui-même et, ensuite parce que c'est une espèce d'homme très courante aussi banale qu'ignoble, qui infeste non seulement la littérature, mais la vie.

Il a été groom, cow-boy, vagabond, cabaretier, prisonnier, lanceur d'affaires. Je l'aperçois souvent dans un bar peint en vert vif qui pointe sur le port à l'angle de deux rues. Dans ce coin pittoresque de la vieille Angleterre, il passe de longues heures parce qu'il est aussi un ivrogne invétéré.

Or, ce jour-là, je lui montrai dans un journal que je tenais, une dépêche d'Amérique où il était question d'une affaire d'assassinat de Peaux Rouges laquelle devait venir devant le tribunal de Tulsa, dans l'Etat d'Oklahoma.

J'avais des raisons de savoir que le personnage avait été quelque peu mêlé à l'affaire.

Lorsque je montrai le journal à la brute en question, sa face s'éclaira. Sa spacieuse mâchoire qui était garnie d'une mosaïque d'ivoire jaune et de cubes d'or se fendit jusqu'aux quartiers de chair de ses oreilles.

— Ce fut une affaire proprement faite, dit-il... C'est une affaire de pétrole et de Peaux Rouges.

— De pétrole?

— Eh, oui. L'Oklahoma, qui est un bel Etat bien carré, placé juste au milieu de l'Union, contient par-dessous une grande quantité de pétrole, précisément dans la région de Tulsa.

— Et les Peaux Rouges ?

— Il y avait dans l'Oklahoma une Réserve de ces sauvages mi-honnêtes, mi-civilisés. Ils ont derrière leurs palissades des territoires de chasses bien garnis où ils battifolent tout à leur aise...

Quelqu'un vint troubler la fête. Ce quelqu'un c'était moi. Mon flair de prospecteur m'avait conduit dans la région de Tulsa et là nous trouvâmes les signes du pétrole. Le gisement était en plein dans la Réserve des Indiens. Pas moyen de truquer et de tourner. Il leur appartenait selon les lois américaines, qui sont, malheureusement, écrites.

C'était en 1907. Je partis avec les plans en poche et je revins bientôt accompagné... de quelques grands personnages. C'étaient de ceux qui ici bas font toutes choses par le moyen de deux talismans qu'ils ont dans leur poche : un stylographe et un carnet de chèques. C'étaient les créateurs d'entreprise, et foi de Bill Pew, je ne faisais pas le malin avec ces hommes-là comme j'ai coutume de le faire vis-à-vis des commissaires de police, des juges d'instruction et du public...

Les Peaux Rouges sont aussi entêtés et incapables de changer d'avis que les gros madriers taillés à la hache en forme de figures et peints en vert qui ornent l'entrée de leurs wigwams. Ceux-ci disaient calmement, patiemment : « Partager les bénéfices, partager les bénéfices », et ils n'eurent pas même l'air d'entendre toute l'éloquence que l'on déploya, moi comme les autres, pour les persuader de se laisser rouler par les seigneurs yankees. Il fallait donc en passer par là, et tandis que nous pestions et qu'ils souriaient, on dressa et on signa le contrat d'exploitation du pétrole, avec partage des bénéfices entre la compagnie et les propriétaires du sol.

Ils étaient, nommément désignés par le contrat 26 propriétaires, et ça faisait un drôle d'effet de voir à côté des signatures si connues et si vénérées de la haute finance et de l'industrie lourde, une ribambelle de noms comme Georges Grand Cœur ou Willy Œil Perçant.

(Le gisement fut mis en exploitation. Il se révéla quasi inépuisable.)

Un beau jour, loin de là à New-York un gentleman (dont je ne prononcerai pas le nom en vain), compulsant des comptes et des archives, dit : en quinze ans 161 millions de barils de pétrole brut, 13 millions ont été versés aux indigènes propriétaires des terres de pétrole, ces gens sont de trop. Le secrétaire, qui se tenait debout aussi immobile que l'appareil téléphonique, dit alors :

— All right, monsieur.

A quelque temps de là, dans cette même année de 1923, un jour que les principaux de la tribu, dans leurs plus beaux costumes, attendaient un des leurs, le nommé Grand Cœur, pour quelque expéditions cynégétique, Grand Cœur tarda à venir. On alla chez lui en file indienne, et on le trouva agonisant, les traits terriblement tirés par-dessous, au milieu de ses femmes qui poussaient des cris aigus et les sorciers désespérés et peu après ce vaste corps qui étendu devenait immense, s'éteignit.

Qu'il eût été empoisonné, cela ne faisait de doute pour personne.. Grand Cœur était un propriétaire des terres baignées de pétrole. Il n'en restait donc que vingt-cinq.

(On essaya de tuer un des Indiens à la chasse, puis de fomenter une révolte parmi eux à l'aide d'un agent provocateur. Ces machinations échouèrent. On envoya alors le Ku Klux Klan qui tua trois des Indiens propriétaires.)

L'affaire ammena du malaise, et même de l'inquiétude. Pour dissiper cela et changer les idées, la Compagnie toujours soucieuse des distractions et du bien-être de tous ses auxiliaires, décida de tourner un film dans la région. Ce film serait réalisé avec la collaboration des Indiens, des ouvriers, des employés et de tous les habitants groupés autour de deux vedettes de l'écran.

— Et pour lors, dit Bill Pew (et sa voix monta d'un cran), c'est moi qui entre en scène.

On me mit l'affaire entre les mains. Il faut vous dire que j'étais devenu alors — je vous parle d'il y a trois ans — manager de cinéma.

On distribua les rôles, on mit en scène. Les Indiens y prenaient goût. On fit plusieurs répétitions pour la scène finale. Quand tout fut au point, on tourna celle-ci. Le preneur de vue, le gros Ralph à lunettes s'escrimait et tout en happant avec sa manivelle les acrobaties et les grâces de la vedette mâle et de la vedette femelle, tous deux à cheval, bien entendu, les dévallements et les avalanches des pelotons lancés au galop, il criait, pestait, encourageait et il suait comme un enfant qui pleure.

Dans la pétarade de la fin, ce photographe qui avait à cœur son métier tempêta tout en continuant à tourner :

— Ma bande est perdue, s'exclama-t-il. Ces Peaux Rouges ne savent pas se tenir en scène. Ils ne savent pas tomber, ces sacrés Indiens. Ils tombent bêtement. Qu'on les remplace par des professionnels, By Jove !

Le fait est que les Peaux Rouges qui figuraient les sacrificateurs avaient de drôles de mouvements, gauches et pas naturels en s'écroulant sous les coups vengeurs de la troupe héroïque.

Enfin la scène se termine tant bien que mal. Mais ne voilà-t-il pas que ceux qui étaient par terre ne bougeaient plus. Et que du sang coulait autour d'eux. Ils étaient mal tombés, mais ils étaient bien morts. Et il y en avait douze. Instantanément on entrevit l'affreuse vérité, le sinistre accident sans le savoir — sans que personne ne le sût — les acteurs qui faisaient le rôle des poursuivants n'avaient pas tiré à blanc, leurs armes étaient chargées !

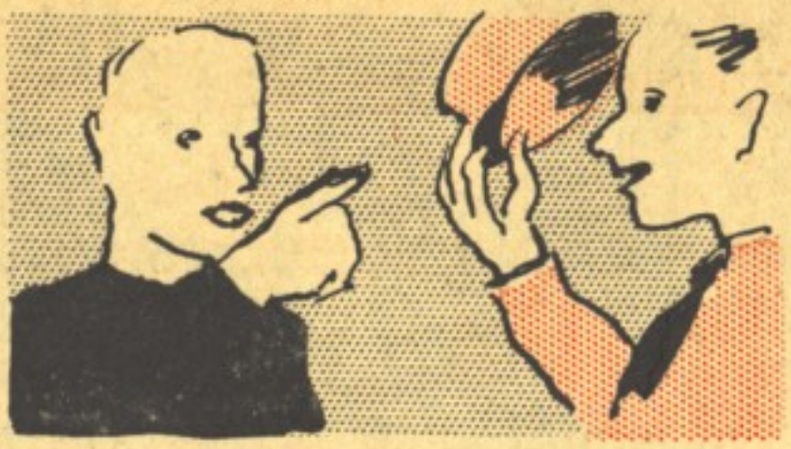
Il y eut une enquête. La similitude des paquets de cartouches chargées et non chargées et les circonstances qui avaient permis la confusion étaient telles que la thèse de la bonne foi que je soutenais héroïquement, prévalut aux yeux du sherif et que je bénéficiai d'un non-lieu.

Mais je quittai la région pour m'établir comme chef de contentieux dans une grande maison de New-York, avec de fort beaux appointements.

C'est là que j'appris qu'un vent de colère agitait la tribu et que les dix propriétaires restants étaient terriblement excités.

(*Suite page* 11.)

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - IX



Résumé : *Toto et Toutoune en route pour l'U.R.S.S. ont été délivrés des griffes des nazis par des antifascistes qui ont établi leurs quartiers généraux dans des souterrains.*

Toutes les lumières avaient été éteintes. Le chef alluma brusquement un falot. Des nazis apparurent.

— Halte-là ou nous tirons.

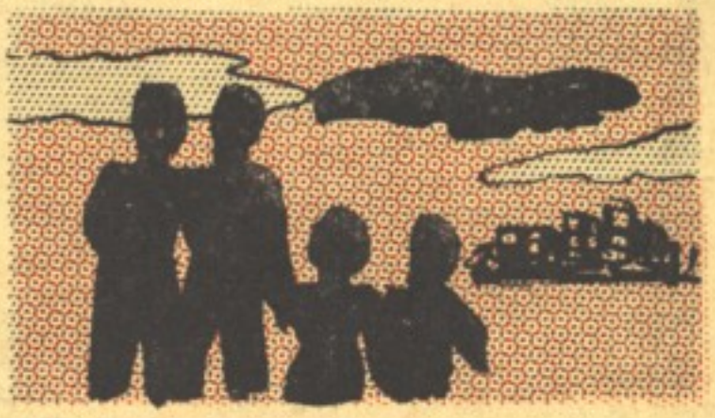
— Hé là, pas de blagues, nous sommes des copains.

Un immense éclat de rire retentit, dissipant l'angoisse qui régnait. En effet, les nouveaux venus étaient les amis laissés à la garde des nazis et qui revenaient coiffés des casquettes des prisonniers.

— Tout va bien, les nazis sont prisonniers, en lieu sûr.

— Oui, mais il faut expédier les gosses à la frontière.

Un long conciliabule eut lieu entre les ouvriers qui parlaient tour à tour. Toto et Toutoune, à l'écart avec leurs amis Ernst et Frida, faisaient l'inspection des lieux.



Enfin, le chef s'approcha de Toto et Toutoune:

— Mes enfants, il faut que vous partiez au plus vite, vous ne pouvez rester en Allemagne, c'est trop dangereux pour vous comme pour nous tous. Nous avons donc préparé votre départ pour la Pologne.

— C'est le chemin de l'Union soviétique, dit Toto.

— Surtout, faites bien ce que nous vous dirons. A la moindre erreur, nous serons perdus, et vous également. C'est promis ?

— C'est promis, firent Toto et Toutoune, ensemble.

Une heure plus tard, les gosses, munis de provisions, partaient dans la nuit avec deux ouvriers. Après deux heures de marche à travers la forêt, des lumières brillèrent à l'horizon.

— C'est Dusseldorf. Vous prendrez un train de marchandises à minuit pour Berlin. Les cheminots sont prévenus.

— A Berlin on viendra vous chercher. Surtout, soyez prudents.

Ils franchirent la barrière de clôture de la gare de marchandises et arrivèrent sur les voies. Les voici entre les trains déjà formés en train de chercher celui qui devait les conduire à Berlin.

Une silhouette sortit tout à coup de la nuit.

— Pain et liberté, fait l'ombre.

C'était le mot de ralliement.

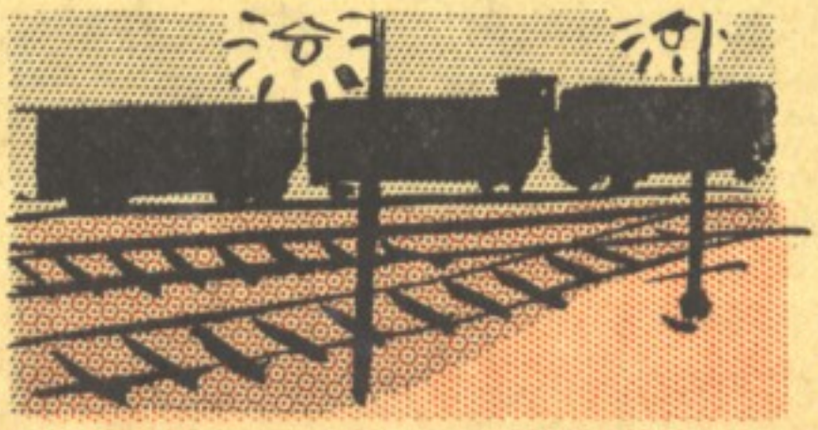
— *Gut, kommen sie* (Bon, venez vous?), ajouta l'inconnu.

Et la petite troupe, suivant son guide, s'enfonça dans l'obscurité parmi les voies et les wagons.

On entend rouler avec un bruit sourd la porte du wagon qu'ouvre le cheminot. Les deux enfants se glissent dans le wagon de marchandises.

Avant de les quitter, chacun de leurs deux amis donnent de gros baisers à Toto et Toutoune.

— Bon voyage.



Les hommes partent bien vite et Toto et Toutoune restent à nouveau seuls.

Toto avait reçu en cadeau, pour le voyage, une petite lampe électrique. Il l'alluma et fit l'inspection du wagon. Il était à moitié rempli de sacs rangés le long des parois.

— Ces sacs vont nous faire de meilleurs lits que ceux des prisons nazies, dit Toto à Toutoune.

— Tant mieux, lui répondit la petite fille, car je meurs de sommeil. Je crois que je dormirais même sur le plancher.

Toto s'empressa de préparer avec les sacs un lit pour sa sœur. Le train s'ébranla.

Soudain, un choc épouvantable secoua le wagon. Les deux gosses, qui dormaient paisiblement, juchés au sommet de la pile de sacs, sont réveillés et précipités sur le plancher. Toutoune pousse un cri d'effroi. Toto vient de donner de la tête violemment contre la paroi et de s'écrouler.

(A suivre.)

Le Merveilleux Voyage

CE QU'IL EST BEAU, LE BATEAU QUE TON ONCLE A RAPPORTÉ !!

CASSE LA BOUTEILLE, ON VERRA S'IL MARCHE !!!

ON VA L'ESSAYER AU VIEUX PORT !!

LÀ, ON AURA DE LA PLACE !!!

IL MARCHE !!

QUEL DRÔLE DE BATEAU, ON DIRAIT QU'IL GRANDIT !!!

C'EST BIEN ÉTRANGE !!

ALLONS, UN PEU DE COURAGE ! EMBARQUEZ !

HUM !!!

A NOUS LA LIBERTÉ

SAVEZ VOUS QUE :

UNE CHENILLE DÉVORE EN 1 MOIS 6000 FOIS SON POIDS. IL FAUDRAIT 1500 ANS A UN HOMME POUR EN FAIRE AUTANT.

IL FAUT ABATTRE TOUS LES ANS 500.000 HECTARES DE BOIS POUR FOURNIR DES TRAVERSES AUX GRANDES COMPAGNIES DE CHEMIN DE FER

LOUNEFF, UN DES MEILLEURS TIREURS SOVIÉTIQUES A FAIT MOUCHE 396 FOIS SUR 400 COUPS TIRÉS

POUR CONSTRUIRE LA GRANDE PYRAMIDE D'ÉGYPTE AU 36ème SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST IL A FALLU 100.000 OUVRIERS QUI Y ONT TRAVAILLÉ 13 ANS. ELLE A 137 m DE HAUT.

LE PAPE POSSÈDE UNE COLLECTION DE DENTELLES ESTIMÉE A 25 MILLIONS. ELLES SONT RANGÉES DANS DES COFFRES DE CÈDRE ET OCCUPENT TOUT UN APPARTEMENT.

Le coin du sourire

Mme Grossac vient d'engager une nouvelle cuisinière. Elle l'interroge :
« Ursule, avez-vous jamais mangé des dindes ?
— Non madame, mais j'en ai souvent servi !

Le général Gœring est réputé pour sa manie des uniformes. Un matin on lui annonce qu'il y a une fuite d'eau dans sa salle de bain et qu'il doit y aller voir au plus vite.
— J'arrive de suite, répondit Gœring. Le temps de passer mon uniforme de Grand Amiral.

Entre élèves.
— Je ne comprends pas que tu sois si mal chaussé. Ton père est pourtant cordonnier.
— Ton père est bien dentiste et pourtant ton petit frère n'a qu'une dent.

Dans une ville de la banlieue rouge le maître fait classe de géographie.
— Elève Toto, quelles sont nos plus belles colonies?
— Les colonies de vacances, M'sieur!

Après les décrets-lois, Dumanet, au café, se fait servir un verre de rouge.
— Hé patron, en fait de diminution du prix de la vie ce sont vos verres qui sont plus petits qu'autrefois.
Le patron, avec aplomb. — Oui mais la bouteille est maintenant plus grande.

Mme Durentier, réputée pour son bavardage, va trouver son medecin.
— Vous n'avez rien, dit celui-ci. Un peu de repos suffira.
— Mais docteur, ma langue?
— Votre langue aussi!

Calino rencontre un ami sur le boulevard.
— Ah! cher ami, excusez-moi, on m'avait dit que vous étiez mort et il m'avait été impossible de me rendre à votre enterrement. J'espère que vous ne m'en voulez pas...

PAR CI PAR LA

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

STATISTIQUE AMERICAINE

En 1933 aux Etats-Unis on a tué et brûlé 200.000 porcs, en 1934 on a détruit 2 milliards de kilos de maïs. Tous les mois, à Los Angeles 200.000 litres de lait sont jetés aux égoûts. En Californie, en 1933 on a laissé pourrir volontairement un million et demi d'oranges, on a arraché 80.000 pêchers, laissé pourrir 10.000 hectares de fraises. On compte tuer cette année, aux Etats-Unis 600.000 vaches laitières, on a abattu des moutons par centaines de mille et on a donné leurs cadavres à dévorer aux vautours, tandis qu'en un seul point on détruisait 40.000 saumons.

Durant les trois derniers trimestres de l'an dernier 7.750.000 sacs de café ont été au Brésil, brûlés dans les locomotives ou jetés à la mer.

A Ceylan 30.000 tonnes de thé ont été détruites de la même façon.

Pendant ce même temps des millions de familles manquaient de café, de viande, de fruits, de pain. D'autres statistiques nous ont appris qu'en 1934 plus de cinq cent mille hommes, femmes, enfants, étaient morts de faim. Et il en est ainsi sur les cinq sixième de la terre : on détruit de la nourriture tandis que les hommes ont faim.

Ce monde à l'envers n'est pas un monde juste. Il est impossible qu'il continue d'être. Et Poum est assuré que ses jeunes amis, les lecteurs de MON CAMARADE verront se bâtir un monde à l'endroit où de telles abominations seront impossibles.

POUM.

SCIENCE AMUSANTE

LE SUCRE FLOTTANT

Prenez un morceau de sucre et trempez-le quelques minutes durant dans du collodion que vous pouvez vous procurer, pour un franc, dans toutes les pharmacies. Retirez et laissez sécher de préférence dans un courant d'air.

Présentez ensuite ce morceau de sucre à un copain à qui vous désirez faire une farce, et dites-lui d'en sucrer son café. Il aura la surprise de voir au bout de quelques instants le morceau de sucre qui était descendu au fond de sa tasse, remonter et se mettre à flotter sur la surface du café.

En réalité le sucre aura fondu normalement, et c'est la carapace de collodion qui sera remontée à la surface. Cette carapace est assez fragile, c'est pourquoi il faudra vous arranger pour que la personne à qui vous ferez la farce n'ale pas de petite cuiller à sa disposition.

Professeur PIF.

DEVINETTES

D. — Je suis grande comme une amande et pourtant je remplis toute une chambre. Qu'est-ce que c'est?
R. — La Bouche.

D. — Au rez-de-chaussée un balcon, au premier une cheminée, au deuxième deux lumières, au troisième pas de fenêtres, sur le toit, de la chaume. Qu'est-ce que c'est?
R. — La tête.

D. — Mon premier est un arbre, mon deuxième est un arbre, mon troisième est un arbre, mon quatrième est un arbre, mon cinquième est un arbre, mon sixième est un arbre. Mon tout est une automobile.
R. — Citroën (six trènes).

MOT CARRE

	1	2	3	4	5	6	7	8
1								
2					■		■	
3								
4		■				■		■
5			■			■		
6				■	■			
7						■	■	■
8			■					

VERTICALEMENT. — 1. Capitale. Exclamation. — 2. Petite terre, diminutif du précédent. — Prénom féminin. Préfixe. — 4. Se voit l'hiver. Pronom. — 5. Recouvre la majeure partie du globe. Dans les noms géographiques arabes. — 6. Colère. — Plus longue en hiver. — 8. Rongeur. Exclamation enfantine.

HORIZONTALEMENT. — 1. Membre d'une organisation. — 2. En Allemagne. — 3. Les jeunes gens y sont mal nourris. — 4. Augmente tous les ans. — 5. Note. Infinitif. Préfixe. — 6. Prénom petit nègre. Enleva. — 7. Ton père en est un. — 8. Deux lettres. Disciple.

Envoyé par LUCETTE H.

(Solution au prochain numéro.)

SOLUTIONS DU N° 24

Devinettes : 1. le vendeur de journaux. — 2. Le tramway. — 3. La boîte d'allumettes. — La machine à écrire.

ACROSTICHE

LENINE
ODEOAP
GERTI I
ENFANT

A TRAVERS LE MONDE

On estime à 7.000 et 7.500 le nombre de mots prononcés dans une heure par un orateur. Dans la conversation une personne très volubile peut atteindre 12.000 mots à l'heure.

Avant la guerre l'industrie des pianos employait chaque année 50.000 défenses d'éléphant pour la fabrication des touches de piano.

Le 23 août dernier a eu lieu aux Etats-Unis une grande revue navale à laquelle participaient 90 cuirassés et 400 avions. Cette revue était exclusivement réservée aux enfants. L'amiral Reeves, commandant en chef de la marine américaine a déclaré qu'il fallait donner aux enfants, dès leur plus jeune âge l'amour.. de la marine. Ou plutôt de la guerre.

On vient d'opérer à Londres, un fou qui avait la manie d'avaler des objets de métal. On a retrouvé dans ses organes 280 clous et vis, 6 cuillers à thé, 3 clefs, 3 fourchettes, 45 épingles, une balle de revolver, 37 aiguilles de gramophones plusieurs pièces de monnaie, etc., soit en tout plus de 500 objets pesant plus de trois livres. Le malade qui est mort des suites de l'opération ne détient pas le record de l' « autruchisme », puisqu'un autre dément avala deux mille cinq cents trente-trois objets de métal.

Le plus haut téléphone de l'Europe vient d'être installé par les ingénieurs soviétiques au sommet de l'Elbrouz (5.630 mètres) dans le Caucase. Il a fallu poser 168 kilomètres de lignes et 2.000 poteaux. Le téléphone dessert plusieurs villages, un grand hôtel, un observatoire scientifique et des refuges alpins.

Le nombre des chômeurs secourus en France est actuellement en forte croissance. On en comptait 376.000 le 21 septembre, en augmentation de plus de 50.000 sur l'année dernière. Depuis 1930 le chômage s'accroît sans cesse, dans des proportions formidables. On estime généralement que deux chômeurs sur trois ne sont pas secourus.

Les Trucs de Pouf

POUR SAVOIR L'HEURE LA NUIT

Remplissez d'huile un verre bien cylindrique et allumez-y une mèche flottante de veilleuse qu'on trouve chez les marchands de couleurs. Vous avez collé sur le verre une bande de papier ou vous avez marqué d'un trait le niveau de l'huile. Vous laissez brûler la veilleuse huit heure et vous marquez alors le niveau où l'huile est descendue. Divisez en huit la bande entre les deux traits. Chaque division correspond à une heure. Si vous inscrivez en haut l'heure de votre coucher ou vous prendrez soin d'allumer la veilleuse remplie jusqu'à la division supérieure, il vous suffira, si vous vous réveillez dans le courant de la nuit de voir à quelle division l'huile est arrivée pour savoir approximativement l'heure. Si cette pendule est peu précise, elle a du moins le mérite de l'originalité.

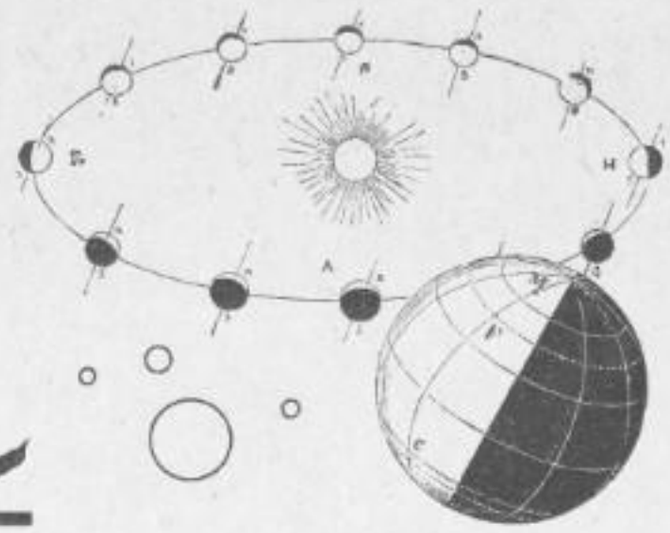
Pour les Fillettes

TRICOTS

L'hiver approche. Les petites filles trouveront à cette place, dans chaque numéro, des indications pour se faire des écharpes, des bonnets, etc.., etc. Nous allons d'abord apprendre quelques points : *le Point jarretière* est formé en tricotant toujours à l'endroit : le fil est toujours derrière le travail. Introduire la pointe de l'aiguille de droite dans la maille de l'aiguille de gauche du côté qui est vers soi. Enrouler le fil autour de la pointe de l'aiguille de droite; le faire sortir par la maille de l'aiguille de gauche. Laisser tomber la maille de l'aiguille de gauche et ainsi de suite.

Le tricot jarretière donne un tissu souple et sans envers. Nous verrons plus tard comment l'utiliser.

le ciel



Les Astres qui tournent autour du soleil sont les *planètes*. La terre est une Planète. Ceux qui tournent autour des planètes s'appellent *Satellites*. La lune est la satellite de la terre. En dehors de la Terre de nombreuses planètes tournent autour du Soleil. Elles se nomment Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, etc.

Le soleil est un astre en fusion qui nous envoie chaleur et lumière. Les planètes sont visibles de nuit et elles se distinguent des étoiles en ce qu'elles se déplacent sur la voûte céleste, tandis que les étoiles gardent toujours la même position les unes par rapport aux autres.

LA LUNE

La lune est visible la nuit parce qu'elle nous renvoie la lumière du soleil, qui à ce moment-là se trouve de l'autre côté de la terre et nous est invisible. Le fait que la lune n'a pas de lumière propre et se comporte comme un grand miroir rond a pour conséquence qu'elle présente des *phases* et qu'elle apparaît tantôt ronde, tantôt sous l'aspect d'une pomme coupée en deux, tantôt comme un croissant.

Une expérience très simple fait comprendre les raisons des phases de la lune. Si l'on expose à la lumière d'une lampe (le soleil), une boule peinte en blanc (la lune), on remarquera qu'il y a toujours une moitié de cette boule qui est lumineuse, tandis que l'autre moitié reste dans l'ombre. Selon l'endroit où se placera un spectateur il verra d'abord, — s'il est en face de la partie éclairée — un disque lumineux, puis un demi-cercle lumineux, le reste étant dans l'ombre (voir la figure), puis un croissant qui deviendra de plus en plus petit, jusqu'à disparaître quand le spectateur sera derrière la boule qui lui cachera la lumière

LES ETOILES

Chaque étoile est à elle seule un Soleil, et nombre d'entre elles sont des milliers de fois plus importantes que le soleil. On a pu, en observant les plus proches d'entre elles constater qu'elles étaient comme lui le centre d'un monde de planètes. Mais ces observations sont rendues difficiles par l'énorme distance qui nous sépare d'elles. La plus « proche » en effet, appelée « *Alpha du Centaure* » est à trente mille milliards de kilomètres. Si l'on veut avoir une idée de ce que représente cette distance colossale, qu'on sache que la lumière qui parcourt 300.000 kilomètres à la seconde, elle fait en une seconde 7 fois et demie le tour de la terre, met *quatre* ans à nous arriver de l'Alpha du Centaure.

On classe les étoiles par grandeur. Les *étoiles de première grandeur* sont celles qui se montrent à nous avec le plus grand éclat et le plus grand diamètre. Ensuite viennent les étoiles de 2e, 3e et 7e grandeur. A partir de la 7e grandeur les étoiles ne sont plus visibles à l'œil nu et pour les voir il faut se servir d'un téléscope. Parmi ces dernières, les astronomes ont observé des étoiles dont la lumière met 18.000 ans à nous parvenir. Si ces étoiles étaient habitées, et si leurs habitants pouvaient observer la terre au moyen de téléscopes fabuleusement puissants, en braquant, aujourd'hui leurs appareils sur nous, ils verraient notre monde en pleine préhistoire, au temps de l'âge des cavernes. De même si ces étoiles venaient à être détruites aujourd'hui par un cataclysme, leur lumière ne disparaîtrait de notre ciel que dans 18.000 ans !

Les étoiles sont extraordinairement nombreuses. On en a compté à ce jour 60 millions, et chaque jour les astronomes en découvrent de nouvelles.

LES CONSTELLATIONS

Pour pouvoir étudier plus facilement les étoiles, les hommes ont depuis une très haute antiquité distingué entre les différentes figures qu'elles semblent former dans le ciel. On a donné le nom de *constellations* à ces figures.

Il faut connaître la *Grande Ourse*, appelée aussi communément Grand Chariot. C'est la plus belle et la plus lumineuse des constellations du ciel de notre pays. Elle a la forme générale d'une casserole. 4 étoiles forment le récipient et 3 le manche. En face d'elle, tournée en sens inverse, se trouve la *Petite Ourse* formée de 7 étoiles arrangées semblablement (voir figure), la dernière étoile qui forme le « manche » de cette autre « casserole », se trouve dans le prolongement des deux dernières étoiles de la Grande Ourse. Cette étoile s'appelle *l'étoile Polaire*. Les étoiles semblent fixées sur la voûte céleste, comme des clous, mais cette voûte semble, au contraire, tourner sur elle-même autour d'un centre que marque l'étoile Polaire. Cette étoile, la seule qui semble toujours fixe, indique, à n'importe quelle époque de l'année, le nord.

Une autre constellation remarquable dans notre ciel, c'est la grande traînée blanche qui le traverse tout entier et qu'on appelle *Voie Lactée*. *La Voie Lactée* est une *nébuleuse*, c'est-à-dire un prodigieux amas d'étoiles qui gravitent les unes par rapport aux autres.

LES ETOILES FILANTES

Qui n'a entendu parler des étoiles filantes ? C'est un spectacle merveilleux d'apercevoir des masses d'étoiles tomber en même temps. Ces pluies d'étoiles filantes sont surtout abondantes en août, spécialement dans la nuit du 10 au 11. Par temps clair on peut voir des dizaines d'étoiles qui traversent le ciel à toute vitesse.

Mais nous savons que les étoiles ne sont pas des lampions, et par conséquent que les étoiles ne peuvent se détacher et tomber. Que sont alors les étoiles filantes ? Ce sont des parcelles détachées des planètes ou des débris d'astres morts, qui arrivent dans notre atmosphère avec une grande vitesse, s'enflamment par le frottement de l'air, tant ils vont vite, et finissent par retomber sur la terre par suite de l'attraction terrestre.

Parfois on entend à leur passage une détonation ou un sifflement. Il tombe alors sur la terre des *Bolides*, sorte de bombardements planétaires. On a supposé que ces bolides ont pu être lancés autrefois par les volcans terrestres ou par les nombreux volcans, maintenant éteints, dont on peut, grâce au téléscope, observer la présence sur la surface de la Lune. Certains volcans terrestres comme le Krakatoa, ont, de nos jours, projeté des matières volcaniques jusqu'à 70.000 mètres de haut. A une époque plus ancienne, il est vraisemblable que les volcans étaient plus puissants encore et qu'ils sont parvenus à projeter hors des limites de l'attraction terrestre des bombes volcaniques, que la terre, maintenant, rencontre dans sa course.

Il est bien de regarder le ciel. Son étude n'est pas seulement intéressante, elle est aussi de la plus grande utilité pratique. Ainsi les navigateurs voient sur quels points du globe ils sont parvenus en observant les astres, et en faisant leurs observations avec des instruments spéciaux.

BOUR.

Voir le numéro 26 de *MON CAMARADE*.

GRAND ROMAN HUMORISTIQUE
PAR OLIECHA

(*Voir* MON CAMARADE, *à partir du n° 20.*)

Les Trois Gros tyranisent le peuple qui s'est révolté sous la direction de l'acrobate Tybul et de l'armurier Prospero. La révolte a été vaincue et Prospero fait prisonnier. Les Gros fêtent leur triomphe par un grand banquet dont le clou est un colossal gâteau à la crème dans lequel, à la suite d'incidents fantastiques est tombé un marchand de ballons rouges. La poupée du prince héritier, Toutti, ayant été brisée, les Trois Gros l'envoient à réparer chez le docteur Arneri, un savant qui cache Tybul déguisé en nègre.

CHAPITRE VII

Le prince héritier cessa de se désespérer. Il était certain que sa poupée lui serait rendue le lendemain, saine et bien vivante, comme auparavant.

Mais comment se terminèrent les aventures du marchand de ballons?

Le grand gâteau à la crème dans lequel il était caché avait été enlevé de la table des Trois Gros, ça nous le savons. On était en train de le ramener à la cuisine, et c'est là que la catastrophe eut lieu.

Un des valets de chambre qui portait le plat glissa sur une pelure d'orange.

— Tiens-toi bien lui crièrent ses camarades.

— Au secours hurla le marchand de ballons qui se sentait chanceler.

Mais le valet ne put rattraper son équilibre, il tomba de tout son haut sur le carrelage, les quatre fers en l'air, en hurlant. Tous les mitrons jubilaient :

— Hourrah !, crièrent-ils.

— Allez au diable, criait le marchand de ballons, absolument terrifié en dégringolant par terre avec le gâteau, avec le plat, avec le valet. Le plat se brisa en mille morceaux, le gâteau à la crème éclata, éclaboussant tout, le valet se releva précipitamment et s'enfuit tandis que tous les mitrons de la pâtisserie royale dansaient et hurlaient de joie.

Quant au marchand de ballons il restait assis par terre au milieu des débris du plat, dans un lac de sirop de sirop de framboise entouré de nuages de crème fouettée. Il s'aperçut avec joie que le chef de la pâtisserie royale était absent et que seul restaient là les mitrons.

« Ces gamins prendront mon parti et ils faciliteront ma fuite, se dit-il. Mes ballons vont me servir à quelque chose. »

Il tenait toujours les ballons par leur ficelle et les gamins admiraient ces ballons comme un trésor. Le marchand lisait dans les yeux des mitrons que chacun d'eux rêvaient d'en posséder un.

— Je commence à en avoir assez de toutes ces aventures, dit-il. Je ne suis plus un petit garçon. Je n'aime pas voler à travers les airs, ni servir de garniture dans les gâteaux à la crème. Je voudrais bien débarrasser de ma présence le château des Trois Gros.

Les mitrons ne riaient plus. Ils regardaient les ballons qui tournaient et se balançaient. Dans chacun d'eux le soleil se reflétait comme une lumière tantôt bleue, tantôt jaune, tantôt rouge. C'étaient vraiment des ballons merveilleux.

— Pourriez-vous faciliter ma fuite, dit le marchand?

— Oui, nous le pouvons dit timidement l'un des mitrons, qui ajouta aussitôt :

— A condition que vous nous fassiez cadeau de vos ballons.

Le marchand ne se sentait plus de joie.

— Çà va, fit-il d'un ton aussi indifférent que possible. Mes ballons me coûtent très chers et ils me sont très utiles, mais j'accepte quand même, parce que vous me plaisez beaucoup. Vous avez des figures si gentilles, si franches, et vos voix sont tellement agréables...

— Que le diable les emporte, pensait-il en même temps.

— Le chef est en ce moment à la cave, dit le mitron. Il prépare tout ce qu'il faut pour les gâteaux du dîner. Il faut que nous nous dépêchions.

— Cest bien mon avis fit le marchand de ballons.

— Alors tout de suite. J'ai ma combine, fit le mitron.

En disant cela il s'approcha d'une grande casserole de cuivre et en souleva le couvercle.

— Donnez-moi vos ballons, dit-il.

— Mais tu es fou, fit le marchand en se fâchant tout rouge. Je n'en veux pas de ta casserole. Je veux me sauver. Ta casserole n'est pas un chemin.

— Mais si !

— La casserole !

— Oui la casserole.

— Et après.

— Vous verrez bien. Je vous le répète, entrez dans la casserole, c'est le meilleur moyen de vous enfuir.

Le marchand de ballons entra dans la casserole

La casserole était si énorme qu'elle aurait pu contenir non seulement le maigre marchand, mais aussi le plus gros des Trois Gros.

— Dépêchez-vous d'entrer si vous voulez vous sauver...

Le marchand de ballons jeta un coup d'œil dans la casserole. Elle n'avait pas de fond. Il y faisait noir comme dans un puit.

— Bon, soupira-t-il, j'y vais. Ce n'est pas plus mauvais que de voler par-dessus les toits, ni que de prendre un bain dans la crème fouettée. Tenez, petit voyoux, voilà le prix de ma liberté.

Il dénoua ses ficelles et distribua les ballons. Il y en avait juste assez. Vingt ballons attachés par vingt petites ficelles.

Puis, avec sa balourdise habituelle, les pieds devant, il entra dans la casserole tandis que le mitron rabattait le couvercle.

— Les beaux ballons criaient les mitrons au comble de la joie.

Les enfants coururent dehors, dans un petit pré qui se trouvait sous les fenêtres de la pâtisserie, et où l'on pouvait s'amuser beaucoup plus à son aise.

Et voilà que tout à coup les trois têtes des trois chefs apparaissent aux trois fenêtres de la confiserie.

— Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que tout ce désordre, hurlèrent-ils. Allons tous immédiatement dans la cuisine.

Les mitrons regardaient les ballons s'envoler

Les gamins furent tellement effrayés qu'ils lâchèrent les ficelles et que leur bonheur s'envola.

Les vingt ballons montaient bien vite dans le ciel d'un bleu resplendissant et les vingt pauvres gosses restaient sur le gazon, bouche bée, levant en l'air leurs têtes coiffées de bonnets blancs.

CHAPITRE VIII

Cependant, dans la tour qui servait de domicile au docteur Gaspard Arneri, sa fidèle servante, la mère Ganymède, continuait de coller son œil au trou de la serrure, pour voir ce que le comte Bonaventure, et les envoyés des Trois Gros venait remettre à son maître. Sur un bref adieu du comte, la petite troupe quitta rapidement la pièce, si vite que Mère Ganymède n'eut que le temps de se sauver dans sa chambre où les souris dansaient la sarabande.

Le fonctionnaire monta dans son carosse, le moustachu comte de Bonaventure monta en selle, les gardes assurèrent leurs chapeaux sur leurs têtes et tout le monde s'en fut.

Le docteur Gaspard Arneri examinait avec ahurissement la pauvre poupée.

Il était d'autant plus stupéfait qu'il venait de s'apercevoir que Tybul, son hôte, avait subitement disparu.

— D'où viennent ces blessures? disait-il. Ce sont des blessures faites par arme blanche, je suppose. Cette poupée, cette fillette adorable a été littéralement transpercée. Qui a bien pu faire cela? Qui s'est permis de percer à coups de sabre la poupée du prince héritier Toutti.

Le docteur était à cent lieues de penser que c'était les propres gardes du château qui avaient refusé de servir les Trois Gros, et qui étaient passés du côté du peuple, qui avaient demoli la poupée. Le docteur Arneri eût été bien content s'il avait appris la vérité.

Il prit entre ses mains le mignon visage de la poupée. Le soleil qui envahissait la pièce jetait sur lui une lumière éclatante.

— C'est très bizarre, pensait le docteur, j'ai déjà vu cette figure quelque part. Mais oui, naturellement, je la connais. Mais où diable l'ai-je vue? C'était une figure vivante, celle d'une fillette qui souriait.

Il n'avait pas de temps à perdre, il se mit à l'ouvrage.

La mère Ganymède, remise de sa frayeur, attendait depuis deux grandes heures et la curiosité commençait à la travailler.

— Qu'est-ce que ce travail très pressé qu'on a demandé au docteur, qu'est-ce que c'est donc que cette poupée.

Et tout doucement elle s'approcha de la porte du laboratoire et colla son œil au trou de la serrure. Hélas ! la clef était restée dans la porte, et elle ne vit rien du tout. Mais soudain la porte s'ouvrit et le docteur Gaspard sortit brusquement de la pièce. Il était tellement nerveux qu'il ne fit aucune observation à Mme Ganymède pour son indiscrétion. D'ailleurs elle était déjà assez ennuyée comme cela.

— Mère Ganymède, dit-il, je m'en vais. Ou plus justement, je suis obligé de partir. Appelez-moi un fiacre.

Il se tût un moment et se mit à se gratter le front.

— Je me rends au château des Trois-Gros. Il est possible que je n'en revienne jamais.

La tante Ganymède se recula, épouvantée.

— Oui, ma pauvre Ganymède, mon cas est bien mauvais. On m'a apporté la poupée du prince héritier Toutti. C'est la plus belle poupée mécanique du monde. Mais son mécanisme est cassé. Le Conseil des Trois Gros m'a donné l'ordre de le réparer dans les 24 heures sous les peines les plus sévères.

Mme Ganymède était prête à pleurer.

— Hélas ! poursuivit le docteur, il m'est impossible d'exécuter cet ordre. Une bêtise, un petit rien du tout m'en empêchent, mère Ganymède. Dans ce mécanisme compliqué il y a une roue dentée. Elle est cassée. Elle n'est plus bonne à rien. Il faut que j'en fabrique une autre. J'ai le métal qu'il faut. Mais voilà, avant de commencer à le travailler il est indispensable que je le laisse à tremper quarante-huit heures durant dans une solution de vert de gris... Quarante-huit heures, vous vous rendez compte... Et la poupée qui doit être réparée pour demain !

Cinq minutes plus tard un fiacre fermé se trouvait arrêté devant la maison du docteur Gaspard. Il était prêt à partir au château des Trois-Grois.

— Je leur dirai qu'il m'est absolument impossible d'exécuter leur ordre pour demain. Qu'ils fassent de moi ce qui leur plaira.

La mère Ganymède mordait son tablier et elle hocha la tête pendant si longtemps qu'on put craindre qu'elle ne se détacha. Le docteur installa la poupée à ses côtés et monta dans le fiacre.

(A suivre.)

Entre Camarades

La vie du journal

« MON CAMARADE » espère qu'avec sa nouvelle série, la plus grande émulation règnera parmi les groupes dévoués qui l'ont déjà si largement diffusé, et que les vendeurs auront à cœur d'élever régulièrement leur chiffre de vente. Que ceux qui ont perdu leur place dans le classement la regagnent vite!

NOS MEILLEURS VENDEURS

1. Patronage du XIXe.
2. Patronage du XXe.
3. Groupe de Périgueux.
   Groupe du XVIIe.
   Patronage de Bezons.
4. Groupe du XVIIIe.
   Groupe de Grenoble.
5. Groupe de Romainville.
6. Groupe de Cenon.
   Patronage de Bagnolet.

DEMANDEZ
Le Papier à lettre
de "Mon Camarade"
10 feuilles de papier, 10 Enveloppes
Une Pochette : 1 fr. 25 franco

Les Chansons
de "Mon Camarade"
"Pionniers, soyons prêts"
La chanson : 0 fr. 25

Les Insignes
de "Mon Camarade"
Série de 8 beaux buvards illustrés, sujets variés. La série de 8 : 0 fr. 50

Les LIVRETS de "MON CAMARADE"
déjà parus
EN GAGNANT MON PAIN
par Maxime GORKI
HISTOIRE D'ANE PAUVRE ET DE COCHON GRAS
par Paul VAILLANT-COUTURIER
Chaque livret illustré, 0.50

Mon Camarade
L'Illustré de la Jeunesse
paraît le 1er et le 15 de chaque mois
Le Numéro : 0.40

ABONNEMENTS
6 mois ..... *4 fr. 50*
Un an ..... *8 fr.*

ADMINISTRATION : ABONNEMENTS
E.S.I. 24, Rue Racine PARIS 6e
Compte Chèque Postal, 974.41 Paris

Le gérant : Léon MOUSSINAC.

IMP. CENTRALE 5, RUE ERARD, PARIS 12e

A NOS AMIS

MON CAMARADE, né en juin 1933 est maintenant devenu un robuste garçon. En deux ans et demi il a conquis des milliers de jeunes et fidèles lecteurs et leur nombre va sans cesse croissant.

MON CAMARADE, avec ce numéro entre dans une nouvelle phase de son développement, il va paraître maintenant deux fois par mois, en couleurs, abondamment illustré, et il espère être demain dans les mains de dizaines de milliers de petits Français.

MON CAMARADE se met au service de toutes les organisations qui veulent faire des enfants, non des matraqueurs fascistes ou de la chair à canon, mais des travailleurs libres et fiers, des hommes dans le sens le plus beau de ce mot.

Nous ouvrons donc nos colonnes à tous : patronages laïques, Faucons rouges, Pionniers. Nous attendons vos lettres, votre collaboration, dans cette page qui vous est spécialement réservée, comme les colonnes de notre grand journal sont ouvertes à l'Enfance toute entière.

Que tout le peuple enfantin de France s'unisse pour une enfance plus heureuse, pour une jeunesse sans chômage... MON CAMARADE sera heureux de collaborer, si modestement que ce soit, à ce grand rassemblement populaire des enfants.

LE VIEUX COPAIN.

●

POUR JOUER ENTRE CAMARADES

Voici à nouveau la mauvaise saison et fréquemment jeudi et dimanche les enfants des patronnages ou des groupes auront à rester sous les préaux, pendant que la pluie tombera au dehors. Voici un jeu amusant et simple pour l'hiver.

Procurez-vous une douzaine de boîtes de conserves vides (de préférence des vieilles boîtes de lait condensé). Mettez-en sept ou huit en pile. Ayez d'autre part une longue baguette flexible où vous suspendrez, par un fil, une boîte vide.

Le jeu consiste à faire tomber les boîtes de la pile une à une, à l'aide de la boîte suspendue. Le joueur qui fait tomber plusieurs boîtes paye autant d'amendes qu'il a fait tomber de boîtes en trop, et passe son tour à son voisin.

Ce jeu peut se jouer aussi sur une table en remplaçant les boîtes par des bouchons.

JOURNAUX D'ENFANTS

LE GOSSE DES BUTTES. — Organe des écoliers du dix-neuvième arrondissement de Paris, est un vétéran des journaux d'enfants ouvriers. Peut-être est-il même plus ancien que *MON CAMARADE*. Ses numéros de vacances ont été rédigés à Saint-Junien où les pionniers du livre parisien passaient de gaies et saines semaines, dans le stade municipal prêté par la municipalité ouvrière, Georgette F, Liliane H., René, Carmen, Pierre Muntzer, M. Catta, racontent d'agréable façon la vie gaie que les pionniers ont mené dans la verdure.

LES HISTOIRES EN IMAGES. — Cette publication à deux sous qui paraît trois fois par semaine a publié successivement les 6 et 8 août des histoires dont le contenu ne saurait être gobé par un enfant du peuple. Dans la première, la Faute de Jadis, la grande révolution française est attaquée, les aristocrates sont représentés comme des héros, les révolutionnaires comme des assassins. Dans la seconde, *Le Secret de Michel Heuset*, ont voit un « *héroïque* » Français, héritier d'un Russe blanc, aller voler aux « *brutes soviétiques* » des diamants valant des millions pour s'établir industriel en France. Si ces publications continuent de publier de tels mensonges, elles seront boycottées par les enfants.

Nous répondrons ici à toutes les questions qui nous sont posées

E. W. — Ton article, *les mensonges du capitalisme* est juste, mais trop général. Nous préférerions que tu nous envoie des faits, des historiettes vécues.

LÉON B. — Tu as choisi un sujet un peu mince (*ce qu'on raconte à l'école*), envois-nous des choses plus caractéristiques.

ANIK R. — Chamalières. Article trop général (*le pionnier*). Envoie-nous plutôt un petit récit.

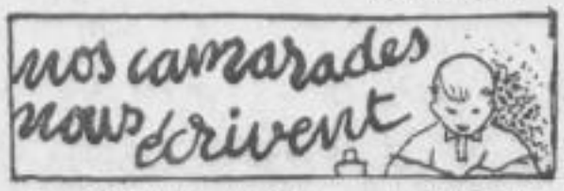
CHARLES M. — Asnières. Ta récitation est amusante, mais tu dois encore faire des progrès.

JACQUES D. — Du YASC. Utiliserons sans doute « *Mon Camarade Pierre* ».

PIERRE DU YASC. — Ton article sera utilisé.

PAUL du C.D.M.C. — MM. DE PERIGUEUX, JEAN PLA, CHARLES DU YASC. Merci à tous pour les jeux et distractions qui paraîtront prochainement.

ONCLE RENÉ.



LA BONNE DU COLONEL. — A Périgueux une fillette de douze ans et demi avait été placée comme bonne chez un colonel. Cette jeune camarade faisait le service de la maison de son mieux, mais ses patrons battaient la gosse et ne lui donnaient pas assez à manger. Un jour « la demoiselle de la maison » voulut faire manger à la petite bonne,,, les restes de son chien, mieux nourri que beaucoup de gosses d'ouvriers. Qu'en pensez-vous?

SIMONE, *du groupe Kirov.*

AUX ENFANTS DE FRANCE. — *Nous avons reçu des pionniers de Bakou la lettre suivante :* « Nous vous envoyons le salut des pionniers de Bakou, 5e classe de la 16e école du rayon Octobre. Chez nous en U.R.S.S. on n'a pas le droit de travailler avant dix-huit ans. Ce n'est pas comme dans les pays capitalistes où de nombreux enfants sont forcés de gagner leur pain. L'instruction est gratuite et obligatoire. Les maîtres et les élèves sont de vrais camarades. Nous avons dans notre classe une commission qui vérifie comment les enfants réalisent leur plan de travail. Il y a aussi un responsable pour les devoirs faits à la maison. Nous avons une cantine gratuite pour tous les enfants. Nous avons des colonies de vacances, du camping, des sanatoriums pour les enfants malades. Notre gouvernement se donne beaucoup de mal pour les enfants. Il y aussi des théâtres, des cinémas spéciaux pour les enfants. Nous, les pionniers, nous avons notre club. Il y a beaucoup de pionniers dans notre école. La plupart sont membres du Secours rouge. Salut fraternel aux combattants de l'Octobre mondial. »

Quel groupe d'enfants répondra à E. Tsapkina, Bakou, forteresse Tverskaïa, 109, Caucase, U.R.S.S., qui a signé cette lettre avec 51 camarades?

UNE GRANDE FETE. — Le premier septembre, à Garches a eu lieu la grande et belle fête de *l'Humanité* où se réunirent dans la plus franche gaîté plus de 150.000 personnes. Les pionniers avaient organisé à Garches un grand camp. — R. P.

PARMI LES PAYSANS. — Des groupes du Y.A.S.C. ont passé leurs vacances dans un village de Savoie. Là-bas les paysans sont pauvres, bien que les terres soient fertiles. Les enfants ont longuement discuté avec les pionniers, qui ont regretté que les paysans ne soient pas plus organisés contre leurs exploiteurs.

D.

Le gisement sanglant

(*Suite de la page 5.*)

Cette effervescence provenait surtout de l'action personnelle qu'exerçait l'un d'eux, un certain Henry Roan. Il allait jusqu'à accuser ouvertement la compagnie de détruire les Indiens pour ne pas partager les bénéfices!

Tout à coup on ne le vit plus.

Quinze jours après avoir constaté la disparition, on découvrit son corps percé de balles de revolver. Dans une automobile abandonnée, le long d'une route.

Il en restait neuf ? Non. Vous faites une erreur de calcul. Il n'en restait pas un. Parce que lorsque Roan fut retrouvé dans l'état que j'ai dit, toute la tribu prise de panique rassembla ses tentes, ses chevaux, ses bagages et ses femmes et s'enfuit dans les montagnes, vidant les lieux et laisant les blancs maîtres de l'exploitation.

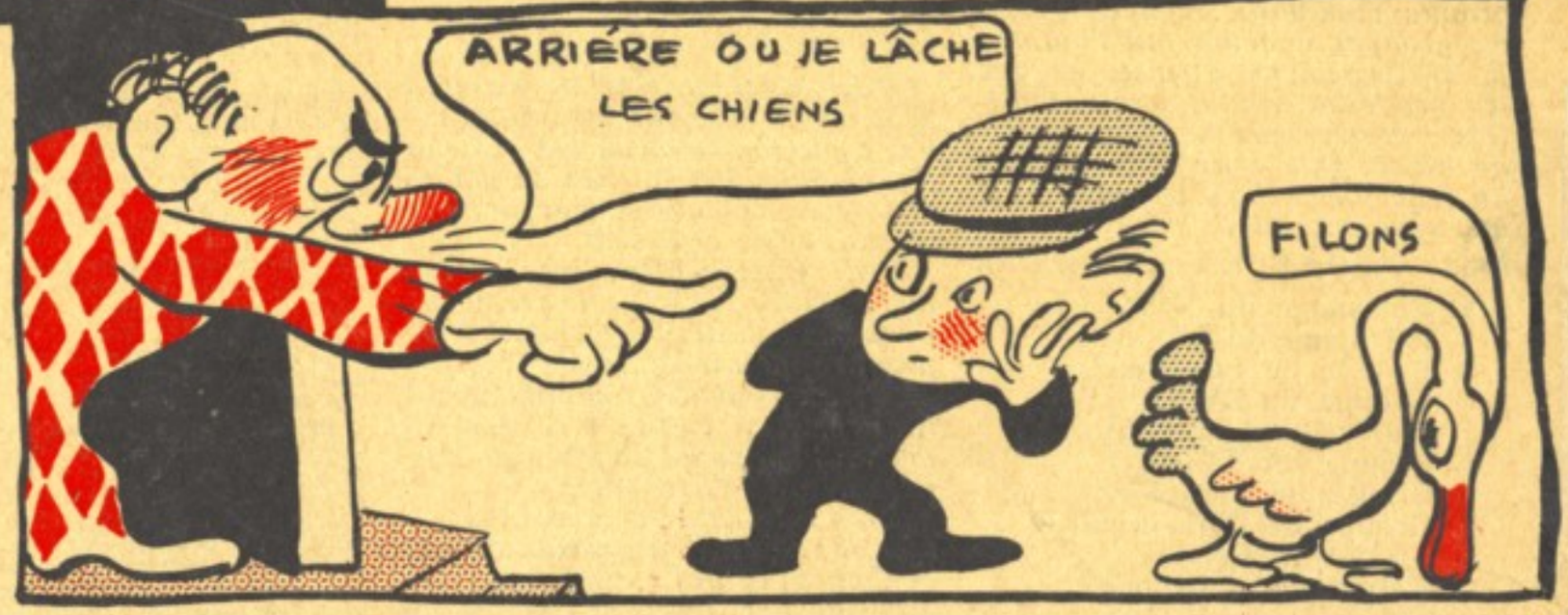
Maintenant je suis fixé en Angleterre, ayant quitté définitivement les États-Unis, ce pays où est violée la liberté la plus sacrée, celle de boire à sa soif, maintenant que je suis même, je vous en fait la confidence sur le point de redevenir religieux et pratiquant, voici que j'apprends par la voie des journaux que l'affaire vient après trois ans devant le tribunal de Tulsa...

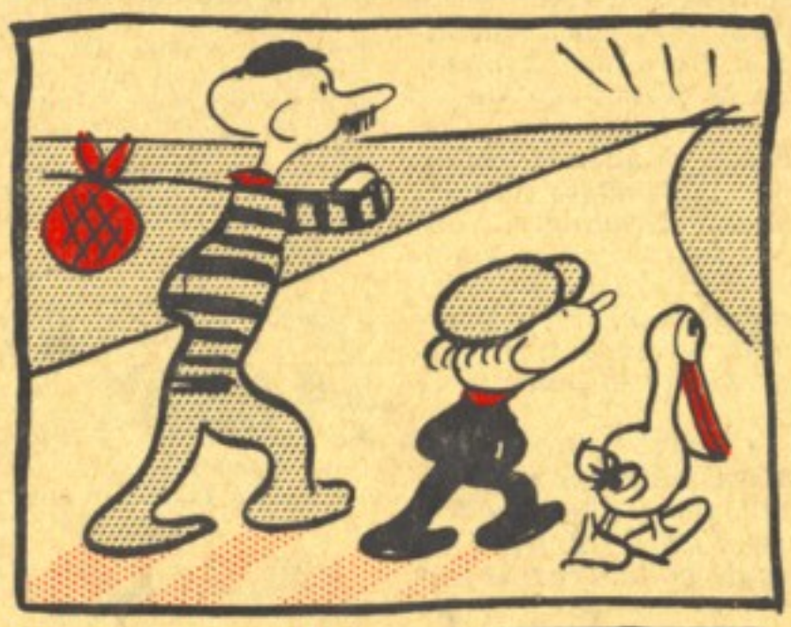
Bill avait envie de dire quelque chose de plus. Il le dit, emporté par une sorte d'orgueil.

— Si jamais on découvre les empoisonneurs et les fusilleurs des Indiens. Hé bien!... *on ne les découvrira pas pour cela.*

« Croyez-le bien, mon excellent ami, ajouta Bill Pew, en guise de conclusion et de bonsoir, il n'y a pas en ce monde que les littérateurs pour avoir une riche imagination et savoir mener une intrigue jusqu'au bout.

FLIP ET FLOP — L'ANIMAL EXTRAORDINAIRE





Notre Concours de la quinzaine : Les Ficelles embrouillées

Le petit chat de notre ami Poum s'est amusé avec des pelotons de ficelle et vous voyez ci-contre à quel beau résultat il est arrivé. Poum a mis à chacun des bouts de ses ficelles des lettres, A, B, C, D, mais il est bien embarrassé maintenant pour retrouver l'autre bout. Voulez-vous l'aider ?

En partant des points A, B, C, D, suivez les ficelles jusqu'au bout et inscrivez les lettres A, B, C, D, dans les ronds blancs correspondant à chaque extrémité. Découpez la figure et envoyez-la-nous avec le nombre de solutions exactes que recevra *Mon camarade*.

CENT PRIX

Du 1er au 10e : Un magnifique volume illustré à choisir dans la collection *Mon camarade*.

Du 10e au 100e : Un livret de *Mon camarade*.

Le solutions doivent parvenir avant le 1er novembre à Monsieur POUM, Service des concours de *Mon camarade*, E.S.I., 24, rue Racine, Paris-6e.

DUROQUET DICTATEUR ?

DUROQUET, chien de luxe ?
DUROQUET, chasseur d'hommes ?
DUROQUET, brûleur d'autobus ?
DUROQUET, chef des crocs d'acier ?
DUROQUET, maître cambrioleur ?
DUROQUET, dictateur manqué ?

Qui est DUROQUET ?

Les nouveaux Abonnés de "MON CAMARADE" recevront notre magnifique album en trois couleurs.

Duroquet dictateur

Envoyé franco à tous nos Abonnés d'un an avant le 1er Janvier 1936

Voir conditions d'abonnements p

DLP 27-05-92030300 15

TROISIÈME ANNÉE. — Nouvelle Série. 0.40 N° 26. — 1er Novembre 1935.

Mon Camarade

ABONNEMENT :
1 an : 8 fr. 6 mois : 4.50
E.S.I., 24, rue Racine
PARIS-6e C.C. 974-41

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Les aventures de Pat'soum

A tous les abonnés de "Mon Camarade", un magnifique Album en prime

Janot et la princesse

QUAND madame Burette apprit qu'il arrivait à son pupille Janot de rentrer de l'école avec un « petit rouge » nommé Jacquot, elle pria sa vieille et pieuse amie, Mademoiselle l'institutrice Davidée Lebondu, de se charger, toutes les fois que cela lui serait possible, d'accompagner Janot à son retour de l'école.

Pour revenir de l'école laïque Sainte-Jeanne-d'Arc à la rue du Parapluie, où habite Madame Burette, le chemin est de passer dans la rue du Cornet-à-Piston où loge madame la Princesse Kamtchaka.

La princesse-épicière Kamtchaka tient une boutique, avec une enseigne en russe, et où l'on trouve des harengs-saurs couverts de salissures de mouche, de concombres moisis, des gâteaux rances, et des beignets à la viande cuits dans la graisse de chevaux de bois. Le tout est très en désordre, et plus sale encore que chez madame Duflan, la chaisière.

Mademoiselle Lebondu aime s'arrêter souvent dans cette boutique, car elle est fière de fréquenter une princesse. Ce jour-là, elle trouva son amie assise sur un baril de harengs à la saumure et en proie à la plus vive mélancolie. (Pas les harengs, la princesse!)

— Quelle horreur, mademoiselle Lebondu, roucoula l'aristocratique épicière, voici que nous arrivons au mois de novembre.

— En effet, il va souvent pleuvoir, et comme j'ai des souliers percés... fit Janot d'un air entendu.

— Petite gourde, répliqua la princesse furieuse, vous n'êtes qu'un sale petit matérialiste. Non, moi qui suis une idéaliste, si je m'attriste de voir novembre, c'est qu'il me rappelle un affreux anniversaire. Voilà dix-huit ans que les bolchéviks, ces bandits, ces canailles se sont installés au gouvernement de notre malheureuse Russie.

Après un sanglot distingué, la princesse reprit.

— Ce sont des canailles, je le dis bien. C'est eux qui m'ont obligé à travailler de mes propres mains. Moi, une Kamtchaka. Ça faisait mille ans qu'on n'avait pas travaillé dans la famille. Quelle déchéance!

— C'est en effet horrible, renchérit l'institutrice.

— Puisque c'est une déchéance de travailler, dit Janot, je vais refuser de faire la vaisselle et d'aller à l'école!

— Petit imbécile, répliqua la princesse. Petit paysan,

La princesse leva des yeux extasiés vers les morues séchées qui pendaient au plafond.

— Nous avions deux grandes maisons à Saint-Pétersbourg, madame Lebondu, huit châteaux en Ukraine, trois villas en Crimée, et de très grandes propriétés dans l'Oural.

— Vous deviez en avoir du mal à habiter tout cela à la fois, fit Janot.

— Dourak! (1) j'avais tellement de maisons qu'il y en avait dix qui n'étaient jamais habitées... Eh bien maintenant, ces canailles de bolchéviks, ils ont mis des ouvriers dans nos maisons pour y habiter. J'ai appris l'autre jour que dans les appartements où je logeais mes collections de porcelaines chinoises, dormait et habitait maintenant un certain Ivanof, un plombier, un nommé Wladimir, un terrassier et un nommé Dimitrieff, un employé de tramways. Et ces gens qui, avant la révolution étaient très heureux de loger dans des caves, à deux ou trois familles par pièce, se pavanent maintenant dans mes boiseries modern style, prennent des bains dans ma baignoire, et se croient chez eux. C'est une honte. Quant à mes châteaux, ils ont osé en faire des sanatoriums et des colonies de vacances ! C'est affreux. Et moi je dois vendre ici des petits pâtés. C'est une abomination !

(1) Mot russe qui signifie *imbécile*.

Mademoiselle Lebondu s'associait bruyamment à l'indignation de son amie, quand le colonel-prince-chauffeur-de-taxi-Kamtchaki, frère de la princesse, fit bruyamment son entrée dans la boutique. Il était comme d'habitude entre deux alcools, mais cela ne l'empêcha par de baiser cérémonieusement la main de mademoiselle Lebondu. Et comme la dévote institutrice rêvait de devenir princesse, elle en rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Nous parlions du beau temps d'autrefois, Nicolas, dit la princesse.

Le prince-chauffeur essuya une larme et demanda un verre de vodka (1).

En ce temps-là, dit-il, on ne se saoulait pas avec de la mauvaise eau-de-vie, mais au champagne tout ce qu'il y a de vieux et de cher, et dès qu'on avait fini un bon repas, on s'amusait à casser tous les verres et toute la vaisselle. Tu te rappelles, Aniouchka, ma petite sœur, comme nous avons ri quand j'ai jeté le garçon de café par la fenêtre!

(1) Eau-de-vie russe.

— Oh! oui, Nicolas, il était trop drôle avec sa jambe cassée! Et rappelle-toi aussi quand petite mère a voulu faire du traineau en plein été, et qu'en une nuit, nos paysans ont recouvert la route de sucre en poudre, pour remplacer la neige. Ah, c'était le bon temps! (1).

— Alors, fit Janot, ce ne sont plus les nobles qui sont les maîtres en Russie?

— Dourak! Est-ce que je vendrais des harengs ici, si le tzar était encore sur son trône?

— Si c'est pas tous ceux-là, dit Janot, je ne vois guère que les travailleurs pour gouverner votre ancien pays.

— C'est bien ce que je te disais, petite gourde, quand je parlais des plombiers qui osaient se servir de ma salle de bain!

— Qu'est-ce qui l'avait faite, votre salle de bain?

— Des plombiers, naturellement.

— Alors, moi, je pense, fit Janot...

Il ne put terminer car Mademoiselle Lebondu venait de lui mettre de force dans la bouche un beignet graisseux aux choux aigres et le lui avait enfoncé jusqu'au fond du gosier en disant : « Janot, on ne parle pas la bouche pleine ». Puis, après avoir payé le beignet, elle salua à la hâte le prince et la princesse et entraina rapidement Janot dans la rue du Cornet-à-Piston.

— Quelle bêtise allais-tu encore nous sortir? fit Mademoiselle Lebondu, furieuse.

Je voulais seulement dire que puisque les plombiers faisaient les salles de bains, c'était juste qu'ils s'en servent. Et puis, que les maisons sont faites pour être habitées, et que, si ici, tous les châteaux étaient transformés en colonies de vacances, j'y serais allé sûrement, en vacances, moi.

Et puis, enfin, que puisque vous m'avez appris à l'école que le travail ennoblit l'homme et que la paresse est la mère de tous les vices, c'est juste que tous les travailleurs soient les maitres et que les paresseux soient flanqués à la porte.

— Janot, cessez sur-le-champ vos raisonnements stupides. Je désespère de vous faire jamais connaître les beautés de la Noblesse et de l'Idéal, interrompit avec colère Mademoiselle Lebondu.

(1) Les scènes que racontent le prince et la princesse étaient extrêmement fréquentes parmi la noblesse russe au temps du tzar et nos lecteurs ont déjà pu en lire des descriptions dans les ouvrages racontant la vie de l'ancienne Russie.

MON CAMARADE

L'illustré de la jeunesse

Paraîtra désormais 2 fois par mois, le 1er et le 15

4 pages d'Illustrations en Couleurs

2 Grands Romans d'Aventures

Contes, Récits scientifiques, Concours, Distractions

SUPERBE PRIME A TOUT ABONNE

Tout nouvel abonnement ou réabonnement d'un an avant le 1er Janvier 1936, recevra en prime une superbe brochure illustrée en 3 couleurs

DUROQUET, DICTATEUR

tirée spécialement pour les abonnés de " MON CAMARADE "

Abonnements 1 an, 8 fr. *6 mois,* 4 fr. 50

Adresser les fonds : E. S. I., 24, Rue Racine C.C. 974-41 Paris

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Pierrot Lancry, après la mort de son père disparu dans l'explosion des raffineries de pétrole de Port-Morel, a été recueilli par son oncle, l'inventeur Clément Lothaire, qui vit au « Serpent à Plumes », un étrange château du Morvan.

CHAPITRE III : *Clément Thomas*

Depuis plusieurs jours déjà, Pierrot vivait auprès de son oncle dans la mystérieuse demeure du « Serpent à Plumes ». La statue de la divinité, qui avait donné son nom au château, se trouvait au centre du grand hall, scellée sur un haut piédestal de marbre noir. Le *serpent à plumes* avait été taillé dans un bloc énorme de basalte, si considérable, que, de même que pour l'immense tête de pierre de l'île de Pâques, qui se trouve maintenant au Musée du Trocadéro, il avait fallu aménager un navire spécial pour le transporter en France. Le grand hall du « Serpent à Plumes » avait été transformé par Clément Lothaire en laboratoire, et c'était là un étrange fouillis de cornues, de mécaniques singulières, d'appareils électriques compliqués.

Les premiers jours, le vieillard avait à peine adressé la parole à son neveu. Clément Lothaire avait 60 ans. Son beau visage, aux traits réguliers, était entouré d'un collier de barbe d'un blanc éblouissant. Ses cheveux, longs et ébouriffés, étaient blancs, eux aussi. Son visage était illuminé par des yeux d'un bleu profond et limpide, à l'expression à la fois inquiète et enfantine.

Lothaire observait son neveu silencieusement. Puis, après une semaine, il parut prendre confiance, et il s'entretint longuement avec le garçon, l'interrogeant sur ses goûts, sur sa vie passée, sur ses projets d'avenir. Puis, un après-midi que l'oncle et le neveu se promenaient ensemble dans le parc abandonné, le vieillard se confia brusquement.

— On n'a jamais dû beaucoup te parler de moi, mon petit Pierrot, fit le vieillard. Tu n'as pas connu ta mère, et ton père ne m'aimait guère. J'ai pourtant été ouvrier comme lui à Saint-Denis, pendant des années. J'ai toujours eu l'esprit tourné du côté des inventions. Hors des heures d'atelier, j'étudiais beaucoup la physique, la chimie, la mécanique. En 1908, c'était les débuts de l'aviation. Les uns tenaient pour le plus léger de l'air, pour les dirigeables; les autres pour le plus lourd que l'air, pour les aéroplanes, comme on disait alors. J'étais un partisan du plus lourd que l'air. Le difficile était de trouver un moteur léger, assez fort pour élever l'avion.

Le vieillard s'anima...

— Ce moteur-là, c'est moi qui l'ai trouvé. J'étais trop pauvre pour le construire. C'est un fils de famille, un certain Morel, qui habitait Boulogne, qui m'a fourni les fonds. Et quand il a été construit, mon moteur, les avions ont commencé à voler, à parcourir de grandes distances. J'ai été célèbre pour un temps. J'étais jeune alors. Je disais : « Maintenant que l'homme sait voler, il n'y aura plus de frontières, il n'y aura plus jamais de guerre... » Hélas !

« Morel m'a fait signer toutes sortes de contrats auxquels je n'ai rien compris. Et puis il m'a donné un million. C'était une somme énorme, avant la guerre. J'ai acheté le château du *Serpent à Plumes*. Pour pas cher. Les gens prétendaient qu'il était hanté. Je suis resté là durant des mois et des mois à faire des expériences, des recherches. Puis, un jour — c'était vers la fin de 1913 — j'ai débarqué à Paris, chez Morel. Grâce à mon invention, il avait maintenant des usines colossales, à Billancourt où il fabriquait des autos, des avions. Il maniait les millions à la pelle. Il me dit qu'il venait de recevoir une commande très importante du ministère. La guerre était proche. On lui avait commandé des avions spéciaux pour le bombardement. Les inventions que j'avais faites pour la paix étaient maintenant devenues des inventions de mort... »

Le vieillard soupira profondément.

— J'essayai de protester, d'interdire à Morel d'utiliser mon invention pour la guerre. Il m'opposa les contrats que j'avais signés, les brevets qu'il avait pris à son nom. Je dus m'incliner, mais je me jurai d'abattre un jour Morel. Tu connais certainement son nom. Les autos Morel. On m'a dit qu'il avait loué la Tour Eiffel pour sa publicité. Il dispose de millions, de centaines de millions. Il fabrique des autos, des avions, des tanks, de l'essence. Port-Morel, où ton père est mort, c'était sa ville. Toute sa fortune il l'a tirée du sang des hommes.

Le vieillard était arrivé avec son neveu à la porte d'un garage qu'il ouvrit. Une voiture, d'un modèle déjà ancien, s'y trouvait.

— Voici avec quoi j'abattrai la toute-puissance de Morel, en avançant en même temps considérablement le progrès humain. Va me remplir ça d'eau, ajoute-t-il en tendant un broc à l'enfant.

Pierrot revint avec le broc plein. Le vieillard, qui avait dévissé un bouchon, se mit à verser l'eau dans un réservoir.

— Mais vous vous trompez, mon oncle, fit Pierrot, vous mettez de l'eau dans le réservoir d'essence.

Le vieillard se retourna, radieux.

— C'est là qu'est ma découverte, Pierrot. J'ai trouvé le moyen de remplacer dans les automobiles l'essence par de l'eau, de la simple eau de source. J'adapte un dispositif très simple au carburateur. L'essentiel est un corps catalytique que j'ai appelé la Lotharite, d'un prix de revient aussi bas que le sel marin, qui a la propriété de décomposer instantanément l'eau en hydrogène et en oxygène. Les deux gaz, amenés dans le moteur, remplaçant le mélange d'air et d'essence, font aussitôt explosion, et le moteur progresse comme un moteur ordinaire.

Le vieillard invita son neveu à monter dans la voiture au moteur à eau, et ils firent quelques kilomètres à bonne allure. Il n'y avait pas de doute, Clément Lothaire avait réalisé là une prodigieuse invention.

Quand ils eurent quitté la voiture, le vieillard prit soin de retirer du moteur un mécanisme de la taille d'une boîte d'allumettes qui renfermait la Lotharite, le mystérieux catalyseur.

Pierrot revint avec un broc plein, et Clément Lothaire remplit d'eau de reservoir d'essence

— J'ai maintenant mon plan, dit-il. Je vais construire des autos à moteur à eau. Le monde entier bénéficiera de mon invention, et Morel sécroulera. J'interdirai d'adapter mes dispositifs aux machines de guerre. Je saurai utiliser mon invention pour déclarer la paix au monde... Il me manque encore les capitaux nécessaires pour commencer à réaliser mes plans. Mais je les aurai bientôt. J'ai un rendez-vous avec le célèbre milliardaire Vandergold, le roi du pétrole, l'ennemi mortel de Morel. Il viendra ici ce soir. Je saurai lui tirer les millions qui me sont nécessaires pour commencer la fabrication en série de mon catalyseur.

Ils rentrèrent dans le château. Dans le hall se dressait la monstrueuse effigie du serpent légendaire.

— Comprends maintenant, mon petit, ajouta le vieillard, pourquoi je suis méfiant. Les maîtres du pétrole soupçonnent l'existence de mon invention. Sa divulgation serait leur ruine. Et les méthodes des maîtres du pétrole sont expéditives. Diesel, l'inventeur des moteurs qui portent son nom, avait dressé les plans d'un moteur qui aurait diminué de moitié la consommation mondiale du pétrole. Les hommes de Vandergold ont noyé Diesel et ses plans ont disparu (1). Que ne dois-je craindre, moi qui puis réduire à néant la consommation mondiale du pétrole...

Le vieillard se tut brusquement. Il ne répondit plus à Pierrot que par monosyllabes, et, sitôt le repas du soir terminé, il renvoya le garçon dans sa chambre.

CHAPITRE IV : *Vandergold*

Pierrot dormait depuis longtemps déjà lorsqu'il fut réveillé en sursaut par de longs coups de clakson, espacés régulièrement, comme un signal. La chambre de Pierrot avait sa fenêtre au-dessus de la porte d'entrée du *Serpent à Plumes*. Pierrot, se levant d'un bond, arriva à la croisée au moment où un bruit de verrous tirés l'avertissaient qu'au rez-de-chaussée Clément Lothaire ouvrait la porte de la villa.

C'étaient deux voitures, deux grandes et belles limousines qui stationnaient devant l'entrée. La porte de la première, la plus vaste, avait été ouverte, et une bizarre passerelle volante reliait la voiture à l'entrée du château. Clément Lothaire ouvrit entièrement le battant de l'entrée et une vive lumière permit à Pierrot d'apercevoir dans la limousine une créature étrange.

C'était un vieillard à la peau extraordinairement ridée, aux bajoues amaigries et pendantes, aux yeux bleus et durs entourés de lunettes d'écaille, au crâne entièrement chauve. Cet être singulier était emboîté dans un fauteuil à roulettes qu'il conduisait lui-même. Le fauteuil, mû électriquement, vira dans le spacieux intérieur de la limousine, s'engagea sur la passerelle, près de laquelle se tenait le chauffeur, et disparut dans le château. Presque aussitôt on entendit un bruit de verrous. Clément Lothaire venait de refermer les portes.

Pierrot, dévoré de curiosité, courut à un autre poste d'observation. Le grand hall du château était, à la hauteur du premier étage, entouré d'une galerie à balustrade sur laquelle s'ouvrait la porte de Pierrot. Avec mille précautions, l'enfant sortit de sa chambre. Le hall était maintenant presque obscur, éclairé seulement par une lampe placée près de la grande cheminée. Dissimulé dans l'ombre, Pierrot pouvait tout voir et tout entendre.

(1) Historique.

La voix de l'étrange visiteur, froide et coupante, retentissait dans la grande salle.

— Je suis vraiment heureux de voir pour la première fois le grand inventeur Clément Lothaire, l'un des plus illustres savants dont s'hnore l'humanité. Vous avez permis à l homme de voler... Et votre invention a largement assis la prospérité de mes entreprises. La Société *Argol* que je préside....

— Trêve de compliments, M. Vandergold, coupa sèchement l'inventeur. Nous sommes ici pour parler affaires. Je désire seulement connaître vos propositions.

Dans son fauteuil à roulettes, Vandergold ne semblait pas avoir entendu l'inventeur. Son regard froid était fixé maintenant sur la grande statue du *Serpent à Plumes* qui occupait le centre du hall.

— Vous avez là une bien intéressante sculpture, un spécimen vraiment exceptionnel de cet art toltéque dont la floraison fut si merveilleuse au Mexique, avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Je m'intéresse beaucoup à ces civilisations disparues. Le Musée Vandergold, à Amsterdam, a de belles collections de cet art précolombien. Savez-vous, Monsieur Lothaire, que le culte du *Serpent à Plumes* était lié à celui du feu ?.... Et c'est en étudiant le culte du feu en Perse que Darcy a découvert les sources de pétrole qui alimentent aujourd'hui l'Angleterre.

— Sources de pétrole que vous contrôlez, M. Vandergold, interrompit Lothaire. Vous avez dépouillé Darcy de sa découverte grâce à un de vos espions déguisé en pasteur (1). Mais assez de bavardages. Combien me donnez-vous pour vous associer à une invention qui vaut pour vous plus que tout le pétrole de la Perse...

Un silence se fit. Vandergold caressa de ses mains maigres et ridées les peaux flottantes qui lui servaient de joues, et il dit lentement :

— J'avais offert autrefois 500 millions à Darcy... Je suis prêt à vous faire une semblable proposition. Mais il est entendu que vos brevets seront inscrits au nom de Vandergold... et aussi que votre invention ne sera jamais mise en pratique... Nous avons des investissements considérables en Perse, au Mexique, aux Indes néerlandaises, au Venezuela, en Californie. Nous ne voulons arrêter ni nos puits, ni nos usines. Nous verrons ensuite quand les réserves mondiales de pétrole seront épuisées... Votre réponse ?

Clément Lothaire s'était levé d'un bond.

— C'est non, Monsieur. J'ai fait là une découverte d'un prix inestimable, je le sais, et j'entends que l'humanité toute entière en profite. Je veux que l'homme le plus pauvre en bénéficie. Et je veux aussi, par ce moyen, abattre Morel, cette canaille, qui m'a volé, et qui a fait servir mon invention à cette chose ignoble : la guerre.

Vandergold restait impassible, comme un cadavre dans un fauteuil roulant.

— Si vous refusez notre argent, nous avons d'autres moyens, finit par dire l'étrange et affreux vieillard.

— Vous ne m'aurez pas, éclata le savant. J'ai pris mes précautions. Vous le savez, vous qui, l'un après l'autre, avez acheté mes serviteurs. Mais je les ai chassés. Je vis seul dans ce château qu'heureusement Jeker, qui craignait pour sa vie, avait fait bâtir comme une forteresse. Et personne ne passe le seuil de ma porte. Vous ne seriez pas entré si je ne vous avais pas su infirme, si vous n'aviez pas accepté de venir seul... Et n'essayez plus d'attenter à ma vie, je sais que vous avez déjà tenté de me tuer. Mais, maintenant, mes précautions sont prises. A la nouvelle de ma mort, un de mes fidèles amis affichera ma formule sur les murs de l'Europe entière.

— Nous ne voulons pas la mort d'un savant tel que vous, articula lentement le roi du pétrole.

— Je ne me laisserai pas non plus gruger comme Darcy, reprit le vieillard avec une colère croissante. Et ne tentez pas de m'enlever. Mes dispositions sont également prises.

— Nous avons assez parlé, fit avec une froideur de mort le milliardaire. Je vous quitte. Vous avez un mois pour accepter ma proposition. Adieu.

Le sinistre vieillard pressa un bouton et son fauteuil électrique démarra, roulant sans bruit sur ses roues caoutchoutées. Clément Lothaire restait immobile, à sa place, alors que son visiteur avait déjà disparu aux yeux de Pierrot.

— Voulez-vous m'aider à ouvrir vos verrous ? cria Vandergold, de la porte d'entrée.

Le savant se précipita. Tandis que Pierrot regagnait sa chambre, le jour se levait. Les nuits sont courtes en juillet. Au moment où il allait arriver à sa fenêtre, l'enfant entendit des coups sourds, puis un grand cri qui se tut aussitôt.

Et, de sa chambre, il aperçut dans le jour gris du matin la voiture du maître du pétrole qui démarrait à toute allure, suivie de la seconde limousine. Au fond de cette dernière, Clément Lothaire était maintenu par deux hommes qui lui appliquaient un tampon d'ouate sur le nez et la bouche.

Pierrot reconnut aussitôt, dans un éclair, dans la voiture qui disparaissait l'homme aux sourcils roux, Premior, et l'homme au monocle noir, le baron, les deux hommes mystérieux qui avaient sans doute provoqué l'épouvantable catastrophe de Port-Morel pour obéir aux ordres de celui qu'ils appelaient familièrement « *Le vieux fauteuil à roulettes* », pour obéir aux ordres de Vandergold, le roi du pétrole, qui, après avoir tué le père de Pierrot, venait de lui ravir son oncle...

(La suite au prochain numéro.)

(1) Historique.

LA VIE SAINE

HYGIENE

C'est justement quand le mauvais temps s'installe que l'on commence à faire des fautes contre l'hygiène. Certes je sais très bien que bien peu de logements possèdent seulement un coin pour prendre une douche. Mais est-ce une raison pour ne pas se laver entièrement? Je sais aussi qu'il fait froid le matin et qu'on est plus pressé de se vêtir que de se débarbouiller! Cependant est-ce l'attitude d'un enfant sérieux que d'aller à l'école sans être lavé? Il doit faire chaud chez vous le soir. Eh bien, prenez votre douche à ce moment-là. Bien savonné (même les cheveux) bien rincé, ongles bien taillés. Et même, si vous êtes nerveux, faites cette toilette au moment de vous coucher. Vous dormirez très calmement. Le matin vous vous frotterez la figure à l'eau fraîche, et en route... toujours prêt!

Bien entendu vous aurez passé une bonne nuit de sommeil. Vous avez entendu parler de ces fenêtres ouvertes. Certes, s'il gèle au dehors, c'est moins drôle. Sans que je vous dise ce qu'est le sommeil (personne ne le sait) vous comprenez qu'endormis, votre vie est moins active que le jour, nous vivons au ralenti. Aussi le froid peut nous faire du mal, surtout aux poumons. Le mieux est donc de filtrer l'air à travers les volets et de laisser les vitres entr'ouvertes en hiver, ouvertes en été.

En vous levant faites un peu de culture physique et vous n'aurez pas froid.

Et, vous qui rêvez de champions et d'exploits sportifs commencez par respecter l'hygiène, et d'en suivre les bonnes règles : soyez propres, et dressez votre corps et votre caractère à lutter contre les intempéries et le froid. Sans quoi comment ferez-vous, sans danger, un match de football sous la pluie?

R. DEJEAN.

MARATHON

Il n'est pas inutile de rappeler que la course de Marathon rappelle un souvenir de l'antiquité. Très exactement elle se court sur 42 km. 194 mètres. C'est extrêmement dur. Il faut des coureurs très bien préparés, très solides, et dotés d'un moral à toute épreuve... Car la route est longue! les pieds résistent mal à ce régime, l'estomac et le cerveau trop secoué par les chocs de la foulée qui est différente de celle des courses de vitesse.

Cette année nous venons d'avoir un marathon en France. C'est le Français *Bégeot* (du C O B.) qui gagne devant un groupe redoutable de concurrents, mais termina les pieds en sang.

Dans le même moment on signale un marathon en U.R.S.S. Boborykine (Moscou), franchit le premier la ligne d'arrivée, suivi d'Ivanov (Leningrad), à 2 minutes. Notons que ce coureur a 46 ans. Il a donc accompli un exploit magnifique pour son âge.

Les champions du Marathon accomplissent la course en 2 h. 45 m. environ, ce qui représente plus de 15 kilomètres à l'heure de moyenne. Tout dépend de l'allure du parcourt, mais c'est un prodigieux effort.

LES POU-DU-CIEL

Donc le 6 octobre, l'aviation minuscule a eu sa grande journée à Orly : quinze mille personnes et dix huits cents autos encombraient l'aérodrome. L'inventeur *Mignet* connait le puissant appui de la voix populaire.

Il faut dire qu'aujourd'hui, de voler, cela coûte très cher et beaucoup de jeunes quoique enflammés par l'aviation en sont réduit à regarder les autres.

Aussi vous comprenez si la formule Pou-du-Ciel attire tant de personnes!

Ces appareils sont construits par les amateurs eux-mêmes sur les indications précises de Mignet. Il suffit d'un moteur de 20 C.V.

Notons que le 13 août 1935, Mignet traversa la Manche sur un Pou-du-Ciel, en 52 minutes.

Ce petit avion à cause du petit moteur, doit être petit et léger. Sa largeur est de 3 à 4 mètres. Ses ailes sont disposées l'une derrière l'autre. La plus grande 6 mètres est en avant et en haut la petite (4 mètres) est en arrière et en bas. Grâce à la mobilité de la grande aile, on peut se passer d'aileron. Pour gouverner on fait bouger la grande aile ce qui fait déplacer le gouvernail de l'arrière à l'avant. Il n'y a qu'un levier.

Avec un moteur de 20 C.V. le « pou » peut faire du 100 à l'heure, monter à 1.800 mètres et parcourir 300 kilomètres (9 litres d'essence à l'heure).

LES MOTO-PLANEURS

Comme le Pou-du-Ciel, le moto-planeur est économique. Par exemple le moto-planeur Leroy, use d'un moteur auxiliaire de 25 C V. qu'il arrête en l'air pour se servir des mouvements athmosphériques. Ce petit avion-planeur peut faire du 100 à l'heure et attérir sur 40 m. à 35 à l'heure. Il décolle sur 45 m. et peut monter à 3 000 m. — 9 l. au 100 km. Prix de revient 1.500 francs — (poids 300 kg).

Avec le pou-du-ciel, cet avion peut être le début de l'aviation économique. On ne conçoit pas que la plus belle invention de l'homme, soit réservée à une minorité de riches.

Nouvelles de partout

■ *Japon :* Les meilleurs sauts en longueur ont été effectués par le Japonais *Nambu*, 7 m. 98; les Américains : *Peacock*, 8 m. 18 et *Jesse Owen*, 8 m. 15. Le record de France est 7 m. 60 par Robert Paul.

■ Dans le 110 mètres haies, la première haie se place à 13 m. 72 de la ligne de départ, puis les autres tous les 9 m. 14. Elles ont 1 m. 06 de hauteur.

■ *U.R.S.S.* : Le 6 septembre le dirigeable *U.R.S.S.-V-2* rompit ses amarres. A ce moment le commandant Goudovantzev se suspendit à un cordage et grimpa jusqu'à la nacelle! De là il dirigea la manœuvre. Le dirigeable put atterrir le lendemain à 3 h. 16 à Stalino.

■ *Indes :* le nageur indien Robin Ghattergi a nagé 88 h. 12 m. battant ainsi de 1 h. 2 m. le précédent record.

■ *U.S.A. :* L'équipe Tomlinton-Bartles, pilotant un appareil pesant 9 000 kg (dont 5.000 kg de sable), a atteint une altitude de 8 200 mètres.

■ *Italie :* Trois internationaux de football sont arrivés en France : Guaita, Scopelli et Stagnaro, fuyant la guerre en Italie. Leurs femmes ont été arrêtées à la Schmidt est donc battu. Un vol de 38 heures 10 m. a été effectué sur un biplace et un autre de 11 h. 30 m. sur un triplace.

■ *Records du monde* : En canot automobile 220 km. 090 à l'heure par l'Américain *Car Wood*.

En hydravion 709 km. 900 par l'Italien *Francesco Agello* (hydravion 3.200 C.V.)

Notre page choisie

CHARLES VILDRAC

Nous tirons cette page du beau livre intitulé L'Ile Rose *(Albin Michel, éditeur), dont l'auteur, Charles Vildrac, est l'un des meilleurs écrivains et poètes de notre temps. Dans* L'Ile Rose, *Vildrac raconte l'aventure féérique d'un petit garçon de Paris, Tifernand, qui, par les soins d'un enchanteur moderne, est transporté sur un merveilleux avion dans un pays de rêve, l'Ile Rose, où les enfants sont parfaitement heureux, toujours bien nourris et toujours en bonne santé.*

*Hélas ! le temps des magiciens est-il passé ? Que non ! Charles Vildrac, qui vient de passer plusieurs mois en Russie, a pu voir que l'*Ile Rose *de son rêve était devenue le continent rouge de l'enfance heureuse, et les 15.000 enfants de la banlieue rouge n'ont pas vécu, au cours de ces dernières vacances, quelques semaines dans leur Ile Rose ?*

C'est un quartier de pauvres où les rues sont vieilles et noires, souvent reliées entre elles par des passages misérables où le linge sèche aux fenêtres... On repavait en bois un long morceau de la rue des Ebénos, et il fallait beaucoup de pavés. Aussi les tombereaux étaient venu en décharger une montagne juste devant le passage des Serruriers. Les ouvriers en étaient encore à préparer avec du ciment un sol dur et bien uni; et ils laissaient les enfants du quartier jouer à faire des constructions avec les beaux pavés bruns qui sentaient le goudron...

Des enfants avaient construit, contre le trottoir, avec plus de trois cents pavés, une sorte de petite maison, sans toit, mais qui avait une fenêtre et la place de la porte. Les murs avaient deux pavés d'épaisseur et un mètre au moins de hauteur.

La maison avait cinq habitants assis chacun sur un siège fait de deux pavés autour d'une table massive qui avait trois pavés de long, deux de large et cinq de haut.

Celui qui était assis au fond, face au bout de la table et face à la porte, avait neuf ans et s'appelait Tifernand. D'un côté de la table, il y avait Théo, dix ans, et Rirette, sœur de Tifernand, six ans. De l'autre côté se trouvait Bouboule et Larivière qui devaient à peu près avoir l'âge de Tifernand, puisqu'ils étaient dans la même classe que lui.

Ils venaient d'achever la maison et non sans peine. En voulant une première fois s'y asseoir avec trop d'empressement, Bouboule, qui manquait de légèreté dans ses mouvements, avait enfoncé le mur avec son derrière. Il avait fallu recommencer en ajoutant par prudence une épaisseur de pavés.

Puis ils avaient réussi à se caser avec précaution, leurs dos effleurant les murs, leurs genoux touchant la table, et maintenant ils savouraient le plaisir d'être là, chez eux. Ils ne bougeaient pas, mais riaient de bonheur tous ensemble.

— Ce qu'on est bien, dit Rirette en penchant sa tête de côté et en posant ses mains à plat sur ses genoux pour se donner l'air d'être à son aise.

— Dans notre maison, constata Théo, on tient à cinq personnes.

— C'est bien forcé, dit Tifernand, puisqu'elle a été construite pour cinq.

— S'il n'y avait pas de table, remarqua Larivière, on tiendrait six et même sept.

— On serait serrés, fit Bouboule d'une voix naturellement enrouée.

Comme ils ne voulaient pas bouger, ils chantèrent en chœur et avec entrain toutes sortes de chansons apprises dans la rue ou à l'école comme « Sur l'Pont du Nord un bal y est donné » ou « Je sais une complainte de trois petits enfants ».

Mais ça ne dura pas très longtemps parce qu'ils entonnèrent bientôt chacun une chanson différente en criant le plus fort possible et qu'ils se firent mal au gosier. Rirette eut le dernier mot. Elle termina le concert seule en chantant faux, d'une voie aiguë et chevrotante avec beaucoup de sentiment:

Elle dort un peu
Ma pauvre poupée
Bien enveloppée
Dans son beau lit bleu.

— Hou! Aié! Assez! dirent les autres.

— Tu vas faire pleuvoir, ma vieille, railla doucement Tifernand.

— Vous n'avez qu'à dire qu'on joue à autre chose, répliqua Rirette, un peu froissée.

— Elevons la maison plus haut, proposa Bouboule.

— Non, fit Larivière, il est trop tard, il va falloir que je monte chez nous.

— Quelle heure qu'il est?

— Je ne sais pas, au moins six heures. Moi j'ai jusqu'à six heures.

— Moi j'ai jusqu'au diner, dit Théo.

— Moi jusqu'à la nuit, dit Bouboule.

— Eh! Monsieur! Quelle heure qu'il est, s'il vous plait? cria Tifernand en levant le nez, à un jeune homme qui passait derrière la maison de pavés sur le trottoir.

— Six heures moins dix, répondit le jeune homme sans s'arrêter.

— Encore dix minutes, les gars! Qu'est-ce qu'on fait? dit Larivière. On joue aux voleurs? La maison serait attaquée?

— Je ne joue pas aux voleurs, dit Théo: on se fait déchirer son tablier.

— Oh! s'écria Bouboule, si vous voulez, on serait dans une auto.

— Chiche, accepta Tifernand; ou dans un navire.

On préféra l'auto. Les pavés de la table furent disposés devant l'entrée comme le capot du moteur. Larivière, se trouvant là, prit un volant imaginaire. Tout le monde imita la trompe. Ce fut un concert de trompes qui dura bien deux minutes. Puis les voyageurs devinrent sérieux. Ils parlèrent autos, marques, moteurs, pneus, vitesse, distances.

— Moi, j'ai été à Joinville en camionnette avec mon parrain, dit Bouboule.

— Moi, je suis monté une fois en taxi, dit Théo, mais j'étais trop malade pour en avoir du plaisir; c'était quand on m'a conduit à l'hôpital.

— Savez-vous ce qu'il faudrait, dit Larivière. Il faudrait que notre maison soit transformée en vraie auto, avec des coussins et un chauffeur pour voiture de course, et vrout! en un quart d'heure il nous fait faire le tour de Paris à cent à l'heure.

— Ça me fait froid d'y penser, dit Rirette.

— Il te faudrait tout de même plus qu'un quart d'heure pour faire le tour de Paris, remarqua Théo.

— A cent à l'heure.

— Oui, Monsieur, à cent à l'heure, il te faudrait au moins... je ne sais pas combien!

— Ce qu'il faudrait plutôt, dit Tifernand, qui rêvait depuis un moment, c'est qu'un enchanteur transporte d'un seul coup notre maison avec nous dedans, au beau milieu d'un pays comme j'en ai vu au cinéma, un pays chaud, un pays de chefs arabes, avec des palais coloniaux, des orangers en fleurs, des oiseaux épatants, et des palmiers au bord de la mer.

Au moment où Tifernand disait cela, il y avait un homme grand, assez vieux, le visage rasé, qui, s'étant arrêté sur le bord du trottoir se penchait au-dessus de la maison pour écouter la conversation. Je ne peux pas dire depuis combien de temps il était là. Ce fut Rirette qui l'aperçut. Elle fit un petit oh! en le montrant du doigt et en riant. Le bonhomme sourit d'être surpris et s'éloigna lentement. Tifernand levant la tête eut le temps de s'apercevoir qu'il avait un nez long, un peu gros, et une casquette de drap gris comme en portent les touristes, les cyclistes, les camelots et beaucoup d'autres gens. Cet homme avait les mains enfoncées dans les poches d'une espèce de pardessus imperméable très court et très léger.

Tifernand haussa les épaules quand Rirette lui dit:

— Tu as vu le bonhomme! Il a entendu ce que tu disais et ça le faisait rire.

— Qu'est-ce que c'est qu'un enchanteur? demanda Bouboule.

— Ça n'existe pas, c'est une façon de parler, expliqua Théo.

— Si monsieur, ça existe, protesta Larivière. C'est celui qui fait des tours de passe-passe. Avec une baguette magique, il te fait sortir des lapins d'un chapeau.

— On n'en sait rien si ça existe les enchanteurs, dit Tifernand; toi, Larivière tu parles des magiciens, des types qui font des tours à la fête du boulevard Richard-Lenoir. Mais les enchanteurs, dans les histoires, ils font les mêmes choses que les fées; c'est les maris des fées, si tu veux; j'en ai un sur une image à lire. On l'appelle le grand enchanteur Merlin. Il change un fromage en château et une vieille reine en crapaud; une autre fois il envoie dans la lune un gosse qui voulait y aller. C'est pourquoi je dis qu'un enchanteur pourrait bien nous envoyer au bord de la mer. Pour ce que ça lui coûterait.

— Les fées ça existait autrefois, conclut Rirette, et les enchanteurs aussi.

Tifernand ouvrait la bouche pour ajouter je ne sais quelle remarque; mais au même instant il entendit une voix bien connue qui appelait: Fernand, Tifernand!

Il bondit hors de la maisonnette et vit sa mère qui, arrêtée au coin du passage des Serruriers, le cherchait des yeux:

— Maman je suis là, Rirette aussi!

— Monte à la maison, j'ai besoin de toi. Amène ta sœur.

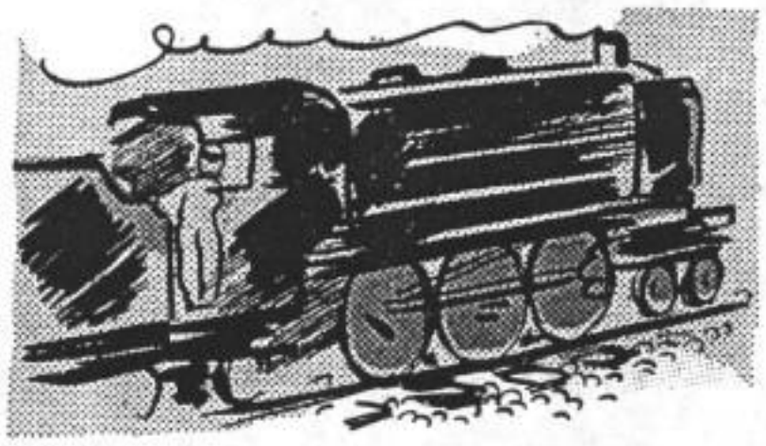
— On démolit la maison, proposa Larivière.

Ce ne fut pas long: les trois petits murs s'écroulèrent simultanément, poussés avec les mains, disloqués à coups de galoches. Théo, Larivière et Bouboule qui avaient le temps, s'acharnèrent sur les ruines, mais Tifernand s'en fut, traînant par la main une Rirette boitillante et pleurnichante, qui avait reçu un pavé de bois sur la cheville.

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - X

Résumé : Toto et Toutoune, deux enfants partis seuls pour l'Union Soviétique ont eu mille aventures en Allemagne. Avec la complicité de cheminots antifascistes ils se dirigent vers Berlin en wagon de marchandises.

Un peu ahuris les deux gosses se relèvent, Toto possède à présent une bosse au front qu'il sent enfler démesurément. Que s'est-il passé?

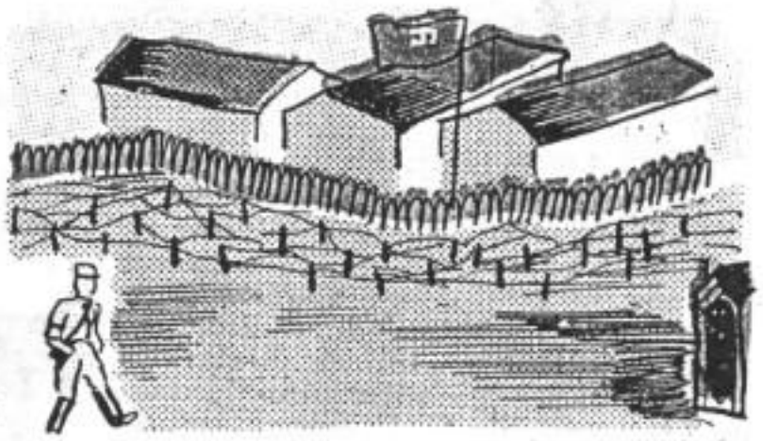


C'est la locomotive qui, en venant s'atteler au convoi, avait heurté un peu brutalement leur wagon situé en tête et fait chanceler Toto et Toutoune. Ceci leur fit penser que le départ aurait lieu bientôt. Toto et Toutoune entendent d'ailleurs le souffle puissant de la machine. Autour de leur wagon, on marche et parle.

Enfin le train part. Les deux gosses, rassurés, retrouvent leur sommeil et s'endorment. Après un bon somme, Toto se sent secoué et s'éveille. Ses yeux découvrent une face noire et sale qui sourit largement. Toto se redresse brusquement. Mais l'autre lui dit : « Ami, ami, camarade! »

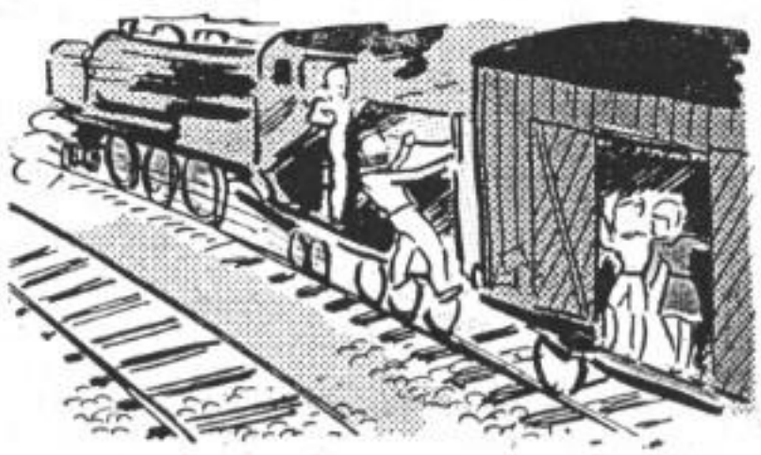
Il s'assied près de lui, tire de sa poche deux sandwichs, les tend à Toto : « Pour toi et la petite! » Toto devine que c'est le chauffeur qui est venu jusqu'à eux. La porte du wagon est ouverte; il fait grand jour, la plaine défile à toute vitesse.

Au bruit des voix, Toutoune s'est éveillée : « Bonjour, *guten morgen!* » Ce sont deux mots que Frieda lui a appris et qu'elle est heureuse de dire à leur ami allemand. Celui-ci rit. Mais brusquement, il saisit le bras de Toto et le doigt tendu vers la plaine, dit : « Regarde! »



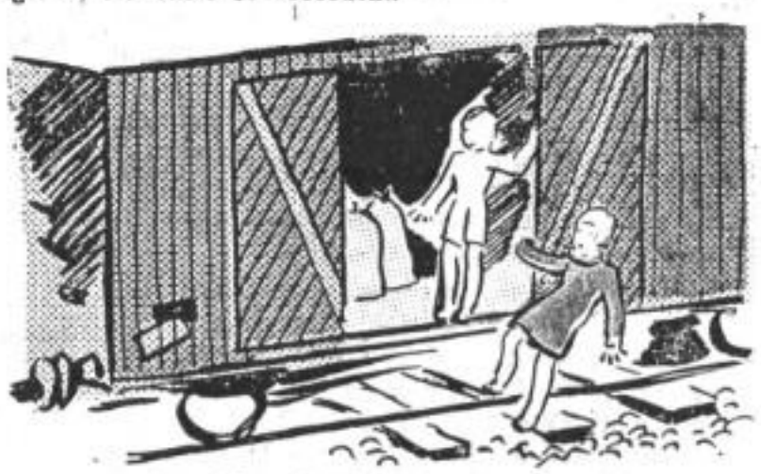
Toto et Toutoune voient à quelques centaines de mètres des baraques en bois entourées de fils de fer barbelés que surmonte le drapeau nazi : C'est un camp de concentration. Au centre se trouve un mât. Les villages et les villes se succèdent.

Toto et toutoune remarquent aussi sur les murs qui longent la voie ferrée de grandes inscriptions, autrefois peintes en blanc maintenant recouvertes mais encore très lisibles : « Rot front — Arbeit und brot » « *Front rouge — Du travail et du pain* ». Bientôt le cheminot se



lève : Attention, dit-il, bientôt nous arriverons à Berlin. Avant d'entrer en ville, le train ralentira dans une courbe. Vous serez juste devant le mur d'une grande usine, vous sauterez à terre. Au bout du mur de l'usine...

un gosse vous attendra avec une petite charrette pleine



de boîtes à lait. Il parle français, vous lui donnerez le mot de passe et il vous guidera. C'est tout ce que je sais. Bonne chance, au revoir! »

Le chauffeur a déjà d'un bond sauté sur le tender pour rejoindre le mécanicien sur la locomotive.

Sur un panneau en grosses lettres on peut lire : BERLIN, 5 KILOMÈTRES. Bientôt, en effet, le train ralentit; la voie vire brusquement le long du mur sans fenêtre d'une usine. C'est là. Les deux gosses guettent le temps d'arrêt du train. Çà y est. Toutoune saute la première, Toto ensuite. Le train est déjà de nouveau en marche.

Les deux gosses dévalent le talus et ont juste le temps

de surprendre le geste d'amitié des cheminots sur leur locomotive. Puis ils se dirigent vers l'extrémité du mur de l'usine qui est à deux cents mètres. Là, ils trouvent un garçonnet de leur âge très occupé à mettre bout à bout suivant une ligne bizarre quelques gros morceaux de silex échappés du ballast de la voie ferrée.

Et voici la charrette composée de 4 roues de vélo sans pneu et d'une caisse grossière garnie de boîtes à

lait. « Çà doit être lui, fait Toutoune, on va voir. *Pain et liberté.* Le gosse se retourne : « *Pain et liberté.* Bonjour, çà va?» L'amitié est réalisée. « Comment vous appelez-vous? — Moi, Toutoune. — Et moi, Toto. — Moi, c'est Emile. » Le gosse place encore deux cailloux à terre avec application « Que fais-tu là? — Chut! fait-il un doigt sur la bouche, çà c'est un secret! »

(*A suivre.*)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM, MOUCHE.

les vivres sont rares!

je crois que j'ai mal au coeur !!

SAM

la pêche me semble un sport difficile

MOUCHE

pas de terre en vue, et le temps se gâte !!!

nous avons passé un bien mauvais quart d'heure !!

UN OS ET UNE NICHE!

TERRE !!

encore un petit effort mon pauvre Sam, on est arrivé !!!

si vous trouvez ça drôle !!

tout de même, la terre a du bon !!!

maintenant veillons, cette île me semble suspecte !!!

JAUSER

SAVEZ VOUS QUE:

LOPE DE VÉGA (1562-1635) A ÉCRIT UN ROMAN SANS EMPLOYER LA LETTRE **A** ET PLUSIEURS AUTRES SANS **E**, SANS **R**, SANS **O** ET **U**.

A MOSCOU UNE LIBRAIRIE NE VEND QUE DES LIVRES D'ENFANTS. LE JOUR DE SON OUVERTURE ELLE A EUE 4.000 PETITS CLIENTS.

CET ANIMAL SINGULIER EST UNE TORTUE DU BRÉSIL QUI MESURE UN MÈTRE DE LONG

LES ABYSSINS PRENNENT LES TANKS ITALIENS DANS DES PIÈGES QU'ILS UTILISAIENT POUR LES ÉLÉPHANTS

DES DIZAINES DE MILLIERS DE CHOMEURS SONT RÉDUITS A COUCHER DEHORS, ALORS QUE DES MILLIERS D'APPARTEMENTS SONT A LOUER

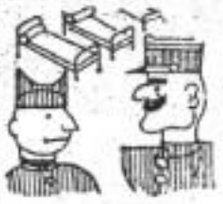
Le coin du sourire

Calino a la fièvre.
— C'est drôle, dit-il, j'ai pris froid et ma température monte !

L'ACCUSÉ (*au tribunal*). — Monsieur le juge, je suis aussi innocent que vous.
LE JUGE. — C'est bien, vous aurez dix ans de prison !

— Ah ! monsieur, les affaires sont épouvantables. Cette crise va m'obliger à fermer ma petite épicerie.
— J'ai pourtant triplé mon chiffre d'affaires, cette année.
— Mais que faites-vous donc ?
— Je dirige le Mont-de-Piété.

M. Sic, journaliste, profite de la guerre d'Abyssinie pour toucher de l'ambassade italienne, en échange d'articles à la louange de Mussolini, force francs et lires.
— Quel grippe-sou, ce Sic, dit quelqu'un.
— Grippe-sou ? lui réplique-t-on. Penses-tu ! Les sous italiens n'ont plus cours. Dis plutôt que c'est un Tire-Lire.



DUMANET. — Mon adjudant, voilà six semaines qu'on n'a pas changé les draps. Ils sont dégoûtants.
L'ADJUDANT LAVACHE. — Les draps sont noirs ? Pas d'importance. Est-ce qu'on voit la couleur des draps, en dormant ?

M. Duroquet, Croix-de-feu, a grièvement blessé un ouvrier d'un coup de revolver. Interrogé, Duroquet répond :
— Tout d'abord, je n'avais pas de revolver sur moi. Ensuite, mon arme n'était pas chargée. Et, enfin, comme j'ai tiré en l'air, mes balles n'ont pu atteindre personne.
Satisfait d'une telle abondance de preuves d'innocence, le commissaire relâche Duroquet.

Après un bon dîner, M. Grossac somnole dans le bureau de l'usine qu'il dirige. Une dactylo entre étourdiment.
M. GROSSAC (*furieux*). — J'avais pourtant bien dit qu'on ne me réveille pas pendant que je travaille !

PAR CI PAR LA

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

JUSTICE

Un ménage de travailleurs avait un fils, un petit garçon de dix ans, gentil et turbulent, un peu étourdi. Un jour qu'il jouait dans la rue il se jeta sous une automobile qui passait et fut écrasé. Le pauvre enfant mourut. Les parents firent un procès à l'automobiliste afin de recevoir une indemnité, mais l'automobiliste était sans doute puissant. Il fut acquitté, et les parents condamnés à payer les frais du procès, plusieurs milliers de francs. Et l'autre jour, à l'Hôtel des ventes de Paris on a vendu de force leur lit, leurs vêtements, tout ce qu'il possédaient !

Les journaux disaient aussi l'autre jour que Mme veuve Fontaine, d'Hénin-Liétard, allait être mise en prison. Fontaine, un ouvrier honnête et travailleur a été tué lan dernier froidement, à coups de revolver, par un fasciste. Sa veuve a pris part au procès de l'assassin, pour venger son mari. Mais le fasciste meurtrier a été acquitté, et Mme Fontaine condamnée à payer les frais du procès. Et comme elle n'a pas d'argent pour le faire, on va la mettre en prison.

Ce n'est pas juste qu'on dépouille des parents parce que leur petit a été écrasé, ce n'est pas juste qu'on veuille emprisonner une veuve parce qu'on a assassiné son mari. Et pourtant chez nous on appelle « Justice » ces injustices.

POUM.

SCIENCE AMUSANTE

LE LIQUIDE MAGIQUE

Un jour où votre mère achètera un chou rouge, demandez-lui en une feuille, coupez-la en petits morceaux et laissez-les tremper dans un peu d'eau pendant un quart d'heure. Vous obtiendrez ainsi un liquide d'un beau rouge violacé.

Faites fondre dans un bol une bonne pincée de cristaux de soude et mettez dans un autre bol une cuillerée de vinaigre. Videz ensuite ces deux bols, mais en ayant soin qu'ils soient encore humides des liquides qu'ils contenaient.

Devant un ami, versez alors votre eau colorée au chou rouge dans le bol qui avait contenu la soude. Le liquide rouge passera aussitôt à une belle couleur bleu ciel tirant sur le vert. Quand vous verserez ce liquide bleu dans le second bol (celui au vinaigre), il reviendra à sa couleu primitive.

Professeur PIF.

DEVINETTES

D. — Qu'est-ce qui est gros comme une église et qui pèse moins qu'une cerise ?
R. — L'ombre.

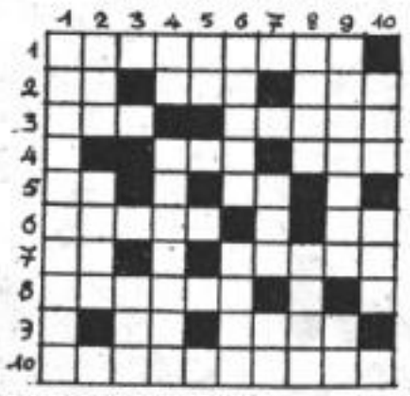
D. — Qu'est-ce qui va à Moscou sans jamais s'arrêter ?
R. — La route.

D. — Je n'ai qu'un œil et qu'un pied et je passe l'eau sans me noyer.
R. — La pomme.

D. — Je ne sors jamais sans mes caoutchoucs, je bois aux fontaines du bord de la route, je crache de la fumée, je dépasse les lièvres à la course.
R. — L'automobile.

D. — Je suis une boîte où on ne peut rien mettre : j'ai des fils et je n'en ai pas ; j'ai des lampes pour ne pas faire de lumière et je parle sans avoir de langue.
R. — L'appareil de radio.

MOT CROISE



HORIZONTALEMENT. — 1. Grande ville qui porte le nom d'un grand homme. — 2. Préfixe. Ville. Ferme. — 3. Entre les maisons. Souveraine. — 4. Début d'une ville marocaine. Saison. — 5. Mot anglais pour dire *des*. Pronom. — 6. Bobine mobile sur la poignée d'une manivelle. Arbre. — 7. Deux points cardinaux. Danse. — 8. Maladie de peau. — 9. Conjonction. Dans un livre. — 10. A pris le pouvoir sans droits.

VERTICALEMENT. — 1. Petit coquin — 2. Troublé. Frappe durement les petits. — 3. Exclamation méridionale. — 4. Préfixe. Evénement fâcheux. — 5. Négation. — 6. Un des plus grands écrivains vivants. Frappa. — 7. Attacha. Sans Dieu. — 8. Copine. Sport. — 9. Ville libre convoitée par Hitler. Possédé. — 10. Mer en allemand. Voile à l'avant d'un bateau.

(Envoyé par Paul, du YASC)).

SOLUTION DU N° 25

HORIZONTALEMENT. — 1. Pionnier. — 2. Alle. — 3. Régiment. — 4. Age. — 5. Si. Er. In. — 6. Li. Ota. — 7. Homme. — 8. At. Elève.

VERTICALEMENT. — 1. Paris. Ha. — 2. Ile. Ilot. — 3. Olga. Im. — 4. Neige. Me. — 5. Mer. El. — 6. Ire. — 7. Nuit. — 8. Rat. Na.

(Solution au prochain numéro.)

A TRAVERS LE MONDE

L'oranger vient d'Afrique. Il a été pour la première fois planté en Europe au XIe siècle.
Il n'est arrivé d'oranges en Angleterre qu'à la fin du XVe siècle.

Il y a à Paris environ deux mille boulangers.

Il y a à Paris environ cent mille maisons, de la valeur de 90 milliards environ. C'est aussi par milliards qu'il faut compter les loyers que versent chaque année les locataires aux mains de leurs « *vautours* ».

La vie d'une locomotive d'express est de quatorze ans environ. Comme elle fait environ 50.000 kilomètres par an, elle parcourt donc dans le courant de son existence dix-sept fois le tour de la terre.

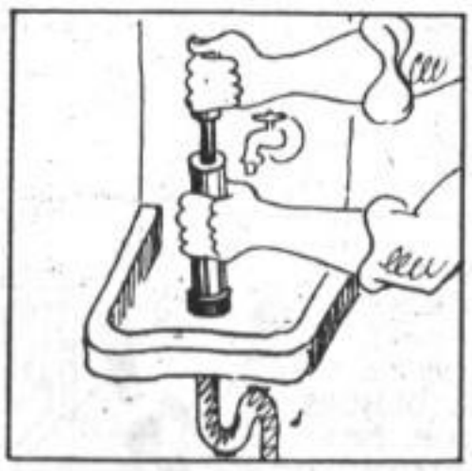
Un demi-million de personnes, en France, vivent « de leurs rentes » dans la paresse la plus complète. Ces « malheureux » passent leur temps à fréquenter les plages à la mode, les sports d'hiver, les champs de course, les dancings, les grands hôtels, etc. Beaucoup d'entre eux sont membres des organisations fascistes.

Les indigènes de plusieurs îles des Canaries, au large de l'Afrique, parlent par sifflements modulés. Ils placent les doigts devant la bouche de façon à modifier les sifflements et peuvent ainsi tenir des conversations à deux kilomètres de distance.

Le plus long jour de l'année à Paris dure seize heures et quart. Au Spitzberg, le plus long jour dure trois mois et demi !

En Union soviétique, le parachutiste Sampirof, après s'être adapté des ailes de toile tendue sur une carcasse d'acier, s'est jeté de la hauteur de 2.500 mètres. Après 800 mètres il a ouvert son parachute et s'est mis à « voler » obliquement. Descendu à 300 mètres, il a ouvert un second parachute et détaché ses ailes. L'expérience avait pleinement réussi.

Les Trucs de Pouf



POUR DEBOUCHER LES SIPHONS

Il arrive fréquemment que les siphons situés sous les éviers et les lavabos soient bouchés par différents détritus. Il faut ensuite pour les déboucher se livrer à des manœuvres souvent difficiles. Voici un truc simple et commode qu'on nous dit extrêmement efficace.

Ayez un bouchon de caoutchouc s'adaptant exactement au trou de l'évier. Le centre de ce bouchon est percé et laisse passer l'extrémité d'une pompe de bicyclette. Pomper fortement. Quand l'air sera suffisamment comprimé, le bouchon de détritus qui obstruait l'évier s'en ira d'un seul coup.

On peut remplacer le bouchon de caoutchouc, si l'on ne peut s'en procurer un, par une bande de caoutchouc roulée autour de la pompe à vélo, de façon que son diamètre s'adapte exactement à celui du trou de l'évier.

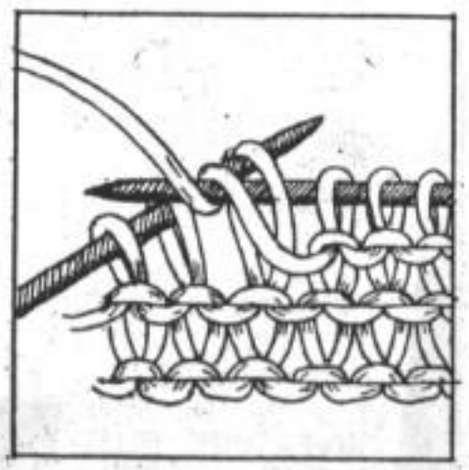
Pour les Fillettes

LA MAILLE A L'ENVERS

Nous avons appris dans le dernier numéro à faire la maille à l'endroit. Aujourd'hui nous apprendrons la maille à l'envers. Car, avec ces deux points, combinés de diverses façons, nous ferons de très jolis dessins.

Vos mailles une fois montées sur la première aiguille, vous tenez toujours la laine vers vous. Vous introduisez l'aiguille de droite dans la maille de gauche de façon que l'aiguille de gauche se trouve toujours derrière celle de droite. Enroulez le fil de droite à gauche autour de l'aiguille de droite que vous faites sortir par la maille de l'aiguille de gauche.

Apprenez bien ces deux points. Faites-les d'une manière régulière. La prochaine fois, nous apprendrons à tricoter le bonnet et l'écharpe assortis.



ENDANT que vous lisez ce journal, tranquillement assis dans votre maison, près du feu, il y a en Afrique des petits garçons nègres qui fuient avec leurs familles, poursuivis par les soldats italiens qui les bombardent avec leurs canons, qui les visent avec leurs fusils, qui leur jettent des bombes à gaz du haut de leurs terribles avions; de petits camarades qui ont la peau noire et des cheveux crépus tombent, blessés, et meurent.

Vous savez où ont lieu ces cruautés : c'est dans un pays que vous ne connaissiez sûrement pas avant que tout le monde n'en parle, c'est en Ethiopie. Un grand pays pourtant, aussi grand que la France et l'Allemagne réunies. Il se trouve à l'extrémité droite de l'Afrique, sous la mer Rouge, contre l'Égypte. Il y a là de hautes montagnes, de 3.000 mètres, avec des vallées et des plateaux fertiles, mais tout autour de la région montagneuse sont des déserts de sables, des marais malsains, des forêts tropicales où il est difficile de pénétrer.

Vous avez vu certainement la photographie de l'empereur d'Ethiopie qu'on appelle le *Négus*, un monsieur à belle barbe avec des yeux intelligents, des cheveux rejetés en arrière; s'il n'avait la peau si foncée, vous l'auriez pris pour un européen. C'est un Abyssin. Le peuple abyssin est de civilisation très ancienne. Les pharaons d'Egypte et Salomon, le grand roi des Juifs envoyaient des ambassadeurs aux rois d'Abyssinie à une époque où il n'yavait en Gaule que des peuplades sauvages. Les Abyssins occupent le centre de l'Ethiopie; ils ont colonisé les régions d'alentour où vivent des peuples primitifs, les *Gallas*, les *Cotous*, les *Dankalis*, etc.

Tous ces gens sont de grande taille, et très forts; malgré la chaleur torride, ils peuvent marcher pendant des heures, tête nue, pieds nus, sur un sol pierreux, à travers des brousailles, sans boire ni manger; on raconte qu'un Abyssin qui avait à transmettre une lettre urgente, étant parti un matin, arrive à destination le lendemain soir, ayant parcouru sans arrêt 160 kilomètres en 36 heures.

Allons faire un voyage en Ethiopie... On prend un bateau à Marseille, qui traverse toute la Méditerranée, franchit le canal de Suez, descend la mer Rouge, qu'il fait donc chaud déjà! On met le casque colonial, on entr'ouve sa chemise, on s'évente, on s'éponge... Et on débarque à Djibouti, port français de la côte des Somalis. C'est de Djibouti que part le seul chemin de fer qui pénètre en Ethiopie. Un drôle de chemin de fer, avec des wagons plus hauts que la locomotive, mais un brave chemin de fer qui, tout soufflant, monte de rudes pentes. On passe au-dessus de ravins, on suit des crêtes de collines que surplombent de grands rochers rouges.

Les Italiens ont mis en œuvre contre le peuple abyssin les armes les plus modernes et les plus cruelles : avions, gaz asphyxiants, tanks.

Quelques arbres au milieu de ces pierres : des oliviers, des cèdres, des mimosas à l'odeur exquise, des eucalyptus parfois, et des euphorbes qui ressemblent à des chandeliers à plusieurs branches.

Puis tout à coup, entre deux collines, une sorte de terrasse qui porte un sol cultivé; alors c'est du café, du coton, des bananiens, des céréales ressemblant au maïs (dourah, sorgha). On aperçoit des villages composés de huttes couvertes de paille. Des bergers immobiles dans leurs larges robes blanches surveillent les troupeaux. Les enfants sont chargés de garder les champs... contre les oiseaux; ils poussent des cris pour les effrayer, ils les chassent à coups de boules de terre qu'ils lancent avec des frondes. Des femmes s'en vont au puits portant de longs vases sur leurs têtes. L'eau est très rare en ce pays où il ne pleut que pendant 4 à 5 mois par an; le reste du temps, il faut compter sur ses réserves et sur les puits. Mais il arrive que des puits se tarissent : plus une goutte d'eau; autour de ces puits vides se trouvent les os des animaux ou des hommes qui ont marché longtemps pour y venir boire et y sont morts de soif... Aussi, à la première gare où nous nous arrêtons pour remplir la chaudière, des femmes se précipitent avec des pots et des bidons pour recueillir cette eau précieuse qui goutte le long de la locomotive. Il ne passe qu'un train par jour. C'est une distraction qu'il ne faut pas manquer; longtemps à l'avance des groupes bavards l'attendent, assis par terre; dès qu'on l'aperçoit, tout le monde se lève, et le chef de gare — il n'est chef de gare qu'une heure par jour, et berger le reste du temps — le chef de gare se précipite sur l'horloge, une horloge sans mouvement, et la met à l'heure avec son doigt!

Le train repart, passe près d'un lac et fait s'envoler une bande de jolis oiseaux, des aigrettes, des flamands. Un bruit de tonnerre : nous sommes sur un viaduc; on aperçoit le ravin avec son lit de pierres grises sur lequel coule un ruisseau... pendant quatre mois. Malgré les glaciers des hautes montagnes il y a très peu de rivières en Ethiopie; et même certaines rivières, assez abondantes à l'origine, n'atteignent pas la mer, elles disparaissent : l'eau s'évapore, et le sable la boit. Cependant, c'est en Ethiopie que naît un des plus célèbres fleuves du monde, le Nil.

Nous approchons de la capitale : Addis-Abeba. Nous y voilà. Mais que se passe-t-il? Est-un rêve? Des autos roulent à toute vitesse dans des rues; un agent de police règle la circulation; il y a des magasins éclairés à l'électricité, de grandes maisons blanches. Ne sommes-nous pas en France? Non, car voici une caravane de plusieurs chameaux chargés de denrées précieuses : des barres de sel, des sacs de blé (un sac de chaque côté de la bosse : 200 kilos en tout), des cornes de bœuf remplies d'un liquide qui serait peut-être l'*hydromel* car les Abyssins aiment beaucoup cette boisson faite avec du miel fermenté. A côté du café où l'on boit l'apéritif ou le cognac (le commerçant est européen), il y a le restaurant indigène où sur le pas de la porte on fait cuire des crêpes de farine de dourah, qu'on arrosera de lait fumé. Un produit très utilisé en Ethiopie, c'est le beurre, mais un beurre dont vous ne voudriez pas manger. A cause de la très grande chaleur, le beurre est tout de suite fondu et rance; mais son goût ne déplaît pas aux Ethiopiens, et puis ils s'en servent de bien d'autres façons : pour se masser tout le corps, pour coller leurs cheveux qu'ils serrent ensuite dans des filets, les femmes surtout, et comme médicaments; que vous ayez la jambe écorchée, avec un vilain bobo, vite mettons du beurre bouillant sur la plaie et demain vous serez guéri.

Addis-Abéba est donc une ville moderne, avec des bains, un cinéma, la poste, des consulats... Et pourtant tout le pays est organisé comme l'était la France au moyen âge. Quelques puissants seigneurs, les *Ras*, possèdent des provinces entières, astreignent les paysans à des corvées, perçoivent des impôts. Ils se promènent sur des mules, avec une escorte de domestiques armés. Mais chaque Ras avec ses parents, ses domestiques, forme en quelque sorte une famille, et en cas de danger, de guerre, par exemple, les paysans viennent demander secours à cette famille organisée pour les défendre. C'est ce qui se passait en France au moyen âge lorsque des villageois se réfugiaient dans le château-fort du seigneur. Autre ressemblance : comme nos anciens chevaliers, les princes éthiopiens usent les uns vis-à-vis des autres d'une politesse très compliquée avec beaucoup de saluts et de longues phrases.

Les Abyssins sont intelligents, très courageux, pratiquent l'hospitalité : quand ils reçoivent quelqu'un dans leur maison, même s'ils sont pauvres ils lui offriront ce qu'ils ont de meilleur, et si l'invité était un criminel, nul n'aurait le droit de venir l'arrêter chez eux.

L'Ethiopie est donc un pays intéressant, à cause de ses vieilles coutumes; il se transforme lentement de lui-même, ainsi l'esclavage n'y est plus pratiqué. Il ne faut pas permettre que l'Italie le brutalise et lui vole ses richesses. Le peuple éthiopien tout entier part bravement en guerre pour chasser une fois de plus l'envahisseur.

BOUR.

GRAND ROMAN HUMORISTIQUE
PAR OLIECHA

CHAPITRE VIII

AVEC LE NEGRE TYBUL

RÉSUMÉ : Une révolte dirigée contre les Trois Gros effroyables tyrans, a échoué. Un des chefs du peuple, l'armurier Prospéro a été fait prisonnier et enfermé dans une cage de fer. L'autre, l'acrobate Tybul est en fuite, et le bon docteur Gaspard Arnèri l'a déguisé en nègre, pour qu'il puisse échapper à la police des Trois Gros.

Sorti mystérieusement de la maison de la rue de l'Ombre, où le docteur Gaspard Arnèri l'avait déguisé en nègre, l'acrobate Tybul tourna à gauche, prit la ruelle de la Veuve-Elisabeth, puis cette rue bien connue à cause du grand chêne frappé par la foudre et se dirigea vers le Quatorzième Marché.

Le vent commença alors à se lever. Le chêne frappé de la foudre grinçait comme une balançoire. Un colleur d'affiches ne pouvait arriver à coller son placard. Le vent arrachait l'affiche et la rejetait sur la figure du colleur. De loin il avait l'air d'un homme qui s'essuie le visage avec une serviette blanche.

Enfin, il y réussit. Et voici ce que Tybul y lut :

« Citoyens ! Citoyens ! Citoyens !

« Le gouvernement des Trois Gros donne aujourd'hui une fête populaire. Venez tous au Quatorzième Marché. Il y aura du théâtre, des attractions, des réjouissances de toutes sortes.

« Dépêchez-vous ! Venez tous en masse ! »

— Tout s'explique, se dit Tybul. On doit exécuter aujourd'hui les révoltés sur la place du Tribunal. Les bourreaux des Trois Gros vont couper la tête à ceux qui se sont insurgés contre la puissance des riches et des goinfres. Les Trois Gros tâchent de tromper le peuple. Ils ont peur que le peuple, qui ne manquera pas d'aller en masse sur la place du Tribunal, ne démolisse les échafauds, ne tue les bourreaux et ne rende la liberté à ses frères condamnés à mort. C'est pour cela que les Trois Gros préparent des réjouissances. Ils veulent détourner l'attention du peuple des exécutions de ce jour.

Tybul ne tarda pas à arriver sur la place du Marché. Devant les baraques, la foule se bousculait. Mais, parmi tout ce grand rassemblement, le docteur ne vit pas un seul monsieur élégant, pas une seule dame en robe couleur de poissons rouges et de raisin, pas un seul vénérable vieillard trimballé dans une chaise à porteurs garnie d'or, pas un seul commerçant porteur d'un énorme porte-monnaie de cuir.

Il n'y avait là que de pauvres habitants des faubourgs : des artisans, des compagnons, des vendeurs de gâteaux de sarrasin, des ménagères, des vieilles femmes, des mendiants, des débardeurs, des estropiés. Leurs vêtements usés, gris, rapiécés étaient ornés par ci, par là soit de lisérés verts, soit de rubans multicolores.

Le vent soulevait les cheveux blancs d'une vieille femme, semblables à une perruque de feutre, piquait les yeux, arrachait les guenilles des mendiants.

Les visages étaient sombres. Tout le monde n'avait qu'une pensée.

Les gens disaient :

— C'est sur la place du Tribunal que vont tomber aujourd'hui les têtes de nos camarades, tandis qu'ici des pitres, grassement payés par les Trois Gros, vont venir faire des grimaces.

— Allons place du Tribunal, criait-on.

— Nous ne sommes pas armés; nous n'avons ni pistolets ni sabres. Et la place du Tribunal est entourée de trois rangées de gardes.

— Pour le moment, les soldats sont encore à la caserne. Ils ont tiré sur nous. Mais bientôt ils marcheront avec nous contre leurs chefs.

— Pas plus tard que cette nuit, sur la place du Tribunal, un garde a tué son officier et il a ainsi sauvé la vie de Tybul l'acrobate.

— Mais où est Tybul ? A-t-il réussi à s'échapper ?

Un colleur d'affiches collait difficilement un placard.

— On n'en sait rien. Les gardes, pendant toute la nuit, et jusqu'à l'aube, ont fouillé les quartiers ouvriers dans l'espoir de l'y trouver.

Tybul s'approcha des baraques. La représentation n'était pas encore commencée.

Derrière les cloisons, derrière les rideaux peints, on entendit des voix, des bruits des clochettes et le chant des flûtes. Les acteurs s'apprêtaient pour le spectacle.

Le rideau s'entr'ouvrit et une trogne apparut. Cétait un Espagnol, un tireur merveilleux. Il avait une moustache en croc et il louchait.

— Ah ! dit-il en apercevant le nègre. Tu prends également part à la représentation ? Combien es-tu payé ?

Le nègre ne répondit rien.

— Moi, j'ai reçu dix pièces d'or, se vantait l'Espagnol, qui prenait le nègre pour un acteur. Approche-toi un peu, murmura-t-il avec un air mystérieux.

Le nègre monta sur l'estrade et s'approcha de lui. Alors, l'Espagnol lui raconta en secret que les Trois Gros avaient engagé cent acteurs pour qu'ils aillent jouer sur les places des marchés, chante la gloire du pouvoir des riches et des goinfres, et pour insulter les révoltés, l'armurier Prospéro et Tybul lacrobate.

— Ils ont ramassé toute une troupe : des magiciens, des clowns, des écuyères, des ventriloques, des dompteurs, des danseurs... Tout le monde a été bien payé.

— Est-ce possible que tous ces acteurs aient consenti à vanter les Trois Gros ? demanda Tybul.

L'Espagnol siffla en mettant le doigt sur ses lèvres :

— Chut... Ne parlez pas si haut, c'est défendu. Plusieurs ont refusé. On les a fait arrêter.

Le nègre cracha. Il était indigné.

A ce moment, la musique se mit à jouer dans plusieurs baraques. La représentation commença. La foule remua.

— Citoyens ! criait un clown d'une voix de coq. Citoyens ! Permettez-moi de vous féliciter !

Il s'arrêta et attendit que le silence se fit. La farine lui tombait de la figure...

— Citoyens, permettez-moi de vous exprimer mes félicitations à l'occasion d'un événement joyeux. Aujourd'hui, les bourreaux de nos roses, de nos gras, de nos délicieux Trois Gros feront tomber les têtes des ignobles révoltés...

Il ne put finir son discours. Un artisan lui lana un pâté qu'il était en train de manger et qui se colla sur sa bouche.

— M-m-m-m !

Le clown mugissait. Mais cela ne servait à rien la pâte, à moitié cuite, lui ayant bien collé la bouche. Il agitait ses bras et faisait des grimaces.

— Bravo ! C'est bien fait ! criait la foule.

Le clown se sauva derrière la cloison.

— Quel saligaud ! Il s'est vendu aux Trois Gros Pour leur argent, il injurie ceux qui sont allés à la mort pour notre délivrance !

La musique joua plus fort. Plusieurs musiciens la composaient : neuf fifres, trois trompettes, trois tambours turcs et un violon dont les sons faisaient grincer les dents.

C'est au moyen de cette musique bruyante que les propriétaires des baraques s'efforçaient de couvrir le bruit de la foule.

— Afin que ces pâtés ne fassent pas peur à nos artistes, disait l'un des directeurs, il faut faire comme si rien ne s'était passé.

Entrez, Messieurs et Mesdames ! La représentation va commencer !

Une baraque s'appelait le « Cheval de Troie ». Son propriétaire sortit devant le rideau. Il était coiffé d'un chapeau très haut en drap vert. Il avait sur son habit des boutons ronds en cuivre et sur ses joues beaucoup de rouge.

— Un peu de silence, s'il vous plaît ! dit-il. Notre représentation est digne de toute votre attention.

Les spectateurs se calmèrent un peu.

— Nous avons invité, à notre fête, le fameux athlète Lapitouppe.

Et la fanfare répéta en écho :

— Ta-ti-touppe-touppe !

Les claquettes imitèrent les applaudissements.

— L'athlète Lapitouppe vous fera voir sa force miraculeuse...

L'orchestre tonna. Le rideau se leva. L'athlète Lapitouppe apparut sur la scène.

En effet, ce géant en tricot rose paraissait très fort. Il était soufflant, il baissait la tête comme un taureau et il faisait jouer ses biceps. Ses aides apportèrent des haltères et les jetèrent sur les planches qui faillirent se briser. Une trombe de poussière se leva. Un bruit sourd se fit entendre dans la foule.

L'athlète se mit au travail. Il prit dans chaque main un haltère, les trapa et les choqua avec force l'un contre l'autre... Des étincelles jaillirent.

— Voilà, dit-il, voilà comment les Trois Gros casseront la gueule à l'armurier Prospéro et à l'acrobate Tybul.

Cet hercule était, lui aussi, vendu par les Trois Gros.

— Ah ! Ah ! Ah ! se mit-il à rire, tout content de sa plaisanterie.

Il savait bien que personne n'oserait lui lancer un pâté. Tout le monde s'était rendu compte de sa force.

Dans le silence qui suivit ce numéro, on entendit discrètement la voix du nègre. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda le nègre en montant une marche.

— Je dis que c'est de cette façon, en frappant un crâne contre un autre, que les Trois Gros écraseront les figures de larmurier Prospéro et de l'acrobate Tybul.

Un petit pâté, lancé par un artisan, se colla sur la figure du clown.

— Tais-toi !

La voix du nègre était calme, basse et sévère.

— Qui es-tu, espèce de monstre noir ? demanda l'athlète, furieux.

Il jeta ses haltères et prit une posture provocante.

Le nègre monta sur les planches.

— Tu es très fort, mais tu es aussi très lâche. Qui es-tu, toi, d'abord, et qui t'a donné le droit de te moquer du peuple ? Je te connais, je sais qui tu es. Ton père est un forgeron, il travaille encore aujourd'hui dans une usine. Ta sœur s'appelle Elly, elle est blanchisseuse. Elle lave le linge des riches. Il se peut qu'elle ait été assassinée hier par les gardes. Et toi, tu es un traître !

L'hercule recula un peu. Il était très étonné et ne comprenait rien. Le nègre, en effet, lui disait toutes ses vérités.

— Fiche le camp ! s'écria le nègre.

L'athlète se ressaisit. Le sang lui monta à la figure. Il serra les poings.

— Tu n'as pas le droit de me commander ! fit-il avec effort. Je ne te connais pas. Tu es le diable.

— File ! Je compte jusqu'à trois. Un !

La foule était stupéfaite. Le nègre était d'une tête moins grand que Lapitouppe et trois fois plus mince. Pourtant, personne ne doutait que c'était le nègre qui vaincrait au cas d'une bataille : il avait l'air si décidé, si crâne, si sûr de lui-même.

— Deux !

(A suivre.)

Voir le début des Trois Méchants Gros dans *Mon Camarade*, à partir du N° 20.

Entre Camarades

La vie du journal

Il est encore trop tôt pour que nous puission publier ici la liste des meilleurs vendeurs du premier numéro de la nouvelle série de *Mon Camarade*. Mais nombreux sont les groupements enfantins qui ont fait un effort spécial pour leur journal et bien des vendeurs ont dû nous écrire pour nous demander de nouvelles centaines de *Mon Camarade*.

Nous nous adressons à tous nos amis et lecteurs. Si *Mon Camarade* leur a plû s'ils pensent que *Mon Camarade* est vraiment *leur* journal, qu'ils en organisent la vente, qu'ils aident à son développement.

De très belles primes sont réservées à nos meilleurs vendeurs.

En développant notre vente, en multipliant nos lecteurs, vous nous aiderez à réaliser rapidement *Mon Camarade*, véritable grand illustré de la jeunesse populaire, paraissant chaque semaine.

Grâce à vous, *Mon Camarade* sera demain hebdomadaire.

DEMANDEZ
Le Papier à lettre
de "Mon Camarade"
10 feuilles de papier, 10 Enveloppes
Une Pochette : 1 fr. 25 franco

Les Chansons
de "Mon Camarade"
"Pionniers, soyons prêts"
La chanson : 0 fr. 25

L'Insigne
de "Mon Camarade"
Un bel insigne émaillé en couleurs : 1 f. 50

Les LIVRETS de "MON CAMARADE"
déjà parus
EN GAGNANT MON PAIN
par Maxime GORKI
HISTOIRE D'ANE PAUVRE ET DE COCHON GRAS
par Paul VAILLANT-COUTURIER
Chaque livret illustré, 0.50

Mon Camarade
L'Illustré de la Jeunesse
paraît le 1er et le 15 de chaque mois
Le Numéro : 0.40
Belgique : 0 fr. 80 (Francs Belges)
Etranger : 0 fr. 80 (Francs Français)

ABONNEMENTS
France et Belgique : 6 MOIS : 4 fr. 50 ; 1 AN : 8 fr.
Etranger : 6 MOIS : 9 fr. ; 1 AN : 16 fr.

ADMINISTRATION : ABONNEMENTS
E.S.I. 24, Rue Racine PARIS 6e
Compte Chèque Postal, 974.41 Paris

Le gérant : Léon MOUSSINAC.

IMP. CENTRALE 5, RUE ERARD, PARIS 12e

A NOS AMIS

Le premier numéro de la nouvelle série de Mon Camarade *a été un gros succès, et le nombre des enfants qui a acheté notre journal et participé à notre concours, a dépassé nos espérances.*

Mais sans doute, aussi bien parmi les organisations enfantines parmi les nombreux lecteurs qui suivent avec sympathie notre effort, a-t-on trouvé que notre journal présentait des lacunes, des erreurs, peut-être.

Nous voulons savoir ce que vous avez pensé de notre dernier numéro. Ecrivez-nous, jeunes lecteurs, pour nous critiquer, pour nous dire quelles améliorations vous voudriez voir apparaître dans ce journal qui est votre journal. *Et aussi, jeunes lecteurs, envoyez-nous votre collaboration. Vos dessins, vos chansons, vos récits trouveront dans nos colonnes le meilleur accueil.*

Et si vous le voulez, votre vieux copain va vous proposer un sujet d'article: « Vous êtes déjà rentrés à l'école, les uns depuis un mois, les autres depuis six semaines. Ce temps vous a largement suffi pour juger de l'état de vos classes. Ecrivez-nous là-dessus, dites-nous si vous n'êtes pas trop nombreux dans votre cours, si vous avez assez de livres scolaires et de fournitures, si des cantines sont organisées chez vous, dites-nous en somme ce qu'est votre vie à l'école ».

Le vieux copain sera heureux de publier les meilleures réponses.

LE VIEUX COPAIN.

POUR JOUER ENTRE CAMARADES

LE JEU DES RUBANS

C'est un jeu qui convient davantage aux jeunes enfants ou aux petites filles. On désigne deux petites filles qui feront le fasciste et le travailleur. Les petites filles restantes d'accord avec une d'elles qui fait la marchande de rubans, se choisissent chacune une couleur et font les rubans. Le jeu se déroule alors ainsi:

Travailleur: Toc-toc. — La marchande: Qui est là? — Travailleur: C'est l'ami de tous les travailleurs. — La marchande: Qu'est-ce qu'il veut? — Travailleur: Un ruban. — La marchande: Pour quoi faire? — Travailleur: Pour donner à mes enfants. — La marchande: Quelle couleur?

Le travailleur donne alors une couleur de son choix et la fillette choisie va se mettre joyeusement à ses côtés.

Puis vient le fasciste.

Fasciste (avec une grosse voix): Toc-toc. — La marchande: Qui est là? — Fasciste: C'est le fasciste avec sa matraque. — La marchande: Qu'est-ce qu'il veut? — Fasciste: Un ruban. — La marchande: Pour quoi faire? — Fasciste: Pour le déchirer. — La marchande: Quelle couleur?

Le fasciste donne alors sa couleur et la petite fille désignée se sauve en courant, poursuivie par le fasciste qui essaie de la rattraper.

Ce jeu peut se jouer dans la rue, dans une cour ou sous un préau d'école.

Mon père et ma mère. — Mon père était un brave homme. Je ne l'ai pas connu longtemps, mais ce qu'on m'a dit de lui m'a rendu fier et m'est resté gravé dans l'esprit. Il était presque toujours nu-tête avec un front très haut qui montrait combien il était intelligent. En combattant dans la guerre de 1914-1918, il a été blessé plusieurs fois, en plus de çà il a été gazé. Il est mort maintenant, çà va faire cinq ans qu'il est mort.

Il y a eu 1.400.000 morts, 1.500.000 mutilés, dont mon père, 350 milliards de dépenses et 10 départements dévastés. Pensez combien y a-t-il maintenant d'orphelins?

Ma mère est à Marseille, malade depuis que je suis né. Elle ne peut pas venir à Vitry parce que l'air n'est pas bon pour elle. Je suis donc sans père et mère. Pourtant il est si doux d'avoir un père et une mère qui vous câlinent le soir en lisant une histoire gentiment. Car il y a une manière d'aimer ses parents en leur faisant le ménage et en leur évitant toutes les fatigues que nous pouvons.

G.D., 12 ans 1/2 (Vitry).

Le petit Jean. — Ceci s'est passé cette année dans une école du XIe arrondissement à Paris. La 3e, la 2e et la 1re classe sont dans le préau en train de répéter les chants du concours. Les élèves de la première classe sont habillés très simplement, comme d'habitude. Tout à coup M. le directeur entre dans le préau, comme un gentleman, et dit : « Vous, les éleves de la 2e je vous félicite de votre belle tenue. Ceux de la 3e, çà peut encore aller, mais ceux de la 1re ressemblent à de véritables cochons, c'est honteux! »

Il s'approche d'un petit camarade étranger d'environ 13 ans, malheureux et pauvre. Il le prend avec deux doigts comme on prend un animal galeux avec des pincettes et, sur un ton de colère, s'écrie : « Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de nuche-nez troué, et ces chaussures mal cirées. Non, non, mon petit cochon, tu n'iras pas au concours de chant, car là il faut de la tenue. » Et il ajoute, en le renvoyant brutalement : « J'espère que cette leçon de morale vous servira à tous. »

Monsieur le directeur entre le lendemain dans notre classe pour nous inspecter. Comme la veille il prend le petit Jean entre deux doigts, et désignant un autre élève riche et bien vêtu : « Fais la comparaison, mon petit bonhomme! Je vois que ma « leçon de morale » d'hier ne t'a pas servi à grand'chose. Avec ta casquette (il n'en a pas) et ton allure, tu ressembles à un petit voyou... »

Plus le petit Jean pleure, et plus le directeur le blesse. C'est avec grande peine que quelques-uns d'entre nous se sont retenus. Cette leçon de soi-disant morale en sera vraiment une pour certains d'entre nous, une belle leçon qui nous ouvrira les yeux.

Pierre, du YASC, 14 ans.

Nous répondrons ici à toutes les questions qui nous sont posées

Jeunes campeurs du XXe. — Les articles que vous nous avez fait parvenir sont écrits d'une façon agréable et très alerte, mais ils sont trop généraux pour pouvoir être publiés ici. Envoyez-nous des faits.

Victor, du Yasc. — Ton poème contient de beaux passages. Continue de nous envoyer tes vers, nous les publierons sans doute un jour.

Charles W. — Merci de nous avoir envoyé des dessins. Nous voulons en reproduire dans cette page. Mais, pour cela, il faut qu'ils soient faits à l'encre noire sur papier blanc, et ceux que tu nous envoies sont aux crayons de couleur ou au crayon. Nous ne pouvons malheureusement rien en faire.

Pierre D. — Merci de bien vouloir nous aider pour la vente de *Mon Camarade* dans ton école, et bravo pour ton initiative.

André K. — Si tu en as la possibilité, nous serons heureux de t'aider à fonder un groupe d'Amis de *Mon Camarade*. Il existe déjà un groupe semblable dans un arrondissement de Paris.

A tous nos amis. — Si vous publiez des journaux dans votre école, envoyez-nous les, nous en ferons un compte rendu.

ONCLE RENÉ.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Prière d'écrire très lisiblement

Nom et prénoms .....

Adresse .....

Déclare souscrire à un abonnement ..... d'un an * / six mois

à « *Mon Camarade* » à partir du .....

Comme abonné d'un an je désire recevoir votre superbe Album, Duroquet Dictateur, en prime gratuite.

Ci joint la somme de 8 francs / 4 fr. 50 *

Signature :

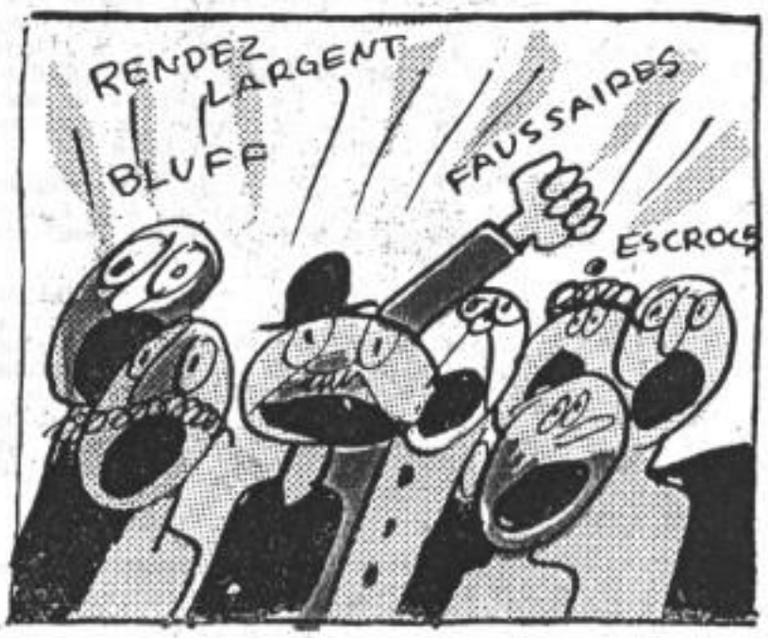
A détacher et à envoyer aux E.S.I., 24, rue Racine, Paris-VIe C.C. 974-41.

Belgique : 0 fr. 80 (Belges)
Etranger : 0 fr. 80 (Français)

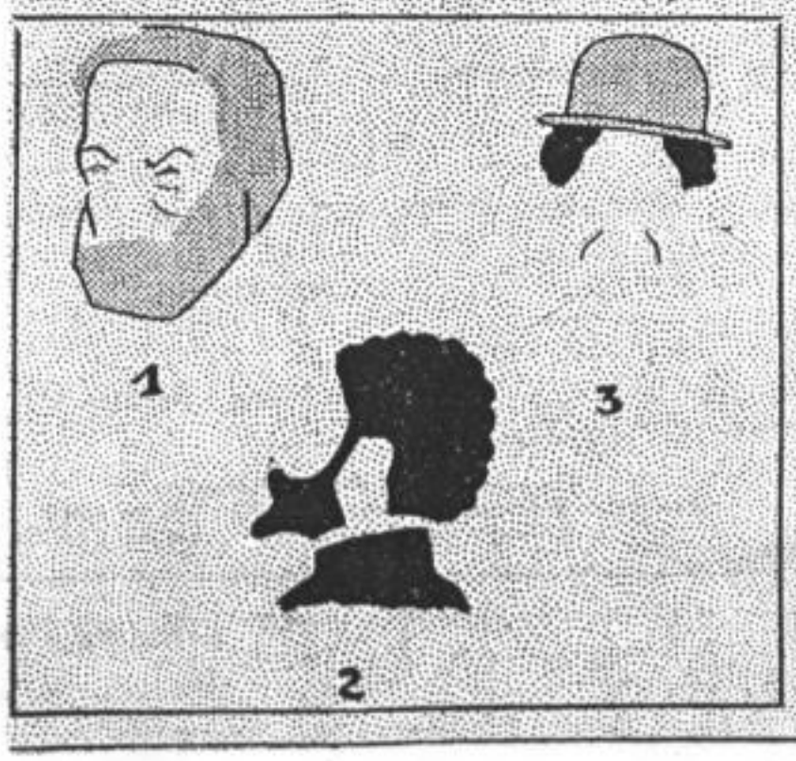
Abonnements en Francs Français :
France et Belgique : 6 mois, 4 fr. 50 ; Un an : 8 fr.
Etranger : 6 mois, 9 fr. Un an : 16 fr.

* *Biffer les mentions inutiles.*

FLIP ET FLOP — L'ANIMAL EXTRAORDINAIRE. (SUITE ET FIN.)



Notre Concours de la quinzaine : Les portraits inachevés



Notre ami Poum s'est essayé à faire des portraits. Mais il a été interrompu dans son travail, et maintenant ne se rappelle plus quels hommes célèbres il avait l'intention de représenter. Voulez-vous l'aider?

Terminez les dessins, indiquez quels personnages ils représentent et envoyez-nous votre solution en découpant la gravure terminée par vous.

Avis très important

Avec la solution il est indispensable que les concurrents nous indiquent, pour permettre notre classement, le nombre de réponses exactes que recevra *Mon Camarade*. Nombreux sont les lecteurs qui ont oublié, à notre précédent concours, de nous indiquer ce chiffre.

Vingt-cinq prix

du 1er au 5e, un magnifique volume illustré à choisir dans la collection *Mon Camarade*;

du 5e au 25e un livret de *Mon Camarade*.

Les solutions doivent parvenir avant le 15 novembre à M. *Poum*, service des Concours de *Mon Camarade*, E.S.I., 24, rue Racine, Paris.

DUROQUET DICTATEUR ?

DUROQUET, chien de luxe ?
DUROQUET, chasseur d'hommes ?
DUROQUET, brûleur d'autobus ?
DUROQUET, chef des crocs d'acier ?
DUROQUET, maître cambrioleur ?
DUROQUET, dictateur manqué ?

Qui est DUROQUET ?

Les nouveaux Abonnés de "MON CAMARADE" recevront notre magnifique album en trois couleurs.

Duroquet dictateur

Envoyé franco à tous nos Abonnés d'un an avant le 1er Janvier 1936

Voir conditions d'abonnements page 2

TROISIÈME ANNEE. — Nouvelle Série. 0.40 N° 31. — 15 Janvier 1936.

DLP 27-05-92030301 30

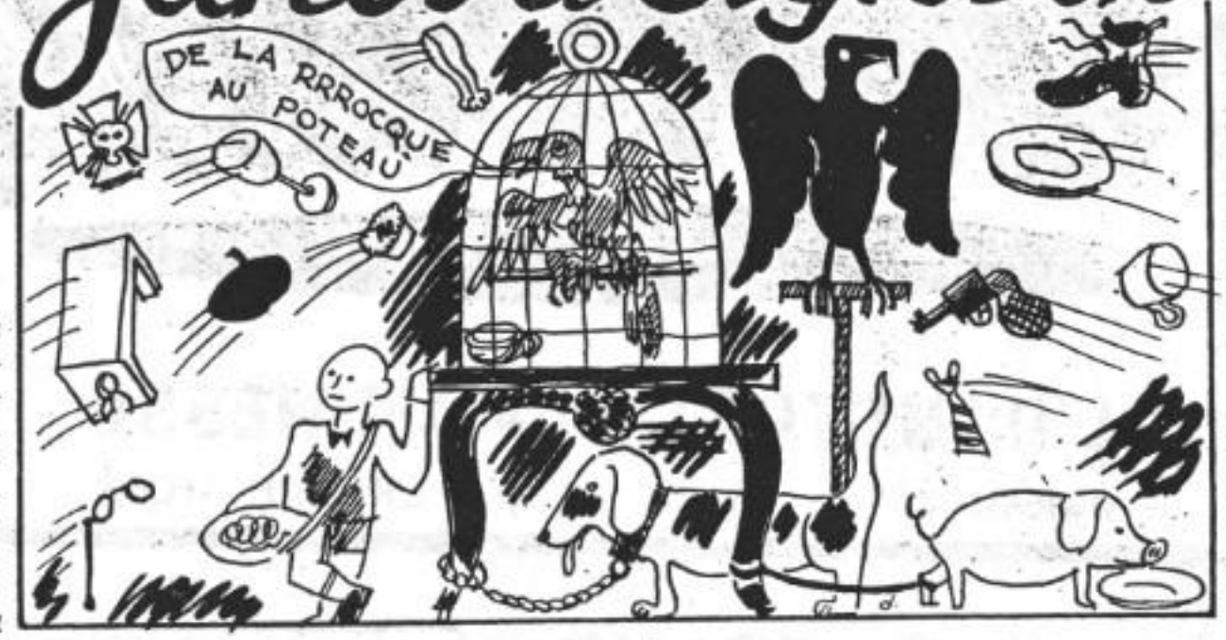
Mon Camarade

ABONNEMENTS :
1 an : 8 fr. 6 mois : 4.50
E. S. I., 24, rue Racine
PARIS-6e C.C. 974-41

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Les aventures de Pat'soum

Janot et Sigisbert



Ce n'est pas pour dire, mais je suis rudement heureux d'être enfin débarrassé de ce Sigisbert. Sigisbert, vous savez bien qui c'est. C'est le perroquet de madame Burette, un sale oiseau qui ressemble à un poulet, sauf qu'il a les plumes vertes, un bec crochu et une grande queue. Ce qui fait qu'après tout il n'y ressemble pas du tout à un poulet... Mais tout de même il y a quelque chose.

En tout cas c'est un sale oiseau. Dans le temps il se contentait de crier. « Une, deusse! une deusse! une, deusse! Porrrtez armes! Prresentez arrmes! Debout là dedans! et que ça saute! Vive la Frrance! A Drroite! Drroite! Vous m'ferrez quattrrre jourrs de prrison. » Tout cela c'était Monsieur Burette qui le lui avait appris, avant que madame Burette ne devienne veuve. Car avant d'être sergent de ville, monsieur Burette a été adjudant à Romorantin. Même qu'il y a dans la salle à manger son portrait, un agrandissement photographique en couleurs. Il a des beaux pantalons rouges, des galons jaunes, et des moustaches en crochet.

MONSIEUR BURETTE EN JARRANT ET EN FLIC

Mais comme ça fait déjà bien une dizaine d'années que monsieur Burette s'est noyé dans le canal St-Martin, en uniforme et en état d'ivresse, Sigisbert a fini par en avoir assez de raconter toujours la même chose. Quand je suis arrivé chez madame Burette il a commencé par répéter : « Ah ! ce qu'il est bête ce Janot ! Ah ! la gourde, ah ! le petit imbécile ! » C'est vexant d'être traité de bête par une bête, mais j'ai fini tout de même par m'y habituer.

Mais à partir de ce moment-là, voilà que madame Burette est devenue Croix de feu. C'est mademoiselle Lebondu, et monsieur Trépointe, qui l'ont décidée. Ils lui ont dit qu'elle était la veuve d'un homme qui était mort au champ d'honneur, et qu'à cause de ça elle avait sa place marquée dans les femmes Croix de feu.

Madame Burette a fait la modeste. Mais monsieur Trépointe a été très éloquent.

Depuis ce temps-là madame Burette est Dame Croix de feu. Son perroquet crie toute la journée :

— Vive Casimirrr, Vive le lieutenant-colonel Comte Casimirr de La RRRocque! Vivent les Crroix de feu. Morrrt aux Saloparrrds.

Moi ça me plait pas du tout, ce ce qu'il raconte, ce perroquet. Je connais pas ce monsieur Casimir de La Rocque, mais je sais bien qu'il est comte. Quand j'étais au village il y avait un comte, là-bas. Il habitait un grand château, il était propriétaire de tout le pays, il faisait mettre en prison ceux qui allaient ramasser du bois mort en forêt, et il faisait vendre le mobilier des pauvres gens qui n'avaient pas de quoi payer le loyer de leurs fermes. Aussi, les comtes, j'aime pas ça.

Et puis, les messieurs Croix de feu du quartier, c'est tout des messieurs avec des gros ventres et des automobiles. J'aime pas les gros non plus.

Aussi, chaque fois que Madame Burette n'était pas là, moi j'en ai profité pour apprendre des nouveaux trucs à Sigisberg.

Cette dernière semaine, madame Burette préparait une vente de Charité Croix de feu et elle n'était pas souvent là.

Elle m'a appris ce que c'était qu'une vente de charité. On achète des tas de bonnes choses: des chocolats, du champagne, du foie gras, des poulets, et tout ça c'est pour les pauvres. Madame Burette, elle, donnait son perroquet pour les pauvres. J'ai été rudement content, parce que j'étais sûr qu'on allait la manger, cette bête-là.

Mais une fois encore j'avais tout compris de travers.

Madame Burette m'a mené à la vente de charité. Elle m'a fait vendre de jolies petites têtes de mort en sucre, dans du papier doré pour vingt sous. Les poulets, les chocolats, c'était pas les pauvres qui les mangeait, c'était les riches, les amis de Monsieur Trépointe. Et plus qu'ils en mangeaient du poulet, plus qu'ils faisaient la charité. Car avec l'argent que les riches dépensent à la vente de charité, Monsieur Trépointe, qui a des copains à la halle aux cuirs achète des morceaux de viande qui ne sont pas tout à fait assez bons pour faire des chaussures et en fait de la soupe que mademoiselle Lebondu distribue le dimanche aux chômeurs.

SIGISBERT

Je m'étais aussi trompé pour Sigisbert. On l'a pas fait rôtir. Mais on l'a montré dans une ménagerie que dirigeait Madame Burette. Il y avait une chienne que ces dames Croix de feu avaient appelé République, des petits cochons baptisés « députés » et un grand aigle empaillé nommé La Rocque. Mais le clou de la ménagerie c'était Sigisbert, et c'est sûrement à cause de lui que des tas de messieurs dames avaient payé vingt sous pour entrer dans la ménagerie. Madame Burette lui donnait du sucre, et il criait « Vivent les Croix de feu, à bas les Salopards. » Et tout le monde applaudissait.

Mais à force de faire le boniment, Madame Burette a eu soif, et pendant qu'elle buvait le coup au buffet, elle m'a dit que c'était mon tour de lui donner le sucre, au perroquet.

Vrai, ça été une catastrophe. Sigisbert était tellement content que je lui ai donné une double ration de sucre et il s'est mis à se rappeler du coup tout ce que je lui avais appris. Et le voilà qui se met à crier « De La Rocque au Poteau », « Chiappe en prison », « Vive la République ». C'était affreux. Pas moyen de le faire taire. Madame Verdure, la femme du commandant, a voulu l'étrangler, mais il l'a mordu jusqu'au sang. Et madame Burette a été furieuse qu'on ait voulu lui étrangler son perroquet. Surtout que Madame Verdure lui a dit: « Ça ne m'étonne pas que vous ayiez une aussi sale bête. On voit tout de suite que vous n'avez pas d'éducation. Vous n'êtes pas une femme du monde. » Madame Burette l'a traitée de pimbêche. Madame Verdure lui a répondu qu'elle n'était qu'une figure de momie. Ça a été vraiment tout à fait épouvantable, surtout que pendant ce temps-là Sigisbert ne s'arrêtait plus et criait toujours plus fort : « De La Rocque au Poteau. » Tous ces messieurs dames étaient indignés et beaucoup sont partis avant la fin. Ce qui fait qu'il est resté tant de foie gras que M. Trépointe a dû le donner à son chien.

Madame Burette a fini par se réconcilier avec Madame Verdure, grâce à Mademoiselle Lebondu qui lui a tenu des discours sur la réconciliation nationale. Il faut dire que Madame Burette ne veut pas se brouiller avec ces Messieurs Dames Croix de feu parce qu'on lui a promis une place de femme agent quand le colonel serait dictateur de la France. Et à cause de cela Madame Burette a envoyé son perroquet en pension chez une de ses cousines qui est chez les sœurs à Lourdes. Ce qui fait que j'en suis bien débarrassé.

Je vous salue tous, mes chers petits camarades. A la prochaine. Et puisque j'ai oublié de le faire la dernière fois, je vous la souhaite à tous bonne et heureuse.

Pour copie conforme

Georges SADOUL.

NOTRE GRAND CONCOURS
Les Héros de "Mon Camarade"

Nous donnons en 12e page le deuxième rébus de notre grand concours. Chacun de nos rébus se rapportera à un « héros » de *Mon Camarade:* Pat'soum, Janot, Pierrot Landy, Toto et Toutoune, Riki, M. Poum, Les trois méchants gros, Flip et Flop. Il paraîtra 8 séries de rébus. Tout envoi pour être valable devra être accompagné de bon de concours. Les 8 solutions devront être envoyées ensemble. Notre concours est doté de

100 magnifiques prix

DONT LA LISTE EST PUBLIÉE PAGE 11

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé : *Pour tenter de délivrer son oncle, le grand inventeur Clément Lothaire, enlevé par le roi du pétrole Vandergold, Pierrot Lancry aidé de ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf poursuit « l'homme au monocle noir », une des créatures de Vandergold. Ils viennent de faire le bandit prisonnier dans une ruine, en Alsace, lorsque des bruits mystérieux provenant d'un souterrain les obligent à battre en retraite.*

CHAPITRE XIII

L'homme au monocle rouge

Parmi les ruines du Schoeneck le donjon conservait encore, taillé à même le rocher de grès rouge, un escalier en spirale qui conduisait vers le sommet de la tour. C'est dans cet escalier que s'engagea la petite troupe. Fil-de-Fer qui fermait la marche, tenait à la main le lourd revolver pris dans les poches de l'homme au monocle noir. Dans cet escalier les trois vengeurs de Clément Lothaire occupaient une situation sûre. Avec les vingt balles de son revolver, Fil-de-fer eut pu, la nuit durant, tenir tête à une armée.

Une meutrière s'ouvrait dans la muraille. Elle donnait sur la grande cour du château en ruines. Pierrot Lancry jeta un regard par l'étroite ouverture. A droite, sous la lumière bleue de la lune, il apercevait l'homme au monocle noir, toujours bâillonné, les mains toujours attachées, au-dessus de sa tête, au vieil anneau de fer de l'antique muraille. Le baron regardait fixement devant lui. Pierrot avait la certitude que le misérable attendait un secours imprévu, une troupe armée sans doute... Tout à l'heure la lutte allait être rude.

Pierrot tourna ses regards vers ce trou de muraille qu'il pensait être l'issue d'un souterrain. De son poste d'observation il entendit le bruit de souliers ferrés qui grinçaient sur la pierre et soudain la vive lueur d'une lampe électrique jaillit de la muraille. Il entendit des voix rudes qui parlaient allemand. Le cœur de l'enfant battait à tout rompre. Soudain, une scène d'un tragique affreux se déroula, une scène qui ne dura qu'un instant, mais que Pierrot devait garder toute sa vie gravée dans sa mémoire.

A la sortie du souterrain, la lampe électrique, brusquement, s'était éteinte et un homme grand, large, lourd, massif, était apparu. Il portait une sorte de képi, un pantalon d'uniforme, de hautes bottes de cuir fauve, une chemise brune, un brassart où, noire sur un fond blanc, se dessinait comme les pattes d'une araignée sinistre les quatre branches crochues de la croix gammée. Parvenu dans la lumière de la lune l'homme, le nazi, resta un instant immobile ,les mains dans sa ceinture de cuir, et d'un regard circulaire il inspecta la cour du château fort. Il tressaillit soudain. Il venait d'apercevoir le baron ligotté et prisonnier.

Un rire bref et sauvage secoua le nazi. D'un geste rapide, il sortit de l'étui qui pendait à sa ceinture, un revolver de fort calibre et le mit instantanément en joue dans la direction du baron. Coup sur coup six détonations éclatèrent dans l'air calme de la nuit. Puis, il y eut un silence tragique que déchirèrent bientôt le cri des coqs réveillés dans les fermes lointaines.

Pierrot, terrifié, regardait le baron. Le corps de la créature de Vandergold, se tenait encore debout, car les poignets liés empêchaient son complet écroulement. Mais les genoux étaient à demi pliés, une large tache de sang, à la hauteur de la poitrine, s'élargissait sur sa chemise de flanelle, et détail horrible, à la place du monocle noir brisé par une balle s'ouvrait un grand trou rouge... Le baron avait expié ses crimes.

Le nazi, posément, comme au tir, avait rechargé son revolver. Puis, d'un pas tranquille il parcourut les quelques mètres qui le séparaient du corps. Il souleva par le menton la tête du baron, puis la lâcha. Elle retomba lourdement sur la poitrine.

— Il est mort, dit à haute voix en allemand, l'assassin brun.

A ce moment six hommes débouchaient du souterrain, six nazis en uniforme. L'un d'eux qui portait une vareuse noire d'uniforme et une casquette plate semblait être leur chef. Il éclata en imprécations.

— Qu'as-tu fait, Hermann! Figure de porc, fils de juif, sang mêlé, non aryen, sale Judéo-marxiste, franc-maçon en herbe! Je ne t'avais pas donné l'ordre de tirer...

A côté du cadavre l'homme se tenait au garde à vous, stupéfait.

— Mais, chef, notre Führer de Piermasens nous ordonna de tuer aujourd'hui le baron. J'étais le premier, je l'ai trouvé ligotté, immobile. J'ai pensé que vous me féliciteriez d'en avoir fini tout de suite, sans courir aucun danger...

— Imbécile, crétin, indiscipliné, crâne de nègre...

Le chef redoublait d'imprécations. Le tueur prit à témoin ses collègues des ordres qu'il avait reçus et ils prirent sa défense. Une vive dispute suivi. Les hommes s'injuriaient comme des portefaix.

— Qu'est-ce qu'ils disent, souffla Fil-de-Fer aux oreilles de Pierrot. Le jeune garçon lança un coup de coude à l'incorrigible bavard. Il fallait se taire. Grâce à sa connaissance de l'allemand il suivait parfaitement ce que disaient les hitlériens, et leur dispute lui apprenaient les raisons du crime qui venait de se commettre.

Les nazis appartenaient à la section nationale-socialiste de Piermasens, petite ville frontière, éloignées seulement de quelques kilomètres. C'est dans cette ville que s'étaient jadis déroulées « les vêpres sanglantes de Piermasens ». Des autonomistes avaient été saisis par des hitlériens et brûlés vifs dans l'hôtel de ville. Les hommes qui discutaient sous les yeux de Pierrot se vantaient d'avoir jadis participé à cette effroyable expédition.

Le nazi sortit son revolver et le mit en joue dans la direction du baron.

Les six hommes, vu leur passé étaient considérés comme des hommes de confiance d'Hitler. Le baron était en liaison avec eux depuis plusieurs années déjà. C'est à eux qu'il remettait, à intervalles réguliers les grosses sommes d'argent que le roi du pétrole le chargeait de faire parvenir aux dirigeants du parti nazi. Mais malgré ces grands services rendus à la cause hitlérienne, le tribunal secret des fascistes allemands, la Sainte-Vehme, avait décidé la mort du baron.

En effet, quelques semaines avant les événements que nous venons de raconter, une sorte de tempête avait secoué les organisations hitlérienne. Le Führer lui-même, arrivé en avion à Munich, avait lancé ses hommes contre ceux qui avaient été des années durant ses plus fidèles lieutenants. Sous les balles des nazis, quelques-uns des chefs fascistes les plus illustres, étaient tombés morts. Hitler les accusait d'avoir comploté contre lui, d'avoir voulu le renverser, prendre sa place...

Le mouvement de révolte contre Hitler avait été soutenu par le roi du pétrole à qui les chefs dissidents avaient promis une sorte de monopole de l'essence en Allemagne, et la cessation de la fabrication d'essence synthétique tirée de la houille, dans les usines de la Ruhr. On avait retrouvé dans les papiers des chefs assassinés la preuve que c'était le baron qui avait transmis l'argent de Vandergold aux conspirateurs. Hitler avait décidé la mort de l'homme au monocle noir, heureux de supprimer du même coup un homme qui en savait trop sur ses débuts.

Le baron qui croyait que ses menées avec l'opposition hitlérienne étaient restées inconnues, s'était jeté lui-même dans la gueule du loup. Il avait besoin d'hommes pour l'expédition qu'il préparait contre le professeur Schultz et il avait fait appel à ses amis de Piermasens, signant sans le savoir son arrêt de mort. Le rendez-vous avait été donné dans cette ruine où aboutissait un souterrain dont l'entrée était située de l'autre côté de la frontière... C'était là qu'on devait l'abattre, mais auparavant on devait tenter d'obtenir de lui certains secrets. C'est pourquoi le chef était furieux que ses ordres aient été trop tôt exécutés.

Les nazis se turent brusquement. On entendit au loin les chiens qui aboyaient dans les fermes éparses. Le chef éleva à nouveau la voix.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Si nous sommes surpris c'est extrêmement grave. Il faut faire disparaître le cadavre au plus vite.

— Mais le professeur Schultz, fit l'un des nazis?

— Qui a pu attacher ainsi le baron? interrogea un autre.

— Silence, fit brutalement le chef. On ne discute pas les ordres de son Führer. Il faut que dans un quart d'heure ce cadavre soit transportée en terre allemande. J'ordonne.

Sans un mot, les fascistes délièrent le corps inerte du baron. Puis, précédés par leur chef, les six hommes portant le cadavre s'enfoncèrent dans le mystérieux souterrain.

CHAPITRE XIV

Le professeur Schultz

En plein été les jours sont interminables, et les nuits ne durent que quelques heures. Il semblait pourtant à Pierrot que cette tragique nuit de juillet n'aurait jamais de fin. Le jour n'était pas encore levé quand, en compagnie de Fil-de-Fer et de Jambe-de-Bœuf il frappa à la porte de l'antique maison d'Obermunster, perchée sur une colline proche de la petite ville d'eau de Niederbronn.

Avant la Grande Révolution, Obermunster avait été un couvent de nonnes, mais au début du siècle dernier il était devenu la propriété d'une assez riche famille strasbourgeoise, enrichie par le commerce des grains et le trafic des biens nationaux. Durant tout un siècle cette famille avait, de père en fils, fourni des grands explorateurs, des ingénieurs célèbres, des naturalistes connus, des chimistes réputés. L'un après l'autre, ces hommes étaient morts. Cette famille illustre qui avait donné son nom à des plantes exotiques, à des îles du Pacifique, à des composés chimiques n'était

plus représentée que par un vieux physicien, un homme extrêmement original, qui vivait seul dans un antique hôtel particulier du quartier du Marais, à Paris. Le vieillard, qui n'occupait plus que deux pièces de cette grande maison déserte, vivait exclusivement de patisserie, et poursuivait des recherches pour essayer de récouvrir la véritable raison de la couleur bleue du ciel, l'un des problèmes qui préoccupe le plus la science contemporaine.

Traité de vieux fou par les habitants de son quartier, le vieillard n'en était pas moins connu du monde savant tout entier et il entretenait une correspondance avec la plupart des grands hommes de science. Il connaissait bien Clément Lothaire, et tous deux avaient comme ami commun le professeur Schultz, de Hambourg. Quand ce dernier dut s'expatrier après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le vieillard lui offrit de s'installer dans l'antique maison familiale d'Obermunster, depuis plusieurs années vide de tout occupant. Le professeur Schultz était un homme d'une soixantaine d'année, au crâne chauve, au visage glabre et froid, aux yeux cerclés de lunettes d'or. Au moment où frappèrent à la porte nos trois amis qui en toute hâte, sitôt le départ des nazis, étaient revenus à *l'Hôtel de la Forêt* pour y prendre la grosse torpédo et filer sur Niederbronn, le professeur Schultz travaillait encore dans le laboratoire d'Obermunster. Ce laboratoire avait été amménagé plus d'un siècle auparavant dans l'ancienne chapelle du couvent. Sous les voûtes gothiques luisaient les cuivres de bizarres machines qui datiaient des premières recherches sur l'électricité, et des cornues qui fabriquées à une époque où la chimie venait juste de naître des ruines de l'alchimie.

En entendant frapper, le docteur Schultz s'approcha d'une lucarne, l'ouvrit et cria.

— Qui est là?

Sa voix était rendue rude par un assez fort accent allemand.

— Etes-vous bien le professeur Schultz, cria Pierrot.

— Oui, mais que voulez-vous...?

— Je suis le neveu de votre ami Clément Lothaire, je suis Pierrot Lancry. Je viens vous avertir. Un danger vous menace... Les nazis...

— Que voulez-vous dire? reprit le professeur d'une voix méfiante. Que venez-vous faire, tous trois, en plein milieu de la nuit avec cette voiture? Je n'ouvrirai pas.

Pierrot supplia.

— Mais monsieur le professeur, je vous dit qu'un grave danger vous menace. Si vous craignez quelque chose, j'entrerai seul. Quel danger peut vous faire courir un enfant de treize ans. Mais je vous en supplie, faites vite, je crains pour votre vie.

— Si vous entrez seul... finit par dire le professeur.

Pierrot donna à Fil-de-Fer l'ordre de surveiller la route qui, venant de la frontière, conduisait à l'ancien monastère. Quand à Jambe-de-Bœuf il devait se tenir dans la voiture automobile, derrière la maison. Un chemin forestier praticable aux automobiles, partait de là pour rejoindre la grand'route de Strasbourg. Il était convenu qu'en cas de danger Fil-de-Fer pousserait par trois fois le cri lugubre de la chouette.

Par la porte entrebaillée et retenue par une chaîne de sûreté le professeur Schultz s'assura que l'enfant était seul. Puis il ouvrit le battant. Le regard droit, l'allure courageuse et loyale de l'enfant lui fit visiblement bonne impression.

— Je suis bien près de la frontière, ici, fit le professeur pour s'excuser de son accueil. Les nazis n'hésitent pas à la traverser pour tuer. J'ai appris il y a quelque jours la mort d'un de mes collègues de la Faculté des sciences d'Hambourg, abattu dans une auberge de Tchéco-Slovaquie où il avait établi un poste de radio pour correspondre avec les antifascistes d'Allemagne. Crime nazi...

En quelques phrases brèves Pierrot raconta comment, lancé à la poursuite du baron, il avait assisté à son assassinat, et comment il avait surpris la conversation des hitlériens. Il n'y avait pas une minute à perdre, une expédition allait être tentée contre le professeur Schultz, peut-être, cette nuit même. Il fallait fuir. Une voiture rapide et montée par deux hommes de confiance attendait à la porte de derrière. Elle conduirait Schultz en lieu sûr.

La défiance se lut à nouveau sur le visage du professeur Schultz.

— Vous voulez, qu'en pleine nuit, j'accepte de partir en automobile avec deux hommes inconnus, quand la frontière est à deux pas. Je connais trop les ruses hitlériennes.

— Mais je veux, au contraire, vous sauver des hitlériens, fit Pierrot avec désespoir. Vous connaissiez mon oncle, Clément Lothaire. Il a dû vous parler de moi, son neveu, Pierrot Lancry. Mon père a été tué dans la catastrophe de Port Morel, criminellement provoquée par Vandergold. Je sais que c'est à vous que mon oncle a confié le secret de la *lotharite*, ce corps qui permet de remplacer le pétrole par de l'eau de fontaine. Vous deviez en faire connaître le secret au monde quand mon oncle aurait disparu. Ce jour est venu, car mon oncle a été enlevé.

— Que me dites-vous là, mon garçon, fit Schultz. Votre oncle disparu... Vous voulez dire qu'il s'est vendu au roi du pétrole...!

A ce moment par trois fois, sinistre, retentit le cri de la chouette: le signal. Pierrot se précipita à la fenêtre. L'aube blanchissait le ciel. Le paysage était calme et splendide. De chaque côté de l'immense plaine alsacienne se dressaient les montagnes des Vosges et de la Forêt Noire. Sur la route d'Obermunster on apercevait un faisceau de lumière, celle d'un phare d'auto.

— Voici les nazis s'écria Pierrot.

Il n'avait pas terminé sa phrase que des coups de feu retentirent, répercutés par les échos des vallées.

(A suivre.)

tous les sports

A PROPOS DE SPORTS D'HIVER

Comme vous avez pu le remarquer, les sports d'hiver ont pris cette année, un développement, jusqu'ici inconnu en France. Les devantures des tailleurs et couturiers ont arboré pour l'occasion leurs plus beaux modèles, les affiches publicitaires vous ont invité de la manière la plus pressante, les chemins de fer vous ont offert de notables réductions de tarifs, et même les médecins l'ont conseillé.

Et pourtant la majeure partie d'entre vous n'a pas pu y aller. Ce n'est certainement pas, parce que vous n'en auriez pas besoin, il n'est rien de tel que la montagne en hiver pour vous préserver de la tuberculose, mais le voyage, l'équipement nécessaire, les frais de pension là-bas sont des dépenses trop fortes pour la bourse d'un ouvrier ou même un employé.

Alors vous êtes restés chez vous, en regardant les photographies reproduites par les journaux, et pensant aux batailles de boules de neige, auxquelles vous vous seriez si volontiers livrés.

Mais aussi cela nous mène à d'autres considérations, d'ordre sanitaires celles-là. Puisqu'il est reconnu que les séjours d'hiver en montagne sont profitables aux santés débiles des enfants d'ouvriers, pourquoi les pouvoirs publics ne prendraient-ils pas en mains vos intérêts; pourquoi les écoles, les municipalités, les administrations d'hygiène publique n'organiseraient-elles pas de semblables colonies de vacances, comme ils le font l'été.

Il est certain que quelques organisations ouvrières ont déjà ébauché un pareil travail, tels les Campeurs rouges, les Faucons rouges; les efforts de ces groupements sont insignifiants en regard du grand nombre d'enfants ayant besoin de l'air pur de la montagne et du rafraîchissement vital que constitue la pratique dirigée des sports d'hiver.

Georges ARA.

*

NATATION

Des brasseurs qui nagent vite...

Le nageur soviétique Boïtcheucko vient de battre le record mondial du 100 mètres; il le parcourut en 1 m. 8 secondes (ce qui fait 1 mètre 47 à la seconde). C'est la première fois au monde qu'un nageur descend au-dessous des 1 m. 10 s. sur cette distance. C'est dire la valeur de cette performance.

D'autre part une équipe moscovite de brasseurs a battu le record mondial du relais 4 fois 100 mètres brasse; le record précédent détenu par le Club Hellas de Magdebourg (Allemagne) était de 5 m. 11 s.; les soviétiques réussissent 5 m. 7 s. 1/5.

Ces records remarquables ne pourront toutefois pas être homologués, l'U.R.S.S. n'appartenant pas à la Fédération internationale de natation amateur.

Athlétisme

Un homme qui possède quelques records

Il s'agit cette fois de l'athlète américain noir Metcalf.

Il vient de battre le record du monde du triple saut; il a franchi 15 m. 776, contre 15 m. 72, record précédent, appartenant au Japonais Nambu.

Il est bon de signaler au passage que Metcalf est le recordman du monde du 100 mètres plat en 10 secondes 3/10, et du 200 mètres plat en 20 secondes 9/10.

BOXE

Des boxeurs que l'on paie cher

Au mois de juin prochain, aura lieu à New-York, un match de boxe entre l'Allemand Max Schmeling et le noir américain Joë Louis. Il se disputera au stade yankee qui peut contenir 85.000 personnes.

M. Mike Jacobs, organisateur du combat, compte à cette occasion sur une recette de 25 à 30 millions de francs! Louis et Schmeling toucheront chacun 30 % de la recette, c'est-à-dire près de 5 millions de francs.

FOOTBALL

Au cirque et sur la scène

Hiden, le goal prestigieux, mais chômeur, vient de trouver de l'emploi... dans un cirque. Tous les soirs, on installe sur la piste, un but, dans lequel se place Hiden, et le speaker annonce à l'assistance que toute personne réussissant à placer la balle dans les filets gardés par Hiden, recevra en récompense une prime fort intéressante.

On dit que cette attraction, très goûtée du public, remporte un gros succès.

D'autre part, dans un théâtre londonnien, on peut voir évoluer sur la scène, un ex-international de football, mimant à la perfection toutes les attitudes du goal et du footballer.

Le match Racing-Moscou

Le nouvel an sportif a été marqué par un superbe match de football, celui de Racing-Moscou où l'équipe française a gagné par 2 buts à 1 malgré les belles attaques moscovites que Racing a parées avec une maestria incomparable.

Dans la première mi-temps, Racing a marqué le premier but malgré l'effort du goal soviétique, puis Moscou avec un jeu de passe qui a dérouté les arrières français a égalisé et la première mi-temps s'est terminée avec des scores égaux, malgré une légère supériorité moscovite.

A la deuxième reprise, Racing a de nouveau marqué après une longue série d'attaques, Moscou a eu beau faire de très belles descentes, il n'a pu égaliser. En somme Moscou a une attaque supérieure à celle du Racing, mais la défense de celui-ci est sensiblement meilleure.

Malgré sa défaite (ce qu'il faut excuser par l'impossibilité de s'entraîner depuis plusieurs mois à cause de la neige) Moscou peut être comptée parmi les grandes équipes mondiales.

Gérard HUSUM, pionnier du 19e.

Nouvelles de partout

■ *Prague :* Zedua Koubkova, ex-recordwoman d'athlétisme, qui s'est transformée en homme, a débuté au football. On dit qu'elle joue très bien.

■ *Londres :* Le Club Aston Villa (Angleterre) vient d'acheter pour 600.000 francs, le footballer international Griffiths; de plus il s'est acquis les services du goal international Cummings pour 487.500 francs.

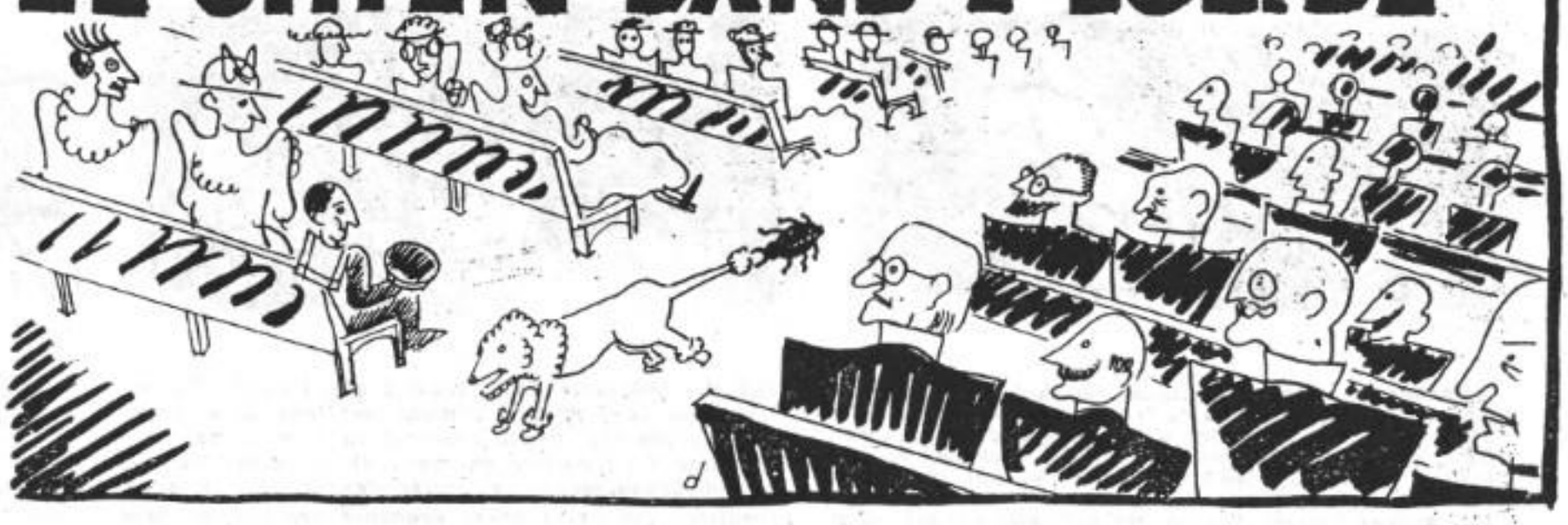
■ *New-York :* L'haltérophile poids plume Terlazzo, bat le record du monde, au total des trois mouvements olympiques avec 316 kgs 500. C'est une performance sans précédent.

■ *Moscou :* En poids et haltères toujours, le soviétique Popoff bat le record d'Europe en totalisant 350 kgs. Le vainqueur du récent championnat d'Europe, l'allemand Walter, ne réussissait que 297 kgs 500.

■ *Chicago :* Le record mondial officiel du 100 mètres brasse, a été battu récemment par l'étudiant, Jack Holsey, en 1 m. 10 s. Le record précédent en 1 m. 11 s. appartenait au français Cartonnet.

MARK TWAIN

LE CHIEN DANS L'EGLISE



Mark Twain, qui naquit en décembre 1835, dans une petite ville américaine, commença par être un ouvrier, puis, après avoir passé par différentes professions il devint journaliste, et l'un des écrivains les plus célèbres des Etats-Unis. Il devait mourir en 1910, connu dans le monde entier.

On vient de célébrer le centenaire de cet écrivain qui est certainement l'un des plus amusants humoristes de son siècle. Sa blague féroce n'épargnait rien du monde où il vivait. Et, après sa mort, quand on a pu prendre connaissance de son journal intime, on a vu que Mark Twain n'avait jamais oublié qu'il avait commencé par être un ouvrier et qu'il était resté fidèle à ses camarades d'autrefois.

La nouvelle que nous publions ici est extraite d'un volume édité au Mercure de France.

APRES le chant du cantique, le révérend Sprague se retourna et lut une liste interminable d'« annonces », de réunions, d'assemblées, de conférences, selon le curieux usage qui se perpétue en Amérique, et qui subsiste même dans les grandes villes où les nouvelles sont données dans tous les journaux.

Cela fait, le ministre du Seigneur se mit à prier; il formula une invocation longue et généreuse qui embrassait l'univers entier, appelant les bénédictions du ciel sur l'église, les petits enfants, les autres églises de la localité, le village, le comté, l'Etat, les officiers ministériels de l'Etat, les Etats-Unis, les églises des Etats-Unis, le congrès, le président, les officiers du gouvernement, les pauvres marins ballottés par les flots, les millions d'opprimés qui souffrent de la tyrannie des monarques européens et du despotisme oriental; il pria pour ceux qui reçoivent la lumière et la bonne parole, mais n'ont ni yeux ni oreilles pour voir et comprendre; pour les pauvres païens des îles perdues de l'Océan, et il termina en demandant que sa prédication porte ses fruits et que ses paroles sèment le bon grain dans un sol fertile capable de donner une opulente moisson. Amen.

Il y eut alors un froufrou de robes et l'assemblée, debout pour la prière, s'assit. Le jeune homme à qui nous devons ce récit ne s'associait nullement à ces exercices de piété; il se contentait de faire acte de présence... et prêtait une attention des plus médiocres à l'office qui se déroulait. Il était rebelle à la dévotion, et comme il ne suivait la prière que d'une oreille distraite, connaissant par le menu le programme du pasteur, il écoutait de l'autre les bruits étrangers à la cérémonie.

Au milieu de la prière, une mouche s'était posée sur le banc devant lui; il s'absorba dans la contemplation de ses mouvements; il la regarda se frotter les pattes de devant, se gratter la tête avec ces mêmes pattes, et la faire reluire comme un parquet ciré; elle se frottait ensuite les ailes et les astiquait comme si elles eussent été des pans d'habit; toute cette toilette se passait très simplement, et sans la moindre gêne; la mouche, évidemment, se sentait en parfaite sécurité.

Et elle l'était en effet, car, bien que Tom mourût d'envie de la saisir, il n'osa pas, convaincu qu'il perdrait irrémédiablement son âme, s'il commettait une action pareille pendant la prière. Mais à peine l'Amen fut-il prononcé, Tom avança sa main lentement et s'empara de la mouche.

Sa tante, qui vit le mouvement, lui fit lâcher prise.

LE pasteur commença son prêche et s'étendit si longuement sur son sujet que peu à peu les têtes tombèrent : Dieu sait pourtant que la conférence était palpitante d'intérêt, car il promettait la récompense finale à un nombre d'élus si restreint qu'il devenait presque inutile de chercher à atteindre le but.

Tom compta les pages du sermon; en sortant de l'église, il ne se doutait même pas du sujet du prêche, mais il en connaissait minutieusement le nombre des feuillets. Cependant, cette fois-ci, il prit plus d'intérêt au discours.

Le ministre esquissa un tableau assez pathétique de la fin du monde, à ce moment suprême où le lion et l'agneau, couchés côte à côte, se laisseront guider par un enfant. Mais la leçon, la conclusion morale à tirer de cette description grandiose ne frappèrent pas le jeune auditeur; il ne comprit pas le symbole de cette image et se confina dans un réalisme terre à terre; sa physionomie s'illumina et il rêva d'être cet enfant pour jouer avec ce lion apprivoisé.

Mais lorsque les conclusions arides furent tirées, son ennui reprit de plus belle. Tout d'un coup, une idée lumineuse lui traversa l'esprit; il se rappela qu'il possédait dans sa poche un trésor : un énorme scarabée noir à la mâchoire armée de pinces puissantes.

Dès qu'il ouvrit la boîte, le scarabée lui pinça vigoureusement le doigt; l'enfant répondit par une chiquenaude vigoureuse; le scarabée se sauva et tomba sur le dos, pendant que l'enfant suçait son doigt. Le scarabée restait là, se débattant avec succès sur le dos. Tom le couvait des yeux, mais il était hors de son atteinte.

D'autres fidèles, peu absorbés par le sermon, trouvèrent un dérivatif dans ce léger incident et s'intéressèrent au scarabée.

SUR ces entrefaites, un caniche entra lentement, l'air triste et fatigué de sa longue réclusion ; il guettait une occasion de se distraire; elle se présenta à lui sous la forme du scarabée; il le fixa du regard en remuant la queue. Il se rapprocha de lui en le couvant des yeux comme un tigre qui convoite sa proie, le flaira à distance, se promena autour de lui et, s'enhardissant, il le flaira de plus près; puis, relevant ses babines épaisses, il fit un mouvement pour le happer, mais il le manqua.

Le jeu lui plaisait évidemment, car il recommença plusieurs fois, plus doucement; petit à petit il approcha sa tête et toucha l'ennemi avec son museau, mais le scarabée le pinça; un cri aigu de douleur retentit dans l'église pendant que le scarabée allait s'ébattre un peu plus loin, toujours sur le dos, les pattes en l'air. Les fidèles, qui observaient le jeu du chien, se mirent à rire, en se cachant derrière leurs éventails ou leurs mouchoirs. Tom exultait de bonheur.

Le caniche avait l'air bête et devait se sentir idiot, mais il gardait surtout au cœur un sentiment de vengeance. Se rapprochant du scarabée, il recommença la lutte, cabriolant de tous les côtés, le poursuivant, cherchant à le prendre avec ses pattes ou entre ses dents; mais, ne parvenant pas à son but, il se lassa, s'amusa un instant d'une mouche, d'une demoiselle, puis d'une fourmi et abandonna la partie, découragé de n'arriver à rien.

Enfin, d'humeur moins belliqueuse, il se coucha... sur le scarabée. On entendit un cri perçant et on vit le caniche courir comme un fou dans toute l'église, de la porte à l'autel, de l'autel vers les bas-côtés; plus il courait, plus il hurlait. Enfin, fou de douleur, il vint se réfugier sur les genoux de son maître, qui l'expulsa honteusement par la porte; sa voix se perdit bientôt dans le lointain.

Pendant ce temps, l'assistance étouffait ses rires et le pasteur s'interrompit au milieu de son discours. Il le reprit ensuite tant bien que mal en cherchant ses mots, mais dut renoncer à produire le moindre effet sur l'auditoire; le recueillement des fidèles s'était évanoui, les plus graves conseils du pasteur étaient reçus par eux avec une légèreté mal dissimulée et très peu édifiante.

Lorsque la cérémonie fut terminée, et la bénédiction donnée, chacun se sentit heureux et soulagé.

Tom Sawyer rentra chez lui très satisfait, pensant qu'après tout le service divin avait du bon lorsque de légères distractions venaient l'agrémenter.

Une seule chose le contrariait : il admettait bien que le chien se fût amusé avec son scarabée, mais il avait vraiment abusé de la permission en le faisant s'envoler par la fenêtre.

Mark TWAIN.

LA LOCOMOTIVE

Nous donnons ici, un extrait de la belle publication de Freinet, ENFANTINES, un charmant poème d'Henri Garreau (12 ans).

Que nos amis nous envoient des poèmes, nous les publieront.

Tiouf; tiouf; fait la vapeur
De cette grande locomotive
Très forte et très vive !
C'est la vie du chauffeur

De te donner à ta faim
Du charbon qui brûle dans ton foyer,
En jetant beaucoup de fumée.
C'est la vie du mécanicien

De te guider nuit et jour
Pour que tu suives ton chemin
Toi et ton grand train
Qui va haletant d'un bruit sourd.

Et bien tard le soir,
Comme un grand fantôme noir;
Marche gentille locomotive,
Très forte et très vive.

Henri GARREAU (12 ans)
Ecole de Neuvillette (Sarthe).

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XV

Résumé. — Toto et Toutoune ont fait le projet d'aller en U.R.S.S. Au cours de leur voyage ils connaissent mille aventures en Allemagne. Prisonniers des nazis, ils sont sauvés par quelques antifascistes qui les aident à quitter l'Allemagne. Un avion qui les transporte, enfermés dans une caisse est surpris par l'orage. Les hélices brisées l'avion est précipité au sol où il prend feu. Grâce aux nombreuses déchirures de la carlingue, à l'ingéniosité de Toto et au courage des deux enfants, ceux-ci sont sauvés. Pour fuir la curiosité des habitants de la contrée que l'accident ameutera Toto et Toutoune quittent les lieux de la catastrophe. Soudain ils se trouvent en face d'une borne frontière. La frontière polonaise. Ils avancent toujours quand brusquement se dresse devant eux un garde frontière qui après avoir prononcé des paroles inintelligibles pour les enfants, arme son fusil et tire.

L'homme a tiré en l'air.

Toto sait que s'il tire encore une fois le coup ne sera plus dirigé en l'air mais sur eux.

Il saisit sa sœur par le bras et vlan! d'un bond il se précipite avec elle dans le fossé qu'ils viennent de quitter.

L'homme a tiré une seconde fois mais sa cible avait disparu.

Les gosses courent, courent aussi vite qu'ils peuvent. Ils sentent le garde-frontière à leurs trousses. Ils l'entendent même courir mais sans le voir tant le bois est touffu à cet endroit.

Les enfants se laissent dégringoler le long d'un talus au pied duquel coule une rivière.

Enfin ils ont réussi à dépister le garde-frontière mais ils craignent de le voir apparaître derrière chaque arbre.

— Une barque, crie Toutoune à son frère.

En quelques secondes ils sont près de la barque. Une petite barque, sans attache, sans rames, échouée sur la rive, mais qui paraît en bon état. Sans doute une barque de contrebandier.

Toto et Toutoune ont vite fait de pousser la barque dans l'eau. L'un après l'autre ils sautent dedans. Au préalable Toto a ramassé une longue branche de bois mort. Cela lui servira de gaule pour guider la barque.

Les voici sur l'eau. Le courant de cette rivière, la Warthe, est fort à cet endroit et la barque, entraînée, avance rapidement. D'ailleurs aucune âme qui vive ne se présente aux rivages. Encore une fois les enfants l'ont échappé belle.

Au bout de quelques instants pourtant Toutoune s'écrie: — Oh! Toto regarde la barque prend l'eau. En effet, le fond de la barque s'emplit peu à peu. Les

deux enfants tentent avec leurs mains de retirer l'eau qui pénètre dans leur embarcation. Sans résultat d'ailleurs.

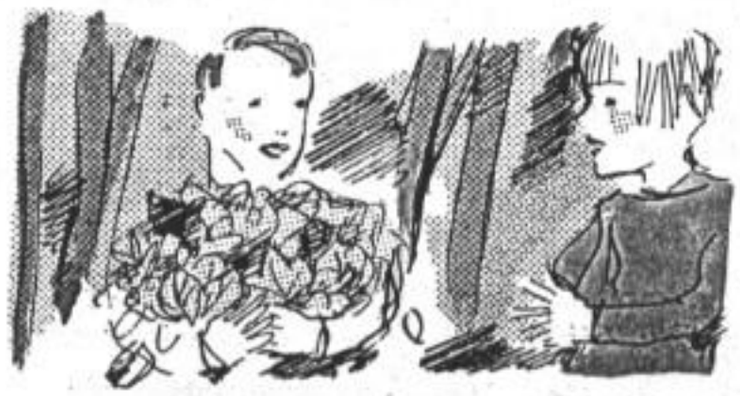
— Le niveau monte. Toto on va couler! Il faut gagner la rive, mais pas celle que nous venons de quitter, la rive opposée.

Toto se saisit de la hampe de bois et tente de pousser l'embarcation vers le rivage, mais rien à faire, le courant est trop fort. Et voilà que la hampe de bois se brise. Evidemment du bois mort ne peut être solide, Toto n'y avait pas songé.

Les enfants voient avec angoisse leur barque s'emplir d'eau. Tout à coup, patatras! la barque s'affaisse dans l'eau. Toto et Toutoune sont précipités dans la rivière. Heureusement tous deux savent nager mais ils n'ont jamais nagé qu'à la piscine et dieu que cette eau-là est froide!

Après quelques efforts, gênés par le courant et par leurs vêtements, ils atteignent la rive opposée à celle où ils ont embarqué.

Ils sont trempés et dégoulinant d'eau. Ils n'ont évidemment pas de vêtements de rechange, pas de quoi faire du feu. Ils n'aperçoivent aucune maison dans ces bois. C'est le soir d'ailleurs et l'ombre se fait de plus en plus épaisse sous les arbres.



Alors Toto ramasse les feuilles mortes qui jonchent le sol. Il en fait une grande litière. — Vas-y Toutoune, déshabille-toi et tu te coucheras dans les feuilles pendant que je ferais sécher tes vêtements. Ensuite ce sera mon tour.

Toutoune retire sa robe, ses bas et ses chaussures et va se plonger dans le lit de feuilles. Toto prend ses vêtements et les accroche à une branche d'arbre. — Le mieux à faire dit-il, c'est de dormir. Demain matin en nous éveillant, s'il ne pleut pas, nos vêtements seront secs et nous seront reposés.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Bientôt les deux enfants dorment dans leur amas de feuilles sèches au milieu du bois.

Le lendemain de bonne heure Toto s'éveille brusquement, il a passé une mauvaise nuit pleine de cauchemars. il se tourne vers Toutoune... Mais quoi plus de Toutoune, plus de vêtements. Seule la place des feuilles laissées et froissées indique l'endroit où Toutoune s'était endormie. Mais Toutoune a disparu. Qu'est-elle devenue?...

(A suivre)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM ET MOUCHE

SI AU MOINS JE SAVAIS DU ME CONDUIT CE DAMNE COULOIR !!

JE SUIS SÛR QUE NOUS BATTONS UN RECORD !!!

CETTE FOIS VOUS N'M'ECHAPPEREZ PAS, JE SUIS «FUREUR», 1er MINISTRE DE SA MAJESTÉ PORCO

MAJESTÉ VOTRE MINISTRE «FUREUR» S'EST EMPARE DES PRISONNIERS, IL NOUS A CHARGÉ DE VOUS DÉLIVRER !!!

QU'ON LES CONDUISE A LA CHAMBRE DES TORTURES !!!

ÇA NE DOIT PAS ETRE DRÔLE LA CHAMBRE DES TORTURES !!

BRRR !!! BRRR !!

POISON

FUREUR VA ME VENGER !! JEUNES IMPRUDENTS !!!

NE PERDEZ PAS COURAGE ÇA VA PEUT-ETRE S'ARRANGER !

ALLONS AU PREMIER DE CES MESSIEURS !!!

JANSER

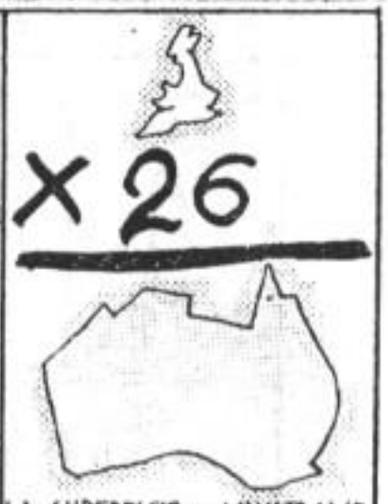
SAVEZ VOUS QUE...

LES CLOUS ÉTAIENT AUTREFOIS FORGÉS UN A UN SUR L'ENCLUME. MAINTENANT DE PUISSANTES MACHINES ONT REMPLACÉ LE TRAVAIL A LA MAIN. UNE SEULE DE CES MACHINES PRODUIT PLUS QUE 2.000 OUVRIERS.

A LONDRES IL EST FRÉQUENT DE VOIR LES TROTTOIRS ILLUSTRÉS PAR DES DESSINS EN COULEURS FAITS SOUS LES YEUX DES PASSANTS PAR DES ARTISTES CHOMEURS QUI ESPÈRENT OBTENIR AINSI QUELQUES SOUS DE CEUX QUI APPRÉCIENT LEURS EFFORTS.

UN POUSSE POUSSE A DURBAN (AFRIQUE DU SUD) QUEL EST LE PLUS SAUVAGE DES DEUX ?

LE VER DE TERRE EST TRÈS UTILE A LA CULTURE CAR IL JOUE UN RÔLE IMPORTANT DANS L'AÉRATION DU SOL ET LA CIRCULATION DES EAUX



LA SUPERFICIE DE L'AUSTRALIE EST 26 FOIS PLUS GRANDE QUE CELLE DE L'ANGLETTERRE, CEPENDANT SA POPULATION EST MOINS NOMBREUSE QUE CELLE DE LA VILLE DE LONDRES.

le coin du Sourire

A TRAVERS LE MONDE

Jeannot à l'école: Analyse grammaticale de la phrase: « J'aime le cheval. »

— Cheval est complément de quoi?

— De voiture, madame.

Marius fait de l'auto :

— L'autre jour, mon pauvre, à 140 à l'heure, je perds une roue.

— Et tu ne t'es pas tué?

— Té, c'était la roue de secours!

Hitler visite une école et interroge quelques élèves. Il commence :

— Voyons, toi, quel est ton parti politique?

— Nazi.

— Bien et pourquoi?

— Mon père est du parti!

— Bien et toi?

Nazi, Mein Fürher!

— Bien et pourquoi?

— Mon père est du parti, Mein Fürher!

Cela se poursuit, jusqu'à ce que stupéfiant tout le monde un élève répond: Communiste!

— Communiste fait Hitler en bondissant. Pourquoi?

— Mon père était communiste.

— Mais alors, canaille, si ton père était un assassin, tu serais aussi un assassin?

— Non, je serai nazi!

Chez le tailleur.

— Je vous assure que vous m'avez fait ce pantalon un peu court.

— Mais non monsieur, c'est vous qui avez les jambes un peu trop longues.

Dernière heure.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal du matin?

— Le prix du pain a encore augmenté.

— Je ne te demande pas ça, je te demande ce qu'il y a de nouveau.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

CEUX QUI NE SAVENT PAS LIRE

Combien pensez-vous qu'il y ait de gens qui ne savent pas lire en France? Vous pensez peut-être qu'avec l'école obligatoire, chacun a un peu d'instruction. Vous vous trompez.

Il vient de paraître dans une revue une étude sur les soldats d'une caserne du sud-ouest.

L'auteur a pu pendant plusieurs années savoir lesquels parmi les jeunes soldats ne savaient ni lire ni écrire. Ce chiffre était considérable. Pour les soldats qui venaient des Basses-Pyrénées, la moitié ne savaient ni lire ni écrire, ou bien savaient tout juste signer leur nom et vaguement épeler. Il s'agissait de garçons de vingt ans. Chez les jeunes filles la proportion d'ignorantes est encore plus élevée.

Donc il y a certains départements français où plus de la population ne sait pas lire. Pourquoi? On l'a demandé aux jeunes soldats : ils étaient fils de pauvres paysans. Dès l'âge de 10 ans, de 8 ans même parfois ils étaient obligés de travailler aux champs, ils étaient « loués » à de gros cultivateurs chez qui ils gardaient les vaches. Et puis les écoles étaient éloignées de cinq, six kilomètres, pas le moyen d'y aller.

Chaque année la proportion de ceux qui ne savent pas lire augmente. On vient de supprimer cinq mille écoles. Avec de tels faits, peut-on penser qu'il y a actuellement du progrès. Il faut que cela change.

POUM.

SCIENCE AMUSANTE

FAIRE FLOTTER UNE EPINGLE SUR L'EAU

Il suffit pour cela d'avoir une épingle, un bol, un corps gras quelconque (beurre, graisse, huile, etc.), une feuille de papier à cigarettes. L'expérience comporte trois opérations :

1° Vous enduisez l'épingle du corps gras.

2° Vous mettez délicatement la feuille de papier à cigarette sur l'eau et vous posez l'épingle dessus.

3° Vous faites doucement tomber la feuille de papier au fond de l'eau en l'abaissant succesivement par les quatre coins. Vous aurez la surprise de voir surnager l'épingle.

DEVINETTES

Un paysan emmène avec lui un loup, une chèvre et un chou. Il arrive au bord d'une rivière. Pas de pont. Il n'y a qu'une petite barque pour traverser. Cette barque ne peut pas contenir plus de deux choses à la fois. Comment va-t-il faire pour passer? Car s'il laisse le loup et la chèvre ensemble, le loup mangera la chèvre; et s'il laisse la chèvre et le chou ensemble la chèvre mangera le chou?

Réponse : Il transporte d'abord la chèvre; le loup ne mange pas le chou; il revient et prend le chou pour le passer sur l'autre rive. Il revient sur la rive de départ en ramenant la chèvre; il l'y laisse et prend le loup qu'il met près du chou. Puis enfin, il revient prendre la chèvre.

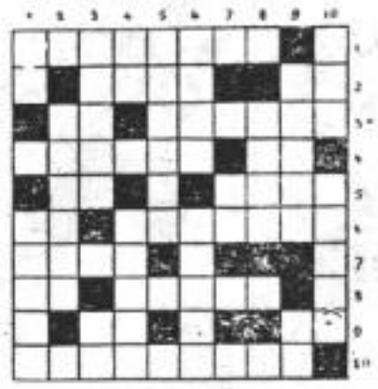
Quelle est la voie sur laquelle personne ne s'est promené?

Réponse : La voie lactée.

Quel animal s'emballe facilement dans du papier?

Réponse : Un cheval mécanique.

MOT CROISE



HORIZONTALEMENT. — 1. Collection d'armes. — 2, Continent. Note de musique. — 3. Préfixe. Partie d'un vélo. — 4. Repas du soir. Petit cours d'eau champêtre. — 5. Ville de Chaldée. Fabriqué par les abeilles. — 6. Article arabe. Employées en T.S.F. — 7. Nombre. — 8. Terminaison d'infinitif. Tissu léger. — 9. Note de musique. Autre note de musique. — 10. Habitante d'un des pays des Iles Britanniques.

VERTICALEMENT. — 1. Fleuve d'Italie. Très pointu. — 2. Chanter une tyrolienne. — 3. Ville de Belgique. Nom du Bouddha en Chine. — 4. Dans le corps. Chaîne de montagnes d'Afrique. — 5. Oiseau. — 6. Pronom personnel. — 7. Pronom personnel. — 8. Fleuve d'Albanie. — 9 Ville de Normandie. Préposition. — 10. Monnaie étrangère. Terme de musique pour ralentir le mouvement.

RESULTAT DU DERNIER MOT CROISE

HORIZONTALEMENT. — 1. Indications. — 2. Tauromachie. — 3. Itou-Si-Ecu. — 4. Na. Notre. hl. — 5. Eté. Séance. — 6. Rouler. Chef. — 7. Aigu. Dare. E. — 8. Ire. Amiral. Renommée. Ni. — 9. E. Ere. Rr. En.

VERTICALEMENT. — 1. Itinéraire. — 2. Natatoire. — 3. Dou. Eugène. — 4. Irun. Lu. Or. — 5. Co. Ose. Me. — 6. Amsterdam. — 7. Taira. Amer. — 8. Ic. Enerier. Ohe. Cher. — 9. Nichée. Ane. — 10. Seul. Felin.

La ville où l'on boit le plus de thé, c'est Glasgow, en Ecosse, où l'on consomme 10 millions de livres de thé par an.

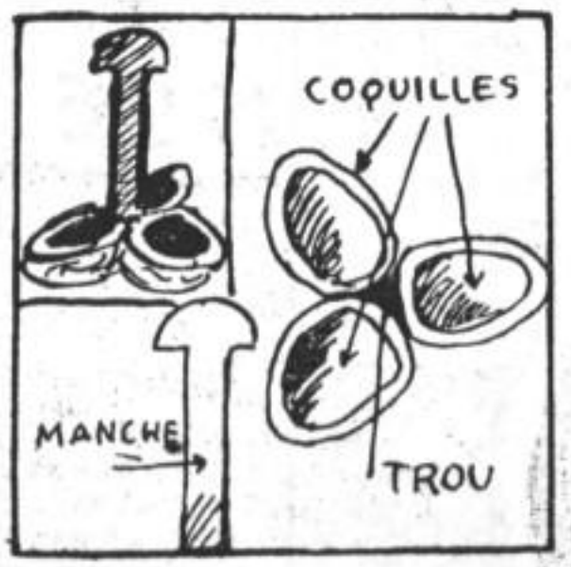
La ville de Seattle, aux Etats-Unis, s'honore de posséder une statue d'une vache dont le socle porte l'hommage suivant : « A Ségis Pietejé, vache laitière, champion du monde, née en 1913, morte en 1925. » Jusqu'où va la naïveté des hommes?...

La croix gammée, symbole des hitlériens est des plus anciennes. On la trouve en Chine, au Thibet, au Japon, aux Indes, en Perse, en Afrique du Nord, en Scandinavie. Lorsque ses branches sont tournées vers la droite, elle est un signe de mauvais présage, de danger et de malheur. Hitler a-t-il pensé à cela, en la choisissant comme symbole?

Quand une ménagère achète un litre de vin rouge, un kilo de sucre, un litre de rhum, une boîte de cacao, un paquet de thé, du sel, un litre de vinaigre, du café, une plaque de chocolat, un paquet de chicorée, qu'elle paie environ 60 francs elle a versé sans le savoir à l'Etat 22 francs. Car sur cette somme, l'Etat perçoit un impôt de 22 francs, impôt qu'on appelle indirect, si lourd pour les pauvres gens puisqu'il atteint les marchandises de première nécessité.

Un journal a raconté qu'en escaladant une montagne abrupte d'Ethiopie un détachement italien fut lapidé par des pierres que jetaient... des singes. Les envahisseurs crurent à une attaque soudaine, jetèrent leurs fusils et leurs sacs et prirent la fuite.

L'année normale de 365 jours est plus courte que l'année solaire de six heures environ, ce qui ferait au bout d'un siècle une avance de 24 jours. Pour parer à cet inconvénient, le calendrier fut réformé par Jules César d'abord et au XVIe siècle par le pape Grégoire XIII. Ils firent introduire dans le calendrier, les années bissextiles.



Les Trucs de Pouf

UNE SALIERE ORIGINALE

Vous prenez trois coquilles de noix bien régulières que vous collez ensemble comme l'indique le dessin, avec de la colle forte. Dans du carton très épais, vous découpez un manche que vous introduisez dans le vide laissé par les trois coquilles, sa partie inférieure étant enduite de colle forte également. Vous laissez sécher et vous faites une bonne surprise à votre maman.

Pour les Fillettes

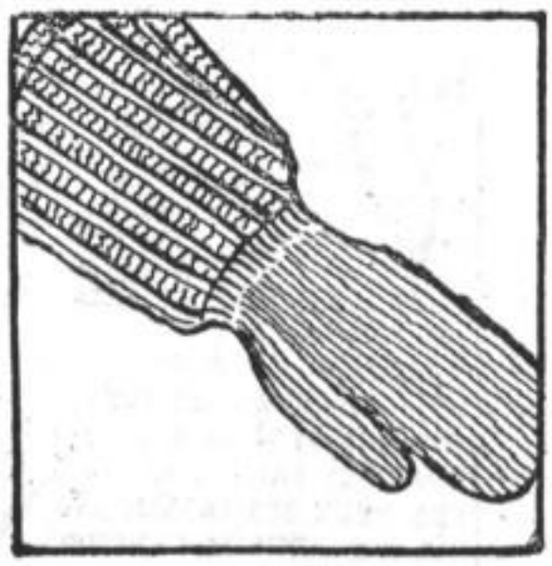
UN TRICOT

Des moufles pour avoir bien chaud aux mains :

Pour faire ce tricot prendre 2 jeux d'aiguilles.

Monter 14 mailles sur des aiguilles. Tricoter en rond 12 cm. de côtes. Prendre ensuite les aig. plus fines, faire le poignet (2 cm.). Continuer au point de côte avec les aig. plus grosses la main, faire d'un côté une augmentation, la répéter tous les 3 rangs, au-dessus de la première, 4 fois. Commencer le pouce, mettre sur une aig. les 4 m. des augmentations, monter 4 m. à gauche de l'aig. prendre les 4 m. qui précèdent les 4 m. augmentées.

(Fin au prochain numéro.)



La chose est incroyable : un homme est descendu jusqu'à 900 mètres au fond de la mer ! C'est un savant américain, le professeur William Beebe, qui a pu, avec un appareil de son invention, plonger dans le gouffre liquide; là, le soleil le plus rayonnant ne parvient pas à jeter la plus faible lueur, la plus terrible tempête ne provoque aucun bruit ni aucun remous, mais dans cette nuit et ce silence vivent d'étranges animaux...

Connaître le fond des mers semblait impossible. Un plongeur de métier, celui qui cherche des perles ou des éponges, va jusqu'à 30 mètres, peut-être jusqu'à 5 mètres (il est difficile d'établir des records sur ce point) et, pour trois minutes au plus, que connaîtrions-nous de la terre si nous n'avions pu dépasser sur cette terre l'altitude de 30 mètres ? Nous ne connaîtrions que les côtes de la mer et le début des vallées: du sable, quelques rochers, de maigres arbres, si peu de fleurs! Que de merveilles ne découvre-t-on déjà dans la mer à 30 mètres ? Des algues de toutes les couleurs, des massifs de corail qui sont comme de petits arbres japonais, des coquillages qui s'ouvrent et se ferment, des galets si lisses et luisants, et au milieu de tout cela les poissons qui viennent et s'enfuient, rapides et gracieux comme des danseurs. Peu d'hommes parviennent à plonger de la sorte : c'est qu'à mesure qu'on s'enfonce on a beaucoup plus d'eau par-dessus la tête, et que l'eau pèse lourd. Notre ami Poum, qui est un costaud, ne marcherait pas longtemps avec un grand seau d'eau au bout de chaque bras. Que dirait-il s'il devait les porter sur sa tête !

La pression de l'eau est si forte qu'à 200 mètres, par exemple, un homme serait complètement broyé. On a descendu à une assez grande profondeur un cylindre de cuivre au bout d'un fil. Quand on l'a remonté, il était plat comme une galette, l'eau l'avait écrasé. Mais, direz-vous, il en serait de même pour les poissons : au delà de telle profondeur, il ne peut y avoir d'être vivant, car son corps devrait être plus solide que du métal. On l'a cru longtemps, et sans doute le professeur Beebe n'aurait jamais pensé à explorer les abîmes de l'Océan si, en 1860, un câble télégraphique ne s'était trouvé abîmé au milieu de la Méditerranée. Quand on remonta le câble pour le réparer, on s'aperçut qu'un grand nombre de petits animaux aquatiques étaient collés après.

A partir de ce moment, de nombreux savants s'occupèrent de fouiller le fond de la mer. Ce n'est pas facile. Et d'abord il y a des trous dans la mer plus profonds que ne sont hautes nos principales montagnes; l'Everest et les principaux sommets de l'Himalaya dépassent à peine 8.000 mètres, tandis qu'il y a des « fosses » marines de 12.000 mètres de fond.

Les hommes ont inventé un appareil du même genre: la **cloche à plongeur**, qui permet à des ouvriers de construire des piles de ponts par exemple; des ouvriers prennent place dans une cloche métallique qu'on enfonce bien droit dans l'eau; malheureusement, plus on s'enfonce, plus l'air est comprimé par l'eau qui tend à monter dans la cloche. On ne descend donc pas loin. Un autre appareil, le **scaphandre**, qui est un vêtement imperméable, permet à des hommes de faire des **recherches** au fond de l'eau.

L'homme est donc enfermé dans ce vêtement imperméable, il a des semelles de plomb, un gros casque avec du verre devant les yeux; on lui envoie de l'air par un tuyau, mais c'est encore de l'air comprimé. Aussi, les scaphandriers ne restent-ils pas longtemps sous l'eau.

Avec des scaphandres ordinaires, on a pu descendre à 90 mètres. Avec des scaphandres spéciaux on a fait mieux: un homme est descendu jusqu'à 157 mètres, c'est un record. Ces scaphandres sont de véritables tours cuirassées; un homme n'aurait pas la force de remuer ses bras ou ses jambes à cette profondeur, car, vous le savez, la pression est énorme : de l'intérieur de sa tour il actionne des petits moteurs qui font tourner le casque, lever les pinces qui remplacent les bras. Un projecteur au-dessus de la vitre du casque permet au scaphandrier de voir ce qui se passe autour de lui et de vérifier le travail qu'il fait. Ce travail est le plus souvent de **renflouer**, c'est-à-dire de faire remonter à la surface des bateaux coulés: le scaphandrier creuse des trous dans la coque du bateau et y accroche des câbles qui permettront de le tirer, et aussi des ballonnets remplis d'air; quand le bateau aura tout autour de lui cette ceinture de ballonnets il remontera à la surface, les ballonnets formant flotteurs.

Il y a encore le sous-marin. Voici comment fonctionne ce bateau : quand il est en surface c'est un bateau ordinaire, mais avec une seule ouverture sur le dessus; quand on veut le faire plonger, on ferme cette ouverture et on remplit d'eau des réservoirs qui se trouvent à l'intérieur du sous-marin et communiquant avec la mer par des soupapes; le sous-marin, ainsi alourdi, plonge: on le dirige sous l'eau par plusieurs gouvernails comme pour un avion dans l'air; de l'intérieur du sous-marin on peut voir ce qui se passe en surface par un système de glaces au bout d'un long tuyau: le **périscope**; une machine fabrique de l'air pour la respiration, et cet air, comprimé, pourra chasser l'eau des réservoirs, ce qui fera remonter le sous-marin. A cause de sa forme « en fuseau », le sous-marin est assez fragile et ne pourrait résister à de grandes pressions: il ne s'enfonce pas à plus de 100 mètres.

Jules Verne, qui, le premier, avait eu l'idée du sous-marin, l'avait garni d'épaisses vitres et imaginait que les passagers pourraient contempler et étudier la vie sous-marine comme des voyageurs voient de l'intérieur d'un train se dérouler le paysage. Mais un sous-marin coûte des millions et les gouvernements réservent les millions pour la guerre. Aussi les sous-marins sont-ils seulement des vaisseaux de guerre et non des appareils pour les savants.

Il faut que les savants « se débrouillent » tout seuls !

Et voilà ce qu'a trouvé William Beebe: il a fait construire une boule en acier très épais, juste assez grande pour qu'on s'y tienne assis, à deux; d'un côté est le trou d'entrée, rond, que l'on ferme avec un énorme couvercle qui s'y visse hermétiquement; de l'autre sont les fenêtres, les « **hublots** », non en verre (qui ne résisterait pas à de fortes pressions), mais en **quartz** fondu; par l'un des hublots passe la lumière d'un projecteur; par l'autre on regarde. Cette boule est attachée par un câble que l'on déroule d'un treuil fixé à un bateau. Par un autre câble arrivent l'électricité et le téléphone. Les passagers de la **bathysphère** (c'est ainsi que fut baptisée la boule) peuvent donc commander eux-mêmes les opérations de descente. A l'intérieur sont des bouteilles d'oxygène pour la respiration.

Vous imaginez quel courage il faut à un homme pour tenter une aventure comme celle du professeur Beebe: que le câble se casse, et le savant mourra lentement asphyxié, si la mer n'est pas trop profonde à cet endroit; sinon il sera précipité vers les profondeurs où la boule, tout d'un coup, se fracassera; qu'une des ouvertures soit mal fermée ou bien que le quartz se fende, et l'eau jaillira dans la boule avec une telle force qu'elle transpercera le professeur comme une balle de fusil.

William Beebe eut ce courage, de même que son associé Otis Barton. Beebe a raconté toutes ses émotions et découvertes dans son livre: « **En plongée par 900 mètres de fond** » (Grasset, éditeur): la lumière du soleil se fait sentir jusqu'à 600 mètres, mais toutes les teintes jaunes et rouges disparaissent à quelques mètres en dessous de la surface; et le vert, à cent mètres, a complètement fait place au bleu, un bleu extraordinaire, sombre et pur. Le professeur Beebe fut surpris de constater que des poissons de surface, tels que des brochets, des pilotes, des anguilles, peuvent descendre à 150 et 200 mètres. Puis il aperçut des poissons inconnus, par exemple le « voilier », qui n'a pas de queue, mais d'énormes nageoires sur les côtés.

Dès qu'on atteint les régions obscures, la plupart des poissons sont **phosphorescents**: ils font chacun leur lumière qui ressemble à celle d'une lampe de poche ou celle d'une étoile. On en voit passer de longs dont les yeux sont des phares, d'autres qui ont sur le corps des points lumineux formant des dessins. Il y en a qui portent leurs lanternes au bout de longues tiges : les **antennes**.

Le fond des mers serait-il comme nos rues la nuit, les rues tout éclairées par les phares des autos et les enseignes lumineuses ? Non, car ces poissons peuvent éteindre leurs lampions, et ils le font toujours en cas de danger afin de ne pas être reconnus. A 500 mètres, une crevette, mais une crevette émettant une lumière rouge, frappa la vitre de la sphère et ce fut comme une explosion de lumière. Puis, le professeur Beebe, grâce à son projecteur, put voir la crevette s'enfuyant. De même qu'un bateau de guerre, pour ne pas offrir une cible aux canons ennemis, s'entoure d'un nuage artificiel, la crevette, ici, pour se protéger, avait fait jaillir devant elle un rideau d'étincelles.

A partir de cette profondeur, il y a de gros poissons comme des requins ou des baleines. Mais il ne faut croire que tous les poissons y soient lumineux; certains profitent des lumières des autres; il y en a aussi qui n'ont pas d'yeux; ces aveugles se reconnaissent entre eux, sentent l'approche de leurs ennemis, atteignent leur nourriture grâce à de longues antennes très sensibles.

Ainsi que nous l'avons dit, le professeur Beebe, dans sa bathysphère, est descendu à 900 mètres de fond. A ce moment, la pression de l'eau sur la boule était égale au poids de cinquante grosses locomotives !

BOUR.

GRAND ROMAN HUMORISTIQUE

PAR OLIECHA

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS :

Le docteur Gaspard Arneri, qui avait perdu la merveilleuse poupée mécanique du prince Toutti, héritier des Trois Méchants Gros, a eu la chance de découvrir une petite bohémienne nommée Souok, qui ressemble étrangement au jouet disparu et il la décidée à remplacer la poupée.

Les adieux furent très courts. Les gens du cirque n'aiment pas les larmes. Ils risquent leur vie trop souvent. Et puis, il fallait faire attention à ce que la robe ne se chiffonnât pas.

— Rentre chez nous le plus vite possible, — souhaita le vieil Auguste en poussant un soupir.

— Et moi, je vais au quartier ouvrier. Il faut que nous nous rendions compte de nos forces. Les ouvriers m'attendent. Ils ont appris que je vis et que je suis en liberté.

Tybul s'emmitoufla de son manteau, se coiffa d'un chapeau aux larges bords, mit des lunettes noires et se colla un grand faux-nez qui faisait partie du costume du pacha dans la pantomime. « Le voyage au Caire ».

Il était affreux, mais méconnaissable.

Le docteur, Tybul et Souok quittèrent la baraque. Le vieil Auguste resta sur le seuil. Il faisait déjà grand jour.

— Dépêchons-nous, Dépêchons-nous, — répétait le docteur.

Une minute plus tard, Souok et le docteur étaient installés dans le fiacre.

— Vous n'avez pas peur? — demanda-t-il.

Pour toute réponse Souok sourit. Le docteur l'embrassa sur le front.

Les rues étaient désertes et silencieuses. Tout à coup, on entendit aboyer un chien. Et puis il se mit à hurler et à grogner comme si quelqu'un voulait lui enlever un os. Le docteur se pencha dehors. Figurez-vous que c'était le chien qui avait mordu l'athlète Lapitouppe. Il luttait avec un homme grand et mince, avec une toute petite tête et un drôle d'habit, et qui ressemblait à une cigale. L'homme s'efforçait d'enlever au chien quelque chose de rose et joli, mais d'assez informe. Enfin ce fut l'homme qui l'emporta. Il arracha sa proie au chien et, en, la pressant contre sa poitrine, se mit à courir juste dans la direction d'où venait le fiacre. Lorsqu'il passait tout près de la voiture, Souok vit quelque chose d'affreux. Le bizarre individu faisait des sauts élégants et touchant à peine la terre à la façon d'un danseur de ballet. Les pans de son habit vert volaient derrière lui et ressemblaient aux ailes d'un moulin à vent. Entre ses mains... entre ses mains il tenait une petite fille qui avait de larges plaies à la poitrine.

— C'est moi, — s'écria Souok. Elle recula jusqu'au fond de la voiture et cacha sa figure sous un coussin de velours.

A ce cri, l'homme se retourna et le docteur reconnut le maître de danse, Undeuxtrois.

CHAPITRE III

La poupée douée d'un bon appétit

Le prince héritier Toutti était sur la terrasse. Son maître de géographie regardait dans une longue vue. Le prince Toutti demanda que l'on apportât une boussole. Mais on n'en avait point besoin.

Le prince héritier attendait l'arrivée de sa poupée.

Après l'émotion de la veille, il avait dormi bien tranquillement toute la nuit.

De la terrasse on apercevait toute la route qui s'étendait de la porte de la ville jusqu'au Château. Le soleil qui venait de se lever faisait mal aux yeux. Toutti les protégeait de ses deux mains, faisait des grimaces et regrettait de ne pas pouvoir éternuer.

— On ne voit encore personne sur la route, — dit le maître.

C'était à lui qu'on avait confié cette tâche importante parce que, en tant que géographe, il était le mieux qualifié pour comprendre tout ce qui concernait l'espace, l'horizon, les points mobiles, etc.

— Peut-être voit-on tout de même quelque chose, — insistait Toutti.

— Ne cherchez pas à me contredire. J'ai non seulement ma longue vue, mais j'ai encore le savoir et je vois les choses telles qu'elles sont. Je vois, par exemple, les buissons de jasmins qui porte en latin un nom très beau mais très difficile à retenir. Plus loin, je vois des ponts, des gardes et des papillons qui voltigent autour d'eux. Encore plus loin, s'étend la route... Oh! mais attendez... Attendez!...

Il remonta ses jumelles. Toutti se mit sur la pointe des pieds. Son cœur commença à battre fort, de bas en haut, comme avant de réciter une leçon qu'il n'avait pas apprise.

— C'est bien cela — constata le maître.

En ce moment, trois cavaliers s'élancèrent sur la route. C'était le capitaine Bonaventure avec deux gardes qui galopait à la rencontre d'un fiacre qui venait d'apparaître sur la chaussée.

— Hourrah! — hurla le prince héritier. Son cri était si perçant que les oies des villages éloignées lui répondirent. En bas, sous la terrasse, le maître de gymnastique était tout prêt à rattraper le prince héritier au cas où celui-ci, poussé par son enthousiasme, aurait dégringolé pardessus la balustrade de pierre.

La voiture du docteur roulait vers le Château. La jumelle et le savoir du maître de géographie ne servaient plus à rien. Tout le monde voyait maintenant le fiacre et le cheval blanc.

Quel beau moment! Après avoir passé le dernier pont, la voiture s'arrêta. Les gardes se rangèrent de ses deux côtés. Toutti agitait les bras et sautait en secouant sa tête aux cheveux dorés. Et enfin, il vit la chose principale. Un petit bonhomme aux mouvements maladroits de vieillard, descendre du fiacre. Ensuite, prendre dans ses bras la poupée merveilleuse, pareille à un bouquet de roses fraîches, garni de rubans.

Cela faisait un tableau ravissant! Le ciel du matin était bleu pâle, le soleil radieux, la verdure luisante.

Quelques instants après, la poupée était au Château. Et voici comment la rencontre se fit.

La poupée marchait toute seule.

Oh, Souok jouait son rôle admirablement bien! Si elle était tombée parmi les poupées véritables, il n'y a pas de doute qu'elles l'auraient prise pour une des leurs.

« Il y a des choses plus difficiles que ça, — pensait-elle, — jongler, par exemple, avec une lampe allumée ou bien faire un double saut périlleux... »

Et il lui était déjà arrivé de faire aussi bien l'un que l'autre.

En un mot, elle n'avait pas peur.

La poupée s'avançait gracieusement

elle trouvait même ce jeu très amusant. Par contre, le docteur Gaspard était très nerveux. Il marchait derrière Souok; elle faisait de tout petits pas comme une danseuse qui marche sur la pointe des pieds. Sa robe s'agitait et froufroutait.

Les parquets étaient reluisants. Ils reflétaient son image pareille à un nuage rose. Elle paraissait très menue dans les salles énormes, on l'aurait prise pour une corbeille de fleurs portée par une eau calme et immense.

Souriante et gaie, elle passa à côté des gardes, à côté des hommes bardés de cuir et de fer, qui la regardaient comme enchantés, à côté des fonctionnaires qui souriaient pour la première fois de leur vie.

Ils reculaient devant elle en lui laissant le passage, comme si elle était la propriétaire de ce château et qu'elle en prenait possession.

Le silence était si profond qu'on entendait ses pas légers qui pourtant ne faisaient pas plus de bruit que des pétales de roses en tombant.

Et, à sa rencontre, le prince héritier Toutti, aussi menu et aussi radieux qu'elle, descendait un très large escalier.

Ils avaient tous deux la même taille.

Souok s'arrêta. Voilà, le prince héritier Toutti ! se dit-elle.

Devant elle se tenait un gamin maigre aux yeux gris un peu tristes, aux cheveux ébouriffés. Il avait l'air d'une méchante petite fille.

Souok savait qui était Toutti. Elle savait qui étaient les Trois Gros. Souok savait également qu'ils s'étaient emparés de toutes les mines de fer et de charbon, de tout le blé, et que c'était le pauvre peuple affamé qui travaillait pour eux. Elle se souvenait aussi de cette vieille femme riche qui avait donné l'ordre à ses valets de battre la petite Souok. Elle savait très bien que tout ceux-là, c'était la même bande: les Trois Gros, les vénérables vieilles dames, les Messieurs élégants, les gros épiciers, les officiers, tous ceux-là qui avaient mis l'armurier Prospéro dans une cage de fer et qui poursuivaient son meilleur ami, le gymnaste Tibul.

En se rendant au château, elle s'imaginait que le prince Toutti lui serait aussi odieux que la vénérable dame, mais qu'il aurait en plus une langue longue et mince, couleur framboise, toujours tirée.

Cependant, elle ne sentit aucune répugnance. Au contraire, cela lui faisait même un grand plaisir de faire sa connaissance.

Elle le regardait de ses yeux gris et gais.

— C'est toi, ma poupée ? — demanda le prince Toutti en lui donnant la main.

« Que dois-je faire ? — soudain Souok eut peur. — Est-ce que les poupées parlent ? Ah, on a oublié de m'avertir !... Je ne sais pas ce que faisait la poupée abîmée par les gardes... »

C'est le docteur Gaspard qui lui vint en aide.

— Monsieur le prince, — dit-il solennellement. J'ai guéri votre poupée. Comme vous pouvez le voir, je lui ai non seulement rendu la vie, mais sa vie est devenue bien plus merveilleuse. La poupée a embelli, elle porte une ravissante robe nouvelle, mais surtout j'ai appris à votre poupée à parler, à danser, à composer des chansons.

« Le moment d'agir est venu », — comprit Souok

Et c'est ici que la petite actrice de la troupe du père Brisac fit ses débuts sur une scène nouvelle.

La grande salle du Château lui servait de tréteaux. Les spectateurs étaient venus en masse. Ils se pressaient de tous les côtés : sur les paliers des escaliers, dans les vestibules dans les antichambres. Il y en avait sur les fenêtres et sur les balcons, il y en avait qui grimpaient sur les colonnes pour mieux entendre et pour mieux voir.

L'éclat du soleil faisait ressortir une masse de têtes et d'épaules de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Souok voyait une quantité énorme de figures qui la regardaient avec un large sourire. Les maîtres-queux aux paumes ouvertes d'où coulaient des jus rouges et sucrés, des sauces jaunes et grasses, comme la résine s'égoutte des branches de pins; des ministres en costumes multicolores et brodés qui avaient l'air de singes déguisés en coqs ; les musiciens petits et bouffis dans leurs habits trop étroits ; des chevaliers et des dames d'honneur ; des médecins bossus ; des savants au long nez; des grooms à longues tignasses; des valets habillés aussi richement que les ministres.

Cette foule s'accrochait à tout. Et tout le monde se taisait. Tout le monde retenait son haleine, regardait cette petite créature rose qui avec un grand calme et avec la dignité de ses treize ans accueillait ces centaines de regards. Elle n'était point confuse. Ces spectateurs n'étaient pas probablement plus exigeants que ceux des places de marchés. Là-bas le public était très difficile : des badauds, des soldats, des acteurs, des écoliers, de petits boutiquiers. Mais même ceux-là ne faisaient pas peur à Souok. Et ils disaient :

« Il n'existe pas au monde une actrice meilleure que Souok... »

(A suivre.)

Les prix de notre concours des rébus

Voici la liste des prix qui seront distribués aux gagnants de notre grand concours :

Du 1er au 5e : un stylo.
Du 5e au 10e : un stylo-mine.
Du 10e au 25e : un livre dont la liste sera publiée dans le prochain numéro.
Du 25e au 50e : un portemonnaie en cuir.
Du 50e au 100e : un livret de *Mon Camarade*.

La place nous manque dans ce numéro pour nous donner la liste des prix de notre concours « les meilleurs vendeurs ». Nous sommes certains que vous êtes déjà au travail. En effet de nombreux vendeurs nous ont repris des numéros 30. Bravo, Camarades !

Les **LIVRETS** *de* **" MON CAMARADE "** **déjà parus**

EN GAGNANT MON PAIN
par Maxime GORKI

HISTOIRE D'ANE PAUVRE ET DE COCHON GRAS
par Paul VAILLANT-COUTURIER

Chaque livret illustré, 0.50

ÉTRENNES

« MON CAMARADE »
Collection de livres pour les enfants

Ce que disent les Amis du petit Pierre
suivi de
La muraille magique, Les trois amis, Le cheval de fiacre, Le pont.
Histoires racontées par Hermynia Zur Mühlen
Un vol. 102 pages avec dessins hors-texte et images en quadrichromie de Rosianu ..... 12 fr.

L'épopée du travail moderne
La merveilleuse transformation de l'Union soviétique, racontée par M. Iline.
Beau vol. cartonné, 180 pages, 100 photos et documents divers. Couverture en couleurs. Prix exceptionnel ..... 10 fr.

A travers les âges
Voyage d'un enfant sur un cheval ailé, raconté par Bertha Lask.
Un vol. 128 pages illustré par N. Altman ..... 12 fr.

JEAN SANS PAIN
Histoire pour tous les enfants, racontée par P. Vaillant-Couturier.
Un vol. illustré par Jean Lurçat.. 10 fr.
Sur papier Alfa ..... 30 fr.

E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS
Ch. Postal 974-41

Le gérant : Léon MOUSSINAC.

IMP. CENTRALE 5, RUE ERARD, PARIS 12e

Entre Camarades

A NOS AMIS

La vente de Mon Camarade *continue de progresser, malgré le mauvais temps qui oblige beaucoup de membres de nos groupements à rester chez eux au lieu d'aller vendre leur journal dans la rue. Mais surtout depuis quelques semaines nos abonnements sont en progression considérable, et chaque jour nous en recevons de nouvelles dizaines. Nos amis ont compris que le meilleur moyen pour que notre journal puisse vivre et se developper, c'est de lui faire des abonnés nombreux. Et n'y a-t-il pas de plus beau cadeau qu'un abonnement à* Mon Camarade? *C'est un cadeau qui dure toute l'année un cadeau qui fait toujours plaisir.*

Nous nous adressons ici tout spécialement aux personnes qui s'intéressent à notre effort, qui veulent soutenir notre action, nous aider à donner à la jeunesse des lectures saines, intéressantes, instructives, au lieu des fades sottises, des grossièretés ou de la propagande réactionnaire qui forment généralement, hélas! le fond de la presse enfantine dans notre pays.

Le meilleur moyen de nous soutenir c'est d'offrir des abonnements. Ou bien vous pouvez abonner des enfants de votre entourage, de votre connaissance, dont vous nous donnerez la liste. Ou bien encore vous pouvez nous adresser une certaine somme en nous demandant de l'utiliser pour servir des abonnements aux enfants de telle ou telle ville, de tel ou tel groupe. Il n'est pas de moyen meilleur pour soutenir l'entreprise désintéressée qu'est Mon Camarade, *le seul grand illustré de la jeunesse qui lutte sans cesse pour une enfance heureuse, pour une jeunesse délivrée de ces abominables fléaux que sont la guerre et le fascisme.*

Mes amis! écoutez notre appel. Envoyez-nous des abonnements-cadeaux. Nous aurons, je l'espère, le bonheur de publier dans un numéro prochain une première liste de donateurs.

LE VIEUX COPAIN.

UN JEU

Encore un jeu pour les jours froids et pluvieux qui vous obligent à rester enfermés. C'est le jeu de la poste. Il faut être assez nombreux, une dizaine. Chaque joueur choisit le nom d'une grande ville : Moscou, Paris, Londres, etc. Un objet quelconque sert de sac de poste.

Pour ouvrir le jeu, l'un des joueurs jette à un autre le sac en lui criant: « Prêt ! » L'autre répond : « — Qui est là. — La poste. — D'où ? — De Paris. — Pour où ? — Pour Moscou. » Aussitôt, le deuxième joueur, qui représente Londres, par exemple, doit jeter le sac à Moscou. S'il hésite ou confond les villes, il doit donner un gage. Et ainsi de suite. Lorsque tous les joueurs sont arrivés à connaître les noms des villes, ils peuvent en changer. C'est un jeu qui vous oblige à beaucoup de coup d'œil et de vicacité.

UN JOURNAL D'ENFANTS

On a communiqué à la rédaction de *Mon Camarade* tous les numéros d'un journal édité par un groupe d'enfants qui s'appelaient fièrement « *Les Bâtisseurs* ». Leur journal qui portait le nom de leur groupe a paru durant les six premiers mois de l'année dernière et il est véritablement un modèle du genre.

Chaque numéro n'était tiré qu'à un exemplaire que copiait une des jeunes camarades, celle qui s'occupait de la rédaction. Chaque semaine il paraissait ainsi sur seize feuilles de copie, de grand format. La première page était toujours occupée par une grande illustration, joliment découpée dans un journal comme *Regards*, *Russie d'aujourd'hui*, etc., et proprement collée sous le titre dessiné à la main. Le reste du journal était aussi illustré, soit par des dessins des enfants, soit par d'autres dessins découpés dans les journaux. Beaucoup d'enfants collaboraient aux « *Bâtisseurs* » ou bien ils composaient de petits récits d'imagination, quelquefois même de longs romans « à suite », ou bien ils racontaient leur vie à l'école du nord de Paris dont ils étaient tous élèves. Mais aussi, presque chaque semaine, l'un d'eux faisait la critique d'un film auquel il avait assisté, ou bien encore d'un livre qu'il avait lu. Quelquefois on recopiait un conte d'un auteur célèbre, spécialement écrit pour la jeunesse. Enfin la dernière page était occupé par des anecdotes amusantes, des charades, des caricatures.

Un tel journal peut vraiment servir de modèle à nos jeunes amis. Rien n'est plus amusant, dans une école, que de rédiger un tel journal qu'on fait circuler de camarade à camarade. Et dans un groupe d'enfants un journal donne beaucoup de vie et intéresse tout le monde. Sans doute y a-t-il beaucoup de lecteurs de *Mon Camarade* qui rédigent ou qui lisent des journaux d'école ou de groupes. Qu'ils nous les envoient. Nous serons heureux de les lire et d'en faire la critique dans nos colonnes.

Un beau livre d'enfants

LE 35 MAI
par Erich KASTNER
(Librairie des Champs-Elysées)

Si vous voulez passer un bon moment, lisez le 35 mai. C'est, à mon avis, le livre le plus amusant et le plus passionnant que j'aie jamais lu, et je ne mens pas en vous disant que vous vous amuserez beaucoup en suivant les péripéties du voyage de Conrad, de son oncle Ringelhuth et du cheval Négro Caballo. Rien que le titre 35 mai vous met immédiatement dans l'irréel, dans lequel nous allons vivre durant tout le récit. C'est un jeudi. Notre héros, le jeune Conrad, passe tous ses jours de congé avec son oncle. Conrad est un très bon élève en mathématique. Le professeur a donné à tous les élèves un devoir très difficile : une rédaction sur les mers du sud. Voilà notre jeune Conrad bien embarassé, comme d'ailleurs nous le serions nous-mêmes, si tel devoir nous était donné. Par bonheur, l'oncle et le neveu rencontrent un cheval de cirque, auquel ils rendent service et qui parlait comme un être humain. Grâce à lui, ils verront le pays des merveilles : Pays de cocagne avec le gros Seidelbast, le château au grand passé avec Charlemagne, les jeux olympiques avec Barberousse, Achille, Alexandre, César et Napoléon Ier. Annibal et Wallenstein jouent aux soldats de plomb. Ensuite le trio voit le monde renversé où les enfants rééduquent leurs parents, puis Electropolis, ville automatique; enfin ils traversent l'équateur et arrivent au but de leur voyage : les mers du sud. Là le cheval s'y marie; on y voit aussi Fleur de Persil, fillette qui a sa peau teinte en noir et en blanc, tout comme un damier. Quelles aventures a-t-elle? Lisez tous ce livre, et je suis certain que vous aurez tous envie de briller en mathématiques pour mériter de faire un tel voyage.

Claude WILLARD,
pionnier du 19e.

VOICI L'HIVER

Voici l'hiver, triste saison pour les malheureux. A Chamonix, dans les montagnes, les gens riches pratiquent les sports d'hiver. A Paris et ailleurs, les malheureux chemineaux, grelottant sous leurs guenilles n'ont pas de toit pour s'abriter, pendant que les riches s'endorment dans des draps blancs et font de beaux rêves. Le miséreux n'a que le pavé pour s'endormir et la neige pour couverture. Pourquoi tant d'injustices. Le peuple doit être heureux et maître comme en U.R.S.S.

Un pionnier du 17e.

A NOTRE JOURNAL *MON CAMARADE*

Nous tombons d'accord avec les jeunes camarades de Saint-Bris-sur-Yonne, nous trouvons que *Mon Camarade* est très instructif.

Pour les petits comme pour les grands il y a des amusements et quand il est bien lu et qu'on le comprend bien. Nous, les J.A. de Courbevoie, nous y avons déjà puisé une pièce la saynète : « *Au secours des pionniers allemands.* » Nous la jouons dans les fêtes de toutes les organisations et tous les camarades adultes la trouvent très bien. Nous vendons *Mon Camarade* sur le marché, jusqu'à présent 30 numéros, et en faisant une bonne propagande nous espérons en vendre 50.

Un curé du pays a eu dans les mains le numéro spécial de *Mon Camarade* du 15 octobre. Il a convoqué ses fidèles en leur disant de faire attention que leurs enfants ne lisent pas notre journal. Le curé, Caillet, leur dit de ne pas hésiter au besoin de faire une protestation, soit à l'école, soit auprès du maire. Nous avons compris c'est simplement parce que ce prêtre soutient plus les patrons que les ouvriers.

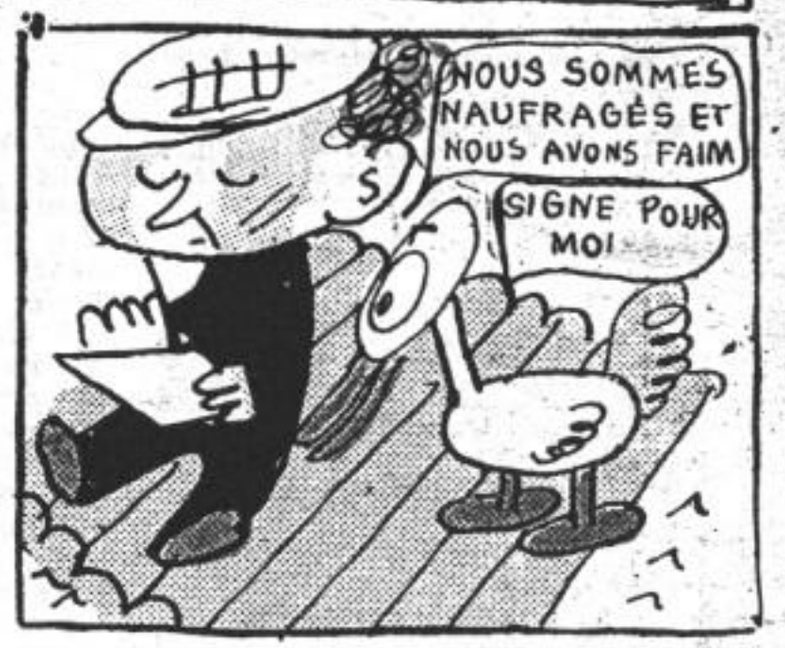
UNE FETE DES PIONNIERS DANS LE 17e ARRONDISSEMENT

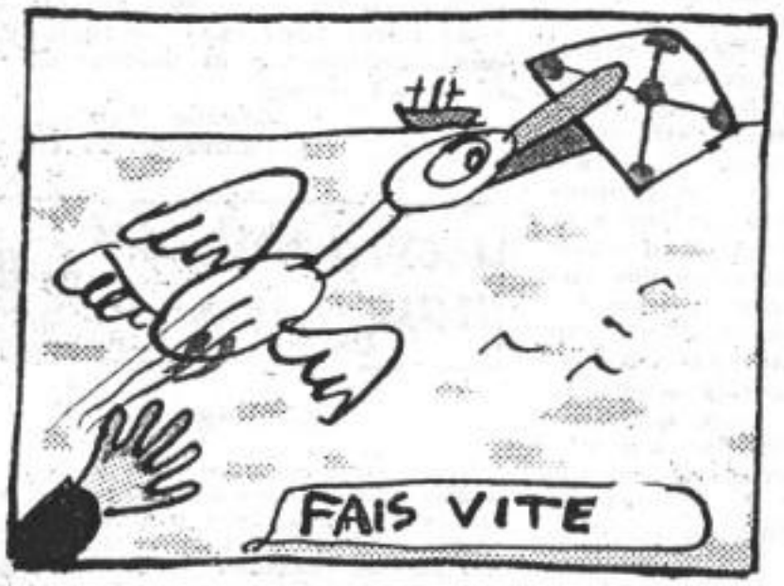
Il y a plusieurs semaines que la fête des pionniers a eu lieu à l'Hôtel de Russie. Cette fête a été merveilleusement organisée. La salle était vaste, bien aménagée et donc bien appropriée à ces genres de fête, car elles attirent beaucoup de monde; aussi c'est avec plaisir que j'ai pu remarquer combien les camarades pionniers avaient d'amis. D'ailleurs avec une maîtrise remarquable les jeunes pionniers ont exécutés des danses russes très applaudies; puis les petits ont exécutés des saynètes très intéressantes qui ont plu énormément à la foule des spectateurs.

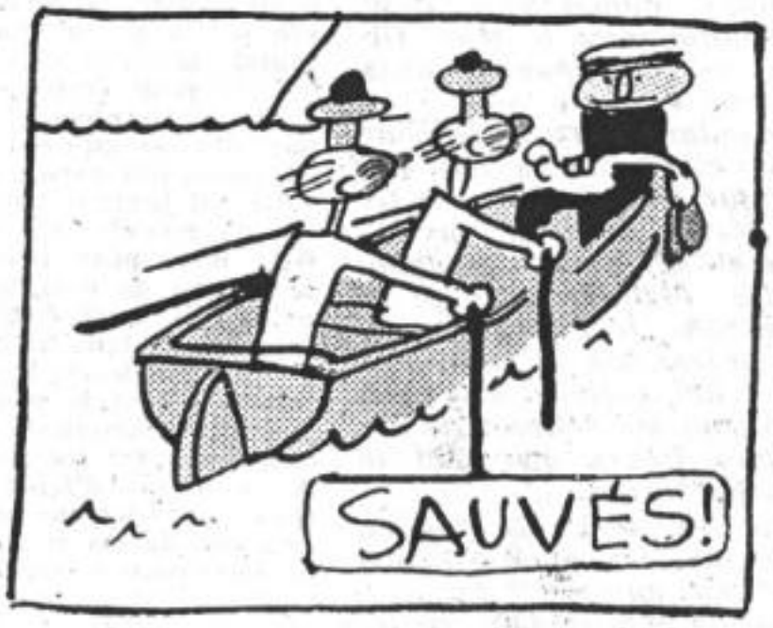
Un camarade du 17e.

FLIP ET FLOP

FLIP ET FLOP SAUVÉS DES EAUX







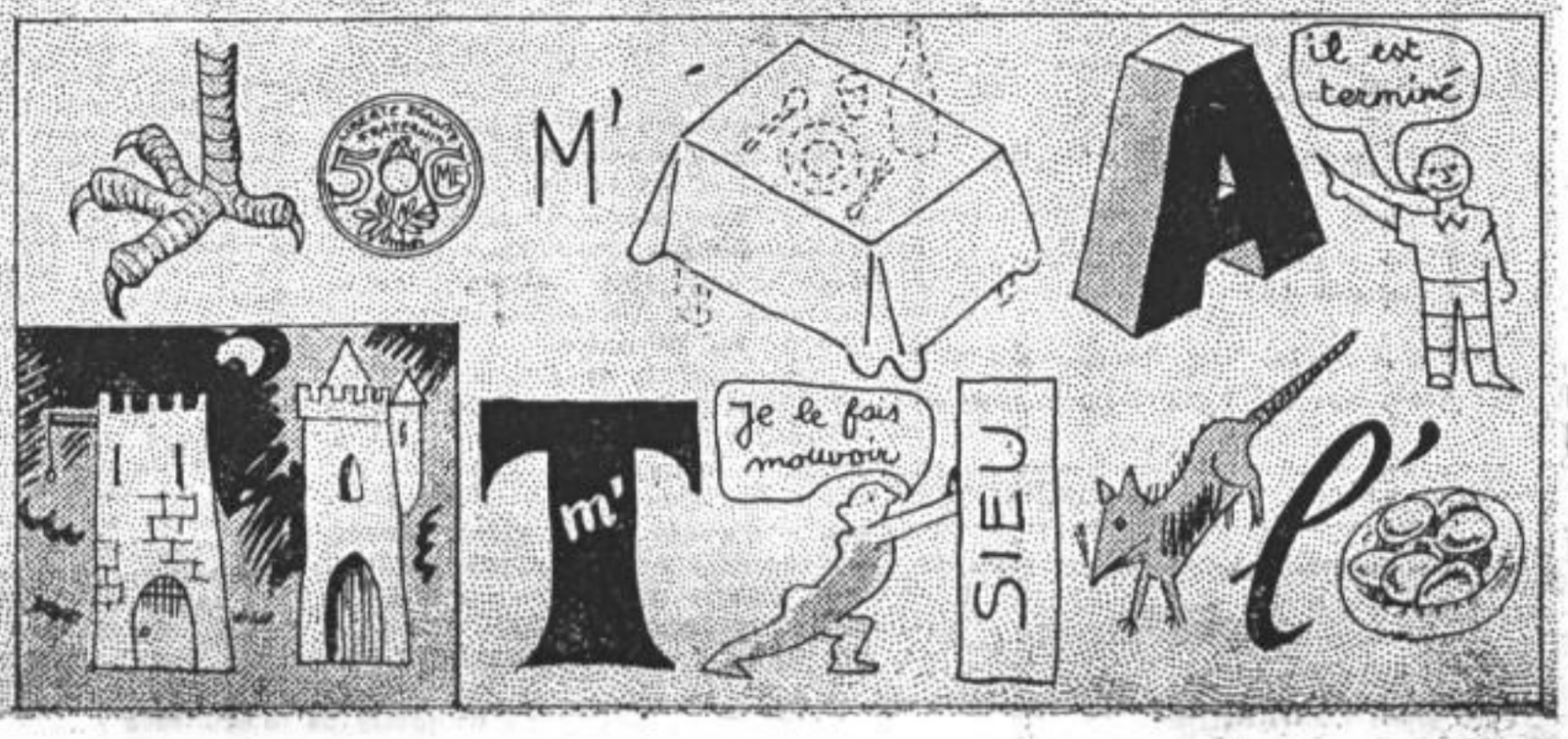
Concours des Héros de "Mon Camarade"

Les lecteurs de *Mon Camarade* connaissent tous les exploits de leurs héros favoris, de Pat'soum à Janot en passant par Toto et Toutoune. Il n'en est pas un qui ne désire deviner leurs nouvelles aventures. M. Poum vous en donne le moyen. Déchiffrez le rébus ci-joint et vous apprendrez quelle sera la prochaine aventure de vos amis. En même temps vous pourrez gagner cent prix magnifiques. Voir règlement du concours en page 2.

BON DU CONCOURS DES HEROS DE *MON CAMARADE*

BON DE CONCOURS NUMERO 2

Bon à découper et à joindre obligatoirement aux envois de solutions. Il est rappelé que les 6 solutions doivent être envoyées ensemble.



DLP 27-05-92030302 30

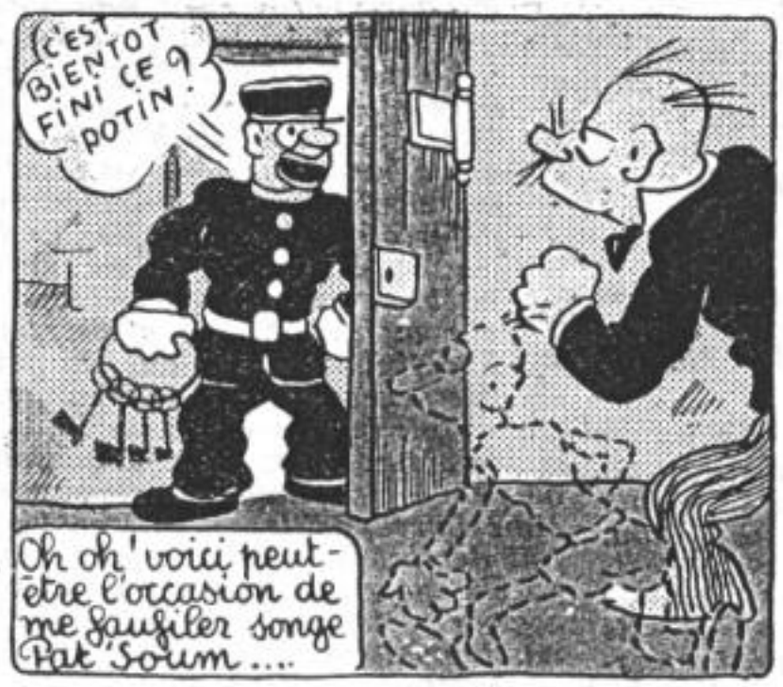
QUATRIÈME ANNEE. — Nouvelle Série. 0.40 N° 32. — 1er Février 1936.

Mon Camarade

ABONNEMENTS :
1 an : 8 fr. 6 mois : 4.50
E.S.I., 24, rue Racine
PARIS-6e C.C. 974-41

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Les aventures de Pat'Soum



Voyez à la page 11... les abonnements-cadeaux

Hier on a eu la visite de mademoiselle Lebondu qui a eu une grande conversation avec madame Burette. Il faut vous dire que depuis qu'elle n'a plus son perroquet Madame Burette, elle ne sait plus avec qui parler. Moi, il paraît que je suis trop bête. Alors Mademoiselle Lebondu a la gentillesse de venir très souvent, pour remplacer le perroquet.

Elle était toute indignée madesoiselle Lebondu. Et elle parlait! et elle pleurait! et elle criait! Elle était tellement retournée qu'elle s'est mis du crayon noir sur la bouche et du rouge aux lèvres sur les sourcils. Fallait voir çà, c'était vraiment assez joli.

Voilà ce qui lui était arrivé à Mademoiselle Lebondu. Je vous ai déjà dit qu'elle commence à être vieille, et qu'elle voudrait bien se marier. Dans le temps elle pensait au prince Kamtchaki, parce que princesse, ça fait distingué. Mais le prince est chauffeur de taxi, et il n'a pas un sou. Alors elle s'est retournée du côté de Monsieur Trepointe, vu que comme il dirige la grande fabrique de chaussures du Chat Botté il gagne des tas d'argent en vendant des souliers pour les Italiens qui font la guerre en Afrique.

LE RÊVE DE MLLE LEBONDU

Depuis que la vieille Madame Duflan a lu dans le marc de café que M. Trepointe serait bientôt nommé marquis de Carabas, Mademoiselle Lebondu a été tout à fait décidée. Mais lui, M. Trepointe, il n'a pas l'air décidé du tout. Au contraire. Et c'est pourquoi Mademoiselle Lebondu était si indignée.

Elle venait tout juste de voir M. Trepointe et elle lui avait dit qu'elle voulait imiter la reine d'Italie. M. Trepointe a dit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient. Même qu'elle pouvait aussi imiter la reine d'Angleterre ou la reine Pomaré si ça lui faisait plaisir.

— Alors, continua Mlle Lebondu, j'ai dit à M. Trepointe : « Mais pour imiter la reine d'Italie, il me faut votre aide. La reine a fait un beau geste l'autre semaine, elle a donné son alliance à Mussolini pour qu'il puisse lancer des gaz asphyxiants sur les Ethiopiens. Mais pour qu'elle puisse donner son alliance, il fallait qu'elle soit mariée, qu'elle ait un roi. Il faut donc que vous deveniez le roi de mon cœur, pour que j'aie une belle alliance en or à donner à l'ambassadeur d'Italie.

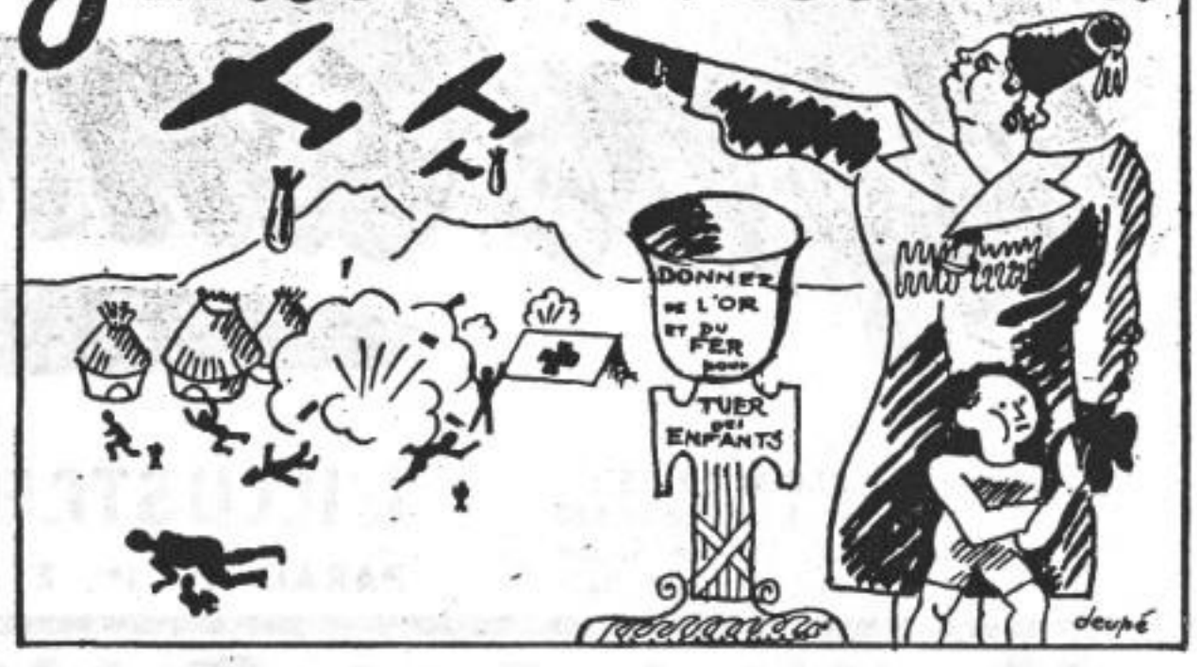
A ce moment Mlle Lebondu s'est mise à pleurer si fort qu'il a fallu que Mme Burette lui fasse boire un petit verre de cognac pour la remettre. Et quand elle a eu les yeux secs, elle s'est mise dans une grande colère, Mlle Lebondu.

— Figurez-vous ce que ce monstre de Trepointe a eu le culot de me dire qu'il ne voulait pas se marier. Oh! la canaille. Mais je sais qu'il fait la cour à la baronne de Grossac, la présidente des femmes Croix de Feu, sous prétexte qu'elle est noble et qu'elle est riche. Mais moi, je vous le dis, Mme Burette, sa baronne avant de se marier avec le baron de Grossac qui est mort il y a deux ans, elle s'appelait Mélanie Tardiveau. Et si elle est riche c'est parce que M. Tardiveau, son père, s'est enrichi dans les engrais. Il n'est pas dégoûté M. Trepointe de faire la cour à une dame qui a fait fortune dans le fumier.

— L'argent n'a pas d'odeur, dit sentencieusement Mme Burette, ce qui fit que Mlle Lebondu n'eut pas l'air contente du tout et qu'elle m'appela en me disant gentiment: « Viens ici, mon petit Janot chéri! » Elle était si gentille que j'ai été sûr tout de suite qu'elle avait quelque chose à me demander. En effet ça n'a pas raté.

Elle m'a pris sur les genoux et elle m'a dit.

Janot et Mussolini



— Mon cher petit Janot, puisqu'à cause de ce méchant M. Trepointe je ne pourrai pas donner une alliance à Mussolini pour qu'il aille civiliser les affreux négros, il faut que tu m'aides. Tout le monde peut faire quelque chose pour la civilisation. Et surtout les petits enfants. Par exemple le petit Casimir Verdure, tu sais qu'il avait reçu pour Noël une jolie petite panoplie de Fils de Croix de Feu, avec un gentil petit bidon de pétrole. Hé bien! quand il a appris qu'on parlait de priver ce pauvre monsieur Mussolini de pétrole, il a rempli son petit bidon d'essence, et il l'a envoyé par la poste à M. Mussolini. C'est bien, hein ça !

Moi j'ai dit ni oui parce que je trouve que le petit Casimir Verdure est un fichu imbécile, ni non parce que sûr qu'alors Mme Burette m'aurait flanqué une gifle. Mais ça n'a empêché Mlle Lebondu de continuer.

— Mais si ce qu'a fait Casimir Verdure est très bien, il y encore mieux à faire. Est-ce que tu sais ce que font les petits enfants de Rome ?

J'ai répondu que je n'en savais rien. Que sans doute ils devaient jouer aux billes comme les enfants d'ici. Ça a indigné Mlle Lebondu.

PETIT ABYSSIN TUÉ

Mais non, ils ne jouent pas aux billes. Ils jouent à la guerre. On leur a donné pour Noël de magnifiques canons qui tirent des obus presque vrais et qui explosent à cinq mètres. Mais ils ne font pas que jouer à la guerre, ils aident à la faire. Ils ont été dans tout Rome ramasser de la ferraille.

— Alors c'est plus jouer à la guerre, c'est jouer au chiffonnier.

— Mais non, ma petite bête de Janot, c'est aider à la guerre. Car cette ferraille les petits enfants de Rome ils vont la donner à Mussolini. Et avec cette ferraille Mussolini fait faire des bombes, des obus, qui servent à exterminer ces méchants sauvages.

— Alors on fait des bombes avec la ferraille que ramassent les enfants. »

— Oui.

— Et ces bombes servent à bombarder les villages des nègres.

— Bien sûr.

— Et dans ces villages il y a des petits enfants nègres.

— Probablement.

— Alors les petits enfants nègres sont tués avec la ferraille que les petits enfants de Rome vont ramasser en faisant les chiffonniers ?

J'étais bien sûr, en commençant la conversation avec Mlle Burette qu'une fois encore ça allait mal finir. Ça n'a pas manqué, elle est devenue folle furieuse. Elle m'a dit que j'étais un vilain petit idiot, que je ne comprenais rien, qu'elle voulait me demander de ramasser de la ferraille pour aller la donner à Mussolini, mais qu'elle voyait bien qu'avec un imbécile comme moi il n'y avait rien à faire, enfin que j'étais un goujat dans le genre de M. Trepointe. Et pour finir Mme Burette m'a mis au pain sec. Elle me met souvent au pain sec depuis quelque temps, Mme Burette. Elle dit que ça lui fait des économies et que comme ça elle peut payer la pension de Sigisbert, le perroquet, qui est maintenant à Lourdes chez les sœurs.

Salut à tous mes camarades, et à bientôt. Je remercie bien tous ceux qui ont eu la bonne idée de m'écrire des lettres, 24, rue Racine.

Pour copie conforme:
Georges SADOUL.

LES 100 PRIX
de notre grand concours de rébus
Les HÉROS de "MON CAMARADE"

DU PREMIER AU CINQUIEME PRIX
Un superbe stylographe à remplissage automatique, plume en or

DU SIXIEME AU DIXIEME PRIX
Un excellent stylomine de marque, avec agrafe

DU ONZIEME AU VINGT-CINQUIEME PRIX
Un livre à choisir parmi les suivants : *Gulliver, David Copperfield, Le capitaine Fracasse, Don Quichotte, Robinson Crusoé*

DU VINGT-SIXIEME AU CINQUANTIEME PRIX
Un gentil portemonnaie en cuir

ET LES CINQUANTE DERNIERS
Un des deux livrets de *Mon Camarade*

NOTEZ BIEN. — *Il paraîtra 8 séries de rébus. Tout envoi pour être valable devra être accompagné des 8 bons de concours et les 8 solutions devront être envoyées ensemble.*

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Pierrot Lancry, treize ans, aidé de ses amis : Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf a entrepris de lutter contre le roi du pétrole Van der Gold qui a fait enlever son oncle, le grand inventeur Clément Lothaire et l'a séquestré. Pierrot et ses amis viennent de prévenir un Allemand réfugié en Alsace, le professeur Schultz, que des nazis, complices du roi du pétrole projettent son enlèvement. A ce moment des coups de feu retentissent.

CHAPITRE XIV

« A l'Homme sauvage »

— Nous n'avons plus un moment à perdre, fit Pierrot. Dans une minute, les nazis seront prêts à enfoncer la porte de votre laboratoire.

Le professeur Schultz eut encore un instant d'hésitation. On entendit au dehors le bruit d'une automobile qui stoppait; et, brusquement, le savant se décida :

— Venez par la porte du jardin, nous allons pouvoir rejoindre votre voiture.

L'homme et l'enfant traversèrent en trombe les longs couloirs de l'ancien monastère. Ils entendirent se répercuter dans la maison vide les coups violents que donnaient les nazis dans la porte pour l'enfoncer.

Après avoir passé les allées herbeuses d'un jardin abandonné, Pierrot et Schultz arrivèrent devant un haut mur, percé d'une porte basse. Le professeur l'ouvrit. A deux pas de là, dans une allée forestière, Jambe-de-Bœuf se tenait au volant de la puissante torpédo.

— Où est Fil-de-Fer ? interrogea Pierrot.

— Je le croyais avec vous, fit Jambe-de-Bœuf.

La plus vive angoisse serra le cœur de l'enfant. Les coups de feu qu'il avait entendus n'avaient-ils pas atteint son vaillant ami ? Etait-il mort, blessé, poursuivi par cette bande sauvage qu'il avait vu abattre froidement un prisonnier ligoté et sans défense?

— Nous n'allons pas partir ainsi, fit résolument Pierrot. Nous allons aller au secours de Fil-de-Fer.

— Etes-vous armés ? demanda le professeur Schultz.

— C'est Fil-de-Fer qui portait le seul revolver que nous possédions, répliqua Jambe-de-Bœuf.

— Mais c'est de la folie, répliqua le professeur. Deux hommes et un enfant ne peuvent rien contre dix nazis armés jusqu'aux dents, et exercés au tir.

De nouveaux coups de feu retentirent.

— Ils sont en train de tuer Fil-de-Fer, s'écria Pierrot. Non, je ne le laisserai pas mourir ainsi. Jambe-de-Bœuf, mène-nous en voiture devant la maison, là où sont ces assassins.

— C'est chic, ça Pierrot, dit Jambe-de-Bœuf, qui mit aussitôt la voiture en marche.

Sans mot dire, le docteur Schultz était monté dans l'auto aux côtés de Pierrot.

Lentement, silencieusement, suivant un obscur sentier, bordé d'un côté par la forêt, de l'autre par le haut mur du jardin, la voiture se dirigeait vers les nazis.

Une ombre sortit soudain des taillis.

— Nous sommes perdus, fit le docteur, c'est une sentinelle fasciste qui va signaler notre arrivée.

— Arrêtez, cria l'ombre, j'ai pu leur échapper.

Malgré lui, Pierrot poussa un grand cri.

— Fil-de-Fer, c'est toi ?

D'un bond, l'intrépide Parisien sauta sur le marchepied de la voiture.

— Tourne au plus vite la bagnole et filons. Le cri de Pierrot les a sûrement averti de notre présence.

Avec une maîtrise parfaite, Jambe-de-Bœuf fit rapidement faire demi-tour à la voiture et, en accélérant vivement, s'enfonça dans les bois.

— Vous n'avez qu'à suivre ce chemin-ci, indiqua le professeur. Après plusieurs lacets, il aboutit à la route de Strasbourg.

A genoux sur la banquette, Pierrot scrutait la route, qui filait droit derrière eux.

— Je crois que les voici, fit le neveu de Clément Lothaire.

Fil-de-Fer, revolver au poing, bondit à l'arrière de la voiture, visant la tache indistincte qui, dans le lointain, devait être la voiture des nazis.

— N'essaye pas de tirer, dit Pierrot, la cible est encore trop imprécise. Et il faut ménager nos munitions.

Les nazis avaient, eux aussi, sans doute, distingué la voiture de ceux qu'ils poursuivaient, car des coups de feu retentirent dans le lointain, sans qu'aucune balle ne sifflât aux oreilles de Pierrot.

— Attention, nous arrivons aux lacets, signala le professeur, qui connaissait bien la route.

Presque sans ralentir, Jambe-de-Bœuf vira brusquement. Les lacets succédaient aux lacets, car la route serpentait le long d'une pente abrupte.

— Tu vas nous casser la figure, dit Fil-de-Fer inquiet, après un virage aussi rapide que brusque.

— Aie pas peur, je sais mon métier, répliqua placidement Jambe-de-Bœuf, sans ralentir.

— Regardez, là-haut, les phares, fit le professeur Schultz.

Pour prendre les tournants, les nazis avaient dû allumer et, à travers les arbres, on distinguait parfaitement, en haut de la côte, l'emplacement de leur voiture. Eux aussi allaient à une vitesse terrifiante sur tout un parcours accidenté.

La maison tout entière n'est plus qu'un brasier.

— Ils gagnent sur nous, accélère donc, gros abruti, s'écria Fil-de-Fer, sans souci de se contredire.

— Aie pas peur, je sais mon métier, répliqua le placide Normand, qui ne modifia en rien sa vitesse et qui ajouta : « Qui va doucement, va sûrement ».

— Ils se rapprochent, dit Fil-de-Fer.

— Encore deux tournants, fit le professeur Schultz, et nous sommes en plaine, où nous pourrons prendre de la vitesse. Mais ils vont fracasser leur voiture s'ils abordent encore un virage à cette allure.

Le savant n'avait pas prononcé ces mots qu'un affreux fracas retentit. La voiture des fascistes venait de déraper et de s'écraser contre un des rochers qui bordaient la route. Les trois amis poussèrent un cri.

— Nous sommes en plaine, maintenant, annonça le placide Jambe-de-Bœuf, qui n'avait pas sourcillé. Je vais pouvoir accélérer.

La voiture bondit à une vitesse accrue. Pierrot gardait les yeux fixés sur la montagne où s'était produit l'accident. Une haute flamme s'éleva. Les débris de la voiture des fascistes venaient de prendre feu.

— Tel est pris qui croyait prendre, conclut le sentencieux Jambe-de-Bœuf, sans cesser de conduire sa voiture vers Strasbourg à une allure vertigineuse.

Dans le poudroiement rose de l'aurore apparut à l'horizon la flèche de grès rouge de la cathédrale de Strasbourg. La grande ville alsacienne était proche. Aux pittoresques villages succédaient des faubourgs ouvriers que dominaient les hautes cheminées des grandes brasseries et des fabriques de conserves.

— Avez-vous un endroit où vous comptez loger à Strasbourg ? interrogea le professeur Schultz.

— Je ne connais pas la ville, répondit Pierrot.

— Si vous le voulez, nous irons donc dans un vieil hôtel à l'ancienne mode, pas très loin du Pont du Corbeau. C'est un endroit où nous pourrons causer tranquillement. « L'homme sauvage », c'est le nom de cette ancienne auberge.

CHAPITRE XVI

Rue Brûlée

Le soleil, déjà haut, illuminait la chambre du professeur Schultz à l'hôtel de *L'Homme Sauvage*. Là s'étaient réunis Pierrot, Jambe-de-Bœuf et Fil-de-Fer. D'un marché voisin montait un brouhaha de foule et les cris des marchandes. Il devait être sept heures du matin. Nos amis parlaient sans interruption depuis l'heure de leur arrivée à Strasbourg.

Pierrot avait longuement retracé ses aventures au docteur, et celui-ci l'avait écouté silencieusement, sans mot dire. Puis il avait pris la parole à son tour.

— Je connaissais votre oncle Clément Lothaire, dit-il, depuis plusieurs années avant la guerre. Il était encore un simple ouvrier quand il m'écrivit pour la première fois. Je me préoccupais comme lui de la recherche du moteur léger qui devait permettre le prodigieux essor de l'aviation. Lothaire, qui est vraiment un homme de génie, sut me précéder et découvrir cet admirable secret. Nous avons eu, ensuite, plusieurs occasions de nous rencontrer dans des congrès internationaux de savants, et dès l'abord nous avons sympathisé. J'étais docteur, professeur, et Lothaire n'avait, lui, aucun diplôme. Mais, comme lui, j'étais sorti du peuple, et cela nous rapprochait. Tous deux nous avions en commun aussi une haine profonde de la guerre et nous nourrissions l'un et l'autre l'espoir insensé que l'aéroplane, en supprimant les frontières, tuerait à jamais cet affreux fléau.

« J'ai fait avant-guerre plusieurs séjours chez votre oncle, dans ce château si singulièrement nommé « Le Serpent à Plumes ». Lothaire est également venu me rendre visite à Hambourg. Nous avons fraternellement travaillé ensemble pour essayer de découvrir un corps catalytique qui, en décomposant instantanément l'eau en ses deux éléments, l'hydrogène et l'oxygène, permette de remplacer le pétrole par de l'eau de fontaine dans les moteurs des automobiles. La guerre entre nos deux pays vint interrompre nos recherches communes. J'en vins à penser que le corps que nous cherchions n'était qu'une chimère, et je me spécialisais alors dans la recherche de la fabrication de l'essence synthétique à partir de la lignite, houille de basse qualité, par-

ticulièrement abondante en Allemagne. On subventionna largement mes travaux, car l'Allemagne, bloquée par le cercle de fer de la flotte anglaise, craignait de manquer de pétrole pour pouvoir continuer la guerre.

« La recherche du pétrole synthétique me passionnait. Je vécus plusieurs années durant dans mon laboratoire pour chercher la solution de ce problème. J'étais quasi-indifférent à ce qui se passait à l'extérieur. J'appris cependant avec joie l'établissement de la république allemande qui devait, selon mes illusions d'alors, ouvrir pour notre peuple une ère de liberté.

« C'est seulement en 1924 que je réussis à mener à bien mes travaux et à faire entrer le pétrole synthétique dans la voie des réalisations industrielles. C'est à ce moment que je repris mes rapports avec Clément Lothaire et que j'appris qu'il continuait à rechercher ce catalyseur que je croyais être une chimère.

« Peu de semaines avant que les fascistes ne mettent mon malheureux pays à feu et à sang, Clément Lothaire me fit venir de toute urgence au « Serpent à Plumes ». Et c'est alors que je vis le miracle qu'il avait réalisé : celui de faire marcher une automobile en employant de l'eau pure comme carburant. Sa découverte m'enthousiasma. Lothaire me dit qu'il comptait faire servir son invention pour le bien de l'humanité, mais qu'il craignait qu'on ne découvrit la formule du composé chimique nouveau qu'il avait inventé et baptisé du nom de « Lotharite ». Il avait pris pour cela les précautions les plus grandes. Il ne fabriquait la « Lotharite » qu'au fur et à mesure de ses besoins, et il poussait la précaution jusqu'à en détruire les moindres parcelles durant les intervalles de ses expériences. Il ne me révéla pas la composition de ce corps mystérieux, et il me dit qu'il avait eu soin de ne pas écrire sa formule chimique.

« Peu après mon retour en Allemagne, l'incendie du Reichstag servit à Hitler de prétexte pour déchaîner une terreur effroyable sur tout le pays. J'étais toujours resté en dehors de toute politique, estimant bien à tort, que les savants n'ont pas à se préoccuper de telles questions. Mais je protestai très vivement quand j'appris que mes deux meilleurs élèves venaient d'être enfermés dans un camp de concentration parce qu'ils étaient l'un juif, l'autre communiste. Mon indignation me valut d'être emprisonné à mon tour. Je passais plusieurs mois dans un camp où des brutes fascistes me torturèrent d'une façon indigne. J'en sortis au mois de septembre dernier grâce à une pétition de savants anglais et français, parmi lesquels Clément Lothaire. Je quittai aussitôt l'Allemagne pour la France résolu à user de toutes mes forces pour abattre le régime sanglant d'Hitler.

« Voici plus de six mois que j'étais installé à Obermunster. C'est là qu'en janvier j'ai reçu une mystérieuse et courte visite de Clément Lothaire. Il s'était caché pour venir, me dit-il. Les agents du Roi du pétrole le poursuivaient. Il venait me remettre une grande enveloppe cachetée de cinq grands cachets de cire rouge et qui contenait la formule de la mystérieuse Lotharite. En cas de disparition de mon ami je devais faire afficher sa formule dans le monde entier, et ceci suffirait à briser la puissance sanglante du roi du pétrole...

— Mais ce moment est venu, fit impétueusement Pierrot. Je vous ai dit que mon oncle était prisonnier. Comment avez-vous pu ne pas encore exécuter ses volontés, quand vous savez qu'il est disparu depuis plusieurs semaines ?

— Mais, fit sèchement le docteur Schultz, votre oncle est maintenant vendu à Vandergold.

— Comment pouvez-vous dire, s'indigna Pierrot...

— Mais je dis ce que disent tous les journaux. Cette réception au Palace-Hôtel où le Roi du pétrole présenta comme un lion apprivoisé mon ancien ami aux journalistes, est-ce une invention ? J'ai vu les photographies de cette honteuse cérémonie.

— Et moi j'ai vu la cérémonie elle-même, répliqua Fil-de-Fer. J'y étais. Et je vous dis, moi, que ce pauvre vieux n'était pas là de son plein gré. Mon avis à moi c'est que maintenant ce pauvre monsieur Lothaire est devenu complètement ramolli, et qu'on se sert de lui comme d'une véritable marionnette. Fallait voir comment il était. Il bavait, il avait la goutte au nez, la tête sur la poitrine, il ne pouvait pas dire un mot. Sa prétendue déclaration, c'est Vandergold lui-même qui l'a remise aux journalistes...

Le professeur avait écouté attentivement Fil-de-Fer. Il l'interrogea, le fit répéter, et réfléchit longuement:

— Vous dites qu'il avait la goutte au nez ? dit-il avec lenteur.

Puis brusquement :

— S'il en est ainsi, je puis avoir une confiance entière en vous. Lothaire ne s'est pas vendu à Vandergold. Et je vais vous aider à sauver mon vieil ami. Quelle heure est-il ?

— Huit heures passée, dit Pierrot en consultant une montre à son poignet.

— Hâtons-nous, dit le professeur Schultz en se levant. L'étude de Maître Musculus ouvre à huit heures et demie. C'est là que j'ai déposé, avec la formule de la « Lotharite », l'argent qui nous permettra ce soir même, si nous le voulons, de la faire connaître au monde entier. Devant une telle menace, Vandergold devra libérer notre ami Lothaire... Hâtons-nous, l'étude est à cinq cents mètres d'ici, rue Brûlée.

— Ça y est, nous touchons au but, fit joyeusement Fil-de-Fer à Pierrot, pendant que celui-ci achevait sa toilette. Ton oncle sera sauvé. Et grâce à qui ? Grâce à moi. Ce n'est pas toi qui aurait eu l'idée de dire que ce pauvre vieux avait la goutte au nez, et c'est pourtant cela qui a décidé le docteur.

— Pas de bêtise, mon vieux Fil-de-Fer, fit Pierrot, avec un peu d'irritation. Hâtons-nous plutôt d'aller rejoindre le docteur Schultz.

...Comme ils approchaient de la rue Brûlée, ils entendirent la corne des pompes à incendie. Des gens couraient. Une fumée obscurcit le ciel, tandis qu'une odeur caractéristique se répandait dans l'air.

— Il y a le feu quelque part, demanda Fil-de-Fer à un passant.

— Oui, répondit celui-ci. L'incendie a éclaté à huit heures juste et la maison tout entière n'est déjà plus qu'un brasier. On n'aura jamais vu un incendie aussi violent.

— Et quelle est la maison qui brûle...

— Celle de Maître Musculus, le notaire, fit l'homme, qui ajouta avec un gros rire : « Cette rue Brûlée a vraiment un nom prédestinée. »

(A suivre.)

tous les sports

LE SPORT A L'ÉCOLE

Dans la forme même du « sport à l'école », la chose n'existe encore presque pas. Et c'est pourtant une des questions les plus importantes quant à l'avenir de la sportivité en France.

Quelques clubs civils en ont compris la nécessité, ont recruté des « scolaires » et se sont occupés d'eux. Hélas! Ce sont, la plupart du temps, des cas isolés. En effet, s'occuper des jeunes est une tâche très lourde aux dirigeants de clubs; cela entraîne de nombreux frais, de sorte que seuls les « grands clubs » bien financés peuvent entreprendre cette tâche.

D'autre part, le prix des cotisations, de l'équipement, est souvent un obstacle infranchissable aux enfants des ouvriers ou des employés.

Alors, qu'en conclure? Que le sport scolaire est condamné à toujours végéter? Que les jeunes, désireux de pratiquer, seront obligés d'attendre d'avoir pris de l'âge, et de gagner leur vie à leur tour?

Non! A mon avis, il peut y avoir une autre solution. La voici:

La pratique du sport, sainement dirigé, sur la base même de l'école. Une préparation physique d'abord; la gymnastique; un sport utilitaire et très sain, la natation; et enfin un sport d'équipe excellent pour les jeunes, le basket-ball.

Grâce à cette préparation méthodique, dirigée par des professeurs compétents, nous pourrions avoir, en France, des jeunes normalement et même vigoureusement constitués, à la place des quelques « phénomènes », détenteurs de qualités physiques indéniables, mais sujets à « claquage ».

De ce départ, lent, mais nécessaire, on pourra, progressivement, amener ces jeunes aux compétitions, pas si nuisibles qu'on le dit si fréquemment.

Il est évident que, pour cela, il faut préparer des professeurs spécialisés, construire des gymnases, des piscines, des stades. Cela nous conduit à dire que l'Etat, le ministère de la Santé publique, et tous les organismes responsables de la jeunesse, devraient s'en occuper sérieusement.

C'est le sort des jeunes générations, des adeptes sportifs, toujours plus nombreux, qui en dépend.

NATATION

Quelques records tombent encore

L'Américain Kieffer continue la série de ses succès et n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Sa dernière performance bat le record mondial du 400 mètres dos, en 5 m. 28 s. 6/10. Le record précédent était détenu par le Japonais Kikokawa en 5 m. 30 s. 4/10.

Enfin, ne voulant pas laisser là le record du 440 yards dos, il le battit également en 5 m. 31 s. 2/10, contre 6 m. 10 s., ancien record établi par l'américain Kojak.

Il faut signaler, toutefois, que la distance de 440 yards dos n'est pas olympique, le yard n'étant pas une mesure internationale (il vaut 0 m. 91).

Nageurs soviétiques

L'U.R.S.S. vient de nous donner l'exemple de l'utilisation des compétences sportives.

Le plongeur Gigalov vient de lancer un appel par lequel il invite tous les champions sportifs à s'occuper de quelques jeunes, chacun dans sa spécialité. Celui qui aura ainsi obtenu les meilleurs résultats, aura remporté le titre d' « émulateur ».

S. Snamensky, le champion de course à pied bien connu, s'engage à préparer une équipe de juniors.

Povjonkievitch, champion de natation, a déjà commencé et a déjà sorti quelques « espoirs ».

Raïewski, recordman du saut à la perche, prendra en mains quelques « poulains » qu'il veut « sortir » aussi.

PATINAGE

Un jeune champion

Le 18 décembre, à Moscou, eurent lieu des compétitions de patinage pour les jeunes. Elles se déroulèrent au stade des Pionniers, et connurent un vif succès.

Mais la révélation de la journée, fut le jeune A. Melnikov, qui gagna la course de 100 mètres et battit par la même occasion le record russe; il parcourut la distance en 11 s. 4/10 contre 12 s., record précédent.

C'est le fils du champion de patinage bien connu Y. Melnikov.

Ce jeune espoir fréquente l'école n° 36 du rayon de Frounzé, et l'on dit que c'est un bon élève.

BOBSLEIGH

L'équipe de France handicapée

Les récents incidents racistes qui se déroulèrent en Allemagne, et où des sportifs juifs furent malmenés, ont provoqué la démission de MM. Jean Rheims et Philippe de Rothschild, comme équipiers premiers de bobsleigh.

L'équipe de France, qui paraissait avoir une chance sérieuse de réussite, aux prochains Jeux Olympiques d'Hiver de Pantenkirchen, en Allemagne, est de ce fait sérieusement handicapée.

■ *New-York :* Mlle Léonie Knight vient de battre le record mondial féminin du 400 mètres nage libre en 5 minutes 14 s. 4/10. L'ancien record était détenu par Mlle Dickinson en 5 m. 17 s.

■ *Varsovie :* On annonce officiellement la fin de la carrière athlétique du fameux coureur à pied Kuzocinski. Il souffrait depuis longtemps d'une tumeur au genou, qui avait déjà nécessité une grave opération.

■ *Londres :* Grande surprise dans la Coupe d'Angleterre de football. Le premier du championnat, Suderland, fut battu de 2 à 0 par l'équipe de Port-Vale, dernière du championnat de 2e division.

■ *Miami* (Etats-Unis) : Le fameux nageur américain Van de Weghe poursuit la série de ses succès; il vient de battre le record mondial du 100 yard dos en 1 m. 3 s. Le record précédent était de 1 m. 5 s. 6/10.

■ *Berlin :* Sur la piste de l'Avus, le coureur automobiliste allemand Paul von Guillaume a battu le record de vitesse des 5.000 kilomètres à une moyenne de 128 kilomètres à l'heure.

ROMAIN ROLLAND

Romain Rolland est né le 29 janvier 1865. Il vient donc d'avoir soixante-dix ans, et son anniversaire a été fêté dans le monde entier. C'est que Romain Rolland n'est pas seulement l'un des plus grand écrivains vivants, c'est qu'il est aussi l'un des hommes qui incarne le mieux les apirations des hommes qui souffrent et qui veulent que le monde change.

Romain Rolland, déjà célèbre avant la guerre, était en Suisse en 1914. C'est là qu'il écrivit courageusement une série d'articles contre la guerre qui lui valurent les insultes de tous les pourvoyeurs de charnier et l'admiration de tous les honnêtes gens, de Lénine en premier lieu.

Depuis, Romain Rolland n'a pas abandonné la lutte. C'est lui qui lança, avec Barbusse, ce mémorable appel qui détermina l'immense mouvement contre ces fléaux que sont la guerre et le fascisme, et qu'on a appelé : mouvement Amsterdam-Pleyel.

Romain Rolland était l'été dernier en U.R.S.S. où il a pu voir se réaliser l'idéal pour lequel il avait lutté.

La page Romain Rolland que nous donnons ici, est extraite de son œuvre maîtresse, « Jean Christophe », histoire des luttes d'un grand musicien sorti du peuple. Dans ce passage, Jean Christophe, encore enfant, découvre la musique en caressant les touches mystérieuses d'un vieux piano.

AU milieu de ces lourdes ténèbres, dans la nuit étouffante qui semblait s'épaissir d'heure en heure, commença de briller, comme une étoile perdue dans les sombres espaces, la lumière qui devait illuminer sa vie : la divine musique...

Grand-père venait de donner à ses enfants un vieux piano, dont un de ses clients l'avait prié de le débarrasser, et que sa patiente ingéniosité avait remis à peu près en état. Le cadeau n'avait pas été très bien accueilli. Louisa trouvait que la chambre était déjà bien assez petite, sans l'encombrer encore; et Melchior dit que papa Jean-Michel ne s'était pas ruiné : c'était du bois à brûler. Seul, le petit Christophe fut joyeux du nouveau venu, sans bien savoir pourquoi. Il lui semblait que c'était une boîte magique, pleine d'histoires merveilleuses, comme dans ce volume des Mille et une Nuits, dont grand-père lui lisait de temps en temps quelques pages, qui les enchantaient tous deux. Il avait entendu son père, pour essayer les notes, en faire sortir une petite pluie d'arpèges, pareille à celle qu'un souffle de vent tiède fait tomber, après une averse, des branches mouillées d'un bois. Il avait battu des mains et crié: « Encore! ». Mais Melchior, dédaigneusement, ferma le piano, disant qu'il ne valait rien. Christophe n'insista plus; mais il rôdait sans cesse autour de l'instrument; et, dès qu'on avait le dos tourné, il soulevait le couvercle et poussait une touche, comme il eût remué du doigt la carapace verte de quelque gros insecte: il voulait faire sortir la bête enfermée là. Quelque fois, dans sa hâte, il frappait un peu trop fort, et sa mère lui criait: « Ne te tiendras-tu pas tranquille? Ne touche pas à tout! »; ou bien, il se pinçait, en refermant la boîte; et il faisait de piteuses grimaces en suçant son doigt meurtri...

Maintenant, sa plus grande joie est quand sa mère doit passer la journée en service, ou faire une course en ville. Il écoute ses pas descendre dans l'escalier : les voilà dans la rue, ils s'éloignent. Il est seul. Il ouvre le piano, il approche une chaise, il se juche dessus : ses épaules arrivent à hauteur du clavier, c'est assez pour ce qu'il veut. Pourquoi attend-il d'être seul? Personne ne l'empêcherait de jouer, pourvu qu'il ne fit pas trop de bruit. Mais il a honte devant les autres, il n'ose pas. Et puis, on cause, on se remue : cela gâte le plaisir. C'est tellement plus beau, quand on est seul!... Christophe retient son souffle, pour que ce soit plus silencieux encore, et aussi parce qu'il est un peu ému, comme s'il allait tirer un coup de canon. Le cœur lui bat, en appuyant le doigt sur la touche ; quelquefois, il le relève, après l'avoir enfoncé à moitié, pour le poser sur une autre. Sait-on ce qui va sortir de celle-ci, plutôt que de celle-là?...

TOUT à coup, le son monte: il y en a de profonds, il y en a d'aigus, il y en a qui tintent, il y en a qui grondent. L'enfant les écoute longuement, un à un, diminuer et s'éteindre ; ils se balancent comme les cloches, lorsqu'on est dans les champs, et que le vent les apporte et les éloigne tour à tour; puis, quand on prête l'oreille, on entend dans le lointain d'autres voix différentes qui se mêlent et tournent, ainsi que des vols d'insectes; elles ont l'air de vous appeler, de vous attirer loin... loin... de plus en plus loin, dans les retraites mystérieuses, où elles plongent et s'enfoncent... Les voilà disparues!... Non ! elles murmurent encore... Un petit battement d'ailes... Que tout cela est étrange ! Ce sont comme des esprits. Qu'ils obéissent ainsi, qu'ils soient tenus captifs dans cette vieille caisse, voilà ce qu'il ne s'explique point !

Mais le plus beau de tout, c'est quand on met deux doigts sur deux touches à la fois. Jamais on ne sait au juste ce qui va se passer. Quelquefois, les deux esprits sont ennemis; ils s'irritent, ils se frappent, ils se haïssent, ils bourdonnent d'un air vexé ; leur voix s'enfle; elle crie, tantôt avec colère, tantôt avec douceur. Christophe adore ce jeu : on dirait des monstres enchaînés, qui mordent leurs liens, qui heurtent les murs de leur prison; il semble qu'ils vont les rompre et faire irruption au dehors, comme ceux dont parle le livre des contes, les génies emprisonnés dans des coffrets arabes sous le sceau de Salomon. D'autres vous flattent : ils tâchent de vous enjôler; mais ils ne demandent qu'à mordre et ils ont la fièvre. Christophe ne sait pas ce qu'ils veulent: ils l'attirent et le troublent ; ils le font presque rougir. Et d'autres fois encore, il y a des notes qui s'aiment : les sons s'enlacent, comme on fait avec les bras, quand on se baise, ils ont des figures souriantes et sans rides; ils aiment le petit Christophe, et le petit Christophe les aime ; il a les larmes aux yeux de les entendre, et il ne se lasse pas de les rappeler. Ils sont ses amis, ses chers, ses tendres amis...

Ainsi l'enfant se promène dans la forêt des sons, et il sent autour de lui des milliers de forces inconnues, qui se guettent et l'appellent, pour le caresser, ou pour le dévorer...

UN jour, Melchior le surprit. Il le fit tressauter de peur avec sa grosse voix. Christophe, se croyant en faute, porta ses mains à ses oreilles pour les préserver des redoutables claques. Mais Melchior ne grondait pas, par extraordinaire; il était de bonne humeur, il riait.

— Cela t'intéresse donc, gamin ? demanda-t-il, en lui tapant amicalement la tête. Veux-tu que je t'apprenne à jouer ?

S'il le voulait !... Il murmura que oui, ravi. Ils s'assirent tous deux devant le piano, Christophe juché, cette fois, sur une pile de gros livres; et, très attentif, il prit sa première leçon. Il apprit d'abord que ces esprits bourdonnants avaient de singuliers noms, des noms à la chinoise, d'une seule syllabe, ou même d'une seule lettre. Il en fut étonné, il les imaginait autres : de beaux noms caressants, comme les princesses des contes de fées. Il n'aimait pas la familiarité avec laquelle son père en parlait. Du reste, quand Melchior les évoquait, ce n'étaient plus les mêmes êtres; ils prenaient un air indifférent, en se déroulant sous ses doigts. Cependant Christophe fut content d'apprendre les rapports qu'il y avait entre eux, leur hiérarchie, les gammes, qui ressemblent à un roi, commandant une armée, ou à une troupe de nègres attachés à la file. Il vit avec étonnement que chaque soldat, ou chaque nègre, pouvait devenir à son tour monarque, ou tête de colonne d'une troupe semblable, et même qu'on pouvait en dérouler des bataillons entiers, du haut en bas du clavier. Il s'amusait à tenir le fil qui les faisait marcher. Mais tout cela était devenu plus puéril que ce qu'il voyait d'abord : il ne retrouvait plus sa forêt enchantée. Pourtant il s'appliquait : car ce n'était pas ennuyeux, et il était surpris de la patience de son père. Melchior ne se lassait point ; il lui faisait recommencer la même chose dix fois. Christophe ne s'expliquait pas qu'il se donnât tant de peine : son père l'aimait donc ? qu'il était bon ! L'enfant travaillait, le cœur plein de reconnaissance.

Romain ROLLAND.

(Extrait de « Jean Christophe » (l'Aube), Albin Michel, éditeur.)

LES ENFANTS ECRIVENT A

ROMAIN ROLLAND

POUR SON 70e ANNIVERSAIRE

Nous avons reçu, d'un groupe de jeunes Parisiens, la belle lettre suivante que nous avons transmise au grand écrivain:

« Cher Camarade Romain Rolland,

« Nous sommes un groupe d'enfants parisiens, âgés de 10 à 14 ans, et nous n'avons pas voulu laisser passer votre soixante-dixième anniversaire sans vous écrire combien nous vous admirons.

« Nous avons lu le premier volume de votre Jean Christophe, qui est dans la bibliothèque de notre groupe, et c'est un livre qui nous a beaucoup plu.

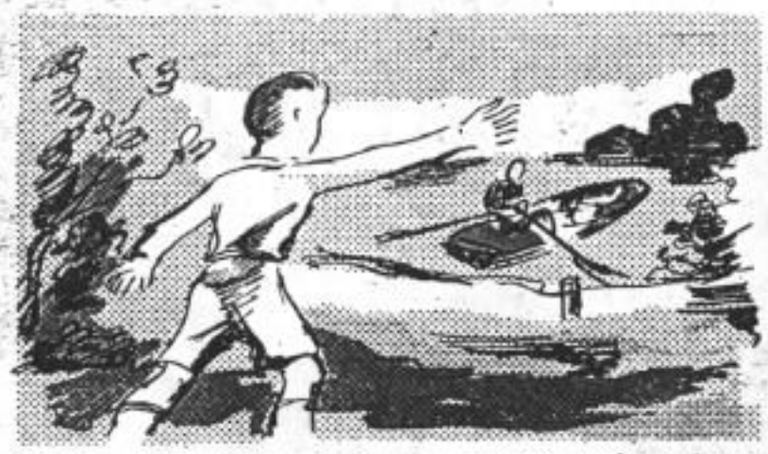
« Mais nous vous aimons et vous admirons encore parce que nous savons que pendant la guerre vous avez lutté contre ce terrible fléau et que vous luttez sans cesse contre le fascisme. Nous savons aussi que vous avez visité l'U.R.S.S. et que vous aimez ce beau pays que nous voudrions bien connaître.

« Vive notre grand camarade Romain Rolland ! »

Suivent 18 signatures.

Que nos jeunes amis nous envoie tous, qu'ils soient en groupes ou qu'ils soient isolés, leurs lettres. Nous les transmettrons à Romain Rolland et nous publierons les meilleures.

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XVI



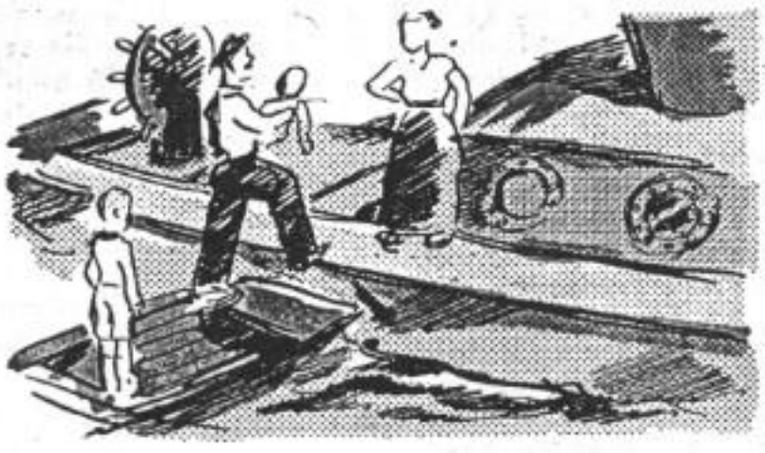
RÉSUMÉ. — *Toto et Toutoune, partis seuls pour l'U.R.S.S., après mille aventures en Allemagne fasciste, sont arrivés au bord d'un fleuve qui voisine la frontière polonaise. Toto accablé de fatigue s'est endormi. A son réveil, il s'aperçoit que sa sœur Toutoune est disparue.*

Inquiet, Toto regarde autour de lui. Pas de Toutoune. Il appelle : une fois, deux fois, pas de réponse. Il se met à courir à droite et à gauche. D'instinct il prend le sentier qui descend à travers bois vers la rivière.

Et que voit-il ? Toutoune allongée au fond d'une barque qu'un homme s'apprête à écarter de la rive.

Toto appelle. Toutoune ne bouge pas. L'homme s'est retourné, regarde Toto et semble ne savoir que faire. Toto se précipite vers la rive. L'homme s'est redressé, il ramène la barque vers le bord. Anxieux, Toto n'a d'yeux que pour sa sœur qui semble inanimée.

L'homme tend la main à Toto pour l'aider à monter en barque. Il prononce des paroles inintelligibles pour Toto mais que celui-ci reconnaît pour être de l'allemand. Quoi, seraient-ils à nouveau en Allemagne ? Ils n'ont donc pas franchi la frontière polonaise ? Toto se penche sur Toutoune. Elle dort. Elle vit, mais on sent

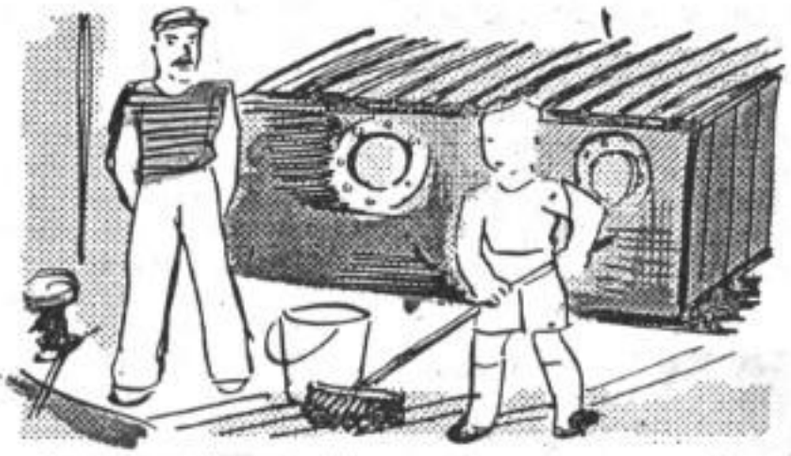


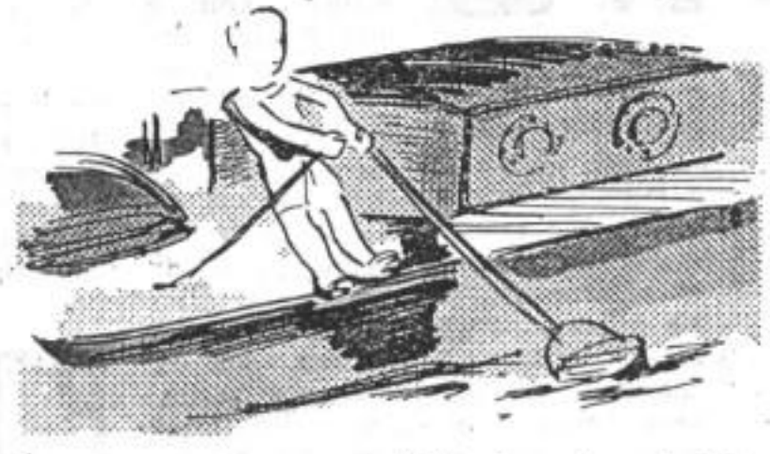
bien que son souffle n'est pas paisible comme à l'ordinaire. Toto pose sa main sur le front de la fillette. Son front brûle. Elle a de la fièvre. Elle est malade. Toto se retourne vers l'homme qui a repris les rames. « Elle est malade », dit-il. L'homme n'a pas compris; il a un geste évasif.

Toto regarde autour de lui. Alors il aperçoit à quelques centaines de mètres un gros remorqueur dont la cheminée fume légèrement. Sans aucune doute l'homme les mène à ce bateau. En effet, quelques minutes après, la barque vient se ranger contre la coque de métal du remorqueur. Une femme maigre, revêtue d'un sarrau bleu, accueille l'homme avec des paroles brutales et certainement peu aimables à l'adresse de Toto et Toutoune qu'elle désigne en discutant avec le marinier.

L'homme et la femme discutent toujours à grands éclats de voix. Toutoune est descendue par un raide escalier de bois dans une sorte de cabine étroite, éclairée d'un tout petit hublot. Elle est couchée sur le lit qui la meuble, une paillasse sur un caisson de bois.

Toutoune se réveille, la fièvre la fait claquer des





dents. Elle ne semble pas étonnée du lieu où elle se trouve, elle sourit à Toto. « Tu es malade, petite sœur ? Mais cela n'est rien, fit-il, dors, repose-toi. » La femme est venue mettre des compresses à Toutoune et apporte du bouillon chaud pour les deux gosses.

Pendant que Toto et Toutoune restent seuls, dans la pièce voisine, l'homme, la femme et un autre homme plus jeune discutent. Ils se passent et se repassent un journal qu'ils examinent attentivement les uns après les autres. La discussion est longue. Il ne peut être question que de Toto et de Toutoune. Toto, qui entend les éclats de voix, est attiré par un rayon de lumière qui passe par la cloison faite de bois qui, mal jointe, laisse passer la lumière. Il les voit se passer et repasser le journal, cela l'intrigue. Que contient cette feuille ?

Le lendemain on peut voir Toto laver le pont du bateau qui est, à vrai dire, un bateau-citerne.

Il descend lentement le fleuve. Toto, sous l'œil de l'homme, frotte le pont, tire de l'eau du fleuve avec un seau qui, une fois plein, est si lourd que Toto a failli plusieurs fois tomber dans l'eau avec.

Le soir de ce jour Toto entre dans la cabine. Toutoune,

qui va mieux, l'accueille en souriant. « Alors, ça y est, j'ai le « canard », regarde! » Et Toutoune, stupéfaite, voit, devinez quoi ? leur photo à tous deux sous un gros titre en caractères germaniques qu'évidemment ils ne peuvent déchiffrer.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Toto, toute la journée, a réfléchi, émis des tas de suppositions. Maintenant il croit tenir la clef de cette affaire. Ces photos, d'où viennent-elles ? Ce ne peut être que celles qu'on a prises d'eux à la prison de Dusseldorf. Si on les publie, c'est qu'on les recherche. Et maintenant Toto fait part de ses conclusions à sa sœur. Ces mariniers sont nazis. Le plus jeune n'a-t-il pas un uniforme pendu à un clou dans la chambre? Et, sans aucun doute, ils vont les livrer aux autorités hitlériennes. Il faut donc préparer un plan d'évasion, fuir, coûte que coûte, le bateau-citerne.

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM, ET MOUCHE

CETTE FOIS JE SUIS MORT !!

SI J'EN RECHAPPE, TU NOUS PAIERAS CA, PORCO !!

QU'ON SUSPENDE L'EXECUTION ROLO S'EST EVADE

SIRE, ROLO, LE CHEF DU PEUPLE DE LA FORÊT S'EST EVADÉ IL EST SUR MES TALONS

NE TIRE PAS FUREUR, SI TU LE MANQUES NOUS SOMMES TOUS MORTS!

JE VAIS LE DESCENDRE !!

LE VOILÀ

AH, AH ! MES GAILLARDS, VOUS NE VOUS ATTENDIEZ PAS A CELLE LÀ !!

ON TUE DES ENFANTS ICI ? IL ETAIT TEMPS QUE J'ARRIVE

CA VA MIEUX !!!!

C'EST DOMMAGE QUE CE NE SOIT PAS TON MAÎTRE !!!

VAS-Y ROLO !!!!

TU N'AS PLUS RIEN A CRAINDRE, MOI LIBRE ILS N'OSERONT PAS TOUCHER A TOI NI A TES AMIS !

JE VOUDRAIS BIEN SAVOIR OÙ ILS SE SONT CACHÉS ???

JE PARS REJOINDRE LE PEUPLE DE LA FORÊT, A BIENTÔT PORCO !!!!!

SAVEZ VOUS QUE ...

UNE PETITE VILLE ANGLAISE PORTE CE NOM DE 57 LETTRES. ESSAYEZ DE LIRE L'ÉCRITEAU DE LA GARE

DES TIMBRES TOLSTOÏ ONT ÉTÉ IMPRIMÉS EN U.R.S.S. POUR LE 25ème ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU GRAND ÉCRIVAIN

CE N'EST QU'AU XIème SIÈCLE QU'ON A EU L'IDÉE DE SELLER LES CHEVAUX ET DE LES FERRER.

LES ESQUIMAUX SE SERVENT D'UN PHONOGRAPHE POUR CHASSER LE PHOQUE CAR CES ANIMAUX ADORENT LA MUSIQUE

CERTAINS PRÊTRES CHINOIS VENDENT DES BILLETS DE VOYAGE POUR LE PARADIS.

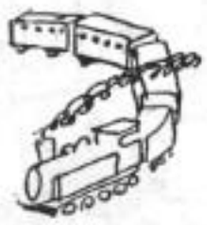
deupé.

A TRAVERS LE MONDE

Versailles et ses jardins, construits par Louis XIV pour sa jouissance personnelle, ont coûté au trésor 214 millions de francs, ce qui représente aujourd'hui 3 milliards 500 millions. C'est pourquoi les impôts pesaient si lourds sur le peuple des ouvriers et des paysans.

La plus haute maison du monde se trouve à New-York; elle a 56 étages et 235 mètres de haut.

Quand il est midi à Paris, il est 9 heures du soir au Japon et 8 heures du matin à New-York.



On vient d'inaugurer en U.R.S.S. un train de 10 wagons train modèle qui comporte une bibliothèque, une salle de distraction, un bal avec orchestre, un wagon-restaurant, enfin une voiture spécialement aménagée pour les enfants et pourvue de sièges à leur taille.

L'abricot, la châtaigne, les cerises, le citron, la citrouille, la figue, le melon, la pêche, la prune, le raisin, sont des fruits originaires d'Asie.

Depuis la crise, les peintres ne vendent plus leurs tableaux. Aussi organisent-ils chaque année, à Paris, un « Salon des échanges ». On échange un tableau contre un mois de location d'une chambre d'hôtel, contre des pommes de terre, du charbon, des vêtements, des toiles et des couleurs pour faire d'autres tableaux. Triste situation des artistes.

DEVINETTES

Quelle différence y a-t-il entre la terre et une pipe?
On fume la terre pour labourer.
On bourre la pipe pour la fumer.

Quelles sont les trois localités de France qui ont le nom le plus court?
Réponse : Ax, Ai (Marne), Eu.

PAR CI PAR LA

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

GROS ET MAIGRES

Le journal de Mickey *nous annonce une nouvelle sensationnelle.*

Presque tous les criminels sont maigres.

C'est la curieuse constatation qu'a faite un grand docteur criminaliste qui a étudié la physiologie de milliers d'assassins, de voleurs et autres bandits.

Les gros sont de bons vivants, paraît-il et ils n'ont aucune disposition pour le crime.

Mais *Le Temps*, journal tout aussi sérieux que *Mickey* publiait la même semaine cette autre information :

Il vient de paraître à Londres une brochure intitulée : « De l'état physique de l'homme dans l'industrie ». On y trouve le bilan d'une enquête médicale. Il en résulte que la perte de travail aboutit très rapidement pour l'ouvrier à une perte de poids. Un jeune ouvrier de 21 ans pèse en moyenne 59 kilos 700; le chômeur du même âge ne pèse que 56 k. 600.

Ne faut-il pas rapprocher ces deux faits? Le chômage précipite les hommes dans la misère, les amaigrit, pousse les plus faibles d'entre eux dans la voie du vol.

Et les premiers responsables des petits vols, ce sont les gros voleurs.

Nous conseillons au *Journal de Mickey* de faire porter la prochaine fois ses statistiques de gros et de maigres sur les deux cents familles qui mettent la France au pillage.

Parions que chez ces voleurs légaux, les « méchants Gros » seront en majorité.

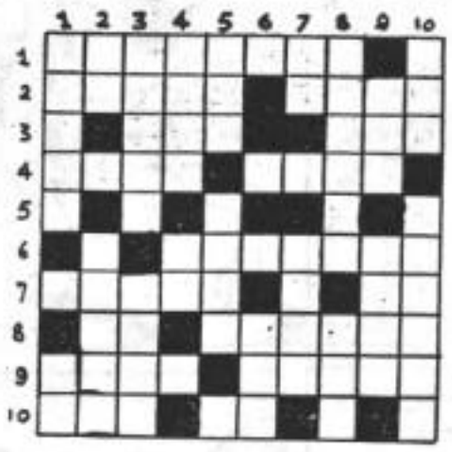
POUM.

DEUX PETITS TRUCS DE POUF

1° Comment obtenir rapidement un filtre. Il suffit de prendre une peau de chamois bien unie, qu'on aura lavé au préalable au sel de soude et rincée dans l'eau froide. Un tel filtre peut servir indéfiniment.
Dites-le à votre maman.

2° Comment déboucher un flacon bouché par un bouchon de verre. Il suffit de chauffer doucement le goulot avec une allumette, le verre du goulot se dilatant sous l'effet de la chaleur, permet d'ôter le bouchon sans aucune difficulté.

MOT CROISE



HORIZONTALEMENT : 1. On l'a trouvée à la fin du problème. — 2. Un jour les ouvriers te prendront. Femelle d'un oiseau domestique. — 3. Le moindre grain de... ferait bien mieux mon affaire, dit le coq. Méprisable. — 4. Il faut en avoir avant de parler. Sans lui, pas de bon bifteck. — 6. Ce qu'on n'attendait pas. — 7. Les marins ne la craignent pas. Sorte d'animal appelé aussi le paresseux. — 8. Fin d'infinitif. Sans lui, pas de vin. — 9. Fait le charme des nuits. Jeune tige pouvant être repiquée. — 10. Epoque. Note de musique.

VETICALEMENT : 1. Soudain. Article. — 2. Dans le corps des mammifères. Foule désordonnée. — 3. User. Vase antique. — 4. Ce que doit être la classe ouvrière. Pronom personnel. — Ainsi. Ce qu'est le café sans sucre. — 6. Jolie petite pomme rouge. — 7. Ancienne langue de France. Nécessaire aux chemins de fer. 8. Il y en a un qui n'avait ja-ja-mais navigué. On y fourrera Hitler, La Rocque et Mussolini. — 9. Grand fleuve d'Afrique. Inutile. — 10. Sans lui, tout est fade. Quand on en a une en toussant, c'est bien désagréable.

SOLUTION DU MOT CROISE DU N° 31

HORIZONTALEMENT : 1. Panoplie. — 2. Asie. Ré. — 3. Im. — Guidon. — 4. Souper. Ru. — 5. Or. Miel. — 6. Al. Antenne. — 7. Cent. — 8. Er. Linon. — 9. Fa. Do. — 10. Ecossaise.

VERTICALEMENT : 1. Pô. Acéré. — 2. Ioler. — 3. Namur. Fo — 4. Os. Atlas — 5. Pigeon. — 6. Leur. — 7. Me. — 8. Drin. — 9. Rouen. De. — 10. Yen. Lento.

le coin du Sourire

A l'école, Gavroche se fourre les doigts dans le nez.
— Polisson, veux-tu que je t'aide, lui dit le maître?
— Vous ne pourriez pas M'sieur, vous avez les doigts trop gros.

Entre bourgeoises :
— Votre fils joue donc de la clarinette, madame?
— Oui, comme il chante assez bien, j'ai voulu qu'il apprenne à s'accompagner.

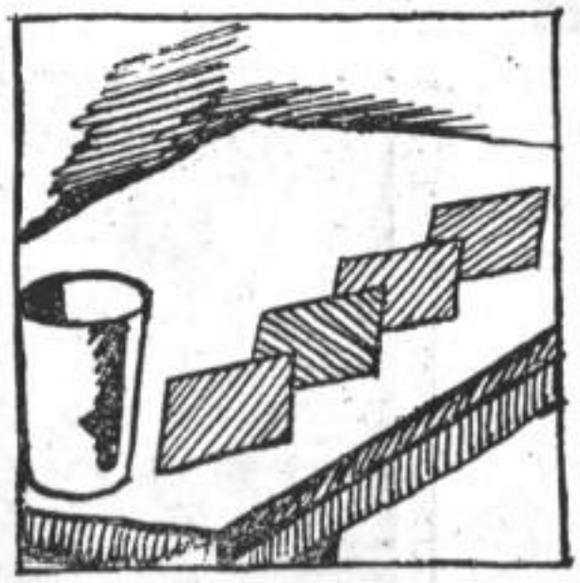
On demande un jour à Janot :
— A quoi distingues-tu un poirier d'un pommier?

— Aux fruits, bien sûr!
— Et si ce n'est pas la saison des fruits?
— Oh, alors, j'attends'

Le professeur de solfège à Jeannot :
— Mais mon enfant, comment se fait-il que vous ne fassiez aucun progrès en solfège? A votre âge, je lisais les notes couramment.
— C'est que, sans doute, vous aviez un meilleur professeur que moi!

On demandait à Calino s'il savait jouer du violon :
— C'est fort possible, dit-il, mais je ne puis l'affirmer, je n'ai jamais essayé.

Giovanni et Guiseppe se promènent dans un port d'Italie.
— Regarde, dit Giovanni, tous ces bateaux, cette activité fiévreuse, ces dockers qui chantent tout en travaillant. C'est à notre Duce Mussolini, que nous devons tout cela !
— Où donc, vois-tu tout cela? Moi je vois un port désert et des nombreux chômeurs qui flânent.
— Ben, je l'ai lu dans les journaux!



Les Trucs de Pouf

UN TOUR DE PRESTIDIGITATION

Vous vous procurez une demi-douzaine de papiers de couleurs différentes assez légers, que vous découpez en losanges d'environ 7 centimètres de long sur 4 de large. Vous les disposez sur la table d'après le dessin. Vous prenez un verre vide que vous tenez à la main et vous annoncez à vos camarades que vous vous faites fort d'enlever trois losanges de la rangée, sans y toucher et sans déranger les autres. Une fois les couleurs désignées, vous déposez le verre en tête de la ligne des losanges et mystérieusement, vous placez sur chacune des couleurs non désignées une pièce de monnaie, assez lourde. Vous vous baissez au niveau de la table et soufflez fortement. Les losanges choisis s'envolent.

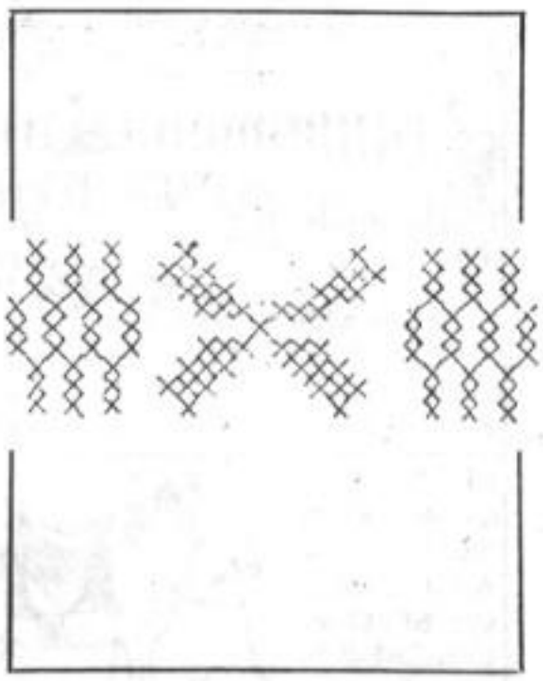
A quoi sert le verre dans cette histoire? A rien, si ce n'est à mystifier l'assistance, en les empêchant de penser au moyen si simple que vous alliez employer.

Pour les Fillettes

Voici aujourd'hui un modèle de points russes. Vous pouvez l'utiliser pour garnir une petite blouse. Prenez du coton lavable de deux couleurs et suivant votre goût disposez des points bleus ou rouges ! Vous pouvez ou compter les fils si le tissu le permet ou vous servir d'un canevas.

SUITE DU MODELE DE TRICOT PARU DANS LE DERNIER NUMERO

Après avoir tricoté en rond sur ces premières mailles pendant 4 cm. Fermer en prenant toujours 2 m. ensemble quand il ne reste plus que m. fermer. Reprendre les mailles qui restent, relever 4 m. sur la lisière des m. ajoutées pour le pouce; Tricoter 5 cm. prendre les petites aig. tricoter en jersey, faire 2 m. ensemble tout le rang. 3 rangs puis 3 m. ensemble tout le rang et fermer en passant l'aig. dans les mailles pour fermer.



VOUS êtes-vous demandé, en lisant *Mon Camarade*, comment est « fabriqué » votre journal, combien de personnes successives y travaillent, combien d'inventions ont dû être utilisées pour que douze pages d'histoires que nous espérons toutes amusantes, histoires à lire ou à regarder, vous tombent dans les mains, bien pliées, prêtes à être « dévorées » ?

Quand vous mangez des lentilles, vous n'aimez pas sentir une pierre craquer sous la dent. Quand vous lisez un journal, vous n'aimez pas rencontrer un mot écrit tout de travers, incompréhensible, ou une ligne « sautée », ligne en blanc à l'endroit le plus palpitant du récit, juste au moment où Pierrot Lancry va retrouver Clément Lothaire... Les « pierres » d'un journal — on les appelle des *coquilles* — sont difficiles à éviter. Et pourtant, on corrige deux fois les *épreuves* avant d'imprimer chaque feuille !

Que faut-il pour « tirer » un journal ? Du papier et des machines...

Du papier d'abord.

Le papier de journal est fait avec du bois, de bouleau surtout. Les bûches sont poussées sur une meule qui les râpe, et la poudre de bois est entraînée par un courant d'eau. On obtient une sorte de farine, la pâte *mécanique*. On la mélange à de la pâte *chimique* qui est obtenue en décomposant la sciure de bois au bisulfite de chaux; le bois est ainsi traité en vase clos, sous pression; cette pâte chimique est la *cellulose*, matière souple et solide qui sert aussi à fabriquer la soie artificielle.

La pâte à papier est donc pétrie, mélangée, dans une cuve; puis on l'étale sur un tapis roulant, qui est plutôt, un tamis roulant, trépidant de gauche à droite; l'eau s'égoutte; la toile métallique portant la pâte passe entre des cylindres qui pressent cette pâte, puis entre de grands rouleaux chauffés, entourés de feutre, qui la sèchent : elle en sort papier. La bande de papier s'enroule aussitôt en une bobine qui devient énorme car la bande qui la compose est parfois longue de 5 kilomètres. Et une heure à peine suffit pour obtenir un de ces rouleaux de papier!

Ces grands rouleaux sont chargés sur des camions et emportés aux imprimeries.

Nous avons donc des machines toutes prêtes, du papier à pied d'œuvre. Que nous manque-t-il pour faire notre journal? Des journalistes, parbleu...

Il y a donc pour chaque journal une *Rédaction*, c'est-à-dire un ensemble de personnes qui écrivent des articles sur différents sujets. La rédaction se réunit de temps en temps et discute. Chacun sort de sa poche ou de sa serviette, celui-ci son histoire, cet autre son dessin. Le secrétaire de rédaction prend le tout et dit : ce « papier-là » fera la première page, celui-ci la deuxième, le roman tiendra la page 3 et le tiers de la page 6, etc. Il me manque de quoi remplir la page 5 : *Pouf* me composera des devinettes et expériences amusantes. Et parlons maintenant de l'actualité : qu'y a-t-il de plus intéressant à raconter comme faits politiques, sportifs, etc. ? On prévoiera ensuite de quoi sera composé le numéro suivant — déjà! Et on lira les lettres des lecteurs. Pour qu'un journal soit de mieux en mieux fait, il est important de connaître l'avis de ceux qui le lisent. On saura qu'il faut de préférence traiter tels sujets qui intéressent le plus, et non tels autres qui sont trop difficiles ou trop particuliers.

Et quand tous les « papiers » sont réunis, on les porte à l'imprimerie.

Là fonctionne une *linotype*. Imaginez une sorte de machine à écrire avec un homme assis devant. Cet homme prend notre copie et tape sur son clavier les lettres, au fur et à mesure qu'il lit : *Les aventures de...* Chaque fois qu'il tape une lettre sur son clavier, une petite pièce en bronze se détache d'une case, glisse sur une courroie et vient se ranger dans un cadre appelé *composteur*. Chacune de ces petites pièces appelée *matrice*, porte *gravée en creux* la lettre correspondante. Quand l'ouvrier tape l'L sur son clavier, c'est L qui descend de la case. On choisit la largeur du composteur par rapport au format de la feuille de journal. Quand le composteur est plein, c'est qu'une ligne entière du journal est composée. Alors *automatiquement* le paquet est amené dans un moule où un piston jette aussitôt du métal en fusion, qui, en se refroidissant donne *une ligne de lettres en relief*. Puis, *automatiquement*, les matrices remontent se ranger dans leurs cases respectives. Ainsi pour les lignes suivantes.

On prend les barres de métal qui sont des lignes de l'article et on les range l'une en-dessous de l'autre, pour former les colonnes du texte. Ainsi réunies, on a la *composition* d'une page de texte. Alors un ouvrier enduit d'encre cette composition en y promenant un rouleau encreur. Puis il y applique une feuille de papier. On obtient ainsi une *épreuve*, c'est-à-dire le texte provisoire. Cette épreuve est soumise au secrétaire de rédaction qui la lit attentivement et signale les fautes : telle lettre au lieu d'une autre, un point à la place d'une virgule, un mot sauté, etc.

On fait fonctionner à nouveau la précieuse linotype qui recommence les lignes défectueuses. La composition ainsi rectifiée passe aux mains de *metteurs en pages* qui la disposent dans des cadres de fer appelés *châssis*, chaque châssis correspondant à une page. Ils mettent entre les lignes, entre les articles, autour des clichés reproduisant les illustrations, des lames de métal et pièces de fonte qui feront sur la page des espaces vides, des *blancs*.

Puisque nous parlons d'illustrations, voici comment on les reproduit : par un procédé photographique les dessins et photographies sont transposés sur des plaques de métal ; on dispose devant la plaque sensible un grillage très fin appelé *trame*, de sorte que l'image est formée de *points*, plus ou moins fins, plus ou moins serrés selon qu'il s'agit de parties plus ou moins sombres. On prend les plaques et on les plonge dans un bain acide qui ronge les plaques, creusant partout autour des points. Ces points en relief pourront, après encrage, reproduire sur le papier l'illustration.

Une fois prêtes, les *formes*, c'est-à-dire les châssis complets, on en prend l'empreinte en y appuyant une sorte de carton humide, le *flan*. Ce flan en carton aussitôt sec, portant en creux tous les détails de la forme, on y coule du métal en fusion ; et on obtient un cliché de métal reproduisant en relief tout le texte, toutes les illustrations. La forme qui était composée d'un assemblage de pièces trouve ici sa sœur jumelle, car exactement pareille, mais tout d'une pièce, donc plus solide, et qui a bon dos, vous allez voir : elle se laisse courber en arrière, au lieu de plate on la rend convexe de façon qu'elle puisse s'appliquer sur un cylindre.

Tout est prêt pour que l'on travaille à la *presse rotative* qui est vraiment la machine à imprimer. La bande de papier du rouleau est attirée entre des cylindres sur lesquels sont fixés les clichés. Les cylindres sont placés par paires, juste l'un au-dessus de l'autre et de telle manière que le cliché d'une feuille soit en face du cliché de l'envers de cette feuille : *quand la bande de papier passera entre ces cylindres, elle sera en une fois imprimée des deux côtés*. L'encre est disposée sur les clichés par des rouleaux encreurs. Avant de sortir de la machine la feuille de papier est coupée et pliée : c'est un journal.

Des petits porteurs cyclistes viennent prendre ces journaux, en font des paquets qu'ils livrent aux kiosques. Et : « Demandez *Mon Camarade*. Le dernier numéro vient de paraître. »

BOUR.

Le plus grand barrage du monde

C'est sur le Dnieper, en U.R.S.S. que se trouve le plus grand barrage du Monde. Le Dnieper, qui est un très grand fleuve, long de plus de 2.000 kilomètres, était à peu de distance de son embouchure, coupé par une chaîne de montagnes qui, sur 60 kilomètres, le transformait en un torrent où toute navigation était impossible. Depuis longtemps on avait l'idée d'établir là un barrage qui rendrait le fleuve navigable et permettrait de fabriquer en même temps de l'électricité, mais la rapacité des parents du Tzar avait, autrefois, fait échouer les projets qu'on avait fait alors.

Sitôt que les ouvriers furent devenus les maîtres du gouvernement russe, ils décidèrent, avec leur chef Lénine, de réaliser ce grand projet. Après la mort de Lénine, en avril 1927, les travaux commencèrent, dans des plaines presque désertiques. Des milliers d'ouvriers affluèrent. Ils étaient 18.000 en 1930, et une vraie ville provisoire avait été édifiée pour eux, avec d'immenses salles de réunion, des crèches, des hôpitaux, une cuisine géante. Les travaux se poursuivirent dans l'enthousiasme le plus grand car les ouvriers savaient qu'ils travaillaient pour eux. De véritable matchs s'engagèrent entre les équipes pour savoir qui coulerait le plus de ciment dans le barrage, et ces équipes devinrent plus populaires que le sont chez nous les grandes équipes de football. Le barrage fut terminé dans un temps record.

En novembre 1932 il était inauguré dans une très grande fête.

Grâce au barrage le Dniéper est maintenant entièrement navigable. La centrale électrique, la plus grande du monde, fournit 800 000 chevaux vapeur qui servent à faire fonctionner d'immenses fabriques de fonte, d'acier, d'aluminium, de ciment et de très grandes fermes entièrement électrifiées. Dans une île du fleuve, déserte encore en 1931, une ville de près de 200.000 habitants, une ville heureuse, avec de belles maisons neuves, de grands cinémas, des bibliothèques, des écoles modernes a été construite pour les ouvriers du barrage et des grandes usines. On l'a appelée Zaporodje, car autrefois dans cette île avait existé un campement de cosaques, bandits et guerriers, les Zaporogues.

On a construit, en France, de grands barrages. Mais ils sont moins importants que celui du Dnieper. Ils ont servi à faire gagner des millions à des riches. Le barrage du Dnieper a servi, lui, à donner du bonheur à des centaines de milliers de personnes; les constructeurs du barrage, leurs femmes, leurs enfants...

G. S.

GRAND ROMAN HUMORISTIQUE
PAR OLIECHA

Résumé. — *A la suite d'une révolte du peuple contre les effroyables tyrans que sont les Trois Méchants Gros, l'armurier Prospero, chef des insurgés a été enfermé dans une cage de fer. la petite gitane Souok, pour délivrer Prospero, se fait passer pour la poupée mécanique du prince héritier Toutti. Conduite au palais par le bon docteur Gaspard Aureri, la fausse poupée est reçue par tous les courtisans assemblés.*

Et voilà que Souok se mit à jouer pour de vrai son rôle de poupée.

Elle rapprocha les pieds, se leva sur les pointes, leva ses bras pliés aux coudes et, remuant ses deux petits doigts comme un magot chinois, commença à chanter, en secouant en mesure la tête de droite à gauche.

Son sourire était malin et coquet. Ses yeux, ronds et largement ouverts, ressemblaient à ceux de toutes les poupées.

Voici ce qu'elle chanta :

Oui c'est le bon docteur Gaspard
Qui grâce aux secrets de son art
Par sa science merveilleuse,
Me rendit à la vie, joyeuse,
Regardez tous mon doux sourire
Ecoutez mes charmants soupirs.
D'émotion mon cœur fait toc toc
Je suis la petite Souok.

Pendant mon long sommeil, Toutti
Je t'ai vu pleurer mon petit
Vois maintenant ta sœurette
Vois mon visage et mes bouclettes
Je suis maintenant près de toi
Je te souris et tu me vois.
D'émotion mon cœur fait toc toc
Je suis la petite Souok.

Souok — répéta Toutti tout bas. Ses yeux étaient pleins de larmes ce qui donnait l'impression qu'il en avait non pas deux, mais quatre.

La poupée finit sa chanson et fit la révérence. Le public était enthousiasmé. Les gens hochaient les têtes, faisaient claquer leurs langues.

En effet, l'air de cette chanson était ravissant quoique un peu triste pour une personne si jeune, et la voix elle-même avait un timbre si beau qu'elle semblait de cristal ou d'argent.

— Elle chante comme un ange, — dit le chef d'orchestre.

— Oui, mais sa chanson est un peu étrange, — fit remarquer un haut dignitaire.

Les critiques se turent brusquement. Les Trois Gros entraient dans la salle. Craignant de leur déplaire, chacun se précipita vers les sorties. Dans le remue-ménage qui s'en suivi, le chef cuisinier aplatit sa main pleine de sirop de framboise sur le dos d'une belle dame. Celle-ci poussa un cri si aigü que son ratelier tomba sur le sol. Un gros capitaine de garde marcha dessus et l'écrasa.

On entendit un bruit sec et le maître des cérémonies qui passait là, bien mal à propos, pesta !

— C'est révoltant ! Ils ont jeté par terre des noisettes qui craquent sous les pieds !

La belle dame qui avait perdu son ratelier voulut pousser un grand cri, elle levait déjà les bras, mais — horreur ! — elle perdit en même temps sa voix. Elle ne put que laisser échapper quelques sons inarticulés.

Une minute plus tard, la salle était vide. Seuls, les personnages importants y étaient restés.

Souok et le docteur Gaspard se trouvaient donc devant les Trois Gros.

Ceux-ci ne semblaient être nullement troublés à la suite des événements de la veille. Ils venaient de finir une partie de ballon dans le parc, sous la surveillance d'un de leurs médecins. C'était leur exercice d'amaigrissement. Ils avaient l'air très fatigué. Leurs figures étaient brillantes de sueur. Les chemises collaient à leurs dos et leurs dos ressemblaient à des voiles gonflées de vent. Un d'eux avait sous son œil un énorme bleu pareil à une vilaine rose ou à une belle grenouille. Le Deuxième Gros jetait des regards craintifs vers cet œil au beurre noir.

Une belle dame poussa un cri si aigu que son ratelier tomba sur le sol.

« C'est sûrement lui qui a lancé le ballon dans la figure de l'autre, pensa Souok.

Le Gros soupirait d'une façon menaçante. Le docteur Gaspard souriait timidement. Les Gros gardaient le silence et examinaient la poupée. La figure du prince Toutti rayonnante de joie les disposa bien.

— Hé bien, — dit enfin l'un d'eux. — C'est vous le docteur Gaspard Arneri ?

Le docteur s'inclina.

— Alors, la poupée est réparée ? — demanda un autre.

— Elle est superbe ! — s'écria Toutti.

C'est pour la première fois que les Gros le voyaient si animé.

— Très bien. En effet, elle se présente bien.

Le Premier Gros essuya son front avec la main, toussota et dit avec colère :

— Docteur Gaspard, vous avez exécuté notre ordre. Vous avez à présent le droit de nous demander le prix que vous voudrez.

Un petit secrétaire aux cheveux roux avait déjà préparé sa plume pour inscrire la demande du docteur.

Celui-ci commença :

— On a dressé hier, sur la Place du Tribunal, dix échafauds pour exécuter ceux qui s'étaient révoltés...

— Ils seront exécutés aujourd'hui, — interrompit le Gros.

— C'est justement l'objet de ma demande. La voici. Je vous prie de libérer tous ces prisonniers. Je vous prie de supprimer la peine de mort et de faire brûler ces échafauds...

Ayant entendu cette demande, le secrétaire aux cheveux roux, épouvanté, laissa tomber sa plume. Elle était très pointue et alla s'enfoncer dans le pied du Deuxième Gros. Ce dernier poussa un cri de douleur se mit à danser sur une jambe. Le Premier Gros, celui qui avait un bleu, ricana : il était vengé.

— Diable ! — tonnait le Deuxième Gros en s'efforçant d'arracher de son pied la plume, comme si c'était une flèche. — Diable ! C'est une demande criminelle ! Vous n'avez pas le droit d'exiger une chose pareille !

Le secrétaire s'empressa de vider les lieux. Un pot de fleurs qu'il avait renversé en se sauvant, tomba par terre et éclata comme une bombe. Le scandale arrivait à son comble. Le Gros arriva enfin à se tirer la plume du pied et il la lança dans la direction du secrétaire. Mais est-il possible d'être un bon lanceur de javelot avec une telle corpulence ? La plume se ficha donc dans le derrière d'un garde. C'était un serviteur zélé qui resta immobile jusqu'à ce qu'une autre sentinelle vint la remplacer.

— Je demande que tous les ouvriers condamnés à mort soient libérés. Je demande qu'on mette le feu aux échafauds, — répéta le docteur d'une voix basse mais ferme.

Les Gros se mirent à pousser des cris.

— Non ! Non ! Non ! Pour rien au monde ! Ils seront exécutés !

— Faites la morte, — chuchota le docteur à l'oreille de la poupée.

Souok comprit tout de suite. Elle se mit de nouveau sur la pointe de ses pieds, gémit et chancela. Sa robe battit comme les ailes d'un papillon, sa tête se pencha : la poupée était prête à tomber.

Le prince héritier se jeta vers elle.

— Ah ! Ah ! — s'écria-t-il.

Souok gémit plus tristement encore.

— Voilà, — dit le docteur Gaspard, — vous avez vu ? La poupée va mourir encore une fois. Son mécanisme est extrêmement fragile. Il s'abîmera définitivement si vous ne cédez pas à ma demande. Je crois que Monsieur le prince ne sera pas content si sa poupée redevient un paquet de chiffons, bon à rien.

Toutti se fâcha tout rouge. Il tapa du pied comme un jeune éléphant. Il ferma à demi les yeux et agita la tête.

— Pour rien au monde ! Vous entendez, pour rien au monde ! — hurla-t-il. Faites ce que le docteur demande ! Je ne rendrai pas ma poupée ! Souok ! Souok !... Il se mit à sangloter.

Bien entendu, les Gros durent céder. L'ordre fut donné, les condamnés graciés. Le docteur Gaspard, tout heureux, rentra chez lui.

« Je vais dormir vingt-quatre heures, durant » se promit-il chemin faisant.

Arrivé dans la ville, il apprit que les échafauds brûlaient sur la place du Tribunal et les riches étaient très mécontents parce que les pauvres ne seraient pas exécutés.

Ainsi, Souok resta dans le château des Trois Gros et descendit au jardin avec le prince Toutti.

Le prince héritier piétinait les fleurs, s'accrochait aux fils de fer barbelés et manquait de tomber dans le bassin. Il était tellement heureux qu'il ne faisait attention à rien.

« Est-il possible qu'il ne comprenne pas que je suis une fillette vivante ? ». Souok était très étonnée.

On servit le déjeuner. Souok vit des gâteaux et se souvint qu'elle en a mangé un l'automne dernier. Et, encore, le vieil Auguste lui avait assuré que ce n'était pas un gâteau mais du pain d'épice. Les pains d'épice du prince héritier étaient splendides. Une dizaine d'abeilles, les ayant pris pour des fleurs, voltigeaient autour d'eux.

« Qu'est-ce qu'il me reste à faire ?, se tourmentait Souok. Est-ce que les poupées mangent ? Il y a poupées et poupées... Ah ! j'ai une envie folle d'en manger un ! »

C'était plus fort qu'elle.

— Je voudrais bien un bout..., dit-elle tout doucement. Le sang afflua à ses joues.

— Oh ! que c'est bien ! Toutti était très heureux. Auparavant, tu ne voulais jamais manger. Et cela m'ennuyait tellement de déjeuner tout seul. Je suis bien content que maintenant tu aies de l'appétit.

Le deuxième gros poussa un cri de douleur et se mit à danser sur une jambe.

Souok mangea donc un bout de gâteau. Il fut suivi d'un autre, puis d'un autre et encore un autre. Et, soudain, elle s'aperçut qu'un valet qui veillait sur le prince héritier la regardait. La terreur se peignait dans ses yeux. Sa bouche était large ouverte.

Le valet avait raison.

Il n'a encore jamais vu une poupée manger.

Souok eut brusquement peur et laissa tomber son quatrième gâteau, un petit sablé orné de raisins.

Mais tout finit bien. Le valet se frotta les yeux et ferma la bouche.

— J'ai rêvé. Il fait trop chaud, pensa-t-il.

Le prince n'arrêtait pas de parler. Il se fatigua enfin et se tut.

Il faisait extrêmement chaud et le calme régnait autour d'eux. Le vent de la veille s'était envolé probablement bien loin. A ce moment, rien ne bougeait. Les oiseaux eux-mêmes ne volaient plus.

Dans ce silence, Souok qui était assise sur l'herbe, à côté de Toutti, entendit un son inconnu, pareil au tictac d'une montre enveloppée d'ouate et qui faisait : « touc-touc ».

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Quoi donc ?

Le prince leva les sourcils comme une grande personne fort étonnée.

— Ce « touc-touc »... Ça doit être une montre. Tu en as une ?

De nouveau le silence se fit et de nouveau quelque chose se remit à faire « touc-touc ». Souok leva le doigt. Le prince héritier dressa les oreilles.

— Non, ce n'est pas une montre, murmura-t-elle. C'est mon cœur de fer qui bat...

(A suivre.)

Entre Camarades

La vie du journal

Bravo chers camarades pour les abonnements que nous recevons chaque jour ! Mais la vente au numéro doit augmenter dans les mêmes proportions. Voici donc la liste des prix que nous offrons aux gagnants de notre *Concours d'émulation :*

1er prix: un superbe appareil photographique ;

2e prix: une boîte de jeux combinés.

3e prix: une boîte pour faire des encadrements ;

4e prix: une boîte de pochoirs ou de bruine ;

5e prix: une boîte de compas ;

6e prix: une boîte de compas ;

7e au 10e prix: une boîte de peinture;

Du 10e au 15e prix: des couteaux de camping ;

Du 16e au 20e prix: des livres à choisir dans la liste suivante: Gulliver, 35 mai, Ile rose, 3 hommes dans un bateau;

Du 20e au 25e prix: un petit portemonnaie en cuir de couleur.

Il reste entendu que suivant que le gagnant sera un groupe ou un individuel il pourra être apporté une modification à son prix, de même si c'est une fille ou un garçon.

Vite, que les retardataires se dépêchent et augmentent leur chiffre de vente !

Merci chers Camarades pour vos efforts pour « notre journal ».

VOUS DEVEZ TOUS PORTER

l'insigne des

« Amis de *Mon Camarade* »

Un bel insigne émaillé en couleurs : 1 f. 50

Le gérant : Léon MOUSSINAC.

IMP. CENTRALE 5, RUE ERARD, PARIS 12e

A NOS AMIS

Nous remercions nos nombreux jeunes amis, qui cette quinzaine, ont répondu à notre appel et nous ont dit ce qu'ils pensaient de notre journal. Leurs critiques sont extrêmement intéressantes, et nous en tiendrons le plus grand compte. On lira plus loin le texte de ces lettres et leur commentaire. Nous y avons vu avec plaisir que des enfants de huit ans et des enfants de quatorze étaient également satisfaits. Certainement les uns et les autres ne préfèrent pas les mêmes histoires. Un enfant plus jeune aime mieux les images, un grand garçon s'intéressera davantage au roman d'aventures. Ceci est bien naturel.

Il y a un fait qui nous a beaucoup frappé. C'est ce que raconte un de nos petits amis qui vit dans une région agricole. Il prête son journal à des enfants plus pauvres que lui, et ces enfants aiment beaucoup Mon Camarade. *Ils voudraient bie n s'y abonner. Mais leurs parents n'ont pas d'argent pour cela !*

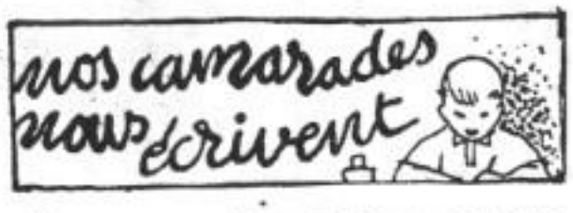
L'appel que le Vieux Copain lançait l'autre quinzaine dans ces colonnes avait donc sa raison d'être. Demandons ici encore à nos grands amis de songer aux enfants pauvres dont Mon Camarade *est le journal, et qui ne peuvent pas s'abonner à leur journal, qui ne peuvent même pas le lire s'ils habitent une ville où il n'est pas vendu : huit francs, ce n'est pas une somme pour beaucoup de nos lecteurs, mais ces huit francs représentent pour des fils et des filles de paysans et d'ouvriers, une année de divertissement et de joie.*

Envoyez-nous des abonnements cadeaux. Grâce à eux des dizaines d'enfants recevront de la gaieté, de l'instruction.

LE VIEUX COPAIN.

LE JEU DE MASSACRE

Vous dessinez sur du carton les silhouettes de plusieurs personnages antipathiques, Hitler, Mussolini, etc., que vous découpez ensuite, en pratiquant une incision en bas, de façon à former une languette que vous ramenerez en arrière pour permettre à vos silhouettes de tenir en équilibre. Vous les alignez. Puis, vous vous fabriquez une sabarcane de la façon suivante; procurez-vous un simple tuyau de plume d'oie dont vous appuyez l'extrémité sur des peaux d'orange en vous découpant ainsi des petits ronds à l'emporte-pièce qui vous serviront de projectile. Vous soufflez fortement à l'autre extrémité de la plume d'oie, dans la direction de vos silhouettes. C'est alors qu'il s'agit de bien viser et de bien souffler!



Nous avons demandé à nos lecteurs de nous envoyer leur avis sur notre journal. Voici sur ce sujet une excellente lettre de Marie O., à Fère-en-Tardenois :

Camarade,

Je comprends que vous ayez changé l'illustration de Mon Camarade, *car maintenant il intéresse les petits beaucoup plus qu'avant. Mais, pour moi, qui ai treize ans, je ne trouve instructif que ceci : Janot, enfant adoptif de Mme Vve Burette, Toto et Toutoune à travers le monde, le mystère du* Serpent à Plumes; *quelquefois. Notre page choisie, et aussi, savez-vous que... j'aime faire vos mots croisés, et je trouve que votre nouveau rébus est intéressant.*

*J'aimais à lire, autrefois, vos lectures sur la Russie, et sur certains hommes célèbres Russes. J'ai, il y a quelque temps, écrit à Staline, mais je n'ai jamais eu de réponse. Les capitalistes français ont dû camoufler ma missive, mais, peu importe puisque j'ai satisfait mon idée. J'ai, dans notre cuisine, les photographies des communistes : Lénine, Staline, Thælmann, Dimitrov, M. Cachin, J. Jaurès, K. Marx, et Henri Barbusse. Mon père m'a composé l'*Internationale, *que je joue au piano, quelquefois même à des personnes ayant des opinions contraires des miennes.*

Puisque Mon Camarade *est un journal pour enfants de prolétaires, faites plus de* PUBLICITÉ POUR LA RUSSIE. *Quand donc la France aura un gouvernement comme l'U.R.S.S.? Je lis aussi l'*Huma. *Nous avons la T.S.F., et je mets le poste sur Moscou tous les jours et le mardi, jeudi, samedi, j'écoute la causerie toujours captivante.*

Je voudrais habiter Paris pour faire partie d'un groupe de pionniers, malheureusement il n'y a que moi et un de mes cousins qui lisions Mon Camarade. *C'est un ami de mon père, qui habite Paris, qui m'a fait connaître ce journal. Je suis très contente de vous avoir écrit car je vous ai communiqué mes idées.*

Notre petite camarade a raison. Nous devrions parler davantage de la Russie. Nous remédierons à cela dans nos prochains numéros. Qu'en tout cas notre jeune amie ne s'étonne pas si Staline ne lui a pas répondu. Il est très occupé.

Voici, maintenant, comme le jeune Jacques H...., de Boiscommun, Loiret, qui a 8 ans et demi critique notre journal :

Je suis satisfait des histoires que publie Mon Camarade. *Je voudrais que vous parliez plus souvent des mœurs des animaux. Je voudrais vous faire le plus d'abonnés possible à Boiscommun mais les gens sont presque tous des fascistes non pas fascistes mais bourgeois, ils ne savent même pas ce qu'ils sont. Il faudrait que tous les enfants ouvriers et paysans lisent* Mon Camarade. *Il y a quelque semaine je montrais le journal à plusieurs gars. Ils m'ont dit que ceux qui écrivaient c'étaient des bourreurs de crâne alors vous comprenez, on ne peut pas faire de la propagande avec des imbécilles comme cela. Les autres voudraient bien s'abonner mais leur mère ne veulent pas parce que c'est des gens pauvres, mais moi, je leur montre le mien ça les instruit un petit peu.*

Flip et Flop *et* Le Merveilleux voyage de Riri, Sam et Mouche *sont des histoires qui m'amusent beaucoup.* Toto, Toutoune, Janot *et* Madame Burette, *les deux grands romans d'aventures.* Pat'soum *et* M. Raleu *sont des histoires intéressantes. Les sports me plaisent beaucoup.*

Je voudrais faire correspondance avec des pionniers qu'ils me parlent de la vie qu'ils passent.

Que Jacques H... ne se décourage pas. Qu'il explique à ses petits camarades que notre journal n'est pas un journal de « bourreurs de crâne » tout au contraire. Peut-être arrivera-t-il à les convaincre. Et nous demandons ici à nos lecteurs de nous envoyer des mandats de huit francs pour abonner les petits amis de Jacques H..., qui sont trop pauvres pour s'abonner à un journal qu'ils aiment.

Un beau livre

Bridinette, par Charles Vildrac. (Société universitaire d'éditions et de librairie, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.)

Bridinette a neuf ans. Son père est concierge, et en même temps il est cordonnier. Bridinette vit avec son père et sa mère dans deux petites pièces sombres qui sentent le cuir et le moisi. Aussi Bridinette n'est pas bien portante, elle est pâle, elle tousse. Le docteur dit que cela peut devenir très grave si elle ne part pas tout de suite pour la campagne.

Heureusement ses parents ont des cousins qui sont fermiers dans un petit village de la Nièvre, et ils veulent bien que Bridinette aille passer chez eux toute une année. Tout est surprise pour la petite fille, depuis le taxi qui l'emmène à la gare, le train, l'autocar, jusqu'au village où tout lui semble un merveilleux jouet. Et Bridinette passe là une année de bonheur. Elle voit faire les récoltes, elle va chaque jour à l'école du village, elle recueille un oiseau blessé, elle voit la neige et le givre blanchir la campagne, les mares geler. Puis, c'est le printemps, les graines que l'on sème dans les jardins et qui lèvent, les marchés, les foins, la moisson, les beaux fruits dorés, les baignades d'été dans les clairs ruisseaux, puis l'automne qui revient... Va-t-il falloir retourner dans ce noir Paris qui menace sa santé? Non heureusement! Il manque un cordonnier au village et le père s'y établit.

C'est le grand écrivain Charles Vildrac qui a écrit ce beau livre. Nos amis ont lu dans notre journal une nouvelle de lui : *La Maison de Pavés*. Ils connaissent peut-être aussi ses beaux romans pour enfants : *L'Ile Rose, La Colonie, Milot*. Ils savent combien son âme fraîche est proche de celle de la jeunesse qu'il aime. *Bridinette* est un livre de lecture destiné aux enfants des écoles de huit à dix ans. Les journaux fascistes font une grande campagne pour qu'on n'utilise pas dans les classes le beau livre de Vildrac. Mais le syndicat des instituteurs qui a édité ce livre saura l'imposer. Nous souhaitons à tous nos jeunes amis d'avoir *Bridinette* comme livre de lecture.

GEORGES SADOUL.

ABONNEMENTS CADEAUX

Nom et prénoms : Duroy Georges

Adresse : Rue de la Perche 12

déclare souscrire à ..... abonnements cadeaux à *Mon Camarade*.

Je mets ces abonnements à la disposition de la rédaction du journal *.

~~Je désire que ces abonnements soient servis aux adresses que j'indique par ailleurs *.~~

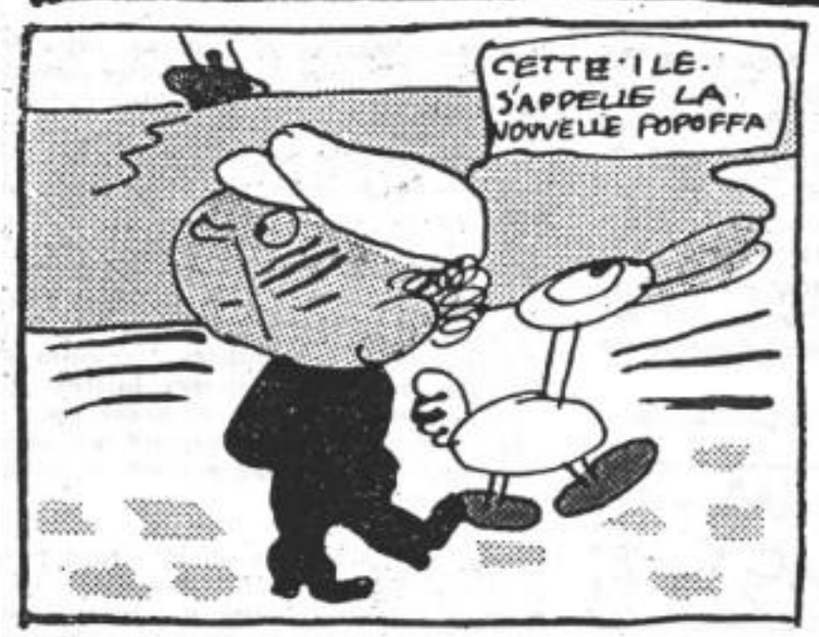
~~Ci-joint la somme de~~

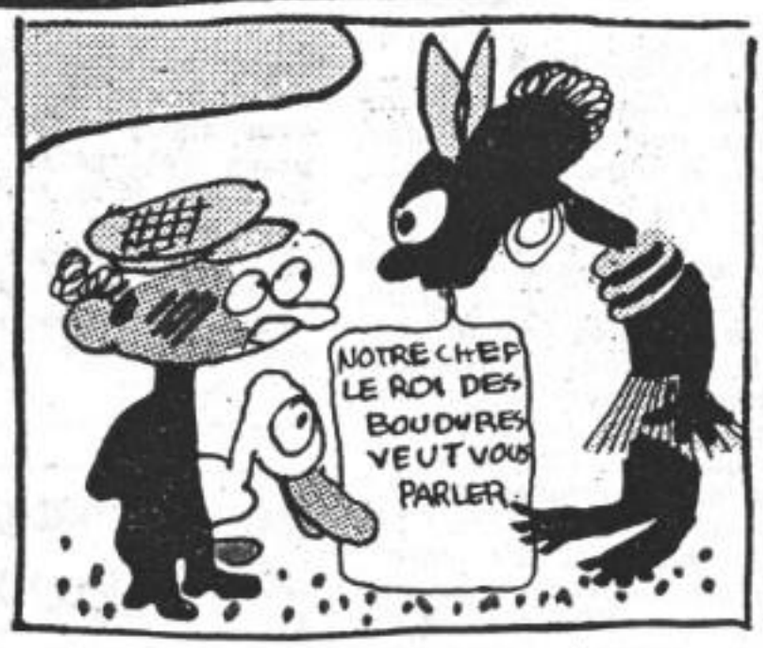
Signature : Duroy

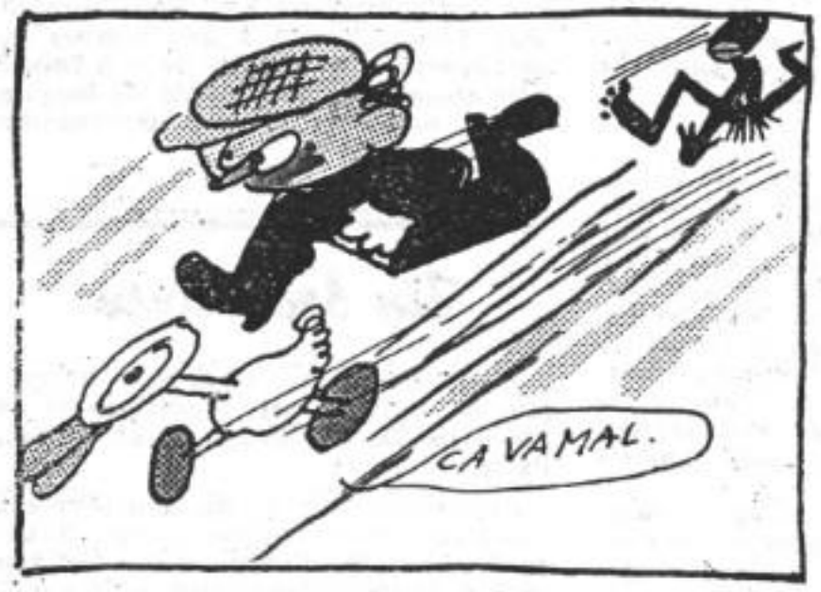
Adresser aux E.S.I., 24, rue Racine, Paris (VIe). C.C. 974-41.

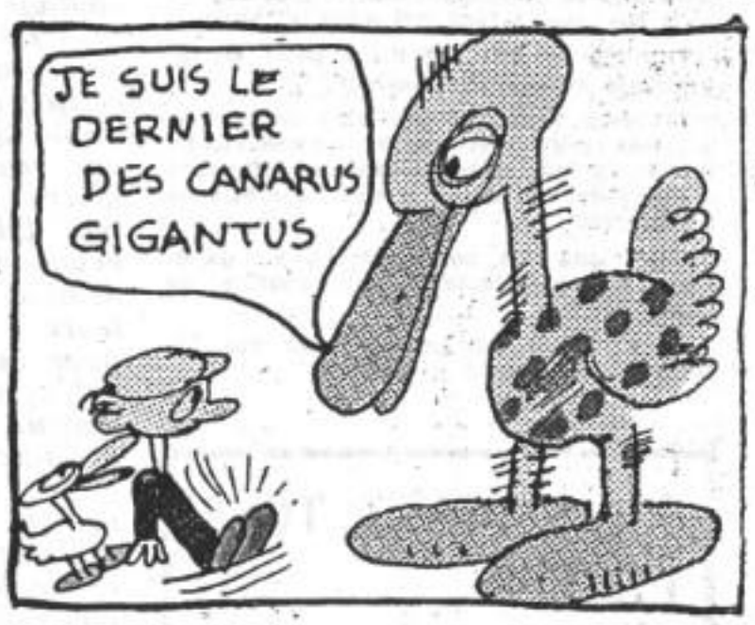
* Biffer les mentions inutiles.

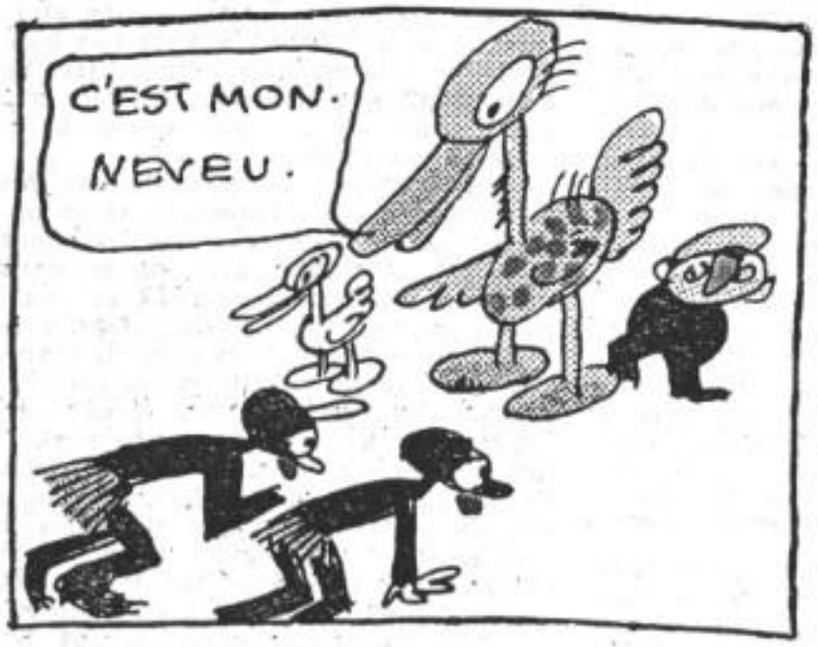
FLIP ET FLOP DANS L'ILE DE POPOFFA

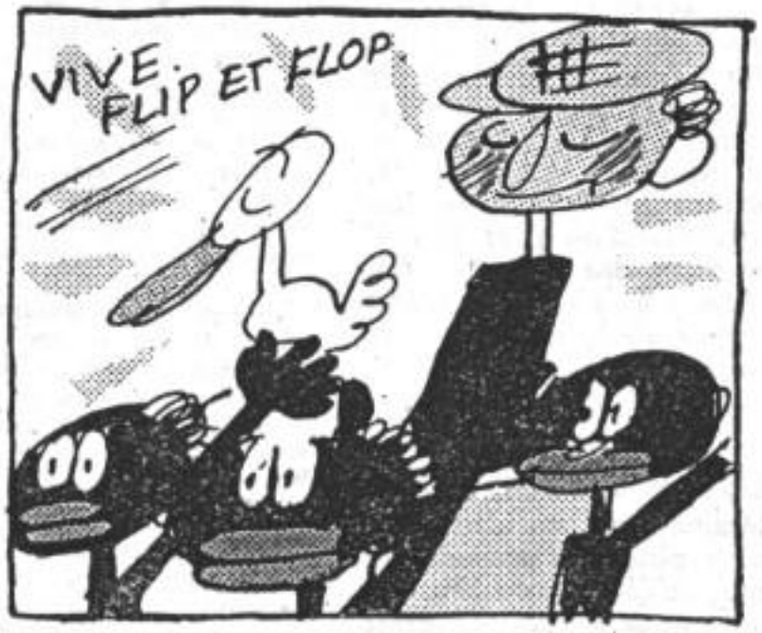












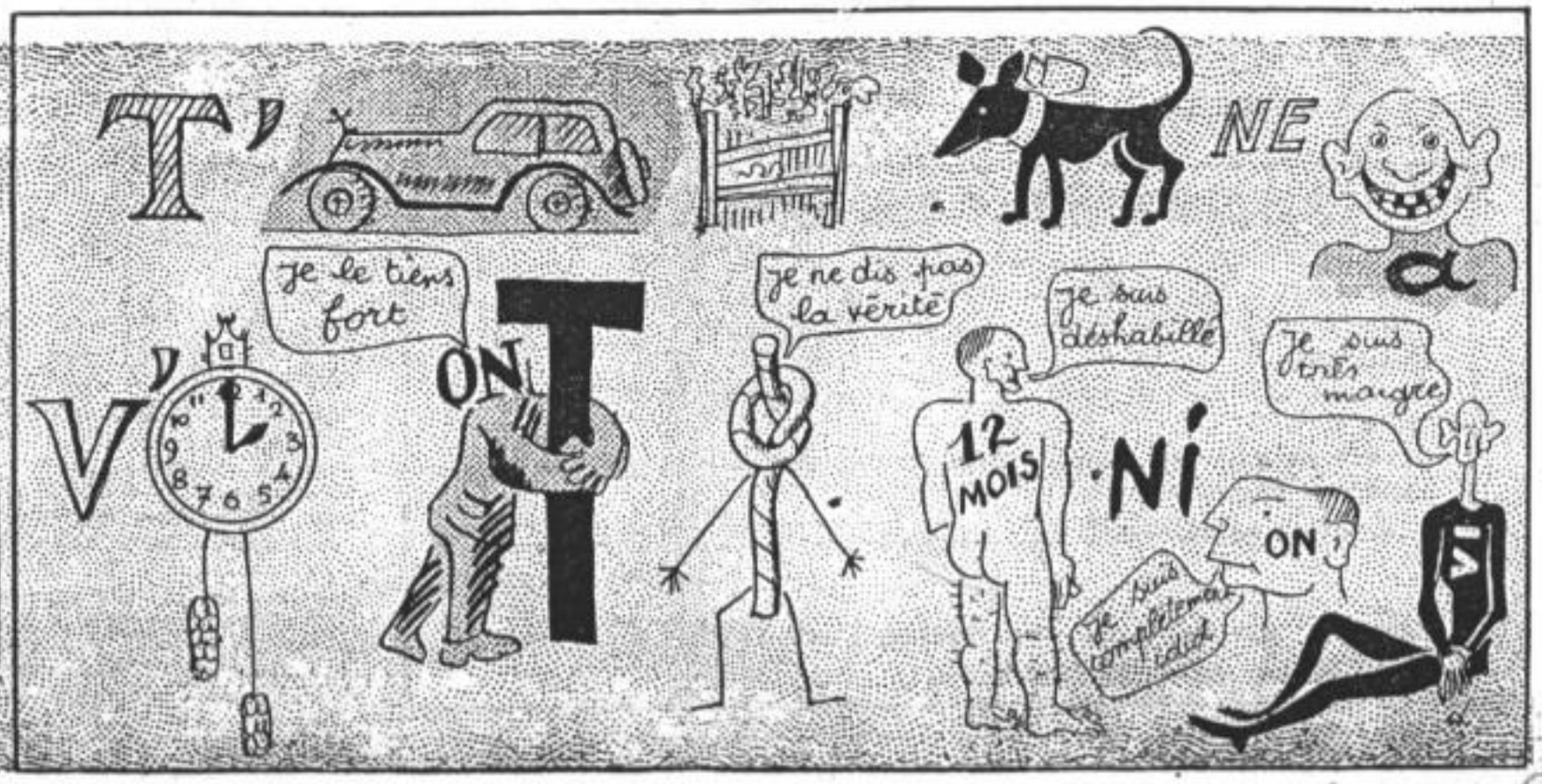
Concours des Héros de "Mon Camarade"

Les lecteurs de *Mon Camarade* connaissent tous les exploits de leurs héros favoris, de Pat'soum à Janot en passant par Toto et Toutoune. Il n'en est pas un qui ne désire deviner leurs nouvelles aventures. M. Poum vous en donne le moyen. Déchiffrez le rébus ci-joint et vous apprendrez quelle sera la prochaine aventure de vos amis. En même temps vous pourrez gagner cent prix magnifiques. Voir règlement du concours en page 2.

BON DU CONCOURS DES HEROS DE *MON CAMARADE*

BON DE CONCOURS NUMERO 3

Bon à découper et à joindre obligatoirement aux envois de solutions. Il est rappelé que les 8 solutions doivent être envoyées ensemble.



DLP 27-05-92030303 30

QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 42. — 25 Juin 1936.

Mon Camarade

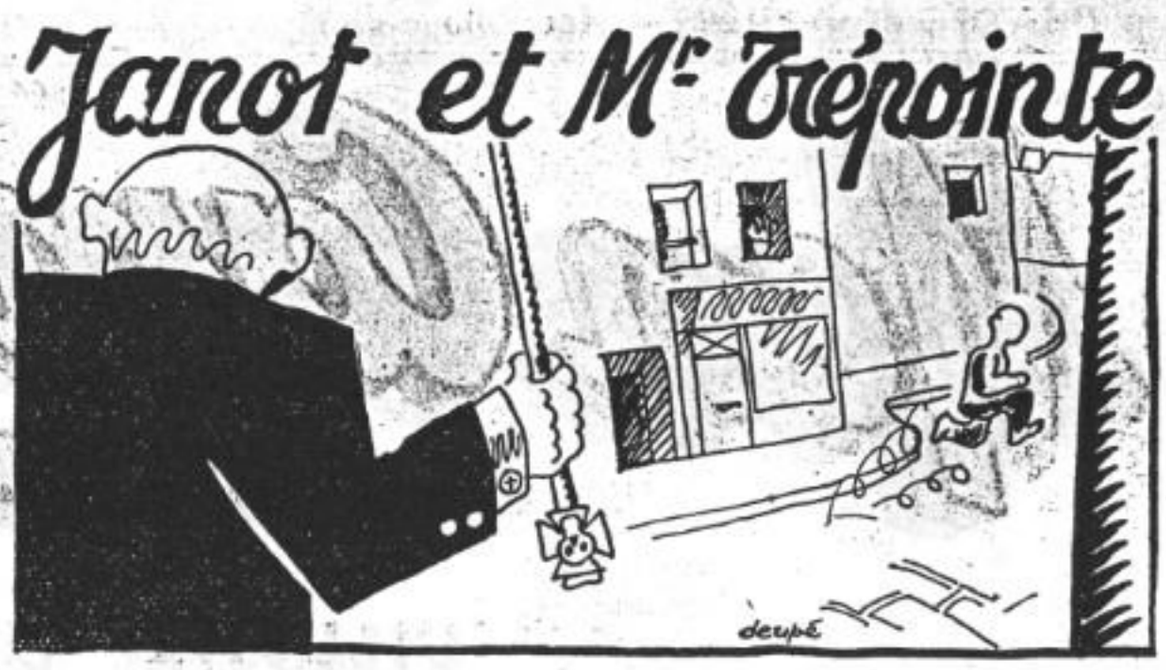
L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum

Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 9 Juillet

Janot et Mr Trépointe



Pour le moment Mlle Lebondu est rudement heureuse et fière de ne pas avoir voulu épouser M. Trépointe, le grand marchand de chaussures. Tout d'abord parce que M. Trépointe ne veut plus du tout entendre parler d'elle et refuse même de la revoir. Et puis ensuite parce qu'il y a eu une très grande et très méchante grève chez M. Trépointe et qu'il paraît que ça va lui coûter beaucoup d'argent.

Tout de même Mlle Lebondu le soutient encore un peu, M. Trépointe, surtout quand c'est contre ses ouvriers. Elle dit que c'est très mal à ses ouvriers, par exemple, de s'être mis en grève alors que leur patron était absent. Ce brave M. Trépointe venait justement de partir pour Amsterdam où il emportait une très lourde valise emplie de briques d'or qu'il avait retiré le matin même de la banque de France. Ça pour toutes sortes de raisons, et la première que les bons français doivent mettre à l'abri des mauvais français la fortune de la France.

Il était donc parti à midi, en avion pour Amsterdam, avec deux de ses collègues présidents croix de feu comme lui, et ses ouvriers ont été assez mal élevés pour se mettre en grève à deux heures de l'après-midi. Ils ont tout de suite commencé, m'a dit Mlle Lebondu, à commettre des atrocités. Commettre des atrocités, ça veut dire arrêter tous ensemble les machines à fabriquer les chaussures et se mettre à fumer une cigarette ou à bavarder pendant que les contremaîtres poussent des hurlements..

Tout le quartier du Fer-à-Repasser en a été révolutionné, de cette grève. Surtout qu'une fois en grève, les ouvriers ont décidé de ne plus quitter l'usine tant que M. Trépointe ne leur aurait pas donné satisfaction. Ce qu'ils voulaient c'est avoir dix sous de plus par heure de travail, le droit d'accrocher leur veston à un porte-manteau, de se servir de cabinets ne sentant pas mauvais, et aussi qu'on mette à la porte M. La Triche, un gros rouge de figure, qui crie tout le temps et qu'ils appelaient le Garde Chtourme. La Triche, il est avec M. Trépointe l'un des principaux Croix de Feu du quartier.

Alors, puisque les ouvriers ne voulaient plus quitter l'usine du « Chat Botté » toutes les femmes du quartier sont allées porter la soupe à leurs hommes. Il fallait les voir dans la rue du Fer-à-Repasser avec des pots pleins de légumes chauds et des grands pains fantaisie qui s'en allaient à l'usine. Les ouvriers n'avaient pas l'air de s'ennuyer. Ils chantaient tout le temps, et même dans la soirée il est venu une musique jazz-band pour les distraire et il y en a qui ont dansé. Le lendemain ils ont joué au foot-ball et ils ont passé les machines au papier de verre, parce que, disaient-ils, il arriverait bien un jour où ces machines seraient enfin les leurs.

M. Trépointe est revenu de Hollande le matin de ce jour-là. C'est M. La Triche qui l'avait prévenu. Il avait eu tellement peur, quand avait commencé la grève, M. La Triche, qu'il s'était sauvé par les égoûts. Et il s'était un peu perdu, si bien que quand il est sorti, il n'était guère propre, et il ne sentait guère bon.

M. Trépointe a aussitôt fait imprimer dans les journaux le communiqué suivant :

« Le bruit avait couru que M. Trépointe, le jeune et actif directeur des usines du « Chat Botté », seuls fabriquants du brodequin Casimir à 79 fr. 95 était prisonnier dans sa propre usine, retenu par ses ouvriers en grève. Il n'en était rien. M. Trépointe était en villégiature, prenant quelque repos après les fatigues nombreuses que lui donne la direction de sa grande entreprise. M. Trépointe, revenu rapidement de voyage, nous a déclaré qu'il ne voulait pas engager de pourparlers avec ses ouvriers et qu'il n'avait l'intention d'accorder aucune des demandes qui lui étaient faites. »

Moi, qui ne suis pas gros, je sais me faufiler à travers les grilles de la grande porte de l'usine et c'est moi qui ai apporté aux ouvriers le matin les journaux où ils ont imprimé le communiqué de M. Trépointe. J'étais en compagnie de mon ami Jacquot, dont le père est ouvrier chez M. Trépointe.

Quand ils ont lu le communiqué de M. Trépointe, les ouvriers, ils ont rigolé comme des fous et ils ont dit qu'ils s'en moquaient, qu'ils resteraient là tant qu'il faudrait. Qu'ils avaient à boire, à manger, qu'ils dormaient pas si mal que ça sur des lits faits avec les grandes pièces de cuir et qu'ils étaient très très patients. Et puis ils se sont mis à balayer et à graisser les machines. Il y en avait un qui frottait les cuivres de la porte du propre bureau de M. Trépointe en sifflotant : « Tout va très bien, madame la Marquise... »

Moi je suis sorti assez vite, parce que c'était l'heure pour moi d'aller à l'école. Comme je passais devant la grande villa où il habite, voilà que je rencontre M. Trépointe qui se promenait très tristement, la tête basse, en tenant derrière le dos sa plus belle canne, celle qui a une pomme en ivoire sculpté représentant une tête de mort.

Il devait savoir d'où je venais, M. Trépointe, car tout de suite il a été très aimable.

— Ah! bonjour mon petit Janot, comme tu as bonne mine ce matin. Alors tu vas à l'école? Tu dois être un très bon élève, tu dois apprendre très facilement, intelligent comme tu es...

— Je suis pas intelligent, je suis Janot le petit imbécile, que je lui ai répondu d'un air pas aimable du tout. Mais ça ne l'a pas découragé. Il m'a encore dit :

— Il paraît que tu as réussi à pénétrer dans mon usine, petit espiègle. Oh! on aime beaucoup s'amuser à ton âge. C'est bien naturel. Mais mes pauvres ouvriers doivent être bien tristes.

— Pas du tout, ils ont dit qu'ils resteraient là jusqu'à ce que vous leur donniez leurs dix sous.

— Leur donner dix sous de l'heure, mais je voudrais bien, mon cher petit garçon. Ah! si seulement j'avais de l'argent. Mais je suis pauvre, pauvre, pauvre, et le peu que j'ai, ces bandits du front populaire me le prendront demain. Déjà ces sales ouvriers veulent me prendre mes usines.

— C'est pas vrai, ils les ont pas prises. Ils partiront aussitôt que vous leur donnerez leurs dix sous.

— Leurs dix sous... leurs dix sous. Mais ils ne sont pas à eux, ces dix sous-là, ils sont à moi. Et je te garantis qu'ils ne les auront pas, ou que saint Casimir me réduise en poussière. D'ailleurs je sais que les meilleurs de mes ouvriers sont très tristes.

— Pas du tout ils chantent : « Tout va très bien, madame la Marquise... »

— Ouh! le petit misérable! sale petit Bela Kun!

A ce moment-là, je n'ai eu que le temps de me sauver. M. Trépointe voulait m'assommer à grands coups de canne tête de mort. Heureusement j'ai de bonnes jambes et M. Trépointe c'est un bon ventre, qu'il a. J'ai couru plus vite que lui, il ne m'a pas attrapé.

Ça a duré huit jours, la grève chez M. Trépointe. Au fur et à mesure que les jours passaient, le nez de M. Trépointe s'allongeait. Mais tous les jours au contraire les ouvriers étaient plus gais. Le dernier soir ils ont même organisé un grand bal où ils ont invité tous leurs amis. Mme Burette n'y était pas. Mlle Lebondu n'y était pas non plus. Mais moi, j'y étais. Je me suis rudement bien amusé sauf les claques que j'ai reçues en rentrant à la maison, un peu tard dans la soirée.

Et puis M. Trépointe a fini par tout accorder à ses ouvriers. Les dix sous, les cabinets propres, les vestiaires, et la mise à la porte de son vieil ami La Triche. Même qu'il est si furieux, La Triche, qu'il parle de quitter les Croix de Feu.

Mlle Lebondu dit maintenant partout que ce M. Trépointe n'est qu'une vieille pantoufle.

Je vous salue tous. A la semaine prochaine.

JANOT, enfant adoptif de
Mme Vve Burette.

P. C. C. : Georges SADOUL.

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et ses amis Fil de Fer et Jambe de Bœuf sont en lutte contre van der Gold, le milliardaire roi du pétrole, pour délivrer le grand inventeur Clément Lothaire, oncle de Pierrot. Traqués dans la lande de Carnac, par Premior et Granet, deux créatures du milliardaire, nos amis viennent de livrer un vrai combat. Les gendarmes viennent de rencontrer, venant de Carnac, un convoi conduit par Granet, qui emmène, à Auray, en compagnie d'un touriste inconnu, le cadavre de Fil de Fer.*

Chapitre XXXV

LE MYSTÈRE DE LA LANDE

— Qui va là? cria le brigadier Lemoulec, qui voyait s'avancer sur la route de Carnac une petite voiturette.

— Ici, le capitaine de gendarmerie d'Auray, répondit une voix.

La petite Renault noire de la gendarmerie stoppa à l'entrée du viaduc de la Trinité. Le capitaine en descendit, suivi d'un gros homme de haute taille, dont les sourcils roux flambaient au-dessus des yeux verts : Premior.

Il était blême et ses deux mains velues étaient agitées d'un tremblement léger, mais incessant. La rage et la peur remplissaient le fidèle lieutenant du roi du pétrole.

— Nous venons de Plouharnel, expliqua le lieutenant. Le poste de garde, là-bas, n'a pas vu les fuyards. Il faut donc que les trois bandits aient passé par ici, car le bras de mer les empêche de prendre tout autre chemin. Ils avaient avec eux une voiture, peut-être deux.

— Ils en avaient certainement deux, précisa Premior.

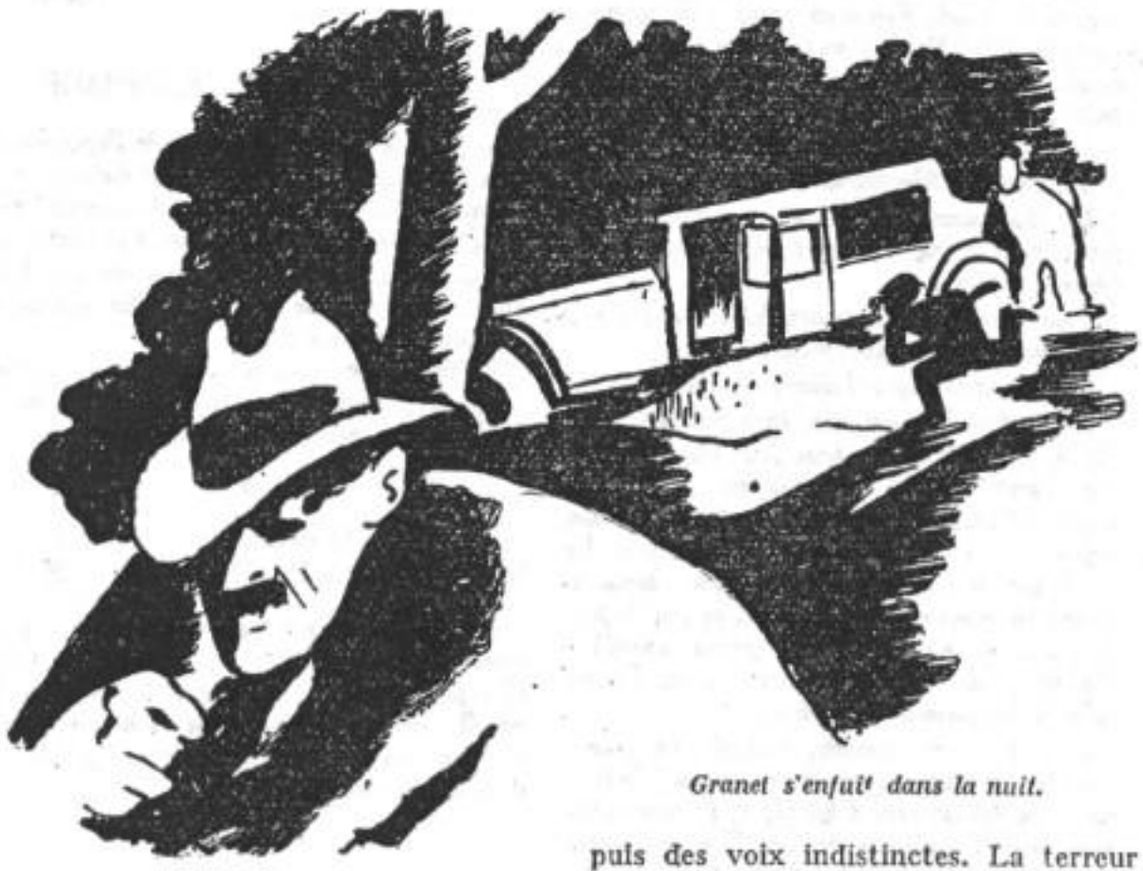
On se souvient que Premior, terrassé brutalement par l'hercule qu'était Jambe-de-Bœuf avait été fait prisonnier. Comme il se refusait à répondre aux questions des amis de Pierrot, et voulait empêcher Granet de parler, Jambe de Bœuf l'avait étroitement bâillonné et lui avait recouvert la tête avec un sac. Premior avait été ensuite transporté à quelques centaines de mètres dans la lande.

— Déliez-moi et je parlerai. Telles avaient été les dernières paroles de Granet, qui avaient été entendues par Premior.

Emporté au loin, les oreilles bouchées par les pans du bâillon et par le sac, Premior n'avait plus rien entendu pendant de longues minutes. Puis, un bruit de détonations assourdies lui étaient parvenues, dominant le bourdonnement de ses oreilles. « Ils tuent Granet », s'était-il dit.

Il était terrorisé et affolé. Il lui semblait, à chaque instant, entendre se rapprocher un bruit de pas. Tout à l'heure Jambe de Bœuf ou Fil de Fer allaient se pencher sur son corps étroitement ligoté, approcher un revolver de sa tempe, lui faire sauter la cervelle.

Une atroce terreur secouait le misérable. Si, à ce moment, les amis de Pierrot étaient allés le trouver et lui avaient demandé l'endroit où le Roi du Pétrole retenait prisonnier le grand inventeur, Clément Lothaire, il eût tout avoué, il eût dit que le secret de la Lotharite (cette mystérieuse substance catalytique qui permettait de remplacer l'essence des moteurs par de l'eau) n'avait pas encore été découvert par les agents du roi du pétrole, et que c'est en vain qu'ils avaient fouillé les salles désertes du château du « *Serpent à plumes* ». Il était, à ce moment pour qu'on lui laisse la vie sauve, prêt à vendre tous les secrets de Van der Gold, à dire le rôle qu'il avait joué dans la dernière Grande Guerre, les menées souterraines qu'il poursuivait avec Hitler pour déchaîner une guerre contre la Russie soviétique, les crimes multiples qui avaient été commis pour assurer la suprême puissance du monstrueux vieillard qui dirigeait le monde du fond de son fauteuil à roulettes.



Granet s'enfuit dans la nuit.

Premior sentait une sueur froide lui monter au front. Cette brute était pourtant un homme indiscutablement courageux, et dans ses campagnes comme commandant des armées blanches, en Sibérie, il avait accompli des actions qui auraient été héroïques si elles n'avaient été de pair avec la plus monstrueuse des sauvageries. Mais l'homme qui peut supporter calmement l'idée que la mort le frôle, à condition qu'il la regarde en face, s'affolera de la sentir venir, s'il a les yeux bandés, les oreilles bouchées et les membres paralysés.

Combien de minutes, combien d'heures, combien de siècles s'écoulèrent ainsi. Premior n'eût pu le dire. Sous son bâillon, ses dents s'entre-choquaient. Il se recommandait à Notre-Dame de Kazan, à la vierge de Lourdes, promettait d'aller à Lisieux brûler des cierges à sainte Thérèse, si sa vie était sauve. En même temps, l'oreille tendue il guettait le moindre bruit. Au début il s'était tordu sur le sol comme un ver, essayant de desserrer ses liens. Mais après avoir compris qu'il était impossible de se dégager des cordes, il restait là, inerte, attendant la mort avec terreur.

Soudain, il tressaillit. Il était maintenant certain d'entendre des talons résonner sur la lande : des pas qui s'approchaient, s'éloignaient, revenaient. Le doute n'était plus possible. Fil-de-Fer allait dans une minute, être près de lui et le tuer...

Premior se tordit à nouveau sur le sol. Il entendit confusément un cri, puis des voix indistinctes. La terreur le secouait. Malgré son bâillon il réussit à pousser des cris indistincts. Les pas se rapprochèrent. Une main lui toucha l'épaule. Il ne douta plus : la mort était là. Il fut tellement effrayé qu'il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il était entouré par les gendarmes qui venaient d'arriver d'Auray en camionnette. La vue des képis rendit un peu de son assurance à l'homme aux sourcils roux. La rage lui montait au cœur.

— Vous les avez pris, au moins, ces trois canailles? s'écria-t-il.

Les gendarmes n'avaient pas vu trace des trois amis.

Mais le capitaine, qui était arrivé à la suite des camionnettes qui transportaient ses hommes dans une petite Renault noire, affirma que les jeunes gens ne pouvaient être bien loin, car les deux seules routes qui permettaient de quitter Carnac étaient gardées.

Ils se rendirent tout d'abord au poste de Plouharnel, qui n'avait rien vu. Le récit que leur firent le brigadier Le Moulec et le gendarme Martini, gardiens du pont de la Trinité, les stupéfia. Ainsi la grosse limousine noire de Premior avait passé le pont une heure auparavant, remorquant la torpédo jaune de Pierrot. Dans la limousine était étendu le cadavre de Fil-de-Fer, la tempe trouée d'une balle. Au volant se trouvait Granet, qui avait expliqué qu'il conduisait le cadavre à Auray. A côté de Granet se trouvait un homme barbu, un touriste, plus bavard que son compagnon.

Le capitaine de gendarmerie tenta d'expliquer les choses.

— M. Granet, une fois délié par Fil-de-Fer s'est certainement emparé d'un revolver et a tué Fil-de-Fer. Jambe-de-Bœuf et Pierrot Lancry ont pris la fuite. Granet, qui craignait pour sa vie s'est empressé de demander du secours à Carnac et est allé rejoindre la gendarmerie d'Auray en emmenant avec lui le cadavre et la torpédo.

— Mais comment expliquez-vous que Granet ne m'ait pas délivré, répliqua Premior, qu'il m'ait laissé seul dans la lande, à la merci de ces deux misérables assassins. Et s'il est allé chercher du secours à Carnac, pourquoi n'a-t-il pas laissé de message pour vous, mon capitaine. Il savait cependant que vous ne tarderiez pas à arriver. Il y a quelque chose de louche, là dedans. Pour ma part, je crois que Granet nous trahit. Il a dû favoriser la fuite de ces trois bandits. Sans doute les avait-il dissimulés dans quelque recoin des deux voitures.

Le capitaine interrogea le brigadier Le Moulec. Celui-ci fut formel. La limousine ne contenait, outre Granet et le touriste barbu que le cadavre de Fil-de-Fer. Jambe-de-Bœuf et Pierrot n'avaient pu se cacher dans les deux voitures dont le brigadier avait pris soin de fouiller jusqu'aux coffres.

— D'ailleurs, ajouta le brigadier, si vous voulez les rattraper, vous n'avez qu'à vous hâter. A cause de la torpédo conduite en remorque, le convoi n'allait pas bien vite et c'est tout juste s'il doit être arrivé à Auray, à cette heure.

Le capitaine téléphona à la gendarmerie d'Auray. Nul n'avait encore vu ni Granet, ni les deux voitures. Laissant les gendarmes au viaduc, et en leur donnant l'ordre de fouiller la lande sitôt que l'aube se lèverait, le capitaine prit Premior dans sa petite Renault noire, et ils s'engagèrent sur la route d'Auray. La nuit était noire, le calme absolu. Ils ne firent aucune rencontre; à la gendarmerie on n'avait toujours pas vu Granet. Il semblait que les deux voitures étaient passées comme des fantômes au viaduc de la Trinité-sur-Mer et s'étaient évaporées dans la nuit.

— Je vous dis que ce Granet nous trahit, reprit Premior en tapant sur la table.

La nuit passa lentement. Premior, épuisé d'émotion et de fatigue, s'endormit sur un canapé de velours frappé prune, orgueil du salon de Mme la capitaine de gendarmerie. L'homme aux sourcils roux dormait la bouche à demi ouverte et ronflait pesamment, faisant trembler dans la vitrine à glaces biseautées, les coupes de cristal de Bohême.

Vers sept heures, le capitaine réveilla Premior. Il faisait grand jour. Il venait de recevoir un coup de téléphone de la gendarmerie de Pontivy. On venait de retrouver, emboutie dans un arbre, la grosse limousine noire du roi du pétrole.

Chapitre XXXVI

LA ROUTE DE PONTIVY

La nuit était sans étoiles. Mais les coups de vent qui l'avaient traversée peu après la chute du crépuscule étaient maintenant tombés, et une lourde chaleur, une chaleur d'orage pesait sur la route qui menait de la Trinité-sur-Mer à Auray. Sur la route s'avançait la grosse limousine noire de Van der Gold,

remorquant la torpédo jaune de Pierrot Lancry.

— Plus vite, dit brutalement à Granet l'homme barbu assis à ses côtés sur le siège du conducteur..

Il lui donna une bourrade. Si le brigadier Le Moulec, lors du passage du convoi au pont de la Trinité eût été plus perspicace, il se fut aperçu que l'homme barbu, sous le pare-brise, à la hauteur du tableau de bord, tenait un revolver Parabellum appuyé sur le flanc de Granet.

Sans mot dire le chef des gardes pressa du pied sur l'accélérateur. Le convoi s'avança plus rapidement, couvrit en moins d'une demi-heure la distance qui séparait le viaduc de la Trinité d'Auray. La petite ville célèbre par son pardon était ensommeillée et déserte quand le convoi la traversa pour s'engager sur la route de Pontivy. Cette route-là aussi était déserte et tout était calme. Se mêlant au doux ronronnement du moteur, on entendait le cri aigu des grillons.

La voiture parcourut ainsi une quinzaine de kilomètres. Puis l'homme à la barbe dit à Granet :

— Arrête un moment, je vais te relayer.

Le convoi ralentit, puis, brusquement, au moment de stopper, Granet donna un coup de volant brutal qui envoya la limousine dans un arbre. La portière s'ouvrit, l'homme à la barbe fut projeté sur le sol, son revolver roula loin de lui, sur la route. D'un bond Granet s'était enfui dans la nuit.

L'homme à la barbe s'était relevé d'un bond. Sans prendre le temps de ramasser son arme, il se lançait dans la direction qu'avait prise Granet. Il lui sembla un moment apercevoir une ombre fuyante, mais celle-ci s'effaça aussitôt. Il revint en hâte vers la voiture, et tout en marchant d'un geste rapide, il enleva sa barbe, une barbe postiche : le mystérieux touriste barbu n'était autre que Jambe-de-Bœuf ainsi déguisé grâce aux postiches trouvés dans la voiture de Van der Gold.

— Eh bien, Fil-de-Fer, tu n'es pas mort au moins ? cria Jambe-de-Bœuf aussitôt arrivé près de la voiture.

Une voix gouailleuse lui répondit :

— Fil-de-Fer n'était mort que pour les gendarmes. N'est-ce pas, mon brave monsieur Granet ? Mais vous conduisez bien mal, mon ami...

— Je crains bien fort que Granet ne te réponde pas, répondit Jambe-de-Bœuf avec embarras... Il s'est enfui.

Fil-de-Fer jaillit de la limousine noire comme un diable de sa boîte. Il s'approcha de Jambe-de-Bœuf qui se tenait devant le radiateur défoncé de la grosse limousine. Un des phares fonctionnait encore. Le visage de Fil-de-Fer était couvert du fard verdâtre qu'il s'était mis pour jouer au cadavre. Le jeune Parisien rageait.

— Hé quoi! tu l'as laissé filer cette canaille ? Où sommes-nous donc ici ?

— Pas loin de Pontivy, répliqua Jambe-de-Bœuf.

— Et tu as attendu si longtemps pour arrêter la voiture, pour me mettre au volant de la torpédo jaune, afin que nous filions en lieu sûr interroger Granet. Je t'avais pourtant donné un plan précis. Pourquoi ne l'as-tu pas suivi ?

— J'ai pensé qu'il fallait mieux être en sûreté et dépasser Pontivy pour que tu cesses de jouer le cadavre. Mais si tu trouvais que je tardais trop, pourquoi ne l'as-tu pas dit...

— Je..., mais la question n'est pas là. Allons plutôt voir comment Pierrot a supporté le voyage dans sa cachette.

Le vrai est que Fil-de-Fer, étendu sur le tapis de la grosse limousine pour jouer son rôle de cadavre n'avait pas tardé, à peine passé le viaduc de la Trinité, à s'endormir profondément. Seul le choc de l'accident l'avait réveillé. Mais il se serait fait couper en morceaux plutôt que d'avouer à Jambe-de-Bœuf qu'il s'était endormi.

Les deux amis s'étaient approchés du coffre de la grosse limousine. Ce coffre était immense. Une fois retirés deux ballots qui en obstruaient l'ouverture, Pierrot apparut. Il était immobile et très pâle. Les deux amis furent un instant remplis de terreur. Etait-il mort ??? Etouffé peut-être... Mais, quand Fil-de-Fer se fut penché sur le corps de son jeune ami, il entendit la respiration régulière qui montait de sa poitrine. Pierrot était arrivé à l'extrême limite de la fatigue, après les nuits sans sommeil du pénitencier, les tortures subies chez Van der Gold, les angoisses de l'évasion. Lui qui s'était immédiatement endormi sous l'abri du dolmen de Carnac, tandis que ses amis se battaient avec Premior et Granet, il était à peine sorti de son sommeil quand on l'avait transporté dans le coffre de la limousine, et depuis, il dormait si fort que le choc de l'accident ne l'avait pas éveillé.

Jambe-de-Bœuf prit Pierrot dans ses bras et l'étendit avec précautions sur le siège arrière de la torpédo jaune. Il le recouvrit ensuite d'une épaisse couverture de voyage.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda-t-il à Fil-de-Fer.

Fil-de-Fer consultait les cartes qu'il avait tirées d'une des vastes poches de la grosse limousine noire.

— Nous allons filer sur Rennes et de là sur Le Mans. La grosse voiture vaut-elle encore quelque chose ?

— Je crains bien que non, dit Jambe-de-Bœuf.

— En tout cas, elle ne servirait qu'à nous faire accuser de vol et à retarder notre marche, car je conduis infiniment moins vite que toi. Laissons donc là la bagnole du roi du pétrole, et filons.

— As-tu un nouveau plan ? demanda Jambe-de-Bœuf, qui ajouta... Il y a pas à dire c'est dans les petits pots qu'on met les meilleurs onguents.

Le colosse admirait profondément le Parisien, qui grâce à son plan improvisé avait réussi à les sortir de la souricière où ils étaient tombés, dans la lande de Carnac.

— On le verra tout à l'heure, mon plan, répliqua Fil-de-Fer. Occupe-toi plutôt de mettre la torpédo en route.

Tandis que Jambe-de-Bœuf déliait les cordes qui remorquaient la voiture de Pierrot, Fil-de-Fer transportait dans la torpédo les cartes de la grosse limousine...

...Quand il fut grand jour, la voiture des vengeurs de Clément Lothaire, qui avait déjà dépassé Le Mans, filait à 120 sur la route d'Orléans.

C'était l'heure où Premior, réveillé, insistait vivement auprès du capitaine de gendarmerie pour qu'il mît toutes les polices de France à la poursuite des fugitifs.

(A suivre.)

JEUX OLYMPIQUES !..

Jeux Olympiques?... Olympiade Populaire de Barcelone?... Que sont cela?... Jeune sportif!... Deux formules, certes, mais voyons un peu!...

Bientôt, doivent se tenir à Berlin les Jeux Olympiques. Pour cela, l'on a construit stade pouvant contenir 100.000 personnes, piscines couvertes, courts de tennis, laboratoire... et tout, et tout, et tout!... On en parle ici... on en parle là...

Ne devrions-nous pas connaître sur quels piliers repose le Mouvement Olympique?...

Le Mouvement Olympique a ses racines profondes dans le rapprochement des peuples, et dans l'égalité des races.

Cela veut dire que toutes les races, peuvent participer à ces grandes épreuves.

Mais, cela en sera-t-il ainsi à Berlin?

Nous répondons que non, trois fois non!... A Berlin, se tiendront de « faux Jeux Olympiques », car y seront exclus tous ceux qui ne sont pas aryens, et tous ceux qui ne pensent pas en « bon aryen ». Il est dans les geôles d'Hitler, dans les nombreux camps de concentration, torturés, comme au moyen âge, par le fer, et par le feu, de jeunes sportifs... de tout jeunes sportifs... J'ajouterai de « vrais sportifs » selon l'esprit noble du Mouvement Olympique.

Ils ont été emprisonnés, torturés, ces jeunes sportifs, parce qu'ils voulaient ce qui est à la base même du Mouvement Olympique, le rapprochement entre les peuples de tout l'Univers, entre les races quelles qu'elles soient.

Ils ont été martyrisés, parce qu'ils ne voulaient pas voir d'ennemis en des peuples autres que le peuple allemand.

Ils ont travaillé, pour que vienne sur terre, le véritable esprit olympique.

Et c'est à Berlin que doivent se tenir les Jeux Olympiques?

— Non! ont répondu des sportifs de France et de partout. Cela ne sera pas à Berlin!

Et ils ont lancé l'idée qui va bientôt devenir réalité : l'Olympiade Populaire de Barcelone.

Cette Olympiade Populaire de Barcelone, recevra tous les sportifs qui ont à cœur l'esprit olympique.

Ils seront là, de tous les horizons, de toutes les races.

Ils seront là, unis dans un sport, qui ne connaît ni les haines de races, ni les haines de peuples.

Ils seront là, tous les vrais sportifs, qui gardent en eux, la flamme de l'amour entre les peuples, pour lequel sont emprisonnés en Allemagne hitlérienne, les Mickinn, et les Quade...

N'est-ce pas, jeune sportif, qu'ils ont eu raison ces sportifs à l'esprit olympique — nos exemples! — de créer ce grand mouvement qu'est l'Olympiade Populaire de Barcelone, et qui sera la réponse aux Jeux « Olympiques » de Berlin.

G. LEVITZ.

o

A PROPOS DE L'OLYMPIADE

Le programme de l'Olympiade Populaire de Barcelone est déjà complètement élaboré.

Durant les cinq jours qu'elle durera, rien n'a été omis : foot-ball, boxe, gymnastique... et sans oublier les échecs, naturellement! En outre, on prévoit de grandioses démonstrations des délégations sportives.

L'Olympiade débutera par une grande course aux flambeaux à travers Barcelone et finira par une grande soirée artistique.

o

UN DIRIGEABLE LÉGER EST EN CONSTRUCTION EN U. R. S. S.

L'usine soviétique « Dirigeablestroï » a commencé la construction d'un dirigeable léger. Qui pourra tenir l'air durant huit heures. La nacelle, conçue en forme de carlingue, pourra contenir deux passagers. Ce dirigeable est destiné à l'observation.

o

LE FOOT-BALL EN U. R. S. S.

Une statistique récente affirme qu'en U. R. S. S., 2 millions de jeunes gens pratiquent régulièrement le foot-ball.

o

DU SPORT POUR LES JEUNES

Nous ne pouvons qu'appuyer, nous, jeunes sportifs, ce que réclame immédiatement l'*Educateur Physique*, journal trimestriel de la Fédération Nationale des Éducateurs Physiques. A savoir : le retour à la saine tradition pédagogique des anciens Grecs, de Rabelais, de Montaigne, de J.-J. Rousseau, qui assure le développement de toutes les fonctions humaines, où la santé du corps est mise au service de l'intelligence et du cœur; une réforme des programmes, permettant d'allonger, pour l'enfant, la culture physique, et la vie en plein air, par exemple : quatre heures de travail de classe (trois le matin et une l'après-midi) et deux heures d'éducation en plein air.

En outre, des cantines et goûters gratuits, des terrains de sport, construits près de l'école, des piscines, douches, etc..., etc...

o

VOLER !

Voler !... à entendre ce mot, tu te sens tout joie. Tu te vois, pareil à l'oiseau franchir le libre espace... —

Voler !... L'homme d'il y a même pas cent ans pouvait-il prévoir qu'un beau jour, ayant construit un « faux oiseau », l'homme partirait à la conquête des nues ?..

Aujourd'hui, voler, pour certains, est égal au dormir et au manger.

Mais ces « certains », ne sont pas nombreux. Il faudrait, comme en U. R. S. S., permettre à tous, enfants comme adultes, à réaliser, ce qui est leur plus grand rêve : Voler !...

★ *New-York.* — Pour les besoins de sa publicité, la championne du monde de tennis, Movdy-Wills, déclare une fois de plus, abandonner la compétition, ce qu'elle dément d'ailleurs, quelque temps plus tard.

★ *Chicago.* — Sonja Henie, l'inoubliable patineuse, se serait, d'après certains journaux américains, fiancée à cet autre fameux patineur qu'est Jack Dunu.

★ *Prague.* — L'haltérophile tchèque, Robert Feiu, reconquiert son titre mondial du développé à deux bras, arrivant à réaliser 106 kilos.

★ *San-Diego.* — Mike Jacobs, l'organisateur du combat Louis-Schuceling, pour le titre mondial effectif de boxe, vient, paraît-il, de confier le droit d'organisation, à l'exposition de San Diego, pour la respectable somme de 15 millions de francs.

★ *Rome.* — Afin de sanctionner à son tour, les pays « sanctionnistes », l'Italie songerait à ne pas participer à la Coupe Davis de tennis. Elle n'avait, d'ailleurs, aucune chance de la gagner.

★ *Varsovie.* — La plus fameuse des coureuses à pied, la Polonaise Stella Walasiewisc, est accusée d'être un homme! L'exemple précédent de Koubkowa a fait des... adeptes!

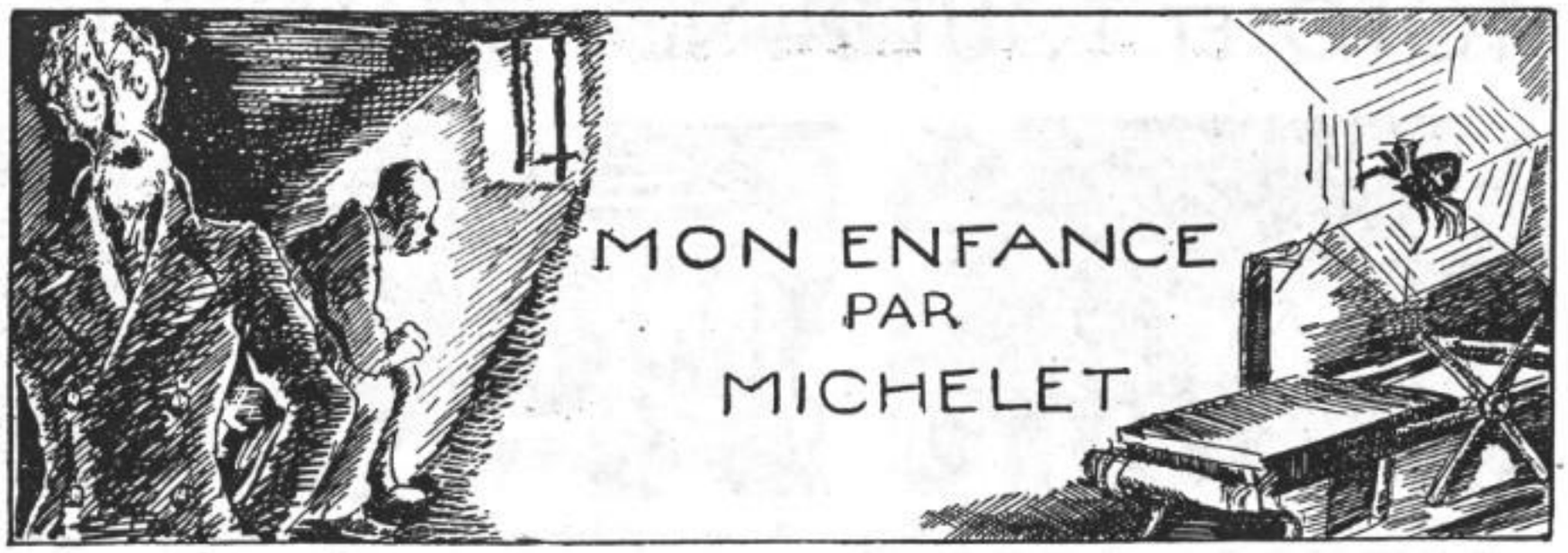
★ *Budapest.* — Le nageur hongrois Csik, vient de battre, en bassin régulier, le record d'Europe du 100 mètres nage libre, en 57"4/10e. Il améliore ainsi, son propre record de 4/10e de seconde.

Sur 200 mètres, il fait 2'13"4/10e, s'appropriant, en plus, le record de Hongrie.

Notre page choisie

MICHELET

Jules Michelet (1798-1874) est l'un des plus grands historiens français, son « Histoire de France » et son « Histoire de la Révolution » sont des ouvrages de tout premier ordre. Michelet qui fut persécuté par Napoléon III a laissé de vivants souvenirs où il raconte son enfance difficile.



LA pauvreté n'était rien, comparée aux scènes affreuses que venait nous faire l'usurier Vatard auquel mon père et Lœuillet avaient emprunté. Je vois encore sa figure atroce, j'entends sa voix rauque et ses paroles menaçantes.

Elles ne restèrent pas longtemps sans effet. Un matin, au milieu de nos maux de toute espèce, nous reçûmes le dernier coup qui semblait devoir dissoudre notre famille. On vint nous dire que mon père était arrêté.

La nouvelle à peine reçue, maman ferma tout, et nous nous acheminâmes vers Sainte-Pélagie. Nouvellement établis sur la rive gauche, ce fut à grand'peine que nous trouvâmes cette odieuse maison.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur mon imagination d'enfant ces guichets où il fallait se baisser, ces barreaux, ce bruit de portes ferrées, de clefs qu'on entrait à chaque instant. En me voyant alarmé au passage sous les lourdes portes, ma mère m'attirant à elle, me disait :

— Ne crains rien, tu es sous mon aile.

Mon père était enfermé dans une étroite cellule tout à côté d'un fou qui inventait un poêle dévorant la fumée. En sortant de cette première visite, nous nous assîmes quelque temps sous le cèdre du labyrinthe d'où mon père pouvait peut-être nous voir encore. Maman était accablée et pleurait. J'essayais de la consoler en la caressant de mes petites mains. Souvenir toujours vif et toujours présent... L'âge que l'on croit inconscient, celui de ma première enfance, est précisément celui qui m'a laissé les traces les plus durables, comme des brûlures qui ont d'autant plus marqué sur un âge tendre.

Cet emprisonnement nous ôtait toute ressource. Notre famille, qui demeurait en province, essaya de nous faire passer quelques provisions. Mon oncle Millet, de Provins, qui avait un moulin à eau, nous envoya des farines.

⁂

IL me semble que ce séjour rue des Saints-Pères a duré un long siècle, triste, monotone, sans autres événements que la prison et la misère.

Rien autre ne se présente à ma mémoire quand j'interroge ce sombre passé.

Mon père est sorti de Sainte-Pélagie. Comment ? Je ne sais. Il signe, avec son créancier Vatard, un traité que j'ai là sous les yeux, le 15 janvier 1810, par lequel il s'engage à payer la somme qu'il lui doit, six mille francs, en exemplaires d'un ouvrage déjà en vogue : *Le savant de Société.*

Nous quittons la rue des Saints-Pères pour le boulevard Saint-Martin.

Mon père dans son optimisme inébranlable, calcule qu'outre l'imprimerie, qui s'alimentera des ouvrages de ville on pourrait encore tenir un cabinet de lecture et une papeterie.

Pour remonter l'imprimerie, c'était déjà toute une entreprise, et nous manquions de bras, n'ayant pas de quoi payer des ouvriers. Il nous fallut donc faire le travail nous-mêmes. Mon oncle Narcisse, qui imprimait à son compte, nous vint de temps en temps en aide. Mon pauvre grand-père se mit aussi à l'ouvrage; il imprima de ses mains tremblantes. Ma mère, déjà atteinte de la cruelle maladie qui devait l'emporter prématurément, se fit brocheuse, coupa, plia.

Et moi, enfant, je composais, m'apprenant seul à assembler les lettres.

Le lieu où fut établi notre imprimerie, fort triste et humide, était de plain-pied sur la rue de Bondy, mais faisait cave du côté du boulevard. N'allant pas encore à l'école, c'est là que je passais la plus grande partie de mes journées.

De temps en temps, quand l'hiver s'adoucissait, le soleil venait à midi, par un large soupirail, égayer d'un rayon oblique la casse où j'assemblais mes petites lettres de plomb. Je n'étais pas seul à m'en réjouir. Alors, à l'angle du mur, j'apercevais distinctement une prudente araignée qui, supposant que le rayon amènerait pour son déjeuner quelque étourdi moucheron, se rapprochait de ma casse. Ce rayon qui ne tombait point dans son angle, mais plus près de moi, était pour elle une tentation naturelle de m'approcher. J'avoue que je ne goûtais guère une société si intime; la figure d'une telle amie me revenait peu. Mais j'admirais dans quelle progression de timide, lente et sage expérimentation, elle s'assurait du caractère de celui auquel il fallait qu'elle confiât sa vie.

Sans analyser sa figure ni bien distinguer ses yeux, je me sentais regardé, observé; et apparemment, à la longue, l'observation me fut tout à fait favorable. Par l'instinct du travail peut-être (qui est si grand dans son espèce), elle sentit que je devais être un travailleur et que j'étais là occupé à tisser ma toile. Quoiqu'il en soit, elle quitta sans ambiages les précautions; avec une vive décision elle descendit de son fil et se posa résolument sur notre frontière respective, le bord de ma casse, favorisée en ce moment d'un blond rayon de soleil pâle.

⁂

CE fut rue Notre-Dame-de-Nazareth, — dans cette affreuse année 1812, — que nous éprouvâmes le plus grand de tous nos revers.

J'étais entrain d'achever une nouvelle édition du *Savant de Société*, quand se répandit, par les journaux, la terrible nouvelle que l'imprimerie allait être supprimée, j'entends les petits imprimeurs suspects de tout accaparer pour vivre; quand aux gros, on les tolérait.

Un de mes plaisirs, à cette époque, était de lire le *Journal de l'Empire (les Débats)*, rédigé, quant au feuilleton, par le fameux Geoffroy et par Dussault, le premier toujours en guerre avec Mme de Genlis. C'est là que je lus notre arrêt

Nous vîmes arriver, le lendemain chez nous l'inspecteur de la librairie, M. Mesnars, qui nous annonça que sa Majesté l'Empereur réduisait le nombre des imprimeurs à soixante. En même temps, il mit les scellés sur nos presses. Je me rappelle la terreur que m'inspira cette cérémonie et ce qu'on me dit des peines réservées à ceux qui brisaient ce cachet.

Cette suppression fut pour nous un coup de foudre. En nous ôtant notre imprimerie, il semblait qu'on nous ôtât notre pain; car pouvions-nous prendre comme compensation sérieuse, l'indemnité dérisoire qu'on nous donnait, à peu près quatre sols pour quatre francs.

Je me souviens qu'un de nos confrères, Perrot, passage du Caire, fièrement, fit un bûcher de ses presses, y fit fondre ses caractères.

C'était l'habitude de Bonaparte d'en user ainsi, avec un sans-gêne cynique. Lorsqu'il trouvait qu'un journal qu'il avait lancé lui-même dans la voie de la polémique ne servait plus à ses vues, il le supprimait, comme il avait fait de nos presses, sans avertissement, sans souci du dommage qu'il portait aux intérêts de ses victimes. Bien plus, quand il frappait dans un esprit de vengeance, c'était alors un ennemi de guerre, il faisait une véritable razzia, fondait sur la caisse s'il la savait riche. Cela se vit l'année qui précéda notre désastre, 1811, lorsqu'il s'empara des *Débats* pour en faire le *Journal Officiel de l'Empire.*

POUR LA JEUNESSE

LE ROMAN DE RENARD

Nouvelle édition

Version pour la jeunesse de cette œuvre célèbre écrite spécialement et illustrée par

LÉOPOLD CHAUVEAU

6 FRANCS

LES TROIS MÉCHANTS GROS

Aventures mouvementées écrites par l'un des plus célèbres écrivains soviétiques

IOURI OLECHA

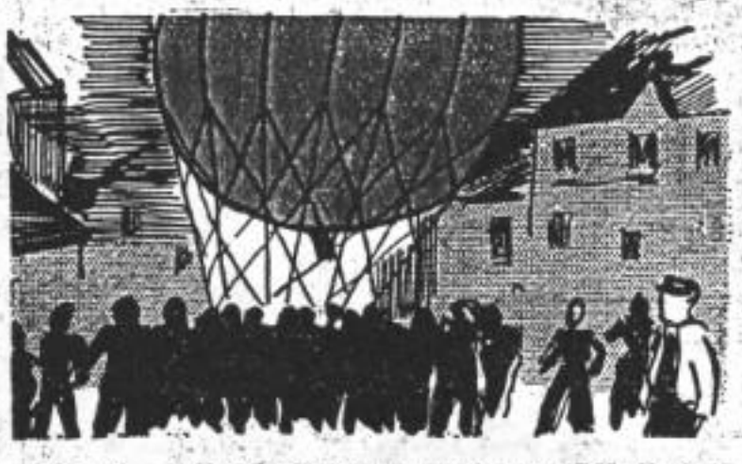
et illustrées par

LALANDE

6 FRANCS

Ch. postal 974-41

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXV



Résumé. — *Toto et Toutoune, partis pour l'U. R. S. S., perdus en mer sur un îlot, recueillis par un hydravion finlandais, sont réclamés par le gouvernement allemand. Enfermés dans un avion qui doit les conduire en Allemagne, ils s'évadent grâce aux parachutes qu'ils découvrent. Un paysan qui les trouve endormis dans sa charrette leur propose de les conduire à la braderie de la ville. En approchant, Toto, Toutoune et Otto sont intrigués par une énorme masse ronde qui surgit au-dessus des maisons.*

Ils eurent l'explication du mystère de cette immense boule, quand, arrivés près du village, ils purent l'identifier. C'était tout simplement un ballon, un gros ballon, gonflé à bloc prêt au départ pour une ascension dans les airs. C'était la grosse attraction de la foire comme l'expliquait le paysan à Otto.

Ce ballon devait représenter la localité à un rallye national qui devait avoir lieu l'après-midi. Le matin on n'opérait que quelques essais mais le ballon ne devait pas encore quitter le centre de la place du bourg. Aux alentours, c'était la foire, la kermesse avec sa gaieté coutumière, manèges, jeux d'adresse, attractions sensationnelles.

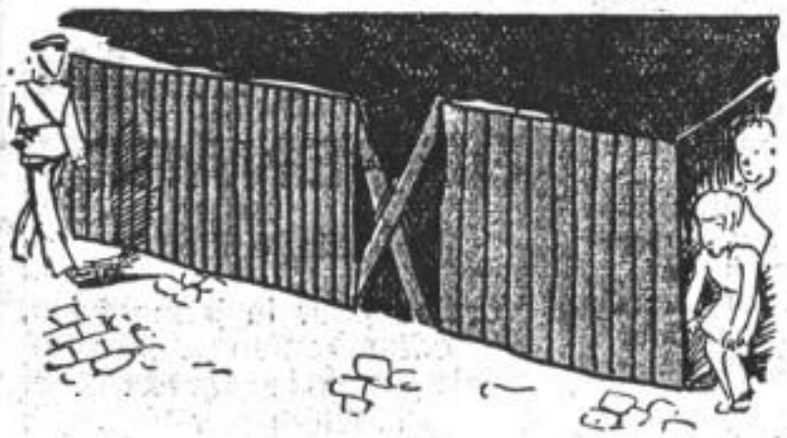
Toto et Toutoune, tout heureux, retrouvaient l'atmosphère de la foire au pain d'épices du cours de Vincennes à Paris. Naturellement nos trois amis s'attardèrent de baraques en baraques

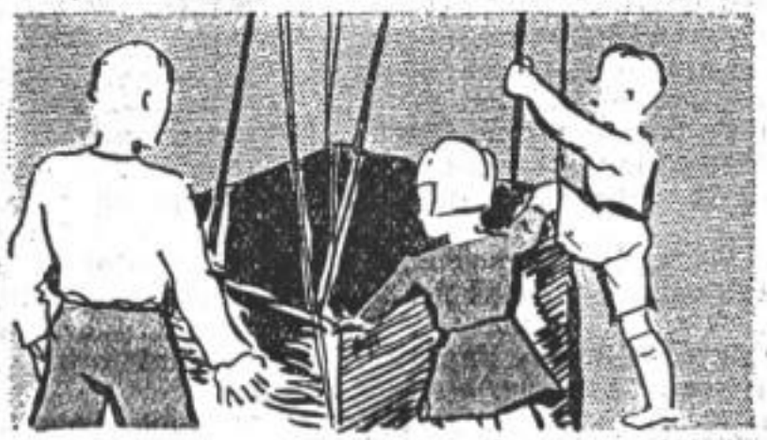
pris par la joie générale, oubliant leur existence traquée. Ce fut pour tous trois une bien belle journée. Toto et Toutoune exultaient.

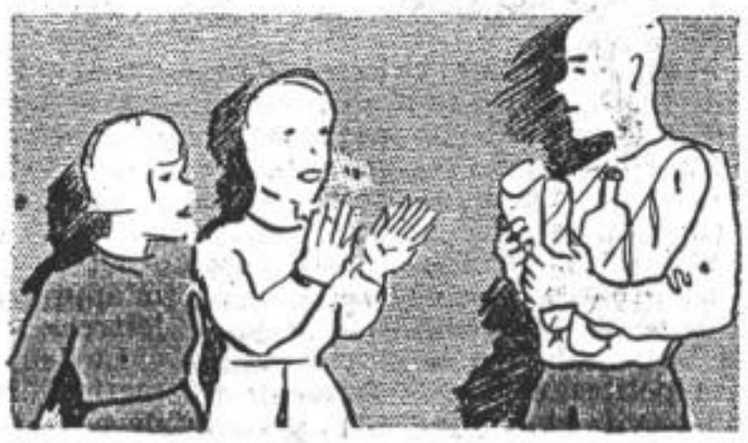
Puis le soir vint. Il fallait penser à trouver un abri pour la nuit. La foule attirée des campagnes dans la petite ville leur avait permis de rester anonymes. Mais demain, la fête terminée, les villageois retournés dans leurs pays, on ne manquerait pas de les remarquer, d'autant plus que leur signalement devait déjà être donné à la police et peut-être demain le serait-il dans les journaux ?

— J'ai trouvé, dit Otto à ses jeunes amis. L'enceinte où se trouve le ballon est gardée, personne ne doit y pénétrer. Eh bien ! c'est pourtant là que nous coucherons, comme cela nous serons certains de ne pas être dérangés.

Peu à peu les lumières de la foire s'éteignirent, les bonnes



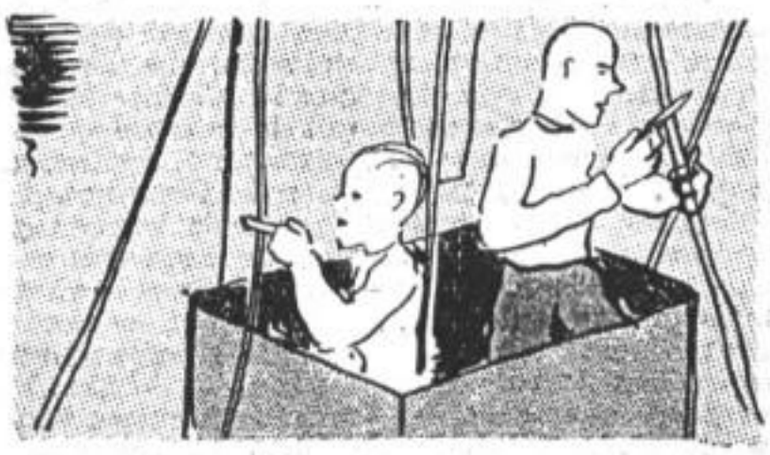




gens se dispersaient. Les alentours de l'enceinte où se trouvait le ballon étaient à présent à peu près déserts. Un factionnaire fait les cent pas allant et venant devant la petite porte qui permet de pénétrer dans l'enceinte. Nos trois amis se sont concertés sur la manière d'opérer.

Toto s'avance le premier à pas de loup, quand le factionnaire a le dos tourné, et se précipite à l'intérieur de l'enceinte. Toutoune en fait autant au second voyage du garde. Puis c'est au tour d'Otto. Enfin, les voici réunis dans la nacelle. C'est là qu'ils coucheront ce soir.

Mais Toto attire l'attention du Sarrois. — Ton idée est bonne de venir là, mais sais-tu ce que nous devrions faire ? Nous avons là un moyen de fuir épatant. Le ballon est gonflé, nous n'avons qu'à rompre les amarres. — C'est vrai, je n'y avais pas pensé, mais il nous faut faire des provisions de nourriture. Restez là



tous les deux, je vais tenter de ressortir et de faire quelques provisions chez les commerçants encore ouverts.

Un quart d'heure se passe, et les deux gosses attendent dans l'anxiété.

Enfin, Otto est de retour. — Voilà, à présent reposez-vous, dormez un peu. Plus tard dans la nuit, je vous réveillerai et nous partirons.

Sur le coup de 3 heures du matin, Otto qui sommeillait, se lève. Laissant Toutoune reposer, il réveille Toto. — Prends ton couteau et coupe les amarres aux angles opposés.

Le travail se fait lentement, les câbles sont épais et durs Soudain, un craquement se fait entendre, le ballon fait un bond formidable, la nacelle oscille brusquement, Toutoune est réveillée en sursaut. Toto et leur ami sarrois se sentirent soulevés de terre..

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE

PENDANT DES HEURES, ILS ESSAYÈRENT EN VAIN DE DÉBLAYER L'ENTRÉE !!

EN EXPLORANT CETTE GROTTE, PEUT-ÊTRE TROUVERONS NOUS UNE ISSUE !!

ÉCLAIRÉS PAR DES TORCHES, ILS PARTIRENT À L'AVENTURE !

UN SPECTACLE FÉERIQUE SE PRÉSENTA À LEURS YEUX !!

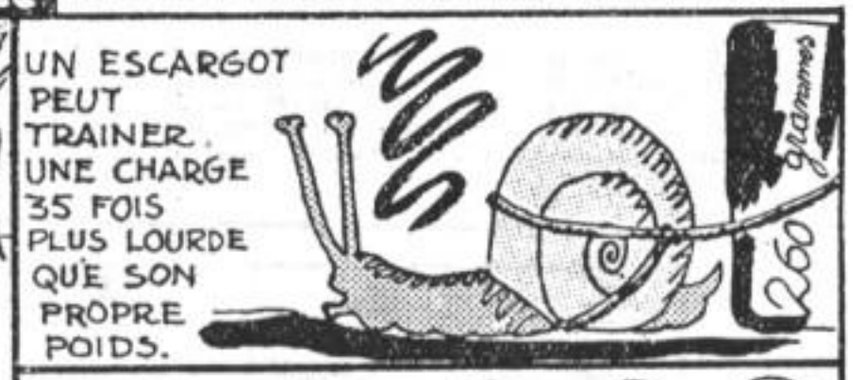
ROLO SOUDAIN DÉCOUVRIT DES TRACES DE PAS MONSTRUEUSES !

PRIS D'ÉPOUVANTE, SAM CHERCHAIT À FUIR !!

APRÈS AVOIR RASSURÉ SAM ILS CONTINUÈRENT LEUR ROUTE ..... !!

LORSQUE SOUDAIN, ILS SE TROUVÈRENT EN PRÉSENCE D'UN ANIMAL FANTASTIQUE !

SAVEZ VOUS QUE..



La petite Lili s'obstinait à appeler un parapluie un «pépin». On lui répétait souvent qu'il fallait nommer un parapluie de son vrai nom; aussi, un jour, la maîtresse lui demande à l'école: « Comment s'appelait le fils de Charles Martel? » Et la petite Lili de répondre : « Parapluie-le-Bref, mademoiselle! »

o

Sur le pont d'un bateau de guerre, les jeunes matelots font l'exercice en marchant au pas cadencé. Le second maître qui les dirige, dit tout à coup : « Dites-donc, le numéro 4, venez voir d'ici la façon dont vous marchez! »

o

Notion de mesure : Donnez-moi un litre de lait de vache, s'il vous plaît. — Mais ton pot est bien trop petit, mon enfant. — Eh bien, alors, donnez-moi un litre de lait de chèvre.

o

Une vieille dame s'était présentée chez la maman de Pierre et, en l'attendant, engage la conversation : « — Quel âge as-tu, mon petit ami? — Sept ans. Et vous? — Oh! moi, je suis si vieille que je ne me rappelle pas l'année de ma naissance! — Ça ne fait rien, fait Pierre indulgent. Dites-moi seulement le siècle. »

o

Deux personnes, attendent avenue de l'Opéra, de traverser. Il y a une grande affluence d'automobiles : « Une heure que nous attendons pour traverser et il n'y a pas d'agent. » Et l'amie de répondre : « Nous aurions peut-être bien fait d'apporter notre dîner... »

o

Calino s'applique à écrire une lettre d'injures à un ennemi. Après mûres réflexions, on l'entend murmurer : « Non, décidément, cela me dégoûte d'écrire une lettre anonyme. Je préfère signer... d'un faux nom. »

o

On parle dans un groupe de camarades, du talent qu'ont certaines personnes d'imiter le cri des animaux. « Tout cela n'est rien, dit un Marseillais, j'ai un ami, qui lorsqu'il imite le chant du coq... — Eh bien? — ...le soleil se lève.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

LES PRÉCAUTIONS

Si l'on avait encore besoin de découvrir l'égoïsme des 200 familles et de tous ceux qui s'attachent à elles pour en retirer quelques miettes de profit, les grèves récentes nous auront permis d'assister à quelques petites scènes bien caractéristiques :

Des gens qui se disaient ruinés par la crise, avaient retrouvé, sans doute dans le fond de leurs coffres-forts, assez d'argent pour se précipiter chez les épiciers et y faire amples provisions de conserves, car on leur a dit que ce n'était pas agréable d'avoir faim et ils n'avaient aucune envie d'en faire l'expérience par eux-mêmes. Tant pis, si les ménagères ne pouvaient plus trouver, dans les boutiques vidées, ce dont elles avaient besoin pour elles et leurs enfants.

Autre catastrophe : il n'y avait pas de journaux : on aurait dû plutôt s'en réjouir, car la grande presse, celle qui manquait, ne contient guère qur des mensonges. Eh bien, pas du tout, tous les bons bourgeois étaient navrés d'être privés des commentaires si intéressants des journalistes, sur les pauvres patrons, que leurs méchants ouvriers ne laissaient pas pénétrer dans les usines.

Dans les quartiers qu'habitent les ouvriers, et, que vous habitez, tout au contraire, les ménagères souriaient et, cependant, les hommes étaient presque tous dans les usines, depuis plus ou moins longtemps, mais les femmes se disaient qu'après cette grève, leur vie serait sans doute, moins dure, ils seraient plus heureux et leurs enfants mieux nourris.

POUM.

DEVINETTES

Prenez un lieu élevé et un lieu très bas. Ajoutez-les l'un à l'autre sans les mélanger, vous obtiendrez une arme orientale.

Réponse : Cime — Terre.

Par un grand vent, un passant reçoit sur la tête les morceaux d'un objet portant chacun une lettre : T.G.T.U.I.E.R.E.O.

Un témoin lui dit : « C'était une .....

Un autre reprend : « C'était une .....

Lequel faut-il croire ?

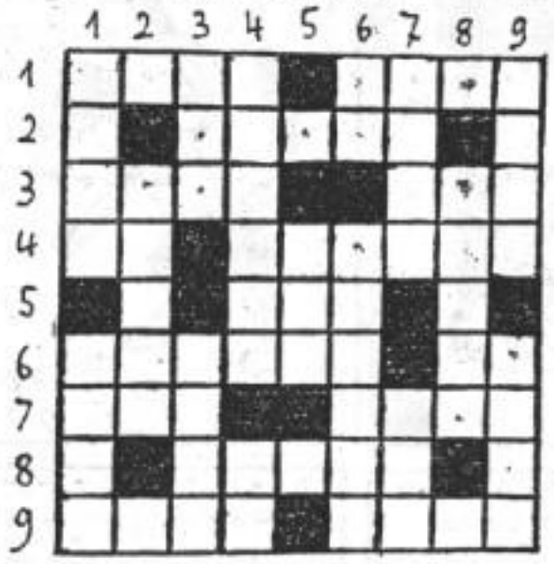
Réponse : Il faut croire les deux, car les morceaux forment Gouttière et Girouette.

UN JEU

LA CLEF DE LA CAVE

C'est un jeu très amusant et excellent exercice de mémoire. Les joueurs s'assoient en rond; le conducteur du jeu présente à son voisin un objet quelconque en prononçant la phrase consacrée : « Je te donne la clef de la cave de ma tante. » Le joueur qui a reçu l'objet le donne à son voisin en répétant la même phrase. L'objet et la phrase font ainsi une première fois le tour du cercle. Au second tour, le conducteur allonge la phrase. Par exemple : « Je te donne la ficelle qui attachait la clef de la cave de ma tante. » Chaque joueur répète à son voisin la phrase allongée. Au troisième tour, la phrase est encore modifiée : « Je te donne le rat qui a mangé la ficelle qui attachait la clef de la cave de ma tante. » Puis, après le rat vient le chat, le feu qui brûle le bâton et, enfin, l'eau qui éteint le feu. Tout joueur qui hésite ou se trompe en répétant la phrase remet un gage.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Ustensile de cuisine. Les Russes l'ont réalisé en quatre ans. — 2. Danseuse orientale. — 3. Prénom anglais. La Révolution de 1789 a aboli ses privilèges. — 4. Chiffre romain. Entrée des enfers. — 5. La France n'en a plus depuis 1848. — 6. Mi-femme, mi-poisson. Conjonction. — Surface. Se déplace dans les airs. — 8. Adverbe de temps — 9. Dieu des vents. Serre très fort.

VERTICALEMENT

1. Prénom. Porcelaine très célèbre. — 2. Posséder. — 3. A travers. Monnaie sud-américaine. — 4. Partie du corps des insectes nilés. Article. — 5. Chevalier célèbre du XVIIIe siècle. — 6. Se trouve dans le peuple. Département du centre. — 7. Personnage de la mythologie grecque. — 8. Ville forte de la Catalogne espagnole. — 9. Ville de France. Contraint.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 41.

HORIZONTALEMENT

1. Lénine. Rot. — 2. Elève. Bête. — 3. Cure. Cave. — 4. Base. — 5. Ulnaire. Ne. — 6. Ra. Unisson. — 7. Ers. Ale. — 8. Mie. Rubis. — 9. Ré. — 10. As. Mai.

VERTICALEMENT

1. Lecture. Ra. — 2. Elu. Larmes. — 3. Néron. — 4. Ive. Au. — 5. Ne. Bine. — 6. Carier. — 7. Bases. — 8. Rêve. Sable. — 9. Ote. Nolin. — 10. Rênes.

Cette année, des milliers de jeunes Russes, bien entraînés et vigoureux, vont faire l'ascension des hautes montagnes du Caucase, du Pamir, et, de l'Altaï, dont les hautes cimes atteignent 6.000 à 7.000 mètres. La meilleure organisation a été prévue; l'aviation même sera mise au service des alpinistes et leur apportera journaux, courrier, fruits frais, etc., etc.

o

La trompe de l'éléphant est si admirablement faite qu'un l'éléphant peut aussi bien ramasser une aiguille que saisir un arbre. A ce propos, on raconte une histoire que voici : dans l'île de Ceylan, les médecins de l'hôpital avaient apprivoisé un petit éléphant qu'ils emmenaient chaque matin en faisant leur tournée dans les grandes et hautes salles. Une fois, un malade laissa tomber sa pilule sur le plancher; aussitôt, l'éléphant la saisit avec sa trompe, la fourra dans la bouche du malade et souffla pour la faire dscendre dans le gosier!

o

Savez-vous que la coutume de mettre sa main devant sa bouche quand on bâille, est basée sur la vieille croyance, que de petits démons entraient ou sortaient de la bouche quand celle-ci était grande ouverte!

o

Qu'est-ce qui rend les orties piquantes? Ce sont de petits poils très fins qui couvrent les feuilles. Leurs pointes acérées et recourbées se brisent dès qu'on les touche. Ces poils sont remplis d'un acide qui pénètre dans la peau ; on l'appelle acide formique car il se trouve également dans le corps des fourmis.

o

Depuis qu'on a découvert le radium, c'est-à-dire seulement depuis quelques années, on n'en a pas encore rassemblé assez pour remplir une petite boîte.

o

Les pierres qui ont servi à la construction de la grande pyramide d'Egypte, il y a plus de six mille ans, permettraient de paver un sentier étroit de 30 centimètres de large, qui ferait les deux tiers du tour de la terre. Il ne vous est pas difficile d'en calculer la longueur.

LES TRUCS DE POUF

POUR NETTOYER LES LIVRES

Bien souvent, les enfants peu soigneux, ou ceux qui n'ont pas beaucoup de place pour faire leurs devoirs, font des taches de graisse sur leurs livres ou leurs cahiers. Voici un procédé très simple pour enlever ces taches : on mélange de la magnésie calcinée avec de la benzine, de façon à obtenir une masse compacte. On en met un peu avec le doigt sur la tache. Lorsque la tache est sèche on secoue un peu le papier pour enlever la magnésie : la tache est partie.

POUR LES FILLETTES

UN GATEAU

Lorsque vos petites camarades de classe viendront vous voir un jeudi, vous pourrez préparer une mousse très simple et très succulente. Vous prendrez trois blancs d'œuf, trois cuillerées de sucre en poudre, une cuillerée de kirsch. Vous battrez les blancs en neige très ferme, vous ajouterez le sucre, qu'on peut d'ailleurs remplacer par une confiture quelconque. Ce n'est pas plus difficile. Il faut simplement la faire au moment de servir, car elle se conserve peu de temps.

PARMI les insectes se trouvent certaines espèces un peu gênantes parce qu'elles aiment à piquer notre peau : les moustiques, les puces, les punaises. Mais sans ces espèces un grand nombre de gens diraient : « Vivent les insectes... » car qu'y a-t-il de plus joli que voir voler un papillon, une libellule, un scarabée ? Quelles couleurs délicates ont leurs ailes ! Et si la plupart des insectes n'offrent pas à notre admiration d'aussi brillants vêtements, ils méritent tous d'être étudiés attentivement, leurs formes sont souvent bizarres et leurs façons de vivre toujours extraordinaires — de quoi passionner les gens qui ont de la patience et des loisirs...

Mais quand on sait qu'il a plus de 500.000 espèces d'insectes et qu'un seul couple de mouches pourrait dans un été produire des trillions de petites mouches (un trillion est un million de millions...) on commence à être effrayé, et à se demander par quel prodige les insectes n'ont pas encore envahi la terre entière et détrôné l'homme, et si cela n'arrivera pas un jour. Je crois que nous n'avons pas à nous inquiéter à ce sujet, mais la menace des insectes est tout de même réelle, puisque en dehors de la nourriture qu'ils nous volent, les insectes tuent chaque année plusieurs millions d'être humains !

Etudions donc un peu notre ennemi l'insecte.

Ce sont toujours de petites bêtes que les insectes, ayant de un millimètre à quelques centimètres de longueur (les plus grands ont 15 à 20 centimètres de long, mais vivent seulement dans les pays chauds). Leur corps est formé d'anneaux ; ils ont trois paires de pattes placées sur le devant du corps, le *thorax*, et la plupart ont des ailes, une ou deux paires.

Certains insectes ressemblent à s'y méprendre à des brindilles de bois, à des feuilles, à des épines, et se rendent ainsi pratiquement invisibles. Les voyageurs qui débarquent à Colombo (Ceylan) et pénètrent dans ses splendides forêts sont surpris de voir s'envoler cette feuille sur laquelle ils allaient poser le pied, et aussi cette fleur, et ce petit tas d'écorces ; ce sont des insectes plus bizarres les uns que les autres, qui trouvent leur meilleure protection à se confondre avec les végétaux qui les entourent.

Les insectes prennent le plus grand soin de leur descendance. Les femelles pondent leurs œufs de façon qu'ils soient protégés ; ainsi certaines percent des branches pour y loger leurs œufs ; d'autres les enveloppent dans une sorte d'étui ; des femelles-papillons s'arrachent les poils du ventre pour fabriquer un manteau de fourrure à leur ponte. Beaucoup d'insectes sortent de l'œuf à un état presque définitif : ils n'auront plus qu'à grandir et à *muer* c'est-à-dire à faire craquer de temps en temps leur vieille peau au-dessous de laquelle s'est formée une peau neuve. Mais les insectes les plus « compliqués » passent par plusieurs états avant l'âge adulte — l'insecte est d'abord une *larve*, qui s'enferme pendant un certain temps de repos pour sortir transformée, métamorphosée. Voici que naît une chenille, elle mène sa vie de chenille, se traînant sur les feuilles qu'elle dévore ; puis un beau jour elle s'enroule dans un *cocon* soyeux qu'elle tisse petit à petit, et lorsqu'elle perce son cocon c'est un beau papillon qui sort... La soie naturelle est faite par le ver à soie qui tisse le plus beau cocon du monde puisqu'il est fait d'un seul fil de soie long d'un kilomètre.

Il ne faut pas seulement que les larves soient à l'abri, il faut encore qu'elles puissent se nourrir. Les femelles y pourvoient. Vous savez que certaines mouches pondent leurs œufs sur la viande ou sur les déjections (l'œuf donne un asticot qui se transformera en mouche). C'est pourquoi il faut couvrir la viande et détruire les ordures. La femelle du scarabée sacré va enfoncer loin dans la terre une jolie petite poire de fiente de mouton, bien léchée, dans laquelle est placé son œuf : la larve, en sécurité, aura une alimentation fraîche et abondante. Mais le plus curieux est de voir des larves parasites d'autres animaux. Certaines mouches pondent leurs œufs sur des poils de mammifères ; quand les mammifères se lèchent, ils avalent les œufs ; les larves se nourrissent dans l'estomac puis dans l'intestin du mammifère, et quand elles veulent sortir elles percent sa peau en y formant des tumeurs. Une mouche (encore elles !) pond sur le crapaud ; les larves entrent dans les narines du crapaud et vont lui dévorer le crâne. Et il n'existe pas moins de 200.000 espèces d'insectes qui vivent au dépens d'autres insectes ; les œufs sont déposés sur eux ou introduits dans leur chair et les larves dévoreront tout vifs ces malheureux insectes. Le parasite peut être à son tour attaqué par un troisième insecte, et c'est ainsi que beaucoup d'insectes se détruisent entre eux, très heureusement pour nous... Il arrive fréquemment que des femelles pour nourrir leurs larves attaquent des insectes qu'elles piquent au cou, ce qui les paralyse ; les œufs sont déposés près de l'insecte paralysé, mais vivant quand même, et les larves s'en nourrissent, le dévorant petit à petit...

Maintenant que nous connaissons un peu nos ennemis les insectes voyons en quoi ils sont nos ennemis.

Vous n'avez d'abord qu'à interroger un jardinier sur les méfaits des chenilles, des fourmis, des vers blancs (larves de hannetons), des guêpes, etc... Feuilles, fruits, racines trouvent leurs insectes dévorateurs. Rien que le hanneton, cause en France chaque année 100 millions de francs de dégâts. Dans certaines régions d'Amérique, et en Afrique du Nord, un des plus terribles cataclysmes est ce que l'on appelle la *nuée de sauterelles*. En réalité ce sont des criquets qui vivent habituellement dans des contrées désertiques ; mais si la saison est trop sèche, ils ne trouvent plus rien à manger, et par bandes de plusieurs milliers d'insectes, émigrent vers des régions fertiles. Les indigènes reconnaissent tout de suite ce nuage noir qui s'avance vers eux, et, pour l'éloigner, ils sortent tous de leurs maisons, crient, tapent sur des casseroles, tirent des coups de fusil. S'ils ne parviennent pas à effrayer la bande de criquets, celle-ci s'abat sur leurs champs et consciencieusement les dévorent, faisant place nette : le désert remplace les récoltes. Et ce n'est pas fini, les femelles déposent leurs œufs et les petites larves vont continuer régulièrement le travail de destruction. Pour se protéger des larves il faut ficher dans le sol des plaques de zinc qui empêcheront ces larves de gagner les parties saines ; mais il est plus difficile de détruire les insectes ailés : toute la population se précipite sur eux et les écrase avec des fléaux, les inonde, ou mieux sacrifie une partie des champs en y mettant le feu. De toutes façons c'est un désastre.

Mais l'insecte est bien autrement redoutable : car c'est lui surtout qui communique à l'homme les maladies. Tantôt il transporte des microbes : typhoïde ou choléra, par exemple, que la mouche emporte avec elle, après s'être promenée sur les déjections ou les charognes. Tantôt il fait pénétrer dans le sang, par ses piqûres, des germes infectieux (la puce peut inoculer la peste et le pou le typhus). D'autres insectes sont encore plus directement coupables puisque c'est en eux seuls que vivent certains parasites : la fièvre jaune et le paludisme sont la « propriété » de deux espèces de moustiques. La terrible maladie du sommeil qui sévit en Afrique est transportée par la mouche Tsé-tsé, etc...

Il faut donc organiser la lutte contre les insectes. Pour se protéger des maladies prenons des soins de propreté et d'hygiène : propreté de son corps et propreté des aliments (que le garde-manger ferme bien !) — cabinets avec fosse septique — et à la campagne supprimons es fumiers, enterrons profondément les charognes, les ordures, asséchons les marais et les mares, ou tout au moins recouvrons-les d'une petite couche de pétrole pour que les larves qui sont dans l'eau meurent d'asphyxie.

Comment mieux lutter contre les insectes. Il y a des produits chimiques, les « insecticides », mais ils sont peu efficaces. Les oiseaux se nourrissent d'insectes, mais c'est insuffisant...

On a donc pensé, surtout pour protéger l'agriculture, à développer cette guerre que se font les insectes entre eux ; et on a organisé en laboratoire la culture des parasites. Ainsi, aux Etats-Unis, un millier de savants sont chargés par le gouvernement de cette lutte contre les insectes destructeurs. La chose est parfois difficile, vous allez en juger par un exemple : un petit papillon aux îles Fidji attaquait les cocotiers d'une façon menaçante. Or on connaissait une petite mouche qui en Malaisie était le parasite d'un papillon du même genre. Si on essayait de l'acclimater aux Fidji ? D'ordinaire on profite pour transporter les insectes de leur repos d'hiver, mais cette mouche-là n'hivernait pas. Il fallut planter sur le bateau transporteur une petite forêt de cocotiers garnie de papillons à parasites ! Grâce à ce procédé on put amener aux Fidji 300 mouches vivantes qui furent trente mille l'année suivante et triomphèrent des papillons dangereux. De la même façon, on a sauvé la canne à sucre à Hawaï, défendu les arbres fruitiers de Floride, les oliviers italiens, et on commence à combattre le phylloxera.

Après avoir dit tant de mal des insectes, ne peut-on en dire un peu de bien ? C'est un insecte, l'abeille, qui nous donne le miel et la cire. Le ver à soie perd maintenant de son importance puisqu'on connaît la soie artificielle. Les insectes en transportant le pollen des fleurs sur d'autres fleurs facilitent leur reproduction ; peut-être certaines fleurs n'existeraient-elles plus sans les insectes.

Que voilà peu de bienfaits en comparaison de si grands maux... Méfions-nous des insectes : guerre aux insectes !

BOUR.

L'Ile au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Robert Louis Stephenson (1850-1894) est l'un des meilleurs écrivains de langue anglaise du siècle dernier, et il mérite d'être placé au rang de Dickens, de Walter Scott ou de Kipling. Son chef-d'œuvre est incontestablement « L'Ile au Trésor » dont nous sommes heureux de publier aujourd'hui une nouvelle traduction, avec des illustrations de Lalande. Nous ne doutons pas que ce prodigieux roman d'aventures dont on a tiré récemment un beau film, ne soit bien accueilli par nos jeunes lecteurs.

PREMIÈRE PARTIE

LE VIEUX FLIBUSTIER

Chapitre Premier

LE LOUP DE MER DE « L'AMIRAL BENBOW »

Le chevalier Trelawney, le docteur Livesey et tous ces messieurs m'ayant demandé d'écrire tout ce qui concerne l'Ile au Trésor, depuis le commencement jusqu'à la fin sans rien omettre que la situation de l'île et cela parce qu'une partie du trésor y est encore, — je prends la plume en l'an 1782 et me reporte à l'époque où mon père tenait l'auberge de *l'Amiral Benbow* et qu'un vieux marin bronzé, qui avait une

Jim Kawhins, l'auteur de ce récit.

balafre sur la figure, s'en est venu loger sous notre toit.

Je le revois comme si c'était d'hier. Il arriva d'un pas lourd à la porte de l'auberge, sa cantine suivant sur une brouette. C'était un homme grand, fort épais, très brun dont la queue de cheveux goudronnée pendait sur les épaules d'un habit bleu plein de taches; il avait les mains rudes et couturées, avec des ongles noirs et cassés; et, en travers d'une joue, une balafre de sabre, d'un blanc livide et sale. Il examina, tout en sifflotant, les abords de la baie, puis entonna ce vieux refrain de mer qu'il devait nous chanter si souvent par la suite :

Quinze hommes sur le coffre du mort,
Yo-ho-ho! et un flacon de rhum!

d'une vieille voix aiguë et chevrotante que semblaient avoir rythmée et cassée les manœuvres du cabestan.

Puis avec son bâton, une sorte d'anspect, il frappa à la porte et commanda brutalement un verre de rhum à mon père qui s'empressait. Dès qu'il fût servi, il le but tranquillement, le dégustant en connaisseur sans cesser d'examiner successivement les falaises et notre enseigne.

— Voilà une baie commode, dit-il au bout d'un instant et une auberge fort bien située. Beaucoup de clients, camarade ?

Mon père lui répondit que non : si peu de clients que c'en était désolant.

— Eh bien! alors, c'est ici que je vais jeter l'ancre; eh! l'ami! cria-t-il à l'homme qui poussait la brouette, accostez et montez mon coffre, je vais rester ici quelques temps. Je ne suis pas un homme compliqué : du rhum et des œufs au lard, et ce cap, là-bas, pour regarder les bateaux, cela me suffit! Comment pourriez-vous m'appeler ? ma foi, vous pourriez m'appeler capitaine... Ah! je vois ce qui vous occupe, tenez! (et il lança sur le comptoir trois ou quatre pièces d'or). Vous me préviendrez quand ce sera épuisé, ajouta-t-il, fier comme un commandant de navire.

Et, en vérité, malgré ses vêtements usés et son langage grossier, il n'avait pas du tout l'air de quelqu'un qui a navigué à l'avant du bateau : on aurait plutôt dit d'un second ou d'un capitaine qui a l'habitude d'être obéi. L'homme à la brouette nous raconta qu'il avait été déposé, la veille, au *Royal George*, par la malle-poste et qu'il s'était enquis des auberges du long de la côte. On lui avait dit du bien de la nôtre, je pense, et il l'avait choisie comme résidence à cause de son isolement. C'est là tout ce que nous pûmes apprendre sur notre hôte.

Il était d'ordinaire très taciturne; tout le long du jour, il flânait autour de la baie ou sur les falaises, une lunette marine en cuivre à la main.

Quant aux soirées, il les passaient dans un coin de la salle, assis près du feu, à boire des grogs au rhum très forts. La plupart du temps, quand on lui parlait, il ne répondait pas, mais vous fixait brusquement d'un air féroce, en soufflant du nez comme d'une trompe d'alarme, aussi apprîmes-nous vite, nous et les gens qui fréquentaient la maison, à le laisser en paix. Tous les jours, en revenant de sa promenade, il demandait s'il n'était pas passé sur la route quelque marin. Au commencement, nous pensions qu'il nous demandait cela parce qu'il souhaitait rencontrer des gens de sa sorte, mais, à la longue, nous nous aperçûmes qu'il préférait plutôt les éviter.

Lorsqu'un marin entrait à *l'Amiral Benbow* (comme le faisait parfois ceux qui allaient à Bristol en suivant la côte), avant d'entrer dans la salle, il l'examinait au travers du rideau de la porte, et tant que l'autre était là, il n'ouvrait pas le bec. Il n'y avait pas de mystère pour moi là-dedans, car je partageais en quelque sorte ses craintes : un jour, il m'avait pris à part et promis une pièce de dix sous le premier de chaque mois, si je voulais ouvrir l'œil au grain et le prévenir si je voyais paraître un marin « amputé d'une jambe ».

La plupart du temps, à chaque premier du mois, je devais réclamer ma pièce et il commençait par souffler du nez et à me foudroyer du regard; mais, avant la fin de la semaine, il s'était ravisé et il m'apportait ponctuellement ma pièce de dix sous, en me renouvelant son ordre de faire attention au « marin-à-une-jambe ».

Ai-je besoin de dire que ce personnage hantait mes rêves les nuits de tempête; lorsque le vent ébranlait la maison par les quatre coins et que la mer grondait dans la baie et contre les

...mon père tenait l'auberge de « l'Amiral Benbow ».

falaises, il m'apparaissait sous mille aspects divers, avec mille expressions diaboliques; tantôt la jambe lui avait été coupée au genou, tantôt à la hanche; d'autres fois, c'était un monstre qui n'avait jamais eu qu'une seule jambe, au milieu de son corps. Le pire des cauchemars était de le voir bondir et courir après moi à travers champs et, somme toute, je payais bien cher mes dix sous mensuels avec ces rêves terribles.

Mais malgré la terreur que m'inspirait le « marin-à-une-jambe », le capitaine lui-même me faisait beaucoup moins peur que tous ceux qui le connaissaient. Certains soirs, il buvait beaucoup plus de grog qu'il n'en pouvait supporter et alors, il s'attardait à chanter de sinistres et sauvages refrains de marins sans se soucier de personne. D'autres fois, il offrait une tournée générale et obligeait les assistants intimidés à entendre ses histoires ou à reprendre en chœur ses refrains. J'ai souvent entendu la maison retentir de ses : « *Yo-ho-ho! et un flacon de rhum!* » que tous accompagnaient à qui mieux-mieux, pour éviter ses observations. Car au cours de ses crises c'était l'homme le plus tyrannique du monde; il frappait la table de ses mains pour obtenir le silence, se mettait en colère quand on lui posait une question et même parfois quand on ne lui en posait pas, estimant par là que l'auditoire ne l'écoutait pas avec assez d'attention. Il ne permettait à personne de quitter l'auberge avant que lui-même, ivre-mort ne se fut aller coucher.

Ses histoires étaient ce qui effrayait les gens par-dessus tout. C'étaient des histoires terribles où il n'était question que de pendaisons, d'hommes jetés à la mer, de tempêtes, et de l'île de la Tortue, et d'épouvantables exploits aux Indes espagnoles. A l'entendre, il avait vécu au milieu des pires sacripans que Dieu laissa jamais naviguer sur la mer, et le langage qu'il employait dans ses histoires scandalisait presque autant nos braves paysans que les forfaits qu'il racontait. Mon père ne cessait de dire qu'il ruinait notre maison, car les gens refuseraient bientôt de venir s'y faire brutaliser et humilier pour aller ensuite trembler de peur dans leur lit. Mais je croirais plutôt que sa présence nous était profitable; les gens avaient bien peur devant lui, mais à la réflexion ils l'aimaient presque, car il distrayait joliment leur morne existence de paysans. Un groupe de jeunes gens affectait même de l'admirer; le traitait de vrai loup de mer, d'authentique vieux marsoin et d'autres noms du même genre et ils ajoutaient que c'étaient des hommes de cette trempe qui font la force sur mer de l'Angleterre. Toutefois, pour dire vrai, il nous menait à la ruine, car il ne s'en allait pas; les semaines se suivaient, et les mois, et son acompte était depuis longtemps épuisé sans que mon père trouvât le courage de lui réclamer un nouveau versement. S'il y faisait la moindre allusion, le capitaine soufflait du nez, si fort qu'il semblait rugir, et foudroyait du regard mon pauvre père qui en quittait la salle au plus vite. Je l'ai vu se tordre les mains après ces algarades, et je suis sûr que le souci comme la peur où il vivait, précipitèrent de beaucoup sa fin malheureuse et prématurée.

Pendant tout le temps où il logea chez nous, le capitaine ne changea pas une fois de vêtement, tout au plus achetat-il quelques paires de bas à un colporteur. Un des coins de son tricorne s'étant cassé, il le laissa pendre dès lors, bien que cela fût très gênant par grand vent. Je me souviens bien de l'allure de son vêtement qu'il réparait lui-même dans sa chambre et qui bien avant la fin n'était plus que pièces. Il n'écrivait et ne recevait jamais de lettres et ne parlait qu'aux gens du voisinage et même à ceux-ci uniquement lorsqu'il était ivre de rhum. Nul d'entre nous n'avait jamais vu ouvert son grand coffre de marin. On ne lui résista qu'une fois et ce fut dans les derniers temps, quand mon père était déjà gravement atteint par la maladie qui devait l'emporter. Le docteur Livesey, qui était venu à la fin de l'après-midi rendre visite à son malade, se fit servir un morceau par ma mère et alla fumer une pipe dans la salle en attendant que son cheval fût ramené du hameau, car nous n'avions pas d'écurie à l'*Amiral Benbow*. J'y allais avec lui, et remarquais, je me le rappelle, le contraste que faisait le docteur propre et épanoui, à la perruque poudrée, aux yeux noirs et vifs, au maintien distingué, avec les grossiers paysans et surtout avec notre sale, lourd et louche pirate, avachi par le rhum et les coudes sur la

table. Tout à coup, il se mit (je parle du capitaine) à entonner son éternel refrain :

Quinze hommes sur le coffre du mort
Yo-ho-ho! et un flacon de rhum.
La boisson et le diable ont fait le reste,
Yo-ho-ho et un flacon de rhum.

Au commencement, je pensais que le coffre du mort c'était sa grande cantine, et cette idée se mêlait dans mes cauchemars à celle du « marin-à-une-jambe ». Mais maintenant nous avions cessé de prêter la moindre attention au refrain; il n'était nouveau, ce soir-là, que pour le docteur Livesey et je vis qu'il ne lui plaisait guère, car il leva un moment les yeux avec une véritable colère avant de continuer à parler avec le vieux Taylor, le jardinier, d'un nouveau traitement pour ses rhumatismes. Cependant, sa propre musique excitait le capitaine, et il finit par frapper de la main sur la table de la manière que nous lui connaissions, pour obtenir le silence. Aussitôt, chacun se tût, sauf le docteur qui continua de parler d'une voix claire et courtoise, en tirant de sa pipe une bouffée tous les deux ou trois mots. Le capitaine le toisa un moment avec colère, frappa de nouveau sur la table, puis le fixa d'un air féroce en criant avec un grossier juron :

— Silence là-bas, dans l'entre-pont!

— Est-ce à moi que vous en avez, monsieur ? demanda le docteur, et quand le malappris lui eût déclaré que oui, avec un autre juron : « Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur, ajouta le docteur, c'est que si vous continuez à boire du rhum comme vous le faites,

Le docteur Livesey.

le monde sera bientôt débarrassé d'un bien vilain coquin! »

La colère du vieux brigand fut terrible. Il se dressa d'un bond, tira et ouvrit un couteau de marin et, le plaçant sur sa main ouverte, menaça le docteur de le clouer au mur. Celui-ci ne broncha pas. Il continua de lui parler comme avant par-dessus l'épaule, du même ton, — à peine plus haut, peut-être pour que toute la salle l'entendît, — mais d'une voix tout à fait tranquille et assurée :

— Si vous ne remettez tout de suite ce couteau dans votre poche, je vous donne ma parole que vous serez condamné à être pendu par-devant la cour.

Ils se mesurèrent du regard, mais le capitaine céda bientôt, rangea son couteau et se rassit en grognant comme un chien battu.

— Puisque je sais maintenant, monsieur, continua le docteur, qu'il y a un semblable coquin dans la région, vous pouvez compter que je veillerai sur vous jour et nuit. Je ne suis pas que médecin, je suis aussi magistrat et s'il m'arrive l'ombre d'une plainte contre vous, ne serait-ce que pour une grossièreté comme celle de ce soir, je ferai ce qu'il faudra pour que vous ne trainiez pas longtemps dans le pays. Tenez-vous-le pour dit.

Bientôt on amenait à la porte le cheval du docteur Livesey et celui-ci partit, mais le capitaine ne bougea pas ce soir-là et nombre de suivants.

(A suivre.)

Entre Camarades

LE PÈRE D'UNE DE NOS MEILLEURES VENDEUSES A ÉTÉ ÉLU DÉPUTÉ

Antoinette Lareppe est, avec son jeune frère, l'une des meilleures vendeuses de *Mon Camarade*. Son père qui était déjà maire de Nouzonville, vient d'être élu député du Front Populaire. Nous sommes heureux de reproduire ici la très gentille lettre par laquelle notre amie Antoinette nous annonce l'heureux événement.

— *J'ai la grande joie de vous annoncer que Papa, candidat communiste de la deuxième circonscription de Mézières est élu triomphalement député. Vous jugez de la joie des Ardennais de cette circonscription et encore plus des Nouzonnais (habitants de Nouzonville). Deux enfants, lecteurs assidus de* Mon Camarade *ont présenté à papa une belle gerbe avec un ruban rouge et, l'un d'eux lui a récité un joli compliment, que je me fais le plaisir de vous envoyer.*

« *Puis, il y a eu une grandiose manifestation dans tout Nouzonville, les drapeaux rouges en tête. Enfin, un grand bal eut lieu et tous étaient heureux de célébrer la victoire du Front Populaire.*

Voici le discours dont j'ai parlé :

« *Monsieur le Député, au nom des enfants des prolétaires de Nouzonville qui voient en vous celui qui luttera pour améliorer leur sort et leur assurer leur pain journalier, au nom de nos pères qui ont espoir en vous pour atténuer les souffrances morales qu'ils endurent actuellement, par suite de la crise causée par le régime capitaliste; au nom de nos mères qui comptent sur vous pour pouvoir bientôt nous donner la nourriture nécessaire et dont nous sommes privés depuis longtemps.*

« *Je vous prie d'accepter cette modeste fleur qui vous exprimera mieux que moi, la joie qu'éprouve la population ouvrière de Nouzonville, qui vous félicite des résultats que vous avez obtenus aujourd'hui, par suite de votre grand dévouement à sa défense.* »

●

NOS LECTEURS ET LES ÉLECTIONS

Christiane D., de Villejuif, est très contente du résultat des élections et elle ne doute pas que désormais, tous les enfants d'ouvriers ne veulent avoir notre journal en main. Elle ajoute : « *Vaillant-Couturier est passé triomphalement au premier tour dans notre circonscription. Comme beaucoup de personnes, nous prenons des participations à la loterie Nationale. J'ai certainement souhaité l'élection de notre grand animateur plus que le gros lot, fût-il d'un million.* »

●

LES BENJAMINS DE TOULOUSE ORGANISENT

Le groupe des Benjamins de Toulouse veut organiser pour la deuxième quinzaine de juin, une exposition culturelle enfantine. Il s'adresse à tous les groupes d'enfants de France et d'ailleurs pour qu'on lui envoie, à cette occasion, des journaux intérieurs de groupe, fait par des enfants. Il demande, également, à tous ceux que cela intéresse, d'envoyer des dessins faits sur papier blanc, non rayé et, dont les auteurs ne dépassent pas 13 ans. Nous aimerions spécialement des dessins d'invention d'après une histoire, racontée par la dirigeante ou par les parents.

Il demande, également, des tuyaux pour pouvoir organiser un panneau sur la vie culturelle enfantine en U. R. S. S.

Nous insérons cet appel avec grand plaisir, tout en regrettant qu'il nous soit parvenu un peu tard, et, sans tenir compte des longs délais d'impression de notre journal.

Envoyer dessins et journaux à *Mon Camarade*, qui transmettra.

VIENT DE PARAITRE

ROUGET DE LISLE

MUSICIEN de la RÉVOLUTION

par

HENRI RADIGUER

Professeur au Conservatoire

2 fr.

Une plaquette illustrée

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

Chèque postal 974-41

LE GROUPE D'OYONNAX AUGMENTE SANS CESSE

Notre petite amie Janine D. d'Oyonnax, nous écrit :

« *Tous les pionniers d'Oyonnax trouvent votre journal intéressant, c'est une distraction pour les petits, et, un journal instructif pour les grands. Je n'oublierai pas de vous dire, Cher Camarade, que notre section s'accroît de jour en jour, nous avons commencé avec 4 pionniers et, maintenant, nous sommes plus de 50. Elle est dirigée par une camarade dévouée. Ce nombre est déjà considérable, et, nous espérons qu'il en viendra de nouveaux. Nous avons donné quelques concerts il y a quelque temps, nous avons eu un grand succès, je crois même que nous allons partir dans des pays environnants, afin de faire de la propagande — et reprendre la vente de* Mon Camarade.

Certains pionniers d'Oyonnax, paraît-il, vous ont écrit, espérant que leur lettre serait insérée dans Mon Camarade, *mais nous avons eu beau regarder, nous n'avons jamais rien vu. Aussi j'espère que ma lettre sera insérée dans* Mon Camarade. »

Voilà qui est fait.

●

UNE CHANSON

Pierre D., des Echandelys (Puy-de-Dôme), nous envoie cette chanson qu'il a appelée la *Chanson des Soviets*. Ajoutons que Pierre D. est président des « Amis de *Mon Camarade* » des Echandelys.

Chantez aux enfants la chanson des Soviets
Ils ont grandi frais et rouge
Le marteau et la faucille furent leur insigne
Ils ont bu la liberté sublime.

Chantez aux enfants la chanson des Soviets
Ils ont saigné à bien des endroits
Quand le capital jaloux leur livrait bataille
Mais il n'a pas pu courber leur taille
Leur cœur est intact, leur front reste droit.

Chantez aux enfants la chanson des Soviets
Ils sont debout; les capitaux ont versé
Son courroux ne dure qu'une heure
Leur force à jamais demeure
Chantez aux enfants la chanson des Soviets.

●

DEMANDES DE CORRESPONDANCE

Louise M., de Givors, demande à correspondre avec une abonnée de notre journal. Ecrire au journal, qui transmettra.

Jeanne H., de Saint-Jean-La-Ruelle, Loiret, qui est espérantiste, nous transmet l'adresse de camarades espérantistes d'Ukraine soviétique qui désireraient correspondre — en espéranto, bien entendu — avec leurs amis ukrainiens, écrivent à l'adresse suivante :

Kiev 11 Y 1, Engelsa 25, Skola No 51, Krujok esperanto U. R. S. S.

●

Nous sommes heureux d'insérer ici, une série d'historiettes et d'anecdotes, transcrites par notre ami M. X. Imitez-le.

HISTOIRE NÈGRE

Un indigène du Congo s'étant rendu à Brazzaville, y acheta un miroir et en fit cadeau à sa femme. Celle-ci qui n'avait jamais vu de miroir, se regarda dedans et aperçut l'image d'une jolie négresse.

— Comment, s'écria-t-elle, mon mari n'a-t-il pas honte d'amener ici une autre femme, ne va-t-il pas m'abandonner ?

Et elle alla, en pleurant, se plaindre à sa mère.

Celle-ci regarda à son tour dans la glace et y vit une vieille, affreuse, édentée, ridée...

— Quel imbécile! s'écria-t-elle. Si encore, il avait amené une jolie fille... Mais quelle idée d'avoir fait venir cette vieille!

⁂

DE TOULOUSE A CARCASSONNE

Le Toulousain. — A Toulouse, il fait si chaud que les œufs cuisent au soleil!

Celui de Carcassonne. — Ce n'est rien. A Carcassonne, ils durcissent au clair de lune.

⁂

L'Examinateur. — Votre examen est nul. Il est midi : je vous autorise à vous faire servir une boîte de foin.

Le Candidat. — Trop aimable... j'en ferai servir deux, vous déjeunerez bien avec moi ?

RÉCOMPENSES AUX MEILLEURS VENDEURS

Nous pouvons, aujourd'hui, vous donner la liste de ceux qui se classent, soit par leur vente progressive, soit par leur chiffre maintenu, soit par la régularité de leurs paiements, les meilleurs propagandistes de notre journal.

Nous prions les groupes qui se classent parmi les heureux gagnants de nous écrire, pour nous dire ce que nous devons leur donner. Un jeu pour tous ou le nombre de vendeurs à récompenser et, nous essaierons de les contenter tous.

Chers petits vendeurs, continuez vos efforts, nous voulons absolument paraître toutes les semaines; *aidez-nous*. Avez-vous commandé des livrets ? Vite, écrivez-nous et dites-nous si nos parutions sont bien comme vous les aimez.

Nous vous avions annoncé 20 prix et nous en distribuons 31, ce qui prouve que notre appel a été entendu par beaucoup. Pour les autres, mettez-vous vite au travail, nous vous réservons une surprise d'ici quelques mois.

L'Administration de *Mon Camarade*.

N° 1. Jean Lareppe et sa sœur, à Nouzonville, appareil photographique.
N° 2. Jeunes amis de Nice (Marie Aucouturier), boîte de jeux.
N° 3. Patronage de Stains, boîte d'encadrement.
N° 4. Pionniers de Villeneuve-Saint-Georges (Henri Munier), boîte de pochoirs.
N° 5. Pionniers de Toulouse (Tequi), boîte de pochoirs.
N° 6. Pionniers de Clamart (Carton), boîte de compas.
N° 7. Jeunes de Bondy (Métallier), boîte de compas.
N° 8. Jeunes amis de Toulon (Leverger), boîte de peinture.
N° 8. Pionniers de Thiais (Chopelin), boîte de peinture.
N° 9. Maisons-Alfort (Bilstein), boîte de peinture.
N° 10. Créteil (Charmont), boîte de peinture.
N° 11. Bois-Colombes (Brien), couteau de camping.
N° 12. Groupe du S. O. I., Romainville, couteau de camping.
N° 13. Patron. d'Ivry, couteau de camping.
N° 14. Saint-Ouen (Andrieux), couteau de camping.
N° 15. Patronage de l'Hay-les-Roses, couteau de camping.
N° 16. Patronage de Malakoff, livre.
N° 17. Brisset, Paris (4e), livre.
N° 18. Paris (18e), livre.
N° 19. Paris (13e), livre.
N° 20. Pionniers du Mans, porte-monnaie en cuir.
N° 21. Patronage de la Bellevilloise, porte-monnaie en cuir.
N° 22. Patronage du livre-papier (19e), porte-monnaie en cuir.
N° 23. Vélizy, Bel Billoud, porte-monnaie en cuir.
N° 24. Jeunes amis de Colombes, porte-monnaie en cuir.
N° 25. Périgueux Jolivet, porte-monnaie en cuir.
N° 26. Charleville (Mozet), porte-monnaie en cuir.
N° 27. Perpignan (Fabre), porte-monnaie en cuir.
N° 28. Coursan (Amouroux), porte-monnaie en cuir.
N° 29. Patronage d'Argenteuil, porte-monnaie en cuir.
N° 30. Combault (Moreau), porte-monnaie en cuir.
N° 31. Jeunes vendeurs du 11e, porte-monnaie en cuir.

LE CÉLÈBRE AUTEUR DE

L'ÉPOPÉE DU TRAVAIL MODERNE

M. ILINE

que tous les lecteurs de *Mon Camarade* connaissent vient d'écrire

LES MONTAGNES ET LES HOMMES

Dans ce passionnant récit M. Iline nous décrit comment l'homme nouveau du socialisme se rend maître de toutes les puissances de la nature et les fait participer à la création d'une vie meilleure.

12 fr.

Adressez vos commandes avec les fonds à

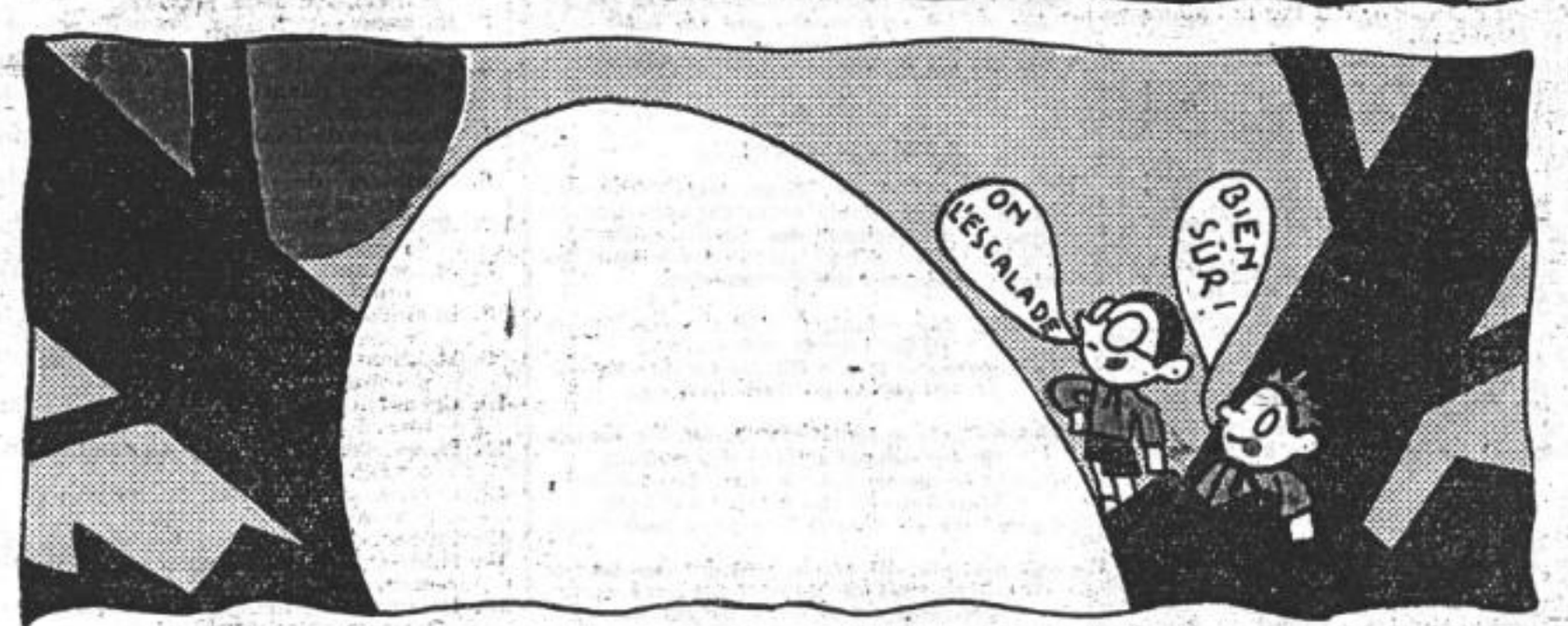
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

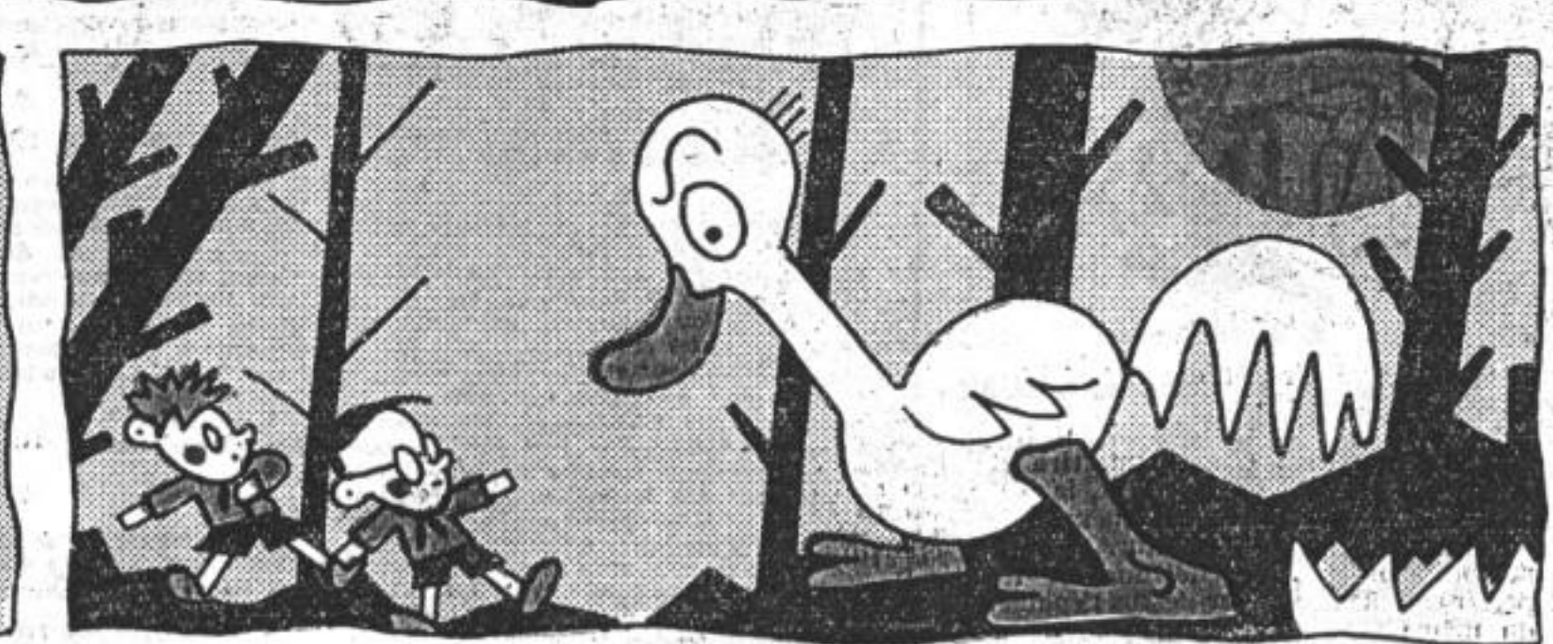
Chèque postal 974-41

Le gérant : Léon MOUSSINAC

Imp. Bellenand, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET Cie — un cataclysme.....



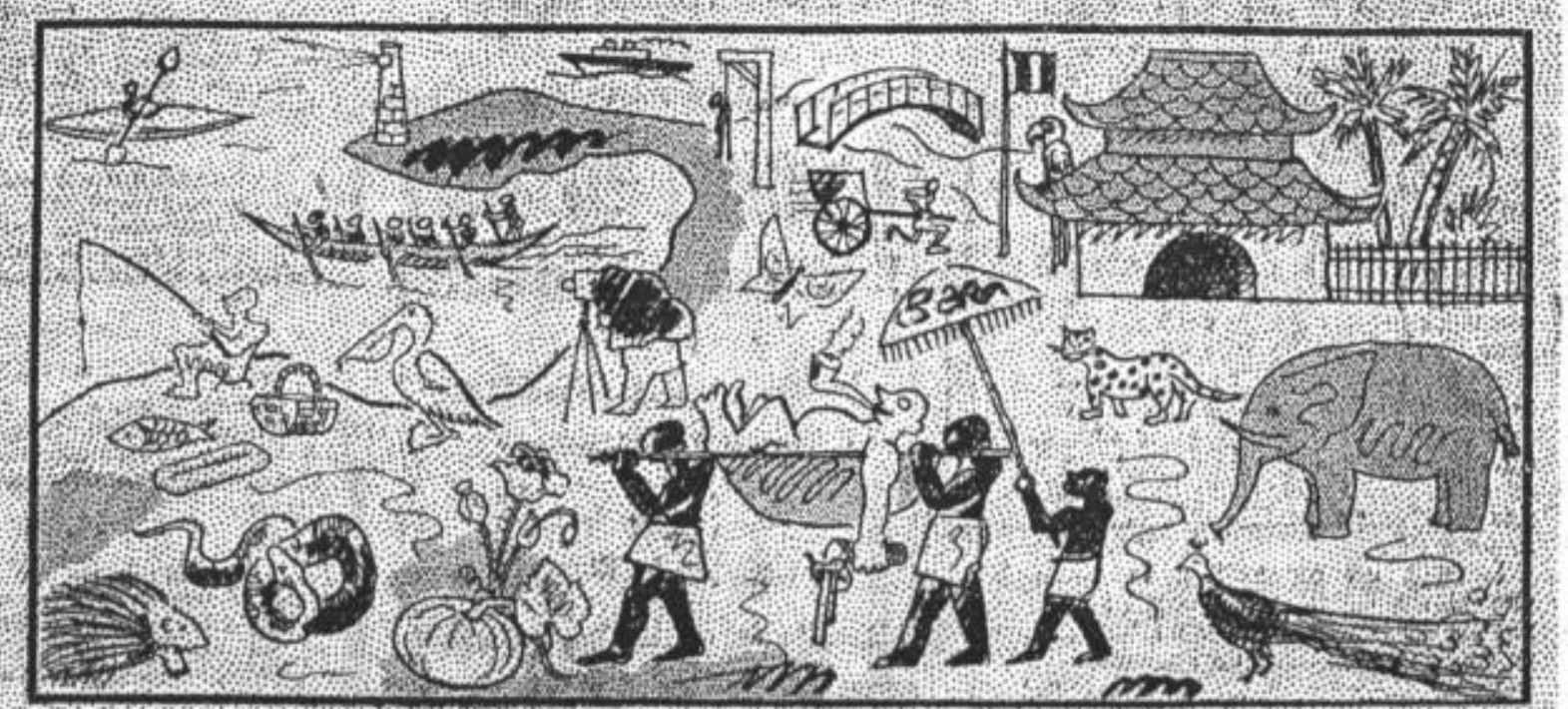


CONCOURS DE LA LETTRE CACHÉE

Notre ami Poum est l'auteur de ce dessin qui représente une scène de la vie aux colonies. Mais presque tous les objets qui y sont représentés ont une particularité : leurs noms commencent tous par une seule et même lettre. Envoyez-nous, avec le Bon de Concours ci-joint, la liste et le nombre des objets dont le nom commence par une même lettre et vous pourrez gagner un des dix prix en livres qui seront décernés.

Bon du Concours
DE LA LETTRE CACHÉE

Bon à découper et à envoyer avec la solution à M. Poum, 24, rue Racine, Paris (VIe) avant le 1er septembre 1936.



QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 43. — 9 Juillet 1936.

DLP 27-05-92030304 30

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Loum

Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 23 Juillet

Le 14 Juillet de Janot

Mes chers Camarades,

C'est pas ce quatorze juillet-ci mais celui de l'année d'avant que je vais vous raconter. J'aurais bien du mal à vous raconter ce quatorze juillet-ci car Mon Camarade *paraîtra juste trois jours avant. Aussi je ne me risquerai pas à vous dire : je ferai ceci, je ferai cela. J'aurais bien trop peur après de me casser la jambe et de ne rien faire du tout. C'est comme ça que l'autre mois M. le Croix de Feu Trépointe racontait : « Quand je serai député, je serai ministre, je serai décoré, je vendrai mes souliers très cher à l'armée, je mangerai du salopard à tous les repas, je travaillerai pour la plus grande Gloire de mon chef Casimir de la Rocque, etc., etc. » Et puis il n'a pas été député du tout, il n'a même eu que cinquante-neuf voix et il a eu l'air ridicule. Moi je veux bien avoir l'air bête, mais je ne veux pas avoir l'air ridicule.*

Pour en revenir au quatorze juillet de l'année passée, ça a été un jour où je n'ai pas eu plus de chance qu'à l'habitude. C'était pourtant une journée que j'avais préparée avec beaucoup de soin et d'application. Les jours d'avant, j'avais demandé à Mlle Lebondu, qui est très savante — même qu'en ce temps-là, elle était institutrice à l'école laïque Sainte-Jeanne d'Arc — de me raconter pourquoi il y avait une fête le quatorze juillet.

Elle m'a tout très bien expliqué. Autrefois, le 14 juillet 1789 — c'était au début de la grande révolution — les ouvriers du faubourg Saint-Antoine qui en avaient assez du roi qui leur faisait beaucoup de mal se sont révoltés, ils ont pris des morceaux de fer, et des marteaux, et ils se sont promenés bras dessus, bras dessous avec les soldats. Et puis comme on disait qu'il y avait des fusils et des canons à la Bastille ils ont décidé de la prendre. La Bastille c'était une grande bâtisse, — comme qui dirait un château fort — avec huit grosses vilaines tours noires. Les ouvriers du faubourg Saint-Antoine se sont battus, ils ont pris la vilaine sale bâtisse qui était aussi une prison, ils ont délivré tous les prisonniers et fait couper le cou à M. le marquis de Launay, le gouverneur, qui avait fait tirer des coups de fusil sur le peuple. A partir de ce moment-là ça a été vraiment le début de la révolution. Les nobles ont commencé de partir dans de grands carosses avec tout leur mobilier et tout leur argent. On les a appelés les émigrés. C'est ce moment-là qui marque la fin des rois et le commencement de la république c'est pourquoi c'est une grande fête.

Ce jour-là — c'est-maintenant de l'an dernier que je parle — il y avait deux espèces de gens qui célébraient le quatorze juillet. Les uns s'étaient réunis à la Bastille, les autres à l'Arc de Triomphe. Mme Burette elle a dit que la question ne se posait même pas de savoir où on irait, qu'on irait à l'Arc de Triomphe; parce que les Champs-Elysées c'est fait exprès pour les gens distingués. Mlle Lebondu était avec nous, parce qu'elle voulait voir défiler M. Trépointe. Elle n'était pas encore brouillée avec lui à cette époque-là.

Pour un beau défilé ça a été un beau défilé. D'abord j'ai eu le grand plaisir de voir M. le colonel, comte de la Rocque lui-même qui défilait tout seul, le premier, avec un petit bouquet de violettes à la main. Il se poussait de la pomme d'Adam et il trémoussait des mollets, que c'était magnifique. Il y avait à côté de moi un monsieur décoré, un très vieux monsieur qui portait l'insigne des jeunesses patriotes — parce que ces jeunesses-là ils ont très souvent soixante-dix ans — et qui criait très fort : « Vive la Rocque, vive la Rocque ! » en agitant sa canne au pommeau d'argent.

Le vieux monsieur, quand il a eu fini de crier, s'est essuyé le front, et aussi le monocle avec un mouchoir de dentelles et il a fait un joli sourire à Mlle Lebondu qu'il avait l'air de connaître.

Quand Mlle Lebondu, elle aussi, a eu bien crié, je l'ai tirée par la manche et je lui ai demandé :

— Qui c'est le vieux monsieur Jeunesse Patriote qui vous a salué?

— C'est un monsieur très bien, Janot, c'est un comte et un conseiller municipal C'est M. le comte de Launay.

— C'est bien à son grand-père, M. le comte de Launay qu'on a coupé la tête le jour où on a pris la Bastille?

— Je ne suis pas sûre que ce soit son grand-père. En tout cas c'est la même famille.

— Et qu'est-ce qu'il faisait pendant la révolution le grand-père de M. le Coconel Monte de la Troque ?

— Non Janot ce n'est pas comme ça qu'on dit, on dit : le grand-père de M. le colonel comte de La Rocque.

— Oui... enfin... ce grand-père-là il était sans doute lui parmi les gens qui ont pris la Bastille.

— Mais non Janot. Le grand-père de M. de la Rocque était parti chez le roi de Prusse, à Coblence, il était contre la révolution. C'était un émigré.

— Alors moi je ne comprends pas pourquoi ce M. de Launay et ce M. de la Rocque défilent en signe de réjouissance. Peut-être bien qu'ils trouvent que c'étaient de vieux dégoûtants, leurs grands-pères.

— Pas du tout, Janot. Ils défendent au contraire toutes les traditions de famille.

— Alors si ces messieurs défilent aujourd'hui comme des militaires c'est peut-être bien qu'ils forment des troupes qui veulent reconstruire la Bastille et venger leurs grands-pères.

A ce moment-là Mme Burette m'a fait taire, en me disant — le refrain ne change pas — que j'étais un petit imbécile. D'ailleurs le défilé était déjà fini.

— Il n'avait pas duré bien longtemps. Et ils n'étaient pas beaucoup ces messieurs : ils avaient défilé quatre par quatre, à une très grande distance les uns des autres.

— Oh ma chère, dit Mlle Lebondu à Mme Burette, je voudrais voir cette horde de voyous qui défile place de la Bastille. Je suis comme les marquises du grand siècle, j'adore m'encanailler.

Ça n'a pas été tout seul pour décider la mère Burette — pardon ! Mme Vve Burette. Elle disait qu'on allait sûrement la manger toute crue ou la rôtir toute vivante. Avec ces sauvages, on ne savait jamais. Si elle avait été un homme elle se serait mis une casquette, mais pour une femme c'était plus difficile de se déguiser. Elle a fini par se décider, mais elle a tenu à se mettre en cheveux et à envelopper son chapeau à plumes dans un numéro de l'Humanité *acheté tout exprès à un kiosque, histoire qu'on la prenne pour quelqu'un d'autre.*

On est sorti du métro, place de la Bastille, tout près de la rue Saint-Antoine. Ce qu'il y en avait du monde ! Je n'en ai jamais vu autant. Il était sept heures du soir et ça défilait comme ça, paraît-il depuis une heure de l'après-midi. Et ce n'était pas fini. Plus le temps passait, plus il en arrivait. Il y avait des drapeaux tricolores, des drapeaux rouges, et tous les gens étaient aux fenêtres, qui criaient : « Vive le Front Populaire ! »

Moi je n'aurais pas voulu m'en aller avant la fin, mais Mme Burette avait très peur, malgré son déguisement. Elle a prétendu qu'un voyou en casquette la regardait de travers. C'était pas vrai. D'abord c'était pas un voyou, mais un garçon très gentil qui m'avait refilé des cacaouettes et c'était pas de sa faute si il louchait. Mais il y a rien eu à faire il y a fallu partir.

Quand nous avons été bien en sûreté dans l'appartement, j'ai dit à Mme Burette : « Les gens du cortège de la place de la Bastille. Ils étaient bien plus gentils. Les autres on voyait bien qu'ils n'étaient pas à leur place, le quatorze juillet c'est pas leur jour... »

« De quoi de quoi, m'a dit Mme Burette, qui m'avait laissé parler pour la seule raison qu'elle buvait un coup de Picon-Pernod pour se remettre de ses émotions. Qu'est-ce que j'entends. Ah mais ! »

Et à ce moment-là j'ai reçu une de ces gifles si forte que je la sens encore. J'en ai pourtant beaucoup reçu depuis des gifles. J'aurais pu confondre... En supplément j'ai été au pain sec pour huit jours.

Cette année je ne dirai rien, mais j'irai en cachette au cortège du quatorze juillet; au vrai et au seul parce qu'il y a bien des chances que M. Trépointe et ses amis préfèrent rester chez eux, cette année-ci.

Je vous salue tous.

JANOT, enfant adoptif de
Mme Vve Burette

P. C. C. : Georges SADOUL.

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et, ses amis Fil de Fer et Jambe de Bœuf sont en lutte contre le roi du pétrole Van der Gold, pour délivrer le grand inventeur Clément Lothaire, oncle de Pierrot. Pierrot, grâce à ses deux amis, vient de réussir à s'évader du pénitencier où les machinations du milliardaire l'avaient fait jeter. Poursuivis par Premior et Granet, bandits au service du roi du pétrole, ils ont réussi à leur échapper, grâce à la force de Fil de Fer et à l'ingéniosité de Jambe de Bœuf.*

Chapitre XXXVII
CONSEIL DE GUERRE

— Encore des tripes en conserves, fit Jambe-de-Bœuf d'un air furieux, et en repoussant son assiette.

— N'aie pas peur, tu auras de la salade après; ça va te dégraisser la bouche, répliqua Fil-de-Fer.

— Et encore de la salade! ça aussi, je l'aurais parié. De la salade montée, amère comme chicotin, c'est l'habitude. Et sans huile, parce qu'on a oublié d'en acheter à Orléans. Tu aurais mieux fait de me laisser m'occuper du ravitaillement et de la cuisine. En tout cas quand s'en va-t-on d'ici ?

— Voyons, calme-toi, Jambe-de-Bœuf, intervint Pierrot. Tu sais bien qu'il faut avant tout rester caché ici, attendre un peu.

Ce dialogue avait lieu dans le grand hall du château du « Serpent à Plumes ». Par les persiennes fermées filtrait le soleil d'une fin d'après-midi d'août. Il y avait huit jours que les trois amis étaient arrivés au château, en pleine nuit, tous phares éteints. Et depuis, ils menaient une vie étrange, dormant tout le jour, réveillés quand le soir tombait, se promenant la nuit venue dans le parc du château, ou à la lumière des bougies, dans une pièce sans fenêtres, pour être certains qu'aucune lumière ne les signale à l'extérieur.

C'était là l'idée de Fil-de-Fer. Perdu dans les vastes forêts du Morvan, isolé de tout, le château du « Serpent à Plumes » était, pour les trois amis, que traquait la police, le plus sûr des refuges. Le court séjour qu'y avait fait Fil-de-Fer en compagnie de Jambe-de-Bœuf, au moment où, après sa malheureuse incursion au château de Monbijou, Pierrot avait été interné dans le pénitencier, avait permis au jeune Parisien de voir combien le château, abandonné depuis l'enlèvement de Clément, était éloigné de toute habitation, et combien il était facile d'y vivre sans que nul ne s'en doute, à la seule condition de n'avoir pas à s'approvisionner dans un village.

Lors de leur fuite de Carnac, ils avaient fait halte peu avant Orléans et Fil-de-Fer avait examiné longuement Pierrot. Le pauvre enfant était littéralement épuisé par les fatigues surhumaines qu'il avait subies les semaines précédentes. Il était indispensable qu'il prît un peu de repos avant que l'on puisse poursuivre la lutte.

La résolution de Fil-de-Fer fut vite prise. Quelques minutes après, il arrêtait la voiture devant un magasin d'Orléans, et y faisait de fabuleuses provisions de légumes secs, de pâtes, d'alcool à brûler, de conserves, de fruits secs. C'est sur ces provisions qu'ils vivaient depuis plus d'une semaine, dans la mystérieuse retraite du « Serpent à Plumes ». La nuit venue, Fil-de-Fer qui s'était institué cuisinier de la troupe, allait chercher des légumes dans le potager à l'abandon. Mais il ne s'y trouvait plus guère que des salades montées et des carottes encore trop petites pour être mangées.

Si Fil-de-Fer avait acheté une très grande quantité de conserves, il n'avait guère varié ses achats. Mises à part quelques boîtes de langoustes et petits pois, dévorées dès les premiers jours, il n'avait acheté presque exclusivement que du corned-beef et des tripes à la mode. Et la monotonie du régime : tripes au repas du soir, corned-beef au repas que l'on faisait généralement à la mi-nuit, rendait véritablement fou le placide Jambe-de-Bœuf, qui jurait périodiquement d'étriper l'inventeur des tripes en conserve. Le beurre et la graisse manquaient, et les réchauds à alcool avaient été reconnus impropres à l'interminable cuisson des haricots secs qu'on avait dû laisser dans leurs sacs! puisque la fumée d'un fourneau eût risqué d'attirer l'attention d'un bûcheron ou d'un berger.

Cependant, Pierrot se remettait lentement. Le vaillant garçon avait été terriblement secoué par son séjour au pénitencier et par les tortures qu'il avait subies au château de Monbijou, chez Van der Gold. Après quelques jours de fièvre et de somnolence, au cours desquels il avait refusé presque toute nourriture, il s'était subitement trouvé mieux. Il se promenait maintenant, chaque nuit, avec ses amis et rapportait de ces excursions nocturnes un appétit d'enfer que ne rebutaient ni les tripes à la mode ni le corned-beef, ni l'amertume des salades montées.

Chaque jour les forces lui revenaient. Il se sentait maintenant reposé, solide, prêt à de nouveaux combats.

— J'en ai assez d'attendre ici, tonna Jambe-de-Bœuf en frappant sur la table. Jamais chien à la niche n'a pris de gibier. On deviendra peut-être soi-même des tripes au vin blanc, à force d'en manger, mais jamais on ne sauvera Clément Lothaire.

— Jambe-de-Bœuf a raison, répliqua Pierrot. Je me sens maintenant assez fort. Nous pouvons quitter le château, partir au secours de mon oncle.

— Mais où le trouveras-tu, ton oncle ? objecta Fil-de-Fer. Voilà plus d'une semaine que j'y réfléchis, à ce problème. Tu peux être certain qu'il n'est plus maintenant enfermé dans les caves du château de Monbijou, car le roi du pétrole ne veut pas risquer un scandale que peuvent, sur notre dénonciation, provoquer les journaux de gauche.

— Pourquoi ne pas faire éclater ce scandale ? demanda Jambe-de-Bœuf.

— Nous risquons ainsi que le roi du pétrole ne fasse tuer mon oncle, répliqua Pierrot. D'autre part, une campagne de presse doit être appuyée sur des documents écrits... Nous n'en avons pas.

— Je dis donc, reprit Fil-de-Fer, qu'il est certain que Van der Gold n'a pas gardé Clément Lothaire dans les caves de son château. Notre première tâche est de découvrir la prison où est maintenant enfermé ton oncle. Je vous propose comme première partie de notre plan de quitter demain matin, le château avant l'aube, dans la torpédo. Toi Pierrot tu resteras ici à achever de te guérir, sous la garde de Jambe-de-Bœuf. J'irai moi retrouver le professeur Schultz, à Paris. Nous partons ensemble, à Vernon, nous rôdons deux ou trois jours aux alentours du château de Monbijou, histoire de nous mettre au courant des habitudes de cette petite vipère de Granet, qui doit avoir maintenant repris ses fonctions de chef des gardes de Van der Gold. Et, le moment venu, nous te coinçons la vipère au coin d'un bois, et nous le menaçons de lui faire son affaire s'il ne nous révèle pas la cachette de Clément Lothaire. Je suis certain que Granet parlera. C'est un lâche; je l'ai vu trembler dans la lande de Carnac. Ah! cette nuit-là, si nous avions pu disposer seulement de dix minutes pour l'interroger, je te garantis que...

Pierrot fit plusieurs objections au plan de Fil-de-Fer.

— Tu oublies, dit-il, que le professeur Schultz est étranger et qu'il sera dangereux pour lui de te donner son aide. Je pense aussi que tu as tort de me croire encore malade. Je vais très bien depuis trois jours. Nous allons t'accompagner, Jambe-de-Bœuf et moi.

— Hé ! que meracontes-tu là. Toi, m'accompagner! Mais tu oublies donc que depuis ton évasion du pénitencier de Penthièvre toute la police de France doit être à tes trousses. Tu veux donc retourner au bagne d'enfants, et jusqu'à ta majorité, cette fois-ci...

Fil-de-Fer raisonnait logiquement, mais il se trompait. Premior n'avait pu obtenir de la gendarmerie d'Auray qu'elle mît en branle toute la gendarmerie de France pour retrouver Pierrot. L'affaire était, en effet, de trop peu d'importance, et les frais eussent été trop considérables pour retrouver un seul enfant. Quand Granet, retrouvé par les gendarmes de Pontivy, sur la grande route, fut arrivé à Auray et que les deux complices purent tenir conseil, Premior décida de ne pas insister auprès du capitaine de gendarmerie, ni à plus forte raison auprès des hautes relations dont il disposait. On commençait à murmurer dans certains milieux que le séjour de Clément Lothaire, auprès de Van der Gold n'était pas volontaire. Certaines personnes semblaient même soupçonner l'existence de la « *Lotharite* » et le rôle joué par Pierrot. Attirer l'attention du public sur les affaires secrètes du milliardaire était contraire aux lois très strictes qui réglaient la conduite des bandits du pétrole.

En faisant intervenir les personnalités vendues à Van der Gold, on risquait aussi de laisser soupçonner le fond de l'histoire et de provoquer un chantage qui eût coûté fort cher au milliardaire.

Pour la presse, il fut donc entendu que tous les évadés de Penthièvre avaient regagné leur bagne. Mais Premior n'abandonnait pas ses proies.

On fêtait ce soir-là l'anniversaire de la Tzarine.

Chapitre XXXVIII
« A LA GRAND'MÈRE DES CLOCHES »

Lorsqu'on parle d'une réunion de bandits, ou de gangsters, on imagine généralement la rencontre, dans l'arrière-boutique d'un cabaret louche, de pâles apaches mal vêtus, autour d'une table poisseuse, dans une atmosphère enfumée... Les réunions des plus grands bandits n'ont pas ce caractère. On a vu des messieurs graves, vêtus de redingotes et porteurs de montres en or, décider froidement de crimes affreux, en fumant des cigares autour du tapis vert d'un conseil d'administration. Une troupe de jeunes gens élégants, aux belles voitures neuves et brillantes, attablés en joyeuse partie autour de la table fleurie d'une « hostellerie » coûteuse, peuvent être les chefs suprêmes des bootleggers de la drogue, des hommes dont les victimes se comptent par centaines. C'est autour d'une table de bridge, dans les salons dorés d'un palais où se tenait une vente de charité qu'il y a cinquante ans, le jeune pétrolier, Van der Gold, décida le banquier Westermarck à lui accorder son soutien entier dans la lutte qu'il allait entreprendre pour l'anéantissement des petites compagnies de pétrole, lutte qui comportait à son programme les incendies de puits, le déraillement des trains rivaux, l'attaque à main armée

des prospecteurs. Ce fut ce programme, fidèlement exécuté, qui permit à Van der Gold d'édifier sa colossale fortune.

Ce soir-là, plusieurs magnifiques automobiles étaient rangées à proximité du célèbre cabaret russe *A la grand'mère des cloches*, établi dans une rue paisible des environs de l'Etoile. C'est là que depuis quinze années s'était installé le prince Votopianoff, ex-grand maréchal de la cour, cousin de Sa Majesté le Tzar de toutes les Russies, devenu après la révolution marchand de soupe, en association avec quelques hauts dignitaires de la cour.

A la grand'mère des cloches — du sobriquet de la cloche colossale qui se trouve dans la cour du Kremlin — on servait à dîner dans de l'argenterie de vermeil massif, propriété d'une princesse associée à l'ancien maréchal de la cour, on asseyait la clientèle sur des fourrures de très haut prix et l'on entendait des orchestres fabuleux. Le cabaret, l'un des endroits les plus chers de Paris, avait été longtemps à la mode.

Depuis la crise, la clientèle l'avait un peu abandonné, mais la boîte gardait encore parmi ses habitués toute une foule de membres de la haute société internationale. Mille affaires fructueuses avaient été conclues dans ses salons particuliers, et c'est dans l'un d'eux, qu'en 1929, une mystérieuse association nommée Torgprom décida d'organiser en grand le sabotage des machines soviétiques pour faire s'écrouler le nouveau régime russe. Ce complot était en cours d'exécution quand il fut déjoué en 1930.

On fêtait, ce soir d'août, l'anniversaire de la naissance de la dernière des Tzarines et une dizaine de messieurs en habit, extrêmement corrects et élégants s'étaient réservés le plus grand des salons particuliers, un salon décoré de tapis persans et de vieilles icones. Là les messieurs qui parlaient alternativement russe et français se mirent à porter des santés à la Tzarine, en buvant de la vodka et en s'empiffrant de plantureux hors-d'œuvres à la russe, une spécialité du cabaret.

— Tout vous plaît-il, messieurs, fit en courbant l'échine le prince Votopianof.

C'était un homme grand, au dos rond, qui portait des binocles sur un nez rond et crochu. Il était chauve et très noir de peau.

— Hé oui, tout nous plaît. Mais ferme la porte et interdit à tes gens d'entrer. Nous avons à parler de choses sérieuses avec ces messieurs.

Celui qui avait parlé, gonflé dans le plastron blanc de sa chemise glacée que dominait une large figure couleur de viande crue, était Premior. Quand le prince cabaretier eut refermé la porte sur lui, l'homme de Van der Gold se tourna vers ses compagnons.

— Il me faut maintenant, messieurs, le résultat de votre enquête. La chose est grave. Vous savez le serment qui nous lie. Van der Gold notre bienfaiteur, compte absolument sur nous.

— J'ai troufé le gipier, fit aussitôt un homme encore jeune, Vladimir Liouboff, fils d'un ancien officier de Wrangel. Il parlait le français avec un fort accent allemand, ayant appris cette langue à Berlin où il collaborait avec les plus proches lieutenants d'Hitler. Liouboff, bien que rasé de frais, avait déjà le menton bleu d'une barbe renaissante. Ses cheveux huileux séparés par une raie au milieu tombaient sur ses lunettes d'écaille. Sa bouche entr'ouverte par un sourire cauteleux laissait voir ses dents irrégulières.

— Oui, j'ai retrouvé le gipier. C'est Serge qui a fait l'enguête. Ils sont tout ponnement au « Serbent à Blumes ». Serge les a fus. Ils se bromènent pentant la nuit.

Serge était l'une des créatures de Liouboff. C'était un noble complètement ruiné, un personnage de trop peu d'importance pour être présent à cette réunion réservée aux chefs. Liouboff l'avait envoyé dans le Morvan, certain, pour sa part, que Pierrot et ses amis devaient s'être réfugiés au « Serpent à Plumes ».

Premior but un grand verre de vodka, mangea silencieusement une petite tartine de caviar noir au citron, puis commença :

— Messieurs, l'heure est très grave. Je n'entrerai pas dans les détails. Qu'il me suffise de vous faire savoir que ce jeune Pierrot, et ses amis, Jambe-de-Bœuf et Fil-de-Fer détiennent sans doute un secret qui peut être de nature à abattre d'un seul coup la fortune de Van der Gold, partant la nôtre. Nous devons donc supprimer ces trois bêtes venimeuses, les écraser comme ceci.

Premior avait jeté son verre vide sur le sol et tout en parlant il l'écrasait à coups de talons.

— Je connais le château du « Serpent à Plumes », dit Matchoukine, un homme a la moustache teinte en noir et qui portait monocle. J'étais le chef de l'expédition qui y recherchait je ne sais quelle formule... J'y ai fait une découverte. Ce vieux fou de Lothaire entassait de la dynamite dans ses caves. Un accident peut vite arriver. Et du coup, voici nos trois étournaux envolés... Et pour longtemps... Jolie aventure.

— Et beau titre en première page des journaux, poursuivit Rosenwein, un petit homme tout rond et sans cesse épanoui, un homme tout puissant dans un grand journal du soir. Oui, quel titre : « *L'explosion du « Serpent à Plumes ». Le neveu de l'inventeur Clément Lothaire parmi les victimes. On le soupçonne de s'être livré avec certains de ses amis à des manipulations d'explosifs dans des buts politiques. La catastrophe est certainement due à un accident.* » Je dois précisément aller à Vichy, cette semaine. Soyez assuré que je serai le premier journaliste sur les lieux, puisque je serai tout près de l'endroit du futur sinistre.

— « Le Serpent à Plumes » est dans un vrai désert, reprit Matchoukine. Nous pourrons le prendre d'assaut à la mitrailleuse s'il nous plaît, nul ne pourra nous entendre. Et je sais la charge de dynamite assez forte pour anéantir toute trace de lutte.

— Nous n'avons rien à craindre, ajouta un jeune homme aux cheveux gominés et qui portait une tête de mort à la boutonnière. Le nouveau commissaire de police d'Auxerre est un de mes bons amis politiques...

— Il est minuit, s'écria Premior, en levant son verre. Je bois à notre très sainte mère la Tzarine... Demain à cette heure-ci, nous aurons écrasé définitivement la tête de ce monstre qu'est le « Serpent à Plumes »... *(A suivre.)*

LE COIN DU CAMPEUR

CAMPONS !...

LE CONFORT AU CAMP

Dernièrement, dans le métro, je lisais tranquillement mon journal, lorsque je fus interrompu dans ma lecture par une conversation fort intéressante, tenue par deux jeunes garçons. Intrigué, je pliais mon journal et tendis l'oreille...

C'était, comme tu le devines, deux campeurs qui parlaient.

« — Moi, disait l'aîné, j'aime le camp..., mais le vrai camp...

« — Et qu'appelles-tu « vrai camp »? lui demanda le plus jeune...

« — Ben, c'est simple !... Moi j'suis pour les aventures... je campe n'importe où, et n'importe comment... Plus c'est dur, mieux ça vaut... Et, je ne te cacherai pas, qu'il m'en arrive des aventures, et des drôles !... Tiens ! il y en a qui font mille manières, prennent mille précautions pour camper... à quoi bon?... regarde leur mine, puis la mienne... et compare !...

« — Pardon, dis-je, de vous interrompre, mais, étant moi-même un vieux campeur, je fais mille manières, prends mille précautions, et je ne m'en porte pas plus mal pour ça, bien au contraire !...

« Dites-moi, comment peut-on s'amuser, durant toute la journée, si l'on n'a pas fermé l'œil de la nuit.

« Dites-moi, comment peut-on profiter de la vie en plein air, si l'on est totalement courbaturé, à ne pas pouvoir faire un mouvement... est-ce cela du camping?

« Faire du camping, signifie, pour moi, planter sa tente dans un bon emplacement, où ne manqueront ni eau, ni bois, rechercher les meilleurs moyens pour se reposer d'une journée, pleine d'activité, manger à heures fixes et sainement, afin de récupérer l'énergie perdue ; en un mot, faire du camping signifie, la recherche du « confort au camp » dans tous les domaines...

« Ainsi, je ne vous cacherai pas, qu'au camp, je me confectionne : lit de camp... douches... tables de nuit... et bien d'autres choses encore... »

Les deux jeunes campeurs, à présent convaincus de cette recherche du confort au camp, me pressèrent alors de mille questions... Mais, comme j'arrivais à destination, j'eus juste le temps de leur crier :

« — Si vous voulez de plus amples renseignements, lisez donc Mon Camarade *et son « Coin du Campeur ». Il vous indiquera, comment réaliser le « confort au camp »... Au revoir !...*

Joyeux Castor

! JOUONS !...

LE CERCLE, LE BATON EMPOISONNÉ

Les joueurs forment un cercle, en se tenant fortement par les mains.

Au centre du cercle, est planté un bâton, ou, si l'on se trouve dans un préau, est tracé sur le sol, à la craie, un « petit cercle ». Le but des joueurs est de faire des tractions sur leurs voisins de droite ou de gauche, afin d'en entraîner le plus possible, soit à entrer dans le « petit cercle » tracé à la craie, soit à renverser le bâton planté en terre.

Tout joueur qui met un pied dans le « petit cercle », ou fait tomber le bâton, est éliminé du jeu.

Faute : Lâcher prise, lorsque l'on se voit prêt d'être « empoisonné »...

o

EMPLACEMENT DU TERRAIN, LA TENTE, LE LIT DE CAMP

Te voilà avec ta tente, bien ficelée... Où vas-tu la poser?...

Si tu es un bon campeur, tu observeras trois règles pour choisir ton emplacement.

1° Tu t'assureras, que tu te trouves à portée d'un bois, où tu pourras toujours glaner du bois mort;

2° Tu t'assureras également d'être à proximité d'eau potable (fontaine dans une ferme, ou source...);

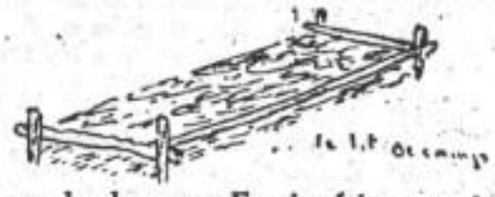
3° Enfin, tu feras bien attention à ton terrain de camp (humidité).

Ces trois règles appliquées, prends ta boussole... ou ta montre !... et découvre l'Est. Car c'est à l'Est que se lève le soleil.

Face à l'Est, dresse ta tente. Ainsi, en te levant, le soleil inondera ta tente, et, l'après-midi, tu goûteras à l'ombre bienfaisante

Ensuite, partagez-vous le travail ainsi : deux tiendront les montants de bois; deux autres prépareront les tendeurs, et, pendant qu'un campeur glissera dans chaque tendeur, un piquet, le dernier n'aura plus qu'à passer, avec son maillet, pour les enfoncer...

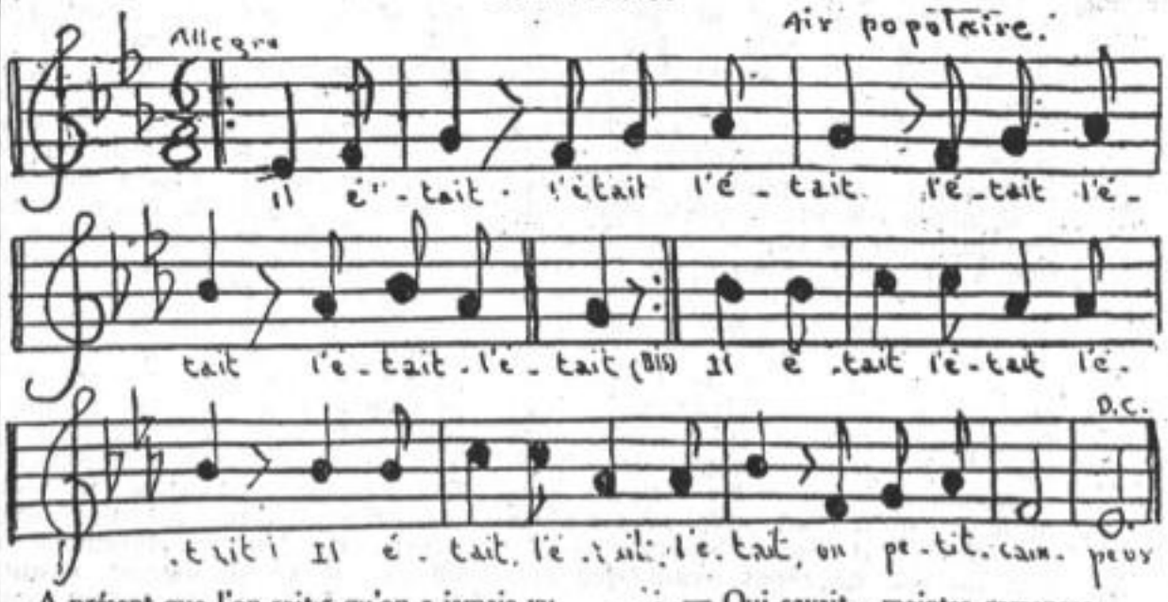
A présent, mes deux amis inconnus, je vous envoie et la façon de construire un lit de camp... et le croquis. Tout d'abord poser sous la tente, un tapis de tente, isolant du sol le



corps des dormeurs. Ensuite, faites un cadre de bois, dans lequel vous placerez des branches de sapin superposées, comme les tuiles d'un toit... C'est tout !...

Quelle élasticité !... Ohé ! campeurs... à la besogne !... et... dites-m'en des nouvelles.

CHANTONS !



A présent que l'on sait « qu'on a jamais vu, vu, vu, la queue d'une souris, ris, ris, dans l'oreille d'un chat, chat, chat », apprenons ce qu'il était.

II. — Qui savait... maintes romances.
III. — Qu'il chantait... Sur les grand'-routes.
IV. — Il lisait... *Mon Camarade.*

Notre page choisie

JULES ROMAINS

Jules Romains, un des meilleurs écrivains vivants est l'auteur de nombreux romans et pièces de théâtre parmi lesquels il faut citer l'émouvant « Mort de Quelqu'un », le très amusant « Les Copains » et les pièces molièresques comme « Knock ou le Triomphe de la médecine ». « Dans les Hommes de Bonne volonté » (Flammarion éditeur) dont nous donnons ici une page, Romains tracé un tableau de notre pays.

EN rentrant à la maison, animé encore du plaisir de ses rêveries, Louis Bastide trouva son père et sa mère dans la cuisine. Tous deux se taisaient, l'air accablé. A l'arrivée de l'enfant, Mme Bastide se leva, et parut s'occuper de la soupe qui était sur le feu. Mais elle y mettait de l'affectation.

Le père reçut distraitement le baiser de Louis, ne le regarda pas. Il avait des yeux que le petit garçon ne lui avait jamais vus.

Louis posa un à un ses achats sur la table sans oser dire un mot. Sa mère, au bruit, se retourna, aperçut les paquets, ne sembla pas comprendre d'abord ce qu'ils venaient faire; puis elle jeta sur son enfant un coup d'œil rapide, où il y avait du désespoir et de la tendresse. Elle prit les paquets, les rangea dans le buffet, en murmurant : « Merci, mon petit, tu es sage. » Louis étouffait l'envie de pleurer.

Il y eut encore un long moment de silence. Ni le père ni la mère ne prenaient sur eux de délivrer l'enfant de la situation intenable où il était. On ne lui disait même pas de s'asseoir, ou de s'en aller dans une autre pièce.

Enfin les deux parents s'interrogèrent des yeux. Et la mère dit lentement, d'une voix unie :

— Louis... Papa vient de perdre sa place.

L'enfant les regarda, l'un, puis l'autre. Il ne savait pas s'il allait se jeter à leur cou, pleurer, ou se taire de toutes ses forces. Il se contenta d'ouvrir les lèvres et d'écarter un peu les bras du corps, comme quelqu'un qui assiste, paralysé d'horreur, à une catastrophe où il ne peut rien.

***

Après le dîner, qui avait été silencieux, et où chacun, pour ne pas attrister les autres, s'était efforcé de manger comme d'habitude, mais sans y parvenir, le père dit à voix basse, dans le vestibule, quelques mots à sa femme, et sortit.

Louis leva sur sa mère des yeux pleins d'angoisse.

— Papa, dit-elle, est allé voir un ami, qui a beaucoup de relations. Oh!... je ne pense pas que ça serve à grand'chose. Et il aurait bien pu attendre à demain matin pour déranger ces gens. Mais ça le remontera un peu de causer avec quelqu'un.

Mme Bastide avait pris un ouvrage de tricot. Elle fixait avec obstination les mailles, les aiguilles. Elle allait vite. Elle faisait de son mieux, comme pour conjurer le destin.

Louis n'osait pas poser la question qui ne cessait de le tourmenter depuis une heure. Comment son père avait-il pu perdre sa place, cette place si précieuse, dont sa mère et lui s'étaient entretenus, par allusions déférentes, le beau jour d'été où ils avaient acheté les chaussures jaunes? Louis était habitué à respecter son père au point de ne pas même envisager que M. Bastide eût pu commettre une faute, ou une simple imprudence. D'ailleurs ses parents, fidèles à une règle générale de pudeur, ne parlaient jamais devant lui des affaires du ménage. Le petit garçon savait tout juste que, depuis un temps bien antérieur à sa naissance, son père travaillait chez un fabricant de porcelaines de la rue de Paradis maison Yvoy, anciennement Yvoy et Kalkbrenner; qu'il avait à manier des objets de valeur, par exemple, de la belle vaisselle comme on en voit chez les gens riches; et qu'un tel emploi ne pouvait être confié qu'à un homme honnête, adroit et soigneux. Il n'avait pas cherché à en savoir plus, non par manque de curiosité, mais par réserve. Un dimanche, son père l'avait laissé pénétrer dans le magasin. Mais Louis, dans la crainte d'être indiscret, ou de briser quelque chose avait à peine osé respirer, et ne gardait, de son passage dans ce lieu encombré de richesses fragiles, qu'un sentiment d'intimidation. En outre, le logement de la rue Duhesme abritait quelques pièces de porcelaine dont le patron avait fait cadeau à M. Bastide, parce qu'elles présentaient quelque défaut, peu visible d'ailleurs; et un beau service de table, « qu'on avait eu au prix de gros ». Louis considérait avec vénération ces objets, soustraits jalousement à l'usage quotidien.

Tout à coup, Mme Bastide, arrêtant son travail, regarda le petit garçon. Elle avait besoin de parler. Sans doute se disait-elle : « Pourquoi pas? Il est déjà si raisonnable. Il m'a fait l'autre fois des réflexions qui m'ont tellement émue. » Enfin elle se décida :

— Mon pauvre petit Louis. J'ai bien de la peine. Ton père m'a fait promettre de ne pas te raconter. Je le comprends. C'est si dur pour lui. Il veut que je te dise qu'on l'a remercié parce que la maison fait moins d'affaires et diminue son personnel. Alors, n'est-ce pas? Je suis censée de te l'avoir dit. Tu feras semblant de ne savoir que ça? N'est-ce pas, mon petit loup? Il serait si vexé, autrement, et il m'en voudrait.

— Je te promets, petite mère.

— Eh bien!... Oh! ce n'est pas déshonorant. On ne peut pas refaire son caractère. Et ce sont les meilleurs, très souvent, qui ne savent pas se taire quand on est injuste avec eux. Ici, tu ne l'entends guère crier. Mais il est capable de s'emporter comme un autre. Ça, je le sais. Alors figure-toi que dans une expédition qu'ils ont faite ces jours-ci, de la très belle marchandise, paraît-il, il y a eu plusieurs choses cassées. Et si on les avait trouvées à l'arrivée, ça n'aurait été encore rien. Mais le malheur a voulu qu'on ait à rouvrir la caisse, avant le départ, pour un article qu'on pensait avoir oublié. Le patron a vu toute une marmelade. Ce n'est pas papa qui cloue les caisses, bien sûr, mais il surveille l'emballage; c'est même lui qui enveloppe ce qu'il y a de plus fragile et de plus beau; puis dit : « Arrangez comme ci et comme ça »; bref une caisse n'est censée de partir que s'il a tout vérifié. En somme il faisait un peu ce que fait un patron dans une maison plus petite. Mais son patron à lui s'est mis en colère. Il était peut-être mal luné. Il a dit qu'il avait déjà reçu des réclamations de clients; que maintenant il comprenait; que c'était se moquer du monde; etc., etc. Ton père me dit que tout le dégât était dû à deux ouvriers nouveaux, qu'on a embauchés pour porter les caisses, une fois remplies. Il paraît qu'ils manipulent ça à tour de bras comme des barriques vides. Ton père aurait mieux fait d'expliquer ça posément, ou d'attendre que le patron soit calmé. Mais c'est facile à dire. S'entendre traiter comme un homme sans conscience dans une maison où on travaille depuis plus de vingt ans! Evidemment, il est allé trop loin. L'autre aussi. Mais l'autre était sûr d'avoir le dernier mot... Ah! mon pauvre petit garçon. Qu'est-ce que nous allons devenir?

— Papa ne pourra pas retrouver une autre place?

Mme Bastide leva les épaules, sans répondre.

— Pourquoi, dis, maman, est-ce qu'il ne pourrait pas?

A ce moment, Louis Bastide fit un effort extraordinaire pour se représenter la Société. Il vit devant lui comme une vaste surface pleine d'alvéoles. C'étaient les Places. Il devait y avoir autant de Places que d'hommes. Sinon la Société était mal faite.

— C'est que, dit Mme Bastide, papa n'est plus tout jeune. Quand on a dépassé quarante ans, les maisons font la grimace pour vous prendre. Ce n'est même pas comme quelqu'un qui est tout à fait spécialiste dans sa partie, disons un horloger ou un ébéniste très capable. Ceux-là n'ont pas encore trop de mal à se caser. Et puis ce n'est jamais une très bonne recommandation que d'avoir été remercié.

Louis voyait la multitude des alvéoles; un homme âgé cherchant une place, et rejeté d'une alvéole à l'autre, indéfiniment; comme les billes dans certains jeux difficiles. La mise en train d'un cauchemar.

Sa mère reprit :

— On ne m'ôtera pas l'idée que le patron regrette déjà. A moins d'avoir un cœur de pierre, on ne met pas sur le pavé un homme qui a travaillé si longtemps pour vous, sans que ça vous fasse quelque chose. Si ton père pouvait prendre sur lui de s'excuser... souvent une petite phrase suffit. Mais il a tellement d'amour-propre.

— Tu ne crois pas, maman, que si je le lui demandais, moi...

— A ton père? Il commencerait par être furieux que je t'aie raconté. Il ne verrait que ça. A l'idée que tu le crois fautif, je le connais, il ne vivrait plus. Ça prouve combien il t'aime.

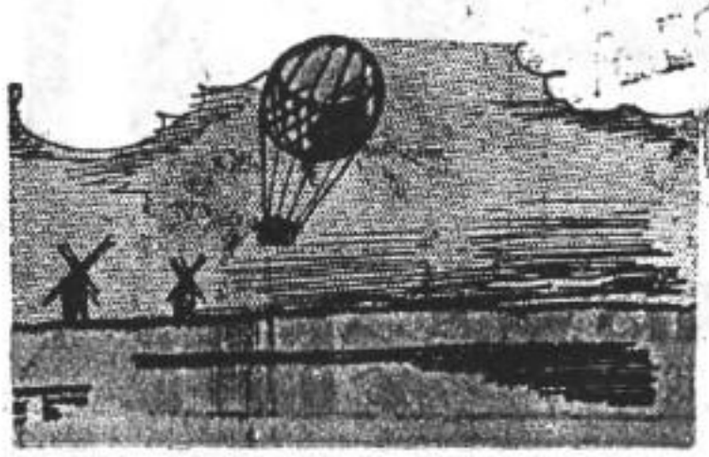
Mme Bastide ne retint pas quelques larmes qui s'amassaient depuis longtemps.

Elle posa les yeux sur son enfant. Elle lui trouva une mine si grave qu'elle en fut inquiète. Certes, il était bon que Louis n'eût pas, dans une telle circonstance, les manières d'un gamin distrait, simulant l'attention par intervalles, et sournoisement prêt à rire. Mais il y a une limite que le souci, chez un enfant ne doit pas dépasser. Il faut que la fraîcheur du regard ne soit pas atteinte, et qu'on sente qu'il suffirait d'une minute heureuse pour que tout s'oublie.

Elle lâcha son tricot, attira son fils à elle, l'embrassa :

— Ne te fais tout de même pas trop de peine, mon petit Louis. Les choses peuvent s'arranger. Va dormir, papa ne serait pas content s'il te trouvait encore debout quand il rentrera.

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXVI

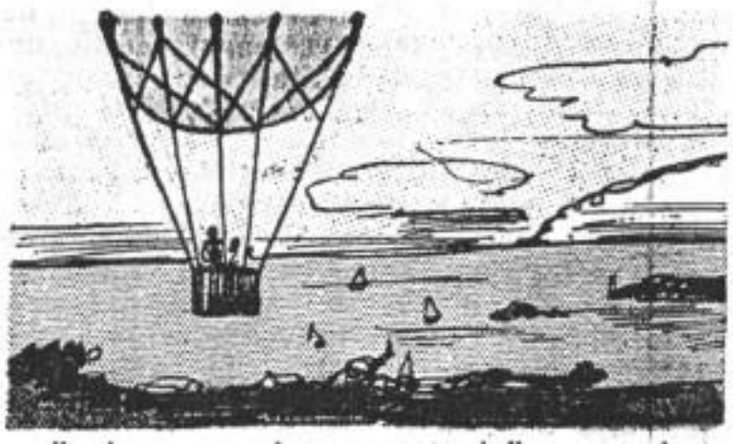


Résumé. — *Toto et Toutoune, partis pour l'U. R. S. S., ont maintes péripéties en Allemagne. Ils s'enfuient sur un bateau qui coule en pleine mer. Recueillis par un hydravion finlandais, ils vont être rapatriés quand le gouvernement allemand les réclame comme espions. Ils se sauvent en parachute de l'avion qui les emmenait. Ils atterrissent dans un village en pleine fête. Un ballon en fait la grande attraction. Toto, Toutoune et Otto décident de s'enfuir en ballon.*

Le ballon suivait sa route indécise au gré des vents. Il n'y avait aucun appareil à bord de la nacelle et nos héros ne pouvaient connaître ni la direction exacte, ni les lieux où ils se trouvaient. Heureusement qu'ils avaient pris la précaution de se munir de victuailles car ce voyage menaçait de durer quelques jours.

Otto manifestait la crainte d'être obligés d'atterrir en Allemagne, car d'après le soleil il jugeait qu'ils prenaient la direction du Sud-Ouest poussés par un vent du Nord-Est. Il ne faisait guère chaud dans la nacelle et ils eurent à subir l'atmosphère humide et froide des nuages, la douche glacée des pluies.

Et chacun passait le temps à frictionner énergiquement l'autre

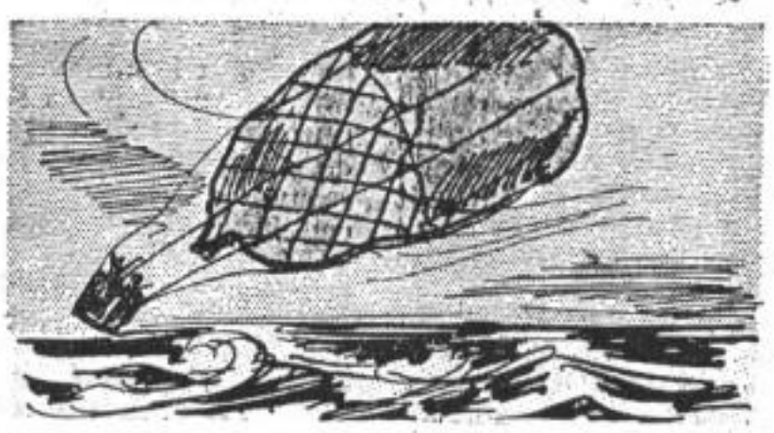


pour le réchauffer. Trois jours complets passèrent ainsi, survolant plaines, montagnes, vallées, toutes anonymes pour eux, quand le quatrième jour au matin, Toutoune qui regardait par-dessus bord, eut une surprise bien inattendue. — Regarde Toto, regarde, qu'est-ce que cela ? Elle montrait une énorme flèche au-dessus d'une immense ville.

— Ne dirait-on pas la tour Eiffel. En effet, c'était bien la tour Eiffel. Le sphérique survolait la France, Paris. — Oh ! si nous pouvions descendre ! Mais Otto, pas plus que les gosses, ne connaissait la manœuvre nécessaire à cet effet et il n'osait toucher à rien de peur de causer une catastrophe. Il pensa que le sphérique se dégonflerait peu à peu et qu'un jour ou l'autre ils atterriraient forcément.

— Pense Toto que peut-être maman et papa qui sont sans nouvelles de nous, regardent passer notre ballon sans se douter que leurs enfants y sont. Mais Paris fut rapidement traversé, ce fut ensuite encore des plaines, des vallées, des forêts. A présent les enfants s'orientaient, ils voyaient la France d'en haut comme une immense carte de géographie. — La Loire, regarde, je suis sûr que c'est la Loire.

Un peu plus tard, ce fut la mer, l'Océan. Le soir tombait,



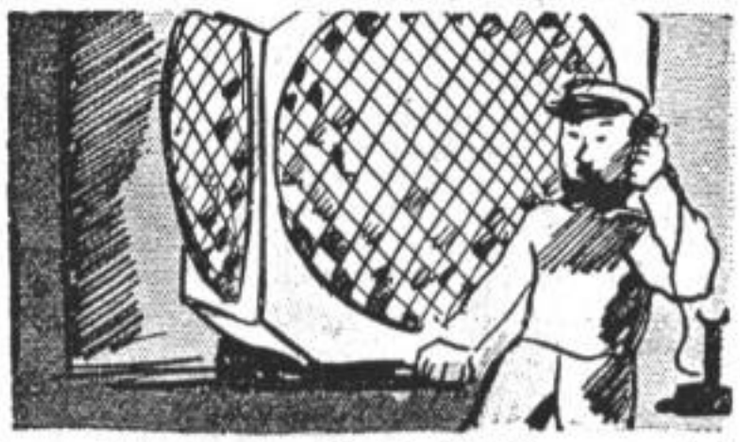
les barques de pêche rentraient au port. C'est alors que nos amis eurent l'impression que le ballon descendait. Le vent des marées avait attiré le ballon au-dessus de la mer. Otto marquait de l'inquiétude. Le sphérique descendait toujours lentement. Son enveloppe s'amollissait. Otto le remarquait nettement.

— Pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber à l'eau, pensait-il.

Et voilà la nuit qui vient pour comble de malheur. Otto espérait toujours, et il le devait à ses jeunes amis, que la marée descendante terminée, le vent du large les ramènerait vers la terre. Hélas, malgré leur optimisme il leur fallut bien se rendre compte que leur situation devenait de plus en plus tragique. La mer dont ils avaient déjà failli être victimes devenait de plus en plus proche. Noire, houleuse avec ses vagues mugissantes, elle semblait attirer le ballon à elle pour l'engloutir.

Muets d'angoisse Toto et Toutoune se tenaient serrés dans les bras d'Otto.

La nuit se faisait de plus en plus noire. Les phares aux rivages s'allumaient et commençaient à balayer l'océan de leurs faisceaux lumineux. A quelques mètres de la mer seulement, chahutée de droite à gauche, la nacelle des aéronautes menaçait à chaque instant d'être happée par les vagues. La masse



énorme de l'enveloppe à moitié dégonflée, informe, se couchait sur le côté.

Soudain une vague énorme saisit la nacelle par le flanc entraînant tout le sphérique le précipita à la mer avec nos malheureux héros. Sur la côte, le phare tournait sans cesse son bras de lumière. Dans la tour le gardien regardait la traînée blanche que ses feux traçaient sur la mer. Il vit alors dans le rayon cette énorme masse qui gisait sur l'eau.

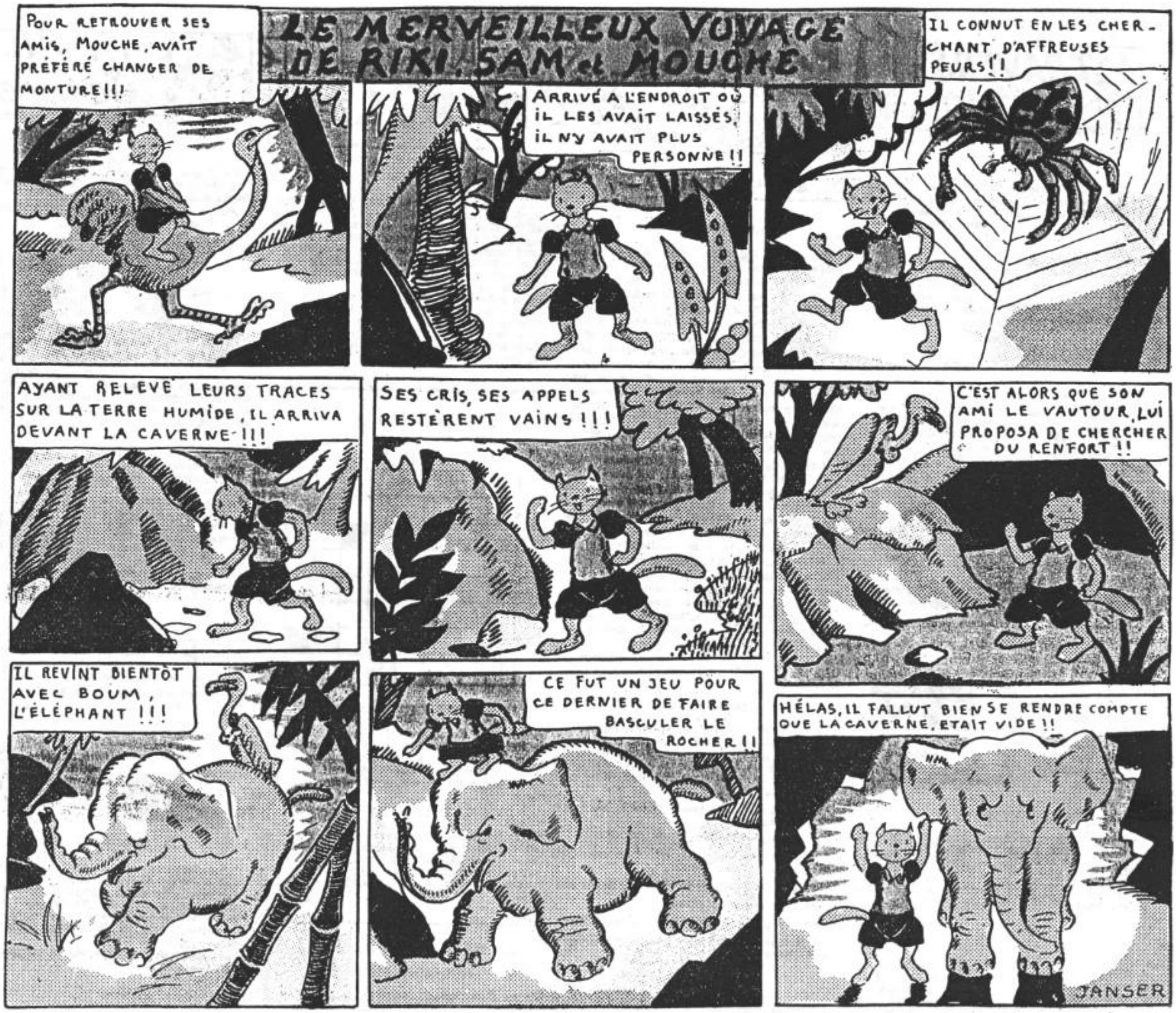
Le sphérique couché de tout son long sur la mer et que les vagues poussaient de droite et de gauche. L'homme ne put voir quel genre d'épave c'était.

Il prit le téléphone et de sa langue étrangère, appela au port voisin les courageux marins. Dix minutes plus tard, un canot à moteur, monté de trois marins, prenait la mer en direction de l'épave.

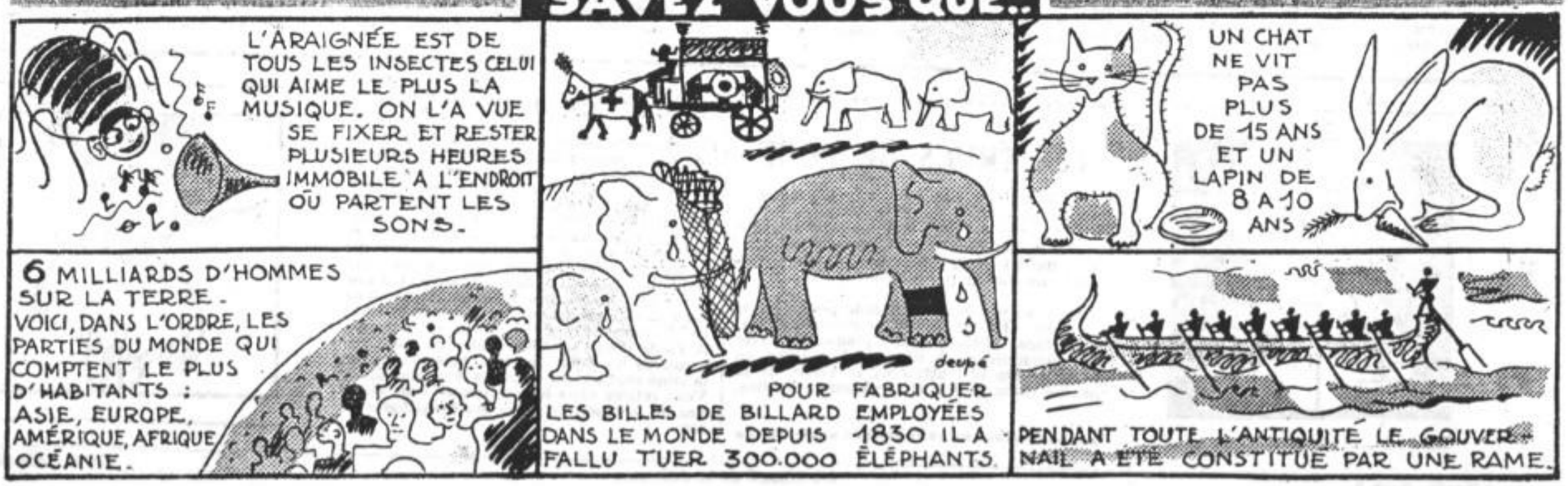
Le phare cessant de temps en temps sa ronde, arrêtait son faisceau de lumière sur l'épave pour en montrer la route aux courageux marins. Après un quart d'heure de lutte contre les vagues furieuses, le canot était près du sphérique. Seule l'enveloppe flottait. La nacelle avait disparu arrachée de l'enveloppe et probablement ensevelie par la mer avec ses occupants. Otto, Toto et Toutoune sont-ils noyés ? Ont-ils subi une si affreuse mort ?...

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE



SAVEZ VOUS QUE..



A TRAVERS LE MONDE

L'art de fabriquer le cidre fut apporté en France par les Biscayens, qui l'apprirent aux Normands. A partir du XIVe siècle, son usage s'est répandu dans les contrées voisines.

o

Le percement du tunnel du Saint-Gothard, long de 14.920 mètres, a duré sept ans et cinq mois, les progrès moyens d'avancement étant de 168 mètres environ.

o

L'U. R. S. S. fait des efforts remarquables dans le domaine de l'aviation comme moyen de transport. Pour la première fois, un train « aérien » composé d'un avion et de cinq planeurs en remorque, a parcouru une distance de 1.200 kilomètres, en se maintenant constamment à une altitude de 2.000 à 3.000 mètres.

o

Ce sont de petites écailles de formes et de dimensions variées, disposées selon des angles différents sur les ailes, qui donnent aux papillons leurs merveilleuses couleurs.

o

Savez-vous qu'il est plus aisé de nager dans l'eau salée que dans l'eau douce? Pourquoi? Tout simplement parce que l'eau salée est plus lourde et soutient mieux.

o

Avez-vous remarqué que les ponts de pierre sont toujours bombés en leur milieu? La raison en est que le milieu du pont est au milieu d'une arche, et, que l'arche a dû être choisie comme étant la forme la plus résistante de construction.

o

Il abonde aux environs des îles Kerguélen (cherchez sur la carte), de gros phoques qu'on appelle éléphants de mer, qui peuvent atteindre jusqu'à 8 mètres et qui ressemblent à de monstrueuses limaces. Ils viennent périodiquement en grands troupeaux sur le littoral, pour donner le jour à leurs petits.

PAR CI PAR LA

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

LES SAUVAGES

Il est de tradition, dans les journaux « bien informés » d'avoir une série de nouvelles sensationnelles prêtes à l'avance pour les jours où les événements ne suffisent pas à remplir les 8, 10 ou 12 pages. La plus célèbre de ces nouvelles, qui a resservi bien des fois, est depuis longtemps la découverte d'un serpent de mer, dans des régions les plus perdues de l'océan. Mais on ne peut guère annoncer cette découverte plus d'une fois par mois et il faut bien parfois trouver autre chose, alors, les journalistes ingénieux ouvrent un atlas de géographie, cherchent une région mal connue ou très éloignée et annoncent, le lendemain, qu'on y a repéré une tribu sauvage à laquelle ils prêtent les mœurs les plus barbares. Seulement, voilà, ces journalistes se font une étrange idée de ce que c'est que la civilisation et je lis, à propos d'une tribu découverte « sur les hauts plateaux de Papouasie (vous pouvez, à votre tour chercher dans l'atlas), que « la civilisation ne l'a jamais touchée » et qu' « elle ignore jusqu'à l'existence des armes à feu ». Ainsi la civilisation, ce ne serait pas, comme pas mal de gens le croient encore, le développement des sciences, des arts, de la culture, ce serait la connaissance des armes à feu, c'est-à-dire, des moyens raffinés de s'entre-tuer ?

POUM.

o

DEVINETTES

Il s'agit de trouver huit lettres qui serviront, en les employant toutes chaque fois, à former plusieurs mots dont la signification suit. Dans ces huit lettres, il y a quatre consonnes et trois voyelles dont une est répétée deux fois :

1° Je mettrai un poids suffisant au fond du vaisseau;

2° Choses qui existent;

3° Celui qui n'aime pas les œuvres d'imagination;

4° Employés surtout chez les bouchers;

5° Hautaines et fières;

6° Les artistes, les ouvriers y travaillent.

Réponse : Lesterai — Réalité — Etaliers — Altières — Ateliers.

o

Mlle Lebondu se promène avec Jeannot dans le jardin. C'est le printemps et les fleurs commencent à pousser. Elle en cueille une et demande à Jeannot : « Comment s'appelle cette fleur-là? — Je ne sais pas encore, dites-le moi? — Si je le savais, je ne te le demanderais pas. Je me demande ce que tu apprends à l'école. Ah! de mon temps ça ne se passait pas comme cela... »

UN JEU

Les télégrammes. — Les joueurs choisissent un mot quelconque, par exemple : MER. Chacun l'inscrit sur sa feuille de papier et il s'agit de composer un télégramme aussi sensé que possible, de manière que chaque lettre du mot indiqué, soit l'initiale des mots employés. Par exemple : Maman Est Revenue.

On laisse plus ou moins de temps aux joueurs pour composer leurs télégrammes, selon que le mot choisi est long ou court. Au bout de ce temps, on lit à haute voix les télégrammes et le meilleur, le plus drôle, est proclamé vainqueur.

MOT CROISÉ

HORIZONTALEMENT

1. Habitant d'Europe. — 2. Portion. — 3. Ville belge. Amusé. — 4. Une partie du gros intestin. — 5. Opinion fausse. — 6. Pronom. Seule. — Instrument de travail. — 8. Déclarée ne pas être. Nom de la première femme.

VERTICALEMENT

1. Portion. — 2. Sorte de ragoût. — 3. Qui ne croit pas. Règle double. — 4. Négation. Petit bâton pour écrire. — 5. Organe. — 6. Espace de temps. Fleuve dont la source est en France. — 7. Premier. — 8. Aller après.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 42

HORIZONTALEMENT

1. Rape. Plan. — 2. Almée. — Mary. Duc. — 4. Tenare. — 5. Roi. — 6. Sirène. Et. — 7. Are. Vole. — 8. Alors. — 9. Eole. Etau.

VERTICALEMENT

1. Rem. Saxe. — 2. Avoir. — 3. Par. Real. — 4. Elytre. Le. — 5. Eon. — 6. Pe. Nièvre. — 7. Leda. Ost. — 8. Urgel. — 9. Nice. Tenu.

le coin du Sourire

Le Papa. — Voyons, André. Je vais être obligé de te corriger. Tu as encore les doigts dans ton nez.

André. — Je sais bien, Papa : c'est moi qui les y ai mis.

o

Une solution très simple : cela se passait dans une gare de banlieue : Une vieille dame occupe un compartiment de dames seules, lorsque une dame et son mari y montent. La vieille dame proteste et appelle un employé. « Oh! c'est très simple », dit-il. Et, gravement, il détache l'écriteau réglementaire et l'accroche au compartiment voisin.

o

Un affamé d'honneurs consulte une cartomancienne :

— Soyez heureux, lui dit-elle. Un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage!

— Quand donc?

— Le jour de votre enterrement!

o

Une question angoissante. — Est-il vrai, papa, que les gros poissons mangent les sardines?

— Mais oui, mon enfant.

— Comment font-ils alors, pour ouvrir les boîtes?

o

Enfants terribles. — En quelle année es-tu né, mon petit?

— Oh! bien après vous, madame!

o

Un déménageur qui porte sur ses épaules une énorme commode, la laisse choir dans l'escalier. Vacarme épouvantable. Calino qui demeure dans la maison, sort sur le palier voir ce qui se passe, puis s'approchant du déménageur et, lui tapant légèrement sur l'épaule, lui dit :

— Dites donc, mon ami, je crois que vous perdez quelque chose...

o

Un monsieur se présente chez Jacques. C'est lui qui vient ouvrir la porte.

— Je voudrais voir ta maman.

— Maman, m'a dit de vous dire qu'elle était absente pour la journée.

— Ah! et sais-tu où elle est?

— Oui, monsieur, dans sa chambre.

LES TRUCS DE POUF

Voici un procédé facile pour empêcher l'encre de se déposer au fond de l'encrier. Il suffit d'y verser le contenu d'une petite cuiller de thé très fort. Grâce au tanin contenu dans le thé, l'encre ne se décompose pas et ne change pas de couleur.

Et voici un autre petit truc pour dépolir du verre. Il suffit de frotter circulairement, la surface brillante d'une plaque de verre avec un morceau de liège ou de marbre, en jetant entre le frottoir et le verre, de la poudre d'émeri fine et largement mouillée.

Pour les petites filles

Les petites poupées de laine. — Vous pourrez vous amuser par les jours de pluie à confectionner de petites poupées, dont la réalisation est très simple : mais grâce à votre imagination et à votre goût, vous pourrez varier à l'infini les formes et les couleurs. Cherchez l'originalité. Le dessin ci-contre est très explicite en ce qui concerne le corps et les bras. Pour la tête, vous coupez deux rondelles de carton de la dimension d'une pièce de 5 francs, que vous appliquez l'une sur l'autre, puis, découpez au centre un rond de la dimension d'une pièce d'un franc. A l'aide d'une aiguille enfilée de laine, on recouvre les deux cartons, puis, on coupe la laine tout autour entre les deux rondelles. Vous retirez alors les cartons et vous obtenez un pompon de laine qui constituera la tête.

Si le peuple de Paris, le 14 juillet 1789, se rua sur la Bastille et la prit d'assaut, c'est parce que cette prison représentait pour lui à la fois la puissance et l'injustice du roi. C'était une énorme prison dressée en plein Paris; elle tenait toute la place d'aujourd'hui, et se dressait massive et menaçante avec ses huit grosses tours, ses créneaux, ses meurtrières, ses canons, ses gardes.

Eh bien! Un homme par sa seule ingéniosité, parvint à s'évader, avec un compagnon, de cette terrible geôle. C'est Latude, un bien curieux personnage que ses souffrances ont rendu populaire. Pensez donc : il passa trente-cinq ans de sa vie en prison pour une affaire stupide, qui ressemble à une farce d'écolier!

Il naquit le 23 mars 1725, à Montagnac, en Languedoc. Enfant d'un père inconnu, il fut élevé par sa mère, Jeanneton Aubrespy, petite bourgeoise ayant peu de ressources. Sa famille se fâcha avec elle et la malheureuse Jeanneton eut bien du mal à faire de son petit garçon, un jeune homme ayant quelque instruction, une belle santé, beaucoup de hardiesse. Elle y parvint, puisque son fils, Jean-Henri, était à dix-sept ans, sous le nom de Jean Danry, chirurgien à l'armée du Languedoc. A cette époque, un chirurgien d'armée était plus un barbier qu'un médecin, il donnait bien quelques remèdes inoffensifs, mais savait surtout arracher les dents et soigner les malades. C'était tout de même là « une situation ». Mais vint la paix d'Aix-la-Chapelle, on licencia l'armée, et le jeune homme débarqua, un jour, à Paris ayant en poche quelques bons certificats... et une bourse presque vide. Ce fut bientôt la misère.

Danry, sans argent invente une singulière histoire : il se présente au palais de Versailles, il vient prévenir l'amie du roi Louis XV, la marquise de Pompadour, qu'un complot se trame contre elle, qu'on veut l'assassiner; il était dans le jardin des Tuileries quand il entendit deux hommes proférer des menaces précises, il les suivit jusqu'à la grande poste où ils jetèrent un paquet dans la boîte.

Qui sont ces hommes et que signifie ce paquet? Que la marquise prenne garde... Danry est tout content : le paquet qu'il a envoyé lui-même à l'adresse de la marquise de Pompadour et qui ne contient d'ailleurs que des morceaux de verre avec un peu de poudre imbibée de vitriol (c'est un ami pharmacien, Binguet, qui le lui a donné) sera ouvert avec précautions, sans causer le moindre accident, et lui, Danry recevra une bonne récompense, il sera demain célèbre! Tout se passe comme Danry l'avait prévu. C'est le chirurgien qui ouvre le paquet, il déclare qu'il y a eu tentative criminelle, bien maladroite du reste. La marquise de Pompadour croit tout de suite au complot.

D'Argenson, ministre de Louis XV écrit au chef de la police qu'il récompense Danry et recherche les auteurs du complot. C'est un des plus habiles policiers, Saint-Marc, qui s'occupe de l'affaire; il se met en rapport avec Danry et demande à celui-ci de lui donner par écrit quelques détails; Saint-Marc reconnaît que l'écriture de ce récit ressemble à celle de l'adresse portée sur le paquet. Et Danry, qui ne se doute de rien est arrêté ainsi que Binguet et mené à la Bastille le 1er mai 1749.

A cette époque il n'était pas nécessaire d'avoir pris un jugement contre quelqu'un pour le faire emprisonner. N'importe qui pouvait être arrêté par ordre du roi et enfermé pour un temps illimité. Cet ordre du roi s'appelait *lettre de cachet*.

Danry interrogé ne répond que par des mensonges. Puis par d'autres mensonges lors d'un nouvel interrogatoire. Enfin refuse de répondre. Maladresses qui laissent à penser qu'il est coupable et détenteur d'importants secrets. C'est seulement le 15 juin qu'il avoue. Trop tard : on ne le croit plus. Binguet est relâché, mais pas lui, Quesnay, six mois plus tard, le lieutenant de police deux ans après, essaieront à nouveau de le faire « avouer », mais Danry dira encore la vérité et ne sera toujours pas cru. En attendant, on espère obtenir ces aveux par de bons procédés : on le traite bien, il a des livres, du tabac, joue de la flûte. Et le 28 juillet, on le transfère à la prison de Vincennes. Il écrit lettres sur lettres au roi, à la Pompadour; aux ministres, tantôt suppliant, tantôt injuriant, lettres qui restent sans réponse. Un an après, le 25 juin 1750, il s'évade.

A Vincennes, Danry avait le droit de quitter sa chambre pour une promenade journalière de deux heures. Deux « porte-clés » venaient le chercher et l'accompagnaient ensuite; mais le plus âgé prit l'habitude de l'attendre au jardin, et seul le plus jeune montait ouvrir la porte. Danry, résolu à s'échapper, prit petit à petit l'habitude de descendre les marches devant celui-ci pour rejoindre l'autre gardien. Et un jour, ce 25 juin, c'est en courant qu'il dévale l'escalier jusqu'en bas; il ferme une porte au verrou derrière lui et se précipite vers la sortie. Il y avait quatre sentinelles à tromper; la première était à une porte, Danry frappe, se fait ouvrir et crie en passant : « Je cours après l'abbé de Saint-Sauveur. » (C'était l'aumônier de la prison.) A la deuxième sentinelle : « Où est donc l'abbé de Saint-Sauveur, il faut que je le trouve de suite. » Et Danry court toujours. Même question, même succès avec la troisième sentinelle.

Il lui fut bien difficile de se cacher. Binguet ne voulut pas le recevoir ni l'aider. Et puis, cette manie d'écrire le perdit. Un long mémoire qu'il adressa à la marquise de Pompadour permit de retrouver sa trace. Danry arrêté est jeté dans un cachot de la Bastille, humide et sombre où il resta un an. A la fin de 1751 on le remit dans une chambre avec un compagnon, un professeur nommé Allègre, qui, lui aussi, avait « fabriqué » un complot contre la Pompadour. Allègre s'intéressait à la mécanique, et étudiait en prison des questions scientifiques. Les deux hommes font mauvais ménage, puis s'entendent pour faire semblant d'être fous. On leur supprime l'encre et le papier à cause des lettres d'injures qu'ils envoient sans cesse.

Alors ils écrivent avec leur sang sur des morceaux de chemises. On est tout le temps obligé de leur donner des chemises neuves. Pauvres fous, pensaient les gardiens qui ne se doutaient pas que les deux prisonniers dépiautaient ces chemises pour tresser des cordes afin de s'enfuir! Pendant des mois, la nuit, Danry et Allègre travaillent : avec un pied d'une table en fer ils descellent un carreau du plancher et creusent en dessous pour faire une cachette, invisible lorsque le carreau était replacé. Puis avec cette corde tirée chaque nuit de sa cachette, l'un ou l'autre prisonnier grimpe dans la cheminée pour arracher du ciment, des barres et pointes de fer, n'ayant comme outil que ce pied de table, obligés de se relayer toutes les heures tellement le travail était dur. Et il fallait encore faire disparaître de ses vêtements et du sol toutes les poussières, tous les gravats. Au bout de six mois, les barreaux et les pointes pouvaient s'enlever à la main. Les prisonniers montaient souvent sur le toit et une fois, ils en ramenèrent des outils laissés par des ouvriers. Un prisonnier voisin entendant descendre leurs voix crut qu'il y avait un fantôme et alerta les officiers de la prison qui le traitèrent de fou. Avec leurs outils, Danry et Allègre transformèrent en barreaux d'échelle les bûches qu'on leur donnait pour se chauffer. Pour ne pas éveiller la curiosité des gardiens qui épient souvent les prisonniers à leur insu, les deux compères ne parlaient jamais de leurs travaux qu'avec des mots figurés, appelant « colombes » les cordes, « petit frère » le peloton de fil, « toutou » le canif, etc. C'est dans la nuit du 25 au 26 février 1756 qu'ils mirent leur projet à exécution : ils grimpèrent par la cheminée jusqu'à la plate-forme des tours, puis descendirent dans le fossé par l'échelle de corde attachée à l'affût d'un canon; ils percèrent la muraille à l'aide d'une barre de fer et s'échappèrent par ce trou. (La fameuse échelle de corde, chef-d'œuvre de patience, se trouve actuellement au musée Carnavalet.)

Les deux amis avaient pensé à emporter avec eux des vêtements propres... Un ami d'Allègre les recueillit. Allègre s'enfuit à Bruxelles, et Danry, de son côté, rejoignit Amsterdam. Allègre fut arrêté à Bruxelles à la suite d'une lettre d'injures adressée, par lui, à Mme de Pompadour; quant à Danry, Saint-Marc, déguisé en marchand arménien découvrit sa retraite et obtint du gouvernement hollandais que le fugitif fut rendu à la France.

Danry entre au cachot de la Bastille le 7 juin 1756, et c'est seulement le 1er septembre 1759 — trois ans après! — qu'on le transfère dans une cellule plus aérée...

En 1764, Mme de Pompadour meurt. Danry va donc être libéré. Un policier vient, en effet, lui promettre la liberté et lui demande de le suivre. On l'emmène dans un fiacre, et là on lui passe une chaîne au cou en la tirant de sorte que son visage se trouve serré contre ses genoux, on lui ferme la bouche pour l'empêcher de crier et on le conduit... au donjon de Vincennes!

Danry y prend le nom de Latude et se fait passer pour noble. Va-t-il obtenir sa libération et qui mieux est une pension en réparation de l'erreur judiciaire? Rien ne vient. Latude s'évade un après-midi, le 23 novembre 1765, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, il s'élève tout d'un coup un brouillard épais. « Mauvais temps, dit le gardien. — « Pas mauvais pour s'échapper » répond Latude, qui se met à courir. Les sentinelles crient : « Arrête, arrête! » Tout le monde court. Latude en profite pour crier, lui aussi, et plus fort que les autres, en tendant les mains en avant : « Arrête! Au voleur! Arrête! » et distance les autres. Mais la dernière sentinelle qui gardait la porte s'apprête à s'emparer de la première personne qui arriverait. Et pas d'erreur possible, cette sentinelle, un nommé Chenu, connaissait Latude; elle croise la baïonnette : « Halte, ou tu es mort. — Chenu, lui répond Latude, votre consigne est de m'arrêter et non de me tuer. » Et Latude s'avance comme pour se rendre, puis arrivé près de la sentinelle lui arrache brusquement son fusil, la bouscule, et sort. Il arrive à Paris dans la nuit. Les jeunes filles avec lesquelles il échangea des signaux le recueillent. Mais quelque temps après, Latude tombe dans un guet-apens et est reconduit à Vincennes. Il lui est défendu, cette fois-ci de se promener. Mais Latude invente un stratagème : il casse comme par mégarde un carreau de sa chambre et, quand le vitrier vient, on le fait sortir au jardin, car un prisonnier ne doit pas rencontrer de personnes étrangères à la prison. C'est dans ce jardin qu'il avait enterré, un an avant, une tige de fer. Latude fouille le sol, trouve la tige et la cache sous ses vêtements. Et pendant vingt-six mois, il attaque l'énorme mur de sa chambre jusqu'à le traverser complètement; il peut alors, sa chambre donnant du côté du jardin, parler aux autres prisonniers et son affreuse solitude en est adoucie. Mais on découvre ce travail. Et Latude passe 107 jours au cachot, souffrant de rhumatismes, d'ulcères, du scorbut, et suffoquant dans cette pièce obscure où l'air n'arrivait que par les joints des portes. Il écrit encore avec son sang sur des morceaux de chemise. En 1774, on le transfère à Charenton, car il commence à donner des signes de folie : il pense être ensorcelé; il y retrouve Allègre qui, lui, se croit Dieu.

Louis XVI avait succédé à Louis XV, mais il fallut de nombreuses démarches pour que Danry fut libéré le 5 juin 1777. Hélas, le 16 juillet, il était repris et enfermé à Bicêtre. Que s'était-il passé? Est-ce la folie ou la misère qui le poussa, mais Danry avait, par des menaces, extorqué de l'argent à une dame. Il est enfermé avec les voleurs et ne veut plus s'appeler M. de Latude, mais Danger. A Bicêtre, il compose de nouveaux projets, des mémoires. Un gardien ivre perd dans la rue un long écrit de Latude, que ramasse une petite mercière, Mme Legros. Cette brave femme est bouleversée par ces souvenirs du grand prisonnier et va de porte en porte chez les « grands « réclamer des secours et la libération de Latude. Enfin en 1784, on obtient de Louis XVI la mise en liberté de Latude Après trente-cinq ans de prison, cet homme commence à vivre, il est fêté dans les salons, pensionné par l'Etat et par de riches particuliers, il trouve dans la famille Legros une fidèle et couchante affection.

Mais c'est la Révolution qui viendra le *venger !*

L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *Nous sommes au XVIIIe siècle. A l'auberge de « l'Amiral-Benbow » s'est établi un vieux marin brutal, surnommé le capitaine. Cet homme mystérieux ne paye rien de ce qu'il doit et semble être un ancien pirate. C'est Jim Hawkins, treize ans, fils de l'aubergiste, qui raconte cette aventure.*

Chapitre II

OÙ CHIEN-NOIR FAIT UNE COURTE APPARITION

Ce fut peu de temps après cette soirée qu'arriva le premier des événements mystérieux qui devaient nous débarrasser enfin du capitaine, mais non pas, comme on le verra par la suite, de ses affaires. Cet hiver-là était très froid et rude, marqué de gelées fortes et de violentes tempêtes; et dès son commencement, il nous apparut bien que mon pauvre père n'aurait pas la chance de voir le printemps; il déclinait de jour en jour, et comme ma mère et moi devions à nous deux faire marcher toute l'auberge, nous avions trop de travail pour prêter grande attention à notre désagréable pensionnaire.

C'était par un beau matin de janvier froid et piquant. La baie était toute blanche de givre; la mer clapotait sur les galets et le soleil encore bas n'éclairait que le haut des collines et étincelait au loin sur la mer. Le capitaine, qui s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, se promenait sur la grève. Son coutelas lui pendait sous les larges pans de son vieil habit bleu; il avait sa lunette de cuivre sous le bras et son tricorne rejeté en arrière; je vois encore son haleine flotter derrière lui comme une fumée tandis qu'il s'éloignait à grands pas, et le dernier bruit que j'entendis de lui alors qu'il passait derrière le gros rocher fut un violent souffle de colère, comme s'il pensait encore au docteur Livesey.

Ma mère était montée près de mon père, et, en attendant le retour du capitaine, je dressais la table du déjeuner, quand la porte s'ouvrit et un homme, que je ne connaissais pas, entra. Il était pâle comme un linge; deux doigts lui manquaient à la main gauche et bien qu'il fût armé d'un coutelas, il semblait peu que ce fût un batailleur.

Je ne cessais de faire attention aux marins, qu'ils eussent une jambe ou deux, mais je me souviens que celui-ci m'embarrassa. Cet homme n'avait rien d'un marin et cependant son aspect sentait la mer.

Je lui demandais s'il désirait quelque chose et il me commanda du rhum; mais comme j'allais sortir de la salle pour aller en chercher, il s'assit sur un coin de table et me fit signe d'approcher. Je m'arrêtais, la serviette à la main.

— Approche mon gars. (Je m'avançais d'un pas.) Cette table est-elle celle de mon copain Bill? questionna-t-il en clignant de l'œil.

Je lui répondis ne pas connaître son copain Bill et que la table était pour quelqu'un qui habitait chez nous et que nous appellions le capitaine.

— Moi, je veux bien, dit-il, je ne vois pas pourquoi on n'appellerait pas aussi bien capitaine mon vieux Bill. Il a une balafre sur la joue, mon copain Bill, et des manières tout à fait charmantes surtout lorsqu'il a bu. Admettons, par exemple, que ton capitaine ait une balafre sur la joue et si tu veux bien, sur la joue droite? Hein, qu'est-ce que je te disais! Et alors, mon copain Bill est-il dans cette maison?

Je répondis qu'il était allé faire un tour.

— De quel côté, mon gars?

Je lui montrai le rocher et l'assurai que le capitaine ne tarderait sans doute pas à rentrer; et lorsque j'eus répondu à quelques autres questions :

— Ma foi, dit-il, ça lui fera autant de plaisir que de boire un coup, au copain Bill!

En disant ces mots, son visage était moins qu'aimable, mais ça ne me regardait pas, et d'ailleurs, je ne savais que

Chien-Noir.

décider. Le nouveau venu restait planté sur le seuil de l'auberge, et surveillait le tournant comme un chat guette une souris. A un moment, je me hasardais à faire quelques pas sur la route, mais il me rappela aussitôt et comme je n'avais pas l'air de lui obéir assez vite à son idée, son visage pâle prit un air menaçant et avec un juron qui me fit sursauter. il me commanda de revenir. Dès que je lui eus obéi, il revint à ses manières du début, mi-caressantes, mi-railleuses, me tapota sur l'épaule en m'assurant que j'étais un gentil garçon et que je lui plaisais beaucoup.

— Moi aussi, j'ai un fils, me dit-il, et il te ressemble comme deux gouttes d'eau, c'est le plaisir de mon cœur. Mais la première des choses pour les enfants, c'est l'obéissance, mon gars, l'obéissance, et si tu avais navigué avec Bill, il n'aurait pas fallu te répéter deux fois... Ah! mais non! Ce n'était pas la manière de Bill, ni de ceux qui ont navigué avec lui. Mais pour sûr, le voilà, mon vieux Bill, avec sa lunette sous le bras! Que Dieu le bénisse! Nous allons rentrer dans la salle, mon petit gars, et nous cacher derrière la porte pour lui faire une surprise, à ce vieux Bill... Que Dieu le bénisse, je le répète!

Ce disant, le bonhomme m'entraîna dans la salle et me mit avec lui dans un coin où nous étions cachés par la porte ouverte. J'étais fort ennuyé comme on peut le penser et j'étais d'autant plus inquiet que visiblement, mon bonhomme ne paraissait pas rassuré; il dégagea la poignée de son coutelas et le fit jouer dans son foureau et pendant tout le temps que nous attendîmes, il ne fit que ravaler sa salive, comme s'il avait eu comme on dit, un crapaud dans la gorge.

Enfin le capitaine arriva, fit claquer la porte derrière lui sans regarder à droite ni à gauche et traversa la pièce droit vers la table où son déjeuner l'attendait.

— Bill! appela l'étranger d'une voix qu'il s'efforçait, me semble-t-il, de rendre forte et assurée.

Le capitaine fit demi-tour et nous regarda : le hâle avait disparu de son visage qui en avait pâli jusqu'au bout du nez; on aurait dit, à le voir qu'il voyait un fantôme ou le diable ou quelque chose de pire, si possible et, ma foi, je le pris en pitié à le voir tout d'un coup si vieilli et si abattu.

— Alors, Bill, tu me reconnais, tu reconnais, pour sûr, un vieux copain de bord, pas vrai, mon vieux Bill?

Le capitaine eut une sorte de hoquet :

— Chien-Noir, fit-il.

— Et qui serait-ce d'autre, répliqua l'étranger avec plus d'assurance. Chien-Noir plus que jamais qui vient rendre visite à son vieux copain Bill à l'auberge de *l'Amiral-Benbow*... Ah! Bill, Bill, en avons-nous vu ensemble depuis que j'ai perdu ces deux doigts, dit-il, en montrant sa main mutilée.

— Eh bien, voyons, fit le capitaine, tu m'as retrouvé, me voici... parle donc, qu'est-ce qu'il y a ?

— Alors, c'est bien toi, Bill, répliqua Chien-Noir, il n'y a pas d'erreur! Je vais me faire servir un verre de rhum par ce bon petit gars-là, qui me paraît si gentil et nous allons nous asseoir, si tu veux, et parler franc comme deux vieux copains.

Lorsque je revins avec le rhum, ils étaient déjà assis de chaque côté de la table servie pour le déjeuner du capitaine : Chien-Noir du côté de la porte et assis de biais comme pour pouvoir surveiller d'un œil son vieux copain et pour au besoin, selon moi, pouvoir battre en retraite. Il me commanda de sortir en laissant la porte ouverte.

— Pas d'œil au trou de la serrure avec moi, ajouta-t-il.

Je les laissais donc ensemble et me retirai dans le bar. Pendant un bon bout de temps et malgré les efforts que je faisais, bien entendu, pour entendre, je ne pus rien attraper de leur bavardage, mais bientôt leur ton s'éleva et je pus discerner quelques mots, des jurons principalement, dans la bouche du capitaine.

— Non, non et non! j'en ai assez, cria-t-il une fois; et encore :

— Allez tous vous faire pendre! c'est comme je vous le dis!

Brusquement, il y eut une terrible bordée de jurons : les chaises et la table furent renversées, on entendit un cliquetis d'acier, puis un hurlement de douleur et la seconde d'après, je vis Chien-Noir s'enfuir poursuivi par le capitaine, tous deux coutelas au poing, et le premier grièvement blessé à l'épaule gauche. Juste à la porte le capitaine lança au fuyard un dernier et terrible coup qui lui aurait sûrement ouvert la tête, s'il n'eût été arrêté par la grosse enseigne de notre *Amiral-Benbow*. On peut voir encore aujourd'hui l'entaille sur sa partie inférieure.

La bataille fut terminée après ce coup; dès qu'il fut sur la route et malgré sa blessure, Chien-Noir prit ses jambes à son cou avec une étonnante agilité et disparut derrière la crête de la colline en une demi-minute; quant au capitaine, il regardait l'enseigne d'un air hébété, puis il se passa plusieurs fois la main sur les yeux et finalement rentra à la maison.

— Jim, me dit-il, du rhum, et comme il parlait, il chancela légèrement et s'appuya de la main contre le mur.

— Etes-vous blessé, lui criai-je?

— Du rhum! répéta-t-il, je dois partir d'ici. Du rhum! Du rhum!

Je courus en chercher. Mais bouleversé par ce qui venait d'arriver, je cassai un verre, faussai le robinet, si bien que j'étais toujours occupé lorsque me parvint dans la salle, le bruit d'une lourde chute. Je me précipitais et vit le capitaine étendu tout de son long sur le carreau; en même temps ma mère inquiétée par les cris et le bruit de la bataille descendait à toute allure pour venir à mon aide. A nous deux, nous lui relevâmes la tête : il respirait péniblement et bruyamment, et il avait les yeux fermés et le visage d'une couleur hideuse.

— Que Dieu nous protège! s'écria ma mère! Quel malheur pour notre maison, et voilà ton pauvre père qui est malade

Nous ne savions, cependant, ce qu'il convenait de faire pour porter secours au capitaine, et étions convaincus qu'il avait reçu un vilain coup dans la bataille. A tout hasard, je tentais de lui introduire un peu de rhum dans la bouche,

Le capitaine me commanda du rhum.

mais il avait les dents étroitement serrées et les mâchoires contractées comme un étau. Nous fûmes vraiment soulagés de voir la porte s'ouvrir et entrer le docteur Livesey, qui venait visiter mon père.

— Docteur! que faut-il faire? Où est-il blessé?

— Blessé, allons donc! il n'est pas

plus blessé que vous ni moi! comme je le lui avais annoncé, cet homme vient d'avoir une attaque. Allez, madame Hawkins, remontez tout de suite auprès de votre mari, et autant que possible, ne lui parlez de rien. Quant à moi, je vais faire de mon mieux pour sauver la vie de cette fripouille et Jim que voici va m'apporter une bassine.

Quand je rentrai avec la bassine, le docteur avait déjà levé la manche du capitaine et mis à nu son gros bras musclé. Il était couvert de tatouages : « bon vent », « bonne chance », « Billy Bones s'en fout » se lisaient fort clairement, et plus près de l'épaule, on voyait une potence avec son pendu, dessin plein d'esprit à mon avis.

— Prophétique! dit le docteur en touchant du doigt ce tatouage. Et maintenant, messire Billy Bones, si c'est là votre nom, nous allons voir la couleur de votre sang! Jim, avez-vous peur du sang?

— Non, monsieur.

— Bon. Alors, tenez la bassine.

Il fallut tirer beaucoup de sang au capitaine avant qu'il rouvrît les yeux et promenât un regard vague autour de lui. D'abord, il fronça le sourcil en reconnaissant le docteur; puis son regard tomba sur moi et il parut tranquillisé. Mais, tout d'un coup, il changea de couleur, et s'efforçant de se lever, il cria :

— Où est Chien-Noir?

— Fichez-nous la paix avec ce Chien-Noir, qui n'existe que dans votre imagination, vous avez bu du rhum et vous avez eu une attaque, comme je vous l'avais annoncé. Je viens de vous arracher, bien malgré moi, à la tombe où vous piquiez une tête et maintenant, messire Bones,...

— Ce n'est pas mon nom, interrompit-il.

— Cela m'est égal! C'est celui d'un flibustier de ma connaissance et je vous donne ce nom pour aller plus vite. Voici ce que j'ai à vous dire : un verre de rhum ne vous tuera pas, mais si vous en avalez un, ce sera deux et puis trois, et ainsi de suite et je parie ma perruque que si vous ne vous arrêtez pas net, vous mourrez, comprenez-vous bien, vous mourrez pour aller à votre vraie place comme il est dit dans la bible. Allons, faites un effort pour cette fois; je vais vous aider à vous mettre au lit.

A nous deux et non sans peine, nous réussîmes à le monter dans sa chambre et à le déposer sur son lit, et sa tête retomba sur l'oreiller comme s'il allait s'évanouir.

— Maintenant, dit le docteur, enfoncez-vous bien ceci dans la tête : rhum égale mort.

Ceci dit, il me prit par le bras pour aller dans la chambre de mon père.

— Ce ne sera rien, cette fois-ci, dit-il dès que la porte fut fermée. Je lui ai tiré assez de sang pour qu'il nous laisse la paix un bout de temps. Il gardera le lit une huitaine, lui et vous y gagnerez, mais une nouvelle attaque l'emporterait.

Chapitre III

LA TACHE NOIRE

Vers midi, je pénétrai chez le capitaine avec des boissons rafraîchissantes et des médicaments. Il était à peu près dans le même état que nous l'avions laissé et il me semblait à la fois faible et agité.

— Jim, me dit-il, tu es le seul ici qui vaille quelque chose; tu le sais j'ai toujours été bon pour toi; pas un mois ne s'est passé sans que tu n'aies reçu tes dix sous et tu vois, mon petit gars, comme je suis bas et abandonné de tous. Dis, mon petit, Jim, tu vas m'apporter un petit verre de rhum tout de suite, n'est-ce pas?

(A suivre.)

Entre Camarades

RÉSULTAT DU CONCOURS DES HÉROS DE « MON CAMARADE »

Rébus N° 1. — Pierrot Lancry, après plusieurs aventures, réussira à délivrer son oncle, Clément Lothaire.

Rébus N° 2. — Pat'soum n'a pas fini de tourmenter M. Raleu.

Rébus N° 3. — Toto et Toutoune arriveront certainement en Union Soviétique.

Rébus N° 4. — Flip et Flop ont bientôt terminé leurs désopilantes aventures.

Rébus N° 5. — Souk et Touti sont frère et sœur, les trois méchants gros seront enfermés dans une cage de fer.

Rébus N° 6. — Mme Burette, M. Trépointe et Mlle Lebondu sont beaucoup moins malins que Janot.

Rébus N° 7. — Riki, Sam et Mouche, arriveront à vaincre Fureur, grâce à Rollo.

Rébus N° 8. — Poum vous souhaite à tous de gagner de beaux prix au concours des héros de *Mon Camarade*.

Voici les noms des septs premiers du concours, ces sept petits lecteurs ont trouvé les réponses des huit rébus.

Albert Saint-Michel, à Levallois; *Lucienne Andrieux*, à Bagnolet; *G. et E. Chevrot*, à Givors; *Janine Meunier*, au Perreux; *René Deprog*, à Lille; *Heriot*, à Saint-Jean-de-la Ruelle; *Robert Chevallier*, Saint-Dui-d'Auvergne, ils recevront tous *un beau stylo*.

Neuf seulement ont trouvé sept réponses, voici leurs noms :

André Fillon, à la Capelle; *Lucienne Guichard*, Paris (20e); *Juliette Teboul*, à Fez; *Jacques Lahy*, à Dunkerque; *Blanche Dammerval*, Abbeville; *Lucette Goury*, à Braux; *Daniel Martin*, Paris (14e); *Hélène Pricaz*, Le Plot-Croisy; *Cheval*, Paris (5e); ils recevront *un superbe stylo-mine*.

Dix ont trouvé six réponses, voici leurs noms :

Odette Ollier, à Neuilly-Plaisance; *G. Vidou*, à Saint-Gaudens; *Carolus Coache*, Paris (6e); *Janine Colly*, à Soissons; *André Amilé*, à Lezignan-Corbière; *J. Rollin*, à Joigny; *Paul Félix*, Paris (14e); *Michel Gourilleau*, Paris (13e); *Louis Dehan*, à Nancy; *Germaine Laubus*, Paris (13e), ils recevront *un ravissant porte-monnaie en cuir*.

Enfin, les dix noms suivants qui ont trouvé cinq et quatre réponses exactes, vont recevoir un des livrets de la collection de *Mon Camarade*.

J. Garnot, à Châtellerault; *T. Mongis*, à Villeneuve-de-Marsan; *G. Lamireau*, à Thouars; *R. Jalounaix*, Paris (11e); *A. Paville*, à Troyes; *E. Poing*, à Plessis-Robinson; *M. Sergent*, à Evreux; *M. Patoutel*, Le Havre; *M. Meunier*, Paris (20e); *Canton*, Paris (5e).

○

CE QU'ON PENSE DE NOTRE JOURNAL

Voici ce que nous écrit JEAN C, du 12e arrondissement de Paris :

« Mon Camarade *n'a pas cessé de me plaire, bien au contraire, et, tous ceux qui, comme moi, lecteurs de la première heure, ont suivi avec intérêt sa continuelle ascension vers le mieux ne peuvent que se réjouir de sa belle présentation et de ses bons articles, et, continuer de le faire connaître autour d'eux.*

Je me joindrais aux camarades dont j'ai lu les lettres dans notre journal, pour vous dire si vous ne l'avez pas encore fait, qu'une page sur la Russie, de temps en temps plairait beaucoup.

A mon avis, vous pourriez aussi faire paraître parfois, un article sur un autre pays capitaliste, de façon à faire ressortir la différence de vie, existant entre les deux extrêmes, la vie du pauvre et, exploitation du travailleur.

Pour la partie jeux, je crois que vous pourriez mettre une fois un mot croisé, une fois, un jeu d'échecs ou un de dames.

Chers camarades, je terminerais en vous disant que c'est avec impatience que j'attends Mon Camarade, *hebdomadaire, car j'ai remarqué que dans ma classe, depuis qu'il paraît tous les 15 jours et se vend en boutique, plusieurs camarades qui ne le connaissaient pas, l'achètent et, c'est pourquoi je pense que s'il devenait hebdomadaire, ce serait un grand pas de fait vers l'achat massif de* Mon Camarade, *par tous les jeunes qui n'en connaissent pas d'autres, achètent tous ces illustrés bourreurs de cervelles, qui ne connaissent ou ne veulent connaître que les aventures guerrières ou romanesques.*

***

Notre ami A. Ch., de Nantes, a écrit la lettre suivante :

« Mon Camarade *est, je le crois, le journal par excellence, de la jeunesse et je n'en vois aucun qui possède les qualités qu'assimile* Mon Camarade *dans ses douze pages. Dans les nombreux articles, je préfère naturellement « Le Mystère du Serpent à plumes » et la page choisie. La page instructive de Bour, est également très passionnante. Cependant, je trouve que* Mon Camarade *est plutôt l'hebdomadaire des tous jeunes garçons (les trop abondantes histoires en images). Alors qu'il devrait être le journal d'une jeunesse déjà avancée. Aussi je propose de réduire les historiettes en une « page de Bébé » qui contenterait suffisamment nos petits frères. Dans les trois pages ainsi économisées, on ferait dans chaque numéro une page complète sur la Russie ainsi qu'une étude graduelle de la mécanique diverse. On pourrait aussi étudier dans une de ces pages, les classiques français.*

Avec cela, Mon Camarade *serait, en étant hebdomadaire, le vrai journal modèle contre le poison de la mauvaise presse.* »

***

CHRISTIANE D, de Villejuif, nous fait les mêmes critiques que A. Ch. Elle nous écrit :

« Mon Camarade *me plaît beaucoup et, je voudrais pouvoir me réabonner le plus longtemps possible. Aussi, je vous demanderai de bien vouloir publier des articles convenant à des grands, de façon que lorsqu'on atteint 17 ou 18 ans, nous y trouvions de quoi nous intéresser. (Astronomie, voyages, etc...).* »

Ces critiques seraient tout à fait justifiées s'il existait à côté de *Mon Camarade*, un journal de même tendance, destiné aux tous jeunes garçons et fillettes. Alors, nous pourrions supprimer les pages illustrées, ou les remplacer par des pages qui intéressent davantage les jeunes, à partir de quatorze ans.

Mais hélas! un tel journal, pour les très jeunes, n'existe pas encore. Et nous sommes obligés de satisfaire, à la fois le jeune de huit ans et le jeune de quatorze, et, l'un et l'autre n'ayant pas les mêmes goûts, ils trouveront toujours, l'un certaines pages trop sérieuses, l'autre certaines images trop « bébé »...

Qu'on nous aide donc à faire *Mon Camarade* hebdomadaire — ce sera, espérons-le, pour la rentrée... — et alors, seulement pourrons-nous RÊVER, une fois notre nouvel hebdomadaire solidement établi, à créer un journal qui s'adresse plus spécialement aux jeunes et nous permette de rendre *Mon Camarade* plus sérieux.

Notre ami PIERRE T., de Chamiers, qui a seize ans passés, trouve, cependant, *Mon Camarade*, tel qu'il est actuellement, tout à fait à son goût. Il nous écrit en effet :

« *Votre journal est très intéressant. J'aime surtout le* Mystère du Serpent à plumes *et vos pages choisies, et les histoires de Bour.* Mon Camarade *est très amusant; autant pour les petits que pour les grands.* »

ENFIN DES CHANTS POUR NOS ENFANTS

VIENNENT DE PARAITRE :

Les négrillons malins..... 1 fr.
La pionnière Olga..... 0.75
L'usine au jardin d'enfants. 0.75

RAPPEL

Les Chants Révolutionnaires français. 4 fr.
Les Chants des Peuples de l'U.R.S.S. 4 fr.

Passez vos commandes accompagnées des fonds à
E.S.I., 24, rue Racine, PARIS
Ch. postal 974-41

UNE LETTRE D'UKRAINE

Nous avons reçu la lettre suivante que nous sommes heureux de publier :

Nous filles et garçons, écoliers de la lointaine république socialiste des soviets d'Ukraine; du village Pokyovsjke, pendant notre soirée internationale, nous avons décidé de vous écrire une lettre, et, de toujours correspondre avec vous. Nous le désirions depuis longtemps, mais n'avions pas l'adresse juste, et, à ce sujet nous avons été aidés par notre journal régional « BIABWOSHK ».

Nous vivons dans un pays où la vie est pleine de joie. Nous sommes fiers au sujet des succès de notre pays, dans l'édification socialiste. Au cours des années passées depuis la Révolution d'octobre, dans notre village, une école moyenne a été construite. Avant la Révolution, 40 % des habitants étaient illettrés. Maintenant, tous les enfants sont instruits. Dans les écoles de notre village, petit centre administratif, il y a 23 classes, dans lesquelles sont instruits 800 enfants d'ouvriers. On nous donne toutes facilités pour l'étude. Nos instituteurs et institutrices sont en même temps nos camarades plus âgés. Pas un instituteur ne bat les écoliers, les coups sont sévèrement défendus par l'Etat.

A part notre instruction qui se compose de 5 à 6 leçons par jour, nous prenons part après les cours, au travail de diverses organisations de masses et cercles. Dans notre école, existent les organisations suivantes : S. R. I., qui comprend 200 membres, la société des amis de l'aviation et de l'industrie chimique, les jeunes libres penseurs, les jeunes amis de la Croix-Rouge et des cercles de théâtre, de l'histoire, de la littérature, de la musique, de la danse et, aussi de la technique d'amateur. A part cela, un orchestre composé d'instruments à corde, auquel prennent part 15 écoliers.

Notre village est un de ceux qui progressent le plus de la région; il y a 3 théâtres, une fanfare, de puissants kolkhozes agricoles et également un kolkhoze de pêcheurs. Les organisations du village aident toujours l'école, par des dons d'argent pour acheter des vêtements, des chaussures, des livres, pour tous les écoliers à qui il serait difficile de le faire eux-mêmes. Nous, écoliers, nous aidons tous ceux qui ont besoin de s'instruire, en écrivant et peignant des affiches, en lisant aux kolkhoziens des lettres et des affiches. Pendant l'été, nous aidons aussi aux travaux des champs.

Les jeunes pionniers terminent en saluant leurs amis de France et en leur demandant des lettres. Notre camarade Pierre Cuvilier, rue de la République, Viarmes, Seine-et-Oise, transmettra à nos jeunes amis d'Ukraine, les lettres que vous voudrez leur faire parvenir. Il s'offre aussi à vous faire correspondre avec de jeunes amis de Russie et d'Angleterre.

VLADIMIR.

○

BONS MOTS

— Quelle différence faites-vous, madame entre un miroir et une femme?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Eh bien! C'est que le miroir réfléchit sans parler et que la femme parle sans réfléchir.

— Très drôle... Mais, à votre tour, dites un peu quelle différence vous faites entre un miroir et vous?

— Je l'ignore!

— Eh bien! c'est que le miroir est poli et que vous vous ne l'êtes guère!

○

— Vous ne me croyez pas? Vous ne savez pas qui je suis?

— Non, mais je sais ce que vous êtes : un fichu blagueur! *(Transmis par M. X.)*

LE CÉLÈBRE AUTEUR DE
L'ÉPOPÉE DU TRAVAIL MODERNE
M. ILINE
que tous les lecteurs de *Mon Camarade* connaissent, vient d'écrire

LES MONTAGNES ET LES HOMMES

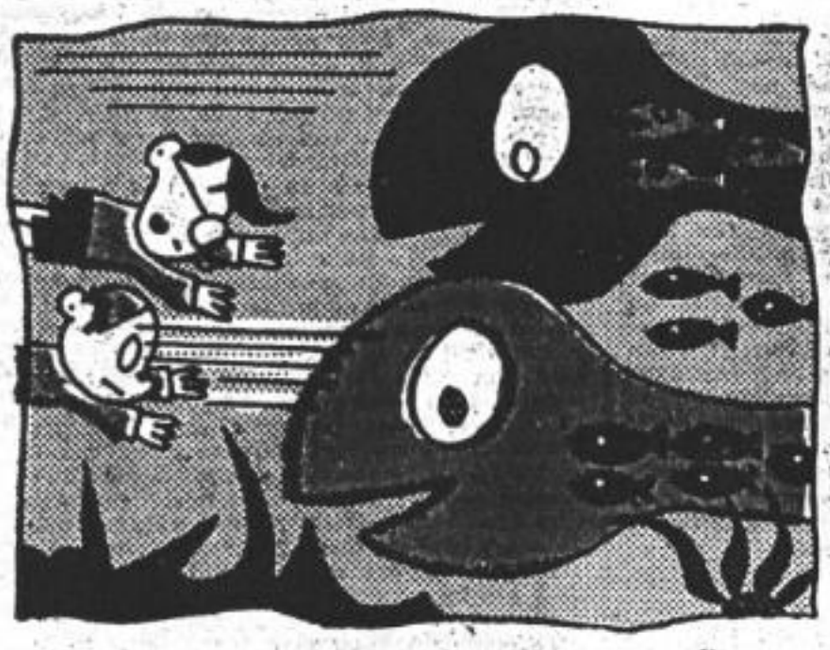
Dans ce passionnant récit, M. Iline nous décrit comment l'homme nouveau du socialisme se rend maître de toutes les puissances de la nature et les fait participer à la création d'une vie meilleure.

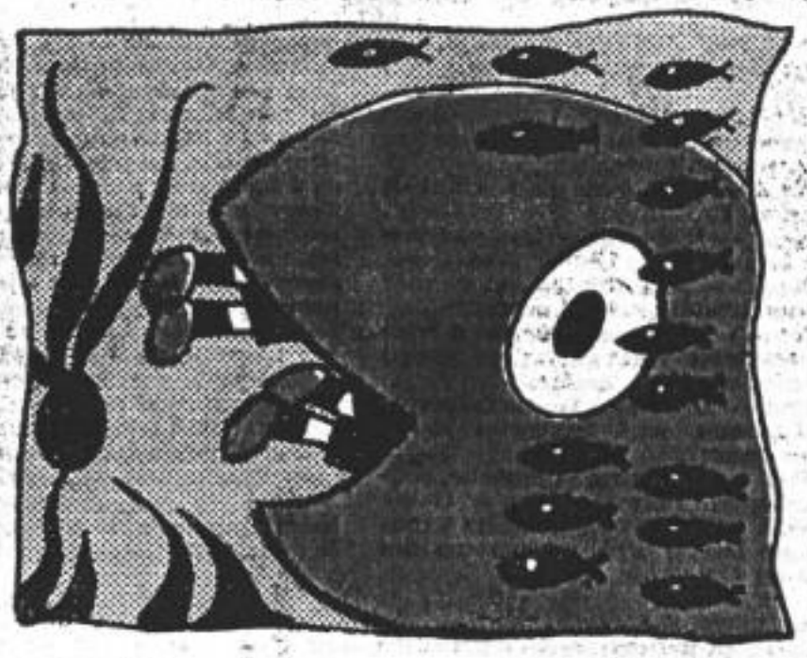
12 francs

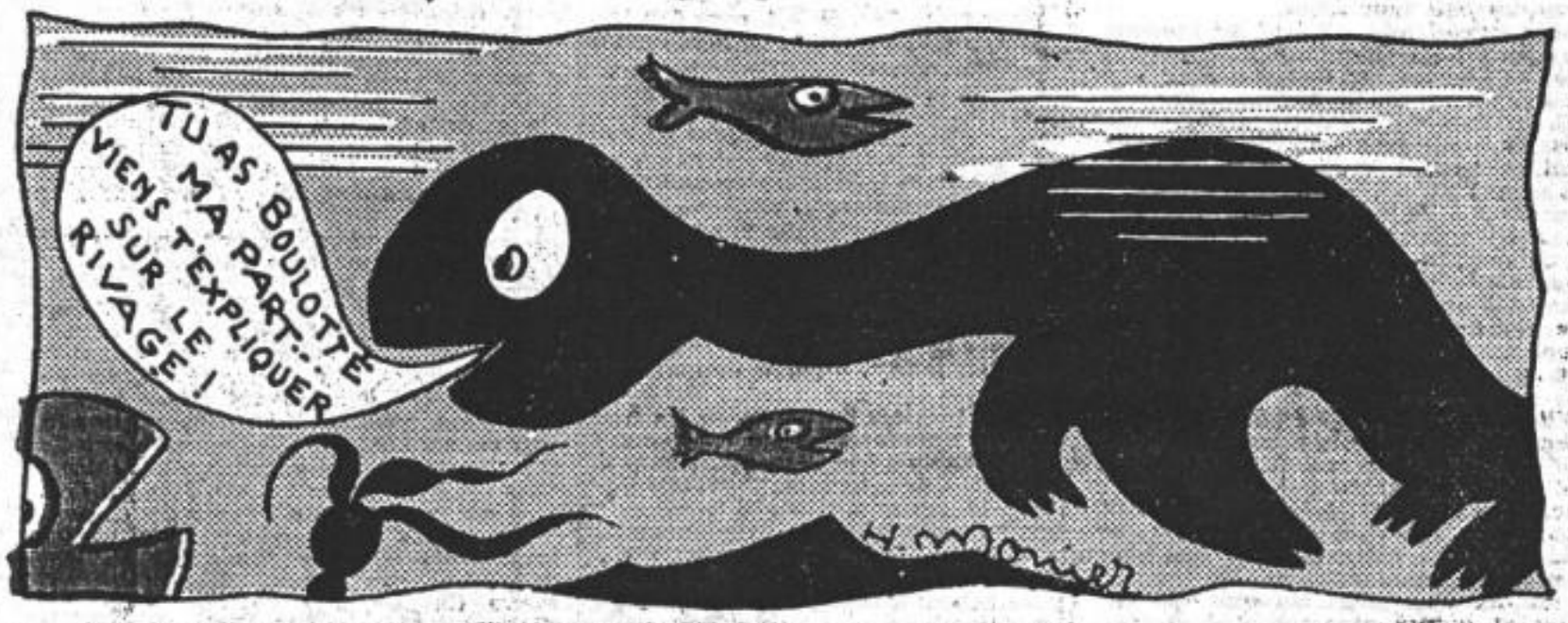
Adressez vos commandes avec les fonds à
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS
Chèque postal 974-41

Le gérant : Léon MOUSSINAC
IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET CIE — un voyage mouvementé...







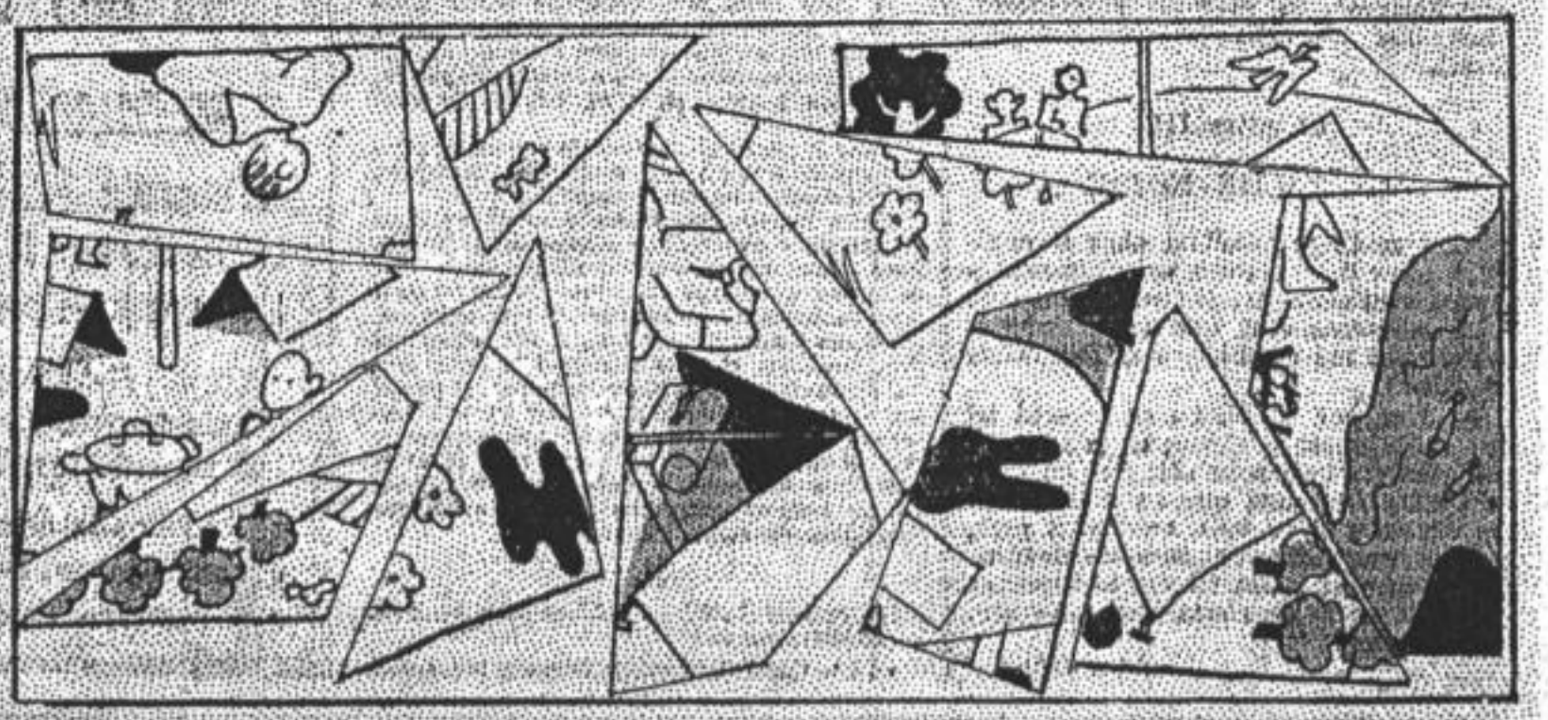
CONCOURS DU JEU DE PATIENCE

Notre ami Poum a fait un magnifique dessin représentant une scène familière aux groupes d'enfants pendant les vacances. Mais ne trouvant pas son dessin assez beau il l'a déchiré en morceaux.

Reconstituez le dessin en collant les morceaux sur une feuille de papier, envoyez-nous la solution avec le bon de concours ci-joint et vous pourrez gagner un des dix prix en livres qui seront décernés.

Bon du Concours
DU JEU DE PATIENCE

Bon à découper et à envoyer avec la solution à M. Poum, 24, rue Racine, Paris (VIe), avant le 15 août 1936.



DLP 27-05-92030305

QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 44. — 23 Juillet 1936.

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum

Tout d'abord Pat'Soum éprouve une grande joie à découvrir la campagne

Le chant des oiseaux

Les fruits succulents qu'il voit pendre à certains arbres

Les légumes et les fleurs qui poussent à perte de vue

font penser à Pat'Soum qu'ici la vie doit être douce et facile.

Mais une voix stridente met fin à sa joie.

De même lorsqu'il essaie de s'asseoir..

..ou de s'intéresser aux fleurs et aux légumes...

Le dialogue suivant s'engage alors entre Pat'Soum et le garde champêtre

Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 6 Août

Janot et le Capitaine Verdure

Mes chers Camarades,

Je vous écris pour vous dire qu'il y a eu une grande réunion l'autre soir chez Mme Burette. Il y avait là Mlle Lebondu, M. Trépointe, le capitaine Verdure, la baronne de Grossac, Mme Duflan, le prince Kamtchaki et la princesse Kamtchaka.

Que tous ces messieurs dames se soient réunis ensemble, ça vous étonnera peut-être. Car dans mes lettres précédentes, je vous ai raconté comment ils s'étaient brouillés et comment ils parlaient de se dévorer s'ils se rencontraient.

Mais c'est Mme Burette qui les a tous réconciliés. D'accord avec Mlle Lebondu elle a été leur porter une lettre où il était écrit :

« Amis français de la France française!

« Les juifs aux ordres de Berlin, de Moscou et de la franc-maçonnerie internationale ont décidé de dissoudre nos organisations nationales. Mais on ne dissout pas l'intelligence, la grâce, la force et l'idéal. Vous viendrez donc pour le salut de la France aux Français prendre le thé mercredi chez Mme Burette et décider des mesures à prendre pour le salut commun. Vive La Rocque! »

Le soir du mercredi, ils sont arrivés les uns après les autres. Ils étaient tous déguisés. M. Trépointe avait une grande fausse barbe blanche, la baronne de Grossac s'était habillée en chère sœur et Mlle Lebondu avait mis un chapeau rouge.

Tout le monde s'est rassemblé dans le salon salle à manger de Mme Burette et on a fait semblant de jouer à la belotte. Mais c'était seulement pour ne pas avoir l'air de faire une réunion politique.

M. Trépointe, après avoir enlevé sa fausse barbe et s'être essuyé le front — ça tient très chaud les fausses barbes — prit la parole.

— C'est épouvantable, messieurs et dames, dit-il. On nous a dissous, nous sommes tous dissous.

Moi je ne trouvais pas du tout qu'ils avaient l'air dix sous. Je trouvais plutôt qu'ils avaient l'air chacun comme deux ronds de flan...

— Il faut faire quelque chose, dit Mlle Lebondu.

— Il faut attendre les ordres du colonel, fit le capitaine

— Le colonel a déjà donné son avis sur la question, dit la baronne de Grossac. Il a dit que c'était une honte qu'on ait supprimé les Croix de Feu, qui était une magnifique organisation de bienfaisance, qui distribuait tous les mois 1.500.000 francs et qui faisait vivre avec cela plus de trois cent mille Français et Françaises.

— Ça leur faisait tout juste cinq francs par mois pour vivre, dis-je très fier de savoir si bien calculer. Qu'est-ce qu'ils devaient faire la noce avec tout cet argent!

— Silence aux mauvais Français, me dit la princesse Kamtchaka.

— Aux Français, la France! s'écria avec conviction le prince Kamtchaki.

— Et je me demande ce que ce sale gosse fait ici. C'est un agent du Front Populaire, un judéo-maçonnique, fit M. Trépointe.

Mme Burette expliqua qu'elle m'avait fait rester pour qu'en cas de perquisition on crut à une paisible réunion de famille. On me pria donc de ne pas aller me coucher, mais de me taire et on continua la discussion.

C'est Mme Grossac qui prit la parole la première. Elle dit que tout ce qui arrivait c'était épouvantable. Maintenant on parlait de faire payer les riches. Et pourtant on en avait besoin, des riches. Par exemple, elle, elle avait quatre petits chiens qui ne mangeaient jamais que du bifteck. Si elle n'avait plus d'argent elle ne pourrait plus acheter de bifteck pour ses chiens. Elle achèterait des bas morceaux, ceux avec lesquels on fait le pot-au-feu. Tous les gens autrefois riches feraient comme elle, et les morceaux de pot-au-feu vaudraient tout de suite beaucoup plus cher. En définitive, ça serait donc les pauvres gens qui mangent du pot-au-feu qui souffriraient si on prenait seulement un million à la baronne de Grossac.

— Oh moi, fit M. Trépointe, l'air malin, on ne me prendra rien. Tout mon argent est à l'étranger.

— Moi aussi, moi aussi, vous nous croyez donc plus bête que vous? dirent en chœur la baronne et le capitaine.

— Oui, mais on va vous faire une loi pour prendre l'argent qui est à l'étranger, dit Mme Burette.

Ces paroles mirent M. Trépointe tout à fait en colère. Il grimpa sur une chaise et se mit à faire un grand discours. C'était une honte tout ce qui se passait. Pendant douze jours ses ouvriers avaient occupé ses usines de chaussures et il avait été obligé de leur accorder une augmentation. Le pire était que parmi ces ouvriers, qui avaient occupé l'usine, il y avait eu des ouvriers Croix de Feu, et que maintenant ils n'étaient plus Croix de Feu. Alors à quoi ça servait un colonel si ça n'était pas fichu d'obliger les ouvriers à obéir aux patrons. Et maintenant qu'on était dissous, le colonel qui aurait dû donner l'ordre d'aller prendre la Chambre des députés d'assaut, ne disait rien du tout. Il était d'autant plus inexcusable que les braves Croix de Feu avaient des mitrailleuses dans leurs caves. Et puis ce qu'il fallait, ce n'était plus une nouille comme le colonel, mais un homme beau, fort, énergique, qui rassemblerait tous les bons Français pour hacher en morceaux les révolutionnaires, un homme comme lui, Trépointe!

Ce discours a fait un effet épouvantable. Le capitaine Verdure s'est levé pour dire que le vrai chef qu'attendait les Français ne s'appelait pas Trépointe, mais Verdure. Et le prince Kamtchaka, qui depuis trois mois reçoit une rente d'une société de bienfaisance Croix de Feu — et une rente qui est de plus de cinq francs par mois — pour entretenir son alcoolisme et bien tirer à la carabine, lui, il criait sans arrêt : « Vive La Rocque! Vive La Rocque! » Mme Burette, elle, elle criait : « Vive la réconciliation Croix de Feu! » et la mère Duflan, qui est sourde, elle criait justement comme une sourde : « Vivent les Jeunesses patriotes! » Mlle Lebondu était du côté de M. Trépointe. La baronne de Grossac, elle était du côté du capitaine Verdure. Ils se seraient battus si Mme Burette n'avait pas eu l'idée de crier : « Vous allez attirer la police, on va nous découvrir. »

Mais ils étaient tellement fâchés qu'ils sont partis tous les uns après les autres. Le capitaine Verdure est resté seul, le dernier. Il a dit à Mme Burette d'un air mélancolique.

« Hélas! madame, nous sommes affreusement persécutés. Mais nous saurons agir. Lorsque, sous l'affreuse révolution française les paysans royalistes furent obligés de prendre les armes pour égorger ces sales républicains, ils s'éparpillèrent à travers les campagnes et prirent comme cri de ralliement le cri de la chouette. On leur donna, à cause de cela, le beau nom de Chouans. Nous sommes les nouveaux Chouans, madame, nous aurons demain notre signe de ralliement... »

Là-dessus, il s'en alla dignement.

Trois jours après tous ces messieurs dames avaient un signe de ralliement. Mme Burette avait pendu à sa fenêtre un grand drap de lit tricolore, M. Trépointe portait une pochette tricolore, Mlle Lebondu portait à son corsage un petit bouquet tricolore, le prince Kamtchaki portait une cocarde tricolore, comme les conscrits, et le capitaine Verdure portait, lui aussi, un grand ruban tricolore.

Moi, je dois dire que je ne les comprends pas bien. Ils imitent les Chouans, mais justement les Chouans, d'après ce qu'on m'a appris à l'école, portaient un ruban blanc, et ils étaient royalistes, et ils coupaient le cou à ceux qui portaient des rubans ou des drapeaux tricolores. Sûrement qu'ils se sont trompés, et qu'ils n'ont pas bien étudié leur histoire de France. Moi qui suis toujours très complaisant et très gentil, j'ai essayé d'expliquer au capitaine Verdure, le jour où je l'ai rencontré dans la rue, qu'il avait fait erreur et que c'était un ruban blanc qu'il devrait porter au lieu du tricolore, mais il m'a menacé d'un coup de pied quelque part. Je suis pourtant certain de bien la connaître, mon histoire de France.

Je vous salue tous.

JANOT, enfant adoptif de Mme Vve Burette.

P. C. C. Georges SADOUL.

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont en lutte contre le roi du pétrole Van der Gold pour délivrer l'oncle de Pierrot, le grand inventeur Clément Lothaire. Après diverses aventures, les trois amis sont contraints de passer quelques jours au « Serpent à Plumes », le château de Lothaire, demeure étrange et isolée au milieu des forêts du Morvan. Alors qu'ils projettent une nouvelle expédition, Premior, chef des bandits au service du roi du pétrole se prépare, avec une bande d'hommes de main à donner l'assaut au refuge des trois amis.*

Chapitre XXXIX

LA CARTE MICHELIN

— Tu conviendras que c'est tout de même meilleur, de la salade cuite, dit Jambe-de-Bœuf.

C'était lui qui, ce soir-là, avait préparé le repas pour les hôtes du « Serpent à Plumes ». Fil-de-Fer étant occupé par les préparatifs de son prochain départ qui devait avoir lieu le lendemain, à l'aube.

— Chacun ses goûts, répliqua aigrement Fil-de-Fer. Moi j'aime mieux la salade crue.

— Et les tripes au vin blanc en conserve, répliqua aigrement Jambe-de-Bœuf.

Les rayons obliques du soleil couchant pénétraient par les interstices des persiennes closes et illuminaient tout le grand hall du « Serpent à Plumes », où dansait une poussière dorée. Dans le parc abandonné, les oiseaux ne cessaient de chanter. Le hall avait été soigneusement nettoyé les jours précédents par Jambe-de-Bœuf. Le grand carrelage blanc et noir du sol resplendissait. Devant la cheminée de l'immense pièce, la grande table de Clément Lothaire était couverte d'éprouvettes et de cornues bien rangées, comme si le malheureux savant était attendu le soir même. Au milieu du hall, sur le haut socle de marbre noir, se dressait la colossale statue du « Serpent à Plumes », ramenée du Mexique par Jecker, et qui avait donné son nom au château.

Fil-de-Fer qui regardait l'étrange statue, dont le soleil dorait le basalte gris, répliqua à Jambe-de-Bœuf :

— Je ne sais si je fais bien la cuisine, mais toi tu fais rudement mal le ménage. Regarde-moi cette poussière, sur le « Serpent à Plumes ».

— Serpent toi-même, répliqua Jambe-de-Bœuf furieux.

Pierrot intervint.

— Au lieu de discuter de la sorte, vous feriez mieux de préparer le départ de Fil-de-Fer. Il faudrait, pour l'expédition projetée au château de Monbijou, revoir sérieusement les cartes.

— Qu'il s'occupe tout seul de son départ, fit maussadement Jambe-de-Bœuf, moi j'ai mon ménage à faire.

Et le colosse se mit à débarrasser la table. Fil-de-Fer, qui chantonnait entre les dents : « Bisque, bisque, on te fera bouffer des tripes », descendit au garage et en revint, portant une pleine brassée de cartes Michelin qu'il avait prises dans la voiture.

— Nous n'avions pas besoin de tout cela, dit Pierrot. La carte des environs de Rouen aurait suffi. Mais où as-tu pris toutes ces cartes ? Je ne me souvenais pas que nous en avions une telle quantité.

— La plus grande partie sont un cadeau de cet excellent M. Premior. Je les ai prises dans la limousine noire, le jour où Granet nous a faussé compagnie. Il y a tous les coins de la France, là-dedans. Tiens, voilà la Côte d'Azur. C'est splendide, à ce qu'il paraît, la Côte d'Azur. Je voudrais bien voir comment c'est fait.

Fil-de-Fer avait déplié la carte.

— Tiens, voilà Nice et Cannes, et Monaco, l'endroit où il y a la roulette. Et voilà Grasse, où on fabrique les parfums. C'est par là que passe le Tour de France, quand il retourne vers Paris, dans l'étape Nice-Digne. Le Tour passe par Castellane.

— C'est toi qui as fait ce rond sur la carte ? demanda Pierrot.

— Tiens, un drôle de patelin dans ce coin-là. Il s'appelle Le Poil.

— Pas vrai, c'est pas un nom de pays, dit Pierrot.

— Mais si, je te dis, regarde.

Pierrot jeta un coup d'œil sur la carte. Dans la région qu'indiquait le doigt de Fil-de-Fer, un village était entouré d'un rond bleu.

— C'est toi qui as fait ce rond sur la carte ? demanda Pierrot.

— Je ne l'ai pas touchée, cette carte. Elle n'a pas été ouverte depuis que je l'ai prise à Granet.

— Montre les autres cartes, dit Pierrot.

Il les déplia les unes après les autres et les examina soigneusement. Un trait, très fin à l'encre rouge, qui se confondait avec la couleur qui indiquait les routes, serpentait à travers toute la France, unissant le château de Monbijou au village entouré d'un rond bleu, qui portait le nom singulier de Bedejun.

Au dos de la carte de la région de Valence, quelques lignes étaient griffonnées.

« Départ Mbj le 29 VII à 4 H. M. Paris 6 h. Nevers 10 h. Dej Roanne. Valence 16 ou 17 heures (? ? ?). En tt. cas. Très Poss. Digne 21 h. Attention pour Bed. Route gauche. Dr. imprat. Compter au moins 1 h. P. Traj. Dang. pr Nuit. Si impos. Couch. Sist., mais tâcher evit. Retour. Mbj. au plus tard. 1er matin. »

Jambe-de-Bœuf revenait dans la pièce en traînant une immense échelle double.

— Hé, viens nous aider à déchiffrer ce gribouillage, lui cria Fil-de-Fer

— Pas le temps. Je vais enlever la poussière du « Serpent à Plumes », répondit le colosse, d'un ton boudeur.

Il plaça l'échelle et se mit à passer un torchon humide sur la statue...

Pierrot était vivement ému.

— Fil-de-Fer, je crains de me tromper, mais... enfin, voilà ce que je comprends.

« Départ Monbijou le 29 juillet à 4 heures du matin. Arrivée à Paris 6 heures, à Nevers à 10 heures. Déjeuner à Roanne. Arrivée à Valence à 16 ou 17 heures. En tout cas, très possible d'arriver à Digne pour 21 heures. Attention pour Bedejun, prendre la route gauche, celle de droite est impraticable. Il faut compter au moins une heure pour le trajet qui est dangereux, la nuit. En cas d'impossibilité, coucher à Sisteron, mais tâcher de l'éviter. Retour à Monbijou au plus tard le 1er août au matin. »

— Eh bien, dit Fil-de-Fer, ça doit être l'itinéraire d'une excursion qu'a faite ce M. Van der Gold. Il aime encore voyager à son âge.

— Mais non! fit Pierrot. Cet itinéraire traverse presque toute la France en une journée. Mille kilomètres au moins, par étapes forcées. Je suis certain qu'il ne s'agit pas d'une promenade. Va donc chercher le guide, que nous sachions les curiosités de Bedejun.

Fil-de-Fer lut :

« BEDEJUN, à 9 kilomètres de Digne, sur un plateau sauvage. On sait que les Basses-Alpes se dépeuplent avec une rapidité croissante. Bedejun est un village abandonné depuis environ soixante ans. L'église, peu pittoresque, est en ruines comme toute la localité. La route est impraticable aux voitures et bicyclettes. A 6 kilomètres, Chaudun. On y parvient de Barreme par un chemin muletier. »

— Et tu t'imagines que « *le vieux fauteuil à Roulettes* » aurait traversé toute la France pour aller voir un village en ruines! Il ne s'agit pas de cela. Rappelle-toi quel jour c'était, le 29 juillet.

— Voyons, le 29 juillet, réfléchit Fil-de-Fer, c'était...

— Ne cherche pas, dit Pierrot. C'était le jour où le tribunal de Vernon m'a condamné à vivre jusqu'à ma majorité dans un pénitencier. L'avant-veille, j'avais pu pénétrer dans le château de Van der Gold, et découvrir mon oncle. Les bandits du pétrole ont certainement jugé plus prudent de faire disparaître mon oncle du château et de l'emmener dans une autre prison. Ils l'ont certainement enfermé dans ce village perdu des Basses-Alpes. Sans doute y est-il encore...

Fil-de-Fer sursauta :

— Et tu dis ça tout tranquillement! Hé, Jambe-de-Bœuf, cria-t-il, on sait maintenant où est l'oncle de Pierrot. On va pouvoir délivrer le vieux savant.

— Quoi! s'écria le colosse qui se retourna si brusquement qu'il perdit l'équilibre. L'échelle chancela.

— Tu vas te casser la figure, prends garde, dit Fil-de-Fer qui se leva d'un bond.

Mais déjà Jambe-de-Bœuf dégringolait. Dans sa chute, il saisit à bras-le-corps la statue du Serpent à Plumes. Il se produisit alors un phénomène surprenant. La statue chancela, parut prête à tomber, mais s'immobilisa presque aussitôt dans une position qui rappelait celle de la célèbre tour penchée de Pise. Et Fil-de-Fer qui, d'un bond, s'était rapproché du socle de marbre noir, poussa un cri de surprise. Une trappe venait de s'ouvrir dans le haut piédestal de la statue, et de découvrir une porte basse, qui s'ouvrait sur un escalier en colimaçon.

— Un souterrain! s'écria Pierrot. Cette issue secrète va peut-être nous mener à la cachette où mon oncle a dissimulé le secret de la *Lotharite*, ce corps mystérieux qui permet de remplacer l'essence par de l'eau dans les moteurs des autos.

Chapitre XL

LE MYSTÈRE DU « SERPENT A PLUMES »

Le 10 avril 1871, la Commune triomphait. Ce jour-là, un homme en redingote serrée à la taille et boutonnée jusqu'au menton, à la barbe grisonnante et soigneusement taillée, au visage grave, se présenta aux bureaux de la préfecture de Police que gouvernait alors le célèbre Rigault, un des communards contre lequel les Versaillais, après sa mort même, s'acharnèrent avec le plus de férocité.

— Je viens demander un passeport, dit l'homme à la redingote. Mon nom est Ycre.

Le chef du bureau des passeports, nommé Charles Riel, posa quelques questions à l'homme qui se troubla. On le conduisit à Rigault qui reconnut le financier Jecker, un homme aussi célèbre et aussi haï que peuvent l'être aujourd'hui les grands munitionnaires, l'homme qui avait tiré des millions des milliers de cadavres de la guerre du Mexique, dont il était le principal responsable. Rigault donna l'ordre de conduire « l'homme du Mexique » à la prison de la Petite Roquette. Il y demeura jusqu'à l'aube pluvieuse et froide du vendredi 26 mai 1871.

Ce jour-là se situe en plein milieu de cette semaine effroyable qui porte dans l'histoire le nom de « Semaine Sanglante ». Depuis le dimanche précédent, les Versaillais étaient entrés dans Paris et fusillaient par milliers hommes, femmes et enfants. Depuis deux jours

déjà, le cadavre de Raoul-Rigault, celui qui avait arrêté Jecker, gisait sur une barricade proche du Panthéon. Ce matin du 26, les Versaillais fusillaient Millière à genoux sur les marches du Panthéon. Depuis deux jours, la Cour martiale du Luxembourg envoyait sans jugement des centaines d'hommes à la mort, et le jardin retentissait du bruit des fusillades. Un peu plus loin, caserne Lobau, derrière les ruines de l'Hôtel de Ville, une vraie boucherie d'hommes était organisée et le sang humain coulait en ruisseaux vers la Seine. Paris brûlait depuis trois jours. Les trois quarts de la capitale étaient aux mains des Versaillais.

Cinq hommes se présentèrent ce matin-là à la porte de la prison de la Roquette et demandèrent Jecker, pour le fusiller.

— Une désagréable surprise pour ce pauvre Jecker, dit François, le geôlier chef de la prison, parlant aux cinq communards. Hier encore, il me proposait un million pour s'évader.

Jecker reçut ses visiteurs avec sang-froid. Ce joueur savait qu'il avait perdu la partie et qu'il devait maintenant payer. Clavier, le communard qui commandait le détachement, interrogea le banquier.

— J'ai perdu toute ma fortune, dit-il. C'est moi qui ai été volé. Je dois des millions à mes créanciers. Si je demandais un passeport, c'était pour retourner à Mexico et y tenter à nouveau ma chance.

— Alors, dit Clavier, comment avez-vous pu offrir un million à François s'il vous faisait évader ?

— Il ment, dit Jecker. Je suis pauvre. Je n'ai rien, plus rien. Comment voulez-vous que j'aie pu offrir un million ? J'ai des ennemis, une haine me poursuit...

Clavier coupa là l'interrogatoire. Les six hommes sortirent de la prison. Jecker marchait impassible et grave, le chapeau haut de forme sur la tête. Ils montèrent vers Ménilmontant. Arrivé rue de Puebla, que nous appelons aujourd'hui rue des Pyrénées, au coin de la rue de la Chine, ils s'arrêtèrent. Sans un mot, Jecker descendit au fond d'un fossé et on le fusilla.

Les historiens de la Commune — et en particulier Maxime Vuillaume à qui nous empruntons le récit qui précède — laissent entendre que le geôlier François mentait, que Jecker était bien ruiné, qu'il n'avait jamais pu offrir un million pour son évasion.

Le bruit avait cependant couru après la mort du financier — nous abandonnons ici l'histoire pour reprendre le cours de notre roman — que le mystérieux Jecker avait dissimulé dans un fabuleux château de style Aztèque « le Serpent à Plumes » — bâti par lui à coups de millions au centre des forêts du Morvan — un trésor prodigieux. On chuchotait même qu'un riche financier, rival de Jecker, qui n'ignorait pas l'existence du trésor, le convoitait passionnément, et que c'était précisément un de ses agents qui avait conseillé à l'homme du Mexique cette démarche à la préfecture de police de la Commune, qui fut la cause de sa captivité et de sa mort.

Lorsqu'il était en prison à la Roquette, Jecker avait à plusieurs reprises confié à un compagnon de cellule qu'il était poursuivi par une haine violente, et qu'il était certain de ne jamais sortir vivant de prison. Quand il apprit l'entrée des Versaillais dans Paris, loin de se réjouir, il s'attrista encore, déclarant que s'il échappait aux communards, il serait certainement « fusillé par erreur » par les Versaillais. De puissants intérêts ordonnaient sa mort... Un cadavre de plus parmi trente mille autres ne se remarquerait pas.

Nous avons dit qu'après la mort du banquier, le « Serpent à Plumes » resta vide longtemps. Les bûcherons ou les bergers qui passaient à proximité du château racontaient qu'il était hanté, qu'on y voyait au crépuscule des ombres mystérieuses, des lueurs. Ce bruit courut avec tant de persistance que nous devons bien admettre qu'il reposait sur autre chose que sur l'imagination des paysans. Sans doute le rival de Jecker, ce financier mystérieux faisait-il rechercher par des hommes à lui les trésors de Jecker. Et de fait les murs, les planchers furent sondés. On recherchait un souterrain, celui de l'abbaye de Serpemont, sur les ruines de laquelle Jecker avait construit son château. Mais les personnes les mieux renseignées sur l'histoire secrète de la finance au début de la Troisième République, ignorèrent toujours si les recherches du rival de Jecker avaient été couronnées de succès. On chuchotait que les morts violentes et mystérieuses des propriétaires successifs du château — un général en retraite, puis une jeune veuve — n'étaient pas sans rapport avec le trésor de Jecker.

Puis le financier mourut, comblé d'ans et d'honneurs. Les années passèrent. On finit par ne plus parler de ce trésor peut-être mythique : la mort emportait dans la tombe, les uns après les autres ceux qui avaient connu une part du secret. Les jeunes banquiers ne s'intéressaient plus à de telles entreprises romantiques, mais aux expéditions coloniales, aux plantations de caoutchouc d'Indochine, aux forêts d'oliviers tunisiennes, aux vignes d'Algérie, aux bois précieux du Congo.

Pierrot, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf ignoraient bien entendu tout de cette histoire, dont Clément Lothaire lui même n'avait pas été informé quand il s'établit en 1910 dans le château. Aussi leur surprise fut-elle d'autant plus grande quand la maladresse de Jambe-de-Bœuf eut subitement découvert l'entrée de la cachette.

— Drôle de truc, fit avec conviction Fil-de-Fer en se penchant sur la porte basse. On dirait ces escaliers qui s'ouvrent dans une armoire basse, derrière le comptoir des marchands de vin et qui permettent de descendre à la cave. Peut-être qu'on va trouver du vin bouché, là-dedans.

Mais avant de s'engager dans le souterrain, Fil-de-Fer rétablit l'échelle auprès de la statue et étudia soigneusement le fonctionnement du mécanisme secret. Il suffisait après tout de monter sur une chaise pour atteindre la base de la statue et d'appuyer fortement sur la pointe de la queue du serpent pour faire basculer légèrement la statue, dont le poids soulevait d'un coup la trappe de marbre. De l'intérieur de l'escalier une chaîne rouillée, mais robuste, permettait de faire basculer semblablement la statue et d'ouvrir la trappe. Un souffle froid et humide montait de l'escalier en colimaçon.

— Allumons une lanterne, et explorons la cachette, proposa Pierrot.

On alluma une lanterne-tempête. Cependant la nuit était déjà presque complète. Et la lueur de la lanterne qui traversa les persiennes closes fut aperçue par des hommes qui, d'une éminence voisine, couchés dans les buissons et dissimulés à tous les regards, observaient le « *Serpent à Plumes* » à l'aide d'une forte jumelle.

— Le gibier est au gîte, fit l'homme à la jumelle. A minuit nous donnerons la curée.

L'homme à la jumelle, c'était Premior.

(A suivre.)

LES VACANCES

VIVENT LES VACANCES !

Oui, vivent les vacances !... vivent les vacances !...

Mais, que faire en vacance ?... Que faire dans les longs moments de loisirs ?... Comment se souvenir des belles excursions que l'on fait en groupe, ou bien seul... Comment, en un mot, garder un souvenir inoubliable de ces trop courtes vacances...

C'est à quoi Mon Camarade *a pensé. Et, comme d'habitude, il a trouvé la solution en créant « Pour nos vacances ».*

A cette place, tu trouveras tout ce qui peut t'être utile, pour t'amuser, et profiter agréablement de tes moments de loisirs.

Comment collectionne-t-on les plantes ?... les insectes ?... les pierres ?... Quel matériel faut-il ?... Comment se le procurer ?... Tu trouveras tous ces renseignements dans « Pour nos vacances ».

Mieux ! Mon Camarade *organise un grand concours, auquel, j'en suis certain, tu auras cœur à participer, et à rivaliser d'ardeur avec tous tes camarades.*

Il s'agit d'un « concours du plus bel herbier ». Pour cela, ici même, je t'indiquerai comment t'y prendre pour préparer ton herbier, et pour l'entretenir soigneusement.

Aussi, quand dans tes multiples promenades tu passeras dans un petit sentier, ou à travers bois, près des rivières ou des étangs, en bordure des champs de blé doré où foisonnent coquelicots et bleuets, tu n'auras qu'à te baisser pour cueillir... Et, au retour, quelle belle « moisson » rapporteras-tu !...

Quelle joie, pour toi, dans les longues soirées d'hiver, d'ouvrir ton herbier, d'observer une plante, et de te souvenir qu'à telle et telle date, en tel et tel endroit, tu l'as cueillie !...

Quelle joie, pour toi, à la saison prochaine, d'enrichir davantage ton herbier qui t'enseignera, mieux que par le livre, la richesse de la flore de notre beau pays.

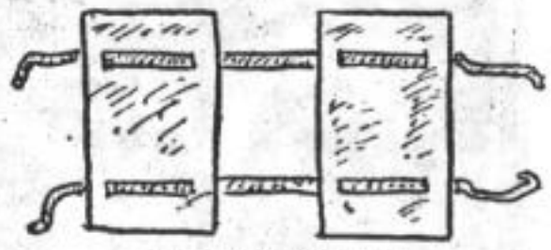
A présent, ne perds plus une seconde. Que tu sois à la montagne, à la mer : au travail pour te classer premier au « Concours du plus bel herbier », et... bonne chance !

Joyeux Castor

Comment constituer un Herbier

CE QU'IL TE FAUT POUR HERBORISER

Tout d'abord, il te faut construire un cartable en carton à l'intérieur duquel tu places les plantes que tu cueilles le long de ta promenade ; pour cela, tu as besoin de 2 feuilles de carton d'environ 50 centimètres de long sur 30 centimètres de large, que tu te procures facilement avec une boîte en carton inutilisable. Sur chacun des cartons, tu fais 4 coches, à l'aide de ton



Le cartable à herbier.

canif, et tu y passes 2 cordons. Entre ces 2 cartons tu places une cinquantaine de feuilles de papier journal et... tu serres les deux cordons. Voici pour le cartable !

Ensuite il te faut un fort couteau ou un canif. Si tu es accompagné de quelques herboristes,

procure-toi une petite pioche. Enfin, pour terminer, des étiquettes ou un petit bloc-notes, et un crayon attaché après une ficelle pour ne pas le perdre.

o

LA RÉCOLTE

Lorsque sur ton chemin tu aperçois une plante, à fleurs ou à fruits si possible, tu la déterres ; puis tu desserres les cordons de ton cartable et, entre deux feuilles de papier journal, tu places ta plante. Si tu en connais le nom, tu le griffonnes sur une feuille de ton bloc-notes, que tu places avec la fleur entre les feuilles de papier journal.

COMMENT SÉCHER TES PLANTES

Tu es de retour de ta cueillette. Ton cartable est plein. Enlève tes plantes une à une et sèche-les. Pour cela, tu places, entre des feuilles de journal ta plante, que tu as soin d'étaler le mieux possible. Tu en fais ainsi pour toutes les plantes. Lorsque tu as terminé, tu places dessus une planchette ou un petit carton, sur lequel tu places soit de gros poids, soit de gros livres, soit une grosse pierre. Tu laisses ainsi durant dix ou douze jours. Ensuite, tu changes de papier journal, et tu recommences jusqu'à ce que les plantes soient complètement sèches.

o

L'HERBIER

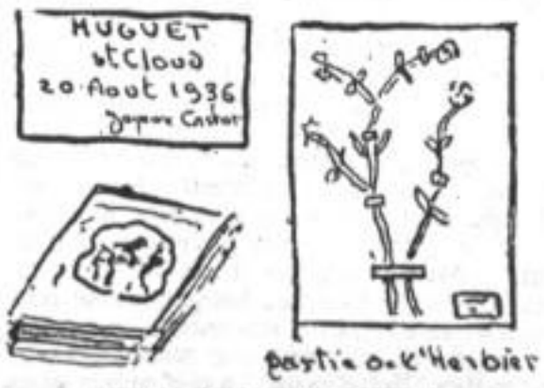
A présent, tes plantes sont sèches. Sur des feuilles blanches, assez fortes, tu les places et tu les fais tenir à l'aide de bandelettes gommées, qui passent au-dessus des tiges.

En bas de la feuille et à droite, tu colles une étiquette, sur laquelle tu inscris : 1° le nom de la fleur ; 2° le lieu où elle fut récoltée ; 3° la date ; et 4° le nom de celui ou de celle qui l'a cueillie.

Pour terminer, tes plantes, fixées sur papier définitivement, sont placées entre 2 cartons pareils à ceux de ton « cartable à herboriser ».

Dernière minute. — Nous venons d'apprendre que Joyeux Castor participera au « Grand Concours du plus bel herbier ». Il vous envoie un défi, à toutes et à tous, que, j'espère, vous saurez relever. En outre, le Jury est déjà formé. Il est composé de tous les rédacteurs et dessinateurs de *Mon Camarade*.

Donc, au travail !



Modèle d'une feuille d'herbier.

Notre page choisie

MAXIME GORKI

Le grand écrivain, Maxime Gorki vient de mourir le mois dernier à Moscou, et sa mort a été un deuil pour le monde entier. Gorki, qui était né à Nijni-Novgorod — la grande ville qui porte maintenant le nom de l'écrivain — avait mené une enfance et une jeunesse aventureuse et vagabonde. Il avait fait tous les métiers et cela lui avait permis de connaître profondément le grand peuple russe dont il était l'âme. Les chefs-d'œuvre de Gorki sont La mère *(E. S. I.) et ses* Souvenirs d'enfance *(Stock). Nous donnons aujourd'hui un extrait de ses souvenirs d'enfance. Gorki est orphelin, il va en bateau sur la Volga, chez son grand-père.*

Il y a quarante ans, les bateaux n'allaient pas vite, et il nous fallut beaucoup de temps pour arriver à Nivni-Novgorod. J'ai gardé une impression forte nette de ces premiers jours où je me saturai, si je puis dire, de beauté.

Le temps restait pur, et du matin au soir nous demeurions, grand'mère et moi, sur le pont, à regarder, sous le ciel serein, les rives du Volga s'enfuir, dorées par l'automne et brodées de soie.

Sans hâte, le bateau roux clair, remorquant une barque au bout d'un long câble, bat l'eau grise et bleue; bruyant et paresseux, il remonte lentement le courant. La barque, elle, est grise aussi, et ressemble vaguement à un cloporte. Le soleil, sans qu'on se rende compte de sa marche, vogue au-dessus du fleuve. Chaque heure voit le décor se transformer, ainsi que dans les contes de fées; les vertes montagnes sont pareilles à des plis somptueux ornant le plus riche vêtement de la terre; sur les rivages, des villes et des villages apparaissent prestigieux; une feuille d'automne dorée nage sur les eaux.

— Regarde comme tout cela est beau! s'écrie à chaque instant grand'mère, en m'entraînant d'un bord du bateau à l'autre. Et ce disant, ses yeux dilatés rayonnent de bonheur.

Souvent, quand elle contemple ainsi le paysage, il lui arrive de m'oublier totalement : debout, les mains jointes sur la poitrine, elle sourit, silencieuse et les larmes aux yeux, jusqu'à l'instant où je la tire par sa jupe noire garnie de percale à fleurs.

— Hein? s'exclama-t-elle, surprise. Il me semble que je me suis endormie et que j'ai rêvé.

— Pourquoi pleures-tu?

— C'est de joie, mon petit, et aussi de vieillesse, expliqua-t-elle en souriant. Je suis déjà une vieille, mes années, mes printemps ont dépassé la sixième dizaine.

Et, humant une prise, elle se met à me narrer des histoires fantastiques de bons brigands, de saints, d'animaux et de forces mauvaises.

Quand elle raconte, elle se penche vers moi d'un air mystérieux, ses pupilles dilatées se fixent sur mes yeux comme pour verser dans mon cœur une force qui doit me soulever. Elle parle à mi-voix comme si elle chantait et ses phrases, au fur et à mesure que s'allonge le récit, prennent une allure de plus en plus cadencée. C'est exquis de l'écouter, et je réclame :

— Encore, grand'mère! Encore!

— « ... Il était aussi une fois un vieux petit lutin, assis près du poêle; comme il s'était fait mal à la patte avec du vermicelle, il se dandinait en gémissant : « Oh! que j'ai mal, petite souris; eh! je ne puis supporter cette douleur, petits rats! »

Et, prenant sa jambe dans ses mains, elle la soulevait et la berçait, accompagnant ce geste d'une grimace divertissante, mimant son récit comme si elle eût souffert elle-même réellement.

Des matelots barbus, de braves gens, nous entourent, écoutent, rient, font des compliments à la narratrice et eux aussi demandent :

— Voyons, grand'mère, raconte-nous encore quelque chose.

Ensuite, ils proposent :

— Viens donc souper avec nous!

Au cours du repas, ils lui offrent de l'eau-de-vie et à moi des melons et des pastèques; mais tout cela se fait en cachette, car il y a sur le bateau un homme qui défend de manger des fruits (à cause des épidémies), et qui, dès qu'il en aperçoit, vous les enlève pour les jeter à l'eau. Il est habillé à peu près comme un soldat de police; il est toujours ivre et les gens se cachent dès qu'ils le voient approcher.

Ma mère ne monte que rarement sur le pont; elle ne vient pas vers nous, et garde toujours le même silence obstiné. Son grand corps bien proportionné, son visage d'airain, la lourde couronne de ses cheveux blonds nattés, sa silhouette vigoureuse et ferme, je crois voir encore tout cela derrière un brouillard ou un nuage transparent qui rend lointains et froids les yeux gris au regard froid, aussi grands que ceux de mon aïeule.

Une fois, elle fit remarquer d'un ton sévère :

— Les gens se moquent de vous, maman!

— Que Dieu soit avec eux! répliqua grand'mère avec insouciance, et grand bien leur fasse; qu'ils rient si cela leur fait plaisir!

Je me rappelle la joie enfantine de la chère aïeule en revoyant Nijni-Novgorod. Me tirant par la main, elle me poussa vers le bord et s'exclama :

— Regarde, comme c'est beau, regarde! La voilà, notre belle ville! La voilà, la ville de Dieu! Regarde, que d'églises! On dirait qu'elles volent vers le ciel!

Elle pleurait presque en disant à ma mère :

— Regarde, Varioucha, n'est-ce pas, c'est beau? Tu avais oublié sans doute la ville! Admire et réjouis-toi!

Ma mère eut un petit rire sombre.

Lorsque le bateau s'arrêta en face de la belle cité, au milieu du fleuve tout encombré d'embarcations, hérissé de mâts pointus, une grande barque pleine de gens nous accosta; on leur tendit une échelle et, l'un après l'autre, les occupants du canot grimpèrent sur le pont. Le premier que j'aperçus fut un petit vieillard sec et vif qui se distinguait par son long vêtement noir, sa barbiche roussâtre et comme dorée, dominée par un nez aquilin au-dessus duquel luisaient deux petits yeux verts.

— Papa! s'exclama ma mère, d'une voix sourde et forte. Et elle se précipita vers lui; il lui prit la tête et lui caressa les joues de ses petites mains rouges, puis se mit à crier et à glapir :

— Eh bien! Ah! Ah! nous voilà!

Grand'mère embrassait et étreignait tout le monde à la fois, semblait-il. Elle tournait comme une toupie. Elle me poussa vers des gens inconnus, en m'expliquant très vite :

— Allons, dépêche-toi! Voilà l'oncle Mikhaïl, c'est Jacob... la tante Nathalia; tes cousins, ils s'appellent Sachka et Sacha; leur sœur Catherine. Tout cela, c'est notre famille, nous sommes nombreux, n'est-ce pas?

Le grand-père lui demanda :

— Et tu es en bonne santé, mère?

Ils s'embrassèrent à trois reprises.

Puis le grand-père, me tirant du groupe compact, me demanda, la main posée sur la tête :

— Qui es-tu?

— Un petit d'Astrakan... un passager des cabines.

— Que raconte-t-il? s'étonna l'aïeul en s'adressant à ma mère.

Et, sans attendre la réponse, il s'écarta de moi en remarquant :

— Il a les pommettes de son père... descendons dans le canot.

Nous débarquâmes, et, en groupe, par une route pavée de gros cailloux, entre deux talus recouverts d'une herbe flétrie et piétinée, nous nous dirigeâmes vers la montagne.

Grand-père et maman nous devançaient tous. De taille beaucoup plus petite que la sienne, il allait à petits pas rapides. Ma mère, elle, le regardait de haut en bas et semblait flotter en l'air. Venaient ensuite mes deux oncles : Mihkaïl, sec comme son père, les cheveux lisses et noirs, et Jacob, blond et rayonnant. De grosses femmes en robes de couleurs criardes, et cinq ou six enfants, tous plus âgés que moi et tous tranquilles, les suivaient. Je fermais la marche entre grand'mère et la petite tante Nathalie. Celle-ci, qui était pâle et avait des yeux bleus et un ventre énorme, s'arrêtait à chaque instant. Haletante, elle murmurait :

— Ah! je n'en puis plus.

— Pourquoi t'ont-ils dérangée? grommelait grand'mère avec irritation. Quelle race de nigauds!

Les grandes personnes ni les enfants ne me plaisaient. Je me sentais un étranger parmi eux. Et dans ce nouveau milieu, grand'mère elle-même s'était comme effacée et éloignée de moi.

Mon aïeul surtout me déplaisait. Du premier coup, je sentis en lui un ennemi, et une curiosité inquiète à son égard naquit en moi de cette réception.

Nous arrivâmes en haut de la montée. A l'entrée de la grand'rue, et appuyée au talus de droite, se trouvait une maison à un étage, trapue et peinte en rose sale, dont les fenêtres bombées s'ouvraient sous un toit surbaissé. De la rue elle me parut grande, et pourtant, à l'intérieur, dans de petites chambres presque obscures, on était à l'étroit. De même que sur le bateau, c'était plein de gens irrités qui s'agitaient : des petits enfants s'ébattaient comme une bande de moineaux pillards, et il stagnait partout une odeur inconnue qui vous saisissait à la gorge.

Nous pénétrâmes dans une cour déplaisante, elle aussi, entièrement encombrée de grands morceaux d'étoffe mouillée et de cuves pleines d'une eau colorée et épaisse où trempaient des chiffons. Dans un coin, sous un petit appentis délabré, des bûches flambaient dans un fourneau sur lequel des choses mystérieuses cuisaient et bouillonnaient, tandis qu'un homme invisible prononçait à haute voix des paroles étranges :

— Du santal... de la fuschine... du vitriol.

LISEZ-VOUS

Les LIVRETS de "MON CAMARADE"

UN JEUDI : MON CAMARADE!

UN JEUDI : UN LIVRET!

DÉJA PARUS :

1. Maxime Gorki : En gagnant mon pain. (Ill. de Deupé et Guino.)
2. P. Vaillant-Couturier : Histoire d'Âne pauvre et de Cochon gras. (Ill. de Marco.)
3. René Maublanc : Bébert et le jeune chatelain. (Ill. de Janser.)
4. Jeux de plein air.
5. Ch. Lamb : Contes d'après Shakespeare. (Ill. de Lalande.)
6. G. Lewitz : Je campe. (Ill. de Janser.)

A PARAITRE :

7. Les hommes de Stalingrad.
8. Théâtre.
9. G. Sadoul : Histoire d'un Boy-Scout.
10. Fanny Clar : L'Ile aux épouvantails.

L'OUVRAGE COMPLET

50c

ABONNEMENT D'UN AN (24 LIVRETS)

France... **10** fr. | Étranger. **20** fr.

Abonnements combinés aux deux périodiques : *Mon Camarade* et *Les Livrets*.

Un an.. .. .. **16** fr.

Administration -:- Abonnements

E.S.I. 24, rue Racine PARIS 6e

Compte Chèque Postal : 974.41 Paris

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXVII

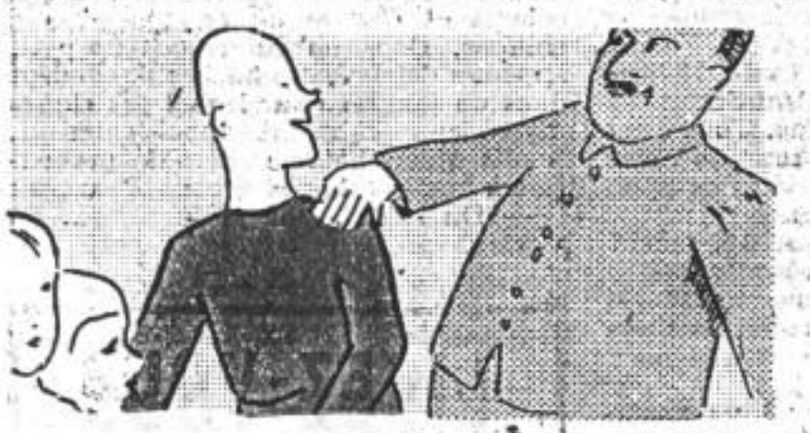
Résumé. — *Toto et Toutoune partis pour l'U. R. S. S., perdus sur un îlot en mer, recueillis par un hydravion finlandais, sont réclamés par le gouvernement allemand comme espions. Ils s'échappent en parachute de l'avion qui les emmenait. Dans le village où ils atterrissent il y a fête, et comme grosse attraction un ballon. Otto, Toto et Toutoune décident de s'enfuir en ballon. Ils passent au-dessus de Paris qu'ils reconnaissent en voyant la Tour Eiffel. La nuit approche ils sont au-dessus de la mer et le ballon se dégonfle. En effet, au bout d'un moment nos amis sont engloutis et la nacelle et le ballon flottent sur l'eau. Toto, Toutoune et Otto vont-ils mourir noyés ? Ils sont tombés dans le Méditerranée et non dans l'Atlantique comme ils l'avaient un instant cru.*

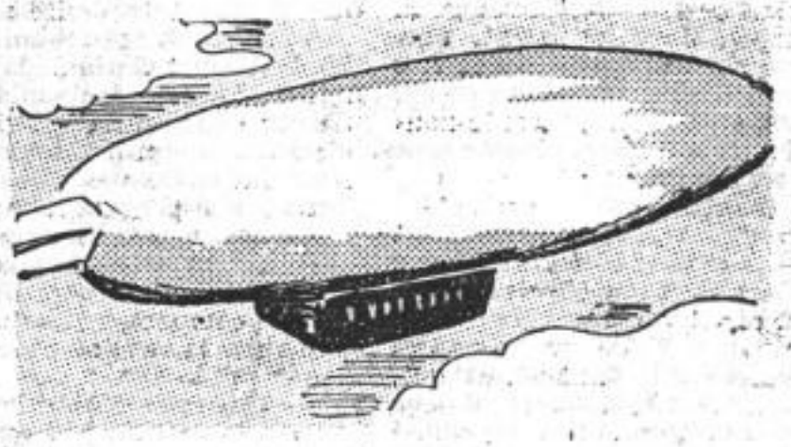
Accrochés à la bouée de sauvetage de leur ballon, Toto, Toutoune et Otto ne sont pas noyés.

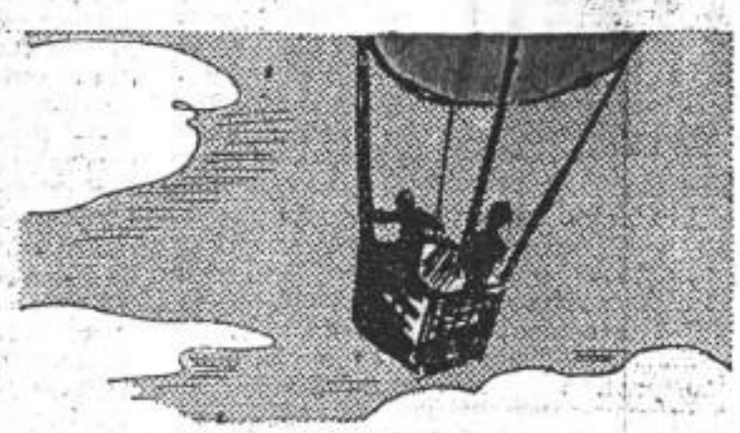
Dans la nuit qui les enveloppe, seul le faisceau lumineux d'un phare tournant leur permet de se diriger vers la côte qui semble proche.

Tout à coup, près d'eux : trois silhouettes dans une barque non éclairée. « Hôo », on les interpelle et Toto, Toutoune et Otto sont recueillis par des pêcheurs.

Ceux-ci ne parlent pas français. « Sprechen Sie deutch », dit





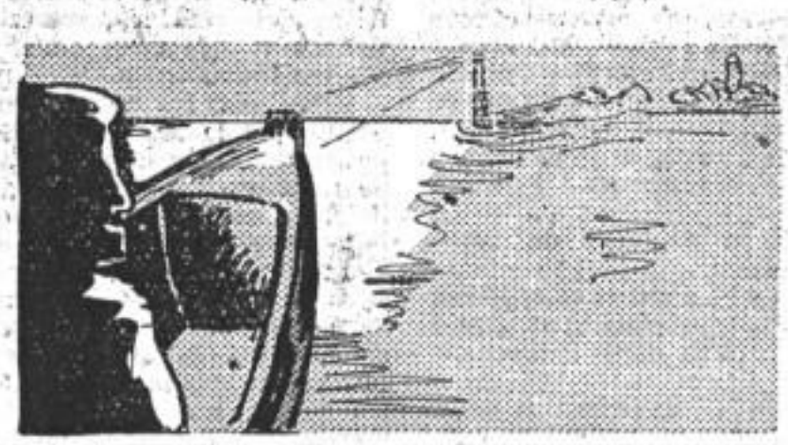


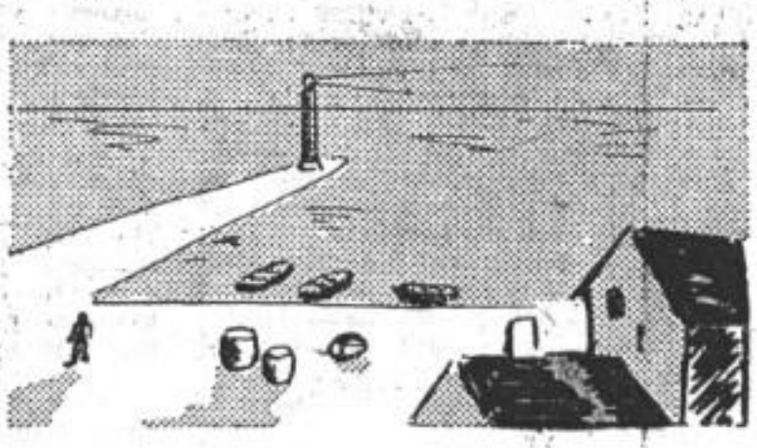
Otto à l'un d'eux qui lui répond en très mauvais allemand, et montrant le ciel lui demande s'ils viennent de là-haut. « Ya », dit Otto et riant. Et, levant les yeux, il voit se profiler au-dessus de l'horizon un long fuseau sombre où clignotent de petites lumières.

Un quiproquo s'est établi. Leurs sauveteurs sont de faux pêcheurs, en réalité, ce sont des fascistes espagnols venus de Barcelone et qui attendaient des émissaires allemands nazis que devait amener le « Graf Zeppelin », qui dans son voyage vers l'Amérique du Sud survole le cap de Creus.

Les messagers mystérieux devaient quitter le dirigeable et être recueillis par des pêcheurs complices qui les attendaient.

Dans la barque qui se dirige vers Port Della Selva, que l'on aperçoit très blanc dans la nuit, et dont le phare indique l'entrée.





Otto a l'impression que la présence des deux enfants étonne leurs sauveteurs. Il surprend leurs coups d'œil pendant qu'ils chuchotent entre eux. Il n'ose cependant en faire part à Toto et Toutoune qui se sont d'ailleurs endormis, bercés par le balancement régulier du bateau. Leurs émotions successives et leurs fatigues ont eu raison de leur curiosité.

Avançant lentement sur les flots maintenant calmés, au seul bruit des avirons battant les vagues, l'embarcation, longeant la côte, arrive bientôt près de la rade. Ils évitent celle-ci et contournant le phare, vont enfin accoster dans une petite crique à l'abri des indiscrets.

Ici deux des matelots, sautant dans l'eau peu profonde,

tirent le bateau sur la terre ferme où nos amis débarquent.

Conduits par les pêcheurs, ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays.

Au détour d'un chemin, un homme gardant plusieurs mulets semble les attendre. En effet, après quelques paroles échangées entre eux, le pêcheur qui avait déjà parlé à Otto l'invite, ainsi que les enfants, à monter chacun sur un mulet.

Nos trois amis, de plus en plus étonnés de l'aventure, obéissent en se demandant où on peut bien les mener.

La petite troupe s'engage au milieu des rochers et bientôt grimpe les sentiers de la montagne.. *(A suivre.)*

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE

QU'ONT'ILS BIEN PU DEVENIR ??

J'AI UNE IDÉE !!

TU DEVIENS FOU BOUM !!!

JE PARS CHERCHER ORSO, LE SAGE, LUI SEUL PEUT NOUS RENSEIGNER !!!

MOUCHE AVAIT PROFITÉ DE SON DÉPART POUR SE REPOSER

BOUM ETAIT BIENTOT DE RETOUR AVEC ORSO !!

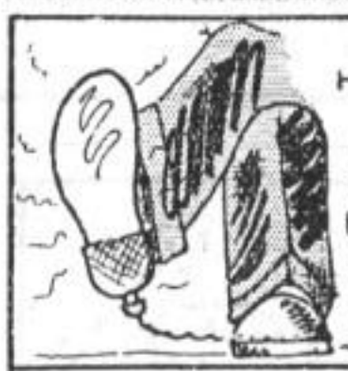
VOS AMIS SONT EN GRAND DANGER !!

CETTE CAVERNE EST HABITÉE PAR UN MONSTRE !!!

QUI GARDE LES PRODIGIEUX TRÉSORS DE PORCO !!!

ÉCOUTEZ CE BRUIT ! PLUS UN INSTANT À PERDRE, LE MONSTRE SE RÉVEILLE !!!

SAVEZ VOUS QUE...



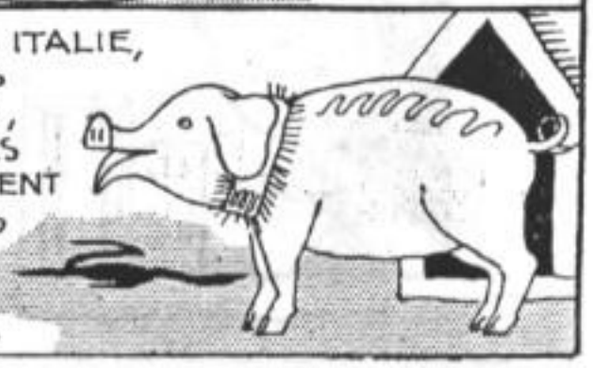
UN CORDONNIER HONGROIS AURAIT INVENTÉ POUR L'HIVER • UNE CHAUSSURE CHAUFFÉE. CELLE-CI COMPRENDRAIT ENTRE LES SEMELLES UN MINUSCULE APPAREIL ÉLECTRIQUE AVEC PRISE DE COURANT DANS LE TALON

IL Y A CENT ANS ENVIRON, L'ÉLÉGANT COSTUME DE DANDY COMPRENAIT: UN GIBUS GRIS ARGENT, UNE CRAVATE NOIRE, HAUT FAUX COL A POINTES, CHEMISE PLISSÉE, GILET DE VELOURS, R DINGOTE A GODETS, PANTALON GRIS A SOUS-PIED, BOTTINES VERNIES, GANTS BEURRE FRAIS. CANNE.

LE MACARONI A ÉTÉ INVENTÉ A PALERME VERS 1220.

LES PERRUQUES AU TEMPS DE LOUIS XIV PESAIENT PARFOIS JUSQU'A 2 LIVRES. LES BLONDES ÉTAIENT LES PLUS ESTIMÉES.

IL Y A EN ITALIE, DANS LES APENNINS, DES PORCS SPÉCIALEMENT DRESSÉS POUR LA GARDE.



A TRAVERS LE MONDE

PAR CI PAR LA

le coin du Sourire

Le nouveau paquebot anglais qui vient d'être lancé, *Queen Mary*, a des stocks de linge considérables : 500.000 pièces différentes qui représentent 3 millions et demi de francs. Il a, entre autres, 30.000 draps, 21.000 nappes, 210.000 serviettes de toilette.

o

La Tour Eiffel pèse 7 millions de kilos et sa construction a coûté 7 millions 800.000.

o

L'usage de la carte de visite est très ancien. La Chine s'en servait il y a plus de deux mille ans; mais c'étaient alors d'immenses feuilles de papier, d'autant plus grandes qu'elles s'adressaient à un personnage plus important. C'est au XVIIe siècle que la carte de visite fit son apparition en France.

o

Depuis 100 ans le prix de la vie n'a cessé d'augmenter : la viande qui coûtait en 1847 1 franc le kilo, en 1910 2 francs, vaut, en 1936, 15 francs.

o

Deux écoliers russes, amateurs fervents de géologie, se sont livrés à des fouilles minutieuses sur l'emplacement des travaux de la seconde tranche du métro de Moscou; ils ont découvert un grand nombre de précieux spécimens de l'industrie céramique du XVIe et du XVIIe siècle. Les écoliers ont remis leurs trouvailles au musée historique.

o

Le drapeau tricolore fut adopté le 17 juillet 1789 et légalement consacré en 1793. En 1789, le drapeau rouge fut choisi dans certains cas particuliers, pour disperser les attroupements par exemple. Il fut développé pour la première fois en juillet 1890, et il devint ensuite symbole révolutionnaire.

o

La population des États-Unis comporte un grand nombre d'Européens qui y ont émigré au XIXe siècle. C'est pourquoi on trouve un grand nombre de villes qui portent les noms de villes européennes. C'est ainsi qu'il y a une trentaine de Berlin, 21 Hambourg, 23 Paris, 13 Londres.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

JEUX D'ENFANTS

Pendant les grèves la fantaisie la plus étonnante a dicté les « impressions de grèves » d'un certain nombre de journaux. Un vieux monsieur de l'Académie française décrit dans un journal ce qu'il appelle les rapports des enfants avec les grèves. Il aurait vu au jardin des Tuileries (où sont hélas bien peu d'enfants d'ouvriers) des enfants fort occupés à ne rien faire, assis sur un tas de feuilles mortes (un tas de feuilles mortes au mois de juin, on sait drôlement l'histoire naturelle à l'Académie française !).

Il leur aurait alors demandé ce que cela signifiait, et les enfants auraient répondu : « Eh bien, nous faisons la grève sur le tas ! » puis l'auraient quitté pour tomber à coups de pied et de poing sur un de leurs camarades désigné pour être le patron avec qui on négocie, cependant que les deux plus forts, bras croisés, dans un coin, regardaient avec calme, car ils représentaient la police qui laissait, paraît-il, ces grévistes se livrer aux plus terribles brutalités. Voilà donc, d'après les vieux messieurs de l'Académie française, comment les enfants d'ouvriers se représentent la grève. Eh bien, je crois, et vous le pensez aussi sans doute, que les enfants du peuple de France savent très bien que la grève n'était pas un sujet de jeux, mais pour leurs parents une chose très sérieuse et qui demandait beaucoup de courage, mais que tous ont faite avec joie parce que c'était pour eux un moyen d'améliorer leur existence et celle de leurs enfants.

o

CHARADE

Mon premier est une note de musique.
Mon second est le contraire de maigre.
Mon troisième se trouve en toi.
Mon quatrième est un département français.
Et mon tout s'applique à certains oiseaux, l'hirondelle par exemple.

Réponse : MI-GRA-T-EUR.

o

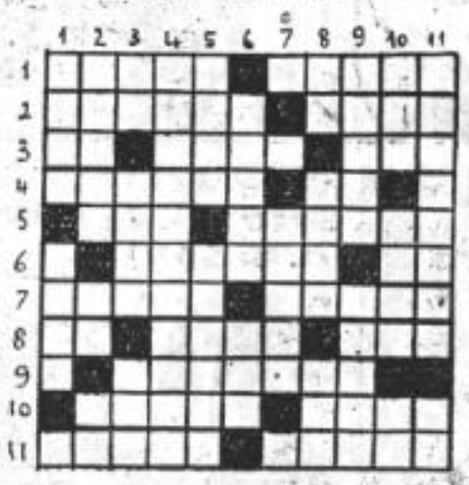
LE JEU DES LETTRES

Procurez-vous des carrés de carton sur lesquels vous écrirez plusieurs fois toutes les lettres de l'alphabet, en ayant soin de mettre trois fois plus de voyelles que de consonnes. Il faut au moins 200 carrés qui, bien entendu, ne porteront qu'une seule lettre chacun.

Vous mettez tous les carrés dans un sac et vous divisez les personnes présentes en deux camps, et vous direz au camp n° 1 de tirer 4 lettres, ainsi que le camp n° 2. Celui qui sera le plus près de la lettre A commencera le premier.

Le camp désigné tirera alors 2 lettres dans le sac, ce qui, avec les 8 lettres déjà formées formera un total de 10 lettres; il devra alors former un substantif quelconque d'au moins 3 lettres. S'il réussit, il a le droit de tirer une nouvelle lettre pour former un mot nouveau. Quand il ne voit plus rien à faire, il repasse le sac au camp n° 1 qui tire 2 lettres, et ainsi de suite, jusqu'au moment où l'un des deux camps possède 10 mots sur la table. Il est alors vainqueur.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Capitale européenne. Fleuve. — 2. Le contraire d'un homme. Allure du cheval. — 3. Fleuve italien. Ancienne mesure de capacité. N'avoue pas. — 4. Chat à poil long. Pronom. — 5. Indubitable. Faculté de juger. — 6. Salles de travail. Note de musique. — 7. Cabanes de nègres. Replaça. — 8. Interjection. Matière vomie par un volcan. Consomme. — 9. Colonie française. — 10. Produire pour la première fois. Commandement pour s'arrêter. — 11. Signe musical. Qui a la colonne vertébrale déformée.

VERTICALEMENT

1. Le mari de maman. Reproduction d'un son. — 2. Petits d'un quadrupède domestique. Fleuve côtier. Adverbe. — 3. Amusé. Endroits où on passe les rivières. Mesure de surface. — 4. Qui ne meurent pas. — 5. Séché à la fumée. — 6. Le quart d'un sou. Animal mou. — 7. Renouveler l'air. — 8. Conjonction. Placée. Préfixe signifiant égal. — 9. Vases servant à enfermer les cendres des morts. Qui ne parlent pas. — 10. Pronom. Oublié. Partie dure du corps humain. — 11. Durée sans commencement ni fin. Eu de la faculté.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 43

HORIZONTALEMENT

1. Français. — 2. Ration. — 3. Ath. Ri. — 4. Cæcum. — 5. Erreur. — 6. Il. Une. — 7. Outils. — 8. Niée. Eve.

VERTICALEMENT

1. Fraction. — 2. Rata. Lui. — 3. Athée. Et. — 4. Ni. Craie. — 5. Cœur. — 6. An. Meuse. — 7. Un. — 8. Cuivre.

A la gendarmerie, on vient d'amener un ivrogne, et le brigadier lui dit :

— On va vous coffrer, vous êtes tellement rouge que je vois que vous êtes gris.

o

Au marché :

La marchande. — Pas frais, le poisson ? Il vient d'arriver ce matin.

La cliente. — Je ne vous demande pas quand il est arrivé; la question est de savoir quand il est parti.

o

Consultation médicale,

— Vous ne claquez jamais des dents la nuit ? interroge le médecin.

— Oh, non, docteur, j'enlève toujours mon râtelier avant de me coucher.

o

Un jeune garçon regarde attentivement le crâne chauve de son grand-père et, après mûre réflexion lui demande, étonné :

— Dis donc, grand-père, pourquoi appelle-t-on cela le cuir chevelu ?

o

Depuis une heure la petite Jeanne se brosse les dents avec énergie. Sa mère survient :

— Cela suffit, tu as assez frotté tes gencives.

— Oui, tu m'as dit que je n'avais pas assez d'appétit, alors je suis en train d'aiguiser mes dents...

o

Toto, grimpé sur une chaise, s'obstine à vouloir déplacer l'aiguille du baromètre.

— Que fais-tu là ? lui demande sa mère.

— C'est jeudi aujourd'hui, alors je mets le baromètre sur le beau temps.

o

Calino rencontre un ami sur les boulevards, se précipite sur lui et lui saisissant les mains avec effusion :

— Ah ! mon cher, que je suis donc content de vous voir. Imaginez-vous que l'on m'avait dit que vous étiez mort et qu'il m'a été impossible d'aller à votre enterrement. Vous ne m'en voulez pas ?...

LES TRUCS DE POUF

POUR CONNAITRE L'AGE DES ŒUFS

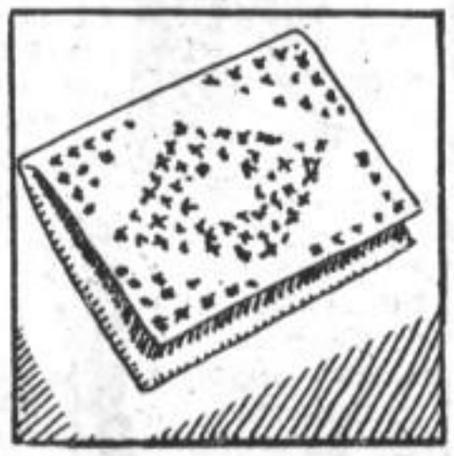
Il y a deux procédés : Vous faites fondre 125 grammes de sel dans un litre d'eau. Dans ce liquide, l'œuf du jour descendra au fond, et plus l'œuf est vieux, plus il se rapproche de la surface.

L'autre procédé consiste à placer les œufs dans un récipient contenant de l'eau ordinaire. L'œuf frais reste horizontal, les autres, d'après leur âge, formeront des angles de 20 à 75 degrés. Celui qui reste vertical a certainement un mois de date.

Pour les petites filles

UN SAC A MAIN

Vous achetez un morceau de toile à canevas de 39 centimètres de long sur 18 centimètres de large. Ces 39 centimètres sont divisibles par trois. Vous replierez l'un de ces morceaux sur l'autre pour former la poche; le troisième tiers arrondi formera le rabat. Mais tout d'abord, vous recouvrirez cette toile de points de croix, avec de la laine très épaisse, dont la couleur s'assortira à votre costume. Sur le rabat, vous ferez un dessin géométrique (modèle ci-joint) avec de la laine de différentes couleurs, vives de préférence. Pour doubler le sac, vous n'aurez qu'à tailler un morceau d'étoffe de même taille et à le coudre à petits points tout autour. Vous obtiendrez ainsi un sac charmant pour l'été.



L'Australie est certainement l'un des pays les plus curieux qui soient au monde. Curieux par les gens qui l'habitent — de véritables « sauvages », par les animaux qui le peuplent, par les plantes qui y poussent, curieux aussi par la façon dont les Européens le découvrirent et s'y installèrent.

La découverte de l'Australie est relativement récente. Vous savez que Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 — ce n'est que deux siècles après que l'on commença de connaître l'Australie. En 1522, cependant, des marins portugais avaient pour la première fois touché la côte occidentale de ce pays, une côte rocheuse qui ne leur donna pas l'envie de débarquer et de s'y installer. Plus tard des Hollandais, conduits par Albert Tasman, aperçurent ce même rivage désertique, et, plus curieux, longèrent les côtes, tant vers le Nord que vers le Sud. Bien qu'ils ne lui aient trouvé aucun caractère plaisant, ils baptisèrent cette région Nouvelle-Hollande et racontèrent la chose en rentrant dans leur pays.

Il nous est difficile maintenant de nous rendre compte des difficultés que présentaient à cette époque les voyages à travers le monde. Nous avons actuellement d'énormes bateaux qui relient l'Europe et l'Amérique en quelques jours, des avions qui franchissent les océans comme les continents; pour raccourcir le trajet des navires, on a coupé l'Afrique de l'Asie par le canal de Suez, les deux Amériques par le canal de Panama. Avec les bateaux à voiles de nos ancêtres, il fallait au moins sept mois, si le bateau était bon et le vent favorable, pour aller d'Europe en Australie par le cap de Bonne-Espérance; l'Australie se trouve en effet à peu près aux « antipodes » de l'Europe, c'est-à-dire de l'autre côté de la terre.

Ce fut un « pirate » anglais, William Dampier, qui débarqua le premier sur cette côte australienne, en 1698. Les pirates étaient les gangsters de l'océan; bons marins, ils se lançaient à la poursuite des autres navires, leur prenaient leurs marchandises et rançonnaient les passagers. On trouvait d'ailleurs cette profession très honorable, et certains rois firent appel à des pirates pour obtenir leur aide dans la guerre; les pirates se transformaient alors en « corsaires ». C'est Dampier qui, lors d'un de ses voyages, découvrit sur son île déserte Robinson Crusoé, de son vrai nom Alexandre Selkirk, et le ramena en Angleterre.

En 1770, le célèbre capitaine Cook, venant de Nouvelle-Zélande, atteignit l'Australie par l'autre face, la face orientale, et il fut tout étonné d'y rencontrer des rives verdoyantes dominées au loin par des montagnes bleues; il appela cette région Nouvelles-Galles du Sud et la déclara territoire anglais.

Le gouvernement anglais, pour peupler sa nouvelle possession, y expédia des prisonniers qui s'établirent à Botany-Bay, où s'élèvera plus tard la ville de Sidney. Ils menèrent une vie très difficile et n'osèrent pas s'aventurer au delà des montagnes. Vingt-cinq ans plus tard, trois fermiers nommés Blaxland, Wentworth et Lawson, voyant périr leur bétail à cause de la sécheresse, entreprirent d'aller au delà de ces montagnes chercher des pâturages. Et après avoir franchi des précipices et des rochers abrupts, ils eurent le bonheur de rencontrer de bonnes terres arrosées par une rivière. Les colons arrivèrent donc plus nombreux en Australie, et on perça des routes dans les montagnes pour gagner les hauts plateaux.

C'est à ce moment que de hardis marins, Flinders, Bass et Philipp King partirent pour l'Australie et en explorèrent soigneusement les côtes; pour la première fois ils en firent le tour complet. L'Australie était donc une île, ce qu'on ignorait, et la plus grande île du monde; sa superficie est 14 fois celle de la France, sept millions neuf cent vingt-neuf mille kilomètres carrés!

C'est alors qu'on commença d'explorer l'intérieur de cet immense pays. Nombreux sont ceux qui partirent ainsi à l'aventure, ignorant s'ils trouveraient des rivières et des lacs, ou s'ils périraient de soif.

Le capitaine Sturt partit en expédition avec une équipe de déportés. qui supportèrent patiemment avec lui de terribles souffrances. La chaleur était telle qu'elle fendait le bois de leurs coffres à provisions et en desserrait les vis. Les ongles cassaient comme du mica. La végétation australienne est très curieuse : il y a des herbes hautes comme des arbres, notamment des fougères, dominées par des acacias et des eucalyptus, dont certains peuvent atteindre la taille de 150 mètres. Aux époques de sécheresse, ces herbes serrées sont dures comme du bois, et il est extrêmement pénible de s'y frayer un chemin. Sturt, de retour à la côte, par suite de toutes ces souffrances, perdit la vue. Mais il avait parcouru plus de 30.000 kilomètres et découvert un fleuve, le Darling.

Mac Donall Stuart le premier traversa toute l'Australie du Sud au Nord, en traçant des cartes géographiques des pays parcourus, ce qui fut très utile à ses successeurs. Voyage également très pénible à cause du manque d'eau; plusieurs fois Stuart et ses compagnons atteignirent des rivières, et même un lac, malheureusement ils ne purent y boire, car l'eau était salée (ayant traversé des terrains couverts de couches de sel). Par ce manque d'eau, les chevaux devenaient enragés, l'un d'eux cassa la main de Stuart. Les hommes avaient parfois la bouche tellement sèche qu'ils ne pouvaient rien avaler.

Eyre entreprit de traverser le désert australien, qui occupe le centre et l'Ouest, en longeant la grande baie australienne au Sud; après de terribles fatigues, il parvint à l'extrémité sud-ouest, la pointe du Roi Georges, après avoir découvert le lac Torrens.

Burke et Wills voulurent traverser le désert en son milieu. Ils partirent avec des chameaux, des porteurs, de nombreuses provisions. L'expédition était bien organisée; un premier groupe de huit personnes frayait le passage et l'autre s'avançait ensuite dès que le chemin était reconnu. Mais ce second groupe suivait avec peine. Burke et Wills, témérairement, partirent un jour avec deux compagnons, six chameaux, deux chevaux et trois mois de vivres, laissant le second groupe à une grande distance derrière eux; ils purent atteindre la côte, mais durent revenir très rapidement, car les provisions s'épuisaient; l'un des quatre mourut; quand les trois autres revinrent au campement, ayant mangé leurs bêtes, ils n'y trouvèrent personne, leurs compagnons venaient d'en partir à la recherche d'une meilleure place. Trop faibles pour se lancer à leur poursuite, les trois explorateurs, perdus dans ce désert, hagards, les vêtements déchirés, souffrant la faim et la soif, marchèrent encore plusieurs jours, et puis tombèrent morts. Ils avaient écrit jusqu'à la fin le journal de leur expédition, puis caché ce journal dans un arbre sur l'écorce duquel ils gravèrent une inscription qui permit, à ceux qui découvrirent plus tard leurs ossements, de retrouver ce témoignage de leur triste expédition.

Bien d'autres voyageurs, ainsi l'Allemand Leichardt, disparurent dans le centre australien sans qu'on eût de leurs nouvelles, sans qu'on pût retrouver leurs traces. C'est qu'en dehors du climat ils avaient à craindre les indigènes qui, voyant des gens pénétrer sur leur territoire, essayaient de les tuer par surprise.

Les Australiens sont un peuple très primitif qui n'a pas progressé depuis des milliers d'années, sans doute à cause des difficultés du climat. Il est donc très intéressant pour nous de les étudier, car ils mènent la vie de nos ancêtres : ils sont à « l'âge de la pierre », ils ne connaissent pas les métaux. Haches en pierre, lance à bout de pierre, hameçons d'os ou de coquillage. Ils pêchent le plus souvent à la main dans les eaux peu profondes, ou chassent les poissons hors de l'eau avec leurs boucliers; au bord de la mer, ils construisent des barrages en branches où les poissons se trouvent retenus quand la mer descend. L'homme est aussi chasseur, il chasse en jetant sa lance comme un javelot, mais surtout il chasse au *boomerang* : c'est une pièce de bois taillée un peu comme une hélice et courbée qui, lorsqu'un chasseur l'a lancée à côté du but revient en tournoyant tomber à ses pieds. Mais pour atteindre le gibier avec ces instruments primitifs, il faut être tout près. L'art du chasseur consiste à suivre à la piste le gibier, en se cachant derrière des écrans de feuillage et en se couvrant le corps de boue pour être moins facilement aperçu et flairé. Les animaux australiens sont très curieux et certains n'existent que dans ce pays : vous connaissez les *kangourous* qui font des bonds prodigieux avec leurs pattes de derrière, la maman kangourou promenant ses petits dans la poche de son ventre faite comme une poche de tablier; l'*échidné* est un hérisson à long bec qui jette au loin sa langue pour attraper les fourmis; l'*ornithorynque* est un gros rat à bec et pattes de canard; il y a aussi un chien sauvage, le *dingo*, et un joli petit écureuil volant: comme oiseaux, des perroquets, des oiseaux de paradis, et les *casoars émeus*, qui ressemblent à des autruches.

Les femmes sont chargées de la cueillette, avec un bâton elles fouillent le sol pour y trouver des graines, des racines; chargées aussi de la « petite chasse », elles tuent serpents, lézards, chenilles, insectes, ramassent les œufs d'oiseaux ou de tortues. Heureux dans ce pays l'homme qui a plusieurs femmes : sa nourriture sera variée et abondante!

Les indigènes font du feu en frottant l'une contre l'autre deux pièces de bois. Ils n'ont pas de maisons, mais des huttes très simples, faites avec deux écrans de feuillages l'un contre l'autre, formant toit. Pas d'agriculture ni d'élevage : ce sont des nomades allant d'un endroit à l'autre, mais tout de même faisant partie de tribus résidant sur des territoires déterminés. Les vieillards dirigent la tribu. Ce sont eux qui décident à partir de quel moment un jeune homme devient un homme et peut se marier, partir à la guerre, etc... Le jeune homme doit, pour être reconnu adulte, subir une séance d' « initiation » : dans un coin retiré de la brousse, au milieu d'un cercle d'hommes, le « nouveau » doit souffrir, sans crier (on lui fait des écorchures, ou on lui arrache une dent!...) et les *rhombes* tournoient (ce sont des morceaux de bois qui ronflent dans l'air comme de grosses toupies); il peut constater que ce ne sont donc pas les « esprits » qui font ce bruit, ce que continuent de croire les femmes et les enfants. Il est brave, il connaît les « trucs », c'est maintenant un homme!

Les Australiens croient à l'existence de l'âme, qui est le souffle. Quand on meurt l'âme se réincarne. Aux temps anciens les âmes étaient liées à des animaux ou à des plantes. En raison de cette parenté, les tribus s'appellent toujours tribu du kangourou, tribu de l'émeu, etc... Dieu est le grand ancêtre. Il y a aussi beaucoup d'esprits, de démons. Le sorcier qui les connaît bien et peut vous en protéger est donc un personnage important. Il connaît aussi le moyen de tuer vos ennemis à distance. Il sait faire pleuvoir. Et c'est un médecin : comme les maladies sont causées par de petits cailloux qui se promènent dans le corps, le sorcier, quand on lui amène un malade, lui fend la peau avec son couteau de pierre et suce la plaie pour faire sortir les cailloux!... Si quelqu'un meurt, ses parents poussent des cris, se déchirent le corps et les joues avec leurs ongles, puis on va manger le mort en famille, ou bien on l'abandonne entre les branches d'un arbre où on ira plus tard dénicher ses os pour en faire des « amulettes ».

Les indigènes vivent nus. Mais ils sont tout de même très élégants, car ils ont : des colliers d'os ou de bambou montés sur tresses de cheveux, des bracelets en fibres, des baguettes ou des plumes dans le nez (on vous perce le nez dès votre jeune âge), des dents de kangourou dans la chevelure; et certains se font de beaux tatouages en se tailladant les joues. Ils se peignent la figure et le corps avec des terres de couleurs, et souvent d'une façon très différente, selon qu'il s'agit d'un jour de semaine ou d'un jour de fête. Lors de certaines fêtes, il y a des danses très compliquées, des danseurs se couvrent tout le corps de duvet.

Vous pouvez donc penser que si les indigènes ont eu peur à l'arrivée des Européens, ceux-ci ont eu peur à leur tour de ces « sauvages ». Mais ils auraient pu sans trop de difficulté les civiliser, alors qu'ils se sont uniquement occupés de les rejeter loin d'eux. En Tasmanie, les Anglais ont même organisé systématiquement la chasse à l'indigène, et cette race a complètement disparu.

Bour.

L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *Un vieux pirate, surnommé le capitaine, vit au XVIIIe siècle à l'auberge de l' « Amiral Benbow ». Un jour un ancien camarade, Chien Noir, lui fait une mystérieuse visite. Le capitaine a un coup de sang et est soigné par le Dr Livesey. Le corsaire fait des confidences à Jim Hawkins, fils de l'aubergiste, et auteur de ce récit.*

Chapitre III

LA TACHE NOIRE *(suite)*

— Le docteur... commençai-je; mais il éclata en malédictions contre le docteur d'une voix lasse, mais pourtant passionnée :

— Les médecins sont tous des ganaches, fit-il, et celui-là, hein.? qu'est-ce qu'il y connaît aux marins ? J'ai été dans des endroits brûlants comme de la poix, où les copains tombaient les uns après les autres de la fièvre jaune, où des nom de Dieu de tremblements de terre faisaient tanguer comme sur la mer! Qu'est-ce qu'il y connaît, ton docteur, à des pays comme cela ? Et je ne vivais que de rhum, je te le dis... c'était ma seule alimentation, nous étions comme mari et femme; si tu ne me donnes pas tout de suite mon rhum, je ne suis plus qu'une vieille épave, et mon sang retombera sur ta tête, Jim, et sur celle de cette ganache de médecin. (Il se remit à jurer.) Regarde, Jim, comme mes doigts tremblent, continua-t-il en geignant, je ne peux pas les arrêter, je te l'assure. Je n'ai pas bu une goutte de toute cette sacrée journée... ce médecin est un crétin, je te le dis... si je n'ai pas un coup de rhum, je vais voir des choses terribles, j'en vois déjà... Tiens, le vieux Flint est là dans ce coin derrière toi, aussi net qu'en peinture, et si ça me prend, comme ma vie a été passablement orageuse, ça va être terrible. Ton docteur, lui-même, a dit qu'un verre ne me ferait pas de mal... je te donnerai une guinée d'or pour une chopine.

Il s'agitait de plus en plus, et cela m'ennuyait pour mon père qui était très bas, ce jour-là, et avait besoin de repos. D'ailleurs, si j'étais un peu offensé par son offre d'argent, les paroles du docteur qu'il me rappelait me rassurait un peu.

— Je ne veux pas de votre argent, sauf ce que vous devez à mon père; je vous donnerai un verre, mais pas plus.

Quand je le lui apportais, il s'en empara avec avidité et le but d'un seul trait.

— Ah! pour sûr, fit-il, ça va mieux, et maintenant, mon gars, ce docteur a-t-il dit combien de temps, je vais rester cloué ici sur cette vieille paillasse ?

— Au moins huit jours.

— Sacrebleu! une semaine! Impossible, d'ici là, ils m'auront flanqué la tache noire. Ces abrutis sont là, à me guetter, dans le moment: ce sont des bons-à-rien qui n'ont jamais su garder leur part et qui voudraient celle d'un autre. Est-ce là une attitude de marin, je te le demande ?... moi j'ai l'économie dans le cœur. Je n'ai jamais gaspillé, ni perdu mon argent et je leur réserve encore un bon tour... ils ne me font pas peur. Je vais larguer un ris, mon gars, et te les distancer de nouveau.

Là-dessus, il se leva sur son lit à grand'peine, en se tenant à mon épaule qu'il serrait presque à m'en faire crier et en faisant aller ses jambes comme des masses inertes. L'animation de ses paroles contrastait bizarrement avec la faiblesse de sa voix. Lorsqu'il se fut assis au bord du lit, il ne pût plus bouger :

— Ce docteur m'a tué, murmura-t-il, j'ai les oreilles qui tintent ! recouche-moi.

Je n'eus pas le temps de lui porter aide : il retomba dans sa première position et resta silencieux un instant.

— Jim, dit-il enfin, tu as vu ce marin de tantôt ?

— Chien-Noir ?

— Oui, Chien-Noir! Il est méchant,

C'était un aveugle qui tatonnait avec son baton et portait une grande visière verte. Je n'ai vu de ma vie plus sinistre personnage.

mais ceux qui l'ont envoyé sont pires. Ecoute, si je ne réussis pas à me sauver et qu'ils me flanquent la tache noire, rappelle-toi qu'ils en veulent à mon vieux coffre. Tu montes à cheval. Tu sais monter, n'est-ce pas ? Alors tu montes à cheval et tu vas chez... eh bien! oui, tant pis pour eux, chez cette sacrée ganache de docteur, tu lui diras de rassembler ses gens, magistrats et compagnie! Et il pourra mettre le grapin à *l'Amiral Benbow* sur tout l'équipage du vieux Flint, petits et grands, tout ce qu'il en reste. J'étais son second, moi au vieux Flint, et je suis le seul à connaître la cachette, il m'en a confié le secret à Savannah, sur son lit de mort, à peu près comme moi maintenant, vois-tu. Mais il ne faut les dénoncer que s'ils me flanquent la tache noire ou si tu vois encore ce Chien-Noir ou bien le marin-à-une-jambe, Jim, celui-là surtout!

— Mais qu'est-ce que c'est que cette tache noire, capitaine.

— C'est un avertissement. Je te l'expliquerai, si je la reçois. Mais, continue à ouvrir l'œil, Jim, et nous partagerons ensemble, moitié moitié, parole!

Il divaguait d'une voix qui s'affaiblissait peu à peu. Je lui fis prendre son remède qu'il absorba gentiment, comme un enfant, en remarquant que si jamais un marin avait eu besoin de drogues, c'était bien lui. Après il tomba dans un sommeil profond comme une syncope et je le laissai. Si tout s'était passé normalement, qu'aurai-je fait ? Je n'en sais rien. Sans doute, aurai-je tout raconté au docteur, car j'appréhendais que le capitaine regrettât ses aveux et ne voulût se débarrasser de moi. Mais il advint que mon pauvre père mourut subitement, cette nuit-là, et tout autre souci passa au second plan. Notre chagrin légitime, les visites des voisins, la préparation des obsèques et le travail habituel de l'auberge m'occupèrent si bien que j'eus à peine la possibilité de songer au capitaine et encore moins d'en avoir peur.

Il descendit le lendemain matin et mangea comme d'habitude, c'est-à-dire peu et il but du rhum, et je pense, plus qu'à l'ordinaire, car il se servait lui-même au comptoir, l'air farouche et soufflant par le nez sans que personne osa lui dire un mot. Le soir d'avant les funérailles, il s'enivra plus que jamais et c'était un scandale dans cette maison mortuaire de l'entendre chanter ses sinistres refrains. Mais malgré sa faiblesse, il nous inspirait à tous la plus grande frayeur et le docteur qui avait été appelé auprès d'un malade à plusieurs de milles de là, ne revint pas chez nous après la mort de mon père.

J'ai dit que le capitaine était faible; en vérité, il s'affaiblissait graduellement au lieu de prendre des forces; il montait et descendait l'escalier, allait de la salle au bar et vice versa, et mettait quelquefois le nez dehors pour respirer un peu d'air marin, mais il marchait en se retenant au mur et en soufflant vite et fort comme lorsqu'on grimpe à une montagne.

Jamais plus il ne me parlait à part et je suis convaincu qu'il avait, sans doute oublié ses confidences. Mais il était d'une humeur plus instable et, malgré sa faiblesse, plus violente que jamais; lorsqu'il avait bu, il prenait la manie inquiétante de tirer son coutelas et de le poser à nu devant lui sur la table; mais, néanmoins, il se souciait moins des gens; il paraissait plongé dans ses pensées et semblait à moitié ailleurs. Une fois, par exemple à notre grand étonnement, il commença une nouvelle chanson, une sorte de chanson d'amour rustique qui devait remonter à sa jeunesse avant qu'il ne naviguât.

Ainsi allèrent les choses jusqu'au lendemain de l'enterrement : il était environ trois heures; l'après-midi était âpre, brumeux, glacé et je m'étais mis un instant sur le pas de la porte en pensant tristement à mon père, lorsque je vis sur la route quelqu'un qui s'approchait avec lenteur. C'était à coup sûr un aveugle, car il tâtonnait devant lui avec son bâton et portait sur le nez et sur les yeux une grande visière verte; il était voûté par l'âge ou la fatigue et un vaste caban de mer tout déchiqueté le faisait paraître vraiment difforme. Je n'ai vu de ma vie un plus sinistre personnage. Un peu avant l'auberge, il s'arrêta et élevant la voix sur un ton de bizarre mélopée, demanda à l'entour :

— Se trouve-t-il un ami compatissant pour indiquer à un pauvre aveugle, qui a perdu le don précieux de la vue en défendant sa chère patrie, l'Angleterre et le roi George, que Dieu le bénisse, en quel endroit il peut bien se trouver présentement ?

— Vous êtes à *l'Amiral-Benbow*, dans la baie de Black-Hill, mon brave, lui répondis-je.

— J'entends une voix jeune, reprit-il, voulez-vous me donner votre main, mon jeune ami, et me faire entrer ?

Je lui tendis la main et le hideux aveugle, aux paroles mielleuses l'attrapa sur-le-champ comme avec des tenailles. Je voulus me dégager, mais l'aveugle, d'un simple mouvement, m'attira contre lui :

— Maintenant, mon gars, tu vas me mener auprès du capitaine.

— Monsieur, sur ma parole, je vous jure que je n'ose pas.

— Ah! ricana-t-il, c'est comme ça, conduis-moi tout de suite ou je te casse le bras!

Et il me le tordit si brusquement que je poussai un cri :

— Monsieur, c'est pour vous ce que j'en dis, le capitaine n'est pas comme d'habitude, il a toujours un coutelas devant lui. Un autre monsieur...

— Allons, marche! interrompit-il.

Jamais je n'ai entendu une voix plus cruelle et plus odieuse que celle de cet aveugle; elle m'effraya plus que la douleur et j'obéis de suite en le conduisant directement à la porte de la salle où se tenait abruti de rhum notre vieux flibustier malade. L'aveugle me serrait dans sa poigne de fer et s'appuyait sur moi presque à me faire tomber.

— Mène-moi directement à lui et

« Jim, me dit le capitaine, je suis perdu si tu vois le marin-à-une-jambe, celui-là surtout! »

dès qu'il me verra, crie : « Bill, voici un ami pour vous! » Si tu ne le fais pas, moi je te ferai ceci...

Et il me flanqua un coup qui faillit me faire tomber. La frayeur absolue que j'avais de ce mendiant aveugle me fit oublier celle que m'inspirait le capitaine : j'ouvris la porte de la salle et prononçai d'une voix tremblante la phrase que je devais dire.

Le pauvre capitaine leva la tête. Du coup, son ivresse disparut et il resta abasourdi et dégrisé. Son expression

indiquait un horrible dégoût plutôt que la peur; il voulut se lever, mais je crois qu'il n'en avait plus la force.

— Non, Bill, dit le mendiant, reste assis où tu es; je n'y vois pas, mais j'entends remuer un doigt. Les affaires sont les affaires, donne ta main gauche. Petit gars, prends sa main gauche par le poignet et approche-la de ma main droite.

Nous lui obéîmes tous deux à la lettre et je le vis faire passer quelque chose du creux de la main qui tenait son bâton dans la main du capitaine qui se referma dessus immédiatement.

— L'affaire est faite, dit l'aveugle.

Sur ce, me lâchant subitement, il dégerpit avec une dextérité et une agilité incroyables et gagna la route. Figé sur place, j'entendis bientôt décroître le tapotement de son bâton.

Il nous fallut un bon moment, au capitaine et à moi pour recouvrer nos esprits. A la fin et presque ensemble, je laissai aller son poignet que je tenais toujours et il retira sa main pour jeter un bref coup d'œil dans sa paume.

— A dix heures! s'écria-t-il. Ça fait encore six heures, nous pouvons encore leur jouer un tour.

Il se leva brusquement, mais à l'instant même, pris de vertige, il chancela, se porta la main à la gorge, vacilla un instant, puis avec un râle bizarre, il s'abattit de son haut, le visage contre terre. Je courus à lui tout en appelant ma mère, mais notre empressement fut vain. Frappé d'apoplexie foudroyante, le capitaine était mort. Chose étrange, bien que sur la fin il éveillât ma pitié, je ne l'avais certes jamais aimé, et pourtant, dès que je le vis mort, j'éclatai en sanglots. C'était la deuxième mort que je voyais et la peine de la première était encore toute fraîche dans mon cœur.

Chapitre IV

LE COFFRE DU MARIN

Naturellement, je mis au courant de suite ma mère de tout ce que je savais, et peut-être aurais-je mieux fait de lui raconter cela bien plus tôt. Notre situation était difficile et dangereuse : une partie de l'argent du capitaine, si tant est qu'il y en avait, nous était incontestablement due, mais il était peu vraisemblable que les camarades de notre homme, à en juger d'après les deux spécimens que je connaissais, Chien-Noir et le Mendiant aveugle, fussent d'avis de renoncer à une partie de leur butin en payant les dettes du mort.

Le bruit de piétinements imaginaires, la vue du capitaine gisant sur le carreau de la salle et l'idée que cet affreux mendiant aveugle rôdait aux alentours et pouvait revenir, me faisait sauter dans ma peau de terreur, comme on dit. Il nous fallait prendre une décision à l'instant, et nous décidâmes d'aller ensemble demander de l'aide au hameau voisin. Aussitôt dit, aussitôt fait, et nous partîmes, nu-tête comme nous étions, par le soir tombant et le brouillard glacé. Heureusement, le hameau, bien qu'hors de vue à cause de la falaise, n'était qu'à un demi-mille environ de l'autre côté de la baie voisine et, ce qui me rassurait le plus, il était dans la direction opposée à celle par laquelle l'aveugle était apparu, et sans doute reparti.

On n'entendait aucun bruit anormal; seulement le clapotis du flot et le croassement des corbeaux dans la forêt. Quand nous arrivâmes au village, on commençait à y allumer les chandelles, et jamais je n'oublierai le soulagement que j'éprouvai en voyant leurs clartés jaunes. Mais c'est à cela, tout compte fait, que se limita l'aide que nous devions trouver là, car, c'est vraiment honteux d'avoir à le dire, personne ne voulut revenir avec nous à l'*Amiral-Benbow*. *(A suivre.)*

Entre Camarades

CE QU'ON PENSE DE NOTRE JOURNAL

Georges et Edouard C..., de Givors, nous écrivent :

« *Nous tenons à vous dire que nous aimons beaucoup notre petit journal. Les rébus nous ont beaucoup intéressés. De même que les histoires de* Mon Camarade. *Celles que nous aimons le mieux sont:* « Le Mystère du serpent à plumes » et « Toto et Toutone », Les lettres de Janot.

« *Nous faisons lire* Mon Camarade *à quelques copains de classe, ils le trouvent très bien, peut-être s'abonneront-ils.* »

***

DANS LES GROUPES

Les Jeunes Amis Laïcs de Clermont-Ferrand (groupe Amsterdam Pleyel) nous écrivent :

« *Jeudi 11, en revenant de promenade, nous sommes allés saluer les grévistes des usines Thorillon, Michelin et Bergougnan. Ils étaient contents, car nous avons à peu près tous nos papas ou nos mamans dans ces différentes usines.* »

« *Dimanche 14 nous avons défilé avec le Front populaire. Nous étions en tête du cortège, derrière les drapeaux. Nos petits camarades du groupe de Mont-Ferrand étaient avec nous. Nous étions nombreux, plus de 100 et bien applaudis. Nous avons bien chanté et malgré la pluie nous étions bien heureux d'être avec tous les ouvriers dans la rue, pour fêter la victoire du Front populaire. Nous avions un beau drapeau, des fanions et deux pancartes :* « Des vacances, Des livres » *sur l'une, et sur l'autre* « L'Egalité de l'instruction pour tous les enfants. » *Après le défilé nous sommes allés jouer dans la salle des fêtes de la Maison du Peuple, nous sommes tous bien contents et travaillerons de bon cœur à faire prospérer notre groupe.*

Le groupe des campeurs et campeuses du XIXe; nous écrit :

« *C'est avec grande satisfaction que nous avons remarqué* Le Coin du Campeur.

« *Nous allons pouvoir connaître la vie du camping des autres groupes ; nous qui sommes allés au camp de Draveil, ah... que ça a passé vite, oui même trop vite, enfin tant pis, nous nous sommes beaucoup amusés ; du basquet, courses à pieds, culture physique, compétitions sportives, sortie dans les bois, toutes sortes de belles choses, surtout nos belles parties de " foot " et le feu-de-camp, ça alors c'était magnifique. Malheureusement le temps n'a pas été très brillant, les nuits surtout étaient fraîches, l'eau du puits était trop froide, mais pour nous, campeurs, ces petits obstacles ne sont rien. La cuisine était épatante, le bon riz au raisin, hum... hum... qu'il était bon, le poisson était exquis et le chocolat du matin, ça alors c'était délicieux. Aussi, notre dernière soirée au camp nous a fait grand plaisir, surtout la distribution de bonbons, le joli programme artistique et le beau feu-de-camp, nous sommes tous très contents de ce camp et nous garderons toujours un souvenir de Draveil.* »

Mon Camarade

L'Illustré de la Jeunesse

paraît le Jeudi, tous les quinze jours

Le Numéro : 0 fr. 40

Belgique : 0 fr. 80 (Francs Belges)
Etranger : 0 fr. 80 (Francs Français)

ABONNEMENTS

France :	6 MOIS : 4 fr. 50	; 1 AN :	8 fr.
Belgique (fr. belges) :	6 MOIS : 10 fr.	; 1 AN :	18 fr.
Etranger (fr. franç.)	6 MOIS : 9 fr.	; 1 AN :	16 fr.

ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS

E.S.I. 24, Rue Racine PARIS 6e

Compte Chèque postal : 974.41 Paris

LE BUREAU DE VOTE

Les récentes élections ont inspiré, à notre ami Pierre T..., de Chamiers (Dordogne), ce conte que nous sommes heureux de publier et qui montre que son auteur possède de réels dons d'écrivain.

Pédalant doucement, le corps courbé sur le guidon, et comme cassé par les rafales de vent qui m'ébouriffaient les cheveux, je montais une petite côte qui se terminait par une route plate et blanche qui entrait dans le village de L... Sans les bourrasques qui balayaient le chemin, il aurait fait une journée magnifique. Le soleil du printemps inondait de ses rayons doux et tièdes la colline verdoyante où nichaient les maisons.

J'entrais dans le village, et mes regards furent attirés par une chose informe et pâle, pendue à une maison et claquant au vent. Je m'approchais et je reconnaissais, sous le soleil qui lui donnait une teinte neuve, le drapeau tricolore tout lavé et tout blanchi par les pluies et les vents. C'était, en effet, les élections législatives et d'une salle qui semblait plutôt une cave, montait un bruit animé de conversation. Par la porte ouverte, un rayon de soleil entrait et dessinait sur la table un carré lumineux. Je voyais une boîte cubique qui était l'urne et cinq messieurs autour parlant fort haut au sujet des candidats. Un peu à l'écart, un homme était assis et lisait un journal. Il semblait être peu attentif à sa lecture, et surveillait l'autre groupe. J'étais devant un bureau de vote.

A chaque instant des paysans entraient, donnaient des poignées de mains de-ci de-là, puis avec geste quasi-solennel, ils prenaient une feuille tachée d'un nom noir, la mettaient sous enveloppe et la jetaient dans l'urne. Un petit choc de la missive se faisait entendre, puis de nouveau les conversations reprenaient.

L'homme près de la cheminée se levait souvent et je le voyais arranger les bulletins de vote, que les cinq messieurs, qui avaient l'air très d'accord, avaient mélangés et mis les feuilles de leur candidat préféré bien en vue.

Un rayon de soleil balaya de sa vive lueur les papiers et je vis sur l'un d'eux un gros nom noir : Georges Bonnet. L'homme se leva, son corps me cacha la table, mais quand il fût parti, le même rayon de soleil fit briller un nom toujours noir : Paul Bouthonnier.

J'avais compris, cet homme était communiste. Il menait contre les cinq partisans de Bonnet, une lutte silencieuse et sévère. Dix fois je le vis recommencer son manège, dix fois aussi, je vis, assis autour de la table un personnage, sans doute le maire, qui retenait à grand'peine sa colère. Il devenait rouge, ses yeux s'injectaient de sang, son front se plissait et il pinçait ses lèvres avec fureur. Puis, ne pouvant se contenir, sa grosse voix apostrophait brutalement l'homme. Il lui demanda de quelle part, il venait ainsi fouiller et remuer les bulletins, et qu'il n'en avait pas le droit. L'inconnu se leva poliment, sortit de sa poche une feuille de papier qu'il déplia et présenta au maire. La feuille disait que le candidat Bouthonnier chargeait le nommé Maxime...; je ne pus entendre la fin de son nom; de le représenter dans un bureau de vote. La feuille était signée du nom du candidat. L'homme était en règle, il replia la feuille et s'assit. Le maire était écarlate. Il demanda encore si ce n'était que dans sa commune qu'on venait le surveiller. Maxime répondit que dans tous les bureaux de vote un camarade était présent. Le maire se tut, mais son regard haineux ne quitta plus Maxime. *(A suivre.)*

La mort de Maxime GORKI

Maxime Gorki est mort. Les peuples d'U. R. S. S. et du monde entier viennent de perdre un grand ami, un guide et un maître précieux. Depuis longtemps il était de santé fragile et il avait dû pendant plusieurs années habiter l'Italie, car il ne pouvait supporter le rude climat russe. Depuis 1928, il était revenu vivre près de Moscou et c'est là qu'il est mort. On lui a fait de splendides obsèques auxquelles se sont associés des délégués de toutes les régions de l'U. R. S. S.

Pendant deux jours le peuple de Moscou a défilé tout entier, hommes, femmes, enfants, devant son cercueil exposé dans la grande salle de la Maison centrale des Syndicats où, il y a douze ans, avait été de même exposé le cercueil de Lénine. Pendant ces deux jours des délégués de toutes les organisations, écrivains, ouvriers, paysans, pionniers, montaient la garde d'honneur à tour de rôle devant le corps couvert de fleurs.

Puis, selon l'usage, après la crémation ses cendres furent mises dans une urne. Devant une foule immense réunie sur la place Rouge, Staline, Molotov, Dimitrov et les chefs du prolétariat russe portèrent eux-mêmes cette urne jusqu'au mur du Kremlin où elle fut déposée à côté de celles des héros de la Révolution d'Octobre. Puis, des représentants du peuple russe, des écrivains, le grand écrivain français André Gide, adressèrent un dernier salut à Maxime Gorki qui, enfant du peuple, était devenu, grâce à son génie et à son courage révolutionnaire, un des plus grands écrivains du monde.

Solution du concours du jeu de patience

ENFIN DES CHANTS POUR NOS ENFANTS

VIENNENT DE PARAITRE :

Les négrillons malins..... 1 fr.
La pionnière Olga..... 0.75
L'usine au jardin d'enfants. 0.75

RAPPEL

Les Chants Révolutionnaires français. 4 fr.
Les Chants des Peuples de l'U. R. S. S. 4 fr.

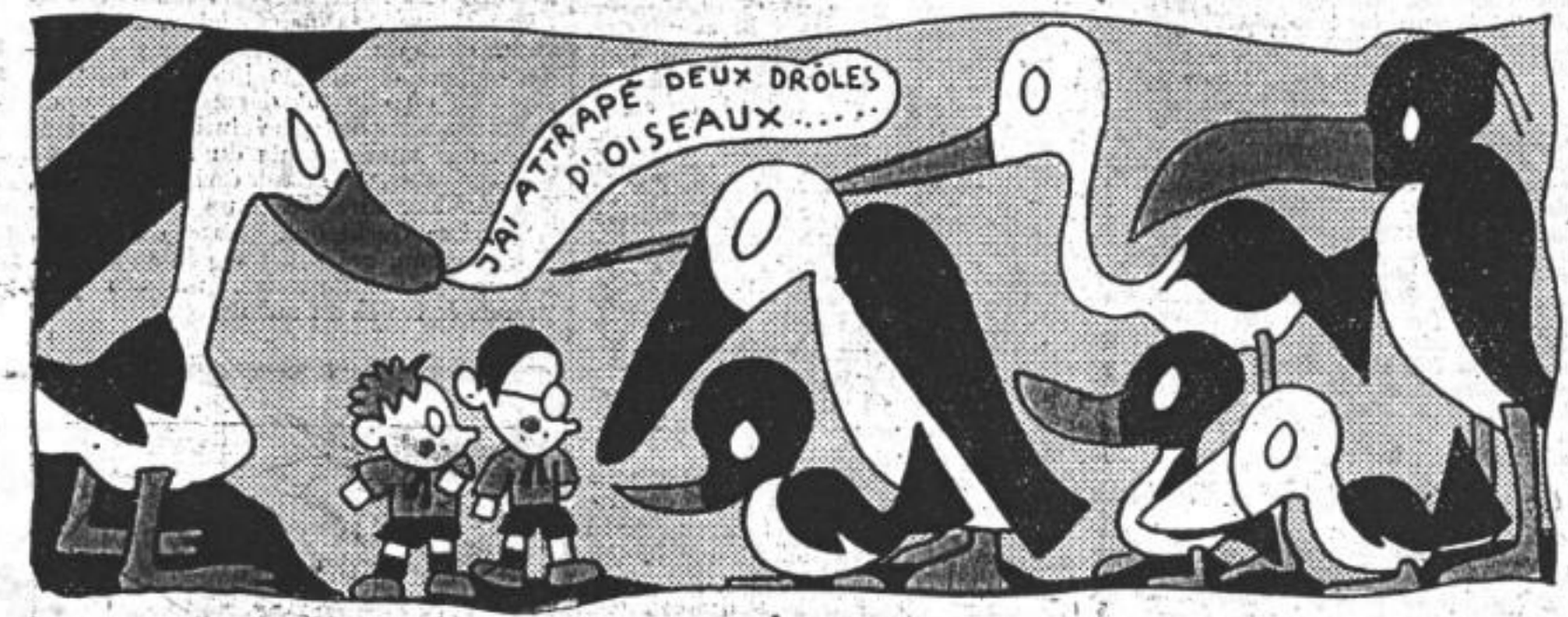
Passez vos commandes accompagnées des fonds à
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

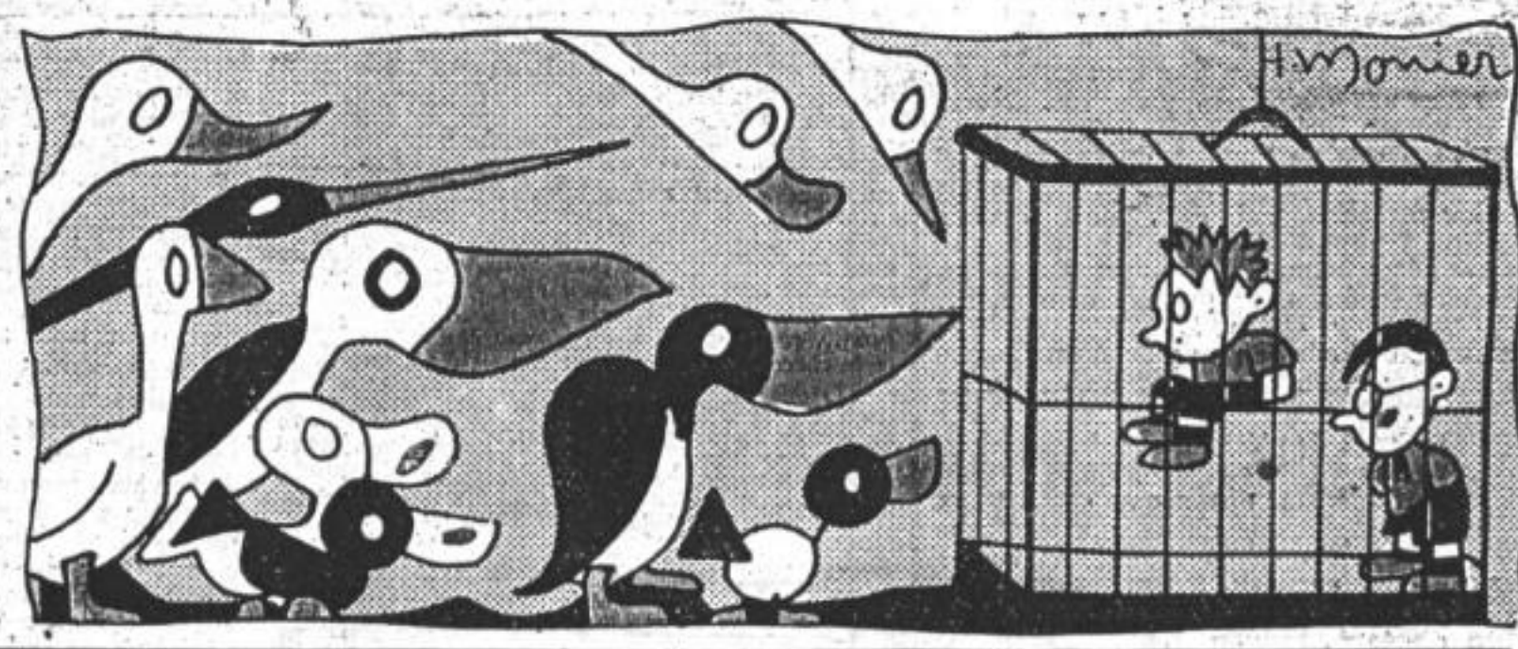
Ch. postal 974-41

Le gérant : Léon MOUSSINAC

IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET Cie chez les oiseaux...





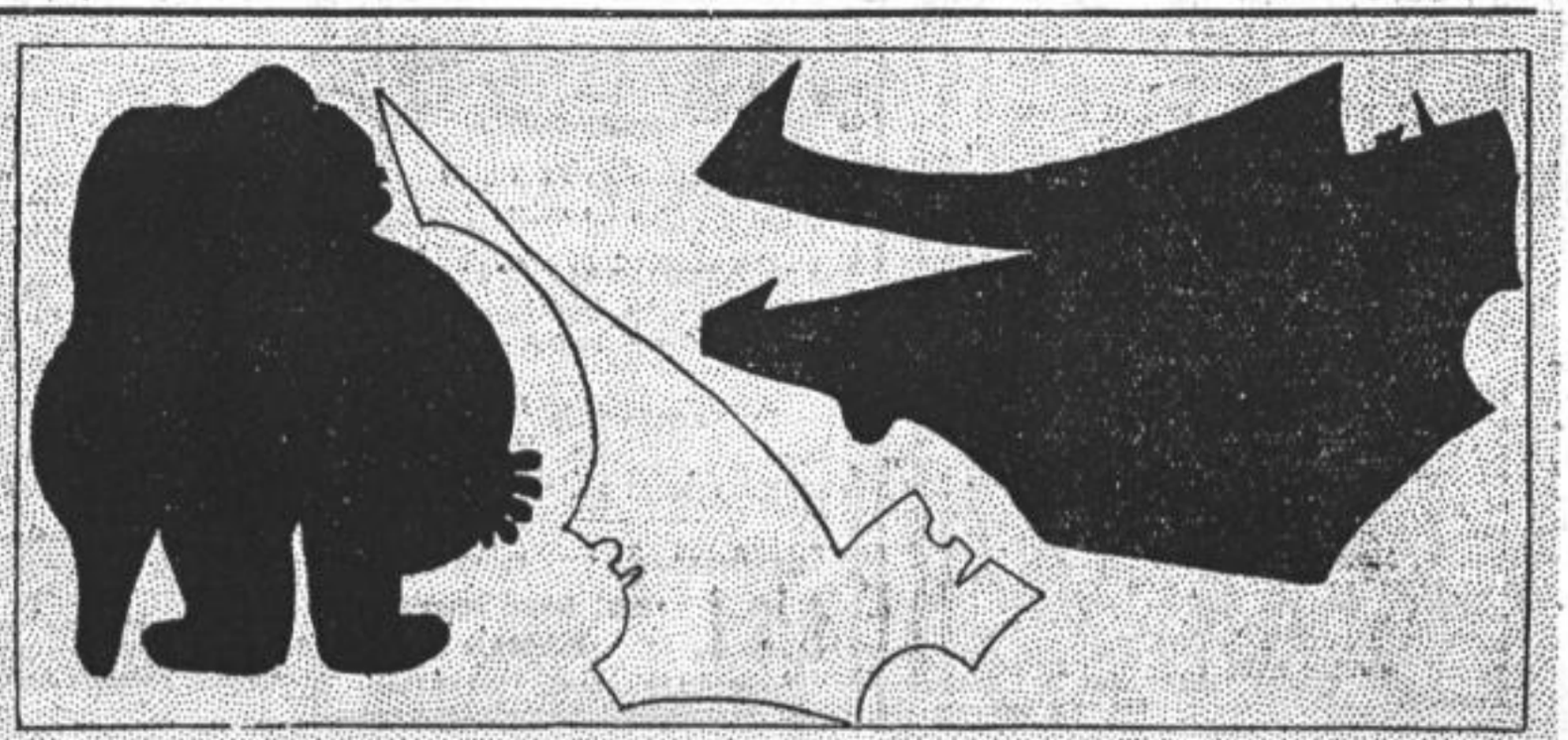
CONCOURS DES SILHOUETTES

Notre ami Poum a fait un dessin qui représente deux des héros de *Mon Camarade*. Un dessin, dites-vous ? ce sont plutôt des taches d'encre. Mais non, il vous suffira de coller d'une certaine manière la tache blanche sur les taches noires pour qu'apparaisse deux silhouettes familières.

Envoyez la solution avec le nom de Concours à M. Poum, 24, rue Racine, Paris (VIe), et vous pourrez gagner un de nos dix prix de livres.

Bon du Concours
DES SILHOUETTES

Bon à découper et à envoyer avant le 25 août 1936.



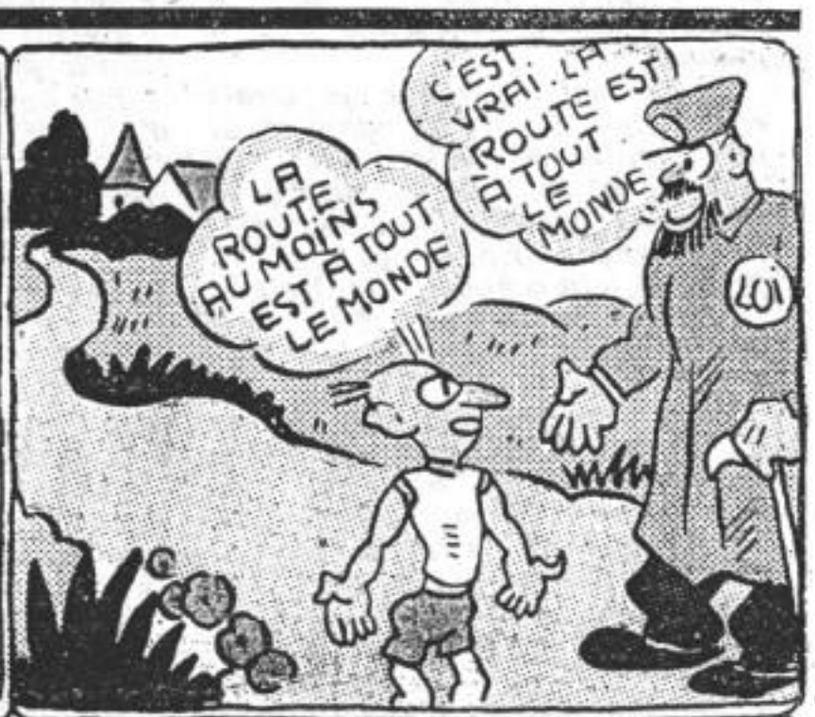
DLP 27-05-92030300

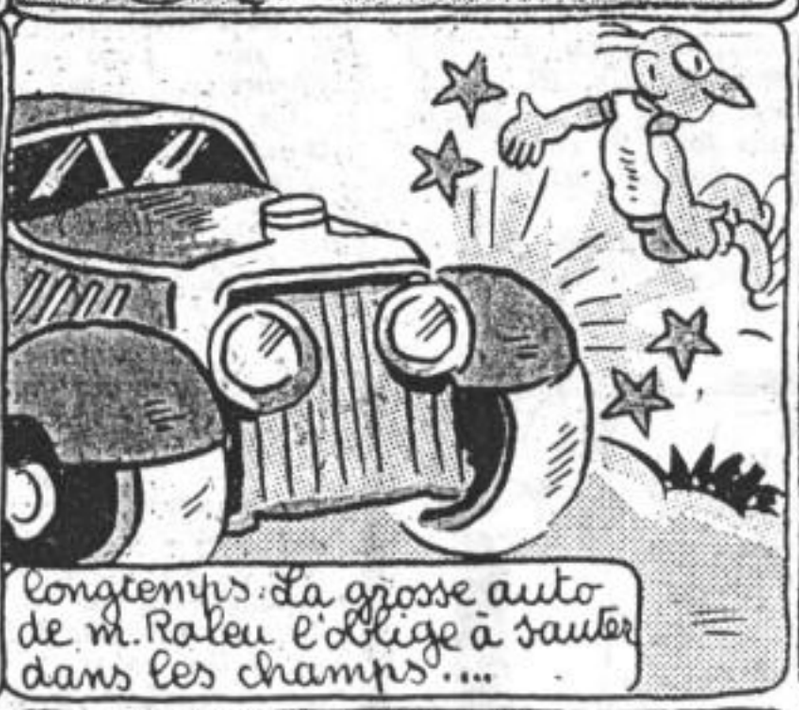
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 45. — 6 Août 1936.

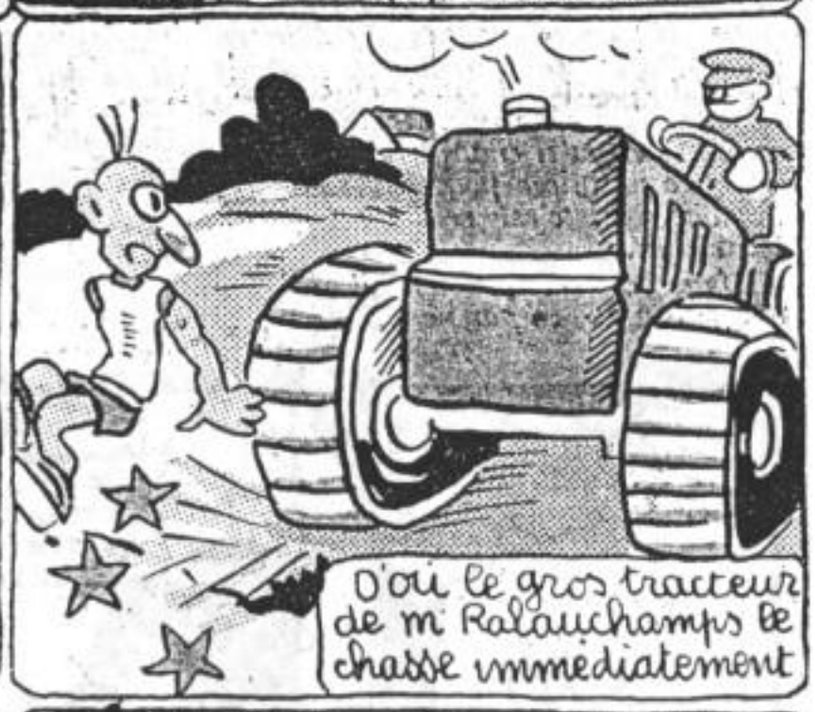
Mon Camarade

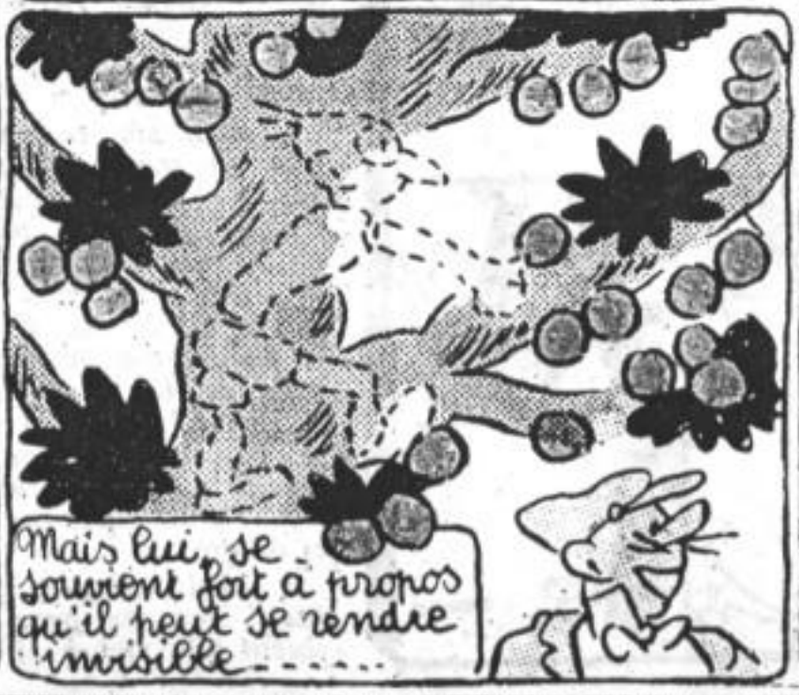
L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum









Le prochain numéro paraitra le Jeudi 20 Août

Les Vacances de Janot

Mes chers Camarades,

J'ai rudement de la chance. Maintenant, c'est les vacances. Quand je dis que j'ai de la chance, je dis ça pour dire comme tout le monde. Car après tout j'aime bien aller à l'école. J'ai là des tas de petits amis très gentils et surtout mon copain Jacquot, dont je vous ai déjà parlé. Et puis mon professeur, M. Grosjean, il est aussi très gentil, pas un vieux chameau comme Mme Burette l'autre année, mais tout le contraire. Il nous explique bien toutes les choses. Il ne nous met pas au piquet quand on lui demande, par exemple, pourquoi il y a des gens très riches et des gens très pauvres, mais il nous raconte au contraire très clairement les raisons pour lesquelles les ouvriers de M. Trépointe n'ont pas assez à manger, et M. Trépointe trop à manger.

Mais tout de même je serais content que ce soit les vacances, si les vacances ça voulait dire pour moi quitter la ville et aller à la campagne. Moi je l'aime rudement, la campagne. En été ça sent les fleurs, le foin coupé et l'eau fraîche, tandis que les villes ça sent la vieille cuisine rance, le pourri et le pipi de chat.

Mme Burette m'a dit que je n'irais pas à la campagne. Parce que la campagne ce n'était pas pour des petits garçons comme moi, oui, quand ils seraient grands, devraient devenir des ouvriers. Les ouvriers, ce ne doit pas aller en vacances. Evidemment, à la suite des grèves, on a fait une loi qui donne aux ouvriers huit ou quinze jours de vacances. Mais ça ne durera pas. Parce que bientôt le colonel de La Rocque va devenir le maître du pays et qu'il changera tout cela. Plus de vacances pour les pauvres, les vacances c'est seulement pour les riches.

Dans ces conditions, il fallait que je commence par ne pas prendre de mauvaises habitudes en allant en vacances.

Et d'ailleurs elle le voudrait, Mme Burette, m'envoyer en vacances, qu'elle ne le pourrait pas.

Tout d'abord elle devait payer une grosse note de Picon Pernod, chez Jules le bistro. Avec ce temps orageux qu'il a fait pendant tout le mois de juin, elle a été obligée de presque doubler sa consommation, et ça lui coûte très cher.

Et puis elle veut aussi faire un petit voyage en Allemagne, avec Mlle Davidée Lebondu. Parce que la France, toutes les deux, ça commence à les dégoûter.

Tandis qu'en Allemagne, ce n'est pas du tout la même chose. Et elle voulait visiter ce pays pour voir comment serait la France demain, si M. le colonel de La Rocque prenait le gouvernement en main. Cela lui donnerait du courage pour toute l'année prochaine.

Elle avait d'autant plus hâte d'y aller, là-bas, que M. Hitler fait de très bonnes conditions spéciales pour les touristes qui veulent aller en Allemagne. Trois mille francs pour quinze jours de séjour, tout compris. Pendant ce temps-là je resterai en pension chez la mère Duflan, comme l'année dernière. Son voyage lui coûtait beaucoup trop cher pour qu'elle m'envoie à la campagne.

Ça fait huit jours que je suis chez la mère Duflan. C'est pas drôle du tout. Elle habite passage du Paratonnerre, dans une vieille grande sale maison. Non seulement elle est sourde, mais aussi elle n'a plus de nez. Je ne veux pas dire qu'on lui a coupé le nez, mais qu'elle ne sent plus ce qui sent bon et ce qui sent mauvais. Et comme elle a dix-sept chats qui s'oublient chez elle, dans tous les coins, vous pouvez penser comme c'est agréable pendant les chaleurs.

Moi, dans la journée, je vais jouer dans la rue avec des petits amis à moi. S'il y avait seulement un tout petit peu de grand air, je ne serais pas trop malheureux pendant ces moments-là.

Seulement il faut que je fasse le ménage chez Mme Duflan, et ça prend beaucoup de temps. L'autre jour, pendant que je balayais, la mère Duflan est rentrée. Elle avait une lettre à la main. Une lettre que venait de lui écrire Mme Burette. Et si Mme Duflan n'a pas d'oreilles et pas de nez, elle n'a pas non plus beaucoup d'yeux. Je veux dire qu'elle est un peu myope. Elle m'a donc demandé de lui lire la lettre. La lettre, je la recopie ici.

« Ma chère Aglaé (Aglaé c'est le petit nom de Mme Duflan),

« Nous sommes arrivées, Davidée Lebondu et moi, dans le pays du grand chef Hitler. C'est merveilleux tout ce qui a été fait en quelques années par les fascistes, et j'espère qu'il va bientôt en arriver de même dans notre pays actuellement si malheureux.

« Ce qui est splendide, c'est tous les beaux restaurants et toutes les belles automobiles qu'il y a dans les quartiers riches. On voit dans ces endroits des messieurs habillés dans cet uniforme si joli des fascistes, avec la chemise brune et la croix gammée, qui se promènent avec des dames très élégantes et qui mangent formidablement bien. Tout ça a donné un peu de vague à l'âme à notre amie Davidée Lebondu, qui voudrait bien aussi pouvoir, en France, se promener aux Champs-Elysées et aller dans tous les endroits à la mode dans de belles robes, et au bras de M. Trépointe en uniforme, en chemise bleue, avec un brassard tête de mort à la place de la croix gammée.

« Bien sûr, ce n'est pas partout comme ça dans le pays. Nous sommes même allées par hasard dans de vilains quartiers. Là, les petits enfants allaient pieds nus et avec des pantalons percés. Et les hommes et les femmes avaient vraiment vilaines têtes, et les maisons étaient très sales et très vieilles, et toutes sortes de gens faisaient la queue devant les boutiques pour avoir un peu de pain et de graisse.

« Mais n'est-ce pas, il est juste que les gens intelligents soient très riches et aient beaucoup d'argent. Et les fascistes sont toujours des gens très intelligents. Tandis que les autres, s'ils crèvent de faim, c'est pain béni.

« Nous avons eu une grande joie, ma chère Davidee Lebondu et moi. Nous L'avons vu. Et pas seulement Lui, mais tous Les Autres. C'était une grande cérémonie en l'honneur de l'anniversaire de la déclaration de Guerre. C'était dans une grande salle où il y avait des milliers et des milliers de personnes. On a joué de la trompette, et Il est arrivé, Hitler avec Goering, Goebbels, Roehm et tous les autres. Non pour Roehm, je me trompe, il n'était pas là, on l'a assassiné l'autre année.

« Et puis Il s'est mis à parler. Je n'ai jamais entendu personne qui parle aussi bien, même pas Sigisbert mon perroquet. Davidee Lebondu me traduisait au fur et à mesure, et c'était magnifique. Il disait, M. Hitler, que si les Français continuaient à ne pas être raisonnables, il allait s'occuper de leurs affaires. Et après la cérémonie on a bien compris ce que ces paroles-là voulaient dire : quand on l'a vu passer en revue des tanks, des mitrailleuses et des canons. C'était magnifique. Aussi il faut dire à nos amis qu'ils se consolent. Si le colonel n'est pas assez malin pour faire ce qu'il a à faire, Adolphe viendra lui donner un coup de main. Mais chut !

« La dernière ville que nous avons visitée avec Davidee, c'est Coblentz. C'est une bien belle ville. Davidee a vu dans ce pays une de ses amies qui est tout ce qu'il y a de plus hitlérienne. Et elle lui a dit que puisque c'était si terrible en France, elle devrait bien venir s'établir à Coblentz avec nos amis. Ils seraient bien tranquilles pour préparer à Coblentz la rénovation de la France par l'extermination des salopards. Et quand le moment serait venu, la main dans la main avec Hitler... Mais chut! Ma chère Aglaé, j'ai peur de la censure du Front Populaire. Je te dirai tout cela de vive voix à mon retour. Occupe-toi bien de mon perroquet.

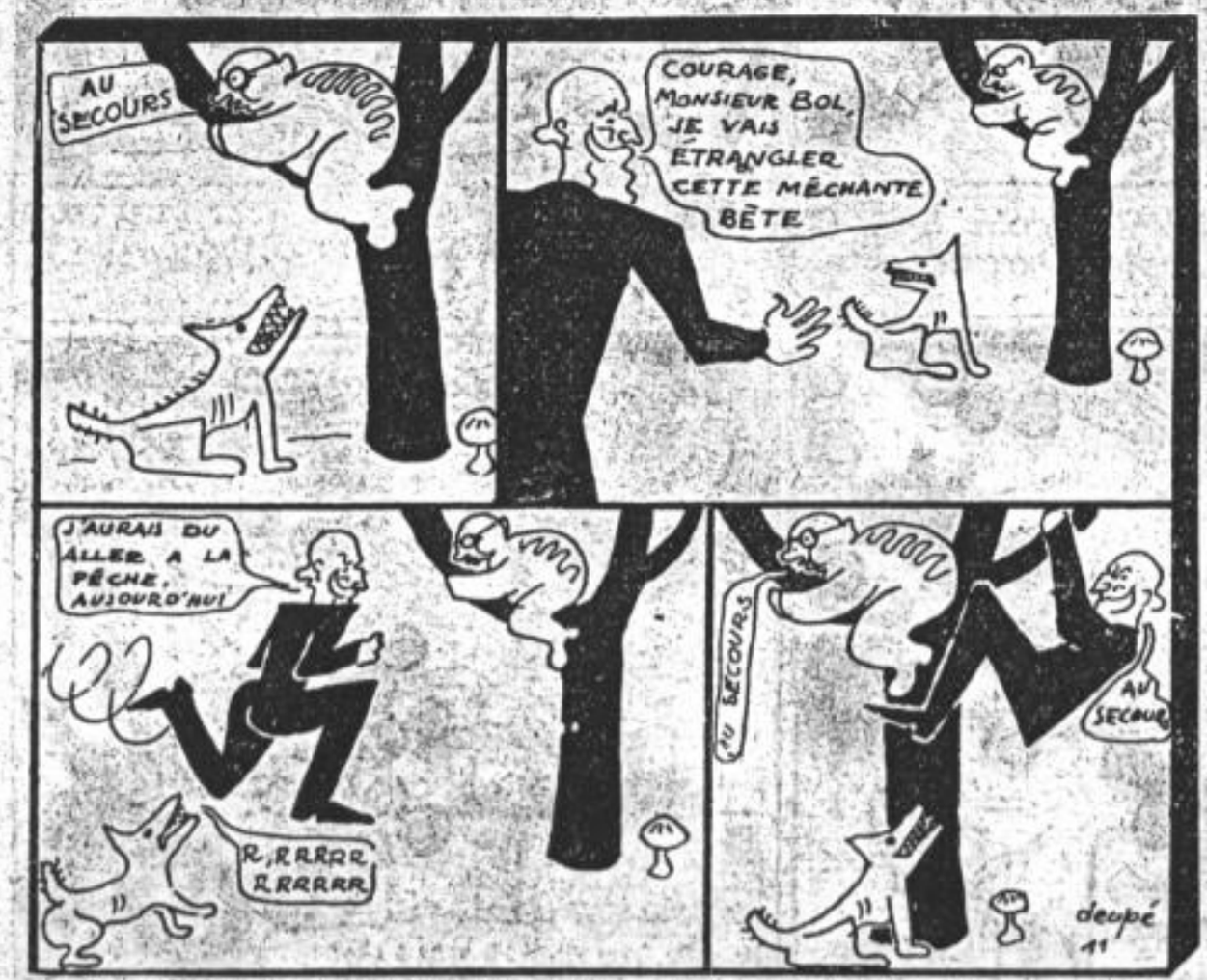
« Vive Hitler, Heil La Rocque, mort aux Juifs ! »

Signé : Veuve Burette.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour la quinzaine. A bientôt.

JANOT, enfant adoptif de
Mme Veuve Burette.

P. P. C. : Georges SADOUL.



Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont entrés en lutte contre le roi du pétrole Van der Gold pour délivrer l'oncle de Pierrot, le grand inventeur Clément Lothaire. Après diverses aventures, les trois amis ont dû se réfugier au « Serpent à Plumes », le château de Lothaire, demeure étrange construite au milieu de forêts désertes. Ils viennent de découvrir coup sur coup le nom du village ruiné où est retenu l'inventeur et une cachette mystérieuse dans le château même. Cependant les bandits du pétrole, commandés par Premior, se préparent à donner l'assaut au refuge des trois amis.*

Chapitre XLI
LE TRÉSOR DE JECKER

Pierrot s'engagea le premier dans la porte basse qui s'était subitement ouverte dans le socle de l'immense statue du « Serpent à Plumes » Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf le suivirent.

Les trois amis descendirent un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol comme un tire-bouchon.

Un souffle froid montait des profondeurs de la cachette, en même temps qu'une odeur de moisi et de renfermé. Pendant quelques mètres l'escalier avait été construit en maçonnerie. Il était maintenant creusé à même le roc.

Pierrot comptait machinalement les marches. Il en compta 328 avant de sentir sous ses pieds le sol uni d'un corridor en ogive. Il fit quelques pas. Le couloir tourna brusquement et il déboucha avec ses amis dans une vaste salle semblable à la crypte d'une cathédrale, et dont les voûtes étaient soutenues par de grossiers piliers taillés dans le roc. Cette salle avait dû être autrefois la cachette suprême du couvent de Serpemont. Le long de la muraille de rocher des coffres étaient rangés. Fil-de-Fer souleva le couvercle de l'un d'eux.

Le coffre était vide. Coup sur coup, Fil-de-Fer souleva plusieurs couvercles. Il ne rencontrait jamais que le vide.

— Il y avait peut-être des trésors là dedans, mais on est passé avant nous, ricana le Parisien en ouvrant le huitième coffre.

Pierrot en examina l'intérieur avec attention. Un peu de paille pourrie s'était accumulée au fond. Il la fouilla du bout des doigts, et en retira deux objets. Jambe-de-Bœuf, qui tenait la lampe, l'approcha de la main de Pierrot.

Sur la paume du jeune garçon se trouvait une pièce d'or à l'effigie de Napoléon III et une minuscule figurine haute à peine comme la moitié d'un doigt, mais en or massif, et qui représentait un génie ailé, au nez recourbé, une créature intermédiaire entre l'homme et l'aigle, une idole des anciens Mexicains.

— Jecker, le banquier du Mexique, qui avait bâti ce château sous le Second Empire, avait sans doute entreposé ici jadis ses fabuleuses richesses. Mais il ne reste plus que leur coquille vide, comme un œuf qui aurait été gobé...

Il restait encore deux coffres à ouvrir. L'avant-dernier était plein jusqu'à déborder, de paperasses en état d'excellente conservation.

— Tout ça, ce n'est que paperasses, fit dédaigneusement Fil-de-Fer. Voyons plutôt le dernier coffre. Il l'ouvrit. Ce dernier était presque entièrement vide. Un coin seul était rempli d'objets indistincts dissimulés sous une grossière toile de sac. Jambe-de-Bœuf souleva la toile d'un geste vif.

Sous la lumière de la lanterne brillaient d'une lueur éclatante cinq ou six idoles, représentant, à la taille d'un jeune enfant, des hommes assis au visage sauvage, tenant à la main des armes ou des animaux étranges. Ces idoles étaient en or massif et pesaient chacune plusieurs kilos. C'étaient des idoles venues de la mystérieuse peuplade des Kembayas, qui avaient coutume de fondre en or l'effigie de leurs dieux. Il y a, en Europe, quelques autres idoles d'or de cette peuplade. Elles sont enfermées dans la chambre forte du musée ethnographique de Madrid.

Les hommes s'avancèrent doucement, cernèrent le château.

— Mince alors, s'écria avec conviction Fil-de-Fer, c'est de l'or. Ça doit en valoir, des billets de banque, chacun de ces bonshommes. On a fait là une belle découverte. On est riche, ça va nous aider à délivrer le vieux!

Pierrot réfléchit.

— Je suis d'avis de laisser ces idoles en place. Il nous reste encore assez d'argent sur les cinquante mille francs que me laissa mon oncle après son enlèvement, pour mener à bien notre expédition à Bedejun. Negocier ces objets d'un grand prix, mais d'une grande rareté, nous obligerait à des démarches très longues, et peut-être sans résultat. Laissons donc ce trésor. Le plus important serait de fouiller les papiers pour savoir si mon oncle n'a pas eu connaissance de cette cachette et s'il n'y a pas dissimulé le secret de la Lotharite.

Ils ouvrirent à nouveau l'avant-dernier coffre. La poussière semblait bien indiquer qu'ils n'avaient pas été remués depuis le Second Empire. Ils déplièrent les documents et les feuilles sans les lire, préoccupés seulement d'y trouver une ligne de l'écriture de Clément Lothaire, une formule... Mais tout était, ou bien de l'écriture moulée des documents officiels de l'époque, ou bien d'une écriture fine et crochue, quasi illisible, aux jambages appuyés et pressés les uns contre les autres, l'écriture de Jecker.

Pierrot s'arrêta bientôt.

— Inutile de perdre notre temps. Pour connaître à fond toutes ces paperasses, il nous faudrait des journées entières. Nous avons mieux à faire. Il nous faut partir cette nuit même pour Bedejun, où j'ai la certitude que mon oncle est prisonnier de Premior. Si nous le délivrons, il nous donnera lui-même la formule de la Lotharite. Si nous échouons, il sera toujours temps de revenir ici, passer à ces recherches le temps qu'il faudra.

— Tu as tout à fait raison, Pierrot, dit Fil-de-Fer. Mais achevons d'explorer cette salle souterraine.

Jambe-de-Bœuf, la lanterne à la main, fit le tour des murailles. Il découvrit une porte basse qui donnait accès à un autre couloir souterrain. Les amis s'engagèrent dans un long passage, où ils devaient y marcher courbés. Après plusieurs tournants, ils sentirent un souffle chaud passer sur leur visage.

— Nous arrivons à une sortie, dit Pierrot.

Ils ne tardèrent pas à déboucher en plein air. Ils se trouvèrent, après avoir passé un seuil si bas qu'ils durent ramper pour franchir, sur une sorte de petite corniche, au flanc d'une assez haute falaise rocheuse en bas de laquelle s'apercevait la route qui conduisait au « Serpent à Plumes ». L'escarpement de la falaise devait rendre très malaisée d'accès l'issue secrète du souterrain. Elle était dissimulée quasi complètement par des buissons de clématites sauvages et sans doute n'avait-elle jamais été découverte.

— Revenons sur nos pas, fit Pierrot. Il serait imprudent de prendre par la route, où nous pourrions rencontrer quelqu'un, révéler notre présence.

Ils rebroussèrent chemin. Après le souterrain aux voûtes basses, ils arrivèrent à nouveau dans la grande salle aux idoles, retrouvèrent sans peine l'accès de l'escalier en colimaçon, gravirent ses marches escarpées et se retrouvèrent enfin dans le grand hall du château. Monté sur une chaise, Jambe-de-Bœuf redressa la statue penchée et la trappe se redressa. Pierrot posa sur la grande table où ils prenaient leurs repas, la pièce d'or et la petite idole aztèque...

— Voilà un petit morceau du Trésor de Jecker, dit-il.

— Qui c'était, ce Jecker? demanda Fil-de-Fer.

— Mon oncle m'en a parlé une fois, dit Pierrot. C'est l'homme qui a bâti le château où nous sommes. Il avait fait une fortune prodigieuse durant la guerre du Mexique. Il en avait rapporté de l'or à pleines caisses... Il a été fusillé sous la Commune...

— Sûrement, dit Fil-de-Fer, qu'on est passé là avant nous dans la chambre du trésor. Après la mort de Jecker, des gens qui connaissaient l'existence de ces richesses les ont enlevées.

— Je ne suis pas de ton avis, répliqua Pierrot. Pourquoi aurait-on laissé en place les magnifiques idoles d'or que nous avons tenues tout à l'heure en main? Je crois plutôt que Jecker avait déménagé tous ses trésors lui-même avant sa mort.

Les deux amis discutèrent quelque temps sur ce point. Pierrot, qui était têtu, finit par s'écrier :

— Eh bien, j'y retourne, dans le souterrain, et je suis certain de découvrir dans les paperasses la preuve que j'ai raison.

Il était onze heures. Il fut convenu que tandis que Pierrot retournerait à la chambre du trésor, ses deux amis prépareraient tout ce qui serait nécessaire pour le départ. On devait partir à deux heures et demie du matin...

Allumant la lanterne, Pierrot s'enfonça dans l'escalier secret dont la trappe, ouverte par Jambe-de-Bœuf, ne fut pas refermée derrière lui.

Chapitre XLII
FEU A VOLONTÉ

Jambe-de-Bœuf, au garage, avait mis la torpédo jaune en ordre de marche. Fil-de-Fer, après avoir fait les bagages, avait longuement étudié sur les cartes le chemin le plus court pour se rendre au village de Bedejun, près de Digne. Jambe-de-Bœuf, son travail terminé, était revenu près de son ami, et par-dessus son épaule, il examinait l'itinéraire qu'ils suivraient demain.

— En tout cas, dit-il, je te garantis qu'on s'arrête en chemin pour y faire un bon et honnête dîner : une omelette, du lapin sauté, de la salade, et surtout plus de ces saletés de conserves...

Cependant, sur l'éminence qui dominait le « Serpent à Plumes », Premior avait consulté son bracelet-montre. Il inspecta une dernière fois le château avec sa jumelle, puis il lança à ceux qui l'accompagnaient :

— Il est minuit, c'est l'heure de l'assaut. Allons-y...

Premior avait parlé russe. Le patron du célèbre cabaret « *A la Grand'Mère des cloches* », s'il se fût trouvé cette nuit-là dans la forêt morvandelle, eût reconnu les convives que Premior avait coutume de réunir dans son restaurant. Les hommes étaient dix. La plupart d'entre eux portaient une mitraillette, cette arme à laquelle nous ont habitués les films américains de gangsters : c'est une sorte de fusil court qui porte, dans une réserve en forme d'éventail, une quantité fabuleuse de projectiles. C'est une arme terrible, presque aussi efficace qu'une mitrailleuse.

Les hommes s'avancèrent doucement, cernèrent le château. Premior se présenta devant la grande porte. C'était une haute porte de chêne extrêmement épais, dont la solidité était encore renforcée par des ornements de fer forgé de style mexicain. C'était devant cette porte que Premior s'était présenté jadis avec Van der Gold, la nuit où ils avaient enlevé ensemble l'inventeur Clément

Lothaire. Et Premior se rappelait très exactement la disposition des lieux qui se présenteraient à lui dès qu'il aurait franchi son seuil. Devant lui, une rampe en pente douce lui permettrait d'accéder en quelques enjambées au grand hall où se trouvaient ses ennemis. A sa droite s'ouvrirait une autre rampe douce qui, prenant en face du second vantail de la porte, descendait droit vers les sous-sols. Cette disposition assez singulière de l'entrée avait été voulue par Jecker, qui craignait toujours qu'on l'assassinât lorsqu'il entrait ou sortait de chez lui. Grâce à cette rampe, il pouvait rentrer dans le château sans quitter sa voiture. Il la faisait garer ensuite dans le sous-sol, en dessous du hall. C'était encore là qu'aujourd'hui nos amis avaient garé la torpédo jaune.

Premior appuya un instant son oreille rouge et poilue à la porte de chêne. Le bruit de la conversation de Jambe-de-Bœuf et de Fil-de-Fer lui parvint, lointaine et étouffée.

— Allons-y, fit-il à mi-voix.

Et, saisissant sa mitraillette, il la braqua sur la serrure ouvragée de la porte et commença à tirer. Chaque coup traversait l'épaisseur du vantail, et en une seconde le bandit eut découpé la serrure comme avec un chalumeau.

— En avant! cria-t-il.

Ensemble, les dix hommes s'étaient rués sur la porte. Leurs épaules vinrent donner en même temps sur les battants qui s'ouvrirent d'un seul coup, pendant que la serrure détachée tombait sur le sol.

Ces hommes qui se souvenaient des charges de la guerre civile et qui avaient entretenu leur entraînement par de fréquents exercices militaires montèrent, l'arme au poing, la rampe qui conduisait au hall.

Le premier coup de feu de Premior avait fait sursauter les deux amis.

— Les bandits du pétrole! s'était immédiatement écrié Fil-de-Fer.

Et d'un bond le gamin de Paris avait sauté sur une chaise, il avait appuyé de toutes ses forces sur la grande statue toltèque et refermé l'entrée du souterrain.

— Du moins, ils ne trouveront pas Pierrot, se dit-il.

Jambe-de-Bœuf avait été plus lent dans ses réflexes. Mais au moment où la trappe du souterrain s'abattit, il se souvint qu'il avait, une demi-heure auparavant, rangé les revolvers dans la torpédo jaune, en vue de leur prochain départ. Il fallait avant tout aller chercher ses armes. Il prit Fil-de-Fer par la main et l'entraîna vers la rampe.

C'est à ce moment précis que la porte d'entrée s'était ouverte sous le coup d'épaule des Russes blancs. Les deux amis se trouvèrent face à face avec la troupe qui braquait sur eux leurs armes redoutables.

— Inutile de résister, mes jeunes amis, dit railleusement Premior. Haut les mains, ou je vous fais cribler de balles à un tel point qu'on n'enverra pas vos cadavres à la Morgue, mais dans une fonderie d'acier.

Résister eût été une folie. Les deux amis levèrent les mains.

— Reculez, maintenant, dit Premior. Allons ensemble dans le hall. Nous avons à parler.

Les deux amis obéirent. Premior les fit asseoir. Il s'assit à son tour dans un fauteuil et alluma calmement un cigare.

— Votre château est un peu délabré, mes amis, mais l'endroit est pittoresque. On pourrait y tirer au canon sans que personne puisse l'entendre... A propos, auriez-vous quelque chose à m'offrir à dîner ? Je meurs de faim.

— Il y a des tripes au vin blanc, en conserve, à la cuisine, fit haineusement Jambe-de-Bœuf, qui était certain de ne pouvoir offrir plus mauvais repas à son pire ennemi.

— Des tripes, mais c'est mon plat favori! fit l'homme aux sourcils roux dont le visage s'illumina, et qui donna l'ordre à l'un de ses hommes d'aller lui préparer un plat de tripes. Les autres bandits restaient debout, leurs armes braquées sur les deux amis.

— Mais je ne vois pas notre ami Pierrot Lancry, dit Premior. Que peut-il être bien devenu ? J'aurais tant aimé le rencontrer ce soir...

— Nous l'avons perdu, réplique Fil-de-Fer.

— Hé! mais vous me répétez les mensonges de Granet, répliqua l'homme aux sourcils roux.

Ces mots furent un éclair pour Fil-de-Fer, qui venait de prononcer ces mots : « *Nous l'avons perdu* », absolument au hasard. Le soir où, dans la Lande de Carnac, les deux amis avaient fait Premior prisonnier, puis avaient contraint Granet à leur servir de chauffeur, Pierrot se trouvait dans un tel état d'épuisement qu'il était presque aussi évanoui qu'endormi. Caché sous un des dolmens de Carnac, il n'avait pas été vu de Premior et lorsque, sous les yeux de Granet, Jambe-de-Bœuf avait été tirer l'enfant sans connaissance de sa cachette pour le dissimuler dans le coffre à bagages de la grande limousine, le chef des gardes avait certainement cru qu'il transportait un cadavre, et il avait dit ensuite à Premior que l'enfant était mort.

Fil-de-Fer s'empressa de profiter de cette méprise.

— Hélas! monsieur Premior, le petit est mort dans nos bras, près de Carnac. Nous avons tenu à emporter son cadavre et nous l'avons enterré deux jours après dans une lande bretonne.

— Moi je ne crois pas que ce sale gosse soit crevé, trancha Premior. Que la première escouade fouille la maison!

Cinq hommes de la bande se détachèrent. On les entendit parcourir toutes les pièces du château.

Fil-de-Fer était assis sur la chaise qui tout à l'heure lui avait servi à atteindre la statue du « Serpent à Plumes » et refermer la cachette. Il avait machinalement appuyé sa joue contre le socle de marbre noir. Et avec terreur il entendait les pas de Pierrot qui remontait du fond du souterrain. Sans aucun doute, il allait dans un instant manœuvrer la chaîne qui levait la trappe de marbre et se trouver face à face avec les bandits du pétrole. L'angoisse de Fil-de-Fer était telle qu'il crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Excellentes, ces tripes, s'écria avec un visible contentement Premior.

On venait de lui apporter un plat fumant, et la brute dévorait littéralement les morceaux d'intestin qu'il tirait de la sauce gluante avec ses gros doigts courts.

Fil de-Fer entendit alors dans le souterrain un bruit métallique : Pierrot venait de toucher la chaîne de fer...

(A suivre.)

LE COIN DU CAMPEUR

CAMPONS!

LA PROPRETÉ DU TERRAIN

Tu t'es évadé de la grande ville, aux ruelles sombres et poussiéreuses.

Tu es parti avec l'idée bien arrêtée de monter ta tente dans un site splendide. Et tu es arrivé dans la campagne si calme, si accueillante. Tu as marché, marché beaucoup, par les routes et les sentiers.

Tu ne t'es même pas aperçu que, déjà, le soleil a disparu, et hâtivement, tu as voulu monter ta tente.

Ton terrain, tu l'as choisi, en suivant les trois conseils que je t'ai donné, et que tu n'as pas oubliés : être à portée d'eau et de bois, s'installer sur un terrain non humide.

Mais, soudain, tu as froncé tes sourcils. Sur ce magnifique terrain que tu t'es choisi, tu as remarqué mille détritus de toutes sortes ; vieux journaux, pelures d'oranges, boîtes de conserves, morceaux de verre...

Ainsi, ceux qui t'avaient précédé, qui avaient joui d'un si beau terrain étaient partis en laissant derrière eux un souvenir bien désagréable...

Alors, furieux, tu as poursuivi ton chemin à la recherche d'un terrain un peu plus propre, que tu ne tardes pas d'ailleurs à découvrir. Un feu de bois éteint t'a montré qu' « ON » avait déjà campé ici. Mais « ici », tu n'as remarqué ni vieux journaux, ni pelures d'oranges, ni boîtes de conserves, ni morceaux de verre...

Alors, tu as souri, tu as monté ta tente, tu t'es couché et tu as passé une bonne nuit...

Le lendemain, en poursuivant un superbe papillon pour ta collection, tu es arrivé devant un terrain fraîchement remué. Intrigué, tu as remué cette terre, et là, quelle ne fut pas ta surprise de découvrir vieux journaux, des pelures, et des boîtes de conserves...

Et tu as compris! Oui, tu as compris que lorsque tu reçois un terrain propre, tu dois le rendre propre.

Oui, tu as compris que ceux qui s'en vont en laissant traîner leurs vieux détritus, ne sont pas de vrais campeurs.

Alors, comme tu veux devenir un vrai campeur, tu as creusé un « trou à ordures », et lorsque tu as quitté ton terrain, il ne traînait rien.

JOUONS !...

LA COURSE MOUVEMENTÉE

Les joueurs sont répartis en groupes de 3. Chaque groupe de 3 est à califourchon sur une branche, que chaque joueur tient par-devant entre ses mains.

Au départ donné, il s'agit, pour chaque groupe de 3, d'arriver premier au but, qui se trouve à 30 mètres environ de la ligne du départ.

Est gagnant le groupe qui arrive premier au but avec ses 3 joueurs.

Sont disqualifiés les groupes qui perdent un ou plusieurs « cavaliers » en cours de route.

o

CONSTRUISONS UN ABRI !

— Tiens, regarde les nuages qui s'amoncellent dans le ciel...

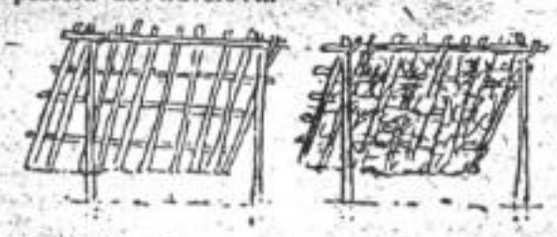
— Oui, l'orage n'est pas loin...

— Si nous construisions un abri ?...

— Oh! oui, dépêchons-nous.

— Tout d'abord, il nous faut 2 fortes fourches et une branche droite pour former le support. Ensuite, nous placerons dessus, en direction oblique, ces longues branches (fig. 1).

— Le « squelette » est terminé, mais l'eau passera au travers ?...

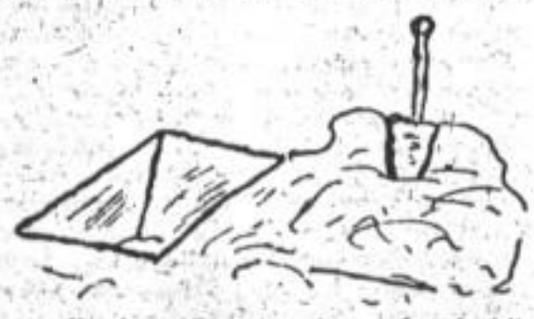


— Oui, si nous ne le recouvrions pas. Tiens, jetons-y ces branches feuillues; appliquons dessus des carrés de mousse, placés comme les tuiles d'un toit... et notre abri est terminé (fig. 2). A présent, pluie, tu peux venir!

o

LE « TROU A ORDURES

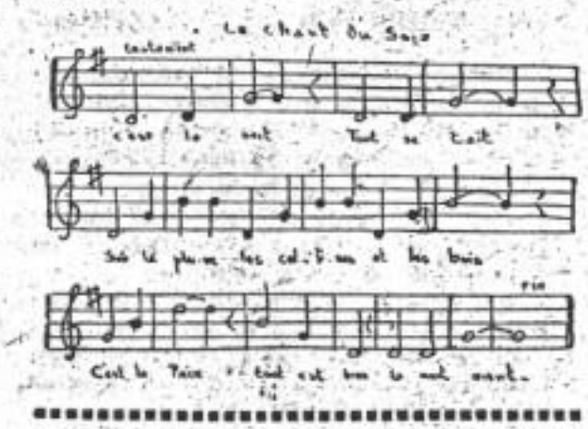
Rien de plus simple à construire. Creusez un trou assez profond. Placez à portée de la terre et



une pelle. Avant de quitter le terrain, n'oubliez pas de le reboucher.

CHANTONS !...

Voici un chant très doux, qu'il est bon de chanter autour du feu de camp, avant d'aller se coucher.



JOYEUX CASTOR RÉPOND !...

Il fallait s'y attendre !... Combien *Mon Camarade* a eu raison de faire un « Coin du Campeur » !... Comme cela répondait bien au désir de tant de jeunes, fervents du camping !...

Que de choses nouvelles, allons-nous apprendre, m'écrivent de nombreux jeunes !...

Oui ! nous apprendrons beaucoup de choses, mais pour cela, il faut que vous fassiez comme ces quelques camarades dont j'ai reçu des lettres : Écrivez-moi !

Henri Barrier. — Merci beaucoup ! Je t'avouerai que oui ! Deux Éclaireurs de France m'ont écrit pour m'encourager, et m'ont promis de diffuser autour d'eux *Mon Camarade*.

Georges Lafont. — Bravo !... ne crains rien pour la première nuit. Bien couvert, tu passeras au camp une nuit inoubliable...

Henri Meunier. — Oui !... mais à une condition, je ne te recommande pas les assiettes en aluminium qui brûlent les mains au moindre repas chaud. Prends plutôt des assiettes émaillées. Elles te dureront longtemps, et ne te brûleront pas trop !... Continue de m'écrire.

Pierre Louis. — C'est chic de ta part ! Fais-les moi parvenir à *Mon Camarade*, 24, rue Racine, et mille fois merci !...

Lucien Mars. — Bravo !... et surtout ne te décourage pas. Commence par rassembler tous tes petits camarades. En ce qui concerne les conseils, ne t'en fais pas, Joyeux Castor est toujours prêt !..

Jean Loch. — C'est vraiment gentil à toi, de m'envoyer ces deux photos. Mais elles sont trop sombres pour paraître dans *Mon Camarade*. Envoie-m'en de plus claires...

Victor Lebœuf. — Très bien !... Venir d'Orléans à Paris, c'est beau !... Mais je ne te conseille pas plus de 20 kilomètres par jour. Surtout n'oublie pas de venir me voir... En route, ne sois pas avare en cartes postales !...

UNE PAGE D'ENFANT

Une de nos jeunes lectrices nous a adressé ce beau récit que nous sommes heureux de publier ici. Notre amie Elise, orpheline de bonne heure, a été placée à l'Assistance publique. Elle raconte ici comment elle y a été traitée. Elle est maintenant à l'orphelinat de « L'Avenir Social ». Si ce récit vous a intéressés, nous publierons prochainement un récit de sa vie à « L'Avenir Social ».

Un grand malheur frappa notre famille. J'avais 9 ans, une petite sœur de 2 ans et un frère de 14 ans lorsque ma mère mourut au mois de février 1932.

Lorsque ma mère vivait, nous avions tous une bonne vie... Je ne me rappelle pas d'avoir manqué de quelque chose... Mais après sa mort, quel changement! Nous vivions tristement et je fus obligée de quitter l'école (pourtant j'aimais beaucoup l'école), pour garder ma petite sœur, car mon père était au chômage et ne pouvait payer une nourrice pour la garder. Les premiers mois, nous n'avions pas trop à nous plaindre, nous vivions assez aisément. Nous mangions bien, nous étions bien portants. Mais huit mois après, l'argent diminuait, la misère grandissait, nous avions à peine de quoi manger.

Mon père, toute la journée cherchait du travail, et quand une dame ou une copine gardait ma sœur, j'allais dans les bois chercher des branches d'arbres sèches pour faire du feu. Il n'y avait pas de charbon et si nous voulions du feu il fallait du bois, et pour cela ne pas rester assise à attendre qu'il vienne tout seul, et pourtant en plein hiver j'étais gelée de froid, je n'avais que peu d'habits sur moi, mais il fallait y aller quand même... Et deux ans se passèrent comme ça; mon père avait du travail pendant quinze jours et restait deux mois en chômage. Quelles heures misérables ai-je passées!...

Un mardi soir, mon père est rentré de son travail fatigué. Il ne voulut pas manger et partit se coucher tout de suite; il était fiévreux. Mon frère était désespéré, on n'avait pas d'argent pour appeler un médecin. Mon père resta dans son état désespéré pendant huit jours, lorsqu'une dame, très dévouée pour nous, nous donna 50 francs. Le lundi le médecin vint, et nous dit qu'il fallait séparer mon père de nous, car il était tuberculeux. Quel malheur! Mon père dut partir pour l'hôpital, et ma petite sœur et moi devions aller en pension. Mon père resta encore huit jours mourant avant qu'une ambulance ne vienne le chercher; il s'affaiblissait beaucoup et c'est moi qui le débarbouillait. Une fois sorti de son lit, il fallut trois hommes pour l'emporter dans l'ambulance qui était devant la porte. Il était méconnaissable tant il avait changé en quinze jours; les gens restaient « bouche bée ». Il n'y avait plus d'espoir... Je rentrai dans l'ambulance pour l'embrasser et je fondis en larmes. Le lendemain c'était mon tour de partir, le garde champêtre devait venir nous chercher à 2 heures de l'après-midi pour aller en pension. Je ne savais pas laquelle, mais c'était « l'Assistance publique ».

Le 16 février 1934, à 2 heures juste, le garde champêtre était là. Ma valise était prête depuis la veille au soir, et moi, sans savoir où j'allais, je partis bêtement avec ma petite sœur, mon frère restait seul.

L'auto de la commune nous conduisit à la Préfecture. Nous descendîmes de la voiture et on nous conduisit au 1er étage où était écrit en gros sur une porte que l'on ouvrit : « Bureau de l'Assistance publique. » Alors je compris. Nous allions à l'Assistance publique. Ma sœur se serrait contre moi toute tremblante. J'avais pitié pour elle et me mis à pleurer en la prenant dans mes bras.

Une dame, grande, maigre, téléphone et dit au garde champêtre : « Laissez les enfants, elles vont à Sèvres chez Mme Espérat. » Quand j'entendis Sèvres, je croyais que c'était si loin que mon frère ne pourrait jamais venir nous voir.

Alors une auto de la Préfecture est venue nous chercher et nous partîmes toutes les deux, ma sœur et moi, pour Sèvres. Le parcours me sembla long, long... et tout à coup l'auto s'arrêta devant une grande maison assez belle comme façade. L'homme qui nous conduisit sonna. Sur la porte était écrit : « Jours de visites tous les premiers et derniers dimanches du mois. » Une jeune fille, grosse, ronde, de 15 ans environ, vint nous ouvrir. Elle appela : « Marraine ». La directrice, Mme Espérat vint. C'est une grande femme maigre, très élégante; l'homme expliqua d'où on venait.

Dans le couloir qui conduisait du réfectoire au bureau, tous les enfants se poussaient pour nous voir. Les uns criaient : « C'est deux filles », les autres : « On va être 70 enfants maintenant »; et toutes sortes de cris. J'étais vexée et ma sœur avait peur. Sitôt que l'homme eut fait ses adieux, la directrice nous emmena dans une grande salle: l'infirmerie. Elle nous déshabilla, nous changea d'habits pour être comme les autres (les habits se trouvaient à l'infirmerie). Elle nous fit asseoir sur un tabouret et se mit à nous chercher les poux. Nous n'avions pas de poux, mais la tête sale, et elle nous la frotta avec de la vaseline (méthode employée pour chaque enfant nouveau). Il était 4 heures. Après nous eûmes notre goûter. La directrice nous retint dans son bureau pour nous questionner, questions sur notre famille. Le soir, à table, nous avons enfin vu tout le monde.

Le réfectoire était très grand, nous étions 70 enfants au moins. Il y avait 5 grandes tables et des bancs sur lesquels on se tassait les uns sur les autres.

La nourriture n'était pas bonne. Voici le menu :

Tous les jours même soupe.

Lundi matin, soupe à l'eau.
midi : viande, lentilles, gâteaux,
soir : soupe, lentilles, gâteaux.

Mardi matin : soupe à l'eau.
midi : viande, riz à l'eau, confitures,
soir : soupe, riz à l'eau, confitures.

Mercredi matin : soupe à l'eau.
midi : pommes de terre aux champignons et des gâteaux,
soir : soupe, macaronis, gâteaux.

Jeudi matin : soupe à l'eau.
midi : pommes de terre au jus, viande, gâteaux.
soir : viande, gâteaux.

Vendredi matin : soupe à l'eau.
midi : œufs durs, salade, confitures.
soir : soupe, macaronis, confitures.

Samedi matin : soupe à l'eau.
midi : pommes de terre au jus, viande, confitures.
soir : viande, confitures.

Dimanche matin : soupe à l'eau.
midi : bonne viande, macaronis au jus, gâteaux.
soir : soupe, pommes de terre en robe de chambre.

Le menu était toujours le même, et nous n'avions qu'une maigre portion.

Pour un oui ou pour un non on nous mettait au pain sec pendant quarante-huit heures. Jamais nous n'avions un compliment, rien que des regards sévères. Nos dortoirs étaient bien entretenus par une femme de ménage, mais nos lits étaient durs, ils étaient en fer avec juste une paillasse en bale d'avoine dessus, pas d'oreiller, une seule couverture de laine peu épaisse et un couvre-lit que nous devions plier et mettre sur la cheminée chaque soir. Avant d'aller nous coucher, il fallait faire la prière.

Dans cette maison plutôt « Assistance publique », les enfants sont à plaindre. Il y a des petits d'un an et même de dix-huit mois. Ils sont malheureux d'être déjà sans parents!

J'étais, pour le niveau scolaire, très en retard. La directrice me détestait parce que j'étais de père italien, et elle n'aimait pas les étrangers. Il y avait une institutrice, on m'a présentée dès les premiers jours et j'ai fait 20 fautes dans une dictée (j'avais 11 ans). L'institutrice s'est plaint à la directrice qui s'est mise à pousser des cris! « Elle n'est bonne à rien, elle ferait pas mal d'aller dans son pays... » C'est à moi qu'elle faisait ces réflexions; j'étais humiliée, je me sentais gênée, et quinze jours après, la directrice m'appelle dans son bureau et me dit : « Ecoute, tu n'es pas bonne pour l'école et il ne faut pas que tu restes à ne rien faire, tu vas monter en haut à la salle où l'on garde les petits enfants, les très jeunes, et tu les garderas toute la journée en les soignant bien. Tu les feras aller sur le pot pour leurs besoins, et surtout qu'ils ne mouillent pas leur culotte ;... lave-les, mouche-les, enfin tiens-les le mieux que tu pourras, et si tu ne les soignes pas bien, on verra ça! » Elle me dit cela d'un ton si grave que je tremblais, j'avais peur!

La pièce des petits enfants était petite; elle se trouvait au 1er étage. Tous les matins, après m'être habillée je les levais. Il fallait les démailloter, les laver, les habiller, les peigner et les descendre à table. J'étais seule; il fallait que je me lève une demi-heure avant les autres pour que mes petits soient à table en même temps que les autres. Sinon, c'étaient des hurlements sans fin. Quand on avait fini de manger, il me fallait les remonter dans la petite pièce, les amuser. Sitôt qu'un petit pleurnichait, la directrice, cette femme maigre et grande venait dans la pièce et me giflait sans raison. Cela m'arrivait souvent d'être giflée pour peu de chose. Quand un petit mouillait sa culotte, c'était la même sanction... Quarante-huit heures au pain sec! Comme j'étais malheureuse! et je ne devais rien dire. Mais un jour ça été plus fort que moi; j'étais abrutie, j'en avais assez, je descendis et dis à la directrice : « Écoutez, est-ce que je ne pourrais pas me faire remplacer par une autre fille? » La directrice roulait des yeux comme des lucarnes. Elle me donna un regard sévère et appela une autre fille et la fit monter. Mais moi j'avais encore deux mois à faire à l'Assistance. Les enfants ne me parlaient plus, la directrice le leur avait défendu; j'étais en quarantaine... Séparée de ma petite sœur, ce n'était plus une vie!

Pour la correspondance, on devait payer les timbres avec l'argent que nos parents nous donnaient, mais pas tout le monde avait des parents qui leur donnaient de l'argent, et alors ils se passaient d'écrire. Nos lettres étaient lues avant de partir et nous ne pouvions mettre que ces mots suivants : « Je mange bien, — je joue bien, — je ne m'ennuie pas, — la directrice est bien gentille envers moi. » Quand il fallait que j'écrive, j'avais le cœur serré, car je ne pouvais mettre ce que je pensais. Quand nos parents venaient nous voir, toujours, pendant la visite, un surveillant nous suivait. Mais mon frère parlait l'italien, alors le soir je me faisais giffer, car ils disaient que j'avais dit du mal sur la maison... Pourtant, c'était bien la vérité.

Quand nos parents nous apportaient des friandises... ils étaient fouillés avant d'entrer, et le paquet donné était pour tous les enfants, et même quelquefois l'enfant qui avait reçu le paquet n'avait pas de friandises et n'avait pas le droit d'y goûter avant que tous les enfants ne soient servis.

Toujours il y avait des injustices, et je ne me rappelle pas d'avoir vu la directrice donner un sourire aux enfants; elle n'en aimait aucun.

Aussi le jour où je sus que je devais partir fut le jour le plus heureux de ma vie. Quel soulagement.

ELISE, 13 ans,
Orphelinat ouvrier « l'Avenir Social ».

Avez-vous l'insigne

des Amis

de "Mon Camarade"?

2 fr. - franco 2.25

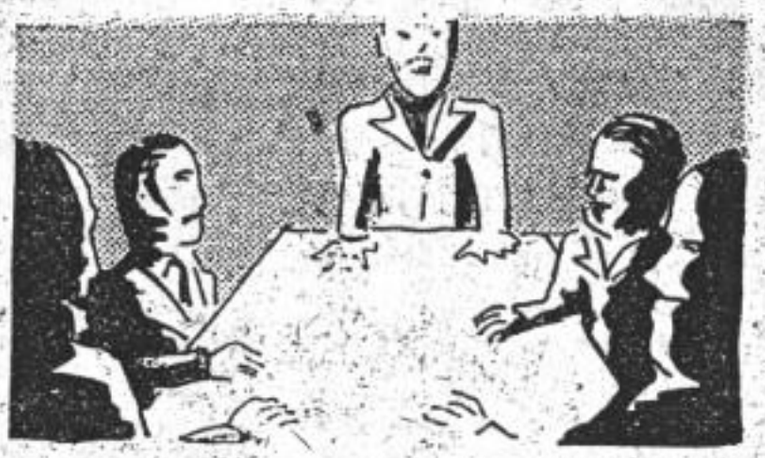
TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXVIII

Résumé. — *Toto et Toutoune, partis en U. R. S. S., perdus sur un îlot en mer, et recueillis par un hydravion finlandais, sont réclamés par le gouvernement allemand comme espions. Ils s'évadent en parachute de l'avion qui les emmenait. Afin de s'éloigner le plus possible de l'Allemagne, ils s'embarquent dans un ballon, ils traversent la France et, arrivés au-dessus de la mer, leur ballon se dégonfle. Toto, Toutoune et Otto tombent à la mer. Ils sont recueillis par de faux pêcheurs, des fascistes espagnols qui les prennent pour les émissaires allemands nazis qu'ils attendaient et qui devaient descendre en ballonnet du « Graf Zeppelin ».*

Après trois longues heures de marche dans des sentiers sinueux, au milieu de rochers qui, dans la nuit, apparaissent fantastiques, Toto et Toutoune aperçoivent une construction bizarre vers laquelle se dirige notre petite troupe.

C'est un vieux monastère roman que les ans ont transformé partiellement en ruines. Il porte le nom de San Pedro de Rodas.

Abandonné depuis longtemps par les moines qui l'occupaient, il n'est plus qu'une curiosité pour les touristes qui s'aventurent dans cette région.



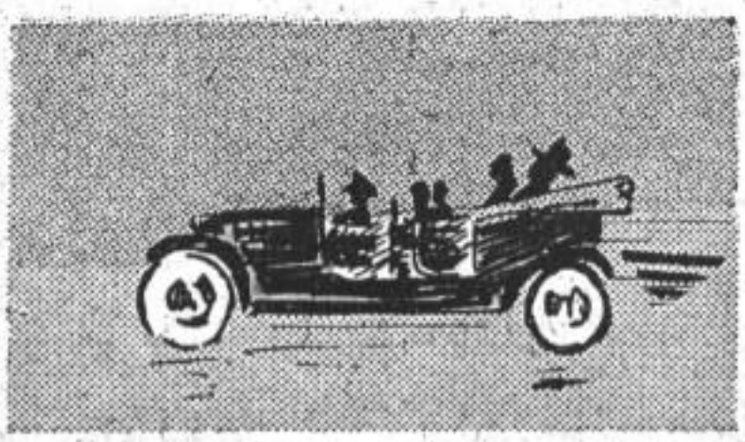
Un homme, seul gardien de cette vieille demeure, y vit chichement des quelques sous que lui gratifient les rares visiteurs généreux.

Plusieurs riches jeunes gens de Barcelone, membres de la Phalange espagnole, organisation fasciste, ont choisi ce lieu pour y tenir leurs réunions, sans craindre l'intervention des autorités républicaines. Moyennant quelque argent, ils ont fait du gardien leur complice.

Certaines nuits, de graves et sanglants projets se discutent dans les antiques salles où s'écoulait autrefois la vie des moines guerriers qui avaient établi par les armes leur domination sur tout le pays.

Afin de n'être pas compris des gens à leurs ordres, ces jeunes gens, entre eux, parlent français, sans se douter que près d'eux Toto et Toutoune les comprennent et écoutent attentivement.

Leur plan est de faire sauter le palais de la Généralité de Catalogne à Barcelone, de répandre partout le bruit que ce sont les révolutionnaires qui ont fait le coup, afin de déclencher la révolution. A la faveur de cet incident et du trouble causé par ces fausses nouvelles, ils veulent essayer d'instaurer le régime fasciste en Catalogne. A la fin de chacune de leurs réunions, les conjurés se prêtent mutuellement serment, la main étendue au-dessus d'une tête de mort, insigne de leur association. Des provisions ayant été apportées dans le monastère à l'intention des émissaires



allemands attendus, Toto, Toutoune et Otto se restaurent, puis se reposent un peu en attendant l'aube.

Tous quittent alors le monastère et redescendent par le versant opposé de la montagne, où une puissante automobile les attend. Un des fascistes, qui semble être le chef, et qui se fait appeler Don Maiserrat, invite nos amis à s'y installer, puis, après quelques mots échangés avec les autres, y prend place à son tour.

Le chauffeur, qui devait avoir reçu des ordres, démarre immédiatement. Toto, Otto et Toutoune, qui ne s'étonnent plus de rien, se laissent emmener à toute allure avec Don Maiserrat, qui les conduit à Barcelone...

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE

QUI OSE TROUBLER MON REPOS ??

JE SUIS LE GARDIEN DES TRÉSORS DE PORCO !!

ET NUL ÉTRANGER N'EST JAMAIS SORTI VIVANT D'ICI !!

OUI, MAIS MOI, JE SUIS ROLO, LE CHEF DU PEUPLE DE LA FORÊT, ET PORCO EST MORT !!!

A CES MOTS, LE MONSTRE S'ENFUIT !

EN SUIVANT SES TRACES, ILS FURENT SOUDAIN INONDÉS PAR UNE VIVE LUMIÈRE !!

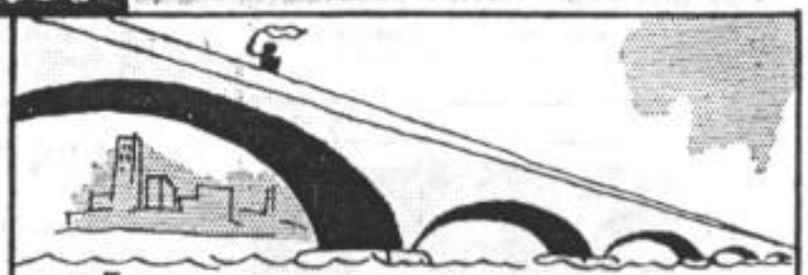
ILS ARRIVAIENT SUR LE BORD D'UN LAC, ENTOURÉ DE TOUTES PART, D'UNE HAUTE MURAILLE !!!

NOUS SOMMES DANS LE CRATÈRE D'UN VOLCAN ÉTEINT, ET C'EST AU FOND DE CE LAC QUE SONT ENFOUIS, LES TRÉSORS DE PORCO !!

SAVEZ VOUS QUE...

LA VILLE LA PLUS PEUPLÉE D'EUROPE EST LONDRES AVEC 7 MILLIONS D'HABITANTS. VIENNENT ENSUITE PARIS, BERLIN ET VIENNE

DEPUIS 1930 LA VILLE DE CONSTANTINOPLE S'APPELLE STAMBOUL. C'EST LA 5ème FOIS QUE CETTE CITÉ EST DÉBAPTISÉE. ELLE A PORTÉ SUCCESSIVEMENT LES NOMS DE : LYGOS, BYZANCE, NOVA-ROMA, CONSTANTINOPLE, STAMBOUL.



LES 5 PLUS GRANDS PONTS DU MONDE SE TROUVENT À NEW-YORK.

LE CHOCOLAT FUT APPORTÉ DU MEXIQUE EN EUROPE, PAR LES ESPAGNOLS VERS 1524

LE TAMBOUR AURAIT ÉTÉ INTRODUIT EN EUROPE A LA SUITE DES CROISADES.

On vient de créer à Moscou une maison modèle pour les tout petits orphelins de père et de mère âgés de moins de trois ans. Près de 130 enfants y sont élevés dans les meilleures conditions possibles, sous la surveillance de 3 médecins, 40 infirmières et 20 femmes de service. C'est l'état qui subvient entièrement aux besoins de ces enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent des hommes.

o

On célébrera bientôt en Bavière le centenaire de ce cordonnier qui portait le titre de « champion des mangeurs ». Songez qu'il pouvait manger trois oies rôties en deux heures et demie, cent saucisses en deux heures, un bœuf entier en un mois. Et même, un jour il avala, en deux heures, trois livres de foin!...

o

La ville de Sydney, en Australie, est affligée d'une singulière épidémie. En effet, les somnambules y sont au nombre de plusieurs dizaines de mille. Une commission médicale a été nommée pour étudier ce phénomène.

o

Les Anglais viennent de proclamer qu'ils détiennent le record de la correspondance dans le monde. Ils ont en effet expédié l'année dernière plus de 7 milliards d'enveloppes cachetées, et plus de 150 millions de colis postaux

o

En Crimée, le camp d'Artek s'étend en bordure de la mer Noire. Les meilleurs élèves des écoles de l'U. R. S. S. y viennent chaque année faire un séjour merveilleux. Les parcs nombreux avec des arbres splendides et des fleurs, des jeux, des sports de toutes sortes sont un vrai paradis pour les pionniers de l'U. R. S. S. et des pays étrangers. Là-bas, rien n'est trop beau pour les enfants.

o

La poignée de main, qui est aujourd'hui un geste réputé loyal, était autrefois un geste de défiance. Lorsque deux hommes se rencontraient, chacun devait tendre bien ouverte la main droite, pour démontrer que cette main ne préparait aucune agression et montrer qu'aucune arme ne s'y trouvait dissimulée.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

BONNES ŒUVRES

La dissolution des ligues fascistes, réclamée depuis de longs mois à grands cris par le peuple de France, a été prononcée au mois de juin. Il était bien difficile d'attendrir les gens sur le sort des pauvres « dissous » ; alors, les Croix de feu se sont souvenus qu'ils n'étaient pas, oh mais pas du tout, un mouvement politique mais bien un mouvement social, une véritable institution charitable, quelque chose comme un orphelinat ou un asile de vieillards sans doute. Vous avez d'ailleurs déjà entendu parler sans doute des bonnes œuvres des Croix de feu, de certaines soupes ouvertes à grand renfort de publicité et où les chômeurs venaient manger la soupe à laquelle ils avaient droit, mais remerciaient aux cris de « Vive le Front populaire », cependant que le colonel en personne (du moins j'imagine) les servait, le tablier sur le ventre et la louche à la main. Et maintenant, ces bonnes œuvres ressortent ; les Croix de feu oublient que leur principal but était de ramener l'ordre et la propreté à coups de rasoir et de matraque, il n'y a plus ni dispos ni chefs de section, et tout à coup on n'entend plus parler que des dirigeants de colonies de vacances, de dames-visiteuses, etc. Ce n'est plus 700.000 Croix de feu que le décret de dissolution touche, mais 20.000 enfants qui seront, paraît-il, privés de vacances. Ne croyez-vous pas que nous pouvons tout de suite rassurer les bonnes âmes ? Ce n'est pas 20.000 enfants qui ne partiront pas, c'est au contraire un beaucoup plus grand nombre d'enfants qui partiront, grâce aux congés payés que leurs parents ont obtenus, de ce même gouvernement qui traite si mal les fascistes !

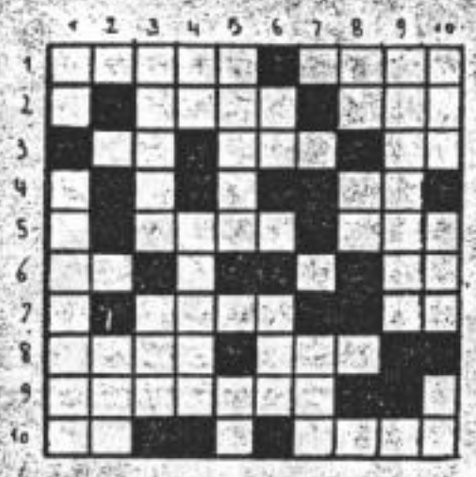
o

UN JEU

Courses avec les genoux liés :

On classera les concurrents par série, selon leur âge, et on les attachera deux par deux; celui qui sera à gauche aura la jambe droite liée à la jambe gauche de son partenaire au moyen de deux mouchoirs ou de deux bandes d'étoffe de longueur proportionnée, la première passant au-dessous du genou de chaque concurrent, la seconde au-dessus de la cheville. Chaque couple devra faire concorder ses mouvements; c'est là que réside la difficulté de cette course. Lorsqu'une attache se dénouera, le couple devra rester immobile jusqu'à ce qu'il se soit fait rattacher par un membre du jury. Il poursuivra ensuite son chemin. La course se fera sur 30 ou 50 mètres.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Le souverain d'Ethiopie. Son rival. — 2. Enlever. Assassine. — 3. Métal précieux. Posa. Article. — 4. Interjection. — 5. Inscription sur la croix. Enlève. — 6. Parcourir des yeux. Pronom personnel. — 7. De la même valeur. Préfixe. — 8. Camarade. Terre entourée d'eau. — 9. Engrais. — 10. Patrie de Gorki.

VERTICALEMENT

1. Comme un ver. Grand écrivain français. — 2. Posa. — 3. Grand écrivain russe. Anagramme de « ite ». — 4. Clef en musique. Quand on le sait faire on est comme un poisson dans l'eau. — 5. On le fait au printemps. Homme sans pareil. — 6. D'un verbe gai. Parcours des rivières. — 7. Saint qui a donné son nom à une petite ville de l'Ile-de-France. — 8. Clef en musique. Interjection. — 9. Pantalon. — 10. Trois voyelles. Pronom personnel. Dans le jeu de cartes.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 44

HORIZONTALEMENT

1. Paris. Meuse. — 2. Animal. Trot. — 3. Pô. Mui. Nie. — 4. Angora. Me. — 5. Sur. Raison. — 6. Études. Mi. — 7. Cases. Remit. — 8. Ho. Lave. Use. — 9. Algérie. — 10. Gréer. Stop. — 11. Dièse. — Bossu.

VERTICALEMENT

1. Papa. Echo. — 2. Anons. Ai. Cl. — 3. Ri. Gués. Are. — 4. Immortelles. — 5. Saur. Usagée. — 6. Liard. Ver. — 7. Aérer. — 8. Et. Mise. Iso. — 9. Urnes. Muets. — 10. Soi. Omis. Os. — 11. Eternité. Pu.

Opinion désintéressée. — Moi je préfère l'hiver à l'été.

— Oh, c'est une question de tempérament.

— Ce n'est pas ça, mais je suis charbonnier.

o

Jacqueline a mal aux dents et pleure. Sa mère lui dit d'ouvrir la bouche et regarde.

— C'est la dent de l'œil qui te fait mal, ma chérie.

— Mais ce n'est pas à l'œil que j'ai mal, maman, c'est à la bouche.

o

Tour de France. Dans un petit village, un coureur qui vient de crever ses derniers boyaux s'adresse à un homme du pays et lui demande :

— Est-ce que dans le pays on peut trouver des boyaux de rechange ?

— Oui, mon brave, mais dépêchez-vous, car le charcutier ferme à 7 heures!

o

Le petit Jeannot a 4 ans. Il vient de découvrir une limace dans le jardin et l'apporte à son père.

— Regarde, un escargot!

— Mais non, ce n'est pas un escargot, c'est une limace!

— Tu te trompes, tu vois bien que c'est un escargot qui s'est déshabillé!

o

Jacquot n'est pas en train.

— Qu'as-tu, lui demande sa grande sœur, tu es malade ?

— Oui, répond Jacquot d'un petit air intéressant.

— Mais où as-tu mal ?

Et après un court instant d'hésitation :

— J'ai... mal à mon aise...

o

Au commissariat :

— Encore vous ? Quand donc le délaisserez-vous, votre métier de cambrioleur ?

— Quand j'aurai fait fortune, monsieur le commissaire.

o

Un enfant intelligent.

— Papa, comment appelle-t-on une maman chat ?

— Une chatte.

— Et un papa chat ?

— Un matou.

— Et un bébé chat ?

— Un minou.

— Mais alors, il n'y a donc point de chat qui s'appelle un chat ?

LES TRUCS DE POUF

Comment peut-on transformer le goût d'un fruit. — Faites à l'aide d'une grosse aiguille à tricoter des trous assez profonds dans des fruits, tels que les pommes ou les poires... Vous versez dans ces trous, à l'aide d'un compte-gouttes, une bonne liqueur. Votre fruit aura un goût exquis.

Pour raccommoder le verre ou la porcelaine. — Comme vous n'êtes pas toujours très adroits et qu'il vous arrive de casser des assiettes ou des bols, pour prouver à votre maman votre bonne volonté de réparer, voici une bonne recette bien simple : Vous faites fondre de l'alun dans une cuiller de fer et vous en collez les fragments épars. Cette colle les maintiendra solidement et résistera même au lavage à l'eau chaude.

Pour les petites filles

Voici une charmante garniture pour un tablier de toile, très simple et pas compliquée à exécuter.

Ce tablier est par lui-même très facile. Il se compose de deux carrés d'étoffe, l'un petit et l'autre plus grand. Le grand morceau qui vient à la taille est froncé et rapporté au petit. Il dépasse celui-ci de chaque côté de 10 centimètres environ. Le tablier ainsi fait est maintenu au cou par une petite cordelière en tissu et à la taille par deux autres nouées derrière.

La broderie se place en haut et en bas ainsi que le montre le dessin.

I. SUR LE FLEUVE, AVEC HUIT SAUVAGES

Vous avez lu de merveilleuses histoires africaines dans les livres illustrés. On y voyait l'explorateur blanc, avec son casque et son fusil, et puis le nègre aux grosses lèvres étirées par un large rire, aux yeux ronds comme des billes.

Au cinéma vous avez vu des noirs encore et des éléphants, des girafes, des lions par douzaines.

L'Afrique vous est apparue peuplée de fauves comme un jardin d'acclimatation, et de fauves qui se laissent photographier.

Ce n'est point là la véritable Afrique. Même en ses coins les plus reculés, elle est sauvage, certes; mais pour y rencontrer le lion ou la panthère, il faut beaucoup les chercher, pour les tuer il faut être bien adroit.

En revanche, le centre africain est plus peuplé qu'on ne veut bien le dire. Il a ses villages indigènes, qui tous paient l'impôt au blanc du poste voisin.

Ces indigènes-là sont des hommes pareils à nous, ils ont leurs cultures et leurs industries, leurs affections et leurs douleurs, leurs qualités et leurs défauts.

J'ai vécu parmi eux, j'ai appris à parler leur langage, à connaître leurs coutumes. Je les ai aimés et ils m'ont aimée. Auprès d'eux, je veux vous conduire. Vous n'y rencontrerez point d'aventure, mais mille sujets de surprise, d'amusement, d'admiration. Nous ferons, je vous le promets, un beau voyage.

Tout d'abord, afin que vous me suiviez bien, regardons la carte. Notre paquebot est parti de Bordeaux. Il a longé la côte de Portugal, le Maroc; le voici parvenu au point le plus occidental du grand arc de cercle que décrit la côte ouest de l'Afrique : à Dakar, la grande ville sénégalaise. Supposez maintenant une ligne horizontale qui passe par Dakar et se dirige vers l'intérieur du pays. Elle traverse le lac Tchad. Au delà s'étend la colonie du Tchad, où vivent les amis que vous allez bientôt connaître. Comment les rejoindrons-nous ? Voyager par terre, ou sur les fleuves quand il n'y a ni chemin de fer, ni bateau à vapeur, c'est très long. Restons sur le paquebot, contournons la côte, qui s'incline vers le sud-est, et arrêtons-nous à Daoula, capitale du Cameroun. Nous voici bien près du but. Descendons à terre.

De Daoula, une automobile va nous conduire vers l'Est, jusqu'à Bangui, et une autre vers le Nord, jusqu'à Fort-Archambaud. Y êtes-vous ? Le vrai voyage africain commence.

Ce fleuve qui s'en va au Nord-Ouest, vers le lac Tchad, c'est Chari. Il est large de près d'un kilomètre, ses rives herbues sont d'un vert frais et pâle, sur ses bancs de sable des troupes d'oiseaux étranges se promènent : ibis roses perchés sur leurs longues pattes, des pélicans qui portent sous le bec une large poche, de ravissants passereaux aussi, gros comme les moineaux de chez nous, mais verts, rouges, jaunes, violets, bleu pâle, ou revêtus de toutes ces couleurs ensemble. Le fleuve, dans ses eaux claires, à la coulée tranquille, renferme des poissons énormes, des hippopotames, des caïmans.

Amarrée au rivage, une grande barque de tôle nous attend. Cette barque se nomme une baleinière, elle est couverte d'un toit de paille, de forme cylindrique, sous lequel sont placés un lit, une table, une chaise, des caisses. Nous allons vivre là pendant dix ou douze jours, en descendant le fleuve. Nous cuisinerons, nous prendrons nos repas, nous dormirons.

A l'avant, à l'arrière de notre bateau, huit rameurs, qu'on nomme *pagayeurs* (parce qu'ils rament à l'aide d'une courte pelle arrondie nommée *pagaie*), huit rameurs sont à leur poste. Ce sont des jeunes hommes grands et forts, joyeux et infatigables.

Pour tout costume, ils portent, autour des reins, une petite peau de chèvre. Mais il faut dans la tenue de tout être humain, de la « recherche » et de la coquetterie, et c'est sur leurs dos ornés de fines ciselures, sur leurs visages et leurs crânes que la fantaisie de chacun s'est donné cours.

Supposez de courts cheveux crépus, qui forment comme une pelouse. Dans cette pelouse, le rasoir a tracé des allées droites ou sinueuses, et de-ci de-là, une petite natte, comme un maigre arbuste s'élève. Voilà de bien jolis pagayeurs, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas tout. Dès l'enfance chaque mère a tailladé les joues de son fils, à l'aide d'un couteau bien aiguisé et dans la chair ouverte, elle a versé de l'huile bouillante. Des bourrelets, des bourgeons se sont formés, ils ont grandi avec l'âge; les bourrelets sont longs et épais comme votre pouce, les bourgeons gros comme des noix, de chaque côté du visage ils sont symétriquement disposés. Pour se faire plus beaux encore, nos pagayeurs ont planté de longues plumes dans leurs cheveux.

Ils manœuvrent leurs courtes rames, ils rient, ils chantent. Du paysage silencieux le soleil est maître. De temps en temps, nous tirons quelques canards, quelques oies sauvages; ils sont si peu craintifs qu'on peut les approcher sans les faire fuir. Et chaque coup de fusil en abat plusieurs. C'est pitié de les détruire, mais nos hommes n'ont pour nourriture que des arachides (nous dirons en France des cacahuètes) à grignoter. Un peu de viande leur fera plaisir. Ce soir-là, la baleinière s'arrête le long de la rive, les feux du campement s'allument, les oiseaux rôtissent sur des bâtons piqués en terre, les villageois des environs nous apportent du lait, des poulets, des œufs, des poissons. Les poulets sont coriaces, les poissons et les œufs quelquefois gâtés, le lait aigre. Alors nous nous rejetons sur les belles citrouilles, sur les ignames qui ont la forme de betterave et le goût de la pomme de terre. Mais les œufs, le lait que nous avons dédaignés, nos compagnons s'en régalent. La viande ou le poisson qu'ils n'auront pas mangés, ils les placeront sur le toit de la baleinière, pour qu'ils y pourrissent demain au soleil, et en deviennent plus savoureux à leur goût.

Autour du campement, la brousse sombre, silencieuse, s'étend. Le ciel demeure clair et les étoiles sont petites, mais comme elles sont nombreuses! Une hyène rôde à quelque distance et son cri modulé ressemble à un arpège qui monte, puis redescend. Nous aimerions, au bord du fleuve, prolonger notre soirée. Hélas! les moustiques nous harcèlent! Nous les avons évités durant le dîner, en plaçant notre table dans la fumée. Mais les brasiers s'éteignent, il nous faut nous réfugier sous la moustiquaire. Bien bordée, elle nous enferme comme dans une boîte de tulle; préservés des piqûres, nous pourrons dormir.

Les jours ont passé... Un beau matin, nous apercevons entre les arbres de la rive droite de petites maisons au toit de tôle ondulée. Un escalier s'élève jusqu'à la berge, en haut se tient un noir. Mais ce noir-là porte un grand pantalon bouffant, comme ceux des spahis, et par-dessus une chemise européenne, plus longue derrière que devant! C'est un indigène « civilisé ». Nous sommes à Fort-Lamy, capitale du Tchad. C'est une ville à la fois européenne, arabe et nègre, nous la visiterons ensemble! Au cœur de la brousse, elle est mouvement, couleurs, musique.

Denise MORAN.

LISEZ-VOUS

Les LIVRETS de "MON CAMARADE"

UN JEUDI : MON CAMARADE !

UN JEUDI : UN LIVRET !

DÉJA PARUS :

1. Maxime Gorki : En gagant mon pain. (Ill. de Deupé et Guino.)
2. P. Vaillant-Couturier : Histoire d'Âne pauvre et de Cochon gras. (Ill. de Marco.)
3. René Maublanc : Bébert et le jeune chatelain. (Ill. de Janser.)
4. Jeux de plein air.
5. Ch. Lamb : Contes d'après Shakespeare. (Ill. de Lalande.)
6. G. Lewitz : Je campe. (Ill. de Janser.)

A PARAITRE :

7. Les hommes de Stalingrade.
8. Théâtre.
9. G. Sadoul : Histoire d'un Boy-Scout.
10. Fanny Clar : L'Ile aux épouvantails.

L'OUVRAGE COMPLET

50c

ABONNEMENT D'UN AN (24 LIVRETS)

France... 10 fr. | Étranger. 20 fr.

Abonnements combinés aux deux périodiques : *Mon Camarade* et *Les Livrets*.

Un an.. .. .. 16 fr.

Administration -:- Abonnements

E.S.I. 24, rue Racine PARIS 6e

Compte Chèque Postal : 974.41 Paris

L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — Jim Hawkins, 13 ans, fils d'un aubergiste, a vu mourir, après son père, un pensionnaire de l'auberge, un vieux pirate, le « capitaine », à la suite d'un message mystérieux. Jim est seul dans l'auberge avec le cadavre; des bandits sous les ordres d'un aveugle guettent dans les environs.

Chapitre IV

LE COFFRE DU MARIN *(suite)*

Il paraît que la lâcheté est contagieuse, tandis qu'au contraire les discussions donnent du courage, car lorsque chacun eut donné son avis, ma mère leur dit sa façon de penser. « Rien ne m'empêchera, leur déclara-t-elle, de défendre l'argent qui appartenait à mon fils orphelin. Si personne parmi vous n'a de courage, eh bien, Jim et moi, nous en aurons. Nous retournerons chez nous par où nous sommes venus! Avec notre grand merci, sang de poulet! A nos risques et périls, nous ouvrirons ce coffre, et tout ce que je vous demande, madame Crossley, c'est un sac pour y mettre ce qui nous est dû. »

Naturellement, je me déclarais prêt à accompagner ma mère, et ils poussèrent tous les hauts cris devant notre témérité. Néanmoins, pas un homme ne s'offrit de venir avec nous : ils se bornèrent à me prêter un pistolet chargé au cas où nous serions attaqués, et à nous promettre des chevaux tout sellés pour notre retour, si nous étions poursuivis. Enfin, un gars se prépara à galoper jusque chez le docteur pour obtenir le secours des gendarmes.

J'avais le cœur battant lorsque, dans la nuit glacée, nous nous engageâmes dans cette périlleuse aventure. Nous longions les haies, à toute vitesse et en silence, mais sans rien voir ni entendre qui puisse nous inquiéter. Bientôt la porte de notre maison se refermait sur nous, et j'en poussais bien vite le verrou. Nous restâmes un instant à reprendre haleine dans le noir, seuls dans la maison avec le cadavre du capitaine; puis ma mère prit une chandelle dans le bar et, en nous tenant par la main, nous entrâmes dans la salle : le corps gisait, comme nous l'avions laissé, les yeux ouverts et un bras allongé.

— Tire le store, Jim, dit tout bas ma mère, s'ils venaient, ils nous verraient du dehors... Bien... Et maintenant, il faut trouver sur lui la clef de ce coffre... Je voudrais bien savoir qui va la chercher? ajouta-t-elle avec un frémissement.

Je me mis à genoux sur le sol auprès du cadavre. Près de sa main ouverte, il y avait un petit rond de papier noirci d'un côté. Sûrement c'était la tache noire; je la ramassai et vis au dos, tracé d'une main ferme ce bref message : « *Tu as jusqu'à dix heures ce soir.* »

— Mère, il avait jusqu'à dix heures! m'écriai-je.

Juste à ce moment, notre vieille horloge se mit à sonner et ce bruit inattendu nous fit frissonner, bien que, somme toute, c'était une bonne nouvelle, car il n'était que six heures!

— Alors, Jim, fit ma mère, et cette clé?

Je fouillai dans toutes les poches, l'une après l'autre, et j'y trouvai un peu de menue monnaie, un dé, du fil et de grosses aiguilles, une carotte de tabac déjà mordue à un bout, un briquet, une boussole de poche, son couteau à manche courbe, et c'est tout. Je commençais à me désoler.

— Peut-être qu'elle est à son cou, supposa ma mère.

Je surmontai mon dégoût et ouvris le col de la chemise. La clé était là, en effet, attachée à un bout de ficelle goudronnée que je coupai avec son propre couteau. Ce succès nous remplit d'espérance et nous grimpâmes quatre à quatre dans la petite chambre où notre bonhomme avait couché si longtemps et

Nous marchions en plein clair de lune et nous entendions des pas derrière nous.

d'où son coffre n'avait bougé depuis le premier jour.

A considérer son aspect, c'était un coffre de marin banal, aux coins sérieusement fatigués, et dont le couvercle était marqué au fer rouge d'un grand B.

— Donne-moi la clef, me dit ma mère.

Et, bien que la serrure fût dure, elle l'ouvrit en un clin d'œil et leva le couvercle. Il s'échappa du coffre une forte odeur de goudron et de tabac; mais au premier abord, on ne voyait rien d'autre qu'un habit de très bon drap, soigneusement brossé et bien plié, qui selon ma mère, semblait n'avoir jamais servi. Mais dessous, commençait le bric-à-brac : un cadran de marine, une gamelle de fer-blanc, plusieurs carottes de tabac, deux paires de superbes pistolets, une barre d'argent, une vieille montre espagnole, diverses bricoles de peu de valeur et la plupart d'origine étrangère, une boussole montée sur cuivre, et cinq ou six coquillages bizarres des Indes espagnoles. Je me demanderai toujours pourquoi il avait traîné avec lui ces coquillages au cours de sa vie d'errant coupable et pourchassé.

Quoi qu'il en soit, seuls le lingot d'argent et les bibelots valaient quelque chose, mais cela ne faisait guère notre affaire, car comment en tirer parti? Enfin, dessous, il y avait un vieux suroît tout passé par le sel de bien des mers, et ma mère le tira avec impatience pour découvrir ce qui restait au fond du coffre : un paquet enveloppé de toile cirée, quelques papiers, semblait-il, et un sac de toile qui rendit au toucher le son de l'or.

— Je montrerai à ces brigands que nous sommes d'honnêtes gens, dit ma mère; je ne prendrai que ce qui nous est dû, et pas un sou de plus; présente-moi le sac de Mme Crossley!

Et elle se mit à faire passer du sac de matelot dans celui que je tenais une somme qui devait correspondre à l'ardoise du capitaine, mais ce n'était pas aussi simple et rapide qu'on pourrait le penser, car il y avait là des pièces de tous les pays et de toutes les valeurs : des louis d'or, des doublons, des guinées, des onces, et d'autres encore que j'ignore, tout cela en pagaye. Ce qu'il y avait de moins, c'était justement les guinées, et celles-là seules permettaient à ma mère de s'y retrouver.

Comme nous en étions à peu près au milieu de notre calcul, soudain, dans l'air silencieux et glacé de la nuit, se fit entendre un bruit qui me glaça le sang dans les veines : le tapotement du bâton de l'aveugle sur la route gelée. Le bruit se rapprochait et nous retenions notre souffle. On frappa un coup violent à la porte, puis on tourna la poignée, mais le verrou résistait sous les efforts du misérable. Un long moment de silence s'écoula à l'intérieur comme à l'extérieur, puis le tapotement reprit et, pour notre soulagement, il s'affaiblit progressivement jusqu'à s'éteindre tout à fait.

— Mère, dis-je, prenons le tout et filons.

Il était sûr en effet que notre porte verrouillée semblerait suspecte et que la bande entière n'allait pas tarder à rappliquer. Mais, malgré sa terreur, ma mère ne voulait prendre un sou de plus que son dû, ni un de moins. Elle disait :

— Il n'est pas encore sept heures, de beaucoup! Je veux ce à quoi j'ai droit.

Et elle discutait encore avec moi, quand un léger coup de sifflet retentit au loin sur la colline. Il n'était plus question de perdre une minute.

— Je prends toujours ce que j'ai, dit-elle en se relevant avec hâte.

— Et moi, j'emporte ceci pour faire un compte rond, dis-je en attrapant le paquet de toile cirée.

Nous dégringolâmes l'escalier à tâtons en laissant notre chandelle auprès du coffre vide; un instant encore et nous avions ouvert la porte. Il n'était que temps. Le brouillard se dissipait rapidement, la lune éclairait les hauteurs voisines et, heureusement pour nous, il régnait une obscurité relative suffisante le long du creux du ravin et devant la porte de l'auberge pour favoriser le début de notre fuite. Mais bien avant le milieu du chemin vers le village, nous fûmes en plein clair de lune et nous entendions déjà le bruit de nombreux pas derrière nous. En tournant la tête dans leur direction, on voyait une troupe d'hommes se diriger vers l'auberge et une lumière balancée de droite et de gauche indiquer que l'un d'eux portait une lanterne.

— Mon enfant, dit tout à coup ma mère, prends l'argent et sauve-toi, je sens que je vais m'évanouir.

Visiblement, c'était notre fin à tous les deux. Comme je maudissais la lâcheté de nos voisins; et je reprochais à ma mère à la fois son honnêteté et son avidité, son audace téméraire et sa faiblesse dans le moment. Heureusement, nous étions arrivés au petit pont. Je pus la conduire toute chancelante jusque dans le fossé, et quoique un peu brutalement sans doute, à la mener presque sous le pont; mais l'arche en était si basse que seul je pus m'y glisser et que ma mère dut rester au dehors, visible de la route, et tous les deux à portée de voix de l'auberge.

Chapitre V

LA FIN DE L'AVEUGLE

Mais bientôt, est-ce assez curieux, ma peur fut moins forte que ma curiosité, et ne pouvant rester en place, je me mis à ramper en me cachant derrière une touffe de genêts, pour avoir un œil sur la route, et jusqu'à notre porte. Je venais à peine de m'installer que nos ennemis débouchèrent, à sept ou huit, se précipitant en désordre, et précédés par le bonhomme à la lanterne. Les trois premiers se donnaient la main, et malgré la brume, je devinai que celui du milieu était le mendiant aveugle. L'instant d'après, à sa voix, je reconnus avoir vu juste :

— Allez-y, enfoncez la porte! criait-il.

— Compris, chef! répondirent deux ou trois de ces brigands qui se précipitèrent dans la direction de l'*Amiral Benbow*, puis ils s'arrêtèrent court, et je les entendis se parler à mi-voix, comme s'ils étaient étonnés de trouver le chemin libre. Mais cet arrêt fut bref, car l'aveugle se remit à donner des ordres. Il parlait de plus en plus fort, comme pris de rage.

— Allez-y, allez-y donc! Qu'est-ce que vous attendez?

Quatre ou cinq des hommes obéirent de suite, tandis que deux d'entre eux restaient sur la route auprès du terrible mendiant. Il y eut un silence, puis une exclamation de surprise, et quelqu'un cria de l'intérieur :

— Bill est mort!

Mais l'aveugle se rerait à les injurier à cause de leur lenteur; il criait :

— Fouillez-le donc, bande de propres

Les trois cavaliers arrivèrent dans la nuit.

à rien! et qu'on aille chercher son coffre!

Je les entendis se ruer dans notre vieil escalier en faisant un tel vacarme qu'on aurait dit un tremblement de tonnerre, et bientôt de nouvelles exclamations se firent entendre. La fenêtre de la chambre du capitaine fut si brutalement poussée que les carreaux en furent cassés et un homme apparut dans le clair de lune qui cria à l'aveugle :

— Pew, nous sommes refaits; il y a quelqu'un qui a visité le coffre de fond en comble.

— Est-ce que le truc y est? hurla Pew.

— L'argent est là, répondit-il.

— Au diable l'argent! c'est le paquet de Flint que je dis?

— Il n'y a rien, répondit l'individu.

— Et vous autres, en bas, est-ce qu'il est sur Bill?

Alors, un de ceux qui étaient restés en

bas à fouiller le cadavre se montra sur le seuil et dit :

— On a aussi fouillé Bill, il n'a plus rien dans les poches.

— Ça doit être ces gens de l'auberge, — le petit gosse probablement; j'aurais bien dû lui arracher les yeux! hurla Pew. Il n'y a pas longtemps ils étaient encore là! Quand j'ai essayé d'entrer tout à l'heure, ils avaient tiré le verrou. Il faut les trouver, les gars, cherchez bien!

— C'est vrai, et la preuve, c'est qu'ils ont laissé ici leur chandelle.

— Mais, dépêchez-vous donc, fouillez partout, chambardez-moi la maison du haut en bas, il faut les trouver, recommença Pew en frappant la route de son bâton.

Alors un vacarme infernal de meubles jetés par terre, de portes défoncées retentit du haut en bas de notre vieille maison, et finalement nos envahisseurs réapparurent l'un après l'autre pour affirmer que nous étions introuvables. A ce moment, le même coup de sifflet qui nous avait alarmés, ma mère et moi pendant que nous comptions l'argent de feu le capitaine, se fit entendre, mais alors par deux fois dans la nuit. J'avais pensé d'abord que c'était le signal de l'aveugle pour lancer sa bande à l'assaut, mais puisque le son venait de la colline près du hameau, et à voir l'effet qu'il produisait sur les brigands, on devait certainement les avertir d'un danger.

— C'est encore Dirk, s'écria l'un d'eux, et deux coups, les gars! Sauvons-nous en vitesse!

— Vous sauver, espèce de lâches! s'écria Pew. Dirk a toujours été un imbécile et un froussard. Ne vous en faites pas! C'est impossible que ces gens de l'auberge ne soient pas tout près d'ici, ils sont sûrement à portée de la main. Allons, grouillez-vous et cherchez mieux que cela, bande de brutes. Que le diable m'emporte! Ah, si j'avais mes yeux!

Ce discours leur fit de l'effet, car deux de ces bougres se mirent à fouiller çà et là dans les broussailles, mais apparemment à contre-cœur et en ayant l'air de penser au danger menaçant. Les autres restaient indécis sur le bord de la route.

— Vous avez à portée de la main des mille et des cents, bande d'imbéciles, et vous réfléchissez. Si on trouve le machin, vous pouvez être riches comme des rois. Vous savez que ces gens sont par ici et vous laissez tomber! Aucun de vous n'a osé rencontrer Bill et moi, un aveugle, je l'ai fait. Je ne veux pas perdre ma chance à cause de vous. Je resterais un misérable mendiant alors que je pourrais rouler carrosse! Si vous aviez seulement autant de courage qu'un cafard qui ronge un biscuit, vous les auriez déjà déniché.

— Fiche-nous la paix, Pew, on a tout de même les écus, bougonna l'un des hommes.

— Ils l'ont caché, ton sacré truc, dit un autre. Prenons toujours la galette et ne restons pas ici à brailler!

C'était le mot, car Pew hurlait de rage devant ces objections, tant et si bien qu'il se mit à lancer de violents coups de bâton à l'aveuglette sur la bande de brigands, qui de leur côté n'arrivaient pas à s'emparer du gourdin et le couvraient de menaces et d'injures. Cette bataille nous sauva, car, tout d'un coup, de l'autre côté du hameau, nous entendîmes un autre bruit : celui d'une galopade de chevaux et en même temps, partit de la haie un coup de pistolet qui fut le signal du sauve-qui-peut. Nos flibustiers prirent la fuite à une telle allure, et dans toutes les directions, qu'en un instant il ne restait plus personne, sauf Pew.

Avait-il été abandonné involontairement dans l'instant de la panique, ou bien était-ce une petite vengeance pour ses injures et ses coups, je ne pourrais le dire. Toujours est-il qu'il était seul, affolé, tâtonnant la route au hasard, et appelant vainement ses compagnons. Enfin il se trompa de direction en prenant celle du hameau, et je le vis passer près de moi, appelant :

— Johnny, Chien-Noir, Dirk! (Il y avait encore d'autres noms.) Vous n'allez pas abandonner ainsi votre vieux Pew! Pas le vieux Pew, les copains!

A ce moment les cavaliers — ils étaient quatre ou cinq — apparurent sur la colline, au clair de lune, et ils dévalèrent la pente au grand galop. Pew comprit son erreur et, poussant un grand cri, il fit un crochet pour se couler dans le fossé, mais à ce moment-là il était sous les sabots des chevaux. Le cavalier tenta de le sauver, mais en vain. Et les quatre fers le martelèrent au passage. Il poussa un grand cri, tomba de côté, la face contre terre, et ne bougea plus.

(A suivre.)

Entre Camarades

CE QU'ON PENSE DE NOTRE JOURNAL

Notre jeune ami A..., de Genève, nous écrit :

« Mon Camarade *est un beau et bon journal. Non seulement ses illustrations en couleurs et ses caricatures piquantes intéressent et amusent l'œil, mais son contenu est vraiment éducatif et intéressant.*

« Mon Camarade *nous sort du bourbier des Pieds-Nickelés, de toutes ces éternelles, ressassées, archiconnues, assommantes histoires de trésor, de chasses, de mariages, de crimes ou de guerres atroces. Comme le fascisme pousse à la guerre, ces petits journaux-là excitent les enfants et la jeunesse, les entourent d'une atmosphère de guerre. Ou bien, il y a encore des petites feuilles comme* Cri-Cri, *le* Petit Illustré, *avec des histoires abracadabrantes et 105 % invraisemblables; il n'y a rien d'instructif dans cette catégorie de journaux.*

« Mon Camarade *est un journal à la page, et qui suit, en gros naturellement, les événements français et mondiaux.*

« Mon Camarade *a eu plusieurs bonnes innovations par sa page choisie, il nous fait connaître différents écrivains et des passages de leurs plus beaux livres ; les sports, la page scientifique et entre camarades sont encore à citer.*

« *Lorsque* Mon Camarade *sera hebdomadaire, lorsqu'il aura plus de pages et sera encore plus beau que maintenant, il sera le plus grand illustré, le journal le plus lu de la jeunesse!* »

***

UN GROUPE D'ENFANTS EST FONDÉ GRACE A NOTRE JOURNAL

Jean A, secrétaire d'un groupe d'enfants de La Mothe-Chalançon nous écrit :

« *Nous sommes quelques jeunes qui ont décidé de former un groupe de tes amis en attendant de former un groupe de pionniers. Dans notre pays, en pleine Drôme, il n'existe rien comme organisations ouvrières et pour les jeunes, le curé fait donner des séances de cinéma tous les jeudis et dimanches. Un de nous, Janot A... recevait* Mon Camarade *et nous avons décidé de le lire et de le vendre dans notre région. Un camarade qui a milité avant d'être ici nous conseille et jeudi nous avons eu une réunion ou nous avons nommé un bureau. C'est Janot A... qui a été nommé secrétaire. Aujourd'hui, nous nommerons une commission de discipline et une autre pour les excursions et les déplacements. Nous avons un local qui est situé dans la montagne à proximité de la Motte. C'est un cabanon qu'on nous prête.*

« *Nous serions heureux de correspondre avec un groupe de la Seine ou de Paris et un de Russie.* »

Nous applaudissons aux initiatives de notre ami Janot. Ne pas le confondre avec notre autre ami Janot. Pour écrire aux groupes russes, il aura trouvé des adresses dans notre journal. A nos amis français nous demandons d'écrire des lettres que nous transmettrons.

LE BUREAU DE VOTE

Nous donnons ici la fin du récit de notre ami Pierre T... de Chamiers (Dordogne). (Voir M. C. n° 44.)

Six heures sonnaient à l'horloge de la mairie. Je me faufilais entre les paysans en habit de travail. Je voyais leurs pauvres mains caleuses et jaunes posées dans une attitude de repos sur leurs cannes ou sur leurs genoux. De toute cette masse confuse de travailleurs de la terre s'élevait une odeur de sueur, ce qui prouvait que durant ce dimanche personne ne s'était reposé. Je m'approchais de la table et entre deux épaules carrées, je voyais les quatre hommes groupés autour du maire, et à l'autre bout Maxime. Il causait avec des paysans et de loin je saisissais des bribes de conversation. Des mots grands et fiers, communisme, ouvrier, paysan, révolution, faisaient ouvrir de grands yeux aux paysans et froncer les sourcils au maire.

Le dépouillement commençait. Un petit homme trapu, dont la lueur blâfarde de la fin du jour, éclairait sa figure ronde, prenait les bulletins et annonçait tout haut le nom du candidat. Le nom de Bonnet lui faisait pousser un roucoulement d'aise tant il était content; sa figure s'épanouissait d'un large sourire, ses petits yeux se fermaient et il semblait heureux de ce mot. Le nom Bouthonnier, au contraire, lui faisait pousser un hurlement de détresse; son visage pâlissait et ses yeux s'ouvraient démesurément, comme pour voir s'il ne s'était pas trompé en lisant ce nom diabolique pour lui. Il était anxieux, et jetait des regards suppliants sur le maire et des regards d'horreur sur Maxime. Mais malgré la mimique grossière de son visage, le mâtin était rusé. Il allait employer sa ruse au moment où l'on s'y attendait le moins.

Il venait de retirer de l'enveloppe un bulletin marqué Bouthonnier. Vite, il jeta un regard sur Maxime, Maxime parlait avec animation; un autre sur les paysans, ils écoutaient attentivement; un autre sur le maire, celui-ci ferma les yeux en geste d'acquiescement; alors avec rapidité, il annonça : bulletin nul. Mais Maxime avait vu. Il regarda le bulletin que le petit monsieur dissimulait avec peine : « Comment bulletin nul, dit-il, je croyais avoir vu Bouthonnier. » Le maire intervient : « Il est nul, la préfecture jugera, vous n'avez rien à y voir. » Mais du petit groupe de paysans avec lesquels Maxime avait causé, monta des murmures. Une voix cria : « C'est pour Bouthonnier. »

Le maire comprit qu'on savait son manège. « Soit, dit-il, c'est pour Bouthonnier, je crois que mon ami a mal vu, excusez-le, il a la vue très faible. » Un brouhaha accueillit cette réponse.

Le dépouillement prit fin sans aucun autre incident. Bonnet prenait 70 voix, tandis que Bouthonnier n'en avait que 13 seulement.

Cependant les paysans étaient contents, aux dernières élections législatives il n'y avait pas de communistes. C'était un petit succès.

L'attitude du maire avait indigné beaucoup de ces travailleurs de la terre. Tous s'étaient groupés autour de Maxime qui déjà leur expliquait et donnait des conseils pour leur petit groupe. Maxime attendait l'auto qui devait le ramener à Périgueux. Elle arriva enfin et quand Maxime partit, les paysans le saluèrent du poing dressé. Tous retournèrent chez eux, la tête haute. Ils avaient compris, enfin, et ils étaient fiers de leur nouvelle cellule.

Variétés

CURIOSITÉ DE LA CHINE

Vous savez tous, que les anciens Grecs connaissaient le chariot de Thespis, ancêtre des trétaux de théâtre. Il se déplaçait de village en village, au gré de la fantaisie de ses conducteurs. La Chine, où se survivent dans tous les domaines, des formes très anciennes de la civilisation, possède quelque chose de tout à fait analogue, avec ses curieux petits cirques ambulants, que l'on voit encore, de temps à autre, parcourir les provinces reculées. Une ou deux familles d'humbles paysans, qui se sentent des goûts pour le métier d'artiste et surtout pour la vie vagabonde, s'associent pour fonder un petit établissement forain. Mettant en commun les quelques douzaines de taels (monnaie chinoise), qu'à grands efforts, ils peuvent réunir, ils se procurent quelques animaux, non pas des bêtes savantes qui seraient coûteuses, mais de jeunes animaux qu'ils dresseront : un mouton ou une chèvre, un petit chien, un singe, voilà l'essentiel de leur troupe à pattes. Quelques accessoires tels que cerceaux, masques, poupées, petits parasols, s'entassent dans une brouette ou dans une petite carriole. D'autres, plus encombrants, comme les mâts ou perchoirs qui doivent être dressés dans la rustique arène, sont portés à la main et la troupe se met en marche courageusement, cheminant par les durs sentiers de la montagne et les routes fangeuses de la plaine. Les hommes sont acrobates, clowns, équilibristes, jongleurs, illusionnistes. A peu de chose près, les tours sont les mêmes que chez les forains de l'Occident, qui en empruntèrent une partie par l'intermédiaire des Bohémiens, Gypsies et tziganes, à leurs camarades d'Orient.

M. X.

o

Les plus grands arbres connus furent découverts en Tasmanie. Leur nom est Gommier des Marais. Ils peuvent atteindre jusqu'à 90 mètres de haut, 10 mètres de diamètre et fournissent des quantités de bois prodigieuses.

o

Les dépenses totales de guerre pour la France s'élèvent au total à 210 milliards. Que d'argent qui aurait pu être employé pour le bien du pays et des enfants!

o

Ce n'est qu'en 1793 qu'on commença à Berlin à numéroter les maisons. Le système actuel, qui donne les numéros pairs à un côté de la rue, les numéros impairs de l'autre, a été inauguré à Vienne au début du XIXe siècle.

LES LIVRETS
DE
MON CAMARADE
Un jeudi : MON CAMARADE!
Un jeudi : UN LIVRET!

RÉBUS

Qui trouvera la solution de ce rébus que nous envoie Leroy du 17 (13 ans).

Le gérant : Léon MOUSSINAC — IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET Cie ... prennent le large....

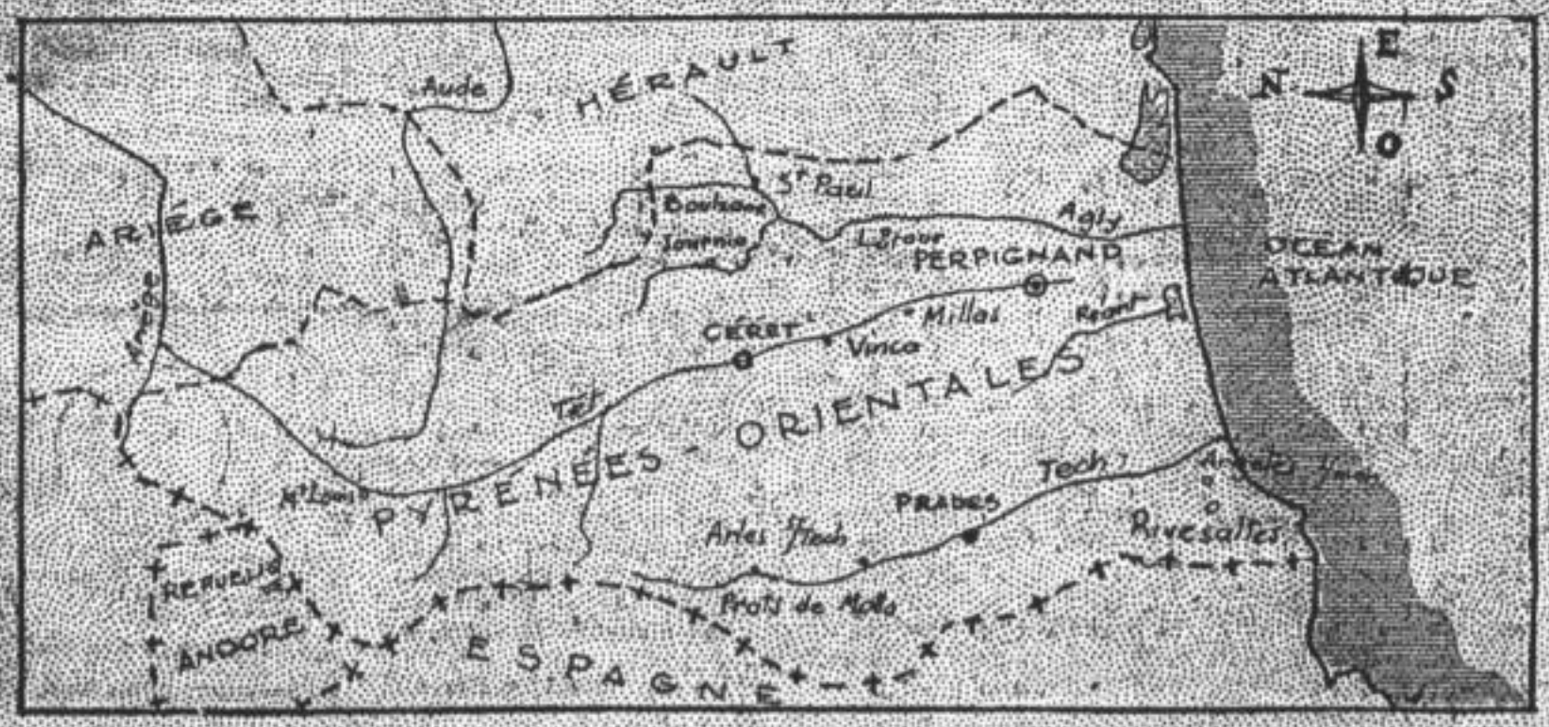
CONCOURS DES ERREURS GÉOGRAPHIQUES

Etes-vous forts en géographie? Notre ami Poum ne l'est pas du tout. Il a bien su dessiner cette carte d'un département du Sud, mais elle fourmille d'erreurs.

Vous, mes jeunes amis qui connaissez bien la géographie, corrigez les fautes de Poum et envoyez-les avant le 10 septembre, 24, rue Racine, Paris (VIe), vous pourrez ainsi gagner un des dix prix de livres que Poum décernera à ses dix meilleurs professeurs.

Bon du Concours
DES ERREURS GÉOGRAPHIQUES

Bon à découper et à joindre à la solution.



DLP 27-05-92030307

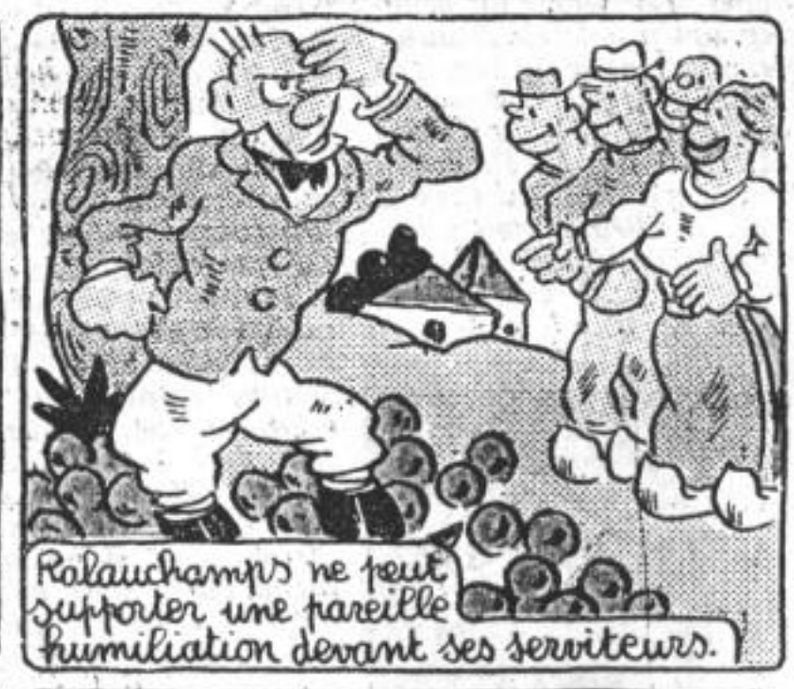
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 46. — 20 Août 1936.

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum



Le prochain numéro paraîtra Jeudi 3 Septembre

Janot et les campeurs

Mes chers Camarades,

Mlle Lebondu et Mme Burette ne sont toujours pas rentrées d'Allemagne, et moi je suis toujours en pension chez Mme Duflan. En dehors des chats, elle a encore une passion, Mme Duflan : c'est les chevaux. Je ne veux pas dire qu'elle en élève dans son petit appartement de la rue du Fer-à-Repasser, mais elle achète tous les jours des journaux où il est question de ses animaux favoris. Et toute la matinée elle la passe à tracer des petites croix en marge du journal.

— Des chevaux, elle en parle souvent avec une vieille amie, Mme Portillon, et même qu'elles ont des disputes sans arrêt à ce propos.

— Il n'y a pas meilleur cheval que Strapontin, *dit Mme Portillon.*

— Ah! mais vous ne savez pas ce que vous dites. Ce n'est pas du tout un mauvais cheval, Strapontin. *Au contraire, il gagnera le prix de Coblentz dans un fauteuil.*

— Mais c'est justement ce que je dis ma bonne amie. J'ai même misé quatorze francs sur ce cheval au Paris Mutuel Urbain *de la rue Hyppolite-Durouchou.*

— Mais vous êtes folle d'avoir joué vos cent sous sur Caoutchouc, *c'est un cheval de rien du tout. Tandis que* Strapontin...

Ça continue pendant très longtemps comme cela.

En tout cas, quand elle a bien discuté avec sa vieille amie, elles se mettent d'accord pour prendre un autocar et aller aux courses à Vincennes ou à Longchamps. Elle a toujours beaucoup de flair, la mère Duflan. Quand elle a mis cinq francs sur Strapontin, *on peut être sûr que c'est* Caoutchouc *qui gagne.*

Moi dans la journée, pendant qu'elles sont dans les bois et sur les pelouses à voir courir leurs chevaux, je reste à la maison faire le ménage et ce n'est pas amusant du tout. Heureusement que mon petit ami Jacquot vient me voir souvent.

Justement, dans la semaine, il y avait des courses à Chantilly. Mme Duflan et Mme Tortillon s'en réjouissaient. Elles avaient préparé du veau froid, des œufs durs et de la salade de haricots, pour dîner sur l'herbe le jour des courses. Il paraît que c'est très joli, là-bas, il y a une belle forêt, un grand château, des étangs...

J'ai demandé à Mme Duflan si elle voulait m'emmener. J'ai une forte voix pour mon âge, et je sais crier fort, mais c'est bizarre, Mme Duflan n'avait pas l'air du tout de me comprendre. Et plus je criais, moins elle avait l'air d'entendre.

— Je veux aller à Chantilly, que je disais.

— Tu veux aller au lit? qu'elle demandait.

— Non, je veux aller à Chantilly, que je répétais.

— Ah oui, tu veux manger de la bouillie, qu'elle répondait.

Je crois bien qu'elle faisait un peu exprès. Ça doit être commode d'être sourd après tout. A la fin, j'ai fini par lui écrire sur un bout de papier : « Je veux aller à Chantilly, avec vous deux. »

— Ah! mais, de quoi je me mêle, répliqua Mme Duflan, quand elle eut lu mon petit billet. Mais ça a tous les vices, ce petit morveux. Ça veut déjà aller aux courses, à son âge, pour jouer, pour faire je ne sais quoi, moi! D'abord, je n'aurai pas d'argent pour l'emmener là-bas, sale garnement. J'ai perdu tous mes sous en pariant sur Strapontin *l'autre jour et puis ce qui me reste, j'en ai besoin pour jouer sur* Chipolata. *Avec ce cheval-là, je suis sûre de gagner. La femme du beau-frère du coiffeur du valet de chambre du secrétaire particulier du baron de Rothchild, qui est propriétaire du cheval m'a dit qu'il n'y aurait que* Cervelas *de l'écurie de Rothchild qui pourrait battre* Chipolata, *mais que* Cervelas *a attrapé une poussière dans l'œil en prenant le train de Chantilly et qu'il est sûr de perdre. Ce sera une bonne affaire, mon petit Janot. Ceux qui jouent* Chipolata *c'est des malins. C'est Mme Duflan qui le le dit.*

Vraiment il n'y avait rien à faire. J'ai regardé partir très tristement, le matin, les deux vieilles dames, qui portaient dans leurs cabas du veau froid, du vin rouge et des œufs durs... Vrai je n'ai pas de chance...

Heureusement elles étaient à peine parties que mon ami Jacquot est arrivé. Quand il a appris que les deux vieilles ne rentreraient que tard dans la journée, il a été très content, parce qu'alors il pouvait m'emmener au Camp du Coquelicot, que des amis à lui avaient établi quelque part en banlieue.

Sa mère lui avait donné justement un peu d'argent pour aller là-bas, et il avait des petites économies. On aurait tout juste de quoi payer le voyage et le repas. On reviendrait tard, à la tombée de la nuit, puisque Mme Duflan ne devait rentrer que par le train de dix heures du soir.

Déjà dans le chemin de fer, je criais comme un petit fou et je montais sur les banquettes. Les gens ne disaient rien. Ils rigolaient de me voir si heureux. Il faut dire aussi que c'étaient pas des vieilles toupies comme vous savez qui, mais que c'étaient des ouvriers qui devaient pas beaucoup aimer les gros messieurs comme M. Trépointe et les vieilles chipies qui passent leurs vacances chez Hitler, comme j'en connais.

Après être arrivés à la gare, on a pris l'auto-car et on est arrivé en pleine forêt dans une espèce de petite ville, sauf que les maisons n'étaient pas en pierre, mais en toile. Partout il y avait des petits garçons et des petites filles qui couraient, et qui s'étaient mis en maillot de bain pour avoir moins chaud. Moi, j'ai eu tôt fait d'ôter mon tablier noir, et ma chemise et mes chaussettes, et mes chaussures.

J'ai l'habitude, à la campagne j'allais toujours pieds nus parce que ma mère n'avait pas de quoi m'acheter des chaussures. J'avais donc plus que mon pantalon, et je sentais le bon air et le soleil sur la peau, et j'étais content comme un petit sauvage. On aurait cru qu'on était arrivé dans un pays qui serait le pays des enfants, un pays où les enfants seraient les maîtres. Il y avait bien des grandes personnes pour nous surveiller, mais elles ne nous commandaient que lorsque c'était vraiment utile, et le reste du temps on pouvait jouer avec eux : on avait le droit de leur tirer les cheveux et de se mettre à quatre sur eux pour les flanquer par terre, si ça nous faisait plaisir. Et quand on faisait de la balançoire, ils nous poussaient si haut et si fort qu'on pouvait attraper les feuilles avec ses pieds.

En somme, c'étaient des personnes bien différentes de Mme Burette et de Mlle Lebondu. Voyez-vous ça que j'essaye de flanquer Mme Burette par terre, histoire de jouer, qu'est-ce que je recevrais! Et si je tirais les cheveux de Mlle Lebondu, donc! Il est vrai qu'elle n'aurait pas bien mal, elle porte une perruque.

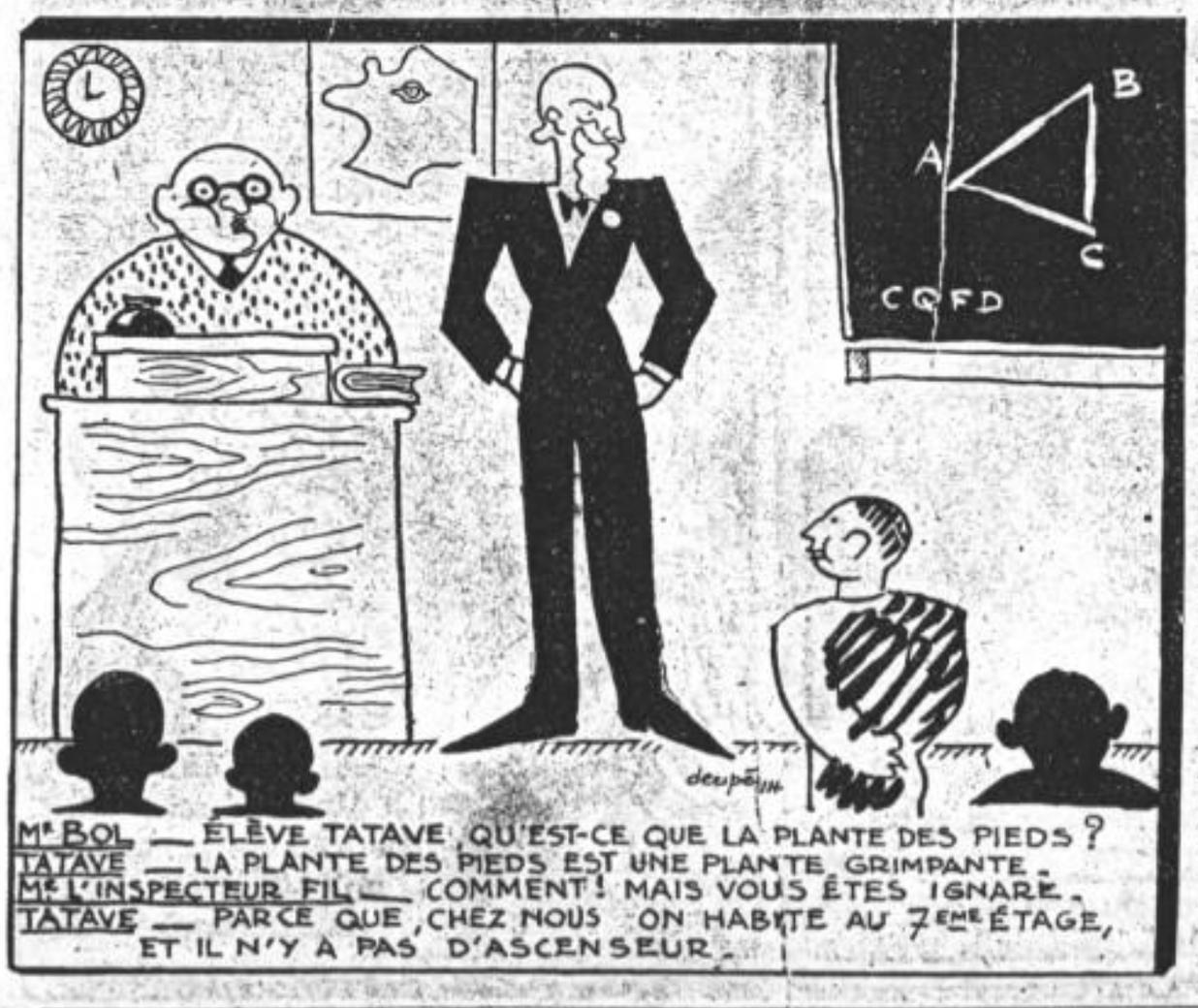
Ce que ça peut être amusant, un camp! La cuisine on la fait sur un grand feu de bois et on mange dans des gamelles. Après il faut faire la vaisselle, chacun son tour, mais je vous garantis que ce n'est pas la même chose que de la faire dans la sale cuisine de Mme Duflan. On a joué à des tas de jeux très amusants qu'ils avaient appris dans un petit livre qui s'appelait « Livret de Mon Camarade », on a fait des rondes. Aussi les habitants du Camp du Coquelicot avaient bâti un vrai petit théâtre de verdure où ils ont joué, les enfants, une très jolie pièce qui m'a beaucoup plu. Quand le soir est venu ils ont fait un grand feu et c'est le moment où il a fallu que je m'en aille, si je ne voulais pas que la mère Duflan me mette au cabinet noir... Mais j'aurais bien voulu dormir par terre, dans un petit sac exprès, sous ces jolis petits toits de toile. Ah! malheur!

Quand je suis rentré rue du Fer-à-Repasser ça sentait encore plus mauvais et c'était encore plus triste qu'à l'habitude. Et la mère Duflan est rentrée folle furieuse de Chantilly. Elle criait : « Naturellement, c'est Cervelas *qui a gagné. J'aurais plutôt dû m'en douter. Rothchild est juif comme Blum, et c'est exprès qu'on a fait gagner ce cheval juif. A bas les juifs, la France aux Français. Vive Hitler. Vive Doriot. Vive La Rocque. » Elle a crié comme ça très longtemps toute seule. Moi j'ai été me coucher pour être tranquille et rêver tout seul à la bonne journée que j'avais passée chez les campeurs.*

Je vous serre à tous et à toutes la main.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Vve Burette

P. C. C. : Georges SADOUL.



Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry et ses amis Fil-de-Fer et Jambe de-Bœuf luttent contre le roi du pétrole et son lieutenant Premior pour délivrer Clément Lothaire, le grand inventeur, oncle de Pierrot. Alors que les trois amis se préparaient à aller retrouver Lothaire dont un hasard vient de leur apprendre la prison, Premior donne assaut au château du « Serpent à Plumes » et fait prisonnier Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, Pierrot était parti explorer un souterrain.*

Chapitre XLIII

LA LETTRE A PAMÉLA

Après que Fil-de-Fer eut ouvert la porte du souterrain pratiquée dans le socle de la gigantesque statue du « Serpent à Plumes », Pierrot descendit rapidement, sa lanterne à la main, la spirale de l'étroit escalier creusé à même le roc de la falaise sur laquelle était construit l'ancien château de Jecker. Il fut bientôt dans la salle du trésor, il s'approcha du coffre de chêne bardé de fer qui contenait les documents, et souleva le couvercle.

Les documents qu'il avait en main étaient des espèces les plus différentes : C'étaient tantôt des rapports manuscrits, de gros cahiers de papier jauni reliés avec des ficelles, tantôt des plans, des cartes, des relevés d'architecture. Un des premiers cahiers qui tomba entre les mains de Pierrot était intitulé : *Rapport sur le temple des Tigres et des Jaguars à Chi-Chen-Itza, dans le nord-est du Yucatan, suivi d'une esquisse sur le culte du Serpent à Plumes chez les anciens Tolléques, par M. Théodore Perié, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, chef de l'expédition archéologique, ordonnée par M. Jecker.*

Le même Théodore Perié était l'auteur d'un autre rapport sur *Le Culte du Feu et ses rapports avec les gisements de pétrole et de schiste bitumineux dans diverses provinces mexicaines.* Ces deux rapports étaient accompagnés de diverses planches. Plusieurs d'entre elles, auxquelles étaient jointes des photographies jaunies, retraçaient la découverte de la statue gigantesque du « Serpent à Plumes » et les diverses phases de son transport en Europe, avant de figurer dans le hall du château de Jecker.

Avec Théodore Perié, le commandant de Chatellaix avait fourni, lui aussi, toute une série de rapports sur les sujets les plus divers. « *Nos recherches de gisements de pétrole dans l'ancien royaume de Temaxcuicuitl* », « *Procès-verbaux des interrogatoires des Indiens Nahuatl touchant les gisements d'or dans la région de la montagne Cerro Colhua et la vallée de l'Ixtacamastilan* », « *Inventaire des idoles d'or trouvées dans le temple du Soleil* », « *Les frais et les bénéfices de l'expédition militaire Chastellaix* ».

Il y avait aussi, de la main du comte de Chastellaix, toute une série de lettres dont Pierrot parcourut quelques-unes. Il y avait une supplique à l'empereur Napoléon III qui commençait par ces mots :

« *Faut-il vous rappeler, Sire, que j'ai été l'un des membres les plus actifs de la société du 10 décembre qui contribua si puissamment à vous établir sur le trône. Certes, on me reproche quelques pécadilles, mais...* » Pierrot s'arrêta dans sa lecture. Il venait d'entendre une voix lointaine, qui disait : « Si tu me parles encore de tripes au vin blanc, je te les fais cuire au vin blanc, tes propres tripes. »

Pierrot, un instant inquiet, éclata de rire. Cette voix qui lui arrivait aux oreilles, c'était celle de Jambe-de-Bœuf qui, dans le grand hall, répondait aux taquineries de Fil-de-Fer. L'escalier jouait le rôle d'un tuyau acoustique, et malgré la profondeur du souterrain, on pouvait par intervalles entendre avec une netteté incroyable ce qui se disait dans la grande salle du château.

Pierrot en revint aux lettres du commandant, comte de Chatellaix. C'était maintenant un document singulier, adressé personnellement à Jecker.

« *Je soussigné comte de Chatellaix, reconnais avoir tenté de voler au jeu à Mr Jecker, financier, la somme de 90.000 louis, ceci au moyen de cartes biseautées, au cercle du Palais-Royal. Je reconnais également être coupable de l'empoisonnement par l'arsenic de ma tante, la marquise douairière de Lunebourg, dans le but de m'emparer de son héritage. Je m'engage par le présent acte à servir fidèlement Mr Jecker, dont je suis à partir d'aujourd'hui le salarié, faute de quoi Mr Jecker avertira les tribunaux français des différents crimes dont je me suis rendu coupable.* »

Pierrot rejeta avec dégoût la liasse de lettres du comte de Chatellaix. C'est avec la même répugnance qu'il tint entre ses mains plusieurs liasses énormes : les rapports secrets adressés par Chatellaix à Jecker (dont il dirigeait la police privée et secrète) sur les opérations financières du second Empire, ainsi que sur la vie privée de divers hommes de Bourse et hauts fonctionnaires de la cour.

A l'intérieur du couvercle du coffre avait été ménagée dans la doublure de cuir une sorte de poche d'où Pierrot tira une lettre fermée par cinq cachets de cire rouge. Sur l'enveloppe l'écriture crochue du financier avait tracé ces mots : « *Pour Paméla.* »

S'approchant de la lanterne, Pierrot fit sauter les cinq cachets, et lut :

« *Paris, le 20 décembre 1869.*

Ma chère Paméla.

« *Si tu lis ces lignes un jour, c'est que je ne serais plus et que mon fidèle Chatellaix t'aura transmis les indications qui t'auront permis d'accéder à cette cachette. J'ai pris ces dernières semaines des dispositions de la plus haute gravité. Les rapports de Chatellaix, comme l'entretien très important que j'ai eu récemment avec J. de B. — fort bien informé, tu le sais, des dessous de la finance et de la politique — m'ont confirmé ce que je soupçonnais. L'empire est condamné. Tout un parti pousse à la guerre, et il est certain que nous aurons un conflit avec la Prusse au printemps ou au cours de l'été de l'année prochaine. L'empereur que l'orgueil aveugle, et qui est sous la coupe de l'impératrice Eugénie, est trop sot pour voir qu'il court à la catastrophe et à la chute de son empire. Il est vrai qu'il est dans une telle situation politique que seule la guerre peut le sauver de la révolution. Les pires désordres sont à craindre.*

« *Excuse-moi de ces ennuyeuses phrases politiques, ma chère Paméla. Mais elles ont motivé ma décision. Je sais que je ne pourrais survivre — financièremen et peut-être aussi physiquement parlant — à la chute de l'empire. C'est le tout-puissant financier D. qui a juré la chute de l'empire et qui pousse en avant ce petit avorton de Thiers comme futur président de la République de demain. D. qui ne m'a pas pardonné mes profits du Mexique a juré d'avoir ma peau. La haute cour m'attend si l'Empire tombe.*

« *J'ai donc envoyé hier notre ami Chatellaix au Mexique, dans le yacht qui porte ton nom, ma chère Pamela. A bord de ce bateau sont tous ces biens qu'on appelle « les trésors de Jecker ». Ch. va les dissimuler dans un lieu secret, connu de nous seuls et découvert par lui lors de la guerre du Mexique. Si je disparais, cette fortune sera tienne ainsi que les multiples gisements de pétrole découverts par l'expédition Chatellaix. Je crois que peut-être un jour prochain ces gisements vaudront davantage que les sacs d'or que je te laisse d'autre part.*

« *J'emporterai dans la tombe, ma chère Paméla, une consolation, celle de te laisser riche et puissante. Oh ! Paméla, ce n'est pas sans émotion qu'en retraçant ces lignes je me rappelle les heures merveilleuses où...* »

Pierrot interrompit soudainement la lecture de la lettre du financier. Le bruit du tir rapide d'une mitrailleuse avait retenti dans le grand hall.

— Les bandits du pétrole... Les hommes de Van der Gold prennent le château d'assaut, pensa Pierrot qui lâcha la lettre et s'empara de sa lanterne.

Un bruit sourd se fit maintenant entendre. Fil-de-Fer venait de refermer l'entrée secrète du souterrain. Mais la plaque de marbre de la trappe n'interceptait pas tous les bruits. Le bruit de la mitrailleuse cessa rapidement. La grande porte du château grinça sur ses gonds. Un bref commandement se fit entendre : « *Haut les mains !* »

Pierrot avait reconnu cette voix sarcastique et sauvage.

« C'est Premior, se dit-il, nous sommes perdus. »

Et lentement il monta l'escalier qui aboutissait dans le socle de la statue du « Serpent à plumes ».

S'approchant de la lanterne, Pierrot fit sauter les cinq cachets, et lut :

Chapitre XLIV

UN ARTICLE DE JOURNAL

Fil-de-Fer, l'oreille collée au socle, écoutait avec angoisse, nous l'avons dit, les pas de Pierrot qui remontaient l'escalier secret. Il tremblait à la pensée que son ami, ignorant de la présence des bandits, ne fît soudain manœuvrer la trappe secrète et ne tomba entre leurs mains.

Mais Pierrot, qui avait compris les événements qui se déroulaient dans le hall, ne montait que pour surprendre les menaces des bandits du pétrole et tâcher de découvrir un moyen de sauver ses amis. Quand il arriva aux dernières marches, son épaule heurta par mégarde la chaîne de fer qui permettait de manœuvrer la trappe, et il craignit un instant que ce léger bruit ne le fît découvrir. La voix métallique et railleuse de Premior s'éleva, très calme. Pierrot colla son oreille à la plaque de marbre de la trappe, et ne perdit pas une seule de ses paroles.

— Merci de votre charmante réception, mes chers amis, raillait le chef des bandits du pétrole. Vos tripes au vin blanc étaient excellentes. Je reconnais en vous de vrais amis. J'ai d'ailleurs toujours pensé que nous pouvions nous entendre. Et mon amitié pour vous est telle que je vais vous lire un article de presse qui vous concerne ou qui plutôt vous concernera.

L'homme aux sourcils roux avait sorti de sa poche plusieurs feuillets dactylographiés. Il expliqua :

— C'est un article de notre ami Rosenwein. Vous connaissez certainement son nom. C'est un des plus talentueux journalistes de *La Capitale*, le grand journal du soir. C'est aussi un de nos bons amis, un grand admirateur des capitaines d'industrie comme M. Van der Gold.

L'homme aux sourcils roux ricana et commença la lecture de l'article :

LA CATASTROPHE DU SERPENT A PLUMES

(De notre envoyé spécial par téléphone.)

Je sortais fort tard du Casino de Vichy, cette nuit, quand le hasard me fit rencontrer un de mes amis qui arrivait de Paris par la route. Il rapportait une étrange nouvelle. Aux environs d'Auxerre, il avait entendu une terrifiante explosion et aperçu au loin une immense lueur. Extrêmement pressé de rejoindre Vichy, il n'avait pu s'arrêter que quelques instants, mais il avait appris des habitants du petit village de Morsang, que sans doute c'était le château du « Serpent à Plumes » qui venait d'être anéanti par une effroyable explosion.

Cette nouvelle me bouleversa. « Le « Serpent à Plumes » est, nos lecteurs ne l'ignorent, pas la résidence du célèbre inventeur Clément Lothaire, le savant, qu'un geste généreux de M. Van der Gold, le grand industriel, vient de tirer de la misère. Je savais par un ami que quelques jours auparavant le grand inventeur venait de s'arracher à l'hospitalité du roi du pétrole et de retourner à son château pour y poursuivre des expériences du plus haut intérêt. Le grand homme n'était-il pas parmi les victimes ?

— Menteur, interrompit Jambe-de-Bœuf. Vous savez bien que l'oncle de Pierrot n'est pas ici.

— Je le sais mieux que vous, mon ami, répliqua Premior, mais soyez cependant certain que cet estimable savant n'en périra pas moins — théoriquement du moins — dans l'attentat. Il n'en sera que plus tranquille pour poursuivre, grâce à M. Van der Gold, ses intéressantes recherches sur l'utilisation de l'eau en remplacement du pétrole dans les moteurs d'automobile. Mais je me permets de continuer ma lecture, en passant toutefois ces descriptions dont les lecteurs des grands journaux sont friands, et qui ne vous apprendraient rien.

« Voici maintenant les résultats de notre enquête. Pour des raisons qui nous échappent, le grand inventeur avait accumulé dans les caves de son château une quantité prodigieuse de dynamite. Peut-être ces singulières réserves étaient-elles faites dans des buts politiques, car Clément Lothaire n'avait pas, autrefois, caché ses sympathies pour des idées extrémistes. Quoi qu'il en soit, le malheureux savant, au cours d'une expérience dans son laboratoire, détermina accidentellement l'affreuse explosion qui ne devait plus laisser subsister qu'un véritable cratère à la place du château du « Serpent à Plumes ». On a retrouvé, çà et là, jusqu'à plusieurs centaines de mètres à la ronde, d'informes débris humains qu'il n'a pas été bien entendu possible d'identifier : Les habitants du château ont à coup sûr tous été victimes de la catastrophe effroyable. Ce sont, outre Clément Lothaire, un jeune garçon de treize ans, Pierrot Lancry, neveu de l'inventeur, et deux jeunes gens, connus sous le nom de Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, recueillis par charité et qui servaient de domestiques au château...»

— Voilà! conclut Premior en repliant les feuillets. La presse est aujourd'hui fort bien faite, puisque les journalistes peuvent écrire les articles vingt-quatre heures avant les événements. Ah! les merveilles du progrès!...

L'homme aux sourcils roux rit lourdement. Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf restaient silencieux.

— M'avez-vous bien compris ? reprit Premior. Faut-il vous répéter que ce vieux toqué de Clément Lothaire a éprouvé le besoin d'entasser dans les caves de ce château une quantité de dynamite suffisante pour faire sauter une ville entière ? Dans quelques minutes mes hommes vont allumer une mèche dont la combustion durera une heure environ. Nous quitterons le château. Mais vous resterez ici, solidement attachés. Et dans une heure le château du « Serpent à Plumes » sera réduit en miettes. Et vous aussi vous serez déchiquetés, morts, émiettés, après avoir passé durant de longues minutes par la plus affreuse des angoisses. Ça ne vous fait pas desserrer les dents, les amis ?

Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf restaient silencieux.

— Eh bien, figurez-vous que cela me fait de la peine à moi, reprit Premior, de vous voir ainsi disparaître. Vous êtes jeunes, l'un et l'autre, et vous avez les plus grandes qualités. Certes, je suis votre ennemi, mais cela ne m'empêche pas d'avoir une grande estime pour vous deux. Monsieur Jambe-de-Bœuf vous êtes un garçon fort, plein de sang-froid, d'un courage vraiment exceptionnel; vous incarnez à mes yeux tout le bon sens du peuple de France, et ce bon sens, j'en suis certain, ne vous laissera pas indifférent à mes paroles. Monsieur Fil-de-Fer, vous êtes, vous, tout l'esprit du gamin de Paris et si votre force physique est moins considérable que celle de M. Jambe-de-Bœuf, vous êtes une intelligence d'élite. Je n'ignore pas que c'est votre sagacité, votre ingéniosité qui vous ont permis de dresser des plans dont nous, les chevaliers du pétrole, avons été victimes. Oh! je ne vous en veux pas! Je joue franc jeu, je suis sport, moi, je sais apprécier les grandes qualités de l'adversaire.

Les visages des deux amis demeuraient impassibles.

— D'ailleurs, mes amis, on nous a calomniés : on nous a représentés comme d'affreux bandits. Nous sommes à vrai dire les chevaliers d'un nouvel idéal. Nous voulons servir de toutes nos forces les hautes idées de M. Van der Gold qui est l'un des esprits les plus ouverts de son temps. C'est grâce à lui qu'ont pu être ouverts des musées, réparés des châteaux magnifiques, fondés des prix scientifiques. Certes ses méthodes industrielles sont hardies, mais nous sommes fiers de les servir. Il nous permet d'être les aventuriers de ce temps, des héros semblables aux anciens corsaires, aux pionniers qui firent la grandeur de plusieurs nations. Cet idéal ne vous tente-t-il pas ? Je vous le dis le cœur sur la main, en toute franchise, vous avez été trompés par les inventions d'un enfant trop imaginatif. C'est volontairement que Clément Lothaire a suivi Van der Gold, qui a assuré le bien-être et toutes les possibilités scientifiques à un grand inventeur ruiné et un peu fou. Toute autre histoire n'est que l'invention de ce pauvre Pierrot Lancry, enfant intelligent certes, mais à l'esprit exalté et faux. Mais paix à son âme!... Vous vous trouvez, j'en suis sûr, sans ressources et sans travail. Plutôt que de reprendre le vagabondage et la misère, venez avec nous tenter la grande aventure. Je vous offre une vie merveilleuse, et — il faut le dire aussi — délivrée de tout souci matériel.

Premior se tut. Un silence régna pendant quelques longs instants dans la vaste pièce où les bandits du pétrole, groupés en demi-cercle, braquaient leurs mitrailleuses vers la poitrine des deux amis. Ce fut Jambe-de-Bœuf qui rompit le silence.

— Vous pouvez préparer la mèche qui fera sauter la dynamite, dit-il.

— Nous aimons mieux mourir que de nous joindre à des bandits de votre sorte, ajouta Fil-de-Fer.

Le Parisien avait toujours l'oreille collée au socle de marbre noir. Il entendit à ce moment Pierrot qui descendait les marches de l'escalier secret.

(A suivre.)

LES VACANCES

POUR NOS VACANCES !

Cela fait un mois, qu'ici même, je t'ai annoncé le grand « Concours du plus bel herbier », qu'organise Mon Camarade, *et auquel je participe, comme tu l'as appris.*

Mon appel a été entendu. De tous côtés, j'ai reçu de nombreuses lettres d'enfants en colonie de vacances, à la mer, à la montagne, à la campagne, qui m'ont demandé maints détails.

C'est pour te dire, que ceux qui n'ont pas encore commencé leur récolte de plantes, doivent se dépêcher, pour rattraper ceux qui ont immédiatement mis en pratique mes conseils le mois dernier.

A ceux qui n'ont pas eu en main ce numéro de Mon Camarade, *je conseille vivement de le réclamer.*

En outre, la date de réception des herbiers sera close le 31 octobre. D'ici là, tu as largement le temps de préparer ton herbier. Surtout, tu n'oublieras pas de remplir le petit bon de concours, placé au bas de la page 4 du n° 47.

Aujourd'hui, nous allons étudier un autre genre de collection, qui te passionnera tout autant. Je veux parler de la collection d'insectes.

Je dois te dire que, pour l'insecte, c'est un peu plus difficile que pour la plante. Non pas que l'un est vivant et l'autre non, puisque tu sais, aussi bien que moi qu'une plante naît, vit, meurt comme un insecte; mais que pour capturer un insecte, il faut mettre en jeu toutes tes capacités d'observation, de volonté, de persévérance. Car l'insecte se jouera, de temps en temps, de toi; par exemple sa couleur se confondra tantôt avec la feuille, tantôt avec la fleur sur laquelle il se trouvera.

C'est pour cela qu'à la « chasse aux insectes », tu agiras avec calme et prudence.

En outre, je te conseille de pratiquer la « chasse aux insectes » avec plusieurs camarades. Elle demande un travail plus grand que la collection de plantes. Aussi divisez votre travail : l'un pourra porter le flacon, l'autre le filet, etc..., etc...

A présent, suis les bons conseils que je te donne et... Bonne chasse !...

Joyeux Castor

Que faut-il emporter ?

Te voilà avec ton équipe constituée, prête à partir en chasse. Que faut-il emporter ?...

1° Il te faut tout d'abord un flacon de verre. Un simple verre à moutarde fait l'affaire. Tu le bouches avec un bouchon de liège.

A l'intérieur, tu prends soin de mettre à mi-hauteur de la sciure de bois, imbibée de quelques gouttes de benzine ou d'essence minérale. Avec cela, il te suffira d'introduire l'insecte à l'intérieur du flacon pour qu'il périsse immédiatement;

2° 2 ou 3 tubes de verre, pour y mettre les insectes fragiles qui risqueraient de s'abîmer dans le verre à moutarde;

3° Un filet à fauchet. Ne prends pas une petite épuisette pour poissons que l'on vend pour 2, 3 francs au bazar. Ce n'est pas assez solide, et pas assez profond. Ce filet te servira à cueillir, en secouant les herbes, bon nombre d'insectes.

OU LES TROUVER ?

Te voilà en chasse. Regarde la grosse pierre devant toi. Soulève-là, et tu verras filer avec rapidité bon nombre de coléoptères : les carabes, les bombardiers. Poursuis ton chemin. Te voilà dans un pré. Baisse-toi près des bouses de vaches, ou du crottin des chevaux, qui sont secs. D'un revers de bâton, remue-les. Alors tu apercevras grouiller un monde d'insectes, parmi lesquels le scarabée.

Continue la chasse. Te voilà en pleines herbes. A l'aide de ton filet à fauchet, secoue-les. Tu n'as plus qu'à recueillir, clairons et coccinelles que tu connais seulement sous le nom de « bêtes à bon dieu ».

Sur le chemin, tu t'es accroupi près d'un petit oiseau mort! Retourne-le avec ton pied, et tu découvriras en nombre les nécrophores.

Poursuis ton chemin! Ici un arbre abattu. Approche-toi de lui. Soulève l'écorce. Vois grouiller ce monde de rhinocéros (insecte appelé ainsi parce qu'il possède une corne sur sa tête). En revenant il te sera facile, en secouant un arbuste, de voir descendre rapidement grands cerfs-volants et capricornes...

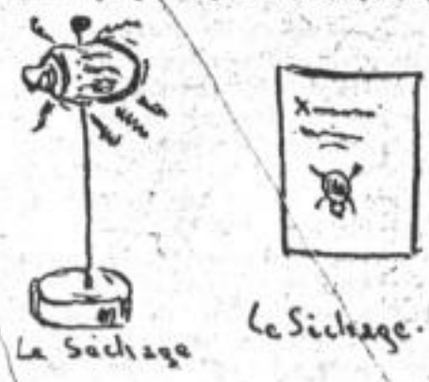
A présent la chasse est finie... pour aujourd'hui. Ton « verre à moutarde », tes flacons sont pleins. Que vas-tu en faire ?

PRÉPARATION POUR LA COLLECTION

SÉCHAGE

Te voilà de retour à la maison. Vide ta « cueillette ». Avec ton pinceau sec, nettoie-les. Enlève la sciure qui est restée collée après leur corps. A présent que cela est fait, prends des épingles, longues et fines et enfonce-les sur le côté des insectes (voir figure). Quand un insecte est percé, plante l'épingle dans un morceau de liège, ou simplement dans une rondelle de bouchon.

Si l'insecte est trop petit pour être percé, colle-le sur une petite carte. Au préalable étends-lui les pattes, de façon à ce qu'il apparaisse comme il était, vivant. Tu en fais autant avec tous les insectes. Ensuite, tu laisses sécher quelques jours. (Pour les papillons, c'est différent. Je t'expliquerai ça un de ces jours.)



DANS LA COLLECTION

Tes insectes sont secs. Procure-toi une boîte de carton inutilisable à la maison, et assez haute (0m06 de hauteur). Au fond de la boîte, tu places un morceau de liège, que tu recouvres avec une feuille de papier blanc. Dessus, tu piques tes épingles au bout desquelles se trouvent les insectes. Pour ce qui concerne le nom des insectes, il te sera facile de trouver un volume à la Bibliothèque municipale de ton quartier. Pour chaque insecte, une petite étiquette indiquera le lieu, la date de la récolte, ainsi que le nom de l'insecte.

Notre page choisie

Alice aux pays des Merveilles *est un conte d'une fantaisie ravissante.*

Un jour, étendue sur l'herbe, Alice s'endort et rêve. L'aventure la plus riche en situations invraisemblables et en personnages baroques se déroule alors. C'est vraiment le « pays des merveilles » que seul un rêve peut créer.

LE CROQUET DE LA REINE

Un grand rosier se trouvait près de l'entrée du jardin; les roses qu'il donnait étaient blanches, mais il y avait trois jardiniers après, les peignant activement en rouge. Alice pensa que c'était là une chose très curieuse et elle s'approcha pour les observer, et juste comme elle arrivait vers eux, elle entendit l'un d'eux dire :

— Fais donc attention, Cinq! ne continue pas à m'éclabousser de peinture comme cela!

— Je n'ai pu t'éviter, dit Cinq d'un ton grognon, Sept m'a poussé le coude.

A cela, Sept leva la tête et dit :

— C'est bien cela, Cinq! Toujours s'en prendre aux autres pour les bêtises que l'on fait!

— Vous feriez mieux de ne pas tant parler! dit Cinq. J'ai entendu la reine dire hier que vous méritiez d'être décapité.

— Pourquoi cela ? dit celui qui avait parlé le premier.

— Cela ne vous regarde pas, Deux! dit Sept.

— Si cela le regarde! dit Cinq. Et je vais lui dire... C'est pour avoir apporté des oignons de tulipes au lieu d'oignons.

Sept jeta sa brosse par terre et avait juste commencé : « Eh bien, de toutes les choses injustes... » Quand son regard tomba par hasard sur Alice en train de les observer, et il se tut brusquement. Les autres se tournèrent aussi, et tous firent une profonde révérence.

— Voudriez-vous me dire, je vous prie, dit Alice un peu timidement, pourquoi vous êtes en train de peindre ces roses ?

Cinq et Sept ne dirent rien, mais regardèrent Deux. Deux commença d'une voix basse :

— Ma foi, mademoiselle, le fait est, voyez-vous, que ceci aurait dû être un rosier rouge, et nous avons mis un rosier blanc par erreur. Si la reine venait à le découvrir, nous aurions tous la tête coupée, vous comprenez. Aussi, voyez-vous, mademoiselle, nous faisons de notre mieux avant qu'elle vienne, pour...

A ce moment, Cinq, qui regardait anxieusement dans le jardin, cria : « La reine! La reine! » et instantanément les trois jardiniers se jetèrent à plat ventre. Le bruit de beaucoup de pas s'entendit, et Alice tourna la tête, impatiente de voir la reine.

D'abord venaient dix soldats portant des piques; ils avaient tous la même conformation que les jardiniers, oblongs et plats, avec les pieds et les mains aux coins. Ensuite venaient les six courtisans : ils étaient tous ornés de carreaux, et marchaient deux par deux comme les soldats. Après eux venaient les enfants royaux : il y en avait dix; les chers petits avançaient en sautant joyeusement, la main dans la main, par paires : ils étaient tous ornés de cœurs. Ensuite venaient les invités, surtout des rois et des reines, et parmi eux Alice reconnut le lapin blanc : il parlait d'une manière nerveuse et précipitée, souriant à tout ce qu'on disait, et passa sans remarquer Alice.

Ensuite venait le valet de cœur, portant la couronne du roi sur un coussin de velours écarlate, et les derniers de ce grand cortège, venaient le roi et la reine de cœur.

Alice était plutôt incertaine sur ce qu'elle devait faire : elle ne savait pas si elle devait se mettre à plat ventre : elle ne pouvait se rappeler avoir jamais entendu parler d'un tel usage aux défilés, et, de plus, quel serait l'intérêt d'un défilé, pensa-t-elle, si les gens devaient tous se coucher à plat ventre, de sorte qu'ils ne puissent le voir ? Aussi resta-t-elle où elle était à attendre.

Quand le cortège arriva en face d'Alice, ils s'arrêtèrent tous et la regardèrent, et la reine dit sévèrement :

— Qui est celle-ci ?

Elle demanda cela au valet de cœur qui, en réponse, s'inclina et sourit seulement.

— Idiot! dit la reine, secouant la tête avec impatience.

Et, se tournant vers Alice, elle continua :

— Quel est votre nom, mon enfant ?

— Mon nom est Alice, n'en déplaise à Votre Majesté, dit Alice très poliment; mais elle ajouta en elle-même : « Mais ce n'est qu'un jeu de cartes, après tout. Je n'ai pas besoin d'avoir peur. »

— Et qui sont ceux-ci ? dit la reine en montrant du doigt les trois jardiniers qui gisaient autour du rosier: car, voyez-vous, comme ils étaient à plat ventre, et que le motif de leurs dos était le même que pour le reste du jeu, la reine ne pouvait dire s'ils étaient des jardiniers, ou des soldats, ou des courtisans, ou trois de ses propres enfants.

— Comment le saurai-je ? dit Alice, surprise de son propre courage. Cela ne me regarde pas.

La reine devint écarlate de colère, et, après l'avoir regardée fixement pendant un moment avec des yeux de fauve, elle se mit à hurler :

— Qu'on lui coupe la tête! Qu'on lui...

— Quelle sottise! dit Alice très haut et très fermement, et la reine resta muette.

— Le roi mit la main sur le bras de la reine et dit timidement :

— Réfléchissez, ma chère : ce n'est qu'une enfant!

La reine se détourna coléreusement de lui et dit au valet de cœur :

— Retournez-les!

Ce que fit le valet, très soigneusement, avec un pied.

— Levez-vous! dit la reine d'une voix haute et perçante, et les trois jardiniers bondirent immédiatement sur leurs pieds et commencèrent à faire des révérences au roi, à la reine, aux enfants royaux et à tous les autres.

— Cessez cela! hurla la reine. Vous me donnez le vertige.

Et puis, se tournant vers le rosier, elle continua :

— Qu'étiez-vous en train de faire ici ?

— N'en déplaise à Votre Majesté, dit Deux, d'un ton humble, mettant un genou en terre en parlant, nous étions en train d'essayer.

— Je vois! dit la reine, qui, pendant ce temps, avait examiné les roses. Qu'on leur coupe la tête!

Et le cortège se remit en marche, trois des soldats restant derrière pour exécuter les infortunés jardiniers, qui coururent demander protection à Alice.

— Vous ne serez pas décapités! dit Alice, et elle les mit sous un grand pot de fleurs qui se trouvait tout près.

Les trois soldats errèrent à leur recherche pendant une minute ou deux, puis ils rejoignirent calmement les autres.

— Leurs têtes sont-elles coupées ? hurla la reine.

— Leurs têtes ont disparu, n'en déplaise à Votre Majesté! hurlèrent en réponse les soldats.

— C'est bien! hurla la reine. Savez-vous jouer au croquet ?

Les soldats restèrent muets et regardèrent Alice, la question semblant lui être adressée.

— Oui! hurla Alice.

— Venez, alors! rugit la reine, et Alice se joignit au cortège, se demandant beaucoup ce qui allait suivre.

— Voilà... voilà une très belle journée! dit une voix timide à côté d'elle.

Elle marchait près du lapin blanc, qui jetait des coups d'œil anxieux sur son visage.

— Très, dit Alice. Où est la duchesse ?

— Chut! chut! dit le lapin d'un ton bas et précipité.

Il regarda anxieusement par-dessus son épaule, puis il se dressa sur la pointe des pieds, approcha sa bouche de l'oreille d'Alice et murmura :

— Elle est sous sentence d'exécution.

— Pourquoi cela ? demanda Alice.

— Avez-vous dit : « Pauvre femme ? » demanda le lapin.

— Non pas, dit Alice, je ne la trouve pas du tout à plaindre. J'ai dit : « Pourquoi cela ? »

— Elle a tiré les oreilles de la reine..., commença le lapin.

Alice gloussa de rire.

— Oh! chut! murmura le lapin d'un ton effrayé. La reine va vous entendre! Voyez-vous, elle était arrivée plutôt en retard, et la reine dit...

— A vos places! hurla la reine d'une voix de tonnerre; et les gens se mirent à courir dans toutes les directions, se culbutant les uns les autres; néanmoins, ils réussirent à se ranger en une minute ou deux et le jeu commença.

Alice pensa que de sa vie elle n'avait vu un terrain de croquet aussi curieux : ce n'étaient que sillons et monticules : les boules de croquet étaient des hérissons vivants et les maillets des flamants vivants. Pour faire les arceaux les soldats devaient se plier en deux et se tenir sur leurs pieds et sur leurs mains.

Alice découvrit tout de suite que la principale difficulté c'était de se servir de son flamant : elle réussit à fourrer le corps de l'oiseau assez commodément sous le bras, les jambes pendant vers le sol, mais, en général, juste au moment où elle avait obtenu qu'il tendît le cou bien droit, et où elle allait donner au hérisson un coup avec sa tête, le flamant faisait un tour avec son cou et lui regardait le visage d'un air si étonné qu'Alice ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. Et lorsqu'elle avait réussi à lui mettre la tête en bas et qu'elle allait recommencer, il était exaspérant de trouver que le hérisson s'était déroulé et était en train de ramper plus loin. En plus de cela, il y avait généralement un monticule ou un sillon du côté où elle voulait envoyer le hérisson; et, comme les soldats pliés n'arrêtaient pas de s'éloigner vers d'autres parties du terrain, Alice décida bientôt que c'était vraiment un jeu très difficile.

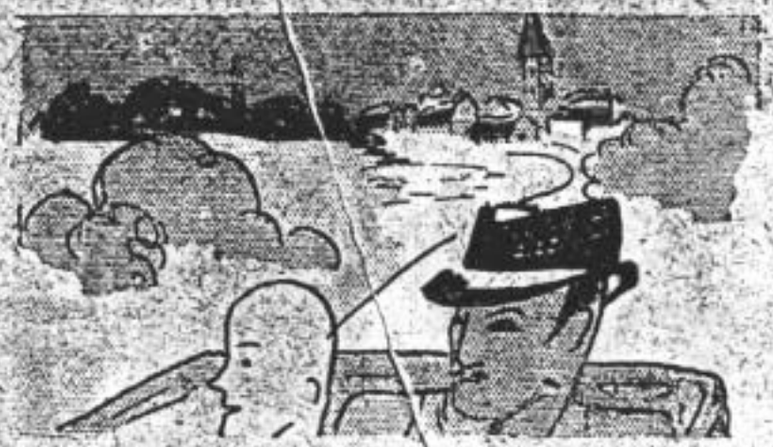
Les joueurs jouaient tous à la fois sans attendre leur tour, se querellant tout le temps et se disputant les hérissons. Au bout d'un temps très bref, la reine fut dans une rage furieuse : elle allait de côté et d'autre, frappant le sol du pied et hurlant : « Qu'on coupe la tête à celui-ci », ou « qu'on coupe la tête à celle-là », environ une fois par minute.

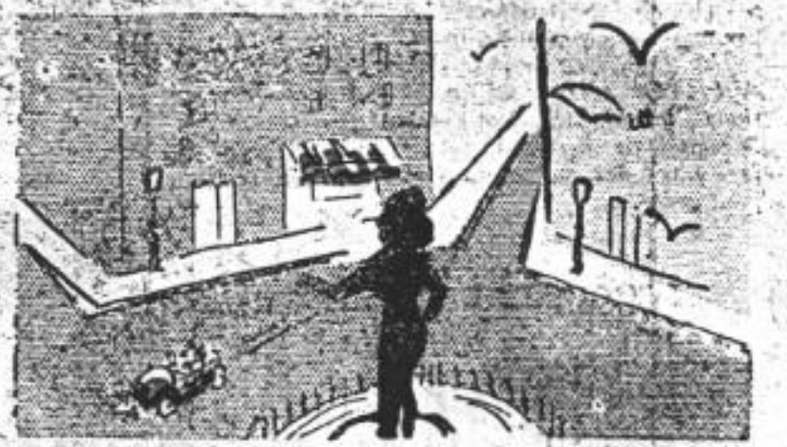
Alice commençait à se sentir très mal à l'aise : pour sûr jusqu'à présent elle ne s'était pas encore querellée avec la reine, mais elle savait que cela pouvait arriver d'une minute à l'autre. « Et alors, pensa-t-elle, que m'arrivera-t-il ? Ils aiment terriblement décapiter les gens par ici; ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il y en ait encore en vie! »

Lewis CARROLL.

LES LIVRETS
DE
MON CAMARADE
Un jeudi : MON CAMARADE!
Un jeudi : UN LIVRET!
CHAQUE LIVRET
0.50
Réclamez-le à votre marchand de journaux

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXIX

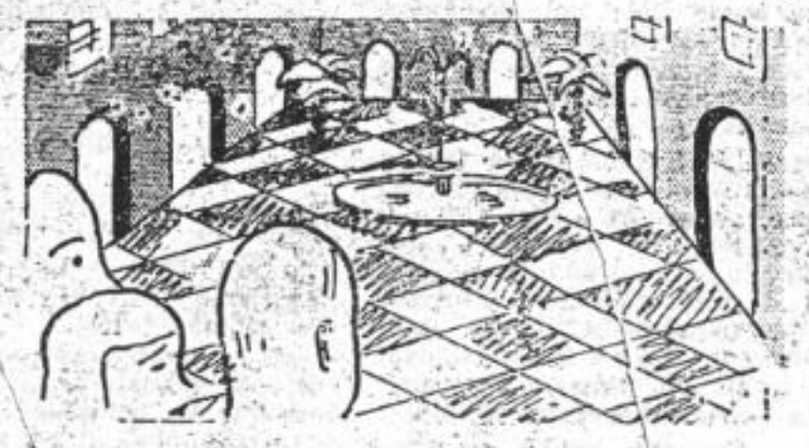




Résumé. — *Toto et Toutoune et leur ami sarrois, Otto, après diverses aventures, sont arrivés en Espagne. Tombés d'un ballon, ils ont été pris par les fascistes espagnols pour des envoyés d'Hitler qui devaient débarquer du Graf-Zeppelin. Le chef des fascistes, dom Monserrat, les conduit à Barcelone.*

Après plusieurs heures, la voiture automobile pénétra dans les rues régulières, bien percées et bien bâties de la capitale de la Catalogne. Toto et Toutoune ne cessaient d'admirer, malgré leur angoisse, toutes les beautés qui se présentaient à leurs yeux.

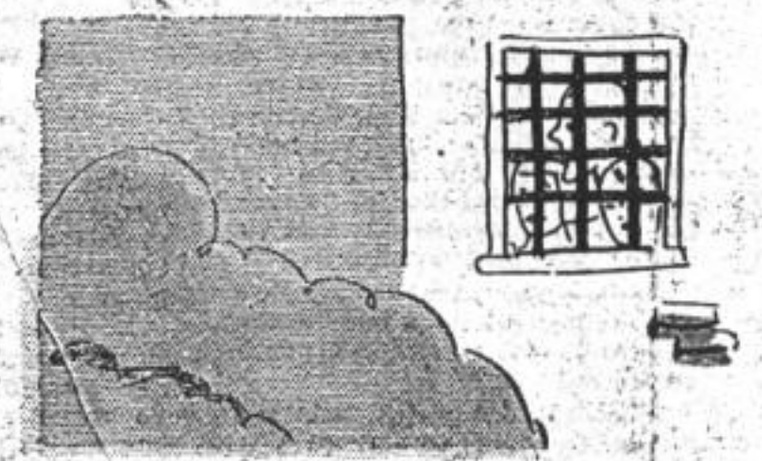
La voiture avait suivi pendant plusieurs heures le bord de la mer et traversé de vastes forêts où sont exploités les chênes-liège dont l'écorce fournit des bouchons à toute l'Europe. Dans Barcelone, après avoir passé devant la statue du célèbre navi-



gateur Christophe Colomb, elle s'engagea sur les ramblas, vastes allées plantées d'arbres et qu'animait une foule joyeuse. Elle parvint ainsi à la place de Catalogne, au centre de laquelle se trouve un beau jardin où viennent picorer des milliers de pigeons.

La voiture s'arrêta devant une haute maison à la sévère façade de pierre de taille et aux fenêtres grillagées : « Nous sommes arrivés », dit Monserrat en allemand à Otto. Les trois amis pénétrèrent à l'intérieur de la demeure du chef des fascistes espagnols. L'intérieur de ce magnifique et antique hôtel était occupé par une belle cour mauresque dallée de carreaux de porcelaine blancs et bleus, plantée de palmiers et d'orangers en fleurs, et ornée de nombreux jets d'eau.

Mais don Monserrat ne leur laissa pas le temps d'admirer toutes ces merveilles, il les fit aussitôt pénétrer à l'intérieur des



appartements. « Vous devez être fatigués de ce débarquement mouvementé, de cette longue nuit et de ce voyage; il vous faut maintenant vous reposer », dit-il en les poussant dans l'appartement qu'il leur avait réservé.

Les amis tinrent conseil. Otto pensait qu'il fallait au plus vite s'échapper et prévenir les Catalans du complot que les fascistes avaient projeté contre eux. Il fallait faire vite, car le temps pressait. Toto et Toutonne partageaient entièrement l'opinion de leur ami sarrois.

Otto se précipita à la porte. Mais il ne put l'ouvrir, Monserrat, en s'en allant, l'avait soigneusement refermée à clef derrière lui. Le chef des fascistes espagnols aurait-il des soupçons inspirés par la présence des deux enfants ?

Otto se dirigea ensuite vers la seule fenêtre de l'appartement qui donnait sur la rue, elle était grillagée. La fuite par là était

également impossible. Le bâtiment qui se trouvait de l'autre côté de la rue, juste en face du palais de don Monserrat, était certainement un bâtiment officiel.

Un drapeau était accroché au-dessus de la porte d'entrée; un garde, le fusil à la main, et chaussé de curieuses sandales blanches lassées de cordons rouges, montait la garde. Toto, qui avait de bons yeux, déchiffra une inscription inscrite en lettres d'or sous le drapeau : « Generalidad de Catalunia ».

« C'est la Généralité de Catalogne, s'écria Toutoune, le siège du Gouvernement de la province que veulent faire sauter les fascistes. Ce n'est pas par hasard que don Monserrat a établi son quartier général dans ce palais. Il n'est pas de doute que cette maison est le siège de leur complot.

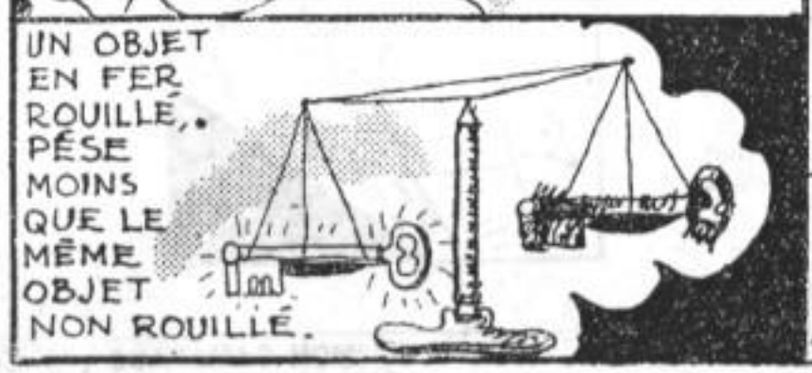
— Mais, ajouta Toto si ils ont des soupçons sur notre compte, comme personne ne connaît notre présence en Espagne, notre mort passerait inaperçue, et il faut craindre que ces bandits n'essaient de nous massacrer. »

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE

SAVEZ VOUS QUE...

SI NOUS N'AVIONS QU'UN ŒIL NOUS NE POURRIONS PAS APPRÉCIER LA DISTANCE DES OBJETS.



UN OBJET EN FER ROUILLÉ, PÈSE MOINS QUE LE MÊME OBJET NON ROUILLÉ.

LA GRANDE MURAILLE DE CHINE, CONSTRUITE 300 ANS AVANT NOTRE ÈRE, S'ÉTEND SUR 2.500 KM ENVIRON. ELLE A 10m DE HAUTEUR ET AUTANT DE LARGEUR.

LES PLUS GRANDS ENTREPOTS DU MONDE SONT CEUX DU PORT DE NEW-YORK QUI COUVRENT UNE SUPERFICIE DE 45 HECTARES.

L'INVENTEUR DES CLOUS A SOULIERS GAGNA ½ MILLION DE DOLLARDS AINSI QUE CELUI DE L'ÉPINGLE DE SURETÉ.

A TRAVERS LE MONDE

Les célèbres chutes du Niagara, aux Etats-Unis, charrient en moyenne à la minute 510.744 mètres cubes d'eau, soit près de 786 millions de mètres cubes en vingt-quatre heures.

o

La mouche tsétsé qui donne la maladie du sommeil est fréquente en Afrique dans les régions chaudes et humides; elle mesure environ 8 à 9 millimètres de long et a une couleur brun foncé.

o

L'inscription Liberté, Egalité, Fraternité, que vous pouvez lire sur la façade des monuments publics fut préconisée par le conventionnel Pache, qui fut maire de Paris en 1793.

o

L'habitude des mâts de cocagne que vous avez vus dans les foires avec leurs troncs lisses auxquels des gens tentés par les saucissons ou les jambons attachés à leurs sommets tentent de grimper, est très ancienne. En effet, le premier mât de cocagne fut dressé à Paris en 1425.

o

Au cours d'un vol d'essai, un avion soviétique perdit la roue gauche de son atterrisseur. L'atterrissage pouvait être mortel mais les deux pilotes ne perdirent pas leur sang-froid. L'un d'eux griffonna sur un papier destiné au commandant de l'aérodrome, en lui demandant de lui envoyer une autre roue. Il mit ce papier dans son gant et le jeta sur l'aérodrome. Le commandant prit immédiatement son avion, monta au-dessus du premier avion et lui passa la roue. Alors, tandis que l'avion volait à une altitude de 2.000 mètres, l'un des occupants atteignit en plein vol le châssis et y travailla pendant quarante minutes pour attacher la roue. L'avion put atterrir. Beau courage qui fut bien récompensé.

o

Les perles qu'on trouve dans les huîtres et qui sont si recherchées, sont le résultat d'une maladie propagée par un poisson, la raie.

o

Au Canada, un jeune homme de 23 ans a passé une année entière à fabriquer avec des allumettes et des cure-dents, un violon, très sensible quant au son. Il assembla pour cela, avec un soin minutieux, 15.000 petits morceaux de bois.

PAR CI PAR LA

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

OUVRIERS AGRICOLES

Sous ce titre une dame qui a pour spécialité de s'attendrir sur le sort des enfants malheureux, lorsqu'elle n'est pas occupée à plaindre les pauvres poissons rouges dans leurs bocaux, les serins dans leurs cages, les différents animaux du Jardin des Plantes, ou encore les arbres, les fleurs, les pierres, etc., parle des enfants de l'Assistance qui, au lieu d'avoir comme les autres le droit d'aller à l'école, sont obligés de garder des troupeaux et de faire tous les gros travaux de ferme dès l'âge de huit ou neuf ans. Il paraît que ces enfants sont très fiers de leurs hautes fonctions et de la responsabilité qu'on leur confie. Il paraît aussi qu'ils sont très heureux de travailler seize heures par jour et d'être nourris de soupe et de pain. Eux, au moins, remarque avec satisfaction notre bonne dame, ne songent pas à réclamer de l'augmentation ni la semaine de quarante heures. Après ces observations, vous croyez peut-être que cette bonne dame va compatir à la vie malheureuse de ces enfants ? eh bien, pas du tout, elle plaint... le patron ! ! !

Car vous n'avez sans doute pas compris, comme je ne l'avais pas compris non plus que, avec de tels ouvriers agricoles, le pauvre fermier court le risque de voir s'échapper ses veaux, ses porcs ou ses dindons. Mais, heureusement, le brave homme rassure lui-même la bonne âme qui le plaignait d'être obligé d'exploiter des enfants : en effet il lui explique que les valets de ferme sont difficiles à trouver par le temps qui court et surtout qu'il faut les payer, qu'ils protestent si ils sont mal traités, qu'ils risquent de se mettre en grève... Avec des enfants, on est bien plus tranquille...

o

Calino est fiancé. — Un soir il arrive chez sa future femme et commence par s'excuser :

— Si vous saviez comme je suis distrait !

— Qu'avez-vous donc fait ?

— Je vous avais acheté un sac de délicieux bonbons et en venant ici..

— Vous les avez perdus ?

— Non, je les ai mangés !...

o

UN JEU

Colin-Maillard attelé :

Sur une piste de 5 mètres de longueur, on placera de distance en distance (tous les 5 mètres ou 8 mètres) des obstacles sous formes de boîtes en carton, pots de fleurs, quilles et autres objets facilement renversables. Deux partenaires formeront un attelage : l'un aura les yeux bandés et à ses bras seront attachées des guides, l'autre sera le cocher qui conduira le cheval nouveau modèle. Il s'agira d'arriver au but en renversant le moins d'obstacles possible, rapidement. Au départ plusieurs attelages ainsi constitués s'élanceront en même temps. Il faudra de la part du cocher beaucoup d'adresse.

o

Pour la première fois les Russes de Moscou pourront voir des pingouins, car le zooparc vient d'en acheter à Hambourg, où se trouve le grand marché des animaux exotiques. On a construit à leur intention un bassin spécial, particulièrement bien aménagé.

MOT CROISÉ

HORIZONTALEMENT

1. Administration qui répartit le courrier. Le front populaire le réclame en même temps que la paix et la liberté. — 2. Livres d'arithmétique contenant des calculs tout faits. — 3. Ornement d'orfèvrerie. Conjonction. — 4. Rire, moins une lettre. Grosse automobile. — 5. Composent une langue. Propres. — 6. Préposition. Nomme les lettres d'un mot. — 7. Née avec nous. Le sang des plantes. — 8. Manteau doublé de fourrure. Ces ouvriers y ont fait grève. — 9. Forment la charpente du corps. Sert à souligner. — 10. Revins à la maison. — 11. Adverbe. Maladie très contagieuse.

VERTICALEMENT

1. Précipice. Relie les deux rives d'un fleuve. — 2. Moqueries. — 3. Chose matérielle. Préfixe. — 4. Dans Saône. Vieux. — 5. Pouf en donne dans chaque numéro. Sorte de balance. — 6. Anciennes mesures de capacité. — 7. En Lithuanie. Verbe auxiliaire. — 8. Pas grandes. Titre d'un personnage important en Ethiopie. — 9. La plus forte carte. Imparfait d'un verbe auxiliaire. — 10. Agaçai. — 11. Adjectif possessif. Dans les pays chauds, suit le repas du midi.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 45

HORIZONTALEMENT

1. Négus. Duce. — 2. Oter. Tue. — 3. Or. Mit. Le. — 4. Ho. — 5. Inri. Ote. — 6. Lu. Tu. — 7. Égal. Ex. — 8. Amie. Ile. — 9. Nitrate. — 10. U. R. S. S.

VERTICALEMENT

1. Nu. Rolland. — 2. Mit. — 3. Gorki. Eit. — 4. Ut. Nager. — 5. Semer. As. — 6. Ri. Lit. — 7. Leu. — 8. Ut. Ho. — 9. Culotte. — 10. E. E. E. Eux. As.

le coin du Sourire

Janot qui a beaucoup d'esprit d'à-propos, était interrogé en arithmétique. Il s'agissait de répondre au problème suivant : 2 villes sont distantes de 200 kilomètres. Une automobile part de l'une d'elles à 60 kilomètres à l'heure, l'autre à la vitesse de 100. Où se rencontreront-elles ? Que répondit-il ? « A l'hôpital, monsieur... »

o

Un député de droite ayant une pique d'amour-propre avec l'un de ses collègues, lui disait un jour :

— Bref, monsieur, vous n'avez pas encore ouvert la bouche à la Chambre.

— Je vous demande pardon, répondit l'autre. Je l'ai ouverte chaque fois que vous avez pris la parole, car je n'ai jamais pu m'empêcher de bâiller.

o

La sœur de Mlle Lebondu, qui est tout aussi agréable qu'elle, cherche un appartement. Elle est aussi vieille fille et consacre tout son temps à sa petite chienne qui est mieux soignée que bien des enfants. Elle entre dans un immeuble où elle a vu la pancarte : *A louer.* « Mais je vous préviens, dit la concierge : pas de chiens dans l'immeuble. — Justement ce n'est pas un chien.. — Qu'est-ce que c'est, alors ? je ne suis pas aveugle. — C'est une chienne ! » Inutile de vous dire que la douce demoiselle n'a quand même pas eu l'appartement.

o

Un mercanti a dans ses relations une dame à laquelle il désire être agréable. Le jour de sa fête, il lui rend visite : « Voici mon cadeau, lui dit-il. Un superbe collier de 25.000 francs. — Oh ! je vous remercie, dit la dame, vous êtes bien gentil ! — ...Que je vous laisserai à 8.000, ajoute le monsieur. » Imaginez la tête de la dame.

o

Une bonne leçon. — Dans une petite ville de l'Ouest, les paysans s'étaient réunis pour protester contre des taxes qui les empêchaient de vendre leurs produits, et pour établir des revendications. C'étaient des petits paysans pauvres. Un orateur du parti agraire, qui soutient les paysans riches, au dépend des petits, fit un discours qui n'en finissait plus. Pour se faire valoir, il finit par déclarer qu'il connaissait l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, etc. Alors, un orateur du Front populaire l'interpella et lui demanda : « Et dans quelle langue, monsieur, vous taisez-vous de préférence ? »

LES TRUCS DE POUF

Un petit bateau qui glisse sur l'eau. Il est très facile à réaliser sans aucune aide mécanique. Vous découpez dans une feuille en papier d'argent un petit bateau de 10 centimètres de long, auquel vous faites une entaille triangulaire par derrière. Naturellement la feuille d'étain doit être mince. Vous posez le bateau sur la surface de l'eau où il flotte. Vous prenez ensuite un morceau de camphre gros comme un pois, que vous vous procurez facilement chez le marchand de couleurs. Vous le placez dans l'entaille de façon qu'il touche l'eau. Le bateau commence alors à bouger, et bougera tant que le camphre sera en contact avec l'eau. Si vous découpez votre bateau en forme arrondie, il pourra flotter autour d'un plat rond ou d'une cuvette.

Pour les petites filles

Voici un amusant dessin qui sera brodé en laines de quatre tons et qui ornera d'une façon très gaie le bas d'un tablier de coton, très simple. La broderie se fera au point lancé et vous choisirez les couleurs suivantes : bleue pour les vagues, jaune pour les canards au bec noir et à l'œil blanc. Les bateaux seront noirs et blancs. Surtout demandez bien une laine qui ne déteigne pas au lavage.

Connaissez-vous le jouet suivant : c'est un carnet qui ressemble à ces carnets de cartes postales qui s'appellent « Vingt vues de Royan », ou « Les principaux monuments de Paris »; mais chaque carte représente en un dessin très simple les divers mouvements d'un homme en train de sauter une haie, par exemple. Si vous tenez d'une main, devant vos yeux, le bas du carnet et de l'autre main faites défiler rapidement sous le pouce la série des dessins, vous voyez l'homme sauter, comme s'il y avait sur une page blanche un petit génie qui gesticule! Cette illusion est due à ce que l'on appelle la persistance des images lumineuses sur la *rétine* (le fond de notre œil), et c'est ce phénomène que nous allons expliquer, qui a permis le cinéma.

Quand nous regardons un objet, l'image de cet objet va se former au fond de notre œil, sur la rétine, et cette image dure un moment, persiste, quand l'objet cesse d'être lumineux; vous pouvez en faire l'expérience le soir dans une pièce bien fermée et éclairée : vous vous placez près du bouton électrique et après avoir regardé fixement la carafe qui est sur la table, vous éteignez, vous constatez alors que la carafe est encore visible un tout petit instant et que son image s'efface progressivement. On a calculé que pour un éclairement moyen, le temps de persistance des images lumineuses sur la rétine est de 2/45e de seconde.

Le problème qui se posait aux inventeurs du cinéma et que ceux-ci ont résolu était donc le suivant : d'une part prendre *du même point* à une grande vitesse un certain nombre de photographies, cela si exactement que, lorsqu'on les superpose, la partie fixe du sujet coïncide — d'autre part, quand on projettera les images mises bout à bout, les faire défiler à une vitesse supérieure à celle de la persistance rétinienne *et cacher le passage de l'une à l'autre image par un écran* qui, lui aussi, passera à une vitesse supérieure à celle de la persistance rétinienne. C'est à ces seules conditions que l'image sera nette et l'illusion complète.

Les premiers chercheurs du cinéma ont utilisé la plaque; vous savez tous qu'on emploie maintenant le *film* qui est une bande de celluloïd; dans le format commercial chaque image a 24 millimètres sur 18, mais la largeur de la bande est de 35 millimètres, car de chaque côté de l'image est une série de trous qui permettront à la bande d'être engrenée sur deux roues dentées et de se dérouler avec une précision mathématique.

Pour la prise de vue, Muybridge, qui fut sans doute le promoteur du cinéma, avait imaginé d'abord d'employer plusieurs appareils photographiques ordinaires fixés sur une roue horizontale qu'il faisait tourner, le déclenchement de chaque appareil ayant lieu automatiquement au même point. C'était ingénieux mais pas très pratique. On en vint vite à préférer faire mouvoir la plaque photographique à l'intérieur d'un seul appareil fixe. Marey, qui fut vraiment l'inventeur du cinéma, avait construit le « fusil photographique » qui enregistrait en une seconde douze images sur une plaque circulaire.

Les frères Lumière, à qui l'on doit la mise au point et la commercialisation du cinéma, fabriquèrent enfin un appareil susceptible de prendre un film et de le projeter ensuite.

Actuellement, à la suite de certains perfectionnements, on a dû prévoir un appareil de prise de vues et un appareil de projection.

L'appareil de prise de vues est un appareil photographique à objectif très lumineux puisqu'on ne peut dépasser comme temps de pose le 30e de seconde. Sur l'appareil sont fixés plusieurs objectifs dont on change selon qu'on photographie des sujets proches ou éloignés; un dispositif permet de passer rapidement de l'un à l'autre. Il faut aussi que l'appareil de cinéma lui-même puisse passer rapidement d'une position à l'autre; il est donc monté sur un trépied à la fois très stable et très mobile.

L'opérateur du cinéma a plusieurs viseurs, selon la position de l'appareil. Pour faciliter par mise au point, il fait cette mise au point sur la pellicule même qui se trouve de ce fait voilée à cet endroit; on en sera quitte pour détruire la partie voilée. On détruit d'ailleurs beaucoup de pellicules dans le cinéma. Le « metteur en scène » et les techniciens du « montage » suppriment les passages mal venus ou même certaines scènes réussies qu'ils estiment à la réflexion être superflues; ils choisissent ce qui leur convient parmi plusieurs bandes représentant la même chose, car pour les grands films, plusieurs appareils placés à des endroits un peu différents tournent en même temps; et ce qu'ils conservent ils le « découpent » encore pour éviter les longueurs, pour donner du rythme à leur film. Il arrive souvent que l'on enregistre 30.000 mètres de pellicule pour n'en garder que 1.800. Il y a sur l'appareil de prise de vues un *perforateur* qui troue la bande par le milieu à la fin de chaque scène, ce qui facilitera le « découpage » et pour faciliter le collage des différents morceaux on photographie avant chaque scène un écran portant un numéro. Il y a aussi sur l'appareil un compteur d'images qui permet à l'opérateur de surveiller le déroulement du film et *de revenir en arrière jusqu'à un endroit déterminé pour recommencer à tourner*; quand nous étudierons les « trucs » du cinéma, vous verrez qu'on reprend parfois un film déjà impressionné pour y introduire un élément nouveau (par exemple un fantôme bien transparent, comme tout fantôme qui se respecte!...) Un mécanisme d'entraînement fait aller le film d'une boîte bien close à une autre boîte bien close, en passant devant l'objectif, à la vitesse de seize images à la seconde, *mais* : chaque image doit être immobile au moment de la prise... aussi une petite bielle vient arrêter périodiquement la marche du film au moyen de deux petites griffes qui pénètrent dans les trous de la bande, et un obturateur à disque ferme l'objectif au moment précis où les griffes revenant en arrière laissent le film se déplacer. Avouez que c'est bien combiné... L'un et l'autre mécanismes sont reliés à la manivelle. Un bon opérateur doit tourner d'une façon égale et non saccadée (deux tours à la seconde), à moins de vouloir obtenir certains effets dont nous parlerons dans les fameux « trucs ».

Comme en photographie, le film est développé, lavé, fixé. On commença par utiliser pour ces diverses opérations des cadres sur lesquels on enroulait de longues bandes du film, celui-ci y étant maintenu par de petites aiguilles de façon qu'il ne puisse y avoir frottement ni superposition, cadres que l'on plongeait alors dans de grandes cuves, cuve de développement, cuve de fixage, cuve de lavage. Puis on procédait au séchage en enroulant le film sur un immense tambour où il fallait éviter encore que certaines parties puissent coller à d'autres. Cela nécessite d'immenses locaux et un certain nombre de manipulations. On a inventé depuis une machine automatique qui fait seule toutes ces opérations : le film est introduit d'un côté et sort de l'autre, ayant été développé, fixé, lavé, séché.

Mais ce film n'est pas encore celui que l'on pourrait projeter dans une salle, c'est un *négatif*, comme on dit en photographie; il faudra en tirer des copies positives; de même que d'un cliché photographique on tire des épreuves sur papier, ici ce sera un nouveau film transparent, exactement semblable au premier qui sera impressionné. Voici comment on procède : par un mécanisme analogue à ceux que nous avons déjà étudiés, on fait passer, *image par image*, devant une lampe électrique, le négatif superposé au positif. Celui-ci s'impressionne de telle façon que les endroits clairs, les plus transparents du film négatif deviendront les endroits les plus foncés sur le positif, ce qui correspondra cette fois-ci à l'image réelle photographiée. On profite de cette opération pour améliorer le film. En effet, le film négatif n'est pas d'égale qualité. Certains passages ne sont pas très nets par rapport à d'autres, parce qu'ils ont été pris par exemple en plein air, par un jour un peu sombre; il est bon de pouvoir les exposer plus longtemps devant la lampe pour que les détails soient mieux reproduits. Une remarquable invention de M. Léopold Lobel, le « variateur automatique », permet d'obtenir ce résultat sans aucune intervention de l'opérateur : l'intensité de la lumière est modifiée (la lampe éclairant plus ou moins par le moyen d'un *rhéostat*) pour chaque fragment de négatif passant devant la lampe! Le film positif est à son tour développé, fixé, lavé et séché tout comme le film négatif. On a l'habitude de tirer à la suite plusieurs copies positives du film négatif unique, pour des raisons de publicité commerciale, afin qu'un même spectacle cinématographique puisse avoir lieu en même temps dans un grand nombre de salles.

Et maintenant comment est constitué l'appareil de projection? C'est une *lanterne magique*, très perfectionnée, bien entendu, où le « passe-vues » est remplacé par un mécanisme à dérouler les images. Sur une table spéciale, très rigide (pour éviter les vibrations) est fixée la lanterne contenant une lampe à arc (l'étincelle électrique qui jaillit entre deux pointes de charbon). Une sorte de loupe appelée *condensateur* concentre les rayons lumineux sur l'endroit où passe le film. Une cuve à eau placée devant la lampe à arc protège le film qui autrement serait aussitôt brûlé par la terrible chaleur de la lampe. Le mécanisme permet au film de se dérouler par saccades au rythme de 16 images par seconde, chaque instant de passage d'une image à l'autre donnant lieu à fermeture par un obturateur à disque. Malgré la cuve à eau, il peut arriver que la chaleur de la lampe à arc fasse flamber le celluloïd du disque : pour éviter que tout le film brûle et qu'un incendie se déclare, comme cela se produisit en 1897 au Bazar de la Charité, on fait se dérouler le film d'une boîte étanche de distribution à une autre boîte étanche de réception. Un dispositif automatique intercepte la lumière en cas d'arrêt du film, car autrement la partie immobilisée devant la lampe, fût-ce pour deux ou trois secondes, chaufferait au point de s'enflammer. Et pour plus de sûreté encore les appareils et l'opérateur sont placés dans une cabine, métallique ou construite en matériaux ininflammables, cabine qui ne communique avec la salle que par 2 petites ouvertures, l'une pour le passage de la projection, l'autre pour que l'opérateur puisse vérifier si cette projection est bonne.

Voilà comment fonctionnent les appareils de cinéma. Il est indispensable de connaître ce fonctionnement pour comprendre comment se font les « trucs » au cinéma, ce qui fera l'objet d'un prochain article.

BOUR.

Nouvelles d'U. R. S. S.

Vous avez souvent entendu parler certainement du jardin réservé aux enfants dans le Parc de Culture et de Repos de Moscou et dans tous les parcs semblables en U. R. S. S. Eh bien, on vient d'inaugurer dans le courant du mois de juin, à Moscou, un parc entièrement réservé aux enfants et où tout est prévu de ce qui peut les amuser et les instruire, du plus petit au plus grand. Dans ce parc, on trouve, à côté des jeux pour les tout petits, des salles de repos et des restaurants pour eux, de très grandes salles où les plus grands peuvent faire toutes sortes de sports en hiver sans craindre le froid, des terrains de jeux pour le beau-temps, des salles de lecture, de théâtre, de cinéma, un lac où ils peuvent se baigner et faire du canot : pour les garçons que passionnent les autos et les avions, il y a des salles de mécanique où, sous la direction de spécialistes, ils peuvent apprendre à connaître et à assembler les pièces essentielles, d'une auto, d'un avion, d'un tracteur. Naturellement, pour ceux qui aiment les sciences naturelles, et il y en a beaucoup, on a installé des laboratoires, un aquarium, un petit jardin botanique. D'autres distractions encore sont prévues pour les petites filles.

o

Le grand événement de ces derniers mois en U. R. S. S. est l'adoption d'une nouvelle Constitution. A première vue, ce n'est pas très important pour les enfants qui ne votent pas et ne peuvent guère être élus aux soviets ou aux tribunaux, et cependant les enfants se sont passionnés pour cette nouvelle Constitution et dans de nombreuses écoles de Moscou, on leur a demandé d'écrire leurs suggestions pour ce qu'ils voudraient voir figurer dans la Constitution.

Je ne vous assure pas qu'on a tenu compte de tout ce qu'ils ont proposé, mais il est probable cependant que certains d'entre eux retrouveront dans la Constitution des idées qu'ils avaient eues.

L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *A l'auberge de l'Amiral Benbow, chez le père de Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit qui se passe au XVIIIe siècle, est mort dans des conditions mystérieuses un vieux pirate surnommé le capitaine. Après avoir fouillé dans son coffre où ils ont trouvé un paquet mystérieux, Jim et sa mère que menacent des bandits, anciens compagnons du mort, qui recherchent précisément ce paquet sont sauvés grâce à l'intervention du Dr Livesey et de son ami, le chevalier Trelawney.*

Chapitre V

LA FIN DE L'AVEUGLE *(suite)*

Je bondis de ma cachette en appelant les cavaliers qui s'étaient arrêtés à l'instant, terrifiés par l'accident. Je les reconnus aussitôt : l'un deux était ce garçon du village qu'on avait dépêché chez le Dr Livesey; les autres étaient des officiers du Trésor, qu'il avait rencontrés sur sa route et qu'il avait eu l'esprit d'amener avec lui. Leur chef avait entendu parler du cotre à l'ancre dans le « Trou de Kitt », et c'est ce qui les avait amenés de notre côté. Grâce à cela, ma mère et moi nous avions échappé à la mort, mais Pew, lui, était mort et bien mort. Pour ce qui est de ma mère, ramenée au village, un peu d'eau froide suffit à la ranimer. Cependant, l'officier était reparti à toute vitesse jusqu'au « Trou de Kitt », tandis que ses hommes ayant mis pied à terre exploraient le ravin en prévision d'une embuscade. Mais le cotre avait déjà levé l'ancre quand ils arrivèrent sur la grève; l'officier le héla, mais il lui fut répondu de ne pas rester au clair de lune s'il ne voulait pas recevoir du plomb et, dans le même instant, une balle lui siffla près du bras. Bientôt le bateau doublait le cap et disparaissait, et tout ce que l'officier put faire fut d'envoyer un de ces hommes à Bristol pour y signaler ce bateau suspect...

Il ajouta : « C'est d'ailleurs bien inutile! Ils se sont tirés d'affaire, n'en parlons plus. En tout cas, je suis assez content d'avoir écrasé les cors de Messire Pew », car entre temps je lui avais fait le récit des événements.

Nous étions revenus ensemble à l'*Amiral Benbow* et personne ne saurait imaginer dans quel état de pillage se trouvait notre maison. Dans leur fureur ils avaient même démoli l'horloge, et bien qu'ils n'eussent rien pris d'autre que le magot du capitaine et l'argent qui était dans le comptoir, je pouvais voir de suite que nous étions complètement ruinés. L'officier ne comprenait rien à ce spectacle de pillage.

— Mais tu dis qu'ils ont pris l'argent? Alors, que diable cherchaient-ils alors? Un autre magot?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela, répondis-je. Mon avis est qu'ils cherchaient autre chose, et cela, je l'ai dans ma poche, et pour vous dire la vérité, je ne serais pas mécontent de mettre ce truc-là à l'abri!

— Naturellement, petit, c'est juste; donne-le-moi, si tu veux.

— Je pensais, peut-être, que le Dr Livesey..., commençais-je.

— Tu as complètement raison, — approuva-t-il, sans en être du tout contrarié, — le docteur est un gentlemen et un magistrat, et, j'y pense, il faut que j'aille lui rendre compte, car Messire Pew est mort, tout de même. Il n'y a pas à le regretter, mais il faut faire les choses en règle, et les gens ont si facilement mauvaise langue contre nous autres, officiers du Trésor de Sa Majesté. Si tu veux, d'ailleurs, mon petit Hawkins, je t'emmène.

Je le remerciais chaleureusement de son offre et nous retournâmes au village où se trouvaient les chevaux; j'avisais ma mère de ces dispositions et l'officier me fit monter en croupe derrière celui de ses hommes qui avait le meilleur cheval. Dès que je fus installé, on donna

C'est dans le coffre du marin que j'avais trouvé le paquet de toile.

le signal du départ pour nous rendre au grand trot chez le docteur.

Chapitre VI

LES PAPIERS DU CAPITAINE

Nous filâmes bon train jusqu'à la maison du docteur, dont la façade était plongée dans l'obscurité. Sur la demande de l'officier, je sautai à terre et frappai à la porte. Bientôt une servante parut :

— Le docteur est-il chez lui? demandai-je.

Elle me répondit qu'il était allé dîner et passer la soirée au château du chevalier Trelawney.

— Eh bien, dit l'officier, nous allons y aller!

Et, comme c'était tout près, je restai à pied en courant à côté des chevaux. Nous trouvâmes le docteur et le chevalier dans une belle bibliothèque aux rayons chargés de livres : ils fumaient leur pipe et devisaient au coin d'un feu ronflant. Je n'avais jamais vu le chevalier Trelawney d'aussi près : c'était un fort bel homme, de plus de six pieds de haut, et large en proportion, aux traits fiers et résolus, au visage bronzé et marqué par les voyages, dont les sourcils très noirs se fronçaient vivement, ce qui lui donnait l'air, non pas méchant, mais plutôt décidé et hautain.

— Entrez donc, monsieur l'officier, fit-il avec une aimable dignité.

— Bonsoir, fit le docteur avec un signe de tête. Bonsoir à toi aussi, ami Jim, quel bon vent vous amène ici?

L'officier, raide comme un piquet, débita son récit comme une leçon tandis que les deux messieurs l'écoutaient si attentivement et hochaient la tête en se regardant, qu'ils en oubliaient de fumer leur pipe. Lorsqu'ils apprirent que ma mère était retournée courageusement à l'auberge, le docteur se donna une claque sur la cuisse en manière d'approbation et le chevalier cria bravo en cassant sa longue pipe contre la grille de la cheminée.

Bien avant la fin du récit, M. Trelawney s'était levé de sa chaise et arpentait la salle; quant au docteur, pour n'en rien perdre, il avait ôté sa perruque poudrée, ce qui lui donnait un aspect bizarre avec ses cheveux noirs et coupés ras. L'officier avait terminé son récit et le chevalier lui dit :

— Vous êtes un brave soldat! En ce qui concerne la mort de cet effroyable malandrin, à mon avis, je la juge comme étant une bonne œuvre, comme c'en est une d'écraser une bête venimeuse. Et notre petit Jim Hawkins aussi est un brave. Jim, veux-tu sonner, vous boirez bien un verre de bière?

— Alors, Jim, comme ça, interrogea le docteur, c'est toi qui aurais la chose qu'ils cherchaient?

— La voici, monsieur le docteur!

Et je lui tendis le paquet de toile cirée que le docteur examina dans tous les sens; il était visiblement très tenté de l'ouvrir, mais il se retint et le mit tranquillement dans sa poche.

— Chevalier, dit-il, l'officier et ses hommes doivent reprendre leur service. mais je pense garder Jim Hawkins pour la nuit chez moi, et si vous le permettez, je propose qu'on lui apporte un peu de pâté froid en manière de souper.

— Parfait, Livesey, dit le chevalier, mais je pense que le petit Jim a mérité mieux que du pâté froid.

Si bien qu'on me servit sur une petite table un énorme ragoût de pigeons et que je le dévorai, car j'avais une faim de loup, tandis que l'officier, après de nouvelles félicitations, se retirait.

— Et maintenant, chevalier? dit le docteur.

— Et maintenant, Livesey? dit le chevalier en même temps.

— Une seule chose à la fois, dit le docteur en riant. Je suppose que vous

On me servit sur une petite table...

avez déjà entendu parler de ce Flint?

— Si j'ai entendu parler de Flint! s'écria le chevalier. Je vous crois! Ça a été le pirate le plus féroce qui ait jamais navigué. Comparé à Flint, Barbe-Bleue n'était qu'un enfant. Il causait aux Espagnols une telle frayeur que, je vous l'assure, j'étais parfois fier qu'il fût anglais. J'ai vu, de mes yeux vu, le haut de ses volles au large de la Trinité, et le lâche tonneau de rhum qui commandait notre bateau s'est sauvé, oui, mon cher, s'est sauvé jusqu'à Port-d'Espagne.

— Eh bien, moi aussi j'ai entendu parler de lui en Angleterre; mais voilà la question : savez-vous s'il avait de l'argent?

— De l'argent? Mais vous n'avez pas écouté ce que je vous ai-dit. Qu'aurait donc pu chercher de pareils forbans si ce n'était de l'argent? De quoi se souciaient-ils, si ce n'est d'argent! Pourquoi risquaient-ils leur damnée peau, si ce n'est pour de l'argent?

— C'est ce que nous allons voir tout de suite, répliqua le docteur; mais vous vous excitez tellement que je n'ai pas encore pu placer un mot. Voici ce que je voudrais savoir : si l'on suppose que j'aie dans ma poche une indication de l'endroit où ce Flint a pu enterrer son trésor, à combien selon vous se monterait ce trésor?

— A combien il se monterait, mon cher? Je vous dis, moi, que si vous avez dans votre poche une indication précise à ce sujet, j'arme immédiatement un navire dans le port de Bristol, je vous emmène vous et Jim ici présent, et nous partons à sa recherche, même si cela devait durer un an.

— Entendu, et dans ce cas, si nous avons la permission de Jim, nous allons ouvrir ce paquet.

Et il le déposa devant nous sur la table. Ce paquet était cousu et le docteur dut en couper les points avec les ciseaux de sa trousse. Il ne contenait que deux choses : un cahier et une enveloppe cachetée.

— Regardons d'abord dans le cahier, dit le docteur, qui m'avait appelé auprès de lui, mon souper étant terminé, pour que je prenne part au plaisir de la découverte. Le chevalier et moi, nous nous penchâmes donc par-dessus son épaule. A la première page, il n'y avait que quelques griffonnages, comme on en fait, une plume à la main, quand on ne sait quoi faire, ou pour s'exercer. L'un répétait les termes du tatouage : « Billy Bones s'en fout »; puis on lisait : « M. William Bones, officier en second »; « plus de rhum »; puis « il a encaissé au large de Palm Key », et d'autres phrases, mots ou syllabes isolés et sans aucun sens. Je ne pouvais m'empêcher de me demander *qui avait encaissé* et ce que c'était que cela? Probablement un coup de coutelas dans le dos.

— Cela ne nous apprend pas grand'chose, dit le docteur en tournant la page.

Les dix ou douze pages suivantes contenaient une curieuse série de notations : à un bout de la ligne une date, à l'autre bout une somme d'argent, ma foi, comme dans un livre de comptes banal. Mais le texte explicatif était remplacé par un certain nombre de croix; c'est ainsi que le 12 juin 1745, on voyait qu'une somme de 70 livres était due à quelqu'un, et que six croix constituaient le motif. Parfois il y avait un nom de lieu : *au large de Caracas*, ou bien le point : 62° 17' 20," ou 19' 2' 40".

Près de vingt ans étaient ainsi relevés : les chiffres des recettes grossissaient avec le temps, et à la fin, après cinq ou six erreurs d'additions, il y avait un total général, avec ces mots en regard : « Le magot de Bones ».

— Ça n'a ni queue ni tête, dit le docteur.

— C'est pourtant clair comme le jour, s'écria le chevalier. Voici le livre de comptes de ce sinistre forban. Les croix signifient tel vaisseau coulé, telle ville saccagée. Les sommes nous indiquent la part de ce misérable, et quand il craignait que ce ne soit pas assez explicite, vous voyez qu'il ajoutait quelque chose de plus précis. « Au large de Caracas »; là, voyez-vous, dans ce coin, ils ont dû aborder quelque infortuné bâtiment. Que Dieu protège les pauvres âmes de cet équipage, qui doit être transformé en corail depuis longtemps.

— C'est exact! dit le docteur. Voilà ce que c'est que d'avoir voyagé. C'est exact! et les parts grossissent, vous voyez, comme il montait en grade.

Dans les pages blanches de la fin, il n'y avait guère que quelques indications de lieux et une table de concordance des monnaies françaises, anglaises et espagnoles.

— Quel homme rangé! s'écria le docteur; ce n'est pas lui qu'on aurait roulé.

— Voyons l'autre, dit le chevalier.

L'enveloppe avait été cachetée en différents endroits avec un dé en manière de sceau : probablement ce dé que j'avais trouvé dans la poche du capitaine. Le docteur brisa les cachets avec le plus grand soin et découvrit la carte d'une île avec les indications de la longitude et de la latitude, des profondeurs, le nom des collines, des baies et des flots. En somme, tous les détails dont aurait besoin un navire qui voudrait trouver un mouillage le long de ces côtes. L'île avait environ neuf milles sur

Le docteur Livesey déplia les papiers du marin.

cinq de large; elle ressemblait à un gros dragon debout et offrait deux rades bien abritées, et dans sa partie centrale, une colline dénommée *la Longue-Vue*. Il y avait plusieurs annotations d'une date antérieure, mais d'une façon plus apparente on voyait trois croix à l'encre rouge, deux au nord de l'île et une au sud-ouest. A côté de cette dernière, de la même encre rouge, on pouvait lire ces mots : « *Ici est la plus grosse partie du trésor* », dans une écriture petite et très nette, qui ne ressemblait pas aux grosses lettres hésitantes du capitaine. Enfin, au verso de la carte, la même main avait ajouté ces indications :

« Grand arbre, sommet de la Longue-Vue se dirigeant vers le N.-N.-E., quart N.

« Ile du Squelette, E.-S.-E., quart E.

« 10 pieds.

« L'argent en barre est dans la cachette du Nord. On la trouve dans la direction du mamelon Est à 10 brasses du rocher noir qui est en face.

« Les armes sont faciles à trouver dans la colline de sable à la pointe N. du cap de la baie du Nord en se portant vers l'Est, quart Nord. »

C'était tout, mais pour bref que ce fût (et quant à moi, par-dessus le marché, incompréhensible) ce document remplit de joie le chevalier et le docteur.

— Livesey, dit le chevalier, vous allez me laisser tout de suite votre clientèle du diable. Demain, je pars pour Bristol; avant trois semaines, — qu'est-ce que je dis : trois semaines! — avant deux semaines, mais non, avant dix jours, nous aurons, mon cher, le meilleur bateau et l'équipage le mieux choisi de toute l'Angleterre. Jim viendra avec nous comme mousse; tu feras un fameux mousse, mon petit Jim; vous, Livesey, vous serez le médecin du bord et moi, l'amiral. Les vents nous seront favorables, la traversée sera rapide, il sera facile de trouver l'endroit et nous aurons de l'argent tant que nous en voudrons pour le reste de nos jours, sans avoir besoin de nous priver de rien.

— Trelawney, dit le docteur, je vais avec vous, et je peux vous l'assurer, Jim est des nôtres. Nous ferons honneur à l'entreprise. Il n'y a qu'une seule personne qui m'inquiète!

— Et qui ça? s'écria le chevalier. Dites-moi le nom de cet animal?

— C'est vous, répondit le docteur, car vous ne savez pas tenir votre langue! Nous ne sommes pas les seuls à connaître l'existence de ce papier. Les bougres qui ont attaqué l'auberge cette nuit, des gredins hardis et sans scrupules, c'est sûr, et leurs compagnons restés à bord de ce cotre, et d'autres encore dont je peux affirmer qu'ils ne doivent pas être loin d'ici : les uns comme les autres sont hommes à tout faire pour ce trésor. Aucun de nous ne doit rester seul jusqu'au moment où nous prendrons la mer. En attendant, Jim et moi, nous formons équipe; vous, en allant à Bristol, emmenez Joyce et Hunter. Mais à partir de cet instant et jusqu'à la dernière minute, il ne faut souffler mot sur notre trouvaille.

— Livesey, répliqua le chevalier, vous avez toujours raison. Je serai aussi muet comme une tombe.

DEUXIÈME PARTIE

LE CUISTOT DU BORD

Chapitre Premier

JE VAIS A BRISTOL

Il fallut plus de temps que le chevalier ne l'avait imaginé pour nous préparer à prendre la mer, et aucune de nos dispositions du début, pas même celle du Dr Livesey de me garder avec lui, ne put être exécutée. Le docteur dut aller à Londres à la recherche d'un remplaçant qui s'occupât de sa clientèle; le chevalier eut beaucoup à faire à Bristol et quant à moi, je dus rester au château sous la surveillance du vieux Redruth, le garde-chasse, ma foi, presque prisonnier, mais rêvant de la mer, et en me donnant le plus charmant avant-goût d'aventures et d'îles mystérieuses. Durant des heures entières je rêvais à la carte dont tous les détails s'étaient gravés en moi; assis près du feu dans la chambre de l'intendant, je débarquais par imagination dans mon île de toutes les façons possibles. J'en explorais tous les coins, je grimpais des milliers de fois sur cette grande colline appelée la « Longue Vue », du sommet de laquelle je découvrais des paysages aussi merveilleux que variés. Quelquefois, l'île était peuplée de sauvages que nous devions combattre, d'autres fois c'étaient des animaux féroces qui nous pourchassaient, mais rien de ce que j'avais imaginé n'a été aussi étrange et tragique que nos véritables aventures.

Les semaines se passèrent ainsi donc, les unes après les autres, jusqu'à ce qu'un beau jour arriva une lettre adressée au docteur avec cette mention : « *En cas d'absence du docteur, prière de remettre à Tom Redruth, ou au jeune Hawkins.* » Conformément à cette indication, nous prîmes connaissance (ou plus exactement je pris connaissance, car le garde-chasse n'était guère habile à lire l'écriture) des importantes nouvelles que voici :

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Le petit Pierre n'aime pas du tout se laver et chaque matin c'est une comédie. Ce jeudi-là, sa mère lui dit :

— Lave-toi bien, et nous irons au cinéma cet après-midi.

Alors Pierre, d'un air triomphant :

— Ce n'est pas la peine que je me lave, puisqu'au cinéma il fait tout noir!

Entre Camarades

Région bourbonnaise : Moulins-sur-Allier, Yzeure et Bellenave

Nous avons le plaisir de pouvoir annoncer que nous avons trouvé un camarade qui a bien voulu s'occuper de diffuser *Mon Camarade* dans la région bourbonnaise. Il s'agit de notre camarade Roger Leclerc, président de la *Jeunesse Espérantiste d'Yzeure*.

Il nous prie d'annoncer que *Mon Camarade* est en vente chez lui, 50, rue Ampère, à Yzeure; ainsi que chez ses amis : Francis Soulry, 36, rue Félix-Mathé, à Moulins, et Michel Charbonier, école de Bellenaves (Allier).

Vive nos diffuseurs Bourbonnais!

***

MON INTERVIEW DE JULES LADOUMÈGUE

Le jeudi 9 juillet, à la fête de l'*Humanité*, j'ai interviewé le populaire Jules Ladoumègue, qui avait prêté gracieusement son concours pour la fête. Il fit le tour de la piste trois fois, et nous avons pu admirer sa magnifique foulée, célèbre dans le monde entier. Il fut très applaudi par les « petits amis de *Mon Camarade* » et par les organisations présentes. Après, j'allai le trouver dans le quartier des coureurs où il était en train de se r'habiller.

Je le questionnai d'abord sur la fête, il s'y prêta de bonne grâce et me répondit : « C'est une fête très réussie, car le temps est beau et les artistes sont bons. » Ensuite, au sujet de l'organisation enfantine, il fit la déclaration suivante : « C'est un très bon commencement parce que les dirigeants sont bien expérimentés et les organisations bien disciplinées, mais il y a encore beaucoup de choses à faire. »

Au sujet des Jeux Olympiques de Barcelone, il pense que les ouvriers de Barcelone ne sont pas assez riches pour faire d'aussi beaux jeux que ceux de Berlin, ils n'ont pas pour but l'argent, mais le sport véritable : « le sport ouvrier ». Je lui ai donné un exemplaire de *Mon Camarade* avec la pensée que son fils certainement s'amusera bien en le lisant, il me signa un autographe pour les lecteurs de *Mon Camarade*, et il partit retrouver sa femme et son fils qui l'attendaient impatiemment.

Je fus charmé de voir qu'il pensait aussi à nous et j'espère que nous le reverrons souvent aux fêtes que l'*Humanité* donnera encore.

NATHAN (12 ans), du 11e.

Solution du concours des silhouettes.

Avez-vous l'insigne

JE SUIS UN AMI DE MON CAMARADE

des Amis

de "Mon Camarade"?

2 fr. - franco 2.25

Voici la lettre pleine de cœur, que nous envoie un petit abonné :

Cher camarade,

Je suis abonné à *Mon Camarade* et j'ai un petit cousin qui n'a plus de maman. Je veux lui offrir un abonnement de un an, pour 8 francs, je vous les envoie avec l'argent de ma tirelire.

Je suis content quand je reçois *Mon Camarade*, et je déteste M. Trépointe... Un salut rouge.

Michel T..., à Limours.

Bravo, petit camarade, nous le donnons en exemple à nos petits lecteurs.

Variétés

DEVINETTES

Avec de l'encre et de très grosses lignes, vous écrivez un gros 5 sur une feuille de papier. Vous demandez à un ami s'il est capable de transformer ce numéro en un autre sans le déformer et sans rien ajouter. Il dira que cela est impossible, mais vous lui prouverez le contraire de la manière suivante. Vous plierez en deux la feuille de papier, en rabattant la partie blanche sur le chiffre humide. Le 5 se formera sur la deuxième feuille et fera un 2.

Demandez encore à votre petit camarade d'écrire un nombre de 5 chiffres fait de telle façon que s'il est regardé à l'envers, il ne change pas du tout. Ce chiffre est 16891.

o

PENSÉES D'UN VIEUX MARIN

J'écoute la chanson du flot berceur.
Son clapotis si clair et charmeur,
Se fait si doux. Et à notre pauvre cœur
Tout ravagé par l'âge et le malheur,
L'espérance gagne sur la douleur.
Et pourtant, c'est toute la vie qui s'en va
Par notre gagne-pain qu'on nous retire;
C'est la misère qui viendra à grands pas
A nous vieux marins,
Désormais sans pain.
Mais que j'adore déchiffrer et lire
Dans l'écume blanche de ces belles vagues
Qui s'enroulent et se tortillent en bagues,
L'assurance, qu'un jour la révolution,
(Bourgeois! de nos masses craint l'évolution!)
Se déchaînera formidable ouragan,
Pour faire en sorte qu'aucun bourgeois ne [bouge!
N'ose à nouveau comprimer l'ouvrier.
Et alors, Terre-Neuvas, tu pourras porter
Fièrement en ta main, notre grand drapeau [rouge
Plus glorieux que toilettes, bijoux et gants!
A bas l'invasion brune, vive les rouges!

Christiane D., de Villejuif.

ABONNEZ-VOUS

AUX LIVRETS !

A MON CAMARADE !

Abonnements combinés aux deux périodiques :

Un an..... 16 frs

ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS

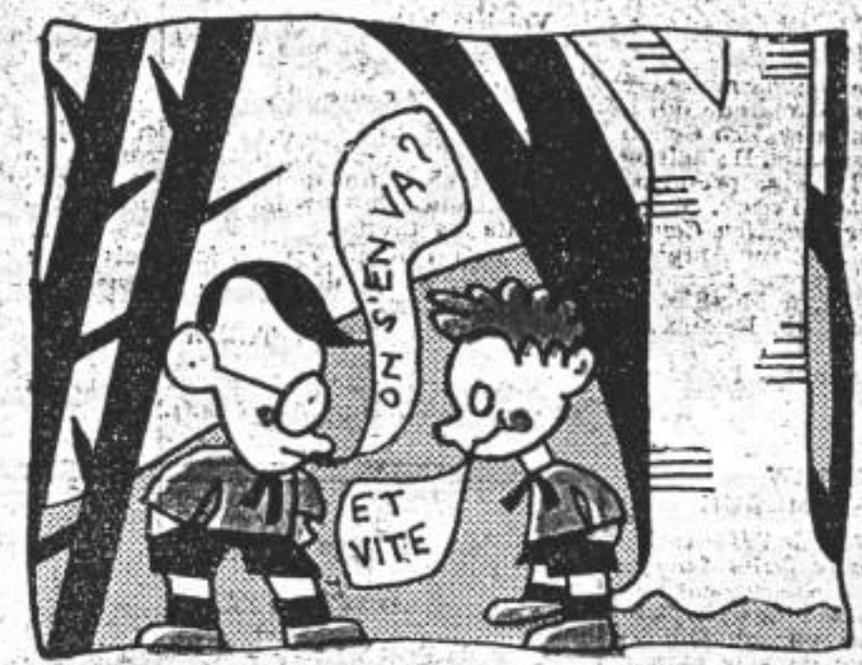
E.S.I. 24, rue Racine PARIS 6e

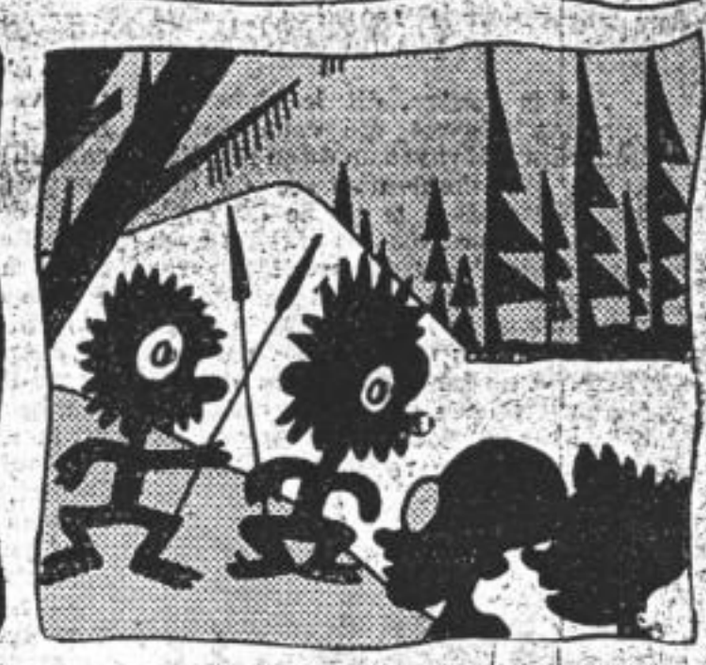
Compte Chèque postal : 974-41 Paris

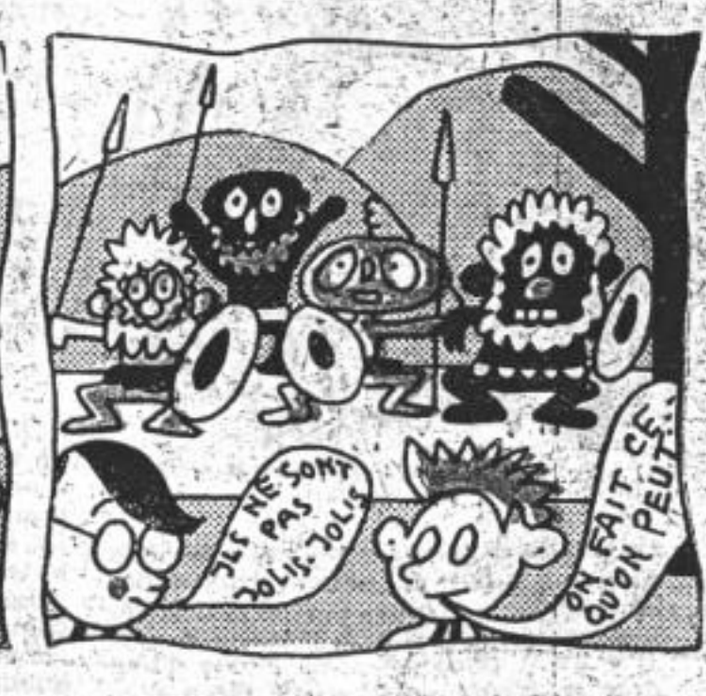
Le gérant : Léon MOUSSINAC

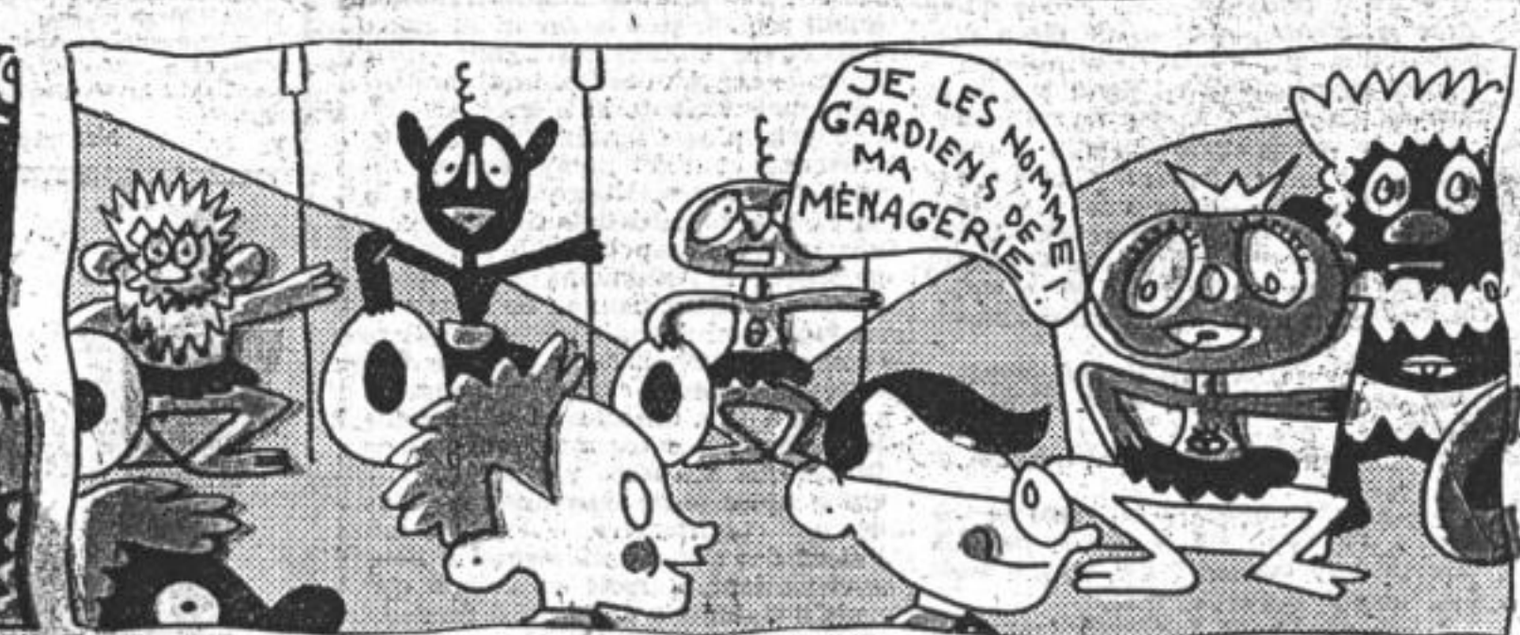
IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET CIE prisonniers









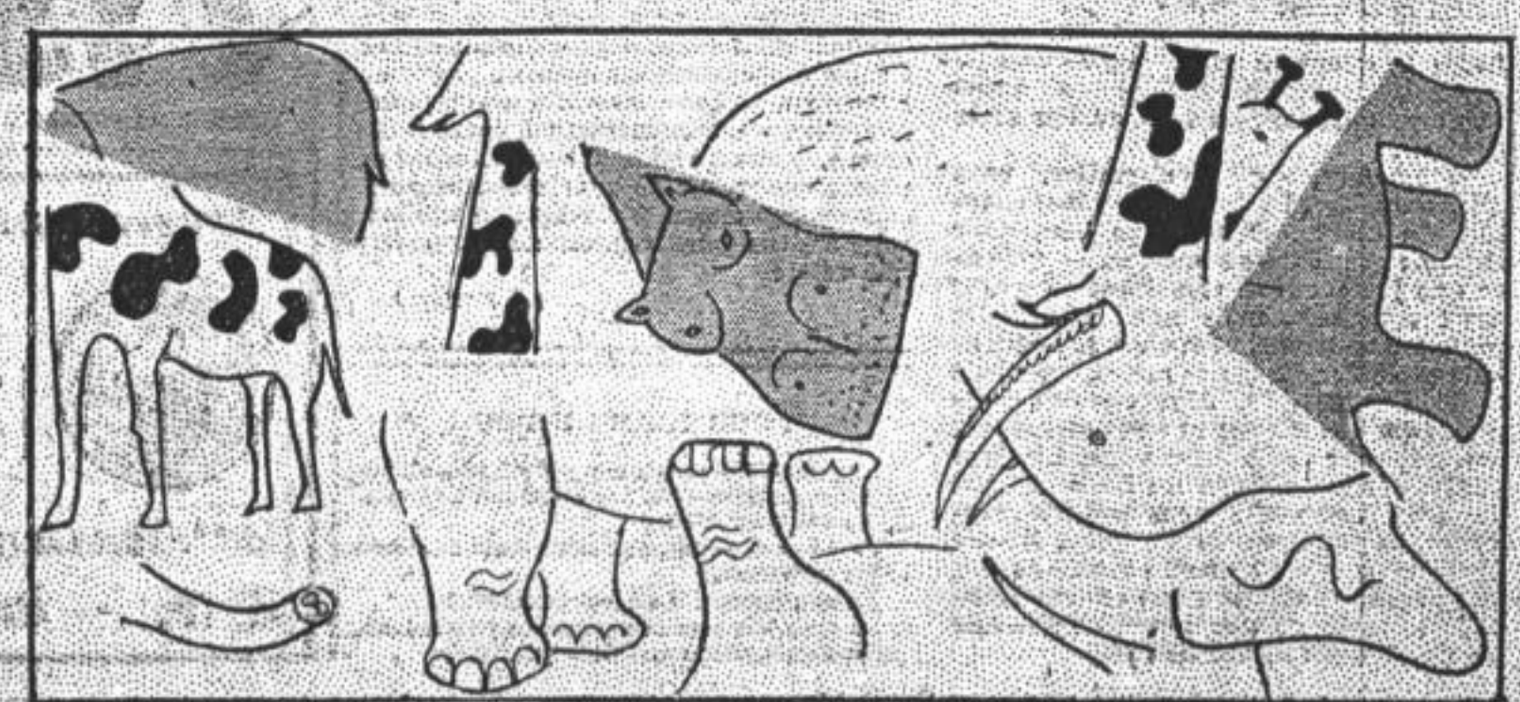
CONCOURS D'ASSEMBLAGE

Poum, notre ami, a été au cirque, il a voulu dessiner des animaux, comme ils bougeaient beaucoup il n'a pu finir ses dessins. Il demande à nos petits lecteurs de les assembler.

Envoyez la solution avec le bon de Concours à M. Poum, 24, rue Racine, Paris (VIe), et vous pourrez gagner un de nos dix prix de livres.

Bon du Concours
CONCOURS D'ASSEMBLAGE

Bon à découper et à envoyer avant le 15 octobre 1936.



DLP 27-05-92030308

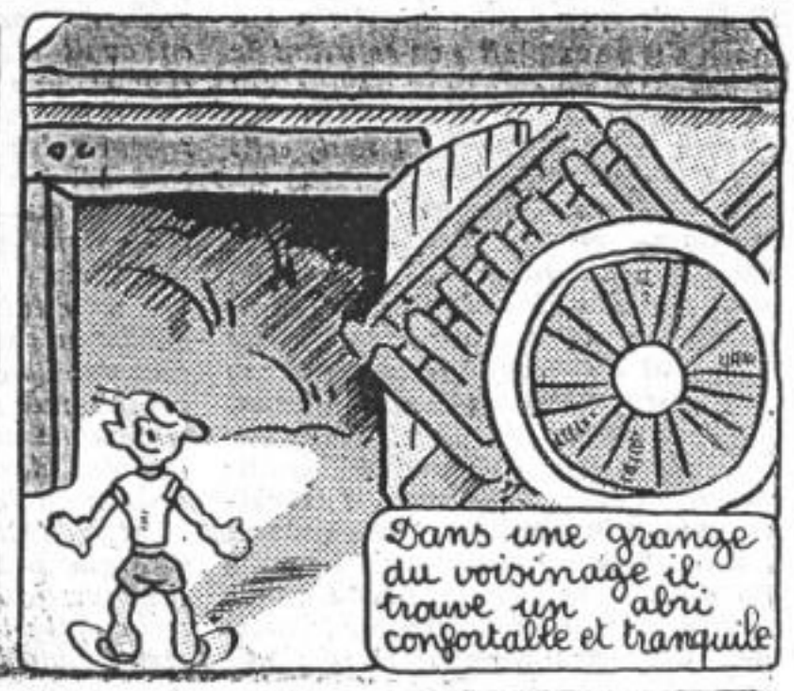
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 47. — 3 Septembre 1936.

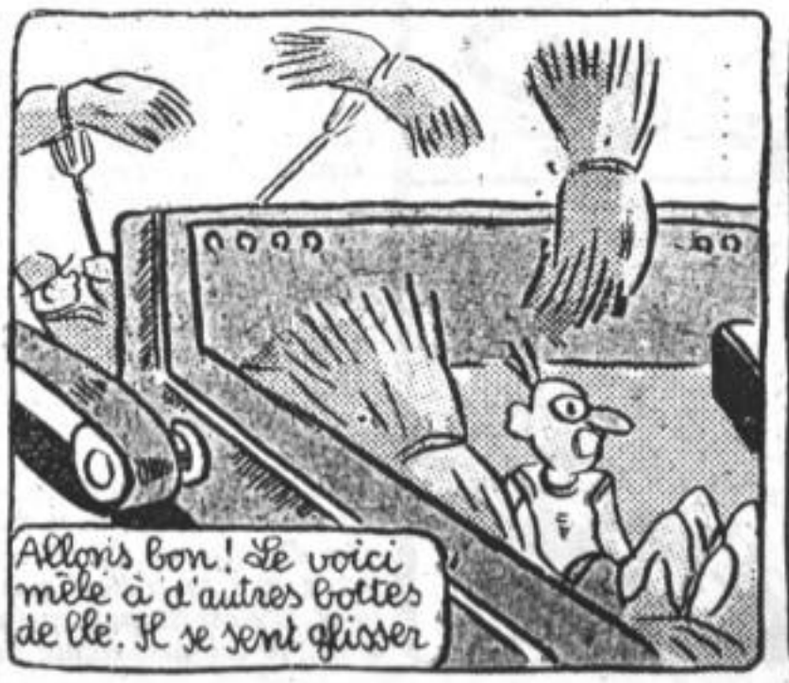
Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum





Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 17 Septembre

Janot a la campagne.

Mes chers Camarades,

J'ai eu de la chance, j'ai eu un vilain rhume, et j'étais au lit juste quand Mme Burette est rentrée d'Allemagne. Elle a beaucoup protesté parce que j'étais malade, elle a dit que cela allait encore lui coûter cher, que c'était une honte, que le perroquet Sigisbert, lui, au moins, il n'était jamais malade... Mais il n'y avait rien à faire, j'avais un gros rhume de poitrine, j'avais la fièvre et j'étais trop abruti par la maladie pour ouvrir la bouche.

Mlle Lebondu a dit qu'il n'y avait qu'à faire venir le Dr Crucifocal, un vieil ami de M. Trépointe, et que sûrement il ne demanderait pas un sou parce qu'entre dissous il fallait s'aider. Surtout que cette pauvre Mme Burette, en Allemagne, avait dû donner beaucoup d'argent à des quêteurs fascistes en chemise brune qui lui demandaient : « Un mark s'il vous plaît » en souriant de la bouche et en caressant de la main la crosse de leur revolver. Enfin, elle n'avait plus d'argent du tout, cette pauvre Mme Burette.

Le Dr Crucifocal est venu. Il était très pressé. Il m'a fait tirer la langue et dire : « trente-trois, trente-trois, trente-trois » en m'écoutant dans le dos avec son oreille cachée derrière une serviette. Et puis il a écrit très vite une ordonnance.

D'après l'ordonnance, il fallait que je prenne des comprimés de Toussographe, *des gouttes* Quintargol *et des ampoules d'*extrait de vésicule biliaire de cochon d'Inde, *tous les matins. Et tous les après-midi je devais prendre des pilules de* Monocotylédon Tartignol *avec des inhalations de* Vojoscope.

Mme Burette est tout de suite partie à la pharmacie pour acheter ces spécialités-là et elle est revenue deux heures et demie après, avec vingt sous de boules de gomme et soixante-quinze centimes de camomille. Dans l'intervalle elle avait dû boire pas mal d'apéritifs.

Si elle avait acheté toute les spécialités de l'ordonnance du Dr Crucifocal elle en aurait eu pour deux cent soixante-dix-huit francs quatre-vingt-quinze centimes. Il est vrai que sur ces médicaments-là, ce brave docteur aurait touché une ristourne de cent dix-huit francs vingt-cinq. Quand il est revenu le lendemain, le docteur, il a été fou furieux que Mme Burette n'ait acheté ni Monocotyledon Tartignol, *ni d'*Extrait de vésicule biliaire de cochon d'Inde, *ni* Vojoscope, *ni* Toussographe, *ni* Quintargol. *Il m'a fait tirer la langue, il a pris son chapeau et il est parti.*

Le lendemain, il envoyait à Mme Burette une lettre où il lui demandait 250 francs pour le prix de ses deux visites.

Elle était furieuse, Mme Burette. Surtout qu'elle avait beau m'attraper, j'avais toujours de la fièvre et je toussais toujours plus fort. Heureusement, Mlle Lebondu qui en avait assez de me voir au lit, chaque fois qu'elle venait rendre visite à sa vieille amie, pour lui raconter les chagrins que lui causait M. Trépointe — ça c'est une histoire que je vous raconterai une autre fois — a fini par avoir une excellente idée.

« Ce qui manque à ce garçon-là, qu'elle a dit à Mme Burette, c'est du grand air. Avant la mort de sa pauvre mère il vivait toujours à la campagne au grand air, tandis que maintenant il est toujours enfermé. Ce qu'il faut pour qu'il guérisse, c'est l'envoyer à la campagne. »

Mme Burette se mit à gémir, à dire que je lui coûtais vraiment les yeux de la tête qu'elle avait bien eu tort d'adopter un garnement de mon espèce, que les perroquets c'était plus gentils et que ça coûtait moins cher, et qu'elle avait bien du mal à gagner sa part de paradis.

Enfin, elle s'est rappelée que j'avais au village de Trotigny-le-Hameau près du pays ou je suis né, un oncle qui était en même temps son arrière-cousin à la mode de Bretagne et qui s'appelle Joseph Rustaud. Peut-être bien qu'il accepterait de me prendre chez lui pour rien pendant un mois. Et s'il me prenait pendant un mois, on aurait vite, avec l'économie de nourriture, rattrapé le prix du billet.

Mme Burette écrivit à mon oncle Joseph le soir même. Mon oncle ne fut pas long à répondre qu'il voulait bien de moi, et trois jours après, je suis parti pour Trotigny-le-Hameau avec une petite valise en carton imitant le cuir, que m'avait prêtée Mme Burette en me recommandant d'en avoir bien soin. D'abord j'ai eu à prendre un train, et puis un autre, et puis encore un autre, et puis un autocar-diligence, qui n'allait pas vite du tout, qui faisait des tas de tours et de détours et qui s'arrêtait partout.

C'est rudement joli le pays de mon oncle. Il y a des belles et grandes prairies avec des vaches grosses et grasses, de jolies petites forêts vertes, des maisons avec des roses devant la porte et des petits ruisseaux clairs. Oh ! moi ! j'aime la campagne, ça me plaît bien mieux que la ville.

Mon oncle habite une maison qui n'est pas bien grande, et où on voit le jour à travers le toit. Ça ne doit pas être bien commode quand il pleut. Il y a devant la maison un petit jardin, derrière un petit champ. Mon oncle et ma tante ont quatre enfants. Le plus grand qui a douze ans a été loué comme domestique dans une grosse ferme qui est à quinze kilomètres de là. On ne lui donne rien pour le travail qu'il fait, mais comme dit ma tante, il est nourri et ça fait toujours ça d'économie. Mon oncle a bien de la chance, il a du travail, mais ça été le chômage tout l'hiver et il a eu bien du mal à se débrouiller. Mon cousin Charlot, qui a neuf ans, conduit la chèvre manger le long des chemins, parce que là, l'herbe est pour rien. Ma cousine Lucie aide sa mère à la maison, et le petit Lucien, qui a sept ans ne fait encore rien, parce qu'il est encore trop petit. Alors je joue avec lui. Ma tante n'a pas voulu que je travaille, à cause de la maladie que j'ai eue.

Moi ce que j'aime bien, c'est la forêt. C'est si beau avec toutes ces feuilles et ces petits oiseaux. Et puis on y trouve des mûres, des framboises et des fraises. Il y a une très jolie forêt à côté de la maison de mon oncle. J'ai demandé à mon cousin Lucien d'y venir avec moi. Mais il m'a dit que ce n'était pas possible parce que ce n'était pas une vraie forêt. C'était un parc qui appartenait à M. le colonel, comte de la Rocheforte. Pour aller à l'école de Trotigny-la-ville, en hiver, il y avait un chemin raccourci qui permettait de gagner près de cinq cents mètres en traversant le parc du colonel-comte. Mais c'était défendu, et une fois les gardes-chasses avaient tiré des coups de fusil sur des petits garçons que connaissait Joseph.

Alors je lui ai proposé de courir dans les champs. Les foins venaient d'être coupés et les herbes du regain n'étaient pas encore assez hautes pour qu'on puisse faire des dégâts. On aurait cueilli des petites fleurs et cherché s'il n'y avait pas des champignons. Mais le petit Lucien m'a dit que j'étais fou : tous ces prés-là appartenaient à M. le colonel-comte et si on y mettait les pieds on aurait un procès-verbal. D'ailleurs si je savais lire, je n'avais qu'à regarder les écriteaux.

Moi qui ai des tas d'idées, j'ai proposé d'aller pêcher l'écrevisse dans le ruisseau. C'est justement la saison et dans un ruisseau clair comme celui là il devait y en avoir des tas : on prend une balance, qui est un morceau de filet attaché sur un cadre rond en fil de fer, on attache dessus un vieux morceau de viande ou de poisson, on met la balance et la viande dans l'eau et on attend un petit moment. Et puis on retire la balance : il y a dessus des écrevisses qui sont cramponnées à la charogne. Elles sont noires et bleues, elles donnent des grands coups de rein pour s'échapper et elles essayent de vous pincer. Mais au-dessus du ruisseau, il y avait un grand écriteau : « Domaines appartenant à M. le colonel-comte de la Rocheforte, défense absolue sous peine d'amendes et de poursuites, de pêcher et de se baigner dans ce ruisseau. »

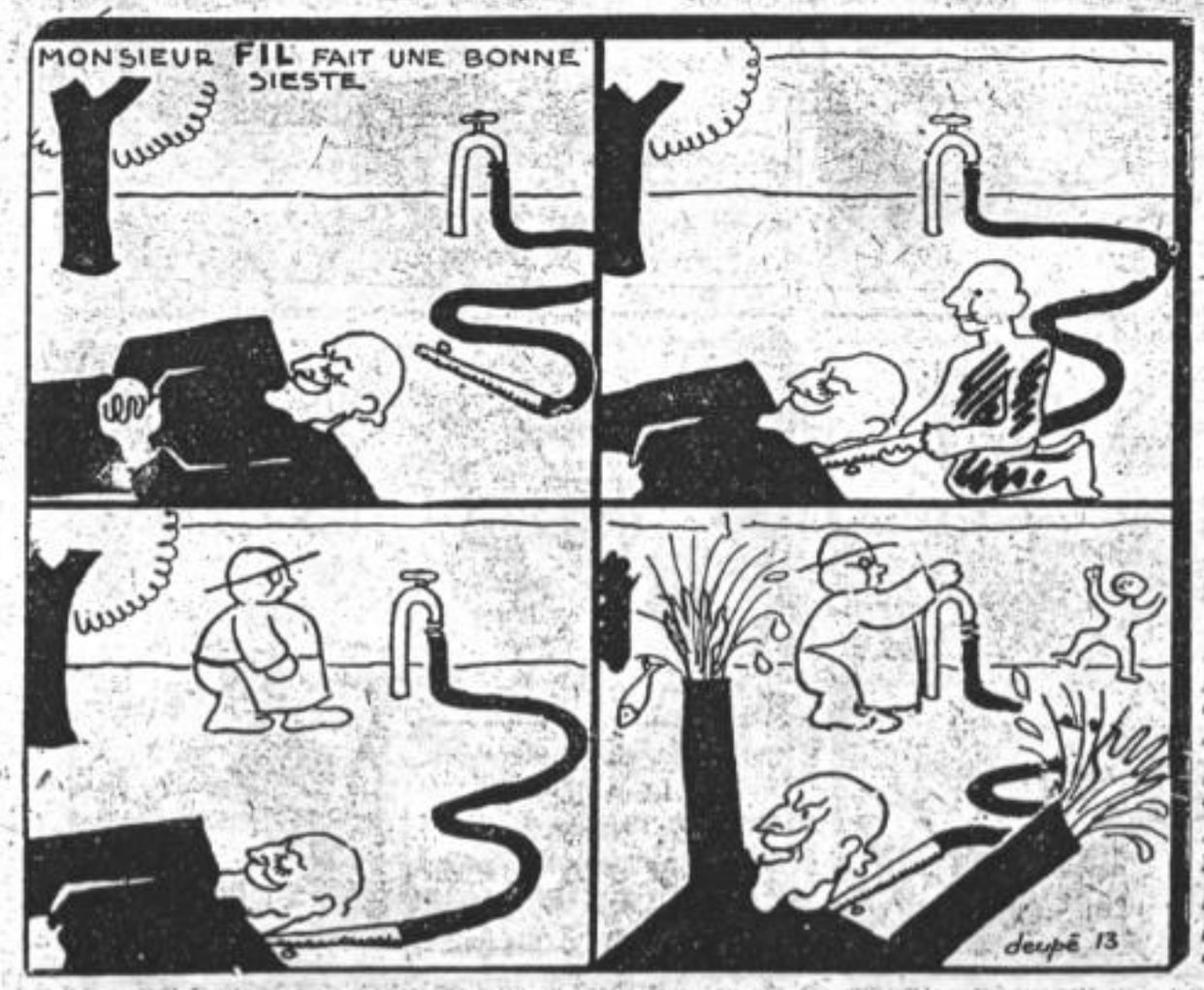
Il ne nous restait plus qu'à jouer aux billes — avec des cailloux à peu près ronds — sur la grand'route. Mais on a bientôt dû arrêter parce qu'il passait trop d'automobiles : M. le colonel-comte donnait une grande soirée dans son château de la Rocheforte.

C'est bien joli la campagne, mais il y a quelque chose qui ne va pas bien, à la campagne. Je me demande ce que cela peut bien être. Je vous écrirai là-dessus la prochaine fois.

Je vous salue tous mes chers amis.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Vve Burette

P. C. C. Georges SADOUL.



Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, luttent contre le roi du pétrole et son lieutenant Premior pour délivrer Clément Lothaire, grand inventeur, oncle de Pierrot. Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf ont été faits prisonniers par Premior et les bandits du pétrole. Ceux-ci se préparent à faire sauter les deux amis avec le château du « Serpent à Plumes » s'ils n'acceptent pas de les servir. Pierrot, réfugié dans une cachette secrète, a entendu la conversation.*

Chapitre XLV

LE FEU AUX POUDRES

Premior frappa violemment du poing sur la table.

— Alors vous refusez, jeunes idiots. Vous refusez une vie libre, riche, aventureuse, et vous choisissez la plus hideuse des morts. A votre aise. Vous allez crever comme des chiens. Rien ne pourra vous faire échapper au trépas. Le château est isolé. Dix kilomètres à la ronde ce ne sont que forêts désertes. Vous avez choisi. Le château sautera cette nuit, à 2 heures du matin et vous avec. Et avec vous le secret de la Lotharite, l'invention de Clément Lothaire qui menaçait de remplacer dans les moteurs l'essence par de l'eau de fontaine. En refusant vous allez aussi signer l'arrêt de mort du grand inventeur. Il ne passera pas seulement pour avoir péri dans l'explosion, et il périra aussi réellement. Ligotez-les vous autres, et tirez sur eux au moindre geste suspect...

— A vos ordres, chef, fit servilement Wladimir Liouboff, l'ancien officier de Wrangel, celui qui avait appris le français à Berlin où il collaborait étroitement avec les lieutenants d'Hitler.

Matchoukine, Serge et trois autres bandits qui tenaient des cordes à la main se précipitèrent sur les deux amis. Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf ne tentèrent pas de résister : les mitraillettes étaient braquées sur leur poitrine et au moindre geste ils eussent été criblés de balles. En quelques minutes ils furent ligotés sur deux hautes chaises de bois massif, de style pseudo aztèque. Les cordes étaient étroitement serrées et elles entraient douloureusement dans leurs chairs.

— Préparez les mèches, maintenant, ordonna Premior.

Ce fut Liouboff, ancien officier d'artillerie, qui se chargea de cette tâche. Au fond du hall, juste devant les yeux des deux prisonniers, s'ouvrait la porte étroite qui menait dans le caveau où Lothaire avait entreposé la dynamite. Après avoir placé des amorces en plein milieu des terribles explosifs, Liouboff les relia à un long cordon Brickford qu'il déroula derrière lui en remontant les escaliers du caveau. Puis il acheva de déployer le cordon et lui fit faire trois fois le tour du hall. Il ferma enfin la porte du caveau à double tour et mit la clef dans sa poche.

— Votre mort se prépare, mes amis, ricana Premior. Je vous ai ménagé des sensations de choix. Lorsque j'aurai allumé cette mèche, pendant trois-quarts d'heure environ vous verrez une petite flamme parcourir lentement le cordon et faire trois fois le tour de la pièce. Puis ce feu follet passera sous la porte et s'engagera dans l'escalier de la cave. A partir de ce moment vous n'aurez plus qu'un quart d'heure à vivre. Vous vous tortillerez sur vos chaises, voust enterez de desserrer vos liens. Ce sera en vain, car Matchoukine est un ancien matelot et ses nœufs tiennent, je vous le garantis. Et ce quart d'heure passé ce sera l'explosion qui vous supprimera et supprimera du même coup le château de l'inventeur Clément Lothaire...

Premior alluma un cigare.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, je vous le rappelle, et vous êtes sauvés; acceptez-vous d'entrer à mon service ?

Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf restèrent muets.

— Vous ne daignez pas répondre, les amis... C'est bien.

Il tendait ses muscles, faisait désespérément rouler ses biceps...

L'homme aux sourcils roux se pencha, prit en main l'extrémité de la mèche et l'alluma à son cigare. Une petite flamme pétillante commença de courir le long du cordon.

Premior s'assit dans un fauteuil et fuma en silence, pendant de longues minutes. Les deux amis avaient les yeux fixés sur la flamme qui s'avançait lentement mais implacablement. Chaque minute les rapprochait de la mort. Mais les condamnés restaient impassibles

— Vous ne manquez pas de cran, fit Premior. Mais je voudrais vous voir dans une demi-heure d'ici. J'ai vu des hommes plus âgés et plus courageux que vous exposés à de telles épreuves. J'en connais peu qui n'aient pas fini par céder. Et lorsque nous sommes venus à leur secours il nous est arrivé de trouver des demi-fous ou des hommes dont la terreur avait blanchi les cheveux... Une dernière fois, acceptez-vous ma proposition ?

Les deux amis restèrent silencieux.

— Bien. Nous vous quittons. Nous resterons près d'ici jusqu'à deux heures moins le quart, heure à laquelle la flamme pénétrera dans l'escalier des poudres. A ce moment-là, si vous tenez encore à la vie, poussez un grand cri. Nous vous entendrons. Nous éteindrons la mèche avant qu'elle ait pu mettre le feu aux poudres, et nous vous délivrerons. Au revoir, mes amis.

— Au revoir, monsieur Premior, répliqua presque gaîment Fil-de-Fer.

Les deux amis entendirent les pas des bandits décroître, s'éloigner, s'éteindre.

— Pierrot nous sauvera! s'écria Jambe-de-Bœuf.

— Il sait que nous sommes prisonniers, dit Fil-de-Fer. Mais que pourra-t-il faire, ce pauvre petit, sans arme contre vingt hommes, porteurs de mitraillettes et prêts à tout. Le souterrain est heureusement assez profond pour que Pierrot puisse échapper à l'explosion... mais il continuera la lutte sans nous, mon brave Jambe-de-Bœuf.

— Il peut venir nous délivrer, nous faire fuir par le souterrain.

— Il faut être un homme pour manœuvrer la chaîne qui permet d'en sortir et je crains bien que ses bras d'enfant de treize ans ne lui permettent pas de le faire.

— Il peut essayer de pénétrer par la grande porte...

— Les bandits la surveillent. S'il essaye de la franchir, il est pris...

— Je saurai l'éteindre, cette mèche maudite, s'écria Jambe-de-Bœuf avec rage.

D'un coup de reins le colosse avait renversé la chaise sur laquelle il était ligoté et il était tombé avec elle lourdement sur le sol. Il tendait ses muscles, faisait désespérément rouler ses biceps. L'effort lui faisait monter le sang au visage et gonfler les veines de son cou de taureau. Mais sa force colossale restait impuissante. Il ne parvenait pas à briser les cordes, et ses efforts ne réussissaient qu'à resserrer les nœuds et à faire entrer plus profondément les liens dans sa chair. A grands coups de reins, il essayait tantôt de se rapprocher de son ami pour tenter de couper ses cordes avec ses dents, tantôt de ramper auprès de la mèche et de se rouler sur la flamme fatale pour l'éteindre. Mais la flamme avait déjà fait deux fois et demie le tour de la pièce, et Jambe-de-Bœuf n'avait pas réussi à avancer de dix centimètres. Ses mains liées derrière le dossier de la chaise, ses pieds solidement attachés aux pieds du siège rendaient inefficaces tous ses efforts.

— Nous sommes fichus, finit par dire le colosse épuisé.

— Je te l'avais dit : nous sommes certainement fichus, reprit Fil-de-Fer.

A ce moment, un bruit de chaînes se fit entendre à l'intérieur du socle de marbre noir de la statue du « Serpent à Plumes ».

— C'est Pierrot, nous sommes sauvés, dit Jambe-de-Bœuf.

Mais les bruits de chaîne se multipliaient sans que la trappe de marbre s'ouvrît. Les deux amis entendirent la voix étouffée de Pierrot, qui leur criait :

— Aidez-moi, aidez-moi, je n'arrive pas à manœuvrer la trappe.

— Nous ne pouvons pas t'aider... Nous sommes ligotés... Sauve-toi vite, le château va sauter.

— Je ne vous abandonnerai pas, dit Pierrot.

— Va-t'en! Va-t'en! Tu ne peux rien faire! reprit Fil-de-Fer avec une énergie croissante.

— Je vais essayer, commença Pierrot... Fil-de-Fer n'en entendit pas plus. Il lui sembla entendre à nouveau des pas qui descendaient l'escalier...

— Maintenant, c'est la fin, dit Fil-de-Fer qui, les yeux fixés sur la mèche, venait de voir la flamme fatale disparaître derrière la porte verrouillée du caveau.

— Alors, les amis, cria la voix de Premior du seuil de la porte du château, acceptez-vous maintenant mes propositions ?

— Non! hurlèrent d'une seule voix les deux amis.

— Allez au diable! répondit l'homme aux sourcils roux.

Aidés par les bandits du pétrole, il referma la grande porte du château et la barricada extérieurement avec des troncs d'arbres. Ce travail fut exécuté en quelques minutes.

Puis au commandement de Premior, la troupe alla se placer à quelques centaines de mètres de là, à l'observatoire qui avait déjà été le leur. Le chef donna l'ordre de braquer les mitrailleuses.

— Je crains, dit-il, que ce Pierrot ne soit pas mort, mais qu'il soit caché dans quelque recoin de la bicoque. Mais il n'en périra pas moins... Il ne pourra éteindre la mèche qui a maintenant passé la porte verrouillée du caveau, et s'il tente une sortie, nos mitrailleuses sont là.

Un quart d'heure passa. Une détonation se fit entendre...

Chapitre XLVI

LES IDOLES D'OR MASSIF

Lorsque Pierrot eut entendu les menaces de Premior, et qu'il fut fixé sur le sort de ses deux amis, il comprit qu'il lui restait une heure pour les sauver et s'empressa d'employer son temps au mieux.

Très rapidement un plan extrêmement simple lui était venu en tête, et il s'empressa de l'exécuter. Il lui fallait d'abord essayer de désarmer les bandits ou de les réduire à l'impuissance. Ils étaient venus en automobile au château. Il lui fallait découvrir ces voitures.

En toute hâte, Pierrot descendit l'étroit escalier souterrain, traversa la chambre au trésor où la lumière de sa lanterne fit luire dans l'ombre les idoles d'or massif négligemment abandonnées sur le sol, et s'engagea dans le corridor secret. Courbé en deux dans l'étroit passage, il courait à toutes jambes. Il fut bientôt à l'issue dissimulée au flanc de la falaise et se laissa glisser le long des rochers.

Il était maintenant sur la route qui

montait au « Serpent à Plumes ». Il la suivit en courant, mais en s'essayant à faire le moins de bruit possible. Il craignait qu'un des bandits du pétrole ne fût embusqué dans les environs.

Cette crainte était vaine. A l'avant-dernier tournant de la route, Pierrot aperçut, rangées dans un chemin creux, deux puissantes limousines noires : ces limousines de marque américaine que le roi du pétrole possédait en nombre impressionnant dans ses garages. Les voitures étaient abandonnées là, sans garde... Premior se croyait sûr de lui dans cette contrée déserte.

Pierrot se pencha, ouvrit un des coffres à outils, fouilla dans les pinces, les clefs anglaises et les vieux chiffons, et sortit avec un poinçon court.

— Voilà de quoi mettre en ordre de marche les voitures du roi du pétrole, ricana-t-il.

Il larda les pneumatiques à coups de poinçon. Puis, ouvrant les capots, il dévissa en hâte les bougies qu'il jeta dans les fourrés, et arracha à pleines mains les fils électriques qui se présentaient à ses regards. Enfin, se glissant sous les voitures, il ouvrit les robinets de vidange de l'huile et de l'essence. Il se releva, le visage barbouillé de cambouis, mais rayonnant.

— Ils auront bien du mal à nous suivre sur la route de Bedejun, murmura-t-il. Mais, en disant ces mots, une pensée soudaine le traversa. Comment allait-il réussir à sortir sa propre voiture garée dans les sous-sol du château ? Il avait pourtant un besoin indispensable de la torpédo jaune pour pouvoir traverser la France immédiatement et délivrer son oncle... Bah! Fil-de-fer trouverait bien un moyen!... L'important était d'aller le délivrer au plus vite...

Pierrot regarda la montre à cadran lumineux fixée à son poignet : une heure et quart. Il devait se hâter s'il voulait être au château à une heure et demie.

Un incident imprévu l'arrêta de longues minutes. Il avait dans sa hâte, en sortant du souterrain, mal repéré l'issue secrète, ouverte au flanc de la falaise. Il avait bien noté qu'un sorbier couvert de grappes noires poussait tout près de là, mais les sorbiers étaient nombreux, et la nuit était obscure. Il perdit beaucoup de temps à cette recherche. Comme il désespérait, le hasard d'une chute le long d'un rocher l'envoya juste sur la plate-forme qu'il désespérait de découvrir. Il se glissa dans les massifs de clématites sauvages, refit à nouveau l'itinéraire qu'il avait déjà parcouru et arriva dans le socle creux. Un regard à son poignet lui dit l'heure. Deux heures moins vingt... les minutes étaient maintenant comptées.

L'angoisse de Pierrot fut épouvantable, quand, se suspendant à la chaîne rouillée et tirant de toutes ses forces, il se rendit compte qu'il n'allait pas parvenir à déplacer la lourde statue et à ouvrir la trappe secrète. Sa voix appela, mais la réponse de Fil-de-Fer l'accabla... Ses amis ligotés ne pouvaient l'aider... Un sentiment d'horreur le pénétra... Il échouait près du but, faute de n'être pas assez lourd de quelques kilogs... Mais soudain une idée extraordinaire le traversa...

On raconte que les soldats de Pizarre, le conquistadore qui fut au XVIe siècle le conquérant du Pérou, réussirent par le massacre des Indiens et la menace à réunir tellement d'idoles d'or massif que celles-ci remplissaient jusqu'à hauteur d'homme une des grandes salles du palais royal. Mais pour cette fabuleuse quantité d'or, les soldats s'entretuèrent, et une partie des survivants, privés du ravitaillement par le massacre des Indiens, moururent de faim et de fièvre aux côtés des trésors fabuleux...

Des idoles semblables à celles qui n'avaient été qu'un trésor stérile pour les soldats sanguinaires de Pizarre allaient être d'un grand secours à l'esprit inventif de Pierrot. En hâte il descendit une fois de plus l'escalier secret, et entassa les idoles d'or dans un vieux sac. Le poids s'élevait à près de cinquante kilogs, au total, et l'enfant le supportait avec peine. Mais avec toute l'énergie du désespoir, il traînait derrière lui le fabuleux trésor de Jecker et bosselait les idoles d'or en les traînant à grands efforts sur les marches. Il lui sembla qu'un temps infini s'écoulait. Mais dix minutes seulement avaient passé. Il restait encore autant de minutes avant que la flamme n'atteigne la dynamite.

Parvenu en haut de l'escalier, Pierrot, tout en tenant entre ses bras le lourd sac des idoles d'or, se suspendit par les deux mains à la chaîne rouillée qui permettait de manœuvrer la trappe. Et, sous l'effort des muscles tendus de l'enfant, sous son poids joint à celui des idoles, la chaîne céda, la statue de pierre s'inclina, l'issue secrète s'ouvrit...

D'un bond, Pierrot fut dans le hall du château. Il s'approcha de ses amis, et avec son couteau de poche trancha rapidement leurs liens...

— Ouf, il était temps... s'écria Fil-de-Fer en étirant rapidement avec une souplesse de chat ses membres engourdis par la captivité.

— Si l'explosion doit avoir lieu à deux heures, dit Pierrot. Il nous reste exactement cinq minutes.

— Il faut fuir par le souterrain, dit rapidement Jambe-de-Bœuf.

— Non, répliqua Pierrot. Nous risquons d'être ensevelis dans les caves par l'explosion, et nous devons quitter le château, non pas à pied mais dans la torpédo jaune. Je veux délivrer mon oncle immédiatement. Si nous laissons du temps à Premior, il sera trop tard. Il faut éteindre la mèche...

— Impossible, dit Fil-de-Fer. Ces bandits ont pris leurs précautions. La porte de la cave aux poudres est fermée à clef, et le feu descend maintenant l'escalier. Partons par le souterrain où nous partirons en petits morceaux par la voie des airs.

— C'est une folie, dit Pierrot... Il est trop tard pour prendre le souterrain.

— Qu'est-ce que c'est qu'une misérable porte ? dit Jambe-de-Bœuf. J'en fais mon affaire.

Le colosse prit son élan et se lança l'épaule en avant sur la petite porte du caveau à la dynamite.

La porte, une porte de chêne, bardée de fer trembla sous le choc... Mais elle résista.

Jambe-de-Bœuf la secouait avec rage...

— Maudit soit l'inventeur des serrures, cria-t-il.

— Encore trois minutes, fit Pierrot.

— Tout est fichu, conclut Fil-de-fer...

(A suivre.)

LE COIN DU CAMPEUR

CAMPONS!
LA NOURRITURE AU CAMP

Il est des jeunes campeurs qui disent :

— Oh! moi, la cuisine, je ne m'en fais pas... je laisse ça pour les autres... Je viens au camp pour m'amuser... et je mange ce que je veux... un point c'est tout.

Il en est d'autres, et heureusement, qui disent :

— La cuisine, voilà l'important au camp. Une cuisine saine, préparée avec hygiène, par soi-même, c'est là une partie du travail au camp.

Inutile de te dire que je me classe parmi ces derniers !

C'est un fait, les jeunes campeurs n'aiment pas beaucoup cuisiner. Il y a à cela beaucoup de raisons, entre autres :

1° Leur ignorance de l'« art » de cuisiner ;

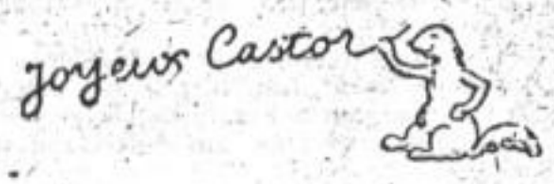
2° Le temps nécessaire pour cuisiner leur prend une trop grande partie de leurs matinées.

Alors, on les voit manger, soit des boîtes de sardines ou de tomates, soit des boîtes d'épinards ou de petits pois, ou ce qui est le plus courant : du pâté de foie! En un mot, toute la gamme des boîtes de conserves existantes dans le commerce, et dont le coût est très élevé. Et ils complètent leur menu (si l'on peut appeler ça menu) par des gâteaux!!!

Ensuite, ils sont tout étonnés de se sentir embarrassés, de ne pas pouvoir bouger, d'avoir des troubles et des brûlures d'estomac.

Aux autres, ceux qui savent cuisiner, et... rapidement, leur expérience de camping leur a montré que, pour mieux goûter à la vie en plein air, il fallait manger sainement et à intervalles réguliers; et ne pas utiliser, par trop, les boîtes de conserves ; qu'en un mot, pour bien camper, le Manger est aussi important que le Dormir.

Seul, un bon repas, bien préparé, proprement, t'évitera tout malaise, et te permettra de mener au camp une vie saine et agréable.



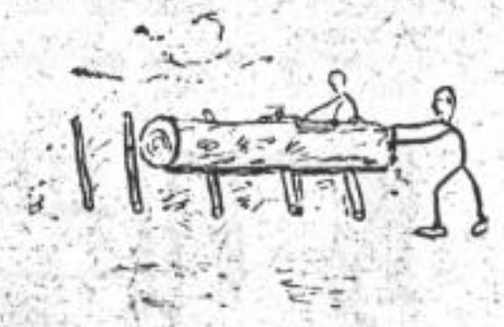
COMMENT TRAINER UN ARBRE

Le porter sur mon dos, je n'y songeais pas une minute. Comme je me trouvais avec Lucien, j'eus une idée épatante que je te transmets avec le petit croquis.

Nous avons coupé cinq petites branches que nous avons ébranchées, pour en former des rondins.

Nous avons placé ces cinq rondins parallèlement sous le gros arbre, qui, sous notre poussée roulait dessus, comme le train sur les rails...

Nous avons pris soin de placer devant les rondins dégagés, au fur et à mesure de notre avance. Et nous sommes arrivés ainsi au camp, à la grande suprise de notre dirigeant, et des campeurs.



JOUONS!
LE POT POURRI

Voici un jeu musical fort amusant! C'est un pot pourri, composé de petites chansons, que, pour la plupart, tu connais. Par conséquent, je ne te donnerai pas la musique.

Les petits points de suspension marquent l'enchaînement entre chaque chanson. Chaque partie de chanson est chantée sur son air propre. Lorsque par exemple tu arrives à... plume, tu continues ton pot pourri sur l'air du *Roi Dagobert* et ainsi de suite.

Essaye de la chanter et dis-m'en des nouvelles!..

Au clair de la lune, mon ami Pierrot, prête-moi ta plume... Pour le roi Dagobert qu'a mis sa culotte à l'envers, le bon saint Eloi lui dit... C'est la mère Michel qui a perdu son chat, et qui crie par la fenêtre... Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons, marchons, marchons... Non, je ne marche pas, ce qui n'empêche pas qu'ils étaient quatre, qui voulaient se battre contre trois qui, eux ne voulaient pas. Le quatrième dit... Il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja, ja... Jamais l'on a vu, vu, vu, jamais l'on verra, ra, ra, la queue d'une souris, ris, ris, dans l'oreille d'un chat, chat, chat!

C'est tout!...

JOYEUX CASTOR RÉPOND !...

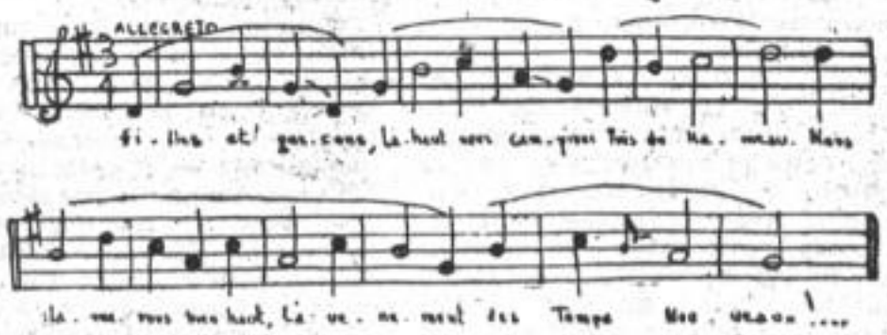
Jean Luchère. — Je te remercie beaucoup de ta petite lettre instructive. Crois-moi. Elle plaira à tous les campeurs qui sauront mettre en pratique les bons conseils que tu as bien voulu leur donner. Continue de m'écrire...

...Il m'est arrivé, au dernier camp que je fis, d'avoir à traîner un arbre, du bois au terrain de camp, distant d'environ 150 mètres.

● Merci beaucoup aux *Campeuses et Campeurs du 19e arrondissement* pour leur si belle lettre collective. Continuez à m'écrire !

● *Pierre Brunet, Eclaireur de France.* — Merci. J'espère que tu participeras au concours du plus bel herbier qu'organise *Mon Camarade*. Je suis heureux d'apprendre ton départ en camp volant le long des châteaux de la Loire. Demande aux E. de la patrouille de m'écrire. Bonne chasse !

CHANTONS
Filles et Garçons



Liste des prix du concours du « plus bel herbier »

1er prix : Un livre (Méchants gros ou Renard).
2e et 3e prix : Une timbale de camping.
4e au 6e prix : Stylomine.
7e au 8e prix : Boîte de couleurs.
9e au 10e prix : Taille crayon.
10e au 20e prix : Un livret à choisir.

BON DU CONCOURS du PLUS BEL HERBIER

Notre page choisie

ÉMILE GUILLAUMIN

Emile Guillaumin, écrivain du XIXe siècle, paysan lui-même, connaissait admirablement le milieu rural. Il a dans une série d'ouvrages, dont le plus connu est La Vie d'un simple, *donné des tableaux parfois émouvants de la vie de la campagne. Nous pensons que cet extrait de* La Vie d'un simple *intéressera nos petits lecteurs.*

Ce fut comme pâtre, dans la Breure, que je commençai à me rendre utile. Le troisième été d'après notre installation au Garibier, la Catherine ayant dépassé ses douze ans, dut remplacer la servante que ma mère avait occupée jusqu'alors; elle abandonna donc les brebis pour s'occuper aux besognes d'intérieur et pour participer aux travaux des champs. A moi, qui allait avoir 7 ans, on confia la garde du troupeau.

Avant cinq heures, ma mère me tirait du lit et je partais, les yeux gros de sommeil. Une petite rue tortueuse et encaissée conduisait à la pâture. Il y avait, de chaque côté, des haies énormes sur de hautes levées, et de grands chênes dont les racines noires débordaient, dont la puissante ramure très feuillue voilait le ciel. A cause de cela, cette rue — qu'on dénommait « la rue Creuse » était sombre et un peu mystérieuse; une crainte mal définie m'étreignait toujours en la parcourant. Il m'arrivait même d'appeler Médor, qui jappait en conscience après les brebis fraîchement tondues, pour l'obliger à marcher tout près de moi; et je mettais ma main sur son dos comme pour lui demander protection.

Quand j'étais rendu à la Breure, je respirais plus à l'aise. L'horizon s'élargissait.

Pieds nus dans des sabots à demi cassés, les jambes nues aussi jusqu'aux genoux, je sillonnais mon domaine en sifflotant, à l'unisson des oiseaux. La rosée des bruyères entrait dans mes sabots; celle des genêts mouillait ma blouse de cretonne rayée, ma petite culotte de cotonnade, et dégoulinait sur mes jambes grêles qu'elle rendait très blanches. Mais ce bain journalier ne m'était pas défavorable, et le soleil avait vite fait d'en effacer les traces. Je craignais davantage les ronces : elles rampaient traîtreusement au ras du sol, dissimulées par les bruyères, et, quand je marchais vite, sans faire attention, ainsi qu'il m'arrivait souvent, je n'allais pas loin sans être arrêté par une de ces méchantes qui me griffait cruellement. J'avais toujours le bas des jambes ceinturonné de piqûres, soit vives, soit à demi-guéries.

J'apportais dans ma poche, pour quand j'avais faim, un morceau de pain dur avec un peu de fromage et je mangeais assis sur une de ces pierres grises qui montraient leur nez entre les plantes fleuries. A ce moment un petit agneau à tête noire, très familier, ne manquait jamais de s'approcher, et je lui donnais quelques bouchées de pain. Mais les autres s'en aperçurent, un second prit l'habitude de venir aussi, puis un troisième, puis d'autres encore, si bien qu'ils auraient mangé sans peine toutes mes provisions, si j'avais voulu les croire. Sans compter que, quand Médor n'était pas à la poursuite de quelque gibier, il venait aussi demander sa part; même, il bousculait les pauvres agnelets, — sans leur faire de mal, d'ailleurs, — afin d'être seul à me regarder de ses bons grands yeux suppliants. Je lui jetais au loin, pour le faire s'écarter, de tout petits morceaux, et les bêleurs profitaient vite de cet instant pour venir happer dans ma main ce que je voulais bien leur distribuer.

Cela m'amusait, et une foule d'autres épisodes de moindre importance m'amusaient aussi; je regardais voler les tourterelles, détaler les lapins; je faisais le tour du terrain, en suivant les haies, pour trouver des nids; je saisissais dans l'herbe un grillon noir ou une sauterelle verte que je martyrisais sans pitié; ou bien je faisais marcher sur ma main une de ces petites bestioles au dos rouge tacheté de noir que les messieurs nomment « les bêtes à bon dieu » et qu'on appelle ici des « marivoles ».

Marivole, vole vole;
Ton mari est à l'école,
Qui t'achète une belle robe...

Je lui chantais ce refrain, que m'avait appris la Catherine, tout en la poussant du doigt. Et la pauvrette faisait bien, en effet, de s'envoler au plus vite; car je la mettais toujours en piteux état lorsqu'elle tardait d'obéir à l'injonction.

Mais, en dépit de tout cela, je trouvais le temps bien long. J'avais ordre de ne rentrer qu'entre huit et neuf heures, quand les moutons, à cause de la chaleur, refusent de manger et se réunissent en un seul groupe compact dans quelque coin ombreux. Quand je rentrais trop tôt, j'étais fâché et même battu par ma mère qui ne riait jamais et donnait plus volontiers une taloche qu'une caresse. Je m'efforçais donc de rester jusqu'au moment prescrit. J'avais, pour ne pas me tromper, une remarque sûre! Quand le chêne qui était à droite de la barrière d'accès mettait en plein sur cette barrière la rayure noire de son ombre, je pouvais partir sans rien craindre; il était huit heures au moins.

Mais, Dieu, que c'était dur d'attendre jusque-là! Et le soir, que c'était dur d'attendre la nuit tombante! Des fois, la peur et le chagrin me prenaient, et je me mettais à pleurer, à pleurer sans motif, longtemps. Un froufroutement subit dans le bois, la fuite d'une souris dans l'herbe, un cri d'oiseau non entendu encore, il n'en fallait pas davantage aux heures d'ennui pour faire jaillir mes larmes.

. . . . . .

Il y avait trois semaines que j'allais à la Breure quand j'eus ma première grande terreur. C'était au cours d'une soirée chaude : des bourdonnements endormeurs d'insectes passaient dans l'atmosphère calme et lourde. Je marchais, les yeux à demi-clos, ayant sommeil, quand je vis au bord du fossé qui longeait le bois, un grand reptile noir gros comme un manche de fourche et presque aussi long. Ça devait être une couleuvre. Mais, n'ayant jamais vu que quelques lézards et quelques orvets et ayant entendu parler des vipères comme de mauvaises bêtes particulièrement dangereuses, je crus avoir devant moi une énorme vipère noire. Je commençai par me sauver, puis je revins à petits pas prudents, avec le désir de la voir encore; mais elle avait disparu.

Un quart d'heure après, ayant oublié déjà cet incident, j'étais assis à une certaine distance, en train de taillader une branche de genêt avec mon petit couteau, quand, tout à coup, j'aperçus la vipère noire qui rampait dans les bruyères, venant de mon côté très vite. Instinctivement, je me pris à courir comme un fou dans la direction des moutons. Hélas! j'avais compté sans les ronces traînantes. Avant que j'aie parcouru vingt mètres, il s'en était trouvé une pour m'entraver et me faire tomber. J'étais tellement sanglotant et tremblant que je n'eus pas tout d'abord la force de bouger. Et voilà que je sentis un attouchement singulier sur mes jambes nues, puis qu'au derrière de la tête quelque chose de frais m'effleura... Je crus que c'était la vipère noire qui, m'ayant poursuivi, rampait sur mon corps. Sous le coup de l'angoisse immense qui m'étreignait, je me levai d'un bond. Il n'y avait autour de moi nul agresseur reptilien ou autre, mais seulement deux êtres amis venus pour m'affirmer leur sympathie et me prodiguer leurs caresses : c'était le bon Médor qui m'avait léché les jambes et le petit agneau à tête noire qui avait posé son nez sur ma nuque. Grâce à la compagnie des deux pauvres bêtes, je me remis un peu de ma grosse émotion. Néanmoins, quand je rentrai comme de coutume à la nuit tombante, des larmes coulaient encore sur mon visage convulsé par les sanglots. Pour me consoler, ma mère me tailla une part de la miche de froment et me donna quelques poires Saint-Jean qu'elle avait trouvées sous le poirier de la Chenevière. En dépit de mon chagrin, je mangeai goulûment ces bonnes choses. Mais cela ne me réussit pas; j'eus la nuit, un cauchemar épouvantable, provenant d'une digestion pénible : il me fallut vomir.

Le lendemain, on me laissa dormir; et, comme les foins étaient en passe d'être finis, ma grand'mère me remplaça auprès des moutons pour quelques jours.

Emile GUILLAUMIN.

La vie d'un simple (Stock).

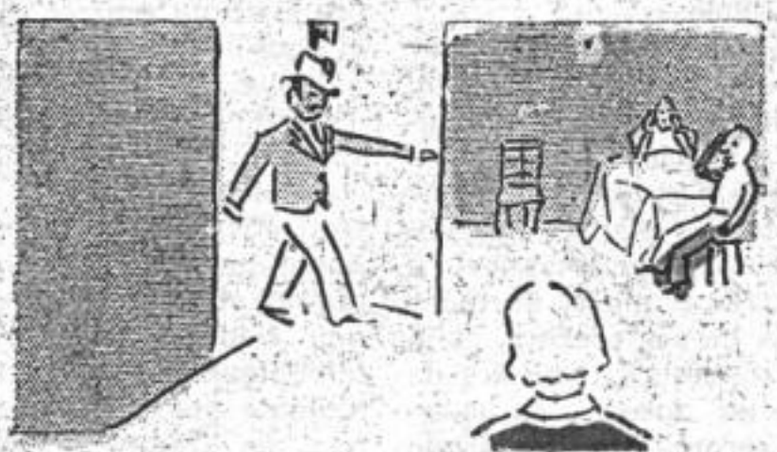
TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXX

Résumé. — *Toto et Toutoune et leur ami sarrois, Otto, après diverses aventures, sont arrivés en Espagne. Les fascistes espagnols les ont pris pour des envoyés d'Hitler et les ont emmenés à Barcelone dans le palais de leur chef, don Monserrat.*

Après avoir constaté que le palais de don Monserrat se trouvait en face de la Généralité de Catalogne, les trois amis pénétrèrent dans la chambre d'Otto et s'approchèrent de sa fenêtre qui donnait sur la cour mauresque qui occupait l'intérieur du palais.

La nuit était maintenant tombée, mais malgré l'obscurité, les trois amis purent se rendre compte qu'un étrange va-et-vient l'animait.

De temps en temps, venant de l'escalier des caves, arrivaient des hommes porteurs de lourdes caisses. Ces caisses, qui étaient remplies de terre noire, étaient ensuite vidées dans les massifs d'orangers qui ornaient la cour. Les hommes reprenaient ensuite les caisses vides, redescendaient aux caves, pour revenir quelque temps après avec de nouvelles caisses de terre.



« Le manège est clair, dit Toto. Il n'y a pas de doute que les fascistes ont déjà commencé à mettre à exécution leur plan qui consiste à faire sauter la Généralité pour rejeter ensuite la responsabilité sur les révolutionnaires catalans et exécuter un coup d'Etat. La rue est étroite, ils creusent un souterrain, qui les conduit sous la Généralité et leur permettra de préparer un attentat à la dynamite. »

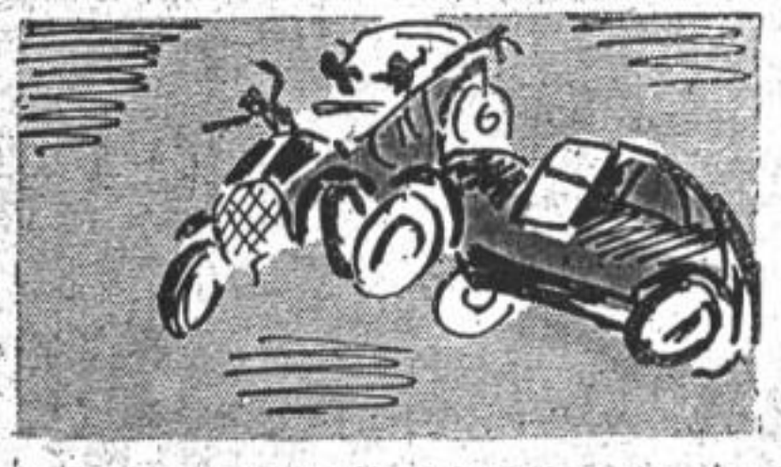
A ce moment, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor; les amis quittèrent précipitamment la fenêtre et s'assirent dans un coin de la pièce en s'efforçant de prendre un air aussi indifférent que possible. La clef tourna dans la serrure, don Monserrat entra dans la pièce, et adressa aussitôt la parole en allemand à Otto.

Don Monserrat était extrêmement correct et ne semblait avoir aucun soupçon. Il s'excusa auprès du Sarrois de l'avoir

enfermé par erreur dans sa chambre. Mais cette politesse froide semblait cacher une menace. « J'ai appris, ajouta-t-il, que notre chef à tous, Viktor-Adolf, doit arriver à Barcelone dans le courant de la nuit. Nos amis avec qui vous avez voyagé dans le « Graf-Zeppelin » vous ont laissé un message ultra-confidentiel que vous devrez remettre en mains propres à notre chef. Je compte que vous accomplirez sans faillir cette mission qui, vous le savez, pour l'idéal que nous servons, est de la plus haute importance. »

C'est avec la plus grande angoisse que les trois amis laissèrent passer les longues heures qui les séparaient de l'entrevue avec le mystérieux chef nazi. A ce moment, leur imposture serait certainement découverte, et ils n'échapperaient pas à la vengeance des fascistes. A minuit, un coup de téléphone retentit.

Don Monserrat prit l'appareil. Il parla en allemand, et Otto comprit parfaitement le sens de la conversation. Le mystérieux Viktor-Adolf était empêché pour une raison inconnue de venir au rendez-vous, il priait Monserrat et ses amis de venir le re-



joindre dans un faubourg de Barcelone proche de la montagne Tibi-Dabo.

Monserrat donna aussitôt des ordres à ses chauffeurs. Après quelques minutes, les trois amis se trouvaient en compagnie de l'énigmatique chef des fascistes espagnols dans une puissante voiture qui filait à toute allure dans les rues étroites de l'antique capitale de la Catalogne.

La vitesse était telle qu'il était inutile de songer à sauter de voiture : on aurait risqué la mort. Les amis espéraient un encombrement, mais si les rues étaient encore animées à cette heure, la circulation était peu intense. Soudain Toto poussa un cri d'angoisse.

D'une étroite ruelle adjacente venait de déboucher à toute allure un taxi. La collision était inévitable. Elle se produisit. Dans un affreux bruit de ferraille heurtée, et de verre brisé, les amis furent projetés hors de la voiture, et perdirent à peu près toute conscience.

Toto gisait maintenant le long d'un trottoir; son visage était d'une pâleur mortelle, sa tête pendait inerte dans le caniveau, un mince filet de sang lui coulait de la tempe.

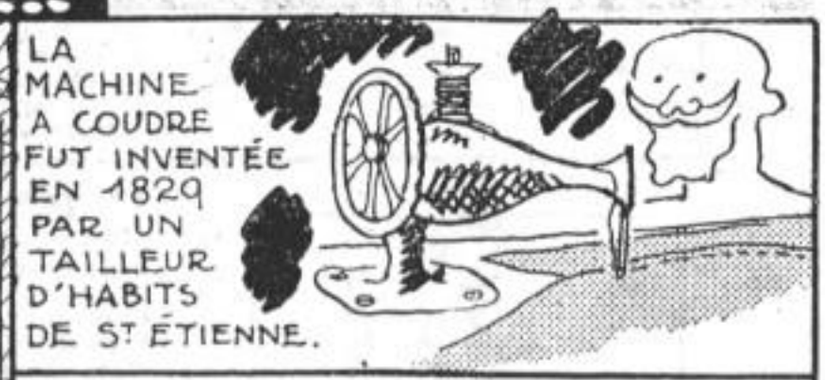
(A suivre.)

LE MERVEILLEUX VOYAGE de RIKI, SAM et MOUCHE

SAVEZ VOUS QUE...

IL Y A À NEW YORK PLUS DE TÉLÉPHONES QU'A LONDRES, BERLIN, LÉNINGRAD, ET ROME RÉUNIS.

A SALT LAKE CITY, AUX ÉTATS-UNIS, POUR DÉBLAYER LA NEIGE TOMBÉE DANS LES RUES, LES POMPIERS EMPLOIENT L'EAU CHAUDE NATURELLE DE NOMBREUSES SOURCES



LA MACHINE A COUDRE FUT INVENTÉE EN 1829 PAR UN TAILLEUR D'HABITS DE ST ÉTIENNE.

D'APRÈS LES RECHERCHES D'UN GRAND NOMBRE DE SAVANTS, L'AGE DE LA TERRE SERAIT COMPRIS ENTRE MILLE ET DEUX MILLE MILLIONS D'ANNÉES.

LE LIVRE LE PLUS LOURD DU MONDE EST LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION DE CHICAGO (1893) IL RENFERME LA SIGNATURE DES VISITEURS ET PÈSE 80 KILOS.

Vous avez peut-être déjà vu, au cirque, des ours danser. Voici les moyens qu'on employait autrefois en Russie pour leur apprendre à danser : on les plaçait sur des planchers de tôle d'où ils ne pouvaient s'échapper, puis on chauffait légèrement le dessous de ce plancher. L'animal, désagréablement surpris par cette chaleur, commençait à bondir, s'élevant sur les pattes de derrière, et par une judicieuse augmentation et répartition du chauffage, on obtenait de l'ours des exécutions chorégraphiques qui n'étaient point dépourvues de grâce.

o

On vient de créer à Moscou une station de tourisme et d'excursions pour enfants; cette station organisera des visites dans les musées, des promenades pour la cueillette des fraises, des champignons, des fleurs... Au cours de cet été, 65.000 enfants profiteront des services offerts par la station.

o

Selon les latitudes, la façon de se saluer quand on se rencontre, diffère. Les Arabes portent la main à la poitrine et à la bouche en s'inclinant, les Orientaux s'inclinent profondément à plusieurs reprises, etc. Les femmes Maories, elles, frottent leurs fronts l'un contre l'autre pendant quelques secondes...

o

L'animal le plus rapide serait le kangourou; il atteindrait, paraît-il, la vitesse de 60 kilomètres à l'heure. Il y a quelques années, on organisa une course entre un célèbre cheval, monté par un célèbre jockey. Le cheval fut battu à plates coutures.

o

Un chimiste viennois a, paraît-il, pris un brevet pour une allumette qui peut être rallumée 600 fois

o

Pour écrire tous les nombres depuis l'unité jusqu'à un milliard, il faudrait 46 milliards et demi de lettres. Si l'on imprimait ces nombres, on constituerait une bibliothèque de plus de 100.000 volumes.

o

Tandis que bien des enfants vivent dans de misérables taudis, privés souvent du nécessaire, on vient d'ouvrir à New-York, un salon de beauté pour chiens, où les toutous de luxe auront leur coiffeur, leur pédicure... Qu'en pensez-vous ?

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

JEUX ET JOUETS

Les fascistes italiens ont décidément une façon de s'amuser ou d'amuser leurs enfants qui leur est bien particulière. Voyez plutôt ces deux exemples trouvés dans les journaux italiens et français. On nous décrit avec beaucoup d'enthousiasme la foire des jouets italiens qui se tient actuellement, et où on trouve les jouets les plus charmants : des mitrailleuses, des tanks, etc., le tout marchant « pour de vrai », mais, et cette fois nous recopions l'article italien, « la nouveauté hilarante de cette année est le Négus qui saute en l'air et qui, en tombant à terre, éclate... Ainsi, conclut le fasciste, pour quelques francs nos petits enfants peuvent faire sauter en l'air l'ancien empereur d'Abyssinie... »

Il faut croire que cet article est du goût de certains français puisque nous apprenons maintenant que, sur les boulevards de Paris, on voit, depuis quelques jours, un ancien soldat italien qui a rapporté de la guerre d'Ethiopie... devinez quoi ? des puces savantes... Je ne vous garantis d'ailleurs pas que ces puces viennent vraiment d'Ethiopie, mais le travail qu'on leur fait faire n'était vraiment drôle que si elles étaient sujettes du Négus : en effet, avec une patience, qui aurait pu être plus utilement occupée à autre chose, le brave soldat italien leur a appris à tirer d'un minuscule canon qui est, paraît-il, dirigé sur une petite poupée noire représentant le Négus. Naturellement, pour voir ce spectacle il faut payer, et les amateurs sont nombreux. D'ailleurs, le journaliste qui nous raconte cette petite histoire s'attendrit beaucoup sur la générosité de ce vaillant soldat qui, au lieu de tuer les puces qui le dévoraient, a préféré les instruire. Il ne nous dit pas si elles savent saluer à la fasciste, mais je le pense. Et vous ?

o

TIMBRES

En vue de commémorer le centenaire de l'auteur de *la Marseillaise*, Rouget de l'Isle, deux timbres-poste ont été édités. L'un représente la statue élevée à Rouget de l'Isle à Lons-le-Saulnier, sa ville natale, l'autre le bas-relief de Rude qui orne l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, à Paris.

o

UN JEU

LES BALLONS SENS DESSUS DESSOUS

Le nombre des joueurs est illimité. Comme accessoire, un ballon. Les joueurs se placent en file indienne. Le jeu consiste à faire passer alternativement le ballon au-dessus de la tête et entre les jambes. Le premier joueur passera le ballon au-dessus de sa tête, le second entre ses jambes et ainsi de suite. Le dernier joueur ayant reçu le ballon, viendra rapidement se placer en tête de file et lancera le ballon par-dessus sa tête. Celui qui fera une erreur sortira du jeu. L'équipe du joueur qui ne sera pas éliminé sera proclamée vainqueur.

Un train modèle de 430 places très confortables vient d'être inauguré en U. R. S. S. Dans chaque couloir on trouve une horloge, une boîte aux lettres, un téléphone communiquant avec le wagon-restaurant. Le train possède des salles de bains, un salon de coiffure, un atelier pour la réparation des vêtements et des chaussures, et bien entendu, un wagon spécial est réservé aux enfants.

MOT CROISÉ

HORIZONTALEMENT

1. Métal très lourd. A donné son nom au fusil français. — 2. Qui se rapporte au soleil. — 3. Prénom féminin. Préposition. — 4. L'un des toréadors dans une course de taureaux. Lettre. — 5. Deuxième partie d'un examen. Grands personnages orientaux. — 6. Nous le devons aux abeilles. Bataille de Napoléon. — 7. Parties du corps. S'allaita au sein de sa mère. — 8. On dit : bête comme un ... Estomacs des petits oiseaux. — 9. Do. Ruminants. Conjonction. — 10. Frivoles. — 11. Mise en circulation. Fabuliste de l'antiquité.

VERTICALEMENT

1. Premièrement. Erreur. — 2. Rameau souple de la vigne. — 3. On les donne au chien. Du verbe faire. — 4. Terminent les fables. Vieux mot qui signifiait gloire. — 5. Endroit perdu (mot d'argot) conforme à la loi. — 6. Petit âne. Lança de la graine. — 7. Attachera. L'enfant doit l'être à l'école. — 8. Période. Sottises. — 9. Onomatopée du mouton. Couverture de pain émietté. — 10. Pierre blanche et tendre. — 11. Pièce d'or de 20 francs. Corps célestes.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 46

HORIZONTALEMENT

1. Poste. Pain. — 2. Barèmes. — 3. Bijou. Et. — 4. Ire. Camion. — 5. Mots. Nettes. — 6. En. Epèle. — 7. Innées. Sève. — 8. Pelisse. Tas. — 9. Os. Trait. — 10. Rentrai. — 11. Très. Peste.

VERTICALEMENT

1. Abîme. Pont. — 2. Ironies. — 3. Objet. — 4. Saô. Sénîles. — 5. Truc. Peson. — 6. Anes. — 7. Memel. Etre. — 8. Petites. Ras. — 9. As. Etait. — 10. Enervai. — 11. Nos. Sieste.

Explication. — « Croyez-moi, je suis chauve, mais je n'ai pas perdu un seul cheveu. — Comment ? Vous n'avez pourtant pas toujours été comme ça ? — Non bien sûr, mais je les ai tous gardés dans une boîte. »

o

Voici des histoires de la logique de Calino : Un jour s'adressant à son fils âgé de 8 ans, pour le gronder : « Polisson, m'as-tu jamais vu me conduire de cette façon quand j'avais ton âge ?... »

Et un autre jour, au cours d'une discussion avec un camarade : « Voyons, c'est bien simple, puisque le billet de 100 francs vaut six fois moins qu'avant guerre, il n'y a qu'à le faire six fois plus grand...

o

Pendant un examen, le professeur interroge un candidat :

— Dites-moi, mon ami, quel est le produit de la terre le plus prisé ?

Et le candidat après une longue réflexion, de dire :

— C'est le tabac, monsieur.

o

Quel est le comble de la contradiction ? C'est d'attraper une fièvre de cheval en automobile.

o

Enfants terribles. — Papa, comment s'appelle le père d'un petit âne ? — C'est un bourriquot. — Alors tu es un bourriquot, toi, puisque tu dis toujours que je suis un petit âne ? »

o

La concierge d'un immeuble qui vient, avec beaucoup de peine, de nettoyer les escaliers, voit avec fureur un locataire se précipiter, les souliers pleins de boue, sans s'essuyer les pieds :

— Eh, là-bas ! Vous n'avez pas essuyé vos pieds avant de monter.

— Vous en faites pas, madame la concierge, répliqua-t-il en se moquant, je vous promets de les essuyer en descendant.

o

Elevage rationnel à la campagne.

— Dites donc, père Grégoire, pourquoi qu'un jour vous bourrez votre cochon à le faire éclater, et que le lendemain, vous ne lui donnez rien à manger ?

— Ah ! voilà, m'sieur, c'est que j'aime bien avoir du lard bien assorti : une couche de gras et pis une couche de maigre...

UN TOUR AMUSANT DE POUF

Vous annoncez gravement à vos amis que vous allez placer sur la table un verre d'eau, le couvrir avec un chapeau, et boire l'eau sans toucher au chapeau ? Tâche impossible, vous dit-on. Vous vous en tirez ainsi. Vous posez le verre d'eau sur la table et vous le recouvrez d'un chapeau. Vous parlez abondamment, vous vantez le tour prodigieux... Puis vous vous mettez sous la table en faisant semblant de boire l'eau à travers le bois de la table. Naturellement, tout le monde est sceptique. Vous demandez alors à une personne de bonne volonté de soulever le chapeau pour voir si l'eau a été bue. Dès que le chapeau est soulevé, vous saisissez le verre et enbuvez l'eau. Et vous déclarez à l'auditoire que vous avez fait ce que vous aviez promis.

Pour les petites filles

Voici une jolie enveloppe à serviette facile à exécuter et ornée d'une broderie en couleur. Ses dimensions sont de 11 sur 18 centimètres. La broderie est faite au point de tige : les ailes du moulin sont noires, le moulin rouge, l'herbe verte, l'encadrement rouge. « Meunier, tu dors », rouge.

II. — FORT-LAMY, VILLE EUROPÉENNE

Fort Archambault, Fort-Lamy... Il y a trente-cinq années à peine, aucun Européen n'était apparu sur ce fleuve Chari que nous venons de descendre; les Français étaient au nord sur les rives du Niger, ils étaient au sud sur les rives du Congo et de l'Oubanghi. Mais dans le pays intermédiaire peuplé de gens très farouches et infesté de brigands, ils n'avaient jamais osé s'aventurer.

En 1897, Emile Gentil et ses compagnons s'avancèrent au nord de Bangui, à la recherche du fleuve qu'on supposait devoir couler vers le lac Tchad. Un grand nombre d'indigènes les suivaient, portant sur leur tête, les morceaux d'un bateau à vapeur.

Ayant trouvé, non pas le grand fleuve lui-même, mais un de ses affluents, ils s'arrêtèrent, construisirent un campement et commencèrent à monter leur bateau. Ce fut une longue et difficile opération.

Enfin ils embarquèrent, naviguèrent quelque temps, trouvèrent le grand fleuve, le descendirent et arrivèrent sur les terres de Gaourang, sultan du Baguirmi. Ce roi noir n'était pas un sauvage. Depuis de longues années, ses parents, puis lui-même, recevaient les caravanes que leur envoyaient les Arabes du Nord de l'Afrique (Tunisiens, Tripolitains, Cyrénéens) et ceux de l'Arabie.

Ces marchands, sur leurs chameaux apportaient au sultan noir des tissus de soie ou de laine, de la quincaillerie, des fusils, des cartouches; en échange, ils emportaient des défenses d'éléphant, des peaux d'animaux sauvages, des plumes d'autruche et aussi des esclaves hommes, femmes ou enfants que Gaourang avait fait enlever à leurs familles, dans les villages pour les vendre.

Gaourang vivait entouré de deux cents femmes, de favoris, de gardes, de musiciens, de serviteurs. Et le peuple (comme autrefois les serfs de chez nous) travaillait pour nourrir tout ce monde, Gaourang était puissant et riche. Il l'eut été plus encore, mais un bandit nommé Rabah lui faisait la guerre et essayait de le détrôner.

Les Français viendront et détruiront Rabah, dit Emile Gentil à Gaourang, si tu veux promettre de leur donner ton royaume. Tu resteras sultan, sous leur protection.

Gaourang accepta. Deux ans plus tard, en 1900, trois troupes armées se réunirent au sud du lac Tchad, attaquèrent Rabah dans son repaire de Kousseri, sur la rive gauche du fleuve et le tuèrent.

En face de Kousseri, sur la rive droite, ils construisirent un poste, et en souvenir de leur chef, le commandant Lamy, qui avait été tué dans la bataille, ils nommèrent le poste Fort-Lamy.

Il n'est jamais beau de faire la guerre, il est peu glorieux de vaincre avec des canons, un ennemi armé de lances, de fusils à pierre et de quelques armes de précision avec lesquelles il ne sait pas viser. Mais c'est l'histoire, il faut la connaître, c'est pourquoi je vous la conte.

Fort-Lamy était créé, les Français qui s'y installèrent, logèrent d'abord dans des maisons de boue, comme celles que construisent les indigènes : on mélange de l'argile, de la bouse de vache, de la paille hachée et avec la composition ainsi obtenue, on élève de gros murs, qu'on recouvre d'un toit plat ou de chaume. Ces maisons-là ne durent pas longtemps, les grosses pluies, chaque année les usent un peu.

Alors, on construisit des fours à briques, on les chauffa avec le bois de la brousse environnante, et la ville eut des maisons roses; un peu anémiques. En même temps, des jolis arbres poussaient le long des avenues. Ceux qui donnent le plus bel ombrage ce sont les *ficus*; ils ont de belles feuilles vernissées en forme de cœur et au bout de leurs branches poussent des racines rouges qui s'en vont rejoindre la terre, et qui ressemblent à des chevelures.

Les maisons roses sont à présent à demi-cachées dans la verdure, car elles ne sont pas hautes, n'ayant pas d'étage. Mais elles sont vastes, à cause de leur véranda; une véranda est un large promenoir, qui entoure la maison coloniale de tous les côtés, et que le toit surplombe. Car le soleil ne doit pas frapper les murs, il ferait trop chaud à l'intérieur, afin de les mieux préserver, la véranda est entourée de stores en paille.

Les maisons de Fort-Lamy se ressemblent toutes. Demeures particulières, bureaux civils ou militaires, poste, école, boutiques, toutes ont leur véranda à laquelle conduisent plusieurs marches. Et toutes ont leur « douchière ». C'est le confort moderne... simplifié : une dalle de ciment d'un mètre carré, entouré d'une bordure, à côté un grand vase de terre. Dans ce vase, on puise de l'eau, à l'aide d'une casserole par exemple et on la jette sur ses épaules, c'est une bonne douche, pas trop fraîche. L'eau s'écoule dans la rue par un trou.

La cuisine n'est pas dans une case, mais de l'autre côté d'une courette, auprès de certain édicule dont vous devinez l'usage. C'est une singulière cuisine. N'y cherchez ni fourneau, ni évier. Un four et une table de briques, et sur cette table, quatre briques placées sur champ et entre lesquelles on introduit des morceaux de bois, voilà de quoi faire plusieurs feux d'enfer.

Retournons à la maison : elle a des portes et des volets, mais point de vitres. La résidence du gouverneur, elle-même, n'en possède pas. Mais qu'importe! il fait si chaud que le grand problème est plutôt de ménager des courants d'air!

Point de parquet, ciré ou non. Mais sur le sol des briques encore. Et puis quelques meubles de bois blanc : un lit dont le sommier consiste en fils de fer tendus, une armoire, un buffet boiteux, quelques fauteuils pliants.

A cette vue, plus d'une Européenne fait la grimace, elle oublie que sa chance de voir un pays aussi lointain vaut bien quelque sacrifice. Elle se croit encore à Bécon-les Bruyères, elle réclame un cinéma, des magasins de nouveautés, un coiffeur. Quoi ? dans sa chambre pas même une glace! Durant tout son séjour elle devra se contenter du petit miroir que renferme sa trousse de toilette, et dans lequel elle peut à peine voir ses deux yeux et son nez à la fois!

Ne la plaignez pas trop. A la vie coloniale elle va découvrir des charmes, celui de se faire servir par trois domestiques, celui de se faire traîner dans une petite voiture par deux « pousseurs », celui de se faire photographier, fusil en main, auprès d'une antilope qu'un chasseur aura tuée la veille. Elle enverra la photo à ses amies après avoir écrit au-dessous : « Mes chasses ».

Mais je sais ce que vous allez me demander : qui sont ces Européens qui habitent Fort-Lamy ? Ce sont des administrateurs, des officiers et des sous-officiers, quelques fonctionnaires plus modestes, et quelques commerçants : en tout une centaine d'hommes et leurs femmes, au nombre de dix ou quinze, leurs enfants, au nombre de cinq ou six. Pas une veuve, pas un vieux rentier, pas une vieille fille! Pas un ouvrier blanc non plus, tous les ouvriers sont noirs.

Ces Européens après deux ou trois ans de séjour s'en vont, ne reviennent plus. La population blanche sans cesse se renouvelle; seuls, les domestiques demeurent. Bientôt, je vous présenterai les nôtres.

Denise MORAN.

Avez-vous l'insigne

des Amis

de "Mon Camarade" ?

2 fr. - franco 2.25

L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, a découvert dans le coffre d'un pensionnaire de l'auberge de sa mère, mort mystérieusement, toutes les indications nécessaires pour retrouver une « Ile au Trésor » où des pirates — nous sommes au XVIIIe siècle — ont caché d'immenses richesses. Le docteur Livesey et M. le chevalier Trelawney décident de partir avec Jim à la recherche du Trésor et ils font leurs préparatifs de départ.*

DEUXIÈME PARTIE

LE CUISTOT DU BORD

Chapitre Premier

JE VAIS A BRISTOL *(suite)*

A l'auberge de « La Vieille Ancre » à Bristol, le 1er mars 17..,

Mon cher Livesey,

Comme je ne sais si vous êtes au château ou encore à Londres, j'envoie la même lettre aux deux endroits.

Le bateau est acheté et équipé; il est à l'ancre et prêt à prendre la mer. Vous ne pouvez pas imaginer une goélette plus délicieuse — un enfant pourrait la manœuvrer : deux cents tonneaux, et elle s'appelle L'Hispaniola. *C'est mon vieux camarade Blandly qui me l'a procurée, et il s'est montré dans la circonstance le plus étonnant des amis. Cet homme admirable s'est littéralement dévoué à me servir au mieux de mes intérêts, et je puis dire aussi que tout le monde en a fait autant à Bristol dès qu'on a eu vent que nous partions à la recherche d'un trésor.*

— Redruth, dis-je en m'arrêtant de lire, le docteur n'aimera pas cela, le chevalier a bavardé malgré sa promesse.

— Et alors ? il n'en a peut-être pas le droit, grommela le garde-chasse. Ce ne serait pas mal si le chevalier devait prendre l'avis du docteur pour parler ou se taire! Voilà mon avis!

Sur quoi, j'abandonnai tout essai de commentaires et poursuivis ma lecture.

C'est Blandly qui a trouvé lui-même, l'Hispaniola, *et par la plus admirable des combinaisons; il l'a obtenue pour trois fois rien. Il y a toute une catégorie de gens à Bristol qui sont terriblement montés contre Blandly et qui vont jusqu'à dire que ce brave homme ferait n'importe quoi pour de l'argent, que* l'Hispaniola *lui appartenait et qu'il me l'a vendue à un prix absurdement élevé. Ce sont de grossières calomnies. D'ailleurs, personne n'ose nier les qualités de ce bateau.*

Jusque-là, il n'y a pas eu d'anicroches : les ouvriers (les gréeurs et les autres) ont travaillé avec une lenteur désespérante, mais avec le temps on en a vu la fin. Ce qui m'a ennuyé le plus, ça été de constituer l'équipage.

Je voulais une bonne vingtaine d'hommes, en cas de rencontre avec des indigènes ou avec des flibustiers, ou encore avec ces odieux Français. Et j'ai eu une peine du diable pour en trouver à peu près une demi-douzaine, lorsque par la plus remarquable des chances, j'ai rencontré justement l'homme qu'il me fallait.

Je me tenais sur le quai quand, par le plus grand hasard, je le rencontrais et liais conversation avec lui. J'appris ainsi que c'était un ancien marin qui tenait un cabaret, qu'il connaissait tous les marins à Bristol, qu'il en était malade de rester à terre et qu'il aurait été ravi de trouver une bonne place de cuisinier sur un navire pour aller de nouveau sur mer. Il était venu flâner ce matin jusque-là pour respirer, me disait-il, un peu d'air salin. J'en fus très touché, comme vous l'auriez été d'ailleurs, et, par pure compassion, je l'engageais sur-le-champ pour être le cuisinier du bord. Il s'appelle Long John Silver, et il a perdu une jambe; mais je considère cela plutôt comme un titre de recommandation, car il l'a perdue au service du roi, sous les ordres de notre grand et immortel Hawke. Il n'a pas de pension, Livesey. Ah! nous vivons dans une époque abominable!

Le bateau est acheté et équipé; il es à l'ancre et prêt à prendre la mer.

Eh bien, mon cher, alors que je pensais n'avoir trouvé qu'un cuisinier, c'était tout un équipage que j'avais découvert. A nous deux, Silver et moi, nous dénichâmes en quelques jours une troupe de loups de mer les plus authentiques que l'on puisse imaginer, pas jolis à voir, mais des hommes dont le visage respire le caractère le plus énergique. Nous pourrions livrer combat à une frégate, je vous le déclare.

Long John se débarrassa même de deux hommes sur les six ou sept que j'avais engagés; il me démontra en un clin d'œil qu'ils appartenaient précisément à l'espèce des marins d'eau douce que nous devions redouter dans une entreprise d'importance.

Je suis dans le plus magnifique état d'humeur et de santé. Je mange comme un bœuf, je dors comme une souche, et pourtant je ne jouirai pas d'un moment de répit jusqu'à ce que j'entende mes vieux loups de mer virer au cabestan. Vivement en mer! Qu'importe le trésor! La splendeur de la mer me tourne la tête ! Ainsi donc, Livesey, dépêchez-vous, ne perdez pas une heure si vous avez de l'amitié pour moi. Que le petit Hawkins aille de suite sous la garde de Redruth, dire au revoir à sa mère, et que tous deux nous viennent à Bristol à toute allure.

— John TRELAWNEY.

P.-S. — *Je ne vous ai pas dit que Blandly, qui enverra un bateau à notre recherche si nous ne sommes pas de retour à fin août, nous a trouvé un type remarquable comme capitaine ; il a bien l'air désagréable, ce que je regrette, mais sur tous les autres points c'est un trésor. Long John Silver a déniché un homme très capable comme second qui se nomme Arrow. J'ai un maître d'équipage qui sait commander à coups de sifflet : ainsi, Livesey, tout marchera comme sur un bâtiment de guerre à bord de notre chère* Hispaniola. *J'ai oublié de vous dire que Silver n'est pas le dernier venu; j'ai appris de source sûre qu'il a un compte en banque qu'il n'a jamais épuisé. Il laisse sa femme qui s'occupera de l'auberge, et comme c'est une femme de couleur, des célibataires, comme vous et moi peuvent penser que c'est autant à cause de sa femme que pour sa santé qu'il reprend la mer.*

J. T.

P.-P.-S. — *Jim Hawkins peut passer une nuit chez sa mère.*

Vous pouvez imaginer dans quel état d'excitation cette lettre me plongea. La joie que j'éprouvais me mettait hors de moi, et si j'ai jamais eu du mépris pour quelqu'un, c'est bien à l'égard du vieux Redruth qui ne faisait que grommeler et se lamenter; il n'y a pas un des gardes-chasse qu'il a sous ses ordres qui n'eût été heureux d'être à sa place. Tel n'était pas le bon plaisir du chevalier, et le bon plaisir du chevalier, c'était la loi pour eux; personne en dehors du vieux Redruth n'aurait même osé grommeler comme il le faisait.

Le lendemain matin, lui et moi, nous partions à pied pour l'*Amiral-Benbow*, et j'y trouvais ma mère en parfaite humeur et bonne santé. Le capitaine, qui si longtemps avait été le motif de nos soucis était parti pour cet endroit où les méchants sont inoffensifs. Le chevalier avait fait tout réparer; la salle et l'enseigne étaient repeintes à neuf; il avait même donné quelques meubles, notamment un superbe fauteuil dans lequel ma mère trônait au comptoir. Il lui avait aussi trouvé un gamin comme apprenti, si bien qu'elle ne resterait pas sans aide pendant que je serai parti. C'est en voyant ce garçon que je compris pour la première fois ma situation. J'avais jusque-là rêvé aux aventures qui m'attendaient sans penser du tout à la maison que j'allais quitter, et, maintenant, en voyant ce lourdeau inconnu, se tenant à ma place à côté de ma mère, je ne pus retenir mes larmes. Je crois bien avoir fait une vie de chien à ce garçon, car il était nouveau dans le métier : il y avait cent prétextes de l'attraper et de l'humilier, et j'en profitai. La nuit passa et le lendemain après dîner, Redruth et moi reprenions la route. J'avais dit au revoir à ma mère et à la baie où j'avais vécu depuis ma naissance, et à mon cher et vieil *Amiral-Benbow* que j'aimais un petit peu moins depuis qu'il était repeint. Une de mes dernières pensées fut pour le capitaine, qui avait rôdé si longtemps sur la grève avec son tricorne, sa joue balafrée et sa vieille lunette de cuivre. Un instant après, nous avions tourné le coin et ma maison fut hors de vue. Vers le soir, la diligence nous prenait au *Royal George*, sur la lande. Je fus casé entre Redruth et un gros vieux monsieur, et malgré les cahots dus à la vitesse et l'air froid de la nuit, je m'assoupis en un clin d'œil et dormis comme une souche, par monts et par vaux et de relais en relais. Je fus réveillé enfin par un bon coup dans les côtes et je m'aperçus, en ouvrant les yeux, que nous étions arrêtés devant un grand bâtiment, dans une rue de ville et que le jour était déjà levé depuis un bon bout de temps.

— Où sommes-nous ? demandai-je

— A Bristol, me répondit Tom. Descends!

M. Trelawney s'était installé dans une auberge, dans le port même, afin de pourvoir surveiller le travail sur la goélette. Il nous fallut donc marcher jusque-là, et le chemin, pour ma très grande joie, longeait les quais parmi un nombre considérable de bateaux de toutes tailles, de toutes formes et de tous pays. Sur l'un, les marins chantaient en travaillant; sur un autre, il y avait des hommes en l'air, très haut au-dessus de ma tête, suspendus à des cordages qui n'avaient pas l'air plus gros que des fils d'araignée. Bien que j'eusse passé toute ma vie sur la côte, il me semblait que je n'avais jamais vu la mer jusqu'à présent; l'odeur du goudron et du sel était quelque chose de nouveau pour moi. Je voyais les plus extraordinaires figures de proue qui avaient été à l'autre bout du monde; je voyais aussi des quantités de vieux marins, des anneaux aux oreilles, les favoris roulés en boucles et les cheveux assemblés en une queue goudronnée, qui marchaient lourdement en tanguant d'un air important. Je n'aurais pas eu moins de plaisir à voir autant de rois ou d'archevêques! Et moi aussi, j'allais partir en mer, partir sur une goélette, avec un maître d'équipage qui savait commander avec un sifflet et avec des marins qui chanteraient, et dont les cheveux seraient réunis en une queue! J'allais partir vers une île inconnue, à la recherche de trésors cachés! Tandis que j'étais encore dans ce songe délicieux, nous étions arrivés devant une grande auberge dont nous vîmes sortir M. le chevalier Trelawney, vêtu des pieds jusqu'à la tête comme un officier de marine, en gros drap bleu, un sourire lui épanouissant le visage, et qui imitait déjà merveilleusement la démarche des marins.

— Vous voici, s'écria-t-il, et notre docteur est arrivé de Londres la nuit dernière. Bravo! L'équipage est au complet!

— Ah! monsieur, m'écriai-je, quand est-ce que nous partons ?

— Quand ? mais demain! me répondit-il.

Chapitre II

A L'ENSEIGNE
DE « LA LONGUE-VUE »

Quand j'eus fini de déjeuner, le chevalier me donna un mot pour John Silver, à l'enseigne de la *Longue-Vue*. Je devais trouver facilement l'endroit, car je n'avais qu'à suivre les quais et à faire attention à une petite taverne qui avait un grand télescope de cuivre pour enseigne. Je partis ravi de cette occasion de voir, de nouveau, navires et gens de mer, et je me frayai un chemin parmi la foule, les charrettes, les ballots, — car c'était l'heure où la vie du port était le plus intense, — jusqu'à ce que je trouve la taverne en question. C'était un petit cabaret assez coquet : l'enseigne était fraîchement repeinte; aux fenêtres il y avait des rideaux rouges très nets, et le plancher était proprement sablé. Il donnait sur une rue de deux côtés, et une porte s'ouvrait sur chacune d'elles, ce qui apportait une bonne clarté à la grande salle basse, malgré les nuages de fumée de tabac. La plupart des clients étaient des gens de mer qui parlaient si fort, que je restais sur le seuil, presque effrayé d'entrer.

Comme j'attendais là, un homme sortit d'une pièce à côté et au premier coup d'œil, je fus certain que c'était Long John; sa jambe gauche était coupée à mi-cuisse, et sous l'épaule gauche il avait une béquille dont il se servait avec une habileté merveilleuse, sautillant avec comme un oiseau. Il était très grand et fort, le visage aussi large qu'un jambon : une figure plate et sans couleur, mais intelligente et souriante. Il semblait de la plus joyeuse humeur; il sifflotait en circulant entre les tables, et avait un mot joyeux ou une tape sur l'épaule pour ses clients préférés. Jusqu'alors, pour dire la vérité, et à partir du moment même où dans sa lettre M. Trelawney faisait la première fois mention de Long John, j'avais appréhendé qu'il fût justement ce marin à une jambe dont j'avais guetté la venue si longtemps au vieux *Benbow*. Mais il suffisait de jeter un regard sur l'homme qui était devant moi. J'avais vu le capitaine, Chien-Noir, Pew l'aveugle, et je pensais savoir comment étaient faits les pirates; quelque chose de tout à fait différent selon moi de ce cabaretier jovial et propre. Je retrouvai mon courage aussitôt, franchis le seuil et marchai droit vers l'homme qui se tenait sur sa béquille et bavardait avec un client.

— Monsieur Silver ? demandai-je en lui tendant le mot.

— Oui, mon garçon, dit-il, c'est mon nom, sans erreur! Et toi, qui peux-tu bien être ?

Et comme il jetait un coup d'œil sur la lettre du chevalier, il me sembla qu'il avait une sorte de tressaillement.

— Ah! dit-il à haute voix et me tendant la main. Je vois, tu es notre mousse. Eh bien, je suis content de te voir!

Et il prit ma main dans sa grande et ferme poigne.

A l'instant même, un des consommateurs du fond de la salle se leva brusquement et gagna la porte; il en était tout près et il fut dans la rue en une minute. Mais sa hâte avait attiré mon attention et je le reconnus aussitôt : c'était l'homme au visage de cire à qui il manquait deux doigts et qui était venu le premier à l'*Amiral-Benbow*.

— Eh! m'écriais-je, arrêtez-le, c'est Chien-Noir!

— Je me moque de savoir qui c'est! dit Silver. Mais il n'a pas payé sa consommation! Harry, cours après lui et attrape-le-moi.

Un des hommes qui étaient près de la porte bondit à sa poursuite.

— Même si c'était l'amiral Hawke, il devrait payer sa consommation! reprit Silver.

Puis laissant ma main, il me demanda :

— Qui dis-tu que c'est ? Chien quoi ?

— Chien-Noir, répondis-je. Mais M. Trelawney ne vous a donc pas parlé des flibustiers ? C'en est un!

— Quoi, s'écria Silver, dans ma maison ? Ben, cours donc donner un coup de main à Harry. Alors, c'est un de ces pirates ? Et c'est toi qui buvais avec lui, Morgan ? Viens donc un petit peu par ici!

C'était l'homme au visage de cire...

L'homme qu'il avait appelé Morgan, un vieux marin aux cheveux gris, au visage couleur d'acajou, s'avança à petits pas timides en roulant sa chique.

— Dis donc, Morgan, questionna Long John très sévèrement, avais-tu déjà vu ce Chien-Noir auparavant ?

— Moi, jamais, monsieur! répondit Morgan en faisant un salut.

— Tu ne savais pas son nom, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Par tous les diables, Tom Morgan, c'est tant mieux pour toi! s'exclama le patron. Si tu avais fréquenté des gens de cette sorte, tu n'aurais jamais remis les pieds dans ma maison, tu peux compter là-dessus! Et qu'est-ce qu'il te disait ?

— Je ne sais pas exactement, monsieur, répondit Morgan.

— Est-ce que tu appelles une tête ce que tu as sur les épaules, ou bien une sacré crâne de mouton ? s'écria Long John. « Tu ne sais pas exactement ? » Peut-être que tu ne sais pas exactement que tu parlais à quelqu'un, n'est-ce pas ? Allons, de quoi est-ce que vous parliez, de voyages, de capitaines, de bateaux ? Dégoise, qu'est-ce que c'était ?

(A suivre.)

UN PETIT TRUC

Il est très difficile de mesurer approximativement la hauteur d'un arbre. Voici un procédé très simple que les Indiens emploient et qu'il vous sera facile d'expérimenter en vous amusant. Ils s'éloignent de l'arbre et marchent droit devant eux, jusqu'au point où se courbant en avant, ils peuvent voir la pointe de l'arbre en regardant entre leurs jambes écartées. La distance parcourue depuis le tronc, qu'il est aisé de mesurer, répond assez exactement à la hauteur de l'arbre. Il doit y avoir une légère erreur en moins, correspondant à environ 50 centimètres.

Entre Camarades

De Fère-en-Tardenois, une petite lectrice assidue de notre journal nous envoie la lettre suivante :

« Chers camarades,

« C'est avec impatience que j'attends *Mon Camarade* tous les quinze jours, je le trouve toujours très intéressant. J'ai été très contente des dernières élections dans notre arrondissement de Château-Thierry...

« Depuis quelque temps je recevais un journal du nom de *Cœur Vaillant*. C'est un journal catholique et idiot à la fois, bref je l'ai refusé. Le directeur me l'envoyait quand même. Je lui ai fait une lettre dont je vous envoie le double.

« J'ai ajouté la photo de Maxime Gorki à ma collection de photos. Le *Mystère du serpent à plumes* devient passionnant et je me demande ce que va devenir Pierrot et ses amis. Janot et le Coin du sourire m'amusent beaucoup. Toto et Toutoune bravent bien des dangers. Quand arriveront-ils ? Enfin, *Mon Camarade* est à point. Comme beaucoup d'autres lecteurs, je voudrais que les numéros soient hebdomadaires...

« Vive *Mon Camarade*.

« Micheline O... »

Et voici la lettre au journal :

« Monsieur le Directeur,

« Depuis déjà deux mois vous m'envoyez votre journal : *Cœur Vaillant*. J'ai parcouru le premier numéro, mais quand j'ai vu ce que c'était, j'ai dit au facteur de le renvoyer. Il écrivit sur la bande : refusé, en grosses lettres ; je ne sais si le journal vous arrivait, mais toujours est-il que vous persistez à me le faire parvenir. Je vous prie donc, monsieur, de ne plus m'expédier *Cœur Vaillant*, car vous ne pourrez jamais me convertir. Apprenez que je suis une lectrice assidue de *Mon Camarade*, etc... »

Notre petite lectrice a très bien fait de ne pas vouloir continuer à recevoir ce journal, car le seul journal que doivent lire tous les enfants est *Mon Camarade ;* c'est pour qu'il soit vraiment le grand journal des enfants que vous devez nous aider à le diffuser, soit par la vente au numéro, soit par des abonnements que vous recueillerez parmi vos camarades.

***

Notre ami Jean Larnaut, de Jurançon, se propose de faire autour de lui, ce que nous vous demandons à tous. Bravo pour cette bonne initiative.

« Au sujet de *Mon Camarade*, sa lecture me plaît infiniment malgré mes 14 ans. Le roman du *Serpent à plumes*, je le lis avec assiduité et il me tarde que les quinze jours soient passés pour qu'arrive le numéro suivant. Je ferai tout mon possible pour vous procurer des lecteurs pour faire *Mon Camarade* hebdomadaire et le plus grand des journaux illustrés des enfants.

« Je vous remercie de publier *l'Ile au Trésor*, car l'ayant déjà lue, je suis heureux de voir votre journal le publier.

« En espérant que *Mon Camarade* soit le journal de tous les enfants d'ouvriers, je vous envoie mon salut fraternel. »

Variétés

UN POÈME

La mort de Maxime Gorki a inspiré à notre ami B. D., le poème suivant :

Adieu à toi, oh! Maxime Gorki.
Adieu à toi qui décrivis les scènes
de la douloureuse vie
de ceux qui travaillent et qui peinent.
Adieu, oh! écrivain admirable
Qui propageas la vérité,
Qui fis d'un grand peuple misérable
Une masse consciente et révoltée.
Adieu à toi, oh! homme de cœur,
Qui eus toujours la foi
Qu'un jour les travailleurs,
Sur le monde feraient la loi.
Adieu à toi, oh! écrivain,
Adieu oh ! lutteur immortel
De la justice, du droit et du bien,
Contre les riches et les cruels!

B. D., 12 ans 1/2.
Un copain de Grenelle.

ATTENTION

Les LIVRETS
de " MON CAMARADE "
ONT REPRIS UNE
PARUTION RÉGULIÈRE

UN JEUDI : MON CAMARADE !
UN JEUDI : UN LIVRET !

déjà parus :

N° 3. — Bébert et le fils du Châtelain, par Maublanc.
N° 4. — Jeux de plein air.
N° 5. — Contes de Lamb, d'après Shakespeare.
N° 6. — Je campe.
N° 7. — Pièces à jouer.

à paraître :

N° 8. — Katia à l'usine.
N° 9. — L'île aux épouvantails, par Fanny Clar.

Abonnement combiné avec « Mon Camarade » :
Un an..... 16 frs

Chaque livret illustré, 0.50

Prix spécial pour les organisations et patronages à partir de 50 ex. mélangés

Mon Camarade

L'Illustré de la Jeunesse
paraît le Jeudi, tous les quinze jours

Le Numéro : 0 fr. 40

Belgique : 0 fr. 80 (Francs Belges)
Etranger : 0 fr. 80 (Francs Français)

ABONNEMENTS

France :	6 MOIS : 4 fr. 50	; 1 AN : 8 fr.
Belgique (fr. belges) :	6 MOIS : 10 fr.	; 1 AN : 18 fr.
Etranger (fr. franç.)	6 MOIS : 9 fr.	; 1 AN : 16 fr.

ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS

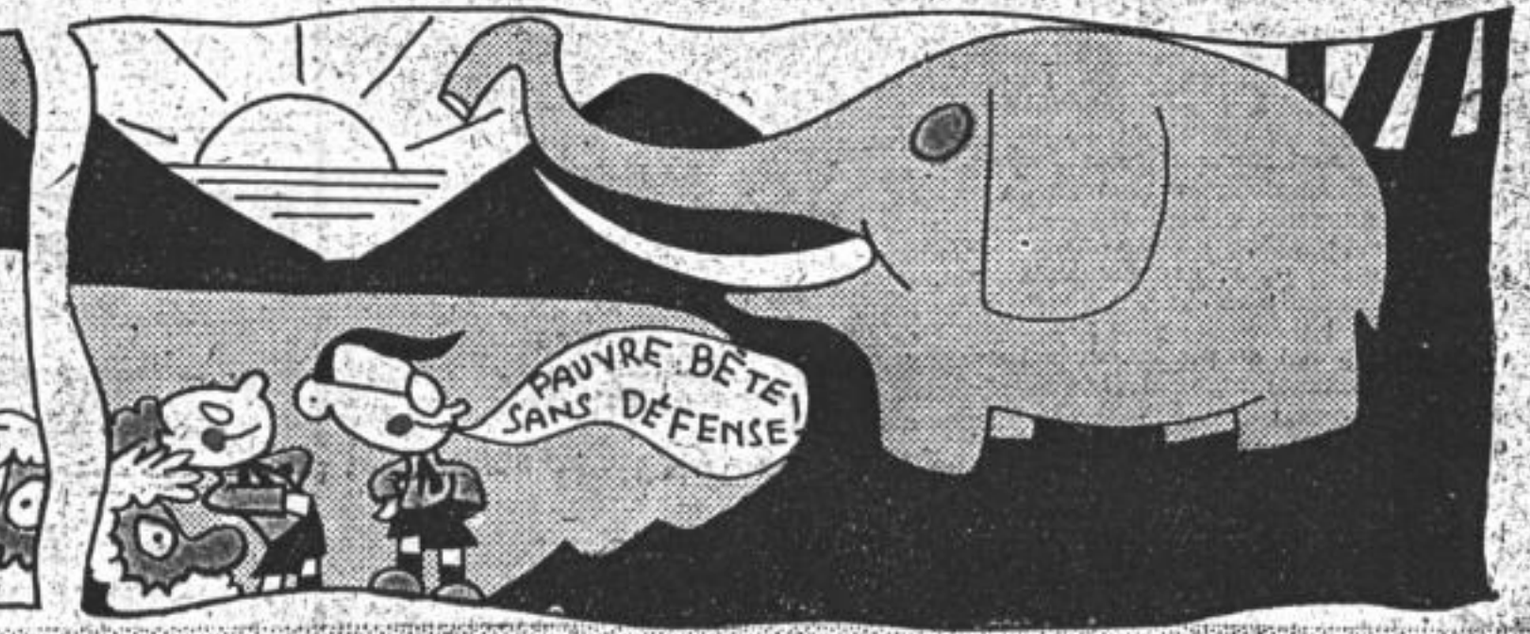
E.S.I. 24, Rue Racine PARIS 6e

Compte Chèque postal : 974.41 Paris

Le gérant : Léon MOUSSINAC

IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET CIE au ZOO....



CONCOURS DU DESSIN INACHEVÉ

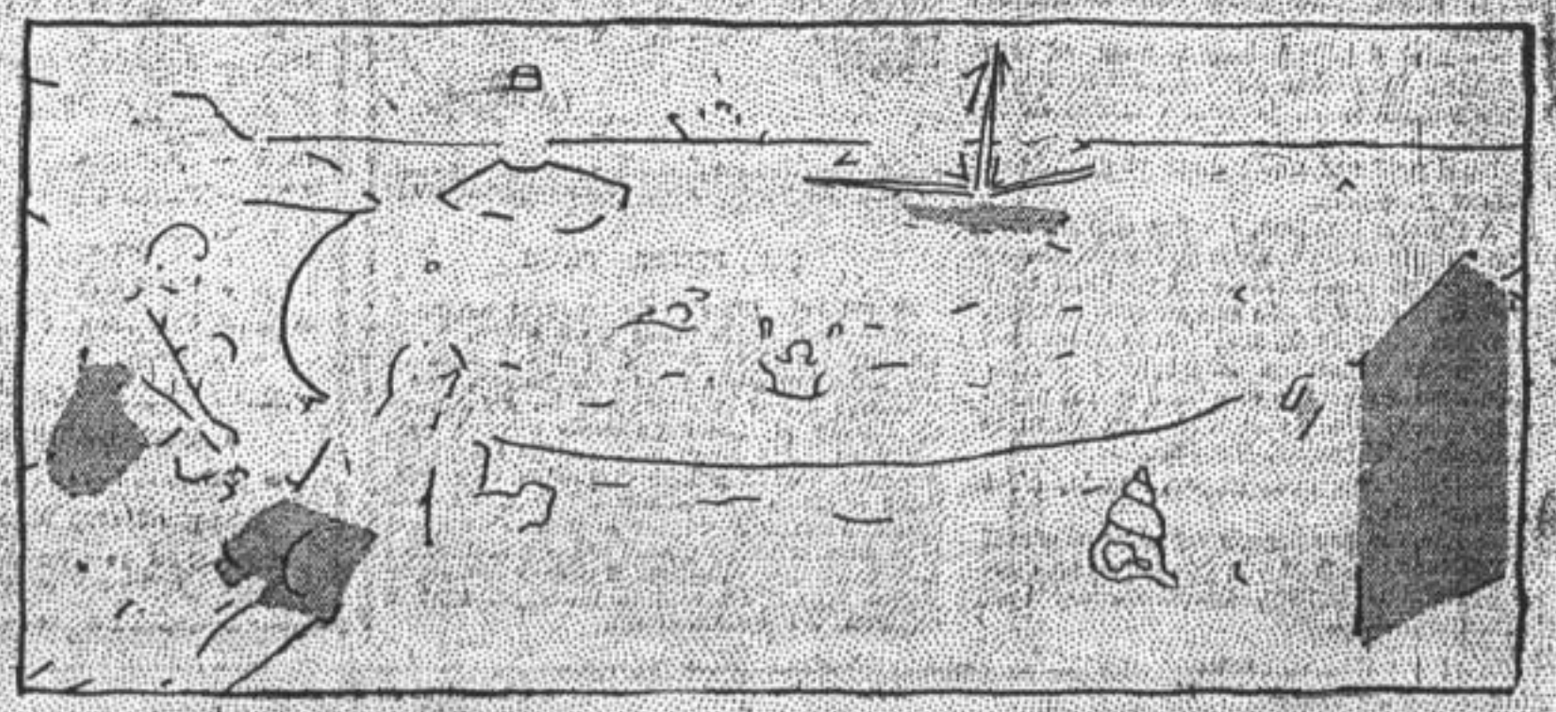
Notre ami Poum a été au bord de la mer et a commencé un dessin qu'il n'a pu finir.

Pouvez-vous le faire?...

Envoyez la solution avec le bon de Concours à M. Poum, 24, rue Racine, Paris (VIe), et vous pourrez gagner un de nos dix prix de livres.

Bon du Concours
DU DESSIN INACHEVÉ

Bon à découper et à envoyer avant le 22 octobre 1936.



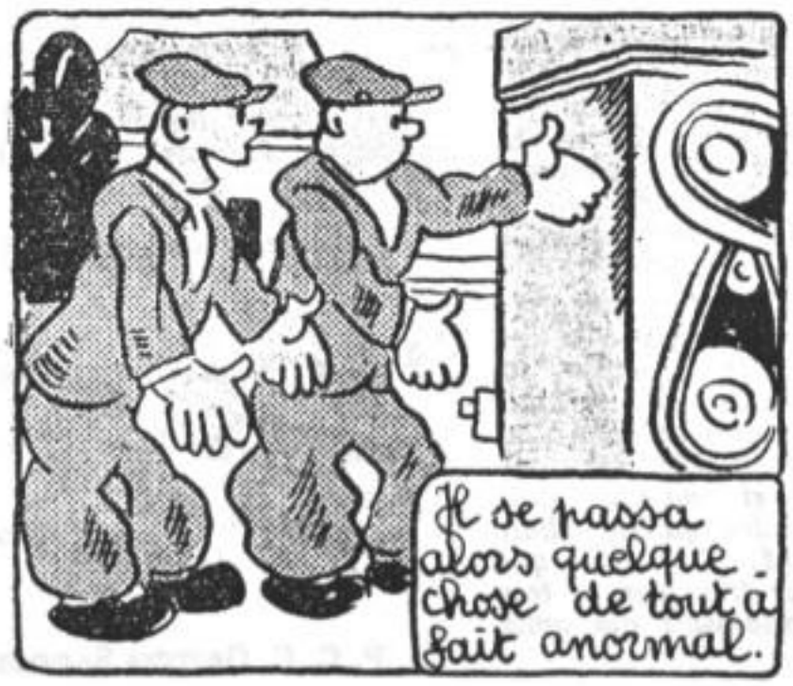
DLP 27-05-92030302

QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 48. — 17 Septembre 1936.

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum



Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 1er Octobre

Janot et Monsieur de la Rocheforte

Mes chers Camarades,

Je suis encore à la campagne chez mon oncle Joseph Rustaud, et j'y resterai jusqu'à la veille de la rentrée. Je suis tout de même bien content d'y être à la campagne, bien que je n'aie pas le droit d'aller ni dans les bois, ni sur les prés, ni dans les ruisseaux, parce que tout le pays appartient à M. le colonel comte de la Rocheforte.

Près de chez nous, il y a une ferme qui appartient comme tout le pays à M. le comte de la Rocheforte, et où les fermiers sont encore plus malheureux que chez mon oncle. Il faut dire qu'ils ont six enfants, dont la plupart sont encore si petits qu'ils ne peuvent pas encore travailler, et que l'aîné, qui a treize ans, un jour qu'il allait à la ville a voulu sauter sur un camion qui passait, et qu'il est tombé, et qu'il est si mal tombé qu'il a eu la jambe affreusement abîmée. Pendant des semaines et des semaines, le médecin est venu, et il a fallu acheter des médicaments, ce qui n'a pas empêché qu'à la fin on a dû lui couper la jambe. Et l'assurance n'a rien donné, parce que c'était sa faute à lui... il s'était fait broyer la jambe pour le plaisir.

A cause de ce maudit accident, et de tous les soucis qu'il a donnés, M. Morel (c'est le nom du fermier), n'a pas pu rentrer ses foins à temps et ça a été une perte d'autant plus grande pour lui, qu'il a dû vendre presque toutes ses vaches la moitié du prix qu'il les avaient payées. Et tout a été de mal en pis, cette année-là, tant et si bien qu'il n'a pas pu payer la location de sa ferme à M. le comte de la Rocheforte et que M. le comte a fait venir l'huissier.

Je ne savais pas ce que c'est un huissier, mais j'en ai vu venir un pour ce qu'ils appellent l'inventaire. C'est un homme vêtu de noir, assez gros, mais avec le visage sévère. Il a regardé tout ce qui était dans la maison des Morel, et il en a fait la liste. Et après cela, il paraît que les Morel seront tous mis à la porte et qu'on leur prendra tous leurs meubles à l'exception d'un lit, d'une table et d'une chaise, et aussi des bêches, des fourches et des faux. Mais les deux dernières vaches, les récoltes, et tout le reste du mobilier vont être vendus.

On parle souvent de cela à table, et ma tante en est toute triste. Moi je me demandais que faire, quand j'ai reçu une lettre de Mlle Lebondu, à qui j'avais envoyé une carte pour dire que je me portais bien et que j'étais très content d'être à la campagne, sauf que je n'avais pas le droit de faire un pas hors de la route parce que tout appartenait à M. le comte de la Rocheforte.

Mlle Lebondu me répondit que cela tombait rudement bien, que justement elle avait été en pension avec Mme la comtesse, qui de ce temps-là s'appelait Mlle Tardiveau et était la fille d'un très gros marchand de cochons, quelqu'un de véritablement très riche. Sûr qu'elle serait très contente de voir un petit protégé de son ancienne amie, la comtesse, et Mlle Lebondu mettait dans sa lettre un mot que je n'aurais qu'à porter au château, je serais sûr d'être reçu.

Pour une chance, c'était une chance, et je me suis dit que pour une fois, Mlle Lebondu allait servir à quelque chose. Aussi, tout de suite, j'ai demandé à ma tante qu'elle me donne mon costume des dimanches, je me suis lavé si fort que j'ai failli enlever la peau, et, après avoir bien ciré mes souliers, je suis allé vers le château en tenant la lettre de Mlle Lebondu à la main.

Le château est vraiment un très beau château. Il a été bâti en haut d'une petite vallée, dans le plus bel endroit du pays ; tout autour, il y a de très beaux arbres, des fils de fer barbelés et des écriteaux avec : « Propriété privée, défense d'entrer, pièges à loups et pièges à feu. Chiens méchants. »

Moi qui ne suis pas poltron, je suis entré tout de même par la grande grille de fer doré et courbe qui ressemblait à de la dentelle, et j'ai pris une belle allée de sable jaune comme de l'or. Dans le parc, il y avait des belles pelouses avec des statues blanches, des jets d'eau et des massifs de bégonias. Justement, un jardinier était en train de couper le gazon avec une petite mécanique à roulettes et il m'a demandé où j'allais. Je lui ai expliqué que j'avais une lettre pour la comtesse et il m'a laissé passer.

Plus loin, les petits garçons et les petites filles du château jouaient à pousser des balles avec des raquettes sur des terrains exprès, surveillés par une institutrice qui ressemblait à Mme Burette. Après je suis arrivé au château et là, des messieurs tout habillés de vestes rouges avec des galons — on ne les appelle pas des généraux, mais des laquais — m'ont demandé où j'allais. Ils m'ont fait alors entrer à la cuisine après avoir pris ma lettre qu'ils ont été porter à Mme la comtesse.

Pour une belle cuisine, c'était une belle cuisine! J'y ai attendu très longtemps en me regardant dans les casseroles en cuivre bien astiquées. Il y avait au moins trois ou quatre femmes qui se donnaient beaucoup de mal pour fabriquer des poulets rôtis et des crèmes au chocolat pour le repas de midi.

Mme la comtesse a fini par arriver. Elle est encore plus peinte sur la figure que Mlle Lebondu, la comtesse. Elle m'a regardé de haut en bas, Mme la comtesse. Elle m'a dit qu'elle se rappelait bien de Mlle Lebondu, et qu'elle était contente d'apprendre qu'elle allait se marier avec M. Trépointe, qui était un monsieur très bien et très riche, et qui connaissait des amis de son mari.

Quant à moi, je pouvais venir quand je voudrais. Il y aurait toujours à la cuisine un morceau de pain et un bout de chocolat...

Moi, je n'étais pas venu pour demander la charité, mais pour tout autre chose. Et tout de suite, je lui ai expliqué, à la comtesse, qu'il fallait qu'elle ne fasse pas de mal à ces pauvres Morel, qu'elle ne vende pas tous leurs meubles. La comtesse m'a répondu qu'elle ne savait rien, c'étaient les affaires de son mari, et, justement, il était parti en voyage, il ne reviendrait pas avant plusieurs jours.

Juste à ce moment, M. le comte est entré dans la cuisine. Il était en habit de cheval, mais il avait une toque de cuisinier et un tablier blanc. Il venait lui-même faire les œufs brouillés aux truffes, pour le repas de midi, parce qu'il a, paraît-il, un coup de main exceptionnel pour les réussir et que les domestiques les servent toujours, ou trop cuits, ou pas assez, les œufs brouillés.

Moi, sans avoir l'air de m'apercevoir que le comte n'était pas là, je me suis mis à lui expliquer pendant qu'il battait les œufs lui-même, qu'il fallait ne pas faire de mal aux Morel. Que c'étaient des gens qui avaient eu du malheur. Le comte m'a regardé avec des yeux tout ronds et il avait l'air tellement étonné qu'il a laissé tomber son monocle dans les œufs.

— Mais je ne peux rien faire, me répondit-il. Ces Morel me doivent plus de deux mille francs, ils doivent me payer. Je ne dois tout de même pas me ruiner pour ces gens. Cette ferme est à moi, je la reprends... Et qui vous a permis, d'ailleurs, de rentrer ici, petit malotru ?

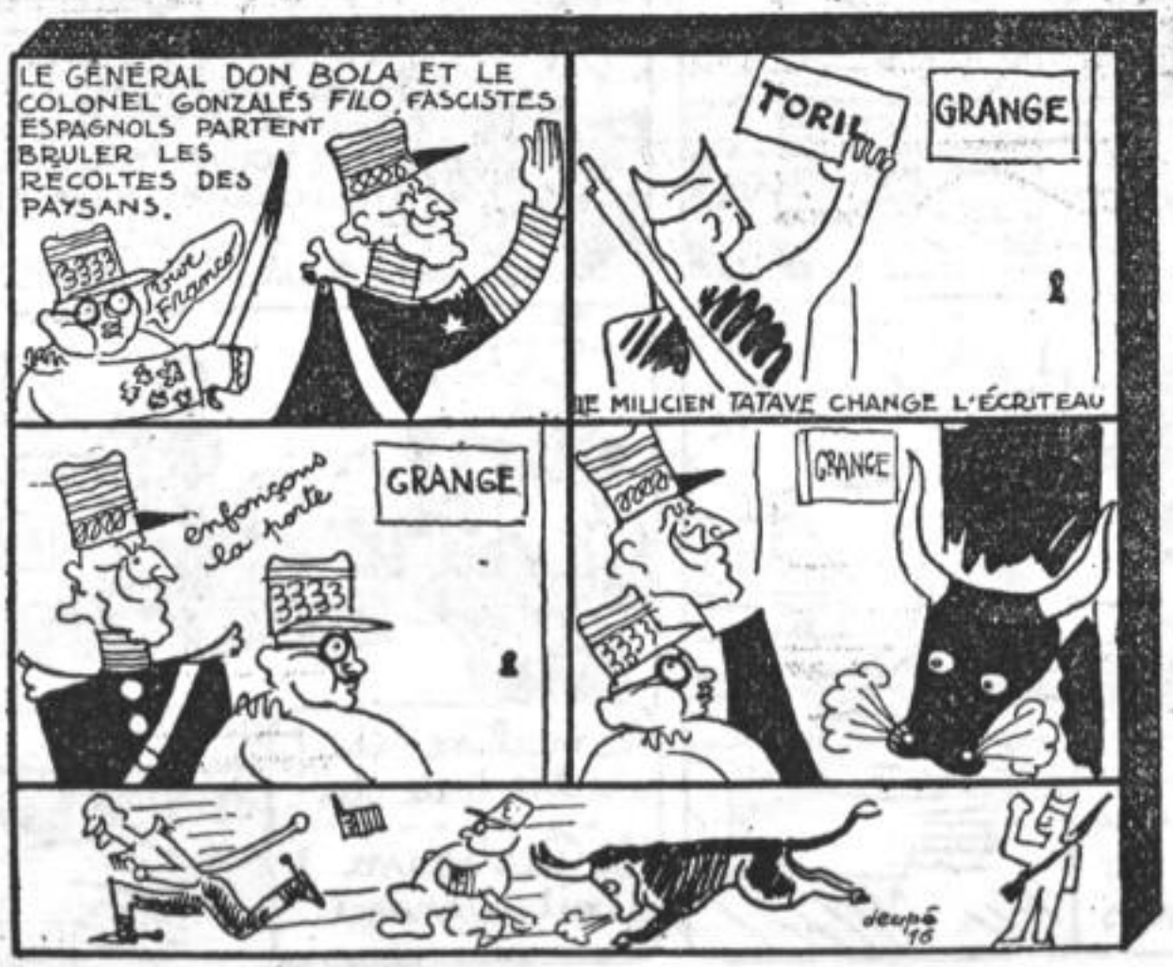
— Ne t'inquiète pas, dit la comtesse, c'est un petit protégé de cette vieille folle de Lebondu, une amie de pension dont je t'ai déjà parlé.

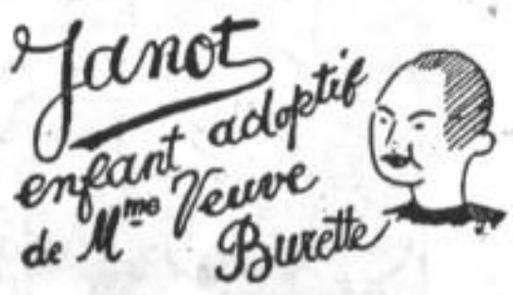
— Bien, fit le comte en continuant de battre ses œufs, mais que ce garnement me laisse travailler en paix.

La comtesse me mit tout doucement à la porte, et je n'ai pu rien dire de plus. Le lendemain, on a vendu tous les meubles de ces pauvres Morel. La mère pleurait, et elle n'était pas la seule. Tout le monde était furieux dans le pays contre le comte, mais on ne savait pas quoi faire contre lui. C'est tout de même malheureux, ces gros messieurs qui ont déjà des tas de choses et qui prennent le peu que les malheureux ont. Moi je trouve que ce n'est pas juste.

Voilà toutes les nouvelles de la campagne. Je vous écrirai sitôt que je serai de retour en ville.

Je vous salue tous mes chers amis.





P. C. C. Georges SADOUL

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, treize ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf luttent contre le roi du pétrole Van der Gold et son premier lieutenant Premior pour délivrer le grand inventeur Clément Lothaire, oncle de Pierrot. Ils viennent de découvrir le secret de la prison de Clément Lothaire, quand ils sont surpris par les bandits du pétrole qui se préparent à faire sauter les trois amis en même temps que le château du Serpent à Plumes. Les bandits font le guet lorsqu'une explosion retentit.*

Chapitre XLVII

LA CARTOUCHE DE DYNAMITE

Jambe-de-Bœuf comprit vite qu'il lui serait impossible, avec ses seules mains nues, de faire céder la porte du caveau à dynamite. Il se retourna, parcourut du regard le grand hall du *Serpent à Plumes*, et, brusquement décidé, il se précipita en courant vers la table sur laquelle Premior avait une heure auparavant dévoré une assiettée de tripes au vin blanc, et qui était encore encombrée de la vaisselle et des reliefs du repas. D'un revers de main Jambe-de-Bœuf déblaya la table. Les assiettes se brisèrent avec fracas sur le dallage noir et blanc de la grande pièce.

Cette table étroite et longue de près de deux mètres, était une antique table de chêne massif, dont l'épaisse tablette avait été taillée d'une seule pièce dans un arbre géant. Ce meuble rustique était d'un poids considérable et, la veille, voulant le rapprocher de la fenêtre, Fil-de-Fer et Pierrot, en unissant leurs efforts, avaient eu bien de la peine à le traîner sur les dalles.

Mais Jambe-de-Bœuf était véritablement un colosse. D'un seul coup, sans plus d'effort apparent qu'il n'en faut à un homme normal pour soulever une planche de sapin, il avait pris entre ses bras puissants l'épaisse table de chêne, la tenant comme un bélier. Et après s'être reculé au fond du hall, le colosse prit son élan, traversa la vaste pièce en quelques enjambées et se précipita contre la porte de la cave à la dynamite.

La porte ne résista pas au choc. A la fois, les gonds et la serrure cédèrent, et le vantail s'abattit d'une seule pièce dans l'escalier de la cave.

La porte s'était écroulée plus facilement que Jambe-de-Bœuf ne l'avait présumé, et emporté par son trop grand élan il s'étala sur le sol. Avant qu'il ne fût relevé, Fil-de-Fer s'était déjà précipité dans l'escalier.

Il remonta une minute après tenant en main tout ce qui restait de la mèche qui devait mettre le feu aux poudres : un morceau à peine long comme le doigt...

— Il était temps, fit Pierrot.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, s'écria Fil-de-Fer. Les bandits sont aux environs du château, qui guettent l'explosion. Ils attendront peut-être un quart d'heure, par mesure de prudence, mais je suis certain que passé ce délai ils arriveront ici avec leurs mitrailleuses. Il faut partir immédiatement par le souterrain.

— Je m'y oppose, dit Pierrot. Songes-tu que nous savons maintenant où est mon oncle ?... Nous laisserions ici l'auto qui seule peut nous permettre d'arriver demain à Bedejun pour y délivrer Clément Lothaire, en gagnant Premior de vitesse...

— Il a raison, dit Jambe-de-Bœuf qui ferma la porte secrète du souterrain.

— Mais les bandits du pétrole ont des voitures, répliqua Fil-de-Fer. Ils vont nous poursuivre, et pourrons-nous leur échapper ?

— Ne t'inquiète pas de cela, fit Pierrot. Tandis que vous attendiez la mort, j'ai saboté les voitures.

— Oui, mais il faut sortir notre torpédo, objecta Fil-de-Fer, et il est certain qu'ils nous guettent avec leurs mitrailleuses.

Cependant, cette fois-ci, Pierrot avait achevé de convaincre Fil-de-Fer et en une minute le jeune Parisien avait trouvé dans son inventive cervelle un plan qu'il exposa rapidement.

La voiture sortit en trombe.

La voiture était, on le sait, rangée dans l'ancienne remise du financier Jecker, et cette remise était située dans le sous-sol du château. De ce garage, une rampe douce montait à la grande porte cochère du château, d'où une autre rampe partait vers le hall. De la porte cochère, un chemin filait droit à découvert pendant cinq cents mètres environ. Le plan de Fil-de-Fer était simple. On ferait sauter la porte à la dynamite et, à la faveur de la surprise que ne manquerait pas de causer cette explosion chez les bandits qui croiraient sans doute au début de la destruction du château, la voiture, d'un élan aussi rapide que possible, escaladerait la rampe, passerait sur les débris de la porte et traverserait la zone dangereuse en pleine vitesse.

Ce plan fut immédiatement adopté et mis à exécution. Au moment où les bandits avaient fait irruption dans le château, les trois amis venaient de terminer les préparatifs de leur départ, et la voiture, en parfait ordre de marche, était déjà chargée de leurs bagages.

Jambe-de-Bœuf, après avoir relevé le capot de la torpédo qui devait servir de protection précaire, contre les balles, recommanda à Pierrot de se coucher au fond de la voiture, et de se protéger au moyen des bagages et des couvertures.

Fil-de-Fer était descendu dans le caveau, chercher une cartouche de dynamite, et il l'avait amorcée avec le court bout de mèche qu'il avait pu éteindre quelques minutes auparavant.

— La mèche de M. Premior et du capitaine d'artillerie Vladimir Liouboff ne sera pas perdue pour tout le monde, ricana-t-il en glissant la cartouche de dynamite sous la porte d'entrée et en y mettant le feu.

Puis, d'un bond souple, le jeune Parisien s'éloigna de la mine allumée, descendit la rampe qui conduisait au garage et se coucha au fond de la voiture, aux côtés de Pierrot. Il n'était pas en place que l'explosion retentit, répercutée d'une façon étourdissante par les voûtes du sous-sol. Une épaisse fumée obscurcissait tout, mais sans hésiter, Jambe-de-Bœuf avait mis son moteur en marche, et fonçait sur les débris de la porte et de la barricade qu'y avaient établie les bandits.

Une partie de la muraille s'était effondrée, mais seulement du côté de la rampe qui conduisait au hall, et un passage restait à peu près libre, face à la rampe du garage. La torpédo jaune fit une rude embardée dans ce mauvais passage, mais la poigne d'acier de Jambe-de-Bœuf redressa sans peine la direction. Brusquement la voiture se trouva hors de la fumée et s'engagea sur la route, dans la lumière de la pleine lune.

Premior et ses hommes étaient établis à cinq cents mètres de là, sur une colline qui dominait à la fois le Serpent à Plumes et l'extrémité de la route d'accès.

Au bruit de l'explosion qui avait fait sauter la porte, instinctivement, par un réflexe acquis durant les années de guerre, la troupe des Russes blancs s'était aplatie sur le sol, le nez collé au gazon. Ils craignaient que des débris, projetés par la charge massive de dynamite à laquelle Liouboff croyait avoir mis le feu, ne vienne blesser quelques-uns d'entre eux.

Mais le bruit même de l'explosion, avait averti l'ancien capitaine d'artillerie Liouboff que ce n'était pas la totalité de la dynamite du château qui sautait. Il tendit l'oreille quelques secondes, dans l'attente de la grosse explosion à laquelle celle-ci n'avait peut-être fait que préluder, puis se dressant à demi il regarda dans la direction du château. C'était à ce moment précis que la torpédo jaune sortit de la fumée...

— Aux armes, ces coquins nous échappent en auto, hurla, en russe, l'ancien officier de l'armée Wrangel.

Premior s'était levé le premier, avec une agilité plus grande que ne l'aurait fait supposer son embonpoint.

— Feu! feu! Tirez donc, canailles! ils vont passer!

Lui-même venait, d'un bond, de ramasser sa mitraillette et de la mettre en joue. Le sinistre tac-tac de l'arme terrible troua la nuit. Liouboff, à son tour, venait de prendre son arme, et tirait.

Mais conduite avec une incomparable maîtrise par Jambe-de-Bœuf, la voiture traversa en trombe les cinq cents mètres où elle se trouvait en plein sous le feu de ses adversaires, et, virant à la corde, s'engagea dans les lacets. Elle disparut presque aussitôt, dissimulée par la forêt et les accidents du terrain.

La surprise de Premior et de Liouboff avait été telle qu'ils n'avaient pas eu le loisir d'ajuster leur tir. Toutes les balles avaient été tirées trop haut, elles avaient passé bien au-dessus du capot de la torpédo et aucun projectile n'avait atteint la voiture.

— Il faudra faire de l'essence en arrivant à Autun, constata paisiblement Jambe-de-Bœuf, tout en filant à une vitesse prodigieuse dans l'étroit chemin vicinal qui après vingt kilomètres allait rejoindre la route nationale, entre Saulieu et Autun.

Chapitre XLVIII

L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE « LA CAPITALE »

— Nous les avons manqués, hurla Premior en jetant avec rage sa mitraillette sur le sol. Bande d'empotés! Vous auriez pu tirer plus vite...

L'homme aux sourcils roux était violet de rage. Mais, se maîtrisant un peu, il ramassa son arme et ordonna :

— Aux voitures! il faut partir à leur poursuite.

En hâte, la troupe des bandits du pétrole dévala la pente. Ils traversaient une de ces landes si communes dans le Morvan. Les ronces et les aubépines entravaient leur course, et parfois les déchiraient profondément. Liouboff se prit le pied dans une liane et s'étala le nez par terre. Premior l'injuria grossièrement.

La troupe parvint enfin sur la route. C'est au pas de charge qu'elle se dirigea vers les deux limousines noires qui étaient garées dans un tournant.

Les bandits du pétrole s'installèrent en hâte dans les deux énormes voitures. Les chauffeurs, à leur volant, appuyèrent le pied sur les accélérateurs. Aucun bruit ne se fit entendre.

— Allons, en route, fils de chiens! hurla Premior...

Les voitures se refusaient à partir. Les chauffeurs descendirent, ouvrirent les capots, firent le tour des limousines.

— On nous a sabotés : les fils électriques sont arrachés, les pneus crevés, l'essence vidée...

— Vous ne pouvez pas réparer ?

— C'est absolument impossible. Il nous faudrait des bougies, de l'essence et il faut en plus compter plusieurs heures pour remettre en ordre l'appareillage électrique et les pneus...

Premior poussa un abominable juron... donc, une fois de plus il était roulé par cette canaille de Fil-de-Fer

et cette brute de Jambe-de-Bœuf. Il échouait au but, une proie précieuse lui échappait. Van der Gold allait certainement le jeter à la rue...

— Avez-vous du moins étudié la carte, Liouboff... Comment pouvons-nous avoir du secours, et dans quel délai...

— La localité la plus proche est Lucenay-l'Evêque, répliqua l'ancien officier de Wrangel. Mais nous en sommes éloignés de vingt kilomètres environ. Mais je ne suis pas certain que nous trouvions un garage à Lucenay. Dans ce cas il nous faudrait aller jusqu'à Autun, qui est à trente-cinq kilomètres.

— Pourquoi pas à Paris, ou en Chine, grommela Premior, de plus en plus furieux... Et il nous faut aller à pied jusque-là.

— Quel autre moyen, répliqua Liouboff...

— Un beau moyen, hurla Premior, et qui va nous faire perdre au moins six heures... Enfin... allons-y. Non pas vous! Pas tous avec moi! espèces de résidus de poubelles! enfants de crétin!.. Matchoukine Liouboff et Petrowski vont seuls m'accompagner. Vous autres, vous réparerez des limousines tout ce qui est réparable. Nous vous enverrons aussitôt que possible un mécanicien avec des bougies, de l'essence, et Petrowski qui vous donnera mes ordres... Mais il n'y a guère de chance que nous retrouvions maintenant la piste de ces canailles...

La fureur du gros homme se calma au fur et à mesure qu'il s'avança sur la route. L'aube commençait à blanchir le ciel, à l'est. La route, après avoir traversé des taillis de hêtres, s'était engagée à travers des landes désertes, qui dominaient une vallée entièrement couverte d'une brume basse, blanche et unie comme la surface d'une bassine de lait.

Tout était silencieux dans la campagne où les oiseaux et les grillons ne s'étaient pas encore éveillés. Il faisait frais, car août touchait déjà à sa fin... Les quatre hommes marchèrent longtemps, en silence...

— Quelle heure est-il? dit brusquement Premior.

— Trois heures six, répondit Liouboff... Nous avons fait tout au plus quatre kilomètres...

— Nous ne les rattraperons plus, soupira l'homme aux sourcils roux d'une voix presque plaintive. Et je crains bien que le vieux ne nous casse aux gages cette fois-ci...

— Vous n'êtes pas à plaindre, vous avez de l'argent de côté, répliqua Liouboff...

— Hé oui, je n'aurai pas perdu mon temps avec le roi du pétrole, c'est entendu, et j'ai de quoi vivre richement jusqu'à ma mort... Mais je serai obligé de renoncer à cette vie d'aventures qui me passionne. Je vis pour cela, Liouboff, pour l'aventure... Je songeais à partir pour la Chine quand la guerre de 1914 a éclaté. Je l'ai accueillie avec joie. C'était enfin l'aventure qui se présentait vraiment devant moi... Une aventure qui devait emporter tout le monde que j'aimais. Je me suis battu dans l'armée de Koltchak, à travers toute la Sibérie, en trains blindés. J'ai suivi le baron Ungern sur le toit du monde, dans ce Thibet où il est parvenu à devenir un des bouddhas vivants... J'ai pénétré clandestinement en Russie pour organiser des attentats contre les bandits bolchevicks... mais mes meilleurs souvenirs remontent à nos exploits de ces dernières années lorsque j'ai réussi à monter notre petite troupe, celle qu'on appelle quelquefois « les bandits du pétrole ». Quelles joies n'ai-je pas connues depuis... Et toute cette aventure qui me plaît et dont je me grise risque de finir d'un coup, parce que deux abrutis ont réussi à couper les ficelles qui les attachaient... Voyons Liouboff, vous me connaissez. Est-ce que vous m'imaginez à Menton, dans une belle villa, avec comme seule distraction la roulette à Monte-Carlo... Mais j'en crèverais, mon cher...

— Ne fus vrapper donc pas mon cher Bremior, répliqua Liouboff. On a besoin partout d'hommes comme fous. Et surtout en Allemagne. J'ai garté toutes sortes de relations tans les sections t'assaut. Fous safez qu'Hitler...

— Une voiture, cria Marchoukine...

Une forte voiture, tous phares allumés venait, en effet, de sortir de la brume qui emplissait la vallée... En quelques minutes elle fut près de la petite troupe qui s'était placée en travers de la route et faisait des signes.

L'automobile stoppa... un homme en descendit.

— C'est Rosenwein! s'étonna Premior.

— Hé oui, mes amis, le premier devoir du journaliste est d'être le premier sur les lieux de l'événement. J'ai couché à Autun cette nuit. Et j'en suis parti à trois heures moins le quart, pour être sûr d'arriver le premier sur l'emplacement de l'explosion... Mais quand cela s'est-il produit... je n'ai rien entendu...

Premior l'interrompit avec fureur, lui raconta en deux mots comment ses deux ennemis avaient pu s'échapper dans la torpédo jaune.

— Vous dites bien une torpédo jaune, fit Rosenwein. A quelle heure est-elle partie d'ici?

— Il était environ deux heures six, répliqua Liouboff...

— Alors il était normal qu'elle arrive à Autun à trois heures moins le quart... Ecoutez-moi, j'allais quitter un garage proche de la gare pour venir vous rejoindre, lorsque est arrivée en trombe une torpédo jaune grand sport. Un homme très fort était au volant. A l'arrière un petit brun maigre et un jeune garçon de treize ans...

— C'est ce damné Pierrot! Il n'est donc pas mort? s'écria Premior.

— Ils ont fait leur plein d'essence, poursuivit Rosenwein, et ils sont repartis aussitôt après avoir demandé la route de Nice...

— La route de Nice!... s'exclama Premior. Mais nous les tenons... Je suis certain qu'ils ont appris que Granet tenait Clément Lothaire prisonnier à Bedejun, à quelques kilomètres à peine de la route de Nice, dans les Basses-Alpes. Ils ne se savent pas poursuivis... nous allons pouvoir aisément les rattraper. Nous partons avec vous, dans votre voiture et nous allons écraser ensemble ce nœud de vipères.

La puissante voiture vira, s'ébranla.

— Je n'en ai pas terminé avec l'aventure, souffla Premior à l'oreille de Liouboff. *(A suivre.)*

LE CAMP DE LA GAITÉ

Au bourdonnement joyeux qui s'en échappe, j'ai deviné le camp. Installé sur le plateau, au seuil de la forêt, j'aperçois les tentes claires, alignées soigneusement. Il est, par sa situation, le coin rêvé pour refaire à ces enfants fatigués, trop souvent amaigris par les privations, une provision de santé, dans les meilleures conditions d'hygiène possibles.

Sa création est due à l'initiative intelligente du maire communiste de Draveil, le camarade Bru, admirablement secondé par Cazin, conseiller municipal, qui dirige effectivement le camp avec une autorité et une inlassable bonté : aidé en cela par le magnifique dévouement des dirigeants Georges Lewitz, Dupré, Perrin et de leurs compagnes, Ida, Suzanne, Geneviève; le service médical est assuré par un docteur blond et rose, dont la mine florissante est une réclame vivante pour le régime alimentaire du camp qu'il surveille attentivement.

Le camp, auquel ses créateurs ont donné le nom de « Camp de la paix », est d'une superficie de sept hectares, bois et clairières, achetés dans d'excellentes conditions, m'affirme le maire de Draveil qui a la mine de quelqu'un ayant fait faire à sa ville une bonne affaire, doublée d'une bonne action.

C'est au milieu d'une clairière que se dresse le camp, camp mixte, où l'on trouve des campeurs de trois à seize ans! Naturellement les tout petits n'y passent que la journée et rentrent chez eux chaque soir.

Bien alignées, soigneusement décorées, une vingtaine de tentes se groupent autour du grand mât, auquel on hisse chaque matin le drapeau, tandis que, gravement, la main sur le front, les enfants saluent.

C'est un honneur très recherché que de hisser le drapeau, et qui constitue une grande récompense pour les campeurs dont la discipline, l'ordre, la bonne camaraderie donnent satisfaction à leurs dirigeants.

Celui qui le hisse ce matin est visiblement très ému. C'est le moment dont profitent les dirigeants pour faire l'examen de la journée écoulée et donner le programme du jour.

Deux cent cinquante campeurs, filles et garçons, sont les hôtes habituels du camp, qui n'en héberge complètement qu'une centaine; le point capital est de procurer à ces jeunes organismes fatigués un choix judicieux de jeux, de récréations, d'occupations saines, variées, susceptibles de donner satisfaction à leur naturel besoin de mouvement, sans courir le risque de les surmener. C'est pourquoi l'emploi du temps est établi soigneusement afin d'obtenir les meilleurs résultats, dans un minimum de temps.

Dès sept heures, les tentes s'agitent, quelques minutes plus tard tout le camp est sur pied, un peu de gymnastique et c'est la ruée pittoresque vers le lavabo, où tout ce petit monde s'ébroue, crie sous la morsure de l'eau froide, puis gagne le réfectoire où l'attend le petit déjeuner (pain, confiture et café-crème).

Certains groupes partent au bois sous la conduite de leurs dirigeants, d'autres organisent de grands jeux, d'autres enfin vaquent aux divers travaux du camp, nettoyage, décoration, etc.

Un léger accident se produit-il? Vite à l'infirmerie! Une infirmerie installée avec soin, où peuvent séjourner les rhumes légers en attendant leur retour à la tente. C'est là le royaume du camarade docteur, qui écoute avec une inlassable patience de grosses histoires! Je soupçonne quelques-uns de ses petits clients de ne lui rendre visite que pour avoir, une fois de plus, la joie de faire l'inventaire de ses boîtes au contenu merveilleux!

Mais la grande attraction est, vous vous en doutez un peu, le réfectoire à l'heure du déjeuner! Imaginez le tohu-bohu infernal de deux cents enfants dont l'estomac crie famine et qui engloutissent allégrement tout ce que vous leur proposez, y compris le pain, un pain de seigle délicieux, qui fait la joie de tous et choisi spécialement pour sa grande valeur nutritive.

Devant ces appétits déchaînés, on se rend compte que beaucoup d'entre eux essaient de rattraper d'innombrables arriérés.

L'importance de l'alimentation est considérable pour ces jeunes organismes, c'est pourquoi les dirigeants donnent tous leurs soins à l'élaboration de menus substantiels, dont j'ai pu apprécier la qualité. Voici pour l'ensemble de la vie physique du camp; mais ne croyez pas que pour cela on ait négligé les distractions culturelles. Elles sont largement représentées ici au « Coin des loisirs », situé dans le camp. C'est là que figure le journal mural, entouré d'une exposition de dessins; en place d'honneur, la loi des Enfants de la paix dont je suis heureux de vous donner quelques extraits.

ARTICLE PREMIER. — Un enfant de la paix ne ment ni à ses camarades, ni à ses grands amis que sont ses dirigeants.

ART. 2. — Un enfant de la paix est loyal dans ses jeux et dans toutes ses actions!

ART. 5. — Un enfant de la paix doit être propre, en son corps, en ses pensées, en ses actes!

ART. 6. — Un enfant de la paix ne se moque jamais de ceux qui peinent durement, il aime tous les travailleurs, quel que soit leur métier.

ART. 10. — Un enfant de la paix aime son beau pays de France que des siècles de travail ont fait l'un des plus riches du monde!

Quelques mètres plus loin, le zoo! Un zoo miniature il est vrai; mais sa petite mare, ses rochers en meulière et sa population variée, poules, canards, cochons d'Inde, tortues, exerce sur tout notre petit monde un irrésistible attrait. Gardien fidèle, un gros chien noir qui fait la joie de tous veille jalousement sur ces trésors.

Les tentes, bien aérées, bien exposées abritent, suivant leurs dimensions, de six à huit occupants qui décorent de leur mieux le logis commun.

9 heures.... Cazin, de sa trompe puissante, avertit les campeurs qu'il est l'heure du coucher. Peu à peu les bruits s'apaisent, tout s'endort....

Mais pour les dirigeants, la journée n'est pas achevée. Réunis quelques instants plus tard à l'infirmerie, en conseil de camp, ils examinent tous les problèmes que soulève la direction souvent délicate de ces enfants aux nerfs fatigués, auxquels il faut, dans un minimum de temps, rendre joie et santé.

C'est à quoi s'applique avec un enthousiasme réconfortant, ce groupe de jeunes dirigeants dont le dévouement, la patience, la bonté, forcent l'admiration.

JANSER.

Mon Camarade

L'Illustré de la Jeunesse

paraît le Jeudi, tous les quinze jours

Le Numéro : 0 fr. 40

Belgique : 0 fr. 80 (Francs Belges)
Etranger : 0 fr. 80 (Francs Français)

ABONNEMENTS

France :	6 MOIS : 4 fr. 50	; 1 AN :	8 fr.
Belgique (fr. belges) :	6 MOIS : 10 fr.	; 1 AN :	18 fr.
Etranger (fr. franç.)	6 MOIS : 9 fr.	; 1 AN :	16 fr.

ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS

E.S.I. 24, Rue Racine PARIS 6e

à Compte Chèque postal : 974.41 Paris

Notre page choisie

ANDRÉ CHAMSON

André Chamson, auteur de l'Année des Vaincus *et des* Quatre Eléments *est l'un des meilleurs romanciers contemporains. Il raconte ici comment, étant enfant dans les Cévennes, il rencontra en montagne Maubert qu'il considérait comme son ennemi parce que la religion divisait leurs familles, et qu'en pleine nature, l'amitié naquit.*

Je ne savais plus si j'étais l'ennemi de Maubert. Il me semblait que nous avions couru la montagne ensemble et que nous nous rappelions nos souvenirs.

— Je voudrais bien venir une fois avec vous autres. Tu verrais si je resterais en arrière! Mais le père ne voudrait pas...

— Il te défend de nous parler ?

Maubert fit oui d'un imperceptible mouvement de la tête. Il avait l'air d'avoir honte de cette défense. Il ajouta comme pour se justifier :

— Il dit que vous ne ferez jamais rien de bon...

Puis dans un souffle :

— C'est la religion qui vous manque.

— Et lui, qu'est-ce qui lui manque, à ton père, pour faire quelque chose de bon ? Pas les curés toujours.

— On est des gens du pays, dit Maubert. On est pas beaucoup riche. Mais tu n'as pas besoin de dire du mal de mon père.

— Et lui de nous! On n'est pas des gens du pays, nous autres, alors ? On est des riches, peut-être ? On n'a pas de religion ?

— C'est pas la vraie...

— Tu le sais, si c'est la vraie ? Vous dites que les protestants ont la gorge noire et l'oreille collée... Tiens, regarde un peu... Aaaah... Elle est noire ma gorge ? Et ton oreille à toi ? Elle est jolie, ton oreille! Parlons-en un peu de ton oreille.

Les vieilles haines nous avaient repris. Mais nous ne savions pas les justifier en parlant l'un avec l'autre. C'était le mystère de Maubert qui faisait de lui mon ennemi. C'était une sorte de secret qui le dressait contre moi. Nous vivions côte à côte, dans le même pays perdu, et nous nous détestions de ne pas nous connaître. Je dis à Maubert.

— A l'école des frères, on fait les abrutis.

— A la laïque, les bandits.

— Nous verrons ça... Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? Tu ne le sais même pas. Eh bien, moi, je ferai quelque chose. Tu viendras me trouver quand j'aurai trente ans. Nous verrons les bandits.

Maubert s'était levé. Je ne bougeai pas. Je voyais bien qu'il ne pensait pas à me sauter dessus. Il ne semblait pas avoir entendu mes dernières phrases ou, du moins, il ne voulait pas avoir l'air de les considérer comme une insulte. Au lieu de me toiser du regard, il considérait l'encoche de la vallée, l'immense emmarchement du torrent au milieu de la montagne. Il mesurait de l'œil les falaises de rochers, les longues dalles de granit qui montaient en oblique au-dessus de nos têtes.

— On a le temps d'aller là-haut, dit-il enfin. Tu ne veux pas qu'on y monte ensemble ? Pas en faisant le détour, par les rochers ? Jamais personne n'a dû passer par là. Ça te fait peur ? Tu n'oserais pas monter cette muraille ?

J'étais debout. Je renversais la tête pour mieux voir ce long rempart coupé de ressauts au plat desquels s'accrochaient de petites prairies.

— C'est toi qui ne suivras pas, c'est plus droit que ça ne paraît. Une chèvre y prendrait le vertige. Il faut remonter le pré, passer ce mur, ce couloir, et tourner à gauche, par la corniche.

Nous avions trouvé la façon de nous battre. Je grimpais déjà dans les éboulis, suivi de Maubert qui remontait ses culottes et serrait d'un cran sa ceinture. Je pensais : « Il me demandera de l'aider. Plus souvent qu'il passera par là... Nous avons essayé dix fois avec Jean, nous avons toujours cané en arrivant à la dernière muraille. Mais cette fois-ci, je passerai. Et il restera sur la corniche, à vingt mètres au-dessous de moi... Nous n'avons pas su la prendre du premier coup. Mais je connais le truc maintenant. Il y a une prise pour mettre la main, juste au tournant, là où on ne tient plus que sur un pied... C'est même Jean qui l'a trouvée. Il est resté cinq minutes pendu dans le vide, sans oser revenir ni avancer. »

Nous avions remonté la prairie. Nos espadrilles collaient au rocher. Le premier ressaut du granit n'était pas très raide. Je marchais le premier sans m'occuper de Maubert. Je ne faisais attention qu'aux cailloux branlants : ce n'était pas le jeu de l'assommer avec de la pierraille. Il fallait l'amener jusqu'à la corniche. C'était là que nous verrions bien.

. . . . . .

Je m'étais engagé sur la corniche. Le corps au rocher, j'avançais jusqu'au bombement de la muraille. J'essayais de ne pas penser à ce trou ouvert derrière moi. Mes genoux sautaient un peu. Je respirais profondément pour rester maître de mes membres. J'avançai la main dans le vide... A hauteur de l'épaule, un peu plus loin. Je n'y suis pas. Il me faut gagner un peu en joignant les pieds. Mon bras est encore trop haut ? Je descends la main. Voilà le trou. Mes doigts tiennent en plein le rocher. On croirait les anneaux de la gymnastique. Je tourne un peu la tête et je vois Maubert à deux mètres de moi. Il s'est mis debout. Le trou ne lui fait plus peur. Il me regarde et se retient de crier. Attends un peu... Maintenant il me faut avancer la jambe gauche dans le vide. Je cherche pendant un instant. La corniche est plus haute de ce côté. Je ne m'en souvenais pas. Tant mieux. Je vais pouvoir tirer plus fort sur mon bras. Ma main s'accroche, ma jambe est calée, je lâche tout du côté de Maubert, et, d'une traction, je suis de l'autre côté de la muraille.

Heureusement que la corniche est plus large. Je respire encore de toute ma force pour arrêter le tremblement de mes genoux, et je crie à pleine voix, d'une voix qui ne saute plus :

— On t'attend, escalaire de pan bru.

Je ne vois rien au delà de la ligne pure du granit. Maubert ne viendra pas. Je chante à pleine voix et quand je cesse de chanter, le bruit de l'eau monte brusquement jusqu'à moi à travers le dédale des cascades.

Tout d'un coup, j'aperçus une main qui battait l'air. Mon ennemi s'était glissé jusqu'au bout de la corniche et cherchait une prise en tâtonnant. Je m'étais rapproché et je regardais cette main sans rien dire. Ce n'était plus Maubert, mais une petite main nerveuse et forte qui donnait l'impression du courage. Elle suivait le rocher, elle s'accrochait au moindre ressaut, et je sentais alors que de l'autre côté un bras crispé essayait de mesurer sa résistance. Mais la main glissait et, à nouveau, elle cherchait un point d'appui dans le vide. La bonne prise était à côté d'elle, mais elle la frôlait sans la sentir. Elle battait vainement le rocher, des veines se gonflaient sur elle et, brusquement, je la vis s'animer d'un tremblement léger.

— Maubert ? Tu ne passeras pas... Reste de l'autre côté.

La main cherchait toujours. Elle semblait prise de vertige et chancelante comme un corps prêt à tomber. Je la pris dans la mienne et l'amenai devant le trou. Elle sentit l'encoche et se serra comme un outil... Presque au même instant, je vis la jambe gauche de Maubert qui se posait sur la corniche et le garçon passa brusquement de mon côté.

— Me voilà, dit Maubert.

— Attends le plus dur.

J'avais attaqué le couloir. J'eus vite grimpé jusqu'au milieu. Là, bien calé du dos et des jambes, je regardai au-dessus de moi le petit arbuste incliné. C'était l'endroit où nous avions renoncé à l'escalade. Même en gagnant toute ma hauteur, je n'arrivais pas à toucher le tronc noueux. Il devait me manquer presque un mètre et, pour le gravir, je ne trouvais plus rien où m'accrocher. Du tronc, j'aurais pu grimper jusqu'au bord supérieur. Mais il aurait fallu oser me glisser un peu plus haut, comme un ramoneur. Je n'avais pas le courage de regarder vers Maubert. Il m'aurait fait découvrir le vide au-dessous de moi. Mais c'est à lui que je pensais. L'autre fois, avec Jean, nous étions redescendus, vaincus par le rocher et fiers de nous pourtant. Aujourd'hui, en abandonnant, je m'humiliais devant Maubert.

Mes deux pieds avaient quitté la dernière saillie sur laquelle ils s'appuyaient. Mes jambes faisaient ressort et plaquaient mon dos à la paroi. Je me détendis. Plus je me détendais et moins je me sentais solide. Je n'osais plus bouger mes pieds. Un de mes bras, levé au-dessus de ma tête, cherchait dans le vide et soudain j'attrapai le tronc du bout des doigts, puis à pleines mains. Je me hissais sur lui et trouvai de nouvelles prises. Les derniers mètres étaient faciles. J'avais franchi la paroi.

Mes mains saignaient un peu. J'avais deux ongles de cassés. Ce soir, Jean serait furieux en apprenant que j'avais grimpé la muraille. Il voudrait y revenir, la passer lui aussi. Il peut bien aller au diable s'il veut. Jamais plus, je ne ferai ça.

Mais Maubert grimpait à son tour. Il avait suivi chacun de mes gestes. Il les répétait de tout son corps crispé. Je sentais qu'il aurait préféré rouler jusqu'au torrent plutôt que de revenir en arrière. A plat ventre, la tête penchée vers lui, je le regardais monter; j'avais peur de le voir rouler dans le trou. Je l'encourageais en crispant les muscles de mon corps qui correspondaient à ceux qu'il tendait lui-même. Je faisais le gros dos en le regardant ramper dans la cheminée. J'ouvris la main pour saisir le tronc quand il arriva à sa hauteur.

— Vas-y, Maubert, tu ne risques plus rien... Il s'était mal placé, au-dessus de l'arbuste, et n'arrivait pas à saisir le rebord. J'attrapai son poignet dans les deux mains et manquai de lui faire lâcher prise. Mais il était à côté de moi, tout blanc, assommé de vertige.

Alors, je dis :

— Gagnant, gagnant.

Nous étions un peu éloignés de l'a-pic. J'étais heureux d'avoir franchi cette paroi. Avec Jean, nous n'y serions jamais arrivés. J'étais monté parce que Maubert était mon ennemi et que j'aurais préféré me tuer plutôt que de lui dire comme à un camarade :

— C'est imbécile... On ne pourra jamais.

Maubert non plus ne serait pas passé sans moi. Nous avions porté notre adresse et notre courage d'enfants au delà de ce qu'ils pouvaient par eux-mêmes. Ce serait pareil pendant toute la vie. Je passerais toujours pour ne pas rester derrière Maubert, mon ennemi.

Du reste, nous étions tous les deux, maintenant, amis d'avoir découvert au fond de nous les mêmes passions, la même joie à nous mesurer avec les choses de notre pays. Nous parlions patois tous les deux, nous avions fait les mêmes courses dans la montagne, gravi les mêmes sommets. Allongés sous les derniers châtaigniers chétifs, devant la limite des hêtres et des sapins, détendus par l'effort, fiers d'avoir vaincu ensemble la même paroi, nous emmêlions nos souvenirs comme, seuls, peuvent le faire des compagnons d'enfance.

. . . . . .

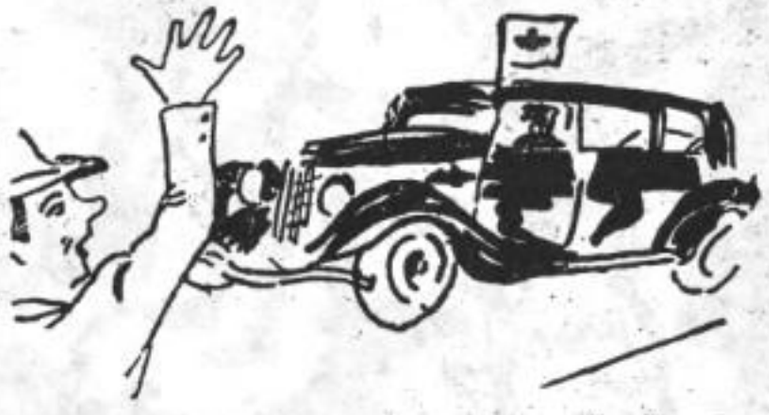
Nous bavardions ainsi des choses et des gens. Nous faisions chacun le tour de nos domaines et nous sentions qu'ils étaient mitoyens, baignés par les mêmes eaux, ombragés par les mêmes essences, riches des mêmes fruits. En parlant, nous plongions dans un même passé, habité par de maigres paysans, musculeux et taciturnes, par des hommes des hautes terres aux visages unifiés par le travail et les morsures du temps. Nous nous regardions et nous trouvions maintenant l'un chez l'autre les signes évidents des parentages et des alliances. Maubert serait plus petit que moi, large et trapu, avec une tête ronde et des yeux bleus sous la ligne concave des cheveux drus. Il ressemblait à ce grand-père maternel dont nous avions gardé le portrait. Et moi, maigre et long, le menton en avant, la figure étroite, je ressemblais à trop de bergers, de meneurs de bœufs pour qu'il soit besoin de rapprocher mon visage de ceux des hommes de ce pays. Notre race s'uniflait par ses mélanges mêmes et, dans chacun de nous, sur la ligne de chaque famille, renaissait brusquement le type le plus éloigné, dans une inextricable fraternité de la chair, de l'ossature, de la pigmentation profonde et des tressaillements secrets de tout l'être.

Qui pouvait nous rendre ennemis, à présent ? Nous n'avions plus de secrets l'un pour l'autre. Tout ce que nous aimions pouvait rester en commun. Nous n'avions pas besoin de nous partager la montagne.

André Chamson.

Les Quatre Éléments (Grasset.)

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXXI

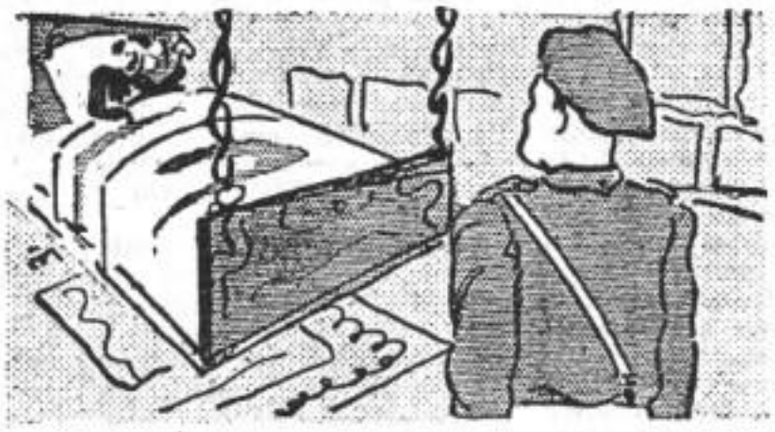


Résumé. — *Toto et Toutoune et leur ami sarrois Otto, après diverses aventures, sont arrivés en Espagne. Les fascistes espagnols les ont pris pour des envoyés de Hitler et les ont emmenés à Barcelone dans le palais de leur chef, Don Monserrat. En allant au rendez-vous donné par le chef Viktor-Adolf, la voiture lancée à toute vitesse entre en collision avec un taxi. Toto est blessé.*

Un rassemblement s'était formé autour de l'accident. On se précipitait au secours des blessés. De leur voiture Toto et Toutoune ont été projetés sur le sol. Otto ainsi que le chauffeur avaient été blessés par des éclats de vitres. Don Monserrat avait la jambe brisée.

Des gardes civils étaient accourus et dressaient procès-verbal. Don Monserrat qui craignait que les gardes s'aperçussent de la situation irrégulière de Otto, Toto et Toutoune s'empressait de déclarer son identité. Et devant la personnalité de Monserrat le garde n'insista pas.

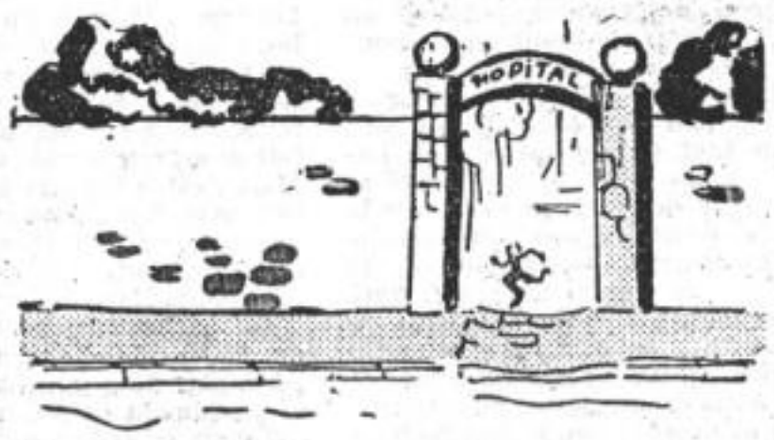
Une ambulance était arrivée sur les lieux. Otto, les deux enfants et le chauffeur y furent installés pour être conduits à l'hôpital. Don Monserrat voulut être transporté chez lui.

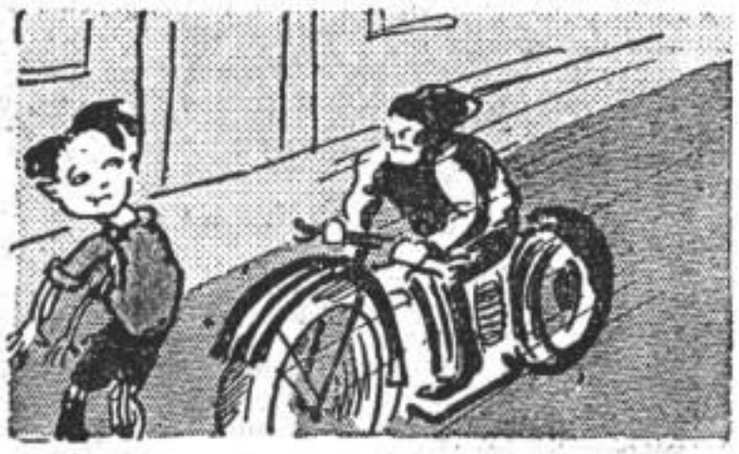


Après la visite de son médecin, alors qu'il reprenait ses esprits, oubliant un peu sa douleur, il songea tout à coup qu'on pourrait peut-être, s'ils n'étaient que légèrement blessés, renvoyer l'Allemand et les deux gosses.

Il fit venir un de ses agents, lui remit un billet qu'il rédigea à la hâte. « Vite Pedro, fonce à toute vitesse à l'hôpital et remet ce billet au médecin-chef. » Pedro enfourcha une motocyclette et partit à toute allure.

Pendant ce temps à l'hôpital, chacun des blessés était soigné et emmené dans des salles différentes suivant leur âge et leur sexe. Toto qu'entraînait une infirmière ne pensait qu'à s'échapper.

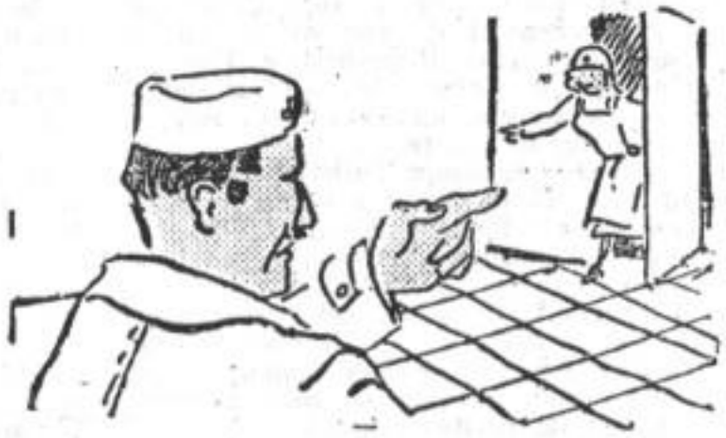




Il lui fallait à tout prix prévenir le gouvernement de l'attentat qu'on préparait contre lui.

Un moment d'inattention de la part de son infirmière qui parlait avec un docteur, et Toto s'esquivait sur la pointe des pieds. Il parcourut les couloirs déserts le plus vite que le lui permettaient ses jambes affaiblies par la commotion qu'il venait de recevoir. Il eut la chance de ne pas attirer l'attention et de sortir de l'hôpital sans encombre.

Alors qu'il franchissait le porche, un motocycliste arrivait à toute allure et faillit le renverser. Ce motocycliste n'était autre que l'émissaire de Don Monserrat. Pedro fit demander le médecin-chef.



Celui-ci se fit attendre. Toto était déjà loin.

Le médecin-chef qui n'aimait pas qu'on le dérangeât s'empressa pourtant quand Pedro lui dit qu'il était l'émissaire de Don Monserrat. Il lut le billet rapidement.

— Vite, dit-il à sa secrétaire, on vient de soigner ici le chauffeur de Don Monserrat, un Allemand et deux gosses, donnez des ordres pour qu'on ne les renvoie pas et même qu'on les tienne sous bonne garde.

Au même instant une infirmière fit irruption dans le cabinet du médecin-chef

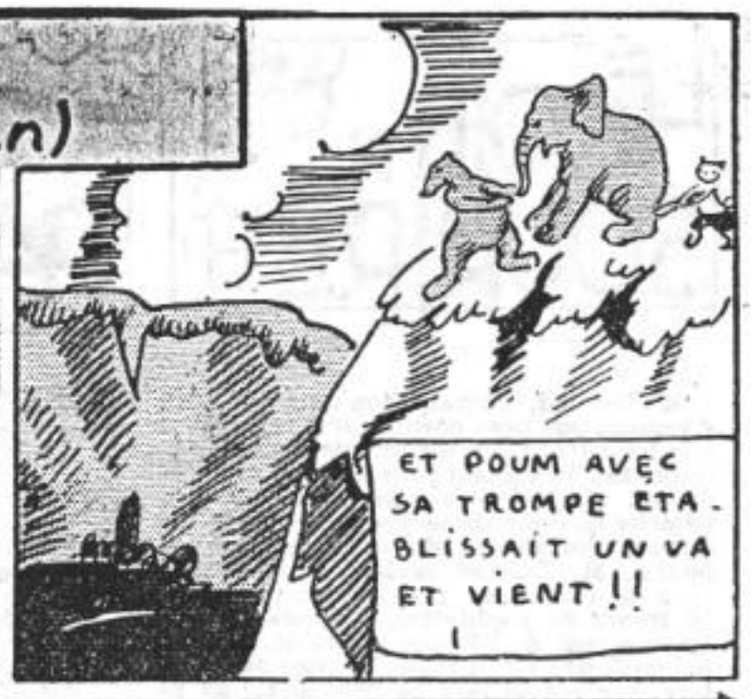
— Chef, dit-elle, un jeune blessé qu'on vient de nous amener s'est échappé !

— Hein ! Quoi ! c'est le petit Allemand de Don Monserrat.

— Oui, chef, précisément.

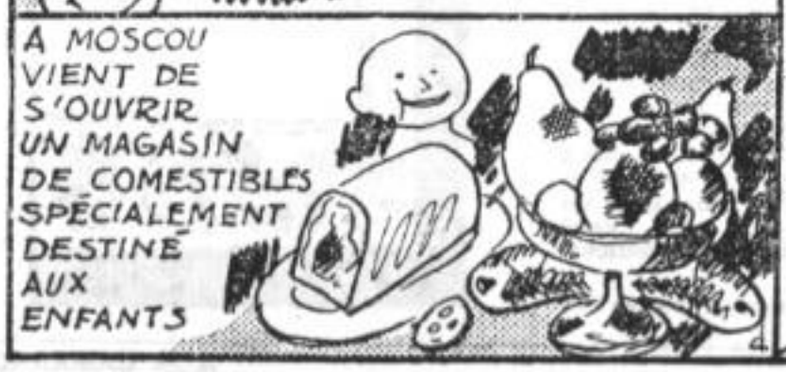
— Ah ! Caramba ! s'écria le chef furieux. *(A suivre.)*

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE RIKI, SAM et MOUCHE (fin)



SAVEZ VOUS QUE ...

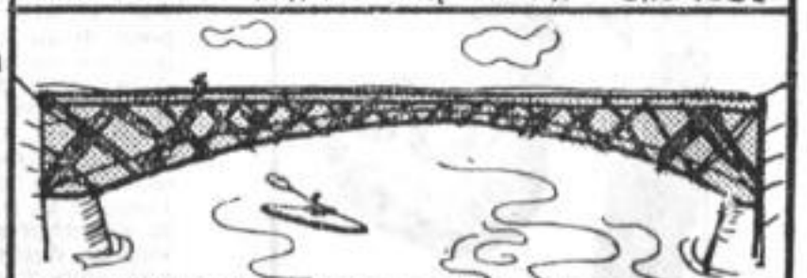
GRACE AUX CHANGEMENTS DE COULEUR DE SA PEAU, LE CAMÉLÉON EST CAPABLE DE SE CONFONDRE AVEC LES OBJETS QUI L'ENTOURENT.



A MOSCOU VIENT DE S'OUVRIR UN MAGASIN DE COMESTIBLES SPÉCIALEMENT DESTINÉ AUX ENFANTS

LES SEULS ANIMAUX QUI PEUVENT VIVRE AU SAHARA SONT : LE CHAMEAU, LA GAZELLE LA CHÈVRE, L'ANTILOPE, LE MOUTON, LE MOUFLON.

LA MACHINE A VAPEUR FUT INVENTÉE PAR DENIS PAPIN AU XVIIe SIÈCLE.



SIX NOUVEAUX PONT SONT EN CONSTRUCTION A MOSCOU, AU DESSUS DE LA MOSCOVA.

M. Durand, ouvrant son armoire pour y prendre son beau costume d'été s'aperçoit que les mites l'avaient mis dans un déplorable état. Tremblant pour son beau costume d'hiver qu'il allait ranger, il acheta chez l'épicier quelque chose pour tuer les mites. Celui-ci lui donna de la naphtaline en boules. M. Durand revient le lendemain chez le marchand : « Donnez-moi pour 50 francs de naphtaline, s'il vous plaît. » Étonnement de l'épicier. Alors M. Durand lui explique : « Je n'ai pas eu assez de boules hier, car ces sacrées petites mites, on ne les atteint pas à tous les coups. »

o

Précision. — « Je voudrais parler à M. Burette, demande un commissionnaire en se présentant chez lui. — Lequel? Ils sont deux frères, les Burette. — Eh bien, c'est celui qui a une sœur qui demeure à Carpentras! »

o

François était interrogé en histoire naturelle : « On mange la chair des animaux, lui dit le professeur, mais les os, qu'en fait-on ? » François qui ne sait pas sa leçon, mais sait se tenir convenablement à table lui répondit : « On les met sur le bord de son assiette. »

o

Marie arrive en retard à l'école : « Pourquoi es-tu en retard ? — Maman a eu besoin de moi. — Pour quoi faire ? — Pour me donner la fessée! » C'était en effet une raison valable!

o

Une jeune institutrice s'efforçait de faire pénétrer ses élèves dans le mystère compliqué des fractions. Quand on en fut aux exemples, voici que la petite Marianne déclara préférer la moitié d'une tarte à ses deux tiers. « Combien de fois, fait l'institutrice exaspérée, ai-je essayé de vous faire comprendre que les deux tiers sont plus grands que la moitié. Marianne est une drôle d'enfant, n'est-ce pas ? » Alors, une voix claire s'élève de la classe : « C'est que, mademoiselle, je n'aime pas la tarte... »

o

Janot se présente chez l'épicier avec une bouteille. Or, il demande du rhum et du vinaigre. « Mais, lui dit l'épicière, tu n'as qu'une bouteille. — Oui, j'ai cassé l'autre en venant, mais vous pouvez tout mettre dans la bouteille. Mme Burette les séparera bien. »

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

MINES DE FER

Vous savez qu'il existe sur les cartes du monde une ligne imaginaire appelée Cercle polaire, et qu'au delà de cette ligne le froid règne en maître la plus grande partie de l'année.

Au delà du Cercle polaire, les arbres ne poussent plus, les plantes sont très rares, et la mer gèle tous les ans.

Au delà du Cercle polaire, en Norvège, se trouve cependant une ville, la ville de Kiruna. Elle n'existait pas il y a quarante ans, et alors la plaine où elle est bâtie n'était traversée que par des Lapons aux yeux bridés qui conduisaient leurs troupeaux de rennes.

Mais à Kiruna a été découverte une très riche mine de fer, d'origine volcanique. Une vraie montagne de fer qui s'enfonce dans le sol jusqu'à deux kilomètres et demi de profondeur.

C'est ainsi qu'est née Kiruna, la ville des mineurs, avec un cinéma, deux hôtels, des salles de réunion et un parc où les fleurs vivent très peu, se hâtant de pousser dans les nuits d'été où le soleil brille après minuit.

Un chemin de fer part de Kiruna et transporte le minerai à travers les plaines, appelées toudras, les montagnes et les golfes profonds, appelés fjords, jusqu'au port de Narvch. Et là le minerai de fer est embarqué sur des cargos qui le transportent à travers l'Atlantique.

On ne pourrait qu'admirer cette belle réalisation de l'homme qui a réussi à bâtir une ville et à creuser des mines au delà même du Cercle polaire, si l'on ne savait que, pour le plus grand bénéfice d'un membre des deux cents familles norvégiennes, presque tout le fer de Kiruna ne s'en allait dans les hauts fourneaux de la Ruhr, où sur l'ordre d'Hitler, le minerai est ensuite transformé en canons, en obus, en bombes pleines de gaz asphyxiants, en tanks, en cuirassés...

POUM.

o

DEVINETTES

En posant les deux devinettes suivantes, il faut compter sur l'étourderie de vos camarades et vous verrez qu'il y a beaucoup d'étourdis.

La première est une question de calcul mental : vous demanderez qu'on y réponde très rapidement : « Combien avez-vous de doigts à une main ? 5. — Et à deux ? 10. — Et à 10 ? » Vous constaterez que presque tous, sans réfléchir répondront 100...

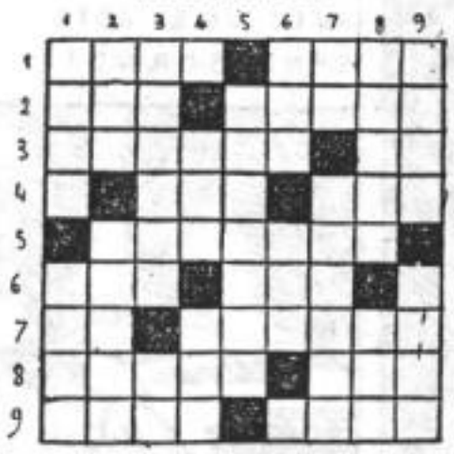
Voici la seconde : Paris et Lyon sont distants de 600 kilomètres. Un train part de Paris à 60 kilomètres à l'heure, celui qui quitte Lyon fait du 100. Lorsqu'ils se rencontreront lequel des trains sera le plus près de Paris ? Vous verrez vos amis se mettre à réfléchir, demander du papier et un crayon car il faut calculer... J'espère que vous, vous avez vu tout de suite qu'ils se trouveront à la même distance de Paris.

o

TIMBRES

Pour commémorer la venue en France, des légions canadiennes pendant la guerre, l'administration des Postes françaises a émis deux timbres-poste représentant une vue d'ensemble du monument qui a été inauguré le 26 juillet 1936 à Vimy.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Bataille de la guerre de Crimée. Projet. — 2. La France n'en a plus depuis 1848. Vous vous en servez pour écrire au tableau. — 3. Elle va de paire avec le chômage. Article. — 4. Salut en latin. Les couturières se le mettent au bout du doigt. — 5. Impropres. — 6. Sert à s'exprimer. Se trouve dans herse. — 7. A posé le pied sur une peau de banane. — 8. Prénom féminin. Trois lettres qui désignent un pays d'Amérique du Nord en anglais. — 9. Sans parents, sans amis. Dans Édison.

VERTICALEMENT

1. Sert à tuer. Dans la bouche des chevaux. — 2. Tout citoyen lui obéit. Qui contient de l'iode. — 3. Faisant une mise au jeu. Sans vêtements. — 4. Prénom féminin. Fréquent en hiver. — 5. Forme des petites vagues. — 6. Préfixe. Travail des facteurs. — 7. Article. Sur. — 8. Servant à voler. — 9. Venues au monde. Prénom masculin

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 47

HORIZONTALEMENT

1. Plomb. Kébel. — 2. Solaire. — 3. Renée. Au. — 4. Matador. Pli. — 5. Oral. Nabals. — 6. Miel. Iena. — 7. Fesses. Têta. — 8. Ane. Gésiers. — 9. Ut. Lamas. Et. — 10. Volages. — 11. Emise. Esope.

VERTICALEMENT

1. Primo. Faute. — 2. Sarment. — 3. Os. Taise. — 4. Morales. Los. — 5. Bled. Légale. — 6. Anon. Sema. — 7. Liera. Sage. — 8. Ere. Bêtises. — 9. Be. Panée. — 10. Albâtre. — 11. Louis. Astre.

Il existe à New-York, un laboratoire où l'on élève des mouches. Le contingent normal y est en toute saison de 50.000. Ce laboratoire a été créé par un fabricant d'insecticides qui y éprouve ses produits. On a calculé que la progéniture de ces 50.000 mouches donnerait, au bout de 5 mois, des milliards de milliards de mouches.

o

Dans une petite ville de Floride un arboriculteur a réussi à enter sur un même tronc, 16 espèces différentes d'arbres fruitiers. Cerises, prunes, poires, pommes, coings, ananas, etc..., se succèdent donc au hasard des branches. Cet arbre phénomène a été surnommé : salade de fruits.

o

Les cigognes, animaux vénérés en Alsace, font régulièrement leurs nids sur les clochers des églises ou sur les cheminées des maisons les plus anciennes.

o

Un ver de terre coupé en deux continue à vivre. Pourquoi ? Parce que son système nerveux est disposé de telle façon dans tout le corps que chaque partie a suffisamment de force pour vivre.

o

Sous l'effet de la chaleur et du frottement les métaux se dilatent. C'est pourquoi vous avez pu remarquer sur les voies de chemins de fer que les rails sont séparés par un petit espace vide. Cet espace est destiné à permettre l'allongement.

o

On entend beaucoup mieux sur l'eau que sur terre, parce que sur terre les maisons, les arbres, les montagnes et autres obstacles arrêtent les sons, tandis que sur l'eau ils peuvent se propager à une très grande distance.

o

On vient d'inaugurer à Moscou un nouveau parc pour les enfants, d'une superficie de 12 hectares. Un cinéma-théâtre de 700 places y est installé. Le parc a reçu en présent, un véritable avion à 6 places.

o

Il existe un curieux insecte, le phrygane, qui se confectionne une sorte d'étui fait de brindilles et de petites pierres dans lequel il s'abrite sous l'eau. Dans l'air, cet insecte vole et ressemble à un papillon.

LES TRUCS DE POUF

Beaucoup d'entre vous vont partir à la campagne pour les vacances. Vous pourrez vous amuser à un petit truc très simple pour dessiner des initiales sur des fruits, pommes ou poires, encore sur l'arbre. Vous découperez des initiales dans du papier blanc que vous collerez sur le fruit, doucement, avec du blanc d'œuf, du côté où le fruit est exposé au soleil, car c'est le soleil qui fait changer la couleur des fruits. Lorsque la pomme sera mûre et que vous la détacherez, vous aurez la surprise de voir se détacher sur sa peau les initiales que vous y aurez collées. On peut de la même façon faire des dessins quelconques.

POUR LES FILLETTES

Voici une amusante nouveauté, un petit napperon de toile brodé de raphia de couleur. Le dessin et les coloris sont frais et charmants et très faciles à réaliser. Les fleurs, au point lancé ou festonné sont rouges à cœur noir, bleues à cœur jaune, jaunes à cœur orange, les feuilles sont noires. Vous brodez ce dessin sur deux côtés du napperon et tout autour vous faites un point de feston serré bleu vert. Vous prendrez de préférence de la toile de couleur.

AVANT d'en venir aux « trucs » du cinéma, disons quelques mots du cinéma parlant. Pendant plusieurs années, le cinéma parlant ne fut qu'un « truc », en même temps que se tournait le film on enregistrait sur disques les paroles des acteurs et les divers bruits; et un phonographe tournant au même rythme que la pellicule les reproduisait au moment de la projection.

Une invention récente a permis de faire du vrai cinéma parlant, c'est-à-dire que le son est enregistré sur la bande cinématographique elle-même. Voici comment : un microphone placé devant les acteurs vibre, et ses vibrations sont transmises, par un courant électrique avec amplificateur, à un petit miroir qui reçoit un rai de lumière. Ce rai de lumière est réfléchi par le miroir et va frapper très exactement une petite fente de la caméra placée à côté de l'objectif. Derrière l'objectif lui-même se déroule le film cinématographique avec ses petits carrés aux images, mais le côté du film constitué par une autre bande étroite défile en même temps derrière la fente. Que se passe-t-il alors ? Le pinceau lumineux secoué par le miroir vibrant se promène sur cette bande et tantôt se déplace violemment de gauche à droite, tantôt reste presque droit. De sorte que lorsqu'on développe le film, la « bande sonore » présente un côté noir qui se termine en dents de scie très inégales sur une marge blanche.

On se sert ensuite de cette bande à la façon d'un disque de phono. Mais le procédé qui est différent est trop compliqué pour que nous puissions l'exposer ici.

Examinons maintenant les divers « trucs » du cinéma; c'est toujours par des moyens très simples qu'on obtient ces résultats surprenants.

Un homme se débat au fond de l'eau, un malheureux pêcheur d'éponges dont le pied s'est trouvé accroché dans les ferrailles d'une épave, il fait des efforts désespérés, puis, à bout de souffle, meurt. Rassurez-vous : pour prendre cette vue, on n'a pas tué un homme, pas même un de ces Ethiopiens dont le massacre provoque encore l'admiration des « bien pensants », non, la noyade a lieu *à sec* : sur un fond de sable et de coquillages où repose l'épave en question, l'homme fait tous ses mouvements, la caméra est placée au-dessus, et entre le sujet et l'objectif on a placé une cuve en verre contenant de l'eau et des poissons; comme le fond de la cuve est transparent, on a l'impression que l'eau va jusqu'au fond de sable.

Un cambrioleur grimpe après la façade d'une maison; le voici au premier étage, puis au deuxième, encore plus haut; à peine a-t-il la place de poser le bout de ses doigts et la pointe de ses chaussures entre les pierres; est-ce qu'un acteur a risqué sa vie pour accomplir cette prouesse ? Pas le moins du monde : tout le décor formant façade de maison est posé à plat sur le sol et l'acteur s'y promène de long en large « à quatre pattes ». L'opérateur et son appareil sont également couchés sur le sol, de sorte que cette vue horizontale semble prise verticalement. Beaucoup de trucs du cinéma sont ainsi des trucs de décor. Les studios cinématographiques sont d'immenses salles, vitrées comme des ateliers de photographes, où l'on peut reconstituer en toile et carton-pâte des rues entières et y faire mouvoir des foules. La plupart du temps on travaille à la lumière artificielle, et de nombreux projecteurs allumés les uns près des autres donnent l'éclairage désiré. Les acteurs sont grimés autrement qu'au théâtre, et un visage de femme, très beau sur l'écran, vous semblerait peut-être, si vous le regardiez au studio, un vrai masque de carnaval. Pour être harmonieux au cinéma, un acteur doit surveiller ses gestes et faire des mouvements amples, autrement il apparaîtrait comme un pantin tiré par des ficelles.

Quand vous voyez des accidents au cinéma : un navire qui coule, une locomotive écrasant une auto sur un passage à niveau, une ville qui s'écroule sous un bombardement, dites-vous bien qu'il s'agit de maquettes de petit format où évoluent des jouets mécaniques.

Le jeu de la manivelle permet d'obtenir des effets surprenants. Des gangsters en automobile sont poursuivis par la police. Leur auto fonce à travers un village, monte sur le trottoir, tourne comme une folle autour d'un arbre, renverse une palissade, etc... Cette impression de vitesse a été obtenue sans danger pour les occupants de la voiture : l'auto, à une allure très réduite, a fait tout son circuit, mais l'opérateur au lieu de tourner la manivelle au rythme de 16 images par seconde, l'a tournée quatre fois plus lentement : 4 images par seconde, de sorte que lorsque le film sera projeté, l'auto donnera l'impression d'aller quatre fois plus vite qu'elle n'allait, de marcher à 100 kilomètres à l'heure quand elle faisait du 25 kilomètres à l'heure.

Inversement on obtient le *ralenti* que vous connaissez tous, en doublant, triplant, décuplant la vitesse de prise de vue. Il y a des appareils spéciaux qui arrivent à prendre plusieurs centaines d'images par seconde, et même plusieurs milliers, mais dans ce cas le film au lieu d'être entraîné par saccades défile selon un mouvement continu, et l'objet à photographier est placé près de deux tiges métalliques entre lesquelles jaillit une étincelle lumineuse renouvelée plusieurs milliers de fois par seconde, chaque petit carré de film où vient s'inscrire la photographie correspondant au jaillissement d'une étincelle; on a pu ainsi photographier l'éclatement d'une bulle de savon, le trajet d'une balle de revolver, etc. Le cinéma complète ainsi l'expérience scientifique.

On peut obtenir des effets comiques en supprimant au moment du découpage une image sur deux : les personnages ont alors des gestes saccadés, ont « la danse de Saint-Guy ».

Voici un homme qui prend son élan et saute d'un coup depuis le sol jusqu'à la fenêtre d'un premier étage. Quelle prouesse, capable de faire pâlir un champion olympique, fût-il nègre! Mais non, l'homme au contraire saute à pieds joints de la fenêtre sur le sol; seulement l'opérateur tournait pendant ce temps-là sa manivelle *à l'envers*. On peut ainsi se moquer des lois de la pesanteur et faire sortir un plongeur de l'eau par les pieds, et regagner son tremplin après une gracieuse évolution dans l'air! Dans « l'Homme invisible », un des films les plus étonnants qui soient au point de vue truquage (c'est l'histoire d'un homme qui par un procédé chimique a pu se rendre entièrement transparent) des personnes savent que l'homme invisible est entré dans leur salon et s'est assis près du feu *car ils ont vu le gros fauteuil de cuir plier sous son poids*, et, ma foi, on ne manque pas d'être étonné autant qu'eux! Le moyen d'obtenir cela était bien simple... mais il fallait y songer : vous savez que lorsqu'on s'assied dans ces confortables fauteuils les coussins s'affaissent lentement et reviennent ensuite lentement à leur forme première quand on se lève. Eh bien! quelqu'un s'asseoit dans le fauteuil et écrase le coussin, puis s'en va brusquement, et aussitôt l'opérateur photographie le fauteuil pendant que le coussin se regonfle, mais il le photographie *à l'envers*, et vous croirez donc que le coussin s'affaisse comme si quelqu'un s'asseyait dessus!

Comment photographie-t-on l'éclosion d'une fleur ? Cette rose en bouton qui entr'ouvre si doucement ses pétales ? L'opérateur a placé son appareil devant la fleur et une fois par heure « tourne » une image; vous verrez ainsi passer en quelques instants un événement qui s'est produit durant plusieurs jours. Dans « l'Homme invisible » l'espagnolette de la fenêtre tourne toute seule, la fenêtre s'ouvre doucement, des objets se déplacent tout seuls sur la table. Comment cela se fait-il ? L'opérateur a tourné *image par image*, et entre chaque image un aide a déplacé très légèrement l'objet photographié. De même : si deux hommes se battent au bord d'une falaise et que l'un d'eux pousse l'autre jusqu'à le précipiter dans la mer, ou si une auto renverse quelqu'un et lui passe sur le corps, on obtient cela en arrêtant le film au moment critique, et en substituant un mannequin à la personne qui doit mourir; si le mannequin est ressemblant, si les autres acteurs ont bien gardé la pose, vous ne vous apercevrez pas de la substitution.

Les « dessins animés » sont obtenus ainsi en photographiant *image par image* un dessin dont on ne cesse de modifier certaines parties, ou plusieurs dessins très exactement superposables différant à peine l'un de l'autre.

Vous savez donc qu'une manivelle de cinéma peut tourner en avant et en arrière, et le « compteur de tours » permet lorsqu'on revient en arrière de retrouver très exactement un instant déterminé de la prise de vue. Cela permet les *surimpressions* c'est-à-dire que le film est impressionné deux fois : on peut ainsi promener un fantôme bien transparent au milieu d'une soirée mondaine... Si l'on a mis une *cache* sur l'objectif, on n'impressionne qu'une partie de l'image, et si l'on recommence à tourner depuis le début avec une *cache complémentaire* on impressionne le reste de l'image de sorte qu'une scène peut être jouée par deux personnages avec un seul acteur : on cache par exemple la moitié droite de l'objectif, et l'acteur joue son rôle — un rôle d'ivrogne — puis on reprend le film en cachant la moitié gauche où sont impressionnées les gesticulations de l'ivrogne et le même acteur placé à droite joue le rôle du frère jumeau, garçon sérieux reprochant à l'autre sa mauvaise conduite; quand on passera le film, personne ne se rendra compte de la double opération à laquelle il a donné lieu. Voici un acteur bien hardi : il saute à travers une ruelle de la terrasse d'un gratte-ciel sur la terrasse d'un gratte-ciel voisin. Le film a été pris en deux fois : on a d'abord photographié la rue et caché le haut de la pellicule à partir du plan des terrasses, puis on a photographié un acteur sautant, presque au ras du sol d'un petit caisson blanc sur fond blanc à un autre petit caisson, ces deux caissons étant juste à la place des deux buildings, et l'acteur se découpant sur le ciel, l'illusion est obtenue.

Dans tous les films actuels, le passage d'une scène à l'autre se fait d'une façon imperceptible. C'est ce qu'on appelle le *fondu*. Quand une scène se termine on ferme petit à petit l'objectif, puis on revient en arrière jusqu'au moment où on a commencé cette fermeture et on se met alors à tourner la scène suivante en ouvrant cette fois l'objectif petit à petit.

Un joli truquage est celui de la *glace dépolie* qui permet de faire défiler artificiellement un paysage réel. Voilà l'explication de ce mystère. Au lieu de déplacer toute une troupe d'acteurs, d'opérateurs, de machinistes, dans un pays étranger pour prendre quelques scènes de « plein air » on envoie un seul opérateur qui photographie des paysages appropriés; et ensuite on opère au studio derrière les acteurs qui jouent leur scène. La fameuse scène de la rencontre au pied du glacier est une glace transparente, et de l'autre côté de cette glace un appareil de projection très lumineux qui déroule son film documentaire, le film du paysage montagneux; la glace forme un magnifique écran de projection, les acteurs prennent leur air montagnard, on enregistre la scène et le public ne supposera jamais qu'elle a été tournée en studio.

Ce qui est compliqué, c'est la question d'éclairage : il faut que les acteurs soient violemment éclairés, mais que la lumière n'atteigne pas la glace dépolie, sans quoi le paysage n'apparaîtrait plus (un écran cinématographique n'est lumineux que dans une salle obscure); on protège donc la glace des rayons venant du projecteur au moyen d'un cône de toile noire placé à son sommet. La glace dépolie s'emploie utilement pour des paysages mobiles, par exemple quand on cinématographie l'intérieur d'un compartiment de chemin de fer. Il est pratiquement impossible de prendre des vues dans un véritable wagon, l'opérateur n'ayant pas le recul nécessaire pour la caméra, ni la place pour loger des projecteurs; on construit donc un décor sans plafond, on met des projecteurs au dessus, et on fait défiler sur la glace dépolie un paysage obtenu par *travelling* horizontal.

Maintenant que vous connaissez les principaux « trucs » du cinéma n'allez pas croire que toutes les péripéties d'un film soient obtenues de cette façon. Le métier d'acteur de cinéma exige souvent des qualités athlétiques, de la résistance physique, du courage, et le métier d'opérateur également.

BOUR.

L'Ile au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, a découvert dans le coffre d'un pensionnaire de l'auberge de sa mère, mort mystérieusement, toutes les indications nécessaires pour retrouver une « Ile au Trésor » où des pirates — nous sommes au XVIIIe siècle — ont caché d'immenses richesses. Le docteur Livesey et M. le chevalier Trelawney décident de partir avec Jim à la recherche du Trésor et ils font leurs préparatifs de départ et attendent à Bristol le départ de l'Hispaniola.*

DEUXIÈME PARTIE

LE MAITRE COQ

Chapitre II

A L'ENSEIGNE DE « LA LONGUE-VUE » *(suite)*

— On se racontait des histoires de mises aux fers, au fond de la cale... répondit Morgan.

— Des mises aux fers, que tu dis! un sujet tout à fait de circonstance, et qui vous convenait rudement bien. Allons, retourne à ta place, tête de lourdaud!

Et comme Morgan bourlinguait pour regagner sa place, Silver me dit sur un ton de confidence, que j'estimais très flatteur à mon endroit :

— Tom Morgan est un tout à fait brave homme, mais quel idiot! Et alors, continua-t-il à voix haute, quoi, Chien-Noir ? Non, je ne connais ce nom, mais pas du tout! Et pourtant, j'ai dans l'idée... Oui, j'ai dans l'idée que j'ai déjà vu cette espèce. Il venait ici avec un mendiant aveugle, parfaitement!

— Vous pouvez le dire, confirmai-je, et j'ai connu cet aveugle-là, aussi. Il s'appelait Pew.

— C'est vrai, s'écria Silver, tout à fait excité maintenant. Pew! Je suis certain qu'il s'appelait ainsi. Avait-il l'air d'une fripouille celui-là! Si nous attrapons ce Chien-Noir, pour l'heure, c'en fera une nouvelle pour le capitaine Trelawney! Ben est un fameux zèbre : peu de marins courent mieux que lui. Il devrait le rattraper haut la main mille diables! Des histoires de mises aux fers, qu'il disait? Je vais te mettre aux fers, moi!

Pendant qu'il fulminait ainsi, à jets saccadés, il arpentait sur sa béquille, son cabaret de long en large, frappant du poing sur les tables et faisant montre de tant de colère qu'il aurait convaincu un juge à la Cour ou un fin policier. D'avoir trouvé Chien-Noir à la *Longue-Vue*, mes soupçons s'étaient réveillés et je surveillais étroitement le cabaretier. Mais il était trop fort, trop prévenu et trop malin pour moi. Entre temps, les deux hommes étaient revenus hors d'haleine : ils avouèrent avoir perdu la piste dans une foule et les voyant injuriés pire que des voleurs, j'aurais mis ma main au feu que Long John Silver était innocent.

— Regarde-moi cela, Jim, me dit-il, voilà une affaire sacrément embêtante pour un homme comme moi, pas vrai ? Ce capitaine Trelawney, qu'est-ce qu'il va penser ? Assis dans ma maison, buvant de mon rhum, voici que j'ai ce bon dieu de fils de Hollandais! Tu t'amènes ici, et tu me dis tout ce qu'il en est! et je le laisse filer, sous mes propres feux de bord. Dis, Jim, tu me justifieras aux yeux du capitaine. Tu es jeune, sans doute, mais tu as autant de sagesse qu'une image. Je l'ai vu quand tu es entré. Et qu'est-ce que je pouvais faire avec ce vieux bout de bois avec lequel je saute à cloche-pied. Si j'avais été le jeune premier maître de la marine que j'ai été, je l'aurais rejoint, ça ne fait pas l'ombre d'un pli, et il aurait été agrémenté d'une jolie paire de menottes, je te le dis! Mais maintenant...

Tout d'un coup, il s'arrêta, bouche ouverte comme s'il se rappelait quelque chose :

— Et son compte! éclata-t-il. Trois tournées de rhum! Que le diable m'emporte, j'avais oublié son compte!

Tombant sur un banc, il se mit à rire tellement que les larmes lui coulaient sur les joues. Je ne pouvais m'empêcher d'en faire autant et nous rîmes tellement, coup sur coup, que la taverne en tremblait!

— Je suis un veau-marin de première classe, pardine! dit-il enfin en s'essuyant les joues. Nous ferions une belle paire, toi et moi, Jim, car j'en donne ma main, on devrait m'inscrire comme moussaillon. Ce n'est pas tout ça. Le devoir, c'est le devoir, les gars! Je mets mon vieux galurin et je vais avec toi chez le capitaine Trelawney pour le mettre au courant de cette affaire. Car, penses-tu, c'est sérieux, jeune Jim, et ni toi ni moi nous n'en sortirons avec ce que j'oserai appeler le droit de mériter la confiance. Ni toi non plus, tu en conviens. Pas forts — nous n'avons pas été forts, nous deux. Mais, que le diable m'emporte! Quelle bonne blague d'avoir été refait de mes consommations!

Et il se remit à rire, et de si bon cœur que, bien que je ne sentis pas comme lui ce qu'il y avait là de si drôle, je ne pus m'empêcher de partager à nouveau son hilarité. Tandis que nous suivions les quais, il se montra le plus intéressant des compagnons en me donnant mille détails sur les navires près desquels nous passions, leur gréement, leur tonnage, leur nationalité, m'expliquant quel travail on y faisait : on déchargeait sur l'un, on embarquait sur un autre, un troisième se préparait à prendre la mer; à chaque instant il trouvait l'occasion de me raconter une anecdote sur les navires ou les marins, ou bien il me serinait un terme de marine jusqu'à ce que je l'ai parfaitement appris. Je pouvais croire vraiment qu'il serait bien pour moi le meilleur des camarades de bord.

Quand nous arrivâmes à l'auberge, le chevalier et le docteur, assis l'un à côté de l'autre, finissaient une chope de bière avant de se rendre à bord de notre goélette qu'ils voulaient inspecter.

Long John raconta l'affaire d'un bout à l'autre, avec beaucoup d'esprit et la plus exacte vérité :

— C'était bien comme cela, n'est-ce pas, Hawkins ? disait-il çà et là, et chaque fois, je ne pouvais qu'ajouter : « Oui, parfaitement! »

Ces deux messieurs regrettèrent que Chien-Noir se fût enfui, mais nous fûmes tous d'accord pour reconnaître qu'il n'y avait rien à faire, et après qu'on l'eût complimenté, Long John reprit sa béquille et s'en alla.

— Tout le monde à bord à quatre heures, cet après-midi, lui cria le chevalier.

— Bien, monsieur! répondit du corridor, le maître-coq.

— Ma foi, chevalier, dit le docteur, je n'ai généralement pas confiance dans vos découvertes, mais je puis vous dire que ce John Silver me plaît!

— C'est un vrai bon bougre, déclara le chevalier.

— Et maintenant, ajouta le docteur, Jim peut venir avec nous à bord, n'est-ce pas ?

— Naturellement, dit le chevalier. Prends ton chapeau, Hawkins, et allons voir notre bateau.

Chapitre III

LA POUDRE ET LES ARMES

L'Hispaniola était quelque peu à l'écart et avant de l'accoster, nous eûmes à contourner la proue et la poupe de maints bateaux dont les câbles parfois, soit nous rabotaient la quille ou bien se balançaient au-dessus de nous. En mettant pied à bord, nous fûmes salués par le second, M. Arrow, un vieux marin basané, qui avait des anneaux aux oreilles et qui louchait. Il était au mieux avec le chevalier, mais je constatais bientôt qu'il n'en était pas de même entre le capitaine et M. Trelawney.

Celui-là était un homme anguleux, à qui rien ne semblait plaire à bord et qui devait nous en faire savoir le pourquoi bientôt; en effet, nous venions à peine de descendre dans la cabine, qu'un matelot nous rejoignit :

— Le capitaine Smollett demande à vous parler, monsieur.

— Je suis toujours aux ordres du capitaine, dit le chevalier. Faites-le entrer.

Le capitaine qui était derrière son messager, entra de suite et ferma la porte derrière lui.

— Eh bien, capitaine Smollett, qu'avez-vous à nous dire ? Tout va bien, j'espère, tout est en ordre à bord et en état de tenir la mer ?

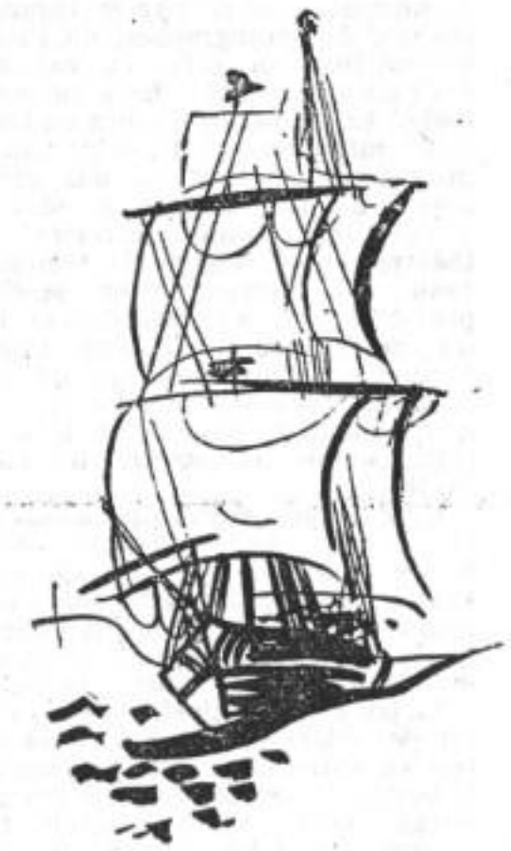
— Certes, monsieur, dit le capitaine, mais il vaut mieux parler carrément, je pense, même au risque de vous vexer. Je n'aime pas ce voyage; je n'aime pas l'équipage, je n'aime pas mon lieutenant, c'est bref et net.

— Et peut-être que vous n'aimez pas le bateau ? interrogea le chevalier que ce langage irritait visiblement.

— Quant à ça, je ne le dirai pas, monsieur, car je ne l'ai pas encore essayé, dit le capitaine. Il me semble être un bâtiment honnête et je ne peux pas en dire plus.

— Sans doute que vous n'aimez pas non plus votre armateur ? dit le chevalier.

Mais ici, le docteur Livesey interrompit le dialogue.



L'Hispaniola *était quelque peu à l'écart.*

— Une minute, dit-il, une minute, il n'y a rien de tel que les questions de ce genre pour amener un malentendu. Le capitaine en a trop dit ou pas assez et je pense que nous devons exiger qu'il explique ses paroles. Vous dites que vous n'aimez pas ce voyage, eh bien, pourquoi ?

— J'ai été engagé, monsieur, suivant ce que nous appelons le système des ordres cachés, c'est-à-dire que je dois conduire ce bateau où il plaira à monsieur de me l'ordonner, dit le capitaine. Ça peut se comprendre, mais voilà que je remarque qu'il n'y a pas un homme de l'équipage qui n'en sache plus que moi. Trouvez-vous cela correct, maintenant, dites ?

— Non, dit le docteur, certainement pas!

— De plus, dit le capitaine, j'apprends que nous allons à la recherche d'un trésor. Je l'apprends, notez bien, de mon propre équipage. Eh bien, la recherche d'un trésor, c'est un travail délicat et pour mon compte je n'aime pas ce genre de voyage; et je ne les aime surtout pas quand c'est un secret et que ce secret — excusez-moi, monsieur Trelawney — a été raconté aux perroquets.

— Au perroquet de Silver ? demanda le chevalier.

— C'est une manière de parler, reprit le capitaine. J'ai voulu dire quand il court les rues. C'est ma conviction qu'aucun de vous, messieurs, ne sait de quoi il en retourne; mais je vais vous dire, moi, ce que j'en pense : votre affaire, c'est une affaire de vie ou de mort et il faudra jouer serré.

— Cela est très clair, et j'ajouterai parfaitement vraisemblable, répondit le docteur. Nous courons ce risque, mais nous ne sommes pas aussi naïfs que vous le pensez. Maintenant, vous avez dit que vous n'aimez pas l'équipage, est-ce que ce ne sont pas de bons marins ?

— Je ne les aime pas, monsieur, répondit le capitaine Smollett, et j'estime, si nous abordons cette question, qu'on aurait dû me laisser le choix de mes hommes.

— Sans doute, on aurait dû. Mon ami aurait dû en tout cas vous demander votre avis, mais c'est sans aucune mauvaise intention qu'il a agi ainsi. Et vous n'aimez pas M. Arrow ?

— Non, je ne l'aime pas. Je pense que c'est un bon marin, mais il est trop libre avec l'équipage pour être un bon officier. Un second doit rester à sa place, il ne doit pas boire avec les hommes!

— Vous voulez dire qu'il boit ? demanda le chevalier.

— Non, monsieur, répondit le capitaine, il est simplement trop familier.

— Eh bien, maintenant, la conclusion de tout cela, dit le docteur. Dites-nous ce que vous voulez ?

— Eh bien! messieurs, voulez-vous vraiment faire ce voyage ?

— Dur comme fer, répondit le chevalier.

— Parfait, dit le capitaine. Alors, puisque vous m'avez écouté très patiemment avancer des choses que je ne pouvais pas prouver, accordez-moi quelques mots de plus. On met la poudre et les armes dans la cale avant. Eh bien, il y a une place excellente sous votre cabine; pourquoi ne pas les y mettre ? et d'une. De plus, vous emmenez avec vous quatre hommes à vous et on m'a dit qu'ils seraient couchés à l'avant; pourquoi ne pas les installer à côté de votre cabine ? et de deux!

— Il y a encore quelque chose, demanda M. Trelawney.

— Encore une, dit le capitaine. Il y a eu trop de bavardages jusqu'à présent.

— Beaucoup trop! acquiesça le docteur.

— Je vais vous dire ce qu'on m'a dit continua le capitaine Smollett. On m'a dit que vous aviez une carte de l'île, que sur cette carte, des croix indiquaient où était le trésor et que cette île se trouve par... et il précisa la latitude et la longitude.

— Je n'ai jamais dit cela, protesta le chevalier, à âme qui vive.

— Les hommes le savent pourtant, répliqua le capitaine.

— Cela ne peut être que vous, Livesey, ou bien Hawkins, s'écria le chevalier.

— Cela n'a plus beaucoup d'importance de savoir qui c'est, répliqua le docteur.

Et je pus me rendre compte que ce dernier n'attachait pas plus d'importance que le capitaine aux protestations de M. Trelawney, moi non plus d'ailleurs, car c'était un sacré bavard. Cependant, en l'espèce, je crois qu'il disait la vérité et que personne n'avait révélé la position de l'île.

— Eh bien, messieurs, continua le capitaine, je ne sais qui possède cette carte, mais je pose comme condition que cela doit rester secret même pour M. Arrow et moi. Sinon, je devrais vous demander d'accepter ma démission.

— Je comprends, dit le docteur. Vous voulez que nous prenions cette affaire tout à fait au sérieux et vous nous demandez de faire forteresse à l'arrière du navire avec les serviteurs de mon ami et en ayant le contrôle de toutes les armes et de la poudre du bord ? En d'autres mots, vous craignez une mutinerie.

— Monsieur, dit le capitaine, sans avoir l'intention de vous offenser, je ne vous permets pas de m'attribuer de telles paroles. Un capitaine ne serait pas excusable de prendre la mer, qui en saurait assez pour affirmer cela. En ce qui concerne M. Arrow, je le crois certainement honnête. De même pour quelques hommes de l'équipage; il est possible que tous le soient, mais j'ai la responsabilité de la sécurité de ce navire et de la vie de chaque homme à bord. Je vois que les choses ne vont pas tout à fait correctement à mon idée et je vous demande de prendre quelques précautions ou alors, rendez-moi ma liberté. C'est tout ce que j'ai à dire.

— Capitaine Smollett, commença le docteur avec un sourire, connaissez-vous la fable de la montagne qui accouche d'une souris ? Je veux croire que vous m'excuserez, mais vous me faites penser à cette fable. Je gage ma perruque que, lorsque vous êtes entré dans cette cabine, vous en pensiez plus long que vous n'en avez dit.

— Docteur, dit le capitaine, vous êtes clairvoyant. Quand je suis entré ici, je pensais qu'on me donnerait mon congé. Je ne doutais pas un instant que M. Trelawney me laisserait placer plus d'un mot.

— Et je n'en entendrai pas un de plus, dit le chevalier. Si Livesey n'avait pas été ici, je vous aurai envoyé au diable. C'est fait, c'est fait, je vous ai entendu; je ferai comme vous voulez, mais j'ai la pire opinion de vous.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit le capitaine; vous verrez que je fais mon devoir.

Et sur ces mots, il prit congé.

— Trelawney, déclara le docteur, contrairement à tout ce que je pense, je crois que vous avez réussi à avoir à bord deux honnêtes gens, cet homme et John Silver!

— Silver, si vous voulez, mais quant à ce farceur insupportable, j'affirme que sa conduite est indigne d'un homme, d'un marin et par-dessus tout d'un Anglais!

— Eh bien, dit le docteur, nous verrons!

Quand nous montâmes sur le pont, les hommes avaient commencé à porter les armes et la poudre, et ils travaillaient en cadence sous la surveillance du capitaine et

On déménage la poudre, mon vieux...

de M. Arrow. Les nouvelles dispositions étaient toutes à mon goût. L'aménagement de la goélette avait été révisé; on avait préparé à l'arrière six couchettes sur la partie postérieure de la grande cale et cette rangée de cabines ne communiquait avec le gaillard d'avant que par une étroite passerelle à bâbord. D'abord, ces six couchettes étaient destinées au capitaine, à M. Arrow, au docteur et au chevalier, ainsi qu'à Hunter et à Joyce. Maintenant, Redruth et moi prenions la place du capitaine et de M. Arrow qui dormiraient sur le pont, sur la dunette qu'on avait agrandie des deux côtés. Ça n'était pas très haut de plafond mais il y avait assez de place pour y suspendre deux hamacs et le second lui-même parut satisfait de la combinaison. Peut-être se méfiait-il aussi de l'équipage, mais ce n'est qu'une supposition. En tout cas, comme on va le voir, il n'eut guère le temps de nous faire part de son avis. Nous travaillons ferme à changer de place la poudre et à aménager ces cabines, lorsqu'un ou deux retardataires accompagnés de Long-John arrivèrent dans un canot. Le maître-coq, agile comme un singe, escalada le bord et, dès qu'il vit ce que nous faisions, il s'écria :

— Alors quoi, les gars, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— On déménage la poudre, mon vieux, répondit quelqu'un.

— Mais, sacré tonnerre, si vous faites cela, on va manquer la marée!

— Ce sont mes ordres, dit brièvement le capitaine. Vous pouvez descendre à votre cuisine, mon garçon; les hommes auront besoin de manger.

— Bien, bien, monsieur, répondit le maître-coq, et, touchant sa visière, il disparut aussitôt dans la direction de sa cambuse.

— C'est un brave homme, capitaine, dit le docteur.

— Il en a l'air, monsieur, répondit le capitaine. Doucement avec cela, doucement, continua-t-il en s'adressant à ceux qui maniaient la poudre et me considérant tout à coup alors que j'examinais la pièce que portait le bateau en son milieu, une longue pièce de neuf en cuivre : « Dis donc, toi, le mousse, fais-moi le plaisir de filer, va voir le cuisinier et demande-lui de l'ouvrage.»

Et comme je me dépêchais de filer, je l'entendis qui disait à haute voix au docteur :

— Il n'y aura pas de favori sur mon bateau.

Aussi, je peux vous assurer que je partageais la manière de voir du chevalier et que je détestais sérieusement le capitaine.

Entre Camarades

SAVEZ-VOUS CELA ?

UN JEU

Le groupe d'enfants se divise en deux et s'aligne vis-à-vis l'un de l'autre. Chacun tient les épaules de son voisin pour former un mur qui ne puisse pas se briser. Au signal, chaque groupe s'avance lentement puis se presse l'un contre l'autre en tâchant de repousser l'adversaire le plus loin possible. On se presse ainsi par la poitrine ou par le dos. Le gagnant est celui qui a réussi à couper la chaîne et à repousser l'adversaire dans ses limites.

o

Une attrape. — Pouf a joué à un jeu violent avec ses camarades; ils se reposent pendant quelques instants et Pouf profite de ce répit pour leur proposer un tour. Tous acceptent.

Pouf sort 2 sous de sa poche et demande à un de ses amis de lui prêter un sou, ce qui fait 3 sous. Pouf lance une à une les pièces sur la table en comptant : « 1, 2, 3, cela fait 4 sous... — Mais non, protestent les autres, ça ne fait que 3 sous. — Je recommence : 1, 2, 3, cela fait 4 sous... » Nouvelles protestations. » Si j'ai tort, puis-je garder le sou ? demande Pouf. — Oui, s'écrient les autres. — Eh bien, sots que vous êtes, je garde le sou... »

Essayez ce petit tour, vous verrez qu'il réussira de la même façon.

o

DEVINETTE

Pierre et Jean vont au jardin chercher des pêches pour le goûter; on leur a dit d'en cueillir un nombre égal, mais l'un se dépêche plus que l'autre et ils en rapportent des nombres différents. Si Pierre donne une de ses pêches à Jean, celui-ci en aura le double de Pierre; si, au contraire, c'est Jean qui en donne une à Pierre, ils auront chacun le même nombre. Combien chacun a-t-il cueilli de fruits ?

Réponse : Pierre 5, Jean 7.

o

Tour d'équilibre. — Prenons un morceau de bois tendre de 30 centimètres de long et près de l'une des extrémités piquons de chaque côté la lame d'un couteau. Après quelques tâtonnements dépendant de la longueur et du poids du couteau et du bois, nous pourrons balancer l'extrémité du morceau de bois sur le bord mince d'un verre ou d'un gobelet sans que l'équilibre soit rompu.

o

On vient de construire à Chicago une lampe électrique à arc de 2 milliards de bougies, munie d'un réflecteur de 1 m. 50 de diamètre. Cette lampe pourrait éclairer un objet placé à 400 kilomètres d'elle.

Chapitre IV

LA TRAVERSÉE

Toute cette nuit, nous eûmes fort à faire pour remettre les choses à leur place, et recevoir des canots entiers d'amis du chevalier, M. Blandly et d'autres, qui venaient lui souhaiter bon voyage et retour sain et sauf. Jamais à *l'Amiral-Benbow* je n'avais eu de nuit où j'aie travaillé moitié autant, j'étais brisé de fatigue lorsque, peu avant l'aurore, le maître d'équipage fit entendre son sifflet et l'équipage commença à manœuvrer aux barres du cabestan. J'aurais pu être deux fois plus fatigué encore que je n'en aurais pas quitté le pont. Tout cela était si nouveau et passionnant pour moi; les ordres brefs, le timbre aigu du sifflet, les hommes affairés, chacun à son poste, dans la faible lueur des lanternes de bord.

— Vas-y, Cochon-Rôti, pousse-nous-en une, cria une voix.

— Notre vieille chanson, cria un autre.

— Bien, bien, camarades, dit Long-John qui se tenait près de là, sa béquille sous le bras, et aussitôt retentirent l'air et les paroles que je connaissais si bien :

Quinze hommes sur le coffre du mort!

et alors tout l'équipage reprit en chœur :

Yo-ho-ho-ho, et un flacon de rhum!

et au troisième « ho » ils poussèrent les barres devant eux avec force.

(A suivre.)

nos camarades nous écrivent

JEUNES AMIS LAICS DE CLERMONT-FERRAND

La Promenade à la châtaigneraie de Beaumont.
(Jeudi 23 juillet)

L'horloge de l'usine marque déjà deux heures passées, quand les rangs se forment dans un coin de la place des Carmes. Nous sommes aujourd'hui soixante, et tous contents de sortir de la ville où l'on étouffe. Le sifflet annonce le départ et nous sommes bientôt hors de Clermont, sur la route de Beaumont. Qu'il fait chaud sur cette route sans ombre ! Mais la perspective de jouer bientôt sous les grands châtaigniers nous donne du courage pour grimper la côte.

Enfin ! nous voici à Beaumont que nous traversons. Nous nous engageons dans l'étroit petit sentier qui mène à la Châtaigneraie. Nous voici sous les grands arbres et nous posons nos sacs bien en rangs. Il est à peine trois heures et demie, l'heure du goûter n'est pas encore sonnée.

Voici Marielle, une camarade venue de Paris, qui propose de faire une réunion. Nous acceptons, et les petits d'un côté, les grands de l'autre, s'installent en demi-cercle autour d'elle. Marielle parle d'abord aux plus jeunes et leur recommande la propreté et la politesse. Malgré l'encouragement à parler, les petits, timides, écoutent avec attention. Bientôt, ils s'envolent jouer avec une dirigeante.

Pendant qu'ils font la ronde, Marielle continue de parler avec les grands.

Elle fait dire à l'un de nous que le groupe est un groupe d'enfants d'ouvriers, qui se réunissent, sous la surveillance de dirigeants, pour jouer et sortir ensemble, quand leurs parents ne peuvent s'occuper d'eux. Elle nous recommande de nous aimer en frères et sœurs, et de tendre les bras à tous les autres enfants. Quelques-uns font la grimace et des objections; Marielle, comprenant leur pensée, leur explique que toute politique et toute haine doivent être bannies de nos esprits. Elle nous retient encore un moment pour nous faire comprendre que la discipline du groupe doit être voulue par nous, si nous voulons que le groupe prospère.

La réunion est finie. C'est l'heure du goûter et joyeusement, car nous avons tous très faim, ouvrons notre sac et nous installons en rond.

Le goûter terminé, un chant s'élève et c'est *Au-devant de la vie* qui retentit sous les arbres. Les grands et les petits, chacun de leur côté, organisent des jeux, et c'est au « fermier dans son pré », à la « chandelle », à « la ceinture » et aux « fagots ».

On entend de loin les petits crier : « Loup y es-tu ? » et leurs éclats de rire se mêler aux nôtres.

Comme le temps passe vite quand on s'amuse ! Un coup de sifflet nous rappelle pour nous préparer au départ.

On jouait si bien à l'ombre fraîche des grands arbres ! Quelques murmures et des « déja ! » indiquent que l'on serait bien restés encore un peu. Mais il faut rentrer. Nous sommes tous contents, et c'est avec joie que nous chantons les chants du groupe sur le chemin du retour.

Nous traversons la ville pour aller place de la Liberté, où nous nous séparons en trois groupes qui vont dans différents quartiers : Fontgiève, Chanturgue, Les Carmes. Et chacun rentre chez soi, content d'avoir si agréablement passé l'après-midi.

Yvette CHAMPONNIER,
(13 ans).

CONCOURS DES INVRAISEMBLANCES

Madeleine Barrot, 3, rue Dardel, Villeneuve-Saint-Georges; Léon Fouilleul, 27, rue de Rouen, Courbevoie; Jacqueline Didier, 4, avenue de la Croix-Blanche, Aulnay-sous-Bois; Andrée Brignet, 2, rue Saint-Pierre, Marseille; Denise Perrière, 25, rue de Patay, Paris (13e); Claude Dupuit, 4, avenue des Roses, Bagnolet; Robert Crimail, 18, rue Saint-Laurent, Paris (10e); Jean Rico, Villa Trois-Frères, boulevard Beaupretre, Blida; Jean Pautrat, 20, avenue Chevalier, La Varenne; Marcel Ruperas, 46, quai de la Révolution, Coursan.

NOUVELLES D'U.R.S.S.

LES EMBELLISSEMENTS DE MOSCOU

La deuxième partie des travaux du métro de Moscou se poursuit à un temps record. Deux kilomètres et demi de tunnel ont été construits en treize mois et les travaux qui sont menés avec la méthode la plus moderne, celle des « boucliers », seront terminés avant la date prévue.

En même temps, se poursuivent mille travaux d'aménagement et d'embellissement de la vieille ville russe. Autrefois Moscou était une ville très mal bâtie : les rues étaient très étroites, bordées le plus souvent de pauvres bâtisses en bois qui voisinaient en plein centre de la ville avec les grandes maisons à plusieurs étages.

Maintenant tout cela change. Les maisonnettes de bois, toutes vermoulues, toutes poussiéreuses, semblables à des vieux jouets cassés, disparaissent les unes après les autres, et à leur place s'élèvent de grandes maisons de pierre et de ciment, aux nombreux étages.

Mais dans les grandes villes comme Paris, alors qu'on construisait beaucoup, on avait du même coup tué les arbres et la verdure. Les façades de pierre de taille cachent souvent des cours obscures et sans air; les quartiers pauvres sont pleins de bâtisses tristes et hautes qui s'enchevêtrent les unes dans les autres sans laisser passer assez de soleil pour faire pousser un brin d'herbe.

Il n'en est pas de même dans le nouveau Moscou. Les jardins existant sont respectés, la verdure est partout, de nouveaux parcs sont créés.

C'est ainsi que dernièrement les enfants de Moscou eurent une bonne surprise. En un seul jour la capitale soviétique leur a fait un magnifique cadeau : 23 parcs qui leur seront entièrement réservés, avec toutes sortes de grands et beaux jouets : des petites maisons, des barques, des balançoires, des petits chemins de fer, etc.

Il doit véritablement faire bon être enfant dans la Russie nouvelle.

WLADIMIR.

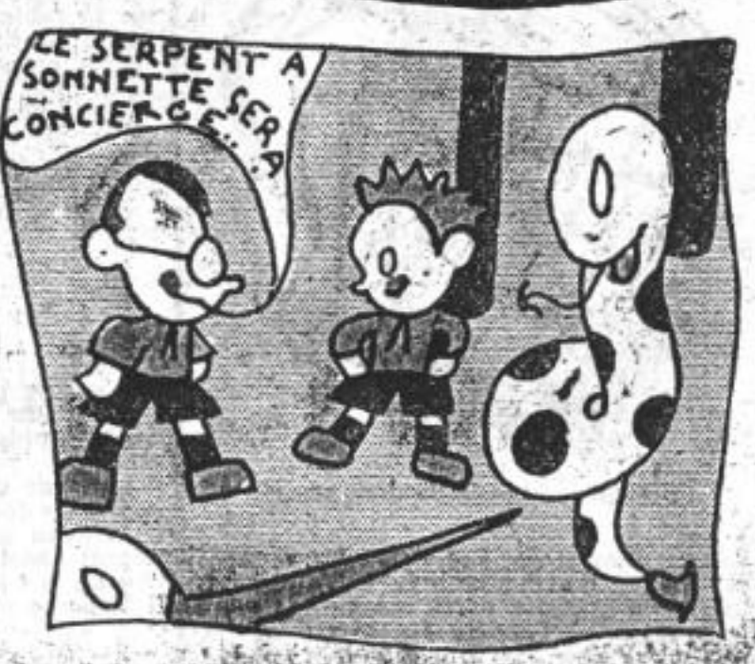
Et ceci se passe en U. R. S. S., dans une salle d'une maison de repos où des ouvriers jouent aux échecs. Le jeu d'échecs, qui demande beaucoup de réflexion y est très en honneur. Ivan dispute une partie très acharnée. Survient son ami Wladimir qui lui demande comment il se porte. Ivan tout à son jeu ne répond pas. Deux heures après, la partie ayant pris fin, il se retourne et, tranquillement répond : « Pas mal, merci, et toi ? »... C'est ce qu'on appelle de l'esprit de suite, n'est-ce pas ?

ABONNEZ-VOUS
AUX LIVRETS !
A MON CAMARADE !
Abonnements combinés aux deux périodiques :
Un an..... 16 frs
ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS
E.S.I. 24, rue Racine PARIS 6e
Compte Chèque postal : 974-41 Paris

Le gérant : Léon MOUSSINAC

IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGE ET Cie — Une idée géniale....



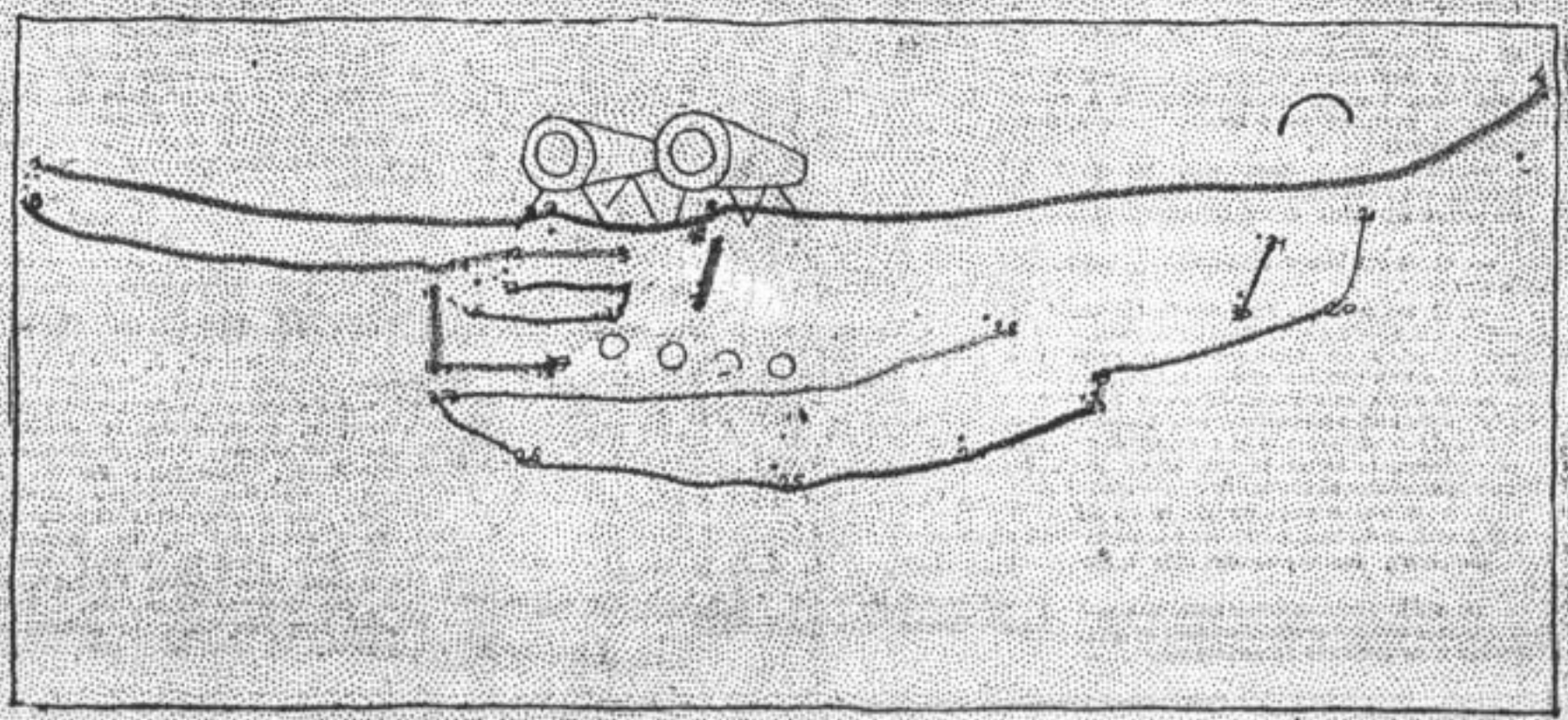
CONCOURS DU DESSIN CHIFFRÉ

Joindre les nombres entre eux en allant dans l'ordre normal : 1, 2, 3, etc., par un trait de crayon assez épais.

Lorsqu'un nombre manque, cela indique qu'il faut cesser le trait et en recommencer un nouveau au nombre suivant.

BON DU CONCOURS DU DESSIN CHIFFRÉ

Bon à découper et à envoyer avant le 30 octobre 1936



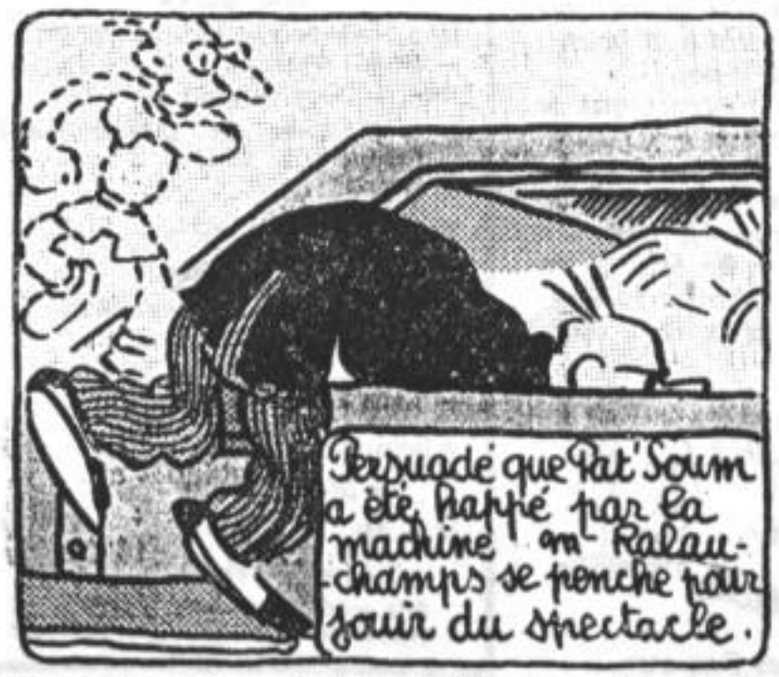
DLP 27-05-92030310

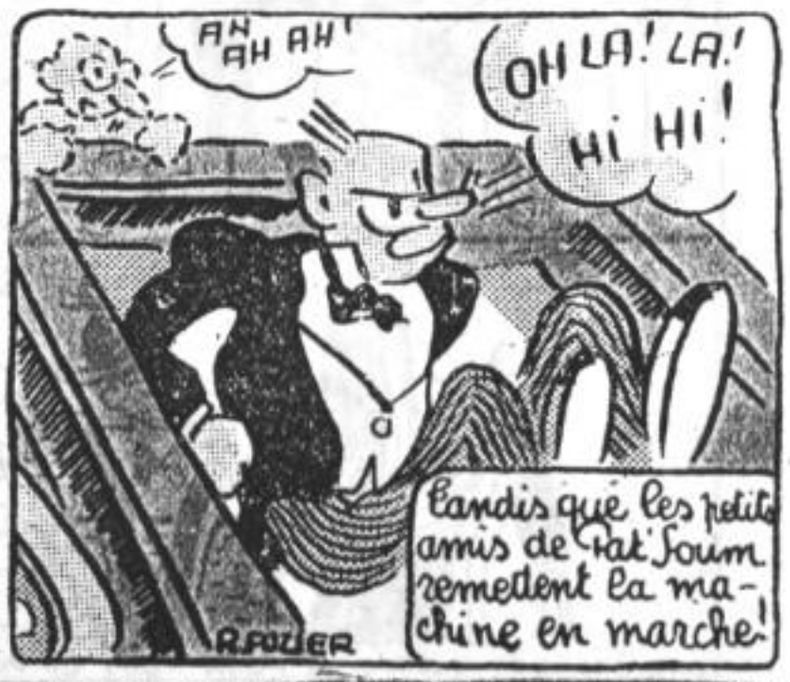
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 49. — 1er Octobre 1936.

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum





Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 15 Octobre.

Janot rentre en classe

Mes chers Camarades,

Maintenant, je suis revenu de vacances. C'est pas bien gai de revenir dans une grande ville après avoir passé un mois à la campagne, surtout que mon oncle Joseph Rustaud a été si gentil pour moi, et ma tante aussi, et, encore mon petit cousin Julien, tout cela me changeait rudement de chez Mme Burette, qui ne pense jamais qu'à me faire des observations et qui n'aime que son perroquet Sigisbert.

A la gare, Mlle Lebondu m'attendait à la place de Mme Burette. Elle m'a expliqué que Mme Burette n'avait pas pu venir parce qu'elle avait un rhumatisme à la jambe, qu'elle avait pris à Berlin pendant les jeux olympiques, un jour qu'il pleuvait très fort, mais qu'elle n'avait pas voulu quitter le stade parce qu'elle était placée tout près de M. Hitler et qu'elle ne voulait pas arrêter de regarder le grand homme.

Moi, je n'y crois guère à cette histoire. Je crois plutôt que ce rhumatisme, il est venu à Mme Burette, de ce qu'elle a changé son régime. Elle est tellement habituée au Picon et au Pernod, que ça a dû la retourner les sangs, en Allemagne d'être obligée de boire de la bière et pas des apéritifs français, parce qu'on n'en trouve pas ou bien qu'ils sont hors de prix.

Quant à Mlle Lebondu, elle avait l'air toute rajeunie et toute contente. Elle m'a expliqué que c'était un grand secret, elle s'était fait couper de la peau derrière les oreilles et tirer la peau du visage par un grand spécialiste. Tout cela lui avait enlevé beaucoup de rides et lui avait coûté très cher, mais elle ne regrettait pas son argent, parce que, décidément, elle allait bientôt devenir Mme Trépointe.

Moi, je n'ai pas eu l'air très convaincu. Parce que depuis le temps qu'elle parle de son mariage, moi je n'y crois plus guère, ça a raté si souvent.

Mais elle m'a dit que c'était tout ce qu'il y avait de sérieux. D'abord, les affaires de M. Trépointe marchaient tout ce qu'il y a de bien. Grâce au service de deux ans, en Allemagne, c'est formidable ce qu'il fabriquait de paires de bottes pour M. Hitler. Et puis, en France, il avait dû un peu augmenter ses ouvriers, mais il en avait profité pour vendre ses chaussures deux fois plus cher. Et c'était toujours ça de bénéfice en plus.

Même qu'il gagnait tant d'argent qu'il avait envoyé deux cents bottes vernies d'honneur, avec clous argentés et éperons dorés, à M. le général Franco et à ses officiers. Il paraît que ce général, c'est un homme qui a des Marocains avec lui pour rendre l'Espagne espagnole...

Et puis enfin, M. Trépointe vient d'établir des usines de chaussures au Maroc. Parce que si un jour ses amis du Maroc se mettaient à faire comme le général Franco, on aurait besoin de souliers pour les Riffains, les Sénégalais et les Annamites qui débarqueraient à Marseille en criant: « la France aux Français ».

A cause de tout cela, M. Trépointe était de très bonne humeur, très gentil, et il avait promis à Mlle Lebondu de devenir son mari avant la fin de l'année. Il lui avait offert même, une belle bague de fiançailles qu'elle m'a montré et que j'ai reconnue, c'est la bague qu'il lui avait déjà offert le jour de leurs précédentes fiançailles et qui resservait encore une fois.

Mme Burette nous attendait rue du Fer-à-Repasser et elle était de très mauvaise humeur. Elle était assise dans son grand fauteuil de tapisserie et elle avait devant elle, posé sur le prie-Dieu, le pied où elle avait des rhumatismes, et, qui était enveloppé dans de la flanelle.

Elle n'avait pas du tout l'air content que j'ai bonne mine et que la campagne m'ait fait du bien. Elle m'a dit surtout qu'elle en avait assez de ne plus pouvoir aller à ses affaires — c'est-à-dire prendre l'apéritif chez Jules le Bistro — et que tout cela c'était la faute du gouvernement. Maintenant, depuis ces mauvaises élections, il n'y avait plus d'été, il pleuvait tout le temps, c'était bien fait pour ces sales ouvriers qui se mêlaient d'avoir des vacances payées, mais ça donnait des rhumatismes aux honnêtes gens. Pendant qu'elle racontait tout celà, le perroquet Sigisbert répétait sans arrêt : « C'est très bien, madame la Marquise... » et elle avait l'air très flattée.

Là-dessus, elle m'a envoyé laver la vaisselle. Elle en avait fait garder pour moi depuis huit jours au moins, par sa femme de ménage. Elle a toujours des gentillesses pour moi, Mme Burette, bien qu'elle n'ait pas l'air très contente de me voir revenu.

Heureusement que je n'ai pas eu à attendre beaucoup de jours avant de retourner en classe. Là, j'ai retrouvé tous mes petits amis, et, principalement, mon ami Jacquot, avec qui j'étais allé passer une journée au Camp du Coquelicot, et, qui, lui, avait pu y passer plusieurs semaines, au camp. Il avait des bonnes couleurs et le teint tout bruni, que cela faisait plaisir à voir.

A part cela, je m'aperçois que je n'ai plus grand chose à vous dire. Mes histoires des vacances, c'est déjà du passé, et les histoires de la rentrée, c'est déjà trop tôt pour en parler. Alors je m'arrête ici, et en vous disant à la prochaine fois, je vous serre bien fort la main à tous.

P. C. C. Georges SADOUL.

APRÈS LES JEUX OLYMPIQUES

La grande révélation des Jeux olympiques a été, on le sait, la magnifique équipe des Nègres-Américains qui sont, on le sait, considérés comme une race inférieure par Hitler et ses disciples.

Aussi Hitler refusa-t-il nettement de serrer la main au grand champion noir, Owens, lorsque celui-ci eut remporté un nouveau record du monde. Pourtant le Führer avait chaudement félicité les Japonais qui n'ont pourtant ni les cheveux blonds, ni les yeux bleus, ni le teint blanc qui caractérisent les hommes supérieurs, les Aryens.

Cet incident montre dans quel esprit se déroulèrent les Olympiades, et comment cette grande rencontre fraternelle de tous les jeunes du monde, a été transformée par Hitler en une œuvre de haine et de propagande guerrière. Cela, tout le monde a dû le reconnaître.

Mais en même temps nous devons constater que notre pays n'a pas eu la place qu'il devait avoir dans les Olympiades. Il n'est arrivé qu'au cinquième rang, ex æquo avec la Finlande, derrière l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique, la Hongrie et l'Italie.

C'est pourtant notre pays qui a été le créateur des Jeux olympiques, et la France est l'une des contrées où le sport est le plus aimé. Notre place aurait pu être meilleure, et nous avons enregistré dans divers domaines des reculs vraiment regrettables.

Ceci n'est que la conséquence d'un état de choses déplorables. Le sport subit chez nous une crise très réelle. Il est mal outillé, il est trop souvent victime de l'esprit mercantile et des combinaisons louches de divers commerçants du muscle, il n'opère pas une assez large sélection parmi les centaines de milliers de jeunes gens susceptibles de devenir un jour, à leur tour, des champions; il n'est pas enfin assez soutenu par le gouvernement.

Il existe un projet qui attribuerait un milliard pour l'encouragement et le développement du sport. Ce projet doit être très rapidement mis à exécution. Si notre pays veut gagner des places aux prochains Jeux olympiques, c'est tout de suite qu'il faut se mettre au travail. Il est bien besoin de quatre années pour découvrir, entraîner et former de nouveaux champions.

S. GEORGES.

ATTENTION

Les LIVRETS de " MON CAMARADE "

ONT REPRIS UNE PARUTION RÉGULIÈRE

UN JEUDI : MON CAMARADE !

UN JEUDI : UN LIVRET !

déjà parus :

N° 3. — Bébert et le fils du Châtelain, par Maublanc.

N° 4. — Jeux de plein air.

N° 5. — Contes de Lamb, d'après Shakespeare.

N° 6. — Je campe.

N° 7. — Pièces à jouer.

à paraître :

N° 8. — L'île aux épouvantails, par Fanny Clar.

N° 9. — Katia à l'usine.

N° 10. — Robin des Bois.

Abonnement combiné avec « Mon Camarade » :

Un an..... 16 frs

Chaque livret illustré, 0.50

Prix spécial pour les organisations et patronages à partir de 50 ex. mélangés

Le mystère du serpent à plumes

Grand roman d'aventures par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf qui luttent pour délivrer le grand inventeur Clément Lothaire, prisonnier des bandits du pétrole à la solde de Van der Gold et commandés par Premior, viennent de découvrir la prison du savant. Ils filent en voiture vers le village où Lothaire est détenu, mais ignorent qu'ils sont poursuivis par Premior et ses complices...*

Chapitre XLIX
BEDEJUN

Le jour baissait déjà. Toute la journée la torpédo jaune avait filé à une vitesse prodigieuse sur la grand'route de Nice. Des centaines de fois ils avaient passé en trombe à côté des placards de publicité vantant Cannes, ses hôtels et sa plage, ou recommandant la cave renommée et la « cuisine faite par le patron lui-même » d'hostelleries renommées. Ils avaient passé les fumées du Creusot, traversé Valence, suivi un instant la vallée du Rhône, parcouru les sites magnifiques du Dauphiné. Ils s'étaient arrêtés quelques minutes à Grenoble pour se restaurer un peu et faire le plein d'essence, puis ils étaient repartis à toute allure. Ils croisaient des automobiles encombrées de bagages, et conduites par des jeunes gens au visage bronzé : des Parisiens qui revenaient de vacances.

A deux reprises Fil-de-Fer avait relayé Jambe-de-Bœuf au volant, et celui-ci était allé dormir au fond de la voiture. Il importait d'être dispos à l'arrivée à Bedejun. Pierrot lui aussi, malgré l'agitation fiévreuse qui le remplissait, avait aussi dormi.

Ils avaient passé le col de la Croix, ils étaient descendus sur Sisteron, suivant la vallée de la Durance pendant quelques kilomètres. Puis il arrivèrent à Digne, traversant en trombe les calmes allées de platane de la charmante petite ville. Ils n'étaient plus maintenant qu'à quelques kilomètres de Bedejun, caché dans un repli du plateau qui domine Digne.

Jambe-de-Bœuf était maintenant au volant et il conduisait avec prudence dans un chemin forestier qui suivait l'étroite vallée que domine la ruine du château de la reine Jeanne. Des sources d'eaux chaudes jaillissent là, et on trouve près de celles-ci, mêlés aux graviers et aux sables, d'étranges fossiles en forme d'étoiles à cinq branches dont les bijoutiers de Digne font de gracieux bijoux.

A un endroit dit « Saut de Cousson » la vallée devient encore plus étroite, et le chemin se partage en deux branches. Pierrot consulta la carte. Le chemin du haut comme celui du bas conduisaient à Bedejun, mais l'un et l'autre portaient l'indication : *dangereux, impraticable aux autos.*

— Je ne sais pas si nous passerons, dit Pierrot. C'est une chance à courir. Prenons le chemin qui suit le fond de la vallée, plutôt que celui qui monte rapidement dans la montagne. Il sera peut-être moins ravagé par les pluies...

Le chemin du bas était épouvantable. Sur un de ses côtés des bornes kilométriques et des poteaux télégraphiques témoignaient qu'un demi-siècle auparavant cette route avait été un chemin fréquenté, conduisant à un village encore prospère. Mais ces témoins étaient eux-mêmes en ruines : les bornes kilométriques étaient brisées, ou renversées. Certains des poteaux télégraphiques avaient été abattus. Partout, les fils cassés pendaient lamentablement.

La route elle-même n'était qu'une ruine. Les orages, si terribles dans les Basses-Alpes, l'avaient profondément ravinée. En certains endroits elle était plus qu'à moitié disparue, effondrée dans le torrent comme un pâté de sable sous le talon d'un promeneur. A plusieurs reprises, les amis durent descendre de voiture, tandis que celle-ci, conduite par le seul Fil-de-Fer, s'engageait sur un pont vermoulu ou sur le bord d'un talus friable qui s'effondrait sous les roues.

Le paysage était plein d'une grandeur désolée. De hautes falaises montraient d'étranges plissements géologiques, aussi sinueux que des accordéons, des arbres rares poussaient dans un sol maigre. Çà et là des touffes de lavande, du buis... Quittant la vallée, la route s'étageait maintenant sur les pentes d'un vaste éboulis de schistes que le temps avait réduits à une poussière noire comparable à la crasse tirée des hauts-fourneaux. Ici la route était plus solide, encore qu'envahie par les ronces. Mais la pente était si forte que la voiture, pourtant puissante avait du mal à la gravir, et que Jambe-de-Bœuf et Pierrot durent la pousser dans la montée comme on faisait au temps des antiques diligenes.

— Je prendrai l'autre chemin pour redescendre, grommela le colosse. Il n'est pas possible qu'il soit pire que celui-ci.

Brusquement ils se trouvèrent au sommet du col. L'éboulement des schistes cessait brusquement. Sur un plateau couvert d'une herbe rare, la route reprenait droite et paisible, comparable maintenant à n'importe quel chemin vicinal. Elle était en bon état après tout, n'eussent été les herbes qui l'encombraient. A 1.500 mètres de là, émergeant d'un vallonnement on apercevait le clocher de Bedejun, un clocher ruiné où quelques ardoises pendaient encore à la dentelle d'une charpente effondrée. On ne distinguait aucune autre maison du village... Le crépuscule était maintenant venu. Dans les herbes desséchées et dans les buissons, les cigales lançaient leur crissement strident... Un vent assez fort s'était élevé, qui sifflait dans les pierres et dans les buissons.

— L'orage s'approche, dit Jambe-de-Bœuf en montrant une nuée noire et rougeâtre qui s'élevait en direction de Castellane.

— On s'en moque, du temps qu'il va faire, répliqua Fil-de-Fer. Pour l'instant, il faut s'approcher aussi près que possible du patelin. On ne pourra pas nous apercevoir grâce à la petite vallée qui cache le village et le vent couvrira le bruit du moteur. A la porte du village, nous descendrons et nous partirons à l'assaut...

Ces villages ruinés de Haute-Provence offrent un aspect singulier que n'oublie jamais le voyageur qui les a traversés. Situé au milieu d'arides plateaux, à mille mètres environ, le village mort de Bedejun n'était plus qu'un groupe de maisons à demi-ruinées. Les toits étaient effondrés, les persiennes pendaient arrachées aux fenêtres sans carreaux, de hauts champs d'ortie poussaient dans le chœur de l'église dont la voûte était en deux endroits effondrée. Mais mille détails montraient que la vie avait encore été présente là quelques dizaines d'années seulement auparavant. Les bancs étaient encore devant les portes, les jardins gardaient encore ici et là leurs clôtures de bois entourant des rosiers redevenus aubépines. Sur le torrent qui traversait le village se trouvait toujours un gracieux pont de pierre, avec un parapet poli par les villageois d'autrefois qui avaient coutume de s'asseoir là, le soir venu...

Ce soir d'août un personnage était assis sur ce banc : Granet, le chef des gardes du château de Van der Gold. Le roi du pétrole l'avait envoyé là pour garder Clément Lothaire... lorsque l'incursion de Pierrot l'avait contraint à éloigner Lothaire de Montbijou.

Le vieillard avait des intérêts près de Bedejun. Il était propriétaire de la source minérale voisine du château de la Reine-Blanche. Il fit répandre à Digne le bruit qu'il songeait à créer un sanatorium dans les environs. Granet, qui était censé rechercher l'endroit le plus propice à cet établissement, s'était établi dans une maison de Bedejun qui n'était pas encore entièrement ruinée. Et quelques jours plus tard, Premior, de nuit, était venu ammener là Clément Lothaire, devenu une véritable loque humaine à la suite des doses massives de scopolamine qu'on lui injectait. Le jour durant le vieillard était enfermé dans une cave. Le soir venu Granet l'autorisait à prendre l'air. Le malheureux Lothaire était assis sur un banc, au seuil d'une maison à peu de distance de Granet... La scopolamine avait rendu ses yeux vitreux, sa tête était abaissée sur sa poitrine et son nez coulait...

Granet fumait paisiblement, les yeux fixés sur le nuage qui grossissait au-dessus de Castellane, absorbé par la contemplation des éclairs qui trouaient le crépuscule. Le bruit du torrent berçait sa rêverie.

Soudain il se sentit pris en arrière. C'était Jambe-de-Bœuf qui venait de se ruer sur lui. Pierrot et Fil-de-Fer étaient à ses côtés. Ils le ficelèrent promptement.

Fil-de-Fer tenait un revolver à la main. Il l'appuya sur la tempe du chef des gardes : « Si tu pousses un cri tu es mort. Réponds à voix basse à ma question. Es-tu seul ici, n'y a-t-il personne d'autre qui garde Clément Lothaire. Si tu mens je te tue. »

Granet tremblait de tous ses membres. Il balbutia : « Non, je suis seul. »

Jambe-de-Bœuf s'était élancé vers le vieillard, qui n'avait pas semblé se rendre compte de la scène. Le colosse prenait le vieillard dans ses bras, le transportait comme un enfant et l'asseyait sur le parapet, auprès de Pierrot.

— Mon oncle! s'écria l'enfant, en saisissant le vieillard par le cou...

Mais Clément Lothaire ne semblait pas s'apercevoir de la présence de son neveu. Il demeurait immobile, la tête baissée sur la poitrine.

— Il ne me reconnaît pas! gémit Pierrot.

— Ne t'inquiète pas, c'est la drogue... cela passera vite, reprit Fil-de-Fer. Mais partons sans plus tarder. Cette canaille de Granet n'a certainement pas menti, il est seul, nous ne courons aucun danger pour l'instant, mais l'orage est proche, je ne veux pas que nous passions la nuit ici.

Jambe-de-Bœuf porta le vieillard dans la voiture. Ils démarrèrent aussitôt sans se soucier des supplications de Granet qui leur demandait de le délier.

Chapitre L
UN PONT SUR UN TORRENT

Premior pilotait lui-même la voiture de Rosenwein, et ils avaient, avec le journaliste et Liouboff, suivi le même itinéraire que Pierrot et ses amis.

Petrowski parti d'Autun avec une voiture de secours était remonté vers le *Serpent à Plumes* pour dépanner le reste de la bande, mais il était peu probable qu'ils puissent suivre Premior avec moins de douze heures de retard.

Premior s'arrêtait parfois pour interroger les garagistes, les agents. Il retrouva la trace de la torpédo jaune paille à Valence, puis à Grenoble, et depuis ce moment ne douta plus de retrouver ses ennemis à Bedejun. Il traversa Digne et fut assez heureux pour se faire confirmer le passage de la torpédo par le gardien des sources minérales.

La nuit était maintenant complète. Premior s'engagea dans le chemin du bas qu'il savait, à tout prendre, le plus praticable des deux... Il arrivait au col des schistes, en vue de Bedejun, quand soudain l'orage éclata avec une violence extraordinaire. Cinq minutes auparavant la torpédo conduite par Jambe-de-Bœuf venait de s'engager par le chemin du haut, et c'est à cette seule circonstance qu'elle avait dû de ne pas croiser Premior.

— Nous les tenons maintenant, dit l'homme aux sourcils roux. De deux choses l'une, ou ils ont décidé de passer la nuit à Bedejun, et dans ce cas ils sont pris au piège, et seront massacrés comme des bêtes puantes qu'ils sont — ou ils ont pris le chemin du haut, et celui-ci étant certainement impraticable totalement par temps d'orage, nous n'aurons pas de peine à les rattraper.

La voiture fonça sur Bedejun. Arrivé sur le pont du torrent, Premior stoppa brusquement : il avait aperçu à la lumière de ses phares, à travers le rideau de la pluie, le corps étendu de Granet. D'un bond il fut dehors et coupa les liens du chef des gardes.

— Ont-ils pris le vieux Lothaire ? hurla-t-il aux oreilles du garde dont les vêtements trempés étaient couverts de boue et de sable...

— Ils sont partis il y a dix minutes, répliqua Granet...

Il s'installa aussitôt dans la voiture que Premior fit virer et repartir à toute allure. Arrivé au col des schistes, Premior hésita quelques instants, puis décida de prendre le chemin du bas. Par celui-là du moins, il était sûr de passer et sans doute allait-il couper la retraite à ses ennemis, dans le cas où ils réussiraient à suivre jusqu'au bout le chemin du haut. S'ils étaient immobilisés, il remonterait les massacrer dans leur voiture, comme une couvée au nid.

La voiture s'engagea sur la terrible pente à une allure infernale.

— Assez! moins vite! j'ai peur! hurla Rosenwein...

On pouvait tout craindre. Des éclairs effroyables déchiraient la nuit éclairant ces gorges d'une sauvagerie absolue. Et dans tous les creux du terrain se formaient des cascades d'eau mêlées de pierres et de boue dont la force était colossale et secouait durement la voiture.

— Ta gueule! répliqua Premior, je passerai quand même.

Mais Rosenwein était entièrement possédé par une terreur-panique. Il suppliait Premior, pleurait. L'homme aux sourcils roux continuait impassible de conduire à tombeau ouvert. La pluie redoublait encore, mêlée de grêlons monstrueux.

Le torrent au fond de la vallée s'était démesurément gonflé, charriant des rochers, des arbres entiers. La foudre tomba à dix mètres à peine derrière la voiture.

Du coup Rosenwein devint littéralement fou. Il était assis à l'arrière de la voiture. Il se dressa d'un bond et se précipita sur Premior, entourant son cou d'apoplectique de ses deux mains.

— Arrête! ou je t'étrangle!

— A toi, Liouboff, souffla l'homme aux sourcils roux sans ralentir son allure. Débarrasse-moi de cette canaille!

Calmement, comme au tir, Liouboff avait tiré son revolver et fait sauter le crâne du journaliste qui s'écroula dans le sang. Près de lui Granet, terrifié, claquait des dents.

— Nous les tenons maintenant, s'écria Premior qui venait d'apercevoir au-dessus de lui dans la montagne, sur la route du haut, la lueur des phares de la torpédo.

L'aventurier accéléra encore, autant que lui permettait la route. C'est ainsi qu'il s'engagea sur l'un des ponts au moment où le torrent l'emportait et que la voiture des bandits du pétrole fut emportée par le torrent, devenu un véritable Niagara mêlé de troncs d'arbres et de rochers.

Cet épouvantable accident Fil-de-Fer et Pierrot, qui venaient de repérer les phares de la voiture de Premior, l'aperçurent avec une éblouissante netteté à la lueur d'un éclair...

ÉPILOGUE

Trois mois plus tard, à six heures du matin, commençait à descendre comme chaque jour des hauteurs de Clamart une véritable armée de bicyclettes, celle des ouvriers qui vont des lotissements aux grandes usines d'automobiles Morel, à Boulogne.

C'est seulement l'avant-garde de la troupe qui passe à cette heure-là, et les bicyclistes ne se pressaient pas, sûrs qu'ils étaient d'avoir tout leur temps. Dans les rues banlieusardes encore endormies, sans donner un coup de pédale, suivant doucement la pente, descendaient deux ouvriers : un jeune homme d'une vingtaine d'années, un apprenti qui n'avait pas beaucoup plus de treize ans. Les deux camarades de travail parlaient, tandis que l'aube d'automne, froide et grise, se montrait au-dessus de Paris.

— Il y a trois mois nous roulions auto sur la route de Nice, n'est-ce pas, Fil-de-Fer ? dit l'un d'eux.

— C'est vrai Pierrot, répliqua l'autre, mais j'aime mieux être à aujourd'hui où cette canaille de Premior a cessé de vivre et où ton pauvre oncle est enfin délivré.

— Oui, mais Van der Gold vit en paix et mon pauvre oncle est devenu fou...

— Tu penses qu'il retrouvera un jour la mémoire et la raison ? interrogea Pierrot avec une angoisse dans la voix.

Fil-de-Fer le réconforta avec plus de gentillesse que de conviction.

— Bien sûr, Pierrot, il guérira, laisse seulement le temps au traitement de faire son effet... Les grands spécialistes ne désespèrent pas, bien que les effets de la scopolamine leur soient mal connus...

Les fatigues que Clément Lothaire avaient endurées durant sa captivité, jointes aux doses massives de poison que lui avait fait absorber Van der Gold semblaient, en effet, avoir à tout jamais fait sombrer la raison du vieillard. Lui, qui quelques semaines auparavant portait encore droit sa belle tête auréolée de blanc et dont l'intelligence était d'une vivacité peu commune, n'était plus maintenant qu'une loque hébétée.

Lothaire ne se rappelait plus de rien, même de son propre nom. Il semblait incapable d'écrire et de prononcer une parole. Un mur invisible coupait du monde ce cerveau génial où était enfoui le secret de la lotharite, ce corps merveilleux qui par ses propriétés cathalytiques permet de remplacer dans tous les moteurs du monde, le pétrole par de l'eau de fontaine...

Pour guérir son oncle, Pierrot avait fait appeler les plus grands docteurs... Ils avaient réservé leur diagnostic... Peut-être après six mois, lorsque le vieillard serait entièrement remis de ses fatigues pourrait-on espérer une guérison, une amélioration tout au moins.

Pierrot avait installé l'inventeur dans une petite maisonnette à Clamart, aux portes de Paris, où Jambe-de-Bœuf lui servait à la fois d'infirmier et de garde du corps. Cette installation, les consultations de spécialistes coûteux, de sommaires réparations au *Serpent à Plumes* avaient absorbé, et au-delà le peu qui restait du trésor de guerre qu'avait laissé Lothaire à son neveu, pour le délivrer. Pierrot avait vendu les idoles de Jecker. Mais elles n'étaient, en réalité, composées que d'une assez mince feuille d'or travaillé, tout l'intérieur des statuettes ayant été rempli de plâtre, sans doute au temps de Jecker. La somme que l'on put tirer de la vente des idoles fut donc relativement peu considérable, et il ne restait plus à Pierrot que cinquante mille francs environ. Il ne se reconnaissait pas le droit de toucher à cette somme devant servir à la guérison du savant, et au besoin à ses expériences sitôt qu'il aurait recouvré la raison. Pour assurer sa vie Pierrot décida donc d'entrer comme apprenti aux usines Morel, ou Fil-de-Fer travaillait depuis plusieurs semaines déjà... C'était la première fois qu'il allait à l'usine ce matin-là, et Fil-de-Fer le plaisantait à ce sujet.

— Ton oncle a refusé de vendre des dizaines de millions à Van der Gold le secret de la lotharite, et toi tu vas t'engager comme petite main, à quelques sous l'heure. Pis que cela, tu es presque certain de savoir dans quels recoins du Mexique, le financier Jecker a caché ses formidables trésors, et tu ne lèves pas le petit doigt pour aller les prendre...

— Mon oncle a perdu la raison. C'est pour moi l'essentiel. Nous ne pouvons le laisser seul, quitter Paris en risquant de le faire retomber dans les griffes de Van der Gold. C'est seulement quand il sera guéri que nous pourrons penser au Mexique... Pas avant.

— Tu as raison Pierrot, répliqua Fil-de-Fer.

Tout en parlant ils avaient passé la Seine et étaient arrivés à l'entrée des usines Morel. Les portes n'étaient pas encore ouvertes. Ils allèrent prendre un café à un bistro voisin. Fil-de-Fer, qui venait d'acheter un journal du matin, montra du doigt un article à Pierrot :

« LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS OFFRE LA MAISON D'ADAM ET EVE A M. VAN DER GOLD : *On sait les innombrables bienfaits dont le grand ami de la France qu'est M. Van der Gold a doté notre pays. Outre de nombreuses dotations scientifiques, il a permis, à coups de millions, la restauration de plusieurs monuments historiques de la plus haute valeur et qui tombaient en ruines faute de crédits, ainsi que l'envoi de plusieurs missions scientifiques dans nos colonies et divers pays comme le Mexique. On sait qu'hier encore M. Van der Gold venait au secours du grand inventeur Clément Lothaire tombé dans la misère. Pour manifester toute sa reconnaissance à celui qu'on s'est plu à appeler le roi du pétrole, le gouvernement a décidé d'offrir au grand ami de notre pays une maison historique de Plessis-la-Ville, la célèbre maison d'Adam et Eve qui est une véritable merveille de l'art du* XVe *siècle. Cette maison sera démontée pierre par pierre et transportée dans le château que M. Van der Gold possède en Angleterre. Nous applaudissons, pour notre part...* »

Pierrot froissa le journal avec rage.

— Est-ce ainsi que devaient finir les aventures du *Serpent à Plumes* ? par l'injustice triomphante...

— Patience, répliqua Fil-de-Fer. Il n'est pas certain que ces aventures soient entièrement terminées...

La sirène des usines Morel déchira l'air. C'était l'heure de la rentrée. Dans le jour gris de ce matin de novembre, les deux amis rentrèrent en silence dans la ville immense qu'est l'usine Morel.

FIN

LES SPORTS

DES MORTS QUI SE PORTENT BIEN

Parmi les nombreux canards que répandirent à profusion les journaux à gros tirage au sujet de la révolution espagnole, a figuré le massacre d'innombrables sportifs. Coup sur coup, on apprit la mort du célèbre boxeur Paolino, celle d'Abrago, le roi de la pelote basque; celle d'Ignacio Ara; celle enfin du célèbre tueur de taureaux, le matador Ortega. Tous ces champions avaient été, disait-on, assassinés par les miliciens du Front Populaire avec d'abominables cruautés, parce qu'ils s'étaient refusé à leur donner de l'argent. Et puis, les uns après les autres, les morts ont été rencontrés en parfaite santé. On a trouvé Paolino en train de prendre l'apéritif à Burgos, un fusil à la main, car il avait pris le parti des rebelles. Ignacio Ara était lui, tranquillement dans sa famille à Mauleon; Abrago vint jouer un match au profit des milices du Front Populaire, à Barcelone. Enfin le matador Ortega, qui avait été annoncé pour une corrida à Dax, au début de septembre, et dont le nom avait été retiré de l'affiche, vu sa « mort tragique », vint tout simplement tenir, comme convenu, sa place dans l'arène. Ajoutons que les courses de taureaux, si populaires en Espagne, ont repris à Barcelone et Madrid, au profit des ambulances gouvernementales.

o

UN STADE DE 100.000 PLACES A PARIS ?

Les stades français sont devenus trop petits pour l'immense public qui s'intéresse aux grandes compétitions sportives. Cette situation se prolonge depuis de nombreuses années déjà, et sur ce point, Paris est en retard sur la plupart des capitales européennes. Madrid, par exemple, qui n'a pourtant qu'un million d'habitants, alors que la région parisienne en compte cinq fois plus, a un stade qui approche les cent mille places. Un stade de cette importance à Paris ou dans sa banlieue est depuis longtemps demandé par le public sportif qui, lors des grands matchs, ne trouve pas de place à Colombes ou ailleurs. Ce projet devait être réalisé pour l'Exposition de 1937. Il n'en sera certainement rien. Mais il faut espérer que dans le programme de grands travaux que le gouvernement de Front Populaire va réaliser dès la rentrée sera compris la construction de ce grand stade que réclament les sportifs français.

o

LE PRIX DES PISCINES PARISIENNES

Le Prix des piscines parisiennes avait été, dans le but de favoriser une société privée, assez fortement élevé la saison dernière par la majorité d'un Conseil municipal, que présidait M. Chiappe. Cette élévation du prix d'entrée dans des établissements d'hygiène publique avait été très vivement critiquée, et une campagne très vive avait été menée par la Fédération sportive et gymnique du Travail (F. S. G. T.). Cette campagne persévérante, après plusieurs mois de résistance, paraît enfin porter ses fruits, et le rapporteur du Conseil municipal a fait connaître ses intentions de demander que les piscines de Paris reviennent à leur ancien tarif. Rappelons à ce sujet que le nombre des piscines parisiennes est extrêmement insuffisant, et très inférieur à celui de toutes les grandes villes d'Europe. Il faut souhaiter qu'au premier rang des grands travaux figure la construction de piscines à Paris, dans la banlieue, et dans les grandes villes de province qui en sont dépourvues.

o

TARIS A PRIS SA RETRAITE

Le grand nageur français, Taris, champion de France de grand fond depuis plusieurs années avait participé aux jeux olympiques, mais handicapé par la diminution de forme qui touche un champion, passé un certain âge, il n'avait obtenu qu'une place qui pour être honorable n'était pas la première. Par contre, dans les derniers jours d'août il a triomphé dans la traversée de Paris à la nage où, sur des centaines de concurrents, il arriva bon premier, conservant ainsi son championnat de France. Mais ce dernier exploit accompli, Taris a mis à exécution une décision irrévocable prise il y a plusieurs mois : il a pris sa retraite du sport actif. Parmi les jeunes espoirs qui pourraient lui succéder on cite le jeune ouvrier toulousain Talli, qui s'était qualifié aux demi-finales olympiques de 1.500 mètres. Il est arrivé dans la traversée de Paris immédiatement après Taris et ses 18 ans permettent tous les espoirs.

o

UN TRAGIQUE ACCIDENT

Au cours d'une épreuve de Marathon, qui est on le sait la plus dure de toutes les courses de fond, un coureur, Dannel, a trouvé la mort. Ce tragique accident avait donné naissance à divers bruits : le malheureux n'aurait pas été en état de prendre la course, au moment du départ, ou encore on lui aurait fait absorber quelque médicament pour accroître ses forces, pour le « doper », comme on dit, et ce médicament aurait causé sa mort. Une enquête extrêmement sérieuse faite par une commission de médecins et de moniteurs de l'École de Joinville a conclu qu'aucune de ces hypothèses n'étaient fondées et qu'on ne pouvait relever de faute à la charge de la Fédération française d'Athlétisme, qui organisa le match. Néanmoins, la F. F. A. a été invitée à réglementer sérieusement cette épreuve pour éviter le retour d'aussi épouvantables accidents. On sait d'ailleurs que le Marathon renouvelle la course forcée d'un messager venu annoncer une victoire à Athènes, et que selon la tradition, ce coureur mourut au but en apportant la nouvelle. Il ne faudrait pas que le respect de la tradition historique du Marathon aille jusqu'à renouveler la mort des coureurs.

Notre page choisie

CHARLES DICKENS

Charles Dickens (1812-1870) est le plus grand romancier du siècle dernier. Dans ses œuvres, dont les plus célèbres sont Les aventures de M. Picwick, David Cooperfield, Les grandes espérances, *etc. Il a fait une guerre acharnée à l'hypocrisie et fait une dure satire de toute la société anglaise de son temps*

Je devais être, dès que je serais en âge, l'apprenti de Joë; jusque-là, je n'avais pas à prétendre à aucune dignité, qu'à ce que Mrs Joë appelait être dorloté, et que je traduisais, moi, par être bourré. Non seulement je servais d'aide à la forge, mais si quelque voisin avait, par hasard, besoin d'un mannequin pour effrayer les oiseaux, ou de quelqu'un pour ramasser les pierres, ou faire n'importe quelle autre besogne du même genre, j'étais honoré de cet emploi. Cependant, afin de ménager la dignité de notre position élevée et de ne pas la compromettre, on avait placé sur le manteau de la cheminée de la cuisine une tirelire dans laquelle, on le disait à tout le monde, tout ce que je gagnais était versé. Mais j'ai une vague idée que mes épargnes ont dû contribuer un jour à la liquidation de la Dette Nationale. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais, pour ma part, espéré participer à ce trésor.

La grand'tante de M. Wopsle tenait une école du soir dans le village, c'est-à-dire que c'était une vieille femme ridicule, d'un mérite fort restreint, et qui avait des infirmités sans nombre; elle avait l'habitude de dormir de six à sept heures du soir, en présence d'enfants qui payaient chacun deux pence par semaine pour la voir se livrer à ce repos salutaire. Elle louait un petit cottage dont M. Wopsle occupait l'étage supérieur où nous autres écoliers l'entendions habituellement lire à haute voix, et quelquefois frapper de grands coups de pied sur le plancher. On croyait généralement que M. Wopsle inspectait l'école une fois par semaine, mais ce n'était qu'une pure fiction; tout ce qu'il faisait dans ces occasions, c'était de relever les parements de son habit, de passer la main dans ses cheveux, et de nous débiter le discours de Marc Antoine sur le corps de César; puis venait invariablement l'ode de Collins sur les Passions, après laquelle je ne pouvais m'empêcher de comparer M. Wopsle à la vengeance rejetant son épée pleine de sang et vociférant pour ramasser la trompette qui doit annoncer la Guerre. Je n'étais pas alors ce que je devins plus tard : quand j'atteignis l'âge des passions et que je les comparai à Collins et à Wopsle, ce fut au grand désavantage de ces deux gentlemen.

La grand'tante de M. Wopsle, indépendamment de cette maison d'éducation, tenait dans la même chambre une petite boutique de toutes sortes de petites choses. Elle n'avait elle-même aucune idée de ce qu'elle avait en magasin, ni de la valeur des objets; mais il y avait dans un tiroir un mémorandum graisseux, qui servait de catalogue et indiquait les prix. A l'aide de cet oracle infaillible, Biddy présidait à toutes les transactions commerciales; Biddy était la petite fille de la petite-fille de la grand'tante de M. Wopsle. J'avoue que je n'ai jamais pu trouver à quel degré elle était parente de ce dernier. Biddy était orpheline comme moi; comme moi aussi elle avait été élevée à la maison. Elle se faisait surtout remarquer par ses extrémités, car ses cheveux n'étaient jamais peignés, ses mains toujours sales, et ses souliers n'étant jamais entrés qu'à moitié, laissaient sortir ses talons. Je ferai remarquer que cette description ne doit s'appliquer qu'aux jours de la semaine; les dimanches elle se nettoyait à fond pour se rendre à l'église.

Grâce à mon application, et bien plus avec l'aide de Biddy qu'avec celle de la grand'tante de M. Wopsle, je m'escrimais avec l'alphabet comme avec un buisson de ronces, et j'étais très fatigué et très égratigné par chaque lettre. Ensuite je tombai parmi ces neuf gredins de chiffres, qui semblaient chaque soir prendre un nouveau déguisement pour éviter d'être reconnus. Mais à la fin, je commençai à lire, écrire et calculer le tout à l'aveuglette et en tâtonnant, et sur une très petite échelle.

Un soir j'étais assis dans le coin de la cheminée, mon ardoise sur les genoux, m'évertuant à écrire une lettre à Joé. Je pense que cela devait être une année au moins après notre expédition dans les marais, car c'était en hiver et il gelait très fort. J'avais devant moi, par terre, un alphabet auquel je me reportais à tout moment; je réussis donc après une ou deux heures de travail, à tracer cette épître :

« *MOnt chaiR JO j'ai ce Pair queux tU es bien PortaNt, j'aI ce Pair Osi qUe je seré bien To capable d'E Td Jo, Alor NouseronT Contan et croy moa ToN amI PiP.* »

Je dois dire qu'il n'était pas indispensable que je communiquasse avec Joë par lettres, d'autant plus qu'il était assis à côté de moi, et que nous étions seuls; mais je lui remis de ma propre main cette missive, écrite sur l'ardoise avec le crayon, et il la reçut comme un miracle d'érudition.

« Ah! mon petit Pip! s'écria Joë en ouvrant ses grands yeux bleus; je dis, mon petit Pip, que tu es un fier savant, toi!

— Je voudrais bien être savant » lui répondis-je et en jetant un coup d'œil sur l'ardoise, il me sembla que l'écriture suivait une légère inclinaison de bas en haut :

« Ah! ah! voilà un J, dit Joë, et un O, ma parole d'honneur! Oui, un J et un O, mon petit Pip, ça fait Joë ».

Jamais je n'avais entendu Joë lire à haute voix aussi longtemps, et j'avais remarqué à l'église, le dernier dimanche, alors que je tenais notre livre de prières à l'envers, qu'il le trouvait tout aussi bien à sa convenance que si je l'eusse tenu dans le bon sens. Voulant donc saisir la présente occasion de m'assurer si, en enseignant Joë, j'aurais affaire à un commençant, je lui dis :

« Oh! mais, lis le reste, Joë.

— Le reste... Hein!... mon petit Pip?... dit Joë en promenant lentement son regard sur l'ardoise, une... deux... trois... Eh bien, il y a trois J et trois O, ça fait trois Joë, Pip!

Je me penchai sur Joë, et en suivant avec mon doigt, je lui lus la lettre tout entière.

— C'est étonnant, dit Joë quand j'eus fini, tu es un fameux écolier.

— Comment épelles-tu Gargery, Joë? lui demandai-je avec un petit air d'indulgence.

— Je ne l'épelle pas du tout, dit Joë.

— Mais en supposant que tu l'épelles?

— Il ne faut pas le supposer, mon petit Pip, dit Joë, quoique j'aime énormément la lecture.

— Vraiment, Joë?

— Enormément, mon petit Pip, dit Joë, donne-moi un bon livre ou un bon journal, et mets-moi près d'un bon feu, et je ne demande pas mieux. Seigneur! ajouta-t-il après s'être frotté les genoux durant un moment, quand on arrive à un J et à un O, on se dit comme cela, j'y suis enfin, un J et un O, ça fait Joë; c'est une fameuse lecture tout de même!

Je conclus de là, qu'ainsi que la vapeur, l'éducation de Joë était encore en enfance. Je continuai à l'interroger :

— Es-tu jamais allé à l'école, quand tu étais petit comme moi?

— Non, mon petit Pip.

— Pourquoi Joë?

— Parce que, mon petit Pip, dit Joë en prenant le poker, et en se livrant à son occupation habituelle quand il était rêveur, c'est-à-dire se mettant à tisonner le feu; je vais te dire. Mon père, mon petit Pip, s'adonnait à la boisson; et quand il avait bu, il frappait à coups de marteau sur ma mère, sans miséricorde, c'était presque la seule personne qu'il eût à frapper, excepté moi, et il me frappait avec toute la vigueur qu'il aurait dû mettre à frapper son enclume. Tu m'écoutes et tu me comprends, mon petit Pip, n'est-ce pas?

— Oui, Joë.

— En conséquence, ma mère et moi nous quittâmes mon père à plusieurs reprises; alors ma mère, en s'en allant à son ouvrage, me disait : « Joë, s'il plaît à Dieu, tu auras une bonne éducation ». Et elle me mettait à l'école. Mais mon père avait cela de bon dans sa dureté, qu'il ne pouvait se passer longtemps de nous : donc, il s'en venait avec un tas de monde faire un tel tapage à la porte des maisons où nous étions, que les habitants n'avaient qu'une chose à faire, c'était de nous livrer à lui. Alors, il nous emmenait chez nous, et là il nous frappait de plus belle; comme tu le penses bien, mon petit Pip, dit Joë en laissant le feu et le poker en repos pour réfléchir; tout cela n'avançait pas mon éducation.

— Certainement non, mon pauvre Joë!

— Cependant, prends garde, mon petit Pip, continua Joë, en reprenant le poker, et en donnant deux ou trois coups fort judicieux dans le foyer, il faut rendre justice à chacun : mon père avait cela de bon, vois-tu? »

Je ne voyais rien de bon dans tout cela; mais je ne le lui dis pas.

« Oui, continua Joë, il fallait que quelqu'un fît bouillir la marmite, sans cela la marmite n'aurait pas bouilli du tout, sais-tu?... »

Je le savais et le dis.

« En conséquence, mon père ne m'empêchait pas d'aller travailler; c'est ainsi que je me mis à apprendre mon métier actuel, qui était aussi le sien, et je travaillais dur, je t'en réponds, mon petit Pip. Je vins à bout de le soutenir jusqu'à sa mort et de le faire enterrer convenablement, et j'avais l'intention de faire écrire sur sa tombe : « *Souviens-toi, lecteur, que malgré ses torts, il avait eu du bon dans sa dureté* ».

Joë récita cette épitaphe avec un certain orgueil, qui me fit lui demander si par hasard il ne l'aurait pas composée lui-même.

« Je l'ai composée moi-même, dit Joë, et d'un seul jet, comme qui dirait forger un fer à cheval d'un seul coup de marteau. Je n'ai jamais été aussi surpris de ma vie; je ne pouvais croire mes propres yeux; à te dire vrai, je ne pouvais croire que c'était mon ouvrage. Comme je te le disais, mon petit Pip, j'avais eu l'intention de faire graver cela sur sa tombe; mais la poésie ne se donne pas : qu'on la grave en creux ou en relief, en ronde ou en gothique, ça coûte de l'argent, et je n'en fis rien. Sans parler des croquemorts, tout l'argent que je pus épargner fut pour ma mère. Elle était d'une pauvre santé et bien cassée, la pauvre femme! Elle ne tarda pas à suivre mon père et à goûter à son tour la paix éternelle. »

Charles DICKENS.

Les grandes espérances
(Gallimard - 1935)

TIMBRES

Un timbre bleu de la Guadeloupe, 1877, de 20 centimes, vient d'être vendu à Londres aux enchères 150 livres sterling, soit plus de 11.000 francs.

Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine va célébrer le quatrième centenaire de sa fondation. A cette occasion des timbres commémoratifs vont être édités et ils représenteront : une vue générale de la cité : Notre-Dame de Buenos-Ayres; l'arrivée de la flotte espagnole en 1536, sous le commandement de Pedro de Mendoza.

Le Paraguay, république de l'Amérique du Sud, vient d'émettre un timbre pour le service de sa poste aérienne; il est bleu, vaut 10 pesos, et représente un vaisseau au-devant duquel s'élancent trois avions.

Une nouvelle série de timbres mexicains va commémorer l'inauguration de la route de Mexico à Nuevo Laredo. L'ouverture de cette route est un grand événement international, car il sera désormais possible de faire en automobile le trajet de Montréal (Canada), New-York, Washington (États-Unis) à Mexico (Mexique).

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXXII

Résumé. — *Toto, Toutoune et Otto, après diverses aventures, sont arrivés en Espagne. Pris par des fascistes pour des envoyés de Hitler ils sont emmenés à Barcelone. Blessés dans un accident d'auto les deux gosses et Otto sont conduits à l'hôpital. Don Monserrat prévient le médecin-chef de les garder et de ne pas les renvoyer. Mais Toto s'est échappé.*

A la suite de l'incident qui permit l'évasion de Toto, Don Monserrat fit revenir sous bonne garde à son palais Toutoune et Otto.

Monserrat qui attendait des ordres de Berlin s'étonnait que le Sarrois qu'il croyait agent de Hitler ne lui ait remis aucun message.

Il commençait à douter du loyalisme du Sarrois. Pour l'éprouver il le fit appeler :

— J'ai une mission de confiance à te faire remplir, lui dit-il. Voici un message chiffré qu'il te faudra porter au colonel du corps d'armée de Burgos. Voici le pli, voici un revolver. Surtout ne manque pas à ton devoir, ou tu seras abattu comme un chien. D'ailleurs je garde la petite fille ici comme otage.

Otto était perplexe. Devait-il porter le message secret à son destinataire ou bien prévenir les autorités gouvernementales.

Il n'eut pas à hésiter longtemps quand il se vit suivi pas à pas par deux sbires de Don Monserrat. Il alla à la gare, prit son billet pour Burgos. Dans le train il méditait.

Que faire ? Toto a disparu, Toutoune prisonnière, lui-même menacé.

Il se dirigea vers les lavabos et s'y enferma. Là, certain de n'être pas vu, il ouvrit le pli. C'était un message chiffré. Otto recopia exactement les chiffres, dissimula la copie dans ses chaussures et referma le pli original. Pendant ce temps Toto avait gagné le port. Il avait retiré son pansement pour qu'on ne le reconnut pas aussi facilement si son signalement était donné.

Il s'agissait d'atteindre la Généralité sans se faire reconnaître, car pour cela il lui fallait passer devant l'hôtel de Don Monserrat.

Toto attendit la nuit. Enfin il put gagner le palais mêlé à une bande de gamins qui passait par là. Il gravit les marches à toute vitesse Mais des gardes civils l'arrêtèrent.

— Hé là ! le gosse où vas-tu ?

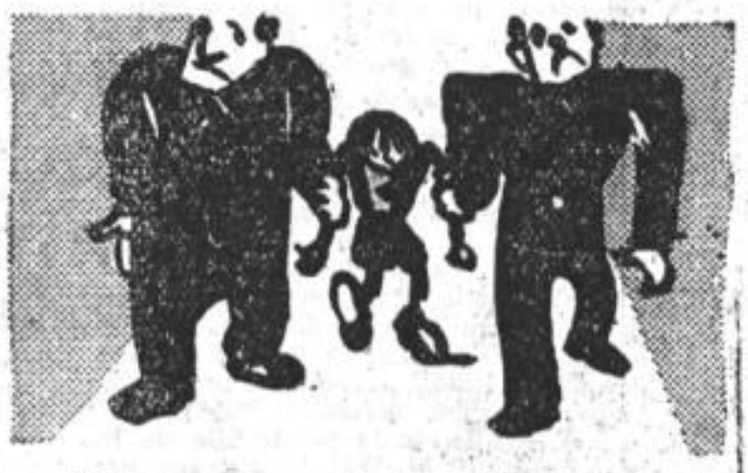
Toto s'il ne comprenait pas l'espagnol, vit tout de même bien qu'on ne voulait pas le laisser passer. Par tous les moyens il essaya de se faire comprendre. Les gardes riaient. Alors fou de colère il se précipita à travers leurs jambes pour tenter de passer. La colère tourna du côté des gardes qui l'empoignèrent et le menèrent à leur chef.

Celui-ci par bonheur, causait un peu le français.

— Qu'y-a-t-il ?

— Señor, fit Toto, j'ai une chose très importante à dire au gouverneur. Il y va de sa vie.

— Quoi, au gouverneur, tu crois qu'on dérange le gou-



verneur comme cela. Il n'a pas de temps à perdre avec un gamin comme toi !

— Mais je vous dis qu'il y va de sa vie et de la vôtre à tous

— Hé là ! gamin, c'est une plaisanterie.

Alors Toto énervé, ne se contenant plus, se mit à nouveau en colère.

— Mais c'est honteux, je vous dis que ce que j'ai à dire est très important et vous vous fichez de moi. Je ne suis pas fou. mais vous êtes un salopard, un ennemi de la République !

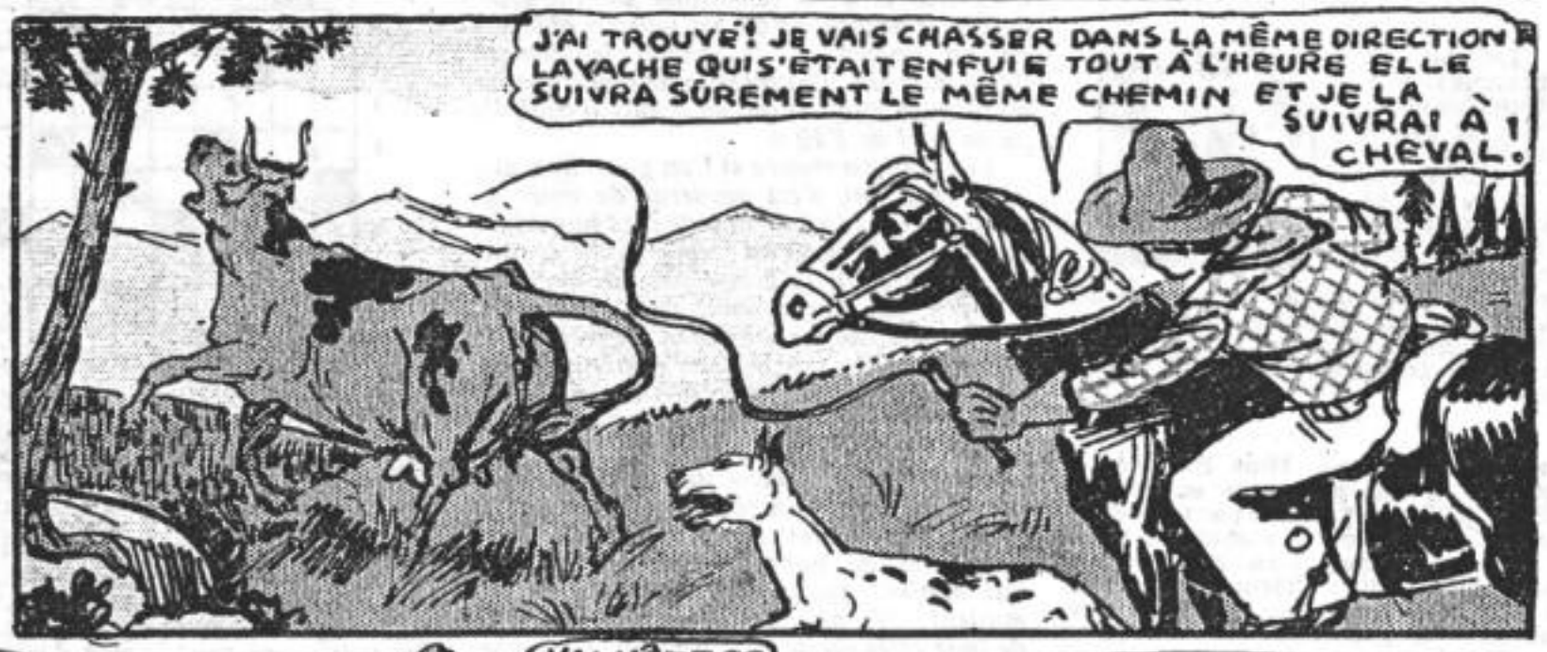
— Hein, ce morveux qui m'insulte à présent ! Gardes, emmenez-moi ça au cachot qui lui remettra les idées en place.

Et Toto au comble de la fureur, gesticulant, pleurant de rage fut emmené par les gardes civils dans une cellule.

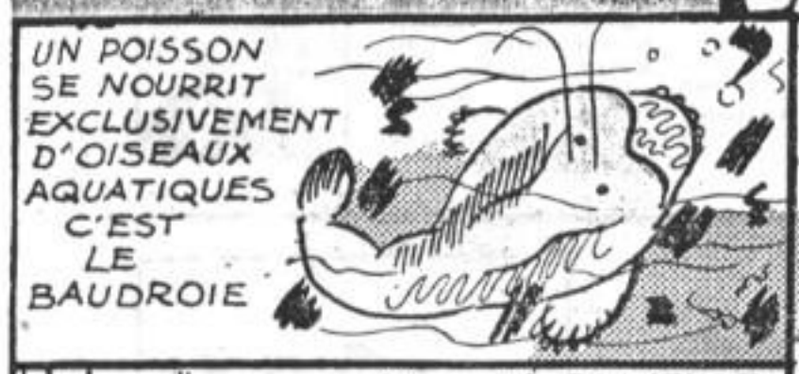
(A suivre.)

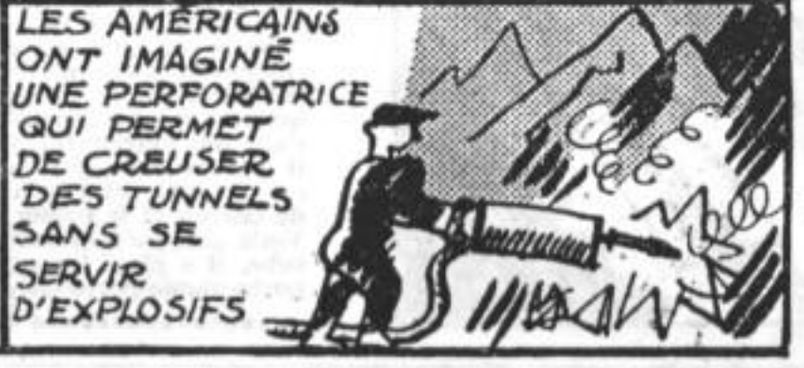
L'OR du COLORADO

DICK SILVER, PAUVRE COW-BOY DANS UN RANCH DU COLORADO, VEILLE SUR LES TROUPEAUX QUI LUI SONT CONFIÉS, IL EST AIDÉ PAR SA CHIENNE "NÉVA" QUI DANS SA SOLITUDE EST SA SEULE AFFECTION... UN SOIR.. UNE BÊTE AFFOLÉE S'EN FUIT....



SAVEZ VOUS QUE...





M. Trépointe, au restaurant, a commandé une magnifique choucroute qui ferait la joie de plusieurs chômeurs réunis. Soudain il se met à hurler : « Garçon, garçon, qu'est-ce que c'est que cette pipe que je trouve dans ma choucroute ? » Le visage du garçon s'éclaire d'un large sourire et, calmement, il répond à M. Trépointe horrifié : « Oh! monsieur, que le chef sera content! Voilà huit jours qu'il la cherche! »

o

M. Leriche et M. Ventregras se promènent un dimanche matin sur le grand boulevard de la ville de X... « J'ai une bonne affaire à vous proposer, dit M. Leriche. Elle vous laissera un bénéfice d'un million. » Son compagnon l'interroge du regard, étonné. « Eh oui, reprend M. Leriche. Votre fille a une dot d'un million et demi. Je la prends avec 500.000 francs. Vous gagnez un million. »

o

Comme vous le savez, Mme Burette est très généreuse; elle a comme on dit un cœur d'or!!! Elle rencontre un pauvre enfant qui mendie. Pour avoir la conscience tranquille elle lui donne, d'un geste noble, un sou. Et elle lui dit : « Tiens voilà un sou et fais bien attention de ne pas te bourrer de bonbons et de gâteaux! »

o

M. Dupont raconte qu'il a soumis un échantillon de son écriture à un graphologue, lequel l'a émerveillé par sa science. « Que vous a-t-il dit, lui demande M. Durand. — Ceci, d'après la manière dont j'avais écrit l'*h* du mot « épinards », il a vu que je n'avais jamais eu le prix d'orthographe. Et c'est vrai! »

o

La scène se passe dans une ville du centre. Autour d'un kiosque à musique, des gens confortablement assis écoutent le concert. Soudain, un gamin s'approche du chef d'orchestre. « Vous ne pourriez pas jouer la *Marseillaise*, monsieur ? — Mais, non... pourquoi ? Ce n'est pas la fête de la République aujourd'hui. — C'est que, tout le monde se lèverait et je pourrais retrouver ma balle qui doit être sous un fauteuil... »

o

Paul est interrogé à la leçon d'histoire naturelle. Le maître lui demande :

— Voyons, parlez-moi de l'œil.

Paul hésite et il finit par dire, avec le plus grand sérieux :

— J'peux pas, monsieur. Je suis enrhumé, je parle du nez.

ENTREPRENEURS DE BIENFAISANCE

Il y a un moyen bien facile de gagner de l'argent : on se met entrepreneur de bienfaisance. On loue un bureau et on ouvre une fabrique de charité.

Il suffit pour cela de faire imprimer du papier à lettre et de déclarer à la préfecture une société qui aura, par exemple, pour but de donner du grand air aux petits enfants des grandes villes, qu'on appellera, supposons-le, « La Pinte de bon Jang ».

Et puis on n'aura plus qu'à tirer les sonnettes et qu'à demander de l'argent, autant d'argent qu'on en pourra obtenir. Et cet argent on le mettra froidement dans sa poche. Les sociétés de bienfaisance ne sont, en effet, soumises à aucun contrôle de la part de l'Etat.

Là, il n'y a encore si l'on peut dire, que demi-mal. On s'est contenté de voler de l'argent. On n'a pas mis de vies humaines en danger. Mais il est fréquent, hélas, que l'entreprise ne se borne pas là. On a vu souvent des personnes sans scrupule, et qui souvent se paraient de vêtements fort respectables, organiser des entreprises où elles exploitaient à la fois les personnes charitables et les enfants qui étaient censés profiter de la charité.

On installait, dans une maison louée à peu de frais à la campagne, un orphelinat. On y recueillait une ou deux douzaines de malheureuses petites filles qui avaient perdu leurs parents ou qui avaient été abandonnées par eux. Et de tous côtés on demandait pour les orphelines de l'argent, des vêtements.

Les petites étaient nourries avec des soupes misérables faites avec les légumes du jardin qu'elles cultivaient elles-mêmes. Elles-mêmes aussi retaillaient dans de vieilles nippes leurs pauvres vêtements.

Et en dehors de ces travaux qui assuraient entièrement leur entretien, les malheureuses petites passaient des journées de huit, dix, douze heures à exécuter des broderies ou de la lingerie vendues ensuite aux grands magasins.

Ainsi les orphelines étaient à la fois un moyen de récolter de l'argent sous prétexte de les secourir et des ouvrières gratuites ou presque, car d'après la loi, les personnes charitables doivent seulement verser cinq sous par jour à ceux qu'elles secourent! A ce régime beaucoup de fillettes sont mortes ou ont vu leur santé compromise.

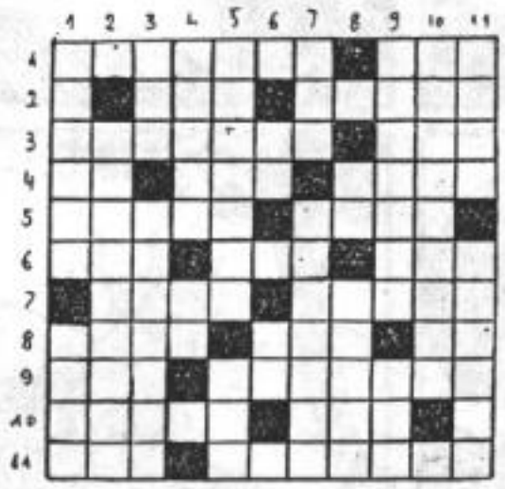
De telles pratiques existent encore aujourd'hui. Ne pensez-vous pas qu'une loi devrait les faire cesser ? POUM.

CHARADES

Mon premier, souvent fait d'aubépines, sépare deux champs.
Mon second ceint une écharpe tricolore,
Mon troisième est un département,
Mon tout est vert, et l'Oural, en U. R. S. S. en est riche.
Réponse : ÉMERAUDE; haie-maire-aude.

A mon premier flotte le pavillon,
Un et un font mon deux,
Mon troisième se compose de jours,
Si les hommes avaient mon quatrième ils pourraient voler,
Mon tout s'adresse à une jeune fille.
Réponse : MADEMOISELLE : Mât-deux-mois-aile.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Jeu de cartes d'autrefois. Contraire de dur. — 2. Se trouve dans Oviedo. Les banquiers la pratiquent. — 3. Racontons. Ancienne forme de hélas. — 4. Adverbe de conjonction. Nous vivons dans la quatrième. Boissons des Indiens de l'Amérique du Sud. — 5. Donna des couleurs irisées. On avait accordé ce droit à Louis XVI. — 6. Les ligues fascistes s'y exercent. On y met les petits poussins. Il sert d'aliment à des millions d'hommes sur terre. — 7. Tordit plusieurs brins de chanvre pour en faire un fil. Si vous agacez ce cheval, tout à l'heure il... — 8. Fait tort. Se trouve dans obnubiler. — 9. Prononciation d'une lettre de l'alphabet. Mit de la graisse. — 10. Musicien célèbre. Titre de Chine. — 11. Roi de Juda. Arrangée en tresse.

VERTICALEMENT

1. Prénom masculin. Redressa. — 2. Dans ces sables on trouve de l'or. — 3. Soir moins une lettre. Donnera des teintes chatoyantes. — 4. Qui ont trop bu. Article. — 5. Immense globe terrestre. On lit ce mot sur les tombeaux. — 6. Négation. Métal précieux. — 7. Participe passé d'un verbe. Qui appartient au verbe. — 8. Pronom personnel. Rassemblées dans un même but. — 9. Métis de blanc et de noir. Qui se trouve. — 10. Lieux où l'on faisait des prières. — 11. Offense. Sorte de javelot des habitants du Sénégal.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 48

HORIZONTALEMENT

1. Alma. Plan. — 2. Roi, craie. — Misère. Le. — 4. Ave. Dés. — 5. Inaptes. — 6. Mot, Ers. — 7. Glisse. — 8. Renée. U. S. A. — 9. Sene. Eson.

VERTICALEMENT

1. Arma, Mors. — 2. Loi. Iodée. — 3. Misant. Nu. — 4. Eva. Gel. — 5. Crepele. — 6. Pre. Tri. — 7. La. Dessus. — 8. Ailes. — 9. Nées. Jean.

Pendant longtemps, il fut question de creuser un tunnel sous la Manche pour relier la France à l'Angleterre. On parla ensuite du détroit de Gibraltar. Maintenant il s'agirait de creuser un tunnel sous le détroit de Behring qui sépare l'Amérique du Nord de l'Asie. Lequel de ces projets sera réalisé le premier ?

o

Ce n'est qu'à la suite de l'expédition d'Espagne par Napoléon Ier, que les Français commencèrent à fumer le cigare.

o

Le plus grand barrage du monde se trouve aux Etats-Unis, dans le Colorado. Il mesure 230 mètres de hauteur, 360 de longueur, 13 m. 70 d'épaisseur en haut, 214 en bas. Il crée un lac de 160 kilomètres de long.

o

On n'évalue pas le poids des pierres précieuses en grammes, mais en carats. Le carat vaut 0 gr. 20.

o

La production mondiale de l'or a été en 1934 de 843 tonnes. L'U. R. S. S. arrive en première place, ayant doublé sa production de 1932, grâce à des moyens d'extraction très perfectionnés.

o

On se sert des pigeons-voyageurs pour transmettre des messages depuis fort longtemps. Ce fut la Perse qui, au XIIe siècle, utilisa les premiers pigeons. En France, c'est surtout pendant le siège de Paris (1870) qu'on sut apprécier leur qualités. De Paris, on en expédia 363 en province, mais au retour, il n'y en eut plus que 73. Les autres avaient été tués.

o

Il existe en Amérique une sorte de rat, gracieux et aimable, surnommé Raton laveur. Il est surtout très propre, car il n'absorbe jamais un aliment sans l'avoir au préalable, soigneusement lavé.

o

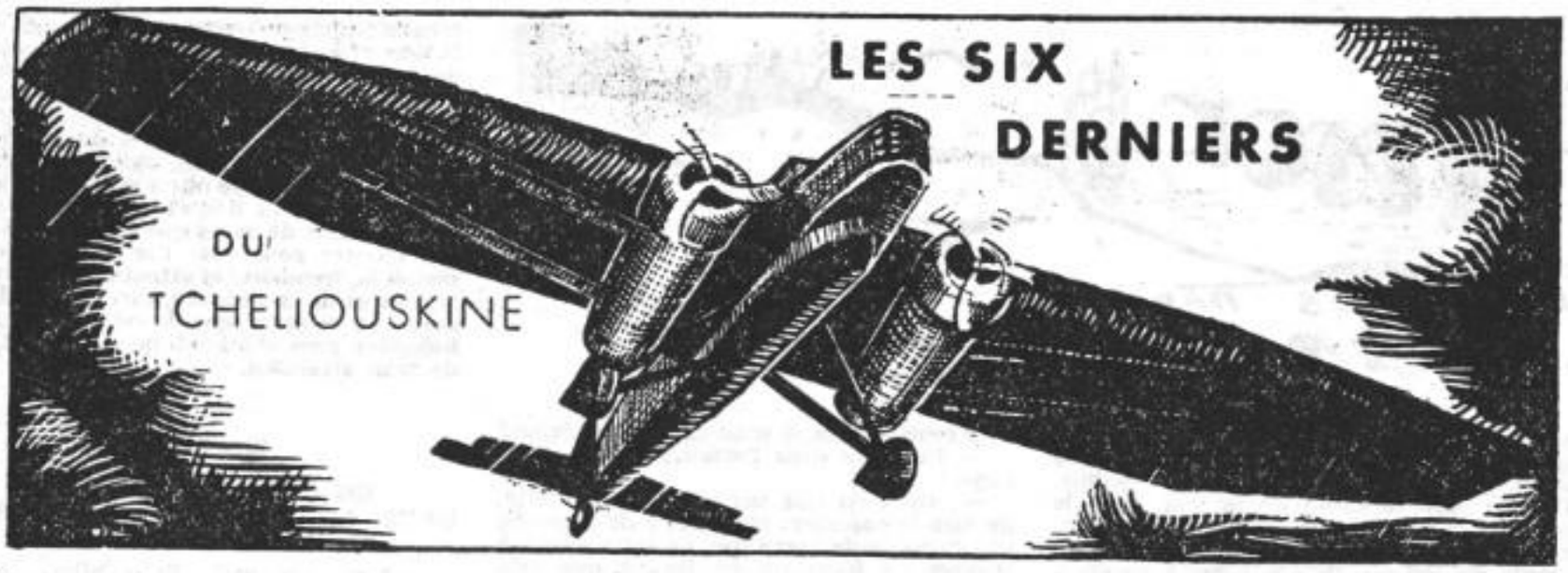
Le langage des sourds-muets, qui se fait au moyen de signes conventionnels a été inventé au XVIIIe siècle par l'abbé de l'Épée (1712-1789). Ce fut là une magnifique invention.

LES TRUCS DE POUF

Pouf est bien ennuyé. Il revient de l'école où il a oublié son porte-plume. Comment va-t-il faire ses devoirs ? Il n'est pas embarrassé et en quelques minutes, il a confectionné un porte-plume-crayon, de la façon suivante. Il a pris une bande de papier fort qu'il a roulée plusieurs fois, et collée. Dans l'une des extrémités du tube ainsi obtenu, il a enfoncé un bout de crayon, d'un diamètre égal à celui du tube. Entre le morceau de crayon et le papier, il place une plume. Voilà son porte-plume. De l'autre côté du tube, il a placé un crayon et a obtenu un porte-plume-porte-crayon garni.

UN JEU

Dans un jardin ou dans une cour, les enfants sont assis en cercle sur des sièges très rapprochés. L'un des enfants conduit le jeu et se place au milieu du cercle. Aussitôt tous les autres crient en même temps : « Chambre à louer, chambre à louer... ». Alors, tout le monde se lève et chacun cherche à changer de place. Celui qui se tient au milieu profite de la circonstance pour essayer de s'emparer d'un siège libre, de façon à laisser la direction de la partie au camarade le moins agile qui n'a pu trouver de siège. Il paie un gage, et le jeu continue jusqu'à ce que tous les joueurs aient payé plusieurs gages. Ils les exécutent ensuite.



Vous connaissez tous les passionnantes aventures du bateau soviétique Tchéliouskine *pris dans les glaces du Pôle. Les membres de l'expédition ont, après leur retour à Moscou, publié un récit de leur aventures spécialement destiné aux jeunes. Nous donnons ci-dessous un de ses épisodes.*

LES SIX DERNIERS

Comme on le sait, le premier avion venu à notre secours, a été celui de Liapidevski, le 5 mars. Son appareil qui avait un peu la forme d'un bateau avait emmené les femmes et les enfants.

Il faut avouer que nous avons tous poussé un soupir de soulagement. Ensuite commença pour nous une longue attente. Chaque jour nous espérions avoir des nouvelles des raids audacieux de Molokov, Kaminine, Vodopianov, Sliepnev.

Enfin nous les vîmes au-dessus de notre champ d'atterrissage, au milieu des câbles.

Ils volaient tels des aigles, impétueusement et rapidement.

Le 7 avril, nous entendîmes le vrombissement d'un avion. Le son sympathique de l'hélice nous sembla une musique. Bientôt apparut un aéroplane aux ailes rouges sur lesquelles était inscrit : U. R. S. S. Il vola quatre tours sur l'aérodrome. Il était visible que la place d'atterrissage ne lui convenait pas. A la fin le moteur s'arrêta et rapidement l'avion atterrit; après avoir franchi une série de câbles, il atteignit les limites du champ et s'arrêta.

C'étaient les aviateurs Ouchakov et Sliepnev... Un nouveau ronron dans l'air interrompit nos cris de joie. Déjà, tout à fait proches, arrivaient encore deux aéroplanes. Ils tournèrent, observant minutieusement le terrain que nous leur avions préparé.

Ces appareils étaient loin d'être aussi beaux que l'avion américain; mais avec quels hourras nous avons pu les accueillir! Kaminine et Molokov, deux héros modestes qui, à peine descendus de leur appareil, glissant, titubant de droite et de gauche sur la glace, demandaient immédiatement des passagers, les installaient et déjà étaient prêts à partir.

Notre espoir se trouvait ainsi complètement réalisé. Cet audacieux travail des aviateurs ne s'arrêta pas là : le 12 avril, Vodopianov et Doronine arrivèrent au camp.

Le 13 avril au soir, nous n'étions plus que six : Bobrov, Kriepkel, Ivanov, Zagorski, Pogossov et moi. Je ne me suis pas couché de la nuit. La lanterne reste allumée. Je chauffe le primus, je fais du thé et je me mets à nettoyer et ranger la vaisselle, car je tiens à laisser en ordre les objets et provisions que, selon la coutume polaire, nous laissons à la disposition des explorateurs qui pourront, pour une cause quelconque, être jetés sur la banquise.

J'avais à cœur que le camp de Schmidt n'eût pas l'air abandonné et ne ressemblât pas à ceux qu'il m'avait été donné de voir sur la terre Rodolphe en 1929.

A l'aurore, je sortis prendre l'air. Il faisait clair. Le silence partout. Un peu plus tard, la radio annonce que trois avions volent vers nous. Alors je me mets à boucher l'entrée de la tente, pour que les ours ne puissent pas y pénétrer et ne détériorent pas les provisions que nous laissons en réserve.

La porte est à peine condamnée que je m'aperçois que j'ai oublié mon chapeau. Je déclone une des planches et, une fois mon oubli réparé, je referme. Cette fois, j'ai oublié mes gants de fourrure, je dois encore rouvrir la tente...

Au même moment, nous entendons le bruit des moteurs qui est pour moi le salut de bienvenue.

J'ouvre mon couteau, puis prenant la bouée de sauvetage qui se trouve à l'entrée de notre tente, je coupe un morceau de la toile sur laquelle est inscrit à l'encre noire le nom de notre *Tchéliouskine*.

J'avais encore avec moi ce morceau de toile le 19 juin, jour inoubliable, où, sur la place Rouge, notre grand et vénéré Staline a fêté notre sauvetage.

J'ai pris aussi, à titre de souvenir, le fanion sur lequel était marqué la lettre T, notre indicatif en mors.

Avant de se diriger vers Bankarem, Molokov voulut dire un dernier adieu à notre camp que nous survolâmes aussi bas que possible, puis, avec cet audacieux pilote qui avait sauvé 39 hommes, nous nous dirigeâmes vers la terre. De loin, je vis le fanion rouge qui, volant au vent, semblait nous faire un dernier salut. Après cinquante minutes de vol, nous étions à Bankarem et, au bout d'une heure, nous atteignions Ouellen.

Honneur et merci à nos pilotes héroïques dont le secours sauveur suscite notre émulation et nous appelle à renouveler notre lutte pour la conquête de la voie maritime polaire.

UN PALAIS SUR LA GLACE

La tente, pour les rescapés du *Tchéliouskine*, était tout à la fois, le lieu d'habitation, de repos et le club.

Au début, elle était très rudimentaire, mais peu à peu, grâce à nos progrès techniques, nous l'avons rendue aussi confortable que possible.

Comment se fit cette transformation, c'est ce que nous voulons raconter ici.

La première nuit passée sur la glace, la toile était fixée au centre par un pieu et son pourtour maintenu au sol par des caisses de provisions et de munitions. Cette tente qui, en temps normal était destinée à huit personnes, cette nuit-là en contenait quatorze. Aussi, pour dormir, chacun dut prendre des poses inimaginables.

Un de nous fut mis de garde, avec la charge de l'entretien du poêle à pétrole, notre unique moyen de chauffage durant les premiers jours.

Pour le cas d'un appel ou d'une contraction des glaces, chaque dormeur avait un grand couteau marin planté à côté de lui, afin d'éviter toute bousculade à la petite entrée de la tente et de pouvoir, en coupant la toile, sortir tranquillement.

Nous ne procédâmes ainsi que les premiers jours. Dans la suite, nous nous habituâmes à l'inattendu et nous l'envisagions avec calme.

Lorsque nous fûmes certains que nous aurions à séjourner sur la glace pendant un temps plus ou moins long, nous nous attaquâmes au perfectionnement de notre tente.

Le camp fut rapidement organisé. Les hommes furent également répartis par tente.

Nous sommes restés huit. Pour éviter de dormir sur la neige, nous nous sommes fabriqué un plancher en planches minces, nous avons tendu de couvertures les parois de la tente et nous avons pu nous procurer un primus.

Mais ni le primus ni la lampe à pétrole ne nous satisfaisaient. Après des recherches, nous avons trouvé un petit poêle de fonte, mais il n'avait pas de fermeture.

Alors nous décidâmes de le chauffer au pétrole, mais pour cela il nous fallait un réservoir et un tuyau pour amener le pétrole jusqu'au poêle. Nous avons employé un tube de duralumin qui provenait d'un appareil aérodynamique avarié pendant la catastrophe. En guise de réservoir, nous nous sommes servis d'un bock à lavement que, par hasard, quelqu'un avait jeté sur la glace. De ce bock partait un tuyau qui devait rejoindre le poêle. Mais comment ajuster cette conduite au poêle ? Il était indispensable de pratiquer une ouverture dans la paroi de fonte. Nous n'avions aucun instrument pour effectuer un tel travail. Nous avons alors employé un vilebrequin enserré dans un étau et tandis que deux de nous le tenaient dans la position voulue, un autre le faisait tourner.

A vrai dire, ce travail qui, à l'usine prend quinze ou vingt minutes, nous demanda deux jours. Mais peu importe, nous sommes arrivés à faire cette jonction. Afin de nous permettre de régler l'arrivée du pétrole dans le poêle, nous avons adapté un robinet de bois au bas du réservoir.

Pour intensifier la force de combustion, nous avons fait une ouverture sur la partie supérieure du tube d'où le pétrole coulait goutte à goutte. Un fort courant d'air en résultait qui, en activant la flamme, augmentait la chaleur. Afin de ne pas perdre une seule goutte de notre précieux combustible, nous creusâmes au couteau dans une pierre un trou en forme de cuillère. Une fois la pierre creusée, nous la plaçâmes dans le poêle, exactement sous l'extrémité du tuyau; rapidement elle devenait rouge et chaque goutte de pétrole qui tombait dessus se consumait admirablement.

C'était déjà un grand progrès technique.

Notre tente prit très vite un fort joli aspect et nous lui donnâmes le nom de palais.

Nous avons dû transporter notre tente à une autre place, la glace ayant commencé à craquer au premier emplacement. Nous en profitâmes pour la revêtir de planches très minces. A l'endroit où notre bateau avait sombré flottait du feutre qui nous rendit les plus grands services. Avec les débris de la cale nous pûmes nous faire un bon plancher et surélever nos couchettes.

Grâce à notre petit poêle, il faisait très bon dans notre tente.

Avec quel soin nous l'entretenions!

Il nous vint à l'idée de nous fabriquer une table. Manger assis par terre, tenant dans les mains son gobelet, sa cuillère et de la galette était loin d'être confortable.

Mais comment faire une table ? Et puis... où la placer ? La place pour remuer était très restreinte. Faire une table qui pût être utilisée à l'heure des repas et puis retirée était difficile à combiner. Alors nous avons trouvé la solution : il fallait suspendre la table. Nous amenuisâmes une planche carrée que, à l'aide de cordes attachées au plafond, nous suspendîmes à notre hauteur. D'autres cordes fixées sur la paroi de notre tente nous permettaient de tirer la table sur le côté le reste du temps. Nous pouvions ainsi remuer comme auparavant.

Enfin une table! nous eûmes la possibilité de lire, écrire, jouer aux dominos, aux dames. Par plaisanterie, nous l'appelâmes « le coin rouge ».

Nous avons résolu aussi avec succès le problème de l'éclairage. Au début de notre séjour, nous employions des bougies. Après, nous eûmes de petites lampes faites ingénieusement avec des boîtes de conserves. Mais là où notre adresse se surpassa, ce fut dans la fabrication d'une lampe de benzine qui donnait une intensité de lumière égale à celle que fournit une lampe électrique de 25 volts.

Cette lampe n'était pas difficile à faire.

Nous nous sommes procuré un tube de métal que nous avons soudé à l'une des extrémités. Par le côté resté ouvert nous avons entré une mèche. Ce qui nous demanda le plus de temps, ce fut de perforer de trous minuscules le dessus du tuyau. Là, l'aiguille à coudre jouait le rôle de vilebrequin.

Par ces petites ouvertures sortait le gaz de benzine que nous allumions. Notre lampe marchait irréprochablement.

Nous n'avons pas été les seuls à travailler au perfectionnement des tentes. Dans tout le camp régnait une véritable émulation : c'était à qui trouverait les meilleures réalisations, à qui aurait la tente exemplaire. Chaque expérience, chaque invention ou découverte susceptible de rendre nos conditions de vie plus douces se propageait immédiatement et toutes les tentes les adoptaient.

Dès qu'une tente était améliorée, ses habitants solennellement envoyaient une invitation à toutes les autres, les priant d'envoyer leurs représentants dans la tente « modèle » où était organisée une « soirée familiale ».

Le maître de maison régalait ses hôtes avec d'excellents pâtés de viande (à l'ours) et montrait son nouveau travail avec orgueil. Le phonographe jouait des airs gais. A ses moments de liberté Otto Schmidt assistait à ces fêtes. Ensuite Ilia Baïevski ouvrait un tome de notre cher Pouchkine et lisait à haute voix quelques-uns de ses vers admirables. Tous étaient assis silencieusement et écoutaient avec avidité les aventures qu'avait dû endurer Rouslan dans ses amours malheureuses avec Ludmilla. (1)

---

(1) Les héros du roman en vers de Pouchkine intitulé : *Eugène Onéguine.*

Résumé. — Jim Hawkins, treize ans, a découvert dans le coffre d'un pensionnaire de l'auberge de sa mère, mort mystérieusement, toutes les indications nécessaires pour retrouver une « Ile au Trésor » où des pirates — nous sommes au XVIIIe *siècle — ont caché d'immenses richesses. Le docteur Livesey et M. le chevalier Trelawney décident de partir avec Jim à la recherche du Trésor et ils font leurs préparatifs de départ, et attendent à Bristol le départ de* l'Hispaniola. *L'équipage du bord a été engagé par le chevalier et avant le départ, le capitaine du bateau dit aux voyageurs les doutes qu'il a sur les hommes de l'équipage.*

Mais voici le moment de lever l'ancre et la manœuvre s'accomplit au chant rythmé des vieux loups de mer.

DEUXIÈME PARTIE

LE MAITRE-COQ

Chapitre IV

LA TRAVERSÉE

Même à ce moment palpitant je me retrouvais en une seconde à notre vieil *Amiral-Benbow* et il me parut entendre la voix du capitaine se mêler au chœur, mais l'ancre fut bientôt levée et suspendue aux bossoirs. Bientôt les voiles se tendirent sous le vent et la terre et les bateaux défilèrent des deux côtés. Avant que je pusse m'étendre pour prendre une heure de repos *l'Hispaniola* avait commencé son voyage vers l'Ile au Trésor. Je ne vais pas raconter cette traversée en détail; tout allait parfaitement bien; le bateau se montrait un bon bateau, l'équipage était composé de marins entendus et le capitaine connaissait parfaitement son affaire. Mais avant d'atteindre les parages de l'Ile au Trésor, il se passa deux ou trois choses qu'il faut savoir.

Avant tout, M. Arrow tourna plus mal même que le capitaine ne l'avait craint; il n'avait aucune autorité sur les hommes et ceux-ci faisaient ce qu'ils voulaient de lui; mais là n'était pas encore le pire, car, après une ou deux journées en mer, on le vit sur le pont, les yeux troubles, les joues rouges et la langue pâteuse, bref montrant toutes les marques de l'ivrognerie. A plusieurs reprises, on le mit aux arrêts. Parfois il tombait et se blessait; il lui arrivait de rester couché toute la journée dans son petit coin, comme de rester aussi pendant un jour ou deux à peu près sobre et de faire son travail presque convenablement. Impossible de dénicher où il trouvait à boire. C'était le mystère du bord. Nous avions beau le surveiller, on n'arrivait à en trouver la solution, et quand on lui posait la question en face, s'il était ivre, il ne faisait que rire, et s'il ne l'était pas, il affirmait solennellement qu'il ne buvait que de l'eau.

Non seulement il ne faisait pas son métier d'officier et était un mauvais exemple pour les hommes; mais il était si clair qu'à ce train il lui arriverait malheur, que personne ne fut très étonné, ni très chagriné, quand il disparut par une nuit noire de grosse mer et qu'on ne le revit plus.

— Par-dessus bord! s'écria le capitaine. Eh bien, messieurs, nous n'aurons pas la peine de le mettre aux fers!

Mais ainsi nous n'avions plus de second, et il fallait, naturellement, donner de l'avancement à un homme de l'équipage. Le maître d'équipage Job Anderson était l'homme le plus capable du bord, et tout en lui laissant son ancien titre, il fit dans une certaine mesure, office de second. M. Trelawney avait été sur mer et ses connaissances lui permettaient de se rendre utile. C'est ainsi qu'il prenait souvent son tour de quart par beau temps. Enfin le quartier-maître Israël Hands était un vieux marin prudent, rusé et expérimenté, auquel on pouvait se fier pour presque tout.

Il avait la grande confiance de Long John Silver, et de prononcer son nom m'amène à parler de notre maître-coq, Cochon-Rôti, comme on l'appelait. A bord, sa béquille était retenue par une lanière qu'il se mettait autour du cou, ceci afin que ses mains fussent aussi libres que possible. C'était quelque chose de le voir caler le pied de cette béquille contre une cloison, et ainsi soutenu, en s'accordant aux mouvements du bateau, de continuer à cuisiner, aussi sûrement que quelqu'un à terre. C'était encore plus extraordinaire de le voir traverser le pont par les plus gros temps. On avait tendu pour l'aider, un cordage ou deux, à travers les espaces les plus grands — les boucles d'oreilles de Long John, qu'on les appelait — et il se déplaçait d'un endroit à l'autre, avec sa béquille, ou bien la traînant par sa lanière, aussi rapidement que n'importe qui de normal. Et pourtant, quelques-uns qui avait navigué avec lui autrefois s'apitoyaient de le voir ainsi diminué :

— Ce n'est pas un homme du commun, Cochon-Rôti, disait le quartier-maître Israël Hands. Il a eu une bonne instruction dans son jeune temps, et il peut parler comme un livre, quand il le veut. Et il est brave — un lion n'existe pas à côté de Long John! Je l'ai vu, sans armes, aux prises avec quatre types et leur fracasser le crâne.

L'équipage entier le respectait et même lui obéissait. Il avait une manière à lui de parler à chacun et de rendre à tous de menus services personnels. Il était d'une bonté inlassable envers moi, et était toujours heureux quand j'allais le voir dans sa cambuse, qu'il tenait propre comme un sou, les plats accrochés, toujours astiqués, et avec, dans un coin, son perroquet dans une cage.

— Arrive, Jim, me disait-il, viens bavarder un petit coup avec John. Personne ne sera mieux accueilli que toi ici, mon fils. Assieds-toi et écoute les nouvelles. Voici le capitaine Flint (j'appelle mon perroquet « capitaine Flint » comme le célèbre flibustier) ; voici donc le capitaine Flint qui prédit le succès à notre voyage. N'est-ce pas, capitaine ?

J'appelle mon perroquet « capitaine Flint », comme le célèbre flibustier.

Et le perroquet criait très vite :

— Pièces de huit! pièces de huit! pièces de huit! jusqu'à ce que John lui jetât son mouchoir sur la cage.

— Eh bien, cet oiseau, disait-il, a peut-être deux cents ans, Jim; il leur arrive de vivre plus longtemps et si quelqu'un a vu plus de forfaits que celui-là, ce ne peut-être que le diable lui-même. Il a navigué avec England, le grand capitaine England, le pirate. Il a été à Madagascar et à Malabar, et à Surinam, à Providence et à Porto-Bello. Il était au repêchage des galions naufragés : c'est là qu'il a appris à dire : « Pièces de huit » et cela n'a rien d'étonnant : il y en avait trois cent cinquante mille. Il était à l'abordage du vice-roi des Indes, au large de Goa, parfaitement, et à le voir, on penserait que c'est un bébé! Mais vous avez senti la poudre, n'est-ce pas, capitaine ?

— En place pour l'assaut! hurla le perroquet.

— Ah! c'est une bonne pièce en vérité, déclara le cuisinier; et il sortit de sa poche un morceau de sucre que l'oiseau picora à travers les barreaux en jurant, que cela dépassait toute imagination.

— Et voilà, ajouta John, vous ne pouvez pas toucher à du goudron sans vous tacher. Ce cher petit oiseau de mon cœur jure feu et flamme et personne n'a plus de sagesse que lui, on peut me croire. Il n'en jurerait pas moins, si on peut dire, devant un curé.

Et John se touchait le toupet d'une manière si solennelle que cela me confirmait dans l'idée qu'il était le meilleur des hommes.

Cependant, le chevalier et le capitaine Smollett continuait à se parler du bout des lèvres. Le chevalier ne cachait pas son opinion et méprisait le capitaine; celui-ci ne parlait que si on lui adressait la parole et encore d'une manière précise, brève et sèche, sans un mot de trop. Il voulait bien admettre, quand on le mettait au pied du mur, qu'il s'était peut-être trompé sur l'équipage, que la plupart des hommes étaient aussi actifs qu'il le souhaitait et que tous s'étaient très bien conduits; quand au navire, il avait un véritable faible pour lui.

— Il porte un point plus près du vent qu'un homme n'est en droit de l'attendre de sa femme légitime, mais, ajoutait-il, tout ce que je puis dire c'est que nous ne sommes pas encore de retour et que je n'aime pas cette croisière.

Le chevalier lui tournait alors le dos et se mettait à arpenter le pont d'un bout à l'autre, le menton en avant.

— Un mot de plus dans la bouche de cet homme et j'éclate.

Nous eûmes un peu de grosse mer, ce qui ne fit que démontrer les qualités de *l'Hispaniola*; tout le monde à bord semblait très content et il aurait été difficile de ne pas l'être, car, à mon idée, je ne crois pas qu'on ait jamais autant gâté l'équipage d'un bateau depuis Noé. Au moindre prétexte il y avait double ration de grog; il y avait des jours de fête supplémentaires, comme par exemple quand le chevalier apprenait que c'était l'anniversaire de quelqu'un et il y avait toujours un tonneau de pommes en permanence sur le pont, à la fantaisie de chacun.

— A ma connaissance, jusqu'ici jamais rien de bon n'est sorti de semblabes manières disait le capitaine au Dr Livesey; à gâter les hommes, vous en faites des diables; voilà ce que je pense.

Mais quelque chose de bon sortit cependant du tonneau de pommes, comme vous allez l'apprendre, car s'il n'avait pas été là nous n'aurions pas été avertis et nous aurions tous péris par trahison, et voici comment.

Nous avions laissé derrière nous les vents alizés pour atteindre la brise de l'île que nous voulions atteindre, — je ne puis pas être plus précis, — et alors nous filions vers elle en veillant nuit et jour. Nous devions être au dernier jour de notre voyage, à peu de chose près. Probablement, au cours de cette nuit ou plus tard, avant midi le lendemain, nous devions être en vue de notre Ile au Trésor. Nous nous dirigions sud-sud-ouest avec une bonne brise par le travers et une mer tranquille. *L'Hispaniola* se balançait régulièrement et son beaupré plongeait par intervalles dans la mer en soulevant une gerbe d'écume. Toutes les voiles portaient en haut comme en bas et chacun était de la meilleure humeur de nous voir si près de la fin de la première partie de notre expédition.

Et comme juste après le coucher du soleil, tout mon travail étant fini, j'allais me diriger vers ma couchette, il me passa par la tête, l'idée de manger une pomme. Je courus sur le pont. Les hommes de garde étaient tous à l'avant à guetter la terre; quant à l'homme à la barre, il surveillait la voile en sifflotant entre ses dents et c'est tout ce qu'on entendait, sauf le bruissement de la mer contre les bossoirs et le long des flancs du navire.

J'entrais tout entier dans le tonneau où je trouvais juste une pomme. Je m'assis dans le noir et le bercement du bateau, le bruit des vagues m'auraient endormi — et j'étais sur le point de le faire, — quand un homme s'assit lourdement et bruyamment tout contre. Le tonneau trembla sous le poids de ses épaules et j'allais sauter au dehors, quand cet homme se mit à parler. C'était la voix de Silver et il n'avait pas prononcé une douzaine de mots que je ne me serais pas montré pour tout l'or du monde. Je restais là, tremblant et attentif, au comble de la peur et de la curiosité, car, dès ces douze mots, je compris que la vie de tous les honnêtes gens du bord ne dépendait que de mon attention.

Chapitre V

CE QUE J'AI ENTENDU DANS LE TONNEAU DE POMMES

— Non, pas moi, disait Silver, Flint, c'était le capitaine; moi, j'étais quartier-maître à cause de ma jambe de bois. C'est dans la même bordée que, moi, j'ai perdu ma jambe et que le vieux Pew a perdu ses yeux. C'était un maître chirurgien, celui qui m'amputa — sorti de l'école et tout; du latin à revendre et je ne sais quoi encore. Mais il a été pendu comme un chier et il a séché au soleil avec les autres, à Corso-Castle. C'étaient des hommes de Robert ceux-là, et tout cela est arrivé parce qu'ils avaient changé le nom des bateaux, le *Royal Fortune*, etc. Quoi, quand un bateau a été baptisé il doit garder son nom, voilà ce que je dis; c'est ainsi qu'on a fait avec le *Cassandre* qui nous a ramené tous sains et saufs de Malabar, lorsque England eut capturé le vice-roi des Indes et de même avec le vieux *Walrus*, le bateau de Flint que j'ai vu rouge de sang et chargé d'or, à en couler.

— Ah! s'écria une autre voix, celle du plus jeune matelot du bord et évidemment pleine d'admiration. Ah! Flint, c'était le meilleur de la bande!

— Davis était aussi un homme, sous tous les rapports, reprit Silver. Je n'ai jamais navigué avec lui. D'abord avec England, ensuite avec Flint, voilà mon histoire; et aujourd'hui, ici, pour mon propre compte, pour ainsi dire? D'England, il me reste neuf cents livres sterling et, après Flint, j'en ai eu deux mille; cela n'est pas vilain

Nous devions être en vue de l'Ile au Trésor.

pour un simple marin et tout cela en sécurité dans une banque. Gagner n'est rien, c'est conserver qui compte, fourres-toi cela dans la tête. Où sont tous les hommes d'England, maintenant? Sais pas... et ceux de Flint? eh bien, la plupart sont ici à bord, heureux de faire bombance, alors que quelques-uns mendiaient avant!... Parfaitement! Le vieux Pew, qui avait perdu la vue, n'a pas eu honte de dépenser douze cents livres en une année, comme un lord au Parlement. Et où est-il? il est mort à l'heure qu'il est, et enterré; mais pendant ses dernières années, misère de ma vie, il crevait la faim; il mendiait, il volait, il égorgeait et, avec cela, il crevait la faim, par tous les diables!

— Après tout, cela ne vaut pas le coup! remarqua le jeune marin.

— Non, ça ne vaut vraiment pas le coup pour les imbéciles; ça, c'est vrai, ni ça, ni autre chose, s'écria Silver. Mais, tiens, regarde : tu es jeune, pas vrai, mais tu es sage comme une image; j'ai vu ça au premier coup d'œil et je te parle comme à un homme.

Vous pouvez imaginer mes sentiments en entendant cet abominable vieux fourbe s'adresser à un autre avec les mêmes paroles

flatteuses dont il s'était servies pour moi. Si je l'avais pu, je pense que je l'aurais tué à travers le tonneau. Cependant il poursuivait, sans se douter qu'il était écouté :

— Voilà ce qu'il en est des gentilshommes de fortune; ils ont la vie dure, ils risquent la corde; mais ils mangent et boivent comme des coqs de combat. Mais à la fin d'une croisière, eh bien, ce sont des centaines de livres, au lieu de centaines de sous qu'ils ont dans la poche. Alors, la plupart se mettent à boire et à se donner du bon temps, et ils retournent à la mer, n'ayant plus que leur chemise. Mais ce n'est pas ma manière. Je mets tout de côté, un peu par-ci, un peu par-là, et nulle part trop, pour éviter les soupçons. J'ai cinquante ans, remarque. Au retour de cette croisière, je me retire pour de bon. Et ce n'est pas trop tôt, n'est-ce pas que tu diras! Certes, mais j'ai vécu à mon aise dans l'intervalle, je ne me suis jamais rien refusé, j'ai dormi douillettement et j'ai mangé du meilleur chaque jour, sauf sur mer bien entendu. Et comment ai-je commencé? simple matelot comme toi.

— Soit, dit l'autre, mais tout cet argent que tu avais, il est flambé, n'est-ce pas? Tu ne pourras jamais plus te montrer à Bristol après cette affaire.

— Vraiment? où penses-tu donc qu'il est? demanda Silver ironiquement.

— A Bristol, dans les banques, et dans d'autres endroits semblables, répondit son camarade.

— Il y était, répondit le maître-coq; il y était quand nous avons levé l'ancre. Mais ma vieille a tout repris maintenant et la *Longue-Vue* est vendue, le bail, la clientèle et le mobilier; et la vieille est partie pour m'attendre quelque part. Je te dirais bien où car j'ai confiance en toi, mais cela ferait de la jalousie parmi les copains.

— Et tu as confiance dans ta vieille? demanda l'autre.

— Les gentilshommes de fortune ont généralement peu confiance les uns envers les autres, et ils ont raison, tu peux m'en croire; mais j'ai une méthode à moi; et quand un camarade me joue un sale tour, quelqu'un qui me connaît naturellement, il ne reste pas longtemps dans le même monde que le vieux John. Il y en avait qui craignait Pew; d'autres qui avaient peur de Flint; mais Flint lui-même me redoutait. Il était hardi et il avait peur. C'était l'équipage le plus brutal, celui de Flint; le diable lui-même aurait craint de prendre la mer avec lui! Je ne suis pas un homme à me vanter, et tu vois par toi-même combien je tiens facilement ma troupe en main. Eh bien! quand j'étais quartier-maître, les vieux pirates de Flint, c'étaient des *agneaux*, c'est le mot! Ah! on peut être sûr de son affaire sur le bateau du vieux John.

— Eh bien, maintenant, je vais te dire, reprit le gars, je me fichais du tiers comme du quart de ton affaire, jusqu'à ce que nous ayions causé ensemble, John; mais maintenant, tiens, voilà ma main!

— Tu es un brave garçon et intelligent aussi, répondit Silver, en lui secouant la main si cordialement que le tonneau en fut ébranlé. De mes yeux je n'ai vu quelqu'un de plus parfait pour devenir un véritable gentilhomme de fortune.

Je commençais à comprendre la signification de ces paroles. Gentilhomme de fortune, ça ne voulait rien dire de plus ou de moins que vulgaire pirate et la petite scène que je venais d'entendre, c'était le dernier acte pour achever de corrompre un marin honnête, peut-être le dernier qui restât à bord. Mais sur ce point, je devais être bientôt fixé, car Silver donna un léger coup de sifflet et un troisième homme survint qui s'assit dans le groupe.

— Dick marche, dit Silver.

— Oh! je savais bien que Dick marcherait, prononça la voix du premier-maître Israël Hands. Ce n'est pas un imbécile, Dick. (Et il roula sa chique et cracha). Mais dis donc, voilà ce que je voudrais savoir, Cochon-Rôti, combien de temps allons-nous traînailler sur ce damné rafiot. Je commence à en avoir assez du capitaine Smollett. Il y a assez longtemps qu'il m'embête, sacré tonnerre. Je veux aller dans la cabine moi aussi, je veux de leurs pickles et de leur vin et du reste...

— Israël, répondit Silver, tu n'as pas beaucoup de plomb dans la tête, et tu n'en as jamais eu; mais tu es capable d'écouter, je pense. Au moins tes oreilles sont assez grandes pour cela. Ecoute, voilà ce que je dis : tu coucheras à l'avant et tu auras la vie dure et tu parleras poliment, et tu resteras sobre jusqu'à ce que j'en donne l'ordre, et de tout cela tu peux me croire, fiston!

— Bien sûr, je n'ai jamais dit le contraire, pas vrai, grogna le premier-maître. J'ai dit : quand? C'est ça que j'ai dit.

— Quand? Par tous les diables, s'écria Silver, si tu veux le savoir, je vais te le dire. Le plus tard que je pourrais, voilà quand!

Nous avons un marin de premier ordre, ce capitaine Smollett, qui dirige pour nous ce sacré navire; il y a ce chevalier et ce docteur qui ont une carte et je ne sais quoi encore; je ne sais pas où c'est tout cela, pas plus que toi! eh bien alors, il faut que ce chevalier et ce docteur nous trouvent notre affaire et nous aident à la mettre à bord, par tous les diables! Après on verra. Si j'étais sûr de vous tous, sacrés fils de Hollandais, j'attendrais que le capitaine Smollett nous fasse faire au moins la moitié du chemin de retour avant de faire le coup.

— Bien quoi! nous sommes tous de vrais marins à bord, dit le jeune Dick.

— Nous sommes tous de simples marins, tu veux dire, coupa Silver, nous pouvons tenir une route, un trajet, mais qui saura l'établir, c'est ce que vous ne sauriez faire, vous, messieurs, du premier au dernier. Si on me laisse faire, je laisse le capitaine Smollett nous ramener au moins jusque dans les vents alizés et ainsi, il n'y aura plus ces sacrées erreurs de calculs, ni de rationnement de l'eau à raison d'une cuillerée par jour. Seulement, je sais quelle engeance vous êtes! nous en finirons avec eux dans l'île dès que le fret sera à bord, et je vous garantis que ce n'est pas drôle. Mais vous ne serez contents que lorsque vous serez saouls. Ça fait mal au cœur de naviguer avec des gens comme vous, tonnerre!

— Tout doux, Long John! s'écria Israël. Qui te contredit?

(A suivre.)

Je commençais à comprendre la signification de ces paroles.

A NOS AMIS

Le 15 octobre prochain, il y aura une année que notre journal paraît toutes les deux semaines en deux couleurs.

Grâce au dévouement de nos vendeurs et de tous nos amis, grâce au talent d'une excellente équipe de collaborateurs, artistes et écrivains, nous avons pu réaliser nos premiers objectifs : augmenter le nombre de nos lecteurs, élargir notre public. Notre tirage s'est maintenant accru dans des proportions assez considérables. Nous avons atteint, si l'on veut, une première plate-forme.

Mais cette première plate-forme, nous ne la considérons que comme le point de départ d'une nouvelle expédition, d'une nouvelle ascension. Nous avons de terribles ambitions. Nous voudrions donner au plus grand nombre possible d'enfants de France, des journaux qui ne soient pas ou un amas de niaiseries faites à la diable, ou une collection d'images et de romans arrivés tout droit d'Amérique, une sorte de marchandise internationale, en série, sans véritable qualité, une camelote d'Uniprix.

Nous voudrions au contraire réussir à donner à la jeunesse française une littérature distractive, écrite spécialement pour elle, ou particulièrement adaptée à son usage; nous voudrions que la littérature et l'illustration enfantine, si souvent négligée chez nous, reprenne le rang qu'elle a eu au cours du siècle dernier, et qu'elle a perdu.

Ce sont là des buts bien lointains, mais vers lesquels nous croyons déjà cheminer.

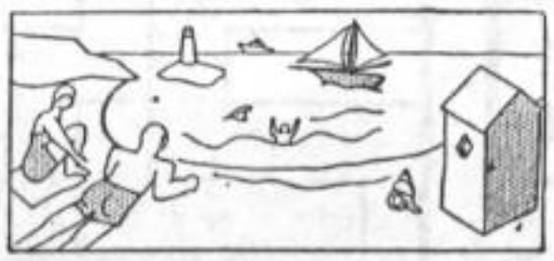
Nous avons créé, avec les Éditions Sociales Internationales, une collection de Livrets, qui paraît régulièrement tous les quinze jours en alternance avec notre journal, et une collection de plus gros livres, spécialement écrits pour la jeunesse, comme *Les trois méchants Gros* ou le *Roman du Renard*. Nous avons aussi le projet d'albums illustrés où nos amis retrouveront leurs héros favoris.

Enfin, notre journal va très prochainement se transformer, modifier sa périodicité, commencer de nouvelles histoires en image, un nouveau roman. C'est le 15 novembre sans doute que paraîtra *Mon Camarade, Nouvelle Formule*.

D'ici là nous avons besoin que vous nous aidiez. Vendeurs, au retour des vacances, nous comptons sur vous. Et vous, nos chers abonnés, n'oubliez pas que beaucoup d'entre vous doivent renouveler leurs abonnements en octobre. Ne nous oubliez pas, ne tardez pas à nous envoyer vos mandats.

LE VIEUX COPAIN.

Résultat du concours des dessins inachevés



NOUVELLES D'U. R. S. S.

L'ANNIVERSAIRE D'UN GRAND MOUVEMENT

Au mois de septembre, toute la grande Union soviétique a fêté l'anniversaire d'un mouvement d'une importance considérable « Le Stakhanovisme », comme on a appelé ce mouvement sans précédent dans l'histoire du monde, d'après le nom de son inventeur, l'ouvrier mineur Stakhanov.

Voilà en quoi consistait sa découverte : En U. R. S. S., les ouvriers travaillent de tout leur cœur, parce qu'ils savent qu'avec les bénéfices de leur travail on construit des écoles, des salles de réunion, des belles maisons, des théâtres, des jardins publics, tout ce qui peut rendre la vie plus heureuse et plus belle à tous les hommes, alors que dans les autres pays ces bénéfices ne servent qu'à rendre heureux des gens qui crèvent déjà de richesse, et à appauvrir les autres.

Mais les ouvriers russes, tout en se donnant beaucoup de mal, ne travaillaient pas comme il le fallait, et fabriquaient moins de choses qu'ils n'auraient pu le faire. Stakhanov a eu l'idée qu'en travaillant avec des méthodes différentes, sans se donner plus de mal, mais d'une façon plus judicieuse, on fabriquerait beaucoup plus de choses.

Stakhanov travaillait dans une mine de charbon. Un matin de septembre 1935, il est descendu dans le puits, il a travaillé avec ses méthodes à lui, et sa journée de sept heures terminée, il avait fait dix fois plus que ses camarades, il avait tiré de la mine dix fois plus de charbon.

Ceci fut annoncé par tous les journaux. Du jour au lendemain Stakhanov devint célèbre comme chez nous un coureur cycliste. Et ce fut comme un grand match, une grande course à la prospérité et au bonheur pour tous les ouvriers soviétiques. Il ne s'agissait pas de savoir qui « ferait les cent mètres brasses » dans le temps le plus court, mais qui, en sept heures, fabriquerait le plus d'étoffe, de fil, de kilomètres chemin de fer, de betteraves, de chaussures, etc.

Maintenant, après un an, un quart des ouvriers russes sont stakhanovistes. Et, comme résultat de leurs efforts et de leurs matchs sportifs dans leur travail, ils ont réussi à fabriquer un quart en plus de vêtements, d'autos, d'outils, de meubles, etc., un tiers en plus de charbon, de fer, et beaucoup plus aussi de blé, de betteraves, de coton. En même temps ils recevaient beaucoup plus d'argent pour leur travail, et pour tous en Union soviétique la vie a été plus large et plus facile.

WLADIMIR.

CONCOURS DES CHIENS MALADES

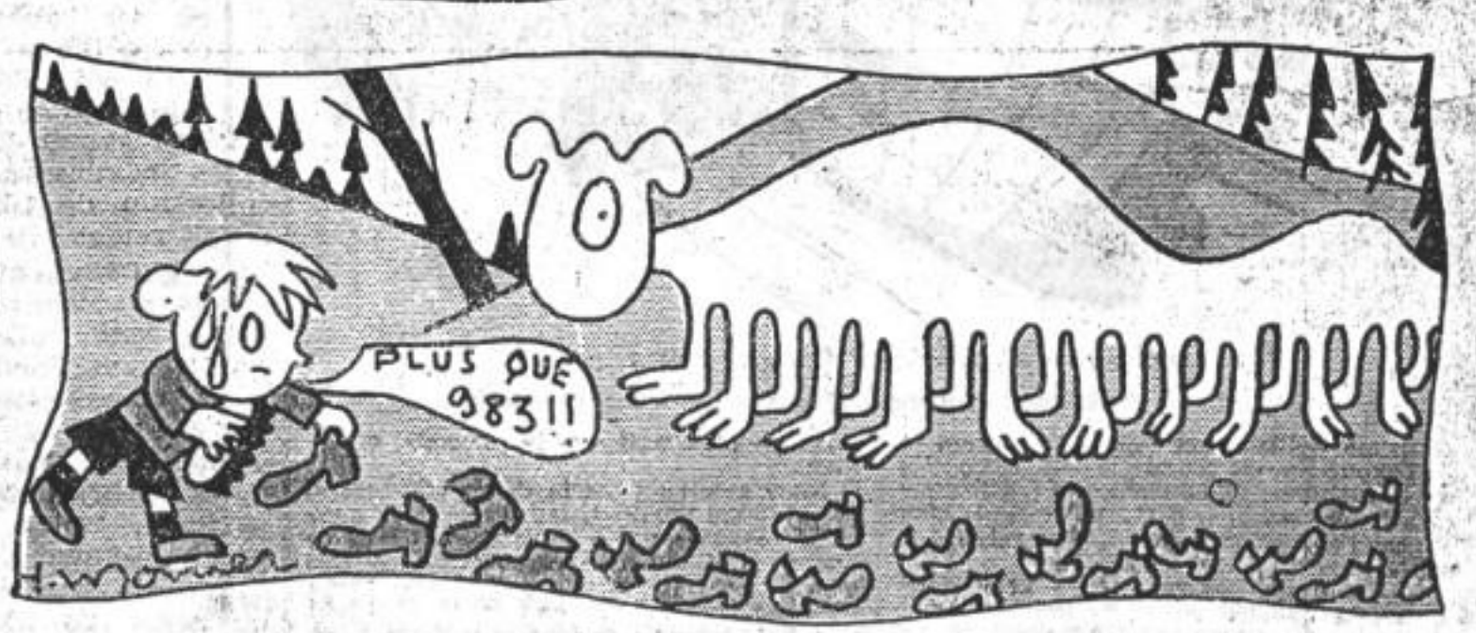
Mado Laurette Pinet, Chauranne, Elevage Manosque; Jeannine Rousselet, 95, boulebard Gambetta, Charleville; André Bertrand, Prunoy; Roger Canton, 27, rue Galande, Paris (5e); Robert Gauthier, 391, route d'Angers, Le Mans; Lucien Saulnier, 67, rue Daguerre, Paris (14e); Goulard, 48, Grande Rue, Tasdon (La Rochelle); Stéphanette Fivrini, villa Val-Ombré, chemin du Pradel, Saint-Antoine, Marseille; Pascal Gouget, 12, avenue d'Alsace-Lorraine, Chartres; Robert Varon, Vy-Les-Lure; Jack et Jacqueline Diedenbeck, Marnay-sur-Seine; E. Litmann, 109, rue Saint-Maur, Paris (11e); Odette Vondrat, 2, rue Massenet, Vanves; Andréani Toussainte, 7, rue Chapellerie, Toulon; Jeanne Caramiaux, 8, rue Voltaire, la Rouverie, Revin; Jean Pautrat, 20, avenue Chevalier, La Varenne; Pierre Leduc, 183, boulevard Murat, Paris (16e); Mavel, Echandelys; Hommet, Port-en-Bessin; Jean Zavatto, 8, rue Paul-Straus, appartement 93, Saint-Gabriel, Marseille; Francis Rouvrais, 19, rue Galliéni, Saint-Brice; Raymond Le Corre, « La Roche », route d'Alençon, Le Mans.

Le gérant : Léon MOUSSINAC

IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN, MERINGUE ET Cie

Au travail.....



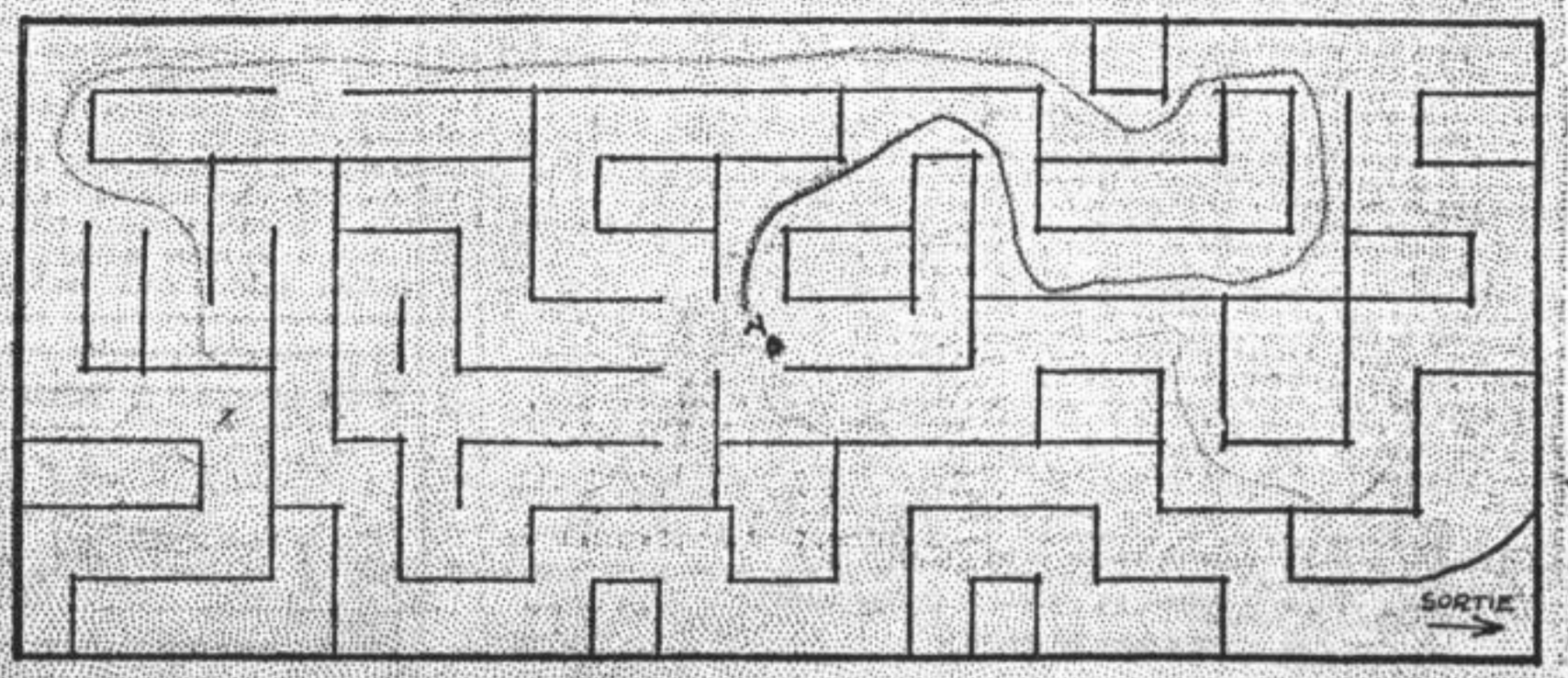
CONCOURS du JEU du LABYRINTHE

Voici un petit jeu.

Vous partez du point A et à l'aide d'un crayon ou d'une plume vous devez tracer le chemin qui vous mènera à la sortie.

Bon du Concours du JEU du LABYRINTHE

Bon à découper et à envoyer avant le 30 octobre 1936.



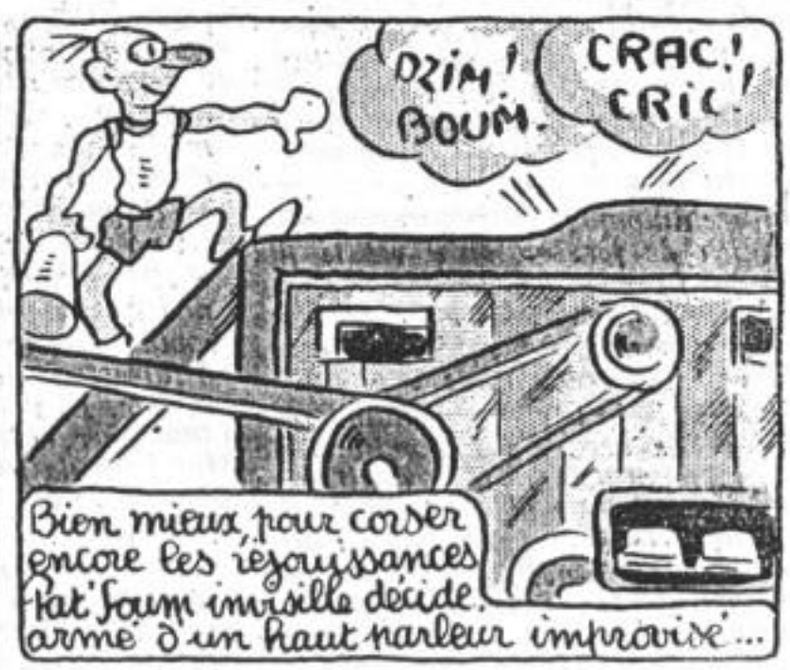
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 50. — 15 Octobre 1936.

DEP 27-05-92030311

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum



Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 29 Octobre

Les 3emes fiançailles de Mlle Lebondu

Mes chers Camarades,

Mlle Lebondu a célébré ses fiançailles avec M. Trepointe l'autre jeudi. C'est la troisième fois qu'ils se fiancent ensemble. Espérons que cela sera la bonne.

M. Trepointe avait invité très peu de monde à la cérémonie. Ni le commandant Verdure ni le petit Casimir Verdure n'étaient là, parce que les idées politiques du commandant, qui sont presque les mêmes que celles de M. Trepointe, ne sont cependant pas tout à fait les mêmes et ça leur suffit pour être brouillés. On n'avait pas invité Mme Duflan, la chaisière de Notre-Dame de la Bougie, parce qu'elle n'est pas assez distinguée, parce qu'elle est sourde et qu'elle prend du tabac à priser. On n'avait pas non plus invité la baronne de Grossac, parce que Mlle Lebondu ne l'aime guère, vu qu'elle a failli jadis se marier avec M. Trepointe. Elle s'est d'ailleurs bien vite consolée, la baronne. Il paraît qu'elle est maintenant fiancée avec le jeune Sébastien Cascameche, un petit monsieur qui a une grosse voiture automobile longue comme un chemin de fer, vu qu'il est le fils du sirop purgatif Cascameche et que son papa gagne tous les ans, grâce à ce sirop, des tas d'argent gros comme l'automobile de son fils.

Ce qui fait qu'en somme, aux fiançailles de Mlle Lebondu et de M. Trepointe il n'y avait que Mme Burette et moi. Moi on m'avait emmené seulement parce que c'était jeudi et que Mme Burette ne savait pas quoi faire de moi, et qu'elle n'aurait pas voulu me confier à Mme Duflan, parce que celle-ci aurait appris qu'il y avait des fiançailles et qu'elle, elle n'y était pas invitée.

Comme nous n'étions que quatre, les futurs époux Trepointe ont décidé qu'on pourrait parfaitement prendre l'auto et aller déjeuner en banlieue, à l'Hostellerie du Tire-Botte, un grand restaurant sur les bords de la Marne où M. Trepointe a placé de l'argent. De cette façon-là, ce qu'on dépenserait en essence on le rattraperait par les très fortes réductions que ferait l'aubergiste à M. Trepointe en sa qualité de commanditaire.

Pour ses fiançailles, Mlle Lebondu était plus belle que jamais. Elle avait sur la tête un magnifique chapeau pointu qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une glace moitié pistache et moitié framboise. Elle avait des cheveux blond platine et un ratelier tout neuf, mais ce qu'elle avait décidément de mieux c'étaient les rides qu'elle n'avait plus, grâce au procédé que je vous ai expliqué la dernière fois.

C'est un spécialiste qui lui avait enlevé ses rides. Il lui avait tiré très fort la peau du cou, des joues et du front et tout ce qu'il y avait en trop ; il le lui avait d'abord attaché derrière les oreilles avec une épingle de sûreté, puis il le lui avait cousu solidement avec du crin de cheval. Pour que l'opération soit complète, il faudrait que Mlle Lebondu se fasse couper les morceaux de peau qu'elle a en trop et qu'on lui a ramenés derrière les oreilles, mais elle a très peur que cette opération ne lui fasse mal. Et puis aussi cela coûtait plus cher qu'elle ne pouvait payer. Elle achèvera cela lorsqu'elle sera devenue Mme Trepointe et qu'elle aura beaucoup d'argent. En attendant, elle s'est contentée de modifier sa coiffure pour que ses cheveux cachent ses oreilles et ce qu'il y a derrière. De cette façon on ne voit rien du tout.

L'Hostellerie du Tire-Botte n'était pas très amusante. Comme c'est le mois d'octobre et qu'il commence déjà à faire froid, il n'y avait pas grand monde. Et puis aussi on avait trop à manger, et toujours la même chose. Moi j'étais tout seul au bout de la table et j'ai fini par beaucoup m'ennuyer.

Les grandes personnes, elles, elles n'avaient pas l'air de s'ennuyer du tout. Mme Burette s'était mise en train avec quatre ou cinq picons Pernod et elle était gaie comme un petit pinson.

« Ah! mes agneaux, répétait-elle sans cesse à Mlle Lebondu et à M. Trepointe, comme vous êtes jeunes et mignons! Vous me rappelez mes fiançailles avec ce pauvre brigadier Burette, il y a bientôt vingt ans de cela. »

De penser à son mariage, ça lui mettait tout de suite la larme à l'œil à Mme Burette. Et de pleurer cela lui donnait soif. Et de boire un coup de vin blanc, de vin rouge ou de fine, cela lui rappelait encore plus de souvenirs, et ça la faisait pleurer et boire à nouveau.

A la fin elle était si gaie, Mme Burette, qu'elle a voulu montrer aux deux fiancés comment on avait dansé le quadrille des lanciers le jour de sa noce avec le brigadier Burette. Et tout en chantonnant elle s'est mise à faire des pas en avant et en arrière, en s'embrouillant pas mal. Et finalement elle s'est emmêlé les pieds les uns et les autres et elle est tombée sur le derrière d'une si drôle de façon que M. Trepointe et Mlle Lebondu ont eu une crise de rire qui a duré au moins cinq bonnes minutes.

Mlle Lebondu avait déjà fini de rire que M. Trepointe riait encore, en se tenant le ventre, en poussant des petits cris, en ayant la figure et le cou tout violets et des petites larmes dans les yeux, tellement il s'amusait. Mlle Lebondu aussi avait pleuré de rire et le noir lui avait coulé des yeux sur les joues. Aussi elle se dépêcha de sortir de son sac une glace et tout ce qu'il faut pour se peinturlurer la figure.

Et c'est seulement en se regardant dans la glace qu'elle a vu la catastrophe. Moi, je l'avais bien vue, la catastrophe, mais je n'avais pas osé lui dire parce que sûrement elle m'aurait flanqué des giffles.

Elle avait tant ri, Mlle Lebondu, que du côté droit le crin de cheval qui lui retenait la peau derrière les oreilles avait craqué, et que le point de couture une fois lâché, toute la peau du côté droit de sa figure était à nouveau trop large, et ridé et vilain comme autrefois.

Elle était plutôt drôle à voir, Mlle Lebondu. Elle ressemblait à la réclame de la crème Duflocon qu'on voit dans les journaux, ces réclames où il y a la figure d'une dame qui ne s'est servie de la crème Duflocon que d'un côté de la figure, ce qui fait que de ce côté-là elle est jeune, tandis que de l'autre elle est vieille et pleine de rides.

Heureusement, elle avait une chance, Mlle Lebondu. C'est que justement M. Trepointe était assis à sa gauche, et que de ce côté-là elle avait encore une figure très convenable. N'empêche qu'elle ne savait plus quoi devenir, cette pauvre Mlle Lebondu. Et sans compter que Mme Burette aurait très bien pu s'apercevoir de ce qui se passait et, comme elle ne se rendait pas très bien compte de ce qu'elle racontait, tout dire à M. Trepointe. Sûr que s'il avait vu sa fiancée à la fois moitié vieille et moitié jeune qu'il aurait rompu encore une fois ses fiançailles, M. Trepointe.

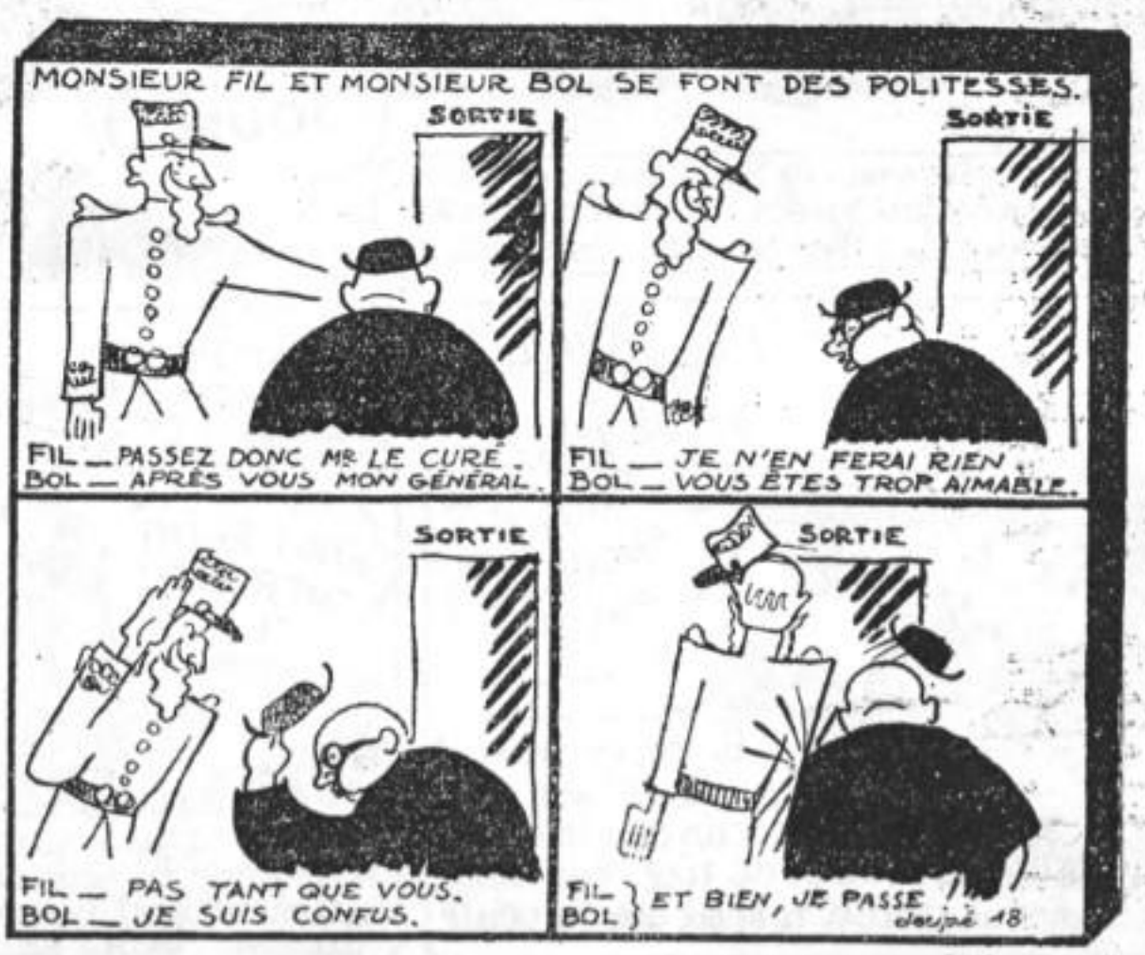
Heureusement quand il a bien mangé, M. Trepointe, il a sommeil. Et encore plus quand il a bien bu. Et quand il a eu fini de rire, ça l'avait tellement fatigué qu'il a tout juste pu bafouiller quelques mots à Mlle Lebondu qui lui répondait oui et non du seul coin de la bouche qu'elle pouvait montrer et qui le regardait du seul œil qu'elle avait encore jeune. Et puis il a allumé un gros cigare et il s'est mis tout doucement à s'endormir le nez vers le ventre.

Mlle Lebondu en a profité pour se sauver sur la pointe des pieds en me laissant une lettre très gentille pour remettre à M. Trepointe sitôt qu'il serait réveillé. Elle y disait qu'elle avait eu une migraine épouvantable et qu'elle avait dû partir.

Elle est rentrée à Paris par le premier bateau-mouche et elle a dû passer huit jours dans une clinique pour se faire réparer la moitié du visage qui avait eu ce vilain accident. Je suis entré à la maison avec Mme Burette qui a chanté La Madelon *tout le long du trajet. En tout cas, Mlle Lebondu est toujours fiancée et peut-être bien qu'elle se mariera une de ces semaines.*

Je vous serre la main à tous.

P. C. C. Georges SADOUL.



Histoire de Gavroche

TIRÉE DE VICTOR HUGO

Les Misérables, de Victor Hugo, sont un des chefs-d'œuvre de la littérature française. Parmi tant de figures touchantes qu'il a esquissées le grand poète, l'une des plus belles est celle de « Gavroche », le gamin de Paris. Nous donnons ici l'histoire de Gavroche, extraite des Misérables. *Le roman se passe en 1832, au début du règne de Louis-Philippe, alors que Paris va se soulever contre le roi qui lui a été imposé.*

Où le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand

Le printemps à Paris est assez souvent traversé par des bises aigres et dures dont on est, non pas précisément glacé, mais gelé; ces bises, qui attristent les plus belles journées, font exactement l'effet de ces souffles d'air froid qui entrent dans une chambre chaude par les fentes d'une fenêtre ou d'une porte mal fermée. Il semble que la sombre porte de l'hiver soit restée entre-bâillée et qu'il vienne du vent par là. Au printemps de 1832, époque où éclata la première grande épidémie de ce siècle en Europe, ces bises étaient plus âpres et plus poignantes que jamais. C'était une porte plus glaciale encore que celle de l'hiver qui était entr'ouverte. C'était la porte du sépulcre. On sentait dans ces bises le souffle du choléra.

Au point de vue météorologique, ces vents froids avaient cela de particulier qu'ils n'excluaient point une forte tension électrique. De fréquents orages, accompagnés d'éclairs et de tonnerre, éclatèrent à cette époque.

Un soir que ces bises soufflaient rudement, au point que janvier semblait revenu et que les bourgeois avaient repris les manteaux, le petit Gavroche, grelottant gaîment sous ses loques, se tenait debout et comme en extase devant la boutique d'un perruquier des environs de l'Orme-Saint-Gervais. Il était orné d'un châle de femme en laine, cueilli on ne sait où, dont il s'était fait un cache-nez. Le petit Gavroche avait l'air d'admirer profondément une mariée en cire, décolletée et coiffée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la vitre, montrant, entre deux quinquets, son sourire aux passants; mais en réalité il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas « chiper » dans la devanture un pain de savon qu'il irait ensuite revendre un sou à un « coiffeur » de la banlieue. Il lui arrivait souvent de déjeuner d'un de ces pains-là. Il appelait ce genre de travail, pour lequel il avait du talent, « faire la barbe aux barbiers ».

Tout en contemplant la mariée et tout en lorgnant le pain de savon, il grommelait entre ses dents ceci : — Mardi. — Ce n'est pas mardi. — Est-ce mardi ? — C'est peut-être mardi. — Oui, c'est mardi.

On n'a jamais su à quoi avait trait ce monologue.

Si, par hasard, ce monologue se rapportait à la dernière fois où il avait dîné, il y avait trois jours, car on était au vendredi.

Le barbier, dans sa boutique chauffée d'un bon poêle, rasait une pratique et jetait de temps en temps un regard de côté à cet ennemi, à ce gamin gelé et effronté qui avait les deux mains dans ses poches, mais l'esprit évidemment hors du fourreau.

Pendant que Gavroche examinait la mariée, deux enfants de taille inégale, assez proprement vêtus, et encore plus petits que lui, paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent timidement le bec de cane et entrèrent dans la boutique en demandant on ne sait quoi, la charité peut-être, dans un murmure plaintif et qui ressemblait plutôt à un gémissement qu'à une prière. Ils parlaient tous deux à la fois, et leurs paroles étaient inintelligibles parce que les sanglots coupaient la voix du plus jeune et que le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le barbier se tourna avec un visage furieux, et sans quitter son rasoir, refoulant l'aîné de la main gauche et le petit du genou, les poussa tous deux dans la rue, et referma sa porte en disant :

— Venir refroidir le monde pour rien!

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant. Cependant une nuée était venue; il commençait à pleuvoir.

Le petit Gavroche courut après eux et les aborda :

— Qu'est-ce que vous avez donc, moutards ?

— Nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné.

— C'est ça ? dit Gavroche. Voilà grand'chose. Est-ce qu'on pleure pour ça ? Sont-ils serins donc!

Et prenant, à travers sa supériorité un peu goguenarde, un accent d'autorité attendrie et de protection douce :

— Momacques, venez avec moi.

— Oui, monsieur, fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Gavroche leur fit monter la rue Saint-Antoine dans la direction de la Bastille.

Il avisa, toute glacée sous une porte cochère, une mendiante de treize ou quatorze ans, si court-vêtue qu'on voyait ses genoux.

— Pauvre fille! dit Gavroche. Ça n'a même pas de culotte. Tiens, prends toujours ça.

Et, défaisant toute cette bonne laine qu'il avait autour du cou, il la jeta sur les épaules maigres et violettes de la mendiante, où le cachez-nez redevint châle.

La petite le considéra d'un air étonné et reçut le châle en silence. A un certain degré de détresse, le pauvre, dans sa stupeur, ne gémit plus du mal et ne remercie plus du bien.

Cela fait :

— Brrr! dit Gavroche, plus frissonnant que saint Martin, qui, lui du moins, avait gardé la moitié de son manteau.

Sur ce brrr! l'averse, redoublant d'humeur, fit rage. Ces mauvais ciels-là punissent les bonnes actions.

— Ah ça, s'écria Gavroche, qu'est-ce que cela signifie ? Il repleut! Bon Dieu, si cela continue, je me désabonne.

Et il se remit en marche.

— C'est égal, reprit-il en jetant un coup d'œil à la mendiante qui se pelotonnait sous le châle, en voilà une qui a une fameuse pelure.

Et, regardant la nuée, il cria :

— Attrapé!

Les deux enfants emboîtaient le pas derrière lui.

Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, car on met le pain comme l'or derrière des grillages de fer, Gavroche se tourna :

— Ah çà, mômes, avons-nous dîné ?

— Monsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis tantôt ce matin.

— Vous êtes donc sans père ni mère ? reprit majestueusement Gavroche.

— Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont.

— Des fois, cela vaut mieux que de le savoir, dit Gavroche qui était un penseur.

— Voilà, continua l'aîné, deux heures que nous avons cherché des choses au coin des bornes, mais nous ne trouvons rien.

— Je sais, fit Gavroche. C'est les chiens qui mangent tout.

Cependant il s'était arrêté, et depuis quelques minutes il tâtait et fouillait toutes sortes de recoins qu'il avait dans ses haillons.

Enfin il releva la tête d'un air qui ne voulait qu'être satisfait, mais qui était en réalité triomphant.

— Calmons-nous, les momignards. Voici de quoi souper pour trois.

Et il tira de ses poches un sou.

Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

— Garçon! cinque centimes de pain.

Le boulanger, qui était le maître en personne, prit un pain et un couteau.

— En trois morceaux, garçon! reprit Gavroche, et il ajouta avec dignité :

— Nous sommes trois.

Et voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis, il plongea profondément son doigt dans son nez avec une aspiration aussi impérieuse que s'il eût eu au bout du pouce la prise de tabac du grand Frédéric, et jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée :

— Keksekça ?

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de voir dans cette interpellation de Gavroche au boulanger un mot russe ou polonais, ou l'un de ces cris sauvages que les yoways et les botocudos se lancent du bord d'un fleuve à l'autre à travers les solitudes, sont prévenus que c'est un mot qu'ils disent tous les jours (eux nos lecteurs) et qui tient lieu de cette phrase : qu'est-ce que c'est que cela ? Le boulanger comprit parfaitement et répondit :

— Eh mais! c'est du pain, du très bon pain de deuxième qualité.

— Vous voulez dire du larton brutal (1), reprit Gavroche, calme et froidement dédaigneux. Du pain blanc, garçon! du larton savonné! je régale.

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire, et tout en coupant le pain blanc, il les considérait d'une façon compatissante qui choqua Gavroche.

— Ah ça, mitron! dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça ?

Mis tous trois bout à bout, ils auraient fait à peine une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux deux enfants :

— Morfilez.

Les petits garçons le regardèrent interdits.

Gavroche se mit à rire :

— Ah! tiens, c'est vrai, ça ne sait pas encore, c'est si petit!

Et il reprit :

— Mangez.

En même temps, il leur tendait à chacun un morceau de pain.

Et pensant que l'aîné, qui lui paraissait plus digne de sa conversation, méritait quelque encouragement spécial et devait être débarrassé de toute hésitation à satisfaire son appétit, il ajouta en lui donnant la plus grosse part :

— Colle-toi ça dans le fusil.

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres; il le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

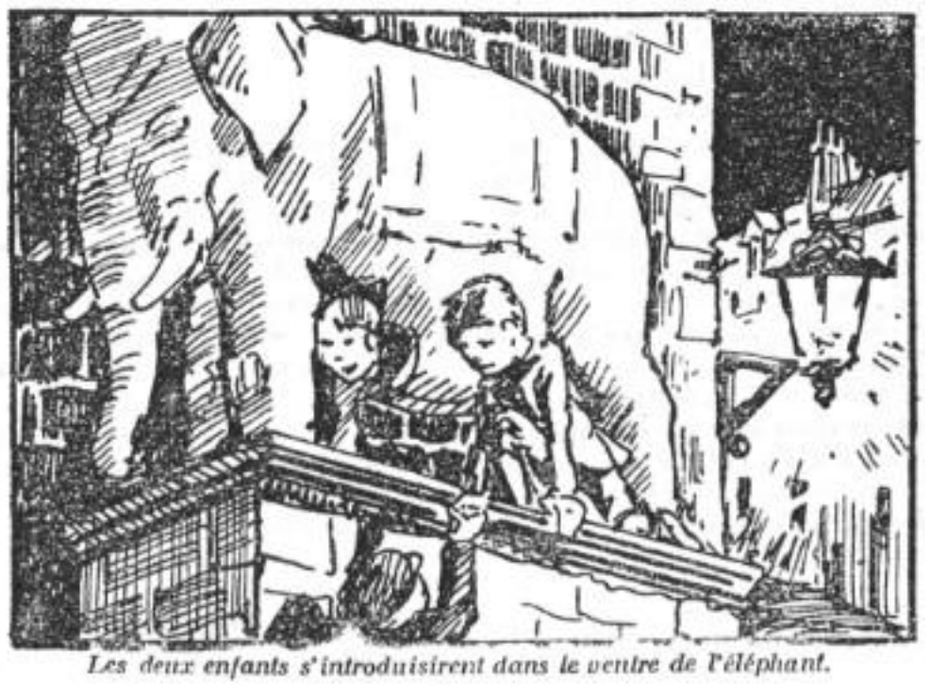
— Rentrons dans la rue, dit Gavroche.

Ils reprirent la direction de la Bastille.

Gavroche cheminait vers la Bastille.

Le petit de cinq ans, traîné par son frère que traînait Gavroche, tourna plusieurs fois la tête en arrière pour voir s'en aller « Porrichinelle ».

Il y a vingt ans, on voyait dans l'angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du canal creusée dans l'an-



Les deux enfants s'introduisirent dans le ventre de l'éléphant.

(1) Pain noir.

cien fossé de la prison-citadelle, un monument bizarre. C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison, jadis peint en vert par un badigeonneur quelconque, maintenant peint en noir par le ciel, la pluie et le temps. Dans cet angle désert et découvert de la place, le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes faisaient, la nuit, sur le ciel étoilé, une silhouette surprenante et terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant, visible et debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Peu d'étrangers visitaient cet édifice, aucun passant ne le regardait. Il tombait en ruine: à chaque saison, des plâtras qui se détachaient de ses flancs lui faisaient des plaies hideuses. Les « édiles », comme on dit en patois élégant, l'avaient oublié depuis 1814.

Il était là dans son coin, morne, malade, croulant, entouré d'une palissade pourrie souillée à chaque instant par des cochers ivres; des crevasses lui lézardaient le ventre, une latte lui sortait de la queue, les hautes herbes lui poussaient entre les jambes; et comme le niveau de la place s'élevait depuis trente ans tout autour par ce mouvement lent et continu qui exhausse insensiblement le sol des grandes villes, il était dans un creux et il semblait que la terre s'enfonçât sous lui. Il était immonde, méprisé, repoussant et superbe, laid aux yeux du bourgeois, mélancolique aux yeux du penseur. Il avait quelque chose d'une ordure qu'on va balayer et quelque chose d'une majesté qu'on va décapiter.

Comme nous l'avons dit, la nuit l'aspect changeait. La nuit est le véritable milieu de tout ce qui est ombre. Dès que tombait le crépuscule, le vieil éléphant se transfigurait; il prenait une figure tranquille et redoutable dans la formidable sérénité des ténèbres. Étant du passé, il était de la nuit; et cette obscurité allait à sa grandeur.

Ce monument, rude, trapu, pesant, âpre, austère, presque difforme, mais à coup sûr majestueux et empreint d'une sorte de gravité magnifique et sauvage, a disparu pour laisser régner en paix l'espèce de poêle gigantesque orné de son tuyau qui a remplacé la sombre forteresse à neuf tours, à peu près comme la bourgeoisie remplace la féodalité. Il est tout simple qu'un poêle soit le symbole d'une époque dont une marmite contient la puissance. Cette époque passera, elle passe déjà: on commence à comprendre que, s'il peut y avoir de la force dans une chaudière, il ne peut y avoir de puissance que dans un cerveau; en d'autres termes, que ce qui mène et entraîne le monde, ce ne sont pas les locomotives, ce sont les idées. Attelez les locomotives aux idées, c'est bien; mais ne prenez pas le cheval pour le cavalier.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à la place de la Bastille, l'architecte de l'éléphant, avec du plâtre était parvenu à faire du grand; l'architecte du tuyau de poêle a réussi à faire du petit avec du bronze.

Ce tuyau de poêle, qu'on a baptisé d'un nom sonore et nommé la colonne de Juillet, ce monument manqué d'une révolution avortée, était encore enveloppé en 1832 d'une immense chemise en charpente que nous regrettons pour notre part, et d'un vaste enclos en planches, qui achevait d'isoler l'éléphant.

Ce fut vers ce coin de la place, à peine éclairé du reflet d'un réverbère éloigné, que le gamin dirigea les deux « mômes ».

En arrivant près du colosse, Gavroche comprit l'effet que l'infiniment grand peut produire sur l'infiniment petit, et dit :

— Moutards! n'ayez pas peur.

Puis il entra par une lacune de la palissade dans l'enceinte de l'éléphant et aida les mômes à enjamber la brèche. Les deux enfants, un peu effrayés, suivaient sans dire mot Gavroche et se confiaient à cette petite providence en guenilles qui leur avait donné du pain et leur avait promis un gîte.

Il y avait là, couchée le long de la palissade, une échelle qui servait le jour aux ouvriers du chantier voisin. Gavroche la souleva avec une singulière vigueur, et l'appliqua contre une des jambes de devant de l'éléphant. Vers le point où l'échelle allait aboutir, on distinguait une espèce de trou noir dans le ventre du colosse.

Gavroche montra l'échelle et le trou à ses hôtes et leur dit :

— Montez et entrez.

Les deux petits garçons se regardèrent terrifiés.

— Vous avez peur, mômes! s'écria Gavroche.

Et il ajouta :

— Vous allez voir.

Il étreignit le pied rugueux de l'éléphant, et en un clin d'œil, sans daigner se servir de l'échelle, il arriva à la crevasse. Il y entra comme une couleuvre qui se glisse dans une fente, il s'y enfonça, et un moment après les deux enfants virent vaguement apparaître, comme une forme blanchâtre et blafarde, sa tête pâle au bord du trou plein de ténèbres.

— Eh bien, cria-t-il, montez donc, les momignards! vous allez voir comme on est bien! — Monte, toi! dit-il à l'aîné, je te tends la main.

Les petits se poussèrent de l'épaule, le gamin leur faisait peur et les rassurait à la fois, et puis il pleuvait bien fort. L'aîné se risqua. Le plus jeune, en voyant monter son frère et lui resté tout seul entre les pattes de cette grosse bête, avait bien envie de pleurer, mais il n'osait.

L'aîné gravissait, tout en chancelant, les barreaux de l'échelle; Gavroche, chemin faisant, l'encourageait par des exclamations de maître d'armes à ses écoliers ou de muletier à ses mules :

— Aye pas peur!

— C'est ça!

— Va toujours!

— Mets ton pied là!

— Ta main ici.

— Hardi!

Et quand il fut à sa portée, il l'empoigna brusquement et vigoureusement par le bras et le tira à lui.

— Gobé! dit-il.

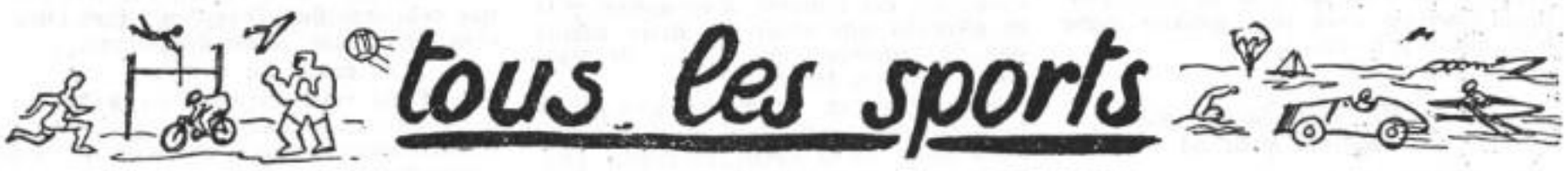
Le môme avait franchi la crevasse.

— Maintenant, fit Gavroche, attends-moi. Monsieur, prenez la peine de vous asseoir.

Et, sortant de la crevasse comme il y était entré, il se laissa glisser avec l'agilité d'un ouistiti le long de la jambe de l'éléphant, il tomba debout sur ses pieds dans l'herbe, saisit le petit de cinq ans à bras-le-corps et le planta au beau milieu de l'échelle, puis il se mit à monter derrière lui en criant à l'aîné :

— Je vas le pousser, tu vas le tirer.

(A suivre.)



350 A L'HEURE

Chaque année, se dispute à Montmartre une course automobile d'un genre tout à fait particulier. Il s'agit d'escalader la butte, non pas le plus vite possible, mais le plus lentement possible. On a le droit pour cela de marcher un peu en zig-zag dans les rues, mais on n'a pas le droit de reculer, ni non plus celui d'arrêter son moteur. Cette course se déroule sur le long trajet de 660 mètres. Non seulement les voitures... de course ont le droit d'y participer, mais aussi les voitures de tourisme, les taxis, les motocyclettes, les sidecars et les poids lourds! Cette année, c'est Mlle Cotineau, sur voiture tourisme, qui a gagné ce curieux championnat en parcourant les 660 mètres en 1 h. 40'. Mais elle n'est pas arrivée à battre le record mondial de lenteur qui, sur le même parcours, est de 1 h. 50' 25" 315. Il est vrai que pour cet exploit, non de géant mais de nain, le précédent champion avait fait construire un moteur spécial. Il a ainsi réalisé une moyenne impressionnante d'environ 350 à l'heure. 350 mètres et pas 350 kilomètres.

o

LE CHIEN ET LA BICYCLETTE

Antonin Magne a remporté le mois dernier, coup sur coup, deux magnifiques triomphes. Ce coureur qui, déjà, largement dépasse la trentaine, est devenu champion du monde en remportant le trophée de Berne et quinze jours plus tard, à Paris, au Parc des Princes, il arriva encore le premier dans le Grand Prix des Nations qui se court sur 140 kilomètres. C'est la troisième fois qu'il remporte cette course qui est l'une des plus belles épreuves athlétiques de l'année. Or, le populaire Tonin crut bien manquer le succès. La veille du championnat, il se trouvait à Gargan chez des amis, et s'était mis à caresser un superbe chien. Mais l'animal n'aimait pas le cyclisme. C'est un travers commun à toute la race canine et, qui n'a pas été poursuivi, en vélo, par des roquets hurlants? Magne était à pied, mais le chien reconnut le champion et le mordit assez cruellement à la cuisse. Le lendemain, au Parc des Princes, en pleine course la morsure faisait encore cruellement souffrir le champion. Au centième kilomètre, il apprit que bien que n'ayant qu'une minute de retard sur Van Schendel, le coureur qui menait le train, il n'était cependant que onzième du classement. Mais le champion tendit toute sa volonté, pédala à fond et, remontant ses concurrents au cours des 40 kilomètres qui lui restaient à courir, gagna la course.

o

BOXE ET COMPTEUR A GAZ

Dans *Le Gosse*, qui est l'un des meilleurs films de Charlot, vous avez peut-être vu la manière ingénieuse dont Charlot s'y prend pour faire des crêpes. Il attache un sou au bout d'une ficelle et il le met dans le compteur à gaz d'où il le retire ensuite. Il a ainsi assez de gaz pour faire ses crêpes. C'est que, dans les pauvres quartiers d'Angleterre et d'Amérique, il existe des compteurs à gaz d'une espèce tout à fait particulière, des compteurs où il faut payer d'abord. On met deux sous dans une fente spéciale et l'on a, en échange, une certaine quantité de gaz.

Ces compteurs existent aussi en France dans diverses petites villes du Nord. A périodes fixes un employé du gaz vient ouvrir le compteur et emporter les pièces de deux sous qu'il contient. « Mais la boxe? » direz-vous. Nous y sommes.

Dans une petite localité du Pas-de-Calais le contrôleur du gaz était un ancien champion de boxe. Les anciens champions de boxe sont rarement riches, et il leur faut bien vivre. Au cours de ses tournées, l'ancien champion fit la connaissance d'un garçon de dix-huit ans qui adorait la boxe et le sport, mais qui devait se contenter d'exercer la profession d'aide jardinier et ne pouvait s'entraîner. L'ancien champion trouva chez le jardinier d'excellentes dispositions, il le fit travailler et quand il le jugea suffisamment entraîné, il réussit à lui procurer, à Paris... une place de garçon d'hôtel, rue du Faubourg-Saint-Martin. Mais cet hôtel était juste en face d'un centre d'entraînement d'où sont sortis beaucoup de champions français. L'ancien jardinier partagea son temps entre le balai et le gant de boxe. Et il vient de remporter triomphalement le championnat de poids moyens amateurs organisé par un grand journal. Grâce à un compteur à gaz, un nouveau champion est né, il s'appelle Tempez et est considéré comme un des grands espoirs de la saison.

o

LE FRANC-COMTOIS DE TOTTENHAM

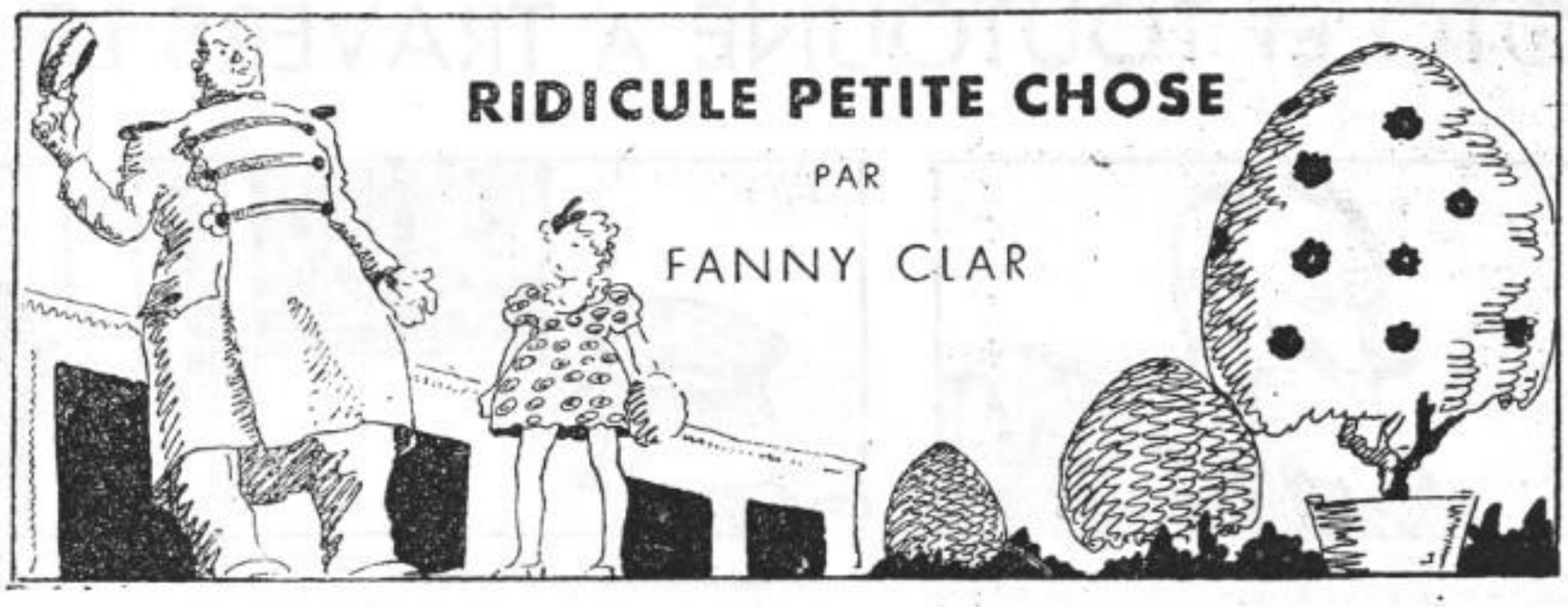
La saison de foot-ball commence, et chacun se passionne déjà... Que devient le Racing? Est-il vraiment en baisse? Roubaix sera-t-il vraiment un nouvel espoir? Quelles sont les chances du Red Star, de Marseille ou de Sochaux? Certes, ces épreuves présentent un grand intérêt, mais qu'on n'aille pas s'imaginer que si Marseille ou Lyon gagnent tel ou tel match, ce match sera forcément remporté par des champions nés à Marseille ou à Lyon En effet, ces équipes — des équipes d'amateurs, pourtant — sont généralement composées de foot-balleurs venus des quatre coins de France et même d'Europe, à la suite d'offres avantageuses faites par les « supporters » des clubs. Et ces supporteurs sont presque toujours de véritables commerçants qui ont un intérêt publicitaire ou autre à entretenir des « écuries » d'athlètes comme d'autres des écuries de chevaux de courses... C'est ainsi que Sochaux, l'une des meilleures équipes, a été constituée à grands coups de billets de mille par le propriétaire de la grande usine d'automobiles qui se trouve dans cette petite ville du Doubs. A force d'argent, il est ainsi arrivé à constituer une des meilleures équipes françaises, et le cri de : « Bravo Sochaux! » est vite devenu populaire parmi les sportifs. Aussi l'industriel, parvenu à ses fins, s'est-il empressé d'appeler Sochaux une de ses automobiles et de remplir les journaux d'immenses placards de publicité ou le cri de : « Bravo Sochaux! » louait, non l'équipe de foot-ball, mais l'auto. Bien entendu, cette équipe publicitaire est composée d'hommes venus de partout. C'est ainsi que durant six ans l'ailier gauche de Sochaux portait le nom bien franc-comtois de Leslie Miller. Mais il vient de quitter, au mois de septembre, Sochaux, pour s'engager dans l'équipe de la ville anglaise de Tottenham. La presse sportive qui nous annonçait cette nouvelle ne nous a pas dit quel chèque avait appuyé le changement d'équipe, et si l'ailier allait désormais servir la publicité des lames de rasoir ou du corricide anglais après avoir servi celle de l'automobile française.

Notre page choisie

FANNY CLAR

Nous donnons ici un chapitre du prochain livre de Fanny Clar : Dix-sept et un *(Éditions de l'Ecureuil, 2, rue Mignon).*

Florence O'Klaor, pauvre petite fille qui habite le quartier du cimetière des Arêtes, vient rendre visite à William Subersest, fils souffreteux d'un milliardaire. L'histoire se passe à Cracowcity, ville imaginaire.



La rencontre initiale de Florence et de William Subersest s'était produite lors d'une fête donnée par les personnes charitables de Cracowcity en faveur de leurs pauvres. Florence s'y était rendue accompagnée de ses frères. Paul entraînant Willie, les deux garçons avaient promptement abandonné leur sœur pour filer ailleurs. Et Florence, tout à coup, se trouva prise dans un remous de foule dont elle s'échappa à grand'peine. A ce moment, une petite voiture poussée par un domestique fut forcée également de s'arrêter tout près d'elle. Dans ce véhicule léger, à demi couché, il y avait un enfant dont la luxueuse parure accentuait la faiblesse maladive. De grands yeux noirs se fixaient avec une énorme curiosité sur tout ce qui l'entourait. Une si visible détresse s'y lisait, que le cœur de Florence se serra. D'un geste instinctif, avec un sourire, elle tendit à l'enfant le frais bouquet qu'elle avait à la main. Elle eut le plaisir de voir les traits souffreteux s'éclairer d'un rayonnement qui ressemblait à de la joie émerveillée.

Le chemin enfin libre, le domestique voulait pousser de nouveau la voiture. William lui ordonna :

— Je veux que la petite fille vienne me voir.

— Monsieur William, Monsieur votre père ne sera pas satisfait.

— Mon père m'accorde ce qui me plaît. Allez la chercher.

Le domestique dut courir après Florence qui s'éloignait. Ce fut ainsi qu'une ou deux fois par semaine, la petite O'Klaor fut admise à venir distraire l'héritier Subersest et qu'elle traversait les vastes salles de la demeure somptueuse pour se rendre auprès de lui.

William Subersest était un enfant qui n'eût pas été laid, si une teinte jaune, des rides précoces n'eussent altéré la régularité de ses traits. Et ses yeux qui brûlaient d'une fièvre presque constante, paraissaient d'un âge bien plus avancé que le sien.

Le jeune William possédait des jouets à remplir d'extase toute la population enfantine du Cimetière des Arêtes. Il ne sortait pas une nouveauté au royaume des mécaniques qu'il ne l'eût aussitôt. Parfois même avant sa mise en vente. Sûr d'être payé très cher, l'inventeur envoyait le nouvel avion qui volait en exécutant d'audacieuses cabrioles, le transatlantique se démontant comme une pièce d'horlogerie, ou le train qui culbutait hors des rails avec des bonshommes grands comme le doigt, fuyant les bras levés, et d'autres qu'on portait sur des brancards.

C'était là le jeu préféré de William Subersest.

— Tous tombés, dit-il un jour à Florence, alors ils vont être comme moi, ils n'auront plus de jambes, ce sera bien fait.

« Pourquoi, ajouta-t-il, vous qui êtes pauvre, pouvez-vous courir, quand moi qui suis si riche, je suis forcé de demeurer dans un fauteuil ?

A l'entendre parler ainsi, Florence se sentait étreinte du désir de battre l'héritier des Subersest. Parfois, à le voir si chétif, recroquevillé comme un oiseau tombé du nid, et si misérable, perdu dans sa solitude capitonnée, elle aurait voulu le serrer dans ses bras. Mais personne n'embrassait William Subersest, et Florence supportait ses méchancetés par pitié pour cela.

Florence vint s'asseoir comme d'habitude près de lui. Il avait un air grognon auquel, préoccupée, elle ne prit garde. Le domestique, qui se tenait toujours à sa disposition, lui demanda, avant de quitter la pièce, ce qu'il devait préparer pour le goûter.

— Je n'en sais rien, répondit William d'un ton désagréable, je n'ai pas faim.

La petite O'Klaor sentit se serrer son estomac inapaisé. Elle voulut n'y point prêter attention, tandis que le domestique, s'inclinant, se retirait.

D'un œil sans aménité, William Subersest regarda Florence qui restait muette. Pourquoi ne parlait-elle pas, et avait-elle l'air distrait, de cette façon ?

Il se décida à l'interroger :

— Vous n'êtes pas agréable à voir, aujourd'hui, vous devez être gaie, quand vous venez.

D'un mouvement vif, Florence sembla secouer ses idées sombres. C'est vrai, elle était là pour amener un sourire sur ces lèvres décolorées.

Florent O'Klaor avait ordonné à sa fille de refuser tout salaire des Subersest.

— Votre geste en perdrait de sa beauté et de sa grâce. Vous constatez que ces fameux riches sont plus misérables que vous. Leur faire l'aumône de votre pitié, c'est vous élever au-dessus d'eux.

Comme Florent O'Klaor n'avait pas eu tout de suite un exemple antique à fournir à l'appui de sa thèse, il s'en était tenu à cela. Florence avait pensé que les misérables n'étaient point embarrassés pour régler le boucher, et que sa richesse à elle ne pesait pas lourd devant l'assiette à peu près vide. Mais la chère maman avait adopté le point de vue du pauvre papa, et Florence fut payée d'une friandise, d'un bonbon, cela dépendait de l'humeur ou de l'appétit de l'infirme.

Aujourd'hui, il n'avait pas faim, ce n'était pas de chance. Savait-il, au juste, d'ailleurs, ce que c'était qu'avoir faim ?

Florence n'ayant pas répondu assez vite, à son gré, le jeune William reprit, agacé :

— Vous devriez changer de robe, la vôtre est laide, et tout le temps la même, c'est ennuyeux.

Toujours le silence de Florence, et ses yeux qui luisaient dans sa figure devenue toute pâle, c'était à se fâcher de voir cela.

— Il faut que vous mettiez du rouge, ma sœur en met, et les dames qui viennent ici.

Comment Florence allait-elle répondre à cet insupportable enfant gâté ? Elle hésitait, tellement elle avait peur de l'indignation qui montait en elle. William s'impatienta encore davantage :

— Qu'est-ce que vous me conterez aujourd'hui ?

Cette fois, Florence parla :

— Que désirez-vous que je vous conte ?

— Pas une histoire comme celle de l'autre jour, elle était bête.

— Vraiment ?

Il eut une lippe de dédain :

— Il y avait des oiseaux, des papillons et des fées. Les oiseaux, c'est bon à manger, mais les papillons cela fait de sales chenilles. Et les fées n'existent pas.

— Vous voulez autre chose ?

— Dites-moi une histoire vraie.

— Une histoire vraie ?

— Oui, mais pas triste.

Pourquoi Florence riait-elle, un drôle de rire, on aurait dit plutôt une grimace. Décidément, cette fille devenait insupportable, William se rembrunit tout à fait.

Malgré son tremblement intérieur, Florence parlait de nouveau :

— Eh bien, justement, j'en connais une.

— Une quoi ? interrogea le jeune Subersest renfrogné.

— Une histoire vraie.

— Elle n'est pas triste ?

— Je ne sais pas. Elle est triste et comique en même temps.

— Qu'est-ce que c'est que cette bêtise ?

Florence riait tout à fait, à présent.

— Figurez-vous, monsieur William, qu'un certain docteur vient de s'apercevoir que sous nos pieds, il y avait du feu, et que ce feu va jaillir et faire éclater la terre. Nous allons tous sauter, est-ce amusant ?

Sur le visage souffreteux se mélangèrent l'incrédulité et un commencement de peur. Un autre jour, Florence eût hésité à continuer. Elle avait fini par s'attacher à cette Ridicule Petite Chose. En cet instant, une telle amertume gonflait le cœur de la petite O'Klaor, qu'elle en chassait la bonté indulgente qui lui donnait tant de charme. Devant cet enfant égoïste et dur, elle ne pensait plus qu'aux siens, et plus loin, aux figures avides des gosses du Cimetière des Arêtes, qui, eux, avaient toujours faim.

Florence ne voulut pas voir l'expression inquiète de Ridicule Petite Chose. Elle continua :

— Vous avez souhaité une histoire vraie, n'est-elle pas belle, celle-ci ?

William Subersest s'était à demi levé de sa chaise. Ses doigts osseux s'agrippèrent au bras de Florence, si fortement qu'ils lui firent mal. Florence imagina que les noyés devaient empoigner ainsi ce qu'ils trouvaient à proximité d'eux avant de couler :

— Vous êtes une créature odieuse, qui inventez des choses horribles pour me faire peur. Ce n'est pas vrai, dites-moi tout de suite que ce n'est pas vrai ?

Florence dégagea son bras de l'étreinte.

— Je vous affirme que c'est vrai.

Les yeux épouvantés, William contemplait Florence. Ses lèvres tremblaient. Et soudain, il se mit à crier, d'une petite voix faible :

— Vous mentez, parce que personne ne m'a dit ça, et puis mon père fait tout ce qu'il veut, il est assez riche, il paiera pour que cela n'arrive pas.

Une fureur qu'elle ne maîtrisait plus souleva Florence :

— Non, dit-elle, l'argent de votre père n'empêchera rien, Ridicule Petite Chose. Cet argent, avec lequel vous croyez que tout peut s'acheter, ne vous sauvera pas... Vous sauterez, en même temps que les petits du Cimetière des Arêtes. Et tout votre argent n'y pourra rien. Rien, entendez-vous.

Certes, il entendait, avec une figure si ravagée d'épouvante que Florence finit par s'en apercevoir, à travers son indignation.

Mais comme la main de cire s'étendait vers la sonnette pour appeler le domestique au secours de son effroi, et que la voix grêle s'épuisait à vouloir crier :

— Allez-vous-en, je ne veux plus vous voir, jamais, je vais vous faire chasser, allez-vous-en !

Florence se dressa :

— Inutile d'appeler, je m'en vais, je n'ai point besoin qu'on m'y oblige.

Décidée à se refuser tout attendrissement, Florence se préparait à quitter la chétive forme épuisée retombée sur ses coussins, lorsqu'elle demeura figée. Entrée sans qu'on l'entendît, une jeune femme s'avançait, que Florence, pour avoir vu son portrait dans certaines vitrines de belles boutiques, reconnut aussitôt. C'était Sabine de Chabans.

Son emportement tombé, Florence attendait ce qui allait suivre. Après tout, elle l'avait voulu, elle s'en irait, dût-elle être jetée dehors, mais sans s'humilier.

Wil conservait sur ses traits encore convulsés un reflet de colère et de peur, mais Florence s'était penchée vers lui, et se saisissant de la main qui s'abandonnait, y déposait un baiser. Une rougeur empourpra la mince figure fripée qui se détendit jusqu'à un vague sourire.

— Sabine, est-ce vrai, ce qu'elle m'a conté tout à l'heure ?

— C'est vrai, répondit Sabine, seulement il existe un moyen de l'empêcher.

— Un moyen ? Qui est-ce qui le trouvera ?

— Nos savants du Club des Idées, certainement.

— Vous Sabine, vous n'avez pas peur ?

— Moi, pas du tout.

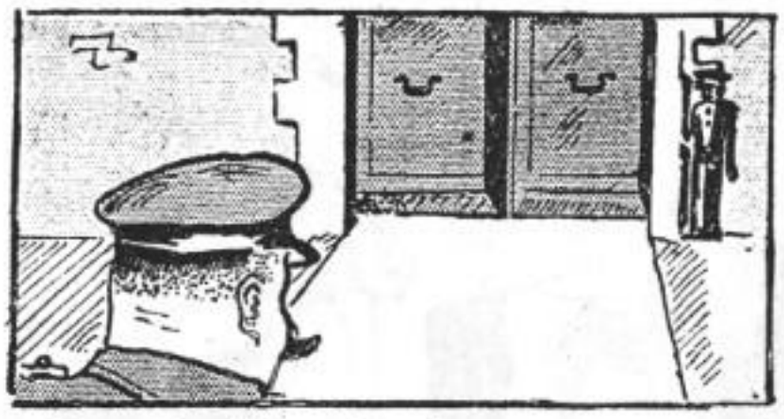
Le beau visage calme de Sabine rassura William. Il devint presque gai, durant le substantiel goûter que sa sœur avait commandé au domestique.

Alors, il entendit une histoire vraie, une histoire que Sabine suivit avec une attention profonde.

(Voir la suite page 11.)

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE - XXXIII

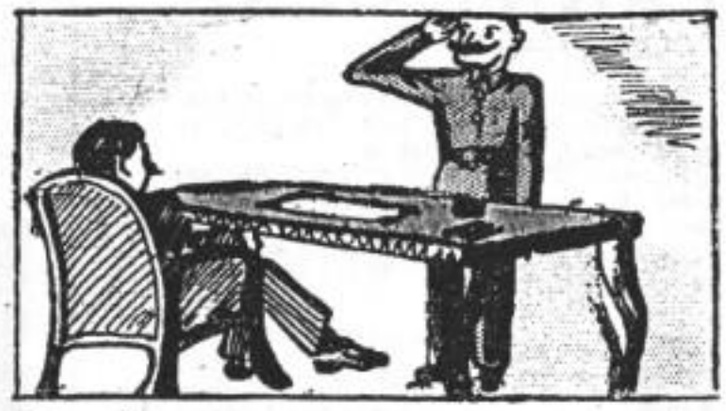
Résumé. — *Toutoune, Toto et Otto, après diverses aventures, sont arrivés en Espagne. Pris par les fascistes espagnols pour des envoyés d'Hitler, ils sont envoyés à Barcelone. Blessés dans un accident d'auto, Otto et les deux gosses sont emmenés à l'hôpital. Toto s'échappe et veut prévenir le gouverneur du complot des fascistes, dont ils ont été témoins. Mais on ne le prend pas au sérieux. Pendant ce temps Don Monserrat, se méfiant d'Otto, l'envoie porter un message à Burgos.*



Pourtant le capitaine restait perplexe.

« Après tout, se dit-il, ce gamin avait l'air sincère. Peut-être disait-il la vérité. Avec les factieux il faut s'attendre à tout. »

Il jugea bon après quelques réflexions d'aller lui-même avertir le président. Il se rendit donc à son cabinet de travail.



Le président était là, et le reçut immédiatement.

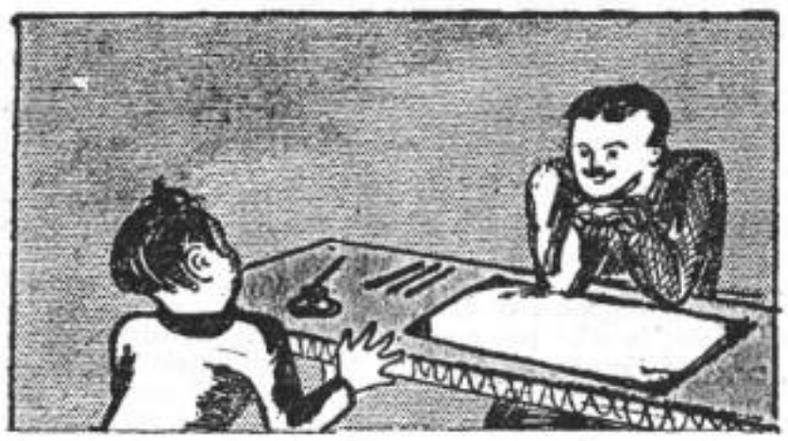
Le capitaine des gardes civils lui expliqua alors ce qui s'était passé.

— Faites chercher ce gosse, nous verrons bien. Il serait étonnant qu'un jeune Français ose nous faire une plaisanterie pareille.

Toto fut conduit entre deux gardes civils jusque chez le gouverneur.

— Alors expliquons-nous, lui dit ce dernier en français

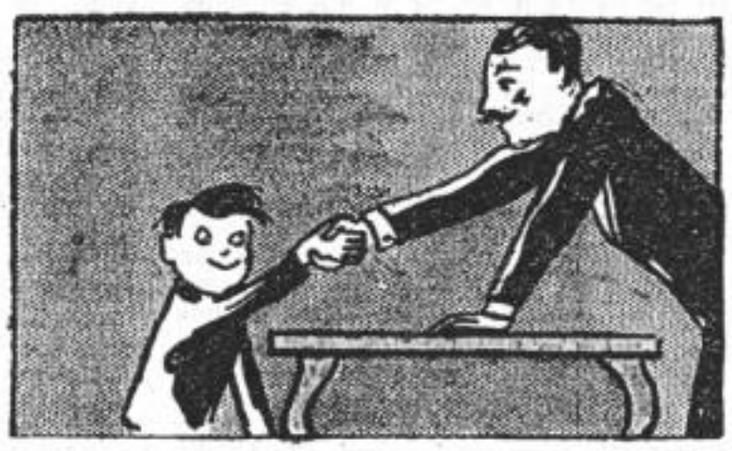
Aussitôt mis à l'aise, Toto narra toutes ses aventures depuis leur arrivée en Espagne, et comment il fut le témoin d'un complot ourdi par les fascistes.



Le gouverneur l'écoutait avec attention, le reprenait, lui demandait des précisions.

La logique des événements lui enleva tout doute à l'égard du jeune garçon.

— C'est très bien, mon petit, lui dit-il, tu viens de rendre un grand service à la République espagnole. Tiens, donne-



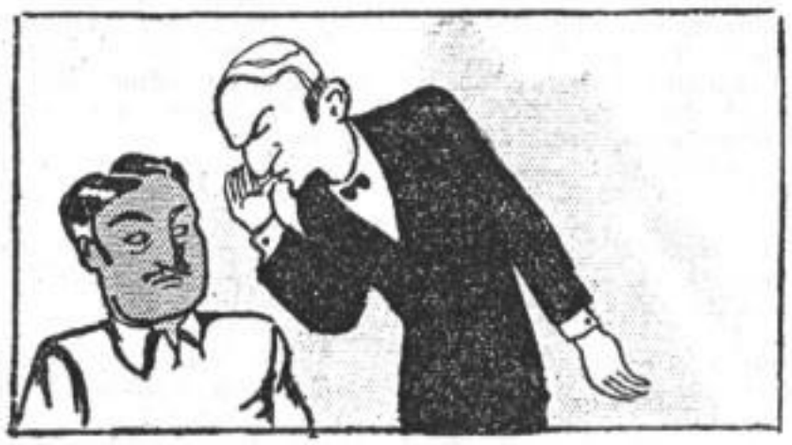
moi ta main, c'est celle d'un valeureux enfant d'ouvrier français.

« Que veux-tu en récompense ?

— Rien, mon président, ou plutôt si, délivrez Toutoune et Otto des pattes des fascistes.

— Ce sera fait demain matin au petit jour.

Pendant ce temps, Don Monserrat que sa blessure immobilisait ne cachait pas sa mauvaise humeur pour son rendez-vous manqué. Il ne manquerait pas de se faire laver la tête par son chef le général Antonio, commandant la division de Burgos.



Un domestique le tira de ses réflexions.

— Il y a là deux étrangers, deux Allemands qui demandent à vous voir.

Le domestique les fit entrer.

— Que voulez-vous ? leur demanda Don Monserrat.

Ceux-ci répondirent en baragouinant mi-allemand, mi-espagnol.

— Hein ! Quoi ?

Monserrat, après maintes explications finit par comprendre que les deux Allemands étaient ceux dont Toto, Toutoune et

Otto avaient pris la place. Ils avaient débarqué un peu plus loin sur la côte, le Zeppelin ayant eu des difficultés à les descendre à l'endroit voulu à cause de la tempête.

Convaincu, dès à présent, de l'imposture de nos trois amis, il entra dans une violente colère.

Ainsi il avait été joué, et pour comble, il avait confié un pli

précieux à un espion, en l'occurrence Otto. De plus, un des gosses s'était enfui. Il lui restait seulement Toutoune.

Don Monserrat ricana. « Elle me servira de gage. »

Il prit le téléphone.

— Allo ! donnez-moi Burgos, la garnison ! Oui !

« Allo le colonel Llaser ?

« Mon colonel, une grave nouvelle, notre émissaire que je vous envoie, oui, eh bien... euh... je l'apprends à l'instant... il nous trahit... oui, oui, faites-le arrêter... non... il ignore que nous le savons... non, non instruction par message... Et faites-lui avouer, par n'importe quel moyen, la torture s'il le faut.

(A suivre.)

L'OR du COLORADO

DICK SILVER, PAUVRE COW-BOY, A UNE CHIENNE "NÉVA" QUI LUI A FAIT DÉCOUVRIR PAR HASARD UNE RIVIÈRE QUI CHARRIE DE L'OR.. IL SE RÉJOUIT DE SA TROUVAILLE

SAVEZ VOUS QUE...

L'ARAIGNÉE, EN 24 HEURES, ABSORBE UNE QUANTITÉ D'INSECTES DONT LE POIDS REPRÉSENTE 25 FOIS SON PROPRE POIDS

LES COULEUVRES ET LES VIPÈRES DE NOS RÉGIONS APRÈS S'ÊTRE NOURRIES PENDANT L'ÉTÉ SE RETIRENT DANS LEURS QUARTIERS D'HIVER ET NE MANGENT PLUS JUSQU'AU PRINTEMPS.

AU XVe SIÈCLE L'ÉVÊQUE DE LAUSANNE EXCOMMUNIA LES HANNETONS PAR CE QUE CES ANIMAUX NE SE TROUVAIENT PAS DANS L'ARCHE DE NOÉ

LA VILLE DE SAN FRANCISCO NE COMPTE POUR AINSI DIRE QUE DES MAISONS DE BOIS POURVUES DE TOUT LE CONFORT.

C'EST EN REGARDANT TOMBER UNE POMME QUE NEWTON PENSA À LA LOI DE L'ATTRACTION UNIVERSELLE.

Dupont et Durand déjeunent ensemble. On leur sert deux beefsteacks, un gros et un petit. « Sers-toi, dit Durand. — Après toi, dit Dupont. » Finalement, Durand se sert et prend le plus gros morceau de viande. « Tu n'es pas poli, dit Dupont, tu te sers le premier et tu prends la plus grosse part. Si je m'étais servi le premier, j'aurais pris le plus petit, moi. — Eh bien, tu l'as, dit Durand. Pourquoi réclames-tu ? »

o

Marius, raconte avec force détails qu'il a chassé le lion dans le désert du Sahara. « Mon ami, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. J'étais seul aux aguets, lorsque je vois s'avancer dans ma direction un lionceau. Mon sang ne fait qu'un tour, je prends mon sabre et mon fusil et je m'élance... — Sur le lion ? — Non, sur un petit sentier qui se trouvait sur la droite ! »

o

Le chat de Mlle Lebondu se promenait dans la rue, lorsqu'un cycliste l'écrasa. Cris de Mlle Lebondu. Le cycliste s'excuse et lui dit : « Je vais vous le remplacer. — Merci, dit l'acariâtre demoiselle, mais attrapez-vous bien les souris ? »

o

Bon mot. — A quel moment, une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer ?
— ???
— Quand elle est *lasse de trèfle !*

o

A la poste. — M. le sénateur X... est au guichet de la poste, impatient. « Vous mettez une heure pour remplir un mandat, récrimine-t-il. — Et vous, monsieur le Sénateur, répond calmement l'employé, vous mettez neuf ans pour remplir le vôtre ! »

o

Jacquot a 4 ans. Il remue tout le temps. Pour avoir la paix ses parents lui ont dit que s'il remuait ainsi, il ne grandirait pas. Si les plantes et les arbres du jardin poussent, c'est parce qu'ils sont bien sages. Dans l'après-midi, Jacquot disparaît. On le cherche partout dans le jardin et on le trouve enfin, les pieds enfoncés dans un trou et recouverts de terre. « Que fais-tu là, petit malheureux ? — Eh bien, je me suis planté pour grandir... »

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

COLLECTIONS

La manie des collections est très répandue et vous savez bien que l'on trouve des gens qui collectionnent les choses les plus étranges, depuis les vieux bouts de bougie ayant éclairé le travail de gens célèbres jusqu'aux vieux clous et à toutes sortes d'autres fantaisies. Il y a aussi des collections plus sérieuses, les tableaux, les timbres, les monnaies. Pour celles-ci d'ailleurs il faut être assez riche et avoir beaucoup de temps comme le roi d'Angleterre qui se passionnait pour les timbres ou le roi d'Italie à qui Mussolini a donné la permission de consacrer tout son temps à recueillir et à classer les médailles les plus anciennes et les plus rares. Mais il y a aussi des collections originales, et la dernière en date est celle de cet Américain (avez-vous remarqué que les idées les plus bizarres viennent toujours aux Américains ?) qui décida de faire une collection des livres les plus ennuyeux qui aient jamais été écrits. Évidemment, c'est très difficile de décider d'une façon absolue quels sont les livres les plus ennuyeux et on s'expose quelquefois à froisser les auteurs ; dans le cas de notre collectionneur il avait fait entrer dans sa bibliothèque les œuvres complètes (onze volumes) d'un auteur italien qui se trouva fort vexé de ce choix et voulait lui faire un procès.

On peut se demander d'ailleurs quel était le but de cet original ? Voulait-il dégoûter le public de certains livres ou bien obéissait-il seulement à un désir d'avoir une idée que personne n'avait encore eue. En tous cas, je pense, et je suis sûr que vous penserez comme moi, qu'il eut peut-être mieux valu qu'il consacrât les sommes importantes qui sont certainement passées dans ses recherches à l'achat des livres les plus amusants pour les enfants ou leurs parents.

o

TIMBRES

L'émission de nouveaux timbres, ayant pour sujet l'exposition internationale qui aura lieu à Paris l'année prochaine, a été décidée. Les dessins sont de Galanis et de Daragnès, et symbolisent l'un et l'autre l'idée de manifestations variées de la pensée et du travail.

***

En Allemagne, a été émis un timbre qui commémore le 250e anniversaire de la mort du physicien Guericke, bourgmestre de Magdebourg, dont l'expérience célèbre est connue sous le nom de « Hémisphères de Magdebourg ».

o

DEVINETTE

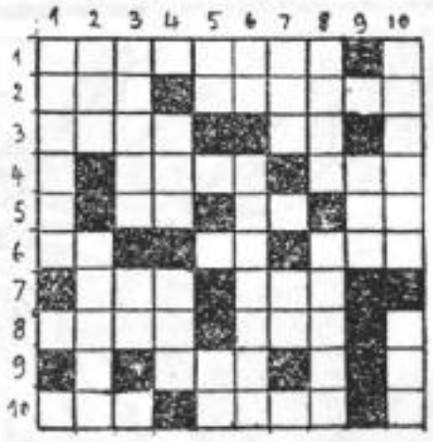
Quelle différence y a-t-il entre du vin tourné et un homme ivre ?

Réponse : Il n'y en a pas, car le vin tourné aigrit, et l'homme ivre est gris.

UN JEU POUR LES JOURS DE PLUIE

Les joueurs se réunissent autour d'une table, munis chacun d'une feuille de papier et d'un crayon. Il s'agit de trouver le plus grand nombre de mots commençant par la syllabe désignée. Un temps est fixé, au bout duquel les joueurs n'ont plus le droit d'écrire. Celui qui a inscrit le plus grand nombre de mots est le gagnant de la partie.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. Ami et journal. — 2. Palmipède. Apprend. — 3. Adverbe de quantité. Deux voyelles. — 4. Adjectif et pronom indéfini. — 5. Conjonction. Interjection. Deux consonnes. — 6. Négation. Fleuve d'Italie. Esprit. — 7. Parcourus des yeux. Emploie. — 8. Partie du corps. Rivière de Suisse. — 9. Préposition. — 10. Partie du visage. Ancien souverain.

VERTICALEMENT

1. Compagnon. — 2. Assaisonnement. Pupille. — 3. Ensemble de chiens. Clé en musique. — 4. Bête. Adjectif possessif. — 5. Note de musique. Clé en musique. — 6. Préfixe. Ville des Deux-Sèvres. — 7. Forme du verbe avoir. Adjectif possessif. — 8. Traité. Donner de l'air. — 9. Ville d'Autriche. — 10. Va, vient. Cri des fascistes italiens.

Envoi de Gilbert LAMIREAU, Saint-Jacques-de-Thouars.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 49

VERTICALEMENT

1. Benoît. Leva. — 2. Aurifères. — 3. Sor. Irisera. — 4. Ivres. La. — 5. Georama. Git. — 6. Ne. Or. — 7. Eus. Verbale. — 8. Me. Unies. — 9. Mulâtre. Sis. — 10. Oratoires. — 11. Lese. Zagaie.

HORIZONTALEMENT

1. Besigue. Mol. — 2. Ove. Usure. — 3. Marrons. Las. — 4. Ou. Ere. Mate. — 5. Irisa Veto. — 6. Tir. Mue. Riz. — 7. Fila. Ruera. — 8. Lesa obn. — 9. Ere. Graissa. — 10. Verdi. Lei. — 11. Asa. Tressée.

Pour égaler la lumière du soleil, il faudrait 500.000 pleines lunes.

o

Magellan fut le premier à accomplir un voyage autour du monde. Il fallut attendre soixante ans, pour qu'un pareil voyage fût de nouveau accompli.

o

Un hippopotame peut atteindre le poids énorme de une tonne et demie, soit 1.500 kilogrammes.

o

L'Italie fasciste, qui a conquis le dernier pays libre d'Afrique, l'Abyssinie, après une lutte sanglante et cruelle, ose se vanter de sa conquête jusque dans les robes de ses femmes. En effet, elle n'a rien trouvé de plus spirituel que de confectionner des robes de tissu représentant la carte géographique de l'Abyssinie, avec les fleuves, les montagnes, les villes...

o

On construit à Moscou un hôtel qui sera le plus grand de la capitale. Il aura seize étages, huit ascenseurs, deux larges escaliers, et il comprendra des magasins, un music-hall, une piscine, un grand café et, bien entendu, des salles spécialement aménagées pour le bonheur des enfants.

o

Le gouvernement turc étudie le projet d'un tunnel sous le Bosphore, ainsi qu'une autostrade transcontinentale qui irait d'Istamboul à Vienne en passant par Budapest.

o

D'après des savants, nos yeux s'ouvrent et se ferment 4 millions de fois par an. notre cœur aurait 37 millions de pulsations pendant le même temps.

o

En U. R. S. S., des studios sont spécialement aménagés pour qu'on y tourne des films pour les enfants. Après les *Souliers percés* et le *Nouveau Gulliver*, on vient d'y tourner un film passionnant : *Les trois de la même rue*, appelé à obtenir le plus grand succès parmi les enfants.

LES TRUCS DE POUF

La rondelle récalcitrante :

Procurez-vous un bocal fermé par un bouchon de liège, une petite rondelle de liège percée d'un large trou en son milieu, et une aiguille à tricoter en métal. Remplissez le bocal à moitié d'eau, jetez dedans la rondelle de liège, puis fermez le bocal. Enfoncez maintenant l'aiguille dans le bouchon de fermeture, en la faisant passer dans le trou de la rondelle. Arrêtez-la quand son extrémité inférieure sera enfoncée dans l'eau de deux centimètres. Il s'agit de dégager la rondelle de l'aiguille, sans pencher le bocal.

Pour Pouf, cela est très simple. Il sait que le liquide placé dans un récipient mis dans un mouvement de rotation rapide ne présente plus une surface horizontale. Il saisit le bocal entre ses mains et lui imprime, sans le soulever ni le pencher, un mouvement de rotation. La rondelle gagne alors l'extrémité de l'aiguille, jusqu'au moment où elle lui échappe.

POUR LES FILLETTES

La couverture des livres se salit très vite si l'on n'y prend garde. Une couverture de papier se déchire facilement et n'est guère jolie. Aussi nous vous proposons aujourd'hui, pour vos livres préférés, une charmante liseuse de cretonne fleurie, que vous pouvez border avec un morceau de galon, ou si vous préférez, vous ferez autour un point de boutonnière avec un cordonnet d'une couleur assez vive, ce qui fera très gai.

LA MONTAGNE ET LES HOMMES

PAR

ILINE

Beaucoup de mes amis connaissent Iline, qui est l'auteur d'un beau livre pour enfants : L'épopée du travail moderne. *Il vient de faire paraître en français un nouveau livre :* Les Montagnes et les Hommes, *qui explique fort simplement des histoires très compliquées. Le livre est écrit pour les grandes personnes. Mais un garçon de douze ans pourra le lire et s'y intéresser. Ici Iline raconte comment des savants soviétiques sont partis à travers le monde pour tâcher de retrouver « la patrie du blé », c'est-à-dire le pays où apparut pour la première fois cette plante qui devait être la base de la plupart des cultures dans le monde entier.*

Dans quel pays étonnant se trouvèrent les savants soviétiques lorsqu'ils furent arrivés dans les montagnes de l'Afghanistan ! Tout y est extraordinaire : les maisons, les gens, la langue, les mœurs.

Les voyageurs y ont trouvé une ville qui se mesure non en longueur et en largeur, mais en longueur et en hauteur. Dans cette ville, à la place des maisons il y a des grottes, douze mille grottes, disposées en six étages. Le pied de la montagne est rongé par les grottes, naturelles et artificielles. On va d'un étage à l'autre par des sentiers taillés dans le roc. Deux de ces grottes sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont taillées dans la montagne, non pas pour les gens, mais pour les dieux. Montant jusqu'à la voûte de la grotte, jusqu'au haut de la ville, s'élèvent d'énormes statues de Bouddha : l'une est un peu plus grande que l'autre. Le Bouddha qui est le plus grand a cinquante-trois mètres de hauteur.

Les voyageurs ont trouvé un village qui ressemble à des rayons de miel. Des constructions de bois, reposant sur des pilotis, forment comme des balcons les uns au-dessus des autres. Des escaliers mènent d'une galerie à l'autre, d'une rue à l'autre. D'en bas, le village est invisible. Quand les voyageurs se sont approchés du village, ils ne l'ont tout d'abord pas vu. Ce n'est qu'en renversant la tête qu'on le voit. Le village est suspendu dans les hauteurs comme si des oiseaux l'y avaient déposé.

Les villes, les villages et les gens de ce pays ne sont pas comme ailleurs. Chaque fois qu'ils avaient marché quelques heures, les voyageurs trouvaient un changement complet : la langue, l'habillement, les maisons, la couleur de la peau, des yeux et des cheveux, tout changeait.

Voici un village dans lequel toutes les maisons sont des balcons de bois, disposés les uns au-dessus des autres. Les habitants de deux villages voisins ne se comprennent pas, et ne se ressemblent pas physiquement : il y en a qui ont la peau toute blanche, et la barbe blonde, comme les Européens, il y en a qui sont noirs comme des nègres. Les uns portent des houppelandes bigarrées, un large pantalon et un turban sur la tête, d'autres, comme les hommes primitifs, portent des peaux de bique avec des trous à la place des manches.

Comment se fait-il que des peuples différents, avec des langues et des mœurs différentes, vivent dans les mêmes montagnes ? Qui a chassé dans les montagnes cette multitude de peuples ?

Ce sont les conquérants.

Depuis très longtemps, les montagnes et les steppes de l'Afghanistan étaient la porte par laquelle passaient les armées des conquérants. A travers les étroites vallées des montagnes, occupant une distance de plusieurs heures de marche, avançaient tantôt les chars de combat des Assyriens, tantôt les détachements des tireurs parthes avec leurs longs arcs recourbés, tantôt l'infanterie d'Alexandre de Macédoine, revêtue de lourdes armures de cuivre, tantôt les cavaliers de Gengis-Khan montés sur des petits chevaux ébouriffés.

Les tribus qui vivaient jadis dans les plaines au pied des montagnes s'enfuyaient devant les conquérants dans les montagnes, dans des bois inaccessibles. Et là, dans leur nouvelle patrie, à l'abri des montagnes, ils conservaient leurs antiques coutumes, leur langue, leur costume. Ils ont également conservé les plantes qu'ils avaient autrefois cultivées chez eux.

La vie dans les défilés rocheux des montagnes était dure pour les cultivateurs. Le moindre petit plateau, ils essayaient d'en tirer parti et de le transformer en champ. Il y avait des champs de quelques mètres carrés.

Dans les montagnes, comme sur les marches d'un escalier, les tribus se fixaient l'une après l'autre. Chaque tribu vivait seule, isolée. Même les voisins ne se voyaient pas : il était difficile de traverser les montagnes, d'ailleurs les fuyards avaient peur de sortir de leur terrier. D'un village à l'autre, on se regardait comme des brigands.

Et c'est vers ces villages, ces villages qui ressemblent à des nids, à des terriers et à des rayons de miel, que se dirigèrent les voyageurs soviétiques.

On eût dit que les petits plateaux avec leurs champs minuscules, ces îlots verts dans les vallées des ruisseaux de la montagne, avaient conservé, spécialement pour eux, les plantes des agriculteurs de l'antiquité.

Les voyageurs soviétiques ont finalement trouvé la patrie du froment tendre.

Derrière la haute muraille des montagnes, dans des vallées et au creux des monts, ils rencontraient continuellement de nouvelles espèces. Une espèce avait des épis rouges, une autre des épis blancs, une troisième les avait bleus, une quatrième, noirs. Un épi était tout hérissé d'arêtes, chacune longue comme un doigt, un autre avait des arêtes courtaudes, un troisième n'en avait pas du tout. Un épi était tendre et doux, un autre grossier et cassant, l'un était velouté, couvert de duvet, un autre était nu. Les grains étaient aussi très variés : longs, en ovale, et aussi presque ronds; grands, moyens et petits; blancs et rouges.

Sur un même champ, on pouvait trouver de quinze à vingt espèces. Le froment nain, qui est considéré comme une plante d'une grande rareté, occupe dans ce pays des champs entiers.

Les voyageurs enrichissaient sans arrêt leur collection d'une nouvelle variété d'espèce, encore inconnue des savants, et pour laquelle il fallait inventer un nom, un magnifique nom en latin, comme il se doit pour les plantes.

Les villes et les villages de l'Afghanistan sont l'histoire vivante des peuples, des costumes, des outils de travail, des plantes de culture.

Chaque marché d'une ville afghane est un musée tout à fait curieux.

Dans ce musée, les objets ne sont pas exposés dans des vitrines, mais traînent par terre. Des tas de melons, de grenades, des montagnes croulantes d'oignons, de carottes, de pois, de navets et de radis, des sacs en peau de mouton bourrés de grains, tout cela constitue des échantillons d'une grande rareté, d'après lesquels on peut étudier l'histoire.

Ici, on peut suivre toute l'histoire du melon, de la grenade, de la noix, du pois, en commençant par le melon sauvage, la grenade sauvage, la noix sauvage, le pois sauvage. Ici, le navet, les épinards, la lentille sont chez eux, dans leur patrie.

Au marché de Kaboul on peut étudier toute l'histoire du seigle. L'Afghanistan est aussi sa patrie, à lui. Dans sa patrie, le seigle n'est pas du tout respecté. A Kaboul, on nourrit les chevaux avec du seigle. Personne ne sème le seigle, personne ne s'en occupe. Il se sème tout seul. Il n'a même pas de nom à lui. On l'appelle le *gendumdar*. *Gendum* veut dire froment. *Gendumdar*, c'est ce qu'il y a dans le froment. On appelle ainsi le seigle parce qu'il pousse dans les champs au milieu du froment. Il y pousse comme les mauvaises herbes Et on le considère comme une mauvaise herbe.

Mais comment peut-il se semer tout seul ? Le seigle se sème tout seul, comme le fait n'importe quelle mauvaise herbe, comme le fait, par exemple, le chiendent qui envahit nos champs.

Comment a-t-il donc pu se faire que le seigle qui dans sa patrie n'est que de la mauvaise herbe, soit devenu plus tard chez nous et dans d'autres pays l'une des principales céréales à faire le pain ?

Pour que cela devienne compréhensible, il faut sortir de Kaboul et aller dans les montagnes.

Plus on monte et plus il fait froid. A une altitude de 2.500 mètres, il n'y a plus de froment. Dans les champs il ne pousse plus que du seigle. Le froment craint le froid, il gèle, le seigle est plus résistant, il survit.

L'homme semait froment et seigle. Le froment gelait, le seigle survivait. Mais comment se fait-il que le seigle fragile et s'esseminant facilement se soit transformé et soit devenu notre seigle résistant ?

Voici comment cela s'est fait :

Quand les agriculteurs allaient dans les montagnes ou dans le Nord, le seigle fragile restait à la maison, on ne l'emportait pas en voyage : on n'allait tout de même pas ramasser par terre des mauvaises herbes! Les agriculteurs emportaient avec eux du froment. Mais dans les sacs, mêlé au froment, se trouvait aussi le seigle résistant, comme un voyageur sans billet. Les agriculteurs arrivaient dans d'autres pays, ils semaient les grains qu'ils avaient apportés avec eux. Et c'est là qu'intervenait le froid trieur : il triait par espèce tout ce qu'on avait apporté du Sud : il faisait dépérir le froment et permettait au seigle de survivre.

Les gens étaient bien obligés de manger, au lieu du pain blanc de froment, du pain noir fait avec de la mauvaise herbe, avec du seigle.

Voilà encore un exemple de la façon dont les hommes d'autrefois changeaient la nature. Ils travaillaient à l'aveuglette. Ils semaient du froment et c'est du seigle qui poussait.

H. Iline

Les Chasseurs de plantes.

FIN

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, a découvert, dans le coffre d'un pensionnaire de l'auberge de sa mère, mort mystérieusement, toutes les indications pour retrouver une « île au Trésor », où des pirates — ceci se passe au XVIIIe siècle — ont caché d'immenses richesses. Le Dr Livesey, le chevalier Trelawney, décident de partir avec Jim à la recherche du trésor. L'Hispaniola est acheté et l'équipage du bateau est engagé par le chevalier ; mais avant le départ, le capitaine du bord dit aux voyageurs ses doutes sur l'équipage. La traversée se passe normalement, mais au moment d'arriver, le jeune Jim, qui se trouve par hasard dans le fond d'un tonneau de pommes, surprend la conversation des mutins et de Silver, un pirate connu...*

DEUXIÈME PARTIE

LE MAITRE COQ

Chapitre V

CE QUE J'ENTENDIS DANS LE TONNEAU DE POMMES

(suite)

— Pense-tu! En ai-je vu, moi qui vous parle, des beaux bateaux à la côte et des braves garçons qui ont fini par sécher au soleil d'Exécution Dock (1), et tout cela uniquement parce qu'on s'était trop pressé, bien trop pressé, bien trop pressé! Vous m'entendez bien! Je sais ce qui se passe sur mer, moi, s'il suffisait de tenir la route et de laisser faire le vent, vous rouleriez bientôt en carrosse, pour sûr! Je vous connais bien! Il n'y a pas d'erreur : demain la gueule pleine de rhum et après-demain la potence!

— Tout le monde sait que tu parles aussi bien qu'un pasteur, John; mais d'autres ont su la manœuvre aussi bien que toi, répliqua Israël. Ils ne détestaient de blaguer un coup, ceux-là! Ils n'étaient pas si hautains et si secs, en tout cas, et ils savaient rigoler comme de bons compagnons qu'ils étaient.

— Vraiment, dit Silver, et alors, où sont-ils maintenant ? Pew était de ce genre-là, et c'est en mendiant qu'il est mort. Flint, aussi, et c'est le rhum qui l'a tué à Savannah. C'était une belle équipe vraiment! Seulement, où sont-ils maintenant ?

— Oui mais, demanda Dick, quand nous aurons mis la main sur eux, qu'en ferons-nous en fin de compte ?

— Voilà l'homme qu'il me faut, s'écria le cuisinier avec admiration. Ça s'appelle parler affaire. Qu'est-ce que tu en penses ? On peut les débarquer quelque part; ça, c'était la manière d'England ? Ou bien les saigner comme des porcs, c'est ce qu'aurait fait Flint ou Billy Bones.

— Billy était l'homme à faire cela, dit Israël; les morts ne mordent pas, qu'il disait. C'est à son tour d'être clamsé et de connaître maintenant de quoi il en retourne! si jamais un gars sans peur est arrivé au port, c'est bien Billy.

— Ça c'est vrai, dit Silver; sans peur et toujours prêt. Mais, remarquez, les amis, si je suis un homme doux, un vrai gentleman comme vous dites, mais ce coup-ci, c'est sérieux. Le business avant tout, camarades, et mon avis, dans cette affaire, c'est la mort. Quand je serai au parlement et que je roulerai carrosse, je n'ai pas besoin qu'un de ces marins d'eau douce de la cabine se ramène au pays alors qu on ne l'attendrait pas plus qu'on n'attend un diable au moment de la prière. En général, je dis qu'il faut attendre, mais quand le moment est venu, il faut agir.

— John, cria le quartier-maître, tu es un homme!

— Tu le diras, Israël, quand tu l'auras vu. La seule chose que je réclame, c'est Trelawney. Avec ces mains-là, Dick, je lui dévisserai sa tête de veau de sur ses épaules. Puis il ajouta : puisque tu te lèves, tu vas être un gentil garçon et tu me passeras une pomme pour me rafraîchir le gosier!

Vous pouvez imaginer ma terreur, j'aurais volontiers sauté hors du tonneau et piqué un galop si j'en avais eu la force, mais le cœur me manquait. J'entendis Dick se lever, mais quelque chose parut l'arrêter, tandis que la voix de Hands disait :

— Laisse donc cela, tu n'as pas besoin de racler ce fond de tonneau, John! buvons plutôt un coup de rhum!

— Dick, répondit Silver, j'ai confiance en toi. Il y a une mesure sur la pièce de rhum, voici la clef, emplis un pichet et apporte-nous-le.

Malgré ma terreur je ne pouvais m'empêcher de penser que ce devait être de cette façon que M. Arrow se procurait l'eau-de-vie qui l'avait conduit à la mort. Dick ne s'absenta qu'un moment, mais pendant son absence Israël parla bas à l'oreille du cuisinier, c'est à peine si je pus attraper un mot ou deux, mais ils étaient d'importance car on sentait qu'ils tournaient autour de la même idée : « Pas un homme de plus ne se joindra à nous. » D'où j'en conclus qu'il y avait encore des hommes fidèles à bord. Quand Dick revint, l'un après l'autre but à la cruche, le premier dit : « A notre chance! » le second : « A la mémoire du vieux Flint! » et enfin Silver lui-même scanda comme une sorte de chanson :

Buvons à notre santé !
Tenons bon la voile,
Des captures en quantité,
Et autant d'argent qu'il y a d'étoiles!

A ce moment, une sorte de lueur m'atteignit au fond du tonneau : en levant les yeux, je vis que la lune s'était levée et qu'elle argentait le mât de misaine. Presque au même instant, la vigie cria : « Terre! »

Ils ne me quittèrent pas des yeux.

Chapitre VI

CONSEIL DE GUERRE

Aussitôt, il y eut un grand brouhaha de pas, sur le pont. Les gens se précipitèrent de la cabine et du gaillard d'avant. Je sautai en un clin d'œil de mon tonneau, me glissai derrière la voile de misaine, puis vers la poupe et débouchai sur le pont supérieur à temps pour rejoindre Hunter et le Dr Livesey qui couraient vers le bossoir du côté du vent.

Tout l'équipage était déjà réuni. Le brouillard qui nous entourait s'était levé presque en même temps que la lune. Vers le sud-ouest nous voyions deux petites hauteurs distantes de près de deux milles et derrière l'une d'elles on en apercevait une troisième plus haute, dont le sommet était encore caché par les nuages. Toutes les trois paraissaient abruptes et de forme conique. Je vis tout cela presque comme dans un rêve car je n'étais pas encore remis de la peur horrible que j'avais eue quelques minutes auparavant. Bientôt, j'entendis la voix du capitaine Smolett qui donnait des ordres. *L'Hispaniola* fut orientée deux points plus près du vent et dirigée de manière à lui faire longer l'île par l'est.

— Et alors, les gars, dit le capitaine, quand toutes les voiles furent repliées, est-ce que l'un de vous a jamais vu cette terre-là ?

— Moi, monsieur! dit Silver. J'y ai fait de l'eau avec un navire marchand sur lequel j'étais cuisinier.

— On peut mouiller au sud derrière un îlot ? demanda le capitaine.

— Oui, monsieur, c'est l'île du Squelette, qu'on l'appelle. Dans le temps c'était un repaire de pirates et nous avions à bord un marin qui savait tous leurs noms. Cette colline-là, au nord, on l'appelle le Mont de Misaine. Il y a trois monts alignés du nord au sud, le Mont de Misaine, le Grand Mât et le Mont d'Artimon, monsieur; mais le Grand Mât c'est cette grande montagne qui est encore dans les nuages. On l'appelait habituellement la Longue-Vue, parce qu'il y avait une vigie qu'ils y postaient, tandis que les bateaux étaient au mouillage, car c'est là qu'ils réparaient leurs bateaux, monsieur, sauf votre respect!

— J'ai une carte, dit le capitaine Smolett, regardez si c'est bien l'endroit.

Les yeux de Long John étincelèrent en la prenant, mais à l'aspect neuf du papier, je compris qu'il serait désappointé. Ce n'était pas la carte que nous avions trouvée dans le coffre de Billy Bones, mais une copie exacte, complète sur tous les points : les noms, les hauteurs, les profondeurs, sauf toutefois les croix rouges et les indications manuscrites. Si profond que fut son dépit, Silver eut la force de caractère de le cacher.

— Certes, monsieur, dit-il, il n'y a pas d'erreur, c'est bien l'endroit et c'est joliment bien dessiné. Qu'est-ce qui peut bien avoir fait cela, je me le demande ? Les pirates étaient trop ignorants, c'est sûr... Oui, voici : « Mouillage du capitaine Kidd », c'est justement le nom que lui donnait mon camarade de bord. Il y a un fort courant le long de la côte sud et qui remonte vers le nord par la côte ouest. Vous avez eu raison, monsieur, ajouta-t-il, de tenir le vent et de serrer l'île. Du moins si votre intention est d'aborder et de mouiller, il n'y a pas de meilleur endroit dans ces eaux-là.

— Merci, mon brave, dit le capitaine Smolett; je vous demanderai tout à l'heure de nous donner un coup de main... Vous pouvez disposer.

J'étais surpris du sang-froid avec lequel John avouait sa connaissance de l'île et je vous assure que je frissonnai en le voyant s'approcher de moi. Évidemment, il ne savait pas que j'avais entendu dans le tonneau de pommes son conciliabule et j'avais, depuis ce moment-là, une telle horreur de sa cruauté, de sa duplicité et de sa puissance que j'eus peine à cacher un tremblement quand il posa la main sur mon bras.

— Ah! me dit-il, c'est un endroit charmant que cette île! Un endroit tout à fait charmant pour un garçon qui a envie de mettre pied à terre! Tu pourras te baigner, grimper aux arbres, chasser les chèvres, pour sûr, et tu pourras, toi aussi, comme une chèvre, gambader sur ces collines. Voilà qui me rajeunit. J'allais en oublier ma jambe de bois. Ah! que c'est chic d'être jeune et d'avoir dix doigts à ses pieds. Quand tu auras envie de faire un petit tour à la découverte, avertis le vieux John, il te préparera un bon petit casse-croûte!

Et me tapant sur l'épaule de la manière la plus amicale, il s'en alla tout en béquillant et descendit l'escalier.

Le capitaine Smolett, le chevalier et le Dr Livesey bavardaient tous les trois sur la dunette, et bien que je fusse impatient de leur raconter mon histoire, je n'osais pas franchement les interrompre. Mais tandis que j'étais en train de me casser la tête pour trouver une excuse admissible, le Dr Livesey m'appela; il avait laissé sa pipe dans la cabine et comme c'était un fumeur enragé, il voulait que j'aille la lui chercher. Mais dès que je fus assez près de lui, pour parler sans qu'on m'entende, je lui dis tout d'un trait :

— Docteur, laissez-moi vous dire, emmenez le capitaine et le chevalier dans la cabine et là, trouvez un prétexte pour me faire venir. J'ai de terribles nouvelles.

Le docteur changea un peu de contenance, mais se remit rapidement.

Exactement comme s'il m'avait posé une question, il me dit à haute voix :

— Merci, Jim, c'est tout ce que je voulais savoir.

Et sur ce, il tourna les talons et rejoignit le groupe. Ils continuèrent à parler un moment et bien qu'aucun d'eux n'eût bougé ou élevé la voix, ni se fût exclamé, il était évident que le docteur avait fait part de ma demande, car j'entendis tout de suite le capitaine donner un ordre à Job Anderson et, en un clin d'œil, l'équipage se trouvait rassemblé sur le pont.

— Mes amis, dit le capitaine Smolett, j'ai un mot à vous dire : cette terre que nous voyons est le but de notre voyage. M. Trelawney, qui est un gentleman très généreux comme nous le savons tous, vient de me poser une ou deux questions à votre sujet et j'ai pu lui affirmer que tout le monde à bord avait fait son devoir, du premier au dernier et aussi bien que je l'avais souhaité. Eh bien, lui, moi et le docteur, nous allons descendre dans la cabine pour boire à votre santé et à votre bonne chance, tandis qu'on vous servira un grog pour boire à notre santé et à notre bonne chance. Je trouve cela très chic, pour mon compte, et si vous pensez comme moi, vous pousserez un bon vivat de marin, en l'honneur du gentleman qui vous offre cela.

Naturellement, le hurrah suivit, et de si bon cœur que j'eus peine à croire, je le confesse, que les mêmes hommes avaient comploté notre perte.

— Encore un ban pour le capitaine Smolett! cria ensuite Long John gaîment, ce qui fut fait avec le même ensemble. A la suite de quoi nos messieurs descendirent à la cabine et peu après on vint dire que Jim Hawkins y était demandé. Je les trouvais assis autour de la table, devant une bouteille de vin d'Espagne et quelques grappes de raisin. Le docteur fumait, sa perruque sur les genoux, ce qui, je le savais, était chez lui une preuve d'agitation. Le hublot était ouvert, car la nuit était chaude et on pouvait voir la lune briller dans le sillage du navire.

— Eh bien ? dit le chevalier, tu as quelque chose à nous dire, Jim ? parle.

Je fis comme on me le demandait et, aussi brièvement que possible, je répétais dans tous ses détails ce que j'avais entendu dire à Silver. Personne ne m'interrompit jusqu'à la fin. Mais tout le long du récit ils ne me quittèrent pas des yeux, sans faire un seul mouvement.

— Jim, dit le Dr Livesey, assieds-toi.

(1) C'était le nom du quai sur lequel dans les ports anglais on dressait les gibets pour y pendre les pirates.

Ils me firent asseoir à table parmi eux; on me versa un verre de vin; on me remplit les mains de raisin et chacun à son tour, avec un salut, but à ma santé en me félicitant de ma chance et de mon courage.

— Eh bien, capitaine, vous aviez raison et j'avais tort. Je ne suis qu'un âne et je suis à vos ordres.

— Vous n'êtes pas un âne plus que moi, répliqua le capitaine. Il n'existe pas d'équipage qui pense à se révolter sans se trahir par quelques signes qui font qu'un homme, qui a des yeux pour voir, prend des dispositions en conséquence. Mais cet équipage-ci, je le reconnais, est très fort : il m'a eu.

— Capitaine, dit le docteur, si vous le voulez bien, celui qui vous a eu, c'est Silver; c'est vraiment un homme tout à fait remarquable!

— Il serait très remarquable, dit le capitaine, s'il était au bout d'une vergue, mais là n'est pas la question. Bavarder ne mène à rien. Je remarque deux ou trois points et, avec la permission de M. Trelawney, je vais vous les indiquer.

— Monsieur, dit avec noblesse M. Trelawney, c'est vous le capitaine et c'est à vous de parler.

— Premier point, commença le capitaine : nous devons poursuivre notre affaire parce que nous ne pouvons pas revenir en arrière; si je donnais l'ordre de virer, ce serait immédiatement la révolte. Deuxième point : nous avons du temps devant nous, au moins jusqu'à ce que nous ayions trouvé le trésor. Troisième point : il y a des matelots fidèles. Enfin, monsieur, il faudra en venir aux coups tôt ou tard; et je propose de saisir l'occasion par les cheveux, comme on dit, et d'attaquer les premiers un beau jour où ils s'y attendront le moins. Je pense que nous pouvons compter sur vos serviteurs, monsieur Trelawney?

— Comme sur moi-même, dit le chevalier.

— Ça fait trois; avec nous et en comptant Hawkins ça fait sept. En ce qui concerne les marins fidèles...

— Il y a vraisemblablement les hommes que Trelawney a choisis, dit le docteur. Ceux qu'il a choisis avant de s'en remettre à Silver.

— Mais non, répliqua le chevalier, Israël Hands était un de ceux-là!

— Et moi qui pensai avoir confiance en cet homme-là, ajouta le capitaine.

— Et quand on pense que ce sont tous des Anglais! s'exclama le chevalier. Ah! si je m'écoutais, monsieur, je ferais sauter ce bateau.

— Eh bien, messieurs, dit le capitaine, ce que je puis dire de mieux ce n'est pas grand'chose. Nous devons en tout cas faire bien attention, et être circonspects. Il faut ne pas se trahir : je sais que ce n'est pas agréable et qu'il vaudrait mieux se battre de suite. Mais il n'y a rien à faire tant que nous ne saurons pas sur quels hommes nous pouvons compter. Attendre, et guetter le bon vent, voilà mon opinion.

— Jim, que voici, peut nous aider mieux que personne, dit le docteur; les hommes ne se méfient pas de lui, et c'est un garçon observateur.

— Hawkins, j'ai grande confiance en toi, ajouta le chevalier.

Je commençais à ressentir désespérément mon impuissance et pourtant, par suite d'un bizarre concours de circonstances, ce fut vraiment moi qui trouvai le moyen de nous sauver. Quoi qu'il en soit, à ce moment-là nous n'étions que sept sur vingt-six et sur ces sept, il y avait un garçon; si bien qu'en vérité nous étions six dans notre camp contre dix-neuf.

TROISIÈME PARTIE

MES AVENTURES DANS L'ILE

CHAPITRE PREMIER

LEUR DÉBUT

Le lendemain matin, quand je montai sur le pont, l'île avait un aspect tout à fait nouveau. Bien que la brise fût complètement tombée, nous avions fait un bon bout de chemin dans la nuit et nous étions maintenant au calme à environ un demi-mille du sud-est de la côte orientale. On voyait des bois aux couleurs grises sur une grande partie de l'île; cette teinte unie était interrompue par des bandes de sable jaune dans les parties basses et par un grand nombre de beaux arbres de la famille des pins, qui s'étageaient soit isolément ou par bosquets; mais le coloris général restait monotone et triste. Par-dessus cette végétation, les collines dressaient leurs pointes de rochers nus, elles avaient des formes étranges et la Longue-Vue qui dépassait les autres de trois à quatre cents pieds était celle qui avait l'aspect le plus bizarre; elle était à pic de tous côtés et tout à coup coupée près du sommet, comme le piédestal d'une statue. *L'Hispanolia* roulait dans la houle, les poulies grinçaient, le gouvernail battait et le navire entier craquait, grognait, et vibrait comme une usine. Je devais me cramponner ferme tandis que le monde entier tournait vertigineusement devant mes yeux; car si j'étais un assez bon marin pendant qu'on faisait route, ce sur-place où nous roulions comme une bouteille vide est une chose que je n'ai jamais supportée sans

L'île avait un aspect tout à fait nouveau.

nausées et particulièrement le matin alors que l'estomac est vide.

Nous avions devant nous une matinée de travail pénible, car il n'y avait aucun signe de vent. Il nous fallait mettre les canots à la mer en remorquant le navire pendant trois ou quatre milles pour doubler la pointe de l'île et gagner par un étroit passage le petit port derrière l'île du Squelette. Je partis dans un de ces bateaux où je n'eus d'ailleurs rien à faire. La chaleur était étouffante et les hommes étaient de la pire humeur, et bougonnaient en travaillant. C'était Anderson qui commandait mon bateau et au lieu de rappeler à l'ordre l'équipage, c'était lui qui grognait le plus.

— Heureusement, fit-il en jurant, que ce n'est pas pour toujours!

(A suivre.)

Entre Camarades

Pierre Petitgand, Le Champ, Malestroit, Morbihan, nous écrit :

Je suis abonné à Mon Camarade *depuis quelques mois, je le trouve très instructif, et c'est avec un grand plaisir que je suis les aventures de « Pat' Soum », ainsi que celles de « Janot », et le « Mystère du serpent à plumes ». Mais je serais désireux d'avoir un petit correspondant algérien de mon âge, environ 11 ou 12 ans, sachant le français, car je ne sais aucune langue étrangère.*

Espérons que plusieurs de nos jeunes amis algériens liront cette lettre et entreront rapidement en correspondance avec notre ami Pierre.

Pendant les vacances, beaucoup de nos jeunes amis ont pu vendre leur journal dans les camps de vacances et nous créer ainsi de nouveaux lecteurs et abonnés. C'est par exemple ce bon travail que Georges a fait à la Couarde. Il nous dit :

J'ai reçu les Mon Camarade *et distribué les bouillons entre mes camarades qui ne connaissaient pas notre journal. Beaucoup d'entre eux vont l'acheter ou se faire abonner.*

Notre ami Robert G., de Saint-Symphorien, a un très grand désir de voir *Mon Camarade* hebdomadaire, et voici la solution qu'il nous propose :

Mon Camarade *hebdomadaire. Bravo! Comment? Je crois, camarade, avoir trouvé une solution.*

Un jeudi, Mon Camarade. *Le jeudi suivant, un* Livret.

Tel en est l'état actuel.

Eh bien, camarade, si l'on supprimait les Livrets *et si l'on mettait à la place un* Mon Camarade *qui vaut tout de même deux sous de moins, peut-être* Mon Camarade *serait-il plus connu, et augmenterais ainsi son tirage.*

Qu'en pensez-vous? Qu'en pensent nos petits camarades?

Que Robert G. soit content. *Mon Camarade* va devenir hebdomadaire à partir du mois de décembre prochain. Et les Livrets de *Mon Camarade*, que tant de nos amis aiment et lisent, ne disparaîtront pas pour cela. Mais désormais ils ne paraîtront que tous les mois, le premier, comme nous l'annonçons d'autre part.

DIX-SEPT ET UN

(Suite de la page 5.)

Sous la chaleur du doigt de vin fin qu'elle avait bu, Florence, la tête un peu partie, ne s'aperçut pas qu'elle contait tout ce qu'elle avait enfoui si jalousement au plus profond d'elle-même, les embarras d'une trop jeune maîtresse de maison, dont la chère maman avait dû partir en voyage et dont le pauvre papa, un peu trop préoccupé des démêlés des Grecs et des Romains ne l'était pas tout à fait suffisamment des notes à régler et du déjeuner difficile à préparer.

Brusquement, elle s'arrêta.

— Ah! mon Dieu, il faut que je rentre. Tout de suite...

— Quelle besogne presse encore, Florence? interrogea amicalement Sabine

— Oh! cette fois, c'est un plaisir. J'ai oublié d'écrire à la chère maman, et le paquebot part ce soir.

— Je vais vous reconduire. Vous serez chez vous dans quelques minutes.

Joyeuse de rentrer plus tôt, Florence accepta. Elle s'approcha de William pour lui dire au revoir et lui demander de ne point lui garder rancune.

Il ne la laissa pas commencer.

— Cela ne vous dégoûterait pas trop d'embrasser la Ridicule Petite Chose?

Florence s'approcha, rieuse.

— Pas sur la main, dit-il avec vivacité.

Il reçut sur la joue un baiser qui illumina sa figure.

— Sabine, pourquoi ne m'avez-vous jamais embrassé comme ça?

— C'est vrai, répondit Sabine songeuse, de cette richesse-là, la meilleure peut-être, nous avons été sevrés.

Elle vint embrasser son frère et emmena Florence qui n'était jamais montée dans une auto si magnifique, filant en flèche, sans bruit, avec un glissement doux.

Quittant Florence à sa porte, Sabine demanda :

— Et moi, voudriez-vous m'embrasser aussi?

— Je n'aurais osé me le permettre.

Bien autrement gaîment qu'elle ne l'avait descendu, Florence grimpa son escalier, tandis que Sabine s'en retournait, pensive, un horizon nouveau élargissant désormais son esprit, ouvrant son cœur.

Se répétant, comme le portier boulevoque :

— Il y a des gens qui ne mangent pas tous les jours.

Chez elle, Florence assembla de quoi écrire. Avant de commencer sa lettre, elle traça :

« Cracowcity, le...

— J'ignore le combien nous sommes.

Elle atteignit un agenda reçu en réclame, où sur la couverture, une jolie dame signée « Théo Watson » respirait, jusqu'à la pâmoison, une botte de roses.

— Nous sommes le...

Sans plus songer à sa lettre, Florence demeura penchée sur la liste des mois.

Elle comptait les jours.

FANNY CLAR.

Dix-sept et un (à paraître en octobre, aux *Editions de l'Ecureuil*, 2, rue Mignon Paris (6e).

NOUVELLES D'U.R.S.S.

MAISON DES PIONNIERS

On vient d'inaugurer à Moscou une nouvelle Maison des Pionniers et les journaux ont été pleins de détails sur la cérémonie et sur les aménagements extraordinaires de cette maison.

Pour la décoration on a fait appel aux meilleurs artistes; les meubles sont faits d'essences de bois rares; les murs et les plafonds sont ornés de fresques. Le vestibule est une véritable serre où sont cultivées des plantes de toutes natures. Puis vient la salle de spectacles dont le plafond est couvert d'une immense fresque représentant une parade aérienne au-dessus de Moscou telle que la ville sera lorsque le plan de reconstruction sera entièrement réalisé.

Dans d'autres salles, les fresques représentent les différentes parties de l'Union Soviétique. Dans l'une d'elle, une carte qui s'éclaire montre les ressources naturelles de l'U. R. S. S. et les usines qui ont été construites. Bien entendu, dans ce bâtiment consacré essentiellement aux distractions des enfants, on a consacré une grande pièce aux jeux et aux jouets et là, les pionniers trouvent des milliers de jouets attrayants dont les plus beaux sont, pour les tout petits, une famille d'ours en peluche dont le père ne mesure pas moins de deux mètres de haut. Les plus grands y trouvent toutes sortes de jouets scientifiques, des avions, des chemins de fer, etc.

A côté de ce bâtiment où le pionnier peut s'amuser, on a construit un autre pavillon, voué à la science : De ces salles qui feront la joie des futurs ingénieurs et des futurs savants, et où l'affluence est toujours grande, l'une porte le nom de salle de l'Énergie : on y voit une véritable station électrique, avec ses machines; l'électricité est transportée sur des pylônes en réduction. On y voit aussi une machine à fabriquer de l'air comprimé et de multiples modèles de machines électriques aux usages les plus divers. Puis vient le Laboratoire des transports où des ingénieurs habiles et patients ont reproduit au 1/25e de sa grandeur une station du métro, avec ses trains, ses quais, ses escaliers roulants. A côté du métro une large place est faite au chemin de fer. La locomotive marche au pétrole et son constructeur a travaillé six ans pour la mettre au point. Elle circule sur une ligne où ne manquent ni les aiguillages, ni les dispositifs de signalisation, téléphones, pylônes, horloges, etc.

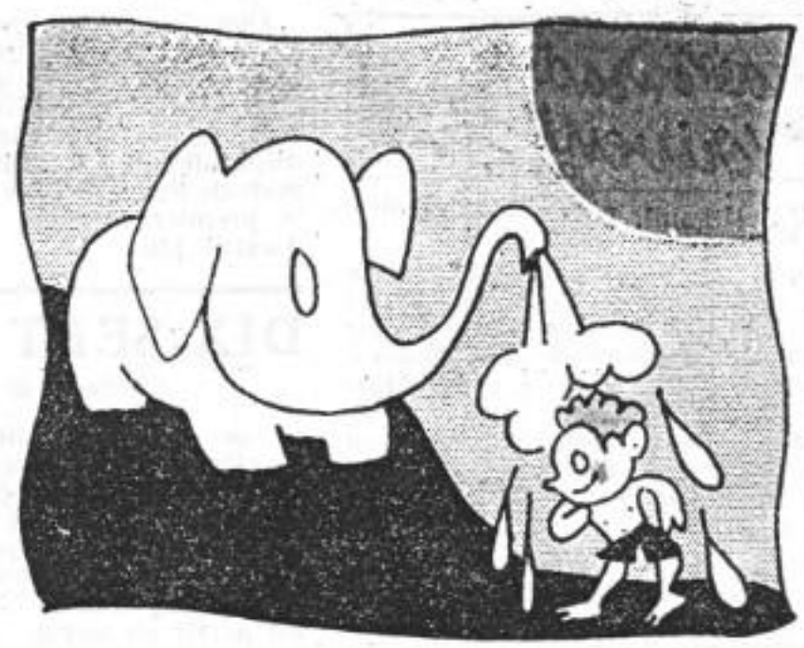
Ceux qui préfèrent les sciences naturelles ont à leur disposition une salle de botanique avec ses serres, ou une salle de zoologie, où, dans des cages, vivent des oiseaux, des rats blancs, des cobayes, des lapins, cependant que les aquariums sont remplis de poissons. Enfin, dans une cour on a aménagé un véritable zoo.

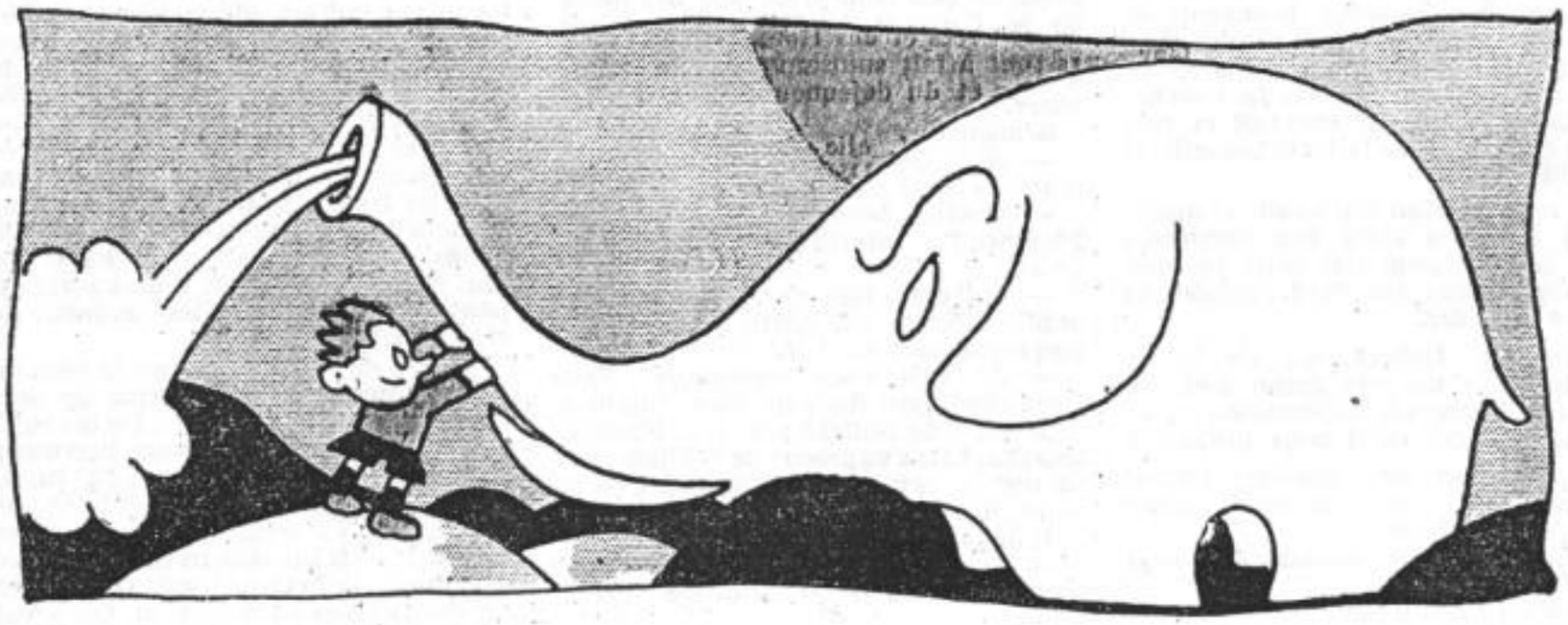
C'est dans le prochain numéro que Mon Camarade annoncera une grande nouvelle à tous ses amis.

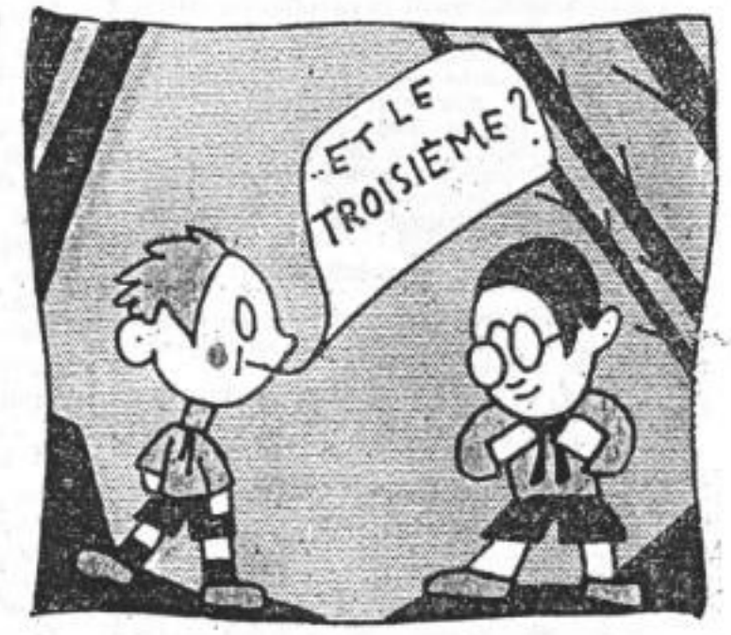
Le gérant : Léon MOUSSINAC

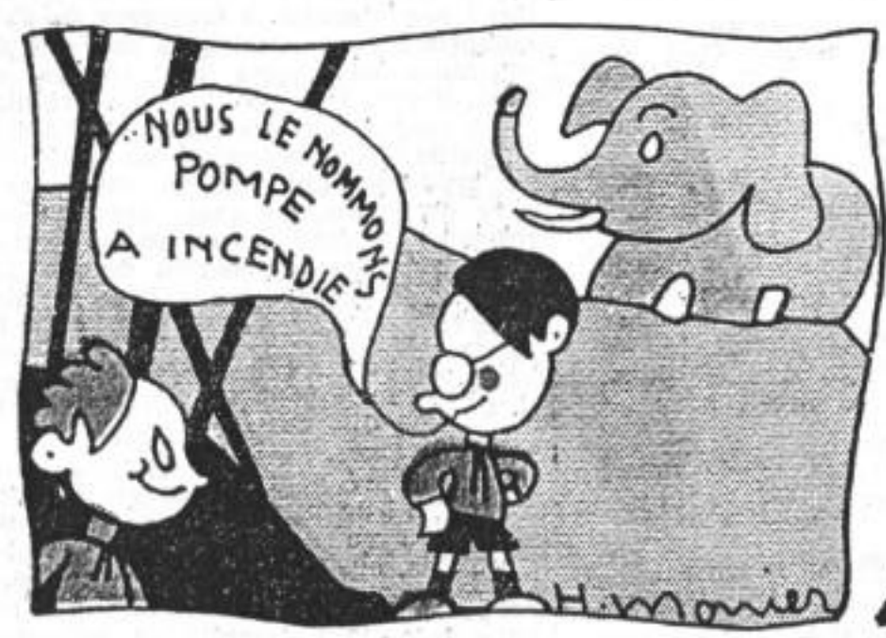
IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

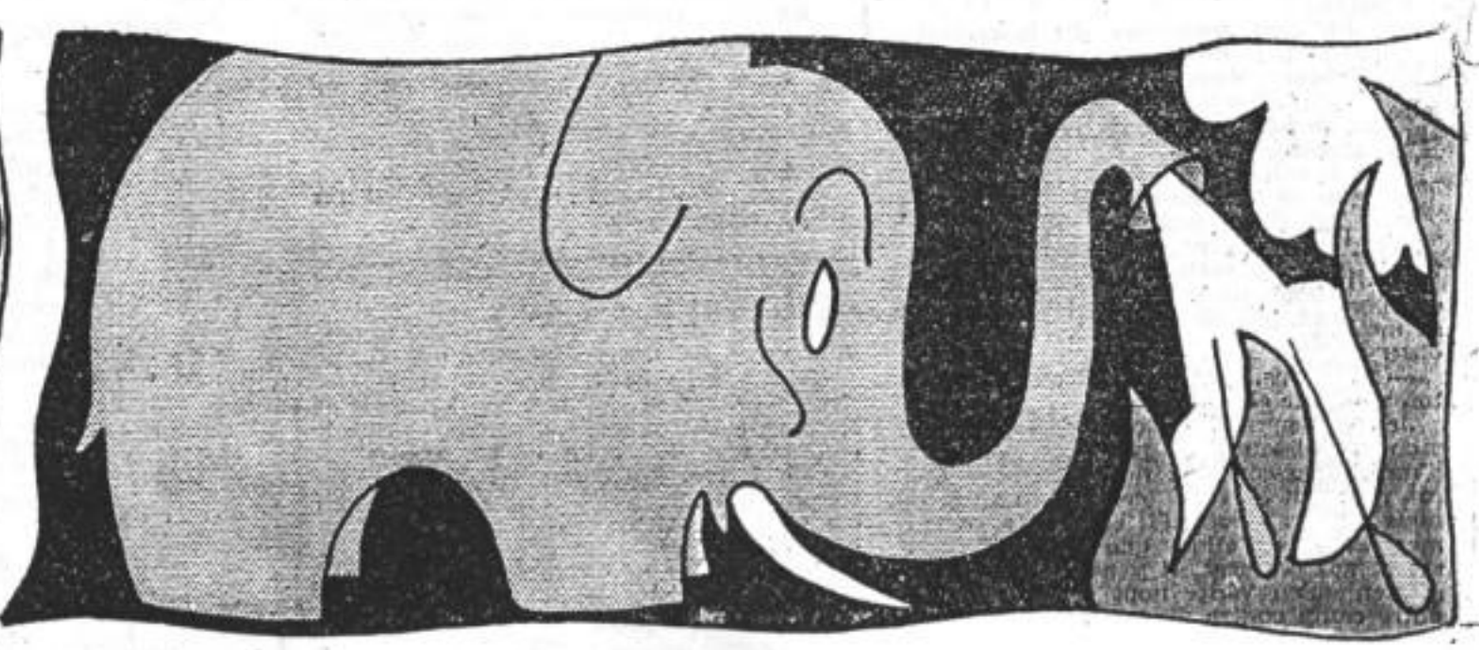
FLAN, MERINGUE ET Cie — Réalisations...





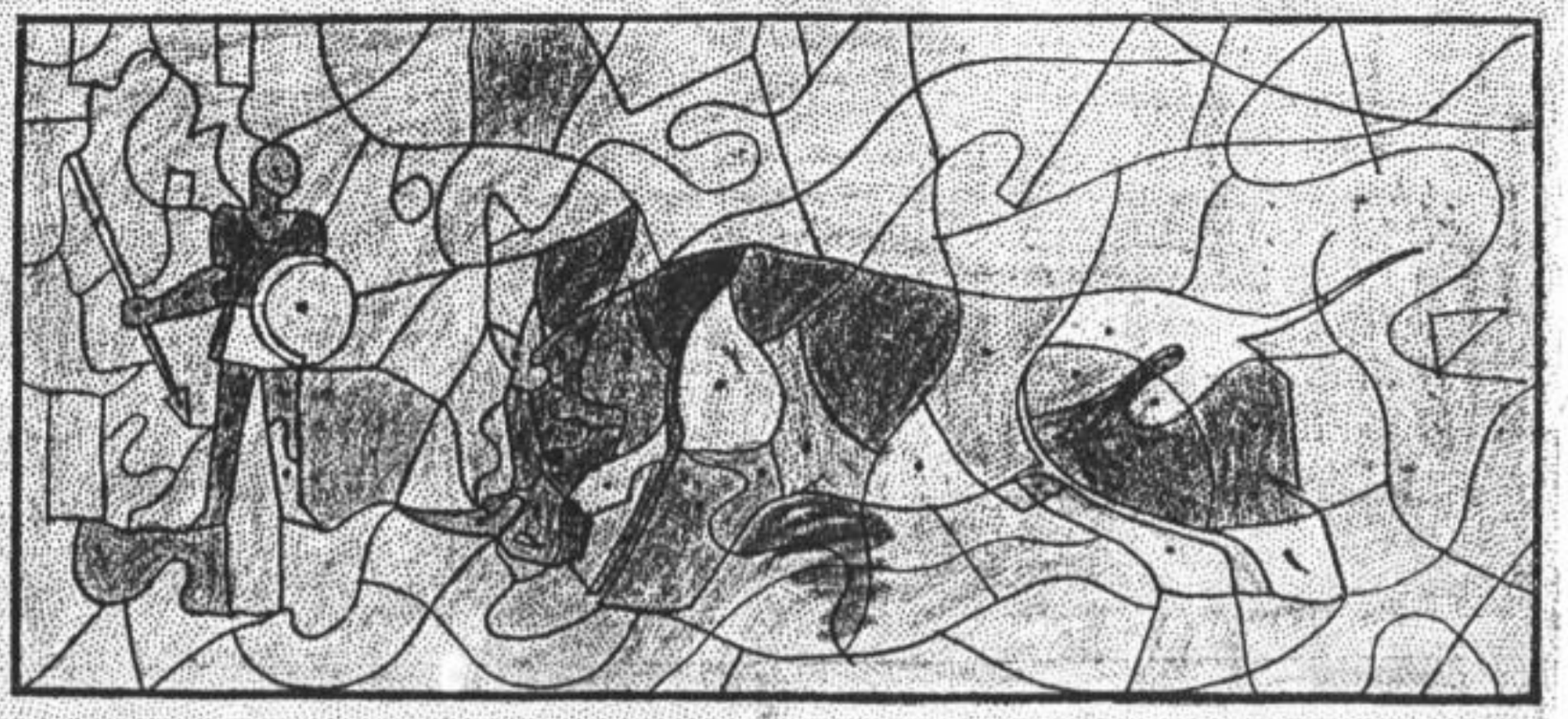






DISTRACTION

Pour savoir ce que représente ce dessin, colorier les parties marquées d'un point.



DLP 27-05-92030312

QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 51. — 29 Octobre 1936.

25

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum

Le prochain numéro paraîtra le Jeudi 12 Novembre

Il faut que je vous raconte comment je m'amuse bien, en ce moment, dans la rue du Fer-à-repasser.

Mme Burette est à nouveau malade. Les petits excès qu'elle a faits lors des fiançailles de Mlle Lebondu lui ont donné une attaque de goutte dans le gros doigt de pied, et elle doit rester toute la journée dans son fauteuil près de la fenêtre, avec le pied entortillé dans un paquet de coton et une couverture de flanelle. Moi, je resterais bien auprès d'elle pour lui tenir compagnie, — quoique cela ne m'amuse pas beaucoup, — mais elle ne veut pas que je reste là, sauf de onze heures à midi pour lui lire tous les assassinats qu'il y a dans Le Petit Parisien. *Le reste du temps elle est toute seule avec le perroquet Sigisbert, ou bien encore avec les amies qui viennent la voir. Mme Duflan, la princesse Kamtchaka et Mlle Lebondu.*

Elle va bien, Mlle Lebondu, depuis qu'on lui a guéri l'accident qu'elle avait eu dans la figure et qui lui faisait avoir la moitié de la figure toute ridée et l'autre un peu moins ridée. On a rattrapé les points cassés tant bien que mal, à mon avis plutôt mal que bien, et elle est sûre d'être bientôt Mme la fabricante de chaussures Trepointe, spécialité de brodequins Casimir à quatre-vingt-dix-neuf-quatre-vingt-quinze, plus quarante-cinq pour cent de hausse depuis qu'il a fallu donner dix pour cent d'augmentation à ces vilains ouvriers.

Pour venir voir Mme Burette, il y a aussi Jules, le Bistro, qui vient lui apporter, à midi et à sept heures, deux ou trois verres de Picon-Pernod. Sans ses petits apéritifs tous les jours, il y a longtemps qu'elle serait morte, Mme Burette... ou du moins c'est elle qui le dit...

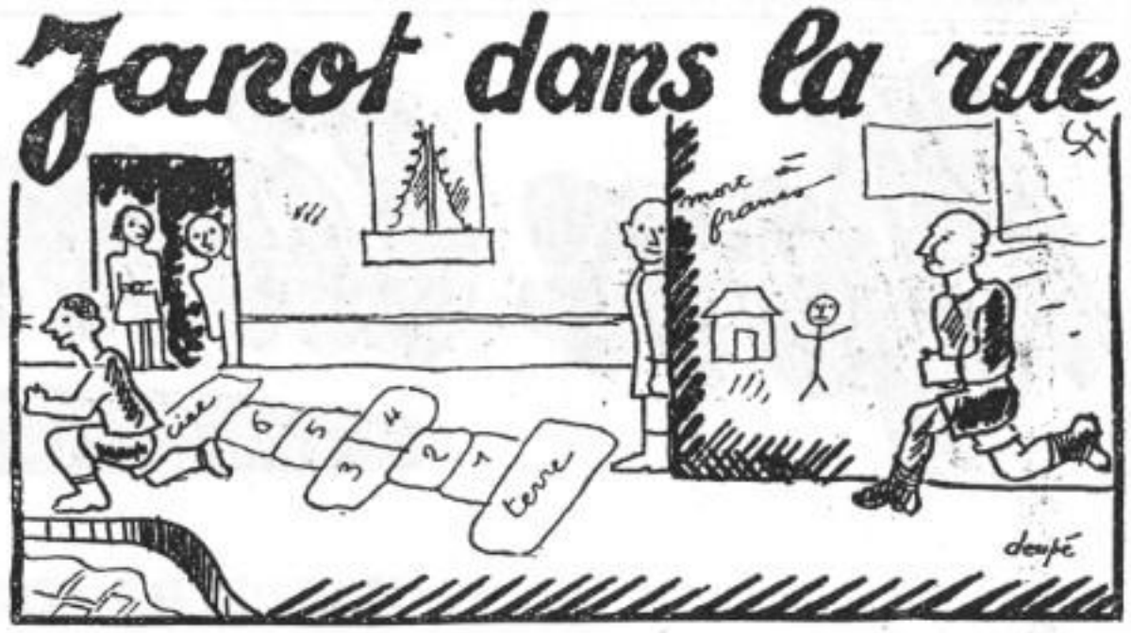
Alors, comme Mme Burette ne veut pas que je reste près d'elle le temps que je ne passe pas en classe, ou à dormir, ou à faire mes devoirs, ou à manger (çà c'est vite fait), ou encore à lire les histoires de femmes coupées en morceaux qu'il y a dans Le Petit Parisien, *tout ce temps-là, je le passe dans la rue à jouer avec des tas de petits amis.*

Il fait encore beau pour le moment et il ne fait pas encore nuit trop tôt. On va tous dans l'impasse de la Machine-à-coudre où il ne passe jamais d'automobiles et où l'on n'a pas de chances de se faire écraser, et là on joue à des tas de jeux.

Jacquot, il a de la chance, lui. Il a des patins à roulettes qu'il a achetés à la foire aux puces avec de l'argent qu'il a économisé sur les vingt sous que sa mère lui donne tous les dimanches. Il s'est privé de pas mal de bâtons de chocolat et de bouchées pralinées, mais il a de rudement beaux patins à roulettes. Et comme il n'y a pas plus brave camarade que Jacquot, il ne roule jamais que sur un patin — et encore pas toujours. L'autre patin — ou les deux — ils sont prêtés à ses autres copains. Moi j'ai bien appris à rouler sur un pied, mais quand j'en ai deux, de patins, je suis sûr de tomber toujours le derrière par terre.

Lulu, — on l'appelle Lulu parce que son vrai nom c'est Lucien, — il a une paire d'échasses que lui a fabriquées son père, qui est dans le bâtiment et qui lui a fait ça avec du bois qu'il avait rapporté des chantiers. Les échasses, c'est pas si commode que les patins à roulettes. Quand on n'en a qu'une on ne peut rien faire, on est sûr de tomber par terre. Ceux qui savent du moins. Parce que moi, que j'en ai une, que j'en ai deux, des échasses, cela revient toujours au même, je suis sûr de tomber à tous les coups.

On joue aussi à la balle au chasseur et au football. Ça je sais bien, surtout au football quand je suis goal, je n'en laisse pas passer une au but, de balles. Mais tout le monde n'aime pas la balle, et il faut bien changer de jeux.



Aussi à nous tous on a inventé un nouveau jeu très amusant. On joue à l'Ile au Trésor, *parce que tous on lit l'histoire qui paraît dans* Mon Camarade.

Moi si je lis Mon Camarade, *c'est parce que mon ami Jacquot me le prête. Ce n'est pas Mme Burette qui me l'achèterait jamais, ce journal-là que j'aime bien. Elle me permet seulement de lire* Lisette, le Pèlerin *du dimanche et la page enfantine de* l'Echo de Paris. *Et ces trucs-là, ils ne me plaisent pas, à moi.*

Je vous disais donc qu'on joue à l'Ile au Trésor. *C'est moi, parce que je suis le plus petit, qui fait Jim, le fils de l'aubergiste. Et c'est Jacquot qui fait le Dr Livesey. Il a trouvé une vieille paire de binocles et il vous lorgne tout le temps avec, comme dans l'image qui a paru dans* Mon Camarade.

Quant à Lulu, il fait le marin à une jambe. Il s'est fait une grosse moustache avec du crin pris dans un oreiller, et pour faire croire qu'il n'a plus qu'une jambe, il marche le pied sur une seule échasse, et il avance en boitant et en faisant « tap, tap, tap » sur le macadam de l'impasse de la Machine-à-coudre avec son échasse fausse jambe de bois, tandis que moi je me bouche les yeux et j'ai très peur — je fais semblant — dans un renfoncement de porte cochère où nous avons établi l'auberge de l' « Amiral Benbow ».

On a aussi un magnifique bateau qu'on a fait avec une caisse à savon et un manche à balai qu'a apportés Toto, parce que son père est épicier. La mer, c'est tout ce qui n'est pas sur le trottoir, dans la rue. Et c'est dans notre bateau sur la mer qu'on réussit — après bien des aventures comme celles que vous lisez dans Mon Camarade *— à arriver à l'île au Trésor, qui est un grand tas de sable qui est au fond de l'impasse, et qui est là pour des travaux qu'on doit faire et qu'on ne fait jamais.*

Je vous en raconterais comme ça pendant des pages et des pages si j'avais la place. Mais je dois vous dire qu'on s'amuse rudement bien. Tellement bien qu'on a décidé nous trois, et puis des autres encore, de fonder une société des « Amis de Mon Camarade *» — en abréviation nous appelons ça A. D. M. C. C'est moi qu'on a nommé président, et j'en suis rudement fier. On m'a dit que c'est parce que j'écrivais souvent dans le journal, et puis aussi qu'un président ça n'a rien à faire et que comme cela je ne ferai jamais de bêtises. C'est Lulu qui a dit ça, mais c'est seulement parce qu'il est jaloux. Il n'est que vice-président. Et si un président n'a rien à faire, je me demande ce que ça peut faire un vice-président.*

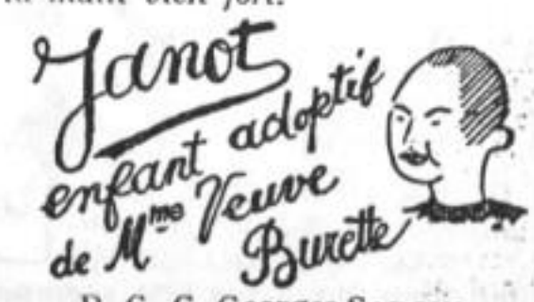
Entre parenthèses Lulu est en train de lire par-dessus mon épaule et il me dit qu'il retire tout ce qu'il a dit. Alors moi je retire aussi tout. Si bien que ce que vous avez lu tout à l'heure sur Lulu et sur moi, c'est comme si je ne l'avais jamais écrit et si vous ne l'aviez jamais lu. Entendu, hein!

C'est Pierrot qui est trésorier. Et c'est Jacquot qui est secrétaire. Il nous a fait de belles cartes provisoires, avec des timbres en papier collant, avec sa signature dessus. Mais on a demandé des vraies cartes imprimées au journal et on en aura bientôt.

Ce qu'on va faire dans notre club des « Amis de Mon Camarade *», on ne le sait pas encore bien en détail, mais on le sait en général. D'abord on va s'occuper de vendre le journal dans la rue et de voir comment il se vend chez les marchandes. Et puis on enverra des lettres pour qu'on les imprime dans le journal — ça c'est moi qui m'en charge. Et puis Jacquot veut fonder une société d'amateurs de timbres, et Toto une société d'amis de l'aviation. Enfin on a des grands, grands, grands projets... Surtout qu'il paraît que* Mon Camarade *va maintenant paraître toutes les semaines et qu'alors...*

Mais je n'ai plus de papier et tout ce que je voudrais vous dire maintenant, il faut que je le remette à une autre fois. En tout cas, si vous avez des idées dans le genre des miennes, et si vous voulez fonder un club des amis de Mon Camarade, *il faut que vous m'écriviez, on verra si on ne peut pas s'aider les uns les autres.*

Je vous salue tous et je vous serre la main bien fort.



P. C. C. Georges SADOUL.

Histoire de Gavroche

TIRÉE DE VICTOR HUGO

Résumé. — *Ce texte de Victor Hugo est extrait des* Misérables. *Le jeune Gavroche, en 1832, après avoir recueilli deux enfants abandonnés les conduit à l'intérieur d'un éléphant géant en plâtre, qui se trouvait alors place de la Bastille et où il avait établi son domicile.*

Où le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand *(suite)*

En un instant le petit fut monté, poussé, traîné, tiré, bourré, fourré dans le trou sans avoir eu le temps de se reconnaître, et Gavroche, entrant après lui, repoussant d'un coup de talon l'échelle qui tomba sur le gazon, se mit à battre des mains et cria :

— Nous y v'là! Vive le général Lafayette!

Cette explosion passée, il ajouta :

— Les mioches, vous êtes chez moi.

Gavroche était en effet chez lui.

Le trou par où Gavroche était entré était une brèche à peine visible du dehors, cachée qu'elle était, nous l'avons dit, sous le ventre de l'éléphant, et si étroite qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui pussent y passer.

— Commençons, dit Gavroche, par dire au portier que nous n'y sommes pas.

Et plongeant dans l'obscurité avec certitude comme quelqu'un qui connaît son appartement, il prit une planche et en boucha le trou.

Gavroche replongea dans l'obscurité. Les enfants entendirent le reniflement de l'allumette enfoncée dans la bouteille phosphorique. L'allumette chimique n'existait pas encore; le briquet Fumade représentait à cette époque le progrès.

Une clarté subite leur fit cligner les yeux; Gavroche venait d'allumer un de ces bouts de ficelle trempés dans la résine qu'on appelle rats de cave. Le rat de cave, qui fumait plus qu'il n'éclairait, rendait confusément visible le dedans de l'éléphant.

Les deux hôtes de Gavroche regardèrent autour d'eux et éprouvèrent quelque chose de pareil à ce qu'éprouverait quelqu'un qui serait enfermé dans la grosse tonne de Heidelberg, ou mieux encore, à ce que dut éprouver Jonas dans le ventre biblique de la baleine. Tout un squelette gigantesque leur apparaissait et les enveloppait. En haut, une longue poutre brune d'où partaient de distance en distance de massives membrures cintrées figurait la colonne vertébrale avec les côtes, des stalactites de plâtre y pendaient comme des viscères, et d'une côte à l'autre de vastes toiles d'araignées faisaient des diaphragmes poudreux. On voyait çà et là dans les coins de grosses taches noirâtres qui avaient l'air de vivre et qui se déplaçaient rapidement avec un mouvement brusque et effaré.

Les débris tombés du dos de l'éléphant sur son ventre en avaient comblé la concavité, de sorte qu'on pouvait y marcher comme sur un plancher.

Le plus petit se rencogna contre son frère et dit à demi-voix :

— C'est noir.

Ce mot fit exclamer Gavroche. L'air pétrifié des deux mômes rendait une secousse nécessaire.

— Qu'est-ce que vous me fichez? s'écria-t-il. Blaguons-nous ? Faisons-nous les dégoûtés ? Vous faut-il pas les Tuileries ? Seriez-vous des brutes ? Dites-le. Je vous préviens que je ne suis pas du régiment des godiches. Ah ça, est-ce que vous êtes les moutards du moutardier du pape ?

Un peu de rudoiement est bon dans l'épouvante. Cela rassure. Les deux enfants se rapprochèrent de Gavroche.

Gavroche, paternellement attendri de cette confiance, passa « du grave au doux » et s'adressant au plus petit :

— Bêta, lui dit-il en accentuant l'injure d'une nuance caressante, c'est dehors que c'est noir. Dehors il pleut, ici il ne pleut pas; dehors il fait froid, ici il n'y a pas une miette de vent; dehors il y a des tas de monde, ici il n'y a personne; dehors il n'y a pas même la lune, ici il y a ma chandelle, nom d'unch!

Les deux enfants commençaient à regarder l'appartement avec moins d'effroi; mais Gavroche ne leur laissa pas plus longtemps le loisir de la contemplation.

— Vite, dit-il.

Et il les poussa vers ce que nous sommes très heureux de pouvoir appeler le fond de la chambre.

Là était son lit.

Le lit de Gavroche était complet. C'est-à-dire qu'il y avait un matelas, une couverture et une alcôve avec rideaux.

Le matelas était une natte de paille, la couverture un assez vaste pagne de grosse laine grise fort chaud et presque neuf. Voici ce que c'était que l'alcôve :

Trois échalas assez longs, enfoncés et consolidés dans les gravois du sol, c'est-à-dire du ventre de l'éléphant, deux en avant, un en arrière, et réunis par une corde à leur sommet, de manière à former un faisceau pyramidal. Ce faisceau supportait un treillage de fil de laiton qui était simplement posé dessus, mais artistement appliqué et maintenu par des attaches de fil de fer, de sorte qu'il enveloppait entièrement les trois échalas. Un cordon de grosses pierres fixait tout autour ce treillage sur le sol, de manière à ne rien laisser passer. Ce treillage n'était autre qu'un morceau de ces grillages de cuivre dont on revêt les volières dans les ménageries. Le lit de Gavroche était sous ce grillage comme dans une cage. L'ensemble ressemblait à une tente d'Esquimau. C'était ce grillage qui tenait lieu de rideaux.

Gavroche dérangea un peu les pierres qui assujétissaient le grillage par devant, les deux pans du treillage qui retombaient l'un sur l'autre s'écartèrent.

— Mômes, à quatre pattes! dit Gavroche.

Il fit entrer avec précaution ses hôtes dans la cage, puis il y entra après eux en rampant, rapprocha les pierres et referma hermétiquement l'ouverture.

Ils s'étaient étendus tous trois sur la natte.

Si petits qu'ils fussent, aucun d'eux n'eût pu se tenir debout dans l'alcôve. Gavroche avait toujours le rat de cave à sa main.

— Maintenant, dit-il, pioncez! Je vas supprimer le candélabre.

— Monsieur, demanda l'aîné des deux frères à Gavroche en montrant le grillage, qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— Ça, dit Gavroche gravement, c'est pour les rats. — Pioncez!

Gavroche avisa, dans la devanture d'un marchand de bric-à-brac, un vieux pistolet d'arçon.

Cependant il se crut obligé d'ajouter quelques paroles pour l'instruction de ces êtres en bas âge, et il continua :

— C'est des choses du Jardin des Plantes. Ça sert aux animaux féroces. Gniena (il y en a) plein un magasin. Gnia (il n'y a) qu'à monter par-dessus un mur, qu'à grimper par une fenêtre et qu'à passer sous une porte. On en a tant qu'on veut.

Tout en parlant, il enveloppait d'un pan de la couverture le tout petit qui murmura :

— Oh! c'est bon! c'est chaud!

Gavroche fixa un œil satisfait sur la couverture.

— C'est encore du Jardin des Plantes, dit-il. J'ai pris ça aux singes.

Et montrant à l'aîné la natte sur laquelle il était couché, natte fort épaisse et admirablement travaillée, il ajouta :

— Ça, c'était à la girafe.

Après une pause, il poursuivit :

— Les bêtes avaient tout ça. Je le leur ai pris. Ça ne les a pas fâchées. Je leur ai dit : « C'est pour l'éléphant. »

Il fit encore un silence et reprit :

— On passe par-dessus les murs et on se fiche du gouvernement. V'là.

Les deux enfants considéraient avec un respect craintif et stupéfait cet intrépide et inventif, vagabond comme eux, isolé comme eux, chétif comme eux, qui avait quelque chose de misérable et de tout-puissant, qui leur semblait surnaturel, et dont la physionomie se composait de toutes les grimaces d'un vieux saltimbanque mêlées au plus naïf et au plus charmant sourire.

— Monsieur, fit timidement l'aîné, vous n'avez donc pas peur des sergents de ville ?

Gavroche se borna à répondre :

— Môme! on ne dit pas les sergents de ville, on dit les cognes.

Le tout petit avait les yeux ouverts, mais il ne disait rien. Comme il était au bord de la natte, l'aîné étant au milieu, Gavroche lui borda la couverture comme eût fait une mère et exhaussa la natte sous sa tête avec de vieux chiffons de manière à faire au môme un oreiller. Puis il se tourna vers l'aîné.

— Hein ? on est joliment bien, ici!

— Ah oui! répondit l'aîné en regardant Gavroche avec une expression d'ange sauvé.

Les deux pauvres petits enfants tout mouillés commençaient à se réchauffer.

— Ah ça, continua Gavroche, pourquoi donc est-ce que vous pleuriez ?

Et montrant le petit à son frère :

— Un mioche comme ça, je ne dis pas; mais un grand comme toi, pleurer, c'est crétin; on a l'air d'un veau.

— Dame, dit l'enfant, nous n'avions plus du tout de logement où aller.

— Moutard! reprit Gavroche, on ne dit pas un logement, on dit une piolle.

— Et puis nous avions peur d'être tout seuls comme ça la nuit.

— On ne dit pas la nuit, on dit la sorgue.

— Merci, monsieur, dit l'enfant.

— Écoute, repartit Gavroche, il ne faut plus geindre jamais pour rien. J'aurai soin de vous. Tu verras comme on s'amuse. L'été, nous irons à la Glacière avec Navet, un camarade à moi, nous nous baignerons à la gare, nous courrons tout nus sur les trains devant le pont d'Austerlitz, ça fait rager les blanchisseuses. Elles crient, elles bisquent, si tu savais comme elles sont farces! Nous irons voir l'homme-squelette. Il est en vie. Aux Champs-Elysées. Il est maigre comme tout, ce paroissien-là. Et puis je vous conduirai au spectacle. Je vous mènerai à Frédérick-Lemaître. J'ai des billets, je connais des acteurs, j'ai même joué une fois dans une pièce. Nous étions des mômes comme ça, on courait sous une toile, ça faisait la mer. Je vous ferai engager à mon théâtre. Nous irons voir les sauvages. Ce n'est pas vrai, ces sauvages-là. Ils ont des maillots roses qui font des plis, et on leur voit aux coudes des reprises en fil blanc. Après ça, nous irons à l'Opéra. Nous entrerons avec les claqueurs. La claque à l'Opéra est très bien composée. Je n'irais pas avec la claque sur les boulevards. A l'Opéra, figure-toi, il y en a qui payent vingt sous, mais c'est des bêtas. On les appelle des lavettes. Et puis nous irons voir guillotiner. Je vous ferai voir le bourreau. Il demeure rue des Marais, M. Sanson. Il y a une boîte aux lettres à la porte. Ah! on s'amuse fameusement!

En ce moment, une goutte de cire tomba sur le doigt de Gavroche et le rappela aux réalités de la vie.

— Bigre! dit-il, v'là la mèche qui s'use. Attention! je ne peux pas mettre plus d'un sou par mois à mon éclairage. Quand on se couche, il faut dormir. Nous n'avons pas le temps de lire des romans de M. Paul de Kock. Avec ça que la lumière pourrait passer par les fentes de la porte cochère, et les cognes n'auraient qu'à voir.

— Et puis, observa timidement l'aîné qui seul osait causer avec Gavroche

et lui donner la réplique, un fumeron pourrait tomber dans la paille, il faut prendre garde de brûler la maison.

— On ne dit pas brûler la maison, fit Gavroche, on dit riffauder le bocard.

L'orage redoublait. On entendait, à travers les roulements de tonnerre, l'averse battre le dos du colosse.

— Enfoncée, la pluie! dit Gavroche. Ça m'amuse d'entendre couler la carafe le long des jambes de la maison. L'hiver est une bête; il perd sa marchandise, il perd sa peine, il ne peut pas nous mouiller, et ça le fait bougonner, ce vieux porteur d'eau là!

Cette allusion au tonnerre, dont Gavroche, en sa qualité de philosophe du XIXe siècle, acceptait toutes les conséquences, fut suivie d'un large éclair, si éblouissant que quelque chose en entra par la crevasse dans le ventre de l'éléphant. Presque en même temps la foudre gronda, et très furieusement. Les deux petits poussèrent un cri, et se soulevèrent si vivement que le treillage en fut presque écarté; mais Gavroche tourna vers eux sa face hardie et profita du coup de tonnerre pour éclater de rire.

— Du calme, enfants. Ne bousculons pas l'édifice. Voilà du beau tonnerre, à la bonne heure! Ce n'est pas là de la gnognotte d'éclair. Bravo le bon Dieu! nom d'unch! c'est presque aussi bien qu'à l'Ambigu.

Cela dit, il refit l'ordre dans le treillage, poussa doucement les deux enfants sur le chevet du lit, pressa leurs genoux pour les bien étendre tout de leur long, et s'écria :

— Puisque le bon Dieu allume sa chandelle, je peux souffler la mienne. Les enfants il faut dormir, mes jeunes humains. C'est très mauvais de ne pas dormir. Çà vous fait schlinguer du couloir, ou, comme on dit dans le grand monde, puer de la gueule. Entortillez-vous bien de la pelure! Je vas éteindre. Y êtes-vous ?

— Oui, murmura l'aîné, je suis bien. J'ai comme de la plume sous la tête.

— On ne dit pas la tête, cria Gavroche, on dit la tronche.

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre. Gavroche acheva de les arranger sur la natte et leur monta la couverture jusqu'aux oreilles, puis répéta pour la troisième fois l'injonction en langue hiératique :

— Pioncez!

Et il souffla le lumignon.

A peine la lumière était-elle éteinte qu'un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C'était une multitude de frottements sourds qui rendaient un son métallique, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête et glacé d'épouvante, poussa du coude son frère aîné, mais le frère aîné « pionçait » déjà comme Gavroche le lui avait ordonné. Alors le petit, n'en pouvant plus de peur, osa interpeller Gavroche, mais tout bas, en retenant son haleine :

— Monsieur ?

— Hein ? fit Gavroche qui venait de fermer les paupières.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— C'est les rats, répondit Gavroche.

Et il remit sa tête sur la natte.

Les rats, en effet, qui pullulaient par milliers dans la carcasse de l'éléphant et qui étaient ces taches noires vivantes dont nous avons parlé, avaient été tenus en respect par la flamme de la bougie tant qu'elle avait brillé, mais dès que cette caverne, qui était comme leur cité, avait été rendue à la nuit, sentant là ce que le bon conteur Perrault appelle « de la chair fraîche », ils s'étaient rués en foule sur la tente de Gavroche, avaient grimpé jusqu'au sommet, et en mordaient les mailles comme s'ils cherchaient à percer cette zinzelière d'un nouveau genre.

Cependant le petit ne s'endormait pas :

— Monsieur! reprit-il.

— Hein ? fit Gavroche.

— Qu'est-ce que c'est donc que les rats ?

— C'est des souris.

Cette explication rassura un peu l'enfant. Il avait vu dans sa vie des souris blanches et il n'en avait pas eu peur. Pourtant il éleva encore la voix :

— Monsieur ?

— Hein ? refit Gavroche.

— Pourquoi n'avez-vous pas un chat ?

— J'en ai eu un, répondit Gavroche, j'en ai apporté un, mais ils me l'ont mangé.

Cette seconde explication défit l'œuvre de la première, et le petit recommença à trembler. Le dialogue entre lui et Gavroche reprit pour la quatrième fois.

— Monsieur!

— Hein ?

— Qui ça qui a été mangé ?

— Le chat.

— Qui ça qui a mangé le chat ?

— Les rats.

— Les souris ?

— Oui, les rats.

L'enfant, consterné de ces souris qui mangent les chats, poursuivit :

— Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là ?

— Pardi! fit Gavroche.

La terreur de l'enfant était au comble. Mais Gavroche ajouta :

— N'eille pas peur! ils ne peuvent pas entrer. Et puis je suis là! Tiens, prends ma main. Tais-toi, et pionce!

Gavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats; au bout de quelques minutes ils eurent beau revenir et faire rage, les trois mômes, plongés dans le sommeil, n'entendaient plus rien.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'ombre couvrait l'immense place de la Bastille, un vent d'hiver qui se mêlait à la pluie soufflait par bouffées, les patrouilles furetaient les portes, les allées, les enclos, les coins obscurs, et, cherchant les vagabonds nocturnes, passaient silencieusement devant l'éléphant; le monstre, debout, immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres, avait l'air de rêver, comme satisfait de sa bonne action, et abritait du ciel et des hommes les trois pauvres enfants endormis.

***

A l'instant où l'insurrection, surgissant du choc du peuple et de la troupe devant l'Arsenal, détermina un mouvement d'avant en arrière dans la multitude qui suivait le corbillard et qui, de toute la longueur des boulevards pesait, pour ainsi dire, sur la tête du convoi, ce fut un effrayant reflux. La cohue s'ébranla, les rangs se rompirent, tous coururent, partirent, s'échappèrent, les uns avec les cris de l'attaque, les autres avec la pâleur de la fuite. Le grand fleuve qui couvrait les boulevards se divisa en un clin d'œil, déborda à droite et à gauche et se répandit en torrents dans deux cents rues à la fois avec le ruissellement d'une écluse lâchée. En ce moment un enfant déguenillé, qui descendait par la rue Ménilmontant, tenant à la main une branche de faux ébénier en fleurs qu'il venait de cueillir sur les hauteurs de Belleville, avisa dans la devanture de boutique d'une marchande de bric-à-brac un vieux pistolet d'arçon. Il jeta sa branche fleurie sur le pavé, et cria :

— Mère chose, je vous emprunte votre machin.

Et il se sauva avec le pistolet.

Deux minutes après, un flot de bourgeois épouvantés qui s'enfuyaient par la rue Amelot et la rue Basse, rencontra l'enfant qui brandissait son pistolet et qui chantait :

La nuit on ne voit rien,
Le jour on voit très bien,
D'un écrit apocryphe,
Le bourgeois s'ébouriffe,
Pratiquez la vertu,
Tutu chapeau pointu !

C'était le petit Gavroche qui s'en allait en guerre. *(A suivre.)*

UN ORCHESTRE QUI TOMBE DU CIEL

On sait quelle est la vogue du parachute en Russie soviétique. Etre parachutiste est devenu pour tous les jeunes gens et les jeunes filles une véritable ambition. Et ce ne sont pas seulement les jeunes que le parachute passionne, on a vu des vieillards de plus de quatre-vingt ans faire des sauts de 1.000 mètres, et déclarer ensuite qu'ils étaient contents, très contents et qu'ils espéraient faire mieux la prochaine fois. Pour les enfants, les parcs de la culture, ces sortes de Luna Park d'un genre nouveau qui existent dans presque toutes les villes soviétiques, comportent tous, sans exception, des tours de plusieurs dizaines de mètres, du haut desquelles on se jette en parachute. L'expérience est sans aucun danger, car le parachute est retenu par un câble qui évite les chutes trop rapides. Cette attraction originale, qui existe depuis plus de dix ans en Russie soviétique, sera l'une des grandes... nouveautés de l'Exposition internationale de Paris, l'an prochain.

Les parachutistes soviétiques, qui ont déjà réalisé des exploits fantastiques, viennent d'en réaliser un nouveau et qui dépasse l'imagination : Aux grandes manœuvres de l'Armée rouge, en septembre dernier, on assista au spectacle fantastique d'une armée qui tombe du ciel. Soudain, apparurent à l'horizon des dizaines de gros avions à plusieurs moteurs et, tout à coup, de ceux-ci parut tomber une véritable pluie de fleurs : c'étaient des centaines de parachutes qui ouvraient dans le ciel leurs corolles blanches. Et, cinq minutes plus tard, dans une prairie vide, se trouvait un régiment tombé du ciel : dix-huit cents hommes, avec leur sac, leur fusil, leurs mitrailleuses, leurs canons, leurs munitions... Et pour que rien ne fut oublié le régiment avait aussi son orchestre, qui se mit bientôt à jouer le *Chant des Aviateurs*, l'un des airs les plus populaires en Union soviétique... Cet exploit fantastique a frappé d'admiration tous les nombreux officiers étrangers présents aux grandes manœuvres.

LES ROBINSONS DE L'AIR

Au début de septembre, a eu lieu la Coupe Gordon-Bennett, réservée aux ballons sphériques libres. Cela paraît, à l'époque du dirigeable et de l'avion, un exploit dérisoire que de se mettre dans un panier attaché à un ballon rouge grand modèle pour se laisser flotter ensuite au gré du vent. Mais, en réalité, les courses en ballon libre, qui sont dirigées au moyen d'une technique à la fois très primitive et très délicate, constituent des exploits sportifs de premier ordre, extrêmement dangereux.

Cette année, le départ de la coupe Gordon-Bennett fut donné à Varsovie, en Pologne. Un fort vent du Sud-Ouest soufflait et il entraîna les concurrents vers le Nord de la Russie. Les deux pilotes qui remportèrent la course atterrirent sans grand dommage dans une forêt voisine d'Arkangelsk, au bord de la Mer Blanche, ayant parcouru une distance fantastique. Ils passèrent la nuit en forêt et furent, le matin, recueillis par des paysans soviétiques qui leur apprirent que le bois d'où ils sortaient était habité par des ours féroces. Ils l'avaient échappé belle. Plus dramatique fut l'odyssée des pilotes polonais Janusz et Brenck, dont on n'eut quinze jours durant aucune nouvelle et qu'on crut morts. Eux aussi, ils avaient été entraînés par une terrible tempête au-dessus des forêts presque vierges de l'extrême Nord de la Russie. Leurs cartes étaient mauvaises, ils étaient complètement perdus, lorsque le ballon se mit à descendre rapidement et, bien qu'ils aient jeté plus de 100 kilos de lest, ne cessa de se rapprocher du sol. La nacelle heurta un arbre géant de la forêt et s'écrasa sur le sol. Les deux pilotes se trouvèrent indemnes, mais dans un pays complètement inconnu où la trace de l'homme ne se voyait nulle part. Ils n'avaient à manger que des gâteaux secs et quelques bonbons. Ils s'engagèrent au hasard dans la forêt sibérienne, rencontrant sans cesse des loups et des ours sauvages. Chaque jour, leurs forces s'épuisaient davantage. Ils devaient traverser d'immenses marécages où, souvent, ils s'enfonçaient jusqu'à mi-corps. Leurs maigres vivres étant épuisés, ils essayèrent de pêcher avec du fil et des épingles recourbées. Ils ne prirent aucun poisson. Ils essayèrent alors la chasse, mais tirèrent douze balles de revolver sans aucun résultat et durent garder les quelques cartouches qui leur restaient pour se défendre contre une attaque possible des ours et des loups. Enfin, le cinquième jour, complètement épuisés, ils rencontrèrent un sentier informe dans la forêt. Ils le suivirent et celui-ci les conduisit au petit village de Novoschino. Ils étaient sauvés... Depuis quatre jours, les avions soviétiques étaient partis à leur recherche, mais c'est en vain qu'ils avaient fouillé la forêt. Après avoir été magnifiquement reçus à Moscou, les pilotes ont regagné Varsovie.

ENFIN DES CHANTS POUR NOS ENFANTS

VIENNENT DE PARAITRE :

Les négrillons malins..... 1 fr.
La pionnière Olga..... 0.75
L'usine au jardin d'enfants. 0.75

RAPPEL

Les Chants Révolutionnaires français. 4 fr.
Les Chants des Peuples de l'U.R.S.S. 4 fr.

Passez vos commandes accompagnées des fonds à E.S.I., 24, rue Racine, PARIS

Ch. postal 974-41

Notre page choisie

ERCKMANN-CHATRIAN

Erckmann-Chatrian (Erckmann, 1822-1899) (Alexandre Chatrian, 1826-1899), deux écrivains du siècle dernier, ont écrit en collaboration une série de romans historiques parmi lesquels L'Ami Fritz, Madame Thérèse, Histoire d'un Conscrit de 1813, *dans lesquels ils se sont toujours élevés contre les guerres. Leur style plein de franchise et de bonhommie fait revivre dans des livres comme* Histoire d'un Homme du peuple, *dont nous extrayons le passage suivant, les mœurs de la vieille Alsace.*

Le lendemain, de grand matin, la mère Balais s'habilla d'une manière tout à fait magnifique. Quand je sortis de ma chambre sur les sept heures, je la vis avec une grande robe chamarrée de fleurs vertes; elle s'était fait deux grosses boucles sur les oreilles avec ses cheveux gris touffus, elle avait un gros bonnet blanc, et cela lui donnait une figure très respectable. « Assieds-toi, Jean-Pierre, dit-elle, et déjeunons. Nous partons dans une demi-heure. »

Elle me fit mettre ensuite une chemise blanche, mes souliers neufs et ma veste de velours; elle ouvrit son grand coffre et en tira un châle très beau, qu'elle s'arrangea sur les épaules, devant notre petit miroir; les franges traînaient presque à terre, au bas de la robe. Et quand tout fut prêt, elle me dit de venir.

Je n'avais jamais vu d'école à Saint-Jean-des-Choux, cela me rendait inquiet; mais comme Mme Balais descendait devant moi, j'étais bien forcé de la suivre.

En bas, dans la petite allée sombre, Mme Dubourg, se penchant à la porte de sa cuisine, nous regarda sortir toute étonnée. Dehors, la mère Balais me prit la main et me dit :

« Tu commenceras par ôter ton bonnet en entrant. »

Et nous descendîmes la petite rue des Trois-Quilles, derrière le jardin de M. le juge de paix, puis celle du Fossé-des-Tanneurs. Tout à coup, en face d'une vieille maison qui faisait le coin de deux rues, j'entendis une foule de voix crier ensemble : B-A Ba! B-E Be! B-I Bi! ainsi de suite. Les vitres de la vieille maison en tremblaient; et parmi ces voix d'enfants, une autre voix terrible se mit à crier :

« Materne!... Attends! je me lève! »

C'était M. Vassereau qui prévenait Materne.

Nous arrivions à l'école. Rien que d'entendre cette voix, un frisson me grimpait le long du dos. En même temps nous entrions dans une petite cour, où quelques enfants rattachaient leurs bretelles, et la mère Balais me disait :

« Arrive! »

Elle s'avançait dans une allée sombre à gauche, où je la suivis. Au bout de l'allée se trouvait une porte, avec un petit carreau dans le milieu; c'est là qu'on entendait chanter B-A Ba! au milieu d'un grand bourdonnement.

La mère Balais ouvrit la porte. Aussitôt tout se tut, et je vis la grande salle : les rangées de tables jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années; les exemples pendus à des ficelles, le long des fenêtres; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte; le tableau noir contre le mur, au fond, du même côté; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. Il était là, grave, la main bien posée, les deux doigts bien tendus, en train d'écrire un exemple.

Tout fourmillait d'enfants de six à douze ans; les grands assis autour des tables, les petits sur trois rangées de bancs, en face de la chaire. Deux ou trois, debout, tendaient leur plume au maître d'école, en répétant d'une voix traînante :

« En gros, s'il vous plaît, monsieur Vassereau!

— En moyen, s'il vous plaît, monsieur Vassereau! »

Lui ne bougeait pas : il écrivait!

Je découvris ces choses d'un coup d'œil. Toute la salle s'était retournée pour voir qui venait d'entrer; toutes ces figures grasses, joufflues, blondes, rousses, les cheveux ébouriffés, nous regardaient en se penchant. Comme les petits bancs s'étaient tus d'un coup, M. Vassereau leva les yeux; il aperçut la mère Balais et moi sur la porte, et se leva, ramenant son bonnet de soie noire sur sa tête, comme pour saluer. On aurait alors entendu voler une mouche. La mère Balais dit :

« Restez couvert, monsieur Vassereau. »

Et tous deux, l'un en face de l'autre, se mirent à causer de moi. Autant la mère Balais était grande, magnifique, autant le père Vassereau, habillé d'une capote marron et d'un large gilet noir, paraissait grave et sévère; il portait encore l'ancienne culotte de ratine et les larges souliers à boucles d'argent. Il avait la figure ferme, un peu pâle, le menton large, le nez droit, bien fait, les yeux bruns, une ride entre les deux sourcils; de sorte qu'avec son martinet sous le coude, tout cela ne lui donnait pas un air tendre, et que je pensais :

« Si c'est lui qui doit m'apprendre les quatre règles, il faudra faire bien attention. »

Nous étions donc au milieu de la salle, et toute l'école écoutait. M. Vassereau paraissait avoir un grand respect pour Mme Balais, qui relevait fièrement la tête et qui lui dit :

« Je vous amène ce garçon, monsieur Vassereau; c'est un enfant de Saint-Jean-des-Choux, que j'ai pris, parce que des parents malhonnêtes l'avaient abandonné, et que je veux faire bien élever. Vous aurez soin de lui... vous lui montrerez tout ce qu'un homme doit savoir... Je suis sûre qu'il profitera de vos leçons.

— S'il n'en profite pas, répondit le père Vassereau en me jetant un regard de côté, ce sera sa faute, car j'emploierai tous les moyens. »

Et me regardant en face :

« Comment t'appelles-tu ? me dit-il.

— Jean-Pierre, monsieur.

— Et ton père ?

— Mon père s'appelait Nicolas Clavel.

— Eh bien, Clavel, qu'est-ce que tu sais ?... Est-ce que tu connais tes lettres ?

— Non, monsieur.

— Alors, assieds-toi là, sur le petit banc. Gossard, tu lui prêteras ton A B C; vous lirez ensemble dans le même. »

Pendant que cela se passait et que M. Vassereau me parlait de la sorte, cinq ou six grands, au lieu de travailler, riaient entre eux, et je vis quelque chose en ce moment qui m'affermit beaucoup dans mes bonnes résolutions. Le père Vassereau, en entendant rire, avait tourné la tête, et il avait vu le rouge Materne qui faisait des signes à Gourdier.

Alors, sans rien dire, il était allé le secouer par l'oreille, qui s'allongeait et se raccourcissait. Il n'avait pas l'air fâché; mais le fils Materne ouvrait la bouche jusqu'au fond du gosier, avec des yeux tout ronds, et soupirait tellement qu'on l'entendait dans toute la salle, où chacun se remit vite à travailler.

« Eh bien, madame Balais, dit le père Vassereau en revenant d'un air tranquille, vous pouvez compter sur moi; ce garçon profitera de mes conseils, je réponds de lui. Clavel, va t'asseoir où je t'ai dit. »

J'allai m'asseoir au bout du petit banc, en pensant :

« Oh! oui, j'en profiterai... il faut que je profite!

— Allons, monsieur Vassereau, c'est entendu, dit la mère Balais. Pour le reste ça me regarde. »

Ils sortirent ensemble dans la petite allée; et, pendant qu'ils étaient dehors, tout le monde se retourna, riant, s'appelant, se jetant des boules de papier. Mais à peine le pas lent de M. Vassereau commençait-il à revenir, qu'on se pencha sur les tables en faisant semblant d'écrire ou d'apprendre sa leçon. Lui, jeta les yeux à droite et à gauche, et se remit dans sa chaire en disant :

« Commencez l'A B C. Clavel, tu vas suivre sur l'A B C de Gossard. »

Aussitôt on se mit à chanter ensemble l'A B C, et je suivis avec une grande attention, sans oser même regarder celui qui me montrait les lettres.

Le père Vassereau taillait les plumes. De temps en temps il faisait le tour de la salle, son martinet sous le bras, et regardait l'ouvrage des grands. Quand les lettres étaient mal formées, ils les appelait ânes, et corrigeait lui-même leurs fautes. Une demi-heure avant la fin de l'école, il se rasseyait dans sa chaire et criait aux petits :

« Arrêtez! »

Ensuite commençait la récitation des leçons :

« Qu'est-ce que la grammaire ? Qu'est-ce que l'article ? Qu'est-ce que le verbe ? » etc. Il prenait aussi quelquefois les petits et leur demandait les lettres. Sur le coup de dix heures le matin, sur le coup de quatre heures le soir, le premier de la première classe récitait la prière, et quand on l'entendait dire : « Ainsi soit-il! » toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait, le sac au dos ou le cahier sous le bras, en criant et se réjouissant jusqu'à la maison.

Cent fois M. Vassereau nous avait défendu de crier, mais dehors on n'avait plus peur, et puis il faut bien que les enfants respirent.

Le premier jour, quand on se mit à réciter la prière et à sortir en disant : « Bonjour, monsieur Vassereau! » je fus si content d'être dehors, que j'arrivai chez nous d'un trait, et que je grimpai nos trois étages, en criant :

« C'est fini! »

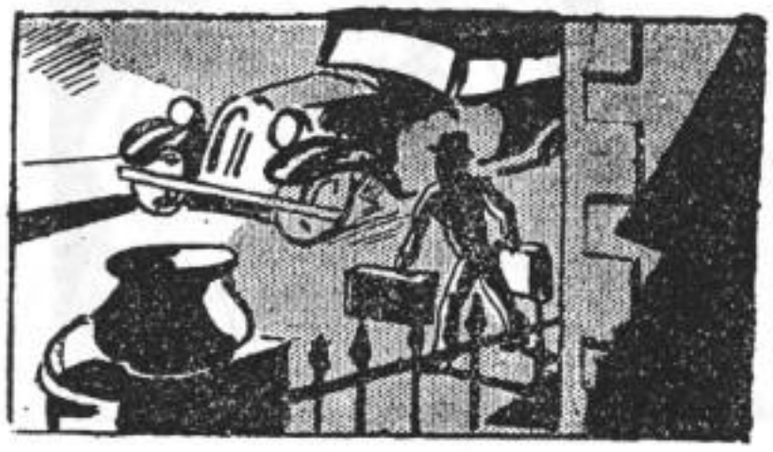
Le père Antoine Dubourg ne pouvait s'empêcher de rire; et le vieux vitrier Rivel lui-même me regardait monter l'escalier avec ses grosses besicles, le nez en l'air, et disait à sa femme :

« Tiens, Catherine, voilà le plus beau temps de la vie; on ne pense pas au déjeuner, au dîner; quand l'école est finie, on a gagné sa journée. Ce temps-là ne reviendra plus. »

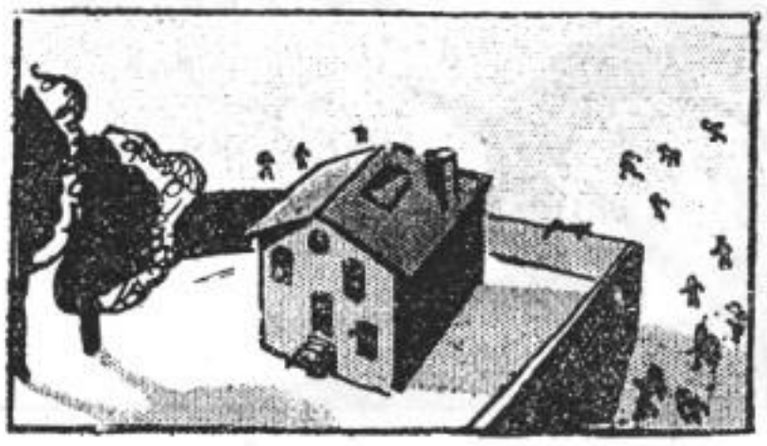
La mère Balais était aussi bien contente.

ERCKMANN-CHATRIAN.
Histoire d'un homme du peuple.

TOTO ET TOUTOUNE A TRAVERS LE MONDE-XXXIV



Résumé. — *Après plusieurs aventures, Toto, Toutoune et Otto sont arrivés en Espagne. Ils sont pris pour des envoyés d'Hitler, mais ceux-ci arrivent et le chef des fascistes se rend compte de sa méprise. Mais Toto s'est échappé et a prévenu le gouverneur du complot fasciste. Otto a été envoyé porter un message à Burgos. Il ne lui reste que Toutoune qu'il garde comme otage. Le colonel de Burgos est prévenu et doit arrêter Otto dès son arrivée à Burgos.*

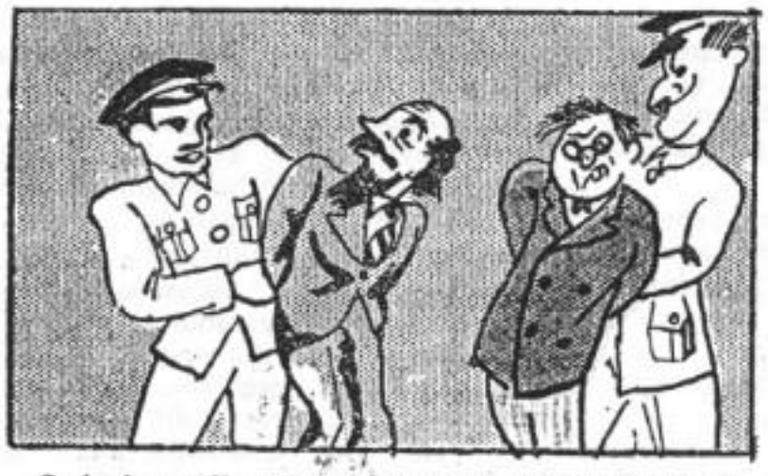


Don Monserrat prit ses dispositions pour s'enfuir de sa villa la nuit. Il ne doutait pas que son complot n'était éventé ou sinon ne tarderait pas à l'être.

Peut-être même, la villa est-elle surveillée ? Mais ses précautions étaient bien prises. Par les caves de la villa, il pouvait communiquer avec un immeuble voisin jusqu'à une autre habitation occupée par des amis sûrs.

Il évacua sa maison par les caves, dossiers, argent, personnel et Toutoune bien ligotée. Trois autos à une heure d'intervalle les unes des autres vinrent prendre tout cela. Il était grand temps, car le jour venait à peine de paraître que la villa, cernée depuis la veille au soir, fut prise d'assaut par les gardes civils.

Comme on ne leur ouvrait pas la porte, ils la défoncèrent.

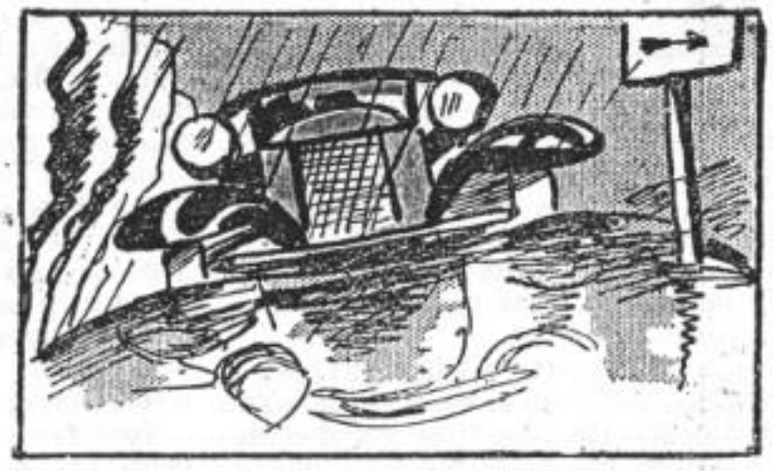


Seuls, les gardiens que Monserrat avait consciemment oublié de prévenir furent arrêtés.

Les perquisitions commencèrent. Les gardes n'eurent pas grand mal...

...à trouver le souterrain qui séparait la Généralité de la villa.

Il restait à peine un mètre de terrain pour atteindre les caves du palais du Gouvernement. Les caisses de dynamite étaient déjà entreposées.

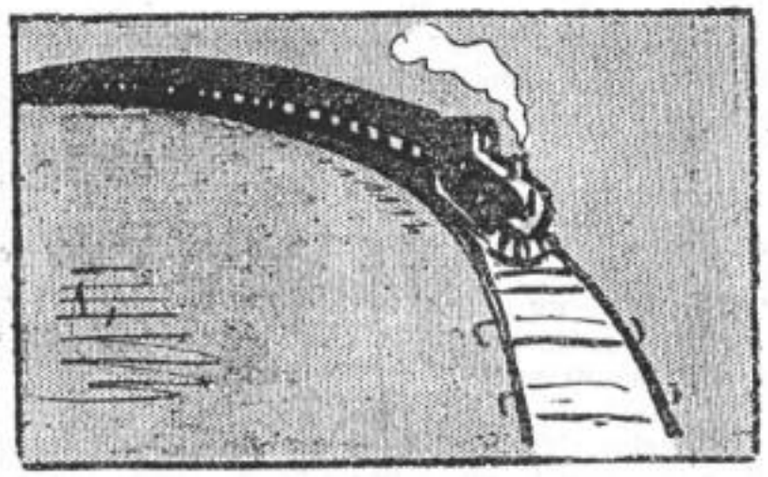


Pendant ce temps, le cortège des voitures de Don Monserrat emmenant Toutoune bâillonnée et gardée à vue par de sinistres hommes à tout faire, revolver au poing, roulait sur la grande route pour une direction inconnue.

D'autre part, dans le train qui l'emmenait à Burgos, Otto dormait. Au cours de la nuit à une station, un homme, un voyageur avait pénétré dans le même train. Parcourant les voitures, il inspectait les compartiments où la plupart des voyageurs dormaient. Ils étaient d'ailleurs assez peu nombreux.

Quand il vit Otto dans son coin, le visage de l'homme s'éclaira; il ouvrit la porte du compartiment et s'y installa à côté du Sarrois.

Le train avait repris sa marche. Il devait arriver à Burgos au début de la matinée, à 6 h. 35.



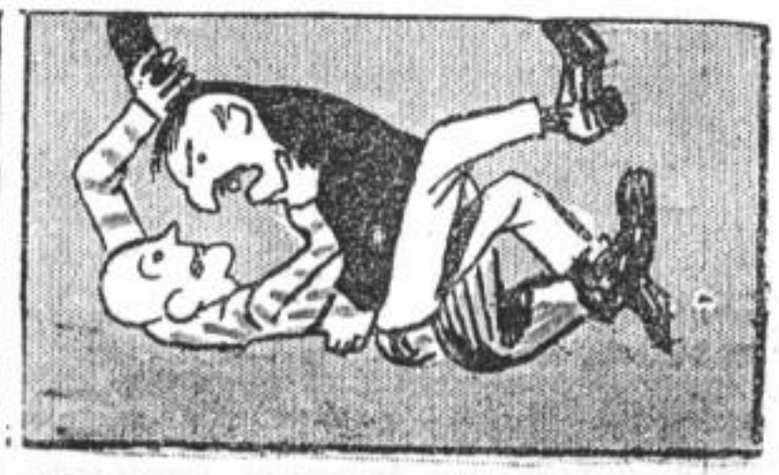
Otto s'éveilla un peu avant, il ne prit pas garde à son compagnon qui paraissait sommeiller. Il se dirigea vers les lavabos pour faire un peu de toilette. Alors, l'homme le suivit et s'installa dans le soufflet au bout du wagon de manière à ne pas perdre de vue le Sarrois.

A l'arrivée, Otto acheta un journal du matin. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant en première page un article sur le complot contre le palais du Gouvernement. « C'est Toto », se dit-il. Il pensa alors que l'affaire des factieux était éventée, il n'avait plus besoin d'obéir à Monserrat. Celui-ci devait être

ou enfui ou arrêté. Le journal ne donnait pas grands détails.

La première chose à faire pour Otto était de retrouver ses jeunes compagnons ?

C'est alors qu'il s'aperçut que son voisin de compartiment



le suivait pas à pas. Il se mit à marcher vite. Si c'était un agent de Monserrat ?

Mais, au détour d'une rue déserte, l'homme qui le suivait à trente mètres le rejoignit en quelques bonds et sauta sur Otto qu'il prit à la gorge...

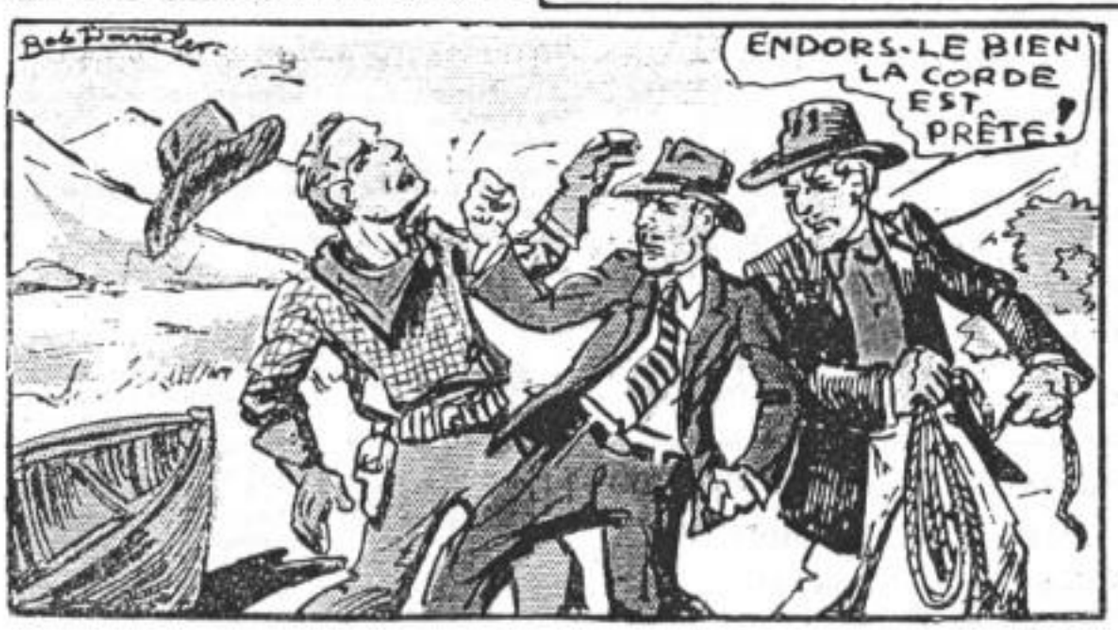
(A suivre.)

L'OR du COLORADO

DICK. SILVER, COW-BOY DU COLORADO, A DÉCOUVERT, GRÂCE À SA CHIENNE UNE RIVIÈRE AURIFÈRE, POUR ALLER L'EXPLORER IL DEMANDE ET OBTIENT UN CONGÉ DE SON PATRON Mr BLACK

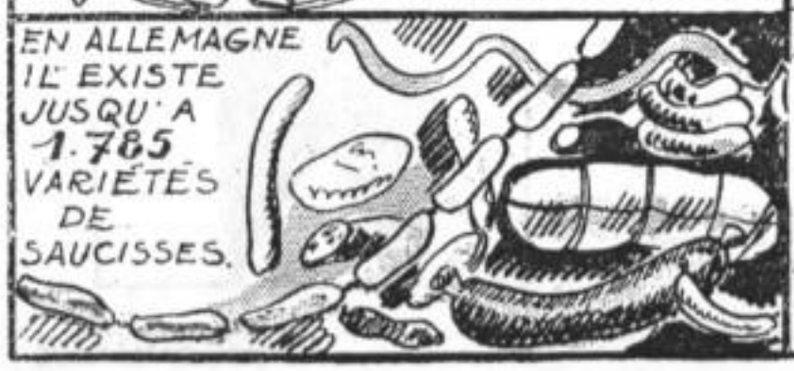
DICK REVIENT DE LA VILLE CHARGÉ DE SES ACHATS QU'IL A SOIGNEUSEMENT ENVELOPPÉS.. SANS SE DOUTER QUE TOUS SES GESTES ONT ÉTÉ ÉPIÉS PAR BLACK ET SON ASSOCIÉ "GROWE"

DICK, AYANT CONFIÉ SA CHIENNE À UN AMI, S'ACHEMINE SANS MÉFIANCE VERS LA VALLÉE DE L'OR.. IL Y ARRIVE ENFIN... TOUJOURS SUIVI PAR LES DEUX ASSOCIÉS SANS SCRUPULES...



SAVEZ VOUS QUE...

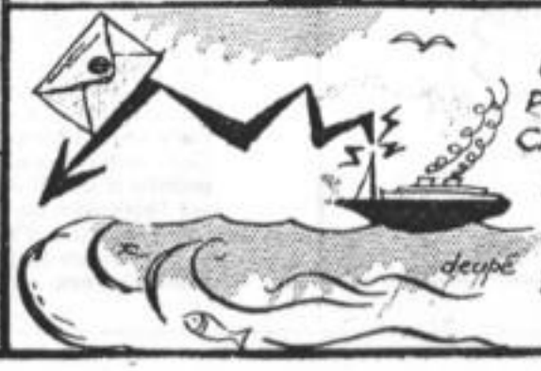
LES PREMIERS OEUFS DU VER A SOIE FURENT APPORTÉS DE CHINE EN EUROPE, PAR DES MOINES PERSANS, AU VIème SIECLE, DISSIMULÉS DANS UN BAMBOU, CAR LEUR EXPORTATION ÉTAIT PUNIE DE MORT.



EN ALLEMAGNE IL EXISTE JUSQU'A 1.785 VARIÉTÉS DE SAUCISSES.

LES FASCISTES ESPAGNOLS APRÈS AVOIR ENVAHI LA VILLE DE TOLOSA BRULÈRENT LES LIVRES SUR LA PLACE PUBLIQUE.

A NEW-YORK, SUR UNE POPULATION DE 6 MILLIONS D'HABITANTS IL Y A PLUS D'ITALIENS QU'A ROME



EN MER UN PASSAGER, PEUT, DE LA CABINE D'UN PAQUEBOT, ÉCRIRE UNE LETTRE QUI EST TRANSMISE PAR T.S.F.

Ceci se passe à Marseille. Un voyageur raconte dans un café que, dans certains endroits des gorges du Tarn, l'écho rend jusqu'à cinq à six syllabes. « Oh! dit Marius, cela n'est rien. Si vous entendiez l'écho de la route de Martigues! — Qu'a-t-il donc de spécial, cet écho? — Voilà, quand on lui crie : Écho, es-tu là? Il répond : Oui, j'y suis. » C'est ce que nous appelons un écho, à Marseille...

o

Gœring, ministre d'Hitler, célèbre par sa cruauté et sa haine des ouvriers, aime à revêtir les uniformes les plus variés et se parer d'un grand nombre de décorations. Voici l'histoire qui circulait secrètement, car en Allemagne on n'a plus de liberté. Gœring visitait un jour une usine. Tout à coup, on le voit s'élever dans l'air. Comme il est peureux, il poussait des cris terribles. Que s'était-il donc passé? Une chose bien simple. Un gros aimant, comme ceux dont on se sert dans l'industrie, avait attiré Gœring tout entier, — malgré sa grosseur, — tant il portait de décorations d'acier!

o

Pendant les vacances, un monsieur, assis à la table d'hôte, verse complaisamment à droite et à gauche, toute la carafe de cidre qui est devant lui. « Vous êtes trop aimable, lui dit un voisin, il n'en restera pas pour vous! — Oh! ne vous faites aucun souci pour moi. Le garçon va apporter une autre carafe... bien fraiche... » Il vous est facile d'imaginer la tête des convives.

o

Encore une histoire de vacances : Un voyageur arrive, un soir, dans une auberge de campagne. Il est fatigué, voudrait dormir et demande une chambre. « Quel est le prix de la chambre? — Nous avons deux prix, dit l'aubergiste : 12 et 15 francs. — Et quelle est la différence? — C'est que, dans les chambres à 12 francs, il n'y a pas de souricière... » Comme il faisait chaud, le voyageur a préféré aller dormir sur une meule de foin.

o

La richesse et l'avarice sont, très souvent, bons compagnons. En la personne d'un financier bien connu à la Bourse, c'est le cas. Il se rendait, l'autre jour, à ses occupations, lorsqu'il rencontra son médecin. Voulant obtenir une consultation gratuite, il lui demanda : « Que devrais-je prendre? Je me sens fatigué, lourd. Je marche sans aucun plaisir. — Un taxi, cher monsieur... »

QU'EN PENSEZ-VOUS?

HISTOIRES DE CHOMEURS

Vous savez certainement qu'en Amérique il y a beaucoup plus d'autos que chez nous, ou plutôt, qu'il y en avait beaucoup plus au temps de la fameuse prospérité. Mais chez nous, lorsqu'une auto ne peut décidément plus servir à rien, certaines usines les reprennent et essayent d'utiliser tout ce qui peut servir à quelque chose. Aux États-Unis, au contraire, comme les autos se vendent beaucoup moins cher que chez nous, on se soucie moins de récupérer les différentes pièces et lorsqu'une auto ne peut plus servir, son dernier propriétaire l'abandonne dans de grands terrains vagues qui sont de véritables cimetières à autos. Imaginez ce que peuvent être ces terrains où s'entassent parfois des milliers d'autos qui ne sont plus guère que de la ferraille. Eh bien, ces vieilles autos démolies, méprisées, il s'est trouvé, nous disent les journaux du pays, une catégorie de gens tout disposés à les employer. Ce sont les chômeurs, privés de leurs secours, réduits à la mendicité. Ces chômeurs, ce sont parfois de très bons ouvriers, des mécaniciens, des électriciens. Ils vont dans ces cimetières, cherchent les voitures les moins abîmées, et, s'aidant les uns les autres, selon leurs spécialités, avec des matériaux trouvés ça et là, ils arrivent à remettre en marche quelques-uns de ces lamentables véhicules.

A quoi ces voitures peuvent-elles bien leur servir, me direz-vous? Un journal nous l'apprend : ils vont ainsi d'un village à l'autre, d'une ville à une autre. Ils abandonnent l'auto avant d'entrer dans le pays et là ils mendient. Le peu d'argent qu'ils recueillent leur sert à payer l'essence et à se nourrir. Pour le logement, la question se résoud bien facilement : si ils sont arrivés à fabriquer pour leur voiture quelque chose qui ressemble à une capote, ils peuvent y coucher, à l'abri de la pluie et du vent. Certains trouveront sans doute cette existence très pittoresque. Elle l'est en effet... au cinéma. Mais ne penserez-vous pas comme moi qu'il est injuste que des hommes, intelligents, adroits, bons ouvriers, en soient réduits à mener cette vie de vagabonds parce que les capitalistes du monde entier ne veulent pas que leurs profits diminuent...

o

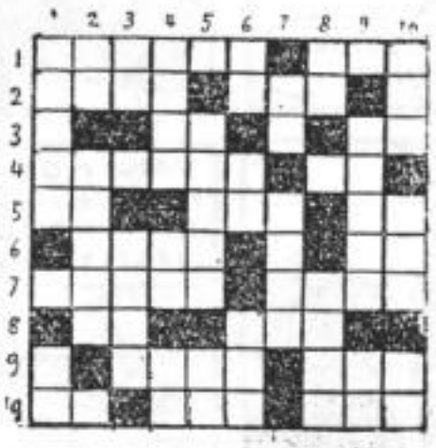
CHARADES

Dans mon premier arrivent les bateaux,
Mon second est un pronom personnel,
Mon troisième est une vilaine maladie de la peau,
Et mon tout, un petit pays où règnent la dictature et la misère.
POR.TU.GAL — Port-tu-gale.

***

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Dans mon second on danse, on s'amuse,
Mon troisième se met dans le café,
Mon quatrième se sert avec de la salade.
Mon tout est le nom d'un chef de gouvernement qui lutte pour sa liberté.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Grand homme politique de la Révolution de 1789. Initiales d'une grande organisation. — 2. Déesse égyptienne. Canton Suisse. — 3. Article. Pronom personnel. — 4. Rame. Qui n'a pas son pareil. — 5. Non en anglais. Anagramme de lit. Pronom personnel. — 6. Niche. Deux lettres de l'alphabet. — 7. La compagne de l'homme. Enlevée. — 8. D'un verbe gai. Inscrit sur les croix. — 9. Isolé. Affirmation. — 10. Conjonction. Assassiné. Ville d'Autriche.

VERTICALEMENT

1. Lit pliant. Pronom personnel. — 2. Dans le jeu de cartes. Mettre un bulletin dans l'urne. — 3. Négation. Dis. — 4. Ancien souverain. Conjonction. — 5. Grand vase en peau. Deux voyelles. — 6. Déshabillé. Négation. Terre entourée d'eau. — 7. Note de musique. Ville de France. — 8. Note de musique. — 9. Sortie. Anagramme de bi. — 10. Affluent du Rhin. La première femme. Préfixe.

Envoi de Gilbert LAMIREAU, Saint-Jacques-de-Thouars.

RÉSULTAT DU MOT CROISÉ N° 50

HORIZONTALEMENT

1. Camarade. — 2. Oie. Étudie. — 3. Plus. Ei. — 4. Tout. Tue. — 5. Et. Ho. In. — 6. Ne. Pô. Ame. — 7. Lus. Use. — 8. Tête. Aar. — 9. Sur. — 10. Nez. Tsar.

VERTICALEMENT

1. Copain. — 2. Ail. Élève. — 3. Meute. Ut. — 4. Sot. Ses. — 5. Ré. Ut. — 6. Al. Thouars. — 7. Due. Su. — 8. Édit. Aérer. — 9. Ulm. — 10. Démène. Eia.

Le haricot fut introduit en France à l'époque de la Renaissance, en même temps que l'asperge et le melon, ces trois légumes provenant de Turquie.

o

Vous pouvez, avec beaucoup de patience, parvenir à calculer combien nous avons eu d'ancêtres depuis 2.000 ans. Vous arriverez à un nombre fabuleux, comme ce patient calculateur qui vient de découvrir que nous avons eu 139.435.917.489.534.976 aïeux!

o

Y a-t-il un moyen de découvrir les cerveaux les plus intelligents? On avait pensé au poids, mais cette hypothèse s'est révélée inadmissible. Le cerveau de l'homme pèse, en moyenne, 1.350 grammes, celui de la femme 1.235. Mais peut-on prétendre que l'homme est plus intelligent que la femme?

o

Le télégraphe aérien fut inventé par Claude Chappe, né en 1763 dans la Sarthe. C'est la Convention, qui adopta son invention.

o

La capture des bêtes sauvages destinées aux parcs zoologiques est, ainsi qu'on l'imagine, très difficile, surtout lorsqu'il s'agit de colosses comme l'éléphant, le rhinocéros ou l'hippopotame. Aussi, il y a quelques années, un Américain fit l'expérience d'un projectile anesthésique qui endormait l'animal en le blessant seulement légèrement. C'est en Rhodésie que s'effectuèrent ces expériences d'un genre tout nouveau.

o

Il y a dans le monde plus de 35 millions d'automobiles. Ce sont les États-Unis qui viennent en tête. L'U. R. S. S. fabrique maintenant, grâce à ses usines perfectionnées, un grand nombre d'autos dont le nombre s'accroît chaque année.

o

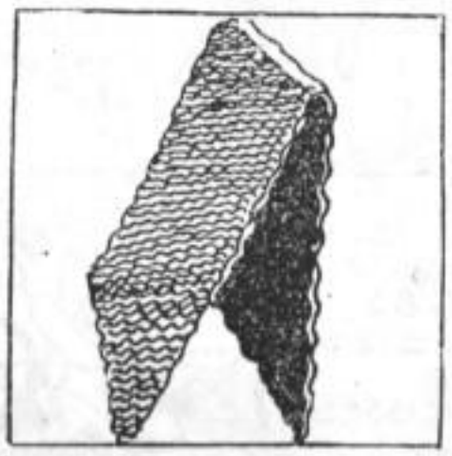
Une nouvelle bibliothèque va s'ouvrir à Moscou. Elle sera consacrée à tous les livres scientifiques et sera la plus importante du monde. C'est ainsi que l'U. R. S. S. veut donner à tous ses citoyens les possibilités de s'instruire.

LES TRUCS DE POUF

Pouf s'est construit un petit jouet amusant, inoffensif et silencieux, dont il veut bien vous donner la recette. Prenez un carré de carton mince où vous tracez une ligne droite passant par le milieu. Vous placez au centre la pointe d'un compas et vous décrivez un demi-cercle (fig. 1), que vous continuerez par un second demi-cercle de rayon doublé (fig. 2), puis un autre de rayon triplé, etc... Quand toute la surface du carton est marquée, vous découpez avec une paire de ciseaux une spirale, au centre de laquelle, avec la pointe d'un crayon dur, vous marquerez un petit enfoncement. Cet enfoncement est placé sur le bout pointu d'un fil de fer, dont l'autre extrémité est façonnée en boucle que l'on serre fortement autour d'un tuyau de poêle. Dès que le poêle sera allumé, le courant d'air chaud produit fera tourner sans relâche notre petit serpent de papier. Vous aurez ainsi construit une sorte de petit moteur utilisant le courant d'air chaud.

POUR LES FILLETTES

Voici de nouveau l'hiver qui approche. Il va falloir songer à se vêtir chaudement. Nous vous proposons de vous confectionner une écharpe tricotée, en deux couleurs, deux bleus par exemple, ou marron et jaune. Le point est simple : une maille à l'endroit une maille à l'envers. L'écharpe est tricotée en biais, ce qui s'obtient de la façon suivante : vous augmentez d'une maille à une extrémité de l'aiguille et, à l'autre extrémité, vous tricotez deux mailles ensemble. Montez 50 mailles. Vous tricotez pendant deux cents rangs en une couleur et pendant deux cents autres rangs dans l'autre couleur. L'écharpe qu'on noue sur son manteau est du plus joli effet.



LÉGENDE DE L'ELDORADO

On parle souvent aujourd'hui encore du pays fantastique de l'El Dorado, où les anciens Indiens d'Amérique auraient accumulé de fabuleux trésors. Et pourtant ce récit, qui date de plus de quarante ans, semble prouver que ce pays merveilleux n'a pas plus de réalité que le légendaire pays de Cocagne.

Il est un nom qui revient souvent sous la plume des anciens chroniqueurs espagnols et sur lequel s'est bien souvent exercée l'ingéniosité des commentateurs : c'est celui de l'El Dorado, ou Manoa, la cité fantastique, aux fabuleuses richesses, habitée et gouvernée par El Dorado — l'Homme d'Or.

Au long de la côte de Guyane apparaît une longue plaine maritime, basse, noyée, envahie par les vagues de boue et couverte par une côte dangereuse, aux abords mobiles et changeants.

En arrière de cette plaine indécise, dont les parties fermes sont habitées et cultivées, se dresse une longue ligne de collines ou de dunes boisées qui, sous l'influence des pluies diluviennes, se désagrègent lentement et dont les débris, charriés par les eaux, vont grossir les terres d'alluvion qu'elles surplombent d'une hauteur d'environ 300 mètres. Ces collines semblent avoir été la chaîne côtière de l'Atlantique, l'ancien littoral, lequel est, aujourd'hui, poussé plus avant dans l'océan et exhaussé par les atterrissements des fleuves. Elle forme le rebord; plus loin, un plateau se déroule en longs plissements, que recouvrent d'interminables forêts vierges. « Ici, disent les historiens du XVIIe siècle, s'élevait la grande ville de Manoa et, dans cette ville, le palais d'El Dorado, que gardaient des milliers d'animaux redoutables. »

Il y avait, dans cette légende, de quoi piquer la curiosité des explorateurs, et il était réservé à un chasseur d'orchidées de la satisfaire. Par sa profession, il hantait les régions torrides et fiévreuses; ni les obstacles n'étaient pour l'arrêter, ni les difficultés pour le faire reculer.

Les habitants de Manoa, n'étaient pas seulement très avancés en science et en industrie, disaient les anciens historiens, ils possédaient, en outre, des secrets merveilleux dont ils étaient fiers et qu'ils se gardaient de divulguer. Ils pouvaient, à leur gré, rendre leur cité invisible, et, par leur art magique, égarer sur le lac et dans les immenses forêts qui l'entouraient, ceux qui se dirigeaient vers elle. Il n'avait été donné qu'à un bien petit nombre d'Espagnols intrépides d'entrevoir, à distance, les hauts clochers, les dômes éblouissants, les inaccessibles remparts de la merveilleuse cité, construite sur les bords d'un grand lac et au pied des montagnes. Courte avait été cette vision qui, soudain, s'évanouissait, laissant le voyageur perdu dans l'inextricable marais ou dans des forêts sans issues.

Attiré dans cette région mystérieuse par la beauté des orchidées et le désir de découvrir des échantillons nouveaux de cette fleur que les amateurs paient des prix très élevés, le héros de cette aventure avait pénétré fort avant dans les forêts solitaires de la Guyane. Pendant un séjour qu'il fit chez les Indiens Quatata, dont le village est situé sur une éminence qui domine le lac Paraïma, ces indigènes lui firent un récit qui le surprit; c'était, en quelque sorte, la réédition de la légende espagnole. A les en croire, ils apercevaient sur la rive opposée du lac une cité fantastique et, disaient-ils, plus grande que Georgetown. Le matin, par un ciel pur et au lever du jour, cette cité mystérieuse apparaissait, réfléchie dans les eaux du lac. On voyait distinctement ses murailles massives, ses coupoles étincelantes, ses constructions monumentales. A mesure que le soleil montait sur l'horizon, une brume légère se levait du lac, la vision devenait moins distincte, peu à peu s'affaiblissait, puis s'effaçait. Maintes fois ils avaient cherché, en traversant le lac, à gagner la ville, mais, tantôt les incidents les plus étranges les empêchaient d'y arriver, ou, tantôt, leurs canots venaient s'échouer en des roseaux impénétrables et sur un sol boueux qu'ils ne pouvaient traverser. Tous leurs efforts étaient vains, et, rebutés par des insuccès répétés, ils avaient renoncé à une tentative impossible. Cette ville était gardée par des magiciens habiles qui ne permettaient à personne d'en approcher. Qu'adviendrait-il donc à ceux qui tenteraient d'y pénétrer ?

On n'était pas, ajoutaient les Indiens, à l'époque de l'année où l'on voyait la ville; mais la saison des pluies était proche, et s'il retardait son départ de quelques semaines, ils se faisaient fort de lui montrer la ville et de le convaincre qu'ils disaient vrai.

L'explorateur ajourna son départ, passant son temps à explorer la forêt à la recherche des orchidées, à en employer une partie à l'examen des localités.

Les semaines s'écoulaient. Un matin, les Indiens réveillèrent leur hôte. Le jour commençait à poindre à l'horizon, le lac apparaissait pur, et les nuages, poussés par le vent, se massaient sur la rive opposée et se coloraient, sous les premiers rayons du soleil, de teintes roses. Sur ce fond, ainsi que sur une toile à dessein préparée, on eût dit qu'un invisible peintre dessinait de son pinceau habile un merveilleux tableau illuminant d'un seul trait les cimes de nuages. Une ville enchantée surgissait devant les yeux éblouis des spectateurs, « une ville aussi distincte, dit-il, que peut l'être New-York vue du sommet de la statue de Bartholdi; ville européenne, par ses rues, ses maisons, ses grandes artères et ses monuments, mais orientale aussi par ses minarets, ses dômes, ses coupoles, ses toits plats formant terrasses. Sur ces dômes et ces coupoles, ces minarets et ces terrasses, des lames d'or étincelaient aux rayons du soleil. Des pierres précieuses, émeraudes, rubis, opales, grenats, encadraient çà et là les monuments, encerclant les palais aux larges portes, aux larges baies, aux pittoresques loggias. « Ce que j'avais sous les yeux était bien Manoa, telle que l'avaient vue les conquistadores espagnols et telle qu'ils l'avaient décrite, telle que mes hôtes me l'avaient présentée, telle que Raleigh l'avait dit être. Devant cet étonnant spectacle, devant cette ville comme le monde n'en connut jamais, j'oubliai tout, les fatigues passées, les périls affrontés, les fièvres bravées; une admiration sans bornes, un indicible enthousiasme s'emparaient de moi. Pendant plus de deux heures je pus me repaître de ce spectacle unique : une ville d'or et de pierreries au bord d'un lac d'azur, déployant toute sa parure et sa fabuleuse richesse.

« Puis, peu à peu, le tableau changea. On eût dit qu'un voile léger, transparent encore, s'interposait entre Manoa et moi; l'or était moins étincelant, les contours moins nets. La ville s'éloignait, s'enfonçait dans le lointain; le soleil montait à l'horizon, les nuages s'effrangeaient en longues nuées blanches, rampant vers la cime des montagnes, et chacun de ces nuages emportait avec lui un fragment du merveilleux tableau que j'avais vu se dérouler devant mes yeux. Puis tout s'évanouit, Manoa disparut, comme son nom disparaît de la mémoire des hommes. J'ai vu, moi aussi, la prodigieuse vision et le plus étonnant effet de mirage qu'il soit donné à l'homme de contempler. »

Ce récit explique l'illusion d'optique des Espagnols, comment ils crurent voir Manoa, la riche cité, entre toutes, dont les Indiens leur affirmaient l'existence et dont la possession, longtemps rêvée, eût pu, seule, peut-être, assouvir leur cupidité. Mais il ne nous renseigne pas sur l'Homme d'Or, El Dorado, souverain de cette cité. Cette légende, qui s'est greffée sur la première, en est cependant distincte et voici, sauf découverte ultérieure, ce qui lui a donné vraisemblablement naissance :

Non loin de la rive du lac sur laquelle apparaît Manoa se trouvent des grottes formées par des roches micacées. Longtemps les Indiens, dans leur ignorance, ont confondu les paillettes de mica avec l'or. L'Homme d'Or paraît avoir été tout simplement un chef indien dont le prétendu palais n'était qu'une grotte creusée dans les roches micacées : il s'enduisait les cheveux et le corps, non de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or et que les Indiens, aujourd'hui désabusés, désignent du nom d' « or des singes ».

Des deux légendes réunies, le temps n'avait fait qu'une seule, et, d'El Dorado, de l'Homme d'Or, il avait fait le souverain de la fantastique cité de Manoa.

H. DE V.

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, a découvert dans le coffre d'un pensionnaire de sa mère, mort mystérieusement, les indications nécessaires pour découvrir une île : « l'île au Trésor », dans laquelle des pirates — ceci se passe au XVIIIe siècle — ont caché d'immenses richesses. Deux gentlemen, le Dr Livesey, le chevalier Trelawney, décident d'aller avec Jim à la recherche du trésor. Ils embarquent sur l'*Hispaniola *qu'ils ont acheté. L'équipage engagé par le chevalier ne donne pas confiance au capitaine du bord, qui le dit aux voyageurs. Au moment d'arriver les doutes se confirment, les mauvais marins se mutinent, entraînés par le fameux pirate John Silver, qui était parti à bord comme maître coq. Le jeune Jim, caché dans un tonneau de pommes, surprend leurs conversations et informe les voyageurs et le capitaine. Ils arrivent au large de l'île et Jim décide de descendre à terre avec les marins...*

TROISIÈME PARTIE
MES AVENTURES DANS L'ILE

CHAPITRE PREMIER
LEUR DÉBUT

Cela me sembla un très mauvais signe, car si jusqu'alors les hommes avaient accompli leur travail avec bonne humeur et bonne volonté, il avait suffi que nous soyions devant l'île pour que se relâchent les liens de la discipline.

Pendant tout le trajet, Long John se tenait à côté du pilote et dirigeait le bateau; il connaissait ce passage comme les doigts de la main, et bien qu'à la sonde on trouvait plus d'eau qu'il n'y en avait d'indiqué sur la carte, il n'hésita pas une seule fois.

— Le courant est fort avec la marée, dit-il, et on dirait que ce passage a été creusé avec une bêche, pour ainsi dire.

Nous ancrâmes juste à l'endroit indiqué sur la carte, à environ un tiers de mille de chacune des deux rives, c'est-à-dire que le rivage de la grande île était d'un côté, et l'île du Squelette de l'autre. Le fond était de sable propre; en plongeant, notre ancre

Bob Anderson dirigeait mon bateau.

fit s'élever des bois un nuage d'oiseaux voletants et criants, mais moins d'une minute après, ils s'étaient posés à nouveau et tout redevint silencieux.

L'endroit était entièrement abrité par les terres, et entouré de bois dont les arbres arrivaient jusqu'à l'endroit de la marée haute; le rivage était plat le plus souvent, tandis que les sommets des collines formaient au loin une sorte de cirque. Deux petites rivières, ou plutôt deux marais, se déversaient dans une sorte d'étang et le feuillage des arbres au bord de ce rivage avait une sorte d'éclat malsain. Du bateau nous ne pouvions rien voir de l'habitation et de son enclos complètement enfouis dans la verdure, et si elle n'avait pas été indiquée sur la carte nous nous serions cru les premiers à jeter l'ancre ici, depuis que cette île était sortie des mers.

Il n'y avait pas un souffle d'air et pas d'autre bruit que celui du flux se brisant à un demi-mille de là le long du rivage et des rochers. On respirait autour de notre mouillage l'odeur particulière des marais stagnants, l'odeur des feuilles pourrissantes. Je remarquai que le docteur ne cessait de renifler comme lorsqu'on sent un œuf pourri.

— Je ne sais pas s'il y a un trésor, dit-il, mais je gage ma perruque qu'il y a de la fièvre ici.

Si la conduite des hommes avait été alarmante sur le canot, elle devint véritablement menaçante lorsqu'ils furent remontés à bord. Ils traînaient sur le pont en grommelant ensemble. Les ordres les plus anodins étaient reçus avec un regard noir et exécutés avec négligence et des protestations. Même les marins fidèles semblaient gagnés par la contagion, car à bord il n'y avait pas un homme pour en réprimander un autre. Il était clair que la mutinerie planait sur nos têtes comme un orage.

Et nous n'étions pas les seuls, nous les gens de la cabine, à sentir le danger. Long John s'affairait d'un groupe à l'autre, se dépensait en bons conseils et donnait le meilleur des exemples. Il se prodiguait en gentillesses, il était tout sourire pour chacun. Un ordre était-il donné, en un instant John et sa béquille étaient là, avec le plus allègre « bien monsieur » du monde; et quand il n'y avait rien d'autre à faire, c'était alors une chanson après l'autre, comme s'il voulait masquer le mécontentement général.

De tous les détails sinistres de cette sinistre après-midi, il m'a semblé que le pire était cette évidente anxiété que témoignait Long John.

Nous tînmes conseil dans la cabine.

— Monsieur, dit le capitaine, si je risque encore un ordre, tout l'équipage se mutine d'un seul coup. Vous voyez où nous en sommes! Supposez qu'on me réponde mal! Eh bien, si je réplique, les anspects entreront en danse en moins de deux, et si je ne le fais pas, Silver verra qu'il y a quelque chose là-dessous, et la partie est perdue. Bref, il n'y a qu'un homme sur qui nous puissions nous reposer.

— Et qui donc ? demanda le chevalier.

— C'est Silver, monsieur, répliqua le capitaine. Il a autant de souci que vous et moi, de calmer les choses. C'est un mouvement d'humeur, il aurait vite fait de leur parler s'il en avait l'occasion, et ce que je propose, c'est de la lui donner. Laissons les hommes aller à terre une après-midi, s'ils y vont tous, eh bien c'est nous qui tenons le bateau, et si personne ne s'en va, eh bien alors nous tiendrons la cabine et Dieu protégera notre cause. Et ceux qui iront à terre, notez ce que je vous dis, monsieur, Silver nous les ramènera à bord doux comme des agneaux.

Ainsi fut-il décidé. On distribua des pistolets chargés à tous les hommes sûrs; on mit dans la confidence Hunter, Joyce et Redruth, et ils accueillirent la nouvelle avec moins d'étonnement et un meilleur esprit que nous ne nous y attendions. Puis le capitaine monta sur le pont et s'adressant à l'équipage il dit :

— Il a fait une chaleur terrible, les amis! On est tous fatigué et mal à son aise, un petit tour à terre ne fera de mal à personne, les canots sont encore à l'eau. Que tous ceux qui ont envie d'aller à terre pour l'après-midi les prennent. On tirera un coup de canon une demi-heure avant le coucher du soleil.

Je suis sûr que ces bougres d'imbéciles devaient penser qu'ils allaient donner du nez sur le trésor à peine débarqués, car en un instant toute mauvaise humeur disparut et ils poussèrent un tel hurrah qu'il réveilla l'écho d'une colline lointaine, et que de nouveau les oiseaux s'élevèrent à l'entour en tourbillonnant et piaillant.

Le capitaine était trop malin pour aller avec eux; il s'éclipsa en un instant et laissa à Silver le soin d'organiser l'expédition, et j'imagine qu'il fit fort bien ainsi. S'il était resté sur le pont, il lui aurait été impossible de prétendre plus longtemps qu'il ignorait la situation. Elle était claire comme le jour : le capitaine c'était Silver, et il avait pour lui un équipage en pleine révolte. Les hommes fidèles, et je devais bientôt avoir la preuve qu'il en restait à bord, devaient être tout à fait bornés. Ou plutôt, je crois que voici la vérité : tous les hommes étaient plus ou moins démoralisés par l'exemple des meneurs, mais un petit nombre, de braves garçons au fond, ne voulaient pas aller plus loin. C'est une chose d'être paresseux et lâche, et c'en est une autre de s'emparer d'un navire et d'assassiner plusieurs hommes innocents.

Cependant, l'expédition se préparait, six hommes restaient à bord et les treize autres, y compris Silver, commencèrent d'embarquer. C'est alors que me passa par la tête la première de ces idées folles qui contribuèrent tant à nous sauver la vie! Si Silver laissait six hommes à bord, il était clair que notre camp ne pouvait pas s'emparer du navire, et puisque d'autre part ces hommes n'étaient que six, il était également clair que le groupe de la cabine n'avait pas pour l'instant besoin de mon aide. Et j'eus tout de suite envie d'aller à terre. En un clin d'œil, j'avais glissé par-dessus bord et je me blottis à l'avant du canot le

Le canot dans lequel j'étais avait un peu d'avance.

plus proche qui démarra au même moment. Personne ne m'avait remarqué, sauf l'homme qui tenait l'aviron de proue qui me dit : « C'est toi Jim, baisse la tête! » Mais Silver qui était dans l'autre canot, lança un regard aigu et voulut savoir si c'était bien moi; je commençais, dès lors, à regretter ce que j'avais fait.

Les deux équipes firent la course vers le rivage, mais le canot dans lequel j'étais avait un peu d'avance; il était aussi le plus léger et le mieux manœuvré, si bien qu'il dépassa de loin, et rapidement l'autre. L'avant avait à peine pénétré sous les arbres du rivage que j'avais attrapé une branche afin de sauter dehors et que j'avais déjà plongé dans les plus proches broussailles tandis que Silver et le reste étaient encore à plus de cent mètres en arrière. Je l'entendis crier : « Jim! Jim! » Mais vous pensez bien que je ne m'en souciais guère! Sautant, me baissant, me frayant un passage, je courus droit devant moi, nez au vent, jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

CHAPITRE II
LE PREMIER COUP

J'étais si heureux d'avoir laissé tomber Long John, que je commençais à m'amuser et à regarder autour de moi avec un vif intérêt l'étrange paysage dans lequel je me trouvais. J'avais traversé une étendue marécageuse plantée de saules, de joncs, et d'arbres bizarres à l'aspect exotique. J'étais maintenant arrivé à la lisière d'un terrain découvert, aux ondulations sablonneuses, qui avait environ un mille de long, parsemé de pins et d'une quantité d'arbres tordus qui rappelaient par l'aspect le chêne, mais dont le feuillage était pâle comme celui du saule. A l'extrémité de cette étendue, s'élevait une des collines, qui avait deux pointes escarpées à la forme étrange, vivement éclairées par le soleil. Je connus alors pour la première fois le plaisir de l'exploration. L'île était inhabitée; j'avais laissé derrière moi mes compagnons de bord et devant moi il n'existait que des bêtes sauvages. J'allai çà et là à travers les arbres. Par endroits fleurissaient des plantes qui m'étaient inconnues. Il y avait des serpents et l'un d'eux dressa la tête entre deux rochers, en sifflant avec un bruit qui ressemblait au ronflement d'une toupie. J'étais loin de penser que j'avais été en face d'un danger mortel et que ce bruit était celui des serpents à sonnettes.

Puis j'atteignis un long bosquet de ces arbres qui ressemblaient à des chênes (des chênes verts, comme j'appris ensuite qu'on les appelait) et je vis qu'ils poussaient au ras du sable comme des ronces, les branches bizarrement nouées et le feuillage touffu comme du chaume. Ce bosquet s'étendait depuis le haut d'un de ces monticules de sable, toujours en s'élargissant et en augmentant de taille jusqu'à atteindre le vaste marécage à travers lequel la plus proche des petites rivières se frayait un chemin jusqu'à la baie où était ancré notre bateau. Le soleil brûlant faisait monter une vapeur du marais et les contours de la Longue-Vue tremblotaient à travers la brume.

Tout d'un coup, il y eut une sorte d'agitation dans les roseaux; un canard sauvage s'éleva en criant, un autre suivit et bientôt, de toute la surface du marais, s'éleva un véritable nuage d'oiseaux tourbillonnant dans l'air et criant. Je jugeai par là que quelques-uns des marins de l'équipage devaient s'approcher en suivant les bords du marécage, et je ne me trompais pas car bientôt j'entendis, lointaine et faible, une voix humaine qui, comme je continuais de prêter oreille, devint bientôt plus forte et plus proche. Cela me fit grand'peur : je rampai vers l'abri des chênes verts les plus proches et restai là tapi et attentif, aussi silencieux qu'une souris.

Une autre voix répondit; et puis la première voix que je reconnus être celle de Silver reprit, et ce flot de paroles dura un bon bout de temps, interrompu seulement, çà et là, par l'autre. Au ton, la conversation était sérieuse et même violente, mais je n'arrivais pas à entendre distinctement un seul mot. A la fin, les interlocuteurs parurent s'arrêter et probablement ils s'assirent, car non seulement ils cessèrent de s'approcher, mais les oiseaux eux-mêmes commencèrent à se calmer et à regagner leur marais. J'eus alors conscience que je négligeais mon devoir; puisque j'avais eu la folie de venir à terre avec ces malandrins, le moins que je dusse faire était de surprendre leurs conciliabules. Mon devoir clair et évident était de m'approcher autant que je le pourrais, grâce à l'abri commode de ces arbres rampants. Je pouvais déterminer la direction des parleurs avec assez d'exactitude, non seulement grâce au son de leurs voix, mais par la conduite des quelques oiseaux qui encore inquiets voletaient au-dessus de la tête des intrus.

Rampant à quatre pattes, je me dirigeai sûrement mais lentement vers eux, jusqu'à ce qu'enfin, levant la tête vers une ouverture du feuillage, je pus voir dans une petite clairière verte par delà le marais et bien entourée d'arbres, Long John Silver et un homme de l'équipage se parlant face à face. Le soleil leur tombait en plein visage. Silver avait jeté son chapeau par terre à côté de lui et il levait vers l'autre, en manière d'appel, son visage lisse et blond tout luisant de chaleur.

— Mon vieux, lui disait-il, c'est parce que je t'estime comme de la poudre d'or, oui de la poudre d'or, tu peux me croire! Si je ne tenais pas à toi comme de la glu,

penses-tu que je serais ici, à te prévenir ? Tout est arrêté, tu n'y peux rien contre, et c'est pour sauver ta tête que je te parle, et si l'une de ces brutes le savait, où m'enverraient-ils ? Tom, dis-moi, où m'enverraient-ils ?

— Silver, répliqua l'autre (je remarquais que non seulement il était cramoisi, mais qu'il parlait rauque comme un corbeau et que sa voix vibrait comme une corde tendue), Silver, disait-il, tu es vieux et tu es honnête ou du moins on le dit, et aussi tu as de l'argent, ce que n'ont pas des quantités de pauvres marins, et tu es brave si je ne me trompe pas, et voilà que tu viens me raconter que ce ramassis de vauriens t'a entraîné. Ce n'est pas vrai, aussi sûr que Dieu me voit, j'en mettrai ma main au feu. Si je devais faillir à mon devoir...

A ce moment il fut interrompu par un bruit inopiné. J'avais découvert un des marins fidèles et au même moment j'allais avoir des nouvelles d'un autre. Au loin, dans le marécage avait éclaté un brusque cri, un cri de colère, aussitôt suivi d'un second, puis un hurlement horrible et prolongé. Les échos des rochers de la Longue-Vue le répercutèrent une vingtaine de fois, la troupe entière des oiseaux des marais reprit son vol, obscurcissant le ciel, avec un bruit d'ailes simultané et ce cri d'agonie résonnait encore longtemps dans ma tête que le silence régnait à nouveau et que seul le frémissement des oiseaux redescendant et le tonnerre lointain du flux troublaient la langueur de l'après-midi.

Tom avait bondi au bruit comme un cheval sous l'éperon; mais Silver n'avait pas tressailli; il ne bougeait pas, se reposait légèrement sur sa béquille et guettait son compagnon comme un serpent prêt à s'élancer.

Je connus alors le plaisir de l'exploration.

— John, dit le marin, en tendant la main.

— Bas les pattes, s'écria Silver en sautant en arrière d'un mètre, avec la rapidité et la précision d'un gymnaste entraîné.

— Bas les pattes, si tu veux, John Silver, dit l'autre; c'est une mauvaise conscience qui fait que tu as peur de moi. Mais, au nom du ciel, dis-moi ce que c'était ?

— Cela, répliqua Silver en souriant, mais plus attentif que jamais, l'œil pas plus gros qu'une tête d'épingle dans sa grande figure, mais étincelant comme un éclat de verre. Cela, il me semble que ce devait être Alan!

A ces mots, le malheureux Tom se dressa comme un héros et il s'écria :

— Alan ? alors que son âme soit en paix, car c'était un vrai marin, et quant à toi John Silver, je t'ai considéré longtemps comme un ami, mais c'est fini, si je meurs comme un chien, je mourrais en faisant mon devoir; vous avez tué Alan, n'est-ce pas ? eh bien tue-moi aussi, si tu le peux, mais je t'en défie.

Là-dessus, ce brave garçon tourna le dos au maître coq et se dirigea vers le rivage; mais il ne devait pas aller loin. En poussant un cri, John avait saisi la branche d'un arbre, dégagé sa béquille de dessous son bras et lancé ce projectile bizarre, à toute volée à travers les airs. Elle atteignit le pauvre Tom, la pointe en avant, et avec une violence foudroyante, juste entre les épaules, au milieu du dos. Il leva les bras, poussa une sorte de soupir et tomba. Avait-il été grièvement blessé ou peu, il est impossible de le dire. Pour le moins, et d'après le bruit il avait dû avoir la colonne vertébrale brisée sous le coup, mais il n'eut pas le temps de se remettre. Silver, agile comme un singe, même privé de sa béquille, lui avait sauté dessus en un clin d'œil, et avait, par deux fois, plongé jusqu à la garde son coutelas dans ce corps sans défense. De l'endroit où j'étais caché, je pouvais entendre les « han » qu'il poussait à chaque coup.

(A suivre.)

Entre Camarades

SAVEZ-VOUS CELA ?

Le Gouvernement de l'U. R. S. S. porte le plus grand intérêt aux enfants, ce qui a permis de dire que la jeunesse de ce pays est la plus heureuse du monde. Rien n'est négligé pour son plaisir et pour son instruction. C'est ainsi qu'une encyclopédie enfantine va être prochainement éditée. Elle traitera, sous une forme vivante et amusante, des sciences, de l'histoire, de la géographie, etc... Une section spéciale sera réservée aux jeux et amusements.

o

Toto est très bavard. Dans la maison on n'entend que ses cris. Aussi, ses parents lui ont-ils interdit de parler à table, sans qu'on l'ait préalablement interrogé. Hier à midi, on l'entend soudain rugir : « Grand'-mère, grand'mère... » Regard courroucé du père. Silence. Après le repas, la grand'-mère lui demande la raison de son cri : « Tu avais une mouche dans ton potage. Je voulais te prévenir. Et tu l'a avalée...»

o

L'Avenue de l'Opéra à Paris, une des plus belles de la capitale, a été commencée en 1854 et terminée en 1878. C'est dans cette avenue que furent tentés les premiers essais d'éclairage électrique.

o

Histoire de chasse. — Mme Dupont s'étonne de voir son mari partir pour la chasse avec des feuilles de chou dans son carnier. « Oui, lui répond M. Dupont, c'est pour attirer les lapins et les faire courir après moi. »

o

Au XXe siècle, en France, il y a encore des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Témoin cette femme qui s'étant présentée au bureau de la maison où elle travaillait pour toucher son salaire, signait son bon de paye d'une croix. Un samedi, elle se présente et au lieu d'une croix trace un cercle. Le caissier s'étonne du changement, mais elle répond : « Je suis mariée maintenant. Alors n'est-ce pas, j'ai changé de nom... »

o

Le petit Pierre n'aime pas du tout se laver et chaque matin c'est une comédie. Ce jeudi-là, sa mère lui dit :

— Lave-toi bien, et nous irons au cinéma cet après-midi.

Alors Pierre, d'un air triomphant :

— Ce n'est pas la peine que je me lave, puisque au cinéma il fait tout noir!

nos camarades nous écrivent

Zoé T., 11 ans, nous envoie ces charmants souvenirs de vacances qu'elle a intitulés : « Amusement de la campagne. »

Quand je suis arrivée à la campagne, tout m'a semblé drôle. Ce n'était pas comme la ville. En ville, il y a beaucoup de voitures. En campagne, on voit que des animaux et des champs.

Je suis chez la dame où j'étais l'année dernière. Je me suis vite habituée. On avait construit une balançoire et on s'amusait toujours dessus, et on s'amusa aussi à aller mener les vaches au pré et à les ramener le soir avec Mme T.

Je mangeais très bien : le matin je buvais du café au lait avec du pain et du beurre, et quand les jours de fête, ou quand il y a un baptême, la dame fait des brioches, le matin et le midi elle nous en donnait un morceau.

Mes quarante jours ont été de joyeuses vacances.

CONCOURS DES PERSONNAGES CACHÉS

Voici la liste des gagnants :

Mariotte, chez M. Schrepf, serrurier, rue des Écouvilliers, Conflans-Saint-Honorine; Cachet, 13, avenue Carnot, Cherbourg (Manche); René Nivet à Chinault, près Issoudun (Indre); Marcel Desbat, 12 boulevard d'Arras, Arsenal (Loire); Jean Robert Villeblevin (Yonne); Marcel Ravel, rue d'Arcole, Cadenet; Marcel Cheret, 14, rue Jules-Recher, Montvilliers; Pierre Perache, Chavannes, commune de Lèves; Gilbert Lamireau, St-Jacques-de-Thouars; Georges Cocu, 49, avenue du Bois, Chennevières-sur-Marne; Lagain, Pluzunet; Roger Canton, 27, rue Galande, Paris (5e); Pierre Balace, ancienne carderie, Treigniac; Maurice Lebene, 21, rue Hugues Leroux, Le Havre; Jeannette Diriberry, 3, rempart Lacheapillet, Bayonne; Joseph Hutin, chez M. Pichonneau, 62, rue de Montreuil, Paris (11e); Régine Dorland, 11, avenue de la Porte-Chaumont, Paris (19e); André Fillion, à La Capelle; Geo, 171, faubourg Saint-Antoine, Paris (11e); Jacqueline Perrogar, 22, rue de la République, Vanves; Pierrette Lafon, quartier de Caze, Mios; Raymond Lhuillier, 83, rue Rabelais, Thouars; Mounier, 5, rue Vinocq Choquel, Tourcoing; Francis Le Maguer, 60, rue Général-Sarrail, Chennevières.

Les heureux gagnants recevront chacun un livret de *Mon Camarade*.

NOUVELLES D'U. R. S. S.

Dans le parc central de culture et de repos Gorki, à Moscou, on vient d'ouvrir le théâtre « Géant » qui pourra contenir 20.000 spectateurs, alors que les plus grands théâtres existant jusqu'à présent ne pouvaient guère contenir plus de 4 à 5.000 spectateurs.

L'écran a une surface de 170 mètres carrés, au lieu des 27 mètres carrés habituels. Les appareils pour la projection et pour le son ont une puissance formidable, plus de cinquante fois celle des appareils ordinaires. La cabine de projection est située à 110 mètres de l'écran. Dans ce nombre immense de places, il n'y en a pas de mauvaises grâce à des dispositifs spéciaux qui ont été employés ici pour la première fois.

o

On développe beaucoup, depuis quelque temps, l'enseignement de l'histoire dans les écoles de l'U. R. S. S., et les enfants sont tellement intéressés par cette étude qu'ils ont formé dans presque toutes les écoles des cercles d'histoire. Le Commissaire du peuple à l'Instruction publique a reçu les meilleurs membres de ces cercles qui lui ont présenté toutes sortes de travaux qu'ils ont réalisés tout seuls. Ils vont en groupes dans les musées et ensuite essayent de reproduire ce qu'ils ont vu, ou mieux encore de s'en inspirer pour créer de véritables œuvres d'art.

o

La plupart des enfants d'U. R. S. S. sont partis dans les camps ou ont accompagné leurs parents dans les maisons de repos de Crimée, mais ils n'y ont pas passé la durée entière de leurs vacances scolaires et on a organisé pour eux d'autres occupations. A Moscou, on a créé pendant ces dernières vacances un service de bateau réservé aux enfants. Ce bateau part de Moscou et va à Kolomna, importante ville d'usines. Il s'arrête en route à toutes les villes intéressantes, soit par leur art et leur histoire, soit par leur développement industriel. On a prévu pour la durée du voyage des distractions de toutes sortes en dehors des descentes à terre et des réceptions. Chaque bateau peut emmener 600 enfants et on avait prévu pour l'été plus de 50 départs.

VOILA LA GRANDE NOUVELLE !

C'est à partir du Jeudi 3 Décembre que

Mon Camarade

PARAITRA TOUS LES JEUDIS

IL RÉSERVE A TOUS SES AMIS FIDÈLES
POUR CETTE OCCASION
DES INNOVATIONS SE.SATIONNELLES
DONT ON TROUVERA LES DÉTAILS
DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

Annoncez partout la bonne nouvelle

ABONNEZ-VOUS
AUX LIVRETS !
A MON CAMARADE !

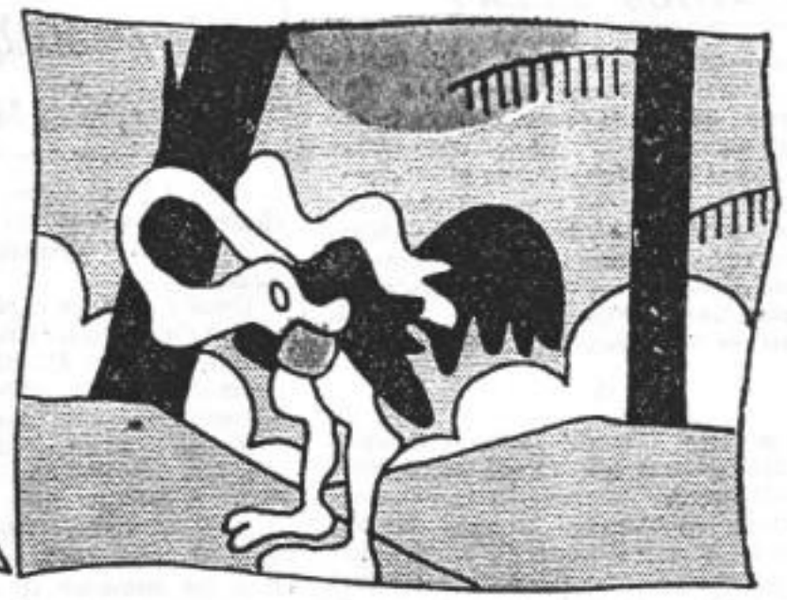
Abonnements combinés aux deux périodiques :
Un an..... 16 frs

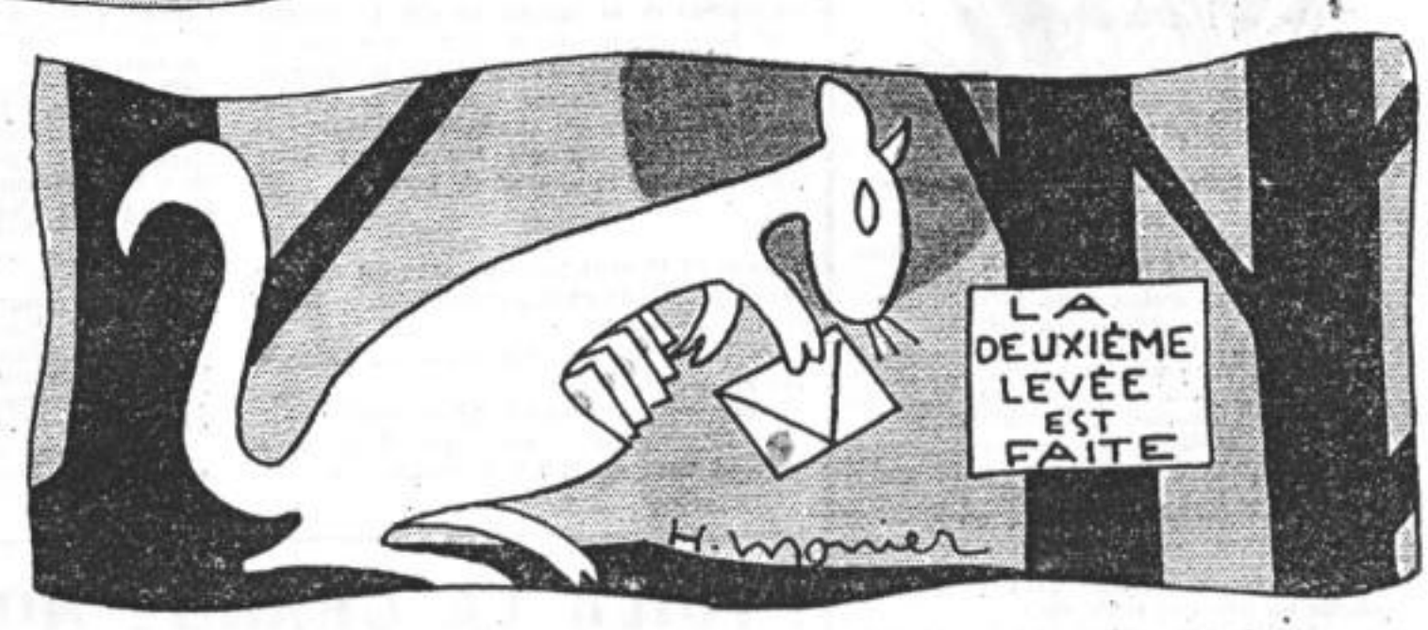
ADMINISTRATION :: ABONNEMENTS
E.S.I. 24, rue Racine PARIS 6e
Compte Chèque postal : 974-41 Paris

Le gérant : Léon MOUSSINAC

IMP. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

FLAN-MERINGUE ET Cie — Réalisations (suite)





CONCOURS

Message chiffré envoyé à Hitler par Franco.

NOUS RENVOYER CE MESSAGE RECONSTITUÉ AVANT LE 1er DÉCEMBRE, avec le bon ci-joint :

BON DU CONCOURS
MESSAGE CHIFFRÉ

reltiH rehc noM_ snoiva sed eicremer et ef.
lagutroP ud eriaidémiretni 'l
rap séyovne sa 'm ut euq-
inilossuM énnod a 'm euq xuec te
snoiva sec ceva_ sniacilbupér de
puocuaeb reut riovuop biav ef.
ocnarF.

DLP 27-05-92030378

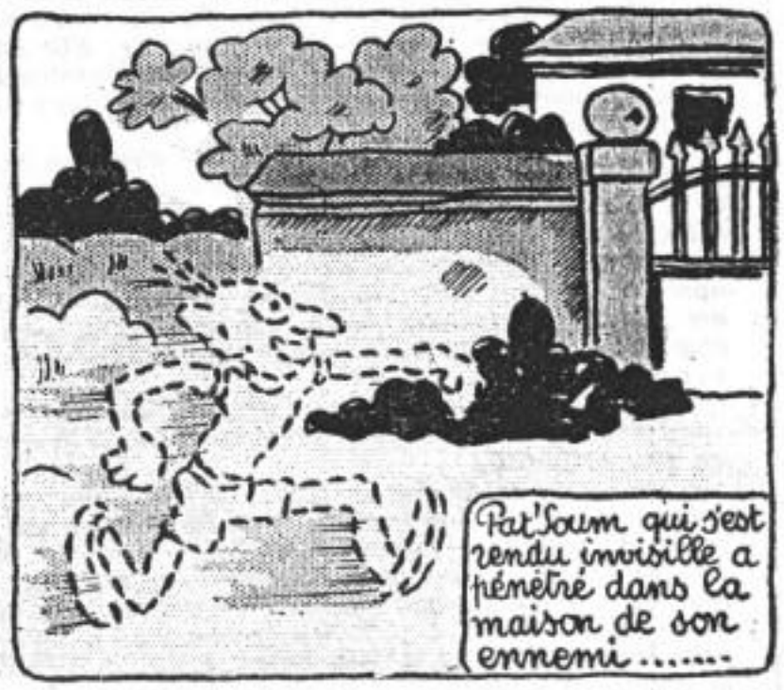
QUATRIÈME ANNÉE. — Nouvelle série. 0.40 N° 52. — 12 Novembre 1936.

Mon Camarade

L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE

PARAIT LE JEUDI, TOUS LES QUINZE JOURS

Les aventures de Pat'Soum



A partir du numéro du 3 Décembre, "Mon Camarade" paraît tous les Jeudis

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai de rudement bonnes nouvelles à vous annoncer. Mais pour vous les dire il faut d'abord que je commence par le commencement.

D'abord le Club des Amis de Mon Camarade, *le C. A. M. C. comme nous l'appelons, il a eu un succès fou parmi tous les petits garçons et aussi les petites filles de la rue du Fer-à-Repasser. Tous ils veulent jouer à* l'Ile au Trésor *avec nous, et pas seulement les garçons mais aussi les filles, spécialement une certaine Pierrette que j'aime bien, qui a tout juste mon âge et qui est aussi enragée qu'un garçon.*

Pierrette, elle est blonde, elle a des grands yeux bleus tout ronds et des cheveux coupés qui ne sont pas toujours très bien peignés, surtout quand elle a voulu jouer le rôle du capitaine des pirates ou de Toutoune en Espagne. Si elle mettait une robe à gros pois elle ressemblerait sûrement à la petite fille qui est sur la couverture de Mon Camarade, *à côté du titre, et qui tient l'épaule à un petit garçon qui lui ne me ressemble pas du tout, mais pas du tout.*

Pierrette sitôt après qu'on a fait sa connaissance en lui prêtant un des patins à roulettes de Jacquot, elle s'est inscrite au Club des Amis de Mon Camarade. *Elle est bien gentille, mais elle est toujours à réclamer. Maintenant elle proteste parce qu'on ne lui a pas donné une belle carte et un bel insigne.*

Une carte on en a pourtant une. C'est même Jacquot qui les fait avec des crayons de couleurs et des cartons bleus qu'il découpe dans des vieux paquets de macaroni que lui achète sa mère. Et des timbres on en a aussi, et même des presque vrais, puisque c'est des papiers collants qui tiennent après les timbres qu'on vend dans les bureaux de tabac, des papiers collants sur lesquels j'ai écrit de ma plus belle écriture : « Club des Amis de Mon Camarade, section du Fer-à-Repasser. »

Tant de mots c'est rudement difficile à faire tenir sur un aussi petit morceau de papier collant et il faut dire que c'est un peu grifouillé.

C'est comme pour nos insignes. On les a fait avec des boutons de culotte sur lesquels Pierrette a cousu des morceaux de satin bleu qu'elle a découpés dans une vieille robe de sa mère. Mais pour que ce soit un vrai insigne il faut qu'il y ait quelque chose d'écrit sur le bleu, et moi j'y ai mis C. A. M. C. à l'encre rouge. Mais j'ai eu beau faire très attention de ne pas mettre beaucoup d'encre sur la plume, ça a fait tout de même des grosses taches et personne n'a été content.

Aussi on a décidé d'avoir de vraies cartes, et de vrais timbres, et de vrais insignes. C'était pas seulement l'idée de Pierrette, c'était aussi l'idée de tous les autres, et on a dit que comme j'étais le président du club, ce serait à moi d'aller les chercher, 24, rue Racine.

Heureusement que Mme Burette est toujours malade, avec son pied enveloppé de tant de couvertures qu'il est maintenant aussi gros qu'un tonneau, sans çà je n'aurais jamais pu faire ce voyage-là. Elle ne m'aurait jamais permis. Et je n'aurais pas non plus pu aller rue Racine si tous les membres du Club n'avaient pas donné un sou ou deux sous pour que je puisse prendre un billet de métro pour aller, et encore un autre pour revenir.

J'y étais jamais allé rue Racine, et j'avais dans l'idée que c'était un endroit magnifique, une grande maison avec des tas de bureaux, le portrait du Serpent à Plumes et une statue de Toto et Toutoune. Eh bien, je me suis trompé, ce n'était pas du tout cela. C'est bien plus petit, oh! beaucoup plus petit, et pour Mon Camarade *il n'y a qu'un seul bureau où il n'y a qu'une chose qui soit grande, et c'est la table. Ce qui fait qu'en se serrant un peu on peut s'y mettre sept ou huit, à condition qu'il y ait assez de chaises.*

Mais on m'a dit que tout cela allait bientôt changer parce que Mon Camarade *va paraître maintenant toutes les semaines. Et cela c'est la grande bonne nouvelle que j'avais à vous annoncer.*

IL Y AURA MAINTENANT UN « MON CAMARADE » TOUS LES JEUDIS. Si bien que toutes les semaines on pourra trouver un Mon Camarade *tout neuf chez la mercière du coin, sans avoir à se demander si c'est une semaine paire ou impaire et si c'est bien le dimanche d'avant qu'on a acheté son journal.*

Les messieurs et les dames qui font le journal m'ont expliqué qu'il y allait avoir toutes sortes de nouvelles choses. D'abord Pat'soum sera toujours là en première page, mais il va lui arriver des tas de nouvelles choses. Et puis il y aura un grand, très grand roman, dans le genre du Serpent à Plumes, mais sûrement bien mieux. Quant à Toto et Toutoune ils vont connaître en Espagne toutes sortes d'événements extraordinaires, parce qu'imaginez-vous qu'ils sont arrivés là-bas juste au moment où va commencer la guerre civile.

Janser, qui est le père du professeur Plume et le grand-père de Charlot-Chat, va commencer une histoire en images magnifique sur les gangsters de l'or. *Imaginez-vous que des bandits, avec des avions et des rayons mystérieux, qui ont une grotte souterraine et puis... mais je ne peux pas en dire plus, j'ai promis de ne rien raconter. Enfin Dansler qui fait déjà* l'Or du Colorado, *va commencer une histoire d'Indiens et de cow-boys, je ne vous dit que cela.*

Mais ce n'est pas tout. Juloť, qui collectionne les timbres aura toutes les semaines dans le journal un courrier philarmonique, non philométrique, non... enfin vous savez mieux que moi. (Je crois que c'est philatélique que l'on dit.) Lulu qui aime la bicyclette et qui veut devenir coureur aura aussi des nouvelles du sport. Jojo qui ne rêve que d'avion apprendra comment construire des modèles qui volent pour de vrai. Et Pierrette va avoir toutes sortes de petits ouvrages, et des recettes de cuisine dont j'espère bien qu'elle régalera tout le club. Et, les jours de pluie, le club trouvera pour se distraire dans Mon Camarade *des problèmes, des devinettes, des charades, des nouvelles du monde entier et surtout d'U. R. S. S. comme le demande Jacquot.*

Voilà comment sera Mon Camarade, *tous les jeudis. J'en suis rudement content. Tellement content que j'ai oublié de réclamer les cartes et les insignes et qu'il faudra que je retourne encore une fois rue Racine pour les chercher.*

Il n'y a qu'un ennui dans tout cela, pour moi qui suis un tout petit peu paresseux, c'est que je devrai vous écrire toutes les semaines au lieu de tous les quinze jours. Mais enfin je m'arrangerai. Je vous donnerai des nouvelles de Mme Burette, et de mon club. Et je tâcherai de ne pas vous dire trop de bêtises.

Je vous serre à tous la main bien fort.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*.

LES PREMIERS TIMBRES

Leurs origines.

L'usage des timbres-poste date de 1840. Les premiers ont été émis en Angleterre à la suite d'une proposition faite par un certain James Chalmers. En 1844, on déposa à la Chambre des députés une loi tendant à instaurer cet usage en France, mais elle fut repoussée et ce n'est que pendant la IIe République, en août 1848, que sortirent les premiers timbres dont voici le modèle ci-contre. Entre temps la Belgique, le Brésil, le Luxembourg, la Hollande avaient suivi l'exemple anglais et très rapidement l'usage des timbres-poste devint universel.

61.056 modèles de timbres.

Si les timbres sont d'invention relativement récente, il n'en existe pas moins un nombre de types considérables : en effet, on a calculé que, jusqu'à ces temps derniers, il a été émis dans le monde entier 61.056 modèles différents de timbres, sans tenir compte, bien entendu, des différentes valeurs d'affranchissement d'un même type. Ce ne sont pas les plus grands pays qui détiennent le record des séries différentes puisque c'est le Nicaragua qui vient en tête avec 1.340 modèles, suivi d'assez loin par la Hollande qui n'en propose que 1067. Tout à la fin de cette liste nous trouvons la terre d'Edouard VII, qui n'a jamais émis qu'un seul modèle de timbre.

Un timbre d'un million.

Récemment, à une grande vente, deux exemplaires d'un même timbre, encore attachés ensemble, ont été payés près d'un million par un riche collectionneur. C'est vraiment un chiffre record mais il a été déjà approché. Qu'est-ce donc qui fait la valeur des timbres? Parfois cela peut être leur intérêt historique, car les pays ont pris l'habitude d'émettre des vignettes représentant un événement de l'histoire de ce pays. Parfois, et c'est le cas pour le timbre de l'île Maurice dont nous parlons, c'est simplement le fait que, par suite d'un accident quelconque, il ne reste plus, dans les collections, qu'un très petit nombre d'exemplaires d'un type.

Résumé. — *Gavroche et ses amis sont retranchés derrière une barricade. Les insurgés tiennent depuis deux jours. Ils attendent Gavroche parti en mission.*

Gavroche en route

Sur le boulevard il s'aperçut que le pistolet n'avait pas de chien.

Gavroche n'en continua pas moins son chemin.

Deux minutes après, il était rue Saint-Louis. En traversant la rue du Parc-Royal il sentit le besoin de se dédommager du chausson de pommes impossible, et il se donna l'immense volupté de déchirer en plein jour les affiches de spectacles.

Un peu plus loin, voyant passer un groupe d'êtres bien portants qui lui parurent des propriétaires, il haussa les épaules et cracha au hasard devant lui cette gorgée de bile philosophique :

— Ces rentiers, comme c'est gras! Ça se gave. Ça patauge dans les bons dîners. Demandez-leur ce qu'ils font de leur argent. Ils n'en savent rien. Ils le mangent, quoi! Autant en emporte le ventre.

L'agitation d'un pistolet sans chien qu'on tient à la main en pleine rue est une telle fonction publique que Gavroche sentait croître sa verve à chaque pas. Il criait, parmi des bribes de *la Marseillaise* qu'il chantait :

— Tout va bien. Je souffre de la patte gauche, je me suis cassé mon rhumatisme, mais je suis content, citoyens. Les bourgeois n'ont qu'à se bien tenir, je vas leur éternuer des couplets subversifs. Qu'est-ce que c'est que les mouchards? c'est des chiens. Nom d'unch! ne manquons pas de respect aux chiens. Avec ça que je voudrais bien en avoir un à mon pistolet. Je viens du boulevard, mes amis, ça chauffe, ça jette un petit bouillon, ça mijote. Il est temps d'écumer le pot. En avant les hommes! qu'un sang impur inonde les sillons! Je donne mes jours pour la patrie, je ne reverrai plus ma concubine, n-i-ni, fini, oui, Nini! mais c'est égal, vive la joie! Battons-nous, crebleu! J'en ai assez du despotisme.

En cet instant, le cheval d'un garde national lancier qui passait s'étant abattu, Gavroche posa son pistolet sur le pavé, et releva l'homme, puis il aida à relever le cheval. Après quoi il ramassa son pistolet et reprit son chemin.

Un chien peut distraire d'un autre. Un caniche très maigre vint à passer. Gavroche s'apitoya.

— Mon pauvre toutou, lui dit-il, tu as donc avalé un tonneau qu'on te voit tous les cerceaux.

Puis il se dirigea vers l'Orme-Saint-Gervais.

Gavroche, au marché Saint-Jean, dont le poste était déjà désarmé, avait opéré sa jonction avec une bande conduite par Enjolras, Courfeyrac, Combeferre et Feuilly. Ils étaient à peu près armés. Bahorel et Jean Prouvaire les avaient retrouvés et grossissaient le groupe. Enjolras avait un fusil de chasse à deux coups, Combeferre un fusil de garde national portant un numéro de légion, et dans sa ceinture deux pistolets que sa redingote déboutonnée laissait voir, Jean Prouvaire un vieux mousqueton de cavalerie, Bahorel une carabine, Courfeyrac agitait une canne à épée dégainée. Feuilly, un sabre nu au poing, marchait en avant en criant : « Vive la Pologne! »

Ils arrivaient du quai Morland, sans cravates, sans chapeaux, essoufflés, mouillés par la pluie, l'éclair dans les yeux. Gavroche les aborda avec calme.

— Où allons-nous?

— Viens, dit Courfeyrac.

Un attroupement ne va pas précisément où il veut. Nous avons expliqué que c'est un coup de vent qui l'emporte.

Ils dépassèrent Saint-Merry et se trouvèrent, sans trop savoir comment, rue Saint-Denis.

La situation s'aggrave

Le jour croissait rapidement. Mais pas une fenêtre ne s'ouvrait, pas une porte ne s'entre-bâillait; c'était l'aurore, non le réveil.

On ne voyait rien, mais on entendait. Il se faisait à une certaine distance un mouvement mystérieux. Il était évident que l'instant critique arrivait. Comme la veille au soir les vedettes se replièrent; mais cette fois toutes.

La barricade était plus forte que lors de la première attaque. On l'avait exhaussée encore.

Sur l'avis de la vedette qui avait observé la région des halles, Enjolras, de peur d'une surprise par derrière, prit une résolution grave. Il fit barricader le petit boyau de la ruelle Mondétour resté libre jusqu'alors. On dépava pour cela quelques longueurs de maisons de plus. De cette façon, la barricade, murée sur trois rues, en avant sur la rue de Chanvrerie, à gauche sur la rue du Cygne et de la Petite-Truanderie, à droite sur la rue Mondétour, était vraiment presque inexpugnable; il est vrai qu'on y était fatalement enfermé. Elle avait trois fronts, mais n'avait pas d'issue. Forteresse, mais souricière, dit Courfeyrac en riant.

Enjolras fit entasser près de la porte du cabaret une trentaine de pavés, « arrachés de trop », disait Bossuet.

Le silence était maintenant si profond du côté d'où l'attaque devait venir qu'Enjolras fit reprendre à chacun le poste de combat.

L'attente ne fut pas longue. Le remuement recommença distinctement du côté de Saint-Leu, mais cela ne ressemblait pas au mouvement de la première attaque. Un clapotement de chaînes, le cahotement inquiétant d'une masse, un cliquetis d'airain sautant sur le pavé, une sorte de fracas solennel, annoncèrent qu'une ferraille sinistre s'approchait.

Il y eut un tressaillement dans les entrailles de ces vieilles rues paisibles, percées et bâties pour la circulation féconde des intérêts et des idées, et qui ne sont pas faites pour le roulement monstrueux des roues de la guerre.

La fixité des prunelles de tous les combattants sur l'extrémité de la rue devint farouche.

Une pièce de canon apparut.

Les artilleurs poussaient la pièce; elle était dans son encastrement de tir; l'avant-train avait été détaché; deux soutenaient l'affût, quatre étaient aux roues; d'autres suivaient avec le caisson. On voyait fumer la mèche allumée.

— Feu! cria Enjolras.

Toute la barricade fit feu, la détonation fut effroyable; une avalanche de fumée couvrit et effaça la pièce et les hommes; après quelques secondes le nuage se dissipa, et le canon et les hommes reparurent; les servants de la pièce achevaient de la rouler en face de la barricade, lentement, correctement, et sans se hâter. Pas un n'était atteint. Puis le chef de pièce, pesant sur la culasse pour élever le tir, se mit à pointer le canon avec la gravité d'un astronome qui braque une lunette.

— Rechargez les armes, dit Enjolras.

De quelle façon le revêtement de la barricade allait-il se comporter sous le boulet? Le coup ferait-il brèche? Là était la question. Pendant que les insurgés rechargeaient les fusils, les artilleurs chargeaient le canon.

L'anxiété était profonde dans la redoute.

Le coup partit, la détonation éclata.

— Présent! cria une voix joyeuse.

Et en même temps que le boulet sur la barricade, Gavroche s'abattit dedans.

Il arrivait du côté de la rue du Cygne et il avait lestement enjambé la barricade accessible qui faisait front au dédale de la Petite-Truanderie.

Gavroche fit plus d'effet dans la barricade que le boulet.

Le boulet s'était perdu dans le fouillis des décombres. Il avait tout au plus brisé une roue de l'omnibus, et achevé la vieille charrette Anceau. Ce que voyant, la barricade se mit à rire.

— Continuez, cria Bossuet aux artilleurs.

On entoura Gavroche.

Mais il n'eut le temps de rien raconter. Marius, frissonnant, le prit à part.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Tiens! dit l'enfant. Et vous?

Et il regarda fixement Marius avec son effronterie épique. Ses deux yeux s'agrandissaient de la clarté fière qui était dedans.

Ce fut avec un accent sévère que Marius continua :

— Qui est-ce qui te disait de revenir? As-tu au moins remis ma lettre à son adresse?

Gavroche n'était point sans quelque remords à l'endroit de cette lettre. Dans sa hâte de revenir à la barricade, il s'en était défait plutôt qu'il ne l'avait remise.

Gavroche prévint « les camarades », comme il les appelait, que la barricade était bloquée. Il avait eu grand'peine à arriver. Un bataillon de ligne, dont les faisceaux étaient dans la Petite-Truanderie, observait le côté de la rue du Cygne; du côté opposé, la garde municipale occupait la rue des Prêcheurs. En face, on avait le gros l'armée.

Ce renseignement donné, Gavroche ajouta :

— Je vous autorise à leur flanquer une pile indigne.

Cependant Enjolras à son créneau, l'oreille tendue, épiait.

Les assaillants, peu contents sans

Une balle plus traître que les autres finit par atteindre l'enfant.

doute du coup à boulet, ne l'avaient pas répété.

Une compagnie d'infanterie de ligne était venue occuper l'extrémité de la rue, en arrière de la pièce. Les soldats dépavaient la chaussée et y construisaient avec les pavés une petite muraille basse, une façon d'épaulement qui n'avait guère plus de dix-huit pouces de hauteur et qui faisait front à la barricade. A l'angle de gauche de cet épaulement, on voyait la tête de colonne d'un bataillon de la banlieue, massé rue Saint-Denis.

Enjolras, au guet, crut distinguer le bruit particulier qui se fait quand on retire des caissons les boîtes à mitraille, et il vit le chef de pièce changer le pointage et incliner légèrement la bouche du canon à gauche. Puis les canonniers se mirent à charger la pièce. Le chef de pièce saisit lui-même le boutefeu et l'approcha de la lumière.

— Baissez la tête, ralliez le mur! cria Enjolras, et tous à genoux le long de la barricade!

Les insurgés, épars devant le cabaret et qui avaient quitté leur poste de combat à l'arrivée de Gavroche, se ruèrent pêle-mêle vers la barricade; mais avant que l'ordre d'Enjolras fût exécuté, la décharge se fit avec le râle effrayant d'un coup de mitraille. C'en était un en effet. La charge avait été dirigée sur la coupure de la redoute, y avait ricoché sur le mur, et ce ricochet épouvantable avait fait deux morts et trois blessés.

Si cela continuait, la barricade n'était plus tenable. La mitraille entrait.

Il y eut une rumeur de consternation...

Le siège et le bombardement durent vingt-quatre heures. Au matin du jour suivant les assiégés s'aperçoivent qu'ils n'ont plus de munition.

Des deux pièces qui battaient maintenant la barricade de la rue de la Chanvrerie, l'une tirait à mitraille, l'autre à boulet. La pièce qui tirait à boulet était pointée un peu haut et le tir était calculé de façon que le boulet frappait le bord extrême de l'arête supérieure de la barricade, l'écrêtait, et émiettait les pavés sur les insurgés en éclats de mitraille.

Ce procédé de tir avait pour but d'écarter les combattants du sommet de la redoute, et de les contraindre à se pelotonner dans l'intérieur; c'est-à-dire que cela annonçait l'assaut.

Une fois les combattants chassés du haut de la barricade par le boulet et des fenêtres du cabaret par la mitraille, les colonnes d'attaque pourraient s'aventurer dans la rue sans être visées, peut-être même sans être aperçues, escalader brusquement la redoute, comme la veille au soir, et, qui sait? la prendre par surprise.

— Il faut absolument diminuer l'incommodité de ces pièces, dit Enjolras, et il cria : Feu sur les artilleurs!

Tous étaient prêts. La barricade, qui se taisait depuis si longtemps, fit feu éperdument, sept ou huit décharges se succédèrent avec une sorte de rage et de joie, la rue s'emplit d'une fumée aveuglante, et, au bout de quelques minutes, à travers cette brume toute rayée de flamme, on put distinguer confusément les deux tiers des artilleurs couchés sous les roues des canons. Ceux qui étaient restés debout continuaient de servir les pièces avec une tranquillité sévère; mais le feu était ralenti.

— Voilà qui va bien, dit Bossuet à Enjolras. Succès.

Enjolras hocha la tête et répondit :

— Encore un quart d'heure de ce succès, et il n'y aura plus dix cartouches dans la barricade.

Il paraît que Gavroche entendit ce mot.

La Mort de Gavroche

Courfeyrac tout à coup aperçut quelqu'un au bas de la barricade, dehors, dans la rue, sous les balles.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles dans le cabaret, était sorti par la coupure, et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

— Qu'est-ce que tu fais là? dit Courfeyrac.

Gavroche leva le nez :

— Citoyen, j'emplis mon panier.

— Tu ne vois donc pas la mitraille?

Gavroche répondit :

— Eh bien, il pleut. Après?

Courfeyrac cria :

— Rentre!

— Tout à l'heure, fit Gavroche.

Et, d'un bond, il s'enfonça dans la rue.

On se souvient que la compagnie Fannicot, en se retirant, avait laissé derrière elle une traînée de cadavres.

Une vingtaine de morts gisaient çà et là dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche. Une provision de cartouches pour la barricade.

La fumée était dans la rue comme un brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagnes entre deux escarpements à pic, peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. Elle montait lentement et se renouvelait sans cesse; de là un obscurcissement graduel qui blêmissait même le plein jour. C'est à peine i, d'un bout à l'autre de la rue, pourtant fort courte, les combattants s'apercevaient.

Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs qui devaient diriger l'assaut de la barricade, fut utile à Gavroche.

Sous les plis de ce voile de fumée, et grâce à sa petitesse, il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

— Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche.

A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent, gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

— Fichtre! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps. Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait un pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre; Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

FIN

VARIÉTÉS

LE PERE DE « ALLO » EST MORT

Il nous paraît maintenant tout à fait naturel qu'à la sonnerie du téléphone, nous soulevions l'écouteur et crions : « Allo! » Cet « allo » est un terme international, et personne n'aurait l'idée de crier : « Ah! ah! » ou « Oh! » ou « Hou! »...

D'où vient donc cet appel? On l'a rappelé dernièrement à l'occasion de celui qu'on nommait « Allo-Man » (L'homme de l'allo).

Bien entendu, il ne s'appelait pas « allo ». Il s'appelait tout simplement James Tresser et vivait à Détroit (États-Unis). Ce James Tresser était le collaborateur de l'Écossais Graham Bell qui s'efforça, des années durant, de mettre au point un téléphone pratiquement utilisable. Sans cesse, il construisait de nouveaux appareils, mais longtemps sans succès. Finalement, en 1876, Tresser qui travaillait avec Bell entendit la voix de son camarade à travers le fil électrique aussi distinctement que si celui-ci avait été à côté de lui. Il comprit que le problème était résolu, et dans son immense joie et son excitation, il ne put que balbutier : « A...lo, A...lo, j'entends... ».

Puis tous deux, Graham et Bell, trouvèrent que cet appel : Allo, était parfait pour les conversations téléphoniques; depuis, il s'est répandu partout, il a pénétré dans toutes les langues et est devenu pour nous parfaitement naturel.

o

LA PATRIE DES « OURSONS EN PELUCHE » VIVANTS

Il existe beaucoup de belles régions en Australie, mais le parc de Koala, à proximité de Sydney, est certainement la plus aimée des excursions. Là, les « Billy Blue Gums » (Les Australiens nomment ainsi ces ours du pays) mènent une paisible existence. Ces petites bêtes ressemblent exactement aux ours en peluche qu'on vend ici dans les magasins. Elles n'ont jamais commis aucun dégât, et pourtant les hommes sont leurs pires ennemis. Les premiers colons australiens les capturaient à cause de leur fourrure; d'autres en faisaient des compagnons de jeu pour leurs enfants.

Heureusement vint un jour M. Noël Burnett, et c'est à lui qu'on doit que ces drôles de petites créatures n'aient pas complètement disparu. Il acheta de grands terrains dans la banlieue de Sydney et y planta une espèce particulière d'eucalyptus dont les feuilles sont l'unique nourriture de ces oursons. Et c'est là que les « Billy Blue Gums » passent le temps, heureux et gais; la nuit, ils dorment sur un tronc ou dans les branchages des arbres. Dans le parc se trouve aussi un hôpital où les ours malades sont soignés et un laboratoire dans lequel on étudie leurs maladies et la cause de leur dépérissement. On espérait aussi trouver un autre genre de nourriture que ces feuilles d'eucalyptus et qu'on pourrait les transporter ailleurs, mais tout cela sans résultat.

La maman Ourse donne naissance tous les deux ans à un seul petit et, comme un kangourou, le porte dans une poche. A sa naissance, le petit ours mesure 2 centimètres et demi, et pendant les six premiers mois vit dans la poche de sa mère. Quand il a 12 ou 15 centimètres, il se décide à regarder un peu le monde; mais vite découragé, il revient pour deux ou trois mois chez sa mère. Il devient alors trop grand pour pouvoir rester encore dans la poche : il échange alors la poche pour le dos de sa mère et apprend doucement à devenir indépendant. Les ours adultes ont 30 à 40 centimètres de haut. Ils vivent parfois quinze ou vingt ans.

Les « Billy Blue Gums » deviendraient de charmants camarades si le problème de leur nourriture pouvait être résolu. Des heures durant, ils peuvent s'accrocher à votre épaule; si quelque chose leur fait un peu mal, ils gémissent comme de petits enfants. Peut-être est-ce pour cela que les indigènes croyaient que les âmes des petits enfants morts vivaient en eux; aussi ne leur faisaient-ils jamais aucun mal, et c'est seulement lorsque les hommes blancs sont venus que les charmants petits oursons ont été presque tous exterminés.

SOUVENIRS D'ENFANCE

PAR

LÉON TOLSTOÏ

Léon Tolstoï, né à Poliana en 1828, mort à Astapoua en novembre 1910 — il y a vingt-six ans — est l'un des plus grands romanciers russe. Ses chefs-d'œuvre : La Guerre et la Paix, Anna Karenine, Résurrection, ont été traduits dans toutes les langues. Tolstoï aimait profondément la jeunesse et il a écrit des livres spécialement pour l'enfance. C'est de l'un d'entre eux, Pour les Enfants, *que nous tirons le récit qui suit.*

Quand j'étais petit, nous travaillions toute la semaine, mes frères et moi; mais, les dimanches et les fêtes, nous allions nous promener et jouer ensemble.

Un jour, notre papa nous dit :

— Il faut apprendre aux aînés à monter à cheval, les envoyer au manège.

J'étais le plus petit de tous, et je demandais :

— Et moi, ne peut-on pas me l'apprendre aussi ?

— Toi, tu tomberais, répondit papa.

Je me mis à le supplier, j'étais sur le point de fondre en larmes.

— Eh bien, fit-il, toi aussi. Mais prends bien garde seulement : si tu tombes ne va pas pleurer. Qui ne tombe jamais de cheval n'apprendra jamais à monter.

Quand vint le mercredi, on nous mena tous trois au manège. Nous gravîmes un grand perron, puis un petit, et du perron, nous aperçûmes une salle haute et large, avec du sable au lieu de plancher. Dans cette salle chevauchaient des messieurs, des dames, des garçonnets comme nous.

C'était le manège.

Il n'y faisait pas très clair, dans ce manège. Ça sentait le cheval; on n'entendait que claquements de fouet, cris des cavaliers à leurs montures, bruit de sabots heurtant les barrières de bois. Je commençai par avoir peur, et ne pus rien regarder d'abord. Puis, notre précepteur appela l'écuyer et lui dit :

— Voilà, donnez des chevaux à ces garçonnets; ils vont apprendre à monter.

— Bien! répondit l'écuyer.

Puis me regardant :

— Celui-ci est trop petit, fit-il.

Mais le précepteur intervint :

— Il a promis de ne pas pleurer lorsqu'il tomberait, dit-il.

L'écuyer se mit à rire et partit.

Bientôt on amena trois chevaux sellés. Après avoir ôté nos manteaux, nous prîmes l'escalier qui descendait au manège. L'écuyer tenait l'animal par la longe, et mes frères chevauchaient autour de la piste. Ils allèrent d'abord au pas, puis au trot. On fit venir ensuite un petit cheval, un alezan, à la queue coupée court; il s'appelait Tchervontchik.

L'écuyer se mit à rire et me dit :

— Eh bien, cavalier, montez!

J'étais à la fois joyeux et inquiet, et je voulais faire en sorte que nul ne s'aperçût de mon inquiétude. Longtemps, j'essayai de mettre le pied dans l'étrier, mais je n'y puis réussir d'aucune façon, parce que j'étais trop petit. Alors l'écuyer me souleva par les bras et m'assit en disant :

— Le barine n'est pas lourd.

Il me tint d'abord le bras; mais ayant remarqué qu'on n'avait pas tenu mes frères, je le priai de me lâcher.

— Vous n'avez donc pas peur ? me dit-il.

Certes, j'avais très peur, mais je répondis :

— Pas du tout.

Ce qui m'épouvantait le plus, c'était que le cheval dressait à tout moment l'oreille. Je le croyais fâché contre moi.

— Soit, me dit l'écuyer, mais prenez garde, ne tombez pas.

Et il me lâcha.

Tout d'abord, Tchervontchik allait au pas, et je me tenais droit. Mais la selle oscillait, et j'avais peur de glisser.

— Eh bien, me demanda l'écuyer, vous sentez-vous ferme ?

— Je me sens ferme, répondis-je.

— Eh bien, maintenant au trot!

Et l'écuyer fit claquer sa langue.

Tchervontchik prit le petit trot. Moi je commençais à glisser; mais je n'en disais rien et m'efforçais de ne pas rouler sur le côté. L'écuyer me félicita :

— Ça, cavalier, voilà qui est bien!

Ce dont je n'étais pas médiocrement fier. Juste à ce moment, l'écuyer fut accosté par un camarade, il se mit à causer avec lui et cessa de me surveiller.

Tout à coup, je sentis que je perdais l'équilibre. Je voulus me remettre en selle : vains efforts. J'allais crier à l'écuyer d'arrêter; mais je pensais qu'il serait honteux à moi d'agir ainsi et je me tus.

L'écuyer ne me voyait pas, mon cheval trottait toujours, et toujours je me sentais glisser davantage sur le côté. Je regardais l'écuyer dans l'espoir qu'il pourrait venir à mon aide; mais il continuait à causer avec son camarade, et sans me voir répétait de temps en temps :

— Est-il assez brave ce cavalier!

J'étais tout à fait penché. L'épouvante me prit; je me crus perdu. Mais crier, quelle honte! Tchervontchik, d'une dernière secousse, me désarçonna et je roulai par terre.

Alors le cheval s'arrêta, l'écuyer se retournant, s'aperçut que je n'étais plus en selle :

— Quel coup imprévu! dit-il. Il est tombé, mon cavalier.

Et il s'empressa autour de moi. Quand je lui eus dit que je n'étais pas blessé, il se mit à rire :

— C'est élastique, un corps d'enfant! fit-il.

Moi, j'avais envie de pleurer. Je demandai qu'on me mit en selle; on m'y remit, et je ne tombai plus.

Deux fois par semaine, nous allions au manège; j'eus bientôt appris à me tenir à cheval dans les règles, et je n'avais plus peur de rien.

. . . . . .

Chez nous vivait un très vieil homme, Pimen Timophéitch. Il avait quatre-vingt ans. Il demeurait sans rien faire chez son petit-fils. Son dos était tout voûté, il s'aidait d'un bâton pour marcher et traînait péniblement ses pieds. Il n'avait plus une seule dent, son visage était ridé, sa lèvre inférieure pendait; quand il marchait, quand il parlait, ses lèvres se mettaient à trembler, on ne pouvait comprendre ce qu'il disait.

Nous étions quatre frères, et tous quatre nous aimions à monter à cheval. Mais nous n'avions pas de monture assez douce pour nous : on ne nous laissait qu'un vieux cheval; on l'appelait Voronok.

Un jour, notre maman nous permit une promenade, et nous courûmes tous à l'écurie avec notre précepteur. Le cocher nous sella Voronok et l'aîné monta le premier. Longtemps il chevaucha, il alla jusqu'à l'aire, fit le tour du jardin; quand il fut près de nous, nous lui criâmes :

— Eh bien, galope, maintenant!

Il se mit à frapper sa bête des pieds et de la cravache, et Voronock passa au galop devant nous.

Après l'aîné, le cadet. Lui aussi, il chevaucha longtemps; lui aussi, à coups de cravache, mit au galop Voronok et dévala du coteau à fond de train. Il voulait poursuivre, mais le troisième frère le supplia de descendre.

Le troisième frère, comme les autres alla jusqu'à l'aire, fit le tour du jardin, traversa le village et dévala au galop du coteau vers l'écurie.

Lorsqu'il fut près de nous, Voronok souffla bruyamment; son cou et ses épaules étaient noirs de sueur.

Quand mon tour arriva, je voulus étonner mes frères, et leur montrer mon adresse à monter à cheval. Je me mis à lancer Voronok au grand galop, mais il ne voulait point s'éloigner de l'écurie. Et malgré mes coups, il se refusa à courir; il avait très peur et se retournait à tout moment.

Je m'emportais contre lui et le frappais à toute volée de la cravache et des talons.

(Voir suite page 11).

Raids et records.

La saison en Angleterre est aux grands raids accomplis à une vitesse foudroyante. Dix équipages avaient pris le départ pour une course dont le parcours était Londres-Johannesburg. Plusieurs ont dû abandonner en cours de route, un s'est tué et un seul équipage est arrivé à Johannesburg, ayant parcouru plus de 10.000 kilomètres en 52 h. 56 minutes. C'est ensuite la jeune aviatrice néo-Zélandaise Joan Batten qui a accompli le trajet Angleterre-Australie en cinq jours à peine; elle était elle-même détentrice du précédent record sur ce parcours en neuf jours.

Enfin, une Anglaise, Mrs Beryl Markham s'est élancée toute seule sur son avion et a franchi l'Atlantique. L'atterrissage fut un peu difficile car le temps était couvert et l'aviatrice prit un marécage pour un terrain propice; elle en fut quitte pour quelques égratignures et eut un certain mal à faire désembourber son avion.

Le nouveau Tennis.

En France on parle beaucoup du tennis, mais on n'y joue pas énormément car on ne peut guère appeler jouer au tennis taper n'importe comment sur une balle avec une raquette. C'est cependant un sport excellent, qui fait travailler le corps entier et qui pourrait être très populaire. Pendant longtemps les joueurs français ont été parmi les meilleurs, mais depuis quelques années ils se font régulièrement battre dans les compétitions mondiales, parce que les anciens joueurs vieillissent et que les jeunes sont médiocres. L'U. R. S. S. avant la France a compris l'intérêt que pouvait présenter ce sport et elle a demandé au grand champion français, Henri Cochet, de venir faire une tournée de propagande cet été. A son tour, la France a demandé à Cochet de s'employer à faire connaître le tennis et l'a chargé d'organiser son développement.

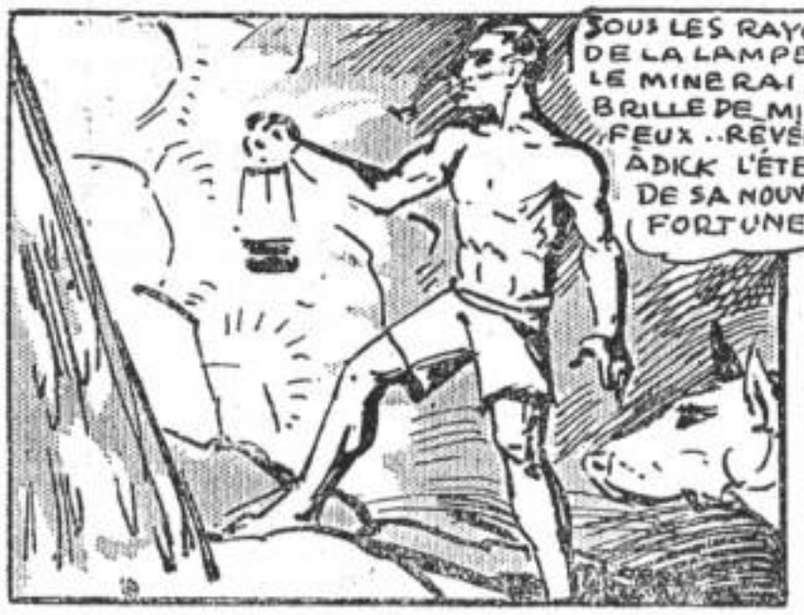
Courses cyclistes.

Avec l'hiver, les courses cyclistes sur route ne sont plus possibles et les amateurs de sport cycliste, on appelle ainsi, non pas ceux qui pratiquent ce sport comme vous pourriez le croire, mais ceux qui assis sur les gradins des stades, ou debout sur le bord des routes regardent s'affronter des champions plus ou moins illustres, se précipitent vers les stades où se disputent des courses aux formules variées. A Paris, la saison commence toujours par les fameux Six Jours dont la valeur sportive est discutable. C'est d'ailleurs une course qui a été modifiée depuis sa création. En effet, les premiers Six Jours eurent lieu à New-York en 1896 et c'était le même coureur, et non plus une équipe de deux, qui courait toute l'épreuve. Quand il n'en pouvait plus il s'arrêtait, se reposait quelques heures puis repartait. Le vainqueur était donc, en somme, celui qui parvenait à rester le plus longtemps en selle. On cite ainsi le cas du cycliste français Rivierre, qui tourna pendant 82 heures sans dormir un instant. Les organisateurs de semblables courses méritaient bien le nom d'assassins que la presse d'alors ne leur épargnait pas.

TOTO et TOUTOUNE a travers le Monde (Fin)

L'OR DU COLORADO

DICK SILVER COW-BOY DANS LE COLORADO A EU LA CHANCE DE DÉCOUVRIR UN FILON D'OR. MAIS SES EMPLOYEURS, INDIVIDUS SANS SCRUPULES, ONT SURPRIS SON SECRET, ET, APRÈS L'AVOIR SUIVI, L'ATTAQUENT, ET LE LAISSENT LIGOTTÉ SUR LE SOL



SAVEZ VOUS QUE...

PENDANT LE SIÈGE DE SARAGOSSE PAR LES RÉPUBLICAINS, LES FASCISTES ESPAGNOLS FORÇAIENT LES FEMMES ET LES ENFANTS, GARDÉS EN OTAGE, À RESTER DANS LES RUES, SOUS LE BOMBARDEMENT DES AVIONS QUI VENAIENT POUR LES DÉLIVRER.

EN EUROPE ON CULTIVE 4.200 ESPÈCES DE FLEURS, DONT 420 SONT ODORIFÉRANTES.

Pourquoi cette question : d'où vient l'homme ? Est-ce que l'homme n'a pas toujours été le même, les fils ressemblant à leurs pères, est-ce que la terre avec ses animaux et ses plantes n'a pas toujours eu la même apparence ? Et quand on regarde les figures que les anciens Egyptiens gravaient dans la pierre, on constate qu'il s'agit des mêmes « types » que ceux d'aujourd'hui.

Jusqu'au XVIIIe siècle on admettait donc ce qu'on appelle la « fixité » des espèces. On était d'ailleurs obligé d'y croire puisque la religion vous enseignait la création du Monde, puis de l'Homme, d'après *la Bible*. Un grand savant, Giordano Bruno, qui doutait de bien des choses et eut l'audace de réfléchir par lui-même sur ces questions fut brûlé vif en 1600!

Mais le siècle de Voltaire permit aux hommes de science de s'exprimer avec plus de liberté. Et Buffon déclara que les animaux se modifiaient à travers les âges.

Les lecteurs de *Mon Camarade*, qui sont tous devenus de jeunes savants, pourraient maintenant démontrer qu'il y a bien eu évolution des espèces, et mieux que ne l'aurait fait Buffon qui n'a jamais cru qu'à des changements « de détail ». Car — vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? — je vous ai parlé de ces curieuses collections de bouts d'os et même de squelettes entiers, ou encore d'empreintes moulées dans des boues pétrifiées, qui ont été petit à petit ramenés de l'intérieur de la terre.

En y regardant de près — et parfois même cela se voit de loin, ainsi ce colossal *diplodocus* du Muséum! — on s'aperçoit qu'aucun de ces très anciens vestiges n'a son pareil aujourd'hui; s'il est impossible de saisir une différence entre l'Egypte ancienne et notre monde, c'est seulement parce que l'intervable de temps est trop court.

L'histoire du monde a pu être faite d'une part en tenant compte de la géologie (genres de roches prédominants, mouvements de l'écorce terrestre, et aussi régime des eaux) et en y situant ces espèces si différentes qui y ont habité. On distingue quatre périodes appelées ères : primaire, secondaire, tertiaire, et quaternaire. Nous sommes actuellement dans l'ère quaternaire. On peut ainsi voir combien longue fut la série des êtres depuis les premiers mollusques, les premiers poissons, jusqu'à l'homme, puisque tout ce qui vit a d'abord pris naissance dans la mer.

Certaines familles riches de l'aristocratie ou de la bourgeoisie recherchent quels furent leurs ancêtres et paient très cher certains messieurs à lorgnons qui passent leur vie dans les mairies ou dans les archives des bibliothèques à consulter les actes de naissance et de décès. Quand ce travail si utile est achevé, le monsieur en question fait un beau dessin appelé *arbre généalogique*; c'est en effet un arbre dont le tronc porte inscrit le nom de l'ancêtre le plus lointain qui ait été découvert; de ce tronc partent des branches qui portent les noms des enfants de cet ancêtre, chaque branche ayant des rameaux avec le nom des petits-enfants, rameaux qui se ramifient encore pour les enfants de ceux-ci; ainsi de suite jusqu'à ce que sur la dernière feuille de la plus haute branche s'inscrive le nom du vicomte ou du banquier actuel.

Nous qui ne sommes ni vicomtes ni banquiers, nous allons faire mieux car nous allons procéder de la même façon pour l'homme en général, pour l'humanité tout entière. Sans remonter jusqu'aux débuts de la vie sur la planète, mais seulement à l'apparition des mammifères (ceux-ci descendant des reptiles). — Mais oui, mon garçon, quand tu racontes du mal du voisin, on dit que tu as une langue de vipère, eh bien! tu l'as été pour de vrai un serpent, « dans le temps »... il y a deux cent millions d'années, çà ne nous rajeunit pas! — Les premiers mammifères, en très petit nombre, sont apparus à l'ère secondaire. Un grand bouleversement géologique s'est produit après lequel la plus grande partie du sol s'est recouverte d'herbe, ce qui a dû modifier la composition de l'atmosphère; alors les grands reptiles disparurent, et les mammifères se multiplièrent, trouvant un milieu favorable. Savez-vous quel est, parmi les mammifères de cette époque, notre ancêtre ? C'est une sorte de petite musaraigne qui trottait dans les arbres et se nourrissait de fruits; l'une de ces petites bêtes a donné naissance à deux espèces : les *lémuriens* d'une part, et les *tarsiidés* de l'autre, ayant un cerveau plus développé que les premiers et, de plus, des yeux dirigés en avant, mais tous deux des pattes habiles annonçant déjà la main; c'est un tarsiidé qui a donné naissance aux premiers types de singes; les singes se différencièrent à leur tour et aboutirent à plusieurs lignées dont l'une est celle des « grands singes anthropoïdes »; l'homme descend d'un singe anthropoïde qui vivait il y a quelques millions d'années; si vous voulez connaître vos cousins germains actuels allez voir de près certains singes : le chimpanzé, le gibon, le gorille, l'orang-outang.

A quel moment la branche humaine s'est-elle séparée de celle des singes anthropoïdes ? Les uns disent : il y a quarante millions d'années; d'autres déclarent : deux millions d'années seulement.

De sorte que l'humanité a commencé par vivre dans les arbres; et nos jeunes grimpeurs, dénicheurs de nids ou gauleurs de noix, ne font qu'obéir à un instinct très primitif; elle se nourrissait de fruits, de feuilles, de racines. Puis des groupes humains se sont constitués; sans doute les arbres ne donnaient-ils pas aux hommes une nourriture assez abondante ni assez régulière, et les hommes devinrent carnivores, organisant ensemble, armés de bâtons, des battues au gibier. Voyez ce que la découverte d'un crâne peut suggérer à un savant, c'est comme une affaire policière : on a donc trouvé, un jour, près du crâne d'un des plus anciens ancêtres de l'homme, l'*Australopithèque*, des ossements de quelques animaux (des sortes de babouins, de lièvres, de lapins, de taupes géantes, d'antilopes, de crabes, de tortues). « Cet homme, dit le savant, était certainement assez intelligent, car il lui fallut attraper les lapins dans leurs terriers, les taupes dans leurs galeries, et il était indispensable qu'il eut encore un outil quelconque, d'os, de bois ou de pierre pour fouiller la terre; il n'a pu attraper des antilopes à la course, mais seulement si d'autres hommes l'ont aidé à les cerner; l'aide d'autres hommes et un solide gourdin n'étaient pas de trop non plus pour venir à bout d'un babouin qui aurait sûrement eu le dessus dans un simple corps à corps.

Cet homme vivait dans les cavernes, et marchait penché en avant presque autant que le chimpanzé et le gorille actuels.

Au début de l'ère quartenaire, toujours d'après les squelettes, on trouve un homme ayant un crâne presque aussi vaste que celui de l'homme d'aujourd'hui (ce qui indique une intelligence développée); mais certains détails, tels que l'absence de menton, l'apparentent au singe.

On dispose malheureusement d'un trop petit nombre de squelettes humains par rapport aux restes d'animaux, et cela s'explique: souvent des animaux étaient surpris par la crue d'un fleuve au moment où ils venaient s'abreuver ou s'enlisaient dans la boue où on les retrouvera intacts quelques milliers de siècles plus tard; tandis que les anciens hommes, à cause de leur intelligence, pouvaient prévoir ces dangers; il n'y a donc guère que dans leurs « maisons », les cavernes, qu'on a trouvé des débris humains.

Puis vint une race très importante et bien connue qu'on appelle les *Néanderthaliens*; ceux-ci étaient petits (1 m. 55), marchaient les genoux fléchis; le gros orteil du pied était « opposable », comme un pouce de main. La tête était pesante, avec de gros bourrelets osseux aux sourcils. A cette époque, l'homme savait utiliser le feu et tailler le silex. Il vivait parmi les mammouths, les rennes, les bisons, alors que les glaces occupaient une grande partie du monde. En dépit de son cerveau presque aussi important que celui de l'homme actuel, le Néanderthalien a disparu, vaincu par une autre race, les hommes de *Cro-Magnon* qui méritent d'être appelés les premiers types d'hommes modernes : portant la tête droite, ayant un front large et lisse, ils étaient grands et puissants; ils sont apparentés aux races actuelles dites caucasiques et notamment aux Basques. Dès lors la taille de la pierre se perfectionne : il y a de véritables ateliers ou l'on fabrique des haches, des grattoirs, des burins. Puis on taille l'os, ce qui permet de faire des aiguilles, des hameçons, de bonnes pointes de flèches. L'époque où l'homme, plutôt que de tailler le silex en faisant sauter des éclats, se met à polir la pierre marque les débuts de la grande civilisation : élevage (chien, chèvre, porc, mouton, bœuf, et bientôt cheval); agriculture (on semait toutes sortes de plantes, mais le labourage avec un soc de silex ou de bois n'était pas des plus faciles); navigation (à l'assaut des mers dans de petites pirogues!). L'homme n'habite plus des cavernes, mais se groupe dans des villages, et souvent installe le village sur pilotis au bord d'un lac, pour être protégé des animaux sauvages. Au milieu de « l'âge de la pierre polie », la poterie est d'usage courant, et on tisse le lin et le chanvre. A la fin, le travail des métaux (cuivre, bronze, et puis fer) amènera la disparition de l'outil de pierre.

Quelle étonnante aventure que l'histoire de l'homme; et comme on voudrait pouvoir remercier nos patients ancêtres qui ont su si bien se dégager des autres mammifères... car, n'est-ce pas, mammifère pour mammifère, imaginez que l'homme soit resté dans ses cavernes et que ce soit le lapin (un rude lapin!) qui ait inventé le fusil à répétition. Vous n'avez pas peur ? Moi j'en ai froid dans le dos, rien que d'y penser...

Bour.

LE COIN DU SOURIRE

Chez le coiffeur. — Marius se fait couper les cheveux. L'opération terminée, le coiffeur lui présente un miroir pour qu'il juge de l'effet : « Monsieur est-il satisfait ? — Guère, répond Marius, je les voudrais un peu plus longs. »

o

Un de nos amis visitait un asile d'aliénés. Il aperçoit dans la cour un malade muni d'une canne au bout de laquelle pendait une ficelle, qui s'exerçait à pêcher dans un ruisseau un poisson imaginaire. « Vous en avez attrapé beaucoup depuis ce matin ? lui demande notre ami. — Je vous crois, lui répond l'autre, vous êtes le quinzième. »

o

« Pourquoi pleures-tu, Toto ? — Parce que papa s'est frappé sur un doigt avec un marteau. — Il ne faut pas pleurer, ça ne sert à rien. — Oui, mais j'ai ri et il m'a donné une gifle ! »

o

Le petit Pierre va à l'école depuis deux mois. Il prend des airs supérieurs auprès de sa petite sœur, car il est plus savant. Hier soir, le temps était clair et le ciel était constellé d'étoiles. « Tu vois cette planète ? demande Pierre. — Cette petite étoile ? — Cette petite étoile s'appelle planète, elle est dix fois plus grande que la terre. » La petite, intimidée réfléchit. « Ce n'est pas possible, dit-elle au bout d'un moment. Alors, pourquoi ne nous protège-t-elle pas de la pluie ?... »

o

« Mon père est si fort, dit Jean-Marie à Louis, qu'il peut arrêter les automobiles d'une seule main. » Etonnement admiratif de Louis. « Oui, explique Jean-Marie, il est agent de la circulation. »

o

Une histoire marseillaise. — Olive doit partir en voyage à l'étranger et dans ce but se fait établir un passeport. Au commissariat on note les observations habituelles : Cheveux noirs, yeux noirs, nez moyen, bouche moyenne. « Attention, dit Olive, vous vous trompez. Pour les cheveux et les yeux, ça va ; mais pour la suite, mettez : Né à Marseille, Bouches-du-Rhône. »

CHEZ LES FILLETTES

Voici un coin qui sera réservé à ce qui intéresse particulièrement les petites filles. Chaque semaine elles y trouveront des modèles de couture, de broderie ou de tricot, des recettes pratiques. Nous y répondrons bien volontiers à toutes les demandes de conseils qu'elles nous adresseront.

COMMENT FAIRE UN TABLIER

Voici un tablier vraiment très facile à faire et qui, cependant, protégera bien votre robe. Il suffit de prendre un carré d'étoffe de 70 centimètres de côté environ, autour duquel vous ferez un petit ourlet. Au centre du carré vous ferez trois petits plis, comme l'indique la figure ci-contre. Pour attacher ce tablier vous fixerez à deux pointes du carré un ruban ou, mieux encore, des bandes faites en tissu pareil à celui du tablier. Pour le rendre encore plus pratique, vous pouvez y ajouter une poche découpée en rond ou en triangle et cousue au milieu du tablier par un point de piqûre fin.

Les Conseils de Tante Camille

Un goûter économique. — Voici une façon originale de manger une tablette de chocolat et surtout de la présenter à vos amis qui viennent passer l'après-midi chez vous : vous préparez simplement des tartines de pain pas trop épaisses que vous beurrez légèrement, puis vous râpez vos tablettes de chocolat (avec un cou eau ou, mieux, avec une râpe à fromage) et sur chaque tartine vous mettez un petit tas de chocolat râpé que vous étalez ou bien avec lequel vous faites un dessin dans la tartine.

❖

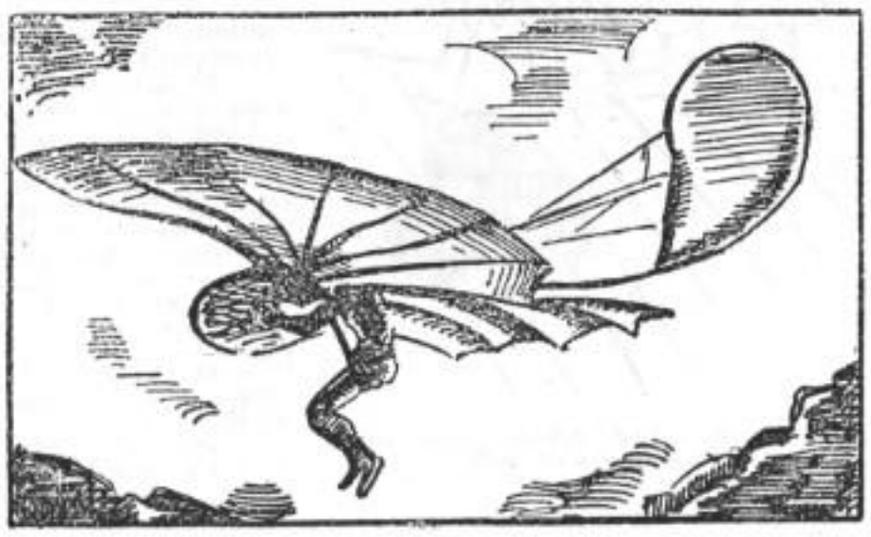
Pour soigner un blessé léger. — Si votre petit frère s'est fait une légère blessure, voici comment lui donner les premiers soins : sachez d'abord qu'il faut commencer par laver la plaie avec de l'eau bien bouillie. Lavez toujours en commençant par le milieu et en allant vers l'extérieur, cela pour éviter de ramener vers la plaie le sable ou la terre qui salissent les bords.

❖

Pour laver les gants, s'ils sont dits lavables, il faut quand même prendre des précautions et le plus simple est de les mettre aux mains, puis de les passer à l'eau savonneuse, exactement comme si on se lavait les mains, en frottant énergiquement. Pour les faire sécher, les suspendre à l'air.

LES PREMIERS AVIATEURS

OTTO LILIENTHAL



Parmi les précurseurs de l'aviation, se détache une figure particulièrement émouvante, celle d'Otto Lilienthal, ingénieur allemand dont les travaux devaient aider considérablement la naissance de l'aviation.

Un des premiers il entreprit des glissades avec une cellule-monoplane de sa composition : sortes d'ailes attachées sous le corps, mais constituant cependant un ensemble rigide possédant à l'arrière un gouvernail de direction.

Il s'élançait en courant sur le flanc d'une colline et planait ainsi quelques instants. Au cours d'une dernière tentative il se rompit la colonne vertébrale en 1877.

Ce fut un des premiers parmi les martyrs de l'aviation !

L'animal le plus rare du monde serait l'ours « panda », ours blanc à taches noires, plus grand et plus beau que tous ses congénères. Il se cache au sein des montagnes presque inaccessibles de la Chine et du Thibet, à une altitude de 3.000 à 5.000 mètres.

o

Sur la lune, la pesanteur est bien différente de ce qu'elle est sur la terre. Elle est six fois moindre. Un homme qui, sur la terre, sauterait à 2 mètres de hauteur, comme certains athlètes, sauterait sur la lune à une hauteur de 12 mètres.

o

La craie, que l'on trouve en bancs massifs dans les falaises du Pas-de-Calais et de la Seine-Inférieure, n'est pas autre chose que l'agglomération des vestiges d'innombrables et minuscules coquillages qui vivaient jadis au sein des océans.

o

Les pingouins vivent dans les régions de l'océan Pacifique. On les rencontre aux îles Macquaries en quantités innombrables, plusieurs millions. C'est leur véritable quartier général.

o

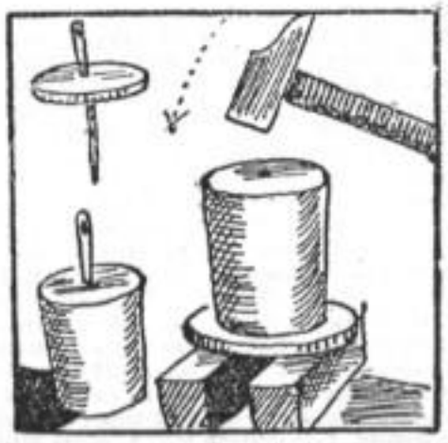
Le plus ancien des instruments de musique militaire est la trompette. Les Romains la perfectionnèrent et construisirent le tuba, le buccin, le cor, et eurent la première idée des timbales. Les cavaliers maures connaissaient le clairon. Les Portugais l'adoptèrent au moyen âge et le firent connaître en Europe.

o

Il existe en Asie un mouton extraordinaire, le mouton à queue grasse. La queue de ce mouton pèse à elle seule 30 à 35 kilos. Les propriétaires de ces bêtes fabriquent de petits chariots à roues qu'ils leur attachent sous la queue de manière à ce qu'elle ne risque pas de s'abîmer.

o

Les plus petits États d'Europe sont : La cité du Vatican (45 hectares), la République de Saint-Martin (61 km. 2), la République d'Andorre (452 km. 2), la Principauté de Monaco (1 km. 2), la Principauté de Lichtenstein (158 km. 2).



LES TRUCS DE POUF

COMMENT PERCER UNE PIÈCE DE MONNAIE AVEC UNE AIGUILLE

Percer une pièce de monnaie avec une aiguille, c'est impossible, dites-vous. Et pourtant l'acier dont est fait l'aiguille est plus dur que le bronze des pièces, il doit pouvoir le percer. Pour y parvenir il suffit de trouver un truc qui empêche l'aiguille de se briser. Le voici : Prenez une aiguille et enfoncez-la verticalement dans un bouchon de liège. Cassez l'aiguille du côté du chas, de telle façon que la pointe et la cassure affleurent de l'une et l'autre face plane du bouchon. Placez le bouchon sur la pièce, donnez un violent coup de marteau, bien vertical... Et le miracle sera réalisé, l'aiguille aura traversé la pièce.

UN JEU

LES CHAISES EN MUSIQUE

Voici un jeu très connu et très amusant. Il faut pour y jouer un nombre imposant de chaises et si possible un phono ou mieux encore un camarade musicien. Prenez autant de chaises que vous êtes de joueurs, moins une, c'est-à-dire, par exemple, 24 chaises pour 25 joueurs et un musicien. Vous rangez ces chaises sur une seule rangée, mais en alternant le sens des chaises pour qu'on voit d'un côté un siège, un dossier, un siège, etc. Puis le musicien (qui n'a pas besoin d'être un grand artiste mais seulement de savoir jouer des airs entraînants, il peut même se contenter de siffler) attaque un air. Aussitôt, en file indienne, vous vous mettez à tourner autour de la rangée de chaises. Le musicien s'arrête brusquement ! Vous devez alors vous asseoir sur une chaise, mais, attention, un seul par chaise, ainsi il y en aura un qui n'aura pas de siège ; celui là se retire du jeu, puis on recommence après avoir enlevé une chaise encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 2 joueurs et 1 chaise. Celui qui réussira alors à s'asseoir sera le vainqueur.

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, est parti avec le docteur Livesey et le docteur Trelawney à la recherche du trésor d'un pirate, caché dans une île mystérieuse (ceci se passe au XVIIIe siècle). Mais des corsaires se sont embarqués avec les amis de Jim et commencent, sitôt arrivés dans l'île, une lutte à mort avec les chercheurs de trésor, Jim est seul dans l'île, seul contre les marins révoltés que commande le maître-coq, l'homme à une seule jambe.*

TROISIÈME PARTIE

MES AVENTURES DANS L'ILE

CHAPITRE II

LE PREMIER COUP *(suite)*

Je ne sais pas exactement ce que c'est que de s'évanouir, mais ce que je sais c'est que pendant le moment qui suivit, le monde entier a disparu de devant mes yeux dans un brouillard tourbillonnant. Silver, les oiseaux, le sommet de la « Longue-Vue » tournaient en rond sans cesse, et j'entendais toutes sortes de cloches et de voix confuses.

Lorsque je revins à moi, le monstre s'était ressaisi, béquille était sous le bras, chapeau sur la tête. Devant lui, Tom était étendu sans mouvement sur le gazon mais le meurtrier ne s'en souciait miette et il nettoyait son couteau ensanglanté avec une touffe d'herbe. Rien n'avait changé : le soleil brillait avec la même impassibilité sur le marais vaporeux et sur les versants de la montagne et j'avais peine à me persuader qu'un crime venait d'être commis, qu'une vie humaine venait d'être tranchée, là, sous mes yeux.

Maintenant John mettait la main à la poche, en tirait un sifflet dont il modula plusieurs sons, qui se propagèrent dans l'air brûlant; naturellement j'ignorais la signification de ce signal et mes frayeurs reparurent de suite. On allait venir, je pouvais être découvert, ils en avaient déjà tué deux; après Tom et Alan est-ce que ce n'allait pas être mon tour? Je me dégageais sur-le-champ et me mit à ramper à reculons aussi vite et aussi silencieusement que possible vers la partie la plus dégagée du bois. Ce faisant, j'entendais des appels s'échanger entre le vieux pirate et ses camarades et ce sentiment du danger me donnait des ailes. Dès que je fus sorti des broussailles, je détalais comme je n'avais jamais couru de ma vie, sans souci de la direction pourvu que je m'éloignasse des meurtriers. Et ma peur grandissait à mesure que je courais, jusqu'à en devenir une véritable folie. Pouvait-il y avoir quelqu'un plus complètement perdu que moi? Quand on entendrait le coup de canon, comment pourrais-je retourner au canot parmi ces démons encore fumants de leurs crimes? Est-ce que le premier qui m'apercevrait n'allait pas me tordre le cou comme à une bécasse? Est-ce que mon absence ne leur prouverait pas justement mon inquiétude et que par cela même je n'ignorais plus rien? Tout était fini! pensais-je. Adieu, *Hispaniola*! Adieu, monsieur le Chevalier! Adieu, monsieur le Docteur! Adieu, capitaine! il ne me restait qu'à mourir de faim ou des mains des rebelles!

Tout ceci me passait par la tête, comme je l'ai dit, pendant que je courais; si bien que sans m'en apercevoir, j'étais arrivé au pied de la petite colline aux deux pics et que j'avais atteint une autre partie de l'île. Les chênes verts y avaient un aspect moins sauvage et ressemblaient plus à des arbres par la forme et la dimension. Ils étaient mêlés de pins isolés d'environ cinquante à soixante-dix pieds de hauteur. L'air aussi était plus frais que du côté du marécage, mais voici qu'une nouvelle alerte me fit stopper, le cœur battant...

CHAPITRE III

L'HOMME DE L'ILE

Du flanc de la colline, ici abrupt et caillouteux, une pluie de graviers déboula et tomba en ricochant et en crépitant à travers les arbres. Je tournais instinctivement les yeux dans cette direction et je vis quelque chose sauter rapidement derrière le tronc d'un pin. Qu'est-ce que c'était? un loup... un homme... Il m'était impossible de le deviner. C'était noir et velu, mais quoi de plus... impossible de voir. La terreur que me causa cette nouvelle apparition m'immobilisa. Apparemment, j'étais cerné de tous côtés : derrière, j'avais les assassins; devant moi, il y avait ce mystère qui me guettait, et de suite je choisis le danger que je connaissais à celui que je ne connaissais pas. Silver me parut moins terrible que cette créature des bois et je tournais les talons; tout en regardant par derrière moi avec des yeux perçants, je commençais à retourner sur mes pas dans la direction des canots. Voilà qu'aussitôt

Un coup de canon retentit suivi d'une volée de coups de fusil.

la forme reparut et que, faisant un grand circuit, elle chercha à me couper la retraite. Certes j'étais fatigué, mais eussé-je été aussi frais qu'au réveil, je me rendis compte qu'il était vain à moi de lutter de vitesse avec cet adversaire. De tronc en tronc, cette créature filait comme un cerf, courant sur deux pattes à la manière des hommes, mais comme jamais je n'avais vu un homme courir, c'est-à-dire presque courbé en deux, et malgré cela c'était bien un homme, je ne pouvais en douter plus longtemps.

Ce que je savais des cannibales me revint en mémoire et je fus à deux doigts d'appeler au secours; pourtant le simple fait que c'était un homme même sauvage suffit à me rassurer et ma peur de Silver me reprit d'autant plus. Je m'arrêtais donc et réfléchis à quelque moyen de fuite; et voici que je me rappelais soudain que j'avais un pistolet. Dès que j'eus réalisé que je n'étais pas sans défense, je retrouvais tout mon courage. Je fis face résolument à cet homme de l'île et marchais vers lui avec hardiesse. Il était caché à ce moment derrière un arbre et devait m'observer avec attention car dès que je commençai à marcher dans sa direction, il fit un pas à ma rencontre, puis hésita, recula, avança de nouveau et enfin à mon étonnement et à ma confusion, tomba à genoux en tendant les mains dans un geste de supplication. Alors je m'arrêtai de nouveau et je demandais :

— Qui êtes-vous?

— Ben Gunn, me répondit-il d'une voix rauque et maladroite, comme une serrure rouillée. Je suis le pauvre Ben Gunn. Il y a trois ans que je n'ai parlé avec un chrétien.

Je pouvais me rendre compte que c'était un homme blanc comme moi et que ses traits étaient même agréables; sa peau partout où on la voyait était cuite par le soleil, même ses lèvres étaient noires et ses yeux clairs faisaient un drôle d'effet dans un visage si sombre. De tous les mendiants que j'ai jamais vus ou imaginés, il battait tous les records en fait de haillons. Il était couvert de morceaux de vieille toile à voile et de vieux morceaux de cirés, et cet extraordinaire rapiéçage tenait par un système d'attaches les plus variées et les plus surprenantes : des morceaux de bois, des boutons de cuirs, et des bouts de cordage goudronné. Autour de la taille, il portait une vieille ceinture de cuir, avec une boucle en cuivre et c'était la seule chose de solide de tout son accoutrement. Je m'écriais :

— Trois ans, vous avez donc fait naufrage.

— Non, camarade, j'ai été marronné.

Je connaissais ce mot, et je savais qu'il désignait une punition terrible usitée seulement chez les flibustiers, qui consistait à débarquer le condamné et à le laisser seul avec un peu de poudre et des balles sur quelqu'île déserte et isolée.

— J'ai été marronné il y a trois ans et depuis j'ai vécu de chèvres, de fruits et d'huîtres. Quelque soit l'endroit où un homme se trouve, je dis qu'un homme peut se débrouiller, mais, camarade, j'aspire à une nourriture de chrétien. Peut-être avez-vous un morceau de fromage sur vous; non? J'ai rêvé pendant de longues nuits de fromage, grillé surtout; et puis je me réveillais et me retrouvais ici!

— Si jamais je retourne à bord, dis-je, vous aurez du fromage à la tonne.

Pendant tout ce temps il avait tâté l'étoffe de mon vêtement, caressé mes mains, regardé mes souliers et, d'une façon générale, pendant les intervalles de chaque phrase, montré un plaisir enfantin à se trouver en présence d'une créature de son espèce. Mais en entendant mes derniers mots, il leva la tête avec une espèce de tressaillement furtif; il répéta :

— Si jamais vous retournez à bord, avez-vous dit. Voyons, qu'est-ce qui vous en empêcherait?

— Pas vous, je le sais, lui répondis-je?

— Et vous avez raison. Ainsi vous... comment vous appelez-vous donc, camarade?

— Jim.

— Jim... Jim, répéta-t-il avec un plaisir apparent. Eh bien, Jim, j'ai mené une si mauvaise vie que vous auriez honte, rien qu'à l'entendre raconter. A me voir, vous ne penseriez pas, par exemple, que j'ai eu une mère pieuse.

— Ma foi, non, pas précisément!

— Vous voyez, dit-il. Eh bien, j'ai eu une mère remarquablement pieuse; j'ai été un garçon pieux et bien élevé et je pouvais débiter mon cathéchisme si vite que vous n'auriez pas distingué un mot d'un autre, et voici à quoi cela m'a mené, Jim! Cela a commencé en jouant aux palets dans le cimetière au lieu d'aller à l'école. C'est ainsi que ça a commencé, mais ça ne s'est pas arrêté là, et ma mère me l'a dit et elle a tout prédit, la pieuse femme. Mais c'est la Providence qui m'a mis ici. J'ai pensé à tout cela ici, dans cette île déserte et je suis revenu à la piété. Vous ne me prendrez plus à boire autant de rhum, juste un dé à coudre, à cause de ma chance, naturellement, la première chance que j'ai. J'ai promis que je serais bon et je sais comment faire et puis, Jim (il regarda tout autour et baissa la voix jusqu'à chuchoter :) je suis riche.

Je fus alors convaincu que le pauvre type était devenu fou dans sa solitude et je crois qu'il avait dû lire cela sur ma figure, car il répéta avec chaleur son affirmation.

— Riche! riche! dis-je, et je vous raconterais comment. Je ferai un homme de vous, Jim. Ah! Jim, vous bénirez votre étoile, vous sûr, d'avoir été le premier à me rencontrer.

A ces mots, une ombre passa soudain sur son visage et serrant ma main plus fort, il leva un index menaçant devant mes yeux :

— Jim, demanda-t-il, vous allez me dire la vérité, est-ce le bateau de Flint?

J'eus une heureuse inspiration. Je commençai à comprendre que j'avais trouvé un allié et je lui répondis de suite :

— Ce n'est pas le bateau de Flint, et Flint est mort. Mais je vais vous dire la vérité, il y a quelques hommes de Flint à bord, et c'est bien pour nous autres, notre mauvaise chance.

— N'y a-t-il pas un amputé d'une jambe?

— Silver?

— Oui, Silver, c'était son nom.

— C'est le maître-coq et c'est lui le meneur.

Ben Gunn me tenait encore par le poignet, et à ces mots, il me le tordit presque :

— Si tu as été envoyé par Long John, mon affaire est faite, je le sais. Mais savez-vous où vous êtes?

Je pris mon parti en un clin d'œil et en guise de réponse, je lui racontais toute l'histoire de notre voyage et la situation dans laquelle nous nous trouvions. Il m'écoutait avec le plus vif intérêt et quand j'eus terminé il me donna une petite tape sur la tête.

— Tu es un bon garçon, Jim, et vous êtes tous dans une sale passe, n'est-ce pas? Eh bien, vous n'avez qu'à vous fier à Ben Gunn. Ben Gunn est l'homme qu'il vous faut. Dis-moi, crois-tu que ton chevalier se montrerait généreux si on lui donnait un coup de main; vu qu'il se trouve dans une sale passe, remarque bien?

Je lui dis que le chevalier était le plus généreux des hommes.

— Je veux bien, reprit Ben Gunn, mais, vois-tu, je ne veux pas dire que je voudrais une place de portier et une livrée et ains de suite, ce n'est pas mon genre, Jim. Voici ce que je pense : serait-il homme à lâcher, disons, mille livres de cet argent qui, en somme, est déjà presque à lui?

— Je suis sûr qu'il le ferait; il était déjà convenu que tous les hommes auraient leur part.

— Et j'aurais le passage de retour, ajouta-t-il avec un regard très rusé.

— Voyons, protestais-je, le chevalier est un gentleman et d'ailleurs si nous nous débarrassons des autres, nous aurons besoin de vous pour la manœuvre du bateau.

— Ah, dit-il, vous feriez cela.

L'homme était caché derrrière un arbre.

Il parut entièrement rassuré.

— Maintenant, je vais te dire quelque chose, continua-t-il. Tu sauras ce que je veux bien te dire, mais pas un mot de plus. J'étais sur le bateau de Flint lorsqu'il enterra le trésor, lui avec six autres, six marins costauds. Ils restèrent à terre près d'une semaine et, nous autres, nous étions au large sur le vieux *Walrus*. Un beau jour, nous entendons le signal et voilà Flint qui arrive tout seul dans un petit bateau, la tête enveloppée dans une écharpe bleue. Le soleil se levait et, debout à l'avant, Flint paraissait d'une pâleur mortelle. Mais il était là, penses-tu, tandis que les six autres étaient morts et enterrés. Comment l'avait-il fait, personne à bord ne put le savoir. Il y avait eu bataille, assassinat et mort brutale pour le moins. Lui contre six. C'était Billy Bones le second; Long John était le quartier-maître, et ils lui demandèrent où était le trésor. « Ah! dit-il, vous pouvez aller à

terre si vous voulez et y rester; quant au bateau, il va partir, car j'en veux plus, tonnerre! » Voilà ce qu'il dit.

« Eh bien, il y a trois ans, j'étais sur un autre bateau et nous voilà en vue de cette île.

« — Les amis, dis-je, c'est ici que se trouve le trésor de Flint. Atterrissons et cherchons-le. »

« Cela ne plut pas au capitaine, mais les hommes étaient tous de mon avis et on descendit à terre. Pendant douze jours, on chercha, et chaque jour on me traitait plus mal, si bien qu'un beau matin tout le monde remonta à bord.

« — Quand à toi, Ben Gunn, qu'ils m'ont dit, voici un mousquet, une bêche et une poche. Tu peux rester là et trouver l'argent de Flint toi-même! qu'ils ont dit. »

« Et voilà, Jim, trois ans que je suis ici et je n'ai pas eu une nourriture de chrétien depuis ce jour-là jusqu'à maintenant. Regarde-moi bien, est-ce que j'ai l'air d'un simple marin? Non, diras-tu, et je ne le suis pas non plus, que je dis.

Là-dessus, il cligna de l'œil, et me pinça fort, puis il continua :

— Tu rapporteras exactement ce que je t'ai dit, à ton chevalier, Jim : « Et il n'en est pas un non plus », voilà ce qu'il faut dire. Pendant trois ans, il est resté seul dans cette île, la nuit comme le jour, au soleil comme à la pluie et parfois il lui arrivait de penser à une prière, tu le diras bien, et parfois il pouvait penser à sa vieille mère — puisse-t-elle être encore vivante —, tu le diras bien, mais la plupart du temps, c'est *çà* que tu diras, la plupart du temps Gunn s'occupait à autre chose, et, alors tu lui feras un pinçon comme je te fais.

Et il me pinça de nouveau de la manière la plus confidentielle :

— Et alors, continua-t-il, alors tu te redresseras et tu lui diras ceci : « Ben Gunn est un brave homme, que tu diras, il place plus sa confiance, retiens bien cela, dans un gentilhomme de bonne naissance que dans ces gentilhommes de fortune, car il en a été un lui-même! »

— Bon, répondis-je, mais je n'ai pas compris un mot de ce que vous m'avez dit; cela n'a d'ailleurs aucune importance, car comment puis-je aller à bord?

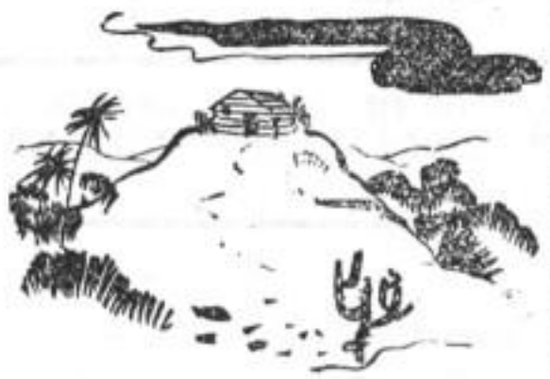
— Oui, pour sûr, voilà la difficulté. Certes, il y a mon bateau; je l'ai fabriqué de mes mains. Il est à l'abri sous le rocher blanc; au pis aller on peut l'essayer la nuit. Hé? s'arrêta-t-il tout d'un coup, qu'est-ce que c'est que cela?

Bien que le soleil eut encore une heure ou deux à briller, tous les échos de l'île s'éveillèrent et retentirent au tonnerre d'un coup de canon.

— La bataille est commencée, m'écriai-je, suivez-moi!

Et je me remis à courir vers le mouillage en oubliant toute ma terreur tandis qu'à mes côtés trottait légèrement et avec aisance l'abandonné, dans ses peaux de chèvre.

— A gauche, à gauche, me dit-il, appuie sur la gauche, camarade Jim, va sous les arbres! C'est là que j'ai tué ma première chèvre. Elles ne viennent plus jusqu'ici, elles se sont réfugiées sur les hauteurs parce qu'elles ont trop peur de Ben Gunn. Et voici le cimetière. Tu vois les tertres; je viens ici pour prier de temps à autre quand je pense que c'est peut-être dimanche. Ce n'est pas tout à fait une chapelle, mais c'est un endroit qui me paraît plus sérieux



Et puis, me diras-tu, Ben Gunn n'était pas bien pourvu, pas de prêtre, ni rien qui ressemble à une bible et à un drapeau, pas vrai?

Il n'arrêtait pas de parler ainsi en courant, n'attendant pas d'ailleurs ni ne recevant de réponse.

Le coup de canon fut suivi après un bon bout de temps d'une volée de coups de fusil, puis il y eut un silence et à moins d'un quart de mille devant nous, je vis l'Union-Jack (1) flotter au-dessus du bois.

(A suivre.)

(1) C'est le nom donné au pavillon anglais.

Entre Camarades

De nombreux camarades, en se réabonnant à la rentrée, nous ont écrit pour nous donner leur opinion sur le journal. Il faudrait plusieurs pages pour répondre à tous et pour citer toutes les lettres. Cependant nous voulons remercier de son effort Jean R..., de Moulins, pour la lettre suivante : « *Chers camarades.* Mon Camarade *est amusante. C'est le journal que je préfère. Surtout Pat'Soum, Janot, le merveilleux voyage de Riki, Sam et Mouche, Flan Meringue et Cie m'interressent particulièrement. Je voudrais bien que* Mon Camarade *paraisse tous les jeudis. Votre ami Jean R, 7 ans et demi, vous envoie son salut fraternel. Un bonjour de Janot.* » Tu es sans doute déjà satisfait, cher Jean R., puisque à partir du 3 décembre tu auras *Mon Camarade* tous les jeudis.

G. V... (Saint-Gaudens) doit être content de la forme que prend cette page : « Entre camarades », car dans sa lettre il nous disait : « Mon Camarade *me plaît beaucoup et il est très intéressant. Pourtant, j'aimerais que, dans la page dite « Entre camarades », on réponde en quelques lignes à chaque camarade, comme on le fait dans l'Humanité du dimanche, J'aimerais aussi que l'on mette des jeux, des devinettes, des charades et des rébus que les correspondants auraient envoyés.* » Eh bien, voilà une partie de tes désirs satisfaite, l'autre ne tardera pas si tu nous envoies des charades ou des devinettes intéressantes.

A. Q... (Le Mans) nous dit : « *Je trouve votre journal assez amusant, mais ce qu'il y manque c'est de faire de temps en temps une page d'astronomie ou des explications sur les transformations qu'a subit notre planète. Car vous comprendrez très bien qu'à l'âge de 16 ans l'on ne peut pas toujours lire des histoires de Pat' Soum ou le merveilleux voyage de Riki, Sam et Mouche, qui d'ailleurs sont bien. Par contre, ce que j'aime beaucoup lire c'est Janot, le Serpent à Plumes et la page choisie.* » Nous avons déjà expliqué que nous ne pouvions donner un journal qui plaise autant aux enfants de 8 ou 10 ans qu'aux jeunes gens de 16 ans, et les articles que tu demandes seraient peut-être un peu arides pour tes jeunes camarades.

René G... (Saint-Vit, Doubs) ne nous dit pas son âge, mais il doit être aussi un grand garçon, d'après sa façon d'écrire. Merci pour ton appréciation des Livrets : « Parfait. » C'est tout ce que nous demandons. Quant aux autres critiques que tu fais, tu vois que nous étions assez d'accord et j'espère que ce numéro qui te donne une idée de ce que sera *Mon Camarade* hebdomadaire te plaira.

P. M... (Tourcoing) nous demande de traiter des sujets qui seraient trop sévères pour les lecteurs de *Mon Camarade* qui, comme je le dis à d'autres de tes camarades, ne sont pas de grands jeunes gens en général. Si tu veux lire le *Roman du Renard* en entier, et tu auras bien raison car c'est passionnant, tu sais qu'il a paru aux E. S. I. où tu le trouveras pour six francs.

SOUVENIRS D'ENFANCE

(suite de la page 5)

J'essayais de l'atteindre aux endroits les plus sensibles, je cassai la cravache, et, du manche brisé, je me mis à cogner la tête. Mais Voronok ne voulait toujours pas galoper.

Alors je me tournai vers le précepteur et le priai de me donner une cravache un peu plus forte. Mais il me répondit :

— C'est assez chevauché, monsieur, descendez. Quoi? martyriser ce cheval!

J'en eus de l'humeur.

— Comment! ripostai-je; je n'ai pas chevauché du tout! Vous verrez comme je vais galoper. Donnez-moi, je vous prie, une cravache un peu plus forte. Je saurai bien l'échauffer.

Alors le précepteur, hochant la tête, dit :

— Ah! monsieur, vous n'avez pas de pitié. Pourquoi l'échauffer? Il a vingt ans. Ce cheval est accablé de fatigue, il respire à peine; il est vieux, il est si vieux!... C'est comme Pimen Timophéitch. Monteriez-vous sur Timophéitch, et le lanceriez-vous au grand galop à coups de cravache? Est-ce que vous n'auriez pas de pitié?

Je me souvins de Pimen et j'obéis au précepteur. Je descendis de cheval, et quand je le vis, les flancs en nage, respirant péniblement de ses narines, et remuant sa courte queue pelée, je compris ce qu'il avait dû souffrir. Moi qui le croyais aussi joyeux que moi!...

J'avais tant de pitié pour Voronok que je lui embrassai son cou tout mouillé de sueur, en lui demandant pardon de l'avoir battu.

J'ai bien grandi depuis lors, mais j'ai toujours pitié des chevaux, et quand j'en vois martyriser, toujours je me souviens de Voronok et de Pimen Timophéitch.

EMILE
ET LES
DÉTECTIVES
Grand album cartonné magnifiquement illustré par les photos du célèbre film
9 fr.

Résultat du Concours du Jeu de Patience

M. Blancher, J. Bonello, G. Lefranc, J. Huin, L. Féral, Schmitt, F. Torro, E. Autier, Guittard, E. Graindorge, M. Lebene, R. Pelletier, J. Tisseron, S. Tordjemann, M. Loi, A. Looppis, A. Krell, G. Remy, R. Canton, A. Bouzendorff, R. Thidet, A. Chastel, L. Coffinet, A. Conibonì, R. Raulic, M. Tessier, G. Lefur, J. Lemaître, M. Duvernoy, G. Paby, O. Anguerrand, A. Cointe, S. Riche, A. Masse, S. Jannes, J. Brisse, D. Madrias, Y. Guillout, Saint-Michel, R. Bialou, D. Lesenn, M. Neveu, A. Redon, M. Courilleau, D. Rossi, J. Auperrin, P. Agogue, M. Sergent, A. Gouget, J. Maquart, M. Cornier, A. Levaux, A. Burler, A. Mongel, B. Lauvergne, D. Cachet, C. Calmejann, S. Brulon, J. Biard, P. Gelly, M. Mallet, L. Debut, P. Dutour, M. Mata, M. Mounier, M. Courbet, A. Wetzel, A. Bertheas, B. Mauteon, S. Courtrou, S. Malric, S. Boisseau, D. Japy, D. Perrière, Chagneau, R. Emarre, R. San Lazare, Henri Daulin, R. Dalhem, G. Morin, J. Biard, M. Buchin, J. Miglione, M. Loie, M. Hémon, M. Giraud, Léon André, J. Moreil, V. Leroy, Le Corriler, R. Jalouneix, G. Caillet, R. Deproy, J. Peyrat, I. Crespin, R. Richard, A. Depoitre, L. Buisson, A. Durand, R. Devallière, G. Billard, A. Duployé, G. Canic, Duru, S. Camblor, J. Gilardet, R. Beausolleil, M. Sztulzaft, P. Bonnetouche, P. Talon, P. Ournac, Pionniers de Garges-les-Gonesses.

Quelle heure est-il?
C'est le titre
0 fr. 50 du LIVRET n° 13 0 fr. 50
et c'est
une histoire amusante
de M. ILINE
l'auteur de l'Épopée du travail moderne.
ABONNEZ-VOUS AUX "LIVRETS"

NOUVELLES D'U.R.S.S.

UN GRAND RAID DE L'AVIATION SOVIÉTIQUE

Dans le courant du mois de septembre, le peuple de l'U. R. S. S. a fait une superbe réception à l'aviateur Molokov et à ses compagnons qui venaient de parcourir 25.000 kilomètres au-dessus de l'océan Arctique, et de traverser cet océan de part en part pour la première fois. Molokov, accompagné de deux mécaniciens, d'un navigateur, de trois fonctionnaires chargés d'étudier les possibilités d'une ligne commerciale dans ces régions déshéritées, et enfin d'un journaliste de la *Pravda* qui envoyait par T. S. F. à son journal le compte rendu du voyage. Voici quelles furent les impressions de Molokov par les jours de brouillard, si fréquents au pôle.

« Le pilote ne voit rien, ni la mer, ni la terre, ni le ciel. La glace se met à envahir l'avion. En même temps il pleut et il faut lutter contre un vent violent. L'avion est jeté à droite et à gauche et il plonge parfois de 300 à 400 mètres de profondeur. Néanmoins, ajoute-t-il, pas une fois nous ne perdîmes notre chemin. » L'appareil n'eut pas une seule panne en 25.000 kilomètres

***

C'est en U. R. S. S. que sera bientôt construit l'hôtel le plus élevé d'Europe, peut-être même, du monde, non pas par le nombre de ses étages, mais par l'altitude à laquelle il se trouvera. En effet, on a entrepris de construire sur le sommet du mont Elbrouz, une des cimes les plus importantes du Caucase, à 5.692 mètres, un vaste hôtel qui comprendra 50 chambres et pourra recevoir près de 200 touristes. Comme les vents sont très violents à cette altitude, on a décidé de lui donner une forme très spéciale, qui rappellera un peu celle d'un dirigeable. On espère que cet hôtel pourra être terminé au printemps prochain.

CHANSONS

Au-devant de la vie	1. »
La Carmagnole	0.50
La Nouvelle ronde	1. »
L'Internationale	0.50
L'Appel de Comintern	1. »
Les Partisans	0.50
La marche des Aviateurs	1. »
La Varsovienne	0.50
Le Chant de l'Auberge	1. »
Les Cavaliers de la Steppe	0.50
Fête de la Liberté	1. »
L'Usine au jardin d'enfants	0.75
Le Conscrit du Languedoc	1. »
La Pionnière Olga	0.75
La chanson de l'Arbre	1. »
Les Négrillons malins	1. »
Recueil des Chants révolutionnaires français	4. »
Recueil des Chants des Peuples soviétiques	4. »

BIENTOT
Recueil chansons enfantines anciennes.
Recueil chansons enfantines modernes.

E.S.I. 24, rue Racine, Paris
Chèque postal 974-41

ATTENTION!... ATTENTION!...

LE 3 DÉCEMBRE

Mon camarade

Abonnements : **18** fr. par an — **NOUVELLE SÉRIE** — Le numéro : **0** fr. **40**

Mon camarade ***paraîtra désormais chaque semaine, tous les jeudis***

EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

AU SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO :

PAT'SOUM ET LES SPORTIFS

par R. FUZIER

TOTO ET TOUTOUNE EN ESPAGNE

LES GANGSTERS DE L'AIR

Grandes Aventures en images, par JANSER

JIM MYSTÈRE

Aventures! Aventures! Aventures! Aventures! Aventures! Aventures! Aventures! Aventures!

♣ LE TRÈFLE NOIR ♣

Nouvelles Aventures de Pierrot Lancry

par R. DUCHATEAU, l'auteur du « Mystère du Serpent à plumes »

LA LETTRE DE JANOT

Histoires comiques

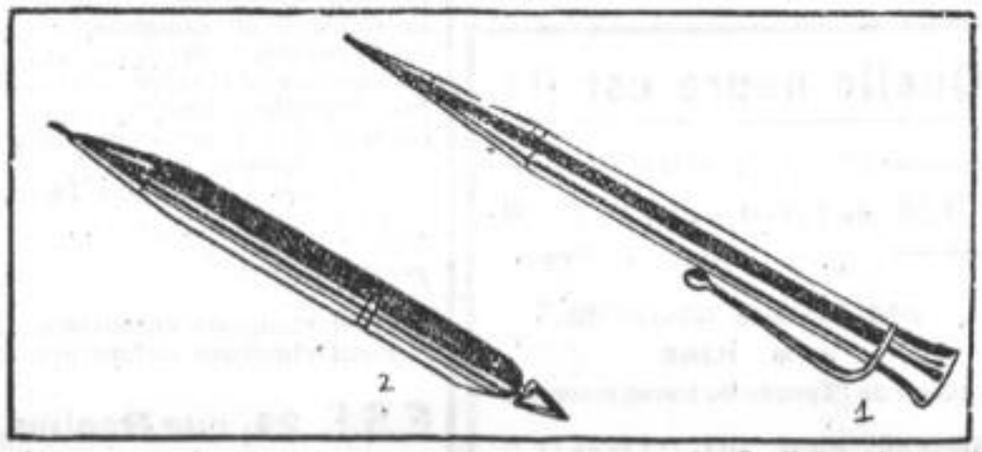
ZÉZETTE ET JOJO

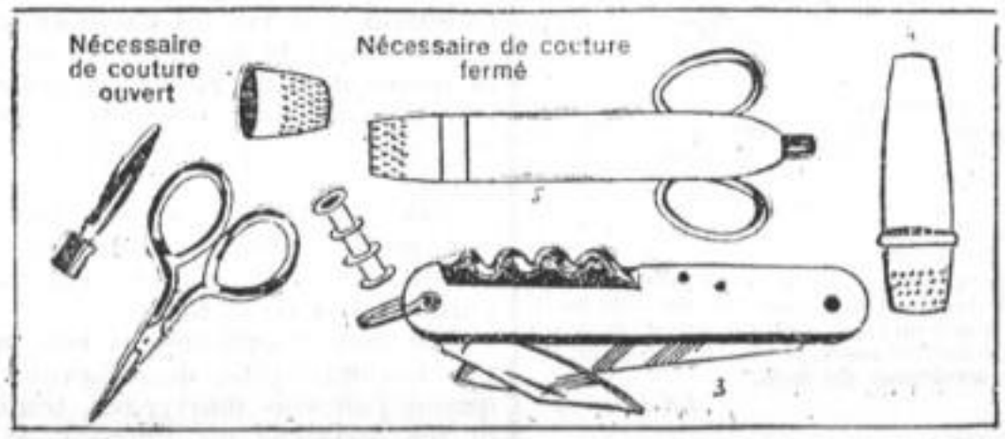
Histoires comiques

L'ILE AU TRÉSOR, par R. L. Stevenson

LE COIN DES FILLETTES - LE JEUNE AVIATEUR - LE BRICOLAGE - POUR RIRE UN PEU - LES AMATEURS DE TIMBRES - A TRAVERS LE MONDE - LES SPORTS - HISTOIRE DES INVENTIONS ET EXPLORATIONS, par Bour - LES PAGES CHOISIES DES MEILLEURS ÉCRIVAINS JEUX, CHARADES, BONS MOTS - NOUVELLES DE PARTOUT

SUPERBES PRIMES à choisir pour tous nos Abonnés d'un an





1. Stylomine avec agrafe.
2. Stylomine forme cigare, avec gomme.
3. Canif deux lames et tire-bouchon (suppl. : 1 fr.)
4. Cousette avec dé et bobine.
5. Nécessaire de couture avec dé, ciseaux à broder, bobine et poinçon (suppl. : 1 fr.)

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC — IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 54.669.

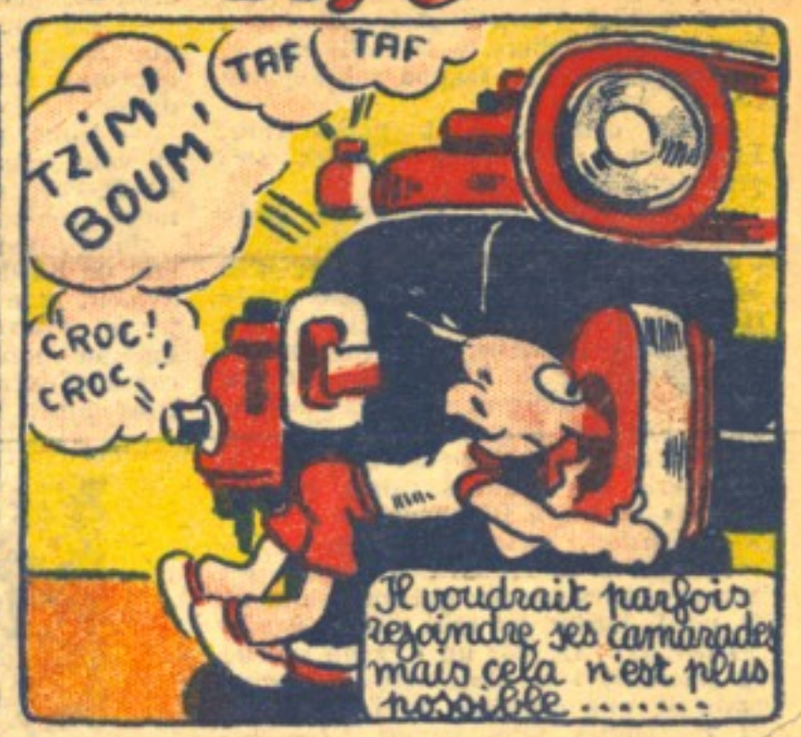
QUATRIÈME ANNÉE. • SPÉCIMEN • N° 53. — 3 Décembre 1936.

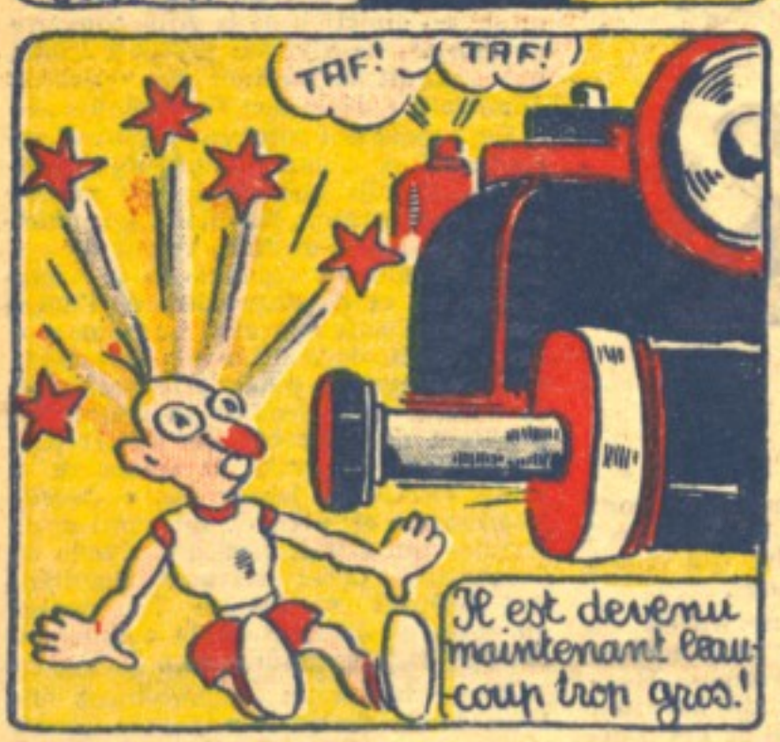
PRIX : 0.40

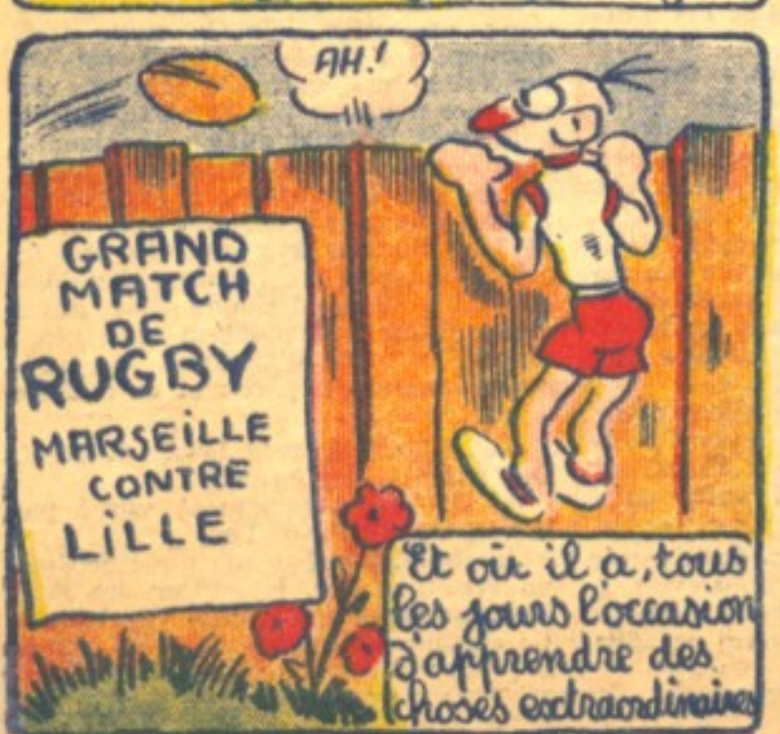
L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Sportifs







4° Jo 448

CHAPITRE PREMIER

AUX JOYEUX VIGNERONS

Après un dernier accord, le petit orchestre se tut, et dans les applaudissements les danses s'arrêtèrent. Un jeune ouvrier d'une vingtaine d'années, aux traits réguliers, à la taille élevée, à l'allure sportive, frappa sur l'épaule de son voisin :

— Ce coup-ci, c'est notre tour, Fil-de-Fer. Dans cinq minutes sois prêt pour les chansons.

— T'inquiète pas, Raymond, juste le temps de chercher mon accordéon...

Fil-de-Fer, de l'âge de son ami Raymond Lacombe, était de plus petite taille. Il avait des yeux rieurs, une mèche brune, rebelle, qui lui retombait sans cesse sur le front. Tout en lui respirait l'intelligence et la malice. Fil-de-Fer et Raymond travaillaient tous deux dans l'un des ateliers de carosserie des grandes usines d'automobiles Morel, à Billancourt.

— Pardon, messieurs, dames...

Fil-de-Fer se faufilait à travers les groupes et les couples qui encombraient le petit jardin du café « *Aux joyeux Vignerons* ». Ce soir un « grand bal de la jeunesse » y était donné, auquel assistait une centaine de jeunes gens et de jeunes filles venus d'Issy-les-Moulineaux, Clamart, Meudon-Val-Fleury ou Billancourt, et qui travaillaient pour la plupart aux usines Morel. L'entrain et la gaîté régnaient dans la guinguette. C'était un samedi de la fin d'avril, il était environ onze heures du soir et la nuit était magnifique, tiède et étoilée...

Fil-de-Fer était arrivé auprès d'un garçon d'environ quatorze ans, assis seul à une table couverte de verres et de bouteilles de bière à demi vides, et qui tenait précautionneusement, sur ses genoux, un accordéon de petit modèle, orné d'incrustations de nacre.

— Hé! c'est le moment, passe-moi mon accordéon, dit Fil-de-Fer qui ajouta : Tu ne t'ennuies pas trop, mon petit Pierrot ?

Un sourire illumina le visage réfléchi et volontaire du jeune garçon :

— M'ennuyer ? Mais je ne me suis jamais tant amusé... Tu penses, c'est la première fois que je vais au bal, et j'ai beau ne pas savoir danser...

Pierrot Lancry, apprenti aux usines Morel, travaillait dans le même atelier de carrosserie que son ami Fil-de-Fer. Il n'avait jamais connu sa mère et son père avait disparu, l'année précédente, dans l'épouvantable catastrophe qui avait anéanti la raffinerie de pétrole de Port-Morel, près du Havre. Il avait été recueilli par son oncle, le célèbre inventeur Clément Lothaire, mais celui-ci, à la suite de tragiques circonstances, avait perdu la raison. Le vieillard vivait avec son neveu à Clamart.

— Si tu sais pas danser, il faut apprendre, s'écria la voix joyeuse d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, haut de près de deux mètres et taillé en hercule, qui arrivait à la table de Pierrot en compagnie d'une jeune fille aux cheveux d'un noir profond, au teint bronzé, aux dents éclatantes de blancheur. La jolie brune répondit aussitôt :

— Voyons, Jambe-de-Bœuf, Pierrot n'a que quatorze ans. Il n'a pas encore l'âge de danser.

— Mais, Louise, il est assez grand pour gagner sa vie et porter des pantalons longs, répliqua le colosse, je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas le droit de danser.

— En tout cas, moi je te garantis que lorsque nous aurons un fils de quatorze ans, je ne le laisserai pas danser.

— Vous n'êtes pas encore mariés et vous vous disputez déjà! plaisanta Fil-de-Fer, qu'est-ce que ce sera le mois prochain!...

Jambe-de-Bœuf était l'inséparable ami de Fil-de-Fer, et tous les deux ils avaient une profonde amitié pour le jeune Pierrot Lancry avec lequel, quelques mois auparavant, ils avaient connu d'extraordinaires aventures. Les trois amis habitaient à Clamart la même villa que Clément Lothaire. Jambe-de-Bœuf servait d'infirmier au vieillard et ne quittait presque jamais le malheureux inventeur, qui avait perdu l'usage de la parole et vivait dans un état de perpétuelle hébétude. Si Jambe-de-Bœuf avait pu accompagner sa fiancée au bal, c'est parce qu'un ami de Clément Lothaire, le professeur Schultz, avait accepté de passer la soirée à Clamart.

Jambe-de-Bœuf tenait à la main un immense cornet de pommes de terre frites. Il s'assit et se mit à dévorer en silence, avec une prodigieuse rapidité...

— Regardez-moi ce goulu, plaisanta la jolie Louise Lacombe. Dans notre ménage, tout l'argent partira par la cheminée.

Jambe-de-Bœuf, vexé de voir sa fiancée plaisanter son proverbial appétit, cessa de manger et, pour se donner une contenance, se mit à fredonner à mi-voix, d'une voix remarquablement fausse :

On fait une petite belotte...

— Change de disque, coupa Fil-de-Fer. Tu ne connais rien de plus neuf que cette vieille rengain ?

— Vous n'avez pas fini d'être tous à taquiner ce pauvre Jambe-de-Bœuf ? protesta Pierrot, qui ajouta : Vous avez vu la tour Eiffel ? On la voit bien d'ici.

Le cabaret des « *Joyeux Vignerons* » était établi en terrasse au bord du plateau de Clamart, aux confins de Meudon et d'Issy-les-Moulineaux. Le bleu profond de la magnifique nuit d'avril avait effacé la misérable banlieue qui entourait la guinguette, et seul apparaissait le décor splendide de la vallée de la Seine, une mer de lumière bordée à droite par la masse noire des forêts de Meudon et de Saint-Cloud, et dominée à l'extrême gauche par l'échafaudage de fer de la tour, où l'on lisait, sur deux cents mètres de haut, un nom lumineux : « Morel. »

— Il s'y connaît, en fait de publicité, le patron, gouailla Fil-de-Fer.

Une affreuse détonation se fit entendre, de véritables hurlements partirent de la foule affolée.

— Pense plutôt à te préparer pour les chansons, interrompit Raymond Lacombe, le frère de Louise, qui venait d'arriver à la table des amis.

Fil-de-Fer prit son accordéon et fit courir ses doigts sur les touches, jouant en sourdine. Cependant Raymond, de sa belle voix de baryton, fredonnait à mi-voix. Fil-de-Fer l'arrêta...

— Toi aussi tu chantes : *On fait une petite belotte* ? Qu'est-ce qu'ils ont tous ce soir avec cette vieillerie ?

— J'ai cet air en tête, répliqua Raymond. Je crois qu'on sifflait cet air-là tout à l'heure dans la rue...

— Vous êtes prêt ? demanda grand Louis, l'un des organisateurs de la fête, qui aussitôt après traversa le jardin et monta sur l'estrade des musiciens pour annoncer le numéro des deux amis.

— Et maintenant nous allons avoir le plaisir d'applaudir nos amis Fil-de-Fer, le roi de l'accordéon, et Raymond Lacombe, le chanteur à voix, dans leur répertoire...

Le silence se fit. Les deux amis s'installèrent sur l'estrade dressée à l'angle de la salle largement ouverte du dancing et d'une haute muraille que recouvrait une magnifique vigne grimpante couverte de feuilles d'un vert tendre, dernier vestige des vignobles qui fournissaient à Rabelais le légendaire vin de Meudon.

Fil-de-Fer préluda sur son accordéon. Un demi-cercle s'était formé autour de la tribune. Louise, Jambe-de-Bœuf et Pierrot Lancry étaient au premier rang du public. La voix de Raymond Lacombe s'éleva :

C'est à Capri que je l'ai rencontrée...

Raymond chantait bien et sa chaude voix de baryton était entraînante. Quand il en fut au refrain, le chœur des auditeurs reprit avec lui les paroles de la chanson à la mode. Avant de commencer le deuxième couplet, Raymond laissa quelque temps Fil-de-Fer jouer seul de l'accordéon avec toute la maîtrise dont il était capable.

Tout à coup l'accordéoniste amateur laissa échapper un couac épouvantable, tandis que Louise Lacombe poussait un cri...

— Une bombe!

Un paquet de grosse dimension, enveloppé de papier gris, venait de passer par-dessus le mur, de voler au-dessus de l'estrade et de tomber aux pieds de la jeune fille. De ce paquet sortait une courte mèche qui brûlait avec force étincelles, comme une mèche de pétard...

CHAPITRE II

SENTIER DES BRILLANTS...

Avec un long gémissement l'accordéon de Fil-de-Fer tomba sur le sol, des cris de femmes terrorisées retentirent et la foule se coupa en deux parties, l'une courant se réfugier dans le dancing et la salle de café, l'autre se précipitant en direction de la grille couverte de grappes de glycines prêtes à éclore, qui séparait le jardinet des « *Joyeux Vignerons* » de la rue Gambrinus...

Les scènes qui suivirent furent d'une confusion et d'une rapidité extraordinaires. Tandis que Fil-de-Fer sautait en bas de l'estrade, Raymond Lacombe, avec une agilité de chat, venait d'escalader le mur en s'aidant de la vigne grimpante et de disparaître de l'autre côté de la haute muraille. Au même moment Jambe-de-Bœuf avait ramassé le sinistre paquet de papier gris qui venait de tomber aux pieds de sa fiancée et, profitant de la brèche qui s'était produite dans la foule, il traversait à toute vitesse le jardin des « *Joyeux Vignerons* » et arrivait au bord de la terrasse qui faisait face à l'estrade de l'orchestre. Cette terrasse dominait des terrains vagues et les pentes abruptes et désertes de la colline qui domine Issy-les-Moulineaux.

D'un vigoureux balancement de bras, Jambe-de-Bœuf envoya le mystérieux projectile dans la nuit. Puis tournant les talons il revint vers sa fiancée, la prit dans ses bras et sans chercher à passer par la porte qu'embouteillait la foule affolée, il escalada avec Louise la grille basse qui donnait sur la rue Gambrinus. Fil-de-Fer et Pierrot suivirent le chemin que venait de leur montrer leur ami. Ils étaient à peine dans la rue Gambrinus qu'une effroyable lueur déchaîna l'air suivie d'une affreuse détonation que répétèrent les échos d'alentour. De véritables hurlements partirent de la foule affolée.

— Le bandit! hurla Jambe-de-Bœuf. Des femmes, des gosses!!!

— Il s'est certainement sauvé par là-bas, s'écria Fil-de-Fer.

Jambe-de-Bœuf se rua aussitôt dans un étroit sentier, le sentier des Brillants, qui longe les « *Joyeux Vignerons* ». Ce chemin est bordé d'un côté par la

haute muraille du cabaret, de l'autre par une haie vive qui clôture un verger.

Ce sentier était plongé dans la nuit la plus absolue. Jambe-de-Bœuf, qui s'engagea le premier dans cette voie, avait les yeux éblouis par les illuminations du bal et distinguait à peine sa route. Mais, sans hésitation, il courait aussi rapidement qu'il le pouvait. Quand il eut dépassé la haute muraille de la guinguette, Jambe-de-Bœuf y vit un peu plus clair et distingua deux formes sombres qui luttaient au bout de l'allée.

— Tiens bon, Raymond! Voilà du secours...

Le colosse n'avait pas prononcé ces paroles que deux courtes flammes jaillirent au bout de l'allée. A deux détonations sèches succédèrent un grand cri. C'était la voix de Raymond...

Sans doute Jambe-de-Bœuf ne mit-il que quelques secondes à arriver auprès du frère de sa fiancée, mais ces secondes lui parurent des siècles, il lui semblait qu'il n'arriverait jamais au bout de chacune de ses enjambées. Raymond était debout, adossé à la haute clôture grillagée qui entoure le jardin de la villa Rodin.

— Par là, il est parti par là, cria Lacombe à Jambe-de-Bœuf.

Le sentier des Brillants qui atteint là la lisière de la villa Rodin, tourne brusquement à gauche en direction du plateau. Avant le tournant il est bordé à droite par un talus escarpé, de quatre à cinq mètres de haut, qui le sépare d'un terrain vague d'assez grande étendue, que domine la bâtisse grise et sinistre où sont entreposées les collections du musée Rodin.

C'est dans ce terrain vague que Jambe-de-Bœuf distingua la silhouette du lanceur de bombes qui courait à toutes jambes en direction du viaduc de Meudon. Laissant là Raymond Lacombe, le colosse dévala le talus à toutes jambes, à la poursuite de l'assassin.

Fil-de-Fer suivait son ami à quelques mètres de distance. Au moment où il arriva auprès de Raymond Lacombe, celui-ci à bout de forces venait de s'écrouler sur le sol.

— Allons Raymond, qu'est-ce qu'il y a? Tu es blessé? demanda Fil-de-Fer avec angoisse.

La voix du blessé, qui semblait déjà voilée par l'approche invisible de la mort, répondit :

— Ce n'est rien du tout. Vas-y! Vas-y! rattrapez-le...

Derrière Fil-de-Fer étaient arrivés Pierrot et Louise...

— Ne t'occupe pas de moi! rattrape-le! reprit, un peu raffermie, la voix du blessé.

— Je reste près de mon frère, mais rattrapez l'assassin, fit Louise d'une voix ferme... Ne laissez pas Jambe-de-Bœuf tout seul à sa poursuite.

Du haut du chemin des Brillants, à travers les arbustes, on apercevait Jambe-de-Bœuf qui traversait en courant le terrain vague, courant en oblique vers le sentier des Maudits qui longe la grande bâtisse grise du Musée Rodin. Coup sur coup quatre détonations retentirent. L'assassin venait de faire feu à nouveau. Mais Jambe-de-Bœuf n'avait été évidemment pas touché, et il continuait la poursuite.

Laissant Raymond dans les bras de sa sœur, Fil-de-Fer et Pierrot Lancry dévalèrent le talus et disparurent dans la nuit.

Louise essayait dans la nuit de distinguer le visage de son frère. Celui-ci gémissait faiblement et la jeune fille sentait un sang tiède et poisseux lui couler sur la main. Elle interrogea :

— As-tu mal? Qui t'a blessé?

Raymond ne parlait plus qu'avec effort. Il répondit à la fois aux deux questions :

— Je crois que je suis fichu... Celui... qui a... fait le coup... C'est...

Il eut un gémissement atroce, et dans la nuit Louise sentit qu'un affreux tremblement secouait le corps de son frère.

— Au secours! cria Louise, au secours! A l'assassin!

Malgré le tumulte qui emplissait les « *Joyeux Vignerons* », les cris de la jeune fille furent entendus...

— Ça vient du sentier des Brillants, dit le grand Louis, l'un des organisateurs de la fête qui venait de se terminer si tragiquement. Il détacha la lanterne à acétylène d'une des bicyclettes rangées le long du mur de la guinguette, il l'alluma et s'engagea dans le chemin, suivi par une partie de la foule.

Raymond Lacombe était étendu sur le mâchefer de l'allée et sa sœur, agenouillée, auprès de la victime, lui soutenait le haut du corps. Sur la chemise bleu clair aux manches courtes, dont était vêtu Raymond, une large tâche de sang s'élargissait. Le blessé avait les yeux mi-clos, la figure blême. Sa tête était inclinée sur son épaule, un filet de sang lui coulait de la bouche. Raymond râlait.

— Il faut le transporter tout de suite à l'hospice des Petits-Ménages, à Issy, ordonna Léon aux compagnons qui l'avaient suivi. Allez chercher des planches au bistro pour vous en servir comme de civière, et demandez au patron de préparer sa camionnette...

Au moment où l'on emportait son frère, Louise aperçut sur le sol un rectangle blanc... Elle se baissa... Près de la mare de sang qu'avait laissée le blessé se trouvait une carte à jouer, un as de trèfle... La carte était tachée de rouge. Louise la ramassa machinalement et suivit les brancardiers improvisés qui transportaient l'agonisant...

(A suivre.) R. DUCHATEAU.

Vient de paraître

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

par

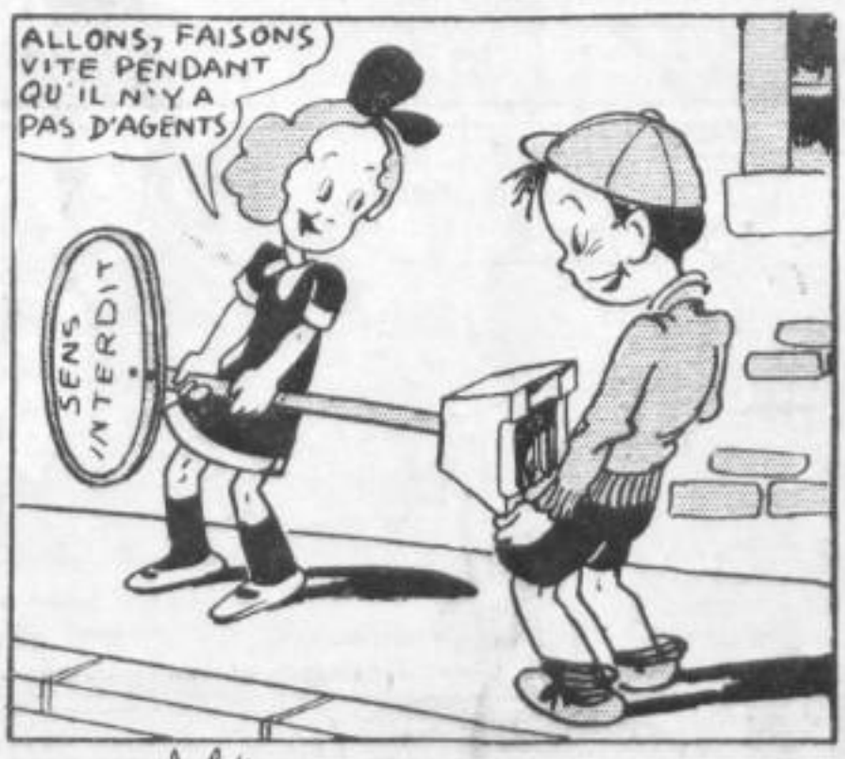
R. DUCHATEAU

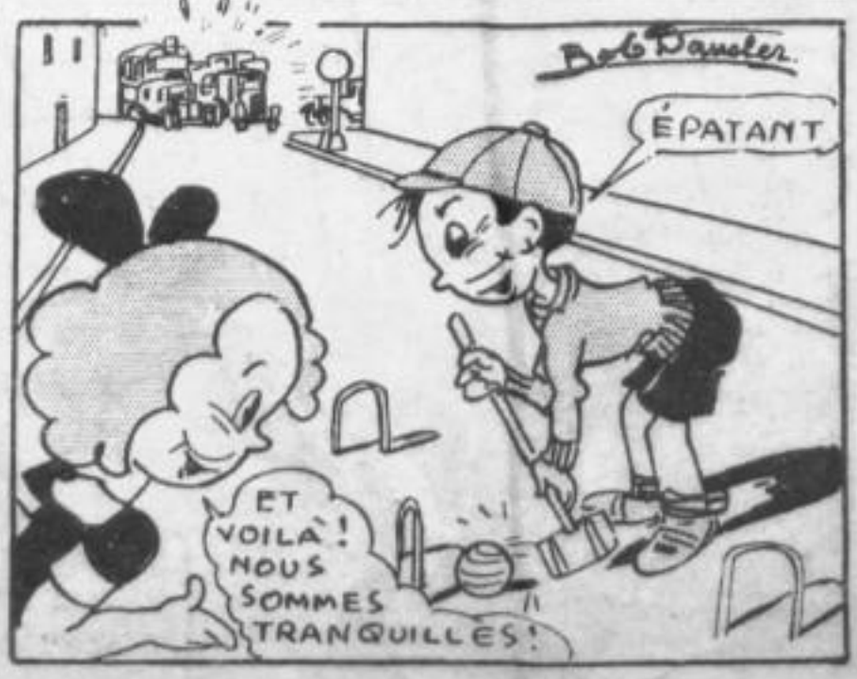
E. S. I., 24, rue Racine, Paris

Tous nos petits lecteurs voudront lire ce passionnant roman d'aventures dont la suite paraît dans notre journal, sous le titre :

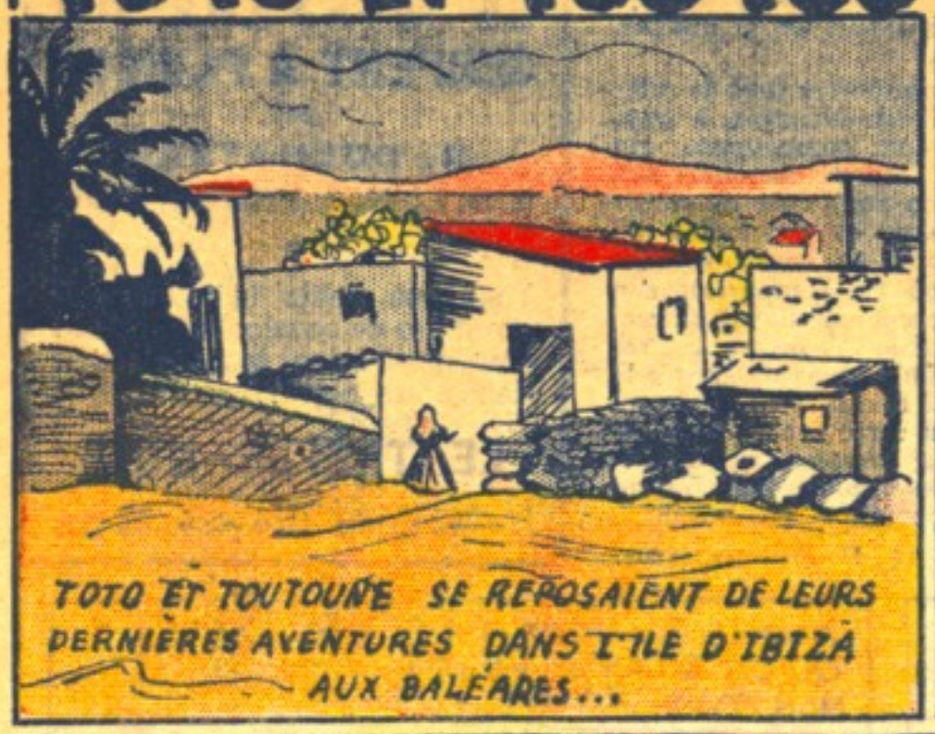
LE TRÈFLE NOIR

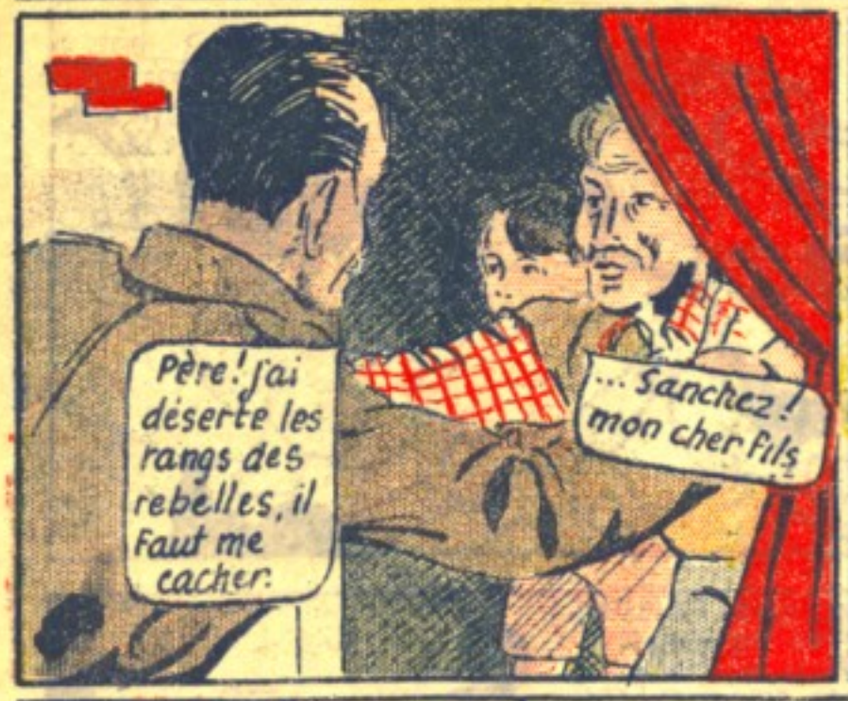
Un volume illustré **6** fr.





TOTO ET TOUTOUNE EN ESPAGNE numero 1





CHANTEUR, LE FORGERON

PAR

TRISTAN REMY

TRISTAN REMY est l'un des meilleurs parmi les jeunes romanciers d'aujourd'hui. Un grand succès a accueilli ses livres : *Porte Clignancourt*, *Faubourg Saint-Antoine*, etc. Il a bien voulu écrire spécialement pour ses jeunes amis de *Mon Camarade* le charmant conte que voici :

Il était une fois un forgeron qui battait le fer du matin au soir, sans que sa bourse soit plus garnie. Son tablier s'effilochait. Et ses enfants, mal chaussés, faisaient pitié dans les rues du village. Pourtant, comme il chantait toujours, on l'appelait Chanteur.

Le diable, rendu jaloux par cette insouciance, résolut de lui infliger quelques peines. Il lui fit forger une douzaine de tridents et quand l'autre lui réclama le prix de sa peine, le diable lui déclara :

— Je ne te paierai pas.

Sur quoi le forgeron se mit à rire si fort que le diable en eut peur et s'enfuit, se promettant d'avoir raison d'un homme aussi heureux.

Un jour, qu'il chantait comme à son habitude, il vit entrer dans son atelier un vagabond de mine fort agréable, malgré le poids des ans et des misères dont elle portait les traces.

— Asseyez-vous. Si l'éclat de la forge ne vous gêne point, sachez que vous pouvez demeurer ici jusqu'au soir, dit Chanteur.

Et sans plus de manière, il continua de travailler.

Le vieillard se mit à soupirer.

— Qu'avez-vous, bonhomme ? dit le forgeron.

— Depuis que je suis entré ici, vous n'avez pas arrêté. Travaillez-vous toujours aussi durement ?

— Toujours.

— Et vous êtes heureux ?

— Ah! ça, dit le forgeron, voilà une question embarrassante. Et qui me surprend. Personne ne m'a jamais demandé si j'étais heureux. Est-ce que ça ne se voit pas, quand on l'est ?

— Mais l'êtes-vous ? reprit le vieillard avec une singulière obstination.

— Eh bien, à vrai dire, non... Il y a quelque chose qui m'ennuie...

Le vagabond devint plus attentif et ses cornes, car c'était le diable, cachées sous son bonnet, frémirent de satisfaction.

— Eh quoi ? Vous ne pouvez remplacer vos habits en lambeaux ?

— Non!

— Votre femme vous mène une vie infernale...

— Non!

— Vos enfants...

— Je vais vous le dire puisque vous insistez et que vous ne le répéterez à personne. Je suis malheureux, parce que je n'ai rien à donner. Ainsi, vous qui êtes vagabond, vous auriez bien besoin de quelque argent pour continuer votre route. Depuis dix ans, le mendiant qui se tient près de la fontaine et qui aide les femmes à tirer de l'eau, attend que je lui jette un sou. Je me console facilement. Il en reçoit d'autres, mais ça m'ennuie, bien que je ne sois pas, je vous l'assure, responsable de ma pauvreté.

Le diable, déconcerté, réfléchit.

— On ne peut rien contre un homme, pensait-il, qui n'a que l'amour du bien dans la tête. Si je changeais son amour en amour de l'or ? Puisque vous voulez être bon, pour vous remercier de votre accueil, je vais vous en donner le moyen, dit-il au forgeron : pour avoir de l'argent, prenez un vieux fer à cheval, frappez fort dessus, aussi vite que vous pourrez, de votre plus lourd marteau.

Et le diable disparut et se cacha pour voir ce que l'homme allait faire.

Le forgeron prépara ce qu'il fallait, mais il attendit jusqu'au soir que le mendiant passât devant sa forge. Pour la première fois, Chanteur ne chantait pas.

— Cette fois, je le tiens, dit le diable en se frottant les cornes.

— Mendiant, attends une minute, cria Chanteur.

Il fit voler trois fois sa lourde masse sur l'enclume. Une pièce d'or frappée à l'effigie en cours, sonna. Il la donna au mendiant, sourit et se mit à chanter.

— Il va recommencer, pensa le diable.

Mais le forgeron ferma son atelier et s'en alla chez lui.

A quelque temps de là, le diable revint sous les traits d'un colporteur qui vendait des prières.

— Eh bien, forgeron. Vous ne m'achetez rien ? Mes prières soulagent ceux qui les disent, sans faire de mal à ceux qui ne les disent pas.

— Mais si, mais si, répondit le forgeron.

Il saisit un fer à cheval. Trois fois, il l'écrasa. Ses coups étaient si rapprochés, qu'ils ne donnaient qu'un son. Le forgeron tendit une pièce au colporteur.

— Je n'en veux pas tant, répondit le diable. Je vends des almanachs, des prières et des oraisons. Je ne mendie pas. Gardez pour vous le reste, vous qui en avez besoin.

— Comment sait-il que j'en ai besoin ?

Chanteur appela le mendiant de la fontaine et lui donna la pièce.

— Avez-vous jamais pensé, dit le diable, que ce mendiant est probablement très riche, qu'il doit avoir un pot d'or caché dans un tronc d'arbre ou sous les cendres de son foyer ? Et que vous donnez peut-être à qui n'en a pas besoin ?

« Le voilà bien embarrassé, pensait le diable. En versant le doute dans son cœur, il n'aura plus de plaisir à donner.

— Ça, c'est l'affaire à mon mendiant de recevoir de l'or, répondit le forgeron. Mon affaire à moi, c'est de le donner. Je donne sans me soucier de savoir si mon geste vaut qu'on me félicite ou me tire les oreilles.

Le diable comprit qu'il ne viendrait jamais à bout d'un homme pareil.

— Je vais lui donner des regrets.

S'il ne pouvait jamais revenir sur une décision, il pouvait la contrarier par une autre.

— Maintenant, décida-t-il, au troisième coup que vous donnerez, votre marteau s'échappera du manche. Vous n'arriverez plus à frapper de pièces. Et le souvenir de votre pouvoir ancien vous attristera comme un vieillard qui laissa jadis échapper le bonheur. Forgeron, achetez-moi, avant que je m'en aille. Faites une petite pièce pour moi.

Chanteur prit un petit fer à ferrer les bœufs. Il souleva son marteau.

— Pan! Pan!

Au troisième coup, le marteau s'envola, rapide comme un oiseau surpris au nid.

Mais le diable avait compté sans la vivacité du forgeron. Il n'eut pas le temps de reculer. Il reçut la masse en plein front et s'écroula.

Le forgeron courut à lui. Alors, il aperçut deux petites cornes qui se tortillaient comme des aspics. Le forgeron comprit enfin que c'était le diable. Il l'enchaîna, le jeta dans sa forge bourrée de charbon gras, le brûla sans le dire à personne et chanta de plus belle.

45 km. 400 à l'heure en bicyclette.

Le grand événement de la rentrée sportive est la victoire de Maurice Richard battant le record de l'heure à bicyclette sans entraîneur, en faisant 45 km. 399, alors que l'ancien record, détenu par l'Italien Olmo était de 45 km. 090 et que Richard lui-même avait été pendant plus de deux ans recordman avec 44 km. 777. Nous sommes loin d'un des premiers records dont le détenteur n'était autre que le trop fameux Henri Desgranges, l' « inventeur » du Tour de France, qui avait couvert 35 km. 325 en une heure. Il est vrai qu'en ce temps-là (1893) les vélos étaient beaucoup plus lourds que ceux des as de nos jours et encombrés de pesantes charges.

Un arbitre qui peut se défendre.

C'est toujours d'Amérique que nous arrivent les nouvelles sensationnelles sinon les performances les plus remarquables. Voici la dernière en date : jusqu'à présent le rôle d'arbitre avait toujours été occupé par des hommes, car quoi que l'on pense, ce n'est pas un drôle de métier dans des sports aussi violents que le rugby ou le football, ou plus encore la boxe ou la lutte; il faut séparer les combattants, avoir l'œil à tout et surtout juger, c'est-à-dire mécontenter sans aucun doute un des camps ou les spectateurs. Eh bien, à un match de rugby, devant 45.000 personnes, ce rôle a été tenu par une femme; il est vrai que cette dame pouvait se défendre et même s'imposer car elle ne mesure pas moins de 1 m. 84 et pèse 104 kilogrammes.

Jeunesse et patinage.

Il semble décidément qu'il faille être très jeune pour pratiquer le patinage artistique avec succès. En effet, pendant des années, les spectateurs ont pu admirer les évolutions si gracieuses de la championne Sonia Henie; elle semblait danser sur la glace comme si cela était parfaitement facile et naturel (essayez et vous verrez comme il est facile... de tomber et d'être ridicule). Mais cette année on annonce que se dresse devant elle une rivale dangereuse en la personne d'une jeune Anglaise de 15 ans, la charmante Cecilia Colledge. Elle est venue récemment faire une exhibition à Paris et a remporté un véritable triomphe.

Le GRAND CONCOURS de " MON CAMARADE "

Mon Camarade a organisé dans les grands journaux un concours doté de 200 magnifiques prix. Les participants doivent obligatoirement joindre à leurs réponses et aux bons parus dans la presse les bons **A** et **B** publiés dans les nos 53 et 54.

GRAND CONCOURS DE JEUX de " MON CAMARADE "

BON A Nom : .....

Adresse : .....

Ville : .....

Bon à adresser avec les solutions, 24, rue Racine, Paris-6e, avant le 1er janvier 1937.

Mes chers Camarades,

Comme ce numéro-ci est le premier numéro de « Mon Camarade » hebdomadaire et que je pense qu'il y a des centaines de milliers — au moins — de petits garçons et de petites filles qui vont se précipiter pour acheter ce premier magnifique numéro en couleurs afin de connaître les nouvelles aventures de Pat'soum et l'histoire de Toto et Toutoune en Espagne, que je pense aussi que parmi ces millions de nouveaux camarades il y en aura quelques milliards qui ne me connaissent pas encore, je vais me présenter à eux.

Mon nom c'est Janot. Je suis né à la campagne. Mais depuis que ma mère m'a quitté pour toujours je suis venu à la ville chez ma cousine, Mme veuve Burette, celle qui habite rue du Fer-à-Repasser, et qui a un vilain perroquet vert qui s'appelle Sigisbert.

Il est bête et méchant, ce sale oiseau qui passe sa journée à répéter : « Oh ! ce qu'il est bête ce Janot... Crrr, Crrr, Crrr ! ! ! Janot le petit imbécile. » Hé bien pourtant ma parente adoptive, Mme Burette, elle m'aime beaucoup moins que son perroquet.

Quand je dis qu'elle ne m'aime pas beaucoup, Mme Burette, je pourrais aussi bien dire qu'elle ne m'aime pas du tout. Ce qu'elle préfère au monde c'est les apéritifs. Et puis après c'est Sigisbert. Et puis après c'est ses amies : Mme Duflan, la chaisière de Notre-Dame-de-la-Bougie, la princesse Kamtchaka, qui tient une épicerie tout près de la rue du Fer-à-Repasser, et Mlle Davidée Lebondu, la fiancée de M. Trépointe. Ça fait la troisième fois qu'elle est fiancée à M. Trépointe, Mlle Lebondu, et deux fois déjà elle s'est brouillée avec lui la veille de son mariage.

Il faut dire qu'elle n'est pas très jeune, Mlle Lebondu, malgré ses cheveux jaunes et toute la peinture qu'elle se met sur la figure, et que M. Trépointe qui est très riche et qui fabrique des chaussures à la marque du « Chat Botté », aimerait sans doute mieux épouser Mme la baronne de Grossac, qui n'est pas plus jeune que Mlle Lebondu, mais qui est baronne. Enfin, ça ne s'est pas arrangé son mariage avec la baronne et je crois bien que ces troisièmes fiançailles avec Mlle Lebondu seront les bonnes.

Parmi les gens qui viennent aussi de temps en temps chez Mme Burette il y a aussi le commandant Verdure, avec son petit garçon Casimir Verdure, que je n'aime guère, et puis le prince Kamtchaki, qui est chauffeur de taxi.

En ce moment Mme Burette a la goutte. Elle a un pied enveloppé dans un énorme paquet de coton sur lequel elle a mis des tas et des tas de couvertures si bien qu'elle a l'air d'avoir un tonneau à la place du pied.

Mme Burette ne veut pas que je reste auprès d'elle dans la journée. Elle dit que je fais du bruit, et que pour la conversation elle aime mieux son perroquet Sigisbert que le petit imbécile que je suis. Et le petit imbécile que je suis va jouer dans la rue avec tous ses copains et toutes ses copines.

Ma petite camarade préférée c'est Pierrette, une blonde toujours un peu dépeignée, avec un nœud de ruban sur la tête et une robe à pois. Elle est trésorière du Club des Amis de « Mon Camarade », dont j'ai été nommé le président. Et je n'en suis pas peu fier.

Notre Club, on en a eu l'idée un jour qu'on jouait à « l'Ile au Trésor » avec des amis, impasse de la Machine-à-Coudre. Dans le Club il y a Jacquot, qui est dans la même classe que moi à l'école ; Lulu qui est le fils de l'épicier et qui est furieux parce qu'il n'est que vice-président du Club, alors que moi, je suis le président. Il y a Jojo qui fait le fier parce que ses parents lui ont acheté une vieille bicyclette toute rouillée ; il y a Toto à qui on demande toujours où est passé Toutoune, il y a Lucie la fille de la mercière et puis beaucoup d'autres encore dont ce n'est pas la peine que je vous dise les noms parce qu'ils sont moins importants dans le Club.

Dans notre Club on s'occupe de tas de choses. Je vous ai dit qu'on organisait des jeux tirés des histoires de « Mon Camarade ». On attend avec impatience la suite du Serpent à Plumes, — Le Trèfle noir il paraît que ça s'appelle. Moi j'avais retenu le rôle de Pierrot Lancry. Mais Lulu aussi voulait être Pierrot Lancry. Il prétendait qu'il lui ressemblait plus que moi et pourtant c'est pas vrai. On a failli se flanquer une tripotée à cause de cela. Mais Pierrette nous a expliqué que, dans un Club, ce n'était pas du tout régulier que les membres du Club se battent entre eux comme des chiffonniers. Et elle a décidé de tirer à la courte paille. C'est moi qui ai perdu.

C'est pas juste, un jeu de hasard. J'aurais voulu au moins faire Jambe-de-Bœuf, mais on m'a dit que je n'étais pas assez grand et fort. Alors j'ai dû me contenter du rôle de Clément Lothaire, avec une grande barbe blanche en filasse. Ça ne m'amuse pas beaucoup, mais puisque la majorité du Club des Amis l'a décidé...

Lulu qui est si fier de sa bicyclette a formé une section d'amateurs de sport. Mais il est en rivalité avec Jojo qui veut fonder une section de jeunes aviateurs, et Julot qui veut organiser un groupe d'amateurs de timbres-poste. Ils sont tout le temps à embêter le monde pour qu'on vienne avec eux. Mais pour l'instant ils sont tout seul, chacun dans leur section. Mais ils ne se découragent pas et ils disent que bientôt ça va changer, qu'ils auront autant de membres dans chacun de leur groupe qu'on est de membres dans le Club, c'est-à-dire quatorze. Ces sportifs-philatélistes ça ne doute de rien.

Dans le Club on a aussi décidé d'aller vendre « Mon Camarade » tous les jeudis, rue du Fer-à-Repasser. Il paraît qu'il y aura deux sous pour nous par numéro vendu. Ça va en faire de l'argent !... On se dispute déjà pour savoir ce qu'on veut en faire. Mais comme on ne l'a pas encore gagné... Et puis on va recevoir très vite, du journal, des insignes et des cartes de membre du Club avec des timbres. Si vous voulez fonder un Club, écrivez-moi. Et puis aussi envoyez-moi des petites histoires. Je serais bien content de les publier ici. A jeudi prochain. Je serre la main à tous mes petits camarades.

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade ».
Enfant adoptif de Mme Burette.

CORRESPONDANCE DE JANOT

Léon G., Les Lilas : Merci de ton mot croisé que tu verras paraître très prochainement. Tu nous feras plaisir en nous en envoyant d'autres. — *Roland B., à Cognac :* Merci beaucoup de me plaindre. Mais tu sais, pour l'instant, je suis tranquille avec Mme Burette. — *Louis H., à Ruffec :* Je suis très touché de tes félicitations, surtout que maintenant je vous écris tous les huit jours, mais c'est bien le moins que puisse faire pour son journal le président fondateur des A. D. M. C. — *Marius S., à Marseille :* Tu as, je pense, maintenant tous les renseignements nécessaires pour fonder à Marseille ton cercle d'A. D. M. C. Bientôt tu auras les cartes et les insignes. JANOT.

Une carte de Géographie sur un timbre.

La Suède vient d'émettre un timbre destiné à célébrer l'inauguration d'un nouvel aérodrome commercial à Bromma, près de Stockholm. Sur ce timbre reproduit ici, on voit une curieuse vue, en quelque sorte à vol d'oiseau, de la Suède et de la Norvège, un peu du Danemark, de l'Allemagne et même de l'Angleterre, et tout le bassin de la Baltique.

Le Timbre des pionniers.

L'U. R. S. S. a émis au début de 1936 une série de timbres consacrée aux pionniers. Il y a six valeurs : 1, 2, 3, 5, 10 et 15 kopeks et quatre types de vignettes pour cette série ; trois d'entre elles représentent des enfants s'intéressant au fonctionnement des services postaux et télégraphiques, la quatrième que vous voyez ci-contre et qui était la plus répandue puisque c'est elle qui servait à affranchir les lettres pour l'intérieur de l'U. R. S. S., représente simplement une jeune pionnière saluant cordialement les camarades.

Des Timbres pour l'Exposition 1937.

Au mois de mai 1937, doit s'ouvrir à Paris une grandiose exposition à laquelle participerait la plupart des pays étrangers, et pour la faire connaître, la France a émis deux séries de timbres qui pendant un an remplaceront la plupart des timbres actuellement en service et en particulier la traditionnelle allégorie de la République.

Voici la reproduction d'un de ces timbres, qui existe en rouge à 0 fr. 50 ou en violet à 0 fr. 20. Il représente un héraut conviant le monde à venir visiter l'exposition que l'on entrevoit dans le lointain.

La Philatélie à l'École !

La direction de l'instruction publique de Vienne a décidé que dans chaque école publique de cette ville il devra y avoir parmi le personnel enseignant un professeur ayant des connaissances suffisantes en philatélie pour conseiller les élèves collectionneurs de timbres et leur éviter l'achat de timbres faux ou falsifiés. L'Autriche aime d'ailleurs la philatélie et voici un timbre émis en 1933 à l'occasion d'une grande exposition philatélique organisée à Vienne.

Variétés

PETIT PROBLÈME ATTRAPE

J'ai une bûche de bois, parfaitement rectangulaire, qui pèse exactement vingt kilos. Je la coupe en cinq morceaux rigoureusement égaux. Combien pèse chaque morceau.

Invariablement vos amis répondront quatre kilos. Et ils auront tort !... Car en sciant la bûche, vous aurez fait de la sciure, et il faut ôter le poids de la sciure de celui des bûches.

LE VOLCAN MINIATURE

Prenez un bocal en verre blanc. Placez au fond un petit flacon rempli de vin rouge, fermé avec un bouchon où vous aurez fait un petit trou en y introduisant un tuyau de plume ou un cure-dent creux; remplissez ensuite, avec précaution, le bocal d'eau, jusqu'à ce que le flacon soit englouti à une profondeur de plusieurs centimètres. Vous verrez alors s'élever du flacon, comme une fumée, le vin rouge qui ira ensuite s'étaler à la surface de l'eau, sans se mélanger avec elle.

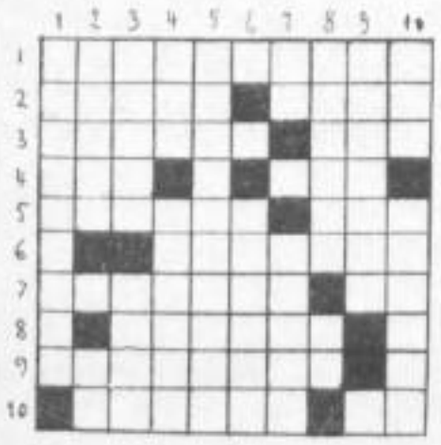
L'expérience sera plus jolie encore si vous avez enterré votre flacon, jusqu'au goulot, dans une petite montagne de sable fin. Vous aurez ainsi l'illusion d'avoir devant vous un volcan miniature.

PETITE COMPTINE

On appelle comptine une formule dont on se sert pour désigner celui qui sera « pris, par exemple, dans une partie de cachette ». Vous connaissez tous « *une poule sur un mur...* » Voici une comptine moins connue :

Bonjour ma tante
Qui a un petit chat blanc,
Qui a la queue blanche
Quand il fait du vent.
J'ai passé la rivière
J'ai bu du vin blanc.
Quelle heure est-il?
Il est midi.
Qu'est-ce qui l'a dit?
La petite souris.
Où donc est-elle?
Dans la chapelle.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Papier publicitaire. — 2. Apparaissant avec les années. Brille la nuit. — 3. Du genre de la brebis. — Expression venant du latin signifiant ainsi. — 4. On le trouve dans la mer et dans les mines. Télégraphie sans fil. — 5. Faux. Avec son foie on prépare d'excellents pâtés. — 6. Hypertrophie des glandes thyroïdes. — 7. Admis. Conjonction. — 8. Protège les ailes inférieures des insectes. — 9. Rendent la vie. — 10. Premier livre de *la Bible*.

VERTICALEMENT

1. Devenir prospère. — 2. Bords de la rivière. — 3. Pronom féminin. — Du mot latin qui signifie souper. — 4. Mesure de distance dont on se sert dans le royaume de Siam. Personnage de l'histoire italienne du XIIIe siècle. — 5. Nom emprunté. — 6. Enduites de substance grasse. — 7. Mot d'argot. — 8. Tissu de soie. — 9. Unie. — 10. Contraire d'humide. Apprécie.

LE COIN DES FILLETTES

Fleurs de laine.

Une petite fleur en laine, très simple, orne toujours joliment un manteau ou une robe. En voici une très jolie à faire au crochet dans une laine pas trop fine, ou si vous en avez un peu de laine angora. Chaque pétale se fait séparément de la façon suivante: 1er rang: 10 points de chaînette; 2e rang : 8 brides (I); 3e rang : 8 brides; 4e rang : 7 brides; et 5e rang: 6 brides, puis vous tournez autour du pétale ainsi formé en faisant des demi-brides (II). Il faut 5 ou 6 de ces pétales que vous cousez ensemble, puis vous faites une tige en liant ensemble les fils qui dépassent de chaque pétale.

Les Conseils de tante Camille.

Comment soigner des ampoules. — *Il y a bien des façons de se faire des ampoules; la plus commune est de marcher avec des souliers trop serrés.*

Mais vous savez que si vous les écorchez vous risquez de former une véritable plaie longue et douloureuse.

Voici comment il faut les traiter : percez-les avec une aiguille fine que vous aurez d'abord passée dans une flamme pour la désinfecter, laissez le liquide s'écouler quelques instants, puis recouvrez de vaseline et faites un petit pansement que vous pouvez laisser en place le temps que l'ampoule soit guérie.

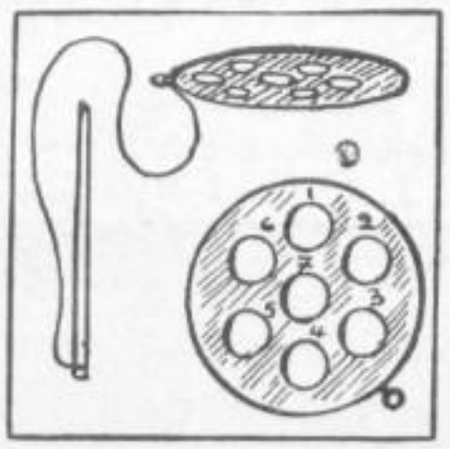
La cuisine de Toutoune. — *La charlotte aux pommes est un entremets excellent très nourrissant et peu coûteux. A l'intérieur d'un moule (si votre maman n'a pas de moule vous pouvez très bien vous servir d'une boîte de fer blanc après l'avoir bien nettoyée) dont vous beurrez la paroi, vous mettez des tranches de pain ordinaire trempées dans l'eau sucrée. Vous prenez de belles pommes que vous coupez et que vous faites cuire avec du sucre, un peu de beurre et de l'eau. Quand votre compote est cuite, vous la mettez dans le moule, puis vous laissez le tout au four pendant 30 à 40 minutes. Vous renversez votre moule sur un plat et vous servez chaud.*

Le jeu des petits papiers.

Ce jeu est très connu mais il présente de nombreuses variantes. Voici son principe : il s'agit de raconter une histoire, d'écrire une lettre, de faire un dessin à plusieurs personnes.

Voici comment on joue : on décide, par exemple, de dessiner un personnage. On fera d'abord la tête, puis le cou, les bras et le corps, les jambes, les pieds. Mais entre chaque partie du dessin, on repliera ce qui a été fait, on passera le papier à son voisin de droite et on continuera sur le papier qu'on aura reçu de son voisin de gauche.

Quand les dessins sont finis on les regarde et le résultat est souvent étrange et fort amusant.



Comment construire un nouveau bilboquet

Très simple à réaliser, il développera votre adresse et permettra des compétitions passionnantes avec des petits camarades.

Tracez sur un morceau de contre-plaqué un cercle de 20 centimètres de diamètre, dans ce cercle découpez six ou sept autres petits cercles que vous numéroterez. Sur la tranche du cercle, un petit piton qui vous servira à accrocher une ficelle qui tiendra par l'autre extrémité à un morceau de bois légèrement pointu. La ficelle qui relie votre cercle du manche ne doit pas être trop longue. Il ne vous reste plus qu'à commencer la partie et à totaliser les points.

Deux docteurs sortent de la clinique où ils viennent d'opérer un blessé. Tout d'un coup, l'un d'eux se frappe le front, affolé. « Que se passe-t-il ? — Je me rappelle à l'instant même que j'ai oublié mes ciseaux dans le ventre du client! — Peu importe, cela ne lui fera pas de mal. C'est l'avaleur de sabres du cirque, que nous avons opéré! »

o

Louisette revient de l'école. La maîtresse vient de donner les places de fin de mois. « Ah! maman, j'ai bien failli avoir la première place. — Vraiment ? — Oui, mais c'est la petite fille à côté de moi qui l'a obtenue! »

o

Les enfants terribles : Une petite fille de quatre ans, dit un jour à son oncle Jules, sur l'air de *J'ai du bon tabac* : « T'as perdu qu'éque chose, t'as perdu qu'éque chose... Donne-moi cinq sous et je te dirai ce que c'est. — Voici tes cinq sous. — Eh bien, hier, maman a dit à papa que t'as perdu la boule... »

o

Pierre porte sur ses lèvres des traces de confiture : « Tu as pris de la confiture que je réservais pour ce soir, lui dit sa mère. Eh bien, au dîner, tu seras privé de dessert. — Toi aussi, car je l'ai toute mangée...

o

Cette petite histoire se passe à Marseille. Olive et Marius se promènent et entendent le vrombissement d'un avion. Tous deux lèvent la tête. « Moi j'ai une vue tellement perçante, dit Marius, que j'aperçois une mouche qui se promène sur l'aile. — Et moi, répond Olive, j'ai l'oreille tellement fine que je l'entends marcher. »

o

M. Trépointe est violemment bousculé dans la rue par un de ses ennemis qui le gifle. « Est-ce une insulte, monsieur, ou une plaisanterie ? — C'est une insulte ! » Et M. Trépointe, lâche: « C'est heureux pour vous, car je n'aime pas la plaisanterie! »

o

Jacques et Jean sont deux charmants jumeaux de 5 ans. Un jour, un passant qui les voit jouer sur le pas de la porte, s'étonne de leur ressemblance : « Je me demande bien comment votre maman peut vous reconnaître ? — En nous donnant la fessée, dit Jean. Mon frère crie beaucoup plus fort que moi. »

LES JEUNES AVIATEURS

L'avion d'Ader (1896)

Cet appareil étrange, semblable à une chauve-souris, est le premier avion qui vola réellement sur un parcours de trois cents mètres en 1896.

Construit par l'ingénieur français Ader, muni d'un moteur à vapeur 40 chevaux, il se brisait peu après au cours d'une nouvelle tentative.

Sans appui, ayant épuisé ses ressources, Ader doit abandonner ses recherches pratiques.

Il n'en demeure pas moins que c'est à son génie que nous devons le premier vol humain réalisé mécaniquement.

Son appareil figure maintenant au musée des Arts et Métiers.

En Angleterre, on a construit et mis en service un téléphone pour sourds. Cet appareil amplifie le son et peut être placé sur n'importe quel poste téléphonique.

o

L'olivier est originaire de l'Asie tropicale et c'est la Grèce qui l'a connu la première. En Gaule il fut introduit sept siècles environ après Jésus-Christ. C'est un arbre qui vit très vieux et certains s'enorgueillissent de posséder des oliviers plusieurs fois centenaires. En vieillissant, cet arbre prend des formes tordues et fantastiques.

o

Dans les grands magasins américains, on vend pour les enfants des tirelires ultramodernes, qui parlent et vous remercient bien gentiment lorsque vous y introduisez une piécette : « Je vous remercie bien sincèrement. » Plus la pièce est lourde, plus la tirelire parle, car le ressort se déroule plus longuement.

o

Le monde antique était fier de ses sept merveilles : les Pyramides, les jardins suspendus de Semiramis, les murs de Babylone, la statue de Jupiter à Olympie, le colosse de Rhodes, le Temple de Diane à Ephèse, le Tombeau de Mausole. De toutes ces merveilles, il ne reste aujourd'hui que les Pyramides d'Égypte.

o

Les termites, fourmis blanches, construisent leurs fourmillières en forme de champignon surmonté d'un grand chapeau.

o

Le recensement a récemment révélé en Amérique l'existence d'une ville, qui ne compte que 204 habitants, mais qui par contre possède 5.300 chiens, tous chiens errants recueillis. Lorsqu'ils se mettent tous à aboyer, leurs bienfaiteurs ne doivent pas avoir leur sommeil tranquille!

o

C'est au Japon qu'on utilise le plus de produits chimiques pour améliorer la terre. Cela s'explique par le fait qu'une très nombreuse population vit sur un petit territoire, auquel il faut faire rendre le maximum.

o

On a construit en Allemagne, une curieuse horloge appuyée sur une tablette inclinée qui lui sert de support. Les aiguilles tournant sur son cadran indiquent les heures. Le cadran lui-même se meut sur la tablette, indiquant ainsi chaque jour de la semaine.

o

UN JEU

Voici un jeu de plein air sportif et amusant. On trace sur le sol deux lignes distantes l'une de l'autre de 20 à 30 mètres. L'une étant la ligne de départ, l'autre celle d'arrivée.

Les joueurs se divisent en équipes de trois membres, c'est-à-dire que trois joueurs se tiennent par la main, et forment ainsi une équipe. Les équipes prennent le départ au signal donné et la première équipe arrivant à destination est victorieuse. Il est naturellement interdit aux joueurs de se lâcher les mains pendant la course.

Il vaut mieux ne pas mettre dans une même équipe filles et garçons. Les garçons courant généralement plus vite que les filles, risqueraient de les faire tomber.

LES NAUFRAGÉS DE L'*AVENTURE*

Si vous avez un atlas, ouvrez-le à la page des régions polaires et regardez la carte du Pôle sud. Vous y verrez, perdu dans l'océan glacial Antarctique, en droite ligne au sud de l'Afrique, un petit groupe d'îles : les îles du Prince Edouard; ce sont des roches désertiques, entièrement couvertes de neige; on les appelle aussi les îles Crozon, du nom du navigateur Crozon qui les découvrit en 1772; mais elles étaient encore à peu près inconnues lorsque la goélette *L'Aventure* y fit naufrage le 25 juillet 1825.

« Le soir du 25 juillet, raconte le matelot Lesquin, l'un des trois survivants de l'équipage, je m'étais allongé sur mon hamac, à côté de mon camarade Lénévé, attendant mon heure de quart. Le vent soufflait dur et les vagues donnaient à plein contre la coque, avec un charivari du diable. Tout à coup, j'entendis un craquement terrible, accompagné de secousses si violentes que je suis jeté par terre. Je me relève, j'entraîne Lénévé, nous grimpons sur le pont comme des fous : tout l'avant du navire était déjà dans l'eau, des vagues monstrueuses balayaient le reste, avec un bruit de tonnerre; tout cela dans un brouillard si épais qu'on n'y voyait pas à dix pas devant soi! J'entends des cris, des appels : « Abattez le grand mât! hurle la voix du capitaine, sinon, nous sommes perdus ! » Trois matelots surgissent du brouillard, mais ils n'ont pas fait un geste qu'une lame furieuse les jette à la mer. Je m'élance pour prendre leur place; au même instant, voici que l'*Aventure* verse tout entière du côté droit; je suis lancé contre le bastingage. Une voix gémit : « Oh, camarade! » Le capitaine crie quelque chose que je ne comprends pas; tout s'engloutit.

« Je plonge, suffoqué, dans l'eau glaciale.

« Soudain, on m'appelle par mon nom : ce sont Lénévé et le second, un nommé Pavot, accrochés tous deux à une pièce de bois. Quant aux autres, disparus, noyés.

« — Une île!... me crie Pavot, en me montrant la ligne pâle.

J'étais si épuisé que je ne comprenais même pas. D'ailleurs, comment y parvenir, à cette île ? La mer était pleine de récifs, de ces récifs sur lesquels était venue s'ouvrir notre *Aventure*... Je ferme les yeux, je m'abandonne, et puis, plouf... un choc!... Je suis jeté sur un rocher ; le temps de lâcher ma planche et je me hisse dessus, tremblant de fatigue et de froid. La côte est à cent pas et j'aperçois devant moi mes deux camarades qui nagent de concert; je me remets à l'eau, je les rattrape et nous atteignons enfin le rivage, où nous tombons, à demi évanouis.

« Mais le froid nous oblige à nous relever; nous grelottions, dans nos vêtements trempés. Heureusement, Pavot avait dans sa poche une corne, enveloppée d'une toile imperméable, qui contenait un peu de poudre et deux pierres à fusil; la poudre était assez humide, mais après quelques essais infructueux, il réussit à l'enflammer et à allumer un feu qui fut entretenu, vec la graisse d'un énorme phoque à trompe que nous avions trouvé, par un grand hasard, mort sur le rivage et que je dépeçai avec mon couteau. La nuit tombait : nous décidons de surveiller à tour de rôle l'entretien du feu pendant que les autres dormiraient; mais comment dormir sur cette terre glacée ? Nous nous serrons tous les trois autour de notre foyer, attendant misérablement le jour.

« Il vint enfin — un jour pâle et blême — et nous pûmes voir où nous étions : dans une vallée désolée, sans la moindre végétation, et toute blanche de glace. Des albatros volaient au-dessus de nous, si haut que nous ne pouvions espérer les atteindre. Qu'allions-nous devenir ? La faim nous pressait. Tout à coup, Pavot montra la mer du doigt :

« — Des épaves !

« C'étaient les débris de la goélette que les vagues ramenaient sur le rivage : quelques vergues, le mât de misaine avec ses voiles, trois barriques vides, une caisse de biscuits, une hache. Les biscuits avaient été mouillés par la mer, mais qu'importait ! Nous les dévorons, sans en laisser un seul. Après quoi, nous construisons une sorte de hutte avec les pierres qui jonchaient le sol; les planches du navire servant à faire le toit que nous recouvrons avec la peau du grand phoque, maintenue par d'autres pierres. C'était un abri, et si primitif qu'il fût, nous nous y blottissons avec délices.

« — Maintenant, explorons l'île! proposa Pavot : Lénévé restera ici; toi, Lesquin, tu m'accompagneras.

« Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous engageons dans un étroit défilé qui grimpait à pic, entre deux rochers; mais nos pieds pouvaient à peine mordre sur le sol glacé et nous devons bientôt ramper à plat ventre, en nous accrochant aux proéminences des rocs. Nous arrivons ainsi, au prix de mille fatigues, à un plateau de pierre que traverse un ruisseau gelé; des centaines de petits albatros, qui y nichaient, s'envolèrent à notre approche; l'un d'eux passa juste au-dessus de nous et Pavot eut assez de présence d'esprit pour le saisir par une patte. L'oiseau se débattait furieusement, à grands coups de bec, mais je réussis à le tuer avec mon couteau. Nous y trouvons aussi une grande quantité d'œufs dont, faute de mieux, nous bourrons nos poches, et nous nous apprêtions à repartir, lorsqu'une effroyable tempête de neige s'abattit soudain sur nous. En une seconde, nous sommes enveloppés, aveuglés, étouffés! Nous avançons en trébuchant, les mains en avant, mais comment reconnaître notre route, dans cette immensité blanche ? Nous atteignons, à demi morts, un glacier qui nous parut descendre en pente douce jusqu'à la mer.

« — Laissons-nous glisser ! proposai-je.

« Hélas, à peine y avions-nous mis le pied que nous nous sentons tomber à une vitesse vertigineuse... une épaisse couche de neige amortit heureusement notre chute.

« — Tu n'as rien ? me crie Pavot.

« Je souffrais des reins (j'en souffre encore aujourd'hui), mais à part cela, nous étions indemnes, moi et mon albatros auquel je me cramponnais toujours. Quant aux œufs : une vraie omelette!... Je regarde autour de moi, et reconnais la plage où nous avions abordés ce sont bien ces rochers, ce promontoire. Mais la hutte ? Mais Lénévé?

« Brusquement, un gémissement nous parvient. Nous levons la tête et apercevons notre camarade, étendu en haut d'un rocher. Il était si faible que nous eûmes bien de la peine à l'en faire descendre. Il nous expliqua alors, à mots entrecoupés, son étrange aventure : il s'était assoupi près du feu lorsqu'il fut réveillé en sursaut par le bruit des vagues; au même instant, une énorme masse d'eau l'inondait des pieds à la tête, enfonçant le toit, arrachant les murs de la hutte. C'était un ras de marée qui avait envahi cette partie de l'île, au moment précis, probablement, où tombait l'avalanche de neige. En quelques secondes, les flots avaient balayé la hutte; notre malheureux camarade n'avait eu que le temps de s'enfuir. Il avait grimpé, dans son épouvante, tout en haut d'un rocher à pic d'où, la tourmente passée, il n'avait plus osé redescendre.

« Nous ranimons le feu avec les épaves du navire et nous nous hâtons de faire cuire l'albatros; la chair en était âcre et assez coriace, mais, telle qu'elle était, elle nous parut excellente. Le repas fini, pendant que Lenévé, un peu réconforté, entretenait le feu, Pavot et moi édifions une nouvelle hutte, plus éloignée de la mer, cette fois, à l'abri d'un roc qui la surplombait.

« ...Trente-trois jours passèrent ainsi, notre ami avait retrouvé ses forces, notre existence s'organisait. Nous nous nourrissions de chair de phoque, et d'œufs d'albatros assaisonnés d'une sorte de lichen que nous trouvions dans les rochers; avec la peau des phoques tués, nous nous faisons des vêtements que nous cousons avec de longues aiguilles en os d'albatros. Peu à peu, nous nous accoutumons au climat, à notre vie sauvage.

« Nous songeons alors sérieusement au moyen de quitter l'île. En voyant les centaines d'albatros éclos sur le plateau et qui, devenus forts, s'envolaient vers la mer, Pavot se rappela que ces oiseaux suivaient les navires baleiniers et avaient coutume de s'abattre sur la baleine harponnée. Il eut alors l'idée de fabriquer de petits sacs de cuir de phoque et d'y placer des billets dans lesquels il indiquait notre position et demandait secours; puis il attacha ces sacs au cou des jeunes albatros surpris dans leur nid.

« Cette chance de salut était encore trop éloignée pour qu'il nous fût possible de nous en contenter. En conséquence, nous nous décidons à construire une barque. Les bois du navire fournirent la membrure, les peaux de phoques recouvrirent le tout et il ne nous restait plus guère qu'à y mettre les voiles lorsque, le 28 août au matin, Lénévé, qui était sorti, poussa un grand cri et accourut vers nous, livide. Nous l'interrogions, il ne pouvait parler, mais nous montrait la mer, en tremblant... Un bateau venait d'apparaître à l'horizon et cinglait vers l'île...

« C'était un navire baleinier, alerté par l'un des billets. Nous étions sauvés. »

Colette DUVAL.

LES GANGSTERS DE L'AIR.

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney à la recherche du trésor d'un pirate, caché dans une île mystérieuse (ceci se passe au XVIIIe siècle). Mais des flibustiers se sont embarqués avec les amis de Jim, et commencent, sitôt arrivés dans l'île, une lutte à mort avec les chercheurs de trésor. Jim est seul dans l'île, contre les marins révoltés que commande le maître coq John Silver, amputé d'une jambe. Il rencontre un homme, Ben Gunn, resté seul dans cette île pendant trois années.*

TROISIÈME PARTIE

LE FORTIN

CHAPITRE PREMIER

LE DOCTEUR CONTINUE LE RÉCIT : COMMENT FUT ABANDONNÉ LE NAVIRE

Il était environ une heure et demie (trois coups comme disent les marins) lorsque les deux canots avaient quitté *l'Hispaniola* pour gagner la terre. Le capitaine, le chevalier et moi examinions la situation, dans la cabine. S'il y avait eu le moindre vent, nous serions tombés sur les six mutins restés à bord avec nous, puis nous aurions filé notre câble et pris la mer. Mais le vent manquait et, pour ajouter à notre malheur, Hunter vint nous apprendre que Jim Hawkins s'était glissé dans un canot et avait gagné la terre avec les autres. Il ne nous vint nullement à l'esprit de douter de Jim, mais nous craignions pour sa vie; avec des hommes de leur acabit nous pensions que ce serait une vraie chance si nous revoyions le gosse. Nous courûmes sur le pont; la poix bouillonnait dans les coutures; les relents nauséabonds de cet endroit où nous étions ancrés, me levait le cœur. Cet abominable mouillage sentait la fièvre et la dyssentrie à plein nez. Nos six vauriens s'étaient assis à l'avant et marmonnaient à l'abri d'une voile. Au rivage, nous pouvions voir les deux chaloupes serrées l'une contre l'autre; tout près de l'endroit où débouche la rivière, un homme assis dans chacune d'elles : l'un d'eux sifflait *Lillibulèro*. C'est terrible d'attendre et nous décidâmes que Hunter et moi, irions à terre aux nouvelles, avec le petit canot. Les chaloupes avaient appuyé vers la droite, mais Hunter et moi nous nous dirigeâmes vers le fortin qui figurait sur la carte. Les deux hommes qui étaient restés à garder les chaloupes furent stupéfaits de notre apparition. *Lillibulèro* s'arrêta et je pus voir le couple discuter sur ce qu'ils devaient faire. S'ils étaient allés avertir Silver, tout aurait pu tourner différemment, mais ils avaient une consigne, je le suppose, et ils décidèrent de rester tranquillement où ils étaient : *Lillibulèro* reprit de plus belle.

La côte faisait une légère saillie et je gouvernais de façon à la mettre entre nous; avant même d'atterrir nous avions cessé d'être en vue des chaloupes. Je sautais à terre et j'avançais aussi vite que je pus. J'avais mis un grand mouchoir de soie sur mon chapeau pour m'abriter de la chaleur et j'avais chargé une paire de pistolets. Je n'avais pas fait cent mètres que j'atteignis le fortin. Voici en quoi il consistait : une source d'eau claire jaillissait presque au sommet d'un monticule; sur le monticule et entourant la source, on avait construit une solide cabane en rondins qui pouvait contenir au besoin quarante homme et elle était percée de meurtrières sur chaque côté. Tout autour on avait dégagé un large espace et l'ensemble était entouré d'une palissade sans porte, ni ouverture, en pieux de six pieds de haut, trop solides pour qu'on puisse les renverser sans beaucoup d'efforts et de temps, et trop dégagés pour qu'ils puissent abriter des assiégeants; ils auraient été sous le feu des défenseurs du fortin de toutes parts. Ceux-ci par contre étaient parfaitement à l'abri et pouvaient tirer sur les autres comme sur des perdrix : il ne leur fallait qu'avoir bonne garde et des vivres. A moins d'une surprise complète ils pouvaient tenir là contre un régiment.

Ce qui me plut surtout c'était la source, car si la cabine de l'*Hispaniola* constituait une assez bonne forteresse avec quantité d'armes et de munitions, des vivres et de bons vins, il y avait une chose que nous avions oublié, c'est l'eau.

Je pensais à cela quand retentit dans l'île le cri d'un homme sur le point de mourir. Je n'étais pas un novice en matière de mort violente (j'ai servi sous les ordres de Son Altesse royale le duc de Cumberland, et j'ai même été blessé à Fontenoy) mais je sais que mon pouls battit plus vite. Ma première pensée fut : « Jim Hawkins est mort. »

C'est quelque chose d'avoir été soldat, mais c'est encore mieux d'avoir été médecin. Dans notre métier, il ne faut pas perdre du temps à tergiverser. Je pris mon parti donc sur-le-champ : sans perdre une minute, je regagnais le rivage et sautais dans le petit canot. Heureusement que Hunter ramait bien; nous filions sur l'eau et bientôt nous accostâmes la goëlette. Je les trouvais tous émus comme de juste; le chevalier était assis, blanc comme un linge, se tourmentant de nous avoir entraîné dans une fâcheuse aventure, et l'un des hommes du gaillard d'avant ne valait guère mieux.

— Voilà, dit le capitaine Smolett, en le désignant de la tête, un bougre qui est un bleu dans cette affaire; il a été à deux doigts de s'évanouir, docteur, en entendant le cri; encore un coup et il revient avec nous.

J'exposais mon plan au capitaine et nous réglâmes ensemble les détails de son exécution. Nous plaçâmes le vieux Redruth dans la coursive qui allait de la cabine au gaillard d'avant avec trois ou quatre mousquets chargés et un matelas pour le protéger. Hunter amena le canot juste sous le sabord de retraite et Joyce et moi, nous nous mîmes à le charger de caisses de poudre, mousquets, sacs de biscuits, barils de lard, tonnelet de cognac, sans oublier mon inestimable coffre de pharmacie.

Pendant ce temps, le chevalier et le capitaine étaient montés sur le pont et ce dernier interpella le maître d'équipage qui était le matelot principal à bord.

— Maître Hands, lui dit-il, nous sommes ici deux et nous avons une paire de pistolets chacun; si l'un de vous six fait un signal quelconque c'est un homme mort.

Ils furent sérieusement abasourdis et après s'être consultés un instant, ils s'engouffrèrent à la queue-leu-leu dans la cabine d'avant pensant sans aucun doute qu'ils nous surprendraient par derrière. Mais quand ils virent Redruth qui les attendait sur la coursive, ils remontèrent aussitôt et une tête émergea sur le pont.

— Veux-tu te cacher, canaille! cria le capitaine.

La tête disparut et nous n'entendîmes plus parler pour le moment de ces six capons de marins.

Pendant ce temps, jetant les objets comme ils se présentaient, nous avions chargé le canot autant qu'on pouvait l'oser. Joyce et moi, descendîmes par le sabord de retraite et nous nous dirigeâmes de nouveau vers le rivage à la plus grande vitesse de nos avirons. Ce deuxième voyage inquiéta fort les guetteurs de la côte. *Lillibulèro* s'arrêta de nouveau et juste avant de les perdre de vue derrière la petite pointe l'un d'eux sauta à terre et disparut. J'eus un moment l'idée de modifier mon plan et de faire sauter leur bateau, mais j'eus peur que Silver et les autres ne fussent à portée et que tout fut perdu en voulant trop bien faire. Nous touchâmes terre bientôt au même endroit que précédemment, et nous nous mîmes en devoir d'installer le fortin. A nous trois nous fîmes le premier voyage, nous étions lourdement chargés et nous jetâmes nos provisions par-dessus la palissade, puis laissant Joyce pour les garder (un seul homme, c'est certain, mais qui avait une demi-douzaine de mousquets), Hunter et moi, nous retournâmes au canot pour un nouveau chargement. Nous continuâmes ainsi sans souffler jusqu'à ce que toute notre cargnison fût en place, puis les deux domestiques prirent position dans le fortin tandis que moi, de toutes mes forces, je ramais vers *l'Hispaniola*. Que nous ayions risqué de charger une seconde fois le canot semble plus hardi que cela ne l'était réellement. Ils avaient naturellement l'avantage du nombre, mais nous avions celui des armes. Personne à terre n'avait de mousquet et avant qu'ils pussent arriver à portée de pistolet nous pouvions nous flatter de pouvoir donner leur compte à au moins une demi-douzaine d'entre eux.

Le chevalier m'attendait au hublot d'arrière, complètement remis de sa faiblesse. Il attrapa l'amarre qu'il serra fortement et nous nous mîmes à charger le canot à toute allure. Cette fois-ci la cargaison fut faite de lard, de poudre et de biscuits avec seulement un mousquet et un coutelas par personne : le chevalier, le capitaine Redruth et moi. Le reste des armes et de la poudre fut jeté à la mer par deux brasses et demie d'eau. Nous pouvions voir juste au-dessous de nous l'acier briller au soleil sur le fond de sable fin.

La marée commençait à baisser en ce moment et le navire venait sur son ancre; on entendait des voix au loin qui se hélaient dans la direction des deux chaloupes et bien que nous fussions rassurés pour Joyce et Hunter, qui étaient bien plus à l'est, nous nous dépêchâmes de partir.

Redruth quitta sa place sur la coursive et sauta dans le canot, que nous amenâmes près de l'avant pour que ce soit plus commode pour le capitaine Smolett. Il dit :

— Maintenant, les amis, m'entendez-vous ?

Point de réponse.

— C'est à toi, Abraham Gray, c'est à toi que je parle.

Toujours pas de réponse.

— Gray, reprit le capitaine, un peu plus fort, je quitte ce bateau et je te donne l'ordre de suivre ton capitaine. Je sais que

A nous trois, nous fîmes le premier voyage

tu es un brave garçon dans le fond et je dirais même qu'il n'y en a aucun parmi vous qui soit aussi mauvais qu'il veut le paraître. J'ai ma montre à la main, je vous donne trente secondes pour me rejoindre.

Il y eut un silence.

— Allons, mon ami, continua le capitaine, ne sois pas si long à la manœuvre, ma vie est en danger à chaque instant ainsi que celle de ces bons messieurs.

Il y eut une brusque poussée, un bruit de coups et Abraham Gray, s'élançant, la figure balafrée d'un coup de couteau, rejoignit en courant le capitaine comme un chien qui accourt au coup de sifflet.

— Je suis avec vous, dit-il.

La minute d'après, le capitaine et lui avaient sauté à bord du canot et nous avions démarré. Nous avions quitté le bateau, mais nous n'étions pas encore à terre dans notre fortin.

CHAPITRE II

SUITE DU RÉCIT DU DOCTEUR : LE DERNIER VOYAGE DU CANOT

Ce cinquième voyage fut tout à fait différent des autres : d'abord, la petite coquille de noix dans laquelle nous étions était grandement surchargée : cinq hommes adultes parmi lesquels trois, Trelawney, Redruth et le capitaine, avaient plus de six pieds, c'était déjà plus qu'elle ne devait porter. Ajoutez à cela la poudre, le lard, les sacs de biscuits. L'arrière affleurait le niveau de l'eau : à plusieurs reprises nous embarquâmes un peu d'eau et j'eus la culotte et les pans de mon habit tout trempés avant que nous eussions fait cent mètres. Le capitaine nous fit arrimer le canot et nous réussîmes à l'équilibrer un peu mieux. Malgré tout, nous n'osions respirer. En second lieu c'était l'heure de la marée; un courant fort et clapotant portait vers l'ouest à travers la baie et puis ensuite vers le sud et le large par le chenal que nous avions pris le matin. Même le clapotis constituait un danger pour notre esquif surchargé; mais le pire était d'être entraîné hors de la véritable direction et loin du lieu d'atterrissage derrière la pointe. Si nous laissions faire le courant, il nous menait au rivage à côté des chaloupes, et les pirates pouvaient se montrer d'un instant à l'autre.

— Je n'arrive pas à maintenir le cap sur le fortin, dis-je au capitaine (je dirigeais tandis que lui et Redruth, dispos tous les deux, étaient aux avirons). La marée nous emporte. Pouvez-vous ramer un peu plus fort ?

— Pas sans faire couler le bateau, dit-il. Veuillez tenir, s'il vous plaît. Tenir jusqu'à ce que vous voyiez que vous gagnez.

J'essayais et sentis que la marée nous entraînait vers l'ouest, tant que je ne mettais pas le cap en plein est, c'est-à-dire exactement à angle droit de la route que nous devions suivre.

— A cette allure nous n'arriverons jamais au bord, dis-je.

— Si c'est la seule route que nous puissions tenir, nous devons la tenir, répliqua le capitaine; nous devons remonter le courant. Voyez-vous, continua-t-il, si nous laissons une fois échapper notre point d'atterrissage, il est difficile de dire où nous aborderons. Sans parler de la possibilité d'être attaqués par les chaloupes; d'ailleurs, d'après le chemin que nous suivons, le courant doit faiblir et nous allons pouvoir biaiser en longeant la côte.

— Le courant est déjà moins fort, monsieur! dit Gray qui était assis à l'avant; vous pouvez mollir un peu.

— Merci, l'ami, dis-je exactement comme si de rien n'était. (Nous avions convenu en effet de le traiter comme un des nôtres.)

Tout à coup le capitaine reprit la parole et sa voix me parut un peu changée :

— Le canon! fit-il.

— J'y ai pensé, dis-je (car je m'imaginais qu'il pensait à un bombardement du fortin). Mais ils ne pourront jamais descendre le canon à terre, et même s'ils le pouvaient, ils ne pourront jamais le haler à travers les bois.

— Regardez en arrière, docteur! me dit le capitaine.

Nous avions complètement oublié la pièce de neuf et à notre grande terreur, nous vîmes les cinq bandits, affairés autour d'elle, lui retirer son « habit » comme ils appelaient l'étui de grosse toile qui l'abritait. Et par-dessus le marché, je me rappelais au même instant dans un éclair que nous avions oublié les boulets et la poudre à canon : il suffisait d'un coup de hache pour que les brigands du bord les aient à leur disposition.

— Israël était le canonnier de Flint! dit Gray d'une voix rauque.

A tout risque, nous mîmes le cap droit sur notre point d'atterrissage; pendant ces dernières minutes, nous nous étions suffisamment mis hors du courant pour pouvoir diriger, même en tenant compte de notre nage forcément lente, et je pus maintenir notre direction vers le but. Mais voilà le mauvais : en nous dirigeant ainsi nous offrions notre flanc au lieu de notre arrière à l'*Hispaniola*, c'est-à-dire une cible grande comme une porte cochère. Je pouvais voir aussi bien qu'entendre Israël Hands, ce scélérat au visage d'alcoolique, jeter un boulet sur le pont.

— Qui est le meilleur tireur ? demanda le capitaine.

— M. Trelawney, de beaucoup! dis-je.

— Monsieur Trelawney, dit le capitaine, voulez-vous, s'il vous plaît, m'attraper un de ces hommes, Hands si possible.

Froid comme la glace, Trelawney vérifia l'amorce de son fusil.

— Attention! cria le capitaine, doucement avec ce fusil, ou vous allez nous couler. Que tout le monde se prépare à équilibrer le bateau quand il tirera.

Le chevalier épaula; on cessa de ramer et nous nous appuyâmes sur l'autre bord pour faire contre-poids. Tout alla si bien que nous n'embarquâmes pas une goutte d'eau. Pendant ce temps, les autres avaient fait

pivoter le canon et Hands, qui était à la bouche avec l'écouvillon, était par conséquent le plus exposé. Néanmoins nous n'eûmes pas de chance, car, juste au moment où Trelawney fit feu, il se baissa; la balle siffla au-dessus de lui et ce fut un des quatre autres qui tomba. Le cri qu'il poussa fut répété non seulement par ses compagnons du bord, mais par un grand nombre de voix sur le rivage et, regardant dans cette direction, je vis les autres mutins sortir en troupe du bois et se précipiter à leurs places dans les chaloupes.

— Voilà les chaloupes qui arrivent!

— Filons alors, cria le capitaine; tant pis si nous embarquons de l'eau. Si nous ne pouvons pas gagner la terre, tout est perdu.

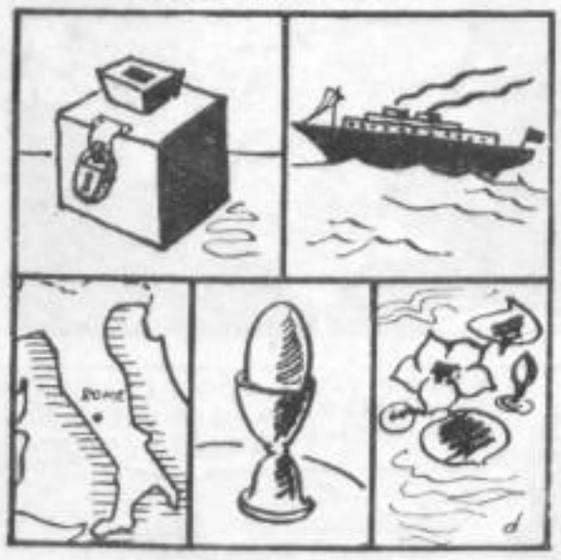
Une seule des chaloupes est garnie... l'équipage de l'autre va probablement essayer de nous couper par le rivage, dis-je.

— Ils auront chaud à courir, répliqua le capitaine, ce sont des marins à terre, ce ne sont pas eux qui me font faire de la bile : ce sont les boulets. Une vraie partie de boules! Un novice ne pourrait pas manquer le coup! Prévenez-nous, monsieur le chevalier, quand vous verrez mettre le feu, et nous stopperons.

Nous avions fait cependant route à une allure convenable pour un bateau si lourdement chargé et nous n'avions embarqué que peu d'eau. Le but était proche; encore trente ou quarante coups d'avirons et nous pourrions atterrir, car la marée avait déjà découvert une étroite bande de sable au pied du bouquet d'arbres. La chaloupe n'était plus à craindre; la petite pointe la cachait déjà à nos yeux et la marée descendante qui nous avait si fâcheusement retardés, nous donnait une compensation en retardant, à leur tour, nos poursuivants. Le seul danger, c'était le canon.

(A suivre.)

NOTRE GRAND CONCOURS
PROBLÈME N° 2



ACROSTICHE EN IMAGES

Chacun de ces dessins représente un mot. La première lettre de chacun de ces mots vous permettra de trouver un sixième mot qui exprime ce que veulent tous les travailleurs.

Nous envoyer cette réponse ainsi que le dessin embrouillé paru dans le n° 53 Hors Série et le nombre de réponses reçues par *Mon Camarade*, 24, rue Racine, Paris-6e.

Entre Camarades

Courrier abondant cette semaine, bien qu'il soit encore trop tôt pour avoir l'opinion de nos amis lecteurs sur *Mon Camarade* hebdomadaire et en couleurs — espérons qu'ils ne tarderont pas à nous l'envoyer et nous pourrons la faire connaître à leurs camarades. Ne vous gênez pas, si vous avez des critiques à nous faire, elles nous sont moins agréables, mais aussi utiles que les compliments :

Louis Hude, de Ruffec, nous dit : « *Je suis avec plaisir* Les Aventures de Pat'-Soum, Toto et Toutoune, Kiki, Sam et Mouche. *Je suivais avec angoisse le* Mystère du Serpent à Plumes. *Je suis très heureux quand paraissent les lettres de nos chers camarades. Je félicite notre ami Janot qui nous écrit tous les quinze jours sa page sur Mme Burette et toutes ses amies. Je lirai toujours* Mon Camarade *et je continuerai à le faire connaître par le plus de jeunes possible.*

Notre ami Sergent, d'Evreux, nous dit : « *Avant que je ne connaisse* Mon Camarade, *je lisais, comme tous les enfants, de petits illustrés. Eh bien, je n'en ai pas trouvé un aussi bien illustré et intéressant. Je demande, comme beaucoup de lecteurs, des pages de lecture sur la Russie, mais ne soyons pas trop exigeants, car vous avez fait votre possible pour le faire paraître tous les 15 jours et en plus, diffuser les livrets qui, à tous points de vue, sont très bien, et c'est avec impatience que j'attends tous les jeudis, malgré mes seize ans passés.*

Citons encore la lettre de Roland Brothier (12 ans), de Cognac, qui nous écrit ceci : « Mon Camarade *est un journal qui me plaît beaucoup. J'ai même réussi à faire plusieurs abonnés. Je serais très heureux de voir paraître quelques articles sur les événements actuels d'Espagne et sur l'U. R. S. S. Je regrette beaucoup que le* Mystère du Serpent à Plumes *soit terminé. Je lis toujours avec plaisir* Les aventures de Janot *et je le plains d'être chez Mme Burette. Les aventures* de Toto et Toutoune *me passionnent.* »

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER

DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4** numéros de ***Mon Camarade***

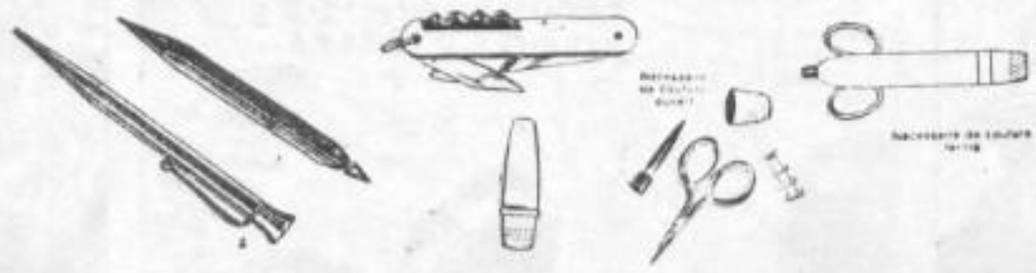
Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français)	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

SUPERBES PRIMES
à choisir pour tous nos Abonnés d'un an



nouvelles de partout

La Volga est le plus grand fleuve navigable d U. R. S. S., et depuis très longtemps c est une voie de transport très utilisée; mais il passe à une assez grande distance de Moscou, près de 300 kilomètres, et le gouvernement soviétique a compris qu'il serait très intéressant de pouvoir rejoindre ce fleuve de Moscou même. On a donc réalisé un canal qui joint la Moskowa (le fleuve de Moscou) et la Volga. Ce fut un immense travail, mais il est maintenant à peu près terminé et mesure près de 280 kilomètres. Nous pourrons voir une maquette de ce canal avec ses ports et ses écluses au pavillon soviétique à l'exposition qui doit se tenir à Paris en mai prochain. A côté de cette maquette, on verra en outre des modèles d avions, de brise-glace, et la reconstitution en miniature d'une partie de la mine Staline, montrant comment les ouvriers travaillent.

o

La saison d'hiver est commencée et, plus heureux en cela que les enfants de Paris, les enfants de Moscou peuvent faire des sports d'hiver à Moscou même. Dans tous les parcs on a aménagé des patinoires, préparé des abris pour les skis et nettoyé les pistes. Dans les environs, on organise en hâte des maisons de repos d'un jour où les enfants et les adultes peuvent venir passer le jour de repos et se livrer aux joies des sports d'hiver. Dans les campagnes on envoie des instructeurs chargés d'apprendre aux paysans à se servir de skis pour circuler rapidement dans la neige.

o

On filme en ce moment un nouveau film de dessin animé tiré du conte, *Le Pêcheur et le Petit Poisson*, de Pouchkine, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de ce poète, le plus illustre de Russie. C'est là une partie du programme de commémoration de cet anniversaire qui sera fêté splendidement à travers l'U. R. S. S.

o

On vient de terminer la construction d'une usine de fonderie près de Toula, un des centres les plus importants de l'industrie métallurgique soviétique. Grâce aux deux hauts fourneaux actuellement construits, elle pourra fournir 1.800 tonnes de fonte par jour.

RÉSULTAT DU CONCOURS DES SILHOUETTES

Voici la liste des heureux gagnants : C. Bidault, L. Raulic, J. Paty, J. Jilkhorski, Saint-Michel, S. Revillard, R. Meyere, S. Joannes, S. Fiorini, L. Noel, J. Mazeaud, Feral, A. Léon.

RÉSULTAT DU CONCOURS DES ERREURS GÉOGRAPHIQUES

M. Venicet, H. Pricaz, L. Rosnet, F. Luzoro, G. Gallissars, F. Jacque, R. Raulic, J. Martin.

Les gagnants recevront un superbe livret de *Mon Camarade*.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

LES PEAUX-ROUGES, LOIN D'ÊTRE DES SAUVAGES COMME LES ONT DÉPEINTS LES BLANCS QUI ONT ENVAHI LEUR PAYS, ÉTAIENT UN PAISIBLE PEUPLE DE CHASSEURS.. MAIS LES COLONS AVIDES EMPLOYÈRENT TOUS LES MOYENS POUR S'APPROPRIER LEURS BIENS ET LES EXTERMINER....

Le Gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.759.

DLP 27-05-92030314 30

QUATRIÈME ANNÉE. N° 54. — 10 Décembre 1936.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon camarade

Pat'Soum et les Sportifs

Résumé. — Une bombe a été lancée au milieu du bal des « Joyeux Vignerons », à Issy-les-Moulineaux. Jambe-de-Bœuf, dont le sang-froid a permis d'éviter une catastrophe, Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans) se sont lancés dans la nuit à la poursuite du criminel. Dans sa fuite, le bandit a blessé Raymond Lacombe, frère de Louise, fiancée de Jambe-de-Bœuf. Près du corps du blessé on a retrouvé un as de trèfle sanglant.

Chapitre III

LA PISTE PERDUE

C'est près du viaduc de Meudon que se trouve le cabaret des « *Joyeux Vignerons* », auprès duquel Raymond Lacombe venait d'être grièvement blessé. Entre le viaduc et la guinguette qui se dresse au bord du plateau, à l'angle de la vallée de la Seine et du Val de Meudon, se trouve la villa qu'habita jadis le grand sculpteur Rodin. A sa mort, l'artiste la légua à l'État et son ancienne demeure est devenue un musée. Ce musée ne reçoit jamais aucun visiteur et il est d'un accès difficile, situé comme il l'est, dans un terrain accidenté, sans aucune voie carrossable; séparé du reste de la banlieue, de deux côtés, par les lignes de chemins de fer de Versailles, et, du troisième, par les massifs bâtiments d'un hôpital militaire. Tout autour du grand jardin qui entoure la villa et le musée, parc inachevé et morcelé clos de hauts grillages, se trouve tout un fouillis de jardinets et de maisonnettes, coupé par plusieurs terrains vagues et par d'étroits sentiers où deux hommes peuvent tout juste se croiser de front. Du côté de la Seine et de Meudon, les pentes abruptes du plateau de Clamart descendent en sortes de falaises vers le fond du Val, que remplit un fouillis de petites usines et de villas,

C'est dans cette zone singulière, qu'éclairait seulement, durant cette nuit d'avril, le reflet rougeoyant des lumières de Paris, qu'après avoir abandonné Raymond Lacombe aux soins de sa sœur Louise, Fil-de-Fer et Pierrot Lancry s'élancèrent sur les pas de Jambe-de-Bœuf, à la poursuite du mystérieux criminel.

Après avoir descendu le talus, ils se trouvèrent d'abord dans un terrain vague, une sorte de plate-forme située sur le bord extrême du plateau et que dominait la grande masse grise et sinistre du musée qui est l'annexe de la villa Rodin. Comme ils débouchaient sur la plate-forme, ils distinguèrent confusément Jambe-de-Bœuf qui disparut aussitôt derrière l'angle du musée. Ils se ruèrent à sa suite.

Ils s'engagèrent derrière lui dans le chemin des Maudits, un sentier tortueux que bordent de hautes haies vives et qui longe les escarpements du Val de Meudon. Les haies fleuries, très épaisses, obscurcissaient le chemin, et les deux amis fouillaient en vain l'obscurité du regard pour tenter de découvrir la trace de Jambe-de-Bœuf. Ils firent quelques pas. A leur droite, un étroit sentier descendait les pentes raides vers le fond du Val. A leur gauche, un autre sentier remontait à travers des terrains vagues vers le haut du plateau. Devant eux, le sentier des Maudits continuait en corniche sur la vallée. A ce carrefour, le choix était impossible. Quel chemin avait donc pu prendre Jambe-de-Bœuf, lancé à la poursuite de l'assassin ?

Ils tendirent l'oreille... L'air était rempli du hurlement des chiens qu'avaient réveillés les détonations successives de la bombe et les coups de revolver. Un peu partout, des lumières s'étaient allumées. On entendait des gens qui s'interpellaient de villas en villas.

Après cette courte hésitation, se remettant au hasard, Pierrot et Fil-de-Fer continuèrent leur course. Ils suivaient le chemin en corniche, longeant un terrain vague, puis des vergers en pente abrupte. Le chemin descendait maintenant vers le fond de la vallée. Deux ou trois villas à flanc de coteau le dominaient à gauche, bordées de hautes terrasses, tandis qu'à droite, de part et d'autre d'une vague allée, s'étendait un amas de barraques lépreuses, véritables cages à lapins faites de bois, de carreaux de plâtre, de torchis et de vieilles boîtes de sardines. Dans ces affreux taudis vivait une population misérable. Des hommes en bras de chemise, des femmes en peignoir, des enfants en chemise de nuit, tous mal réveillés étaient déjà sortis sur le seuil des portes.

— Vous n'avez pas vu l'assassin ? demanda Pierrot.

— Venez avec nous, aidez-nous... Il a lancé une bombe. Notre copain le poursuit, ajouta Fil-de-Fer.

Une véritable petite troupe fut organisée en quelques instants. Les hommes s'étaient hâtés de passer une veste, d'enfiler leurs souliers... Il y avait parmi eux beaucoup d'ouvriers de Morel... les plus mal payés... des Polonais, des Italiens, des Arabes et même des Chinois, ceux qui travaillent à la tâche souvent mortelle de peindre les carrosseries avec des vernis au pistolet.

Fil-de-Fer reconnut deux ou trois ouvriers...

— L'assassin a blessé Raymond, de l'atelier de carrosserie de l'île Morin... Il faut retrouver cette canaille. Qu'on forme une équipe qui fouillera le fond du Val, que l'autre remontera vers le plateau...

La battue s'organisa. Elle dura une partie de la nuit.

Pierrot et Fil-de-Fer se retrouvèrent, un peu avant une heure du matin, à la porte du cabaret des « *Joyeux Vignerons* ».

Ils avaient monté et descendu les pentes couvertes de ferraille, ils s'étaient tordus les pieds dans les pierrailles des chemins et des terrains vagues, ils avaient passé sous les tunnels qui traversent les remblais et sous les multiples arches des viaducs des deux lignes de chemins de fer, ils avaient battu les haies, fouillé les maisons en construction, interrogé des dizaines de personnes.

A partir du carrefour où ils avaient perdu la trace des deux hommes, aucun riverain des trois chemins n'avait aperçu ni le mystérieux assassin, ni Jambe-de-Bœuf...

Raymond Lacombe agonisait quand ils arrivèrent à l'hospice.

Il semblait qu'à partir du moment où les deux hommes avaient passé l'angle du Musée Rodin et s'étaient engagés dans le sentier des Maudits qui suit en corniche le bord du plateau, les deux hommes s'étaient ensemble volatilisés, engloutis par cette nuit d'avril toute embaumée du parfum des aubépines et des pommiers en fleurs.

Deux camionnettes de Police Secours étaient arrivés depuis plus d'une heure aux « *Joyeux Vignerons* ». Devant la grille du cabaret une foule dense stationnait, maintenue par un barrage de police. Le jardin avait été évacué et, sous la lumière crue des lampes électriques en guirlande, qui donnaient encore un air de fête à la guinguette tragique, le commissaire de police Cortier s'était installé à une table poisseuse où, tout en buvant force verres de bière, il avait commencé son enquête, interrogeant tour à tour le patron du cabaret, les danseurs, les garçons, les musiciens du petit orchestre.

Le commissaire Cortier était un gros homme décoré, aux joues larges et hautes en couleur, aux longs cheveux châtains, grisonnants et bouclés, rejetés en arrière. Il avait des yeux bleu faïence, un peu sortis de la tête, une courte moustache blonde. Il portait habituellement un grand feutre noir et une énorme cravate lavallière. Il aimait se donner ce genre artiste, car il collectionnait de hideux tableaux achetés à la foire aux croûtes et avait publié, dans sa jeunesse, une plaquette de mauvais poèmes.

Le commissaire, furieux d'être au travail à cette heure de la nuit, était de méchante humeur. Il venait d'allumer une longue pipe en terre, lorsqu'un agent lui apprit que Fil-de-Fer venait de revenir au cabaret des « *Joyeux Vignerons* » après une poursuite infructueuse. Le commissaire Cortier le fit immédiatement appeler, et l'ouvrier carrossier pénétra dans le jardinet. Pierrot restait de l'autre côté de la grille aux glycines, mêlé à la foule qui assiégeait la guinguette...

Chapitre IV

VILLA ALFRED

Le commissaire Cortier but goulûment un verre de bière, essuya la mousse qui mouillait ses lèvres épaisses et commença, d'une voix légèrement grasseyante, l'interrogatoire de Fil-de-Fer.

— Alors, vous n'avez pas retrouvé trace de ce mystérieux assassin. Pas plus, d'ailleurs, que de ce Jambe-de-Bœuf qui, paraît-il, s'est lancé à sa poursuite. Tout ceci est véritablement bien singulier.

Fil-de-Fer expliqua comment il avait organisé la battue, restée jusqu'alors infructueuse.

Le commissaire Cortier interrompit l'ouvrier carrossier.

— Voyons, mon ami, revenons plutôt en arrière, à cette bombe mystérieuse. Résumons-nous, dit-il de sa voix grasseyante. Cette guinguette des « *Joyeux Vignerons* », bien mal nommée entre nous soit dit, est située au fond d'un petit jardin rectangulaire. A droite du bâtiment qui abrite la salle de café et le dancing, se trouve une terrasse qui domine un terrain vague où passe le sentier des Maudits. A gauche le jardin est clos par une muraille d'environ trois mètres de haut et recouverte de vigne. Du côté de la rue Gambrinus se trouve une grille de faible hauteur. De quel côté, selon vous, est arrivé la bombe ?

Fil-de-Fer, fatigué par la poursuite et les émotions de la nuit, rassembla péniblement ses esprits.

— Voilà, monsieur le commissaire. Je jouais de l'accordéon et mon ami Raymond Lacombe chantait. Nous sommes du même atelier, chez Morel. Nous formons équipe ensemble. A l'usine et aussi pour le chant...

— Je ne vous demande pas ces détails, monsieur. Au fait, à cette fameuse bombe

— Nous allions commencer le second couplet de *C'est à Capri...*, lorsque j'ai vu tomber, presque à mes pieds, un paquet enveloppé de papier gris et d'où sortait une mèche fumante. A ce moment-là...

— Oui, je sais, M. Jambe-de-Bœuf, ce personnage dont je voudrais bien savoir le vrai nom, a eu l'extraordinaire présence d'esprit de lancer la bombe dans un terrain vague où elle a explosé sans blesser personne... Mais, d'après vous, d'où venait la bombe ?

— Je suis certain qu'elle a été lancée du sentier des Brillants. L'assassin s'était embusqué derrière le mur, dans l'ombre de la muraille.

— Ah! vous en êtes certain ? interrompit le commissaire. Mais savez-vous que c'est terriblement lourd, une bombe de cette puissance, et bien difficile à lancer, sans aucun recul, par-dessus un mur de plus de trois mètres. Tout ceci est bien suspect... A propos, est-il exact que votre ami Jambe-de-Bœuf possédait un revolver ?

— Je crois que... commença Fil-de-Fer.

Mais il s'interrompit, il venait soudain de songer au sort de son ami Raymond. Il reprit :

— Où est donc Lacombe ? Sa blessure n'était pas grave, n'est-ce pas ? J'espère qu'il va bien, maintenant.

— J'ai téléphoné à l'hospice des Petits-Ménages, à Issy, où a été transportée la victime, répliqua le commissaire. Votre ami ne passera certainement pas la nuit. Il est dans le coma. Mais répondez plutôt à ma question.

Fil-de-Fer s'était levé d'un bond...

— Quoi, Raymond va mourir! C'est pas possible!!!

Oubliant l'interrogatoire du commissaire Cortier, Fil-de-Fer se leva d'un bond et traversa le jardin. Dans la foule massée devant la grille du cabaret, il retrouva Pierrot :

— Vite, nos vélos! Raymond va mourir, il faut arriver à l'hôpital à temps...

Les deux amis enfourchèrent les bicyclettes et disparurent dans la nuit.

— Vous me convoquerez ce gaillard-là demain matin à la première heure, ordonna le commissaire Cortier à un de ses agents.

L'aube grise se levait, le froid et l'humidité qui venaient de la Seine pénétraient les vêtements de Pierrot et de Fil-de-Fer, qui poussaient silencieusement leurs vélos. Ils remontaient les lacets du boulevard des Montquartiers qui monte de la plaine des Moulineaux, vers le plateau de Clamart. Les deux amis avaient la gorge serrée et de grosses larmes coulaient sur les joues de Pierrot.

Ils étaient arrivés à l'hospice au moment où Raymond Lacombe entrait en agonie. On avait tenté une opération, mais elle avait échoué, le blessé était condamné. Son râle, semblable aux ahannements d'un bûcheron qui coupe un arbre, remplissait l'étroite chambre ripolinée. Ce garçon sportif, solide, bien découplé, luttait corps à corps avec la mort. Mais celle-ci avait le dessus. Raymond qui avait perdu conscience n'avait pas prononcé une seule parole depuis qu'il s'était évanoui dans les bras de sa sœur, sentier des Brillants.

Louise, assise à côté du lit du mourant, essuyait doucement la sueur qui mouillait son front. Vers quatre heures du matin, les râles s'étaient affaiblis. L'agonie était terminée. La mort avait pris possession de sa proie. Louise ferma les yeux de son frère.

— Il faut venger Raymond, et non pas le pleurer, dit-elle à Fil-de-Fer avec un calme apparent.

Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle éclata en sanglots convulsifs...

— Oui, il faut venger Raymond, nous devons le venger, répétait à son tour Fil-de-Fer, en remontant avec Pierrot la côte de Clamart. Nous devons à toute force retrouver son assassin.

— Jambe-de-Bœuf le tient peut-être à l'heure qu'il est.

— Peut-être, Pierrot. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à Jambe-de-Bœuf... Je ne comprends pas qu'il ait ainsi disparu... Mais, après tout, peut-être allons-nous le retrouver à la maison...

— Oui, peut-être, opina Pierrot sans conviction, cherchant davantage à calmer sa propre inquiétude qu'à croire Fil-de-Fer. En tout cas, le Dr Schultz sera là, et il est de bon conseil. Tu sais qu'il avait des choses importantes à nous dire...

Ils avaient passé le pont du chemin de fer. Ils étaient maintenant sur un plateau en pente douce. Ils remontèrent à bicyclette, suivant le chemin qu'ils suivaient chaque soir au retour des usines Morel. Les idées dansaient la sarabande dans leur tête.

Passée la place Marquis ils prirent un chemin qui longeait la forêt de Clamart. Il faisait presque jour quand ils arrivèrent à la villa Alfred; la maison où ils logeaient depuis six mois, en compagnie de l'inventeur Clément Lothaire.

La villa Alfred était une bâtisse à un seul étage, en pierre meulière, d'une extrême simplicité. Elle était face à un boqueteau de châtaigniers, au coin d'une rue. Un jardin de moyenne étendue l'entourait, soigneusement entretenu et sarclé par Jambe-de-Bœuf. Deux ou trois villas s'apercevaient autour de la villa Alfred, dispersées parmi des terrains maraîchers plantés d'asperges ou de groseilliers. Dans le vaste jardin d'un horticulteur, des châssis vitrés reflétaient les premières lumières du jour.

La villa Alfred était entourée d'une haie minutieusement taillée. Au premier étage, l'électricité brûlait dans une chambre dont les volets n'avaient pas été fermés...

— Le Dr Schultz doit être inquiet de ne pas nous avoir entendus rentrer, dit Pierrot. Que va-t-il dire, quand il apprendra ?...

Ils avaient poussé la grille et étaient allés ranger leurs vélos à gauche de la maison, dans une sorte de petit hangar, œuvre du laborieux Jambe-de-Bœuf.

Le calme le plus complet régnait dans la villa Alfred. On n'y entendait pas un bruit. Aux quatre coins de l'horizon les coqs chantaient, des chiens infatigables aboyaient et se répondaient; dans les bois de Clamart, bruissaient les pépiements des oiseaux fraîchement réveillés.

— Clément Lothaire et le docteur dorment certainement, dit Fil-de-Fer en montant le perron...

Il avait sorti sa clef et la présentait machinalement à l'entrée de la serrure, lorsqu'il s'aperçut que la porte était entre-bâillée.

— Que se passe-t-il ? Je crois qu'on a forcé la porte...

Les deux amis se précipitèrent à l'intérieur de la petite villa. En quelques minutes, ils l'eurent parcourue de fond en comble. Au premier étage comme au rez-de-chaussée, les pièces étaient dans le même état. Partout, les armoires étaient grandes ouvertes, le contenu des tiroirs avait été vidé sur le plancher. Les matelas avaient été retournés, les oreillers éventrés; en quelques endroits même, les lames du parquet soulevées. La maison était entièrement vide. Clément Lothaire et le Dr Schultz avaient tous deux disparus.

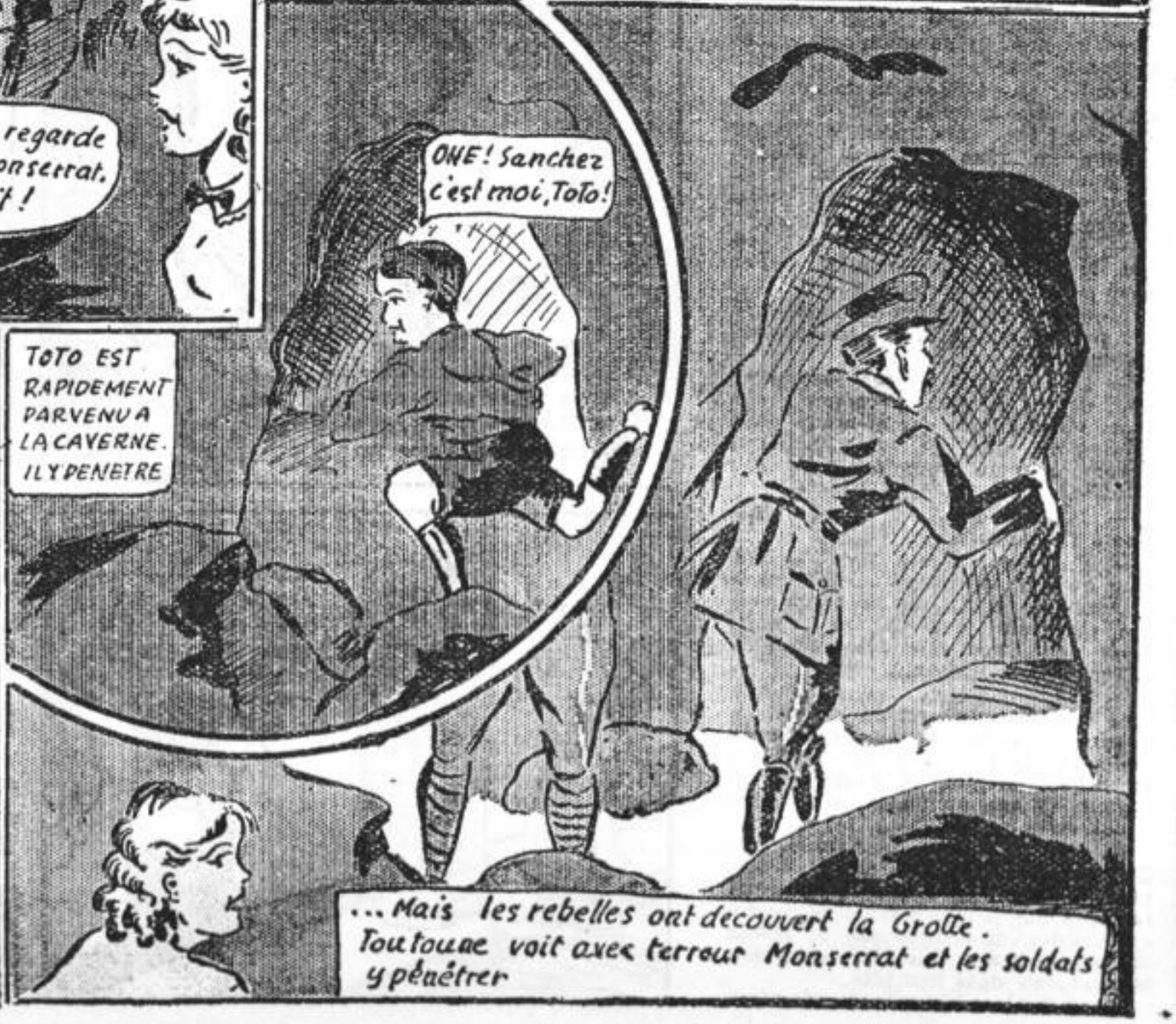
Sur le tapis de la chambre de Lothaire, Pierrot ramassa un objet singulier, découpé dans une pièce de velours et large comme les deux doigts un trèfle noir...

(A suivre.) R. DUCHATEAU.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

TOTO ET TOUTOUNE VIVENT CHEZ UN PÊCHEUR A IBIZA. LE FILS DE CE PÊCHEUR, SANCHEZ, SOLDAT DE L'ARMÉE GOUVERNEMENTALE EST TRAQUÉ PAR LES REBELLES. TOTO ET TOUTOUNE VONT LUI PORTER DES VIVRES.

2



ENFANCE DE VICTOR HUGO

Le 20 février 1803, à Besançon, naissait Victor Hugo; c'était un enfant si faible, que sans la tendresse obstinée de sa mère, il n'eût pas vécu. Quelque temps après la naissance du jeune Victor, qui était son troisième fils, le chef de bataillon, Sigisbert Hugo, suivit en Italie le roi Joseph Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon. A Naples, il fut chargé de capturer un redoutable chef de brigands appelé Fra Diavolo (Frère le Diable), qui était un ennemi acharné des Français.

La tête du bandit était mise à prix vingt mille ducats, ce qui représentait une très forte somme.

Un jour, cerné par les soldats français qui gardaient tous les passages de la montagne, Fra Diavolo, avec deux cent cinquante ou trois cents hommes de sa troupe, voulut s'échapper par un défilé qu'il croyait être le seul à connaître, mais ayant dirigé ses hommes de ce côté, il eut la désagréable surprise de trouver cette dernière retraite coupée. La situation était désespérée, il se trouvait pris comme dans une souricière. Après un petit moment d'angoisse et d'hésitation, il arrêta son plan : Il se barbouille le visage de terre, emmêle ses cheveux, arrache ses vêtements et ordonne à son lieutenant de l'attacher pieds et poings liés sur un cheval. « Allons, dit-il, rebroussons chemin et allons au-devant de ces chiens de Français, nous n'avons pas une minute à perdre, je vous expliquerai mon idée en route, nous courons notre chance, nous n'avons pas le choix des moyens, espérons qu'il se laisseront prendre à notre piège! » Ses hommes, étonnés, mais habitués à exécuter ses ordres, obéissent sans discuter.

La troupe se mit donc en marche et lorsqu'elle se trouva à quelque distance du détachement français, qui regardait avec curiosité s'avancer cette étrange caravane, le lieutenant de Fra Diavolo se sépara du groupe de ses compagnons et s'approcha du chef de bataillon.

— Que voulez-vous et quel est cet homme garrotté? demanda l'officier français.

— Cet homme, c'est Fra Diavolo, nous l'avons pris pour avoir les vingt mille ducats.

Fra Diavolo, ficelé sur son cheval, jurait comme un sacrilège et roulait des yeux furibonds.

— Comment l'avez-vous pris?

Le lieutenant raconta un long mensonge.

— C'est bien, dit le chef de bataillon, remettez votre prisonnier.

— Alors, donnez-nous l'argent.

— Mais je n'ai pas vingt mille ducats sur moi!

— Eh bien nous ne le donnerons pas, nous voulons la prime.

Le chef de bataillon comprit qu'il n'aurait pas raison de l'entêtement de ces paysans et comme leur demande était justifiée il leur dit :

— C'est bon, allez vous-mêmes le livrer au quartier général, voici une escorte pour vous accompagner.

— Bandits! assassins! criait Fra Diavolo dans ses ficelles.

Le cortège, augmenté d'une centaine de soldats, se remit en marche dans la direction du quartier général, qui se trouvait à quelques lieues de là. Fra Diavolo faisait semblant de se débattre sur son cheval et ses hurlements retentissaient dans la montagne. Tout se passa normalement tant que l'on se trouva en vue et à portée de voix du détachement français, mais lorsque le défilé fut franchi, les bandits, qui étaient beaucoup plus nombreux que leur escorte, se jetèrent sur les malheureux soldats qui les accompagnaient et les tuèrent.

Ils n'eurent ensuite qu'à déficeler leur chef et à s'enfuir avec lui à travers les montagnes. Fra Diavolo leur avait encore une fois échappé.

En 1808, le colonel Hugo fut fait général et reçut beaucoup de titres de noblesse; il accompagna à Madrid Joseph Bonaparte, que son frère l'empereur Napoléon avait installé sur le trône d'Espagne. Ses enfants étaient retournés à Paris avec leur mère; mais au bout de trois ans, Mme Hugo se décida à emmener ses fils en Espagne. C'était, à cette époque, une expédition longue et dangereuse. En effet, l'Espagne entière n'était qu'un foyer de révolte. Joseph Bonaparte était roi d'Espagne, mais sa royauté se bornait à Madrid et aux endroits occupés par l'armée française. Tout le reste du pays était en armes et en rébellion. On ne pouvait donc sans grand danger franchir l'espace compris entre la frontière française et Madrid.

Le roi Joseph avait besoin de beaucoup d'argent et comme il n'était pas possible dans ces circonstances de lever des impôts, Napoléon envoyait quatre fois par an des « appointements » à son frère. Ces appointements représentaient une somme considérable que l'on appelait « le trésor », et ce trésor devait arriver à Madrid.

Pour cela, une escorte de plusieurs milliers d'hommes était constituée et les voyageurs attendaient généralement à la frontière l'époque du passage du trésor pour se ranger sous la protection de son escorte.

C'était donc un convoi d'une centaine de voitures ou plus qui se mettait en route, encadré de trois mille hommes environ.

Mme Hugo et ses fils avaient attendu à Bayonne le départ du convoi, qui eut lieu fin avril.

Au bout de douze ou quinze jours, on arriva à Burgos où l'on s'arrêta plusieurs jours pendant lesquels les enfants et leur mère visitèrent la cathédrale, cette merveille de l'architecture gothique, la porte de Charles-Quint et le tombeau du Cid.

Un jour, la voiture de Mme Hugo, entraînée par son poids, faillit être emportée au fond d'un précipice, et ses occupants restèrent suspendus... entre la vie et la mort.

Une autre fois, il arriva une aventure assez grotesque qui amusa beaucoup les jeunes voyageurs.

Le convoi traversait une immense plaine aride et desséchée, il faisait une chaleur terrible et les soldats, couverts de poussière et ruisselants de sueur achevaient pendant une halte leur repas de midi, lorsqu'un courrier à cheval vint au galop annoncer au chef de l'escorte que la reine allait passer sur la route et que certainement elle croiserait le convoi dans une heure.

Le commandant, voulant faire honneur à la reine, ordonna que les soldats se missent en grande tenue.

Toute l'escorte mit l'habit bas, mais au moment précis où les soldats changeaient de chemise, un nuage de poussière parut à l'horizon.. Catastrophe! C'était la reine qui passait plus tôt qu'on ne l'attendait!

Il y eut un moment de confusion indescriptible, des hommes en chemise présentaient les armes; d'autres, affolés, et tout nus, couraient se cacher derrière les voitures; d'autres enfin tâchaient d'enfiler rapidement une culotte; et la reine passa, ce jour-là, la plus curieuse revue qu'elle eût jamais passée de sa vie!!

Louise WURMSER.

Des clous sur la route.

On a eu plusieurs fois à déplorer que des individus poussés par on ne sait quels mobiles aient semé des clous sur les routes que devaient parcourir les concurrents d'une course cycliste, mais c'est la première fois que l'Union vélocipédique française se trouve devant le cas d'un coureur qui semait lui-même des clous pour retarder ses concurrents, au risque de causer de très graves accidents. Est-il besoin de dire que ce coureur a été suspendu à vie par l'Union, ce qui lui interdit désormais de courir dans toute épreuve régulièrement organisée.

Toujours plus vite.

La saison est décidément aux records de vitesse. Après le record de l'heure à bicyclette de Richard, voici que l'Anglais Guthrie bat le record de l'heure pour motos en faisant 172 km.887 dans ce temps. Mais voici encore plus vite : le coureur automobile Caracciola vient de battre le record de kilomètre, aller et retour, à la vitesse inouïe de 327 kilomètres heure. Un simple petit calcul vous montrera qu'il a mis pour parcourir un kilomètre environ 10 secondes. Ces vitesses fantastiques laissent loin derrière elles la vitesse-record du coureur à pied Nurmi, parcourant en une heure 21 km. 210. C'est pourtant peut-être ce dernier record qui a demandé le plus d'efforts à son détenteur, car pour l'atteindre, seules ses qualités personnelles entrent en jeu.

Fantaisies de l'amateurisme.

Parce qu'elle voulait s'occuper de l'entraînement de sa sœur et donner des leçons de culture physique, l'excellente nageuse Thérèse Blondeau se voit forcée de passer professionnelle et de renoncer ainsi aux courses les plus importantes, où elle figurait cependant avec honneur. Ainsi en ont décidé les « officiels » de la natation qui ont, semble-t-il, des idées très strictes sur les métiers que peut remplir une nageuse « amateur ». Les journaux sportifs, et parmi eux « Sport », l'hebdomadaire de nos amis de la F. S. G. T., ont été unanimes à trouver cette décision ridicule.

***

Le hockey sur glace a repris dès le mois d'octobre à Paris sur la patinoire du Palais des Sports. La France est dès maintenant représentée par deux excellentes équipes: Les Rapids et les Volants, qui pour leur début de saison ont battu l'équipe anglaise des Monarchs par 6 buts à 2.

Le GRAND CONCOURS de "Mon Camarade"

MON CAMARADE a organisé dans les grands journaux un Concours doté de 200 magnifiques prix. Les participants doivent obligatoirement joindre à leurs réponses les bons A et B publiés dans les numéros 53 et 54, et les bons publiés dans la presse.

GRAND CONCOURS DE JEUX de "MON CAMARADE"

BON B Nom : .....

Adresse : .....

Ville : .....

Bon à adresser avec les solutions, 24, rue Racine Paris-6e avant le 1er janvier 1937.

Mes chers Camarades,

Mme Burette ne va toujours pas mieux. Le docteur a dit qu'elle en avait encore pour quelques semaines à avoir mal au pied et à rester dans son fauteuil.

Mais si ma parente adoptive ne va pas mieux, notre Club des Amis de « Mon Camarade », *lui, il va de mieux en mieux. Figurez-vous qu'à quatre, Lulu, Julot, Pierrette et moi Janot, on a gagné deux cent soixante-seize sous. Oui, deux cent soixante-seize sous, mille trois cent quatre-vingt centimes ou si vous aimez mieux treize francs seize sous.*

Voilà comment on a fait :

Le Club des Amis de « Mon Camarade » de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre, *dont je suis le président, avait décidé de vendre le jeudi des numéros de* « Mon Camarade » *dans tout le quartier. On avait décidé de prendre cinquante numéros, et Pierrette, la trésorière du Club était furieuse parce qu'elle pensait que c'était beaucoup trop, qu'on ne les vendrait pas, et que comme le Club n'avait que quatorze sous en caisse — un sou par adhérent — on allait être sûrement ruinés.*

Elle est terrible la trésorière Pierrette. Elle met les sous du Club dans une vieille boîte de « coco de Calabre », un tube en fer peint en rouge qu'elle ferme avec un élastique pour plus de sûreté, et dès qu'il s'agit de sortir un sou pour les besoins du Club, c'est toute une affaire.

Heureusement le père de Lulu a été bien gentil, et il nous a avancé l'argent dont on avait besoin pour acheter nos cinquante numéros. Et comme on nous avait dit aux bureaux du journal qu'on nous rembourserait les numéros qu'on n'avait pas vendu, de cette façon-là on ne pouvait que gagner de l'argent, et pas en perdre, ce qui fait que la trésorière Pierrette a fini par se décider. Du moment qu'elle n'avait pas un sou à sortir de sa boîte de coco de Calabre...

On est parti à quatre, Lulu, Julot, Pierrette et moi avec les numéros sous le bras en criant : « Demandez, lisez « Mon Camarade », *le grand illustré de la jeunesse. »*

On se regardait un peu de travers, le vice-président Lulu et moi le président Janot, parce qu'on s'était dit avant de commencer la vente : « C'est moi qu'en vendrait le plus... — Non, c'est moi. — Pardon, c'est moi. — Veux-tu te taire sale président. — Hé, tais-toi toi-même, vice-président mal lavé... »

Ça aurait pu mal tourner, mais Pierrette était arrivée et nous avait dit : « Je vous ai déjà dit que les membres d'un Club ne se battent pas entre eux. Pas besoin de vous disputer comme cela, c'est celui qui aura vendu le plus de numéros qui sera le vainqueur. »

Pour mieux vendre ses journaux, Pierrette s'était mis un ruban rose tout neuf dans les cheveux et s'était bien peignée. Elle avait mis aussi sa robe à pois des dimanches et elle faisait de si magnifiques sourires que le premier numéro qu'elle a vendu c'est un monsieur à grande barbe blanche qui le lui a acheté. Peut-être que c'était un grand-père qui avait des petits enfants. Ou bien qu'il voulait se rajeunir en lisant « l'Illustré de la jeunesse »...

Tout de suite après ce premier numéro vendu il y en a eu beaucoup d'autres. On était arrivé rue du Fer-à-Repasser et il y avait beaucoup de garçons et de filles dans la rue, parce que c'était jeudi. Ils avaient vu les affiches du journal. Ils avaient lu aussi les prospectus qu'on avait distribués à la sortie de l'école. En moins d'un quart d'heure on avait vendu tous nos numéros. Pierrette en avait vendu quinze, Lulu treize, moi douze et Julot dix seulement. Il est vrai que de tous les quatre c'est lui qui est le plus petit.

Ce qui était terriblement vexant c'était que Lulu avait vendu un numéro de plus que moi. Et puis comme on n'avait pas pu contenter toute la clientèle et que la matinée était loin d'être finie, j'ai dit que j'allais partir rue Racine pour chercher 100 numéros de « Mon Camarade » *en plus. Pierrette a été tout de suite d'accord et elle m'a même donné l'argent pour le métro. Les quatorze sous qu'elle avait dans la caisse du Club, et puis encore quatorze autres sous pour le retour*

Je n'ai pas été long à faire le trajet.

Evidemment cent numéros c'est bien plus difficile à vendre que cinquante. Environ deux fois plus difficile, et même un peu plus à ce que je crois. Mais on y est arrivé quand même. Et il n'était pas encore midi qu'on n'avait plus un journal à nous. On avait tout vendu. Mais tout vendu !

C'est encore une fois Pierrette qui arrivait en tête du classement. Elle avait vendu 43 numéros de « Mon Camarade ». *C'est un record. En seulement 2 heures 48 minutes 3 secondes 1/8, a dit Lulu-le-Sportif, qui avait chronométré l'épreuve. Et Julot, l'amateur de timbres, qui est un maniaque des problèmes — drôle de goût — s'est mis dans un coin pour essayer de résoudre ce problème très compliqué.* « Si quatre enfants gagnent 1.380 centimes en 2 heures 48 minutes 3 secondes 1/8, en combien d'années auront-ils réuni la somme nécessaire pour acheter les deux Pence Bleus de l'île Maurice, le timbre le plus rare du monde qui vaut quatre cent cinquante mille francs... »

Il ne l'a pas trouvé Julot, la solution du problème. Mais il n'a tout de même pas été aussi vexé que Lulu-le-Sportif, parce que le vice-président du Club il n'a en définitive vendu que 36 numéros de « Mon Camarade ». *Juste cinq de plus que Julot, qui en a vendu 31, et qui n'a que 9 ans. Mais moi, le président, j'en ai vendu 40, presque autant que la championne Pierrette. Ce qui prouve qu'on a eu bien raison de me nommer président et Lulu vice-président seulement.*

Julot a fait nos comptes. Il s'en est mieux tiré que de son problème. 300 sous qu'on a gagné. D'où il faut ôter les 28 sous de métro. Reste 272 sous. Plus 4 sous qu'on a donné exprès en trop à Pierrette : ça fait en tout 276 sous. Treize francs quatre-vingt.

Qu'est-ce que le Club des Amis de « Mon Camarade » *va faire de tant d'argent. C'est long à expliquer. Je vous le dirai la prochaine fois.*

A jeudi prochain, et bonne poignée de main à tous mes petits camarades.

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade ».
Enfant adoptif de Mme Burette.

CORRESPONDANCE DE JANOT

Paulette D... (Bobigny) : Merci pour ta pièce. Nous ne pouvons malheureusement la publier, mais puisque tu aimes écrire, fais-nous plutôt une pièce sur la vie des enfants qui t'entourent, sur ce que tu vois et nous serons très contents de la faire paraître.

Liliane G... (Vitry) nous a envoyé une très bonne charade que nous publierons dans un prochain numéro. Tu peux nous en envoyer d'autres quand tu voudras.

Claire C... (Dissay-sous-Conrcillon, Sarthe) : Nous avons transmis tes compliments à Bour qui t'en remercie. L'article que tu demandais paraît dans ce numéro.

Pierre (rue du Fer-à-Repasser) : On est en train de faire fabriquer des cartes et des insignes pour les C. A. D. M. C. Ils seront bientôt prêts.

JANOT.

Les quatre-vingt-dix ans d'un savant.

La Yougoslavie a émis récemment un timbre commémorant les quatre-vingt-dix ans du physicien Nicolas Tesla, inventeur des machines électriques dites dynamos. Ce savant, d'origine serbe, a fait la plupart de ses recherches en Amérique, mais sa patrie lui témoigne son admiration.

Où vont les vieux timbres ?

Que deviennent les timbres — souvent très chers — que l'on colle sur les mandats-postaux ? Les destinataires ne les reçoivent que pour y signer le reçu de la somme envoyée ; une fois signés, les mandats, dûments timbrés, rentrent aux bureaux de poste — pour y devenir quoi ?

Pour commencer, les mandats avec leurs timbres séjournent durant le temps légal dans les archives officielles. Ce temps passé, l'administration des Postes se met à en tirer des profits commerciaux. D'abord, on découpe les timbres bien soigneusement et on les met dans de gros sacs. D'énormes quantités de timbres se ramassent ainsi, les sacs remplissent des dépôts spéciaux. Une fois par an, l'administration des Postes organise une vente aux enchères. Les marchands en gros sont acheteurs ; des offres arrivent de tous les coins du monde.

Voulez-vous acheter 50 kilogrammes de Timbres ?

L'acheteur — le marchand de timbres en gros — reçoit ses timbres dans des sacs de 25 ou 50 kilogrammes. L'administration des Postes lui délivre en même temps une déclaration par écrit que la « marchandise » n'a pas été auparavant examinée. D'ailleurs, ce serait à peine possible, un seul kilogramme contenant 6 à 10.000 timbres dont l'examen attentif demanderait des heures. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les marchands en gros, eux non plus, n'entreprennent pas d'examiner en détail leurs trésors. Ils se contentent de débiter leurs gros sacs en de plus petits : de 1, de 5 ou 10 kilogrammes qu'ils revendent, avec bénéfice, à des centaines de marchands qui, à leur tour, vendent leurs timbres aux collectionneurs.

Police et Philatélie.

Il faut croire qu'au Guatémala les amateurs de timbres sont nombreux, car on vient de créer un corps spécial de policiers-experts en philatélie, chargés de poursuivre les commerçants malhonnêtes qui essayent de vendre des timbres faux et dépister leurs vendeurs sans se contenter des plaintes des acheteurs trompés. Pourtant le nombre de timbres émis au Guatémala n'est pas énorme et les valeurs qu'atteignent les différents types sont peu élevées.

Variétés

POUR DEVINER LES DÉS TIRÉS

Dites à un ami de lancer au hasard deux dés sur la table et de noter sur un morceau de papier les points obtenus. Puis demandez-lui de doubler le nombre des points du premier dé, d'ajouter cinq au total obtenu et de multiplier ce nombre par cinq. A ce résultat, il devra ajouter les points du second dé et vous dire le nombre total obtenu.

Supposons que votre ami, une fois ses opérations terminées — et à condition qu'il ne se soit pas trompé dans ses calculs — vous annonce le nombre 86. Il ne vous restera plus qu'à soustraire 25 de 86 et vous obtiendrez le nombre 61. Vous pourrez alors annoncer fièrement que le chiffre des points des dés étaient 6 et 1. Essayez, vous verrez que le truc est infaillible.

POUR OBTENIR UNE BELLE ÉTOILE A 5 BRANCHES

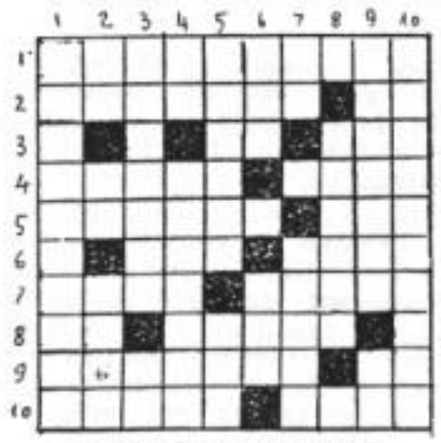
Il est extrêmement difficile d'obtenir une étoile à cinq branches en papier découpé ou de la dessiner. Voici un moyen simple pour en obtenir une. Prenez une bande de papier. Faites-y un nœud plat simple, comme vous le feriez avec une ficelle, en faisant bien attention à ce que le nœud soit bien serré, et cependant que le papier ne soit pas froissé. Puis repliez sur lui-même l'un des pans du papier. Regardez alors par transparence. Vous verrez une magnifique étoile à cinq branches.

UNE POULE SUR UN MUR...

Voici une nouvelle « comptine » qui sert à désigner celui qui est « pris » dans un jeu.

Pimpanicaille, le roi des papillons,
Se faisant la barbe
Se coupa le menton.
Un, deux, trois, de bois.
Quatre, cinq, six, de buis
Sept, huit, neuf, de bœuf.
Dix, onze, douze, de bouse.
Va-t'en à Toulouse.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Il se plonge dans l'eau pour ne pas être mouillé. — 2. Obligeant, serviable. Pronom personnel. — 3. Nom donné aux cérémonies religieuses. S'écrit le plus souvent avec un e. — 4. Richelieu les interdit. Affluent de la Seine. — 5. Style architectural grec. Alcool anglais. — 6. Sorte de tamis. Tourne avec force. — 7. Transpirer. Danse. — 8. 365 jours. En fauconnerie, affairer un oiseau. — 9. Feras des vers. Métal précieux. — 10. Elle est ronde. Partie de Crésus.

VERTICALEMENT

1. Personnage de roman. — 2. Nom d'une lettre de l'alphabet sanscrit. Université ouvrière. La classe ouvrière doit l'être. — 3. Enorme. — 4. Un des noms que le Niger reçoit près de sa source. Lésiner. — 5. Ventrus. — 6. Route. — 7. Ancienne ville d'Asie Mineure. — 8. Conduit l'eau dans les prés. — 9. Un ministre se charge de les organiser. Conjonction. — 10. Qui entendent.

RÉSULTAT DU MOT CROISÉ N° 53

HORIZONTALEMENT

1. Prospectus. — 2. Rides. Lune. — 3. Ovides. Sic. — 4. Sel. T. S. F. — 5. Pseudo. Oie. — 6. Goitres. — 7. Reconnu. Et. — 8. Elytre. — 9. Raniment. — 10. Genèse.

VERTICALEMENT

1. Prospère. — 2. Rives. — 3. Odile. Cene. — 4. Sen. Ugolin. — 5. Pseudonymes. — 6. Oinstes. — 7. Tune. — 8. Tussor. Et. — 9. Unifier. — 10. Sec. Estime.

Pochette à serviettes.

Voici comment vous pouvez faire de très jolies pochettes pour vos serviettes de table. Vous prenez un morceau de toile unie d'environ 30 cm. sur 20 que vous pliez en forme de pochette. Sur la partie qui se rabat et qui mesure environ 10 cm. sur 20, vous ferez une jolie garniture en appliquant des ronds, des carrés ou des triangles de toile d'une autre couleur que vous découpez puis vous les fixez sur votre rabat par quelques épingles. Vous rentrez alors les bords de vos morceaux et vous les cousez par un point de feston comme le montre le modèle. Un dessin différent pour chaque membre de la famille permet de reconnaître les serviettes et celles-ci sont à l'abri en dehors des repas.

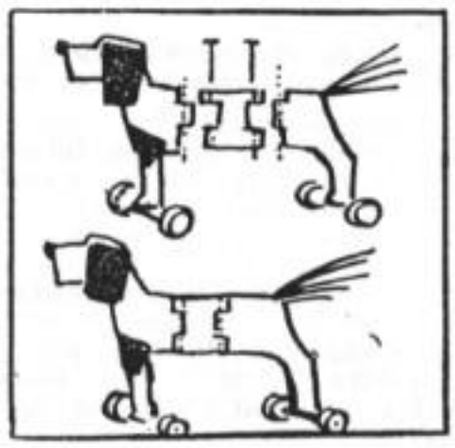
Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Les truffes au chocolat sont très faciles à faire et très bonnes à manger. Vous prenez 100 grammes de beurre, 2 jaunes d'œufs et trois cuillères à café de sucre en poudre. Vous en faites une pâte lisse. Puis vous faites fondre et cuire dans 3 cuillères d'eau, 3 tablettes de chocolat. Quand le chocolat est cuit vous le laissez refroidir puis vous mélangez à votre pâte et vous laissez le tout reposer pendant quelques heures. Après quoi vous râpez deux tablettes de chocolat et vous roulez dans cette poudre des morceaux de votre pâte gros commeu ne noix.*

Premiers soins en cas d'entorse. — *Vous courriez, vous avez glissé et vous vous êtes fait une entorse à la cheville; celle-ci se met tout de suite à enfler et vous avez du mal à enlever vos bas ou vos chaussettes. Il faut tremper immédiatement le pied douloureux dans un bain d'eau bien chaude où vous le laissez un quart d'heure; puis vous bandez votre cheville avec une bande très souple en commençant par le bout du pied, sans serrer. Vous recommencez les bains deux fois par jour et vous essayez de marcher le pied bandé.*

Le jeu des syllabes.

Voici un jeu tranquille et qui ne demande qu'un effort d'attention. Tous les joueurs s'asseyent en rond puis l'un d'eux prend une balle ou simplement un mouchoir roulé en boule et le lance à l'un quelconque des autres joueurs, mais en le lançant il dit une syllabe, par exemple: « Mon... »; celui à qui la balle est lancée doit la rattraper et, en même temps dire une ou plusieurs syllabes qui forment avec la première un mot, par exemple : « ...tagne ». Puis il relance la balle et une syllabe et ainsi de suite. Mais, attention, il faut rattraper la balle et dire la fin du mot le plus vite possible. Tout joueur qui fait attendre sa réponse a un gage.



Comment construire un chien tortillard

Découpez dans une planchette de bois assez épaisse la forme d'un chien, ce découpage doit être fait en deux parties (comme fig. 1). Ensuite percez des trous perpendiculairement dans l'épaisseur de votre bois, réunissez les deux parties de votre chien, et par les trous passez un grand clou qui servira de charnière. Le clou doit passer très facilement. Ensuite mettez sous les pattes deux petites traverses de bois, à chaque extrémité de petites roulettes et lorsque vous aurez décoré l'ensemble, vous aurez un petit chien qui tiré par une ficelle se tortillera d'amusante façon.

On avait lu à l'école des souvenirs sur le grand savant Pasteur, et l'institutrice avait raconté notamment qu'on avait trouvé, dans les dossiers de cet homme éminent, des papiers très intéressants. De retour à la maison, le jeune Louis s'empresse de raconter à son frère aîné ses nouvelles connaissances. Fier et sceptique parce que plus âgé, l'aîné trouve bon de douter. Protestation de Louis : « Toutes ces histoires sont vraies, là. La preuve c'est qu'on les a trouvées dans le dossier de son fauteuil. »

o

M. Dupont présente son fils âgé de 6 ans à un ami. « Il est épatant pour le calcul, ce petit. Tiens, montre au monsieur comme tu sais bien compter. Dis-lui combien font 2 et 2. — 2 et 2, ça fait 3! » Mais M. Dupont ne se démonte pas pour aussi peu de chose : « Hein, dit-il à son ami. Crois-tu! A son âge! Il ne s'est trompé que de 1. » Quel prodige, n'est-ce pas ?...

o

Un instituteur demande à ses petits élèves : « Quel est le meilleur moment pour cueillir les pommes ? — Monsieur, répond Robert, c'est quand le fermier est loin et que son chien est attaché. » Inutile de vous dire que cette réponse a été fortement discutée.

o

En tramway. — Le contrôleur : « Mais, madame, cet enfant a au moins 10 ans! Il doit payer sa place! » La mère : « Par exemple! Je n'ai jamais payé pour lui... Je ne vais pas commencer, tout de même. »

o

Toto, 7 ans, et son grand frère, 20 ans, se rencontrent. « Oh! quelle belle rose tu as à ta boutonnière, s'écrie Toto. — Ce n'est pas une rose, c'est un chrysanthème. — Un quoi ? — Un chrysanthème. — Comment ça s'écrit ? » Et le grand frère, après un instant de réflexion : « Tu as raison, c'est une rose! »

o

Mussolini, qui s'est emparé du dernier pays libre d'Afrique, l'Éthiopie, au prix de l'assassinat de tout un peuple, se promenait l'autre jour avec un de ses ministres : « Si nous allions prendre quelque chose ? » demande le ministre. Et Mussolini de répondre : A qui ? » Force de l'habitude, comme vous voyez...

LES JEUNES AVIATEURS

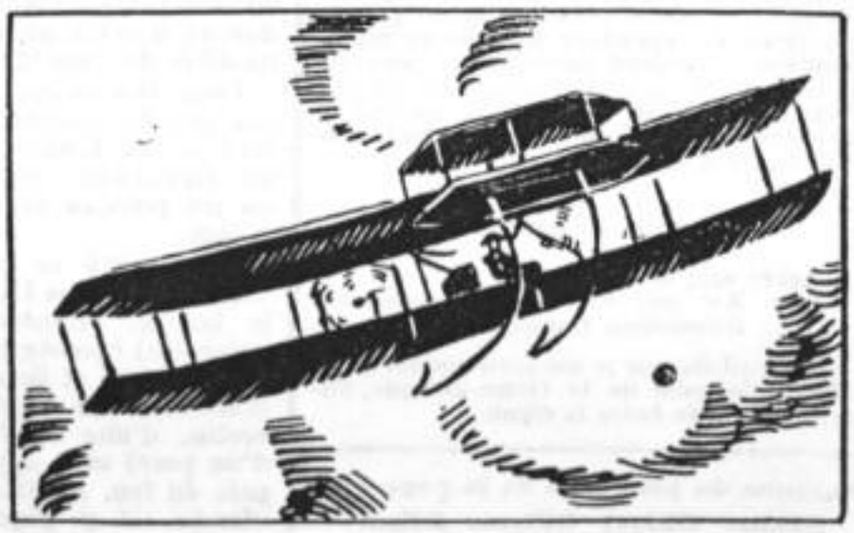
L'avion de Wilbur Wrigt (1903)

Dans cet appareil conçu en 1903 et ayant effectué à cette époque un vol de quelques secondes, on retrouve beaucoup de caractéristiques des appareils modernes.

C'est avec cet engin que Wilbur Wrigt réalise, en 1908, ses fameux vols qui donnèrent à l'aviation naissante une impulsion magnifique.

Dès lors dans tous les pays les recherches se multiplièrent ainsi que les tentatives. En France l'essor est magnifique, les performances se succèdent rapidement et les progrès sont rapides.

Grâce aux frères Wrigt l'aviation pratique est née.



Les mulots sont parmi les animaux qui savent se loger confortablement. Ils s'assemblent par familles dans des sortes d'appartements qui correspondent par le moyen de corridors. Dans une pièce séparée des autres, des pommes, des épis, des noix et des amandes constituent des réserves qui permettent d'atteindre la fin de l'hiver paisiblement.

o

Avant la Révolution de 1789, les riches se faisaient porter en chaises. Le métier injuste et dur de porteur avait disparu avec la proclamation de l'égalité. Mais une coutume analogue s'est maintenue en Chine et en Extrême Orient jusqu'à nos jours avec les « pousse-pousse », coutume qui, heureusement, disparaît peu à peu.

o

L'alphabet a commencé sous la forme de dessins. Ainsi la lettre O, aux temps primitifs où les hommes ont commencé à vouloir communiquer avec les autres hommes, représentait un œil. La lettre I représentait un homme debout et la lettre A, une maison, paraît-il. L'écriture égyptienne ancienne, est composée de dessins (voir l'Obélisque de la Concorde à Paris).

o

En Amérique, il arrive fréquemment qu'on déplace un immeuble en le faisant rouler sur des rondins. Opération difficile, mais qui réussit bien.

o

On peut déterminer sans la moindre erreur l'âge d'un poisson, grâce aux osselets des oreilles qui sont constitués par des couches concentriques d'une matière très dure. Une nouvelle couche se forme chaque année, fait semblable à celui qu'on observe dans la croissance des arbres. Au microscope, il n'est pas difficile de compter les diverses couches.

o

L'autruche de l'Amérique du Sud est d'une extrême voracité. Elle avale tout ce qui lui tombe sous le bec. Au cours de la construction d'un chemin de fer, on manqua complètement de boulons et d'écrous, lesquels disparaissaient comme par enchantement. C'étaient ces autruches, appelées aussi nandous, qui s'approchaient des chantiers et avalaient tout ce qu'elles pouvaient.

o

Il y a par le monde un nombre considérable de chômeurs, des enfants qui ont faim, qui n'ont pas de quoi se vêtir. En Amérique, la misère n'est pas moins grande qu'ailleurs et cependant les femmes riches gaspillent un argent précieux qui pourrait être si utile! C'est ainsi que dans 30.000 instituts de beauté des États-Unis, les oisives dépensent en moyenne près de 5 milliards de francs par an!

QUI A DIT?

« Après moi le Déluge. »
Louis XV qui fut l'avant-dernier roi avant la Révolution française.

« Pensent-ils que je me croie immortel? »
Le philosophe de la Grèce antique, Socrate, avant de boire la ciguë.

Solution du problème de la page 11 :
DEcime DEfaut DEtente DEpôt

QUE MANGEONS-NOUS

PAR

BOUR

Je connais une petite fille de mes amies, qui est ennuyée de voir sa maman se demander chaque matin : « Qu'allons-nous faire à déjeuner? » Et comme elle aime bien sa maman, elle a résolu de lui rendre service. « Si l'on pouvait, se disait-elle, dresser un catalogue de tous les plats possibles, et faire des recherches « dans le temps et dans l'espace », c'est-à-dire connaître ce que mangeaient nos aïeux et ce que mangent actuellement les étrangers, on n'aurait plus que l'embarras du choix. »

Je l'ai donc laissée fouiller dans ma bibliothèque où il y a beaucoup de livres très curieux sur les façons de vivre des hommes.

Et je vous avouerai que mon aide-cuisinière a eu souvent un peu mal au cœur : en apprenant par exemple qu'en Afrique on raffole des termites grillés (ce sont de grosses fourmis) ou des vers blancs rôtis dans des tiges de rafia.

« Nous mangeons bien des escargots », lui disais-je, afin de la remettre; mais je crois que les escargots lui font horreur.

Au Thibet, un œuf n'est bon que s'il a plusieurs mois de cave, et le lait de jument fermenté y remplace la bière. Un explorateur raconte qu'un Mongol. était dégoûté de le voir manger du canard, alors que lui-même se nourrissait de tripes de mouton non lavées. Les Esquimaux mangent du poisson cru, les Maoris le croquent vivant. Beaucoup de peuples ne connaissent que la viande crue; et qui ne se souvient des Huns qui la trouvaient à point quand elle avait tiédi et molli entre leurs fesses et le dos de leur cheval après de longues randonnées? Tous les habitants des régions polaires amassent de la viande crue pour l'hiver et l'enterrent dans la glace; d'autres la font sécher, ils ont ainsi une provision de tablettes de viande, le *pemmican*. Il y a des gens qui trouvent que rien ne vaut la chair de leur semblable et n'en perdent pas une bouchée; d'autres qui se bornent à sucer son sang, à dévorer sa cervelle et son cœur. Mais ma jeune amie sait très bien que ce n'est pas tant là de la gourmandise (bien que, de l'avis des connaisseurs, un rôti d'homme vaille presque un rôti de porc) qu'une sorte de *communion* religieuse qui prétend donner à celui qui le mange toutes les qualités du « mangé ».

Pour des peuples primitifs et pour des peuples anciens, certains aliments sont sacrés. L'oignon était une divinité des Égyptiens; mordre dans un oignon ou un poireau était pour eux un sacrilège.

L'antiquité ne savait que rôtir la viande; seuls les Hébreux connaissaient le bouilli. Homère (mille ans avant notre ère) raconte la façon dont Achille traita un roi et deux princes grecs : des morceaux de viande (épaules d'une brebis, d'une chèvre bien grasse, dos d'un porc) sont apportés dans un vase, près du feu. Achille lui-même coupe les viandes et y pique des broches. Un compagnon allume le feu et quand celui-ci n'est plus que braise, on y pose les broches sur deux pierres, après avoir jeté au feu la part des dieux. Achille distribue les viandes. Un autre passe le pain. On remplit de vin les coupes, et on trinque — en langage noble. Aujourd'hui encore un Arabe recevant des convives choisit lui-même dans un grand plat posé devant lui, les morceaux de viande qu'il destine à chacun; mais chez les Arabes on ne boit pas de vin, la religion musulmane l'interdit.

En Grèce s'implanta une habitude très orientale : celle de s'étendre sur des lits pour prendre les repas; et Rome suivit l'exemple; pratique curieuse car il n'est pas facile de manger couchés, et encore moins de boire, les personnes malades en savent quelque chose; mais les repas étaient très longs, très copieux, on s'enivrait facilement et il était commode de pouvoir dormir « sur place ». C'est parce que l'usage du lit de table correspondait à un luxe exagéré et à de si mauvaises habitudes que l'Église l'interdit au IVe siècle. Les repas étaient en effet devenus très vite des fêtes d'assez mauvais goût. On servait jusqu'à vingt plats, des esclaves changeaient autant de fois le couvert, d'autres brûlaient des parfums, d'autres annonçaient les plats et en faisaient l'éloge. C'était à qui dépenserait pour sa table le plus d'argent et d'invention; tel offrait un mets composé de 500 cervelles d'autruche, un suivant ripostait en en présentant un formé de cinq mille langues d'oiseaux chanteurs. On voulait goûter à tout, on essayait des assaisonnements les plus bizarres, on faisait macérer toutes sortes de plantes dans du vin.

En Grèce des chanteurs venaient, vers le milieu du repas réjouir les convives.

A Rome ce furent des comédiens et des pitres. Et le repas, lui-même prêtait à un spectacle. On apportait par exemple un pâté en croûte et dès que le cuisinier enlevait le couvercle, une nuée d'oiseaux en sortait; ou bien on servait un sanglier, et le maître de maison, jouant la colère, invectivait son cuisinier : « Mais tu n'as pas vidé la bête, je vais te faire fouetter à mort » (on avait l'habitude de ces choses).

Le cuisinier s'approchait du sanglier et lui ouvrait le ventre qui laissait échapper tout un flot de saucisses rissolées.

Au Moyen Age, certains festins de rois comportaient encore une partie de spectacle. Ainsi cette décoration des tables pour un repas de Philippe le Bon : un pâté renfermant un orchestre de 28 musiciens; un navire avec voiles, mâts et matelots y grimpant, au milieu d'un paysage compliqué; un désert où un tigre combattait un serpent... Les dames étaient désormais admises à table. On formait des vœux, on prenait des engagements d'honneur lorsqu'on servait la volaille; ainsi Philippe le Bon jurant de faire croisade contre les Turcs en ces termes d'usage : « Je voue à Dieu, à la Vierge Marie, aux dames et au faisan !... »

Sous Louis XV ouvrirent à Paris les premiers restaurants; auparavant n'existaient que les auberges et hôtels à table d'hôte, fournissant le logement avec la nourriture, ou bien les *traiteurs* qui préparaient sur commande des pièces entières, n'organisant donc de repas que pour plusieurs personnes.

A cette époque on disait encore : « Manger comme un roi » (et les Italiens : « Manger comme un cardinal »); mais c'étaient les financiers qui dépensaient le plus pour leur table. On parle encore de certains plats « à la financière ». Les premiers petits pois de la saison étaient toujours achetés par un financier qui les payait 800 francs!

De nombreux aliments sont venus en Europe après la découverte de l'Amérique : le dindon ramené par les Jésuites (on disait autrefois « un jésuite » au lieu d'un dindon, sans vouloir se moquer... du dindon), et aussi le quinquina, le cacao.

Au XVIIe siècle, les Hollandais introduisent le café, le tabac, et au XVIIIe siècle, Parmentier la pomme de terre.

Les Romains ignoraient le sucre, qui vient aussi du Nouveau Monde; sous Louis XIII on en consommait encore très peu, et on l'achetait chez le pharmacien.

Mais les Américains n'ont pas appris de l'Europe à goûter un repas. Ils mangent vite, boivent de l'eau glacée; considérant leur estomac comme une vulgaire chaudière, ils choisissent leurs aliments d'après leur pouvoir de chaleur (sur les cartes des restaurants, le nombre de *calories* est souvent indiqué en face de chaque plat).

J'ai donc vanté à ma jeune amie la cuisine chinoise, lui proposant le menu suivant : potage aux pousses de bambou, nids d'hirondelles, poulet au gingembre, et petites mandarines confites, le tout mangé avec des baguettes, en enrobant de riz chaque morceau avant de le jeter à la bouche; et du thé comme boisson. Mais je n'ai pu faire accepter le nid d'hirondelle : « De la bave d'oiseau! s'exclama-t-elle. — Mais vous mangez du miel cependant, c'est de la bave d'insecte... »

Ayant ainsi fait le tour du monde et des âges, nous nous sommes trouvés d'accord pour proclamer la cuisine française la meilleure et la plus complète, et qu'un bon potage, tel plat mijoté, tous les gâteaux et entremets (n'est-ce pas qu'il faut dire : tous?) voilà de quoi nous réjouir le cœur.

Et comme nous avons bon cœur, nous déclarons la guerre à tous les spéculateurs qui détruisent tant de bonnes choses ou réduisent à l'avance leur production (pour maintenir les prix!) alors que de malheureux chômeurs ne savent quoi faire de leurs mains — et de leur appétit.

Bour

LES GANGSTERS DE L'AIR.

HECTOR PIÉDOUCHE

JULOT DIT LA GOUPILLE

LA GOUPILLE, ENTENDANT UN AVION, SE RELEVAIT.

CELUI-CI, DÉCRIVAIT DES CERCLES DE PLUS EN PLUS ÉTROITS AUTOUR DE L'APPAREIL DÉTRUIT.

SOUDAIN, LE TAC-TAC-TAC CARACTÉRISTIQUE DES MITRAILLEUSES SE FAISAIT ENTENDRE

UNE GRÊLE DE BALLES S'ABATTAIT AUTOUR DE LA GOUPILLE, QUI, SE SENTANT MENACÉ, PRENAIT LA FUITE.

NON SANS AVOIR ÉTÉ TOUCHÉ AU BRAS....

L'AVION MYSTÉRIEUX SE RAPPROCHAIT ALORS DU SOL ET ATTÉRRISSAIT. DEUX HOMMES EN DESCENDAIENT.

«CELUI-LÀ EST MORT POUR AVOIR ÉTÉ TROP CURIEUX. L'AUTRE NE DOIT PAS NOUS ÉCHAPPER, CHEF!!!

«REJOINS LA BASE. LA POLICE VA VENIR FAIRE SON ENQUÊTE, MOI JE RESTE. IL FAUT QUE JE RETROUVE CE MÉCANICIEN, QUI PEUT-ÊTRE EN SAIT TROP LONG.»

LA MAIN LEVÉE, LE CHEF SALUAIT SON COMPLICE QUI DISPARAISSAIT BIENTÔT

LA GOUPILLE CHERCHAIT UN REFUGE OÙ IL PUT PANSER SA BLESSURE. IL APPROCHAIT D'UNE VIEILLE DEMEURE,

ET, SENTANT SES FORCES LE TRAHIR, FRAPPAIT À LA LOURDE PORTE

CELLE-CI S'OUVRIT SOUDAIN, ET LA GOUPILLE VOYANT LE NOUVEAU VENU S'ÉCRIA: «MAIS ON DIRAIT HECTOR PIÉDOUCHE LE FAMEUX INSPECTEUR DE LA SÛRETÉ!! — LUI-MÊME» RÉPONDIT CELUI-CI.

JA

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney à la recherche du trésor d'un pirate caché dans une île mystérieuse (ceci se passe au XVIIIe siècle). Mais des flibustiers sont embarqués avec les amis de Jim et commencent sitôt arrivés dans l'île, une lutte à mort avec les chercheurs du trésor. Jim est seul dans l'île, contre les marins révoltés que commande le maître coq, John Silver, amputé d'une jambe. Le Docteur et ses amis abandonnent le navire pour aller s'installer dans un fortin dans l'île.*

TROISIÈME PARTIE

LE FORTIN

CHAPITRE II

LE DERNIER VOYAGE DU CANOT

(Suite)

— Si j'osais, dit le capitaine, je stopperais pour abattre encore un homme!

Il était clair que sur le bateau ils pensaient que rien ne devait retarder leur coup de canon. A peine avaient-ils jeté un coup d'œil sur leur camarade tombé qui pourtant n'était pas mort : je le voyais s'efforcer de se traîner un peu plus loin.

— Attention! cria le chevalier.

— Stop! cria le capitaine, rapide comme l'écho.

Et Redruth et lui ramèrent à contre sens de toutes leurs forces, si bien que notre arrière piqua dans l'eau. Le coup tonna au même moment; c'est le premier que Jim avait entendu car le coup de feu du chevalier n'avait pas pu l'atteindre. Où passa le boulet, aucun de nous ne le sut exactement; mais je suppose que cela doit être par-dessus nos têtes et que le courant d'air qu'il déplaça contribua à notre désastre. Toujours est-il que le canot sombra tout doucement par l'arrière sous trois pieds d'eau, nous laissant, le capitaine et moi, debout et face à face. Les trois autres prirent un bouillon complet et réapparurent trempés et soufflants.

Apparemment il n'y avait pas grand mal. Personne n'était blessé, nous pouvions aisément gagner la rive; mais toutes nos provisions se trouvaient au fond. Ce qui est pire, il n'y avait plus sur les cinq fusils que deux en état de servir, le mien parce que je l'avais élevé au-dessus de ma tête instinctivement et celui du capitaine qui avait mis le sien en bandoulière, et comme un homme prudent, la crosse en l'air. Les trois autres avaient coulés avec le canot. Pour ajouter à notre inquiétude, nous entendions des voix se rapprocher dans les bosquets du rivage : il n'y avait pas seulement le danger d'être coupés du fortin dans un état de demi-impuissance mais la crainte, au cas où Joyce et Hunter seraient attaqués par une demi-douzaine d'assaillants, qu'ils n'aient l'esprit ni le courage de tenir ferme. Hunter n'était pas peureux, nous le savions; mais pour Joyce, c'était plus douteux; c'était un garçon agréable et convenable en tant que domestique qui doit brosser des vêtements, mais il n'avait rien d'un militaire.

Avec tous ces soucis en tête, nous nous dépêchâmes de gagner le rivage en laissant derrière nous notre pauvre canot et une bonne moitié de notre poudre et de nos provisions.

CHAPITRE III

SUITE DU RÉCIT DU DOCTEUR LA FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE DE COMBAT

Nous fîmes de notre mieux pour traverser à toute vitesse le bosquet qui nous séparait du fortin; à chaque pas nous entendions se rapprocher les voix des flibustiers, le bruit de leurs pas précipités et les branches qui craquaient quand ils traversaient les broussailles. Je commençais à me rendre compte que nous aurions un coup de chien sérieux et je vérifiais mon amorce.

— Capitaine, fis-je, Trelawney est un tireur excellent. Donnez-lui votre fusil : le sien est hors d'usage.

Et Trelawney, aussi silencieux et froid que depuis le commencement de la bagarre s'arrêta un instant pour vérifier si tout était en ordre; en même temps remarquant que Gray était sans arme, je lui tendis mon coutelas. Nous eûmes le cœur ragaillardi à le voir se cracher dans les mains, froncer les sourcils et faire siffler la lame dans l'air. Il était clair que notre nouvelle recrue valait son pesant de sel. Quarante pas plus loin nous arrivions à la lisière du bois, devant le fortin. Nous atteignîmes l'enclos par le milieu du côté sud et presque en même temps sept mutins, et John Anderson à leur tête, apparurent en criant à l'angle sud-est. Ils s'arrêtèrent comme stupéfaits, et avant qu'ils se fussent ressaisis, nous eûmes le temps de tirer non seulement le chevalier et moi, mais Hunter et Joyce du fortin. Les quatre coups partirent en une salve plutôt dispersée, mais ils furent efficaces; un de nos ennemis tomba et les autres sans hésitation, faisant demi-tour, s'enfoncèrent dans le bois. Après avoir rechargé nos armes, nous suivîmes la palissade pour voir notre ennemi tombé : il était raide mort, une balle en plein cœur. Nous nous réjouissions de notre succès, lorsqu'au même moment un coup de pistolet partit du bois, une balle siffla près de mon oreille, et le pauvre Redruth vacilla et tomba de tout son long sur le sol. Le chevalier et moi répliquâmes, mais sans savoir sur quoi tirer et il est probable que nous n'avons fait que gâcher de la poudre. Après avoir rechargé nos fusils, nous reportâmes notre attention sur le malheureux Redruth.

Le capitaine et Gray l'examinaient déjà, et du premier coup d'œil je vis qu'il avait son compte. Je crois que la rapidité de notre réplique avait dispersé à nouveau les mutins car ils nous laissèrent, sans nous embêter, le hisser par-dessus la palissade et le déposer, geignant et sanglant, dans la maison en rondins.

Est-ce que je m'en vais, docteur ?

Ce pauvre vieux n'avait pas eu un mot de surprise, de plainte, de peur, ou encore d'acquiescement depuis le début de nos ennuis jusqu'au moment où nous le déposâmes dans la maison pour qu'il y mourût. Il était resté posté comme un soldat de la guerre de Troie, derrière son matelas dans la coursive; il avait obéi à tous les ordres en silence, comme un chien fidèle et de la manière la plus parfaite; il était l'aîné d'au moins vingt ans de tout notre groupe, et voilà que seul, vieux, serviteur dévoué, c'était lui qui mourait.

Le chevalier se jeta à genoux près de lui et lui baisa les mains en pleurant comme un enfant.

— Est-ce que je m'en vais, docteur? demanda-t-il.

— Tom, mon ami, vous allez retourner chez vous.

— J'aurais bien aimé auparavant que mon fusil ait une petite conversation avec eux!

— Tom, dit le chevalier, dites que vous me pardonnez?

— Serait-ce respectueux de ma part, monsieur le chevalier? répondit-il. Quoi qu'il en soit, ainsi soit-il. Amen.

Après un petit moment de silence, il ajouta qu'il pensait que quelqu'un devrait lui dire une prière.

— C'est l'habitude, monsieur, ajouta-t-il en s'excusant. Et peu après, sans un mot de plus, il expirait.

Cependant le capitaine, dont j'avais remarqué que les poches et la poitrine étaient étonnamment bourrées, avait sorti toute une série de choses les plus diverses : un drapeau anglais, une bible, un rouleau de cordes solides, des plumes, de l'encre, le livre de bord et du tabac en quantité. Il avait trouvé, dans un coin de l'enclos, un grand sapin dont on avait arraché l'écorce, et avec l'aide de Huntler, il l'avait dressé au coin de la maison, à l'endroit où les troncs s'entre-croisent et forment un angle, puis grimpant sur le toit, il avait de sa propre main déployé et hissé le pavillon.

Ceci parut le réconforter puissamment; il rentra dans la maison où il se mit à faire l'inventaire de nos provisions, comme si rien d'autre n'existait; mais il n'en avait pas moins remarqué la mort de Redruth et dès que tout fut fini, il s'approcha avec un autre drapeau qu'il étendit pieusement sur le corps.

— Remettez-vous, monsieur, dit-il en serrant la main du chevalier. Tout va bien pour lui et il n'y a rien à redouter pour un marin qui a été tué en faisant son devoir envers son capitaine et son armateur. Cela n'est peut-être très catholique, mais c'est certain.

Me prenant à part :

— Docteur, me dit-il, dans combien de semaines pensez-vous que puisse arriver le bateau de Blandly?

Je lui dis que ce n'était pas une question de semaines mais de mois. Si nous n'étions pas de retour à fin d'août, Blandly devait envoyer à notre recherche, ni avant, ni plus tard :

— Vous pouvez faire le calcul vous-même!

— Eh bien, ajouta le capitaine en se grattant la tête, tout en remerciant le ciel de ses bienfaits, je dirai que nous avons eu de la déveine, pour très peu...

— Que voulez-vous dire? demandai-je.

— C'est vraiment un malheur d'avoir perdu notre second chargement, voilà ce que je veux dire. Pour ce qui est de la poudre et des balles, nous avons de quoi. Mais les rations seront petites, très petites... Si petites, docteur, que nous sommes peut-être aussi bien sans cette bouche-là à nourrir.

Et il montrait le corps qui était sous le drapeau.

A ce moment, un boulet ronflant et siffiant passa par-dessus le toit de la cabane pour aller s'enfoncer loin dans le bois.

— Hoho! fit le capitaine. Tirez donc, je vous en prie! Vous n'avez déjà pas beaucoup de poudre, mes garçons!

Au second essai, le pointage fut meilleur, et le boulet tomba dans l'enclos en soulevant un nuage de sable, mais sans causer plus de dommage.

— Capitaine, dit le chevalier, la maison est complètement invisible du bateau. Ce doit être le drapeau qu'ils visent. Ne serait-il pas plus sage de le descendre?

— Amener le drapeau? s'écria le capitaine; non, monsieur, je ne le ferai pas!

Et à peine avait-il dit ces mots, que nous fûmes tous d'accord avec lui. Car ce n'était pas que le courageux cri du cœur d'un vrai marin, c'était en outre de la bonne politique car il montrait à nos ennemis que nous méprisions leur canonnade.

Pendant toute la soirée, ils continuèrent de nous bombarder. Les boulets nous passaient par-dessus ou, étant trop courts, faisaient se lever des nuages du sable de l'enclos; mais ils devaient alors tirer si haut, que le boulet, plongeant, arrivait mort et s'enterrait dans le sable mou. Nous n'avions pas à craindre de ricochet, et bien que l'un des boulets ait pénétré par le toit de notre cabane et traversé le plancher, nous fûmes vite habitués à cette sorte de jeu et nous ne nous souciâmes pas plus qu'une partie de criquet.

— Il y a une chose de bien dans cette affaire, observa le capitaine, c'est que le bois qui est devant nous semble débarrassé. La mer a baissé d'un bon bout et nos provisions doivent être à découvert. On demande des volontaires pour aller chercher le lard.

Gray et Hunter se présentèrent les premiers. Bien armés, ils se glissèrent hors de l'enclos, mais ce fut une expédition inutile. Les mutins étaient plus malins que nous l'avions pensé, à moins qu'ils aient mis une plus grande confiance dans l'art de tirer au canon de Israël Hands, car quatre ou cinq d'entre eux s'occupaient à transporter nos provisions dans une des chaloupes amenée tout près de là. Silver, assis à l'arrière, donnait des ordres, et chaque homme avait un mousquet qui devait provenir de quelque réserve cachée.

Le capitaine s'assit devant son journal de bord et le commença en ces termes : « Alexandre Smollett, capitaine; David Livesey, médecin du bord; Abraham Gray, aide-charpentier; John Trelawney, propriétaire; John Hunter et Richard Joyce, domestiques du propriétaire, terriens — ce qui représente tout ce qui est resté fidèle sur toutes les personnes du bord; avec des vivres pour dix jours, à petite ration; avons débarqué ce jour et avons amené le pavillon britannique sur le fortin en rondins de l'île au Trésor. Thomas Redruth, domestique du propriétaire, terrien, a été tué par les mutins; James Hawkins, le mousse...

Je pensais au même instant à ce qu'avait pu devenir notre pauvre Jim.

On entendit un appel du côté de la terre.

— Quelqu'un nous appelle, s'écria Hunter qui était de garde.

— Monsieur le docteur! Monsieur le chevalier! Monsieur le capitaine! Hé là, Hunter! Est-ce que c'est vous?

Et je courus à la porte juste à temps pour voir Jim, sain et sauf, escaladant la palissade.

CHAPITRE IV

JIM HAWKINS REPREND LE RÉCIT LA GARNISON DANS LE FORTIN

Dès que Ben Gunn avait vu le drapeau, il s'arrêta, me retint par le bras et s'assit :

— Pour lors, ce sont tes amis; il n'y a pas de doute!

— Ça m'a plutôt l'air d'être les mutins, répondis-je.

— Penses-tu! Dans un endroit comme celui-ci, où ne débarquent que des gentilshommes de fortune, Silver n'amènerait que le Jolly Roger (1), c'est sûr! Non, ce sont tes amis. Il y a eu bataille aussi, et j'imagine que tes amis ont eu le dessus. Les voilà à terre dans le vieux fortin que Flint avait construit il y a des années et des années. Ah! c'était quelqu'un, le vieux Flint! Pas d'erreur. Sauf sur la question du rhum, on n'a jamais vu son pareil. Il n'avait peur de rien ni de personne... Il n'y a que Silver; oui, Silver eut cet honneur!

— Ma foi, c'est possible, dis-je. Je ne demande pas mieux; mais raison de plus pour nous presser et rejoindre mes amis.

— Non, mon petit, répliqua Ben. Sans doute, tu es un bon gars, ou je me trompe; mais tu n'es qu'un gosse après tout. Pour l'instant, Ben est libre. Même pour du rhum, je n'irais pas où tu vas — même pour du rhum, tant que je n'aurai vu ton gentilhomme et qu'il ne m'aura donné sa parole d'honneur. Et tu n'oublieras pas mes paroles : « Un coup d'autant plus beau (c'est cela que tu diras), un coup d'autant plus beau qu'il y aura plus de confiance », et tu lui feras un pinçon.

Et il me pinça pour la troisième fois avec le même clignement de malice.

— Et lorsqu'on aura besoin de Ben Gunn, tu sais où le trouver, Jim. Exactement où tu l'as rencontré aujourd'hui. Et celui qu

(1) Nom que donnaient les pirates à leur drapeau noir à tête de mort.

viendra devra avoir quelque chose de blanc à la main, et il devra venir seul... Ah! et puis tu diras ceci : « Ben Gunn, que tu diras, a des raisons à lui. »

— Bon, dis-je, je crois que je comprends. Vous voulez faire une proposition et vous voulez parler au chevalier ou au docteur; et on peut vous trouver où je vous ai rencontré. Est-ce bien tout ?

— Et c'est pour quand ? ajouta-t-il. Entre midi et six heures, par exemple ?

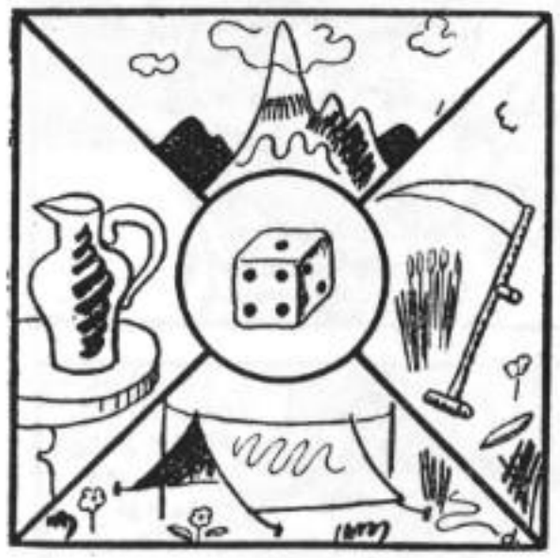
— Parfait. Et maintenant, puis-je m'en aller ?

— Tu n'oublieras pas ? s'inquiéta-t-il. « Un beau coup et des raisons à lui », tu diras. Des raisons à lui, voilà l'important, et d'homme à homme. Et bien, maintenant — il me retenait encore — je pense que tu peux aller, Jim. Et puis, si tu devais rencontrer Silver, ne va pas vendre Ben Gunn, n'est-ce pas ? On ne te le fera pas avouer, d'aucune façon ? Bien vrai, dis ? Mais puisque les pirates ont débarqué, que dirais-tu, Jim, s'il leur manquait des compagnons à l'appel du matin ?

A ce moment le son d'une violente explosion l'interrompit et un boulet de canon traversa le bois pour venir s'enfoncer dans le sable, à moins de 100 mètres de l'endroit où nous parlions. L'instant d'après, nous avions filé l'un et l'autre, et chacun de notre côté.

Pendant l'heure qui suivit, de fréquentes explosions firent trembler la terre et le bois fut arrosé de boulets. J'allais de cachette en cachette, toujours poursuivi, ou du moins apparemment, par ces terrifiants projectiles. Mais vers la fin du bombardement, bien que n'osant pas m'aventurer dans la direction de l'enclos du fortin, où tombaient le plus souvent les obus, j'avais en quelque sorte repris courage et après un long détour vers l'Est, je m'étais glissé jusqu'au bois du bord de la mer.

(A suivre.)



PROBLÈME SYLLABIQUE

Ces cinq dessins représentent quatre mots. Le mot central est la première syllabe, commune à tous les mots. Les autres dessins représentent la ou les dernières syllabes des mots (voir solution page 8).

Entre Camarades

Nos jeunes lecteurs continuent — et nous les en remercions — à nous écrire pour nous donner leur avis sur notre journal. Nous publions ici les lettres ayant trait à l'ancienne série du journal. Voici ce que nous écrit Jeannette Bertrand, des Faucons Rouges :

Mon Camarade *me plait beaucoup et je crois que tous les abonnés du journal pensent comme moi, car dans vos numéros, vous amusez aussi bien les petits que les grands. Je suis grande déjà, j'ai quinze ans ! Pourtant le roman du* Serpent à plumes *me passionne. C'est presque obligé que cela soit ainsi, car dans chaque numéro, la page se termine sur un incident intéressant. Ainsi, dans* Mon Camarade *du 3 septembre, « Jambe-de-bœuf n'avait pas encore réussi à ouvrir la porte et il ne leur restait que trois minutes pour se sauver ». J'aurais voulu, à ce moment, que tout le numéro ne parle que du* Serpent à Plumes. *Je sais très bien que cela était impossible, mais c'est si passionnant ! Je vous assure qu'il me tardait d'être au 17 septembre pour savoir comment ils sortaient du château.*

Jqnot *est très intéressant, ainsi que* Pat' Soum, Toto et Toutoune. *Ils ont beaucoup d'aventures. Je voudrais bien aller en Russie, mois aussi !*

Joyeux Castor *est instructif et comme je suis aux « Faucons Rouges », je tâcherais de mettre ses conseils en pratique pendant les jour de sortie.*

Le coin du sourire m'amuse.

Riki, Sam et Mouche *convient aux petits. Je voudrais moi aussi que* Mon Camarade *paraisse toutes les semaines et puisse contenir toute une page sur l'U. R. S. S., parlant de la vie des ouvriers, des enfants là-bas, des progrès accomplis, des manifestations, etc.*

J'ai eu l'occasion de lire deux ou trois livrets de Mon Camarade, *ils sont très intéressants, aussi je désire que vous m'y abonniez en même temps qu'à* Mon Camarade.

Jean Bréault, de Montreuil, nous dit que : « Mon Camarade *me plait énormément et il amuse mon petit frère et ma petite sœur qui sont plus jeunes que moi ; aussi, cette année, je désire un abonnement combiné pour avoir les livrets en plus de* Mon Camarade, *car c'est vraiment un journal intéressant et maman trouve que ce sont des lectures saines.* »

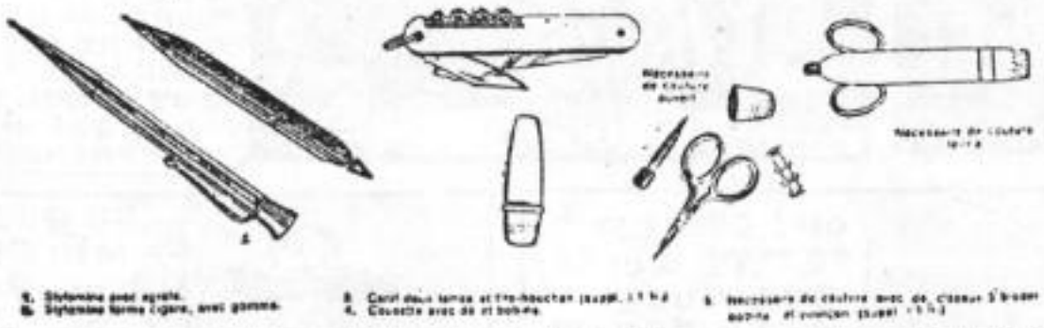
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4** numéros de ***Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages, en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois : 9 fr. 50	12 mois : 18 fr.
Belgique (francs français)	— 13 fr. 50	— 27 fr.
Etranger	— 19 fr.	— 36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

Il n'y a qu'un ou deux théâtres d'enfants pour toute la France, mais depuis longtemps déjà les enfants d'U. R. S. S. ont leurs théâtres où jouent des acteurs spécialisés, dans des pièces écrites pour les enfants. Voici que vient de s'ouvrir, à la Maison des Pionniers de Moscou, un théâtre où les enfants sont à la fois spectateurs, acteurs et auteurs. En effet, il ne s'agit presque plus d'un spectacle, mais d'un jeu, dont tous les détails auraient cependant été minutieusement préparés à l'avance. Dans le premier spectacle intitulé : *L'enfance heureuse*, les jeunes acteurs présentaient à leurs camarades ce qu'ils avaient fait de mieux dans le domaine de la poésie, de la déclamation, de la musique et des danses. Tout est réalisé par les enfants qui ont écrit les poèmes ou les contes qu'ils récitent. Quant à la musique, ce sont, en général, des œuvres des musiciens célèbres ou des airs populaires de leur pays. Pour les fêtes de la Révolution, le second spectacle s'appelait : *Les enfants du pays des Soviets* et était l'œuvre des élèves des écoles de Moscou venus de toutes les régions de l'U. R. S. S.

A partir du 1er JANVIER

Les Livrets de « MON CAMARADE »

PARAITRONT

le 1er du mois

DERNIERS PARUS :

XI. — Le pétrole, par Bour.
XII. — Contes de Grimm.
XIII. — Quelle heure est-il ? par M. Iline.
XV. — Blanchette, par C. Duval.

A PARAITRE :

XIV. — Noirs et blancs, par Denis N.

Le numéro : **0 fr. 50**

ABONNEMENTS :

France : 12 Livrets . . . . . 5 fr.
Belgique : 12 Livrets (fr. français). 7.50
Étranger : 12 Livrets (fr. français). 10 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS

E. S. I. 24, rue Racine PARIS 6e

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER.

LES PEAUX-ROUGES D'UNE "RÉSERVE" SONT EN DANGER D'ÊTRE EXTERMINÉS PAR DES INDIVIDUS SANS SCRUPULES QUI VOULAIENT ACHETER LEUR TERRE ...ILS VONT DEMANDER AIDE À LEUR AMI BLANC "JIM"

Le Gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 54.759.

DLP 27-05-92030315 25

QUATRIÈME ANNÉE.

N° 55. — 17 Décembre 1936.

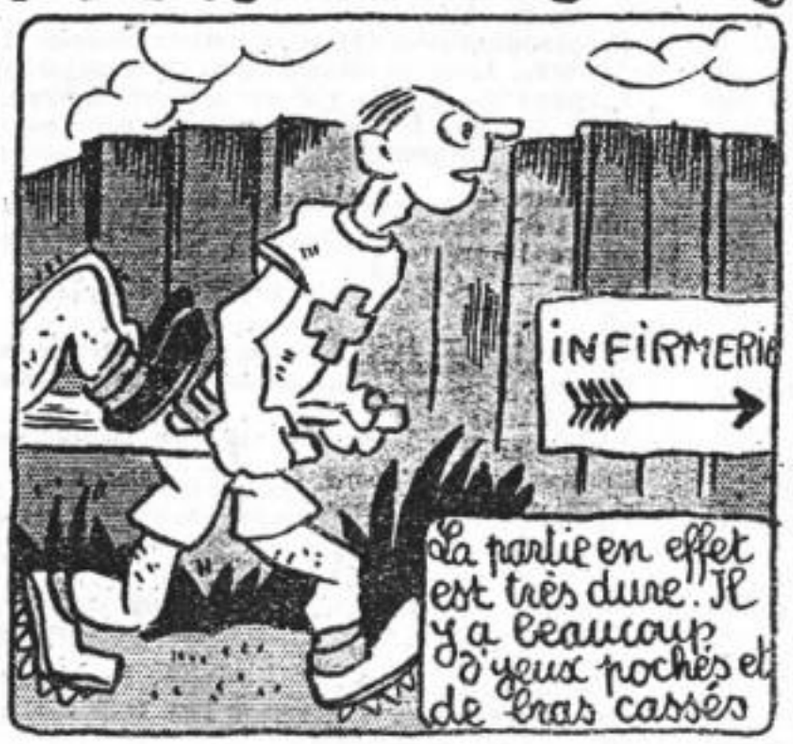
PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

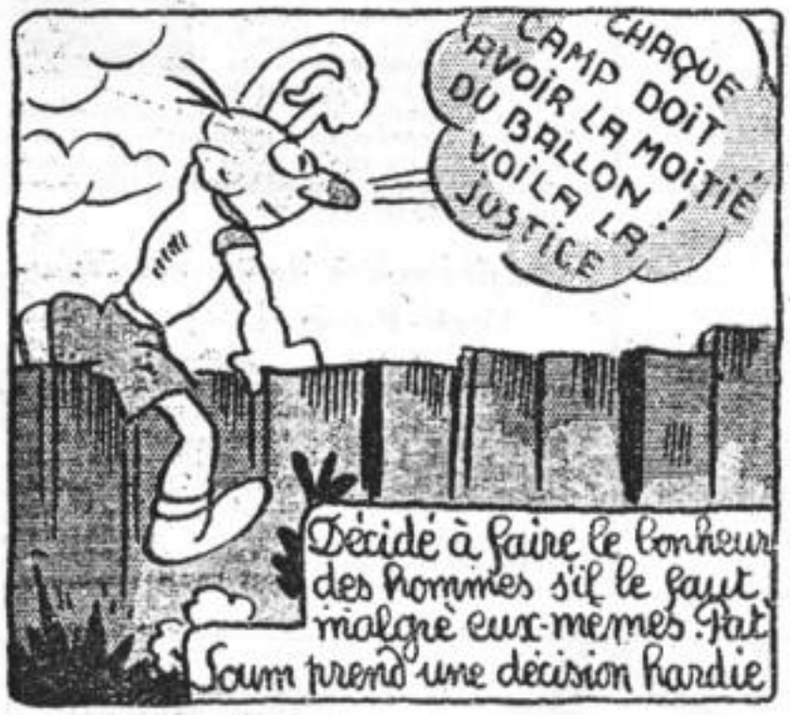
Pat'Soum et les Sportifs

Décidé, coûte que coûte à rendre service Pat'Soum veut mettre fin à ce conflit fratricide



La partie en effet est très dure. Il y a beaucoup d'yeux pochés et de bras cassés

Pat'Soum ne peut croire que ce soit vraiment là une façon de s'amuser



Décidé à faire le bonheur des hommes s'il le faut, malgré eux-mêmes Pat'Soum prend une décision hardie

C'est dans la boutique d'un quincailler qu'il trouve cette fois l'instrument nécessaire...

..... à la réalisation de ses rêves humanitaires

De retour sur le terrain Pat'Soum attend le moment favorable

Enfin Pat'Soum a la joie d'exécuter son beau projet

Vous devinez aisément mes chers amis quel fut le résultat immédiat de cette action d'éclat !....

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, notre Club des Amis de Mon Camarade *a gagné, l'autre jeudi, mille trois cent quatre-vingt centimes à vendre le journal* Mon Camarade *dans la rue du Fer-à-Repasser. Ce qui est encore plus fort c'est que le jeudi suivant on a gagné encore vingt et un francs cinquante à vendre le journal, si bien que, maintenant, notre club est tout ce qu'il y a de riche. On a trente-cinq francs six sous, que la trésorière Pierrette garde dans sa boîte rouge de Coco de Calabre, fermée avec un élastique. Une pièce de vingt francs, ou même une pièce de dix, ça n'aurait pas tenu dans notre coffre-fort qui n'était pas prévu pour contenir de telles fortunes. Aussi a-t-on dû changer les grosses pièces contre des pièces de cinq francs du petit modèle, et ça tient tout juste. Mais si on gagne encore de l'argent, ça ne pourra plus tenir.*

Notre club a tenu un grand conseil, impasse de la Machine-à-Coudre. On était tous assis sur des pavés, qui sont là pour des travaux qu'on doit faire et qu'on ne fait jamais. On était tous les quatorze, là. Moi, j'étais assis sur deux pavés, parce que je suis le président. C'est Jacquot qui a écrit le procès-verbal de la séance, et je le recopie ici.

SÉANCE PLÉNIÈRE
DU CLUB DES AMIS DE « MON CAMARADE »
DE LA RUE DU FER-A-REPASSER
ET DE L'IMPASSE DE LA MACHINE-A-COUDRE
(C. D. A. M. C. D. L. R. D. F.-A.-R.,
E. D. L'. I. D. L. M.-A.-C.)
Président : JANOT; Secrétaire de séance : JACQUOT,
14 présents.

Ordre du jour : 1° situation financière; 2° qu'est-ce qu'on va faire de tout cet argent ? 3° questions diverses.

PIERRETTE, trésorière. — *Je prends la parole sur la première partie de l'ordre du jour. C'est formidable ce que l'on a d'argent en caisse. Ma boîte de coco ne peut plus tenir autant d'argent. Je propose qu'on achète un coffre-fort miniature. J'en ai vu de très bien au bazar, pour 29 fr. 95. Comme nous avons 35 fr. 30, il nous restera encore 5 francs sept sous.*

(Les treize membres du club protestent bruyamment, tous ensemble. Le président Janot rétablit l'ordre en frappant à coups de bâton sur une boîte de conserve vide.)

LULU, vice-président. — *Je demande la parole. Je propose d'apporter une boîte de bonbons vide que me donnera mon père qui est épicier. Ça fera un très bon coffre-fort et ça ne nous coûtera rien.*

PIERRETTE. — *Je reconnais que je me suis trompée. Je m'associe à la proposition de notre ami Lulu.*

(Le président Janot met la proposition aux voix. Elle est adoptée à l'unanimité.)

LE PRÉSIDENT JANOT. — *Nous passons au second point de l'ordre du jour, savoir : Qu'est-ce qu'on va faire de tout cet argent ? Je donne la parole à Julot, qui a une proposition à faire.*

JULOT. — *Moi, je voudrais qu'on mette tout l'argent de côté. Et quand on en aura assez, on achètera cinquante kilos de timbres-poste non triés. Des fois qu'on y trouve des timbres rares, ce serait magnifique. On aurait tous de splendides collections. Et même, peut-être qu'on pourrait se contenter d'acheter un seul timbre, mais un beau et un rare. Un qui vaudrait dans les quarante à cinquante francs.*

(Protestations générales. Le président tape à tour de bras sur sa boîte de conserve.)

LULU. — *Alors, moi, je n'aurais qu'à demander qu'on m'achète une bicyclette neuve.*

TOTO. — *Et à moi une paire de patins à roulettes...*

LUCIENNE. — *Et à moi de la laine pour me tricoter une belle robe, d'après les conseils de tante Camille.*

JACQUOT. — *Tout ça c'est de vilaines propositions égoïstes.*

(Nouveau chahut général. Le président défonce sa boîte de conserve à force de taper dessus. Le silence se fait, enfin.)

LE PRÉSIDENT JANOT. — *Je crois me faire l'interprète du sentiment général en disant que si l'on dépense l'argent il faut qu'on fasse quelque chose qui profite à tous les membres du club.*

(Applaudissements et approbation générale. L'amateur de timbres, Julot, se rallie à l'avis de la majorité.)

PIERRETTE. — *Moi, j'ai une idée très intéressante. C'est de faire une grande crème au chocolat pour nous tous. On en remplira un grand baquet et on en mangera tant qu'on pourra.*

(Murmure d'approbation dans le club. L'unanimité des membres est vivement intéressée par la proposition de la trésorière Pierrette.)

LUCIE. — *Tu la connais la recette de la crème au chocolat ?*

PIERRETTE. — *Oui, je crois. On met du beurre, des œufs, du lait, de la crème, de la vanille... Et puis un peu de vinaigre et du raisin sec.*

LULU. — *Et puis du fromage râpé, pendant que tu y es. Et tu oublies le chocolat!*

PIERRETTE. — *D'abord, je sais très bien faire la cuisine. C'est moi qui aide ma mère à faire la vaisselle tous les jours.*

JACQUOT. — *Et sur quoi que tu la feras cuire. ta crème au chocolat ? On n'a pas de fourneau.*

JANOT. — *On pourrait faire du feu entre deux pavés.*

LULU. — *Moi, j'aime mieux du boudin que de la crème. Le sucré c'est moins bon que le salé.*

(Une discussion générale s'engage. La proposition de la trésorière Pierrette n'étant pas très réalisable, est rejetée au regret général.)

JACQUOT. — *Moi, j'ai une autre idée. On ira tout le club en promenade, dimanche prochain, dans la forêt...*

PIERRETTE. — *Oui, et s'il reste assez d'argent, pour le goûter je râperai du chocolat sur des tartines de beurre, c'est presque aussi bon que la crème et c'est plus facile à faire.*

LUCIE. — *Oui, mais ma mère voudra pas qu'on aille si loin, si il y a personne pour nous surveiller.*

LULU. — *T'inquiète pas, ma grande sœur Thérèse voudra bien venir avec nous, et comme ça...*

(La proposition est adoptée à l'unanimité.)

Dans ma prochaine lettre je vous raconterai comment s'est passée la grande sortie champêtre du club, et si on s'est bien amusé.

Je serre la main à tous mes petits camarades.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président des Amis de Mon Camarade.

(Voir Petite Correspondance de Janot, p. 8).

Un ancêtre de l'avion.

Le timbre ci-contre, émis par la République espagnole en 1936, et destiné à la poste aérienne, représente vraiment un des ancêtres les plus primitifs de l'avion qui n'est autre qu'un cheval de bois sur lequel ont pris place deux cavaliers arabes. Ce pittoresque timbre existait en trois couleurs, bleu outremer à 2 pesetas, rose-lilas à 4 pesetas, et brun à 10 pesetas.

Timbres royaux.

L'Angleterre est sans doute le seul pays au monde où l'on ne représente jamais sur les timbres d'autres visages que ceux des souverains. En effet, les modèles de timbres y changent assez rarement et ils représentent toujours le roi ou la reine, comme le timbre ci-dessus émis en 1935 pour le vingt-cinquième anniversaire du couronnement du roi Georges V.

Un mouton sur un timbre.

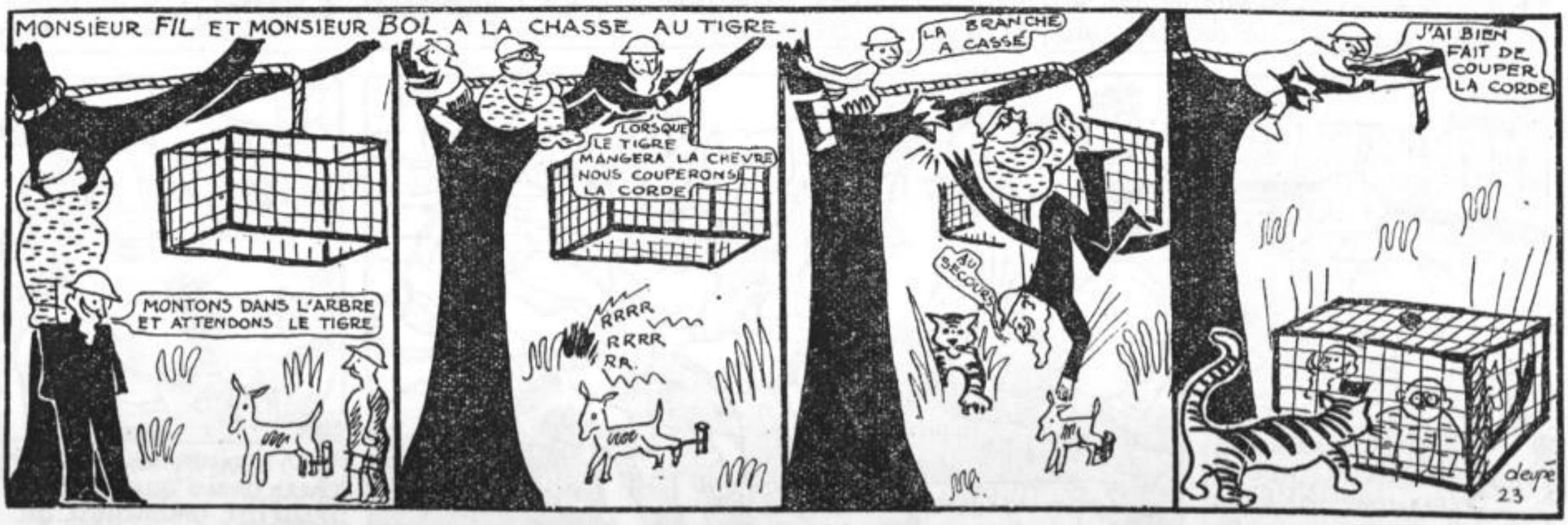
Sans doute estime-t-on, en République Argentine, que les animaux ont autant de droits à avoir leur portrait sur un timbre que les gens. En tous cas, voici un splendide animal, porteur d'une magnifique toison, qui orne le timbre brun-jaune de 30 centavos. Ce timbre, qui a cours encore actuellement, et fait partie d'une série consacrée aux richesses de l'Argentine dont je vous montrerai d'autres types, a été émis en 1935.

Pour les chomeurs intellectuels.

La France avait, en 1935, émis des timbres au bénéfice des chômeurs intellectuels. Ces timbres portaient les mots : « Pour l'art et la pensée », mais il faut vraiment reconnaître qu'ils n'étaient guère artistiques. En particulier celui que vous voyez ci-contre qui est de couleur bleue et qui représente, comme vous l'avez peut-être compris déjà, la République consolant et secourant le savant, l'écrivain ou l'artiste sans travail.

La première traversée New-York-Paris.

En mai 1937, on va célébrer le dixième anniversaire de la traversée de l'Atlantique par Lindbergh et l'on a constaté que les timbres qui avaient été émis en 1927, lors de cette traversée, et que vous voyez ci-contre, étaient devenus très rares car tous les Américains ont voulu conserver un souvenir de cet exploit fameux.



Les aventures du baron de Münchausen, très populaires en Allemagne, datent du XVIIIe siècle. Guerrier, chasseur, voyageur et surtout grand menteur, nous verrons le baron cousin de notre baron de Crac, nous raconter les histoires les plus extraordinaires en Russie, en Turquie et enfin dans une île mystérieuse.

Je continuai mon voyage jusqu'à ce que la nuit et les ténèbres me surprissent. Aucun signe, aucun bruit, qui m'indiquât la présence d'un village : le pays tout entier était enseveli sous la neige et je ne savais pas la route.

Harassé, n'en pouvant plus, je me décidai à descendre de cheval; j'attachai ma bête à une sorte de pointe d'arbre qui surgissait de la neige. Je plaçai, par prudence, un de mes pistolets sous mon bras et je m'étendis sur la neige. Je fis un si bon somme que, lorsque je rouvris les yeux, il faisait grand jour. Quel fut mon étonnement lorsque je m'aperçus que je me trouvais au milieu d'un village, dans un cimetière! Au premier moment je ne vis point mon cheval, quand, après quelques instants, j'entendis hennir au-dessus de moi. Je levai la tête, et je pus me convaincre que ma bête était suspendue au coq du clocher. Je me rendis immédiatement compte de ce singulier événement : j'avais trouvé le village entièrement recouvert par la neige; pendant la nuit, le temps s'était subitement adouci, et tandis que je dormais, la neige, en fondant, m'avait descendu tout doucement jusque sur le sol; ce que dans l'obscurité j'avais pris pour une pointe d'arbre, n'était autre chose que le coq du clocher. Sans m'embarrasser davantage, je pris un de mes pistolets, je visai la bride, je rentrai heureusement par ce moyen en possession de mon cheval, et poursuivis mon voyage.

. . . . . .

Malgré tout mon courage, malgré la rapidité, l'adresse et la souplesse de mon cheval, je ne remportai pas toujours, dans la guerre contre les Turcs, les succès que j'eusse désirés. J'eus même le malheur, débordé par le nombre, d'être fait prisonnier, et ce qui est plus triste encore, quoique cela soit une habitude chez ces gens-là, je fus vendu comme esclave.

Réduit à cet état d'humiliation, j'accomplissais un travail moins dur [illegible] singulier, moins avilissant qu'insupportable. J'étais chargé de mener chaque matin au champ les abeilles du sultan, de les garder tout le jour et de les ramener le soir à la ruche. Un soir il me manqua une abeille, mais je reconnus aussitôt qu'elle avait été attaquée par deux ours qui voulaient la mettre en pièces pour avoir son miel. N'ayant entre les mains d'autre arme que la hachette d'argent qui est le signe distinctif des jardiniers et des laboureurs du sultan, je la lançai contre les deux voleurs dans le but de les effrayer. Je réussis en effet à délivrer la pauvre abeille; mais l'impulsion donnée par mon bras avait été trop forte; la hache s'éleva en l'air si haut, si haut qu'elle s'en alla tomber dans la lune. Comment la ravoir ? Où trouver une échelle pour aller la rechercher ?

Je me rappelai alors que le pois de Turquie croît très rapidement et à une hauteur extraordinaire. J'en plantai immédiatement un, qui se mit à pousser et alla de lui-même contourner sa pointe autour d'une des cornes de la lune. Je grimpai lestement vers l'astre, où j'arrivai sans encombre. Ce ne fut pas un petit travail que de rechercher ma hachette d'argent dans un endroit où tous les objets sont également en argent. Enfin, je la trouvai sur un tas de paille.

Alors je songeai au retour. Mais, ô désespoir! la chaleur du soleil avait flétri la tige de mon pois, si bien que je ne pouvais descendre par cette voie sans risquer de me casser le cou. Que faire ? Je tressai avec la paille une corde aussi longue que je pus : je la fixai à l'une des cornes de la lune et je me laissai glisser. Je me soutenais de la main droite, j'avais ma hache dans la gauche : arrivé au bout de la corde, je tranchai la portion supérieure et la rattachai à l'extrémité inférieure; je réitérai plusieurs fois cette opération, et je finis, au bout de quelque temps, par discerner au-dessous de moi la campagne du sultan.

Je pouvais bien être encore à une distance de deux lieues de la terre, dans les nuages, lorsque la corde se cassa, et je tombai si rudement sur le sol que j'en restai tout étourdi. Mon corps, dont le poids s'était accru par la vitesse acquise et par la distance parcourue, creusa dans la terre un trou d'au moins neuf pieds de profondeur. Mais la nécessité est bonne conseillère. Je me taillai avec mes ongles une sorte d'escalier et je parvins de cette sorte à revoir le jour.

. . . . . .

Nous partîmes d'Amsterdam chargés d'une mission importante de la part de leurs Hautes Puissances les États de Hollande. Notre voyage ne présenta rien de bien remarquable à l'exception d'une terrible tempête, à laquelle je dois consacrer quelques mots à cause des singulières conséquences qu'elle amena. Elle éclata juste au moment où nous étions à l'ancre devant une île, pour faire de l'eau et du bois; elle sévissait si furieuse, qu'elle déracina et souleva en l'air nombre d'arbres énormes.

Bien que quelques-uns pesassent plusieurs centaines de quintaux, la hauteur prodigieuse à laquelle ils étaient enlevés les faisait paraître pas plus gros que ces petites plumes que l'on voit parfois voltiger dans l'air.

Cependant, dès que la tempête se fut apaisée, chaque arbre retomba juste à sa place, et reprit aussitôt racine, de sorte qu'il ne resta pas la moindre trace des ravages causés par les éléments. Seul, le plus gros de ces arbres fit exception. Au moment où il avait été arraché de terre par la violence de la tempête, un homme était occupé avec sa femme à y cueillir des concombres; car dans cette partie du monde, cet excellent fruit croît sur les arbres. L'honnête couple accomplit patiemment le voyage aérien, mais, par son poids, il modifia la direction de l'arbre qui retomba horizontalement sur le sol.

Or, le très gracieux cacique de l'île avait, ainsi que la plupart des habitants, abandonné sa demeure, par crainte d'être enseveli sous les ruines de son palais; à la fin de l'ouragan, il revenait chez lui en passant par son jardin, lorsque l'arbre tomba précisément en ce moment et, par bonheur, le tua net.

— Par bonheur, dites-vous ?

— Oui, oui, par bonheur; car, messieurs, le cacique était, sauf votre respect, un abominable tyran, et les habitants de l'île étaient les plus malheureuses créatures qu'on pût trouver sous la calotte des cieux. Des masses d'approvisionnements pourrissaient dans ses magasins et dans ses greniers, tandis que son peuple, à qui il les avait extorqués, mourrait littéralement de faim.

Son île n'avait rien à craindre de l'étranger; malgré cela il mettait la main sur tous les jeunes gens pour en faire des héros suivant l'ordonnance, et de temps en temps vendait sa collection au voisin le plus offrant, pour ajouter de nouveaux millions de coquillages, aux millions qu'il avait hérités de son père.

En récompense du grand service que ces cueilleurs de concombres avaient rendu à leurs compatriotes, on les plaça sur le trône laissé vacant par la mort du cacique. Il est vrai de dire que ces braves gens avaient dans leur voyage aérien vu le soleil de si près, que l'éclat de cette lumière leur avait pas mal obscurci les yeux, et quelque peu aussi l'intelligence; mais ils n'en régnèrent que mieux, si bien que personne ne mangeait de concombre sans dire : « Dieu protège notre cacique! »

Le boxeur irascible

Les sportifs n'acceptent pas toujours avec satisfaction les décisions des arbitres, et tel fut bien le cas pour le boxeur Maekel qui a disputé récemment un match à Chicago. L'arbitre le déclara battu aux points : mais le boxeur avait encore assez d'énergie pour se précipiter sur l'arbitre, le mettre knock-out, en faire autant aux juges accourus à la rescousse et seule l'intervention de la police, munie de solides matraques, permit de maîtriser ce vaincu mécontent.

Nouvelle brève

Le champion soviétique Losséliani vient de battre le record du saut en longueur sans élan avec 3 m. 48...

L'homme volant

Le pilote soviétique Iltchenko vient d'accomplir une magnifique performance à bord d'un planeur à deux passagers en battant le record du monde de distance pour cette catégorie et en parcourant 137 kilomètres en une heure quarante. Un tel vol n'est pas exempt d'émotions pour le passager et pour son pilote. En effet, l'avion ayant abandonné le planeur à 1.100 mètres d'altitude, le pilote eut le plus grand mal à le maintenir à une altitude suffisante car les nuages s'étaient dissipés. Il parvint pourtant à rejoindre un grand nuage qui surplombait le littoral de la mer d'Azov, et il a pu même pendant quelque temps survoler cette mer à une vitesse de près de 120 kilomètres.

Sport familial

Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une discussion familiale réglée d'une manière sportive. Non, pas du tout, je veux parler d'une équipe de basket-ball de la région lyonnaise, qui présente une curieuse particularité : les cinq joueurs qui constituent le team local sont tous frères, le plus jeune a quinze ans, l'aîné a vingt-cinq ans et il paraît que la cohésion et le bon ordre sont parfaits dans cette équipe...

La tête en bas et les pieds en l'air

Rouler à bicyclette dans cette étrange position, c'est étrange, et pourtant c'est ce qu'a réalisé l'Allemand Kompes au cours du championnat du monde de figures à vélo... Voilà un championnat dont vous n'aviez peut-être jamais entendu parler et pourtant il existe bien puisqu'un hebdomadaire sportif nous présente une photo de ce champion roulant sur un vélo, le front sur le guidon, la poitrine sur la selle et les deux mains sur la roue arrière, devant un parterre de juges prenant gravement des notes sur cette exhibition qui aurait peut-être plus sa place dans un cirque. Je ne vous conseille pas d'essayer car il y aurait rapidement quelque chose de cassé.

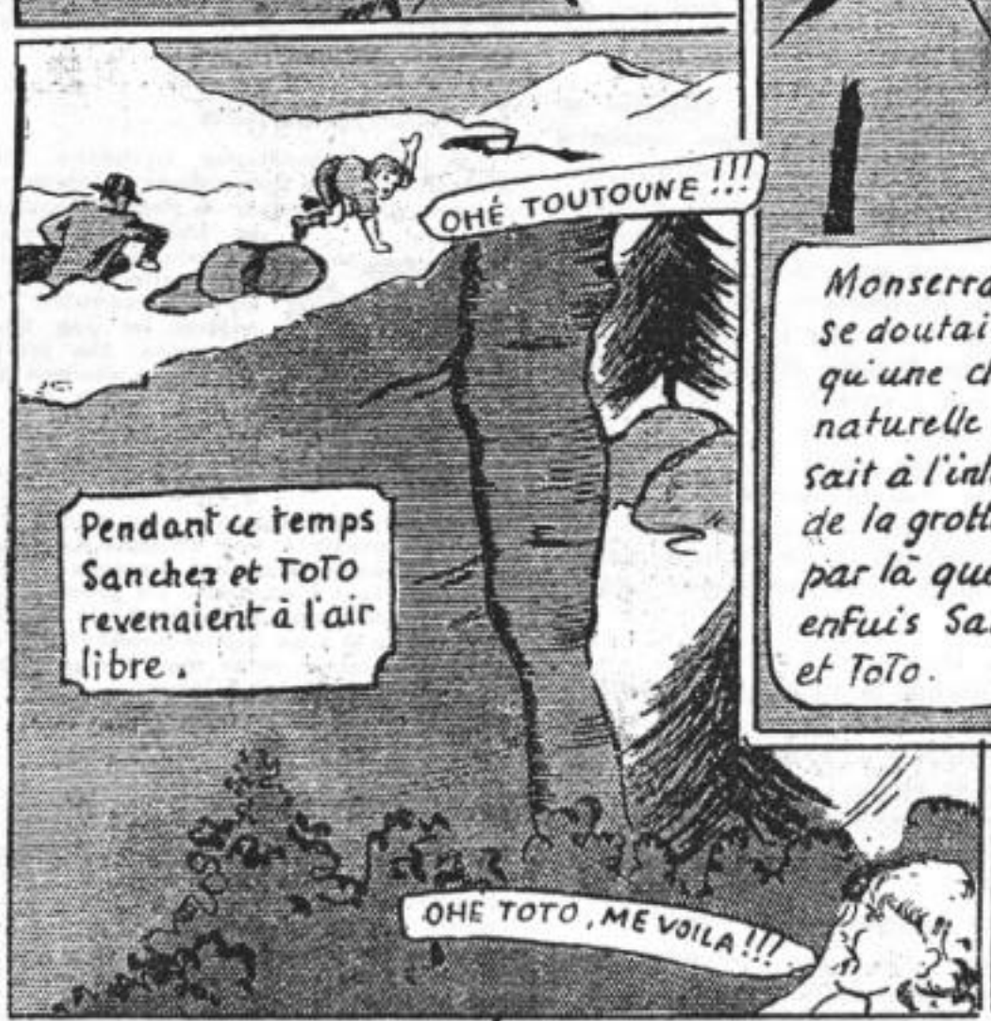
Innovation

Les exhibitions des champions sportifs dans les cirques et les music-halls ont, décidément, beaucoup de succès. Après Ladoumègue et M. Thill, voici que le sympathique Antonin Magne va faire une tournée à travers la France avec un cirque...

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

TOTO, TOUTOUNE ET SANCHEZ LE FILS DU PECHEUR QUI LES HEBERGENT SONT TRAQUES PAR LES REBELLES ILS SE CACHENT DANS UNE GROTTE

3



Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU.

Résumé. — *Un mystérieux inconnu a lancé une bombe dans le bal des Joyeux Vignerons, à Issy-les-Moulineaux. Le criminel, après avoir assassiné Raymond Lacombe, a disparu ainsi que Jambe-de-bœuf, fiancé de Louise, la sœur de la victime, lancé à la poursuite du meurtrier. Pierrot Lancry (quatorze ans) et Fil-de-Fer, ouvriers aux Usines Morel, en quittant l'hôpital où vient de mourir la victime, trouvent vide la villa Alfred où ils habitent. L'oncle de Pierrot, l'inventeur Clément Lothaire et son ami, le professeur Schultz ont tous deux disparu.*

Chapitre V

Enquête a Clamart

Assis dans le grand fauteuil où se tenait ordinairement Clément Lothaire en contemplant d'un regard absent les châtaigniers du bois de Clamart, Pierrot, abasourdi par le nouveau coup qui venait de le frapper, roulait machinalement entre ses doigts le trèfle de velours noir qu'il avait ramassé sur le tapis de la chambre de son oncle. Le soleil n'était pas encore levé. L'ampoule électrique était restée allumée tandis que la lumière grise de l'aurore remplissait déjà la pièce. Un faux jour régnait dans la pièce étroite, toute bouleversée par les mystérieux visiteurs. Fil-de-fer fut le premier à rompre le silence.

— Pour moi, il n'y a pas d'erreur, c'est un coup de la bande à Van der Gold. Si Premior n'était pas mort, je n'aurais pas à chercher bien loin qui a mené l'expédition.

Clément Lothaire, l'oncle de Pierrot, était l'inventeur d'un mystérieux catalyseur, la *Lotharite*, qui permettait de remplacer, dans les moteurs des automobiles et des avions, l'essence par de la simple eau de fontaine. Le Roi du pétrole, Van der Gold, qu'on appelait aussi l'homme mystérieux de l'Europe, avait eu connaissance de cette invention et Clément Lothaire avait refusé de lui en livrer le brevet. Le milliardaire avait fait enlever l'inventeur par une bande à sa solde, commandée par un certain Premior et Pierrot Lancry avait mené contre les bandits du pétrole, avec l'aide de ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, une lutte effroyable et sans merci. L'indomptable petite troupe avait fini par délivrer l'inventeur, mais le vieillard avait, hélas! perdu la raison à la suite des supplices qu'il avait endurés dans les repaires du Roi du pétrole.

Depuis six mois, Clément Lothaire, Pierrot et ses deux amis menaient à Clamart une vie paisible. Fil-de-Fer travaillait aux usines Morel, où Pierrot faisait son apprentissage. Jambe-de-Bœuf, portant sur lui un revolver chargé, ne quittait guère le vieillard.

Aucune allée et venue suspecte, aucun indice troublant n'étaient venus alerter les amis... Ils en étaient venus à penser que le Roi du pétrole avait perdu leur piste, ou qu'il avait renoncé à les poursuivre, puisque le secret de la *Lotharite* avait été perdu en même temps que sombrait la raison de son inventeur. La nuit précédente, ils avaient confié pour la première fois la garde de Lothaire au Professeur Schultz, un compagnon de leurs aventures de jadis, en qui ils avaient toute confiance.

Pierrot releva la tête, semblant sortir d'un songe.

— Tu as raison, Fil-de-Fer. Je suis certain qu'il y a du Van der Gold là-dessous... Mais une chose me surprend : le Professeur Schultz avait à ses côtés le révolver de Jambe-de-Bœuf, un Colt à six coups. Je ne comprends pas qu'il se soit laissé enlever ou attaquer par une bande tirer des coups de feu qui auraient alerté sans à plus de cent mètres à la ronde...

— Que sais-tu de ce qui s'est passé? Schultz s'était peut-être endormi... Il a été surpris... Mais rien ne sert de raisonner dans le vide. Allons plutôt interroger les voisins...

— Oui, tout de suite! s'écria Pierrot, en quittant le profond fauteuil.

Ils étaient déjà sur le perron lorsque Fil-de-Fer se ravisa.

— Non, n'y allons pas tout de suite. Je ne veux pas que la police soit mêlée à cette histoire. Je ne veux pas qu'on te ramène au pénitencier de Penthièvre.

Pierrot tenait entre ses doigts le trèfle de velours noir.

Pierrot Lancry avait été jadis, à la suite des machinations de Van der Gold, condamné par le tribunal de Vernon a vivre jusqu'à sa majorité dans l'affreux bagne d'enfants de Penthièvre. Il avait pu s'évader grâce à ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, mais par précaution il s'était embauché aux usines Morel sous le faux nom de Pierre Chardin. C'était aussi sous ce nom qu'était connu Lothaire, qui passait pour le grand-père de Pierrot.

— Si la police t'interroge, tu es fichu... Tu resteras dans ce bagne jusqu'à ta majorité. Tu en auras pour sept ans, reprit Fil de Fer. C'est déjà bien heureux que le commissaire n'ait pas pensé à toi, tout à l'heure... Non, il vaut mieux attendre que les voisins soient levés pour aller les interroger. Il faut qu'ils ne soupçonnent rien et qu'ils n'aient pas l'idée d'avertir la police. Comme cela nous allons pouvoir dormir une heure ou deux. Nous en avons besoin...

A sept heures et demie la bruyante sonnerie d'un réveil tira les deux amis de leur assoupissement. Ils s'étaient couchés tout habillés et furent rapidement sur pied. La villa Alfred était bâtie à l'angle de la rue Galliera et de la rue de la Plâtrière. La rue Galliera longe la forêt de Clamart qui faisait ainsi face au côté sud de la villa. A l'Est et au Nord la maison était entourée par un vaste terrain jardinier, couvert de cloches à melon et de châssis de verre, et les habitations les plus proches étaient, de ces deux côtés, éloignées d'une centaine de mètres. Mais par contre, dans la direction ouest, de l'autre côté de la rue de la Plâtrière, trois maisonnettes n'étaient séparées de la villa Alfred que par quelques enjambées.

L'habitation la plus proche était celle de la famille Rousseau. Le père et la mère étaient employés aux services de comptabilité des usines Morel et étaient assez liés avec Fil-de-Fer et Pierrot. Ils avaient une fillette de douze ans, Germaine, qui avait donné son nom à a villa, et un garçon de deux ans plus jeune, Jean-Jacques.

Mme Rousseau était en train de moudre du café lorsque les deux amis pénétrèrent dans la villa Germaine. La comptable était une grosse femme courte, active et bavarde. Elle avait le nez busqué et ses cheveux coupés courts avaient reçu les cinq ondulations réglementaires des indéfrisables à bon marché.

Mme Rousseau connaissait déjà les tragiques événements des « *Joyeux Vignerons* ». Elle assaillit les amis de questions et fut bouleversée lorsque les deux amis lui eurent appris la mort tragique de Raymond et la disparition de Jambe-de-Bœuf.

— Mais c'est, hélas! le cas de dire qu'il n'y a jamais deux malheurs sans trois, ajouta Fil-de-Fer. Figurez-vous qu'en rentrant ce matin on n'a pas retrouvé le grand-père. Est-ce que vous ne l'auriez pas vu, par hasard? On se demandait s'il n'était pas venu chez vous. Il n'a pas l'habitude de rester seul, et comme il n'a pas sa tête à lui...

Mme Rousseau ne savait rien de Clément Lothaire. Toute la famille avait passé la soirée du samedi à l'*Alhambra* de Clamart où l'on jouait un film d'espionnage. Ils étaient partis un peu après huit heures, c'est-à-dire avant que Fil-de-Fer lui-même n'ait quitté la villa Alfred pour se rendre au bal. Les Rousseau étaient revenus chez eux peu avant minuit. Tout était calme dans les environs. Mme Rousseau avait seulement remarqué que la lumière était restée allumée dans la chambre de Lothaire. Durant toute la nuit, la comptable qui avait le sommeil très léger et que réveillait un bruit inhabituel, fut-ce même le passage d'une auto dans le chemin de la forêt, n'avait absolument rien entendu.

— Allons, conclut Fil-de-Fer, le pauvre grand-père ne peut être parti bien loin. Je vais demander aux autres voisins s'ils n'ont pas de ses nouvelles.

— Pas besoin d'aller chez la vieille folle d'à côté, fit Mme Rousseau. Elle est sourde comme un pot. Et de plus, c'est un ours mal léché qui vit tout le jour et toute la nuit enfermé dans sa tanière puante. Elle ne saura rien. Et si elle sait quelque chose elle ne voudra quand même r'en dire.

Dans Clamart, on désignait la voisine de Mme Rousseau sous le sobriquet de la Comtesse. Elle s'était établie rue de la Plâtrière à peu près à la même époque que Pierrot et ses amis. Elle portait d'effarantes robes de dentelle à la mode de 1910, des bijoux de strass et des chapeaux à plumes. Elle ne sortait guère qu'à la tombée de la nuit, pour aller faire son marché, traînant toujours avec elle d'invraisemblables paquets. C'était une Russe qui dédaignait tout le monde et ne parlait jamais à personne. Elle ne recevait jamais aucune visite. Elle était perpétuellement embusquée derrière des rideaux en broderie à jour, très sales. Elle épiait ainsi les rares passants de la rue de la Plâtrière, tout en tricotant des dentelles de fil.

Malgré l'opinion de Mme Rousseau, les deux amis allèrent sonner à la porte de la villa Nitchevo. Ils furent longtemps sans avoir de réponse et sans entendre le moindre bruit. Ils insistèrent, cognèrent violemment à la porte. Enfin un bruit de savates traînées se fit entendre, suivi du cliquetis de multiples verrous. La porte s'entr'ouvrit. Une chaîne de sûreté retenait le vantail.

Les amis aperçurent derrière le battant entr'ouvert une vieille femme, en bigoudis, au visage ridé couvert de fards et de crasse. Elle était vêtue d'un peignoir de soie crème, aux manches à gigot ornées de grands volants de dentelle de Chantilly en loques. Elle avait aux pieds de vieux souliers vernis d'homme, éculés et bâillants, trop grands pour ses pieds.

Elle fit répéter ses questions à Fil-de-Fer qui dut hurler pour se faire comprendre. Une âcre odeur montait du taudis qu'était la villa Nitchevo.

— Non, je n'ai rien vu, répondit la vieille femme d'une voix suraiguë, avec un accent russe qui lui faisait rouler infiniment les r. Je n'ai pas vu votre vieux monsieur. Je n'ai rien entendu. *Dosvidanié.*

Sur cet adieu la comtesse avait poussé la porte de sa villa d'un mouvement brusque et déjà les amis entendaient le déclic des verrous qui se refermaient. Il n'y avait rien à attendre de la vieille.

La troisième des maisons qui faisaient face à la villa Alfred, était inhabitée; elle était à vendre depuis quelques mois. Ensuite venait un vaste terrain planté de groseilliers. Puis les villas recommençaient. Les amis allèrent de porte en porte. Personne n'avait aperçu Clément Lothaire. Nul n'avait entendu durant la nuit le moindre bruit suspect.

Les amis étaient découragés. Rien ne leur permettait de deviner les circonstances de la disparition de Clément Lothaire et du Pr Schultz. Ils pouvaient seulement être sûrs qu'aucun coup de feu n'avait été tiré durant la nuit, qu'aucun personnage suspect n'avait été aperçu, qu'aucun bruit insolite n'avait été entendu. Il ne restait aux amis qu'à visiter la seule villa qui avoisinait leur domicile en direction de Meudon. Cette humble maison, située en bordure de la forêt, entre le domicile des Rousseau et le vaste parc qui entoure l'hôpital Sainte-Emilie était habitée par un vieux retraité, le père Guitton.

Chapitre VI

Le père Guitton

Le père Guitton avait été autrefois employé aux pompes funèbres de la ville de Paris, et il avait gardé de son ancienne profession l'air solennel de

quelqu'un qui porte éternellement le diable en terre. Il avait largement dépassé sa soixante-dixième année, mais il se tenait toujours droit et fier. On le voyait souvent en promenade dans les bois proches, et il lui était parfois arrivé de tenir compagnie au vieux Clément Lothaire, parlant inlassablement au malheureux sans s'inquiéter du fait que l'inventeur était incapable de le comprendre.

Le père Guitton était entièrement chauve et il portait une épaisse moustache, si noire qu'on le soupçonnait de la teindre. Il était en manches de chemise et en tablier bleu, en train de repiquer des laitues dans un jardinet tiré au cordeau lorsque les deux amis sonnèrent à sa porte. Il les fit entrer dans une étroite salle à manger où une suspension de cuivre voisinait avec un buffet Henri II minutieusement astiqué. Au mur étaient suspendus deux chromos représentant Napoléon Ier et le général Boulanger, les deux admirations du père Guitton.

L'ancien ordonnateur des pompes funèbres, après s'être lavé minutieusement les mains dans la cuisine revint auprès des deux amis. Il avait revêtu une solennelle redingote noire et un faux col rabattu en celluloïd, fermé par un nœud de cravate noir, tout fait.

— Je vous écoute, mes jeunes amis. Que puis-je pour votre service ?

Le père Guitton n'avait pas vu Clément Lothaire de toute la soirée. Le septuagénaire n'avait d'ailleurs pas passé la soirée chez lui. Il se mit aussitôt à raconter minutieusement ce qu'il avait fait la veille au soir, de la même voix compassée qu'il employait autrefois pour annoncer, une canne d'ébène à la main et le tricorne noir en tête : « Ces messieurs de la famille. »

— Oui, comme tous les samedis soir je suis allé dîner chez ma fille qui habite sentier des Basses-Pointes, au Val de Meudon. J'ai fort bien mangé ma foi, On a commencé par des olives marinées, du pâté de campagne et des radis roses. Mais je n'ai pas pu en manger, à cause de mon estomac...

C'est en vain que Fil-de-Fer essaya d'endiguer l'intarissable éloquence du vieillard. Il lui fallut à toute force apprendre par le détail le menu du dîner, ainsi que le programme de radio qu'avait écouté le père Guitton après le pousse-café. Le retraité n'aimait pas l'ail dans la salade, mais il adorait les concerts de la Garde républicaine. Bien que cet orchestre jouât ce soir-là à la radio, Guitton n'en avait pas moins quitté la maison de sa fille à neuf heures dix, selon l'immuable habitude d'une vie ainsi réglée depuis dix ans. Le vieil homme, après avoir traversé la voie de chemin de fer près de la gare de Meudon Val-Fleury, avait remonté le sentier des Fosses vers Fleury. Il n'avait rencontré personne jusqu'à l'hôpital Sainte-Emilie. Le père Guitton poursuivit:

— Figurez-vous que rue des Brignoles — vous savez bien cette rue en pente, mal entretenue, qui descend en pente entre l'hôpital Sainte-Emilie et la maison de retraite Galliera — j'ai aperçu une grande limousine noire, tournée en direction du Val, le moteur arrêté, sans personne d'autre que le chauffeur au volant. Je me demande bien ce que pouvait attendre là, à cette heure avancée de la nuit, une si belle voiture de maître, dans un sale chemin comme celui-là.

Fil-de-Fer avait dressé l'oreille. Il interrogea le père Guitton. Mais il n'obtint rien de plus. Le vieil homme était rentré ensuite chez lui sans faire d'autre rencontre. Il s'était couché aussitôt. Il était neuf heures et demie. Il s'était endormi un peu plus tard qu'à son ordinaire, parce qu'un ivrogne avait traîné quelque temps sous ses fenêtres en chantant sans interruption. Tout bruit avait cessé un peu après que dix heures aient sonné à l'hôpital Sainte-Emilie. Le retraité avait alors dormi d'un sommeil calme et sans rêve, que rien n'était venu troubler.

— Et quelle chanson chantait l'ivrogne ? demanda Fil-de-Fer.

— C'était cette nouveauté que Mme Mistinguett a mis récemment à la mode : *On fait une petite belotte...*

— Vous appelez ça une nouveauté ? ironisa Fil de Fer, qui ajouta : décidement, tout le monde chantait cette rengaine, la nuit dernière...

— Moi, reprit le vieillard, je n'ai jamais pu apprendre la belotte. C'est compliqué ces jeux modernes. Pour ma part, je m'en tiens au bezigue chinois. Ce que j'ai pu en faire de bonnes parties avec mon collègue Marceau... C'est dommage que votre grand-père soit un peu fatigué. Je suis certain qu'il connaît le bezigue chinois, lui. C'est de son âge. Nous aurions fait de bonnes parties...

Il fallut un quart d'heure aux amis pour se dépêtrer de l'intarissable vieillard. Quand ils furent de retour à la villa Alfred, ils furent, sur le seuil du jardin, interpellés par Mme Rousseau. Un agent venait de quitter la rue de la Plâtrière. Il venait du commissariat de police de Meudon. On demandait à Fil-de-Fer d'aller voir d'urgence le commissaire Cortier. Il avait laissé une convocation entre les mains de Mme Rousseau. Le facteur venait aussi de passer. Il avait mis une lettre dans la boîte...

La lettre venait d'un ancien camarade de Fil-de-Fer, qui faisait son service militaire à Fontainebleau. Elle ne contenait que des phrases insignifiantes. Et pourtant lorsque Fil-de-Fer et Pierrot sortirent au bout d'un quart d'heure de la villa Alfred, l'ouvrier carrossier cria à Mme Rousseau qui battait un paillasson devant sa porte.

— Ne vous inquiétez pas, le grand-père est retrouvé. Il est à Fontainebleau, avec l'ami qui était là hier soir. Pierrot va aller les rejoindre pour un jour ou deux. Moi je vais au rendez-vous du commissaire, après avoir conduit Pierrot à l'autobus.

— Qu'est-ce qu'ils vous veulent, au commissariat ? demanda la brave femme.

— Oh ! comme ils disent toujours : « Affaire vous concernant. » Je vous dirai cela tout à l'heure, en rentrant.

Les deux amis descendirent vers Issy-les-Moulineaux.

— Tu es vraiment sûr de Sun Chen, le Chinois ? demanda Pierrot à mi-voix.

— Mais puisque je te dis que c'est un copain, répondit Fil-de-Fer d'une voix péremptoire. *(A suivre.)*

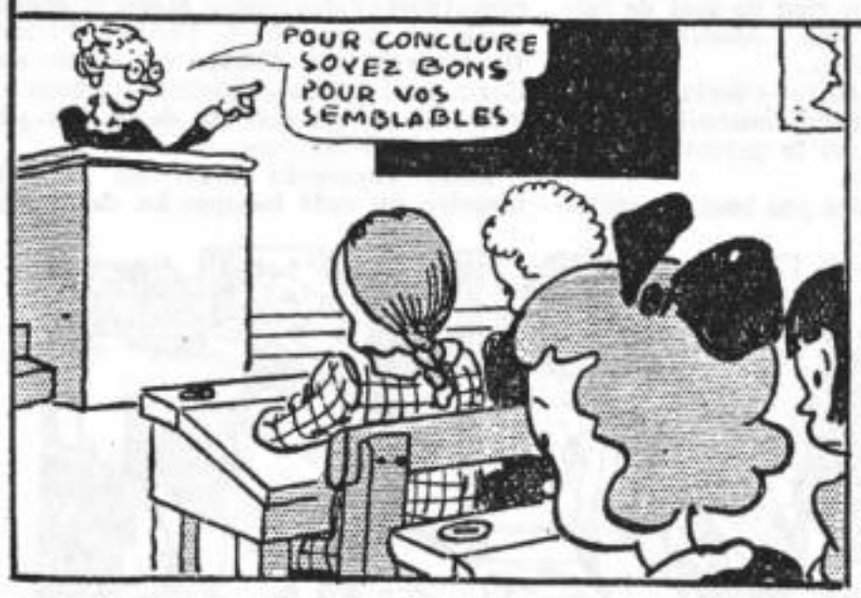
Si vous aimez "LE TRÈFLE NOIR" vous devez lire

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

Les premières aventures de Pierrot Lancry

Un volume illustré **E. S. I.** 7 fr. 50

ZÉZETTE et JOJO : LA LEÇON DE MORALE....



Variétés

La noce au village.

Grand événement à Fouilly-les-Oies : le père Jules marie sa fille au fils du père Mathurin. Tout le pays va assister au banquet : on sera 59 et le père Jules, qui fait bien les choses, commande à la ville des voitures pour amener tout le monde. Or, le garagiste n'a que deux sortes de voitures : des conduites intérieures où on peut mettre quatre invités et des « familiales » où on peut en mettre neuf. Comme on ne lui payera que 59 places, il veut qu'il n'y en ait pas une en trop. Comment doit-il faire ? *(Solution dans un autre numéro.)*

CHARADE

envoyée par Liliane Glaser, 30, avenue Anatole-France, Vitry.

On exécute mon premier quand on marche.
Mon second est un animal rongeur.
L'action de tomber est mon dernier.
Mon tout en U. R. S. S. est beaucoup utilisé.

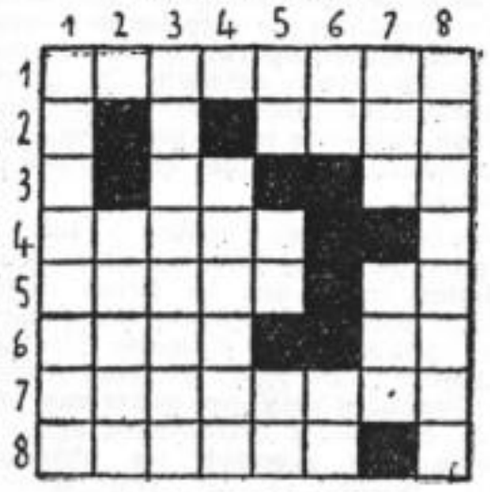
Solution : PARACHUTE.

DEVINETTES

Six lettres forment le nom d'un oiseau.
Vivant sur terre et quelquefois sur l'eau
Mélangez-les.
Vous changerez le nom du volatile.
En celui d'une espèce de tableau.
Où l'heure se lit.

Réponse : CANARD, CADRAN.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Succès. — 2. Fuits durs. — 3. Note de musique. Possessif. — 4. Partie antérieure. — 5. Empereur romain célèbre par sa cruauté. — 6. Plaine désertique de France. — 7. Enragé. — 8. Bref sommeil.

VERTICALEMENT

1. Le plus beau moment de l'année. — 2. Brillant. — 3. Votre ami le plus cher. — 4. Extraordinaire. — 5. Pronom. Deux lettres de ton. Préfixe. — 6. Déesse antique. Ce que dit le petit enfant qui apprend à lire. — 7. S'amusât. La terre. — 8. Excessive.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 51

HORIZONTALEMENT

1. Gribouille. — 2. Aimable. — 3. Rit. — 4. Duels. Oise. — 5. Ionien. Gin. — 6. Sav. Tord. — 7. Suer. Valse. — 8. An. Duire. — 9. Rimeras. Or. — 10. Terre. Esus.

VERTICALEMEMT

1. Gaudissart. — 2. Ri. Uo. Unie. — 3. Immense. — 4. Liarder. — 5. Obèse. Ure. — 6. Ulm. Via. — 7. Tarse. — 8. Rigole. — 9. Loisirs. Ou. — 10. Entendeurs.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU DESSIN INACHEVÉ

Voici les gagnants : Mlle Ariente, R. Fabre, Git, Chevrance, Demanneville, Muller, Zaman, D. Cachet, Thieblemont, L. Pythoud, Klodanski, Mongel, Lespagnandelle, Deprez, Laribe, Meriau, L. Glaser, O. Hotton, Pochinot, J. Lemaitre, P. Ferrari.

Ils recevront un intéressant livret de *Mon Camarade.*

LE COIN DES FILLETTES

Les jours

Rien n'est plus joli, pour garnir de la lingerie, un napperon ou une petite robe d'enfant que les jours, et, en outre, c'est très amusant à faire. Je vais d'abord vous dire comment on fait le très simple ourlet à jours. Je vous conseille, pour commencer, de le faire dans un tissu assez lâche, une étamine ou de la toile par exemple, pour vous habituer à tirer les fils. Vous tirez donc un fil à l'endroit où devrait venir le bas de l'ourlet, puis vous en tirez quatre ou cinq autres en dessous. Ceci fait vous rabattez votre ourlet, comme un ourlet ordinaire pour qu'il vienne à ras du premier fil tiré, puis vous bâtissez rapidement. On commence alors le jour ainsi : après avoir fixé à l'ourlet le fil de votre aiguillée, à gauche de l'ouvrage vous prenez sur votre aiguille cinq ou six des fils préparés, vous tirez l'aiguillée pour serrer un peu ces fils et vous repiquez l'aiguille dans l'ourlet un peu plus à droite.

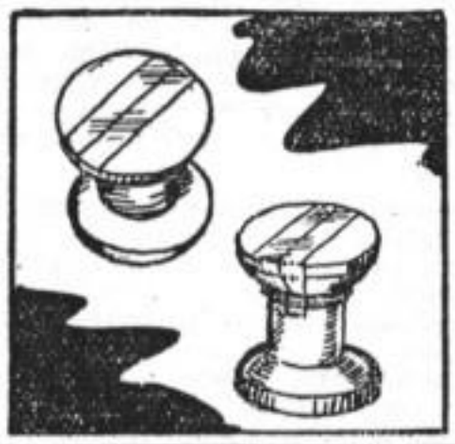
Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Voici encore un dessert que l'on peut faire avec du pain rassis. Il s'appelle d'ailleurs le pain perdu bien que ce soit plutôt du pain gagné, comme vous le verrez. Dans du pain rassis vous coupez des tranches d'environ un centimètre d'épaisseur que vous débarrassez de la croûte. Vous faites bouillir un demi-litre de lait avec un peu de sucre et, si possible, de vanille. Vous ajoutez à ce lait deux jaunes d'œuf quand il est froid, puis vous faites tremper vos tranches de mie de pain dans ce mélange jusqu'à ce qu'elles soient bien imbibées. A ce moment vous ajoutez encore deux jaunes d'œuf. Puis vous mettez dans une poêle un morceau de beurre que vous faites fondre et dans lequel vous faites dorer chacune de vos tranches. Saupoudrez chaque morceau de sucre en poudre et servez chaud.*

Pour conserver les fleurs. — *Votre maman a acheté de belles fleurs. Pour éviter qu'elles ne se fanent il faut les mettre en hiver dans de l'eau tiède, que vous changerez tous les matins. Il faut également couper tous les jours un centimètre de leurs tiges et enfin éviter que les vases ne soient trop près d'un poêle ou d'une cheminée. Ne laissez jamais les fleurs dans la pièce où vous dormez car vous ou elles respireriez mal.*

Les charades en proverbe.

Vous êtes une douzaine de camarades par un jour de pluie et vous ne savez pas à quoi jouer. Je vous propose les charades en proverbes. Voici comment on y joue : Vous tirez au sort et Pierre sort. Vous choisissez alors un proverbe, par exemple : « Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse. » Pierre rentre et se met à vous poser des questions. Il dit à Jean : « Pourquoi lis-tu « Mon Camarade ». Et Jean répond en mettant dans sa réponse le mot « tant », premier mot du proverbe choisi : il dira par exemple, il contient « tant » de choses passionnantes. Pierre peut poser toutes les questions qui lui passent par la tête et vous devez lui répondre en intercalant un mot du proverbe dans l'ordre où ils viennent. Pierre doit deviner le proverbe, sinon il peut, comme vous préférez, donner un gage ou sortir de nouveau.



Fabriquons un nouveau mirliton

Voulez-vous faire un petit instrument de musique ? Prenez une forte bobine d'environ 4 centimètres de diamètre. Dans une chambre à air de bicyclette hors d'usage, taillez deux bandes de caoutchouc de 5 centimètres sur 1 de large. Vous attachez vos bandes de caoutchouc bord à bord, comme l'indique le croquis.

Pour vous servir de l'instrument, soufflez ou chantez dans le trou opposé à la bobine, vous pouvez en varier le son en tapotant vos bandes de caoutchouc lorsque vous soufflez.

LE COIN DU SOURIRE

Toto arrive essoufflé chez l'épicier du coin. « Je suis pressé, monsieur, voulez-vous prendre cette commande, s'il vous plaît. Deux livres de café à 11 francs, 3 livres et demie de biscuits fins à 22 francs, 2 douzaines d'œufs à 10 francs, et 3 livres de beurre frais à 15 francs. Ça fait combien ? — Ça fait, 164 francs. Où dois-je livrer cette commande ? — Vous êtes sûr, que ça fait 164 francs ? — Mais oui, pourquoi ? — C'est le problème que je dois faire ce soir. »

o

Dans le tramway. Six heures du soir. Sortie des bureaux et des magasins. Cohue. Le tramway est bondé. Une jeune maman est debout avec son bébé dans les bras, tandis que près d'elle un gros monsieur est assis. Autour du monsieur on murmure : « Quel mufle! Quel égoïste... » Enfin un voyageur lui frappe l'épaule et lui fait remarquer la jeune femme. Alors le gros monsieur, condescendant et magnanime : « Allons, c'est bon, madame, passez-moi le petit! »

o

On a appris à Denise, que les noms propres s'écrivent avec une lettre majuscule. « Et les noms sales, maman, qu'est-ce qu'il faut leur mettre ? »

o

M. Ambroise est un enragé pêcheur. A partir du lever du soleil, jusqu'à la tombée de la nuit, il est là, assis, sur la berge de la Seine. Un jour, un voisin s'approche de lui et lui demande : « Avez-vous déjà pris quelque chose ? — Il y a longtemps, un bain quand j'étais gosse. »

o

C'est l'hiver. Mariette est enrhumée et tousse. Sa maman lui a recommandé de mettre sa main devant sa bouche. Mariette promet et s'en va. Mais elle revient au bout d'un instant, consternée : « Eh bien, tu sais, ça ne me fait rien. J'ai mis ma main devant ma bouche et ça ne m'a pas empêchée de tousser. »

o

Marius et Olive font collection de timbres-poste. L'un et l'autre se vantent d'avoir la plus belle collection. « J'ai un timbre rare, dit Olive. Viens le voir, mon vieux, c'est le clou de ma série. Songe que s'il n'était pas faux, il vaudrait 25.000 francs! »

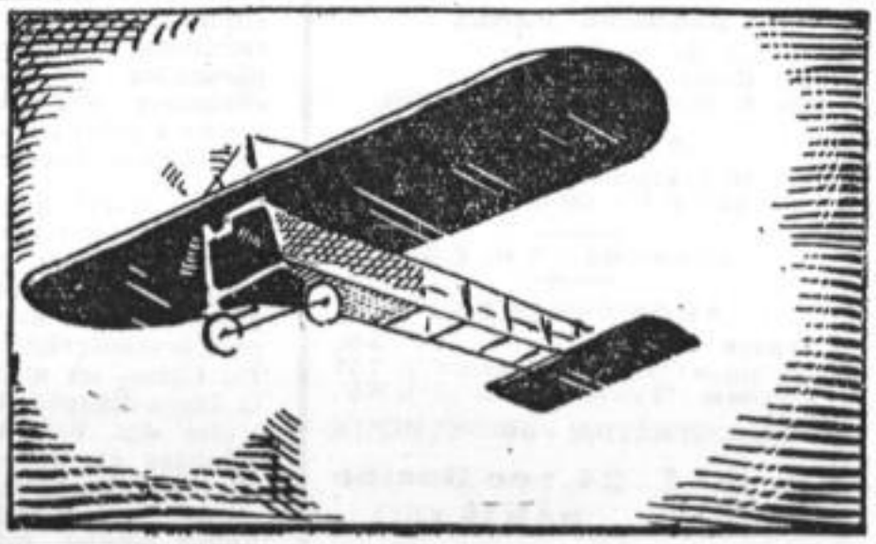
o

La maman de Pierrot raconte à son amie, Mme Durand, que les dents de Pierrot sont toutes sorties sans le faire souffrir. « Mais, dit l'enfant, je ne les ai pas encore toutes. Les dorées ne sont pas poussées! »

LES JEUNES AVIATEURS

Les débuts de l'aviation : Blériot

L'appareil que je vous présente aujourd'hui est celui qui, construit et piloté par Louis Blériot, traversait, en juillet 1900, la Manche, soulevant dans le monde entier un enthousiasme considérable. Du type monoplan, à train d'atterrissage élastique, il est un sérieux progrès sur l'appareil des frères Wright. C'est sur un appareil de ce type que le pilote Geo Chavez devait trouver la mort après avoir effectué le premier la périlleuse traversée des Alpes. Louis Blériot qui vient de mourir, devait par la suite se consacrer à la construction d'appareils.



Un jeune paysan d'Amérique du Sud, qui n'avait jamais vu un livre de mathématiques, vient de résoudre des problèmes dont les difficultés exigent des connaissances étendues d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie. Étrange phénomène, futur grand savant peut-être...

o

D'après des savants qui ont étudié la voix humaine, celle-ci deviendrait de plus en plus aiguë, à tel point qu'il est aujourd'hui plus difficile qu'autrefois de trouver de vrais basses et de vrais contraltos (on appelle ainsi les chanteurs dont la voix est très grave).

o

Le loup et l'ours vivent rarement plus de vingt ans; un lion peut atteindre 70 ans; un bœuf atteint rarement sa 50e année; un cheval ne dépasse guère 35 ans.

o

La pendule mécanique est le résultat de recherches séculaires. Dans l'Antiquité, on se servait de cadrans solaires, tels que ceux qu'on rencontre parfois sur les murs de vieilles maisons à la campagne. Les Anciens émirent l'idée d'un poids animant une roue à dents; et c'est au xe siècle seulement qu'est née la première horloge mécanique.

o

Les Indiens du Chaco ont une méthode de pêche extraordinaire. Lorsqu'ils abordent un étang, s'étant débarrassés de leurs vêtements, ils se jettent à l'eau et criant de toutes leurs forces, remuent la vase à leurs pieds jusqu'à ce que l'eau soit devenue une sorte de boue liquide. Alors ils se retirent sur les bords et guettent les gros poissons qui viennent respirer à la surface. Dès qu'il en paraît un, l'un des pêcheurs plonge résolument et reparaît bientôt, couvert de boue, mais le poisson frétillant dans ses mains.

o

L'homme le plus grand du monde aurait vécu au XVIe siècle, aux environs d'Innsbruck, en Allemagne; son squelette, conservé longtemps, mesurait 2 m. 75!

o

Nous aimons tous les dragées, mais il y en a peu parmi nous qui savent que ce délicieux bonbon fut inventé par le confiseur du Louis XV, nommé Pecquet, au XVIIIe siècle.

A PARTIR DU 1er JANVIER

Les Livrets de

«MON CAMARADE»

PARAITRONT LE 1er DU MOIS

DERNIERS PARUS :

XI. Le pétrole, par Bour.
XII. Contes de Grimm.
XIII. Quelle heure est-il? par M. Iline.

A PARAITRE :

XIV. Noirs et blancs, par Denise Moran.
XV. Blanchette, par C. Duval.

Le numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENTS :

France : 12 Livrets. . . . . 5 fr.
Belgique : 12 Livrets (fr. français). 7.50
Étranger : 12 Livrets (fr. français). 10 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS

E. S. I. 24, rue Racine PARIS (6e)

Vous êtes dans une ville, marchant sur du macadam, dans ces rues qu'éclairent des réverbères et les projecteurs des vitrines et des gros tubes au *néon* des enseignes lumineuses, ces rues où des hommes et des femmes vêtus, chaussés, coiffés, attendent le signal pour franchir la chaussée « entre les clous », pendant que les petites autos rageuses et les braves autobus soufflent et fument comme des coureurs après l'effort. Tout autour de vous s'élèvent des maisons noires et ces buildings aux larges vitres où tinte le téléphone, où l'ascenseur va et vient. Sous vos pas frémit le métro dans son tunnel, et silencieusement se coulent les tuyaux des égoûts, les câbles, les conduites qui amènent l'eau, le gaz, l'électricité dans chaque appartement. Quel effort d'imagination il faut faire pour penser que sur ces kilomètres carrés il y avait autrefois de l'herbe, des fleurs, des arbres, des bêtes paissant, des hommes peinant, se couchant, se cachant dans les trous de la terre. Qu'il est donc loin de nous, « dans la nuit des temps », l'homme primitif, l'homme des cavernes dont je vous parlais dans un récent article. Croyez-vous qu'il soit si loin ? Actuellement encore, les sauvages d'Australie n'ont pas de maison, et pour se protéger la nuit se couchent sous des branches renversées ou sous des écrans de feuillage posés l'un contre l'autre comme des châteaux de cartes. En de nombreux endroits de la terre, des gens vivent « en troglodytes », c'est-à-dire dans des trous qu'ils ont creusés au milieu des falaises, de véritables cavernes. Et tenez, en France même, il y a un village de Touraine, Bourré, où l'on habite ainsi dans des pièces taillées à même le roc et qu'un seul mur ferme du côté extérieur. Ainsi les peuples anciens de la Haute-Égypte, ayant trouvé des grottes naturelles s'y étaient installés et y avaient petit à petit taillé de grandes salles spacieuses, aux parois sculptées, fermant l'entrée par de lourds piliers. Cette maçonnerie puissante, ils la perpétuèrent ensuite quand ils construisirent en pierre au milieu du désert les tombeaux de leurs rois, ces gigantesques *pyramides* qui cachaient de vastes chambres où demeuraient pour les siècles à venir les *sarcophages* contenant les *momies* royales.

Avec quelle ingéniosité les hommes ont construit leurs maisons, en sachant les adapter au climat! « Le climat s'écrit dans l'architecture, a dit Victor Hugo. Pointu, un toit prouve la pluie; plat, le soleil; chargé de pierres, le vent. » En Chine, on utilise le bambou; dans la Basse-Égypte, le roseau pour construire des habitations légères et si robustes en même temps, car toutes les tiges s'emboîtent les unes dans les autres, se raccordent par des assemblages habiles. Ailleurs, dans les pays froids, on bâtit en bois épais ces cabanes qui existaient encore en Russie avant la révolution sous le nom d'*isbas* — avec leurs mauvaises cheminées et le sol en terre battue. Il est étonnant de constater combien les chalets suisses ressemblent à ceux bâtis sur les pentes de l'Himalaya, bien qu'il n'y eut jamais rencontre entre les peuples. L'intelligence humaine a su par les mêmes moyens, devant les mêmes difficultés, obtenir une réussite identique.

Partout on en vint rapidement, pour éviter l'humidité, à faire un soubassement de pierre avant de dresser le bois (plus tard la maison sera même construite sur caves), et on inclinera le toit pour que la pluie s'écoule plus vite, ce toit dépassant les murs afin que la pluie ne les attaque pas (on inventera ensuite les gouttières). Lorsque toute la maison sera bâtie en pierre, le « souvenir du bois » se fera sentir dans la forme de ces colonnes rondes comme des troncs d'arbres, avec leurs chapiteaux comme des feuillages, et par ces panneaux de bois recouvrant les murs intérieurs.

La construction de pierre, en raison de son poids, a nécessité, pendant longtemps, une technique particulière. Les Égyptiens, qui furent de grands architectes, découvrirent que s'ils construisaient les murs tout droits, les maisons n'étaient pas assez solides pour résister au plus léger tremblement de terre; vous connaissez les pyramides et leur énorme base, de même *l'obélisque* est plus large à la base qu'au sommet; les murs des maisons eux aussi étaient « penchés » de la sorte (remarquez comme une bête qui lutte tient ses pattes écartées [— mieux tenir au sol). Et ceux d'entre vous qui habitent des villes anciennes ou de vieux villages pourront y trouver des maisons du Moyen Age présentant cette inclinaison des murs.

De grands peuples de Mésopotamie, les *Chaldéens*, les *Assyriens*, qui n'avaient pas de pierre à leur disposition, fabriquèrent les *briques* en faisant cuire des cubes de terre, perfectionnant un ancien mode de construction en boue séchée qui existe encore, en Afrique par exemple, pour les huttes. La brique implique l'usage du ciment, alors que la pierre peut s'élever seule (les premiers occupants de la Grèce, les *Pélasges*, construisirent d'énormes fortifications rien qu'en pierres brutes posées les unes sur les autres, mais de façon à s'emboîter; les Romains ont élevé en pierre de taille des monuments imposants mais sans lourdeur, avec arches, colonnades, etc.). C'est aussi sur des briques que les peuples de Mésopotamie écrivirent leur histoire, en y traçant des lettres avec des poinçons; on appelle ces caractères *cunéiformes* (= en forme de coins).

Ils firent encore une merveilleuse découverte : la voûte, qui vint en Europe plusieurs siècles après, par Byzance (Constantinople). Vous n'imaginez pas quelle pouvait être la taille d'un palais comme celui du roi assyrien Sargon, l'importance d'une ville telle que Babylone, la capitale chaldéenne quatre mille ans avant Jésus-Christ. Babylone était cinq fois grande comme Paris et entièrement fermée par une muraille haute de 10 mètres, épaisse de 30 mètres, longue de 90 kilomètres, avec 250 tours dominant son parapet! A l'intérieur, des maisons, des palais, des temples, et d'énormes tours carrées à plates-formes où les prêtres montaient étudier les astres (la *Tour de Babel* avait 190 mètres de haut), mais en même temps des pâturages et des cultures pour permettre à la population de se nourrir en cas de siège — et d'autres enceintes fortifiées parallèles à la première pour assurer une protection encore plus efficace. Et pourtant Cyrus, roi de Perse, saura conquérir Babylone; il s'y introduira par surprise en suivant le lit du fleuve Euphrate qui la traverse, après en avoir détourné le cours! Actuellement Babylone n'est plus qu'une colline de boue; une formidable organisation de briques est tombée en poussière...

Après avoir ainsi utilisé le bois, la pierre et la brique pour construire leurs maisons, après que les Grecs eurent atteint dans leurs édifices des proportions parfaites, les Romains jeté sur le monde leurs ponts et leurs routes, les Byzantins mêlé des matériaux précieux dans leurs décorations, après le Moyen Age dressant ses châteaux forts massifs et ses transparentes cathédrales, après les grâces de la Renaissance et l'ordre de Versailles, qu'est-ce que l'architecte avait encore à inventer ? — L'usage du fer dans la construction : la poutre en fer d'abord, la Tour Eiffel ensuite, et enfin le *ciment armé*. Ces coulées de ciment autour de longues tiges permettent de diminuer le poids des murs, de courber ces murs, de multiplier les terrasses et les plans horizontaux, d'élargir les fenêtres qui peuvent parfois tenir toute la façade. Déjà commencent à s'élever de nouvelles villes où ces grands cubes blancs sont entourés d'espace et de verdure. Où cela ? Dans les pays où l'on fait du neuf : aux États-Unis, en Hollande, en Turquie, en Russie surtout. Que nos amis parisiens aillent admirer un bel exemple de construction en ciment armé : le groupe scolaire de la municipalité communiste de Villejuif.

BOUR.

Petite correspondance de Janot

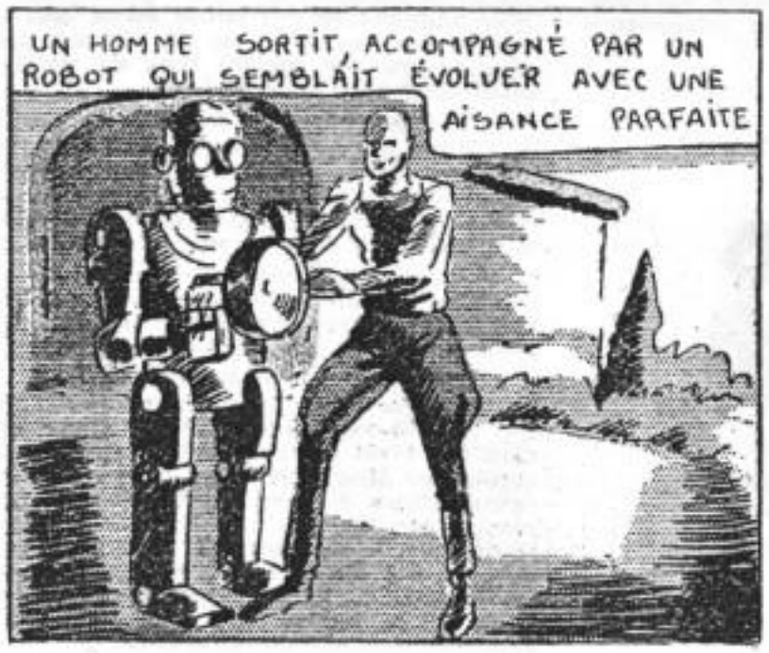
R. et L. B. (Ugine) : Je suis très flatté que votre maman lise mes lettres, j'espère qu'elle n'y trouvera pas trop de fautes d'orthographe. Je vais rappeler à Sadoul de bien les corriger. — *Jean R. (Blida) :* Tu as bien de la chance si mes histoires avec Mme Vve Burette t'amusent! Moi, j'ai heureusement mon travail accablant de président des A. M. C. pour me changer. — *René B. (Saint-Géraud-le-Puy) :* Comment n'aurais-je pas le courage de supporter Mme Vve Burette, maintenant que je connais de bons copains comme toi.

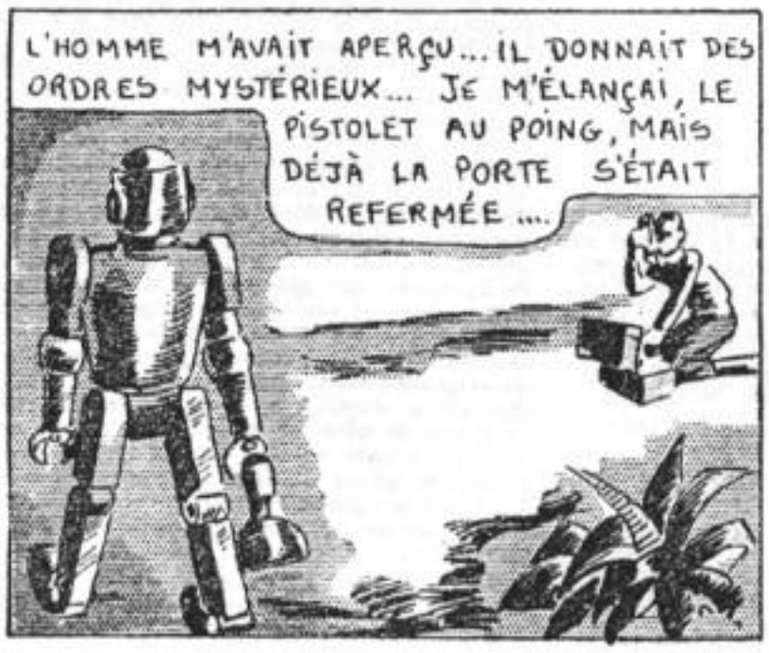
LES GANGSTERS DE L'AIR.

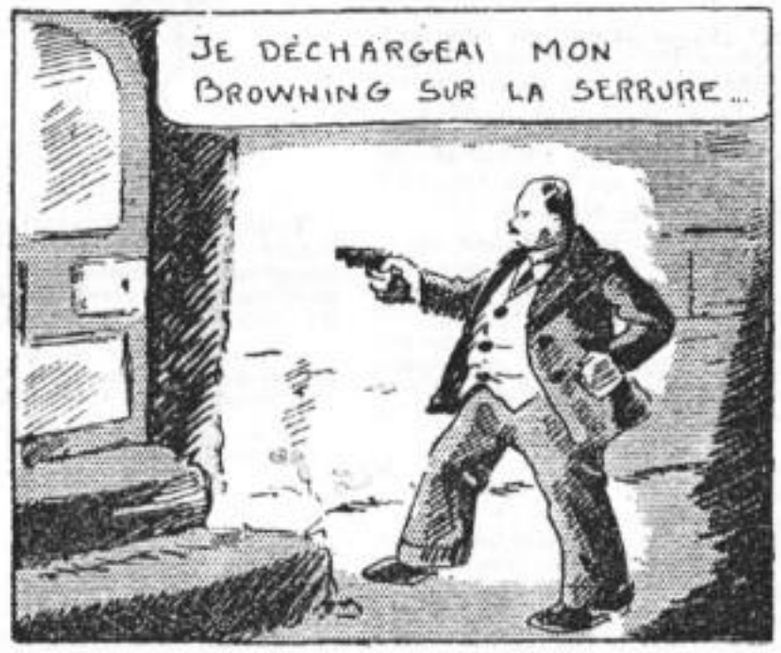
HECTOR PIÉDOUCHE

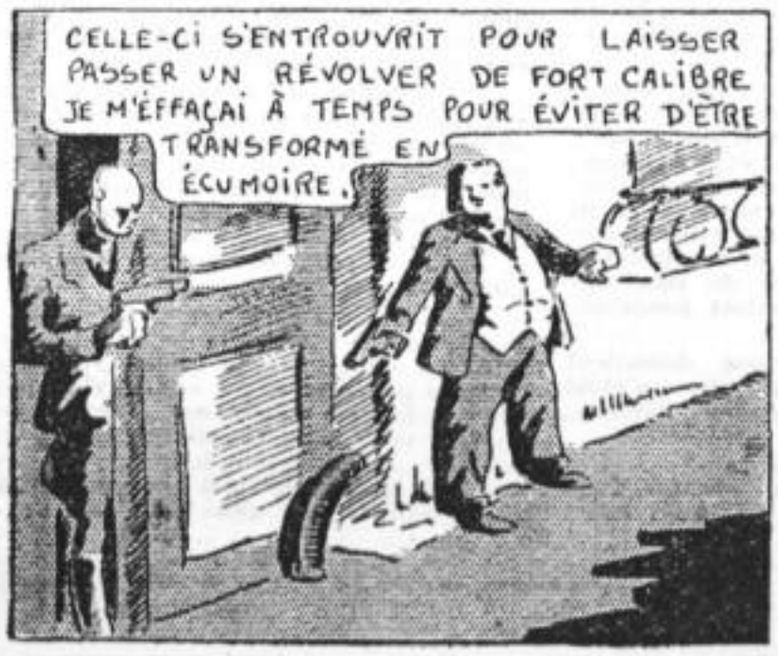
JULOT DIT LA GOUPILLE

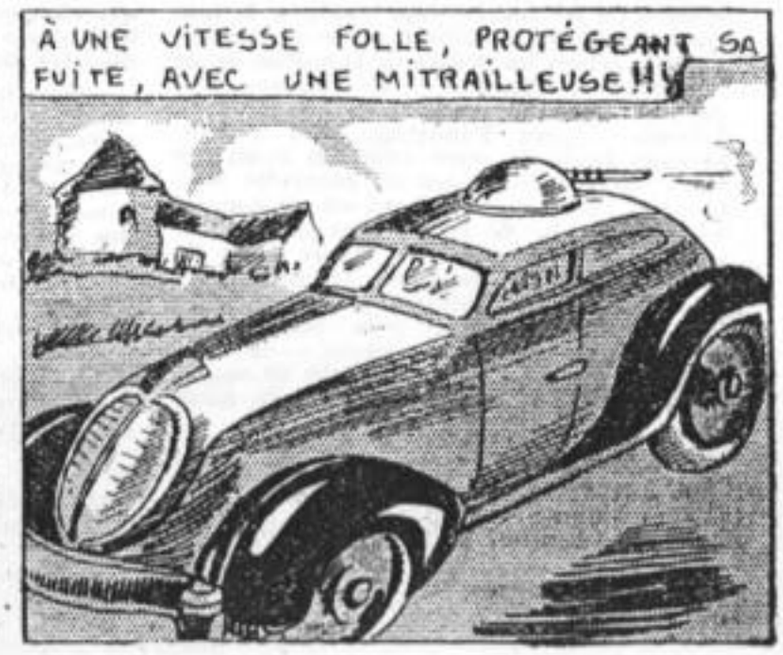
Résumé des chapitres précédents. — Des avions transportant de l'or sont victimes d'accidents étranges. L'or disparaît... Le pilote Henri DECOIN parti sur les lieux, meurt mystérieusement, tandis que son mécanicien, LA-GOUPILLE, descend en parachute.











Résumé. — *Nous sommes au XVIIe siècle. Jim Hawkins, 13 ans, le docteur Livesey et le chevalier Trelawney ont appris qu'un trésor avait été caché par des pirates dans une île déserte, et ils sont partis à sa recherche. Mais l'équipage s'est révolté dès l'arrivée dans l'île et la partie fidèle s'est fortifié dans un petit fortin en bois.*

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre IV

JIM HAWKINS REPREND LE RÉCIT : LA GARNISON DANS LE FORTIN *(suite)*

L'*Hispaniola* était encore à l'endroit où nous l'avions ancrée, mais ce qu'il y a de sûr, c'était que le drapeau noir des pirates, le « Jolly Roger », flottait à son mât. Pendant que je regardais, il y eut un éclair et une nouvelle explosion que l'écho répéta, tandis qu'un boulet de plus sifflait dans l'air. Ce fut le dernier de la canonnade.

Je restai quelque temps à observer le branle-bas qui succédait à l'attaque. On démolissait quelque chose à coups de hache sur la plage près du fortin : c'était le malheureux petit canot, comme je le découvris par la suite. Plus loin, près de l'embouchure de la rivière, un grand feu flamboyait entre les arbres, et de cet endroit au bateau, une des chaloupes faisait la navette, et les hommes que j'avais vus de si mauvaise humeur chantaient en ramant, comme des gosses. Mais il y avait quelque chose dans leur voix qui faisait penser qu'ils étaient ivres.

J'estimai enfin que je pouvais retourner vers le fortin. J'étais plutôt loin, sur cette pointe de terre basse et sablonneuse qui ferme le mouillage à l'est et qui permet de gagner l'île du Squelette à marée basse. En me mettant sur la pointe des pieds, je voyais un peu au delà de la pointe, émergeant de broussailles basses, un rocher isolé, assez haut et d'une blancheur caractéristique. Je pensai que ce devait être le rocher blanc dont Ben Gunn m'avait parlé et à propos duquel il m'avait dit que si un jour ou l'autre on avait besoin d'un bateau, je saurais où en trouver un.

Je me mis à longer la lisière du bois jusqu'à ce que j'aie atteint le derrière de l'enclos du fortin, et je fus chaleureusement accueilli par le groupe fidèle.

Je racontai rapidement mon histoire et regardai ensuite autour de moi : le toit, les murs, le plancher du fortin était faits de troncs de pins non équarris. Il y avait bien par endroits 35 à 50 centimètres entre le plancher et le sol de sable. Il y avait un porche à la porte sous lequel jaillissait une fontaine qui retombait dans un bassin plutôt bizarre, car ce n'était rien d'autre qu'un grand chaudron de marine en fer, au fond hors d'usage et qu'on avait enterré dans le sable jusqu'à « la ligne de flottaison » comme disait le capitaine. On n'avait rien laissé dans la cabane, hormis la charpente; toutefois dans un coin, il y avait une dalle de pierre en manière de foyer et un vieux brasero de fer rouillé pour contenir le feu. Pour construire la maison, on avait dégarni de leurs arbres les pentes de la colline et de l'intérieur de l'enclos; et les souches indiquaient quelle belle et haute futaie avait été détruite. Après l'abattage des arbres, presque toute la terre végétale avait été entraînée par les pluies ou ensevelie sous le sable. Ce n'est qu'à l'endroit où courait un ruisselet, né de la fontaine que verdissaient parmi le sable un tapis épais de mousse, quelques fougères et de petites touffes de plantes rampantes. Tout contre la palissade — trop près pour notre défense, disait nos compagnons — la forêt poussait épaisse et haute, toute en sapins du côté de la terre, mais avec de nombreux chênes verts du côté de la mer.

La froide bise du soir dont j'ai déjà parlé sifflait à travers toutes les fentes de la construction rudimentaire et saupoudrait le sol d'une pluie continuelle de sable fin. Nous avions du sable dans les yeux, dans les dents, dans les plats; le sable dansait au fond du chaudron de la fontaine, exactement comme lorsque le porridge (1) commence à bouillir. Pour cheminée, nous avions un trou carré dans le toit; mais il n'y avait que peu de fumée qui en trouvât le chemin et le reste tourbillonnait dans la pièce en nous faisant tousser et en nous piquant les yeux.

Ajoutez à cela que Gray, notre dernier homme, avait la tête bandée, par suite de la blessure qu'il avait reçue quand il s'était échappé d'entre les rebelles, et que notre pauvre Redruth, qui n'était pas encore enterré, gisait le long du mur, tout roide sous son drapeau.

Si nous avions dû nous asseoir sans rien avoir pour nous occuper, nous aurions tous eu le cafard; mais le capitaine Smolett n'était pas homme à laisser faire. Il nous réunit tous autour de lui et nous partagea en équipes de garde; le docteur, Gray et moi dans l'une, le chevalier, Hunter et Joyce dans l'autre. Malgré notre fatigue à tous, deux hommes furent envoyés en corvée de bois à brûler; deux autres durent creuser une fosse pour Redruth; le docteur fut nommé cuisinier, et moi, mis en sentinelle à la porte; quant au capitaine, il allait de l'un à l'autre, remontant les courages et donnant un coup de main partout où il en fallait.

De temps à autre, le docteur allait à la porte pour respirer un peu et reposer ses yeux irrités par la fumée, et chaque fois il avait un petit mot pour moi.

— Ce Smollett, me dit-il une fois, vaut mieux que moi. Et quand je dis cela, cela veut dire quelque chose, Jim!

Une autre fois, il resta silencieux un moment. Puis penchant la tête de côté, il me regarda :

— Ce Ben Gunn, est-ce un homme normal ?

— Je n'en sais rien, monsieur. Je ne suis pas très sûr qu'il ne soit pas un peu fou.

— Il l'est! Pourrait-on en douter ? répliqua le docteur. Un homme qui se ronge les ongles pendant trois ans dans une île déserte, Jim, ne peut espérer avoir l'air aussi normal que toi ou moi. La nature humaine ne peut mentir... Était-ce de fromage que tu as dit qu'il avait envie ?

— Oui, monsieur, de fromage.

— Eh bien, regarde comme il peut advenir quelque chose de bon d'être une fine bouche. Tu as déjà vu ma boîte à priser, n'est-ce pas ? Et tu ne m'as jamais vu prendre de prise : c'est parce que dans ma tabatière j'ai un morceau de parmesan, un fromage qu'on fait en Italie et qui est très nourrissant. Eh bien, il est pour Ben Gunn!

Avant de souper nous enterrâmes le pauvre Redruth dans le sable et nous restâmes quelques instants autour de lui, tête nue dans la brise. On avait rentré une bonne provision de bois à brûler, mais insuffisante, à l'idée du capitaine : hochant la tête en la considérant, il nous dit qu'il fallait « qu'on s'y remette le lendemain avec un peu plus d'énergie ». Puis quand le lard fut mangé et que chacun eut bu un bon verre de grog, les trois chefs se réunirent dans un coin pour discuter de la situation.

Apparemment ils devaient être assez embarrassés de savoir quoi faire; notre stock de vivres étant si petit que la famine nous obligerait à nous rendre bien avant l'arrivée de tout secours. « Notre meilleure perspective, conclurent-ils, consiste à tuer des pirates jusqu'à ce qu'ils aient baissé pavillon ou se soient enfuis avec l'*Hispaniola*. » De dix-neuf, ils étaient déjà réduits à quinze, deux autres étaient blessés dont l'un — celui qui avait été touché près du canon — devait être grièvement blessé, s'il n'était pas mort. Chaque fois que nous devions trouver la possibilité de tirer nous devions la saisir, en protégeant nos vies avec le soin le plus grand. Par ailleurs, nous avions deux alliés de taille : le rhum et le climat.

Pour ce qui est du premier, bien que nous fussions séparés par plus d'un demi-mille, nous pûmes les entendre hurler et chanter tard dans la nuit; et pour ce qui est du second, le docteur gageait sa perruque que, campés comme ils l'étaient dans le marécage et sans médicaments, la moitié serait sur le flanc avant la fin de la semaine.

— Ainsi, ajouta-t-il, si nous ne sommes pas tués les premiers, ils seront bien contents de rembarquer sur le bateau. C'est toujours un bâtiment, et ils pourront toujours espérer flibuster à nouveau, j'imagine!

— Le premier bateau que j'aurai perdu! dit le capitaine Smollett.

J'étais mort de fatigue, comme vous pouvez l'imaginer, et lorsque j'allai me coucher, ce qui n'arriva pas sans encore de nombreuses allées et venues, je m'endormis comme une souche.

Un drapeau blanc! c'est Silver lui même!

Tout le monde était déjà levé depuis longtemps, avait déjà cassé la croûte et augmenté de moitié déjà notre réserve de bois lorsqu'un coup de sifflet et des bruits de voix me réveillèrent :

— Un drapeau blanc! entendis-je quelqu'un dire, et aussitôt ajouter avec un cri de surprise : « C'est Silver lui-même! »

Je me levai d'un bond et, me frottant les yeux, je courus à une meurtrière du mur.

Chapitre V

L'AMBASSADE DE SILVER

C'était exact, il y avait deux hommes de l'autre côté de la palissade; l'un agitait un chiffon blanc et l'autre, ni plus ni moins que Silver lui-même, se tenait tranquillement à son côté.

Il était encore très tôt, et c'était bien le matin le plus froid que nous ayions eu de tout le voyage : on en avait le frisson jusqu'à la moelle. Le ciel était clair et sans nuage, et la cime des arbres avait un éclat rosé dans le soleil. Mais à l'endroit où se tenaient Silver et son lieutenant, tout était encore dans l'ombre : une épaisse brume basse et blanche, qui était montée du marécage pendant la nuit, leur montait jusqu'aux genoux.

Ce froid et cette brume donnaient ensemble une triste idée de l'île : c'était certainement un endroit humide, fiévreux, malsain.

— Tenez-vous à l'intérieur, les amis, dit le capitaine. Dix contre un que c'est une ruse!

Puis hélant le flibustier :

— Qui va là ? Halte ou nous tirons!

— Drapeau blanc! cria Silver.

Le capitaine se tenait sous le porche en se gardant soigneusement hors de la trajectoire d'une balle traîtresse. Se retournant alors, il nous dit :

— L'équipe du docteur, à son poste! Le docteur gardera le côté nord, s'il vous plaît; Jim, le côté est; et Gray, le côté est. Pour l'autre équipe, tout le monde à charger les mousquets. Allez, rapidement et qu'on fasse attention!

Puis il se tourna à nouveau vers les mutins :

— Qu'est-ce que vous voulez avec votre drapeau blanc ?

Cette fois, ce fut à l'autre de répondre :

— Le capitaine Silver veut vous faire des propositions, monsieur! cria-t-il.

— Le capitaine Silver, je ne le connais pas! Qui est-ce ? s'écria le capitaine; et nous pûmes l'entendre ajouter à mi-voix : « Capitaine ? Vraiment! Ma parole, c'est une promotion! »

Long John répondit lui-même :

— C'est moi, monsieur, ces pauvres gars m'ont choisi après votre désertion, monsieur.

Il appuya particulièrement sur le mot « désertion ».

— Nous avons le désir de nous soumettre si nous pouvons arriver à un accord, n'ayez pas d'hésitation à ce sujet. Tout ce que je demande, c'est votre parole, capitaine Smollett, de me laisser sortir sain et sauf de cet enclos et de me donner une minute pour me mettre hors de portée, avant de tirer un coup de fusil.

— Mon garçon, dit le capitaine Smollett, je n'ai pas le moindre désir de causer avec vous. Si vous voulez me parler, vous pouvez venir, c'est tout. S'il y a quelque traîtrise, ce ne sera que de votre côté, c'est comme je le dis!

— Cela suffit, capitaine! cria Long John avec jovialité. Un mot de vous suffit. Je sais ce qu'est un gentleman, vous pouvez me croire!

Nous pûmes voir l'homme qui tenait le drapeau blanc essayer de retenir Silver, ce qui n'avait rien d'étonnant, à considérer combien avait été cavalière la réponse du capitaine. Mais Silver lui éclata de rire bruyamment au nez et lui donna une claque dans le dos, comme si l'idée d'un danger avait été absurde. Puis il avança vers la palissade, jeta par-dessus sa béquille, et lançant la jambe en l'air avec grande force et adresse, il réussit à enjamber et à retomber sans mal de notre côté.

J'avouerai que j'étais trop absorbé par ce qui allait se passer pour être une sentinelle de la moindre utilité. Pour dire vrai, j'avais déjà abandonné ma meurtrière du côté est et je m'étais glissé derrière le capitaine qui s'était assis sur le seuil, les coudes aux genoux, la tête dans les mains et les yeux fixés sur l'eau qui glougloutait sur le sable en s'échappant du vieux chaudron de fer. Il sifflotait : « Venez, filles et garçons. » Silver eut beaucoup de peine à gravir le monticule : à cause de l'inclinaison de la pente, des gros troncs d'arbres et du sable mou, il était aussi impuissant avec sa béquille qu'un bateau par vents contraires. Mais il s'y obstina courageusement et sans mot dire, si bien qu'il arriva enfin devant le capitaine et qu'il le salua de la façon la plus distinguée. Il s'était mis sur son trente et un : un immense habit bleu, chargé de boutons de cuivre lui tombait sur les genoux et il portait, mis sur le derrière de la tête, un chapeau joliment galonné.

— Et alors, vous voilà, mon garçon! dit le capitaine en levant la tête. Vous feriez mieux de vous asseoir.

— Ne me laisserez-vous pas entrer, capitaine ? geigna Long John. Ce matin est sacrément froid, sans contredit, pour rester assis dehors sur le sable, monsieur!

— Eh! Silver, dit le capitaine, s'il vous avait plu de rester un honnête homme, vous seriez assis dans votre cambuse. C'est votre propre faute. Ou vous êtes le cuisinier de mon bateau, — et alors vous serez convenablement traité, — ou vous êtes le capitaine Silver, un vulgaire mutin, un pirate, et dans ce cas, vous pouvez aller vous faire pendre!

— Bon, bon, capitaine! répondit le maître coq en s'asseyant sur le sol comme on le lui offrait. Il vous faudra me donner la main pour que je me relève, c'est tout. C'est un très gentil petit coin que vous avez ici. Ah, voici Jim! La bénédiction du ciel pour toi, Jim! Docteur, je suis votre serviteur. Eh bien, vous voilà comme une heureuse famille, pour ainsi dire!

(1) Bouillie de flocons d'avoine, très populaire en Angleterre.

— Si vous avez quelque chose à dire, mon garçon, il vaut mieux le faire de suite! coupa le capitaine.

— Vous avez raison, capitaine Smolett, répliqua Silver. Le devoir c'est le devoir, il n'y a pas d'erreur! Eh bien, dites donc, vous nous avez joué un bon tour cette nuit. Je ne nie pas que c'était un bon tour. Il y en a parmi vous qui savent rudement bien manier un anspect. Et je ne nierai pas non plus que certains de mes hommes en ont été impressionnés — peut-être même tous; peut-être que, moi aussi, je l'ai été; peut-être même que c'est la raison pour laquelle je suis ici avec des propositions. Mais notez bien, capitaine, je n'en ferai pas deux fois, mille tonnerres! Nous ferons le guet, et on mettra une sourdine à la question du rhum. Vous pensez sans doute que nous avions tous du vent dans les voiles. Pour ce qui est de moi, je puis vous assurer que je n'ai pas bu; j'étais seulement brisé de fatigue et si je m'étais éveillé une seconde plus tôt, je vous aurais pris sur le fait, c'est sûr! Il n'était pas encore mort, quand je suis arrivé près de lui.

— Et après? dit le capitaine, aussi froidement qu'il le pouvait.

Tout ce que Silver venait de dire était une énigme pour lui, mais au son de sa voix, vous ne l'auriez jamais deviné. Mais pour ce qui est de moi, je commençais à comprendre : les derniers mots de Ben Gunn me revenaient à l'esprit. J'en arrivais à supposer qu'il avait rendu visite aux flibustiers pendant qu'ils dormaient ivres autour du feu, et je calculai avec contentement que nous ne devions plus avoir à compter qu'avec quatorze ennemis.

— Et après, voici! dit Silver. Nous voulons ce trésor et nous l'aurons. Voilà ce qui nous intéresse! Vous voudriez tout au moins sauver vos vies, j'estime, et c'est cela qui vous intéresse, vous autres. Vous avez une carte, n'est-ce pas?

(A suivre.)

UN PLIAGE

Découpez ce carré et pliez-le de façon à former un oiseau.

Entre Camarades

A peine avions-nous annoncé la parution hebdomadaire de *Mon Camarade*, ainsi que tous les perfectionnements qui allaient l'accompagner, que nous recevions des lettres enthousiasmées de nos lecteurs et nous voulons remercier Henri K. (Reims), de la lettre suivante : « *Cher journal* Mon Camarade. *Oh! quelle joie! Quel bonheur! Quand tu paraîtras tous les jeudis. Je suis très heureux d'apprendre la bonne nouvelle. Je souhaite au nouveau* Mon Camarade *une existence éternelle car il est la joie de l'enfance ouvrière, le journal que tous les jeunes enfants doivent lire. Mais je serais bien heureux si* Mon Camarade *paraissait en plus grand format comme, par exemple, le* Journal de Mickey *ou encore comme* Robinson. *Je crois que ma proposition sera bien accueillie et je vous prierai d'en faire la demande sur* Mon Camarade *à tous les lecteurs.* »

Tu sais que nous avons déjà dû faire un gros effort pour paraître tous les jeudis, mais nous te promettons que nous essaverons de modifier le format quand *Mon Camarade* sera « le plus fort tirage des journaux d'enfants ». Donc au travail, annonce la bonne nouvelle autour de toi, fais vendre des journaux, adresse-nous des abonnements et alors...

Voici également ce que nous écrit Jean R. (Blida, Algérie) : « *Je prends toujours un grand plaisir à la lecture de* Mon Camarade. *Les histoires de Janot et de Mme Burette m'amusent particulièrement et je suis bien content quand Pat'Soum joue un bon tour à M. Ralauchamp. Il me tarde bien d'avoir* Mon Camarade, *nouvelle formule. Il sera sûrement épatant.* »

Maintenant que tu as eu plusieurs numéros de *Mon Camarade*, nouvelle formule, j'espère que tu n'es pas déçu, au contraire.

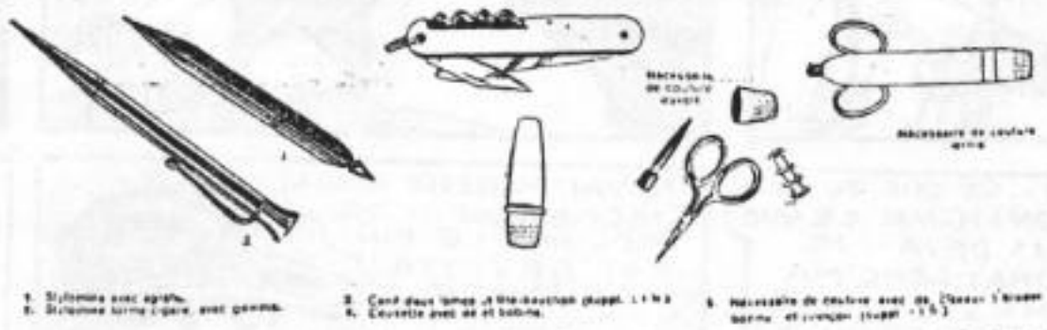
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4** numéros de ***Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger —	—	19 fr.	—	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

Notre petit ami François Lurçat, jeune Français habitant Moscou depuis plusieurs années déjà, nous envoie cette intéressante lettre.

Je suis toujours content quand je reçois *Mon Camarade*, l'histoire de Pat'soum, celle de Toto et Toutoune, celle de Gavroche et toutes les autres sont très intéressantes. Je vis à Moscou. Je vous envoie un récit sur le 19e anniversaire de la Révolution ici. Le 7 novembre, à Moscou et dans toutes les autres villes d'U. R. S. S., on fête l'anniversaire de la Révolution. Cette fois, c'était le 19e.

Au commencement, il y a la parade, un grand défilé de l'Armée Rouge. Il y a des soldats à pied, à cheval, en camion, sur des tanks. Il y a des canons, des mitrailleuses, des tanks, des projecteurs qui servent à éclairer le ciel pour voir s'il y a des avions. Et puis, pendant toute la fête, il y a des gros avions qui volent. Après, il y a la démonstration, le défilé civil.

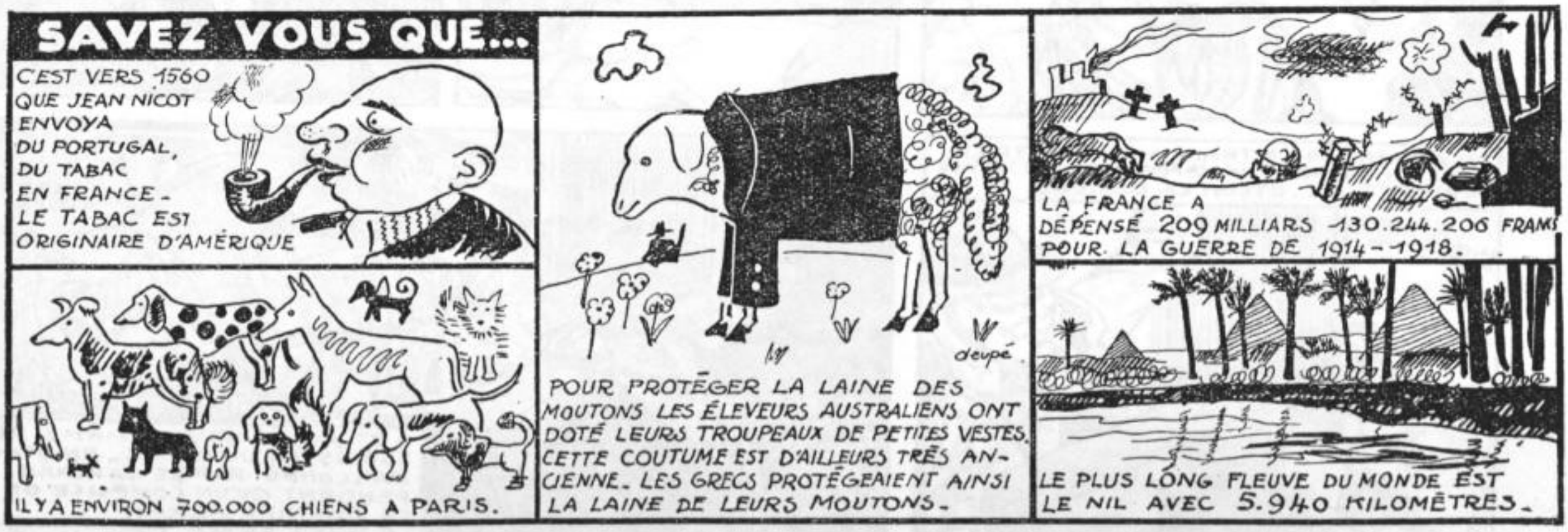
Il y avait beaucoup, beaucoup de gens. Il y avait un gros globe terrestre en caoutchouc sur lequel était dessinée une grande étoile rouge. Et puis il y avait beaucoup d'inscriptions, comme « Vive le 19e anniversaire de la Révolution », « Vive la Révolution Mondiale ». Il y en avait même une en français.

A un moment, il y avait tout un groupe de gens qui portaient des petits drapeaux de toutes les couleurs. Ces drapeaux avaient un long manche en bambou. Il y avait partout des portraits des dirigeants d'ici. A la fin, il y a eu tout un groupe de cyclistes qui avaient tous un pantalon brun et un chandail vert. Tout ça était très beau. Il y avait des kolkoziens et des kolkoziennes qui dansaient. Puis il y avait des pionniers et des pionnières qui jouaient de l'accordéon et qui portaient des petits drapeaux. C'était très joli. François LURÇAT.

Dans plusieurs républiques de l'U. R. S. S. les pionniers et les écoliers construisent des chemins de fer destinés uniquement aux enfants. Ils construisent eux-mêmes la voie et tous ses services et assurent le fonctionnement de tous les services, puisque les chefs de gare, les mécaniciens, les conducteurs, les aiguilleurs sont tous des enfants. Un des premiers chemins de fer de ce genre est en construction en Arménie. Il aura 1.200 mètres de long. Les écoliers de Moscou en construisent également un à 40 kilomètres de Moscou, à Kratovo. Il aura 3.400 mètres de long et assurera le transport entre le camp des pionniers et un lac des environs.

Alors que dans bien des pays on constate que des villes autrefois importantes et des villages jadis prospères disparaissent, abandonnés par leurs habitants, un récent recensement vient de montrer que depuis 1926 il s'était créé entièrement en U.R.S.S. 176 villes ou villages nouveaux. En outre, certaines grandes villes industrielles, à peine existantes il y a dix ans, ont vu leur population tripler ou quintupler.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC
IMP. L. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE, AIDE DES INDIENS D'UNE RÉSERVE QUI SONT PERSÉCUTÉS, VOLE À LEUR SECOURS ET LEUR RAMÈNE UN DES LOUCHES INDIVIDUS QUI LES ABATTAIENT À COUP DE FUSIL...

DLP 27-05-92030316

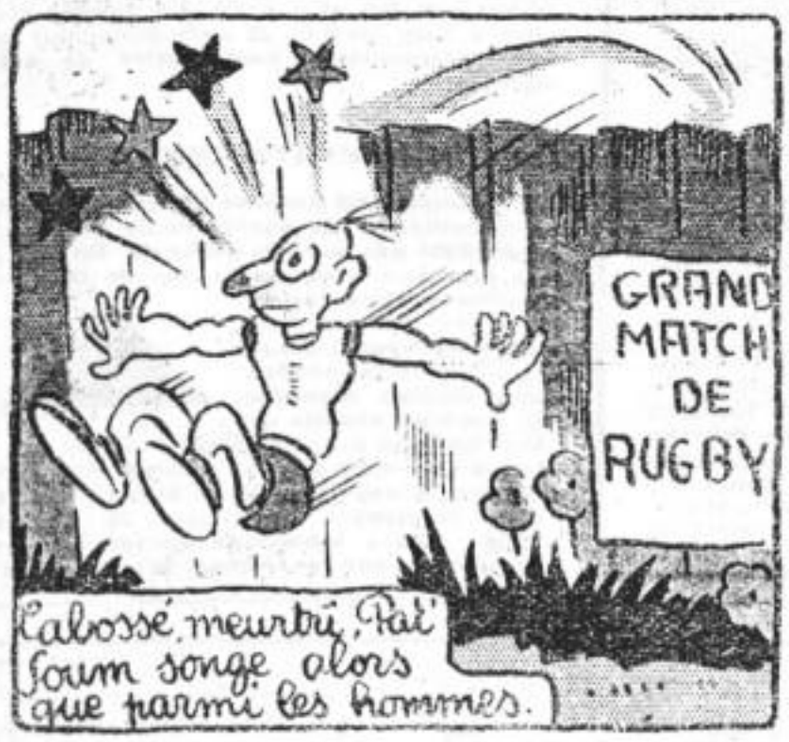
QUATRIÈME ANNÉE. — N° 56. — 24 Décembre 1936.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Loum et les Sportifs



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans ma prochaine lettre, je répondrai en long et en large à tous mes petits camarades qui m'ont demandé des conseils pour fonder des clubs d'amis. Il y en a beaucoup qui m'ont dit que j'avais eu, là, une rudement belle idée et que c'était très malin ce que j'avais fait là.

Mais c'est pas moi qui l'ai eue tout seul l'idée; c'est tous ensemble qu'on l'a eue. Enfin, ça m'a fait quand même rudement plaisir de recevoir des compliments. Ça compense un peu toutes les fois que Mme Burette et Mlle Lebondu m'ont traité de petit imbécile.

Dans une autre lettre, je reproduirai un petit conte que m'a envoyé un petit camarade dont je ne connaissais pas le nom et qui habite à plus de 500 kilomètres de chez moi (j'ai regardé sur la carte).

C'est un conte tout ce qu'il y a de joli et je serai très content de le faire paraître. Mais je serais encore plus content si vous imitiez ce petit camarade et que vous m'en envoyiez des tas de contes. Comme ça, je les publierais ici, et j'aurais des lettres un peu moins longues à écrire. Parce qu'il faut vous dire que je suis un peu paresseux. Et puis, aussi, je serais bien content que, ici, ne paraissent pas seulement les écrits d'un seul Janot, mais les écrits de dizaines et de dizaines de Janot.

Je vous avais promis de vous raconter notre promenade. J'aime autant vous dire tout de suite que ça a été magnifique et que jamais de notre vie on ne s'était tant amusé.

Moi j'ai eu très peur de ne pas pouvoir partir, parce que Mme Burette va beaucoup mieux et qu'elle commence à marcher. Mais figurez-vous que quand je lui ai demandé la permission, que je lui ai dit que ça ne lui coûterait rien et que Thérèse, la grande sœur de Lulu nous surveillerait, elle m'a répondu que ça tombait bien, parce qu'elle devait aller au cinéma voir « un grand film artistique » : La Margotton du Bataillon, *avec Mlle Lebondu et que, comme ça, elle serait rudement contente d'être débarrassée du petit imbécile que je suis.*

Ça, c'est ce qui s'appelle de la chance. Et la grande chance qu'on a eue en plus, c'est que ce dimanche-là il a fait un temps magnifique — un temps magnifique pour le mois de décembre. Il faisait un soleil splendide, il n'y avait pas de vent du tout et quand on n'était pas à l'ombre il faisait presque chaud. D'ailleurs, on avait tous mis des gros tricots.

La forêt, l'hiver, c'est moins beau que l'été, parce qu'il n'y a pas de feuilles, mais c'est bien joli quand même. Et puis, l'air qu'on y respire est bien meilleur que celui de la rue du Fer-à-Repasser, qui sent l'essence des autobus, la friture et la fumée, ou que celui de l'impasse de la Machine-à-Coudre, qui sent le vieux cuir et la poussière de charbon, à cause des usines de M. Trépointe, le fabriquant de chaussures, qui sont tout près de là.

Sitôt qu'on est arrivé au carrefour de l'Anémomètre, qui était le but de notre promenade, où il y a un gros chêne et une vue magnifique sur la ville, Thérèse a proposé de faire une partie de cachette. On s'est mis en rond et on a compté :

Une souris verte,
Qui courait dans l'herbe.
Je la prends par la queue,
Je la montre à ces messieurs,
Ces messieurs me disent :
Trempe-la dans l'huile, Trempe-la dans l'eau
Ça fera un escargot.

Ça a fait un escargot pour tout le monde, sauf pour moi, ce qui fait que c'est moi qui ai été pris. Je me suis mis la tête contre le gros chêne, avec mon bras devant les yeux et j'ai commencé à compter jusque cent cinquante, pas trop vite pour que tout le monde puisse se cacher. Puis j'ai crié : « Coucou », et la grande Thérèse, qui s'était cachée avec les autres, m'a répondu : « Ça y est », en déguisant sa voix pour que je ne sache pas où elle était.

Le vice-président Lulu, il croit toujours être plus malin que les autres, mais c'est pas vrai. Il s'était caché en montant dans les branches d'un arbre. Mais il n'avait pas pensé que comme c'était l'hiver il n'y avait pas de feuilles et que, par conséquent, il n'était pas caché du tout.

Peut-être aussi qu'il avait pensé que je ne lèverais pas la tête. Mais, moi, je vais toujours le nez en l'air. C'est pour ça qu'il y a des gens qui disent que je suis bête et que je bâille toujours aux corneilles. J'avais pas fait dix pas que j'ai aperçu maître Lulu sur son arbre perché. Bien sûr qu'il n'a pas eu le temps de descendre avant que j'arrive au gros chêne, qui était le but et c'est lui qui a été pris pour la partie suivante.

On a joué comme ça jusqu'à quatre heures. Et il commençait déjà à faire nuit. C'est ce qu'il y a de plus ennuyeux dans l'hiver, la nuit qui arrive tout de suite. C'est pour ça que je suis bien content de ne pas être Esquimau, parce que d'après ce qu'on nous a expliqué en classe, ils ont la nuit quatre mois durant, dans leur pays. Ça doit être affreux, surtout qu'ils n'ont pour s'éclairer que des lampes à la graisse de phoque, dans des cabanes sans fenêtre, tout en neige...

Heureusement, Thérèse a eu une bonne idée. On est allé goûter : Au Rendez-Vous des Promeneurs, *une petite auberge, juste au sortir de la forêt. Les tartines de beurre avec du chocolat râpé dessus, qu'avait fabriquées Pierrette, il y a pas à dire, c'était rudement bon. On a bu aussi de la limonade au citron. C'est fameux, on dirait du champagne, et puis ça donne des petits renvois qui piquent dans le nez...*

La patronne du Rendez-vous de la Forêt *nous a permis de rester, jusqu'à six heures du soir, dans sa salle de bal où on ne danse que l'été. On a joué à chat perché, et puis aux portraits. Et puis aux quatre coins. Et encore à la « Tour prends garde » et à « Entrez dans la ronde, embrassez celle que vous aimez ». Enfin, on s'est amusé formidablement.*

Je dois vous dire qu'on a gagné dix-sept francs, jeudi dernier, à vendre Mon Camarade. *C'est un peu moins que la semaine d'avant, mais c'est parce qu'il a plu. N'importe, le club a de grands projets. Je vous serre la main à tous. A la semaine prochaine.*

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

CORRESPONDANCE DE JANOT

Fabien P. (Châtellerault). — Nous regrettons bien de ne pas pouvoir publier tes charades, mais la première a déjà été faite et la deuxième n'est pas tout à fait exacte. Fais-en d'autres, envoie-les et on les publiera certainement. *Andrée K. (Constantine).* — C'est bien dommage que tes camarades et toi ne receviez pas régulièrement *Mon Camarade*. J'espère que maintenant ça va mieux, mais tu devrais constituer dans ton beau pays un Club des Amis de *Mon Camarade* et vous pourriez ainsi faire connaître le journal autour de vous. Récris-moi pour me demander les indications nécessaires et quand il y aura des C. A. M. C. dans toute la France et l'Algérie, je partirai faire une tournée de visite en qualité de président.

Le maître des postes du Nouveau-Brunswick.

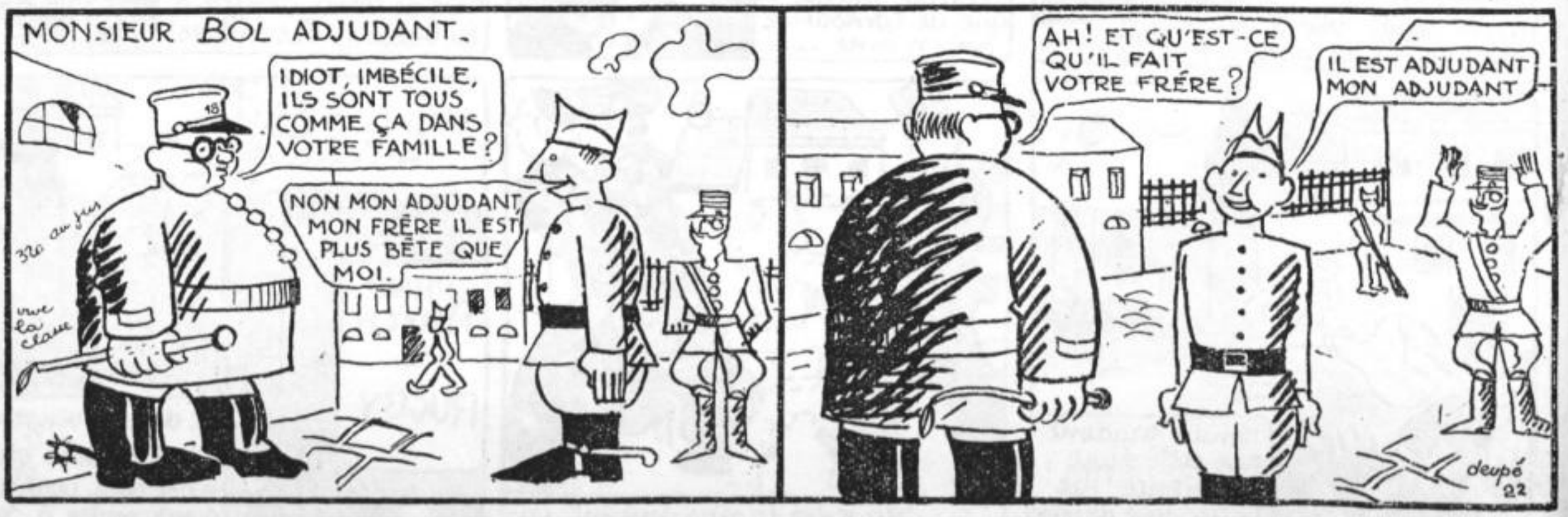
Les timbres-poste humoristiques sont assez rares car les Etats lorsqu'ils émettent un nouveau timbre ne le font généralement pas pour distraire leurs concitoyens. Pourtant voici un timbre très rare, qui doit sa célébrité à son côté comique. Le Nouveau-Brunswick, vous le savez peut-être (?) est une contrée de l'Amérique du nord qui dépend du Canada et par suite de l'Angleterre. Jusqu'en 1860 les timbres avaient porté l'effigie de la reine Victoria d'Angleterre, mais en 1861 le directeur des postes de ce pays s'avisa que son propre portrait ferait beaucoup mieux sur les timbres et en plus le ferait connaître au monde. Vous voyez ci-contre le timbre que l'on trouva un jour sur des lettres. L'Angleterre goûta assez peu cette plaisanterie et le directeur des postes fut révoqué, cependant que le visage de la reine d'Angleterre reprenait sa place. Les timbres de ce pays ont d'ailleurs été remplacés quelques années après par les timbres du Canada.

La première traversée de la Manche.

La France a émis, au début de 1936, un timbre destiné à commémorer la mort tragique du jeune aéronaute Pilatre de Rozier. Celui-ci, âgé d'à peine trente ans, s'était enthousiasmé en 1786 pour l'invention des frères Montgolfier et après plusieurs ascensions en ballon il décida de tenter la traversée de la Manche. Malheureusement, il ne put réaliser cette prouesse, le ballon prit feu et il périt. Le timbre ci-contre, bleu, de 0 fr. 75 a été émis pour le cent-cinquantième anniversaire de cet accident.

Des timbres triangulaires.

La plupart des timbres qui existent sont rectangulaires ou carrés mais ce n'est cependant pas la règle générale. En effet, les premiers timbres du cap de Bonne-Espérance étaient triangulaires comme celui que vous voyez ci-contre et le sont restés pendant une dizaine d'années. Il semblait ensuite que tous les pays avaient adopté la forme rectangulaire mais on a vu réapparaître des timbres triangulaires dans plusieurs pays et en particulier en Lithuanie où, depuis 1932, quatre émissions successives ne comportent que des timbres de cette forme.



L'AQUEDUC DE JEAN-JACQUES

Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), est l'un des plus grands écrivains français. Fils d'une pauvre famille protestante de Genève, après une vie errante il obtint un prix à un concours organisé par l'Académie de Dijon. Une de ses œuvres les plus célèbres est *les Confessions* dont ce récit est tiré. Rousseau fut un des prédécesseurs de la Révolution française.

J'ÉTAIS à la campagne, en pension chez un pasteur, appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis que, éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquais tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impossibilité de reculer.

Je partis sans lumière; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière. Je le traversai gaillardement, car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais, à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux : je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien, Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement que je perdis la tête; et, quoique la chaire fut à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche, je m'embarrassai dans les bancs, je ne savais plus où j'étais et ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier et de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle j'entends Mlle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne et M. Lambercier se disposer à venir me chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite; je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre, hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise, d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné...

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir si vous pouvez.

Il y avait, hors la porte de la cour, une terrasse, à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour. Chaque jour, ardents spectateurs de l'arrosage, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fut.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours; et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fut pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine, ce fut de faire, par dessous terre, une rigole qui conduisit secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait pas; la terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises à plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduite. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire voie qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin : M. Lambercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre auquel, très heureusement, il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier; et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne, et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager en deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête : un aqueduc, un aqueduc, il frappe de toutes parts des coups impitoyables dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré sans qu'il y eut, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : un aqueduc, s'écriait-il en brisant tout. Un aqueduc, un aqueduc!

EMILE
ET LES
DÉTECTIVES
Grand album cartonné magnifiquement illustré par les photos du célèbre film
9 fr.

Il y a lutte et lutte.

Lorsque dans la cour de l'école ou dans la rue, vous vous battez avec un camarade (j'espère que vous ne le faites pas, mais enfin ça peut arriver...) si vous vous attrapez par les cheveux, si vous vous donnez des crocs en jambe, si vous vous envoyez les poings dans les yeux, personne ne songe à vous traiter de grands sportifs, à payer 10 ou 20 francs pour vous regarder, au contraire, votre seul bénéfice est en général une retenue ou une semonce où on vous montre qu'il ne faut pas être brutal. Comment expliquez-vous alors que les gens trouvent tant de plaisir à assister aux matches de ce sport qui répond au nom mystérieux de « pancrace », ou encore, de « catch as catch can », c'est-à-dire « attrape comme tu peux ». Ce sport qui connaît depuis deux ou trois ans une vogue aussi grande qu'injustifiée est une forme de lutte où on peut tout faire à son adversaire, lui tordre les membres, lui arracher les cheveux, s'asseoir dessus, et en somme ressembler le plus possible à deux ours en train de se battre pour une platée de miel. L'avantage n'est pas au plus souple, au plus adroit, au plus musclé, il est au plus lourd. Soyez sportifs, nous vous y encourageons vivement mais ne comptez pas qu'il y aura jamais un championnat de pancrace de « Mon Camarade ».

Footbopolis.

Une ville pour les joueurs de football... voici la dernière trouvaille des Américai e, qui n'en sont pas à une près... Dans cette ville il y aura de nombreux stades pour l'entraînement, des gymnases, etc., et surtout des hôpitaux car le football américain, qui diffère assez sensiblement du football européen en ce qu'il se joue avec un ballon ovale et des teams de 11 joueurs, est d'une très grande violence et les blessés sont généralement nombreux à la fin d'un match. D'ailleurs la plupart des joueurs sont des amateurs et la saison ne dure que deux mois.

Rugby et aviron.

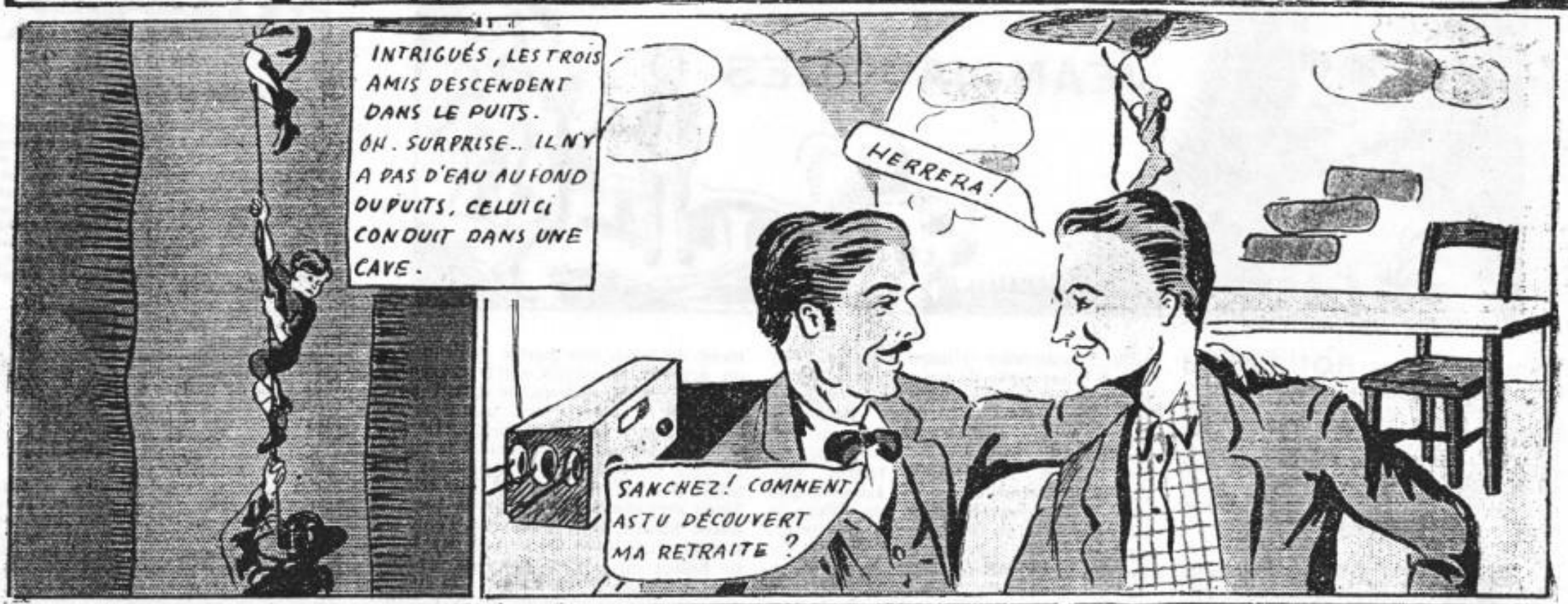
Ceux qui lisent une fois par hasard les comptes rendus des matches sportifs ne doivent pas être peu étonnés d'y voir annoncer le succès du club « l'Aviron Bayonnais » en rugby. Ils pensent aussitôt qu'on s'est trompé de rubrique; et pourtant il n'en est rien. Ce club nautique a bien une excellente équipe de rugbymen, et ils se sont même si bien adaptés à ce sport qu'on songe déjà à les en faire changer. On veut en faire des footballeurs et leurs premiers matches montrent que cette idée est peut-être bonne, car ils ont remporté plusieurs victoires.

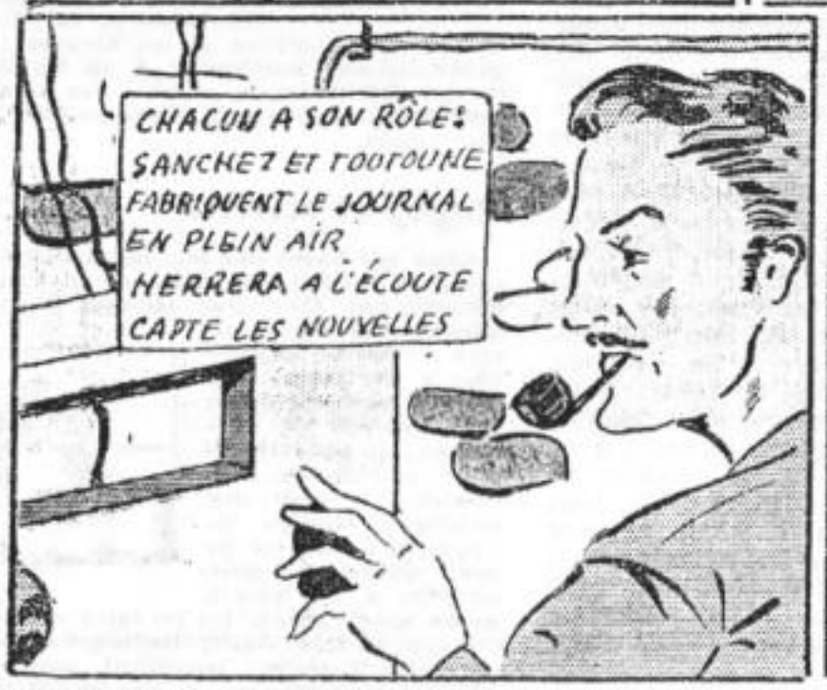
Fleurs et couronnes.

Les grands sportifs (ceux qui gagnent des matches et non pas ceux qui, dans un stade, regardent ceux qui jouent) ont généralement leurs demeures pleines de vases, de coupes, d'objets d'art, représentant le prix de leurs victoires. Les athlètes allemands ont des trophées d'un tout autre ordre : ce sont des couronnes de fleurs ou de feuillages entortillées de rubans aux couleurs du drapeau allemand et qu'on leur passe autour du corps après leurs victoires. Pour les jeux olympiques, on avait trouvé autre chose. Chaque vainqueur recevait un tout petit chêne, dans son pot, et sans doute ces arbres sont-ils maintenant l'objet de soins attentifs.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

TOTO TOUTOUNE ET SANCHEZ LEUR AMI ESPAGNOL ECHAPPENT AUX REBELLES. UNE VOIX MYSTHERIEUSE SORTANT D'UN PUITS ATTIRENT LEUR ATTENTION





A SUIVRE..

Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU.

Résumé. — *Pierrot Lancry et son ami Fil-de-Fer ont vu en une nuit fondre sur eux les pires catastrophes. Après un attentat commis par un inconnu, dans une guinguette d'Issy-les-Moulineaux, leur ami Raymond Lacombe a été assassiné. Jambe-de-Bœuf, fiancé de Louise Lacombe, parti à la poursuite de l'assassin demeure introuvable. De retour à la villa Alfred, les deux amis constatent deux nouvelles disparitions : celles du Pr Schultz et de l'inventeur Clément Lothaire, oncle de Pierrot. Les amis soupçonnent une bande à la solde de leur ennemi Van der Gold, le roi du pétrole.*

Chapitre VII

Le commissaire Cortier a découvert le meurtrier

Il était onze heures, et le commissaire Cortier s'était fait apporter un pernod du café le plus proche. Il brassait minutieusement de la glace dans son apéritif, son verre posé au milieu d'un bureau encombré de paperasses, lorsque le secrétaire du commissariat vint annoncer l'arrivée de Fil-de-Fer. Cortier donna l'ordre de l'introduire aussitôt.

Ce dimanche matin, le commissaire était d'une extraordinaire bonne humeur. Il accueillit l'ouvrier carrossier avec un large sourire, tout en tirant des bouffées bleues d'une énorme pipe en écume sculptée, un souvenir offert par ses collègues pour le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la police.

— Vous n'êtes pas pressé de vous rendre à mes convocations, et vous m'avez quitté bien cavalièrement hier soir, fit rondement le commissaire. Enfin, je ne vous en veux pas, vous avez l'étourderie de la jeunesse...

Cortier tira une feuille d'un de ses dossiers et y jeta un coup d'œil, tout en tenant comme un face à main une paire de besicles ronds, en écaille.

— Vous vous nommez Julien Marcet. Vous êtes né en juillet 1914, à Paris, dans le vingtième arrondissement. Vous travaillez présentement aux usines Morel, où vous avez été embauché fin d'octobre 1934. Vous êtes un bon ouvrier, bien noté par vos chefs. Vous ne vous occupez pas de politique (fort heureusement pour vous). Vous habitez à Clamart, rue de la Plâtrière, n° 18, dans une villa appartenant à un vieillard nommé Chardin. Habite avec vous le petit-fils de M. Chardin, Pierre, et votre ami Michel Launoy, dit Jambe-de-Bœuf. Tout ceci est-il exact, mon ami ?

En apprenant de la bouche du commissaire que celui-ci ne soupçonnait pas la véritable identité de Clément Lothaire et de Pierre Lancry, Fil-de-Fer eut un soupir de soulagement et s'empressa de répondre.

— Tout est parfaitement exact, monsieur le commissaire.

Cortier but une gorgée de pernod, puis ouvrit un tiroir du bureau et sortit un revolver qu'il présenta à Fil-de-Fer.

— Reconnaisez-vous cette arme ?

Fil-de-Fer avait pris en main le revolver, un Colt massif, très légèrement tâché d'une rouille récente. Il l'examina longuement, puis le rendit au commissaire qui observait l'ouvrier carossier avec un plissement rusé des paupières.

— Cette arme est d'un modèle courant et il m'est difficile de la distinguer de ses semblables. Mon ami Jambe-de-Bœuf possédait un Colt tout pareil à celui-ci.

Un large sourire illumina la face de pleine lune du commissaire.

— Vous me plaisez mon garçon, vous êtes franc. Vous n'essayez pas de cacher la vérité, même pour couvrir un ami. Et il ne vous aurait servi à rien de mentir. J'ai ici un rapport de la préfecture qui m'indique que le Colt n° 7.423, que voici, a été vendu à votre ami Jambe-de-Bœuf, le 28 octobre de l'an dernier, par un armurier de la place de la Bastille. Votre ami disait avoir besoin d'un révolver, parce qu'il habitait la lisière de la forêt et qu'il craignait d'être attaqué.

— C'est très vrai monsieur le commissaire. Notre villa est située en bordure des bois de Clamart.

— Où avez-vous trouvé cela ? s'écria Fil-de-Fer.

— Je sais, je sais, mon ami. Et je sais encore beaucoup d'autres choses. Tenez, si je vous disais, par exemple, que je connais depuis vingt-cinq minutes, d'une façon certaine, le nom de l'assassin de votre ami Raymond Lacombe.

Pour ménager son effet, le commissaire marqua un temps d'arrêt. Fil-de-Fer, sans mot dire, leva vers lui un regard interrogateur.

— Jambe-de-Bœuf est le nom de l'assassin...

Fil-de-Fer s'était levé d'un bond. La plus violente indignation bouillonnait en lui.

— Mais c'est impossible, monsieur le commissaire. Je connais Jambe-de-Bœuf comme s'il était mon frère. Il n'y a pas de garçon plus droit, plus loyal, plus incapabe d'une mauvaise action.

Le sourire du commissaire Cortier s'élargissait encore.

— J'attendais de vous cette indignation juvénile, qui vous porte à prendre généreusement la défense d'un ami... Mais vous serez aussi convaincu que je le suis à l'heure présente de la culpabilité de Jambe-de-Bœuf, lorsque je vous aurai dit mes raisons. Ecoutez-les, vous présenterez ensuite vos objections.

Fil-de-Fer se rassit. Il venait de penser que le meilleur moyen de défendre son ami était de bien connaître les détails de l'extravagante accusation portée contre lui, pour pouvoir ensuite la réduire à néant.

— Vous avez beau ne pas faire de politique, mon jeune ami, commença le commissaire avec volubilité, vous n'ignorez pas que nous sommes à la veille des élections municipales et que les esprits sont surchauffés dans les communes de ce coin de banlieue. Les partis d'extrême gauche veulent enlever les mairies à leurs adversaires. Les partis rouges prétendent que les nationaux — les fascistes, comme ils disent — sont armés jusqu'aux dents et préparent je ne sais quels attentats contre les ouvriers. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, bien entendu ; mais pour justifier leur campagne, messieurs les rouges ont tout simplement jugé bon d'organiser un faux attentat. Ils ont choisi pour cela votre ami Jambe-de-Bœuf qui ne cachait pas ses idées d'extrême gauche.

Fil-de-Fer haussa imperceptiblement les épaules. Jambe-de-Bœuf ne lisait jamais aucun journal et savait à peine le nom du président de la République, Cortier poursuivit.

— Nous avons de très mauvais renseignements sur ce Jambe-de-Bœuf : c'est une forte tête. Nous savons, par exemple, qu'il s'est livré à des voies de fait, il y a une vintaine de mois, sur la personne du gérant de M. le marquis d'Espinard, à Sainte-Colombes, près Vernon. Il a tenu à cette occasion des propos révolutionnaires. J'ajoute que si votre ancien ami est d'une force physique véritablement exceptionnelle, il est d'une intelligence au-dessous de la normale, et qu'il a été une proie facile pour les meneurs, encore inconnus de moi, qui lui ont monté le bourrichon. On a flatté son orgueil, on l'a persuadé qu'il allait passer pour un héros et il s'est prêté à l'infâme machination qu'on lui soufflait. Voulez-vous me dire s'il est exact que Jambe-de-Bœuf portait hier soir, et malgré la saison et la température, un épais paletot de cuir ?

— C'est vrai, reconnut Fil-de-Fer. Mon ami avait acheté ce pardessus la semaine dernière et il en était très fier. Il n'a pas voulu le quitter de toute la soirée, pour le faire admirer à sa fiancée.

— C'est ce qu'il vous a fait croire, mon jeune ami. Mais voici la vraie raison pour laquelle il portait ce manteau. Au moment où vous vous disposez, en compagnie de ce pauvre Lacombe, à chanter votre chansonnette, Jambe-de-Bœuf sort précipitamment, sous je ne sais quel prétexte, et va chercher le paquet contenant la bombe qu'il avait pris soin de dissimuler dans l'un des terrains vagues qui environnent la guinguette. Notre criminel revient aussitôt dans le jardin des « *Joyeux Vignerons* », se place avec sa fiancée au premier rang des spectateurs. Il a caché la bombe dans un des plis de son vêtement. Profitant de ce que l'attention générale est accaparée par votre chanson, Jambe-de-Bœuf allume la mèche de la bombe à l'aide de sa cigarette et jette le paquet aux pieds de sa fiancée. Bien entendu il est le premier à crier à l'attentat. Il ramasse l'engin qu'il vient de jeter lui-même sur le sol et l'envoie exploser dans un terrain vague. Le voici héros à bon compte, convenez-en ?

Fil-de-Fer qui écoutait ce roman policier avec une surprise presque amusée, ne jugea pas utile de répondre à la question de Cortier, qui poursuivit :

— Pour quelqu'un qui exécute un plan mûrement réfléchi, il est aisé de garder son sang-froid au milieu d'une foule affolée. Jambe-de-Bœuf est le premier dans la rue Gambrinus, il est aussi le premier à s'élancer dans le sentier des Brillants, sur les pas de Raymond qui est lui-même, après avoir escaladé le mur, parti à la poursuite d'un criminel purement imaginaire. Le sentier est dans l'obscurité la plus totale. Le sinistre Jambe-de-Bœuf a sorti son Colt de la poche de son manteau de cuir et il tire sur son malheureux ami.

C'en était trop, Fil-de-Fer éclata :

— Où avez-vous été trouver tout cela ? S'il faisait nuit, comment Jambe-de-Bœuf a-t-il pu, à trente pas, viser et atteindre ce pauvre Raymond ? Et comment se fait-il que les balles qui auraient dû d'après votre version, pénétrer dans le corps de la victime par le dos, l'ont-elles touchée à la poitrine et au ventre. Enfin, j'ai vu courir Jambe-de-Bœuf devant le musée Rodin, sous les coups de feu de l'assassin inconnu.

Le commissaire était rouge de colère. Il tapa un vigoureux coup de poing sur la table, et sans s'inquiéter du fait qu'il avait renversé son pernod sur les paperasses de son bureau, il s'écria avec fureur.

— Veux-tu te taire, sale blanc-bec, propre à rien ! Je te fais fiche au bloc si tu ne fermes pas ta vilaine gueule ! Si Lacombe a été frappé au ventre c'est qu'il revenait sur ses pas après avoir constaté qu'il n'y avait pas d'assassin. Tu as cru, pauvre idiot, que Jambe-de-Bœuf essuyait des coups de feu alors qu'il les tirait lui-même pour faire croire à la présence d'un imaginaire malfaiteur. Et s'il a la conscience tranquille, ton gros plein de soupe de copain, c'est bien surprenant qu'il ait imaginé de disparaître. Et puis, j'ai une preuve formelle, le Colt. On l'a retrouvé ce matin auprès du musée Rodin, dans une haie. Six balles ont été tirées. Deux d'entre elles ont été retrouvées — le rapport des experts le prouve d'une façon irréfutable — dans le corps de la victime. Ce revolver est bien le revolver de Jambe-de-Bœuf. Je me demande ce que tu veux de plus comme preuve d'un crime, tête de mou...

Fil-de-Fer tenta de répliquer. Mais sans vouloir entendre un mot de plus, le commissaire Cortier le fit expulser sans ménagement par deux agents de police.

— Encore heureux que je ne t'inculpe pas comme complice, gibier de potence, cria le commissaire à Fil-de-Fer, du seuil de son cabinet.

Chapitre VIII

Sun Chen, le blanchisseur chinois

Située aux portes de Paris, entre Billancourt et les Moulineaux et dominée par les vertes forêts de Meudon, l'île Saint-Germain semblait faite pour abriter des villas de plaisance et des guinguettes. Il s'en trouve, en effet, quelques-unes, mais celles-ci ont été noyées depuis la guerre dans les plus singulières et les plus disparates constructions.

La formidable croissance des usines Morel qui occupent aujourd'hui plus de trente-cinq mille ouvriers — la population de Bourges ou de Poitiers — attire des travailleurs des quatre coins de l'univers. Une partie d'entre eux s'est établie dans l'île, proche de l'usine monstre, campant dans les terrains vagues et y élevant des baraquements.

Deux longues rues qui partent du pont de Billancourt, occupent le centre de l'île. Le passant qui s'engage dans ces voies mal pavées va de surprises en surprises. Ici quelque architecte improvisé a élevé, à grand renfort de planches et de madriers, un gratte-ciel de bois, dont les quatre étages chancelants se compliquent de multiples balcons et d'escaliers extérieurs. Là ce sont des cabanes de torchis, au plancher de terre battue, qui s'ouvrent sur un « jardin » au sol fait de poussière noire mêlée de détritus. Ailleurs, un artiste inconnu a décoré le seuil de sa cambuse d'arbres en ciment armé où des oiseaux de plâtre sont guettés par des couleuvres de fer blanc. Partout s'ouvrent des impasses infectes, bordées de baraquements à étage où sèche perpétuellement le linge des familles nombreuses.

Mais la plus grande curiosité de l'île Saint-Germain n'est peut-être pas le disparate de ses constructions, mais celui de sa population. On entend parler toutes les langues : le hongrois, le tchèque, le polonais, le portugais, l'arménien, l'arabe... Les épiceries vendent avec le paprika rouge, cher aux riverains du Danube, les cornichons au sel qu'aiment les Slaves, la semoule blanche dont les Arabes font le couscouss, les gâteaux au fromage que confectionnent les Slovaques, les piments rouges qui sont pour les Espagnols comme un rayon de soleil, les fèves de soja dont les germes sont un régal pour les Chinois. Les Chinois sont nombreux dans l'île Saint-Germain, annexe de la ville chinoise de Billancourt, toute proche.

Toute cette macédoine de peuples travaille aux usines Morel. Ouvriers et ouvrières sont mal payés, employés aux travaux les plus durs, les plus meurtriers.

Fil-de-Fer qui, avec son bagout de gamin de Paris, avait tôt fait de se lier avec chacun, connaissait plusieurs des pittoresques habitants de l'île. Parmi les Chinois il s'était fait un vrai ami de Sun Chen, qui après être las de cracher ses poumons aux ateliers de peinture au pistolet, s'était depuis peu établi blanchisseur dans une baraque de torchis qu'il avait louée dans l'île.

La boutique s'ouvrait directement sur la rue. Sur la cour se trouvait la buanderie de Sun Chen et son entrepôt de linge sale. Une échelle de meunier conduisait au premier étage, occupé entièrement par une grande chambre, coquettement décorée de peintures chinoises sur papier et de broderies sur soie. C'est là que Sun Chen avait logé Pierrot. Le brave Chinois avait gavé le jeune garçon de sucreries et de thé vert.

Vers quatre heures de l'après-midi, Louise Lacombe vint rejoindre Pierrot. Fil-de-Fer lui avait donné rendez-vous à la blanchisserie chinoise. Il avait besoin de tenir conseil avec Pierrot et la jeune fille pour trouver le moyen de démasquer l'assassin de Raymond.

Louise était nu-tête. Elle était vêtue d'une simple robe noire. Elle tenait à la main la dernière édition d'un journal du soir. Elle tendit la feuille à Pierrot.

— Regarde un peu, dit-elle, avec un tremblement d'indignation dans la voix.

Pierrot lut un titre sur quatre colonnes en épaisses lettres noires : « Le prétendu attentat fasciste d'Issy-les-Moulineaux avait été monté par les rouges. » Le commissaire Cortier démontre l'identité du vrai coupable, un repris de justice surnommé Jambe-de-Bœuf. »

Pierrot n'en croyait pas ses yeux. Hâtivement il parcourut les colonnes consacrées au sensationnel fait divers.

— Quelle abomination, dit-il...

— Tu n'as pas vu le plus beau! ajouta Louise en désignant au jeune garçon l'un des derniers paragraphes.

« *Un des témoignages décisifs dans cette douloureuse affaire a été apporté par le contremaître Maupoux, des usines Morel. Il déclare qu'un des motifs qui avaient déterminé Jambe-de-Bœuf à son acte odieux était la haine qu'il avait vouée au malheureux Raymond Lacombe. On sait, en effet, que l'assassin était fiancé à la sœur de la victime et selon les propos rapportés par Maupoux, Raymond s'opposait à ce mariage, disant que lui vivant sa sœur n'épouserait pas un individu dont il connaissait l'entêtement et la brutalité. Jambe-de-Bœuf en tuant le malheureux Lacombe n'a pas seulement accompli les basses œuvres d'une infâme politique, mais satisfait une rancune personnelle!...* »

— Voilà ce qu'on ose écrire dans les journaux, conclut Louise avec dégoût. J'ai pourtant, toute la matinée durant, protesté de l'innocence de mon pauvre Jambe-de-Bœuf devant le commissaire, mais c'est à peine s'il a voulu m'entendre. Il a forgé cette monstrueuse histoire avec la complicité de Maupoux, dit la Teigne, l'homme le plus détesté des usines Morel, un sale type qui a de vilaines raisons de m'en vouloir et d'en vouloir à ce pauvre Raymond. Il y croit dur comme fer, à son roman, cette vieille bête de commissaire... Oh! c'est affreux, dit la jeune fille après un court silence. Et s'asseyant auprès de Pierrot, elle se mit à sangloter. Un pas retentit dans l'escalier. Fil-de-Fer pénétra dans la pièce.

— Voyons, du courage, ma pauvre Louise, dit-il en tapant sur l'épaule de la jeune fille. T'inquiète pas, je crois savoir le moyen d'apprendre où l'on a fait disparaître Jambe-de-Bœuf. Tiens, qu'est-ce que tu dis de cela?

Il avait sorti de sa poche un prospectus où l'on lisait :

« Vous qui souffrez, vous qui voulez connaître la vérité, retrouver une affection perdue, allez voir en toute confiance la célèbre cartomancienne Katiarousska, villa Destin, chemin des Mauduits, Val-Fleury (près du viaduc). Le grand jeu : cinquante francs. Consultations simples à partir de dix francs. »

— Et alors, demanda Louise, tu crois que cette voyante va m'aider à retrouver Jambe-de-Bœuf et à découvrir l'assassin de mon frère?...

— J'en suis presque certain, répliqua Fil-de-Fer. *(A suivre.)*

Si vous aimez « LE TRÈFLE NOIR » vous devez lire

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

Les premières aventures de Pierrot Lancry

Un volume illustré **E. S. I.** 7 fr. 50

Variétés

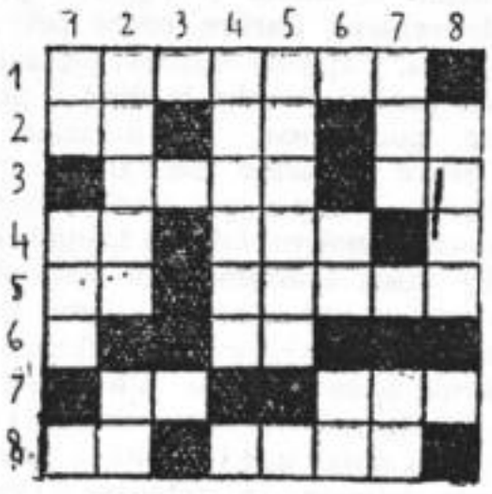
Le poids des cinq enfants.

Un père de famille se promène avec ses cinq fils. Ils sont dans le métro et passent devant une bascule automatique. Le père voudrait bien savoir combien chacun pèse mais il ne veut pas mettre chaque fois cinq sous. Jean, le plus malin, trouve un truc; voici comment il fait : il met les cinq sous puis monte sur la bascule avec son fils Paul, l'aiguille marque 83 kilogrammes; Paul descend et est remplacé par Robert, l'aiguille marque 85 kilogrammes; Robert cède sa place à Louis et l'aiguille monte à 89 kilogrammes; puis André monte à la place de Louis et l'aiguille passe à 94 kilogrammes. Si on pèse ainsi chaque paire possible, on observe successivement les chiffres 88, 92, 97, 94, 99 et 103 kilogrammes. Comment faut-il faire pour savoir le poids de chacun ?

CHARADE

Mon premier est une lettre de l'alphabet.
Mon second est le vêtement de bien des nègres.
Mon tout est un grand pays en lutte pour sa liberté.

MOT CROISÉ



HORIZONTALEMENT

1. Il est aimé de tous les travailleurs du monde. — 2. Terminaison d'infinitif. Conjonction. Pronom possessif. — 3. Nom propre. Pronom personnel. — 4. Note de musique. Terre entourée d'eau. — 5. Dans la musique. Farce. — 6. Deux voyelles. — 7. Négation. Rongeur. — 8. Du verbe boire. Coûteux.

VERTICALEMENT

1. Pronom possessif. Acide. — 2. Ligne droite. Comme un ver. — 4. Il a été le chef du parti bolchevik. — 5. Pays qui subit une dictature fasciste. — 6. L'envers d'un adjectif démonstratif. Préfixe. — 7. Point cardinal. — 8. Affluent de la Seine.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 55

HORIZONTALEMENT

1. Victoire. — 2. Noix. — 3. Mi Ta. — 4. Avant. — 5. Néron. — 6. Crau. — 7. Endiablé. — 8. Sieste.

VERTICALEMENT

1. Vacances. — 2. Verni. — 3. Camarade. — 4. Inouis. — 5. Ou. T, n. At. — 6. Oi. Be. — 7. Rit. Oie. — 8. Exagérée.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU LABYRINTHE

Voici la liste des gagnants : Git, R. Fabre, J. Chambert, M. Robert, Clavel, Chevalier, Hotton, Granille, Perrière, Duteur, P. Marie, Hommet, Camus, Canton, L. Wareq, Charrueau, Nantet, Caniaux, Sergent, Rico, Cachet, Lagain, Pinet, Brissaud, Colas, Demanneville, Thomas, Lacombe, Coques.

RÉSULTAT DU CONCOURS D'ASSEMBLAGES

Voici la liste des gagnants : M. Chevrance, J. Heux, A. Mongel, J. Cunault, R. Hamel, P. Lemistre, J. Ternet, Piorini, H. Pricaz, J. Mignucci, J. Demanneville, F. Waeminch, Julieny, Greneche.

Ils recevront chacun un livret de *Mon Camarade*.

LE COIN DES FILLETTES

Deux anneaux pour votre ceinture ou votre foulard

Voici deux anneaux très faciles à faire et qui vous seront très pratiques. Vous découpez dans du carton fort deux anneaux de la taille d'une pièce de vingt francs environ. Si votre carton n'est pas assez fort, vous pourrez prendre deux morceaux de carton pour chaque anneau. Ensuite, avec de la laine, ou mieux avec du coton perlé de la couleur de votre ceinture, vous faites tout autour de ces anneaux un point de boutonnière, comme l'indique le dessin ci-contre. Pour utiliser ces anneaux comme boucle de ceinture, vous les cousez ensemble à un bout de votre ceinture et vous passez l'autre bout dans les anneaux, puis sous celui du dessous. Votre ceinture sera bien attachée et pas abîmée. Si vous voulez vous en servir comme coulant d'écharpe, vous les laissez libres et vous passez les bouts de votre foulard comme le montre le dessin.

Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Les croque-messieurs. Rassurez-vous il ne s'agit pas d'un plat pour anthropophage, mais d'une délicieuse entrée très vite faite.*

Coupez dans du pain rassis des tranches assez minces que vous découpez en forme de carrés ou de triangles.

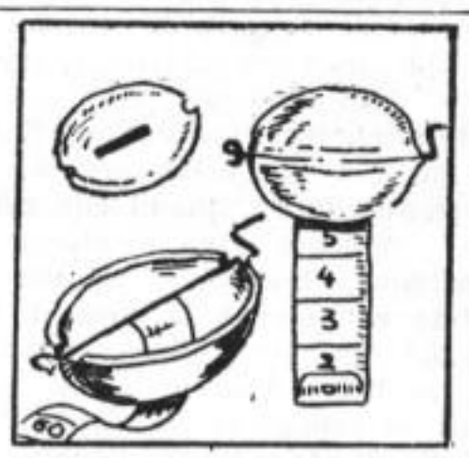
Beurrez légèrement ces tartines et mettez sur chacune d'elles une très mince tranche de fromage de gruyère.

Réunissez deux par deux, pour faire un sandwich et faites dorer à la poêle dans un peu de beurre. Pour que ces croque-messieurs constituent un véritable plat vous pouvez ajouter au fromage une petite tranche de jambon.

Pour laver les lainages. — *Bien souvent vous avez un joli chandail de laine claire. Mais il se salit vite, alors vous voulez le laver et, catastrophe, vous vous retrouvez avec un objet hérissé, informe, immettable. Pourtant, sauf si la laine était de trop mauvaise qualité, cela n'aurait pas dû arriver. Voici comment il faut faire : vous faites tremper votre tricot dans de l'eau tiède très savonneuse, sans frotter, puis vous le rincez à l'eau claire sans tordre et vous le faites sécher à plat sur une serviette en lui redonnant à peu près la forme qu'il doit avoir. N'accrochez jamais un lainage humide, il prendrait une allure désastreuse. Quand il est bien sec vous pouvez le repasser avec un fer pas trop chaud.*

Colin-maillard et les ombres

Voici une variante très amusante de colin-maillard qui exige comme accessoires un rideau blanc tendu ou un mur bien blanc et une lampe. Celui qui remplit le rôle de colin-maillard n'a pas les yeux bandés, mais au contraire il regarde de tous ses yeux l'écran blanc où viendront se profiler les ombres de ses camarades. On éteint toutes les lumières de la pièce, excepté une. Colin-maillard se met très près de l'écran, le dos tourné au reste de la pièce, et les autres joueurs passent un à un entre la lumière et l'écran pour que leur ombre soit bien visible. Colin-maillard doit reconnaître celui qui passe, mais les joueurs ont le droit de contrefaire leur silhouette ou de se déguiser pour rendre le jeu plus difficile. Tout joueur reconnu devient colin-maillard à son tour.



Fabriquons un mètre dans une noix

Dans une noix de belles dimensions, ouverte avec soin et évidée, creusez dans l'une des coquilles une fente longitudinale, comme l'indique le croquis. A chaque extrémité de vos noix, creusez un petit trou (la moitié sur chaque coquille) qui laisse passer le fil de fer que vous coudrez suivant le dessin et qui servira d'axe à votre mètre-ruban que vous fixerez solidement sur la tige. Il ne vous reste plus qu'à laisser passer le mètre par la fente et à coller fortement vos deux coquilles, vous aurez ainsi, à peu de frais, un mètre pratique et original.

le coin du Sourire

Un richissime industriel marie sa fille. A la fin du repas, un des invités se lève et prend la parole : « Mes chers amis, après avoir passé cette journée dans la joie et l'abondance, nous ne devons pas oublier les pauvres... Et je vous propose de crier tous avec moi : Hurrah! pour les malheureux!... » Petits amis, que pensez-vous de cette générosité ?

o

Deux joueurs de cartes sortent d'un café, où ils ont bien bu. Il est minuit. Soudain après avoir fait quelques pas, l'un d'eux fond en larmes : « J'ai honte de ma conduite, rentrer à la maison avec le lever du soleil... C'est mal! — Mais ce n'est pas le soleil qui brille, c'est la lune, dit l'autre. — La lune ? Tu es fou, je suis sûr que c'est le soleil. — Combien paries-tu ? — 50 francs. — Bon, le premier qui passera tranchera la question. » Au bout d'un moment passe un homme qu'ils interpellent : « Dites-nous, monsieur. C'est le soleil ou la lune qui brille dans le ciel ? » Un peu déconcerté par cette question, l'homme leur répond tranquillement : « Excusez-moi, messieurs, je ne suis pas du quartier. »

o

Un étranger visitant Rome, arrive sur la Voie de l'Empire, œuvre fasciste. « Où mène-t-elle, cette Voie de l'Empire ? demande-t-il à un passant. — A la ruine, répond l'homme en montrant tristement le Colisée, au bout de la Voie. » Mais c'est à une autre ruine, à la ruine de tout un pays, de tout un peuple qu'il pensait.

o

Marius et Olive vantent chacun les mérites de leurs fils : « Mon fils, dit Olive, quand il travaille, c'est tellement admirable, que tous les gens le regardent, la bouche grande ouverte. — Et que fait ton fils ? — Il est dentiste! »

o

Le docteur vient d'examiner un malade. Il lui indique un régime à suivre et voyant sur le mur une superbe collection de pipes, recommande au patient : « Et surtout, une seule pipe après chaque repas! » Huit jours après, le docteur revient prendre des nouvelles : « Pour le régime, passe encore, mais la pipe... ah! la pipe, docteur... — Quoi donc, une seule ne vous suffit pas ? — Elle me suffit trop... Je n'avais jamais fumé auparavant... »

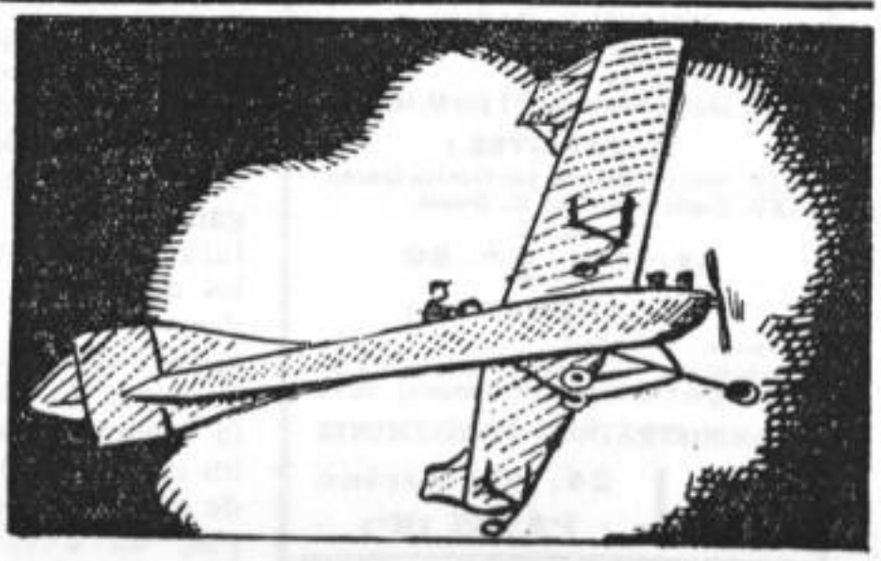
o

Un petit garçon veut caresser un chien : « Ne le touchez pas, mon petit ami, il vous mordrait, car il ne vous connait pas. — Eh bien, madame, dites-lui que je m'appelle Toto. »

LES JEUNES AVIATEURS

LES DÉBUTS DE L'AVIATION : LATHAM

A l'époque où Blériot projetait de traverser la Manche, un jeune pilote plein de cran, Hubert Latham, s'entraînait sur un appareil de conception un peu différente, dont les grandes lignes rappellent un peu certains avions modernes. Cet avion, construit par Levasseur, devait accomplir quelques performances intéressantes. Latham qui lui aussi espérait traverser la Manche, essaya à deux reprises, mais sans succès. La deuxième tentative causa la perte de son avion, obligé d'amerrir par suite d'une panne de moteur. Ce pilote plein d'avenir devait trouver une mort tragique dans une chasse au buffle en Afrique.



Les loteries tirent leur origine d'Italie. Elles se répandirent successivement dans tous les pays d'Europe, et eurent de déplorables résultats, en poussant les hommes aux jeux de hasard.

o

La maison la plus basse du monde se trouve dans une vallée des Montagnes Rocheuses. En effet, elle est construite dans un creux profond, à 60 mètres au-dessous du niveau de la mer.

o

Il y a quelques années, il n'était pas rare de rencontrer dans les rues des villes chinoises, des personnages munis d'une sonnette, et chargés d'une serviette et d'un tabouret, d'un bassin et d'un réchaud. C'étaient les barbiers ambulants qui, au gré de leurs clients, s'installaient n'importe où dans la rue. Moyennant une modeste rétribution, ils leur savonnaient la tête, nettoyaient leurs oreilles, peignaient leurs sourcils, et brossaient leurs épaules.

o

Des chimistes de Londres ont pu obtenir 30 kilos de sucre avec 100 kilos de sciure de bois séchée, en traitant la cellulose du bois avec un acide.

o

L'archipel malais recèle les plus grands lézards du monde. Certains d'entre eux atteignent parfois 1 m. 80 de long. Voilà des lézards qu'il n'est pas facile d'attraper par la queue...

o

Près de l'île de Corfou, dans la mer Adriatique, se trouve un rocher qui a l'apparence d'un navire à voile. Les Grecs anciens s'imaginaient y voir le navire qui ramenait Ulysse dans sa patrie et que le maître de la mer, Neptune, avait changé en pierre pour se venger.

o

Il existe en Afrique du Sud un curieux oiseau appelé secrétaire, à cause de la longue huppe qu'il porte à l'occiput et qui rappelle la plume d'oie dont on se servait autrefois pour écrire. Ce secrétaire est grand ennemi des serpents qu'il détruit de la façon suivante : il les attaque à coups d'aile pour les fatiguer; puis, saisissant leur queue, il les enlève à une grande hauteur et les laisse tomber à terre autant de fois qu'il est nécessaire pour que la mort s'ensuive.

A PARTIR DU 1er JANVIER

Les Livrets de «MON CAMARADE»

PARAITRONT LE 1er DU MOIS

DERNIERS PARUS :

XI. Le pétrole, par Bour.
XII. Contes de Grimm.
XIII. Quelle heure est-il? par M. Iline.

A PARAITRE :

XIV. Noirs et blancs, par Denise Moran.
XV. Blanchette, par C. Duval.

Le numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENTS :

France : 12 Livrets..... 5 fr.
Belgique : 12 Livrets (fr. français). 7.50
Etranger : 12 Livrets (fr. français). 10 fr.

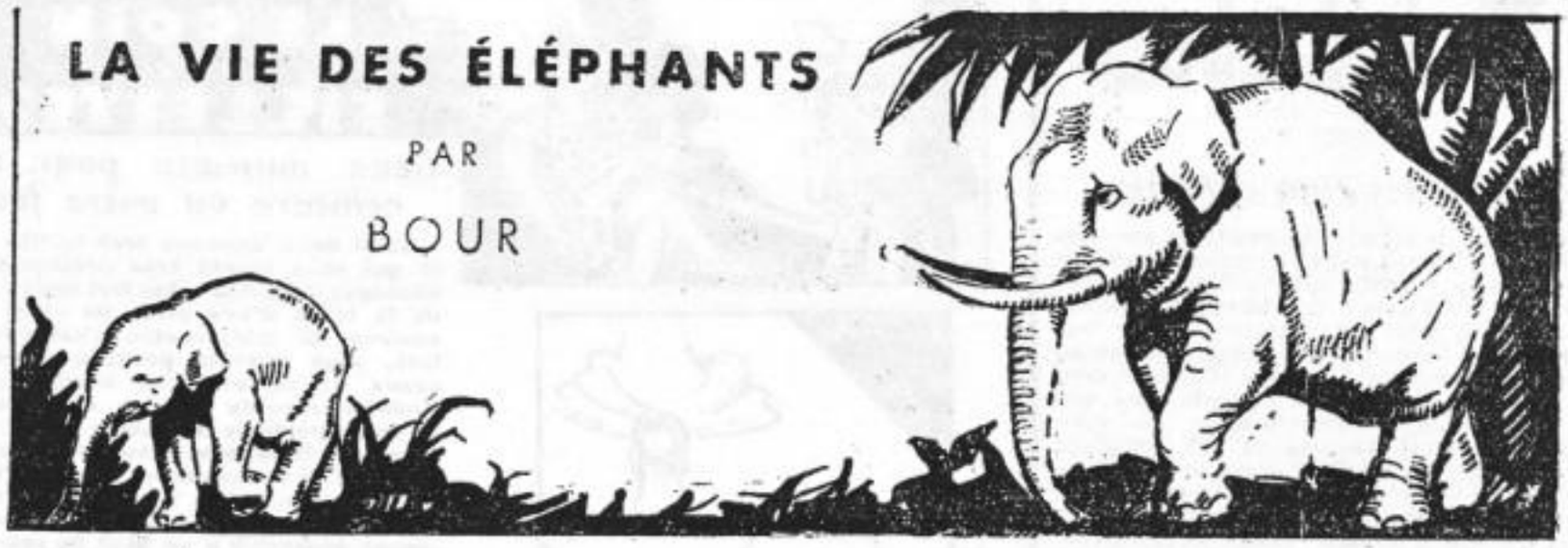
ADMINISTRATION - ABONNEMENTS

E. S. I. 24, rue Racine PARIS (6e)

LA VIE DES ÉLÉPHANTS

PAR

BOUR



« Un éléphant, sa trompe, sa trompe... » dit la chanson. Et c'est bien la trompe qui donne tant de charme et d'élégance à l'éléphant. Ne riez donc pas! Imaginez plutôt l'éléphant dans son milieu naturel qui n'est pas la cage du jardin zoologique, mais la forêt vierge, la jungle, cette jungle si terrible à tous, hommes et animaux, sauf à lui, le plus fort. M. Eléphant s'approche de la rivière, promenant d'un pas tranquille son ventre de propriétaire; il est distrait, M. Eléphant, il ne regarde pas où il pose ses pieds plats, il écrase tout, il casse quelques arbres, par-ci, par-là : « Qu'est-ce qui vient encore de me chatouiller l'épaule gauche ? » murmure-t-il (un murmure à crever les oreilles des hommes). Le voici près de l'eau, il y plonge sa trompe. « Pourquoi me mettrais-je à plat ventre pour boire, comme tant de pauvres bêtes, mes voisines! Voyez, je hume, j'ouvre la bouche, je place en position le goulot de mon siphon, et le jet rafraîchit mon gosier. Par ces chaleurs tropicales, des douches fréquentes me sont recommandées; je pends donc encore de l'eau, et, jetant ma trompe à droite, à gauche, puis derrière le front, je la vaporise sur tout mon corps, c'est délicieux. » Ce que ne vous dira pas l'éléphant, c'est que sa trompe est aussi une main; il ne vous le dira pas, parce que vous, vous avez deux mains, et qu'il en est très jaloux; avec cette main donc il saisit délicatement sur les arbres ce fruit, cette pousse qu'il porte à sa bouche, ou bien arrache un bouquet de branches, dont il se sert ensuite comme éventail; je vous avais annoncé qu'il était élégant, mais ne le taquinez pas en lui racontant que dans votre pays, les dames qui vont à l'opéra ont des éventails bien mieux faits, s'ouvrant et se fermant... il ne faut pas taquiner l'éléphant, car la trompe peut devenir terrible; un coup de trompe, c'est un coup de matraque dont on ne se relève pas, ou c'est un serpent aussi gros qu'un boa qui vous étouffe en un instant puis vous jette à terre, brisé; quant à lui, il ne se gêne pas pour taquiner tous ces singes qui piaillent en sautant de branche en branche : il pointe vers eux sa trompe comme un clairon, et souffle, et souffle; les feuilles volent, les singes se cramponnent ou s'enfuient; alors l'éléphant repart en haussant les épaules et souriant dans sa trompe (comme vous, l'année prochaine, vous sourirez dans votre barbe).

Aux petits garçons d'Afrique, on raconte — c'est une vieille fable — que le premier éléphant avait une tête très ordinaire, mais qu'en buvant imprudemment dans une rivière à crocodiles, l'un de ceux-ci lui attrapa le bout du nez, et voulut l'entraîner; chacun tirant de son côté, le nez s'allongeait, s'allongeait, et quand le crocodile lâcha prise, l'éléphant avait un nez traînant jusqu'à terre; il fallut s'en accommoder, on le trouva commode, et depuis, les enfants-éléphants en profitèrent.

Le sens de la famille est en effet très développé chez ces animaux, et même l'esprit de société. Les éléphants vont en troupe, suivant des pistes tracées pour eux par de nombreuses générations. Chaque troupe a ses éclaireurs, son arrière-garde et, quand elle campe, ses veilleurs. Que le groupe soit attaqué, les forts viennent en tête et mènent le combat, pendant que les faibles s'éloignent sans bruit; puis le danger passé, ils se rejoignent. L'éléphant valide soutient de l'épaule son compagnon blessé, les mères guident de la trompe leurs petits maladroits.

Mais qui donc attaquerait un éléphant ? Qui saurait mordre ce cuir épais où les tiques doivent s'enfoncer lentement pour atteindre un peu de sang, et l'éléphant s'en débarrasse en grattant sa vieille peau sur l'écorce des troncs (c'est l'écorce qui est abîmée plutôt que la peau). Qui donc oserait se mesurer à l'éléphant ? Il faut n'avoir jamais vu un éléphant en colère, sa trompe qui fouette alentour, ses oreilles qui s'ouvrent et se referment violemment (quatre mètres d'envergure) et ce colosse qui tourne en frappant le sol de ses quatre marteaux-pilons, puis charge, les pointes des défenses prêtes à crever l'ennemi (l'éléphant les affûte de temps en temps sur des pierres), le front capable de coucher un arbre sans même le casser (l'éléphant place doucement l'arbre entre ses défenses, y appuie le front, rassemble ses pattes, bombe le dos; à peine un gonflement de muscles, et l'arbre déraciné bascule jusqu'à terre). Il n'y a que ce fou de rhinocéros qui parfois lui tienne tête. Et aussi l'homme, cet animal si curieux, qui a un troisième bras, de quoi vous blesser à mort dans un bruit épouvantable. L'homme, indigène ou européen, chasse l'éléphant parce que l'éléphant possède une richesse : ses défenses d'ivoire. Certains prétendent que tous les éléphants d'une même tribu vont mourir dans un endroit déterminé, qu'il y a ainsi des cimetières d'éléphants, de quoi procurer la fortune à celui qui les découvre, puisque tant de défenses y sont accumulées. C'est inexact; et d'ailleurs l'ivoire des défenses serait sérieusement abîmé s'il restait enfoui dans la terre, il perdrait toute valeur marchande.

Pour avoir de l'ivoire, il faut donc faire la chasse à l'éléphant. Vous pensez bien que c'est une chasse peu banale. Moi qui ne connais que la chasse aux lapins, je dois aller me renseigner sur place, en Afrique d'abord, en Asie ensuite, grâce à un remarquable petit avion fabriqué par « un ami de *Mon Camarade* », et dont on vous parlera bientôt; j'espère être de retour la semaine prochaine et je vous raconterai en détail comment se passe la chasse à l'éléphant.

BOUR.

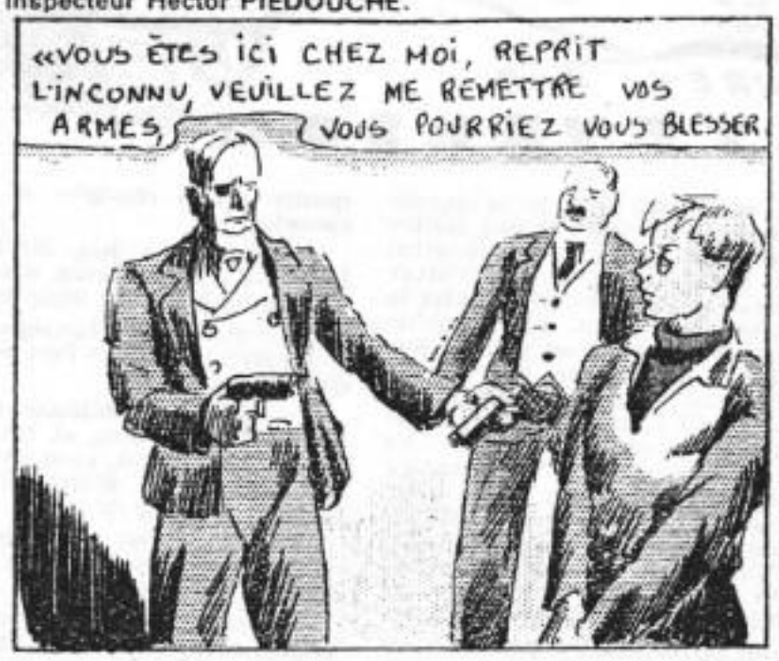
QUI A DIT ?

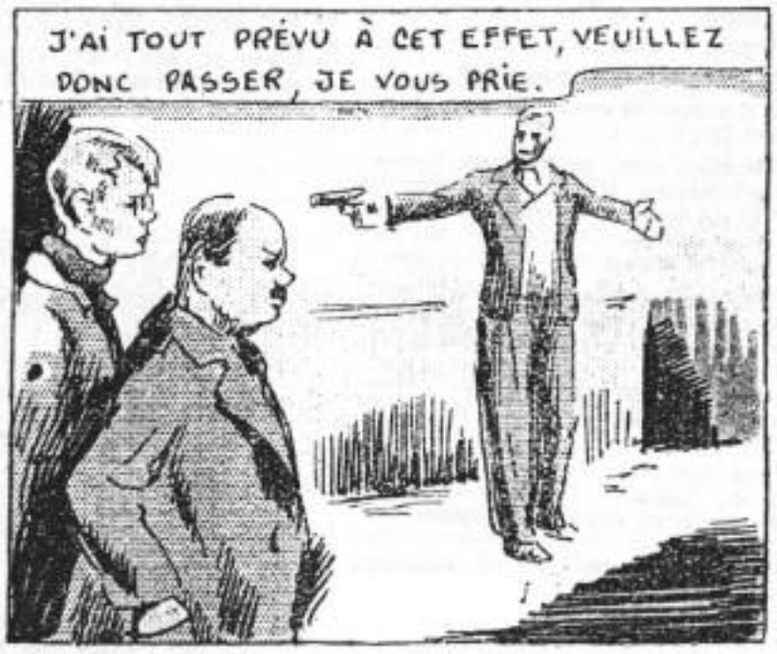
« Le corps d'un ennemi mort, sent toujours bon. »
Vitellius, empereur romain.

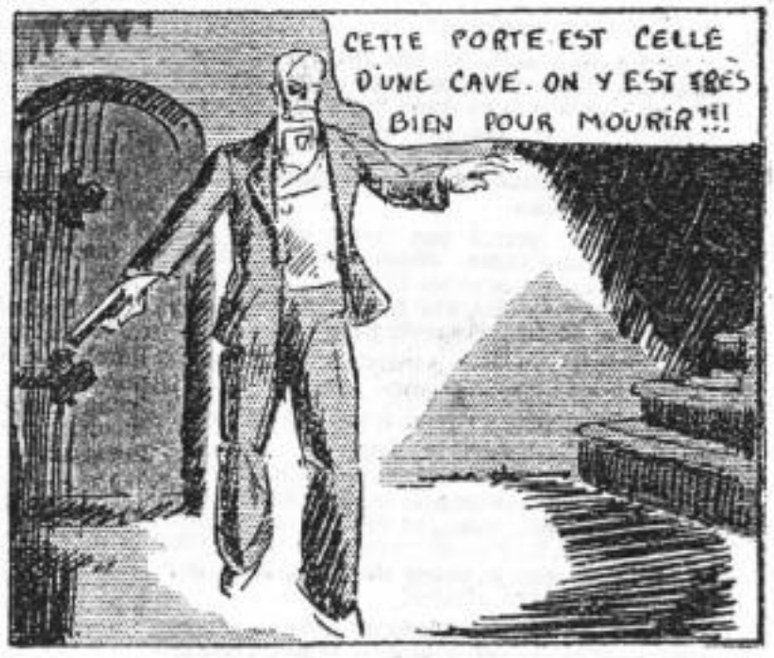
« La force prime le droit. »
Le chancelier Bismarck.

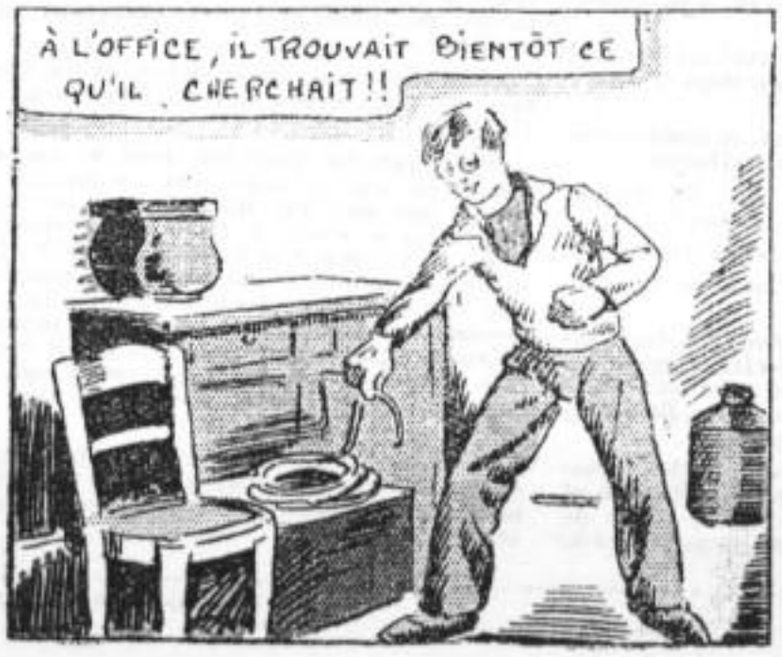
LES GANGSTERS DE L'AIR.

Résumé des chapitres précédents. — Des avions transportant de l'or sont victimes d'accidents étranges. L'or disparaît.. Le mécanicien LA-GOUPILLE, blessé d'une balle de mitrailleuse par un avion inconnu, se réfugie dans une maison à l'aspect sinistre. Il se trouve en présence du célèbre inspecteur Hector PIÉDOUCHE.









Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, le docteur Livesey et le chevalier Trelawney ayant appris qu'un trésor avait été caché par des pirates dans une île déserte, sont partis à sa recherche. Mais l'équipage s'est révolté à l'arrivée dans l'île sous la conduite d'un marin à une jambe nommé Silver, lequel tente une démarche auprès du capitaine Smolett pour obtenir la carte de bon gré.*

•

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre V

L'AMBASSADE DE SILVER

(suite)

— Cela se pourrait!

— Si. Je le sais, par ma foi! Ce n'est pas la peine d'être si dogue avec moi; le service n'a plus rien à faire dans le moment, dites-vous bien cela. Voici ce que je veux dire : Nous voulons votre carte. Par contre, je ne vous ai jamais voulu de mal, pour ce qui est de moi!

— Ça ne prend pas avec moi, l'ami! coupa le capitaine. Nous savons exactement ce que vous aviez l'intention de faire, et ça nous est égal, car maintenant, voyez-vous, vous ne le pouvez plus.

Et le capitaine, le regardant avec calme, se mit à bourrer une pipe.

— Si Abraham Gray... éclata Silver.

— Assez là-dessus! cria M. Smolett. Gray ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé. Et par-dessus le marché, je voudrais bien voir, vous, et lui, et toute cette île, sauter en l'air en mille miettes : voilà tout d'abord ce que je pense de vous, mon garçon, dans cette affaire!

Ce petit accès d'humeur sembla calmer Silver. Il avait commencé à se monter mais il se ressaisit :

— C'est possible, dit-il. Je laisse toute liberté à chacun de penser ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas, suivant le cas. Et comme je vois que vous avez bourré une pipe, capitaine, je me permettrai d'en faire autant.

Il bourra sa pipe, l'alluma et les deux hommes, assis face à face, fumèrent en silence pendant un bon moment, tantôt se regardant, tantôt tassant leur pipe, tantôt se penchant pour cracher. Ils valaient le spectacle.

— Bon, reprit Silver, récapitulons : Vous nous donnez la carte pour nous permettre de dénicher le trésor; vous cessez de tirer sur de pauvres marins et de leur faire sauter la cervelle pendant qu'ils dorment. Vous vous engagez à le faire, et nous vous offrons à choisir soit de venir à bord avec nous, une fois le trésor embarqué, — et dans ce cas, je vous donne ma parole de vous déposer quelque part sains et saufs, — soit, si ceci ne vous convenait pas, car quelques-uns de mes hommes sont brutaux et ont gardé de vieilles rancunes à cause de certaines punitions, de rester alors ici. Nous partagerons avec vous les provisions, d'après le nombre des bouches à nourrir, et je vous donne ma parole, comme tout à l'heure, d'informer le premier navire que je verrai pour qu'il vienne vous prendre. Vous reconnaîtrez pour lors que c'est un langage! On ne pourrait en espérer un plus aimable, n'est-ce pas? Et j'espère, ajouta-t-il en élevant la voix, que tous ceux qui sont dans ce fortin saisiront mes paroles, car ce qui est dit à l'un est dit à tous!

Le capitaine Smolett se leva de son siège et secoua les cendres de sa pipe dans la paume de sa main gauche.

— C'est tout? demanda-t-il.

— Mon tout dernier mot, mille tonnerres! répondit Silver. Refusez-moi cela, et vous ne verrez plus de moi que des balles de mousquet!

— Fort bien, dit le capitaine. Maintenant, c'est à vous de m'entendre. Si vous venez ici, un par un, et sans armes, je m'engage à vous mettre tous aux fers et à vous ramener pour un joli procès en Angleterre. Sinon, aussi vrai que je m'appelle Alexandre Smolett, et que j'ai fait flotter les couleurs de mon roi, je vous enverrai tous en enfer. Vous ne pouvez pas trouver le trésor. Vous ne pouvez pas manœuvrer le bateau. Personne parmi vous n'est capable de diriger le bateau. Vous ne pouvez pas nous combattre : Gray, que voici, a eu raison de cinq des vôtres. Votre bateau est immobilisé, maître Silver; vous êtes sur un mauvais fond et vous vous en apercevrez vite. Je reste ici, et vous le dis. Voilà les dernières bonnes paroles que vous aurez de moi, car j'en prends le ciel à témoin, je vous flanquerai une balle dans le corps la prochaine fois que je vous rencontrerai. Rompez, mon garçon. Fichez-moi le camp d'ici en moins de deux, et à toute allure!

La figure de Silver était à peindre : les yeux lui sortaient de la tête. Il secoua le tabac de sa pipe.

— Donnez-moi la main pour me relever!

— Moi pas! répliqua le capitaine.

— Qui me donnera la main pour m'aider à me relever? hurla-t-il.

Personne de chez nous ne bougea. Poussant les imprécations les plus furieuses, il rampa sur le sol jusqu'à ce qu'il atteignît le porche et pût se hisser à nouveau sur sa béquille. Il cracha alors dans la fontaine.

— Voilà! cria-t-il. Voilà ce que je pense de vous! Avant une heure, je vous ferai flamber dans votre vieux bastion comme un punch de rhum. Riez, mille tonnerres, riez! Avant une heure, vous rirez d'une autre façon. Ceux qui mourront seront les plus heureux.

Et après un terrible juron, il s'éloigna péniblement en labourant le sable; puis après quatre ou cinq échecs, l'homme au drapeau blanc l'aida à passer par-dessus la palissade et ils disparurent en un instant à travers les arbres.

Chapitre VI

L'ATTAQUE

Dès que Silver eut disparu, le capitaine, qui l'avait surveillé attentivement, se retourna vers l'intérieur de la maison et ne trouva que Gray à son poste. C'est la première fois que nous le vîmes en colère.

— Au quart! cria-t-il.

Et comme nous regagnions chacun notre poste :

— Gray! dit-il. Vous serez cité dans le journal de bord. Vous avez fait votre devoir comme un vrai marin. Monsieur Trelawney, vous me surprenez! Docteur, je croyais que vous aviez porté l'uniforme du roi! Si c'est ainsi que vous avez servi à Fontenoy, monsieur, vous auriez mieux fait de rester couché!

L'équipe du docteur était retournée aux meurtrières, tandis que les autres s'activaient à charger les mousquets de réserve. Chacun était rouge de confusion, vous pouvez en être sûr, et avait la puce à l'oreille, comme on dit.

Le capitaine nous considéra un moment en silence, puis il nous dit :

— Mes amis : Silver a eu son paquet. Je l'ai fait monter au rouge, avec intention. Avant une heure, comme il l'a dit, nous serons abordés. Qu'ils soient plus nombreux que nous, je n'ai pas besoin de vous le dire, mais nous combattrons protégés et, une minute plus tôt, j'aurais dit : Nous combattrons avec discipline. Je ne doute pas que nous puissions leur flanquer la pile, si vous y êtes déterminés.

Il fit alors une ronde, et constata, comme il dit, que tout était en ordre.

Sur les deux petits côtés du fortin, à l'Est et à l'Ouest, il n'y avait que deux meurtrières; du côté sud, côté de la porte, deux également, et du côté nord, cinq. Nous avions en chiffres ronds une vingtaine de mousquets pour nous sept. Du bois à brûler, on avait fait quatre piles vers le milieu de chaque côté, des comptoirs, pour ainsi dire, et sur chacune, à la portée des défenseurs étaient disposés des munitions, quatre armes chargées et, au milieu, les couteles.

— Éteignez le feu, dit le capitaine. Le froid est passé et nous n'avons pas besoin d'avoir de la fumée dans les yeux.

M. Trelawney porta soigneusement dehors le brasero de fer, et l'on enterra les tisons dans le sable.

— Jim n'a pas déjeuné, continua le capitaine. Sers-toi, Jim, et retourne manger à ton poste. Au trot, mon garçon : ça devrait être fait avant d'être dit. Hunter, une tournée générale de gniole!

Pendant qu'on exécutait, le capitaine mettait au point dans sa tête le plan de défense. Il récapitula :

— Docteur, vous garderez la porte. Voyez sans vous exposer. Tenez-vous à l'intérieur et tirez par le porche. Hunter, prenez le côté est, Joyce, mon ami, vous serez à l'ouest. M. Trelawney, vous êtes le meilleur tireur; avec Gray, prenez le nord et ses meurtrières, c'est là qu'il y a danger.

Je n'eus pas le temps d'avoir peur.

S'ils peuvent parvenir jusque-là et nous tirer dessus par nos propres ouvertures, les choses commenceront à sentir mauvais pour nous. Jim, ni toi ni moi ne valons grand'chose comme fusils : aussi resterons-nous pour charger les armes et donner un coup de main.

Comme le capitaine l'avait dit, le froid avait passé. Dès que le soleil eut dépassé la cime des arbres, il tomba de toutes ses forces sur la clairière et absorba les vapeurs d'un trait. Bientôt le sable fut brûlant, et la résine coula sur les rondins du fortin. On mis bas vestes et vareuses, on ouvrit le col des chemises, on retroussa les manches jusqu'aux épaules et nous restâmes là, chacun à son poste, dans la fièvre que donnaient la chaleur et l'anxiété. Une heure passa.

— Que le diable les emporte! dit le capitaine. Il fait aussi triste ici que dans un trou! Gray, sifflez-nous un air?

Et, juste au même moment, se montrèrent les premiers symptômes de l'attaque.

— S'il vous plaît, monsieur, dit Joyce, si je vois quelqu'un, dois-je tirer?

— Je vous l'ai déjà dit! cria le capitaine.

— Merci, monsieur, répliqua Joyce, avec la même politesse paisible.

Il ne se passa rien pendant un bout de temps, mais nous étions alertes, l'œil et les oreilles aux aguets, l'arme à la main. Le capitaine se tenait au centre du fortin, la bouche serrée et le front plissé.

Quelques secondes passèrent ainsi, jusqu'à ce que tout d'un coup Joyce épaula et fit feu. La détonation venait à peine de s'éteindre, que de l'extérieur nous arriva la réponse : une averse de projectiles provenant de tous les côtés. Plusieurs balles frappèrent le fortin, mais aucune ne pénétra et quand la fumée se fut dissipée, la palissade et les bois à l'entour parurent aussi calme et déserts qu'auparavant. Aucun frémissement de branche, aucun éclair de canon de mousquet pour trahir nos ennemis.

— Avez-vous touché votre homme? demanda le capitaine.

— Non, monsieur, je ne le crois pas, répondit Joyce.

— Il vaut bien mieux dire la vérité, murmura le capitaine Smolett. Charge ton fusil, Jim. Pourriez-vous dire combien ils étaient de votre côté, docteur?

— Je le sais exactement : on a tiré trois coups de ce côté-ci. J'ai vu les trois éclairs; deux tout près l'un de l'autre, et le troisième un peu plus loin vers l'Ouest.

— Trois, répéta le capitaine; et combien de votre côté, monsieur Trelawney?

Mais ici la réponse fut moins commode : il en était venu beaucoup par le Nord, sept suivant l'estimation du chevalier, huit suivant Gray. De l'Est et de l'Ouest, il n'y avait eu qu'un seul coup de tiré; dans ces conditions il était clair que l'attaque viendrait du Nord et que des trois autres côtés nous n'aurions qu'une démonstration hostile. Mais le capitaine ne changea rien à ses dispositions; si les mutins réussissaient à passer sur la palissade, il pensait qu'ils s'empareraient de toutes les meurtrières inoccupées et qu'ils nous tireraient dessus comme des rats dans notre forteresse elle-même.

Nous n'eûmes d'ailleurs pas longtemps à réfléchir. Soudain, poussant un tonitruant hurrah, quelques pirates jaillirent du bois au Nord et coururent droit à la palissade. En même temps la fusillade reprit du bois et une balle siffla à travers la porte et réduisit en pièces le mousquet du docteur. Les assaillants grimpèrent sur la clôture comme des singes, le chevalier et Gray tirèrent coup sur coup; trois hommes tombèrent, un dedans, deux à l'extérieur, mais l'un de ces deux-là avait dû avoir plus de peur que de mal car il se remit sur ses pieds en un instant et disparut aussitôt parmi les arbres.

Deux avaient mordu la poussière, un avait fui, mais quatre avaient réussi à pénétrer dans l'enclos, tandis qu'abrités par les arbres sept ou huit hommes, qui avaient l'air d'avoir à leur disposition plusieurs mousquets chacun, dirigeaient sur notre fortin un feu roulant bien que sans effet. Les quatre qui étaient entrés avançaient vers la maison en poussant des cris et ceux qui étaient dans les bois criaient aussi pour les encourager. Nous tirâmes quelques coups, mais telle était la hâte de nos champions qu'aucun ne parut marquer de coups et qu'en un moment les quatre pirates avaient gravi le monticule et étaient sur nous. La tête de Job Anderson apparut à la meurtrière du milieu.

— Sur eux tout le monde sans exception! hurla-t-il d'une voix de tonnerre.

En même temps un autre pirate attrapait le mousquet de Hunter par le canon, le lui arrachait des mains, l'attrapait à travers la meurtrière et d'un coup formidable étendait le pauvre garçon inanimé sur le sol; pendant ce temps, un troisième faisait le tour de la maison en courant, sans être empêché par personne, apparut tout à coup à l'entrée et tomba sur le docteur, un couteles à la main. Notre situation se trouvait complètement renversée. Un instant auparavant nous tirions à l'abri sur un ennemi exposé, maintenant c'étaient nous qui étions à découvert et dans l'impossibilité de riposter.

Notre cabane était pleine de fumée et c'est cela qui nous protégeait en partie. Les cris, la bagarre, les éclairs et les détonations des coups de pistolets, et des hurlements de souffrance m'emplissaient les oreilles.

— Sortons, mes amis, sortons et combattons dehors! prenez des couteles! cria le capitaine.

J'attrapai un couteles dans le tas et quelqu'un qui en saisissait un en même temps que moi me fit une blessure aux doigts que je sentis à peine. Je m'élançai à travers la porte à la lumière du soleil. Il y avait quelqu'un derrière moi, je ne sais pas qui. Devant moi, le docteur poursuivait son assaillant au bas de la colline et exactement au moment où je regardais vers lui, il avait pris l'avantage et l'envoyait rouler sur le dos avec une grande estafilade sur la figure.

— Faites le tour de la maison, mes amis, s'écria le capitaine, mais même dans ce brouhaha je remarquai que sa voix était changée.

J'obéis machinalement et le couteau levé, je contournais vers l'angle de la maison, pour me trouver tout aussitôt face à face avec Job Anderson; qui en poussant un hurlement leva au-dessus de sa tête un poignard étincelant au soleil. Je n'eus pas le temps d'avoir peur, car alors que le coup était encore suspendu sur ma tête, j'avais fait un saut de côté et ayant trébuché dans le sable mou, je roulai le long de la pente, tête la première.

Au moment où j'étais sorti de la maison, les autres mutins commençaient à escalader la palissade pour en finir avec nous; un homme qui avait un bonnet rouge et un couteau entre les dents venait d'atteindre le haut et se préparait à l'enjamber. Eh bien, tous ces événements s'étaient déroulés si rapidement que lorsque je me retrouvai sur mes pieds, personne n'avait l'air d'avoir bougé. L'homme au bonnet rouge n'avait pas fini d'enjamber, un autre montrait juste sa tête par-dessus les pieux et cependant dans ce temps court comme un souffle, la bataille s'était terminée et la victoire était à nous.

Gray qui me suivait de près avait poignardé le gros maître d'équipage avant qu'il ait eu le temps de se remettre de son coup raté. Un autre assaillant avait été tué à une meurtrière au moment même où il tirait dans la maison et maintenant il agonisait, un pistolet encore fumant à la main. Un troisième adversaire, comme je l'avais vu, avait été mis hors de combat par le docteur; ainsi sur les quatre qui avaient escaladé la palissade il n'en restait plus qu'un et comme il avait perdu son couteau sur le champ de bataille, il battait en retraite, en proie à une terreur violente.

— Feu, feu de la maison! cria le docteur; et vous, mes amis, vite, mettez-vous à l'abri!

Mais personne ne fit attention à ce qu'il avait dit; aucun coup de feu ne fut tiré et le dernier assaillant put s'échapper et disparaître dans le bois avec les autres. En trois secondes, de toute la troupe qui nous avait attaqués, il ne restait plus que les cinq qui étaient tombés : quatre à l'intérieur et un à l'extérieur de la palissade. Le docteur, Gray et moi nous courûmes pour nous mettre à l'abri car les survivants devaient bientôt avoir atteint l'endroit où ils avaient laissé leurs mousquets, et la fusillade pouvait recommencer à tout moment.

La maison pendant ce temps s'était désenfumée et nous vîmes d'un seul coup d'œil à quel prix nous avions payé la victoire : Hunter gisait assommé au pied de sa meurtrière et Joyce devant la sienne, une balle dans la tête, était immobile pour toujours, tandis qu'au centre de la pièce, le chevalier soutenait le capitaine, l'un étant aussi pâle que l'autre.

— Le capitaine est blessé, dit M. Trelawney.

— Se sont-ils enfuis? demanda M. Smolett.

— Tous ceux qui l'ont pu, soyez-en sûr! répondit le docteur; mais cinq d'entre eux ne courront plus jamais.

— Cinq! s'écria le capitaine; allons ça devient meilleur! Cinq contre trois, nous laisse quatre à neuf, c'est une meilleure proportion qu'au début, où nous étions sept à dix-neuf; ou c'est tout au moins ce que nous pensions et c'est la même chose! (1).

(A suivre)

(1) Les mutins ne devaient bientôt être que sept, car l'homme que M. Trelawney avait atteint à bord de la goélette devait mourir de sa blessure ce même soir; mais naturellement cela ne fut connu qu'après du camp fidèle.

Grand concours des jeux de Mon camarade

Le grand illustré de la jeunesse. Tous les jeudis.

N° 1. Découpage

N° 2. Mot croisé

N° 3. Devinette

N° 4. Lettres cachées

N° 5. Message secret

N° 6. Labyrinthe

1	B	L	A	N	C
2	T	A	B	L	E
3	F	R	O	I	D
4	V	E	A	U	S
5	R	O	Z	C	E
6	G	U	E	R	I
7	V	E	K	T	E

N° 7. Grille

N° 8. Let. incomplet.

REGLEMENT DU CONCOURS

1. Les solutions doivent être envoyées avant le 15 Janvier 1937 à *Mon Camarade* 21, rue Racine, Paris VIe.

2. Pour être admises au concours, les solutions doivent être obligatoirement accompagnées du Bon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 ci-joint et des Bons A et B publiés par *Mon Camarade* dans ses numéros des 3 et 10 décembre 1936.

3. La rédaction et le personnel de *Mon Camarade* sont exclus du concours.

4. Pour départager les concurrents il devra être obligatoirement répondu à la question suivante : Quel personnage de *Mon Camarade* préférez-vous : Pat'soum, Janot, Pierrot Lancry, Toto et Toutoune, La Goupille, Jim Mystère. Combien de voix ce personnage obtiendra-t-il au présent referendum.

EXPLICATION DES JEUX

N° 1 : découpez et reconstituez un petit personnage bien connu des lecteurs de *Mon Camarade*.

N° 2 Mot croisé : HOR. 1. Pronon. — 2. Perroquet. — 3. Inintelligent. — 4. Venus au monde. — 5. Voyelles. — 6. Décorée. VERT. : 1. Extrémité d'un membre. — 2. Fougue. — 3. Fruit. — 4. Contient de la couleur. — 5. Attacher.

N° 3 : Où est le fidèle compagnon de ce garçon et qui est-il?. N° 4 : Remplir en noir les espaces marqués d'une croix et trouver le nom d'un grand journal. N° 5 : Reconstituer ce message qui a été brouillé. N° 6 : Labyrinhte. Marquer au crayon le trajet de l'entrée à la sortie. N° 7: Compléter les 7 mots et en trouver un 8e. N° 8 : Compléter les lettres et dire la phrase obtenue.

Bon collectif de Concours N° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. A ce bon doivent être joints les bons A et B publiés dans les N° 53 et 54 de *Mon Camarade*.

250 PRIX MAGNIFIQUES

1er prix **UNE BICYCLETTE**, 2e prix **UN POSTE DE T.S.F.**, 3e prix **UN PHONO AVEC 10 DISQUES**, 4e au 8e prix **UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE**, 9e au 13e prix **Une montre bracelet**, 14e au 20e prix **Une pendule « Coucou »**, 21e au 30e prix **Un superbe agrandissement photographique 13 × 18**, 31e au 50e prix **Un magnifique album : Emile et les détectives**, 51e au 200e prix **Petite bibliothèque sous cartonnage comprenant 12 livres**, 201e au 250e prix **à choisir : cousettes, canifs, stylomines.**

MON CAMARADE, le grand illustré de la jeunesse, tous les jeudis.
Abonnements : France 6 mois, **9 fr.**: 12 mois, **18 fr.**
superbes primes à tout nouvel abonnement ou renouvellement d'un an à cette nouvelle série.

E. S. I., 24, rue Racine, Paris 6e. Chèque postal Paris 974-41

ÉTRENNES

Un livre : le cadeau qui dure

4 ROMANS D'AVENTURES POUR LA JEUNESSE

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES
par R. Duchateau 7.50

LE ROMAN DE RENARD
par Léopold Chauveau.. 6. »

LES TROIS MÉCHANTS GROS
par Iouri Olecha..... 6. »

HANS et son LIÈVRE ENCHANTÉ
par Lisa Tetzner..... 6. »

Chaque volume peut être fourni relié « livre de prix » au prix de..... 12 fr.

ET UN SUPERBE ALBUM CARTONNÉ ET ILLUSTRÉ

ÉMILE ET LES DÉTECTIVES
9 francs

Librairie E. S. I.
24, rue Racine, PARIS
Ch. postal 974-41

Le gérant : Léon MOUSSINAC
IMP. L. BELLENAND, Fontenay-aux-Roses

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE, AMI DES INDIENS, PART EN GUERRE CONTRE LEURS PERSÉCUTEURS, MAIS DANS LE TRAIN DE CHICAGO, IL EST ATTAQUÉ PAR DEUX DE CEUX-CI QUI LE BAILLONNENT ET...

QUATRIÈME ANNÉE.

N° 57. — 31 Décembre 1936.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon camarade

Pat'Foum et les Sportifs

1° Jo
118

Mes chers camarades,

Vous savez tous comme moi qu'en ce moment c'est les fêtes. Il y a huit jours c'était la Noël, aujourd'hui c'est le nouvel an.

Pour la Noël, il y en a des tas qui reçoivent de beaux cadeaux. Moi je n'en ai pas reçu du tout. Ça ne m'a pas fait grand'chose parce que j'ai l'habitude et que je sais bien que Mme Burette, ma parente adoptive, elle donne plus facilement un cadeau à son perroquet Sigisbert qu'à moi.

A notre Club des Amis de Mon Camarade, *on avait eu l'idée de faire pour la Noël ou le nouvel an, — on n'était pas encore fixés sur la date, — une grande fête où on aurait invité quelques copains du quartier, et pour cette fête la trésorière Pierrette avait promis de fabriquer quelque chose comme une tarte rôtie à la crème.*

L'ennui c'est qu'on ne savait pas très bien où faire cette fête, puisque notre Club il se réunit dans la rue, et que c'est dans la rue aussi qu'on gagne tant et tant d'argent en vendant des numéros de Mon Camarade *et en gagnant deux sous sur chacun. Et puis aussi je crois que la trésorière Pierrette elle se repentait un peu d'avoir proposé de fabriquer des « Délices Pompadour » (c'était le nom de sa tarte rôtie à la crème), parce qu'elle n'est pas sûre, sûre, de ses talents en cuisine.*

On a alors réuni le Club pour savoir vraiment ce qu'on allait faire pour les fêtes, et comment on allait dépenser les cent dix-huit francs qu'on avait trouvé moyen d'avoir en caisse.

— Je demande la parole, a crié tout de suite Julot, dès que la séance a été ouverte.

— Pas besoin, a répondu Lulu, je sais très bien ce que tu vas demander.

— Pas vrai, a dit Julot.

— Mais si, a répété Lulu. Tu vas demander qu'avec les cent dix-huit francs on achète des kilogrammes et des kilogrammes de timbres-poste...

Julot n'a rien répondu, mais il avait l'air furieux. Il a commencé par baisser le nez. Et puis il est allé se mettre tout seul dans un petit coin pour bouder.

— Moi, a dit Jojo l'aviateur, je propose qu'on achète de magnifiques jouets, un meccano, par exemple, qui serait la propriété de tous les membres du Club, et avec lesquels on jouerait tous ensemble. Si on avait des constructions comme cela on pourrait bâtir tout ce que l'on voudrait : des autos qui rouleraient toute seules au bout d'une ficelle, des avions qui voleraient de la même façon, des wagons, des maisons, des grues mécaniques...

Ça c'était une proposition rudement intéressante. Surtout que la plupart des quatorze membres du Club, le père Noël les oublie plutôt souvent parce que leurs parents n'ont pas beaucoup de sous ou même n'ont pas de sous du tout.

Les filles, elles, auraient préféré une poupée ou bien encore une petite cuisinière avec une batterie de cuisine, mais on avait sûrement assez d'argent pour pouvoir acheter quelque chose pour les filles et aussi quelque chose pour les garçons. La mère de Zézette, qui est concierge, elle reçoit des tas de catalogues de jouets des grands magasins et elle en a donné à sa fille. Zézette est allée chercher les catalogues et on s'est tous mis à les regarder, en faisant des tas de calculs pour voir ce qu'on pouvait acheter et ce qu'on ne pourrait pas acheter.

Même Julot qui était sorti de son petit coin où il boudait, et qui s'intéressait tellement aux catalogues qu'il en oubliait les timbres-poste.

L'ennui c'est qu'en regardant bien les choses on s'apercevait qu'on était pas tellement d'accord. Quand on est quatorze, comme dans notre Club, on ne peut pas tous avoir les mêmes goûts et les mêmes idées... C'est alors que mon ami Jacquot a eu une idée qui a mis tout le monde d'accord.

D'abord il a expliqué que c'était une très bonne idée d'acheter des jouets dont tous les membres du club profiteraient. Mais que ça ne servirait pas d'avoir des jouets, si on n'avait pas d'endroit où jouer, de local où le Club se réunirait. Parce que si on peut bien jouer en hiver à la balle au chasseur, aux quatre coins et à chat perché dans l'impasse du Fer-à-Repasser, on aurait bien trop froid pour y faire des constructions au meccano. Et quand il pleuvrait tous nos jouets seraient mouillés, ils rouilleraient et ils seraient bientôt bons à jeter. Donc, à son avis, la première chose à faire c'était de trouver quelqu'un qui nous prêterait un endroit couvert où on pourrait réunir le Club et ranger nos affaires.

Pour ce qui était de la question des dépenses qu'on voulait faire, lui, Jacquot, il avait son idée. Le premier argent qu'on avait gagné on l'avait dépensé pour notre plaisir, à faire une grande promenade en forêt et à faire un bon goûter, et c'était très bien comme cela. Mais tout de même on pourrait peut-être penser qu'on était pas les seuls petits enfants qui existent au monde, et qu'autour de l'impasse de la Machine-à-Coudre, il y a la terre tout entière, avec ses montagnes, ses forêts, ses mers, ses villes et ses villages, où il y a des millions de petits enfants.

Et qu'en particulier, il y a un pays où les enfants sont très malheureux en ce moment, c'est en Espagne où des officiers se sont révoltés contre le gouvernement et vont dans tout le pays en brûlant et en tuant tout sur leur passage, comme ce M. Attila dont on parle dans les livres d'histoires. Et à cause de cela, il y a des centaines d'enfants qui sont très, très malheureux, qui n'ont plus de père ou de mère, qui n'ont plus de maison, qui ont faim et qui ont froid, parce que l'Espagne, çà a beau être au Sud, pendant l'hiver c'est pas plus chaud qu'ici. Alors si on voulait leur envoyer tout de suite un peu de notre argent... On verrait après pour les jouets, quand on aurait un local...

C'est curieux, mais tous on a été d'accord. Et la trésorière Pierrette qui est pourtant si avare elle a dit qu'elle donnait cent francs sur les cent dix-huit, pour que les petits Espagnols soient plus heureux. On l'a envoyé, l'argent, à la direction de Mon Camarade *qui saura où les envoyer. S'il y a des clubs qui ont les mêmes intentions que le nôtre, ils n'ont pas à se gêner, la souscription est ouverte.*

Je vous serre la main à tous et je vous dirai la semaine prochaine la suite de mes aventures.

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade »,
Enfant adoptif de Mme Burette.

CORRESPONDANCE DE JANOT

Liliane G. — Je transmets ta lettre au professeur Plume, qui sera très flatté de connaître une nouvelle amie de mon vieux camarade Charlochat. *Henri B. (Constantine).* — Bien sûr, maintenant que *Mon Camarade* paraît tous les jeudis, je vais vous écrire plus souvent, exactement deux fois plus souvent, mais quant à avoir une plus grande feuille de papier, ça sera peut-être un peu plus difficile, et puis tu n'as pas idée comme mes fonctions de président de A. M. C. m'absorbent et j'en viens parfois à me demander s'il ne me faudrait pas un secrétaire. Essaye un peu de créer un groupe et tu verras comme il y a du travail. Mais c'est si intéressant...

La grande muraille de Chine.

Tout le monde a entendu parler de la grande muraille de Chine, ce mur de plusieurs milliers de kilomètres qui marque les anciennes frontières de la Chine. Mais les vues en sont très rares. Grâce aux timbres, nous pouvons maintenant admirer ce monument extraordinaire. En effet, l'administration des Postes chinoises émet depuis 1921 des timbres pour la poste aérienne, dont voici un modèle ci-dessus, et qui représentent des avions survolant la Grande Muraille. Le timbre ci-contre, le plus récent (1932), comporte huit valeurs.

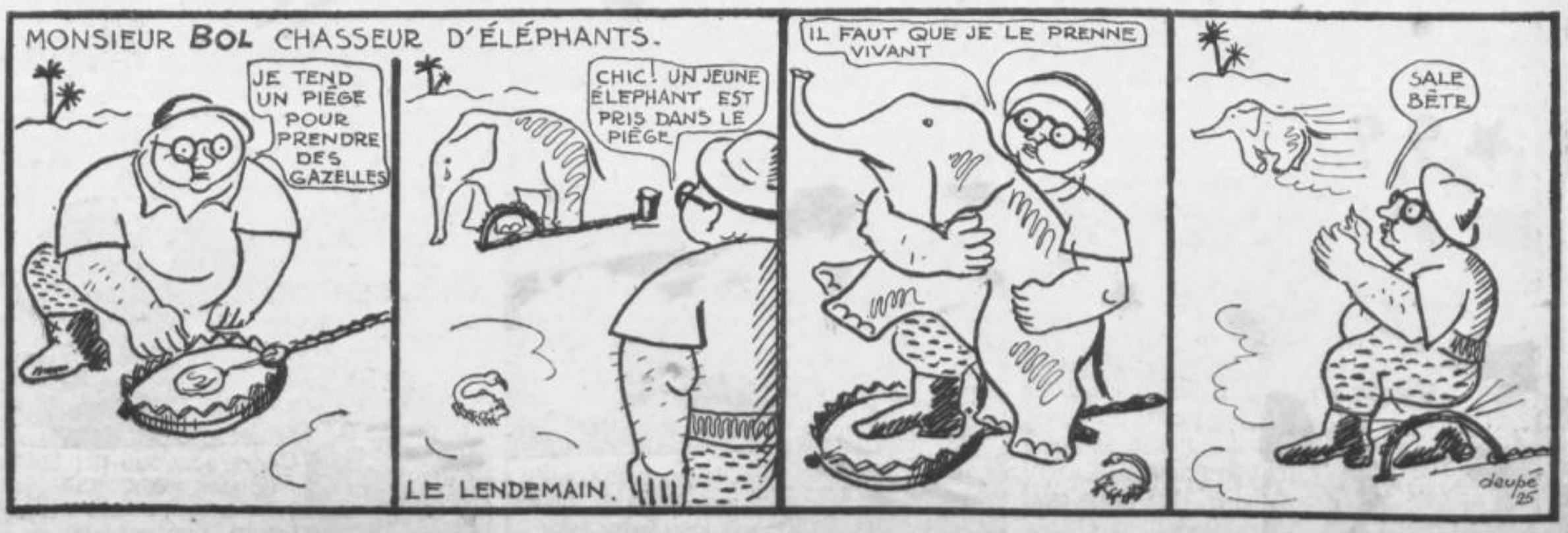
Timbres et finances.

Il y a certains pays qui ne sont pas très importants, parce que pas très grands, comme par exemple la Principauté de Lichtenstein, et qui cependant émettent un nombre extraordinaire de timbres : en effet, cette principauté, qui n'est indépendante que depuis 1912, a déjà émis 130 modèles de timbres, sans compter 16 modèles de timbres pour la poste aérienne et 20 modèles de timbres de service, c'est-à-dire pour la correspondance officielle. Cela s'explique, paraît-il, d'une façon fort simple. Ces timbres ne sont pas émis pour les besoins des habitants, mais pour les philatélistes qui à chaque émission nouvelle se précipitent. Cela est paraît-t-il fort utile pour le budget de la principauté et cela fait aussi que l'on se donne beaucoup de mal pour faire de jolis timbres. A en juger par le modèle ci-dessus, on y réussit.

Adhérez au P. C. S. C.

Ces initiales mystérieuses sont celles des mots anglais désignant le cercle de timbres par correspondance des pionniers américains. Ce cercle a des adhérents dans le monde entier puisque ses trois cents membres sont répartis entre les Etats-Unis, la France, l'U. R. S. S., l'Angleterre, la Belgique, etc. Il a été créé en 1935 par la « Revue des Pionniers » d'Amérique et va commencer un concours pour recruter 200 nouveaux membres. Ces membres échangent des timbres de leurs pays, se fournissent des renseignements et des conseils. Ce concours prendra fin le 30 juin 1937. Il sera récompensé par de nombreux prix pour les membres recrutant d'autres membres. Parmi ces prix, figurent de nombreuses pochettes de timbres intéressants.

Que les lecteurs de « Mon Camarade », qui veulent s'inscrire au cercle et participer à ce concours écrivent à Paul Piech, secrétaire du P. C. S. C., 1474 Lincoln Place, Brooklyn, New-York, Etats-Unis, qui leur enverra tous les détails complémentaires. Si ces détails sont donnés en anglais et que vous soyiez embarrassés, adressez-vous à votre journal qui vous aidera.



TINTIN

par COLETTE VIVIER

TINTIN aime beaucoup son maître d'école, M. Triquette. Le jour de la rentrée, il était si heureux d'être dans sa classe qu'il a fait sept fautes dans sa dictée, et raté tous ses problèmes! C'est que M. Triquette n'est pas un être comme les autres : par exemple, Tintin essaie quelquefois de l'imaginer en train de manger sa soupe, ou bien de se débarbouiller; eh bien, il n'y parvient jamais! M. Triquette traverse la vie, une grammaire sous le bras, un crayon à la main, avec ses lorgnons et son bon sourire; il ne peut être question d'autre chose.

Aussi, que ne ferait pas Tintin pour lui plaire! Jamais les leçons ne lui paraissent trop difficiles : ce matin, par exemple, la leçon de géographie sur les fleuves et les montagnes d'Asie : deux grandes pages pleines de noms biscornus tels que : « Yang-Tsé-Kiang, Hoang-Ho... Iénisséi... » Tintin a mis plus d'une heure à l'apprendre, mais il la sait sur le bout du doigt :

— Yang-Tsé-Kiang et Kiang et Kiang! chantonne-t-il en arrivant à l'école.

— Ça t'amuse, toi ? lui crie le petit Boulard. Eh bien t'en as de la veine! Moi, je me les suis répétés trente-six fois, tous ces noms en Tralalakiang... et j'ai déjà tout oublié! Oh! j'aurai 0, pour sûr, et qu'est-ce que papa me passera, à la maison!

— C'est comme moi! C'est comme moi! font les autres. La leçon était beaucoup trop longue! Il va un peu fort, M. Triquette!

Tintin devient écarlate :

— C'est pas vrai, M. Triquette ne va jamais un peu fort!... Et puis... et puis, si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à aller le lui dire, tas de grognons!

— Oh! fait Taupinet, quelle bonne idée! Seulement, qui est-ce qui parlera ? Pas moi, en tout cas, je n'oserai jamais!

— Eh! crie le grand Fromageot, ce sera Tintin, puisqu'il l'aime tant, son père Triquette!

— Ah! non et non, proteste Tintin, laissez-moi tranquille, hein!

Mais les autres insistent, le petit Boulard s'accroche à lui :

— Fais-le, fais-le, mon vieux Tintin! M. Triquette ne se rend sûrement pas compte qu'il donne des leçons trop longues. Tu le lui dis, il en donne de plus courtes, et je n'ai plus jamais 0!

Tintin a beau s'en défendre, il commence à se sentir flatté! Tous ses camarades l'entourent, avec des mines suppliantes. Comment se débrouilleraient-ils, sans lui ?... Après tout, c'est vrai que la leçon était longue... Mais, voilà, aura-t-il le courage de parler ? Il se voit devant M. Triquette qui le regarde, par-dessus ses lorgnons... Oh! non, ce n'est pas possible!... Il veut refuser, se débattre, mais les élèves l'entraînent déjà vers la classe :

— Tintin va parler au maître! Il va parler!

Le cours commence dans une sorte de fièvre; Tintin a chaud, ses joues sont brûlantes, il est si ému qu'il en a mal au cœur. Tous les yeux sont fixés sur lui, et Boulard, qui est son voisin, lui fait sourire sur sourire... c'est assez agréable, en somme... il lui semble qu'il est devenu un vrai héros... Oui, il parlera! Que risque-t-il ? Il évite de regarder M. Triquette, pour ne pas perdre son courage.

— Nous allons réciter la leçon de géographie, annonce le maître; Boulard, dis-moi quels sont les principaux fleuves d'Asie ?

Le petit Boulard se lève avec lenteur :

— Euh... euh... Le Yang... le Yang...

— Le Yang-Tsé-Kiang! lui souffle Tintin, l'Hoang-Ho... l'Iénisséi...

— Le Yang qu'est Pianque... le... le Tango... l'Hyène I... I...

Les élèves pouffent de rire; M. Triquette les fait taire d'un geste sec :

— Il me semble que tu te moques de moi. Boulard! Eh bien, tant pis, tu as 0!... Taupinet, lève-toi, c'est à ton tour.

Boulard se rassied en reniflant et se penche vers Tintin :

— Dis-lui, mais dis-lui donc que la leçon était trop longue!... Tu vois bien comme c'est... et ma volée qui m'attend... oh! oh!

Tintin s'écarte avec humeur; il est trop bête, ce petit Boulard, à la fin, avec son Tango!... Mais la main de son camarade frôle la sienne, y dépose furtivement un objet mou : un caramel.

— C'est pour toi, chuchote-t-il, pour te remercier à l'avance! Et, tu verras, il est au chocolat!

On ne refuse pas un si beau caramel; Tintin, avec un gloussement de joie, le fourre dans sa bouche, d'un seul coup. Ouh! qu'il est bon!...

— Tintin, fait M. Triquette, réponds donc un peu pour Taupinet, mon garçon!

Dans son saisissement, Tintin manque s'étrangler. Il se lève d'un air égaré et ouvre la bouche, tandis qu'un murmure agité parcourt la classe. Mais comment dire le moindre mot, avec cet énorme caramel qui lui colle aux gencives ? Il essaie désespérément de l'avaler : impossible, il est trop gros! Il n'a d'autre ressource que de le caser dans le creux de sa joue droite.

— Eh bien, j'attends! dit le maître avec impatience; mais qu'est-ce que tu as donc là, à droite ?

Le pauvre Tintin, affolé, se hâte de faire passer son caramel de sa joue droite à sa joue gauche!

— Ah! je comprends! fait M. Triquette. Eh bien c'est du joli, par exemple! Allez, avale-moi ça, et en vitesse!

Tintin voudrait parler, s'expliquer; mais il ne peut balbutier que des : « Mmmm... Mmmm... » tout à fait grotesques... il n'a d'autres ressources que de sucer péniblement son caramel, sous le regard sévère de son cher M. Triquette.

Quelle humiliation pour un héros!

— C'est raté, mon vieux! lui souffle le petit Boulard.

Raté ? Tintin lui lance un regard de défi; il finit d'avaler le caramel et se tourne résolument vers son maître.

— Monsieur, déclare-t-il d'une voix stridente, je dois vous dire que la leçon était trop longue!

Un silence de mort s'abat sur la classe; les yeux de M. Triquette vont des élèves à Tintin...

— Trop longue ? Tiens, tiens!... Est-ce que tu parles au nom de tes camarades ?... Voyons, que ceux qui sont de l'avis de Tintin lèvent le doigt!

Tintin soupire d'aise : enfin, il ne sera plus seul!... Mais, que se passe-t-il ? A part Fromageot, quelques autres, personne ne bouge; Taupinet se mouche avec fureur et Boulard, le petit Boulard, fait semblant de chercher quelque chose par terre, comme s'il n'avait rien entendu.

— Oh! gémit Tintin, ils ont la frousse!

Il éprouve tant d'amertume devant une telle trahison que son cœur se serre, il étouffe... Qu'est-ce qu'ils vont prendre, à la récréation!

— Assieds-toi! lui dit froidement M. Triquette. Fromageot, vite, au tableau!

Il affecte de ne plus regarder Tintin, mais, la classe finie, il lui fait signe.

— Viens un peu, j'ai à te parler!

Tintin s'approche, tout pâle de détresse.

— Dis-moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Est-ce que vraiment, vous aviez trouvé la leçon trop longue ?

Tintin hésite, rassemble tout son courage, et baisse le nez en murmurant un « oui » indistinct.

— Et ce sont tes camarades qui t'ont chargé de parler ?

— Oui... m'sieu!

— Mais, toi, tu la savais, ta leçon ?

— Oh! moi, fait Tintin en relevant la tête, moi, ça n'est pas pareil, forcément!

Il devient tout rouge, son cœur se gonfle. Il voudrait dire à son maître qu'aucune leçon ne peut lui paraître trop longue puisque c'est pour lui, pour lui faire plaisir qu'il l'apprend; il voudrait lui dire qu'il l'aime tant. Mais ce sont des choses dont on ne parle pas. Il se contente de le regarder gravement, en silence.

— Tintin, dit M. Triquette en ajustant son lorgnon, je vais te faire une confidence, à toi tout seul... voici : à partir de maintenant, les leçons de géographie seront moins longues. Va, mon petit!

Tintin s'en va, si heureux qu'il n'en veut même plus à Boulard :

— Après tout, pense-t-il, il était quand même joliment bon, son caramel!

Cyclisme et politique.

Non, il ne s'agit pas des opinions politiques des coureurs ou des spectateurs... Depuis quelque temps les crevaisons étaient particulièrement nombreuses aux courses qui ont lieu dans le grand stade du Vel d'Hiv'. Sur route on peut accuser les cailloux. Sur piste il faut trouver autre chose. On a trouvé. Dans ce même Vel' d'Hiv' ont lieu de nombreux meetings et les assistants sont généralement porteurs d'insignes attachés avec des épingles. Or ces épingles tombent. Elles glissent dans les fentes de la piste de bois, toutes prêtes à en sortir quand une roue de vélo se trouve à proximité. Et voilà une crevaison qui peut être dangereuse pour un coureur lancé à une assez grande vitesse. Conclusion : si vous pouvez inventer un pneu increvable, vous rendrez à tous les cyclistes de biens grands services...

Rugbymen... laboureurs.

C'est une bien désagréable surprise que celle qu'éprouva, voici quelques mois, un club de rugby à treize, au moment de disputer un match important. Le public du pays, passionné par le rugby à 13 commençait à se désintéresser du rugby à 15 et les joueurs de ce dernier team étaient navrés. De là à accuser l'équipe concurrente, il n'y a qu'un pas. Ils le firent et s'en prirent à elle de leur déception. Comment se venger? Et l'un d'eux eut l'idée suivante : la nuit qui précédait un match important, ils se rendirent sur le terrain, munis d'une charrue et labourèrent le terrain. Impossible pour les autres joueurs de se servir de ce terrain bouleversé. Mais, cela ne suffit pas à ramener l'intérêt du public vers les... laboureurs. Au contraire : dans ce terrain si bien remué, l'herbe a admirablement poussé et on peut maintenant voir le team de rugby à 13 jouer sur un gazon qui fait l'admiration des spectateurs...

Signaux lumineux.

Rouge : arrêt. Vert : passez. Jaune : ralentissez. Tout le monde connaît ces signaux et en tient compte, quelquefois à contre-cœur mais en sachant bien que c'est nécessaire. Une seule catégorie d'automobilistes semblait devoir ne pas s'en préoccuper : ce sont les coureurs automobiles. Pourtant, en Amérique il y a des signaux de ce genre même sur les circuits de course. Cela part d'un bon principe : en cas d'accident ou seulement d'incident, prévenir les autres coureurs pour qu'ils ne gênent pas l'accidenté. Or, au cours d'une grande course à laquelle participaient de nombreux concurrents étrangers, ces signaux ont failli causer des incidents car il paraît que les officiels qui en ont la direction en abusent. Pour peu qu'un coureur ralentisse, ou dérape légèrement, une lumière s'allume, les autres concurrents sont gênés et le résultat est, dit-on, déplorable.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

LA REVOLTE A ECLATE EN ESPAGNE. TOTO, TOUTOUNE ET SANCHEZ POURSUIVIS PAR LES REBELLES SONT SURPRIS IMPRIMANT UN JOURNAL ILLEGAL.

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Jambe-de-Bœuf, qui a mystérieusement disparu, est accusé injustement par le commissaire Cortier du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de sa fiancée. Pierrot Lancry, quatorze ans, et Fil-de-Fer cherchent à retrouver, aidés par Louise Lacombe, le mystérieux assassin.

Chapitre IX

Mme Katiarousska, cartomancienne

Les sept arches doubles du viaduc de Meudon ferment le fond du Val, et sous ce pont de 56 mètres de haut passe, en guise de rivière, le chemin de fer de Versailles à Paris-Invalides. C'est, à côté de la route qui monte de la Ferme d'Issy vers l'église de Meudon, tout un fouillis de ponts, de viaducs, d'arches, qui dominent les anciennes fabriques de Blanc de Meudon. Au milieu de ce paysage chaotique et disparate, dans un renfoncement que domine une vieille demeure du XVIIIe siècle, se trouve une antique fontaine, entourée de bancs de pierre en forme de fer à cheval.

Louise et Fil-de-Fer étaient, à la tombée du jour, ce dimanche soir, assis près de la fontaine, et le bruit de l'eau couvrait les paroles qu'ils échangeaient à voix basse.

— Je suis certain, disait Fil-de-Fer, que Jambe-de-Bœuf est retenu prisonnier dans l'une des deux villas du sentier des Mauduits. J'ai mené une enquête extrêmement minutieuse cet après-midi. Des trois chemins qui partaient du carrefour où nous avons perdu la trace de votre fiancé, il n'a pu prendre qu'un seul, le sentier des Mauduits. Il est également établi que Jambe-de-Bœuf n'est jamais arrivé au viaduc de Meudon. Dans un espace de trois cents mètres il s'est littéralement volatilisé. L'une des deux villas qui bordaient son chemin renferme donc le secret de sa disparition...

Louise écoutait Fil-de-Fer tout en faisant jouer ses doigts fins dans l'eau claire de la fontaine.

— L'une de ces villas est vide. Je me charge de celle-là. L'autre est occupée par Mme Katiarousska, cartomancienne. Je me suis renseigné sur cette femme. Elle vit là en compagnie d'un homme que l'on connait dans le quartier sous le sobriquet du Champenois, bien qu'il ait un fort accent de Marseille. Il faudra que vous trouviez un moyen d'occuper à la fois la cartomancienne et le Champenois pour détourner leur attention pendant que je m'introduirai dans la villa inoccupée.

Louise se leva.

— Comptez sur moi, Fil-de-Fer. Je saurai faire le nécessaire... Rendez-vous chez grand'mère, à 9 heures...

La jeune fille prit la route de Fleury, escalada un sentier en pente raide qui montait le long des remblais du viaduc de Meudon, et suivit pendant une centaine de mètres le chemin des Mauduits, tracé en corniche au-dessus d'une sorte de village nègre.

Louise sonna à la porte de la *Villa Destin*. La maison était construite à flanc de coteau et la terrasse qui la précédait surplombait de trois ou quatre mètres l'étroit sentier des Mauduits. Il était impossible, du chemin, d'apercevoir les fenêtres de l'habitation. La villa voisine, celle que Fil-de-Fer avait l'intention d'explorer, était bâtie d'une façon semblable.

— Entrez, elle n'est pas fermée, la porte de la grille, cria une voix d'homme avec un fort accent marseillais.

Louise poussa la porte. Un homme la regardait monter les marches du raide escalier de meulière qui conduisait à la terrasse.

— C'est pour une consultation ?

« Le Champenois » était vêtu d'un complet de flanelle grise. Il avait les traits fins, une expression polie, froide, fermée et énigmatique. Sa figure encore jeune contrastait avec ses cheveux soigneusement gominés, entièrement gris.

— Il y a quelqu'un qui vous a envoyée ici ? Une amie, peut-être ?

Louise répondit en tendant le prospectus que lui avait remis Fil-de-Fer.

— Prenez place, reprit « le Champenois ». Mme Katiarousska est en consultation, elle va vous recevoir tout à l'heure.

L'homme aux cheveux gris introduisit Louise dans la salle à manger qui servait de salle d'attente à la voyante. Louise, qui n'avait jamais rendu visite à une cartomancienne, s'attendait à trouver chez Mme Katiarousska des hiboux empaillés et des têtes de morts. Mais cette salle à manger était toute pareille à celles d'autres maisons de banlieue. Des chaises de sapin vernies jaune, imitant le hêtre, un buffet aux sculptures de bois comprimé où trônait un chien de plâtre peint en bronze doré, un étroit divan couvert de coussins brodés et de grandes poupées fétiches aux jambes dorées et aux robes en ruban gorge de pigeon, tel était l'ameublement de la pièce.

Louise eut tout le loisir d'examiner cette salle à manger, car elle fut longtemps à attendre le retour du « Champenois ». La maison était secouée de temps à autre par le grondement d'un train qui passait sur l'une ou l'autre des deux voies de chemin de fer proches. Au premier étage quelqu'un allait et venait. Un phonographe électrique joua très fort des disques démodés.

« *On fait une petite belotte...* » hurlait une voix géante et éraillée.

« La dernière chanson qu'ait fredonnée mon frère », songea Louise...

La musique se tut. De longues minutes passèrent encore. Il faisait maintenant presque nuit dans la salle à manger où la lumière n'avait pas été allumée. Enfin une porte vitrée, tendue de rideaux jaunes froncés s'ouvrit. Une femme d'un certain âge, au visage effacé, aux cheveux décolorés, vêtue simplement d'un tailleur bleu entra dans la pièce.

— Je suis madame Katiarousska. Voulez-vous me suivre dans mon cabinet ?

La cartomancienne parlait avec un très léger accent russe. Son cabinet était meublé avec le même banal mauvais goût que sa salle à manger. La voyante s'assit derrière un bureau américain, sur la tablette duquel était étalé un petit tapis vert qui portait en grosses lettres noires la réclame d'un apéritif.

Mme Katiarousska fut interrompue par un grand cri que venait de pousser Louise.

— Désirez-vous le grand jeu ou la consultation simple ? demanda la cartomancienne.

— Une consultation simple suffira.

La voyante insista. Elle avait des « petits grands jeux » à vingt francs, très complets, dont Louise serait certainement très contente. La jeune fille céda.

— On paye d'avance, ajouta Mme Katiarousska.

Elle empocha les vingt francs et commença à battre les cartes avec une extraordinaire dextérité. Elle fit couper Louise de la main gauche à trois reprises, et par une méthode de tri compliqué tira dix-sept cartes du jeu. Elle les déploya en éventail sur le tapis-réclame, et commença à désigner des cartes, de cinq en cinq. D'une voix blanche elle débitait sa bonne aventure.

— *Roi de carreau.* Un homme de la campagne, blond, brave garçon. *Sept de carreau.* Il est extrêmement fort. *Neuf de cœur. Dame de trèfle.* Il vous aime profondément. *Valet de pique.* Auprès de vous un faux ami, un petit brun. Il vous donne de très mauvais conseils. C'est un traître. Méfiez-vous-en. *Neuf de carreau.* La séparation, le voyage. Vous êtes séparée de l'homme que vous aimez, de l'homme de la campagne...

La voyante leva ses regards d'au-dessus des cartes. Ses yeux bleu d'acier, seuls points vivants et aigus dans un visage terne et mou fixèrent un court instant la jeune fille. Louise paraissait émue. Elle tripotait et mordillait nerveusement un mouchoir de soie bleue. Mme Katiarousska abaissa aussitôt son regard sur le jeu de cartes et elle reprit de sa voix incolore :

— *Huit de pique.* La nuit. Vous avez été séparée de votre ami pendant la nuit. *Neuf de pique.* La catastrophe... la mort...

La cartomancienne se tut brusquement.

— Montrez-moi votre main, dit-elle.

Louise tendit sa paume grande ouverte. Ses doigts tremblaient légèrement. La voyante examina longuement les lignes de la main de la jeune fille.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle brusquement. Mais je ne vous dirai rien.

— Si, dites! dites! supplia Louise, l'angoisse peinte sur son visage.

— Non, je ne puis rien dire... c'est trop de malheur pour vous...

La jeune fille supplia à nouveau et la voyante fléchit.

— Ayez du courage. Ce que je vais vous dire est atroce. Si l'homme blond que vous aimez est en fuite, c'est que, sur les conseils du faux ami, du petit brun, il a commis un meurtre... Il a assassiné une personne qui vous est chère, il a tué votre...

La phrase de Mme Katiarousska fut brusquement interrompue. Dans un grand cri déchirant, Louise venait de tomber en bas de sa chaise et se roulait sur le plancher, en proie à une épouvantable crise de nerfs.

La cartomancienne regarda calmement la jeune fille qui se tordait et hurlait. Puis elle ouvrit une porte qui donnait sur l'escalier et cria :

— Hé, « Champenois », viens m'aider! La petite a une crise de nerfs!

Chapitre X

Villa a louer

Les cris de Louise étaient si perçants qu'ils s'entendaient du sentier des Mauduits... Une forme mince sortit d'un trou de la haie vive qui bordait le sentier : Fil-de-Fer se glissait vers la villa à louer, voisine de la *Villa Destin*.

De nouveaux hurlements, des sanglots, des paroles inarticulées arrivaient de chez la cartomancienne.

— Elle va un peu fort cette bonne Louise, se dit Fil-de-Fer. Je lui avais dit de simuler une crise de nerfs sous un prétexte quelconque, mais elle exagère. En tout cas ce « Champenois » de Marseille va me laisser la paix.

D'une enjambée Fil-de-Fer était arrivé à la porte voûtée de la villa à louer. Il glissa une clef dans la serrure qui s'ouvrit aussitôt. Il disparut à l'intérieur de la maison et referma rapidement la porte sur lui.

— Y a pas à dire, soliloqua-t-il à nouveau, il n'y a pas meilleur serrurier que ce brave Moulin-à-Vent.

Durant l'enquête qu'il avait faite au cours de l'après-midi, Fil-de-Fer avait pris à la cire molle l'empreinte de la serrure de la villa à louer et Moulin-à-Vent, un copain d'atelier surnommé ainsi à cause de sa haute taille et de son allure dégingandée lui avait fabriqué la fausse clef dont il venait de se servir...

Fil-de-Fer sortit une torche électrique de sa poche et il l'alluma. Dans la maison voisine on entendait encore les cris de Louise...

A sa droite s'ouvrait une étroite buanderie. Fil-de-Fer prit à gauche un

escalier intérieur qui conduisait à la villa. Tous les volets étaient fermés. Fil-de-Fer put sans aucun danger utiliser sa lampe.

La disposition de la villa était simple. Un salon et une salle à manger au rez-de-chaussée. Deux chambres à coucher au premier. Au-dessus de cet étage un grenier où l'on accédait par une échelle de meunier.

Toute la maison était dans l'état d'abandon le plus total. Au rez-de-chaussée les papiers étaient décollés et une âcre odeur de moisi régnait. Au premier étage quelques épaves : des bouteilles vides, un fourneau fendu, une vieille brosse à dent sur une cheminée, des fioles de médicaments éventés, une table hors d'usage, un matelas crevé... Sur tout cela une épaisse poussière, des toiles d'araignées... Il paraissait certain qu'aucun être vivant n'avait mis le pied dans la villa depuis plusieurs mois et il n'était nullement vraisemblable qu'elle ait servi de repaire habituel ou occasionnel à une troupe de bandits, comme Fil-de-Fer l'avait supposé.

Le Parisien était têtu. Avant de renoncer à son hypothèse, il examina minutieusement toutes les pièces, tâta les murs pour tenter de découvrir des portes cachées, chercha des traces de pas... Il ne découvrit rien.

— Sherlock Holmes lui-même n'y verrait que du bleu, grommela-t-il.

Un express passa sur le viaduc, ébranlant la maison.

— Hé! mais quelle heure est-il?

Il était déjà tout près de neuf heures. Louise l'attendait. Fil-de-Fer devait se presser.

Le Parisien descendit en hâte l'escalier qui conduisait à la porte d'entrée. Comme il sortait sa clef de sa poche il se mit à penser qu'il avait oublié la buanderie. Il en eut tôt fait le tour. C'était une pièce exiguë, tellement humide que ses murs étaient couverts des fleurs blanches du salpêtre. Le sol était cimenté, très blanc. Dans un angle luisait un robinet de cuivre, fixé à une haute et large borne-fontaine en ciment gris, placée en pan coupé. La pièce était absolument nue.

— Pour un chou blanc, c'est un chou blanc, conclut Fil-de-Fer. Louise aura été peut-être plus chanceuse que moi...

Louise était déjà chez sa grand'mère lorsque Fil-de-Fer arriva aux Moulineaux.

La vieille Mme Lacombe habitait rue Jules-Gevelot, pas loin du pont de Billancourt, dans une maison neuve. Elle avait un appartement de deux pièces, très proprement tenu. Assise à la table de la salle à manger, Louise aidait un petit garçon d'une dizaine d'années, à colorier à l'aquarelle le catalogue d'un grand magasin. C'était Bobby, le petit frère de Louise, qui vivait chez sa grand'mère.

— Je vais aller coucher Bobby et vous laisser parler tranquillement, dit la grand'mère, une vieille femme aux bandeaux blancs, lorsque Fil-de-Fer fut entré dans la pièce.

— Alors, cette crise de nerfs, gouailla le Parisien.

Un franc sourire découvrit les dents éclatantes de la jeune fille. Elle ne se serait jamais crue si bonne comédienne. La cartomancienne et « le Champenois » l'avaient réellement cru malade. Ils l'avaient transportée au premier étage et lui avaient fait respirer des sels. Quand elle avait été un peu remise, l'homme aux cheveux gris avait poussé la complaisance jusqu'à aller chercher une bouteille de vin doux à la cave et il en avait fait boire un doigt à Louise, pour la remettre. La porte de la cave qui donnait sur l'escalier d'entrée était restée ouverte et la lumière allumée, de telle façon que Louise en quittant la maison avait feint de se tromper de porte et avait pu y jeter un coup d'œil. Elle connaissait ainsi toutes les pièces d'une villa presque entièrement semblable à la villa à louer qu'avait visitée Fil-de-Fer, à ce détail près que là, la cave était à la place de la buanderie. Pour Louise, Jambe-de-Bœuf ne pouvait être prisonnier chez la cartomancienne. Fil-de-Fer, peu satisfait du résultat des enquêtes, protestait, par pure mauvaise humeur :

— Mais je vous assure que j'ai tout vu, la maison entière, répétait Louise. C'est même à croire qu'ils avaient envie de tout me faire visiter, même la cave... A propos, la cartomancienne m'a dit de me méfier de vous. Vous n'êtes qu'un faux jeton, paraît-il...

La jeune fille répéta les propos de la cartomancienne.

— Ce n'est pas bien clair, toute cette histoire, s'écria Fil-de-Fer. Je n'y crois pas, moi, à la double vue. Cette femme vous a reconnue. Elle a voulu vous tourner l'esprit et brouiller les cartes. Tout ce qu'elle a dit dans son jargon de voyante ressemble comme deux gouttes d'eau à l'histoire dont on a réussi à persuader cet imbécile de commissaire Cortier. Ces gens savent quelque chose, ils sont les complices de la bande qui nous traque. Peut-être ont-ils été plus malins que nous.

Fil-de-Fer réfléchissait.

— N'ont-ils rien fait pour avertir des complices de votre présence ? N'avez-vous rien vu, rien entendu, surpris un signal quelconque ?

Louise dit l'air qu'on avait joué au phono alors qu'elle attendait la voyante. Fil-de-Fer bondit.

— Encore cet air de *la Belotte*!... L'as de trèfle près du corps de Raymond... le trèfle de velours noir trouvé ce matin *Villa Alfred* après la double disparition de Lothaire et de Schultz... la cartomancienne... Je finirai par croire que c'est dans le jeu de cartes que nous trouverons le fil conducteur de tous ces mystères.

(A suivre.)

Vient de paraître

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

par

R. DUCHATEAU

E. S. I., 24, rue Racine, **Paris**

Tous nos petits lecteurs voudront lire ce passionnant roman d'aventures dont la suite paraît dans notre journal, sous le titre :

LE TRÈFLE NOIR

Un volume illustré **7 fr. 50**

Variétés

CHARADE

Mon premier sert à coudre mon troisième.
Que l'on met sur une partie de mon dernier avant de s'y coucher.
Mon second est une simple lettre de l'alphabet.
Et mon tout est une science passionnante, étudiée en page 6.

HOMONYMES

Le chômeur a bien du mal à payer son.....
Il faut mettre un..... aux agissements de cet individu.
Cet orateur a bien choisi son ..... de comparaison.

DEVINETTE

Par moi tout finit, tout commence.
Par moi la terre prend naissance.
Je ne suis pourtant que la queue d'un rat.

PROBLÈME

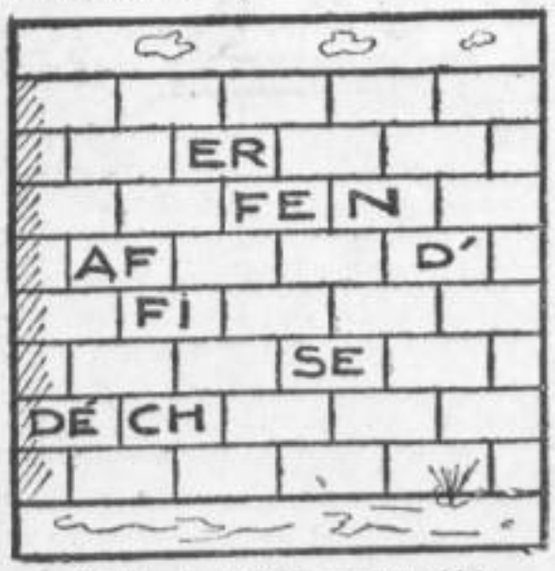
Un épicier va faire son marché à la foire du canton et il y trouve des melons à 1, 3 et 6 francs. Il décide d'en acheter pour 200 francs, et prend 175 melons. Etant bien entendu qu'il n'achète que des melons entiers, combien en aura-t-il de chaque sorte?

HOMONYMES

Selon la façon dont vous orthographiez mon nom, sans changer sa prononciation, je suis la terre, un arbre qui se penche au bord de la rivière, un poisson fort plat, une pièce de monnaie ancienne ou une note de la gamme.

L'INSCRIPTION BROUILLÉE

On a démoli, puis reconstruit ce mur, les briques n'ont pas été remises en place et une inscription s'en trouve brouillée.
Déchiffrez-la.



(Toutes les solutions en page 11.)

MOT CROISÉ N° 57

Horizontalement. — 1. Le pays où sont Toto et Toutoune. — 2. Le fondateur de l'arche. Apprécie. — 3. Louangeur. — 4. Grand pays célèbre surtout dans l'antiquité. — 5. Pas avancé. — 6. 2 lettres de Tours. — 7. Copiera. — 8. Rendrai seul.

Verticalement. — 1. Vous-même. — 2. Terre. Fleur violette. — 3. Droit de passage. — 2 lettres de midi. — 4. Sert à soulever les objets pesants. — 5. Abîmé. Enlève. — 6. Fille du frère. Terminaison d'infinitif. — 7. Touché. Oiseau semblable au perroquet. — 8. Terminaison d'infinitif. Changeral.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 56

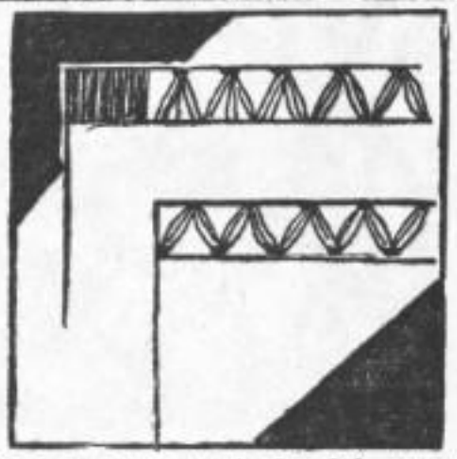
Horizontalement. — 1. Staline. — 2. Er. Et. Se. — 3. Anna. Tu. — 4. Si. De. — 5. Ut. Niche. — 6. E. E. — 7. Ne. Ver. — 8. Bu. Cher.

Verticalement. — 1. Sa. Sur. — 2. Trait. Nu. — 4. Lénine. — 5. Italie. — 6. Ec. Vc. — 7. Est. Er. — 8. Eure.

D'autres jours.

Nous avons vu comment on faisait un ourlet à jours, mais on peut faire bien d'autres choses avec les jours depuis des garnitures très simples jusqu'à des broderies très jolies et très compliquées.

On commence, comme pour l'ourlet, par un des bords en piquant l'aiguille dans le bord au lieu de le piquer dans le repli de l'ourlet, puis on peut faire l'autre côté de la même façon, cela donne un jour très régulier et très simple qui rappelle les barreaux d'une échelle et qu'on appelle le jour échelle. On peut le compliquer un peu en travaillant de la façon suivante : sur le premier côté, on prend par exemple 6 fils à la fois; sur le 2e côté, on prendra également 6 fils, mais en en prenant 3 à chaque petite gerbe formée par le 1er fil, comme l'indique le dessin. Vous aurez ainsi un jour assez fin et qui orne très joliment la lingerie.



Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Les palets de dames, dont voici la recette, font un délicieux goûter pour vos amies et vous. Faites une pâte avec 65 grammes de sucre en poudre, 1/2 quart de beurre fin, un œuf et 80 grammes de farine que vous ajoutez peu à peu. Quand la pâte est mélangée, ajoutez-y 30 grammes de raisins de malaga. Faites de tous petits as avec cette pâte et déposez-les sur une plaque beurrée, que vous mettez au four chaud jusqu'à ce que vos palets soient bien dorés.*

Pour la confiture durcie. — *Votre maman est bien ennuyée : la confiture qu'elle a faite l'été dernier, quand les fruits étaient abondants, est devenue très dure; elle colle à la cuiller et le sucre ressort. Dites-lui vite comment elle doit faire : Il suffit de mettre quelques minutes ces confitures au four bien chaud et elles redeviendront molles et appétissantes.*

Contre le rhume. — *Brrr... Qu'il fait froid. Tout le monde est enrhumé, mais ça n'est pas une consolation, surtout si en plus vous toussez. Il ne faut jamais négliger une toux qui peut devenir grave. Voici un remède bien simple et qui peut même être employé avant d'être enrhumé, pour éviter de l'être. C'est l'inhalation. Vous faites bouillir une pincée de tilleul dans de l'eau, vous mettez la tête au-dessus de la casserole, retirée du feu, bien entendu, vous vous couvrez la tête avec une serviette et vous aspirez régulièrement la buée chaude, pendant quelques minutes.*

La poste court.

On désigne d'abord un directeur de jeu, puis on tire au sort le joueur qui sera au milieu du cercle les yeux bandés. Chaque joueur prend un nom de ville, puis tous s'asseyent en rond. Le maître de poste dit alors par exemple : « La poste court de Toulon à Brest. » Les deux joueurs désignés se lèvent et changent de place. Le joueur du milieu doit alors essayer de les attraper et quand il en tient un il doit le nommer par son vrai nom du premier coup, s'il y parvient, il prend place dans le cercle et le joueur attrapé a à son tour les yeux bandés.

Construisons un petit pèse-lettres

Une simple règle de bois blanc à l'extrémité de laquelle vous fixez une épingle. Ensuite, vous prenez un carré de papier bristol (de 10 centimètres de côté environ). Vous fixez un fil aux quatre coins et le reliez à votre épingle... Voici pour le plateau de votre pèse-lettres. Placez sur le bord d'une table votre pèse-lettres ainsi constitué; mettez dans le plateau un poids de 5 grammes et lorsque le pèse-lettres est en équilibre, indiquez la place sur votre règle par une encoche. Vous établirez ainsi quelques graduations en augmentant votre poids de cinq en cinq grammes.

Juliette ne travaille pas à l'école. Chaque samedi, son cahier porte plusieurs zéros, et ses parents sont désolés. On lui promet des jouets, on lui donne des gifles. Rien n'y fait. Elle ne songe qu'à s'amuser et à dissiper ses camarades. Aujourd'hui sa maman lui dit : « Tu ne travailles plus. Rappelle-toi, lorsque tu as été troisième, le bon dîner qu'on a eu! — Ah, merci, je ne tiens pas à recommencer. Je me souviens de mon indigestion... »

o

Le parachutisme est, en U. R. S. S., un sport très répandu. Mikhael vient de se jeter de l'avion et il descend tout doucement. Tout d'un coup il se met à pleuvoir. Et Mikhael, philosophe, de se dire : « C'est une veine que mon parachute se soit ouvert; voilà qu'il pleut! »

o

Pierrot parle sans cesse, fait un bruit assourdissant. On ne s'entend plus dans la maison. « Tais-toi, tu es un bavard, lui dit sa mère. Sais-tu comment s'appelle quelqu'un qui pose toujours des questions ? » Et Pierrot, très digne : « Oui, un professeur! »

o

A la foire, dans un bourg de Normandie. — Un monsieur achète un cheval à un paysan venu là avec son petit garçon. « Il n'est pas peureux, j'espère ? demande-t-il au maquignon. — Pour ça non, monsieur, répond le petit garçon, il passe la nuit tout seul dans l'écurie où il fait tout noir. » C'était une garantie qui eut raison des dernières hésitations de l'acheteur...

o

Une raison sérieuse. — A Marseille, un petit cireur de chaussures court après un client possible. « Cirer ? m'sieu... Pour dix sous... — Non. — Pour cinq sous, m'sieu ? — Je te dis non. — Pour rien, m'sieu, vous pourrez vous regarder comme dans un miroir. — Tu m'ennuies, je ne veux pas. — Je comprends... Avec une figure comme la vôtre, vous ne tenez pas à vous voir... »

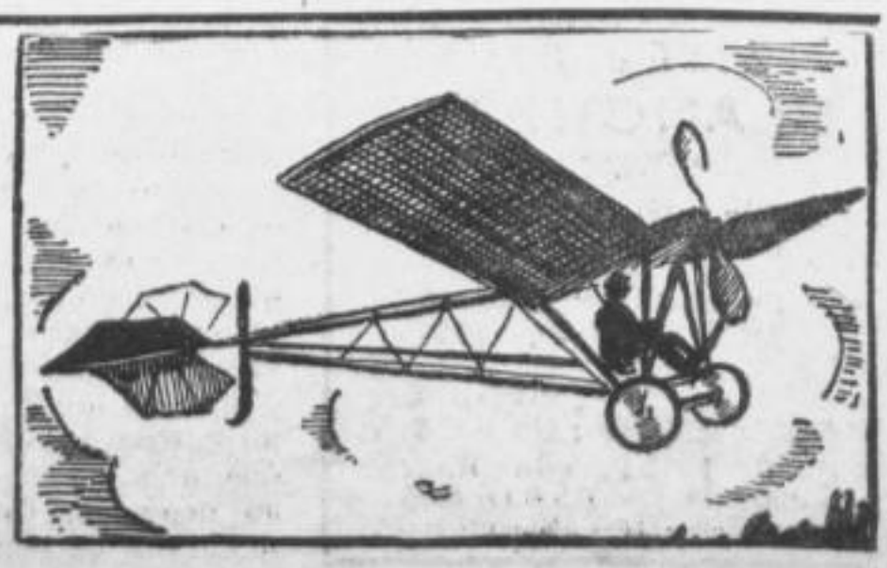
o

Le petit Marcel a cinq ans. Il accompagne sa maman au marché, où elle ne peut pas acheter beaucoup de bonnes choses, car le papa est chômeur et il n'a que très peu d'argent. Passe un gros monsieur, confortablement habillé d'un large manteau doublé de fourrure. « Eh bien, maman, s'écrie Marcel, toi qui trouves qu'on dépense trop pour manger, qu'est-ce que tu dirais si nous avions des ventres comme ça à remplir!... »

LES JEUNES AVIATEURS

Les débuts de l'Aviation : Santos-Dumont

Parmi les pionniers de l'aviation, il ne faut pas oublier l'un des plus grands, Santos-Dumont. Né au Brésil, il vint en France; là l'aéronautique d'abord, l'aviation ensuite le passionnèrent, et à Bagatelle, Santos-Dumont effectua le premier vol officiel contrôlé. Du biplan cellulaire, il passe au monoplan, appareil très léger de petite envergure avec lequel il réalise des performances intéressantes. Toute sa vie se passa en recherches, et l'aviation moderne lui doit beaucoup.



Les anciennes allumettes étaient beaucoup plus grandes que les allumettes actuelles, elles avaient 15 à 20 centimètres de long et leur extrémité était recouverte d'une préparation de soufre.

o

On trouve au Chili une plante qui pousse de façon tellement enchevêtrée, qu'il est impossible aux hommes ou aux animaux d'y marcher, sans tomber aussitôt et sans avoir les peines les plus grandes pour se relever. Elle croît particulièrement dans les endroits humides. Chez les paysans, la superstition est répandue qu'elle présage de grands malheurs.

o

La lumière du soleil est aussi nécessaire à la vie des hommes que l'air qu'ils respirent, car les rayons solaires tuent un grand nombre de microbes. C'est pourquoi l'on peut dire, avec le dicton : « Là où entre le soleil, n'entre pas le médecin. »

o

On affirme que ce furent les anciens Grecs qui fabriquèrent les premiers les clous à vis, et que l'idée leur en serait venue en voyant des coquillages marins en forme de spirale. Cependant l'usage de la vis ne s'est généralisé qu'à partir du XVe siècle. Auparavant on se servait toujours de simples clous droits, qui sont bien moins solides que les vis.

o

La guerre de 1914-1918, à laquelle vos papas prirent presque tous part, a coûté, aux divers pays qui se battaient, la somme formidable de 10.000 milliards de francs. Les peuples ont été appauvris, et près de vingt ans après la fin de la guerre, ils supportent encore ces dépenses considérables.

o

La route de France la plus longue en ligne droite est celle qui rejoint Baval (Nord) à Mauroy (Aisne); elle présente en effet une ligne droite de 55 kilomètres.

o

Savez-vous qu'on peut chauffer le sol électriquement pour stimuler la croissance des plantes, et permettre au jardinier de vendre des légumes et des fleurs en avance de plusieurs semaines sur la récolte normale ?

o

Il existe en France 202 aérodromes. Espérons que l'aviation deviendra un sport populaire et que les aérodromes se multiplieront bien davantage.

LISEZ TOUS
BLANCHETTE
Par Colette VIVIER
Une émouvante histoire d'une fille de mineur
Ce livret n° 15 paraît le 1er Janvier 1937
Le Livret : 0.50
ABONNEMENT : Un an. 5 fr.
E. S. I. 24, rue Racine PARIS (6e)
Compte chèque postal 974-41.

LES ÉLÉPHANTS ET LES HOMMES

par BOUR

CHASSER un animal si sympatique, et qui n'est même pas carnassier (heureusement, car un gros corps comme cela mettrait à mal les troupeaux et les basse-cours!), ce n'est pas juste. Je suis bien de votre avis, mais allez dire aux demoiselles de ne plus porter de bracelets ou de colliers d'ivoire... ou bien allez dire aux éléphants qu'ils se laissent enlever leurs défenses avec autant de courage et de patience que vous, pour une dent qui branle ou se gâte; des dentistes spéciaux, munis de grues à vapeur et de scies circulaires ne sont pas près de s'installer au centre de l'Afrique, hélas! Il faut donc poursuivre et tuer l'éléphant.

On évite les troupeaux à cause de leurs méthodes modernes de combat, les éléphants ayant inventé la rangée de tanks bien avant nous; on guette les *solitaires* qui sont justement les plus beaux, les plus forts, ceux que les anciens de la tribu laissent libres d'aller à leur guise, car ils ont l'expérience de la vie; ils reviennent d'ailleurs, de temps en temps rendre visite à leurs compatriotes pour se marier ou pour raconter leurs voyages.

Qui veut abattre un éléphant doit l'atteindre au cœur ou à l'œil. Visez bien, malheur au maladroit! L'éléphant blessé se changerait en chasseur et ne raterait pas sa proie humaine. Certains nègres (ainsi les pygmées, ces petits hommes qui vivent dans les bois), armés d'une simple lance, s'approchent de l'éléphant quand il somnole ou qu'il est occupé à brouter un arbre et doucement se glissent sous son ventre, puis lui enfoncent brusquement la lance du côté du cœur, au risque d'être écrasé sous le poids de l'éléphant qui tombe mort. Dès qu'un éléphant est abattu, c'est la curée. Du ventre ballonné sort encore, comme d'une cheminée de locomotive, un puissant jet d'air... et de fumier, que déjà les hommes s'affairent au dépeçage. On se partage les morceaux de chair, on en mange certains crus; un fort gaillard transporte avec peine une seule oreille; enfin, on détache de la mâchoire, avec une hache, les défenses; elles ont plus d'un mètre de long; on en cite qui avaient 4 mètres de long et pesaient 250 kilos! Les Européens ne mangent guère que la trompe qui a un peu le goût du museau de bœuf, en plus dur; on la fait cuire, enveloppée dans des feuilles, sur des charbons ardents, pendant six heures, puis on la retourne et il faut encore cuire six heures. Le cœur est aussi un morceau apprécié des blancs. Quant aux nègres, ils mangent tout... sauf les os, ils mangent même cette peau parfois épaisse de trois doigts. Recette : enterrer la peau, arroser souvent, et au bout de deux mois elle est à point.

On peut aussi attraper les éléphants au moyen de pièges. Les deux plus usités sont la masse et la fosse. La masse est une lourde pièce de bois placée sur une branche au-dessus de la route habituelle des éléphants; sous cette poutre est fiché un épais fer de lance; à terre, un déclic ou une corde en travers du chemin, à hauteur du front de l'animal. Quand le déclic joue ou que la corde est poussée, tout l'appareil tombe sur la bête et lui perce le crâne. Quant à la fosse, elle a environ 3 mètres de long sur 1 mètre de large et 2 de profondeur; elle est en forme de V, et creusée dans la roche, puis recouverte de feuillage. Quand l'éléphant y tombe, ses larges pieds mous et sensibles s'y coincent, d'autant plus qu'il se débat pour en sortir; c'est là qu'on vient le tuer, ou qu'on le laisse mourir de faim.

En Asie, on domestique l'éléphant; on s'en sert comme d'un cheval, un cheval à toute épreuve, très utile pour la chasse au tigre par exemple, car l'éléphant n'est pas nerveux, et le chasseur est à l'abri sur son dos; l'éléphant est un bûcheron intelligent qui traîne et range avec sa trompe, avec son front, d'énormes troncs. Et puis l'éléphant est un personnage de cirque très apprécié, c'est aussi la monture favorite des enfants pour la promenade au jardin d'acclimatation. Il est donc nécessaire de savoir s'emparer de lui vivant, et un règlement interdit d'ailleurs, dans certaines régions, qu'on le tue, et même qu'on s'empare des femelles nourrices ou des « vieux » de la tribu. En Birmanie, un fonctionnaire fait périodiquement l'inventaire des éléphants sauvages du pays; il a seul le droit de s'en emparer; et le nombre des prises est limité. Pour capturer les plus intéressants spécimens, il faut construire un enclos avec de lourds poteaux placés côte à côte, tenus par des câbles métalliques. Une énorme porte à glissière peut fermer l'enclos. Le travail achevé, une armée de rabatteurs part en campagne, chargée de casseroles, de n'importe quoi, faisant du bruit, ou portant des torches allumées, de sorte que les éléphants apeurés prennent la route qu'on leur laisse libre et qui est celle de l'enclos. Quand le troupeau y a pénétré, on referme la grille, mais seulement après que des *cornacs* (dresseurs d'éléphants), montés sur des bêtes domestiques y sont entrés à leur tour. Ceux-ci très doucement, manœuvrent de façon à coincer un bel éléphant sauvage dans un angle; il faut au moins trois éléphants domestiques pour encadrer, pour isoler du reste du troupeau, un éléphant sauvage. Alors, un des cornacs saute à terre, passe prestement une chaîne à la patte de l'animal, puis à l'autre patte du même côté, pendant que des indigènes à travers la clôture nouent des cordes autour de cette chaîne et la fixent aux poutres. Quand plusieurs bêtes de choix sont ainsi immobilisées sur les côtés de l'enclos, on rouvre la porte et on fait sortir les autres.

Ensuite, le dressage des prisonniers commence. Pas de coups; des douceurs (les gros sont gourmands) et des promenades (qui n'aimerait pas « voir du pays ? »). Le plus pataud devient vite un artiste.

LA RÉDACTION DE
« MON CAMARADE »
reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures
« SES AMIS »
51, *rue Monsieur-le-Prince*, PARIS (6e)

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, VIENT D'ÊTRE À DEMI ASSOMMÉ PAR LE CHEF DES GANGSTERS QUI ONT ABATTU ET PILLÉ TROIS AVIONS TRANSPORTANT DE L'OR !!!

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney à la recherche du trésor d'un pirate caché dans une île mystérieuse (ceci se passe au XVIIIe siècle). Mais des flibustiers sont embarqués avec les amis de Jim et commencent sitôt arrivés dans l'île, une lutte à mort avec les chercheurs du trésor, Jim est seul dans l'île, contre les marins révoltés que commande le maître coq, John Silver, amputé d'une jambe. Le Docteur et ses amis abandonnent le navire pour aller s'installer dans un fortin dans l'île.*

CINQUIÈME PARTIE
MON AVENTURE EN MER

CHAPITRE PREMIER
COMMENT COMMENÇA MON AVENTURE EN MER

Il n'y eut pas de nouvelle attaque de la part des mutins ni même un seul coup de fusil à venir de la forêt; ils avaient eu leur compte pour ce jour-là, comme disait le capitaine, et, nous eûmes toute tranquilité pour nous occuper des blessés et pour préparer le dîner. Le chevalier et moi fîmes la cuisine dehors malgré le danger et même dehors nous avions très peu la tête à notre affaire à cause des gémissements que poussaient les clients du docteur. Sur les huit hommes qui étaient tombés pendant le combat, trois respiraient encore : celui des flibustiers qui avait été blessé à la meurtrière, Hunter et le capitaine Smolett. Autant dire d'ailleurs, que les deux premiers étaient comme morts, puisque le flibustier mourut sous le bistouri du docteur et pour ce qui est de Hunter, malgré tous nos efforts, il ne reprit plus connaissance en ce monde; il râla toute la journée bruyamment, comme lorsque le vieux boucanier avait eu sa crise d'apoplexie, mais il avait eu les os de la poitrine brisés par le coup et le crâne fracturé dans la chute, et au cours de la nuit suivante, il expira sans faire un geste ni un bruit.

En ce qui concerne le capitaine, ses blessures étaient certes graves mais pas dangereuses : aucun organe n'était sérieusement blessé. La balle d'Anderson (en c'était lui qui avait tiré le premier sur lui) avait brisé la clavicule et touché le poumon, mais pas grièvement, la seconde n'avait fait que déchirer les muscles du mollet; sa guérison ne faisait pas de doute, avait dit le docteur, mais en attendant et pour plusieurs semaines il ne devait ni marcher ni remuer le bras et éviter de parler chaque fois qu'il le pourrait.

La coupure que j'avais au doigt n'était pas plus grave qu'une piqûre de moustique; le docteur me fit un petit pansement et me tira les oreilles par-dessus le marché. Après le dîner, le chevalier et le docteur s'assirent à côté du capitaine pour tenir conseil et quand ils eurent parlé tout leur content (il était midi passé), le docteur prit son chapeau et ses pistolets, fixa un couteau à sa ceinture, mit la carte dans sa poche, et, le mousquet sur l'épaule, il franchit la palissade du côté nord pour disparaître rapidement dans les arbres. Gray et moi, nous étions assis ensemble à l'autre bout du fortin pour n'avoir pas l'air d'écouter la conversation de nos officiers, et Gray ôta sa pipe de la bouche et oublia complètement de l'y remettre tellement il était abasourdi par ce qu'il voyait.

— Eh bien, par tous les diables, est-ce que le docteur est fou ?

— Sans doute, non! répondis-je, il serait bien le dernier de nous tous à le devenir, je pense.

— Eh bien, mon vieux! il n'est peut-être pas fou, mais dans ce cas, note bien ce que je te dis, c'est moi qui le suis.

— Je pense, répliquai-je, que le docteur a son idée et, si je ne me trompe, il est parti pour voir Ben Gunn.

J'avais raison comme on le verra plus tard, mais en attendant, comme la maison devenait étouffante de chaleur et que la réverbération du soleil de midi sur le sable de l'enclos était éblouissante, il commença à me germer une nouvelle idée dans la tête qui était loin d'être aussi juste que celle du docteur. Je commençais par envier le docteur qui marchait dans l'ombre fraîche des bois, qui entendait chanter des oiseaux autour de lui et respirait la bonne senteur des pins tandis que je grillais au soleil avec des habits tout poissants de résine chaude, avec tant de sang autour de moi et tant de cadavres gisant autour de moi, qu'un dégoût de cet endroit monta en moi et qu'il fut presque aussi fort que la peur. Pendant tout le temps où je nettoyais le fortin et préparais le dîner, ce dégoût ne cessa de croître, tellement qu'à la fin, me trouvant près d'un sac de pain et sans personne pour me remarquer, je fis le premier pas vers mon escapade et je remplis les poches de mon vêtement de biscuits. J'étais insensé et j'allais commettre un acte insensé et téméraire, mais j'étais décidé à l'accomplir en prenant toutes les précautions que je pourrais. Ces biscuits m'empêcheraient de mourir de faim au moins pendant un jour ou deux s'il m'arrivait quelque chose; ensuite je pris une paire de pistolets, et comme j'avais déjà une poire de poudre et des balles, je m'estimais bien pourvu d'armes. Quant au plan que j'avais en tête, en soi il n'était certes pas mauvais : je voulais aller jusqu'à la lande de sable qui partage le mouillage vers l'Est afin de trouver le rocher blanc que j'avais remarqué le soir précédent, et de vérifier si c'était là ou non que Ben Gunn avait caché son bateau. C'était une chose qui valait la peine d'être faite, comme je le crois encore; mais comme j'étais sûr qu'on ne me permettrait pas de quitter l'enclos, le seul moyen était de filer à l'anglaise et de me glisser dehors quand personne ne veillerait. C'était là une si peu élégante manière d'agir que mon acte en devenait vilain, mais je n'étais qu'un enfant et je m'étais fourré cela dans la tête. Eh bien, les choses se présentèrent de telle façon que je trouvais une occasion admirable. Le chevalier et Gray étaient occupés à faire le pansement du capitaine, et la côte était libre. Je fis un saut par-dessus la palissade, je m'enfonçai dans le plus épais des arbres et avant que mon absence devait être remarquée, j'étais déjà hors de la portée de la voix de mes compagnons. Telle fut ma seconde folie, bien pire que la première, car je ne laissais que deux hommes valides pour garder le fortin, mais comme la première fois, elle aida à nous sauver tous.

Je me dirigeais droit vers la côte est de l'île, car j'étais décidé à suivre la langue de sable du côté de la mer pour éviter tout risque d'être vu de l'ancrage. Il était déjà tard dans l'après-midi, mais le soleil était encore chaud. Comme je me glissais parmi les grands arbres, je pouvais entendre pas bien loin de moi, non seulement le tonnerre continuel de la mer sur les rochers, mais aussi un certain frémissement des feuilles et des branches qui m'indiquait que la brise de mer était plus forte qu'à l'ordinaire. Bientôt je commençais à sentir des courants d'air frais, et peu après j'atteignis la lisière de la forêt, et vis devant moi la mer bleue et ensoleillée jusqu'à l'horizon et les vagues qui déferlaient en écumant le long du rivage.

Je n'ai jamais vu la mer calme autour de l'Ile au Trésor. Le soleil pouvait être éblouissant, l'air sans souffle, la surface unie et bleue, cependant de grandes vagues couraient jusqu'à la pointe la plus avancée en tonnant sans arrêt nuit et jour, et j'aurais peine à croire qu'il y ait un seul endroit de l'île d'où l'on put ne pas entendre leur fracas. Je suivis le long des rochers avec un grand plaisir jusqu'à ce que, pensant que j'étais assez loin maintenant vers le Sud et profitant de l'abri de quelques buissons épais, je m'avançai avec mille précautions jusqu'à la langue de sable. La mer était derrière moi et devant le mouillage. La brise de mer, comme si elle s'était épuisée plus vite par suite d'une violence inhabituelle, était déjà tombée et à sa place venaient du Sud et du Sud-Ouest des courants d'air légers qui amenaient des grands nuages de brouillard, et l'ancrage, qui était à l'abri de l'Ile du Squelette, était calme et plombé, comme lorsque nous y étions entrés la première fois. *L'Hispaniola* dans ce miroir impeccable, se reflétait exactement depuis le haut des mâts jusqu'à la ligne de flottaison, le *Jolly-Roger* flottant à la vergue d'artimon. Le long de la goélette, se trouvait une des chaloupes dans laquelle Silver se tenait à l'arrière (je le reconnaîtrai toujours), tandis que deux hommes étaient accoudés sur le bordage d'arrière. L'un d'eux ayant un bonnet rouge et devait être ce même brigand que j'avais vu quelques heures auparavant à califourchon sur la palissade. Ils avaient l'air de parler et de rire, bien qu'à cause de la distance (plus d'un mille), je ne pouvais naturellement pas entendre un mot de ce qu'ils disaient

La mer était calme autour de l'Ile au Trésor.

Tout d'un coup, retentirent des hurlements des plus horribles et des plus inhumains, qui me troublèrent effroyablement, mais je reconnus vite la voix du « Capitaine-Flint », et je pense même, à cause de son plumage éclatant, avoir reconnu l'oiseau, perché sur le poing de son maître.

Peu après, le canot démarrait pour aller vers le rivage et l'homme au bonnet rouge et son camarade disparurent par une échelle du bord. Presque au même moment le soleil avait disparu derrière la Longue-Vue et comme le brouillard s'épaississait, il commençait à faire sérieusement sombre. Il était clair que je ne devais pas perdre mon temps si je voulais trouver le bateau cesoir.

Le rocher blanc qu'on voyait encore suffisamment au-dessus des buissons était à environ deux cents mètres de la langue de terre, et il me fallut un bon moment pour l'atteindre en rampant sous les taillis; la nuit était déjà presque tombée quand je posais le pied sur ses pentes rudes. Juste en dessous il y avait un tout petit creux d'herbe verte caché par un rebord et par une végétation épaisse qui montait jusqu'aux genoux, et poussait d'une façon très luxuriante, et au centre de ce creux, je vis une petite tente en peau de chèvre semblable à celle que les bohémiens transportent avec eux en Angleterre.

Je sautai dans le trou, levai un côté de la tente et je vis là, effectivement, le fameux bateau de Ben Gunn, qu'il avait entièrement fait à la main (si quelque chose a jamais été fait à la main, c'est bien cela) : c'était une charpente de bois rude, grossier, qui était tendue de peau de chèvre, le poil en dedans. L'ensemble était extrêmement petit, même pour moi; et je pouvais à peine comprendre comment il aurait pu supporter un adulte. Il y avait un banc mis aussi bas que possible, une sorte d'appuie pied à l'avant et une double pagaïe pour le faire avancer. Je n'avais jamais vu de coracle, comme en fabriquaient les anciens Bretons, mais j'en ai vu un depuis et je ne puis pas vous donner une meilleure idée du bateau de Ben Gunn en vous disant qu'il était semblable au plus primitif et au plus médiocre coracle que l'homme ait jamais fabriqué, mais la plus grande qualité des coracles, il la possédait certainement, car il était extrêmement léger et portable. Eh bien, maintenant que j'avais trouvé le bateau, vous pourriez peut-être penser que j'avais suffisamment vagabondé pour cette fois; mais entre temps, il m'était venu une idée qui s'était ancrée tellement en moi que je l'aurais exécutée, je crois, au nez et à la barbe du capitaine Smolett lui-même : c'était de me glisser, grâce à l'obscurité, jusqu'à l'*Hispaniola*, de la détacher de son ancre et de la laisser filer à sa guise. J'étais tout à fait persuadé que les mutinés, après leur échec du matin, ne pensaient à rien d'autre qu'à lever l'ancre et à gagner la haute mer; dans ces conditions, pensais-je, c'était une belle affaire de les empêcher, et comme j'avais vu qu'ils avaient laissé leurs hommes de garde sans canot, je pensais pouvoir faire cela à peu de risques. Je m'assis donc par terre pour attendre la nuit et fis de bon cœur mon dîner de biscuits. C'était une soirée choisie entre mille pour un tel projet; le brouillard obscurcissait maintenant tout le ciel et lorsque les dernières lueurs du crépuscule eurent disparu, une obscurité totale recouvrit l'Ile au Trésor tout entière, et lorsque enfin je mis le coracle sur mon épaule et grimpai péniblement hors du trou, il n'y avait guère que deux points visibles dans tout le mouillage, l'un était un grand feu sur le rivage autour duquel les pirates vaincus étaient allongés et buvaient; l'autre, à peine une tache lumineuse dans le noir, indiquait la place du navire à l'ancre. Celui-ci avait viré par suite du flux et son avant était maintenant dans ma direction. Les seules lumières à bord étaient celles de la cabine, aussi ce que je voyais était plutôt un reflet sur le brouillard des rayons qui s'échappaient de la fenêtre de poupe. Le flux descendait déjà depuis quelque temps : aussi je dus barboter dans un assez long chenal de sable marécageux où j'enfonçais jusqu'aux chevilles, avant d'arriver à la limite de l'eau descendante et je pataugeais encore un bon bout de temps avant de pouvoir, avec un peu de dextérité et de force, mettre à flot, quille en bas, mon coracle.

CHAPITRE II
LA MARÉE DESCEND

Comme j'ai eu de bonnes raisons de m'en apercevoir avant de me séparer de lui, le coracle était un bateau tout à fait sûr pour quelqu'un de ma taille et de mon poids, tenant bien la mer et facile à maintenir à flot, mais c'était la croix et la bannière pour manœuvrer cette embarcation taillée à coups de hache.

Que vous fassiez d'une façon ou d'une autre, ce qu'elle faisait surtout c'est dériver, et tourner en rond était la manœuvre qui lui allait le mieux. Ben Gunn lui-même avait admis qu'elle était « difficile à manier tant qu'on ne connaissait ses habitudes ».

Sans doute, je ne connaissais pas ses habitudes. Elle allait dans toutes les directions, sauf celle que je voulais qu'elle prenne. La plupart du temps nous marchions par la bande et je suis tout à fait convaincu que je n'aurais jamais atteint le bateau sans le flux. Par chance, j'avais beau pagayer n'importe comment, le flux m'entraînait toujours, et l'*Hispaniola* se trouvait si bien dans la direction exacte, que je ne pouvais pas la manquer.

Tout d'abord, elle sembla à l'horizon, devant moi, comme une tache de quelque chose encore plus foncé que les ténèbres ; puis ses mâts et sa coque commencèrent à prendre forme, et, en peu de temps (j'en eus l'impression, car plus j'avançais, plus la force du courant augmentait de vigueur), je fus à portée de la haussière, que je saisis ferme.

La haussière était aussi tendue qu'une corde d'arc, tant la goélette tirait sur son ancre. Tout autour de la coque, dans l'obscurité, le courant bouillonnait et clapotait en babillant comme un petit torrent de montagne. Un coup de mon couteau et l'*Hispaniola*, en bourdonnant, allait partir avec la marée.

C'était parfait; mais il me revint tout de suite en mémoire qu'une haussière tendue que l'on coupe brusquement est une chose aussi dangereuse qu'un cheval qui rue. Il y avait dix chances pour une que si j'étais assez insensé pour couper l'*Hispaniola* de son ancre, mon coracle et moi nous serions, du coup, nettoyés de la surface de l'eau!

Cela m'arrêta net et si une chance toute spéciale ne m'avait pas favorisé à nouveau, j'aurais abandonné mon projet. Mais la brise légère qui avait commencé à souffler du Sud-Est et du Sud avait tourné depuis la tombée de la nuit et venait maintenant du Sud-Ouest. Pendant que je réfléchissais, un courant d'air se leva et attrapant l'*Hispaniola*, il la vira à contre-courant, si bien qu'à ma grande joie, je sentis la haussière mollir dans ma main, qui plongea dans l'eau pendant un instant.

Devant cela, je me décidai, pris mon couteau, l'ouvris avec mes dents et je coupai successivement chaque brin de cordage, jusqu'à ce que le navire ne fut plus retenu que par deux brins. Alors je me

Je coupai la corde qui retenait l'Hispaniola.

tins tranquille à attendre, pour sectionner ces deux-là, que la tension fut encore une fois relâchée par un courant d'air.

Pendant tout ce temps, j'avais entendu parler à haute voix dans la cabine; mais pour dire le vrai, j'avais l'esprit tellement occupé par d'autres pensées que j'y avais à peine fait attention. Alors maintenant que je n'avais rien d'autre à faire, je commençai à tendre l'oreille. *(A suivre.)*

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU N° 55

Le poids des cinq enfants : Si Jean + Paul pèsent 83 kilos et Jean + Robert 85 kilos, c'est que Robert pèse 2 kilos de plus que Paul. Or, si nous notons les poids de toutes les paires possibles, on voit que Paul + Robert pèsent 88 kilos; d'où il est facile de conclure que Paul pèse 43 kilos et Robert 45. Jean = Paul = 83 kilos, d'où Jean pèse 40 kilos. On trouve ensuite que Louis en André pèsent respectivement 49 et 54 kilos.

CHARADE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU N° 56

La noce au village. Pour déterminer le nombre de voitures de chaque sorte, il suffit de chercher quel est le multiple de 9 qui, retiré de 59, laisse comme reste un multiple de 4. On voit que c'est 27, c'est-à-dire 3 fois 9 qui laisse comme reste 32, c'est-à-dire 8 fois 4. Il faut donc 3 voitures à 9 places et 8 voitures à 4 places.

SOLUTIONS DES DISTRACTIONS DE LA PAGE 7

Charade : Philatélie (Fil-a-tale-lit).
Homonymes : Terme.
Devinette : La lettre T.
Problème : Il aura 167 melons à 1 francs, 5 à 3 francs et 3 à 6 francs.
L'inscription brouillée : Défense d'afficher.
Autres homonymes : sol, saule, sole, soi, soi,

Entre Camarades

Encore des lettres sur la « nouvelle formule », et nous espérons qu'il va nous en venir beaucoup comme celles que voici. Marcel G. (Veigy-Foncenex, Haute-Savoie), écrit :

« *Je suis très content de* Mon Camarade. *Je suis très heureux que ce journal va être hebdomadaire. Ce que j'aime le mieux, dans* Mon Camarade, *c'est* l'Ile au Trésor, *la page choisie, les lettres de Janot et la page de Bour; j'aime aussi beaucoup les nouvelles de l'U. R. S. S.* » Henri B., à Constantine, nous dit : *Quel bonheur.* Mon Camarade *va paraître tous les jeudis, aussi nous vous remercions très sincèrement. Nous trouvons très bien l'histoire de Gavroche, car ayant déjà lu des passages, nous avons le plaisir de les relire. Tout* Mon Camarade *est très intéressant, aussi nous ne savons comment manifester notre joie. Que de choses à vous dire sur cette grande nouvelle. Comme Janot va pouvoir nous écrire et nous pensons qu'il fera son possible pour essayer d'avoir une plus grande feuille de papier.* » Denise B., de Nevers, est aussi très contente que *Mon Camarade* paraisse tous les jeudis. « *J'aime bien les histoires de* Pat'Soum, la lettre de Janot, les aventures de Toto et Toutoune, l'Ile au Trésor. *Je suis très contente que, dans un prochain* Mon Camarade, *il va paraître une nouvelle aventure comme le* Mystère du Serpent à Plumes. *J'espère qu'il y aura aussi des devinettes, des charades, comme dans* l'Humanité *de dimanche* » Il, y aura, en effet, des devinettes et des charades comme dans la page des enfants, mais il faut que vous nous en envoyiez tous, et aussi des mots croisés et tous les jeux et bons mots que vous pourrez imaginer.

Enfin, remercions Andrée K., à Oran, de sa lettre que nous ne pouvons citer ici entièrement faute de place. Elle nous dit : *Mes parents m'abonnent au journal, car chez les pionniers on ne le reçoit qu'irrégulièrement et je voudrais suivre de près les concours et les lettres de mes petits camarades.*

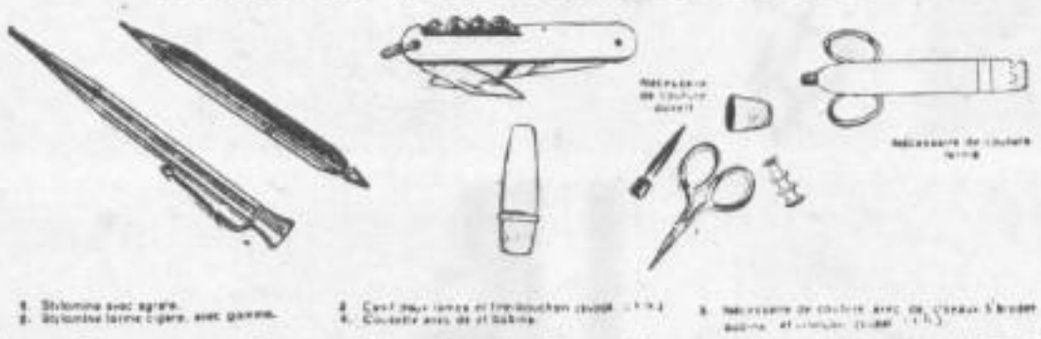
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4 numéros** de ***Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages, en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français)	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

nouvelles de partout

L'U. R. S. S. est sans doute le seul pays au monde où les enfants aient leur journal quotidien.

Celui-ci, dont vous avez sans doute déjà entendu parler, s'appelle la *Pravda des Pionniers* par analogie avec le principal journal d'U. R. S. S., la *Pravda* (la Vérité). Bien entendu on trouve tout dans ce journal, tiré chaque jour à 600.000 exemplaires. Tout enfant qui s'est distingué par son travail à l'école, par une invention, par un acte de courage voit son nom dans les colonnes du journal. Une très grande place est laissée aux enfants eux-mêmes qui écrivent au journal soit pour poser des questions, soit pour répondre à des enquêtes, comme celle-ci, par exemple : « Qu'est-ce que l'amitié ? » Plusieurs milliers d'enfants ont répondu à cette question.

La *Pravda des Pionniers* veut aussi aider les enfants dans leurs travaux scolaires et voici comment elle s'y prend : les meilleurs élèves des écoles du pays tout entier font des articles pour expliquer comment ils font leur travail, comment ils ont résolu des problèmes difficiles. Les écoliers qui sont moins bons demandent à ceux-là des conseils par l'intermédiaire du journal.

Les jeux d'esprit sont en grand honneur aussi parmi les lecteurs de la *Pravda des Pionniers* qui envoient eux-mêmes des problèmes ayant bien souvent trait aux matières étudiées à l'école.

o

En outre, les enfants s'intéressent énormément aux événements de la vie soviétique et tiennent à être bien renseignés sur ce qui se passe dans le monde entier et leur journal doit bien souvent envoyer des correspondants spéciaux pour satisfaire leur désir de connaître.

Sur le modèle de la *Pravda des Pionniers* d'autres journaux se sont créés en U. R. S. S. et sont lus par plus de 6 millions d'enfants.

o

On vient de fêter le 15e anniversaire de la remise en état du vaste centre d'élevage d'Askania-Nova, en U. R. S. S. Ce centre, créé dans un vaste domaine particulier, était complètement détruit à la suite de la Révolution.

Le gouvernement soviétique en a fait un centre agréable d'acclimatation où on essaye d'habituer les animaux à des conditions de vie qui ne sont pas les leurs. On y crée également des races d'animaux en infusant aux unes le sang des autres. Et on arrive ainsi à avoir des troupeaux extraordinaires avec des animaux tenant à la fois du cheval et du zèbre, des basses-cours où les canards ont l'air de dindons et les paons ressemblent aux poules.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND, ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 51.840.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE, AMI DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE" EST ENTRÉ EN GUERRE CONTRE LES MEMBRES DU TRUST DES PRODUITS CHIMIQUES DE CHICAGO, QUI VEULENT DÉPOUILLER LES PEAUX-ROUGES DE LEURS TERRES

DLP 27-05-92030317

QUATRIÈME ANNÉE.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

N° 57. — 31 Décembre 1936.

Mon camarade

Pat'Foum et les Sportifs

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous savez tous comme moi qu'en ce moment c'est les fêtes. Il y a huit jours c'était la Noël, aujourd'hui c'est le nouvel an.

Pour la Noël, il y en a des tas qui reçoivent de beaux cadeaux. Moi je n'en ai pas reçu du tout. Ça ne m'a pas fait grand'chose parce que j'ai l'habitude et que je sais bien que Mme Burette, ma parente adoptive, elle donne plus facilement un cadeau à son perroquet Sigisbert qu'à moi.

A notre Club des Amis de Mon Camarade, *on avait eu l'idée de faire pour la Noël ou le nouvel an, — on n'était pas encore fixés sur la date, — une grande fête où on aurait invité quelques copains du quartier, et pour cette fête la trésorière Pierrette avait promis de fabriquer quelque chose comme une tarte rôtie à la crème.*

L'ennui c'est qu'on ne savait pas très bien où faire cette fête, puisque notre Club il se réunit dans la rue, et que c'est dans la rue aussi qu'on gagne tant et tant d'argent en vendant des numéros de Mon Camarade *et en gagnant deux sous sur chacun. Et puis aussi je crois que la trésorière Pierrette elle se repentait un peu d'avoir proposé de fabriquer des « Délices Pompadour » (c'était le nom de sa tarte rôtie à la crème), parce qu'elle n'est pas sûre, sûre, de ses talents en cuisine.*

On a alors réuni le Club pour savoir vraiment ce qu'on allait faire pour les fêtes, et comment on allait dépenser les cent dix-huit francs qu'on avait trouvé moyen d'avoir en caisse.

— Je demande la parole, a crié tout de suite Julot, dès que la séance a été ouverte.

— Pas besoin, a répondu Lulu, je sais très bien ce que tu vas demander.

— Pas vrai, a dit Julot.

— Mais si, a répété Lulu. Tu vas demander qu'avec les cent dix-huit francs on achète des kilogrammes et des kilogrammes de timbres-poste...

Julot n'a rien répondu, mais il avait l'air furieux. Il a commencé par baisser le nez. Et puis il est allé se mettre tout seul dans un petit coin pour bouder.

— Moi, a dit Jojo l'aviateur, je propose qu'on achète de magnifiques jouets, un meccano, par exemple, qui serait la propriété de tous les membres du Club, et avec lesquels on jouerait tous ensemble. Si on avait des constructions comme cela on pourrait bâtir tout ce que l'on voudrait : des autos qui rouleraient toute seules au bout d'une ficelle, des avions qui voleraient de la même façon, des wagons, des maisons, des grues mécaniques...

Ça c'était une proposition rudement intéressante. Surtout que la plupart des quatorze membres du Club, le père Noël les oublie plutôt souvent parce que leurs parents n'ont pas beaucoup de sous ou même n'ont pas de sous du tout.

Les filles, elles, auraient préféré une poupée ou bien encore une petite cuisinière avec une batterie de cuisine, mais on avait sûrement assez d'argent pour pouvoir acheter quelque chose pour les filles et aussi quelque chose pour les garçons. La mère de Zézette, qui est concierge, elle reçoit des tas de catalogues de jouets des grands magasins et elle en a donné à sa fille. Zézette est allée chercher les catalogues et on s'est tous mis à les regarder, en faisant des tas de calculs pour voir ce qu'on pouvait acheter et ce qu'on ne pourrait pas acheter.

Même Julot qui était sorti de son petit coin où il boudait, et qui s'intéressait tellement aux catalogues qu'il en oubliait les timbres-poste.

L'ennui c'est qu'en regardant bien les choses on s'apercevait qu'on était pas tellement d'accord. Quand on est quatorze, comme dans notre Club, on ne peut pas tous avoir les mêmes goûts et les mêmes idées... C'est alors que mon ami Jacquot a eu une idée qui a mis tout le monde d'accord.

D'abord il a expliqué que c'était une très bonne idée d'acheter des jouets dont tous les membres du club profiteraient. Mais que ça ne servirait pas d'avoir des jouets, si on n'avait pas d'endroit où jouer, de local où le Club se réunirait. Parce que si on peut bien jouer en hiver à la balle au chasseur, aux quatre coins et à chat perché dans l'impasse du Fer-à-Repasser, on aurait bien trop froid pour y faire des constructions au meccano. Et quand il pleuvrait tous nos jouets seraient mouillés, ils rouilleraient et ils seraient bientôt bons à jeter. Donc, à son avis, la première chose à faire c'était de trouver quelqu'un qui nous prêterait un endroit couvert où on pourrait réunir le Club et ranger nos affaires.

Pour ce qui était de la question des dépenses qu'on voulait faire, lui, Jacquot, il avait son idée. Le premier argent qu'on avait gagné on l'avait dépensé pour notre plaisir, à faire une grande promenade en forêt et à faire un bon goûter, et c'était très bien comme cela. Mais tout de même on pourrait peut-être penser qu'on était pas les seuls petits enfants qui existent au monde, et qu'autour de l'impasse de la Machine-à-Coudre, il y a la terre tout entière, avec ses montagnes, ses forêts, ses mers, ses villes et ses villages, où il y a des millions de petits enfants.

Et qu'en particulier, il y a un pays où les enfants sont très malheureux en ce moment, c'est en Espagne où des officiers se sont révoltés contre le gouvernement et vont dans tout le pays en brûlant et en tuant tout sur leur passage, comme ce M. Attila dont on parle dans les livres d'histoires. Et à cause de cela, il y a des centaines d'enfants qui sont très, très malheureux, qui n'ont plus de père ou de mère, qui n'ont plus de maison, qui ont faim et qui ont froid, parce que l'Espagne, çà a beau être au Sud, pendant l'hiver c'est pas plus chaud qu'ici. Alors si on voulait leur envoyer tout de suite un peu de notre argent... On verrait après pour les jouets, quand on aurait un local...

C'est curieux, mais tous on a été d'accord. Et la trésorière Pierrette qui est pourtant si avare elle a dit qu'elle donnait cent francs sur les cent dix-huit, pour que les petits Espagnols soient plus heureux. On l'a envoyé, l'argent, à la direction de Mon Camarade *qui saura où les envoyer. S'il y a des clubs qui ont les mêmes intentions que le nôtre, ils n'ont pas à se gêner, la souscription est ouverte.*

Je vous serre la main à tous et je vous dirai la semaine prochaine la suite de mes aventures.

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade »,
Enfant adoptif de Mme Burette.

CORRESPONDANCE DE JANOT

Liliane G. — Je transmets ta lettre au professeur Plume, qui sera très flatté de connaître une nouvelle amie de mon vieux camarade Charlochat. *Henri B. (Constantine).* — Bien sûr, maintenant que *Mon Camarade* paraît tous les jeudis, je vais vous écrire plus souvent, exactement deux fois plus souvent, mais quant à avoir une plus grande feuille de papier, ça sera peut-être un peu plus difficile, et puis tu n'as pas idée comme mes fonctions de président de A. M. C. m'absorbent et j'en viens parfois à me demander s'il ne me faudrait pas un secrétaire. Essaye un peu de créer un groupe et tu verras comme il y a du travail. Mais c'est si intéressant...

La grande muraille de Chine.

Tout le monde a entendu parler de la grande muraille de Chine, ce mur de plusieurs milliers de kilomètres qui marque les anciennes frontières de la Chine. Mais les vues en sont très rares. Grâce aux timbres, nous pouvons maintenant admirer ce monument extraordinaire. En effet, l'administration des Postes chinoises émet depuis 1921 des timbres pour la poste aérienne, dont voici un modèle ci-dessus, et qui représentent des avions survolant la Grande Muraille. Le timbre ci-contre, le plus récent (1932), comporte huit valeurs.

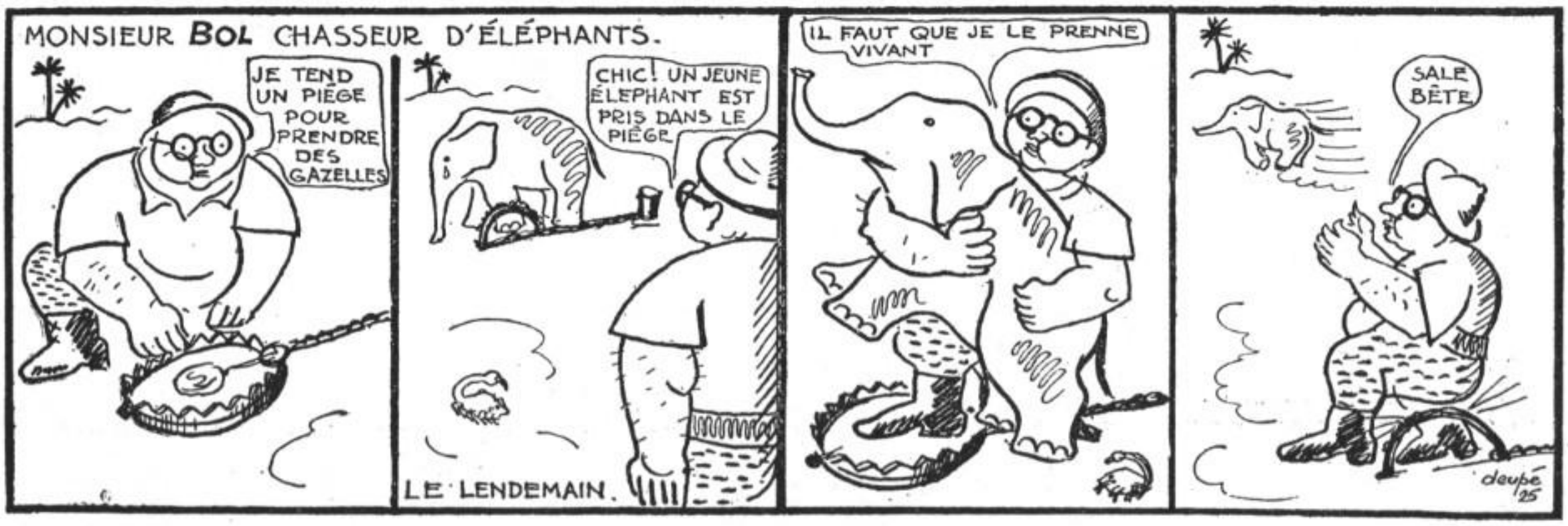
Timbres et finances.

Il y a certains pays qui ne sont pas très importants, parce que pas très grands, comme par exemple la Principauté de Lichtenstein, et qui cependant émettent un nombre extraordinaire de timbres : en effet, cette principauté, qui n'est indépendante que depuis 1912, a déjà émis 130 modèles de timbres, sans compter 16 modèles de timbres pour la poste aérienne et 20 modèles de timbres de service, c'est-à-dire pour la correspondance officielle. Cela s'explique, paraît-il, d'une façon fort simple. Ces timbres ne sont pas émis pour les besoins des habitants, mais pour les philatélistes qui à chaque émission nouvelle se précipitent. Cela est paraît-t-il fort utile pour le budget de la principauté et cela fait aussi que l'on se donne beaucoup de mal pour faire de jolis timbres. A en juger par le modèle ci-dessus, on y réussit.

Adhérez au P. C. S. C.

Ces initiales mystérieuses sont celles des mots anglais désignant le cercle de timbres par correspondance des pionniers américains. Ce cercle a des adhérents dans le monde entier puisque ses trois cents membres sont répartis entre les Etats-Unis, la France, l'U. R. S. S., l'Angleterre, la Belgique, etc. Il a été créé en 1935 par la « Revue des Pionniers » d'Amérique et va commencer un concours pour recruter 200 nouveaux membres. Ces membres échangent des timbres de leurs pays, se fournissent des renseignements et des conseils. Ce concours prendra fin le 30 juin 1937. Il sera récompensé par de nombreux prix pour les membres recrutant d'autres membres. Parmi ces prix, figurent de nombreuses pochettes de timbres intéressants.

Que les lecteurs de « Mon Camarade », qui veulent s'inscrire au cercle et participer à ce concours écrivent à Paul Piech, secrétaire du P. C. S. C., 1474 Lincoln Place, Brooklyn, New-York, Etats-Unis, qui leur enverra tous les détails complémentaires. Si ces détails sont donnés en anglais et que vous soyiez embarrassés, adressez-vous à votre journal qui vous aidera.



TINTIN

par COLETTE VIVIER

TINTIN aime beaucoup son maître d'école, M. Triquette. Le jour de la rentrée, il était si heureux d'être dans sa classe qu'il a fait sept fautes dans sa dictée, et raté tous ses problèmes! C'est que M. Triquette n'est pas un être comme les autres : par exemple, Tintin essaie quelquefois de l'imaginer en train de manger sa soupe, ou bien de se débarbouiller; eh bien, il n'y parvient jamais! M. Triquette traverse la vie, une grammaire sous le bras, un crayon à la main, avec ses lorgnons et son bon sourire; il ne peut être question d'autre chose.

Aussi, que ne ferait pas Tintin pour lui plaire! Jamais les leçons ne lui paraissent trop difficiles : ce matin, par exemple, la leçon de géographie sur les fleuves et les montagnes d'Asie : deux grandes pages pleines de noms biscornus tels que : « Yang-Tsé-Kiang, Hoang-Ho... Iénisséi... » Tintin a mis plus d'une heure à l'apprendre, mais il la sait sur le bout du doigt :

— Yang-Tsé-Kiang et Kiang et Kiang! chantonne-t-il en arrivant à l'école.

— Ça t'amuse, toi ? lui crie le petit Boulard. Eh bien t'en as de la veine! Moi, je me les suis répétés trente-six fois, tous ces noms en Tralalakiang... et j'ai déjà tout oublié! Oh! j'aurai 0, pour sûr, et qu'est-ce que papa me passera, à la maison!

— C'est comme moi! C'est comme moi! font les autres. La leçon était beaucoup trop longue! Il va un peu fort, M. Triquette!

Tintin devient écarlate :

— C'est pas vrai, M. Triquette ne va jamais un peu fort!... Et puis... et puis, si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à aller le lui dire, tas de grognons!

— Oh! fait Taupinet, quelle bonne idée! Seulement, qui est-ce qui parlera ? Pas moi, en tout cas, je n'oserai jamais!

— Eh! crie le grand Fromageot, ce sera Tintin, puisqu'il l'aime tant, son père Triquette!

— Ah! non et non, proteste Tintin, laissez-moi tranquille, hein!

Mais les autres insistent, le petit Boulard s'accroche à lui :

— Fais-le, fais-le, mon vieux Tintin! M. Triquette ne se rend sûrement pas compte qu'il donne des leçons trop longues. Tu le lui dis, il en donne de plus courtes, et je n'ai plus jamais 0!

Tintin a beau s'en défendre, il commence à se sentir flatté! Tous ses camarades l'entourent, avec des mines suppliantes. Comment se débrouilleraient-ils, sans lui ?... Après tout, c'est vrai que la leçon était longue... Mais, voilà, aura-t-il le courage de parler ? Il se voit devant M. Triquette qui le regarde, par-dessus ses lorgnons... Oh! non, ce n'est pas possible!... Il veut refuser, se débattre, mais les élèves l'entraînent déjà vers la classe :

— Tintin va parler au maître! Il va parler!

Le cours commence dans une sorte de fièvre; Tintin a chaud, ses joues sont brûlantes, il est si ému qu'il en a mal au cœur. Tous les yeux sont fixés sur lui, et Boulard, qui est son voisin, lui fait sourire sur sourire... c'est assez agréable, en somme... il lui semble qu'il est devenu un vrai héros... Oui, il parlera! Que risque-t-il ? Il évite de regarder M. Triquette, pour ne pas perdre son courage.

— Nous allons réciter la leçon de géographie, annonce le maître; Boulard, dis-moi quels sont les principaux fleuves d'Asie ?

Le petit Boulard se lève avec lenteur :

— Euh... euh... Le Yang... le Yang...

— Le Yang-Tsé-Kiang! lui souffle Tintin, l'Hoang-Ho... l'Iénisséi...

— Le Yang qu'est Pianque... le... le Tango... l'Hyène I... I...

Les élèves pouffent de rire; M. Triquette les fait taire d'un geste sec :

— Il me semble que tu te moques de moi. Boulard! Eh bien, tant pis, tu as 0!... Taupinet, lève-toi, c'est à ton tour.

Boulard se rassied en reniflant et se penche vers Tintin :

— Dis-lui, mais dis-lui donc que la leçon était trop longue!... Tu vois bien comme c'est... et ma volée qui m'attend... oh! oh!

Tintin s'écarte avec humeur; il est trop bête, ce petit Boulard, à la fin, avec son Tango!... Mais la main de son camarade frôle la sienne, y dépose furtivement un objet mou : un caramel.

— C'est pour toi, chuchote-t-il, pour te remercier à l'avance! Et, tu verras, il est au chocolat!

On ne refuse pas un si beau caramel; Tintin, avec un gloussement de joie, le fourre dans sa bouche, d'un seul coup. Ouh! qu'il est bon!...

— Tintin, fait M. Triquette, réponds donc un peu pour Taupinet, mon garçon!

Dans son saisissement, Tintin manque s'étrangler. Il se lève d'un air égaré et ouvre la bouche, tandis qu'un murmure agité parcourt la classe. Mais comment dire le moindre mot, avec cet énorme caramel qui lui colle aux gencives ? Il essaie désespérément de l'avaler : impossible, il est trop gros! Il n'a d'autre ressource que de le caser dans le creux de sa joue droite.

— Eh bien, j'attends! dit le maître avec impatience; mais qu'est-ce que tu as donc là, à droite ?

Le pauvre Tintin, affolé, se hâte de faire passer son caramel de sa joue droite à sa joue gauche!

— Ah! je comprends! fait M. Triquette. Eh bien c'est du joli, par exemple! Allez, avale-moi ça, et en vitesse!

Tintin voudrait parler, s'expliquer; mais il ne peut balbutier que des : « Mmmm... Mmmm... » tout à fait grotesques... il n'a d'autres ressources que de sucer péniblement son caramel, sous le regard sévère de son cher M. Triquette.

Quelle humiliation pour un héros!

— C'est raté, mon vieux! lui souffle le petit Boulard.

Raté ? Tintin lui lance un regard de défi; il finit d'avaler le caramel et se tourne résolument vers son maître.

— Monsieur, déclare-t-il d'une voix stridente, je dois vous dire que la leçon était trop longue!

Un silence de mort s'abat sur la classe; les yeux de M. Triquette vont des élèves à Tintin...

— Trop longue ? Tiens, tiens!... Est-ce que tu parles au nom de tes camarades ?... Voyons, que ceux qui sont de l'avis de Tintin lèvent le doigt!

Tintin soupire d'aise : enfin, il ne sera plus seul!... Mais, que se passe-t-il ? A part Fromageot, quelques autres, personne ne bouge; Taupinet se mouche avec fureur et Boulard, le petit Boulard, fait semblant de chercher quelque chose par terre, comme s'il n'avait rien entendu.

— Oh! gémit Tintin, ils ont la frousse!

Il éprouve tant d'amertume devant une telle trahison que son cœur se serre, il étouffe... Qu'est-ce qu'ils vont prendre, à la récréation!

— Assieds-toi! lui dit froidement M. Triquette. Fromageot, vite, au tableau!

Il affecte de ne plus regarder Tintin, mais, la classe finie, il lui fait signe.

— Viens un peu, j'ai à te parler!

Tintin s'approche, tout pâle de détresse.

— Dis-moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Est-ce que vraiment, vous aviez trouvé la leçon trop longue ?

Tintin hésite, rassemble tout son courage, et baisse le nez en murmurant un « oui » indistinct.

— Et ce sont tes camarades qui t'ont chargé de parler ?

— Oui... m'sieu!

— Mais, toi, tu la savais, ta leçon ?

— Oh! moi, fait Tintin en relevant la tête, moi, ça n'est pas pareil, forcément!

Il devient tout rouge, son cœur se gonfle. Il voudrait dire à son maître qu'aucune leçon ne peut lui paraître trop longue puisque c'est pour lui, pour lui faire plaisir qu'il l'apprend; il voudrait lui dire qu'il l'aime tant. Mais ce sont des choses dont on ne parle pas. Il se contente de le regarder gravement, en silence.

— Tintin, dit M. Triquette en ajustant son lorgnon, je vais te faire une confidence, à toi tout seul... voici : à partir de maintenant, les leçons de géographie seront moins longues. Va, mon petit!

Tintin s'en va, si heureux qu'il n'en veut même plus à Boulard :

— Après tout, pense-t-il, il était quand même joliment bon, son caramel!

Cyclisme et politique.

Non, il ne s'agit pas des opinions politiques des coureurs ou des spectateurs... Depuis quelque temps les crevaisons étaient particulièrement nombreuses aux courses qui ont lieu dans le grand stade du Vel d'Hiv'. Sur route on peut accuser les cailloux. Sur piste il faut trouver autre chose. On a trouvé. Dans ce même Vel' d'Hiv' ont lieu de nombreux meetings et les assistants sont généralement porteurs d'insignes attachés avec des épingles. Or ces épingles tombent. Elles glissent dans les fentes de la piste de bois, toutes prêtes à en sortir quand une roue de vélo se trouve à proximité. Et voilà une crevaison qui peut être dangereuse pour un coureur lancé à une assez grande vitesse. Conclusion : si vous pouvez inventer un pneu increvable, vous rendrez à tous les cyclistes de biens grands services...

Rugbymen... laboureurs.

C'est une bien désagréable surprise que celle qu'éprouva, voici quelques mois, un club de rugby à treize, au moment de disputer un match important. Le public du pays, passionné par le rugby à 13 commençait à se désintéresser du rugby à 15 et les joueurs de ce dernier team étaient navrés. De là à accuser l'équipe concurrente, il n'y a qu'un pas. Ils le firent et s'en prirent à elle de leur déception. Comment se venger? Et l'un d'eux eut l'idée suivante : la nuit qui précédait un match important, ils se rendirent sur le terrain, munis d'une charrue et labourèrent le terrain. Impossible pour les autres joueurs de se servir de ce terrain bouleversé. Mais, cela ne suffit pas à ramener l'intérêt du public vers les... laboureurs. Au contraire : dans ce terrain si bien remué, l'herbe a admirablement poussé et on peut maintenant voir le team de rugby à 13 jouer sur un gazon qui fait l'admiration des spectateurs...

Signaux lumineux.

Rouge : arrêt. Vert : passez. Jaune : ralentissez. Tout le monde connaît ces signaux et en tient compte, quelquefois à contre-cœur mais en sachant bien que c'est nécessaire. Une seule catégorie d'automobilistes semblait devoir ne pas s'en préoccuper : ce sont les coureurs automobiles. Pourtant, en Amérique il y a des signaux de ce genre même sur les circuits de course. Cela part d'un bon principe : en cas d'accident ou seulement d'incident, prévenir les autres coureurs pour qu'ils ne gênent pas l'accidenté. Or, au cours d'une grande course à laquelle participaient de nombreux concurrents étrangers, ces signaux ont failli causer des incidents car il paraît que les officiels qui en ont la direction en abusent. Pour peu qu'un coureur ralentisse, ou dérape légèrement, une lumière s'allume, les autres concurrents sont gênés et le résultat est, dit-on, déplorable.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

LA REVOLTE A ECLATE EN ESPAGNE. TOTO, TOUTOUNE ET SANCHEZ POURSUIVIS PAR LES REBELLES SONT SURPRIS IMPRIMANT UN JOURNAL ILLEGAL.

5

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Jambe-de-Bœuf, qui a mystérieusement disparu, est accusé injustement par le commissaire Cortier du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de sa fiancée. Pierrot Lancry, quatorze ans, et Fil-de-Fer cherchent à retrouver, aidés par Louise Lacombe, le mystérieux assassin.

Chapitre IX

Mme Katiarousska, cartomancienne

Les sept arches doubles du viaduc de Meudon ferment le fond du Val, et sous ce pont de 56 mètres de haut passe, en guise de rivière, le chemin de fer de Versailles à Paris-Invalides. C'est, à côté de la route qui monte de la Ferme d'Issy vers l'église de Meudon, tout un fouillis de ponts, de viaducs, d'arches, qui dominent les anciennes fabriques de Blanc de Meudon. Au milieu de ce paysage chaotique et disparate, dans un renfoncement que domine une vieille demeure du XVIIIe siècle, se trouve une antique fontaine, entourée de bancs de pierre en forme de fer à cheval.

Louise et Fil-de-Fer étaient, à la tombée du jour, ce dimanche soir, assis près de la fontaine, et le bruit de l'eau couvrait les paroles qu'ils échangeaient à voix basse.

— Je suis certain, disait Fil-de-Fer, que Jambe-de-Bœuf est retenu prisonnier dans l'une des deux villas du sentier des Mauduits. J'ai mené une enquête extrêmement minutieuse cet après-midi. Des trois chemins qui partaient du carrefour où nous avons perdu la trace de votre fiancé, il n'a pu prendre qu'un seul, le sentier des Mauduits. Il est également établi que Jambe-de-Bœuf n'est jamais arrivé au viaduc de Meudon. Dans un espace de trois cents mètres il s'est littéralement volatilisé. L'une des deux villas qui bordaient son chemin renferme donc le secret de sa disparition...

Louise écoutait Fil-de-Fer tout en faisant jouer ses doigts fins dans l'eau claire de la fontaine.

— L'une de ces villas est vide. Je me charge de celle-là. L'autre est occupée par Mme Katiarousska, cartomancienne. Je me suis renseigné sur cette femme. Elle vit là en compagnie d'un homme que l'on connaît dans le quartier sous le sobriquet du Champenois, bien qu'il ait un fort accent de Marseille. Il faudra que vous trouviez un moyen d'occuper à la fois la cartomancienne et le Champenois pour détourner leur attention pendant que je m'introduirai dans la villa inoccupée.

Louise se leva.

— Comptez sur moi, Fil-de-Fer. Je saurai faire le nécessaire... Rendez-vous chez grand'mère, à 9 heures...

La jeune fille prit la route de Fleury, escalada un sentier en pente raide qui montait le long des remblais du viaduc de Meudon, et suivit pendant une centaine de mètres le chemin des Mauduits, tracé en corniche au-dessus d'une sorte de village nègre.

Louise sonna à la porte de la *Villa Destin*. La maison était construite à flanc de coteau et la terrasse qui la précédait surplombait de trois ou quatre mètres l'étroit sentier des Mauduits. Il était impossible, du chemin, d'apercevoir les fenêtres de l'habitation. La villa voisine, celle que Fil-de-Fer avait l'intention d'explorer, était bâtie d'une façon semblable.

— Entrez, elle n'est pas fermée, la porte de la grille, cria une voix d'homme avec un fort accent marseillais.

Louise poussa la porte. Un homme la regardait monter les marches du raide escalier de meulière qui conduisait à la terrasse.

— C'est pour une consultation ?

« Le Champenois » était vêtu d'un complet de flanelle grise. Il avait les traits fins, une expression polie, froide, fermée et énigmatique. Sa figure encore jeune contrastait avec ses cheveux soigneusement gominés, entièrement gris.

— Il y a quelqu'un qui vous a envoyée ici ? Une amie, peut-être ?

Louise répondit en tendant le prospectus que lui avait remis Fil-de-Fer.

— Prenez place, reprit « le Champenois ». Mme Katiarousska est en consultation, elle va vous recevoir tout à l'heure.

L'homme aux cheveux gris introduisit Louise dans la salle à manger qui servait de salle d'attente à la voyante. Louise, qui n'avait jamais rendu visite à une cartomancienne, s'attendait à trouver chez Mme Katiarousska des hiboux empaillés et des têtes de morts. Mais cette salle à manger était toute pareille à celles d'autres maisons de banlieue. Des chaises de sapin vernies jaune, imitant le hêtre, un buffet aux sculptures de bois comprimé où trônait un chien de plâtre peint en bronze doré, un étroit divan couvert de coussins brodés et de grandes poupées fétiches aux jambes dorées et aux robes en ruban gorge de pigeon, tel était l'ameublement de la pièce.

Louise eut tout le loisir d'examiner cette salle à manger, car elle fut longtemps à attendre le retour du « Champenois ». La maison était secouée de temps à autre par le grondement d'un train qui passait sur l'une ou l'autre des deux voies de chemin de fer proches. Au premier étage quelqu'un allait et venait. Un phonographe électrique joua très fort des disques démodés.

« *On fait une petite belotte...* » hurlait une voix géante et éraillée.

« La dernière chanson qu'ait fredonnée mon frère », songea Louise...

La musique se tut. De longues minutes passèrent encore. Il faisait maintenant presque nuit dans la salle à manger où la lumière n'avait pas été allumée. Enfin une porte vitrée, tendue de rideaux jaunes froncés s'ouvrit. Une femme d'un certain âge, au visage effacé, aux cheveux décolorés, vêtue simplement d'un tailleur bleu entra dans la pièce.

— Je suis madame Katiarousska. Voulez-vous me suivre dans mon cabinet ?

La cartomancienne parlait avec un très léger accent russe. Son cabinet était meublé avec le même banal mauvais goût que sa salle à manger. La voyante s'assit derrière un bureau américain, sur la tablette duquel était étalé un petit tapis vert qui portait en grosses lettres noires la réclame d'un apéritif.

Mme Katiarousska fut interrompue par un grand cri que venait de pousser Louise.

— Désirez-vous le grand jeu ou la consultation simple ? demanda la cartomancienne.

— Une consultation simple suffira.

La voyante insista. Elle avait des « petits grands jeux » à vingt francs, très complets, dont Louise serait certainement très contente. La jeune fille céda.

— On paye d'avance, ajouta Mme Katiarousska.

Elle empocha les vingt francs et commença à battre les cartes avec une extraordinaire dextérité. Elle fit couper Louise de la main gauche à trois reprises, et par une méthode de tri compliqué tira dix-sept cartes du jeu. Elle les déploya en éventail sur le tapis-réclame, et commença à désigner des cartes, de cinq en cinq. D'une voix blanche elle débitait sa bonne aventure.

— *Roi de carreau.* Un homme de la campagne, blond, brave garçon. *Sept de carreau.* Il est extrêmement fort. *Neuf de cœur. Dame de trèfle.* Il vous aime profondément. *Valet de pique.* Auprès de vous un faux ami, un petit brun. Il vous donne de très mauvais conseils. C'est un traître. Méfiez-vous-en. *Neuf de carreau.* La séparation, le voyage. Vous êtes séparée de l'homme que vous aimez, de l'homme de la campagne...

La voyante leva ses regards d'au-dessus des cartes. Ses yeux bleu d'acier, seuls points vivants et aigus dans un visage terne et mou fixèrent un court instant la jeune fille. Louise paraissait émue. Elle tripotait et mordillait nerveusement un mouchoir de soie bleue. Mme Katiarousska abaissa aussitôt son regard sur le jeu de cartes et elle reprit de sa voix incolore :

— *Huit de pique.* La nuit. Vous avez été séparée de votre ami pendant la nuit. *Neuf de pique.* La catastrophe... la mort...

La cartomancienne se tut brusquement.

— Montrez-moi votre main, dit-elle.

Louise tendit sa paume grande ouverte. Ses doigts tremblaient légèrement. La voyante examina longuement les lignes de la main de la jeune fille.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle brusquement. Mais je ne vous dirai rien.

— Si, dites! dites! supplia Louise, l'angoisse peinte sur son visage.

— Non, je ne puis rien dire... c'est trop de malheur pour vous...

La jeune fille supplia à nouveau et la voyante fléchit.

— Ayez du courage. Ce que je vais vous dire est atroce. Si l'homme blond que vous aimez est en fuite, c'est que, sur les conseils du faux ami, du petit brun, il a commis un meurtre... Il a assassiné une personne qui vous est chère, il a tué votre...

La phrase de Mme Katiarousska fut brusquement interrompue. Dans un grand cri déchirant, Louise venait de tomber en bas de sa chaise et se roulait sur le plancher, en proie à une épouvantable crise de nerfs.

La cartomancienne regarda calmement la jeune fille qui se tordait et hurlait. Puis elle ouvrit une porte qui donnait sur l'escalier et cria :

— Hé, « Champenois », viens m'aider! La petite a une crise de nerfs!

Chapitre X

Villa a louer

Les cris de Louise étaient si perçants qu'ils s'entendaient du sentier des Mauduits... Une forme mince sortit d'un trou de la haie vive qui bordait le sentier : Fil-de-Fer se glissait vers la villa à louer, voisine de la *Villa Destin*.

De nouveaux hurlements, des sanglots, des paroles inarticulées arrivaient de chez la cartomancienne.

— Elle va un peu fort cette bonne Louise, se dit Fil-de-Fer. Je lui avais dit de simuler une crise de nerfs sous un prétexte quelconque, mais elle exagère. En tout cas ce « Champenois » de Marseille va me laisser la paix.

D'une enjambée Fil-de-Fer était arrivé à la porte voûtée de la villa à louer. Il glissa une clef dans la serrure qui s'ouvrit aussitôt. Il disparut à l'intérieur de la maison et referma rapidement la porte sur lui.

— Y a pas à dire, soliloqua-t-il à nouveau, il n'y a pas meilleur serrurier que ce brave Moulin-à-Vent.

Durant l'enquête qu'il avait faite au cours de l'après-midi, Fil-de-Fer avait pris à la cire molle l'empreinte de la serrure de la villa à louer et Moulin-à-Vent, un copain d'atelier surnommé ainsi à cause de sa haute taille et de son allure dégingandée lui avait fabriqué la fausse clef dont il venait de se servir...

Fil-de-Fer sortit une torche électrique de sa poche et il l'alluma. Dans la maison voisine on entendait encore les cris de Louise...

A sa droite s'ouvrait une étroite buanderie. Fil-de-Fer prit à gauche un

escalier intérieur qui conduisait à la villa. Tous les volets étaient fermés. Fil-de-Fer put sans aucun danger utiliser sa lampe.

La disposition de la villa était simple. Un salon et une salle à manger au rez-de-chaussée. Deux chambres à coucher au premier. Au-dessus de cet étage un grenier où l'on accédait par une échelle de meunier.

Toute la maison était dans l'état d'abandon le plus total. Au rez-de-chaussée les papiers étaient décollés et une âcre odeur de moisi régnait. Au premier étage quelques épaves : des bouteilles vides, un fourneau fendu, une vieille brosse à dent sur une cheminée, des fioles de médicaments éventés, une table hors d'usage, un matelas crevé... Sur tout cela une épaisse poussière, des toiles d'araignées... Il paraissait certain qu'aucun être vivant n'avait mis le pied dans la villa depuis plusieurs mois et il n'était nullement vraisemblable qu'elle ait servi de repaire habituel ou occasionnel à une troupe de bandits, comme Fil-de-Fer l'avait supposé.

Le Parisien était têtu. Avant de renoncer à son hypothèse, il examina minutieusement toutes les pièces, tâta les murs pour tenter de découvrir des portes cachées, chercha des traces de pas... Il ne découvrit rien.

— Sherlock Holmes lui-même n'y verrait que du bleu, grommela-t-il.

Un express passa sur le viaduc, ébranlant la maison.

— Hé! mais quelle heure est-il?

Il était déjà tout près de neuf heures. Louise l'attendait. Fil-de-Fer devait se presser.

Le Parisien descendit en hâte l'escalier qui conduisait à la porte d'entrée. Comme il sortait sa clef de sa poche il se mit à penser qu'il avait oublié la buanderie. Il en eut tôt fait le tour. C'était une pièce exiguë, tellement humide que ses murs étaient couverts des fleurs blanches du salpêtre. Le sol était cimenté, très blanc. Dans un angle luisait un robinet de cuivre, fixé à une haute et large borne-fontaine en ciment gris, placée en pan coupé. La pièce était absolument nue.

— Pour un chou blanc, c'est un chou blanc, conclut Fil-de-Fer. Louise aura été peut-être plus chanceuse que moi...

Louise était déjà chez sa grand'mère lorsque Fil-de-Fer arriva aux Moulineaux.

La vieille Mme Lacombe habitait rue Jules-Gevelot, pas loin du pont de Billancourt, dans une maison neuve. Elle avait un appartement de deux pièces, très proprement tenu. Assise à la table de la salle à manger, Louise aidait un petit garçon d'une dizaine d'années, à colorier à l'aquarelle le catalogue d'un grand magasin. C'était Bobby, le petit frère de Louise, qui vivait chez sa grand'mère:

— Je vais aller coucher Bobby et vous laisser parler tranquillement, dit la grand'mère, une vieille femme aux bandeaux blancs, lorsque Fil-de-Fer fut entré dans la pièce.

— Alors, cette crise de nerfs, gouailla le Parisien.

Un franc sourire découvrit les dents éclatantes de la jeune fille. Elle ne se serait jamais crue si bonne comédienne. La cartomancienne et «le Champenois» l'avaient réellement cru malade. Ils l'avaient transportée au premier étage et lui avaient fait respirer des sels. Quand elle avait été un peu remise, l'homme aux cheveux gris avait poussé la complaisance jusqu'à aller chercher une bouteille de vin doux à la cave et il en avait fait boire un doigt à Louise, pour la remettre. La porte de la cave qui donnait sur l'escalier d'entrée était restée ouverte et la lumière allumée, de telle façon que Louise en quittant la maison avait feint de se tromper de porte et avait pu y jeter un coup d'œil. Elle connaissait ainsi toutes les pièces d'une villa presque entièrement semblable à la villa à louer qu'avait visitée Fil-de-Fer, à ce détail près que là, la cave était à la place de la buanderie. Pour Louise, Jambe-de-Bœuf ne pouvait être prisonnier chez la cartomancienne. Fil-de-Fer, peu satisfait du résultat des enquêtes, protestait, par pure mauvaise humeur :

— Mais je vous assure que j'ai tout vu, la maison entière, répétait Louise. C'est même à croire qu'ils avaient envie de tout me faire visiter, même la cave... A propos, la cartomancienne m'a dit de me méfier de vous. Vous n'êtes qu'un faux jeton, paraît-il...

La jeune fille répéta les propos de la cartomancienne.

— Ce n'est pas bien clair, toute cette histoire, s'écria Fil-de-Fer. Je n'y crois pas, moi, à la double vue. Cette femme vous a reconnue. Elle a voulu vous tourner l'esprit et brouiller les cartes. Tout ce qu'elle a dit dans son jargon de voyante ressemble comme deux gouttes d'eau à l'histoire dont on a réussi à persuader cet imbécile de commissaire Cortier. Ces gens savent quelque chose, ils sont les complices de la bande qui nous traque. Peut-être ont-ils été plus malins que nous.

Fil-de-Fer réfléchissait.

— N'ont-ils rien fait pour avertir des complices de votre présence? N'avez-vous rien vu, rien entendu, surpris un signal quelconque?

Louise dit l'air qu'on avait joué au phono alors qu'elle attendait la voyante. Fil-de-Fer bondit.

— Encore cet air de *la Belotte*!... L'as de trèfle près du corps de Raymond... le trèfle de velours noir trouvé ce matin *Villa Alfred* après la double disparition de Lothaire et de Schultz... la cartomancienne... Je finirai par croire que c'est dans le jeu de cartes que nous trouverons le fil conducteur de tous ces mystères.

(A suivre.)

Vient de paraître

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

par

R. DUCHATEAU

E. S. I., 24, rue Racine, Paris

Tous nos petits lecteurs voudront lire ce passionnant roman d'aventures dont la suite paraît dans notre journal, sous le titre:

LE TRÈFLE NOIR

Un volume illustré **7 fr. 50**

Variétés

CHARADE

Mon premier sert à coudre mon troisième.
Que l'on met sur une partie de mon dernier avant de s'y coucher.
Mon second est une simple lettre de l'alphabet.
Et mon tout est une science passionnante, étudiée en page 6.

HOMONYMES

Le chômeur a bien du mal à payer son.....
Il faut mettre un..... aux agissements de cet individu.
Cet orateur a bien choisi son ..... de comparaison.

DEVINETTE

Par moi tout finit, tout commence.
Par moi la terre prend naissance.
Je ne suis pourtant que la queue d'un rat.

PROBLÈME

Un épicier va faire son marché à la foire du canton et il y trouve des melons à 1, 3 et 6 francs. Il décide d'en acheter pour 200 francs, et prend 175 melons. Etant bien entendu qu'il n'achète que des melons entiers, combien en aura-t-il de chaque sorte?

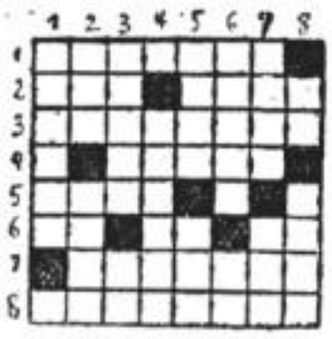
HOMONYMES

Selon la façon dont vous orthographiez mon nom, sans changer sa prononciation, je suis la terre, un arbre qui se penche au bord de la rivière, un poisson fort plat, une pièce de monnaie ancienne ou une note de la gamme.

L'INSCRIPTION BROUILLÉE

On a démoli, puis reconstruit ce mur, les briques n'ont pas été remises en place et une inscription s'en trouve brouillée.
Déchiffrez-la.

(Toutes les solutions en page 11.)



MOT CROISÉ N° 57

Horizontalement. — 1. Le pays où sont Toto et Toutoune. — 2. Le fondateur de l'arche. Apprécie. — 3. Louangeur. — 4. Grand pays célèbre surtout dans l'antiquité. — 5. Pas avancé. — 6. 2 lettres de Tours. — 7. Copiera. — 8. Rendrai seul.

Verticalement. — 1. Vous-même. — 2. Terre. Fleur violette. — 3. Droit de passage. — 2 lettres de midi. — 4. Sert à soulever les objets pesants. — 5. Abîmé. Enlève. — 6. Fille du frère. Terminaison d'infinitif. — 7. Touché. Oiseau semblable au perroquet. — 8. Terminaison d'infinitif. Changerai.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 56

Horizontalement. — 1. Staline. — 2. Er. Et. Se. — 3. Anna. Tu. — 4. Si. Ile. — 5. Ut. Niche. — 6. E. E. — 7. Ne. Ver. — 8. Bu. Cher.

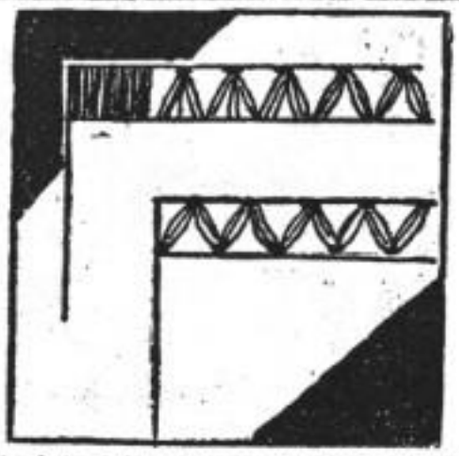
Verticalement. — 1. Sa. Sur. — 2. Trait. Nu. — 4. Lénine. — 5. Italie. — 6. Ec. Ve. — 7. Est Er. — 8. Eure.

LE COIN DES FILLETTES

D'autres jours.

Nous avons vu comment on faisait un ourlet à jours, mais on peut faire bien d'autres choses avec les jours depuis des garnitures très simples jusqu'à des broderies très jolies et très compliquées.

On commence, comme pour l'ourlet, par un des bords en piquant l'aiguille dans le bord au lieu de le piquer dans le repli de l'ourlet, puis on peut faire l'autre côté de la même façon, cela donne un jour très régulier et très simple qui rappelle les barreaux d'une échelle et qu'on appelle le jour échelle. On peut le compliquer un peu en travaillant de la façon suivante : sur le premier côté, on prend par exemple 6 fils à la fois; sur le 2e côté, on prendra également 6 fils, mais en en prenant 3 à chaque petite gerbe formée par le 1er fil, comme l'indique le dessin. Vous aurez ainsi un jour assez fin et qui orne très joliment la lingerie.



Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Les palets de dames, dont voici la recette, font un délicieux goûter pour vos amies et vous. Faites une pâte avec 65 grammes de sucre en poudre, 1/2 quart de beurre fin, un œuf et 80 grammes de farine que vous ajoutez peu à peu. Quand la pâte est mélangée, ajoutez-y 30 grammes de raisins de malaga. Faites de tous petits as avec cette pâte et déposez-les sur une plaque beurrée, que vous mettez au four chaud jusqu'à ce que vos palets soient bien dorés.*

Pour la confiture durcie. — *Votre maman est bien ennuyée : la confiture qu'elle a faite l'été dernier, quand les fruits étaient abondants, est devenue très dure; elle colle à la cuiller et le sucre ressort. Dites-lui vite comment elle doit faire : Il suffit de mettre quelques minutes ces confitures au four bien chaud et elles redeviendront molles et appétissantes.*

Contre le rhume. — *Brrr... Qu'il fait froid. Tout le monde est enrhumé, mais ça n'est pas une consolation, surtout si en plus vous toussez. Il ne faut jamais négliger une toux qui peut devenir grave. Voici un remède bien simple et qui peut même être employé avant d'être enrhumé, pour éviter de l'être. C'est l'inhalation. Vous faites bouillir une pincée de tilleul dans de l'eau, vous mettez la tête au-dessus de la casserole, retirée du feu, bien entendu, vous vous couvrez la tête avec une serviette et vous aspirez régulièrement la buée chaude, pendant quelques minutes.*

La poste court.

On désigne d'abord un directeur de jeu, puis on tire au sort le joueur qui sera au milieu du cercle les yeux bandés. Chaque joueur prend un nom de ville, puis tous s'asseyent en rond. Le maître de poste dit alors par exemple : « La poste court de Toulon à Brest. » Les deux joueurs désignés se lèvent et changent de place. Le joueur du milieu doit alors essayer de les attraper et quand il en tient un il doit le nommer par son vrai nom du premier coup, s'il y parvient, il prend place dans le cercle et le joueur attrapé a à son tour les yeux bandés.

Construisons un petit pèse-lettres

Une simple règle de bois blanc à l'extrémité de laquelle vous fixez une épingle. Ensuite, vous prenez un carré de papier bristol (de 10 centimètres de côté environ). Vous fixez un fil aux quatre coins et le reliez à votre épingle... Voici pour le plateau de votre pèse-lettres. Placez sur le bord d'une table votre pèse-lettres ainsi constitué; mettez dans le plateau un poids de 5 grammes et lorsque le pèse-lettres est en équilibre, indiquez la place sur votre règle par une encoche. Vous établirez ainsi quelques graduations en augmentant votre poids de cinq en cinq grammes.

Juliette ne travaille pas à l'école. Chaque samedi, son cahier porte plusieurs zéros, et ses parents sont désolés. On lui promet des jouets, on lui donne des gifles. Rien n'y fait. Elle ne songe qu'à s'amuser et à dissiper ses camarades. Aujourd'hui sa maman lui dit : « Tu ne travailles plus. Rappelle-toi, lorsque tu as été troisième, le bon dîner qu'on a eu! — Ah, merci, je ne tiens pas à recommencer. Je me souviens de mon indigestion... »

o

Le parachutisme est, en U. R. S. S., un sport très répandu. Mikhael vient de se jeter de l'avion et il descend tout doucement. Tout d'un coup il se met à pleuvoir. Et Mikhael, philosophe, de se dire : « C'est une veine que mon parachute se soit ouvert; voilà qu'il pleut! »

o

Pierrot parle sans cesse, fait un bruit assourdissant. On ne s'entend plus dans la maison. « Tais-toi, tu es un bavard, lui dit sa mère. Sais-tu comment s'appelle quelqu'un qui pose toujours des questions ? » Et Pierrot, très digne : « Oui, un professeur! »

o

A la foire, dans un bourg de Normandie. — Un monsieur achète un cheval à un paysan venu là avec son petit garçon. « Il n'est pas peureux, j'espère ? demande-t-il au maquignon. — Pour ça non, monsieur, répond le petit garçon, il passe la nuit tout seul dans l'écurie où il fait tout noir. » C'était une garantie qui eut raison des dernières hésitations de l'acheteur...

o

Une raison sérieuse. — A Marseille, un petit cireur de chaussures court après un client possible. « Cirer ? m'sieu... Pour dix sous... — Non. — Pour cinq sous, m'sieu ? — Je te dis non. — Pour rien, m'sieu, vous pourrez vous regarder comme dans un miroir. — Tu m'ennuies, je ne veux pas. — Je comprends... Avec une figure comme la vôtre, vous ne tenez pas à vous voir... »

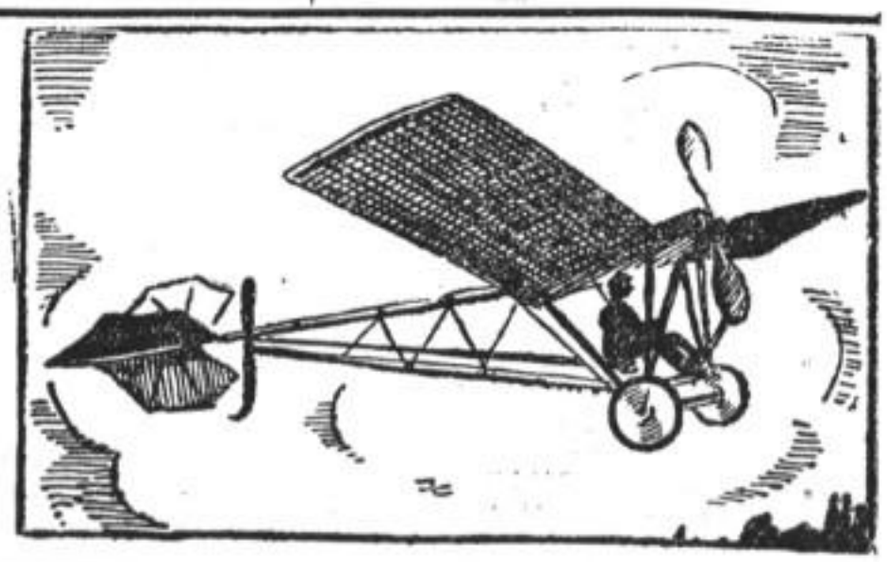
o

Le petit Marcel a cinq ans. Il accompagne sa maman au marché, où elle ne peut pas acheter beaucoup de bonnes choses, car le papa est chômeur et il n'a que très peu d'argent. Passe un gros monsieur, confortablement habillé d'un large manteau doublé de fourrure. « Eh bien, maman, s'écrie Marcel, toi qui trouves qu'on dépense trop pour manger, qu'est-ce que tu dirais si nous avions des ventres comme ça à remplir!... »

LES JEUNES AVIATEURS

Les débuts de l'Aviation : Santos-Dumont

Parmi les pionniers de l'aviation, il ne faut pas oublier l'un des plus grands, Santos-Dumont. Né au Brésil, il vint en France; là l'aéronautique d'abord, l'aviation ensuite le passionnèrent, et à Bagatelle, Santos-Dumont effectue le premier vol officiel contrôlé. Du biplan cellulaire, il passe au monoplan, appareil très léger de petite envergure avec lequel il réalise des performances intéressantes. Toute sa vie se passa en recherches, et l'aviation moderne lui doit beaucoup.



Les anciennes allumettes étaient beaucoup plus grandes que les allumettes actuelles, elles avaient 15 à 20 centimètres de long et leur extrémité était recouverte d'une préparation de soufre.

o

On trouve au Chili une plante qui pousse de façon tellement enchevêtrée, qu'il est impossible aux hommes ou aux animaux d'y marcher, sans tomber aussitôt et sans avoir les peines les plus grandes pour se relever. Elle croît particulièrement dans les endroits humides. Chez les paysans, la superstition est répandue qu'elle présage de grands malheurs.

o

La lumière du soleil est aussi nécessaire à la vie des hommes que l'air qu'ils respirent, car les rayons solaires tuent un grand nombre de microbes. C'est pourquoi l'on peut dire, avec le dicton : « Là où entre le soleil, n'entre pas le médecin. »

o

On affirme que ce furent les anciens Grecs qui fabriquèrent les premiers les clous à vis, et que l'idée leur en serait venue en voyant des coquillages marins en forme de spirale. Cependant l'usage de la vis ne s'est généralisé qu'à partir du XVe siècle. Auparavant on se servait toujours de simples clous droits, qui sont bien moins solides que les vis.

o

La guerre de 1914-1918, à laquelle vos papas prirent presque tous part, a coûté, aux divers pays qui se battaient, la somme formidable de 10.000 milliards de francs. Les peuples ont été appauvris, et près de vingt ans après la fin de la guerre, ils supportent encore ces dépenses considérables.

o

La route de France la plus longue en ligne droite est celle qui rejoint Baval (Nord) à Mauroy (Aisne); elle présente en effet une ligne droite de 55 kilomètres.

o

Savez-vous qu'on peut chauffer le sol électriquement pour stimuler la croissance des plantes, et permettre au jardinier de vendre des légumes et des fleurs en avance de plusieurs semaines sur la récolte normale ?

o

Il existe en France 202 aérodromes. Espérons que l'aviation deviendra un sport populaire et que les aérodromes se multiplieront bien davantage.

LISEZ TOUS
BLANCHETTE
Par Colette VIVIER
Une émouvante histoire d'une fille de mineur
Ce livret nº 15 paraît le 1er Janvier 1937
Le Livret : 0.50
ABONNEMENT : Un an. 5 fr.
E. S. I. 24, rue Racine PARIS (6e.)
Compte chèque postal 974-41.

LES ÉLÉPHANTS ET LES HOMMES

par BOUR

CHASSER un animal si sympatique, et qui n'est même pas carnassier (heureusement, car un gros corps comme cela mettrait à mal les troupeaux et les basse-cours!), ce n'est pas juste. Je suis bien de votre avis, mais allez dire aux demoiselles de ne plus porter de bracelets ou de colliers d'ivoire... ou bien allez dire aux éléphants qu'ils se laissent enlever leurs défenses avec autant de courage et de patience que vous, pour une dent qui branle ou se gâte; des dentistes spéciaux, munis de grues à vapeur et de scies circulaires ne sont pas près de s'installer au centre de l'Afrique, hélas! Il faut donc poursuivre et tuer l'éléphant.

On évite les troupeaux à cause de leurs méthodes modernes de combat, les éléphants ayant inventé la rangée de tanks bien avant nous; on guette les *solitaires* qui sont justement les plus beaux, les plus forts, ceux que les anciens de la tribu laissent libres d'aller à leur guise, car ils ont l'expérience de la vie; ils reviennent d'ailleurs, de temps en temps rendre visite à leurs compatriotes pour se marier ou pour raconter leurs voyages.

Qui veut abattre un éléphant doit l'atteindre au cœur ou à l'œil. Visez bien, malheur au maladroit! L'éléphant blessé se changerait en chasseur et ne raterait pas sa proie humaine. Certains nègres (ainsi les pygmées, ces petits hommes qui vivent dans les bois), armés d'une simple lance, s'approchent de l'éléphant quand il somnole ou qu'il est occupé à brouter un arbre et doucement se glissent sous son ventre, puis lui enfoncent brusquement la lance du côté du cœur, au risque d'être écrasé sous le poids de l'éléphant qui tombe mort. Dès qu'un éléphant est abattu, c'est la curée. Du ventre ballonné sort encore, comme d'une cheminée de locomotive, un puissant jet d'air... et de fumier, que déjà les hommes s'affairent au dépeçage. On se partage les morceaux de chair, on en mange certains crus; un fort gaillard transporte avec peine une seule oreille; enfin, on détache de la mâchoire, avec une hache, les défenses; elles ont plus d'un mètre de long; on en cite qui avaient 4 mètres de long et pesaient 250 kilos! Les Européens ne mangent guère que la trompe qui a un peu le goût du museau de bœuf, en plus dur; on la fait cuire, enveloppée dans des feuilles, sur des charbons ardents, pendant six heures, puis on la retourne et il faut encore cuire six heures. Le cœur est aussi un morceau apprécié des blancs. Quant aux nègres, ils mangent tout... sauf les os, ils mangent même cette peau parfois épaisse de trois doigts. Recette : enterrer la peau, arroser souvent, et au bout de deux mois elle est à point.

On peut aussi attraper les éléphants au moyen de pièges. Les deux plus usités sont la masse et la fosse. La masse est une lourde pièce de bois placée sur une branche au-dessus de la route habituelle des éléphants; sous cette poutre est fiché un épais fer de lance; à terre, un déclic ou une corde en travers du chemin, à hauteur du front de l'animal. Quand le déclic joue ou que la corde est poussée, tout l'appareil tombe sur la bête et lui perce le crâne. Quant à la fosse, elle a environ 3 mètres de long sur 1 mètre de large et 2 de profondeur; elle est en forme de V, et creusée dans la roche, puis recouverte de feuillage. Quand l'éléphant y tombe, ses larges pieds mous et sensibles s'y coincent, d'autant plus qu'il se débat pour en sortir; c'est là qu'on vient le tuer, ou qu'on le laisse mourir de faim.

En Asie, on domestique l'éléphant; on s'en sert comme d'un cheval, un cheval à toute épreuve, très utile pour la chasse au tigre par exemple, car l'éléphant n'est pas nerveux, et le chasseur est à l'abri sur son dos; l'éléphant est un bûcheron intelligent qui traîne et range avec sa trompe, avec son front, d'énormes troncs. Et puis l'éléphant est un personnage de cirque très apprécié, c'est aussi la monture favorite des enfants pour la promenade au jardin d'acclimatation. Il est donc nécessaire de savoir s'emparer de lui vivant, et un règlement interdit d'ailleurs, dans certaines régions, qu'on le tue, et même qu'on s'empare des femelles nourrices ou des « vieux » de la tribu. En Birmanie, un fonctionnaire fait périodiquement l'inventaire des éléphants sauvages du pays; il a seul le droit de s'en emparer; et le nombre des prises est limité. Pour capturer les plus intéressants spécimens, il faut construire un enclos avec de lourds poteaux placés côte à côte, tenus par des câbles métalliques. Une énorme porte à glissière peut fermer l'enclos. Le travail achevé, une armée de rabatteurs part en campagne, chargée de casseroles, de n'importe quoi, faisant du bruit, ou portant des torches allumées, de sorte que les éléphants apeurés prennent la route qu'on leur laisse libre et qui est celle de l'enclos. Quand le troupeau y a pénétré, on referme la grille, mais seulement après que des *cornacs* (dresseurs d'éléphants), montés sur des bêtes domestiques y sont entrés à leur tour. Ceux-ci très doucement, manœuvrent de façon à coincer un bel éléphant sauvage dans un angle; il faut au moins trois éléphants domestiques pour encadrer, pour isoler du reste du troupeau, un éléphant sauvage. Alors, un des cornacs saute à terre, passe prestement une chaîne à la patte de l'animal, puis à l'autre patte du même côté, pendant que des indigènes à travers la clôture nouent des cordes autour de cette chaîne et la fixent aux poutres. Quand plusieurs bêtes de choix sont ainsi immobilisées sur les côtés de l'enclos, on rouvre la porte et on fait sortir les autres.

Ensuite, le dressage des prisonniers commence. Pas de coups; des douceurs (les gros sont gourmands) et des promenades (qui n'aimerait pas « voir du pays ? »). Le plus pataud devient vite un artiste.

LA RÉDACTION DE
« MON CAMARADE »
reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures
« SES AMIS »
51, *rue Monsieur-le-Prince*, PARIS (6e)

LES GANGSTERS DE L'AIR.

HECTOR PIÉDOUCHE

JULOT DIT LA GOUPILLE

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, VIENT D'ÊTRE À DEMI ASSOMMÉ PAR LE CHEF DES GANGSTERS QUI ONT ABATTU ET PILLÉ TROIS AVIONS TRANSPORTANT DE L'OR !!!

Résumé. — *Jim Hawkins, treize ans, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney à la recherche du trésor d'un pirate caché dans une île mystérieuse (ceci se passe au XVIIIe siècle). Mais des flibustiers sont embarqués avec les amis de Jim et commencent sitôt arrivés dans l'île, une lutte à mort avec les chercheurs du trésor, Jim est seul dans l'île, contre les marins révoltés que commande le maître coq, John Silver, amputé d'une jambe. Le Docteur et ses amis abandonnent le navire pour aller s'installer dans un fortin dans l'île.*

CINQUIÈME PARTIE
MON AVENTURE EN MER

CHAPITRE PREMIER
COMMENT COMMENÇA MON AVENTURE EN MER

Il n'y eut pas de nouvelle attaque de la part des mutins ni même un seul coup de fusil à venir de la forêt; ils avaient eu leur compte pour ce jour-là, comme disait le capitaine, et, nous eûmes toute tranquilité pour nous occuper des blessés et pour préparer le dîner. Le chevalier et moi fîmes la cuisine dehors malgré le danger et même dehors nous avions très peu la tête à notre affaire à cause des gémissements que poussaient les clients du docteur. Sur les huit hommes qui étaient tombés pendant le combat, trois respiraient encore : celui des flibustiers qui avait été blessé à la meurtrière, Hunter et le capitaine Smolett. Autant dire d'ailleurs, que les deux premiers étaient comme morts, puisque le flibustier mourut sous le bistouri du docteur et pour ce qui est de Hunter, malgré tous nos efforts, il ne reprit plus connaissance en ce monde; il râla toute la journée bruyamment, comme lorsque le vieux boucanier avait eu sa crise d'apoplexie, mais il avait eu les os de la poitrine brisés par le coup et le crâne fracturé dans la chute, et au cours de la nuit suivante, il expira sans faire un geste ni un bruit.

En ce qui concerne le capitaine, ses blessures étaient certes graves mais pas dangereuses : aucun organe n'était sérieusement blessé. La balle d'Anderson (car c'était lui qui avait tiré le premier sur lui) avait brisé la clavicule et touché le poumon, mais pas grièvement, la seconde n'avait fait que déchirer les muscles du mollet; sa guérison ne faisait pas de doute, avait dit le docteur, mais en attendant et pour plusieurs semaines il ne devait ni marcher ni remuer le bras et éviter de parler chaque fois qu'il le pourrait.

La coupure que j'avais au doigt n'était pas plus grave qu'une piqûre de moustique; le docteur me fit un petit pansement et me tira les oreilles par-dessus le marché. Après le dîner, le chevalier et le docteur s'assirent à côté du capitaine pour tenir conseil et quand ils eurent parlé tout leur content (il était midi passé), le docteur prit son chapeau et ses pistolets, fixa un couteau à sa ceinture, mit la carte dans sa poche, et, le mousquet sur l'épaule, il franchit la palissade du côté nord pour disparaître rapidement dans les arbres. Gray et moi, nous étions assis ensemble à l'autre bout du fortin pour n'avoir pas l'air d'écouter la conversation de nos officiers, et Gray ôta sa pipe de la bouche et oublia complètement de l'y remettre tellement il était abasourdi par ce qu'il voyait.

— Eh bien, par tous les diables, est-ce que le docteur est fou ?

— Sans doute, non! répondis-je, il serait bien le dernier de nous tous à le devenir, je pense.

— Eh bien, mon vieux! il n'est peut-être pas fou, mais dans ce cas, note bien ce que je te dis, c'est moi qui le suis.

— Je pense, répliquai-je, que le docteur a son idée et, si je ne me trompe, il est parti pour voir Ben Gunn.

J'avais raison comme on le verra plus tard, mais en attendant, comme la maison devenait étouffante de chaleur et que la réverbération du soleil de midi sur le sable de l'enclos était éblouissante, il commença à me germer une nouvelle idée dans la tête qui était loin d'être aussi juste que celle du docteur. Je commençais par envier le docteur qui marchait dans l'ombre fraîche des bois, qui entendait chanter des oiseaux autour de lui et respirait la bonne senteur des pins tandis que je grillais au soleil avec des habits tout poissants de résine chaude, avec tant de sang autour de moi et tant de cadavres gisant autour de moi, qu'un dégoût de cet endroit monta en moi et qu'il fut presque aussi fort que la peur. Pendant tout le temps où je nettoyais le fortin et préparais le dîner, ce dégoût ne cessa de croître, tellement qu'à la fin, me trouvant près d'un sac de pain et sans personne pour me remarquer, je fis le premier pas vers mon escapade et je remplis les poches de mon vêtement de biscuits. J'étais insensé et j'allais commettre un acte insensé et téméraire, mais j'étais décidé à l'accomplir en prenant toutes les précautions que je pourrais. Ces biscuits m'empêcheraient de mourir de faim au moins pendant un jour ou deux s'il m'arrivait quelque chose; ensuite je pris une paire de pistolets, et comme j'avais déjà une poire de poudre et des balles, je m'estimais bien pourvu d'armes. Quant au plan que j'avais en tête, en soi il n'était certes pas mauvais : je voulais aller jusqu'à la lande de sable qui partage le mouillage vers l'Est afin de trouver le rocher blanc que j'avais remarqué le soir précédent, et de vérifier si c'était là ou non que Ben Gunn avait caché son bateau. C'était une chose qui valait la peine d'être faite, comme je le crois encore; mais comme j'étais sûr qu'on ne me permettrait pas de quitter l'enclos, le seul moyen était de filer à l'anglaise et de me glisser dehors quand personne ne veillerait. C'était là une si peu élégante manière d'agir que mon acte en devenait vilain, mais je n'étais qu'un enfant et je m'étais fourré cela dans la la tête. Eh bien, les choses se présentèrent de telle façon que je trouvais une occasion admirable. Le chevalier et Gray étaient occupés à faire le pansement du capitaine, et la côte était libre. Je fis un saut par-dessus la palissade, je m'enfonçai dans le plus épais des arbres et avant que mon absence devait être remarquée, j'étais déjà hors de la portée de la voix de mes compagnons. Telle fut ma seconde folie, bien pire que la première, car je ne laissais que deux hommes valides pour garder le fortin, mais comme la première fois, elle aida à nous sauver tous.

Je me dirigeais droit vers la côte est de l'île, car j'étais décidé à suivre la langue de sable du côté de la mer pour éviter tout risque d'être vu de l'ancrage. Il était déjà tard dans l'après-midi, mais le soleil était encore chaud. Comme je me glissais parmi les grands arbres, je pouvais entendre pas bien loin de moi, non seulement le tonnerre continuel de la mer sur les rochers, mais aussi un certain frémissement des feuilles et des branches qui m'indiquait que la brise de mer était plus forte qu'à l'ordinaire. Bientôt je commençais à sentir des courants d'air frais, et peu après j'atteignis la lisière de la forêt, et vis devant moi la mer bleue et ensoleillée jusqu'à l'horizon et les vagues qui déferlaient en écumant le long du rivage.

Je n'ai jamais vu la mer calme autour de l'Ile au Trésor. Le soleil pouvait être éblouissant, l'air sans souffle, la surface unie et bleue, cependant de grandes vagues couraient jusqu'à la pointe la plus avancée en tonnant sans arrêt nuit et jour, et j'aurais peine à croire qu'il y ait un seul endroit de l'île d'où l'on put ne pas entendre leur fracas. Je suivis le long des rochers avec un grand plaisir jusqu'à ce que, pensant que j'étais assez loin maintenant vers le Sud et profitant de l'abri de quelques buissons épais, je m'avançai avec mille précautions jusqu'à la langue de sable. La mer était derrière moi et devant le mouillage. La brise de mer, comme si elle s'était épuisée plus vite par suite d'une violence inhabituelle, était déjà tombée et à sa place venaient du Sud et du Sud-Ouest des courants d'air légers qui amenaient des grands nuages de brouillard, et l'ancrage, qui était à l'abri de l'Ile du Squelette, était calme et plombé, comme lorsque nous y étions entrés la première fois. *L'Hispaniola* dans ce miroir impeccable, se reflétait exactement depuis le haut des mâts jusqu'à la ligne de flottaison, le *Jolly-Roger* flottant à la vergue d'artimon. Le long de la goélette, se trouvait une des chaloupes dans laquelle Silver se tenait à l'arrière (je le reconnaîtrai toujours), tandis que deux hommes étaient accoudés sur le bordage d'arrière. L'un d'eux ayant un bonnet rouge et devait être ce même brigand que j'avais vu quelques heures auparavant à califourchon sur la palissade. Ils avaient l'air de parler et de rire, bien qu'à cause de la distance (plus d'un mille), je ne pouvais naturellement pas entendre un mot de ce qu'ils disaient

La mer était calme autour de l'Ile au Trésor.

Tout d'un coup, retentirent des hurlements des plus horribles et des plus inhumains, qui me troublèrent effroyablement, mais je reconnus vite la voix du « Capitaine-Flint », et je pense même, à cause de son plumage éclatant, avoir reconnu l'oiseau, perché sur le poing de son maître.

Peu après, le canot démarrait pour aller vers le rivage et l'homme au bonnet rouge et son camarade disparurent par une échelle du bord. Presque au même moment le soleil avait disparu derrière la Longue-Vue et comme le brouillard s'épaississait, il commençait à faire sérieusement sombre. Il était clair que je ne devais pas perdre mon temps si je voulais trouver le bateau ce soir.

Le rocher blanc qu'on voyait encore suffisamment au-dessus des buissons était à environ deux cents mètres de la langue de terre, et il me fallut un bon moment pour l'atteindre en rampant sous les taillis; la nuit était déjà presque tombée quand je posais le pied sur ses pentes rudes. Juste en dessous il y avait un tout petit creux d'herbe verte caché par un rebord et par une végétation épaisse qui montait jusqu'aux genoux, et poussait d'une façon très luxuriante, et au centre de ce creux, je vis une petite tente en peau de chèvre semblable à celle que les bohémiens transportent avec eux en Angleterre.

Je sautai dans le trou, levai un côté de la tente et je vis là, effectivement, le fameux bateau de Ben Gunn, qu'il avait entièrement fait à la main (si quelque chose a jamais été fait à la main, c'est bien cela) : c'était une charpente de bois rude, grossier, qui était tendue de peau de chèvre, le poil en dedans. L'ensemble était extrêmement petit, même pour moi; et je pouvais à peine comprendre comment il aurait pu supporter un adulte. Il y avait un banc mis aussi bas que possible, une sorte d'appuie pied à l'avant et une double pagaïe pour le faire avancer. Je n'avais jamais vu de coracle, comme en fabriquaient les anciens Bretons, mais j'en ai vu un depuis et je ne puis pas vous donner une meilleure idée du bateau de Ben Gunn en vous disant qu'il était semblable au plus primitif et au plus médiocre coracle que l'homme ait jamais fabriqué, mais la plus grande qualité des coracles, il la possédait certainement, car il était extrêmement léger et portable. Eh bien, maintenant que j'avais trouvé le bateau, vous pourriez peut-être penser que j'avais suffisamment vagabondé pour cette fois; mais entre temps, il m'était venu une idée qui s'était ancrée tellement en moi que je l'aurais exécutée, je crois, au nez et à la barbe du capitaine Smolett lui-même : c'était de me glisser, grâce à l'obscurité, jusqu'à l'*Hispaniola*, de la détacher de son ancre et de la laisser filer à sa guise. J'étais tout à fait persuadé que les mutinés, après leur échec du matin, ne pensaient à rien d'autre qu'à lever l'ancre et à gagner la haute mer; dans ces conditions, pensais-je, c'était une belle affaire de les empêcher, et comme j'avais vu qu'ils avaient laissé leurs hommes de garde sans canot, je pensais pouvoir faire cela à peu de risques. Je m'assis donc par terre pour attendre la nuit et fis de bon cœur mon dîner de biscuits. C'était une soirée choisie entre mille pour un tel projet; le brouillard obscurcissait maintenant tout le ciel et lorsque les dernières lueurs du crépuscule eurent disparu, une obscurité totale recouvrit l'Ile au Trésor tout entière, et lorsque enfin je mis le coracle sur mon épaule et grimpai péniblement hors du trou, il n'y avait guère que deux points visibles dans tout le mouillage, l'un était un grand feu sur le rivage autour duquel les pirates vaincus étaient allongés et buvaient; l'autre, à peine une tache lumineuse dans le noir, indiquait la place du navire à l'ancre. Celui-ci avait viré par suite du flux et son avant était maintenant dans ma direction. Les seules lumières à bord étaient celles de la cabine, aussi ce que je voyais était plutôt un reflet sur le brouillard des rayons qui s'échappaient de la fenêtre de poupe. Le flux descendait déjà depuis quelque temps : aussi je dus barboter dans un assez long chenal de sable marécageux où j'enfonçais jusqu'aux chevilles, avant d'arriver à la limite de l'eau descendante et je pataugeais encore un bon bout de temps avant de pouvoir, avec un peu de dextérité et de force, mettre à flot, quille en bas, mon coracle.

CHAPITRE II
LA MARÉE DESCEND

Comme j'ai eu de bonnes raisons de m'en apercevoir avant de me séparer de lui, le coracle était un bateau tout à fait sûr pour quelqu'un de ma taille et de mon poids, tenant bien la mer et facile à maintenir à flot, mais c'était la croix et la bannière pour manœuvrer cette embarcation taillée à coups de hache.

Que vous fassiez d'une façon ou d'une autre, ce qu'elle faisait surtout c'est dériver, et tourner en rond était la manœuvre qui lui allait le mieux. Ben Gunn lui-même avait admis qu'elle était « difficile à manier tant qu'on ne connaissait ses habitudes ».

Sans doute, je ne connaissais pas ses habitudes. Elle allait dans toutes les directions, sauf celle que je voulais qu'elle prenne. La plupart du temps nous marchions par la bande et je suis tout à fait convaincu que je n'aurais jamais atteint le bateau sans le flux. Par chance, j'avais beau pagayer n'importe comment, le flux m'entraînait toujours, et l'*Hispaniola* se trouvait si bien dans la direction exacte, que je ne pouvais pas la manquer.

Tout d'abord, elle sembla à l'horizon, devant moi, comme une tache de quelque chose encore plus foncé que les ténèbres ; puis ses mâts et sa coque commencèrent à prendre forme, et, en peu de temps (j'en eus l'impression, car plus j'avançais, plus la force du courant augmentait de vigueur), je fus à portée de la haussière, que je saisis ferme.

La haussière était aussi tendue qu'une corde d'arc, tant la goélette tirait sur son ancre. Tout autour de la coque, dans l'obscurité, le courant bouillonnait et clapotait en babillant comme un petit torrent de montagne. Un coup de mon couteau et l'*Hispaniola*, en bourdonnant, allait partir avec la marée.

C'était parfait; mais il me revint tout de suite en mémoire qu'une haussière tendue que l'on coupe brusquement est une chose aussi dangereuse qu'un cheval qui rue. Il y avait dix chances pour une que si j'étais assez insensé pour couper l'*Hispaniola* de son ancre, mon coracle et moi nous serions, du coup, nettoyés de la surface de l'eau!

Cela m'arrêta net et si une chance toute spéciale ne m'avait pas favorisé à nouveau, j'aurais abandonné mon projet. Mais la brise légère qui avait commencé à souffler du Sud-Est et du Sud avait tourné depuis la tombée de la nuit et venait maintenant du Sud-Ouest. Pendant que je réfléchissais, un courant d'air se leva et attrapant l'*Hispaniola*, il la vira à contre-courant, si bien qu'à ma grande joie, je sentis la haussière mollir dans ma main, qui plongea dans l'eau pendant un instant.

Devant cela, je me décidai, pris mon couteau, l'ouvris avec mes dents et je coupai successivement chaque brin de cordage, jusqu'à ce que le navire ne fut plus retenu que par deux brins. Alors je me

Je coupai la corde qui retenait l'Hispaniola.

tins tranquille à attendre, pour sectionner ces deux-là, que la tension fut encore une fois relâchée par un courant d'air.

Pendant tout ce temps, j'avais entendu parler à haute voix dans la cabine; mais pour dire le vrai, j'avais l'esprit tellement occupé par d'autres pensées que j'y avais à peine fait attention. Alors maintenant que je n'avais rien d'autre à faire, je commençai à tendre l'oreille. *(A suivre.)*

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU N° 55

Le poids des cinq enfants : Si Jean + Paul pèsent 83 kilos et Jean + Robert 85 kilos, c'est que Robert pèse 2 kilos de plus que Paul. Or, si nous notons les poids de toutes les paires possibles, on voit que Paul + Robert pèsent 88 kilos; d'où il est facile de conclure que Paul pèse 43 kilos et Robert 45. Jean = Paul = 83 kilos, d'où Jean pèse 40 kilos. On trouve ensuite que Louis en André pèsent respectivement 49 et 54 kilos.

CHARADE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU N° 56

La noce au village. Pour déterminer le nombre de voitures de chaque sorte, il suffit de chercher quel est le multiple de 9 qui, retiré de 59, laisse comme reste un multiple de 4. On voit que c'est 27, c'est-à-dire 3 fois 9 qui laisse comme reste 32, c'est-à-dire 8 fois 4. Il faut donc 3 voitures à 9 places et 8 voitures à 4 places.

SOLUTIONS DES DISTRACTIONS DE LA PAGE 7

Charade : Philatélie (Fil-a-tale-lit).
Homonymes : Terme.
Devinette : La lettre T.
Problème : Il aura 167 melons à 1 francs, 5 à 3 francs et 3 à 6 francs.
L'inscription brouillée : Défense d'afficher.
Autres homonymes : sol, saule, sole, sol, sol,

Entre Camarades

Encore des lettres sur la « nouvelle formule », et nous espérons qu'il va nous en venir beaucoup comme celles que voici. Marcel G. (Veigy-Foncenex, Haute-Savoie), écrit :

« *Je suis très content de* Mon Camarade. *Je suis très heureux que ce journal va être hebdomadaire. Ce que j'aime le mieux, dans* Mon Camarade, *c'est* l'Ile au Trésor, *la page choisie, les lettres de Janot et la page de Bour; j'aime aussi beaucoup les nouvelles de l'U. R. S. S.* » Henri B., à Constantine, nous dit : *Quel bonheur.* Mon Camarade *va paraître tous les jeudis, aussi nous vous remercions très sincèrement. Nous trouvons très bien l'histoire de* Gavroche, *car ayant déjà lu des passages, nous avons le plaisir de les relire. Tout* Mon Camarade *est très intéressant, aussi nous ne savons comment manifester notre joie. Que de choses à vous dire sur cette grande nouvelle. Comme Janot va pouvoir nous écrire et nous pensons qu'il fera son possible pour essayer d'avoir une plus grande feuille de papier.* » Denise B., de Nevers, est aussi très contente que *Mon Camarade* paraisse tous les jeudis. « *J'aime bien les histoires de* Pat'Soum, la lettre de Janot, les aventures de Toto et Toutoune, l'Ile au Trésor. *Je suis très contente que, dans un prochain* Mon Camarade, *il va paraître une nouvelle aventure comme le* Mystère du Serpent à Plumes. *J'espère qu'il y aura aussi des devinettes, des charades, comme dans* l'Humanité *de dimanche* » Il, y aura, en effet, des devinettes et des charades comme dans la page des enfants, mais il faut que vous nous en envoyiez tous, et aussi des mots croisés et tous les jeux et bons mots que vous pourrez imaginer.

Enfin, remercions Andrée K., à Oran, de sa lettre que nous ne pouvons citer ici entièrement faute de place. Elle nous dit : *Mes parents m'abonnent au journal, car chez les pionniers on ne le reçoit qu'irrégulièrement et je voudrais suivre de près les concours et les lettres de mes petits camarades.*

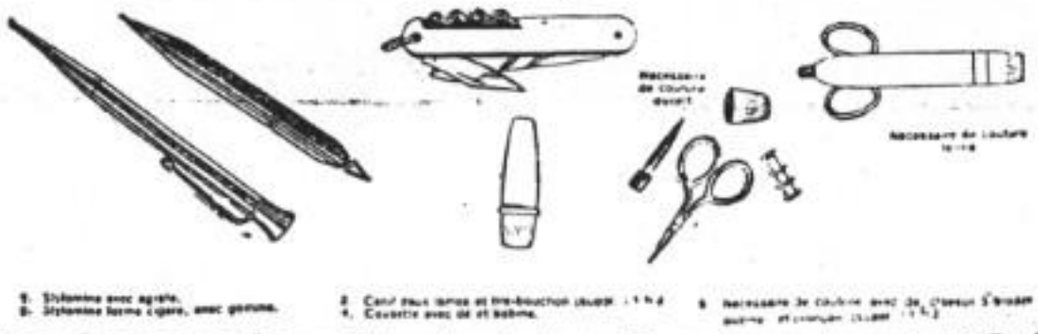
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4** numéros de ***Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages, en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français)	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

nouvelles de partout

L'U. R. S. S. est sans doute le seul pays au monde où les enfants aient leur journal quotidien.

Celui-ci, dont vous avez sans doute déjà entendu parler, s'appelle la *Pravda des Pionniers* par analogie avec le principal journal d'U. R. S. S., la *Pravda* (la Vérité). Bien entendu on trouve tout dans ce journal, tiré chaque jour à 600.000 exemplaires. Tout enfant qui s'est distingué par son travail à l'école, par une invention, par un acte de courage voit son nom dans les colonnes du journal. Une très grande place est laissée aux enfants eux-mêmes qui écrivent au journal soit pour poser des questions, soit pour répondre à des enquêtes, comme celle-ci, par exemple : « Qu'est-ce que l'amitié ? » Plusieurs milliers d'enfants ont répondu à cette question.

La *Pravda des Pionniers* veut aussi aider les enfants dans leurs travaux scolaires et voici comment elle s'y prend : les meilleurs élèves des écoles du pays tout entier font des articles pour expliquer comment ils font leur travail, comment ils ont résolu des problèmes difficiles. Les écoliers qui sont moins bons demandent à ceux-là des conseils par l'intermédiaire du journal.

Les jeux d'esprit sont en grand honneur aussi parmi les lecteurs de la *Pravda des Pionniers* qui envoient eux-mêmes des problèmes ayant bien souvent trait aux matières étudiées à l'école.

o

En outre, les enfants s'intéressent énormément aux événements de la vie soviétique et tiennent à être bien renseignés sur ce qui se passe dans le monde entier et leur journal doit bien souvent envoyer des correspondants spéciaux pour satisfaire leur désir de connaître.

Sur le modèle de la *Pravda des Pionniers* d'autres journaux se sont créés en U. R. S. S. et sont lus par plus de 6 millions d'enfants.

o

On vient de fêter le 15e anniversaire de la remise en état du vaste centre d'élevage d'Askania-Nova, en U. R. S. S. Ce centre, créé dans un vaste domaine particulier, était complètement détruit à la suite de la Révolution.

Le gouvernement soviétique en a fait un centre agréable d'acclimatation où on essaye d'habituer les animaux à des conditions de vie qui ne sont pas les leurs. On y crée également des races d'animaux en infusant aux unes le sang des autres. Et on arrive ainsi à avoir des troupeaux extraordinaires avec des animaux tenant à la fois du cheval et du zèbre, des basses-cours où les canards ont l'air de dindons et les paons ressemblent aux poules.

Le Gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 51.840.

5

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM-MYSTÈRE, AMI DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE" EST ENTRÉ EN GUERRE CONTRE LES MEMBRES DU TRUST DES PRODUITS CHIMIQUES DE CHICAGO, QUI VEULENT DÉPOUILLER LES PEAUX-ROUGES DE LEURS TERRES

DLP 27-05-92030318

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 58. — 7 JANVIER 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Foum et les Frortifs

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai toutes sortes de bonnes nouvelles à vous annoncer. D'abord, ça y est, c'est pas trop tôt, notre Club a reçu du journal Mon Camarade *les cartes de membre et les insignes.*

Les insignes, ils sont jolis comme tout. Ils sont jaune comme de l'or avec, au milieu, le petit garçon et la petite fille qui sont en ombres chinoises sur la couverture. Et puis il y a écrit sur l'insigne : « Club des Amis de Mon Camarade. *» Et c'est très bien comme cela.*

On a voulu tous les porter à la boutonnière, les insignes, pour aller à la rue et à l'école. Moi je suis obligé de le retirer quand je rentre à la maison, à cause de ma parente adoptive, Mme Burette. Ah ! si j'avais encore ma vraie maman, ça ne se passerait pas comme cela.

Les cartes elles sont aussi très jolies. On dirait une carte d'électeur. C'est en carton et ça se replie comme un petit livre. Au dos il y a la règle des amis de Mon Camarade. *Au milieu il y a la place pour le nom et les qualités du membre du Club, et même une place spéciale pour une photographie, si on veut en mettre une.*

Moi je n'en ai pas, de photo, parce que Mme Burette ne m'a jamais fait photographier. Elle dit que ça coûte trop cher, et puis aussi qu'elle me voit assez en chair et en os, qu'elle n'a pas besoin encore en plus de payer pour me voir en papier.

Mais j'ai trouvé un truc. J'ai découpé mon portrait qu'a fait Deupé et qui est imprimé dans Mon Camarade *au début de chacune de mes lettres, et je l'ai collé sur ma carte de Club. C'est très joli, et ça me rend fier, parce que si tout le monde peut faire faire sa photo, — il suffit d'avoir les sous pour cela, — tout le monde ne peut pas avoir son portrait dans les journaux.*

Sur la carte de membre du Club il y a aussi des petites cases pour les timbres de cotisation tous les mois. Mais cela n'est pas obligatoire. Et au Club de la rue du Fer-à-Repasser on a décidé de ne pas en faire payer des cotisations, tous les mois.

D'abord parce qu'il y a des membres — et même des présidents, comme moi — à qui leurs parents ne donnent jamais de sous et ils seraient bien embarrassés pour payer. Et puis aussi parce que le Club n'a pas besoin d'argent, qu'il est très riche grâce à tous les numéros de Mon Camarade *qu'il vend toutes les semaines dans la rue, et qu'on aura bientôt regagné tout l'argent qu'on a donné aux petits Espagnols.*

On a maintenant une vraie clientèle, et j'en connais des qui ont mon âge et qui restent le matin sur le pas de la porte à attendre notre équipe de vendeurs qui crie très fort : « Demandez Mon Camarade, *le grand illustré de la jeunesse. » Ceux-là ils ont leurs huit sous tout prêts dans le creux de leur main, et ils nous donnent très vite les pièces qui sont toutes chaudes tant qu'ils les ont tenues, et ils se mettent tout de suite à lire* Jim Mystère, *ou* les Pirates de l'air, *ou* Pat'Soum, *ou* le Trèfle noir, *selon les goûts qu'ils ont.*

Ce que je voulais vous dire aussi, c'est que maintenant notre cercle a un magnifique endroit pour se réunir le jeudi après-midi, et c'est rudement avantageux maintenant qu'il fait toujours mauvais, à cause du froid, du vent et de la pluie, et même de la glace qu'il y a souvent dans l'impasse de la Machine-à-Coudre.

Le père de Lulu, le vice-président du Club, je vous ai déjà dit qu'il était épicier. C'est Lulu qui est vice-président et son père qui est épicier : je vous dis ça pour que vous compreniez bien. Le père c'est un homme très gentil et je voudrais bien qu'il soit mon père à moi, je suis sûr que je m'entendrais mieux avec ce père-là qu'avec son fils, parce que Lulu et moi on est toujours à se quereller. N'empêche que je l'aime bien tout de même, le vice-président Lulu. Se disputer ça n'empêche pas l'amitié.

Puisqu'il est épicier, le père de Lulu il a une boutique d'épicerie, mais une boutique qui n'est pas grande du tout. Et comme il vend pas seulement des conserves, des légumes secs, de l'huile et du vinaigre, du savon et du fromage, mais aussi des carottes, des navets, des pommes de terre et tous les légumes selon la saison, il est obligé d'avoir un hangar pour ranger ses marchandises.

Aussi il en a loué une remise, impasse de la Machine-à-Coudre, mais elle a un inconvénient qui est juste contraire que celui de sa boutique : elle est trop grande, la remise, parce qu'il n'est pas bien riche le père de Lulu et qu'il ne peut jamais acheter beaucoup de sacs de pommes de terre à la fois.

Aussi, comme il a trop de place, M. Lulu père, il a bien voulu permettre à notre Club de tenir ses séances dans sa remise. A condition, bien entendu, qu'on ne touche pas à ses pommes de terre. On a tous promis. Et même on a rajouté sur notre carte de membre un article au règlement des amis de Mon Camarade :

ARTICLE 1 *bis.* — « Le Club a son siège social dans le hangar de M. Lulu père. Les membres du club qui oseraient toucher aux pommes de terre ou à n'importe quels autres légumes seraient immédiatement considérés comme mauvais camarades et immédiatement expulsés du Club. Ça, on l'a juré et promis. »

Il est magnifique, notre Club. D'abord il n'y fait jamais froid, parce qu'il y a à côté un atelier de menuisier qui est toujours chauffé et ça donne aussi de la chaleur dans la remise. Et puis la remise est très claire et on a même le droit d'allumer l'électricité dès qu'il fait nuit à condition de bien la fermer quand on s'en va.

Et puis encore, M. Lulu père nous a permis de nous servir de vieilles caisses qui sont dans le hangar, et on les a rangées en carré de façon à faire une vraie petite chambre avec une table au milieu.

C'est là dedans qu'on tient nos séances solennelles, et aussi qu'on mange des cuisines pas trop compliquées que fabrique la trésorière Pierrette pour le goûter. Je vous raconterai bientôt une séance de notre Club.

En attendant, comme tout ce que je voudrais vous dire encore serait trop long, il ne me reste plus qu'à dire au revoir à tous mes petits camarades, à leur serrer la main bien fort, et à leur souhaiter à tous une très bonne année 1937. *C'est encore une année de passée, et ça ne nous rajeunit pas, comme dit Mlle Lebondu, la meilleure amie de Mme Burette.*

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade ».
Enfant adoptif de Mme Burette.

P. S. — Je remercie tous les clubs et tous mes camarades qui m'ont envoyé de l'argent pour les petits enfants espagnols. On publiera bientôt la liste des souscriptions. Et on peut toujours envoyer de l'argent. Au nom de Mon Camarade, *pas à celui de Janot, parce que je suis trop petit, on ne voudrait pas payer les mandats à la poste.*

Trains.

A l'occasion du centenaire du premier train allemand les postes allemandes ont émis en 1935 une série de 4 timbres représentant les diverses sortes de locomotives. Sur le timbre ci-contre (12 pfennig, carmin) vous pouvez voir un des modèles les plus récents. Mais d'autres timbres représentaient des modèles beaucoup plus anciens. L'émission comprenait en tout, quatre valeurs.

Richesses d'un pays.

Les pays de l'Amérique centrale émettent une très grande quantité de modèles de timbres et la République de Colombie n'est pas très loin du record du Nicaragua, dont nous avons déjà parlé puisqu'elle a déjà émis plus de 500 modèles de timbres, les timbres d'une même émission ayant presque tous des vignettes différentes. C'est une véritable mine pour le collectionneur, mais le dessinateur de vignettes doit avoir parfois du mal à trouver ses sujets. Une récente série de timbres pour la poste aérienne représente les richesses du pays et nous trouvons des timbres représentant des caféiers, des bœufs, des puits de pétrole, des bananiers, des mines d'or et enfin le timbre que vous voyez ci-dessus, une magnifique émeraude qui se détache en vert sur un fond violet ou brun, selon la valeur.

Vous êtes le phénix...

Nous avons déjà vu des timbres aux sujets les plus divers, mais la vignette ci-contre, la première de la nouvelle république de Mandchourie, présente l'originalité de représenter des oiseaux de légende. Vous savez que les phénix, dans la légende, sont des animaux qui renaissent de leurs cendres. Le grand avantage d'un tel sujet, c'est que, comme personne n'en a jamais vu, on n'a pas à se préoccuper de les faire ressemblants.

Si vous avez aimé
" LE TRÈFLE NOIR "
vous lirez le grand roman de
R. Duchateau
LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES
Les premières aventures de Pierrot Lancry.

LA GROSSE AIGUILLE

par

ANDERSEN

ANDERSEN *(1805-1875) est à juste titre l'un des plus célèbres conteurs pour enfants. Ses charmantes nouvelles font preuve d'une grande imagination et d'un esprit poétique teinté d'une certaine mélancolie. Andersen était Danois. Une adaptation de ses contes est actuellement donnée avec le plus grand succès dans les théâtres d'enfants de Moscou.*

Il y avait un jour une aiguille à repriser : elle se trouvait elle-même si fine qu'elle s'imaginait être une aiguille à coudre.

— Maintenant, faites bien attention, et tenez-moi bien, dit la grosse aiguille aux doigts qui allaient la prendre. Ne me laissez pas tomber par terre, je suis sûre qu'on ne me retrouvera jamais. Je suis si fine!

— Laisse-la faire, dirent les doigts, et ils la saisirent par le corps.

— Regardez un peu, j'arrive avec ma suite, dit la grosse aiguille en tirant après elle un long fil; mais le fil n'avait pas de nœud.

Les doigts dirigèrent l'aiguille vers la pantoufle de la cuisinière : le cuir en était déchiré dans la partie supérieure, et il fallait le raccommoder.

— Quel travail grossier! dit l'aiguille, jamais je ne pourrai traverser : je me brise, je me brise.

Et, en effet, elle se brisa.

— Ne l'ai-je pas dit? s'écria-t-elle, je suis trop fine.

— Elle ne vaut plus rien maintenant, dirent les doigts.

Pourtant, ils la tenaient toujours. La cuisinière lui fit une tête de cire, et s'en servit pour attacher son fichu.

— Me voilà redevenu broche! dit l'aiguille. Je savais bien que j'arriverais à de grands honneurs. Lorsqu'on est quelque chose, on ne peut manquer de devenir quelque chose.

Et elle se donnait un air aussi fier que le cocher d'un carosse d'apparat, et elle regardait de tous côtés.

— Oserai-je vous demander si vous êtes d'or? dit l'épingle sa voisine. Vous avez un bel extérieur et une tête extraordinaire! Seulement, elle est un peu trop petite; faites vos efforts pour qu'elle devienne plus grosse, afin de n'avoir pas plus besoin de cire que les autres.

Et là-dessus notre orgueilleuse se roidit et dressa si fort la tête, qu'elle tomba du fichu dans l'évier que la cuisinière était en train de laver.

— Je vais donc voyager, dit l'aiguille, pourvu que je ne me perde pas!

Elle se perdit en effet.

— Je suis trop fine pour ce monde-là! dit-elle pendant qu'elle gisait sur l'évier. Mais je sais ce que je suis, et c'est toujours une petite satisfaction.

Et elle conservait son maintien fier avec sa bonne humeur. Et une foule de choses passèrent au-dessus d'elle en nageant, des brins de bois, des pailles et des morceaux de vieilles gazettes.

— Regardez un peu comme tout ça nage! dit-elle. Ils ne savent pas seulement ce qui se trouve par hasard au-dessous d'eux : c'est moi pourtant! Voilà un brin de bois, il ne pense à rien au monde qu'à lui-même, à un brin de bois!... Tiens, voilà une paille qui voyage! Comme elle tourne, comme elle s'agite! Ne va donc pas ainsi sans faire attention, tu pourrais te cogner contre une pierre. Et ce morceau de journal! Comme il se pavane! Cependant, il y a longtemps qu'on a oublié ce qu'il disait. Moi seule je reste patiente et tranquille, je sais ma valeur et je la garderai toujours.

Un jour, elle sentit quelque chose à côté d'elle, quelque chose qui avait un éclat magnifique, et que l'aiguille prit pour un diamant. C'était un tesson de bouteille. L'aiguille lui adressa la parole, parce qu'il luisait et se présentait comme une broche.

— Vous êtes sans doute un diamant?

— Quelque chose d'approchant.

Et alors chacun d'eux fut persuadé que l'autre était d'un grand prix. Et leur conversation roula principalement sur l'orgueil qui règne sur le monde.

— J'ai habité une boîte qui appartenait à une demoiselle, dit l'aiguille. Cette demoiselle était cuisinière. A chaque main, elle avait cinq doigts. Je n'ai jamais rien connu d'aussi prétentieux et fier que ces doigts; et cependant, ils n'étaient que faits pour me sortir de la boîte et pour m'y remettre.

— Ces doigts-là étaient-ils nobles de naissance? demanda le tesson.

— Nobles! reprit l'aiguille, non, mais vaniteux; ils étaient cinq frères et tous étaient nés... doigts! Ils se tenaient orgueilleusement l'un à côté de l'autre, quoique de différente longueur. Le plus en dehors, le pouce, court et épais, restait à l'écart; comme il n'avait qu'une articulation, il ne pouvait se courber qu'en un seul endroit; mais il disait toujours que, si un homme l'avait une fois perdu, il ne serait plus bon pour le service militaire.

« Le second doigt goûtait tantôt des confitures et tantôt de la moutarde; il montrait le soleil et la lune, et c'était lui qui appuyait sur la plume lorsqu'on voulait écrire.

« Le troisième doigt regardait par-dessus les épaules de tous les autres. Le quatrième portait une ceinture d'or, et le petit dernier ne faisait rien du tout; aussi en était-il extrêmement fier. On ne trouvait rien chez eux que de la forfanterie, et encore de la forfanterie : aussi je les ai quittés.

— Et maintenant, nous voilà assis ici, et nous brillons, dit le tesson.

A ce moment, on versa de l'eau dans l'évier. L'eau coula par-dessus les bords et les entraîna.

— Voilà que nous avançons enfin, dit l'aiguille.

Le tesson continua sa route, mais l'aiguille s'arrêta dans le ruisseau. « Là! je ne bouge plus; je suis trop fine; mais j'ai bien droit d'en être fière!

Effectivement, elle resta là tout entière à ses grandes pensées.

— Je finirai par croire que je suis née d'un rayon de soleil, tant je suis fine! Il me semble que les rayons de soleil viennent me chercher jusque dans l'eau. Mais je suis si fine que ma mère ne peut pas me trouver. Si encore j'avais l'œil qu'on m'a enlevé, je pourrais pleurer du moins! Non, je ne voudrais pas pleurer : ce n'est pas digne de moi!

Un jour des gamins vinrent fouiller dans le ruisseau. Ils cherchaient des vieux clous, des liards et autres richesses pareilles. Le travail n'était pas ragoûtant; mais que voulez-vous? Ils y trouvaient leur plaisir, et chacun prend le sien où il le trouve.

— Oh! là, là! s'écria l'un d'eux en se piquant à l'aiguille. En voilà une gueuse!

— Je ne suis pas une gueuse; je suis une demoiselle distinguée, dit l'aiguille.

Mais personne ne l'entendait. En attendant, la cire s'était détachée et l'aiguille était redevenue noire des pieds à la tête; mais le noir fait paraître la taille plus svelte, elle se croyait donc plus fine que jamais.

— Voilà une coque d'œuf qui arrive, dirent les gamins, et ils attachèrent l'aiguille à la coque.

— A la bonne heure! dit-elle, maintenant je dois faire de l'effet, puisque je suis noire et que les murailles qui m'entourent sont toutes blanches. On m'aperçoit, au moins! Pourvu que je n'attrape pas le mal de mer, cela me briserait.

Elle n'eut pas le mal de mer et ne fut pas brisée.

— Quelle chance d'avoir un ventre d'acier quand on voyage sur mer! C'est par là que je vaux mieux qu'un homme. Qui peut se flatter d'avoir un ventre pareil? Voilà une bonne constitution! Plus on est fin, moins on est exposé.

Crac! fit la coque. C'est une voiture de roulier qui passait sur elle.

— Ciel, je me sens oppressée! dit l'aiguille. Je crois que j'ai le mal de mer : je suis toute brisée.

Elle ne l'était pourtant pas, quoique la voiture eût passé sur elle. Elle gisait comme auparavant, étendue de tout son long dans le ruisseau. Qu'elle y reste!

L'homme et l'oiseau.

Paris-Hanoï en 51 heures! C'est-à-dire une distance de près de 12.000 kilomètres à une vitesse qui a dû constamment approcher de 250 kilomètres à l'heure ou même les dépasser. C'est ce qu'a réalisé l'aviateur André Japy alors qu'en 1924, le record détenu par Pelletier d'Oisy était de 19 jours! Pendant des siècles, l'homme a rêvé de voler comme l'oiseau et maintenant il semble qu'il ait dépassé les oiseaux les plus rapides. En effet, des savants ont essayé de mesurer la vitesse de vol des oiseaux et on a constaté que le martinet était capable d'atteindre 316 kilomètres alors que l'hirondelle, pourtant renommée pour sa rapidité, ne dépasse pas 241 kilomètres à l'heure. L'aigle, qui est par rapport à ces petits oiseaux, comme les énormes avions de transport multimoteurs par rapport aux petits appareils dénommés Poux du ciel, ne vole pas bien vite puisqu'il fait en moyenne du 112, tandis que le modeste mais utile pigeon voyageur est tout juste capable de faire la course avec une locomotive d'express, puisque sa vitesse moyenne est d'environ 100 kilomètres-heure.

Équipe « locale ».

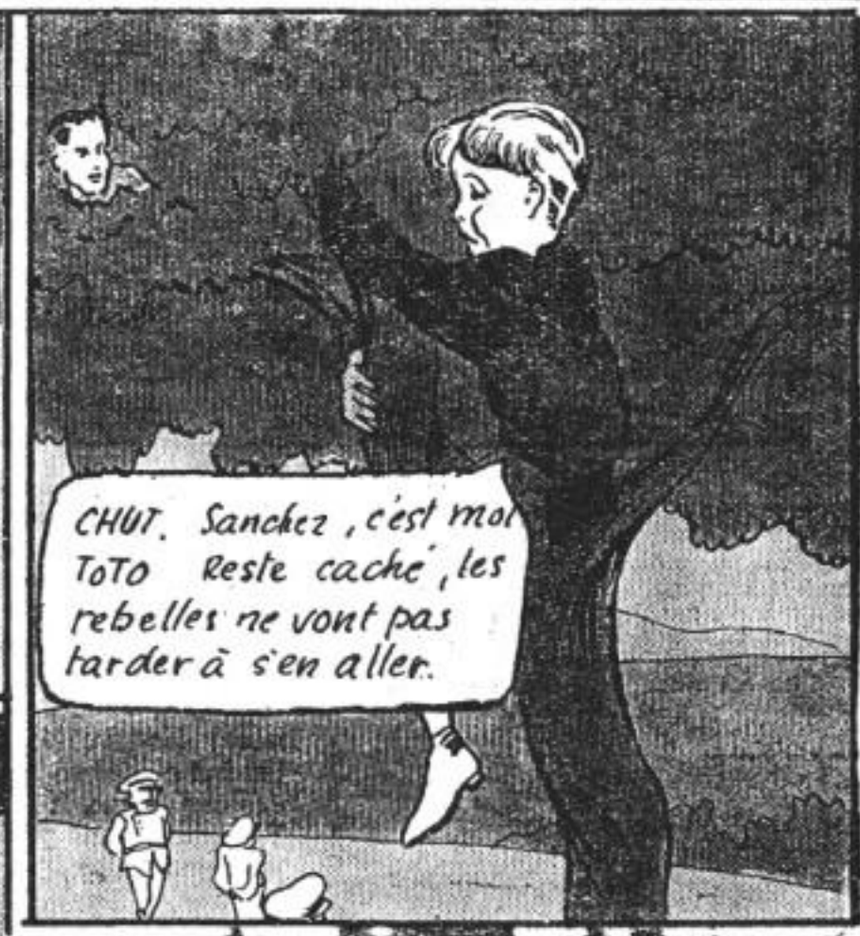
Strasbourg a battu Lille! La France a battu Budapest! Voilà des titres sensationnels comme on en voit toutes les semaines dans les journaux sportifs ou autres. Des lecteurs trop naïfs (mais vous n'êtes pas de ceux-là, bien entendu) pourraient supposer que les meilleurs footballeurs de Lille ont été battus par les meilleurs footballeurs de Strasbourg. De même pour ceux de France et de Budapest. C'est un peu vrai, mais pas entièrement tout de même. En effet, l'usage s'est établi depuis assez longtemps de compléter des équipes locales par des joueurs venus d'ailleurs et que les dirigeants des Clubs, les fameux « officiels », ont remarqué et trouvé supérieurs à leurs propres joueurs. C'est ainsi qu'il arriva très fréquemment de voir un même joueur une année dans une équipe du Nord et l'autre année dans l'équipe du Midi. Il arrive aussi, comme ce fut récemment le cas pour le hockey sur glace, que dans l'équipe dite française, il n'y avait pas un seul joueur français! Ce sont là des faits très rares mais qui se sont vus puisque, en somme, il ne s'agit que de savoir quelle équipe sera assez riche pour s'attacher un joueur renommé.

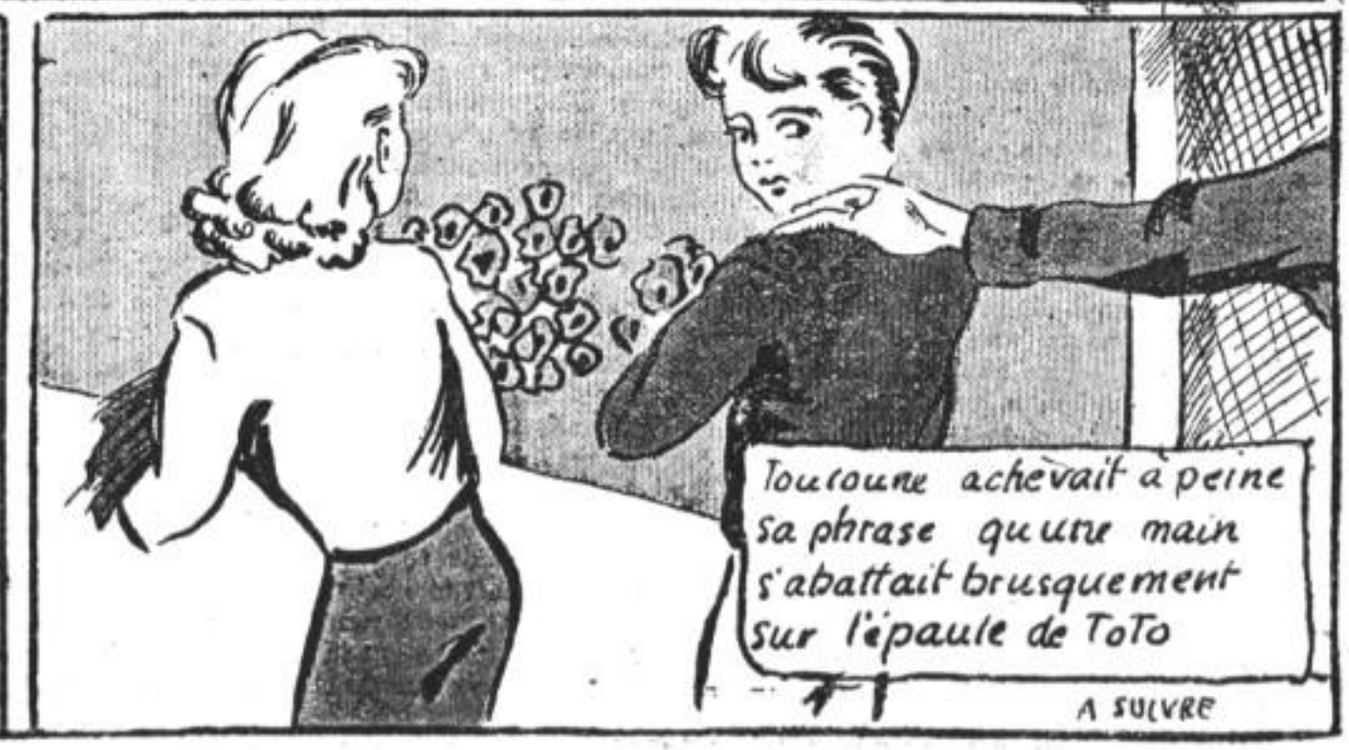
A travers bois sur deux roues.

En hiver il n'y a plus de course cycliste sur route, sauf dans des pays à climat très doux, comme l'Italie, mais elles sont remplacées par un excellent sport : le cross-country. Ce mot anglais, qui signifie à travers la campagne, désigne, vous le savez tous, une course dont le tracé est hérissé de difficultés, passages à travers bois, haies à franchir, fossés, parfois même de petits ruisseaux et toujours de la boue, un mauvais terrain. C'est surtout une course de débrouillards. Ceux qui veulent descendre de leurs vélos aux passages délicats en ont le droit. Aussi n'enregistre-t-on pas des vitesses aussi formidables que dans les courses habituelles. Pourtant les moyennes des vainqueurs sont encore belles et on peut citer la performance du vainqueur d'un cross récent qui accomplit les 14 kilomètres d'un parcours bien choisi en 38 minutes. Il fallait en particulier traverser un certain « trou d'enfer » où les organisateurs avaient jugé prudent de matelasser les arbres avec de la paille pour amortir les chocs à peu près certains.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

La revolte a eclate en Espagne. Toto, Toutoune et Sanchez recherchés par les rebelles sont surpris alors qu'ils éditaient en plein air un journal





A SUIVRE

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, qui a mystérieusement disparu, est accusé du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de sa fiancée Louise. Celle-ci, en commun avec ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans), recherche son fiancé et l'assassin mystérieux. L'oncle de Pierrot, l'inventeur Clément Lothaire, et son ami le professeur Schultz ont été enlevés la nuit de l'assassinat.*

Chapitre XI

Entrevue avec la comtesse

Après avoir quitté Louise, Fil-de-Fer remonta à pied vers Clamart. Ce dimanche soir, tout était paisible dans la banlieue. Les haut-parleurs de la radio chantaient dans les villas, berçant les méditations du Parisien.

Ainsi, leur expédition du chemin des Mauduits s'était terminée par un échec. Jambe-de-Bœuf ne pouvait être actuellement prisonnier ni dans la villa à louer, ni chez la cartomancienne. Il était cependant impossible que son ami ait été transporté mort ou vivant hors de l'une des deux villas. Toute la nuit les habitants du village nègre avaient été sur pied et la journée durant, le transport clandestin d'un cadavre ou d'un prisonnier était rigoureusement impossible. Pour la nuit qui commençait, Fil-de-Fer avait alerté ses amis du village nègre et leur surveillance ne se relâcherait pas.

Un seul point en tout cas semblait acquis au Parisien : les propos de la cartomancienne, ses prétendues prophéties d'extra-lucide prouvaient qu'elle était complice de la bande mystérieuse qui avait tué Raymond et enlevé Jambe-de-Bœuf. Et il était extrêmement rassurant de penser que Mme Katiarousska avait parlé de Jambe-de-Bœuf comme d'un homme en fuite. Elle avait ainsi laissé échapper involontairement un secret : Jambe-de-Bœuf était vivant, prisonnier sans doute, mais sauf.

En était-il de même du Professeur Schultz et de Clément Lothaire ? De ce côté-là, aucun indice, la nuit absolue... Comment identifier les membres de la bande mystérieuse ? L'affaire de la *Villa Alfred* et celle des *Joyeux Vignerons* avaient-elles même un lien ?...

— Je vous cherrrchais, monsieur Fil-de-Ferrr. J'ai beaucoup à vous dirre.

Le Parisien venait d'être tiré de ses méditations. Il était arrivé au coin de l'avenue Adolphe-Schneider et de la rue de la Plâtrière. Dans la demi-obscurité de cette banlieue pauvrement éclairée, une forme baroque se dressait devant lui : la comtesse.

La vieille Russe était vêtue aussi cocassement qu'à son ordinaire. Sur ses cheveux coiffés en brioche chavirait un chapeau tarte. Ses jupons pou-de-soie, aux volants multiples, balayaient la poussière. Elle tenait sous le bras un paquet enveloppé de vieux journaux, et portait un parapluie-aiguille déchiré, haut et enrubanné comme une houlette de berger d'opéra.

— Qu'avez-vous à me dire ? cria Fil-de-Fer en forçant la voix.

— Chut ! Chut ! dit la vieille femme ; parlez bas, très bas... on peut nous épier...

— Mais je vous croyais sourde, chuchota le Parisien.

— Je ne suis pas sourde, monsieur, je fais semblant. Je fais semblant de bien d'autres choses, allez...! Mais pour le moment je ne vous dis que la vérité, rien que la vérité. Et je vais vous donner un conseil, un très bon conseil... on ne lutte pas avec *le Trèfle Noir*, on rentre dans le jeu, on joue le jeu, comme je le joue, moi, moi qu'on appelle « la comtesse », moi qu'ils appellent aussi Evangelina Bibliovna, mais moi qui suis en réalité la princesse Elisabeth Kaminski Souvorine...

La vieille femme chuchotait ces propos bizarre dans le nez de Fil-de-Fer, et son haleine empestait la vodka.

— *Le Trèfle Noir*, qu'est-ce que c'est que ce *Trèfle Noir* dont vous me parlez ? interrogea le Parisien...

— Chut, fit la vieille femme avec effroi en plaçant son long index à l'ongle bordé de noir sur sa bouche empâtée de fard, il ne faut jamais prononcer ce mot sans précautions. Il est partout, *le Trèfle Noir*. Il nous épie, il nous cherche, il frappe à notre porte sans nous prévenir et entre, imprévu comme la Mort.

La voix de la comtesse se fit imperceptible.

— Ne couchez pas ce soir à la *Villa Alfred*, monsieur Fil-de-Fer, ou *le Trèfle* vous tuera.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là ? demanda Fil-de-Fer.

La vieille femme scruta les environs.

— J'ai donné mon message, j'ai déchargé ma conscience, je dois fuir maintenant. Je vous verrai demain...

Elle ramena autour de son cou un boa de plumes de coq mangé aux mites, et sans dire un mot de plus, tout en titubant sur les talons Louis XV de ses bottines à boutons, elle descendit la rue, tournant le dos à la *Villa Nitchevo*.

Fil-de-Fer la regardait s'éloigner.

— La vieille folle, murmura-t-il en haussant les épaules.

Il bâilla. Après une nuit sans sommeil et les multiples émotions qu'il avait supportées depuis vingt-quatre heures, Fil-de-Fer sentait la fatigue l'accabler. D'un pas rapide, il monta la rue de la Plâtrière vers la *Villa Alfred*.

Comme il allait arriver chez lui, il fut hélé par Mme Rousseau qui lui cria :

— J'ai du nouveau pour vous, venez prendre le café à la maison.

Fil-de-Fer prit place autour de la table ronde de la salle à manger, où toute la famille était déjà assemblée. La jeune Germaine Rousseau tricotait. Le petit Jean-Jacques confectionnait des cocottes en papier avec tant d'application qu'il en tirait la langue. M. Rousseau, un homme maigre, à la moustache courte et grise, fumait une énorme pipe en merisier.

La brave Mme Rousseau n'avait en réalité rien à apprendre à Fil-de-Fer. Elle avait tout bonnement envie de bavarder avec son voisin et de savoir s'il croyait à la culpabilité de Jambe-de-Bœuf, qu'elle avait vu annoncée dans les journaux du soir. Le Parisien protesta de l'innocence de son ami.

— Ne couchez pas ce soir à la « Villa Alfred », dit la Comtesse à Fil-de-Fer, ou le Trèfle Noir vous tuera.

Mme Rousseau s'apitoya sur le sort de Louise, qu'elle connaissait de vue. Puis la conversation changea de cours. M. Rousseau avait maintenant pris la parole. Il expliquait qu'on venait de réorganiser de fond en comble les services comptables de la « Vente-Exportation » aux usines Morel. On avait remplacé les quarante comptables par une énorme machine à calculer, qu'un seul homme manœuvrait, un mécanicien-comptable, en cotte bleue.

— Des comptables en salopette, monsieur Fil-de-Fer, mais c'est inimaginable. On aura tout vu !... Sans parler du chômage que de telles pratiques entraînent dans notre profession.

Un ronflement sonore lui répondit. Fil-de-Fer s'était endormi brusquement sur sa chaise.

— Ce qu'il peut dormir, ce pauvre garçon, dit Mme Rousseau... C'est compréhensible, les émotions, ça fatigue... ça me fait de la peine de le réveiller. Et puis je suis sûre qu'il aura mal au cœur à se retrouver demain matin tout seul *Villa Alfred*, sans son meilleur copain...

« Aide-moi, on va le coucher sur le divan qui est dans le capharnaüm. Il n'y a pas de fenêtre, mais pour une nuit, cela n'a pas d'importance.

Fil-de-Fer continuait de ronfler comme un sapeur. Il ne se réveilla pas lorsque les Morel le transportèrent dans un cabinet noir qui donnait sur leur chambre à coucher...

Chapitre XII

L'assassinat d'Evangelina Bibliovna

Lorsque la demie de six heures eut sonné au clocheton de l'hôpital Sainte-Emilie, le père Guitton, dont la vie était aussi régulière que s'il avait eu dans le corps un mouvement d'horlogerie, se leva, fit une minutieuse toilette et se rasa soigneusement. Puis il revêtit son pantalon rayé et son éternelle redingote noire et partit, une bouteille de lait vide à la main, aussi cérémonieux et aussi compassé qu'aux temps déjà lointains où il précédait les enterrements comme ordonnateur des pompes funèbres. La seule différence dans son costume d'alors était qu'il portait un melon au lieu d'un bicorne, et qu'il avait aux pieds des pantoufles beiges à carreaux, à cause d'un oignon qu'il avait au pied droit et qui le faisait souffrir lorsque le temps allait changer.

Ainsi chaque matin le père Guitton avait coutume d'aller chercher le litre de lait de son petit déjeuner chez un crémier de la rue Adolphe-Schneider, qui, d'après lui, vendait la meilleure marchandise de tout Clamart. Il commençait à descendre la rue de la Plâtrière, lorsqu'un détail inusité frappa son attention. La porte de la *Villa Nitchevo* était grande ouverte.

Depuis six mois le père Guitton avait toujours vu l'entrée du domicile de la comtesse jalousement verrouillée. Le vieillard, qui avait l'habitude de se parler seul, se dit à mi-voix :

— La vieille folle a oublié de fermer sa porte. C'est bien extraordinaire. Elle a dû sortir pour une course et...

Le père Guitton était aussi curieux qu'il était bavard. La comtesse, avec laquelle il avait parfois — et toujours en vain — essayé de lier conversation, l'intriguait au plus haut point. Il désirait depuis longtemps pénétrer dans la maison mystérieuse qu'elle habitait. Il restait planté devant la porte ouverte, hésitant... Puis, après avoir jeté un coup d'œil pour s'assurer que la rue de la Plâtrière était déserte, il se décida brusquement et entra dans la villa.

Il en sortit bientôt après, la figure bouleversée, et, le pot à lait à la main, il se mit à descendre presque en courant la rue de la Plâtrière... Il ne s'arrêta pas à la laiterie de l'avenue Adolphe-Schneider et se dirigea à la même allure vers le commissariat de Clamart.

Adolphe Springer, le jeune secrétaire du commissaire, était en train de tremper un croissant dans un verre de café crème quand on vint lui annoncer que le père Guitton voulait lui parler personnellement et de toute urgence, pour un fait de la plus grande importance. Le bel Adolphe, un jeune homme aux cheveux gominés et aux lunettes d'écaille noire, acheva posément son petit déjeuner, cacha le verre sale dans un carton vert qui lui servait de buffet et fit entrer le vieillard.

— Mon nom est Anatole Guitton, commença de son ton compassé l'ancien ordonnateur des pompes funèbres. J'habite 14, avenue Galliera, et je suis honorablement connu dans tout Clamart. Mon beau-fils, M. Duruy, est inspecteur principal des Mâts-Porte-Oriflammes auprès de la Ville de Paris. C'est vous dire que ma famille est hautement respectable et que ma conscience d'honnête homme ne saurait...

— Au fait, au fait, coupa le bel Adolphe, je suis très pressé !...

— C'était pour vous dire que, comme chaque matin, j'étais parti chercher mes trois quarts de lait chez Mme Maudru. Je suis très difficile pour le lait, car j'ai l'estomac délicat, et je dois dire...

— Enfin, monsieur, je pense que vous ne venez pas déranger le secrétaire du commissariat de police à 7 h. 10 du matin pour lui parler de vos malaises d'estomac. Je vous prie de dire immédiatement le motif de votre visite, ou je brise là notre entretien.

Satisfait d'avoir si bien parlé et plein de son importance, le jeune Adolphe rectifia avantageusement le nœud de sa cravate à ramages.

— Oui, monsieur le secrétaire... Je venais vous dire que j'ai trouvé la comtesse assassinée *Villa Nitchevo*...

— Quoi! s'écria Springer en bondissant de son siège, un assassinat!

— Oui, j'ai trouvé la pauvre femme baignant dans son sang. C'est épouvantable, j'en ai le cœur tout retourné. J'ai pourtant l'habitude des cadavres. J'étais dans les pompes funèbres, autrefois...

Le bel Adolphe n'écoutait plus le père Guitton. Il avait décroché l'appareil téléphonique et prévenait le commissaire Bernot.

Le commissaire fut là dix minutes plus tard. Il était aussi correctement vêtu que son secrétaire. C'était un homme de plus de quarante ans, aux cheveux encore noirs, mais à la courte moustache poivre et sel. Il avait la décision vive, l'esprit méticuleux, précis, et ne manquait pas de parti pris.

Il eut vite constaté qu'il ne pourrait pas tirer grand'chose du père Guitton. Il se contenta de lui faire préciser qu'il n'avait rien touché dans la maison du crime, et partit pour la villa avec deux agents cyclistes, son secrétaire et le père Guitton.

Le désordre de la *Villa Nitchevo* était indescriptible. La vieille femme avait accumulé dans les deux étroites pièces de sa villa un incroyable bric-à-brac, et les moindres recoins étaient encombrés de piles croulantes de *La Renaissance* et des *Dernières Nouvelles*, les deux quotidiens russes que l'émigration blanche publie à Paris. Sur ces vieux journaux, dont le flot montant recouvrait la quasi-totalité du mobilier, traînaient des papiers gras, des assiettes sales, des os rongés, des croûtons de pain, du linge sale, des nourritures abandonnées là et quasi décomposées. Dans le coin d'une des pièces, plusieurs icones étaient accrochées devant lesquelles brûlaient encore des veilleuses dans des verres d'huile. Le cadavre de la vieille femme gisait devant ces images pieuses ; sur le tapis poussiéreux et troué se trouvait une clef anglaise tâchée de sang...

— L'arme du crime, dit le commissaire Bernot, qui tira un mouchoir de sa poche, en entoura sa main et ramassa la clef anglaise avec un soin minutieux, pour éviter d'effacer les empreintes qu'aurait pu laisser l'assassin.

L'outil était de grande dimension et pesait fort lourd. Sur l'une des faces du manche, un nom avait été gravé au poinçon.

— Connaissez-vous un certain Fil-de-Fer? demanda Bernot au père Guitton.

— Mais bien sûr, répliqua le vieillard. Tout le monde le connaît, dans le quartier. Il habite juste de l'autre côté de la rue, *Villa Alfred*.

Le commissaire sifflota entre les dents *Le beau Danube bleu*, ce qu'il avait coutume de faire lorsqu'il avait quelque sujet de contentement.

Il posa précautionneusement la clef anglaise sur une table.

— Je prends les deux hommes avec moi pour visiter la *Villa Alfred*, dit-il à son secrétaire. Vous, restez ici, et veillez à ce que rien ne soit touché. Venez avec nous, monsieur Guitton. Vous n'avez rien à faire ici.

Après avoir sonné à la porte de la villa sans avoir de réponse, le commissaire poussa la grille et s'avança, un peu pâle, suivi des deux agents qui tenaient la main sur leur étui à revolver. La porte de la maisonnette n'était pas fermée. Le commissaire eut tôt fait de constater que la villa était entièrement vide.

En sortant du jardinet, il se trouva face à Mme Rousseau, qu'il connaissait un peu depuis que la brave femme avait eu un procès avec un voisin qui se disait incommodé par le bruit de son haut-parleur. Mme Rousseau brûlait de curiosité.

— Que se passe-t-il, monsieur le commissaire? demanda-t-elle. Rien de grave, au moins, j'espère! Moi, ce M. Jambe-de-Bœuf ne m'a jamais fait mauvaise impression, mais...

— Vous habitez bien la *Villa Germaine*, de l'autre côté de la rue? interrogea le commissaire. Vous n'avez rien entendu la nuit dernière?

— Rien du tout, monsieur le commissaire. J'ai pourtant le sommeil très léger. Il suffit d'un chien qui jappe...

— Vous n'avez pas vu un certain Fil-de-Fer?...

— Si je l'ai vu? Mais il a passé la soirée chez nous. Il a même couché à la maison. Il doit sommeiller encore; nous l'avons mis à dormir sur un petit divan, dans un cabinet noir, près de notre chambre...

— Vous êtes certaine qu'il est encore chez vous? demanda le commissaire. Il ne vous a pas quittés ce matin ou cette nuit, à votre insu, peut-être?...

— Mais je vous assure qu'il est à la maison. Voulez-vous que je le réveille?

— Je vais m'en charger moi-même, répliqua le commissaire.

Il se fit expliquer minutieusement la disposition de la maison. Puis, sortant son écharpe tricolore de sa poche et donnant à ses deux agents l'ordre de dégainer et d'armer leurs revolvers, il pénétra dans la *Villa Germaine*. La famille Rousseau, en déshabillé du matin, contemplait la scène avec stupéfaction.

— Et mon ménage qui n'est pas fait. Vous excuserez, monsieur le commissaire, disait Mme Roussseau.

Le commissaire s'approcha avec précaution de la porte du cabinet noir et y colla son oreille. Il entendit la respiration régulière d'un dormeur et fut rassuré. Il fit approcher ses agents et frappa à coups de poings.

— Ouvrez, au nom de la loi! cria-t-il d'une voix forte.

— Quoi, c'est déjà l'heure du boulot? répliqua la voix ensommeillée de Fil-de-Fer.

— Ouvrez, au nom de la loi! reprit le commissaire. Je vous avertis que toute résistance est inutile, nous sommes prêts à tirer. Vous êtes inculpé de l'assassinat d'Evangelina Bibliovna, dite la comtesse...

(A suivre.)

Variétés

CHARADE

Mon premier est un petit fleuve qui roule parmi mon second.
Et mon tout est un gamin de Paris dont vous savez l'histoire.

HOMONYMES

Remplacez les trois groupes de points par le même mot.
Il faut que l'on ..... cette porte.
Les dindons se pavanent dans la cour de la .....
Ce discours a été prononcé d'un ton .....

DEVINETTE

Sur quatre pieds j'entends.
Et sur trois je réponds.

PROBLÈME

On donne la multiplication suivante où, comme vous le voyez, certains chiffres ont été effacés et remplacés par des points. Pourtant il est facile de retrouver tous ces chiffres. Essayez :

```
   .6.
 × 821
 -----
   ...
  .9..
  ....
 -----
 .....4
```

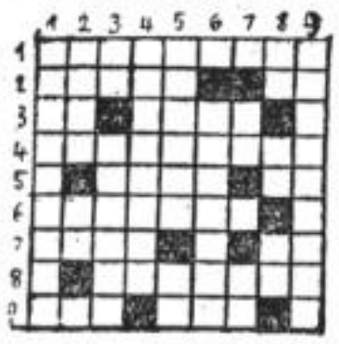
MÉTAGRAMME

Je transporte les dépêches de France en Amérique et j'ai cinq lettres, mais si vous changez ma tête je peux être une pièce de vers, un meuble où vous écrivez, le meilleur morceau du lièvre, ou bien me trouver sur la plage.

RÉBUS

(Voir toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ N° 58



Horizontalement. — 1. Propriétaire d'un garage. — 2. Groupé. Conjonction. — 3. Terminaison d'infinitif. Préposition. — 4. Changement. — 5. Etre surnaturel. 2 lettres de souder. — 6. Mettra une selle. — 7. Choisi. Pronom possessif. — 8. Eas de l'espoir. — 9. Certain. Prénom arabe.

Verticalement. — 1. Ouvriers qui ont arrêté le travail. — 2. Donna de l'air. Terminaison d'infinitif. — 3. Petit ruisseau. Réunir. — 4. Iles voisines de l'Amérique. — 5. Animal au long cou. Moitié de papa. — 6. Qui dure toujours. — 7. Préposition. S'est amusé. — 8. Pronom personnel. Armature du corps possessif. — 9. Coucherait.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 57

Horizontalement. — 1. Espagne. — 2. Noé. Aime. — 3. Flatteur. — 4. Grèce. — 5. Niée. — 6. Tr. Uo. Au. — 7. Imitera. — 8. Isoleral.

Verticalement. — 1. Enfant. — 2. Sol. Iris. — 3. Péage. Mo. — 4. Treuil. — 5. Gate. Ote. — 6. Nièce. Er. — 7. Émue. Ara. — 8. Er. Mual.

LE COIN DES FILLETTES

Un chaud bonnet de laine.

Voici un bonnet haut, à la mode, facile à faire et qui demande à peu près 100 gr. de laine mérinos. Vous pouvez le tricoter avec le point que vous préférez, mais un point de côtes (2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers) sera le plus pratique. Monter 130 mailles (ceci pour un tour de tête de 55 centimètres) et tricotez tout droit en diminuant 1 point à chaque rang. Quand la bande a 8 centimètres de haut, vous faites des boutonnières de façon à en avoir 6 groupes de 2. Voici comment vous faites une boutonnière : à l'endroit (marqué à l'avance) où elle doit être, vous tricotez 2 mailles ensemble puis vous passez votre fil autour de l'aiguille et vous continuez. Au rang suivant, vous tricotez toutes les mailles. Quand votre bande a 23 centimètres, vous arrêtez toutes les mailles, puis vous faites le fond au point de jersey (1 rang à l'endroit, 1 rang à l'envers) de la façon suivante : montez 10 points puis pendant 5 centimètres vous ajoutez 1 point au bout de chaque rang, vous faites ensuite 2 centimètres tout droit et vous diminuez comme vous avez augmenté. Fermez votre bande, cousez le fond et faites une cordelière que vous passerez dans les trous préparés.

Les Conseils de tante Camille.

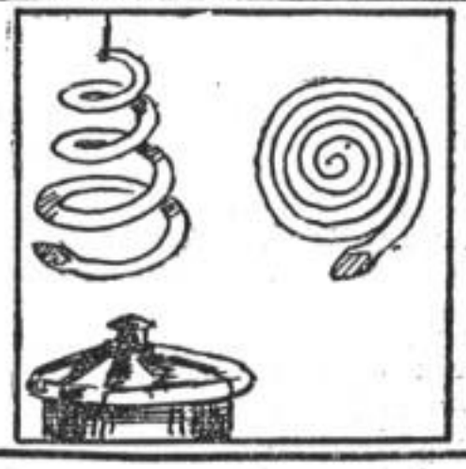
La cuisine de Toutoune. — *Voici encore un entremets, mais il est facile à faire et il sera sans doute inutile d'acheter quoi que ce soit pour le faire, si votre maman a trois ou quatre blancs d'œufs qu'elle n'a pas utilisés. Prenez donc quatre blancs d'œufs. Battez-les en neige très ferme, avec le fouet ou à défaut avec une fourchette. Ajoutez-y quatre cuillerées de gelée d'abricots, ou de confiture d'abricots sans fruits, et une cuillerée de sucre en poudre. Beurrez l'intérieur d'un moule et versez votre mélange. Mettre dix minutes au four chaud. Servez tout de suite.*

Pour peler les fruits. — *En hiver, il est parfois très difficile de peler les oranges et les citrons, dont la peau est épaisse. Cela peut pourtant être très facile : il suffit de tremper quelques instants les fruits dans un peu d'eau chaude. Ils ne perdront rien de leur goût et la peau s'enlèvera beaucoup mieux.*

Contre les engelures. — *Nous sommes en plein hiver : il fait bien froid, surtout quand on n'a pas de gants ou qu'on a oublié de les mettre. On rentre à la maison et on approche les mains de la cheminée, du poêle ou du radiateur. Le lendemain on est tout étonné de ressentir une impression de brûlure. C'est une engelure. Voici comment on peut traiter les engelures : On peut se passer les mains à la glycérine, puis poudrer au talc et laisser les mains ainsi toute la nuit. On peut aussi, et cela surtout pour éviter les engelures, se baigner les mains matin et soir dans une décoction de feuilles de noyer.*

Le bouchon d'allumettes.

On peut jouer à ce jeu, qui ne fatigue ni le corps ni l'esprit, à 5 ou 6, 10 au maximum. Comme matériel, il vous faut une bouteille et des allumettes qui n'ont pas besoin d'être neuves. Mettez-vous en rond autour de la bouteille, chaque joueur reçoit le même nombre d'allumettes, 15, par exemple, et on en laisse quelques-unes en réserve ; il s'agit de poser chacun à son tour une allumette sur le goulot de la bouteille sans renverser celles que les autres joueurs ont mises. Si on fait tomber des allumettes, on prend celles qui sont tombées ; si on en fait tomber une dans la bouteille, on en prend 2 à la réserve. Le gagnant est celui qui s'est débarrassé de toutes ses allumettes le 1er. Ça a l'air très simple, mais essayez et vous verrez comme il faut être doux et adroit quand il y a 30 allumettes sur le goulot !



Construisons une spirale à air chaud.

Voici un petit passe-temps pour les jours d'hiver où le poêle ronfle joyeusement.

Vous découpez une spirale dans un morceau de bristol assez mince ; à l'extrémité extérieure vous dessinez une tête de serpent et vous attachez un fil à l'extrémité intérieure. Ensuite vous suspendez le tout au-dessus du poêle et vous aurez la joie de le voir tourner ainsi pendant des heures, inlassablement, grâce à la colonne d'air chaud qui monte du poêle.

Un bon conseil. — M. Tartempion se vante : « Hier, pour aller au bureau, j'ai suivi un autobus à la course ; ça m'a économisé douze sous ! — Eh bien, lui dit son ami Octave, septique. Vous auriez dû suivre un taxi, ça vous aurait fait gagner au moins cent sous. »

o

Histoire turque. — Ce matin Ali a apporté à sa femme trois livres de viande pour faire un magnifique rôti. Le soir, il rentre dîner et s'étonne de se voir servir un simple bol de riz. Sa femme lui explique : « Le chat a sauté dessus et l'a dévorée. » Ali s'empare alors du chat qui se chauffait devant le feu et, prenant une balance, le pèse. L'aiguille marque exactement trois livres. Se tournant alors vers son épouse, Ali lui fait cette réflexion : « Explique-moi ce mystère. Si c'est le chat, où est la viande ? Si c'est la viande, où est le chat ? »

o

Mme Duroquet surveille chaque jour les exercices de piano de son fils Anatole.

— Si tu crois que ça m'amuse d'apprendre le piano... Ça m'ennuie... Et puis, à quoi que ça sert ?

— Mais, mon ami... à ennuyer les autres plus tard.

o

A malin, malin et demi. — Un homme qui était fort avare vint à tomber malade. On le décida, non sans peine, à consulter un médecin réputé. « Combien prend-t-il ? demande-t-il avec inquiétude ? — Cent francs pour la première visite et cinquante pour les suivantes. » Ainsi prévenu, notre Harpagon se rend chez le médecin en question. « Docteur, c'est encore moi », s'écrie-t-il d'un petit ton dégagé en pénétrant dans le cabinet de consultation. Sans perdre de temps, le docteur l'interroge avec le sourire : « Rien de nouveau, cher monsieur. Vous suivrez le même traitement que la dernière fois... »

o

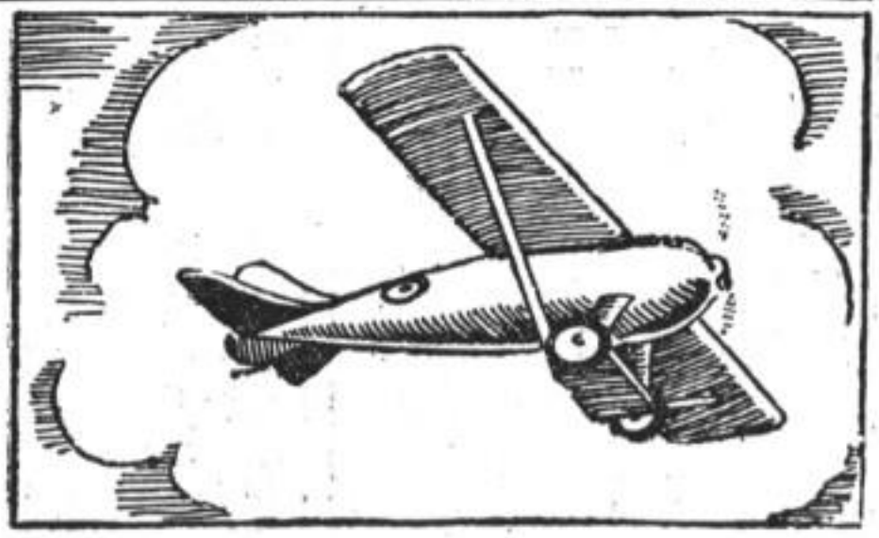
Un Marseillais et un Bordelais entament une grande conversation sur la Cannebière.

Le Marseillais se vante d'être un nageur extraordinaire et de pouvoir plonger dans la mer avec une aiguille d'une main et du fil de l'autre. Quand il remonte à la surface, l'aiguille est enfilée. « Blagueur, lui répond le Bordelais, tes exploits ne comptent pas ! Ecoute un peu les miens. Quand je plonge dans la Gironde avec un billet de 20 francs, je remonte à la surface avec la monnaie. »

LES JEUNES AVIATEURS

Les débuts de l'Aviation : la guerre de 1914

1914... Certains pionniers de l'aviation avaient fait un beau rêve : quand l'homme volerait, les frontières seraient supprimées, il n'y aurait plus de guerre. Hélas ! l'avion loin de devenir une arme de paix devint l'une des armes les plus terribles de la grande guerre. Tous les belligérants travaillent fiévreusement. Au début, les Garros, Pégoud, Védrines n'ont comme appareils que leurs vieux « zinos », avec pour arme défensive et offensive des carabines à répétition. Mais les progrès dans l'art de tuer vont à pas de géant ; l'appareil que vous voyez ici est un Nieuport S. P. A. D. qui acquit une véritable célébrité pendant la guerre. Mais l'aviation de chasse et d'observation ne suffit pas, on veut encore créer des appareils de bombardement, c'est ce que nous verrons la semaine prochaine.



Dans certaines villes d'Angleterre, des rues ont été fermées à la circulation et sont réservées aux enfants, pour jouer en toute sécurité. Des jardins conviendraient certes beaucoup mieux aux enfants; mais c'est là une sage mesure qu'on voudrait voir généraliser, car 30 % des accidents sur la voie publique frappent des enfants au-dessous de quinze ans. Chers petits amis, faites bien attention...

o

Connaissez-vous l'origine du mot salaire? Il vient de *sel*. Dans la Rome antique, les ouvriers étaient fréquemment rétribués en sel. On retrouve encore cette coutume dans certaines régions d'Afrique où le sel tient lieu de monnaie.

o

On a construit aux États-Unis un haut-parleur qui est le plus puissant du monde. Son intensité sonore est si grande qu'elle a réussi à couvrir le tonnerre des chutes du Niagara. Grâce à lui, la voix humaine peut se transmettre à plusieurs kilomètres de distance, ce qui permet de donner de loin des signaux d'alarme.

o

Les défenses de l'éléphant sont ses incisives supérieures. Elles lui servent d'outil pour écorcer les arbres, creuser le sol, en arracher les racines, et d'armes contre les ennemis. Elles sont plus longues chez le mâle que chez la femelle et peuvent atteindre jusqu'à deux mètres de long et peser 50 kilos.

o

Lorsque vous jouez aux billes, vous ne vous doutez pas que c'est là un jeu très ancien. En effet, l'empereur de Rome, Auguste, jouait aux billes avec ses esclaves; les billes étaient alors des galets ronds. On en fabriqua ensuite de grès poli; aujourd'hui elles sont faites de matériaux divers et viennent en majeure partie de Hollande.

o

Avant Pasteur, qui découvrit le vaccin contre la rage, on soignait ceux qui avaient été mordus par des chiens enragés de singulière façon. C'est ainsi que sous Louis XVI, on les baignait dans de l'eau de mer qui avait, disait-on, des propriétés curatives.

o

A la mort de François Ier, Paris comptait 200.000 habitants. La capitale compte aujourd'hui, avec sa banlieue, plus de 4 millions d'habitants.

UNE MERVEILLEUSE BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

15 TITRES PARUS

AVEZ-VOUS LU?
Blancs et noirs.
Quelle heure est-il?
Blanchette.

CHAQUE LIVRET : 0 fr. 50

DEMANDEZ LA LISTE COMPLÈTE

Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E S I . 24, r. Racine, Paris - Ch. post. 974.41

COMMUNES ET SEIGNEURS

par

JACQUES BOUR

Si nous faisions un petit voyage dans le passé : comme on tourne à l'envers les pages d'un livre, remontons les années, les siècles, et arrêtons-nous, sans nous tromper, à l'an mille par exemple; *sans nous tromper*, car il ne faut pas oublier au milieu du paysage une automobile, ni laisser pendre au plafond de notre chambre une ampoule électrique!

L'an mille, ce devait être, pensaient les gens de l'époque, l'année de la fin du monde. Car Dieu, en bon calculateur, arrêterait certainement la terre sur un chiffre rond! Et tous de trembler, de prier, de donner des aumônes aux couvents pour acheter une bonne place au ciel. Le Moyen Age était ainsi plein d'imaginations fantastiques; on croyait souvent voir le diable apparaître; tout savant qui n'était pas homme d'église, et de même tout particulier de figure ingrate ou de corps mal fait, était suspect de rapports avec le démon, de sorcellerie; malheur au prétendu sorcier : on l'emprisonnait, un tribunal religieux l'interrogeait, et pour qu'il avoue on le mettait à la torture, on lui brûlait les pieds, on lui écrasait ou « tenaillait » les membres, on lui entonnait dans le gosier des litres d'eau; tant que le malheureux supplicié, à bout de forces, avouait tout ce qu'on voulait; on le brûlait alors solennellement en place publique...

Le Moyen Age était l'époque des seigneurs *féodaux*. Les nobles n'étaient pas encore devenus des courtisans, vivant près du roi; chacun d'eux solidement installé dans son château fort était le maître d'une région. L'aigle bâtit son nid à la cime rocheuse d'une montagne et de là peut fondre sur d'autres oiseaux, sur des troupeaux. De même le seigneur féodal établissait son repaire sur une hauteur difficilement accessible et de là pouvait inspecter les environs. Qu'une troupe de marchands passât à proximité sans escorte armée, le seigneur se ruait à l'attaque, enlevait marchandises et marchands, gardait celles-là et ne rendait ceux-ci que moyennant paiement par leurs familles d'une forte somme, la *rançon*.

Le château fort était pratiquement imprenable. De puissantes murailles se dressaient en haut de rochers à pic. Sur les pentes moins fortes, un fossé plein d'eau isolait ces murailles. La porte, protégée sur les côtés par deux tours et à son sommet par un *mâchicoulis* (balcon percé de trous pour jeter des projectiles sur l'assaillant) était faite de lourds vantaux, et en cas d'attaque on glissait comme « doublure » une épaisse grille en fer, la *herse*. Devant la porte, un pont enjambait le fossé, pont en bois appelé *pont-levis*, car on pouvait en prévision d'un siège le lever au moyen de chaînes. Au delà de la porte une première cour; aux murs de son enceinte s'adossaient les écuries et les logements des serviteurs, maisons de bois que l'on pouvait brûler rapidement si l'on craignait de voir l'ennemi pénétrer dans cette cour. Un nouveau fossé, également creusé dans le roc, sépare en effet cet emplacement du château fort proprement dit, gardé par d'autres murailles et un autre pont-levis. C'est dans la deuxième cour que se trouve, en effet, l'habitation du seigneur, et ses dépendances.

Construction puissante, flanquée de tours; dans le sous-sol, voûté sur gros piliers, sont entassés des provisions pour de longs mois, et se tiennent les cuisines; au rez-de-chaussée, également voûté, demeurent, en plusieurs chambres les barons, chevaliers, amis et parents du seigneur; au-dessus est la grande salle, de réception; à l'étage supérieur viendra se placer la garnison qui sera ainsi de plain-pied avec le chemin de ronde crénelé; au bout de la grande salle une petite porte livre passage au *donjon* qui est la plus importante partie fortifiée; c'est là qu'habite le seigneur; ce donjon est dans toute sa hauteur séparé en deux parties par un très gros mur; on ne passe d'une pièce à la pièce voisine que par des couloirs étroits et détournés; on ne peut du dehors entrer dans le donjon que par une échelle atteignant une porte à la hauteur du premier étage; à l'intérieur on va d'un étage à l'autre par un escalier de bois. Toutes ces précautions, vous le devinez, ont été prises afin de permettre une défense très efficace du donjon. Enfin on a tout prévu, même la fuite du seigneur : de l'étage des caves on peut sortir sur les rochers extérieurs par un couloir étroit se terminant par une petite porte bien cachée; beaucoup de châteaux forts possédaient même un réseau de souterrains, ces souterrains débouchaient à plusieurs kilomètres de distance, en des endroits connus seulement du seigneur.

Quelle était la vie au château fort? Le seigneur offrait souvent de splendides festins à ses familiers. On accueillait avec joie ces poètes vagabonds, les *troubadours*, qui à la fin des repas vous chantaient la gloire des armes et l'amour. On organisait des jeux violents : la *quintaine* où un cavalier au galop devait abattre à la lance un mannequin — et les *tournois* où il n'y avait plus de mannequins en piste, mais deux hommes armés lancés l'un contre l'autre l'autre à toute vitesse. (Un souvenir de ce jeu se retrouve à notre époque dans les *joutes lyonnaises* où deux hommes, tenant de longs bâtons, debout sur des barques, cherchent à se pousser à l'eau.) Parfois, il y avait entre seigneurs, à la suite d'injures par exemple, de véritables luttes à mort; les seigneurs combattaient à pied, armés d'une épée (une grande épée que l'on tenait des deux mains), et d'un bouclier; quand il y avait matière à dispute, à procès, on n'examinait pas qui avait tort et qui avait raison : on organisait un duel entre les adversaires, et celui qui mourait était forcément le coupable, puisque Dieu ne pourrait permettre que l'injustice triomphe; on appelait cela le *jugement de Dieu*!...

Une grande distraction était la chasse : la chasse à courre au gros gibier, qui était une calamité pour les paysans, car les seigneurs ne se gênaient pas pour charger à travers leurs champs — et une autre chasse à courre qui va vous étonner, car on y poursuivait des faisans, cailles et autres oiseaux sauvages!... Pour courir après ces oiseaux, les chiens n'étaient pas d'une grande utilité...; c'est un oiseau de proie, le faucon, qui remplissait leur rôle. A côté du seigneur se plaçait donc le *fauconnier*, tenant sur son poing l'oiseau dont la tête était couverte d'un capuchon; dès qu'on lui enlevait ce capuchon, l'oiseau s'envolait à la poursuite d'une proie; les chasseurs se lançaient dans la même direction pour voir le faucon attraper sa victime et la rapporter dans ses serres au fauconnier.

Qu'est-ce donc qui a pu amoindrir la puissance de ces seigneurs si bien protégés par leurs châteaux forts? Une invention... qui allait faire beaucoup de bruit, puisque c'est l'invention de la poudre! Les grosses murailles de ces châteaux ont pu être démolies au canon pendant les guerres que se livrèrent entre eux les plus puissants seigneurs et celles que le roi de France mena ensuite pour son propre compte.

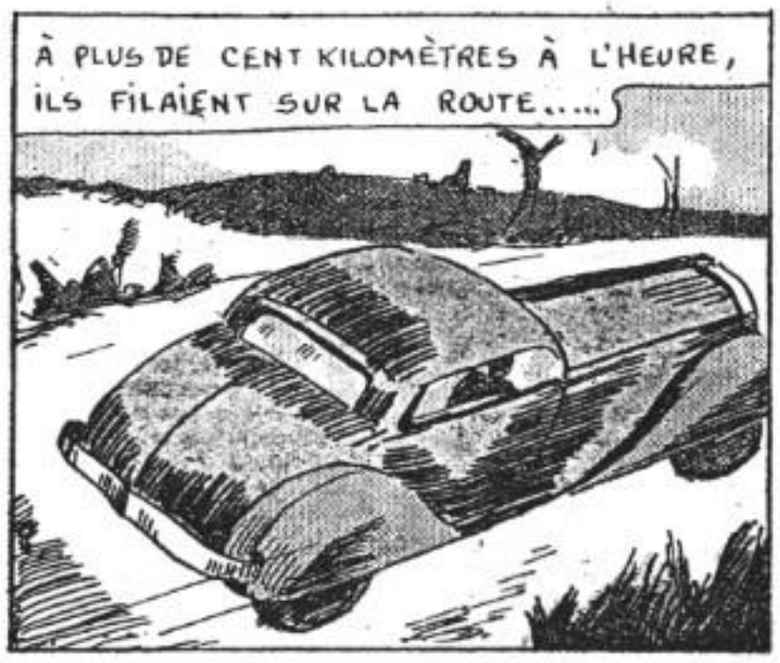
Il reste encore, sur certaines collines abruptes de notre pays, de grosses tours mangées de lierre; ce sont les restes de ces châteaux forts que pendant tant de siècles les gens de la plaine ont regardés avec crainte.

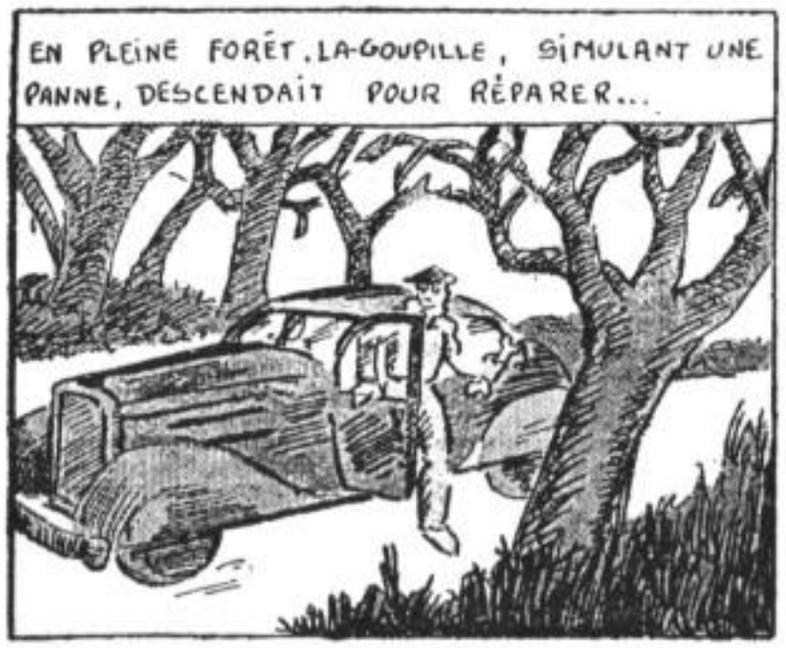
LA RÉDACTION DE « MON CAMARADE » reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures « SES AMIS »

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE ET LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE VIENNENT DE QUITTER LA MAISON MYSTÉRIEUSE DU CHEF DES GANGSTERS. CELLE-CI SAUTE, QUELQUES INSTANTS APRÈS !!





Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est approché en barque de l'*Hispaniola *gardée seulement par quelques mutins.*

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE II

LA MARÉE DESCEND
(suite)

Je reconnus une des voix comme étant celle du maître d'équipage Israël Hands, l'ancien canonnier de Flint. L'autre, naturellement, était celle de son ami, l'homme au bonnet rouge. Tous deux étaient de toute évidence au pire degré de l'ivresse et ils étaient encore en train de boire, car pendant que j'écoutais, l'un d'eux, avec un hurlement d'ivrogne, ouvrit la fenêtre de poupe et jeta au dehors quelque chose que je devinais être une bouteille vide. Mais ils n'étaient pas que saouls : ils étaient visiblement en proie à une colère furieuse. Les jurons tombaient comme des grêlons et par moment atteignaient une telle violence qu'on pouvait penser que cela finirait par des coups. Mais chaque fois, la dispute se calmait, les voix baissaient de ton pendant un moment, jusqu'à ce qu'éclatât une nouvelle crise qui à son tour s'éteignait sans résultat.

Sur le rivage, je pouvais voir la lueur du grand feu de camp qui éclairait avec intensité les arbres du bord de l'eau. Quelqu'un chantait une chanson de marin, une triste rengaine qui se terminait par un trémolo languissant à la fin de chaque couplet et qui semblait ne devoir se terminer qu'avec la patience du chanteur. Je l'avais entendue plus d'une fois pendant la traversée et je me souviens de ces mots :

Avec un seul survivant de tout l'équipage,
Qui était de soixante-quinze hommes quand
[on prit la mer.

Et je pensais que c'était une chanson qui ne convenait que trop lugubrement à une bande qui avait subi de si lourdes pertes ce matin même. Mais tous ces flibustiers, d'après ce que je voyais, avaient vraiment le cœur aussi insensible que la mer sur laquelle ils navigaient.

Enfin un courant d'air se leva. La goélette vira et se rapprocha de moi dans l'obscurité. Je sentis la haussière mollir à nouveau, et d'un coup je tranchai les dernières fibres.

La réaction fut faible, et je fus presque instantanément porté contre l'avant du bateau. En même temps, il commença à tourner lentement sur place, à travers le courant, pour se mettre tête à queue.

Je me démenai comme un diable, car je craignais à chaque instant de couler et quand j'eus trouvé que je ne pouvais arriver à éloigner le coracle, je me dirigeai nettement vers la poupe. Enfin, je me trouvai hors du dangereux voisinage et lorsque je donnai la dernière impulsion, mes mains rencontrèrent une corde qui pendait du gaillard d'arrière. Je m'en saisis de suite.

Pourquoi ai-je fait cela ? je ne saurais le dire : tout d'abord j'ai dû faire un mouvement purement instinctif; mais quand je sentis que la corde dans ma main tenait ferme, la curiosité prit le dessus et je me décidai à jeter un coup d'œil dans la cabine. Je me dressai le long de la corde, et quand je m'estimai assez près, je me haussai de presque la moitié de ma hauteur, non sans danger et je pus ainsi découvrir le plafond et une partie de l'intérieur de la cabine.

Pendant ce temps, le bateau et son petit compagnon glissaient à bonne allure sur l'eau. Nous étions arrivés au niveau du feu de camp.

Comme disent les marins, le bateau bavardait ferme, avec l'accompagnement du bouillonnement incessant que faisaient les rides du clapotis. Et jusqu'à ce que j'aie pu jeter un œil par la fenêtre, je ne pouvais comprendre pourquoi les hommes n'avaient pas donné l'alarme. Il me suffit d'un regard pour voir Hands et son compagnon mortellement enlacés et l'un serrant le cou à l'autre. Je me laissai tomber sur ma banquette et ce n'était pas trop tôt, parce que j'étais presque par-dessus bord. Pour le moment, je ne voyais rien d'autre que ces deux visages cramoisis et furieux qui cherchaient à se dominer l'un l'autre sous la lampe fumeuse et je fermai les yeux afin qu'ils se familiarisent à nouveau avec l'obscurité.

La chanson interminable avait cessé et autour du feu de camp, tout ce qui restait de la bande chantait en chœur le refrain que j'avais entendu si souvent :

Quinze hommes sur le coffre du mort
Yo-oh-oh, et un flacon de rhum !
La boisson et le diable ont fait le reste.
Yo-oh-oh, et un flacon de rhum !

J'étais en train de penser combien la boisson et le diable étaient en train d'agir activement à ce moment même dans la cabine de l'*Hispaniola*, quand je fus surpris par un coup de roulis brusque du coracle; il fit en même temps une violente embardée et parut en même temps changer de direction. Sa vitesse pendant ce temps s'était étrangement accrue. J'ouvris les yeux de suite; tout autour de moi, de petites vagues

Quelqu'un chantait une chanson de marin.

se hérissaient d'écume légèrement phosphorescente avec un bruit de plus en plus vif. L'*Hispaniola* elle-même, dans le sillage de laquelle j'étais entraîné, paraissait hésiter pour prendre une direction et je voyais ses mâts se balancer légèrement dans l'obscurité. Cependant, en m'y appliquant, je m'assurai qu'elle allait aussi vers le Sud.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et le cœur me sauta dans la poitrine; juste devant moi, je voyais la lueur du feu de camp, et le courant avait tourné à angle droit entraînant avec lui la grande goélette et le petit coracle. De plus en plus rapidement, avec de plus en plus d'écume et de bruit, il nous faisait filer vers le détroit qui mène à la haute mer. Tout à coup, la goélette fit une violente embardée et vira peut-être de vingt degrés et presque au même moment on entendit une série de cris venir du bord. Je pouvais entendre le bruit des pieds grimpant à l'échelle et je vis les deux ivrognes, qui avaient enfin interrompu leur querelle, se rendre compte de leur désastre.

Je me couchai au fond de mon misérable esquif, et pensai ma dernière heure venue. A la sortie du détroit, je ne doutais pas que nous devions tomber sur quelques lignes de récifs déchiquetés sur lesquels tous mes soucis prendraient rapidement fin, et bien que sans doute j'eusse la force de mourir, je n'avais pas celle d'envisager mon destin à mesure qu'il approchait. Je dois être resté ainsi pendant des heures, continuellement, balotté par les vagues, arrosé par l'écume et ne cessant d'attendre la mort avec le prochain plongeon. Peu à peu la fatigue m'envahit, un hébétement passager, un engourdissement s'emparèrent de mon esprit au milieu même de mes terreurs, jusqu'à ce que le sommeil me prît malgré tout, et dans mon coracle, balotté par mer, je rêvai du pays et de mon vieil *Amiral-Benbow*.

CHAPITRE III

LE VOYAGE DU CORACLE

Il faisait grand jour quand je m'éveillai et je découvris que je flottais vers la pointe est de l'Ile au Trésor. Le soleil était déjà levé, mais il m'était encore caché par la grande masse de la Longue-Vue qui, de ce côté-là, descendait presque jusqu'à la mer par des falaises formidables.

La pointe Hisse-la-Bouline et le mont du Mat-de-Misaine étaient tout proches. Le sommet, la colline nue et sombre était couronné de falaises de trente à cinquante pieds de haut et bordé de gros blocs de rochers éboulés. J'étais à peine à un quart de mille de la terre et ma première pensée fut de pagayer pour atterrir.

Je dus vite abandonner un tel projet. Parmi les rochers éboulés, les vagues écumaient et grondaient avec des chocs violents, des masses épaisses d'écume jaillissaient et retombaient en se succédant de seconde en seconde, et je vis par moi-même que si je m'aventurais plus près, je serais roulé avec risque de mort vers cette côte sauvage où je devrais ensuite gaspiller mes forces en vain pour escalader ces échafaudages de rochers. Et ce n'est pas tout, car j'aperçus d'énormes monstres inconsistants qui avaient l'air d'énormes limaces et qui rampaient sur les tables rocheuses ou plongeaient dans la mer à grands fracas. Ils étaient par deux ou trois douzaines ensemble et les rochers retentissaient des échos de leurs aboiements. J'ai appris depuis que c'étaient des lions de mer, absolument inoffensifs, mais leur aspect joint aux difficultés du rivage et à la fureur des vagues était plus qu'il ne m'en fallait pour me dégoûter d'atterrir en ce lieu. Je préférais mourir de faim en mer plutôt que d'affronter de tels périls.

Cependant, j'estimais que j'avais une meilleure chance devant moi, car au nord de la pointe Hisse-la-Bouline, il y avait un long bout de côte laissant à découvert une bonne bande de sable jaune; en plus, plus au Nord, on voyait un autre cap, le cap des Bois, suivant le nom qui avait été indiqué sur la carte et qui était recouvert de grands pins verts descendant jusqu'au rivage. Je me rappelai ce que Silver avait dit au sujet du courant qui va du Nord tout le long de la côte ouest de l'île, et voyant d'après ma situation que j'étais déjà sous son influence, je préférai laisser la pointe Hisse-la-Bouline derrière moi, et réserver mes forces pour essayer d'aborder au cap des Bois d'un aspect plus aimable. Il y avait sur la mer une houle régulière, le vent soufflait ferme du Sud, sans qu'il y ait opposition avec le courant et les vagues s'élevaient et retombaient sans se briser. En toute autre circonstance, j'aurais péri depuis longtemps, mais dans ces conditions je fus surpris de voir combien mon petit bateau pouvait naviguer sûrement et aisément. Souvent, lorsque j'étais allongé au fond et ne risquais qu'un œil par-dessus bord, je pouvais voir d'énormes masses bleues se soulever tout près de moi et pourtant le coracle ne faisait que danser un peu comme un œuf sur un jet d'eau et s'enfoncer de l'autre côté des vagues aussi légèrement qu'un oiseau.

En peu de temps, je sentis revenir mon courage et je m'assis pour essayer mon habileté à pagayer, mais le plus petit changement dans la disposition de la charge devait produire de violentes modifications dans la conduite du bateau, et j'eus à peine fait un mouvement que le coracle abandonnant de suite son gracieux mouvement, piqua tout droit sur une des pentes liquides à une telle inclinaison que j'en eu le vertige et qu'elle donna du nez avec un gros nuage d'écume dans la vague suivante. J'étais trempé et terrifié, et je repris instantanément ma position antérieure grâce à quoi le coracle parut retrouver de nouveau sa tête et me conduisit aussi gentiment qu'avant, à travers les lames. Il était évident qu'il ne fallait pas le contrarier, mais, dans ces conditions, puisque je ne pouvais aucunement agir sur sa direction, quelle espérance me restait-il de toucher terre ? Je commençais à être horriblement effrayé, mais néanmoins je gardais mes esprits; d'abord, en bougeant avec la plus grande précaution, je me mis à écoper le coracle avec mon bonnet, puis jetant de nouveau un coup d'œil par-dessus bord, je me mis à étudier comment il faisait pour glisser si doucement à travers les vagues.

Je trouvais que chaque vague, au lieu d'être cette masse énorme et glauque qu'elle paraissait du rivage ou du pont d'un navire, ressemblait absolument à n'importe quelle chaîne de collines ou de montagnes sur la terre ferme, avec des pics, des plaines, des vallées. Le coracle laissé à lui-même virait d'un bord à l'autre, se faufilait pour ainsi dire dans ces plaines et évitait les pentes raides et les sommets des vagues.

— Parfait, pensais-je en moi-même, il est clair que je dois rester où je suis, sans troubler l'équilibre; mais ce qui est clair aussi, c'est que je puis passer la pagaie par-dessus bord et de temps à autre, dans les endroits unis, donner un coup ou deux en direction de la terre.

Aussitôt pensé, aussitôt fait; alors je me mis sur les coudes, dans la plus pénible des attitudes et çà et là, je donnais un coup ou deux de façon à diriger vers la terre. C'était un travail très fatigant et lent; cependant je gagnais du terrain visiblement, et comme j'approchais du cap de Bois, bien que je vis que j'allais incontestablement manquer cette pointe, j'avais cependant fait environ cent brasses vers l'Est. En vérité, j'étais très près et je pouvais voir les cimes des arbres vertes et fraîches qui se balançaient

Chaque vague ressemblait à une chaîne de collines.

dans la brise et j'étais sûr de pouvoir aborder sans faute à la pointe suivante. Il était grandement temps car je commençais par être torturé par la soif, l'éclat du soleil sur la tête dont les vagues centuplaient la réverbération, l'eau de mer qui tombait et séchait sur moi, enduisant mes lèvres de sel, tout cela s'associait pour m'enflammer la gorge et me donner mal à la tête. La vue des arbres si proches me rendait malade d'impatience, mais le courant m'eut bientôt porté au delà de la pointe; mais quand une nouvelle étendue de mer s'ouvrit devant moi, je me trouvai devant un spectacle qui changea la nature de mes pensées!

Droit devant moi, à moins d'un mille, voguait l'*Hispaniola*, voiles dehors. Il n'y avait aucun doute, naturellement, que j'allais être pris, mais j'étais tellement malheureux par suite du manque d'eau que je pouvais à peine déterminer si je devais être heureux ou malheureux à cette idée, et bien avant que je ne réussise à me faire une opinion, mon esprit était entièrement retenu par l'étonnement et je ne pouvais que regarder et m'émerveiller.

L'Hispaniola avait sorti sa grand'voile et deux focs, et la magnifique toile blanche brillait dans le soleil comme de la neige ou de l'argent. Pour commencer je vis que toutes ses voiles portaient, qu'elle se dirigeait vers le Nord-Ouest et je présumais que les hommes à bord cherchaient à faire le tour de l'île pour essayer de regagner l'ancrage. Ensuite elle commença à appuyer vers l'Ouest, si bien que je pensais qu'ils m'avaient vu et qu'ils avaient l'intention de me donner la chasse. A la fin cependant, elle tomba exactement dans le vent debout, fut repoussée en arrière, et resta là un moment immobile, les voiles pendantes.

— Quels abrutis, me dis-je, ils doivent être ivres comme des ânes!

Et j'imaginais comment le capitaine Smolett les aurait fait sauter; cependant la goélette abattait progressivement et partant vers une autre bordée, vogua rapidement pendant une minute environ pour se trouver encore à nouveau bloquée vent debout et cela se répéta un certain nombre de fois. A gauche et puis à droite, et vers le Nord, puis vers l'Est, puis vers le Sud, puis vers l'Ouest, de ci, de là, l'*Hispaniola* navi-

guait par à-coups et en zigzags, et chaque embardée finissait comme elle avait commencé, c'est-à-dire avec un moment de voiles pendantes. Il était tout à fait clair pour moi qu'il n'y avait personne à gouverner, et dans ce cas, où étaient donc les hommes ? Ou bien ils étaient ivres-morts, ou bien ils avaient quitté le navire, pensais-je! Et alors peut-être que si je pouvais arriver à bord, il me serait possible de rendre le bateau à son capitaine.

Le courant portait le coracle et la goélette vers le Sud avec la même vitesse. Pour ce qui est de la deuxième, sa navigation était si absurde et intermittente, et elle restait à chaque instant si longtemps au point mort qu'elle ne gagnait certainement rien si même elle ne perdait pas. Si j'avais seulement osé m'asseoir et pagayer, je suis convaincu que je l'aurais rattrapée. Ce plan avait un certain air d'aventure qui me plaisait et la pensée du réservoir d'eau près du gaillard d'avant doublait mon courage grandissant. Je me dressai donc, et fus presque instantanément salué par un nouveau nuage d'écume, mais cette fois-ci, je persévérai dans mon projet et je me mis de toutes mes forces, mais avec prudence, à pagayer pour rejoindre *l'Hispaniola* à la dérive. Encore une fois, j'embarquai un si gros paquet d'eau que je dus m'arrêter et écoper le cœur battant comme un oiseau, mais peu à peu je trouvai la manière de manœuvrer et dirigeai mon coracle parmi les vagues avec seulement, de temps à autre, un paquet d'eau sur mon avant et un jet d'écume dans la figure. Je gagnais maintenant rapidement sur la goélette et pouvais voir les cuivres étinceler sur le gouvernail quand il tapait de côté et cependant pas une âme n'apparaissait sur le pont. Il n'y avait pas à hésiter : elle avait été déserté, ou bien alors les hommes étaient couchés ivres en bas et, dans ce cas, je pourrais sans doute les y enfermer et faire ce que je voudrais du bateau.

(A suivre.)

RÉPONSES AUX PROBLÈMES DE LA PAGE 7

Charade : Gavroche (gave-roche).
Homonymes : Ferme.
Devinette : Ouie et oui.
Problème : Le dernier chiffre de l'addition étant 4, ce sera aussi celui de la première ligne. Or, ce chiffre est le résultat d'une multiplication par 1, donc le dernier chiffre du multiplicande sera aussi 4. Pour la multiplication des dizaines, nous avons déjà 2 fois 4 = 8 et 2 fois 6 = 12, d'où une retenue de 1. Le chiffre suivant est un 9. Or les deux premiers chiffres doivent représenter le produit par 2 du chiffre des centaines du multiplicande + 1 de retenue. Donc ces deux chiffres doivent être 1 et 9. Le chiffre des centaines du multiplicande sera donc 9. Nous avons maintenant les deux nombres entiers. Vous pouvez faire la multiplication :

```
   964
 × 821
 -----
   964
  1928
 ....
 -----
 .....4
```

Métagramme : Cable, fable, table, rable, sable.

Rébus : Vive l'Espagne Républicaine.

Entre Camarades

Nos lecteurs ont appris la parution hebdomadaire de *Mon Camarade* et ils n'ont pas tardé à nous manifester leur joie, mais avant de leur donner la place, il faut d'abord répondre à ceux qui avaient écrit avant de savoir la grande nouvelle. C'était le cas de notre petite camarade Claude S., 8 ans 1/2, Paris, qui nous disait : « *J'ai réfléchi un peu tard, mais j'espère que ça ne fait rien. J'ai lu dans* Mon Camarade *qu'un petit camarade algérien a écrit à la rédaction, et il dit qu'il préférerait que l'Illustré de* Mon Camarade *paraisse tous les jeudis, et les Livrets une fois par mois. Moi je préférerais, si c'est possible, que le Livret et l'Illustré paraissent chaque semaine, parce que je serais très heureuse de lire le Livret et l'Illustré tous les jeudis et qu'il coûte quelques sous de moins, parce que beaucoup de mes petits camarades ne pourraient pas payer dix-huit sous par semaine.* » Pour le moment, tu l'as vu, *Mon Camarade* paraîtra tous les jeudis et les Livrets une fois par mois, mais fais beaucoup de propagande parmi tes petits camarades, diffuse les Livrets et nous pourrons peut-être les faire paraître plus souvent aussi.

René B. profite d'une lettre où il nous donne une commande de Livrets pour dire : « *Bon courage à Janot pour supporter Mme Vve Burette. Salut à tous les camarades, sans oublier Pat'Soum. Remerciements affectueux à tous ceux qui rendent notre journal intéressant.* » Nous avons transmis tes saluts et tes remerciements et tous ont été très touchés.

Et maintenant, voici quelques commentaires sur la « nouvelle formule ». Fabien P., à Châtellerault écrit : *Je viens vous adresser tous mes compliments pour la nouvelle que m'a apportée le dernier numéro de* Mon Camarade. *Le recevoir tous les jeudis sera pour moi un bien grand plaisir. Toutes ses lectures m'intéressent, surtout l'histoire de* Gavroche *qui vient de commencer. J'ai bien regretté celle du* Mystère du Serpent à plumes *qui était passionnante à lire. Celle de* Toto et Toutoune à travers le Monde *m'intéresse beaucoup, surtout à l'heure actuelle. Et celle de* Pat'Soum *qui est vraiment amusante et pleine d'esprit. Tout va très bien.* »

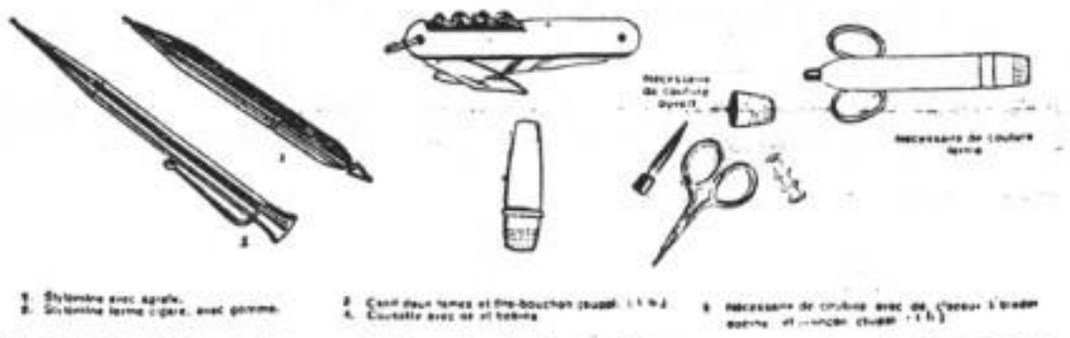
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4 numéros de *Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français)	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

Les paysans de l'Azerbeidjian viennent d'envoyer au musée Lénine, à Moscou, un panneau de broderie représentant la vie de Lénine; ces hommes, qui n'ont jamais vu d'autres types humains que le leur, ont brodé un visage de Lénine où celui-ci a les yeux tirés et le teint jaune, et a l'air d'un pur Mongol. Le musée Lénine est ouvert depuis huit mois à peine et déjà plus de 400.000 visiteurs y sont venus. De tous les points du monde arrivent des cadeaux pour ce musée : manuscrits de Lénine, livres sur lui, photos, articles de journaux, etc.

On prépare pour l'an prochain, en U. R. S. S., une vaste exposition de peintures et de sculptures, qui toutes devront se rapporter à l'industrie du socialisme et à la transformation du pays des Soviets.

o

On vient de procéder à un recensement du nombre des ouvriers et des employés de l'U. R. S. S. Sur une population de plus de 170 millions d'habitants, il y a 24.100.000 ouvriers et employés, travaillant dans les usines, les bureaux, les sovkhozes.

o

On a construit en Allemagne une curieuse horloge, appuyée sur une tablette inclinée qui lui sert de support. Les aiguilles tournant sur sont cadran indiquent les heures. Le cadran lui-même se meut sur la tablette indiquant ainsi chaque jour de la semaine.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU MESSAGE CHIFFRÉ

Texte à déchiffrer :

« *Mon cher Hitler,*

« *Je te remercie des avions que tu m'as envoyés par l'intermédiaire du Portugal. Avec ces avions et ceux que m'a donné Mussolini, je vais pouvoir tuer beaucoup de républicains.* *Franco.* »

Laime Lyzian, René Pochinot, Jane Maquart, Marcelle Courbet, Françoise Sorriaux, O. Plessix, Camille Joly, Lucien Paquet, Robert Bayaud, Suzanne Huart, Yves Bettini, Gérard Soubry, Francis Bagarry, Denise Perrière, Jean Mazaud, Guillaume Clarembau, Georges Bourguignon, Andrée Brignet, Amadori Dario, Jean Autino, René Deport, Ginette Parent, Pierre Millun, Léon Jubiler, Elisabeth Janes, Aurore Badia, Armand Géo, Charles et Jean Ferrand, Georgette Thiéblemont, Henri Denis, Pierre Lahoz, Jacqueline Senechoux, Oget, R. Dorland, S. Hudry, R. Le Ny, C. Colas, A. Krell, Cl. Pouzols, R. Hernandez, J. Montigne, P. Petitgrand, Lareppe, M. Cornier, S. Vadelle, Git, Verdeau, Bouillon, J. Roels, J. Lefebvre, J. Wattrehos, Julien et Serge, G. Blute, J. Paulard, C. Papinj, I. Zyblermann, D. Cachet, Git, G. Carrère, M. Marx, Senejoux, S. Recouvreur, A. Hourlier, D. Ralet, P. Noel, J. Garnot, P. Amar, Lanusse, Vitorge, J. Diriberry, R. Mangeolle, R. Nivet, G. Deheinzelin, Bunel, Pouilloux, M. Perin, M. Lasseau, M. Roy, G. Renac, M. Ascheri, D. Japy, J. Demmanneville, A. Guillot, Y. Dedieu, S. Helliun, M. Lajoie, Y. Gaston, R. Bacher, V. Joigny, R. Jacob, P. Bonnetouche, Bofin.

Le gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 51.810.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE, AMI DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE", EST ENTRÉ EN GUERRE CONTRE LES MEMBRES DU TRUST DES PRODUITS CHIMIQUES DE CHICAGO, QUI VEULENT DÉPOUILLER LES PEAUX-ROUGES DE LEURS TERRES

DLP 27-05-92030320

CINQUIÈME ANNÉE. N° 59. — 14 JANVIER 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Foum et les Sportifs

Un timbre de saison

Plusieurs pays où les sports d'hiver sont couramment pratiqués ont émis des vignettes représentant qui des skieurs, qui des adeptes du bobsleigh, qui des patineurs. Voici un joli timbre allemand, émis l'an dernier à l'occasion des Jeux olympiques d'Hiver qui se déroulaient en Allemagne. Ces timbres payaient d'ailleurs une surtaxe puisque leur valeur d'affranchissement était de 12 pfennigs et leur valeur d'achat de 18. La m ême série comporta plusieurs autres timbres consacrés aux autres sports.

Un monument qui n'est plus

Avant l'instauration de la république espagnole, les timbres d'Espagne représentaient la plupart du temps le visage du roi. Dès 1931, la république fit émettre des timbres représentant les paysages et les monuments les plus célèbres de ce splendide pays. Ci-contre vous voyez un des premiers timbres représentant un célèbre monument de Tolède. Malheureusement ce timbre peut maintenant être considéré comme un souvenir car ce monument a été comme tant d'autres détruit par les bombes des rebelles.

Un timbre de 1850

Comme le montre l'exemple du timbre ci-dessous, il n'est pas nécessaire à un timbre d'avoir une grande valeur artistique pour avoir en même temps une énorme valeur commerciale. La vignette ci-contre, de la Guyane anglaise, a été émis en 1850; c'est la première pour ce pays. Elle portait simplement la mention du pays et de la valeur imprimé en noir sur un fond de couleur. On n'en connaît à l'heure actuelle, qu'un très petit nombre d'exemplaires, une douzaine seulement pour le timbre de 2 cents oblitéré et un seul pour le même timbre, découpé en carré. Ce timbre unique n'a pas été payé moins de 500.000 francs par un collectionneur américain passionné... et riche.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Depuis que Mon Camarade *paraît tous les jeudis en couleurs avec de nouvelles histoires en images et un nouveau roman, c'est formidable ce que je reçois comme lettres toutes les semaines de tous mes petits camarades connus et inconnus, et ma petite correspondance ne suffit plus pour leur répondre.*

Surtout quand ils m'envoient des lettres aussi intéressantes que celle de Romain M..., de Strasbourg; lettre que je recopie ici :

Messieurs,

(D'abord on m'appelle pas messieurs, mais Janot, ou « Mon cher Janot ». Il est vrai que Romain M... a écrit à la rédaction du journal.) Je suis un lecteur passionné de *Mon Camarade* et je désire faire connaître mes opinions, comme vous le permettez d'ailleurs.

Mon Camarade est un journal passionnant avec ses aventures et ses histoires. Mais les relations entre ses lecteurs devront être améliorées comme font les autres journaux. Nous, ses lecteurs, nous devons fonder un club dont le siège sera à Paris avec des clubs régionaux dans chaque département.

Nous établirons comme cela un lien inébranlable et quelle joie ce sera, les jeudis, de se réunir entre camarades, de discuter et d'améliorer notre journal *Mon Camarade*.

Chaque division du club élira son président qui communiquera directement avec notre journal. Nous aurons des insignes pour nous reconnaître. Le programme — si vous voulez bien traiter ce sujet — sera je l'ai déjà combiné:

En été, les jeudis : 1° s'il fait beau, au bain ou dans un parc, ou en forêt, ou au stade de gymnastique; 2° s'il pleut, se réunir chez les uns et chez les autres, par-ci par-là.

En hiver, les jeudis : 1° des excursions ou réunions; 2° au cinéma ou au théâtre (chez moi je possède tout ce qu'il faut pour faire du cinéma, ainsi qu'une chambre pour faire les représentations).

C'est une question bien difficile que celle de l'organisation d'un club et avant d'en fonder un il faut bien réfléchir à tout. Moi, j'ai bien réfléchi et je me suis décidé à faire comme je l'écris ici. Comme cela ma vente des journaux sera plus facile. La direction enverra les journaux nécessaires au président du club et celui-ci assurera les abonnements qui seront des plus faciles.

Je crois que cette combinaison sera agréable à tous les lecteurs et vous pouvez leur demander, par le journal, si cette façon de faire leur va.

Avec mes meilleures salutations... Romain M...

Moi, je suis tout à fait d'accord avec mon ami Romain M... Je pense, comme lui, qu'il est absolument utile et nécessaire que les amis de notre journal et mes amis à moi se groupent dans des dizaines de clubs qui feront de tous les lecteurs de Mon Camarade *une bande de vrais camarades.*

Depuis que mon ami Romain M... m'a envoyé sa lettre, il a pu voir, dans les lettres que j'écris toutes les semaines dans le journal, comment nous avons, nous, les petits garçons et petites filles de la rue du Fer-à-Repasser et des environs, réussi à fonder un club magnifique, qui gagne beaucoup d'argent tous les jeudis en vendant, le matin, Mon Camarade *et qui se réunit, l'après-midi, dans une remise que nous a prêtée le père de Lulu, un de nos petits copains.*

Des promenades on en a déjà faites. Aller tous ensemble au cinéma, sous la surveillance de la grande sœur de Pierrette, on en a l'intention et on le fera sitôt qu'il y aura un film vraiment bien, qui passera au Fer-à-Repasser-Palace. Parce que personne parmi nous n'a autant de chance que Romain M..., et aucun n'a à lui un vrai cinéma et de vrais films. Mais peut-être que ça viendra.

Pour ce qui est des excursions, je suis aussi d'accord; on en a déjà faites et à la baignade, on ira dès que ce sera l'été. Seulement, ce sera sous la surveillance du grand frère de Julot, qui a un brevet de sauveteur et encore, en plus, on ira dans des endroits pas profonds pour être sûrs qu'il n'y ait pas d'accident avec ceux qui ne savent pas nager.

Enfin, l'insigne; vous le savez depuis la dernière semaine, il est maintenant terminé. On le vend trente sous et il est très joli : bleu et jaune. Il représente le petit garçon et la petite fille qui sont sur la couverture du journal. Et, en plus, on a une jolie carte et des timbres pour ceux qui en voudront et qui serviront de cartes d'identité aux membres du club.

Les idées de mon ami Romain M..., de Strasbourg, sont tellement bonnes que je suis sûr que mon ami Maurice L..., de Rouen, va sûrement en profiter, lui qui m'écrit :

« Je vais vous demander un service, car moi et un autre camarade, nous voulons fonder un groupe d'enfants et nous vous demandons comment faire pour le former et quels insignes nous pourrons prendre. »

Maurice L... et son copain n'ont qu'à réunir tous leurs amis — et leurs amies s'ils en ont ou s'ils en veulent avec eux — et à décider qu'ils fondent le club. Ils n'auront, après, qu'à me demander des cartes et des insignes. Pour leur programme, celui qu'a écrit Romain M... est excellent; mais on peut y faire des additions ou des suppressions si l'on en a envie.

Sébastien S..., de Piennes (Meurthe-et-Moselle), m'écrit aussi : « Nous avons fondé à Piennes un groupe des amis de *Mon Camarade* et nous sommes déjà 12. C'est un beau début. » *Il ajoute qu'il vendra* 25 Mon Camarade *tous les jeudis. C'est magnifique.*

Je dois vous dire aussi que l'appel que j'ai lancé le jour du nouvel an pour qu'on ramasse beaucoup d'argent qui permette de payer des vêtements chauds et des jouets aux petits Espagnols, a déjà du succès. Notre ami Georges B... a ramassé, en quelques jours, vingt-trois francs en récitant après dîner, chez des amis, un chœur parlé qu'il avait appris pendant les vacances, à la colonie de l'île de Ré. C'est rudement bien, et je suis sûr que vous penserez avec moi que c'est un exemple à imiter.

Enfin, divers amis nous ont écrit pour nous demander comment ils pouvaient écrire à des petits enfants espagnols. Et ça tombe rudement bien, car voilà tout juste un groupe de pionniers rouges de la province de Jaen, en Espagne, qui demandent des lettres de petits enfants français. Ils demandent surtout à correspondre avec des pionniers français; mais bien sûr, tout le monde peut leur écrire. L'adresse c'est : Andres Navarrete, Corredera, Raio Communista; Ubeda Jaen (España).

JANOT,
Président du Club des Amis de « Mon Camarade »,
Enfant adoptif de Mme Burette.

(Voir le courrier de Janot page 11.)

LA « BELLE-NIVERNAISE »

ALPHONSE DAUDET (1840-1897), *parmi d'autres œuvres dont vous connaissez sans doute l'illustre* Tartarin de Tarascon *et les* Contes de mon moulin, *a raconté, dans plusieurs romans, la vie des jeunes.* La Belle Nivernaise, *un vieux chaland qui transporte du bois sur les canaux et les rivières de Clamecy à Paris, appartient au père Louveau qui le dirige, aidé de sa femme, de leurs enfants, de Victor, enfant trouvé, et d'un vieux marinier à jambe de bois, l'Equipage.*

VICTOR touchait à ses quinze ans. Il avait poussé tout d'un coup le petit pâlot, devenant un fort gars aux épaules larges, aux gestes vraiment tranquilles.

Depuis le temps qu'il naviguait sur la *Belle-Nivernaise*, il commençait à connaître son chemin comme un vieux marinier, nommant les bas-fonds, flairant les hauteurs d'eau, passant des manœuvres de la perche à celles du gouvernail.

Il portait la ceinture rouge et la vareuse bouffante autour des reins. Quand le père Louveau lui abandonnait la barre, Clara, qui se faisait grande fille, venait tricoter à côté de lui, éprise de sa figure calme et de ses mouvements robustes.

Cette fois-là, la route de Corbigny à Paris avait été rude. Grossie par les pluies d'automne, la Seine avait fait tomber les barrages, et se ruait vers la mer comme une bête échappée. Les mariniers inquiets hâtaient leurs livraisons, car le fleuve roulait déjà au ras des quais, et les dépêches, envoyées d'heure en heure par les postes d'éclusiers, annonçaient de mauvaises nouvelles. On disait que les affluents rompaient leurs digues, inondaient la campagne, et la crue montait, montait. Les quais étaient envahis par une foule affairée, grouillement d'hommes, de charrettes et de chevaux; au-dessus, les grues à vapeur manœuvraient leurs grands bras. La halle aux vins était déjà déblayée. Des camions emportaient des caisses de sucre. Les toueurs quittaient leurs cabines; les quais se vidaient; et la file des charrois, gravissant la pente des rampes, fuyait la crue comme une armée en marche.

Retardés par la brutalité des eaux et les relâches des nuits sans lune, les Louveau désespéraient de livrer leur bois à temps.

Tout le monde avait mis la main à la besogne, et l'on travaillait fort tard dans la soirée, à la lueur des becs de gaz du quai et des lanternes. A onze heures, toute la cargaison était empilée au pied de la rampe. Comme la charrette de Dubac, le menuisier, ne reparaissait toujours pas, on se coucha.

Ce fut une terrible nuit, pleine de grincements de chaînes, de craquements de bordages, de chocs de bateaux. La *Belle-Nivernaise*, disloquée par les secousses, poussait des gémissements comme un patient à la torture. Pas moyen de fermer l'œil. Le père Louveau, sa femme, Victor et l'équipage se levèrent à l'aube, laissant les enfants dans leur lit. La Seine avait encore monté dans la nuit. Houleuse et vaguée comme une mer; elle coulait verte sous le ciel bas. Sur les quais, pas un mouvement de vie. Sur l'eau, pas une barque. Mais des débris de toits et de clôtures charriés au fil du courant. Au-delà des ponts, la silhouette de Notre-Dame, estompée dans le brouillard.

Il ne fallait pas perdre une seconde, car le fleuve avait déjà franchi les parapets du bas-port, et les vaguettes, léchant le bout des planches, avaient fait écrouler les piles de bois. A mi-jambes dans l'eau, François, la mère Louveau et Dubac chargeaient la charrette.

Tout d'un coup, un grand bruit, à côté d'eux les effraya. Un chaland chargé de pierres meulières, brisant sa chaîne, vint couler bas contre le quai, fendu de l'étrave à l'étambot.

Il y eut un horrible déchirement suivi d'un remous. Et, comme ils restaient immobiles, terrifiés par ce naufrage, ils entendirent une clameur derrière eux. Déchaînée par la secousse, la *Belle-Nivernaise* se détachait du bord.

La mère Louveau poussa un cri: « Mes enfants... »

Victor s'était déjà précipité dans la cabine. Il reparut sur le pont, le petit dans les bras. Clara et Mimile le suivaient, et tous tendaient les mains vers le quai.

— Prenez-les!... Un canot, une corde.

Que faire ? Pas moyen de les passer tous à la nage. Et l'Equipage qui courait d'un bordage à l'autre, inutile, affolé.

Il fallait accoster à tout prix. En face de cet homme égaré et de ces petits sanglotants, Victor improvisé capitaine se sentit l'énergie qu'il fallait pour les sauver. Il commandait :

« Allons, jette une amarre. Dépêche-toi. Attrape. »

Ils recommencèrent ainsi par trois fois.

Mais la *Belle-Nivernaise* était déjà trop loin du quai, le câble tomba dans l'eau.

Alors Victor courut au gouvernail, et on l'entendit qui criait : « Ayez pas peur, je m'en charge. »

En effet, d'un vigoureux coup de barre, il redressa l'embarcation qui s'en allait, prise de flanc, et à la dérive.

Sur le quai, Louveau perdait la tête. Il voulait se jeter à l'eau pour rejoindre ses enfants, mais Dubac l'avait saisi à bras-le-corps pendant que la mère Louveau se couvrait la figure avec les mains pour ne pas voir.

Maintenant la *Belle-Nivernaise* tenait le courant et filait avec la vitesse d'un remorqueur sur le pont d'Austerlitz. Tranquillement adossé à la barre, Victor gouvernait, encourageait les petits, donnait des ordres à l'Equipage. Il était sûr d'être dans la bonne passe, car il avait manœuvré droit sur le drapeau rouge, pendu au milieu de la maîtresse-arche pour indiquer ainsi la route aux mariniers.

Mais aurait-on la hauteur de passer, mon Dieu ?

Il voyait le pont se rapprocher très vite.

— A ta gaffe, l'Équipage; toi, Clara, ne lâche pas les enfants. Il se cramponnait au gouvernail. Il sentait déjà le vent de l'arche dans ses cheveux. On y était. Emporté par son élan, la *Belle-Nivernaise* disparut sous la travée, avec un bruit épouvantable, mais non pas si vite que la foule amassée sur le pont d'Austerlitz n'aperçut le matelot à la jambe de bois manquer son coup de gaffe et tomber à plat-ventre, tandis que l'enfant criait du gouvernail : « Un grappin, un grappin ».

La *Belle-Nivernaise* était sous le pont.

Dans l'ombre de l'arche, Victor distinguait nettement les énormes anneaux scellés dans l'assise des piles, les joints de la voûte au-dessus de sa tête et, dans la perspective, l'enfilade des autres ponts, encadrant des pans de ciel.

Puis ce fut comme un éclaircissement d'horizon, un éblouissement de plein air au sortir d'une cave, un bruit de hourras au-dessus de sa tête et la vision de la cathédrale, ancrée sur le fleuve comme une frégate.

Le bateau s'arrêta net. Des pontiers avaient réussi à lancer un croc dans le bordage. Victor courut à l'amarre et enroula solidement le câble autour de la courbe.

On vit la *Belle Nivernaise* virer de bord, pivoter sur l'amarre et, cédant à l'impulsion nouvelle qui la halait, accoster lentement le quai de la Tournelle, avec son équipage de marmots et son capitaine de quinze ans.

Le nageur n'aime pas l'eau

Dans certains pays les champions olympiques victorieux ont reçu, à leur retour, une réception triomphale de leurs compatriotes. On peut vraiment dire que ce fut le cas de Csik, jeune étudiant hongrois, vainqueur du 100 mètres nage libre. En effet, il fut traité comme un héros national, fêté, honoré et on décida même de lui élever une statue! La statue fut immédiatement commandée, exécutée, livrée et érigée sur une place publique. Il y a quelques mois à peine de cela, mais l'hiver est venu, et avec lui, la pluie, le froid, la brume et la statue s'est mise à fondre lamentablement, elle s'est creusée de tristes rigoles et on va être obligé de la retirer de son socle. Voilà ce qui s'était passé et explique cette lamentable destinée de la statue d'un nageur: le sculpteur, la croyant destinée à une exposition l'avait faite en plâtre, et vous savez que le plâtre n'aime pas l'eau.

Un sportif sait tout faire

Tel est sans doute l'avis des organisateurs de courses cyclistes puisque l'on a vu récemment des directeurs de vélodromes proposer à deux coureurs cyclistes célèbres, connus pour posséder l'un et l'autre une jolie voix, des contrats où il était indiqué que, entre les courses, les coureurs devraient chanter au micro du stade, quelques-unes des chansons de leur répertoire. Jamais les chanteurs ne nous avaient dit que pour se mettre en voix il était bon de faire, auparavant, quelques tours de piste à une vitesse-record.

Stratégie et alphabet

Les « sportifs » qui n'ont jamais touché un ballon ni de la main ni du pied, mais qui vont tous les dimanches au stade admirer les prouesses des champions ont la mauvaise habitude d'afficher des connaissances extraordinaires des tactiques de chaque sport. C'est ainsi que, récemment, au cours d'un match qui opposait deux équipes du Midi, chaque équipe ayant marqué deux buts et l'une d'elles étant près de marquer le troisième, les adversaires se repliaient vers le but qu'ils voulaient protéger. Cette méthode n'était pas du goût des partisans des premiers lorsque l'on entendit une spectatrice expliquer avec beaucoup d'assurance qu'ils pratiquaient la méthode W. M. « W. M., répondit un des partisans, mais non, ils sont tous groupés devant le but et nous donnent plutôt une démonstration de tout l'alphabet. »

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

TOTO ET TOUTOUNE REFUGIES A IBIZA AUX BALEARES ORGANISENT AVEC LES PÊCHEURS LA RESISTANCE AUX REBELLES ILS EDITENT UN JOURNAL ET LE DISTRIBUENT

7

Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU.

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, qui a mystérieusement disparu, est accusé du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de Louise, sa fiancée. Celle-ci recherche l'assassin inconnu, avec ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans). La nuit du crime, l'inventeur Clément Lothaire, oncle de Pierrot, et son ami le professeur Schultz ont également disparu. Le surlendemain on vient arrêter Fil-de-Fer, soupçonné d'avoir assassiné une vieille Russe qui la veille au soir l'avait mis en garde contre les agissements d'une bande mystérieuse,* le Trèfle noir.

Chapitre XIII

L'ÉTAU SE RESSERRE

Jusqu'à 10 heures du matin, Fil-de-Fer resta prisonnier dans la salle à manger de la *Villa Germaine*, sous la garde des deux agents cyclistes qui lui avaient passé de fortes menottes d'acier. On ne lui avait pas laissé le temps de faire sa toilette, et le jeune Parisien, les cheveux en broussaille, croyait vivre un cauchemar. Cependant, sans perdre la tête il préparait sa défense, s'efforçant d'être calme et d'accumuler les preuves de son innocence.

Le commissaire Bernot n'avait pas perdu son temps. Il avait téléphoné à la Préfecture de police, pris ses renseignements sur Fil-de-Fer, convoqué un juge d'instruction et les employés des services de l'identité judiciaire. Déjà plusieurs automobiles avaient amené sur les lieux des photographes et des spécialistes de criminologie. Les pièces de la maison du crime, le cadavre avaient été photographiés sous tous les angles imaginables. Les empreintes sur les boutons de porte et sur la clef anglaise avaient été soigneusement relevées par un gros homme flegmatique, qui saupoudrait les objets avec une poudre jaune qu'il projetait avec un petit soufflet semblable à celui qu'on emploie pour les insecticides.

Le spécialiste des empreintes quittait la villa lorsqu'une automobile Morel noire arriva, amenant le juge Portier, un homme de haute taille, légèrement bedonnant, qui approchait la quarantaine, et son greffier. Le commissaire les accueillit.

— Monsieur le juge, si vous y consentez, je procéderai moi-même au premier interrogatoire. Le cas est simple : Crime ayant le vol pour mobile. Nous avons toutes les preuves en main.

Les agents conduisirent Fil-de-Fer dans la chambre du crime, et les magistrats le mirent en face du cadavre de la malheureuse vieille femme.

— Un bon mouvement, dit le commissaire. Il est inutile de nier. Nous avons toutes les preuves contre vous. Reconnaissez avoir tué pour voler Mme Evangelina Bibliovna, dite la comtesse.

Tandis que le commissaire parlait, Fil-de-Fer examinait soigneusement la pièce. La chambre donnait sur la rue, face à la *Villa Alfred*. Près de la fenêtre se trouvait le fauteuil où se tenait habituellement la victime. A côté de là, sur une table, Fil-de-Fer remarqua deux objets dont la présence le surprit : un téléphone et un appareil de radio d'un modèle déjà ancien, qui possédait à la fois un haut-parleur et un casque d'écoute.

— Allons, répondez, s'impatienta le commissaire. Vous reconnaissez les faits, n'est-ce pas ?

— Je suis parfaitement innocent du crime dont vous m'accusez, répliqua Fil-de-Fer. Il me sera facile de le prouver.

Deux hommes vêtus de blanc et porteurs de brancards pénétrèrent dans la pièce.

— Nous venons de la part de l'Institut médico-légal pour enlever le cadavre, dirent-ils. On peut y aller, monsieur le commissaire ?

— Oui, vous pouvez. Tout est fait maintenant. Mais peut-être pourrions-nous poursuivre l'interrogatoire au commissariat ? poursuivit Bernot en s'adressant au juge.

— Vous avez entièrement raison, s'empressa de répondre Portier, que l'odeur de l'infect taudis incommodait, et qu'une carrière déjà longue n'avait jamais pu habituer à la vue du sang répandu.

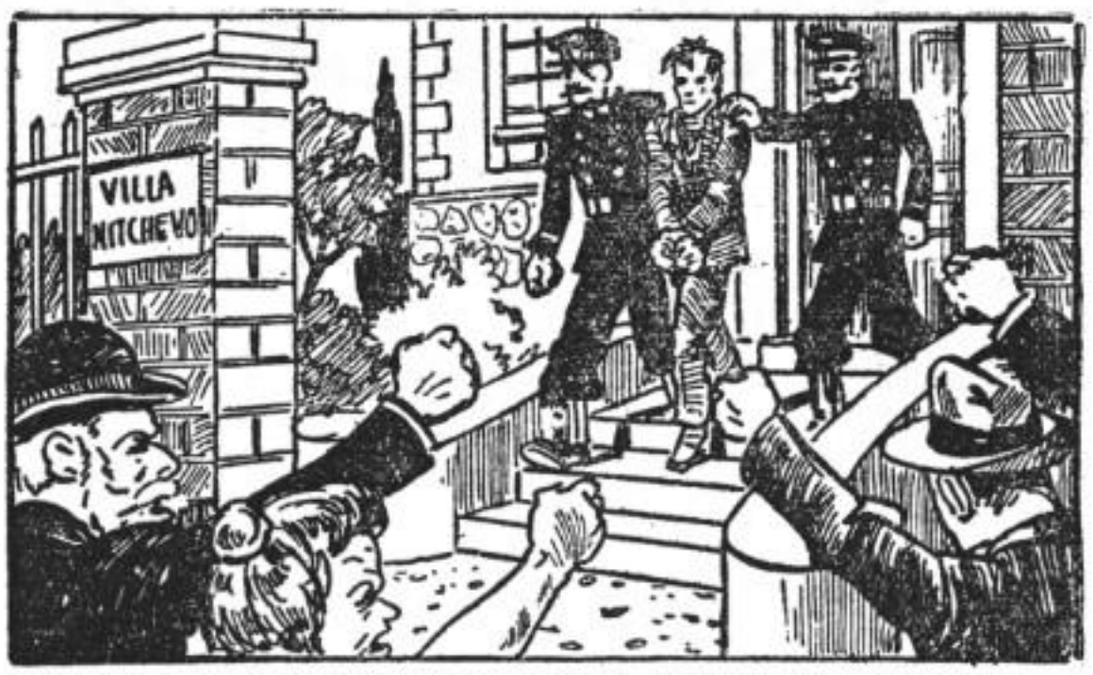
Il ouvrit une petite caissette de bois blanc où les services anthropométriques avaient placé précautionneusement le lourd outil sur un lit de coton. Il présenta l'arme du crime au Parisien.

— Cette clef anglaise est à moi, reconnut Fil-de-Fer. Où l'avez-vous trouvée ? Elle était dans mon sac à outils à la *Villa Alfred*.

— Quand avez-vous vu la victime pour la dernière fois ? interrogea le commissaire sans répondre au Parisien.

— Hier soir, à 9 h. 20 environ. Elle m'a abordé en bas de la rue de la Plâtrière et m'a adressé des discours incohérents. Elle était un peu ivre, je crois. Je l'ai quittée presque immédiatement. Je me suis ensuite rendu chez mes amis Rousseau où j'ai passé la nuit. Je suis arrivé chez eux un peu avant 9 h. 1/2. Je n'en suis ressorti que les menottes aux mains.

Le commissaire Bernot était déçu par



Quand Fil-de-Fer sortit les menottes aux poignets, des poings menaçants se dressèrent.

La rue de la Plâtrière était noire de monde. Le bruit du meurtre s'était rapidement répandu dans Clamart, et chacun avait voulu voir la villa du crime. La police avait du mal à contenir la foule.

— A mort! à mort! l'assassin, hurlèrent quelques voix lorsque Fil-de-Fer, les menottes aux mains, parut sur le seuil de la *Villa Nitchevo*.

— C'est le moment de bien défendre sa peau et de ne pas dire de bêtises, se dit Fil-de-Fer, qui ne perdait pas son sang-froid.

Les agents fendirent la foule. On fit monter le prisonnier en voiture. Lorsque l'auto démarra, quelques cailloux volèrent.

— Vous persistez à nier ? répéta le commissaire en reprenant l'interrogatoire.

— Avouez-donc, appuya le juge. Ces messieurs du jury vous en tiendront compte; vous pourrez bénéficier des circonstances atténuantes, sauver votre tête...

— Je suis innocent, répéta Fil-de-Fer avec une calme énergie.

— Nous allons vous convaincre du contraire, répliqua Bernot d'une voix coupante. Reconnaissez-vous cette clef anglaise ?

la netteté des réponses de Fil-de-Fer. Il avait espéré que l'accusé nierait avoir vu la comtesse la veille au soir, alors qu'il avait appris peu avant qu'un épicier de l'avenue Adolphe-Schneider avait été témoin de l'entretien de la victime et de son assassin présumé. L'épicier avait même pu préciser l'heure de cette conversation, car il n'avait pas coutume de fermer son magasin si tard, le dimanche, et qu'il en avait fait en rentrant la réflexion à sa femme. L'heure qu'il avait donnée était la même que celle qu'indiquait Fil-de-Fer. Mais le commissaire avait d'autres preuves.

— Et ceci, connaissez-vous ceci ?

Il avait ouvert une nouvelle boîte et montrait au Parisien une liasse de billets de banques et de titres, retenus ensemble par une vieille jarretière bleu azur.

— Je n'ai jamais vu cet argent et ces valeurs, répliqua Fil-de-Fer.

— Et pourtant, répliqua triomphalement le commissaire Bernot, cette liasse a été trouvée dans un placard, *Villa Alfred*, enveloppée dans un journal d'extrême-gauche. Et ces valeurs proviennent indiscutablement du crime, car parmi celles-ci se trouvent des titres nominatifs au nom de Mme Evanlegina Bibliovna, votre victime. Allons, avouez! vous êtes pris la main dans le sac. Tout à l'heure les services de l'identité judiciaire vont achever de vous confondre. Elles ont relevé des empreintes relevées sur le magot et sur la clef anglaise. Allons, mets-toi à table.

— Je suis innocent, répéta Fil-de-Fer.

— Innocent! Tais-toi, canaille. On te connaît. Mon collègue Cortier, de Meudon, m'a donné les pires renseignements sur toi. Tu es une tête brûlée, un violent... Tu es l'ami de ce Jambe-de-Bœuf qui a sauvagement assassiné Raymond Lacombe. Tu fais partie d'une bande. Et je vais te dire ce que tu as fait hier soir. Tu rencontres la vieille. Elle est à demi saoûle. Elle te fait ses confidences. Peut-être en sait-elle long sur ce que tu trafiquais avec ton complice Jambe-de-Bœuf, *Villa Alfred*. Peut être sait-elle même où tu caches l'assassin du malheureux Raymond Lacombe. Elle laisse échapper une parole imprudente. Tu décides de tuer la vieille femme. Tu lui dis qu'il serait plus commode, pour causer, d'aller chez elle. Sans méfiance, elle accepte. Déjà tu tâtes dans ta poche la clef anglaise qui te servira tout à l'heure à assassiner une femme sans défense. Tu la suis. Aussitôt chez elle, tu l'assommes froidement. Tu songes à fuir, mais tu te souviens que la fuite a été le principal argument qui a permis d'inculper ton complice Jambe-de-Bœuf. Tu ramasses en hâte le magot. Tu le caches chez toi. Et tu vas sous quelque prétexte passer la nuit chez tes amis. Tu crois ainsi t'assurer un alibi. On ne te soupçonnera pas d'avoir consommé en dix minutes le plus affreux des crimes et de t'être presque aussitôt assis, calmement, à la table d'une honorable famille... Mais on n'est pas plus malin que la police, mon gaillard, on ne la trompe pas... Allons, avoue!

Il semblait à Fil-de-Fer qu'un étau se refermait lentement autour de lui et menaçait de le broyer. La sueur lui coulait du front. Le récit du commissaire était parfaitement logique, cohérent. L'arme du crime et la liasse retrouvée achevaient de l'accabler. Cependant il répondit avec calme et d'une voix qui tremblait à peine :

— Je suis innocent.

— C'est lutter contre l'évidence! s'écria le juge Portier.

Chapitre XIV

LE MARTEAU D'ACIER

A 5 heures du soir, Fil-de-Fer sortit du commissariat de Clamart, seul, libre! En passant le seuil de la porte, il souffla bruyamment :

— Pour l'avoir échappé belle...

La suite de l'enquête avait apporté une série de faits nouveaux qui avaient fait éclater l'innocence du Parisien avec une telle évidence que le commissaire, malgré son entêtement, avait dû demander au juge Portier de signer un ordre d'élargissement.

La comtesse avait été vue en effet après 10 heures du soir chez un bistro de la rue Léopold-Schneider, où elle avait bu coup sur coup plusieurs verres de fine. Le rapport des services de l'identité judiciaire avait appris qu'aucune des empreintes digitales relevées sur l'arme du crime et sur la liasse de titres n'était semblable aux empreintes du Parisien. L'autopsie de la victime avait enfin prouvé que le crime avait été commis après une heure du matin.

— Je lui dois une fière chandelle, à Mme Rousseau, se disait Fil-de-Fer. Si le hasard ne m'avait pas fait dormir la nuit dernière chez mes amis, et qui plus est dans un cabinet noir d'où il m'était impossible de sortir sans les réveiller, il est certain que le commissaire aurait pu me démontrer par A plus B que j'étais l'assassin de la comtesse. Et le pire, c'est qu'il aurait

convaincu les juges et que ma tête...

Fil-de-Fer eut un frisson rétrospectif. Puis, continuant sa route vers la *Villa Alfred*, il se mit à songer à l'extrême ressemblance de l'accusation qui avait été portée contre lui, et celle qui pesait encore sur son ami Jambe-de-Bœuf.

Dans un cas comme dans l'autre, le crime avait été commis avec des armes dérobées *Villa Alfred*, de façon à faire retomber le crime sur l'un des deux amis. Le revolver comme la clef anglaise avaient été abandonnés près des lieux du crime pour aiguiller la police sur une fausse piste. Dans l'affaire des *Joyeux Vignerons*, le malheureux Raymond avait été abattu au moment où il allait saisir un assassin mystérieux. *Villa Nitchevo*, un inconnu avait assommé sauvagement la vieille comtesse au moment où celle-ci se préparait à faire des révélations sur l'activité de la bande mystérieuse du *Trèfle noir*.

— Le *Trèfle noir*, voilà la clef des mystères, se disait Fil-de-Fer. Nous avons retrouvé un as de trèfle auprès du cadavre du malheureux Raymond. Pierrot a ramassé un trèfle de velours dans la chambre de Clément Lothaire, tout de suite après la disparition du savant et du Pr Schultz. Et la comtesse me disait hier : « *Ne luttez pas contre le* Trèfle noir, *le* Trèfle noir *est partout, il vous épie, il frappe à votre porte, imprévu comme la Mort.* » A cette heure les passants étaient encore nombreux boulevard Adolphe-Schneider. La comtesse était surveillée. En m'adressant la parole elle a signé son arrêt de mort. Elle en savait sans doute trop long sur la bande mystérieuse. Le *Trèfle noir* a craint ses bavardages. Il l'a supprimée, en accumulant les preuves pour qu'on m'accuse ensuite de l'assassinat. Un beau doublé...

Fil-de-Fer songeait qu'il l'avait échappé belle. S'il avait couché la nuit précédente *Villa Alfred*, sans doute aurait-il été assassiné comme l'avait été la vieille femme... Il irait coucher ce soir-là chez la grand'mère Lacombe, aux Moulineaux, ou chez Pierrot à l'Ile Saint-Germain... Il était sans arme, et risquait tout, dans cette maison isolée, en lisière de la forêt, sans autres voisins immédiats que les Morel...

Fil-de-Fer n'était pourtant nullement poltron. Mais il aurait été stupide de s'exposer inutilement. Ses amis avaient besoin de lui pour engager la lutte contre la bande mystérieuse du *Trèfle noir*. On était sans nouvelles de Jambe-de-Bœuf que la prison menaçait. Pierrot, qui n'était qu'un enfant, était obligé de se cacher. Louise ne pouvait entreprendre seule contre des ennemis mal connus et qui ne reculaient devant aucun crime, la lutte qui permettrait de venger son frère, de retrouver et de réhabiliter son fiancé, de démêler les circonstances qui entouraient la disparition du Pr Schultz et de Clément Lothaire.

Soudain Fil-de-Fer en arriva à une déduction qui lui expliquait bien des mystères. Si la disparition de Clément Lothaire avait coïncidé avec le drame des *Joyeux Vignerons*, c'est que la bande du *Trèfle noir* avait été avertie que le soir du bal, l'inventeur avait été laissé pour la première fois hors de la surveillance de Jambe-de-Bœuf. Il fallait pour cela qu'un espion ait surveillé étroitement, et depuis plusieurs semaines, les habitants de la *Villa Alfred*. Et soudain Fil-de-Fer venait de découvrir la personne qui avait joué ce rôle.

La comtesse était venue s'installer rue de la Plâtrière très peu de temps après Clément Lothaire. Son âge, son excentricité, le fait qu'elle ne sortait que très rarement avaient détourné d'elle tous les soupçons. Le fait qu'elle était perpétuellement aux aguets derrière ses vitres n'avait même pas été remarqué, car c'est là la manie de beaucoup de vieilles femmes. Les habitants de la *Villa Alfred* ne s'étaient nullement méfiés.

Et voici qu'en pénétrant dans la chambre du crime, Fil-de-Fer avait aperçu un téléphone. Cette vieille femme à qui nul ne rendait jamais visite et qui se faisait passer pour sourde n'avait nullement besoin d'un tel appareil. Le vrai est qu'elle avait pour mission d'épier la *Villa Alfred* et qu'elle faisait ses rapports par téléphone aux membres de la bande du *Trèfle noir*.

Tout en méditant, Fil-de-Fer était arrivé rue de la Plâtrière. La rue était maintenant déserte. Le Parisien rentra chez lui et se mit à préparer une petite valise. Il la fermait lorsqu'on sonna à la grille.

— Pourvu que ce ne soit pas le commissaire de police qui ait changé d'avis et qui vienne m'arrêter de nouveau, se dit le Parisien.

Un camion du bazar de l'Hôtel-de-Ville était arrêté devant la villa, et c'était un livreur qui avait sonné.

— J'ai pourtant rien commandé, se dit Fil-de-Fer.

Le livreur tendit à Fil-de-Fer un petit paquet enveloppé de papier vert.

— Pour M. Pierrot Lancry. C'est payé. Voulez-vous signer ici, ajouta l'homme en tendant son carnet.

Fil-de-Fer donna sa signature et prit le paquet qu'il s'empressa d'ouvrir sitôt revenu dans la villa.

Il contenait un petit marteau d'acier, du modèle de ceux qui se vendent dans les magasins à prix uniques. Le manche d'acier est creux et contient tout un jeu de tournevis et de petits outils.

— Qui est-ce qui peut envoyer un tel jouet à Pierrot ? se demanda Fil-de-Fer. C'est bon pour un bricoleur, mais pour un apprenti...

Machinalement, l'ouvrier carrossier avait dévissé le manche creux et il en tirait les menus outils qu'il contenait. Autour du plus petit des tournevis était enroulée une mince bande de papier blanc. Fil-de-Fer la déroula, et il y lut ce court message dactylographié :

PRIÈRE PIERROT SE TROUVER DEMAIN MARDI MIDI SALLE ANTIQUITÉS ASSYRIENNES MUSÉE DU LOUVRE. IMPORTANT. PRÉCAUTIONS. SCHULTZ.

— Un message du Pr Schultz, s'écria le Parisien avec stupéfaction.

(A suivre.)

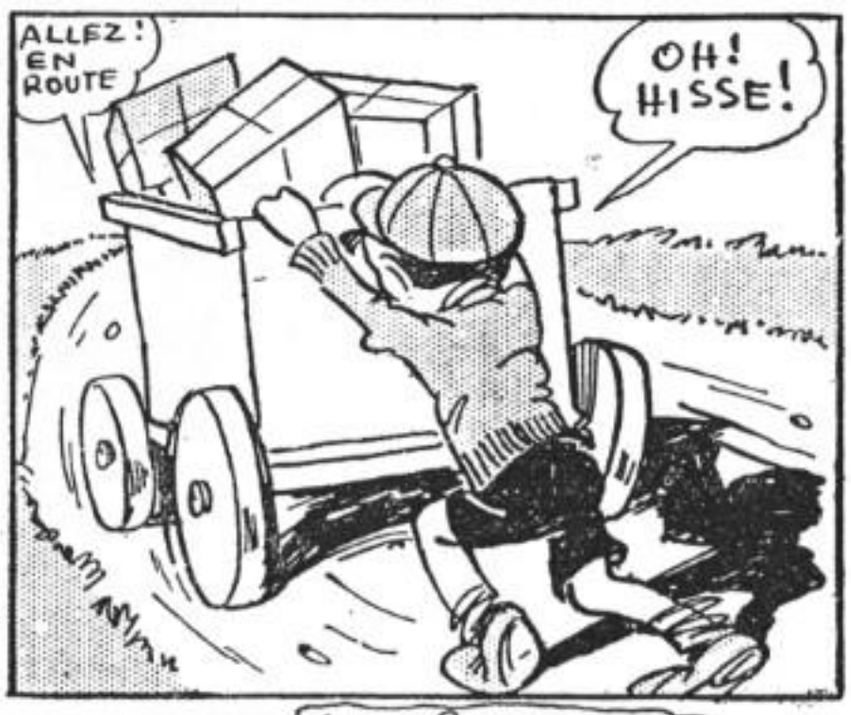
SI " LE TRÈFLE NOIR " vous a intéressé vous lirez le grand roman de

R. DUCHATEAU

LE MYSTERE DU SERPENT A PLUMES

Les premières aventures de Pierrot Lancry

Un fort volume illustré **E. S. I.** 7 fr. 50



Variétés

CHARADES

Trois charades communiquées par Jacqueline Caribeaux, 11 ans 1/2, Paris (14e).

1° Mon premier est une voyelle,
Mon second fait partie d'un bateau,
Mon troisième est la demeure des oiseaux.
Mon dernier est la boisson favorite des Anglais.
Et nous appartenons à mon tout.

2° Mon premier est une préposition.
Mon second est un poisson très recherché.
Et mon tout un grand homme de la révolution.

3° Mon premier court après mon second.
Qui ronge mon troisième,
Et mon tout est une grande voiture à cheval.

Mon second est une partie de la jambe.
Avec laquelle vous faites mon premier.
Et mon tout est la substance de cette page.

ANAGRAMME

Avec les mots suivants, vous pouvez former le nom d'une ville voisine de Paris. Quelle est-elle ? *Bateau, file, non.*

MÉTAGRAMME

Je suis un insecte très commun, j'ai six lettres, mais si vous changez ma tête, je peux devenir un traitement pour les fous, une partie du visage, la cuiller qui sert à verser le potage, le tronc d'un arbre et sa racine, et, enfin, la partie essentielle du piano.

PROBLÈME

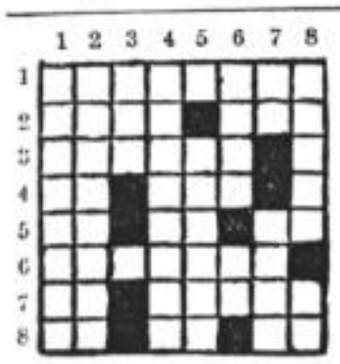
Le maître d'école a voulu donner des bons points à trois élèves : Jean, Paul et Pierre. Il en avait un certain nombre et il donne à Jean la moitié de ce qu'il avait plus un bon point. Paul reçoit la moitié de ce qui reste plus un bon point et il y en a encore 3 pour Pierre. Combien chaque élève a-t-il eu de bons points, et combien le maître en avait-il en tout ?

B	U	C	H	E
S	E	C	H	E

Changer une lettre dans chaque case marquée d'une croix, vous irez ainsi de *Bûche* à *Sèche*.

(Toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Sport que l'on pratique sur un canot. — 2. Prénom breton. Partie de la phrase. — 3. Où l'on voit des films. — 4. Article. Préfixe. — 5. 2 lettres de lit. Terminaison d'infinitif. Pronom possessif. — 6. Plaire. — 7. Mis en mouvement. Mesure de volume pour le bois. — 8. Terminaison d'infinitif. 2 lettres de été. Conjonction.

Verticalement. — 1. Sport de la bicyclette. — 2. Celui qui conduit un avion. — 3. Négation. — 4. Coûteuse. — 5. Est digne de. — 6. Tas. Note de musique. — 7. Mot anglais employé par les sportifs. Maman. — 8. Allongea. Conjonction.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 58

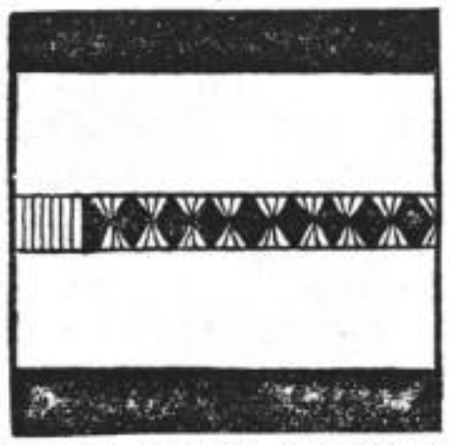
Horizontalement. — 1. Garagiste. — 2. Réuni. Et. — 3. Er. Très. — 4. Variation. — 5. Elle. — 6. Sellera. — 7. Trié. Ma. — 8. Espéral. — 9. Sur. Ali.

Verticalement. — 1. Grévistes. — 2. Aéra. Er. — 3. Ru. Relier. — 4. Antilles. — 5. Girafe. — 6. Éternel. — 7. Sl. Ri — 8. Te. Os. Ma. — 9. Étenderait.

LE COIN DES FILLETTES

Jours pour le linge

Voici d'autres modèles de jours qui peuvent vous servir pour orner du linge. Vous ne prenez que deux ou trois fils à la fois ce qui vous donne des barrettes très rapprochées et que vous serrez en haut et en bas comme le montre la première figure. Puis vous réunissez vos barrettes deux à deux par le milieu, grâce à un fil qui passe ainsi que vous le voyez sur la figure II. Pour que ce jour soit joli il faut que les fils soient tirés sur une assez grande hauteur et que le fil qui relie les milieux des barrettes soit bien tendu pour ne pas déformer l'ouvrage.



Les Conseils de tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *En hiver on ne peut guère faire de desserts avec les fruits puisqu'il n'y en a presque pas, et c'est bien dommage. Voici cependant un entremets agréable, vite fait et fort bon. Prenez quelques belles oranges, cinq ou six, par exemple, pelez-les bien soigneusement en ayant bien soin d'enlever la peau blanche sans abîmer les quartiers. Coupez-les en rondelles aussi fines que vous pourrez, en recueillant le jus qui coule quand vous coupez. Mettez vos rondelles à plat dans un plat assez grand, puis prenez huit ou dix morceaux de sucre en poudre (ou 8 à 10 cuillerées à café de sucre que vous réduirez en poudre) et saupoudrez-en vos rondelles d'oranges. Versez alors dessus environ les deux tiers d'un verre d'eau et, si votre maman peut vous en donner (mais ce n'est pas indispensable) une cuillerée de liqueur. Remuez bien le tout sans abîmer les rondelles et laissez au frais avant de le manger.*

Contre la rouille. — *Vous avez posé vos ciseaux ou ceux de votre maman (ce qui est plus grave) à un endroit humide et vous les retrouvez marqués de petites taches de rouille. Ce n'est pas extrêmement grave, rassurez-vous. Prenez un petit peu de pétrole ou d'huile sur un tampon de flanelle et frottez soigneusement l'endroit abîmé. Peu à peu, les taches partiront et vous n'aurez plus qu'à sécher soigneusement et... à éviter à l'avenir les endroits humides.*

Quelques emplois du thé. — *Les Anglais boivent beaucoup de thé et les Français commencent à en boire aussi. Votre maman en a fait un jour. Demandez-lui de conserver les feuilles humides et surtout le thé très fort qui reste en général au fond de la théière. Il vous servira : vous avez fait tomber votre parapluie dans la boue. Laissez-le sécher, puis frottez les taches avec un peu de ce thé et vous verrez qu'elles disparaîtront. Une prochaine fois, je vous indiquerai d'autres emplois du thé.*

Les noms de villes

Aucun accessoire n'est nécessaire sauf une bonne mémoire et des connaissances approfondies en géographie. On se partage en deux camps égaux ayant chacun un chef à sa tête. On tire au sort pour désigner le camp qui commencera. Le chef de celui qui est désigné se met à réciter tout bas, sans qu'on puisse l'entendre, l'alphabet. Le chef du camp adverse lui dit subitement : « Arrête! » Il dit alors à quelle lettre il en était et un membre quelconque de l'autre camp doit dire le plus vite possible un nom de ville commençant par cette lettre. Aussitôt qu'il a dit ce nom le chef de son camp se met à compter, pas trop vite (comme pour compter les secondes). Un des adversaires doit dire alors un autre nom commençant toujours par cette lettre avant qu'il n'ait atteint 30. C'est alors l'autre chef de camp qui compte et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des chefs ait atteint 30 sans avoir été interrompu. Les premiers noms sont très faciles à trouver, me direz-vous, oui, mais vous verrez quand on a déjà cité une dizaine de villes, comme on trouve que 30 secondes, c'est court. Au lieu des noms de ville vous pouvez également citer des noms d'hommes illustres.

Fabriquons un petit miscroscope

A défaut d'un véritable microscope, vous pouvez en faire un vous-même; prenez une mince plaque de zinc au centre de laquelle vous percerez un trou, à l'aide d'une grosse aiguille ou d'une alène assez fine. Puis, d'un petit bâton pointu (bien propre) laissez tomber juste sur le trou une goutte d'eau claire. Elle remplacera la lentille, votre microscope est prêt.

Placez l'objet à examiner, exactement au-dessous de cette lentille, il vous apparaîtra avec un important grossissement, vous permettant d'apercevoir des détails invisibles à l'œil nu.

HISTOIRE DE L'AVIATION

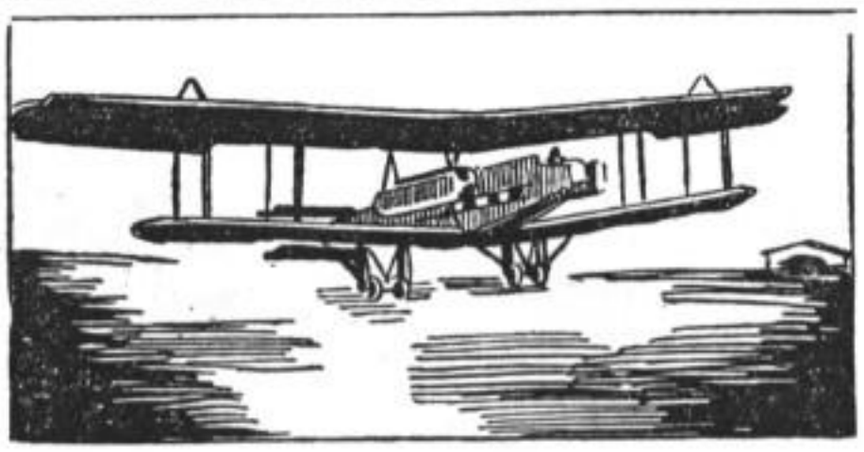
LES GROS PORTEURS

La guerre est maintenant finie! Une aviation nouvelle en est sortie et notamment l'avion de bombardement, susceptible de transporter de grosses charges dans un rayon d'action considérable.

Dès la cessation des hostilités les constructeurs se préoccupent d'adapter ces appareils aux besoins du moment, transports de voyageurs, poste, etc.

Un de ces appareils de construction anglaise, « le Handley-Page », peut avec les « Goliaths » de Farman être considéré comme un prototype du genre qui permit l'établissement de lignes aériennes régulières internationales.

Vous remarquerez le dièdre des ailes et l'aspect qui rappelle fortement les « cage à poule » des temps héroïques de l'aviation.



Mme Leriche, 50 ans, buste avantageux, lourd manteau de fourrure, et M. Leriche, son mari, font des achats dans un magasin. Madame veut une robe, une robe très élégante... « Cette étoffe n'est pas mal, dit le mari. — Oh! quelle horreur, personne ne porte cela! — Cette autre me plaît, dit M. Leriche, avec ses rayures. — Je n'en voudrais pour rien au monde! Toutes les femmes portent cela... » M. Leriche prit le parti de se taire.

o

Gaëtan est fils de banquier. Il a douze ans, va au lycée. Aujourd'hui, l'inspecteur assiste au cours d'arithmétique et interroge Gaëtan. « Dites-moi quels sont les intérêts rapportés par un capital de 10.000 francs, pendant une durée de 6 mois, au taux de 3 0/0. » Gaëtan réfléchit, fait la moue : « Euh, euh... Ce n'est pas une affaire bien brillante, monsieur. »

o

M. Harpagon et M. Grandet, deux avares célèbres, se rencontrent au bord de la rivière. Ils parlent de natation et chacun d'eux s'estime excellent nageur. « Je parie cinq francs, dit Harpagon, que je resterai plus longtemps que toi sous l'eau. — Vas-y, c'est moi qui gagnerai. » Et nos deux compères de plonger. Savez-vous ce qui arriva ? Aucun d'eux ne remonta. La police recherche aujourd'hui deux cadavres.

o

La scène se passe dans le métro à six heures du soir, heure d'affluence. Un monsieur très distingué, gants et guêtres blanches, est assis tandis qu'une maman est debout près de lui, tenant un bébé dans ses bras. Elle attend quelques minutes. Le monsieur ne bouge pas. Soudain, délibérément, elle pose le bébé sur les genoux du monsieur. Cris, protestations. « Pourquoi mettez-vous cet enfant sur moi ? » Et la maman, pour se moquer : « Parce que vous portez un imperméable. On ne sait jamais avec les enfants... » Vexé, le monsieur égoïste descendit à la station suivante.

o

Nous ne serions pas contents si nous ne retrouvions notre ami Marius, en voyage dans le Pas-de-Calais. Un brave pêcheur, vêtu d'un costume de toile brune, que Marius a rencontré sur le port, lui dit : « Par temps clair, on aperçoit la côte anglaise. » (Ce qui est vrai.) Mais Marius, qui n'oublie jamais qu'il vient de Marseille, de répliquer : « Nous, de Marseille, nous entendons rugir les lions du Sahara! »

Il y a une centaine d'années, un paysan de Sverdlosk (Russie) trouvait dans un champ plusieurs pierres vertes qui étaient d'authentiques émeraudes. L'État décida, sans délai, d'exploiter ces mines au profit d'une caste d'aristocrates. De 1914 à 1925, les mines ne furent pas exploitées, mais aujourd'hui le travail a repris d'une manière rationnelle. Jusqu'à présent, des milliers d'émeraudes d'un poids variant de 200 grammes à plus d'un kilo ont été extraites.

Les mines s'étendent sur près de 17 kilomètres.

o

Avant la Révolution française de 1789, tout accusé judiciaire était soumis à la torture. C'est une loi votée par l'Assemblée législative, en septembre 1792, qui mit fin à cet usage barbare.

o

Vous avez souvent entendu parler du siècle de Louis XIV. Sachez donc que l'Histoire a accordé le mot siècle à quatre périodes illustres : Le Siècle de Périclès, le Siècle d'Auguste, le Siècle de Léon X et le Siècle de Louis XIV.

o

Certaines graines conservent leur pouvoir germinatif pendant des centaines d'années. C'est ainsi que des grains de blé trouvés dans les tombeaux des Pharaons (Égypte), placés dans certaines conditions, ont germé. La graine de mimosa se conserve pendant deux siècles.

o

La cuisine chinoise est très réputée pour son raffinement. L'un de ses plats célèbres est : les nids d'hirondelles. Que sont au juste ces nids d'hirondelles ? En réalité, ils n'ont rien à voir avec l'hirondelle, mais avec un autre oiseau nommé *salagane*. Cet oiseau sécrète, à certaines périodes, une salive épaisse et gluante qui sert de base à l'édification des nids. C'est cette salive qui est très estimée pour sa saveur fine, après avoir subi d'ailleurs une préparation culinaire très compliquée.

o

Les ongles et les poils poussent plus vite l'hiver que l'été. Il paraît aussi qu'ils croissent plus rapidement entre 5 et 30 ans, qu'aux autres périodes de la vie. La moyenne est de 1 millimètre par semaine à la main et de 1/4 de millimètre au pied.

COMMUNES ET SEIGNEURS

par

JACQUES BOUR

Nous avons déjà fait connaissance avec le maître du moyen âge, le *seigneur féodal*, et avec son puissant *château fort*. Il va être intéressant maintenant de savoir comment le peuple, à force de courage et de patience, s'est débarrassé de ces maîtres-là.

Le peuple, à cette époque, était composé de plusieurs sortes de gens. Il y avait les *serfs*, véritables esclaves paysans appartenant au seigneur comme pouvait lui appartenir un meuble ou un animal. Alors que les esclaves romains s'étaient peu à peu transformés en ouvriers pouvant se marier à leur guise, entrer dans des corporations, économiser de l'argent de façon à se « racheter » un jour et devenir des hommes libres, il est curieux de constater que le christianisme installa au moyen âge un régime bien plus dur puisque les serfs étaient pour toujours condamnés, eux et leurs enfants, à demeurer « attachés à la terre ».

A côté des serfs, il y avait les *vilains*. C'étaient de pauvres gens qui, ne pouvant profiter de leur liberté, car ils n'avaient pas les moyens de se défendre, « se donnaient » à des seigneurs ou plus souvent à des couvents.

Les laboureurs, de crainte des brigands, installaient leurs maisons tout près du château fort, et venaient s'y réfugier en cas de danger. Les seigneurs dressèrent les paysans à être soldats et les lancèrent à l'attaque des villes où prospéraient les marchands et les artisans, et à l'assaut des châteaux voisins. Quand un seigneur avait vaincu un autre seigneur, le vaincu devenait le *vassal* de l'autre qui prenait le titre de *suzerain*; le vassal dépendait du suzerain, devait lui jurer fidélité, lui porter secours, payer un impôt, etc.

Les jeunes nobles pressés de prendre les armes à la tête de tous les paysans dépossédés, mendiants, étrangers cherchant des aventures, afin d'aller se tailler des royaumes dans les pays non chrétiens, ces jeunes nobles se faisaient sacrer *chevaliers*. Il leur fallait pour cela passer par des *épreuves*, de façon à montrer leur courage, leur esprit, et puis jeûner, prier à genoux toute une nuit, etc.; enfin l'assemblée des chevaliers et des dames leur remettait en un jour de fête leurs éperons et leur cuirasse; le plus puissant des seigneurs présents frappait chacun de trois coups de plat d'épée sur l'épaule. Chaque nouveau chevalier s'armait alors du casque, du bouclier et de la lance, et devait s'engager par serment à être franc, juste, à défendre les faibles, les orphelins et les femmes. Il y eut, en effet, de vrais chevaliers « sans peur et sans reproche » qui parcouraient les pays à la recherche de malheureux à secourir, d'injustices à réparer. Mais la noblesse se moqua d'eux bien vite et l'histoire de *Don Quichotte*, le « chevalier à la triste figure », nous montre combien ridicules apparaissaient ces hommes-là.

Plus puissants encore que les seigneurs étaient les prêtres et les moines, possédant d'immenses richesses, des propriétés, des privilèges.

Comment réagissait le peuple à leur contact ? Il suffit de regarder certaines sculptures de ces merveilleuses cathédrales que des artisans anonymes ont construites avec tant d'amour : on y voit des diables poussant vers les chaudières de l'enfer des curés, des seigneurs, des rois; on y représente les vices bien plus souvent sous les habits des nobles que sous ceux des vilains... C'est parce que les cathédrales étaient bâties aux frais des *Communes*, villes qui s'étaient libérées de l'oppression seigneuriale. Les villes qui en avaient assez d'être pillées s'étaient, elles aussi, entourées de murailles et de fossés; on en fermait les portes la nuit, on barrait les rues par des chaînes; des veilleurs du haut des tours inspectaient l'horizon. Il devenait presque impossible d'attaquer une ville, même avec une armée, il fallait l'affamer par un siège. Les seigneurs qui essayèrent de les prendre par surprise en posant des échelles le long des murailles, virent leurs gens criblés de flèches, et furent gratifiés d'huile bouillante, de brandons enflammés, et autres projectiles appropriés... Ils se le tinrent pour dit! Ils essayèrent d'un autre jeu : les *croisades*, expéditions contre les « infidèles » pour leur enlever le tombeau du Christ. La première croisade eut lieu en 1095. Profitant de ce que de nombreux seigneurs y étaient partis, certaines villes affirmèrent aussitôt leur indépendance et se donnèrent une constitution : ainsi se créent les *communes* de Noyon en 1108, de Laon en 1110, de Sens en 1112, d'Amiens en 1113, de Soissons en 1115, etc.

Vainement un saint Bernard et d'autres princes de l'Église avaient protesté contre les prêtres ambitieux, méchants, pillards. C'est le peuple qui leur fit échec; en certaines régions, on chassa les prêtres, on les remplaça par des vieux du village réputés de bon conseil, et on transforma même les dogmes religieux. On appelle ces révoltes contre la religion les *hérésies*; les plus célèbres à cette époque sont celles des Albigeois et des Vaudois. Elles furent réprimées avec la plus grande violence. Une curieuse histoire est celle du moine Arnaldo de Brescia, qui souleva de nombreuses villes d'Italie à la fois contre l'empereur et contre le pape; il parvint à conquérir Rome où il proclama la république en 1146, une république copiée sur l'antique république romaine. Mais l'empereur Barberousse, quelques années plus tard, entra dans Rome en conquérant et fit brûler Arnaldo de Brescia.

Quant aux paysans, ils essayèrent de s'organiser en fédérations pour se défendre des brigands et aussi des seigneurs et des évêques (on appelait brigands ces étrangers qui avaient été *embrigadés* pour la guerre mais qui, la guerre finie, se faisaient voleurs de grands chemins). Dans le plus grand secret, ils se juraient fidélité et assistance, s'armaient. Ces « jurés » ou « chaperons blancs », en 1183, massacrent 3.000 brigands. Puis, ils réclament des seigneurs une amélioration de leur sort. Mais ils seront vaincus de même que sera écrasée plus tard cette « Jacquerie », formidable révolte paysanne.

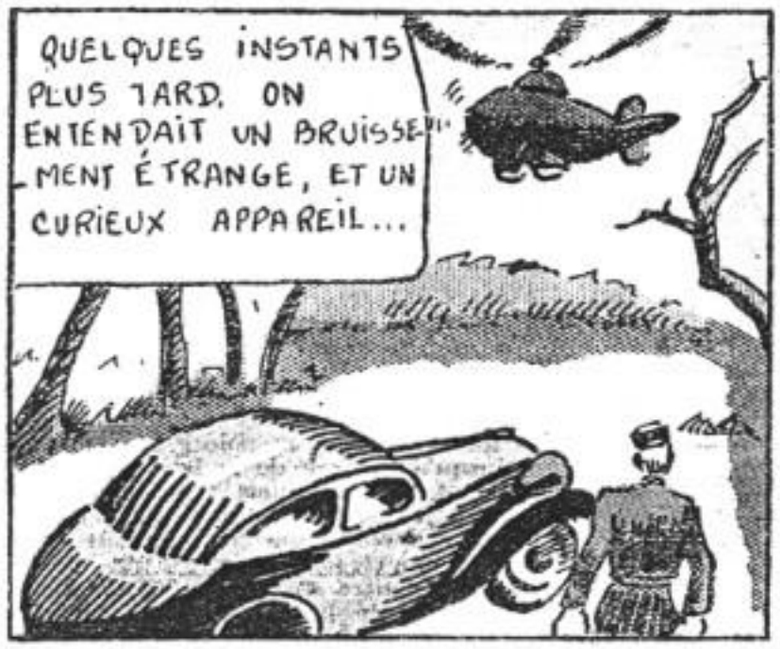
Toutes ces révoltes ne furent pas inutiles. Petit à petit les villes obtenaient des libertés, les paysans des adoucissements à leur misère. Mais pour abattre les derniers privilèges de ces nobles cruels et de ces évêques, avares, il fallut que l'union de la bourgeoisie, du prolétariat et d'une partie du clergé fit triompher la Révolution de 1789.

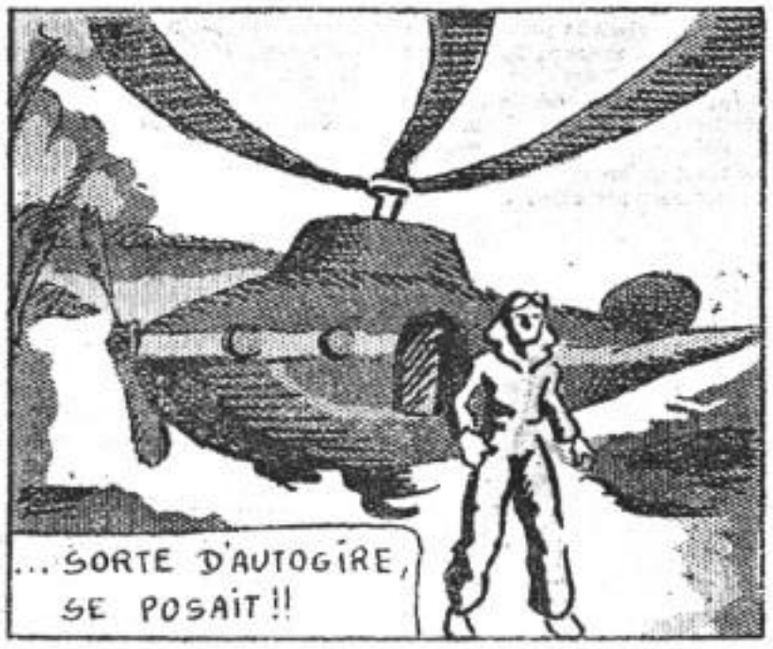
LES GANGSTERS DE L'AIR.

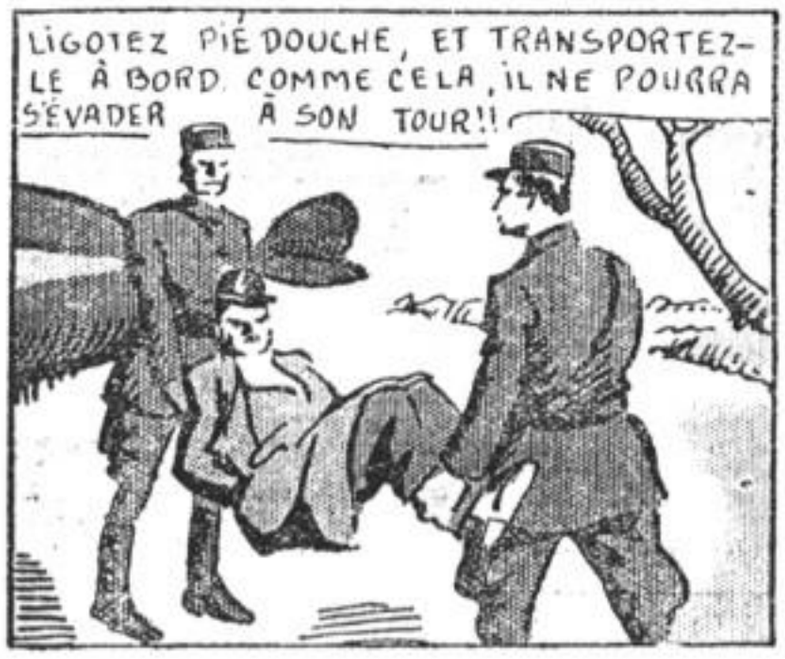
HECTOR PIÉDOUCHE

JOLOT DIT LA GOUPILLE

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS QUI ONT ABATTU ET PILLÉ DES AVIONS TRANSPORTANT DE L'OR, SON COMPAGNON, LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE, RÉUSSIT À S'ÉCHAPPER.







Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola*, s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est approché en barque de l'*Hispaniola*, gardée seulement par quelques mutins.*

CINQUIÈME PARTIE

MON AVENTURE EN MER

CHAPITRE III

LE VOYAGE DU CORACLE *(suite)*

Depuis quelques instants la goélette se tenait vraiment très mal, à mon point de vue : elle se dirigeait presque en plein Sud en dérivant naturellement sans cesse. Chaque fois qu'elle abattait, ses voiles se gonflaient en partie, ce qui l'entraînait pendant un moment, de nouveau, droit dans le vent. J'ai dit que cette manière de faire était la chose qui était la plus mauvaise pour moi, car bien que livrée à elle-même, comme elle le paraissait avec sa voilure claquant comme des canons et ses poulies roulant et cognant sur le pont, elle continuait à s'éloigner de moi, non seulement de toute la vitesse du courant, mais en plus de celle de sa dérive qui était naturellement grande.

Mais enfin, j'eus de la chance, la brise tomba pendant quelques instants et le courant la faisant virer progressivement, l'*Hispaniola* tourna lentement sur son axe et finit par me présenter sa poupe dont la fenêtre de la cabine était grande ouverte et où la lampe, sur la table, brûlait encore, bien qu'il fît jour. La grand'voile pendait mollement comme un drapeau, et, hors le courant, le bateau était immobile.

Pendant les toutes dernières minutes, j'avais perdu de la distance mais maintenant, redoublant d'efforts, je commençais à regagner. Je n'étais plus qu'à une cinquantaine de mètres quand un nouveau coup de vent se leva et l'*Hispaniola* repartant par bâbord, s'en fut de nouveau penchée et à fleur d'eau comme une hirondelle.

Mon premier mouvement fut un mouvement de désespoir, mais le second fut de joie, elle tournait en rond jusqu'à me présenter son travers et elle couvrit ainsi la moitié, puis les deux tiers, enfin les trois quarts de la distance qui nous séparait; je pouvais voir les vagues écumer sous son étrave. Vue de mon coracle, au ras de l'eau, elle me semblait immensément grande.

Et alors, brusquement, je compris que je n'avais pas le temps de réfléchir, à peine celui d'agir pour sauver ma vie! J'étais sur le faîte d'une vague et la goélette arrivait droit sur moi. Son beaupré était déjà sur ma tête, je me dressai sur mes pieds et bondis en voyant le coracle sous l'eau; d'une main j'attrapai le bâton de foc, tandis que mon pied se plaçait entre deux cordages et j'étais encore accroché là, tout haletant, lorsqu'un bruit sinistre m'apprit que la goélette avait abordé et naufragé le coracle, et que je me trouvais sur l'*Hispaniola* sans possibilité de retraite.

CHAPITRE IV

J'AMÈNE LE « JOLLY ROGER »

J'avais à peine trouvé une position sur le beaupré que le foc battit et que le bateau fit un nouveau bond en faisant un bruit pareil à la détonation d'un coup de canon. La goélette trembla jusqu'à la quille sur le coup, mais l'instant d'après, alors que les autres voiles portaient encore, le foc revint battre à nouveau et pendit paresseusement. J'avais été à deux doigts d'être immergé sous le choc, aussi je ne perdis pas de temps et, me mettant à ramper le long du beaupré, je tombais tête la première sur le pont. J'étais du côté du vent sur le gaillard d'avant et la grand'voile, qui portait encore, me cachait une partie du pont. On n'y voyait personne. Le plancher, qui n'avait pas été balayé depuis la mutinerie, portait la trace de nombreuses allées et venues et une bouteille vide au goulot brisé roulait çà et là comme une chose vivante. Tout à coup, l'*Hispaniola* vint droit dans le vent; les focs, derrière moi, claquèrent violemment, le gouvernail battit, tout le navire eut une secousse sinistre et au même moment je découvris le côté sous le vent de l'arrière du pont. Les deux hommes de garde étaient là : le bonnet rouge étendu sur le dos, raide comme un bout de bois, les deux bras écartés comme ceux d'un crucifix et montrant les dents à travers la bouche entr'ouverte; et Israël Hands assis contre le bastingage, le menton sur la poitrine, les mains sur le sol, la figure, malgré le hâle, aussi blanche qu'un cierge. Pendant un moment, le bateau se débattit et se coucha comme un cheval vicieux. Les voiles tiraient tantôt d'un sens, tantôt de l'autre et le mât grinça sous l'effort; un nuage d'embrun jaillit par-dessus le bastingage, et l'avant du navire piqua dans la lame. Ce grand voilier se tenait bien plus mal que mon coracle, si laid et si mal fait, et qui était maintenant au fond de l'eau.

— *A propos, je ne veux pas de ce drapeau.*

A chaque bordée de la goélette, le bonnet rouge glissait d'un côté ou de l'autre, mais ce qui était horrible à voir, c'est qu'il conservait son attitude, et le rictus qui lui découvrait les dents. A chaque bordée, Hands semblait aussi s'affaisser davantage et s'allonger sur le pont, ses pieds glissant toujours plus loin et tout son corps s'inclinant vers la poupe, à tel point que peu à peu je ne vis plus son visage, sauf une oreille et le bout d'un favori ébouriffé. En même temps, je remarquai tout autour des taches de sang sur le plancher, ce qui me confirma qu'ils s'étaient assassinés l'un l'autre dans ce combat d'ivrognes. Tandis que je regardais ce spectacle avec étonnement, Israël Hands se tourna légèrement pendant un moment de calme et avec un gémissement sourd, il reprit en se tortillant la position que je lui avais vue au début. Ce gémissement, preuve de souffrance et de faiblesse mortelle, et la manière dont sa mâchoire pendait, m'allèrent droit au cœur, mais je me souvins de la conversation que j'avais surprise dans le baril de pommes et tout sentiment de pitié me quitta. J'avançai jusqu'à atteindre le grand mât.

— Je suis revenu à bord, maître Hands, lui dis-je ironiquement.

Il tourna ses yeux péniblement vers moi, mais il était trop las pour exprimer de la surprise. Tout ce qu'il put faire, ce fut de murmurer : « De l'eau-de-vie! » Je me rendis compte qu'il n'y avait pas de temps à perdre et me glissant à l'arrière, je descendis dans la cabine. Il y régnait un tel désordre que vous pourriez difficilement l'imaginer: tout ce qui fermait à clef avait été forcé dans la recherche de la carte; il y avait des épaisseurs de boue sur le plancher aux endroits où les bandits s'étaient assis pour boire ou pour délibérer apres avoir marché dans les marais autour de leur camp; les cloisons qui étaient peintes en blanc avec des filets dorés portaient la marque de leurs mains sales; des douzaines de bouteilles vides s'entre-choquaient dans les coins à chaque mouvement du navire; un des livres de médecine du docteur était ouvert sur la table, et la moitié des pages en avaient été arrachées, pour allumer les pipes, je suppose; au milieu de tout cela, la lampe jetait encore une lueur fumeuse, obscure et jaunâtre. J'entrai dans le cellier, les tonneaux avaient disparu et un nombre extraordinaire de bouteilles avaient été vidées et jetées: à coup sûr, depuis le début de la mutinerie aucun homme n'avait dû dégriser. En cherchant partout, je finis par trouver une bouteille où il restait un peu d'eau-de-vie pour Hands, et pour moi-même, je dénichai quelques biscuits, des fruits en conserve, une grappe de raisin et un peu de fromage, et je remontai sur le pont avec tout cela. Je mis mes provisions derrière la barre du gouvernail, bien hors de portée du maître d'équipage, et me dirigeai vers la réserve d'eau où je bus un bon coup; ce n'est qu'alors, et pas avant, que j'allai vers Hands avec l'eau-de-vie. Il en but une bonne moitié de chopine avant de retirer la bouteille de la bouche.

— Mille tonnerres, dit-il, j'en avais bien besoin.

Moi, je m'étais assis dans un coin et j'avais commencé à manger.

— Grosse blessure ? demandai-je.

Il grogna ou plutôt je dirais qu'il aboya :

— Si ce docteur était à bord, je serais remis en un rien de temps, mais je n'ai pas de chance, vois-tu, c'est ça qu'il y a de mauvais pour moi... Quant à ce sale bougre, il est mort et bien mort, il n'y a pas d'erreur, ajouta-t-il en montrant l'homme au bonnet rouge. Ce n'était pas un marin d'ailleurs... Et toi, d'où donc peux-tu venir ?

— Eh bien, dis-je, mais je suis venu à bord pour prendre possession de ce bateau, maître Hands, et, s'il vous plaît, veuillez me considérer comme votre capitaine jusqu'à nouvel ordre!

Il me regarda d'un air aigre-doux, sans rien dire. Ses joues avaient repris un peu de couleur, mais il paraissait encore bien malade, et ne cessait de glisser et de retomber à chaque mouvement du bateau.

— A propos, continuai-je, je ne veux pas de ce drapeau, maître Hands et avec votre permission, je vais l'amener, car il vaut mieux ne pas en avoir plutôt que d'avoir celui-là!

Je courus aux drisses du pavillon, descendis ce maudit drapeau noir et le lançai par-dessus bord.

— Dieu protège le roi! m'écriai-je en agitant mon bonnet. C'est la fin du règne du capitaine Silver.

Hands m'observait avec attention et sournoisement, son menton sur la poitrine :

— Je pense, dit-il enfin, je pense, capitaine Hawkins, que tu as le plus grand désir de regagner la terre, alors on pourrait causer ?

— Certes, répondis-je de tout mon cœur, maître Hands, je vous écoute.

Et je continuais mon repas de bon appétit.

— Cet homme, continua-t-il en hochant la tête légèrement dans la direction du cadavre, c'est O'Brien qu'il s'appelait, un pur Irlandais; cet homme et moi, nous avions hissé les voiles avec l'idée de ramener le bateau... eh bien il est mort maintenant, n'est-ce pas, et bien mort. Et alors... qui va faire la manœuvre sur ce bateau ? Je ne le vois pas. Si je ne te donne pas quelques conseils, tu ne pourras le faire, ça je peux l'affirmer. Eh bien, écoute, tu vas me donner à manger et à boire, et un vieux mouchoir pour bander ma blessure, n'est-ce pas ? et je t'enseignerai la manœuvre... je pense que c'est une proposition honnête ?

— Je vais vous dire une chose, répondis-je, je ne retourne pas au mouillage du capitaine Kid. Je veux aller dans la baie du Nord m'échouer tout doucement.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il. Allons, je ne suis pas un si méchant lourdaud de mer que ça, après tout... je comprends... j'ai essayé ma chance, pas vrai, et j'ai perdu; c'est toi qui a le dessus. La baie du Nord ? Eh bien, je n'ai pas le choix... je t'aiderai à diriger au besoin jusqu'à Exécution-Dock, mille tonnerres, et je le ferai!

Ainsi posée, la proposition me parut sensée et nous conclûmes notre marché sur-le-champ. Trois minutes après, l'*Hispaniola* voguait avec aisance dans le vent. Nous suivions la côte de l'Ile au Trésor, en ayant bon espoir que la pointe du Nord serait doublée avant midi et que nous pourrions gagner la baie du Nord avant la marée haute. Ainsi nous pourrions échouer avec sécurité et attendre que la marée descendante nous permît d'aller à terre.

J'amarrai alors la barre et descendis chercher dans mon coffre un mouchoir de soie qui me venait de ma mère. J'aidai Hands à bander avec, la large blessure saignante qu'il avait à la cuisse, et après qu'il eut mangé un morceau et avalé deux ou trois gorgées d'eau-de-vie, il commença à se remonter visiblement, s'assit plus droit, parla d'une voix plus forte et plus nette, parut un tout autre homme. La brise nous aidait admirablement, nous filions devant elle comme un oiseau, les côtes de l'île passaient comme l'éclair et la vue changeait à chaque minute. Nous dépassâmes ainsi les hautes terres, puis une région basse et sablonneuse parsemée de pins rabougris que nous dépassâmes aussi bientôt pour doubler une pointe rocheuse qui formait l'extrémité nord de l'île. J'étais tout fier de mon nouveau commandement et je prenais plaisir à tous ces aspects variés de la côte par ce beau temps ensoleillé. J'avais maintenant de l'eau à volonté, de bonnes choses à manger et ma conscience, qui me reprochait durement ma désertion, était calmée par la grande conquête que j'avais faite. Je n'aurais souhaité, sans doute, rien d'autre, n'eussent été un air de moquerie dans les yeux du maître d'équipage, et le sourire bizarre qui apparaissait continuellement sur son visage. Il y avait dans ce sourire, à la fois de la souffrance et de la faiblesse. C'était comme le sourire hébété d'un vieil homme, mais en outre on y sentait une pointe de dérision, une ombre de traîtrise, tandis qu'il observait mon travail sans une minute d'inattention.

CHAPITRE V

ISRAËL HANDS

Le vent continuant à nous servir à souhait, nous poussait maintenant vers l'Ouest, si bien que nous allâmes d'autant plus facilement de la pointe nord-est de l'île jusqu'à l'entrée de la baie du Nord. Seulement, comme nous n'avions aucun moyen de jeter l'ancre et que nous n'osions pas échouer avant que la marée eût suffisamment monté, il nous restait pas mal de temps. Le maître d'équipage me dit comment mettre le bateau à l'arrêt, et j'y réussis après un bon nombre d'essais. Nous nous assîmes alors en silence pour faire un nouveau repas.

— Capitaine, me dit-il après un moment et avec le même sourire peu rassurant, je suppose que tu vas nous flanquer par-dessus bord ce vieux camarade O'Brien que voilà ? En général, je ne fais pas d'histoires et je ne me reproche pas de lui avoir réglé son compte. Mais pour l'instant je ne trouve pas qu'il soit décoratif, pas vrai ?

— Je ne suis pas assez fort et ce n'est pas un travail qui me plaît. Il peut bien rester là, quant à moi! répondis-je.

— Cette *Hispaniola*, Jim, c'est un bateau qui n'a pas de chance, continua-t-il en clignant de l'œil. Ça en fait quelques-uns qui auront été tués : une belle équipe de pauvres marins, morts et disparus depuis qu'on a quitté Bristol. Je n'ai jamais vu une si noire déveine, moi! Tiens, cet O'Brien qui est mort maintenant ? Eh bien quoi... je n'ai pas fait d'études et toi, tu es un garçon qui sais lire et écrire... pour parler franchement, crois-tu qu'un homme mort est mort pour de bon ?... crois-tu qu'il puisse revivre encore ?

— On peut tuer le corps, maître Hands, mais pas l'âme. Vous devriez déjà savoir cela, répliquai-je; cet O'Brien est dans un autre monde et peut-être qu'il nous observe!

— Ah! dit-il, dans ce cas c'est malheureux; en somme c'est perdre son temps que de tuer le monde. Quoi qu'il en soit, les âmes ça ne compte pas pour beaucoup, d'après ce que j'en sais et je me risquerais contre des âmes, Jim. Et maintenant que tu m'as parlé franchement, ce serait gentil à toi si tu voulais descendre dans la cabine pour m'apporter... voyons saperlotte, je ne peux pas trouver le nom... Oui c'est ça, une bouteille de vin, Jim. Cette eau-de-vie-là est trop forte pour ma tête !

Cette hésitation du maître d'équipage ne me sembla pas naturelle et quant à ce qu'il préférât le vin à l'eau-de-vie, l'histoire entière était un prétexte et je n'en croyais pas un mot. Ce qui était tout à fait clair, c'est qu'il désirait me voir quitter le pont; mais dans quel but, je ne pouvais en aucune façon l'imaginer. Ses yeux ne rencontraient jamais les miens; il regardait à droite, à gauche, en haut, en bas, maintenant vers

le ciel, ou bien furtivement vers le cadavre d'O'Brien, souriant tout le temps et tirant la langue d'une manière si coupable et si embarrassée qu'un enfant aurait compris qu'il machinait quelque ruse. Je répondis

Il gisait tel que je l'avais laissé.

tout de suite cependant, car je me rendis compte immédiatement de ce qui constituait ma supériorité, et qu'avec un homme aussi profondément stupide je pourrais facilement cacher mes soupçons jusqu'au bout.

— Du vin, dis-je, fort bien; voulez-vous du rouge ou du blanc ?

(A suivre.)

SOLUTION DES JEUX ET PROBLÈMES DE LA PAGE 7

Charades : Humanité : u-mat-nid-thé. Danton : Dans-thon. — Char-à-bancs : chat-rat-banc. — Papier : pas-pied.

Anagramme : Fontainebleau.

Métagramme : mouche, douche, bouche, louche, souche, touche.

Problème : Paul a reçu la moitié du reste des bons points plus 1, donc Pierre a reçu la moitié du reste moins 1. Or il en a reçu trois, la moitié du reste = 3 + 1 = 4, Pierre en a reçu 4 + 1 = 5. Le reste était égal à 4 + 2 = 8, mais il était égal aussi à la moitié du total — 1, puisque Jean avait eu la moitié + 1, donc cette moitié du total était égale à 8 + 1 = 9, le total était 18 et Jean a eu 10 bons points.

Le Courrier de Janot

A tous les Membres des Clubs

Mes chers amis,

Voici une bonne nouvelle : les cartes et les timbres des membres des Clubs sont complètement prêts, et dès maintenant vous pouvez les commander à Mon Camarade, *24, rue Racine, Paris (VIe).*

L'insigne, vous en avez la reproduction ici même. Au milieu, sur un fond doré, il y a en bleu le petit garçon et la petite fille qui sont sur la couverture de notre journal. Autour du doré, il y a un rond bleu clair où est écrit « Club des Amis de Mon Camarade ».

L'insigne coûte seulement trente sous. Ou si vous voulez mieux 1 franc cinquante. Il y a des épingles pour les petits garçons et des broches pour les petites filles. Mais les petits garçons qui aimeraient mieux une broche, parce que ça tient mieux épinglé sur un tricot, peuvent aussi bien acheter. Et les petites filles aussi peuvent acheter des épingles. Mais qu'on indique bien ce qu'on veut en passant la commande.

En même temps, vous pourrez commander des cartes. Les cartes, elles, sont imprimées en bleu sur du carton jaune. Elles s'ouvrent en deux comme un petit livre et, au milieu, il y a des places pour les signatures, les timbres de cotisation mensuels (cela si le club veut), et la photographie (ça aussi si on en a envie).

Ça coûte 1 franc cinquante la carte de membre du Club des Amis de Mon Camarade. *C'est valable une année. Tous ces prix-là c'est des prix pour ceux qui sont des isolés, qui sont tout seuls. Les Clubs ont des prix spéciaux. Les présidents des Clubs n'ont qu'à m'écrire pour savoir les remises qu'on leur fera.*

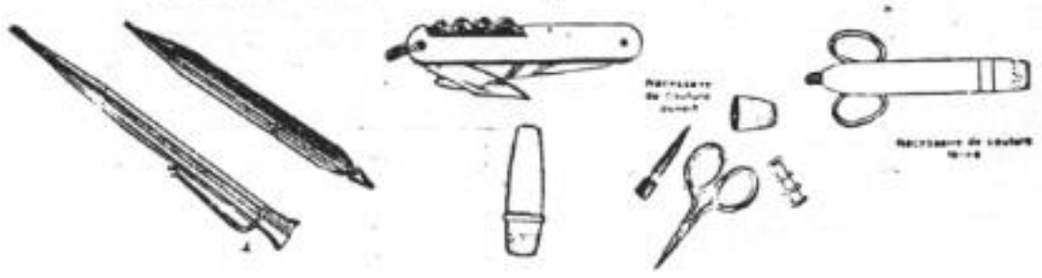
JANOT,
président du Club des Amis,
24, rue Racine, Paris (VIe).

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER
DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25
Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4 numéros de *Mon Camarade***

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



***Mon Camarade** paraît tous les jeudis sur 12 pages, en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS :

France	6 mois : 9 fr. 50	12 mois : 18 fr.
Belgique (francs français).	— 13 fr. 50	— 27 fr.
Etranger —	— 19 fr.	— 36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6^e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

On peut vraiment dire que la partie d'échecs qui s'est jouée à Moscou il y a quelques semaines fut très originale. En effet, l'échiquier était dessiné sur la scène d'une vaste salle et les pions était représentés par des jeunes gens et des jeunes filles. Mais ce n'est pas en cela que réside l'originalité de cette partie, car de semblables présentations ont été réalisées en d'autres pays. Mais ce qui n'avait jamais été fait c'est ceci. Chaque fois qu'un pion était pris par l'adversaire, le jeune homme ou la jeune fille qui le représentait jouait un morceau de musique, pour le plus grand plaisir des spectateurs. Dans de telles conditions, il n'était pas à la portée de tout le monde de figurer les pions de cette partie-concert.

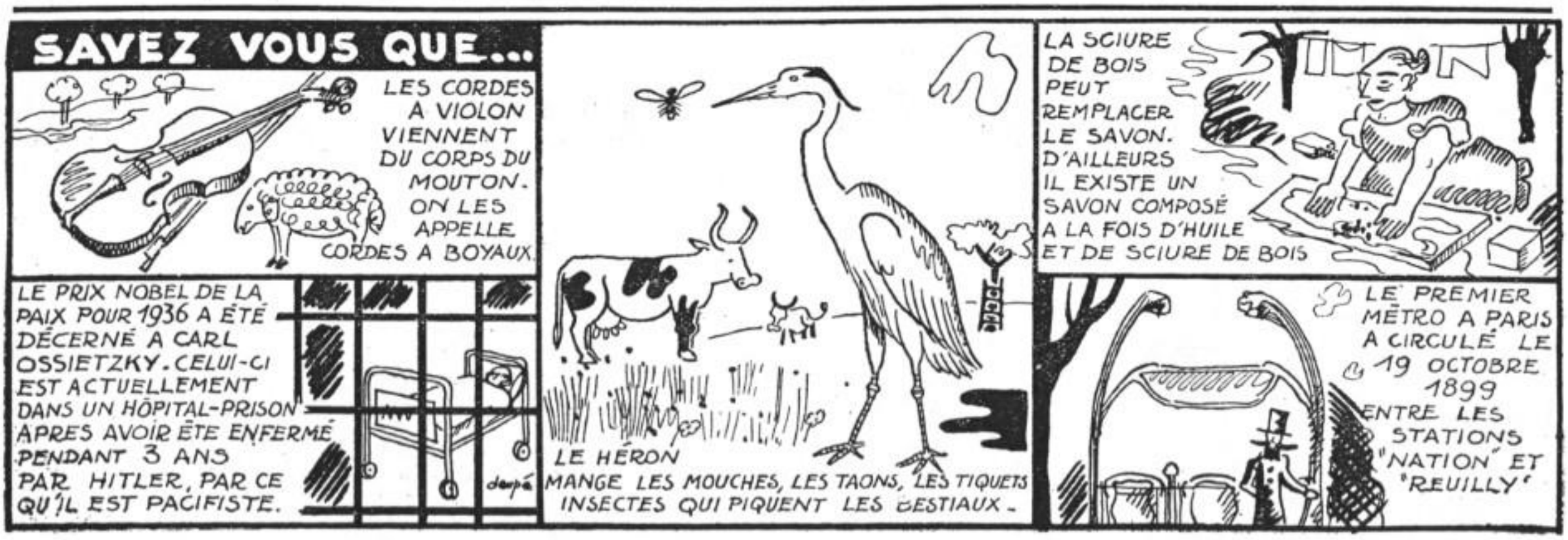
o

Vous savez quelle popularité a en U. R. S. S. le parachute. Il n'y a pas que les aviateurs, présents ou futurs, qui le pratiquent. On a créé en de nombreux endroits des tours d'où les débutants peuvent se lancer. En général, le parachute est retenu par une corde pour éviter les accidents. Les jours de beau temps, les descentes se succèdent presque sans arrêt. Une nouvelle tour vient d'être construite, la plus haute qui existe actuellement, puisqu'elle mesure 73 mètres de haut. Elle comporte quatre plates-formes d'où on peut sauter simultanément. A l'intérieur on a ménagé un ascenseur. C'est à Bakou, sur les bords de la Caspienne, qu'on l'a construite.

o

Il n'y a plus guère en U. R. S. S. de métiers que les femmes n'exercent pas, au même titre que les hommes. Cependant, jusqu'à ces derniers mois, il semblait que le métier de scaphandrier fût réservé aux hommes, car il demande une très grande résistance et présente de grands dangers. Mais les femmes des scaphandriers ont sans doute jugé qu'elles devaient pouvoir faire le dur métier de leurs maris et onze femmes de la région de Sébastopol ont demandé à s'exercer, elles aussi, aux plongées. La plupart d'entre elles ont déjà fait plusieurs descentes sans aucun incident.

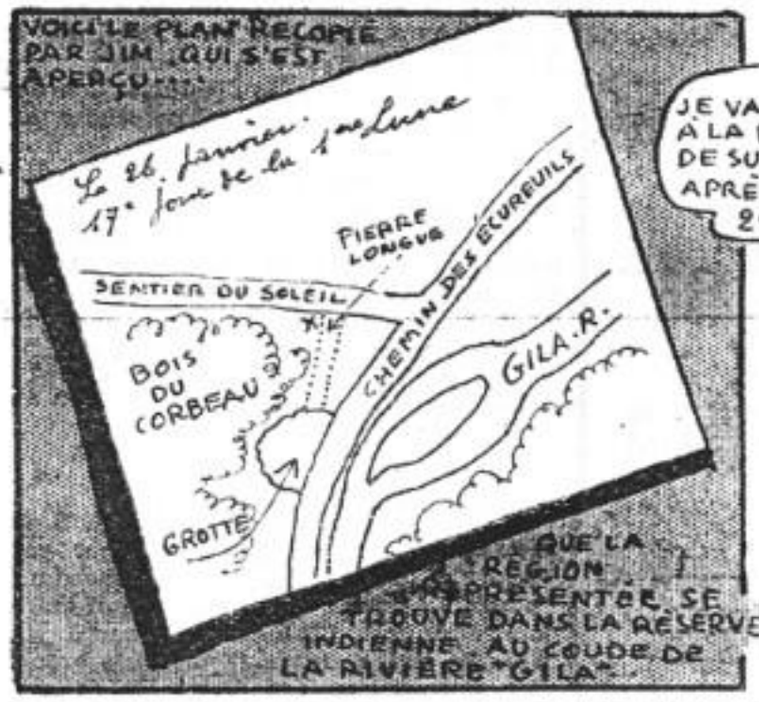
LA RÉDACTION DE
« MON CAMARADE »
reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures
51, *rue Monsieur-le-Prince*, PARIS (6e)

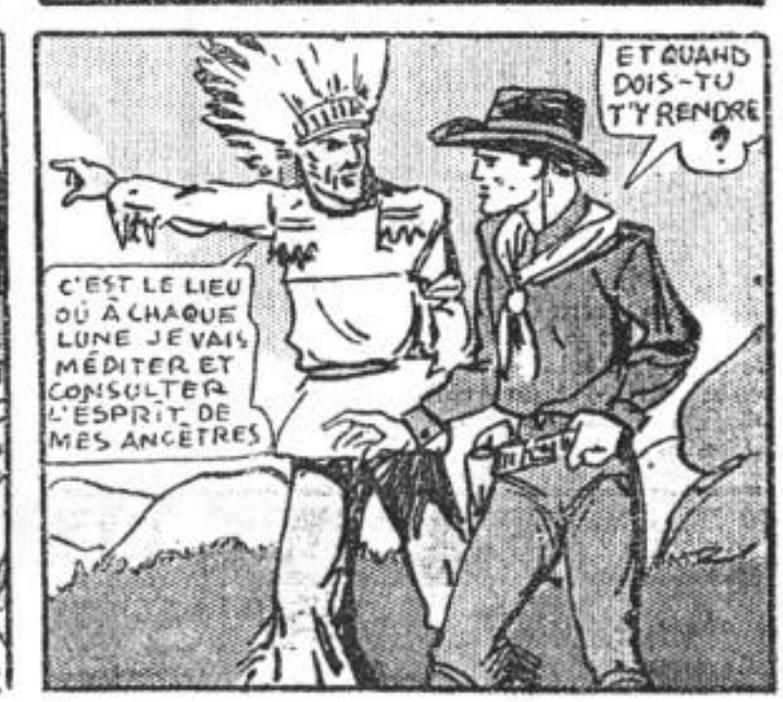


Le Gérant : LÉON MOUSSINAC

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 54.844.

JIM MYSTÈRE Le Justicier





DLP 27-05-92030319

CINQUIÈME ANNÉE.

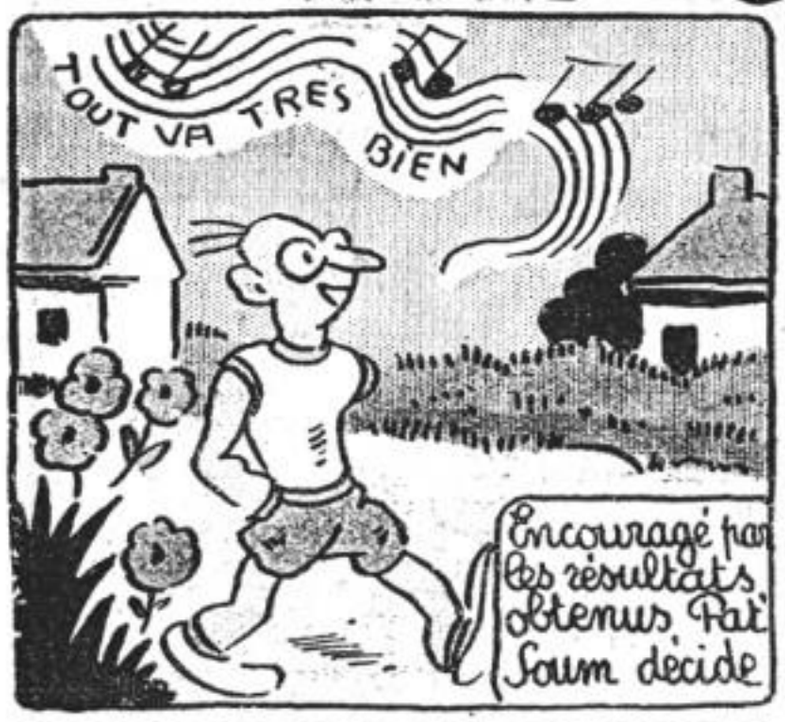
PRIX : 0.40

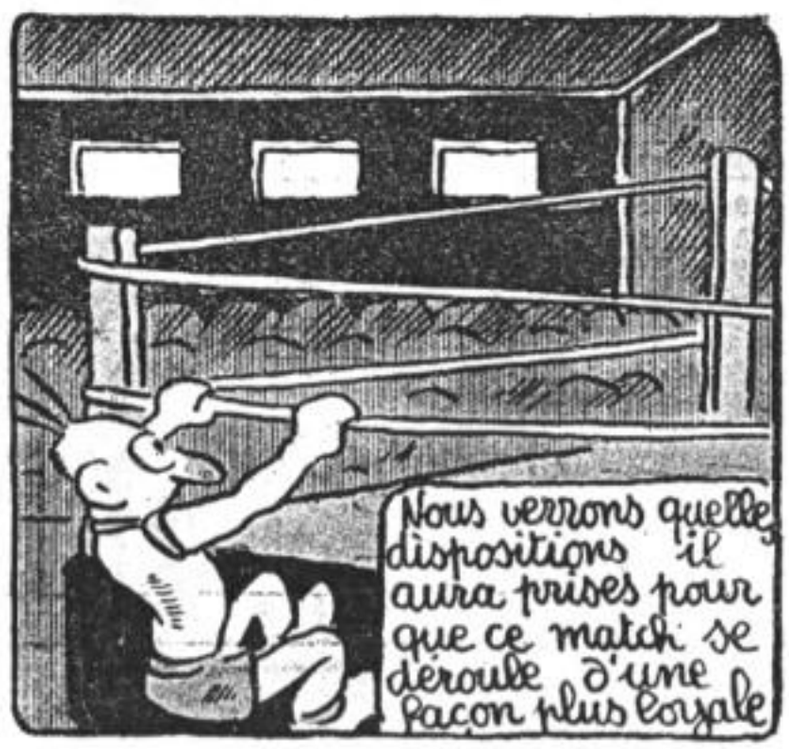
L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

N° 60. — 21 Janvier 1937.

Mon Camarade

Pat'Foum et les Sportifs





Un timbre devant la S. D. N.

Le timbre ci-contre ne paraît pas au premier coup d'œil avoir rien de bien terrible. Evidemment, le lion qui l'orne a l'air peu aimable mais il n'a rien de particulièrement agressif et orne simplement le paysage, au même titre que les palmiers ou les herbes qui l'entourent. Et pourtant ce timbre et ceux de la même série ont suscité un différent entre l'Angleterre et les autres pays, différent qu'il était question de porter devant la Société des Nations. En effet, il porte comme indication de pays : Kenya-Uganda, Tanganyika, or, si les deux premiers de ces pays sont des colonies anglaises, le troisième n'est qu'un territoire sous mandat et il paraît qu'en émettant, en 1935, ces timbres, l'Angleterre semblait vouloir s'approprier un pays qui lui était seulement confié.

Un précurseur de l'aviation

Dans le « Coin des Aviateurs » vous avez vu récemment l'appareil qu'avait inventé, aux premiers temps de l'aviation, l'ingénieur allemand Otto Lilienthal. En 1934, a été émis, en Allemagne, un timbre pour la poste aérienne, d'une valeur de 2 reichmarks, vert et noir, représentant cet homme audacieux ainsi qu'un des derniers modèles qu'il avait réalisés.

Plus vite, toujours plus vite

Nous connaissons les timbres-poste, ordinaires, les timbres pour la poste aérienne, mais dans certains pays il existe aussi des timbres spéciaux pour les lettres par exprès. C'est le cas de l'U. R. S. S. alors qu'en France, par exemple, il n'y a pas de timbres spéciaux mais une petite étiquette sans valeur. Voici un de ces timbres d'U. R. S. S. Comme vous pouvez le voir il représente un motocycliste, sans doute un facteur, se dépêchant sur sa puissante machine d'aller porter la missive urgente. Ce timbre, émis en 1934, est de couleur sépia et a une valeur de 5 kopeks.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il est maintenant tout à fait installé, notre club des Amis de Mon Camarade, *dans le hangar que nous a prêté le père de Lulu. Jeudi dernier, après midi, on y est même resté tout l'après-midi, parce que dehors, dans l'impasse de la Machine-à-Coudre et la rue du Fer-à-Repasser, il faisait un temps de chien. Il tombait des gros flocons de neige fondante, avec de la pluie très froide mélangée avec et il faisait un sale vent qui coupait la figure en deux.*

Dans notre remise, il faisait à peu près bon à cause du tuyau de poêle du menuisier qui la traverse et qui chauffe assez bien la petite chambre en caisses de chicorée qui est le siège de notre club. On a joué à plusieurs jeux, ceux qui sont marqués dans la page Par-ci par-là *de* Mon Camarade *et qui sont très amusants. Et puis Pierrette a eu une très bonne idée. Celle qu'on allait se mettre tous autour de notre table et qu'on allait écrire des petites histoires qu'on enverrait à* Mon Camarade. *Moi, j'ai trouvé l'idée magnifique parce que, comme cela, j'aurais moins à écrire la semaine suivante.*

« Mais, a dit Jacquot, puisque c'est comme un concours de rédactions qu'on fait là, pourquoi qu'on ne donnerait pas un sujet à traiter ? » Il y en a qui n'étaient pas d'accord parce qu'ils trouvaient que cela ressemblait trop à la classe et qu'alors ce n'était plus un jeu. Mais Pierrette a trouvé un si bon sujet que personne n'a plus rien dit contre le rêve. Ce sujet le voici :

« Racontez votre plus joli rêve. » Ça peut-être un rêve qu'on a fait pour de bon ou encore un rêve inventé.

On s'est tous mis à écrire avec des crayons-encre sur des feuilles que Jacquot avait détachées de son cahier de brouillon. Lulu était si appliqué qu'il tirait une langue grande comme cela. C'est Pierrette qui a ramassé les feuilles et qui les a lues. Elle lit bien, Pierrette, et puis elle a une jolie voix.

On a voté pour chaque rêve, pour savoir si vraiment il était beau et si il fallait l'envoyer à la rédaction de Mon Camarade *qui l'imprimera dans le journal. On a choisi cinq rêves et c'est Jacquot qui les a recopiés. Parce que Jacquot, non seulement c'est un très bon élève à l'école, mais aussi il écrit très bien et il ne fait pas de fautes d'orthographe ou presque pas. Tandis que moi, il faut voir ça, ce que j'en fais des fautes, et ce que j'écris mal. C'est tout juste si je peux me relire. Aussi, quand je serai grand, je m'achèterai une machine à écrire. Comme ça au moins... Pour aujourd'hui, je vous ferai lire le rêve de Julot, l'amateur de timbres-poste. Ce rêve-là on n'a pas pu savoir si c'est un rêve qu'il a fait pour de vrai, Julot, ou bien un rêve qu'il a inventé. Vous me donnerez votre avis.*

Rêve de Julot

« Je me promenais dans la rue du Fer-à-Repasser quand, tout à coup, je vois les gens qui regardaient en l'air et qui écoutaient un bruit de moteur. Je regarde avec les autres et je vois que ce qui volait en l'air c'était un « aérogyre », comme il y en a sur les timbres de la poste aérienne espagnole. Un aérogyre, c'est un aéroplane d'une espèce tout à fait particulière, parce qu'il peut rester immobile en l'air si ça lui plaît, comme un ballon rouge. Ou bien encore monter et descendre tout droit comme un ascenseur. Ainsi, cet aérogyre-là, il est descendu tout droit dans la rue et il s'est arrêté juste devant moi, bien en face de la mercière qui vend de la poudre à éternuer et de la gomme à claquer.

« Il n'y avait qu'un passager dans l'aérogyre, et il ne ressemblait pas du tout à un aviateur, avec une combinaison en cuir et un casque à lunettes. Au contraire, c'était un vieux monsieur avec une veste pleine de galons et de décorations, un drôle de képi et des grands favoris blancs. Le monsieur était tout entier — son uniforme et sa figure — d'une belle couleur rouge groseille et c'est pour cela que je l'ai reconnu, c'était l'empereur François-Joseph, tel qu'on le voit en portrait sur les timbres autrichiens d'avant la guerre que j'ai dans ma collection. François-Joseph m'a demandé de monter avec lui en aérogyre et, quoiqu'il ne me plaise pas beaucoup, ce vieux monsieur-là, j'ai accepté. On a monté tout d'un coup et ça m'a fait un drôle de truc dans l'estomac, comme une fois que je suis allé en ascenseur avec ma mère dans un grand magasin pour monter au rayon de la literie. Et puis, presque aussitôt, on a commencé à redescendre très vite et j'avais très peur.

« — Si tu as peur, m'a dit François-Joseph, tu n'as qu'à sauter. Et ce méchant vieux, comme je ne me décidais pas, il m'a flanqué par-dessus bord. C'est pour le coup que j'ai eu peur. Je me croyais mort. Mais j'ai vu qu'heureusement je tenais à la main droite un parachute, comme il y en a sur les nouveaux timbres russes.

« Le pays où je suis tombé, il était magnifique. C'était au bord d'un grand lac où nageaient des cygnes noirs comme il y en a sur les timbres d'Australie. Et, dans le ciel, c'était rempli de papillons. Mais pas des papillons comme les autres. Des papillons dont les ailes étaient des timbres-poste, et des timbres très rares encore. Le premier papillon que je vois, c'était un papillon bleu qui avait sur les ailes les célèbres deux pences bleus de l'île Maurice, les plus rares du monde. Justement, le pays où j'étais c'était l'île Maurice. Mon parachute venait justement de se transformer en filet à papillon vert, et j'en ai profité pour courir après le timbre volant. J'ai eu de la chance, je l'ai attrapé sur le coup. Mais quand je l'ai pris dans les doigts il remuait très fort, si fort qu'il faisait du bruit comme un réveil. Même que c'était le vrai réveil qu'est sur la table de nuit de maman qui sonnait et qui m'a réveillé. Comme ça j'ai jamais eu le deux pences bleus. »

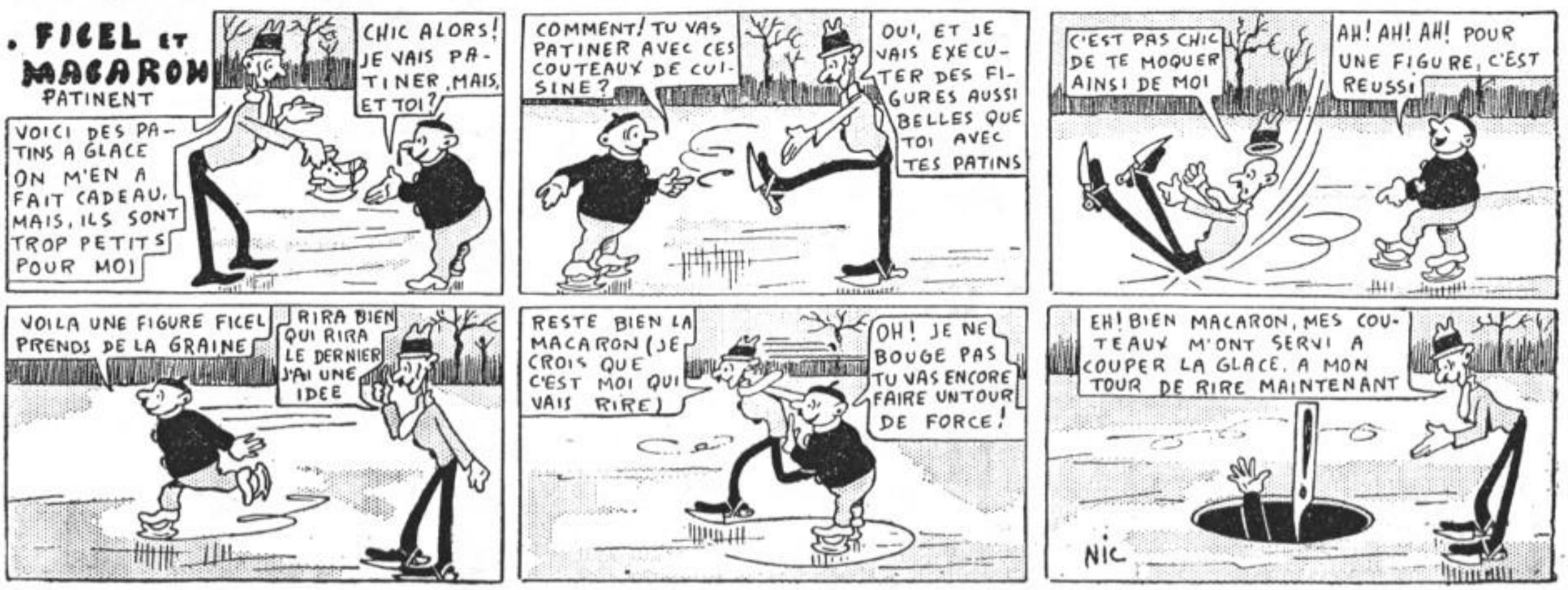
Voilà le rêve de mon ami Julot. Je publierai les rêves de mes autres amis une autre fois. Et je serai très content de vous imprimer vos rêves à vous tous, si vous me les envoyez, 24, rue Racine.

Je vous salue tous.

Janot,

Président du Club des Amis de « Mon Camarade », Enfant adoptif de Mme Burette.

(Voir le courrier de Janot page 11.)



La vie du grand musicien FRANTZ LISZT

Franz Liszt naquit en Hongrie le 22 octobre 1808. Son père était intendant d'un richissime prince hongrois et consacrait à la musique toutes ses heures de liberté. Il jouait avec assez de talent de divers instruments, mais était surtout un excellent pianiste.

Le petit Frantz se sentit, tout enfant, passionnément attiré par la musique. Il restait des heures à écouter jouer son père.

C'est Adam Liszt qui donna à son fils ses premières leçons et l'enfant fit très rapidement des progrès fantastiques.

Il travailla avec tant d'acharnement qu'il ne tarda pas à tomber malade d'une fièvre qui faillit l'emporter.

A peine remis (il avait alors neuf ans), il joua en public avec le plus grand succès et improvisa sur des thèmes connus d'une façon tout à fait remarquable.

Adam Liszt se décida alors à conduire son fils à Vienne afin qu'il pût recevoir les leçons des plus grands professeurs. Dans cette ville, le grand Beethoven assistant à un concert donné par cet enfant de douze ans, sauta sur l'estrade, et, transporté d'enthousiasme, embrassa Frantz sous les applaudissements du public.

Toujours accompagné de son père, le jeune virtuose vint alors à Paris dans l'intention de suivre les cours du Conservatoire.

Mais le règlement interdisait l'accès de l'établissement aux étrangers et les portes restèrent fermées pour le petit Hongrois. Cependant la renommée de l'enfant ne tarda pas à s'étendre et au bout d'un an, le « Petit Liszt » était une célébrité parisienne. Il fut fêté, choyé, dorlotté par les plus nobles et les plus riches et ceux que nous appellerions aujourd'hui les snobs.

Après Paris, ce fut le tour de Londres; il joua chez le roi et dans les salons les plus aristocratiques; il donna de brillants concerts, puis de nouveau revint en France, avant d'entreprendre une tournée en Suisse.

Cette existence était épuisante pour un enfant assez frêle... Les concerts, les réceptions; les mondanités s'ajoutaient à une vie de travail acharné. Bientôt les médecins ordonnèrent un séjour au bord de la mer. A cette époque l'air des villes n'était pas empoisonné comme il l'est aujourd'hui et l'on n'allait guère « à la mer » que lorsque les médecins l'ordonnaient.

Adam Liszt emmena donc son fils à Boulogne-sur-Mer. Là, le jeune Frantz devait connaître la première douleur de sa vie. Son père fut emporté en quelques jours par une mauvaise fièvre et l'enfant se retrouva seul dans cette ville étrangère, sans appui, sans un visage ami pour apaiser son chagrin.

Sa mère, accourue bien vite, loua un petit appartement à Paris, afin de se consacrer à son fils. Trois années passèrent alors tristement. De nouveau Frantz tomba malade; pendant sa longue convalescence, il lut beaucoup et réfléchit davantage; cette vie de virtuose lui parut vaine et méprisable, il rêva de devenir un grand compositeur et non plus seulement un brillant interprète.

Mais un jour de juillet, le canon tonna et des barricades s'élevèrent dans les rues de Paris. La révolution acheva de donner à l'adolescent sa conscience d'homme, et l'enfant gâté des royalistes, des « ultras », se réveilla démocrate et socialiste.

Les journées de 1830 lui inspirèrent des pages révolutionnaires des plus ardentes.

Quelques années plus tard, une autre révolte sanglante, celle des canuts de Lyon (ce sont les ouvriers en soierie) lui dicta de nouveau une page héroïque en tête de laquelle il inscrivit la devise déchirante et sublime de ces hommes affamés :

« Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

La vie de Frantz Liszt se poursuivit agitée et trépidante. Ses contemporains ne voulurent voir en lui qu'un virtuose éclatant alors qu'il fut un grand créateur. Il souffrit toute sa vie de l'indifférence avec laquelle on accueillait ses œuvres personnelles, mais le virtuose et l'homme qui était bon, noble et beau connurent tous les succès.

Il parcourut l'Europe partout fêté et acclamé. En 1840, il donna une série de concerts en Hongrie et reçut de ses compatriotes un accueil triomphal.

Il revint à son village natal « dans un carrosse vitré » ainsi que le lui avait prédit une bohémienne lorsque il était enfant. Mais il fut plus touché par l'affection et l'admiration des paysans de son village que par tous ses succès passés et retrouva surtout avec émotion la musique des bohémiens hongrois.

Liszt a profondément compris cette musique sauvage, au rythme si impétueux; il a aimé ces danses tour à tour languissantes et élastiques. Il s'est senti le frère de ces tziganes, à la vie nomade desquels il compara sa vie errante. Son œuvre est pleine du souvenir de ces hommes au teint cuivré, à la noire chevelure, au caractère fier et indépendant, au milieu desquels s'était écoulé son enfance et vers lesquels il se sentait mystérieusement attiré.

Après quelques nouvelles années passées à parcourir les capitales d'Europe, Liszt put enfin se fixer à Weimar pour une douzaine d'années qui comptent parmi les plus fécondes de sa vie de compositeur.

L'heure du dévouement et de l'action virile (comme il l'écrivait en 1834) avait sonné pour lui.

Tour à tour maître de chapelle, directeur de théâtre, chef d'orchestre, compositeur, écrivain, professeur, il déploya une féconde activité et fit de la petite ville de Weimar un centre musical universellement réputé.

Grâce à lui, un grand nombre de belles œuvres oubliées ou inconnues furent exécutées avec éclat et il accorda son appui généreux à tous les jeunes compositeurs qui lui paraissaient dignes d'être connus.

Son amitié fidèle et son dévouement inlassable ne quittèrent plus jamais Richard Wagner, le grand musicien qu'il admira sans réserve.

En 1865, à la stupéfaction générale, Liszt se fit prêtre, et devenu « l'abbé Liszt » partagea désormais sa vie entre Rome et Weimar.

Les portraits de lui les plus connus, le représentent vêtu de la soutane, de longs cheveux blancs tombant aux épaules, son noble et beau visage marqué par les ans.

Le virtuose mondain, « l'amuseur de salons », comme il disait souvent lui-même, sont bien loin, le déclin approche.

Liszt mourut à Bayreuth le 1er août 1886. Selon son désir, il fut enterré dans cette ville où il repose à présent non loin de celui qui fut non seulement son meilleur ami, mais également son gendre : Richard Wagner. La vie de Franz Liszt nous montre l'exemple admirable et rare d'un homme qui, sans être jamais effleuré par un sentiment d'envie ou de rancœur, supporta cette douloureuse injustice de n'être considéré que comme un brillant pianiste alors qu'il fut un des plus purs génies musicaux de son temps.

Louise Vurmser.

Pour un manège de chevaux de bois

Un jouet mécanique représentant un manège de chevaux de bois faisait rêver un petit garçon à la devanture d'un magasin d'une ville du Midi il y a une vingtaine d'années... Et c'est ainsi que vint au sport un des meilleurs joueurs de rugby qui ait représenté la France, Robert Crabos. En effet, alors qu'il avait une douzaine d'années, il remarqua ce jouet comme il n'en avait jamais vu. Puis il apprit qu'il serait offert comme prix pour une course cycliste, réservée aux minimes. Il avait un vélo sur lequel il faisait de longues courses mais n'avait jamais couru en compétitions; ses rivaux, âgés eux aussi de 10 à 12 ans, étaient déjà populaires dans la petite ville. Il s'engagea quand même, arriva premier et gagna le manège ! Mais du coup il se passionna pour les courses cyclistes, puis pour beaucoup d'autres sports et devint quelques années plus tard un excellent rugbyman.

Fantaisie à bicyclette

Quand on ne peut pas battre les records existants, il est devenu de mode d'en créer de nouveaux, même s'ils n'ont pas grand'chose à voir avec le sport. Il semble que ce soit le cas du cycliste Georges Bridier qui a réalisé le parcours Paris-Versailles et retour, en 46 min. 11 sec. Je vous vois déjà calculer qu'il n'y a là rien de bien extraordinaire puisque cette distance ne dépasse pas 24 à 25 kilomètres. Mais voici ce qui, selon Bridier, devrait permettre de le considérer comme un vrai recordman : il a parcouru ce trajet sans tenir son guidon...

Sport scolaire

De grands efforts ont été faits depuis quelques temps pour développer le sport scolaire et tout le monde s'en félicite, mais il faut remarquer que jusqu'à présent, on s'était surtout occupé de la natation, du cyclisme ; le cross country, le hockey, etc., le rugby, en particulier, ayant été laissé de côté. Il semble que l'on soit en train de réparer cette lacune puisque on a créé dans ces derniers mois des écoles de rugby pour les jeunes dans plusieurs grandes villes. Espérons que nombreux seront les écoliers qui pourront profiter de cet entraînement.

LA RÉDACTION DE
"MON CAMARADE"
reçoit tous les Jeudis
de 15 à 16 heures
SES AMIS
51, Rue Monsieur-le-Prince
PARIS-6e

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

TOTO ET TOUTOUNE PARTENT A LA RECHERCHE DE LEUR AMI SANCHEZ TRAQUE PAR LES REBELLES. ARRIVES A LA GROTTE OU CELUI CI S'ETAIT REFUGIE, ILS LA TROUVENT DESERTE

8

Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU.

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, mystérieusement disparu, est accusé faussement du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de Louise, sa fiancée. Celle-ci recherche l'assassin avec ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans). La nuit du crime l'oncle de Pierrot, l'inventeur Clément Lothaire et son ami le professeur Schultz ont également disparu. Fil-de-Fer, après avoir pu se disculper de l'assassinat d'une vieille Russe, la comtesse, a reçu un mystérieux message du professeur Schultz donnant rendez-vous à Pierrot.*

Chapitre XV

Les taureaux ailés de Khorsabad

L'oignon qu'avait au pied droit le père Guitton ne l'avait pas trompé. Il avait fait souffrir l'ancien ordonnateur des pompes funèbres, le mémorable lundi où le hasard lui fit découvrir la comtesse assassinée. Le lendemain, mardi, il faisait un temps épouvantable.

L'hiver a parfois en avril de ces retours subits. Paris ce jour-là était recouvert d'une chape de plomb. Les nuages bas avaient englouti près des trois quarts de la Tour Eiffel. La Seine était noire comme un crêpe de deuil. Une pluie froide et pénétrante graissait les pavés et le macadam, les transformant en une glace humide sur laquelle dérapaient autos et taxis. Une lumière jaune pénétrait chichement par les fenêtres étroites du vieux Louvre, et plus que jamais les antiquités égyptiennes et assyriennes, accumulées en désordre dans le rez-de-chaussée du vieux palais, paraissaient oubliées dans une cave humide.

Midi sonnait à Saint-Germain-l'Auxerrois lorsque Pierrot Lancry, qui venait du métro Châtelet, s'engagea dans le passage ouvert sous la célèbre colonnade du Louvre et pénétra dans la salle des antiquités asiatiques.

Par cette sombre journée de pluie les taureaux ailés de Khorsabad, monstres à têtes humaines coiffées d'une tiare et porteurs d'une longue barbe annelée paraissaient perdus dans une impondérable brume. Les gigantesques sculptures venues du palais construit par Sennacherib (le Sargon du prophète Isaïe) avaient quitté la Mésopotamie ensoleillée qui les avait vus naître pour le climat humide et gris de Paris...

Les salles du musée étaient presque désertes. Un homme grand et chauve, aux lunettes d'or, et qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, vint au devant de Pierrot.

Le Pr Schultz était exact au rendez-vous (1).

— Je suis heureux de vous voir si exact, mon jeune ami, dit le professeur. Nous allons ensemble apprendre à connaître les merveilles de l'antique Ninive, la capitale du fabuleux Nemrod qui fut vainqueur de l'empire de Babylone, 1250 années avant Jésus-Christ et qui étendit sa domination jusqu'à l'Asie Mineure...

Pierrot fut un peu interloqué de ce singulier accueil. Mais il songea aussitôt que le Pr Schultz devait craindre quelque mystérieuse surveillance et il prit la mine d'un élève qui écoute respectueusement son maître. Il avait d'ailleurs pris les plus grandes précautions pour venir de l'île Saint-Germain. Il s'était assuré à plusieurs reprises qu'il n'était pas suivi, et pour rompre sa piste il avait à plusieurs reprises changé de métro, revenant sur ses pas, sautant des voitures à l'instant précis où celles-ci allaient s'ébranler, s'arrangeant pour passer les portillons automatiques au moment où ceux-ci se refermaient. Il avait aussi usé des autobus et des taxis. Il était certain qu'aucun membre de la mystérieure bande du *Trèfle noir* n'avait pu suivre sa piste.

— Il y a seulement un demi-siècle, poursuivait le Pr Schultz, que l'effort obstiné des savants a pu déchiffrer l'écriture des Assyriens, appelée aussi *cunéiforme* parce qu'elle est composée de signes en forme de coins. Voici précisément la sépulture du roi de Sidon, Emunazar, qui porte la plus longue des inscriptions cunéiformes actuellement connues...

— *Le Trèfle noir utilisait un microphone, dit le Professeur Schultz à Pierrot.*

Accompagné de Pierrot il s'approchait du sarcophage. Rapidement le professeur lança un coup d'œil autour de lui. Les salles assyriennes du musée du Louvre étaient absolument désertes. Un gardien assis sur une chaise au pied d'un escalier monumental bâillait à se décrocher la mâchoire. Un autre, près de l'entrée, faisait la causette avec la dame du vestiaire.

— Pierrot, rassure-toi, souffla le professeur à voix basse. Ton oncle est en sûreté. Nous avons pu échapper aux bandits qui nous poursuivaient...

— Est-ce bien vrai ? répondit Pierrot. Comment avez-vous pu deviner l'attentat qui se préparait contre lui ?

Le professeur et le jeune apprenti s'étaient assis dans l'embrasure d'une des fenêtres voûtées, ils continuaient à demi-voix leur conversation.

— Nous n'avions pas eu souvent l'occasion de nous rencontrer, commença le professeur, depuis que ton héroïsme joint à l'intelligence de ton ami Fil-de-Fer et à la force de Jambe-de-Bœuf ont permis la délivrance de mon pauvre ami Clément Lothaire. Divers soucis m'ont absorbé. J'ai fait un voyage en Amérique, et je n'en suis revenu que le mois dernier. Mes démarches là-bas ont fini par être couronnées de succès, et c'est seulement la semaine dernière que cette nouvelle m'a été confirmée. Je me suis empressé de vous écrire à Clamart, et vous m'avez invité à passer la fin de la semaine, *Villa Alfred*.

Une caravane de vieilles Anglaises traversa en trombe les salles du musée, en jacassant et en brandissant des livres rouges aux lettres d'or. Le Pr Schultz feignit un instant de s'intéresser aux antiquités chaldéennes, puis il reprit :

— Je suis arrivé très tard, ce samedi soir. Jambe-de-Bœuf était impatient d'aller à ce bal tragique des *Joyeux Vignerons* où il devait retrouver sa fiancée. Nous avons dîné en hâte. Nous n'avons guère parlé à table que de choses indifférentes. Je me suis contenté de vous dire, au moment où vous vous disposiez à me quitter : « *J'ai de très importantes nouvelles à vous annoncer, mes amis. Allez maintenant au bal. Mais nous parlerons de questions très sérieuses à loisir, dans l'après-midi de dimanche. Vous aurez tout lieu de vous réjouir...* » Vous m'avez quitté alors, et je suis resté seul dans la villa avec mon pauvre ami Clément Lothaire... Il était, comme à l'ordinaire, calmement assis dans un fauteuil, regardant vaguement devant lui, complètement absent à tout ce qui l'entourait. Il n'était pas encore neuf heures, il était encore trop tôt pour aller au lit. Je sortis un journal de ma poche et voulus prendre les lunettes dont je me sers pour la lecture et qui étaient posées sur le buffet. Je fis un faux mouvement et l'étui tomba derrière le meuble... C'est ce faux mouvement qui a sauvé ma vie et celle de votre oncle.

Les salles assyriennes étaient toujours désertes. Pierrot écoutait avec passion le récit du professeur.

— Pour retrouver mes lunettes, qui étaient restées coincées entre le meuble et la muraille, je dus tirer le buffet. J'allais le remettre en place lorsque je remarquai, presque au ras du plancher, une légère déchirure dans le papier peint. Je crus en être l'auteur et je me baissai pour voir l'importance du dégât. Je tâtai le mur et j'eus l'extrême surprise de m'apercevoir qu'à cet endroit se trouvait un trou que recouvrait une toile sur laquelle était collé un morceau de papier peint. Je soupçonnai quelque mystère et j'arrachai la toile. Voilà ce que j'ai trouvé dans la petite niche que je démasquai.

Le Pr Schultz avait sorti de sa poche un disque d'ébonite noire, de la forme et des dimensions d'une tartelette où les cerises auraient été remplacées par des trous percés régulièrement, rangés en forme de losange.

— Un microphone! s'écria Pierrot.

— Oui, un microphone, reprit le professeur en faisant aussitôt disparaître l'appareil dans sa poche. Et un microphone d'une puissance exceptionnelle. Depuis des semaines, des mois peut-être, un espion invisible épiait toutes vos conversations... Il n'était pas une des paroles prononcées *Villa Alfred* qui ne fût entendue et sans doute notée par un agent de la bande de Van der Gold...

— Ou par le *Trèfle noir*, ajouta Pierrot, qui se mit à expliquer au professeur comment ses amis et lui avaient appris l'existence de la bande mystérieuse...

« Mais j'y songe, conclut l'apprenti, la comtesse était sans aucun doute une espionne au service du *Trèfle noir*. Elle faisait des rapports par téléphone. Et Fil-de-Fer a remarqué chez elle un appareil de radio qui possédait à la fois un haut parleur et des casques d'écoute. On n'entendait pourtant jamais la radio, chez cette vieille femme...

— Ce casque d'écoute était, je n'en doute pas, l'aboutissant du microphone, mon cher Pierrot, et les appareils amplificateurs étaient contenus dans le coffre de l'appareil de radio qu'a remarqué Fil-de-Fer... Il avait été facile à la bande du *Trèfle noir* de poser le microphone lorsque vous étiez tous deux à votre travail, tandis que Jambe-de-Bœuf promenait dans la forêt mon vieil ami Clément Lothaire...

— Je ne serais pas surpris que tout cela ne remontât au dernier nouvel an. La comtesse était installée en face de chez nous depuis quelques semaines. Nous avons tous été passer trois jours au *Château du Serpent à Plumes*, dans le Morvan. Nous espérions qu'en voyant la demeure où il avait vécu si longtemps, et en se retrouvant dans son laboratoire mon oncle retrouverait peut-être une lueur de raison. La villa de Clamart resta déserte. A ce moment, on achevait l'installation d'un égout, rue de la Plâtrière et l'on commençait à combler de profondes tranchées. Il aura été facile à la bande du *Trèfle noir* de relier par des fils souterrains notre villa à celle de la comtesse...

Sept ou huit personnes stationnaient maintenant devant les gigantesques taureaux de Khorsabad, à peu de distance de Schultz et de Pierrot. Le professeur, que la moindre allée et venue semblait inquiéter, se leva :

— Il nous faut voir maintenant les célèbres frises du palais d'Ataxerxès Memnon, dit-il à voix haute. Suivez-moi, mon jeune ami, aux salles du premier étage.

Chapitre XVI

Fuite devant le microphone

Le professeur et Pierrot étaient maintenant penchés sur une vitrine remplie de cylindres de pierre dure, très finement gravés, qui servaient aux habitants de l'antique Susiane pour décorer les briques d'argile. Schultz, tout en parlant à voix basse, désignait l'un ou l'autre des cylindres, mais ses paroles n'avaient aucun rapport avec les antiquités chaldéennes.

— Quoi qu'il en soit, dit-il à Pierrot, sitôt que j'eus découvert le microphone, je compris que la *Villa Alfred* était sous la surveillance la plus étroite... J'étais certain que quelques minutes aupara-

(1) *Voir* Le Serpent à Plumes, *par R. Duchâteau, les premières aventures de Pierrot Lancry. Un fort volume illustré, E.S.I. 7 fr. 50.*

vant les mystérieux espions m'avaient entendu dire : « *Je vous dirai de bonnes nouvelles, demain après-midi.* » Ces seuls mots pouvaient leur faire supposer que j'avais retrouvé le secret de la *Lotharite* (1) et que j'allais vous révéler le lendemain la formule du corps mystérieux qui permet de remplacer dans les moteurs d'auto l'essence par de l'eau de fontaine... Les bandits allaient tout tenter pour m'empêcher de vous faire connaître la formule. J'étais seul avec un vieillard incapable de se défendre, dans une maison isolée, à la lisière de la forêt. Le microphone avait aussi appris à la bande que vous ne rentreriez pas avant une heure avancée de la nuit... Je n'avais pour me défendre que le revolver Colt que m'avait laissé Jambe-de-Bœuf.

— Voilà la preuve de son innocence, interrompit Pierrot. Si notre ami disparu n'avait pas emporté son revolver au bal, il n'a pas pu s'en servir pour tuer ce pauvre Raymond...

— Oui, reprit le professeur, j'ai oublié ce revolver dans ma hâte à quitter la *Villa Alfred*. Je ne mis pas cinq minutes pour préparer mon ami Lothaire et à m'enfuir. Je pensais qu'il n'y avait pas un instant à perdre, l'attaque des bandits pouvait se déclencher d'une minute à l'autre. Nous sommes partis presque en courant par le chemin qui longe la forêt. Nous avons pris un autobus place de la Mairie. Il était alors neuf heures du soir.

— Et à neuf heures et quart la bande du *Trèfle noir* pénétrait dans la villa que vous veniez de quitter, dit Pierrot. Car ils sont certainement arrivés par la limousine noire qu'a remarquée le père Guitton, quelques minutes plus tard, alors qu'elle stationnait à vide dans un chemin désert proche de notre villa. Mais, le *Trèfle noir* n'a pas trouvé ses proies. La bande a dû se contenter de tout bouleverser dans la maison, recherchant sans doute la formule de la *Lotharite*. Elle ne découvrit rien d'autre que le revolver de Jambe-de-Bœuf. Cette arme a été emportée par le lanceur de bombes inconnu qui s'en est servi ensuite pour tuer notre ami Raymond.

Le professeur tomba d'accord avec Pierrot. Le plan de la bande du *Trèfle noir* était évident. Le même soir les bandits enlevaient Clément Lothaire tandis que la bombe lancée au bal des *Joyeux Vignerons* devait assassiner Pierrot et ses deux amis. Sans le sang-froid de Jambe-de-Bœuf le coup aurait réussi. En même temps que les trois amis, de nombreuses autres victimes seraient tombées. Mais ceci n'était pas pour effrayer les hommes du *Trèfle noir*. Car, soulignait le professeur, parmi les personnes présentes au bal se trouvaient des ouvriers qui venaient de fonder un syndicat aux usines Morel, et qui pour cette raison étaient poursuivis par des haines farouches. A l'avis de Schultz, le *Trèfle noir* n'était pas seulement une bande à la solde du roi du pétrole, mais sans aucun doute une vaste société secrète dont le but principal était l'organisation de la terreur contre ceux qui résistaient aux volontés des véritables maîtres du monde, les Van der Gold, les Morel, tous les autres fabricants d'armes, les marchands de pétrole, les banquiers...

— J'ai lu attentivement les journaux d'hier, ajouta le professeur. J'y ai vu que le principal témoin à charge contre Jambe-de-Bœuf, celui dont les propos ont entraîné l'inculpation de notre ami disparu, est Maupoux, dit la Teigne, un contremaître des usines Morel, bien connu comme un servile mouchard de la direction... Ceci nous montre par quels hommes passent les fils de la bande terroriste... Je tremble pour vous, mes pauvres amis; Jambe-de-Bœuf disparu, prisonnier sans doute, Fil-de-Fer n'a pu échapper que de justesse à une inculpation qui pouvait le mener à l'échafaud ou au bagne. Toi-même tu es sans doute menacé par d'invisibles périls... Il est heureux que du moins ton oncle soit en sûreté. Je juge inutile de te dire même l'endroit où il est caché. Je préfère garder ce secret pour moi seul. Qu'il me suffise de t'apprendre qu'il est loin de Paris, chez des amis sûrs, qu'il est bien soigné, et qu'il est presque certain, que la bande du *Trèfle noir* ne réussira sans doute jamais à retrouver sa trace. Tu reverras ton oncle lorsque j'aurai la preuve que tout péril est écarté...

Des groupes stationnaient dans la salle des antiquités de Susiane. Le professeur et Pierrot quittèrent la vitrine aux cylindres pour la salle des fouilles Dieulafoy. Sur les murs, un peu plus grands que nature, étaient rangés des archers assyriens à la parade, bas-reliefs de brique vernissée et peinte qui recouvraient jadis les murs de la salle du trône, dans le palais de l'empereur Darius Ier. Devant une vitrine remplie d'une multitude de petites terres cuites et de menus vases de verre irisé le professeur continua ses conseils.

Pour que les amis puissent se défendre contre la bande du *Trèfle noir*, ils avaient besoin avant toutes choses de moyens financiers. Fil-de-Fer et Pierrot étaient privés de ressources, puisqu'ils étaient pour l'instant obligés d'abandonner leur travail et ils ne voulaient pas toucher à la petite somme qu'ils avaient mise de côté pour soigner le malheureux Lothaire. Mais la bonne nouvelle qu'avait voulu leur annoncer l'autre jour le professeur était celle-ci : Depuis de longues années un procès était en cours, en Amérique. Lothaire revendiquait la propriété d'un perfectionnement aux moteurs légers d'aviation, employé aux Etats-Unis sur la quasi-totalité des avions modernes. Schultz, qui avait pris en main les affaires de son vieil ami, avait été averti de l'heureuse issue du procès. Une indemnité forfaitaire de vingt mille dollars était acquise au savant. Le professeur glissa dans la main de son jeune ami un carnet de chèques. L'argent était déposé à la banque. Il serait facile d'y puiser au fur et à mesure des besoins de la lutte.

Pour l'instant, le plus pressé était d'essayer de découvrir la trace du malheureux Jambe-de-Bœuf.

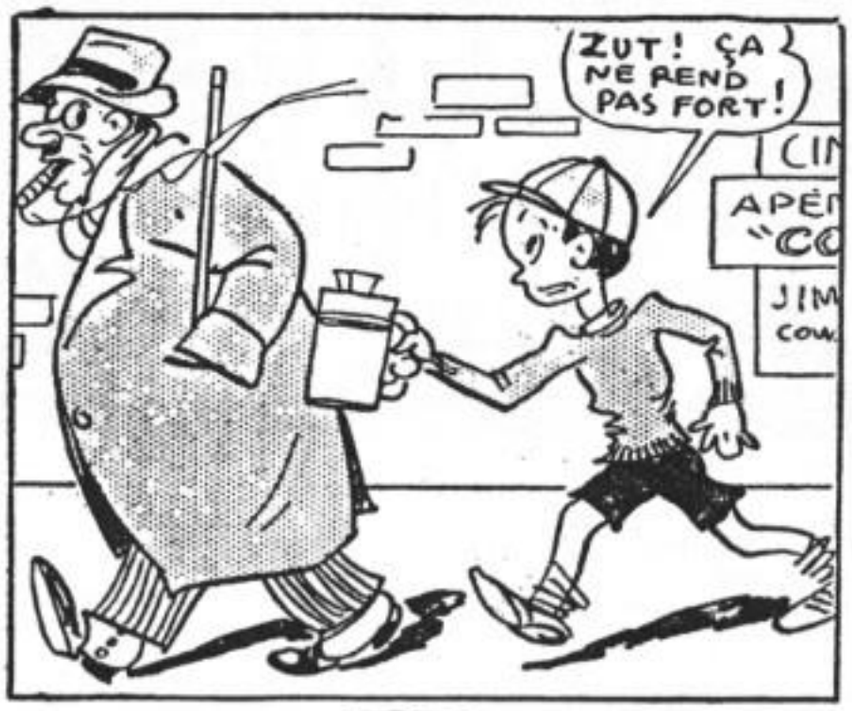
Le Pr Schultz se fit répéter minutieusement par Pierrot les circonstances de sa disparition.

— C'est véritablement inexplicable, conclut-il.

Il s'absorba, méditatif, dans la contemplation de plans en relief des tumulus chaldéens qui ont été fouillés par M. et Mme Dieulafoy. Des coupes de ces monticules montraient les galeries souterraines qui se croisaient... Soudain, le visage du professeur s'éclaira. Une idée venait de le traverser...

(A suivre.)

(1) Voir *le Mystère du Serpent à Plumes*. Un vol., 7 fr. 50. E. S. L.



Variétés

CHAPADES

Mon premier est un oiseau au plumage brillant.
Ce n'est pas en buvant mon second
Que vous deviendrez mon troisième,
Et mon quatrième est un signe de mépris,
Quant à mon tout, c'est une science que vous apprenez à l'école.

Mon premier aime beaucoup
Faire la chasse à mon second.
Et mon troisième n'est qu'un nombre.
Mon tout... vous le cherchez en ce moment.

Mon premier commence beaucoup de mots allemands.
Dans mon second vous buvez,
Mon troisième indique un excès;
Mon tout est bien agréable en cette saison.
Quant à mon tout, c'est un malheur épouvantable.

DEVINETTES

J'ai devant moi le portrait d'un de mes parents. Je n'ai ni frère ni sœur, et le père de cet homme est le fils de mon père. Qui représente cette photo ?

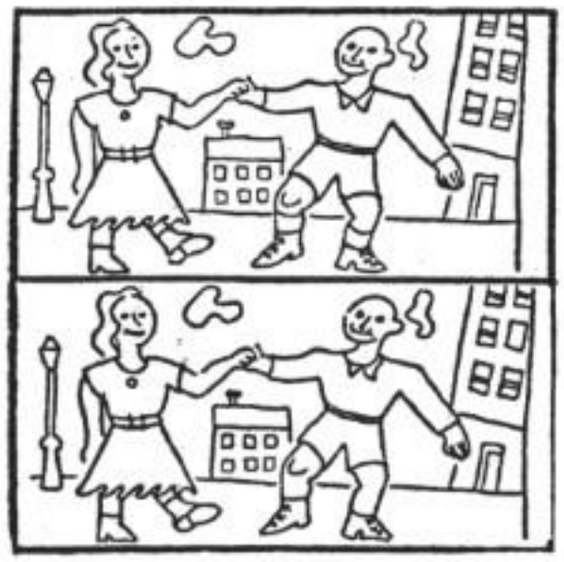
PROBLÈME

Deux hommes sont partis en voyage et prudemment, ils ont emporté des provisions : l'un a cinq saucisses, l'autre en a trois. Dans leur compartiment arrive un troisième voyageur qui n'a rien emporté à manger et leur propose de leur acheter sa part de saucisses. Ils acceptent et partagent chaque saucisse en trois, puis en prennent chacun 8 morceaux. Le troisième voyageur veut payer et donne 5 francs au premier et 3 francs au deuxième. Le premier se plaint, la dispute s'aggrave et ils décident d'aller demander son avis au juge de paix dès leur arrivée. Que dira celui-ci ?

ANAGRAMME

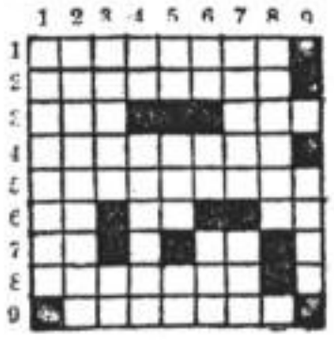
Je suis un étang et j'ai quatre lettres, mais si vous bouleversez ces lettres, je peux devenir une boisson, un aviron ou un outil de guerre; qui suis-je ?

Quelles sont les différences entre ces deux dessins ?



(Toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Parties d'un mois. — 2. Fatiguera beaucoup. — 3. Au monde. Décoration en forme d'œuf. — 4. Hauteur d'un lieu géographique. — 5. Ecrit relatant les dernières volontés. — 6. Terminaison d'infinitif. Douze mois. Possessif. — 7. 2 lettres de carte à jouer. — 8. Petit fleuve. — 9. Assassinèrent.

Verticalement. — 1. Elu au Sénat. — 2. Lirait lettre par lettre. — 3. Privés de la parole. Parcouru des yeux. — 4. Possède. — Grand pays d'Europe. — 5. Ville de légende. Pour conserver le cuir. Terminaison d'infinitif. — 6. Négation. 2 lettres de rhume. Mesure de surface. — 7. Use, comme l'eau use une pierre. Partie du nom d'un célèbre homme politique chinois. — 8. Connaissent. — 9. N'a plus d'eau.

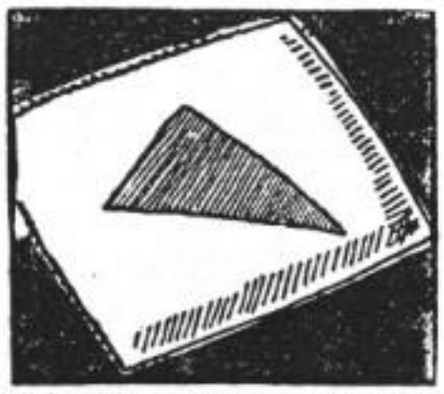
SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 59

Horizontalement. — 1. Canotage. — Yvon. Mot. — 3. Cinéma. — 4. La. Res. — 5. It. Er. Ma. — 6. Séduire. — 7. Mu. Stere. — 8. Er. Ee. Et.

Verticalement. — 1. Cyclisme. — 2. Aviateur. — 3. Non. — 4. Onéreuse. — 5. Mérite. — 6. Amas. Ré. — 7. Go, Mère. — 8. Etira. Et.

LE COIN DES FILLETTES

Un coussin



Le goût moderne fait que les choses les plus simples sont les plus jolies, donc n'encombrez pas les meubles de ces coussins à volants et à fanfreluches que l'on trouve tout faits et pas chers. Il est si simple d'en faire vous-même avec n'importe quoi... car ce n'est pas la matière qui importe mais la façon dont ils sont faits. Ainsi vous avez un morceau de toile ou de cretonne unie de couleur vive d'environ 0 m. 70 × 0 m. 45. Pliez-le en deux sur la longueur pour avoir un rectangle double de 0 m. 35 × 0 m. 45. Cherchez alors un tissu du même genre, mais d'une teinte entièrement opposée : marron ou bleu sur du jaune, vert foncé sur vert clair, etc. Découpez en un rectangle ayant, par exemple, la forme d'un triangle ou d'un cercle et cousez-le à plat au centre de votre coussin. Cousez alors les trois côtés de votre coussin en laissant un espace ouvert qui permettra de remplir le coussin d'une certaine quantité de kapok.

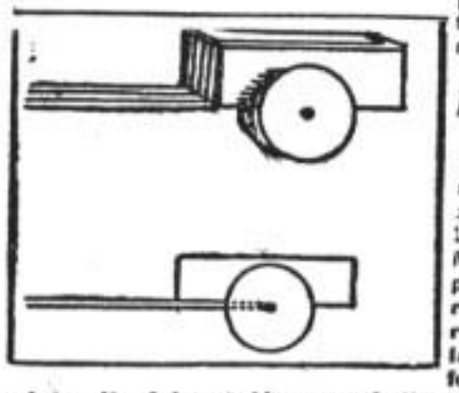
Les Conseils de tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Voici bientôt le Mardi gras et selon la tradition, il faut manger des crêpes. Mais il est complètement inutile de déranger votre maman qui a bien d'autres choses à faire et vous pouvez les faire vous-même. Voici comment vous y prendre : Quelques heures à l'avance vous préparez la pâte suivante : vous prenez une demi-livre de farine (pour une quinzaine de crêpes) et vous y mélangez deux jaunes d'œufs et une pincée de sel. Vous mêlez bien soigneusement le tout pour obtenir une pâte épaisse et lisse, puis vous y ajoutez un verre de lait et un verre d'eau et vous remuez régulièrement pour que la crème ainsi obtenue soit bien lisse. Vous couvrez le récipient où est votre pâte et vous laissez reposer deux ou trois heures. Au moment de faire vos crêpes, vous prenez une poêle dans laquelle vous faites fondre gros comme une noisette de beurre ou de graisse, puis vous y versez une grosse cuillerée de pâte en remuant pour qu'elle couvre bien le fond de la poêle. Au bout d'une minute vous retournez la crêpe en secouant d'un mouvement sec votre poêle ou, si vous craignez de tout jeter par terre, vous la retournez avec une fourchette en prenant soin de ne pas déchirer la crêpe. Au bout de deux à trois minutes la crêpe est cuite des deux côtés et il ne vous reste qu'à en faire beaucoup d'autres...*

Comment laver les carafes et les bouteilles. — *Les carafes à eau, à la longue, deviennent troubles, grises et il est très difficile de bien les rincer car les brosses à bouteilles ne sont pas assez grandes. Voici un procédé simple et pas coûteux pour avoir de belles carafes limpides et propres. Votre maman a utilisé des œufs ; demandez-lui de conserver les coquilles, brisez-les en petits morceaux et mettez ces morceaux dans votre carafe avec un peu d'eau tiède. Agitez fortement, laissez quelques minutes le tout dans la carafe, puis videz-la et rincez-la soigneusement.*

La pièce cachée

Pour ce jeu, il faut une pièce de monnaie. On peut jouer sur ses genoux ou devant une table. On tire au sort pour désigner celui qui devinera et qui s'assied en face d'autres joueurs assis derrière une table ou en une seule rangée. Ces joueurs prennent la pièce et, pendant que le devineur tourne le dos ils se la passent de main en main. Puis le devineur se retourne et tous les joueurs doivent poser sur la table ou sur leurs genoux, leurs mains, la paume en dessous. Le devineur peut ordonner de faire différents mouvements avec leurs mains, lever un doigt, faire semblant de jouer du piano, etc. Il doit alors désigner celui des joueurs qui a la pièce dans sa main. Naturellement il serait trop facile de deviner si un seul avait l'air embarrassé, aussi tous les joueurs peuvent faire semblant d'avoir quelque chose dans la main et il devient plus délicat de désigner exactement. Si le devineur se trompe, il reste à sa place et on recommence. Si il ne se trompe pas, le joueur deviné prend sa place.



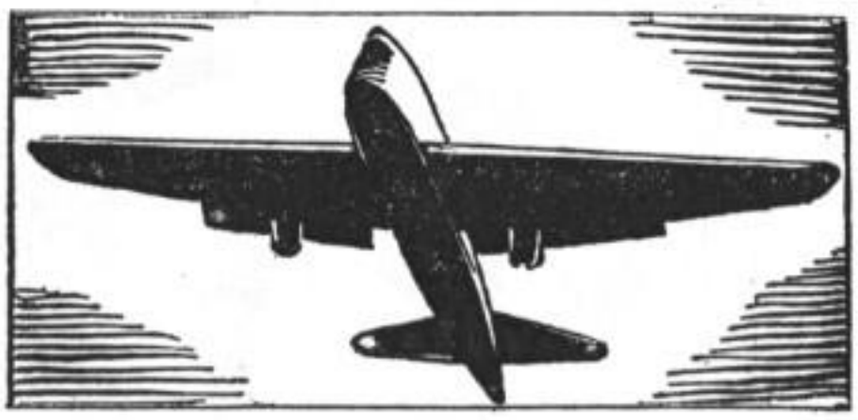
Fabriquons un petit chariot

Une boîte de carton ou de bois léger, va se transformer par vos soins en un joli petit chariot. Elle mesure env. 0m20 × 0m12 (haut. variant à volonté). Vous ôtez le couvercle, votre boîte constitue la caisse de la voiture. Les autres parties vont se trouver dans le couvercle. Munis d'un compas et d'un canif coupant bien, tracez, puis découpez deux cercles de 0m10 env. : voici vos deux roues. Ensuite abattez les angles, vous trouverez 2 règles qui deviendront les brancards. La 3e coupée à la longueur voulue fournira l'essieu. A l'aide de colle forte, ou de pointes fines, fixez les brancards à la caisse; ils doivent dépasser à l'avant, d'une longueur sensiblement égale à celle de la caisse. L'essieu, coupé à 0m13 env., sera posé, par les mêmes moyens, derrière les brancards; il devra dépasser de 1 cm. de chaque côté. Auparavant, vous aurez planté un clou aux deux extrémités de votre essieu autour duquel la roue aura assez de jeu pour tourner. Voici le chariot terminé. Une couche de couleur vive le rendra plus séduisant.

HISTOIRE DE L'AVIATION
LES APPAREILS MODERNES

Voici un des appareils les plus caractéristique de la construction moderne. Le souci aérodynamique est poussé à l'extrême, toutes les aspérités disparaissent. Le pilote est complètement enfermé dans le fuselage. Cet appareil que vous voyez au moment où il va atterrir a sorti son train d'atterrissage qui, pendant le vol, est escamoté à l'intérieur du fuselage à l'aide d'un dispositif spécial. Les volets d'intrados sont rabattus pour permettre un atterrissage à vitesse réduite.

Cet appareil de petite envergure et de puissance moyenne a réalisé des performances remarquables, il trouve son emploi pour les liaisons rapides sur distances moyennes. Cet avion construit par Caudron a ramené en France plusieurs records enviés.



Avenue des Champs-Élysées, deux hommes arrêtés sur le bord d'un trottoir regardent un élégant personnage, qui descend d'une somptueuse auto. « Tiens, voilà le banquier Dupont. Je me contenterais fort bien de ce que ce gaillard-là a volé! — Dans ce cas, il ne lui resterait plus rien... »

o

— Papa, qu'est-ce que tu me donneras pour le prochain premier de l'an ?
— Finis, je t'en supplie, c'est la dixième fois que tu me poses cette question. Tu ne vois pas que tu m'empêches de travailler ?
— Mais, dis-le moi quand même... Dis-le moi...
— Si tu continues, une paire de gifles...
Toto n'a pas insisté.

o

Chaque matin, lorsque M. Dubois s'habille c'est un drame. Il ne trouve jamais le bouton de son col. Et chaque matin, c'est une discussion amère entre M. et Mme Dubois. Hier soir, après avoir ôté son col, M. Dubois distraitement porta son bouton de col à sa bouche et l'avala. Cris : « Arthémise, j'ai avalé mon bouton de col... » Mais Arthémise très calme : « Tant mieux, tu sauras au moins où il est cette fois. »

o

Au lycée, le professeur interroge une jeune fille très coquette, qui sait rarement ses leçons, car elle songe plutôt à sa toilette. « Qui était Louis XI ? — Un roi de France. — Et Louis XIV ? — Un roi de France aussi. — Et Louis XV ? — Euh, un talon... » Savez-vous que les talons hauts que portent les chaussures des femmes s'appellent talons Louis XV ?

o

M. Lemaigre est parti depuis un an pour faire un grand voyage d'étude en Amérique, en Asie, en Afrique, pour faire le tour du monde en somme. Il rentre aujourd'hui, et rencontre sur le pas de la porte sa concierge qui lève les bras au ciel et s'écrie en le voyant : « Ah! bien, vous voilà ? Ce n'est pas trop tôt. Vous avez laissé l'électricité allumée dans votre bureau! »

o

Deux cheminéaux se rencontrent sur une route. « Je parie une chopine de rouge que je devine ce que tu as mangé ce matin ! — Alors ? — Tu as mangé des épinards. — Pourquoi le penses-tu ? — Ce n'est pas difficile, j'en vois dans ta barbe. — Tu as perdu, mon vieux, je n'ai pas mangé d'épinards ce matin, mais la semaine dernière... »

Dans tous les pays qui cultivent la vigne, les vendanges sont l'occasion de réjouissances populaires, dont l'origine est très ancienne. En Hongrie, où l'on fait le célèbre vin de Tokay, la coutume veut qu'on organise des danses collectives dont la difficulté réside dans le fait que les danseurs doivent porter sur leur tête une bouteille pleine de vin nouveau.

o

Les belles prunes dorées et juteuses qui font les délices des gourmands, appelées reines-Claudes, tiennent leur nom de la reine Claude, femme de François Ier, à qui l'on présenta les premiers fruits de cette espèce, produits en France.

o

Les animaux font parfois preuve de plus d'humanité que les hommes. C'est ainsi qu'on pouvait voir dernièrement, dans certains journaux, la photographie d'une brave chienne qui nourrissait une nichée de petits lapins privés de mère. Elle n'avait pas hésité à adopter la petite famille, et à la nourrir, comme elle l'eût fait pour sa propre progéniture.

o

On trouve, dans la Creuse, des rochers qui revêtent les formes les plus étranges, de monstres antidiluviens. On les appelle les Pierres Jaumâtres.

o

Certains médecins font parfois sur eux-mêmes des expériences qui touchent à l'héroïsme. C'est ainsi, qu'il y a quelques années, un médecin voulant trouver le moyen d'agir avec rapidité sur le cœur, par l'injection de médicaments, s'introduisit dans une veine, à la naissance du coude, un petit tuyau en caoutchouc long de 65 centimètres, qu'il poussa peu à peu jusqu'au cœur, sans être incommodé. Il se rendit ensuite à la salle de radioscopie, pour voir la situation de la sonde. L'expérience n'avait demandé que quelques secondes.

o

Les statues et monuments se construisent en général en pierre ou en ciment. Il faut aller aux États-Unis pour voir des monuments d'aluminium. A Chicago, par exemple, on peut voir une statue de 9 mètres de haut faite de ce métal. Ne croyez pas que, bien que l'aluminium soit un métal très léger, la statue se renverse quand il y a grand vent. Elle est tout de même d'un poids assez considérable.

Soyons francs : nous ne sommes pas très rassurés quand nous nous approchons des cages où sautent et hurlent ces mangeurs de chair que sont les lions, les tigres, les jaguars... Pourvu que les barreaux soient solides, pourvu que le gardien ait bien cadenassé la porte! Mais le voici justement le gardien; par une trappe il pénètre dans la cage. — Non, vraiment je ne me vois pas à sa place, ni vous non plus; risquer d'être mangé pour gagner 5 francs de l'heure, mieux vaut être chômeur toute sa vie... Il est bien calme ce gardien, pourtant; il ouvre une autre trappe, guide avec un bâton les animaux vers cette trappe de façon à les faire passer dans la cage voisine, puis il nettoie tranquillement la place vide, arrose, balaie; quelle effroyable odeur répandent ces fauves! Puis il fait revenir les animaux, passe à la cage voisine, et se promène ainsi toute la matinée parmi ces bêtes qui d'un coup de patte l'assommeraient, d'un coup de dents le déchireraient; il est aussi tranquille qu'au milieu de chats.

Est-ce que ce ne sont donc pas des animaux cruels ? En effet, il n'y a pas d'animaux cruels, mais seulement des animaux dangereux. Le seul animal cruel, c'est l'homme; ainsi ce général qui brûle une ville pleine de femmes et d'enfants, cet autre qui lance des gaz asphyxiants sur des nègres.

Un animal ne tue que pour vivre, ne tue que parce qu'il a faim, ou pour se défendre. Si l'on est maladroit avec une bête et qu'on l'effraie par un geste quelconque on risque d'être tué; d'autre part il est préférable de faire visite à un lion quand celui-ci a bien déjeuné, car il pourrait croire qu'on varie son menu et qu'au lieu du filet de cheval nature on lui offre du gardien-maison farci de boutons dorés!

Maintenant que vous êtes un peu rassurés — ou déçus peut-être — je vous présenterai les célèbres carnassiers.

D'abord le lion, puisque c'est le roi des animaux. Il y a très peu de lions en Asie; ceux qui y restent, on les protège à titre de curiosités. Le lion règne en Afrique; mais ne faites pas comme Tartarin qui en cherchait dans la banlieue d'Alger, depuis longtemps il n'y a plus de lions en Algérie ni en Tunisie. Le lion a beaucoup d'allure : il se sait le roi des animaux ! Son poids peut atteindre 250 kilogrammes; il a une mâchoire terrible, avec des dents coupantes, une langue râpeuse comme celle de votre petit chat, mais sa râpe est pleine de piquants durs comme de la corne, très commodes pour nettoyer à fond les os de ses victimes; sa patte est faite comme la patte d'un chat; mais quand le lion sort ses griffes, il a au bout des doigts de véritables crochets de boucher; et la « poigne » du lion est monstrueuse, la patte du lion a 50 centimètres de tour, elle est faite d'os très durs accrochés par des muscles solides comme l'acier, le bout de la patte, la main du lion étant deux fois et demi plus large que celle de l'homme. Les trois coups les plus terribles qu'un animal puisse donner, sont : le coup de queue de la baleine, le coup de pied de la girafe, le coup de patte du lion...

Le lion est un grand mangeur d'antilopes. Quand l'homme s'installe dans une région, les antilopes s'enfuient, et le lion a la mauvaise habitude de remettre à plus tard son déménagement; alors, faute d'antilopes, il attaque les troupeaux, et, faute de bétail, l'homme lui-même. Il faut dire que, de même que son frère le tigre, le lion nous trouve dégoûtants, malodorants; si un lion se met à manger de l'homme c'est parce qu'il n'a rien trouvé de meilleur à se mettre sous la dent. Le lion chasse la nuit. Ou bien il s'enfoncera dans la forêt, à la recherche de ses antilopes préférées, ou bien il s'approchera sournoisement d'un village, et attaquera un cheval, un bœuf — il est capable d'emporter un veau aussi facilement qu'un chat fait d'une souris. Malheur aux voyageurs qui ont perdu leur route et qui rentrent au village, la nuit tombée; le lion peut se précipiter sur leurs montures ou sur eux-mêmes et les dévorer! Le lion n'est pas rapide à la course, il faut qu'il attrape sa proie par surprise.

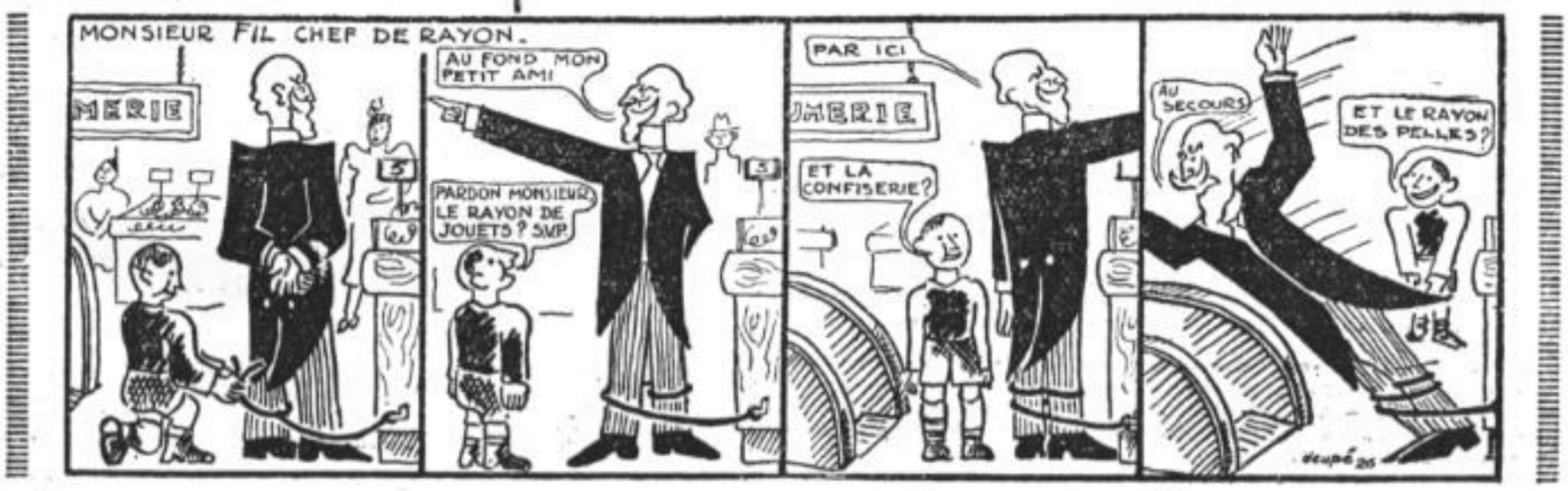
Mais supposons qu'en plein jour un lion aperçoive des antilopes dans la plaine et qu'il n'ait pas goûté depuis longtemps à ce plat national... Que faire, se dira-t-il ? Inutile de courir après elles, l'antilope a une bonne vue, et un galop imbattable. S'il y a des rochers sur cette plaine, le lion essaiera de s'approcher en se cachant derrière, prêt à bondir au dernier moment. Sinon, il ira chercher un compère; l'un des lions s'aplatira contre le sol et ne soufflera mot, l'autre partira au milieu des herbes à la lisière de la plaine et ne se montrera qu'après avoir dépassé le troupeau d'antilopes; alors, il rugira, bondira, et les antilopes effrayées prendront la fuite; le lion les serre de près, saute à droite, à gauche, fait ainsi prendre à ces malheureuses bêtes la direction de l'autre lion... Et soudain celui-ci sort de sa cachette, frappe, abat chaque fois une victime; voilà le dîner prêt pour les deux amis.

Quand on les attrape jeunes, les lions peuvent être dressés pour le cirque; ils arrivent à exécuter des exercices difficiles et obéissent très bien à leur dompteur, mais ils attaqueraient toute personne inconnue qui pénétrerait dans leur cage; avant d'être l'ami d'un lion il faut lui donner des preuves d'amitié, bien le soigner, lui apporter à manger, et savoir également « se faire respecter ».

D'autre part un dompteur dans la cage ne doit jamais quitter des yeux ses bêtes, car un faux-mouvement, une distraction quelconque, pourraient effrayer un animal qui se précipiterait alors sur lui. On raconte qu'un dompteur répétait un numéro sensationnel avec dix-neuf lions; sur ces dix-neuf, six avaient été dressés par lui, les douze autres, bien qu'ayant déjà travaillé au cirque, ne le connaissaient pas. Il eut le malheur en entrant dans la cage de glisser et de tomber à terre; aussitôt un des lions nouveaux venus se précipita sur lui et le renversa; et les douze autres accoururent aussi, prêts à le dévorer.

Mais il se passa quelque chose d'extraordinaire : le plus grand des lions anciens se jeta devant les autres, se battit seul contre tous les autres, afin de défendre l'homme qu'il reconnaissait pour son ami et son maître. Ce lion, mordu, déchiré, put néanmoins tenir en respect toute la meute hurlante, et le dompteur fut sauvé...

Mais nous bavardons, nous bavardons, il se fait tard. Et j'ai tant d'histoires à vous raconter sur les tigres et d'autres fauves... Ce sera pour la prochaine fois.

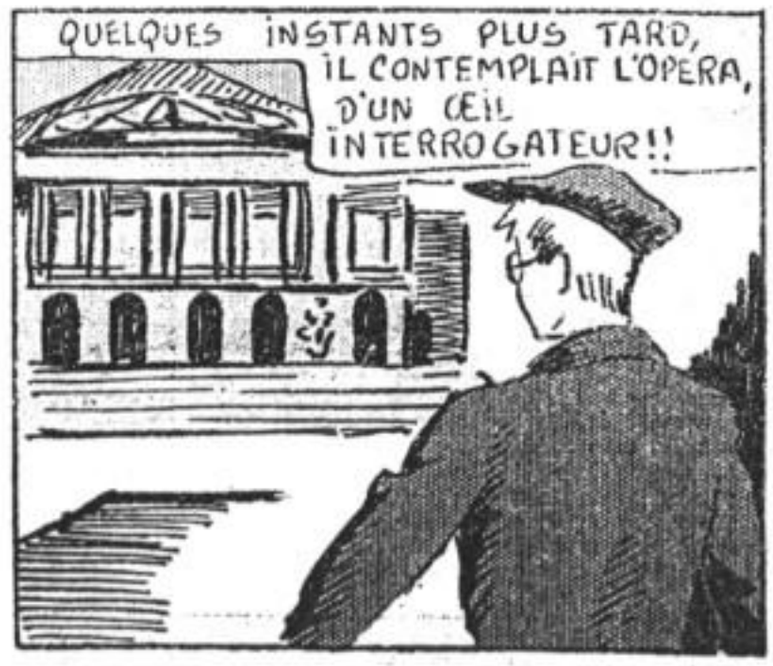


LES GANGSTERS DE L'AIR.

HECTOR PIÉDOUCHE

JULOT DIT LA GOUPILLE

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS QUI ONT ABATTU ET PILLÉ DES AVIONS TRANSPORTANT DE L'OR, SON COMPAGNON, LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE RÉUSSIT À S'ÉCHAPPER.



L'île au Trésor

GRAND ROMAN D'AVENTURES PAR

R. L. STEVENSON

Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, au cœur de ce récit, est parti avec le docteur Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est approché en barque de l'*Hispaniola, *gardée seulement par quelques mutins.*

CINQUIÈME PARTIE

MON AVENTURE EN MER

CHAPITRE V

ISRAËL HANDS *(suite)*

— Ma foi, je pense que c'est à peu près la même chose pour moi, camarade, répliqua-t-il; qu'il soit fort et qu'il y en ait beaucoup, c'est l'essentiel.

— Parfait, je vais vous chercher du porto, maître Hands, mais il va falloir que j'en trouve.

Là-dessus, je m'engouffrai dans le capot en faisant tout le bruit possible; je retirai mes souliers, courus sans bruit le long de la coursive, montai l'escalier du gaillard d'avant et passai la tête au dehors. Je savais qu'il ne penserait me voir là, mais je pris cependant toutes les précautions possibles et assurément les pires de mes soupçons se trouvèrent confirmés. Il s'était dressé sur les mains et les genoux, et bien que sa jambe dût lui faire terriblement mal à chaque mouvement, car je pouvais l'entendre étouffer des plaintes, ce fut néanmoins à bonne allure qu'il traversa le pont. En une demi-minute, il avait atteint un dallot de bâbord et ramassé dans un amas de cordages un long couteau, ou plutôt un court poignard, rouge de sang jusqu'à la garde. Il le regarda un instant en avançant la mâchoire, essaya la pointe sur sa main, puis le cachant rapidement dans la poche de sa vareuse, il regagna, à toute allure, la place qu'il occupait contre le bastingage. C'est tout ce que je voulais savoir.

Israël Hands pouvait bouger: il était maintenant armé et s'il s'était donné tellement de peine pour se débarrasser de ma présence, il était clair que j'étais la victime désignée. Qu'il essayerait ensuite de ramper à travers les marais de l'île, de la baie du Nord jusqu'au campement, ou qu'il tenterait de tirer un coup de canon avec l'espoir que ses camarades pourraient venir lui porter secours, était naturellement plus que je ne pouvais en deviner.

Cependant, il y a un point sur lequel je pouvais lui faire confiance, parce que nous y avions un intérêt commun, c'était sur celui de la direction du bateau. Nous désirions tous les deux le voir s'échouer en un lieu abrité et sûr afin que le jour venu, on puisse le remettre à flot avec le minimum de travail et de danger, et jusqu'à ce que cela fût obtenu, je pouvais considérer que ma vie serait certainement épargnée. Pendant que je retournais ainsi la question dans ma tête, je n'étais pas resté inactif. J'avais filé à la cabine, remis mes chaussures, mis la main au hasard sur une bouteille de vin et muni de cette dernière comme justificatif, je reparus sur le pont. Hands gisait tel que je l'avais laissé, ramassé sur lui-même, les paupières baissées comme s'il était trop faible pour supporter la lumière. Il leva la tête cependant à ma venue, cassa le goulot de la bouteille comme un homme qui a souvent fait ce geste, but un bon coup en faisant son souhait favori : « A notre chance » puis il se tint tranquille un moment et tirant une carotte de tabac, il me demanda de lui en couper une chique.

— Coupe-m'en un morceau, me dit-il, car je n'ai pas de couteau et même si j'en avais un je n'aurais pas assez de force. Ah! Jim, Jim, je crois que je l'ai échappé belle! Coupe-moi une chique, c'est probablement la dernière, car je n'en ai guère pour longtemps, y a pas d'erreur!

— Bon, dis-je. Je vais vous couper un peu de tabac, mais si j'étais que de vous et si je me sentais si mal, je dirais mes prières, comme un chrétien!

— Et pourquoi? dit-il. Allons, dis-moi pourquoi.

— Pourquoi? m'écriai-je, vous venez justement de me poser des questions à propos du mort. Vous n'avez pas tenu votre serment, vous avez vécu dans le péché, les mensonges et le sang. A vos pieds, en ce moment même, il y a un homme que vous avez tué et vous me demandez pourquoi? Pour que Dieu vous ait en sa miséricorde, maître Hands, voilà pourquoi!

J'avais parlé avec un peu de chaleur en pensant au poignard ensanglanté qu'il avait caché dans sa poche et à l'idée qu'il avait d'en finir avec moi. Mais lui, rebut un long trait de vin et me dit avec la plus inhabituelle solennité :

— Pendant trente ans, j'ai navigué et j'ai vu du bon et du mauvais, du meilleur et du pire, du beau temps et de la tempête, la disette, les batailles au couteau, que sais-

Hands était presque sur moi, le poignard à la main droite.

je! eh bien, je vais te le dire aujourd'hui, je n'ai jamais vu quelque chose de bon venir du bon. Celui qui frappe le premier a raison, voilà ma règle... Les morts ne mordent pas, voilà mon idée... Amen, ainsi soit-il. Et maintenant, écoute, dit-il en changeant tout à coup de ton, assez de ces bêtises. La marée est assez bonne maintenant. Tu vas suivre mes ordres, capitaine Hawkins, nous allons nous diriger juste en plein dans la baie et l'affaire sera faite.

Tout bien compté, il y avait à peine deux kilomètres à parcourir, mais la navigation était délicate, car l'entrée de cette baie du Nord n'était pas seulement étroite et peu profonde, mais orientée de l'Est à l'Ouest, si bien que le bateau devait être conduit avec habileté pour pénétrer. Je pense que j'étais un bon et rapide subalterne et je suis convaincu que Hands était un excellent pilote, car nous avançâmes peu à peu en biaisant et en rasant les rives avec une précision et une élégance que c'en était un vrai plaisir. Nous avions à peine dépassé les pointes que la terre nous entoura de tous côtés. Les rives de la baie du Nord étaient bordées de bois aussi épais que ceux de la baie du Sud, mais le bassin était plus long et plus étroit, et ressemblait plutôt à ce qu'il était en vérité, l'embouchure d'une rivière. Droit devant nous, dans la direction du Sud, il y avait l'épave d'un bateau au dernier stade du délabrement. Ç'avait dû être un trois-mâts et il était exposé aux injures du temps depuis si longtemps que de gros bouquets d'algues s'y étaient accrochés et que sur le pont, de petits arbustes du rivages s'étaient enracinés et y poussaient dru en fleurissant. C'était un spectacle bien triste, mais qui témoignait que ce mouillage était calme.

— Maintenant, dit Hands, regarde-moi cela. Quel joli petit coin pour y échouer un bateau! Une plage douce de beau sable, sans une ride, des arbres tout autour et des fleurs qui poussent comme dans un jardin sur ce vieux bateau.

— Et quand nous aurons échoué, demandai-je, comment pourrons-nous le remettre à flot?

— Comment? Eh bien, voilà! Tu portes un câble à terre de l'autre côté, à marée basse; tu fais un tour autour d'un de ces gros pins et tu le ramènes à bord; tu fais un tour autour du cabestan; et tu attends la marée. Quand la mer est haute, on se met tous à tirer sur le câble et le bateau s'en va à la douce. Et maintenant, mon gas, fais attention, nous sommes tout près de l'endroit, un tout petit peu trop près de l'endroit, tribord un peu... ne bouge plus... tout droit... tribord... bâbord... un peu plus... ne bouge plus... ne bouge plus!

Les ordres se suivaient les uns après les autres et j'obéissais sans souffler, jusqu'à ce que tout d'un coup il cria : « Et maintenant, loffe. » Je mis la barre au vent : l'*Hispaniola* tourna rapidement et courut droit vers le rivage bas et boisé.

L'excitation de ces dernières manœuvres avait quelque peu gêné l'attention que je portais aux faits et gestes du maître d'équipage, et, à ce moment même, j'étais tellement excité par l'attente du moment où le bateau allait toucher que j'avais presque oublié le péril suspendu sur ma tête et que je me tenais courbé par-dessus le bastingage de tribord à regarder les vagues qui s'élargissaient devant l'étrave du bateau. Je serais tombé sans faire un geste pour défendre ma vie, si une brusque inquiétude ne m'avait saisi et fait tourner la tête. Peut-être avais-je entendu un craquement ou vu du coin de l'œil bouger une ombre, peut-être était-ce un instinct comme celui des chats, tout ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque je me retournai, Hands était presque sur moi, le poignard serré dans la main droite. Nous avons dû, tous les deux, pousser un grand cri quand nos regards se sont croisés et tandis que le mien était un cri aigu de terreur, le sien fut un rugissement de fureur comme celui d'un taureau qui charge. Au même instant, il se jeta en avant et je fis un bond de côté. En faisant ce geste, je lâchai la barre qui se rabattit à bâbord et je pense que c'est ce qui me sauva la vie, car elle frappa Hands en pleine poitrine et l'arrêta net, sur-le-champ.

Avant qu'il eût pu se remettre, j'étais sorti sauf du coin dans lequel il m'avait acculé et j'avais tout le pont pour pouvoir zigzaguer. Je m'arrêtai à la hauteur du grand mât, je tirai un pistolet de ma poche, visai froidement, bien qu'il eût déjà fait demi-tour et revenait de nouveau sur moi. Je pressai la détente, le chien s'abattit, mais il n'y eut ni éclair ni détonation : l'eau de mer avait mouillé l'amorce. Je maudis ma négligence; pourquoi n'avais-je pas depuis longtemps renouvelé mes amorces et rechargé mes seules armes? Je n'aurais pas été, comme maintenant, semblable à un mouton qui fuit devant le boucher.

Blessé comme il l'était, la vitesse avec laquelle il allait était vraiment extraordinaire. Ses cheveux grisonnants lui tombaient sur la figure et sa figure elle-même, dans la précipitation et la fureur, était aussi rouge qu'un pavillon rouge. Je n'avais pas le temps d'essayer mon autre pistolet, ni même, pour dire vrai, je n'en avais envie, car j'étais sûr que ce serait en vain. Je voyais une chose clairement, c'est que je ne devais pas seulement battre en retraite devant lui, car il aurait vite fait de me recoincer à nouveau comme je l'avais été il y a un instant, et, une fois ainsi pris, neuf ou dix pouces de la lame du poignard serait ma dernière aventure dans ce monde. Je posai donc les mains à plat contre le grand mât qui était d'une bonne grosseur et attendis, tous les sens en éveil. Voyant que j'avais l'intention de faire une feinte, il s'arrêta aussi et quelques instants se passèrent en feintes de sa part et en mouvements correspondants de la mienne. C'était une sorte de jeu auquel j'avais souvent joué en Angleterre dans les rochers, mais jamais autrefois, vous pouvez en être sûr, je n'y avais joué avec un cœur battant aussi sauvagement que cette fois-ci. Néanmoins, comme je le dis, c'était un jeu d'enfant et je pensais être facilement le plus fort contre un vieux marin blessé à la cuisse. Pour dire vrai, mon courage avait si bien pris le dessus, que je me permis quelques pensées rapides sur les suites possibles de l'affaire, et tout en constatant que je pouvais la faire traîner en longueur, je ne vis pas comment je pouvais espérer en sortir.

Eh bien, tandis que les choses en étaient là, voilà que l'*Hispaniola* toucha, hésita, traîna pendant un instant sur le sable, et puis d'un seul coup chavira sur bâbord, à tel point que le pont s'inclina à 45 degrés, qu'un paquet d'eau jaillit par les dalots et forma flaque entre le pont et le bastingage. Tous les deux nous fûmes renversés en un clin d'œil et nous culbutâmes presque ensemble dans les dalots, tandis que le

Je bondis sur les haubans de misaine.

cadavre de l'homme au bonnet rouge, les bras toujours en croix, roulait sur nous. Nous étions si près l'un de l'autre que ma tête rencontra le pied du maître d'équipage et que j'en reçus un coup qui me fit claquer des dents. Et malgré tout cela, ce fut moi qui fus le premier debout, car Hands était empêtré du cadavre. L'inclinaison brutale du bateau ne me permettait plus de courir sur le pont et je devais trouver une nouvelle manière de fuir, et cela à l'instant même, car mon ennemi me touchait presque. Rapide comme la pensée, je bondis sur les haubans de misaine que j'escaladai échelons par échelons, et je ne repris pas souffle avant d'avoir atteint la vergue. Ce fut ma rapidité qui me sauva, car le poignard toucha à moins d'un pied en dessous de moi, tandis que je continuais ma fuite vers le haut et Israël Hands resta planté debout, la bouche ouverte, le visage tourné vers moi : une statue parfaite de l'étonnement et du désappointement. Maintenant que j'avais un moment à moi, je ne perdis pas une minute pour recharger l'amorce de mon pistolet et ensuite, puisque j'en avais un prêt à servir, pour plus de sûreté je renouvelai entièrement de frais la charge de l'autre. Ma nouvelle occupation redoubla la stupeur de Hands : il commença à voir que la chance lui était contraire, et après une certaine hésitation lui aussi se mit à grimper dans les haubans, lentement, péniblement et le poignard entre les dents. Cela lui coûta un temps infini et des grognements à devoir tirer avec lui sa jambe blessée, si bien que j'avais tranquillement fini mes préparatifs qu'il n'avait pas fait un tiers du chemin! Alors avec un pistolet dans chaque main, je lui dis :

— Encore un pas, maître Hands, et je vous fais sauter la cervelle! Les morts ne mordent pas, vous savez bien! ajoutai-je en riant.

Il s'arrêta instantanément. Je pouvais voir par les mouvements de sa physionomie qu'il essayait de réfléchir, et cela était si lent et si laborieux que j'éclatai de rire dans ma sécurité retrouvée. Enfin, après avoir avalé sa salive une ou deux fois, la figure ayant encore la même expression de perplexité et après avoir retiré son poignard de la bouche, il me dit :

— Jim, je pense que nous sommes mal partis, toi et moi, et que nous devons faire la paix. Je t'aurais eu, sans ce coup de roulis, mais je n'ai pas de chance et je reconnais que je dois caler, ce qui est dur,

sais-tu, pour un maître marin devant un moussaillon comme toi.

Je buvais ses paroles et je souriais, aussi suffisant qu'un coq qui chante sur un mur, quand d'un seul trait, il ramena sa main droite de derrière par-dessus son épaule, quelque chose chanta comme une flèche à travers l'air, je sentis un coup et une douleur aiguë : j'étais cloué par l'épaule au mât! Dans la douleur horrible et la surprise du moment, je puis à peine dire si ce fut par ma propre volonté (et je suis sûr, en tout cas, que ce fut sans but conscient) : mes deux pistolets partirent et tous deux s'échappèrent de mes mains. Il ne tombèrent pas seuls. Avec un cri étouffé, le maître d'équipage avait lâché prise et d'sparaissait tête la première dans l'eau.

(A suivre.)

UNE MERVEILLEUSE BIBLIOTHÈQUE

LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

DÉJA PARUS :

1. Maxime Gorky : *En gagnant mon pain.*
2. P. Vaillant-Couturier : *Histoire d'Ane pauvre et de Cochon gras.*
3. René Maublanc : *Bébert et le jeune châtelain.*
4. Jeux de plein air.
5. Ch. Lamb : *Contes d'après Shakespeare.*
6. G. Lewitz : *Paul fait du camping.*
7. Pièces à jouer.
8. Fanny Clar : *L'île aux épouvantails.*
9. *Ivanov le Constructeur.*
10. *Robin des bois.*
11. Bour : *Le Pétrole*
12. Grimm : *Contes.*
13. Iline : *Quelle heure est-il?*

VIENT DE PARAITRE :

14. Colette Vivier : Blanchette

L'ouvrage complet : 0 fr. 50

Abonnement à 12 livrets (un an)

France : 5 fr. — Étranger : 10 fr.

Les 12 premiers livrets, dans un joli cartonnage artistique, présentation bibliothèque : **7 fr. 50 franco.**

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)

Ch. post. 974.41

Le Courrier de Janot

A tous mes amis,

Je rappelle que l'insigne de nos Clubs des Amis de Mon Camarade *(reproduction ci-jointe) en émail bleu, deux tons, et les cartes de membre du Club, sont à vendre au prix de 1 fr. 50 chaque, aux bureaux du journal, 21, rue Racine, Paris (6e).*

Guy N. Orly. — Tu as vendu 50 numéros de *Mon Camarade* et tu en demandes maintenant 60. Bravo !

Pierre V, Salernes. — Tu es bien content que *Mon Camarade* paraisse chaque semaine et tu aimes bien *Pat'Soum*, ainsi que *Toto et Toutoune*. Il y en a beaucoup de ton avis, moi le premier. Et merci de trouver le journal « beaucoup intéressant ».

Henri Lep., Montillot (Yonne). — Toi, tu préfères *les Gangsters de l'air* et *Jim Mystère*. Je devine que tu aimes les grandes aventures. Merci de tes compliments.

Lareppe, Nouzon. — J'étudie avec mes copains de la rue du Fer-à-Repasser, les moyens de former des équipes de jeunes aviateurs ou d'*amis volants*. Bientôt, nous allons commencer une série d'articles sur la façon de fabriquer soi-même, à peu de frais, un avion, *et qui vole*.

Marcel Bonguen m'écrit :

J'ai 13 ans et je trouve *Mon Camarade* très intéressant, car il défend l'enfance malheureuse et il y a de belles histoires. *Le Serpent à Plumes* était très bien. Malheureusement il finit. *L'Ile au Trésor* est passionnant. J'espère faire de nouveaux abonnés qui auront hâte, comme moi, de recevoir *Mon Camarade*.

Jeannine Gleize, elle aussi, espère faire des abonnés : C'est avec joie que je vois arriver *Mon Camarade*, nous dit-elle. J'en suis très contente, c'est très intéressant, surtout *Les aventures de Pat'Soum*, les *Lettres de Janot*, l'histoire du *Serpent à Plumes* et je vais tâcher de le faire lire à quelques petites amies qui, peut-être, s'abonneront.

SOLUTIONS DE LA PAGE 7

Charades : 1. Géographie (geai, eau, gras, fi). — 2. Charade (Chat, rat, deux). — 3. Catastrophe (K, tasse, trop, feu).

Devinette : Moi-même.

Problème : Le juge de paix donnera 1 franc au premier voyageur et 7 au second. En effet, le premier, une fois les saucisses coupées avait 15 morceaux et le second 9. Chaque voyageur ayant mangé huit morceaux, le 1er a donné 7 morceaux et le second, un seulement.

Anagramme : Mare, amer, rame, arme.

Dessins : Dans le dessin de dessous le petit garçon n'a pas de chaussettes et une des fenêtres n'a pas de barre d'appui.

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire

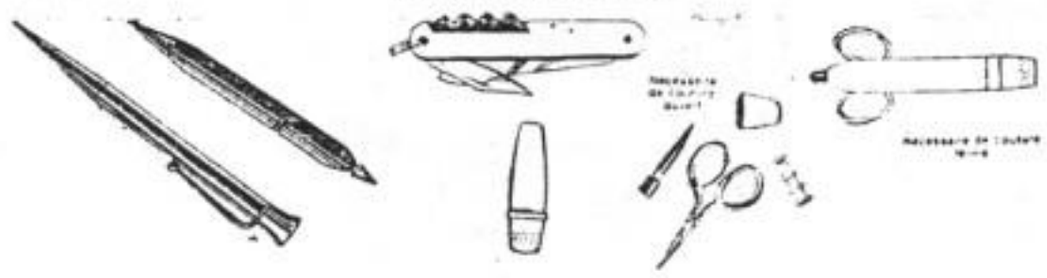
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER

DES ABONNEMENTS D'UN MOIS

POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4 numéros** de « **Mon Camarade** ».

En outre, pendant la même période, tout ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (**18** fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade** paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le N° **0.40

ABONNEMENTS	France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
	Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
	Etranger —	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e.

Compte chèque postal : 974-41 Paris

Un enfant ou un adolescent de l'Union soviétique s'intéresse-t-il à la technique, a-t-il en tête une invention destinée à améliorer une machine existante, ou a en créer une nouvelle, vite il va à la station centrale technique pour les enfants, s'il habite Moscou, ou à une des 750 stations qui se trouvent sur le territoire de l'U. R. S. S., ou encore il leur écrit. Qu'est-ce donc qu'une station technique pour les enfants ? Et en particulier qu'est-ce que la station technique centrale Chvernik qui vient de fêter à Moscou le dixième anniversaire de sa fondation ? C'est une vaste maison composée uniquement de laboratoires et de salles d'étude où les enfants trouvent tout ce qui leur est nécessaire, maîtres et instruments, pour s'initier aux techniques scientifiques. Voulez-vous des exemples ? En voici : des enfants de neuf à onze ans s'intéressent au télégraphe; il existe un laboratoire des P. T. T. où on leur montrera comment construire eux-mêmes un émetteur et un détecteur. Un autre garçon, plus âgé, s'intéresse aux chemins de fer électriques : grâce aux matériaux qu'on a mis à sa disposition, il a construit lui-même un chemin de fer miniature. D'autres ont établi des presses d'imprimerie, des appareils de photo, etc. Ils ont tout fait eux-mêmes, car les maîtres ne sont là que pour leur apprendre les principes essentiels : comment on travaille le bois, le métal, comment on dessine des plans et comment on établit les calculs. En dehors de cela, ils trouveront les outils, le matériel, et les livres ou revues scientifiques dont ils ont besoin et pourront utiliser cela comme ils l'entendent.

A côté de ces laboratoires, la station technique centrale a organisé un service de renseignements par correspondance auquel, en un mois, plus de 800 enfants se sont adressés pour soumettre des projets d'inventions, demander des conseils pour la mise au point d'un modèle. Pour ce seul service on compte plusieurs professeurs et ingénieurs. Les jeunes ingénieurs qui ont été quelques années plus tôt aidés par la station, restent en contact avec elle et donnent aux enfants les indications dont ils peuvent avoir besoin ?

L'été dernier les jeunes techniciens de la station Chvernik sont allés dans un camp dans les environs de Moscou. Dans ce village il y avait un puits artésien qui était abîmé, les enfants l'ont réparé, puis ils ont construit une petite centrale électrique; ils ont établi une ligne télégraphique de 16 kilomètres de long et, enfin, ils ont créé un bureau de poste dont ils ont organisé et assumé tous les services.

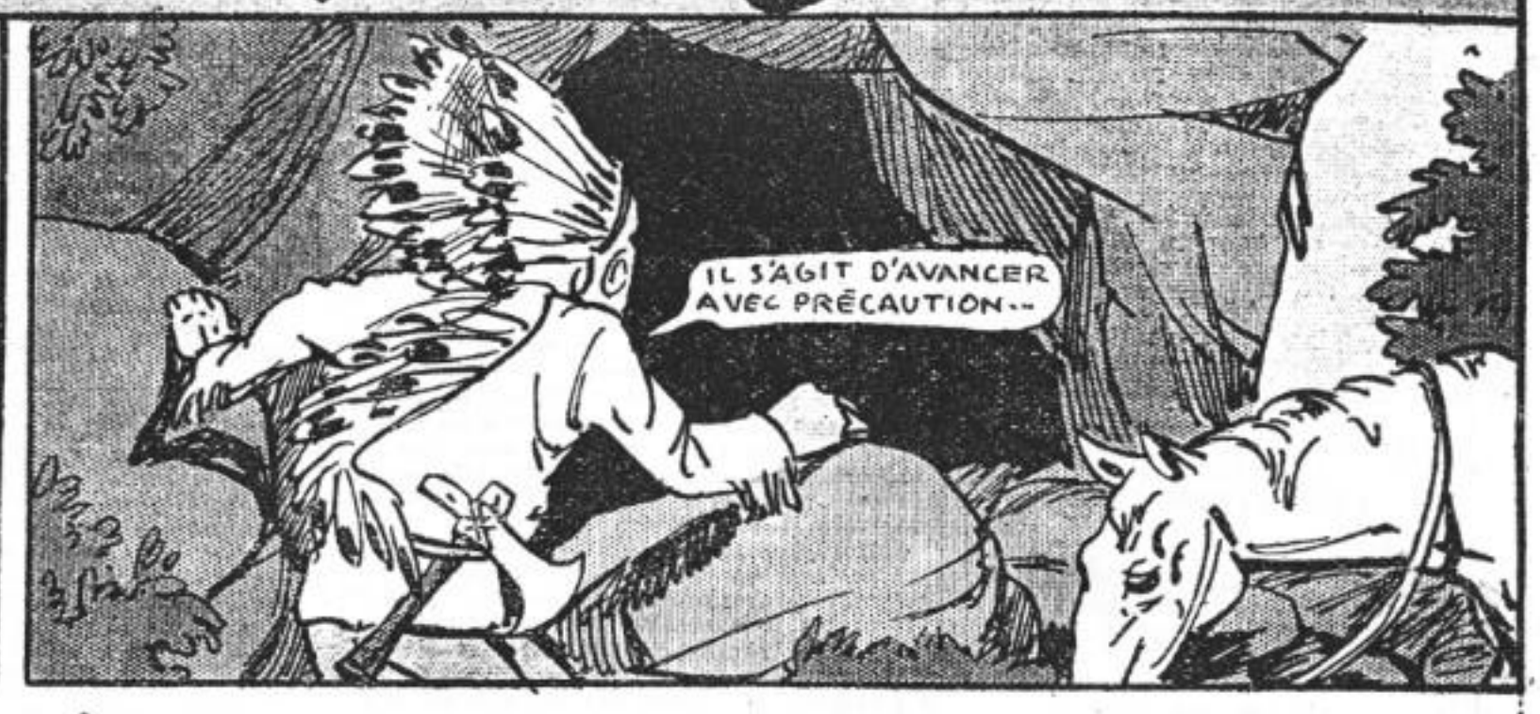
o

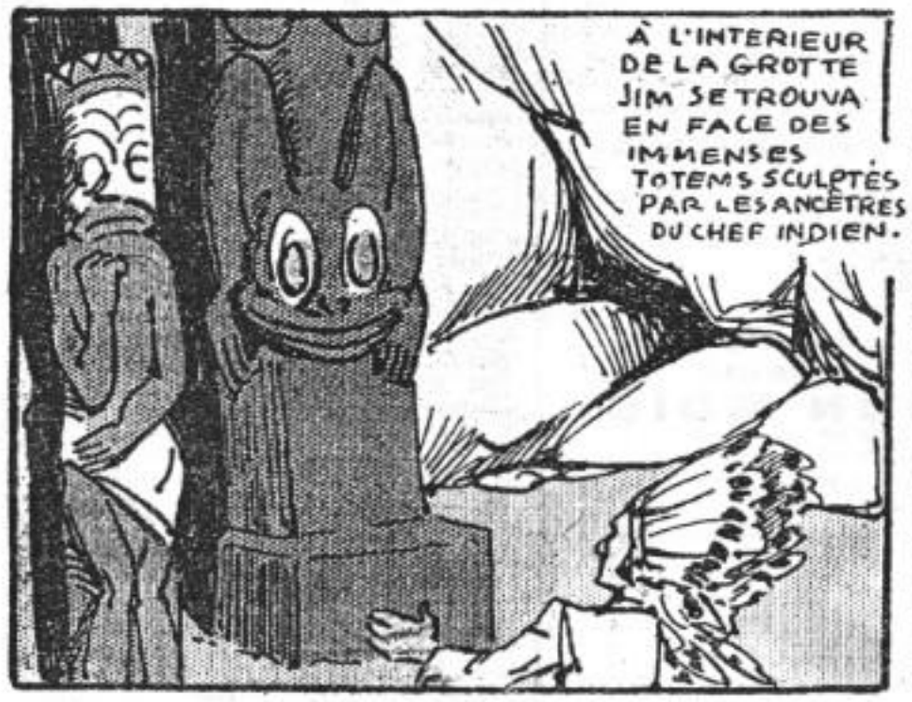
Il existe au nord du Japon une île peuplée des Minus, race indépendante de la race japonaise. Chez ce peuple la barbe et la moustache jouissent d'un prestige considérable. Les femmes sont très malheureuses de n'en pas avoir et, pour cette raison, se jugent inférieures. Mais elles ont rusé avec la nature, et se font tatouer de la barbe et de la moustache...

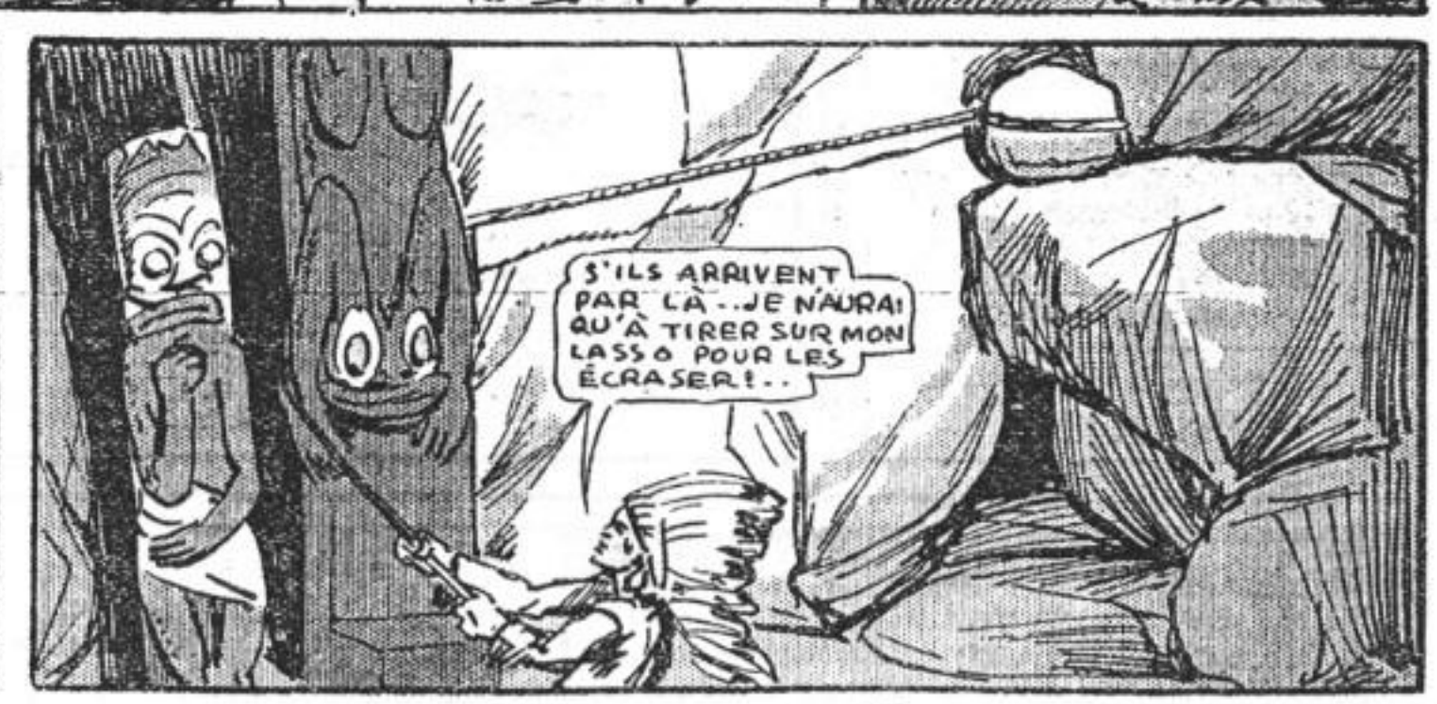
Le Gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 54.844.

JIM MYSTÈRE Le Justicier







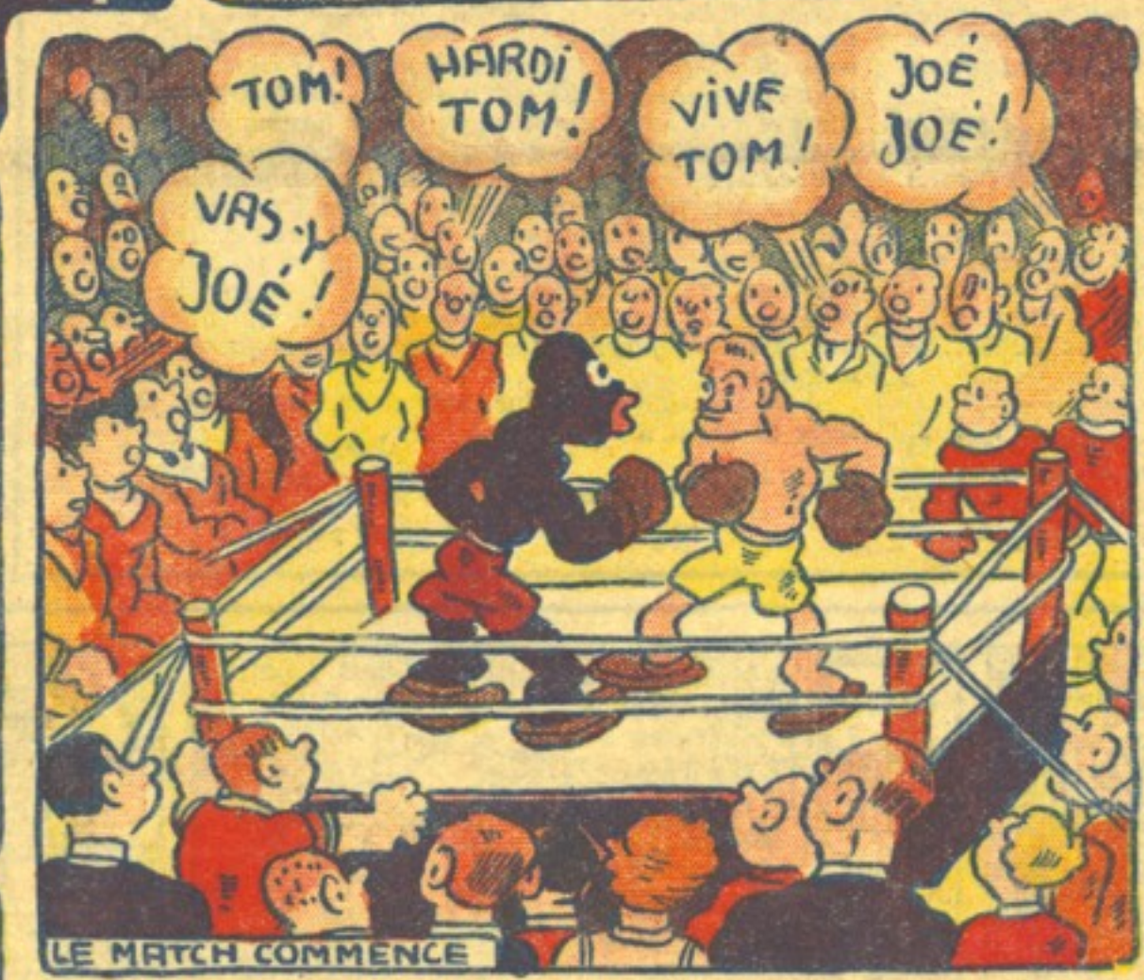
CINQUIÈME ANNÉE. N° 61. — 28 JANVIER 1937.

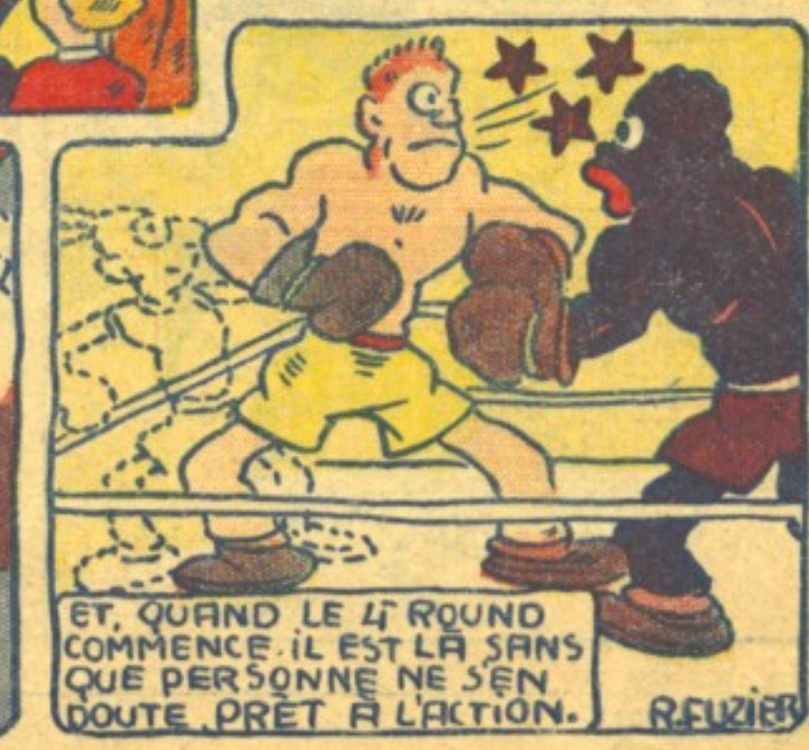
PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Sportifs





la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il faut vous expliquer que c'est extrêmement long et difficile d'imprimer un journal sur douze pages en couleurs et avec de belles histoires, comme est maintenant Mon Camarade *et, qu'à cause de cela, je dois vous écrire mes lettres bien des semaines en avance. Il se passe souvent jusqu'à un mois entre le moment où je les écris et le moment où vous pouvez les lire.*

Ce que je dis ici c'est surtout pour les membres de tous les nouveaux Clubs des Amis de Mon Camarade, *qui se seront formés au mois de janvier et qui seront peut-être surpris que je ne parle pas d'eux, aujourd'hui. Mais qu'ils pensent que j'écris cette lettre très en avance et que je parlerai d'eux très prochainement.*

J'ai reçu une très gentille lettre d'Emilie C..., de Fréjus (Var). Il paraît que c'est joliment beau le pays où elle habite et je serais bien content d'y aller un jour; la mer est toute bleue et il fait toujours du soleil... Mais voici sa lettre :

« Je viens, par ces deux mots, vous demander un renseignement. Je viens vous demander de me donner les renseignements pour former un Club. Ou bien, donnez l'adresse de M. Janot, pupille de Mme Burette, président du Club des Amis de *Mon Camarade.* »

Mon adresse c'est 24, rue Racine, Paris, au journal Mon Camarade. *Parce que vous pensez bien que si vous m'écriviez rue du Fer-à-Repasser, ma parente adoptive, Mme Burette, elle se servirait des lettres qui me seraient envoyées pour allumer son feu ou nettoyer la mangeoire de son perroquet Sigisbert. Et puis, il ne faut pas qu'elle sache que je suis président : çà l'humilierait, vu que son mari qui est mort, il n'a jamais rien pu être de plus qu'adjudant.*

Pour répondre à mon amie Emilie, je lui dirai que la première chose pour fonder un Club c'est d'avoir des amis et des amies. Quand on en a un certain nombre, une dizaine par exemple (mais on peut seulement être cinq ou six) on décide que le Club est formé et on demande au journal des insignes et des cartes.

Carte et insigne ensemble par personne, ça fait 3 francs. Et puis, on se réunit le jeudi ou le dimanche, on vend le journal dans les rues (ça rapporte beaucoup d'argent), on fait des promenades ensemble à la campagne, on organise des groupes de jeunes aviateurs, de sportifs, d'amateurs de timbres, etc.

Ma petite camarade Emilie C... n'a qu'à lire ce que je dis ici tous les jeudis du Club de la Rue du Fer-à-Repasser (et des autres) et je suis sûr que cela vous donnera de bonnes idées pour faire marcher le Club une fois que vous l'aurez formé.

Six amis de Bruxelles m'ont bien écrit une lettre qui montre très bien comment un Club doit marcher.

Voici ce que disent mes camarades belges, Paul L..., Albert B..., Joseph B..., Aimé V..., Antoine Le B... et Louis R... :

« Cher camarade,

A l'exemple du Club des Amis de *Mon Camarade* de la rue du Fer-à-Repasser, nous avons l'honneur de vous informer qu'un Club est en formation dans notre quartier.

Nous ne sommes que six, mais pour commencer, ça peut aller. Nous avons tenu notre première réunion et voici l'ordre du jour :

1° Communications,
2° Finances,
3° Lecture du rapport de la séance du Club des Amis de *Mon Camarade* de la rue du Fer-à-Repasser,
4° Divers.

Et voici le rapport de notre première réunion :

Six membres inscrits et présents. La séance est ouverte à dix heures et quart du matin par le président du Club, Paul S...

1er Point : Communication.

Le président du Club fait savoir que le local (mansarde) est à nous tant qu'elle n'aura pas trouvé un acquéreur.

2e Point : Finances.

Le président questionne les membres pour trouver un moyen d'avoir de l'argent en caisse.

Le camarade Albert B... a trouvé : rassembler les vieux livres et aller les vendre. Proposition qui est acceptée à l'unanimité.

3e Point : Le rapport du Club des Amis de *Mon Camarade* de la rue du Fer-à-Repasser est lu et longuement applaudi.

Ce qu'on a lu c'est la lettre que j'ai écrite dans le numéro de décembre de Mon Camarade. *Ça me fait bien plaisir qu'on l'ai applaudie.*

4e Point : Dans les divers, viennent :

1° On décide de vous envoyer l'ordre du jour,
2° On décide aussi de vous envoyer le rapport,
3° On décide encore de vous envoyer de bons souhaits du jour de l'an.

Les « divers » finis, le président lève la séance à onze heures et quart. »

Suivent les signatures des six membres du Club.

C'est très bien pour un commencement. Nos amis ont aussitôt passé une commande de cartes de membres et d'insignes. Ils ont déjà un local, une mansarde qu'on leur prête tant qu'elle ne sera pas louée. Ils ont eu une très bonne idée de chercher des vieux livres et de les vendre pour avoir de l'argent. Ils ont tout à fait raison.

Ils pourraient aussi chercher des chiffons, des vieux journaux, de la ferraille et la vendre, on en tire toujours des sous. Seulement, de faire le chiffonnier, si c'est amusant ça a un inconvénient : dès qu'on a raflé, une fois dans les greniers et dans les placards on ne trouve jamais plus d'autres choses à vendre; à nous d'aller les chercher dans les poubelles et l'argent qu'on a par ce moyen, on l'a une fois pour toutes.

C'est pourquoi je pense qu'encore le meilleur moyen d'avoir de l'argent régulièrement, pour pouvoir faire de belles promenades, acheter des jouets pour le Club ou faire des sorties sportives, c'est encore de faire comme à la rue du Fer-à-Repasser, de vendre le journal toutes les semaines. On a deux sous par journal. Ça finit très vite par faire beaucoup d'argent.

A la semaine prochaine, mes chers camarades, je vous serre la main à tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

(Voir le courrier de Janot page 11.)

Un roi change

La récente abdication du roi d'Angleterre Edouard VIII a été un événement très important pour les philatélistes. En effet, depuis le mois d'octobre on avait mis en circulation un nouveau timbre, fort joli d'ailleurs, à son effigie. Seules les valeurs courantes de 1/2 penny à 2 pences étaient prêtes et on annonçait l'émission prochaine des autres valeurs. Mais depuis le début de décembre, ce timbre n'est plus d'actualité et va être remplacé par une vignette à l'effigie du nouveau roi. Aussi les amateurs se précipitent-ils vers ce timbre qui n'a eu cours que quelques mois et on cite des philatélistes d'Amérique qui en commandèrent des feuilles entières le jour même de l'abdication de peur de ne plus en trouver. Ci-dessus vous voyez un timbre à l'effigie du nouveau roi, émis au Canada en 1935 dans une série consacrée à la famille royale d'Angleterre.

Poste aérienne

La France est un des pays qui a le plus tardé à émettre des timbres spéciaux pour la poste aérienne. Jusqu'en 1930, on employait des timbres ordinaires surchargés et le premier timbre spécial, dont l'emploi n'est d'ailleurs pas obligatoire pour les lettres par avion, a été émis pour l'Exposition aéro-postale de 1930. En 1934 on a émis le timbre ci-dessus qui commémore la traversée de la Manche par Blériot en 1909. Ce timbre qui est violet et possédait une valeur d'affranchissement de 2 fr. 25.

Ne pas livrer le dimanche

Jusqu'en 1914 les timbres belges présentaient une curieuse particularité bien connue des collectionneurs de timbres : sous chaque timbre se trouvait une petite bande détachable grâce à un pointillé et qui portait, en français et en flamand, l'indication : à ne pas livrer le dimanche, comme vous pouvez le voir sur l'exemplaire ci-contre. Les usagers pouvaient détacher cette bande ou la laisser, mais pour les philatélistes, un timbre muni encore de cette étiquette a beaucoup plus de valeur qu'un timbre qui en est dépourvu.

UN NOUVEAU JEU

par Colette VIVIER

AUJOURD'HUI c'est jeudi, jour de congé et, comme il fait beau, tous les enfants sont descendus dans la cour. Ce n'est pas la cour de la maison, mais une autre, tout à côté, qui appartient au charbonnier. Dans un coin, entre le hangar au charbon et l'écurie du cheval, est rangée une vieille charrette hors d'usage : c'est la « maison » des filles; là, elles sont chez elles, jouent à la poupée, aux couleurs, ou échangent tout bas des confidences.

De temps à autre, elles invitent les garçons, mais il faut qu'ils promettent de ne pas faire basculer la charrette.

Les filles, ce sont Margot et Paulette qui habitent au troisième, sur le même palier.

Les garçons, ce sont Tintin, Albert, et aussi le gros Gabriel dont tout le monde se moque un peu

Ce matin, tout le monde est d'accord : on joue aux petits papiers, un nouveau jeu que Marie Paillette a appris à Margot pendant la classe de gymnastique : on écrit quantité de noms sur des bouts de papier, on mélange les papiers, chacun en trie 3... et y lit son avenir. C'est amusant comme tout.

— Clown, bateau, brioche! annonce Paulette; oh! oh! mon mari sera clown, on habitera sur un bateau, et on se bourrera de brioches! Qui est-ce, qui est-ce que je vais épouser?

— Moi, moi!, s'écrie Gabriel! je sais très bien faire le clown!

— Possible! Mais, pour les brioches, tu en mangerais trop : je ne veux pas d'un mari qui ait tout le temps des indigestions!

Tous pouffent de rire; la mine de Gabriel s'allonge, il renifle... et rit avec les autres : c'est si fatigant de se fâcher!

D'ailleurs, c'est maintenant au tour d'Albert :

— Palais, sucette, marchand de poisson... Margot, ça te plaît-y? Dis-moi vite, puisqu'on doit se marier ensemble!

— C'est à voir! fait Margot, coquette; Tintin, tire-donc, toi aussi, je verrai après celui que j'aime le mieux!

— Oh! rugit Albert en serrant les poings, tandis que Tintin, rouge comme une tomate, sort lentement les trois papiers :

— Château, chocolat, dompteur de fauves...

Il lève vers Margot un regard implorant; mais la futée ne répond rien. Juchée tout en haut de la charrette, elle balance ses jambes, secoue sa tête frisée et fait semblant d'hésiter longuement. Au fond, elle préfère Albert; elle se garde bien de le lui dire : c'est si amusant de faire enrager les garçons; ils sont trop drôles, plantés devant elle, à se regarder comme s'ils voulaient se mordre!.

— Tu ne vas pas choisir Tintin, tout de même, grogne Albert; un dompteur, lui? Il aurait trop peur des lions!

— Oh! là là, braille Tintin, furieux; je sentirai moins mauvais que toi, en tout cas, avec tes saletés de poissons morts!

— Pourtant, lance Paulette de sa voix aiguë, c'est un métier qui ne lui irait certainement pas si mal que ça, à Albert!

Ses yeux pétillent; elle chuchote quelque chose à l'oreille de Margot et toutes deux éclatent d'un rire moqueur.

— Et pourquoi, hurle Albert qui trépigne, pourquoi qu'il ne m'irait pas si mal ce métier-là? Hein? Hein?

Plus il crie, plus les filles s'amusent, et Tintin se joint à elles, sans bien comprendre, rien que pour faire bisquer son rival.

— Oh! fait enfin Albert, à bout de souffle, si vous ne répondez pas, c'est que vous n'avez rien à dire : tout ça, c'est des inventions pour me faire enrager!

— Des inventions? dit Paulette, vexée; ce n'est pas vrai, peut-être, qu'à la classe de leçons de choses, tu as dit que les langoustes se pêchaient à l'asticot? C'est Marie Paillette qui l'a raconté à mon cousin!

C'est vrai. Albert devient cramoisi. Est-ce de sa faute s'il n'a jamais été au bord de la mer? Il passe toutes ses vacances chez sa tante Berthe, qui est épicière à Villejuif, un pays où on ne peut voir guère de langoustes.

— Taisez-vous! balbutie-t-il, taisez-vous tout de suite, ou je... ou je... ou je...

Mais les autres rient de plus belle.

— A l'asticot! A l'asticot! glousse Tintin, triomphant.

C'en est trop; Albert, hors de lui, se rue sur les brancards et secoue furieusement la charrette. Les deux filles tombent à la renverse en poussant des cris aigus. Tintin, éperdu, veut courir à leur secours, mais Albert se jette sur lui. Ils s'empoignent. Ou là là! quelle bataille! On ne voit plus que des bras et des jambes! Tintin attrape la tête d'Albert, et tape dessus comme un enragé, mais l'autre le tire par le pied... Boum, ils sont tous les deux par terre; ils se tortillent, se relèvent, retombent, avec de grands halètements. Bon... Voici Tintin sur le dos, ses épaules touchent... mais il se redresse, fonce sur Albert qui dégringole :

— Ça, c'est calé, hein? Plus fort que Marcel Thil!

— Eh bien, et mon coup de tout à l'heure? s'écrie Albert, en se redressant, tu sais, quand je t'ai passé sur le ventre... comme ça... et comme ça... Qu'est-ce que t'en dis? J'ai vu ça au cinéma!

— E-pa-tant! fait Tintin, tu me l'apprendras, dis?

Ils poussent, tous deux ensemble, un gros soupir d'aise; ah! quelle bonne bataille, voilà qui fait du bien!

— Par exemple, remarque Albert, ce qu'on est sales. On va se faire passer certainement quelque chose, en rentrant!

Ils se regardent et échangent un sourire, un sourire tout brûlant de leur amitié retrouvée; s'ils l'osaient, ils s'embrasseraient : ils sont tout d'un coup si contents... Tintin passe son bras sous celui de son bon camarade :

— Viens, vieux, on va jouer aux billes... et puis, tu sais, mon calot bleu, le gros que tu aimes tant, je te le donne!

— Ce que t'es chic!

Ils traversent joyeusement la cour, mais, en passant près de la porte, se heurtent à Margot et à Paulette qui les épient d'un air sournois. Ah! c'est vrai, ils les avaient oubliées, celles-là!

— Ah! bien, quels ramoneurs! lance Margot, moqueuse; si vous croyez que je vais vous épouser, après ça!

— On s'en moque bien! s'écrie Albert; ah! oui, alors, à bas les filles!

— A bas les filles... les quilles... les quilles! hurle Tintin en lui tirant la langue.

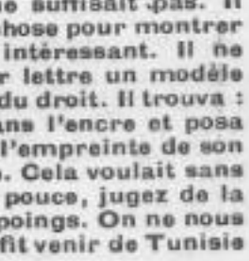
Et ils s'éloignent, bras dessus, bras dessous, tandis que Margot, pincée, confie tout bas à Paulette :

— Ah! là là, ma pauvre vieille, ce que ça peut être bêtes, les garçons!

Colette VIVIER.

Sports pour prisonniers

Voilà une histoire qui nous vient d'Amérique; elle n'est peut-être pas vraie, mais en tout cas elle est drôle. Elle se passe dans une prison modèle où le directeur a décidé, pour améliorer le sort de ses prisonniers et par là les ramener au bien, de mettre à leur disposition une salle de culture physique perfectionnée, un ring, des terrains de football, de basket-ball, etc. Ceci fait, il est satisfait et pense que les remerciements de ses prisonniers vont lui pleuvoir sur la tête. Mais non, ils vont aux terrains de sport sans beaucoup plus de joie qu'à telle ou telle corvée et n'ont pas du tout l'air améliorés par les prévenances du directeur. Celui-ci n'y comprend plus rien et fait amener un jour dans son bureau un de ceux qu'il espérait voir le plus heureux de son innovation. « Qu'avez-vous, ne trouvez-vous pas la possibilité de vous livrer à vos sports préférés, dites-le moi? » Alors le prisonnier lui répondit : « Voilà, monsieur le directeur, nous voudrions faire un peu de cross-country... »



La marque du champion

Quand un jeune homme se découvre des aptitudes pour la boxe, il va généralement s'entraîner dans les fédérations spécialisées, mais faut-il qu'il y en ait dans son pays. Un jeune Tunisien trouva un jour qu'il avait en lui l'étoffe d'un champion de boxe. Il voulut demander conseil à un spécialiste de la question, ancien manager, et décida de lui écrire. Mais comment faire? Il ne savait pas écrire. Un ami complaisant se chargea d'écrire sous sa dictée une lettre où il décrivait les qualités de l'aspirant-champion. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait trouver quelque chose pour montrer que le candidat était intéressant. Il ne pouvait pas envoyer par lettre un modèle d'uppercut ou de direct du droit. Il trouva : il trempa son pouce dans l'encre et posa sur un coin de la lettre l'empreinte de son pouce, qui était énorme. Cela voulait sans doute dire : d'après ce pouce, jugez de la main et de la force des poings. On ne nous dit pas si le manager le fit venir de Tunisie par le premier bateau.

Stades

Savez-vous que Paris est peut-être une des seules grandes villes au monde où il n'y ait pas réellement de grand stade sportif? En effet, les plus grands ont 45 ou 50.000 places, alors qu'en Angleterre il y a plusieurs stades de 100.000 places; en Amérique du Nord on ne compte plus les immenses stades; à Berlin on dispose, depuis les Jeux Olympiques, d'une enceinte capable de recevoir 105.000 spectateurs; Buenos-Aires est en train de voir s'édifier un stade de 130.000 places et que Turin et Amsterdam inaugureront prochainement des stades de 75.000 places. En France, on parle toujours de la construction de stades gigantesques, mais jusqu'à présent rien n'a été fait.

Si le « **TRÈFLE NOIR** » vous a intéressé, vous lirez le grand roman de R. DUCHATEAU

Le Mystère du Serpent à Plumes

Premières aventures de Pierrot LANCRY

Un volume illustré **aux Éditions E. S. I.**

Prix : 7 fr. 50.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

Toto, Toutoune et le vieux pêcheur Soller tentent la nuit de fuir les rangs rebelles pour joindre l'armée gouvernementale

Grand roman d'aventureset de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, mystérieusement disparu, est faussement accusé du meurtre de son ami Raymond Lacombe, frère de Louise, sa fiancée. Celle-ci recherche le véritable assassin, aidée par ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans). Le professeur Schultz, ami de l'oncle de Pierrot, l'inventeur Clément Lothaire, aident les amis dans leur enquête.*

Chapitre XVI

Fuite devant le microphone
(suite)

— Sais-tu comment on fabrique le blanc de Meudon ? demanda-t-il à Pierrot.

Interloqué, l'apprenti ne sut trop que répondre.

— Le blanc de Meudon, utilisé dans la peinture à la colle n'est autre que de la poussière de craie, analogue au blanc d'Espagne. Cette craie est abondante autour de Meudon. Il importe de savoir au plus vite si cette craie est exploitée à ciel ouvert ou par des galeries de mine. J'irai cet après-midi même enquêter sur place...

Chapitre XVII

Blanc de Meudon

M. Adhémar Tricoire, secrétaire de la mairie de Meudon, était un petit vieillard au nez pointu perpétuellement agité, et qui n'était pas sans ressemblance avec une souris blanche. Il préparait depuis quarante ans un ouvrage sur l'histoire de Meudon et pourtant il estimait qu'il lui faudrait encore dix années pour mener à bien ce travail formidable. Il reçut le Pr Schultz avec enthousiasme, dans un petit bureau tout encombré de cartons verts. Sur un mur était fixé un gigantesque plan cadastral de la commune, œuvre qui avait coûté à Adhémar Tricoire dix-sept mois de travail.

— Vous êtes chimiste! s'écria le secrétaire de mairie, et vous vous intéressez à la fabrication du blanc de Meudon ? C'est hélas une industrie qui meurt. Des 22 carrières qui étaient en exploitation au début du siècle dernier une seule existe encore. C'était un travail très intéressant et que seuls nos ouvriers meudonnais exécutaient comme il se doit. Vous savez que la craie est toujours pleine d'impuretés : oxyde de fer, silice, argile, etc., et malgré sa qualité exceptionnelle notre craie de Meudon n'échappe pas à la loi commune. On broyait donc les pierres de craie venues des carrières; on les lavait à grande eau pour en enlever toutes les impuretés, et l'eau des sources du Val n'a pas sa pareille pour ce lessivage; on formait ensuite avec la craie purifiée des pains qui étaient mis à sécher sur des claies dans les curieux greniers à claire-voie que l'on peut voir encore aujourd'hui au dernier étage de presque toutes les vieilles maisons du Val, au pied du grand viaduc de 143 mètres qui est l'orgueil de notre antique cité. Car vous n'ignorez pas que Meudon existait déjà au temps des Romains, sous le nom de *Metiosedum*, et que c'est là que le général de César, Labienus, livra un grand combat contre les Parisiens.

Accablé sous ces flots d'éloquence érudite, le Pr Schultz tenta de placer un mot...

— Mais ces carrières..

— Les pierres de Meudon sont encore plus renommées que son blanc, reprit avec enthousiasme M. Adhémar Tricoire. C'est elles qui ont été choisies pour fournir les pierres avec lesquelles on a bâti l'Ecole militaire, et mieux encore, le palais de nos rois. La célèbre colonnade du Louvre, le chef-d'œuvre de Claude Perrault — qu'il ne faut pas confondre avec son frère Charles, l'auteur des contes de fées — a été bâtie en pierres de Meudon. Et à cette occasion les Meudonnais accomplirent le tour de force d'extraire de leurs carrières et d'amener à Paris une pierre monolythe de 4 pieds de long, 8 pieds de large et seulement 18 pouces d'épaisseur. C'était en 1672...

Il n'y avait rien à faire pour endiguer les discours du secrétaire de mairie. Schultz dut écouter avec résignation l'histoire des carrières de pierre meulière, les détails du transport de l'énorme monolythe, sans parler des circonstances qui amenèrent la destruction du château de Meudon après sa tranformation pendant la révolution en une fabrique de salpêtre où, affirma Tricoire, « ces hideux sans-culottes avaient entrepris de tanner des peaux humaines pour faire des bottes à Robespierre ». Enfin Schultz put placer un mot.

— Je m'excuse, mais comme chimiste je m'intéresse exclusivement à la fabrication du blanc de Meudon. Pouvez-vous me dire comment se fait l'exploitation de la craie ?...

Après avoir affirmé avec force preuves à l'appui que le blanc de Meudon était supérieur à tous les autres blancs du monde, au blanc de Champagne, au blanc d'Espagne et surtout au blanc de Creil qui n'étaient qu'une infecte contrefaçon, le secrétaire se décida à répondre à la question de Schultz, en tirant d'un carton une gravure de l'époque romantique.

— Tenez, voici une gravure du célèbre Bucier d'Albe, qui représente l'entrée d'une carrière de craie au bas Meudon. Cette industrie était alors dans toute sa prospérité.

La gravure était d'une jolie facture. On apercevait à l'entrée d'une sorte de grotte aux contours irréguliers, dans un clair obscur impressionnant, des ouvriers en train de pousser des brouettes remplies de craie.

— On n'exploitait donc pas la craie dans des carrières à ciel ouvert, mais dans des galeries souterraines, remarqua le Pr Schultz.

— Mais évidemment, cher monsieur. Par des souterrains. Les collines de Meudon, du côté de Clamart sont littéralement farcies de souterrains. Je ne parle que pour mémoire des légendaires galeries du château de Villebon, qui passent pour aboutir dans les étangs environnants. Mais si certains coins de notre commune, comme le lotissement des Brillants qui entoure le musée Rodin, ont dû malgré leur air pur et leur situation véritablement unique au monde rester sans constructions d'importance, c'est parce qu'ils sont minés par de nombreuses carrières aujourd'hui abandonnées. Je les ai visitées il y a environ trente ans. C'est véritablement la huitième merveille du monde, et les grottes les plus célèbres ne souffrent pas la comparaison. Imaginez des kilomètres de galeries, taillées dans une craie d'un blanc éclatant, des salles à piliers, des rotondes... Ah! monsieur, ni les catacombes de Paris, même celles de Rome ne sont rien à côté des catacombes de Meudon.

— Où se trouvait l'entrée de ces souterrains ? demanda le professeur.

— Je vais vous montrer cela. J'ai dressé un plan très complet des catacombes pour le grand ouvrage que je prépare sur la perle de la Seine. Mais, ajouta le secrétaire, vous n'êtes pas le seul à vous intéresser à ces souterrains. J'ai déjà reçu, il y a quatre ou cinq mois, la visite d'un tout jeune homme (il n'avait pas quarante ans) et pourtant il avait déjà les cheveux entièrement gris. Il s'est entretenu avec moi pendant presque une après-midi entière au sujet de ces fameux souterrains. Il n'était pas d'ici, il avait un fort accent de Marseille. Il m'a demandé des tas de détails et il s'est très vivement intéressé à mon plan : « *Un ouvrage très remarquable et appelé à rendre les plus grands services à l'humanité...* » C'était son expression.

Cependant Adhémar Tricoire avait sorti des cartons verts d'épais dossiers attachés par des sangles, c'était le manuscrit de son grand ouvrage sur Meudon. Il fouillait ses paperasses avec fièvre.

— C'est inconcevable, finit-il par dire, il m'est impossible de retrouver ce plan des souterrains. J'ai pourtant beaucoup d'ordre et je suis fidèlement le principe : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. C'est à croire qu'on m'a volé...

Les recherches du vieillard restèrent vaines. Il finit par se résigner à désigner à son visiteur les entrées des souterrains sur le plan cadastral qui occupait toute l'une des parois de son cabinet. La plupart des entrées étaient situées dans le Val ou au bas Meudon. Mais divers puits d'aération, maintenant bouchés, s'ouvraient plus haut sur la colline. Le plus important d'entre eux était situé en bordure du sentier des Mauduits, à l'emplacement exact de la mystérieuse villa à louer, voisine de la villa de la cartomancienne...

Le Pr Schultz apprit ces nouvelles à Fil-de-Fer et à Louise dans le petit logement qu'occupait la grand'mère Lacombe, rue Charles-Gevelot, au bas Meudon. Dans la pièce voisine le petit Bobby lisait à heute voix, en ânonnant un peu : *Alice au pays des merveilles.*

« *Le lapin blanc s'engouffra dans un grand terrier, sous la haie. Une seconde après Alice se précipitait à sa suite sans se demander une seule fois comment elle pourrait jamais ressortir. Pendant un temps le terrier alla droit comme un tunnel, et puis il s'inclina si soudainement, que, avant qu'Alice eût eu le temps de penser à s'arrêter, elle était déjà en train de tomber dans quelque chose qui lui semblait être un puits très profond.* »

Le Pr Schultz avait écouté la lecture de l'enfant. Bobby vient de raconter presque point pour point l'histoire de notre pauvre ami Jambe-de-Bœuf. Ce colosse a été aussi imprévoyant qu'Alice se lançant à la poursuite du lapin blanc. Et ici le lapin devait être un homme encore jeune, mais aux cheveux blancs, un Marseillais appelé paradoxalement le Champenois, qui habite la villa voisine de celle où s'ouvrent les souterrains. C'est ce même Champenois qui a subtilisé au père Adhémar le plan des catacombes de Meudon.

— Je vais tirer Jambe-de-Bœuf des griffes de ces canailles! s'écria Fil-de-Fer. Je cours sentier des Mauduits.

— La leçon d'Alice et de Jambe-de-Bœuf n'aura servi à rien. Tu irais te jeter tête baissée dans le terrier du lapin blanc. Fil-de-Fer mon ami, prends garde. Ainsi que dans le célèbre roman anglais que lit Bobby, ce puits conduit au royaume des cartes. Mais lorsque la reine de trèfle prononce son habituelle sentence : « Tranchez-lui la tête », c'est sur-le-champ qu'on met à mort ceux qu'elle a condamnés. On ne passe pas dans ces souterrains son temps à jouer au croquet avec des hérissons et des flamants roses, mais à préparer les meurtres les plus affreux. La mort de Raymond, celle de la comtesse ne sont sans doute que les anneaux d'une très longue chaîne. Je te défends d'aller seul à la *Villa Destin*.

Louise, malgré l'anxiété où elle était du sort de son fiancé, se joignit au professeur. Fil-de-Fer se laissa convaincre. Il entreprendrait une expédition le lendemain même avec une vingtaine de camarades de chez Morel, des gars dont il était sûr, qui ne craignaient pas la bagarre, et qui voudraient aussi bien venger le malheureux Raymond qu'établir l'innocence de Jambe-de-Bœuf.

Jambe-de-Bœuf ouvrit les yeux, il était ligoté sur le sol d'une cave mal éclairée par une bougie...

Chapitre XVIII

Au fond du puits

Lorsque Fil-de-Fer avait exploré la villa à louer, il s'était contenté de jeter un regard sur la buanderie installée en souterrain, près de la porte d'entrée. C'était pourtant là qu'était la clef du mystère, et Fil-de-Fer eût dû le soupçonner lorsqu'il remarqua la propreté de ce réduit qui contrastait avec l'abandon et la saleté du reste de la maison. En particulier, le luisant du robinet de cuivre fixé à la haute borne-fontaine de la buanderie eût dû l'intriguer. Si ce robinet de cuivre était si brillant, c'est qu'il était en réalité une poignée de porte polie par le contact des mains. Il suffisait de saisir le robinet par son orifice et de le manœuvrer à la manière d'un bec de cane pour qu'un déclic se fasse entendre, et que la borne-fontaine, véritable porte secrète, se mît à pivoter sur des gonds invisibles. On entrait alors dans une cave assez vaste, au fond de laquelle s'ouvrait le puits qui conduisait aux souterrains de Meudon, repaire de la bande des *Trèfles noirs*. Les bandits pénétraient habituellement dans ce réduit par la *Villa Destin*, dont le jardin communiquait avec celui de la villa à louer. Il était normal qu'une cartomancienne reçût de nombreux visiteurs à toute heure du jour. Ces allées et venues étaient considérées comme normales par tout le quartier et nul entrée de repaire secret ne pouvait être mieux choisie...

La nuit du crime des *Joyeux Vignerons*, de façon tout à fait exceptionnelle la porte de la villa à louer était restée ouverte, pour permettre à l'assassin de regagner plus rapidement les souterrains. Celui-ci après avoir lancé sa bombe s'était enfui à toutes jambes dans le sentier des Brillants. Trompé par la nuit, il n'avait pas aperçu le haut grillage du musée Rodin, à l'endroit où le chemin tourne à angle droit, et était venu donner tête baissée dans la clôture. Quand il se retourna, Raymond Lacombe qui venait de sauter le mur de la guinguette, était déjà en face de lui. Une courte lutte s'engagea. L'assassin, qui avait participé à l'expédition de la *Villa Alfred*, avait dans sa poche le revolver de Jambe-de-Bœuf. Il sortit son arme et tira deux coups de feu sur le malheureux Raymond. Puis, dévalant le talus, l'homme s'enfuit en direction du sentier des Mauduits, ceci malgré les ordres de ses chefs qui lui avaient ordonné de faire plusieurs détours avant de gagner la villa qui était la porte d'entrée de leur repaire.

Jambe-de-Bœuf courait sur les traces de l'assassin. Celui-ci qui perdait du terrain s'embusqua au coin du musée Rodin, dans une haie, et vida son revolver sans atteindre Jambe-de-Bœuf. Ils n'étaient maintenant plus séparés que par quelques pas. Le meurtrier tourna les talons et courut aussi vite qu'il le pût en direction de la villa à louer. Mais Jambe-de-Bœuf, lancé avec la rapidité d'un éléphant qui charge, avait encore gagné du terrain. Le criminel n'eut pas le temps de refermer complètement la porte sur lui. Forçant l'entrée, le colosse se précipita à sa suite sans se demander comment il pourrait jamais ressortir. Il traversa la buanderie. L'assassin venait de se courber en deux pour passer la porte basse qui conduisait à la cave secrète. Jambe-de-Bœuf ne lui laissa pas le temps de refermer la borne fontaine pivotante et il s'engagea à son tour dans l'étroit passage. C'est alors qu'il reçut un violent coup de massue sur la nuque et qu'il s'évanouit.

Ce fut la faim qui réveilla Jambe-de-Bœuf. Le colosse avait un appétit légendaire et il avait coutume de dire qu'il perdait presque toute sa force dès qu'il était depuis longtemps à jeun.

Il sortit de son évanouissement comme on sort d'un brouillard, lentement, imperceptiblement. La faim lui tenaillait l'estomac. Une douleur sourde lui tenait la nuque, là où il avait reçu le coup de matraque. Dans un mouvement machinal il voulut étirer ses bras; il s'aperçut alors qu'il avait les poignets étroitement liés. Dans un éclair il se rappela tout : la bombe des *Joyeux Vignerons*, la blessure de Raymond Lacombe, la poursuite de l'assassin... Sans aucun doute il était prisonnier de la bande... Comment avait-il été pris? Il se voyait encore tournant l'angle du musée Rodin. Mais à partir de ce moment-là tout se perdait dans une nuit impénétrable.

— Belotte, belotte et rebelotte, fit une voix, avec un fort accent de Marseille.

— Pas possible, mon cherr la Casquette, vous trrichez... répondit un autre homme, avec l'accent russe.

— Je triche, moi! Ta gueule, l'Aristo! A toi la donne.

Jambe-de-Bœuf ouvrit à demi les yeux. Il gisait sur le sol de terre battue d'une sorte de cave éclairée par une bougie plantée dans un litre. Sur une caisse de savon deux hommes en casquette jouaient à la belotte et paraissaient extrêmement absorbés par leur partie.

— C'est pourr ce soirr *le Grrand Jeu* ? demanda le Russe tout en abattant ses cartes.

— C'est pas le *Grand Jeu*, ce soir, seulement la *Quinte Mineure*. Et puis qu'est-ce que ça te regarde? C'est pas tes affaires, hein? Faut jamais parler des patrons sans motif. Tu ferais mieux de regarder ton jeu. Tiens, je coupe...

D'un mouvement à peine perceptible pour un observateur, Jambe-de-Bœuf tendait ses muscles formidables. Ses deux poings prenaient appui l'un sur l'autre et il essayait de faire craquer la cordelette qui entourait ses poignets. Les liens lui entraient dans la chair. Il redoubla d'efforts. Brin à brin la corde céda, le géant avait les mains libres. Il eut cependant soin de reprendre rapidement dans ses doigts la corde et de l'entourer aussitôt autour de ses poignets. Il semblait toujours être ligoté.

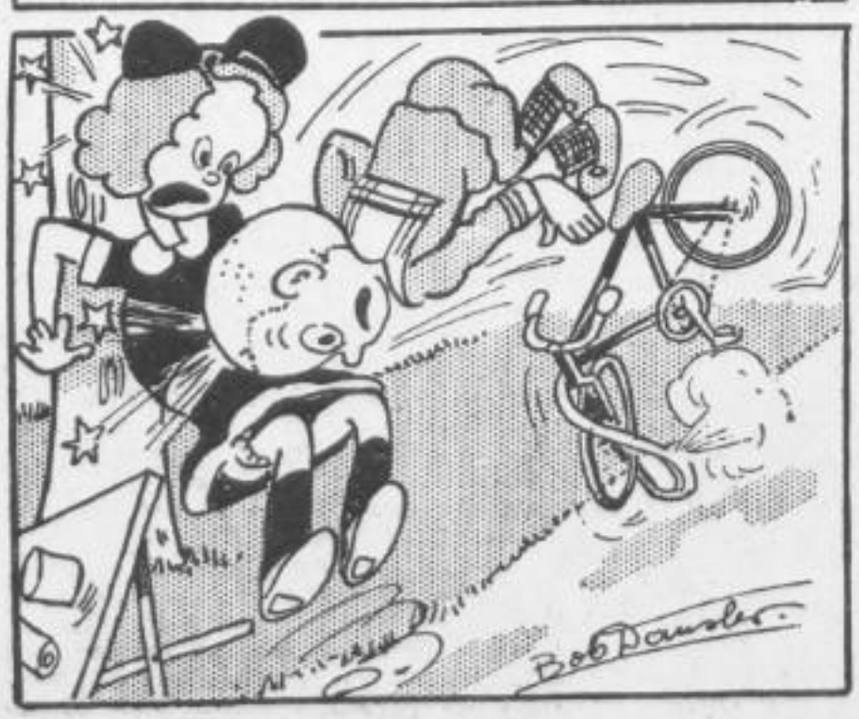
— Je t'ai encore ce coup-ci! triompha bruyamment la Casquette. Un coup de rouge, mon prince.

— Merrci. Vous savez, moi, en dehorrs de la vodka... Vous avez l'heurre?

— Bientôt dix heures. Eh mais tu fais bien de me le rappeler! On nous a bien recommandé de lui faire une piqûre, dans le cas qu'il revienne de son évanouissement. Il paraît qu'il est terrible ce gars-là. Il est fort comme un turc.

— Je vais la fairre, la piqûre... J'ai l'habitude, moi. J'ai été infirrmier dan. l'armée Wrrangel.

(A suivre.)



Variétés

PROBLÈMES

Un Normand va au marché avec son fils pour vendre ses pommes. Il les a rangées dans une caisse où il y en a un nombre inférieur à 100 et pour occuper son fils il lui pose le problème suivant : Si j'avais rangé mes pommes par rangées de 3, il m'en resterait une, par rangées de 4, il m'en resterait 2, par 5 il en resterait 3 et par 6 il en resterait 4. Dis-moi combien j'en ai dans ma caisse. Le garçon calcule bien, il a vite fait de répondre. Et vous ?

CHARADES

Envoyées par A. Bernolle, à Marly

Mon premier est un métal précieux.
Mon second est un habitant des cieux.
Et mon tout est un fruit délicieux.

Mon premier est une voyelle.
Mon second est un petit poème d'autrefois.
Mon troisième est le petit de la biche.
Et mon tout est le plus gros des quadrupèdes.

Mon premier est chez le notaire.
Mon second est une grande masse de terre.
Mon troisième est un personnage imaginaire.
Mon dernier est une disposition de choses.
Et mon tout est une ville du département du Puy-de-Dôme.

LOGOGRIPHE

J'ai six lettres, je fuis.
J'en ai cinq, j'instruis.

MÉTAGRAMME

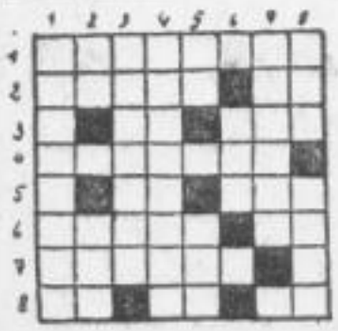
Changez ma tête, je suis une étendue d'eau, une enveloppe ou un moyen de transport.

PROVERBE EN IMAGES

Quel est le proverbe représenté par cette image ?

(*Toutes les solutions en page* 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Fut détruite par le peuple le 14 juillet 1789. — 2. Noé en construisit une. Carte. — 3. Diphtongue. Posa. — 4. Recueil de faits mémorables. — 5. Deux lettres de détail. Initiales bien connues des sans-filistes. — 6. Département. Possède. — 7. Chef-lieu de l'Eure. — 8. Deux lettres de râpe. Pronom. Coutumes.

Verticalement. — 1. Arbre exotique dont on mange les fruits en France. — 2. Préfixe. Initiales employées par politesse. — 3. Rythmer. — 4. Endroits où on joue des comédies ou des drames. — 5. Terminaison de participe. Possédée. — 6. Pose. — 7. Abandonna. — 8. Point cardinal. Enfant.

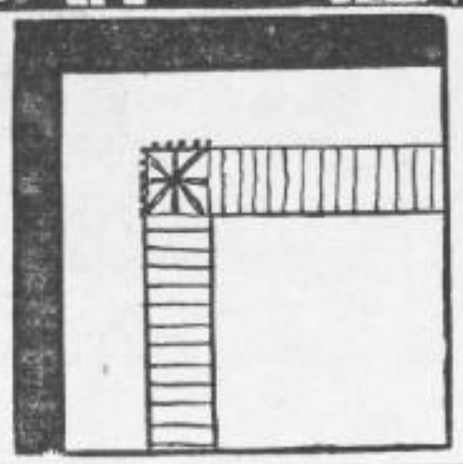
SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 60

Horizontalement. — 1. Semaines. — 2. Epuisera. — 3. Née. Ove. — 4. Altitude. — 5. Testament. — 6. Er, an, ta. — 7. Va, as. — 8. Rivière. — 9. Tuèrent.

Verticalement. — 1. Sénateur. — 2. Epèlerait. — 3. Muets. Vu. — 4. Al. Italie. — 5. Is, tan. Er. — 6. Né. Um. Are. — 7. Brode. Sem. — 8. Savent. — 9. Tare.

LE COIN DES FILLETTES

Comment terminer les jours



Vous avez appris à faire des jours mais cela ne suffit pas. En effet, si vous faites un ourlet à jour, les bouts seront cachés dans la couture, mais si vous garnissez du linge ou un napperon, il faut que les coins soient jolis.

Voici comment on fait.

Il faut que tous vos fils soient tirés du même endroit, comme le montre le dessin. Quand ils sont tirés, vous faites autour du carré dégarni un point de boutonnière et c'est seulement alors que vous coupez vos fils. Il faut ensuite remplir ce carré. Vous pouvez y passer quelques fils avant de commencer les jours comme vous le voyez sur le dessin. S'il s'agit de lingerie ou les jours sont très fins, il est presque inutile de garnir les coins.

Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Carnaval est proche et les beignets sont de tradition. Voici comment on peut faire des beignets sucrés qui se mangent comme dessert : Vous faites une pâte avec des œufs et de la farine jusqu'à consistance d'une pâte à tarte. Vous salez légèrement et ajoutez un zeste de citron, une cuillerée de rhum et une cuillerée d'huile. Vous découpez en carrés que vous entaillez en lanières. Vous demandez à votre maman de faire chauffer de la friture, huile ou saindoux, et quand elle est bien chaude vous y jetez une cuillerée de votre pâte que vous laissez dorer et que vous retirez dès que le beignet est suffisamment cuit. Vous gardez vos beignets au chaud avant de les servir et vous les saupoudrez d'un peu de sucre en poudre.*

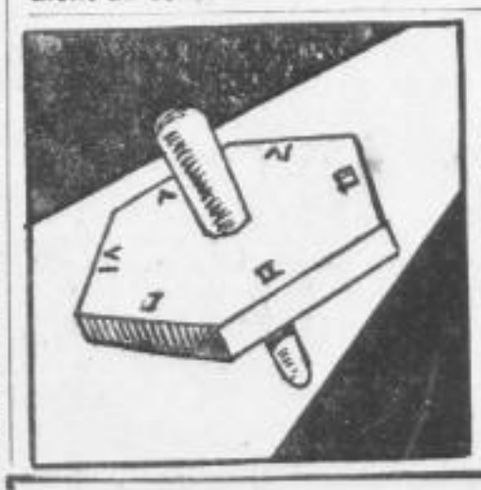
Pour nettoyer les peignes et les brosses. — *Il faut employer de l'eau tiède dans laquelle on met quelques gouttes d'ammoniaque (alcali volatil du commerce). Agitez vos peignes et brosses dans cette eau puis laissez-les tremper quelques minutes en prenant soin que les montures des brosses ne trempent pas dans l'eau. Puis passez-les à l'eau pure et secouez-les fortement pour les débarrasser de l'eau. Laissez-les sécher à proximité de la chaleur.*

Tante Camille *annonce à toutes les lectrices de Mon Camarade qu'elle est à leur disposition pour répondre dans cette rubrique à toutes les demandes de conseils qu'elles lui adresseront à l'adresse ci-dessous :*

Tante Camille,
Mon Camarade, 21, rue Racine, Paris (VIe).

Les initiales

Voici un jeu très calme, qui demande plutôt une certaine réflexion, mais il peut être tout de même très comique. Les joueurs se divisent en deux camps. Les joueurs du camp A indiquent trois ou quatre lettres à ceux du camp B et leur demandent de faire une phrase dont les mots commenceront par ces lettres dans l'ordre où elles sont. Puis ils se mettent à compter. Si au moment où ils arrivent à 50, l'autre camp n'a rien trouvé ils sont vainqueurs, mais il faut qu'ils montrent qu'il était possible de faire une phrase avec ces lettres. Si les autres ont fait leur phrase c'est au camp B de s'exercer. Essayez et vous verrez qu'on est parfois obligé de faire des phrases ridicules, mais il faut qu'elles aient un sens.



Construisons... un toton

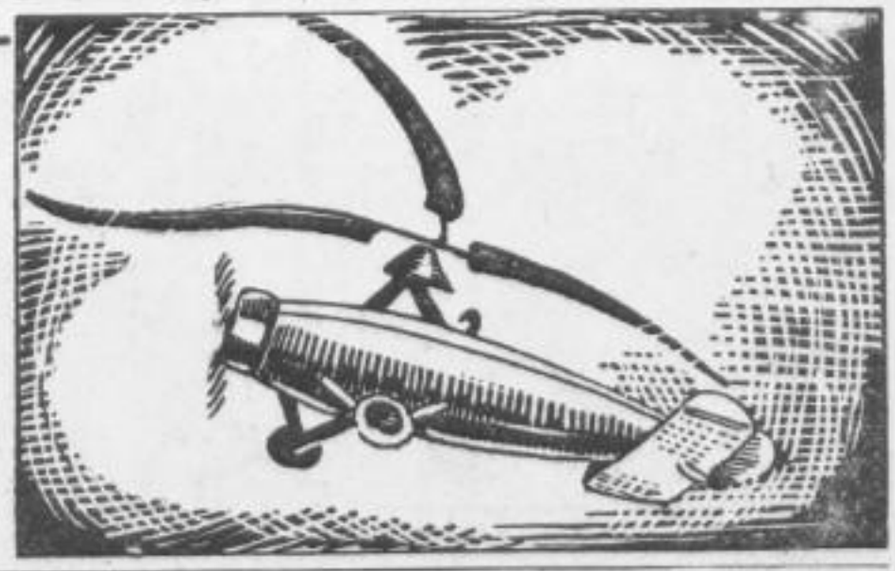
Prenez une planchette carrée de 6 centimètres environ. Tracez au crayon un cercle, et dans ce cercle, un hexagone régulier ; découpez-le soigneusement et inscrivez un numéro sur chacun des 6 côtés, de façon bien lisible. Au centre, enlevez une rondelle de 5 millimètres de diamètre. D'autre part, procurez-vous une baguette ronde, de 6 centimètres de long. Taillez-la en forme de cône et enfilez-la dans l'ouverture ménagée au centre de l'hexagone (le milieu de la baguette doit avoir le même diamètre que l'orifice). Prenez votre toton entre le pouce et l'index, par l'extrémité supérieure de son axe et faites-le tourner. Au moment où il s'arrête, notez le chiffre du côté qui touche le sol. On fait d'amusantes parties : le gagnant est celui qui atteint le 1er un nombre de points déterminé au préalable.

HISTOIRE DE L'AVIATION

L'AUTOGIRE

Dans un terrible accident d'aviation, vient de disparaître l'ingénieur espagnol Juan de la Cierva, créateur de l'autogire, le seul appareil qui, depuis la naissance de l'aviation, apportait un principe nouveau dont l'application devait donner d'excellents résultats. Composé essentiellement d'un « rotor » ou sorte d'immense hélice à pales souples dont la rotation provoquée par la marche de l'appareil permettait à ce dernier de s'élever et d'atterrir dans un espace très restreint.

L'aviation de demain utilisera très complètement les possibilités de cet appareil dont les performances permettent tous les espoirs.



A la douane, un bon paysan se présente chargé d'un énorme ballot soigneusement ficelé :

« Rien à déclarer ? — Rien du tout. — Et là-dedans ? — De la nourriture pour mes lapins. — Montrez. — Puisque je vous dis que c'est de la nourriture pour mes lapins. — Montrez tout de même. » Enfin le paysan consent à ouvrir le paquet qui déborde de tabac, de dentelles, de cigares et d'allumettes. Victorieux, le douanier s'écrie : « C'est cela que vous appelez de la nourriture pour vos lapins ? » Et l'autre sans se troubler : « Parfaitement, monsieur le douanier. Et s'ils ne veulent pas la manger, ils n'auront rien d'autre. »

o

Dans un village de Provence, non loin de Marseille, il y avait deux amis. L'un d'eux, nommé Boulanger, était excellent chasseur et il ne ratait jamais un coup de feu. Quant à Saucisson, il avait par contre un coup de fusil déplorable, mais il ne voulait pas le reconnaître.

Un jour, il partirent à la chasse et Saucisson assura qu'il tuerait beaucoup de gibier. Boulanger se moqua et lui dit en riant : « Tu en tueras tellement, tiens... faisons un pari : Nous porterons chacun le gibier que l'autre tuera. — Entendu. » Et nos deux amis de battre les fourrés. Un lièvre, un lapin, des cailles, des perdrix sont successivement abattus par Boulanger. La gibecière de Saucisson se gonfle des pièces de son compagnon. C'est bien lourd, il fait chaud. Saucisson commence à sentir une sourde colère. Soudain, il aperçoit dans un pré un animal qui gambade. Il épaule, vise et pan... C'était un âne... « Eh bien, dit-il, à Boulanger d'un air triomphant, voilà mon gibier à moi, porte-le maintenant. »

o

En allant à l'école, Janot aperçoit dans la rue un mendiant assis sur un pliant. Ses yeux portent de lourdes lunettes noires. Sur sa poitrine s'étale un écriteau : Aveugle. Près de lui une canne toute blanche et un chien. Soudain, Janot s'arrête devant lui, interdit, car l'aveugle tient à la main un numéro de *Mon Camarade* et il rit comme un petit fou : « Comment, lui dit Janot, vous êtes aveugle et vous lisez ? — Vous vous trompez, mon jeune ami, je ne lis pas, je regarde les caricatures. »

o

M. Trépointe savoure, dans un restaurant, un bon petit plat. Soudain, son visage s'empourpre et il se met à crier. Le garçon accourt et M. Trépointe lui reproche, en hoquetant : « Ha! ah! je trouve une aiguille dans la sauce... Hi, hi, hi! — Cela n'a rien d'étonnant, monsieur, puisque c'est une sauce piquante », lui répond calmement le garçon.

De trois fils métalliques de même grosseur faits respectivement d'or, de cuivre et de fer, si le premier peut soutenir 150 kilogrammes, le second peut supporter 302 kilogrammes et le troisième 549 kilogrammes.

o

Depuis que l'huile de mazout a remplacé le charbon sur les bateaux, on a trouvé sur la côte du Yorkshire des milliers de mouettes et autres oiseaux de mer, morts sur les plages. En les examinant de près, on vit que leurs plumes étaient tellement imprégnées d'huile qu'il leur avait été impossible de voler. Ils étaient morts de faim, et poussés jusqu'à la côte par les vagues.

o

Dans les mines de houille du monde il y a suffisamment de charbon pour produire 15 billions de chevaux-vapeur pendant 12.000 ans.

o

Le sommeil est nécessaire au développement du corps. Pour devenir grands et forts, les enfants doivent beaucoup dormir : jusqu'à 4 ans, 12 heures par jour; jusqu'à 7 ans, 11 heures; de 7 à 10 ans, 10 h. 1/2; 10 heures jusqu'à 15 ans, 9 heures de 15 à 20 ans.

o

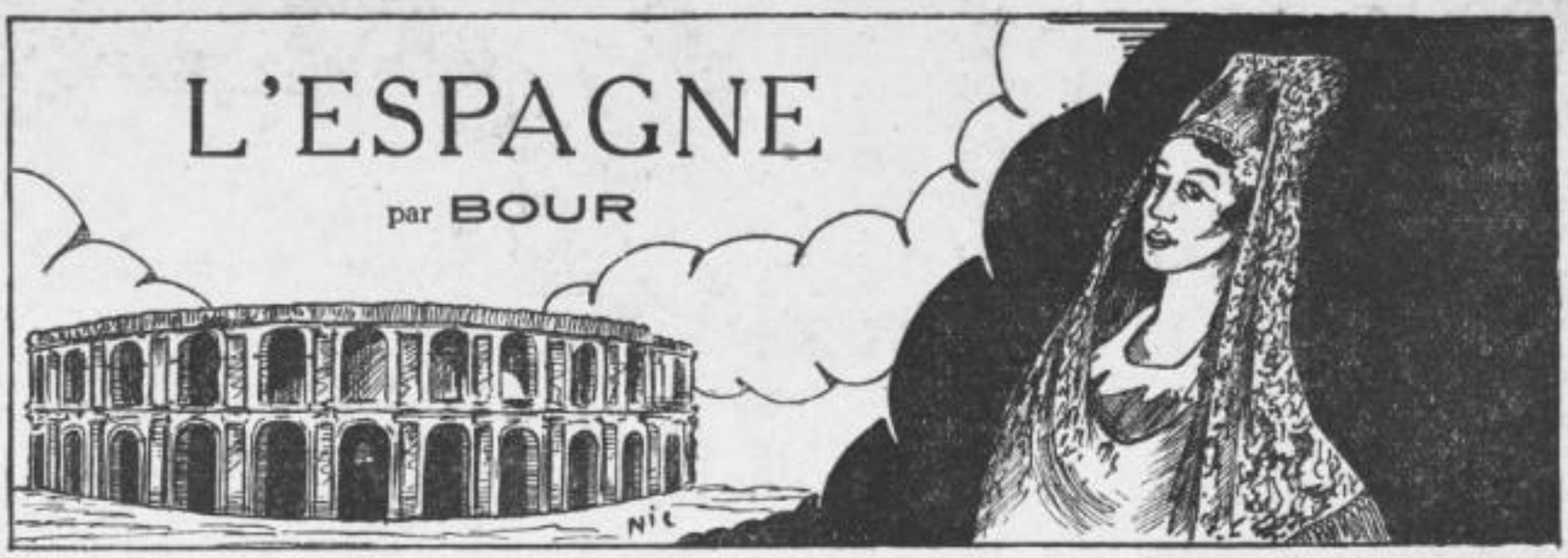
A Paris, Londres et New-York, certains terrains valent plus que les édifices qu'on y a construits, même s'ils sont faits de marbre. Il y a quelques années, on a vendu à Londres, dans le quartier des affaires, un emplacement, à raison de 16.000 francs le mètre carré. A New-York, dans le quartier de la Bourse, le mètre carré a atteint la somme fabuleuse de 9.900 dollars.

o

La Tour penchée de Pise (Italie) a une célébrité universelle. De tous temps son inclinaison a préoccupé les savants, les artistes et les curieux. La première pierre fut posée en 1174 et la construction se termina 200 ans plus tard. Les écrivains de cette époque pensaient que cette position avait été voulue par les architectes; mais cela n'est pas juste. La tour fut construite sur un terrain dont le sous-sol était instable et qui s'affaissa.

o

Le reflet des lumières de Rio de Janeiro, capitale du Brésil, construite sur l'une des plus belles rades du monde, se voit distinctement sur la mer à 150 kilomètres du port.



Malheureuse Espagne où chaque jour les avions des fascistes massacrent des femmes et des enfants... Contre les généraux assassins, tout un peuple s'est levé, qui veut défendre sa liberté. Et les amis de *Mon Camarade* ont souvent regardé la carte d'Espagne; ils en connaissent la géographie, mais connaissent-ils l'histoire de ce pays?

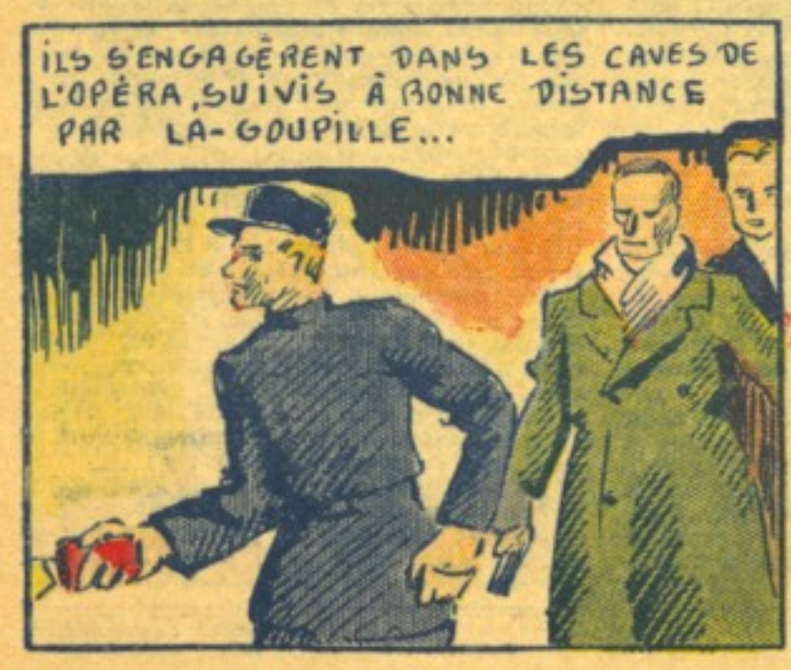
Après les Romains, les Wisigoths s'installèrent en Espagne, faisant de Tolède leur capitale. L'empire wisigoth, de langue romaine et de religion catholique, dura du ve au viiie siècle, puis en quelques mois fut emporté par l'attaque des Arabes conduits par ce Tarik qui donna son nom au rocher de Gibraltar où il débarqua (*Djdbel Tarik*, la montagne de Tarik). Les Musulmans ne firent que traverser l'Espagne, partant à la conquête de l'Europe; mais ils furent vaincus à Poitiers par Charles Martel en 732, et durent reculer précipitamment, jusqu'à ne plus garder que dans le midi de la France la région encore appelée *les Maures*, et d'autre part, toute l'Espagne. Si les Francs repoussèrent les envahisseurs, si Charlemagne entreprit même de les combattre en Espagne, il faut cependant reconnaître que ce fut l'influence arabe qui l'emporta, car la civilisation était du côté arabe; et même quand les Arabes seront chassés d'Espagne, leur tradition se maintiendra dans la vie comme dans les arts. On peut vraiment regretter que les Arabes aient été vaincus à Poitiers!... car ils apportaient avec eux une expérience pratique de la vie (luxe, confort, hygiène), un sens profond de la poésie et des arts, et ils tenaient en honneur la science que le clergé catholique a toujours méprisée et combattue. Pendant les huit siècles que dura l'occupation musulmane, l'Espagne fut complètement rénovée. Des monuments exquis, que l'on ne se lasse pas d'admirer nous montrent à Séville, Grenade, Cordoue, quels artistes prodigieux furent les Arabes. Les principales villes d'Espagne étaient alors des centres de culture extraordinairement vivants. Mais ce que l'on ignore — car il n'en reste plus de traces — c'est le prodigieux effort agricole qu'ils entreprirent au profit des paysans. L'Espagne est naturellement un pays aride; les trois cinquièmes de son sol se trouvent à plus de 500 mètres du niveau de la mer; aucun pays sauf la Suisse n'a un relief aussi tourmenté; le climat passe donc de la température semi-torride des côtes, au froid rigoureux des hauts plateaux du centre; les communications sont très difficiles et les eaux courantes mal distribuées : peu de fleuves et d'un débit maigre. Eh bien, les Arabes surent y remédier; en creusant des puits et organisant l'irrigation, ils rendirent fertile le pays entier. Mais leur domination s'affaiblit peu à peu; les princes musulmans étaient jaloux les uns des autres, alors qu'au delà des frontières les royaumes chrétiens augmentaient leur puissance. Les princes chrétiens de Léon, de Navarre, d'Aragon s'unirent pour reconquérir l'Espagne, et le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille, en 1469, acheva l'unité chrétienne de l'Espagne. La lutte s'amplifia et en 1492, le dernier royaume musulman, celui de Grenade, passa en leur possession. Le roi maure Boabdil quitta en pleurant sa ville tant aimée et regagna l'Afrique. La décadence agricole ne tarda guère, tandis qu'une classe de propriétaires et de marchands s'enrichit avec les trésors du Nouveau Monde que Christophe Colomb venait de découvrir. Au xvie siècle, le roi d'Espagne était en même temps empereur d'Allemagne, ce fut Charles-Quint, le rival de François Ier. Sous le très chrétien et très cruel Philippe II qui lui succéda, la débâcle commença : les Pays-Bas se révoltèrent et cette flotte qu'on appelait l'*Invincible Armada* fut détruite par la flotte anglaise; cependant, en 1580, Philippe II avait acquis le Portugal qui, depuis 1107, formait un royaume indépendant, appartenant à la maison de Bourgogne; mais après tant de guerres malheureuses, la puissance espagnole se trouve en 1713 privée de toutes ses conquêtes, y compris le Portugal et réduite au reste de la péninsule, moins Gibraltar où l'Angleterre s'installe.

A la Révolution, l'Espagne, dominée par l'aristocratie, prend parti contre la France, pour s'en rapprocher au moment de l'Empire, mais ayant perdu sa flotte à Trafalgar contre les Anglais, elle se retourne contre Napoléon, qui voulut alors placer un de ses frères sur le trône d'Espagne. Et ce fut une guerre atroce par quoi débutèrent les désastres de Napoléon.

Tout le xixe siècle et le début du xxe siècle virent l'Espagne en proie à des guerres étrangères et à des luttes civiles : sous Ferdinand VII les colonies d'Amérique conquièrent leur indépendance. La reine Isabelle est chassée en 1868, et une monarchie constitutionnelle lui succède. En 1898, guerre contre les États-Unis qui s'emparent des Philippines. Les règnes d'Alphonse XII et d'Alphonse XIII, le roi qui passait sa vie à Deauville et chargeait des généraux fascistes de pressurer le peuple, aboutirent à la domination des militaires, des grands propriétaires fonciers (noblesse et surtout clergé) et des financiers. Ce n'est que tout récemment, à la suite d'une révolution qui proclama la République, qu'une nouvelle organisation sociale devient possible. Mais, soutenus par des puissances étrangères, les généraux rebelles essaient de rétablir les anciens privilèges. Ils lancent contre le vaillant peuple espagnol ces Maures qui, dans le passé, firent tant pour la grandeur de l'Espagne, mais ne sont plus maintenant que des esclaves abrutis par le système colonial.

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE QUI S'EST ÉCHAPPÉ DU PIÈGE, TENDU PAR LE CHEF DES GANGSTERS DE L'AIR, AYANT RÉUSSI À L'IDENTIFIER, SE REND À L'OPÉRA, DANS L'ESPOIR DE LE DÉMASQUER!!!



Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est approché en barque de l'*Hispaniola. *Il a réussi à s'emparer du bateau après avoir tué l'un des mutins qui étaient de garde.*

CINQUIÈME PARTIE

MON AVENTURE EN MER

CHAPITRE VI

« PIECES DE HUIT! »

En raison de l'inclination du bateau, les mâts portaient loin en avant sur l'eau et de mon perchoir sur la vergue je n'avais sous moi que la surface de l'eau. Hands, qui n'était pas si haut était par conséquent plus près du bateau et il tomba entre moi et le bastingage; il apparut une fois à la surface dans un flot d'écume et de sang, puis il sombra de nouveau pour de bon. Dès que l'eau se fut calmée, je pus voir confusément qu'il était couché sur du sable clair et propre dans l'ombre du bateau. Un poisson ou deux glissèrent le long de son cadavre; parfois à cause du mouvement de l'eau, il semblait bouger un peu, comme s'il tentait de se lever, mais il était bien mort, ayant été à la fois atteint par les balles et noyé, et il allait servir maintenant de nourriture aux poissons à l'endroit même qu'il avait choisi pour m'égorger.

Je ne fus pas plus tôt sûr de cela que je commençai à me sentir malade, épuisé et plein de craintes. Un sang chaud me coulait sur la poitrine et dans le dos. Le poignard à l'endroit où il avait cloué mon épaule au mât semblait me brûler comme un fer rouge et cependant ce n'était pas tellement ces souffrances réelles qui m'accablaient, — car il me semblait que j'étais capable de les supporter sans un murmure, — que la terreur qui s'emparait de mon esprit à l'idée de tomber du haut de ma vergue dans cette tranquille eau verte, à côté du corps du maître d'équipage. Je me cramponnais des deux mains à m'en faire mal aux ongles et je fermais les yeux comme si ça devait me cacher le péril. Peu à peu, cependant, je recouvris mes esprits, mon pouls se calma et je rentrai en possession de moi-même. Ma première pensée fut d'arracher le poignard, mais soit qu'il tint trop bien ou que les nerfs me manquèrent, j'y renonçais avec un violent frisson. Chose étrange, ce fut ce frisson même qui arrangea les choses; exactement le poignard m'avait manqué de trois fois rien et il ne me fixait que par un lambeau de peau que mon frisson arracha. Je saignai plus fort sans doute, mais j'étais redevenu mon maître et ne tenais plus maintenant au mât que par mon habit et ma chemise. Je me dégageai d'un coup sec et regagnai le pont par les haubans de tribord; pour rien au monde, je ne me serais risqué à nouveau, tremblant comme je l'étais, sur les haubans de bâbord qui surplombaient l'eau et desquels Israël venait de tomber. Je descendis dans la cabine et fis de mon mieux pour panser ma blessure; elle me faisait assez mal et saignais encore beaucoup, mais elle n'était ni profonde ni dangereuse et elle ne me gênait guère pour me servir de mon bras. Je regardais alors autour de moi et comme le bateau était maintenant pour ainsi dire ma propriété, je pensais qu'il fallait me débarrasser de son dernier passager : le cadavre d'O'Brien.

Il avait culbuté, comme je l'ai dit, le long du bastingage contre lequel il gisait, et avait l'air d'une sorte de poupée, de mannequin affreux et gauche, de grandeur nature certes, mais qui n'avait ni les couleurs ni la souplesse de la vie. Dans cette position je pouvais facilement en faire mon affaire, et comme l'habitude des aventures tragiques avait fait disparaître la terreur que j'avais de la mort, je le pris par la taille comme s'il avait été un sac de son et d'une bonne poussée je le fis basculer par-dessus bord. Il disparut avec un bruit de plongeon, tandis que son bonnet rouge s'échappait et flottait à la surface de la mer et, dès que l'écume eût disparu, je pus voir qu'il était allongé à côté d'Israël et qu'ils étaient agités tous les deux par le mouvement de l'eau. O'Brien, quoique encore très jeune, était tout à fait chauve et sa tête chauve reposait sur les genoux de l'homme qui l'avait tué, tandis que les poissons, rapides comme des flèches, se faufilaient autour de tous les deux.

J'étais maintenant seul sur le bateau. La marée venait de remonter et le soleil était si près de se coucher que déjà l'ombre des pins de la rive ouest commençait à couvrir le mouillage et hachurait d'ombre le pont du bateau. La brise du soir s'était levée et bien qu'on fût bien protégé par la montagne aux deux sommets qui était à l'est, les cordages commençaient à chanter tout doucement leur petite chanson et les voiles molles à claquer, de temps à autre. Je vis de suite qu'il y avait danger pour le bateau; aussi, rapidement, je fis tomber les focs et en fis un tas sur le pont. Mais la grand'voile était un plus gros morceau; naturellement, lorsque le bateau s'était incliné, l'épart

J'atteignis enfin l'orée du bois...

avait sauté par-dessus bord, si bien que sa pointe et un bon bout de la voile plongeait sous l'eau. Je pensais que ceci rendait la situation encore plus dangereuse; d'ailleurs, la tension était si forte que je n'étais pas rassuré de m'en mêler. Enfin je pris mon couteau, et je coupais les drisses : le pic tomba aussitôt, un grand morceau de toile flotta sur l'eau et tirant autant que je pus, il ne me fut plus possible de bouger quoique ce soit. J'avais accompli tout ce dont j'étais capable et quand au reste l'*Hispaniola* devait compter sur sa chance autant que moi-même. Pendant tout ce temps l'obscurité avait gagné tout le mouillage. Je me souviens que les derniers rayons avaient jailli à travers une échappée du bois, et avaient fait briller comme des pierreries le manteau de fleurs de l'épave. Il commençait à faire froid; le flux entraînait rapidement vers la mer tandis que le bateau se couchait de plus en plus. Je me traînai vers l'avant et je me penchais par-dessus bord : il ne semblait ne pas y avoir beaucoup de fond et, tenant des deux mains le bout de la haussière pour plus de sûreté, je me laissai glisser doucement par-dessus bord. L'eau me montait à peine à la ceinture, le sable était ferme et ondulé et j'atteignis facilement la rive abandonnant l'*Hispaniola* couchée sur son flanc et sa grand'voile flottant sur la surface de l'eau. Presque aussitôt le soleil disparut et la brise se mit à souffler dans le crépuscule parmi les pins agités. Enfin, j'avais quitté la mer et je ne m'en revenais pas les mains vides; la goélette était nettoyée des boucaniers et prête à accueillir nos hommes à bord pour reprendre la mer. Je n'avais plus qu'une idée : retourner au fortin pour y raconter mes exploits. Certes je pouvais être blâmé quelque peu pour mon vagabondage, mais la reprise de l'*Hispaniola* était une réponse sans réplique et j'espérais bien que le capitaine Smollett lui-même voudrait bien avouer que je n'avais perdu mon temps.

Avec de telles pensées et le cœur de bonne humeur, je me mis en devoir de prendre la direction du fortin et de mes compagnons. Je me rappelais que celle des deux rivières qui était le plus à l'est et qui venait se jeter dans le mouillage du capitaine Kidd venait de la montagne aux deux sommets qui était à ma gauche et je me dirigeai donc de ce côté afin de pouvoir passer le cours d'eau tandis qu'il était encore petit. Le bois était assez clairsemé et en suivant les contreforts les plus bas, j'eus vite fait le tour de cette montagne. Peu après, je traversai à gué la rivière avec de l'eau à peine au milieu du mollet. Cela me conduisit tout près de l'endroit où j'avais rencontré Ben Gunn, l'abandonné, et j'avançais avec plus de circonspection, l'œil aux aguets. La nuit était devenue complète et quand je débouchai du col entre les deux sommets, je remarquai une lueur vacillante dans le ciel, qui me fit supposer que l'homme de l'île faisait cuire son repas devant un feu vif. Certes, je m'étonnais en moi-même qu'il se montrât si insouciant, car si je voyais cette lumière, ne devait-elle pas aussi être aperçue de Silver lui-même, de son campement sur la côte près du marais. La nuit devenait de plus en plus noire et c'est à peine si je pouvais me guider, même approximativement, vers mon but. La montagne double derrière moi et la Longue-Vue sur ma droite devenait de moins en moins visible; il y avait peu d'étoiles et dans les terres basses où j'avançais, je trébuchais dans les buissons et roulais dans des trous de sable.

Tout à coup, une sorte de reflet m'éclaira; je levais la tête : une lueur pâle venait de s'allumer derrière le sommet de la Longue-Vue et au bout de quelques instants un disque large et argenté apparut derrière les arbres : c'était la lune qui s'était levée. Grâce à ce secours, je terminai rapidement mon voyage, et après avoir couru ou marché tour à tour, j'atteignis, brûlant d'impatience, la palissade. Toutefois, comme je pénétrais dans le petit bois qui l'entoure, je ne fus pas si dénué de réflexion pour ne pas ralentir ma marche et j'avançai avec prudence. Cela aurait été mal finir mes aventures que de recevoir par erreur une balle d'un des nôtres.

La lune montait dans le ciel et sa lumière tombait çà et là par grandes flaques dans les parties les plus clairsemées du bois. Mais, juste en face de moi, je vis entre les arbres une lueur qui était rouge ardente et qui s'obscurcissait légèrement de temps à autre, comme si elle provenait des tisons d'un brasier expirant; mais malgré tous mes efforts je ne pus me rendre compte de ce que c'était.

J'atteignis enfin l'orée du bois, dont l'extrémité occidentale était déjà éclairée par les rayons de la lune, tandis que le reste et le fortin lui-même étaient encore dans une ombre épaisse traversée cependant par quelques éclairs de lumière argentée. De l'autre côté de la maison, un grand feu s'éteignait et sa réverbération rouge et vacillante contrastait brutalement avec la pâleur douce de la lune. Pas une âme ne bougeait; hors celui de la brise on n'entendait pas un bruit.

Je m'arrêtai, grandement surpris et sans doute aussi un peu effrayé. Ce n'était pas notre habitude d'allumer de grands feux; conformément aux ordres du capitaine, nous étions plutôt avares de bois à brûler et je commençais à craindre qu'il se soit passé quelque chose de mauvais pendant mon absence.

Je filai par le côté est en restant soigneusement dans l'ombre et à un endroit convenable où l'obscurité était plus épaisse, je passai par-dessus la palissade. Pour plus de précautions, encore, je me mis à quatre pattes et je rampai sans faire de bruit vers l'angle de la maison.

A mesure que je m'approchais, mon cœur devenait de plus en plus léger; bien que ce ne soit pas un bruit agréable en soi et qu'il me soit arrivé souvent de m'en plaindre, ce m'était comme une musique d'entendre mes amis ronfler si fort et si paisiblement. Le cri de quart des marins, ce magnifique « tout va bien », ne m'avait jamais fait un effet plus rassurant.

En tout cas, une chose n'était pas douteuse : la garde était effroyablement mal faite! Que Silver et ses bougres eussent rampé à ma place, et il n'y aurait pas eu une âme à revoir le lever du soleil. Voilà ce qu'il en est, pensais-je, quand le capitaine est blessé; et je me refis des reproches amers de les avoir abandonnés en pareil menace de danger, alors qu'ils étaient si peu nombreux à pouvoir monter la garde.

Pendant ce temps, j'étais arrivé à la porte et je me relevai. Tout était noir à l'intérieur; mes yeux ne pouvaient rien distinguer et on n'entendait que le puissant bourdon des ronfleurs, et qu'un petit bruit de temps à autre : un cliquetis ou un picotis, que je ne pouvais m'expliquer. Les bras allongés devant moi, j'entrai avec assurance. J'avais l'intention d'aller me coucher à ma place (j'y pensais en riant silencieusement), et je me faisais une joie de voir la tête qu'ils feraient tous quand ils me trouveraient le lendemain matin.

Mon pied rencontra quelque chose de mou, c'était la jambe d'un dormeur qui se retourna, grogna, mais ne s'éveilla point.

— Alors, je dois répondre ? demandais-je d'une voix tremblante.

Et alors, tout d'un coup, une voix perçante éclata dans l'obscurité :

— Pièces de huit! Pièces de huit! Pièces de huit! Pièces de huit! et ainsi de suite sans arrêt comme le cliquet d'un moulin.

C'était le perroquet vert de Silver, « Capitaine Flint! » C'est lui que j'avais entendu picoter un bout d'écorce, c'était lui qui faisant meilleure garde qu'aucun être humain, annonçait ainsi mon arrivée par son énervant cri à répétition. Je n'eus pas le temps de me remettre: aux cris aigus, assourdissants du perroquet, les dormeurs s'éveillèrent et avec un formidable juron, la voix de Silver cria :

— Qui va là ?

Je tentai de fuir, me heurtai violemment contre quelqu'un, reculai, tombai dans les bras d'un second, qui lui les referma et me tint ferme.

— Apporte une torche, Dick, dit Silver, lorsque ma capture fut ainsi assurée. Un des hommes sortit de la maison et revint à l'instant avec un tison allumé.

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS LE CAMP DE L'ENNEMI

L'éclat rouge de la torche, en illuminant l'intérieur du fortin, me révéla que mes appréhensions les plus noires s'étaient réalisées. Les pirates avaient pris possession de la maison et des réserves : ici je voyais le tonnelet de cognac, là le lard et les biscuits, comme auparavant, et comme rien n'indiquait qu'il y eut des prisonniers, cela décuplait ma terreur. Je ne pouvais que penser qu'ils avaient tous péri et j'avais le cœur meurtri de chagrin de n'avoir pas été là pour mourir avec eux.

En tout, les forbans étaient six, aucun autre n'avait survécu. Cinq d'entre eux, rouges et bouffis d'avoir été brusquement tirés du premier sommeil de l'ivresse, s'étaient mis sur leurs pieds. Le sixième ne s'était que dressé sur son coude; il était d'une pâleur mortelle, et un bandage taché de sang qu'il avait autour de la tête disait qu'il avait été blessé récemment, et pansé plus récemment encore. Je me rappelai qu'un homme avait été blessé et avait fui dans les bois pendant la grande attaque et je ne doutai point que ce fût lui.

Le perroquet, sur l'épaule de Long John, se lissait les plumes. Quant à Silver, il me paraissait plus pâle et plus grave que je n'étais accoutumé à le voir. Il portait

encore le bel habit de drap qu'il avait endossé lors de son ambassade, mais combien tristement endommagé à l'usage, souillé par la boue et déchiré par les ronces épineuses de la forêt.

— Ainsi, dit-il, voilà Jim Hawkins, mort de mes os! qui nous tombe dessus, on dirait, hein? Eh bien, arrive, je le prends à la bonne!

Et là-dessus, il s'assit sur le tonnelet d'eau-de-vie et commença à se bourrer une pipe.

— Passe-moi un tison, Dick, dit-il, et quand il fut bien allumé, il ajouta : Ça va, mon garçon. Colle la bougie sur le tas de bois et quant à vous, messieurs, amenez-vous. Pas besoin de rester debout pour M. Hawkins; il vous excusera, soyez-en sûrs!

« Et alors Jim, dit-il entre deux bouffées, te voilà donc, c'est une agréable surprise pour le pauvre vieux John. J'avais bien remarqué que tu étais un chic petit gars quand je t'ai vu pour la première fois. Mais ceci me dépasse, je l'avoue!

Comme on peut le supposer, je ne répondais rien à tout ce discours. Ils m'avaient mis le dos au mur, et je restais là, regardant Silver en pleine figure, faisant montre d'assez de cran, je l'espère, mais le cœur empli d'un morne désespoir.

Silver tira une bouffée ou deux avec un calme voulu, puis il continua :

— Eh bien, vois-tu, Jim, puisque tu es ici, je vais te dire ce que je pense. Je t'ai toujours tenu pour un garçon d'esprit, et tout à fait mon portrait lorsque j'étais jeune et beau. J'ai toujours souhaité que tu viennes avec nous afin que tu aies ta part et que tu meures en gentilhomme. Et maintenant, mon poulet, t'y voilà. Le capitaine Smollett est un bon marin, je ne le nierai jamais, mais à cheval sur la discipline.

(A suivre.)

Portez l'INSIGNE des Amis de « MON CAMARADE »

1.50 - E.S.I. 24, rue Racine PARIS

Solutions des problèmes de la page 6.

Problème. — Il y avait 58 pommes dans la caisse.

Charades. — Orange (Or-ange).
Eléphant (é-lai-faon).
Clermont-Ferrand (Clerc-mont-fée-rang).

Logogriphe. — Lièvre et livre.
Lac, sac, bac.

Proverbe : La valeur n'attend pas le nombre des années.

Le Courrier de Janot

Plusieurs lettres encore cette semaine et toujours des compliments! Andrée C. (Saint-Germain), en nous envoyant son réabonnement, nous dit :

« *Je m'intéresse toujours à* Mon Camarade *et je l'attends avec impatience. Je suis contente qu'il soit maintenant hebdomadaire. Ce qu'il y a de mieux c'est que, petits et grands, garçons et filles, trouvent du plaisir à le lire. Je trouve aussi qu'un plus grand format pour* Mon Camarade *serait mieux et tous les enfants de la masse ouvrière auront ainsi l'impression, qui sera vraie, d'avoir « leur » grand et beau journal :* Mon Camarade. »

Nous avons déjà dit que nous ne pourrons pour l'instant tirer *Mon Camarade* sur un plus grand format et puis tu sais, un journal n'a pas besoin d'avoir un si grand format pour être un « grand et beau journal! »

R. E. ne nous donne pas son adresse et c'est pourquoi nous ne lui répondons pas directement, bien qu'elle nous demande un conseil très personnel. Depuis l'âge de 4 ans, nous dit-elle, j'ai désiré devenir artiste de cinéma. J'ai eu l'occasion, à 6 ans, de réaliser mon rêve, une directrice voulant m'aider à atteindre mon but, mais maman perdit son adresse et négligea les recherches... Maintenant j'ai 13 ans, mais mon désir n'a pas changé. Je vous demande ce que vous me conseillez de faire pour savoir si j'ai du talent et où m'adresser?

Ce que nous te conseillons c'est d'abord de prendre un bon métier sérieux, car le cinéma tel qu'il est organisé actuellement n'est guère une carrière pour une jeune fille de 13 ans. Et puis il est bien difficile de savoir rapidement si tu as ou non du talent.

Enfin Jeanne B., à Labergement-les-Seurre, nous écrit : « *Je me suis abonnée hier à* Mon Camarade. *Longtemps j'avais cru que c'était un journal trop petit pour moi (j'ai 11 ans). Mais dans le numéro spécimen que vous m'avez envoyé j'ai vu de jolies lectures. Aussi je n'ai pas hésité à m'abonner.* »

ENCORE TROIS JOURS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

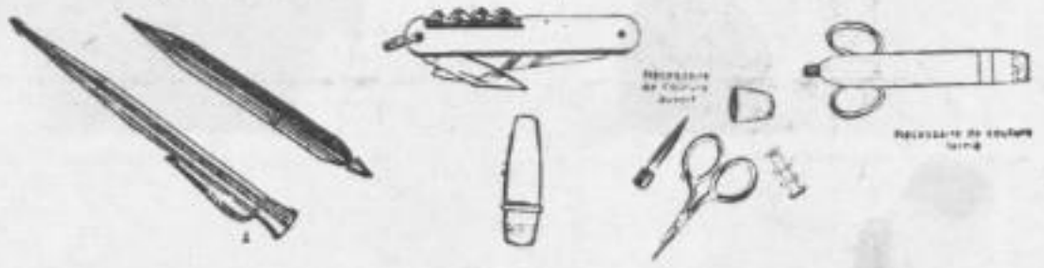
Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER

DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, 4 numéros de *Mon Camarade*

En outre, pendant la même période, tous ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade paraît tous les jeudis sur 12 pages, en couleurs. Le N° 0.40

ABONNEMENTS :

France	6 mois : 9 fr. 50	12 mois : 18 fr.
Belgique (francs français)	— 13 fr. 50	— 27 fr.
Etranger	— 19 fr.	— 36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte chèque postal : 974-41 Paris

Nous vous avons parlé, récemment, de la Maison des Inventeurs qui existe en Union Soviétique. Sachez maintenant que si les « scientifiques » ont leur maison, ceux qui préfèrent les lettres ou les arts l'ont aussi. C'est la maison d'éducation artistique Boubnov, du nom du Commissaire du peuple à l'Instruction publique. Ici encore, cette maison n'a rien d'une école. Elle fournit à l'enfant tout ce qui lui faut pour exercer librement ses dons. Un enfant veut écrire des vers. Il le fait puisqu'il sait qu'il peut les soumettre à un des spécialistes de la maison Boubnov qui lui donnera des conseils. Un autre veut peindre, ou sculpter. Il trouvera dans cette maison des peintres ou des sculpteurs qui le guideront sans jamais essayer de l'influencer. Il y a des sections de cinéma, de théâtre, de musique, de danse, etc. On cherche à savoir dans cette maison ce que l'enfant préfère. Quand il y a un spectacle nouveau au théâtre qui y est adjoint, on demande à chaque enfant de remplir une fiche très simple disant ce qui lui a plu et ce qui lui a déplu, si il préférait tel ou tel autre spectacle et pourquoi, si il a des louanges ou des critiques à adresser aux acteurs, à l'auteur.

On organise tous les ans des expositions des œuvres des enfants et on ajoute souvent à celles-ci des œuvres des enfants d'autres pays pour leur apprendre ce que font leurs petits camarades de France, d'Angleterre, d'Espagne ou d'Amérique.

Il y a aussi une section d'objets divers, jouets, bibelots, etc. fabriqués par les enfants avec toutes sortes de matières peu coûteuses.

UNE MERVEILLEUSE BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

LES LIVRETS DE Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

15 TITRES PARUS

Le no 16 paraît le 1er février

JEUX D'INTÉRIEURS

Cet ouvrage est d'un intérêt particulier pour les groupes et patronages

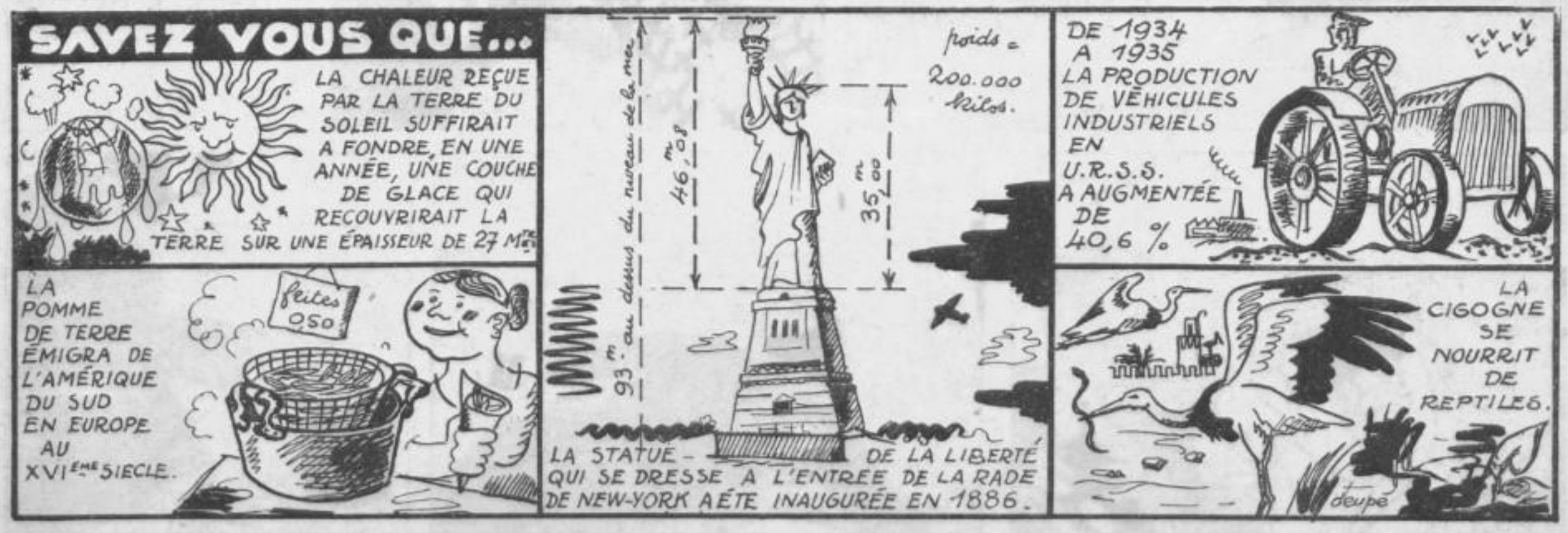
CHAQUE LIVRET : 0 fr. 50

DEMANDEZ LA LISTE COMPLÈTE

Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E. S. I. 24, rue Racine PARIS (6e)

Compte chèque postal : 974.41 Paris

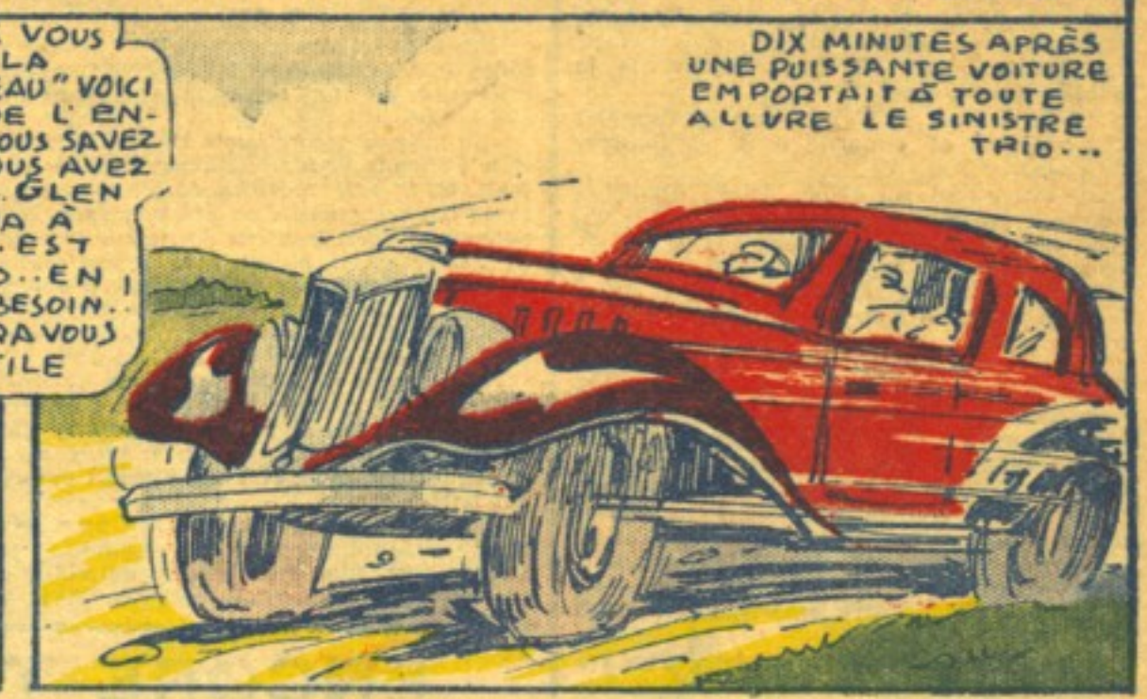


Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.083.

9 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST L'AMI DES DERNIERS INDIENS.. CEUX-CI SONT PERSÉCUTÉS PAR DES INDUSTRIELS SANS SCRUPULES QUI VEULENT PRENDRE LEURS TERRES. JIM SE MET EN TRAVERS DE LEURS PROJETS ET PREND LA PLACE DU GRAND CHEF MENACÉ..



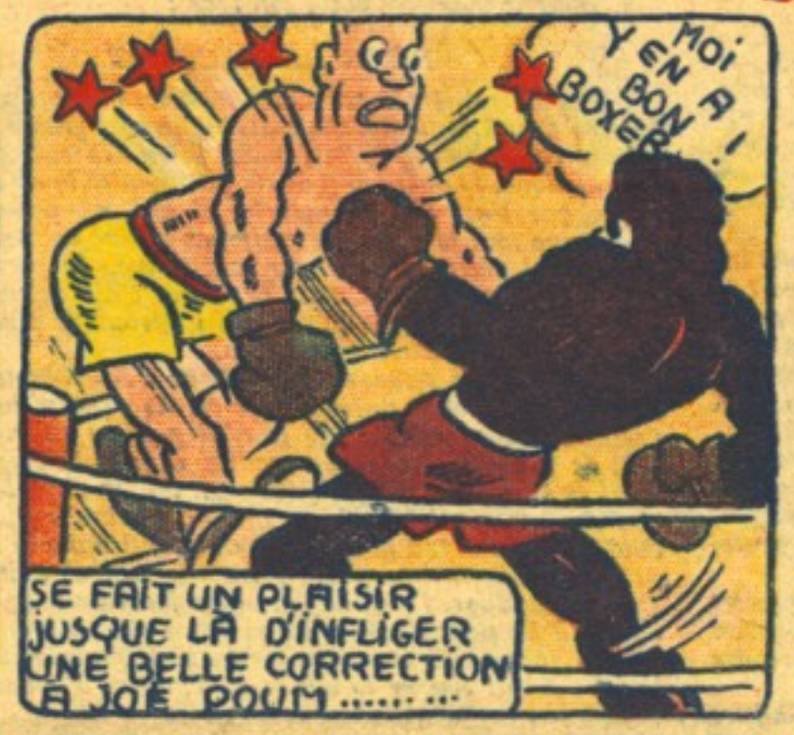
CINQUIÈME ANNÉE. N° 62. — 4 FÉVRIER 1937.

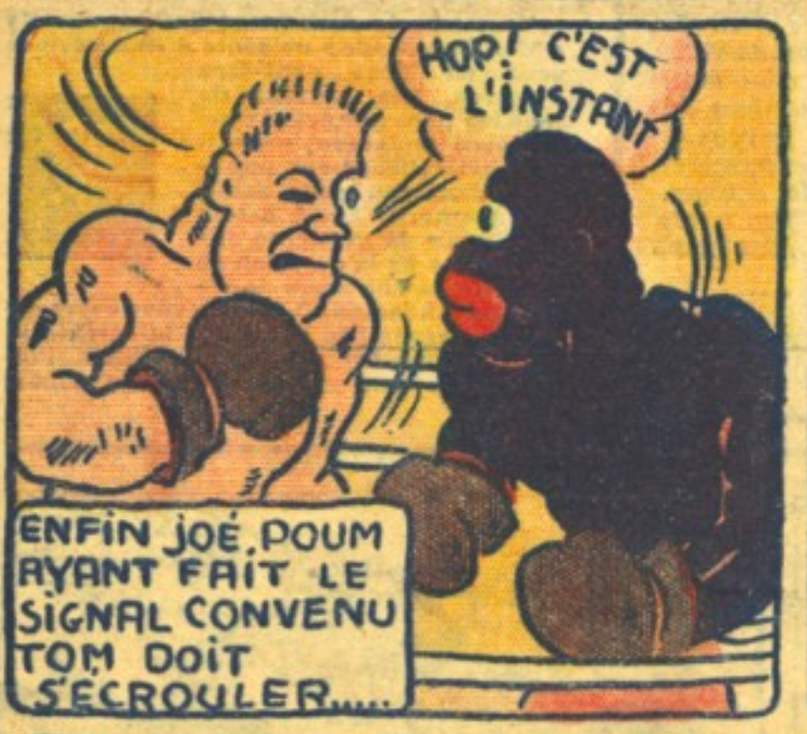
PRIX : 0.40

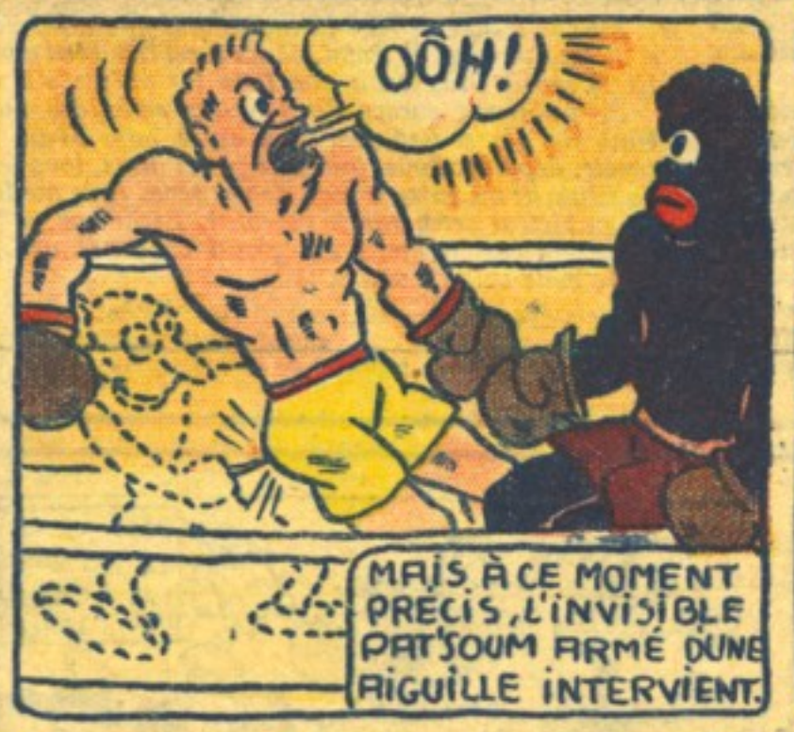
L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

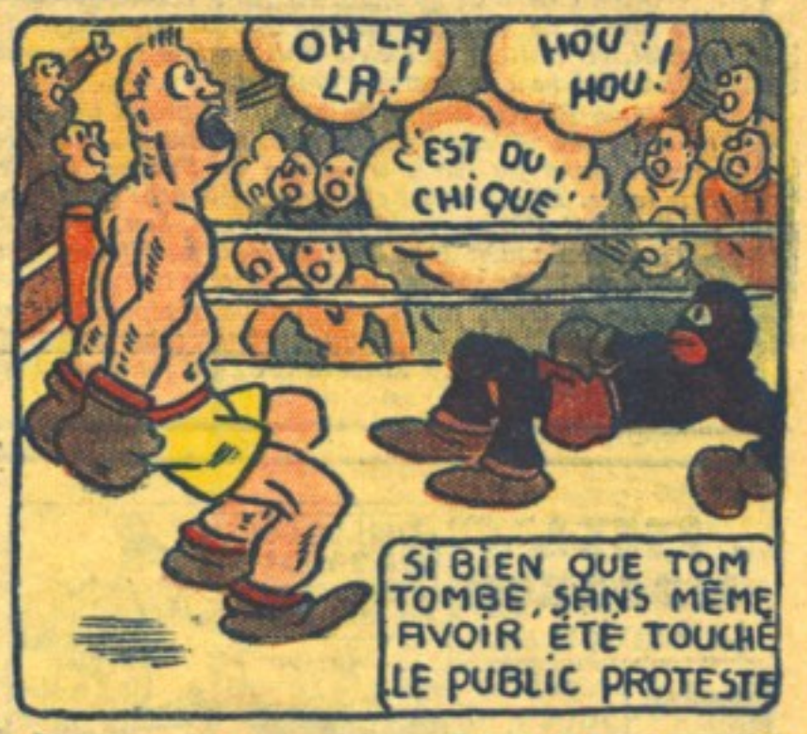
Mon camarade

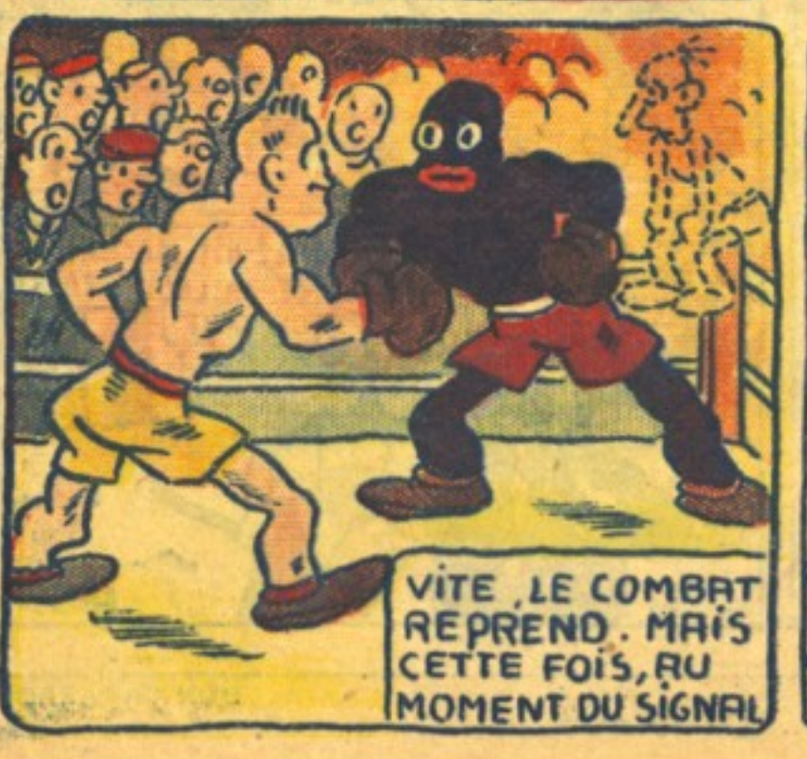
Pat'Loum et les Sportifs

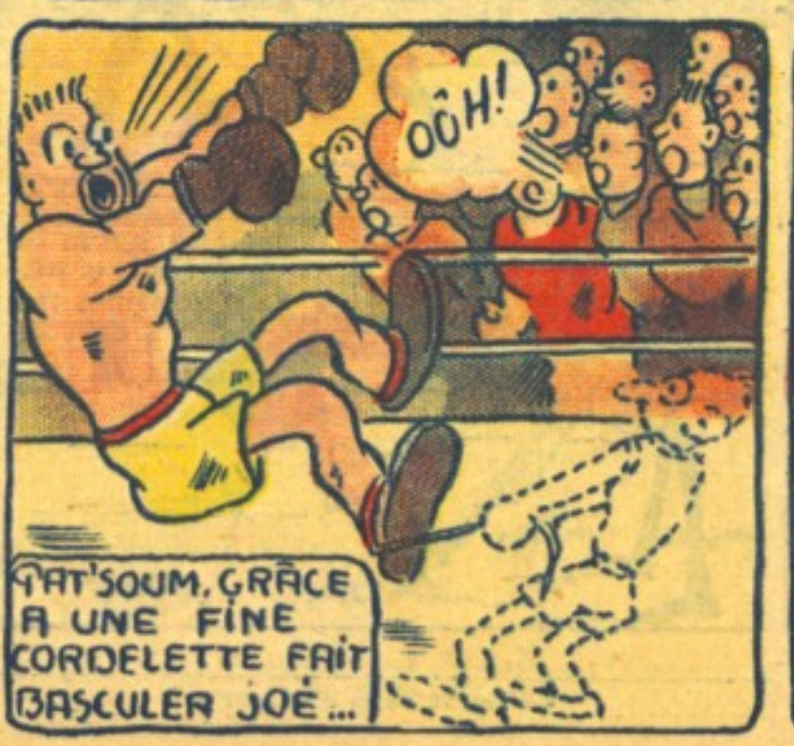


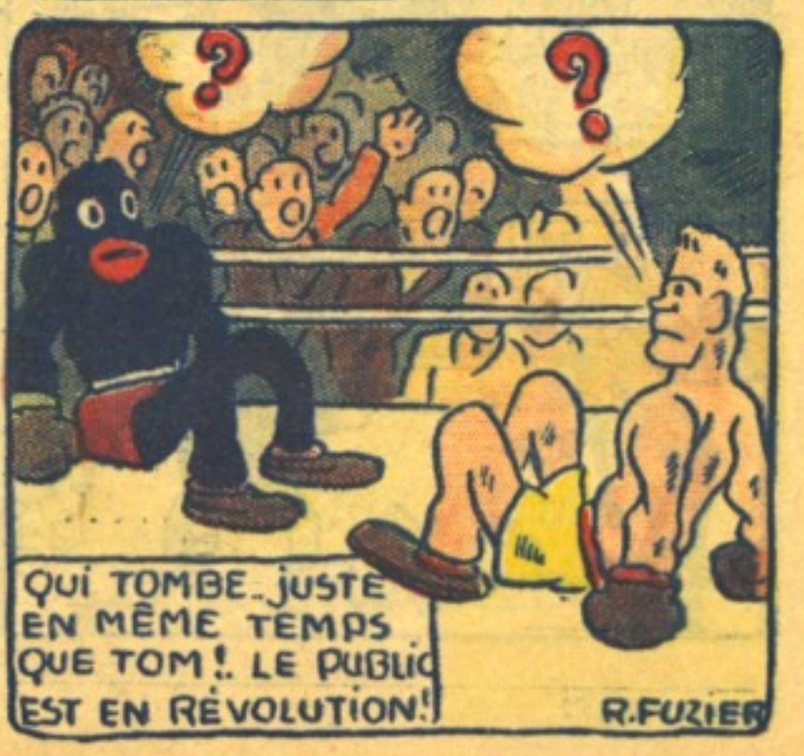












La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je ne sais pas si vous vous rappelez que dans le numéro de Mon Camarade *du 21 janvier je vous ai écrit une lettre où je vous racontais le rêve de mon ami Julot, vice-président du Club des Amis de* Mon Camarade *et amateur de timbres-postes.*

Je vais vous écrire ici les rêves de deux autres membres du Club de la rue du Fer-à-Repasser. Mais j'espère bien que le club dont je suis le président ne sera pas le seul à m'envoyer ses rêves et que je pourrai bientôt publier ici des rêves qui viendront, non seulement de l'impasse de la Machine-à-Coudre (c'est là qu'est le local de notre Club) mais aussi de Fréjus, de Bruxelles, de Nouzonville, etc., bref, des quatre coins de la France et des pays étrangers.

En attendant cet heureux moment, voici le rêve de la trésorière Pierrette.

LE RÊVE DE PIERRETTE

« J'étais à la campagne avec Janot et c'était très joli et très agréable, parce que tous les deux on n'avait qu'à donner des grands coups de talon dans le gazon et on se mettait à voler comme des petits oiseaux. Ce qui était très commode. Surtout que le pays où on était c'était un pays où il y avait des grandes montagnes et que, voler, c'est beaucoup moins fatigant que de marcher et de grimper.

« A force de voler on était si haut qu'on est arrivé sur un nuage et qu'on s'est arrêté un petit moment là pour voir le paysage. On voyait des maisons toutes petites et des petits arbres, comme il y en a dans une bergerie en miniature qu'on a donné à ma cousine Sophie pour son nouvel an.

« Janot parce qu'il était président du Club, il avait un chapeau haut de forme tout comme un président de la République. Peut-être même qu'il avait de grandes moustaches. En tout cas, il était fier comme tout. Tout à coup, je vois qu'il n'a plus l'air content. Je croyais que je lui avais fait de la peine. « Mais, pas du tout, qu'il me dit, c'est seule-« ment Mme Burette qui est en train d'arriver. »

« Moi, je n'y croyais pas tout d'abord. Parce que le secret pour voler c'est seulement Janot et moi qui l'avions découvert (dans mon rêve) et que la mère Burette n'avait pas pu prendre un ballon ou un avion.

« Mais c'est vrai qu'elle arrivait, à cheval sur un vieux sale oiseau de perroquet qu'elle appelle Sigisbert. Il avait grandi, cet animal, que c'en était terrible et il ouvrait une grande bouche à vous avaler tout cru.

« Mme Burette avait à la main un grand parapluie aiguille et elle le tenait devant elle, comme les chevaliers en armure dans les livres d'histoire de France, ils tiennent leur lance. Et elle aussi elle avait la bouche grande ouverte et elle criait d'une voix terrible : « Hou, hou, vilain Janot ! « Tu as voulu aller dans les nuages. C'est défendu. Tu seras « privé de dessert. Mais, avant, je vais te tuer. »

« Moi je criais aussi très fort pour répondre : « Vous « n'avez pas le droit de le punir, Janot, il est gentil. Et vous « n'êtes pas sa mère. » Mais la voici qui fonce sur le pauvre Janot avec son parapluie et qui le fait culbuter de son nuage et le voilà qui dégringole à toute vitesse. Moi, je l'ai rattrapé par un pied, mais je n'ai pas pu le retenir et je suis tombée aussi. C'était terrible, j'avais très peur. Je me suis réveillée. C'est tout ce que je me rappelle. »

Moi, il m'a bien plu le rêve de Pierrette. Je voudrais bien qu'il soit vrai, au moins le début. C'est pas tant que je voudrais avoir un chapeau haut de forme et des moustaches, mais ça me plairait bien de savoir voler. C'est drôle, dans le rêve de Julot on volait déjà et dans le rêve de Jacquot on vole aussi. Il est vrai que pour Jacquot c'est pas étonnant du tout, puisqu'il pense tout le temps à devenir aviateur.

Pour que vous compreniez bien ce rêve, il faut que je vous explique que Jacquot il sait construire des petits avions modèles qui volent tout seul, grâce à un moteur en élastique. Mais cela je vous le raconterai très longuement une autre fois. Pour le moment, voici son rêve :

RÊVE DE JACQUOT

« J'avais construit un avion modèle, mais pas un petit, un très grand, qui marchait avec une très grosse élastique, comme celles qu'on se sert pour faire des exercisseurs de gymnastique. D'abord, j'y avais fait monter le chien de mon oncle, qui s'appelle Moustache et qui est presque aussi grand que moi et il ne lui était pas arrivé de mal du tout. Alors, j'ai décidé d'y monter moi-même. Je pouvais aller très loin, car dès que mon élastique était détendue je la remontais tout de suis après, sans descendre pour cela, et je pouvais aller extrêmement loin.

« Le vent me poussait du côté de l'Allemagne et je ne voulais pas y aller parce que je serais certain que, là-bas, j'aurais des ennuis. Mais je n'ai pas pu en empêcher le vent de pousser mon avion-modèle et je suis arrivé là-bas. Tout de suite on a dit que j'étais un espion et les hommes en chemise brune m'ont mis en prison. Mais j'avais gardé de l'élastique dans ma poche. Et j'ai cueilli dans la cour de la prison des branches pour faire un nouvel avion-modèle. Pour l'entoilage, j'ai collé des vieux journaux. Le plus difficile ça a été pour l'hélice. Mais je me suis débrouillé quand même. Je me suis sauvé en avion avec quatre prisonniers à qui on devait couper la tête le lendemain. J'étais bien content. »

Moi je trouve ce rêve-là moins joli que celui de Pierrette et même que celui de Julot. Mais il est très bien quand même. Et il serait plus beau que tous les autres s'il était vrai.

Je publierai encore deux autres rêves des membres du Club du Fer-à-Repasser une autre fois. Mais je vous le répète, dépêchez-vous, tous mes petits amis, tous les membres du Club, de me faire le récit de vos rêves et de me les envoyer. Je publierai ceux que je recevrai. Et, même, si j'en reçois beaucoup, on en fera un grand concours avec des prix.

Je vous salue tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

Petits pays

Il n'est pas nécessaire d'être un grand pays pour émettre des timbres, nous l'avons déjà vu puisque diverses principautés tirent des revenus importants de la vente de leurs timbres. Lorsque ces petits pays sont des républiques elles en font autant : vous voyez ci-contre un beau timbre de la république de Saint-Marin, petit pays dont vous ignorez peut-être l'existence au cœur de l'Italie. Cette vignette, qui représente le grand révolutionnaire italien Garibaldi, a été émise en 1924, 75 ans après que Garilbadi était venu chercher asile dans cette seule contrée de l'Italie restée indépendante. Il existe trois valeurs de ce timbre, 30, 50 et 60 centesimi, qui sont respectivement brun-violet, brun et rouge-carminé.

Un bon chien

Dans cette sympathique bête dont le portrait orne la vignette ci-contre, vous avez sans doute déjà reconnu un brave terre-neuve, un de ces chiens à la fois si beaux et si dévoués. Terre-Neuve, colonie anglaise, a tenu à consacrer un timbre à ces bonnes bêtes dans une série émise en 1932, et où on rencontre successivement le portrait du roi d'Angleterre George V, de ses enfants et aussi des animaux qui font la fortune du pays, les saumons, les morues, le caribou, etc.

L'ami des enfants

Vous avez lu dans un récent numéro de « Mon Camarade » un conte d'Andersen et vous en lirez peut-être d'autres. Les enfants de tous les pays aiment et connaissent Andersen, mais il est particulièrement populaire dans son pays natal, le Danemark, aussi a-t-on émis pour le centième anniversaire de la parution de ces contes une série de vignettes Andersen. Celle que vous voyez ci-contre représente l'écrivain lui-même et deux autres timbres représentaient, l'un et l'autre une sirène, héros de contes fameux.

VOICI le récit que fait Alexandre Dumas, dans ses souvenirs de voyage, d'une chasse aux loups en Russie au milieu du siècle dernier.

La chasse aux loups est avec la chasse à l'ours un des plaisirs favoris des Russes; mais comme ils aiment le danger pour le danger, ils ont inventé une chasse qui offre deux dangers à la fois : d'abord celui d'être dévoré par les loups et ensuite celui d'être fracassé dans son char.

Voici comment s'applique cette ingénieuse invention, l'hiver, bien entendu, époque où le défaut de nourriture rend les loups féroces :

On se met à trois ou quatre chasseurs, avec chacun un fusil à deux coups, dans une troïka.

La troïka est une voiture quelconque attelée de trois chevaux, son nom lui venant de son attelage, non de sa forme.

De ces trois chevaux, celui du milieu ne doit jamais quitter le trot; ceux de droite et de gauche ne doivent jamais quitter le galop; celui du milieu trotte la tête basse, et s'appelle le mangeur de neige. Ses deux compagnons, qui n'ont qu'une rêne, sont retenus par le milieu du corps au brancard, mais galopent la tête écartée, l'un à droite, l'autre à gauche; — on les appelle les furieux.

L'attelage ainsi composé par sa course, offre l'aspect d'un éventail. Un cocher dont on est sûr conduit la troïka.

A l'arrière de la voiture, avec une corde, ou une chaîne pour plus de sûreté, on attache un jeune cochon. La chaîne doit avoir une dizaine de mètres.

Le jeune cochon est douillettement transporté dans la voiture jusqu'à l'entrée de la forêt où l'on compte commencer la chasse.

Là, on le descend, et le cocher lâche les chevaux, qui partent, celui du milieu trottant allègrement, ceux des côtés galopant.

Le jeune cochon, peu habitué à cette allure, pousse continuellement des plaintes qui dégénèrent rapidement en lamentations.

A ces lamentations, un premier loup montre son nez, et se met à la poursuite du cochon, puis deux loups, puis trois loups, puis dix loups, puis cinquante loups.

Des lamentations, le pauvre cochon passe aux cris désespérés; ces cris vont éveiller les loups dans les profondeurs de la forêt.

Tout ce qu'il y a de loups à trois lieues à la ronde accourt, et la troïka se trouve poursuivie par un troupeau de loups.

C'est alors qu'il est urgent d'avoir un bon cocher!

Les chevaux qui ont pour les loups une horreur instinctive, deviennent insensés.

Celui qui trotte voudrait alors galoper, ceux qui galopent voudraient prendre le mors aux dents. Pendant tout ce temps, les chasseurs tirent au hasard; il n'y a pas besoin de viser.

Le cochon crie, les chevaux hennissent, les loups hurlent, les fusils tonnent... Attelage, chasseurs, cochon, troupeau de loups ne sont plus qu'un tourbillon emporté par le vent qui fait voler la neige tout autour de lui.

Tant que le cocher est maître de ses chevaux, si emportés qu'ils soient, tout va bien.

Mais s'il cesse malheureusement d'en être le maître, si l'attelage accroche, si la troïka verse, — alors tout est fini.

Le lendemain, le surlendemain, huit jours après, on retrouve les débris de la voiture, les canons des fusils, les carcasses des chevaux, et les gros os des chasseurs et du cocher.

Un jour, le prince *** résolut, avec deux de ses amis, de chasser le loup, ou plutôt de se faire chasser par les loups; et peu s'en fallut que ce fût sa dernière chasse.

On prépara un large traîneau, attelé de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher plein d'expérience.

Chaque chasseur avait une paire de fusils doubles et cent cinquante coups à tirer.

On arriva dans la steppe, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige; le cochon fut lâché, le traîneau partit.

Quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux, craintifs, et se tenant à une grande distance.

Peu à peu, leur nombre augmenta, et, au fur et à mesure que leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs.

Ils étaient vingt à peu près, lorsque le premier coup de fusil partit : un loup tomba.

Les loups étaient maintenant à portée et les chasseurs firent un feu roulant.

Mais quoique tous les coups portassent, au lieu de diminuer, la bande allait toujours augmentant; bientôt ce ne fut plus une bande, ce fut un troupeau dont les rangs pressés suivirent les chasseurs.

Ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant, dont les cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Leur nombre augmentait avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'ils sortaient de dessous terre.

On avait cessé de faire crier le cochon et on l'avait réintégré dans le traîneau. Ses cris redoublaient l'audace des poursuivants.

Le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé plus de la moitié des munitions et l'on était entourés par deux ou trois mille loups.

Les deux cornes du croissant avançaient de plus en plus et menaçaient de se refermer en faisant un cercle dont le traîneau deviendrait bientôt le centre.

Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini...

— Que penses-tu de cela, Ivan ? demanda alors le prince à son cocher.

— Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince.

— Quel est ton avis ?

— Si vous permettez, je vais lâcher la bride à mes chevaux.

— Es-tu sûr d'eux ?

— J'en réponds.

— Et de nous, en réponds-tu ?

Le cocher ne dit mot; il était bien évident qu'il ne voulait pas s'engager.

Il lâcha la bride à ses chevaux. Ces nobles bêtes qu'on croyait lancées à fond de train redoublèrent de vitesse. L'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés.

Le cocher les excitait encore par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe destinée à couper un coin de la corne.

Les loups s'écartèrent pour laisser passer les chevaux; les chasseurs allaient mettre en joue.

— Sur votre vie, leur dit le cocher, ne tirez plus!

On obéit à Ivan.

Les loups, étonnés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis.

Pendant cet instant, la troïka fit une verste.

Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard : ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, on arrivait en vue du château.

Le sang-froid du cocher avait sauvé la vie aux occupants de la troïka.

Louise WURMSER.

Tenue de sport

De nos jours, les spectateurs des grands matches, les amis des participants, que ce soient des cyclistes, des boxeurs, des rugbymen ou quoique ce soient d'autres, se croiraient deshonorés s'ils venaient au stade dans une tenue qui ne serait pas rigoureusement « sportive ». Et pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi et un des vétérans des courses cyclistes nous raconta récemment que de son temps, il y a une trentaine d'années de cela, on se mettait en grande tenue pour aller aux courses cyclistes, comme les gens chics pour les courses de chevaux, et tous les officiels étaient en redingote et chapeau haut de forme, ainsi que les coureurs au repos venus applaudir leurs camarades. Il n'était pas rare du tout de voir, par exemple, au début d'une course le « lanceur » vêtu d'une redingote tout ce qu'il y a de plus correcte qui devait peut-être un peu gêner ses mouvements.

Jeunes...

Ceux d'entre vous qui ont atteint l'âge respectable de 12 ou 15 ans vont se sentir bien en retard pour acquérir la gloire sportive, puisque l'on nous parle d'une championne de nage qui bat aussi un autre record : celui de la plus jeune championne. La jeune Inge Soerensen, fille de pêcheurs danois et âgée de 11 ans seulement, est arrivée troisième aux 200 mètres brasse des Jeux Olympiques de Berlin, ce qui lui a donné droit à une couronne de laurier et une médaille de bronze. A son retour dans son pays natal, un accueil enthousiaste lui fut réservé; tout le monde voulait lui offrir des cadeaux, des jouets ou des fleurs, mais il a fallu qu'elle rentre dans son village natal et qu'elle se mette au travail en attendant l'été qui lui permettra, j'espère, de faire de bonnes courses dans la mer avec ses petits camarades.

Et vieux...

Et voici qui va faire frémir d'envie vos grand-pères. On annonce d'Angleterre (mais oui, pour une fois, ça n'est pas d'Amérique) la création d'un club de football dit Club des grand-pères. Et c'est à juste titre que les équipiers peuvent revendiquer ce titre puisque leur âge moyen est, paraît-il, de 78 ans ! Le capitaine de l'équipe en même temps gardien de but, a 83 ans et l'avant-centre est son aîné de deux ans puisqu'il ne compte pas moins de 85 années. C'est d'ailleurs lui le plus vieux. Ces dignes vieillards s'entraînent consciencieusement car ils vont bientôt disputer un match avec une équipe de « jeunes », les vétérans de Lingdalex chez lesquels l'âge moyen n'est que de 72 ans.

Portez l'INSIGNE des Amis de « MON CAMARADE »

1.50 - E.S.I. 24, rue Racine PARIS

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

Toto et Toutoune échappent par miracle au tir des rebelles mais desespèrent de pouvoir joindre les gouvernementaux à BARCELONE

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, qui est injustement accusé de l'assassinat de son ami Raymond Lacombe, frère de sa fiancée, est retenu prisonnier dans les souterrains de Meudon par la mystérieuse bande du* Trèfle noir. *Ses amis Pierrot Lancry, treize ans, Fil-de-Fer, le professeur Schultz et sa fiancée Louise Lacombe se préparent à tenter une expédition pour le retrouver.*

Chapitre XVIII

Au fond du puits

(suite)

— Eh oui, on sait! Tu as de l'instruction, tu as un nom à coulisses, tu sais le chinois, mais j'aurais bien voulu te voir, comme Bibi, débarquer 1.500 kilogs d'opium à la barbe des douaniers.

— Ça aussi je sais... fit le Russe, qui emplissait une seringue de Pravaz à la lueur de la bougie. J'ai travaillé à Shanghaï, dans la concession. Je peux vous dire aussi quels effets aura la scopolamine sur ce monsieur qui repose paisiblement sur le plancher. Et les piqûrres aussi, ça me connaît...

— ... Et ma jambe, tu la connais aussi? Fait le boulot et bavarde pas. T'as beau jouer comme un pied à la belotte, je voudrais bien voir si tu es fichu de prendre ta revanche. Allons, grouille...

La seringue était pleine. L'Aristo en deux enjambées fut sur Jambe-de-Bœuf. Rapidement et brutalement tout à la fois, il lui enfonça dans la cuisse, à travers son pantalon, la longue aiguille de nickel. Jambe-de-Bœuf surpris par la rapidité de l'opération, n'avait pas eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait que déjà il sentait une étrange chaleur au palais et un goût opiacé dans l'arrière-gorge : la scopolamine coulait déjà dans ses veines.

Chapitre XIX

Le royaume des cartes

Tandis que l'Aristo, penché sur le corps étendu de Jambe-de-Bœuf en train de faire au colosse, apparemment sans connaissance, une piqûre massive de scopolamine, La Casquette, qui tournait le dos à la scène, se versait une rasade de vin rouge. Comme il buvait le première gorgée, il entendit un gémissement sourd et pensa : « Le prisonnier qui se réveille. » Mais il n'avait pas terminé son verre qu'il reçut sur la nuque un formidable coup de poing qui l'envoya rouler sur le sol.

La Casquette était réputé pour sa résistance aux coups et à peine fut-il tombé que semblant, comme le géant de la légende, reprendre des forces en touchant la terre, que, d'un brusque coup de reins il se retrouva sur ses pieds. Jambe-de-Bœuf était devant lui, prêt à boxer. Dans un coin de la cave l'Aristo, définitivement knock-out, gémissait faiblement. Une bougie plantée dans un litre jetait sur les deux hommes prêts à combattre des ombres et des lueurs fantastiques.

D'un geste rapide, La Casquette avait mis la main à la poche arrière de son pantalon et en avait sorti un revolver de fort calibre. En un éclair il avait mis Jambe-de-Bœuf en joue et il allait tirer, lorsque le poing du colosse s'abattit avec une force terrible sur sa figure, lui faisant sauter plusieurs dents de devant et lui écrasant le nez comme une tomate pourrie.

Sous l'effet de la douleur le Marseillais lâcha son arme, et chancelant il alla s'abattre sur la table ou quelques instants auparavant il faisait de si absorbantes parties de belotte avec l'Aristo. Dans sa chute il renversa la bougie qui s'éteignit et Jambe-de-Bœuf se trouva dans une nuit complète.

Le colosse fouilla dans la poche de son pantalon pour y chercher son briquet, un cadeau de son ami Raymond Lacombe, que le pauvre garçon avait fabriqué lui-même, un samedi après-midi. En prenant le briquet il se heurta douloureusement la cuisse à l'endroit où l'Aristo lui avait si brutalement enfoncé l'aiguille d'une seringue de Pravaz pour lui faire une piqûre de scopolamine. La défense rapide du colosse n'avait permis qu'à quelques gouttes du mystérieux anesthésique de pénétrer dans le corps de Jambe-de-Bœuf, mais l'héroïque garçon se trouvait cependant dans un état singulier.

La tête lui tournait, il avait des vertiges, et il lui semblait que toutes les cloches de Paris s'étaient réunies pour lui sonner aux oreilles. Il avait du mal à rassembler ses idées. Il lui semblait vivre dans un songe ou dans une sorte d'ivresse nauséeuse. Ce fut avec effort qu'il manœuvra la molette de son briquet. Il explora le sol pour retrouver la bougie disparue, mais il l'écrasa maladroitement avec son pied au moment où il la découvrait, et il ne lui resta plus qu'un très petit bout de chandelle.

Ni le Marseillais, ni le Russe n'avaient repris connaissance. Saisissant les cordes avec lesquelles il avait été lui-même ligoté, Jambe-de-Bœuf s'approcha des hommes étendus et les ficela étroitement. C'est avec un soin minutieux qu'il les bâillonna, leur emplissant la bouche d'autant de chiffons qu'elles en pouvaient contenir. Le colosse exécutait tout cela machinalement, avec la précision mécanique des somnambules.

Puis, prenant en main son court morceau de bougie, Jambe-de-Bœuf sortit de la cave-prison. Il se trouvait maintenant dans de vastes et longues galeries taillées dans une craie d'une éclatante blancheur. Ces galeries étaient dans un parfait état d'entretien. Sur le sol, des caillebotis préservaient de la boue formée par l'humidité qui suintait des voûtes et des murs. En plusieurs endroits de fines et minuscules stalactites, d'une belle couleur ambrée, pendaient en forêts renversées au plafond des longs corridors.

Sans cesse, à droite et à gauche, s'ouvraient de nouveaux souterrains. Les carrefours succédaient aux carrefours. Le colosse était incapable de faire un choix, et d'ailleurs eût-il pu se guider s'il avait été en entière possession de ses moyens? Il errait dans un véritable labyrinthe souterrain, fait de multiples galeries, et n'avait aucune raison de prendre tel chemin plutôt qu'un autre. Seul le hasard pouvait lui permettre de trouver l'issue.

La galerie qu'il suivait s'était progressivement abaissée et quelques mètres durant il avait dû cheminer le corps plié en deux. Plus tard, au contraire, il la vit à chaque nouveau pas se hausser et s'élargir, se transformer à vue d'œil comme le font parfois les décors des rêves. Il se trouvait maintenant dans une véritable salle souterraine, sorte de vaste chapelle dont les pilliers étaient taillés à même le massif de craie. La faible flamme de la bougie permettait mal de distinguer les voûtes de cette espèce de sanctuaire souterrain.

Le sol de la grande salle aux piliers était encombré de caisses et de ballots recouverts de bâches de toile verte. Jambe-de-Bœuf était au milieu d'un vaste entrepôt souterrain qui évoquait un peu à ses esprits embrumés le carreau des halles vers six heures du matin, avec ses pyramides de choux-fleurs, ses caisses remplies de fruits, ses montagnes de cresson ou de carottes en bottes.

Peut-être après tout y avait-il dans ces caisses et sous ces bâches quelque chose qui se mangeait?... N'était-il pas dans une épicerie souterraine? Il lisait en effet, sur certaines caisses : « Pâtes d'Italie, manier avec précautions. »

Certains couvercles n'étaient pas cloués, mais simplement posés. Jambe-de-Bœuf souleva les planches. Des paquets enveloppés de papier gris étaient soigneusement rangés. Le colosse prit un des paquets dans sa main. Il était singulièrement lourd. Quand il l'eut ouvert il aperçut des tubes de cuivre jaune : il avait sous les yeux non des macaronis, mais des cartouches de fusil Mauser.

Dans d'autres caisses il aperçut des grenades, rondes et rangées comme des fruits des tropiques. Sous les bâches vertes soulevées apparurent des mitrailleuses soigneusement huilées et dont l'orifice semblait le fixer comme l'œil noir d'un fauve.

Et derrière un pillier, cachés par des bâches de couleur marron et marquées de trèfles noirs c'étaient, bien rangés comme des fauteuils, sous des housses, des canons de 75 et des mortiers Brandt, si bien faits pour la guerre des rues. Plus loin des fusils Mauser étaient empilés les uns sur les autres comme des fagots ramassés.

Cette salle était un véritable arsenal souterrain, soigneusement entretenu, à n'en pas douter, par toute une équipe d'armuriers : les aciers, sous une épaisse couche de vaseline, luisaient comme des pièces d'argent.

Jambe-de-Bœuf faillit se heurter contre des obus rangés les uns à côté des autres comme des bouteilles dans une cave, le long d'une file de mitrailleuses posées sur leurs trépieds. Il s'approchait de bombes d'avions à ailettes et de hauts tubes d'aciers sur lesquels, au-dessous d'une tête de mort noire étaient écrits ces mots : « Gaz toxiques, manier avec précautions », lorsqu'une vive brûlure lui mordit le doigt. Dans l'état de demi-inconscience où il était, il ne s'était pas aperçu que sa bougie avait achevé de se consumer et elle venait de lui brûler profondément la main. Le colosse lâcha le lumignon qui s'éteignit presque aussitôt. Il s'orienta en allumant son briquet pour quelques secondes : à sa droite, entre deux dépôts de munitions s'ouvrait une étroite galerie dans laquelle il s'engagea aussitôt. Il éteignit son briquet dont l'essence était comptée. Il s'avança en tâtant les murs lentement, précautionneusement.

Sous ses doigts les murailles de craie tournaient sans cesse. Peut-être revenait-il éternellement sur ses pas? Combien de temps s'écoula alors? Il aurait été incapable de le dire. Ses yeux dilatés à l'extrême essayaient en vain de percer la nuit noire et des lueurs fantastiques et imaginaires dansaient devant ses prunelles. Souvent aussi des gouttes d'eau froide tombées de la voûte lui mouillaient brutalement le front ou la main, et il sursautait comme au contact d'un reptile inconnu soudain prêt à le mordre.

Il lui sembla tout à coup voir apparaître dans le lointain une mystérieuse lumière. Sans doute quelqu'un s'avançait-il vers lui, portant une lanterne?... Il s'arrêta, s'efforçant de rassembler toute son attention, de concentrer ses esprits. Mais sa pensée, sous l'influence de la drogue qu'on lui avait injectée, s'effilochait comme une fumée par grand vent. Il put cependant se rendre compte que la lueur qu'il avait aperçue était bien réelle, mais qu'elle était immobile et n'était pas la lumière d'une lanterne, mais celle d'une porte ouverte au loin sur le plein air ou sur une cave éclairée.

Avec une infinie prudence, sans faire aucun bruit, Jambe-de-Bœuf s'avança d'un pas d'automate vers la mystérieuse étoile qui luisait dans la nuit.

Dans une salle en rotonde, cinq hommes en cagoule étaient assis autour d'une table.

Chapitre XX

Quinte mineure

Dans une pièce souterraine en rotonde éclairée par une étrange et sombre lueur verte qui tombait d'un plafond rond de verre épais, cinq hommes ou plutôt cinq formes mystérieuses étaient réunies autour d'une table ronde recouverte d'un tapis vert. Cette table était de dimension démesurée et elle aurait facilement pu laisser asseoir autour d'elle une cinquantaine de personnes.

Les cinq formes blanches assises autour de la vaste table, en étoile, semblaient perdues dans la pénombre de la pièce. L'une d'elles se leva :

— La séance de notre quinte mineure est déclarée ouverte, prononça la forme d'une voix grave, mais non sinistre, d'une voix qui est habituellement celle des commissaires aux comptes ou des administrateurs délégués lors des réunions du conseil des grandes entreprises.

Chacun des cinq hommes que Jambe-de-Bœuf, tapi dans une des sombres entrées de la grande pièce en rotonde apercevait comme en songe était entièrement revêtu d'un manteau de toile blanche dont la vaste robe tombait jusqu'à terre et dont les amples manches couvraient jusqu'aux mains. Le visage des cinq hommes mystérieux était dissimulé sous une large cagoule blanche où s'ouvrait à la hauteur des yeux un trèfle de crêpe noir qui permettait à chacun de voir sans être vu, comme au travers des voiles épais que revêtent les femmes aux enterrements.

— Je donne la parole à notre ami *Sept* pour un rapport d'activité.

— Je remercie l'honorable *Valet de Trèfle* pour l'honneur qu'il me fait, fit le *Sept de Trèfle* en se levant. Il tenait dans sa main, recouverte par ses amples manches, une liasse de documents qu'il consultait au cours de son rapport.

— Je voudrais tout d'abord, commença-t-il, entretenir l'honorable assemblée de l'élégante solution qui vient d'être donnée par notre association à l'une des affaires qui nous préoccupait le plus et à laquelle le *Maître des Trèfles* nous avait priés de consacrer toute notre attention. Vous n'ignorez pas que vivait à Clamart, *Villa Alfred*, auprès de l'inventeur Clément Lothaire, une véritable bande d'individus sans aveu qui constituaient un véritable danger pour notre activité et détenaient des secrets dont il est inutile ici de préciser la nature. Depuis plusieurs mois une patiente filature avait été établie. *Deux de Trèfle* établie dans une villa proche, surveillait à l'aide de microphones les moindres propos des habitants de la *Villa Alfred*. Samedi dernier, un ensemble de circonstances particulièrement favorables nous ont décidés à tenter une opération définitive. Plusieurs de nos agents prirent d'assaut la *Villa Alfred*, afin de mettre hors d'état de nuire le Pr Clément Lothaire. Nous avons malheureusement échoué dans cette première entreprise. Le professeur avait disparu. Mais nous ne pensons pas que la faiblesse d'esprit dont souffre ce malheureux inventeur lui permette jamais d'entreprendre contre nous une action efficace, s'il est privé de tout soutien. La deuxième partie de notre programme, l'affaire dite des *Joyeux Vignerons*, fut menée avec plus de bonheur. *Trois de Trèfle*, après avoir lancé la bombe qui devait mettre hors d'état de nuire quelques-uns des dangereux individus réunis au bal des *Joyeux Vignerons*, supprima au cours de sa fuite un certain Raymond Lacombe et réussit à entraîner sur ses pas le repris de justice nommé Jambe-de-Bœuf. Celui-ci, aujourd'hui notre prisonnier, est accusé par toute la presse, et grâce à nos manœuvres, de l'assassinat de son ami Raymond Lacombe, ainsi que de l'attentat des *Joyeux Vignerons*. Notre ami *Neuf de Trèfle* va vous exposer le plan qui nous permettra de confirmer l'opinion dans la certitude de cette culpabilité.

Comme *Sept de Trèfle*, *Neuf* avait un léger accent marseillais. Il parlait avec froideur et précision.

— Ce soir, mes hommes injecteront par trois fois des doses massives de scopolamine à notre prisonnier, qui sera pour trois jours plongé dans un état d'hébétude complète. Après-demain, Jambe-de-Bœuf sera retrouvé en état d'ivresse apparent dans les faubourgs de Riom. Reconnu et aussitôt incarcéré à la prison de la ville, il sera le lendemain retrouvé pendu à l'aide de sa cravate dans l'une des cellules. Ce suicide, qui ne lui aura pas permis de répondre aux interrogatoires, sera une preuve supplémentaire de la culpabilité de Jambe-de-Bœuf : tout le monde pensera, en effet, que l'accusé, une fois son ivresse dissipée, a pris connaissance de l'immensité de son crime et aura préféré le suicide au juste châtiment qui l'attendait.

— Par qui l'affaire sera-t-elle réglée ? demanda *Valet de Trèfle*.

— Le gardien-chef de la prison de Riom est de nos amis. Il fermera les yeux.

— *Dix*, je désire des renseignements sur la façon dont a été réglé le cas de *Deux de Trèfle*, reprit *Valet*.

Dix parlait français avec un indéfinissable accent étranger.

— Nous avons aperçu lundi soir *Deux* en conversation avec Fil-de-Fer. Nous avions depuis quelque temps des soupçons sur ses agissements. Nous étions maintenant certain qu'elle trahissait. Nous avons prié *Deux* de nous recevoir au plus vite. Malgré sa défiance elle y consentit, car c'est son propre fils qui lui remit notre message. Elle a dans la nuit connu le châtiment suprême réservé aux traîtres par le *Trèfle noir*. Une clef anglaise dérobée *Villa Alfred* nous a permis de faire inculper Fil-de-Fer. Cette affaire a donc été réglée au mieux des intérêts de notre firme.

— Je demande la parole, s'écria le seul des cinq hommes qui était jusqu'ici resté silencieux; il parlait avec un fort accent germanique.

— Parlez, *Huit*, dit *Valet*.

— Avant toute autre question, je tiens à protester contre la façon inadmissible dont *Sept* présente le rôle de *Trois*. *Trois*, une fois la bombe lancée, est revenu directement à son point de départ, alors qu'il lui avait été commandé de la façon la plus formelle de n'y retourner qu'une demi-heure après l'attentat, après avoir fait tous les détours d'usage. En agissant ainsi, *Trois* a attiré l'attention de Fil-de-Fer qui a depuis, j'en ai la preuve indiscutable, établi une surveillance autour de la villa Destin. L'une des entrées du royaume des cartes est menacée. Verrons-nous demain des armes destinées à servir les intérêts internationaux que nous représentons, être découvertes, dénoncées par je ne sais quel groupement politique ? La mise au jour d'un tel arsenal risquerait de compromettre gravement les projets du colonel, projets que vous n'ignorez pas que le Chef que je représente ici soutient de toutes ses forces. La scandaleuse infraction de *Trois* aux lois élémentaires de la conspiration mérite le châtiment suprême, d'après les règles de la Sainte-Wehme, qui sont aussi celles de notre association.

(A suivre.)

Variétés

PROBLÈME AMUSANT

Jean et Jacques sont frères jumeaux et pèsent tous deux cinquante kilogrammes. Ils partent en promenade avec leur père, qui pèse 100 kilogrammes et leur oncle qui en pèse autant. Ils arrivent devant une rivière. Il n'y a pas de pont et juste un petit bateau qui ne peut guère porter que 100 kilogrammes à la fois. Il faut pourtant traverser tous, comment feront-ils? Ils y parviennent cependant en plusieurs voyages. Savez-vous comment ?

CHARADES

Deux charades *envoyées par Jacques Osset, à Ribécourt.*

Mon un est une boisson.
Mon deux est quelque chose de sûr.
Avec mon tout on fait un assaisonnement.

Mon un les fées peuvent le faire.
Mon deux et mon trois sont des notes de musique.
Mon tout est le village où naquit Jeanne d'Arc.

Mon premier est une petite étendue d'eau.
Mon second est un insecte qui dévore les vêtements.
Dans mon trois on fait une savoureuse cuisine.

Mon premier est une carte à jouer ou un aviateur.
Mon second est une manie.
Et mon tout sert à attraper les habitants de mon troisième.

LOGOGRIPHE

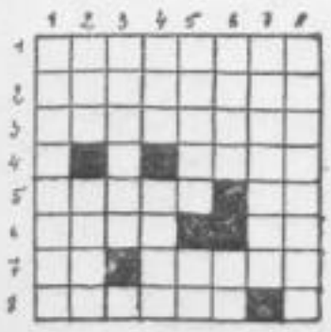
J'ai quatre lettres mais si vous brouillez les trois dernières, je puis être très profond ou très élevé.

LETTRE CACHÉE

Tous ces objets commencent par une même lettre ; laquelle ?

(*Toutes les solutions page* 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Le plus gros des animaux. — 2. Voyageur d'un bateau ou d'un avion. — 3. Saillie. — 4. On dit souvent qu'ils sont beaux. — 5. Ne sont pas blancs. En. — 6. Va à l'aventure. Pronom personnel. — 7. La moitié de deux. Se déplacer dans les airs. — 8. Pas lourde.

Verticalement. — 1. Gros chien à longs poils. — 2. Fatigué. Fleuve qui donne son nom à un département. — 3. Espérance. — 4. Trois lettres de poec. Songe. — 5. Endroit où on élève les chevaux. Métal précieux. — 6. Faire une action. Article. — 7. Précision. — 8. Formera des tresses.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 61

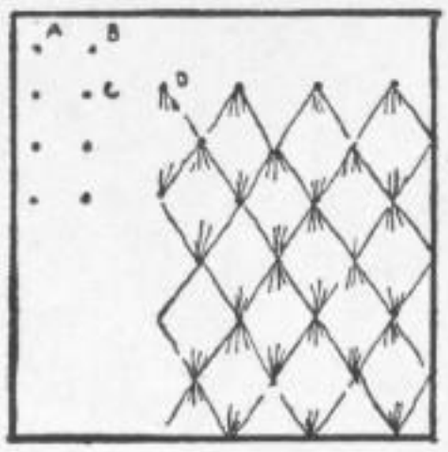
Horizontalement. — 1. Bastille. — 2. Arche. As. — 3. AE. Mis. — 4. Annales. — 5. T. S. F. — 6. Isère. A C. — 7. Evreux. — 8. R p. Se. Us.

Verticalement. — 1. Baranier. — 2. Ar. S. v. p. — 3. Scander. — 4. Théâtres. — 5. Is. Eues. — 6. Met. — 7. Laissa. — 8. Est. Fils.

LE COIN DES FILLETTES

Les nids d'abeilles

Il vous faut d'abord un centimètre et un crayon pour marquer un point tous les centimètres sur votre travail comme le montre le dessin. Puis vous prenez une aiguillée de fil, vous piquez en A, puis en B, et vous serrez pour rapprocher A et B. Vous piquez alors votre fil en C deux fois sans serrer puis vous rapprochez C et D et ainsi de suite en allant toujours en zigzags comme l'indiquent les traits. J'oubliais de vous dire que ce travail vous le faites sur l'envers du tissu.



Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Voici des beignets excellents et formant une présentation originale des légumes et des fruits.*

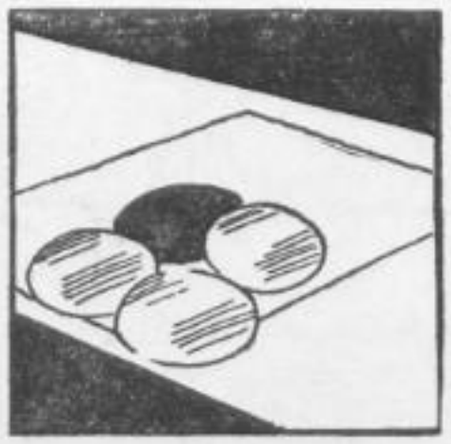
Beignets aux pommes. — *Vous prenez une belle pomme assez mûre, vous la pelez soigneusement, vous la videz puis vous la coupez en rondelles très minces. Vous trempez vos rondelles dans la pâte à beignets et vous les faites frire dans la friture comme les beignets sucrés ordinaires. Sucrez avant de servir.*

Beignets de salsifis. — *Ce légume est assez difficile à préparer pour être bon et pourtant voici une manière facile. Vous gratter soigneusement les légumes, vous les faites cuire dans l'eau salée jusqu'à ce qu'ils soient devenus bien tendres, puis vous les coupez en petits morceaux. Chaque morceau est alors trempé dans la pâte et on fait frire de la façon habituelle. Il est bon de saler légèrement les beignets.*

Repassage express. — *Pour avoir propre un mouchoir propre, il n'y a qu'une seule manière, vous vous en doutez, c'est de le laver, mais vous êtes souvent embarrassées pour le repasser. Vous saurez maintenant que vous n'avez qu'à tendre votre mouchoir encore humide pour qu'il prenne sa forme normale, puis à le coller sur une vitre ou une glace bien propre. Laissez-le là toute la nuit, après avoir pris la précaution d'éviter la formation de bulles d'air entre le mouchoir et la glace, et le lendemain vous trouverez votre mouchoir aussi bien repassé que s'il était passé sous un fer chaud.*

L'arche de Noé

Chacun des joueurs prend le nom d'un animal et le meneur de jeu raconte une histoire où il intercale fréquemment des noms des animaux qui ont été choisis. Dès qu'un joueur entend prononcer son nom il doit se lever et pousser le cri de son animal, sinon il a un gage. Quand il parle de l'arche de Noé, tous les « animaux » à la fois doivent pousser leur cri. Tout cri oublié vaut un gage, tout cri poussé par erreur aussi. Pour peu que le récit se prolonge, les gages s'accumulent et il vous faudra un certain temps pour les payer.



Construisons... un jeu de palets

Ce jeu d'adresse vous demandera peu d'efforts pour le fabriquer, mais vous aidera ensuite à passer de bons moments.

Au centre d'une planchette carrée, de 50 centimètres de côté environ, tracez un cercle de 15 centimètres de diamètre et peignez-le en noir.

Prenez une plaque de zinc de 15 centimètres sur 45 centimètres, et découpez dedans 3 palets ronds de 15 centimètres de diamètre.

Le jeu consiste à lancer les palets pour recouvrir le cercle noir. Cela semble facile, mais, placé à une bonne distance, vous verrez que ce n'est pas commode.

Dans un petit port anglais, un homme courageux avait sauvé un jeune garçon imprudent qui se noyait. Cela lui valut les félicitations du maire de la ville, ainsi qu'un certificat de bonne conduite. Dans la même ville, un marin qui avait sauvé un chat au cours d'un naufrage, reçut pour ce fait héroïque la médaille de sauvetage. L'homme qui avait sauvé l'enfant, trouva qu'il y avait quelque disproportion entre ces deux récompenses (et il avait raison). Aussi écrivit-il sur sa porte, une phrase qui le rendit célèbre dans la région : « Que celui qui veuille obtenir la médaille de sauvetage, sauve les chats, mais ne s'occupe pas des enfants. » Les autorités en furent très vexées, comme vous imaginez.

o

— Quels sont les mots en « ail » qui ont leur pluriel en « aux », demandait la maîtresse d'école à la jeune Françoise. — Soupirail, soupiraux. — Bien, un autre ? — Euh, euh... marmaille, marmots...

o

C'est dans un petit restaurant comme il y en a beaucoup dans Paris. Un garçon et une fille de salle y assurent le service. Mais ils ont une façon bien spéciale pour réclamer les plats à la cuisine. C'est ainsi qu'on peut entendre le garçon crier : « Faites marcher ma douzaine d'escargots, préparez mes abatis, soignez mon foie ! » Quant à la servante, elle annonce à la caissière les plats qu'elle va remettre aux clients : « J'ai une entrecôte garnie. J'ai trois chaussons et une tête de veau. J'ai un pied de porc. J'ai un râble de lapin. » Des étrangers qui se trouvaient dans le restaurant ne comprenaient rien à ce langage.

o

Au cours de solfège. Le professeur demande à Mariette : « Dites-moi ce que signifie le mot « majeur ». Et Mariette, enfant terrible, répond avec assurance : « Il signifie que l'on n'a pas besoin du consentement de ses parents pour se marier. »

o

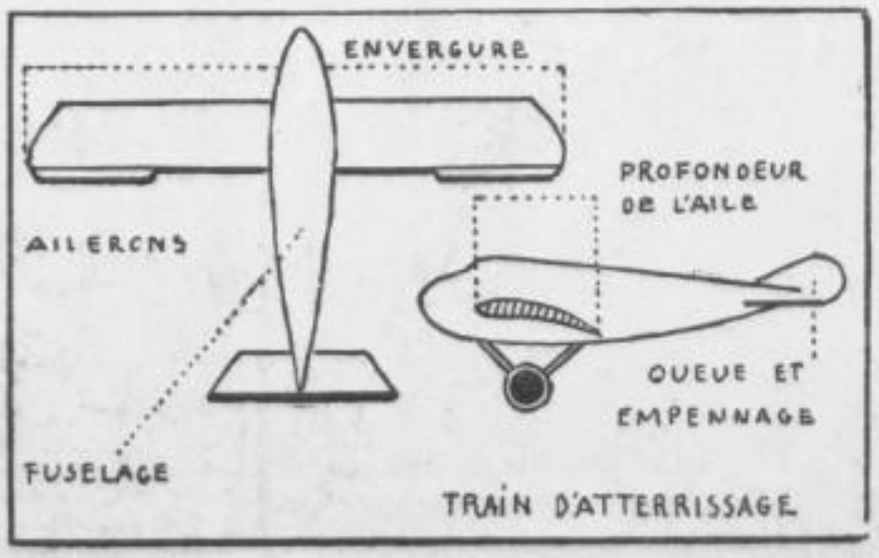
Janot à sa maman : « Tu as le hoquet, petite mère, je vais te faire peur pour le faire passer. — Mon pauvre Janot, comment vas-tu effrayer ta maman, toi si petit ?... » Janot court dans la pièce voisine et revient quelques instants après : « Petite mère, j'ai versé mon encrier sur le lit. » Émotion, le hoquet est passé.

LES PETITS AVIATEURS

QU'EST-CE QU'UN AVION ?

L'avion est un appareil plus lourd que l'air, qui utilise la réaction de l'air provoquée par la traction rapide d'un plan oblique à l'aide d'un propulseur! Tout avion est composé de deux parties principales, les plans sustentateurs, ou ailes, et le fuselage.

Le fuselage comporte à sa partie inférieure le train d'atterrissage et à son extrémité avant le groupe moto propulseur, à l'arrière la queue et les surpennages ou gouvernails de profondeur et de direction.



A l'ouest de Paris s'étend, jusqu'aux rives de la Seine, un grand bois de 873 hectares. C'est le Bois de Boulogne avec son lac, ses pelouses vertes, ses grands arbres. Espérons qu'on y verra un jour des coins réservés aux enfants de la ville qui ne vont jamais respirer l'air frais de la campagne.

o

Le lynx est un animal qui mesure environ un mètre de long. Sa peau est brun clair tachée de noir; sa queue est courte et noire au bout. Cet animal est célèbre pour sa vue perçante, les Anciens croyaient même qu'il pouvait voir à travers les murs. C'est pourquoi l'on dit parfois de celui qui voit tout : « Il a un œil de lynx. » Cet animal, qu'on peut domestiquer, se trouve en Europe, Asie et Afrique.

o

Jorge Stephenson, l'Anglais qui inventa la locomotive, n'apprit à lire qu'à vingt ans. Mais c'était un homme exceptionnellement doué qui rattrapa en peu de temps toutes les années perdues.

o

Les Coréens ou habitants de la Corée ont inventé la boussole; ils furent aussi les premiers à employer l'émail en céramique et à fabriquer la soie.

o

Dans une petite localité qui se trouve sur la rive de l'Hudson, il y a un écho qui se répète quarante fois.... En Italie, l'écho de Pie di Luco est également célèbre : on dit qu'il répète distinctement un vers de dix syllabes.

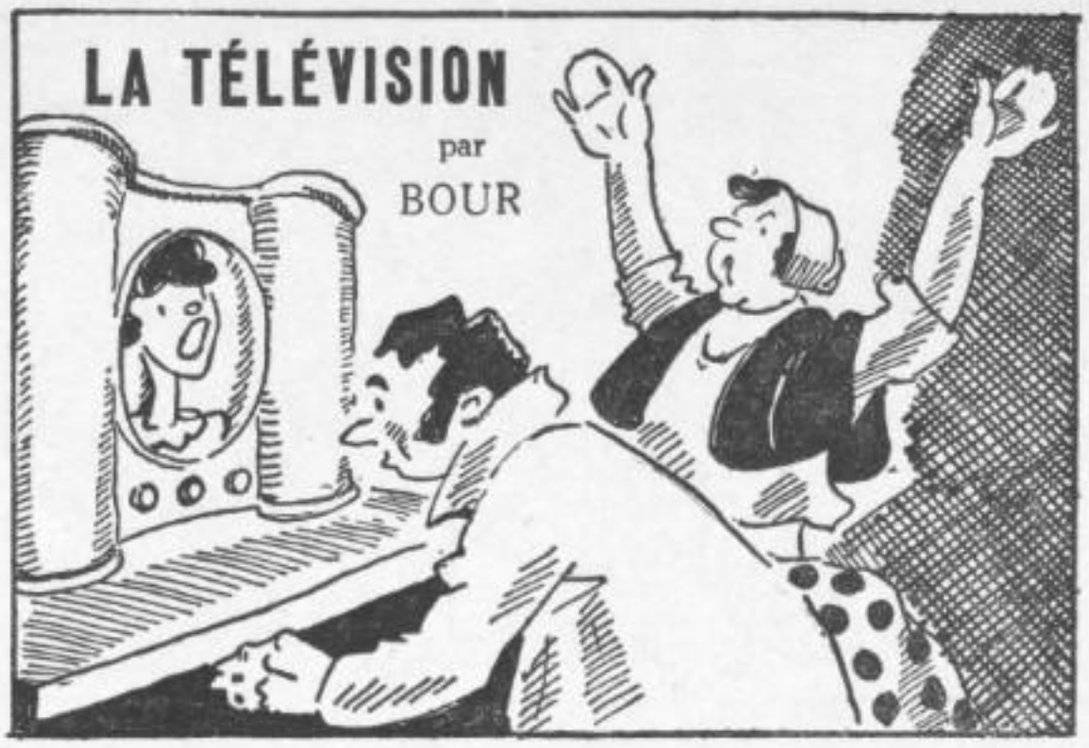
o

En Suisse et en Allemagne les paysans se servent parfois d'un curieux baromètre. Dans un récipient plein d'eau, on met une grenouille et une petite échelle. Lorsque le temps menace et qu'il va pleuvoir, on voit la grenouille grimper à l'échelle. La pluie torrentielle n'est pas loin.

o

Le manque d'exercice et de gymnastique cause souvent chez les enfants des troubles d'yeux et souvent même la myopie. Aussi, chers petits amis, jouez autant que vous le pourrez et prenez beaucoup d'exercice.

P. S. — *Nous avons aujourd'hui parlé de la télévision, à la demande de plusieurs lecteurs. Le sujet est neuf et compliqué, mais nous espérons qu'il intéressera ceux de nos lecteurs qui veulent connaître les derniers progrès de la science.*



On vient de hisser sur la Tour Eiffel une antenne de *télévision*. Vous savez tous ce qu'est la télévision bien avant de l'avoir vu fonctionner, car c'est une découverte impatiemment attendue dont tout le monde parle. Grâce à la télévision, la T. S. F. vous fera, non plus seulement entendre un spectacle, mais aussi le voir : vous verrez le speaker ou la chanteuse, mieux encore vous aurez le cinéma chez vous; « choisir un film en tournant le bouton de la radio », n'est-ce pas merveilleux ?

Comment obtiendra-t-on ce résultat ?

Apprenons d'abord à connaître ce qu'on appelle la *cellule photo-électrique*. C'est un véritable « œil électrique »; imaginez une ampoule électrique, mais qui joue exactement le rôle inverse : une ampoule reçoit du courant électrique et le transforme en lumière, notre petit appareil quand il reçoit de la lumière la transforme en courant électrique.

Le problème consiste à transmettre des images en mouvement. Toute image est un ensemble de points lumineux — plus ou moins lumineux; ainsi une page imprimée est un ensemble de petits points noirs formant les caractères d'imprimerie, au milieu d'un grand nombre de points blancs formant le fond de la feuille.

Bien souvent des photos ayant trait à l'actualité (un match sportif en Amérique, l'éruption d'un volcan au Japon, etc.) nous parviennent aussitôt par radio et figurent à la première édition des journaux; on lit sous le cliché : « Photo transmise par belinogramme. » Voici comment on procède : le document à transmettre est partagé en un grand nombre de toutes petites cases; un projecteur concentre ses rayons sur la première case qui est alors photographiée en quelque sorte, mais le fond de l'appareil photographique est constitué par une cellule photo-électrique qui bien sagement enverra un courant électrique d'une certaine intensité; on passe alors à la case suivante qui, selon qu'elle sera plus ou moins claire que la précédente provoquera un courant électrique plus ou moins fort. Ce sont ces courants électriques consécutifs qu'il sera très facile de transmettre télégraphiquement ou radiotélégraphiquement; vous connaissez les procédés, le télégraphe et la radio n'ont plus de secrets pour vous!

Transmettre une image fixe que l'on peut épingler sur un cadre ou sur un rouleau est chose bien plus facile que transmettre une image en mouvement. On y a pourtant réussi. Quand vous êtes au cinéma et qu'au début du film on fait défiler devant vos yeux les noms des acteurs, ou un préambule expliquant historiquement l'action à venir, les diverses lignes du texte vont du bas de l'écran vers le haut, et pourtant vous lisez ce texte aussi facilement qu'un livre posé sur votre table. Que fait votre œil ? Il prend la première ligne de gauche à droite, puis la seconde, puis la troisième, au fur et à mesure de leur montée. Dès 1884, un ingénieur, Paul Nipkov, avait de même pensé, pour transmettre des images par télégraphe, à fabriquer un instrument appelé depuis *roue de Nipkov*. Quarante ans plus tard un jeune écossais, John Lodgie Baird, appliquait ce procédé à la radio; dénué de ressources, il parvint à construire le premier appareil de télévision avec une boîte à biscuits, un disque en carton, des aiguilles à repriser et autres matériaux du même genre! Qu'est-ce que la roue de Nipkov ? C'est un disque percé sur son bord extérieur d'une série de petits trous se rapprochant du centre; chaque trou fonctionne comme un œil; et le disque tourne à 25 tours par seconde, de sorte que le même petit œil prendra 25 images du même point par seconde, 25 images d'une même ligne de points par seconde; et l'œil suivant enregistrera à son tour tous les points de la ligne placée en dessous. Donc, de même que pour les belinogrammes, l'image est transmise partie par partie (ici série de lignes horizontales), mais à la cadence de 25 images par seconde. Une petite fenêtre placée devant le disque ne laisse qu'un seul trou à la fois « faire son travail ». Vous avez déjà deviné que derrière chaque petit trou du disque va opérer la cellule photo-électrique, et vous imaginez aussi la suite.

La principale difficulté d'application de la télévision tient au fait qu'elle emploie des ondes ultra-courtes se propageant en ligne droite... or, la terre est ronde. Le champ d'action d'un poste émetteur de télévision ne dépasse pas pour l'instant 30 ou 40 kilomètres.

L'enregistrement d'une scène en télévision présente certaines difficultés. Dans un studio de télévision la lumière est terrible et la chaleur provoquée par les projecteurs est presque intolérable; on doit donc se préoccuper très sérieusement de la ventilation. Puisqu'il faut concentrer, sur la scène à téléviser, une lumière si intense, l'espace dans lequel évolueront les acteurs sera très restreint; c'est pourquoi on adoptera certainement le principe de la transmission d'un film plutôt que celui de la transmission d'une scène jouée au studio par les acteurs.

Comme toutes les couleurs aboutissent à du noir et du blanc, il faut faire attention aux teintes des costumes, aux tons du visage. Tous les bleus font du noir, tous les rouges du blanc. Qu'une actrice se passe sur les lèvres son bâton de rouge, sa bouche semblera décolorée... c'est du charbon qu'il faut y mettre!

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LE CHEF DES GANGSTERS DE L'AIR, LE COMTE ARNO, MÉDITE DE S'EMPARER DE L'OR DE LA BANQUE DE FRANCE. LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE SURVEILLE SES AGISSEMENTS!!

Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chancelier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est emparé de l'*Hispaniola, *et veut retourner dans le fortin, mais il trouve celui-ci occupé psr les mutins et il est prisonnier.*

SIXIÈME PARTIE

Chapitre premier

DANS LE CAMP DE L'ENNEMI *(suite)*

« Le service, c'est le service », qu'il dit, et il a raison. Tu viens de laisser tomber le capitaine. Même le docteur est parti en n'ayant plus rien dans le cœur pour toi. « Un ingrat vaurien », voilà ce qu'il a dit de toi. Et toute l'histoire peut se résumer à ceci : tu ne peux pas retourner chez eux, car ils ne voudront plus de toi. Et, à moins que tu n'envisages de faire à toi tout seul une troisième bande, dans laquelle tu serais un peu solitaire, tu dois te rallier au capitaine Silver...

Jusqu'ici, tout allait bien. Ainsi, mes amis étaient encore vivants, et bien que je dusse croire en partie à la sincérité des affirmations de Silver, à savoir que les gens de la cabine étaient très montés contre moi à cause de ma désertion, j'étais plutôt rassuré qu'abattu par ce que j'avais entendu.

— Je ne dis rien sur le fait que tu es entre nos mains, poursuivit Silver, quoique tu le sois bien, je te le garantis. Je suis partisan de convaincre; je n'ai jamais rien vu sortir de bon de la menace. Si le travail te plaît, alors, viens avec nous; et si tu ne veux pas, Jim, quoi ? tu es libre de répondre non, libre et à ton aise, camarade! Et si quelque chose de plus chic au monde peut sortir de la bouche d'un marin, que le diable m'emporte!

— Alors, je dois répondre ? demandai-je d'une voix tremblante. A travers tout ce discours sarcastique, j'avais senti la menace de mort suspendue sur ma tête, j'avais les joues brûlantes et le cœur me battait douloureusement dans la poitrine.

— Mon garçon, dit Silver, personne ne fait pression sur toi. Fais le point. Aucun de nous ne te presse, camarade. Le temps passe si agréablement en ta compagnie, vois-tu!

— Eh bien, dis-je, m'enhardissant un peu, si je dois choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir ce qu'il en est, et pourquoi vous êtes ici et où sont mes amis ?

— Ce qu'il en est, répéta un des boucaniers avec un sourd grognement. Il aurait de la veine celui qui le saurait!

— Tu pourrais attendre qu'on te parle pour l'ouvrir! cria Silver d'une voix furieuse à l'interrupteur.

Puis, reprenant son ton aimable du début, il me répondit :

— Hier matin, M. Hawkins, pendant la première garde, nous vîmes arriver le Dr Livesey avec un drapeau blanc. Il dit : « Capitaine Silver, vous êtes refait. Le bateau est parti. » Eh! peut-être avions-nous pris un verre, et entonné une chanson pour bien le faire passer. Je ne dis pas non. Quoi qu'il en soit, personne n'avait fait attention. Nous regardons, et, mille tonnerres, ce sacré bateau n'était plus là! Je n'ai jamais vu une bande d'idiots avoir l'air plus ahuris, et je ne suis pas fichu de te dire qui le paraissait le plus! « Eh bien, dit le docteur, faisons un marché. » Nous avons discuté lui et moi, et c'est nous qui sommes ici, avec les provisions, l'eau-de-vie, le fortin, le bois de chauffage que vous avez été assez prévoyants de couper, et pour ainsi dire, tout ce qu'il y avait sur ce bon bateau, des vergues à la cale. Quant à eux, ils ont décampé. Je ne sais pas où ils sont.

Il tira de nouveau paisiblement sur sa pipe.

— Et de peur que tu ne te fourres dans la tête que tu étais compris dans le traité, voici quelles furent ses dernières paroles : « Combien êtes-vous, dis-je, à partir ? — Quatre, répondit-il, quatre dont un blessé. Quant à ce garçon, je ne sais pas où il est : qu'il aille au diable, car je ne m'en soucie plus. Nous avons tous plein le dos de lui. » Telles furent ses paroles.

— Est-ce tout ?

— Ma foi, c'est tout ce que tu en sauras pour le moment, mon garçon.

— Et maintenant, dois-je choisir ?

— Et maintenant, tu dois choisir, crois-moi, dit Silver.

— Bien, dis-je. Je ne suis pas assez sot pour ne pas savoir parfaitement ce qui m'attend. Qu'il arrive le pire, je m'en moque complètement. J'en ai vu mourir trop depuis que je suis avec vous. Mais il y a une ou deux choses que je veux vous dire.

A ce moment-là, j'étais très surexcité.

— Et la première, c'est que vous êtes dans une mauvaise passe. Le bateau est perdu. Le trésor est perdu. Les hommes

— La tache noire ! C'est bien ce que je pensais...

sont perdus. Toute votre affaire a échoué. Et si vous voulez savoir qui en est la cause, c'est moi! J'étais dans le tonneau de pommes la nuit où nous avons aperçu terre, et je vous ai entendus, John et vous, Dick Johnson et Hands qui est maintenant au fond de la mer, et en moins d'une heure j'avais répété tout ce que vous aviez dit. Et quant à la goélette, c'est moi qui ai coupé son câble, et c'est moi qui ai tué les hommes que vous aviez laissés à bord, et c'est moi qui l'ai conduite dans un endroit où aucun de vous ne la reverra jamais. C'est à mon tour de rire. Dès le début, c'est moi qui ai mené cette affaire. Je n'ai pas plus peur de vous que d'une mouche. Tuez-moi si vous voulez, ou épargnez-moi. Je vous dirai encore une chose et une seule : si vous m'épargnez, le passé est le passé, et lorsque vous tous passerez en jugement pour piraterie, je ferai tout ce que je pourrai pour vous sauver. C'est à vous de choisir. Tuez-en un de plus, sans que cela ne vous apporte rien de bon, ou bien épargnez-moi, et conservez ainsi un témoin qui vous sauvera de la potence.

Je m'arrêtai, car je dois vous le dire, j'étais à bout de souffle. A mon grand étonnement, personne ne bougea, mais tous s'assirent, en me regardant fixement, comme un troupeau de moutons. Et tandis qu'ils me fixaient encore, je repris :

— Maintenant, monsieur Silver, je pense que vous êtes le meilleur ici. Si les choses tournent mal, ce serait très gentil de votre part de faire savoir au docteur la manière dont je me suis comporté.

— Je m'en souviendrai, dit Silver sur un ton si étrange que je n'aurais pu, sur ma vie, dire s'il se moquait de ma demande, ou s'il avait été favorablement impressionné par mon courage.

— J'ajouterai encore une chose, s'écria le vieux marin au teint d'acajou qui s'appelait Morgan, et que j'avais vu dans le cabaret de Long John sur le quai de Bristol; c'est lui qui a reconnu Chien-Noir!

— C'est vrai et regardez, ajouta le maître coq, je vais ajouter encore quelque chose, sacré tonnerre, car c'est ce même garçon qui a chipé à Billy Bones la carte! Du commencement jusqu'à la fin nous nous sommes heurtés à Jim Hawkins!

— Alors, voilà pour toi! s'écria Morgan en poussant un juron, et tirant son poignard, il bondit comme s'il avait eu vingt ans.

— Bas les pattes, toi, là! s'écria Silver. Qui donc es-tu ici ? Tu te crois peut-être le capitaine, on dirait! Sacré nom, je t'apprendrai une autre chanson! Si tu te mets en travers de mon chemin, tu iras où nombre de bons bougres sont allés avant toi, du premier au dernier pendant ces trente années. Quelques-uns au bout d'une vergue, que le diable m'emporte, et d'autres par-dessus bord, et tous pour nourrir les poissons. Jamais personne ne m'a bravé en face et a revu ensuite la lumière du jour, ça, je te le garantis, Tom Morgan!

Morgan se tut, mais un murmure rauque s'éleva parmi les autres.

— Tom a raison, dit l'un.

— On m'a fait la vie dure assez longtemps, ajouta un autre. Que je soie pendu si je me laisse faire par toi.

— Est-ce qu'il y aurait un de ces messieurs qui voudrait sortir un instant avec moi ? rugit Silver.

Il avança le torse très en avant et agita sa pipe de la main droite.

— Dites ce que vous avez dans le crane; vous n'êtes pas muets, je pense. Celui qui réclame sera servi. J'aurai donc vécu tant d'années pour voir à la fin de ma vie un fils d'ivrogne se mettre en travers de mon chemin ? Vous savez comment on opère, vous êtes tous des gentilhommes de fortune à votre compte; eh bien, je suis prêt. Que celui qui l'ose prenne un coutelas et je verrai la couleur de ses tripes, avant que cette pipe soit éteinte, tout amputé que je sois.

Personne ne bougea; personne ne répondit.

— Ça c'est votre manière, ajouta-t-il, en remettant sa pipe dans la bouche. Eh bien, vous faites une drôle de bande, quoi qu'il en soit! Vous ne valez pas grand'-chose pour vous battre, je vous le dis! Peut-être que vous comprendrez mieux si je parle en « bon anglais ». Je suis capitaine ici par voie d'élection et je suis capitaine ici parce que je suis de beaucoup le meilleur d'entre nous. Vous n'avez pas voulu vous battre ainsi que de vrais gentilhommes de fortune le devaient, alors, sacré dié, vous obéirez, je vous l'assure! J'aime ce garçon, à présent; je n'ai jamais vu un meilleur garçon que lui. Il est plus homme que n'importe lequel d'entre vous, dans cette maison, têtes de rat que vous êtes; voici ce que je dis : Que je voie quelqu'un porter la main sur lui! Je vous le dis et je vous le garantis.

Il y eut après cela un long silence. Je me tenais toujours debout contre le mur et mon cœur battant comme un marteau de forge. Cependant un rayon d'espoir brillait maintenant en moi.

Silver s'appuya de nouveau contre le mur, les bras croisés, la pipe dans le coin de la bouche, aussi calme que s'il eût été à l'église. Toutefois son regard se promenait furtivement çà et là et s'arrêtait un instant sur ses hommes indociles. Ceux-ci, de leur côté se dirigeaient peu à peu vers l'extrémité de la maison et le bruit de leurs chuchotements à voix basse faisaient un murmure continuel à l'oreille comme celui d'un ruisseau. L'un après l'autre ils levaient les yeux tandis que la lueur rouge de la torche illuminait leurs visages surexcités; mais ce n'était pas vers moi, c'était vers Silver qu'ils dirigeaient leurs regards.

— On dirait que vous en avez long à raconter, remarqua Silver en lançant un long jet de salive. Sifflez-moi la chanson, ou bien cessez.

— Je vous demande pardon, répliqua l'un des hommes, vous en prenez à votre guise avec quelques-uns de nos usages; peut-être vous suffira-t-il de tenir la main au reste. Cet équipage n'est pas content, cet équipage n'aime pas à être manié à coups de doucette et cet équipage a ses droits comme tous les équipages, je prends la liberté de vous le dire; et conformément à vos propres usages je note que nous pouvons causer ensemble. Je vous demande pardon, capitaine, puisque je vous reconnais comme capitaine en ce moment; mais je revendique mon droit et je sors pour tenir conseil.

Et avec un salut de marin très affecté, cet homme qui avait mauvaise mine, les yeux jaunes et qui paraissait dans les trente-cinq ans, se glissa vers la porte et sortit de la maison. L'un après l'autre, le reste de la bande suivit cet exemple; chacun faisait un salut en passant et ajoutait quelque excuse, comme : « Conformément aux règles. » ou : « Conseil d'équipage » et ainsi de suite. Tous sortirent et Silver resta seul avec moi devant la torche. Immédiatement le maître coq retira sa pipe de la bouche.

— Maintenant, écoute bien, Jim, me dit-il d'une voix nette bien qu'il parlait si bas qu'on pouvait à peine l'entendre. Tu es à deux doigts de la mort et, ce qui est bien pire, de la torture. Ils vont me fiche en l'air, mais remarque bien, je te soutiendrai, quoi qu'il arrive; certes je n'y pensais guère jusqu'au moment où tu as parlé, j'étais vraiment malheureux de perdre tout ce trésor et d'être pendu par-dessus le marché, mais j'ai vu que tu étais d'une bonne espèce et je me suis dit : « Tu soutiendras Jim et Jim te soutiendra; tu es sa dernière carte, et, mille tonnerres, John, il est la tienne. Dos à dos, me dis-je, tu sauves ton témoin et il sauvera ta tête. »

Je commençais confusément à comprendre :

— Vous pensez que tout est perdu ?

— Ça oui, je le pense, me répondit-il. Le bateau est parti et ma tête est foutue : voilà la situation. Quand j'ai regardé une fois dans cette baie et que je n'ai plus vu de bateau, Jim, eh bien je suis dur, mais j'ai cané. Quand à cette bande et à leur conseil, écoute-moi bien, ce sont de parfaits idiots et des poltrons. Je te tirerai de leurs pattes, si je le peux; mais vois-tu, Jim, un prêté pour un rendu, tu sauveras Long John de la corde.

J'étais estomaqué; il semblait que ce qu'il me demandait, lui le vieux boucanier, le meneur, le maniganceur, était une chose irréalisable.

— Ce que je pourrai faire, je le ferai, déclarai-je.

— C'est marché conclu, s'écria Long John; tu parles avec courage et, par le diable, j'ai une chance!

Il clopina jusqu'à la torche qui avait été placée sur le tas de bois et ralluma sa pipe.

— Comprends-moi bien, Jim, me dit-il en revenant. J'ai une bonne tête sur mes épaules, et maintenant, je suis du parti du chevalier; je sais que tu as mis ce bateau en sécurité quelque part. Comment l'as-tu fait, je n'en sais rien, mais il est en sécurité. Je devine que Hands et O'Brien se sont rendus, je n'ai jamais eu grande confiance dans aucun des deux. Mais écoute bien ce que je dis, je ne pose pas de question, pas plus que je n'en laisse poser, je sais quand une partie est perdue, et je sais quand un gars est loyal. Ah, toi qui es jeune, et moi, nous aurions pu faire ensemble des tas de belles choses!

Il tira un peu de cognac du tonnelet dans un petit gobelet d'étain.

— Veux-tu y goûter, camarade ? me demanda-t-il.

Et après que j'eus refusé :

— Eh bien, je vais boire un coup tout seul, Jim. J'ai besoin d'un peu de remontant, car ça va aller mal dans un instant. Et puisqu'on en parle, pourquoi est-ce que le docteur m'a donné la carte, Jim ?

Mon visage exprima un étonnement si peu dissimulé, qu'il vit inutile de me questionner davantage.

— Eh bien, il me l'a donnée pourtant, dit-il. Certes il y a quelque chose là-dessous... Il y a quelque chose là-dessous, c'est certain, Jim... du bon ou du mauvais...

Il but une nouvelle gorgée de cognac en secouant sa grosse tête blonde comme un homme qui envisage le pire.

Chapitre II

ENCORE LA TACHE NOIRE

Le conciliabule des flibustiers durait déjà depuis quelque temps; enfin l'un d'eux rentra dans la maison, et répétant le même salut, ce qui avait à mes yeux un sens ironique, il demanda à emprunter la torche pour un moment. Silver accepta brièvement et cet émissaire se retira en nous laissant dans l'obscurité.

— Voilà le vent qui se lève, Jim, dit dit Silver qui avait pris alors un ton tout à fait amical et familier.

J'allai à la meurtrière la plus proche et je regardai. Le grand feu s'était presque consumé et les restes avaient un éclat si faible, si obscur que je compris pourquoi ces conspirateurs désiraient une torche. A mi-chemin de la pente, ils formaient un groupe, dont un tenait la lumière, tandis qu'un autre était au milieu d'eux, à genoux; et je vis dans sa main la lame d'un couteau grand ouvert, qui reflétait les lueurs de la torche et les rayons de la lune. Les autres se penchaient sur lui comme pour surveiller ses gestes. Tout ce dont je pouvais me rendre compte, c'est qu'il avait également un livre à la main; j'en étais encore à m'étonner qu'un objet aussi extraordinaire qu'un livre pût être en leur possession, quand celui qui était à genoux se releva et toute la bande se mit en marche vers la maison.

— Les voilà qui viennent, dis-je; et je retournai à ma première place, car il me semblait indigne de moi d'être surpris à les épier.

— Ma foi, qu'ils viennent! dit Silver avec bonne humeur; qu'ils viennent. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

La porte s'ouvrit et les cinq hommes se tenant tous groupés à l'entrée, poussèrent l'un d'entre eux en avant. En d'autres circonstances, il aurait été comique de le voir marcher si lentement, hésiter à poser un pied devant l'autre, et tenir sa main droite fermée devant lui.

— Avance, mon garçon, dit Silver, je ne vais pas te manger. Donne-moi cela, empoté. Je connais les règles, pour sûr et je ne ferai pas de mal à un délégué.

Ainsi encouragé, le flibustier avança plus vite, et ayant donné quelque chose à Silver de la main à la main, il s'en retourna encore plus prestement vers ses compagnons.

Le maître coq regarda ce qu'on lui avait donné.

— La tache noire! c'est bien ce que je pensais, remarqua-t-il. Où avez-vous pu dénicher ce papier? Eh bien, regardez-moi ça; ça n'est pas de chance, vous avez été couper cela dans une bible! Quel est le fou qui a esquinté une bible?

— Voilà, voilà, dit Morgan, qu'est-ce que je vous disais? J'ai dit : il ne sortira rien de bon de cela!

— Eh bien, continua Silver, entre vous, tout est réglé. Vous serez tous pendus. Quel est la mauviette qui avait une bible?

— C'est Dick, dit quelqu'un.

— Dick, sans blague! Alors Dick peut faire ses prières, sa période de chance est finie, vous pouvez en être sûrs!

Mais à ce moment, le grand maigre aux yeux jaunes l'interrompit.

— Assez parlé, John Silver, dit-il. Cet équipage t'a donné la tache noire en réunion plénière, conformément à la règle. Retourne-la suivant la règle et regarde ce qui est écrit derrière, alors tu pourras parler.

— Merci, George, repartit le maître coq, tu as toujours été sérieux en affaires et tu connais les règles par cœur, comme j'ai le plaisir de le constater. Eh bien, en ce cas, qu'est-ce qu'il y a d'écrit? Ah! « déposé »? c'est ça, n'est-ce pas? C'est très bien écrit, pour sûr! On jurerait de l'imprimé. C'est de ta main, George? Alors c'est toi qui devient le chef de cet équipage-ci? Tu vas bientôt être capitaine, sans doute? Ayez l'obligeance de me rendre la torche, s'il vous plaît, cette pipe ne tire pas bien.

(A suivre).

Le Courrier de Janot

Je reçois d'un groupe de jeunes camarades de Conflans la lettre suivante :

« *Notre fournal* Mon Camarade *étant diffusé, nous sommes arrivés à former une section de pionniers de Conflans-Sainte-Honorine qui est en voie de développement. Notre vente de vingt numéros s'augmente progressivement. Nous sommes très heureux de voir que notre journal s'est modernisé et qu'il renferme des histoires captivantes, surtout* Jim Mystère, *le* Trèfle Noir *et* Toto et Toutoune.

Tous mes compliments pour la vente et j'espère que ça ira un peu mieux toutes les semaines. Mais pourquoi ne créez-vous pas un groupe d'amis de *Mon Camarade*, où il vous sera facile de faire entrer tous vos acheteurs qui feront eux-mêmes de la propagande et ainsi de suite? Au tour maintenant de ceux qui veulent des renseignements pour organiser leurs clubs.

Le Club des Amis de Mon Camarade de Kremlin-Bicêtre me demande si « il faut payer pour avoir des insignes et des cartes ». Bien entendu il faut payer, mais ce n'est pas cher : nous vendons aux Clubs les cartes pour 0 fr. 50 et les insignes pour 1 fr. 10. Mais les Clubs les revendent à leurs adhérents 1 fr. 50 les cartes et 1 fr. 50 les insignes. Tu vois que c'est très intéressant puisque pour chaque adhérent ça fait 1 fr. 40 de bénéfice pour le Club.

Je reçois aussi une longue lettre très détaillée sur les projets du Club des Amis de Mon Camarade de Gaillard, par Annemasse (Haute-Savoie). Ce Club a des intentions grandioses : achat de vêtements de sport, des maillots bleus avec une étoile rouge dessus. Il faudra en vendre des *Mon Camarade* et des *Livrets* pour acheter tout ça. C'est magnifique. Tu recevras sous peu des précisions pour les insignes et les cartes.

SOLUTIONS DE LA PAGE 6

Problème. — Jean part avec Jacques et le laisse sur la rive, puis il ramène la barque et son père traverse. Alors Jacques revient prendre son frère et le ramène puis reste sur la rive. Jean amène alors la barque à son oncle qui traverse. Enfin Jacques repart avec la barque pour chercher son frère et les voilà tous les quatre traversés.

Charades. — Vinaigre (vin-aigre).
Donrémy (Don-ré-mi).
Marmite (mare-mite).
Asticot (as-tic-eau).

Logogriphe. — Tour et trou.

Lettre cachée. — B : Balai, Ballon, Banc, Baraque, Botte, Bouteille, Broc, Brouette, Brodequin, Bouilloire, Bouchon, Bonbonne.

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire

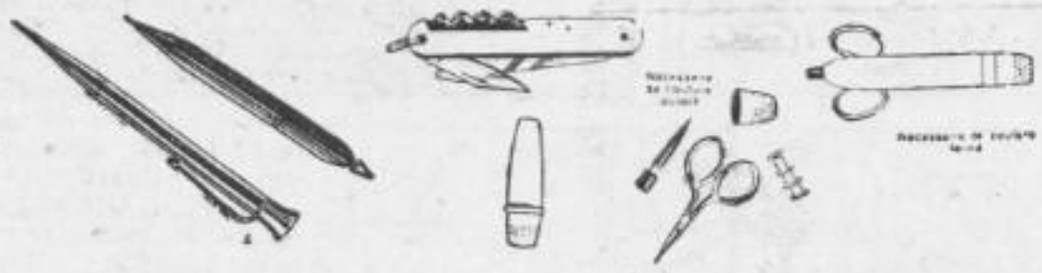
OFFRE JUSQU'AU 10 FÉVRIER

DES ABONNEMENTS D'UN MOIS

POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, **4 numéros** de « **Mon Camarade** ».

En outre, pendant la même période, tout ceux qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement pour la nouvelle série pour un an (18 fr.) pourront choisir une des primes ci-dessous :



Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le N° 0.40*

ABONNEMENTS					
France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e.

Compte chèque postal : 974-41 Paris

nouvelles de partout

Vous avez déjà entendu parler certainement des fameux théâtres de marionnettes de Moscou qui donnent des spectacles merveilleux pour les enfants. Ses organisateurs viennent d'avoir une excellente idée pour élargir encore leur public. A côté des spectacles normaux, ils ont organisé de véritables tournées où ils amènent le théâtre dans les cours des maisons. Le matériel est très léger et transportable et le soviet du rayon où ils ont fait leurs premiers essais leur a donné un camion pour le transporter. Ils ont fixé à l'avance un itinéraire pour leurs tournées. Ils préviennent la veille les habitants de la maison et à l'heure fixée, tous les enfants sont là, très nombreux, généralement 200 à 300. Le fourgon est disposé de telle sorte que l'arrière s'abaisse formant une scène où évoluent les marionnettes. Une fanfare accompagne le spectacle, qui se compose en général de plusieurs pièces très brèves. Les gens qui n'ont pu descendre dans la cour sont aux fenêtres et suivent la représentation avec tout autant d'intérêt. Ces tournées ont un immense succès auprès des enfants. Une fois, les enfants ont rédigé sur-le-champ un compliment qu'ils ont lu aux acteurs. Une autre fois, un groupe de camions qui passait, contenant des ouvriers, s'est arrêté et tous les ouvriers se sont mis à suivre le spectacle avec autant d'intérêt que les enfants.

Au cours de l'été 1936, le théâtre ambulant a ainsi été dans plus de 500 maisons de Moscou. L'été prochain, il compte aller plus loin et passer dans les kolkhoz.

o

Après avoir bien cherché, on a enfin trouvé ce qui manquait aux enfants de Moscou, pour lesquels tant de choses ont déjà été faites : c'était un café. Evidemment, on n'y servira point d'alcools et autres liqueurs, mais même si on en servait, les enfants savent que cela est mauvais pour eux. Ce café sera un lieu de réunion où ils se retrouveront entre enfants d'écoles et de clubs différents. Toute la décoration a été prévue dans un genre particulièrement enfantin, grâce aux conseils de nombreux écrivains pour les enfants, de peintres, de pédagogues.

LISEZ TOUS LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

15 TITRES PARUS

Blancs et noirs.
Quelle heure est-il?
Blanchette.
Jeux d'intérieurs.

Le numéro : 0 fr. 50

Demandez la liste complète

Abonnements à 12 livrets : 5 francs

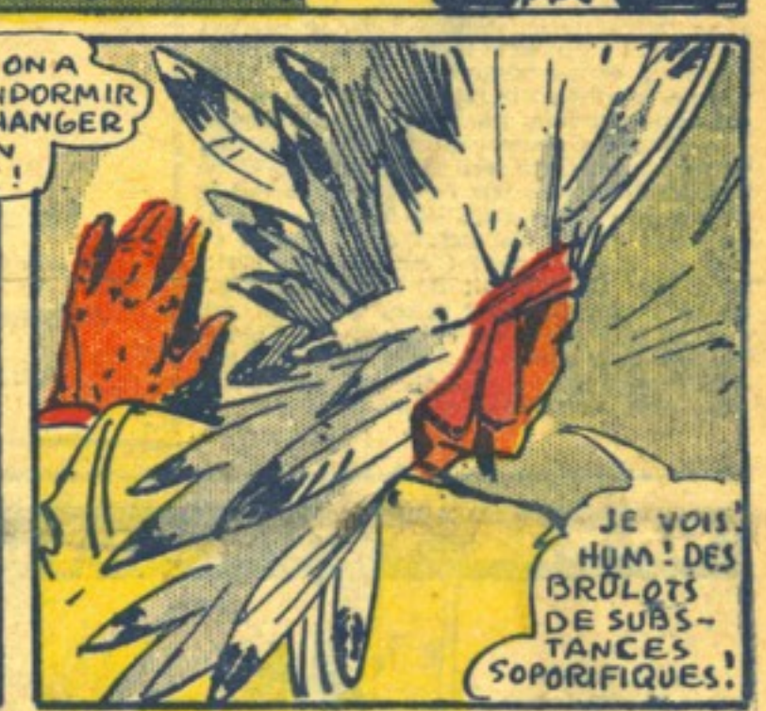
E. S. I., 24, r. Racine, Paris - Ch. post. 974.41

Le Gérant : Léon MOUSSINAC.

Imp. L. Bellenand, et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.083.

10 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST L'AMI DES DERNIERS INDIENS.. CEUX-CI SONT VOLÉS ET PERSÉCUTÉS PAR DES BUSINESSMEN SANS SCRUPULES.. BIEN DÉCIDÉ À LES COMBATTRE JIM A PRIS LA PLACE DU GRAND CHEF INDIEN MENACÉ PAR LES BANDITS



CINQUIÈME ANNÉE.

N° 63. — 11 FÉVRIER 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse
paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Sportifs

Le combat truqué ayant été annulé, les boxeurs rentrent dans leur loge.

Ni l'un ni l'autre ne comprennent ce qui s'est passé !.....

Pendant ce temps les trois "messieurs élégants" ont un entretien particulier.

à la suite duquel ils se présentent dans la loge du pauvre TOM...

Tandis qu'ils discutent Pat'Soum fait .... dans leurs poches une cueillette fructueuse.

Et quand les bandits veulent exécuter leurs menaces, ils constatent avec inquiétude qu'ils sont désarmés....

Et comme justement Tom excédé de toute cette histoire entre dans une violente colère leur inquiétude se transforme bientôt en terreur.

4 Jo

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai reçu cette semaine des dizaines et des dizaines de lettres de petits camarades qui me demandaient comment faire pour fonder des clubs d'amis. Si ça continue comme en ce moment, je suis certain qu'il y aura très vite des clubs d'amis de Mon Camarade *dans toute la France, et aussi en Belgique et dans les colonies. Et nous serons rudement fiers, nous autres de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre, « d'avoir été les premiers à fonder un club ».*

La lettre de Jean V..., d'Asnières (Seine), m'a fait tout spécialement plaisir parce qu'elle montre qu'il a très bien compris comment il fallait s'y prendre pour fonder un club. Voici sa lettre que je recopie tout entière :

« Mon cher Janot, avec quelques camarades nous avons décidé de fonder un club des amis de *Mon Camarade*.

« Je voudrais que tu m'envoies 10 cartes et 5 insignes (pour commencer). Nous vendons, comme tu le fais, *Mon Camarade* tous les jeudis et dimanches. Presque tous nous avons un vélo. Alors comme cela, l'été nous pourrons aller faire de belles ballades. Nous avons, à côté de chez nous, une grande cour appartenant à un monsieur qui nous permet d'aller jouer dedans et comme j'ai un ballon de football, nous nous amusons bien. Nous avons aussi un petit hangar où nous avons fait un bureau et une bibliothèque. Bien à toi.

« Jean V... »

P. S. — Envoie-moi dix timbres du mois de janvier.

La lettre de Jean V... montre très bien ce qui est nécessaire pour faire un club : il faut être un certain nombre d'amis qui aiment et qui lisent Mon Camarade. *On n'a pas besoin d'être plus de cinq ou six pour commencer. Et puis on commande les cartes et les insignes, et le club est fondé. Une fois le club fondé, on discute pour faire un programme de distractions et d'activité : pour Jean V... et ses amis d'Asnières, c'est faire des balades en vélo l'été et l'hiver jouer au ballon.*

Mais on peut aussi bien décider de faire un club de constructeurs d'avions; de collectionneurs de timbres-poste, de montreurs de guignol ou de comédiens amateurs; de chanteurs, de sportifs, etc., etc. Enfin tout ce que vous voudrez.

Pour pouvoir faire des balades ou n'importe quoi d'autre, il faut avoir de l'argent et le meilleur moyen d'en gagner, c'est de vendre notre journal, ce qui est en même temps un moyen de trouver des nouveaux membres pour le club. Mais bien entendu, ce n'est pas obligatoire de vendre le journal.

Enfin, pour que le club soit un vrai club, il faut si possible qu'il ait un local, un bureau, une bibliothèque. Et on trouve plus souvent qu'on ne le pense, un gentil monsieur qui prête une cour et un hangar à de jeunes amis désireux de donner un toit à leur club.

Une lettre qui m'a beaucoup plu aussi, c'est celle ou plutôt celles d'Armand D..., de Gaillard près Annemasse (Haute-Savoie).

« Mon cher Janot, je t'écris cette fois c'est pour que tu m'envoies des insignes et des cartes : nous formons un club C. D. A. D; M.; nous ne sommes pas beaucoup : cinq, mais nous ferons comme toi, nous vendrons *Mon Camarade* et les *Livrets*, et quand nous aurons beaucoup d'argent, on s'achètera des habits de sport et nous aurons des maillots bleus avec une Étoile. C'est comme cela que s'appellera notre club. Nous te demandons de vite nous envoyer les insignes et les cartes. Nous payerons ce qu'il faudra quand nous aurons vendu des numéros, vers quarante, cinquante et quinze, vingt livrets. Et je veux te demander si on les recevra par la poste ou par la gare. Et nous te payerons tous les mois. Plus tard, on sera beaucoup plus, mais pour le moment il nous suffit de vendre nos numéros et quand on aura des habits de sport, ils viendront bien les camarades. Nous te saluons, tous les camarades du Club de l'Étoile C. D. A. D. M. C.

« Fred, Robi, Falon, Louis et Armand. »

Le lendemain, j'ai reçu une nouvelle lettre d'Armand D...

« Mon cher Janot, je vais te dire qu'il y a un membre de plus dans le club de l'Étoile et j'ai mal raconté dans la dernière lettre les affaires de notre club. Alors on est six à présent. Je vais donc te commander 6 insignes et 6 cartes. On veut les insignes avec broches. On vendra 50 *Camarades* et 20 *Livrets*, et l'on paiera les insignes et les cartes avec l'argent qu'on gagnera, et on ne paiera pas de cotisations. Je sais que les camarades veulent aller vendre l'illustré même jusqu'à Annemasse et alors on t'en commandera beaucoup plus. Tout ce que dit Romain M..., de Strasbourg, est très bien, et nous ferons comme lui. Dans le club, Armand D... a une imprimerie et nous avons fait des imprimés que l'on ira distribuer à la sortie de l'école le mercredi soir. Voilà ce qu'il y aura d'écrit dessus : « Demandez et lisez *Mon Camarade* et « ses *Livrets*. En vente tous les jeudis par le club, à partir « de demain. »

Moi ça me fait rudement plaisir de recevoir des lettres comme celle-là. Elles montrent qu'on aime bien le journal où j'écris une lettre tous les jeudis et qu'on veut faire beaucoup de choses pour aider à son développement. Et Armand D... a une excellente idée de distribuer des prospectus à la sortie de l'école pour mieux faire connaître Mon Camarade.

Mais il faut tout de même qu'il n'ait pas de trop grandes ambitions. Bien sûr on lui fera crédit pendant un mois et il ne sera pas obligé de payer tout de suite les journaux qu'on lui enverra chez lui, par la poste; mais s'il habite un petit pays, est-il certain de trouver toutes les semaines cinquante garçons et filles qui lui achèteront le journal ? Et s'il ne les vend pas tous, pourra-t-il très vite acheter pour tout le club de beaux maillots à étoile ?

Je réponds dans mon petit courrier aux autres de mes camarades qui m'ont écrit pour demander de fonder un club. A bientôt mes chers camarades; je vous serre tous la main.

Janot,
enfant adoptif de Mme Burelle,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

(Voir la correspondance de Janot en page 11.)

Grands hommes français

En 1935, on a célébré le troisième centenaire du rattachement des Antilles à la France. La France n'a pas émis à cette occasion de timbres spéciaux, mais par contre la république d'Haïti a voulu en profiter pour commémorer trois de ses enfants, qui ont acquis en France une grande célébrité : vous voyez ci-dessus le timbre émis qui représente la famille Dumas, le père fut général de l'Empire, le second n'est autre que l'illustre Alexandre Dumas, auteur des « Trois Mousquetaires », et enfin le troisième est son fils, le célèbre auteur dramatique.

Héros antiques

Pour la poste aérienne, la Grèce avait la possibilité de choisir dans les légendes de l'Antiquité grecque un héros capable de voler dans les airs et c'est pourquoi elle a émis, en 1935, une série de timbres dont tous les sujets sont empruntés à la mythologie. Celui que nous reproduisons ci-contre représente Icare qui, d'après la légende, réussit à voler grâce à d'immenses ailes d'aigle fixées à son dos. Mais dans son orgueil il voulut voler trop près du soleil; ses ailes étaient fixées par de la cire qui fondit à la chaleur du soleil et Icare retomba sur le sol où il se tua.

Timbres de paix

Il est assez curieux de constater que dans très peu de pays on n'émit de timbres en 1919 pour célébrer la fin de la guerre atroce qui ravageait le monde. Le Japon cependant, pays peu connu pour son amour de la paix, fait exception et, en 1919, il émit cette vignette symbolique, une colombe présentant un rameau d'olivier. Vous la voyez reproduite ci-contre et vous pouvez l'admirer car elle est fort jolie. Elle existait en deux couleurs vert foncé et bleu noir.

FICEL ET MACARON
POIDS ET HALTÈRES

L'ENFANCE DE JEAN-DES-FIGUES

par

PAUL ARÈNE

Je n'étais pas né sans doute pour faire un homme extraordinaire, et je cultiverais encore, comme mon père et mon grand-père l'ont cultivé, notre champ de la Cigalière, sans un accident qui m'arriva lorsque j'avais deux ans.

C'était vers la fin de mars; après avoir, comme toujours, passé ses mois d'hiver dans son moulin d'huile de la Grand'Place, au milieu des jarres et des sacs d'olives, mon père, fermant les portes une fois le beau temps venu, avait repris les travaux des champs.

Nous partions avec l'aube tous les matins; ma mère, à pied suivant l'usage, me faisait marcher et tirait la chèvre; mon père allait devant, au trot de Blanquet, jambe de çà, jambe de là, le bout de ses pieds traînant par terre, et, porté ainsi par ce petit âne gris, vous l'eussiez dit à cheval sur un gros lièvre. Excellent Blanquet! Comme je l'aimais avec ses belles oreilles touffues et son long poil blanchi en maint endroit par le soleil, les coups de bâton et la rosée. Outre mon père, qui était lourd, les couffins de sparterie et le bât, on le chargeait toujours de quelque chose encore, sac de semence ou tronc d'amandier, sans compter la pioche luisante, mise en travers sur son cou pelé. Mais toute cette charge ne l'empêchait pas de filer gaiement, et son grelot tintant à chaque pas faisait un bruit plus joyeux que mélancolique.

Nous arrivions au champ; mon père et ma mère, suivant la saison, se mettaient aux oliviers ou à la vigne; on déchargeait l'âne, on attachait la chèvre quelque part, et, comme je n'étais pas encore bien solide sur mes pieds, j'avais mission de rester près d'elle à lui tenir compagnie, regardant les lézards courir sur le mur de pierres sèches et voler les sauterelles couleur de coquelicot.

Dans l'après-midi, au gros de la chaleur, nous cherchions un peu d'ombre pour manger un morceau et dormir une demi-heure. Par malheur, la campagne de mon pays est une campagne où l'ombre est rare; aussi nos paysans ne font-ils pas de façons avec le soleil.

Je les vois encore, par bandes de trois ou quatre, couchés en rond sous l'ombre grêle d'un amandier; le pain de froment s'est durci à la chaleur et le vin a eu le temps de tiédir dans le petit *fiasque* garni de paille tressée; la terre brûle la culotte; l'amandier, de ses feuilles maigres, filtre le soleil comme un crible et fait à peine ombre sur le sol. Cela, néanmoins, paraît excellent aux braves gens, et c'est sans malice, si vous passez, qu'ils vous invitent à vous reposer un instant près d'eux, — « au bon frais! »

Mon père, qui avait des idées sur tout, imagina un meilleur système. Au beau milieu du champ tout blanc de soleil, il apportait une grosse pierre, y attachait l'âne, puis, jetant sa veste à terre, il s'asseyait dessus, tirait le dîner du bissac, et nous voilà tous les trois en train de faire notre repas à l'ombre de l'âne, mon père à côté de la grosse pierre, près de la tête de Blanquet, par conséquent ma mère un peu plus bas, vers la queue, et moi tranquille sous l'oreille gauche, l'ombre de l'oreille droite, d'aussi loin qu'on s'en souvienne, ayant toujours été réservée au fiasque de vin.

Le repas fini, on dormait un peu, chacun à sa place. Tout petit que j'étais, il me fallait faire comme les autres. A l'ombre de l'oreille de Blanquet, dans la chaleur assoupissante, je fermais les yeux béatement; puis je les rouvrais, et, sans rien dire, comme effrayé du brûlant silence de midi, je regardais le ciel luisant et tout de satin bleu, le soleil sur la campagne déserte, mon père et ma mère qui dormaient, Blanquet immobile près de sa pierre, et la chèvre mordant les bourgeons gourmands, debout contre le tronc d'un amandier. Puis le sommeil me reprenait et je fermais les yeux de nouveau; alors je n'entendais plus que le tapage enragé des cigales, le cri de l'herbe brûlée par le soleil, le chant isolé de l'ortolan, le roulement lointain de la Durance et, de temps en temps, le grelot de Blanquet tourmenté par les mouches.

Donc, ce jour-là, Blanquet remua l'oreille, il la remua même si fort qu'au lieu de dormir à son ombre, je dormis à côté une demi-heure durant, ma tête nue au grand soleil. Que vous dirai-je? Je n'y voyais plus quand je m'éveillai; je trébuchais sur mes jambes comme une grive ivre de raisin et il me semblait entendre chanter dans ma tête des millions, des milliards de cigales. « Ah! mon pauvre enfant! il est perdu... » s'écriait ma mère.

Je n'en mourus pas cependant. A la ferme voisine, une vieille femme, avec des prières et un verre d'eau froide, me tira le rayon du cerveau. Vous connaissez le sortilège. Mais si bonne sorcière qu'elle fût, il paraît que le rayon ne sortit pas tout entier et qu'un morceau m'en resta dans la tête. Le pauvre Jean-des-Figues ne se guérit jamais de cette aventure; il en garda la raison un peu troublée et le cerveau plus chaud qu'il n'aurait fallu; et quand plus tard, déjà grand, je passais des heures entières à regarder l'eau couler ou à poursuivre des papillons bleus dans les roches : — « Il y a du soleil là-dedans! » — disaient les paysans — « Il restera ainsi! » Alors, d'entendre cela, ma mère pleurait et mon père, se détournant bien vite, feignait de hausser les épaules.

En attendant, je ne faisais rien ou pas grand'chose de bon. Comment ai-je appris à lire? Je l'ignorerais encore si l'on ne m'avait dit que ce fut rue des Clastres, au troisième étage, dans l'ancien réfectoire d'un couvent, où M. Antoine, mort l'an passé, tenait son école, et j'ai besoin de descendre bien avant dans mes souvenirs pour retrouver la vague image — si vague que, parfois, elle me semble un rêve — d'une grande salle blanche et voûtée, pleine de bancs boiteux, de cartables et de tapage, avec un vieux bonhomme brandissant sa canne sur une estrade, et descendant parfois pour battre quelque pauvre petit diable ébouriffé, qui restait après cela des heures à pleurer en silence et à souffler sur ses doigts meurtris.

J'attendais avec impatience l'heure où, les portes s'ouvrant enfin, nous prenions notre vol en liberté, mes amis et moi, vers tous les coins de Canteperdrix. Personne, parmi tant de polissons fort érudits en ces matières, ne connaissait la ville et ses cachettes comme moi. Il n'y avait pas, dans tout le quartier du Rocher, un trou de mur, un brin d'herbe entre les pavés dont je ne fusse l'ami intime!

Ai-je assez couru dans les rues désertes! Ai-je assez jeté de pierres contre la maison commune, où se balançaient, scellés au mur, les mesures et les poids confisqués jadis aux faux-vendeurs! Quelle joie si on en ébranlait quelques-uns, car alors mesures et poids, se heurtant à grand bruit les jours de mistral, semaient sur la tête des passants, chose positivement comique, des plateaux rouillés et des poires en fer.

Ai-je, au péril de ma vie, déniché assez de pigeons dans les trous de murs et dans les remparts tout dorés au printemps de violiers en fleurs qui sentaient le miel! Pauvres vieux remparts! pauvres vieilles tours républicaines! Ils ne nous défendent plus maintenant que de la tramontane et du vent marin; mais derrière eux, pendant mille ans, nos aïeux se maintinrent fiers et libres!

Bicyclette volante

Vous savez sans doute qu'un des premiers modèles d'avion qui se soient enlevés dans les airs est l'aviette de G. Poulain qui consistait simplement en une bicyclette munie d'ailes. Mais jamais Poulain ne put faire plus de quelques mètres. Or voici qu'un cycliste allemand vient de reprendre cette idée. Il a adapté à sa bicyclette des ailes spécialement construites, puis il s'est élancé et est arrivé à couvrir la coquette distance de 427 mètres. Qui fait mieux ?

La gloire des champions

En Amérique on ignore assez généralement les champions européens. C'est ce dont vient de s'apercevoir avec un certain étonnement la jeune patineuse Sonia Henie, dont on croyait la renommée mondiale comme son titre de championne. A la suite de ses exhibitions, les journaux en parlèrent comme d'une jeune débutante d'avenir, mais celui qui fit montre d'une ignorance totale de cette jeune championne, c'est le directeur d'une grande patinoire où elle était venue s'exercer. Pendant un long moment il assista en connaisseur à ses gracieuses évolutions sur la glace, regarda son nom, puis s'approcha d'elle pour lui proposer ses services en lui disant aimablement : « Oh, mais ça va très bien, vous devriez essayer de patiner en compétition. » Et Sonia Henie lui promit de suivre ses sages et flatteurs conseils.

Esprit sportif

Il est très rare que des joueurs de football ou de rugby entraînés pour jouer dans des matchs de championnat acceptent de jouer pour le seul plaisir. Aussi quand cela arrive, ça vaut la peine qu'on le raconte. Au cours d'un récent match de rugby, les joueurs étaient lancés avec passion, l'arbitre essayait de suivre de près le jeu quand à un moment il fut heurté par un joueur, jeté par terre, et relevé si sérieusement blessé qu'il fut obligé de quitter le terrain. Il paraît que, en France du moins, de tels incidents ne sont pas prévus et le règlement voulait qu'on arrêtât le match, comptant pour un championnat. Mais la partie était belle, et, bien que sachant qu'il faudrait recommencer cette partie pour qu'elle comptât, les joueurs d'un commun accord décidèrent de continuer pour le seul plaisir de faire du beau rugby.

***

Les exhibitions des champions sportifs dans les cirques et les music-halls ont, décidément, beaucoup de succès. Après Ladoumègue et M. Thill, voici que le sympathique Antonin Magne va faire une tournée à travers la France avec un cirque.

LISEZ TOUS LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

15 TITRES PARUS

Blancs et noirs.
Quelle heure est-il ?
Blanchette.
Jeux d'intérieurs.

Le numéro : 0 fr. 50

Demandez la liste complète

Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E.S.I., 24, r. Racine, Paris - Ch. post. 974,41

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

EN JUILLET 1936, TOTO ET TOUTOUNE SONT EN VACANCES A IBIZA QUAND LA REBELLION SE PRODUISIT ECHAPPES AUX REBELLES, ILS SONT PRIS DANS UNE TEMPETE

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf injustement accusé de la mort de Raymond Lacombe son ami et le frère de sa fiancée, est retenu prisonnier dans les souterrains de Meudon, par la mystérieuse bande du* Trèfle Noir. *Pierrot Lancry, quatorze ans, Louise Lacombe, sœur de Raymond, Fil-de-Fer et le Pr Schultz projettent une expédition pour délivrer Jambe-de-Bœuf. Celui-ci, échappé à ses gardiens, erre au hasard dans les souterrains où il surprend une réunion secrète de cinq hommes en cagoule : le grand conseil du* Trèfle Noir.

Chapitre XX

Quinte mineure

(suite)

L'accord ne se fit pas entre les hommes en cagoule. Les cinq finirent par se décider à voter. La mort de *Trois*, ainsi que celle de *Quatre*, sa complice, fut décidée par le tribunal secret.

— Pour en terminer avec l'affaire Clément Lothaire, déclara *Valet*, j'ai le plaisir de vous faire connaître que je viens d'apprendre par mes hommes la retraite de Pierrot Lancry. Ce garçon est caché chez un blanchisseur chinois de l'île Saint-Germain. Demain à dix heures du soir la question Lancry sera réglée comme l'aura été peu avant la question *Deux de Trèfle*. Cette graine de bandit recevra le châtiment suprême. Nous n'aurons plus contre nous que Louise Lacombe et un vieillard faible d'esprit. Nous pouvons donc d'ores et déjà considérer la question Lothaire comme définitivement liquidée au mieux des intérêts de la société.

Un murmure d'approbation accueillit les paroles de *Valet*, qui proposa aussitôt. L'homme se leva pour continuer son discours. Jambe-de-Bœuf s'aperçut alors qu'une de ses manches était vide. *Valet* était manchot.

— Ayant ainsi réglé le premier point de l'ordre du jour, je vous propose d'en venir au second point inscrit au programme de notre assemblée d'aujourd'hui : la question espagnole. *Sept* va vous lire le rapport de notre agent de Burgos...

Chapitre XXI

L'agonie du colosse

Jambe-de-Bœuf n'en entendit pas davantage. Il avait tendu toute sa volonté, toute son intelligence que submergeait chaque minute davantage la faim et le poison. Il avait, grâce à ce suprême effort, réussi à saisir les paroles du Conseil des Trèfles Les bandits se préparaient à tuer Pierrot. Il ne lui restait que quelques heures pour avertir son ami de la menace qui pesait sur lui. Il lui fallait à toute force sortir au plus vite du souterrain...

Le géant marcha longtemps, par grandes enjambées prudentes, craignant toujours que l'obscurité ne le fît tomber dans un gouffre. L'essence de son briquet était maintenant tout à fait épuisée. Un engourdissement insurmontable s'emparait de lui. Il devait maintenant, pour s'avancer, s'appuyer aux parois du souterrain. Avait-il marché durant des minutes, des heures, des années ? Il était incapable de le savoir. Soudain, à bout de force, il trébucha et tomba dans une sorte de trou.

Il resta là, à demi évanoui, incapable de remuer le doigt, comme mort...

Autour de lui les ténèbres s'illuminaient de fantastiques lueurs, nées de la fatigue de ses yeux sans cesse à l'aguet pour essayer de percer l'obscurité. De même, un immense bourdonnement emplissait ses oreilles. Après les cloches qui tout à l'heure avaient sonné à toute volée, c'étaient les grandes orgues qui s'étaient déchaînées et qui tonnaient dans le silence total des mystérieux souterrains.

Deux ouvriers, qui dînaient à la table voisine, s'arrêtèrent bouche-bée pour voir Jambe-de-Bœuf en train de dévorer.

De grands cercles orangés et verts tournaient en l'air comme le bouquet d'un feu d'artifice, tournaient à une vitesse sans cesse plus grande et plus forte. Les orgues s'étaient élevés jusqu'au diapason du rugissement des grands fauves, jusqu'au ronflement des moteurs d'avion.

C'était maintenant la tête, le corps de Jambe-de-Bœuf qui tournaient en ronflant comme une toupie hollandaise. Était-il emporté dans une course folle ? la nuit, en plein orage, au milieu des montagnes et des précipices, comme jadis, lors de cette nuit tragique où il avait délivré Clément Lothaire, le grand inventeur. Cette nuit où le sinistre homme aux sourcils roux, Premior avait trouvé la mort ?...

Il venait de descendre les tragiques montagnes des Basses-Alpes, il avait donné un faux coup de volant, il était tombé dans un précipice, dans un fossé sans fond (1).

Et maintenant l'homme aux sourcils roux cherchait Jambe-de-Bœuf. Le colosse apercevait dans la nuit, non plus les cercles colorés des visions hypnagogiques, mais des rayons blancs qui étaient à n'en pas douter les lueurs des phares de Premior. Cette fois-ci il n'échapperait pas au revolver des bandits du pétrole...

Jambe-de-Bœuf essaya de se dresser. Mais ses membres refusaient de lui obéir. Qu'avait-il ? Il s'était sans doute brisé la colonne vertébrale dans son accident d'automobile. Il sentait une cuisante douleur à la cuisse. Et pourtant non, il n'avait pas eu d'accident d'auto. C'était à cause de la « solo », la « coloma »... Il ne retrouvait pas le mot. Ses pensées lui échappaient encore. Au délire, une demi inconscience succédait.

« Vous n'avez rien trouvé, bande de brutes. Je suis pourtant certain qu'il n'est pas loin! »

Cette voix n'était pas une voix imaginaire. Jambe-de-Bœuf était certain de l'avoir réellement entendue. Et c'était une voix qu'il connaissait, la voix de Premior, celle qu'il avait entendu si sinistrement résonner dans les Landes de Carnac. Il ne s'était pas trompé, Premior n'était pas mort; il le cherchait pour le tuer.

Le colosse se trouvait au fond d'un puits peu profond sur le rebord duquel, à la lueur des projecteurs, des phares d'autos ou des lanternes sourdes, il voyait passer des ombres comme sur la scène d'un théâtre fantastique. Une idée le dominait maintenant. Ne pas bouger, ne rien dire, faire le mort, c'était le seul moyen d'échapper.

« Et tirez sur cette canaille dès que vous l'apercevrez... Je l'aurai, la peau de Jambe-de-Bœuf, foi de Schwartzpeter... »

C'était à deux pas du colosse réduit à l'impuissance que ces menaces venaient d'être proférées par une voix qui semblait être celle de l'homme aux sourcils roux. Et au-dessus de lui Jambe-de-Bœuf vit passer la massive silhouette d'un homme entièrement revêtu d'une robe et d'une cagoule blanche marquée au visage d'un étrange trèfle de crêpe noir. La manche de cette fantomatique apparition pendait vide. L'homme était manchot..

Ce fut la dernière vision qu'eut Jambe-de-Bœuf avant de plonger dans l'inconscience la plus totale...

. . . . . .

Un froid mortel envahissait les membres du colosse maintenant qu'il était revenu lentement à lui. Il était toujours dans la nuit effroyable des souterrains. Sans doute, les visions fantastiques qui l'avaient hanté n'étaient-elles autre chose que le fruit de son délire.

Maintenant l'effet de la *scopolamine*, cette drogue mystérieuse et puissante s'était un peu dissipé. Il se sentait l'esprit plus dispos, plus libre. Mais la faim, la soif, le faisaient épouvantablement souffrir. Il lui semblait sortir d'une longue maladie, être encore possédé par une fièvre épouvantable. Il eut du mal à atteindre sa poche, à tirer son briquet, à tourner la molette.

Le peu d'essence qui imbibait encore la mèche, brûla quelques secondes à peine. Le colosse s'aperçut qu'il était étendu au fond d'une sorte de fosse, profonde de deux mètres à peine et creusée en bordure d'un couloir souterrain. Il rassembla toutes ses forces, réussit à sortir de cette fosse qui aurait pu être son tombeau et commença à nouveau à marcher au hasard dans ce labyrinthe obscur.

Plus il marchait et plus il se sentait faiblir. Il lui semblait qu'à chaque pas ses forces quittaient son corps comme l'eau fait d'un tonneau percé... Depuis combien de jours, d'heures, n'avait-il pas mangé et bu ? Deux jours, trois jours, huit jours peut être, il eut été incapable de le dire. Les tempes lui battaient. La drogue faisait encore certainement son effet. Il dut bientôt marcher en s'appuyant aux murailles, s'arrêter pour respirer entre chaque pas. Il haleta bientôt comme s'il hâlait derrière lui un camion de vingt tonnes, depuis des heures.

A plusieurs reprises il tomba, resta le nez au sol, presqu'évanoui. Puis il se releva et poursuivit son chemin. Il monta des escaliers invisibles dans la nuit, suivit à nouveau des galeries qui semblaient remonter vers la surface du sol. Mais dans l'obscurité il lui était impossible de se rendre compte dans quel sens étaient les pentes.

Soudain, sa main rencontra une échelle de fer fixée le long d'une paroi. Il gravit les échelons.

Les explorateurs de l'Everest, *Le toit du monde*, ont raconté qu'à l'altitude fabuleuse de huit mille mètres l'alpiniste est obligé après chaque pas de s'arrêter pour respirer plusieurs fois, tellement l'air est rare sur ces cîmes.

Après chaque nouvel échelon gravi le colosse devait de la même façon s'arrêter durant de longs moments et sa respiration haletante et précipitée ressemblait au hennissement d'un taureau en fin de course, alors que le torero agite devant lui la cape rouge qui dissimule l'épée qui va lui donner la mort.

Jambe-de-Bœuf rassemblait toutes ses forces, toute son énergie.

Échelon par échelon il remontait vers le sol. Soudain sa tête se heurta à une trappe. A une trappe qui était durement fermée par un cadenas qu'il tâta dans l'ombre. A travers les joints il lui sembla apercevoir la lueur du jour. Il s'arcbouta sur les échelons de fer et tenta de soulever la trappe. Un rayon de soleil, mince comme la lame d'une épée, perça soudain, oblique et dorée, l'obscurité du souterrain.

Chapitre XXII

Beafsteack Pommes frites

Ce rayon parut en une seconde rendre au colosse toutes les forces qu'il avait perdues. S'arcboutant à la manière du géant Atlas qui, dit-on, supporta le monde sur ses épaules, il banda ses muscles dans un effort fantastique; le cadenas arraché céda soudain, la trappe s'ouvrit d'un coup, à la manière du couvercle des boîtes qui renferment

(1) Voir le *Serpent à plumes*, par R. Duchateau. Un fort volume illustré : 7 fr. 50 (Éditions sociales internationales).

un diable à ressort et soudain Jambe-de-Bœuf se trouva au milieu d'une forêt qu'illuminait les derniers feux du soleil couchant.

Des oiseaux chantaient. Tout était calme. D'un bond il fut dehors. Mais l'effort prodigieux qu'il venait d'accomplir l'avait achevé.

A l'instant où la trappe se referma avec un bruit sourd, le cœur du colosse se mit à battre avec la rapidité d'un roulement de tambour; des sueurs froides lui montèrent aux tempes et il s'écroula sur le lit de feuilles mortes.

. . . . . .

Quand il revint à lui, la nuit était complète; à demi inconscient il se releva et se mit à errer dans la forêt obscure. Des branches d'arbres venaient lui frapper la figure et des ronces lui griffaient les mollets; il était dans un état de demi inconscience; il ne se préoccupait nullement de ce qui lui arrivait et était absolument incapable de réunir ses esprits.

Une seule chose comptait pour lui, la faim qui lui tenait les entrailles; il lui semblait qu'il n'avait pas mangé depuis des siècles.

Après quelque temps, il parvint sur une grande route et se mit machinalement à la suivre; il aperçut entre les arbres les lumières d'une ville située dans une vallée. Il ne tarda pas à parvenir à la lisière de la forêt.

La première maison qu'il rencontra était un cabaret où deux ouvriers terminaient un casse-croûte. Avec une allure d'automate, Jambe-de-Bœuf pénétra dans la guinguette, s'assit à une table et demanda qu'on lui serve au plus vite à manger et à boire, beaucoup à manger et beaucoup à boire, car il mourait de faim.

Avec ses vêtements déchirés et couverts de taches blanches de craie et de boue, ses cheveux en broussailles et sa barbe de plusieurs jours, Jambe-de-Bœuf avait l'allure d'un vagabond.

La patronne, une petite femme sèche et maigre aux cheveux noirs, à la tête ronde, aux lèvres minces, qui avait dans son allure quelque chose d'une fourmi, regarda le colosse avec défiance et lui demanda :

— Vous avez de l'argent au moins ?

Jambe-de-Bœuf fouilla ses poches; il retrouva son porte-monnaie que la bande des Trèfles Noirs, ne lui avait pas enlevé et en sortit quelques billets froissés.

Il prit un billet de cinquante francs, et le tendit à la bonne femme en lui disant :

— Je ne vous demande pas de monnaie. Mais donnez-moi à manger, beaucoup à manger. Je meurs de faim.

Après quelques minutes, la patronne, dont les mouvements étaient aussi rapides et aussi précis que ceux de l'animal auquel elle ressemblait, revint en apportant un immense plateau sur lequel se trouvait une quantité fabuleuse de nourriture; il y avait une omelette de douze œufs, un saladier où se mélangeaient de la chicorée frisée et des œufs durs, une pyramide de saucissons et de jambon coupé en tranches, un bifteck de la taille d'un gigot entouré d'un demi sac de pommes de terre frites...

Si cette quantité de nourriture était prodigieuse, plus prodigieuse encore fut la rapidité avec laquelle le colosse la fit disparaître.

Il avait un tel appétit que les deux ouvriers qui dînaient à la table voisine, s'arrêtèrent bouche-bée, la fourchette levée, pour regarder ce spectacle. On eût dit un repas de Gargantua tel qu'il est représenté dans les images d'Épinal et où l'on voit le géant engloutir des bœufs entiers et se désaltérer avec des barriques de vin. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il n'en restait littéralement rien dans les assiettes et dans les plats.

Jambe-de-Bœuf essuyait sa bouche avec une visible satisfaction.

Il réclama du fromage et mangea deux camemberts entiers avec une livre et demie de pain. Pour terminer il dévora à belles dents une douzaine de pommes d'Amérique qui remplissaient un saladier. Ayant enfin le ventre plein, Jambe-de-Bœuf cessa d'avoir la tête vide.

Il se rappelait soudain toutes ses aventures des journées précédentes, sa course éperdue dans les souterrains, sa bataille avec *La Casquette* et *l'Aristo*, le grand conseil du Trèfle Noir...

Les cinq hommes au visage revêtu d'une cagoule avaient décidé pour le mercredi à dix heures du soir, la mort de Pierrot Lancry. Pierrot était caché chez un blanchisseur chinois de l'île Saint-Germain. C'était de Sun Chen, un ami de Jambe-de-Bœuf qu'il s'agissait... Mais quel jour était-il ?

Un journal du soir traînait sur le marbre d'une table voisine. Le colosse s'en saisit. Il ne se préoccupa pas d'un mystérieux cambriolage, rue Feydeau, qu'annonçait un titre sur plusieurs colonnes. Une seule chose le préoccupait, la date.

Le journal était daté du jeudi 25 avril 1936. La pendule du cabaret marquait dix heures moins vingt-cinq. Il était trop tard pour sauver Pierrot...

Comme Phileas Fogg après son tour du monde, Jambe-de-Bœuf, après un voyage sinistre dans les souterrains de la bande des Trèfles était en retard de vingt-quatre heures.

Le colosse resta quelques instants comme frappé de stupeur. Il entendait confusément la patronne qui lavait la vaisselle dans l'arrière-boutique, les deux ouvriers qui parlaient à une table voisine...

Ainsi Pierrot avait été tué par le Trèfle Noir, Fil-de-Fer était en prison, lui-même était certain d'être arrêté... Les amis de Clément Lothaire étaient vaincus...

Fébrilement il fouilla les colonnes du journal qui se trouvait devant lui, cherchant les trois lignes qui peut-être le renseigneraient sur le sort de Pierrot.

(A suivre.)

Vient de paraître :

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

par R. DUCHATEAU

E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

Tous nos petits lecteurs voudront lire ce passionnant roman d'aventures dont la suite paraît dans notre journal, sous le titre : « **Le Trèfle Noir** ».

Un fort volume illustré par Jeanser.

Franco commandé à nos bureaux :

7 fr. 50

Variétés

CHARADES

I

Mon premier est une ville de France et mon tout également dans le Nord.
Quand à mon second, c'est un fruit dont on fait de la pâte.

II

Mon premier est l'intersection de deux droites.
Mon second est la boisson préférée des habitants de mon tout.
Et tout indique une répétition.

III

Mon premier est fréquent en hiver.
Mon second dure soixante minutes.
Et mon tout est un bruit confus.

IV

Mon premier est ce qui chez l'homme a besoin d'être nourri.
Mon second est un tout petit fruit.
Mes derniers servent à regarder.
Et mon tout sert à ramasser des objets.

ANAGRAMME

Je suis un animal de la basse-cour et, j'ai cinq lettres. Brouillez ces lettres et je sers à mieux voir les objets trop petits.

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, reconstituez un proverbe :
AAAA, EE, II, UUU, D, J, MM, Q, B, S, TT, V, X.

PROBLÈME

posé par Maurice Letailleur

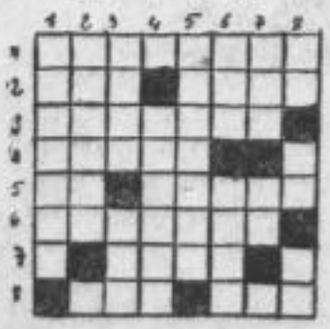
Demandez à un de vos camarades combien font 1040 + 1040 + 10 + 10 ?
Vous pouvez être à peu près sûr qu'il vous dira 3000 au lieu de 2100.

Un cycliste s'entraîne sur la route. A l'arrivée de la seconde étape, on lui demande combien il a parcouru de kilomètres et pour intriguer ses auditeurs, il leur répond : J'ai fait deux étapes et le nombre de kilomètres pour chacune s'écrit avec les mêmes chiffres, mais renversés. Je peux vous dire en outre que leur différence est le onzième de leur total... Combien de kilomètres avait parcourus ce cycliste-calculateur.

A QUI LE CHAPEAU ?

(Toutes les solutions en page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Qui fait le commerce sur des bateaux. — 2. Règle, fleur. — 3. Inventa. — 4. Votre mère. — 5. Pronom. Fripée. — 6. Illustre chirurgien français. — 7. Vieux. — 8. Ne craint pas. Point cardinal.

Verticalement. — 1. Nourriture. — 2. Style d'architecture. — 3. Bruit que l'on fait pour imiter les gens qui mangent. Fatigué. — 4. Lieu où on range les autos. — 5. Groupe de trois choses ou de trois personnes. — 6. Cri du paon. Quantité prescrite. — 7. Employa. Préfixe. — 8. Note de musique. Se met au doigt pour coudre. Note de musique.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 62

Horizontalement. — 1. Eléphant. — 2. Passager. — 3. Aspérité. — 4. Arts. — 5. Noirs. Es. — 6. Eva. Te. — 8. Un yoler. — 9. Légère.

Verticalement. — 1. Epagneul. — 2. Las. Orne. — 3. Espoir. — 4. Pse. Rêve. — 5. Haras. Or. — 6. Agir. Le. — 7. Netteté. — 8. Tresera.

LE COIN DES FILLETTES

Une bordure de biais

Pour border un travail, une encolure de robe par exemple, il est beaucoup plus joli de poser un biais que de faire un rentré. Voici comment on fait : dans un carré de tissu vous coupez dans la diagonale une bande de 2 cm. environ de large (voyez la figure). Pour poser cette bande vous la fixez au bord de votre décolleté, endroit contre endroit, à petits points devant. Quand elle est cousue tout le tour vous la retournez et vous la cousez de l'autre côté en faisant un petit rentré. Le tissu étant en biais prend exactement la forme que vous voulez lui donner, mais il faut faire bien attention en fixant le premier côté de ne pas tirer sur la bande qui se déformerait trop.

Les Conseils de tante Camille.

Lorsqu'on mange des noix, *il est bien triste de constater que la partie à manger est bien petite alors que la coque est si grosse. Vous avez déjà appris comment utiliser les coquilles de noix pour faire de petits jouets, mais en voici maintenant une utilisation ménagère. Vous avez entendu parler du brou de noix qui sert à colorer les meubles blancs, n'est-ce pas? Vous pouvez en faire très facilement vous-mêmes voici comment : vous laissez sécher vos coquilles pendant quelques temps, puis vous les mettez dans de l'eau (environ 200 grammes de coquilles par litre d'eau), vous faites bouillir pendant deux heures. Vous passez à travers un chiffon puis, quand il est refroidi, vous l'utilisez avec un pinceau.*

La cuisine de Toutoune. — *Un dessert à base de figues en hiver. On se demandera autour de vous comment cela se peut, quand vous l'annoncerez, et pourtant c'est bien simple. En effet, pourquoi manger les figues sèches telles que vous les achetez chez l'épicier, alors qu'il vous suffit de les mettre dans une casserole avec un ou deux morceaux de sucre et un petit peu d'eau. Vous laissez bien cuire à feu doux jusqu'à ce que vos figues soient gonflées, puis vous les saupoudrez de sucre. Vous pouvez les servir comme cela ou encore les mettre sur du riz au lait ou une crème à la vanille.*

La course aux cerceaux

Il faut deux cerceaux par concurrent en course.

A un signal donné, tous les concurrents en ligne posent devant eux un de leurs cerceaux et sautent dedans, puis ils posent l'autre cerceau par terre devant eux et y sautent encore à pieds joints. Il s'agit alors, sans bouger les pieds posés dans le deuxième cerceau, de se retourner, de ramasser le premier et de le remettre devant soi. Ainsi, on continue à passer d'un cerceau à l'autre jusqu'à ce qu'on soit arrivé au but. Le premier arrivé est le vainqueur, mais pour un peu que le plancher soit glissant, le parcours risque fort d'être coupé de quelques chutes.

Construisons un pupitre lumineux.

D'après le croquis ci-joint, il vous sera facile de construire un pupitre. Il mesurera 40 centimètres sur 30 centimètres. La plus grande hauteur, derrière, est de 13 centimètres. Le devant a 5 centimètres de haut. Dans la planchette supérieure, découpez un rectangle de 30 centimètres sur 20 centimètres, qui constituera l'emplacement de votre verre dépoli. Celui-ci doit s'emboîter exactement dans le cadre restant. 4 petites équerres de bois seront placées aux 4 angles, pour le soutenir.

Une lampe électrique placée dessous, vous permettra de calquer sans difficulté tous les dessins que vous voudrez reproduire.

Le papa de Bernard l'interroge en histoire, car, demain a lieu la composition d'histoire ancienne :
— Qui était Alexandre le Grand ?
— ...
— Qui était César ?
— ...
— Qui était Annibal ?
— ...
Toutes questions qui demeurent sans réponse.
— Mais enfin, tu ne sais rien, dit le papa mécontent.
Alors, Bernard sortant brusquement de son silence, et d'un ton agressif :
— Est-ce que tu sais, toi, qui est Mickey ?

o

Humour anglais. — Dans un grand magasin, un monsieur se présente, désirant acheter un porte-plume réservoir.

— Un petit, dit-il, car c'est pour ma femme.
— Une surprise ? interroge aimablement la vendeuse.
— Je vous crois, mademoiselle, elle m'a demandé une automobile.

o

Robert part en vacances avec sa maman. Sur le quai de la gare, au moment des adieux, la grand'mère dit à Robert :
— Grand'maman sera bien triste, quand tu seras parti. Tu lui écriras, n'est-ce pas ?
— Bien sûr, je t'enverrai des cartes-postales.
— Et qu'y mettras-tu ?
— Des timbres, pardi...

o

L'Écossais généreux. — Un riche Écossais se promenant autour de sa belle propriété, aperçoit dans un champ un misérable en haillons, qui mange de l'herbe.

— Comment, mon pauvre garçon, la misère vous a réduit à manger de l'herbe ?
— Comme vous le voyez, monsieur. Je suis en chômage depuis plusieurs mois.
— Pauvre petit. Allez donc dans mon jardin, vous y trouverez une herbe bien plus haute et bien plus tendre!

o

Jean (9 ans), raconte à son petit frère, Louis (3 ans), avec force détails, le rêve qu'il a fait la nuit dernière :

« J'étais chez grand'mère, nous étions beaucoup d'enfants et il y avait des tas de bonnes choses à manger; des tartes aux pommes, des babas à la crème, des éclairs au chocolat, des bonbons fourrés aux fruits, de la crème fouettée, etc... Nous avions le droit de manger tout ce que nous voulions.
— Est-ce que j'étais avec toi? demande le petit frère.
— Ma fois non, je ne me rappelle pas t'avoir vu.
Savez-vous ce qui arriva. Le petit Louis de jalousie a fondu en larmes, et cria, jusqu'à ce qu'on lui apportât des gâteaux secs, pour le consoler.

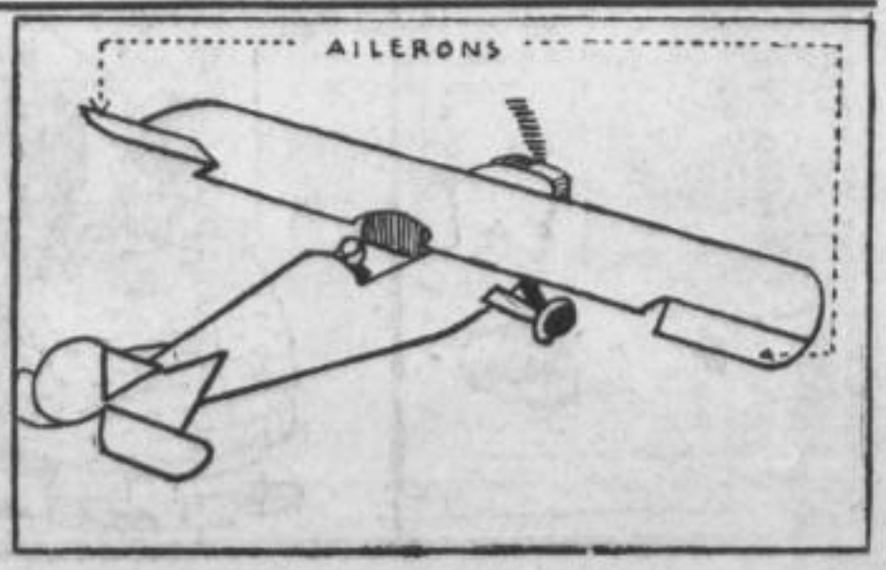
LES PETITS AVIATEURS

QU'EST-CE QU'UN AVION ?

LES AILERONS

La stabilité longitudinale des avions est assurée par le gouvernail de profondeur.

La stabilité latérale, d'une importance capitale, puisqu'elle permet de rétablir l'équilibre transversal compromis, soit par le vent, soit par un virage, est assurée par des dispositifs appelés ailerons qui ne sont autres que des volets mobiles de haut en bas et qui sont commandés par le « manche à balai » qui actionne en même tempe le gouvernail de profondeur.



La plus grande pépite d'or fut découverte en 1858, en Australie. Elle fut vendue, à l'époque, 10.500 livres sterling.

o

Certains oiseaux peuvent atteindre un âge très avancé. On a pu constater que des perroquets ont pu vivre quatre-vingt-dix ans et même cent ans. Les corbeaux vivent également très vieux, et même les oies; on en a vues qui étaient vieilles de près d'un demi-siècle.

Elles n'étaient certainement plus bonnes à manger!

o

Un pays où il faut être propre. C'est l'Utah, région des Etats-Unis d'Amérique, où il faut prendre au moins un bain par semaine, sous peine de contravention.

o

Les mers de Chine recèlent une si grande quantité de poissons électriques qu'il est dangereux de s'y baigner. En effet, leurs coups vous donnent une décharge électrique très violente qui fait perdre connaissance et couler au fond de l'eau. On connaît plus de vingt familles différentes de ces poissons.

o

Le Japon est un des pays les plus peuplés du monde. D'après les dernières statistiques, il y aurait 935 habitants au kilomètre carré, c'est-à-dire deux fois plus que la Belgique qui est, cependant, un pays fort dense.

o

A San Francisco, grand port américain situé sur la côte du Pacifique, certains journaux s'impriment, chaque jour, en cinq langues différentes: anglais, italien, espagnol, allemand, chinois, car la population y est très cosmopolite.

o

Les fourmis se reconnaissent entre elles; on dit même qu'elles éprouvent les unes pour les autres la plus grande tendresse. Un grand observateur des fourmis a gardé, pendant sept ans, un nid de fourmis. Au bout de ce temps, il n'en restait plus que deux, les autres étaient mortes. Ces deux-là vécurent encore deux ans; puis l'une d'elles mourut aussi; l'autre en conçut un tel chagrin qu'elle ne lui survécut pas.

« La légende d'Icare », dessin de Jeanser, d'après une gravure de la Renaissance allemande.

LES HOMMES AILÉS

par **BOUR**

De tout temps, l'homme a rêvé d'imiter les oiseaux : de s'élancer dans les airs et de s'y maintenir par le seul effort de ses muscles. Une légende, très ancienne, raconte qu'un homme appelé *Icare* s'était fixé sur le dos, avec de la cire, de grandes ailes d'oiseaux et s'était envolé; tout marchait bien et Icare, joyeux, s'élevait de plus en plus haut dans les airs... au point qu'il approcha du soleil, que le soleil fit fondre la cire, que les ailes se détachèrent et que le malheureux garçon vint s'écraser sur le sol! Aussi nous conseillons à nos amis qui peuvent avoir des aigles empaillés, de ne pas leur arracher leurs ailes pour se les fixer sur le dos, même avec de la colle forte!

Pourtant, puisque l'oiseau vole, pourquoi l'homme ne pourrait-il pas voler? L'oiseau, lui aussi, est plus lourd que l'air. Sans doute, mais il est quand même merveilleusement léger et son corps renferme de grandes poches qui se remplissent d'air; on dit même que l'air peut pénétrer jusque dans ses os. Et puis, voyez comme ses ailes sont grandes par rapport à sa taille, par rapport à son poids. Pour être « équilibré » comme l'oiseau, l'homme devrait avoir une paire d'ailes plus large, qu'une rue! Or, il ne possède pas les muscles nécessaires pour les remuer. Le corps de l'oiseau se prête au vol; la poitrine de l'oiseau est faite comme une proue de navire, et des muscles très forts viennent s'attacher sur cette arête osseuse. Ajoutons que depuis tant de siècles qu'il est « un voleur », l'oiseau connaît son métier : remuer des ailes est une affaire compliquée en effet, il ne suffit pas de battre l'air de haut en bas, mais aussi *en même temps* d'avant en arrière, et d'une façon très particulière; quand on a pu photographier le vol d'un oiseau, on s'est aperçu que *la forme de l'aile changeait pendant le vol*, l'oiseau joue de l'aile comme d'un éventail!

Il ne faut jamais désespérer. Certains inventeurs n'ont pas désespéré. En regardant les oiseaux, on peut en effet constater ceci : quand l'oiseau a atteint une certaine hauteur, il peut se tenir dans l'air, les ailes étendues, immobile ou presque; il fait ce qu'on appelle du « vol plané ». Et pour faire du vol plané, il n'est pas besoin d'une grande intelligence : un simple morceau de toile tendu sur un cadre de bois y parvient, c'est le *cerf-volant*.

Depuis qu'on inventa l'avion, et que l'étude de l'air, des vents, des nuages (ce qu'on appelle la *météorologie*), entra dans le domaine pratique, la question du vol sans moteur, du *vol à voile*, fut à nouveau posée — et résolue. *L'homme-volant* (comme on dit : « le cerf-volant ») est une réalité, depuis quelques années seulement. Les premiers vols à voile furent effectués par Auger et Abrial, mais le procédé fut développé par Kronfeld, en Allemagne; actuellement, dans le massif de la Rhoen, à 1.000 mètres d'altitude, un grand nombre de pilotes essayent des *planeurs*, puis partent pour des vols de 100, 200, 500 kilomètres et plus! Un planeur ressemble à un avion à moteur, c'est un monoplan de petit format (14 mètres et 6 mètres de long); très léger, pesant à peine 150 kilogs; muni de gouvernails tout comme l'avion. Quand le pilote s'est installé dans la carlingue, on lance l'appareil ainsi qu'un cerf-volant; deux équipes de jeunes gens le tirent avec une corde élastique (un *sandow*), courent de plus en plus vite en dévalant une pente, puis dans une brusque détente lâchent l'appareil; celui-ci quitte la montagne, se trouve au-dessus de la plaine et là « profite » des vents pour accomplir le trajet prévu. Toute la difculté du vol à voile tient dans cette « utilisation » des courants aériens.

Avant la guerre, on organisait fréquemment, en France, des concours de « ballons libres ». Des ballons de même type, partis du même lieu, à la même heure, atterrissaient à des endroits très différents, ayant parcouru des distances très inégales. L'habileté du pilote consistait à gagner d'abord et à ne pas quitter ensuite (tantôt lâchant du gaz, tantôt jetant du lest) la zone de l'atmosphère où le meilleur vent soufflât dans la direction cherchée. Vous avez pu remarquer vous-mêmes, lorsque vous faisiez une ascension, ou en vous promenant dans la campagne, que souvent « le vent tourne ». Les courants aériens sont, en effet, très variables dans l'espace, et aussi en un même point à différents moments de la journée. Dans ces conditions il est bien difficile de manœuvrer un ballon, mais que dire d'un planeur qui ne peut pas s'élever dans l'air par la seule force du gaz, ni régler l'ascension par la soupape et le sac de sable? Le planeur peut évidemment, quand il a gagné de la vitesse, manœuvrer son gouvernail de profondeur, « donner le coup de barre », qui le fera remonter un peu, mais cela ne pourra jamais que retarder sa chute, et non l'amener *plus haut* qu'au départ. Pour obtenir ce résultat, le planeur utilise les « courants ascendants » des vents qui vont du sol vers le ciel. Il faut bien se rendre compte que l'air est constamment en mouvement; au sol nous ne sentons que des remous, car à cause des aspérités de la surface, et même à cause des arbres, des murs, etc., les vents se heurtent les uns les autres, de telle façon que lorsque cette bataille se produit dans une vallée, les vents refluent et *grimpent le long des pentes*. Mais il y a d'autres courants ascendants : en cas d'orage, par exemple, tant que se manifeste la différence de « pression », ou à l'intérieur de certains nuages; mais il y a mieux, ce sont les courants que provoque l'échauffement de la terre sous le soleil : à certains endroits mieux exposés où la terre est plus chaude, l'air monte relativement vite comme dans une étroite cheminée pour redescendre plus lentement, sur une plus grande surface en d'autres points. Une expérience vous permettra de comprendre le phénomène : placez-vous, une bougie allumée à la main, devant la porte d'entrée de votre appartement (à l'intérieur de l'appartement, la porte étant fermée); il fait froid dehors et chaud chez vous; or l'air froid entre dans la pièce par le bas de la porte (approchez la flamme de la bougie, la flamme se tournera vers l'intérieur), mais de l'air chaud sortira de la pièce vers le palier par le haut de la porte (la flamme de la bougie se tournera vers l'extérieur); donc *quand l'air froid se réchauffe il monte, formant un courant ascendant.*

C'est en vertu de ces phénomènes, que des planeurs ont pu parcourir de si grandes distances, monter à plus de 4.000 mètres, tenir l'air deux jours...

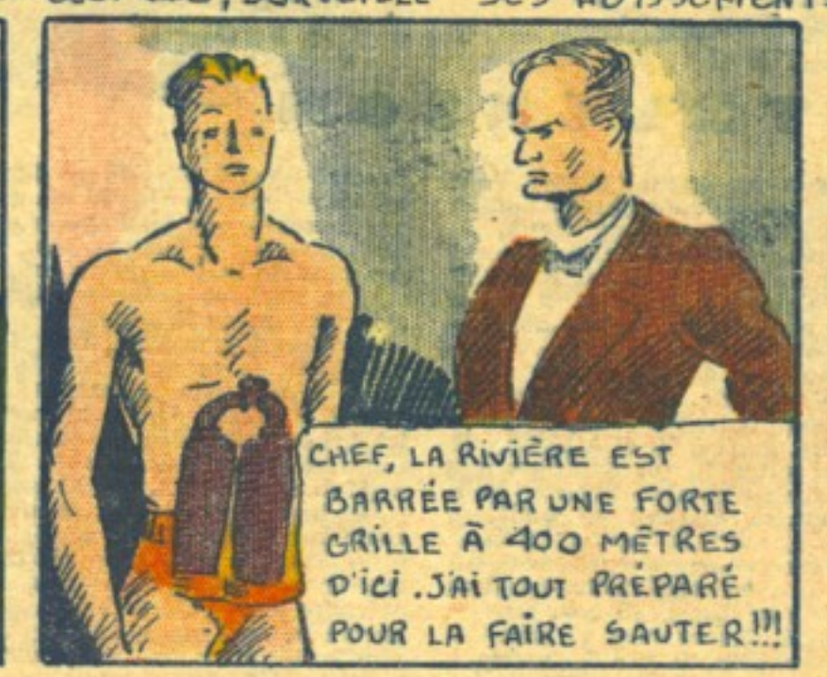
Malheureusement, tout vol plané, si beau soit-il, se termine toujours par une « panne »; en effet, quand le planeur s'est posé, il ne peut plus repartir par ses propres moyens.

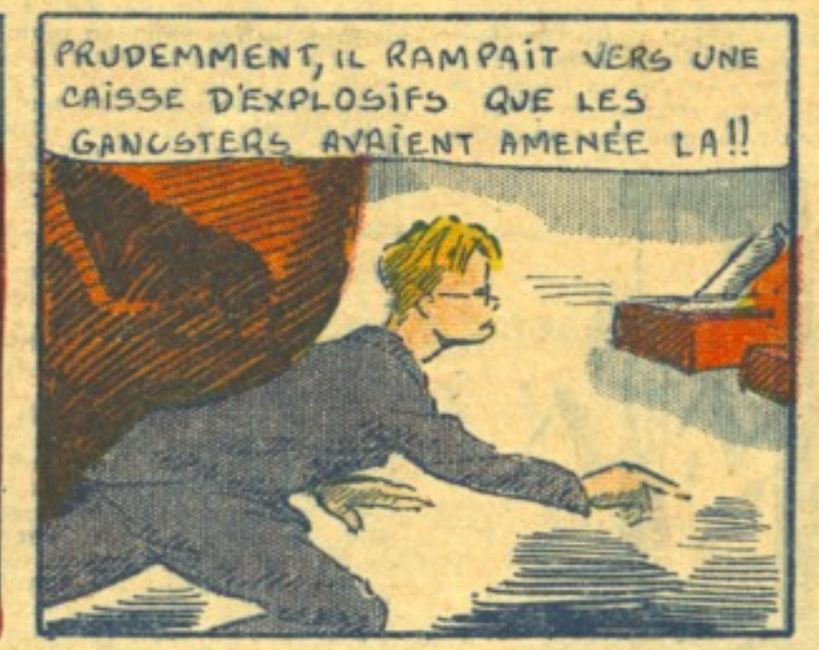
LES GANGSTERS DE L'AIR.

HECTOR FIÉDOUCHE

JULOT LA GOUPILLE

LE CHEF DES GANGSTERS DE L'AIR, LE COMTE ARNO, MÉDITE DE S'EMPARER DE L'OR DE LA BANQUE DE FRANCE! LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE, SURVEILLE SES AGISSEMENTS.





Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chancelier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis, réfugiés dans un fortin de l'île, s'est emparé de l'*Hispaniola, *et veut retourner dans le fortin, mais il trouve celui-ci occupé par les mutins et il est prisonnier.*

SIXIÈME PARTIE

Chapitre II

ENCORE LA TACHE NOIRE

(suite)

— Marche, dit George, marche toujours, tu ne te moqueras pas plus longtemps de tes camarades. Tu es un blagueur, mais tu es dégommé maintenant, et tu pourras toujours descendre de ce tonneau pour prendre part au vote.

— Je pensais que tu connaissais les règles, répliqua Silver avec mépris; si tu ne les connais pas, en tout cas, moi je les connais; et j'attendrai ici, car je suis toujours votre capitaine, pensez-y, jusqu'à ce que vous fassiez connaître vos griefs et que j'ai répondu. En attendant, votre tache noire ne vaut pas un biscuit. Après cela nous verrons!

— N'aie aucune espèce d'appréhension, répliqua George, nous sommes tous d'accord là-dessus. D'abord, tu as gâché cette croisière, tu n'auras pas l'audace de le nier; 2° tu as laissé l'ennemi s'échapper de ce piège pour rien. Pourquoi voulaient-ils partir? je n'en sais rien, mais il est clair qu'ils le voulaient; 3° tu ne nous as pas laissés courir sur eux pendant qu'ils fuyaient. Nous voyons clair dans ton jeu, John Silver, tu veux tricher et c'est ça qui n'est pas correct; et enfin 4° il y a ce garçon-ci.

— C'est tout? demanda Silver tranquillement.

— Et c'est assez, répliqua George. Nous serons tous pendus et nous sècherons au soleil par ta faute.

— Eh bien, à votre tour, écoutez. Je vais répondre à vos quatre points, l'un après l'autre: J'ai gâché cette croisière, dites-vous. Et pourtant, vous savez tous ce que je voulais, et vous savez tous que si on avait fait ce qu'il fallait, nous serions cette nuit, comme les précédentes, à bord de l'*Hispaniola*, chacun de nous vivant, en bon état, ayant baffré de la tarte aux prunes et le trésor à bord, tonnerre! Eh bien, qui m'a contredit? Qui m'a forcé la main? moi, capitaine régulier. Qu'est-ce qui me destinait la tache noire, le jour même où nous avons débarqué, et qui a commencé la musique? Ah! c'est une belle musique, je suis d'accord avec vous sur ce point, qui ressemble fortement à celle que l'on fait au bout d'une corde à *Exécution-Dock* près de Londres, par ma foi! Et qui a fait cela? Eh bien, Anderson et Hands, et toi, George Merry. Et toi, qui es le dernier venu à bord de cette bande de déloyaux, tu as le toupet du diable, de te présenter comme capitaine à ma place. Toi qui nous as coulés! Par tous les diables, ceci dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer.

Silver s'arrêta; et je pus voir sur le visage de George et de ses copains, que ces mots n'avaient pas été dits en vain.

— Voilà pour le numéro un, s'écria l'accusé, en essuyant la sueur de son front, car il avait parlé avec une telle véhémence que toute la maison en tremblait. Je vous donne ma parole que ça me dégoûte de parler avec vous. Vous n'avez ni intelligence ni mémoire, et je me demande ce que vos mères avaient dans la tête, quand elles vous ont laissé naviguer. Des marins, vous autres, des gentilhommes de fortune, des tailleurs, voilà ce que vous êtes!

— Continue, John, dit Morgan, réponds sur les autres questions!

— Ah! oui, les autres questions, un bel ensemble, n'est-ce pas! Vous dites que cette croisière est foutue, mais, bon Dieu, si vous pouviez savoir jusqu'à quel point elle l'est! Nous sommes si près du gibet que j'en ai mal au cou rien que d'y penser. Vous les avez vus sans doute, les pendus enchaînés, des oiseaux voltigeant autour d'eux, et les marins les montrent du doigt en descendant avec la marée. « — Qui est celui-là? dit l'un. — Celui-là? mais c'est John Silver; je l'ai bien connu, dit un autre. » Vous pouvez entendre les chaînes s'entrechoquer pendant que vous passez et atteignez la bouée suivante. Eh bien! voilà à peu près où nous tous, fils de nos mères, nous en sommes, grâce à lui et à Hands, et à Anderson, et autres foutus imbéciles que vous êtes. Et si vous voulez savoir ce qu'il en est du numéro quatre; ce qu'il en est de ce garçon, mort de mes os, n'est-ce pas un otage? Devons-nous perdre un otage? non jamais! Il peut être notre dernière chance, et ça ne m'étonnerait pas. Tuer ce garçon, pas moi, camarades; et pour le numéro trois, eh bien, il y a beaucoup à dire. Peut-être que vous comptez pour rien d'avoir un vrai docteur de l'université qui puisse nous visiter chaque jour. Toi, John et ta tête fêlée, ou toi, George Merry, que la fièvre secouait il y a encore six heures, et qui a encore les yeux couleur de citron à la minute présente. Et peut-être aussi que

— *Qui est celui-là ? dit l'un.*

vous ne savez pas qu'il doit venir un bateau de secours? Mais c'est un fait et pas d'ici longtemps, et nous verrons qui sera content d'avoir un otage quand il sera là! Et en ce qui concerne le numéro deux et pourquoi j'ai fait un marché? Est-ce que vous ne vous traîniez pas sur les genoux pour que je le conclue? Vous vous traîniez sur les genoux, tant vous étiez abattus et vous seriez morts de faim, en outre, si je ne l'avais fait; mais cela n'était rien. Regardez: voilà la raison!

Et il jeta sur le sol un papier que je reconnus aussitôt. Ce n'était rien d'autre que la carte sur papier jaune, avec les trois croix rouges, que j'avais trouvée dans la toile cirée au fond du coffre de Billy Bones! Pourquoi le docteur la lui avait donnée était plus que je ne pouvais imaginer. Mais si c'était inexplicable pour moi, l'apparition de la carte avait quelque chose d'incroyable pour les mutinés survivants. Ils sautèrent dessus comme des chats sur une souris; elle passa de mains en mains, ils se l'arrachaient des mains les uns les autres et par les jurons, les cris, les éclats de rire enfantins, dont ils accompagnaient leur examen, on aurait pensé que non seulement ils touchaient l'or de leurs doigts, mais qu'ils avaient par-dessus le marché repris la mer avec le trésor, en complète sécurité.

— Oui, dit l'un, c'est sûrement celle de Flint: J. F., une barre dessous et deux demi-clefs, c'est toujours comme cela qu'il faisait.

— C'est très joli, fit George, mais comment pourrons-nous fiche le camp d'ici, sans bateau?

Silver se leva tout d'un coup, et s'appuyant d'une main contre le mur:

— Je te donne maintenant un avertissement, George, encore un mot et nous sortons pour régler cette affaire. Compris... Comment l'emporter? Eh bien, est-ce que je sais? C'est à vous de me dire cela, toi et les autres, qui avez perdu ma goélette, avec vos histoires que le diable vous emporte! Mais vous ne le pouvez pas. Vous n'avez pas plus de malice qu'un cafard. En tout cas, tu parleras poliment, George Merry, c'est moi qui te le garantis.

— C'est déjà très joli, fit le vieux Morgan.

— Joli, je te crois! dit le maître-coq. Vous avez perdu le bateau et moi, j'ai trouvé le trésor. Qui a le mieux travaillé ici dedans? Eh bien, je démissionne, sacré tonnerre! Choisissez qui vous voulez comme capitaine; pour moi, j'en ai assez!

— Silver! crièrent-ils. Cochon-Rôti pour toujours! Cochon-Rôti, capitaine!

— Alors, c'est ça, la chanson! cria le maître coq. George, je crois que tu dois attendre une autre occasion, mon ami! Et encore heureux que je ne sois pas un homme vindicatif, mais ça n'a jamais été ma manière. Et alors, camarades, cette tache noire, elle ne vaut plus rien. Dick a contrarié sa chance et abîmé sa bible! Voilà tout.

— Ça fera quand même quelque chose si on baise (1) le livre, n'est-ce pas? murmura Dick, qui semblait mal à l'aise, de la malédiction qu'il s'était attirée.

— Une bible dont il manque un morceau! répliqua Silver, en se moquant. Non pas, ça n'engage pas plus que sur un livre de chansons!

— Ça n'engage pas plus, croyez-vous? s'écria Dick avec une sorte de gaîté, eh bien, je pense que ça vaut la peine de l'avoir tout de même.

— Tiens, Jim! me dit Silver; voici une curiosité pour toi! et il me lança le morceau de papier.

Il était rond et à peu près de la même dimension qu'une pièce de vingt francs. Un côté était blanc, car c'était la dernière page du livre; sur l'autre côté on lisait un verset ou deux de l'*Apocalypse*, parmi lesquels ces mots qui me frappèrent: « Au dehors sont les chiens et les assassins. » Le côté imprimé avait été noirci avec de la cendre de bois, et déjà cela commençait à s'effacer en me salissant les doigts; sur le côté blanc, on avait écrit avec la même substance le seul mot: « Déposé. » J'ai cette curiosité devant moi en ce moment, mais il n'y reste plus aucune trace d'écriture, à part une simple égratignure, comme un coup d'ongle.

Ainsi se termina cette nuit; peu après, nous nous étendîmes pour dormir après une tournée générale, et Silver manifesta sa vengeance en mettant George Merry en sentinelle, et en le menaçant de mort s'il n'était pas loyal.

Je fus long avant de pouvoir fermer l'œil, car j'avais matière à réflexion: l'homme que j'avais tué cet après-midi, ma très dangereuse situation personnelle, et par-dessus tout la partie remarquable dans laquelle je voyais Silver présentement engagé: tenir les mutins dans une main et de l'autre s'efforcer de toute manière possible et impossible de faire la paix pour sauver sa misérable vie. Silver, lui, dormait tranquillement et ronflait bruyamment. Cependant, mon cœur était inquiet pour lui, tout méchant qu'il était, en pensant aux noirs périls qui l'environnaient et à l'ignominieux gibet qui l'attendait.

Chapitre III

SUR PAROLE

Je fus éveillé, ou plutôt nous fûmes tous éveillés, car la sentinelle elle-même se redressa d'une secousse, — et elle s'était affaissée contre le chambranle de la porte, — par une voix claire et cordiale qui nous appelait de la lisière du bois.

— Hé! Ho! dans le fortin! voici le docteur!

C'était bien le docteur. Bien que je fusse content de l'entendre, néanmoins mon plaisir n'était pas sans mélange. Je me souvenais avec confusion de ma désobéissance et de ma fuite, et quand je voyais où cela m'avait mené... au milieu de quels compagnons et de quels dangers, je me sentais tout honteux de devoir le regarder en face.

Il avait dû se lever dans l'obscurité, car il faisait à peine jour; et quand je courus à une meurtrière, je le vis debout, comme Silver l'autre fois, et dans une brume rampante jusqu'à mi-jambe.

— C'est vous, docteur! Que les bénédictions du ciel soient sur vous! s'écria Silver tout à fait réveillé et rayonnant d'amabilité en un clin d'œil. Vous êtes actif et matinal, c'est bien vrai, et c'est l'oiseau matinal, comme on dit, qui attrape les bons morceaux! George, secoue-toi, mon garçon, et aide le docteur à franchir la palissade. Tout va bien chez vos malades; ils vont bien et ils sont gais.

Ainsi, bavardait-il debout au sommet du monticule, sa béquille sous le bras et la main appuyée au mur du fortin; c'était tout à fait la voix, la manière et l'expression du John d'autrefois.

— Et nous avons aussi une petite surprise à vous faire, monsieur... nous avons parmi nous un petit étranger!... mais oui, un nouveau pensionnaire, qui à l'air en fort bon point et a dormi comme un loir, et justement à côté du vieux John. Nous

Une bible dont il manque un morceau !

sommes restés bord à bord, toute la nuit!

Le docteur pendant ce temps avait traversé la palissade et était arrivé près du maître coq, et je pus noter l'altération de sa voix quand il dit:

— Ce n'est pas Jim?

— Le même Jim de toujours! dit Silver.

Le docteur s'arrêta net sans pouvoir parler et quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il fît un mouvement.

— Bon, bon, dit-il; enfin, le devoir d'abord; le plaisir ensuite, comme vous diriez vous-même; voyons d'abord vos malades.

Un instant après il était entré dans le fortin et après m'avoir fait un petit signe de tête, il se mit à l'œuvre auprès des malades. Il semblait n'avoir aucune appréhension, bien qu'il dût savoir que sa vie ne tenait qu'à un cheveu au milieu de ces traîtres. Et il interpellait ses malades, comme s'il faisait une visite professionnelle banale dans une paisible famille anglaise. Ses manières, je pense, réagissaient sur les hommes, car ils se comportaient envers lui comme s'il ne s'était rien passé; c'est-à-dire comme s'il était toujours le médecin du bord et eux, encore de fidèles marins.

— Tu vas mieux, mon ami, dit-il à l'homme à la tête bandée; si jamais quelqu'un l'a échappé belle, c'est bien toi. Tu as la tête dure comme du fer. Et alors, George, comment ça va? Tu es d'une belle couleur sans doute. Mais quoi, ton foie est sans dessus dessous, mon bonhomme! As-tu pris ton médicament? A-t-il pris son médicament, vous autres?

— Oui, oui, monsieur, il l'a pris, c'est vrai! déclara Morgan.

— C'est que, voyez-vous, depuis que je suis devenu docteur des mutinés, ou médecin de prison, si vous aimez mieux, ajouta le Dr Livesey, de son ton le plus badin, je me fais un point d'honneur de ne pas perdre un homme pour le roi George, que Dieu le bénisse, et pour le gibet!

Les brigands se regardèrent l'un l'autre, et encaissèrent en silence.

L'un d'eux dit:

— Dick ne se sent pas bien, monsieur.

— C'est vrai? répliqua le docteur. Alors, viens ici et montre-moi ta langue. Certes, je serais bien étonné qu'il se sentît bien: il a une langue à faire peur à un Français. Encore un cas de fièvre!

— Voilà, dit Morgan, ce que c'est que d'abîmer des bibles.

— Voilà ce que c'est, comme vous dites, d'être des ânes bâtés qui n'ont pas assez de bons sens pour reconnaître l'air sain du poison et la terre sèche d'un bourbier pestilentiel. Il me paraît fort probable, bien que ce ne soit qu'une opinion, que vous aurez toutes les peines du monde à chasser cette malaria de vos organismes. Camper dans un marais, Silver, ça m'étonne de vous; vous n'êtes pas plus fou qu'un autre, mais vous ne me semblez pas avoir la plus petite notion des règles de l'hygiène.

(1) Pour prêter serment.

Il donna des drogues à la ronde et ils suivaient ses prescriptions avec une humilité vraiment risible, bien plus comme de petits pensionnaires que comme des pirates et des mutinés qui avaient du sang sur la conscience. Il conclut :

— Eh bien, voilà qui est fait pour aujourd'hui; et maintenant, je voudrais avoir un petit entretien avec ce garçon, s'il vous plaît ?

Et il fit un signe de tête négligeant dans ma direction.

George Merry était à la porte, crachant à cause du mauvais goût de la drogue qu'il avait prise, mais au premier mot de la demande du docteur, il se retourna tout rouge et cria : « Non », avec un juron. Silver donna un coup de la main ouverte sur le tonneau :

— Silence! hurla-t-il, en regardant tout à l'entour, vraiment comme un lion. Docteur, ajouta-t-il de son ton habituel, j'y avais pensé, sachant que vous avez de l'amitié pour ce garçon. Nous vous sommes tous très reconnaissants pour votre bonté. Comme vous le voyez, nous avons confiance en vous et nous absorbons vos médecines mieux que si c'était des grogs. Je crois que j'ai trouvé une manière qui conviendra à tous.

— Jim, veux-tu me donner ta parole d'honneur, comme un jeune gentilhomme (car tu es un jeune gentilhomme, bien que tu sois d'humble naissance), de ne pas filer ton câble ?

Je fis aussitôt la promesse demandée.

— Alors, docteur, dit Silver, vous allez passer la palissade et une fois dehors, je vous mène le garçon jusque-là, mais à l'intérieur et je pense que vous pourrez vous parler à travers les fentes. Bien le bonjour à vous, monsieur le docteur, et tous nos hommages au chevalier et au capitaine Smollett.

Les marques de désapprobation, que, seuls, les regards menaçants de Silver contenaient éclatèrent dès que le docteur eût quitté la maison. Silver fut immédiatement accusé de double jeu, d'essayer de faire une paix séparée pour lui seul, de vouloir sacrifier les intérêts de ses complices et victimes; en un mot de faire la chose exacte, précise qu'il faisait. Cela me semblait si évident que je me demandais comment il allait détourner leur colère. Mais il valait deux fois autant que tous les autres, et sa victoire de cette nuit lui avait donné un immense prestige. Il les traita tous de sots et de brutes, comme vous pouvez l'imaginer; il leur dit qu'il était nécessaire de me laisser parler au docteur, fit passer la carte sous leurs yeux et leur demanda s'il fallait rompre le traité le jour-même où ils allaient pouvoir partir à la recherche du trésor.

— Mais non, mille tonnerres! cria-t-il. Nous romprons le traité le moment venu, mais jusque-là je veux mettre dedans ce docteur, même si je devais graisser ses bottes avec du cognac!

Puis il leur demanda d'allumer le feu et appuyé sur sa béquille, une main sur mon épaule, les laissant en désarroi et réduits au silence par sa volubilité, plutôt que convaincus, il me dit :

— Doucement, mon garçon, doucement! Ils nous entoureraient en un clin d'œil, si nous avions l'air de nous presser...

Donc, très calmement, avançâmes-nous sur le sable, vers l'endroit où le docteur nous attendait de l'autre côté de la palissade, et dès que nous fûmes à une distance suffisante pour pouvoir nous entretenir, Silver s'arrêta : *(A suivre.)*

Le Courrier de Janot

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

Pierre P., Malestroit (Morbihan), m'écrit : « *Robert B., qui vient de prendre un abonnement de six mois à votre illustré a reçu son premier numéro ; il est très content car il le trouve très intéressant. Je voudrais en outre correspondre avec un petit camarade français. Je collectionne les timbres, les cartes postales et les images du chocolat Rhône.* » Moi je ne collectionne pas tant de choses. Mais voici l'adresse pour ceux de mes amis collectionneurs qui voudraient écrire à mon petit ami breton : *Pierre Petitgand, Le Champ Guimard, Malestroit (Morbihan).*

Mathieu M., Fez (Maroc), m'écrit lui aussi une lettre bien intéressante : « *Je lis régulièrement votre journal qui me passionne énormément. Je peux affirmer qu'aucun de tous les illustrés pour la jeunesse n'éclaire l'esprit des enfants autant que* Mon Camarade. *Mais je trouve que des articles sur la Russie et les événements espagnols devraient y paraître en grand nombre. En ce moment* Le Trèfle noir *me passionne énormément car j'adore les romans policiers et mystérieux. Je voudrais l'insigne de* Mon Camarade, *mais je ne sais pas ce qu'il faut payer. Je désirerais également correspondre avec un jeune camarade de 14 à 15 ans et habitant Paris si possible.* » Quel jeune camarade parisien voudrait écrire à *Mathieu Metteoli, 36, avenue de France, Fez (Maroc)* ? Le prix des insignes est, vous le savez, 1 fr. 50 franco.

Valentine A..., Paris (XVe), m'écrit : « *Je suis une lectrice passionnée de* Mon Camarade *et je mets sa réputation en valeur auprès de toutes mes amies et tous mes amis, et aussi j'ai apporté à mon journal favori six nouveaux lecteurs depuis deux mois, et en plus huit camarades de ma classe ce mois dernier, et tous sont très contents d'avoir fait connaissance de ce journal qui leur apporte maintenant de la joie. Aussi nous avons l'intention de fonder un club et de vous demander de nous donner les renseignements qu'il nous faut.* » Merci de ta gentille lettre, ma chère Valentine N. Je t'ai demandé, dans ma réponse, de venir me voir un jeudi vers 4 heures, 51, rue Monsieur-le-Prince. Je te donnerai tous les renseignements qu'il faudra pour fonder un club.

SOLUTIONS DE LA PAGE 7

Charades. — 1. Tourcoing (Tours-Coing). — II. Angleterre (Angle-thé-re). — III. Rumeur (rhume-heure). — IV. Corbeille (corps-baie-yeux).

Anagramme. — Poule et loupe.

Reconstruction. — Mieux vaut tard que jamais.

Problème. — 54 kilomètres et 45 kilomètres.

A qui le chapeau ? : 1 et E, 2 et C, 3 et D, 4 et B, 5 et A.

NOUS DEVONS GAGNER ENCORE DE NOMBREUX LECTEURS

ENVOYEZ-NOUS DES ADRESSES
DEMANDEZ DES SPÉCIMENS

Faites lire " MON CAMARADE "
Diffusez-le !

Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le No* ***0.40***

ABONNEMENTS	France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
	Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
	Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e).
Compte chèque postal : 974-41 Paris

EN VENTE PARTOUT

Un véritable décor de féerie. C'est ce que tous les spectateurs des fêtes du XIXe anniversaire de la Révolution d'octobre ont pensé de l'extraordinaire décoration des rues et des places de Moscou pour ces fêtes. On avait fait appel à tous les décorateurs en leur demandant de s'inspirer des traditions populaires de l'U. R. S. S. toute entière et certains d'entre eux s'étaient rendus dans les usines, les écoles, les clubs, pour aider les manifestants à organiser leurs colonnes de la façon la plus pittoresque possible. C'est ainsi que la place du Manège, une des plus grandes du centre de Moscou, était coupée en deux par une allée constituée par dix tours. Chacune de ces tours était un kiosque où on vendait des bonbons, des fruits, et toutes sortes de bonnes choses. Du haut de ces tours, descendaient, accrochés à de petits parachutes, des bonbons, des bouteilles, des jambons, etc., présentés de façon comique. Les fêtes ont duré quatre jours. Le 7 novembre, d'innombrables colonnes ont défilé sur la place Rouge et à travers la ville. Chacune avait choisi un thème et le représentait à l'aide de maquettes, de costumes, de chants, etc. Les acteurs de théâtre ou de cinéma défilaient en chantant les chansons des films ou des pièces qu'ils avaient interprétés avec succès. Plus de 3.000 ouvriers imprimeurs avaient revêtu les costumes des peuples de l'U. R. S. S. et portaient des objets symbolisant les activités de ces peuples : Et l'an prochain les fêtes du XXe anniversaire seront encore plus belles.

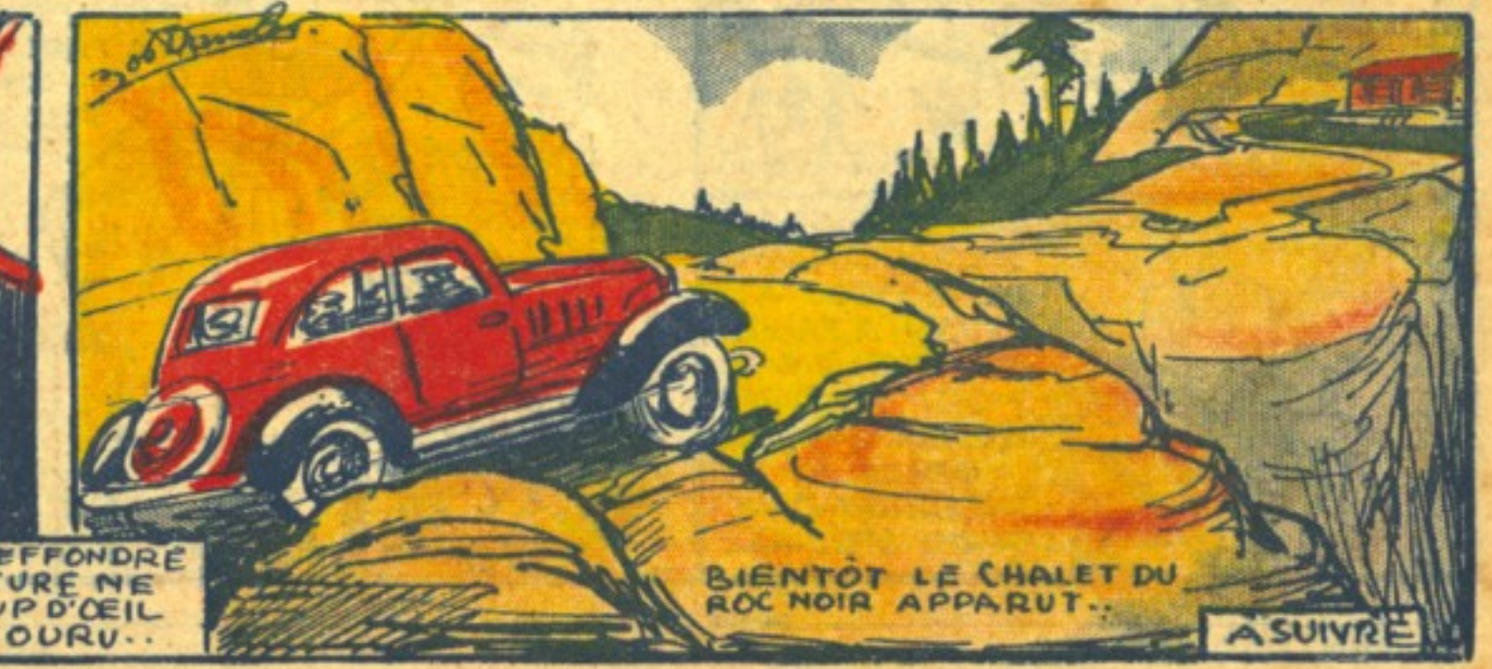
o

En U. R. S. S., les ouvriers s'intéressent beaucoup à l'éducation des enfants et l'usage se répand pour les usines de patronner certaines écoles. Mais ce patronage n'existe pas seulement en nom, il est actif, l'usine veut réellement aider l'école et pour cela crée un comité de patronage chargé de s'occuper de tout ce qui concerne l'école, aussi bien les conditions matérielles de vie des enfants que leur travail. Pour exciter l'émulation des enfants, les ouvriers d'une usine de Léningrad ont donné à l'école qu'ils patronnent un drapeau rouge qui sera attribué à la classe ayant le mieux travaillé dans l'année. En outre, ils offraient une excursion de vacances aux enfants de cette classe. Les uns sont allés sur la mer Noire, les autres ont été visiter le nouveau canal de la mer Blanche. Pendant ce temps, on ne négligeait pas les vacances des autres et après avoir choisi un site pittoresque, on y a construit la *Cité Verte*, une véritable ville pour les enfants comportant de petites villas d'habitation, cependant qu'une villa centrale renferme le club, le réfectoire, les salles de bains, etc. Les ouvrières de l'usine ont brodé des tapis pour la maison, d'autres ont confectionné des bérets pour les enfants, les ouvriers d'un atelier ont acheté à tous les enfants des manteaux imperméables et le directeur de l'usine leur a donné des canoés et des bicyclettes. Les peintres-amateurs de l'usine ont décoré la maison et les ouvriers ont organisé une bibliothèque. Enfin les ouvriers de l'usine ont fait aménager des terrains de sports et de jeux à proximité de l'école.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. — IMP. L. BELLAIS... B. FIL... Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.084.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST L'AMI D'INDIENS PERSÉCUTÉS PAR DES BUSINESSMEN SANS SCRUPULES QUI VEULENT LEURS TERRES. JIM, POUR CONTRECARRER LEURS PROJETS, PREND LA PLACE DU CHEF INDIEN MENACÉ D'ENLÈVEMENT...



CINQUIÈME ANNÉE. N° 64. — 18 FÉVRIER 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Gorilles

L'un après l'autre les gangsters désarmés

par Pat'Soum, quittent la loge de TOM avec...

...une précipitation vraiment curieuse.

La foule qui quittait la salle revient sur ses pas en entendant le bruit.

Les gangsters vont se mettre sous la protection de leur ami Joé Poum.

Tom en pleine fureur arrive et lance à nouveau son défi général...

Qu'il met aussitôt à exécution avec une virtuosité jamais égalée..

Cette fois, la foule ne peut plus douter que Tom soit un grand champion

Et, comme tel, elle le porte en triomphe ainsi que Pat'Soum en qui elle acclame l'ennemi des louches combines

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je ne sais pas si vous vous rappelez de Mme Duflan, qui est une des meilleures amies de ma parente adoptive Mme Burette. Mme Duflan, qui est sourde comme un pot entend des voix surnaturelles et elle est capable de prédire l'avenir (qu'elle dit). Dans le temps elle lisait l'avenir dans le marc de café et dans les cartes, maintenant elle est « radiesthésiste ».

Pour être radiesthésiste, il faut avoir une petite boule en fer ou en cuivre attachée à un cordon ou à une petite chaîne, et cet instrument-là on l'appelle un pendule. Un pendule, il faut pas le confondre avec une pendule. Parce qu'une pendule, c'est fait pour marquer l'heure. Tandis qu'un pendule, ça marque toutes sortes d'autres choses.

Supposez par exemple que vous soyez dans le désert et que vous ayez une grande envie de boire un verre d'eau. Eh bien, il vous suffira de prendre votre pendule à la main et de vous promener de long en large dans le désert. Tout d'un coup, il y aura un endroit où le pendule se mettra à gigoter; vous n'aurez qu'à creuser à cet endroit-là un petit trou dans les deux ou trois cents mètres de profondeur et tout de suite vous l'aurez, votre verre d'eau. A moins, bien sûr, qu'il y ait eu des « interférences » et dans ce cas-là, vous trouverez une vieille soupière à la place de l'eau. Ou bien encore, supposez qu'on vous ait volé votre porte-monnaie. Vous n'avez qu'à promener le pendule au-dessus du plan de la ville dans laquelle vous savez qu'est votre voleur, et sitôt que le pendule sera au-dessus de sa maison, il se mettra à s'agiter de telle manière que non seulement vous saurez que votre porte-monnaie est là! mais en plus que le voleur porte des bretelles avec des marguerites brodées dessus et qu'avec l'argent qu'il vous a volé, il est allé acheter des billets de cinéma pour voir le quarante-huitième épisode du Mystère du Serpent à plumes.

Mais Mme Duflan, elle, fait encore mieux que de trouver des voleurs ou des verres d'eau. Elle sait prédire le temps qu'il fera pendant une année entière. Pour cela il lui suffit de prendre son pendule et de le promener au-dessus d'un calendrier, et chaque fois que le pendule passe au-dessus d'un jour quelconque, il en sort des émanations radiesthésiques et maléfiques qui font que la longueur d'onde de Mme Duflan, combinée avec celle de l'émanateur permettent tout de suite de savoir si ce jour-là il fera de la pluie ou du beau temps. En somme le pendule radiesthésique c'est tout comme le rhumatisme que Mme Burette a au gros doigt de pied droit et qui lui permet de savoir tout de suite qu'il fera beau ou mauvais temps le lendemain. Mais ça fonctionne un an d'avance.

Pour l'année 1937, Mme Duflan avait fait des tas et des tas de prévisions, et en particulier elle avait très bien expliqué que le début du mois de janvier serait épouvantablement froid. Que le 8 janvier en particulier, on ne pourrait plus aller en classe parce que l'encre serait gelée dans les encriers, qu'on pourrait patiner sur la Seine et que le pernod de Mme Burette gèlerait dans sa bouteille malgré que le poêle soit tout rouge à côté. Ce vilain froid durerait trois semaines.

Et c'était pas seulement Mme Duflan qui disait cela; mais c'était imprimé dans des journaux tout à fait sérieux et respectables comme ceux que lit Mme Burette.

Mais le pendule de Mme Duflan a dû battre la breloque et les grands journaux aussi ont dit des mensonges là-dessus. Mais il paraît qu'ils ont l'habitude. C'est même rare qu'on ait eu si chaud au début de janvier que cette année-ci. Mémoire de Janot, je ne me rappelle pas qu'on ait eu souvent un si beau soleil en hiver que le dimanche où on est allé avec tout le club se promener au bois de Vincennes. C'est Pierrette qui avait eu l'idée de la sortie. Avec l'argent qu'on avait gagné dans la rue du Fer-à-Repasser à vendre Mon Camarade *tous les jeudis matins, notre club avait fini par avoir quelque chose comme huit francs en caisse par tête de membre.*

La trésorière avait fait cette proposition-là parce qu'il faisait si beau qu'on pourrait apporter de quoi manger et faire un pique-nique dehors, ou bien dans un café où il est permis d'apporter son manger dans le cas où le temps se refroidirait. Tout cela ne coûterait que cent sous par tête voyage compris, et il resterait encore trois francs de réserve par membre; sans compter l'argent qu'on gagnerait les semaines suivantes.

Notre sortie elle a été magnifiquement réussie. Sauf que Pierrette a renversé de la mayonnaise sur son beau manteau des dimanches, et qu'en rentrant elle s'est bien fait attraper par sa mère et qu'on ne peut pas lui donner tort à la mère, même si comme moi on aime bien Pierrette.

Mais ce qui n'était pas prévu au programme et qui a été magnifique, c'est que comme on revenait vers le château de Vincennes pour prendre le tramway, on a traversé un espèce de grand champ, ou si vous voulez, de terrain vague qu'on appelle le Polygone. *C'est très joli le* Polygone, *parce que c'est entouré d'arbres de tous les côtés.*

Tout d'un coup voilà Jacquot qui crie : «Je vois un avion, même que c'est un Potez.» Et tout le monde de regarder. Et quand on a tous été à avoir le nez en l'air, on n'en a plus vu un d'avion, mais dix, douze, vingt, cent... qui tous avaient l'air d'être en train de s'envoler ou d'atterrir. Il y en avait de tous les modèles connus des avions! Et même en plus, il y en avait de modèles inconnus. Et tout d'un coup, Jacquot a compris et il a dit : « Ce ne sont pas des vrais avions, ce sont des avions en modèle réduit. »

Et c'était vrai. Mais des modèles réduits tellement bien imités que quand ils étaient dans le ciel, il n'y avait pas moyen de savoir si c'étaient des petits modèles ou des grands avions avec des personnes dedans qui étaient en train de voler.

Alors on s'est approché du champ d'aviation du Polygone. *Il y avait là beaucoup de monde avec des avions : des enfants comme nous et aussi des gens plus âgés, des messieurs même qui remontaient leurs avions avec des vilebrequins. On a fait la conversation. Et on a appris que pour un club comme celui de la rue du Fer-à-Repasser, il n'était pas difficile du tout de construire des vrais petits avions qui volent. Mais tout cela est trop important pour que je vous en parle aujourd'hui. Je vous expliquerai cette histoire très longuement dans une prochaine lettre.*

Je vous serre la main à tous. JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

Voir la correspondance de Janot en page 11.

Un timbre revendicatif

La possession des îles n'est pas toujours très nettement affirmée et est souvent la cause de contestations nombreuses. Pour affirmer ces droits sur l'île de Coco, Costa-Rica a émis en 1936 un timbre que vous voyez ci-contre et qui représente cette île. Ainsi elle entend affirmer ses droits sur l'île d'une façon définitive. C'est d'ailleurs un procédé qui tend à se répandre et au cours de la guerre entre le Paraguay et l'Uruguay à propos de la possession des gisements pétrolifères de Gran Chaco, le Paraguay avait de la même façon émis un timbre représentant la région contestée.

Paysages algériens

Jusqu'en 1926, l'Algérie utilisait les timbres français ordinaires ou des timbres portant la mention Colonies françaises. Mais depuis cette époque elle a des timbres distincts de ceux de la métropole et pour fêter le 10e anniversaire de cette création, on a émis en 1936 une série de vignettes représentant les divers sites de l'Algérie. Le timbre ci-contre, d'une valeur de 1 fr. 50, bleu clair, représente l'entrée du Soudan à Colomb-Béchar.

Les grands artistes

Depuis 1922 l'Autriche émet, tous les deux ans environ, une série de timbres de bienfaisance consacrée à une catégorie d'artistes. Après les musiciens — le timbre ci-contre représente Mozart — il y a eu les poètes, les peintres, les architectes. En 1935, les intellectuels ont été remplacés par les grand grands chefs militaires. Chaque série comporte en général six timbres tous différents. Emis en assez petites quantités, ces timbres prennent rapidement une certaine valeur.

LE PARAPLUIE

par Colette VIVIER

ALINE et Milou sont bien contents : maman vient de leur donner deux francs pour aller à la fête, une fête foraine qui s'est installée place d'Italie.

— Le temps se gâte, a-t-elle ajouté, Aline, prends-donc le parapluie.

C'est un parapluie noir à manche courbe; il est si grand qu'Aline ne peut pas l'accrocher à son bras; elle le tient tout droit, serré contre elle. Seulement, que faire de son mouchoir? Elle se décide à le fourrer au fond du parapluie et court rejoindre Milou qui est déjà sur la place.

Les belles balançoires! Les belles montagnes russes! Les manèges, surtout, brillent de mille lumières.

— Allons sur les chevaux! crie Milou.

— Non, dans les avions! hurle Aline.

Ce sont les chevaux qui l'emportent. Dix sous le tour, ce n'est pas trop cher. Milou en choisit un blanc, et Aline un brun, avec un drôle de museau retroussé auquel elle suspend son parapluie. Ouf... quel débarras! Le beau cheval monte, descend, remonte...

— Hé, regarde un peu! chuchote Milou, debout sur sa monture comme un vrai conquérant.

Il montre du doigt un gros monsieur ventru qui, juché sur sa bête, tourne gravement en soufflant comme un bœuf.

— C'est plutôt le cheval qui devrait souffler! remarque-t-il en pouffant de rire.

Mais le monsieur l'a entendu : il est furieux!

— Attends un peu, morveux, que je t'apprenne!

Heureusement, le manège s'arrête; Milou en dégringole sans demander son reste et se sauve en entraînant Aline.

— Quel sale type, alors! Où est-ce qu'on va monter? Sur les avions?... Oh!... qu'est-ce que c'est que ça?

Une fanfare a éclaté; cela vient de cette grande baraque rouge : une loterie. Un clown tourne la roue en faisant des grimaces :

— Faites vos jeux, messieurs dames, à tous les coups l'on gagne!... Vases en cristal, colliers de perles, canifs, champagne du cru!... Vous pouvez tout avoir pour cinq sous!

— Si on essayait? propose Aline, tentée; oh! imagine que je gagne ce vase-là, avec des guirlandes!

— Et moi le canif! soupire Milou.

Il met cinq sous sur le nº 7, et Aline sur le nº 3. La roue tourne, s'arrête :

— Le numéro 3!

Aline devient écarlate: tout le monde la regarde pendant qu'elle désigne au clown le vase aux guirlandes. Comme il est beau!

— Il fera joliment bien dans la salle à manger! dit-elle, recommençons : je rejoue sur le 3!

— Moi aussi! fait Milou.

Et c'est le 3 qui sort, encore une fois!

Aline et Milou restent cloués sur place; quant au clown, il fait la grimace.

— Qu'est-ce que vous voulez? Allons, dépêchez-vous!

— Oh! le canif! s'écria Milou, tandis qu'Aline montre du doigt un nougat énorme.

Ils partent avec leurs trésors. Milou est fou de joie, il ouvre toutes les lames de son beau canif :

— Si je coupais le nougat? propose-t-il.

— Oui, oui, fait Aline, prends-le donc, ça me débarrassera!... J'ai déjà bien assez avec ce vase! C'est comme, tout à l'heure, le parap... Milou, Milou, le pa-ra-pluie!!

Le saisissement de Milou est tel qu'il manque s'étrangler avec son nougat.

— Il est resté sur le cheval! gémit Aline; oh! allons-y vite!

Ils courent au manège; le cheval est bien là... mais pas le parapluie! Aline fond en larmes; comme elle tient le vase à deux mains, elle ne peut pas s'essuyer les yeux et ses larmes coulent sur sa robe, sur le beau vase aux guirlandes. Que va dire maman?... Soudain, elle pousse un cri : là, devant elle, ce gros monsieur, que tient-il donc à la main?

— Le parapluie! Et c'est le monsieur du manège!... Oh! le voleur!... Milou, va donc le lui reprendre!

Milou obéit sans entrain; il retire poliment son chapeau :

— Pardon, monsieur; est-ce que vous êtes bien, bien sûr que ce parapluie... est à vous?

— Comment, à moi? hurle le gros monsieur; certainement qu'il est à moi! Et je vais te tirer les oreilles, morveux!

Milou bafouille une excuse et va rejoindre Aline :

— Il dit qu'il est à lui, et il m'a encore appelé morveux!

— C'est trop fort! fait Aline, attends un peu!

Elle met le vase dans les bras de Milou et s'élance vers le monsieur, qui s'éloigne déjà :

— Mon parapluie! ordonne-t-elle, vous allez me le rendre tout de suite!

Le monsieur la foudroie du regard, mais elle a saisi son parapluie, elle le tient, elle ne le lâchera pas. Les gens commencent à s'attrouper.

— J'étais au manège, explique-t-elle, et le monsieur aussi, et Milou a ri, et il s'est fâché, et il a pris le parapluie!

— Quel toupet! rugit le gros monsieur qui est devenu cramoisi; il y a... il y a des parapluies qui se ressemblent, voilà tout!

— Oh! fait Aline, celui-là est à moi, je le reconnais bien; même que papa l'a déchiré au Luxembourg, dimanche dernier, et que c'est moi qui ai fait la reprise! tenez, là, en bas!

Elle relève le bout du parapluie; la reprise y est, en effet. Les gens lancent au monsieur des regards hostiles. Mais Aline se frappe le front.

— Et si le parapluie est à vous, monsieur, dites-moi donc ce qu'il y a dedans?

— Dedans, mais... rien!... Laissez-moi donc partir!

— Et moi, déclare Aline triomphante, je dis qu'il y a dedans un mouchoir à bord rouge marqué d'un A (parce que je m'appelle Aline). Allons, ouvrez-le, ce parapluie, et nous verrons si je dis vrai!

Le monsieur hurle, trépigne, tente de s'échapper, mais la foule le tient bien :

— Ouvrez-le! Ouvrez-le! crie-t-elle.

Il est bien forcé d'obéir. Et que tombe-t-il du parapluie, sinon un mouchoir à bord rouge, marqué de la lettre A!

— Voleur! Voleur! font les gens, indignés; vite, appelez un agent!

Mais Aline hausse les épaules :

— Bah! pourquoi faire? Laissez-le donc : du moment que j'ai mon parapluie!...

Elle ramasse son mouchoir et s'en va, très digne, suivie de Milou qui porte le vase.

— Bandit! grogne-t-il, heureusement que nous lui avons tenu tête!

— Nous? fait Aline d'une voix pointue.

Son sourire est si moqueur que Milou baisse le nez derrière son vase. Il pourrait répondre qu'il ne savait rien, lui, de la reprise ni du mouchoir; il pourrait... mais non, mieux vaut qu'il se taise : Aline a toujours le dernier mot!

Présence d'esprit

La mésaventure arrivée à cet aviateur connu montre une rare présence d'esprit et aussi un beau courage. Il essayait un jour un avion destiné aux courses de vitesse et sur lequel on fondait les plus grands espoirs pour l'établissement de nouveaux records.

Au bout d'un certain temps de vol très satisfaisant, il songea à redescendre et pour cela fit manœuvrer le système qui devait redresser le train d'atterrissage, escamotable pendant le vol. Il constata alors qu'une des roues ne se redressait pas. C'était l'atterrissage impossible ou tout au moins très dangereux, c'était un des cas où le pilote ordinaire n'a qu'une ressource : abandonner son avion et sauter en parachute. Mais il hésita car c'était la perte assurée de l'avion qui irait se briser au sol. Au moment où il passait au-dessus de l'aérodrome, il lança un message demandant que tout le matériel de sauvetage (pompe à incendie, ambulance, etc, etc.) soit sorti et amené à l'endroit où il se poserait sans doute mal. Puis quand il vit que tout était prêt il descendit et réussit a amener son avion au sol sans trop de difficultés et à s'en sortir sans blessures sérieuses pour lui ou pour son avion.

Le boxeur blessé

Les fervents de la boxe — et ils sont nombreux — discutent avec animation d'une question délicate : un boxeur avait eu la main très abîmée au cours d'un match, puis, bien soigné, il s'était guéri et devait participer à un match autour duquel une énorme publicité était faite. Quelques jours avant à l'entraînement, un faux mouvement lui révèle que sa main n'était pas guérie du tout. Pour des raisons sans doute assez peu sportives, on le persuade de la nécessité de jouer quand même, mais la souffrance fut plus forte et au cinquième round il dut abandonner.

Aussitôt après les critiques les plus vives pleuvent sur lui, venues sans doute de gens qui n'ont jamais donné ni reçu un coup de poing un peu sérieux. Pourtant on devrait savoir à quel point la boxe est un sport meurtrier et combien sont nombreux les anciens champions devenus en très peu d'années infirmes, sourds, aveugles.

Nouvelles brèves

— C'est en France, à Chamonix, que se disputent actuellement les championnats internationaux de ski.

— Au mois d'août prochain auront lieu les Jeux Olympiques universitaires.

— L'Anglais Walker vient de battre un record du monde de poids en « arrachant » à deux bras un poids de 135 kilos. Le précédent record n'était que de 131 kil. 500. Une plume... Vous devriez essayer.

— On annonce l'invention d'une nouvelle bicyclette où les pédales ne tourneront plus mais monteront et descendront.

Si le « **TRÈFLE NOIR** » vous a intéressé, vous lirez le grand roman de R. DUCHATEAU

Le Mystère du Serpent à Plumes

Premières aventures de Pierrot LANCRY

Un volume illustré **aux Éditions E. S. I.**
Prix : 7 fr. 50.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne

L'ACTION SE PASSE EN JUILLE 1936 - TOTO ET TOUTOUNE ECHAPPES AUX REBELLES ISOLES EN MER, APERCOIVENT UN CUIRASSÉ. EST-CE UN ENNEMI ?

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, injustement accusé de l'assassinat de Raymond Lacombe, frère de sa fiancée, a réussi à s'évader des souterrains de Meudon où il était retenu prisonnier par la mystérieuse bande du Trèfle Noir. Il apprit que le Trèfle Noir se préparait à une expédition contre Pierrot Lancry, treize ans, son ami. Cependant Fil-de-Fer et Louise Lacombe, aidés de leurs amis de l'usine Morel veulent tenter de délivrer Jambe-de-Bœuf dont ils ignorent l'évasion.*

Chapitre XXIII

Sentier des Mauduits

La nuit était déjà depuis un certain temps tombée sur les lotissements des Mauduits. Le viaduc de Meudon avait disparu englouti dans le bleu de l'obscurité, et il était seulement signalé, de temps à autre, par la flèche dorée des trains de Versailles qui passaient en sifflant et jetant vers les étoiles une fumée aux reflets rougeâtres.

Derrière le Mont-Valérien, au delà d'une mer de lumière étoilées, un coin de ciel encore vaguement éclairé indiquait que le soleil s'était couché là.

Au pied du grand viaduc, dans le *Village nègre*, une animation inaccoutumée régnait... Des hommes allaient et venaient; des enfants déguenillés étaient venus sur le seuil des portes pour voir ce qui se passait, mais ils étaient bientôt rappelés dans les misérables cahutes de cette « zone » par leurs mères qui accablaient leurs gosses de recommandations parfois ponctuées de taloches.

Le père Costard, chiffonnier-fripier de son état, possédait une assez vaste remise. C'était vers ce bâtiment, curieusement crépis de panneaux réclames en tôle repoussée, et assemblés avec la plus grande fantaisie que se dirigeaient la plupart des visiteurs qui, ce soir-là, traversaient la rue fangeuse du village nègre.

Dans le hangar, à la lumière d'une lampe à pétrole, on pouvait distinguer une vingtaine de jeunes gens, assis sur les ballots de chiffon, et qui écoutaient parler Fil-de-Fer debout sur la bascule qui servait au père Costard, pour peser ses ballots de chiffons et de vieux papiers.

Tous ceux qui étaient là ce soir étaient des copains de l'usine Morel, des garçons qui travaillaient comme le Parisien à l'atelier de carrosserie.

Il y avait là, Grand-Louis, l'organisateur de cette fête de la jeunesse au bal des Vignerons, qui avait eu une issue si tragique; Moulin-à-Vent, l'un des meilleurs amis du pauvre Raymond Lacombe et qu'on appelait ainsi à cause de son allure dégingandée; René, un garçon fort et courageux; Becker, un Alsacien; d'autres encore... Tous avaient juré, de découvrir les preuves de l'innocence de Jambe-de-Bœuf, en même temps que les vrais assassins de Raymond Lacombe.

— Vous avez vu le cambriolage, rue Feydeau? disait René. C'est encore un coup de cette bande qui a fait enlever ce pauvre Jambe-de-Bœuf!

— Tu as peut-être raison, interrompit Grand-Louis, mais ce n'est pas de cela qu'on doit discuter ce soir. Je donne la parole à Fil-de-Fer pour qu'il nous dise comment on va procéder ce soir.

Fil-de-Fer parla avec clarté et sobriété. Il distribua les rôles à ses amis. Si son plan était parfaitement exécuté, la villa *Destin* et la villa voisine allaient être cernée par la bande des métallurgistes.

Le père Costard, qui avait fait le guet vingt-quatre heures durant était certain que Mme Katiarousska, la cartomancienne, n'était pas sortie de la journée, pas plus que le Champenois. On allait pouvoir les prendre au gîte, le forcer à dévoiler la prison où était retenu Jambe-de-Bœuf, à indiquer l'entrée des souterrains qui servaient de repaire à la bande du « Trèfle Noir ».

— Faut tout de même prévoir le cas où ils auraient des revolvers, remarqua René. Comme il y a toutes les chances pour que ce soit dans cette villa que s'est réfugié l'assassin de ce pauvre Raymond Lacombe, on va avoir devant nous des types résolus, ça je vous le dis...

Grand-Louis interrompit René. D'après le plan dressé par Fil-de-Fer, la maison allait être prise par derrière, en entrant par les jardins du sentier des Brillants. Il est peu probable que le Champenois et sa femme, surpris, aient le temps de se saisir de leurs armes.

Et ce qui importait avant tout c'était de les prendre vivant.

— Alors c'est bien compris, les gars? reprit Fil-de-Fer, qui pour éviter toutes erreurs fit répéter à chacun son rôle.

— C'est pour quelle heure, l'heure H? gouailla Becker.

— Pour dix heures moins le quart. Plus que cinq minutes, répondit Fil-de-Fer...

A travers les sentiers obscurs, les baraques du village nègre, les haies remplies de vertes feuilles tendres, les jardins à demi abandonnés du lotissement, des ombres se glissèrent lentement. On eut dit qu'une pieuvre dont la tête était au village nègre entourait lentement de deux tentacules flexibles, les deux villas du sentier des Mauduits. Il était environ dix heures moins cinq quand un coup de sifflet retentit dans la nuit. C'était un signal attendu. Les metallos se ruaient à l'assaut des deux villas.

Fil-de-Fer et Grand-Louis étaient à la tête des assaillants de la « Villa Destin ». Parvenus les premiers dans le salon de réception de la cartomancienne qui donnait sur un jardinet, en arrière de la maison, ils furent surpris du calme qui régnait dans la maison. Aucun bruit ne permettait de croire que le Champenois et sa compagne étaient dans la place, qu'ils se préparaient à risposter...

— Peut-être qu'ils sont partis par les souterrains, dit Grand-Louis.

— Ou peut-être encore qu'ils sont au premier étage, en train de préparer des revolvers pour nous tirer dessus. Il faut faire gaffe..., dit Fil-de-Fer.

Quand il fut dix heures précises à son bracelet-montre, Matchoukine mit le feu à la benzine.

Les deux amis avaient chacun au poing une forte torche électrique. Ils explorèrent le rez-de-chaussée. La salle à manger et la minuscule entrée étaient aussi vide que le salon de réception.

— On se risque au premier? demanda Grand-Louis.

— Allons-y!

Ils montaient avec précautions, mais les marches de bois criaient sous leurs pieds.

— Des fois qu'ils dormiraient, sûr qu'on les réveillera, souffla Fil-de-Fer.

La maison était toujours complètement silencieuse. Après avoir pénétré dans la place, chacun des metallos avait pris silencieusement son poste et restait en place, sans bouger. Dix d'entr'eux, massés en bas de l'escalier d'entrée attendaient un signal de Grand-Louis pour intervenir.

Fil-de-Fer et son ami étaient arrivés à la porte de la chambre à coucher.

Ils en tournèrent la poignée avec précaution et lenteur. Ils poussèrent le battant et les gonds, longuement, poussèrent leur cri aigu. La torche de Grand-Louis promena dans la pièce banalement meublée le faisceau de ses rayons.

— Pas possible, ils roupillent drôlement, murmura le Parisien en donnant un coup de coude à son compagnon.

Dans le lit, en effet, deux formes étaient couchées, une couverture de soie bleue à fleurs jaunes remontée jusqu'au menton. Les deux amis apercevaient la tête blafarde et sans expression de Mme Katiarousska, les cheveux gris et le visage aux traits corrects du Marseillais. Tous deux avaient les yeux fermés.

Grand-Louis avait pris une chaise, et d'un bond il s'était trouvé près du grand lit. En même temps, Fil-de-Fer avait allumé l'électricité.

— Allons, debout là-dedans! ou je cogne! cria Grand-Louis, la chaise levée au-dessus de la tête du Champenois.

Le couple restait immobile. Le Grand-Louis donna un coup de pied dans le sommier.

— Debout, je vous dis...

Fil-de-Fer contemplait la scène avec une angoisse visible... Brusquement décidé, il se précipita à son tour auprès du lit. Il tira brusquement la couverture bleue à fleurs jaunes. L'homme et la femme, posés sur les draps de lit non défaits, apparurent tous les deux complètement vêtus...

Ils avaient chacun au cou un lacet noir étroitement serré...

— Nom de Dieu, ils sont morts, jura Grand-Louis...

— Le Trèfle Noir est arrivé avant nous, s'écria Fil-de-Fer. Il prit en main un des lacets noirs, celui qui entourait le cou du Champenois. L'extrémité du cordonnet se terminait par un nœud à quatre boucles, en forme de trèfle.

— Regarde çà, mon vieux, dit-il à Grand-Louis. C'est la signature...

Fil-de-Fer se détourna des cadavres. Minutieusement il se mit à examiner la pièce, comme aurait pu le faire un détective professionnel.

— Le fenêtre est restée ouverte, remarqua-t-il.

La fenêtre donnait sur une sorte de petit balcon. Le Parisien s'y accouda regardant le paysage des lumières qui s'étendait devant lui. Il poussa un cri.

— Nom de Dieu! Un incendie!

En effet, en direction de l'usine Morel de grandes flammes pourpres s'étaient élevées, se tordant et se retordant, grandissant à chaque minute. La Seine, toute illuminée, était rouge...

— C'est l'île Saint-Germain qui flambe, dit le Grand-Louis.

— Bande d'idiots que nous sommes, jura Fil-de-Fer soudain au comble de la fureur. Tandis que nous perdons notre temps ici à vouloir tirer des secrets d'une paire de maccabées, la bande des Trèfles a mené l'attaque contre l'île Saint-Germain où est caché Pierrot Lancry. Sacré nom! Pierrot! Pierrot. Il faut le sauver...

Ce fut une seconde après dans les étroits sentiers qui descendaient vers la Seine et vers la vallée une véritable charge que conduisait Fil-de-Fer éperdus. Arriverait-il à temps pour sauver Pierrot de la bande des Trèfles?

Chapitre XXIV

L'île en feu

Il y avait maintenant trois jours que Pierrot Lancry vivait caché chez le blanchisseur chinois Sun Chen, dans l'île de Saint-Germain, attendant que ses amis aient délivré Jambe-de-Bœuf, attendant aussi que l'enquête de la police soit terminée, et qu'il soit ainsi certain de n'être pas inquiété pour son évasion du pénitencier de Penthièvre, l'année précédente.

La maison de Sun Chen était entièrement construite en planches. Au rez-de-chaussée se trouvait le magasin et l'arrière boutique du Chinois.

Le premier étage était entièrement occupé par une grande chambre assez coquettement décorée de peintures sur soie et d'ombrelles en papier, la chambre de Pierrot. L'apprenti couchait dans un grand lit, garni de draps brodés, très blancs, que le blanchisseur avait

emprunté à un client. Le soir venu, le Chinois venait dormir dans la pièce où reposait Pierrot, mais à la façon de son pays, il dormait tout habillé sur un petit tapis posé à même sur le parquet, la tête appuyée sur une espèce de petit banc.

Pierrot se fut trouvé parfaitement chez l'excellent blanchisseur, n'eût été l'angoisse où il était touchant le sort de son ami Jambe-de-Bœuf.

Mais sans doute ce soir-même allait-il apprendre la délivrance du colosse. Encore quelques heures et Fil-de-Fer et ses amis de chez Morel allaient mener l'assaut de la « Villa Destin », retrouver l'entrée des souterrains où Jambe-de-Bœuf était prisonnier.

Louise Lacombe était venu dîner ce soir-là chez le Chinois avec Pierrot. Sun Chen s'était mis en frais de cuisine pour la charmante Louise à laquelle il vouait la plus grande affection. Il avait servi un jambonneau aux algues et aux olothuries, un poulet aux amandes, du porc aux germes de soja, et, ce qui était à ses yeux une grande friandise, des œufs noirs, qui ne sont autre chose que des œufs mis à pourrir pendant plusieurs années dans du fumier.

Louise s'était refusé à goutter à cette singulière friandise, mais Pierrot s'était laissé tenter par leur aspect marbré, proche de celui de l'écaille ou du celluloïd et leur avait trouvé un goût agréable rappelant celui de certains fromages.

— Après tout, avait remarqué Sun Chen, vous, les Européens, vous mettez du lait à pourrir pendant plusieurs mois, vous appelez cela du fromage et vous vous en régalez...

Après le repas, comme dix heures s'approchait, Louise, qui n'y tenait plus, partit aux nouvelles, en direction du viaduc de Meudon et le blanchisseur Chinois voulut à toute force l'accompagner.

Il n'était pas prudent qu'une femme seule parcourut les ruelles mal éclairées de l'île Saint-Germain où à plusieurs reprises des vols avaient été commis.

Pierrot regarda ses deux amis descendre le raide escalier de bois qui aboutissait à l'arrière-cour où le blanchisseur accumulait son linge sale avant de le trier. La nuit était calme. Une forte odeur d'essence emplissait l'air. Louise en fit la remarque.

— Mon associé Tchang Tchin, répondit Sun Chen, a l'ambition de devenir teinturier. Il a fait venir l'autre jour une bonbonne de benzine et il se livre à des expériences. Mais jusqu'ici il n'a réussi qu'à m'empester et à me gâter un vieux complet...

Ils traversèrent l'étroite petite cour. Louise fit à Pierrot un geste d'adieu. L'apprenti resta seul...

Cependant, dans les ruelles de l'île Saint-Germain, des formes prudentes se glissaient. A la manœuvre des bataillons, conduite à un kilomètre de là par Fil-de-Fer contre la « Villa Destin », une autre manœuvre, conduite par les gens du Trèfle Noir, répondait.

Une barque partie de la gigantesque usine forteresse construite par Morel dans l'île Borin, avait mené à la pointe de l'île Saint-Germain, dans les jardins déserts d'une guinguette en ruine, une douzaine d'hommes que conduisait un homme de haute taille, un manchot, qui portait les bords de son chapeau abaissés sur les yeux, et était vêtu d'un pardessus au col relevé. Cet homme parlait russe, et il se faisait appeler Schvartzpeter.

— Vous avez bien compris. Tandis que les quatres hommes désignés opèrent aux objectifs qui leur ont été désignés, le reste de la troupe se dirige vers le pont de Billancourt et coupe toute possibilité de retraite pour ceux contre qui nous aurons dirigé notre attaque. Zoria assurera la liaison entre le lieu de l'attaque et moi-même. Je reste ici, à la pointe de l'île. Nous partirons tous en barque une fois notre opération terminée.

Lentement, précautionneusement, l'attaque se déploya. Les hommes suivaient scrupuleusement les ordres qui leur avaient été donnés. Ils traversaient lentement, calmement, les ruelles désertes de l'île sans rien faire pour attirer l'attention.

— Accompagne-moi, Zoria, fit un homme à la moustache teinte en noir et qui avait l'allure d'un ancien officier. Zoria était un tout jeune homme très blond, assez grand, aux traits fins, à l'allure sympathique.

— Pourquoi vous accompagner, vous, Matchoukine, plutôt qu'un autre des quatre, répliqua Zoria.

— Je fais le coup principal. Tu devras prévenir aussitôt Schvartzpeter.

Matchoukine paraissait connaître parfaitement les étranges ruelles de l'île Saint-Germain. Il dépassa un dépôt d'automobiles hors d'usage, puis s'arrêta brusquement après quelques pas dans une ruelle sombre. Il était devant la boutique du blanchisseur chinois.

Un jardinet la bordait sur la droite. Les deux hommes furent rapidement dans la cour du blanchisseur, au pied de l'escalier de bois qui conduisait à la chambre de Pierrot.

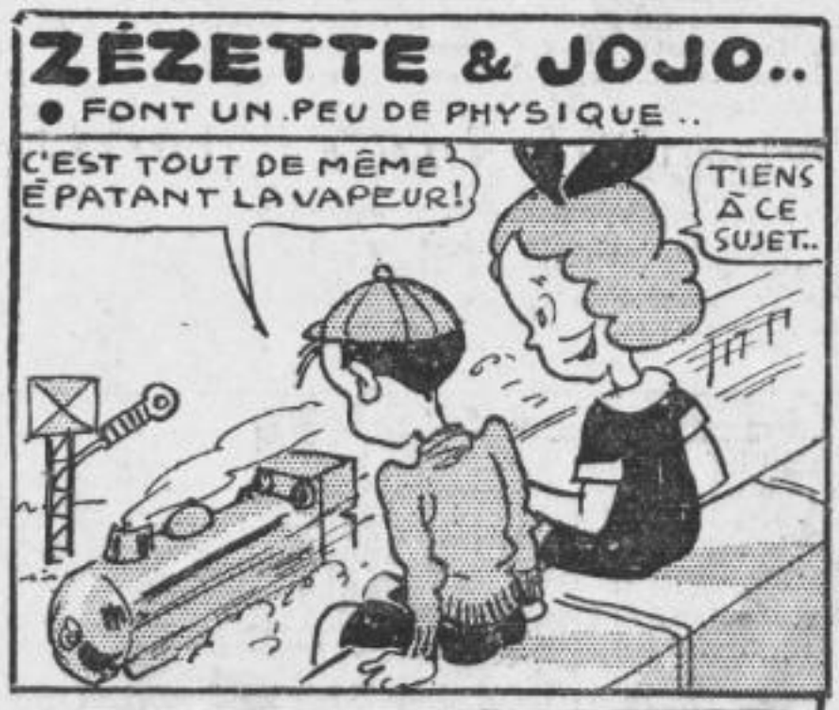
— Si mes renseignements sont exacts, dit Matchoukine, nous allons trouver ici un tonnelet de benzine.

Rapidement, l'homme à la moustache teinte avait éparpillé devant l'escalier un paquet de linge sale et il l'aspergeait d'essence ainsi que les marches de bois. Il sortit un briquet de sa poche, puis resta immobile, les yeux fixés sur le cadran lumineux d'une montre qu'il portait au poignet. L'aiguille des secondes semblable à une luciole aux mouvements saccadés tournait lentement sur elle-même. Tout était calme dans l'île. On entendait au loin le ronronnement des machines des usines Morel. Plus près un ménage se disputait et le vent apportait des injures par bouffées. On entendait Pierrot qui marchait de long en large dans sa chambre en sifflotant : « C'est à Capri que je l'ai rencontrée. »

Quand il fut dix heures précises à son bracelet-montre, Matchoukine mit le feu à la benzine. En une seconde, l'escalier fut en flammes et l'incendie s'attaqua à la barraque entière.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées lorsque Pierrot ouvrit sa porte. Mais à ce moment même, l'escalier seul moyen d'échapper aux flammes, venait d'un seul coup de s'abîmer dans les flammes. En même temps trois autres incendies avaient éclaté dans l'île Saint-Germain.

(A suivre.)



Variétés

CHARADES

I

Mon premier borde le champ.
Mon second est un pronom relatif.
Mon troisième se rencontre 12 fois dans mon *Camarade*.
Et mon tout assure la manœuvre sur un bateau.

II

Mon premier est une note de musique.
Avec mon second on peut faire mon tout.
Et mon dernier se fait avec un ruban ou une ficelle.

III

Mon premier est un mois du printemps.
Mon second une lettre de l'alphabet.
Mon troisième abrite les oiseaux.
Mon dernier n'est ni mien ni tien.
Et mon tout est un métier qu'aime beaucoup les garçons.

MÉTAGRAMME

J'ai trois lettres et je suis une sorte de tasse, mais changez la première de mes lettres et je puis devenir une ville de Bretagne, un délit qui fait emprisonner, la terre où tu marches, ce qui t'entoure le cou, un pauvre fou et, enfin, quelque chose de peu rigide.

SYNONYMES

La prononciation est toujours la même, mais selon l'orthographe je serai un pronom possessif, une haute perche, une ferme provençale ou un terme d'échecs.

PROBLÈME

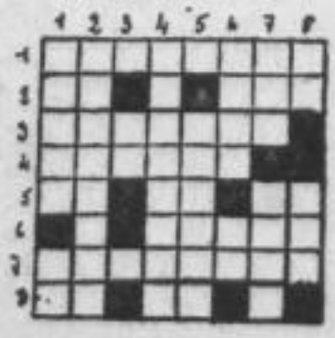
Un chasseur part à la chasse accompagné de son chien qui court très vite.

Il aperçoit un lièvre, tire, le manque et préfère laisser son chien se lancer à la poursuite. Comme c'est sur la route et qu'il a une vue très perçante, il peut compter le nombre de bonds de chaque animal et, dès le début, il prévoit que son chien rattrapera le lièvre bien que celui-ci ait fait 60 bonds avant que ne parte le chien. En outre, il fait 3 bonds pendant que le chien en fait 2, mais en 3 bonds, le chien couvre la même distance que le lièvre en 7 bonds. Au bout de combien de bonds le lièvre aura-t-il été ratrapé par le chien.

RÉBUS

(*Toutes les solutions en page 11.*)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Catastrophe sur mer. — 2. Préfixe. Déshabillés. — 3. Petite montagne. — 4. Coquillage très apprécié. — 5. Terminaison d'infinitif. Abréviation de recto. Pronom. — 6. Pénètre. — 7. Nourrissant. — 8. Ancien. Diphtongue.

Verticalement. — 1. Demeure du chien. Négation. — 2. Qui aime. — 3. Mesure de distance chinoise. — 4. Passera (se dit pour un liquide). — 5. Moquerie. — 6. Prénom. Consonnes répétées. — 7. 3 lettres de goutte. Lac d'Amérique. — 8. En. Partie d'une église.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 63

Horizontalement. — 1. Armateur. — 2. Loi. Rose. — 3. Imagina. — 4. Maman. — 5. En. Ridée. — 6. Nelaton. — 7. Ages. — 8. Ose. Est.

Verticalement. — 1. Aliment. — 2. Romane. — 3. Miam. — 4. Garage. — 5. Trinité. — 6. Eon. Dose. — 7. Usa. Em. — 8. Ré. De. Ut.

Un sac à tricot

C'est très bien, de tricoter, mais votre maman n'est pas contente, car votre laine traîne toujours sur les meubles. C'est pourquoi nous allons faire aujourd'hui un sac à tricot qui vous évitera tous ces ennuis. Vous pouvez prendre n'importe quel tissu, de la grosse toile ou de la cretonne. Il en faut 60 centimètres, que vous couperez selon les indications du dessin : vous avez trois morceaux, le devant, le dos et le rabat, et enfin le soufflet. Vous réunissez d'abord un bord du soufflet au devant puis l'autre bord à l'arrière. Vous faites un rentré sur les bords, une grosse bride au crochet vous servira de boutonnière pour fermer le sac. Pour le transporter plus facilement, vous pouvez y ajouter une poignée faite d'une bande de tissu pareil, double, que vous cousez comme l'indique le dessin.

Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *Voici encore une recette d'excellents petits gâteaux pour le goûter. Vous faites cuire à feu doux 1/2 litre de lait et 1/2 quart de beurre jusqu'à ce que le beurre soit bien fondu. Le lait est alors à peine tiède car le beurre fond très vite. Vous retirez du feu et vous ajoutez 1/2 livre de farine et une bonne pincée de sel. Vous travaillez la pâte épaisse ainsi obtenue, vous en formez une grosse boule dont vous vous désintéressez complètement pendant une heure. Au bout de ce temps, vous la reprenez, vous l'étendez avec quelques gouttes d'eau très salée et vous mettez à cuire au four.*

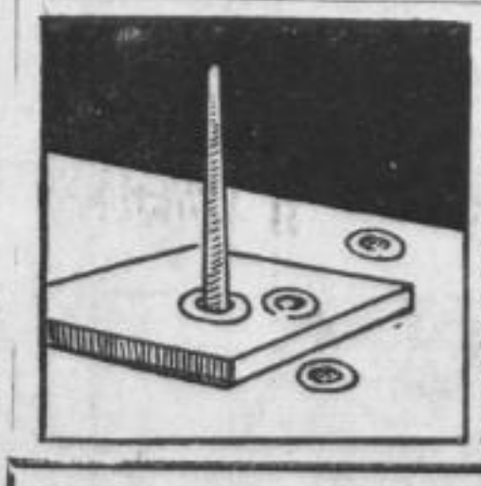
Pour nettoyer une bouteille. — *Votre maman a besoin d'une bouteille pour mettre une boisson et elle constate qu'elle n'a qu'une bouteille toute graisseuse d'avoir contenu de l'huile. Vous allez venir à son secours et lui montrer comment débarrasser sa bouteille de toute trace d'huile. Pour cela elle n'a qu'à prendre le marc du café qu'elle vient de faire et qui est encore chaud, et le verser dans la bouteille. Elle agite pour que le marc se dépose bien partout, puis elle laisse en contact quelques minutes. Elle n'a plus alors qu'à rincer; le marc chaud a absorbé toute l'huile et la bouteille peut maintenant recevoir n'importe quel liquide.*

Pour nettoyer des couverts *tachés par les œufs, il suffit de les frotter avec quelques feuilles d'oseille.*

Le jeu des adverbes

Vous savez tous ce que c'est qu'un adverbe de manière, n'est-ce pas? Comme aimablement, stupidement, doucement, etc. Et bien, il s'agit de mettre ces adverbes en action. Voici comment on joue. Un joueur, désigné par le sort, s'éloigne un instant, le temps de chercher un de ces adverbes, puis il revient et doit exécuter tous les ordres qui lui seront donnés par ses camarades, à la manière de cet adverbe. Supposons qu'il ait choisi : aimablement, tout ce qu'on lui dira de faire, le fera d'un air aimable. Les autres doivent deviner l'adverbe choisi. C'est le premier qui a trouvé qui sort à son tour.

Construisons un jeu d'anneaux



Ce jeu se compose de deux parties : le montant et les anneaux. Prenez un couvercle de boîte de carton assez mince et tracez au compas 36 cercles de 6 cm. de diamètre extérieur, et 4 cm. de diamètre intérieur. Découpez les couronnes, collez-les 3 par 3. Lorsque les anneaux sont bien secs, polissez les rebords en les frottant sur un papier émeri et coloriez-les de trois couleurs différentes (4 anneaux de chaque couleur). Ensuite, préparez le montant : une planchette carrée de 20 cm. de côté et 2 cm. d'épaisseur environ, au centre de laquelle vous plantez un morceau de manche à balai taillé en forme de cône, de 25 cm. de haut. Il ne vous reste plus qu'à partager les 12 anneaux entre trois joueurs. Chacun en prenant quatre de la même couleur s'installe à bonne distance et essaie d'enfiler les anneaux sur la tige.

M. Kerdural, maire d'un petit village de Bretagne, est venu à Paris, où il est mort subitement. Il était très aimé de tous ses concitoyens, qui l'avaient élu sur la liste du Front populaire. Il fut pleuré et pour conserver son souvenir on décida de lui élever un monument sur la place de la Mairie. Et savez-vous ce qu'on put lire sur le monument, lorsqu'on l'inaugura ?

« Ci-gît, M. Kerdural, enterré à Paris! »

o

Il fait nuit. Un homme ivre cherche, sous le bec de gaz, un objet qu'il semble avoir perdu. Survient un passant qui lui demande, avec l'intention de l'aider :

— Qu'est-ce que vous cherchez, mon brave ?

— Ma clef.

— Où l'avez-vous perdue ?

— Là-bas, dans la petite rue.

— Comment ?... Et vous la cherchez ici ? Pourquoi ?

— Parce qu'ici on a davantage de lumière!

o

Pierre et Paul discutent avec passion de littérature. Pierre, qui a écrit de petites histoires sans importance, n'aime pas les critiques et, à bout d'argument, répond à Paul :

— Tu ne peux pas juger ces choses-là, toi qui n'a jamais écrit le moindre roman de ta vie.

— Cela est absurde, lui rétorque son ami. Je n'ai jamais pondu d'œuf et, cependant, je puis mieux juger qu'une poule si une omelette est bien ou mal faite...

o

Dans son cabinet de consultation, un dentiste prépare du chloroforme pour endormir un malade qui souffre d'une rage de dents. Soudain, on voit le patient porter la main à son portefeuille, l'ouvrir fébrilement, en sortir ses billets.

— Vous me paierez après, lui dit le dentiste.

— Oh! je n'ai pas l'intention de vous payer tout de suite; mais, comme vous allez m'endormir, je préfère vérifier ce qu'il y a dans mon portefeuille, vous comprenez...

o

Jacquot a laissé de l'huile de foie de morue dans sa cuillère. Son père lui dit sévèrement :

— Quand j'étais petit, je prenais toujours de l'huile de foie de morue.

— Tu aimais ça, alors ?

— Mais oui.

— Eh bien, tiens, finis celle-là, je te la donne.

o

Au restaurant, un garçon maladroit vient de verser un bol de mayonnaise sur la robe neuve d'une cliente. C'est un désastre, la dame se met à pleurer.

— Ne pleurez pas, lui dit le garçon pour la consoler. Cela ne fait rien. Je vais aller chercher d'autre mayonnaise à la cuisine...

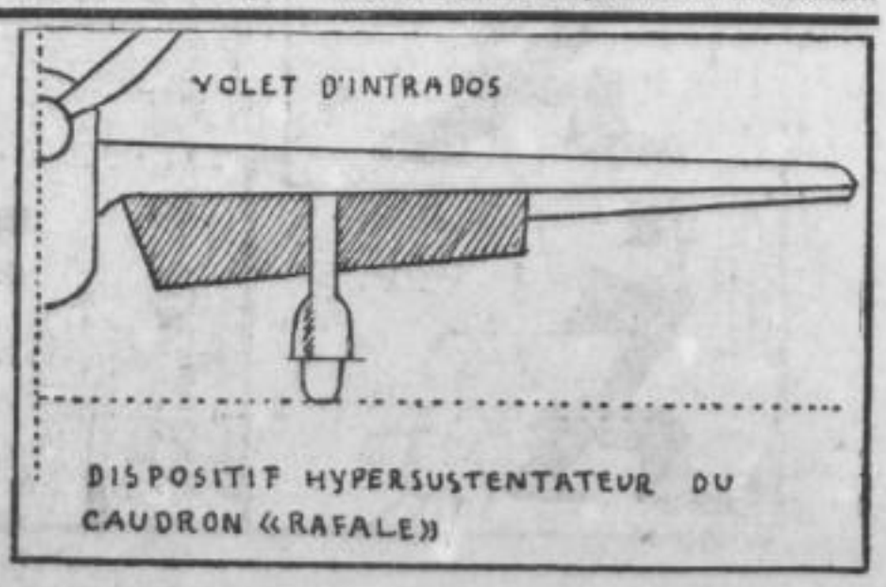
HISTOIRE DE L'AVIATION

DISPOSITIFS HYPERSUSTENTATEURS

La rapidité croissante des avions et la nécessité d'atterrir à des vitesses réduites, tant à cause des dimensions des terrains que pour la sécurité des pilotes, a incité les ingénieurs à rechercher les meilleurs dispositifs leur permettant d'obtenir ce résultat.

Le volet d'intrados constitue le meilleur frein aérien connu, puisqu'il augmente considérablement la valeur portante de la surface sustentatrice, par l'augmentation de la courbure ailaire, provoquée par la manœuvre des volets.

Un avion volant aux environs de 400 km.-heure peut ainsi atterrir à une vitesse de 75 à 80 km.-heure.



Lorsque reviendra la saison du raisin, mangez-en beaucoup. C'est le fruit qui contient le plus de sucre et le sucre est très nourrissant. On croit souvent que le melon contient aussi beaucoup de sucre. C'est une erreur. Le melon est le fruit qui en contient le moins.

o

La plus grande fabrique d'allumettes du monde se trouve en Suède, où elle a été fondée il y a une vingtaine d'années. Elle consomme, par an, deux cent mille mètres cubes de bois résineux. Sa production d'allumettes est, en moyenne, de 200 millions par jour.

o

On croyait encore, récemment, que le lac le plus profond du monde était le lac Baïkal, en Asie. Or, des sondages ont révélé que c'est le lac Tanganyka, en Afrique, qui est le plus profond, avec 1.278 mètres. Le Baïkal atteint une profondeur de 1.200 mètres.

o

Les chevaux arabes, si rapides et si vifs, dorment toujours debout. Cette coutume existe depuis des millénaires, car la croyance existe encore chez leurs maîtres que s'ils dormaient couchés, ils deviendraient paresseux.

o

Sait-on que la musique du fameux chant national anglais, *God save the King*, est française ? En effet, elle appartient à un chœur des demoiselles de Saint-Cyr, pensionnat pour jeunes filles nobles et pauvres, que Mme de Maintenon avait fondé sous Louis XIV.

o

On se sert, au Japon, de grosses cordes faites de papier tordu. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces cordes sont très solides et peuvent rivaliser de force avec les cordes de chanvre.

o

Les peuples sémitiques (arabes, chaldéens, hébreux, araméens, etc.) écrivent toujours de droite à gauche, contrairement à nous qui écrivons de gauche à droite. Un seul peuple sémitique fait exception à la règle, c'est le peuple éthiopien.

EN CHEMIN DE FER SOUS LA MANCHE

« Comme il est agréable d'habiter une île, disaient les Anglais. Les voisins ne viennent pas nous ennuyer, nous ne craignons pas une invasion militaire (il nous serait facile d'empêcher un débarquement de troupes), et nous n'avons donc pas besoin d'entretenir beaucoup de soldats ni de construire des fortifications comme ces pauvres Français. »

Maintenant, les Anglais ont chanchangé d'avis. Londres a reçu pendant la guerre la visite des dirigeables et des avions allemands. Si une nouvelle guerre se produisait, leur capitale serait encore plus menacée, et les sous-marins pourraient gêner très sérieusement le ravitaillement du pays.

Eh bien! rapprochons-nous de la France!... Un discours politique très amical ne suffit pas. On doit faire mieux. « Changer l'Angleterre en presqu'île, me souffle Janot qui ne manque pas d'imagination. — Mais, mon cher camarade, sais-tu que l'Angleterre était une presqu'île il y a des milliers et des milliers d'années, exactement à l'époque (feuilletons notre calendrier) où notre déjà vieille France s'est fait une ride de plus sur le front avec les Alpes et le Jura (il n'y avait auparavant que les montagnes — bien plus usées, arrondies maintenant — des Vosges et de l'Auvergne). Donc un isthme partait du Cap Gris-nez actuel et touchait la côte anglaise entre Douvres et Folkestone. Mais petit à petit la mer a rongé cette bande de terre; la mer a bon appétit : elle a tout avalé. C'est Jules César qui, le premier, lorsqu'il voulut aller en Grande-Bretagne (on disait *Bretagne* tout court) se rendît compte que c'était une île; car jusqu'alors la tradition rapportait qu'il s'agissait d'une presqu'île. Eh bien laissons-là le passé, envisageons l'avenir : on va creuser un tunnel sous la Manche. — Tu te moques de moi, répond Janot, un tunnel! avec des hangars pour sous-marins et des distributeurs d'air pour les promeneurs en scaphandre! A d'autres. — Eh bien! lui dis-je, vexé, si tu ne veux pas me croire c'est aux autres que je parlerai. »

Vers 1875, on avait déjà non seulement envisagé mais même commencé le tunnel sous la Manche. L'ingénieur Thomé de Gamond, au nom d'un groupe financier qui espérait faire une « bonne affaire », avait amorcé deux galeries, l'une en France, l'autre en Angleterre; il reste encore trace des puits creusés pour ce travail. Mais le projet fut abandonné — peut-être une intervention de la diplomatie allemande fut-elle la cause de cet abandon.

La première idée du tunnel remonte d'ailleurs au temps de Napoléon : un officier de génie, nommé Mathieu, présenta des plans à l'Empereur; mais celui-ci faisait la guerre à l'Angleterre, l'ingénieur « tombait mal! »

Dès le début de la guerre de 1914 on se rendit compte du grand avantage que présenterait le tunnel. Et un projet très intéressant de voie ferrée sous-marine fut déposé par M. Sartiaux. Mais il fallait engager de grandes dépenses et surtout prévoir plusieurs années de travaux; d'ici là la guerre serait terminée, puisqu'elle ne devait durer que quelques mois!... On n'entreprit donc rien.

La question est de nouveau d'actualité : un ingénieur, M. Basdevant prétend pouvoir *en un an* percer un double tunnel pour automobiles, long de 50 kilomètres, à la place exacte de l'isthme disparu.

A cet endroit, en effet, la mer n'est large que de 39 kilomètres et profonde de 60 mètres; la route sous-marine se tiendrait donc à 40 mètres en dessous du fond, à l'abri des obus et des torpilles. Il est plus facile, dit l'ingénieur, de régler une circulation automobile qu'une circulation par chemin de fer, donc le trafic pourra être plus intense : dix mille autos par jour! De plus l'auto grimpe des pentes où la locomotive « patinerait »; et la route « en dos d'âne » permet une facile évacuation des eaux. Un des tunnels serait réservé à l'aller, un autre au retour, mais avec communication de l'un à l'autre tous les kilomètres : en cas de panne ou d'embouteillage. L'idée la plus originale du projet consiste à installer au milieu du tunnel une usine qui aspirerait l'air vicié par les fumées des autos et le renverrait purifié, réfrigéré; tout le long des galeries se trouveraient des appareils qui absorberaient l'air malsain et d'autres qui souffleraient de l'air pur; deux autres petites usines, installées sur la terre ferme près des deux bouts du tunnel, rempliraient le même office.

Mais comment pourrait-on réaliser une œuvre aussi gigantesque en un an ? Oui et pour 800 millions de francs à peine. En 1880 on mit plus de trois ans à percer les 10 kilomètres du tunnel de l'Arlberg et on dépensa 40 millions de *francs-or*.

(Voir la suite page 11.)

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE EST TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS QUI ONT ABATTU ET PILLÉ DES AVIONS TRANSPORTANT DE L'OR. IL EST LEUR PRISONNIER À BORD D'UN AUTOGIRE!!!

Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chancelier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'Hispaniola, s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis réfugiés dans un fortin de l'île, s'est emparé de l'Hispaniola, et veut retourner dans le fortin, mais il trouve celui-ci occupé par les mutins et il est prisonnier.*

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

SUR PAROLE *(suite)*

— Vous prendrez également note de ceci, docteur : le petit vous dira comment je lui ai sauvé la vie et comment j'ai été déposé à cause de cela aussi. Docteur, quand un homme gouverne aussi près du vent que moi, jouant à pile ou face son dernier soupir, pensez-vous que c'est peut-être trop demander de sa part qu'on lui dise une bonne parole ? Vous voudrez bien penser qu'il n'y a pas seulement ma vie en jeu, mais qu'il y a aussi celle de ce garçon. Vous voudrez bien me parler avec un peu de gentillesse, docteur, et me donner un brin d'espoir pour me donner la force de continuer, par pitié!

Silver était un autre homme, maintenant qu'il était là et avait tourné le dos à ses amis et au fortin. Ses joues semblaient avoir fondu, sa voix tremblait; jamais au monde il n'y eut quelqu'un de plus mortellement sérieux.

— Voyons, John, vous n'avez pas peur ? demanda le docteur.

— Docteur, je ne suis pas un poltron, non certes, pas plus que ça! et il fit claquer ses ongles sur ses dents. Si je l'étais, je ne le dirais pas. Mais je dois avouer franchement que je tremble à l'idée du gibet, vous êtes un brave homme, un vrai, je n'ai jamais vu un homme meilleur que vous, et vous n'oublierez pas ce que j'ai fait de bon, si vous n'oubliez pas ce que j'ai fait de mal, je le sais bien. Je me mets à l'écart, comme vous voyez, et je vous laisse seul avec Jim. Et vous témoignerez aussi de cela pour moi, car c'est, certes, aller bien loin!

Ce disant, il fit quelques pas en arrière de façon à n'être plus à portée de nos voix, et, s'asseyant sur une souche, il se mit à siffler tout en jetant des coups d'œil autour et alentour afin de ne pas nous perdre de vue, le docteur et moi, mais aussi ces brigands indisciplinés qui vaquaient sur le sable, entre le feu qu'ils étaient occupés à rallumer et la maison dont ils rapportaient du lard et des biscuits pour préparer le déjeuner.

— Ainsi, Jim, me dit tristement le docteur, te voilà. Ce que tu as brassé, il faut le boire, mon garçon, je ne peux pas prendre sur moi de te blâmer, mais ce que je dois te dire, que ce soit aimable ou non, c'est que tant que le capitaine Smollett était bien portant, tu n'as pas osé partir, mais que tu nies attendu qu'il soit malade et ne puisse l'empêcher, c'est parfaitement lâche!

Je reconnais qu'ici, je commençai à pleurer :

— Docteur, dis-je, épargnez-moi, je me suis fait assez de reproches. De toute façon je suis perdu et je serai mort déjà si Silver n'avait pas pris parti pour moi. Docteur, croyez-moi, je saurai mourir et j'ajoute que je le mérite... Mais ce que je crains, c'est la torture, s'ils en viennent à me torturer...

— Jim, interrompit le docteur, d'une voix tout à fait changée, je ne supporterai pas cela. Saute par-dessus et courons!

— Docteur, j'ai donné ma parole!

— Je le sais, je le sais! s'écria-t-il. Il n'y a pas autre chose à faire maintenant, j'en prends la responsabilité, quoi qu'il arrive, le blâme et la honte, mon petit. Je ne puis pas te laisser ici : va, saute! Un saut, tu es dehors et nous courons comme des antilopes!

— Non, répliquai-je, vous savez fort bien que vous ne le feriez pas vous-même, ni M. le chevalier, ni le capitaine et je ne le ferai pas non plus! Silver a confiance en moi, je lui ai donné ma parole, et je retournerai avec lui. Mais, docteur, vous ne m'avez pas laissé finir. S'ils en viennent à me torturer, je peux laisser échapper un mot sur l'endroit où est le bateau, car j'ai pris le bateau, autant par chance que par audace; et il se trouve dans la baie du Nord sur la rive du Sud, presque au niveau de la haute mer. A mi-marée il doit être à sec.

— Le bateau! s'exclama le docteur.

Rapidement, je lui racontai mes aventures qu'il écouta en silence. Quand j'eus fini, il remarqua :

— Il y a comme une sorte de fatalité dans ceci. A chaque pas c'est toi qui nous sauve la vie, et tu supposes donc que nous allons te laisser périr, ce serait là un piteux rendu, mon petit. C'est toi qui as découvert le complot, et Ben Gunn, ce qui est bien le meilleur des coups que tu as fait ou

— *Ce que tu as brassé, il faut le boire, mon garçon...*

feras pendant quatre-vingt-dix ans! Ah! par Jupiter, puisque nous parlons de Ben Gunn! c'est vraiment de la malchance... Silver, cria-t-il, je vais vous donner un conseil (et quand le maître coq se fut rapproché) : ne vous pressez pas trop d'aller à la recherche du trésor!

— Ma foi, monsieur, je ferai ce que je pourrai, dit Silver, mais je vous en demande pardon, ce n'est qu'en partant à la recherche du trésor que je puis sauver ma vie et celle du garçon, cela vous pouvez en être sûr!

— Eh bien, Silver, s'il en est ainsi, j'en dirai un peu plus : quand vous le trouverez, veillez au grain!

— Monsieur, dit Silver, je vous le dis entre quatre yeux, c'est trop dit ou pas assez. Qu'aviez-vous dans l'idée lorsque vous avez abandonné le fortin ? Pourquoi m'avez-vous donné cette carte ? Je n'en sais rien et pas plus maintenant... et cependant, je fais ce que vous voulez, les yeux fermés et sans entendre jamais un mot d'espoir; mais, cette fois-ci, c'en est trop, si vous ne voulez pas me dire clairement ce que vous pensez, alors, dites-le, et je laisse tout tomber!...

— Non, dit le docteur, pensivement. Je n'ai pas le droit d'en dire plus. Ce n'est pas mon secret, voyez-vous, Silver, sinon je vous le dirai, je vous en donne ma parole; mais j'irai aussi loin avec vous que je le puis, et même un peu au delà... je vais d'ailleurs m'en faire conter par le capitaine, ou je me trompe fort. D'abord, je vais vous donner un peu d'espoir : Silver, si vous et moi nous sortons vivants de ce piège à loups, je ferai de mon mieux pour vous sauver la vie, parjure à part.

Silver rayonnait :

— Vous ne parleriez pas mieux, j'en suis sûr, même si vous étiez ma mère! s'écria-t-il.

— Eh bien, voilà ma première concession, reprit le docteur. Ma deuxième est un conseil, gardez le petit près de vous et si vous avez besoin de secours, appelez. Je m'occupe de vous en trouver et cela même vous montrera que je parle sérieusement. Au revoir, Jim!

Et le docteur me serra la main à travers la palissade, fit un signe de tête à Silver et disparut à grandes enjambées à travers le bois.

CHAPITRE IV

LA CHASSE AU TRÉSOR : LE REPÈRE DE DIRECTION DE FLINT

— Jim, me dit Silver, quand nous fûmes seuls, si j'ai sauvé ta vie, tu as sauvé la mienne, je ne l'oublierai pas. J'ai vu le docteur te faire le signe de filer, du coin de l'œil, et j'ai vu que tu disais non, aussi clairement que si je l'avais entendu. Jim, c'est bien à toi; c'est le premier rayon d'espérance que j'ai depuis que l'attaque a échoué et c'est à toi que je le dois. Maintenant, Jim, nous allons partir à cette chasse au trésor avec des « ordres cachés » pour ainsi dire, et je n'aime pas cela. Toi et moi, nous devons faire bloc ensemble, dos à dos, et nous devons sauver notre peau au hasard de la chance.

Un homme qui était près du feu nous appela à ce moment, car le déjeuner était prêt, et nous fûmes bientôt installés sur le sable devant des biscuits et du lard frit. Ils avaient allumé un feu à rôtir un bœuf et il était devenu si ardent que l'on ne pouvait l'approcher que du côté du vent, et encore en faisant attention. Dans le même esprit de gaspillage, ils avaient cuit, j'estime trois fois plus que nous ne pouvions manger et l'un d'eux, avec un rire stupide jetait les restes dans le feu qui flamboyait et ronflait à cause de ce combustible inhabituel. Je n'ai jamais vu, de ma vie, des hommes aussi insouciants du lendemain. Au jour le jour est la seule expression que l'on puisse employer pour leurs manières d'agir, et aussi bien en ce qui concerne la nourriture gaspillée que par les sentinelles endormies (bien qu'ils fussent assez courageux en cas d'une action rapide), je pouvais constater leur parfaite inaptitude à tout ce qui pourrait s'appeler une campagne prolongée.

Silver qui mangeait à l'écart, son perroquet sur l'épaule, n'eut même pas un mot de blâme pour leur insouciance, et cela me surprit d'autant plus qu'il venait de se montrer plus habile que jamais.

— Eh bien, camarades, dit-il, il est heureux que vous ayez Cochon-Rôti pour penser à votre place, avec la tête que voilà! J'ai obtenu ce que je voulais : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont le bateau. Où est-il ? je ne le sais pas encore, mais dès que nous aurons déniché le trésor, nous aurons à nous débrouiller pour le trouver, et alors, nous qui avons les chaloupes, nous aurons la bonne place!

Il se promenait de long en large, la bouche pleine de lard chaud et ainsi il ranimait la confiance et l'espoir des hommes en même temps que la sienne, j'en suis plus que sûr.

— Pour ce qui est de l'otage, continua-t-il, il a eu son dernier entretien avec ceux qu'il aime tellement. J'ai eu mon lot de renseignements et je l'en remercie, mais ça, c'est une chose classée. Je le mènerai avec une corde lorsque nous irons à la recherche du trésor, car il vaut autant que de l'or en cas d'accident, notez-le bien pour le quart d'heure! Quand nous aurons dénicché le bateau et l'argent, et que nous prendrons la mer comme de joyeux compagnons, alors nous aurons une petite conversation avec M. Jim Hawkins et nous lui donnerons bon compte, c'est sûr, pour toute son obligence ?

Il n'était nullement étonnant de voir les hommes maintenant de bonne humeur; mais pour ma part, j'étais terriblement abattu. Si le plan que Silver venait d'esquisser se montrait réalisable, lui qui avait déjà trahi deux fois, n'hésiterait pas à l'adopter. Il avait encore un pied dans chaque camp, et aucun doute qu'il ne préférât être riche et libre avec les pirates plutôt que d'échapper purement et simplement à la corde, car c'était ce qu'il pouvait espérer de mieux en venant de notre côté. Et même si la force des choses l'obligeait à tenir la parole qu'il avait donnée au Dr Livesey, même alors quel danger nous menaçait! Quel moment terrible ce serait lorsque les soupçons de ses complices se changeraient en certitude et que lui et moi nous aurions à combattre pour sauver notre vie, lui un infirme et moi un gamin, contre cinq marins solides et alertes! Ajoutez, à cette double appréhension, le mystère de la conduite de mes amis, l'abandon inexpliqué du fortin, la remise inexplicable de la carte, et ce qui est encore plus difficile à comprendre, l'avertissement que le docteur avait donné au maître coq au dernier moment : « Veillez au grain quand vous le trouverez. » Et vous comprendrez aisément que j'avais peu de goût à déjeuner et que le cœur me manquait quand je dus suivre mes gardiens vers la conquête du trésor.

Nous offrions une drôle d'allure, si quelqu'un avait été là pour nous voir : tous en tenues de marin crasseuses, et tous, sauf moi, armés jusqu'aux dents. Silver avait deux fusils en bandoulière, l'un par devant et l'autre par derrière, sans compter un grand coutelas à la ceinture et un pistolet dans chaque poche de son habit à pans carrés; pour compléter cette étrange allure, son perroquet était perché sur son épaule et débitait sans arrêt des locutions de marine, sans queue ni tête. J'avais une corde autour de la taille et suivais avec obéissance le maître coq qui en tenait l'autre bout, tantôt dans sa main libre, tantôt entre ses dents puissantes. J'étais conduit positivement comme un ours dressé. Les autres hommes étaient diversement chargés. Certains portaient les pioches et les pelles, car c'étaient les objets de première nécessité qu'on avait débarqués de l'*Hispaniola*; d'autres le lard, les biscuits, l'eau de vie du repas de midi. Toutes ces provisions, je le remarquais, provenaient de notre stock et je pouvais me rendre compte de l'exactitude des paroles de Silver, la nuit précédente. S'il n'avait conclu un marché avec le docteur, lui et ses compagnons auraient été obligés, pour subsister, de se contenter d'eau claire et des produits de leur chasse. L'eau n'aurait été que peu de leur goût et un marin n'est pas en général bon tireur, et par ailleurs, du moment qu'ils étaient si à court de vivres, ils ne devaient plus guère avoir une importante provision de poudre. Ainsi équipés, nous partîmes donc à la file indienne, tous y compris celui qui avait le crâne fêlé et qui aurait certainement mieux fait de rester tranquille, et nous atteignîmes la plage où les deux chaloupes nous attendaient. Elles portaient, elles aussi, des marques de la fureur alcoolique des pirates : dans l'une le banc était cassé et les deux étaient pleines d'eau boueuse. Nous voulions emmener l'une et l'autre par mesure de précaution et c'est ainsi que nous étant partagés en deux groupes, nous traversâmes le mouillage. Tout en avançant, la discussion sur la carte reprit, car naturellement, la croix rouge était bien trop grande pour constituer une indication précise, et vous vous souvenez que ce qui était écrit au dos était quelque peu ambigu :

Grand arbre, sommet de la Longue-Vue et direction N. N.-E., quart N. Ile du Squelette E. S.-E, quart E. — 10 *pieds.*

Ainsi un grand arbre était le principal repaire; or en face de nous, le mouillage était fermé par un plateau de deux à trois cents pieds de hauteur qui rejoignait vers le nord les pentes méridionales du sommet de la Longue-Vue et rejoignait vers le Sud la hauteur sauvage et abrupte qu'on appelait le Mât-de-Misaine. Le sommet du plateau était couvert d'épais bois de pins de différentes hauteurs; çà et là, une espèce différente dépassait de quarante à cinquante pieds les arbres voisins, et pour reconnaître celui qui était le « grand arbre du capitaine Flint », il fallait être sur place et se servir de la boussole.

Néanmoins, et bien que cela fût évident, chacun des hommes de l'équipage des chaloupes avait choisi son favori avant que nous ayions atteint la moitié du parcours; Long John seul haussait les épaules et leur conseillait d'attendre que nous fussions arrivés.

Nous ramions sans effort, sur l'ordre de Silver, afin que les hommes ne fussent pas fatigués prématurément et après une vraiment longue traversée, nous abordâmes à l'embouchure de la deuxième rivière, celle qui descend par un ravin boisé du sommet de la Longue-Vue; puis inclinant vers la gauche, nous commençâmes à grimper la pente jusqu'au plateau.

Dès le début, un sol lourd et boueux, une végétation marécageuse et enchevêtrée nous gênèrent fortement, mais peu à peu la colline commença à être plus raide et aussi plus pierreuse sous le pied, tandis que les arbres devenaient plus clairsemés. En vérité, nous approchions maintenant d'une des régions les plus agréables de l'île; des bosquets de genêts parfumés et d'autres arbustes en fleurs avaient maintenant remplacé le gazon. Des taillis de muscadiers verts étaient hachurés çà et là par les fûts rouges et par l'ombrage des pins, et les

premiers mêlaient leur parfum épicé à la senteur des seconds. L'air en outre était frais et vif, ce qui sous les rayons du soleil qui tombaient à pic était un rafraîchissement merveilleux. Toute la troupe s'égailla en éventail, en criant et en bondissant. Silver et moi, nous suivions à peu près au centre et assez loin derrière, moi au bout de ma corde et lui, labourant avec de grands soupirs les graviers qui déboulaient. De temps à autre, je devais lui donner un coup de main, sans quoi il eût perdu pied et dégringolé en bas de la colline. Nous avions parcouru ainsi environ un demi-mille et nous approchions du plateau, quand celui qui était le plus éloigné à gauche se mit à pousser des cris comme s'il avait trouvé quelque chose de terrible. Ces cris ne cessaient pas et les autres se mirent à courir vers lui.

— Il ne peut pas avoir trouvé le trésor, affirma le vieux Morgan qui accourait de la droite, car il est sûrement plus haut.

En vérité, c'était quelque chose de tout à fait différent que nous vîmes en arrivant sur les lieux. Au pied d'un fort gros pin, gisait un squelette enfoui sous un buisson vert qui avait même dérangé plusieurs des os les plus petits, et sur lequel étaient encore quelques lambeaux de vêtements. Je crois bien qu'un frisson glacé saisit chacun de nous pendant quelques instants.

— C'était un marin, dit George Merry, qui, plus courageux que les autres, s'était approché et examinait les restes des vêtements. Le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est du bon drap de marin.

— Sans doute, sans doute, dit Silver, tu ne pensais pas trouver un évêque ici, j'imagine. Mais qu'est-ce que ça veut dire, ces os ainsi disposés ? Ce n'est pas naturel!

(A suivre).

— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

FAITES LIRE
DIFFUSEZ

Mon camarade

L'Illustré de la Jeunesse

TOUS LES JEUDIS
Le Numéro : **0.40**

ABONNEMENTS :

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger — .	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS
E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Le Courrier de Janot

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

Yvonne et Lucien B..., Bellac (Haute-Vienne), m'ont écrit : « *Cher petit camarade, nous sommes enchantés du journal auquel nous sommes abonnés depuis un an.* Toto et Toutoune en Espagne *nous passionnent beaucoup ainsi que le roman du* Trèfle noir, Jim Mystère, Zézette et Jojo, *et surtout la couture pour les petites filles. Ta lettre, Janot, est très amusante aussi. Maintenant nous serions partisans de former ici, dans notre petite ville, un club des « Amis de* Mon Camarade *». Nous avons déjà vu pas mal de petits amis qui seraient très contents d'y participer. Alors, maman m'a dit de t'écrire pour te commander dix insignes de club, dix cartes,* etc. »

Vous avez dû, mes chers Lucien et Yvonne, recevoir les insignes, les cartes et tout ce que vous me demandez. Longue vie au club de Bellac, et donnez-nous souvent de ses nouvelles.

Jean Ch..., de Créteil, m'écrit : « *Ayant vu que dans certaines villes il était fondé des clubs des « Amis de* Mon Camarade *», j'ai décidé d'en faire autant. J'ai demandé à mes amis qui vendent* Mon Camarade *avec moi, s'ils étaient d'accord et tous m'ont répondu oui. Envoyez-moi quinze cartes et dix insignes. J'espère que tous les vendeurs des autres villes de France qui n'ont pas encore formé de clubs, suivront l'exemple de ceux qui en ont formés pour que tous les camarades du Midi ou du Nord puissent s'unir entre eux, car il faut s'unir pour vivre heureux. Quant au sujet du bénéfice que font les présidents des clubs, nous pourrions organiser une petite fête qui serait au profit de tous les habitants de la commune.* » Jean Ch. est déjà un ancien vendeur du journal et sa lettre m'a fait bien plaisir. Je pense que ce qu'il dit de notre journal : *Il faut s'unir pour être heureux,* sera entendu par tous nos vendeurs, et qu'ils fonderont partout des clubs d'amis.

Micheline O..., Fère-en-Tardenois. — Merci pour tes charades. Nous t'avons envoyé l'insigne que tu demandais et le *Lieret* que tu as gagné avec le Concours du Message chiffré.

EN CHEMIN DE FER SOUS LA MANCHE

(suite de la page 8)

C'est que la technique a, depuis cette époque, fait de grands progrès; on ne travaille plus dans un tunnel comme dans une mine : au pic, ou au foret pneumatique analogue à celui au moyen duquel on défonce les rues des grandes villes. On emploie des machines qui sont à la fois excavateurs mécaniques, pelles à vapeur (ici : électriques) et transporteurs de déblais. On évite ainsi le travail de l'homme, si pénible à ces profondeurs souterraines.

Voici comment est constituée la machine Whitaker par exemple, mûe à l'électricité : l'appareil de forage est composé d'une pointe triangulaire qui attaque le terrain; ensuite une hélice à plusieurs lames et godets, décalés les uns par rapport aux autres, « tranche dans le vif ». Donc la pointe entre d'abord et maintient fixe l'appareil, puis les lames détachent des tranches de terre que les godets ramassent à la partie inférieure, et, se redressant, rejettent du haut de l'appareil dans un cylindre à vis (analogue aux concasseurs de béton) qui entraîne ces déblais à l'arrière de l'appareil sur un transporteur horizontal, un vrai tapis roulant qui va les déverser dans des wagonnets. Toute la machine est montée sur un chariot qui automatiquement s'avance en même temps que le travail se poursuit, un *sabot* calant l'appareil, lui donnant un point d'appui. Un dispositif permet en même temps d'envoyer de l'eau sous pression pour amollir le terrain et éviter l'échauffement du foret...

« Mais qu'a donc Janot à faire du bruit dans le grenier, dis-je à mon voisin ? — C'est que tu l'as convaincu; alors il répare son vélo : il veut être un des premiers à rouler vers l'Angleterre! »

BOUR.

nouvelles de partout

Nous vous avons déjà parlé de plusieurs maisons de repos pour enfants qui existent en U. R. S. S., mais certainement la plus originale de toute est celle qui est installée à bord d'un bateau qui navigue sur la Volga. Elle est réservée aux jeunes gens et jeunes filles, élèves des écoles d'apprentissage, c'est-à-dire âgés de 15 à 20 ans. Elle peut recevoir 170 jeunes gens. Cette année il était venu des passagers de plus de 40 villes d'U. R. S. S. Naturellement on a organisé de nombreuses distractions, une bibliothèque, etc. Les passagers s'arrêtent à toutes les grandes villes de la région de la Volga. Chacun tient son journal et à son retour raconte à ses camarades d'usine ce qu'il a vu.

o

L'U. R. S. S. est un pays particulièrement riche en traditions populaires, chants, danses, poèmes, et celles-ci ne sont pas toutes connues. Aussi pendant les vacances de 1936, avait-on proposé aux enfants des écoles de participer à des expéditions partant à la découverte de chants et de contes populaires dans les fermes collectives de la région de Moscou. Vingt enfants sont donc partis et ont recueilli en trois semaines plus de 160 contes, 450 devinettes et d'innombrables chansons et rondes totalement inconnues jusqu'alors. Ils ont aussi groupé des proverbes, des dictons, etc. Naturellement tout cela ne sera pas publié tel qu'ils l'ont trouvés, mais, aidés de spécialistes, ils mettront tout leur travail au point et il sera publié dans des recueils spéciaux.

o

Depuis plusieurs années déjà, les enfants ont, à Moscou, leur librairie particulière. On n'y vend que des livres pour les enfants. Ceux-ci disposent de tables et de fauteuils dans de grandes pièces claires et bien décorées avec les illustrations des livres. Dans une autre salle, de petites scènes ont été montées, représentant en maquette les passages les plus populaires des livres d'enfants. Les vendeurs sont des spécialistes capables de conseiller les jeunes clients indécis dans leur choix.

SOLUTIONS DE LA PAGE 7

Charades. — 1. Equipage (hale-qui-page.) — 2. Farine (fa-riz-nœud). — 3. Mécanicien (mai-K-nid-sien).

Métagramme. — Bol, dol, vol, sol, col, mol.

Synonymes. — Ma, mat, mas, mat.

Problème. — Le lièvre fait 3 bonds pendant que le chien en fait 2, donc il en fait 9 pendant que le chien en fait 6. Mais en 3 bonds, le chien fait autant de chemin que le lièvre en 7, donc en 6 bonds il en fait autant que le lièvre en 14. Donc la distance faite en 5 bonds (14-9), chaque fois que le chien fait 6 bonds. Donc pour perdre son avance de 10 bonds, c'est-à-dire 12 fois plus, il faudra que le chien ait fait :

$12 \times 6 = 72$ bonds.

Rébus. — Rien ne sert de courir, il faut partir à point

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. — IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.084.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER..

JIM MYSTÈRE EST L'AMI ET LE PROTECTEUR D'INDIENS PERSÉCUTÉS PAR DES BLANCS SANS SCRUPULES QUI EN VEULENT À LEURS TERRES RICHES EN PRODUITS MINÉRAUX. JIM SE LAISSE ENLEVER SOUS LES APPARENCES DU GRAND CHEF DES INDIENS

DLP 27-05-92030322

CINQUIÈME ANNÉE.

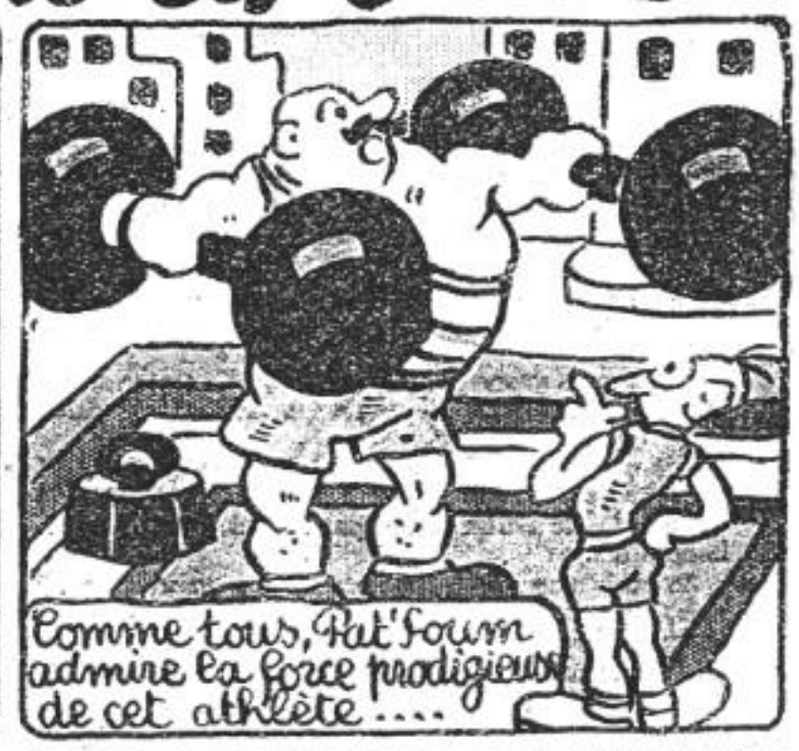
PRIX : 0.40

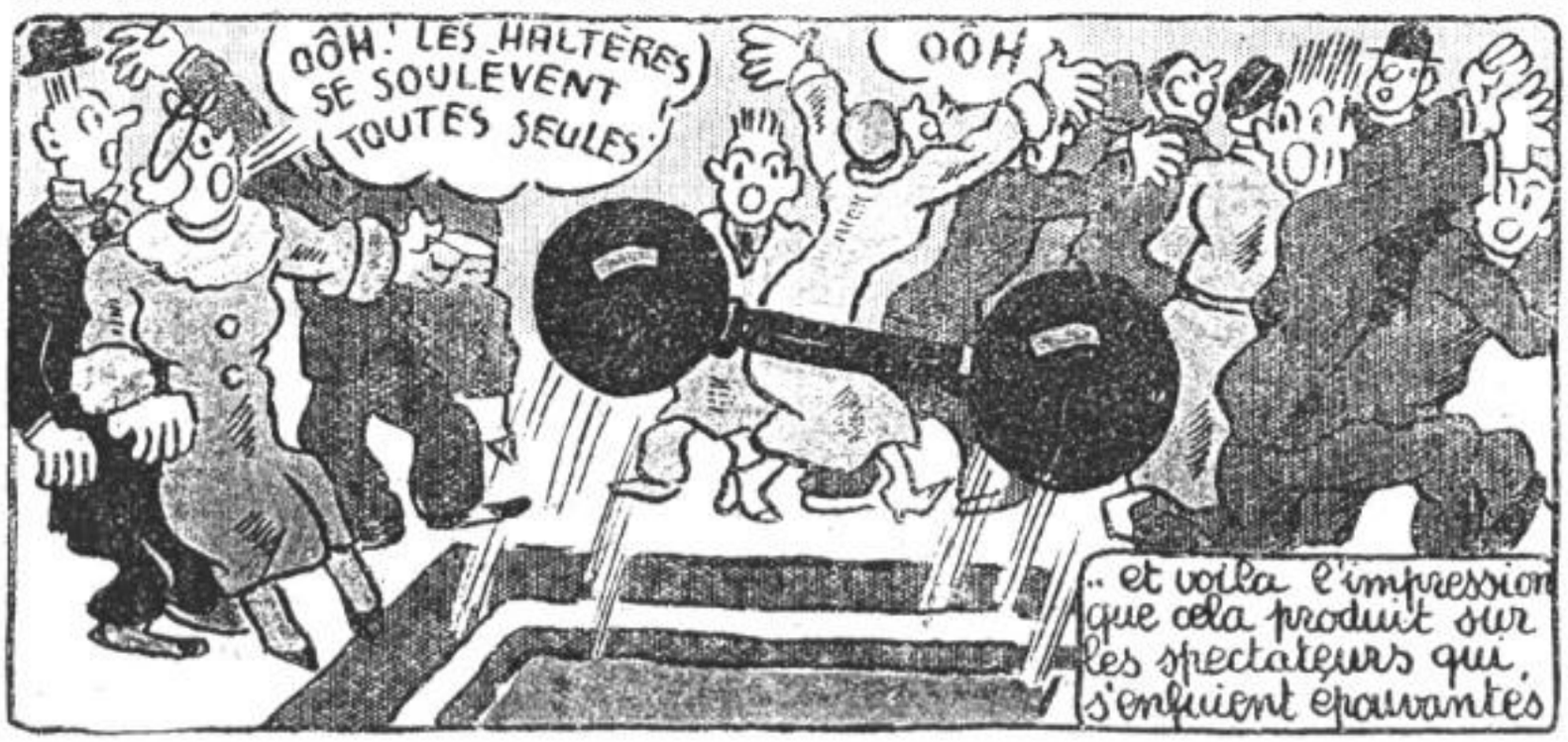
L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

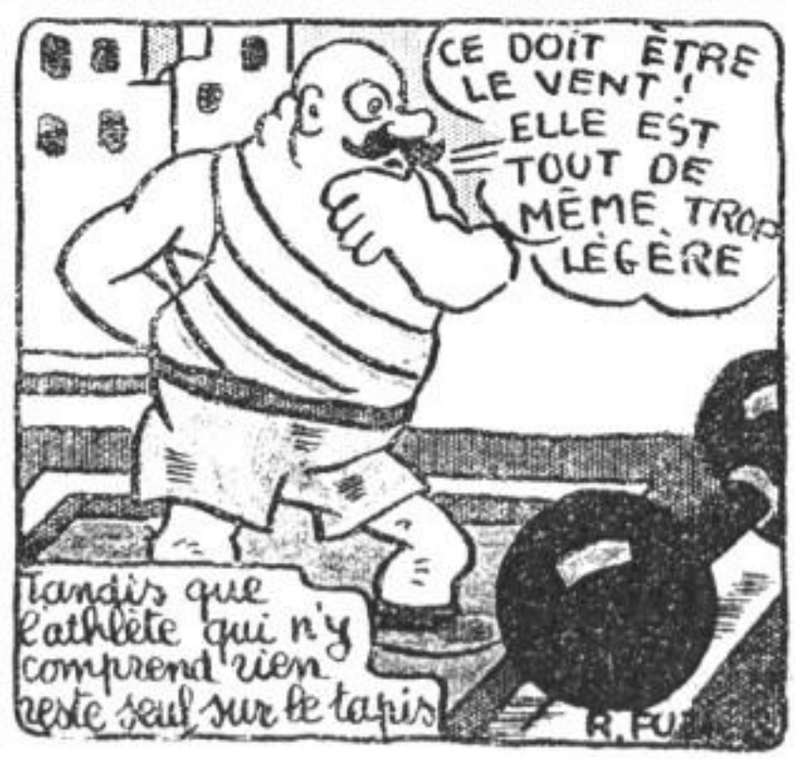
N° 65. — 25 FÉVRIER 1937.

Mon Camarade

Pat'Foum et les Forts







la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine encore j'ai reçu des masses de lettres envoyées par mes amis des quatre coins de la France et des colonies, qui sont en train de fonder des clubs à l'exemple de notre club de la rue du Fer-à-Repasser.

Une des lettres qui m'a le mieux plu, c'est celle d'Yvonne B..., de Bellac (Haute-Vienne).

C'est un club qui est différent du nôtre, parce que chez nous c'est une fille (Pierrette) qui est trésorière et un garçon (Moi) qui est président ; à Bellac, c'est le contraire : c'est une fille (Yvonne B...) qui est présidente et un garçon (Henri B...) qui est trésorier.

Pourvu qu'on ne veuille pas faire la même chose qu'à Bellac, rue du Fer-à-Repasser, parce que Pierrette serait présidente, ce qui me ferait bien plaisir parce que je l'aime bien, mais moi je deviendrais trésorier et comme je n'ai jamais eu de bonnes places en calcul, c'est sûr et certain que je m'embrouillerais dans les comptes.

Voici la lettre de mes amis de Bellac :

Cher petit camarade Jeannot,

Je t'écris deux mots pour te dire que jeudi nous avons complètement constitué notre Club des Amis. Nous sommes vingt adhérents et beaucoup d'autres vont venir.

Jeudi nous sommes allés, après notre réunion, faire une belle promenade, accompagnés de maman qui, après nous avoir fait bien jouer nous a tous interrogés pour nous demander ce que nous pensions faire pour nous procurer de l'argent pour acheter des jouets et faire des excursions l'été, à travers le pays.

Alors nous avons pensé tout d'abord, comme nous sommes pas mal de bons chanteurs, de former une chorale et d'organiser une petite fête ensuite.

Avec la machine à polycopier de papa on pourra faire des listes de souscription avec le titre « Club des Amis de *Mon Camarade*, de Bellac ». En plus, il va y avoir des membres honoraires.

Je crois que nos idées ne sont pas mauvaises... alors tu vois, cher petit camarade, que nous pensons faire quelque chose de bien et tout le monde est bien content.

Tu nous enverras 15 *Mon Camarade*, 10 insignes, 10 cartes. Nous t'envoyons l'argent pour cela et en plus dix francs, ce qui fera la souche ou si tu veux une provision pour le cas où on aurait des frais ou une commande. Je pense que tu seras content comme cela.

A présent, nous avons également désigné un petit camarade qui recevra les journaux et je te donne ici son adresse. Tu lui enverras, à partir de la semaine prochaine, les journaux à son adresse et il te réglera tous les mois, ça fera moins de frais que chaque semaine. Si tu vois quelques observations à nous faire, ne manque pas de nous le dire...

Moi, je n'ai pas d'observation du tout à faire. Je trouve très, très bien tout ce qu'a décidé le Club des Amis de Bellac. C'est très bien d'avoir désigné un camarade à qui on enverra toutes les semaines le journal et qui les paiera tous les mois à l'administration de Mon Camarade.

C'est aussi très bien d'avoir commencé à faire des promenades et à faire des bonnes parties de jeux sous la garde de la maman de mon amie Yvonne B... Moi, si je l'avais encore, ma maman, je suis sûr qu'elle nous accompagnerait quant le « Club des Amis » de la rue du Fer-à-Repasser va à la campagne. Mais vous ne voyez tout de même pas Mme Burette se promener avec nous... ni même Mlle Lebondu... Aussi, c'est la sœur de Julot ou la maman de Pierrette qui se promène avec nous...

Et puis ce que je trouve aussi particulièrement bien, c'est l'idée de faire une chorale. Et de répéter des chansons pour faire une belle fête qui permettra de gagner beaucoup d'argent. Et encore de faire des membres honoraires du Club des Amis, qui versent cent sous ou même plus et à qui on donne une belle carte fabriquée à la main ou à la polycopie.

Mais ce qui nous a surtout plu, au Club du Fer-à-Repasser, quand on a reçu votre lettre, mes chers amis de Bellac, c'est l'idée de la chorale. Et on a décidé d'en faire une tout de suite.

Julot nous a apporté une chanson. C'était Le Temps des Cerises. *Une chanson que j'aime bien. Alors, on l'a apprise chacun de son côté et puis on s'est mis à chanter tous ensemble.*

Oh ! là là, j'aurais voulu que vous nous entendiez.

Je ne sais pas si vous avez vu au cinéma un film qui s'appelle Les Amies. *Nous, on l'a vu avec la sœur de Julot, un jour qu'il pleuvait.*

Dans ce film, il y a quatre petits enfants qui veulent aller chanter dans les cafés pour avoir de l'argent, à cause qu'il n'y a pas de pain chez eux. Mais l'ennui, c'est qu'ils ne savent pas chanter du tout en chœur et le patron, un gros moustachu, les met dehors, tandis qu'un ramoneur et puis des tas d'autres gens encore se moquent d'eux.

Eh bien, nous, on chantait encore plus mal que les quatre petits enfants du film. C'était affreux !

Jacquot nous a dit que ce n'était pas une raison pour nous décourager et qu'en travaillant on apprendrait. Il a raison.

Mais pour apprendre il faut un professeur ou une professeuse.

Dans le film Les Amies, *il y a un vieux marin qui sait bien imiter la mouche et qui apprend de belles chansons aux petits. Après, ils ont beaucoup de succès et je suis sûr qu'ils auraient gagné beaucoup d'argent si la guerre de 1914 elle n'avait pas tout juste éclaté cette année-là.*

Mais nous on n'a pas de professeur... Ni un marin, ni quelqu'un d'autre. Aussi, pour le moment, on a décidé de renoncer à la chorale dès qu'on n'aurait pas trouvé quelqu'un pour nous apprendre à chanter en chœur.

Mais en tout cas, on n'a pas renoncé à l'idée de notre grande représentation. Et on réfléchit beaucoup, beaucoup, pour trouver quelque chose. Toutes les idées qu'on aura on les dira à la prochaine séance du club, jeudi prochain. Et dans ma prochaine lettre, je vous dirai ce qu'on a trouvé.

Bonjour à tous mes amis. Ma petite correspondance est à l'avant-dernière page. Salut.

JANOT,

enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

Timbres sportifs : le ski

Les timbres de sports d'hiver sont nombreux. Vous en avez déjà vu ici même plusieurs et prochainement vous verrez le très beau timbre que la France a émis à l'occasion des championnats mondiaux de ski à Chamonix, en février 1937.

Mais le timbre ci-dessus qui représente des skieurs glissants sur des pentes pittoresques, présente la particularité d'être émis par un pays dont jusqu'à présent on avait peu parlé comme centre de sports d'hiver : la République libanaise, qui vous le savez, se trouve en Asie, près de la République de Syrie. C'est pourtant un pays de hautes montagnes et cette année, on a commencé à faire de la propagande pour ses stations hivernales.

En l'honneur du football

En 1934, les championnats mondiaux de football se sont déroulés en Italie. A cette occasion, les postes italiennes ont émis une série de vignettes représentant différentes phases du jeu. Vous voyez ici la belle défense d'un gardien de but, ce timbre était de couleur rouge orangée et avait une valeur de 20 centimes.

Cette série comportait cinq vignettes

Paris tout entier sur un timbre

Ceux d'entre vous qui habitent Paris n'auront aucune peine à reconnaître sur ce timbre les principaux points de Paris, à commencer par la Tour Eiffel, timbre pour la poste aérienne, qui a été émis en 1936 par les postes françaises. Ce timbre vert clair est d'une valeur de 2 fr. 50.

JEUX et BATAILLES

CHATEAUBRIAND *Écrivain français né à Saint-Malo en 1768. Il voyageait en Amérique lorsqu'éclata la Révolution; il rentra en France et émigra en 1792. A la Restauration des Bourbons, il joua un rôle politique important. Ses principales œuvres sont :* le Génie du Christianisme, Atala, René, les Martyrs, les Mémoires d'outre-tombe, *d'où est extrait ce récit. Il mourut en 1848.*

Au second étage de l'hôtel que nous habitions, demeurait un gentilhomme nommé Gesril; il avait un fils et deux filles. Ce fils était élevé autrement que moi; enfant gâté, ce qu'il faisait était trouvé charmant : il ne se plaisait qu'à se battre, et surtout qu'à exciter des querelles dont il s'établissait le juge. Jouant des tours perfides aux bonnes qui menaient promener les enfants, il n'était bruit que de ses espièglerie que l'on transformait en crimes noirs. Le père riait de tout, et Joson n'était que plus chéri. Gesril devint mon intime ami et prit sur moi un ascendant incroyable : je profitai sous un tel maître, quoique mon caractère fût entièrement l'opposé du sien. J'aimais les jeux solitaires, je ne cherchais querelle à personne : Gesril était fou de plaisirs, de cohue, et jubilait au milieu de bagarres d'enfants. Quand quelque polisson me parlait, Gesril me disait : « Tu le souffres? » A ce mot, je croyais mon honneur compromis et je sautais aux yeux du téméraire; la taille et l'âge n'y faisaient rien. Spectateur du combat, mon ami applaudissait à mon courage, mais ne faisait rien pour me servir. Quelquefois il levait une armée de tous les sautereaux qu'il rencontrait, divisait les conscrits en deux bandes, et nous escarmouchions sur la plage à coups de pierres.

Un autre jeu, inventé par Gesril, paraissait encore plus dangereux : lorsque la mer était haute et qu'il y avait tempête, la vague, fouettée au pied du château, du côté de la grande grève, jaillissait jusqu'aux grandes tours. A vingt mètres d'élévation au-dessus de la base d'une de ces tours, régnait un parapet de granit, étroit, glissant, incliné, par lequel on communiquait au ravelin qui défendait le fossé : il s'agissait de saisir l'instant, entre deux vagues, de franchir l'endroit périlleux avant que le flot se brisât et couvrit la tour. Voici venir une montagne d'eau qui s'avançait en mugissant, laquelle, si vous tardiez d'une minute, pouvait ou vous entraîner, ou vous écraser contre le mur. Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai vu des enfants pâlir avant de la tenter.

Gesril a été mon premier ami; tous deux mal jugés dans notre enfance, nous nous liâmes par l'instinct de ce que nous pouvions valoir un jour. Deux aventures mirent fin à cette première partie de mon histoire, et produisirent un changement notable dans le système de mon éducation.

Nous étions un dimanche sur la grève, à l'*éventail* de la porte Saint-Thomas et le long du *Sillon*; de gros pieux enfoncés dans le sable protègent les murs contre la houle. Nous grimpions ordinairement en haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises comme de coutume; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magnon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout du côté de la terre.

Le flot arrivait, il faisait du vent; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, mademoiselle! descendez, monsieur! » Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis près de lui; celui-là se renverse sur un autre; celui-ci sur un autre : toute la file s'abat comme des maisons de cartes, mais chacun est retenu par son voisin; il n'y a plus que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai et qui, n'étant appuyée par personne, tomba. Le jusant l'entraîne; aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son marmot et lui donnant une tape. Hervine fut repêchée; mais elle déclara que François l'avait jetée. Les bonnes fondent sur moi; je leur échappe; je cours me barricader dans la cave de la maison : l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui, et, avec ses deux sœurs, jette par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles lèvent le siège à l'entrée de la nuit; mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont saint Aaron avait purgé son rocher.

Voici l'autre aventure :

J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des monts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons, à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre; Gesril me dit : « Laisserons-nous passer ces gueux-là? » Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendent pas railleries, avancent; Gesril recule; nous nous plaçons au bout du pont, et, saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius, frappé à l'œil : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

Je ne pensais point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché, un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais la France ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison, chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette. Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand'messe avec lui et ses sœurs, jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre; le cœur me battait. Surpris de ma figure déchirée et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un mot; ma mère poussa un cri; La France conta mon cas piteux, en m'excusant; je n'en fus pas moins rabroué.

On pansa mon oreille, et M. et Mme de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.

A chacun son record

Il n'est pas toujours facile de battre des records d'autant plus qu'ils s'améliorent d'années en années. Alors un coureur vient, bien involontairement sans doute, de battre un record qui jusqu'à présent n'était détenu par aucun sportif et qui, espérons-le, n'est pas près d'être battu. C'est celui des opérations chirurgicales. En effet, le coureur tchécoslovaque Turk avait été grièvement blessé dans une chute. A l'hôpital où il avait été immédiatement transporté on avait jugé son cas désespéré. Pourtant on tenta une opération puis, celle-ci ayant réussi, on en fit une seconde et voici que Turk vient de sortir de l'hôpital après de longs mois de traitement et après avoir subi sa... 99e opération chirurgicale. On ne nous dit pas s'il est de nouveau en état de courir, mais cela me paraît quelque peu douteux. En tous cas, il est probable qu'après une telle expérience, il se méfiera des chutes...

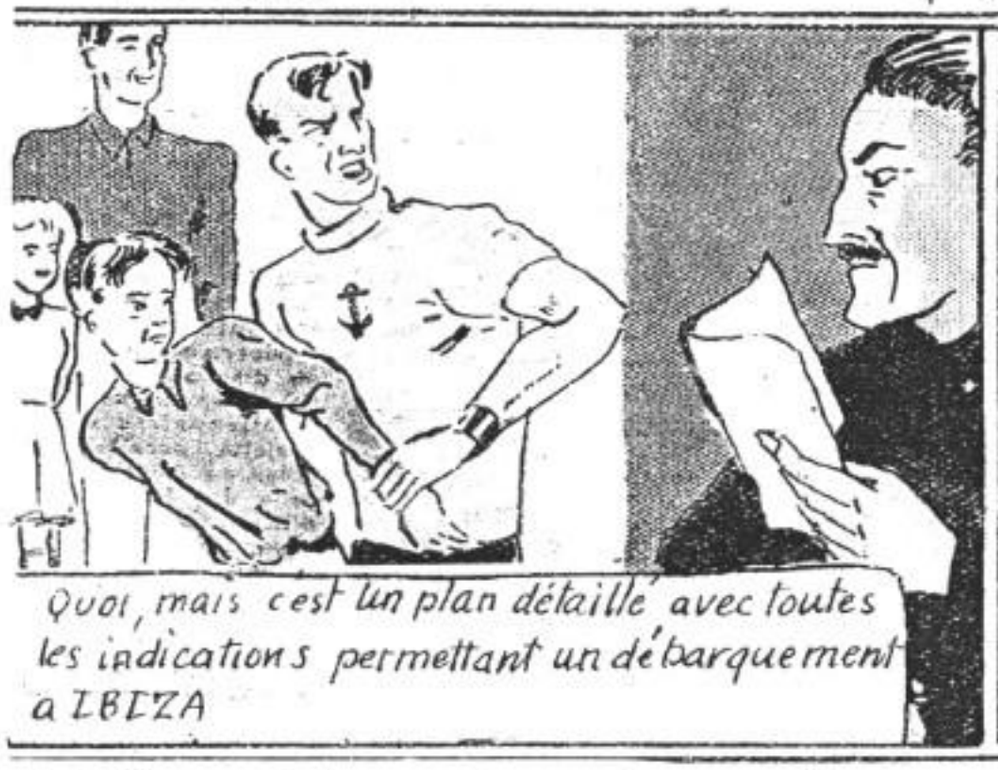
Les sportifs fonctionnaires

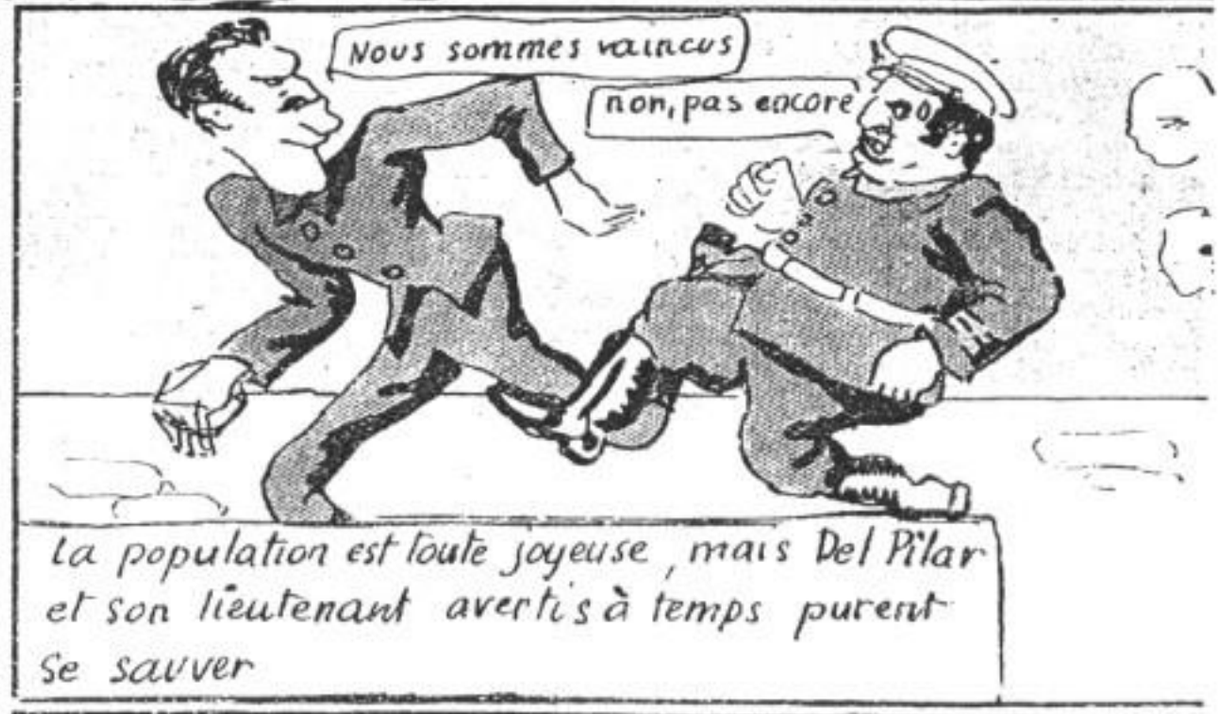
On dit bien souvent des fonctionnaires qu'ils ne sont guère sportifs car ils ont l'habitude de vivre enfermés, assis à leurs bureaux, mais on ne pourra vraiment pas en dire autant d'une nouvelle catégorie de fonctionnaires qu'on projette, paraît-il, de créer en Allemagne : celle des footballeurs d'Etat. Dans tous les pays, l'usage consiste à choisir pour chaque match international, dans les divers clubs du pays, les meilleurs joueurs chargés de constituer l'équipe nationale. En dehors des matchs, les joueurs ont naturellement toute liberté d'appartenir à leurs clubs. Or il ne va sans doute plus en être ainsi en Allemagne puisque l'on propose de choisir les meilleurs footballeurs d'Allemagne, de les grouper et d'en faire une sorte de classe particulière qui recevrait le nom de footballeurs d'Etat.

Au Zoo ou au Stade

Comme il n'existe pas énormément de mots pour dire que quelqu'un va très vite, les journalistes sportifs ont, depuis longtemps déjà, pris la mauvaise habitude de comparer les sportifs à des animaux divers. Nous avons ainsi les « écureuils », c'est ainsi que l'on appelle, paraît-il, les coureurs cyclistes des Six-Jours. Bien qu'il n'y ait sans doute pas un chroniqueur sportif qui puisse se vanter d'avoir vu une troupe d'écureuils tournant dans sa cage pendant six jours et six nuits. Mais ce n'est pas tout et voici qu'un journaliste vient de nous décrire une course entre un « lion » et un « lévrier » qui n'étaient tous deux que des cyclistes. Qui pourra nous dire comment court un lion monté sur une bicyclette ?

TOTO et TOUTOUNE EN ESPAGNE. LES REBELLES SONT VAINCUS A IBIZA





Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Jambe-de-Bœuf, injustement accusé de l'assassinat de Raymond Lacombe, frère de sa fiancée, a réussi à s'évader des souterrains de Meudon où il était retenu prisonnier par la mystérieuse bande du « Trèfle Noir ». Il apprit que le « Trèfle Noir » se préparait à une expédition contre Pierrot Lancry, treize ans, son ami, pour le mercredi suivant. Après avoir pendant très longtemps erré dans les souterrains, Jambe-de-Bœuf a réussi à s'évader. Après avoir repris des forces, il lit sur un journal du soir la date du jeudi. Il est donc trop tard pour sauver Pierrot. Mais ne trouvant rien dans le journal sur les agissements du « Trèfle Noir » il interroge un de ses voisins de table.*

Chapitre XXV

Le mur de flammes

— Quand dites-vous qu'il est arrivé quelque chose dans l'île Saint-Germain? demanda l'un des ouvriers, un homme de plus de cinquante ans, à la moustache grisonnante.

— Mais hier, mercredi...

— Mercredi! s'exclama l'homme, mais c'est aujourd'hui mercredi!

Une courte discussion s'engagea. Jambe-de-Bœuf comprit bientôt son erreur. Les journaux du soir, à Paris, sont datés du lendemain. Il jeta un coup d'œil à la pendule. Il était dix heures moins vingt. Il lui restait encore vingt minutes pour sauver Pierrot de la Bande des Trèfles.

— Où sommes-nous ici? demanda le colosse avec angoisse.

— En voilà une question, sûr que tu es saoul pour demander cela. Nous sommes chez la mère Matchiche, à Chaville.

A Chaville... Il était loin de l'île Saint-Germain... Arriverait-il à temps?

Jambe-de-Bœuf sortit en trombe de la guinguette. Il fut assez heureux pour trouver, dans un carrefour proche, un taxi vide dans lequel un chauffeur somnolent attendait la clientèle.

— Ile Saint-Germain, à toute vitesse! cria-t-il.

Quand ils furent en haut de la côte dominant le Bas-Meudon, Jambe-de-Bœuf aperçut la vallée de la Seine. Une grande lueur rouge flambait. L'île Saint-Germain tout entière semblait en feu.

— Les bandits! les tueurs d'enfants! pensait Jambe-de-Bœuf avec rage. Ils ont été assez lâches pour tenter de brûler vif ce pauvre Pierrot... Les misérables...

Le colosse sentait maintenant ses forces entièrement revenues. Sa tête était à nouveau parfaitement claire. L'abondant repas qu'il avait pris dans la guinguette de Chaville, lui avait rendu d'un coup ses moyens intellectuels et physiques.

— Mets les gaz! cria-t-il au chauffeur. Tu vois bien qu'il y a le feu, là-bas! Il y a un gosse à sauver!

Le chauffeur était un vieil homme à l'épaisse moustache grise qui avait dans sa jeunesse, comme cocher de fiacre, porté un chapeau blanc de cuir bouilli, une pélerine à six volants et un long fouet.

Mais il était déjà depuis vingt ans conducteur de taxi, et savait mener rapidement sa voiture. Il descendit en trombe la route des Gardes, à travers Bellevue et le Bas-Meudon, vers la Seine.

Maintenant que le taxi s'approchait de l'île, Jambe-de-Bœuf distinguait nettement quatre foyers d'incendie.

Deux des incendies, tout proches l'un de l'autre et près de se rejoindre, étaient situés à peu de distance du pont de Billancourt, presque en face du parc des subsistances militaires qui occupe la moitié de l'île. L'autre foyer brûlait à la pointe ouest, face à l'île Borin. Le dernier foyer, situé au centre du triangle formé par les trois incendies, était celui qu'avait allumé Matchoukine. C'était l'incendie qui dévorait la maison de Sun Tchen, le blanchisseur chinois.

A la minute où le taxi de Jambe-de-Bœuf arrivait à l'entrée du pont de Billancourt, la troupe conduite par Fil-de-Fer commençait à peine à descendre la route en pente qui conduit du plateau des Mauduits à la vallée du viaduc de Meudon.

A cette minute aussi, Matchoukine, qui venait d'apercevoir avec une joie sadique Pierrot ouvrir puis refermer avec épouvante la porte qui donnait sur l'escalier en feu, avait mis dans la main de Zoria un singulier revolver dont le canon se terminait en une espèce d'entonnoir, ou plutôt d'étroit cornet d'acier; c'était un revolver silencieux.

— Garde la porte, Zoria. Moi je vais de l'autre côté surveiller la fenêtre. Si le gosse veut sauter, n'hésite pas, tire, et abat-le...

— Mais, commença le grand jeune homme blond...

Matchoukine s'impatienta :

— Tu ne risques rien. On n'ira pas chercher une balle dans un cadavre carbonisé. Et avec le silencieux, rien à craindre du bruit. D'ailleurs, les gens ont autre chose en tête pour le moment...

Sans doute vous est-il arrivé, au cours d'une promenade en forêt, de mettre le pied dans une fourmilière. C'est l'aspect d'une fourmilière défoncée qu'offrait l'île Saint-Germain, quelques instants seulement après qu'aient éclaté les quatre incendies.

Les plus terrifiants étaient ceux qui avaient été allumés près du pont de Billancourt; les maisons de bois brûlaient comme des bottes de paille arrosées d'essence. Les deux sinistres venaient de se rejoindre et le feu, qui gagnait sans cesse de proche en proche, empêchait totalement l'accès des deux rues qui permettent seules aux habitants de l'île de rejoindre le pont.

Les pompiers de Boulogne étaient déjà sur les lieux. Mais ils n'avaient pas pu pénétrer à l'intérieur de l'île. Ils se bornaient à essayer d'éteindre les deux premiers foyers qu'ils pouvaient atteindre, et de préserver les hautes maisons de briques jaunes qui bordent, comme un rempart, la rue du pont de Billancourt. Ainsi, tous les habitants de l'intérieur de l'île étaient enfermés comme des rats pris au piège.

L'affolement était à son comble. Des femmes gitanes, échevelées, en jupons de couleur passaient en hurlant, des enfants plein les bras. Deux Chinois couraient, les bras chargés de jouets de papier, de colliers de fausses perles qu'ils vont vendre à la terrasse des cafés, et qui sont leur seule fortune, leur seul bien au monde. Un vieillard, à la barbe poivre et sel, en long caftan, d'un noir verdi, bordé de fourrure, qui descendait jusqu'à ses pieds chaussés de babouches rouges, la tête coiffée d'une toque d'astrakan gris, allait droit devant lui, comme un automate, le dos voûté, serrant dans ses bras, comme le plus précieux des trésors, une petite machine à coudre d'un très ancien modèle...

— *Le masque, maintenant, dit à Jambe-de-Bœuf le lieutenant de pompiers.*

L'incendie était d'autant plus tragique, que l'île ne possédait pas de canalisations d'eaux qui auraient pu permettre aux habitants d'improviser des lances d'incendie. Il fallait aller chercher l'eau dans la Seine, faire la chaîne avec des seaux pour combattre l'incendie. Quelques hommes, qui n'avaient pas perdu leur sang-froid, avait été les organisateurs de ces chaînes, et ils hurlaient dans toutes les langues pour essayer de se faire comprendre de la population cosmopolite de l'île.

Les sauveteurs portaient tous leurs efforts sur l'immense foyer, qui séparait le village nègre du pont de Billancourt. Il fallait, en effet, à tout prix que les pompiers réussissent à passer la double barrière de pierre et de feu, si l'on voulait que l'île soit sauvée.

D'autres groupes s'étaient portés vers le foyer de la pointe de l'île. Mais l'incendie qui attirait le moins l'attention était celui de la maison du blanchisseur chinois. La bicoque de planches était isolée des autres maisons et on n'avait pas à craindre que cet incendie s'étendit. Le sinistre se terminerait de lui-même, lorsque la baraque serait consumée. On comprend ici le plan de la bande des Trèfles : pour que nul ne songe à venir au secours de Pierrot, elle avait allumé les trois autres incendies qui détournaient l'attention de la population; et d'ailleurs Matchoukine veillait.

— Ce n'est pas grave, disait-il aux personnes accourues. Il n'y a personne. Laissez brûler la bicoque. Allez plutôt à la pointe, il y a des femmes et des gosses à sauver, là-bas.

La misérable baraque flambait comme un feu de bengale. La fenêtre du premier étage était restée fermée. Pierrot ne l'avait pas ouverte. Le Russe blanc avait vu les rideaux brûler, les carreaux éclater sous l'effet de l'incendie. Il n'en resta bientôt plus que des montants carbonisés. Et bientôt les flammes toujours plus furieuses avaient tordu les poutres maîtresses de la cahute. D'un même coup le toit, un des murs et l'escalier s'étaient écroulés dans un affreux craquement. Il faisait une chaleur épouvantable. Matchoukine dut s'éloigner de la baraque. Il appela Zoria.

— Eh viens, petit! On peut partir. Le compte du môme est bon. On peut même dire qu'il est « *cuit* ».

A cette plaisanterie vulgaire, l'homme éclata d'un gros rire. Zoria ne desserra pas les dents.

Chapitre XXVI

Le scaphandre d'amiante

Un barrage de police commençait à se constituer à l'entrée du pont, lorsque Jambe-de-Bœuf et son taxi arrivèrent sur les bords de la Seine.

— On ne passe pas, dit un agent très jeune, à la figure poupine.

— Je dois passer, moi, j'ai un gosse à sauver, protesta Jambe-de-Bœuf.

D'un revers de main le colosse écarta l'agent avec autant de facilité qu'on pousse une porte aux gongs bien graissés. Il courut vers le milieu du pont. On eût dit un sanglier en train de charger. C'était une vraie force de la nature qui s'était déchaînée.

— On ne peut pas passer, je vous dis qu'on ne peut pas passer, lui dirent à leur tour les pompiers. Vous serez rôti tout vif, si vous essayez...

— Mais il y a un gosse à sauver et je dois passer, répéta Jambe-de-Bœuf.

Les pompes étaient mises en batterie en bordure du pont. Plusieurs pompiers inondaient les maisons de six étages qui bordent la route, pour empêcher les immeubles de prendre feu. D'autres pompiers, au sommet de gigantesques échelles qui s'avançaient comme des grues au-dessus des bicoques en feu, déversaient des torrents d'eau sur les flammes. Une véritable muraille noire, blanche, rouge, faite de flammes, de vapeur et de fumée, barraient l'avenue du bas Meudon et l'allée de la Seine, les deux seules voies d'accès vers l'ouest de l'île, vers la maison du blanchisseur chinois...

— Je passerai, moi, je vous le dis, répéta Jambe-de-Bœuf.

D'un revers de bras il avait renversé deux pompiers qui essayaient de le retenir, et il se dirigeait vers l'incendie.

— Une minute, fit une voix autoritaire, celle d'un lieutenant de pompiers.

Celui qui parlait était un petit homme sec et noir de cheveux, réputé pour sa

décision, son courage et son sang-froid. Il avait d'un coup d'œil compris qu'il serait impossible d'arrêter le colosse. Sans doute, celui-ci irait-il à une mort certaine. Mais il fallait tenter d'utiliser ce désespéré pour combattre la catastrophe.

— Vous avez une chance sur cent de passer, dit le lieutenant. Mais seulement avec ce vêtement d'amiante, qui empêchera les flammes de vous atteindre.

La voix sèche du lieutenant avait arrêté un instant Jambe-de-Bœuf dans son élan. Il comprit aussitôt ce qui lui était proposé et accepta.

Le lieutenant avait rapidement tiré d'un des camions-pompe un étrange vêtement, une sorte de maillot taillé dans une épaisse et singulière étoffe gris blanc, de la toile d'amiante. Cet ample vêtement était assez semblable par sa forme à celui que revêtent les scaphandriers pour les plongées. Mais il servait à s'engloutir, non dans l'océan, mais dans les flammes.

En un clin d'œil, Jambe-de-Bœuf fut à l'intérieur du scaphandre d'amiante.

— Le masque, maintenant, ordonna le lieutenant.

Il lui tendait un masque assez semblable aux masques en tête de cochon, dont on se sert contre les gaz. Mais l'étoffe du groin était en amiante et les lunettes en mica noirci.

Jambe-de-Bœuf prit le masque.

— Je vous laisse faire, reprit le lieutenant, mais c'est à condition que vous lanciez, en traversant le feu, ces grenades au cœur de l'incendie. C'est pour nous le seul moyen d'arrêter ou de limiter le sinistre.

— Comptez sur moi, dit Jambe-de-Bœuf en ajustant son masque.

Le lieutenant lui tendit une sorte de panier où étaient rangées des grenades de verre, spécialement fabriquées pour combattre les incendies. Sitôt éclatées elles produisent en quantité prodigieuse une mousse carbonique, sorte de [illegible] bouillante, qui a la propriété d'éteindre très rapidement les plus terribles incendies. Comme le scaphandre de Jambe-de-Bœuf, le panier qui contenait les grenades était en toile d'amiante

— Vous pouvez y aller maintenant, déclara le lieutenant.

D'un geste bref il avait donné un ordre à ses hommes. Deux pompiers, avec leur lance à demi fermée — sans cela la force du jet aurait été telle qu'elle eût renversé le colosse — aspergeaient l'homme vêtu d'amiante qui s'avançait en courant vers le mur de flammes.

— Il y a toutes les chances pour que ce fou reste dans l'incendie, dit le lieutenant entre ses dents. Mais s'il a assez de sang-froid pour passer et bien placer ses grenades, nous pouvons devenir les maîtres du sinistre.

Quand il fut tout près de la muraille de feu qui barrait l'avenue de la Seine, Jambe-de-Bœuf lança deux premières grenades. Malgré son vêtement isolant la chaleur était atroce. Mais les grenades en explosant avaient ouvert comme une brèche dans le brasier.

— Je passerai, je passerai, il faut que je passe.

La bouteille d'air comprimé qu'il portait sur le dos lui envoya dans les poumons une ample bouffée d'air frais. La colosse fonça.

Il était maintenant au milieu de la rue en flammes. Avec une extraordinaire rapidité, sa main droite prenait dans le panier d'amiante les grenades contre l'incendie et les lançait à droite et à gauche contre les murs des baraques en feu.

Jambe-de-Bœuf était entouré d'un nuage de vapeur qui montait de ses vêtements d'amiante et il ne voyait rien, qu'une infernale lueur, à travers ses lunettes noires couvertes de buée. Mais il continuait d'avancer avec précipitation, tout droit devant lui, se guidant par les pieds, grâce à la profonde ornière qui bordait l'Allée de la Seine, dans laquelle heureusement aucune poutre enflammée n'était encore tombée.

Les unes après les autres les grenades quittaient le panier. Il n'y avait peut-être que trente secondes que Jambe-de-Bœuf était entré dans le brasier, mais il lui semblait qu'il se trouvait depuis des siècles entré dans cet enfer. La chaleur était maintenant atroce, insupportable. Il était certain qu'il allait à la mort. Il se sentait comme un homard que l'on jette dans l'eau bouillante, cuire vivant dans la vapeur qui montait autour de lui.

Ses mains fouillaient fiévreusement le panier d'amiante. Il n'avait maintenant plus que trois grenades, que deux grenades... qu'une seule... Maintenant le panier était vide.

Il était prêt à pâmer comme un poisson hors de l'eau... Oui, oui, il allait cuire vivant dans sa carapace d'amiante.

Ses jambes devaient commencer à griller. Elles le portaient mal en tout cas. Et l'air de sa bouteille d'air comprimé lui arrivait-il encore? Il était en tout cas aussi chaud que le souffle brûlant de l'incendie. C'était du feu qui lui entrait dans les poumons. Il avait un mal terrible à respirer. Il courait de toutes ses forces, mais il était certain de ne jamais arriver au but. Chacune de ses enjambées durait infiniment, comme les enjambées géantes des sauteurs à la perche dans un film pris au ralenti, ou comme les mouvements moelleux et infiniment lents des plongeurs.

Maintenant la chaleur, que ne tempérait plus la vapeur, était atroce. Les tempes du colosse battaient

— Je ne passerai pas. Je ne passerai pas... Mais si!... je dois passer! Il le faut, pour sauver Pierrot.

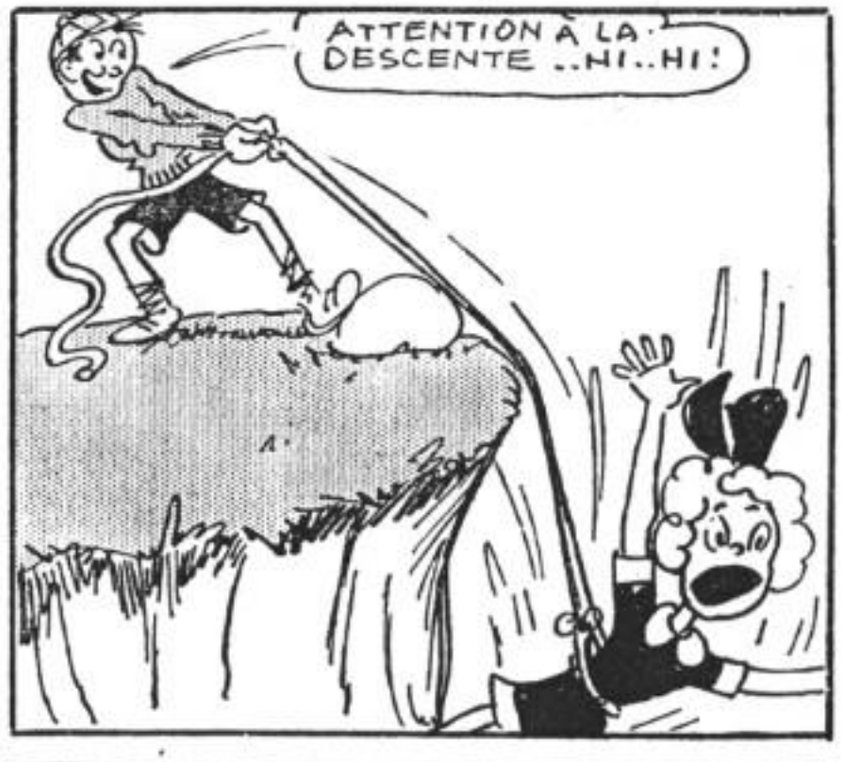
Il lui sembla que son cœur s'arrêtait. Sa gorge se serrait. Il ne pouvait plus respirer.

— Je dois passer, je dois passer...

Ce fut sa dernière pensée. Il trébucha et tomba sur le sol avec le désespoir d'un naufragé qui se laisse couler à pic après avoir nagé des heures durant. Il n'y avait pourtant pas cinquante-cinq secondes qu'il était entré dans le brasier.

(A suivre.)

Si vous avez aimé
" LE TRÈFLE NOIR "
vous lirez le grand roman de
R. DUCHATEAU
LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES
Les premières aventures de Pierrot Lancry
E. S. I. Un fort volume illustré 7 fr. 50



Variétés

CHARADES

Mon premier est un vêtement de femme.
Mon second est un département.
Mon troisième est un bruit.
Et mon tout est le célèbre héros d'un roman d'aventures.

Mon premier est un amoncellement
Mon second est de la terre humaine.
Mon troisième est une note de musique.
Mon tout est un petit siège sans dossier.

Mon second est la partie de mon premier
Sur laquelle nous nous appuyons.
Mon troisième est peu intelligent.
Et mon tout répare les souliers.

ANAGRAMME

Je suis le sommet de votre tête et j'ai cinq pieds, mais si vous brouillez mes pieds, je puis tenir le navire à sa place en mer, garnir l'intérieur d'un coquillage réputé, recevoir les images au cinéma ou être pour du beurre un goût désagréable.

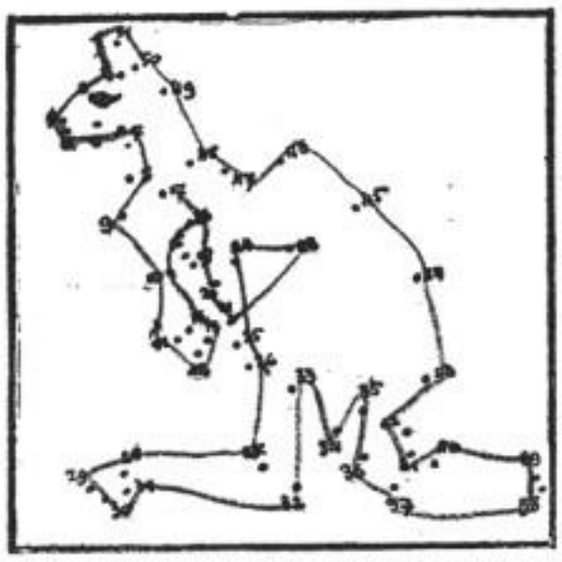
RECONSTRUCTION

Avec les lettres ci-dessous formez les noms de trois provinces françaises : AAA B CC D EEE GGGG H L M NNN OOO P R UU.

PROBLÈME

Trois négociants s'étaient associés pour vendre des marchandises. Ils en avaient à eux trois 21 caisses. Après la vente, il reste 7 caisses pleines, 7 à moitié pleines et 7 vides. Ils veulent avoir chacun la même quantité des marchandises qui restent et avoir également chacun le même nombre de caisses. Comment font-ils le partage ?

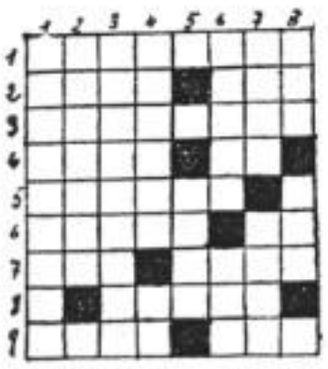
DESSIN CHIFFRÉ



Reliez au crayon les points dans l'ordre des numéros.

(Toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. 1. Province d'Espagne. — 2. Entrée d'un bois. Animal de basse-cour. — 3. Sorte de flûte très simple. — 4. Papa. La moitié de deux. — 5. Réjouissances. — 6. Début de général. Exclamation. Fleuve d'Italie. — 7. Nom affectueux d'un chien. — 8. Grande ville d'Algérie. Pronom personnel. — 9. Grande ville du sud de la France. Démonstratif.

Verticalement. — 1. Camarade. — 2. Département proche de la frontière d'Espagne. Plaisanté. — 3. Pressa. Mot qui imite un des bruits d'une montre. — 4. Permet de se parler à distance. — 5. Le plus répandu des liquides. — 6. Fleur dont les Egyptiens tiraient une sorte de papier. Mouvement nerveux. — 7. Le roi des animaux. Une extrémité de l'axe terrestre. — 8. Renversé signifie venue au monde. Relie la tête au corps.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 64

Horizontalement. — 1. Naufrage. — 2. Im. Nus. — 3. Colline. — 4. Huitre. — 5. Er. Ro. En. — 6. Entre. — 7. Nutritif. — 8. Ex. Ae.

Verticalement. — 1. Niche. Ne. — 2. Amoureux. — 3. Li. — 4. Filtrera. — 5. Ironie. — 6. Anne. It. — 7. Gue. Erin. — 8. Es. Nef.

LE COIN DES FILLETTES

Une écharpe vite faite

Voici un point très joli et qui peut être utilisé aussi bien pour faire une écharpe que pour un chandail ou un bonnet. En voici le principe : on fait une sorte de grille au crochet, puis dans les trous de cette grille on passe, à l'aide d'une grosse aiguille ou d'un passe-lacet, des fils de laine, au point de reprise. Pour faire une écharpe, vous faites une chaînette de 22 centimètres, puis sur la première maille de la chaînette une bride, ensuite vous faites une maille en l'air, puis une bride dans la troisième maille de la chaînette et ainsi de suite en sautant toujours une maille au-dessus de laquelle vous faites une maille en l'air. Au rang suivant, vous faites la bride dans la maille en l'air du rang précédent. Quand votre grille est terminée et a la forme voulue, vous passez au point de reprise, comme l'indique le dessin, des fils dans les trous. Vous pouvez faire votre grille en plusieurs couleurs et passez également des fils différents. Cela vous donnera un très joli effet de tissu écossais.

Les Conseils de Tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Des rissoles à l'orange. Voici un très bon dessert assez facile à faire et qui ne revient pas très cher. Il faut environ 200 grammes de farine, un œuf, et deux oranges. Commencez par peler très soigneusement les oranges en prenant bien garde à ne pas abîmer les quartiers en les séparant. Puis vous faites avec la farine, l'œuf et un peu d'eau, une pâte suffisamment épaisse pour pouvoir l'étaler, et lui donner l'épaisseur d'une pièce de 2 francs à peu près. A l'aide d'un verre, vous découpez dans cette pâte des rondelles sur lesquelles vous posez un ou deux quartiers d'orange et que vous recouvrez avec des rondelles identiques en appuyant bien les bords pour qu'ils collent. Quand vos rissoles sont prêtes, vous les mettez dans l'huile très chaude. Elles sont frites quand elles ont pris une belle couleur dorée.*

Comment enlever les taches de chocolat. — *Voilà qui est fort utile pour nettoyer le tablier de votre petit frère à qui on a donné une tablette de chocolat et qui en a mis partout. Si vous vous y prenez tout de suite, il suffit de les laver à l'eau et au savon et elles partiront, mais si il y a une tache que vous n'aviez pas vue ou si on lui avait mis ce jour-là, par malchance, un vêtement délicat, voici comment vous ferez : vous passez d'abord la tache à l'eau fraîche, puis vous la frottez délicatement avec un peu de jaune d'œuf battu et vous rincez aussitôt. Si cela n'a pas encore suffit, vous avez une dernière ressource : badigeonner très soigneusement l'endroit taché avec un pinceau enduit d'alcool à 90°.*

Le jeu de l'aveugle

Bandez les yeux à un de vos petits camarades et demandez-lui de reconnaître simplement au toucher, différents menus objets que vous lui présentez et qu'il aura la permission de manier tout à son aise; ce jeu est extrêmement simple dans son principe, mais vous serez extrêmement surpris de vous apercevoir que votre ami reconnaîtra souvent très difficilement les objets qui lui seront présentés. On peut infliger des gages pour chaque objet qui n'est pas reconnu. Ceci donnera de l'entrain au jeu.

La loterie à la quille

Vous tracez sur le sol un grand cercle que vous divisez en 10 tranches semblables à des tranches de tarte. Vous numérotez chacune de ces tranches par les chifires 0, 1, 2, 3, et ainsi de suite jusqu'à 9. Au milieu du cercle vous tracez un cercle plus petit dans lequel vous placez une quille. Vous vous postez à une certaine distance et chacun des joueurs s'efforcera d'abattre la quille qui tombera à chaque coup sur l'une des tranches numérotées. Le joueur qui aura totalisé le plus grand nombre de points gagnera la partie. Lorsque la quille tombe à cheval sur une tranche, on peut, au choix, décider que le coup sera nul ou, au contraire, que les points des deux tranches seront totalisés.

Roger a sept ans; c'est un garçon turbulent et vif, et qui travaille mal à l'école. Aujourd'hui sa maman lui fait de gros reproches : « Tu n'as pas honte! Un grand garçon comme toi qui ne sait pas compter au delà de 10! — Oh! tu sais, c'est bien suffisant pour moi; quand je serai grand, je veux être arbitre de boxe, et pour proclamer le vainqueur, il suffit de compter jusqu'à 10. Alors... »

o

Maman a envoyé Lucienne acheter une demi-douzaine d'œufs. Elle revient au bout d'une demi-heure, son petit sac à provisions tout dégouttant de jaune et de blanc d'œuf. Maman lève les bras au ciel : « Que s'est-il passé? — Dis-moi, maman, qu'est-ce que tu voulais faire avec les œufs? — Une omelette, petite sotte. — Ah, tant mieux, tu n'auras pas besoin de te donner cette peine maintenant. » Autant de candeur fit tomber la colère de la maman.

o

Consultation. — « Pourriez-vous me dire, docteur, pourquoi j'ai tant de douleur au bras droit. — C'est l'âge, mon cher monsieur. — Cela n'est pas possible, car mon bras gauche a le même âge et il ne me fait aucun mal. »

o

M. Jourdain entre chez l'épicier pour acheter du fromage de Gruyère. « Vous êtes certain, dit-il au marchand, que c'est là du gruyère authentique. — Non, monsieur, c'est du gruyère acheté au Japon, mais il est de qualité supérieure. — Je voyais bien, dit alors M. Jourdain, qu'il avait les yeux obliques! »

o

Deux aéronautes sont montés en ballon. Il y a beaucoup de nuages et, soudain, ils se sentent égarés. Ils manœuvrent de sorte à faire descendre leur ballon au-dessous des nuages. Ils ne descendent plus, et aperçoivent un gardeur de troupeaux sur le flanc d'une montagne. Ils saisissent leur porte-voix et l'appellent : « Berger, berger, où sommes-nous? » Et le berger, mettant ses mains en porte-voix, cria de toutes ses forces : « En ballon! »

o

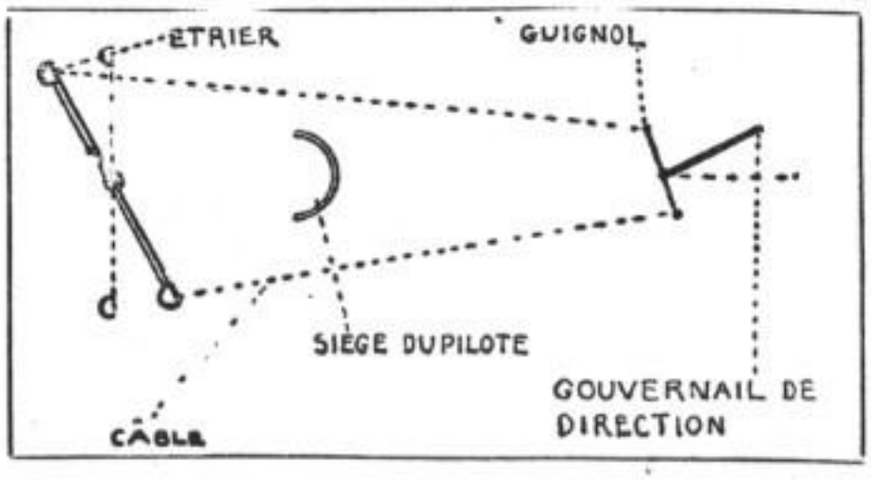
M. Jules et M. Auguste sont deux bons amis. Jules est long et maigre, Auguste petit, avec un ventre énorme. Ils se promènent par une belle après-midi sur les bords de la rivière. Mais Auguste a peine à suivre Jules qui est beaucoup plus alerte. « Tu devrais voir un médecin, car sûrement tu as de l'eau dans le ventre. — Ah! cela n'aurait rien d'étonnant, répond Auguste. Les marchands sont si peu honnêtes maintenant! »

LES PETITS AVIATEURS

GOUVERNAIL DE DIRECTION

L'avion se dirige en l'air grâce à son gouvernail de direction, plan rigide fixé perpendiculairement sur la queue et dont une partie est mobile sur son axe. Le gouvernail est mû par l'action du pilote sur le palonnier, barre transversale portant à son extrémité des étriers où posent les pieds de l'aviateur. Ce palonnier est réuni au gouvernail par des câbles souples en fils d'acier qui agissent sur une petite barre que vous voyez figurer sur le croquis, c'est le « guignol ».

Vous voyez en pointillé la position initiale du palonnier. En traits pleins, le palonnier en action pour un virage à droite. La résistance du gouvernail ainsi braqué provoque une réaction identique du gouvernail de profondeur et le virage est amorcé.



Guayaquil, la ville et le port le plus important de l'Équateur est entièrement construit en bois; mais d'un bois si résistant que des monuments comme la cathédrale, qui ont un siècle d'existence se portent très bien. C'est à cause des tremblements de terre fréquents qu'on a choisi ces sortes de constructions.

o

Une fourmi peut transporter un grain de blé de dix fois son poids, tandis que l'homme ou le cheval ne peuvent porter qu'un poids égal au leur.

o

Les pensions de famille et hôtels japonais utilisent des assiettes faites d'une pâte de papier spéciale, qui coûtent très bon marché et qu'on jette lorsqu'on s'en est servi.

o

Nous avons tous noté l'influence du temps sur notre état physique. Il y a des jours où nous nous sentons joyeux, d'autres au contraire où nous sommes tristes et abattus. Avant les orages nous sommes mal à l'aise, accablés, et lorsqu'ils ont éclaté nous voici de nouveau pleins de vigueur. Cela est dû à l'ozone qui imprègne l'air que nous absorbons et qui lui donne ce goût particulier que nous respirons avec plaisir.

o

On a calculé qu'une huître de 10 centimètres consomme 4 centimètres cubes d'aliments par jour; il lui faut pour cela filtrer 40 ou 45 litres d'eau de mer.

o

En Chine, on élève un grand nombre de cerfs, car on utilise leurs cornes dans la fabrication de produits médicaux.

o

Les autruches ne rentrent jamais directement à leurs nids. Pour s'approcher d'eux, elles font une série de détours, dans le but de voir si un ennemi les observe ou les suit.

o

Il existe des tribus sauvages où la coutume est de se saluer en se frottant mutuellement le nez, par exemple chez les Maories et les indigènes de la Nouvelle-Zélande.

LA GRANDE GUERRE DES CHÊNES ET DES HÊTRES

IMAGINEZ-VOUS qu'une belle nuit des malfaiteurs pénètrent dans le jardin zoologique et que pour jouer un mauvais tour aux gardiens, ils scient les barreaux de toutes les cages. Qu'est-ce qui se passerait alors ?

Un terrible carnage! Le plus fort mangerait le plus faible, et le lendemain ces pauvres gardiens ne trouveraient que la moitié de leurs protégés. « Où est le lion? — Fichtre, il a été tué par le tigre après avoir mangé le zèbre. — Et le tigre lui-même? — L'éléphant l'a tué d'un coup de pied. »

C'est un fait qu'on ne peut contester : les animaux ne sont pas naturellement très paisibles. Mais pensez-vous qu'il en est de même pour les plantes? Personne ne pense à mettre des barreaux dans les jardins botaniques; on ne craint pas que le pin mange la bruyère, que la rose s'attaque avec ses épines aux pauvres géraniums inoffensifs.

« Pourtant, les plantes n'ont pas forcément le caractère plus doux que les animaux. Et si l'homme n'y prenait pas bien garde, elles s'entre-tueraient aussi bien que les lions et les tigres. Ce serait une lutte sans griffes et sans dents, mais qui n'en serait pas pour cela moins impitoyable. »

Mais comment cela est-il possible? Comment les plantes font-elles pour écraser un adversaire? « Eh bien, je vais vous livrer le secret de leur force : imaginez-vous un beau rosier et un chardon, l'un à côté de l'autre. L'été commence, il fait terriblement chaud, pas une goutte de pluie pendant des semaines. Qu'est-ce qui va arriver? — Les deux plantes auront soif. Le chardon qui n'a pas besoin de grandes quantités d'eau pour subsister, se tirera d'affaire, tandis que le rosier crèvera. »

Chez les plantes, le plus fort c'est le moins exigeant ! Et il extermine impitoyablement les plus faibles, c'est-à-dire ceux qui ont des grands besoins quant à l'eau, quant au soleil, quant au sol. Ainsi des familles entières de plantes ont-elles disparu de la surface de la terre!

Je vais vous raconter l'histoire d'une véritable guerre dans le monde des plantes : c'est la guerre entre les chênes et les hêtres. Cette guerre a duré plus longtemps que toutes les guerres humaines, plus longtemps que la guerre mondiale, que la guerre de trente ans, même plus longtemps que la guerre de cent ans. Elle a commencé il y a un million d'années et elle n'est pas encore terminée. Ouvrez bien vos oreilles :

« On trouve ailleurs que sous les tropiques des *forêts vierges*, des forêts que jamais la hache d'un bûcheron n'a touchées. Il existe, en Europe, des forêts vierges, conservées dans cet état pour étudier la vie des plantes. Les arbres y poussent et meurent sans que l'homme pense à en régler le destin. Donc, dans ces forêts vierges d'Europe, on peut observer un spectacle assez curieux : le nombre des chênes y diminue constamment, tandis que les hêtres deviennent de plus en plus nombreux. On voit même des forêts de chênes devenir, à la longue, des forêts de hêtres.

« En petit, cette expérience reflète un des drames du monde végétal : *la guerre entre les chênes et les hêtres*, guerre impitoyable qui va se terminer par la victoire définitive des hêtres. Cette guerre a commencé pendant la préhistoire, il y a des milliers de siècles et nous assistons, aujourd'hui, aux dernières escarmouches.

« Voyons comment s'y prennent les hêtres pour triompher des chênes : Un million d'années avant notre époque, une grande partie de la terre était couverte de glaciers énormes. En ce temps-là, il n'y avait pas un seul homme sur la terre, mais il y avait des éléphants gigantesques qu'on appelle mammouths et d'autres animaux qui ont disparu depuis. Cette « *période glaciaire* » étant terminée, les glaciers énormes ayant reculé, les plantes commencèrent aussitôt à reconquérir les territoires d'où le froid les avaient chassées.

« Les premières furent les plantes qui aiment le soleil et qui peuvent en supporter en abondance. Le noisetier, le bouleau et le chêne formèrent les premières forêts après la période glaciaire. Le hêtre, arbre qui ne pousse qu'à l'ombre, ne pouvait pas prospérer; il n'y avait que très peu de hêtres à ce temps-là.

« Cependant, dans les siècles qui suivirent, les hêtres commencèrent à prendre le dessus. Le demi-jour éternel dans les forêts de chênes ne suffit point aux petits chênes avides de lumière. Les jeunes hêtres sont moins exigeants sous ce point de vue. Et, bientôt, tandis que les vieux chênes étaient encore dans leur pleine force, le sous-bois n'était déjà plus peuplé que de petits hêtres. Ces héritiers attendirent patiemment leur tour, et le jour où les vieux chênes moururent accablés par les ans, toute une forêt de jeunes hêtres fut prête à en prendre la succession. Les chênes avaient perdu pour toujours le terrain.

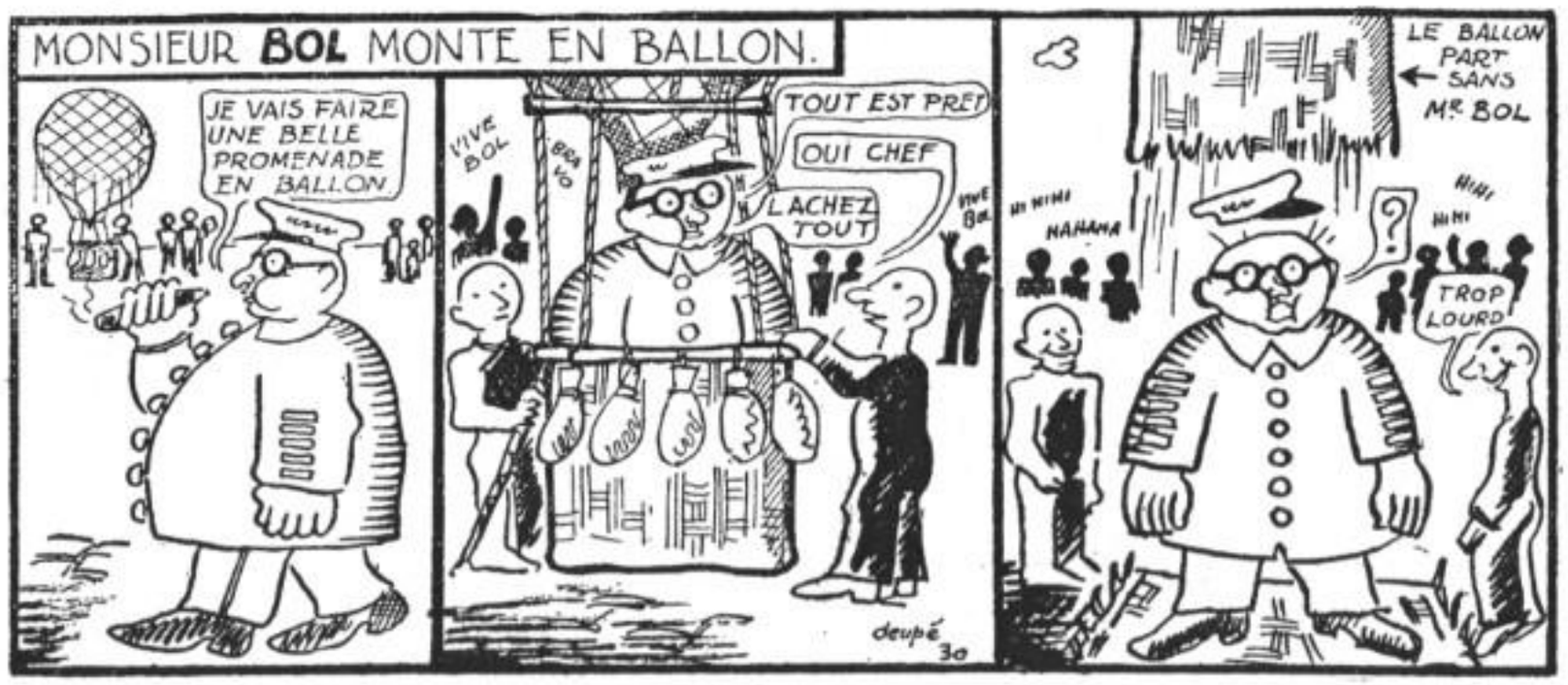
« Ainsi les hêtres ont-ils conquis pas à pas l'ancien empire des chênes. Et pourquoi? Parce qu'ils sont moins exigeants que ceux-ci, parce qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup de soleil. C'est de la même façon que, chez les hommes, les travailleurs japonais qui ne mangent qu'un peu de riz et ne gagnent que quelques sous par jour, permettent aux industriels de leurs pays de fabriquer des montres et des bicyclettes beaucoup moins chères que dans aucun autre pays. Ainsi, le Japon devient-il peu à peu maître de tout le commerce des pays orientaux. Mais il nous faut noter une différence importante : les hêtres n'aiment point naturellement le grand soleil, mais les travailleurs japonais aimeraient naturellement bien manger à leur gré au lieu de mourir de faim!

« Depuis que l'homme intervient dans la vie des forêts, le développement naturel a été interrompu parfois. Par exemple, pendant plusieurs siècles l'homme a protégé les chênes contre l'assaut des hêtres en soignant bien les jeunes chênes. Pourquoi? Peut-être parce que le chêne était « le plus noble des arbres »? Point du tout! La raison en était plus prosaïque : on avait l'habitude de conduire les cochons dans les forêts de chênes pour les engraisser avec les glands.

« Mais quand la pomme de terre devint d'usage général en Europe, dès le début du XVIIIe siècle, on n'eut plus besoin de glands pour les cochons qui se nourrissaient du nouveau légume. Les forêts de chênes perdirent leur principale valeur économique et personne ne pensa plus à les protéger. *Le « roi des arbres » fut sacrifié aux pommes de terre.* Le hêtre put librement continuer sa guerre contre le chêne, dont il va triompher définitivement.

« Cependant, le hêtre n'aura peut-être pas le temps de jouir de sa victoire. C'est que le hêtre et le chêne ont un ennemi commun très dangereux : le pin, qui remportera sans doute la victoire, puisqu'il a l'appui de l'homme. L'homme ne plante pas de forêts à cause de leur

(Voir la suite en page 11).

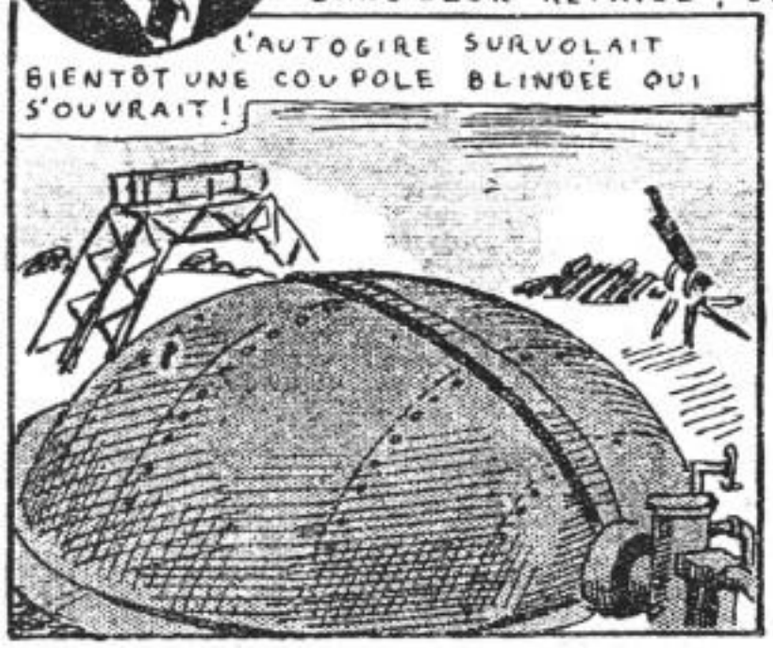


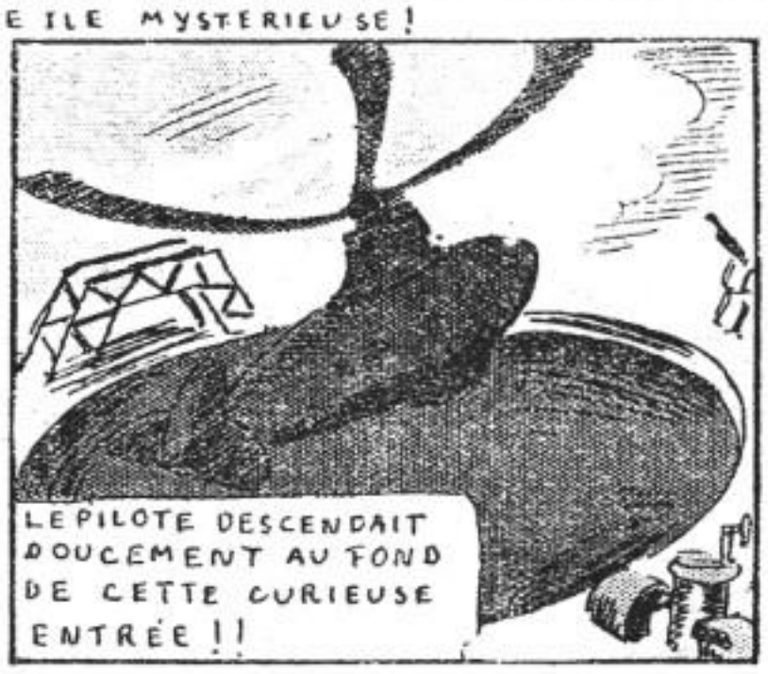
LES GANGSTERS DE L'AIR.

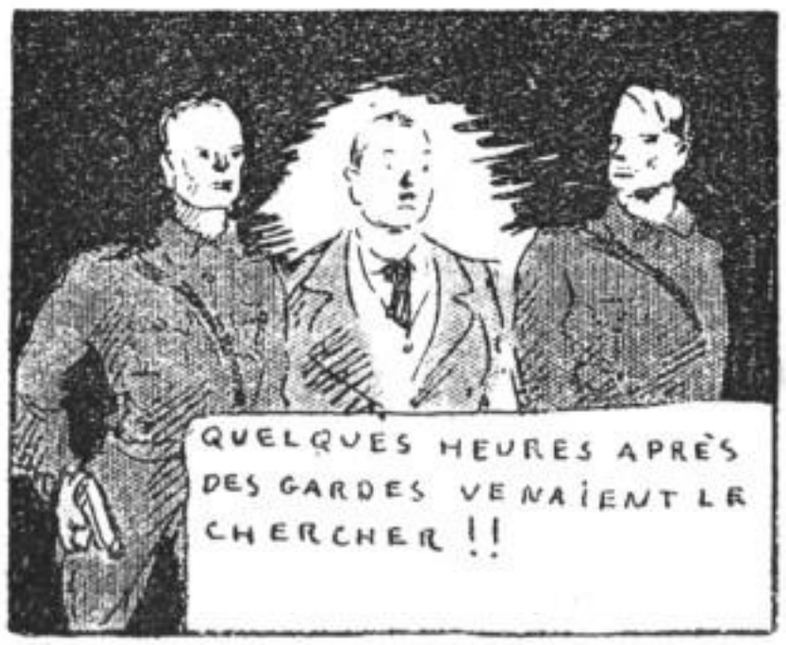
HECTOR PIÉDOUCHE

JULOT DIT LA COUPILLE

L'INSPECTEUR HECTOR PIEDOUCHE EST AUX MAINS DES GANGSTERS DE L'AIR QUI LE CONDUISENT DANS LEUR REPAIRE, UNE ILE MYSTERIEUSE!







Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola, *s'est révolté sous le commandement du maître coq John Silver. Jim qui a quitté ses amis, réfugiés dans un fortin de l'île, s'est emparé de l'*Hispaniola, *et veut retourner dans le fortin, mais il trouve celui-ci occupé par les mutins et il est prisonnier.*

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

LA CHASSE AU TRÉSOR : LE REPÈRE DE DIRECTION DE FLINT

(suite)

En effet, au deuxième coup d'œil, il semblait impossible de concevoir que le corps fût dans une position normale. Mais à part quelque désordre, ouvrage sans doute des oiseaux qui s'en étaient nourris, ou lente croissance des plantes qui avaient peu à peu enseveli ces restes, l'homme gisait parfaitement droit, les pieds dirigés dans un sens précis, les mains allongées au-dessus de la tête, dans le sens opposé comme les bras d'un plongeur.

— Il me vient une idée, dans mon vieux crâne, dit Silver. Voici la boussole et le sommet de l'île du Squelette qui pointe comme une dent : nous allons prendre exactement la direction de ces ossements.

Le corps était dirigé exactement sur l'île du Squelette et la boussole indiquait juste E. S.-E, un quart E.!

— C'est bien ce que je pensais, c'est un indicateur de direction. Tout droit, voici notre chemin pour l'étoile polaire et les « bons dollars »! Mais, sacré tonnerre, ça me fait froid dans le cœur, quand je pense à Flint! Ceci est bien de ses farces, il n'y a pas d'erreur; il était seul ici avec six, il les a tous tués et en voici un qu'il a traîné jusqu'ici et disposé sur le sol avec une boussole! C'était un grand, aux cheveux jaunes : ma foi, ça pourrait être Allardyce, tu te souviens d'Allardyce, Tom Morgan ?

— Bien sûr, répondit Tom Morgan, je m'en souviens, il me devait de l'argent et il a emporté mon couteau quand il a débarqué!

— Puisque l'on parle de couteau, dit un homme, pourquoi est-ce qu'on ne trouve pas le sien dans les alentours ? Flint n'était pas un homme à faire les poches d'un marin et ce ne sont pas les oiseaux, j'imagine, qui l'auraient pris!

— C'est vrai, par le diable! s'exclama Silver.

— Il ne reste rien ici, ajouta Merry qui fouillait toujours parmi les ossements, ni un sou, ni une tabatière. Cela ne semble pas normal!

— Non, ça ne l'est pas, sacrebleu! approuva Silver : ni normal, ni correct, comme tu dis. Tonnerre! les amis, si Flint était encore vivant, il ferait salement chaud pour vous et moi ici. Ils étaient six, et nous sommes six : et eux ne sont plus qu'une poignée d'os, à l'heure qu'il est!

— Je l'ai vu mort, avec les deux quinquets que j'ai là, dit Morgan. Billy me fit entrer. Il était allongé, avec des pièces de monnaie sur les yeux.

— Mort, oui, bien sûr qu'il est mort et enterré, dit l'homme au bandage; mais si jamais un esprit doit se balader, c'est celui de Flint. Brave cœur, oui, mais qu'il est mort vilainement, ce sacré Flint!

— Ah oui, qu'il est mort vilainement, ajouta un autre; ou bien il délirait, ou bien il gueulait pour avoir du rhum; ou bien il chantait : *Quinze hommes*. Il ne chantait que cela, camarades; et je vous dirai la vérité, depuis, je n'aime plus beaucoup l'entendre. Il faisait bougrement chaud, et la fenêtre était ouverte, et je l'entendais qui chantait ce vieux refrain d'une voix claire alors que la mort s'emparait déjà de lui!

— Allons, allons! dit Silver, assez de cette histoire. Il est mort et il ne trotte plus, que je sache; tout au moins, il ne se promène pas le jour, vous pouvez en être sûrs. Ne vous en faites pas là-dessus! Partons à la recherche de notre galette!

Certes nous repartîmes pourtant, malgré le soleil ardent et la lumière éclatante, les pirates ne se remirent plus à s'égailler en courant et criant dans les bois, mais restèrent en groupe à se parler à mi-voix. La terreur du boucanier mort dominait leurs pensées.

CHAPITRE V

LA VOIX DANS LES ARBRES

En partie à cause de l'influence déprimante de cette terreur, en partie pour laisser se reposer Silver et ceux qui étaient malades, on s'assit dès que le plateau fut atteint. Cet endroit était quelque peu incliné vers l'Ouest et du lieu où nous étions assis, on découvrait une large étendue d'espace de tous les côtés. Devant nous, par-dessus la cime des arbres, le Cap des Bois ourlé d'écume; derrière, non seulement le mouillage et l'île du Squelette, mais au delà les terres basses de l'Est, une grande étendue de mer libre; exactement au-dessus de nous,

De ma vie, je n'ai vu des hommes plus terrifiés que mes pirates.

la Longue-Vue, hérissée çà et là de pins solitaires et montrant des crevasses sombres. On n'entendait que le bruit lointain des flots sur les rochers et, tout à l'entour, le bruissement des innombrables insectes de la brousse. Sur la mer, pas un homme, pas une voile. L'étendue du paysage accentuait le sentiment de solitude.

Silver, s'asseyant, prit différentes mesures avec sa boussole.

— Il y a trois grands arbres, dit-il, dans la direction exacte de l'île du Squelette. « Sommet de la Longue-Vue » peut signifier ce sommet qui est là. C'est un jeu d'enfant de trouver maintenant notre chargement et j'ai bien envie qu'on dîne d'abord.

— Je ne suis pas pressé de manger, grommela Morgan; de penser à Flint, ça m'a problabement coupé l'appétit.

— Eh bien, mon garçon, tu peux dire que tu as de la chance qu'il soit mort, dit Silver.

— C'était un vilain diable, cria un troisième pirate avec un frisson, et puis ce visage bleu aussi!

— C'est le rhum qui l'a emporté, dit à son tour Merry. Bleu, je crois bien qu'il était bleu, c'est le mot.

Depuis qu'ils avaient trouvé le squelette et que leurs pensées suivaient ce cours, ils se parlaient de plus en plus bas jusqu'à atteindre maintenant le chuchotement, et c'est à peine si le bruit de leurs voix troublaient le silence des bois.

Et voilà, que tout à coup, partant des arbres qui étaient devant nous, une voix aiguë et tremblotante entonna la chanson bien connue :

Quinze hommes sur le coffre du mort...
Yo-ho-ho, et un flacon de rhum!

De ma vie je n'ai vu des hommes plus terrifiés que mes pirates. Comme par enchantement leur visage devint blanc comme linge! Les uns tremblaient jusqu'à la plante des pieds; d'autres s'accrochaient entre eux; Morgan gisait face contre le sol.

— C'est Flint, nom de Dieu! s'écria Merry.

La chanson s'était arrêtée aussi brusquement qu'elle avait commencé : interrompue, vous auriez dit, au milieu d'une note, comme si quelqu'un avait posé sa main sur la bouche du chanteur. J'avais trouvé qu'elle avait comme un timbre aérien et doux, et qu'elle semblait venir de loin à travers l'atmosphère claire et ensoleillée qui régnait parmi les arbres : l'effet produit sur mes compagnons était des plus étranges.

— Allons, dit Silver, qui n'arrivait pas à prononcer un mot à travers ses lèvres, grises comme de la cendre : ça ne prend pas, resaisissons-nous et continuons! Ça nous a coupé la chique... il m'est impossible de dire qui c'est, mais c'est certainement un farceur... un farceur en chair et en os, vous pouvez en être sûrs!

Son courage était revenu à mesure qu'il parlait et son visage reprenait de la couleur. Déjà les autres commençaient à prêter oreille à ses encouragements et à reprendre sur eux-mêmes, quand la même voix se fit entendre à nouveau. Ce n'était plus la chanson cette fois-ci, mais un appel lointain et faible, que l'écho répétait plus faiblement encore dans les failles de la Longue-Vue.

— Darby-Mac-Graw, gémissait-elle (c'est exactement le mot qui convient). Darby-Mac-Graw, Darby-Mac-Graw!!! et ainsi un certain nombre de fois, puis s'élevant un peu et avec un juron que je ne répète pas : « Va chercher du rhum, Darby! »

Les flibustiers s'arrêtèrent comme enracinés sur place : les yeux leur sortaient de la tête, et la voix s'était tue depuis longtemps qu'ils regardaient encore fixement devant eux, terrifiés et en silence.

— Nous sommes fixés, filons! murmura l'un d'eux.

— C'étaient ses dernières paroles, gémit Morgan. Ses dernières paroles sur terre!

Dick avait pris sa bible et priait avec volubilité, car il avait été bien élevé avant de prendre la mer et de tomber en mauvaise compagnie.

Seule Silver restait indécis; je pouvais l'entendre claquer des dents, mais il ne se rendait cependant pas.

— Personne dans cette île n'a jamais entendu parler de Darby, murmura-t-il, personne d'autre que nous qui sommes ici!

Et faisant un grand effort, il s'écria :

— Camarades, je suis venu jusqu'ici pour trouver le trésor, et ce n'est pas un homme ni le diable qui m'en empêchera. Je n'ai jamais eu peur de Flint de son vivant et, par tous les diables, je l'affronterai mort! Il y a sept cent mille livres sterling à moins d'un quart de mille d'ici. Un gentilhomme de fortune tournerait poupe devant tant d'argent, à cause d'un vieil ivrogne de marin à la gueule bleue, et qui est mort par-dessus le marché ?

Mais il n'y eut aucun signe de réaction courageuse parmi ses compagnons. Au contraire, il apparaissait que leur terreur grandissait avec l'irrévérence de ces paroles :

— Laisse cela, John, dit Merry. Tu ne vas pas te mettre en travers d'un esprit!

Les autres étaient tous trop sidérés pour répondre; ils auraient volontiers décampé s'ils l'avaient osé, mais la peur les tenait rassemblés et groupés autour de John, comme si son audace les protégeait. Lui, pour sa part, avait fort bien surmonté sa faiblesse.

— Un esprit, après tout c'est possible, mais il y a quelque chose qui n'est pas clair pour moi; il y a eu de l'écho. Eh bien personne n'a jamais vu un esprit qui ait une ombre! Eh bien, pourquoi aurait-il besoin d'un écho ? Je voudrais bien le savoir! Il n'y a pas d'erreur, cela n'est pas naturel!

L'argument me parut assez faible, mais vous ne savez jamais ce qui pourra toucher des gens superstitieux et à mon étonnement, Georges Merry en fut grandement remonté.

— Ma foi, c'est vrai! dit-il. Tu as une bonne tête sur tes épaules, John, il n'y a pas d'erreur. Du courage, camarades, il y a certainement ici une homme d'équipage qui se trompe de bordée, voilà ce que je crois. En y réfléchissant, je trouve que ça ressemblait à la voix de Flint, c'est vrai, mais que cela n'était pas tout à fait cela, somme toute. Ça ressemblait beaucoup plus à la voix de quelqu'un d'autre... à celle de...

— De Ben Gunn, par tous les diables! rugit Silver.

— Oui, c'est ma foi vrai! s'écria Morgan en se relevant sur les genoux. C'était Ben Gunn!

— Ça ne fait pas grande différence, remarqua Dick. Ben Gunn n'est pas plus présent ici que Flint.

Mais les plus vieux de la bande accueillirent cette remarque avec dédain.

— Eh bien quoi, personne n'a peur de Ben Gunn, s'écria Merry, qu'il soit mort ou vivant, personne n'a peur de lui!

C'était vraiment extraordinaire de voir comment ils étaient retournés et combien leur visage avait repris une couleur naturelle. Bientôt ils se remirent à bavarder ensemble, tout en étant attentifs par moment, et peu de temps après, n'entendant plus rien, ils remirent leurs outils sur l'épaule et se remirent en marche, Merry en tête avec la boussole de Silver afin de ne pas perdre la bonne direction.

Il avait dit la vérité : mort ou vivant, personne n'avait peur de Ben Gunn.

Dick seul portait toujours sa bible et

...C'est alors que Silver tirait si rudement sur la corde et me lançait de sinistres regards.

jetait autour de lui en marchant des regards apeurés, mais sans trouver de sympathie et Silver se moquait même de lui à cause de ses précautions.

— Je te l'ai dit, disait-il, je te l'ai dit! Tu as esquinté ta bible : si elle ne vaut plus rien pour jurer dessus, qu'est-ce que tu penses que cela peut faire à un esprit ? Pas cela!

Et il fit craquer son ongle sur ses dents.

Mais Dick n'en était pas réconforté; en vérité je ne doutais plus qu'il allait bientôt se trouver mal. Activée par la chaleur, la fatigue et l'émotion de cette alarme, la fièvre que le Dr Livesey avait prévue montait en lui avec une vitesse peu contestable.

Sur le sommet où nous étions, le terrain était bien dégagé pour la marche. Notre route contournait la colline, car je l'ai dit, le plateau s'inclinait vers l'Ouest; les pins, grands et petits, poussaient à l'aise et même entre les bosquets de muscadiers et d'azalées, il y avait de grands espaces nus, grillés par le soleil. Comme nous allions à travers l'île dans la direction nord-ouest, nous nous rapprochions des sommets de la Longue-Vue et nous découvrions plus largement cette baie occidentale où j'avais si tangué et frémi dans le coracle. Nous avions atteint le premier des grands arbres, mais en faisant le point, nous vîmes que ce n'était pas le bon. De même avec le second; le troisième s'élevait à près de deux cents pieds de hauteur au-dessus d'un taillis de broussailles; un arbre géant avec un tronc rouge aussi gros qu'une maison et dont l'ombrage aurait été assez spacieux pour couvrir la manœuvre d'une compagnie. On pouvait le voir certainement de loin sur la mer, que ce soit de l'Est ou de l'Ouest, et on aurait pu l'indiquer comme un repère de marine sur les cartes.

Mais ce qui impressionnait mes compagnons, ce n'était pas sa taille, mais c'était de savoir que sept cent mille livres en or étaient enterrées dans l'étendue de son ombrage! La pensée de l'argent, à mesure qu'ils approchaient, chassait leurs terreurs antérieures; leurs yeux brillaient, leur marche devenait plus rapide et plus légère; leur âme entière était tendue vers cette

fortune, cet avenir de folies et de plaisirs qui attendait chacun d'eux.

Silver sautillait sur sa béquille en poussant des grognements; ses narines frémissaient; il jurait comme un fou, quand les mouches venaient se poser sur son visage brûlant; tirant furieusement sur la corde qui me liait à lui, ses yeux se tournaient vers moi, de temps à autre, avec un regard sinistre. De toute évidence, il ne prenait plus la peine de cacher ses pensées et je les lisais aussi clairement que si elles avaient été imprimées. Devant la proximité immédiate du trésor, tout était oublié; sa promesse et l'avertissement du docteur étaient des choses du passé, et je ne pouvais nullement douter qu'il espérait s'emparer du trésor, trouver l'*Hispaniola*, y embarquer à la faveur de la nuit, égorger tout ce qui restait d'honnêtes gens dans l'île, et mettre la voile comme c'avait été sa première intention, chargé de crimes et d'or.

Bouleversé comme je l'étais par ces craintes, il m'était pénible de soutenir le pas rapide des chercheurs de trésor : je trébuchais à chaque instant et c'est alors que Silver tirait si rudement sur la corde et me lançait de sinistres regards.

Dick, qui marchait maintenant derrière nous, se murmurait à la fois des prières et des jurons à mesure que sa fièvre montait.

Ceci ajoutait également à ma détresse et pour la couronner, j'étais hanté par la tragédie qui s'était jouée autrefois sur ce plateau, quand ce pirate mécréant à la face bleue, « celui qui était mort à Sawanah en chantant et en réclamant à boire », avait ici, de sa propre main, égorgé ses six complices. Ce bosquet qui était maintenant si calme devait avoir retenti de cris, et par la pensée, je croyais même les entendre retentir encore.

Nous étions arrivés à la lisère du bois.

— Tous ensemble, hurrah! s'écria Merry; et ceux qui étaient en avant se mirent à courir.

Et tout à coup, à moins de dix mètres, nous les vîmes s'arrêter. Un cri sourd jaillit, Silver redoubla de vitesse en labourant le sol avec sa béquille comme un possédé, et l'instant d'après, nous nous arrêtions net, lui et moi également : nous étions en présence d'une grande excavation qui n'était pas très récente car ses parois s'étaient éboulées et de l'herbe avait poussé au fond. On y voyait le manche d'une pioche cassée en deux et les planches de plusieurs caisses. Sur l'une de ces planches je lus, marqué au fer rouge, le nom du *Walrus*, le bateau de Flint. Tout était clair jusqu'à l'évidence, la cachette avait été découverte et vidée; les sept cent mille livres étaient parties! *(A suivre.)*

Solutions des problèmes de la page 7

Charades : Robinson (Robe-Ain-son).
Tabouret (tas-bout-ré).
Cordonnier (corps-dos-niais).

Anagramme : crâne, ancre, nacre, écran, rance.

Reconstruction : Bourgogne, Champagne, Languedoc.

Problème : le premier en prend 2 pleines, 3 à moitié, et 2 vides = 7.

Le second en prend 2 pleines, 3 à moitié et 2 vides = 7.

Le troisième en prend 3 pleines, 1 à moitié et 3 vides = 7.

Dessin chiffré : vous obtenez un kangourou.

Le Courrier de Janot

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

CLAUDE L..., à Royallieu, par Compiègne (Oise). — Bravo pour le club que tu vas fonder dans ton pays. J'espère que tu auras du succès.

GEORGES V..., Saint-Gaudens (Hte-Garonne). — Merci pour le magnifique rébus en initiales que tu m'as envoyé. Je l'ai donné à un dessinateur pour qu'il le fasse paraître sur le journal. Je suis très content que tu écrives : Mon Camarade *est magnifique. Maintenant on ne peut pas demander mieux.* Le Trèfle noir *et* Jim Mystère *me passionnent.* » Bravo pour le club que tu as fondé et pour tous les abonnements que tu as su faire à notre journal.

MARTIAL T.... Gare Quemeneven (Finistère). — Si tu peux avoir dix membres pour un club dans ton bourg, c'est magnifique. Je t'ai fait envoyer tous les renseignements; j'espère que maintenant tu as pu fonder ton club.

ROBERT P..., Cité P.-L.-M., Melun. — Si la poste ne donne pas de mandat de trois francs, tu n'as qu'à nous envoyer cette somme en timbres-poste. Les timbres mensuels sont vendus un sou aux présidents, et vendus ensuite par les clubs le prix qu'ils veulent, à leur bénéfice. Nous donnons aux membres de clubs isolés, une carte avec timbres complets pour l'année; sur demande.

MARGUERITE L..., Beaucaire. — Nous vous avons envoyé les insignes. Mais ne pourriez-vous pas essayer de fonder avec vos frères et sœurs, et vos amis, un club à Beaucaire.

CLUB DE BICÊTRE. — Salut au nouveau club. Onze, c'est déjà un très beau début. Mais le petit camarade qui m'a écrit ne m'a pas donné son nom, et j'ai peur que ma lettre ne lui arrive pas.

HÉDY T..., Paris (XIIe). — Merci de ta lettre. J'espère que tu as parlé autour de toi de nos clubs, et que tu réussiras bientôt à grouper beaucoup d'amis du XIIe arrondissement.

R. HENRY, Vieville-sous-les-côtes (Meuse). — Merci de ta lettre, mais je n'ai pas très bien compris ton dessin pour faire l'étoile.

GERMAINE B..., Boilene (Vaucluse). — Bien sûr, si tu habites une maison complètement isolée, il t'est bien difficile de fonder un club; mais tu peux être membre de notre société d'amis et porter notre insigne. Il existe des membres du club à titre individuel.

MANUEL P..., Saint-Denis. — Bien entendu, tu peux fonder un club avec plusieurs camarades de l'école. Tu me demandes : *Qu'est-ce que l'on a en en faisant partie.* On a le droit de porter l'insigne, d'avoir la carte; et puis on s'unit et, comme dit Jean Ch., de Créteil, *il faut s'unir pour être heureux.* En formant un club vous pourrez organiser des promenades, des fêtes, etc., qui vous procureront beaucoup de plaisir. Nous pourrons aussi vous demander des réductions dans les piscines, les fêtes sportives, etc.

HUGUETTE L..., Villejuif. — Tu as reçu l'insigne. Ne pourrais-tu pas t'unir avec des petites camarades pour faire un club à Villejuif ?

NOUS DEVONS GAGNER ENCORE DE NOMBREUX LECTEURS

ENVOYEZ-NOUS DES ADRESSES
DEMANDEZ DES SPÉCIMENS

Faites lire « MON CAMARADE »
Diffusez-le !

Mon Camarade *paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le No* ***0.40***

ABONNEMENTS	France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
	Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
	Etranger —	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e).
Compte chèque postal : 974-41 Paris

EN VENTE PARTOUT

Dans tous les pays de l'Union Soviétique, les ouvriers et les artisans sont au travail pour préparer la participation soviétique à l'Exposition internationale de Paris. Dans certains villages, les femmes tissent, brodent et peignent des tissus; on parle beaucoup d'une fillette de quatorze ans, l'Ukrainienne Hanna Sobatchko, qui fait des peintures sur tissu d'une telle beauté que l'on vient de lui décerner le titre de maître ès arts populaires. Nous verrons un grand panneau fait par elle à notre exposition. Nous y verrons aussi le travail d'un tailleur de pierres précieuses de Sverdlovsk, qui a groupé 117 espèces différentes de pierres précieuses trouvées dans l'Oural et qui les a présentées sous la forme d'une grotte.

O

L'hiver est rude à Moscou, il y fait extrêmement froid, mais cela réjouit tous les sportifs qui peuvent ainsi se livrer dans la ville même à des sports que nous ne pouvons guère pratiquer qu'en montagne, et encore pendant une saison assez courte. Il y a de la neige à Moscou du mois de novembre au mois de mars. Évidemment, on ne se promène pas à skis dans les rues, mais toutes les collines des environs et les parcs sont couverts de neige, et chaque jour, et surtout le jour de repos, on peut se livrer aux joies du ski, du patinage, de la luge, etc. D'ailleurs, la plupart des pièces d'eau de la ville sont gelées et font d'excellentes patinoires.

O

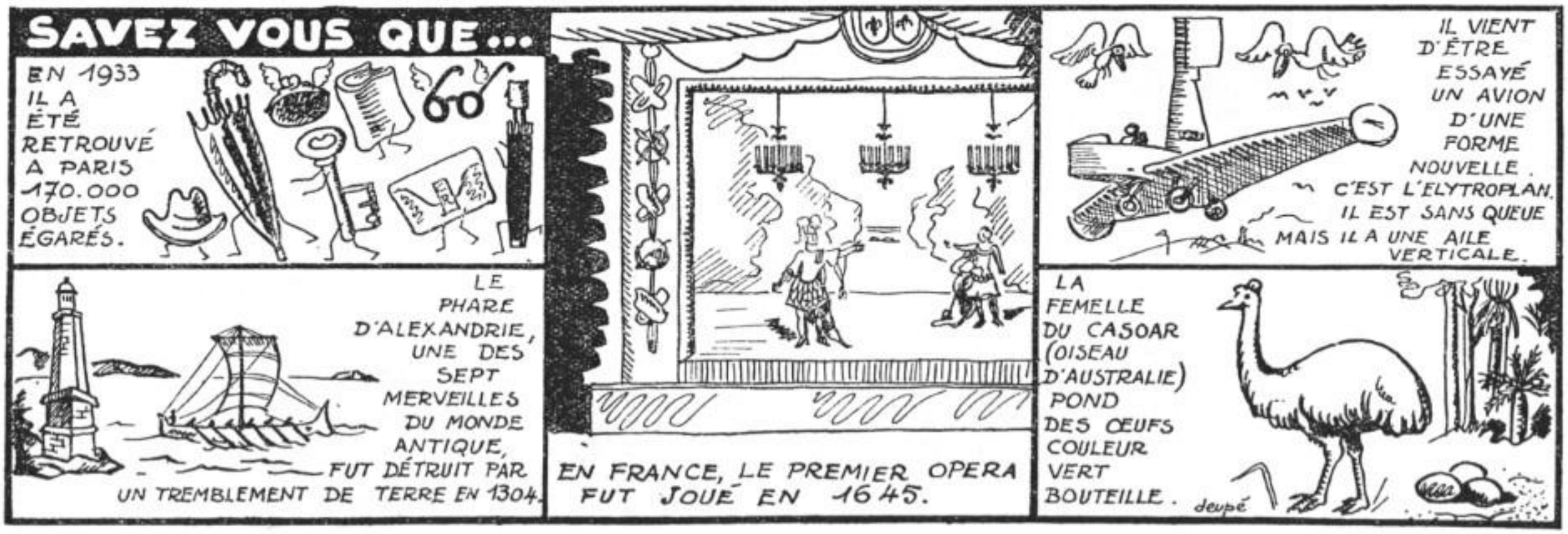
On projette actuellement la création près de Moscou, sur les pentes des monts Lénine qui se trouvent à quelques dizaines de kilomètres à l'est de la ville, d'un immense jardin botanique. Moscou en possédait déjà un très beau, mais il était situé presque au centre de la ville et par suite ne put être agrandi comme on le voudrait. Ce jardin sera ouvert aux visiteurs, mais ce sera surtout un centre de travail scientifique et il dépendra entièrement de l'Académie des Sciences.

LA GRANDE GUERRE DES CHÊNES ET DES HÊTRES

(suite de la page 8)

beauté, mais à cause du bois qu'elles doivent livrer. Et comme la patience n'est pas une vertu qui lui soit propre, il préfère les arbres qui poussent bien vite et qui donnent bientôt de grandes quantités de bois. Parce que le pin pousse extrêmement vite, l'homme le préfère aux chênes et aux hêtres. En France, il y a encore beaucoup de magnifiques arbres en feuilles, mais tout à côté, en Allemagne, l'ère des pins et des sapins vient de commencer. Déjà plus de 70 % des forêts allemandes sont devenues des forêts de pins ou de sapins.

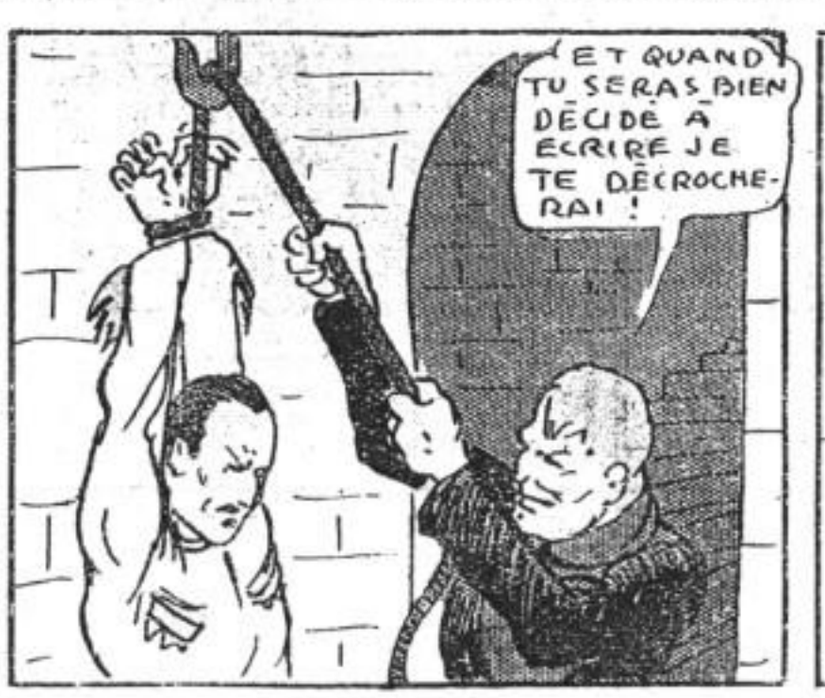
« Comme beaucoup de guerres, la guerre entre les chênes et les hêtres se terminera peut-être par la défaite des deux adversaires. » W. FRITSCH.



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.085.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LES AGENTS D'UN TRUST QUI PERSÉCUTENT LES INDIENS, SES AMIS... IL VIENT D'ÊTRE FAIT PRISONNIER PAR CES BANDITS....



CINQUIÈME ANNÉE. N° 66. — 4 MARS 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Foum et les Sportifs

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que notre club des Amis de Mon Camarade *avait décidé de faire une grande fête payante pour gagner de l'argent, ceci à l'exemple de nos petits amis du Club de Bellac qui font la même chose et qui ont mis en train une chorale qui chantera des chansons magnifiques.*

Malheureusement, nous, on ne sait pas chanter et on n'a pas pu trouver de professeur pour nous apprendre. Moi, j'avais bien pensé à Mme Duflan, parce que j'ai entendu dire que dans son jeune temps elle a été chanteuse légère. Mais les membres du club m'ont répondu que c'était tout autre chose de chanter tout seul ou de chanter en chœur, et puis que comme Mme Duflan est sourde comme un pot, elle ne saurait jamais quand on chanterait faux et que le résultat serait sûrement épouvantable. J'ai été bien obligé de convenir qu'ils avaient raison.

A la séance du club où on devait décider ce qu'on mettrait au programme de notre grande représentation, chacun est arrivé avec une idée magnifique; mais c'est drôle, les idées magnifiques des membres du club, on peut dire à l'avance ce qu'elles seront.

Jacquot, lui, il a proposé que le jour où on aurait fini notre bel avion miniature qui vole véritablement dans l'air grâce à un élastique, qu'on remonte avec un vilebrequin, on en fasse des démonstrations et que ce soit le clou de notre grande fête sportive. Mais une fête c'est préférable que ça se passe dans une salle, dans le cas où il pleuvrait (surtout que la saison n'est pas encore belle). Et une salle a beau être aussi grande que l'on voudra, jamais un avion miniature ne pourra y voler sans se cogner contre les murs.

Julot, lui, il a proposé de faire une exposition payante de timbres-poste. Ce n'est pas une si mauvaise idée que tout cela. Mais l'ennui c'est que la collection de Julot, elle n'est pas si jolie que tout cela. Le timbre le plus rare, il vaut un franc soixante-quinze. Alors, guère de chance que beaucoup de gens, ils payent vingt sous pour avoir le droit de voir un timbre de un franc soixante-quinze. Tout au plus son exposition, elle pourrait servir d'attraction supplémentaire dans le cas où on aurait déjà un magnifique programme pour notre magnifique fête.

Jojo, lui qui est si fier de sa belle bicyclette, il propose de faire des tours de force. On lui a demandé de les voir, ses tours de force.

Il a dit qu'il savait pédaler avec ses mains dans ses poches, sans tenir le guidon, et puis aussi enlever les pieds de ses pédales et les mettre sur les guidons.

Le premier tour, il l'a à peu près réussi, sauf qu'il n'a pas mis ses mains dans les poches de son pantalon mais dans celles de sa veste, et encore pas la main tout entière, mais seulement les pouces, ce qui est rudement tricher. On criait déjà.

Mais quand il a voulu faire le second tour, il n'avait pas enlevé ses pieds de la pédale qu'il a commencé à pencher à droite très fort avec son vélo, et puis à gauche, et puis à droite, et puis encore une fois à gauche, mais tellement qu'il a ramassé une belle bûche et qu'il s'est relevé avec le genou tout en sang et une grosse bosse bleue sur le front, qui serait devenue encore plus grosse si la trésorière Pierrette ne lui avait pas mis une pièce de cinq francs tirée de son coffre-fort, sur le front, là où la bosse était en train de pousser.

Et puis Pierrette, qui lit dans Mon Camarade *les conseils de Tante Camille, a fait un très joli petit pansement bien propre au genou de Jojo. Un si joli pansement que j'aurais eu aussi envie d'avoir le genou écorché pour que Pierrette m'en fasse un aussi beau. Mais j'aurai pas longtemps à attendre avant d'avoir une écorchure. Je m'en fais tout le temps.*

Avec tout ça on n'avait toujours pas de programme pour notre fête, mais on était tous d'accord que les tours d'adresse de Jojo ce n'était pas encore tout à fait cela et que s'il se cassait la figure devant des spectateurs qui auraient payé pour voir un célèbre acrobate icarien et vélocipédiste, les spectateurs risqueraient de réclamer très fort leur argent et de soigner Jojo d'une drôle de manière...

On était tous à réfléchir un peu tristement dans le hangar qui nous sert de club, assis sur des chaises faites avec des caisses de savon, les coudes sur une table qui est une caisse de chicorée. Il pleuvait très fort dehors, parce que cet hiver ne se décide pas à finir et on commençait à être un peu tristes.

Tout à coup Pierrette a eu une idée : « Si on faisait du théâtre. »

Ça c'était une bonne idée et tout le monde a été très content. Sauf Jacquot qui est toujours très raisonnable et qui voit tout de suite dans une idée ce qui risque de ne pas marcher.

« Le théâtre, qu'il a dit, c'est comme le chant choral. Il faut apprendre et pour cela avoir un professeur qui vous dit comment il faut faire les gestes, et les mouvements de la figure et les entrées et les sorties. Et puis pour qu'une pièce soit vraiment bien, il faut des costumes et ça on aurait des difficultés à en trouver. »

Les costumes ce n'était pas en réalité une difficulté parce que Pierrette et Lucie nous en auraient fabriqué avec des vieilles robes de leur mère ou de leur sœur, ou des vieux costumes de leurs pères. Mais la vraie difficulté c'était d'avoir quelqu'un qui nous apprenne les gestes et la récitation, et aussi de trouver une salle où faire la représentation avec des décors et un rideau.

Alors Pierrette a eu une idée magnifique.

Si on ne pouvait pas avoir un grand théâtre, on pouvait en construire un petit, dans une caisse de savon par exemple. Et dans ce théâtre on ferait jouer des marionnettes ou des guignols. Elle saurait bien se débrouiller avec Lucie pour leur faire des costumes magnifiques. Pour ces costumes-là, pas besoin de beaucoup d'étoffe. Et puis aussi ce serait facile à faire jouer des marionnettes, plus facile que de jouer nous-mêmes.

On a tous trouvé l'idée magnifique. On y a bien réfléchi. La semaine prochaine je vous dirai tous les trucs que l'on a trouvés pour notre théâtre de marionnettes. Je vous serre la main à tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

Quelques animaux fantastiques

De nombreux pays, particulièrement les pays orientaux, ont pour emblème des animaux extraordinaires. Nous avons déjà vu par exemple, le phénix de Mandchourie et les merveilleux oiseaux japonais. Que dites-vous de ce magnifique serpent qui est peut-être d'ailleurs un dragon, et qui orne les timbres émis à Shanghaï en 1865? C'est d'ailleurs la première émission de timbres dans ce pays et le reste de la Chine n'en sortira que douze ans plus tard. Plusieurs émissions ont été faites avec ce même dessin. Tous les timbres qui en proviennent ont une grosse valeur pour les collectionneurs (un millier de francs environ).

Le serpent... à plumes

Aussitôt vous pensez à Pierrot Lancry dont vous suivez avec passion les aventures dans chaque numéro de « Mon Camarade ».

Eh bien, non, ce serpent à plumes n'a rien à voir avec notre jeune ami. Vous le trouvez sur un timbre du Mexique, aux prises avec un aigle qui a l'air vraiment d'avoir le dessus et ce combat rappelle une très ancienne légende de l'Amérique centrale.

C'est ce qui explique que de nombreuses émissions mexicaines l'ait pris pour sujet.

L'aigle à deux têtes

Ce phénomène étrange, dont on parle souvent et qu'on ne voit jamais, se trouve depuis très longtemps sur les timbres d'Albanie. Successivement il a représenté les armes d'une principauté, d'une république ou d'un royaume, mais il est resté toujours le même et ses deux têtes continuent à regarder en sens opposés.

UNE BONNE JOURNÉE

par

Colette VIVIER

ROGER est très excité : pour la première fois de sa vie, il va passer une journée au bord de la mer, à Etretat. Pourtant le village où il habite n'en est pas loin : à 60 kilomètres; mais, voilà, ses parents ne sont pas riches et il y a quatre petites sœurs après lui, sans compter le grand-père, qui a bon appétit. Alors, dame, adieu les voyages!... Mais aujourd'hui, ce n'est pas la même chose : c'est fête à Etretat pour l'inauguration de la jetée, et on a organisé des cars spéciaux : 7 francs seulement, aller et retour.

— Écoute, a dit papa, je t'offre ça pour ton prix d'honneur! Voilà 10 francs : 7 pour le car et 3 pour manger là-bas. Tu partiras avec Mme Leblond.

Roger n'aime pas beaucoup Mme Leblond, qui grogne tout le temps; mais aller à la mer, quel bonheur! Il n'en dort pas de la nuit et, le lendemain, il est le premier arrivé au car.

— Tiens, Roger! Où tu vas, donc ?

C'est Bobinet, un camarade d'école. Roger lui apprend la grande nouvelle :

— Et toi, tu ne viens pas ?

— Oh! dit Bobinet, je la connais par cœur, la mer! Et puis... et puis... je n'ai que 5 francs...

— Pauvre vieux, c'est pas comme moi : j'en ai 10, 7 pour le car, 3 pour manger!

Bobinet cligne de l'œil :

— Pour manger ? Et les coquillages, alors, et les crabes, et les crevettes ? Y en a plein la plage, gros bêta, on voit que tu n'y connais rien!... Non, si t'étais chic, voilà ce que tu ferais : tu me donnerais 2 francs, sur tes 3, et je partirais avec toi!... J'ai un filet, on pourrait pêcher... et tu rigolerais plus qu'avec la mère Leblond... Ça te va ?

Et comme Roger hésite :

— Ecoute, ajoute-t-il, si tu fais ça, je te donne mon couteau!

C'est un couteau rouge, à deux lames, que Roger lui envie depuis longtemps. Il s'en empare, les yeux brillants :

— Ce que t'es chic! Merci, vieux!

— Y a pas de quoi, fait Bobinet en empochant les 2 francs; je cours prendre mon filet, et je reviens!

Cinq minutes plus tard les deux compères sont assis dans le car, à côté de Mme Leblond qui papote avec une voisine. On part! On est partis! Roger rit aux éclats, mais Bobinet regarde son filet d'un air morose :

— Ecoute, dit-il enfin, tu ne veux pas que je te le donne ? Tu me rendrais mon couteau en échange!

Mais Roger refuse : il aime mieux le couteau! Bobinet ne dit plus mot. On arrive à Etretat. Quelle animation! Quelle cohue! On s'écrase dans les rues pavoisées et bruyantes. Où est passée Mme Leblond ?

— Laisse-la donc, dit Bobinet, on la retrouvera ce soir, au car de 6 h. 10, et on lui racontera qu'on s'est perdus! Allons, en route!

Ils courent à la plage! comme c'est beau! Roger n'a jamais vu autant d'eau à la fois.

— Au travail! s'écrie Bobinet; mais, dis donc, il faut du pain, pour manger avec les coquillages... et je n'ai pas d'argent!

— Mais, fait Roger, j'ai encore 20 sous, moi!

Bobinet proteste et prend les 20 sous. Vite, il court chez le boulanger et en rapporte un pain de 12 sous qu'il donne à Roger, avec les 8 sous qui restent : on est honnête, ou on ne l'est pas.

— Quelle chance, fait-il, c'est justement marée basse : on va tout rafler, vieux, je ne te dis que ça!

Mais, comment faire ? Il n'y a qu'un filet pour deux!

— Eh! déclare Bobinet, on pêchera à tour de rôle! Je commence : regarde bien comment je m'y prends!

Roger le suit, son pain dans les bras. Comme il est adroit! Il glisse le filet sous les roches et... youp!... en sort un crabe, des crevettes qu'il met, faute de mieux, dans son mouchoir. Après tout, ça ne doit pas être si compliqué que ça!

— A mon tour! crie Roger.

Mais Bobinet fait la sourde oreille. Les minutes passent, et c'est toujours lui qui pêche. Roger perd patience.

— Vas-tu me le prêter, à la fin, ton filet ?

— Te le prêter, fait le roublard, et pourquoi ? Il est à moi... à moins que tu ne me l'échanges contre le couteau!...

Quel toupet! Roger serre les poings... Mais il a tant envie de pêcher! D'un geste rageur, il prend le filet et donne le couteau que le rusé Bobinet ouvre en soupirant d'aise :

— Pendant que tu pêcheras, je mangerai des berniques : ce sont ces petits cônes gris, tu vois, sur les rochers! C'est bon comme tout, mais il faut un couteau pour les avoir!

— Oh! s'écrie Roger, tu n'aurais pas pu me le dire plus tôt ?

— Je n'y ai pas pensé. Tiens, passe-moi le pain... merci!

Roger a presque envie de pleurer; il pousse le filet à droite, à gauche, mais c'est bien plus difficile qu'il ne le pensait; les crabes se sauvent... ah! en voici un, tout de même!

— Comment c'est qu'on les mange, dis, Bobinet ?

— Euh! fait l'autre, la bouche pleine, il faut les faire cuire, naturellement!

— Les faire cuire ? Mais on ne peut rien faire cuire ici, tu le sais bien! Et j'ai bien faim, moi... Donne-moi au moins de tes berniques!

— Elles sont à moi!

— Alors, prête-moi ton couteau pour que j'en attrape!

— Ah! non, tu as le filet, j'ai le couteau, et puis voilà!... Mais si ça te plaît, je peux t'en vendre!

Il se met à rire d'un air malin, tandis que Roger, écarlate, se retient pour ne pas le boxer. Ah! s'il n'avait pas si faim!...

— Sale type, grogne-t-il, tiens, voilà 4 sous!

— Non, non, les 8!

Oh! le gredin! Roger se sent devenir fou de rage impuissante; mais il donne les sous et reçoit 12 berniques avec un bout de pain : tout ce qui reste.

— Dépêche-toi de manger, fait Bobinet, la mer monte!

C'est vrai : voici que la plage a presque entièrement disparu; les vagues battent déjà le pied des falaises qui séparent les rochers de la ville. Ils sont bloqués! Que faire ? Par où revenir ? Roger tremble de tous ses membres, mais Bobinet l'entraîne vers une des falaises :

— Grimpons par là, allez, allez!

C'est un jeu pour lui de se hisser jusqu'en haut, en s'accrochant aux aspérités du roc, mais Roger, embarrassé par son filet, a bien du mal à le suivre :

— Passe-le-moi, ton filet, eh! gourdiflot! lui crie l'autre, je te l'achète 2 sous!

Roger le lui tend, et achève l'escalade. Mais 6 heures sonnent au loin! Vite, vite, il faut courir si l'on ne veut pas manquer le car. Les deux complices s'y engouffrent au moment même où il va partir. Il était temps! Mme Leblond, assise tout au fond, fait des signes furibonds à Roger qu'elle vient d'apercevoir.

— Qu'est-ce que tu vas prendre! chuchote Bobinet; bah! tant pis, hein; l'important, c'est qu'on ait passé une bonne journée!

Il cale son filet entre ses jambes et sort de sa poche, avec son couteau, les 6 sous de Roger, qu'il fait tinter joyeusement, en riant tout seul. Roger soupire : ah! il s'est bien laissé rouler! De gros sanglots lui montent à la gorge, mais il les refoule courageusement.

— Oui, dit-il, une très bonne journée; mais, une autre fois, je crois que je partirai seul : une idée comme ça!

Encore un recordman

Vous savez tous de quelle faveur extraordinaire jouit en U. R. S. S. le parachutisme.

Ce sport qui paraissait réservé à des acrobates audacieux est peut-être devenu le plus populaire du pays et du plus jeune au plus vieux, c'est à qui sautera du haut des tours spéciales avant de se lancer vraiment dans le vide du haut d'un avion. Si les enfants peuvent en toute liberté s'exercer sur les tours où le parachute est prudemment retenu par une corde, il ne leur est pas permis de devenir parachutistes avant 16 ans. Mais comme cela paraissait devoir être plutôt un sport pour jeunes gens, on n'a pas songé à fixer une limite d'âge maximum, et c'est ce qui a permis à un brave cosaque de devenir recordman... de vieillesse pour le saut en parachute. En effet, il a atteint l'âge vénérable de 117 ans, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, avant de faire ses premiers essais, fort réussis paraît-il, de descente en parachute. Mais il ne pourra pas pousser plus loin son entraînement car les dirigeants de son club sportif ont pensé qu'à 117 ans il valait mieux économiser ses forces...

Coups défendus

On peut être un très bon boxeur à l'entraînement et être tout à fait désemparé quand on se trouve sur le ring en face d'un adversaire énergique. C'est sans doute ce qui arriva il y a quelque temps à un jeune espoir de la boxe. Son manager, le voyait avec désespoir encaisser d'innombrables coups : crochets, directs, gauches, droits, tout arrivait sur lui et il ne répondait pas, incapable de faire autre chose que d'essayer tant bien que mal de parer ces rudes attaques.

Le manager essayait bien, par tous les moyens d'attirer son attention et de lui faire comprendre qu'il devait lui aussi essayer de frapper son adversaire, mais il ne comprenait pas, quand tout à coup, le manager le vit se diriger en chancelant vers un des poteaux du ring et le saisir de tout ce qui lui restait de forces. Alors le manager cria : « Mais non, idiot, mais non, ce n'est pas avec ça qu'il faut frapper... »

Sports de Dames

Les femmes pratiquent la plupart des sports avec autant de passion que les hommes. Pourtant il y a certains sports très brutaux qu'elles avaient négligés jusqu'à présent, c'était le cas pour le football, le rugby auxquels elles préféraient le hockey ou le basket-ball. Mais voici que l'on nous annonce pour bientôt un match international de football féminin, ce qui suppose une longue préparation. Espérons que les femmes, à ce jeu, seront un peu moins brutales que les hommes et qu'elles ne risqueront pas d'encourir des sanctions pour « excès d'ardeur » comme cela vient d'arriver récemment à la suite d'un match où plusieurs joueurs avaient dû faire appel aux médecins.

LA RÉDACTION DE

« MON CAMARADE »

reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures

51, *rue Monsieur-le-Prince*, PARIS (6e)

TOTO et TOUTOUNE EN ESPAGNE. UNE PERILLEUSE EXPEDITION.

A IBIZA le commandant de l'expédition gouvernementale le capitaine Llaser recrute des effectifs pour tenter de vaincre les rebelles réfugiés à l'ILE MAJORQUE TOTO et TOUTOUNE sont la mascotte de la Compagnie

A SUIVRE

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *La mystérieuse bande du « Trèfle Noir », qui a établi son repaire dans les souterrains de Meudon, multiplie la série de ses crimes. Elle a tué l'ouvrier Raymond Lacombe, que veulent venger sa sœur Louise et son ami Fil-de-Fer. Le fiancé de celle-ci, Jambe-de-Bœuf, vient d'entrer dans les flammes pour essayer de sauver Pierrot Lancry, quatorze ans, que Matchoukine, Schwartzpeter et Zorio, de la bande des Trèfles, ont cerné dans une maison incendiée par eux.*

Chapitre XXVII

Résurrections

— Il vit, je vous dis qu'il vit...

Au milieu du ronflement de l'incendie et du bourdonnement de ses oreilles, Jambe-de-Bœuf avait entendu ces paroles.

— Voda! Voda...

— Ya! Ya! Wasser!

— Si. Si echale agua en la cara (1).

— Pas tant d'histoire, flanquez-lui un seau d'eau sur la tête.

Comme une gifle, Jambe-de-Bœuf reçut une potée d'eau en plein visage. Il reprit connaissance et fut aussitôt sur ses pieds.

— Je suis vivant!...

— Cette question, gouailla un Arabe. Si ti parles ti es vivant!

— La maison de Sun Chen? Où est la maison de Sun Chen?

— Elle être à trois cents mètres. Maison blanchisseur brûler très fort, maintenant, répondit un Chinois.

Une macédoine de races qui entourait Jambe-de-Bœuf. Tous les spécimens de la population essentiellement cosmopolite de l'île étaient là : des Russes, des Allemands, des Arabes, des Espagnols, des Chinois, des Arméniens... Jambe-de-Bœuf, miraculeusement, avait réussi à traverser la fournaise et n'avait défailli pour quelques secondes qu'au dernier mètre de la route de feu qu'il avait suivie. Maintenant qu'un seau d'eau froide lui avait rendu ses esprits, il se sentait à nouveau prêt à la lutte. Son vêtement d'amiante l'avait parfaitement préservé des morsures de la flamme.

Ecartant la foule qui se pressait autour de lui, tout de suite après s'être dépouillé du vêtement protecteur, le colosse fonça en direction de la maison du blanchisseur chinois. La sinistre lumière de l'incendie le guidait. Il ne fut que quelques secondes à parvenir auprès de ce qui avait été la blanchisserie chinoise, la boutique soigneusement tenue et la chambre du premier étage coquettement décorée de peintures et d'éventails chinois...

Il ne restait plus de la baraque de bois que la carcasse noire des poutres maîtresses. Le toit, le plancher du premier étage s'étaient effondrés. Il n'y avait plus aucun espoir que Pierrot fût encore vivant, s'il n'avait pas pu s'échapper de cette fournaise.

A côté de la maison isolée qui avait brûlée seule, se trouvait le cimetière des vieux autobus d'hôtel qui est l'une des curiosités de l'île Saint-Germain. Au delà de ce parc aux épaves se dressaient la maison du père Fioretti, vieux cimentier un peu fou, qui passait son temps à construire des orangers couverts de fruits, de feuilles, d'hirondelles, d'oiseaux guettés par des serpents, le tout en ciment armé grossièrement colorié. Peut-être le vieux, que Jambe-de-Bœuf connaissait un peu, était-il là, et pourrait-il lui dire si Pierrot était sauvé.

Le vieux était assis sur un banc rustique en fausses branches d'arbres en ciment. Il avait un bonnet de coton à mèche sur la tête et n'était vêtu que d'une longue chemise bleu ciel à pois noirs et rouges qui retombait sur des pieds nus enfoncés dans des babouches mi-parties rouges et noires. Sur sa poitrine s'étalait une longue barbe grisonnante. Avec un calme souriant et béat, le vieillard fumait paisiblement une pipe en terre représentant une tête de mort aux yeux verts et brillants.

— Avez-vous vu Pierrot? A-t-on pu le sauver? demanda Jambe-de-Bœuf haletant.

Le père Fioretti tourna lentement vers le colosse ses yeux d'un bleu très clair et tira une bouffée.

— Ne craignez rien, mon jeune ami. La maison était complètement vide. Mlle Louise était venue dîner chez le blanchisseur chinois, mais ils sont sortis tous deux un bon quart d'heure avant le début de l'incendie. Vous n'avez donc rien à craindre.

— Mais Pierrot? Pierrot? Je sais qu'il était caché chez Sun Tchen...

Sans répondre le vieux avait mis en marche un vieux phonographe à pavillon posé sur une table de ciment en faux troncs d'arbres, qui se dressait à côté du banc où il était assis. L'appareil se mit à hurler d'une voix fatiguée et nasillarde : *Les mains de femme*, interprétée par Mayol.

— Voyez-vous, mon jeune ami, finit par dire le vieux, moi qui suis un individualiste conséquent et convaincu, j'ai toujours admiré le geste de Néron qui mit le feu à Rome et grimpa en haut d'une tour pour y jouer de la lyre en déclamant des vers. Ce n'est pas moi qui ai mis le feu à l'île, et je dois remplacer la lyre par un phonographe qui joue mon air préféré. Mais vous penserez certainement comme moi qu'il est doux de voir, par cette belle nuit de printemps, disparaître ces affreux taudis. Et si quelques-uns périssent dans le fléau, ce sera pour eux une délivrance. Je suis, en effet, d'accord avec le célèbre économiste anglais Malthus (1766-1834) : « La surpopulation est la principale cause de la misère humaine. » Et, pour ma part...

Les propos du vieux avaient littéralement abasourdi Jambe-de-Bœuf, qui sortit avec peine de stupeur pour interrompre le vieux fou.

— Mais, répondez-moi! Je vous dis que Pierrot était caché chez Sun Tchen. J'en suis sûr! L'avez-vous vu s'enfuir, appeler?...

Le vieux tira une nouvelle bouffée. Puis il secoua sa tête de prophète en casque à mèche et ses yeux clairs exprimèrent la plus angélique des résignations.

— Avez-vous vu Pierrot ? demanda Jambe-de-Bœuf haletant au père Fioretti.

— Comme vous êtes agité, monsieur Jambe-de-Bœuf. Je suis certain que vous mangez trop de viande. C'est très mauvais de manger trop de viande. Moi je ne mange que des légumes, car l'homme primitif, c'est prouvé, alors qu'il s'appelait *pinécanthrope* et vivait sur les arbres, ne mangeait jamais de viande. Mais je ne vais pas jusqu'à dire comme certains de mes amis qu'il ne faut manger que des crudités. Je ne suis pas crudiste. Je suis végétarien. Et je mange principalement des navets...

— Je m'en doutais! hurla Jambe-de-Bœuf hors de lui. Vous ne voyez donc pas que l'île est en feu? Et vous me parlez de navets. Voyons, voyons, père Fioretti, ajouta-t-il radouci, répondez-moi. Avez-vous vu Pierrot et savez-vous s'il a pu se sauver?

Le vieux étendit le bras et arrêta son phonographe. Il se caressa lentement la barbe d'un air méditatif.

— Oui, maintenant que j'y réfléchis, je crois bien avoir vu un garçon qui ressemblait à Pierrot et qui courait vers la pointe de l'île au début de l'incendie. Mais après tout j'ai pu me tromper de gamin. Parce que dès que l'incendie a commencé chez le Chinois, je suis allé voir s'il n'y avait pas besoin de secours, et j'ai trouvé devant la maison un homme que je ne connaissais pas, qui avait l'accent russe, et qui m'a dit que tout était vidé, qu'il n'y avait qu'à laisser flamber. C'est alors que je suis venu m'asseoir sur mon banc pour goûter à mon aise la splendeur des fumées rouge et noire dans le ciel d'avril, et c'est presque aussitôt que j'ai aperçu ce gosse qui avait quelque chose de Pierrot... Mais ce n'était sûrement pas lui. Je suis certain qu'il n'était pas dans l'île ces jours-ci, je l'aurais vu. D'ailleurs que vous importe la vie d'un homme ou d'un enfant? Ce qu'il faut c'est se bronzer stoïquement contre la douleur, sculpter son individualité, pétrir la glaise vivante de son esprit, apprendre, car lorsque le savoir sera partout répandu, le monde sera enfin libre, et alors...

Jambe-de-Bœuf n'en entendit pas davantage. Il courait vers la pointe de l'île dans l'espoir de retrouver Pierrot.

A la pointe, pas très loin de la guinguette abandonnée qui en occupe toute l'extrémité, face à l'île Borin, un pâté de maisons flambait et des pans de murailles de bois qui s'étaient écroulées avaient dressé au milieu de la rue un infranchissable bûcher. Pour atteindre à tout prix la pointe extrême de l'île, Jambe-de-Bœuf se décida à suivre les berges de la Seine. Il les atteignait lorsqu'il aperçut, à la lueur de l'incendie, une barque dont l'occupant ramait avec une incroyable précipitation. Et ce rameur enragé, c'était à n'en pas douter, Pierrot Lancry.

— Sauvé! Il est sauvé!... Hé! Pierrot! Pierrooot! hurla le colosse en mettant ses mains en porte-voix.

Il ne réussit pas à se faire entendre. Le ronflement formidable de l'incendie, la rumeur formidable causée par les cris de la population affolée de l'île couvrait tout. La barque s'enfonçait dans la nuit, vers Billancourt.

— Mais le père Fioretti a une barque, se dit soudain Jambe-de-Bœuf qui revint sur ses pas, en courant.

Chapitre XXVIII

Un pont sur les flammes

Pierrot, on s'en souvient, avait ouvert la porte qui donnait sur l'escalier au moment où celui-ci, miné par les flammes, s'était d'un seul coup écroulé. Le courageux garçon, devant cette catastrophe n'avait pas perdu son sang-froid. Laisser la porte ouverte, c'était laisser pénétrer le feu, précipiter l'incendie. Il referma aussitôt la porte sur lui. Le fenêtre lui restait. Il saurait passer par là.

Mais il était dangereux de sauter du premier étage. Il fallait une corde pour descendre. Les draps allaient servir à Pierrot. Rapidement il avait enlevé de son lit un des draps brodés qui étaient l'orgueil du blanchisseur chinois, et il l'avait déchiré en trois longues bandes qu'il nouait bout à bout et qu'il tordait comme une corde.

Tenant à la main son appareil de sauvetage improvisé, Pierrot s'approcha de la fenêtre et mit la main sur l'espagnolette, fouillant du regard la rue déserte à travers les rideaux. Il sursauta : il venait d'apercevoir, devant la porte de la blanchisserie chinoise, la sinistre silhouette d'un homme jadis entrevu au château du Serpent à Plumes : Matchoukine (1). L'homme à l'épaisse moustache noire surveillait la seule issue par laquelle Pierrot aurait pu fuir.

— Cet incendie a été allumé par la bande des Trèfles, par les hommes de

(1) De l'eau, de l'eau (en russe). Oui, oui, de l'eau (en allemand). Oui, oui, jetez-lui de l'eau dans la figure (en espagnol).

(1) Voir *Le Mystère du Serpent à Plumes*, par R. Duchateau. Les premières aventures de Pierrot Lancry. Un fort volume illustré par Jeanser, E. S. I., 7 fr. 50.

la bande de Van der Gold, se dit Pierrot. Si j'essaye de passer par cette fenêtre, je serai abattu à coups de revolver. Ils me tiennent. Je suis perdu...

La boutique du Chinois était, ce soir là comme les autres, encombrée de linges en train de sécher sur des cordes. Ceux-ci avaient été pour l'incendie une proie facile et maintenant des flammes montaient devant la fenêtre. La fumée traversait les interstices du plancher, et à travers les nattes qui recouvraient le sol, Pierrot sentait sous ses pieds croître la chaleur du brasier.

— Encore une minute d'hésitation et je suis perdu. Si le Russe surveille la fenêtre, la porte est peut-être libre. Il n'y a que les flammes pour les garder. Du courage! Je passerai peut-être.

Pierrot ouvrit à nouveau la porte. Le brasier lui souffla au visage son horrible chaleur.

— Je vais vous aider, lui cria une voix à demi couverte par le ronflement du brasier.

Pierrot se sentit transporté d'une joie extraordinaire. Sans doute un voisin était-il accouru... Il était sauvé.

— Il y a une échelle dans le hangar, de l'autre côté de la cour, cria Pierrot. Tâchez de la dresser contre la porte... J'arrive.

Avec sang-froid le jeune garçon retournait en hâte dans la chambre, prenait dans son lit le dernier drap et il l'inondait avec l'eau du broc avant de s'en envelopper comme dans une toge.

Quand il eut terminé cette besogne, il aperçut par l'embrasure de la porte, à travers les flammes et la fumée les deux montants supérieurs. Pierrot prit une grande bouffée d'air, se couvrit les mains et la tête avec le drap humide et se précipita vers la seule issue qui restait libre.

L'échelle était longue et le sauveteur inconnu avait eu la très bonne idée de la poser comme une sorte de passerelle entre la porte du premier étage et le toit assez bas du hangar où il l'avait trouvée. Pierrot n'eut ainsi que deux mètres à peine à parcourir au-dessus des flammes. Il atteignit rapidement le toit du hangar. Il était sauvé. Il sauta sur le sol aux pieds de son sauveur qui retira aussitôt l'échelle.

— Surtout, taisez-vous! lui dit-il précipitamment, à voix basse. Mon nom est Zoria. Je suis membre de la bande des Trèfles...

— Et vous m'avez sauvé, s'étonna Pierrot.

— Je ne suis pas un lâche. Je n'aurais pu laisser brûler vif un enfant de quatorze ans... Matchoukine m'a heureusement laissé seul. J'ai pu vous tirer de l'incendie... Mais sauvez-vous, il peut revenir bientôt. Il a un revolver, un silencieux...

— Il monte toujours la garde devant la fenêtre? demanda Pierrot qui se débarrassait de son drap humide.

— Toujours... Et douze hommes de la bande des Trèfles sont dans l'île. Ne vous faites pas voir d'eux. Quittez l'île au plus vite. Ils vous tueraient.

Le hangar avait une porte basse qui donnait sur les berges de la Seine. Pierrot serra avec une silencieuse émotion les mains de son sauveur et s'enfonça dans la nuit.

Il revint bientôt à l'avenue du Pas-Meudon et partit en courant vers le pont de Billancourt. L'extrémité de la rue était barrée par une muraille de flammes semblable à celle qu'allait quelques minutes plus tard traverser Jambe-de-Bœuf, au péril de sa vie : Allée de la Seine.

Devant l'incendie, des hommes faisaient la chaîne.

— Les pompiers ne pourront jamais passer! Et le vent souffle vers l'Ouest!... Toute l'île va brûler!... disait-on.

Une femme, une Arménienne, était à genoux au milieu de la rue et elle couvrait de boue ses cheveux en désordre, en hurlant à la mort.

Il sembla à Pierrot qu'il apercevait dans la foule des ombres inquiétantes, inconnues. C'étaient peut-être des hommes de la bande des Trèfles.

— Ils ont des revolvers silencieux, songea Pierrot. Dans ce bruit, dans cette foule, dans cette émotion ils pourront, s'ils me découvrent, m'abattre sans attirer l'attention.

— Il paraît que c'est encore plus terrible Allée de la Seine, disait quelqu'un près de lui. Il n'y a moyen de passer nulle part.

Pierrot prit vite son parti : puisque la muraille de l'incendie lui barrait le passage, il allait revenir sur ses pas, gagner la pointe de l'île. Il savait que pas très loin de la cabane du père Floretti se trouvait un hangar où étaient rangées des barques légères, dont on se servait durant l'été. Il allait pouvoir quitter dans l'une d'elles cette île où la mort le cherchait.

Il fut bientôt au hangar. Il en tira une périssoire, et la mit à flot. Puis il se mit à ramer frénétiquement en direction de Billancourt. Si Pierrot fut aperçu par Jambe-de-Bœuf, il le fut aussi par Matchoukine qui remontait vers la pointe de l'île. Et celui-ci se tourna vers Zoria :

— C'est invraisemblable, la vermine nous échappe. Il faut trouver une barque au plus vite...

Zoria ne sut que répliquer. Quelques minutes après Matchoukine avait à son tour tiré un canoë du garage et en compagnie de Zoria il se lançait à la poursuite de Pierrot.

— C'est à n'y rien comprendre ! Voici que cette petite vermine de Pierrot Lancry a réussi à sortir vivant de l'incendie. Il nous faut le poursuivre au plus vite... Va prévenir Schwartzpeter pendant que je prends une seconde barque dans le hangar.

Zoria partit en courant vers la pointe de l'île. Quand il revint quelques instants plus tard, Matchoukine avait déjà mis la barque à l'eau.

— Les ordres sont changés, chef, il faudra essayer de prendre le gosse vivant.

En grommelant, Matchoukine sauta dans la barque. Ramant à toutes forces ils se lancèrent à la poursuite de Pierrot, qui perdit rapidement une bonne partie de son avance...

(A suivre.)

Si vous avez aimé
" LE TRÈFLE NOIR "
vous lirez le grand roman de
R. DUCHATEAU
LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES
Les premières aventures de **Pierrot Lancry**
E. S. I. Un fort volume illustré **7 fr. 50**

Variétés

CHARADES

Mon premier est un département.
Mon second récompense le bon élève.
Mon troisième est un pronom personnel.
Mon quatrième est le mets préféré des Chinois.
Et mon tout a été inventé par Gutenberg.

Mon premier est un grave délit.
Dans mon second les enfants aiment passer les vacances.
Et mon tout est une montagne dangereuse.

Tous les peuples désirent mon premier.
Mon second est une masse de pierre.
Et mon troisième une interjection.
Quant à mon tout c'est un oiseau qui ressemble un peu à l'homme.

MÉTAGRAMME

Je suis un feuillet d'un livre et j'ai quatre pieds, mais si vous changez ma tête, je puis devenir un grand fleuve d'Espagne, quelqu'un de très raisonnable, une maladie qu'a guérie Pasteur, une prison pour les oiseaux, une garantie. Qui suis-je ?

ÉNIGME

Une personne qui a une nombreuse famille reçoit un jour d'une amie, la lettre suivante : « Je vous invite à dîner avec votre n et votre cousne. On boira à vore. » L'invitée croit son amie devenue folle et montre cette lettre à un médecin pour les fous qui lui explique qu'elle est parfaitement sensée. Que faut-il lire ?

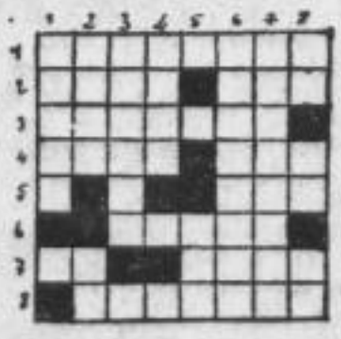
PROBLÈME

Un brave paysan a l'intention de tendre un grillage le long de son champ long de 400 mètres. Le grillage doit s'appuyer sur des poteaux plantés tous les 8 mètres. On lui livre les poteaux nécessaires et on les dépose en tas de 8 mètres de l'endroit où doit être planté le premier. Le paysan ne peut les prendre que un à un, car ils sont trop lourds. Il devra donc prendre un poteau, le porter à sa place et revenir, prendre le second, le porter et revenir et ainsi de suite jusqu'au dernier. Quelle distance aura-t-il ainsi parcouru quand il aura épuisé son tas ?

JEU DE PATIENCE

(Toutes les solutions en page 7.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. — 1. Malfaçon volontaire dans un travail. — 2. Acide. Plat cuit au four ou à la broche. — 3. Indépendance. — 4. Utilisée. Terre entourée d'eau. — Un des quatre éléments. — 6. Ligne. — 7. Dépouvu de vêtements. Partie d'une pièce de théâtre. — 8. A un goût très doux et agréable.

Verticalement. — 1. Marque de politesse. — 2. Presque frères. Coutumes. 3. Prénom familier de garçon que connaissent les lecteurs des livrets. — 4. Entrée du bois. — 5. Rivière de Suisse. — 6. Ruse. — 7. Bateau à voile. — 8. Conjonction. Possédé. Forme ancienne de « en ».

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 66

Horizontalement. — 1. Castille. — 2. Orge. Ole. — 3. Mirliton. — 4. Père. Un. — 5. Agapes. — 6. Gé. Ha. Po. — 7. Toutou. — 8. Oran. Il. — 9. Nice. Ces.

Verticalement. — 1. Compagnon. — 2. Ariège. Ri. — 3. Serra. Tac. — 4. Téléphone. — 5. Eau. — 6. Lotus. Tic. — 7. Lion. Pôles. — 8. Een. Cou.

LE COIN DES FILLETTES

Un joli col au tricot

Voici un charmant col que vous pouvez tricoter en laine angora ou en une laine souple et fine quelconque, avec des aiguilles pas trop grosses. Vous montez 16 mailles et vous faites deux rangs (vous tricotez toujours à l'endroit), puis au troisième rang vous ne tricotez que les 12 premières mailles du rang et vous revenez au quatrième rang sur ces douze mailles, puis le cinquième et le sixième rangs sont faits sur toute la largeur, le septième et le huitième sur douze mailles et ainsi de suite en changeant tous les deux rangs jusqu'à ce que vous ayiez un col assez grand.

Vous pouvez le fermer sur le devant avec une cordelière de même laine, terminée par deux glands.

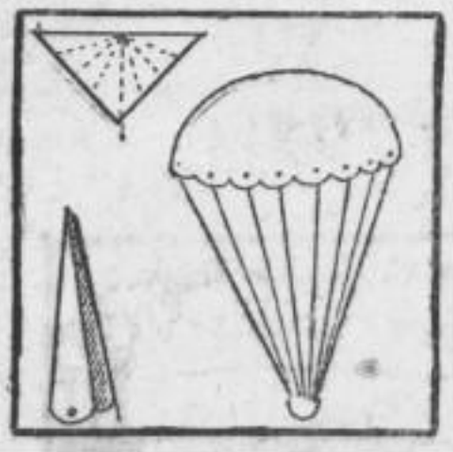
Les Conseils de Tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Boisson à la pelure d'orange. Une bonne cuisinière doit savoir utiliser des quantités de choses. Aujourd'hui, nous allons faire une excellente boisson en nous servant des pelures des oranges et des citrons dont les quartiers ont été mangés d'une autre façon. Vous découpez vos pelures desséchées en morceaux assez petits, puis vous mettez une petite poignée de ces morceaux dans une bouteille que vous remplissez avec un litre d'eau très chaude (ne faites pas éclater le verre). Puis, vous bouchez bien et vous laissez reposer et infuser jusqu'à ce que le tout soit refroidi. Alors vous filtrez le liquide pour enlever les pelures que cette fois-ci, vous ne pourrez plus guère utiliser, vous bouchez bien et vous laissez reposer. Cette boisson est très agréable, bue bien froide, surtout si votre maman veut bien y ajouter un petit verre de kirsch, ou à défaut du vin blanc sucré. Vous pouvez la conserver quinze jours.*

Comment empêcher les portes de grincer. — *En général quand une porte grince, on met sur les gonds une goutte d'huile ou de graisse, mais ce procédé a le défaut de risquer de tacher surtout si l'huile glisse à côté. Voici un moyen qui n'est pas beaucoup plus compliqué et beaucoup plus propre. Demandez à votre papa ou à votre grand frère de soulever légèrement la porte comme si il voulait l'enlever de ses gonds et frotter la partie découverte des gonds avec un crayon noir ordinaire, le plus mou de ceux que vous avez dans votre trousse d'écolière. Et tout le monde sera émerveillé du résultat.*

Le jeu de chapeaux

Ce jeu se joue de préférence en plein air, mais il peut se jouer aussi en hiver sous un préau d'école ou dans un hangar. On s'assied en cercle et chacun prend son chapeau en main. Un des chapeaux des joueurs est enlevé. On fait alors circuler les chapeaux de mains en mains de telle façon que chacun des joueurs, sauf un (qui change sans cesse) a toujours une coiffure en mains. Le meneur de jeux qui tourne le dos au cercle donne soudain un coup de sifflet, et, à ce signal, chacun des joueurs doit se coiffer d'un chapeau; celui qui n'en a pas deviendra meneur de jeux et sera ainsi « pris » à son tour.



Construisons... un petit parachute

Prenez un carré de papier de soie de 25 centimètres, environ. Pliez-le par la diagonale, vous obtenez un triangle qui sera à son tour replié plusieurs fois sur lui-même (comme un papier-filtre). Si vous possédez un petit morceau de mousseline, employez-le au lieu de papier, ce sera plus solide.

Une fois le pliage achevé, vous dessinez une ligne arrondie à sa base et découpez au ciseau, suivant votre tracé. Votre papier déplié aura la forme d'une circonférence festonnée; percez un trou dans chaque dentelure et fixez-y un morceau de fil solide, de 40 centimètres de long. Joignez tous les fils ensemble sur un bouchon qui servira de contrepoids et voici le parachute prêt à fonctionner.

Il vous suffira de le lancer en l'air pour le voir descendre gracieusement ou, si le vent souffle prendre de la hauteur.

Le voleur volé. — Olive constate que son chapeau est très défraîchi. Malheureusement il n'a pas suffisamment d'argent pour en acheter un neuf. Il rentre dans un restaurant et déjeûne très rapidement. « Garçon, vite l'addition. — Voilà, m'sieu, ça fait 13 fr. 35. — Tenez, voici 15 francs, gardez la monnaie, car je suis très pressé. » Olive se dirige rapidement vers le porte-manteau, et saisit, sans regarder, un chapeau. Il le regarde dans la rue et : « Zut, dit-il, c'est le mien! »

o

Un médecin aliéniste connu meurt et va droit au paradis. Le nommé saint Pierre l'accueille à bras ouverts : « Vous tombez bien, car on a justement besoin de vous! — Pourquoi, mon brave? — Le bon Dieu est devenu fou! — Ah bah!!! — Il s'habille comme un dompteur avec de grandes bottes, des éperons, toute une ferblanterie sur la poitrine, un képi empanaché et il se promène toute la journée dans le paradis en criant : « Je suis Mussolini, je suis Mussolini! » — C'est évidemment un cas grave, mais nous avons bien pire en Italie. — Pas possible! — Mais oui, nous avons un type qui s'habille de la même façon et qui ne fait que répéter : « Je suis le Tout-Puissant, je suis le Tout-Puissant! »

o

— Quel est le comble de l'avarice?
— C'est de faire de grands pas pour économiser les semelles de ses chaussures.

o

Leçon de calcul. — Combien font 4 et 6? — Monsieur, 4 et 6 font 11. — Mais non, voyons, réfléchissez. » L'élève réfléchit un long moment et triomphalement : « Monsieur, 4 et 6 font 12. — Comment, s'écrie l'instituteur impatienté, vous ne savez pas que 4 et 6 font 10? » Alors l'élève, sceptique : « Oh! monsieur, ça, c'est impossible, c'est 5 et 5 qui font 10! »

o

— Ah! docteur, je me sens une grande fatigue par tout le corps! Des courbatures, des maux de tête, et surtout une lassitude dans les jambes lorsque je marche! Que puis-je bien acheter? — Le plus simple serait que vous achetiez une Citroën! »

o

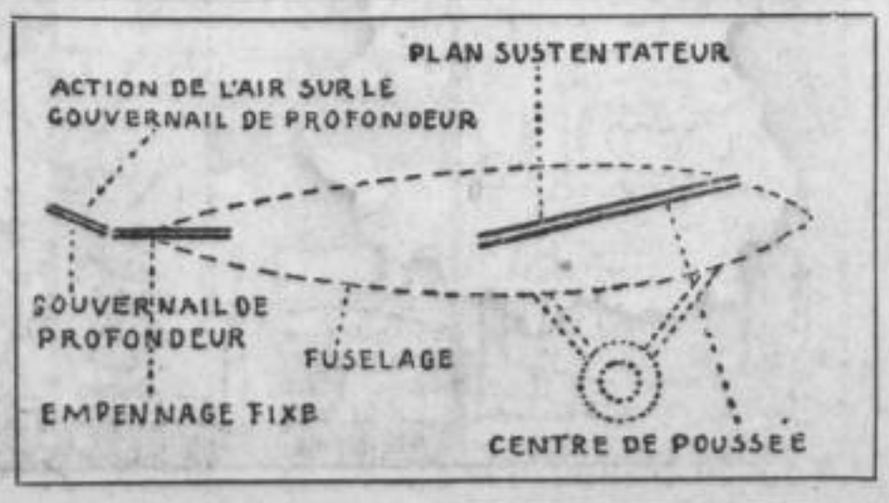
Dans la nuit, Mme Durand se réveille brusquement, se dresse sur son séant, secoue son mari. « Arthur, Arthur, j'ai l'impression qu'il y a une souris dans la chambre. J'ai peur. — C'est bon, imagine-toi qu'il y a aussi un chat dans la chambre et rendors-toi. »

LES PETITS AVIATEURS

COMMENT DÉCOLLE UN AVION

Sur le croquis ci-joint, vous verrez figurer schématiquement de profil, un avion. En avant le plan sustantateur fixe, ou ailes; à l'arrière, la queue ou empennage avec son plan mobile, le gouvernail de profondeur qui est légèrement levé, comme il doit être lorsque le pilote quitte le sol.

L'appareil vient de rouler, sa vitesse de vol atteinte, la queue s'est soulevée et est dans le prolongement de la trajectoire. L'air qui frappe violemment le dessous des ailes a tendance à soulever l'avion; à ce moment le pilote tire à lui, légèrement, « le manche à balai », l'air frappe alors le gouvernail qui offre une sérieuse résistance et fait braquer légèrement l'appareil; c'est à cet instant que l'avion quitte le sol.



Le collège le plus ancien du monde est l'University Collège à Oxford (Angleterre), qui fut fondé en 1050. La première bibliothèque du monde est la Bibliothèque nationale à Paris, qui est riche de plus de 3 millions de livres.

o

Les anguilles ont autant de venin que les vipères. D'après un savant qui les a beaucoup étudiées, une anguille de quatre livres contient assez de poison pour tuer dix hommes. Fort heureusement, l'anguille n'a pas, comme la vipère, de dents canines pour inoculer son venin.

o

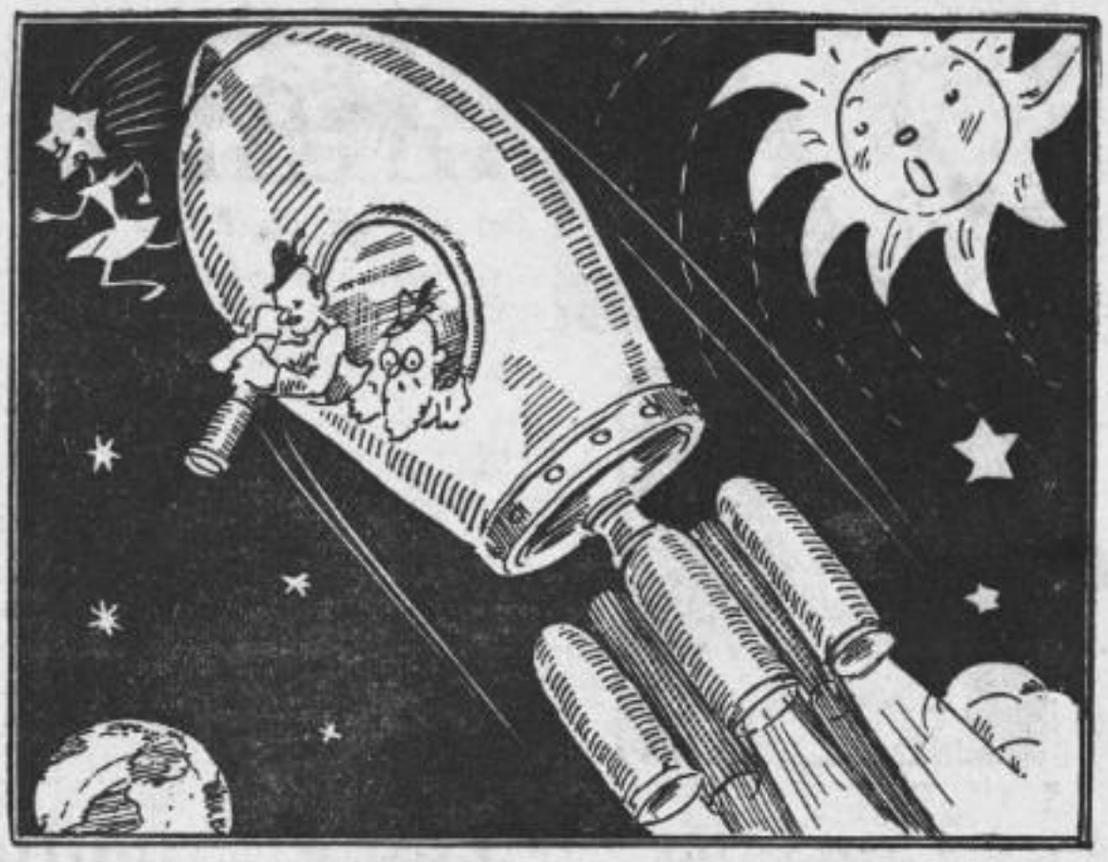
L'astronomie fut, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, l'objet d'un véritable culte. Les grands seigneurs s'intéressaient aux progrès de cette science et il était de bon ton, pour les dames de la société aristocratique, de lire avec passion les communications des savants qui découvraient de nouveaux satellites, les taches du soleil, la distance des étoiles.

o

L'Afrique Orientale a toujours été le vrai repaire des lions. Ceux qu'on a appelés les rois du désert, bien qu'en fait ce ne soit pas exactement dans les déserts qu'ils vivent, y étaient les maîtres incontestés jusqu'au moment où les Anglais commencèrent à coloniser la région. Lors de la construction du principal chemin de fer du pays, il fallut interrompre les travaux pendant une longue saison, pour en finir avec les lions qui dévoraient cruellement les ouvriers.

o

Un ouvrier papetier oublia un jour de mettre, dans la pâte qu'il préparait, la quantité de colle nécessaire pour confectionner le papier ordinaire. Furieux, le patron le congédia sur-le-champ. Or, à quelque temps de là, le patron découvrit que le papier fabriqué sans colle avait la propriété d'absorber l'encre sans tacher les caractères d'écriture. C'est ainsi que fut découvert le papier buvard, qui remplaça avantageusement le sable fin dont on se servait auparavant. Le patron gagna une fortune; mais l'histoire ne dit pas s'il la partagea avec l'ouvrier malheureux qui finit peut-être sa vie dans la misère.



DEUX HOMMES DANS LA LUNE?

Quand Marcel, au lieu d'apprendre ses leçons, suce le bout de son porte-plume, et rêve en regardant le plafond, son maître lui dit : « Eh bien, mon garçon, es-tu dans la lune? » Pourquoi cette comparaison? Est-ce que, en dehors de Jules Verne, quelqu'un peut bien imaginer un voyage dans la lune? Cela me fait froid dans le dos rien que d'y penser. Et vous?

Pourtant, écoutez cette aventure, à peine croyable...

Cela se passe en Allemagne, près de Rastenbourg, une certaine nuit de 1896. Un homme conduit secrètement un groupe d'amis dans une forêt jusqu'à une clairière. Il fait une nuit de pleine lune et les spectateurs voient au centre de la clairière la bouche luisante d'un canon enfoncé dans la terre. Alors, l'homme, qui s'appelait Henry Franker, adresse la parole aux autres : « Mes amis, leur dit-il, je veux procéder devant vous à une expérience d'une haute portée scientifique. J'ai passé douze ans à la mettre au point. Si cette expérience réussit, la fusée que j'ai placée dans ce canon atteindra la lune, sinon elle retombera sur la terre et y explosera. Mais, ajoute-t-il en souriant, je compte qu'elle réussira! » Et Franker s'approche du canon, appuie sur un bouton : il se produit un bruit profond accompagné d'un jet de flamme. Puis l'inventeur tend l'oreille, et tous les assistants entendent alors une nouvelle explosion très loin dans le ciel. « J'ai réussi! » crie l'inventeur...

Il ne s'agit pas d'un fou. Franker est un ingénieur réputé qui s'est occupé d'électricité et a fait quelques découvertes retentissantes en matière d'explosifs. Il fait breveter son engin. Les quelques savants allemands qui en eurent connaissance haussaient les épaules : « Il est prouvé, proclamaient-ils, qu'il est impossible de placer dans une fusée une force motrice suffisante pour lui faire dominer la force d'attraction de la terre (la *pesanteur*). Mais Franker estime qu'il est le premier à avoir combiné le canon et la fusée : le canon va jeter la fusée bien haut dans l'espace comme un simple obus avant que la fumée ne commence la série de ses propres explosions; tandis que les autres « maniaques de la fusée » aboutissaient à un échec parce qu'ils faisaient partir la fusée par ses propres moyens depuis la surface de la terre.

Convaincu du succès, Franker se remet au travail; il veut perfectionner son invention et construire une fusée assez grande pour que les deux hommes puissent y prendre place. Au bout de quelques mois, il avait convaincu un jeune savant prussien, Otto Schelt, de l'accompagner. A ceux qui lui demandaient en plaisantant ce qu'il ferait une fois arrivé dans la lune, Franker répondait qu'il avait l'intention d'en repartir aussitôt, et que le voyage de retour serait beaucoup plus facile car l'attraction de la lune est bien moindre que celle de la terre (c'est tout à fait exact), et la fusée cette fois-là n'aurait plus besoin d'un canon pour la projeter : elle se propagerait uniquement par ses propres moyens. Le seul risque sérieux, avouait-il, car il ne mettait pas en doute la réussite de cet aller et retour, serait que la fusée « rate » incontinent et tombe dans la mer...

Un an plus tard, en 1897, a lieu une nouvelle promenade nocturne dans la forêt. Cette fois-ci c'est plus sérieux. Franker et Schelt portent des tubes d'oxygène, quelques instruments, des provisions, et, plié, un grand parachute destiné à freiner l'arrivée. Parvenus à la clairière, ils inspectent l'énorme fusée, y rangent leurs colis, se serrent la main. Franker riait, très maître de lui, mais Schelt était grave, un peu pâle; il avait laissé un testament expliquant qu'il avait insisté pour accompagner Franker. Puis la fusée est mise en place, les deux hommes y pénétrèrent, font un signe d'adieu et vissent sur eux la porte de fer. Les assistants s'éloignent; à l'heure fixée un doigt presse un bouton. Et c'est l'énorme explosion; ensuite, comme l'autre fois, une deuxième explosion très lointaine.

...Depuis lors on n'entendit plus parler des deux Allemands Henry Franker et Otto Schelt. Aucune trace, aucun morceau de métal, ne permet d'affirmer que la « fusée de la lune » s'est broyée sur la terre.

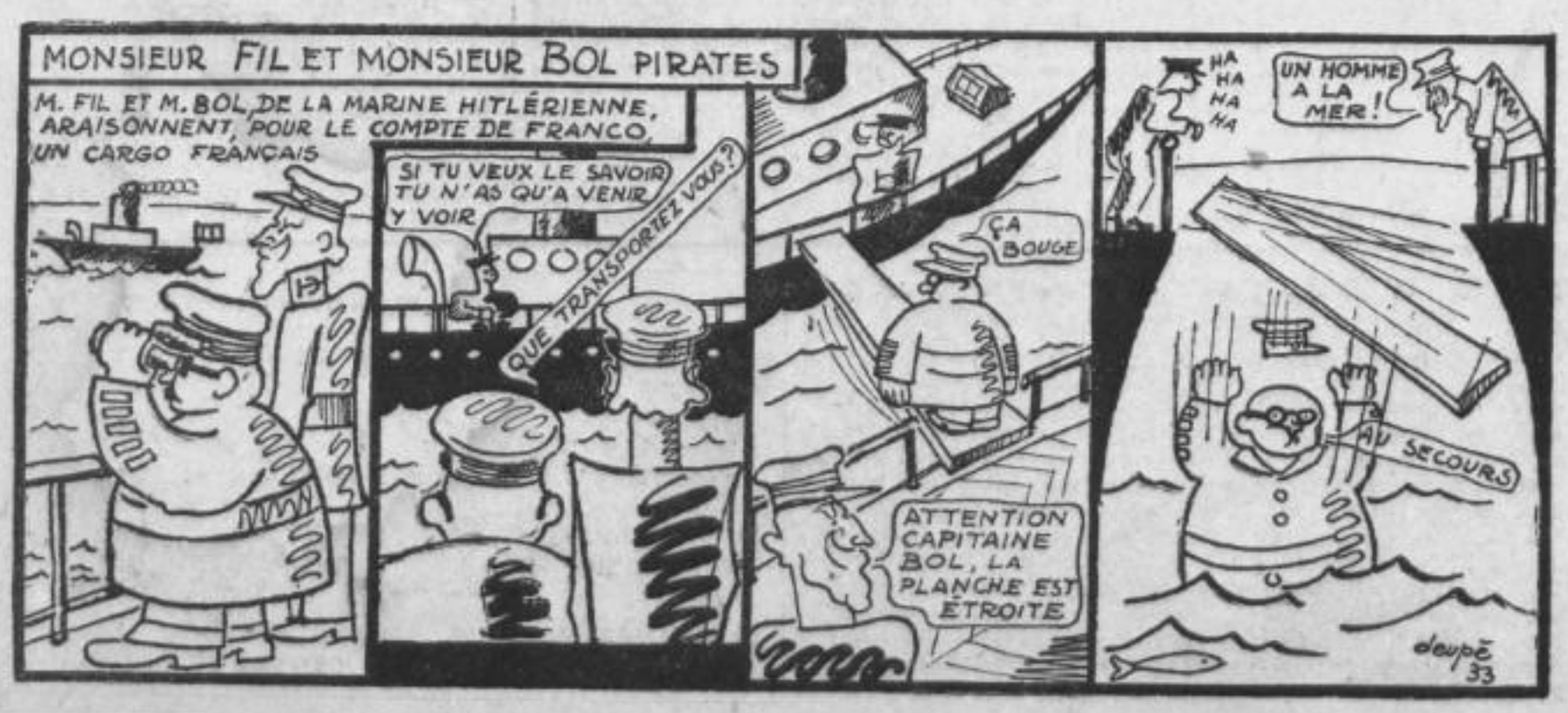
Atteignirent-ils la lune? Dans ce cas, à moins d'un retour immédiat, ils étaient condamnés à mort. La lune est peut-être accessible : moins de 400.000 kilomètres de distance, à la vitesse de 500 kilomètres à l'heure, cela fait un mois de voyage. Mais la lune est inhabitable : il n'y a pas d'eau, donc pas de végétation; l'air y est extrêmement raréfié, il faudrait y circuler avec des appareils à oxygène comparables à ceux des aviateurs tentant des records d'altitude. Il est vrai que la lune est cinquante fois moins grosse que la terre; on en ferait assez vite le tour, d'autant plus que la pesanteur est là-bas tellement moindre que l'homme y pourrait battre tous les records de saut et de course!

Malgré ces avantages et ces précautions, l'homme ne pourrait pas rester, fût-ce quelques instants, sur ce globe. En effet, nous avons dit qu'il n'y avait pour ainsi dire pas d'air, d'atmosphère : on peut donc être certain qu'on y brûle le jour et qu'on y gèle la nuit; ici, sur la terre, la couche d'air « forme matelas », absorbant, le jour, une bonne partie de la chaleur solaire qu'elle communique pendant la nuit à la terre, s'opposant au trop brusque refroidissement de celle-ci. D'ailleurs la visite de la lune manquerait d'agrément : c'est un désert au sol crevassé, troué d'énormes volcans. Tout ce qui fait ici le charme d'un paysage, indépendamment des arbres, des fleurs, des animaux, des hommes, des maisons, — le charme d'un paysage de haute montagne par exemple, — tient à un certain éclairage, au changement de décor et de couleurs que donne « le ciel », c'est-à-dire ce mélange d'air et de vapeur d'eau qui constitue *l'atmosphère*; ce qui fait le bleu du « ciel », c'est l'épaisseur de l'air; ce qui fait la différence des « plans » et pâlit les lointains par rapport aux lieux proches, c'est la brume. Pas d'atmosphère sur la lune : le ciel est donc toujours noir, même quand rayonne le soleil, c'est un grand rideau noir piqué d'étoiles où flambe le globe du soleil et où la terre roule comme une lune énorme. Tout y est découpé en lumières et ombres crues.

Franker avait laissé des notes où il annonçait qu'il pensait ne plus revoir la terre. Mais il disait qu'il voulait donner ainsi un exemple aux savants futurs et qu'il fallait continuer ses expériences.

Mes amis, croyez-moi, il vaut mieux être « dans la lune » : sur sa chaise!

Boun.



LES GANGSTERS DE L'AIR.

LE MÉCANICIEN LA GOUPILLE QUI TRAQUE LES GANGSTERS DE L'AIR A ÉTÉ LIGOTTÉ DANS LES CAVES DE L'OPÉRA, UNE CARTOUCHE DE DYNAMITE DOIT LE FAIRE SAUTER !

Résumé. — *Au XVIIIe siècle, Jim Hawkins, treize ans, auteur de ce récit, est parti avec le Dr Livesey et le chevalier Trelawney dans une île mystérieuse où est caché un trésor. Mais l'équipage de leur bateau, l'*Hispaniola *s'est révolté sous le commandement du maître cuq John Silver. Jim qui a quitté ses amis, réfugiés dans un fortin de l'île, s'est emparé de l'*Hispaniola, *et veut retourner dans le fortin, mais il trouve celui-ci occupé par les mutins et il est prisonnier.*

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

LA CHUTE D'UN CHEF

Jamais au monde il n'y a eu un pareil revirement de situation.

Chacun de ces six hommes était comme frappé de stupeur, mais Silver surmonta le coup instantanément. Toutes les fibres de son cœur avaient été tendues comme celles d'un cheval de course vers ce but : le trésor; il avait été coupé net dans son élan en une seconde; il retrouva sa tête, rétablit son sang-froid et changea de plan avant que les autres eussent eu le temps de réaliser leur déception.

— Jim, me chuchota-t-il, prends cela et fais attention à la bagarre!

Et il me passa un pistolet à deux coups; en même temps il entreprit tout doucement de se diriger dans la direction du Nord et en quelques pas il avait mis le fossé entre nous deux et les cinq autres; puis il me regarda en hochant la tête comme pour dire : « Nous voilà dans de beaux draps », ce qui en vérité était bien ce que je pensais. Ses regards étaient maintenant tout à fait amicaux et j'étais si révolté de ses volte-face constantes que je ne pus m'empêcher de lui murmurer :

— Ainsi vous avez encore une fois changé de camp!

Il n'eut pas le temps de me répondre. Les flibustiers, avec des jurons et des cris, sautaient l'un après l'autre dans le trou et creusaient avec leurs doigts en rejetant à l'extérieur les planches. Morgan trouva une pièce d'or, il la tendit en l'air avec une bordée de jurons : c'était une pièce de deux guinées et elle passa de main en main pendant un quart de minute.

— Deux guinées! hurla Merry en l'agitant devant Silver, c'est ça tes sept cent mille livres, n'est-ce pas? Tu es celui qui passe des marchés, et tu es celui qui n'a jamais rien gâché! Va donc, tête de bois, crétin!

— Creusez, mes amis, dit Silver avec la plus froide insolence, je ne serais pas étonné que vous trouviez quelques truffes!

— Des truffes, répéta Merry, vous entendez cela, camarades! Je vous le dis, moi, maintenant, que cet homme savait cela tout au long! Regardez sur sa figure, c'est écrit dessus!

— Eh, Merry, tu veux de nouveau devenir capitaine? Tu as de l'ambition, mon garçon, il n'y a pas d'erreur!

Mais cette fois, ils étaient tous du parti de Merry, et ils se mirent à grimper hors du fossé en lançant des regards furieux. Je remarquai une chose qui me sembla bonne pour nous, c'est qu'ils sortirent tous par le côté opposé à celui de Silver et ainsi nous étions toujours deux d'un côté, cinq de l'autre, le fossé entre nous et personne n'ayant le courage de tirer le premier coup. Silver ne bougeait pas; il surveillait les autres bien installé sur sa béquille, plus calme et plus impassible que je ne l'ai jamais vu. Il était brave, c'est certain. A la fin, Merry pensa qu'une allocution arrangerait les choses :

— Camarades, dit-il, ils ne sont que deux de l'autre côté, l'un est le vieil infirme, qui nous a menés ici et nous a stupidement trompés; l'autre, c'est ce gamin dont je veux avoir le cœur. Ainsi, camarades...

Il élevait son arme et le ton avec l'intention évidente de tirer, quand à l'instant même : pif! paf! des coups de mousquet jaillirent du taillis. Merry tomba tête en avant dans le fossé; l'homme au bandage tourbillonna comme une toupie et s'abattit tout de son long sur le flanc, frappé à mort bien qu'encore agité, et les trois autres tournèrent les talons et dévalèrent aussi vite qu'ils purent.

En un clin d'œil, Long John avait tiré deux coups de pistolet sur Merry prêt à combattre et comme le malheureux, agonisant, tournait les yeux vers lui :

— Je pense, George, que nous avons réglé nos comptes! lui dit-il.

Pendant ce temps, le docteur, Gray et Ben Gunn, sortant du bosquet de muscadiers, le mousquet fumant, nous avaient rejoints.

— En avant, s'écria le docteur, et au triple galop, mes amis! Nous devons arriver avant eux aux canots.

Et nous partîmes à toute vitesse, pénétrant parfois jusqu'à la poitrine dans les broussailles. Je peux vous affirmer que Silver s'inquiétait fort de ne pas nous perdre. L'effort que cet homme dut fournir à sauter sur sa béquille, que les muscles de sa poitrine en étaient bandés à éclater, est un effort que jamais homme normal n'a égalé : et le docteur le pensait aussi. Quoi qu'il en soit, il y avait déjà une trentaine de mètres entre lui et nous, et il était sur le point de

...Pif! paf! des coups de mousquet jaillirent du taillis...

perdre la respiration, quand nous atteignîmes le plateau en bas de la pente.

— Docteur, cria-t-il, regardez! Rien ne presse.

Evidemment, rien ne pressait : car nous pouvions voir, sur une partie plus dégagée du plateau, courir encore les trois survivants dans la direction qu'ils avaient prise au départ, celle du Mât-de-Misaine. Nous étions déjà entre eux et les canots, si bien que nous nous assîmes tous les quatre pour respirer, tandis que Long John, en s'essuyant la figure, nous rejoignait lentement.

— Merci du fond du cœur, docteur! dit-il. Vous êtes arrivé au bon moment, je pense, pour moi et Jim! Et, ainsi, c'est toi, Ben Gunn? ajouta-t-il. Tu es un sacré bougre, pas d'erreur!

— Oui, c'est moi, Ben Gunn, répondit l'abandonné, qui dans son embarras, se tortillait comme une anguille. Et ainsi, ajouta-t-il, comment ça va, maître Silver? Pas mal, merci, n'est-ce pas?

— Ben, Ben, murmura Silver, quand je pense comment tu m'as eu!

Le docteur envoya Gray chercher une des pioches abandonnées dans leur fuite par les mutinés, et nous raconta alors, en peu de mots, comme nous descendions tranquillement vers l'endroit où étaient les canots, ce qui s'était passé. Ce fut une histoire qui intéressa vivement Silver, et Ben Gunn, l'abandonné à moitié fou, en fut le héros du commencement à la fin.

Ben, au cours de ses vagabondages longs et solitaires dans l'île avait découvert le squelette, et c'était lui qui l'avait dépouillé. Il avait trouvé le trésor; il l'avait déterré (c'était la moitié de sa pioche qu'il avait laissé cassée dans l'excavation), porté sur son dos, en faisant de nombreux voyages éreintants du pied du grand pin jusqu'à une caverne qu'il s'était aménagée dans la colline aux deux sommets, dans la partie nord-est de l'île et il était emmagasiné là, deux mois déjà avant l'arrivée de l'*Hispaniola*.

Quand le docteur lui eut arraché ce secret, l'après-midi de l'attaque et qu'il avait vu le lendemain le mouillage désert, il était allé voir Silver, lui avait donné la carte maintenant inutile, et les provisions (car la caverne de Ben Gunn était bien garnie de viande de chèvre salée), ainsi que tout ce que l'autre avait voulu sans exception. En échange il avait obtenu la faculté de quitter le fortin sans danger, dans l'idée de gagner la colline aux deux sommets où l'on était à l'abri de la malaria et où l'on pouvait veiller sur le trésor.

— Quant à toi, Jim, ajouta le docteur, bien contre mon cœur, j'ai dû agir au mieux des intérêts de ceux qui étaient restés fidèles à leur devoir et si tu n'étais pas du nombre, à qui la faute?

En constatant, ce matin-là, que je serais de la terrible déception qu'il avait préparée aux mutinés, il avait couru d'un trait à la caverne. Laissant le chevalier garder le capitaine, il avait emmené Gray et Ben Gunn et ils avaient filé en diagonale à travers l'île, afin d'être dans les pins à portée de main. Cependant il s'était bientôt rendu compte que la troupe des mutinés avait de l'avance et Ben Gunn, l'homme aux pieds agiles, avait été envoyé en avant avec mission d'agir seul et au mieux. C'est ainsi qu'il avait eu l'idée d'utiliser les superstitions de ses anciens camarades, et il avait si bien réussi que Gray et le docteur avaient eu le temps d'arriver avant les chercheurs de trésor.

— Ah, dit Silver, c'est heureux pour moi que Jim ait été là; vous auriez laissé mettre en pièces le vieux John sans lui accorder une pensée, docteur!

— Pas une! répondit le docteur avec jovialité.

Cependant, nous avions atteint les chaloupes. Avec une pioche, le docteur en démolit une et nous embarquâmes tous sur l'autre pour gagner par mer la baie du Nord; ce fut un trajet de huit à neuf milles. Silver, bien qu'il fût à moitié mort de fatigue, fut mis à un aviron comme les autres et nous filâmes bientôt avec rapidité sur une mer lisse. Peu après, nous passions le détroit et doublions la pointe est de l'île autour de laquelle quatre jours auparavant nous avions remorqué l'*Hispaniola*. Tandis que nous doublions la colline aux deux sommets, nous pûmes voir la sombre ouverture de la caverne de Ben Gunn. Non loin, un personnage était appuyé sur un mousquet; c'était le chevalier, et nous agitâmes nos mouchoirs en poussant trois hurrahs auxquels Silver joignit sa voix d'aussi bon cœur que les autres. Trois milles plus loin, juste à l'embouchure de la baie du Nord, qu'est-ce que nous rencontrons? l'*Hispaniola* qui voguait à l'aventure : la dernière marée l'avait remise à flot et s'il y avait eu un peu de vent ou un courant un peu fort, comme dans l'ancrage du Sud, nous ne l'aurions jamais retrouvée, ou bien elle se serait échouée sans remède. Dans l'état présent, il n'y avait que peu de mal en dehors de la perte de la grande voile. Nous préparâmes une autre ancre que l'on mouilla par une brasse et demie d'eau, et repartîmes vers la baie du Rhum, le point le plus proche de la cachette du trésor de Ben Gunn, et puis Gray, tout seul, retourna avec la chaloupe sur l'*Hispaniola* afin d'y passer la nuit de garde. Une pente douce menait de la plage à la caverne; en haut, le chevalier nous attendait. Il fut cordial et bon envers moi, sans dire sur mon escapade un mot de blâme ou de louange; mais au salut poli de Silver, le sang lui monta à la figure :

— John Silver, dit-il, vous êtes un fameux coquin et un ignoble traître! On m'a dit que je ne devais pas vous faire condamner : dans ces conditions, je ne le ferai pas; mais les morts que vous avez causées vous pèsent au cou comme des meules de moulin!

— Je vous remercie sincèrement, monsieur, répondit Long John en saluant de nouveau.

— Je vous défends de me remercier! s'écria le chevalier. Je manque formidablement à mon devoir. Retirez-vous!

Là-dessus, nous entrâmes tous dans la caverne. Elle était spacieuse et aérée; et une petite source formait une mare d'eau claire entourée de fougères. Le sol était de sable; devant un grand feu reposait le capitaine Smollett et dans un coin éloigné que les reflets du feu éclairaient j'aperçus d'énormes amas de monnaies et des amoncellements de lingots d'or. C'était ce trésor de Flint que nous étions venu chercher si loin et qui avait coûté la vie à dix-sept hommes de l'*Hispaniola*. Qu'avait-il déjà coûté pour l'amasser, que de sang et de douleur, que de beaux bateaux coulés, et de braves gens jetés par-dessus bord, que de coups de canon, de honte, de mensonges et de cruautés; personne au monde ne pourrait sans doute le dire. Ils étaient cependant encore trois sur cette île : Silver, le vieux Morgan et Ben Gunn à avoir pris part à ces crimes et à avoir espéré en vain participer à la récompense.

— Entre, dit le capitaine. Dans ton genre, tu es un bon garçon, Jim! mais je ne pense pas que nous retournions sur mer ensemble, toi et moi. Tu es un peu trop enfant gâté pour moi. Est-ce vous, John Silver? Qu'est-ce qui vous amène ici, mon ami?

*L'*Hispaniola *voguait à l'aventure...*

— Je rentre dans mon devoir, monsieur, répondit Silver.

— Ah! dit le capitaine, et ce fut tout.

Quel dîner ai-je fait ce soir-là, tous mes amis autour de moi, et quel repas, c'était! Nous avions de la chèvre salée de Ben Gunn, diverses friandises et une bouteille de vin vieux qui venait de l'*Hispaniola*. Jamais, j'en suis sûr, il n'y a eu des gens plus gais ni plus heureux que nous.

Silver était assis un peu en dehors de la lumière du foyer, mais mangeant de bon cœur, prêt à s'élancer dès que l'on avait besoin de quelque chose, unissant même son rire discrètement au nôtre, le même marin poli, obséquieux et doux qu'il avait été au début du voyage!

CHAPITRE VII

SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Le lendemain matin nous nous mîmes au travail de bonne heure, car le transport de cette masse formidable d'or pendant un mille à pied jusqu'à la plage et de là pendant trois milles en bateau jusqu'à l'*Hispaniola* était une affaire considérable pour un si petit nombre de bras. Les trois individus qui étaient restés dans l'île ne nous gênèrent guère, et une simple sentinelle sur le sommet de la colline suffit à nous assurer contre toute attaque soudaine, mais nous pensions en outre qu'ils en avaient plus qu'assez de se battre. Dans ces conditions, la tâche fut menée rondement. Gray et Ben Gunn faisaient l'allée et venue avec le canot, tandis que les autres pendant leurs absences empilaient le trésor sur le rivage. Deux lingots assemblés avec un bout de corde étaient une charge suffisante pour un homme et il marchait lentement avec. Quant à moi, comme je n'étais pas d'une grande utilité pour le transport, on m'occupa toute la journée à la caverne, à mettre la monnaie dans des sacs à pain. Il y en avait une collection extraordinaire du genre du magot de Billy Bones pour la diversité des pièces; mais tellement plus étendue et tellement plus variée que je pense n'avoir jamais eu de meilleur plaisir qu'en les assortissant. Il y en avait des anglaises, des françaises, des espagnoles et des portugaises, il y avait des louis et des georges, des doublons et des double-guinées, des sequins et des moidores : une galerie de tous les rois de l'Europe depuis cent ans! des pièces orientales étranges qui étaient marquées de signes qui avaient l'air de bouts de ficelle ou de morceaux de toile d'araignée, des pièces carrées et des pièces rondes, et des pièces percées d'un trou dans le milieu comme si

on devait les porter autour du cou. Sans doute, presque toutes les variétés des monnaies du monde doivent avoir figuré dans cette collection, et quant à leur nombre, il y en avait sûrement autant que de feuilles en automne, car j'en avais mal au dos de me baisser et mal aux doigts de les trier. Ce travail dura plusieurs jours; et chaque jour faisait s'entasser une fortune à bord, mais une autre attendait son tour pour le lendemain et pendant tout ce temps, nous n'eûmes aucune nouvelle des trois mutinés survivants. Enfin — je pense que ce devait être la troisième nuit — le docteur et moi, nous nous promenions sur le sommet de la colline du côté où l'on surplombe les terres basses de l'île, lorsque des ténèbres profondes que nous dominions, le vent nous apporta un bruit qui tenait du chant et du hurlement. Nous n'en saisîmes qu'un fragment et le silence primitif se rétablit.

— Que le ciel leur pardonne! dit le docteur. Ce sont les mutinés.

— Ils sont complètement ivres, monsieur,

C'était ce trésor que nous étions venus chercher si loin.

prononça derrière nous la voix de Silver.

Silver, je dois le dire, bénéficiait d'une complète liberté et malgré les rebuffades quotidiennes, il paraissait se considérer de nouveau comme un subordonné tout à fait privilégié. Il était vraiment étonnant de voir comme il supportait bien ces marques de dédain, et avec quelle politesse inlassable il s'efforçait de se remettre dans les faveurs de tous. Cependant, personne ne le traitait mieux qu'un chien, sauf toutefois Ben Gunn, qui avait toujours terriblement peur de son ancien quartier-maître, et moi, car je lui devais tout de même quelque chose, bien que plus que quiconque à ce sujet j'eusse des raisons d'avoir la plus mauvaise opinion de lui : ne l'avais-je pas vu songer à une nouvelle trahison là-haut sur le plateau? Aussi c'est d'une façon tout à fait brutale que le docteur lui répondit :

— Ivres ou fous furieux!

— Vous avez raison, monsieur, répliqua Silver. Et pour vous comme pour moi, que ce soit l'un ou l'autre, ça n'a pas grande importance.

— Je ne suppose pas que vous avez la prétention d'être considéré comme un être humain? reprit le docteur avec un ricanement. Ainsi, mes sentiments peuvent vous étonner, maître Silver, mais si j'étais sûr qu'ils délirent, et je suis certain que l'un d'eux a pour le moins la fièvre, je quitterais le camp quel qu'en soit le risque pour ma carcasse, et leur porterais le secours de ma science?

(A suivre.)

Résultat du Grand Concours de "Mon Camarade"

1er *prix : Une bicyclette.* — Jeannine Meunier, Le Perreux (Seine), 703 voix.

2e *prix : Un poste de T. S. F.* — Jules Mouret, Paris (XVe), 702 voix.

3e *prix : Un phono avec dix disques.* — Pierre Artaud, Marseille, 702 voix.

4e, 5e, 6e, 7e *et* 8e *prix : Un appareil photo.* — Lucien Kuchmann, Parix (XXe), 700 voix; Antoinette Lareppe, Nouzonville, 699 voix; J. Boinot, Maubeuge, 682 voix; Justin Cabrolier, Marseille, 674 voix; Albertine Dupin, Strasbourg, 660 voix.

9e, 10e, 11e, 12e, 13e *prix : Une montre-bracelet.* — Denise Perrière, Paris (XIIIe), 650 voix; Jean Renard, Paris (XIIe), 645 voix; Madeleine Le Bihon, L'Hay-les-Roses, 628 voix; D. Reynouard, Miramas, 866 voix; A. Couderc, Nîmes, 625 voix.

14e, 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e *prix : Une pendule coucou.* — Jules Benoit, Lyon, 872 voix; Louis Fort, Jarnac (Charente), 900 voix; Edouard Fourcade, Toulouse, 903 voix; Renée Deproy, Lille, 562 voix; Jacqueline Chevalier, Nice, 924 voix; Robert Duhamel, Paris (VIe), 580 voix; Marcelle Lecomte, Bordeaux, 929 voix.

21e *au* 30e *prix : Un superbe agrandissement photographique.* — Georges Felz, Llancourt (Oise); Louis Blondel, Arras; Robert Franzen, Genève; Marcelle Petit, Yerres (S.-et-O.); Karl Hudreaux, Charleville; Roland Durand, Angers; Gilbert Stutz, Courbevoie; Eloy Edmond Hainaut (Belgique); Jeanne Balme, Labergement-les-Seurre (Côte-d'Or); Pierre Pottier, Fère-en-Tardenois (Aisne).

31e *au* 50e *prix : Un magnifique album « Emile et les Détectives ».* — Pascal Gouget, Chartres; M. Gilles, Bolbec (Seine-Inférieure); Andrée Mongel, Paris (XVIIIe); Sonia Rogez, Auch (Gers); Yvette Ducastelle, Saint-Valéry-sur-Somme; Marc Guyon, Villeneuve (Yonne); Alphonse Videcoq, Rouen; Jean Chede, Pavillon-sous-Bois; Laurette Pinet, Manosque; Constant Le Maître, Boulogne (Seine); Germaine Laubus, Paris (XIIIe); Jean Nantet, Moutiers (Savoie); M. Ressort, Abrest (Allier); Gilbert Gi', Saint-Vallier-sur-Rhône (Drôme); Claude Pons, Alger; Aurore Badia, Vigneux; Amadori Dario, Nanterre; Guy Mouchez, Paris (XIXe); Marcel Verguet, La Rixouse (Jura); Suzanne Mourchon, Carqueiranne (Var).

51e *au* 200e *prix — Petite bibliothèque sous cartonnage comprenant* 12 *livres.* — Roland Brothier, Cognac (Charente); Eliane Picot, Pleuves (Meurthe-et-Moselle); Maurice Lebene, Le Havre; G. et P. Balage, Treignac (Corrèze); Andrée Brignet, Marseille; Raymond Mariotte, Conflans-Saint-Honorine; Claire Charrueau, Dissay-sous-Courcillon; Marcel Fayier, Montreuil-sous-Bois; André Roche, La Tronche; Renée Rongier, Vert Galant; Georges Richardot, Nevers; René Blache, La Mulatière (Rhône); Alice Mendelson, Paris (XVIIIe); Roger Wolff, Châlons-sur-Marne; Paul Le Biniguer, Blanc-Mesnil; Jean Cunault, Massangis (Yonne); Robert Leclerc, Paris (XVIIIe); Jacques Coubard, Trebaze (Maine-et-Loire); Olivier Remi, Mouliherne (Maine-et-Loire); Gabriel Allendrieu, Amblagnieu (Isère) Henri Dessuet, Courtry (Seine-et-Marne); Huguette Coudere, Plessis-Robinson; Raphaël Dableur, Reims; Simone Colas, Dijon; Simone Moreau, Dreux (Eure-et-Loir); F. Courtoy, Barteuil-les-Meaux (Seine-et-Marne); Le Maguer, Conflans-Sainte-Honorine; Marcel Longuet, Puillé, l'Eguillé; Guy Massia, Orange (Vaucluse); Madeleine Frappier, Confolens (Charente); Louise Deproy, Lille; Claude Perrin, La Rochelle; Jane Maquart, Charleville; Marc Baudouin, Vouzon (Loir-et-Cher); André Reverault, Thouars; Janine Preaux, Asnières; Henriette Czarny, Saint-Denis; Maurice Dousset, Montluçon; Mc. Mezerette, Paris (XIVe); Raymonde Dumas, Mialet (Gard); Perrochain, Neuville-les-Bois; Odette Potet, Genozac, (Charente-Inférieure); Alfred Givert, Sin-le-Noble; Bernard Gauthey, Preslye; Yvette Dubarry, Oran; M. Rambeaud, Châtellaillon; André Foubet, Longeau; Courilleau, Paris (XIIIe); Hubert Bagarry, Le Chaffaut; Serge Buchet, Mesnil-en-Thelle; Jean Lemeur, Saint-Juvat (Côtes-du-Nord); Daniel Delmez (Seine-et-Marne); Jean Maquart, Charleville; Marie-Thérèse Mergey, Varennes; Suzanne Discours, Paris (IIIe); M. Trichet, Chennevières; Raymonde Michaud, Nevers; André Rosier, Lagny; Henri Dubarry, Oran; Raymond Goeffroy, Nancy; Varenne, Paris (XIVe); Graux, Trébeurden (Ardennes); Mireille Gruet, Lamoura; René Torcent, Port-Vendres; Charles Hommet, Port-en-Bessin; Henri Paulin, Moutigny; Robert Abadie, Montrond; Roger Achard, Veynes; René Chavallier, Paris (XIIIe); Paul Leca, Nice; Ternet, Limoges; Gaby Rodriguez, Saint-Pons; Christian Rocher, Château-Regnault; Serge Fauquet, Valcourt (Aisne); Claude Conte, Capdenac; Michel Cornier, Remiremont; Denise Perronnet, Compiègne; Maurice Hatten, Andeville; Jack Diedenbeck, Nogent-sur-Seine; Emilienne Dehier, Lourches; Lucien Cambray, Lille; Roger Lantres, Bordeaux; Lucette Garry, Braux; Annick Le Quément, Vannes; René Faburel, Paris (XIIIe); Georges Pinguet, Boissy-Saint-Léger; Marcel Le Ny, Lontigny-le-Bretonneux; Serge Varale, Vienne; Keck Telot, Romainville; Jacques Lefevbre, Petit-Quevilly; Jeanine Dubuis, Saint-Denis; Claude Dupuit, Bagnolet; Landais, Mansigné (Sarthe); Gérard Bertrand, Boissy-Saint-Léger; Primo Gerbelli, Grenoble; Madeleine Vachal, Garges-les-Gonesses; Michel Lalou, Amiens; Anna Lopez, Paulhan (Hérault); Georges Guillochon, Saint-Cloud; Marguerite Bombonel, Paris (XVe); Louis Lange, Rungis; Rozenfeld, Paris (XXe); Jean Ivani, Bastia; André Limouzin, Nancy; Roger Baudoin, Alfortville; René Blaud, Villejuif; Suzanne Gauthier, Lisieux; Georgette Masck, Bagneux; Gournay, Beauvais; Liliane Glaser, Vitry; René Riousse, Paris (XIVe); Lucienne Rousseau; Jean Etienne, Saint-Xandre (Charente-Inférieure); Robert Clop, Vitry; Paulette Moreau, Autun; Maurice Perdon, Rieux; Henriette Koch, Créteil; Annette Esterovith, Paris (XXe); André Esterovitch, Paris (XXe); Henri Biollay, Corbeil; Louise Lefrançois, Rouen; Jean Biard, Rouen; Pierre Guerre, Chalette (Loiret); Kleber Bouquet, Cucques (Loir-et-Cher); Lina François, Rouen; Roger Bauby, Cormeilles-en-Parisis; Auguste Lefrançois, Rouen; René Bronner, Schltigheim (Bas-Rhin); Marcel Videcoq, Rouen; René Marchand, Champigny-le-Sec (Vienne); Robert Dufays, Liffol-le-Grand (Vosges); Raymond Auge, Sète (Hérault); Clément Cartier, Ceplé (Aude); Marcel Pichon, Dortan (Ain); Paul Risterucci, Paris (XIVe); Yvon Pierre, Renwez (Ardennes); Gisèle Renac, Verdelot (Seine-et-Marne); Sylvestre Subissi, Bastia; Guy Rapin, Liffol-le-Grand (Vosges); Jean Ladrenski, Saint-Etienne; Robert Gaibout, Blanc-Mesnil; Jean Soetewey, Gaillon (Eure); Charles Menerond, Saint-Marcelin; Claude Gerbault, Sotteville-les-Rouen; Serge Helluin, Domart-en-Ponthieu; Léopold Vitorge, Paris (IXe); Louis Hendrick, Pantin (Seine); Jean Fumagalli, Suresnes; André Lambert, Paris (XVIIIe).

201e *au* 250e *prix* ; à choisir : *Cousettes, canifs, stylomines.* — Jean Calando, Rouen; Fernand Xetau, Sainte-Marie-de-la-Mer; Georges Dachy Nouzonville; Georges Roblon, Beaumont (Seine-et-Oise); Manuel Mezières, Neufmanil (Ardennes).

(A suivre dans le prochain numéro.)

nouvelles de partout

Pourquoi le parc zoologique de Moscou a-t-il connu une affluence tellement considérable d'enfants pendant la première semaine de l'année 1937? Cent cinquante mille enfants, sans compter les grandes personnes, sont allés rendre visite aux magnifiques bêtes de ce parc. C'est qu'un spectacle des plus original les y attirait : un arbre du nouvel an pour les oursons... aux branches d'un beau sapin pendaient des friandises spécialement appréciées des jeunes ours, et qu'un gardien leur distribuait. Et puis, il y avait aussi des cadeaux pour les enfants. Tous les visiteurs prenaient part à une immense loterie dont les 5.000 lots étaient vivants, ces lots n'étaient autres, en effet, qu'un jeune ourson, des petits renards, des petits chiens, des oies, des poules ou des canards, des poissons rouges, etc. D'ailleurs, les enfants n'habitant pas Moscou avaient pu aussi prendre part à cette loterie, mais le hasard a fait que le premier lot a été gagné par un jeune écolier de Moscou et vous vous doutez qu'il a été bien content, mais un peu embarrassé de son ourson. Aussi il en a fait cadeau à son école où un groupe, qui s'appelle peut-être le « groupe des amis du jeune ourson, ou groupe des jeunes gardiens et éleveurs d'ours », s'est spécialement constitué pour prendre soin de lui, lui procurer une nourriture à son goût et le loger.

o

On travaille actuellement aux fondations du plus grand édifice du monde qui se dressera à Moscou, tout près du Kremlin. Ce sera le Palais des Soviets. Des ingénieurs américains, spécialistes de la construction des gratte-ciel, sont venus apporter leur concours aux techniciens soviétiques. La tour principale du Palais sera surmontée d'une statue de Lénine, haute de 65 mètres et faite en acier inoxydable. A l'intérieur du Palais, il y aura un grand hall de 10.000 places et un autre de 8.000 pour des réunions, des représentations théâtrales, etc. Les escaliers et les ascenseurs seront presque partout remplacés par des tapis roulants.

o

D'après une curieuse statistique, on a établi que ce sont les Français qui écrivent le moins de lettres : un Français écrit, en moyenne, 20 lettres par an; l'Anglais, 78 lettres; l'Américain, 67; le Suisse, 59; l'Allemand, 55...

Solutions des problèmes de la page 11

Charades : Imprimerie (Ain-prix-me-riz). Volcan (vol-camp). Perroquet (paix-roc-hé).

Métagramme : Page, tage, sage, rage, cage, gage.

Enigme : Il faut lire : Je vous invite à dîner avec votre oncle Sophocle (n = oncle sauf ocle) et votre cousine Sophie (cousne = cousine sauf i). On boira à votre santé (vore = votre sans t).

Problème : Il aura parcouru 10.200 mètres.

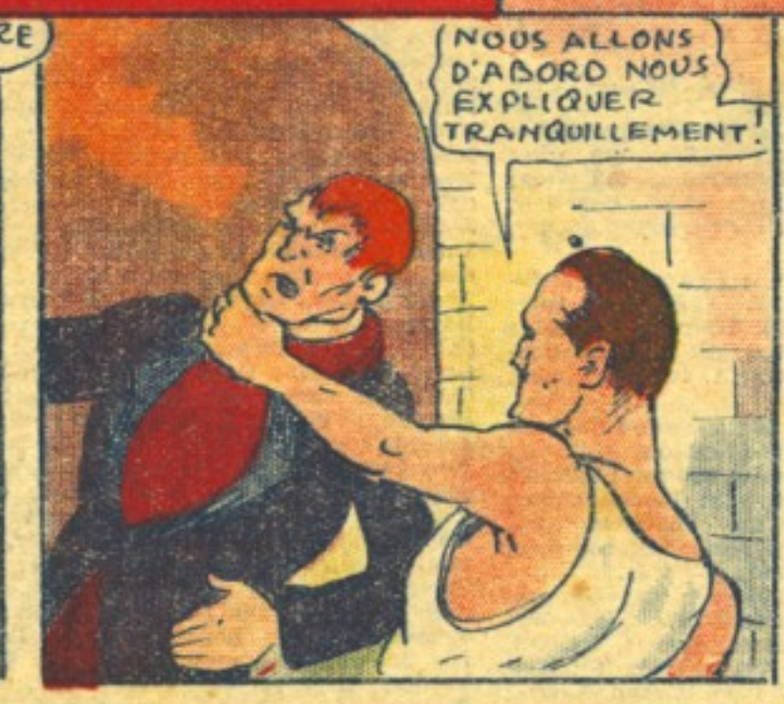
Jeu de Patience : En assemblant les morceaux découpés vous obtiendrez un superbe avion.

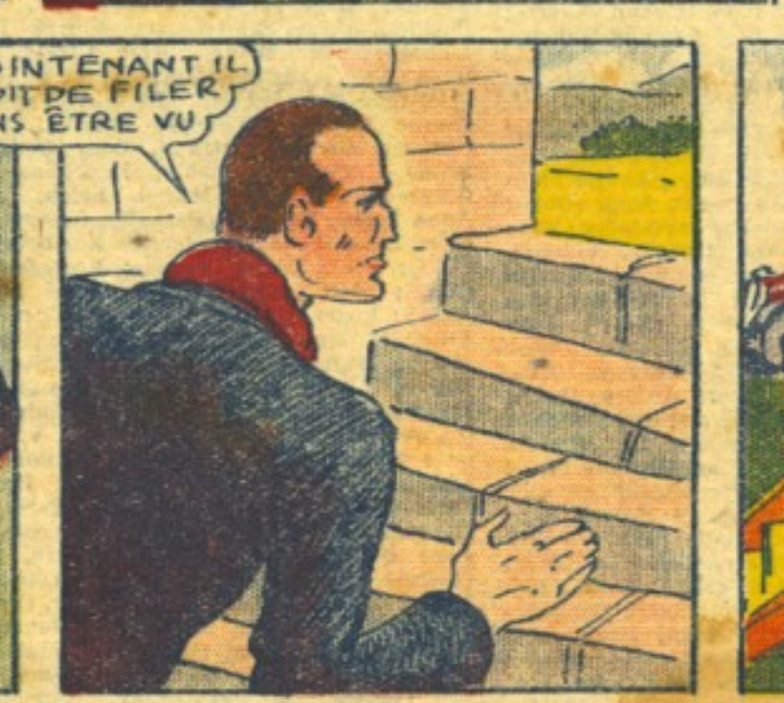
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.085.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LES AGENTS D'UN TRUST QUI PERSÉCUTENT SES AMIS LES INDIENS... IL EST PRISONNIER DE CES BANDITS....





CINQUIÈME ANNÉE.

N° 67. — 11 MARS 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Loum et les Frortifs

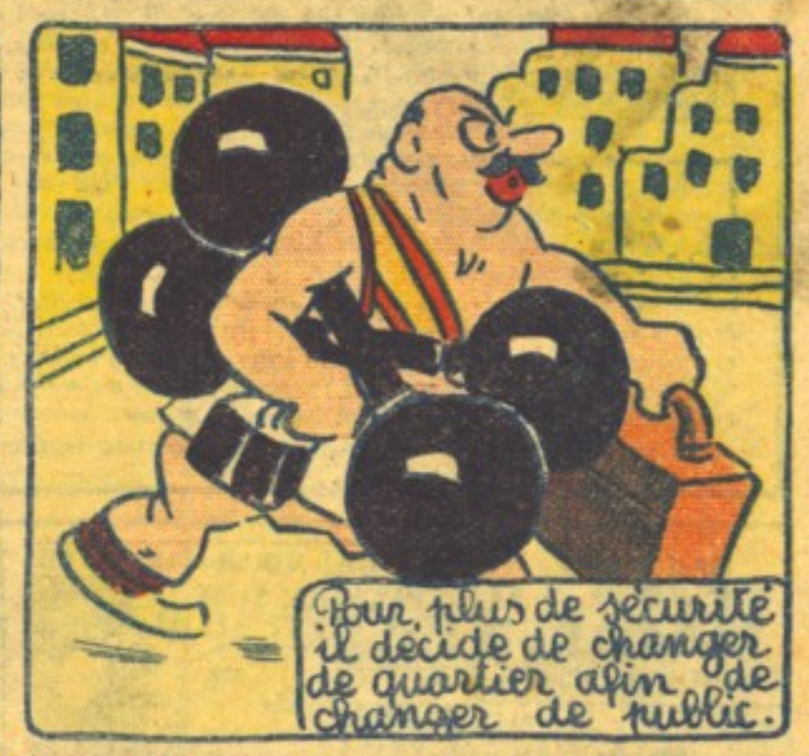
Le faux athlète qui sent décidement sa popularité faiblir

cherche comment sortir de cette situation

Pas un instant il ne songe à employer de vrais poids....

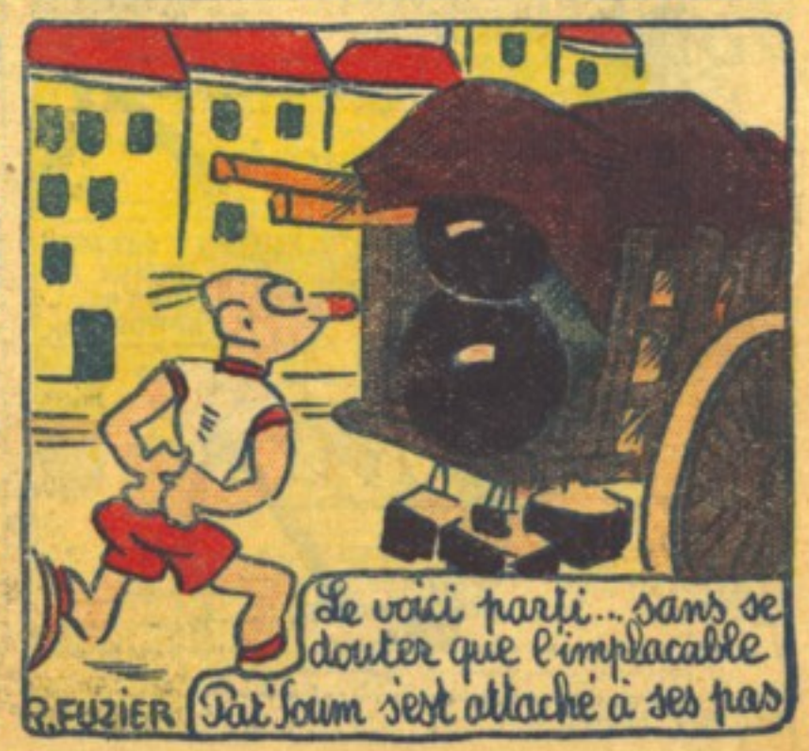
au contraire, il décide d'en prendre de beaucoup plus gros.

mais naturellement beaucoup plus creux !....


Pour plus de sécurité il décide de changer de quartier afin de changer de public.

Sur une petite voiture il entasse tout son materiel

beaucoup plus impressionnant que lourd (ainsi que vous pouvez le constater)



Le voici parti... sans se douter que l'implacable Pat'Loum s'est attaché à ses pas

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Parmi les lettres que j'ai reçues cette semaine, il y en a eu une qui m'a fait spécialement plaisir, c'est celle de Jean L..., de Nouzonville (Ardennes).

Jean L... est déjà un vieil ami à moi et c'est même lui qui m'a donné l'idée de demander à la Direction de Mon Camarade *de donner des conseils à ses lecteurs pour fabriquer, en modèle réduit, de vrais petits avions qui volent.*

On a trouvé l'idée de Jean L... très bonne et, à partir du mois prochain, les Amis de Mon Camarade *apprendront comment construire de magnifiques machines volantes.*

Mais voici ce que Jean L... m'écrit :

« Je suis en train de former un club des Amis de Mon Camarade. *Je compte, pour le début, huit adhérents. Notre pièce, pour les séances, sera peut-être, au début, une petite usine. J'ai fait, une fois, connaissance de cette usine qui ne marche plus : il y a des tables et des tabourets. Je demanderai au concierge s'il veut bien : c'est un vieil homme seul, sa femme est morte.*

« Seulement, il y fait froid l'hiver, il n'y a pas de feu, pas d'éclairage.

« Vous savez que j'aime l'aviation. Je lis des journaux qui s'occupent de cette question. J'ai acheté le matériel pour faire un modèle réduit d'avion et, dans notre groupe, nous ferons des modèles réduits. Mais il faut de l'argent et les cinq francs que je ramasse toutes les semaines à vendre le journal, ce n'est pas assez... »

En même temps, Jean L... m'envoyait le début d'un beau roman mystérieux qu'il était en train de commencer. Plus tard, il m'a écrit que le vieux concierge n'avait pas pu lui prêter la petite usine comme il l'espérait, mais qu'il était presque sûr d'avoir un autre local. Et, maintenant, son club va pouvoir commencer.

C'est un club de garçons et on s'occupera surtout de modèles réduits. C'est rudement bien d'en faire des modèles réduits et ça plaît à beaucoup. J'ai hâte qu'on donne des conseils dans le journal pour que nous puissions en fabriquer, des avions qui volent, au club de la rue du Fer-à-Repasser.

Mais je connais déjà des groupes où on en fabrique sans attendre les conseils, grâce à des dirigeants qui savent déjà comment faire, comme à Levallois. C'est rudement bien.

Une autre lettre qui m'a bien plu, c'est celle de Georges Vidou, de Saint-Gaudens. Voilà, si je mets son nom en entier, c'est parce qu'il me l'a demandé. Il est trésorier d'un club dont Jacques Millet est le président. Ils font leur réunion dans la salle à manger d'un camarade et ils ont décidé, pour se procurer de l'argent, de faire des pochettes avec des timbres qu'ils avaient en double dans leur collection et de les vendre. Ils vont faire aussi une petite bibliothèque qui louera des livres et, pour commencer, ils se contentent des Livrets de « Mon Camarade ». *Ça aussi c'est une très bonne idée.*

Un club qui passe son temps à avoir des bonnes idées, c'est le club de Bellac. Je vous ai déjà cité une de ses lettres. Il faut encore que je vous cite la nouvelle lettre qu'il m'a envoyée cette semaine, parce qu'elle contient toutes sortes de choses dont je suis certain que beaucoup de clubs pourront faire leur profit :

« Tout va bien dans notre club : nous sommes maintenant 24 adhérents. Nous avons été en promenade jeudi; mais, malheureusement, nous n'avons pas eu beau temps.

« Ce qui nous occupe beaucoup, c'est de trouver un local. Maman en a un en vue. Elle ira le voir demain. Si on peut l'avoir ce sera bien.

« On l'aménagera à notre façon, on mettra des numéros de Mon Camarade *sur les murs, on fera des pancartes; on en posera une à l'entrée et on écrira dessus : « Ici, Club des Amis de* Mon Camarade. *» On fera aussi un journal mural où chaque petit camarade apportera son concours. J'en connais déjà un, de journal mural, qu'on avait fait autrefois. C'est très amusant.*

« Comme nous avons des jouets, maman a dit qu'elle les mettait au service du club et que, comme cela, on n'aurait pas besoin d'en acheter. Tous les sous qu'on aura, ce sera pour aller nous promener aux beaux jours.

« Nous allons être habillés tous pareils, en blanc et bleu. Comme cela on nous remarquera bien et nous te commanderons beaucoup de journaux que nous vendrons aux petits qui viendront nous regarder.

« Maman va prendre une photo du club et on te l'enverra. Nous n'avons pas encore beaucoup d'argent, car certains petits camarades ont leurs parents chômeurs et on leur a donné leurs cartes et leurs insignes sans les faire payer. »

Nos amis de Bellac ont fait aussi une petite bibliothèque pour les membres du club et ils nous ont commandé pour celle-ci beaucoup de Livrets de « Mon Camarade ».

C'est une très bonne idée de s'habiller pareil pour aller faire des promenades dans les pays des environs. C'est beaucoup plus joli et, aussi, cela attire l'attention des gens qui voient passer les clubs. Et, en plus, je suis certain que ça donne envie à des garçons et à des filles de faire partie du club pour être habillés en blanc et bleu.

Mais, bien entendu, une chose comme cela ne peut être faite dans tous les clubs, parce qu'il faut avoir une maman qui s'occupe beaucoup du club, comme celle d'Yvonne B..., de Bellac; sans cela ça coûterait très, très cher. Et puis aussi, il y en a à qui ça pourrait ne pas plaire, ou bien encore que leurs parents ne voudraient pas.

Nos amis de Bellac ont aussi de très bonnes idées pour décorer le local de leur club.

Peut-être certains de nos amis ne savent pas ce que c'est qu'un journal mural. Je vais leur dire :

Comme son nom l'indique, c'est un journal comme les autres, mais qui n'est tiré qu'à un exemplaire et qui est affiché sur le mur. On colle dans un coin de la pièce une grande feuille de papier de couleur et on écrit au-dessus : Journal mural des Amis de la rue du Fer-à-Repasser *(par exemple). Et puis, chacun vient coller sur le papier ce qu'il veut mettre dans le journal. Par exemple, un article pour dire qu'on voudrait bien faire une promenade à tel endroit. Ou des critiques sur le président ou quelqu'un d'autre. Et puis aussi des caricatures et tout ce qu'on veut. On s'amuse beaucoup en faisant un journal mural. On s'amuse encore plus en le lisant. Je vous serre la main à tous,*

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

TIMBRES

Visage découvert

Cette moissonneuse en train de lier sa gerbe et qui figure sur le timbre ci-contre semblerait toute naturelle sur un timbre français, succédant à la « semeuse » gravée par Roty, qui fut longtemps l'emblème de la République sur nos timbres et sur nos monnaies. Mais en Turquie — le pays où est émis ce timbre — cette figure de femme découverte aurait fait scandale il n'y a pas vingt années. En effet, non seulement il était interdit aux femmes de se montrer le visage nu, mais encore il était formellement interdit de représenter des portraits. Les timbres turcs d'alors étaient couverts de signes semblables à des serpents, les « arabesques » qui étaient les lettres de l'alphabet en usage. Maintenant la langue turque est écrite en caractères latins. Et à Istamboul, l'ancienne Constantinople, se tiennent des congrès féministes comme celui pour lequel en 1935 ce timbre a été émis. Le monde tourne...

Maman les petits bateaux...

C'est en 1935 que fut édité ce timbre qui représente le « Normandie » qui fut quelques mois durant le plus grand paquebot du monde, avant le lancement du transatlantique anglais « Queen Mary » (la reine Marie). Le « Normandie », qui a 313 mètres de long (soit 13 mètres de plus que la Tour Eiffel), est un navire de 80.000 tonneaux mû par un moteur de 160.000 chevaux. Il peut porter 2.000 passagers et 1.320 hommes d'équipage, soit en tout 2.320 personnes. Et tout cela tient sur un timbre-poste !

Il était trois petits enfants...

Les trois jeunes enfants représentés sur le timbre que nous reproduisons ici sont les trois enfants du roi des Belges. Ce timbre a été spécialement émis pour venir au secours de l'enfance malheureuse. Il y a en effet beaucoup d'enfants misérables et affamés en Belgique comme en France — et les gamins des chômeurs ou des mineurs du Borenage n'ont pas les belles grosses joues de ces deux petits princes. C'est même sans doute à cause de leurs jours creuses qu'on ne les jugerait pas dignes de figurer sur des timbres pour l'enfance malheureuse.

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSON

Nils Holgerson, fils de pauvre paysans suédois, est cruel, paresseux et désobéissant. Un jour il s'endort et dans son rêve il voit un minuscule lutin dont il se moque. Celui-ci, pour se venger, transforme Nils en lutin. Le garçon devenu nain se trouve emporté vers le grand Nord par une troupe d'oies sauvages qui se reposent la nuit venue sur la glace.

C'est une vérité reconnue que la glace est perfide et qu'on a tort de s'y fier. Au milieu de la nuit, la plaque de glace flottante changea de place et vint s'échouer sur la rive. Or il arriva que Smirre, le renard, qui demeurait alors à l'est du lac, s'en aperçut pendant sa chasse nocturne. Smirre avait vu les oies sauvages dès la veille au soir, mais il n'avait pas espéré pouvoir en attraper aucune. Il se mit tout de suite en route.

Les oies se réveillèrent et battirent des ailes pour s'envoler, mais Smirre fut plus rapide. Il fit un bond en avant, saisit l'une des oies par l'aile et s'enfuit avec elle vers la terre.

Mais cette nuit-là les oies sauvages n'étaient pas seules; il y avait parmi elles un homme, quelque petit qu'il fût. Le gamin s'était réveillé lorsque le jars avait ouvert ses ailes. Il était tombé, et se retrouva tout à coup assis sur la glace, encore ahuri par son brusque réveil. Il n'avait rien compris à cette alerte, avant de voir un petit chien, bas sur pattes, qui se sauvait à travers la glace, une oie dans la gueule.

Le gamin se précipita sur ses traces afin de reprendre l'oie au méchant chien. Il entendit bien que le grand jars criait derrière lui : « Prends garde, Poucet, prends garde! »

Mais Nils ne voyait pas pourquoi il devait avoir peur d'un aussi petit chien, et il continua à le poursuivre.

L'oie sauvage que Smirre emportait entendit le bruit des sabots de bois contre la glace, et elle n'osa en croire ses oreilles : « Est-ce que ce gamin penserait pouvoir m'arracher au renard? » se dit-elle. Et quoiqu'elle fût en mauvaise posture; elle ne put retenir un petit gloussement tout au fond de la gorge, qui ressemblait à un rire.

— D'abord il va tomber dans une crevasse, pensa-t-elle.

Mais, malgré l'obscurité de la nuit, le gamin distinguait très bien les fentes et les trous, et il les évitait. Il avait maintenant des yeux de lutin, qui voient dans les ténèbres.

Smirre le renard quitta la glace à l'endroit où elle touchait la terre et se préparait à escalader la pente de la rive, lorsque le gamin lui cria : « Veux-tu bien lâcher l'oie, canaille » Smirre, ignorant qui l'interpellait, ne se donna même pas le temps de regarder en arrière, mais courut plus vite.

Il entra dans une forêt de grands hêtres magnifiques, suivi du gamin qui ne se rendait pas toujours compte du danger. Nils songeait à la réception dédaigneuse que les oies lui avaient faite la veille au soir; il brûlait du désir de leur montrer qu'un homme est quelque chose de plus que les autres créatures.

Il cria plusieurs fois au chien de lâcher l'oie : « A-t-on jamais vu un chien aussi effronté, qui n'a pas honte de voler une grosse oie? hurlait-il.

Veux-tu bien la lâcher, sinon tu seras rossé d'importance! Lâche-la, ou je dirai à ton maître ce que tu as fait. »

Lorsque Smirre se vit prendre pour un chien qui a peur des coups, cette idée lui parut si drôle qu'il manqua laisser échapper l'oie. Smirre était un brigand redouté, qui ne se contentait pas de chasser des rats et des taupes dans les champs, mais qui se hasardait jusque dans les fermes pour y voler les poules et les oies.

Il était la terreur de toute la contrée. Depuis qu'il était tout petit, il n'avait rien entendu de plus drôle.

Le gamin courait si vite que les gros troncs de hêtres semblaient se précipiter à sa rencontre; il gagnait sur le renard. Enfin, il fut assez près de lui pour l'attraper par la queue. « Je te prendrai pourtant l'oie », cria-t-il, en tirant de toutes ses forces. Mais il était incapable d'arrêter Smirre. Celui-ci l'entraîna si rapidement que les feuilles sèches tourbillonnaient autour d'eux.

Smirre s'était enfin rendu compte que son agresseur était inoffensif. Il s'arrêta, déposa l'oie par terre, la maintint de ses deux pattes de devant, et se prépara à lui couper la gorge; mais il ne résista pas à la tentation de taquiner d'abord un peu le gamin. « Cours vite te plaindre au maître, car je vais tuer l'oie », dit-il.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Nils quand il vit le nez pointu, et entendit la voix enrouée et rageuse de ce drôle de chien. Mais en même temps il fut si furieux d'être raillé par le renard qu'il en oublia d'avoir peur. Il s'accrocha plus fort à la queue de son ennemi, s'arc-bouta contre une racine de hêtre, et au moment même où le renard ouvrait la gueule sur la gorge de l'oie, le gamin tira brusquement de toutes ses forces. Smirre fut si surpris qu'il se laissa traîner quelques pas en arrière, et l'oie sauvage se trouva libre. Lourdement, elle s'envola; l'une de ses ailes était blessée et presque hors de service. En outre, elle était comme aveugle dans les ténèbres de la forêt; et ne put nullement aider le gamin.

Elle chercha une ouverture dans le toit des branchages et vola vers le lac.

Smirre fit un bond pour attraper le gamin. « Si l'un m'échappe, j'aurai toujours l'autre », dit-il, et sa voix tremblait de colère. « Tu crois? eh bien, tu te trompes », fit le gamin, tout ragaillardi de son succès. Il ne lâcha pas la queue du renard.

Ce fut une danse folle sous le bois dans les tourbillons de feuilles sèches. Smirre tournait en rond, sa queue tournait aussi, et le gamin s'y accrochait.

D'abord Nils ne fit que rire, et se moquer du renard, mais Smirre avait la persévérance tenace d'un vieux chasseur, et le gamin commença à craindre que l'aventure ne tournât mal pour lui.

Tout à coup, il aperçut un jeune hêtre qui avait poussé, mince comme une gaule, pour arriver à l'air libre au-dessus des branches que les vieux hêtres étendaient sur lui. Il lâcha subitement la queue du renard et se mit à grimper le long du petit hêtre.

Dans son ardeur, Smirre ne s'en aperçut pas tout de suite, mais continua un moment encore à danser en rond. « Tu as assez dansé, tu sais », lui cria le gamin.

Smirre, qui ne pouvait supporter la honte de s'être laissé berner par un petit bonhomme de rien du tout, se coucha alors au pied de l'arbre pour attendre.

Les oies voient le danger que court Nils et elles viennent taquiner le renard en s'abaissant comme s'il allait pouvoir les attraper, puis en s'envolant dès qu'il saute sur elles.

Pendant ce temps Nils peut s'échapper.

Des pneus à l'eau

Les crevaisons font toujours le désespoir des cyclistes, que ce soient des amateurs ou des coureurs, mais pour l'instant on n'a pas inventé de pneus increvables et le pneu gonflé d'air est toujours le seul utilisé. Des camarades facétieux ont pourtant voulu démontrer à un jeune coureur, qu'il existait d'autres moyens bien pratiques de gonfler les pneus et voici qu'ils lui ont rempli ses pneus... d'eau. Si vous voulez, essayez et vous verrez quel poids pèse un vélo ainsi garni et quelle énergie il faut déployer pour lui faire monter la plus petite côte. Et pourtant notre coureur ne s'en est pas aperçu pendant plusieurs jours. Mais imaginez un peu qu'il ait crevé, quel beau jet d'eau cela aurait fait.

Morts et blessés

Les Américains viennent de publier une petite statistique qui a dû rassurer bien des pères de famille sur le point de voir leurs fils entrer dans une équipe de rugby. Au cours des matches disputés en 1936 dans l'ensemble des Etats-Unis, il n'y a eu que 29 joueurs tués par la fougue de leurs adversaires, alors que, en 1935, il y en avait eu 29. Ce n'est pas un gros progrès mais enfin c'est un progrès tout de même, mais comme nous sommes en retard, en France, puisque nous n'avons guère plus de un joueur tué dans ces dernières années au cours de matches de rugby ou de football et encore était-il mort d'une maladie de cœur... Il est vrai que en Argentine on ne se contente pas de se tuer par des coups au cours des matches de football puisque il y a quelques mois, au cours du match Argentine-Paraguay, on assista à une bataille rangée où les revolvers se mirent de la partie et qui se termina, pour la plupart des joueurs, à l'hôpital.

Le coureur va trop vite

Cette histoire est arrivée à plusieurs coureurs automobilistes fort célèbres qui se promenaient en auto, mais pas sur leurs autos de course heureusement. Ils étaient partis vers un endroit puis celui qui roulait en tête ayant changé d'avis, fit signe à son ami et tous deux changèrent de direction. Ils avaient à peine fait cent mètres dans la nouvelle direction qu'ils changèrent encore. Alors un monsieur qui voyait ces manœuvres se fâcha et leur cria : « Apprenez à conduire avant de vous lancer sur les routes. » Et un autre monsieur qui l'accompagnait ajouta : « Je vais vous signaler à la police. Comment vous appelez-vous? » Les deux coureurs donnèrent leurs noms. Alors les deux messieurs furieux : « Vous nous prenez pour des idiots. A qui ferez-vous croire que des coureurs automobilistes aussi célèbres conduisent aussi mal ? »

Vient de paraître :

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

par R. DUCHATEAU

E. S. I., 24, rue Racine, **Paris (6e)**

Tous nos petits lecteurs voudront lire ce passionnant roman d'aventures dont la suite paraît dans notre journal, sous le titre : **« Le Trèfle Noir ».**

Un fort volume illustré par Jeanser. Franco commandé à nos bureaux :

7 fr. 50

TOTO et TOUTOUNE en ESPAGNE

EN ECLAIREURS...

UNE FOIS DÉBARQUES LES SOLDATS GOUVERNEMENTAUX VONT JUSQU'AU VILLAGE LE PLUS PROCHE PROCÉDER AU RAVITALLEMENT BIEN ACCUEILLIS PAR LA MUNICIPALITE ET LES HABITANTS LE COMMANDEMENT DECIDE D'Y ETABLIR SON QUARTIER GENERAL...

BRAVO! VOUS NOUS APPORTEZ DE LA BONNE SOUPE.

ALORS TOTO QUE DEVIENS-TU?

OH LA BONNE SURPRISE... VENTURA JE ME DEMANDAIS OU VOUS AVIEZ BIEN PU DISPARAITRE

NOUS N'AVONS QUA ENVOYER VENTURA ET NOS DEUX MASCOTTES TOTO ET TOUTOUNE

IL FAUT RECONNAITRE LE TERRAIN

SURTOUT SOYONS PRUDENTS ET QUOIQU'IL ARRIVE NE NOUS SEPARONS PAS

LE MATIN, AU PETIT JOUR NOS TROIS AMIS SE METTENT EN ROUTE.

CHUT, JE CROIS QUE NOUS SOMMES SUR LA BONNE PISTE

VOYEZ VOUS QUELQUECHOSE

QUI, A L'HORIZON IL YA UN NUAGE DE POUSSIERE QUI NE PEUT ETRE OCCASIONNE QUE PAR UNE COLONNE DE SOLDATS

TOTO ET TOUTOUNE SE SONT CACHES DANS UN CHAMP DE FIGUIERS DE BARBARIE, MALHEUREUSEMENT C'EST LÀ, PRECISEMENT QUE VIENT STATIONNER L'ENNEMI

ENTENDEZ VOUS CE QUE DIT CE GALLONNÉ

HELAS, OUI, SEUL LE HASARD PEUT NOUS SAUVER

NOUS ALLONS NOUS ARRETER ICI POUR CAMPER. BATTEZ FOUILLEZ LES ALENTOURS ET DETRUISEZ L'ENNEMI S'IL S'EN CACHE PAR ICI

A SUIVRE.

Grand roman d'aventures et de mystère par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, quatorze ans, vient d'échapper miraculeusement à la mort et il est poursuivi sur la Seine par Matchoukine et Zoria, membres de la bande mystérieuse du Trèfle Noir qui vient de mettre le feu à l'île Saint-Germain. Jambe-de-Bœuf, à peine évadé des souterrains de Meudon, arrive en barque au secours de son ami. Fil-de-Fer, ainsi que Denise Lacombe, fiancée de Jambe-de-Bœuf viennent d'arriver à l'île Saint-Germain, mais l'incendie les a empêché de rejoindre leurs amis...*

Chapitre XXIX

Surprise Party chez l'amateur de Soupières

Le cabinet de toilette de M. Philibert Souplet-Manière était une grande salle laquée blanc, de la taille à peu près d'une chapelle de campagne. Une baignoire de marbre jaune, enfoncée dans le sol et de la contenance d'une petite piscine, un système compliqué de douches, une bicyclette sans roues munie d'un compteur de tours, une paire de rames à ressort sans barque et une espèce de cheval mécanique sans jambes étaient alignés le long d'un mur, ainsi qu'une masseuse électrique, plusieurs paires de haltères et de massues de poids minime, mais de formes infiniment variées, quatre bascules et différents agrès où se combinait le trapèze, la barre parallèle et la corde à nœuds.

Dans une armoire de haute taille, aux portes vitrées et nickelées, étaient rangées des fioles, des ampoules, des boîtes de pilules, des flacons de poudre et de granulés, des médicaments en quantité prodigieuse...

Tous ces appareils d'hydrothérapie et de gymnastique, toute cette pharmacie étaient réunis là dans le but de combattre l'obésité de M. Philibert Souplet-Manière... Mais hélas! M. Philibert qui venait d'endosser le pantalon de son habit à la française qu'il n'avait pas mis depuis trois semaines, constata avec une douleur immense que son tour de taille venait encore d'augmenter de deux centimètres. Et le digne Souplet-Manière se tournait et se retournait avec angoisse devant une glace à trois faces, qui reflétait ses formes rebondies.

M. Philibert Souplet-Manière, qui se donnait quarante ans, venait depuis peu de dépasser la soixantaine. Il avait une peau d'une blancheur et d'un moelleux qui sont ceux de la purée de pommes de terre bien dressée.

Sur son visage aux yeux bleu faïence et aux larges bajoues tranchait le noir de ses sourcils esthétiquement alignés. Les cheveux de M. Souplet-Manière, soigneusement gominés, rejetés en arrière et séparés à droite par une raie, étaient du même noir d'ébène que les moustaches et les sourcils... A dire vrai, Phi-Phi, comme l'appelaient ses intimes, portait perruque et se teignait la moustache et les sourcils...

Mais si la teinture peut dissimuler les poils blancs et les perruques la calvitie, les corsets les mieux lacés, les mieux ajustés ne réussissent pas à escamoter l'obésité. Et M. Souplet-Manière qui faisait des grâces devant sa glace à trois faces, la main droite coquettement levée à la hauteur de l'épaule et le poing gauche sur la hanche, ressemblait moins, avec son gros ventre et son gros derrière, à un mannequin de la rue de la Paix qu'à une gigantesque théière...

Satisfait cependant de son examen, le gros homme laissa retomber ses deux bras et il ressembla cette fois-ci à une soupière...

Les soupières, c'était précisément toute la passion, toute la vie de M. Philibert Souplet-Manière. Sa famille s'était cinquante ans durant enrichie par la fabrication des tricots de laine, et il avait ainsi pu hériter à vingt-cinq ans d'une belle propriété, quai de Billancourt, à Boulogne, et d'une très confortable fortune. Il avait considérablement accru son capital en le plaçant dans les affaires de son cousin et voisin, un certain Morel, considéré alors comme un fou parce qu'il s'intéressait à cette machine bruyante et puante qu'on appelait voiture sans chevaux ou teuf-teuf.

Après trente-cinq années, le petit atelier de Morel était devenu l'immense usine où trente mille ouvriers fabriquaient nuit et jour des automobiles, des avions, des tanks, et ce développement inouï avait été pour M. Philibert Souplet-Manière une cause à la fois de plaisir et de chagrin.

De plaisir, parce qu'à chaque augmentation de l'entreprise de son cousin Morel correspondait une augmentation de sa fortune.

De chagrin, parce que son bel hôtel particulier de Boulogne avait été peu à peu littéralement cerné par les agrandissements tentaculaires des usines Morel.

C'était surtout pendant la guerre, à l'époque où les usines Morel fabriquaient des obus, que ces agrandissements avaient effrayé M. Philibert. L'usine déjà géante avait dévoré, comme de simples bouchées de pain, les restaurants de bonne compagnie qui bordaient la Seine, les immeubles de rapport, les villas de plaisance bâties là à cause des vertes collines de Meudon et des ombrages de l'île Saint-Germain, car celle-ci n'avait pas encore été envahie par la population cosmopolite qui l'occupe aujourd'hui.

Des rues entières avaient disparu et Morel s'était même approprié les chaussées pour y installer ses tours à métaux et ses bâtiments, prétextant les besoins de la défense nationale.

Maintenant l'hôtel Souplet-Manière n'était plus qu'un îlot perdu dans la mer du royaume de l'auto : l'usine de Morel, enjambant la Seine sur deux ponts avait transformé l'île Borin en fabrique-forteresse et montait maintenant à l'assaut des collines de Bellevue...

A plusieurs reprises, M. Souplet-Manière avait songé à déménager. Son cousin Morel lui offrait des millions de son parc et de son hôtel. Le bourdonnement des machines et des moteurs cassait la tête au riche rentier, et la nouvelle population de l'île Saint-Germain l'effrayait autant que le passage quotidien, quai de Billancourt, des quinze mille ouvriers de chez Morel.

Mais les difficultés qu'auraient comportées le transport de sa collection de soupières avait toujours fait reculer M. Souplet-Manière, qui avait fini par se trouver suffisamment protégé des usines par l'épais rideau des grands arbres de son parc qui entourait de tous côtés, sur plusieurs centaines de mètres, sa maison, lui cachant ainsi les usines et les bords de la Seine.

Donc depuis bientôt quarante ans, M. Souplet-Manière collectionnait les soupières. Cette collection était toute sa vie, toute sa raison d'être, toute sa passion, et s'il n'eût pas par principe considéré toutes les femmes comme des êtres laids, sots et frivoles, il ne se fût cependant jamais marié, car les soucis du ménage eussent risqué de dérober quelques-unes des précieuses minutes qu'il consacrait à sa collection.

M. Souplet-Manière était extrêmement exclusif dans son choix. Il ne s'intéressait qu'aux soupières de porcelaine, et encore fallait-il qu'elles fussent sans défaut, fabriquées au cours du XVIIIe siècle et d'origine française. Une soupière de faïence anglaise ou une soupière chinoise du XVe siècle inspiraient à M. Souplet-Manière un haut-le-cœur et un dégoût.

De plus, il était indispensable que chacune des pièces de sa collection fusse rigoureusement intacte et il n'eût pas consenti à admettre dans ses vitrines une soupière qui eût la plus légère fêlure ou quelque défaut dans son émail.

Aussi de crainte d'un accident, ne laissait-il le soin d'essuyer ces précieuses pièces qu'à deux spécialistes engagés à grands frais et interdisait-il à ses habituels valets de chambre de toucher à cette rarissime vaisselle.

Depuis plusieurs années M. Souplet-Manière, qui avait jadis parcouru le monde entier à la recherche de ses soupières, et spécialement les provinces les plus reculées des Indes et du Canada à cause de la présence de colons français — et partant de soupières françaises — à cette époque dans ces régions, ne quittait plus guère son domicile du quai de Billancourt, considérant qu'avec ses quatorze-cent-trente-huit soupières il avait pratiquement réuni tous les spécimens possibles de ces inestimables récipients.

Il occupait maintenant son temps à travailler à la préparation d'un grand ouvrage sur les soupières et à recevoir ses nombreux amis...

Ce soir-là, une « surprise party » toute intime devait avoir lieu chez l'amateur de soupières. On sait en quoi consistent les « surprises parties » : un certain nombre de personnes conviennent d'aller passer la soirée chez une relation commune, en apportant toutes les friandises et les boissons nécessaires. Comme il est d'habitude dans ce genre de « surprise », M. Souplet-Manière avait été prévenu par ses futurs hôtes, et c'est pourquoi après avoir mis son pantalon d'habit et revêtu un plastron aussi inpeccable que la porcelaine de ses soupières historiques, il nouait avec art sa cravate blanche au moment où un violent coup de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée...

— Mes amis sont en avance, se dit à mi-voix l'amateur de soupières...

Pour n'être pas dérangé par la présence de ses « gens » lors de la partie qu'il projetait, M. Philibert Souplet-Manière avait eu soin de congédier tous ses domestiques et de laisser la porte de son parc entr'ouverte.

Le gros homme enfila en hâte son gilet de piqué blanc et son habit à queue de morue, et se précipita vers la porte, en roulant littéralement sur ses petits pieds comme une toupie hollandaise sur sa pointe...

Philibert Souplet-Manière referma sur Pierrot le couvercle de la Soupière du Régent.

Chapitre XXX

La Soupière du Régent

Pour abriter sa collection de soupières, M. Souplet-Manière avait fait construire, sur le devant de son hôtel, un bâtiment spécial, en marbre rose, copie d'un des châteaux du roi Louis XV et qui constituait, en même temps qu'un véritable musée, une salle des fêtes et un vaste hall d'entrée.

Les murs de cette très grande pièce étaient entièrement occupés par des vitrines dont les étagères de glace, éclairées par des lampes électriques, étaient occupées par les précieuses soupières, rangées par catégories et par rangs de taille, depuis les soupières de poupées (certaines à peine plus grandes qu'une coquille d'œuf de pigeon) jusqu'aux immenses soupières de la taille d'une lessiveuse qui étaient utilisées lors des banquets de la Cour... Quelques-unes des plus belles pièces étaient isolées sous des globes de verre et posées sur des consoles de bois doré, disposées le long des murs.

Au centre de la pièce enfin, sur un piédestal entouré par une cordelière de soie bleu de roi, se trouvait le clou de la collection de M. Philibert Souplet-Manière : la Soupière du Régent.

La Soupière du Régent, chef-d'œuvre des porcelaines de Limoges, avait été enlevée au prix de l'or au milliardaire américain Carnegie, qui la convoitait lors de la célèbre vente Doucet, peu avant la guerre. C'était un immense récipient de porcelaine blanche en forme de coquille marine, soutenu par des personnages mythologique en porcelaine dorée. Un couvercle orné d'algues stylisées et couronné d'un dauphin la fermait. Des documents historiques indiscutables établissaient qu'au cours d'un banquet donné à des intimes, le Régent avait fait apporter cette soupière sur un brancard que portaient quatre vigoureux laquais vêtus de rouge, et qu'une fois que les convives se trouvèrent seuls, à la stupéfaction générale on avait vu sortir de cette pièce de vaisselle la fille préférée du Régent, semblable à Aphrodite naissant de l'Océan...

En traversant le hall pour aller ouvrir à ses invités, l'amateur de soupières avait lancé un coup d'œil amoureux à cette pièce unique. On s'impatientait à la porte et les coups de sonnette se succédaient tandis que des poings frappaient le vantail de chêne sculpté.

— Me voici mes amis, me voici, ne vous impatientez pas, cria le gros homme d'une voix aiguë qui contrastait avec sa corpulence.

Arrivé au seuil des quatres marches de marbre rose qui menaient à la porte, il appuya sur un bouton. La porte s'ouvrit et un véritable ouragan se précipita dans le paisible hôtel de M. Souplet-Manière, tandis qu'une voix d'adolescent criait :

— Sauvez-moi, monsieur, les *Trèfles* me suivent et vont me tuer!...

...C'était Pierrot Lancry qui venait de faire irruption dans la grande pièce.

Quelques minutes auparavant, comme il allait aborder avec sa barque au quai de Billancourt, un bruit sec l'avait fait sursauter. Son aviron droit venait de voler en éclat. Il s'aperçut alors qu'une barque montée par deux hommes se rapprochait de lui à toute vitesse. Un des hommes debout le visait et sans entendre aucune détonation, Pierrot entendit des balles siffler au-dessus de sa tête : Matchoukine tirait sur lui avec son revolver silencieux.

L'élan donné à la barque avait porté Pierrot jusqu'à la berge. Rapidement il avait gravi les rives du quai de Billancourt. A droite et à gauche s'élevaient les murs immenses et blancs des usines Morel. En face se trouvait l'entrée du parc Souplet-Manière, au fond duquel se distinguaient les lumières de l'hôtel...

A cette heure tardive le quai était absolument désert. De longues minutes auraient été nécessaires à Pierrot pour atteindre un endroit plus fréquenté. Le bruit des rames de ses poursuivants se rapprochait. La lueur de l'île en feu rendait impossible à l'enfant de se dissimuler dans quelque recoin obscur. Il se sentait perdu lorsqu'il aperçut la grille entr'ouverte, la poussa, traversa en courant le parc et entra de cette façon imprévue chez Philibert Souplet-Manière...

— Mais... fit le collectionneur, dont l'ahurissement habituel avait encore été accru du fait de cette entrée imprévue, je ne crois pas, mon jeune ami, vous avoir invité...

Pierrot s'était arrêté. Il avait mis ses deux mains dans ses poches. Il fixait l'amateur de soupières d'un air résolu.

— Monsieur, je suis poursuivi par deux bandits qui ont juré de me tuer. Si vous ne voulez pas me voir périr sous vos yeux, il faut que vous me cachiez immédiatement...

— Mais je vais prévenir la police, mon jeune ami, si vous le jugez bon...

— Inutile. Elle arriverait trop tard. Je vous le répète cachez-moi, et tout de suite. Les bandits seront peut-être chez vous dans deux minutes. Ils ont un revolver silencieux... Ils sont...

Pierrot s'interrompit. On venait de sonner un coup bref, énergique, autoritaire à la porte d'entrée. Souplet-Manière balançait d'un pied sur l'autre, comme font les éléphants en cage...

— Si vous hésitez encore une minute, je suis mort, dit Pierrot.

D'un rapide regard il avait fait le tour de la pièce. Il avisa la Soupière du Régent. Il se dirigea rapidement vers elle.

— Aidez-moi! ordonna-t-il. Je vais me cacher dans votre saladier...

— Saladier!... Jeune impertinent!... un saladier!... Mais c'est la soupière du Régent... Et vous prétendriez pénétrer dans ce récipient où nul ne s'est abrité depuis la nuit historique où Mlle de Montpensier... Et vous risqueriez d'endommager cette...

— Monsieur, dit Pierrot d'un air calme et résolu, ou vous m'aiderez à me cacher dans votre vaisselle, ou je vous promets que dans trente secondes je me serai, avant de mourir de la main du « trèfle noir », donné le plaisir de démolir votre soupière à coups de talons...

On frappait maintenant à coups redoublés.

En proie à la plus vive émotion, Philibert Souplet-Manière se tapotait le menton d'un geste mécanique et balbutiait :

— Vous m'êtes très sympathique, jeune homme, très sympathique. Et je suis vraiment disposé à tout faire pour vous. Mais ne me demandez tout de même pas d'entrer dans la Soupière du Régent. Songez-y. Le duc d'Orléans aimait faire la cuisine lui-même. Peut-être un potage confectionné de ses augustes mains...

— Vous n'avez plus qu'une minute avant que mon pied...

On entendit un craquement déchirant. Les panneaux de la porte se fendirent. De larges éclats de bois volèrent. Une balle perdue fracassa la glace d'une vitrine sans toucher heureusement aucune des soupières...

— Aidez-moi ou je mets votre vaisselle en morceaux.

Pierrot enjamba la cordelière de soie bleue. Il leva le talon.

— Puisqu'il le faut! soupira M. Souplet-Manière.

Il aida l'enfant à entrer dans la soupière et referma sur lui son couvercle avec mille précautions

— Ne tirez plus, je vais ouvrir, cria-t-il d'une voix suraiguë en se précipitant vers la porte...

(A suivre.)

Variétés

CHARADES

Les Anglais boivent souvent mon premier
Mais mettent dedans quelques gouttes de mon second.
Mon troisième n'est pas vrai.
Et mon dernier est une négation.
Quant à mon tout, il permet de converser à distance.

Mon premier est un pronom réfléchi.
Mon second est le contraire du jour.
Mon tout est un outil dentelé
Dont se sert beaucoup mon tout.
Et mon tout entoure les champs.

Mon premier est une consonne.
Mon deux est la cave d'un navire.
Mon troisième et mon quatrième sont des voyelles.
Et mon tout sert à passer d'un étage à un autre.

MÉTAGRAMME

Je suis un grand fleuve de France et j'ai cinq pieds, mais si vous changez ma tête, je puis devenir un grand marché, un des fruits qu'on y vend, ou encore une étoffe soyeuse, ou enfin un signe de musique. Qui suis-je ?

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, reconstituez un mot d'ordre fameux : AAAA B EEE III LLLL N PP R T.

PROBLÈME

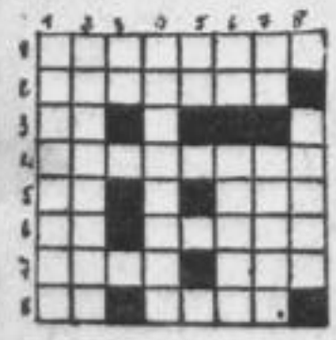
Vous allez aider un marchand de vins bien ennuyé. Un client vient lui demander 5 litres de vin, mais il n'a qu'un baril trop grand et le marchand a bien des mesures, mais l'une est de 4 litres et l'autre de 7. Son client lui affirme qu'il peut en se servant de ces deux mesures lui donner exactement 5 litres. Comment doit-il faire ?

PÊLE-MÊLE

Découpez les lettres pour reconstituer un proverbe.

(Toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. — 1. Sport que l'on pratique sur la glace. — 2. Continent de l'autre côté de l'Atlantique. — 3. Port près d'Athènes. — 4. Tir brouillé. Gémit comme un mourant. — 5. Plante grimpante des forêts tropicales. Préfixe. — 6. Article. Masse de neige durcie. — 7. Feu intelligente. — 8. Venues au monde. Epoque.

Verticalement. — 1. Insecte ayant de grandes et belles ailes. — 2. Attachement mutuel. — 3. Sorte de balcon de grandes dimensions. — 4. Vieille colère. Armature du corps. — 5. N'avouèrent pas. — 6. Deux lettres de « acquit ». La plus belle saison. — 7. Héros de roman célèbre par ses voyages chez les nains et les géants. — 8. Terminaison de participe. Conscience.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 66

Horizontalement. — 1. Sabotage. — 2. Amer. Rot. — 3. Liberté. — 4. Usée. Ile. — 5. Feu. — 6. Trait. — 7. Nu. Acte. — 8. Sucrées.

Verticalement. — 1. Salut. — 2. Amis. — 3. Bébert. Orée. — 5. Aar. — 6. Artifice. — 7. Goélette. — 8. Et. Eu. Es.

LE COIN DES FILLETTES

De jolis mouchoirs

Il n'est pas difficile de faire soi-même ses mouchoirs, à moins évidemment de les vouloir ornés de broderies merveilleuses. Avec 60 centimètres d'un tissu fin, linon, nansouk, etc., en 80 centimètres de large, vous pouvez faire une douzaine de petits mouchoirs de 0 m. 20 sur 0 m. 20 ; vous pouvez prendre du tissu de la couleur que vous voudrez, à laquelle vous assortirez une soie à broder fine. Tout autour du mouchoir vous ferez un petit roulotté que vous maintiendrez par un point très simple comme vous l'indique le dessin I, puis vous reviendrez sur ce point en sens contraire, bien régulièrement comme vous voyez en II. Vous pourrez aussi broder votre initiale dans un coin, au point de croix.

Les Conseils de tante Camille.

La cuisine de Toutoune. — *La sauce mayonnaise. Cette sauce a très bonne réputation auprès de ceux qui la mangent, car elle est délicieuse, mais très mauvaise réputation auprès de ceux qui la font, car elle passe pour difficile. Eh bien, ce n'est pas juste. Avec un peu de soin et quelques précautions, on peut arriver à faire une magnifique et succulente mayonnaise. Sachez d'abord qu'il est tout à fait inutile d'avoir un de ces fouets perfectionnés et coûteux qui se chargent de tourner la sauce, d'y verser l'huile, etc. Un fouet ordinaire ou même une simple fourchette vous suffira amplement. Donc prenez un jaune d'œuf bien frais et mettez-le, avec un peu de sel et de poivre, dans un bol. Ajoutez alors un tout petit peu du blanc de cet œuf, battez énergiquement et commencez à ajouter goutte à goutte votre huile ; entre chaque goutte, vous agitez vigoureusement le mélange qui doit être dès le début assez consistant. Quand vous voyez que la consistance se maintient, vous pouvez ajouter un peu plus d'huile à la fois, mais méfiez-vous, si vous aviez la main trop lourde vous risqueriez de gâcher tout votre travail. Evidemment, c'est assez long à faire (20 minutes environ), mais ça vaut la peine. Quand vous avez fini, mettez votre sauce au frais : elle ne risquera pas de s'abîmer et elle sera meilleure.*

Pour laver les brosses. — *Sachez d'abord que, contrairement à l'usage, on abîme beaucoup moins une brosse, même fragile, en la posant sur les poils qu'en la posant sur le dos, car ainsi elle reçoit beaucoup moins de poussière. L'humidité est également mauvaise pour les brosses, il faut donc laver une brosse le moins souvent possible et quand vous avez été obligés de le faire, ne vous servir que d'eau froide, la bien rincer et la faire sécher en la posant sur les poils. Ainsi posée, elle séchera sans qu'il soit utile de la poser sur un endroit chaud. Pour éviter de laver une brosse, vous pouvez la nettoyer avec du son bien sec qui la dégraissera parfaitement et que vous enlèverez en frottant fort.*

Construisons... une chaise en bouchons

Aujourd'hui vous passerez un moment agréable en construisant ce petit jouet et vous ferez plaisir à votre petite sœur : sa poupée recevra la première pièce de l'ameublement créé par vos soins. Une rondelle de bouchon, d'un demi centimètre d'épaisseur, sera le siège de notre chaise.

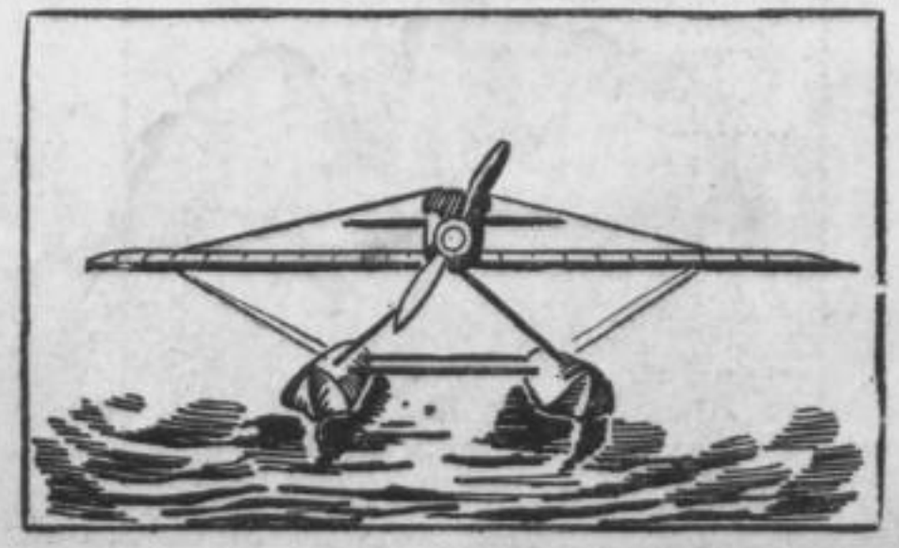
On y enfonce les pieds (4 bouts d'allumettes un peu amincis du haut). On coupe tout ce qui dépasse par-dessus, puis on s'assure que la chaise est bien d'aplomb. Reste à faire le dossier. Les deux montants sont amincis à leurs deux extrémités, cette fois ; on les pique sur le bord du siège, puis dans un petit morceau de liège arrondi, formant un confortable dossier. Les assemblages peuvent être consolidés avec de la colle ou de la cire à cacheter. Une couche de couleur vive... et voilà le mobilier commencé.

LES PETITS AVIATEURS

LES HYDRAVIONS

Les premiers pas de l'aviation ont été rendus possibles par « l'avion à roulettes », mais aussitôt le besoin se fait sentir d'appareils susceptibles de décoller et d'amerrir sur l'eau. C'est alors que les constructeurs pensent à remplacer les roues du train d'atterrissage par deux flotteurs de fortes dimensions qui permettront à l'appareil d'évoluer au-dessus des flots sans danger. L'hydravion que vous voyez ici est du type à flotteurs, appareil de grande vitesse (il détient le record du monde par 701 kilomètres-heure).

Les flotteurs ont été presque complètement abandonnés, et seulement conservés pour les appareils à grande vitesse pour lesquels l'atterrissage sur le sol offrirait trop de dangers.



M. Brindazur est malade. Il tousse et a de la fièvre. Bien qu'avare, sa femme a fait appeler le médecin, qui procède à l'auscultation. « Respirez profondément. Dites 33. Retenez votre respiration. » Mais le docteur a beau répéter cette dernière phrase. M. Brindazur continue de respirer profondément. Le docteur s'étonne : « Quel drôle de malade. Il ne sait même pas retenir sa respiration. — Ça ne m'étonne pas du tout, dit alors la femme. Il n'a jamais eu de mémoire... »

o

Le glouton impénitent. — M. Escartefigue, marseillais d'origine est grand chasseur. Il est parti en Afrique pour tuer des tigres et autres bêtes sauvages. Mais au lieu d'en prendre, c'est lui qui s'est fait capturer par des cannibales, qui l'ont dévêtu, ficelé sur une broche et suspendu au-dessus d'un feu de bois. Au bout de quelques minutes, ne fut-il pas surprenant d'entendre le gourmand chasseur se plaindre : « Cette petite odeur de rôti me fait venir l'eau à la bouche. »

o

La maison vient de s'emplir des cris de la petite Louise. Sa mère se précipite et la trouve assise par terre entre son ours et son piano, cadeaux des étrennes. « Qu'as-tu donc ? » Et les pleurs et les cris de redoubler. « Réponds, voyons, pourquoi pleures-tu ? — Hi, hi, c'est que je ne m'en souviens plus... »

o

Dans le train, en Amérique. — Un superbe contrôleur noir se présente dans le compartiment pour poinçonner les billets. Un monsieur est assis, fumant tranquillement son cigare. Le monsieur présente deux billets. « Vous voyagez avec quelqu'un ? — Mais oui, avec mon meilleur ami. — Où est-il maintenant ? — Eh bien, je ne sais pas du tout. Il y a une demi-heure il était penché à la portière. A un moment donné, il est parti par la fenêtre et il n'est pas encore revenu... »

o

M. Tartempion a fait beaucoup d'achats, mais il ne peut pas les payer, faute d'argent. L'encaisseur vient tous les jours pour présenter les factures. Aujourd'hui il en a assez et dit au client : « Enfin, monsieur, je ne peux tout de même pas venir tous les jours pour vous réclamer le montant de ces factures. — Non, certainement ; quel jour vous convient le mieux ; mardi, ça vous va-t-il ? — Oui, monsieur. — Eh bien, dans ce cas, passez tous les mardis ! »

Le cœur d'un homme qui meurt à 75 ans a battu 2.500 millions de fois. Si l'on prend pour base de calcul la quantité de 180 grammes de sang envoyée 70 fois par minute dans les artères, on peut dire qu'en soixante-dix ans, le cœur a mis en mouvement 463.579 tonnes de sang.

○

Dans certaines forêts du nord de l'Allemagne, il existe une race de lapins sauvages, qui à la veille des pluies abandonnent leurs terriers et courent désespérément par le bois. Les gens du pays utilisent ces petits animaux comme baromètres; ils en capturent, et lorsqu'ils les voient disparaître, ils se préparent pour l'averse qui n'est pas loin.

○

Dans le théâtre japonais, l'orchestre se trouve toujours caché derrière un décor; il se compose d'une guitare à trois cordes dont le manche est très long, d'une flûte, d'un gong, d'une grosse caisse et d'une petite cloche.

○

Des marins ont observé, au cours de leurs traversées, des sortes de papillons couleur de la mer qui vivent au-dessus de l'océan, se posent sur la surface des vagues et se nourrissent des restes de végétation aquatique ou de poissons. Ils sont grands et beaux, mais très rares.

○

De même que nous employons de préférence la main droite pour travailler, nous nous servons de préférence de l'œil droit pour regarder. Sur dix personnes, une seulement est en moyenne « gauchère de l'œil ».

○

Il existe dans le sud de l'Afrique, une sorte de quartz appelé « Le guide », car là où il se rencontre, on trouve toujours de l'or en plus ou moins grande quantité.

○

Le sens le plus développé chez les serpents est le sens olfactif; le moins développé est le sens auditif, qui est moins perfectionné que celui des lézards.

○

La population totale du monde compte 1.800 millions d'hommes, ainsi répartis : 500 millions en Europe, 900 millions en Asie, 50 millions seulement en Afrique, 200 millions en Amérique (nord et sud).

AU TEMPS DU SERPENT A PLUMES

PENDANT 3.500 ans une des plus grandes civilisations du monde s'est poursuivie loin de l'Europe, en un pays dont personne ne soupçonnait l'existence, puisqu'il s'agit de l'Amérique : c'est la civilisation mexicaine; il suffira de deux années (1519-1521) pour que 600 Espagnols se rendent maîtres de ce pays plus grand que la moitié de l'Europe; il suffira de quelques années pour que cette bande de soldats pillards, auxquels se joindront des prêtres fanatiques, détruisent les précieux monuments de l'art et de la science d'un grand peuple et organisent d'immenses massacres de ses habitants!

Le Mexique ne sera quand même jamais « soumis »; risquant la mort, l'Indien adorera dans le secret de ses forêts le dieu de ses ancêtres, ce serpent couvert de plumes, que les Mayas appelaient *kukulkan* et les Aztèques *quetzalcoatl*; et nous assistons aujourd'hui à un réveil politique de la race indienne grâce auquel le Mexique va devenir un des pays les plus puissants et les plus jeunes du monde, puisqu'il veut à l'exemple de l'U. R. S. S. réaliser chez lui le socialisme.

Le Mexique, avant la conquête espagnole, était bien plus grand qu'aujourd'hui puisqu'il empiétait largement au Nord sur les Etats-Unis et comprenait au Sud les petites républiques actuelles : Nicaragua, Honduras, Guatemala : du Texas à Panama c'était toute la pointe et la queue de ce gigantesque cerf-volant que représente l'Amérique du Nord.

A part une toute petite zone de terres basses, large de 60 à 120 kilomètres, le long de chaque océan, Atlantique et Pacifique, c'est un haut plateau dominé par d'immenses montagnes; la moyenne des Mexicains vit à 1.800 mètres d'altitude. On comprend que ce peuple ait pu se croire en complète sécurité et n'ait jamais songé aux envahisseurs.

Les mouvements de peuples, tous de race indienne, ont eu lieu du Nord au Sud : les *Mayas* d'abord qui établirent la civilisation la plus importante puisqu'elle imposa aux nouveaux venus sa langue, sa culture, sa religion; puis les *Toltèques* qui furent des artistes (*Toltecatl* veut dire « artiste »); et les *Aztèques* qui furent des guerriers.

Les travaux qu'ils accomplirent sont prodigieux : ils taillèrent des montagnes entières pour leur donner une forme de pyramide et les couronner d'un temple; ils construisirent des villes immenses, entourées de murailles et pont-levis, des aqueducs, des tunnels, des routes pavées. Tout cela sans bêtes de somme, et sans outils d'acier!... On a retrouvé les grattoirs et les haches de pierre dont ils se sont servis; ils ont tiré tout à dos d'homme... et ils ne connaissaient pas la roue!

Mexico avait 60.000 habitations, 300.000 habitants. Le grand temple contenait 600 autels; des serpents sculptés, entrelacés, couvraient toute la surface des murailles; dans la cour, une pyramide haute de 90 mètres s'étageait en six terrasses de 340 marches; au sommet, entre deux tours hautes de 17 mètres, une énorme statue du serpent à plumes se dressait, devant laquelle des jeunes filles entretenaient un feu perpétuel. Selon la richesse des propriétaires, les maisons étaient en brique crue, ou en pierre, ou en lave rouge; la forme classique est un carré, largement ouvert d'un côté, avec cour intérieure sur laquelle donne une galerie à arcades; pour les palais on emploie le porphyre, l'albâtre, le stuc; la décoration se compose de fines sculptures, ou d'ornements peints de couleurs brillantes, ou bien de revêtements de bois précieux. Le palais de Texcoco était un carré d'un kilomètre de côté contenant trois cents appartements!

Les artisans étaient très habiles : sculptant merveilleusement le bois, faisant des poteries de belle forme bien que ne connaissant pas le tour à potier (on les décorait ensuite avec beaucoup de fantaisie dans le dessin et toujours de vives couleurs), ciselant l'or, l'argent, le cuivre (certaines décorations sont tellement fines qu'on ne peut les juger qu'à la loupe). Quand quelqu'un découvrait une mine d'or il invitait tous ses voisins à venir y puiser : ils n'accordaient de valeur à l'or que par le travail d'art, qu'on lui faisait subir. Il y avait des bijoutiers très habiles, jugez-en : on a découvert récemment un disque uniquement composé de turquoises juxtaposées, il n'y a pas moins de 2.500 turquoises! Ce bijou est au musée de Mexico. Les femmes pouvaient être contentes, car on savait tisser de belles étoffes... mais c'étaient surtout les chefs qui les portaient, ainsi que d'extraordinaires coiffures de plumes.

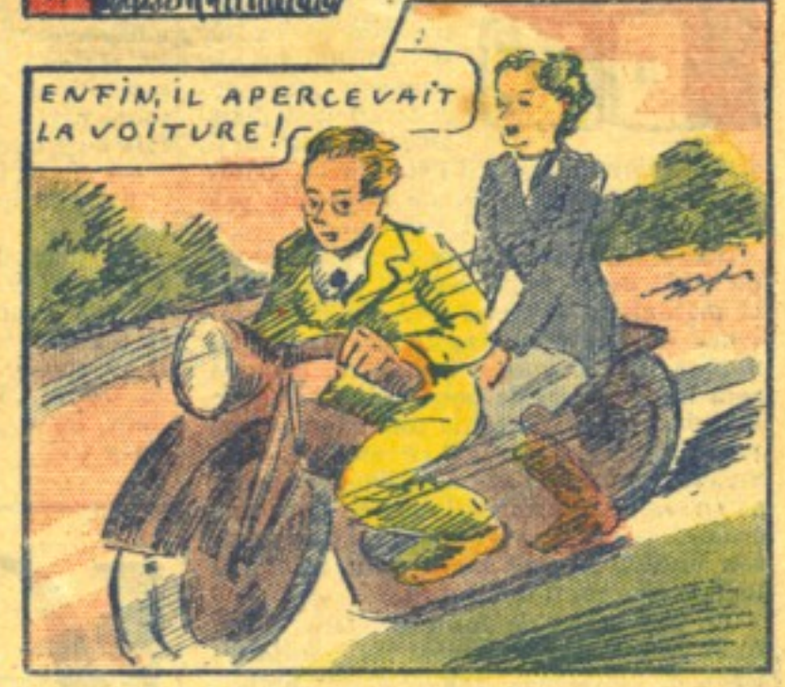
Bien que n'ayant pas de lunettes pour contempler les astres, les astronomes étaient capables de retrouver sans erreur possible au jour donné sur une période de 370.000 ans! Il y avait d'ailleurs plusieurs systèmes de calendrier; le plus simple établissait une année de 360 jours comportant 18 mois de 20 jours (et à la fin de l'année, au lieu de mettre 5 jours de vacances, on considérait que ces 5 jours étaient des jours « néfastes » et on les passait à trembler de crainte!) Les Mayas avaient donc une arithmétique très perfectionnée, ils avaient inventé le chiffre zéro, que les Hindous découvrirent à leur tour, qu'ils transmirent aux Arabes et que ceux-ci introduisirent en Europe vers l'an 1000; avant cette époque, on calculait dans les écoles de France en chiffres romains : essayez de diviser CCLIX par XVIII et vous verrez comme c'est facile, ou même prenez des chiffres courants et essayez de vous passer du zéro, et vous comprendrez alors combien importante pour l'avenir des sciences a été l'utilisation de ce petit cercle. Mais à la différence des Arabes et de nous-mêmes, les Mayas ne comptaient pas par dix (système *décimal*) mais par vingt; les petits enfants mexicains apprenant à compter sur leurs doigts se servaient des pieds et des mains.

L'ancienne société mexicaine était une féodalité communiste : il y avait un roi et des vassaux (les *caciques*), diverses classes dont une d'esclaves (uniquement des prisonniers de guerre); mais on cultivait le sol en commun, nul n'ayant le droit de clore du terrain, les surfaces à cultiver étant réparties d'autorité. Avec les Aztèques on admit une certaine propriété privée à côté de la propriété commune, mais on installa un système démocratique : on élisait aussi bien les chefs civils que les chefs militaires.

(Voir la suite en page 11.)

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LE MECANICIEN LA GOUPILLE VIENT D'ÊTRE SAUVÉ D'UNE MORT AFFREUSE PAR LA FILLE DU CHEF DES GANGSTERS, IL DÉCIDE DE RETROUVER SA TRACE !!



DÉDÉ RÉUSSIT LE RAID PARIS-TOKIO

Depuis longtemps, Dédé avait décidé d'être aviateur quand il serait grand. C'était une chose réglée, sur laquelle ni lui ni ses copains ne revenaient plus. On le savait et on était aussi certain qu'il serait aviateur que s'il l'était déjà. D'ailleurs, dans sa rue, on ne l'appelait pas autrement que Dédé-l'Aviateur.

Son avenir était tout tracé. Il savait qu'après avoir fini l'école, il apprendrait la mécanique. « Tu as déjà vu des aviateurs qui ne connaissent pas la mécanique ? Oui, il y en a peut-être, mais ce sont des casseurs de bois! » disait-il avec mépris. Il apprendrait la mécanique, mais pas n'importe laquelle. Le moteur, mon vieux, le moteur d'avion, voilà ce que sera sa spécialité. Ensuite, il entrera dans une école de pilotage et il aura vite fait d'avoir son brevet. Après ? Eh bien, il volera, il ne fera que ça, il sera un as.

En sa qualité de futur aviateur, Dédé était au courant de toutes les manifestations de l'aviation. Doret ne se doutait pas, lorsqu'il préparait son Paris-Tokio, qu'il y avait quelque part un petit bonhomme qui le préparait avec lui. C'est-à-dire qui suivait dans le journal tout ce que l'on disait sur les préparatifs de ce raid et qui attendait avec impatience l'envol et la victoire de Doret.

— Moi aussi, je ferai de grands raids, se disait Dédé.

Et il se voyait à la place de Doret, en combinaison blanche, casque de cuir et grosses lunettes, faisant tourner son moteur, consultant la météo (il disait la météo, le zinc, le manche à balai, comme un vrai aviateur). Mais il regrettait de n'être pas encore grand, d'être forcé d'attendre si longtemps avant de se voir dans la peau d'un as. Il se demandait anxieusement s'il y aurait encore, quand il serait prêt, des records à conquérir, si tous les records et tous les raids n'auront pas déjà été accomplis. Cette idée l'inquiéta. Il en vint à penser qu'on peut également faire un grand raid à titre de passager. Il s'imagina que Doret venait chez lui et qu'il lui disait :

— Alors, Dédé-l'Aviateur, tu viens, je t'emmène à Tokio.

Ce serait vraiment trop beau! Et puis, Doret ne le connaît pas. Mais lui, Dédé, il connait bien Doret. Il est vrai qu'il ne lui avait jamais parlé, qu'il ne l'avait même jamais vu de près, sinon sur les photos, dans les journaux. Mais il avait eu l'occasion d'admirer les culbutes et les cabrioles qu'il faisait avec son avion dans le ciel; plusieurs fois, il avait cru même qu'il dégringolait et son cœur s'était serré. C'est pour cela qu'il considérait Doret comme un copain. Un homme qui fait de si drôles pirouettes ne peut pas être méchant. Peut-être qu'il accepterait Dédé comme passager ?

Mais Dédé n'aurait pas osé le lui demander. « Même si Doret est un chic type, il ne voudra sûrement pas s'embarrasser de moi. Comment faire ? Il y aurait un moyen. C'est de se glisser dans l'avion avant qu'il parte, de se cacher et de se montrer une fois en route. »

Pendant plusieurs jours, il caressa cet audacieux projet simplement parce qu'il lui plaisait. Mais à le retourner constamment dans sa tête, il lui devenait toujours plus familier, plus plausible, tout à fait possible.

— Après tout, qu'est-ce que je risque ?

Avec ce mot, il balaya toutes ses tentations.

Le journal annonça enfin que Doret partait le lendemain.

Dédé avait mis de côté une banane et un morceau de pain pour le voyage. Il se coucha de bonne heure pour être en forme. Mais il ne dormit pas beaucoup, de crainte de ne pas se réveiller assez tôt.

Il se leva au milieu de la nuit. Dans la chambre voisine, sa maman dormait. Tout était tranquille.. Il s'habilla sans faire de bruit, mit ses provisions dans sa poche, réfléchit une minute s'il devait prendre son béret ou sa casquette et se décida pour la seconde, qui lui donnait une allure plus virile. Sur son oreiller, il plaça un carré de papier où il avait écrit ces lignes :

« Maman chérie, ne te fais pas de mauvais sang. Je vais à Tokio avec Doret. Je reviendrai dans quelques jours. André. »

Puis il sortit sur la pointe des pieds et se mit en route pour le terrain d'aviation.

Quand il arriva au Bourget, il faisait nuit encore. Il se faufila comme un chat dans l'enceinte. Il fallait maintenant trouver l'avion de Doret et surtout ne pas se tromper. Dédé savait que cet avion s'appelait le *Zèbre* et il pensa qu'à la veille de partir pour un long raid, il ne pouvait être que dans un hangar et non à la belle étoile. Il aperçut un mécano qui sortait d'un hangar où brillait de la lumière. « Il est peut-être là ! » Il s'approcha en se dissimulant dans l'ombre des bâtiments; la porte était ouverte, il y jeta un coup d'œil : personne. Il entra.

Un bel avion, aux ailes basses rayées rouge et blanc, reposait là comme un oiseau dans son nid. Dédé chercha son nom. « Le *Zèbre!* c'est lui, quelle chance! » Il grimpa rapidement l'étroite échelle de fer et pénétra dans la cabine. Où se cacher ? Derrière le siège du pilote, il y avait un fauteuil dont les pieds dissimulés par une housse formaient une cachette pas bien grande; Dédé s'y fourra. Ce n'était pas commode : il devait maintenir ses jambes pliées, les genoux contre la poitrine et la tête courbée.

— Pas moyen de faire autrement, se dit-il pour se consoler.

Il resta ainsi un long moment, et comme il était fatigué, il s'endormit.

. . . . . .

Il fut réveillé par le grondement du moteur. Il ressentit une suite de secousses, puis un léger et régulier balancement : l'avion s'était envolé.

Dédé ne voulait sortir de sa cachette que lorsqu'on serait assez loin de l'aérodrome. Ses jambes et son dos étaient tout endoloris, mais il était si content qu'il n'y faisait pas trop attention. « Je suis en avion! Je suis en avion! » se répétait-il avec jubilation. Pour passer le temps, il grignota quelques miettes de pain.

Quand il pensa que l'on volait depuis assez longtemps, il sortit tout doucement de dessous le fauteuil et vint se placer à côté de Doret. Celui-ci se retourna brusquement et le regarda avec des yeux tout ronds de stupéfaction.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où sort-il, celui-là ?

Dédé souriait, mais il n'était pas trop rassuré.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? s'écria Doret avec colère.

— Je veux... aller avec vous... à Tokio... Je veux... être... aviateur..., répondit Dédé en bégayant tant son cœur battait à grands coups.

— Ah! bien, elle est bonne, celle-là! fit Doret. Il observa un instant la marche de l'avion en réfléchissant.

— Qu'est-ce qu'on va faire de cet asticot ? demanda-t-il à Micheletti, le radio. On ne peut pourtant pas le garder avec nous!

— Ma foi, non!

— Alors ?

— Il n'y a qu'à l'expédier en bas, répondit Micheletti avec un éclair dans les yeux.

Dédé était devenu tout pâle.

— C'est une solution, continua Doret mais il pourrait se casser la figure.

(A suivre).

— Je vous en demande pardon, monsieur, mais vous auriez grandement tort, déclara Silver. Vous y perdriez votre précieuse vie, je vous le garantis. Je suis de votre côté, maintenant, corps et âme, et je ne souhaite pas qu'il se produise des pertes dans notre camp. Notamment la vôtre, en considération de ce que je vous dois! Pour ce qui est de ces hommes là-bas, ils ne tiendraient par leur parole, non, même en supposant qu'ils le désirent ; et de plus, ils ne croiraient pas que vous tiendriez la vôtre.

— Sans doute, dit le docteur, que vous, vous êtes un homme qui tenez votre parole : nous savons cela.

Ma foi, ce furent à peu près les dernières nouvelles que nous eûmes des trois pirates. Une fois seulement, nous entendîmes un coup de feu dans le lointain et nous supposâmes qu'ils devaient chasser. On tint conseil et on décida de les laisser dans l'île, au grand plaisir de Ben Gunn et avec la complète approbation de Gray. Nous leur laissâmes une bonne quantité de poudre et de balles, une provision de chèvre salée, quelques médicaments et divers autres objets de nécessité : des outils, des vêtements, une voile de rechange, quelques brasses de corde et, sur l'insistance particulière du docteur, une honnête provision de tabac. Ce fut à peu près la dernière chose que nous fîmes dans l'île. Le trésor ayant été arrimé, ayant embarqué suffisamment d'eau, et le reste de la viande de chèvre, à titre de réserve, un beau matin nous levâmes l'ancre avec beaucoup de peine et nous quittâmes la baie du bord après avoir hissé le même drapeau qui avait flotté sur le fortin et sous les plis duquel nous nous étions battus.

Les trois pirates devaient nous guetter de plus près que nous ne le pensions — nous en eûmes bientôt la preuve — car, pour passer le détroit, nous devions serrer d'assez près la pointe du Sud et nous les vîmes, tous les trois, agenouillés sur une bande de sable, les bras tendus en un geste de supplication. Cela nous alla droit au cœur, et à tous je pense, de les laisser dans cette triste

Je retrouvai enfin ma mère.

situation, mais nous ne pouvions pas risquer une autre mutinerie et d'ailleurs les ramener au pays pour les envoyer au gibet aurait été en quelque sorte une bonté cruelle. Le docteur les interpella pour les mettre au courant des provisions que nous leur avions laissées et de l'endroit où ils pourraient les trouver; mais ils continuèrent à nous appeler chacun par notre nom et à nous supplier d'être cléments par pitié et de ne pas les laisser mourir dans un tel endroit. A la fin, voyant que le bateau continuait sa course et qu'il serait rapidement hors de la portée de la voix, l'un d'eux, je ne sais pas lequel, se dressa sur ses jambes avec un cri sauvage, épaula son fusil et envoya une balle qui siffla près de la tête de Silver et traversa la grande voile. Après cela nous restâmes à l'abri des bastingages et quand je jetai un coup d'œil à nouveau, ils avaient disparu de la langue de terre et la langue de terre elle-même s'était presque fondue dans le paysage avec la distance croissante. C'est ainsi que cela finit et avant midi, à ma joie inexprimable, le plus haut sommet de l'île au Trésor avait disparu dans l'immensité de la mer. Nous étions un si petit nombre d'hommes que chacun à bord dut y mettre la main, sauf le capitaine qui reposait sur un matelas à l'arrière et donnait les ordres, car bien qu'en bonne voie de guérison, il avait encore besoin de repos. Nous mîmes le cap pour le port espagnol le plus proche : nous ne pouvions en effet risquer le voyage du retour sans un complément d'équipage, et nous étions tous complètement épuisés par les vents contraires et les courants violents avant que nous l'atteignîmes. Nous jetâmes l'ancre au coucher du soleil dans le plus charmant des petits golfes et nous fûmes immédiatement entourés de barques pleines de nègres, d'Indiens mexicains et de mulâtres qui vendaient des fruits et des légumes, et qui nous offraient de plonger pour trouver des pièces de monnaie. La vue de tant de visages de si bonne humeur, et particulièrement ceux des nègres, la saveur des fruits tropicaux et par-dessus tout, les lumières qui commençaient à s'allumer dans la ville, formaient le plus délicieux contraste avec le séjour sinistre et sanglant que nous venions de faire dans l'île, et le docteur et le chevalier me prenant avec eux m'emmenèrent à terre passer

la soirée. Ils y rencontrèrent le capitaine d'un vaisseau de guerre anglais, entrèrent en conversation avec lui, montèrent à son bord; bref le temps passa si agréablement que le jour se levait quand nous accostâmes l'*Hispaniola*.

Ben Gunn était seul sur le pont, et dès que nous fûmes à bord, il commença à nous faire une confession avec d'étonnantes contorsions. Silver avait fui. L'abandonné avait été de connivence avec lui pour le laisser s'évader par une petite barque quelques heures auparavant et il nous assura qu'il n'avait agi ainsi que pour protéger nos vies qui auraient été certainement en danger si « cet homme à une jambe était resté à bord »! Mais ce ne fut pas tout, le maître coq n'était pas parti les mains vides, il avait percé en douce un trou dans une cloison et il avait attrapé un des sacs de monnaie représentant sans doute une valeur de trois à quatre cents guinées, pour s'aider dans ses avatars ultérieurs. Je pense que nous fûmes tous heureux d'être quittes de lui à si bon compte. Enfin, pour terminer cette longue histoire, nous prîmes quelques hommes à bord. Le voyage de retour fut excellent et l'*Hispaniola* regagna Bristol juste comme M. Blandy se préparait à armer le bateau de secours. Cinq hommes seulement sur l'équipage du départ revenaient avec elle! « La boisson et le diable avaient eu le reste », sans pitié, et bien qu'à vrai dire, nous n'étions pas tout à fait dans un aussi mauvais cas que le bateau de la chanson :

Avec un seul homme survivant sur tout l'équi-
[page,
Qui était de soixante-quinze hommes quand
[on prit la mer.

Nous eûmes tous une bonne part du trésor que chacun employa avec sagesse ou avec folie suivant son tempérament. Le capitaine Smollett s'est retiré de la navigation. Gray non seulement sut garder son argent, mais ayant eu tout à coup le désir de s'élever, il se perfectionna dans sa profession. Il est maintenant capitaine en second et propriétaire d'une part sur un joli navire; il s'est marié en outre et il est devenu chef de famille. Quant à Ben Gunn il reçut mille livres qu'il dépensa ou perdit en trois semaines; ou pour être exact, en dix-neuf jours car il revint le vingtième sans un sou! Alors on lui donna une loge à garder, exactement ce qu'il avait craint dans l'île et il vit encore, très aimé des enfants du pays, et chantre distingué à l'église tous les dimanches et jours de fêtes.

De Silver, nous n'avons plus jamais entendu parler. Ce redoutable « marin-à-une-jambe » a disparu de ma vie pour toujours. Je pense qu'il a retrouvé sa vieille négresse et peut-être vit-il à l'aise avec elle et le capitaine Flint : il faut l'espérer du moins, car je suppose que ses chances d'agrément dans l'autre monde sont très petites.

Les lingots d'argent et les armes reposent, pour autant que je sache, où Flint les a enterrés et certainement si ce n'est que de moi ils y resteront pour toujours. On ne me ramènerait pas même avec des bœufs et des cordes dans cette île maudite et mes pires cauchemars sont ceux dans lesquels j'entends la mer mugir sur ses rochers, ou lorsque je me dresse dans mon lit et que la voix aiguë du perroquet de Silver me crie dans les oreilles : « Pièces de huit! Pièces de huit! »

FIN

Le Courrier de Janot

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

ROGER W., CHALONS-SUR-MARNE, m'écrit : « *Je suis un camarade de* 11 *ans. Je voudrais bien fonder un club des « Amis de* Mon Camarade », *à Châlons, mais je manque d'adhérents et je persévère pour en trouver, car dans mon école, qui compte environ* 350 *élèves, il doit bien y en avoir. Mais je manque de renseignements. Je voudrais bien, par conséquent, que vous me répondiez de long en large pour tout ce qui concerne club, cartes, insignes, vente du journal*, etc. » J'ai déjà répondu directement à ta lettre, mon cher Roger W. Merci beaucoup pour les charades que tu m'as envoyées; elles paraîtront dans un prochain numéro de *Mon Camarade*.

ANTOINETTE L., DE NOUZONVILLE, *m'écrit qu'elle a été très heureuse de voir que* Mon Camarade *était devenu égal, et même supérieur à tous les autres journaux. Et elle ajoute* : « La lettre de Janot, je la trouve mieux que les précédentes. Sans doute qu'à force d'en faire il fait des progrès. » *Merci du compliment, ma chère Antoinette.*

GROUPE DE CONFLANS-SAINTE-HONORINE. — *Merci de votre lettre. Bravo pour votre groupe auquel je souhaite longue vie.*

R. E. — *Merci de ta gentille lettre. C'est une belle ambition de devenir artiste de cinéma. Mais il est très difficile de trouver une place dans ce métier, et bien que tu aies cette ambition depuis neuf années déjà, je pense qu'il vaut mieux renoncer à ce projet. A 13 ans, tu peux encore choisir un autre métier.*

ANDRÉE C., SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — *Tu penses que notre journal serait mieux s'il avait un plus grand format. Tu as raison. Mais nous ne pourrons augmenter notre format que lorsque nous aurons cent mille lecteurs.*

R. F., RUE HÉBERT, GRENOBLE. — *Bien content que tu aimes* Mon Camarade *et que tu aies pour l'acheter abandonné un autre journal. Tâche de former un club à Grenoble.*

AU TEMPS DU SERPENT A PLUMES

(Suite de la page 8)

Et le pouvoir suprême n'était plus constitué par un homme mais par une assemblée, une chambre de députés.

La femme était ainsi pratiquement l'égale de l'homme, et le divorce était admis.

Les guerriers étaient armés d'arcs, de flèches à bout de pierre ou d'os, où en dents de poissons, et de poignards de même fabrication; ils avaient des boucliers de paille tressée ou en peau; les chefs étaient couverts de peaux de tigres, et coiffés de casques avec plumes. Tout cela ne fait pas sérieux, n'est-ce pas.

Et en effet peu de peuples furent aussi pacifiques... c'est au contraire cela qu'on peut appeler sérieux!

L'agriculture était souvent assez mal organisée : on cultivait sur le sol brûlé, de sorte qu'il fallait souvent changer de place les champs; et parfois, ne trouvant plus de terrain cultivable à proximité, on abandonnait toute une ville pour s'établir ailleurs; la forêt vierge recouvrait cette ville; puis, quelques siècles plus tard, une autre tribu venait s'installer au même endroit, et recommençait... Que faisait-on pousser? Du maïs, du coton, du cacao, du tabac (inconnu en tout autre pays à cette époque!) des ignames, de la vanille.

Par contre le commerce était prospère, il y avait de véritables manufactures d'armes, de poteries, etc..., et les marchands allaient proposer au loin leurs produits; ces marchands avaient en même temps le rôle d'explorateurs et d'ambassadeurs : une escorte armée les accompagnait. Pourtant, on n'a découvert au Mexique aucune trace de monnaie, l'échange se faisait au moyen d'objets très simples comme des grelots de cuivre.

L'hospitalité était de règle chez les anciens Mexicains. Les conquérants espagnols ont été surpris de l'accueil qu'on leur fit au début. Cela tient aussi à une légende très curieuse : le premier roi Maya, ce quetzatcoatl le blond qui deviendra plus tard le dieu serpent à plumes, lorsqu'il eut donné les lois à son peuple, aurait annoncé, avant de partir vers l'Est pour disparaître dans la mer, qu'il reviendrait quelques siècles plus tard, chargé de la foudre et du tonnerre. Aussi, quand les Espagnols débarquèrent, armés de fusils, on put supposer que leur chef, Cortez, était le serpent à plumes ressuscité!

BOUR.

Un groupe de cinq jeunes sportives vient d'accomplir un raid magnifique à skis, accomplissant près de 5.000 kilomètres pour venir, sans autre moyen de transports que leurs skis, du fond de la Mongolie vers Moscou. Cela est d'autant plus remarquable que certaines parties de leur voyage furent extrêmement pénibles à cause du froid, du vent et des tempêtes de neige. Elles durent traverser les hautes montagnes de l'Oural, des régions presque désertiques, où elles n'auraient pu trouver aucun secours.

RÉSULTATS DU GRAND CONCOURS DE " MON CAMARADE " *(suite)*

206e au 250e prix

A choisir : Cousette, Stylomine et Canif

Marcel Dolzy, Blanc-Mesnil; Louis Marache, Bezons; Etienne Luzoro, Biot (Alpes-Maritimes); Odette Roux, Poitiers; Régine Raveau, Poitiers; Ginette Joie, Bayeux; Jacques Barthélémy, Dôle; Mauricette Chabredier, Eaubonne; Roger Becquet, Piarmain (Seine-et-Oise); J. Champeraux, Boulogne; Maurice Roche, La Tronche (Isère); Georges Vidou, Saint-Gaudens (Haute-Garonne); Michel Legrand, Ancenis (Loire-Inférieure); Marcel Latour, Les Laumes (Côtes-d'Or); Michel Chaumerliac, Eure; Roger Theillier, Esbly (Seine-et-Marne); Lucie Decourt, Montreuil; Roger Aragones, Pamiers (Ariège); Louis Chaput, Saint-Plantaire; Maurice Bohn, Douai; François Zollosy, Ensisheim; Simone Moreau, Courbevoie; Eugène Muller, Ensisheim; Rose Maurice, Paris (XVe); Roland Caniaux, Charleville; Francis Poulian, Thorigny; René Pichona, Doratan; Yvonne Boucreux, Paris (XIIIe); André Armante, Narbonne; Georgette Frenkel, Paris (XIVe); Claude François, Rouen; Rosine Gabli, Sartrouville; Denise Bucaille, Yerres; Suzanne Pinvin Denain; Clémence Kœnig, Paris (XIVe); Jacques Deplanque, Soissons; Georges Hormain, Vienne; René San Lazaro, Reims; Robert Laguillon, Castillon; Louis Dussart, Bruay-en-Artois; Raoul Barthélémy, Dôle; H. Gaillard, Saint-Junien; Jean Le Maguer, Conflans-Sainte-Honorine; Rogert Bergeron, Yzeure; Lucien Joneour, Conflans-Sainte-Honorine.

Solutions des problèmes de la page 7

Charades : Téléphone : (thé-lait-faux-ne). Menuisier (me-nuit-scie-haie). Escalier (s-cale-I.E.).

Mélagramme : Loire, Foire, poire, moire, noire.

Reconstruction : le pain, la paix, la liberté.

Problème : Il faut remplir d'abord la mesure de 4 litres, puis verser son contenu dans celle de 7 litres, remplir de nouveau celle de 4, et s'en servir pour compléter celle de 7. Dans la mesure de 4 litres, il reste ainsi un litre. On le verse dans le baril, puis on remplit une nouvelle fois la mesure de 4 litres qu'on vide dans le baril où il y a exactement 4 + 1 = 5 litres. Ce n'est d'ailleurs pas la seule manière de procéder.

Pêle-Mêle : L'union fait la force.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.339.

15

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE VIENT D'ÉCHAPPER AUX BANDITS CONTRE LESQUELS IL EST ENTRÉ EN LUTTE PARCE QU'ILS VEULENT DÉPOUILLER SES AMIS INDIENS DE LEURS TERRES...

CINQUIÈME ANNÉE.

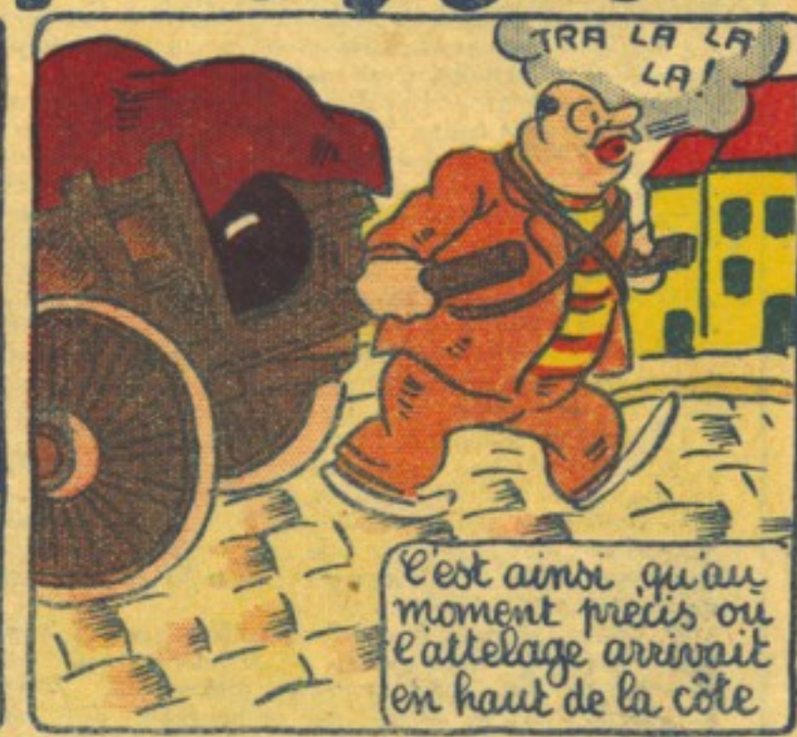
N° 68. — 18 MARS 1937.

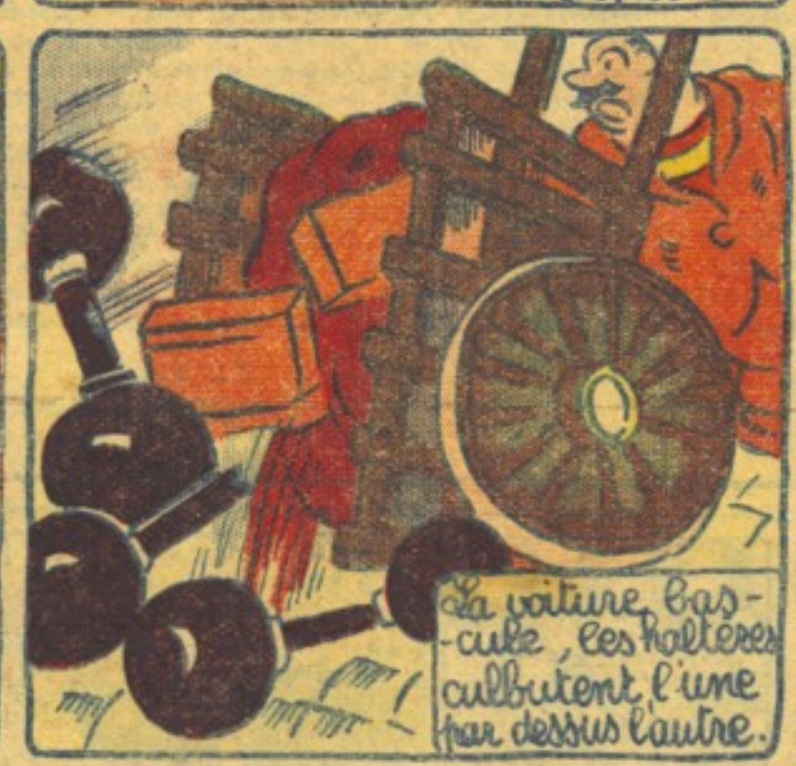
PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Sportifs





la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai déjà dit que Mme Duflan, la chaisière, avait voulu prédire le temps avec un pendule (c'est bien un pendule que je dis et pas une pendule), et que sa méthode fantastique et radiesthésiste n'avait pas réussi du tout, du tout.

Mais Mme Burette, ma parente adoptive, c'est pas avec une petite boule en fer-blanc au bout d'une ficelle qu'elle prédit le temps, c'est avec du Picon-Pernod et avec son pied.

Parce que Mme Burette, je vous l'ai déjà dit des fois et des fois, elle a un faible pour l'apéritif Picon mélangé avec un apéritif Pernod, cela dans un verre aussi grand que possible et avec très peu d'eau dedans. Et à force d'en boire, des gouttes d'apéritif, il y en a eu une, de goutte, qui s'est casée dans son gros doigt de pied et qui lui fait très, très mal. La goutte c'est une espèce de rhumatisme.

Eh bien, cette goutte-là elle a une spécialité, quand il va pleuvoir elle lui fait très mal dans le pied, à Mme Burette. Et je l'entends dire, Mme Burette, à Sigisbert, son perroquet.

« Sigisbert, mon petit Sigisbert chéri, mon doigt de pied me fait mal, il va bientôt y avoir un orage. »

Elle ne me le dirait pas à moi, Mme Burette, qu'il va faire beau ou mauvais temps. Parce qu'elle a décidé une fois pour toutes que décidément je n'étais pas seulement un petit imbécile, mais aussi un vaurien de la pire espèce et que, maintenant, elle ne m'adresserait plus jamais la parole, sauf, bien entendu, pour me dire de faire la vaisselle et de balayer le plancher, et de descendre la poubelle dans la cour (ça c'est lourd, mais Mme Bourdu la concierge, qui est une brave femme, elle m'aide souvent), ou encore d'aller porter le linge chez la blanchisseuse.

Et quand j'ai fait mon travail je n'ai qu'une chose à faire, à m'en aller le plus vite possible dans la rue, parce qu'elle me dit qu'elle ne peut pas me voir, Mme Burette.

D'un côté ça m'arrange, parce que comme ça j'ai tout le temps de m'occuper de mon club, mais de l'autre ça m'ennuie, parce que depuis que ma maman n'est plus là pour m'aimer, je n'ai plus du tout de parents pour m'aimer. Sauf, toutefois, mon oncle et ma tante, mais ils habitent la campagne et je ne les vois que pendant les vacances, et encore si j'ai eu la chance d'être un peu malade.

Pourtant je travaille bien à l'école. Même que j'ai été premier en calcul et que j'aurais aussi été premier en rédaction si je n'avais pas une aussi mauvaise orthographe. Mais malheureusement, même dans le mot orthographe, *j'ai jamais su combien il y avait d'*H *ni où on les mettait, alors comment vous voulez que je sache une science dont je ne sais même pas écrire le nom ?*

Et puis aussi je suis bien élevé, je ne mets pas mes doigts dans le nez, comme j'en connais qui le font; je mange proprement, je ne bavarde pas plus qu'il le faut. Mais enfin, malgré tout cela, Mme Burette préfère son perroquet qui ne sera jamais premier en calcul, lui, surtout pas sur 42 élèves-perroquets, comme moi j'ai été en classe avec 42 élèves-enfants.

Mais pour en revenir au gros doigt de pied de Mme Burette, et à la goutte qu'elle a dedans et qui se trémousse dès qu'il va en tomber, des gouttes de pluie, l'autre vendredi elle avait prédit la pluie, Mme Burette, dans une grande conversation qu'elle avait eue avec son perroquet Sigisbert et en même temps avec Mlle Lebondu qui était venue lui montrer ses cheveux qu'elle s'était fait teindre en vert pomme, et qui disait que c'était leur couleur naturelle, qu'on n'avait qu'à demander à sa grand'mère.

Moi, après tout, je me suis réjoui qu'il y ait de la pluie le vendredi parce comme il faut toujours qu'il pleuve un jour ou l'autre, mieux valait que ce soit ces derniers jours de cette semaine-là (on n'avait pas club le dimanche suivant), puisque le groupe des amis de la rue du Fer-à-repasser devaient faire une grande sortie, le jeudi suivant, pour expérimenter un avion miniature qu'a construit mon petit ami Jacquot. Et puisqu'il aurait plu le vendredi, le samedi, le dimanche, peut-être même le lundi, c'est sûr qu'il ferait beau le jeudi suivant.

Mais ce qui n'a pas été drôle du tout, c'est qu'après qu'il ait plu les jours que j'ai dit, il a encore plu le mardi. Et que Mme Burette disait que sa goutte la taquinait toujours et qu'il allait pleuvoir encore plus fort dans les jours qui allaient venir.

Moi, j'étais très inquiet, et comme je fais des cataplasmes à Mme Burette pour qu'elle guérisse de sa goutte, ce mardi-là, je lui ai fait le plus beau cataplasme qu'elle ait jamais eu de sa vie pour qu'elle n'ait plus mal au pied et qu'il ne pleuve plus.

Quand j'ai dit ce moyen-là à Jacquot, le mercredi matin à l'école, il m'a dit que j'avais fait une bêtise. Parce que si on a une montre et que quand il est dix heures et demie, si on la met à onze heures, la classe de géographie n'est pas finie tout de suite pour ça. Mais moi je lui ai répondu que je n'ai pas de montre, mais que si je trouvais un moyen pour avancer la grosse pendule de l'école, la sonnerie du départ sonnerait une heure plus tôt et qu'on serait dehors une heure avant...

Jacquot m'a dit que j'étais un petit imbécile. Et comme c'est ce que dit toujours Mme Burette en parlant de moi, je me suis mis en colère et on s'est flanqué une tripotée. J'ai été le plus fort. Mais tout de même, après j'ai réfléchi, j'ai vu que j'avais tort et j'ai demandé pardon à Jacquot.

Il a plu toute la journée de mercredi. Et puis encore toute la journée de jeudi. On n'a pas pu faire la sortie avec l'avion. Nous qui étions si contents, qui avions tellement envie de le voir voler. Mais si on l'avait sorti par un temps pareil, sûr que le papier du Japon se serait décollé d'après le bois de Balsa *et que du bel avion de Jacquot il ne serait plus rien resté que de la bouillie.*

Pendant une heure au moins on est resté dans notre hangar de l'impasse de la Machine-à-coudre avec nos manteaux sur le dos et nos bérets sur la tête, tous prêts à sortir. Et il pleuvait toujours plus fort.

Heureusement, Pierrette a dit que cela ne pouvait pas durer ainsi. Qu'il fallait s'occuper du théâtre de marionnettes, qu'on a décidé de faire. On a commencé à travailler sans enlever ses manteaux, de peur que la pluie ne s'arrête tout d'un coup. Et puis on s'y est si bien mis qu'on a enlevé ses bérets, ses pardessus, ses vestes pour mieux travailler, et que quand le père de Lulu est venu nous dire qu'il était six heures, qu'il fallait tous rentrer, personne ne voulait s'en aller.

N'empêche que tout de même je n'aime pas beaucoup les jours de pluie. Quand je serai grand j'inventerai un système : il fera beau le jour et il pleuvra la nuit, à cause des légumes et de la culture. A bientôt mes chers petits camarades, je vous serre la main à tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

TIMBRES

Héroïsme et philatélie

Parmi les timbres qui ont été émis en 1935 et que les amis de « Mon Camarade » seraient — ou sont — particulièrement fiers d'avoir dans leur collection, figure certainement à la place d'honneur la vignette reproduite ci-contre. C'est un timbre d'un kopek, émis en Union soviétique pour commémorer les merveilleux exploits de l'équipage du « Tchelouskine », le brise-glace qui resta plusieurs mois durant bloqué par la banquise. Il finit par couler, mais tous ses occupants furent sauvés grâce à l'héroïsme de tous et spécialement du capitaine dont on voit le portrait ici, dans un médaillon. On lit en dessous : « Aviopochta S. S. S. R. », ce qui veut dire : Poste aérienne, U. R. S. S.

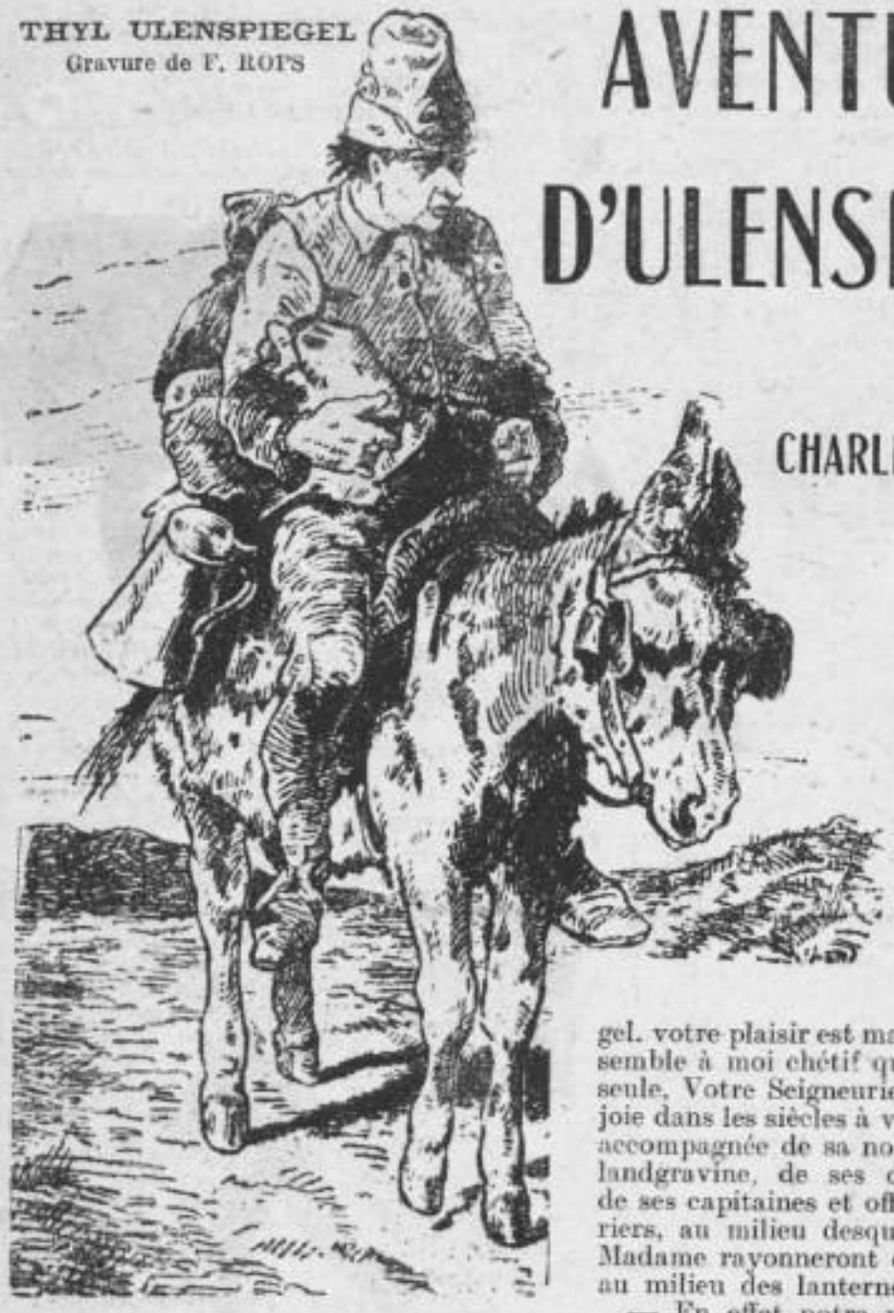
La coupole et le cardinal

Le timbre ci-dessous a été émis en 1935 pour commémorer le trois centième anniversaire de l'Académie française, fondée par Richelieu en 1635. L'illustre compagnie, tel est le surnom qui est souvent donné à l'Académie. Et les académiciens sont généralement appelés des immortels, parce que, dit-on, leur nom est éternellement gravé — du seul fait de leur élection — dans l'esprit de l'humanité. Mais au fait, connaissez-vous le nom des quarante académiciens actuels? Essayez un peu de dresser leur liste. Pour vous aider, nous nous contentons de vous dire que la plupart des grands écrivains français ne sont pas académiciens, mais que beaucoup d'académiciens sont ducs, généraux, évêques ou encore presque totalement inconnus.

Que lisez-vous ?

Quelle est la valeur du timbre ci-dessous et pourquoi a-t-il été émis? Je suis certain que vous allez être très embarrassé pour me répondre. Et pourtant cherchez bien. Cette espèce de marguerite, en haut et au milieu, est l'emblème du Japon. Dans l'espèce d'écusson Louis XV qui se trouve en dessous est inscrite une croix de Genève. Vous avez trouvé : il s'agit d'une émission japonaise pour secourir la Croix-Rouge. Et si vous voulez savoir la valeur du timbre, cherchez encore, elle est inscrite d'une façon claire. Ce timbre a été émis en 1935.

THYL ULENSPIEGEL
Gravure de F. ROPS



AVENTURES D'ULENSPIEGEL

par

CHARLES DE COSTER

Si l'on dit qu'un garçon est un espiègle c'est à cause de la légende de Thyl Ulenspiegel *ou* Ulespiègle *qui est depuis plusieurs siècles populaire en Flandres. Au siècle dernier le grand écrivain belge* Charles de Coster *fit un roman en assemblant les aventures d'Ulenspiegel. Ici Thyl arrive chez un Landgrave et se fait passer pour un peintre.*

Ulenspiegel salua le landgrave plusieurs fois et lui dit :

— Que Votre Altesse, dit-il, daigne excuser mon insolence d'oser venir à ses nobles pieds déposer une peinture que je fis pour elle, et où j'eus l'honneur de pourtraire Mme la Vierge en atours impériaux.

« Cette peinture, poursuivit-il, lui agréera peut-être et, en ce cas, j'outrecuide assez de mon savoir-faire pour espérer de hausser mon séant jusqu'à ce beau fauteuil de velours vermeil, où se tenait, en sa vie, le peintre à jamais regrettable de sa Magnanimité.

Le sire landgrave ayant considéré la peinture, qui était belle :

— Tu seras, dit-il, notre peintre, siedstoi là sur le fauteuil.

Et il le baisa sur les deux joues joyeusement. Ulenspiegel s'assit.

— Te voilà bien loqueteux, dit le sire landgrave, le considérant.

Ulenspiegel répondit :

— En effet, Monseigneur, Jef, c'est mon âne, qui dîna de chardons, mais moi, depuis trois jours, je ne vis que de misère et ne me nourris que de fumée d'espoir.

— Tu souperas tantôt de meilleure viande, répondit le landgrave, mais où est ton âne?

Ulenspiegel répondit :

— Je l'ai laissé sur la grand'place, vis-à-vis le palais de Votre Bonté; je serais bien aise si Jef avait pour la nuit gîte, litière et pâture.

Le sire landgrave manda incontinent à l'un de ses pages de traiter comme sien l'âne d'Ulenspiegel.

Bientôt vint l'heure du souper qui fut comme noces et festins. Et les viandes de fumer et les vins de pleuvoir dans les gosiers. Ulenspiegel et le landgrave étant tous deux rouges comme braise, Ulenspiegel entra en joie, mais le landgrave demeurait pensif.

— Notre peintre, dit-il soudain, il me faudra pourtraire, car c'est une bien grande satisfaction, à un prince mortel, de léguer à ses descendants la mémoire de sa face.

— Sire landgrave, répondit Ulenspiegel, votre plaisir est ma volonté, mais il me semble à moi chétif que, pourtraire toute seule, Votre Seigneurie n'aura pas grande joie dans les siècles à venir. Il lui faut être accompagnée de sa noble épouse, Mme la landgravine, de ses dames et seigneurs, de ses capitaines et officiers les plus guerriers, au milieu desquels Monseigneur et Madame rayonneront comme deux soleils au milieu des lanternes.

— En effet notre peintre, répondit le landgrave, et que me faudrait-il te payer pour ce grand travail?

— Cent florins d'avance ou autrement, répondit Ulenspiegel.

— Les voici d'avance, dit le sire landgrave.

— Compatissant seigneur, repartit Ulenspiegel, vous mettez de l'huile dans ma lampe, elle brûlera en votre honneur.

Le lendemain, il demanda au sire landgrave de faire défiler devant lui ceux auxquels il réservait l'honneur d'être pourtraits.

Vint alors le duc de Lunebourg, commandant des lansquenets au service du landgrave. C'était un gros homme, portant à grand'peine sa panse gonflée de viande. Il s'approcha d'Ulenspiegel et lui glissa en l'oreille ces paroles :

— Si tu ne m'ôtes, en me pourtraitant, la moitié de ma graisse, je te fais pendre par mes soudards.

Le duc passa.

Vint alors une haute dame, laquelle avait une bosse au dos et une poitrine plate comme une lame de glaive de justice.

— Messire peintre, dit-elle, si tu ne me mets deux bosses au lieu d'une que tu ôteras, et ne les places par-devant, je te fais écarteler comme un empoisonneur.

La dame passa.

Puis vint une jeune demoiselle d'honneur, blonde, fraîche et mignonne, mais à laquelle il manquait trois dents sous la lèvre supérieure.

— Messire peintre, dit-elle, si tu ne me fais rire et montrer trente-deux dents, je te fais hacher par mon galant qui est là.

Et lui montrant le capitaine d'arquebusiers qui tantôt jouait aux dés sur les escaliers du palais, elle passa.

La procession continua; Ulenspiegel resta seul avec le sire landgrave.

— Si, dit le sire landgrave, tu as le malheur de mentir d'un trait en pourtraitant toutes ces physionomies, je te fais couper le cou, comme à un poulet.

— Privé de la tête, pensa Ulenspiegel, écartelé, haché menu ou pendu pour le moins, il sera plus aisé de ne rien pourtraire du tout. J'y aviserai.

— Où est, demanda-t-il au landgrave, la salle qu'il me faut décorer de toutes peintures?

— Suis-moi, dit le landgrave.

Et lui montrant une grande chambre avec de grands murs tout nus :

— Voici, dit-il, la salle.

— Je serais bien aise, dit Ulenspiegel, que l'on plaçât sur ces murs de grands rideaux, afin de garantir mes peintures des affronts des mouches et de la poussière.

— Ce sera fait, dit le sire landgrave.

Les rideaux étant placés, Ulenspiegel demanda trois apprentis, afin, disait-il, de leur faire préparer ses couleurs.

Pendant trente jours, Ulenspiegel et les apprentis ne firent que mener noces et ripailles, n'épargnant ni les fines viandes ni les vieux vins.

Cependant, le trente et unième jour, il vint pousser le nez à la porte de la chambre où Ulenspiegel avait recommandé qu'il n'entrât point.

— Eh bien, Thyl, dit-il, où sont les portraits?

— Ils sont loin, répondit Ulenspiegel.

— Ne pourrait-on les voir?

— Pas encore.

Le trente-sixième jour, il poussa de nouveau le nez à la porte :

— Eh bien, Thyl? interrogea-t-il.

— Hé! sire landgrave, ils cheminent vers la fin.

Le soixantième jour, le landgrave se fâcha, et entrant dans la chambre :

— Tu me vas incontinent, dit-il, montrer les peintures.

— Oui, redouté Seigneur, répondit Ulenspiegel, mais daignez ne point ouvrir ce rideau avant d'avoir mandé céans les seigneurs, capitaines et dames de votre cour.

— J'y consens, dit le sire landgrave.

Tous vinrent à son ordre.

Ulenspiegel se tenait devant le rideau bien fermé.

— Monseigneur landgrave, dit-il, et vous, madame la landgravine, et vous, monseigneur de Lunebourg, et vous autres belles dames et vaillants capitaines, j'ai pourtrait de mon mieux, derrière ce rideau, vos faces mignonnes ou guerrières. Il vous sera aisé de vous y reconnaître chacun très bien. Vous êtes curieux de vous voir, c'est justice, mais daignez prendre patience et laissez-moi vous dire un mot ou six. Belles dames et vaillants capitaines, qui êtes tous de sang noble, vous pouvez voir et admirer ma peinture; mais s'il est parmi vous un vilain, il ne verra que le mur blanc. Et maintenant daignez ouvrir vos nobles yeux.

Ulenspiegel tira le rideau :

— Les nobles hommes seuls y voient, seules elles y voient les nobles dames, aussi dira-t-on bientôt : Aveugle en peinture comme vilain, clairvoyant comme noble homme!

Tous écarquillaient les yeux, prétendant y voir, s'entremontrant, désignant et reconnaissant, mais ne voyant en effet que le mur nu, ce qui les faisait penauds.

Soudain le fou qui était présent sauta de trois pieds en l'air et agitant ses grelots :

— Qu'on me traite, dit-il, de vilain, vilain, vilenant, mais je dirai et crierai avec trompettes et fanfares que je vois là un mur nu, un mur blanc, un mur nu.

Il allait sortir du palais quand le landgrave l'arrêtant :

— Fou folliant, dit-il, qui t'en vas par le monde louant choses belles et bonnes et te gaussant de sottise à pleine gueule, toi qui osas, en face de tant de hautes dames et de plus hauts et gros seigneurs, te gausser populairement de l'orgueil blasonique et seigneurial, tu seras pendu un jour pour ton libre parler.

— Si la corde est d'or, répondit Ulenspiegel, elle cassera de peur en me voyant venir.

— Tiens, dit le landgrave en lui donnant quinze florins, en voici le premier bout.

— Grand merci, monseigneur, répondit Ulenspiegel, chaque auberge du chemin en aura un fil, fil tout d'or qui fait des Crésus de tous ces aubergistes larrons.

Et il s'en fut sur son âne, portant haut sa toque, la plume au vent, joyeusement.

Dix mois à bicyclette

Rouler à bicyclette pendant 10 mois et couvrir en tout 25.000 kilomètres, ce n'est pas une performance de tout repos, ne croyez-vous pas ? Pourtant jusqu'à présent on considérait notre populaire « Tour de France » avec ses 5.000 kilomètres parcourus en un mois comme l'épreuve la plus longue du monde. Il n'en était rien. Cette épreuve terrible de dix mois n'est autre que le tour de l'U. R. S. S. Les concurrents doivent suivre à peu près les frontières de l'immense Union et le plus dur, paraît-il est de passer par des climats très différents, des plus chauds aux plus froids. Il faut dire que l'on ne voit pas pour cette course s'aligner un grand nombre de concurrents car elle demande vraiment une résistance peu commune. A l'arrivée qui se fit dans le courant de décembre dernier, les coureurs n'étaient plus que cinq.

Un rugbyman malin

Vous savez qu'on se sert assez peu des pieds dans le rugby (sauf pour courrir bien entendu), d'ailleurs le ballon ovale roule mal et il est assez difficile par exemple, de « dribbler », c'est-à-dire de pousser le ballon devant soi tout en courant. Pourtant, au cours d'une séance d'entraînement, les joueurs d'une équipe du Midi eurent un jour la surprise de voir un de leurs camarades exécuter cet exercice plutôt délicat et ce sur une distance de près de 100 mètres. Tous les joueurs accouraient déjà pour se faire expliquer ce coup merveilleux, quand ils constatèrent que le joueur, pour leur faire un bon tour, avait rapidement profité de ce qu'on ne le voyait pas pour attacher ensemble la ficelle du ballon à un de ses lacets de soulier. Ainsi tenu il eut été plus curieux que le ballon s'en alla voler au loin...

Homme contre cheval

Les champions courent toujours plus vite, ce qui est merveilleux, mais cela ne leur suffit pas et le champion olympique Jesse Owens, qui triompha aisément de tous ses adversaires aux récents Jeux Olympiques de Berlin, vient de remporter une course originale. Il se mit en piste avec... un cheval de course. La course était de 100 mètres mais Jesse Owens franchit l'arrivée alors que le cheval n'en était encore qu'à 10 mètres. Il lui faudra maintenant trouver des adversaires plus sérieux et c'est pourquoi nous ne désespérons pas de voir un jour un match Jesse Owens contre d'autres animaux plus rapides encore ou contre cycliste...

LISEZ TOUS LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

17 TITRES PARUS

Blancs et noirs.
Quelle heure est-il?
Blanchette.
Jeux d'intérieurs.
Montres et horloges.

Le numéro : 0 fr. 50

Demandez la liste complète

Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E. S. I., 24, r. Racine, Paris - Ch. post. 971.41

TOTO ET TOUTOUNE EN ESPAGNE

DANS LE CAMP ENNEMI...

PENDANT CE TEMPS LES SOLDATS REBELLES INSTALLENT LEUR BIVOUAC

A SUIVRE

Grand roman d'aventures et de mystère par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, quatorze ans, poursuivi par Matchoukine et Zoria, de la bande du Trèfle Noir s'est réfugié chez un collectionneur, M. Souplet-Manière, et a pu se cacher dans une soupière géante : la soupière du Régent. Cependant Jambe-de-Bœuf ainsi que Fil-de-Fer et Louise Lacombe s'efforcent de porter secours à Pierrot.*

Chapitre XXXI

Un couvercle historique

Assis dans un fauteuil régence, ses bras courts posés le long de son gros ventre, les coudes pliés, M. Philibert Souplet-Manière tapotait nerveusement l'extrémité des doigts écartés d'une de ses mains avec ceux de l'autre main, comme a coutume de le faire un comique américain spécialisé dans les rôles de milliardaires ahuris et avec lesquels l'amateur de soupières n'était pas sans ressemblance.

Si le gros homme était si nerveux c'est qu'à côté de lui, assis sur un autre fauteuil régence, se trouvait Matchoukine, qui fumait paisiblement un long cigare pris dans une boîte trouvée dans le hall et qui tenait en joue l'infortuné collectionneur avec son redoutable revolver silencieux.

— Si Zoria ne découvre pas dans un coin de votre boutique la petite canaille que nous cherchons, je me verrai dans l'obligation de pousser plus loin la conversation...

— Ah!... Zoria!... bafouilla Souplet-Manière en se tapotant les doigts avec une nervosité accrue, c'est un joli nom. C'est le jeune homme blond qui vous accompagne ? Il est aussi très sympathique, très sympathique.

— Comment *aussi* sympathique! Vous avez donc vu un autre jeune homme avant lui ? Celui que nous cherchons, sans aucun doute...

— Non, non, monsieur. Je voulais dire par « aussi »... oui... enfin... je voulais dire que vous *aussi* vous m'êtes très sympathique. Oui très sympathique... sympathique... parce que vous avez une grosse moustache noire. Moi aussi je portais autrefois une moustache noire...

— Taisez-vous vieille bête, interrompit Matchoukine, je ne vous demande pas l'adresse de votre teinturier...

— Mais, monsieur, je ne me teins pas. Je n'ai pas un poil blanc. J'ai seulement quarante ans... Et cela m'est sympathique, très sympathique, heu... je veux dire...

Zoria qui entrait interrompit les divagations du collectionneur de soupières...

— La maison est complètement vide, chef. Pas trace de domestiques. Pour plus de sûreté j'ai coupé les fils du téléphone. Je n'ai pas vu trace du gosse. Je suis presque certain qu'il n'est pas ici...

— Et puisque je te dis que je l'ai vu entrer, moi... Alors je suis une bête, ou un aveugle...

Matchoukine se tourna vers le collectionneur...

— Tu as deux minutes pour nous dire où tu as caché le gosse qui est entré ici tout à l'heure. Si au bout de ce délai tu ne t'es pas décidé, je truffe ton gros ventre avec quelques pruneaux de plomb...

— Oh! mon gros ventre!... Vous n'êtes qu'un mal élevé! s'indigna Souplet-Manière, qui réfléchit quelques instants puis reprit : Me truffer le ventre! Quelles expressions. Et puis vous pouvez me tuer, peu m'importe. Je ne suis qu'un vieux philosophe... Il y a longtemps que je veux voir l'Au-delà. Et je laisserai dernière moi une grande œuvre : ma collection. Quoi de plus beau que de se retirer du monde en pleine jeunesse, en laissant derrière soi...

— Silence, coupa Matchoukine. Où est le gosse ? Vous avez encore soixante-dix secondes. Si vous ne parlez pas, je vous tue...

Jambe-de-Bœuf avait aperçu Matchoukine et Zoria pénétrer dans le parc de Souplet-Manière.

Le gros homme s'affola.

— Me tuer... me tuer... Mais je suis M. Philibert Souplet-Manière. Je suis cousin à la mode de Bretagne de M. Morel des automobiles et mon neveu est procureur général au parquet de la Seine. Mais ça ne se passera pas comme ça. Vous aurez toutes sortes d'ennuis...

— La maison est isolée. Il n'y a pas de témoins. Parlez. Vous n'avez plus que trente secondes.

— Non, non, pitié!... pitié!... Je suis un malheureux vieillard, vous devez me sauver, m'épargner. Voyons jeune homme, ajouta-t-il, en s'adressant à Zoria, ayez pitié! Songez que je pourrais être votre père, votre grand-père, votre aïeul... Sauvez-moi...

— Allons, chef, intervint Zoria, le vieux ne sait rien. Laissez-le tranquille, je suis certain que le gosse a filé par les quais vers la porte d'Auteuil.

— Et moi je te dis que je l'ai vu entrer ici. Allons, reprit Matchoukine en s'adressant au collectionneur. Je compte jusqu'à dix. Si vous n'avez pas parlé à dix, je tire.

Philibert Souplet-Manière fit entendre une série de gloussements de poule effarouchée, mais fut incapable de prononcer une seule parole. A cinq son visage verdit, il tourna de l'œil et s'évanouit. A huit on entendit un grand bruit de vaisselle brisée : Pierrot venait de sortir de la Soupière du Régent, avec une telle précipitation qu'il avait jeté le couvercle par terre où il s'était brisé en mille morceaux.

— Je me rends, dit Pierrot. Je ne laisserai pas tuer ce vieux monsieur qui ne vous a rien fait.

A ce moment retentit un cri épouvantable. Souplet-Manière venait d'ouvrir l'œil et d'apercevoir les morceaux du couvercle de l'illustre soupière qui jonchaient le sol.

— Oh! la canaille!... le vandale!... le criminel!... le salopard!... Cette petite buse m'a cassé mon couvercle de ma soupière. Il vient ici chez moi. Il ose prendre la place de la fille du Régent et il brise une pièce unique. Mais il faut le pendre, l'étriper, le tuer...

— Comptez sur moi, je ferai le nécessaire, dit Matchoukine avec un ricanement sinistre.

— Une soupière unique, sanglotait le vieux... Que vaut une soupière sans couvercle, je vous le demande?

Pierrot était maintenant près de Matchoukine. Celui-ci braquait son revolver sur la poitrine de l'enfant...

— Le dernier criminel de la bande Clément Lothaire, ricana le bandit. Ton vieil oncle, l'inventeur, n'est plus qu'un pauvre gâteux, Jambe-de-Bœuf est en fuite. Si Fil-de-Fer a pu écarter pour vingt-quatre heures les charges qui pesaient sur lui, je sais que demain l'instruction sera reprise et qu'elle le conduira à l'échafaud... On n'échappe pas à la bande des *Trèfles*...

— Je suis pris, confessa Pierrot. Je vais tomber sous vos coups comme est sans doute déjà tombé mon vieil ami Jambe-de-Bœuf. Vous me tuerez comme vous avez tué ce pauvre Raymond Lacombe, comme vous avez tué l'autre jour, à Clamart, cette pauvre vieille folle d'Evangelina Bibliovna.

— Quoi?... Que dit-il?... Interrogea Zoria avec une angoisse qui bouleversait ses traits...

— Tais-toi, ordonna Matchoukine. Ce sont là des contes de nourrice. Ne t'inquiète pas...

— Mais, objecta Zoria...

— Nous n'allons pas discuter de cela ici, devant lui, dit-il, en désignant du menton Philibert Souplet-Manière qui, à quatre pattes sur le tapis, ramassait et rassemblait les morceaux du couvercle de la précieuse soupière, les rapprochant les uns des autres comme si ce geste devait suffire à les raccommoder miraculeusement.

— Allons, passe devant! ajouta le Russe en s'adressant à Pierrot. Nous avons une petite promenade à faire ensemble.

Le jeune garçon frémit. Il savait ce que veut dire « faire une promenade », traduction de l'expression des gangsters américains qui signifie emmener quelqu'un vers la mort...

Ils tournèrent le dos à la soupière monumentale et se dirigèrent vers la sortie. La grande porte de chêne était restée entr'ouverte...

— Surtout n'épargnez pas ce petit bandit! hurla Souplet-Manière, en brandissant un morceau du couvercle historique.

— Soyez sans crainte, mon gros, dit Matchoukine en tournant sa tête par-dessus son épaule.

C'est à ce moment que la porte de chêne s'ouvrit d'un seul coup et qu'impétueusement Jambe-de-Bœuf se précipita dans le hall.

Chapitre XXXII

L'éléphant dans le magasin de porcelaines

La scène qui suivit fut aussi rapide que l'éclair.

Sitôt qu'il eut aperçu le fidèle ami qu'il croyait mort, Pierrot, sans se laisser paralyser par son étonnement, avait sauté sur le Russe dont le collectionneur venait si opportunément de détourner l'attention et lui mordait profondément le poignet droit. Sous l'effet de la douleur brutale, Matchoukine lâcha son revolver silencieux...

— Courage, Pierrot! Me voici! Hurlait Jambe-de-Bœuf. Tu es sauvé!...

On se rappelle que le colosse arrivé, au péril de sa vie, au centre de l'île Saint-Germain en flammes, avait aperçu Pierrot qui s'enfuyait en barque sur la Seine. S'emparant à son tour d'une barque, il était parti à force rames rejoindre son malheureux ami, mais il l'avait perdu de vue. Il était à quelque distance de la rive droite de la Seine, quand il aperçut à la lueur de l'incendie, quai de Billancourt, deux hommes qui pénétraient dans le parc de Souplet-Manière.

Jambe-de-Bœuf avait reconnu le bandit du pétrole Matchoukine, avec qui il avait eu un si tragique entretien quelques mois auparavant dans le hall du château du Serpent à Plumes. Il comprit que les bandits avaient dû, comme lui, se lancer à la poursuite de Pierrot. Il dirigea sa barque vers le quai de Billancourt et pénétra à son tour dans le parc du collectionneur...

— Que le diable t'emporte, jura en russe Matchoukine qui dégagea son poignet de la morsure de Pierrot; puis d'un coup de poing il envoya le jeune garçon rouler au bas des marches de marbre rose qui conduisaient au hall.

Cette scène fit redoubler la fureur du colosse qui se précipita vers le Russe avec une fureur redoublée.

Zoria, qui depuis quelques instants déjà semblait frappé de stupeur, restait figé et ne semblait pas prêt à intervenir...

Rapidement Matchoukine avait battu en retraite vers le centre de la pièce, sans prendre le temps de ramasser son

revolver, et il s'était embusqué derrière la Soupière du Régent. Et là rapidement il avait sorti de sa poche un second revolver qu'il braquait sur Jambe-de-Bœuf.

Pierrot, que la violence du coup de poing n'avait pas étourdi, s'était déjà à demi relevé et il aperçut le geste de Matchoukine :

— Prends garde! il est armé! cria-t-il à son ami.

Arrivé en haut des marches, le colosse avait saisi l'un des lourds fauteuils régence, et comme un homme ordinaire l'aurait fait d'une pomme cuite, il le lançait au travers du hall en direction de Matchoukine. Tandis que le projectile traversait la pièce, on entendit un hurlement semblable à un miaulement de chat amoureux. C'était Souplet-Manière qui prévoyait la catastrophe qui se produisit un quart de seconde plus tard.

Le fauteuil, lancé d'une main sûre par Jambe-de-Bœuf, avait atterri sur le bras de Matchoukine au moment où celui-ci appuyait sur la détente de son arme. La balle, déviée dans sa trajectoire, au lieu d'aller toucher Jambe-de-Bœuf en plein front alla fracasser dans une vitrine une soupière de Limoges blanche à tulipes bleues, fabriquée pour un fermier général de la compagnie des Indes. Mais ce désastre ne fut rien pour Philibert Souplet-Manière, car à cette même seconde le lourd fauteuil venait de réduire en sept ou huit cents morceaux la Soupière du Régent.

Comme un oiseau qui sort d'une coquille brisée, Matchoukine jaillit hors des débris de cette historique vaisselle. Où était son revolver?... Il n'avait pas le temps de chercher où il était disparu. Jambe-de-Bœuf, déjà se précipitait sur lui et les pas du colosse faisaient à chaque enjambée trembler les porcelaines dans les vitrines.

A nouveau Matchoukine battait en retraite. Il avait saisi sur une colonne d'albâtre un « potager » aux armes du duc de Lauzun, en massive porcelaine de Chine fabriquée près de Canton, en 1739, dans une fabrique appartenant aux jésuites français et cette soupière alla se fracasser sur la tête de Jambe-de-Bœuf qui, malgré la dureté proverbiale de son crâne, chancela sous la violence du choc.

— Mon revolver! s'écria triomphalement Matchoukine.

Il venait d'apercevoir l'arme dans les débris de la Soupière du Régent. Il avait le temps de se saisir de l'arme avant que le colosse ait repris ses esprits et puisse arriver sur lui.

— Un misérable! vous êtes un misérable! hurla une voix suraiguë...

Jambe-de-Bœuf dut sans doute la vie à cette intervention inattendue de Philibert Souplet-Manière.

Le collectionneur, qui avait vu avec horreur le Russe utiliser ses précieuses soupières comme des armes de jet, n'avait pu supporter ce spectacle. Et, comme un tourbillon de chair molle, il s'était rué sur Matchoukine au moment où il se baissait pour ramasser son revolver. Sous le poids de ces cent quarante-huit kilogrammes de saindoux, le Russe avait perdu l'équilibre.

— A moi Zoria! hurla Matchoukine.

Le jeune homme aurait pu ramasser le revolver, mais son désarroi était tel qu'il ne sut rien faire d'autre que briser la glace d'une des vitrines et s'emparer d'une douzaine de soupières de petite taille dont il bombarda tour à tour Jambe-de-Bœuf et Souplet-Manière. Le collectionneur, à ces nouveaux coups qui le frappaient, abandonna Matchoukine pour se ruer sur Zoria...

Mais, hélas! il était trop tard pour empêcher le désastre!

En quelques secondes le hall fut transformé en un véritable champ de bataille. Retranchés derrière des fauteuils, près des grandes vitrines, Matchoukine et Zoria d'un côté, Jambe-de-Bœuf et Pierrot de l'autre, faisaient voler à travers la pièce les inestimables soupières, fracassant les vitrines, les glaces. Souplet-Manière allait d'un camp à l'autre, suppliant qu'on épargnât une collection qui avait coûté quarante ans d'efforts et des centaines de milliers de francs. Mais il reçut enfin sur la tempe une soupière verte en forme de chou Milan, frappée aux armes de la princesse de Lamballe, et le choc fut tel qu'il tomba évanoui au milieu des tessons de sa vaisselle.

La bataille continuait avec plus de rage encore. Jambe-de-Bœuf tenta une sortie, hors des fortifications de fauteuils derrière lesquelles il était abrité. Mais les soupières constituaient, si singulier que cela puisse paraître, des armes assez dangereuses pour qu'il se voit obligé à battre en retraite.

Une accalmie se produisit. Les deux camps, vaisselle en main, attendaient une sortie de l'adversaire.

Pierrot poussa du coude le colosse :

— Mets cela sur ta tête, dit-il.

Il lui tendait un épais coussin qui garnissait un fauteuil.

La nouvelle sortie de Jambe-de-Bœuf fut aussi imprévue et aussi irrésistible que celle d'un tank dans la guerre moderne. Abandonnant son retranchement improvisé, Matchoukine s'enfuit à toute allure, suivi de Zoria, se dirigeant en courant vers les appartements de M. Souplet-Manière.

Ils traversèrent en courant une enfilade de salons, montèrent au premier étage, pénétrèrent dans le cabinet de toilette du collectionneur...

Pierrot, avec un peu de retard, s'était engagé sur les traces de Jambe-de-Bœuf... Comme il arrivait en bas du grand escalier le long duquel courait une rampe en fer forgé de Jean Lamour, orgueil du collectionneur, il vit Jambe-de-Bœuf qui descendait les premières marches...

— Le plus dangereux des deux m'a échappé, dit le colosse. Il a dû fuir par quelque issue dérobée. Mais je tiens toujours celui-là.

De sa poigne gigantesque il maintenait Zoria, grand, frêle et blond, dont les yeux bleus, perdus, regardaient dans le vague.

— Mieux vaudrait ne pas abuser de l'hospitalité de monsieur, conclut Jambe-de-Bœuf, en arrivant dans le hall.

...Une demi-heure plus tard, les invités à la « surprise partie » de l'amateur de soupières, arrivèrent quai de Billancourt et trouvèrent Philibert Souplet-Manière gémissant sur les ruines de sa collection, comme le prophète Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem.

(A suivre.)

Variétés

CHARADES

Mon premier recouvre les troncs des arbres.
Mon second est un mouvement nerveux.
Et mon tout est une bestiole fort désagréable.

Mon premier permet de passer la rivière
Sans risquer de mouiller mon second.
Et mon tout éteint les incendies.

Mon premier protège le doigt de la couturière.
Mon second amuse petits ou grands.
Mon troisième orne le milieu de votre visage.
Et mon tout est un repas.

MÉTAGRAMME

Bien souvent vous jouez avec moi, j'ai cinq pieds, mais changez ma tête, je deviens successivement un bloc de pierre, une grande pièce, le coffre que vous emportez en voyage ou un vaste hangar où se tient le marché. Qui suis-je ?

ÉNIGME

Quel est le verbe français, signifiant répéter, qui à l'infinitif se lis de la même façon en commençant par la première lettre ou par la dernière.

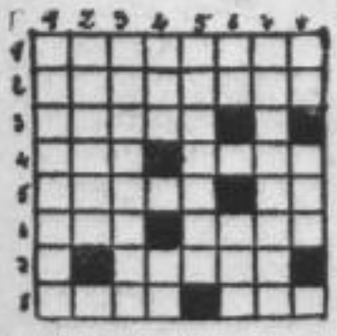
PROBLÈME

Un paysan a mis un pied de nénuphar dans sa mare. Or, ce nénuphar appartenait à une espèce qui se développe vite : en une nuit, une feuille peut se diviser en deux filles aussi grandes qu'elle. Notre paysan constate au bout de trente jours que sa mare est entièrement recouverte par les feuilles de nénuphar. Au bout de combien de jours aurait-il constaté ce même résultat s'il avait mis deux pieds de nénuphar au lieu d'un seul ?

RÉBUS

(Toutes les solutions en page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. — 1. Batelier. — 2. Publication d'un livre. — 3. Lac d'Afrique. — 4. A manifesté sa joie en battant des mains. — 5. Deux lettres de gîte. Propre. — 5. Terminaison de participe. Condiment. — 6. Organe du corps. Possessif. — 8. Forme ancienne de « en ». Connues.

Verticalement. — 1. Qui a le soin d'un ménage. — 2. Prises pour enfants. — 3. Plaisanté. — 4. Habitants d'une presqu'île du sud de l'Europe. — 5. Négation. — 6. Femme changée en génisse. Simultanéité. — 7. Préposition ou pronom. Mort. — 8. Villes.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 67

Horizontalement. — 1. Patinage. — 2. Amérique. — 3. Pirée. — 3. Itr. Rala. — 5. Liane. Im. — 6. Les. Nové. — 7. Sotte. — 8. Nées. Ere.

Verticalement. — 1. Papillon. — 2. Amitié. — 3. Terrasse. — 4. Ire. Os. — 5. Nier. — 6. Aq. Été. — 7. Gilliver. — 8. Ée. Ame.

LE COIN DES FILLETTES

Le point de chaînette et ses emplois

Le point de chaînette est très décoratif et aussi très facile à exécuter. Ce point se fait avec un fil assez gros, une soie à broder ou un cordonnet. On commence par faire une petite boucle. Puis on reforme une autre boucle et on pique l'aiguille dans la boucle précédente. D'ailleurs vous comprendrez mieux sur le dessin. Vous pouvez utiliser ce point pour suivre n'importe quel dessin, en particulier pour dessiner des initiales sur votre linge, sur vos tabliers de classe, sur votre pochette à serviette, etc. Pour donner un air plus soigné aux initiales ainsi brodées, vous pouvez les entourer d'un carré ou d'un rectangle qui forme une sorte de cadre et est exécuté aussi au point de chaînette.

Les Conseils de Tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Les omelettes. Nous serons bientôt au printemps et c'est la saison où les œufs ne sont pas trop chers, tout au moins espérons-le. Tout le monde sait faire une omelette, c'est entendu, mais il y a toutes sortes d'omelettes. D'abord voici comment il faut procéder pour avoir une omelette bien baveuse. Casser vos œufs et battez-les ensemble, très énergiquement, jusqu'à ce que le mélange commence à mousser. Aussitôt, et toujours en battant, versez-le dans une poêle où vous aurez fait fondre et chauffer un peu de beurre, de graisse ou d'huile. Mettez sur un feu très fort d'abord, puis écartez votre poêle pour que l'omelette cuise tranquillement. A ce moment vous pouvez y ajouter, à votre goût, des petits croûtons de pain sautés dans le beurre, des petits morceaux de pomme de terre cuits au préalable ou, ce qui est encore meilleur, une purée faite en écrasant des tomates bien mûres et en les faisant cuire quelques instants. Pliez votre omelette en deux et servez. C'est bon...*

Comment éteindre le pétrole enflammé. — *Dans la plupart des maisons il y a maintenant le gaz ou l'électricité, mais il y en a encore où on s'éclaire au pétrole et c'est là qu'on risque de graves incendies si la lampe se renverse, ou si le bidon est à proximité du fourneau. Comme ce sont assez souvent les enfants qui provoquent ce genre d'accident, il est très utile qu'ils sachent comment éteindre l'incendie qui a vite fait de se propager. Vous saurez d'abord qu'il est tout à fait inutile de jeter de l'eau sur la flamme; elle ne s'éteindrait pas. Il y a deux moyens efficaces : le premier consiste à jeter sur le liquide enflammé de la terre ou du sable si on a la chance d'en avoir; le second consiste à jeter sur la flamme du lait qui l'éteint immédiatement. Ne me demandez pas pourquoi, ce sont là les mystères de la chimie.*

Vous me direz que c'est bien ennuyeux de jeter du lait qui est cher et utile, mais je vous répondrai que c'est encore bien plus ennuyeux de voir sa maison détruite par un incendie et de périr avec quelquefois...

Le voyage en avion

Il faut être au moins quatre joueurs et posséder une planche qui servira d'avion. Un des joueurs, les yeux bandés, se place debout sur la planche; deux autres joueurs prennent la planche par chacune de ses extrémités et la soulèvent en la balançant lentement. Sous prétexte d'éviter le vertige au « voyageur aux yeux bandés », le quatrième joueur lui donne la main, se baisse et se soulève selon les balancements de la planche. Il finit par s'asseoir sur le sol et le voyageur se croira à ce moment-là à une grande distance du sol encore que la planche ne soit soulevée que de quelques centimètres. Il sera pris d'une grande panique si on lui demande de sauter ou si on le pousse en bas de sa planche. Ce jeu est très amusant; il est préférable de le jouer au-dessus d'un tapis.

Construisons... une hélice volante

C'est un jouet passionnant pour ceux d'entre vous qui s'intéressent au problème de l'air. Beaucoup de soin, un peu de patience et d'adresse sont nécessaires à sa réussite. Procurez-vous un morceau de bois tendre de 13 centimètres de long, 2 centimètres et demi de large et 1 centimètre et demi d'épaisseur; à l'aide d'une vrille percez au centre un trou de 3/4 de centimètre à 1 centimètre de diamètre, mais attention : le bois ne doit pas se fendre. Taillez ensuite l'un des côtés selon la forme indiquée par le croquis, arrondissez les coins et procédez de même pour l'autre côté. Fixez alors solidement votre hélice après une tige de 15 à 20 centimètres de long. Pour lancer le jouet, il faut le faire tourner entre les deux paumes en les frottant vivement l'une contre l'autre. L'hélice doit s'envoler très haut si vous savez vous y prendre.

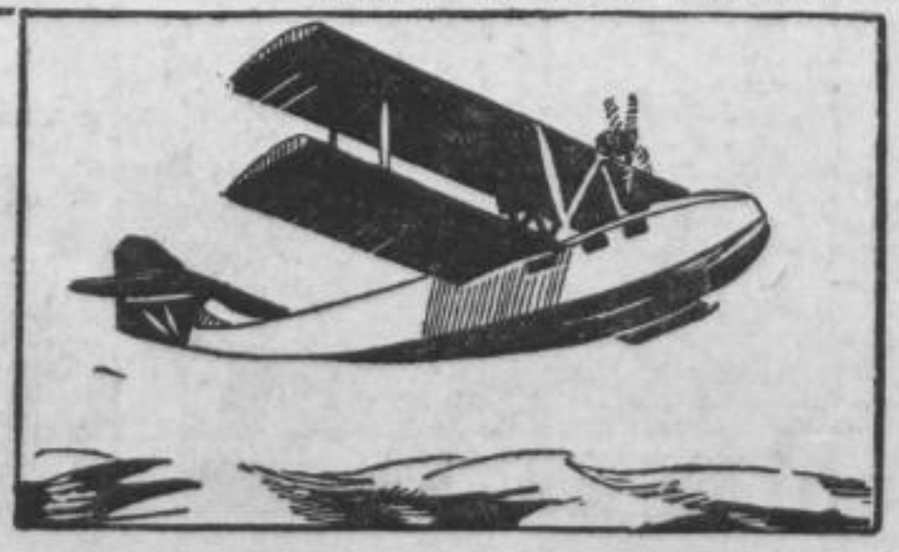
LES PETITS AVIATEURS

LES HYDRAVIONS

Vous avez vu un hydravion à flotteurs; voici un appareil à coque marine, qui est le dispositif le plus couramment employé. Constituée par un corps étanche, robuste, rappelant un peu la forme de certains bateaux, la coque doit être solide pour supporter les fortes pressions à l'amerrissage.

Mais la robustesse est ennemie de la légèreté, et, malgré les gros progrès en aérodynamique réalisés récemment, le rendement de tels appareils est nettement inférieur aux appareils terrestres, tant pour la vitesse que pour la charge transportée.

Toutefois, c'est grâce à ces appareils que les grandes traversées maritimes sont possibles, et on a pu retrouver des aviateurs perdus en mer, plus de huit jours après leur amerrissage forcé.



Chez le docteur. — Un monsieur, bien habillé, mais terriblement sale, vient d'être introduit dans le cabinet. « De quoi souffrez-vous, monsieur ? — Voici, je suis venu vous consulter il y a deux ans, car je souffrais de rhumatismes. Vous m'avez surtout recommandé d'éviter toute humidité. Mais tout de même... au bout de deux ans, j'aimerais pouvoir me laver et prendre un bain! » Vous imaginez la tête du médecin.

o

Au jardin d'acclimatation. — « J'ai connu un petit qui se nourrissait de lait d'éléphant et qui augmentait de 5 kilos par semaine. — Quelle barbarie. Qui était donc ce petit ? — Eh bien, pardi, c'était le petit de l'éléphant! »

o

Un enfant terrible. — La tante Camille (60 ans) interroge son petit-neveu Robert (8 ans). « Quand je dis : « Je suis belle », je parle à quel temps ? » Robert regarde sa grand'tante avec insistance, la dévisage même et, au bout de cinq minutes, se décide à répondre : « Au passé, ma tante. »

o

« Moi, mon cher, je n'oublie jamais une chose qui m'est entrée dans la tête, disait Olive à Marius, sur le vieux port de Marseille. — Chic alors, tu te rappelles donc les 100 francs que tu me dois! — Attention, mon cher, distinguons. Ces 100 francs-là, c'est dans ma poche qu'ils sont entrés. »

o

A la piscine. — M. Dubois, après avoir fait quelques centaines de mètres de brasse, remonte à sa cabine pour s'habiller. Soudain il appelle le garçon, car son pantalon a disparu; il s'affole, il injurie. « Où donc est-il ? » Et le garçon bien calme nent : « Monsieur, êtes-vous certain d'être venu avec votre pantalon ? »

o

Alphonse Daudet, l'auteur des *Lettres de mon Moulin* et du *Petit Chose*, avait un esprit caustique et incisif. Un jour, il fut invité chez des nouveaux riches qui n'avaient jamais rien lu et qui, cependant, se piquaient d'être des gens très cultivés. Ils avaient une magnifique bibliothèque, mais surtout pour éblouir les visiteurs; c'est pourquoi le célèbre écrivain lança une phrase qui fit sensation : « Sur la bibliothèque de certaines personnes, on pourrait écrire : « Pour l'usage externe », comme le pharmacien l'écrit sur ses bouteilles. »

Au Japon, quand un enfant naît on plante un arbre pour fêter cette naissance. Puis au bout de quelques années, on construit avec le bois de cet arbre un meuble utile, dont on fait cadeau à l'adolescent lorsqu'il se marie.

o

Un homme pèse en moyenne 65 à 70 kilos; un éléphant, 3.000 à 3.500; une batteuse mécanique de 10 chevaux-vapeur, 3.500 à 4.000; et un marteau-pilon du Creusot, 1.280.000 kilos!

o

Pour construire un fusil moderne, il faut 997 pièces différentes.

o

Le pélican africain se caractérise par son plumage de couleur roussâtre ou rosée. On le trouve dans le centre du continent et dans l'île de Madagascar.

o

Dans certains points de la côte nord-américaine, on trouve des « sables musicaux », notamment sur la plage de Manchester. Ces sables, lorsqu'ils sont secs émettent un bruit singulier lorsqu'on les frappe du pied ou de la main. En même temps, on sent des picotements sur le pied ou la main nus. Ce son ressemble à l'aboiement lointain d'un chien.

o

Un explorateur des régions polaires affirme que les chansons gaies des hommes blancs font pleurer les Esquimaux, tandis qu'un chant triste et funèbre provoque chez eux l'hilarité.

o

Les poissons emprisonnés dans les glaces ne meurent pas. L'activité de leurs organes se ralentit considérablement, parfois pendant plusieurs mois, et au moment du dégel, ils reprennent leur vie normale.

o

Dans les Alpes, on trouve une sorte de papillons dont on aperçoit à peine le vol, car leurs ailes sont du même bleu que celui du ciel et des montagnes. Les habitants de ces régions les considèrent comme des mascottes.

JEUX CRUELS DU MEXIQUE

QUAND le vent souffle avec violence, cassant les branches, claquant des volets, vous dites : « Quel ouragan ! » Et vous ignorez certainement qu'en prononçant ce mot vous appelez le vieux dieu du Mexique *Hurakan*, le dieu de l'orage. Ne craignez rien : ce dieu est bien mort, comme les autres. Les splendides statues de ces dieux ont été cassées par les prêtres espagnols; la forêt vierge a recouvert des temples magnifiques. Le voyageur qui parcourt aujourd'hui le Mexique, étonné par la forme de beaucoup de montagnes, hésite avant de dire : « Mais on a taillé des marches dans ce rocher, couronné d'un dôme ce sommet! » Pour découvrir les temples qui renferment non seulement des richesses artistiques mais aussi souvent des amas d'or, le meilleur moyen est de survoler la contrée en avion, à faible altitude : c'est en avion qu'on fait le mieux « la chasse aux temples » !

Les murs de ces temples nous offrent des images sculptées assez surprenantes : des serpents à plumes, des dragons flambants, des rois ou des prêtres dont le nez s'allonge comme une trompe, avec des forêts sur la tête et des paysages aux bras; ils ont un sceptre en main et portent des têtes accrochées à leur ceinture. On a peur des dieux, on les imagine donc terribles; et d'autre part on a peur que les dieux reconnaissent les hommes et leur fassent du mal, on transforme donc les hommes comme au carnaval!

Le dieu du feu, Kinich-Kakmo, est représenté à moitié couché, avec une couronne à pointes plantée sur sa grosse tête ; il tient à deux mains sur son ventre un disque; sur ce disque, une fois l'an, on sacrifiait un homme en lui arrachant le cœur, puis on allumait du feu sur le ventre de la victime (ces sacrifices humains sont horribles, et ils ont existé dans toutes les religions : l'histoire d'Abraham qui, le premier, put tuer une chèvre à la place de son fils, prouve qu'auparavant les Juifs sacrifiaient des enfants à leur dieu). Le plus souvent on attachait les victimes à des poteaux près des temples; les guerriers arrivaient, faisaient une danse autour du poteau puis perçaient de leurs flèches la poitrine du supplicié; ensuite on se partageait son corps et chacun en dévorait un morceau, les prêtres se réservant les plus tendres : c'est la *communion*...

Pourtant, Hunabkuh, le dieu suprême, est un brave dieu : il pleure, et c'est parce qu'il pleure, parce que deux torrents de larmes coulent de ses yeux que les fleurs peuvent naître, et toute la végétation, les espèces animales, et l'homme lui-même au bout de ces torrents. Yum-Kaax, le dieu des campagnes, tient un vase de fleurs, Yum-Chac, dieu de l'eau, a une tête de grenouille. Le célèbre Kukulkan, le serpent à plumes, était représenté souvent par une tête de serpent toute chargée de plumes, de trompes, de pointes, s'élevant du sol sur deux mains crochues; ou bien c'était un vieillard barbu coiffé d'un haut bonnet, avec des boucles d'oreilles, et un collier de coquilles. Ce dieu de la guerre était bien pacifique puisqu'on ne lui faisait pas de sacrifices humains. Il y avait tant de dieux qu'il faudrait plusieurs pages pour les énumérer : dieux de l'agriculture, des voyages, du suicide, de la chasse, du chant, des fièvres... et aussi des déesses : de la médecine, du tissage... et puis encore des démons, des esprits; de quoi faire la fortune des prêtres et le malheur des croyants...

On organisait des processions, des pèlerinages, des quêtes... Dans le temple de Cozumel, il y avait un dieu qui répondait par gestes aux demandes des pèlerins; on a retrouvé la statue de ce dieu : c'est une statue creuse, placée contre le mur de la sacristie; le prêtre y entrait sans qu'on pût s'en douter et manœuvrait la statue!

On rendait beaucoup d'honneurs aux morts : ils étaient enterrés dans leurs maisons que toute la famille leur abandonnait, on leur mettait dans la bouche du maïs bien moulu. De nos jours encore la Toussaint est une grande fête au Mexique, une fête qui mêle d'une étrange façon le souvenir des morts et la mascarade; la nuit on reste près des tombes de ses parents, garnies de petites bougies; et le jour on organise des danses, habillés en squelettes; des boutiques foraines vendent des crânes en sucre et des corbillards en bois découpé.

Un jeu de l'ancien Mexique, qui s'est continué de nos jours, est celui des hommes-volants. C'est un jeu très dangereux. Un énorme mât de cocagne, haut de 25 mètres, et dressé sur une place; au sommet du mât est une sorte de chapeau de bois avec un large bord formant plate-forme, auquel sont attachées six cordes. Six danseurs habillés d'une façon particulière : pyjama avec culotte à franges, tablier rouge, mouchoir rouge croisé sur la poitrine (costume bien incommode pour la danse!), grimpent sur cette plate-forme; cinq d'entre eux ont pris flûte, tambourin et autres instruments de musique ; ils attaquent un air aigu et entraînant; le sixième comparse saute et tourne au son de cette musique, s'agenouille, bondit encore, tout cela à 25 mètres au-dessus du sol! Et chacun danse à son tour de la même façon... Ensuite c'est la descente; chaque homme-volant s'enroule une corde autour de la poitrine; puis tous s'agrippent des mains à la plate-forme et touchent le mât de leurs pieds, formant ainsi comme les pétales d'une immense fleur rouge; l'instant d'après, ils se jettent en même temps dans le vide, un peu de côté de façon à faire tourner ce manège, dont ils augmentent la vitesse à mesure que le cercle s'élargit pendant la descente; enfin ils attrapent tous la corde avec leurs pieds et continuent de descendre la tête en bas pour ne se rétablir qu'au moment précis où leur front irait frapper le sol; ils atterrissent à pieds joints « en souplesse »; le plus étonnant c'est que pendant cet exercice si dangereux la musique continue, chacun des acrobates jouant l'un de sa flûte, l'autre de son tambourin, sans se troubler.

Les Mexicains aimaient beaucoup la musique et la danse; ils jouaient aussi des pièces de théâtre, surtout des comédies. Ils connaissaient le jacquet, ce qui est assez curieux, et pourrait indiquer qu'ils ont été en rapports avec des peuples d'Extrême Orient, puisque le jacquet est très populaire en Chine, dans l'Inde, etc...

Mais le jeu « national » était le jeu de paume. Imaginez une sorte de basket-ball : un camp s'efforce de faire passer une balle dans un anneau fixé contre un mur, l'autre camp essaye de l'en empêcher; à certains moments de la partie, les joueurs ne devaient renvoyer la balle qu'avec la hanche qu'ils garnissaient de cuir pour que la balle rebondisse mieux; ils portaient de même des gants et des casques de cuir. Le camp qui gagnait avait droit d'emporter tous les vêtements des spectateurs; aussi dès que l'un des camps avait marqué un but, les spectateurs se sauvaient-ils à toutes jambes !

BOUR.

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE EST TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS DE L'AIR QUI LE CONDUISENT DANS LEUR REPAIRE: UNE ILE MYSTÉRIEUSE!!

DÉDÉ RÉUSSIT LE RAID PARIS-TOKIO

— C'est bien possible, fit l'imperturbable Micheletti.

— Après tout, ce serait de sa faute. Allons, balance-le par la portière, conclut Doret.

Dédé se mit à trembler. Il aurait voulu dire quelque chose, mais sa gorge serrée ne laissait sortir aucun son. Micheletti le prit par la main et l'emmena.

— Donne-lui une tasse de café; qu'il ne dise pas en bas que nous l'avons mal reçu, lança Doret par-dessus son épaule.

Micheletti fit asseoir Dédé sur le fauteuil qui lui avait servi de cachette; il dévissa le bouchon d'une bouteille thermos et versa du café dans une tasse.

— Tiens, bois ça, cela te donnera du courage pour ton petit voyage de retour.

Et il regagna son poste.

Dédé resta assis, la tasse entre les mains. Vous pensez bien qu'il n'avait aucune envie de boire.

Cela dura longtemps. Les deux aviateurs s'occupaient de l'avion et semblaient l'avoir oublié. Dédé ne faisait pas un mouvement de peur de se signaler à leur attention.

Soudain, Doret se retourna et cria avec une grosse voix :

— Viens voir ici, la resquille!

Dédé s'avança, l'angoisse dans l'âme.

— Comment t'appelles-tu?

— André... On m'appelle Dédé-l'Aviateur.

— Et tu veux être aviateur?

— Oui, monsieur Doret.

— Tu connais mon nom?

— Oh! oui, je vous ai vu faire de l'acrobatie à Vincennes.

— Quel âge as-tu? continua Doret d'un ton radouci.

— 11 ans.

— Tu es culotté pour ton âge!

Après un silence, Doret reprit :

— Alors, tu vas rester avec nous... (A ces mots, Dédé se sentit revivre.) On le garde, qu'est-ce que tu en penses, Micheletti?

— Au fond, ça vaudrait peut-être mieux, dit l'autre en souriant.

— Bon, tu vas rester, mais pas de blague, hein? Faut pas nous déranger... Et tâche de nous porter bonheur. Tiens, tu t'occuperas de Zizi.

Et Doret lui mit entre les bras un petit chien de peluche blanche qui avait un gros nœud rose autour du cou.

— C'est Zizi, ajouta-t-il, notre mascotte. Tu vas t'asseoir derrière et tu resteras aussi sage que Zizi, sinon, hop, par la portière.

Vous décrire la joie de Dédé, c'est impossible. Il aurait bien voulu embrasser Doret, Micheletti et Zizi aussi, mais il fallait rester coi et ne déranger personne. Il s'assit sur le fauteuil et prit possession de l'avion. Jusque-là il avait été tellement bouleversé par la façon dont on l'avait accueilli, qu'il n'avait encore rien remarqué.

Doret était devant lui, au poste de pilotage. Le manche à balai entre les jambes, il observait attentivement les cadrans mystérieux de son tableau de bord. A côté de lui, Micheletti, des écouteurs aux oreilles, enregistrait les messages que la terre lui envoyait. Il suivait le parcours de l'avion sur une carte et, de temps en temps, écrivait quelques mots sur un papier qu'il passait à Doret.

L'un conduisait l'appareil, l'autre surveillait la route.

Dédé regarda par le hublot. L'avion filait. On devait être à 1.500 mètres de hauteur, mais Dédé n'avait pas peur. Le paysage était plat, des champs, des arbres noirs sur la terre grise. Les routes étaient de minces rubans plus clairs et on apercevait des autos petites comme des mouches. Les maisons étaient des jouets, minuscules comme celles d'une bergerie d'enfant. Dédé dévorait des yeux tout ce qui fuyait rapidement au-dessous de lui.

De temps à autre, l'avion semblait brusquement tomber comme si le fil invisible qui le soutenait dans les airs était cassé; puis il se raccrochait de ses ailes et continuait sa route. « Ça doit être ce qu'on appelle les trous d'air », pensa Dédé. Ces chutes coupées se répétèrent souvent. Dédé commença à se sentir mal à l'aise. Il avait le cœur barbouillé et allait vomir. « Pas de blague, se dit-il, en répétant le mot de Doret. C'est pour le coup qu'on ne voudra pas de moi. » Il se crispa en serrant les dents.

L'avion prit de la hauteur. Les maisons apparaissaient de plus en plus petites. On ne voyait plus rien remuer en bas. La terre semblait inhabitée, silencieuse, morte. Seul dans l'univers, l'avion vivait.

Dédé aperçut un petit trait noir qui rampait sur le sol accompagné d'un trait blanc. Cela ressemblait à une chenille noire et à une chenille blanche. En regardant plus attentivement, Dédé reconnut un train et sa fumée.

Tout à coup, la terre disparut. On survola d'immenses étendues de neige. Des icebergs monstrueux se dressaient çà et là. Ces champs de neige d'une blancheur immaculée étaient affreusement tourmentés, formant par endroit des montagnes déchiquetées et des ravins escarpés. « Ça doit être le pôle nord », observa Dédé. Mais il se trompait : ce n'était qu'une mer de nuages. Il n'était pas bien fixé sur la route que l'on devait suivre pour aller à Tokio. Il ne savait pas que pour être un bon aviateur, il faut aussi connaître parfaitement sa géographie.

L'avion poursuivait son chemin à forte allure, conduit par une main ferme et guidé par une volonté réfléchie, décidée à parvenir au but dans les délais prévus. On survolait des plaines et des montagnes, des rivières et des mers, des villes et des villages. Chaque tour de l'hélice rapprochait les aviateurs du résultat tant désiré. Le monde entier suivait par la pensée le raid du *Zèbre* et de ses valeureux pilotes. Mais le monde ne savait pas qu'à côté de Doret et Micheletti, il y avait Dédé, écolier parisien de 11 ans, futur as de l'aviation. Mais quand le monde le saura!... Dédé souriait pour lui-même en y songeant.

Le lendemain, nos trois aviateurs étaient à 2.000 mètres d'altitude lorsqu'ils passèrent devant une plaque indicatrice sur laquelle ils lirent : *Attention! le prochain passage à niveau est fermé.* De mécontentement, Doret lança un juron. Et immédiatement piqua vertigineusement vers le sol. Il était temps, le *Zèbre* atterrit dans un champ tout contre un train déraillé qui fermait le passage.

Doret et Micheletti sautèrent en toute hâte à terre en chargeant Dédé de surveiller l'appareil.

Il y avait là une foule de gens qui s'affairaient autour du train. C'était une terrible catastrophe : le train avait été télescopé par un avion. Il y avait des morts et des blessés.

Beaucoup de curieux abandonnèrent le train pour regarder le *Zèbre*. Ils reconnurent l'avion de Doret et savaient qu'il tentait de relier Paris à Tokio. Mais ils furent bien surpris d'y voir un gamin pas plus haut que ça, qui semblait en être le maître. Dédé, lui, se donnait un air important et sérieux comme doit être, pensait-il, un aviateur célèbre.

Bientôt, Doret et Micheletti revinrent, très mécontents de ce contretemps qui leur faisait perdre un temps précieux.

Après deux heures, la voie fut déblayée et l'avion put reprendre son vol. Il gagna rapidement et accéléra sa marche.

On passa devant une borne mille-kilométrique qui indiquait que Tokio était à 10.000 kilomètres. « Nous avons donc déjà parcouru 6.000 kilomètres », se dit Dédé.

Plus tard, on vit encore une plaque indicatrice qui portait ces mots : *Attention! Nuage dangereux. Tenez votre droite.* En effet, l'avion pénétra dans un nuage très sombre où il n'était possible de distinguer quoi que ce soit. Subitement, Dédé aperçut sur la gauche un trait noir qui passait tout près du *Zèbre*. C'était un avion qui filait en sens inverse. Dédé comprit alors l'utilité des plaques indicatrices aériennes.

Le troisième jour du raid arriva sans autre incident.

— Avant d'entreprendre cette dernière étape qui sera la plus pénible, dit Doret, nous nous arrêterons au prochain dirigeable-buffet où nous mangerons et nous reposerons. D'accord?

— D'accord, fit Micheletti, mais il faut nous préparer, car il ne doit pas être loin.

Dédé n'avait jamais entendu parler des dirigeables-buffets, mais il fit comme s'il était au courant pour ne pas apparaître trop ignorant en ce qui concerne les coutumes de la navigation aérienne.

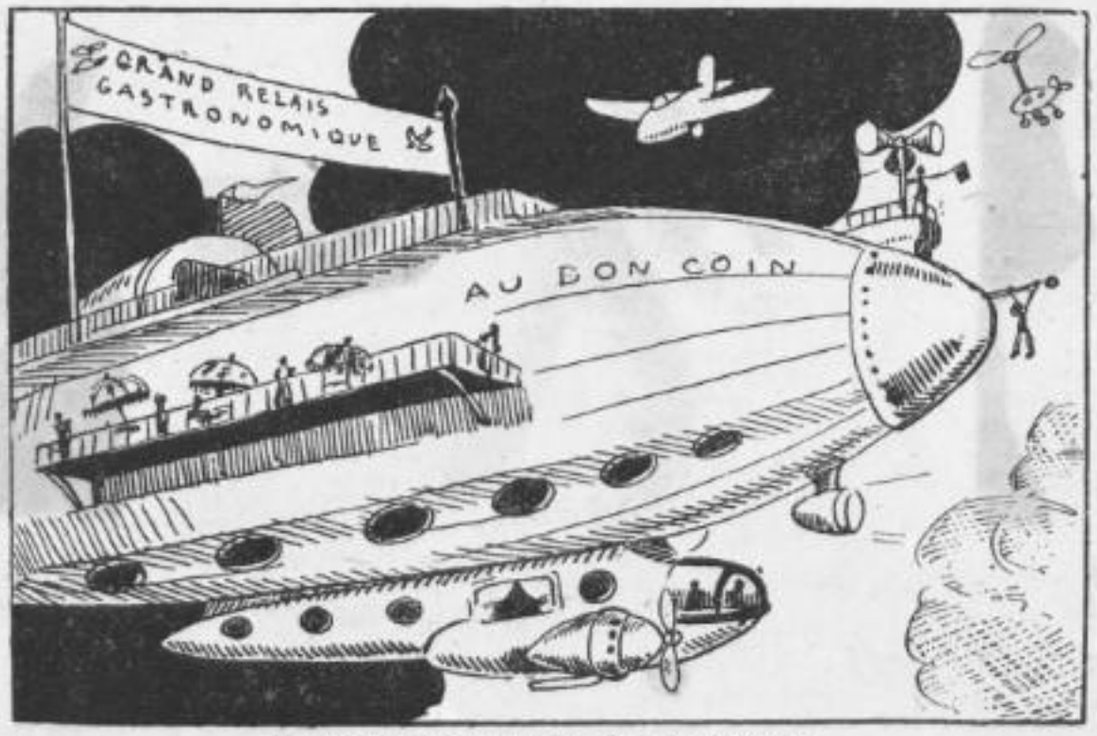
Peu après, on aperçut un grand dirigeable qui volait en rond comme les dirigeables de manège. Sur son enveloppe métallique, il y avait une enseigne :

AU BON COIN
REPAS A TOUTES HEURES

Au-dessous de la nacelle de ce restaurant céleste, des câbles pendaient terminés par de gros crochets. Il faut vous dire que le *Zèbre*, comme tous les avions de grands raids, portait sur le dos une forte boucle spécialement destinée aux arrêts dans l'air.

Doret conduisit habilement son appareil en direction d'un de ces câbles dont le crochet s'enfila exactement dans la boucle. L'avion fit encore quelques tours et s'arrêta. Une échelle ayant été lancée du dirigeable, nos trois voyageurs y grimpèrent et furent bientôt installés à une table de ce curieux restaurant.

Ce dirigeable-buffet restait toujours en l'air pour le service des aviateurs de passage. C'est pour cette raison que ses moteurs étaient actionnés à l'électricité que l'on captait ingénieusement dans les nuages au moment des orages. C'est aussi



Peu après on aperçut un grand dirigeable-buffet...

Dédé se croyait déjà à Tokio...

pour cette raison que la cuisine de ce restaurant était faite uniquement avec des produits récoltés dans le ciel.

Doret proposa de composer le menu, car il connaissait la maison. Ayant étudié la carte, il commanda au maître d'hôtel qui attendait le repas suivant :

— Comme potage, vous nous servirez un bouillon de nuage au vent chaud; comme viande, un tonnerre pas trop cuit aux grêlons frits; puis une salade de rayons de soleil à la crème de brouillard; enfin, comme dessert, de la neige au chocolat. Pour la boisson, ce sera une bouteille de Clos de la dernière pluie.

Tout cela fut vite sur la table et nos amis attaquèrent avec bon appétit. Dédé n'avait jamais été à pareille fête. Il aurait bien repris de la neige au chocolat, mais il craignit de se montrer gourmand, et puis il savait que les aviateurs doivent être sobres pour conserver intact leur sang-froid.

La note réglée, Doret, Micheletti et Dédé regagnèrent leur avion. La boucle fut décrochée et le *Zèbre* reprit sa course avec un nouvel élan, comme s'il avait, lui aussi, récupéré des forces.

Après un pareil repas, le balancement de l'avion eut vite fait d'assoupir Dédé. Il dormait profondément lorsqu'il se sentit rudement secoué et reconnut la voix de Micheletti qui lui disait :

— Allons, réveille-toi, on arrive dans une heure.

Dédé ouvrit un œil et regarda par le hublot, mais au lieu du ciel, des nuages, de la terre, il vit... le mur de sa chambre. Et il entendit sa maman qui le grondait :

— Voyons, Dédé, lève-toi, tu vas être en retard pour l'école.

Tout ahuri, Dédé ouvrit l'autre œil et fut consterné de voir qu'il se trouvait non pas dans l'avion de Doret, mais dans sa chambre et dans son lit.

— Oh! maman, dit-il, la tête encore toute pleine de son rêve, tu aurais pu attendre que j'arrive à Tokio pour me réveiller!

Marcel FABRE.

FIN

Dans le prochain numéro

commencera

un grand roman d'aventures

de

RENÉ LELU

TROTTE MENU

chez les chasseurs d'images

Le Courrier de Janot

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

F. C. V. — *Merci de tes jeux. Nous les ferons paraître.*

ROGER P., PARIS (XVe). — *C'est très bien d'avoir groupé des amis de ton âge, mais j'aimerais mieux que tu appelles ton groupe un club. C'est bien aussi de s'exercer à parler, mais à 12 ans on a encore le temps de devenir orateur. Essayez plutôt de monter des pièces de théâtre, des chorales ou autre chose, selon votre goût.*

JENNY S., PARIS, et JEAN et MARIE JOSÉ R., BLIDA. — *Merci de l'argent que vous nous avez envoyé pour les enfants d'Espagne. Nous leur avons aussitôt envoyé.*

A. L., NÉRAC. — *Bravo pour ton idée de fonder un club. Et c'est une très bonne idée aussi de faire une loterie.*

JEAN P., NIMES. — *Merci pour tes fables. Mais leur sujet est un peu trop général pour que nous puissions les utiliser. Ne pourrais-tu pas écrire des vers sur des sujets plus familiers, plus directs ?*

GEORGES F., VANVES. — *Nous n'avons pas encore de club à Vanves ou Clamart. Mais ne pourrais-tu pas en fonder un avec tes petits amis!*

M. L. et M. D., PARIS (IXe). — *Merci pour vos très gentilles lettres et bravo pour le club que vous avez fondé et qui, j'en suis sûr, deviendra rapidement prospère.*

MONIQUE P., YZEURE (Allier). — *Merci de ta lettre et bravo pour le groupe que tu vas fonder avec l'aide de ta maman.*

FERNAND G., COMPIÈGNE. — *Ton rêve est très beau, mais c'est un rêve qu'on fait le jour, tout éveillé, et pas un rêve qu'on fait la nuit. C'est une belle idée de fonder un club à Compiègne. Tiens moi au courant.*

MARTIAL GUEMENEVEN. — *Tes lettres me plaisent beaucoup et sans doute je publierai ton rêve un jour.*

ROBERT L., CLICHY. — *Il n'est pas besoin de faire de déclaration à la préfecture pour fonder un club local. Tu trouveras les statuts sur nos cartes. Je reçois, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), tous les jeudis, de 4 à 5. Je serais très content de te voir pour te donner des conseils.*

ROMINUSIV CONTRE NOBOLO Ier. — *Merci au petit camarade qui m'a envoyé une belle pièce de théâtre qui a ce titre. Je l'ai lue et je me suis amusé comme un fou. On est venu des pièces voisines pour me demander ce qui m'arrivait. Merci aussi pour ton roman :* Les Aventures de Robert et Mignon. *Envoie-nous d'autres choses. Je pense que nous pourrons publier un jour une de tes histoires. Et surtout donne-nous ton nom et ton adresse, je ne la retrouve pas.*

MAURICE C., CHALETTE (Loiret). — *Ton petit Romancier :* La carte des Marées, *est très bien fait, et original. La rédaction verra si elle peut l'utiliser.*

RENÉ G., GALANCHAT. — *Merci de ta gentille lettre où tu dis : « Mon Camarade,* m'intéresse et me passionne, *et je fais tout mon possible pour que mes camarades s'y abonnent. J'attends mon jour, al avec impatience parce que je m'intéresse beaucoup à ses jolies lectures. Ce qui me fait surtout plaisir ce sont celles qui sont écrites par Bour. »*

HENRY P., DUGNY. — *Merci de ta lettre et de ton beau portrait de Jim Mystère. Tâche de fonder un club à Dugny.*

SUZY ET GEORGES C., GARDONNE (Dordogne). — *Merci de cette lettre amicale de deux « passionnés » de* Mon Camarade. *Nous utiliserons vos charades, Tâchez de former un club à Gardonne.*

GUY F., VIVIER-AU-COURT (Ardennes). — *Bravo pour le club que tu as fondé. Donne-moi longuement de ses nouvelles.*

HENRY P., AUDINCOURT (Doubs). — *J'espère que tu vas rapidement fonder le club dont tu as l'idée.*

CLAIRE C., DISSAY. — *Tu aimes surtout les articles de Bour et Pierrot Lancry, et tous les héros de* Mon Camarade *sont tes amis. Merci.*

JENNY S., PARIS (IIIe). — *J'ai répondu directement à ta gentille lettre et tu pourras, je l'espère, fonder un club. Au besoin, viens me voir, 51, rue Monsieur-le-Prince, au deuxième étage, un jeudi, entre 4 et 5.*

LÉON G., CHAMPAGNE (Seine-et-Oise). — *Je suis rudement content que tu aies fondé un club à Champagne et que vous soyez quatorze. Vous faites bien de penser à vendre le journal, c'est un des meilleurs moyens d'avoir de l'argent pour un club.*

MARCEL A., ELBEUF, JACQUES R., PARIS (Xe), MARIE-LOUISE A., BOBIGNY. — *Merci de vos distractions. Nous en publierons quelques-unes.*

PIERRE B., FONTENAY-SOUS-BOIS. — *Il nous est difficile de publier des photos dans le journal. Notre papier est fait pour les images en couleurs et pas pour la photo. Tâche donc de fonder un club à Fontenay.*

J. G., UZERCHES. — *Merci de tes compliments pour* Mon Camarade *et pour* Le Trèfle Noir. *Essaie donc de fonder un club à Uzerches.*

JEAN P., NIMES. — *Merci pour tes fables et tes charades. Nous les utiliserons. Nous aussi nous pensons que le format de notre journal est un peu petit, mais nous l'agrandirons dès que nous aurons davantage de lecteurs.*

DEMANDE D'ÉCHANGES ET DE CORRESPONDANCE

CHARLINE PARQUIN, ORSAY (Seine-et-Oise), *demande à correspondre avec des amis habitant la France ou l'étranger.*

GEORGES FELZ, 20, RUE DE L'ABBÉ-FERRY, LIANCOURT (Oise), *demande à échanger des timbres-poste avec des lecteurs du journal. Les lui envoyer par paquets de 25, 50 ou davantage, en indiquant des timbres de quel pays on désire en échange. L'échange se fera à valeur égale.*

HENRY P., à DUGNY, *demande aux lecteurs de* Mon Camarade *à Dugny, d'écrire au journal, qui lui transmettra, leurs noms et adresses, pour former avec lui un club.*

Dans tous les pays du monde, on assiste fréquemment à la disparition de villages et à la création de nouvelles villes dans des régions peu habitées autrefois. Cela s'était produit autrefois en Amérique, en Australie, mais cela demandait de très longues années, c'était un fait exceptionnel, tandis que maintenant en U. R. S. S. cela arrive constamment. Il y a dix ans, il y avait environ 2.000 villes importantes en U. R. S. S., il y en a maintenant près de 3.000. La plus célèbre est Magnitogorsk, la ville où l'on traite les minerais de fer, où on fabrique la fonte et l'acier. Il y a juste huit ans, un groupe d'hommes atteignait le pied du mont Atatch dans l'Oural, où l'on savait que se trouvaient des gisements ferreux. Ils commençaient à y construire des cahutes provisoires, des tentes, etc. Dix-huit mois plus tard, la ville de Magnitogorsk comptait de nombreuses usines et plus de 40.000 habitants, et maintenant c'est un des centres métallurgiques les plus importants du monde et elle n'a pas moins de 220.000 habitants, c'est-à-dire à peu près autant que Lille.

○

Tous les jeunes constructeurs de modèles d'avions se sont récemment réunis à la Maison des pionniers de Moscou pour préparer leur activité de 1937. Ils ont décidé de terminer cette année la création d'une escadrille de modèles d'avions à moteurs à essence. Les premiers modèles de cette sorte ont été créés au cours de l'été 1936 et les jeunes constructeurs se sont engagés à ajouter plus de deux cents nouveaux modèles aux trente déjà existant.

○

Le Réveillon du 31 décembre a été fort animé cette année à Moscou. Une foire, dominée par un arbre gigantesque et tout illuminé, se tenait sur une des principales places de Moscou. Dans beaucoup de maisons, dans les clubs, dans les cités, se dressaient des arbres de nouvel an. Dans beaucoup d'endroits, on avait organisé des fêtes costumées et en particulier à la Maison des Pionniers, où les enfants fêtèrent l'année nouvelle déguisés en animaux de toutes sortes.

Solutions des problèmes de la page 7

Charades : Moustique (mousse-tic). Pompier (pont-pied). Déjeûner (dé-jeu-nez).

Métagramme : Balle, dalle, salle, malle, halle.

Enigme : Le verbe ressasser.

Problème : Au bout de vingt-neuf jours, puisque la dernière nuit, toutes les feuilles s'étaient divisées en deux, c'est qu'à ce moment, elles occupaient la moitié de l'étang, donc que deux pieds de ce nénuphar auraient couvert chacun une moitié de l'étang.

Rébus : le peuple veut la paix, le pain, la liberté.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.339.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM VIENT D'ÉCHAPPER AUX BANDITS QUI PERSÉCUTENT SES AMIS LES DERNIERS INDIENS.. IL VIENT DE SAUVER LA VIE À L'UN DE SES POURSUIVANTS.....

CINQUIÈME ANNÉE.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

N° 69. — 25 MARS 1937.

Mon Camarade

Pat' Soum et les Sportifs

Mes chers Camarades,

Ceux de vous qui lisent ma Petite Correspondance voient combien je reçois de lettres toutes les semaines et j'ai bien du mal à y répondre, quand bien même ce ne serait que quelques mots dans le journal, car avec le club et l'école, j'ai beaucoup d'occupations. Surtout que je n'écris pas très vite et puis que quand je ne veux pas faire de fautes d'orthographe je suis obligé de chercher des tas de mots dans le dictionnaire, ce qui me perd beaucoup de temps.

Je reçois donc des tas et des tas de lettres, et dans presque toutes il n'y a rien d'autre que des grands et gros compliments pour le journal. C'est à croire qu'il est parfait, ce journal. Mais je sais très bien que ce n'est pas vrai. Aussi j'ai été très content de recevoir une lettre de A. M..., Paris (18e), *qui ne me dit ni son âge ni son adresse, ni son nom en entier. Cette lettre, il me demande de la reproduire ici et je m'empresse de le faire.*

Cher Janot,

Comme on peut apporter sa critique à *Mon Camarade*, j'apporte la mienne. Je le lisais déjà quand il paraissait tous les mois. Il a fait un grand effort depuis et je le lis toujours.

Pourtant, j'ai un reproche à lui faire. Il y a trop d'histoires mystérieuses de gangsters, de bandits. Elles sont passionnantes, en effet, mais ce n'est pas une éducation pour les enfants d'ouvriers et ce n'est pas avec ces histoires qu'on les prépare à être de bons prolétaires. Une histoire seulement suffirait pour satisfaire le goût de ceux qui les aiment.

Mais je n'ai pas rien que des reproches à faire au journal. La page choisie, la tienne, celle de Janot, la page de Bour me plaisent beaucoup; la page choisie, surtout, quand on raconte la vie des grands compositeurs ou écrivains, car j'aime beaucoup la belle musique et les bons livres.

Je vous proposerais, quand l'histoire de *L'Ile au Trésor* sera terminée, de mettre les extraits de *Jean Christophe*, qui peuvent être utiles pour les enfants ou, simplement, d'autres extraits de bons livres et aussi, de temps en temps, des mouvements de gymnastique.

Mais ne croyez pas que parce que j'ai fait un reproche à *Mon Camarade* je lui fais du tort, au contraire. Je lui souhaite encore des milliers de lecteurs et une très longue vie.

Cette lettre-là, je l'ai montrée à mon club et aussi à la Rédaction du journal, et voilà ce que je peux lui répondre.

Mon Camarade *est fait pour le plus grand nombre de lecteurs possible. Plus il y en aura et mieux ce sera. Il faut qu'il soit lu par tous les enfants de tous les genres et dans tous les coins de la France. Il faut qu'il réunisse tous les enfants. Il faut qu'il plaise à tout le monde.*

Le meilleur moyen pour un journal de savoir s'il plaît à tout le monde, c'est de demander à ses lecteurs s'ils ont des compliments et des critiques à faire. S'ils trouvent qu'une chose est bien, il faut la continuer. S'ils trouvent qu'elle est mal, il faut l'arrêter.

Les vacances dernières, avant que Mon Camarade *ne paraisse toutes les semaines, nous avons demandé à nos lecteurs et à nos lectrices ce qui leur plaisait et ce qui leur déplaisait dans le journal, et surtout ce qu'ils voulaient y voir en plus.*

Presque tous ont répondu que ce qu'ils préféraient c'étaient les romans d'aventures et que ce qu'ils voulaient voir en plus, c'étaient des aventures... Aussi quand on a fait Mon Camarade *toutes les semaines pour faire ce qu'on nous demandait, on s'est mis à publier davantage encore d'histoires d'aventures. Mais nous ne publions pas n'importe quel roman d'aventures.* L'Ile au Trésor, *c'est — à ce qu'on m'a dit — un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. Ça a beau parler de corsaires, ce n'est pas du tout un roman dans le genre de ceux que publie* Le Petit coupeur de Têtes, illustré et hebdomadaire, *ou toute autre espèce de journaux que je sais bien que tous les lecteurs de* Mon Camarade *lisent en même temps que leur journal favori.*

Pour remplacer L'Ile au Trésor, *on publie maintenant* Alice au Pays des merveilles *(des morceaux choisis), et c'est aussi un livre qui est connu dans le monde entier comme un des plus beaux livres qu'on aie jamais écrit pour les enfants. Et après, va commencer un roman de René Lelu, qui est l'un des meilleurs jeunes romanciers de maintenant (on me l'a dit et je le crois) et qui a écrit, pour* Mon Camarade, *un roman qui n'est pas seulement un roman d'aventures, mais aussi un roman très instructif et qui apprendra des tas de choses à beaucoup de mes petits camarades et à moi-même.*

Et le Trèfle noir, — *autrefois* Le Serpent à plumes, — *est-ce que vous croyez aussi que c'est un roman d'aventures comme tous les autres et qu'il n'a pas, lui aussi, son petit côté instructif ?*

Mais est-ce que si, dans la fable du Corbeau et du Renard, *l'on supprime la moralité : «* Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute *», tout le monde ne comprend tout de même pas cette fameuse leçon qui « vaut bien un fromage sans doute ». On peut instruire en amusant. C'est ce que veut faire* Mon Camarade, *même et surtout dans ses histoires d'aventures.*

Ce qui est vrai pour Le Trèfle noir *est vrai aussi pour toutes les histoires en images que publie le journal. Moi je pense qu'elles ont, sous un dehors amusant (qui vaut au journal, toutes les semaines, des compliments par douzaines), un vrai sens éducatif.*

Mais peut-être qu'il y a beaucoup de lecteurs qui ne sont pas de mon avis et qui sont, au contraire, de l'avis de A. M..., du 18e. *Sa lettre est, jusqu'ici, pourtant la seule de mon courrier.*

Mais si des lecteurs veulent que nous publiions beaucoup plus de pages choisies et de récits scientifiques, et par exemple aussi une Histoire de France en images, *qu'ils m'écrivent vite et que beaucoup m'écrivent.*

Moi je ne demande qu'une chose, c'est de recevoir beaucoup de lettres de jeunes camarades qui diront : « Nous voulons moins d'aventures et plus d'histoires éducatives », et aussitôt on changera le journal dans ce sens si la majorité des lecteurs en a décidé ainsi. Car votre *journal n'est pas un journal comme les autres, mais le journal de tous les enfants de France.*

Je suis votre petit camarade, JANOT,

enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

P.-S. — *On m'a un peu aidé à la rédaction pour faire cette lettre. Et puis on me dit aussi une bonne nouvelle :* Mon Camarade *aura bientôt un plus grand format et les histoires en images auront une couleur de plus.*

(Voir le courrier de Janot en page 11.)

Un nouveau timbre colonial français

A l'occasion de l'Exposition internationale, la France annonce l'émission d'une série de timbres pour les colonies qui comportera six valeurs, toutes d'un modèle différent. Vous voyez ci-contre le 1 fr. 50. Cette série existera pour toutes les colonies, Afrique Equatoriale, Cameroun, Côte d'Ivoire, Dahomey, Madagascar, Guinée, Indochine, etc., soit en tout vingt et une séries différentes puisque toutes porteront le nom de leur pays d'origine.

Le portrait du grand sorcier

Encore un autre timbre colonial, celui-ci provient du Congo belge et fait partie d'une très importante série, émise en 1931-1932 et qui a encore cours. Ci-contre, nous voyons le timbre de 10 francs, rouge-orangé qui représente un sorcier nègre. Toute la série était consacrée à la vie des indigènes et comportait seize vignettes différentes.

521 timbres en 4 ans

Les philatélistes se sont amusés à compter combien il y avait eu de timbres émis par les pays d'Europe et leurs colonies en quatre ans, d'octobre 1932 à octobre 1936. Ils sont arrivés au chiffre respectable de 2.484 modèles différents. Mais ce qui est plus curieux, c'est que l'Italie à elle seule figure dans ce total pour 521 modèles, en y comprenant les timbres des colonies italiennes. Vous voyez ci-contre un très sympathique dromadaire qui orne fort gracieusement un des timbres les plus récents de l'Erythrée, colonie italienne d'Afrique. Il date de 1933 et existait en 2 centimes bleu ou 10 centimes brun.

Le balai

par

HERMINIA ZUR MUHLEN

Un vieux magicien, qui vivait dans une grande forêt, avait coutume d'aller de temps en temps au village pour y observer les hommes et leurs faits et gestes, pour aider les bons et punir les méchants. Un jour, c'était au plus fort de l'hiver, il se rendait au village. Il avait gelé très fort pendant la nuit, la route était couverte de verglas, le vieux magicien glissa, tomba et se foula le pied. Sa main lâcha la canne sur laquelle il s'appuyait et qui, sur le verglas, glissa si loin que le magicien ne pouvait plus la rattraper. Et le pauvre vieux restait là, gémissant et ne pouvant bouger.

Le soir vint, les ténèbres commençaient à descendre sur les maisons et la route était déserte.

Le magicien était gelé sur la terre glacée et regardait de tous côtés avec anxiété si personne ne venait à son secours.

Enfin, il entendit dans le lointain craquer la neige, et bientôt trois jeunes gens approchèrent.

En tête marchait, en veston de velours et chaud manteau de fourrure, une canne à pomme d'argent à la main, Melchior, le fils du plus riche paysan des environs. Après lui venait, menu et frileux, Franz, le fils du maître d'école, et le troisième marchant péniblement, fatigué par son travail, Charles, qui n'avait ni père ni mère et était un pauvre journalier.

Quand Melchior aperçut le magicien gisant à terre, il éclata de rire et s'écria, railleur :

— Contre le verglas, il n'y a donc pas d'enchantement? Reste là, vieux fou. Quand mon père eut un procès avec son serviteur, tu as déposé contre lui. Aujourd'hui, je rends la monnaie de ta pièce.

Et il riait tellement que son ventre tressautait.

Franz, lui, poussa un profond soupir et gémit d'une voix plaintive :

— O cher vieillard! Comme tu dois souffrir du froid! Que les habitants du village sont cruels de ne pas jeter de la cendre sur la route, car de tels accidents n'arriveraient pas. Et ce malheureux a perdu aussi sa canne.

Il se baissa, ramassa la canne et la remit dans la main du magicien. Puis il s'éloigna un peu, regarda le vieillard avec pitié et tristesse et poussa un profond soupir.

Mais Charles, sans dire un mot, releva le magicien et dit ensuite :

— Je vais te reconduire chez toi, vieillard, car tu ne peux y aller tout seul.

Et il conduisit jusqu'à sa cabane le magicien qui boitait.

Le lendemain, on vit venir dans le village la fille du magicien qui cherchait les trois jeunes gens; à chacun d'eux elle apportait quelque chose.

A Melchior, elle donna une pièce d'or.

— Voici ce que mon père t'envoie en remerciement de tes mauvaises paroles.

Le fils du riche paysan se mit à rire, très heureux d'avoir une pièce d'or. Puis, il se dit : « Si le vieux fou, à moi qui me suis moqué de lui, m'envoie une pièce d'or, combien donc en a-t-il donné à Franz qui lui a rendu sa canne et surtout à Charles qui l'a reconduit chez lui? »

Et sa joie d'avoir une pièce d'or s'éteignit. Chaque fois qu'il la regardait, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Je n'en ai qu'une, j'en aurais pu avoir dix, vingt, cent, mille. »

Franz reçut de la fille du magicien une plume à écrire.

— Voici ce que mon père t'envoie en remerciement de ta pitié!

Le fils de l'instituteur regarda, surpris, cette plume, mais comme il était un garçon modeste, qui n'attendait aucune récompense, il remercia poliment et adapta la plume à un porte-plume.

Charles reçut de la fille du magicien un grand balai.

— Voici ce que mon père t'envoie en remerciement de ton aide...

Le magicien était un grand et puissant magicien, et il accordait à ses dons une puissance magique. C'est ce que les trois jeunes gens purent bientôt expérimenter.

Chaque fois que Melchior regardait l'or, dans son cœur une voix criait : « Plus d'or, je veux encore plus d'or. Tout le reste m'est égal, je ne veux que de l'or, de l'or! » Et, quand le vieux paysan mourut et que Melchior eut hérité de la ferme, il ne songea qu'à amasser de l'or, toujours plus d'or. Il payait à ses serviteurs des salaires de famine et les forçait à peiner comme de vraies brutes, il frustrait les veuves et les orphelins, achetait la récolte en herbe. De plus en plus grande devenait sa propriété, de plus en plus nombreux étaient ses vaches et ses chevaux, mais il ne connaissait ni joie ni repos, il voulait de l'or, toujours plus d'or.

Finalement, il entendit parler d'un pays, loin dans le Nord, où l'on trouvait de l'or dans la terre. Alors, nuit et jour il rêvait de ce pays merveilleux, voyait devant lui l'or que vomissait la terre, de l'or, tant d'or que ses coffres et ses armoires n'en pouvaient plus tenir. Il vendit sa ferme, partit dans le Nord et devint chercheur d'or. Mais, il n'eut pas de chance. Le camarade avec qui il habitait trouvait de l'or dans la terre, Melchior n'y trouvait que de la pierre.

Une nuit, il chercha à voler de l'or à son camarade. Celui-ci s'éveilla, les deux hommes engagèrent une lutte et quand Melchior tira un couteau pour poignarder son camarade, celui-ci le frappa sur la tête avec un lingot d'or et Melchior tomba mort.

Franz eut une autre destinée. Il alla à la ville pour y étudier; il emporta la plume du magicien, car elle ne lui avait pas encore servi et Franz était forcé d'être très économe parce qu'il était pauvre. Un jour, il prit la plume et voulut écrire ses devoirs. Mais au lieu de chiffres, ce fut des mots qui vinrent et la plume écrivit, écrivit. Elle écrivit des pages entières, et quand elle s'arrêta et que Franz voulut lire ce qu'elle avait écrit, c'était un poème d'une beauté incomparable sur les souffrances des pauvres et la méchanceté des riches. Un journal imprima ce poème et c'est ainsi que Franz devint un poète.

Pendant des années et des années, il plaignit dans ses vers les souffrances des pauvres et exhorta les riches à s'améliorer. Mais les souffrances des pauvres restaient les mêmes et les riches ne s'amélioraient point. Jusqu'à ce qu'un jour, enfin, les pauvres se décidèrent à y mettre ordre, mais alors il ne s'agissait plus d'écrire de belles paroles ni de plaindre, mais d'agir. Et le pauvre Franz qui, de sa vie, n'avait su qu'écrire et soupirer, ne savait rien faire d'autre. Il saisit sa plume enchantée et écrivit, pour se donner du courage, le mot « action ». Mais la plume se brisa. Et Franz se mit à pleurer et s'enfuit sur une haute montagne où il finit sa vie en ermite.

Restent Charles et l'étrange cadeau du magicien, le balai.

C'était un extraordinaire balai. Dès que dans le voisinage quelque chose d'injuste se produisait, il se mettait à murmurer : « Balaie! balaie! »

Charles entendait ces mots fort souvent, et il se mit à réfléchir. Il observa le monde et il vit combien de choses devraient être balayées, combien d'hommes qui, dans l'oisiveté, vivent du travail des autres, ne sont autre chose qu'ordures et immondices. Et alors, de temps en temps, il prenait le balai, le tenait ferme en sa main et jurait qu'il n'aurait de cesse tant qu'il ne serait pas intervenu pour donner un bon coup de balai. Entre temps, il quitta le village, parcourut comme ouvrier un grand nombre de pays et partout le balai trouva l'occasion de murmurer ses paroles.

Bientôt il s'accoutuma à répéter à ses camarades le mot du balai et ceux-ci reconnurent aussi que le balai avait raison, qu'il fallait suivre son conseil.

Et, à leur tour, ils propagèrent le mot parmi leurs camarades, qui, aussi, le répétaient, en sorte que bientôt il se répercuta dans le monde entier.

Dans un des pays, ils réussirent à balayer toute l'injustice et toute l'ordure, à créer un nouveau monde bien propre et Charles était de la partie.

Deux bons frères :

Vous avez tous entendu parler du magnifique cross de l' « Humanité » couru à La Courneuve le 14 février. Peut-être même y avez-vous assisté. En tout cas, la partie essentielle, le critérium des As, réservé aux meilleurs coureurs, donna lieu à un fait bien amusant. Les places de premier et de second revinrent aux deux frères, les Russes Georges et Séraphin Znamensky. L'épreuve groupait de nombreux concurrents et pourtant, d'un bout à l'autre, les deux frères tinrent la tête et ne se quittèrent pas et, jusqu'aux derniers mètres, il fut difficile de savoir lequel des deux gagnerait, puisque Séraphin ne dépassa Georges que de deux ou trois mètres sur la ligne d'arrivée.

Un record peu banal :

Les champions de boxe n'ont pas pour habitude de battre des records, tout ce qu'on leur demande en général, c'est de battre leur adversaire et ce n'est pas toujours facile. Pourtant le jeune boxeur anglais, Peter Kane, vient d'établir un record qui n'est peut-être pas prêt d'être battu. Il était monté sur le ring pour un combat à neuf heures moins le quart et au moment où neuf heures sonnaient, il avait déjà eu le temps de mettre knock-out son adversaire, de prendre une douche, de se rhabiller et de revenir s'asseoir dans la salle pour assister au combat qui se déroulait. On ne peut guère aller plus vite...

Nouveau record olympique

Les jeux olympiques de Berlin n'ont pas fini de faire parler d'eux. En effet, on annonce qu'on verra prochainement le film qui a été tourné pendant les Jeux. Et cela n'a pas été un petit travail que de faire ce film. Vous savez qu'en général, un film représente environ 12 à 1.500 mètres de pellicule et qu'on en tourne davantage pour pouvoir supprimer ce qui n'est pas réussi. Eh bien, le film tourné pendant toute la durée des Jeux, et relatant aussi bien la vie des sportifs au village olympique que les grandes épreuves, représente 400.000 mètres de pellicule, c'est-à-dire 400 kilomètres. Pour le présenter d'un bout à l'autre sans coupures, il faudrait environ trois cents heures, c'est-à-dire plus de douze jours, sans s'arrêter ni jour ni nuit. Heureusement, rassurez-vous, on en fera deux films et on en coupera presque tout pour que ces films aient une durée normale.

Un stade de 94.000 places ne suffit plus.

On se souvient que pour les Jeux Olympiques on avait édifié à Berlin un stade géant de 94.000 places. On craignait beaucoup que, en dehors des Jeux, ce stade ne puisse être utilisé. Et voici que ces craintes se montrent injustifiées puisque lors du match de football Italie-Allemagne, toutes les places étaient louées avant la séance et on a dû refuser beaucoup de monde. Sport ou politique ?

***

On annonce que le champion du monde de pelote basque, Urruti, a été pressenti par les dirigeants du tennis français pour s'entraîner à ce sport et que ses premiers essais ont été pleins de promesses.

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne.

L'ACTION SE PASSE EN JUILLET 1936. TOTO ET TOUTOUNE MÊLÉS AUX TROUPES GOUVERNEMENTALES ET ENVOYÉS EN ÉCLAIREURS SONT SURPRIS PAR LES REBELLES.

Et VENTURA devant les officiers soupçonneux déploie une carte de l'île et leur donne des renseignements faux, bien entendu, sur le débarquement des gouvernementaux

Pendant ce temps Toto et Toutoune sont inquiets sur le sort de Ventura qui ne reparait pas

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, quatorze ans, poursuivi par Matchoukine et par Zoria, deux membres de la mystérieuse bande du* Trèfle noir, *a pu s'échapper grâce à l'intervention d'un de ses meilleurs amis, le colosse Jambe-de-Bœuf, et ils ont réussi à faire prisonnier l'un des bandits : Zoria. De leur côté Louise Lacombe et Fil-de-Fer recherchaient Pierrot.*

Chapitre XXXIII

Salle a manger Henri II

La grand'mère de Louise Lacombe occupait, avec son petit-fils Bobby, un petit appartement de la rue Charles-Gevelot, au Bas-Meudon, tout près du pont de Billancourt. Elle habitait au sixième étage d'une maison neuve, mais son mobilier un peu suranné et les papiers peints d'un goût désuet auraient pu faire croire qu'elle logeait depuis trente ou quarante ans déjà dans une vieille maison des faubourgs.

L'appartement était composé de deux pièces et d'une cuisine. La grand'mère et Bobby couchaient dans la même chambre et ils prenaient leurs repas sur une table de la petite cuisine. Cependant, la troisième pièce était meublée comme une salle à manger, mais cette pièce ne servait que dans les grandes occasions.

Les murs étaient recouverts d'un papier gris sombre tirant sur le vert bronze, où se détachaient des fleurs de lys dorées et des lions héraldiques d'un brun presque noir, qui jetaient en avant une langue aussi grande que leur corps. Le panneau principal était occupé par un agrandissement photographique représentant le grand-père Lacombe et la grand'mère Lacombe le jour de leur mariage, aux environs de 1895. Ce chef-d'œuvre de l'art photographique était discrètement colorié en rose et en bleu pâle, et il était entouré d'un cadre de hêtre clair le long duquel courait une guirlande dorée de style Louis XV.

De part et d'autre de ce portrait étaient accrochés des bas-reliefs en plâtre patiné représentant une rixe au cabaret sous le règne de Louis XIII. Le mobilier de la salle à manger, lui, était d'un style qui oscillait entre le Henri II et la Renaissance. Le grand orgueil de Mme Lacombe était un buffet compliqué, à colonnes torses, à fenêtre garnie de vitraux vert et rouge sertis de plomb aux panneaux où s'emmêlaient les chimères, les rinceaux, ainsi qu'une dame de cour et un seigneur vêtus l'un et l'autre de costumes du xve siècle. Les six chaises de la salle à manger où se combinaient les colonnettes et le cuir frappé, avaient des dossiers surmontés de deux têtes de lion.

C'est sur une de ces chaises, le soir de l'incendie de l'île Saint-Germain, qu'affalé au pied du portrait du couple Lacombe le jour de leurs noces, un grand jeune homme sanglotait à perdre haleine. Jambe-de-Bœuf était debout près de lui. Assis à la table de la salle à manger sur laquelle avait été posée une toile cirée représentant une course de taureaux, Pierrot soufflait sur un bol de bouillon chaud que venait de lui servir la grand'mère Lacombe avant de se retirer discrètement dans sa chambre, où Bobby dormait à poings fermés, malgré le bruit.

— Il faut le laisser pleurer, dit Jambe-de-Bœuf. Cela lui détendra les nerfs. Nous parlerons ensuite.

Zoria pleurait en effet comme un enfant... Accablé comme il l'était, le membre de la mystérieuse bande des Trèfles ne paraissait pas bien redoutable.

Pendant quelques minutes le silence régna dans la salle à manger. Les sanglots de Zoria s'apaisaient peu à peu. On entendait à travers la cloison la respiration régulière du petit Bobby. Pierrot buvait à petites gorgées le bouillon brûlant.

Soudain calmé, Zoria releva la tête et dit d'une voix sourde :

Louise se précipita avec joie dans les bras de Jambe-de-Bœuf.

— Je désirerais savoir si vous avez quelque renseignement sur l'assassin de cette femme qui se faisait appeler Evangélina Bibliovna.

Ce fut Pierrot qui répondit.

— Vous savez que Fil-de-Fer a été accusé du meurtre de cette vieille dame qui habitait à Clamart une villa voisine de la nôtre et qu'on appelait, dans le quartier, la Comtesse. Mais par bonheur, la nuit du crime, Fil-de-Fer avait couché chez des amis, chez les Rousseau, dans un cabinet noir d'où il lui était impossible de sortir sans être vu et cette circonstance l'a innocenté de la façon la plus certaine...

— Je vous demande pardon de vous interrompre, fit Zoria. Je ne doute pas de l'innocence de votre ami. J'en suis persuadé depuis le jour du crime. Les journaux le prouvaient clairement. Mais ce que je voudrais savoir, c'est si vous soupçonnez quelqu'un.

— Tu n'as rien à lui dire, à ce bandit, coupa Jambe-de-Bœuf. C'est nous qui devons l'interroger, pas lui! Et d'abord pourquoi t'intéresses-tu tant à l'assassinat de cette Mme Bibliovna?

Le jeune Russe avait blêmi. Ce fut d'une voix presque imperceptible qu'il articula :

— Cette dame était ma... mère.

Il se cacha la tête dans les mains. Puis relevant le front, il commença à parler, ses yeux bleus fixant obstinément l'un des lions du papier peint...

— On l'appelait la comtesse... On l'appelait aussi Evangélina Bibliovna... Rien de tout cela n'était son nom. Elle s'appelait Kaminski-Souvorine, la princesse Kaminski-Souvorine. Elle m'a souvent raconté notre histoire. Mon père, dont je n'ai pas gardé le souvenir, était général. Il avait une position très en vue à la cour du tsar Nicolas II. Ma famille avait deux ou trois châteaux (je ne sais plus bien le nombre), et deux magnifiques maisons, l'une à Saint-Pétersbourg, l'autre à Moscou. Ma mère avait des robes, des bijoux splendides. Un petit cousin du tsar était amoureux d'elle... Et puis, la révolution de 1917 est arrivée. Mon père et ma mère se sont réfugiés dans un château qu'ils avaient du côté de l'Oural. C'est là que mon père est mort du typhus. J'avais seulement dix-huit mois, à ce moment-là...

Le récit impatientait Jambe-de-Bœuf qui voulut interrompre le jeune Russe, mais Pierrot l'en empêcha.

« ...Après la mort de mon père, ma mère a rassemblé ce qu'elle avait de plus précieux et elle est partie vers la Sibérie. Là-bas, elle a pu rejoindre les armées blanches, celles du général Koltchak. Après leur défaite définitive, nous nous sommes réfugiés en Mandchourie, à Kharbine, où nous sommes restés jusqu'au moment où j'ai eu dix ans. Ma mère était déjà un peu excentrique, à ce moment-là. Elle était toujours habillée dans ses vieilles robes d'avant la guerre. Elle parlait du bonheur que lui avaient enlevé les révolutionnaires. Elle jurait qu'elle se vengerait, qu'elle trouverait le moyen de faire tuer des centaines de milliers de ces canailles. Une de ses meilleures amies, la comtesse Marlova, avait beaucoup connu l'impératrice et le moine Raspoutine. Ma mère me confia un soir... je n'étais pourtant qu'un enfant, qu'elle faisait partie d'une organisation noire qui saurait rétablir un jour prochain l'impératrice Olga sur le trône de toutes les Russies. Car la fille du tsar n'était pas morte, elle se cachait, quelque part, en Amérique...

Aux mots *organisation noire*, Jambe-de-Bœuf, qui tapotait avec impatience sur le rebord de la table, avait dressé l'oreille.

« Cette organisation, m'expliquait ma mère, n'était pas née d'hier. Autrefois, elle avait pris naissance chez ceux qu'on appelait *les Cents Noirs*, et qui sous le tsar étaient, paraît-il, particulièrement durs et féroces. Quelques-uns d'entre eux, qui connaissaient bien Raspoutine, avaient fondé cette *organisation noire*. La mort du *Saint Homme*, puis la révolution dispersèrent pour quelques années le groupement secret, mais à Kharbine où se trouvaient des émigrés russes par dizaines de mille, l'organisation était sortie de ses cendres. Au début, elle s'appelait *La dame de Pique*. Et puis ensuite, elle a pris un autre nom, celui de...

Zoria s'arrêta court. Il semblait qu'il venait de toucher un domaine interdit, qu'il allait prononcer un nom qu'il y avait danger mortel à faire connaître...

Arrêtant d'un geste Jambe-de-Bœuf qui se préparait à faire subir au jeune Russe un interrogatoire en règle, Pierrot demanda doucement :

— C'est donc quand vous aviez dix ans que votre mère et vous avez quitté Kharbine pour la France ?

— Non, pas tout de suite pour la France. Le paquebot que nous avons pris nous a menés au Japon où nous avons passé six mois. Puis nous sommes allés en Allemagne où nous avons vécu plusieurs années. Ma mère continuait de fréquenter les mêmes gens qu'autrefois. Elle me parlait encore souvent de cette association. C'est au moment où nous sommes arrivés en Allemagne qu'elle a pris le nom d'Evangelina Bibliovna. Mais dites-moi, que savez-vous sur sa mort, je vous en supplie ?...

Chapitre XXXIV

Ou Louise retrouve Jambe-de Bœuf

Pierrot allait répondre lorsqu'on sonna à la porte d'entrée. Le jeune garçon se levait, se préparait à ouvrir.

— Tu n'es pas fou ? lui dit Jambe-de-Bœuf. Tu oublies que la police te recherche. Et que je suis accusé du meurtre de ce pauvre Raymond Lacombe ?... C'est la grand'mère qui doit aller ouvrir...

Mme Lacombe s'était déjà levée. Elle entra dans la salle à manger en pantoufles, en jupon et en camisole de nuit. C'était une petite vieille aux bandeaux blancs, à l'œil bleu clair très vif derrière des lunettes d'acier.

— Mettez-vous dans la cuisine, mes enfants, dit-elle, je vais aller ouvrir.

Un second coup de sonnette, plus long, plus impatient, avait retenti. Jambe-de-Bœuf sortit de sa poche le revolver silencieux qui avait été celui de Matchoukine et le braqua sur Zoria.

— Suis-nous, et pas un cri... Sinon...

— Ne craignez rien, répliqua le grand garçon blond. Je ne vous veux pas de mal, au contraire... Si vous saviez...

Pierrot avait suivi Jambe-de-Bœuf et son prisonnier dans la cuisine, petite, mais bien rangée et tenue avec une méticuleuse propreté. Au mur, des casseroles de cuivre d'un modèle ancien brillaient comme des miroirs.

Ils entendirent les pas menus de Mme Lacombe qui traversait la salle à manger. On sonnait maintenant sans arrêt. La porte s'ouvrit bientôt et l'on entendit deux voix, une voix d'homme, une voix de femme...

— Louise! c'est la voix de Louise! s'écria Jambe-de-Bœuf... Et oubliant tout, laissant là Pierrot et son prisonnier, il se précipita dans la salle à manger.

Louise était bien là, entre sa grand'mère et Fil-de-Fer. D'un même geste, les deux fiancés se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et leur étreinte

silencieuse dura longtemps. La grand'-mère, qui avait l'émotion facile, avait sorti un mouchoir et pleurait.

— Jambe-de-Bœuf, mon petit Jambe-de-Bœuf. Vivant! tu es vivant! répétait Louise d'une voix pleine de bonheur.

— Si je suis vivant, tu le vois bien, répondait doucement le colosse qui berçait comme un enfant, dans ses bras musclés, sa brune petite fiancée... Mais je ne suis pas la seule *surprise* qui se trouve dans l'appartement... Va donc voir, Fil-de-Fer, Pierrot est dans la cuisine...

Louise et le Parisien poussèrent des exclamations de joie quand ils virent Pierrot sortir de la cuisine. La joie régna pendant plusieurs minutes dans le petit appartement. La grand'mère s'était déjà retirée...

— Viens donc avec moi dans la cuisine, souffla à mi-voix Pierrot à l'oreille de Fil-de-Fer, j'ai quelque chose à te montrer...

« Et comme ça nous laisserons Jambe-de-Bœuf et Louise un instant seuls. Je crois qu'ils en ont envie. Après une telle séparation, et toutes ces choses qui se sont passées. »

Jambe-de-Bœuf regardait avec extase les yeux noirs de Louise Lacombe, qui s'étaient fixés avec un égal ravissement dans les yeux bleus du colosse. Rien au monde n'existait plus pour les fiancés, en dehors d'eux-mêmes...

Zoria était assis sur une des chaises de cuisine, et un coude sur la table il regardait vaguement sa propre image reflétée par l'une des casseroles de cuivre.

— Monsieur, qui est notre prisonnier, dit Pierrot, est le fils de la comtesse. Il voudrait savoir si nous avons quelque soupçon sur la personnalité de son assassin. Et toi mieux que personne...

Après une interrogation muette adressée à Pierrot, Fil-de-Fer fut mis en confiance. Zoria fixait maintenant avec une attention passionnée le Parisien...

— Je n'ai vu votre mère vivante que deux fois, la veille et l'avant-veille de sa mort. L'avant-veille, nous avions un renseignement à lui demander, Pierrot et moi. Nous avons frappé à la villa Nitchevo. La « comtesse » n'a fait qu'entre-bâiller une porte retenue par une chaîne de sûreté et elle ne nous a dit que quelques mots avant de s'enfermer à nouveau. Le lendemain soir elle m'a abordé, assez tard dans la soirée, rue de la Plâtrière. Elle m'a dit de ne pas coucher chez moi, ce soir, que le *Trèfle Noir* me tuerait... Elle m'a dit aussi de rester tranquille, de ne pas continuer la lutte. Elle m'a dit son véritable nom...

— Et quel est-il ce nom? demanda Zoria avec inquiétude.

Fil-de-Fer fit un effort de mémoire.

— Canine... Kaminof... Ah! j'y suis, Kaminski Souvorine. Elle était princesse m'a-t-elle dit...

— Je suis maintenant certain que vous avez parlé avec ma pauvre mère, fit Zoria... Elle seule a pu vous dire son vrai nom, que la police même n'a pu découvrir et que tout le monde ignorait à Paris, sauf moi... Mais qui l'a tuée? Pensez-vous?

— Le *Trèfle Noir* a tué votre mère. Elle devait être surveillée par la bande et on l'a vue le soir où elle me mettait en garde. Un des bandits a dû entrer villa Alfred, s'apercevoir de mon absence, prendre une clef anglaise à mon nom, entrer ensuite dans la villa Nitchevo dont votre mère lui ouvrit la porte sans aucune difficulté, puisqu'elle reconnaissait un membre de la bande. Après avoir échangé quelques paroles avec elle, le bandit la tua avec la clef anglaise qu'il m'avait dérobée, pensant que je serais accusé du crime.

— Mais, interrompit Zoria, vous paraissez certain que ma mère faisait partie de cette bande du *Trèfle Noir*. Comment l'avez-vous appris?

— Je sais que votre mère ne s'est installée rue de la Plâtrière, en face de la villa Alfred que nous habitions à cette époque, que quelques semaines après notre arrivée, et qu'elle était spécialement chargée de notre surveillance. Elle nous écoutait jour et nuit, grâce à un microphone établi dans notre villa et elle faisait ensuite ses rapports à ses chefs par téléphone. Quelle autre preuve voulez-vous?...

— Vous ne faites que confirmer ce que je soupçonnais déjà, répliqua le jeune Russe. Depuis notre arrivée en France, il y a deux ans, ma mère s'était, tous les jours, montrée plus excentrique. Elle parlait d'un grand rôle qu'elle avait à jouer, de bandits dont l'association saurait délivrer le monde. Elle prétendait être sans argent. Je travaillais pour gagner ma vie. Je faisais toutes sortes de métiers. En dernier lieu, j'avais été employé dans une écurie de course, à Chantilly, mais j'avais perdu ma place. Avec le chômage, il m'était impossible de trouver du travail. Je ne passais pas comme ma mère mon temps à regretter le *bon temps* d'avant la guerre, que je n'avais jamais connu et que je ne connaîtrais jamais, mais je maudissais les temps présents... Je pensais, malgré moi, que si ma mère n'avait pas quitté la Russie, aujourd'hui j'aurais du travail là-bas... Un soir, comme j'avais été mis à la porte de mon hôtel depuis plusieurs jours et que je n'avais plus rien à manger, j'allais trouver ma mère pour lui demander de m'aider. Elle se préparait, me dit-elle, à habiter quelque part en banlieue, dans une très belle villa où je n'aurais jamais le droit d'aller la voir, à cause d'une mission très importante qu'elle allait remplir. Mais elle avait du travail pour moi, un travail de confiance. Un compatriote allait s'occuper de moi, un certain M. Sébastien. Vous le connaissez d'ailleurs, ce Sébastien. C'est lui qui m'accompagnait chez le collectionneur de soupières.

— Mais ce n'est pas son vrai nom, dit Pierrot. On l'appelait autrefois Matchoukine.

— Je ne l'ai jamais connu sous ce nom-là! dit Zoria.

(A suivre.)

Si vous avez aimé

" LE TRÈFLE NOIR "

vous lirez le grand roman de

R. DUCHATEAU

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

Les premières aventures de **Pierrot Lancry**

E. S. I. Un fort volume illustré **7 fr. 50**

Variétés

PROBLÈME

M. Poivrésel, l'épicier en gros, est bien ennuyé. Des cambrioleurs sont venus dans sa boutique et ont emporté la plupart des poids qui lui servaient à peser les marchandises qu'il vend au kilo à sa clientèle. Mais en examinant les poids qui lui restent il est rasséréné. Avec les quatre poids qui lui restent, il pourra encore peser toutes ses marchandises, kilo par kilo, de 1 à 40 kilos. Quels sont ces quatre poids ?

CHARADES

envoyées par Marie-Louise Allaire.

Mon premier est une note de musique,
Sur mon second je dors.
Mon troisième est un pronom possessif.
Et mon tout est un combattant républicain.

Mon premier est un prénom féminin.
Mon second est un cercle.
Et mon tout est une frêle fleur des prés.

CHARADES

envoyées par René Pochinot.

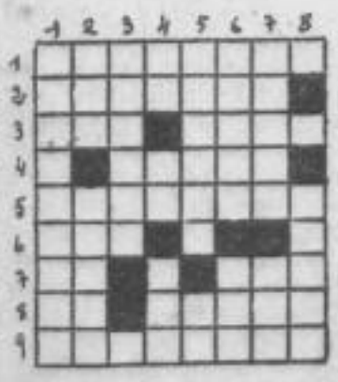
Mon premier est l'extrémité de la jambe.
Mon second est un mets succulent.
Mon troisième est le contraire de prompt
Et mon dernier est un vif éclat de voix
Mon tout est un héros du *Trèfle noir.*

Mon premier est un bel oiseau.
Mon second est un adjectif possessif.
Mon dernier est le contraire de court.
Tous les hommes portent mon tout.

Quelles sont les erreurs géographiques contenues dans cette carte ?

(Toutes les solutions en page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. — 1. Artiste. — 2. Graine dont on fait des bonbons et des liqueurs. — 3. Ole mâle. De très petite taille. — 4. Pronom. Prénom breton. — 5. S'amuse. Tous les enfants y vont. — 6. Qui va arriver prochainement. — 7. Ancien allemand. — 8. Contraire de sortie. — 9. Partie de charrue. Isolée.

Verticalement. — 1. Les plus grands nombres. — 2. Général. — 3. Titre anglais touché. — 4. Commune de banlieue de Paris. Trois lettres de triste. — 5. Allons. — 6. Non coupable. — 7. Petit âne. Petit ruisseau. — 8. Vient après le jour. Consonnes de « lutte ». Article étranger. — 9. N'avoue pas. Venue au monde.

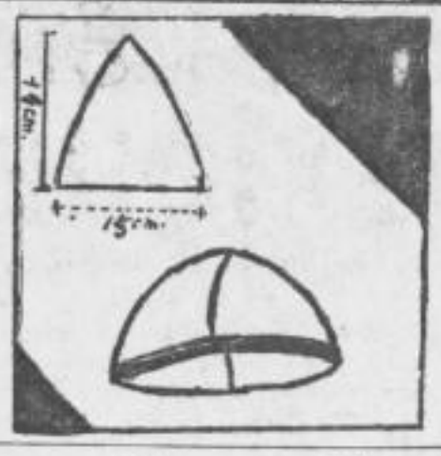
SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 68

Horizontalement. — 1. Marinier. — 2. Edition. — 3. No. — 4. Applaudi. — 5. Gt. Net. — 6. Ée. Epice. — 7. Reine. Tes. — 8. Es. Sues.

Verticalement. — 1. Ménagère. — 2. Adoptées. — 3. Ri. — 4. Italiens. — 5. Ni. — 6. Io. Unité. — 7. En. Décès. — 8. Cités.

LE COIN DES FILLETTES

Le bonnet à la mode



Naturellement vous voulez être à la dernière mode et porter un de ces bonnets, ou plutôt une de ces calottes que portent, paraît-il, les bergers suisses, mais que l'on voit aussi aux enfants de chœur. Or, il n'est rien de plus facile à faire, avec un peu de soin bien entendu. Il faut disposer d'une étoffe assez épaisse et c'est tout. Vous découpez quatre morceaux ayant la forme que vous voyez sur le dessin et mesurant 15 centimètres de large sur 14 centimètres de haut. Puis, vous les cousez très soigneusement pour que les coutures soient bien nettes. Il sera prudent de les bâtir avant, puis d'essayer la calotte pour voir si elle emboîte bien la tête. Quand les coutures sont faites, vous les repassez, puis vous bordez le bas d'une bande posée à cheval sur le bord. Si vous voulez, vous pouvez orner votre calotte de broderies faites avec une laine de couleur vive.

Les Conseils de Tante Camille

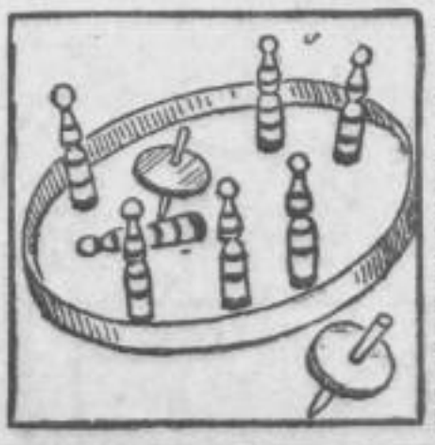
La cuisine de Toutoune. — *Suzanne Discours. Le flan : voici une recette demandée par une de mes nièces qui doit être sans doute déjà une cuisinière experte, car elle veut faire là un gâteau excellent, mais qui demande du soin. Elle prendra donc trois œufs entiers et trois cuillerées de sucre en poudre, elle mélangera et elle battra énergiquement, puis elle ajoutera un demi-litre de lait tiède parfumé d'un peu de vanille (ou de café ou de tout autre parfum). On a ainsi obtenu une crème assez liquide qu'on passe à travers une passoire fine. Il y a plusieurs façons de présenter le flan : on peut verser cette crème dans une pâte à tarte ordinaire et faire cuire au four, ou bien remplacer la tarte par un simple plat à gratin, ou enfin, faire un flan renversé : il faut alors enduire un moule de caramel (c'est-à-dire, faire fondre quelques morceaux de sucre avec très peu d'eau jusqu'à ce qu'ils soient fondus et qu'on ait un liquide brun que l'on verse dans le moule), y verser la crème et faire cuire une demi-heure au bain-marie.*

Pour enlever les taches d'huile. — *Votre maman est désolée, car elle a renversé de l'huile sur le tapis et on lui a dit que les taches d'huile partent très difficilement. Consolez-la et expliquez-lui comment il faut faire. Il faut acheter chez le marchand de couleurs un peu de plâtre très sec, l'écraser et le mettre sur la tache, puis laisser sécher et, au bout de deux jours, enlever le plâtre et en mettre du frais. Il faut recommencer ainsi plusieurs fois.*

Le déménagement

Voici un jeu auquel on peut aussi bien jouer dans une salle ou un préau qu'en plein air. Les joueurs se placent les uns derrière les autres en colonne en faisant autant de colonnes qu'il faut pour que chacune ne comprenne pas plus de six à huit joueurs. Dans le prolongement de chaque colonne, on trace, à une certaine distance, l'un derrière l'autre, deux cercles assez grands et dans chaque cercle on marque d'une croix trois endroits. Sur chaque croix d'un des cercles, on entasse des objets divers, pierres, bâtons, etc. Puis à un signal donné, le premier joueur de chaque colonne court vers le cercle où sont les objets, les prend et les transporte dans l'autre cercle. Quand ce premier déménagement est terminé, il revient rapidement à sa place et le second fait le déménagement en sens inverse.

La première colonne qui a terminé a gagné.



Construisons... un jeu de quilles perfectionné

Que de bonnes parties en perspective; pour cela, procurez-vous tout d'abord un petit jeu de quilles (vous en trouverez au bazar, pour quelques sous). Elles doivent avoir environ 10 centimètres de haut. Pour limiter le jeu, il vous faudra un couvercle de boîte à chapeau ou un cercle de petit fût. Enfin, un toton servira à culbuter les quilles. Celui que « Mon Camarade » vous a appris à fabriquer, il y a quelques semaines, ou un autre fait d'une rondelle de bois assez lourde, au centre de laquelle vous aurez planté un axe. Vous numéroterez chaque quille et après les avoir rangées en cercle, vous lâcherez le toton en lui imprimant un mouvement de rotation. Vous additionnerez les points des quilles culbutées. Celui qui en obtiendra le plus grand nombre, sera le gagnant.

Un vendeur trop aimable. — Une dame très difficile achète des mouchoirs dans un grand magasin. Tous lui semblent grossiers, il lui faut de la dentelle, des jours, de la batiste, etc. Le vendeur a déjà ouvert un grand nombre de boîtes, et il commence à être excédé. Et, à bout d'arguments, en présentant le dernier modèle, il lance à la dame : « Ces mouchoirs-là sont très fins, c'est tout à fait ce qu'il vous faut. Quand vous vous en servirez, vous croirez vous moucher dans vos doigts. »

o

M. Durand rencontre M. Dupont, son vieux camarade de collège qu'il n'a pas vu depuis dix ans. On se donne des nouvelles, on s'interroge. « Je me suis marié il y a un mois, dit Dupont, avec une femme charmante. — Ah! comment est-elle, blonde ou brune? — Pour l'instant, je l'ignore. — Comment, vous ne connaissez pas la couleur des cheveux de votre femme? — C'est que cet après-midi, elle est chez le coiffeur... alors vous comprenez... »

o

Toto et Toutoune sont des fervents du camping. Aujourd'hui dimanche, ils sortent de leur maison avec toutes sortes de victuailles : pain, saucisson, fruits, etc. Leur vieille concierge les arrête et leur demande : « Qu'est-ce que vous allez faire avec toutes ces provisions? — Du camping, m'ame Jeanjean; vous aimez ça? répond Toutoune. — J'sais pas, mes enfants, j'en ai jamais mangé. »

o

Il y a cheval et cheval. — Sur un chemin vicinal, en Auvergne, un automobiliste stoppe près d'un paysan qui revient de la foire avec un veau nouvellement acheté. « Combien de temps faut-il, mon brave, pour aller à Cucufa avec ma 25 chevaux? — Ben, moi, je mets quarante-cinq minutes avec mon cheval. Alors, vous n'avez qu'à diviser par 25! »

o

Idée d'enfant. — « Le chien a de belles dents blanches, admire le jeune Lulu, mais ça ne doit pas être commode de lui brosser les dents! — Mais on ne lave pas les dents de chien, elles sont blanches naturellement... — Ah! » Et après réflexion, Lulu ajoute : « Alors, à quoi ça sert les brosses de chiendent? »

o

Esprit d'à-propos. — Un professeur se promène avec ses élèves dans la campagne. Arrivé devant un ruisseau, il s'adresse à un des jeunes gens réputé pour sa paresse : « Vous voyez ce ruisseau, il n'est pas comme vous, il suit bien son cours, lui. — Oui... peut-être, mais ça ne l'amuse guère; vous entendez comme il murmure tout le temps? »

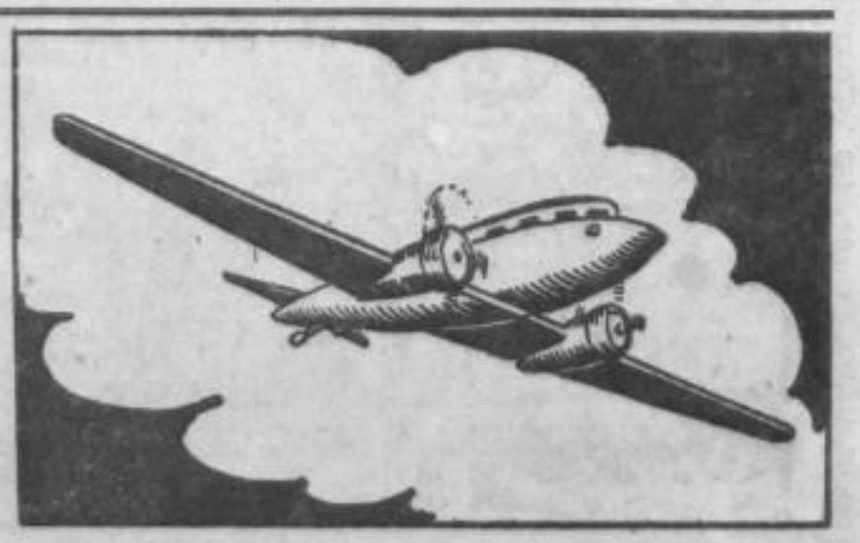
LES PETITS AVIATEURS

AVION DE TRANSPORT

Cet avion américain marque une étape dans l'histoire de l'aviation commerciale.

Appareil d'une finesse aérodynamique remarquable, train d'atterrissage entièrement escamotable; il est, de plus, muni de perfectionnements qui rendent le séjour à bord très agréable, cabine spacieuse munie d'une préparation insonore, afin d'éviter les bruits toujours excessifs des moteurs.

Sa vitesse de croisière excède 340 kilomètres-heure et son rayon d'action dépasse 2.000 kilomètres.



On assure que les oiseaux des bois ne chantent pas pendant plus de huit ou dix semaines par an.

o

En Amérique du Nord, on vient d'accorder un brevet d'invention à un ingénieur qui a découvert un procédé pour fabriquer des perles avec le cristallin des yeux de poisson. On dit que les perles ainsi obtenues se distinguent à peine des véritables perles.

o

On peut admirer, à Mexico (Mexique), une lampe d'argent massif, qui est si grande que trois hommes entrent à l'intérieur lorsqu'il faut la nettoyer!

o

Le battement du pouls de l'enfant est beaucoup plus rapide que celui de l'homme adulte. En effet, lorsqu'il naît, l'enfant a un pouls qui bat 130 fois environ à la minute. A trente ans, le pouls de l'homme ne bat plus que 70 fois.

o

Une dame anglaise observa, que si les moineaux ne chantaient pas, c'est parce qu'on ne leur avait pas appris. En trois semaines, par une méthode nouvelle, elle apprit à ses petits élèves à le faire. Elle les tint isolés dans une cage, auprès de laquelle il y avait un phonographe. Au début, la musique énervait les oiseaux, mais peu à peu ils essayèrent d'imiter la voix et, quelques jours après, ils chantaient comme des canaris.

o

La ville de Saint-Domingue, capitale de la République dominicaine (Antilles), prétend garder dans sa cathédrale les restes du grand navigateur que fut Christophe Colomb. Les Dominicains assurent que ceux qui furent transportés de la Havane à Séville (Espagne) ne sont pas authentiques. Où est la vérité? On ne le saura probablement jamais.

o

Jusqu'à trente ans, la force de l'homme croît, pour ensuite commencer à baisser. A 17 ans, un jeune homme peut soulever un poids de 280 livres; à 20 ans, un poids de 320 livres; à 30 ans, un poids de 356 livres en moyenne.

CONQUÉRANT du MEXIQUE

Le 1er février 1519, une flottille espagnole de onze petits vaisseaux quittait La Havane et faisait voile vers l'Ouest, vers le Mexique, ce pays sauvage qui, aux dires de certains marins qui y avaient accosté, possédait en quantité : *de l'or!*

Fernand Cortez dirigeait l'expédition. C'était un aventurier qui venait de faire faillite et dont Velasquez, gouverneur de Cuba, voulait se débarrasser. Cortez, homme obscur, aurait tous les risques de l'expédition, et Velasquez comptait recueillir la plus grande partie du butin, et toute la gloire...

Pour impressionner son équipage et les indigènes, Cortez arborait un splendide costume et un casque à panache de plumes (de nos jours encore, les Gœring, Mussolini, Carol de Roumanie, etc., se harnachent comme des chevaux d'enterrement de première classe!) Il avait sous ses ordres 633 hommes dont 100 marins, et avait placé dans les cales 16 chevaux, 4 canons et 13 fusils déjà démodés à l'époque.

Le débarquement eut lieu le 1er mars. On explora la côte. Il était difficile de joindre les indigènes. La première rencontre avec eux fut un peu brutale. Un détachement d'infanterie espagnole reculait devant une nuée d'Indiens que n'effrayaient pas les coups de feu pourtant si meurtriers et qui prenaient à pleines mains les lames des épées. Cortez dut lancer contre eux sa « cavalerie ». L'effet fut foudroyant. Jamais les Indiens n'avaient vu un cheval; ils s'imaginèrent que la bête et le cavalier ne faisaient qu'un : devant ces monstres ou ces démons inconnus, ils s'enfuirent.

Cortez n'oublia pas la leçon et triompha des Indiens plus par la ruse que par la force. Ce fut un metteur en scène plein d'inventions. Comme il recevait une délégation de *caciques* (chefs indiens) et qu'il voulait en obtenir des présents, de l'aide, des renseignements, etc., il avait au préalable placé près d'eux un canon chargé de poudre et un cheval attaché à un piquet. Il laissa entendre aux Indiens que le canon aussi bien que le cheval prenaient part à l'entretien et sauraient, le cas échéant, manifester leur colère. Au moment voulu, on piqua les jambes du cheval, on alluma la poudre. Le cheval hennit et piaffa, un boulet sortit du canon dans un fracas épouvantable. Les chefs, terrifiés devant la colère des monstres, accordèrent tout ce qu'on leur demanda.

Petit à petit, sur cet immense territoire, peuplé de millions d'hommes, le débarquement des Espagnols prit figure de légende terrible. Le principal chef indien, Montezuma, voulut savoir à quoi s'en tenir, et, de Mexico, expédia vers les nouveaux arrivants des peintres chargés de les représenter le plus exactement possible! Cortez fit poser son armée, mais... il avait au préalable déguisé et masqué ses soldats, qui n'avaient plus figure humaine; et quand Montezuma reçut ces peintures, il fut à son tour effrayé. Il renonça à combattre. Il envoya à Cortez une ambassade avec cent porteurs chargés de présents. L'un d'eux tendit au chef espagnol un casque rempli de pépites d'or. Cortez, qui commençait à être dégoûté de ce pays d'un accès si difficile, eut alors la preuve que son sol contenait d'immenses richesses. C'est sans doute ce banal incident qui décida de la conquête.

Cependant Montezuma, prodigue de cadeaux (des statues, des cotonnades, des bijoux, des plumes), se refusait à recevoir Cortez dans sa capitale. Celui-ci décida d'y entrer de gré ou de force; et comme ses soldats, à juste raison, jugeaient cette entreprise folle et murmuraient contre lui, il fit secrètement mettre le feu à ses vaisseaux « il fallait maintenant avancer ou mourir...

Cortez exploita les rivalités des tribus indiennes, et, laissant sur la côte les malades et les faibles, partit à travers la jungle et les montagnes avec 400 hommes, et quelques milliers d'Indiens alliés. Mais, arrivés sur les hauts plateaux, ils rencontrèrent les farouches Tlaxcaltèques qui livrèrent combat. Les Indiens alliés disparurent, l'armée espagnole fut débordée et dut regagner précipitamment le camp, emportant ses blessés, et ses morts que l'on cacha très soigneusement pour que les Mexicains croient les Espagnols immortels. Encore une habileté de Cortez...

Il fallut se concilier les Tlaxcaltèques. On y parvint, et même on les lança contre les Aztèques de Mexico. Cortez put ainsi parvenir à cette ville avec seulement 400 blancs. Ce fut pour eux une révélation de trouver, après ces montagnes farouches, une cité si importante et si magnifique. On leur fit bon accueil, on les logea dans de splendides palais; ils passaient leur temps à se promener dans de beaux jardins fleuris où des oiseaux de toutes les couleurs chantaient, on bien visitaient des monuments dont ils ne parvenaient pas à comprendre les bizarres sculptures. Montezuma remit à Cortez de l'or pour une valeur de près de 10 millions de francs; Cortez fit le partage, donnant à chaque soldat à peine 3.000 francs et gardant tout le reste pour lui!

Cependant Montezuma complotait leur perte. Les Espagnols le firent prisonnier. Mais un danger plus sérieux menaçait Cortez : Velasquez, mécontent de le voir s'installer en conquérant, faisait débarquer au Mexique Narvaez avec 16 vaisseaux et 1.400 soldats bien armés, Narvaez étant chargé de remplacer Cortez. Alors Cortez, chargé d'or, quitte brusquement Mexico et part acheter les soldats de son rival, puis revient vers la capitale avec cette armée. Il trouve la ville assiégée, Montezuma déchu (qui sera tué quelques jours après) et ne peut rétablir la situation. Lors d'une attaque générale des Indiens, les Espagnols s'enfuient, emportant leur or et des objets volés. Cela ne facilite pas leur fuite et un grand nombre d'entre eux sont tués.

Cortez réclama du secours à Cuba qui lui en accorda, et c'est avec une puissante armée qu'il assiégea de nouveau Mexico il l'affama, brûla tout le pays aux alentours, coupa les conduites d'eau. Pourtant le siège dura quatre-vingt-cinq jours, et les Mexicains se firent tuer jusqu'au dernier. Mexico flamba. Et une des plus grandes civilisations du monde disparut.

La pacification du pays, comme on dit, commença. Ce fut à qui, des soldats pillards ou des moines qui suivirent l'armée, serait le plus cruel. Le sinistre Torquemada, pour convertir de force les indigènes, imaginait d'atroces supplices; à tel point que cela révolta un autre prêtre, Bartolomé de Las Casas, qui prit leur défense. De nombreuses révoltes éclatèrent, à la suite notamment du trafic d'esclaves que les Espagnols organisèrent; certains d'entre eux avaient vraiment de l'audace, proposant de payer en idoles mexicaines leurs achats de bétail humain! Cela provoqua un soulèvement, et les Espagnols enfermés à Chichen-Itza ne durent leur salut qu'à un stratagème : ils attachèrent pendant la nuit un chien au battant d'une cloche et les Indiens, en entendant sonner la cloche, crurent que les Espagnols se rassemblaient pour le combat alors qu'ils se sauvaient prudemment!

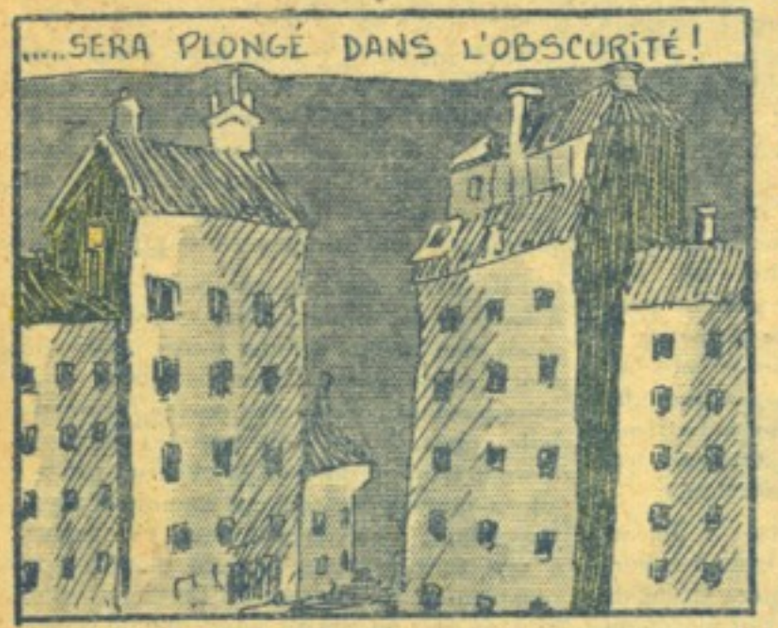
Les Mexicains firent de médiocres chrétiens; dès que le prêtre les quittait, ils revenaient à leurs anciens dieux, ce qui leur valait, s'ils étaient découverts, la peine de mort; les prêtres allaient même déterrer les corps des hérétiques... Pourtant la religion catholique, par son côté théâtral plut à de nombreux Indiens qui l'accommodèrent à leur goût : on en vit un se proclamer pape, d'autres costumés dire la messe la nuit en remplaçant l'hostie par de la galette et le vin par l'alcool, d'autres adorer la Sainte-Croix, une croix en bois qui, par un subterfuge des faux prêtres, parlait, rendant des oracles...

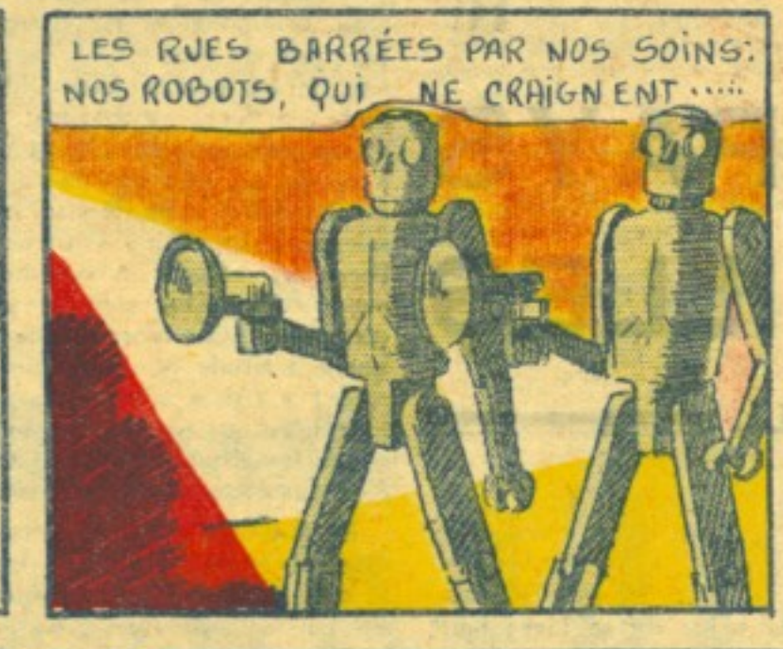
Cette cruauté, ce besoin de domination des religieux subsiste encore dans

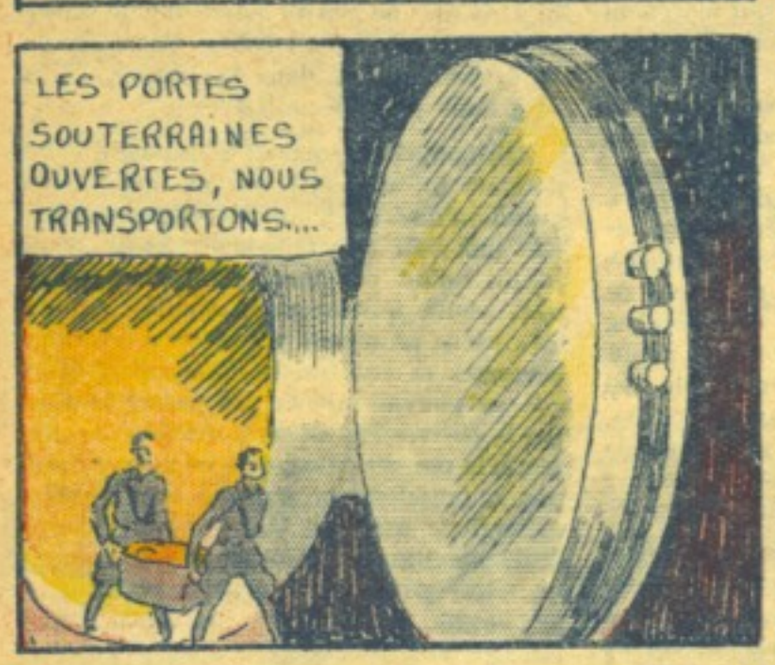
(Voir la suite en page 11.)

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LES GANGSTERS DE L'AIR SE SONT EMPARÉS DE L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, AUQUEL ILS DÉVOILENT LEURS SECRETS, DANS LEUR REPAIRE: UNE ÎLE MYSTÉRIEUSE!!!







ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Par LEWIS CAROLL

Lewis Caroll, de son vrai nom Charles Dodgson est l'un des plus grands écrivains anglais (1833-1893). Ses livres les plus connus sont « La chasse au Snark », « Alice à travers le Miroir », *et surtout* « Alice au pays des Merveilles », *qui a été traduit dans toutes les langues et qui est peut-être l'un des plus célèbres livres pour enfants qui aient jamais été publiés. Les livres de Lewis Caroll sont tous fondés sur l'invraisemblance la plus totale et l'illogisme le plus complet. Le monde où se trouvent ses personnages est semblable au monde des rêves. Et c'est d'ailleurs en rêve qu'Alice visite, guidée par le lapin blanc, l'étrange royaume des cartes. Nous donnerons avant de publier dans notre N° 70 le beau roman de René Lelu,* Trotte Menu chez les chasseurs d'images, *deux des meilleurs chapitres qui se trouvent au commencement d'*Alice au pays des Merveilles.

I

LE TERRIER DU LAPIN

ALICE commençait à se sentir très fatiguée d'être assise à ne rien faire sur le talus à côté de sa sœur : une ou deux fois, elle avait jeté un coup d'œil dans le livre que lisait celle-ci, mais il n'y avait dedans ni images ni conversations. « Quel intérêt peut-on trouver, se demandait Alice, à un livre sans images ni conversations? »

Aussi considérait-elle en elle-même (du mieux qu'elle le pouvait, car la chaleur l'endormait et l'alourdissait) si le plaisir de confectionner une guirlande de pâquerettes valait la peine de se lever pour cueillir des pâquerettes, quand, soudainement, un Lapin Blanc, avec des yeux roses, passa près d'elle en courant.

Il n'y avait en cela rien de *tellement* remarquable; et Alice ne trouva pas *tellement* extraordinaire non plus d'entendre le Lapin se dire à lui-même : « Mon Dieu! Mon Dieu! Je vais arriver trop tard! » (Quand elle repensa à cela dans la suite, il lui parut qu'elle aurait dû s'en étonner, mais sur le moment le tout lui sembla tout à fait naturel.) Lorsque le Lapin *sortit* positivement une montre de la poche de son gilet, la regarda, et puis se hâta de plus belle, Alice sauta sur ses pieds, car elle eut l'esprit traversé comme par un éclair de l'idée que, jamais auparavant, elle n'avait vu un lapin porter un gilet, ni sortir une montre de sa poche. Brûlant de curiosité, elle s'élança derrière lui, traversa le champ en courant, et arriva juste à temps pour le voir s'engouffrer dans un grand terrier sous la haie.

Une seconde après, Alice se précipitait à sa suite, sans se demander une seule fois comment elle pourrait jamais ressortir.

Pendant un temps, le terrier alla droit comme un tunnel, et puis il s'inclina soudainement, si soudainement que, avant qu'Alice eût eu le temps de penser à s'arrêter, elle était déjà en train de tomber le long de quelque chose qui semblait être un puits très profond.

Soit que ce puits fût très profond, soit qu'elle tombât très lentement, elle eut tout le temps, tandis qu'elle descendait, de regarder autour d'elle et de se demander ce qui allait arriver ensuite. D'abord, elle essaya de regarder en bas pour se rendre compte de ce qui l'attendait, mais il faisait trop sombre pour rien voir. Alors, elle regarda les parois du puits et constata qu'elles étaient garnies de placards et d'étagères : çà et là, elle vit des cartes et des tableaux pendus à des clous. En passant, elle saisit un pot sur l'un des rayons; il était étiqueté : « MARMELADE D'ORANGE », mais, au grand désappointement d'Alice, il était vide. Elle préféra ne pas lâcher le pot de peur de tuer quelqu'un en dessous, elle s'arrangea donc à le poser dans un des placards situés sur son passage quand sa chute l'amena devant l'un d'eux.

« Eh bien, se dit Alice, après une chute pareille, je ne craindrai pas de dégringoler les escaliers! Comme tous me trouveront brave à la maison! Non, je ne dirais rien même si je tombais du toit de la maison! » (Et disant cela Alice ne se vantait vraiment pas.)

Plus bas! Plus bas! Toujours plus bas! Cette chute ne finirait-elle *jamais*? « Je me demande de combien de kilomètres je suis tombée en ce moment? dit-elle tout haut. Je dois être en train d'arriver quelque part près du centre de la terre. Voyons : cela ferait quatre mille kilomètres, je crois... » (car, voyez-vous, Alice avait appris beaucoup de choses de ce genre à l'école, et, bien que ce ne fût pas une *très* bonne occasion de faire montre de sa science, puisqu'il n'y avait personne pour l'écouter, c'était néanmoins un bon exercice.) « ...Oui, c'est environ la juste distance... Mais alors je me demande à quelle latitude ou longitude je suis arrivée? » (Alice n'avait pas la moindre idée de ce que pouvaient être la Latitude ou la Longitude, mais elle trouvait que c'étaient de grands mots jolis à dire.)

Et là-dessus elle continua : « Je me demande si je vais tomber droit *à travers* la terre? Comme cela semblera drôle de survenir au milieu des gens qui marchent la tête en bas! On les appelle les Antipathies, je crois... » (elle fut plutôt contente qu'il n'y *eût* personne pour l'écouter, cette fois, car cela ne lui paraissait pas du tout le mot juste) ...mais, au fait, il faudra que je leur demande le nom de leur pays. S'il vous plaît, madame, est-ce ici la Nouvelle-Zélande? ou bien l'Australie? » (Et elle essayait de faire la révérence en parlant... imaginez *faire la révérence* en tombant dans l'air! Croyez-vous que vous pourriez y arriver?) « Comme elle me trouvera une petite fille ignorante! Non, vraiment, il ne me sera pas possible de poser une telle question; et puis peut-être verrai-je le nom écrit quelque part. »

Plus bas! Plus bas! Toujours plus bas! Comme il n'y avait rien d'autre à faire, Alice recommença de parler. « Je crains de beaucoup manquer à Dinah, ce soir. » (Dinah était la chatte d'Alice.) « J'espère qu'on n'oubliera pas sa soucoupe de lait à quatre heures. Dinah, ma chère! Je voudrais que vous soyez avec moi là-dessous! Il n'y a pas de souris dans l'air, j'en ai peur, mais vous pourriez attraper une chauve-souris, ça ressemble beaucoup à une souris, vous savez. Mais les chats mangent-ils les chauves-souris? Je me le demande. » Ici, Alice, qui commençait à avoir plutôt envie de dormir, continua à se questionner un peu comme en rêve : « Les chats mangent-ils les chauves-souris? Les chats mangent-ils les chauves-souris? » et parfois : « Les chauves mangent-ils les chats-souris?... Les souris mangent-elles les chats chauves?... Les chauves-souris mangent-elles les chats? » Car, voyez-vous, comme elle ne pouvait répondre à aucune de ces questions, peu importait comment elle les posait. Elle sentit qu'elle était en train de s'assoupir. Elle commençait juste de rêver qu'elle se promenait la main dans la main avec Dinah et qu'elle demandait très gravement à celle-ci : « Allons, Dinah, dites-moi la vérité : Avez-vous jamais mangé une chauve-souris? » quand, patapoum! elle arriva sur un tas de branchages et de feuilles mortes, et la chute prit fin.

Alice n'eut pas le moindre mal, et, une seconde plus tard, elle était sur pieds. Elle leva les yeux, mais tout était sombre au-dessus de sa tête. Devant elle il y avait un long passage que le Lapin Blanc descendait à toute vitesse. Il n'y avait pas une minute à perdre : Alice partit comme le vent et arriva juste pour l'entendre dire, comme il dépassait un tournant : « Par mes oreilles et par mes moustaches, comme il se fait tard! » Elle était tout près derrière lui lorsqu'il disparut au tournant; mais quand elle y arriva à son tour, le Lapin n'était plus visible. Elle se trouva dans une galerie longue et basse, éclairée par une rangée de lampes qui pendaient de la voûte.

Tout autour, il y avait des portes, mais elles étaient toutes fermées. Quand Alice eut fait le tour, descendant d'un côté, remontant de l'autre, en essayant d'ouvrir chaque porte, elle revint tristement au milieu qui était en contre-bas, se demandant comment elle en sortirait jamais.

Elle avisa soudain un petit guéridon à trois pieds, tout en verre massif. Il n'y avait rien dessus qu'une toute petite clé d'or. Alice pensa immédiatement que c'était celle de l'une des portes du vestibule, mais, hélas! soit que les serrures fussent trop grandes ou la clé trop petite, elle n'ouvrait en tout cas aucune d'elles. Cependant, à son second tour, elle arriva à une tenture basse qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. Derrière elle, il y avait une petite porte de quarante centimètres de haut environ. Alice essaya la petite clé d'or dans la serrure, et, à sa grande joie, elle allait!

Alice ouvrit la porte et découvrit qu'elle donnait sur un petit couloir, guère plus grand qu'un trou de rat. En s'agenouillant, elle put voir par le couloir le plus joli jardin qu'on pût imaginer. Alice aurait tant voulu quitter cette sombre galerie et aller se promener parmi ces ravissants parterres et ces fraîches fontaines! Mais elle ne pouvait même pas passer la tête par la porte. « Et, même si ma tête passait, pensa la pauvre Alice, cela ne me servirait pas à grand'chose, puisque mes épaules resteraient derrière. Oh! comme je voudrais pouvoir rentrer en moi-même comme un télescope! Je crois que je pourrais si je savais seulement comment commencer. »

Car, voyez-vous, tant de choses extraordinaires venaient d'arriver à Alice qu'elle commençait de penser qu'après tout il n'y avait réellement que très peu de choses impossibles.

Il semblait inutile d'attendre près de la petite porte; Alice revint donc à la table, espérant à demi trouver une autre clé ou, en tout cas, un livre donnant la marche à suivre pour faire rentrer les gens en eux-mêmes, comme des télescopes. Cette fois-ci, elle trouva sur la table une petite bouteille (« qui n'y était certainement pas avant », dit Alice). Autour du goulot de la bouteille était attachée une étiquette sur laquelle les mots : « BUVEZ-MOI » étaient imprimés en magnifiques majuscules.

C'était très bien de dire : « Buvez-moi, » mais la sage Alice n'allait pas faire *cela* à la va-vite. « Non, dit-elle, je vais d'abord bien regarder si je ne vois pas le mot *poison* marqué quelque part. » (Car elle avait lu plusieurs jolies petites histoires au sujet d'enfants qui s'étaient brûlés, qui avaient été mangés par des bêtes sauvages, ou à qui il était arrivé toutes sortes d'autres choses déplaisantes, tout cela parce qu'ils n'avaient pas voulu se rappeler les simples règles que leurs amis leur avaient apprises : par exemple, qu'un tisonnier porté au rouge vous brûle si vous le tenez trop longtemps; que, si vous vous coupez le doigt *très* profondément avec un couteau, cela saigne ordinairement. Et Alice n'avait jamais oublié que, si l'on boit beaucoup d'une bouteille marquée « poison », on est presque sûr d'avoir de gros ennuis, tôt ou tard.)

Mais il n'y avait *pas* marqué « poison » sur cette bouteille. Alice se risqua donc à y goûter, et trouvant le contenu très agréable (cela avait, en fait, une sorte de goût mélangé de tarte aux cerises, de flan, d'ananas, de dinde rôtie, de caramel et de rôtie chaude), elle le finit bientôt complètement.

« Quelle drôle de sensation, dit Alice. Je dois être en train de me fermer comme un télescope! »

Et il en était ainsi en vérité : Alice n'avait plus maintenant que vingt-cinq centimètres de haut, et sa figure s'éclaira à la pensée qu'elle avait maintenant la taille requise pour passer par la petite porte et de là dans le délicieux jardin.

(A suivre.)

SOLUTIONS
des problèmes de la page 7

Problème : Avec les poids de 1 kilo, 3 kilos, 9 kilos et 27 kilos, il peut peser tout ce qu'il veut de 1 à 40 kilos, en mettant, bien entendu, les poids sur les deux plateaux de la balance.

Charades : 1. Milicien (mi-lit-si-en). — 2. Liseron (Lise-rond). — 3. Pierrot Lancry (Pied-rot-lent-cri). — 4. Pantalon (paon-ta-long).

Erreurs géographiques : 1. Le Rhône ne passe pas à Lyon. — 2. La Suisse est à la place du Jura. — 3. Belley est au sud du département, pas au nord. — 4. La Haute-Savoie est oubliée.

LA RÉDACTION DE
« MON CAMARADE »
reçoit tous les jeudis de 15 à 17 heures
51, *rue Monsieur-le-Prince*, PARIS (6e)

Le Courrier de Janot

A TOUS MES AMIS, AVIS IMPORTANT. — Le prix de l'insigne du club, reproduit ci-contre, est de 1 fr. 50. Celui de la carte de membre, avec le règlement du club, 1 fr. 50. L'insigne et la carte sont envoyés franco à domicile contre 3 francs en timbres-poste ou mandat. Pour les clubs qui veulent vendre notre journal, il leur est laissé 0 fr. 10 de bénéfice par exemplaire vendu et les exemplaires commandés leur sont envoyés franco par la poste à domicile. Règlement des comptes après la vente.

Pour mes amis de Paris, je reçois tous les jeudis, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe), au 2e étage.

ANDRE D., CALAIS. — *Bravo pour le club que tu vas fonder à Calais avec tes petits camarades de classe. Je t'ai fait envoyer les spécimens que tu demandais.*

ROGER ROUSSEAU, LE PERREUX. — *Merci de ta très gentille lettre. Avec cinq ou six camarades, pour fonder un club, c'est suffisant; mais deux, ce n'est pas assez.*

JEAN B., CONFLANS-SAINTE-HONORINE. — *Bien content que le club de Conflans-Sainte-Honorine s'agrandisse si vite que vingt cartes et vingt insignes ne te soient pas suffisants et qu'il faille renouveler ta provision. Merci pour tes compliments sur* Jim Mystère *et le* Trèfle noir.

RENE B., PERPIGNAN. — *Pas besoin d'être abonné pour faire partie d'un club. J'espère que tu vas réussir à fonder un club à Perpignan. Merci pour ton intention d'envoyer des rébus.*

RENE P., CLERMONT-FERRAND. — *Merci pour les compliments que tu fais du journal. As-tu des petits amis à Clermont avec qui tu pourrais fonder un club!*

VINCENT S., ARCUEIL. — *Je suis content que le journal te plaise et que tu aies envie de fonder un club à Arcueil. Je t'ai répondu directement pour te dire le prix à payer et les autres détails.*

HENRY P., AUDINCOURT (Doubs). — *Bien content que tu aies réussi à fonder ton club et que vous vous prépariez à défiler le 1er mai avec une pancarte qui portera l'emblème de nos clubs.*

JEAN B., TRAPPES. — *Bravo pour le club de Trappes. Je lui souhaite longue vie.*

DEMANDES DE CORRESPONDANCE

B. GILLES, 83, RUE DES CHANETTES, ROUEN (Seine-Inférieure), *demande à entrer en relations avec jeune garçon allemand pour correspondance en allemand.*

ATTENTION ! ATTENTION ! ATTENTION ! ATTENTION !

SUCCÈS OBLIGE !

LE 8 AVRIL

Mon camarade S'AGRANDIT

SENSATIONNELLES NOUVEAUTÉS !

PIFFARD ! TROTTE MENU ! LES JEUNES AVIATEURS !

Voir annonce complète dans le prochain numéro.

Les peuples de l'U. R. S. S. sont très nombreux et, par suite, très divers. Certains d'entre eux sont encore très primitifs et on fait un très grand effort pour leur apporter, en même temps que le bien-être matériel, la culture et l'art. Parmi ceux qui habitent les bords de l'océan Arctique, la plupart ignorent la musique, beaucoup n'avaient pas même d'écriture. Des médecins, des instituteurs étaient déjà venus dans ces régions désertes. Le professeur Schmidt, le héros du *Tchéliouskine*, a organisé de nombreuses expéditions pour leur apporter ce dont ils avaient le plus besoin. Mais au cours de l'été dernier il eut l'idée d'organiser une expédition d'un autre genre : des musiciens, des chanteurs, des acteurs partirent avec lui, et s'arrêtèrent en différents points du littoral de l'océan Glacial. Là, ils donnèrent de véritables représentations musicales et théâtrales qui remportèrent un immense succès. De tous les côtés, on accourait pour les entendre. Bien entendu, les représentations avaient lieu en plein air, car il n'existait aucune baraque assez grande pour y jouer. Le public était assis par terre ou sur des crânes de mammouth, très nombreux dans la région. Bien souvent le public, pour remercier les acteurs, leur donnait à son tour un spectacle composé généralement de danses, la danse du morse, la danse du chien, la danse du corbeau blessé.

CONQUÉRANT DU MEXIQUE

(Suite de la page 9)

certaines régions reculées du Mexique. Un de mes amis qui vient d'y faire un voyage a vu une institutrice qui, attaquée par des fanatiques, a eu une oreille coupée : on avait persuadé ceux-ci que faire l'école aux enfants était une œuvre diabolique; ces pauvres petits Indiens avaient pourtant bien des choses à apprendre : la première fois qu'ils vinrent à la classe, ils passèrent au travers des carreaux, ne sachant pas ce que c'est que le verre!

La conquête européenne a surtout apporté à ce peuple des ruines et des maladies... Déjà un compagnon de Cortez, Bernard Diaz de Castillo, qui raconta minutieusement cette guerre, fit d'amères réflexions : « Jamais, dit-il, on ne retrouvera semblable pays. De toutes les splendeurs que j'ai vues, tout est renversé et anéanti aujourd'hui, rien n'est resté debout. »

Et la forêt a recouvert d'immenses villes. Les singes hurlent le matin, les perroquets bavardent le soir là où des hommes ont su, pendant des siècles, vivre heureux et libres.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. — Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.340.

17

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTERE EST EN LUTTE CONTRE LES REPRÉSENTANTS D'UN TRUST QUI VEULENT DÉPOUILLER DE LEURS TERRES SES AMIS LES INDIENS D'UNE "RÉSERVE". JIM AYANT SAUVÉ LA VIE D'UN DES BANDITS : GLEN.. VIENT DE S'EN FAIRE UN ALLIÉ...

À SUIVRE

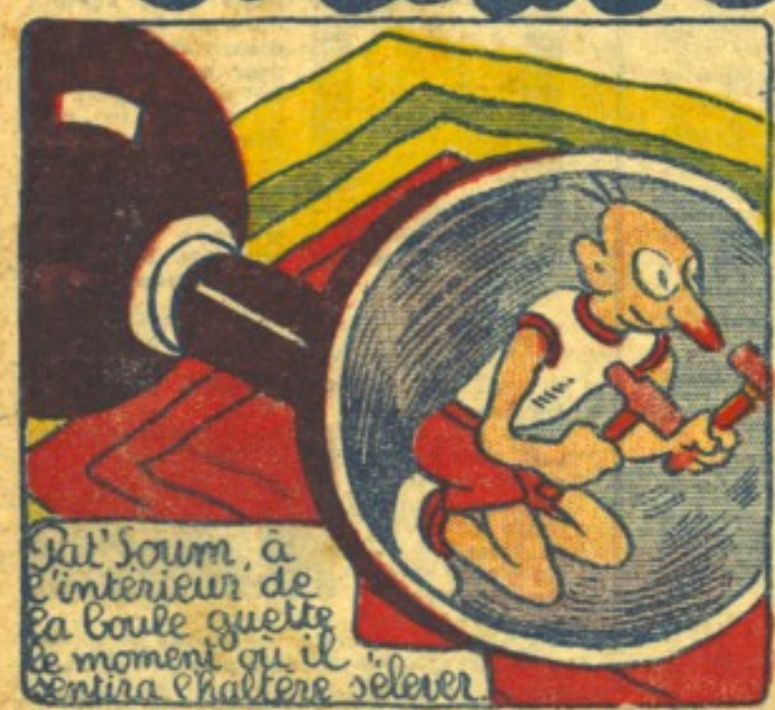
CINQUIÈME ANNÉE. N° 70. — 1er AVRIL 1937.

PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon Camarade

Pat'Soum et les Sportifs



la lettre de Janot

Mes chers Camarades,

Pour aujourd'hui, comme dans ma dernière lettre, je vous parlerai plutôt du journal que de nos clubs.

Les clubs, je vais quand même en dire un mot. Quand on a commencé à se réunir à quatorze, impasse de la Machine-à-Coudre, dans le hangar que nous avait prêté le père de Lulu, on ne pensait guère que dans toute la France des centaines et même des milliers de petits garçons et de petites filles comme nous se mettraient à nous imiter.

Et cependant c'est ce qui s'est produit.

D'après toutes les lettres que je ne cesse de recevoir à mon adresse (Janot, 24, rue Racine), il y a déjà — seulement après trois mois — plus de cinquante clubs qui se sont fondés, aussi bien dans le Nord que dans le Midi, en Bretagne qu'en Alsace, au Maroc comme à Paris. Moi, je trouve cela magnifique. Et vous ?

Bien sûr, tous ces clubs ne sont pas encore tous très très importants. Mais ils ne cessent de s'accroître et de devenir plus nombreux. Il y a déjà des milliers d'enfants qui portent l'insigne doré avec les deux petits enfants bleus et ça me fait rudement plaisir.

Mais pour ce qui est du journal, dont je veux surtout vous parler aujourd'hui, lui aussi il marche très bien. Si bien que nous allons pouvoir faire ce que tous nos amis nous demandent déjà depuis longtemps : agrandir son format. Mon Camarade, *grand journal, sera maintenant aussi grand que tous les autres grands journaux d'enfants.*

Les images de la couverture seront plus grandes et aussi plus belles qu'autrefois. Parce qu'en plus des trois couleurs qu'on avait depuis le mois de décembre : le rouge, le bleu et le jaune (et en mélangeant ces trois couleurs vous savez bien qu'on peut avoir toutes les autres couleurs qu'on veut) on aura, par-dessus le marché, du noir *dans les pages en couleurs et je vous promets que ce sera mille fois plus joli.* Mon Camarade *sera maintenant égal, par la beauté de sa présentation, à tous les meilleurs journaux d'enfants (je veux dire des mieux imprimés).*

Toutes les histoires d'autrefois vont continuer : Toto et Toutoune, *qui vont aller visiter d'autres pays; le brave petit* Pat'soum, *le troublant* Jim Mystère, Lagoupille *avec ses lunettes et ce bêta d'inspecteur* Piedouche *avec sa moustache et son chapeau melon. Mais, en plus, on va commencer une nouvelle histoire comique, avec un drôle de petit monsieur qui s'appellera X... et dont je suis certain que vous serez rudement content de faire la connaissance.*

Le Trèfle noir *va aussi continuer pour plusieurs semaines encore, car il faut bien que vous sachiez la fin des aventures de Pierrot Lancry; mais dès qu'il sera terminé, commencera un grand roman d'aventures traduit de l'anglais, du grand romancier Jack Lindsay,* La Révolte des Chercheurs d'or, *qui vous fera vivre de magnifiques — et véridiques — aventures en Australie, il y a cent ans.*

Et tout de suite, dès le prochain numéro, va commencer un nouveau roman du romancier français René Lelu, un grand roman d'aventures spécialement écrit pour Mon Camarade *et qui s'appellera* Trotte-Menu chez les chasseurs d'images.

Trotte-Menu est un petit Beauceron qui a eu déjà beaucoup d'aventures, malgré sa petite taille et son jeune âge. Lui, le mécano d'un garage du village de Nelu, il est allé dans les Indes et plus loin encore. Il a failli mourir de faim dans une île déserte où il se nourrissait seulement de lapin — ce qui l'en a dégoûté pour toujours, du lapin. Il a connu des généraux russes et des princes hindous et, maintenant, voilà qu'il continue son tour du monde en arrivant en Océanie dans un bateau très magnifique, le Ballyhoo, *fait spécialement pour fabriquer des films.*

Et c'est alors que commencent ses nouvelles aventures. Figurez-vous qu'au milieu de l'océan... Mais si je vous raconte déjà le roman vous ne le lirez pas. Aussi, je ne le raconte pas.

Et puis il y aura une surprise pour les petites filles et pour les petits garçons. Pour les petites filles, c'est que le Coin des Petites filles *va devenir plus grand et plus beau qu'il n'a jamais été, avec des tas d'indications et de dessins pour se fabriquer des petits jouets en laine, des broderies, etc.*

Pour les petits garçons (et aussi pour certaines petites filles que cela intéresse), la grande surprise c'est qu'on va apprendre, dans Mon Camarade, *à construire des vrais* petits avions qui volent.

J'en connais qui vont être rudement contents : mon ami Jacquot, de la rue du Fer-à-Repasser, qui ne rêve que d'aviation et aussi Jean L..., de Nouzonville, un des plus anciens amis de Mon Camarade, *qui ne nous a pas attendus pour construire un petit avion volant et qui attend seulement qu'il fasse beau pour l'essayer. Et puis des dizaines de petits camarades qui m'ont écrit pour me demander de faire commencer des conseils sur l'aviation dans le journal. Et puis encore, les centaines et les milliers qui n'ont pas écrit, mais qui pensaient, eux aussi, qu'ils voudraient bien savoir le truc pour construire des vrais avions qui volent.*

Le premier modèle sera très simple et on vendra des pochettes qui ne coûteront que quelques francs, avec dedans tout ce qu'il faudra pour le construire. Et le journal fournira aussi à ses lecteurs, au prix le plus bas, des hélices, des élastiques, des baguettes de « balsa », du « papier du Japon », des « cordes de piano », des roues pour le train d'atterrissage; enfin, tout ce qu'il faut pour construire des avions. Et il y aura aussi une Petite Correspondance, pour donner des conseils aux apprentis constructeurs, aux apprentis pilotes...

Moi, je me réjouis rudement de tous ces changements. L'ennui c'est qu'avec tant d'embellissements on va être obligé d'augmenter un peu le prix. Oh ! pas beaucoup !

Mon Camarade *n'a pas augmenté son prix depuis toujours, malgré tous ses embellissements. Tandis que les autres journaux ont augmenté de deux sous d'abord, de deux sous après, ce qui fait quatre sous en tout.* Mon Camarade *n'augmentera que de deux sous en tout et pour tout. Il coûtera dix sous au lieu de huit. Ce sera l'un des moins chers et le plus beau des journaux d'enfants.*

Oh ! je me réjouis déjà de voir ce qu'il sera, mon petit Camarade, *quand il sera plus grand.*

Je vous salue tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

P.-S. — *Bien sûr, je continuerai mes lettres tous les jeudis.*

Philatélie et géographie

Nous avons déjà vu plusieurs timbres ornés de cartes de géographie. En voici quelques-uns qui, réunis, nous permettent d'avoir une carte presque complète de l'Amérique du Sud.

Le Paraguay

Enfin le Paraguay lui aussi a fait figurer parmi ses timbres une carte du pays, mais c'est surtout dans un but revendicatif et pour affirmer ses droits sur le fameux territoire du Gran Chaco, qui, comme vous le savez sans doute, a fait pendant de longues années l'objet d'une guerre incessante entre la Bolivie et le Paraguay.

Brésil

Voici un des plus récents parmi les timbres brésiliens où l'on voit une carte de cet immense pays. Il a été émis en 1932 et faisait partie d'une série destinée à commémorer le quatrième centenaire de la ville de Saint-Vincent. Il est de couleur pourpre et d'une valeur de 20 reis.

République Argentine

Cette carte de l'Argentine serait presque digne de figurer dans un atlas de géographie tant elle est précise. Elle a été émise en 1935 et fait partie d'une série consacrée aux richesses de l'Argentine. C'est dans la même série que figurait ce magnifique mouton que nous avons reproduit ici il y a quelque temps. Le timbre ci-contre d'une valeur de un peso était sépia et bleu clair.

Lesage (1668-1747) est né à Sarzeau (Morbihan). Il est considéré comme le créateur du roman de mœurs en France. Il a écrit plusieurs pièces du théâtre de la foire, des pièces de théâtre proprement dites, comme Turcaret, Crispin rival de son maître *et surtout des romans comme* Gil Blas *dont nous donnons ici le début et* le Diable boiteux. *Son œuvre est remarquable par son réalisme, son exactitude et aussi sa verve satirique.*

GIL BLAS DE SANTILLANE, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviedo, où ils furent obligés de se mettre en condition : ma mère devint femme de chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi, car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée, et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine, c'eût été autant d'argent épargné pour lui; mais, hélas! le pauvre Gil Perez! il n'en avait de sa vie su les premiers principes.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviedo. Je profitai si bien des intructions que l'on me donna, qu'au bout de cinq ou six années j'entendis un peu les auteurs grecs et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments. Il fallait alors nous voir discuter. Quels gestes! Quelles grimaces! Quelles contorsions! Nos yeux étaient pleins de fureur, nos bouches écumantes; on nous devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que bientôt je cesserai de lui être à charge. « Or çà, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'Université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducas pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé. »

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourais d'envie de voir du pays. Cependant, j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter l'oncle à qui j'avais tant d'obligations, j'attendris le bonhomme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il avait pu lire en mon cœur.

Me voilà donc hors d'Oviedo, sur le chemin de Pegnaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante ducats. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'avais jamais vu tant d'argent, je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait; je regardai ce que ce pouvait être, j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : « Seigneur passant ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié, jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. » Je tournai aussitôt les yeux du côté d'où partait la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique et sur laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Église, je m'arrêtai court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent de ne pas m'avoir mis entre les mains d'un muletier. C'était, sans doute, ce qu'il aurait dû faire, mais il avait songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûterait moins, et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y vendre ma mule et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrai à Salamanque par la même voiture.

Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviedo, je n'ignorais pas le nom des villes par où je devais passer, je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor. Je m'arrêtai à la porte d'une hostellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre que l'hôte vint me recevoir fort civilement; il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il s'appelait André Corcuelo.

Après m'être défait de ma mule, l'hôte me mena chez le muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour et qu'il aurait soin de venir me réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage de la mule que pour la nourriture et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hostellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Enfin il allait encore m'étourdir de son babil important lorsqu'un homme assez bien fait vint l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilités.

Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien. Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie.

C'était un jour maigre, on m'accommoda des œufs.

A la manière de Pat-Soum

Vous vous rappelez que notre ami Pat-Soum, poussé par son bon cœur et désolé de voir trente pauvres joueurs se disputer la possession d'un seul ballon, court jusqu'au plus proche magasin en acheter un pour chaque joueur. C'est presque ce qui s'est passé il y a quelque temps sur un petit stade. Le terrain est très petit, juste les dimensions réglementaires, et si les joueurs vont trop fort, le ballon va facilement se perdre dans les broussailles des terrains avoisinants. Aussi l'équipe locale a-t-elle toujours un second ballon qu'on confie à un camarade chargé de le fournir quand l'autre a disparu. Donc, au cours d'une partie, le ballon s'étant envolé, on envoya aussitôt le second, mais au même moment un spectateur relançait le premier et l'on vit tout à coup le chef de l'équipe locale courir vers les buts, un ballon sous chaque bras. Cette histoire finit comme celle de Pat'Soum puisque l'arbitre interrompit cet exploit et ne laissa qu'un ballon en jeu.

Les douceurs du « catch »

Vous savez qu'au cours des matches de « catch » tous les coups sont permis, surtout les plus brutaux et que l'on assiste la plupart du temps à des mêlées épouvantables d'où jaillissent tantôt un bras, tantôt une jambe, ou une tête grimaçante de douleur. Il paraît que les spectateurs aiment ça ! Mais quelquefois ça finit mal, témoin l'histoire, peut-être fausse, mais en tous cas drôle, que l'on raconte. Un joueur de catch est blessé. « Comment as-tu fait ? lui demande-t-on. — Eh bien, voilà, dit-il. On y allait très fort, on était par terre, enroulé l'un sur l'autre, quand je vois surgir devant ma figure une énorme cuisse, j'y donne un terrible coup de dents, de toutes mes forces... et je m'aperçois que c'était ma propre cuisse... »

L'esprit des spectateurs

Il n'est pas nouveau de découvrir que les spectateurs n'ont pas toujours l'esprit très sportif et qu'ils interviennent parfois assez brutalement pour faire connaître leur opinion. C'est ce qui vient de se passer récemment en Angleterre au cours d'un match de rugby qui déplaisait à un groupe de spectateurs. Chaque fois qu'un joueur ratait un coup, ils se mettaient à applaudir violemment. Si un des joueurs, entraîné par son élan tombait à terre, ce qui arrive fréquemment, ils se mettaient à compter à haute voix jusqu'à ce qu'il se relève comme fait l'arbitre d'un match de boxe. Les joueurs étaient furieux, les autres spectateurs aussi et il a fallu expulser les perturbateurs.

LISEZ TOUS LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

17 TITRES PARUS

Blancs et noirs.
Quelle heure est-il ?
Blanchette.
Jeux d'intérieurs.
Montres et horloges.

Le numéro : 0 fr. 50

Demandez la liste complète

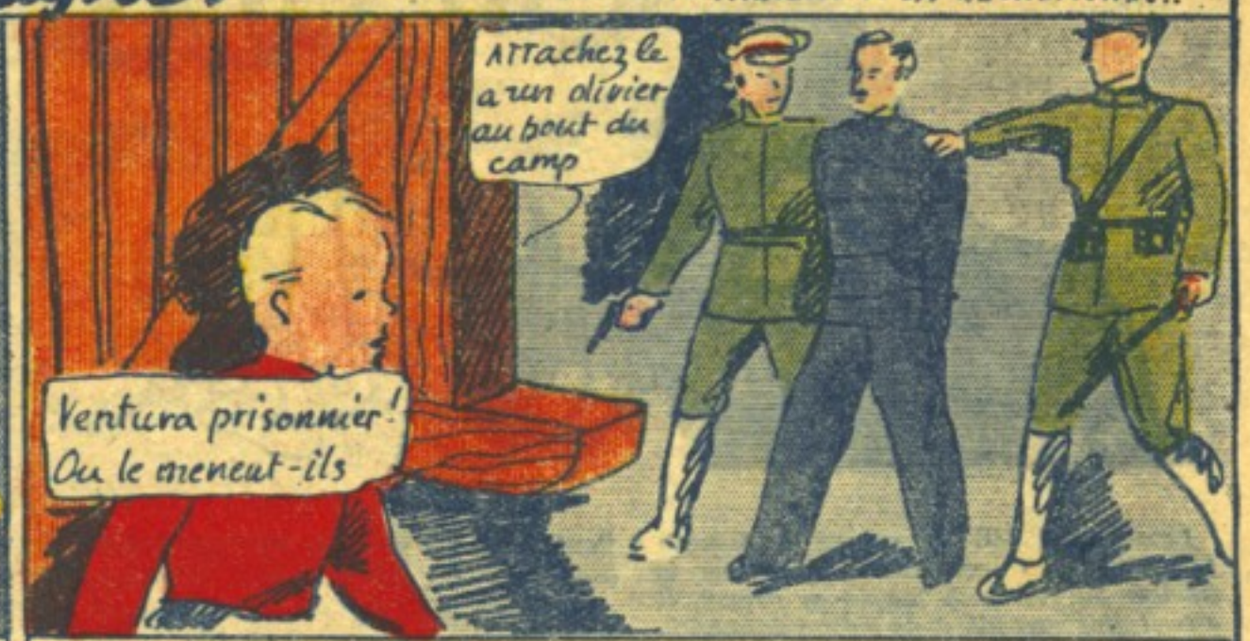
Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E.S.I., 14, r. Racine, Paris - Ch. post. 974.41

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne.

VENTURA, AMI DE TOTO ET TOUTOUNE ETANT PRIS PAR LES REBELLES LES DEUX ENFANTS PARTENT A SA RECHERCHE...

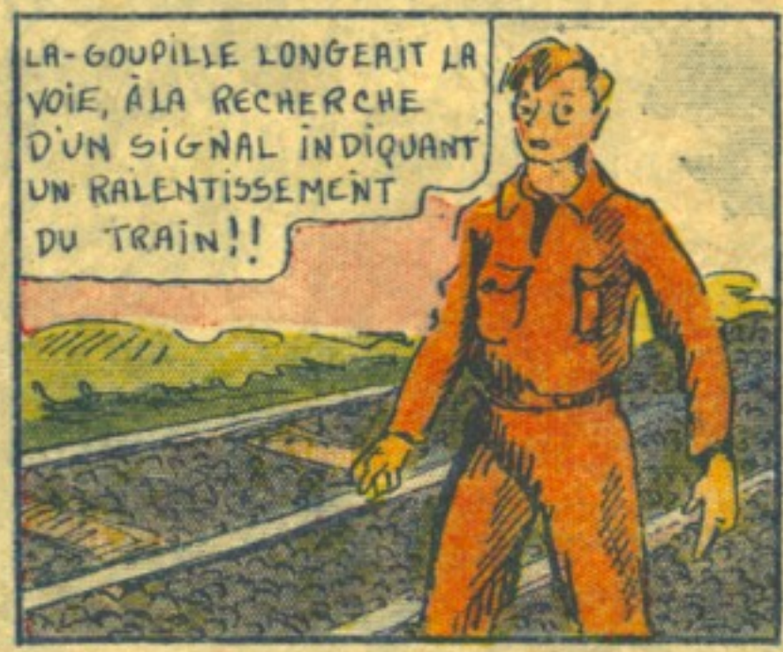
TOTO dans la nuit atteint le camp des rebelles se glissant parmi les soldats endormis. Tout a coup il s'arrête entendant du bruit

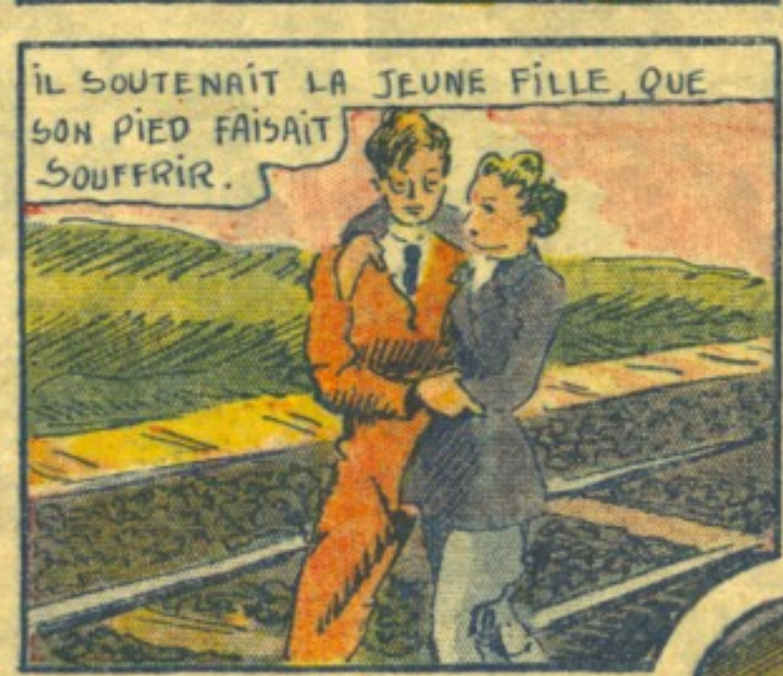


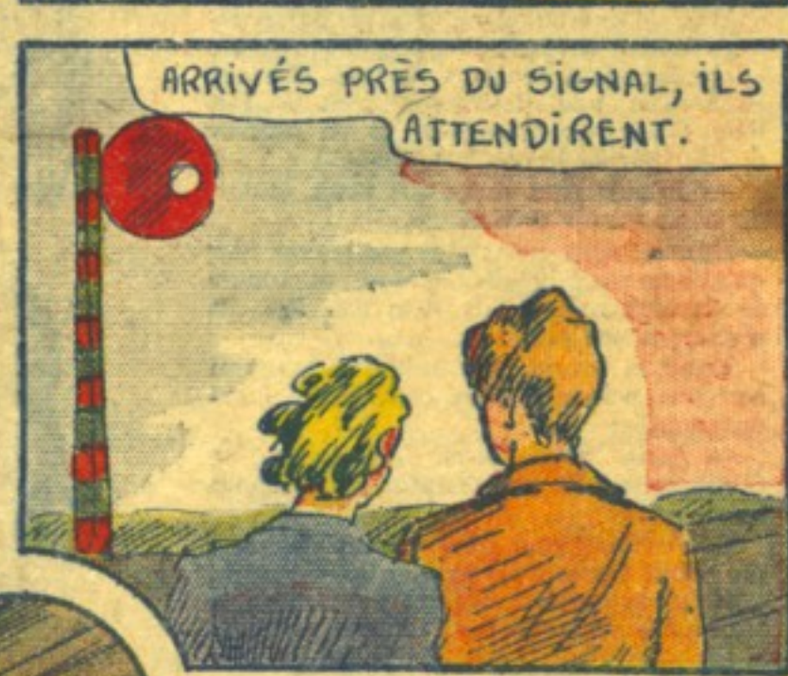
Toto est revenu auprès de Toutoune et l'informe du sort qui attend leur ami Ventura Un plan est etabli rapidement

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LA-GOUPILLE TENTE DE PORTER SECOURS À L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS DE L'AIR QUI L'ONT CONDUIT DANS UNE ÎLE MYSTÉRIEUSE !!!







ALICE

AU PAYS DES MERVEILLES

Par LEWIS CAROLL

Alice rêve qu'elle suit un lapin blanc et tombe dans une étrange chambre au centre de la terre. Ayant mangé diverses substances bizarres Alice a terriblement rapetissé, puis grandi tellement que ne voyant plus ses pieds elle s'est mise à fondre en larmes. Etant devenue à nouveau très, très petite, elle risque de se noyer dans l'océan de ses larmes et se sauve à la nage avec divers animaux.

II

UNE COURSE-BALLOTTAGE
ET UN LONG RÉCIT

Il y avait un Canard et un Dodo, un Cacatoès et un Aiglon, et plusieurs autres curieuses créatures. Alice prit la tête, et toute la compagnie nagea vers le rivage.

C'était vraiment une drôle d'assemblée que celle qui se trouvait réunie sur la rive... les oiseaux avec des plumes toutes crottées, les animaux avec leurs fourrures dégouttantes et collées à leurs dos, et, tous trempés comme des soupes, de mauvaise humeur et mal à l'aise.

La première question qui se posa naturellement fut de savoir comment on allait se sécher. Ils tinrent là-dessus un long conciliabule, et, au bout de quelques minutes, il parut tout à fait naturel à Alice de se trouver en train de parler familièrement avec ses compagnons, comme si elle les avait toujours connus. Elle eut réellement une discussion tout à fait longue avec le Cacatoès, et ce dernier devint maussade et dit seulement :

— Je suis plus vieux que vous, je dois donc en savoir davantage.

Et ceci, Alice ne voulut pas le concéder qu'elle ne sût l'âge du Cacatoès, et comme ce dernier refusait de dire son âge, ils n'allèrent pas plus loin.

Enfin, la Souris, qui semblait être parmi eux une personne d'importance, réclama du silence :

— Assis vous tous, cria-t-elle, et écoutez-moi! Je *vais* bientôt vous rendre secs!

Ils s'assirent tous sur-le-champ, formant un grand cercle avec la Souris au centre. Alice ne la quittait pas des yeux, car elle était sûre d'attraper un mauvais rhume si elle ne se séchait pas très bientôt.

— Ahem! dit la Souris d'un air important. Etes-vous tous prêts? Voilà ce que je connais de plus sec... Silence là-dedans, s'il vous plaît!... Guillaume le Conquérant, dont la cause était en faveur auprès du Pape, fut bientôt reconnu comme maître par les Anglais, qui manquaient de chefs, et qui s'étaient récemment beaucoup habitués à la conquête. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie...

— Brrr..., dit le Cacatoès avec un frisson.

— Je vous demande pardon, dit la Souris, fronçant les sourcils, mais très poliment. Vous disiez?

— Rien, rien! dit vivement le Cacatoès.

— Je croyais, dit la Souris... Je continue : Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, se déclarèrent pour lui, et même Stigand, l'Archevêque patriote de Canterbury, trouva cela judicieux...

— Trouva *quoi*? demanda le Canard.

— Trouva *cela*, répliqua la Souris, plutôt avec humeur; vous savez évidemment ce que *cela* signifie.

— Je sais assez bien ce que *cela* signifie, quand *je* trouve une chose, dit le Canard, cela c'est généralement une grenouille ou un ver. Mais la question est : Que trouva l'Archevêque ?

Il y avait un Canard et un Dodo, un Cacatoès et un Aiglon, et plusieurs autres curieuses créatures.

La Souris ne fit pas attention à cette question, mais continua précipitamment :

— ...Trouva cela judicieux, et, en conséquence, il alla avec Edgar Atheling à la rencontre de Guillaume pour lui offrir la couronne. La conduite de Guillaume fut d'abord modérée, mais l'insolence de ses Normands... Comment vous trouvez-vous, maintenant, ma chère? demanda la Souris en se tournant vers Alice.

— Aussi mouillée que jamais, dit Alice d'un ton triste; cela ne semble pas me sécher du tout.

— Dans ce cas, dit gravement le Dodo en se levant, je propose que l'assemblée remette, pour l'adoption immédiate de moyens plus énergiques...

— Parlez français, dit l'Aiglon, je ne connais pas le sens de la moitié de ces longs mots, et, qui plus est, je ne crois pas que vous le connaissiez vous-même.

Et l'Aiglon inclina la tête pour dissimuler un sourire. Quelques-uns des autres oiseaux ricanèrent tout haut.

— Ce que j'allais dire, dit le Dodo d'un ton offensé, c'est que la meilleure chose pour nous sécher serait une Course-Ballotage.

— Qu'*est*-ce qu'une Course-Ballotage? demanda Alice, non qu'elle tînt beaucoup à le savoir, mais le Dodo avait fait une pause, comme s'il pensait que *quelqu'un* devait parler, et personne d'autre ne semblait disposé à rien dire.

— Ma foi, dit le Dodo, la meilleure manière de l'expliquer, c'est d'en faire une. (Et, comme vous pourriez aimer essayer quelque jour d'hiver, je vais vous dire comment s'y prit le Dodo.)

Il marqua d'abord le champ de course, une sorte de cercle (« la forme n'importe pas », dit-il), et puis tout le monde se plaça çà et là le long du parcours. Il n'y eut pas de « Un, deux, trois, partez! », ils commencèrent à courir quand il leur plut et cessèrent quand il leur plut, de sorte qu'il ne fut pas facile de savoir quand la course fut finie. Cependant, quand ils eurent couru une demi-heure ou presque et qu'ils furent tout à fait secs, le Dodo clama soudain :

— La course est finie!

Et ils se massèrent autour de lui, pantelants, et demandèrent :

— Mais qui a gagné?

Le Dodo ne put répondre à cette question sans beaucoup de réflexion, et il s'assit pendant un bon moment, un doigt pressé sur le front, tandis que tous attendaient en silence. Enfin le Dodo dit :

— *Tout le monde* a gagné, et tous doivent avoir des prix.

— Mais qui va donner les prix? demanda tout un chœur de voix.

— Mais *elle*, voyons! dit le Dodo en montrant Alice d'un doigt.

Et, sur-le-champ, toute la compagnie se pressa autour d'elle, réclamant confusément :

— Des prix! Des prix!

Alice ne savait que faire. Désespérée, elle mit la main dans sa poche et en sortit une boîte de dragées (l'eau salée n'y avait heureusement pas pénétré) et les tendit à la ronde comme prix. Il y en avait juste une par personne.

— Mais il faut qu'elle ait un prix, elle aussi, vous savez, dit la Souris.

— Bien entendu, répliqua le Dodo très gravement. Qu'avez-vous d'autre dans votre poche? continua-t-il en se tournant vers Alice.

— Rien qu'un dé, dit tristement Alice.

— Donnez-le par ici, dit le Dodo.

Ils se pressèrent alors une fois de plus autour d'elle tandis que le Dodo lui remettait solennellement le dé en disant :

— Nous vous prions d'accepter cet élégant dé.

Et, quand il eut fini ce court discours, tous applaudirent.

Alice trouva le tout très absurde, mais ils avaient tous l'air si sérieux qu'elle n'osa pas rire. Et, comme elle ne pouvait rien trouver à dire, elle s'inclina simplement et prit le dé de l'air le plus grave qu'elle put.

Ensuite on mangea les dragées, ce qui n'alla pas sans quelque bruit et quelque confusion : les grands oiseaux se plaignaient de ne pouvoir goûter les leurs, et les petits s'étranglaient et il fallut leur taper dans le dos. Néanmoins, la séance se termina enfin, et, s'étant assis de nouveau en cercle, ils prièrent la Souris de leur dire quelque chose de plus.

— Vous m'avez promis de me dire votre histoire, vous savez, dit Alice, et pourquoi vous haïssez les C... et les C..., ajouta-t-elle dans un murmure, craignant à demi de l'offenser à nouveau.

La Souris secoua la tête et s'en alla.

— Quel malheur qu'elle n'ait pas voulu rester! soupira le Cacatoès dès qu'elle fut tout à fait hors de vue.

Et une vieille Dame Crabe en profita pour dire à sa fille :

— Ah! ma chère, que ceci vous apprenne à ne jamais perdre *votre* patience!

— Tenez votre langue, m'man! répondit la jeune Crabe un peu aigrement. Vous suffiriez à vaincre la patience d'une huître!

— Comme je voudrais avoir Dinah ici, oh oui! dit Alice tout haut, sans s'adresser à personne en particulier. *Elle* aurait vite fait de la ramener.

— Oserais-je m'aventurer à vous demander qui est Dinah? dit le Cacatoès.

Alice répondit vivement, car elle était toujours prête à parler de sa favorite :

— Dinah est notre chatte. Et elle n'a pas sa pareille pour attraper les souris, vous ne pouvez pas vous l'imaginer. Et les oiseaux, je voudrais que vous puissiez la voir après les oiseaux! Ma foi, on n'a pas le temps d'apercevoir un petit oiseau qu'elle l'a dévoré!

Ce discours causa un grand émoi parmi la compagnie. Quelques-uns des oiseaux s'enfuirent sur-le-champ. Une vieille Pie commença de s'emmitoufler très soigneusement, remarquant :

— Je dois réellement rentrer chez moi; l'air de la nuit ne vaut rien pour ma gorge!

Et un Canari appela ses enfants d'une voix tremblante :

— Allons, mes enfants! Il est grand temps que vous soyez tous au lit!

Avec des excuses, ils déménagèrent tous, et Alice fut bientôt laissée seule.

« Je voudrais ne pas avoir parlé de Dinah! se dit-elle d'un ton triste. Personne ne semble l'aimer par ici, et je suis sûre que c'est la meilleure chatte du monde! Oh, ma chère Dinah! je me de-

mande si je vous reverrai jamais! » A ces mots, la pauvre Alice se mit à pleurer de nouveau, car elle se sentait bien solitaire et bien abattue. Au bout de quelque temps, cependant, elle entendit à nouveau un petit bruit de pas menus à distance. Vivement, elle regarda, espérant à moitié que la Souris avait changé d'idée et revenait finir son histoire.

C'était le Lapin Blanc. Il revenait en trottinant lentement, regardant anxieusement autour de lui, comme s'il avait perdu quelque chose. Alice l'entendit se marmonner à lui-même : « La Duchesse! La Duchesse! Oh, mes chères pattes! Oh, ma fourrure et mes moustaches! Elle me fera décapiter, aussi sûr que des furets sont des furets! Où *puis-je* les avoir perdus, je me le demande? » Alice devina à l'instant qu'il cherchait l'éventail et la paire de gants de chevreau blanc, et, par pure bonté d'âme, elle se mit aussi à les rechercher, mais ils restaient introuvables. Tout semblait avoir changé depuis son bain dans la mare, et la grande galerie avec la table de verre et la petite porte avaient complètement disparu.

Très bientôt, le Lapin remarqua Alice en train de fureter, et il l'appela d'un ton furieux :

— Eh quoi! Marie-Anne, que *faites-vous* ici? Courez immédiatement à la maison me chercher une paire de gants et un éventail. Vite, allons!

Et Alice fut si effrayée qu'elle s'enfuit sur-le-champ dans la direction qu'il indiquait sans essayer de lui expliquer l'erreur qu'il avait commise.

« Il m'a prise pour sa bonne, se dit-elle en courant. Comme il sera surpris quand il découvrira qui je suis! Mais il vaudrait mieux que je lui rapporte son éventail et ses gants... c'est-à-dire si je peux les trouver. »

Comme elle disait ces mots, elle arriva à une jolie petite maison. Sur la porte, il y avait une plaque de cuivre étincelante, avec, gravé dessus, le nom : « J. LAPIN ». Elle entra sans frapper et se dépêcha de monter l'escalier, craignant beaucoup de rencontrer la vraie Marie-Anne et d'être mise à la porte de la maison avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

Il arrive encore beaucoup d'autres aventures à Alice. Si celles-ci ont plu à nos lecteurs, sans doute les publierons-nous un jour.

FIN

Solutions des problèmes de la page 7

Charades : 1. Boussole (bout-sole). — 2. Cicéron (scie-C-rond). — 3. Carrelage (Car-E-la-je). — 4° Cuisinière (Cuit-si-nie-hère).

Problème : Ils ne déjeuneront ensemble que tous les 420 jours, c'est-à-dire moins d'une fois par an, car 420 est le plus petit multiple commun de 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

Portrait caché : Calquez les traits figurés sur ce dessin; pliez le calque en deux en suivant le trait pointillé. En répartissant les traits sur les deux moitiés, vous reconstituez les traits d'un grand ennemi de la Paix.

LE SUCCÈS OBLIGE !

LE 8 AVRIL

Mon camarade

S'AGRANDIT

NOS PAGES SERONT PLUS GRANDES
NOS COULEURS SERONT ENCORE PLUS BELLES

Nos lecteurs retrouveront dans les colonnes de leur plus grand journal :

PAT'SOUM, TOTO et TOUTOUNE, LES GANGSTERS DE L'AIR, LE TRÈFLE NOIR, JIM MYSTÈRE, JANOT

Savez-vous ? — Le coin des fillettes — Variétés — Pour rire un peu — Jeux et Bricolages — Zézette et Jojo — Sports — Timbres-poste — Contes et pages des grands écrivains — Aventures et voyages, par Bour — Mots croisés — A travers le Monde, etc., etc.

ET EN PLUS, 4 NOUVEAUTÉS SENSATIONNELLES

LES JEUNES AVIATEURS Comment faire soi-même un avion qui vole.

JEUX A DÉCOUPER

et

PIFFARD, l'homme qui vous fera tous rire

et un grand roman de **René LELU**

TROTTE MENU CHEZ LES CHASSEURS D'IMAGES

En raison de ces améliorations, **Mon Camarade** coûtera **0** fr **50**. Mais hâtez-vous de vous abonner : nos abonnements sont maintenus au même prix pendant quelques semaines encore.

ABONNEMENTS	France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
	Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
	Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e).
Compte chèque postal : 974-41 Paris

— EN VENTE PARTOUT —

Faites lire " MON CAMARADE "
Diffusez-le !

ENVOYEZ-NOUS DES ADRESSES
DEMANDEZ DES SPÉCIMENS

Nous avons reçu de Russie cette lettre d'un petit camarade qui, certainement, intéressera la plupart de nos lecteurs :

Cher *Mon Camarade*, je suis un Italien, mais je parle français ayant été trois ans en France. Maintenant je vis en Russie, à Ivanovo, dans la première maison d'enfants internationale. Nous sommes ici 160 enfants de tous les pays. Nous vivons très bien, nous étudions dans une école russe, nous nous amusons bien. Nous avons une superbe salle de sports, une grande salle où l'on projette tous les six jours le cinéma; tout près de nous, nous avons un stade que l'on couvre en hiver de glace pour patiner et où maintenant nous patinons presque tous les jours.

Nous recevons ici régulièrement *Mon Camarade*, que tous ceux qui savent le français lisent avec intérêt, surtout depuis qu'il sort tous les jeudis. Je suis avec beaucoup d'intérêt les aventure de *Fil-de-Fer* et de *Pierrot Lancry*. *La Goupille* et *Jim Mystère* m'intéressent aussi. Je suis très content que *Mme Burette* ait la goutte. Je ris beaucoup en lisant les trucs de *Zézette* et *Jojo*, et les *Aventures de M. Bol*. En voyant dans le n° 56 le concours de jeux, j'ai cherché les solutions que je vous envoie. Excusez-moi si j'ai fait des fautes, mais je commence à oublier le français, bien que je m'applique à faire le contraire. Recevez mes saluts affectueux.

LOUIS GALLO.

QUI CRAINT LE GRAND MECHANT LOUP ?

(Suite de la page 8)

Mais le plus souvent ils forment de puissantes meutes et traînent en bandes à la file indienne. Ces loups chassent surtout la nuit, leurs yeux voient dans la nuit. La louve est une bonne mère — et terrible quand il s'agit de défendre ses petits : ou bi n elle luttera seule contre une bande de chiens, ou bien se sacrifiera pour ses enfants, entraînant le chasseur à sa poursuite bien loin du gîte.

Au Moyen Age, tant la crainte du loup était grande, de ce loup qu'on apercevait rarement le jour mais qui tuait pendant la nuit, on en était venu à croire que certains hommes maudits étaient des *loups-garous*, c'est-à-dire qu'hommes pendant tout le jour, ils se transformaient en loups dès que le soir était tombé... Alors malheur aux pauvres gens que l'on soupçonnait d'être des loups-garous!

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.340.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTERE S'EST FAIT LE DÉFENSEUR D'INDIENS PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEULENT LES DÉPOUILLER DE LEURS TERRES L'UN DES BANDITS QUI DOIT LA VIE À JIM EST DEVENU SON ALLIÉ ET EST CHARGÉ PAR JIM DE LUI OBTENIR CERTAINS RENSEIGNEMENTS..

À SUIVRE

DLP 27-05-92030321

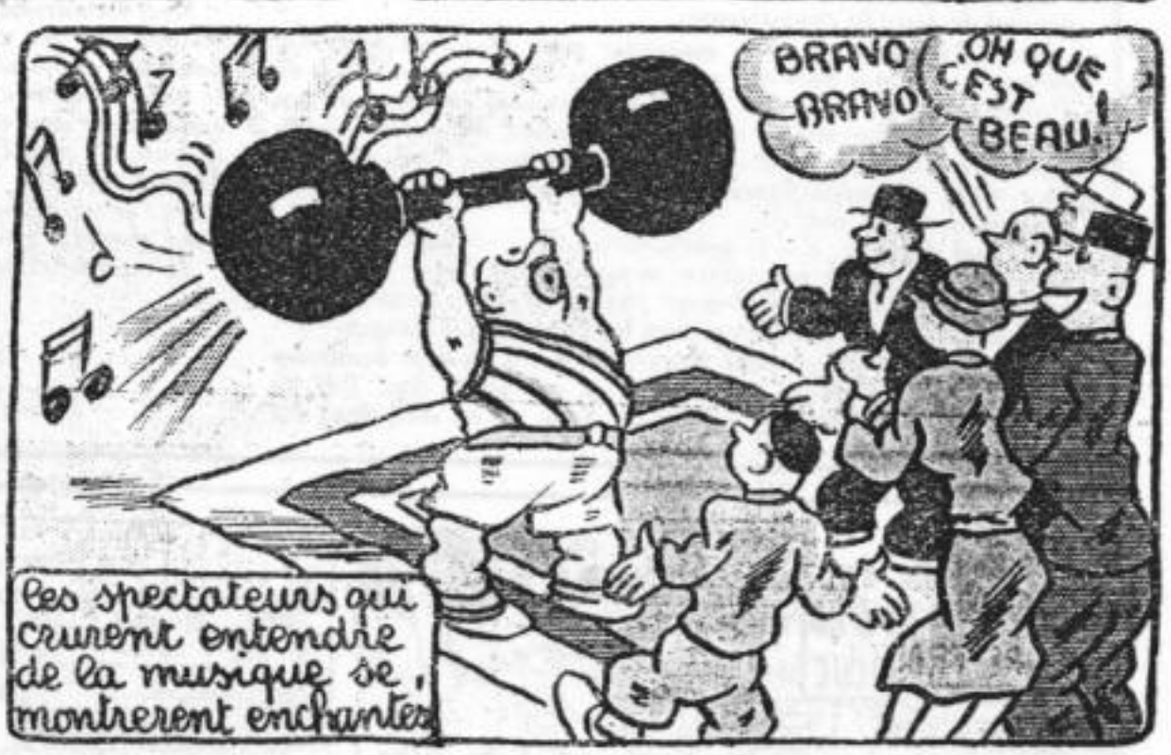
CINQUIÈME ANNÉE. N° 70. — 1er AVRIL 1937.

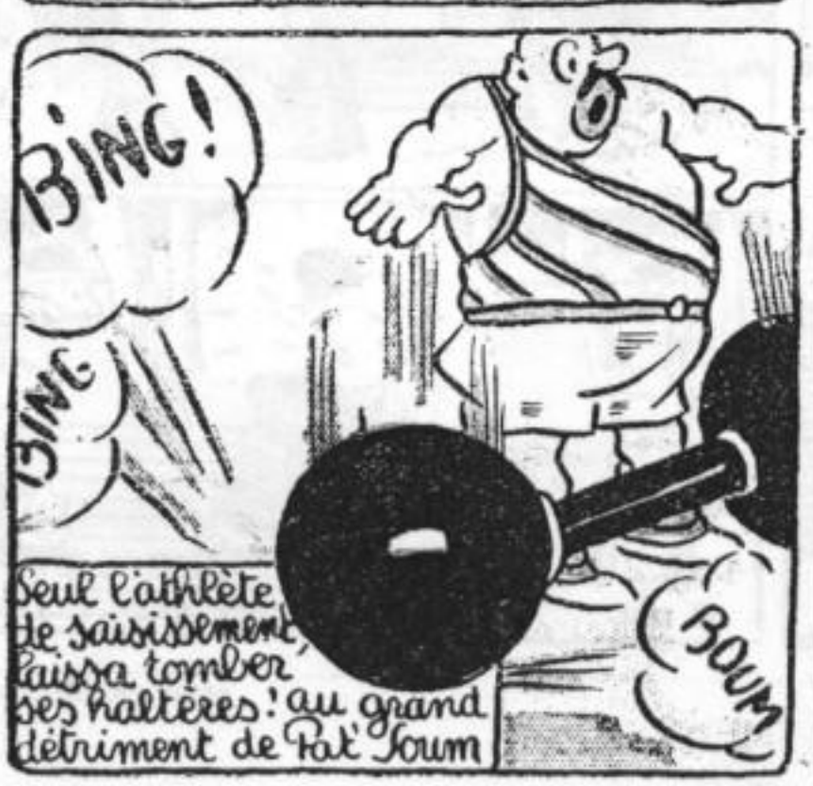
PRIX : 0.40

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon camarade

Pat'Soum et les Sportifs





la lettre de Janot

Mes chers Camarades,

Pour aujourd'hui, comme dans ma dernière lettre, je vous parlerai plutôt du journal que de nos clubs.

Les clubs, je vais quand même en dire un mot. Quand on a commencé à se réunir à quatorze, impasse de la Machine-à-Coudre, dans le hangar que nous avait prêté le père de Lulu, on ne pensait guère que dans toute la France des centaines et même des milliers de petits garçons et de petites filles comme nous se mettraient à vous imiter.

Et cependant c'est ce qui s'est produit.

D'après toutes les lettres que je ne cesse de recevoir à mon adresse (Janot, 24, rue Racine), il y a déjà — seulement après trois mois — plus de cinquante clubs qui se sont fondés, aussi bien dans le Nord que dans le Midi, en Bretagne qu'en Alsace, au Maroc comme à Paris. Moi, je trouve cela magnifique. Et vous ?

Bien sûr, tous ces clubs ne sont pas encore tous très très importants. Mais ils ne cessent de s'accroître et de devenir plus nombreux. Il y a déjà des milliers d'enfants qui portent l'insigne doré avec les deux petits enfants bleus et ça me fait rudement plaisir.

Mais pour ce qui est du journal, dont je veux surtout vous parler aujourd'hui, lui aussi il marche très bien. Si bien que nous allons pouvoir faire ce que tous nos amis nous demandent déjà depuis longtemps : agrandir son format. Mon Camarade, *grand journal, sera maintenant aussi grand que tous les autres grands journaux d'enfants.*

Les images de la couverture seront plus grandes et aussi plus belles qu'autrefois. Parce qu'en plus des trois couleurs qu'on avait depuis le mois de décembre : le rouge, le bleu et le jaune (et en mélangeant ces trois couleurs vous savez bien qu'on peut avoir toutes les autres couleurs qu'on veut) on aura, par-dessus le marché, du noir *dans les pages en couleurs et je vous promets que ce sera mille fois plus joli.* Mon Camarade *sera maintenant égal, par la beauté de sa présentation, à tous les meilleurs journaux d'enfants (je veux dire des mieux imprimés).*

Toutes les histoires d'autrefois vont continuer : Toto et Toutoune, *qui vont aller visiter d'autres pays; le brave petit* Pat'soum, *le troublant* Jim Mystère, Lagoupille *avec ses lunettes et ce bêta d'inspecteur* Piedouche *avec sa moustache et son chapeau melon. Mais, en plus, on va commencer une nouvelle histoire comique, avec un drôle de petit monsieur qui s'appellera X... et dont je suis certain que vous serez rudement content de faire la connaissance.*

Le Trèfle noir *va aussi continuer pour plusieurs semaines encore, car il faut bien que vous sachiez la fin des aventures de Pierrot Lancry; mais dès qu'il sera terminé, commencera un grand roman d'aventures traduit de l'anglais, du grand romancier Jack Lindsay,* La Révolte des Chercheurs d'or, *qui vous fera vivre de magnifiques — et véridiques — aventures en Australie, il y a cent ans.*

Et tout de suite, dès le prochain numéro, va commencer un nouveau roman du romancier français René Lelu, un grand roman d'aventures spécialement écrit pour Mon Camarade *et qui s'appellera* Trotte-Menu chez les chasseurs d'images.

Trotte-Menu est un petit Beauceron qui a eu déjà beaucoup d'aventures, malgré sa petite taille et son jeune âge. Lui, le mécano d'un garage du village de Nelu, il est allé dans les Indes et plus loin encore. Il a failli mourir de faim dans une île déserte où il se nourrissait seulement de lapin — ce qui l'en a dégoûté pour toujours, du lapin. Il a connu des généraux russes et des princes hindous et, maintenant, voilà qu'il continue son tour du monde en arrivant en Océanie dans un bateau très magnifique, le Ballyhoo, *fait spécialement pour fabriquer des films.*

Et c'est alors que commencent ses nouvelles aventures. Figurez-vous qu'au milieu de l'océan... Mais si je vous raconte déjà le roman vous ne le lirez pas. Aussi, je ne le raconte pas.

Et puis il y aura une surprise pour les petites filles et pour les petits garçons. Pour les petites filles, c'est que le Coin des Petites filles *va devenir plus grand et plus beau qu'il n'a jamais été, avec des tas d'indications et de dessins pour se fabriquer des petits jouets en laine, des broderies, etc.*

Pour les petits garçons (et aussi pour certaines petites filles que cela intéresse), la grande surprise c'est qu'on va apprendre, dans Mon Camarade, *à construire des vrais* petits avions qui volent.

J'en connais qui vont être rudement contents : mon ami Jacquot, de la rue du Fer-à-Repasser, qui ne rêve que d'aviation et aussi Jean L...., de Nouzonville, un des plus anciens amis de Mon Camarade, *qui ne nous a pas attendus pour construire un petit avion volant et qui attend seulement qu'il fasse beau pour l'essayer. Et puis des dizaines de petits camarades qui m'ont écrit pour me demander de faire commencer des conseils sur l'aviation dans le journal. Et puis encore, les centaines et les milliers qui n'ont pas écrit, mais qui pensaient, eux aussi, qu'ils voudraient bien savoir le truc pour construire des vrais avions qui volent.*

Le premier modèle sera très simple et on vendra des pochettes qui ne coûteront que quelques francs, avec dedans tout ce qu'il faudra pour le construire. Et le journal fournira aussi à ses lecteurs, au prix le plus bas, des hélices, des élastiques, des baguettes de « balsa », du « papier du Japon », des « cordes de piano », des roues pour le train d'atterrissage; enfin, tout ce qu'il faut pour construire des avions. Et il y aura aussi une Petite Correspondance, pour donner des conseils aux apprentis constructeurs, aux apprentis pilotes...

Moi, je me réjouis rudement de tous ces changements. L'ennui c'est qu'avec tant d'embellissements on va être obligé d'augmenter un peu le prix. Oh ! pas beaucoup !

Mon Camarade *n'a pas augmenté son prix depuis toujours, malgré tous ses embellissements. Tandis que les autres journaux ont augmenté de deux sous d'abord, de deux sous après, ce qui fait quatre sous en tout.* Mon Camarade *n'augmentera que de deux sous en tout et pour tout. Il coûtera dix sous au lieu de huit. Ce sera l'un des moins chers et le plus beau des journaux d'enfants.*

Oh ! je me réjouis déjà de voir ce qu'il sera, mon petit Camarade, *quand il sera plus grand.*

Je vous salue tous.

JANOT,
enfant adoptif de Mme Burette,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

P.-S. — *Bien sûr, je continuerai mes lettres tous les jeudis.*

Philatélie et géographie

Nous avons déjà vu plusieurs timbres ornés de cartes de géographie. En voici quelques-uns qui, réunis, nous permettent d'avoir une carte presque complète de l'Amérique du Sud.

Le Paraguay

Enfin le Paraguay lui aussi a fait figurer parmi ses timbres une carte du pays, mais c'est surtout dans un but revendicatif et pour affirmer ses droits sur le fameux territoire du Gran Chaco, qui, comme vous le savez sans doute, a fait pendant de longues années l'objet d'une guerre incessante entre la Bolivie et le Paraguay.

Brésil

Voici un des plus récents parmi les timbres brésiliens où l'on voit une carte de cet immense pays. Il a été émis en 1932 et faisait partie d'une série destinée à commémorer le quatrième centenaire de la ville de Saint-Vincent. Il est de couleur pourpre et d'une valeur de 20 reis.

République Argentine

Cette carte de l'Argentine serait presque digne de figurer dans un atlas de géographie tant elle est précise. Elle a été émise en 1935 et fait partie d'une série consacrée aux richesses de l'Argentine. C'est dans la même série que figurait ce magnifique mouton que nous avons reproduit ici il y a quelque temps. Le timbre ci-contre d'une valeur de un peso était sépia et bleu clair.

Lesage (1668-1747) est né à Sarzeau (Morbihan). Il est considéré comme le créateur du roman de mœurs en France. Il a écrit plusieurs pièces du théâtre de la foire, des pièces de théâtre proprement dites, comme Turcaret, Crispin rival de son maître *et surtout des romans comme* Gil Blas *dont nous donnons ici le début et* le Diable boiteux. *Son œuvre est remarquable par son réalisme, son exactitude et aussi sa verve satirique.*

GIL BLAS DE SANTILLANE, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviedo, où ils furent obligés de se mettre en condition : ma mère devint femme de chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi, car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée, et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine, c'eût été autant d'argent épargné pour lui; mais, hélas! le pauvre Gil Perez! il n'en avait de sa vie su les premiers principes.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviedo. Je profitai si bien des intructions que l'on me donna, qu'au bout de cinq ou six années j'entendis un peu les auteurs grecs et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments. Il fallait alors nous voir discuter. Quels gestes! Quelles grimaces! Quelles contorsions! Nos yeux étaient pleins de fureur, nos bouches écumantes; on nous devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que bientôt je cesserai de lui être à charge. « Or çà, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'Université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducas pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé. »

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourais d'envie de voir du pays. Cependant, j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter l'oncle à qui j'avais tant d'obligations, j'attendris le bonhomme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il avait pu lire en mon cœur.

Me voilà donc hors d'Oviedo, sur le chemin de Pegnaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante ducats. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'avais jamais vu tant d'argent, je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait; je regardai ce que ce pouvait être, j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : « Seigneur passant ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié, jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. » Je tournai aussitôt les yeux du côté d'où partait la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique et sur laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Église, je m'arrêtai court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent de ne pas m'avoir mis entre les mains d'un muletier. C'était, sans doute, ce qu'il aurait dû faire, mais il avait songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûterait moins, et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y vendre ma mule et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrai à Salamanque par la même voiture.

Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviedo, je n'ignorais pas le nom des villes par où je devais passer, je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor. Je m'arrêtai à la porte d'une hostellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre que l'hôte vint me recevoir fort civilement; il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il s'appelait André Corcuelo.

Après m'être défait de ma mule, l'hôte me mena chez le muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour et qu'il aurait soin de venir me réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage de la mule que pour la nourriture et quand tout fut régle entre nous, je m'en retournai vers l'hostellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Enfin il allait encore m'étourdir de son babil important lorsqu'un homme assez bien fait vint l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilités.

Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien. Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie.

C'était un jour maigre, on m'accommoda des œufs.

A la manière de Pat-Soum

Vous vous rappelez que notre ami Pat-Soum, poussé par son bon cœur et désolé de voir trente pauvres joueurs se disputer la possession d'un seul ballon, court jusqu'au plus proche magasin en acheter un pour chaque joueur. C'est presque ce qui s'est passé il y a quelque temps sur un petit stade. Le terrain est très petit, juste les dimensions réglementaires, et si les joueurs vont trop fort, le ballon va facilement se perdre dans les broussailles des terrains avoisinants. Aussi l'équipe locale a-t-elle toujours un second ballon qu'on confie à un camarade chargé de le fournir quand l'autre a disparu. Donc, au cours d'une partie, le ballon s'étant envolé, on envoya aussitôt le second, mais au même moment un spectateur relançait le premier et l'on vit tout à coup le chef de l'équipe locale courir vers les buts, un ballon sous chaque bras. Cette histoire finit comme celle de Pat'Soum puisque l'arbitre interrompit cet exploit et ne laissa qu'un ballon en jeu.

Les douceurs du « catch »

Vous savez qu'au cours des matches de « catch » tous les coups sont permis, surtout les plus brutaux et que l'on assiste la plupart du temps à des mêlées épouvantables d'où jaillissent tantôt un bras, tantôt une jambe, ou une tête grimaçante de douleur. Il paraît que les spectateurs aiment ça ! Mais quelquefois ça finit mal, témoin l'histoire, peut-être fausse, mais en tous cas drôle, que l'on raconte. Un joueur de catch est blessé. « Comment as-tu fait ? lui demande-t-on. — Eh bien, voilà, dit-il. On y allait très fort, on était par terre, enroulé l'un sur l'autre, quand je vois surgir devant ma figure une énorme cuisse, j'y donne un terrible coup de dents, de toutes mes forces... et je m'aperçois que c'était ma propre cuisse... »

L'esprit des spectateurs

Il n'est pas nouveau de découvrir que les spectateurs n'ont pas toujours l'esprit très sportif et qu'ils interviennent parfois assez brutalement pour faire connaître leur opinion. C'est ce qui vient de se passer récemment en Angleterre au cours d'un match de rugby qui déplaisait à un groupe de spectateurs. Chaque fois qu'un joueur ratait un coup, ils se mettaient à applaudir violemment. Si un des joueurs, entraîné par son élan tombait à terre, ce qui arrive fréquemment, ils se mettaient à compter à haute voix jusqu'à ce qu'il se relève comme fait l'arbitre d'un match de boxe. Les joueurs étaient furieux, les autres spectateurs aussi et il a fallu expulser les perturbateurs.

LISEZ TOUS LES LIVRETS DE

Mon camarade

QUI PARAISSENT TOUS LES MOIS

17 TITRES PARUS

Blancs et noirs.
Quelle heure est-il ?
Blanchette.
Jeux d'intérieurs.
Montres et horloges.

Le numéro : 0 fr. 50

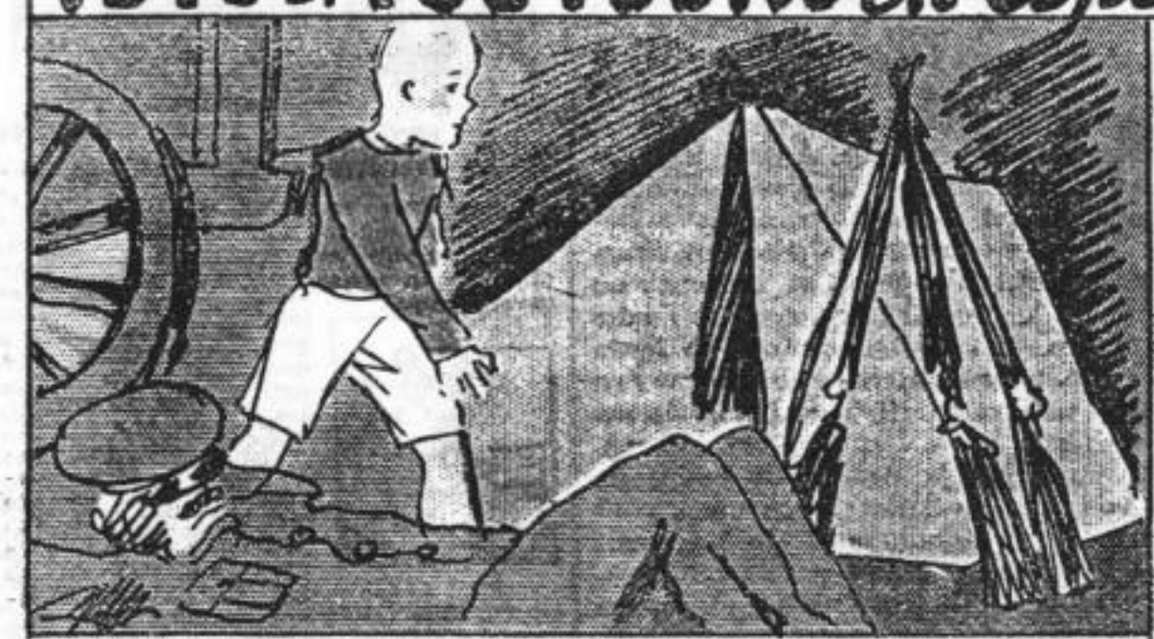
Demandez la liste complète

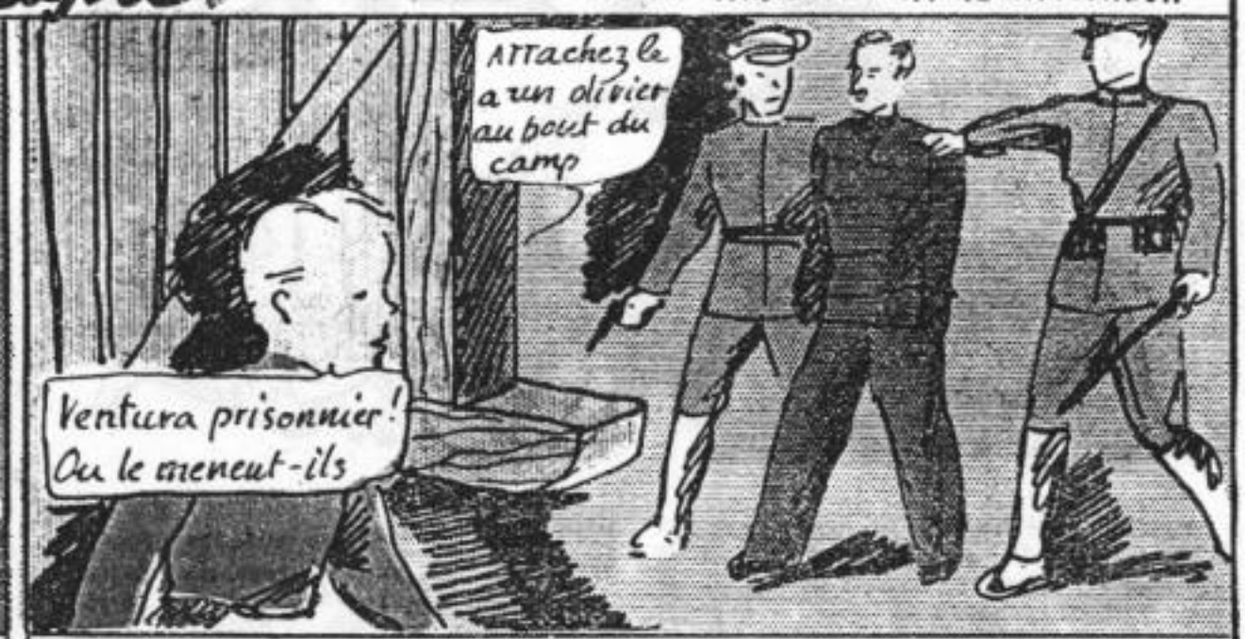
Abonnements à 12 livrets : 5 francs

E.S.I., 74, r. Racine, Paris - Ch. post. 974.41

TOTO ET TOUTOUNE en Espagne.

VENTURA, AMI DE TOTO ET TOUTOUNE ETANT PRIS PAR LES REBELLES LES DEUX ENFANTS PARTENT A SA RECHERCHE...





Toto dans la nuit atteint le camp des rebelles se glissant parmi les soldats endormis. Tout a coup il s'arrête entendant du bruit

Toto est revenu auprès de Toutoune et l'informe du sort qui attend leur ami Ventura Un plan est etabli rapidement

Grand roman d'aventures et de mystère par R. Duchateau

Résumé. — *Pierrot Lancry, quatorze ans, Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf et sa fiancée Louise Lacombe, qui viennent chacun d'échapper à de grands dangers et qui sont en lutte contre la mystérieuse association du* Trèfle Noir, *sont réunis dans le petit appartement de la grand'mère Lacombe. Ils sont en train d'interroger un prisonnier, Zoria, membre de la Bande des Trèfles, fils d'une victime de la bande : Evangelina Bibliovna.*

Chapitre XXXV

Manger un morceau

Louise Lacombe entra dans la cuisine où Fil-de-Fer et Pierrot interrogeaient Zoria. La jeune fille avait ses cheveux bruns légèrement dépeignés. Ses yeux brillaient de bonheur.

— Je viens voir s'il n'y a pas quelque chose à manger. Figurez-vous que mon Jambe-de-Bœuf meurt encore une fois de faim. Les émotions, ça creuse. Pourvu qu'il n'en aie pas trop quand nous serons mariés. Avec ce qu'il va gagner nous n'arriverions pas à faire bouillir la marmite.

Louise avait ouvert un buffet de bois blanc. Elle en sortait un gros pain de campagne, deux saucissons cuits, une motte de beurre et plusieurs petits fromages de chèvre. Mme Lacombe, qui était originaire du Jura, se faisait fréquemment envoyer des colis de produits du pays par une cousine qu'elle avait près de Saint-Claude et un colis était arrivé la veille.

— Grand'mère va m'en vouloir, dit Louise... Pas de lui avoir pris ses provisions, bien sûr!... Parce qu'elle est bonne comme du bon pain. Mais de ne l'avoir pas appelée pour voir Jambe-de-Bœuf en train de dévorer. Elle dit que de sa vie elle n'a jamais vu un appétit pareil. Et elle s'amuse de le voir manger...

— Eh Louise, dit Jambe-de-Bœuf en apparaissant par l'embrasure de la porte, je t'y prends encore à dire du mal de ton fiancé. J'ai de l'appétit, mais je ne suis tout de même pas un phénomène qu'on montre dans les foires... Puis s'adressant à ses deux amis, il ajouta : Venez donc à la salle à manger pour achever votre conversation avec monsieur. Louise et moi nous aurons peut-être notre mot à placer...

Jambe-de-Bœuf s'attabla, se coupa une gigantesque tartine de pain noir et commença, posément, à y étaler une épaisse couche de beurre.

— Pour reprendre ce que nous étions en train de dire avant l'arrivée de mes amis, fit-il en s'adressant à Zoria, il vient de me revenir en tête une phrase que j'ai entendue dans les souterrains de Meudon. Vous savez que la *Bande des Trèfles* m'avait fait prisonnier.

— En effet, dit Zoria.

— ...Mais ce que vous ignorez, c'est qu'après avoir réussi à assommer mes gardiens, j'ai erré longtemps dans les souterrains et j'ai fini par arriver dans une grande salle en rotonde où se tient le conseil des *Trèfles*. Une salle qui est éclairée par un plafond de verre rond d'où tombe une sorte de drôle de lumière verte...

— Cette fenêtre donne sur le fond d'un étang... murmura Zoria.

— Eh bien, j'ai vu se tenir le grand conseil des *Trèfles* : cinq hommes en cagoule... Ils s'appelaient les uns les autres par des chiffres. Et celui qui se faisait appeler *dix* a dit : « Nous avons vu *deux* en conversation avec Fil-de-Fer... *Deux* nous trahissait. Nous avons décidé de lui faire connaître le châtiment suprême. Nous avons demandé à la voir. Elle y a consenti, car son propre fils lui avait porté notre message... »

D'un bond Zoria s'était levé, et il parcourait la pièce avec frénésie. Il prononçait des paroles incompréhensibles entrecoupées de jurons russes.

Il se calma bientôt et se rassit à la table. Jambe-de-Bœuf avait terminé de tartiner son pain. Il coupait maintenant son saucisson en rondelles qu'il alignait ensuite en rangées régulières sur le pain beurré.

— Jusqu'ici j'avais douté! dit Zoria. Je ne croyais pas à tant d'horreur. Mais ce que vous venez de dire, monsieur Jambe-de-Bœuf, m'a enfin convaincu et je vais vous faire ma confession... Je vais vous dire tout ce que je sais sur la *Bande des Trèfles*...

Louise et Fil-de-Fer s'étaient assis autour de la table ronde. Ils écoutaient avec une attention passionnée les paroles du jeune homme...

— Lorsque ma mère m'a fait entrer, il y a quelques mois, au service de cet homme que j'appelle Sébastien et que vous appelez Matchoukine, je devais en principe lui servir de secrétaire. C'était, m'avait dit ma mère, un homme d'affaires qui avait besoin d'avoir près de lui un garçon de toute confiance. Sébastien avait un bureau dans une rue proche des Champs-Élysées. Il recevait une importante correspondance à laquelle j'étais chargé de répondre. Dans cette correspondance, il était spécialement question de colis, de boîtes, qui contenaient les produits les plus divers : thé, café, sucre, bougies, pâtes d'Italie, etc... Chacune de ces boîtes portait un numéro d'ordre. Matchoukine me dictait régulièrement un gros courrier, que je tapais ensuite à la machine. Je n'arrivais nullement à comprendre quel genre de commerce faisait la *Société de Commission et d'Exportation* — c'était le nom de la société que dirigeait Sébastien — et pourquoi, par exemple, il était utile d'échanger avec un agent de Berlin une très longue correspondance pour commander et recevoir livraison d'une boîte de pâtes d'Italie qu'il aurait été plus simple de commander chez l'épicier du coin. Toutes ces marchandises, que je ne voyais jamais, étaient entreposées dans de grandes réserves que Sébastien disait avoir en banlieue. C'est à Meudon, comme je l'appris un jour, qu'allaient ces mystérieuses marchandises...

— Votre Sébastien vendait du café explosif et des macaronis à répétition, gouailla Fil-de-Fer.

— *Sébastien Matchoukine me dictait du courrier, dit Zoria.*

— Il n'en vendait pas, il en achetait seulement... Je compris, en effet, un jour à demi-mot, qu'il s'agissait d'une entreprise de trafic ou plutôt d'achat d'armes. Sébastien changea bientôt d'attitude. Ses affaires semblaient se ralentir. Les lettres arrivaient de moins en moins nombreuses, et à la plupart des demandes de fournitures, Sébastien répondait maintenant que les stocks étaient au complet. Il m'avoua, un jour, que les capitaux lui manquaient, qu'il allait être obligé de se passer avant peu de mes services...

« J'étais affreusement inquiet. Je me voyais de nouveau à la rue, sans endroit où dormir, mourant de faim, sans personne à qui me confier, ma mère m'avait interdit de la revoir tant qu'elle ne me ferait pas signe. Je n'avais même pas son adresse... Je ne savais quoi faire... C'est sans doute le désespoir où j'étais qui me poussa à accepter la proposition que me fit Sébastien. »

Jambe-de-Bœuf venait d'engloutir avec calme la tartine sur laquelle il avait rangé comme un jeu de dames les rondelles de deux saucissons entiers. Il s'était coupé un second morceau de pain de la taille d'une roue de chariot et il le recouvrait d'une épaisse couche de fromage de chèvre.

— Il s'agissait d'un cambriolage dans une petite villa de banlieue dont je ne vous dirai pas le nom. La villa était occupée par un homme seul, elle était isolée de tous. Il n'y avait rien à craindre. L'homme, un vieillard au sommeil très dur, venait de toucher une somme importante provenant de la vente d'une propriété et il conserverait cette somme durant quarante-huit heures. Mon rôle devait se borner à faire le guet. J'aurais une part importante du magot, qui suffirait à me faire vivre pendant plusieurs années, tranquille, à l'étranger... J'eus la faiblesse de me laisser tenter...

« La villa était semblable à celle que Sébastien m'avait décrite. Je pénétrai, avec mon complice, dans une pièce du rez-de-chaussée, et il me laissa faire le guet, tandis qu'il montait au premier étage. Soudain, j'entendis un grand cri suivi du bruit sourd d'un corps qui tombait sur le plancher. Malgré l'ordre qui m'avait été donné, je montai et je trouvai Sébastien agenouillé près du corps en chemise d'un homme d'une quarantaine d'années, à l'épaisse chevelure noire. Le malheureux avait été assommé à coups de crosse de revolver... Il était mort...

« Le nom de cette victime, je l'ai seulement appris par les journaux le surlendemain. La nouvelle était annoncée d'une manière extrêmement brève. On attribuait le crime à des rôdeurs. On avait cependant retrouvé sur le lieu du crime un mouchoir aux initiales Z. B... Un mouchoir qui m'appartenait, et que, j'en suis certain, Sébastien avait laissé exprès sur le lieu du crime pour pouvoir m'accuser du meurtre. Il m'avait donné aussi à tenir le revolver ensanglanté durant quelques secondes et il l'avait ensuite abandonné. Mes empreintes avaient, sans aucun doute, été relevées... J'étais certain, si j'étais dénoncé, d'être condamné comme assassin.

— Les méthodes du *Trèfle noir* sont toujours étrangement semblables, dit Fil-de-Fer. Je suis payé pour le savoir. Mais pourquoi n'avez-vous pas quitté la France avec l'argent volé.

— Il n'y avait pas eu d'argent volé. Le magot, le vieillard, tout cela n'avaient été qu'inventions de Sébastien. Il s'agissait seulement de mettre à mort une personne condamnée par la mystérieuse association du *Trèfle noir* dans laquelle étaient inscrits Sébastien et ma mère, et de m'entraîner comme complice de l'assassinat qui se préparait.

Chapitre XXXVI

Le dessous des cartes

Zoria demanda un verre de vin, le but avec avidité, puis reprit son récit.

— A partir de ce moment-là, je ne fus plus qu'un jouet aux mains de Sébastien. Du jour au lendemain les affaires avaient repris à la *Société de Commission et d'Exportation*, mais je n'étais plus chargé de la correspondance qu'assurait maintenant une dactylo, amie de Sébastien, qui connaissait bien les affaires de son complice. Moi, j'étais chargé de toutes sortes de missions. J'étais chargé de suivre des personnes qu'on m'indiquait, et de faire des rapports sur l'emploi de leur temps. On m'envoya à deux ou trois reprises en Allemagne où j'eus des rapports avec nos mystérieux fournisseurs d'armes, qui avaient l'aspect de commerçants ordinaires, et ne parlaient de rien d'autre que de pâtes d'Italie, tout en fournissant à leur place des mitrailleuses. J'ai aussi été, deux ou trois fois, mêlé à des cambriolages. L'un de ces vols, qui a été commis dans une grande banque parisienne, a fait beaucoup de bruit... Je n'osais pas quitter Sébastien de peur qu'il me dénonce... Et chaque nouveau mauvais coup me liait plus étroitement à la *Bande des Trèfles*... C'est ainsi qu'ils ont pu me faire porter à ma propre mère une lettre qui devait

être cause de sa mort (bien entendu, ils m'avaient laissé ignorer la raison pour laquelle ce message m'était confié). Et, cette nuit même, Matchoukine et une partie de la bande ont débarqué en ma compagnie île Saint-Germain... J'ai appris qu'il s'agissait de tuer, pire, de brûler vif un enfant, et je n'ai pas osé résister... Mais le hasard a fait que j'ai pu vous sauver des flammes, ajouta-t-il en s'adressant à Pierrot... L'idée de laisser périr un gosse sans rien faire pour le tirer de là m'était impossible à supporter.

Pierrot raconta à ses amis comment Zoria l'avait aidé à sortir vivant de la maison du blanchisseur chinois, où Sébastien-Matchoukine venait de mettre le feu. Zoria reprit :

— Je ne vous parlerai plus de moi maintenant. Je dirai seulement que je hais de toutes mes forces Sébastien et cette association du *Trèfle noir* qui m'a fait complice de tant de crimes horribles et qui a fini par tuer ma mère. Ces hommes me trompaient. Ils disaient parfois qu'ils travaillaient obscurément et par des voies détournées à rendre au monde une mystique dont celui-ci était malheureusement privé. Ils voulaient rétablir les privilèges de l'intelligence, restaurer la famille, rendre à ma mère, comme à tous les émigrés russes, les privilèges dont ils avaient joui avant la révolution, ceci au nom de la Justice divine. Belle justice qui tue des vieilles femmes sans défense et veut faire brûler vif des enfants... Non, le *Trèfle noir* n'est qu'une association de bandits de la pire espèce, de bandits dont je saurai me venger en les anéantissant... Vous pouvez compter sur moi dans votre lutte...

Après un court silence, Zoria reprit :

— Je sais peu de chose, malheureusement, sur l'organisation intérieure de l'association. C'est une association internationale qui possède des ramifications sur les quatre continents. Chacune de ses sections tire son nom d'une des couleurs des cartes. En Chine et dans toute l'Asie, c'est la *Bande des piques*, qui mène le jeu. C'est même en Asie, à Kharbine, qu'a été fondé le premier noyau de cette association, la *Dame de Pique*, comme je vous l'ai dit... Mais un peu avant 1930, l'association s'est beaucoup élargie. On l'appelle maintenant le *Grand Jeu*. Si nous avons quitté Kharbine, c'est que ma mère avait reçu l'ordre de se mettre aux ordres de la *Bande des Trèfles*, la bande qui opère en Europe. La bande a porté pendant quelques années tous ses efforts sur l'Allemagne. Elle a, en 1933, après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, reporté tous ses efforts sur la France, et c'est sans doute pourquoi ma mère et moi nous avons quitté l'Allemagne il y a trois ans...

« La bande est extrêmement puissante, et je sais qu'elle a des relations et des agents dans les milieux les plus divers. A la tête de la bande se trouvent treize grands chefs ou personnes de confiance qui sont connus dans l'argot de la bande, sous des surnoms divers et aussi sous des noms des treize cartes de trèfle. Ma mère qui s'appelait, vous le savez, Kaminski-Souvorine, avait quitté son nom pour le sobriquet d'Evangelina Bibliovna et elle était désignée dans le langage conventionnel sous le surnom de *Deux de trèfle*...

— Connaissez-vous les noms d'autres chefs de la bande? demanda Fil-de-Fer...

— Il faut que vous compreniez que je ne jouais qu'un tout petit rôle dans la bande, répliqua Zoria... Et que l'association est très secrète, organisée selon les méthodes les plus conspiratives. On ne connaît autour de soi que peu de complices. Chacun des treize a, paraît-il, sous ses ordres toute une petite troupe d'hommes de main, et ceux-ci ne connaissent que leurs propres chefs. J'étais, moi, sous les ordres de Matchoukine, dit Sébastien, dit aussi *Cinq de trèfle*. La plupart de ceux qui travaillaient dans sa bande particulière étaient, comme moi, des Russes émigrés. Mais je sais que dans les autres bandes travaillaient des Corses et des Marseillais. Par exemple, ce sont des Marseillais, ceux qui sont sous les ordres de *Trois* et de *Quatre de trèfle*, qu'on appelle aussi Mme Katiarousska et le Champenois...

— Qu'on appelait, interrompit Fil-de-Fer, qui raconta en quelques mots comment, la nuit même, lors de l'expédition de la *Villa Destin*, interrompue par l'incendie de l'île, il avait découvert les cadavres du Marseillais et de la tireuse de cartes.

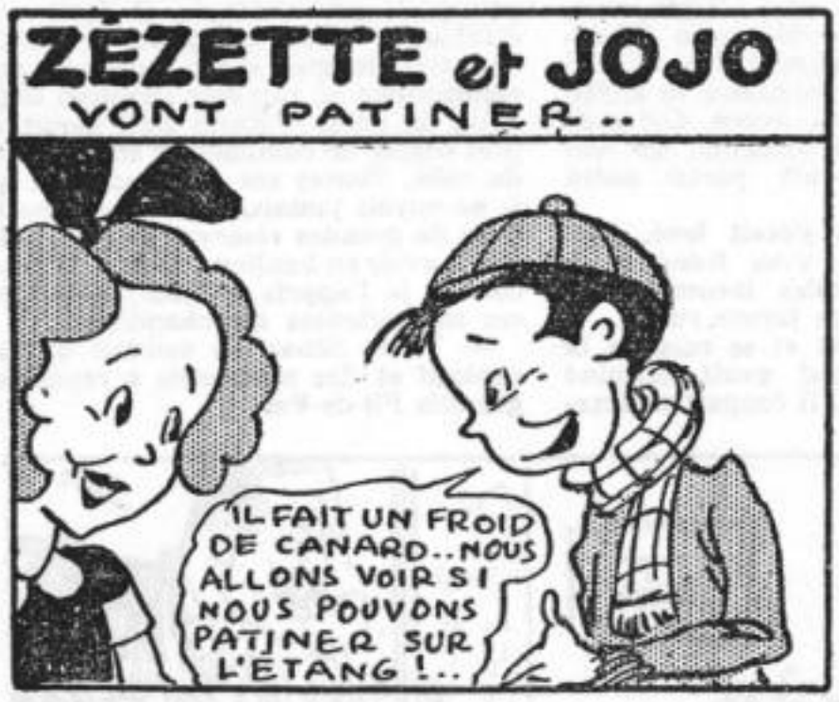
— J'avais entendu décider de leur mort au grand conseil des *Trèfles*, dit Jambe-de-Bœuf qui venait d'engloutir la dernière bouchée des trois livres de pain que lui avait servis Louise et qui réclamait de la confiture... Je comprends maintenant ce qu'ils voulaient dire quand ils décidaient que *Trois* et *Quatre* connaîtraient le châtiment suprême pour avoir enfreint les règles de la conspiration... Et je devine quel a été le rôle de *Trois* ou plutôt du *Champenois*, comme on l'appelait.

— Oui, dit Zoria, c'est lui qui a été chargé de lancer la bombe au bal des *Joyeux Vignerons*. Mais il n'avait pas prévu que Raymond Lacombe sauterait le mur et réussirait à se lancer sur ses talons. Il l'a donc tué, d'un coup de revolver, près de la clôture du musée Rodin. Mais derrière votre ami arrivait Jambe-de-Bœuf, et l'assassin a eu le tort — impardonnable aux yeux de la *Bande des Trèfles* — de retourner directement à l'entrée secrète des souterrains où il savait avoir un refuge sûr.

— Je me suis en effet précipité sur ses pas et j'ai été fait prisonnier, constata Jambe-de-Bœuf.

— Cette imprudence risquait de faire découvrir le secret du souterrain. Matchoukine m'avait forcé à l'accompagner, la nuit dernière, *Villa Destin*. Nous y sommes arrivés par les souterrains de Meudon... Matchoukine avait avec lui un Marseillais, un certain Doublemètre, un intime du Champenois. De cette façon ils ont été reçus sans défiance. J'étais en bas de l'escalier pour faire le guet, tandis qu'on les tuait en haut... Je crois qu'on les a chloroformés avant de les étrangler... En revenant sur nos pas par l'escalier secret, nous avons fait sauter à la dynamite la galerie derrière nous sur plusieurs mètres de longueur. Aussi, n'espérez plus pénétrer dans le repaire des *Trèfles* par cette entrée-là, vous ne trouveriez derrière l'issue secrète de la buanderie de la villa à louer que de la terre et des pierres... Vous ne pourriez avancer au delà de quelques mètres...

(A suivre.)



Variétés

PROBLÈME

Le patron d'un restaurant a remarqué, parmi ses clients les plus réguliers, 7 amis qui viennent tous à des jours déterminés. Le premier vient tous les jours, le second tous les deux jours et ainsi de suite, le septième ne venant que tous les 7 jours. Pour leur faire une gentillesse, le patron leur annonce qu'il leur offrira un déjeuner gratuit toutes les fois qu'ils déjeuneront tous les sept ensemble. Ils remercient le patron, mais celui-ci s'est-il montré si généreux et aura-t-il souvent à payer le déjeuner?

CHARADE

envoyée par Suzy et Georges Coq

Mon premier est l'extrémité d'un objet.
Mon second est un poisson plat.
Et mon tout fut inventé par Christophe Colomb.

CHARADE

envoyée par J.-J. Recht

Mon premier est l'outil du menuisier.
Mon second est une lettre de l'alphabet.
Mon dernier n'est pas carré.
Et mon tout est un grand orateur romain.

CHARADES

envoyées par René Pochinot

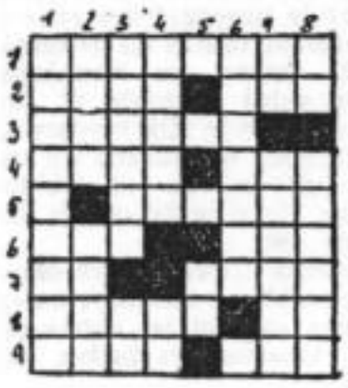
Mon premier est une préposition.
Mon second est une voyelle.
Mon troisième est une note de musique.
Mon dernier est un pronom personnel.
Un assemblage de carreaux constitue mon tout.

Mon premier est le contraire de cru.
Mon second est une note de musique.
Mon troisième n'avoue pas.
Mon quatrième est un homme misérable.
Et sur mon tout on prépare les repas.

PORTRAIT CACHÉ

(Toutes les solutions page 11.)

MOT CROISÉ



Horizontalement. — 1. Une des quatre opérations. — 2. Bel e fleur violette ou jaune. Patriarche. — 3. Outil du sculpteur. — 4. Ancien souverain de la Russie. Adjectif possessif. — 5. Se plaindra. — 6. Assassiné. Rivière du Sud-Ouest. — 7. Terminaison d'infinitif. Programme d'un repas. — 8. Quantité de base. — 9. Vu à nouveau. Venue au monde.

Verticalement. — 1. Chef absolu d'un Etat. — 2. Fleur violette ou jaune. Où l'on met les bulletins de vote. — 3. Figure. Pronom personnel. — 4. Rivière qui traverse le Dauphiné. Pronom personnel. — 5. Pronom. — 6. Qui ne sert à rien. — 7. Lac des Pyrénées. Champignon. — 8. Négation. Univers.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 69

Horizontalement. — 1. Musicien. — 2. Anis. — 3. Jars. Nain. — 4. On. Yvon. — 5. Ric. Ecole. — 6. Imminent. — 7. Teuton. — 8. Entrée. — 9. Soc. Seul.

Verticalement. — 1. Majorité. — 2. Unanime. — 3. Sir. Emu. — 4. Issy. Ile. — 5. Vendus. — 6. Innocente. — 7. Anon. Ru. — 8. Nuit. LT. El — 9. Nie. Née.

LE COIN DES FILLETTES

Une serviette et sa pochette pour Bébé

Voici un charmant objet facile à faire et très utile. Dans de la toile assez fine, vous taillez une serviette ayant environ 30 sur 40 centimètres et vous lui donnez la forme que vous voyez sur le dessin. Tout autour, vous pouvez faire un ourlet à jours comme vous avez déjà appris à le faire. Vous pouvez même, si vous êtes adroite, broder en bas tout un motif de jours ou vous contenter de faire des coins un peu ornés. Vous faites un tout petit ourlet à la partie qui est autour du cou et vous faites deux petites bandes qui serviront à l'attacher au cou de bébé. Vous pouvez faire la pochette pareille en brodant des jours sur la partie qui se rabat pour qu'elle rappelle la serviette.

Les Conseils de Tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Le yaourt : une de mes nièces, Monotte, me demande la recette du yaourt. Cette sorte de fromage blanc est très sain et très agréable. Le yaourt n'est autre chose que du lait que l'on fait cailler à l'aide d'un ferment spécial : le kéfir, que vous trouverez dans les pharmacies. On emploie pour cela du lait bouilli. Mais la préparation est assez délicate, car il faut maintenir le lait en train de cailler à une température régulière et très déterminée, et il est presque indispensable pour cela d'avoir un appareil spécial. Au lieu de yaourt, s'il ne s'agit pas d'un régime pour un malade, je vous conseille le lait caillé ordinaire que l'on prépare ainsi : dans du lait cru (non bouilli) vous versez une goutte ou un comprimé de présure, que vous trouverez dans toutes les pharmacies, puis vous abandonnerez dans une pièce tiède à proximité du feu; en quelques heures le lait est caillé. Vous pouvez le manger tel que, ou en faire des fromages blancs en le mettant dans des moules percés de trous. La partie liquide (le petit-lait) s'écoule et le fromage ainsi obtenu est excellent et très bon pour la santé.*

Pour enlever les taches d'encre. — *On vous vend toutes sortes de produits pour enlever les taches d'encre, mais la plupart du temps ils enlèvent en même temps l'encre et la couleur du tissu, et l'effet est assez malheureux. Il y a un autre procédé à peine plus coûteux et beaucoup plus efficace, c'est de tremper l'objet taché dans du lait. Vous y laissez l'étoffe pendant plusieurs heures, puis vous laissez sécher, vous rincez avec de l'eau bien claire (légèrement tiède pour les étoffes de laine) et il ne doit plus rester de tache. Si la tache était un peu ancienne, il faudrait recommencer une ou deux fois.*

La course d'obstacles

Vous dites tout de suite en voyant ce nom que vous n'avez pas de haies, de barrières, etc., comme il y en a sur les pistes de course. Rassurez-vous. Cette course-là vous pouvez la courir même dans une petite salle, et vous risquez assez peu de toucher le plafond en sautant. En effet, vous allez vous servir d'obstacles les uns aux autres et voici comment : tous les joueurs sont assis par terre les uns derrière les autres en deux colonnes, les jambes tendues en avant. A un signal, le premier joueur de chaque colonne part et court jusqu'au dernier, puis il revient en courant en zigzags et en sautant par dessus les jambes de ses camarades de colonne. Quand il se rassied, le second part à son tour, fait la même promenade et revient s'asseoir et, ainsi de suite, jusqu'au dernier. La première colonne qui a terminé a gagné.

Construisons des fléchettes

Vous avez quelques bouchons et des plumes de volaille (assez longue, celles des ailes par exemple). Il s'agit alors de préparer des fléchettes comme le dessin 1 auquelles vous mettez un bout de fil de fer pointu. Vous suspendez une grosse pomme de terre à une ficelle ; vous visez cette cible et vous constatez qu'il n'est pas facile de mettre la flèche à tous les coups.

Ne laissez aucun camarade près de la cible, car vous pourriez occasionner un accident en l'atteignant à la place de la pomme de terre.

Un Bordelais et un Marseillais discutent sur l'ancienneté de la civilisation de leurs provinces respectives : « Mes ancêtres étaient civilisés avant les vôtres, dit le Bordelais; la preuve, c'est qu'en faisant des fouilles, près de Bordeaux, on a trouvé, au milieu d'objets très anciens, un fil de fer, ce qui montre bien qu'ils connaissaient déjà la télégraphie. — Pécharre! A Marseille, on a fait des fouilles aussi. On a trouvé des tas de vieilleries, mais pas un seul morceau de fil de fer. Ce qui prouve, mon ami, que mes ancêtres à moi connaissaient la T. S. F. »

o

Toto a un terrible défaut. Il ment à tout propos. Il vient encore d'être pris en flagrant délit de mensonge. « Que c'est vilain, à ton âge, de mentir! lui dit sa mère. — Alors... à quel âge que ça n'est plus vilain, dis, maman? »

o

A Berlin, un juif se promène dans la rue en parlant tout seul : « Quel imbécile que notre Führer », dit-il. On l'arrête et, sur-le-champ, on le conduit au commissariat, où on l'interroge. « Je n'insulte pas Hitler, monsieur le commissaire. Je parlais de notre Führer à nous, de Moïse. Je pensais que s'il nous avait laissés autrefois en Egypte, au lieu de nous faire traverser la mer Rouge, nous serions bien tranquilles, maintenant! »

o

Un mot d'enfant. — « Grand'mère, comme je suis leste et souple, je suis monté sur le châtaignier du jardin! — Petit malheureux, tu peux être fier; et ton pantalon? — Mon pantalon est monté aussi sur le châtaignier, grand'mère!... »

o

Deux petits Parisiens discutent sur la couleur de l'eau de mer. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais vu la mer. « Elle est bleue, dit l'un. — Mais non, elle est noire, dit l'autre. — Pourquoi noire? — Tu sais bien que les bateaux jettent leur « ancre » dans la mer... »

o

Mme Durand a envoyé son fils porter une lettre à la poste. Elle lui a donné dix sous pour acheter un timbre. Au bout d'un quart d'heure, Jacquot revient, triomphant, portant la petite pièce qu'il remet à sa mère. « Et la lettre, tu ne l'as pas timbrée? — Oh! non, maman, je l'ai mise tout doucement dans la boîte pendant que l'employé ne me regardait pas... »

o

Papa à Jacqueline : « Pourrais-tu me dire ce que c'est qu'une hypocrite? — Eh bien, c'est une petite fille qui va à l'école en chantant! »

LES PETITS AVIATEURS

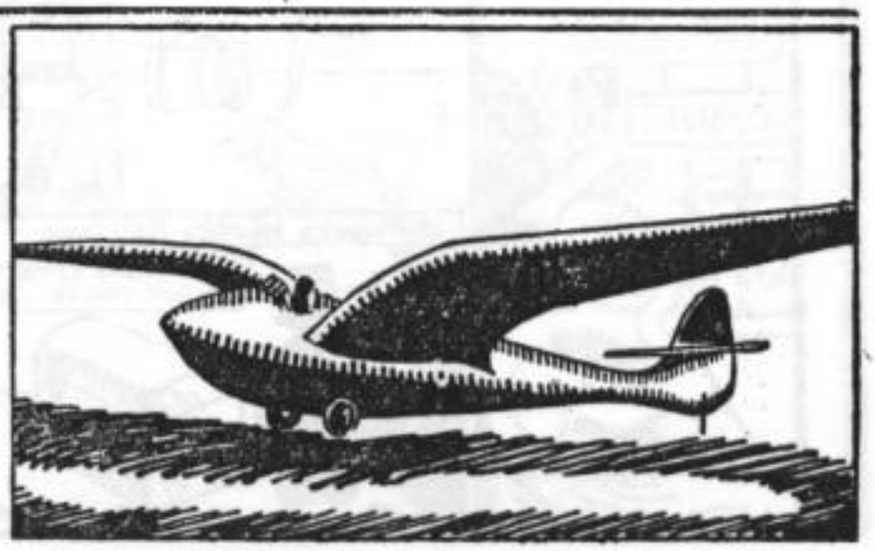
VOL A VOILE

Le vol à voile est et sera la base de l'aviation populaire, entraînement excellent, prix de revient assez faible, tous ceux, et ils sont innombrables, qui désirent connaître la joie de voler, seront des adeptes fervents du vol à voile.

Né en Allemagne, où il a pris un essor considérable, les Allemands en détiennent longtemps tous les records. Cependant, le regretté Maneyrol détient le record du monde de durée.

Depuis quelques années, la Russie a acquis dans ce sport une place enviée.

Le remarquable planeur que vous voyez ici est de construction allemande.



L'alcoolisme était un vice si fréquent, en Egypte, au temps de Moïse, qu'il fut l'une des causes de la décadence de ce pays.

o

Il existe, à Athènes, un olivier qui, d'après la tradition, compte mille ans d'existence; dans une île grecque de la mer Egée, il y en a un autre, surnommé l'arbre d'Hippocrate (le père de la médecine), auquel on attribue une existence de 2.500 ans.

o

Le football, qui fait le délassement de beaucoup de garçons d'aujourd'hui, est un jeu très ancien. Dérive-t-il du jeu romain appelé « Follis » ou du jeu de la « Soule », fréquent en France au XIIIe siècle, ou encore du « Calcio », jeu en honneur à Florence? Déjà, au XIe siècle, on jouait, en Angleterre, un jeu qui lui ressemblait fort, bien que les règles en fussent beaucoup plus simples. Il fut même interdit, car il causait de nombreux accidents.

o

Il n'y a pas longtemps, une aventure très désagréable arriva à un prospecteur d'or du Canada. Au prix de gros efforts, il avait mis de côté du sable d'or d'une valeur de 3.000 francs environ. Quelle ne fut pas sa surprise de s'apercevoir, un jour, qu'il ne restait presque plus rien dans son récipient. Une souris y avait trouvé un domicile à son goût, ainsi qu'un aliment très apprécié, car elle avait presque tout mangé!

o

La Grande Guerre de 1914-1918 a coûté plus de 8 millions de vies humaines et 19 millions de blessés. Ce fut une atroce hécatombe, et nous devons faire tous nos efforts pour que pareil crime ne se renouvelle jamais.

o

Il y a, de par le monde, de nombreuses tribus sauvages où la coutume veut qu'on se salue en se frottant le nez. Mais les Maoris et les indigènes de Nouvelle-Zélande sont sans doute les seuls qui se permettent semblables familiarités avec leurs dieux. Pour les Maoris, cependant, c'est là la forme d'adoration la plus respectueuse.

QUI CRAINT LE GRAND MÉCHANT LOUP?

RENDS garde au loup! dit la maman du petit Chaperon Rouge. Et d'autres mamans disent au contraire : « Si tu n'es pas sage, je vais appeler le loup pour qu'il t'emporte. » Nous rions aujourd'hui de toutes ces histoires; mais si le loup ne nous effraie plus, c'est parce que nous ne savons plus ce que c'est que le loup. Il n'est peut-être pas d'animal plus terrible : le loup est aussi rusé qu'un fauve, mais il court mieux, et il est tenace, ne lâche jamais sa proie. Imaginez que vous soyez chez des paysans russes, l'hiver, au milieu des steppes désertes et que vous ayez à gagner en traîneau un village voisin. On attelle les chevaux, on s'enroule dans des couvertures, on met sur sa tête le bonnet de fourrure. Les chevaux s'ébranlent, le traîneau file dans l'immensité blanche. Tout à coup des hurlements font se retourner le cocher... Malheur! Une meute de loups affamés poursuit le traîneau. Le cocher fouette les chevaux qui donnent toute leur vitesse, mais les loups tiennent bon. Allons! Plus vite encore, les coups pleuvent. Mais les loups se rapprochent. Le cocher a deux balles dans son fusil. Il tire, une fois. Un loup s'effondre. Quatre loups se ruent sur leur camarade blessé et le déchirent. Mais le reste de la meute continue la poursuite. La deuxième balle ne les effraie pas plus.

Quelques loups restent à dévorer le loup abattu, les autres courent, courent. Les chevaux donnent des signes de fatigue, de peur. Les loups se rapprochent. Ils sont tout près maintenant avec leurs yeux sanglants et leurs mâchoires terribles. Ils sont tout près, ils vont sauter sur nous. Le cocher use d'un moyen désespéré : il coupe la sangle d'un cheval qui s'abat dans la neige et sur lequel les loups se précipitent. On a gagné ainsi quelques cent mètres, mais il reste encore des poursuivants que l'on ne peut plus arrêter... Si le village n'est pas proche, si un secours inattendu n'arrive pas, on trouvera, le lendemain matin, quelques os et des déchets de laine près d'un traîneau abandonné.

Au siècle dernier, il y avait encore quelques loups dans des forêts avoisinant Paris. Mais remontons les siècles. En Angleterre, quand Edgard le Pacifique s'assit sur le trône en 957, il y avait tellement de loups dans ce pays que, pour l'en débarrasser, le roi inventa de diminuer la somme d'argent à verser à titre d'impôt, et de compenser cette diminution par un certain nombre de têtes de loups morts que l'on devait présenter au fisc. Vous imaginez la queue des contribuables chez le percepteur, chacun sortant d'abord de son porte-monnaie des pièces, puis, d'un grand sac jeté sur l'épaule, des têtes sanglantes. De plus, les criminels étaient amnistiés si dans un certain laps de temps ils pouvaient amener devant le juge un grand nombre de langues de loups. Grâce à ces mesures énergiques, il n'y avait plus de loups en Angleterre dès le Moyen Age.

En France, Charlemagne, dès 813, organise la lutte contre les loups et crée une gendarmerie spéciale, la *louveterie*.

Pendant la guerre de Cent Ans, les loups allaient attaquer les blessés sur le champ de bataille, déterraient les morts qu'on venait d'ensevelir, et pour cela se hasardaient à pénétrer dans les villes et villages; ils assaillaient alors les vivants qu'ils rencontraient sur leur passage. En 1427, quatorze personnes furent dévorées ainsi entre Montmartre et la porte Saint-Antoine.

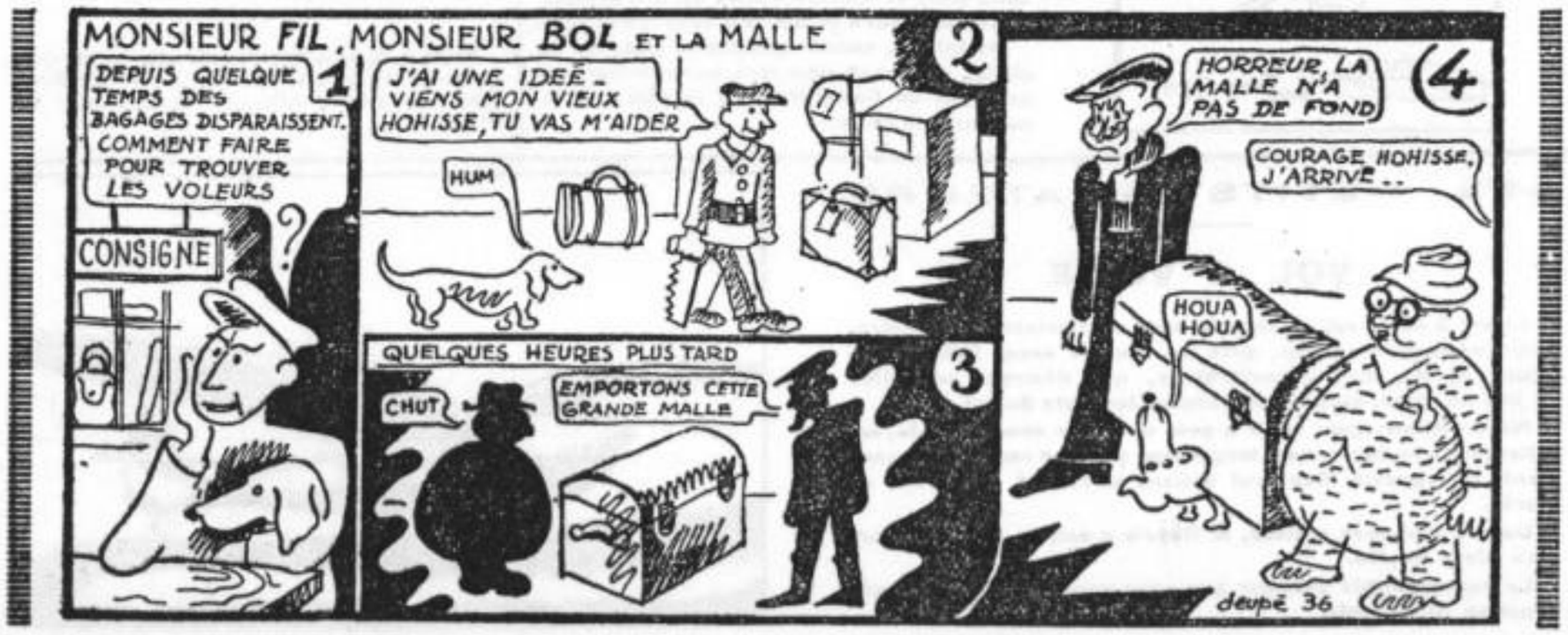
Au XVIIIe siècle, une panique s'empara des populations du Sud-Ouest. Un monstre qu'on baptisa « la Bête du Gévaudan » et qui était un loup d'une taille prodigieuse, aurait été aperçu par diverses personnes. On crut « en haut lieu » qu'il s'agissait d'une légende due à une imagination un peu méridionale, jusqu'au jour où la Bête dévora deux enfants. Alors toute la province multiplia les prières; on exposa sur les places publiques le Saint-Sacrement, comme il était d'usage de le faire lors des grandes calamités publiques, maladies, inondations, etc. Louis XV, plus pratique, organisa, le 7 mars 1765, une battue de 20.000 chasseurs du Rouergue! En vain. Alors il dépêcha ses meilleurs louvetiers et piqueurs qui, après de sérieux efforts, purent joindre la bête et l'abattre dans les bois de Pommiers. C'était, en effet, un loup de forte taille.

Un loup, c'est un chien sauvage. Il y eut une époque où nos braves chiens, nos bons compagnons, étaient tous féroces comme des loups (il n'y avait pas autant de types divers, car la plupart des races de chiens ont été « fabriquées »). Nous connaissons encore des chiens sauvages, ainsi dans une île d'Irlande, il y a des chiens qui semblent de petits loups. Pendant longtemps, à Constantinople, on laissait les chiens sauvages assurer la propreté des rues : ces chiens dévoraient toutes les ordures qu'on y jetait. Quand on remplaça ce système par celui d'égouts et de boueux comme dans toute ville moderne, on dut se débarrasser des chiens qu'on embarqua sur un bateau et qu'on déposa dans une île déserte où ils se dévorèrent entre eux.

Comme les chiens sauvages, les chacals et les hyènes sont des « nettoyeurs »; ces ignobles bêtes suivent les tigres et les lions pour ramasser les bribes de leurs repas.

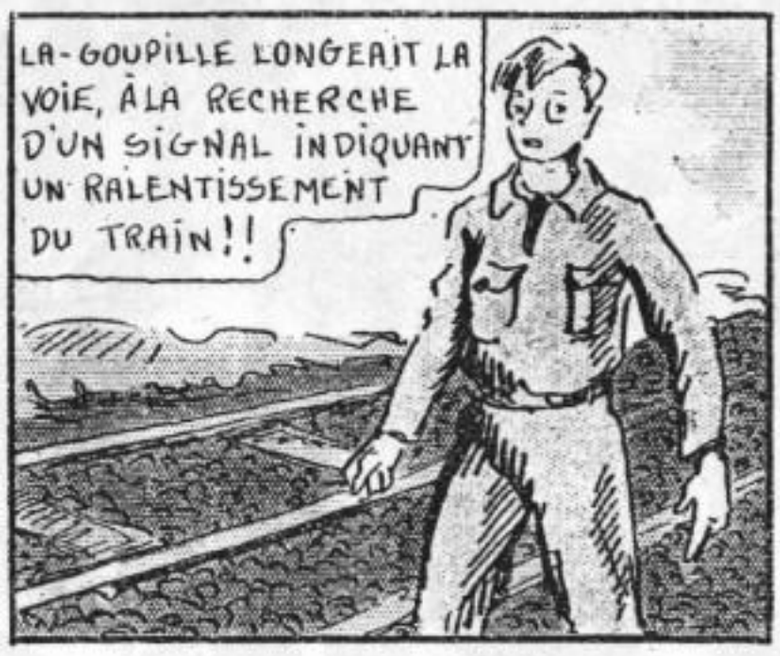
Le croisement du chien et du loup donne le chien-loup, qui est aussi fort et résistant que le loup, mais est serviable comme le chien; on utilise des chiens-loups pour tirer des traîneaux dans les régions polaires, et beaucoup d'explorateurs ont atteint le pôle dans cet équipage.

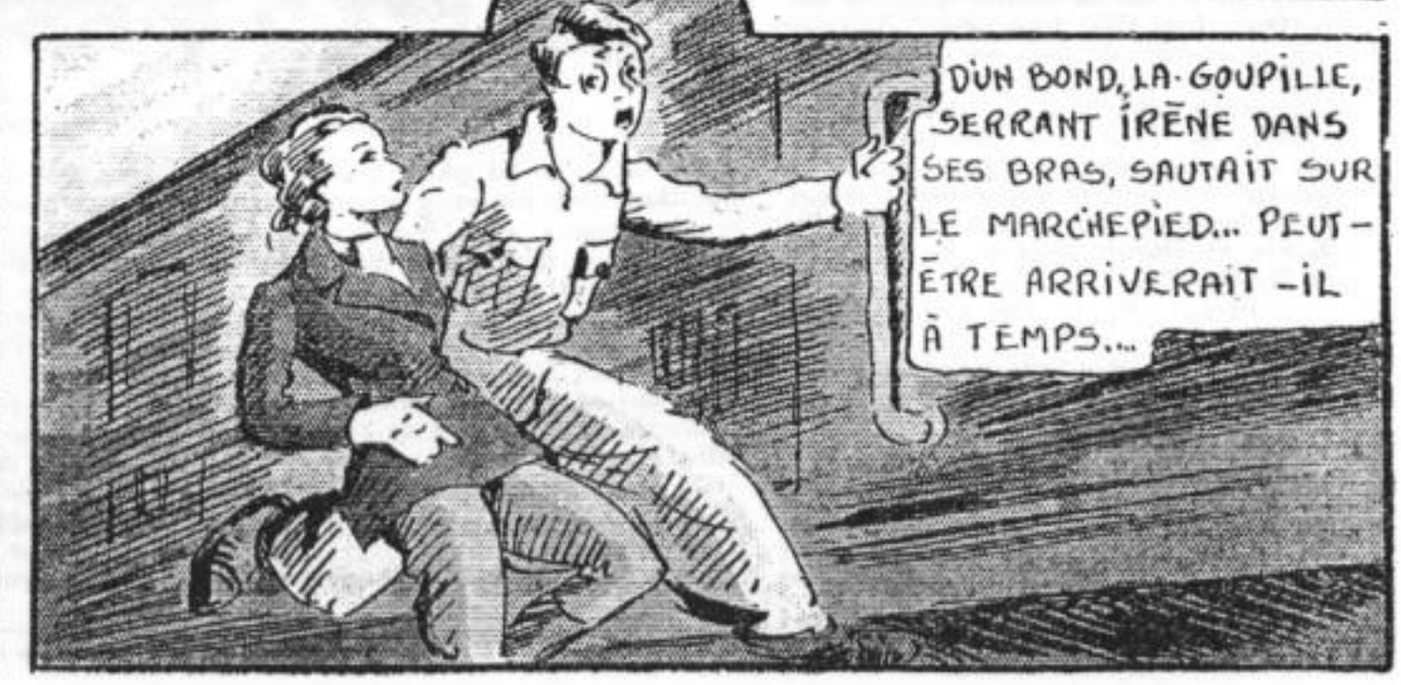
Le loup fait l'innocent avec le chien : pour le tromper il gambade autour de lui, se roule par terre, et puis, quand le chien est près de lui, sans méfiance, il se précipite pour le terrasser. C'est que le loup est très rusé. Souvent deux loups chassent ensemble le cerf comme font deux lions : l'un se cachant, et l'autre « rabattant » le gibier vers le premier. *(Voir la suite en page 11.)*



LES GANGSTERS DE L'AIR.

LA-GOUPILLE TENTE DE PORTER SECOURS À L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, TOMBÉ AUX MAINS DES GANGSTERS DE L'AIR QUI L'ONT CONDUIT DANS UNE ÎLE MYSTÉRIEUSE !!!





ALICE

AU PAYS DES MERVEILLES

Par LEWIS CAROLL

Alice rêve qu'elle suit un lapin blanc et tombe dans une étrange chambre au centre de la terre. Ayant mangé diverses substances bizarres Alice a terriblement rapetissé, puis grandi tellement que ne voyant plus ses pieds elle s'est mise à fondre en larmes. Etant devenue à nouveau très, très petite, elle risque de se noyer dans l'océan de ses larmes et se sauve à la nage avec divers animaux.

II

UNE COURSE-BALLOTTAGE
ET UN LONG RÉCIT

Il y avait un Canard et un Dodo, un Cacatoès et un Aiglon, et plusieurs autres curieuses créatures. Alice prit la tête, et toute la compagnie nag a vers le rivage.

C'était vraiment une drôle d'assemblée que celle qui se trouvait réunie sur la rive... les oiseaux avec des plumes toutes crottées, les animaux avec leurs fourrures dégouttantes et collées à leurs dos, et, tous trempés comme des soupes, de mauvaise humeur et mal à l'aise.

La première question qui se posa naturellement fut de savoir comment on allait se sécher. Ils tinrent là-dessus un long conciliabule, et, au bout de quelques minutes, il parut tout à fait naturel à Alice de se trouver en train de parler familièrement avec ses compagnons, comme si elle les avait toujours connus. Elle eut réellement une discussion tout à fait longue avec le Cacatoès, et ce dernier devint maussade et dit seulement :

— Je suis plus vieux que vous, je dois donc en savoir davantage.

Et ceci, Alice ne voulut pas le concéder qu'elle ne sût l'âge du Cacatoès, et comme ce dernier refusait de dire son âge, ils n'allèrent pas plus loin.

Enfin, la Souris, qui semblait être parmi eux une personne d'importance, réclama du silence :

— Assis vous tous, cria-t-elle, et écoutez-moi! Je *vais* bientôt vous rendre secs!

Ils s'assirent tous sur-le-champ, formant un grand cercle avec la Souris au centre. Alice ne la quittait pas des yeux, car elle était sûre d'attraper un mauvais rhume si elle ne se séchait pas très bientôt.

— Ahem! dit la Souris d'un air important. Etes-vous tous prêts? Voilà ce que je connais de plus sec... Silence là-dedans, s'il vous plaît!... Guillaume le Conquérant, dont la cause était en faveur auprès du Pape, fut bientôt reconnu comme maître par les Anglais, qui manquaient de chefs, et qui s'étaient récemment beaucoup habitués à la conquête. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie...

— Brrr..., dit le Cacatoès avec un frisson.

— Je vous demande pardon, dit la Souris, fronçant les sourcils, mais très poliment. Vous disiez?

— Rien, rien! dit vivement le Cacatoès.

— Je croyais, dit la Souris... Je continue : Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, se déclarèrent pour lui, et même Stigand, l'Archevêque patriote de Canterbury, trouva cela judicieux...

— Trouva *quoi*? demanda le Canard.

— Trouva *cela*, répliqua la Souris, plutôt avec humeur; vous savez évidemment ce que *cela* signifie.

— Je sais assez bien ce que *cela* signifie, quand *je* trouve une chose, dit le Canard, cela c'est généralement une grenouille ou un ver. Mais la question est : Que trouva l'Archevêque ?

Il y avait un Canard et un Dodo, un Cacatoès et un Aiglon, et plusieurs autres curieuses créatures.

La Souris ne fit pas attention à cette question, mais continua précipitamment :

— ...Trouva cela judicieux, et, en conséquence, il alla avec Edgar Atheling à la rencontre de Guillaume pour lui offrir la couronne. La conduite de Guillaume fut d'abord modérée, mais l'insolence de ses Normands... Comment vous trouvez-vous, maintenant, ma chère? demanda la Souris en se tournant vers Alice.

— Aussi mouillée que jamais, dit Alice d'un ton triste; cela ne semble pas me sécher du tout.

— Dans ce cas, dit gravement le Dodo en se levant, je propose que l'assemblée remette, pour l'adoption immédiate de moyens plus énergiques...

— Parlez français, dit l'Aiglon, je ne connais pas le sens de la moitié de ces longs mots, et, qui plus est, je ne crois pas que vous le connaissiez vous-même.

Et l'Aiglon inclina la tête pour dissimuler un sourire. Quelques-uns des autres oiseaux ricanèrent tout haut.

— Ce que j'allais dire, dit le Dodo d'un ton offensé, c'est que la meilleure chose pour nous sécher serait une Course-Ballotage.

— Qu'*est*-ce qu'une Course-Ballotage? demanda Alice, non qu'elle tînt beaucoup à le savoir, mais le Dodo avait fait une pause, comme s'il pensait que *quelqu'un* devait parler, et personne d'autre ne semblait disposé à rien dire.

— Ma foi, dit le Dodo, la meilleure manière de l'expliquer, c'est d'en faire une. (Et, comme vous pourriez aimer essayer quelque jour d'hiver, je vais vous dire comment s'y prit le Dodo.)

Il marqua d'abord le champ de course, une sorte de cercle (« la forme n'importe pas », dit-il), et puis tout le monde se plaça çà et là le long du parcours. Il n'y eut pas de « Un, deux, trois, partez! », ils commencèrent à courir quand il leur plut et cessèrent quand il leur plut, de sorte qu'il ne fut pas facile de savoir quand la course fut finie. Cependant, quand ils eurent couru une demi-heure ou presque et qu'ils furent tout à fait secs, le Dodo clama soudain :

— La course est finie!

Et ils se massèrent autour de lui, pantelants, et demandèrent :

— Mais qui a gagné?

Le Dodo ne put répondre à cette question sans beaucoup de réflexion, et il s'assit pendant un bon moment, un doigt pressé sur le front, tandis que tous attendaient en silence. Enfin le Dodo dit :

— *Tout le monde* a gagné, et tous doivent avoir des prix.

— Mais qui va donner les prix? demanda tout un chœur de voix.

— Mais *elle*, voyons! dit le Dodo en montrant Alice d'un doigt.

Et, sur-le-champ, toute la compagnie se pressa autour d'elle, réclamant confusément :

— Des prix! Des prix!

Alice ne savait que faire. Désespérée, elle mit la main dans sa poche et en sortit une boîte de dragées (l'eau salée n'y avait heureusement pas pénétré) et les tendit à la ronde comme prix. Il y en avait juste une par personne.

— Mais il faut qu'elle ait un prix, elle aussi, vous savez, dit la Souris.

— Bien entendu, répliqua le Dodo très gravement. Qu'avez-vous d'autre dans votre poche? continua-t-il en se tournant vers Alice.

— Rien qu'un dé, dit tristement Alice.

— Donnez-le par ici, dit le Dodo.

Ils se pressèrent alors une fois de plus autour d'elle tandis que le Dodo lui remettait solennellement le dé en disant :

— Nous vous prions d'accepter cet élégant dé.

Et, quand il eut fini ce court discours, tous applaudirent.

Alice trouva le tout très absurde, mais ils avaient tous l'air si sérieux qu'elle n'osa pas rire. Et, comme elle ne pouvait rien trouver à dire, elle s'inclina simplement et prit le dé de l'air le plus grave qu'elle put.

Ensuite on mangea les dragées, ce qui n'alla pas sans quelque bruit et quelque confusion : les grands oiseaux se plaignaient de ne pouvoir goûter les leurs, et les petits s'étranglaient et il fallut leur taper dans le dos. Néanmoins, la séance se termina enfin, et, s'étant assis de nouveau en cercle, ils prièrent la Souris de leur dire quelque chose de plus.

— Vous m'avez promis de me dire votre histoire, vous savez, dit Alice, et pourquoi vous haïssez les C... et les C..., ajouta-t-elle dans un murmure, craignant à demi de l'offenser à nouveau.

La Souris secoua la tête et s'en alla.

— Quel malheur qu'elle n'ait pas voulu rester! soupira le Cacatoès dès qu'elle fut tout à fait hors de vue.

Et une vieille Dame Crabe en profita pour dire à sa fille :

— Ah! ma chère, que ceci vous apprenne à ne jamais perdre *votre* patience!

— Tenez votre langue, m'man! répondit la jeune Crabe un peu aigrement. Vous suffiriez à vaincre la patience d'une huître!

— Comme je voudrais avoir Dinah ici, oh oui! dit Alice tout haut, sans s'adresser à personne en particulier. *Elle* aurait vite fait de la ramener.

— Oserais-je m'aventurer à vous demander qui est Dinah? dit le Cacatoès.

Alice répondit vivement, car elle était toujours prête à parler de sa favorite :

— Dinah est notre chatte. Et elle n'a pas sa pareille pour attraper les souris, vous ne pouvez pas vous l'imaginer. Et les oiseaux, je voudrais que vous puissiez la voir après les oiseaux! Ma foi, on n'a pas le temps d'apercevoir un petit oiseau qu'elle l'a dévoré!

Ce discours causa un grand émoi parmi la compagnie. Quelques-uns des oiseaux s'enfuirent sur-le-champ. Une vieille Pie commença de s'emmitouffler très soigneusement, remarquant :

— Je dois réellement rentrer chez moi; l'air de la nuit ne vaut rien pour ma gorge!

Et un Canari appela ses enfants d'une voix tremblante :

— Allons, mes enfants! Il est grand temps que vous soyez tous au lit!

Avec des excuses, ils déménagèrent tous, et Alice fut bientôt laissée seule.

« Je voudrais ne pas avoir parlé de Dinah! se dit-elle d'un ton triste. Personne ne semble l'aimer par ici, et je suis sûre que c'est la meilleure chatte du monde! Oh, ma chère Dinah! je me de-

mande si je vous reverrai jamais! » A ces mots, la pauvre Alice se mit à pleurer de nouveau, car elle se sentait bien solitaire et bien abattue. Au bout de quelque temps, cependant, elle entendit à nouveau un petit bruit de pas menus à distance. Vivement, elle regarda, espérant à moitié que la Souris avait changé d'idée et revenait finir son histoire.

C'était le Lapin Blanc. Il revenait en trottinant lentement, regardant anxieusement autour de lui, comme s'il avait perdu quelque chose. Alice l'entendit se marmonner à lui-même : « La Duchesse! La Duchesse! Oh, mes chères pattes! Oh, ma fourrure et mes moustaches! Elle me fera décapiter, aussi sûr que des furets sont des furets! Où *puis-je* les avoir perdus, je me le demande? » Alice devina à l'instant qu'il cherchait l'éventail et la paire de gants de chevreau blanc, et, par pure bonté d'âme, elle se mit aussi à les rechercher, mais ils restaient introuvables. Tout semblait avoir changé depuis son bain dans la mare, et la grande galerie avec la table de verre et la petite porte avaient complètement disparu.

Très bientôt, le Lapin remarqua Alice en train de fureter, et il l'appela d'un ton furieux :

— Eh quoi! Marie-Anne, que *faites-vous* ici? Courez immédiatement à la maison me chercher une paire de gants et un éventail. Vite, allons!

Et Alice fut si effrayée qu'elle s'enfuit sur-le-champ dans la direction qu'il indiquait sans essayer de lui expliquer l'erreur qu'il avait commise.

« Il m'a prise pour sa bonne, se dit-elle en courant. Comme il sera surpris quand il découvrira qui je suis! Mais il vaudrait mieux que je lui rapporte son éventail et ses gants... c'est-à-dire si je peux les trouver. »

Comme elle disait ces mots, elle arriva à une jolie petite maison. Sur la porte, il y avait une plaque de cuivre étincelante, avec, gravé dessus, le nom : « J. LAPIN ». Elle entra sans frapper et se dépêcha de monter l'escalier, craignant beaucoup de rencontrer la vraie Marie-Anne et d'être mise à la porte de la maison avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

Il arrive encore beaucoup d'autres aventures à Alice. Si celles-ci ont plu à nos lecteurs, sans doute les publierons-nous un jour.

FIN

Solutions des problèmes de la page 7

Charades : 1. Boussole (bout-sole). — 2. Cicéron (scie-C-rond). — 3. Carrelage (Car-E-la-je). — 4° Cuisinière (Cuit-si-nie-hère).

Problème : Ils ne déjeuneront ensemble que tous les 420 jours, c'est-à-dire moins d'une fois par an, car 420 est le plus petit multiple commun de 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

Portrait caché : Calquez les traits figurés sur ce dessin; pliez le calque en deux en suivant le trait pointillé. En répartissant les traits sur les deux moitiés, vous reconstituez les traits d'un grand ennemi de la Paix.

LE SUCCÈS OBLIGE !

LE 8 AVRIL

Mon camarade

S'AGRANDIT

NOS PAGES SERONT PLUS GRANDES
NOS COULEURS SERONT ENCORE PLUS BELLES

Nos lecteurs retrouveront dans les colonnes de leur plus grand journal :

PAT'SOUM, TOTO et TOUTOUNE, LES GANGSTERS DE L'AIR, LE TRÈFLE NOIR, JIM MYSTÈRE, JANOT

Savez-vous ? — Le coin des fillettes — Variétés — Pour rire un peu — Jeux et Bricolages — Zézette et Jojo — Sports — Timbres-poste — Contes et pages des grands écrivains — Aventures et voyages, par Bour — Mots croisés — A travers le Monde, etc., etc.

ET EN PLUS, 4 NOUVEAUTÉS SENSATIONNELLES

LES JEUNES AVIATEURS Comment faire soi-même un avion qui vole.

JEUX A DÉCOUPER

et

PIFFARD, l'homme qui vous fera tous rire

et un grand roman de **René LELU**

TROTTE MENU CHEZ LES CHASSEURS D'IMAGES

En raison de ces améliorations, **Mon Camarade** coûtera **0 fr 50.** Mais hâtez-vous de vous abonner : nos abonnements sont maintenus au même prix pendant quelques semaines encore.

ABONNEMENTS	France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
	Belgique (francs français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
	Etranger	—	19 fr.	—	36 fr.

Administration, Abonnement : E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e).
Compte chèque postal : 974-41 Paris

EN VENTE PARTOUT

Faites lire " MON CAMARADE "
Diffusez-le !

ENVOYEZ-NOUS DES ADRESSES
DEMANDEZ DES SPÉCIMENS

Nous avons reçu de Russie cette lettre d'un petit camarade qui, certainement, intéressera la plupart de nos lecteurs :

Cher *Mon Camarade*, je suis un Italien, mais je parle français ayant été trois ans en France. Maintenant je vis en Russie, à Ivanovo, dans la première maison d'enfants internationale. Nous sommes ici 160 enfants de tous les pays. Nous vivons très bien, nous étudions dans une école russe, nous nous amusons bien. Nous avons une superbe salle de sports, une grande salle où l'on projette tous les six jours le cinéma; tout près de nous, nous avons un stade que l'on couvre en hiver de glace pour patiner et où maintenant nous patinons presque tous les jours.

Nous recevons ici régulièrement, *Mon Camarade*, que tous ceux qui savent le français lisent avec intérêt, surtout depuis qu'il sort tous les jeudis. Je suis avec beaucoup d'intérêt les aventure de *Fil-de-Fer* et de *Pierrot Lancry*. *La Goupille* et *Jim Mystère* m'intéressent aussi. Je suis très content que *Mme Burette* ait la goutte. Je ris beaucoup en lisant les trucs de *Zézette* et *Jojo*, et les *Aventures de M. Bol*. En voyant dans le n° 56 le concours de jeux, j'ai cherché les solutions que je vous envoie. Excusez-moi si j'ai fait des fautes, mais je commence à oublier le français, bien que je m'applique à faire le contraire. Recevez mes saluts affectueux.

LOUIS GALLO.

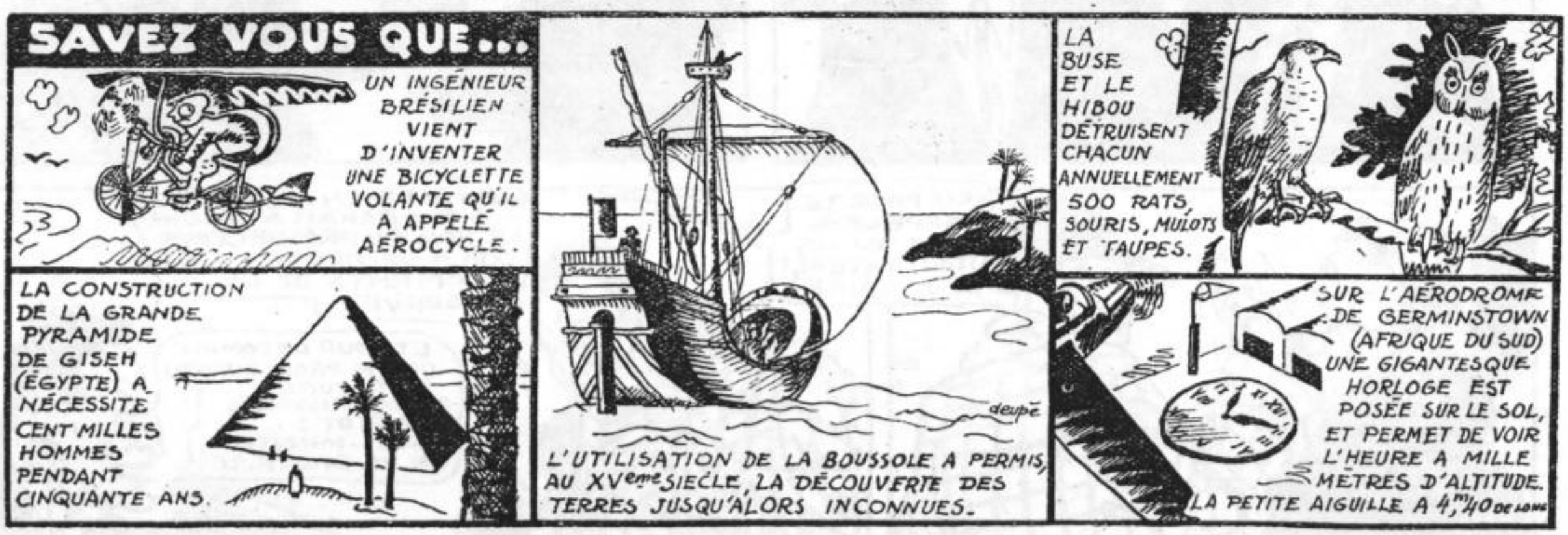
QUI CRAINT LE GRAND MECHANT LOUP ?

(Suite de la page 8)

Mais le plus souvent ils forment de puissantes meutes et traînent en bandes à la file indienne. Ces loups chassent surtout la nuit, leurs yeux voient dans la nuit. La louve est une bonne mère — et terrible quand il s'agit de défendre ses petits : ou bien elle luttera seule contre une bande de chiens, ou bien se sacrifiera pour ses enfants, entraînant le chasseur à sa poursuite bien loin du gîte.

Au Moyen Age, tant la crainte du loup était grande, de ce loup qu'on apercevait rarement le jour mais qui tuait pendant la nuit, on en était venu à croire que certains hommes maudits étaient des *loups-garous*, c'est-à-dire qu'hommes pendant tout le jour, ils se transformaient en loups dès que le soir était tombé... Alors malheur aux pauvres gens que l'on soupçonnait d'être des loups-garous!

BOUR.



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.340.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE S'EST FAIT LE DÉFENSEUR D'INDIENS PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEULENT LES DÉPOUILLER DE LEURS TERRES L'UN DES BANDITS QUI DOIT LA VIE À JIM EST DEVENU SON ALLIÉ ET EST CHARGÉ PAR JIM DE LUI OBTENIR CERTAINS RENSEIGNEMENTS..

PRIX : 0.50

Mon camarade

CINQUIÈME ANNÉE. L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 71. — 8 AVRIL 1937.

TROTTE MENU CHEZ LES CHASSEURS D'IMAGES

LES JEUNES AVIATEURS Grand Roman de RENÉ LELU et PIFFARD l'homme qui vous fera tous rire !... JEUX A DÉCOUPER

Pat'Loum et les Sportifs

lettre de Janot

Mes chers Camarades,

Il n'y a pas besoin de vous dire que tous et toutes au club de la rue du Fer-à-Repasser, on attendait avec impatience le nouveau journal Mon Camarade, *avec des tas de nouvelles couleurs et de nouvelles histoires. Et on a été tous contents de le voir plus grand et plus beau.*

On espère une chose, c'est qu'il vous plaira à vous aussi, le nouveau journal, et que vous serez toujours davantage pour le lire. Ce qui nous a plu davantage, ça a été l'annonce de l'établissement d'un magnifique avion en modèle réduit qui s'appellera le M. C. 1 *et qui volera tout seul.*

Jacquot, qui est l'aviateur de notre petite bande n'en a pas dormi de la nuit et il se voit déjà en rêve en train de construire, pas seulement un avion réduit qui vole, mais aussi un planeur, grandeur nature, sur lequel il pourra se mettre et voler pendant des minutes entières. Moi, je lui ai dit que ce n'était pas raisonnable d'y penser maintenant, qu'il fallait attendre d'être plus grand et il a fini d'être de mon avis.

A part cela, moi, j'ai une demande à vous faire de la part de la rédaction du journal.

Mon Camarade *est rudement content d'avoir des milliers et des dizaines de milliers d'amis.* Mon Camarade *est encore plus fier d'avoir vu en quelques semaines se fonder des dizaines et des dizaines de* clubs d'Amis. *Mais* Mon Camarade *voudrait encore plus, il voudrait que ses amis deviennent aussi des collaborateurs.*

Moi, je vous ai souvent déjà demandé dans mes lettres de devenir des collaborateurs. Je n'ai pas toujours eu beaucoup de succès.

J'ai, par exemple, essayé avec vous de faire un concours du plus beau rêve. J'ai publié même les rêves qu'avaient faits de mes amis de la rue du Fer-à-Repasser. J'espérais qu'après cela, vous alliez m'envoyer des rêves par dizaines et par dizaines, et que je pourrais en publier pendant des semaines sans avoir le mal de vous écrire des lettres, ce qui me donne toujours beaucoup de mal, à cause de l'orthographe.

Eh bien, cet espoir-là, c'était un beau rêve! Je n'ai reçu que deux ou trois rêves seulement (parmi lesquels l'excellent envoi de Jean L..., de Nouzonville), et il y en avait vraiment trop peu pour que je puisse les publier.

Moi, je vous proposerais bien un autre sujet qui servirait à un concours du meilleur récit. Mais j'ai un peu peur que cela ne vous plaise pas. Parce que si je vous dit : « Racontez une partie de campagne », *ou :* « Comment s'est passée votre rentrée en classe? » *ça ressemble par trop à une rédaction qu'on donne à l'école et on n'a pas du tout envie de faire un devoir supplémentaire pour le journal. Moi, je trouve que, peut-être, il y a un peu de juste là-dedans.*

Mais tout de même, en dehors de l'école, il y en a (j'en connais, et moi, je suis un peu comme cela) qui aiment écrire des petits romans, ou bien encore faire des beaux dessins.

Déjà certains de mes petits camarades m'ont envoyé leurs essais en littérature et en beaux-arts. Et c'est très bien. J'en ai été très content.

Mais voilà, pour que je puisse publier des récits ou des petits romans *à cette place même dans le journal, il faut qu'ils soient très courts (cinquante lignes d'imprimerie environ) et que le texte qu'on m'envoie soit* seulement écrit sur un côté de la feuille.

Pour les dessins, il faut qu'ils soient faits à l'encre noire, sur du papier blanc, et sans aucun coloriage. *Parce que des dessins au crayon noir ou au crayon de couleur, nous ne pourrions pas les reproduire dans le journal, ce ne serait pas possible d'en faire des « clichés ».*

Si vous avez fait des dessins ou des petits récits, dépêchez-vous donc de les recopier, de les mettre sous enveloppe et de les envoyer à M. Janot, à Mon Camarade, 24, rue Racine, Paris. *Et les meilleurs envois recevront de jolis cadeaux comme des porte-mines, des cousettes, des canifs, etc., à condition, bien sûr, qu'il y ait beaucoup d'envois. Bien sûr, aussi, les meilleurs envois seront imprimés ou reproduits dans le journal. J'attends très, très vite vos dessins et vos récits, et je suis sûr et certain que, bientôt, la grande et large colonne qui est réservée à ma lettre et aux vôtres sera trop petite pour contenir tous vos envois... Je suis sûr... ? Enfin, je l'espère!*

Un autre moyen de collaborer au journal m'est donné par la lettre que m'écrit une petite fille, Marie R..., qui a onze ans et qui est secrétaire du groupe des « loisirs d'enfants », à Cannes, La Bocca, un groupe de vingt-cinq enfants et qui a déjà plusieurs années d'existence. Voici ce que m'écrit ma petite camarade Marie.

« Nous aimerions avoir dans notre journal un endroit réservé pour correspondre entre camarades afin d'échanger nos impressions de voyages, jeux, sorties, collections de timbres, voir recettes de gourmandises, etc... » *Moi, je trouve ça très juste et je suis tout à fait d'accord. Même que la petite correspondance de Janot est faite exprès pour cela. Sauf que mes petits camarades correspondent surtout avec moi et rarement entre eux.*

S'ils veulent correspondre entre eux, qu'ils m'envoient leurs demandes, je les ferai publier. Et même s'ils veulent prendre des pseudonymes comme Futur aviateur, Hirondelle du faubourg, ou la Violette de la rue du Fer-à-Repasser, *moi, je voudrais bien, parce qu'il y en a que ça amuse. Qu'est-ce que vous dites de mon idée? (Qui n'est pas mon idée, mais celle de Marie R..., de La Bocca.)*

Une bonne poignée de main à tous les petits et petites camarades.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

L. Claude, C. A. M. C., de Compiègne : Merci de ta bonne lettre qui m'envoie la bonne nouvelle de la fondation d'un club à Compiègne. Tu me dis : *Heureusement que nous n'avons pas de mère adoptive comme Mme Burette. Nous plaignons sincèrement Janot. Nous espérons aussi faire comme Janot des promenades, des parties de football et aussi de bonnes crèmes au chocolat comme celles que Pierrette réussit si bien.* Hum! chers camarades de Compiègne, on voit bien que vous n'avez jamais goûté aux crèmes au chocolat de Pierrette.

(Suite en page 7).

Nous commençons ici la publication d'un beau roman de René Lelu. Peut-être certains de nos jeunes camarades connaissent-ils déjà les premières aventures de Trotte Menu (Trotte Menu le petit Beauceron, Gallimard Éditeur). *Ce petit mécano beauceron fut un jour enlevé par une bande d'aventuriers et mené jusqu'au centre de l'Asie en compagnie du prince Sourvinah. Il échappa à un naufrage, puis fut à Aden engagé pour une fabrique de conserves dans une île déserte. Les ouvriers furent « oubliés » et moururent les uns après les autres dans des conditions épouvantables. Trotte Menu survécut seul et fut recueilli par le* Ballyhoo, *véritable studio flottant, peuplé d'acteurs de cinéma, qui courent le monde pour réaliser des films. Après avoir quitté l'île déserte, le navire se dirige vers l'Océanie, et c'est ici que commence* Trotte Menu chez les chasseurs d'Images.

CHAPITRE PREMIER

COMME CHEZ NOUS

Vers la mi-février, après avoir longé les côtes de l'Australie, le *Ballyhoo* arriva devant Litabé, petit port de la Nouvelle-Guinée qui devait servir de base à notre expédition.

La carte indiquait une multitude de récifs de coraux séparant la baie de la haute mer. Des balises rouges et blanches marquaient les points successifs où les navires ont à modifier leur direction pour suivre le chenal. Nous étions tous sur le pont, essayant à travers la pluie de découvrir ces fameuses balises. On en trouvait bien deux ou trois, mais les autres étaient invisibles. Le navire, toutes voiles carguées, avançait lentement. Faute de pression suffisante, la machine avait de la peine à lutter contre la mer démontée et la sirène hurlait sans arrêt pour demander le pilote.

Soudain le *Ballyhoo*, poussé par le vent qui se levait, n'obéit plus au gouvernail et, avant que nous eussions eu le temps de voir où nous allions, une secousse brutale accompagnée d'un craquement nous avertit que la quille touchait les récifs. En même temps le pont s'inclinait à plus de 45°. Nous étions échoués. Le bateau, ballotté par le flot, se mit à donner de grandes tapes, tantôt à bâbord, tantôt à tribord. Les récifs déchiraient chaque fois la coque avec un bruit de scie. Les débris de coraux détachés par le frottement donnaient à la mer une teinte pourpre comme si le navire, blessé à mort, s'était mis à perdre du sang.

Aucune panique à bord. Les passagères riaient nerveusement en ajustant leurs ceintures de sauvetage. Les canots avaient été descendus par précaution. Le capitaine essaya de faire donner les machines à fond, d'abord en arrière, puis en avant, dans l'espoir que le *Ballyhoo* parviendrait à se dégager des griffes du corail. Peine perdue! D'un moment à l'autre une voie d'eau prouvait se déclarer dans la double coque. Après une si longue traversée accomplie sans incident, allions-nous faire naufrage en vue du port? C'est alors que le capitaine, risquant le tout pour le tout, donna l'ordre de hisser la voile de misaine. A peine fut-elle déployée, qu'un coup de vent providentiel tendit la toile; le navire s'ébranla en grinçant sur sa quille puis s'élança, au milieu des cris de joie, dans la direction de la dernière balise visible où nous attendait une pirogue.

Un grand Papou, n'ayant pour tout vêtement qu'une casquette plate d'officier de marine et un minuscule pagne kaki, monta à bord et nous expliqua en « pidgin english », c'est-à-dire en petit nègre, que le pilote étant devenu aveugle, il était chargé de le remplacer ainsi qu'en témoignait son couvre-chef officiel. Une demi-heure après, le *Ballyhoo* mouillait dans la rade de Litabé, face à une plaine basse et marécageuse, parsemée d'arbres, que dominaient au loin des montagnes violettes. Il fut alors possible de juger des dégâts causés par les récifs. La coque extérieure, en cuivre, avait été arrachée à bâbord sur plusieurs mètres, un peu au-dessous de la ligne de flottaison, et en maints autres endroits elle avait été crevée par les arêtes coupantes du corail. Faute d'une cale sèche et d'un matériel adéquat, l'équipage devait par la suite peiner pendant plusieurs mois pour réparer tant bien que mal ces avaries et mettre le *Ballyhoo* en état de reprendre la mer.

Litabé se compose d'une douzaine de bungalows de bois, posés sur pilotis, en terre ferme, au fond de la baie. De grands arbres, ressemblant un peu au frêne de nos contrées, s'élèvent au-dessus des toits de tôle ondulée tout rouillés qui abritent les blancs et les jaunes. Le village des noirs est éloigné de plus d'un kilomètre, au beau milieu du lagon. A marée basse, les huttes de paille, perchées sur de longs bambous, font l'effet d'une troupe d'échassiers au repos dans un marais.

L'arrivée du *Ballyhoo* a été une bonne fortune pour les commerçants de Litabé et plus particulièrement pour le Chinois qui est l'aubergiste de l'endroit. Pendant les dernières semaines de notre séjour, on pouvait être sûr de rencontrer, sous sa véranda, une partie de la troupe ou de l'équipage sirotant des boissons rafraîchissantes en compagnie d'autres blancs de passage : planteurs, prospecteurs de gisements aurifères, aventuriers, qui vont dans la brousse recruter de vive force les jeunes Papous destinés aux plantations.

La boutique de Kring le Malais est le centre d'attraction des ouvriers indigènes. Comme le salaire d'un « work boy » ne dépasse guère un ou deux shillings par mois, ils se réunissent à quatre ou cinq camarades pour constituer une masse qui permettra à l'un d'eux d'acquérir une vieille lampe électrique, un couteau, un cadenas ou tout simplement une cuiller. Ils ont coutume de stationner longuement devant l'éventaire du marchand, en se tenant par la main. La brise fait flotter les plumes piquées dans leurs cheveux; les guirlandes de fleurs ou de feuilles, fixées au-dessus de leurs coudes et au-dessous de leurs genoux, s'agitent comme de petites ailes.

A part le bungalow du « siège du gouvernement », où réside l'officier australien remplissant à la fois les fonctions d'administrateur, de juge et de médecin, l'édifice le plus important de Litabé est la Mission. M. Moresby, ancien wattman des tramways de Sydney, s'efforce d'y instruire une vingtaine de jeunes Papous dans la religion chrétienne. Il leur apprend aussi à lire et à écrire en anglais, à travailler le bois et le fer, et même à conduire une automobile. Mais c'est pour former les policiers chargés d'aider l'administrateur à percevoir la capitation dans les villages et à prendre les indigènes qui violent les lois des blancs, des charpentiers destinés à la construction des bungalows sur les plantations voisines, ou encore des chauffeurs susceptibles de conduire les camions de coprah jusqu'au wharf du port.

J'avais fait la connaissance de plusieurs écoliers de mon âge, qui étaient venus visiter le *Ballyhoo* à l'occasion d'une leçon de choses et je pris l'habitude de participer à leurs jeux dans la cour de l'école, à la rivière ou dans les hautes herbes du « Kunai ». Aux heures des leçons, il m'arrivait souvent de les suivre dans la salle de classe, avec le consentement de M. Moresby et de faire comme eux des dictées ou des rédactions en anglais. Cela me permettait de compléter les notions que j'avais déjà acquises. Mes professeurs habituels : « Doc » et Hawthorne, ne vivaient plus à bord du *Ballyhoo*. La crainte des moustiques et de la malaria leur avait fait accepter l'invitation d'un riche planteur allemand des environs, qui avait été très fier d'offrir l'hospitalité à de célèbres artistes. En compagnie de Ruth Korrigan, d'Evelyn Terai, de Ben Paxton et d'Edie, ils habitaient un bungalow dans les montagnes, à une vingtaine de kilomètres de Litabé.

Les élèves de l'école proviennent de villages très éloignés les uns des autres : leurs langages respectifs diffèrent tellement que pour se comprendre, ils parlent presque toujours le « pidgin ». J'ai fait moi-même des progrès étonnants en pidgin.

— Vous ne saurez jamais l'anglais si vous vous mettez à parler petit nègre! s'écrie Tripod lorsqu'il me surprend en conversation avec mon ami Harry Ritako. Originaire de l'île de Morobou, pays éloigné et en grande partie inexploré, Harry fréquente l'école depuis trois ans. Son ambition est de devenir chauffeur-mécanicien. C'est probablement pour cette raison que nous avons particulièrement sympathisé lorsqu'il m'a vu faire de petites réparations aux automobiles des planteurs qui viennent à Litabé.

Nous jouions dans l'eau avec des gros cochons noirs.

Dans la cour de la mission nous jouons surtout à nous renvoyer, avec le pied, de vieux citrons sauvages : c'est le « mouliball »; mes amis noirs aiment bien aussi le « cockero », sorte de jeu de furet, et le « calcboosh », qui équivaut au jeu de barres de nos écoliers. Souvent Harry m'emmène du côté des « jardins » des villageois, à l'endroit où se réunissent les enfants du pays. C'est généralement un îlot du lagon. Nos jeux sont surtout aquatiques. Vêtu d'un simple caleçon de calicot rouge, analogue au « lap-lap » de mes compagnons, je prends part aux courses de pirogues miniatures qu'organisent les amis d'Harry et qui dégénèrent toujours en baignades. Il nous arrive souvent aussi de jouer dans l'eau avec les gros cochons noirs du village qui

nagent merveilleusement et se prêtent à toutes sortes de jeux. Mais malheur à celui d'entre nous qu'une mère de famille aperçoit juché sur le dos d'un cochon. Pendant des heures l'air retentit des imprécations féminines.

Le soir, par temps de lune, nous faisons de longues parties de jeu des ombres. Celui qui est en pénitence s'assied au pied d'une petite éminence, le dos tourné à la lune et à ses camarades, jusqu'à ce qu'il ait discerné à qui appartient l'ombre qu'il voit s'agiter devant lui, sur le sol. C'est alors au tour du gamin qui s'est laissé reconnaître de s'asseoir et de deviner. Pour les autres joueurs, il s'agit naturellement de prendre les attitudes les plus sangrenues pour déformer leur ombre et la rendre méconnaissable. C'est presque toujours moi qui dois deviner, car j'ai de la peine à reconnaître les caractéristiques de chacun.

— Ça, c'est Ngaleap! L'autre c'est Tounou!

— Non, c'est Joseph! fait la voix perçante et déjà anglicisée du propriétaire de l'ombre.

Au début, je ne pouvais jouer qu'aux jeux les plus simples, à ceux qui sont les mêmes dans tous les pays du monde : courir, sauter, lutter. Puis, au fur et à mesure que je comprenais mieux le « pidgin » et que je commençais à retenir quelques mots de la langue des habitants de Litabé, Harry Ritako parvenait à m'expliquer la signification des autres jeux plus compliqués; je découvris que chez les enfants papous, l'imitation des grandes personnes fournit autant de jeux qu'aux écoliers de mon village : les maçons, le charcutier, les batteurs, les conscrits, etc.

Armés d'arcs et de flèches, de filets et de canots proportionnés à leur taille, ils partaient pour la chasse et la pêche, en s'efforçant de reproduire tous les incidents qu'ils avaient entendu raconter par leurs papas, le soir, à la veillée, sous les vérandas éclairées par les torches de bambous. Il arrivait aussi aux petits garçons de se déguiser en femmes, en passant par-dessus leur « lap lap » une courte robe d'herbes sèches. Ils singeaient alors leur grand'mère maternelle qui s'enfuit pour se cacher lorsque son gendre, pour lequel elle est « tabou », approche de la hutte. Le jeune garçon qui tenait le rôle du père — c'était souvent Harry Ritako — prenait alors un air offensé et poussait des cris furieux si le nom de la grand'mère était prononcé en sa présence.

D'autres fois les enfants du village — ils étaient mes compagnons de jeu bien plus souvent que les écoliers, puisqu'ils étaient libres pendant toute la journée — s'amusaient à reconstituer des cérémonies : fiançailles, mariage, enterrement, naissance, cérémonies qui, tout en marquant les événements essentiels de la vie familiale, constituent à la fois des fêtes religieuses et de complexes opérations économiques et financières, occasions de placements pour les uns et d'emprunts pour les autres.

Peu à peu, à force de jouer ainsi avec les garçons, — les filles ne pouvaient s'échapper qu'étant toutes petites; très tôt elles devaient s'occuper du ménage, garder les bébés, aller chercher l'eau et le bois, percer et enfiler en colliers les dents de chiens et de porcs constituant la fortune familiale, tandis que les mères travaillaient à récolter le sago, le taro et le copraà dans les jardins, loin du lagon, — peu à peu je m'initiai à quelques-unes des coutumes et des cérémonies des Papous.

Je n'avais pas tardé à remarquer que toute leur vie est réglée par les « tabous ». Si ces interdictions ne sont pas observées, si elles ne sont pas effacées en temps voulu par des cérémonies coûteuses, les esprits des morts, qui ont la charge de guider et de corriger chaque famille comme un père surveille ses enfants, interviennent en provoquant des malheurs. Ainsi chaque petit garçon sait qu'il ne doit pas voir sa fiancée: elle est tabou. Il ne doit pas prononcer son nom, pas même celui du village qu'elle habite. S'il traverse ce village, il se cache au fond de sa pirogue pour ne pas être vu. De même il lui est interdit de manger devant le mari de sa sœur ou la fiancée de son frère tant que des fêtes spéciales comportant de fortes offrandes n'auront pas eu lieu.

Je finis par prendre en réelle horreur la rencontre de deux parents tabous; le mot lui-même, j'évitais de le prononcer et s'il m'échappait, le rouge me montait aux joues comme si je venais de commettre une incongruité. De même lorsque Harry Ritako, Tounou, Polomat ou quelque autre m'annonçait une maladie ou un accident survenu à un camarade ou à un parent, j'accueillais toujours pareille nouvelle en demandant : « Quel est donc l'esprit qui en est cause? »

Tout me semblait dès lors naturel dans cette vie, pourtant si différente de la nôtre. Il suffisait d'admettre leur conception du monde; tout s'enchaînait, tout s'expliquait. A la vue de ces grands corps bruns presque nus, de ces nez percés par un os de casoar, de ces fronts tatoués à gros traits rouges, je n'éprouvais plus l'impression d'être chez des sauvages.

C'est ce que je tentai d'expliquer à Hawthorne le jour où il revint à Litabé pour chercher Tripod, miss Mildred, Auntie, Parker et les emmener à la plantation. Il allait commencer à tourner un film. Mais les circonstances ne paraissaient pas le satisfaire.

— Le milieu est trop artificiel, répéta-t-il plusieurs fois. Ah! si seulement le *Baltyhoo* pouvait être en mesure de reprendre la mer bientôt! Il faudrait aller hardiment dans les régions où il n'y a ni plantations, ni routes, ni mines d'or, ni gentleman blanc et rose.

Sous son casque kaki, son visage à lui paraissait plus jeune que jamais. Une grimace pleine d'amertume lui crispait la joue. Mais ses yeux s'éclairèrent soudain lorsque je lui eus raconté mes jeux avec les écoliers, mes promenades en canot sur le lagon, bref, tout ce que j'avais pu observer ou ce qui m'avait été expliqué par Harry Ritako.

— Comment es-tu parvenu à penser, à sentir comme eux?

— Ma foi, tout à fait sans m'en douter... Il y avait si longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de jouer avec des gamins de mon âge. Je m'amuse ici comme chez nous...

(A suivre).

L'instituteur rencontre dans la rue, à 6 heures du soir, Toto qui s'est attardé à jouer aux billes. Ses camarades sont déjà partis, mais lui reste là, assis sur le bord du trottoir. « Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi? Il est tard, la nuit va vite venir. — Parce que maman, en ce moment, est de mauvaise humeur. — Ah! pourquoi donc, mon petit? — Justement, parce que je ne rentre pas... »

o

Mme Duroquet désire un appareil de T. S. F. Elle entre chez le marchand, qui lui soumet différents modèles de postes et qui lui explique : « Cet appareil est parfait, vous voyez : vous avez les ondes courtes et les ondes longues. — Oh! répond Mme Duroquet, je les préférerais plutôt courtes, car mon logement est très petit. »

o

M. Lustucru, qui se rase dans la cuisine, appelle sa femme, qui est en train de balayer le logement : « Aglaé, viens vite me donner ton avis, je voudrais savoir comment tu me préfères, je suivrai ton goût! » Aglaé accourt. Et que voit-elle? Lustucru a rasé sa moustache d'un côté. « Imbécile, il est bien temps de me demander mon avis! Essaie donc de me faire repousser ta moustache immédiatement. »

o

Dans une école de Paris, un jeune garçon demande à son voisin : « Comment écris-tu *sœur*? » Il fut bien surpris de lire, sur le papier que lui tendit son camarade : « F. R. A. N. G. I. N. E. ».

o

Au concert. — Entre deux morceaux, un monsieur très poli s'approche du chef d'orchestre et lui demande doucement : « Vous ne pourriez pas jouer *la Marseillaise*? Ma voisine est assise sur mon chapeau, je n'ose pas le lui dire et, cependant, je voudrais bien m'en aller...

LE COIN DES FILLETTES

POUR FAIRE UN JOLI PETIT CHIEN

Matériel à employer : une pelote de laine verte, une pelote de laine bleu marine, une aiguille à laine.

On prend un morceau de carton de 9 m. 18 de largeur et on y roule doucement 80 tours de laine verte. Puis on retire l'écheveau du carton en lui donnant une forme allongée. On lie le tout par un nœud coulant à l'extrémité (fig. 1 et 2). On donne la forme de la gueule du chien, et on y roule la laine légèrement, pour former la tête et le cou du chien. Ensuite on coupe une partie de la laine (bien observer la fig. 3), vous partagez alors la laine restante en trois parts. Les deux plus petites vous servent à faire les pattes de devant; vous prenez les brins de laine et vous enroulez tout autour, en serrant bien, un autre fil de laine. Les deux pattes achevées faites de même avec le gros brin restant jusqu'au moment où vous aurez obtenu la longueur suffisante pour faire le corps. Une fois celui-ci formé, partagez la laine restante en trois parties : une mince pour la queue, deux plus grosses pour les pattes de derrière (fig. 4). Enroulez la laine sur la queue et les pattes de derrière. Le chien une fois debout, placez les oreilles et la bouche avec une aiguillée de laine marine.

Les Conseils de Tante Camille

Pour déplacer un meuble trop lourd. — *Votre maman est en train de faire un grand nettoyage et elle a décidé de déplacer le buffet, mais celui-ci est lourd et elle a beau pousser, le buffet ne bouge pas. Vous allez l'aider. Pas en poussant, bien sûr, parce que ça ne servirait à rien, mais voici comment : à l'aide d'un objet qui puisse servir de levier, une barre de fer par exemple, elle va légèrement soulever le meuble et vous en profiterez pour placer sous les pieds une vieille pantoufle. Ensuite, une simple poussée et votre meuble glissera tout seul.*

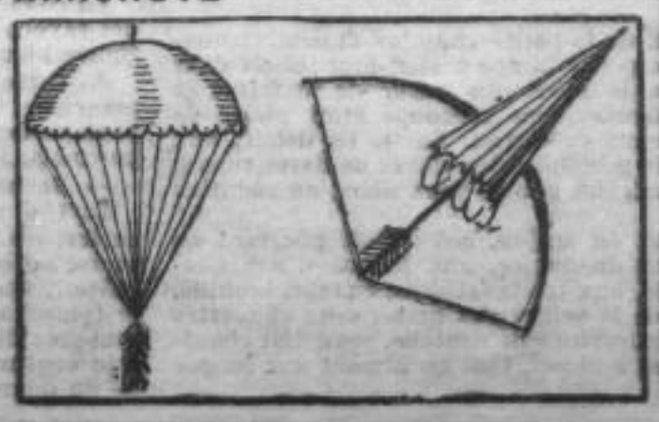
BRICOLAGE

FLÈCHE-PARACHUTE

Nous avons déjà confectionné ensemble un parachute, mais une bonne brise est nécessaire pour qu'il puisse s'enlever et planer. En l'absence de vent, nous aurons recours à l'auxiliaire d'une flèche et d'un arc.

Le nouveau parachute sera constitué, comme l'autre, de papier plié et de fils, mais la nacelle (qui, en somme, fait office de lest) est remplacée par une flèche légère que vous trouverez au bazar pour quelques sous. Donc, taillez votre papier, faites-y au centre un petit trou par lequel passera la pointe de la flèche et placez les fils que vous attacherez vers le milieu du bois.

Au moyen d'une branche flexible et d'une ficelle, fabriquez-vous un bon arc. Lancez la flèche, en tenant l'arc bien droit au-dessus de vous. Le parachute monte et, au moment de descendre, s'ouvre et plane gracieusement.



Variétés

CHARADES

Envoi de Eliane Hubert

Dans mon panier se tiennent les marchés.
On trouve mon second dans l'alphabet.
Mon dernier est un aliment exotique.
Et mon tout est une colonie française.

Envoi de R. Wolff

Les vignerons portent mon premier.
Mon second est un liquide.
Mon troisième peut se mouvoir.
Et mon tout est une grande perfection.

Mon premier passe non loin de Bourg.
Mon second est la deuxième lettre de l'alphabet.
Mon troisième est au bord des paupières.
Et mon tout n'est pas intelligent.

Mon premier est à point.
Mon second est une ville et un groupe d'îles.
On se sert d'mon tout pour manger.

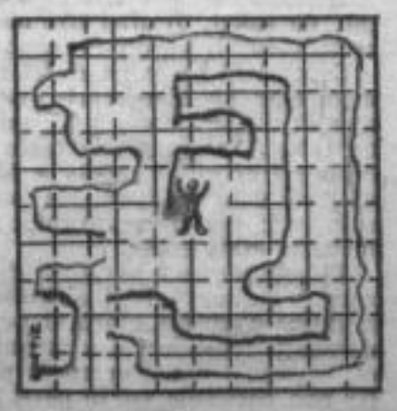
Envoi de F. G. V...

Mon premier est de Pat'Soum.
Mon second est un nombre.
Mon troisième est Toutoune pour Toto.
Beaucoup de maisons parisiennes possèdent mon tout.

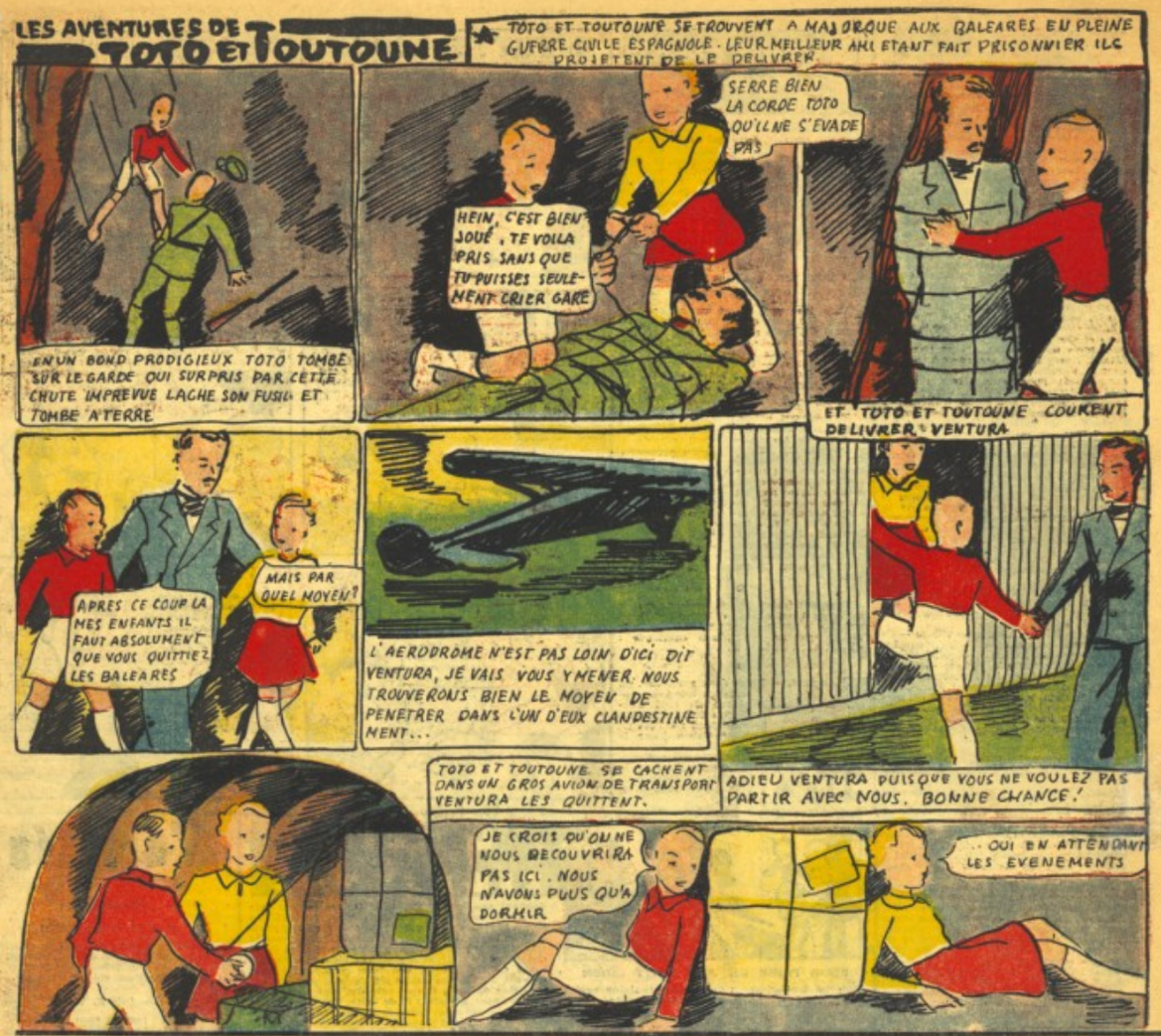
(Toutes les solutions en page 7).

PROBLÈMES

Cinq marchandes de fleurs ont reçu des roses qu'elles doivent aller vendre, mais il y a 150 roses et on les leur distribue ainsi : Marie reçoit 40 fleurs, Jeanne 40, Madeleine 30, Suzanne 20 et Paulette 10. Mais pour qu'il n' ait pas de jalousie on leur fixe un tarif unique de vente tel que toutes encaisseront la même somme. Quel est ce tarif?



(Toute les solutions page 7.)



Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancry, quatorze ans, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont en lutte contre la mystérieuse bande du Trèfle noir qui a assassiné l'un de leurs meilleurs amis, Raymond Lacombe. Ils ont fait prisonnier le jeune Zoria, qui leur a fait, sur l'organisation secrète du Trèfle noir, d'importantes révélations.

Chapitre XXXVII

A LA RENOMMÉE DES FRITURES

Il faisait dehors un temps éblouissant. Avril s'achevait. La Seine éclatait de soleil. Il allait être bientôt midi. Dans les marronniers des oiseaux chantaient. Il faisait très chaud.

Cependant les volets et les rideaux de la petite chambre étaient étroitement clos. La lumière gris rose d'une petite lampe à abat-jour luisait dans une demi-pénombre. Il régnait dans la pièce une odeur de renfermé et de tabac. Sur la grande table en désordre, une soucoupe était pleine de cendre grise et de mégots à longs bouts de carton. Sur le lit défait, aux oreillers défoncés, parmi un fouillis de peignoirs bleu ciel et de livres russes, une jeune fille brune, au teint éclatant, aux grands yeux noirs, au maintien modeste était assise.

Debout devant une sorte de buffet en acajou, qui n'était pourtant en réalité qu'une toilette singulièrement dissimulée, une femme d'une quarantaine d'années, blonde et dépeignée, aux traits fatigués, au teint brouillé, au visage recouvert d'un maquillage de la veille, aux mains sales couvertes de bagues, vêtue d'un ample peignoir incrusté de dentelle, regardait chauffer une casserole sur un petit réchaud à alcool, tout en fumant une longue cigarette russe.

— C'est bien gentil, ma chère Yvonne, d'être venue me voir ce matin... Je ne vous connais que d'hier, et j'ai pourtant déjà pour vous la plus vive sympathie. Pourquoi n'êtes-vous pas restée avec nous hier soir, dans le salon vert?

— Je ne comprends pas le russe, et puis j'étais fatiguée, et vous voudrez bien, madame...

— Ne m'appelez pas madame, Yvonne. D'abord je suis demoiselle, bien que je sois déjà une vieille dame... Mais non! Mais non! ne protestez pas, je le sais bien que je suis vieille... Oui, appelez-moi Olga. Je n'aime pas beaucoup ce nom. Mais c'est le mien. Mes parents m'ont appelée comme cela à cause d'une grande-duchesse. Elle est morte maintenant la grande-duchesse, et moi je porte toujours ce nom ridicule... Oui, vous auriez dû rester hier soir. C'était passionnant. Nous avons fait du spiritisme. La colonelle Smerdiakoff est un médium de premier ordre, savez-vous... Nous avons essayé d'évoquer le fantôme d'une bonne amie à nous qui est morte il y a peu de temps dans des circonstances tragiques. Vous devinez qui... Mais c'est curieux, cela n'a rien donné...

On frappa à la porte. Une femme, à l'air dur et sévère, dont les cheveux très noirs étaient mêlés de mèches entièrement blanches entra dans la pièce. Elle tendit à Olga un journal russe tout en disant d'une voix aigre :

— L'électricité allumée à midi, par ce soleil! On voit bien que ce n'est pas vous qui payez la note du compteur. Je vous compterai un supplément. Et n'oubliez pas que vous me devez une quinzaine du mois de mars...

— Mais, ma chère colonelle, vous savez bien que je vous la payerai toujours votre note. Je reçois tous les mois le mandat de ma cousine... encore trois ou quatre jours de patience. Mais laissez-nous plutôt. Votre pension vous réclame...

La colonelle sortit sans mot dire. Quand elle ouvrit la porte pour sortir, des rayons de soleil illuminèrent un court instant la pièce, jouant dans la fumée bleue des cigarettes.

— Cette colonelle a maintenant une mentalité de marchande de soupe, ma chère Yvonne. Je n'ai pourtant que six semaines de retard dans ma pension. Cette gueuse de Natacha m'envole si peu d'argent. Cinq mille francs par mois... Une misère...

— Je trouve pourtant que... hasarda Yvonne.

— Une misère, je vous dis. Ah! je vois bien que vous n'aimez pas les cartes, ma chère Yvonne. Cinq mille francs... Mais j'ai l'air d'une pauvresse au cercle. Et cela ne me dure jamais plus de trois jours, cette aumône... Quand on est mariée à un vieux gâteux dix fois milliardaire, tout le temps à baver dans un fauteuil à roulettes, quand on porte au cou le plus gros diamant du monde, quand on paye des notes de huit cent mille francs à sa couturière, quand on s'appelle... — mais le nom ne vous dirait rien, — on donne tout de même plus de cinq mille francs par mois à sa cousine, on lui permet de vivre ailleurs que dans la pension de *La Renommée des fritures*, au Bas-Meudon... Ah! mon cou bout!

La Russe retira la casserole du réchaud, versa l'eau bouillante dans une théière et éteignit le réchaud.

— *La Renommée des fritures!* Cela fait bien lorsque j'ai mon adresse à donner à quelqu'un. Baronne Natacha Meyer, pension : *A la Renommée des fritures*. Voulez-vous des gâteaux?...

La Russe tendait à la jeune fille un papier graisseux où se trouvaient trois beignets huileux et rassis, achetés quatre ou cinq jours auparavant. Yvonne refusa. Elle ne put se dispenser d'accepter un thé trouble servi dans un verre à dents hâtivement rincé au lavabo, qui se dissimulait dans le faux buffet d'acajou.

Olga déplia hâtivement le journal russe *Les dernières nouvelles*, et fouilla les faits divers du regard.

— Ah! voici. Je vais vous traduire : *L'enquête sur l'assassinat de la chiromancienne Katiarousska, bien connue parmi nos compatriotes, n'a pas encore donné de résultat. Les recherches continuent sous la direction de l'inspecteur Blondeau.*

La baronne Olga but une gorgée de thé.

— Toujours rien, vous voyez. Vous la connaissiez bien, cette pauvre Katiarousska?

— Depuis bien peu de temps, répliqua Yvonne. Lorsque je suis arrivée de Poitiers quelques semaines après la mort de ma tante Paradis, la veuve du conseiller à la cour, qui m'avait élevée et qui m'a laissé toute sa fortune, je m'étais tracé comme programme de visiter tous les environs de la capitale. Et un dimanche que j'étais à Meudon, on m'a donné un prospectus de cette Mme Katiarousska. Je suis très seule dans la vie, très désorientée... J'ai été demander à cette dame des conseils sur mon avenir. Elle a été parfaite.

— Oh! ma chère Yvonne, c'était une voyante de premier ordre. Quelle perte nous avons fait... Elle m'a prédit la chute du bolchevisme pour avril 1936 et je suis sûre qu'avant janvier 1937 je serai de nouveau à Kief, dans le château de mon père, le gouverneur... Mais que vous a-t-elle dit, cette pauvre Katiarousska?...

— C'est un peu personnel, fit la jeune fille en rougissant. C'est elle qui m'a recommandé *La Renommée des fritures*. Je n'étais pas contente de la pension de famille du Luxembourg que m'avait indiquée une amie de Poitiers... Et puis (la jeune Yvonne baissa les yeux), Mme Katiarousska m'a dit, la veille de sa mort, que dans cette pension je rencontrerais sans doute l'homme de ma vie... Et quand j'ai appris cet affreux assassinat je n'ai pas voulu résister davantage aux dernières volontés d'une morte.

— Comme vous avez raison, chère amie (la baronne se lavait les dents et parlait entre deux prises de dentifrice)... Ici tout le monde était cliente de Ka... (la baronne cracha dans le lavabo d'aluminium)... monde n'avait qu'à s'en louer. Elle a prédit des tas et des tas de choses. Nous avons fait une perte irréparable (la baronne remua bruyamment sa brosse à dents dans son verre). C'est son âme que nous avons essayé d'évoquer hier soir avec la table tournante.

La baronne se gargarisa bruyamment, puis commença à se démaquiller avec une crème huileuse qu'elle essuyait sur une serviette de toilette « nid d'abeille » déjà maculée de rouge et de noir...

— Vous devriez venir un de ces soirs à nos séances de spiritisme. Je vous traduirais tout en français. D'ailleurs pour un soir ces messieurs et ces dames pourraient parler votre langue. Ils la connaissent à merveille. Nous avons un esprit familier qui s'appelle Serguei. Il est un peu farceur, mais tellement drôle. Je suis sûr qu'il vous plaira.

— On le voit ce M. Serguei? demanda la jeune Yvonne.

— Non, bien sûr. Mais il parle tantôt par ma bouche, tantôt par celle de la colonelle... Je suis sûre que vous êtes un très bon médium... Je...

La voix monstrueuse d'une formidable sirène couvrit la voix de la baronne Olga, qui n'en continua pas moins à parler. Le bruit dura plusieurs minutes.

— Ah! ces usines Morel, pesta la Russe qui, définitivement démaquillée, se leva et prit une ceinture de tissu caoutchouté bleu ciel qui traînait sur le tapis couvert de cendre de cigarette.

— Je vous laisse, c'est la sirène de midi.

— Mais restez donc, vous me tiendrez compagnie pendant que je m'habille. Et on ne mange que bien après une heure, vous savez...

— Excusez-moi j'ai un peu mal à la tête, je voudrais marcher avant le repas...

— Vous ne pourriez pas me prêter cinquante francs? demanda la baronne à la jeune fille quand elle fut sur le seuil de la porte...

Chapitre XXXVIII. — BRIMBORION

En sortant de la chambre d'Olga, Yvonne se trouva sur une sorte de petit balcon bordé de glycines que baignait le magnifique soleil d'avril. De ce balcon un petit escalier en échelle de meunier descendait vers un jardin d'où l'on voyait la Seine.

La chambre de la Russe occupait tout le premier étage d'une minuscule maisonnette, dont le rez-de-chaussée à claire-voie était une sorte de tonnelle. Six maisonnettes semblables étaient ainsi bâties l'une à côté de l'autre. Plus loin se trouvait un bâtiment plus important où était écrit en lettres d'or en relief : *A La Renommée des fritures. Maison fondée en 1765.*

La Renommée des fritures avait connu des fortunes diverses au cours de sa longue existence. Ç'avait été pendant longtemps une guinguette bien achalandée; puis, sous le Second empire, un restaurant élégant que fréquentaient les habitués du tir aux pigeons de l'île Morin.

L'invention de l'automobile porta un coup mortel à *La Renommée des fritures*. En 1928, Morel acheta l'île Morin pour y construire une nouvelle usine...

La Renommée des fritures ne résista pas à ce dernier coup. Les échafaudages d'acier, puis la fumée des usines éloignèrent la dernière clientèle. Le propriétaire fut trop heureux de vendre pour quelques dizaines de milliers de francs son établissement à Mme la colonelle Smerdiakov, une Russe ruinée qui avait tenu durant de longues années une petite épicerie russe à Grenelle et qui voulait ouvrir une pension de famille.

Depuis plusieurs années était installée dans l'ancienne guinguette une population d'émigrés slaves, chauffeurs de taxis qui se disaient comtes et dont on chuchotait qu'ils n'étaient que les fils de marchands enrichis à Nijni-Novgorod, anciens officiers qui s'occupaient à des besognes mystérieuses et peu absorbantes, ingénieurs devenus contremaîtres chez Morel, vieilles femmes radotantes... Une partie de la pension s'intéressait surtout au spiritisme, l'autre ne parlait de rien d'autre que de la politique et espérait pour chaque nouvelle saison la restauration des tzars...

Yvonne avait achevé de descendre l'escalier du pavillon. Le jardinet fleuri de primevères, aux allées recouvertes de petits cailloux de granit était presque vide. Sous un large parasol rouge et jaune, cependant, face à la Seine, un homme complètement chauve, au crâne assez semblable pour la forme et l'aspect à un œuf à la coque, fumait un gros cigare. *(A suivre.)*

Depuis 1914, le Groenland appartient au Danemark; ce pays, divisé en trois provinces, couvre une superficie énorme; cependant, sa population n'est que de 15.000 habitants.

o

Dans la construction d'un navire moderne, on se sert beaucoup de cuivre. En effet, le cuivre entre pour une dixième partie dans la composition du navire.

o

La plupart des animaux rongeurs attendent l'obscurité de la nuit pour chercher leurs aliments et sortir tranquillement. Ce n'est qu'en Australie qu'on trouve une espèce de rongeurs qui ne craignent pas de sortir en plein jour, pour poursuivre les oiseaux.

o

Dans une usine de Saint-Louis (Etats-Unis), on a vu des moustiques arrêter une machine d'une force de 700 chevaux-vapeur. Un examen approfondi a montré que les insectes, attirés par l'odeur d'huile, étaient morts sur la machine en si grande quantité et avaient formé une masse telle que la pression de la vapeur ne put la vaincre.

o

On trouve, dans l'île de Ceylan, une espèce de papillons très rares, curieux par leur audace et leur témérité. Ils sont complètement noirs. Ils détruisent les plantes et ne craignent pas de s'attaquer aux oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'eux.

o

Les Koths forment, aux Indes, une misérable tribu qui souffre constamment de la faim, sauf le premier jour de l'année; ce jour-là, tous les membres de la tribu se réunissent et mettent en commun tous les aliments qu'ils ont réussi à se procurer dans les jours précédents. Ils mangent alors pendant quarante-huit heures de suite.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Combien de fois avons-nous trouvé, dans notre correspondance, la question suivante :

« Pourriez-vous donner dans votre revue des instructions sur les modèles réduits? »

Cette fois, voyez-vous, nous donnons satisfaction à un désir qui répond à une nécessité : il faut que tous les Français soient au courant de la construction et du pilotage des avions. Depuis trop longtemps déjà, on a considéré à tort la construction de modèles réduits comme une simple distraction. De grandes personnes, instruites et intelligentes, sourient lorsqu'on leur parle de ces petits avions qui réalisent des performances remarquables.

C'est à vous, futurs hommes, que nous nous adressons pour éduquer les incrédules.

Vous allez pouvoir construire vous-mêmes des petits avions et les avoir entre vos mains, au lieu de les contempler de loin, en images ou... en imagination.

Vous trouverez chaque semaine dans cette page des conseils et des détails. Vous apprendrez comment vos ancêtres se sont servis du modèle réduit pour matérialiser leurs études et vous deviendrez peut-être, vous-mêmes, des inventeurs. Vous commencerez par de petits appareils simples, qui vous demanderont peu de temps à construire. Puis, votre habileté grandissant, vous pourrez aborder des problèmes plus difficiles.

Ainsi, petit à petit, vous arriverez aux modèles de concours et de performances.

Bonne chance, donc, et... au travail!

LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

Le but de ces descriptions est de vous présenter ce qui a été fait depuis les débuts de l'aviation, pour que vous puissiez en tirer des enseignements utiles.

Souvenez-vous que les précurseurs n'ont pas toujours connu la gloire et qu'ils ont eu à lutter contre les préjugés et les hommes de science de l'époque.

Ne vous découragez donc pas si vos modèles ne vous donnent pas satisfaction, mais persévérez.

1784. — *La première machine volante, modèle réduit, fut un hélicoptère, œuvre de deux Français : MM. Bienvenu, physicien, et Launoy, naturaliste.*

Après avoir annoncé par lettre leur découverte (19 avril), ils présentaient, le 28 avril 1784, à l'Académie des Sciences, un modèle volant.

HÉLICOPTÈRE BIENVENU

Deux hélices formées de quatre plumes étaient plantées dans des bouchons situés aux extrémités d'un axe.

Le moteur était constitué par un arc métallique qui était tendu au moyen d'un fil s'enroulant autour de l'axe des hélices.

La détente entraînait la rotation de l'axe porte-hélices. Il est rapporté que l'appareil s'est élevé et a été frapper le plafond de la salle. Ces expériences répétées plusieurs fois ont étonné les savants par la simplicité des moyens employés.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Pour vous familiariser avec les termes techniques de l'aviation et vous apprendre à désigner chaque élément d'avion par le nom qui lui est propre, nous donnerons, dans cette page, plusieurs séries d'explications.

Si vous ne conservez pas votre journal intact, vous pouvez découper et coller sur un carnet tous les noms et vous constituer ainsi une documentation que vous aimerez feuilleter de temps en temps.

Vous pouvez également recopier, sur un carnet à répertoire, tous les noms, dans l'ordre alphabétique.

Voici notre première série :

AILE. — Surface qui soutient l'avion par l'action de l'air; soit par le déplacement de l'avion, soit par le déplacement seul de l'air (cas du cerf-volant).

BORD D'ATTAQUE. — Limite avant de l'aile, par où elle pénètre dans l'air. Le bord d'attaque est, en général, épais et arrondi.

POSTE AÉRIENNE

Sous ce titre, nous répondrons aux lettres ayant un intérêt général ou aux demandes particulières que vous voudrez bien nous faire. Demandez-nous conseil sur les points qui vous embarrassent en matière d'aviation.

JEAN-ROBERT, Châtillon. — Votre modèle peut voler. Remontez toujours le caoutchouc en comptant le nombre de tours et en l'augmentant progressivement. Un caoutchouc, tout comme un moteur, a besoin d'être rodé.

Bientôt, le premier de nos petits avions qui volent, le MC 1

Les jeunes sportifs

Nous vous avons parlé, il y a quelque temps, de ce club anglais où tous les joueurs de football sont de respectables vieux messieurs de 70 à 80 ans. Eh bien, il semble qu'ils ont fait école puisque l'on nous annonce qu'une dame de 68 ans vient de se distinguer au cours d'un match de football. Il paraît que cette excellente dame venait de temps en temps accompagner sa petite-fille au stade; on la plaisanta et un beau jour elle décida d'essayer elle aussi. Il est probable que ces essais furent satisfaisants puisque maintenant elle joue chaque semaine avec un entrain et une ardeur magnifiques.

La boxe au centimètre

Grand émoi il y a quelque temps lors d'un grand match de boxe. On inaugurait un nouveau ring. Les managers surveillaient les derniers préparatifs quand, tout à coup, une des personnes présentes ayant mesuré le ring s'aperçut qu'il lui manquait 8 cm. dans la largeur. Ce n'est pas beaucoup, direz-vous, mais il paraît que cela aurait été suffisant pour faire annuler le match. Heureusement le combat eut lieu sans incidents, et le manager du vaincu était suffisamment intelligent pour ne pas chercher un moyen aussi stupide de discuter la défaite de son poulain.

Le sifflet de l'arbitre

Au cours d'une rencontre entre deux clubs du Midi, la lutte pour le ballon était acharnée et l'arbitre s'apprêtait à siffler pour calmer la mêlée, quand son sifflet lui échappe des doigts et tombe sur le sol. Alors il oublie tout ce qui se passait et se jette à quatre pattes à la recherche de son sifflet, hélas introuvable pendant un bon moment. Pendant ce temps, la partie continuait, mais quand l'arbitre eut retrouvé son sifflet, il s'en servit pour prévenir les joueurs... que ce qu'ils avaient fait depuis la perte du précieux sifflet ne comptait pas parce qu'il n'avait pas pu voir s'il y avait des irrégularités...

LE LION

Quel événement! Un cirque vient de s'installer sur la place et, ce matin, des clowns multicolores ont parcouru les rues en annonçant, pour demain jeudi, une grrrrande représentation.

— Vous verrez Loïta, messieurs dames; Loïta, la danseuse étoile; l'homme-canon, la femme-anguille, Mirliflore et ses chiens savants, les puces, les singes, les frères Mamouchi, qui défient la mort et, pour finir, le célèbre Trompe-la-Peur et ses lions!

Des singes! Des chiens savants! Des lions! C'est, dans le quartier, un branle-bas général : les enfants rôdent autour du cirque, agrandissant, d'un doigt savant, les ouvertures de la toile, pour voir.

— J'y vais, maman me l'a promis! déclare Margot.

— Et moi aussi! Et moi aussi! crient Tintin, Albert et Paulette. Oh! la la, ce qu'on va rire! Et toi, Riquet, tu viens?

Riquet est le fils du cordonnier : un vrai froussard qui n'ose pas faire un pas dans la rue, tout seul, dès qu'il fait nuit et fanfaron, avec ça, il faut voir!

— Bien sûr! dit-il en enfonçant sa casquette, la femme-anguille, je m'en moque bien, mais je tiens à voir les lions, et de près encore!

Paulette pousse un cri :

— De près? Mais... s'ils te mordent? C'est méchant, les lions, ça rugit fort!

— Ah! ça, il faut savoir les prendre! Moi, par exemple, si...

— Si... si, fait Tintin qui ne peut pas le souffrir; tu ferais mieux de te taire avec tes « si », espèce de vantard! Parce que, hein, imagine un peu que le lion il sorte tout d'un coup de sa cage... Eh bien, qu'est-ce que tu ferais?

Les autres pouffent de rire, mais Riquet se redresse :

— Pouh! si tu crois que je serais embarrassé! Je me retournerais (il se retourne) et je le regarderais entre les quatre'z'yeux... Comme ça... (Il fixe sur Tintin un œil féroce.)

— Oh! maman, gémit Tintin, j'ai peur, j'ai peur!

— Imbécile, grogne Riquet; j'ai lu, l'autre jour, dans *Buffalo*, qu'un homme avait fait ça à un lion et il a détalé sans demander son reste!

— Qui ça? L'homme ou le lion?

— Le lion, idiot!

Albert cligne de l'œil :

— Moi, j'ai lu une histoire encore meilleure : c'était un type qui était assis dans son jardin (ça se passait en Afrique) et voilà un lion qui arrive. « Dites donc, que le type lui crie, vous n'avez pas lu l'écriteau : défense d'entrer »?

— Alors? Alors? s'exclament les filles.

— Alors? Le lion a fait demi-tour et est reparti en disant : « Pardon, m'sieur! »

Tout le monde rit, sauf Riquet.

— Ah! c'est malin! Attendez donc à demain et vous verrez!

Le lendemain, les enfants sont au cirque, bien avant l'heure, assis tous les cinq au premier rang. Pendant que Tintin offre des caramels à la ronde, Riquet montre aux filles, avec de grands gestes, l'endroit par où entreront les lions. Mais un rugissement terrible couvre sa voix : ce sont eux!... Dans son saisissement, il avale son caramel de travers, devient violet, s'étrangle à moitié :

— Ce n'est rien, bredouille-t-il, un chat dans la gorge!

— Ça ne serait pas plutôt un lion? lui lance Tintin, impitoyable.

Riquet va lui répondre quand... zimbadaboum!... la séance commence!

Quatre clowns surgissent en faisant des culbutes; l'un d'entre eux vient s'étaler aux pieds de Margot; un autre fait semblant de sortir du nez de Riquet une grosse pomme rouge. Les gens applaudissent, mais Riquet est furieux.

— Laisse-les donc! lui souffle Tintin, tu te rattraperas aux lions!

Riquet serre les poings. Oh! ce Tintin, s'il pouvait le battre! Mais, rien à faire, il est plus fort que lui! Il suit d'un air maussade le reste de la représentation et affecte d'écouter les fauves qui rugissent toujours dans les coulisses. A vrai dire, son cœur bat très fort : Paulette a raison, c'est méchant, les lions! Pourvu que la cage soit bien solide, au moins! Justement, voici qu'on la monte. Oh! les barreaux semblent gros. Riquet respire mieux.

— Enfin, crie-t-il, je commençais à m'ennuyer avec toutes ces bêtises!

Brrrou!!... Les lions font leur entrée en rugissant plus que jamais. A part ça, il faut avouer qu'ils ne sont pas bien terribles : ils bâillent à qui mieux mieux et le plus gros agite doucement sa queue, comme un plumeau.

— Je vous présente Prince, annonce Trompe-la-Peur qui, avec ses grosses moustaches, son fouet et son habit rouge, est bien plus impressionnant que ses bêtes. Et voici la lionne, Mirette!... Saluez, mes amis!

Mirette salue, au milieu des applaudissements, mais le paresseux Prince ne veut rien entendre : allongé par terre, il bâille, il bâille, en tirant une langue longue comme une aune.

— Debout! Debout! hurle vainement le dompteur.

— Debout! Debout! répète la foule moqueuse. Et Riquet, qui a repris son assurance, hurle plus fort que tout le monde :

— Ouh! Ouh! Trompe-la-Peur, il ne sait pas s'y prendre, cette nouille-là! Un bon coup de bâton... bang! et je le ferais danser, moi, le lion!

Les gens le regardent en riant :

— Il a du cran, le gamin! remarque une dame.

C'en est trop! Le dompteur, hors de lui, s'élance vers le fauve en brandissant son fouet. Mais... qu'arrive-t-il? Voici que Prince se dresse et, avec un effroyable rugissement, il saute sur la porte grillagée qui cède sous son poids. Il roule sur la piste, parmi les cris d'épouvante. Quelle panique, c'est à qui courra vers la sortie; on se presse, on se bouscule!

— Au secours, Riquet, au secours! gémit Paulette.

Mais Riquet se soucie bien d'elle! Il galope hors du cirque, droit vers le square qui borde la place et hurle comme s'il avait dix gros lions à ses trousses! Ah!... Un arbre... Il s'y agrippe et, dans sa terreur, grimpe de branche en branche, aussi haut qu'il peut... Sauvé!

Mais, soudain, il entend la voix de Tintin et l'aperçoit, en bas, avec les autres.

— Eh bien, crie-t-il, qu'est-ce que tu fabriques là-haut?

— Le... le lion? balbutie Riquet.

— Trompe-la-Peur l'a rattrapé, et sans peine : il ne pensait qu'à dormir, le pauvre!... Mais, dis-donc (il roule de gros yeux) et ton fameux regard, c'était le moment de l'essayer, pourtant?

Les filles s'esclaffent; quelle humiliation! Riquet descend de son refuge aussi lentement qu'il peut, en retenant une grosse envie de pleurer. Il a l'air si malheureux que Tintin a pitié de lui et lui tend le sac de caramels :

— Tiens, manges-en un, ça te fera du bien! Au fond, c'était très rigolo, tout ça!

— Tout ce qu'il y a de plus rigolo! répond Riquet en reniflant.

Et, comme Tintin regarde ailleurs, il en profite pour prendre quatre caramels d'un seul coup : une manière comme une autre de se venger!

Colette VIVIER.

Tu as vraiment de l'audace, après nous avoir raconté les cruautés du tigre et les violences du lion, de dire *nos amis* en parlant des fauves.. » Et Marcel me regarde en haussant les épaules (c'est très mal élevé, vous savez, mais, enfin, la franchise s'accompagne souvent d'impolitesse). « Tiens, ajoute-t-il, je ne fais qu'une exception : mon seul ami « fauve », c'est Kram, mon chat.

— Presque un Siamois.

— Mais oui, il en a de l'allure quand il marche! Il est beau à regarder, doux à caresser, et puis...

— Et puis?

— Et puis, c'est un chasseur terrible, il en tue des rats et des souris!

— Ah! dis-je en riant, nous y voilà; et cela ne te gêne pas d'appeler ton ami un pareil bandit?

— Mais c'est très utile de tuer ainsi les rats et les souris qui mangent les provisions, propagent des maladies...

(Marcel est très savant mais il n'avouera pas qu'il est aussi très peureux et qu'il doit une grande reconnaissance

NOS AMIS LES FAUVES

à l'habile Kram, qui l'a délivré de ces terribles bêtes qui sortent la nuit de leurs trous pour vous filer entre les jambes!)

— Eh bien, dis-je, tu as perdu la partie, mon cher Marcel : puisque tu félicites ton chat de tuer des rats et des souris, il faudra que tu remercies aussi tous les grands fauves...

— De quoi?

— C'est bien simple. Imagine qu'il n'y ait pas de fauves, qu'il n'y ait jamais eu de fauves. Les daims, les chèvres, les moutons, les antilopes, les lapins, etc., auraient pullulé sur toute la terre. Ce sont des bêtes qui se nourrissent de plantes, d'herbes, et qui sont très voraces au point que l'homme n'aurait jamais pu trouver de salades et de fruits à manger à une époque où il n'était pas assez malin pour attraper les bêtes elles-mêmes; l'homme n'aurait donc pas pu subsister sur cette terre. Les vraies bêtes féroces? Ce sont les chèvres, par exemple. Ecoute un peu : on sait que certains pays méditerranéens étaient, il n'y a pas si longtemps, couverts de forêts jusqu'à la côte; mais les habitants avaient de forts troupeaux de chèvres, et ces terribles rongeuses ont absolument dévasté ces forêts, dévorant tous les bourgeons, attaquant les troncs; ce sont maintenant des régions rocheuses. Une autre bête féroce? Ne ris pas : le lapin... Tu sais qu'en France on peut obtenir le droit de le chasser toute l'année, tant on craint ses dégâts. Voici une anecdote, amusante par certain côté, qui se rapporte à l'Australie, pays où n'existe aucun carnassier; quand les blancs s'y sont installés, ils trouvèrent que le gibier n'y était pas très savoureux : kangourou et cacatoès sont plutôt coriaces... alors le souvenir d'un bon civet hantait leur mémoire et l'un d'eux décida d'acclimater le lapin dans ce continent. On amena quelques lapins et lapines... Au bout de plusieurs années ce fut un désastre : tout était ravagé; la chasse ni le poison ne pouvaient venir à bout de ces charmants rongeurs. Il fallut abandonner aux lapins toute une partie de l'île qu'on sépara du reste du pays par un fossé et un grillage! »

Si on voulait instituer un concours de beauté entre les fauves, le premier prix serait sans doute obtenu par le léopard. Les léopards ressemblent à des tigres, mais leur peau est tachetée au lieu d'être rayée. Il y a un « léopard des neiges », vivant dans les régions très froides, qui a une fourrure presque blanche, à poils longs qui lui tient bien chaud. Il peut se glisser sur la neige sans être vu. Si on capture un tel léopard et qu'on le ramène sous nos climats, il est fort probable que sa robe changera de couleur, s'assombrira. Le lion ne monte jamais aux arbres, le tigre rarement, mais le léopard affectionne certaine façon de chasser : il s'étend sur une branche et se laisse tomber sur sa proie. Peu d'animaux sont aussi féroces que lui. On ne peut pratiquement pas le dresser. On raconte qu'une dame avait recueilli très jeune un léopard, l'avait élevé, et jouait avec lui comme avec un chat; mais l'animal devint fort et se mit à griffer sa maîtresse, à lui déchirer ses vêtements; s'il lui avait fait un jour une blessure un peu sérieuse et qu'il ait senti l'odeur du sang, il est certain que, son instinct se réveillant, il aurait tué sa maîtresse... Celle-ci préféra le céder à une ménagerie. Le léopard tue pour le plaisir de tuer, et non pas seulement pour manger. Une nuit, en Afrique du Sud, une famille de léopards, monsieur, madame et trois enfants, pénètrent dans un parc à moutons et en massacrent près d'une centaine. Le léopard sait que l'homme est souvent armé, il ne l'attaquera pas, mais guettera les femmes et les enfants. Un seul léopard a pu tuer successivement cent femmes et enfants près d'un puits où ils venaient chercher de l'eau. Pourtant le léopard est craintif : une meute de chiens avait poursuivi un léopard qui se réfugia sur un arbre; l'un des chiens, en sautant après l'arbre, s'empala sur une branche et mourut; le léopard, devant ce chien immobile resta sans bouger, cloué par la peur et mourut de faim.

Le jaguar est un léopard épais : pattes et tête plus grosses; les taches de son poil ne forment pas des ronds comme chez le léopard mais des rosettes, il a un superbe pelage, le plus beau pelage après celui de la panthère. C'est un grimpeur, mais il est aussi pêcheur que chasseur. Il vit en Amérique.

Un des rares animaux qui, capturés à l'état sauvage, peuvent être dressés à servir l'homme, est l'once qui chasse pour le compte de son maître. Les princes indiens partent avec des onces chasser l'antilope. Ce qui est curieux, c'est qu'on n'obtient rien de l'once née en captivité. L'once ressemble au léopard, mais ne grimpe pas aux arbres. Elle vit dans des pays froids, en Asie Centrale, près du lac Baïkal.

— Ah! combien j'aime les fauves, dit tout à coup Paulette, la petite sœur de Marcel... Il faudra que j'épouse un explorateur.

— Pour voir les fauves de près?

— Oui... c'est-à-dire pour que je puisse avoir un manteau de léopard, et une peau de panthère au pied de mon lit.

— Eh bien, Paulette, ton amour pour l'explorateur et ton amitié pour les fauves ne sont l'un et l'autre que de l'égoïsme, de la coquetterie, de la cruauté...

— Et puis tu fais le jeu des chèvres, proclame Marcel, d'un ton méprisant...

BOUR.

TIMBRES ET TRANSPORTS

Vous connaissez tous le beau timbre que la France avait émis il y a deux ans au moment du lancement de « Normandie » et qui représentait l'énorme navire fendant les flots. Voici un timbre égyptien sur lequel vous pouvez voir un des plus vieux ancêtres du paquebot géant, une antique galère égyptienne à rameurs et à voile. Ce timbre a été émis en 1926 à l'occasion d'un Congrès de la navigation. Il en existe trois valeurs : le 5 millièmes, brun et noir, le 10 millièmes, rouge et noir et le 15 millièmes, bleu et noir.

***

Nous avons vu, il y a quelque temps, le timbre grec qui représentait Icare, mais c'était un sujet tiré de la légende car il est fort douteux, les futurs aviateurs le savent bien, qu'un homme ait pu voler en se collant simplement des ailes d'oiseau au dos. Le timbre ci-contre, émis en Italie en 1932, représente un des premiers essais scientifiques de vol. C'était un dispositif inventé par l'illustre peintre Léonard de Vinci et c'est en l'honneur de celui-ci qu'a été faite l'émission destinée à la poste aérienne. Cette vignette existait en deux valeurs, le 50 cent. sépia et une valeur de bienfaisance, 7 lires 70 + 2 lires, bleu.

***

Et enfin voici l'ancêtre du chemin de fer. Jusqu'à une époque encore assez rapprochée les grands voyages se faisaient dans ces voitures peu confortables et peu rapides malgré l'ardeur de leurs chevaux. A l'occasion de l'exposition universelle qui s'est tenue à Bruxelles en 1935, la Belgique a émis une série de timbres de bienfaisance portant la vignette ci-contre. Il existait trois valeurs : 10 c. + 10 c., noir; 25 c. + 25 c., brun et 35 c. + 25 c., vert foncé.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Jeannine D., de Rouen, m'écrit : « Depuis sa parution hebdomadaire, je trouve mon journal préféré plus beau. Les pages en couleurs sont très bien. Les nouvelles rubriques sont intéressantes ainsi que ses romans; j'aime beaucoup les lire. Camarades, je voudrais bien trouver votre chose. » Y a-t-il d'autres petits camarades qui soient de l'avis de Jeannine D? Si oui, qu'ils m'écrivent. — *Confians-Sainte-Honorine :* Le club vient de fonder une section de philatélistes, et organise une petite chorale en vue d'une petite fête. Voilà un exemple à imiter. — *Roger C., Gauchy (Aisne),* a distribué des spécimens gratuits de notre journal et a très vite réussi à grouper cinq adhérents à son club. Voilà ce qu'on devrait faire dans beaucoup de villes et de villages de France. — *Joinville-le-Pont :* Chaque semaine, soixante-dix exemplaires de *Mon Camarade* sont vendus à Joinville et un club des Amis vient d'être constitué. Je leur souhaite bonne chance. — *Simone P., Issy-les-Moulineaux,* demande à la rédaction de *Mon Camarade* de publier tous les mois des chansons. Elle serait particulièrement contente de voir des chansons dans *Mon Camarade,* car elle apprend le violon. Y a-t-il des petites camarades qui soient de l'avis de Simone D., au sujet des chansons? Qu'ils l'écrivent à la rédaction qui met dès maintenant la question à l'étude. — *Marcel L., Caudry (Nord),* fonde avec cinq amis un club de *Mon Camarade.*

JOUONS :

LES MOTS VIVANTS :

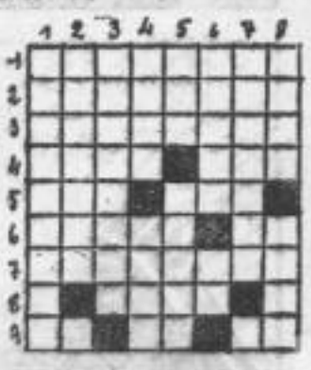
Il faut être assez nombreux pour jouer à ce jeu, une trentaine, par exemple. On se divise en deux groupes : les uns jouent, les autres devinent. Ceux qui jouent choisissent un mot, puis ils essayent de représenter les lettres de ce mot. Par exemple, pour le mot Dame : deux joueurs feront la lettre D, deux autres, se tenant par les mains, feront la lettre A, encore deux joueurs pour la lettre M et enfin un seul joueur aidé d'une canne pour E.

D'ailleurs, vous avez peut-être vu déjà des entêtes ou des illustrations fantaisistes, où les personnages se contorsionnent pour imiter des lettres. Eh bien, faites-en autant. Les autres joueurs devront deviner de quel mot il s'agit.

MOT CROISÉ N° 71

Horizontalement. — 1. Sauvages et cruels. — 2. Tristesse et aigreur. — 3. Faire une nouvelle chute. — 4. Bruit de quelque chose qui se ferme. Perroquet. — 5. La belle saison. Lisse. — 6. Peu rapides. Pronom personnel. — 7. Fossés creusés par les roues. — 8. Verbe auxiliaire. — 9. Conjonction. Oui allemand. Métal.

Verticalement. — 1. Capitale de la Catalogne. — 2. Attrouper. — 3. Maintienne. — 4. Sert à contenir de l'eau. Gamin parisien. — 5. Abréviation de physique. Se servira. — 6. Se met dans les cheveux. Ile. — 7. De grand mérite. — 8. Existera. Se servir.



SOLUTION DU MOT CROISÉ 70

Horizontalement. — 1. Diction. — 2. Iris. Noé. — 3. Cisoau. — 4. Tsar. Ton. — 5. Gémira. — 6. Tué. Lot. — 7. Er. Même. — 8. Unité. GR. — 9. Relu. Née.

Verticalement. — 1. Dictateur. — 2. Iris. Urne. — 3. Visage. Il. — 4. Isère. Tu. — 5. Me. — 6. Inutile. — 7. OO. Orouge. — 8. Ne. Nature.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — 1° Algérie (halles-g-rie); 2° automobile (botte-au-mobile); 3° imbécile (Ain-b-cil); 4° cullier (cuit-Hyères); 5° ascenseur (as-cent-seur).

Problème. — Il suffit de vendre les roses au tarif suivant : 2 francs la douzaine et 1 franc les fleurs isolées; ainsi chacune touchera 10 francs.

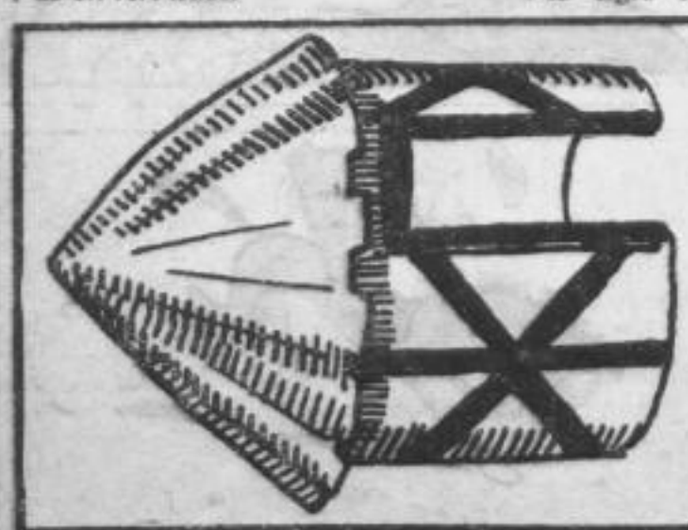
UNE BONNE NOUVELLE !

Mon camarade

VA CRÉER UN SERVICE SPÉCIAL DE

MODÈLES D'AVIONS A CONSTRUIRE

Tous renseignements dans le n° 73



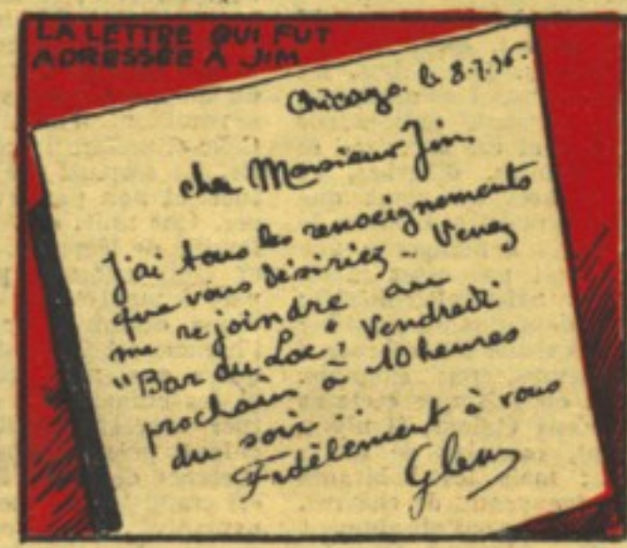
DÉCOUPAGE I

Une bonne paire de ciseaux, un peu de colle et un morceau de papier bristol assez rigide, et vous réaliserez à peu de frais une petite bergerie. Collez votre personnage grossièrement découpé sur le papier, attendez qu'il soit bien sec et vous pouvez alors découper soigneusement votre sujet. Vous prenez alors la deuxième silhouette que vous appliquez exactement sur la première. Les pattes figurant au bas des figures servent au collage sur le sol.

N'oubliez pas de colorier l'ensemble.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE S'EST INSTITUÉ LE DÉFENSEUR DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE" QUI SONT PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEUT LES DÉPOUILLER DE LEURS TERRES QUI CONTIENNENT DE RICHES GISEMENTS DE MINERAI DE RADIUM....



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.341.

PRIX : 0.50

Mon camarade

CINQUIÈME ANNÉE. L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 72. — 15 AVRIL 1937.

LES JEUNES AVIATEURS

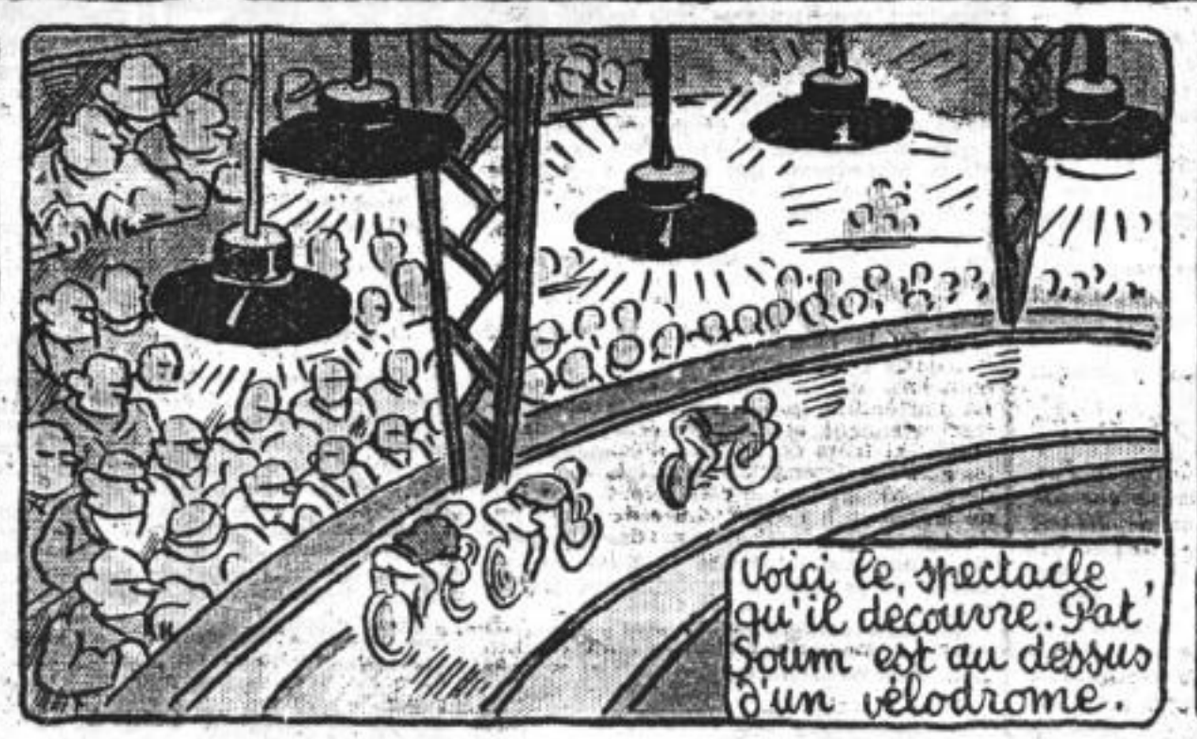
Comment faire vous-mêmes un avion qui vole !

LES AVENTURES DE GULLIVER et UN JEU A DÉCOUPER

PIFFARD

l'homme qui vous fait tous rire !...

Pat'Soum et les Gortils



Lettre de Janot

Mes chers Camarades,

J'ai vraiment un très grand plaisir à recevoir toutes les semaines vos lettres si gentilles, à les lire et à répondre. Et toutes les semaines, j'ai le plaisir d'apprendre la formation de nouveaux clubs. Voilà comment cela se passe.

Quelques amis se sont réunis entre eux, comme nous l'avons fait, nous, les amis de la rue du Fer-à-Repasser. Ils ont décidé de former un club, ils ont écrit à Mon Camarade *pour commander des insignes, des cartes, des timbres. Ils ont cherché dans le pays où ils habitent quelqu'un qui veuille bien leur prêter un hangar, une chambre, un local quelconque, et aussitôt, le club a été fondé.*

Le club se réunit tous les jeudis, quelquefois aussi le dimanche. On s'amuse ensemble à toutes sortes de jeu, à faire de belles promenades, — surtout que maintenant, c'est le printemps, — à chanter dans des chorales, à jouer des pièces de théâtre, à faire du sport, à construire des petits avions qui volent (en modèle réduit), à échanger des timbres-poste et à les étudier, enfin, à tout ce que les membres du club ont envie de faire et à ce qu'ils aiment bien faire pour se distraire.

Pour ces distractions, il faut trouver un peu d'argent. On le trouve avec les cotisations des membres du club, ou bien en vendant le journal (on a deux sous de remise par numéro vendu), ou bien encore, en faisant des petites fêtes avec du théâtre, des chansons, etc...

*Cela, c'est l'histoire des clubs qui se sont, ces dernières semaines, fondés dans toute la France, aussi bien à Paris que dans les plus petits villages. Nous avons aujourd'hui l'adresse de cinquante à cent clubs d'*Amis de Mon Camarade *et, chaque semaine, nous arrive la nouvelle de la fondation de dix nouveaux clubs au moins.*

C'est rudement bien, et nous de la rue du Fer-à-Repasser, qui avons fondé le premier club, nous sommes passablement fiers. Jacquot se figure à lui tout seul avoir inventé l'avion qui vole en modèle réduit, Julot les timbres-poste, Lulu la bicyclette et la trésorière Pierrette, la crème au chocolat.

De temps en temps, j'apporte des lettres pour les montrer à mes amis de la rue du Fer-à-Repasser. Et on se réjouit de les lire, tellement elles sont toutes gentilles et sympathiques. Comme par exemple celle-ci :

Mon cher camarade Janot, j'ai eu l'idée comme toi tu l'as eue, rue du Fer-à-Repasser, de faire un club des Amis de *Mon Camarade*. Ah! tu vas te demander qui est-ce qui t'écrit? Je te suis encore inconnu. Je m'appelle Pierre B... Je demeure Cité du Nord, à Chambly (Oise). J'ai lu dans *Mon Camarade* qu'on ferait une petite réduction aux membres des clubs pour les cartes et les insignes. Nous sommes déjà six. Envoie-nous seulement six cartes et six insignes, on verra après.

Je trouve très beau *Mon Camarade*. C'est un beau journal pour les enfants. J'aime bien le *Trèfle noir*, *Jim le Justicier*, et je trouve très bien que vous fassiez une rubrique sur les timbres, car je suis philatéliste.

Au cours de la première réunion, j'ai été désigné président. Nous avons désigné notre camarade R. S..., comme secrétaire-trésorier. Nous vendons des numéros de *Mon Camarade* à partir de jeudi prochain. Notre camarade R. S... a des vieux livres que nous vendrons aussi pour nous procurer de l'argent.

Des lettres qui me plaisent bien aussi, ce sont celles de Jean P..., de Nîmes, qui m'écrit très souvent et qui se plaint que je ne réponde pas assez vite à ses lettres. C'est vrai que je suis un peu paresseux, mais dans ce cas-là aussi, il y avait de la faute de la poste. Dans sa dernière lettre, Jean P... me pose cette question :

Tu me parles en détail de la formation d'un club, ce qu'on y fait, mais tu ne m'as pas dit s'il fallait trouver un appartement pour se réunir et qui paierait le loyer.

Bien sûr, c'est là une question extrêmement importante. Un club c'est un vrai club qué s'il a un endroit où se réunir. Encore tout de même qu'à la rigueur, un club de promenades pendant l'été il peut se donner rendez-vous dans la rue.

Si un club voulait louer un appartement pour s'installer, c'est sûr que ce club ferait faillite tout de suite, parce que c'est très cher un loyer.

Seulement, il y a des grandes personnes très gentilles (pas Mme Burette).

Le père de Lulu, par exemple, pour le club de la rue du Fer-à-Repasser, nous a prêté un hangar et il dit même que son hangar n'a jamais été si propre et si bien tenu que depuis que nous nous y réunissons, parce qu'on le balaie et qu'on le range chacun son tour. Il y en a aussi qui ont d'assez grands appartements pour que leurs parents les laisse se réunir à huit ou dix, tous les jeudis dans une pièce, sans faire trop de bruit. Il y a enfin toutes sortes d'endroits qu'on peut vous prêter ou à la rigueur vous louer pour très bon marché. Comme ce poulailler que demandent à un Monsieur des petits camarades de Monteaux (Loir-et-Cher), dans la lettre suivante :

Nous voulons faire un club des Amis de *Mon Camarade* et comme nous n'avons aucune cabane pour nous réunir, nous voudrions vous demander votre vieux poulailler qu'il y a à la Besnerie, dans le bois.

Nous vous paierons un petit loyer que vous fixerez à l'avance? Nous sommes neuf pour constituer le club. Ce club est fait pour gagner de l'argent et pouvoir acheter un ballon pour faire des matches de football.

Nous comptons sur votre bonne gentillesse.

Avec une aussi gentille lettre, je suis sûr que le monsieur leur a donné tout de suite leur poulailler, et pour pas cher, peut-être même pour rien, à mes amis de Monteaux. Jean P..., de Nîmes, n'a qu'à prendre modèle sur eux.

Je vous serre la main à tous.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

André G., Mazargues (Bouches-du-Rhône) : Dix-huit membres déjà à ton club! mais c'est magnifique. Nous qui ne sommes que quatorze rue du Fer-à-Repasser, nous avons honte. Bravo pour la petite fête que vous organisez et les vingt *Mon Camarade* que vous vendez toutes les semaines. *(Suite page 7.)*

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après plusieurs aventures fantastiques est immobilisé, par suite d'une avarie au bateau* Ballyhoo, *dans une île du Pacifique, en compagnie d'une troupe d'acteurs de cinéma.*

CHAPITRE II

LE LAGON DE MOROBOU

Je me revois encore partant de bon matin dans la petite pirogue d'enfant que le père N'Gkali m'avait vendue pour cinq livres de tabac. La brume se levait au-dessus du lagon; par-ci, par-là, des lambeaux de brouillard restaient accrochés à un arbre, sur un îlot. Au loin des pêcheurs filaient dans la direction du large, une minuscule voile flottante fixée par un coin au mât de leur pirogue.

Les feux étaient allumés dans les maisons du village. Faute de cheminées, la fumée s'échappait par les portes, par les fissures des toits de chaume et jusque par les interstices des planchers de bambou. Au pied des échelles menant à leur véranda, les ménagères, enfoncées dans l'eau du lagon jusqu'à la ceinture, achevaient de récurer les pots qui avaient contenu les restes du repas de la veille au soir. D'autres, tout en fumant une sorte de pipe sans tuyau, poussaient leurs pirogues dans la direction des « jardins », où elles allaient travailler tout le jour à récolter du sago ou du coprah.

Je saluais en passant la vieille Kiteni, accroupie sous la véranda de sa maison en train de percer des dents de chiens. Je lui trouvais une ressemblance frappante avec ma tante Estelle, la femme du charron de Béville, au point que j'étais toujours déçu de ne point l'entendre dire avec l'accent beauceron : « C'étant, mon p'tit gas, qué que tu fais donc à c'te heure? » Des canots passaient, venant de lointains villages, pleins de femmes à la poitrine couverte de colliers de coquillages et de dents de chiens, d'hommes dont la chevelure coiffée à la mode des belles dames du temps de Louis XIV, s'ornait de longues aigrettes et de fleurs aux couleurs vives.

— Tiens! disait Kiteni, ce sont des gens de Malabiman. Ils vont à la fête du mariage chez Ngakachoum. Ils ont l'air d'avoir un rude chargement de cadeaux, dans leur pirogue.

Quand je ne jouais pas avec les garçons sur l'un des îlots sablonneux voisins du village où se réunissent habituellement les chiens et les porcs, j'allais voir N'Gkali et ses parents fabriquer des pirogues sur une île qui était tabou pour les femmes. Il m'arrivait aussi d'aider parfois un père de famille à remettre d'aplomb les pilotis de sa maison ou à réparer une échelle. Jusqu'au milieu de l'après-midi le village était presque désert.

— Tu sais, Buddy, m'annonça Harry Ritako un soir où nous étions assis les pieds ballants au-dessus de l'eau, sur le rebord de la plate-forme qui précède l'entrée de la « maison des jeunes » voilà déjà trois « Christmas », trois ans, que je suis à Litabé. Je vais rentrer bientôt dans mon pays, chez les Matankors de l'île Morobou. Le « talatala » (1) l'a promis. Je reviendrai à l'école après la fête des fiançailles.

— Mais comment vas-tu traverser la mer?

— Jef le Hollandais me prendra avec lui, dans son bateau. Il doit aller jusqu'à Samaloua chercher trente « workboys ». Là j'attendrai que des hommes de Papitalai viennent au marché échanger leurs étoffes et leurs cordelettes d'écorce contre les gourdes de chaux qui sont la spécialité de Samaloua. Ils me conduiront dans l'île de Morobou, à l'embouchure de la rivière. Je remonterai la rivière pendant un jour entier et je serai arrivé chez les Matankors...

Le tam-tam qui avait retenti depuis le matin à l'occasion de la pose de pilotis pour une nouvelle maison, s'était tu. Les talons des danseurs avaient cessé, pour employer l'expression des gens de Litabé, « de faire tomber la poussière du plancher ». On n'entendait plus que le doux clapotis de la marée montant le long des fondations de bambou. La brise qui s'était levée sur le lagon apportait des bouffées rances d'huile de coprah. Parfois une voix nous appelait dans l'obscurité. Harry répondait d'un mot sec et la pirogue filait, invisible.

Soudain des hurlements éclatèrent non loin de nous, suivis de grands cris, de glapissements de colère. Aitapo informait tout le village qu'il venait de rosser sa femme. Elle n'avait pas été reprendre le bol qu'elle avait porté la veille, plein de « tchoutchou », à la femme de son frère à l'occasion d'une fête de naissance.

— Si, si, hurlait-il, tu lui as fait cadeau du bol aussi. Je veux mon bol. Va me chercher le bol!

Cette scène de ménage suscita dans les maisons voisines de nombreux commentaires qui se transmirent peu à peu, d'un bout à l'autre du village. Les chiens aboyèrent. Un homme cria des injures. Puis tout s'apaisa.

Je songeai aux projets d'Hawthorne qui, la veille, m'avait annoncé le départ prochain du *Ballyhoo* à destination des îles inexplorées du Nord.

— Ecoute, fis-je. Nous aussi nous allons partir. Le grand bateau américain traversera la mer. Il ira tout droit jusqu'à l'île de Morobou, à l'embouchure de la rivière. Viens avec nous. Tu n'auras pas besoin de payer ton passage comme si tu allais avec Jef le Hollandais. Le voyage sera plus rapide : quelques jours seulement au lieu de plusieurs semaines.

— Il faudra demander au talatala, murmura Harry.

Hawthorne me félicita de mon initiative. Harry pourrait lui être, le cas échéant, d'un précieux concours pour filmer des scènes de la vie des Matankors. M. Moresby ne vit aucun inconvénient à nous confier Harry pour le voyage. Il confirma que l'île de Morobou était jusqu'alors demeurée à l'écart des entreprises colonisatrices. Seuls les villages voisins de l'estuaire du fleuve Pourari étaient depuis quelques années l'objet de la sollicitude d'un missionnaire nommé Hide, auprès duquel nous trouverions certainement le meilleur accueil. C'était ce M. Hide qui, jugeant Harry susceptible de devenir un jour son auxiliaire, l'avait autrefois envoyé au marchand malais de Samaloua, à charge de le faire parvenir à l'école de Litabé par l'intermédiaire de Jef le Hollandais. Après avoir recommandé à Hawthorne de faire réciter tous les jours un *Pater noster* à Harry, M. Moresby nous souhaita bon voyage et, un beau matin, le *Ballyhoo*, tant bien que mal réparé, quitta le port de Litabé et mit le cap au Nord, dans la direction de Morobou.

A part Harry Ritako qui était émerveillé d'avoir la possibilité de contempler la machinerie du navire pendant toute la journée, les passagers, pour la plupart, ne manifestaient guère d'enthousiasme à l'idée de reprendre leur vie errante, tout au moins pour aboutir à effectuer de nouvelles prises de vues dans cette brousse de la Nouvelle-Guinée où ils jugeaient avoir déjà trop longtemps séjourné. Evelyn Teral, de fort méchante humeur, ne faisait que de brèves apparitions dans la salle commune et c'était chaque fois pour pester contre la nouvelle lubie de son mari. Ben Paxton, Parker, Ruth Korrigan et Edie se plaignaient du climat, dont Hawthorne paraissait d'ailleurs souffrir plus que tout autre.

La maladie n'empêchait pas cependant le metteur en scène d'esquisser les grandes lignes d'une intrigue qui pourrait éventuellement servir à rendre « commercial » son film sur l'âme et la culture des primitifs. Je crois que je devais y jouer le rôle du fils d'un planteur et Harry était destiné à me délivrer des mains des contrebandiers qui m'avaient pris comme otage. « Doc » lui-même ne collaborait que d'une façon mi-ironique, mi-réservée, aux travaux de son ami Hawthorne. Je dus à maintes reprises aller le chercher sur le pont avant où il aimait se réfugier pour rêvasser.

— Hawthorne demande ce que vous faites, « Doc ».

Invariablement il me répondait par une plaisanterie en français que lui avait apprise, paraît-il, une serveuse de restaurant, autrefois à Paris.

— Je fais comme Charles... puisque charlatan.

Quant à Harry, lorsqu'il ne posait pas devant la caméra de Tripod, il s'occupait à blanchir soigneusement, avec du jus d'algues recueilli dans une vieille boîte à corned beef, la pirogue neuve que Hawthorne lui avait offerte avant notre départ de Litabé. Il lui arrivait aussi de procéder avec complaisance à l'inventaire de ses trésors enfermés dans une boîte de camphrier : un peigne d'acier, un crayon-encre, une cuiller, une vieille lampe électrique de poche, un sachet de cuir contenant un charme pour guérir certaines maladies, une plume d'oiseau de paradis, un os de

Les indigènes partaient en barques chargées de cadeaux

(1) Missionnaire.

ensoar, la photographie d'un champion australien de cricket, un rouleau de calicot rouge et un paquet de tabac.

La plupart de ces objets, nous expliquait-il, étaient destinés à rembourser de vieille dettes vis-à-vis des anciens qui avaient participé aux funérailles des morts de la famille ou qui avaient payé pour ses fiançailles.

***

Le quatrième jour, vers 7 heures du matin, les montagnes de l'île Morobou se découpèrent à l'horizon. Le *Ballyhoo* mouilla à bonne distance de la frange d'écume qui marquait la ligne des récifs. Au loin la teinte jaunâtre du lagon contrastait avec le vert pâle de la haute mer. Bien que ce fût l'heure de la pêche, aucune pirogue n'était en vue. La présence d'un navire avait dû pourtant être remarquée dans les villages sur pilotis qu'on devinait éparpillés au milieu des arbres. On n'apercevait que de gros nuages noirs filant sous le vent, vers l'Ouest.

Harry reconnut, au loin, le pic en forme de tête de chien qui surplombe la vallée des Matankors. Le bras tendu, il indiquait l'embouchure du fleuve où vivent les Papitalaïs, puis plus près de nous les villages des M'boukes et des Patousis.

— Les Patousis, dit-il, ont de bonnes pirogues. Ils viennent toujours au-devant des navires et ils nous conduiront chez les Papitalaïs.

Vainement, la sirène du *Ballyhoo* mugit-elle. Vainement Bunting tira-t-il quelques fusées. Aucune embarcation n'apparut. Le capitaine ne voulait à aucun prix tenter de passer la barre avec les canots de bord. Il faudrait donc attendre le bon plaisir des Patousis ou des M'boukes.

Harry eut alors une idée : « La petite pirogue pourrait fort bien franchir les récifs si nous la manœuvrons à deux. Tu viens, Buddy? »

J'acceptai avec joie et je courus plaider notre cause auprès de Hawthorne et du capitaine. « En ne voyant que deux jeunes garçons, les indigènes seront moins effarouchés. Nous aurons plus de chances de pouvoir franchir le lagon sans être molestés, qu'un groupe de blancs plus nombreux. Nous pourrons ainsi aller demander au missionnaire des Papitalaïs d'organiser une expédition pour venir chercher la troupe et le matériel. »

Le capitaine seul fit quelques difficultés. Il ne pouvait garantir le mouillage dans un endroit aussi peu abrité. Il eût préféré se rendre à une vingtaine de milles plus au Nord où la carte indique une baie profonde. J'insistai, alléché par la pensée que j'allais jouer à l'explorateur, confiant dans le concours de Harry et dans mes connaissances des coutumes indigènes pour parvenir à convaincre les Patousis de nos intentions amicales.

***

En attendant la marée montante qui devait nous faciliter le passage de la barre, Harry rangea une fois de plus ses affaires, enveloppa sa boîte dans une couverture et plaça le tout à l'intérieur de la pirogue. De mon côté je fis un paquet contenant des boîtes de corned beef, du tabac, du riz et deux petites scies égoïnes qui pourraient nous servir de moyens d'échanges avec les indigènes.

La mer était heureusement assez calme. Vers trois heures, le capitaine fit descendre le canot automobile qui devait amener la pirogue aux abords des récifs. Hawthorne et Tripode avaient pris place dans le canot avec la caméra pour tourner quelques mètres de pellicule sur notre embarquement et le franchissement de la barre.

L'opération pouvait sembler assez périlleuse. Les coraux formaient une sorte de mur tombant à pic dans la mer. Il s'agissait de faire bondir la pirogue par-dessus ce mur en profitant d'une lame suffisamment forte pour nous pousser de l'autre côté, dans le lagon. Nous risquions, en donnant un coup de pagaie trop énergique d'un côté ou de l'autre, de voir la pirogue se cabrer devant l'obstacle, chavirer et se retourner tandis que nos crânes viendraient se fracasser contre les récifs.

Avant de nous laisser filer, Hawthorne nous confia ses dernières recommandations :

— Dès que vous arriverez au village, faites-vous conduire au « Kukerai » (1) et demandez trois grandes pirogues immédiatement, pour nous permettre d'aborder avant la nuit. Sinon, tâchez d'atteindre M. Hide chez les Papitalaïs et de vous trouver ici demain matin au lever du soleil avec des pirogues. Le canot automobile vous attendra devant les récifs.

Je m'installai dans la minuscule embarcation derrière le dos luisant de Harry, et commençai à pagayer.

— Cheer up! Bon courage! s'écria Hawthorne tandis que Tripode tournait la manivelle de son appareil.

La pirogue, au début, se mit à danser d'une façon inquiétante sur les vagues. Nous étions un peu de biais par rapport à la lame, et nous eûmes toutes les peines du monde à nous redresser pour présenter la pirogue perpendiculairement à la marée montante. Puis une forte vague survint : la bonne. Harry me fit signe de freiner un peu à tribord. Au même moment, derrière nous, la sirène du *Ballyhoo* reprit ses appels stridents et impérieux. Etait-ce cette fois pour nous dire adieu? Etait-ce pour nous mettre en garde contre un danger, qui avait été discerné du haut de la passerelle? Mais nous n'avions pas, pour l'instant, le loisir de réfléchir. L'embarcation fit un bond en avant, la vague nous frappa de sa grande claque humide et nous nous retrouvâmes tout ruisselants d'eau, à demi suffoqués, dans les eaux calmes du lagon, à une cinquantaine de mètres des récifs. La sirène continuait d'appeler. Trop tard!

(A suivre.)

(1) Chef de village.

Affolée, une brave dame entre un jour au commissariat de police : « Je suis désolée monsieur, mon mari n'est pas rentré depuis trois jours. Nous nous étions disputés et il est parti en me menaçant d'aller se jeter dans le canal, je vous en supplie, faites faire les recherches. — Bien entendu, mais si nous trouvons un corps, pouvez-vous m'indiquer un signe particulier qui permettrait d'identifier votre mari? — Oh! oui, monsieur, c'est facile, il est sourd... »

o

Le petit Jean va au collège depuis deux ans et suit les cours d'anglais, mais sans résultat appréciable. La maman va voir le professeur qui lui dit : « Je crois, madame, qu'il est inutile de lui faire apprendre l'anglais. Il a, surtout une prononciation détestable. » Et la maman de s'étonner : « Je ne comprends pas, monsieur, je lui donne cependant toujours des bonbons anglais pour votre cours! »

o

A l'établissement de bains. — Olive, quelques heures avant son mariage, va aux bains. La caissière lui remet un ticket portant un numéro et lui dit d'attendre, car toutes les baignoires et toutes les douches sont occupées. Olive ouvre de grands yeux et s'exclame : « Mon Dieu, est-il possible qu'il y ait tant de mariages aujourd'hui? »

o

L'autre jour, dans un petit village du fond de la Bretagne, une dame respectable s'est présentée à l'employé de la poste, en traînant derrière elle un travail au crochet qui n'en finissait plus. L'employé s'étonne et la dame lui explique : « Voilà, monsieur, je suis les cours de crochet par correspondance. Voilà un mois que je n'ai rien reçu, alors, aujourd'hui, je me suis décidée à venir vous demander la suite... Comment dois-je faire la manche? »

LE COIN DES FILLETTES

POUR FAIRE UN PETIT CHEVAL

Matériel à employer : une pelote de laine blanche, une pelote de laine noire, une aiguille à laine.

Voyez les instructions données pour le petit chien dans le numéro 71 et suivez-les avec les modifications suivantes : la laine roulée pour faire la tête du cheval doit être beaucoup plus serrée (fig. 1). Le corps est recouvert de trois couches roulées pour le grossir (fig. 2). Une fois notre cheval debout vous y placez les oreilles, et vous brodez avec de la laine noire la crinière (fig. 3) et enfin les yeux (fig. 4).

Par le même procédé vous pouvez faire un zèbre. Il suffit de mélanger la laine blanche et la noire en imitant les rayures de cette belle bête.

Je vous montrerai la prochaine fois comment on fait une jolie poupée.

Les Conseils de Tante Camille

La cuisine de Toutoune. — *Le potage Eclair. Ce potage est la providence des ménagères qui rentrent tard chez elles et veulent avoir un bon potage nourrissant à donner à leur famille. Mais comme il n'est pas difficile à réussir, vous pouvez faire à votre maman la surprise de le faire pour elle. Pour quatre personnes environ, il vous faut 125 grammes de vermicelle, deux œufs et un verre de lait. Vous faites bouillir un litre d'eau, puis vous y mettez le vermicelle que vous laissez cuire jusqu'à ce qu'il soit bien gonflé. Vous ajoutez du sel et, si vous voulez, un peu de beurre puis, au moment de servir, vous mettez dans votre soupière vos deux œufs, jaune et blanc bien battus ensemble, et vous versez dessus d'abord votre verre de lait que vous avez fait tiédir, et enfin votre vermicelle et son eau de cuisson, qui ne doit pas être trop chaude pour ne pas cuire les œufs.*

BRICOLAGE : l'Oiseau en cage

Taillez un morceau de carton de six centimètres sur six environ. Prenez-en le milieu (en traçant les diagonales) et dessinez sur le carton l'image d'un oiseau, dont les pattes viendront exactement se placer sur ce milieu. Remplissez la silhouette de l'oiseau, au moyen d'un peu d'encre de couleur. Retournez le carton, et sur l'autre côté dont vous déterminerez également le milieu, dessinez une cage vide dont le barreau intérieur passera par ce milieu. Attachez alors une ficelle à chaque extrémité du carton (toujours bien au milieu) et prenantles ficelles tendues, tournez-les entre le pouce et l'index pour donner au carton un mouvement de rotation rapide. Vous aurez la surprise de voir l'oiseau prisonnier, dans sa cage, les pattes posées sur le barreau intérieur.

VARIÉTÉS

PROBLÈME

M. X... a la manie de la précision et se promène toujours avec sa montre qui marque les secondes. Un jour qu'il rentrait chez lui avec son ami, M. A..., ils passent devant la mairie au moment où la grosse horloge sonne six heures. Il sort sa montre et constate que l'horloge a mis trente secondes pour frapper les six coups. Alors son ami A... lui demande doucement : « Combien faudrait-il alors de temps à l'horloge pour frapper les douze coups de minuit? — Soixante secondes, évidemment », répond X... Et A... lui montre aussitôt qu'il s'est trompé. Quelle était la bonne réponse?

CHARADES

Envoi de Liliane Glaser

Mon premier est une petite étendue d'eau.
Mon second est un malheureux.
Mon troisième est un aliment exotique
Mon dernier est un pronom personnel.
Et mon tout est une gentille fleur.

Envoi de Marie-Louise Allaire

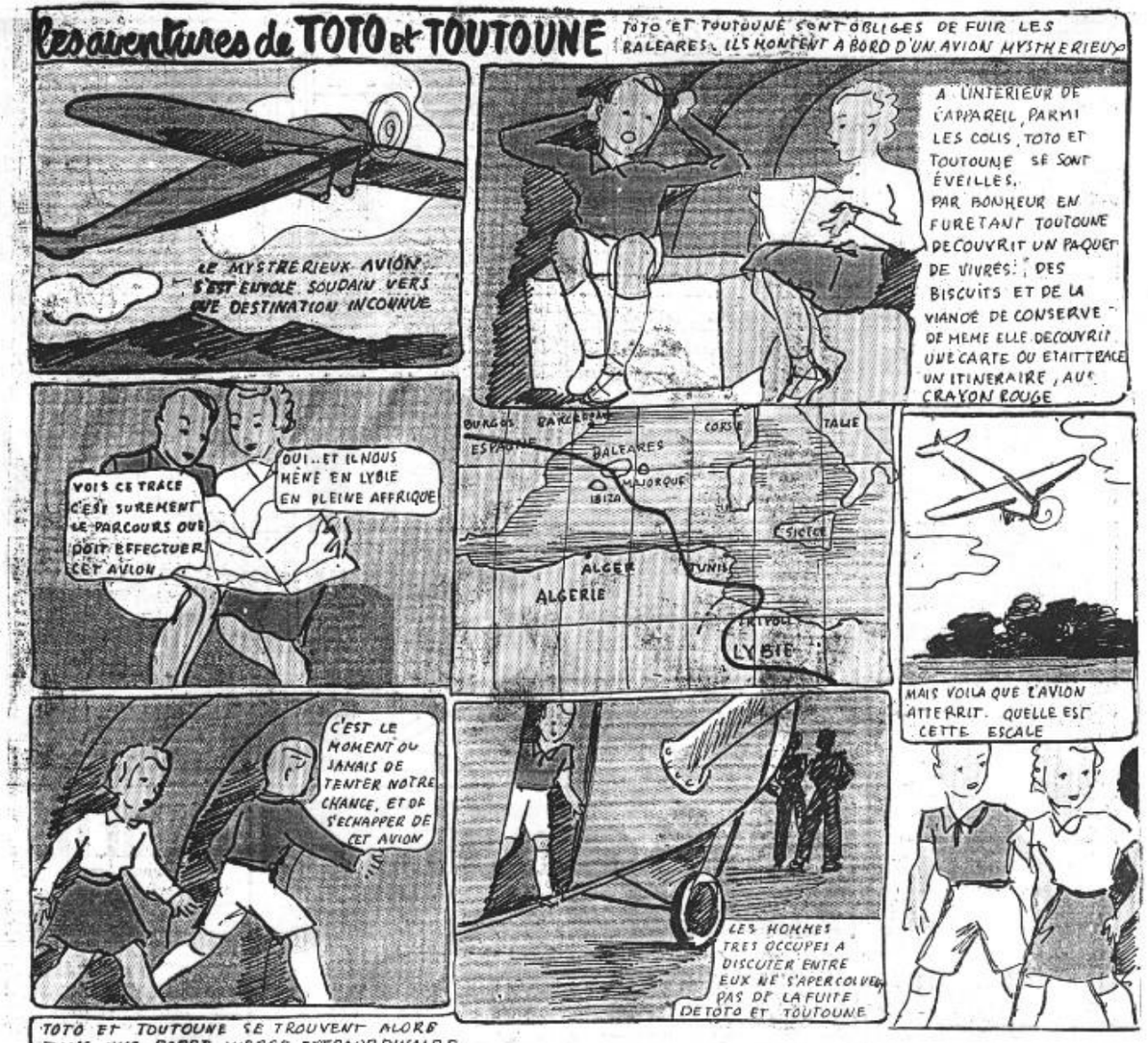
Mon premier est une fête de l'année.
Mon second est le contraire de beau.
Et mon tout traverse les mers.

Mon premier est l'auteur de mes jours.
Mon second est un liquide transparent.
Mon troisième est un lieu de débarquement.
Et mon tout est un oiseau bavard.

Sans mon premier je ne puis marcher.
Je prends mon second avec délices en été.
Et mon tout est un détective renommé dans *Mon Camarade*.

DISTRACTION

(Toutes les solutions en page 7)



Le Trèfle noir

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancry, quatorze ans, est, avec ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, en lutte contre la mystérieuse bande du Trèfle noir qui a assassiné leur meilleur camarade : Raymond Lacombe. Les amis ont fait prisonnier un membre de la bande, Zoria, qui leur a fait des révélations sur l'organisation secrète. Louise Lacombe, sœur de l'assassiné et fiancée de Jambe-de-Bœuf, s'est établie sous un faux nom dans une pension de famille russe du Bas-Meudon.

Chapitre XXXVIII. — Brimborion *(suite)*

Au passage de la jeune fille, l'homme se leva et la salua avec une raideur toute militaire. Yvonne répondit au salut par un sourire. Puis, poussant la grille du jardin, elle prit le chemin de halage qui longeait la Seine. Des pêcheurs à la ligne, sous de grands chapeaux de paille tenaient leur gaule, le long du fleuve. Auprès de *La Renommée des fritures* quelques saules étaient encore témoins des temps assez proches où cet endroit était un charmant coin de la campagne française. Mais l'ombre des usines Morel, avec ses hauts murs sans fenêtre en briques jaunes, s'étendait sur la Seine que polluaient des huiles irisées venues des usines géantes...

La jeune fille hâta le pas, en direction du Pont de Sèvres. Elle passa sous le pont en ciment qui relie l'île Morin aux usines que Morel commençait à construire sur la rive gauche, attaquant les collines de Meudon. Elle ne tarda pas à arriver au pied du funiculaire hors de service qui mène, autrefois de la petite gare de banlieue aux terrasses de Bellevue. Quittant alors les bords de la Seine, Yvonne s'engagea dans un chemin presque désert, qui, en lacets, montait vers les terrasses. Le chemin n'était bordé que des murs hauts et moussus de propriétés rarement habitées.

A plusieurs reprises la jeune fille s'était retournée, comme si elle avait craint d'être suivie... Arrivée à mi-côte elle s'arrêta, regarda l'heure à son bracelet-montre et se mit à chantonner :

C'est à Capri que je l'ai rencontrée...

Après quelques mesures elle s'arrêta et tendit l'oreille. Au loin on sifflait, on continuait la chanson.

Quelques instants plus tard, un homme arriva en courant, descendant des terrasses. C'était Fil-de-Fer.

— Louise, interrogea le garçon en serrant la main à la folle brune, comment s'est passée la première nuit ?... As-tu des nouvelles ? As-tu bien joué ton rôle d'Yvonne Paradis, nièce du conseiller à la cour de Poitiers ?

— Mais Jambe-de-Bœuf ? Comment va Jambe-de-Bœuf ? Interrogea Louise Lacombe...

— Ne t'inquiète pas, il va bien. Sun Chen l'a caché au quartier chinois de Billancourt, avec Pierrot. Et nos précautions sont prises.

« Mais qu'as-tu appris à *La Renommée des fritures* ? demanda Fil-de-Fer avec une visible inquiétude...

— Je vais te dire, commença Louise...

Chapitre XXXIX
Pourquoi naquit Yvonne Paradis

C'était deux jours auparavant qu'après avoir fait prisonnier le jeune Zoria au cours d'une épique bataille chez Philibert Souplet Manière, Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf et Pierrot Lancry avaient passé une partie de cette nuit qui avait si tragiquement commencé par l'incendie de l'île Saint-Germain, à interroger le membre de la bande des Trèfles...

A la suite des longues et diverses révélations qu'il avait faites, le prisonnier avait été enfermé dans la cuisine, solidement attaché par les soins de Jambe-de-Bœuf, et dans la salle à manger Henri II de la grand'mère Lacombe un conseil de guerre avait été tenu entre les quatre amis. Plusieurs décisions avaient été prises.

Il était d'abord Jambe-de-Bœuf et Pierrot resteraient cachés, provisoirement. Jambe-de-Bœuf restait accusé de l'assassinat de Raymond Lacombe. Il ne se montrerait que le jour où il pourrait prouver son innocence. Pierrot, bien que moins menacé par la police, resterait caché lui aussi, par mesure de prudence.

Zoria allait être remis en liberté. Le jeune homme avait à plusieurs reprises, au cours de la nuit, offert de se mettre au service de Fil-de-Fer pour combattre la bande du Trèfle noir à laquelle il ne pardonnerait jamais d'avoir tué sa mère, et dont il voulait voir l'anéantissement. Fil-de-Fer pensait que le jeune Russe était sincère, mais Jambe-de-Bœuf, au contraire, le croyait prêt à les trahir aussitôt qu'il serait en liberté. Pierrot se défendait d'avoir une opinion.

Il était cependant bien difficile de ne pas remettre le jeune Russe en liberté, quelle que fût l'opinion qu'on ait de sa sincérité. Il était en effet impossible de le séquestrer dans le petit appartement de la grand'mère Lacombe, et où qu'on le plaçât on risquait une évasion, un scandale qui eût causé des ennuis à Fil-de-Fer ou à Louise qui seuls gardaient encore leur liberté de mouvement.

En relâchant Zoria on jouait à pile ou face. S'il était toujours l'âme damnée de la bande des Trèfles, il ne saurait rien apprendre à ses maîtres que l'existence de l'appartement de la grand'mère Lacombe dont les amis auraient disparu avant qu'il puisse rejoindre les bandits. S'il était au contraire résolu à servir les amis de Pierrot, il pourrait leur rendre les plus grands services. Zoria fut donc libéré. Rendez-vous était pris pour le vendredi suivant au parc des Expositions, porte de Versailles, dans un endroit suffisamment fréquenté pour qu'on n'eût pas à craindre un attentat.

Il fut enfin décidé que Louise irait s'établir dès le soir même à *La Renommée des fritures*.

En effet, lorsque Fil-de-Fer avait demandé à Zoria s'il connaissait les noms de quelques-uns des membres de la bande des Trèfles, le jeune Russe avait répondu :

— Je vous ai déjà parlé de *Double-maître*, le Marseillais. On l'appelle aussi *Six de trèfle*... Je ne connais presque aucun des autres. J'ai vaguement entendu parler d'un certain Victor, un Allemand, qui est particulièrement dangereux. Et dans toutes les grandes expéditions, nous avons eu comme grand chef un certain Schwartzpeter, un manchot.

— Je l'ai vu aussi, celui-là ! avait remarqué Jambe-de-Bœuf. Il était en cagoule, mais on voyait bien sa manche pendante... J'ai cru reconnaître sa voix... Mais je délirais. Figurez-vous que je croyais, quand il parlait, entendre Premior...

— Premior est mort, et bien mort, avait dit Pierrot.

— Je l'espère, coupa Fil-de-Fer qui ajouta : Savez-vous où l'on peut rencontrer ce Schwartzpeter ?

Zoria avait longuement réfléchi, puis il avait déclaré :

— Lorsque nous sommes arrivés à Paris, ma mère et moi, nous avons vécu quelque temps au bord de la Seine, dans une pension qui s'appelait *La Renommée des fritures*, en face de l'île Morin. Je crois avoir entendu citer que Schwartzpeter va parfois y dîner... Je ne sais si cette pension sert de rendez-vous à la bande, mais j'y ai connu un ancien officier qui appartenait peut-être à la bande... J'ai oublié son nom. On l'appelait généralement de divers sobriquets, comme *Œuf à la coque*, parce qu'il avait un crâne très chauve, ou *Manillon*, parce qu'il jouait sans cesse aux cartes...

Là s'étaient arrêtées les révélations du jeune Russe. Fil-de-Fer, qui avait immédiatement songé à envoyer un observateur dans ce lieu suspect n'interrogea pas davantage Zoria sur la pension de peur d'éveiller des soupçons. *La Renommée des fritures* était en effet le seul endroit où on pouvait retrouver trace de la bande des Trèfles.

Jambe-de-Bœuf et Pierrot devaient rester cachés, Fil-de-Fer étant obligé de conserver toute sa liberté de mouvements. Louise pouvait-elle seule aller s'établir à *La Renommée des fritures* ? Il fut entendu qu'elle s'appellerait Yvonne Paradis, qu'elle serait une orpheline riche venue depuis peu de Poitiers et qui aurait eu l'adresse de la pension par quelque relation russe... Fil-de-Fer, qui avait le goût des déguisements, tint à accompagner la jeune fille au *Bon Marché* pour lui faire choisir des vêtements cossus et un peu provinciaux, et à lui seriner toute l'après-midi le nom des principales notabilités de Poitiers qu'il avait à tout hasard appris dans le Bottin.

— Et comment s'appelle le premier président de la cour de Poitiers ? demanda gaiement le jeune homme quand Louise et lui se rencontrèrent le lendemain à midi et quart, comme convenu, dans les sentiers de Brimborion.

— Tu m'embêtes, répliqua Louise. Je n'ai pas besoin de connaître le nom du premier président, pas plus que celui du proviseur du lycée de Poitiers. Il n'y a que des Russes à *La Renommée des fritures*, et aucun n'a jamais mis le pied en Poitou...

— As-tu vu Schwartzpeter le manchot ? interrogea Fil-de-Fer.

— Pas de manchot jusqu'à maintenant, répondit Louise. J'ai pourtant pu passer en revue, au dîner du soir, tous les habitués de la pension. Le seul qui soit l'un des hommes dont nous a parlé Zoria est cet officier que l'on a surnommé *Manillon*. Il a commencé une grande partie avec des amis, sitôt le dîner terminé. Tous ces gens parlent russe. Il paraît que certains s'occupent de politique, et les autres de spiritisme. Je n'ai guère pu parler à personne. Sauf toutefois à une certaine baronne Olga Meyer, qui m'a paru une assez brave femme, un peu toquée. J'ai passé la matinée chez elle. Elle a deux passions : le jeu, où elle perd beaucoup d'argent tous les mois, et les tables tournantes...

— Elle est donc riche ? interrogea Fil-de-Fer...

— Oui, une cousine lui envoie de l'argent. Une princesse, une Géorgienne je crois, qui a un des plus gros diamants du monde et qui est mariée à un multimilliardaire gâteux...

— Mme Van der Gold ! s'écria Fil-de-Fer (1)...

Louise, qui ne connaissait pas le détail de toutes les aventures qu'avaient subies ses amis l'année précédente, interrogea l'ami de son fiancé. Celui-ci ne se fit pas prier pour lui faire le portrait de cette femme jeune et belle, de cette princesse géorgienne qui avait épousé le multimilliardaire Van der Gold, le roi du pétrole, un vieillard parvenu à l'extrême limite de la vieillesse et qui, paralysé, ne se déplaçait jamais autrement qu'en fauteuil à roulettes électrique. Il dit la cruauté et l'insensibilité de la femme du milliardaire, qui avait fait torturer Pierrot sous les yeux de son oncle Clément Lothaire et avait été la cause de la congestion qui avait rendu le grand inventeur semblable à un hêché inoffensif, depuis cette tragique nuit de l'été 1934.

— Mme Van der Gold doit être membre de la bande des Trèfles, et cette baronne est sans doute une de ses auxiliaires... J'ai peur pour toi, ma pauvre Louise.

— Ne crains rien pour moi, la baronne Olga n'est qu'une inoffensive maniaque... As-tu vu que l'inspecteur Blondeau était chargé de l'enquête ?

— J'ai vu, dit Fil-de-Fer soucieux... C'est parait-il, un excellent policier et je tremble de le voir découvrir nos amis au village chinois. Ce n'est pas un imbécile comme le gros commissaire Cortier, ou comme ce mannequin de Bernot... J'ai pris mes renseignements sur lui. On dit de lui qu'il est un très honnête homme, intransigeant avec ce qu'il estime être son devoir. Ce n'est pas toujours très fréquent dans sa profession. J'ai presque eu envie, ce matin, d'aller le trouver, de lui raconter la vérité sur cette longue chaîne d'incendies, d'assassinats, d'attentats, de lui parler de la bande des Trèfles... Mais j'ai craint qu'il ne me croie pas, qu'il se serve de moi pour attirer Jambe-de-Bœuf et Pierrot dans quelque piège...

Fil-de-Fer et Louise parlèrent de longues minutes encore. Puis le hurlement des sirènes Morel fit trembler les jeunes feuilles et taire les oiseaux effrayés.

— Une heure moins le quart, déjà ! dit Louise. Il faut rentrer... Je ne veux pas être en retard à la pension...

Les jeunes gens se quittèrent. *(A suivre.)*

(1) Voir le *Serpent à Plumes*. Un fort vol. illustré, par Janoz, B. S. I., 7 fr. 50.

Le perruquier indou est un personnage dont l'importance dépasse de beaucoup celle de ses collègues européens ou américains. L'une de ses principales fonctions est d'aller de maison en maison, colportant les nouvelles comme une gazette vivante. Les naissances, décès, mariages, c'est le perruquier qui est chargé de les annoncer. Pour les funérailles, c'est lui qui est également chargé d'inviter les voisins et amis à la cérémonie. Lui reste-t-il du temps pour couper les barbes et les cheveux?

o

L'éphémère est un curieux insecte qui passe deux années sous l'eau, sous forme de chrysalide; elle meurt le jour même où elle commence à voler.

o

L'installation la plus élevée de transport aérien par câble se trouve en Bolivie (Amérique du Sud). En effet, un câble de 8 kilomètres de long est chargé de descendre du minerai de la mine aux usines. La mine est située sur le versant est des Andes, à une altitude de 4.500 mètres; les ateliers sont plus bas, dans une vallée très élevée également, puisqu'elle se trouve à 3.400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

o

Au Thibet, on applique une méthode vraiment particulière pour réduire les vols. Elle consiste à diminuer le nombre des voleurs. Lorsqu'un voleur est reconnu coupable, on lui coupe la main gauche et on le remet en liberté. Si l'homme récidive, on lui coupe l'autre main. Rares sont les voleurs qui survivent à cette deuxième et barbare mutilation.

o

Suivant les latitudes, on conçoit la beauté de manières fort diverses. Ainsi, des tribus indiennes d'Amérique trouvent bon de se tatouer, de se couvrir de plumes et de coquillages, de se mettre des anneaux dans le nez, de se couper l'extrémité des oreilles. A Tahiti, il est distingué de s'aplatir le nez et de se teindre les cheveux en rouge. Dans une autre région d'Amérique du Sud, les jeunes filles, pour être belles, doivent se briser les dents.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Dans ma première causerie je vous ai exposé les grandes lignes du travail à faire.

Dès aujourd'hui, nous commençons l'étude. Voyez que ce n'est pas long!

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un modèle réduit? Voilà une question qui paraît superflue et cependant il y a quelques précisions que vous devez connaître.

A première vue, il existe deux sortes de petits avions : ceux qui ne volent pas et ceux qui volent.

Ceux qui ne volent pas ou ne sont pas destinés à voler peuvent être faits en métal, en bois, en papier, etc..., et sont en général faciles à construire.

Ils peuvent être, soit originaux, soit des copies ou réductions exactes d'avions réels.

Ce sont ces réductions exactes que l'on nomme maquettes ou « maquettes à l'échelle ».

Les maquettes sont d'une très grande utilité dans l'industrie aéronautique pour l'étude d'avions nouveaux au tunnel aérodynamique.

Je vous reparlerai de tout cela une autre fois.

Ce sont seulement les avions destinés à voler que l'on nomme modèles réduits, et plus spécialement encore ceux qui sont construits avec des ailes à profil épais.

Ils peuvent être également, soit des appareils originaux inventés et étudiés par un particulier, soit des réductions d'avions existants. On les nomme alors « maquettes volantes ».

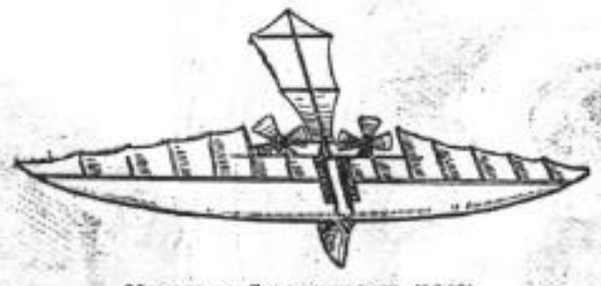
Il est cependant assez rare que l'on fasse une maquette volante rigoureusement exacte, car différents problèmes se posent pour sa réalisation.

LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1843. — *Le premier homme qui eut l'idée de construire un aéroplane modèle réduit, est l'Anglais Henson. Il reprit les idées de Sir John Cayley qui, de 1796 à 1800, indiqua la majorité des conceptions de la navigation aérienne de l'aéroplane.*

Devant les difficultés qu'il rencontrait à réaliser son aéroplane en vraie grandeur (30 mètres d'envergure sur 20 mètres de long, deux hélices actionnées par une machine à vapeur de 20 CV et, poids total, 1.500 kilos!), Henson décida, en association avec John Springfellow, un autre Anglais, de faire des expériences sur des appareils en miniature.



MONOPLAN SPRINGFELLOW (1848).

1848. — *C'est seulement en 1848 que le modèle réduit, commencé en 1843, put être expérimenté.*

Le monoplan Springfellow avait une envergure de 3 m. 04, une longueur de 1 m. 67. La surface portante était de 1 m. 30, pour un poids de 3 kil. 900 avec l'eau de la chaudière et le combustible. Deux hélices à quatre pales, placées dans une échancrure, derrière l'aile, assuraient la propulsion.

L'expérience fut tentée dans un hall d'usine, de 20 mètres de long. L'appareil était posé sur un chariot roulant sur un fil tendu. Après plusieurs essais, il s'envola correctement.

A Londres, au cours d'une autre expérience, il parcourut une quarantaine de mètres.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BORD DE FUITE. — Limite arrière de l'aile, par où l'air s'enfuit aussitôt après son passage sur et sous l'aile.

Le bord de fuite est très effilé.

BORD MARGINAL. — Limite de l'aile à son extrémité. Le bord marginal peut être droit, arrondi, trapézoïdal, triangulaire, épais ou effilé. Certains sont même relevés.

LONGERON. — Poutre (ou baguette de modèle réduit) longitudinale allant d'un bout à l'autre de l'aile.

Poutre (ou baguette) allant d'un bout à l'autre du fuselage.

NERVURE. — Elément placé perpendiculairement au longeron et qui est destiné à donner à l'aile un profil déterminé.

POSTE AÉRIENNE

R. LEFEVRE, Junior. — L'avion que vous avez vu est le Caudron « Goeland ». Les moteurs en étoile sont, en général, à refroidissement par air. C'est depuis peu de temps que l'on emploie couramment le compresseur.

W. MARTIN, Paris. — Le record d'altitude est détenu, toutes catégories, par un ballon. Vous avez perdu votre pari. Il date du 11 novembre 1935 et la hauteur atteinte a été de 22.066 mètres. Nous sommes donc loin des quelques 15.000 mètres de l'avion.

Au prochain numéro, le premier de nos petits avions qui volent, le MC 1

Sport et journaux

S'il y a beaucoup de journaux consacrés aux sports, on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup de sports où on se serve de journaux. Pourtant il y en a un, ce sont les courses entre porteurs de journaux. Celles-ci diffèrent des courses cyclistes ordinaires, en ceci que chaque concurrent porte, en avant de son guidon, une charge de 15 kilos environ de journaux. Jusqu'à cette année on remettait les paquets tous prêts aux concurrents la veille de la course, mais on s'aperçut que quelques-uns d'entre eux modifiaient les paquets qui devenaient beaucoup moins lourds. On en vit même un, l'an passé, qui avait habilement découpé ses journaux de façon à en faire une sorte de boîte creuse qui ne pesait plus que quelques kilos. Aussi cette année les paquets ont été remis peu de temps avant le départ, mais cela n'a pas empêché certains concurrents de tricher encore un peu puisque l'on vit l'un d'eux qui, muni d'une petite scie, découpait son paquet, pour y ménager, disait-il, la place du guidon. Cela ne lui a d'ailleurs pas servi, puisque ce ne fut pas lui le vainqueur.

Le ski unique

Une de nos championnes françaises de ski, lors d'une de ses premières promenades, était montée avec un groupe d'amis et la montée avait été facile grâce aux lanières de peau de phoque que l'on met sous les skis et qui les empêchent de glisser. Parvenus en haut, tout le monde s'apprêtait à redescendre, et pour se donner des forces suçait des oranges. Elle avait enlevé ses skis, les avait débarrassés de leurs lanières de phoque et une amie lui lança une orange. L'orange heurta un ski, le renversa et voici le ski dévalant tout seul la pente à toute vitesse, pour finir sans doute dans quelque précipice. Les autres skieurs étaient déjà partis, donc impossible de s'entr'aider. Notre pauvre skieuse fut obligée de descendre accroupie sur un seul ski, ce qui n'est pas facile surtout quand la neige enfonce dès qu'on y pose le pied. Au lieu de cinq minutes, la descente prit deux heures. Maintenant, pour rien au monde notre skieuse ne lâcherait ses précieuses planches.

SWIFT *(1667-1745) est peut-être le plus grand des écrivains anglais. Il naquit à Dublin, il était donc irlandais de naissance et il prit toujours le parti de sa patrie opprimée par l'Angleterre. Son esprit extrêmement caustique et brillant lui fit écrire* Le conte du Tonneau, Les Lettres du Drapier, La Prophétie de Windsor, *mais son œuvre la plus fameuse reste* Les Voyages de Gulliver, *qui n'est pas seulement un conte merveilleux, mais une féroce peinture de certaine travers de la société du XVIIIe siècle.*

L'EMPIRE de Blefuscu est une île située au nord-est de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un détroit large de 800 yards. Je ne l'avais pas encore vue et quand on m'eut informé du projet d'évasion, j'évitai de me montrer sur ce point de la côte, de crainte d'être découvert par quelques-uns des navires ennemis. Ceux-ci, en effet, n'avaient nullement connaissance de ma présence, toute relation entre les deux empires ayant été strictement défendue sous peine de mort, pour la durée de la guerre, et notre empereur ayant mis l'embargo sur tous les vaisseaux, quels qu'ils fussent. Je communiquai à Sa Majesté un plan que j'avais formé, pour saisir la flotte entière de l'ennemi, laquelle était, comme nous le savions par nos éclaireurs, à l'ancre dans le port, prête à faire voile au premier vent favorable.

Je consultai les marins les plus expérimentés sur la profondeur du détroit, qu'ils avaient sondé souvent; ils me dirent qu'au milieu, à marée haute, il avait 70 *glumgluffs* de profondeur, ce qui fait environ 6 pieds en mesure européenne et, partout ailleurs, 50 *glumgluffs* au plus.

Je me dirigeai vers la côte du Nord-Est, en face Blefuscu et là, me couchant derrière un mamelon, je tirai mon petit télescope et j'examinai la flotte de l'ennemi à l'ancre : elle se composait de cinquante vaisseaux de ligne, à peu près, et d'un grand nombre de transports. Ensuite je revins chez moi et, m'étant muni d'une autorisation à cet effet, je commandai une grande longueur de câble et quantité de barres de fer les plus solides qu'il se pourrait. Le câble était à peu près aussi gros que de la ficelle et les barres avaient la longueur et la grosseur d'une aiguille à tricoter.

Je mis le câble en triple pour le rendre plus fort. Dans le même but, je tordis les barres de fer les unes autour des autres, trois par trois et j'en recourbai les extrémités en forme d'hameçon. Après avoir ainsi fixé cinquante hameçons à autant de câbles, je retournai à la côte nord-est et, me dépouillant de mon habit, de mes souliers et de mes bas, j'entrai dans la mer, vêtu de mon pourpoint de cuir, environ une demi-heure avant le plein de la marée. J'avançai à gué aussi vite que je le pouvais et, au milieu, je traversai une distance de 30 yards environ à la nage, jusqu'à ce que je reprisse pied. En moins d'une demi-heure j'étais arrivé à la flotte.

Les ennemis furent tellement épouvantés lorsqu'ils me virent, qu'ils sautèrent de leurs vaisseaux et nagèrent jusqu'au rivage : ils pouvaient bien être 30.000. Je pris alors mes engins et, fixant un hameçon au trou de chacune des proues, j'attachai toutes les cordes ensemble à l'autre extrémité. Pendant que j'étais ainsi occupé, l'ennemi décochait des milliers de flèches, dont maintes s'enfoncèrent dans mes mains et mon visage. Outre l'excessive douleur que j'en ressentais, elles me gênaient beaucoup dans ma besogne.

Ma plus grande appréhension était pour mes yeux et je les aurais infailliblement perdus si je ne m'étais pas tout à coup avisé d'un expédient. Je gardais, entre autres petites choses utiles, une paire de lunettes dans une poche secrète qui avait, comme je l'ai déjà dit, échappé aux commissaires de l'empereur. Je la sortis et me l'attachai aussi solidement que je le pus sur le nez. Ainsi armé, je continuai hardiment mon ouvrage, malgré les flèches de l'ennemi. Il y en eut beaucoup qui frappèrent contre les verres de mes lunettes, mais sans autre effet que de les ébranler un peu.

J'avais enfin accroché mes hameçons. Prenant alors le nœud dans ma main, je me mis à tirer; mais pas un des vaisseaux ne bougea, parce qu'ils étaient retenus trop fortement par leurs ancres, de sorte que la partie la plus audacieuse de mon entreprise restait à accomplir. Je lâchai donc la corde et, laissant les hameçons fixés aux navires, je coupai résolument avec mon couteau les câbles des ancres, tout en recevant plus de deux cents traits sur le visage et sur les mains. Enfin, je saisis le bout noué des câbles auxquels étaient attachés les hameçons et je tirai tout à mon aise après moi cinquante des plus gros vaisseaux de guerre de l'ennemi.

Les Blefuscudiens, qui n'avaient pas la moindre idée de ce que je voulais faire, furent d'abord confondus d'étonnement. Ils m'avaient vu couper les câbles et pensaient que mon dessein était seulement de laisser les vaisseaux aller à la dérive ou s'abîmer en se heurtant les uns les autres; mais lorsqu'ils aperçurent toute la flotte s'éloignant en ordre et qu'ils me virent tirer à bout, ils poussèrent un cri de douleur et de désespoir tel qu'il est presque impossible de l'imaginer. Une fois hors de danger, je m'arrêtai un peu pour enlever les flèches qui s'étaient enfoncées dans mes mains et mon visage, et pour me frotter du même onguent qui m'avait été donné à mon arrivée et dont j'ai parlé déjà. Puis, j'ôtai mes lunettes et attendis une heure environ que la marée se fût un peu retirée; je passai alors le milieu du détroit à gué avec ma cargaison et j'arrivai sain et sauf au port royal de Lilliput.

L'empereur et toute sa cour se tenaient sur le rivage, attendant l'issue de cette aventure. Ils virent les vaisseaux s'avancer en formant une large demi-lune; mais ils ne pouvaient me distinguer parce que j'étais dans l'eau jusqu'à la poitrine. Pendant que je traversais le milieu du détroit, leur inquiétude augmenta, car j'avais de l'eau jusqu'au cou. L'empereur conclut que je m'étais noyé et que la flotte ennemie s'approchait dans des intentions hostiles. Mais il fut bientôt délivré de ses inquiétudes. Le détroit, en effet, devenait, à chaque pas que je faisais, de moins en moins profond et je fus bientôt à portée de la voix. Alors, élevant en l'air le bout du câble qui attachait la flotte, je criai d'une voix retentissante : « Vive le très puissant empereur de Lilliput! » Ce grand prince me reçut, lorsque je pris terre, avec tous les éloges possibles et me créa sur-le-champ *nardac*, ce qui est, chez ces peuples, le plus haut titre d'honneur.

Sa Majesté me témoigna le désir que je saisisse quelque autre occasion d'amener tout le reste de la marine ennemie dans ses ports. Et tellement incommensurable est l'ambition des princes, qu'il semblait ne penser à rien de moins qu'à réduire tout l'Empire de Blefuscu en province qu'il gouvernerait par un vice-roi, à exterminer les Gros-Boutiens et à contraindre ces peuples à casser les œufs par le petit bout, mesures par lesquelles il resterait le seul souverain du monde entier. Mais je m'efforçai de le détourner de ce dessin à l'aide d'une quantité d'arguments tirés de considérations politiques aussi bien que de la justice, et je déclarai même nettement que je ne servirais jamais d'instrument pour réduire un peuple libre et brave à l'esclavage. Et lorsque la question fut décidée en conseil, la partie la plus sage du ministère fut de mon avis.

Cette déclaration franche et hardie était si opposée aux plans et à la politique de Sa Majesté impériale qu'elle ne put jamais me pardonner. Elle le fit entendre très habilement dans le conseil où, me dit-on, quelques-uns des plus sages parurent, du moins par leur silence, partager mon opinion; mais d'autres, qui étaient mes ennemis secrets, ne purent retenir certaines expressions qui me visaient et retombaient indirectement sur moi. A partir de ce moment commença, de la part de Sa Majesté et d'une coterie de ministres méchamment disposés à mon égard, une intrigue qui éclata en moins de deux mois et qui aurait pu finir par ma perte absolue, tellement les plus grands services rendus aux princes ont peu de poids, lorsqu'ils sont mis en balance avec le refus de commander à leurs passions.

TIGRES MANGEURS D'HOMMES !

Un tigre c'est un gros chat, disait Paul à sa petite sœur Françoise; un lion c'est terrible, avec ses grosses pattes, sa grosse voix, sa grosse crinière, un lion se risque à attaquer l'homme bien que l'homme n'ait pas bon goût ni bonne odeur (Paul se souvient beaucoup mieux des histoires de *Mon Camarade* que de son Histoire de France!) mais un tigre, non, un tigre *ça n'ose pas...*

Grave erreur! Le tigre est bien plus dangereux que le lion. On dit que le lion est le roi des animaux, mais certaines peuplades, qui malheureusement ont à souffrir des méfaits des tigres, sont persuadées que le tigre est un dieu, et manifestent à son égard un respect mêlé de crainte...

Pourtant le tigre est moins puissant que le lion. Sans doute le tigre royal, le plus beau des tigres, peut mesurer 3 m. 50 et atteindre le poids de 300 kilos, mais sa femelle est déjà moins longue et ne dépasse pas 250 kilogs. Le tigre, ce gros chat à poil ras mais au superbe pelage, de couleur fauve rayée de noir, s'avance prudemment comme le chat guettant sa proie. Le lion est un chasseur de plaine, le tigre ne chasse que dans les bois, les hautes herbes, les marécages où les joncs s'enchevêtrent. Sa robe se confond avec le terrain qu'il traverse; quand le tigre s'aplatit et « fait le mort », on le distingue difficilement du sol rayé par les ombres des joncs. Il n'avance pas ouvertement comme le lion, il vous attaque par derrière, d'un coup de patte terrible qui vous déchire la nuque, ou bien il se jette sur vous du haut d'un arbre et vous brise la colonne vertébrale. Le lion vit en Afrique, le tigre en Asie. C'est un rôdeur, il ne fait pas bon le rencontrer la nuit, car bien qu'il soit peu visible le jour, c'est surtout la nuit qu'il commet ses méfaits. Il aime beaucoup la chair des paons; quand on entend des paons crier, on est sûr qu'un tigre n'est pas loin. Le tigre se régale aussi d'antilopes et de porcs sauvages. Mais quand il devient vieux, il lui est difficile d'atteindre les bêtes sauvages; alors il s'approche des villages et tue le bétail; il n'est pas rare de voir, dans l'Inde par exemple, un seul tigre prélever ainsi chaque semaine deux vaches sur les troupeaux d'un village. C'est que les indigènes n'osent pas chasser le tigre : car, n'est-ce pas, il y a des tigres qui sont des dieux, il y a d'autres tigres qui sont d'anciens hommes « réincarnés »...

Les tigres tuent chaque année aux Indes près de 1.500 hommes, et des milliers de têtes de bétail. On cite un tigre qui à lui seul tua 127 personnes et qui répandit une telle terreur que nul n'approchait plus du village près duquel il rôdait, comme s'il y avait eu la peste dans ce village.

C'est que, lorsque le tigre a commencé de goûter à la chair humaine, il ne veut plus connaître d'autre nourriture, il se fait « chasseur d'hommes ». Frank Buck, qui est sans doute le plus grand « expert en fauves » d'aujourd'hui, car c'est mieux qu'un chasseur, il sait attaquer vivants de beaux spécimens pour approvisionner les zoos et les cirques, Frank Buck, donc, est très savant sur cette question des « mangeurs d'hommes » et voici ce qu'il raconte (1) : « Manger de l'homme est une forme de perversion chez le tigre. Un tigre normal, acculé par un chasseur, et tuant celui-ci pour se défendre, aura rarement l'idée de manger son cadavre. Dans des cas isolés, il peut arriver qu'en lacérant son ennemi vaincu, le tigre prenne goût à la chair humaine. Il devient alors rapidement un mangeur d'hommes endurci et il peut faire une douzaine de victimes ou davantage avant que sa sauvage carrière prenne fin. Un tigre qui a reçu dans un combat de si graves blessures qu'il n'a plus la force ou la vitesse nécessaires pour attraper du gibier, pourra attaquer un indigène si l'occasion s'en présente, simplement parce que c'est plus facile. La plupart des bêtes de la jungle sont trop rapides ou trop rusées pour servir de proie à un tigre impotent, et si un indigène se trouve sur le chemin d'un de ces carnassiers affamés, il a de grandes chances d'être dévoré... Ce serait ici la place de citer le cas d'un mangeur d'hommes contre lequel fut envoyée une expédition organisée par le sultan du Perak et un fonctionnaire britannique résidant dans cette région. L'Anglais se mit à la tête d'une escorte de soldats malais fournis par le sultan. Après une poursuite pénible dans la jungle, le fauve fut cerné et poussé vers un endroit découvert. Quatre soldats firent feu et abattirent la bête. L'Anglais examina soigneusement son cadavre; c'était un individu splendide, qui semblait avoir été en parfaite condition; il ne portait aucun signe d'infirmité ni de faiblesse. « Curieux, fit l'Anglais, je m'attendais à trouver une « trace quelconque de blessure qui expli- « querait qu'il soit devenu un mangeur d'hommes. » Soudain, un des Malais s'écria : « Regardez, *tuan*, regardez! » Soulevant une des pattes, il montra une grande cicatrice en travers de la sole du pied : une plaie béante avait existé à cet endroit et avait dû forcer l'animal à marcher sur trois pattes durant un mois ou six semaines. Pendant cette période, il avait dû se nourrir de grenouilles et de petits rongeurs qui ne suffisaient pas à apaiser son appétit; il avait probablement rencontré alors un indigène et la faim l'avait poussé à attaquer. C'est chose facile pour un tigre, même s'il boite très fort, de terrasser et de tuer un homme désarmé. C'est ce qui avait dû se passer en effet; les personnages les plus qualifiés en matière de fauves avec qui j'ai discuté de cette affaire m'en ont donné cette interprétation, et ils ajoutaient que ce premier essai avait dû donner à la bête le goût de la viande humaine. »

La chasse aux tigres est en honneur aux Indes. Les seigneurs de ce pays, les *Rajahs*, organisent à cette occasion des fêtes splendides auxquelles ils convient les Européens. C'est une sorte de chasse à courre, une chasse à courre un peu lente puisque les chasseurs sont montés sur des éléphants! Il y a des rabatteurs qui, en faisant beaucoup de bruit, poussent les tigres du côté des chasseurs, et ceux-ci déployés en demi-cercle s'efforcent d'entourer le tigre. Il faut alors viser juste car un tigre est capable de faire des bonds prodigieux et de grimper rapidement. Aussi les accidents ne sont-ils pas rares dans ce sport dangereux.

BOUR.

(1) *Ramenez-les vivants*, Grasset, éditeur.

Timbres-poste :

La découverte de l'Amérique

Je ne vous apprendrai pas qu'en 1492, Christophe Colomb, étant parti d'Espagne pour gagner les Indes par l'Ouest alors qu'on y allait toujours par l'Est, découvrit un continent inconnu qui n'était autre que l'Amérique. Cet événement considérable a été commémoré dans de nombreux pays et nous allons passer en revue les timbres qui s'y rapportent :

ÉTATS-UNIS

Les Etats-Unis, les premiers, consacrèrent une importante série de timbres à Christophe Colomb en 1892, c'est-à-dire quatre siècles après la découverte. L'un de ces timbres représentait le portrait de Colomb lui-même, qui figurait sur la plus grosse valeur de cette série, le timbre de 5 dollars. La série ne comportait pas moins de seize vignettes, toutes différentes et représentant des scènes du voyage de Colomb. Certains de ces timbres se rencontrent encore très facilement, neufs ou oblitérés, mais les plus grosses valeurs sont devenues très chères.

ESPAGNE

Le magnifique navire que vous voyez ci-contre devait faire partie de l'expédition de Colomb. Il figure sur un des timbres émis en 1930 par l'Espagne et consacré à la découverte de l'Amérique. Cette émission comporte 5 très belles vignettes dont chacune existe en plusieurs valeurs. Trois de ces vignettes représentent des navires et les deux autres l'embarquement et le débarquement.

PARAGUAY

Le Paraguay a lui aussi émis, en 1933, une série de timbres commémorant le 441e anniversaire du départ de Christophe Colomb. Ces timbres existaient en 11 valeurs.

ÉQUATEUR

Enfin la République de l'Equateur est la dernière en date à avoir consacré une émission à Colomb, en 1935. Les valeurs sont 5 cent., bleu et noir et 10 cent., rouge, orangé et bleu.

PETIT COURRIER DE JANOT (Suite)

François C., de Vincelles, par Nanteuil-les-Meaux (S.-et-M.), nous dit tous les efforts qu'il fait pour fonder un club et qui n'ont pas encore été jusque aujourd'hui couronnés de succès. Mais il persévère et envoie ses numéros déjà lus à des petits camarades, sous bande. Sa ténacité aboutira certainement. Il ajoute ces aimables compliments : *Bien que j'aie déjà presque dix-sept ans, je me passionne beaucoup* à Mon Camarade : Patsoum, *le* Trèfle noir, Jim Mystère, *sont très intéressants, enfin toutes les histoires qu'il contient.* » — *Ledoux André, à Boncourt, par Anet (Eure-et-Loir)*, veulent vendre *Mon Camarade* à la criée et créer un club sportif. Nul doute qu'ils ne réussissent dans leur entreprise. — *Armand M., à Millas (Pyrénées-Orientales)*, avec une douzaine d'amis a fondé un club. Il demande des indications pour faire une causerie aux membres du club. Ces indications, il les trouvera chaque semaine dans les lettres que je signe, moi Janot, dans le journal. — *Pierre G., Saint-Céré (Lot)*, a fondé un groupe d'amis de *Mon Camarade* au mois de décembre dernier, et qui a eu tout de suite dix adhérents de douze à quinze ans. Nous espérons que le groupe est maintenant beaucoup plus nombreux.

JOUONS :

L'APPEL DES GROUPES

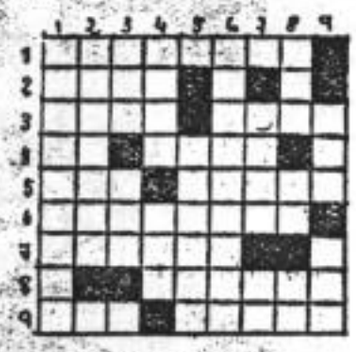
Les joueurs se groupent deux par deux. Chaque groupe convient d'un signal d'appel, cri d'animal, bruit de trompe, sifflet, etc. Puis un des joueurs de chaque équipe a les yeux bandés : c'est l'aveugle. Tous les aveugles sont groupés à un des bouts de la salle ou du terrain de jeu. Puis les autres joueurs sont dispersés à l'autre extrémité de la salle. A un signal donné, ces derniers se mettent à pousser autant de fois qu'ils voudront le signal qu'ils ont choisi avec leur coéquipier aveugle. Les aveugles doivent alors essayer de rejoindre les autres aussi rapidement que possible.

Le groupe gagnant est celui qui se reforme le premier.

MOT CROISÉ N° 72

Horizontalement. — 1. Ruse. — 2. Dissimulera sous une étoffe. — 3. Ce que nous respirons. Une des plus belles fleurs. — 4. Petits ânes. — 5. Recouverte d'argent. — 6. N'avoue pas. — 7. Démonstratif. Presque frère. — 8. Exclamation gaie. Se terminer par les mêmes lettres. — 9. Parsèmera d'étoiles.

Verticalement. — 1. Catastrophe en montagne. — 2. Souverain. S'amusait. — 3. Appel d'air dans une cheminée. — 4. Pronom personnel. Négation. Appel. — 5. Agiront. Pronom personnel. — 6. Se rendront à un endroit. Complète le corps. — 7. Brise. Vaste étendue d'eau. — 8. Nommera.



SOLUTION DU MOT CROISÉ 71

Horizontalement. — 1. Barbares. — 2. Amertume. — 3. Retomber. — 4. Cuic. Ara. — 5. Eté. Uni. — 6. Lents. Tu. — 7. Ornières. — 8. Etre. — 9. Et. Ia. Or.

Verticalement. — 1. Barcelone. — 2. Ameuter. — 3. Retienne. — 4. Broc. Titi. — 5. Stuc. Usera. — 6. Ruban. Ré. — 7. Emérite. — 8. Sera. User.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — 1° Marguerite (mare-gueux-riz-te); 2° paquebot (Pâques-beau); 3° perroquet (père-eau-quai); 4° Piédouche (pied-douche).

Problème. — L'horloge mettra 66 secondes à frapper les douze coups puisque entre les différents coups de six heures il n'y a que cinq intervalles, ce qui donne six secondes par intervalle, alors qu'entre les douze coups de minuit, il y a onze intervalles.

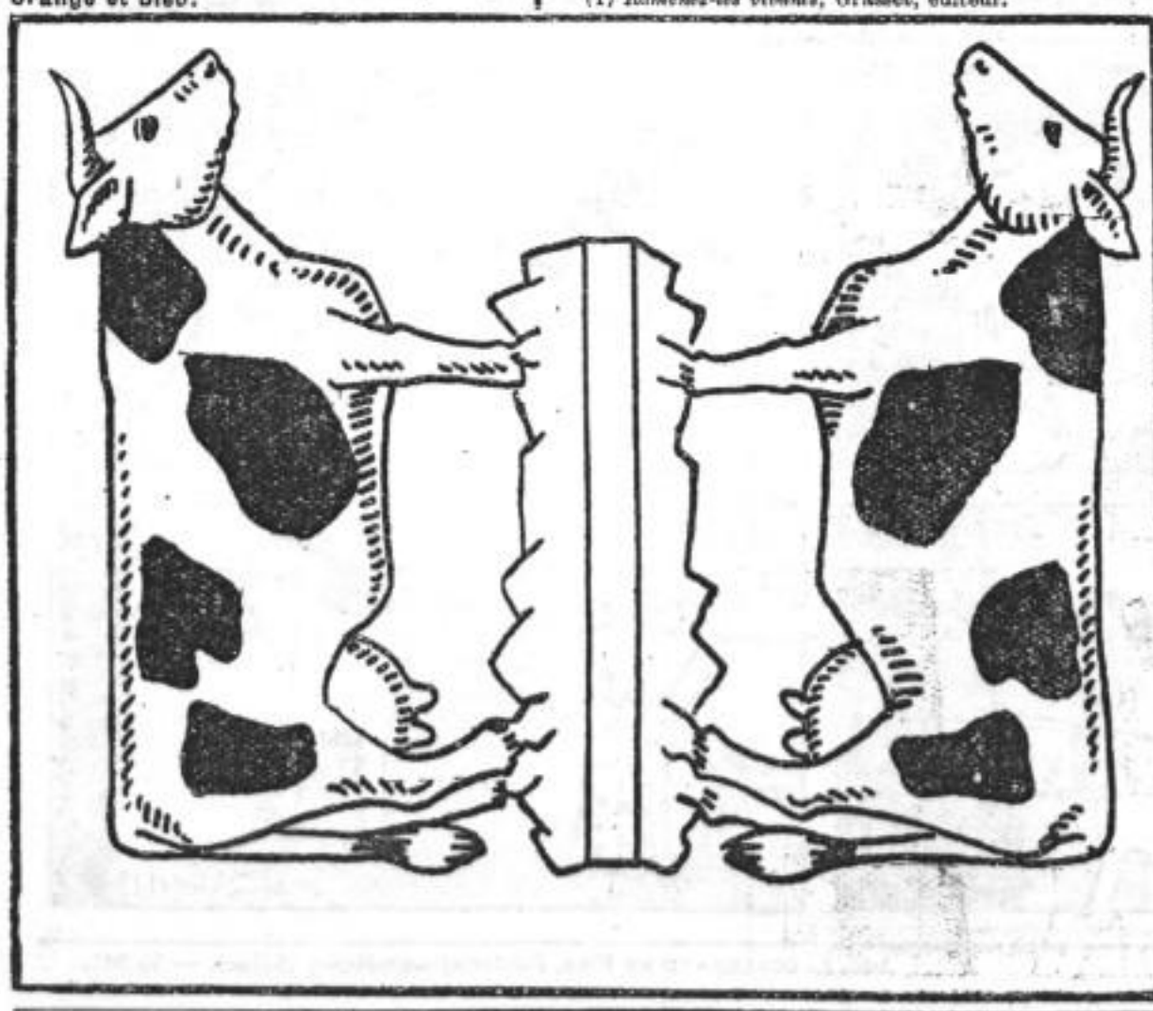
UNE BONNE NOUVELLE !

Mon camarade

VA CRÉER UN SERVICE SPÉCIAL DE

MODÈLES D'AVIONS A CONSTRUIRE

Tous renseignements dans le n° 73

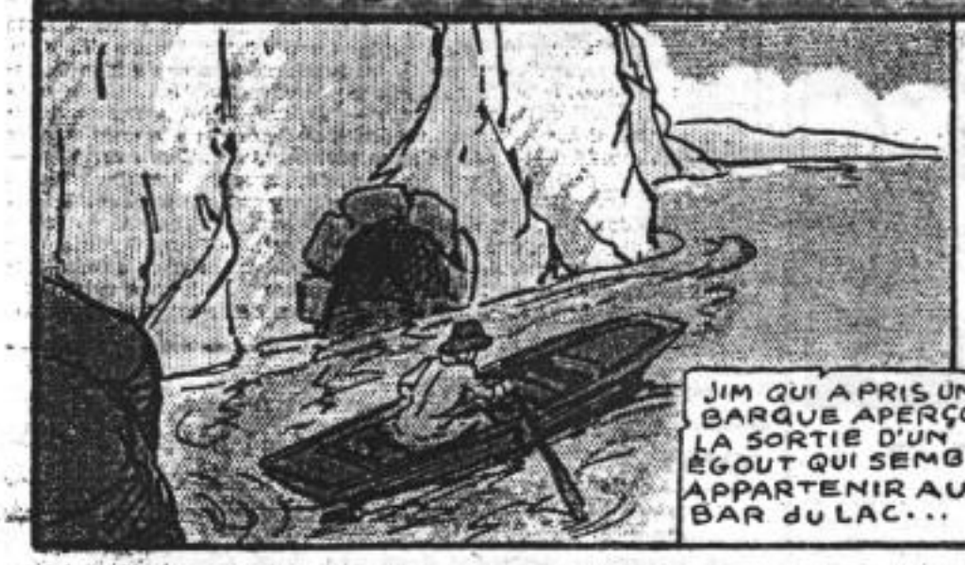


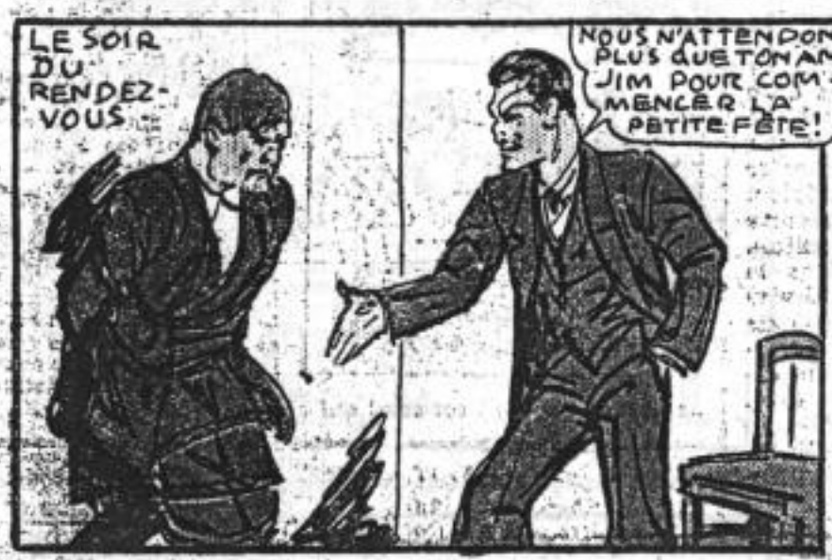
DÉCOUPAGE II

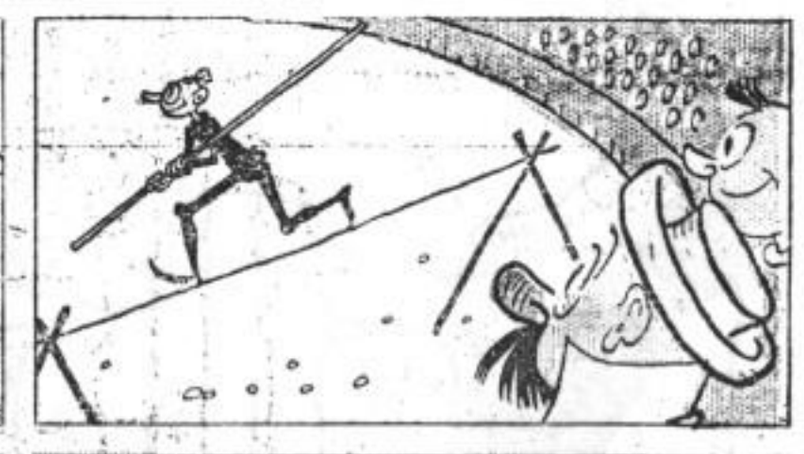
Après le berger et le chien, voici un brave mouton qui broute paisiblement, tandis que la vache semble poursuivre un rêve sans fin. Procédez comme pour le premier découpage et surtout n'oubliez pas les couleurs.

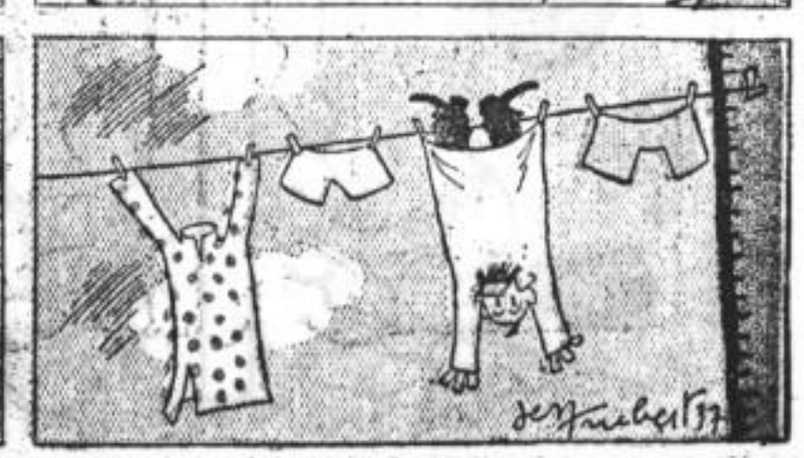
JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE S'EST INSTITUÉ LE DÉFENSEUR DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE" QUI SONT PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEUT LES DÉPOUILLER DE LEURS TERRES RICHES EN MINERAI DE RADIUM. IL SURVEILLE LE REPAIRE DES BANDITS...









Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.341.

PRIX : 0.50

Mon camarade

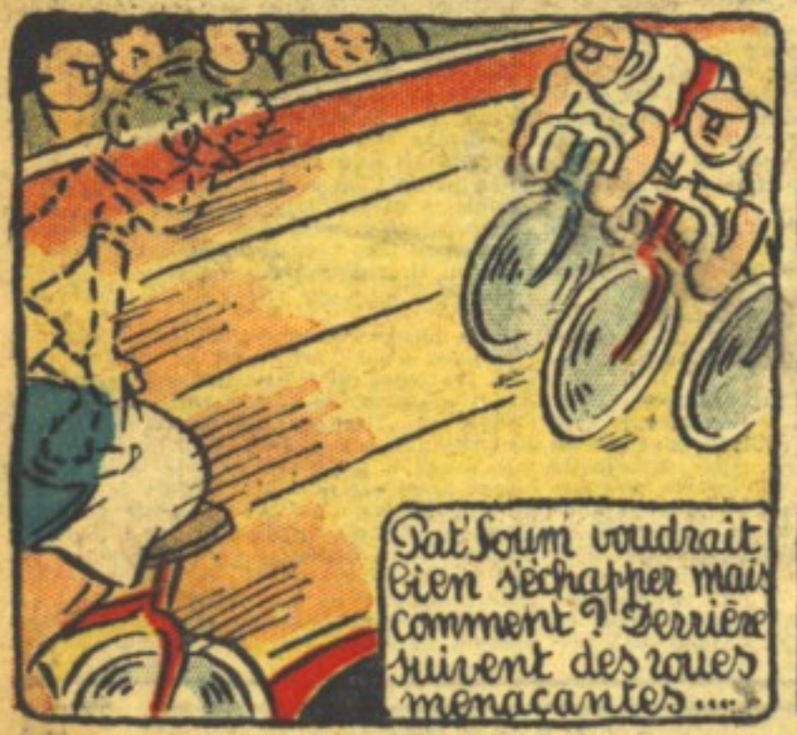
CINQUIÈME ANNÉE. L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 73. — 22 AVRIL 1937.

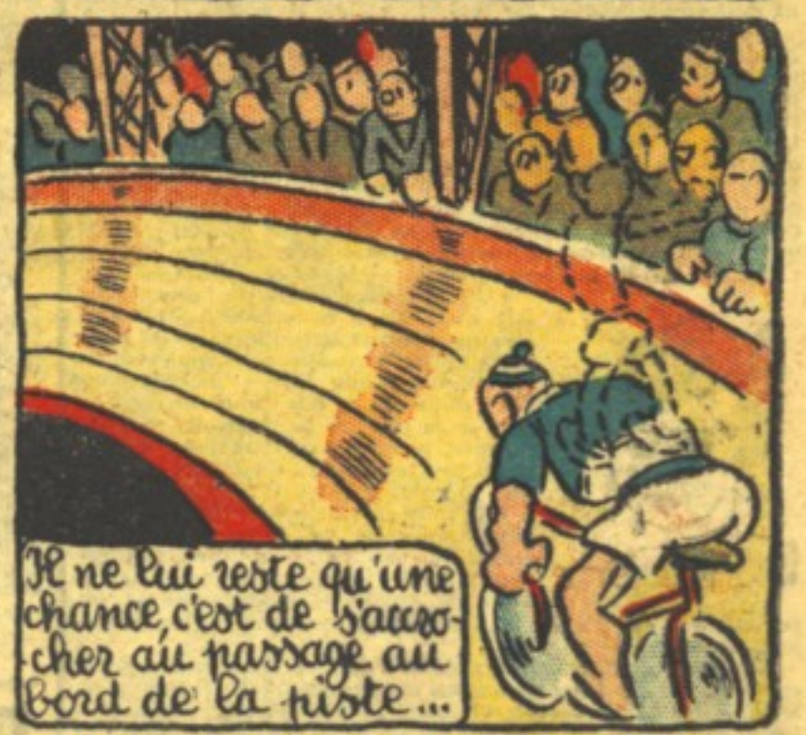
TROTTE MENU CHEZ LES CHASSEURS D'IMAGES
Grand Roman de **RENÉ LELU**

LES JEUNES AVIATEURS et JEUX A DÉCOUPER

PIFFARD
l'homme qui vous fera tous rire !...

Pat'Soum et les Sportifs





La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous savez que j'avais publié dans Mon Camarade, *un peu avant qu'il ne s'agrandisse, une lettre de mon ami A. M., de Paris (18e), qui m'écrivait pour me dire qu'à son avis il y avait trop d'histoires d'aventures dans* Mon Camarade *et pas assez de récits instructifs, d'articles scientifiques ou de pages de grands écrivains.*

Ce jeudi-là j'avais demandé à mes petits camarades de m'écrire pour me donner leur avis et j'ai reçu de nombreuses lettres.

Guy Bonfils est tout à fait de l'avis de A. M., car il m'écrit :

« Je trouve que dans le journal *Mon Camarade* il y a trop de romans à dormir debout. J'aimerais mieux des récits instructifs. » *Nos amis du club de Champagne-sur-Oise sont aussi un peu du même avis, car pour eux,* Mon Camarade, *quoiqu'il soit très bien et qu'il soit* le seul journal qui éduque la jeunesse, *contient à leurs avis trop d'aventures, et Maurice S., de Paris, demande* moins d'aventures et par contre des histoires instructives.

Loulette T. et Robert C., de Nice, se plaisent également aux récits d'aventures et aux récits instructifs. Mon amie Loulette, qui a déjà quatorze ans et demi, préfère les pages de Bour et la page des grands auteurs, et Le Trèfle noir. *Son jeune frère (11 ans) préfère, lui,* Les Gangsters de l'air *et* Jim Mystère. *Loulette nous propose de publier* des épisodes de la Révolution de 1789 ou de grands faits historiques. *Moi je trouve pour ma part que c'est une très bonne idée et j'espère que nous la réaliserons un jour prochain. Loulette dit aussi :* « Mon Camarade est un illustré qui sort de l'ordinaire parce que toutes ses pages sont instructives.

Voici maintenant des lettres qui montrent des avis tout à fait opposés à ceux de mon ami A. M.

« Je trouve *Mon Camarade* assez chargé comme cela car je ne désire pas y trouver autre chose. Ses romans sont la plupart très instructifs, ses pages en couleurs sont très bien et je voudrais bien que Jim Mystère dure toujours, mais c'est sûrement impossible. Enfin pour le moment *Mon Camarade* fait renaître en moi, quand je suis triste, la joie et la gaîté. » (*Michel D., rue Caulaincourt, Paris, 18e.*)

Quand j'ai fait lire cette lettre-là au comité de rédaction ils ont tous été très, très contents, et ils ont eu de grands sourires car leur ambition, à tous ces messieurs dames-là, c'est justement d'être instructifs tout en faisant naître la joie et la gaîté.

« Je ne suis pas de l'avis de R. M., Paris (18e). Je comprends le véritable sens de ces histoires comme *Toto et Toutoune*, et comme *Patsoum* qui nous montre le faux sport. Et pour chaque histoire c'est la même chose... Dans ses pages, *Mon Camarade* réunit toutes les choses les plus intéressantes. Je pense que Janot peut bien s'amuser avec les amis de son club tandis que Mme Burette boit ses picons-pernods.

« Ici (à Portes-les-Valence, Drôme), on ne peut pas vendre beaucoup de *Mon Camarade* parce qu'on dirait que les enfants n'aiment pas lire ou qu'ils aiment mieux certains autres journaux. Pour prendre bien sa place chez tous les enfants, *Mon Camarade* doit conserver ses aventures et en créer de nouvelles, parce que tous aiment les aventures. » (*Marcel M., Portes-les-Valence.*)

En effet, si j'en juge par mes amis de la rue du Fer-à-Repasser, nous tous, les enfants, nous aimons les aventures.

Raymond D., de la Roche-sur-Yon, est tout à fait du même avis que mon petit ami de la Drôme.

« Ayant lu la lettre A. M. dans *Mon Camarade*, j'ai réfléchi et j'ai vu qu'il voudrait que l'on supprime les histoires de bandits, de gangsters, etc. Mais je sais que ces histoires passionnent les garçons et que si on les supprime, *Mon Camarade* perdra des lecteurs et des abonnés. Pour moi je ne suis pas de l'avis de A. M. et je voudrais que l'on continue les histoires commencées, telles que *Toto et Toutoune, Jim Mystère, Les gangsters de l'air*, etc. »

Voici, pour conclure, deux lettres d'avis qui expliquent que nos histoires de bandits et de gangsters, si elles sont passionnantes, ne sont pas cependant des histoires comme les autres.

« Moi je n'ai pas de reproches à faire à *Mon Camarade*. Au contraire, je trouve qu'il a fait de grands progrès en peu de temps, qu'il est bien plus agréable à lire que lorsqu'il paraissait tous les quinze jours, que les histoires qu'il publie sont supérieures à celles des autres journaux que j'ai lus. Je trouve surtout que le *Serpent à plumes* et le *Trèfle noir* sont bien mieux que tous les autres romans qui sont en général des exploits fantastiques dans des pays mystérieux qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de leurs auteurs. Et puis lorsque l'on comprend bien les histoires de *Mon Camarade*, on voit qu'elles ont toutes un sens instructif, ce que certainement le petit camarade A. M. n'a pas compris. » (*Albert M., Saint-Nizier.*)

« On ne trouve jamais un journal parfait, mais que le camarade A. M. songe à ce que contiennent d'inepties les journaux illustrés vendus à ce moment. Si les enfants lisent *Mon Camarade* pour lire vraiment et pas pour arriver en hâte à la fin de la page, ils sauront trouver, même et surtout dans les histoires mystérieuses, un enseignement et une morale. »

« Il suffit de savoir lire. Moi je trouve *Mon Camarade* très bien vis-à-vis des autres illustrés, parce qu'il nous conduit à un idéal de justice et d'humanité. Il suffit de savoir le comprendre et les parents doivent y aider comme le font les miens. » (*Jean Renaïnac, Créteil.*)

Moi, je dois dire que je suis de l'avis de ces derniers petits camarades et que leurs arguments me paraissent très justes. Mais la discussion reste ouverte. J'espère publier bientôt de nouvelles lettres, et que cette fois ceux qui veulent moins de récits d'aventures me donneront de longs arguments que je serai content de publier.

Je serre la main à tous mes petits camarades et surtout à tous les membres des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

Jean le G., Quimper, a fondé un club qui a pris le nom de Club Joseph Bara. Il a déjà vendu de nombreux insignes et distribué des numéros invendus de notre journal. Jean le G. voudrait que *Mon Camarade* publiât chaque semaine des chansons de route. Qu'en pensez-vous?

Maurice S., Paris (XIe). : Je te mets en rapport avec Armand N., qui a déjà fondé un club dans le XIe.

Léon Q., Champagne-sur-Oise, vend *Mon Camarade* avec ses amis et il vient de doubler son chiffre de vente. Il a l'intention de donner les bénéfices de ses ventes aux enfants d'Espagne. Bravo!

Joseph F., Fécamp, est en train de monter un club à Fécamp, un club des Amis de *Mon Camarade* et il espère monter une petite bibliothèque et trouver un local.

Armand N., Paris (XIe), a fondé un club dans le XIe et a commencé la vente de *Mon Camarade*. Bravo!

Jacqueline H., Dreux (Eure-et-Loir) a donné son adhésion à nos clubs. Elle voudrait qu'on parle davantage de ce qui se passe dans le monde et elle voudrait aussi une page entière des sports. Y a-t-il des garçons qui soient aussi sportifs que ma petite amie Jacqueline et qui voudraient voir se développer notre rubrique sportive?

(Suite page 7.)

Résumé. — Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures a été recueilli par des acteurs de cinéma qui voyagent au bord du yacht Le Ballyhoo *qui mouille actuellement auprès d'une île de l'Océanie. Trotte Menu va avec son ami Harry, sur une barque, vers une île voisine.*

CHAPITRE III

JÉSUS, IL VA VOUS FAIRE CUIRE, LES GARS

Une petite île bordée de palétuviers et d'arbres que je pris de loin pour des manguiers obstruait notre horizon immédiat. A peine l'eûmes-nous dépassée qu'une odeur de roussi monta à nos narines. En même temps de gros nuages de fumée noire apparurent. Ils semblaient venir du village habité par les Patousis.

Harry tourna la tête de mon côté et s'écria, les yeux agrandis par la peur :

— Tout brûle!

Je devinais maintenant pourquoi les indigènes n'avaient manifesté aucun intérêt, aucune curiosité à l'apparition du *Ballyhoo* au large du lagon. Ils étaient bien trop occupés à lutter contre l'incendie. Tenter de revenir vers la haute mer et de franchir les récifs à marée montante, c'était pour nous aller au-devant d'une noyade certaine. Nous avions sollicité l'honneur d'accomplir une mission. Il fallait désormais mettre tout en œuvre pour la mener à bien et ne pas prolonger l'attente de Hawthorne et du *Ballyhoo* de l'autre côté des coraux. L'essentiel, c'était de ne pas trop approcher du foyer de l'incendie pour éviter d'être asphyxiés.

Quand nous eûmes pagayé encore pendant une demi-heure, il nous fut possible de distinguer plusieurs brasiers dont les flammes montaient au-dessus des arbres. Des indigènes s'étaient massés sur des îlots. Ils nous avaient aperçus et paraissaient soudain s'intéresser à nos mouvements bien plus qu'à l'incendie. Seul un petit nombre d'entre eux s'affairait autour d'un formidable bûcher. Ils arrachaient la paille des toits, les poutres des maisons pour les précipiter dans le feu.

La chaleur devint infernale. Soudain nous poussâmes en même temps, Harry et moi, un cri d'effroi : entre deux bouffées de fumée nous venions de nous apercevoir que le bûcher était constitué par une énorme pile de pirogues!

— C'est la guerre! fis-je. Les « bushmen » (1) ont fait probablement une expédition contre les villages du lagon et maintenant ils brûlent les biens des vaincus.

Mais Harry hocha la tête.

— Non, non. Ce sont les Patousis qui brûlent leurs propres pirogues.

Il ne se produisait effectivement aucun remous, aucune mêlée qui pût trahir une protestation dans les groupes de villageois. Ce peuple de pêcheurs détruisait ses biens les plus utiles. C'était à croire que devinant notre besoin de pirogues, ils prenaient un malin plaisir à priver les blancs, les intrus, de ce qui aurait pu tenter leur convoitise, au risque de s'exposer eux-mêmes à être rôtis, noyés ou à mourir de faim. Imaginez, dans un village de chez nous, les cultivateurs faisant un feu de joie avec leurs instruments aratoires, leurs charrettes, leur mobilier, incendiant même leurs maisons et leurs récoltes! Je n'en croyais pas mes yeux.

***

Quand nous approchâmes de l'îlot où se tenait le gros des villageois, les cris redoublèrent. En même temps le tam-tam, au rythme monotone de « un-deux, un-deux-trois, un-deux, un-deux-trois », nous assourdissait. Harry ne connaissait pas le dialecte des Patousis, très différent de celui des Matankors, des hommes de la brousse. Mais il leur criait en « pidgin » :

— Qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il?

En vain. Personne ne paraissait se soucier de ses questions. Nous avions arrêté la pirogue, car le spectacle de la foule était encore plus étrange et plus inquiétant que celui du brasier voisin.

Des femmes déchaînaient leurs robes d'écorce blanche, aux multiples ornements géométriques, dont la confection exige des mois de travail. Elles lançaient vers nous, dans la mer, leurs colliers de coquillages rares ou de dents de chiens, toute la fortune de leurs familles. D'autres brisaient les grands pots de terre qui servent à garder les provisions, après avoir répandu l'huile de coprah sur les brasiers qui s'allumaient maintenant un peu partout, au pied des arbres et sur les plate-formes des cases. Des hommes taillaient leurs filets de pêche, les précipitaient dans la mer en même temps que leurs haches et leurs couteaux de pierre polie. Ils brisaient leurs sagaies, leurs arcs et leurs flèches, et lançaient au loin, en poussant des clameurs de joie, leurs bracelets et leurs ornements de cérémonie. Certains ne prenaient même pas la peine d'ôter commodément les os ouvragés passés dans le lobe de l'oreille ou dans la base du nez. Ils les arrachaient sauvagement et dansaient au son du tam-tam, le visage tout ruisselant de sang.

Les jeunes indigènes déchiraient, en criant, leurs robes d'écorce blanche.

L'air hébété, Harry répétait :

— Je ne sais pas, je ne sais pas...

— Partons, fis-je. Peut-être vont-ils tenter de brûler aussi notre pirogue.

Nous nous éloignâmes dans la direction du village des M'boukés. Là aussi des huttes flambaient. Autour d'un gros arbre mort on dressait à grand'peine une pyramide de pirogues et des poutres de bambou. Des hommes mûrs, sages artisans, guerriers redoutables, décrochaient les bois de bois sculpté suspendus au toit des maisons, les fameux « halowans » contenant les chevelures et les ossements sacrés de leurs ancêtres, et les précipitaient dans le néant de la mer.

— Mais qui donc les protégera maintenant contre les mauvais esprits, qui les guidera vers les bancs de poissons? demandait mon compagnon atterré. Regarde cette maison : elle est pourtant bien solide. Les pilotis ne bougent pas. Il a fallu longtemps pour la construire, et voilà qu'ils y mettent le feu!

Un grand gaillard aux tempes rasées nous montra fièrement — ce devait être le meilleur pêcheur du village — une perche tendue au-dessus de sa porte à laquelle étaient suspendues des têtes de poissons avec toute l'épine dorsale. Il saisit un bambou enflammé et mit le feu en riant à ce témoignage de son adresse passée. Des femmes lançaient vers nous des galettes de sago, des morceaux de porc; des plumes d'oiseaux rares qui constituaient les parures de leurs fêtes rituelles, flottaient à la surface du lagon toute huileuse et souillée par les cendres. Là aussi, sur la plate-forme de la « maison des jeunes », des gamins dansaient, avant d'y mettre le feu. Un enfant insouciant voguait vers nous, à cheval sur un petit cochon noir. Son père sauta dans l'eau, prit l'enfant sur son dos et, d'un coup de sagaie, ouvrit la gorge de l'animal qui se mit à hurler en répandant son sang autour de nous.

— S'il y a un mort chez eux, comment pourront-ils se procurer du tabac pour distribuer aux invités? Comment organiseront-ils les fêtes des « Kinekin » et des « menandra »? Avec quoi paieront-ils leurs dettes, maintenant que tous leurs biens sont détruits?

Harry me désigna non loin de nous un « Korowar », une statue primitive de bois sculptée à l'image d'un mort célèbre et puissant qui flottait entre deux eaux. La tête était garnie d'une chevelure humaine. Hawthorne eût été certainement heureux de l'avoir dans sa collection d'objets d'art papous. Mais, voyant avec quel soin mon camarade pagayait pour éviter d'en approcher, je me gardai bien de faire un geste pour m'emparer du « Korowar ». De même des rames, des arcs, des sagaies brisées erraient à la surface du lagon, tandis qu'entre les cocotiers et les pandanus les flammes de l'incendie crépitaient comme une fusillade.

En hâte nous nous éloignâmes de ces villages maudits. A genoux au fond de la pirogue, Harry essayait d'élucider les motifs de ces destructions tout en pagayant dans la direction du fleuve et du village des Papitalaïs.

— Ils chassent leurs esprits; ils les ont jetés à la mer qui va les faire fondre, parce qu'ils n'étaient plus bons. Il y a eu probablement, dans ces villages, un grand malheur [illegible] pour les esprits d'un chef et contre lequel les esprits des Patousis et des M'boukés n'ont pas pu protéger leurs peuples. Mais moi, j'ai le mien, je le garde...

Au milieu de l'âcre fumée qui nous irritait les yeux et nous faisait tousser, il dénoua un mouchoir violet qui enveloppait un fragment de fémur humain. C'était, m'expliqua-t-il, l'esprit d'un grand-oncle que son père avait exposé autrefois du bol d'honneur, parce qu'il n'avait pas su s'opposer aux entreprises néfastes de l'esprit d'un voisin mauvais débiteur. L'esprit adverse était, paraît-il, parvenu à frapper à coup de hache la poitrine de la mère de Harry qui s'était mise à cracher du sang. Mais à l'égard de mon ami, le fémur de ce grand-oncle avait toujours suffi à sa tâche et il m'assura que pour être de second ordre, cet esprit n'en saurait pas moins nous aider à nous tirer d'affaire.

***

La pirogue avance maintenant sur une étendue d'eau libre, mais au loin, du côté de l'estuaire du fleuve Pourari des nuages noirs de mauvais augure traînent encore à l'horizon. Tout en plongeant ma pagaie machinalement dans l'eau sale du lagon, je songe à cette frénésie de destruction, à ce qui me paraît être le suicide de tout un peuple. Ce n'est pas une guerre, ce n'est pas une de ces expéditions de « chasse aux têtes » dont Jel aimait conter les péripéties effroyables en sirotant son rhum à l'eau de seltz, chez le Chinois de Litabé. C'est un cataclysme humain qui ne doit pas avoir de nom. Aucun des hommes que

(1) Les indigènes de l'intérieur.

nous avons vus ne paraissait ressentir de haine ni d'effroi. L'émotion qu'ils semblaient éprouver en présence de tous ces désastres était même plutôt joyeuse.

De nouveau voici des incendies, des groupes d'hommes et de femmes rassemblés çà et là sur des îlots et lançant dans notre direction toutes sortes d'objets précieux qu'ils veulent détruire sur-le-champ. Mais cette fois on nous interpelle en pidgin, on nous invite instamment à débarquer.

Un homme fend même la foule des Papitalais et se jette dans l'eau à la nage pour venir au-devant de nous. Je vois à ma droite sa longue main brune, à laquelle il manque l'index, se crisper contre le rebord de la pirogue, tout près de mon genou. Vais-je frapper, écraser ces doigts d'un coup de pagaie? Non. Il me parle et son visage s'éclaire d'un sourire :

— Toi content? Toi content?

Harry, pensant que je n'ai peut-être pas compris, juge utile de traduire en anglais correct :

— Vous êtes satisfait? Vous êtes satisfait?

J'évite de mon mieux de laisser paraître quelque émotion et de faire le moindre geste susceptible d'être mal interprété. Tout le village n'est pas encore la proie des flammes. Contrairement aux usages, notre guide ne porte pas de « lap lap » autour des reins. Il est entièrement nu. Il nous conduit vers une case demeurée intacte et parle avec volubilité. Je m'aperçois soudain qu'il récite une sorte de *Pater noster* à sa façon, tout en donnant de grands coups de pied au derrière de ceux de ses concitoyens massés sous la véranda, qui ne s'écartent pas assez vite sur notre passage. Avant de pénétrer dans la case apparemment pleine à craquer, il hurle quelques invectives dont celle-ci, en pidgin, me paraît pour le moins étrange.

— *Jesus he like cook 'em you fellows!* Attention! Jésus pourrait bien vous faire cuire, les gars!

Harry tremble et n'ose pas entrer. Moi je demande où est le missionnaire. Peut-être parviendra-t-il à nous faire mettre de côté quelques pirogues, malgré toute cette effervescence. Pas de réponse. Mon guide me prend par la main et recommence : *Pater noster*... Au loin, le tam-tam retentit sans arrêt; les brasiers crépitent; les chiens et les porcs qu'on égorge poussent des cris aigus qui tranchent sur le brouhaha plutôt grave de la foule.

***

Arrivé devant la porte, l'homme se retourne et, tendant vers moi sa main mutilée, s'écrie, lentement cette fois :

— Nous t'attendions, nous t'attendions et tu es venu. Le grand bateau de Sydney t'a amené. Nous le savions. Tu es chez nous maintenant. Tout change. Tout est nouveau. Tout va naître.

Aussitôt il prend sur la tête d'un de ses voisins une sorte de chapeau de toile kaki, insigne du « Kukerai » qui représente l'administration dans les villages soumis aux autorités du district (comment ce chapeau a-t-il pu parvenir jusqu'à cette île lointaine que ne visitent pas encore les administrateurs? Mystère des échanges et des vêtements-monnaie). Avant que j'aie pu faire un geste, il me coiffe du couvre-chef du *boy he got hat* (1). Abasourdi par un tel hommage, je n'ose même pas protester et j'avance délibérément, comme si j'étais le gouverneur de la colonie ou le fils du roi d'Angleterre, vers le fond de la case, entre deux rangs de noirs agenouillés.

J'aperçois alors dans la pénombre une sorte de placard en débris de caisses à bidons d'essence. Au-dessus, accolée au toit en feuilles de cocotiers, se dresse une statuette de plâtre décolorée de la Vierge, entre un morceau de miroir et un bouquet de fleurs d'hibiscus qui fane dans le goulot d'une vieille bouteille de rhum. A la vue de cet autel primitif, je m'immobilise, ne comprenant ni le sens de ce cérémonial, ni ce qu'on attend de moi. Mais l'autre me prend à nouveau par la main.

— Viens Jésus, dit-il, c'est ta maison.

***

Dans ma prime enfance, à Nélu, j'avais connu un vieil innocent, frère du maréchal ferrant, qui se prenait pour Napoléon III et qu'on appelait Badinguet. C'était la risée du village et pour le plaisir de l'entendre déraisonner, on lui payait souvent la goutte chez Mélie. Mais là c'était un village entier qui était la victime d'une atroce illusion. Non seulement, à mon point de vue de jeune blanc, mais même en les jugeant selon leurs croyances propres, selon leurs usages habituels, les Papitalais, comme les M'bukés, comme les Patousis, se comportaient en véritables fous. Oui, c'était une démence collective que cette fureur de destruction, cette renonciation catégorique à tout ce qui donnait jusqu'alors une valeur à leur vie, dans l'attente de la venue de Jésus, de ma venue...

Déjà, au fur et à mesure que l'homme me parlait, que la foule se faisait de plus en plus pressante et que le refrain *Jesus he like cook 'em you fellows* revenait plus fréquemment dans les harangues, Harry Ritako — était-ce par tactique ou par contagion — commençait à abonder dans leur sens. Mon esprit allait-il chavirer à moi aussi? Allais-je m'abandonner complaisamment à cette comédie?

— Tu es Jésus! répétaient avec application, autour de moi, tous ceux qui parlaient un peu le pidgin. Tu es Jésus. Tu es venu de Sydney par le grand bateau. Nos ancêtres aussi sont dans le grand bateau. Ils sont blancs maintenant, blancs comme toi, blancs comme nous le deviendrons aussi bientôt. Il y a beaucoup de tabac, beaucoup de tabac dans le bateau de Sydney. Tout est changé. Nous allons être tous riches. Nous ne mangerons plus que du « bulla moocow », du corned beef comme les blancs. Nous n'avons plus besoin d'aller à la pêche ou à la chasse, ni de récolter des noix de coco.

(A suivre.)

(1) *Boy he got hat* : gars qui a le chapeau, chef.

VARIÉTÉS

PROBLÈME

posé par Babaly

Nous avons dans ce carré 56 pions qui sont placés de façon à ce qu'il y en ait 19 horizontalement et 19 verticalement. On en ôte 16 en tout et on les dispose de façon à ce qu'il y en ait le même nombre qu'avant, verticalement et horizontalement. Pour vous aider voici comment ils étaient placés au début. Les chiffres indiquent le nombre de pions empilés :

5	9	5
9		9
5	9	5

GRILLE

Changez une lettre dans chaque case marquée d'une croix et vous lirez de PALE à RIVE.

P	A	L	E
	×		
		×	
	×		
	×		
		×	
×			
R	I	V	E

CHARADES

envoyées par Jean Pirot

Mon premier est secrété par le foie.
Mon second protège la jambe.
Mon dernier est un liquide.
Et mon tout, une ville d'Espagne.

Mon premier est le contraire de haut.
Mon second est un affluent de la Seine.
Et mon tout est une ville située sur l'Adour.

Mon premier pousse dans le jardin.
Mon second est une céréale.
Mon troisième ferme le champ.
Un arbre fruitier est mon tout.

Mon premier existe dans les forteresses.
Mon second est un fruit.
Et mon tout est une ville du Nord.

(Toutes les solutions en page 7)

LE COIN DES FILLETTES

PANNEAU POUR COUSSIN
0 m. 70 × 0 m. 20

Matériel à employer : de la toile beige, bleue, verte, rouge foncée, grise, et du fil : gris, marron, beige, rose et rouge naturel pour broder.

Sur un morceau de toile beige naturel on dessine les deux personnages de la figure 1. On coupe des pièces pour la jupe en vert, pour le corsage en rouge, etc., et on les coud au point simple sur le dessin. On brode les cheveux en marron, la figure, en suivant le dessin, en rose, le nez et le front, et le reste de la figure au point brodé beige. Répétez la même chose pour l'homme.

La maison est découpée en toile grise. Les fenêtres brodées bleu. L'arbre peut se faire en broderie. Le panneau fini, on le borde avec une bande jaune et on le double du même tissu.

Les Conseils de tante Camille

La cuisine de Toutone. — Comment on fait cuire du riz. — *Il n'y a pas que les Chinois qui aiment le riz. C'est un plat excellent. Malheureusement, la plupart des gens ne savent pas le faire cuire et on sert sous le nom de riz quelque chose qui ressemble beaucoup plus à de la colle de pâte. Vous savez bien que les grains de riz doivent rester intacts à la cuisson et se séparer facilement. Comment faire pour y parvenir? On vous dira qu'il faut mettre juste la quantité d'eau nécessaire, mais ce n'est pas si facile de savoir quelle est la quantité d'eau nécessaire. Aussi, je vais vous indiquer un moyen peut-être un petit peu plus coûteux, mais très sûr. Avant de faire cuire votre riz vous le faites chauffer dans une casserole avec un peu de beurre (gros comme une noix) et vous continuez à chauffer doucement en remuant votre riz jusqu'à ce que les grains en se heurtant sonnent les uns contre les autres. Il vous suffit alors d'ajouter de l'eau (le double de la quantité de riz, ce que vous mesurerez facilement à l'aide d'une louche), puis vous laissez cuire à feu doux pendant une demi-heure. Le riz sera alors sec et délicieux.*

Comment nettoyer les fers à repasser rouillés. — *Si on ne prend pas bien soin, chaque fois que l'on s'en est servi, de sécher les fers à repasser, ils finissent par se rouiller, s'abîment et abîment le linge. Cependant, si vous vous apercevez que votre fer est rouillé, voici comment vous pouvez le nettoyer : vous enveloppez dans un petit morceau de chiffon un morceau de cire jaune (cire à parquets), puis vous faites chauffer le fer et dès qu'il est tiède, vous le frottez avec ce tampon. Ensuite, pour l'avoir bien brillant, vous pouvez le frotter avec du papier saupoudré de sel ordinaire.*

BRICOLONS

UN ANIMAL EN POMME DE PIN

Le corps de ce curieux animal est formé par une pomme de pin bien sèche, aux lamelles écartées. Pour la tête, choisissez dans des branches tombées (le bois sec se travaille mieux) une « fourche » que vous couperez comme l'indique le dessin. Armé de votre canif, vous lui donnerez la forme voulue. Au moyen d'un poinçon faites quatre trous dans la pomme de pin pour y fixer le cou, les pattes et la queue. Les pattes, en fil de fer torsadé s'inséreront dans les flancs de la bête, et reposeront sur des lamelles de bois, taillées en forme de palmes. Trois jolies plumes, « empruntées » au plumeau de votre maman formeront la queue. Un peu de couleur égayera l'ensemble selon votre goût et voilà l'oiseau terminé.

ZEZETTE & JOJO...

JOJO PRESTIDIGITATEUR..

Un monsieur bien habillé voyage dans un tout petit train de campagne. Juste au moment où le contrôleur entre dans son compartiment pour vérifier les billets, le monsieur s'aperçoit que son pantalon est tout mouillé. Comme il pleut dehors, il pense que l'eau a traversé le toit. Il en fait la remarque au contrôleur qui lui répond, le plus simplement du monde : « Ce n'est pas de l'eau, monsieur, c'est la lampe qui perd son pétrole. »

o

M. et Mme Duroquet ont entrepris que leur fille Jeannette apprenne le piano. Mais Jeannette n'est pas courageuse, il faut la prier et parfois même la supplier pour qu'elle étudie ses exercices. Aujourd'hui Mme Duroquet propose de lui donner une pièce de vingt sous chaque fois qu'elle travaillera. « Vingt sous, penses-tu, lui répond Jeannette, les voisins d'à côté m'en offrent cent pour que je n'étudie pas. »

o

Les Écossais ont réputation d'avarice. Le fils de Mac Grégor qui a 5 ans, mais qui est d'une intelligence au-dessus de son âge, est interrogé par le maître d'école. « Si tu avais un billet de 1.000 francs, qu'est-ce que tu en ferais? » (J'oubliais de vous dire que le maître leur faisait une leçon sur l'économie.) « Eh bien, répondit Mac Grégor fils, je le changerais pour deux billets de 500; les billets de 500, je les changerais en billets de 100; les billets de 100 en billets de 50, les billets de 50 en pièces de 10, etc... — Mais pourquoi donc pareil trafic, mon petit? — Parce que dans toutes ces opérations, il y aura bien quelque changeur qui se trompera à mon avantage... »

LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE APRÈS MAINTES AVENTURES ONT ÉTÉ MÊLÉS MALGRÉ EUX A LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE. POURSUIVIS PAR LES BELLIGÉRANTS ILS RÉUSSISSENT A FUIR DANS UN AVION MYSTHÉRIEUX QUI FAIT ESCALE EN PLEINE BROUSSE AFRICAINE. ÉCHAPPÉS DE L'APPAREIL A L'INSU DES AVIATEURS LES DEUX ENFANTS SONT SURPRIS PAR UN LÉOPARD

MALGRÉ L'AVIS DE TOTO, SA PETITE SOEUR EFFRAYÉE AVAIT DÉJA ESQUISSÉ LE GESTE DE S'ENFUIR. LE LÉOPARD BONDIT....

MAIS IL SE PRODUISIT UNE CHOSE SURPRENANTE. A L'INSTANT OU LE LÉOPARD SE JETAIT SUR LES ENFANTS ILS SE SENTIRENT SAISIS BRUTALEMENT ET LEVÉS DE TERRE. TERRORISÉS ILS SE VIRENT DANS LES PATTES D'UN ÉNORME GORILLE.

TANDIS QUE LE LÉOPARD ENTRAINÉ DANS SON ÉLAN...

ALLAIT S'APLATIR, FURIEUX, DANS LES HERBES HAUTES DE PLUSIEURS MÈTRES, DE LA JUNGLE.

MAIS UNE FOIS HORS D'ATTEINTE DES GRIFFES DU LÉOPARD LE GORILLE DÉPOSA TOTO SUR LA BRANCHE MAITRESSE D'UN ARBRE GÉANT ET TOUJOURS PORTANT TOUTOUNE QUI S'ÉVANOUIT EN SE VOYANT SEULE DANS SES PATTES, LE GORILLE S'ENFUIT D'ARBRE EN ARBRE DANS L'ÉPAISSEUR DE LA VÉGÉTATION TROPICALE. QUEL SERA DONC LE SORT DE TOTO ET DE TOUTOUNE SEPARÉS UNE FOIS DE PLUS ET DANS DE SI INQUIÉTANTES CIRCONSTANCES.

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancry, quatorze ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, sont en lutte contre le mystérieux association du Trèfle noir. Louise Lacombe, sœur de Raymond, assassiné par les bandits, aide les amis dans leur entreprise et sur les indications de Zoria, qui trahit ses complices, elle est allée s'installer sous le nom d'Yvonne Paradis dans une pension du Bar-Meudon que fréquente la bande.

Chapitre XL

L'INSPECTEUR BLONDEAU

Louise, qui suivait les berges de la Seine, avait ralenti le pas au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de *La Renommée des friteuses*. Il fallait que si quelqu'un des pensionnaires se promenait lui aussi sur les bords de la Seine, on l'observât du haut de l'étage unique des singulières maisonnettes qui abritaient leurs chambres, ils crûssent que la jeune nièce du conseiller à la cour de Poitiers n'avait rien fait d'autre que flâner sur le bord de la Seine en regardant les pêcheurs à la ligne.

Par acquit de conscience, Louise regardait les pêcheurs à la ligne. L'un d'eux, dont elle ne voyait pas le visage, trempait dans l'eau une ligne dont la gaule de très beau bambou marron vernis était munie d'un impressionnant moulinet...

Et celui-ci chantonnait à mi-voix :

On fait une petite bêtet...

— La chanson qui sert de ralliement à la bande des Trèfles, se dit soudain Louise, qui observa avec une plus grande attention le pêcheur à la ligne.

Il sembla que l'homme, qui n'avait pourtant pas détourné la tête et qui paraissait impassible, s'était soudain aperçu de la présence de la jeune fille. Il reprit sa chanson plus fort. Il la fredonnait entre ses dents, tout en changeant sa gaule de main. Sa main droite devenue libre, il la passa soudain derrière son dos et, toujours sans se tourner, il dessina quelque chose sur le mâchefer du sentier de halage.

Louise regardait faire le pêcheur inconnu avec stupéfaction. En effet la figure que l'homme avait tracée du bout de son index, c'était un *trèfle*, le signe de ralliement des Trèfles noirs, ainsi que la chanson démodée que fredonnait l'inconnu. L'homme s'était tu brusquement. Brusquement aussi, il avait effacé le trèfle tracé sur le sol et il avait repris la gaule dans sa main droite.

Louise restait là indécise, ne sachant si elle était en présence d'un piège, ou l'objet d'une méprise qui pourrait servir grandement la cause de ses amis, prouver l'innocence de son fiancé... Elle hésita pourtant à s'engager dans une telle aventure, et elle allait s'éloigner lorsque le pêcheur tourna vers elle son visage et lui dit avec un large sourire :

— Beau temps, mademoiselle...

Puisque la conversation s'engageait par une telle banalité, Louise crut pouvoir la continuer, à tout hasard, par une banalité semblable.

— La pêche est bonne monsieur?

— Rien pris ce matin, rien de rien... (Il désigna l'île Morin et ses saules géantes du bout de sa gaule.) C'est cette saleté d'usine qui empoisonne toute la rivière, avec son huile et son pétrole. Nous avons bien essayé de protester contre cela, nous autres les vieux habitués de Sèvres et de Boulogne. Mais que voulez-vous qu'on fasse contre le tout-puissant Morel du Morin de la Morinière, seigneur de l'île, marchand de mort subite, marquis de Brimborion?...

L'homme avait une figure sympathique. Il avait un visage coloré, des yeux sombres, assez francs, une moustache courte qui grisonnait, de belles dents, un nez busqué... Louise s'étonnait d'entendre un membre présumé de la bande des Trèfles tenir un tel langage. Craignant un piège elle ne répondit ni oui ni non.

— Oui, c'est malheureux, des hommes comme ce Morel, reprit le pêcheur. Tenez je ne m'étonnerais pas que le seigneur de l'île Morin ne soit pour quelque chose dans l'incendie de l'autre nuit.

— Quel incendie? demanda innocemment Louise.

— Mademoiselle ne vient sans doute pas souvent par ici? L'île Saint-Germain a flambé toute l'avant-dernière nuit. Il y a des centaines de pauvres familles qui sont sans abri, à cette heure. Un miracle, s'il n'y a pas eu des dizaines de morts... On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est Morel qui a fait mettre le feu dans l'île Saint-Germain... par une bande à son service, pour rendre le terrain libre...

— Quel intérêt aurait-il eu à cela? demanda Louise avec une ingénuité feinte.

— Agrandir ses usines. L'île Morin ne lui suffit plus. Il veut aussi annexer l'île Saint-Germain. Et puis il y avait peut-être une autre raison : des gens dont il voulait se débarrasser. Des hommes comme cela ne reculent devant rien. Ils tueraient même des femmes... ou *des enfants* s'ils se mettaient en travers de leur route...

La conversation prenait un tour singulier... Que pouvait savoir cet homme, ce pêcheur qui avait dessiné le trèfle sur la berge... Louise jugea plus prudent de terminer là l'entretien.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance, monsieur. Attrapez au moins un goujon...

Comme s'il n'avait attendu que cette parole de la jolie Louise, le bouchon de la ligne se mit à danser. Le pêcheur ferra d'un coup de poignet assuré et tira de l'eau une superbe ablette.

— Vous m'avez porté chance, mademoiselle. Ne partez pas comme cela. Rien ne vous presse...

— Je dois aller déjeuner, reprit la jeune fille.

— Mais restez-donc, j'ai beaucoup à vous dire. Des belles brunes comme vous on n'en voit pas tous les jours. Et il n'y a pas que des ablettes que vous preniez à l'hameçon. Tenez mon cœur...

Louise s'était-elle trompée? Ce pêcheur n'était peut-être qu'un homme sans aucun rapport avec la bande des Trèfles, curieux seulement d'engager la conversation avec une jolie fille, de lui faire la cour. Dans ce cas comme dans l'autre il fallait, en tout cas, mieux partir.

(Suite en première colonne page 4.)

En effet, la figure que l'homme avait tracée du bout de son index, était un trèfle...

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, PRISONNIER DES GANGSTERS DE L'AIR, SUR UN ÎLOT ROCHEUX, MÉDITE DE S'ÉVADER !!!

LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

— Au revoir, monsieur, dit-elle sèchement. Elle se préparait à tourner les talons lorsqu'une dernière phrase la clous sur place :

— Vous n'êtes vraiment pas si pressée, mademoiselle Louise Lacombe...

L'homme ajouta à voix plus basse :

— Je vous ordonne de rester, si vous voulez sauver Jambe-de-Bœuf.

Louise s'était tournée vers le pêcheur qui la fixait d'un œil-aigu et ajoutait plusieurs phrases d'un ton précipité.

— Vous êtes Louise Lacombe, établie à *La Renommée des friteuses* sous le faux nom d'Yvonne Paradis. Votre fiancé, Jambe-de-Bœuf, est caché au village chinois avec Pierrot Lancry. Vous venez de rencontrer Fil-de-Fer...

— Mais qui donc êtes-vous? demanda, malgré elle, la jeune fille terrifiée.

— Je suis l'inspecteur Blondeau, dit l'homme en se levant et en la saluant de son grand chapeau de paille. Je suis chargé d'arrêter la dénommée Louise Lacombe pour complicité d'assassinat...

Chapitre XLI. — RESTAURANT DE LA GROTTE

Le *Restaurant de la Grotte* au bas Meudon, tire son nom d'une sorte de petit château de jadis qui s'appelait La Grotte et qui avait été construit aux bords de la Seine sous l'ancien régime par un membre de la famille royale. Le *Restaurant de la Grotte* avait été durant de longues années le rival de *La Renommée des friteuses*. Et, après avoir connu, des jours de prospérité, il était lui aussi en pleine décadence.

La sirène d'une heure de l'après-midi venait faire disparaître, en coup de balai, la clientèle ouvrière du *Restaurant de la Grotte*. Après une intense agitation, le restaurant avait brusquement commencé à s'assoupir. Dans les salles et dans les hoquets, les servantes ramassaient les croûtons de pain dans des serviettes, rassemblaient à la poignée les chopines au fond desquelles il restait encore quelques gouttes de vin rouge, empilaient les assiettes aux bords tartinés de croûtes de camembert ou du fond à demi rempli de coques d'amandes et de noisettes des « mendiants » servis dans des boîtes de carton représentant une auto aérodynamique Morel... Le patron, un seau de fer-blanc à la main parsemait de la sciure humide sur le linoléum de la grande salle...

C'est alors que tout le personnel s'empressait à ces multiples besognes qu'arriva au *Restaurant de la Grotte* un pêcheur au grand chapeau de paille, suivi d'une jolie jeune femme qui semblait ne l'accompagner qu'à regret...

— C'est pour déjeuner? demanda avec empressement le patron en posant son seau de sciure et en se frottant le bout des doigts...

— Nous prendrons seulement l'apéritif sous une tonnelle, répondit le pêcheur. Pour moi, ce sera un pernod... Et pour madame aussi...

La jeune fille ne semblait pas s'intéresser à la commande qu'on passait pour elle. Elle regardait fixement devant elle. Elle suivit machinalement son compagnon sous une tonnelle solitaire, en bordure de la Seine...

Le couple resta silencieux le temps que prît le patron pour servir les apéritifs.

— Encore des amoureux, dit le patron à sa femme, en reprenant en main son seau de sciure, quand il fut revenu dans la grande salle...

— Cependant, toujours silencieux, le pêcheur, après avoir bu une gorgée de pernod, avait sorti de son portefeuille un papier blanc qu'il déplia et qu'il poussait sur la toile cirée jusque sous les yeux de sa compagne...

— Lisez, dit-il... Puis comme elle semblait indifférente, il lut lui-même : « Mandat d'arrêt décerné contre la fille Louise Lacombe, accusée de complicité dans l'assassinat de son frère Raymond Lacombe... »

Louise sursauta...

— Comment, on ose m'accuser d'avoir été complice de l'assassinat de mon frère! C'est infâme. L'indignation remplissait de larmes ses grands yeux noirs.

— Votre complicité dans l'assassinat de Raymond Lacombe a été établie, m'a-t-on dit, à la suite d'une enquête personnellement menée par le commissaire Cortier. Un témoignage décisif a, m'a-t-il dit, été apporté par un sieur Maupoux, qui travaille aux usines Morel.

— La Teigne!... dit Louise entre ses dents.

Maupoux, dit La Teigne, contremaître aux ateliers de carrosserie était l'un des hommes les plus détestés des usines Morel. Il avait courtisé Louise et se voyant repoussé, il avait voué une haine féroce à Louise et à sa famille... Au lendemain de l'assassinat de Raymond, c'est lui qui était allé déclarer au commissariat que Jambe-de-Bœuf détestait profondément Raymond Lacombe et l'avait menacé de mort s'il continuait à s'opposer à son mariage avec sa sœur Louise. Ce mensonge avait été alors reproduit par toute la presse et l'inspecteur Blondeau semblait croire à la véracité de cette calomnie. Il ajouta :

— M. Maupoux a formellement déclaré, il y a peu de jours, qu'il vous avait surprise en conversation avec votre fiancé Jambe-de-Bœuf, dans un café proche du pont de Billancourt, la veille ou l'avant-veille du crime. Vous auriez arrêté avec votre fiancé les derniers détails du crime, car vous aussi, vous vouliez vous débarrasser de votre frère qui s'opposait à votre mariage. Et vous auriez remis vous-même à votre fiancé l'arme du crime, le Colt n° 7423.

— On n'a pas à répondre à de tels mensonges qui ne reposent sur aucune preuve, protesta Louise rouge de colère et de honte...

— Ce témoignage n'aurait toutefois pas suffi et le juge ne vous aurait sans doute pas inculpée de complicité d'assassinat, si un de nos agents ne nous avait, avant hier soir, signalé la présence de Jambe-de-Bœuf dans l'île Saint-Germain, à l'heure de l'incendie. Nous avons fait une enquête. Et nous avons appris que Jambe-de-Bœuf avait passé le reste de la nuit dans l'appartement de votre grand'mère, rue Jules-Gevelot. Vous étiez avec Jambe-de-Bœuf cette nuit-là et vous n'avez pas dénoncé votre fiancé à la police. Ceci a paru au juge un supplément de preuve assez fort pour donner l'ordre de vous arrêter comme complice du meurtre de votre frère. Vous avez disparu de votre domicile sans laisser aucune adresse au lendemain de l'apparition de Jambe-de-Bœuf, rue Jules-Gevelot et ceci acheva de convaincre le juge. J'ai été chargé de mettre à exécution ce mandat d'arrêt, je suis content d'avoir réussi dans ma tâche.

L'inspecteur Blondeau vida son verre.

— Vous savez maintenant, mademoiselle Louise Lacombe, les charges qui pèsent sur vous. J'ai tenu à vous mettre au courant... Je tiens à vous prévenir également que la loi vous donne la possibilité de ne répondre au juge qu'en présence d'un avocat choisi par vous.

L'inspecteur se leva et jeta sur la table une pièce de monnaie...

— Vous allez me suivre à la prison de Versailles. Le juge vous interrogera certainement cet après-midi... Venez...

L'inspecteur parut alors hésiter :

— ... Mais, peut-être avez-vous quelque révélation à me faire et qui me permettrait de ne pas vous mener en prison...

Blondeau restait debout sur le seuil de la tonnelle, visiblement perplexe. Et Louise, qui restait assise devant son verre plein qu'elle contemplait fixement sans le voir, restait immobile en proie à une très vive anxiété. Cette arrestation lui paraissait avoir quelque chose de louche... L'inspecteur ne l'avait-il arrêtée que pour tâcher de lui tirer quelques renseignements, ceci grâce à l'émotion que ne manquerait pas de causer une inculpation sans doute imaginaire... Et peut-être allait-il se servir d'elle pour arrêter Jambe-de-Bœuf...

Comme s'il avait lu dans la pensée de la jeune fille, l'inspecteur reprit :

— Vous en savez long, je le sais, sur l'assassinat de votre frère... Et vous pouvez innocenter Jambe-de-Bœuf, votre fiancé... Je le sais. Si vous ne parlez pas, il sera arrêté cet après-midi, au village chinois de Billancourt, chez un sieur de Sun-Chen; vous seule vous pouvez le sauver...

Louise restait encore silencieuse.

— Et vous pouvez aussi sauver du même coup Pierrot Lancry, que je puis demain renvoyer au pénitencier jusqu'à sa majorité... Je n'ignore rien de son évasion de Penthièvre (1). Et vous pouvez aussi empêcher que Fil-de-Fer soit accusé à nouveau de l'assassinat d'Evangelina Bibliovna. Le juge a l'intention de rouvrir prochainement ce dossier... Allons, parlez!...

L'inspecteur Blondeau, après sa fausse sortie, venait de se rasseoir auprès de la jeune fille et, sans aucune gêne, il commençait à boire le verre de pernod auquel elle n'avait pas touché...

(A suivre)

(1) Voir le *Mystère du Serpent à plumes*, les premières aventures de Pierrot Lancry. Un fort volume illustré par Jamet. E. S. I., 7 f. 50.

Savez-vous que les perles sont solubles dans l'alcool? Il ne s'agit pas, bien sûr, des imitations, mais des vraies. Il suffirait d'une simple goutte de vinaigre pour perdre une perle d'immense valeur.

o

La maison la plus élevée se trouve à New-York.

Elle se nomme Building Woolworth; elle comprend 58 étages, d'une hauteur totale de 245 mètres, et ne compte pas moins de 14.000 locataires.

o

Lorsqu'il vous est arrivé, au cours de vos vacances à la campagne, d'entendre le cri aigu et monotone du grillon, vous vous êtes demandé comment ce petit insecte le produisait. Eh bien, il provient du frottement de ses élytres et des parties cornées qui couvrent ses ailes.

o

Bien que le Japon soit une île aux côtes très découpées, la population japonaise est avant tout une population d'agriculteurs. En effet, 50 % des Japonais travaillent aux champs.

o

En Corée, on trouve des végétaux ressemblant à de grands choux, qui ont la propriété d'éclairer, la nuit, les lieux environnants, et cela grâce à une substance spéciale qui recouvre leurs feuilles.

o

Il y a encore, sur certains points du globe, des hommes qui mangent de la terre. Certains indigènes de l'Orénoque (Amérique du Sud) se nourrissent en partie d'une argile qu'ils trouvent excellente.

Savez-vous comment on nomme ceux qui mangent de la terre? Les « Géophages ».

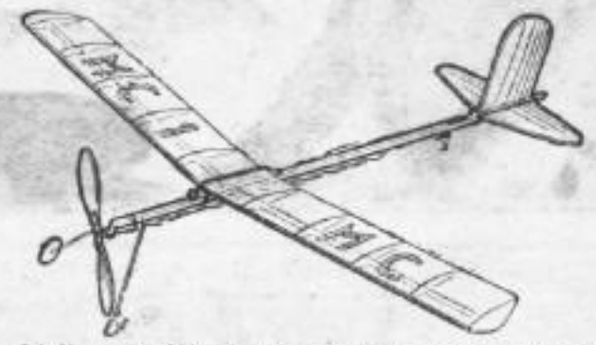
Les Jeunes aviateurs

LE PREMIER DE NOS AVIONS QUI VOLENT : LE M. C. 1

Voilà ton premier modèle réduit, le M. C. 1, sur lequel ton jeune talent va s'exercer. Suis-bien les conseils que tu trouveras ici.

Ne va pas trop vite en besogne. C'est de tes observations personnelles du début que dépend ton habileté future.

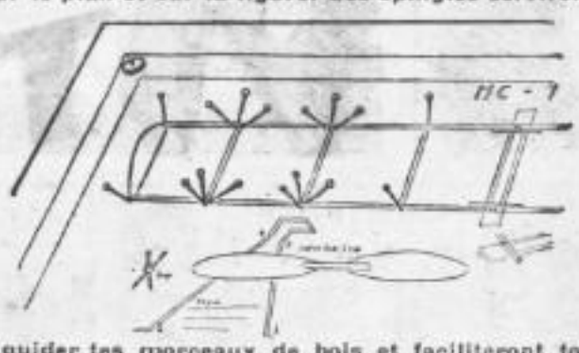
Ce premier modèle a été choisi très simple pour te familiariser, à la fois avec les nouveaux bois que tu auras entre les mains, et avec les différentes parties de l'avion, sans que tu aies trop le souci de la construction.



L'aile est plate, sans nervures autres que des petits morceaux de tilleul que tu couperas toi même. Le fuselage est une simple baguette, et les engrenages (plan fixe horizontal et dérive verticale) sont en balsa. Tu les obtiens en découpant ta planchette, sans autre préparation.

CONSTRUCTION

Prends ta planche de bois ou prépare un coin de table bien plane. Décalque les extrémités d'ailes sur un bout de papier. Fixe sur le bois le plan du modèle réduit, au moyen de punaises. Puis, à chaque angle de l'aile, plante des épingles comme il est indiqué sur le plan et sur la figure. Ces épingles serviron



à guider tes morceaux de bois et faciliteront ton travail. Coupe huit morceaux de 5 centimètres dans une des baguettes de tilleul. Place les deux autres en long, et les petites à chaque ligne transversale. Si tout va bien, tu peux commencer le collage.

Quelques mots sur la colle : la colle que tu vas employer est une colle à froid, c'est-à-dire qu'elle se délaye dans de l'eau froide. Délaye-la de préférence dans un récipient en faïence ou en verre et remue-la avec un morceau de bois. Peu à peu la poudre se mélangera à l'eau et formera une pâte homogène, sans grumeaux, comme une crème épaisse. Si ton mélange reste trop liquide, ajoute un peu de poudre. S'il est trop épais, un mince filet d'eau lui donnera la consistance voulue. Un dernier conseil : ta colle va sécher assez vite; aussi, prépare juste la quantité nécessaire pour ton travail, car le lendemain elle serait inutilisable.

Revenons à l'aile. Reprends en main chaque morceau de 5 centimètres, mets un peu de colle à chaque bout et replace-le à l'endroit convenable sur le plan. Laisse sécher pendant que tu découperas les bouts des ailes dans du balsa de 1 millimètre d'épaisseur. Colle aussi les bouts en mettant la colle, cette fois, aux extrémités des grandes baguettes. Laisse sécher pendant une journée. Le temps peut te paraître long, mais il vaut mieux attendre assez longtemps. (A suivre.)

Nous mettrons prochainement en vente une pochette contenant le matériel, le plan et les indications nécessaires pour construire le M C 1.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

QUEUE. — Arrière du fuselage. La queue est toujours plus effilée que l'avant et doit être étudiée pour faciliter l'écoulement des filets d'air. La queue supporte les empennages ou plans de queue.

COUPLE.— Elément qui réunit transversalement les longerons du fuselage et lui assure sa solidité. C'est, en quelque sorte, une section transversale du fuselage, matérialisée.

POSTE AÉRIENNE

GILBERT H., La Courneuve. — Oui, un « homme-oiseau » va donner des exhibitions en France. Nous en parlerons en temps utile. Naturellement, la fin de la descente s'effectue au moyen d'un parachute.

ATTENTION !

Le plan détaillé et complet du

M. C. 1

le premier de nos avions qui volent, paraîtra le 6 mai, dans notre n° 75.

Permis de conduire une bicyclette

En France, et dans beaucoup d'autres pays, il faut un permis pour conduire une auto, ou une moto; c'est très bien, car l'auto ou la moto sont dangereux quand on ne sait pas s'en servir (et encore plus quand on sait); mais aux premiers temps de la bicyclette, il fallait, pour circuler dans les rues ou sur les routes à bicyclette, ou, comme on disait alors, en vélocipède, une autorisation spéciale délivrée comme nos permis de conduire.

Un sport bruyant

Il y a des sports qui peuvent se pratiquer en chambre comme le ping-pong, il y a aussi des sports d'équipe où il faut être déjà plus nombreux : onze, treize ou quinze selon que l'on est adepte du football, du rugby à treize ou du rubgy à quinze. Mais voici un sport jusqu'ici peu connu comme tel et qui nécessite la participation de beaucoup de monde, c'est celui qui consiste, paraît-il, à diriger un orchestre. C'est du moins ce qu'a affirmé un illustre chef d'orchestre étranger et à qui on demandait de dire ce qu'il pensait de son métier. Il a, paraît-il, répondu : « J'aimais beaucoup le rugby quand j'étais jeune, mais maintenant je ne peux plus le pratiquer, alors, je me suis fait chef d'orchestre, c'est presque aussi bon comme exercice. »

Vieillards batailleurs

Décidément, nous ferons bien de ne pas nous étonner si on nous annonce un jour prochain la constitution d'un club sportif où ne seront admis que les plus de cent ans, car nos grands-pères ne se contentent pas d'atteindre des âges avancés, ils veulent, tout comme les jeunes, occuper leurs loisirs. On nous a parlé déjà de l'équipe de vieux rugbymen, eh bien voici maintenant les boxeurs : en effet, un brave homme de 76 ans, qui avait découvert sur le tard les charmes de la boxe, lança un défi aux hommes de 70 à 100 ans qui voudraient le rencontrer en un match des plus réguliers. Et il a reçu une réponse à son défi. Elle venait d'un boxeur âgé seulement de 74 ans qui, grâce sans doute à sa jeunesse, fut vainqueur. Mais le match fut, dit-on, très rudement disputé.

LE BON ET LE MAUVAIS

Texte et dessins de **LÉOPOLD CHAUVEAU**

Mme Orang-Outang, du haut de l'arbre où elle habitait, laissa tomber son fils.

Elle ne fut pas très inquiète. Il venait de naître. Et un petit orang-outang nouveau-né, comme une balle de caoutchouc, peut tomber de très haut sans se faire aucun mal.

Mme Orang-Outang savait aussi qu'au pied de l'arbre, une épaisse couche d'herbe amortirait la chute de son fils.

Elle descendit pourtant très vite, et arriva en bas presque en même temps que lui.

Arrivée là, en bas, elle fut très embarrassée. Dans l'herbe épaisse, deux enfants, couchés sur le dos, poings fermés, jambes repliées, pieds en l'air, dormaient.

Lequel prendre pour le remonter?

Ils se ressemblaient énormément. Et le sien n'était né que depuis trois ou quatre jours, elle ne le connaissait pas encore très bien.

En prendre un au hasard? On risquait de laisser le bon et de remonter le mauvais. Elle se demandait :

« Que faire? »

Elle se répondit :

« Il n'y a qu'une chose à faire. Les remonter tous les deux. Je remonte sûrement le mauvais, entendu! Mais, sûrement, aussi, le bon. »

Son mari la voyant revenir, un enfant sous chaque bras, fronça les sourcils.

Elle s'écria joyeusement :

— Un qui tombe! Deux qui remontent!

Il bougonna :

— Lequel est le bon?

— Si tu pouvais me le dire...

Il les tâta, les flaira, les regarda.

— Je ne vois pas grande différence.

Il regarda, flaira, tâta encore.

— A l'odeur, je dirais : « C'est celui-là! A l'œil, je dirais plutôt que c'est l'autre.

— Nous voilà fixés! Lequel garder?

— Le bon, de préférence!

— Malin!... Celui-ci?... Celui-là?

— Garde-les tous les deux. Tu seras sûre de garder le bon.

Mme Orang-Outang reconnut l'idée qu'elle-même avait eue quand il s'était agi de remonter les enfants. Mais comme ce n'était pas elle qui l'exprimait cette fois-ci, elle la jugea stupide, le dit, et ajouta :

— Garder le bon n'est pas tout. Il faut se débarrasser du mauvais.

— Jette-les en bas tous les deux!

— De plus en plus stupide!

— Tu ne comprends pas. Naturellement! Le bon a déjà prouvé qu'il pouvait tomber de cette hauteur, sans se faire de mal.

— Et l'autre?

— L'autre! C'est le mauvais!

— Il peut se tuer!

— C'est le mauvais!

— Le bon, par hasard, peut se tuer aussi.

— Si on ne sait pas lequel c'est!...

Mme Orang-Outang refusa catégoriquement de tenter l'expérience.

— Je les nourrirai tous les deux!

— C'est ton affaire!

Tandis qu'ils discutaient, un des enfants s'éveilla, ouvrit les yeux, de grands yeux bleus limpides qui firent chavirer d'amour maternel le cœur de Mme Orang-Outang.

— Petit chou chéri à sa mère!

Elle le dit en langage orang-outang, je traduis.

Si tendre et douce que fut sa voix, elle fit peur à l'enfant. Il se mit à hurler.

M. Orang-Outang sursauta, et s'écria épouvanté :

— Un petit d'homme!

Mme Orang-Outang se fâcha :

— Vieil imbécile! Mon fils! Le tien! Vois ces grands yeux bleus merveilleux!

— Personne, dans ma famille, n'a jamais eu les yeux bleus.

— Evidemment! Des singes! Rien que des singes! De pauvres singes!...

M. Orang-Outang leva un doigt :

— Anthropoïdes!

— La belle affaire!

L'autre enfant, réveillé au bruit de la dispute, ouvrit aussi les yeux, de grands yeux bruns, tristes.

Mme Orang-Outang s'écria :

— Et débarrasse-moi de celui-là!

M. Orang-Outang attrapa l'enfant aux yeux tristes, dégringola de branche en branche, à grande vitesse, le posa sur l'herbe, au pied de l'arbre, et remonta quatre à quatre.

Tout essoufflé, il dit, regardant l'enfant aux yeux bleus.

— Nous l'avons échappé belle! J'aurais juré que le bon, c'était l'autre.

— Naturellement! fit Mme Orang-Outang.

Et quand la femme qui avait déposé son fils au pied de l'arbre pour aller faire sa lessive à la rivière revint le chercher, elle fut émerveillée de voir que les yeux de l'enfant, de bleus étaient devenus bruns, si tristes!

Elle l'embrassa tendrement, le serra contre son cœur.

— Petit chou chéri à sa mère!

Cela ne se disait pas ainsi non plus, dans la langue qu'elle parlait, je traduis.

Elle rentra à la maison. Son mari prit l'enfant dans ses bras, s'écria :

— Ces yeux bruns! Il embellit chaque jour!

Et chaque jour, l'homme, la femme l'admirèrent davantage.

— Intelligent, notre gars!

— Un gaillard!

— Ce sera un homme, un jour!

— Un grand homme!

— Comme on n'en a jamais vu.

— Comme on n'en verra jamais plus!

J'AI DORMI TOUT L'HIVER

Voici le printemps. Vive le printemps!... « J'ai dormi tout l'hiver, dit Mme la Nature, et maintenant je m'éveille. C'est un nouveau soleil qui brille et fait l'air tiède et parfumé. Sortez de la mousse, mes petites fleurs. Allongez vos bras, mes grands arbres, secouez vos feuilles, offrez vos fleurs... »

Quelle poseuse, croyez-vous, cette Mme Nature! Elle se prend pour un chef d'orchestre qui donne le signal du départ à tout le monde entier. Mais nous qui connaissons bien la campagne, nous savons que la terre ne s'est jamais endormie, qu'elle continuait secrètement son travail, et il y a longtemps que nous avons aperçu les petites tiges vertes du blé au ras du sol; et les bourgeons, il y a longtemps aussi qu'ils rougissaient les pointes des branches...

— Mais ce n'est pas à toi, mon petit François, que la Nature tient ce discours. Toi, tu es ce qu'on appelle un garçon « éveillé » (sauf le dimanche matin, paraît-il, où il est difficile de te faire sortir du lit...); mais sais-tu que de nombreux animaux sont restés tout l'hiver endormis et engourdis : « Je me suis couché hier soir, pense chacun d'eux, quand les feuilles tombaient, qu'un vent si dur soufflait et voici que la chanson du Printemps nous réveille, alors on se frotte les yeux car on ne peut pas croire à cette miraculeuse transformation ; vous êtes un prestidigitateur, madame la Nature, qui, d'un seul coup de baguette, faites sortir du vieux chapeau la Terre tous ces bouquets de fleurs et ces petits oiseaux.

Et devant le peuple des *hivernants* (ce sont tous ces petits animaux qui dorment tout l'hiver), Mme la Nature se promène en faisant des grâces. Il y a là des colimaçons tout fiers d'être propriétaires d'une si belle maison, et les tortues donc, encore plus fières d'une plus belle maison, les limaces qui n'en ont pas et bavent de dépit (quand le colimaçon bave, lui, c'est d'orgueil!) Il y a là des grenouilles et des crapauds qui font des concours de castagnettes ou s'essaient à des plongeons acrobatiques, des écureuils qui sautent comme de petits fous de branche en branche, près des loirs paresseux qui s'étirent, des blaireaux qui vont et viennent, leur long nez à ras de terre; et puis le soir tombe, les hérissons sortent à leur tour, les chauves-souris recommencent leurs vols circulaires.

Oui, la terre a tourné bien des fois, tant de plantes ont lutté puis sont mortes, le grand manteau de la neige a recouvert un sol durci, et ils n'en ont rien su... Où étaient-ils? Que faisaient-ils?

Ils dormaient ; ils dormirent pendant des mois sans boire ni manger, chacun dans sa cachette : crapauds et grenouilles au fond de la mare, chauves-souris pendues par les pattes au plafond d'une grange ou dans le creux d'un bon vieil arbre, bien épais ; dans le creux d'un arbre aussi s'est niché l'écureuil; et deux malins compères qui savent passer partout, le si petit loir et la souris des champs à longue queue ont trouvé « le bon coin » quelque part dans une botte de foin ou dans la fente d'un mur; dans la terre même se sont enfoncés tortues, blaireaux, limaces, mulots, et ce gros hérisson piquant qui se met en boule, aussi bien que le petit ver qui fait des huit, aussi bien que l'insecte minuscule et fragile ; même dans son trou le colimaçon ne se sentait pas en sûreté : il a fermé sa coquille d'un petit mur, une sorte de cloison de corne percée d'un petit trou pour que passe l'air ; et l'araignée s'est entourée de ses voiles.

Tous ces animaux se sont ainsi cachés et protégés, dès les premiers froids, dès qu'ils ne trouvaient plus facilement leur nourriture. Et ils avaient pris la précaution, pendant la belle saison, de manger plus qu'à leur faim, créant ainsi dans leur corps des réserves de graisse ; ils pourront vivre « sur leur graisse » pendant tout l'hiver, d'une vie très ralentie.

L'intelligence de ces bêtes les guide dans le choix de leur maison d'hiver; il faut qu'à l'endroit choisi la température soit douce et ne varie guère. Si l'hiver est par hasard plus rigoureux qu'ils ne l'avaient escompté, le froid les réveillera et ils s'enfonceront plus profondément dans le sol.

Bien des animaux qui ne s'endorment pas eux-mêmes pour l'hiver, car leur vie est trop courte, usent des mêmes précautions en faveur de leurs enfants : ce sont ces œufs qui deviendront insectes, ces chenilles qui seront papillons, ces larves qui seront libellules, ces petits cocons dorés d'où sortiront les araignées des champs, les diverses mamans avant de mourir les ont bien installés pour qu'ils puissent éclore au printemps...

Aussi, quel remue-ménage, ce printemps!...

BOUR.

TIMBRES

A l'eau, à l'eau...

Vous savez qu'il y a des collectionneurs de timbres qui se spécialisent dans un seul genre de timbres, en recherchant toutes les variétés et arrivent ainsi à avoir de très belles collections. Voulez-vous que nous prenions ainsi certaines séries de timbres d'après leurs sujets comme nous l'avons déjà fait plusieurs fois?

Voici quelques timbres particulièrement intéressants : ce sont ceux qui représentent des sports : nous ne pourrons pas les voir tous car il n'en existe pas moins de deux cent deux types divers.

Aujourd'hui nous rechercherons les timbres consacrés à la nage : voici d'abord un timbre hongrois émis en 1925 et représentant un beau plongeon. Il appartient à une série consacrée aux sociétés sportives et qui comportait huit types de valeurs différentes, chaque vignette étant consacrée à un sport différent. Celui-ci était bleu et vert foncé et avait une valeur de 400 couronnes.

Voici maintenant un autre plongeon. Celui-ci figure dans une émission bulgare faite en 1931 à l'occasion de jeux sportifs balkaniques. La série était de 7 timbres, tous différents. Celui-ci était d'une belle couleur bleu ardoise et valait 12 levas.

Enfin vous voyez ci-contre un autre plongeon qui a presque l'air d'un vol plané. En arrière, d'autres nageuses moins habiles se lancent également. C'est un timbre émis en U.R.S.S. à l'occasion des spartakiades populaires mondiales de 1935. Vous remarquerez sans doute sa forme curieuse et vous ferez bien attention que ce timbre avait de grands coins de papier uni qu'il ne faut surtout pas couper. Celui-ci d'une valeur de 2 kopeks, noir et bleu violet, fait partie d'une série où la plupart des sports sont représentés.

PETIT COURRIER DE JANOT

(Suite de la page 2.)

Raymond H., Metz, a fondé avec beaucoup d'enthousiasme un club dans sa ville et il rêve d'avoir très vite un fanion pour le club. Il a un petit cinéma et donne des représentations aux membres du club. Il m'écrit en m'appelant cher président, et cela me rend très fier parce que je m'imagine au moins être président de la République. Surtout que Raymond pense que les présidents portent des galons spéciaux et peut-être même un uniforme.

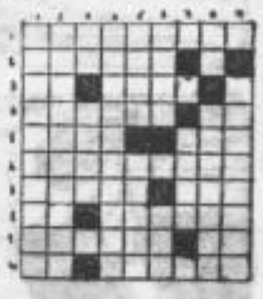
Baptistin O., de Beaucaire, m'a envoyé une rédaction qu'il avait fait en classe et qui contient de très bonnes idées, comme le lui a dit d'ailleurs le maître d'école.

JOUONS :

LE BALLON AUX PIQUETS

Voici un jeu de plein air que vous ne connaissez peut-être pas et qui est assez amusant : Il vous faut, pour y jouer, un certain nombre de piquets que vous planterez en terre et autant de ballons, ou de boules de croquet, ou même de balles de caoutchouc, que vous êtes de joueurs. On commence par planter les piquets irrégulièrement sur le sol (il faut qu'il y ait au moins un mètre entre chaque piquet), puis on les numérote et on tire au sort l'ordre dans lequel joueront les joueurs. Le premier se met alors à un mètre au moins du premier piquet (le même endroit pour tous les joueurs), pose son ballon devant lui et en sautant à cloche-pied pousse son ballon pour qu'il aille toucher le piquet. S'il y réussit du premier coup, il pousse alors le ballon vers le 2e piquet, etc., sinon il laisse son ballon où il est et le second joueur essaye à son tour avec son ballon, et ainsi de suite, le premier joueur ne recommençant que lorsque tous ont joué. Le gagnant est celui qui a atteint le premier le dernier piquet.

MOTS CROISÉS N° 73



Horizontalement. — 1. Province d'Espagne. — 2. S'emploie pour obliger les chevaux à courir. — 3. Négation. Manies. — 4. Tire. Petit ruisseau. — 5. Monnaies anciennes. Préfixe. — 6. Opération qui rend propre. — 7. Verbe auxiliaire. Rongeur. — 8. Personnage légendaire. Nombre. — 9. Gaie. Qu'il faut payer. — 10. Terminaison d'infinitif. Mettre un livre en vente.

Verticalement. — 1. Personne très âgée. — 2. Voir de loin. — 3. Pronom. Voiture à moteur. — 4. Qui témoigne de beaucoup de goût et d'art. — 5. Le contraire de près. Sourd bouleversé. — 6. Ancienne petite mesure de poids. Les trois premières voyelles. — 7. Portion. — 8. Négation. Examine. — 9. Curieux.

SOLUTION DU MOT CROISÉ 72

Horizontalement. — 1. Artifice. — 2. Voilera. — 3. Air. Rose. — 4. Anon». — 5. Argentés. — 6. Nie. — 7. Ça, ami. — 8. Hi. Rimes. — 9. Etoilera.

Verticalement. — 1. Avalanche. — 2. Roi. Riait. — 3. Tirage. — 4. Il. Ne. Cri. — 5. Feroat. Il. — 6. Iront. Ame. — 7. Cassé. Mer. — 8. Lutin.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3, N° 73

Problème.

9	1	9
1		1
9	1	9

Charades. — 1° Bilbao (bile-bas-eau); 2° Bayonne (bas-Yonne); 3° Poirier (pois-riz-haie); 4° Tourcoing (tour-coing).

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	13 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

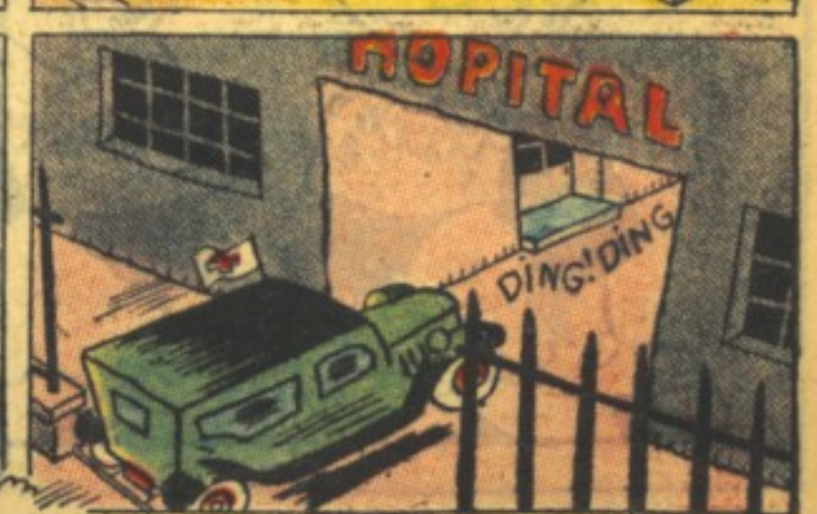
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris.

LE CHASSEUR

Pour réaliser ce découpage, il suffit de découper vos silhouettes, coller la première sur un bristol assez fort, puis ce premier collage effectué, appliquez la deuxième figure qui se superpose exactement, vous aurez ainsi une petite scène humoristique que vous pourrez colorier et compléter par un décor approprié.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST EN LUTTE OUVERTE CONTRE LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS LES INDIENS D'UNE RÉSERVE DONT LES TERRES RICHES EN MINERAI DE RADIUM EXCITENT LA CONVOITISE .. IL VIENT D'ÊTRE FAIT PRISONNIER PAR LES BANDITS QUI LE PRÉCIPITENT AVEC UN AMI DANS LE LAC MICHIGAN ...



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.025.

PRIX : 0.50

Mon camarade

CINQUIÈME ANNÉE. L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 74. — 29 AVRIL 1937.

LES JEUNES AVIATEURS

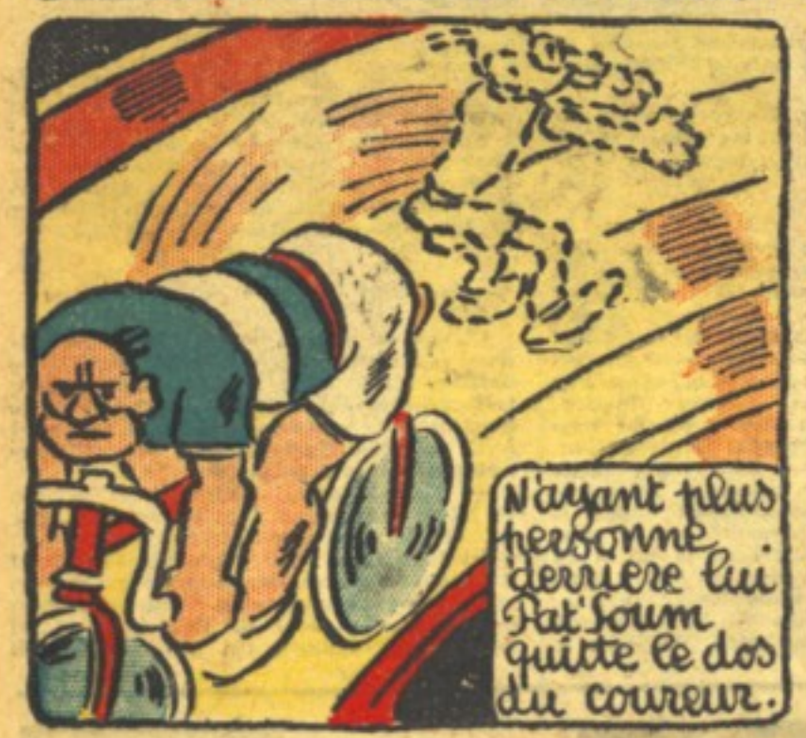
Comment faire vous-mêmes un avion qui vole !

LES AVENTURES DE GULLIVER et **UN JEU A DÉCOUPER**

PIFFARD

l'homme qui vous fait tous rire !...

Pat'Foum et les sportifs



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous savez que nous autres, les membres du Club des Amis de la rue du Fer-à-Repasser, on avait décidé de mettre par écrit les plus beaux rêves qu'on avait faits et de les envoyer au journal. J'ai publié quatre de ces rêves dans une de mes lettres, et j'ai demandé à tous mes petits camarades de m'envoyer aussi leurs rêves.

Je n'ai pas reçu beaucoup de lettres. Mais tout de même je vais publier aujourd'hui deux des rêves qu'on m'a envoyés. Peut-être que cela décidera les paresseux, ou encore ceux qui n'ont pas le courage de mettre une lettre à la poste, de m'envoyer leurs rêves.

Voici d'abord le rêve de Jean L., de Nouzonville :

« C'était par une belle matinée de printemps. Je jouais avec quelques camarades à cache-cache. Tout à coup, sortant d'un fourré, un grand bras nu de 3 mètres de long et 0 m. 50 d'épaisseur me prit par la culotte et me mena à travers les champs. Je ne faisais pas un mouvement, tellement j'avais peur de mettre le bras en colère.

« Tout à coup, je vis se dresser à côté de moi une colline. Je me trompais, ce n'était pas une colline, c'était le monstre en personne; ce que j'avais cru être un bras, c'était seulement un des doigts du géant. Cela me fit encore plus peur. Je pensais déjà à mes petits camarades, quand je les vis eux aussi prisonniers. Mais le monstre n'attendait pas. Il nous prit par le bout de ses doigts et les porta immédiatement à sa bouche. Ce fut là que je me réveillai. Je me trouvais à terre, le corps en nage. Mais j'étais bien content que ce fût un rêve. »

Moi, je le trouve rudement bien raconté, le rêve de Jean L. Et ce qui est bien surtout c'est qu'on voit que c'est un vrai rêve, un rêve qu'il a fait dans la réalité et qui a dû lui faire rudement peur...

Voici maintenant un autre rêve fait par Maurice S. qui m'avait déjà envoyé un roman très amusant, ou plutôt une pièce de théâtre qui s'appelait Rominus IV contre Nobobo Ier. *Le rêve de mon ami Maurice — il habite Paris — n'est pas du tout un vrai rêve. C'est un rêve inventé, et il n'est pas très respectueux pour ces messieurs-dames de l'histoire de France. Mais il m'a tout de même bien amusé et j'espère qu'il vous amusera aussi. Le voici :*

LE RÊVE EXTRAORDINAIRE DE FRANCIS (Conte)

Il est tard. Francis est dans la salle d'étude tout seul, le soir. Depuis deux heures, il revise son livre d'Histoire, car c'est demain le jour de l'examen. C'est long et difficile à apprendre, et Francis a la tête lourde de sommeil et chargée de noms. Enfin il a fini et ferme son livre. Maintenant c'est toute une affaire que de regagner sa chambre et se déshabiller; d'ailleurs, tout le monde dort déjà dans la maison. Il préfère dormir sur son petit bureau. Il ne tarde pas à entrer dans le pays des songes.

« Francis se trouva tout à coup dans une salle de château du Moyen Age. Comme il avançait, il entendit du bruit et se cacha derrière un gros rideau de velours. A peine s'était-il caché qu'un grand seigneur pénétra dans la salle. Francis eut vite fait de reconnaître en lui le bon roi Dagobert. Celui-ci semblait chercher quelque chose avec insistance et paraissait ennuyé.

LE ROI DAGOBERT. — Ah! Dieu, où est passée ma culotte? Depuis ce matin je la cherche. Faudra en acheter une autre. *(Silence.)* Holà! il me semble entendre du bruit. Chut. Ce doit être Vercingétorix. *(Il disparaît. Entrée de Vercingétorix.)*

VERCINGÉTORIX. — Ça y est, je suis en retard de mon époque!... Si ce sacré César ne m'avait pas retenu, je serais en avance, pour sûr... *(Brandissant une bouteille de rhum qu'il tenait cachée derrière lui.)* Mais aussi on s'en est hoc!... payé!... hoc! Ah! mais j'ai le hoc!... le hoc!... Zut! Je n'arrive pas à le dire. Je continue mon... hoc!... Ah! alors!... Je continue... On s'est payé une tranche... Hoc! de rigolade... C'est toujours ça... Hoc!...

(Il disparaît en chantonnant. Entrée de Louis XIV et Colbert bras dessus, bras dessous. Ils entrent en chantant à qui mieux mieux : Tout va très bien, madame la Marquise!)

LOUIS XIV. — Alors, vieux, nous voilà bien embarrassés, maintenant. On va-t-y au cinéma ou sur la *Normandie*?

COLBERT. — Nous irons où Votre Majesté voudra!

LOUIS XIV. — Tu m'embêtes avec ton « Votre Majesté ». Alors... Tiens, allons au cinéma... On joue, tu sais quoi?

COLBERT. — Non, Votre Majesté.

LOUIS XIV. — Moi non plus, mais partons toujours. *(Ils sortent en reprenant leur chanson...)*

« ...Francis resta encore quelques instants derrière son gros rideau, après quoi il sortit avec précaution. Il continua son inspection sur le château et était si absorbé qu'il n'entendit pas arriver un garde qui le saisit d'une main et se dirigea vers la fenêtre qui était bien à trente mètres de hauteur. Le garde grogna, puis ouvrit sa main et laissa tomber Francis plus pâle qu'un mort. La chute lui donna tellement le vertige... qu'il se réveilla. »

Voilà ces deux rêves. J'espère que cela vous plaira de les lire comme cela m'a plu à moi. Et j'espère aussi et surtout que cela va vous décider à m'envoyer par centaines, par milliers et par millions non seulement des rêves, mais aussi des récits, des romans, des contes, des histoires que je publierai ici, dans mes lettres. Et aussi des grands et beaux dessins que je pourrai reproduire.

Mais ces messieurs-dames de la Rédaction se chargent de vous faire une recommandation très importante : pour les récits et contes qu'on veut voir imprimer, il faut toujours n'écrire que sur un côté de la feuille. *Et pour les dessins il faut qu'ils soient faits à l'encre noire sur du papier blanc. Parce que c'est absolument impossible de reproduire un dessin s'il est fait à l'encre de couleur, ou au crayon, qu'il soit noir ou autrement, ou encore sur du papier qui ne soit pas blanc.*

Dépêchez-vous de m'envoyer vos contes et vos dessins. En attendant je vous serre la main à tous, mes chers petits camarades, et spécialement aux membres du Club.

JANOT,

président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

Jacques B., Genouilly (Saône-et-Loire), vient de devenir un bon vendeur de notre journal et il espère en développer la vente. Il nous a envoyé des anéjales très amusantes que nous publierons dans notre *coin du sourire*.

André C., fonde un club à *Rébecourt-Ormoy (Haute-Saône)*.

Maurice S., Paris (XIe), est l'auteur de la pièce de théâtre très amusante, *Rominus IV contre Nonobo Ier*, dont j'ai parlé dans un autre de mes courriers. Il est en train d'écrire un long roman. Je me réjouis de le lire quand il va me l'envoyer.

Georges V., Saint-Gaudens, a fondé un club dans cette belle ville de Haute-Garonne. Nous souhaitons au club une longue et heureuse vie.

André M., à Roanne (Loire), est en train de fonder un club dans sa ville.

Francis B., Le Chaffaut (Basses-Alpes), est un bon ami de notre journal et un fervent de nos livrets. Il a gagné à notre grand concours et il en est très content.

Résumé. — Trotte Menu, le petit Beauceron qui voyage en Polynésie en compagnie d'une troupe d'acteurs de cinéma au bord du navire Le Ballyhoo, *est tombé dans une île où les indigènes, en proie à une crise de folie collective mystique, le prennent pour Jésus.*

CHAPITRE III

JÉSUS, IL VA VOUS FAIRE CUIRE, LES GARS *(suite)*

Ils me montraient, du haut de la plate-forme, les débris de toutes sortes qui flottaient en masses confuses sur le lagon. La nuit tombait. Les brasiers projetaient les ombres fantastiques des hommes et des femmes qui se dépouillaient de leurs derniers ornements, de leurs moindres vêtements, pour les lancer dans les flammes. A chaque instant, celui qui paraissait diriger cette tumultueuse sarabande mettait ses mains en porte-voix et hurlait pour rappeler à tous ma puissance : *Jesus, he like cook 'em you fellows!*

Aussitôt après, pareil à un enfant gâté qui réclame la lune à ses parents, ce grand diable me sollicitait :

— Donne-nous vite de grands habits avec des poches comme ceux du talatala, comme les tiens. Nous voulons manger comme les blancs, vivre comme les blancs...

Je fis signe à Harry d'aller chercher nos provisions dans la pirogue amarrée aux pilotis, et je distribuai aux Papitalaïs qui nous entouraient les boîtes de corned beef et le riz. Ce geste les apaisa momentanément. Je tâchai de garder une contenance aussi digne que possible, tout en feignant de n'avoir pas compris ce qu'ils attendaient de moi.

Voilà qu'aujourd'hui des milliers d'hommes m'attribuent une puissance infinie, me considèrent comme le fils de Dieu et je ne puis leur donner que des boîtes de conserves! Quelle dérision! Alors qu'ils ont, eux, tout sacrifié, alors qu'ils se condamnent à la mort, dans la certitude que pourra s'accomplir dès ce jour le miracle escompté! Ce qu'ils veulent, ce sont tous ces biens matériels, prérogatives, croient-ils, des hommes blancs et de leur Dieu. Ils les attendent comme une chose due, comme le complément nécessaire des notions spirituelles que le missionnaire a tenté de leur inculquer depuis trois ans...

— Et M. Hide? demandai-je à Harry, entre deux bouchées de corned beef. Où est-il le missionnaire?

— Il n'est plus ici. C'est pour cela qu'ils l'attendaient, Jésus.

Une sueur froide me glaça le dos. Ils l'ont probablement mangé, pensai-je, pour hâter l'arrivée de Jésus. Pourvu que dans leur hâte de se voir transformés en blancs ils ne me mangent pas aussi!

Il faisait maintenant nuit noire. Toutes ces émotions s'ajoutant à la fatigue physique de notre randonnée en pirogue m'avaient brisé les membres. Je manifestai l'intention de me reposer dans la chapelle. Harry en fit part aux Papitalaïs. Ils parurent se concerter, puis après avoir entendu les explications de celui qui avait été probablement l'unique catéchumène du missionnaire, ils se retirèrent de bonne grâce et me laissèrent seul avec Harry dans « ma » maison. Les uns s'étendirent sur le plancher de la véranda, les autres grimpèrent bravement dans les arbres ou se jetèrent à l'eau pour gagner les îles sur lesquelles continuaient de flamber les bûchers.

Je pensai à mes compagnons du *Ballyhoo*. Que devenaient-ils? N'allaient-ils pas tenter quelque chose en voyant les flammes monter tout le long de la côte? N'était-ce pas ce danger qu'ils avaient voulu nous signaler au dernier moment, quand la sirène avait retenti? Ou bien, qui sait si, renonçant à tout espoir de nous ramener à bord, ils n'allaient pas lever l'ancre et retourner prévenir les autorités de Litabé? J'en arrivai à la conclusion suivante : il était certain que les Papitalaïs ne tarderaient pas à se rendre compte de leur erreur et se vengeraient sur moi de leur déception; au contraire, un doute subsistait au sujet du *Ballyhoo*, il pouvait encore être en vue du lagon au lever du soleil. La seule issue pour Harry et pour moi, c'était donc de fuir au plus vite.

Dans l'obscurité, j'essayai d'en parler à Harry. Mais il posa sa main sur ma bouche pour me faire taire. L'air humide et froid du lagon pénétrait dans la hutte par les interstices du plancher composé de grosses tiges de bambou posées l'une contre l'autre. Je devinai, à certains bruits, que Harry était en train de se livrer à un travail délicat pour préparer notre fuite. Je sentais de plus en plus vivement le courant d'air glacial sur ma tête et sur ma poitrine.

Harry me tira par la manche et me fit tâter le plancher. Un espace vide s'étendait maintenant entre les bambous qu'il avait repoussés de chaque côté.

— Attends! murmura-t-il.

Je supposai qu'il allait se laisser glisser par la fente; mais trouverait-il la pirogue à l'endroit où nous l'avions laissée? J'écoutai, le cœur battant, pour essayer de suivre mon compagnon dans sa tentative, pour deviner s'il allait parvenir à détacher la pirogue sans éveiller l'attention des Papitalaïs. Pendant plusieurs minutes je n'entendis aucun bruit qui pût me renseigner, à part les grondements lointains des animaux effrayés par les flammes ou les cris d'un homme endormi sur un arbre qui dégringolait soudain dans le lagon.

Les Papitalaïs étaient pourtant, d'ordinaire, de paisibles indigènes.

***

Enfin un clapotis presque imperceptible trahit la présence, au-dessous de la hutte, de la minuscule embarcation. Un léger sifflement. A mon tour je laissai pendre mes jambes par l'écartement des bambous. Je ne tardai pas à me retrouver sur les épaules de Harry et dans la pirogue. Par malheur les pagaies avaient disparu, brûlées peut-être par des Papitalaï trop zélés ou enlevées par mesure de précaution. A plat ventre au fond de l'embarcation, nous nous mîmes à avancer en nous servant de nos mains en guise de rames. Il nous fut possible de nous écarter ainsi d'une centaine de mètres de la hutte où nous avions été enfermés. Elle semblait être maintenant la seule restée intacte. Toutes les autres flambaient ou achevaient doucement de se consumer. Au loin le lagon paraissait fermé par une muraille de feu.

Pour reprendre haleine, nous arrêtâmes un moment la pirogue sous le couvert d'une petite île garnie de pandanus, qui avait jusqu'à présent été épargnée par l'incendie. Les Papitalaïs ne paraissaient pas s'être aperçus de notre départ, les uns étaient trop occupés à alimenter les brasiers en y ajoutant des branchages ou en y versant de l'huile, les autres dormaient profondément, abrutis par la fatigue nerveuse de la journée.

Harry parvint à atteindre quelques noix de coco qui s'entre-choquaient à la surface de l'eau et les glissa dans la pirogue, près de son paquet.

— Je vais essayer de te conduire à proximité des récifs où tu attendras le lever du jour, dit-il, puis je descendrai jusqu'à l'embouchure du fleuve avant que les Papitalaïs n'aient eu le temps d'envoyer des hommes à notre poursuite. De là je saurai bien gagner le pays des Matankors. Sans rames, impossible de faire avancer la pirogue en haute mer.

Quelques morceaux de bambou nous servirent à pousser la pirogue tant bien que mal. Nous n'avions qu'un point de repère : la ligne des feux; mais il suffisait de lui tourner le dos pour avoir la certitude que notre direction était celle des récifs.

Dans notre joie d'avoir pu nous évader de la hutte transformée en chapelle, nous n'avions pas scruté avec assez d'attention les ténèbres devant nous. La pirogue se trouva engagée dans un chenal qui était entièrement obstrué par une grande bâtisse effondrée. Il fallut revenir en arrière. La seule voie libre, dans la direction que nous voulions prendre, nous obligeait à longer un îlot où quelques arbres brûlaient autour de ce qui avait dû constituer autrefois une réserve de bois de construction. Dans cette zone toute illuminée par les flammes, nous risquions fort d'être aperçus par les indigènes chargés d'entretenir les feux.

J'eus alors l'idée de casser quelques grosses branches d'arbres bien feuillues. Nous en recouvrîmes la pirogue après avoir repris notre position allongée au fond de l'embarcation. Notre main seule, armée d'un morceau de bambou, dépassait le rebord. Ainsi, tandis que nous poussions avec une lenteur infinie notre esquif dans le passage éclairé, peut-être le prendrait-on de loin pour un arbre flottant à la dérive. Nous étions en plein dans le rayonnement des flammes. Il ne nous restait plus que dix mètres à parcourir ainsi, plus que huit, plus que cinq...

A ce moment un craquement formidable se fit entendre derrière nous. Un arbre, gros comme un chêne de nos contrées, dont le pied avait brûlé, venait de s'abattre dans l'eau, à l'endroit même où nous nous trouvions quelques secondes auparavant! Sous une pluie d'étincelles qui nous perçaient la peau, au milieu des sifflements des brandons qui s'éteignaient au contact de l'eau, de toutes nos forces nous accélérâmes la cadence pour ne pas être pris dans les remous. J'allais m'écrier : « Nous l'avons échappé belle! » quand un choc violent me précipita dans le lagon. Etourdi, à demi suffoqué, j'essayai de me cramponner à une masse vivante et hurlante qui se débattait près de moi.

***

C'était un énorme cochon noir. Surpris dans son sommeil par la chute de l'arbre enflammé, il avait, en bondissant dans l'eau, fait culbuter notre petite pirogue. Fou de douleur et de colère, il essayait d'échapper à l'étreinte d'Harry qui le retenait par une patte et par la queue.

— Tiens-le aussi, tiens-le bien! s'écria le jeune Matankor. Par les oreilles, par les oreilles... Sauve-toi! Grimpe!...

Et tandis que Harry plongeait au fond du lagon pour récupérer son coffret et tous ses « kawas », j'attrapai solidement mon cochon par les deux oreilles et me hissai contre son échine. En vain essaya-t-il

de me mordre pour se débarrasser de moi. Ce n'était plus le moment de lâcher prise. Il filait rageusement loin des flammes, vers la haute mer. La peur du feu et la douleur — il avait une cuisse à demi rôtie — semblaient avoir décuplé son énergie vitale. Jamais en pleine obscurité nous n'aurions pu faire avancer aussi vite la pirogue. De temps à autre il ruait, me donnait des coups de pieds ou cherchait à saisir mon poignet entre ses croes. Il m'arrivait aussi de heurter des arbres, des poutres et toutes sortes d'objets hétéroclites qui voguaient à la surface du lagon.

Peu à peu l'animal se résigna à être monté. Ce ne devait pas être la première fois. Il nageait avec régularité et ne faisait de brusque crochet que lorsque son œil percevait quelque reflet des incendies sur l'eau noire du lagon. Mais il me suffisait de tirer fortement tantôt sur une oreille, tantôt sur l'autre, pour rectifier la direction.

Enfin, au bout d'une heure environ, je finis par découvrir devant moi, dans le ciel, le rayon blanc d'un projecteur. Le *Ballyhoo* devait nous chercher.

⁂

Je repris courage pour m'abandonner aussitôt après à une crise de désespoir. Mes jambes, qui traînaient dans l'eau derrière celles du cochon, étaient toutes gelées. Impossible de les faire manœuvrer. Pour comble de malheur, je ressentis une sorte de crampe dans l'épaule droite. Comment pourrai-je nager quand l'animal sera épuisé? Comment me faire reconnaître du navire sans attirer l'attention des Papitalaïs, des M'bukés ou des Patousis?

Brusquement mon sauveteur cessa de nager et d'obéir à ma direction. Il venait de voir poindre le jour. Il sentait la proximité de la haute mer. Les flammes ne lui faisaient plus peur. Il les avait oubliées. Il décida de rester immobile, le groin seul affleurant l'eau. Je compris qu'il préférerait se laisser noyer plutôt que de continuer à me porter. Je dus lâcher prise et tentai de nager sur le dos. Le cochon resta encore immobile pendant quelques minutes pour voir probablement si je n'allais pas me raviser. Puis il retrouva quelques forces et se mit à nageoter dans la direction d'un banc de sable voisin.

De mon côté, j'ôtai mes vêtements alourdis par de grosses poches d'eau et ne gardai que ma chemise. Elle pourrait faciliter mon identification par mes compagnons du *Ballyhoo*. Péniblement j'entrepris de faire mouvoir mes bras et mes jambes ankylosés et commençai à nager à la brasse dans la direction des récifs dont je devinais au loin les crêtes couvertes d'écume. Fort heureusement pour moi, le jusant avait plutôt tendance à me conduire dans leur direction.

Le soleil venait à peine de se lever lorsque je me trouvai précipité contre les arêtes coupantes des coraux. Combien je regrettai alors d'avoir abandonné mes vêtements! En l'espace de quelques minutes je fus couvert d'écorchures et de coupures cuisantes. J'essayai de me protéger un peu avec ma chemise, mais elle ne tarda pas à s'en aller en lambeaux.

Pendant combien de temps restai-je ainsi, accroché aux coraux, à demi submergé par le flot? Je l'ignore. Je ne parvenais plus à rassembler en moi assez de volonté pour sortir de cette prostration. Peu m'importait désormais d'être rejoint par les Papitalaïs ou par les marins du *Ballyhoo*. L'essentiel, pour moi, c'était de ne plus avoir à faire le moindre mouvement.

Et pourtant un moment vint où je me trouvai debout, je ne sais comment, en équilibre sur les lames coupantes des coraux. Il me suffit de quelques secondes pour inspecter l'horizon et découvrir bien au Nord, à plusieurs kilomètres, une tache pâle qui apparaissait et disparaissait dans le creux des vagues. J'agitai un lambeau de chemise puis retombai, découragé. Comment pourraient-ils me voir, eux, les compagnons du *Ballyhoo*, de si loin?

La mer, après avoir été étale, commençait à assaillir les récifs. J'étais sans cesse aveuglé par les embruns. Mes blessures saignaient. J'avais l'impression que toutes mes chairs s'effilochaient, abandonnaient mes os. Je voulus cependant tenter encore une fois de signaler ma présence en me levant. A grand'peine j'avais réussi à me mettre sur les genoux quand j'entendis très distinctement le bruit d'un moteur.

Hawthorne! « Doc »! Tripode! Ils étaient là, debout, à l'avant du canot automobile, les jumelles à la main. Ils arrivaient à ma droite en longeant les récifs, après avoir patrouillé jusqu'à l'estuaire du fleuve. Une bouée, attachée à un long filin, fut lancée dans ma direction. La marée montante alla la pousser à une dizaine de mètres de l'endroit où j'étais, contre le mur de corail où elle resta accrochée. Impossible de la dégager du canot, malgré tous les efforts, de Bunting.

Je ne me sentais même plus la force de répondre à leurs saluts et pourtant il me fallut ramper dans les anfractuosités des récifs pendant longtemps encore avant d'atteindre la bouée, la décrocher et m'y cramponner. Hurrah! Hurrah! criaient les hommes du canot en halant la corde.

Tandis qu'on me frictionnait dans une couverture, « Doc » me faisait boire du rhum. Hawthorne m'interrogeait et Tripod tournait la manivelle de sa caméra. Mais que répondre, comment traduire avec des mots tout ce que j'avais éprouvé depuis la veille?

J'eus soudain une violente crise de larmes et c'est seulement au moment où nous allions aborder le *Ballyhoo*, qu'entre deux hoquets je pus dire :

— Ils m'avaient pris pour Jésus-Christ... Un cochon noir m'a sauvé.

— Alors « Doc », incorrigible, s'écria en français :

— C'était un porc-salut, Buddy.

Mais la plaisanterie ne me fit pas sourire, car je n'avais pas compris.

(A suivre.)

Variétés

PROBLÈME

45 est décidément un nombre bien curieux, nous avons déjà eu à résoudre un problème où il jouait un grand rôle et en voici un qui a l'air assez compliqué mais qui est, en réalité, assez simple. Il s'agit de savoir quels sont les quatre nombres dont le total est 45 et qui sont tels que le premier plus 2 est égal au second moins 2, au troisième que multiplie 2 et au quatrième que divise 2. Quels sont ces quatre nombres?

CHARADES

envoyées par Jean Pellier (Nîmes)

Mon un se fait en marchant.
On couche dans mon deux.
Mon trois se trouve dans l'âtre.
Mon tout est un bois précieux.

Mon un est un métal précieux.
Mon deux est une place au théâtre.
De mon trois les Chinois se nourrissent.
Mon tout est le mécanisme des montres.

Envoyées par Camille J..., à Paris (11e)

Mon premier contient le grain de blé.
De mon second les couturières ne peuvent se passer.
Mon troisième est une note de la gamme.
Mon tout sévit dans une région sur un grand nombre de gens à la fois.

Mon premier est le roi de la basse-cour.
Mon second est une note de la gamme.
Mon troisième est une partie du visage.
Mon quatrième, un article défini.
Et mon tout est un très petit insecte.

RÉBUS

Les objets figurés sur ce dessin ont tous le même nom. Quel est ce nom?

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

COUVERTURE DE LIVRE BRODÉE

Coupez d'abord un morceau de lainage jaune, aux dimensions du livre que vous voulez recouvrir en même temps qu'une doublure de toile marron. Vous coudrez la doublure sur la couverture avec une aiguillée de fil d'une couleur fraîche et gaie que je vous laisse le soin de choisir selon le point qui est indiqué au n° 3.

Vous recopierez ensuite, sur la pièce d'étoffe qui sert de couverture, le dessin reproduit ci-contre. Vous trouverez aux nos 4, 5 et 6 des détails du dessin ainsi que des indications de broderie qui pourront vous être extrêmement utiles. Cet ouvrage s'adresse à celles de nos jeunes amies qui ont déjà certaines notions de broderie. Elles pourront l'exécuter dans le détail en employant les points qu'elles connaissent déjà : point de tige, point de croix, point de feston, point de plumetis, etc..., et en distribuant également les coloris selon votre goût personnel, ce qui vous rendra le travail plus intéressant.

Les Conseils de tante Camille

Comment enlever les taches de vin sur la nappe blanche. — *Il n'y a rien d'aussi vilain qu'une tache de vin rouge sur une nappe blanche; mais il ne suffit malheureusement pas de passer de l'eau sur cette tache pour qu'elle disparaisse, et c'est vraiment dommage de mettre une nappe à la lessive pour une seule petite tache. Voici comment il faut faire : il faut, le plus tôt possible, imbiber la tache de lait bouillant, laisser sécher, puis passer à l'eau. La plupart du temps, la tache aura complètement disparu. On peut agir de même pour enlever les taches d'encre et les taches de fruit.*

La Cuisine de Toutoune : la salade de moules. — *Voici une salade qui n'est pas difficile à faire et qui vous attirera certainement les félicitations des convives. Vous faites bouillir des pommes de terre, vous les épluchez, vous les coupez en rondelles, puis vous assaisonnez avec de l'huile, du vinaigre, du sel et du poivre. Puis vous prenez des moules que vous faites tout simplement cuire dans leur eau. Quand elles sont bien ouvertes et bien cuites, vous les retirez de leurs coquilles, vous les laissez refroidir et vous les ajoutez à votre salade de pommes de terre. Il faut qu'il y ait environ un tiers de moules et deux tiers de pommes de terre. Quand les moules ne sont pas de saison vous pouvez les remplacer par des filets de harengs ou d'anchois coupés en morceaux, mais c'est moins original.*

BRICOLONS : Le Magot

Prenez une feuille de carton fort : reportez-y deux fois la tête de magot ci-contre. Coloriez-la de teintes vives, découpez-en soigneusement les contours et collez vos deux têtes l'une contre l'autre, le magot sera aussi joli vu de dos que de face. Fixez alors cette tête sur un petit cube de bois blanc, au moyen d'un clou à deux pointes. Sur deux côtés de ce cube, enfoncez deux autres clous à deux pointes, que vous recouperez, comme l'indique notre dessin. Enfoncez, sur un troisième côté du cube, un fil de fer pourvu à son extrémité d'un contrepoids : l'appareil pourra se tenir en équilibre au bord d'une table. Une légère poussée au contrepoids et notre magot remuera inlassablement la tête, comme il sied à un honnête magot.

— Pourquoi arrives-tu en retard? demanda le maître d'école à l'élève. Mon père avait besoin de moi, monsieur. — Il n'aurait pas pu employer quelqu'un d'autre que toi? — Oh non, monsieur. — Donne-m'en les raisons, car je me méfie. — Eh bien, il avait besoin de moi pour me donner la fessée. »

○

Un fermier téléphone à son marchand d'avoine : « Allô, allô, la maison Duson? — Oui... — Bon, envoyez-moi 100 kilos d'avoine rapidement. » Au bout du fil, on note la commande et on demande : « Pour qui, s'il vous plaît? » Et le brave fermier se méprenant : « Allons, allons, ne plaisantons pas, c'est pour mon cheval! »

○

Jeudi dernier, bien qu'il fît un beau soleil, Lulu, 10 ans, ne voulut pas sortir. « Tu as tort de ne pas venir avec moi, lui dit sa mère. — Que veux-tu, petite mère, il faut que je reste pour aider papa à faire mon problème de math. »

○

Par une chaleur écrasante, deux amis cheminent sur une route privée d'ombre. L'un d'eux porte, on ne sait pourquoi, une lourde fourrure qui le gêne fort. « Peux-tu me prêter 100 francs, demande-t-il à son compagnon de route. — Assurément, mais à condition que tu me donnes un gage. — Entendu, tiens, prête-les moi sur ma fourrure. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le premier empoche l'argent, le second se charge de la fourrure. Quelques heures après ils arrivent à la ville, et à peine y ont-ils fait quelques pas, dans une rue fraîche, que le premier dit : « Réflexion faite, je n'ai plus besoin de ton argent, rends-moi ma fourrure. »

LES AVENTURES DE TOTO ET DE TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE APRES MAINTES AVENTURES EN FRANCE, EN ALLEMAGNE ET EN ESPAGNE SONT POURSUIVIS AUX ILES BALÉARES PAR LES REBELLES ESPAGNOLS. ÉCHAPPÉS A L'AIDE D'UN MYSTHÉRIEUX AVION QUI FAIT ESCALE EN PLEINE BROUSSE AFRICAINE, LES DEUX ENFANTS FUIENT UNE FOIS DE PLUS. MAIS TOUTOUNE SOUS LES YEUX ÉPOUVANTÉS DE SON FRERE EST SAISI PAR UN GORILLE QUI L'EMMÈNE EVANOUIE DANS LA FORET TROPICALE.

Le trèfle noir

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancry, quatorze ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont en lutte contre la mystérieuse association du Trèfle noir. Louise Lacombe, sœur de Raymond Lacombe, assassiné par les bandits, et qui est fiancée avec Jambe-de-Bœuf, aide les amis dans leur entreprise. Elle vient d'être arrêtée par l'inspecteur Blondeau.

Chapitre XLII
Atout trèfle

— Voyez-vous, dit l'inspecteur Blondeau en appuyant familièrement son coude sur la table, je n'ai été officiellement chargé que d'enquêter sur l'assassinat de votre frère et non sur d'autres crimes, mais une chose m'a frappé : en quelques jours, dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de Meudon, des crimes divers ont été commis. C'est, un samedi soir, une bombe qui est lancée au bal des *Joyeux Vignerons*, et votre frère qui, aussitôt après, est assassiné. C'est, le même soir, Jambe-de-Bœuf, votre fiancé qui disparaît, enlevé sans doute...

Louise eut un mouvement de surprise.

— Oui, expliqua l'inspecteur, si j'exécute les ordres du juge et ceux du commissaire Cortier, je ne suis pas obligé d'avoir les mêmes opinions qu'eux sur la façon dont les événements se sont déroulés... La nuit où meurt votre frère et où est enlevé Jambe-de-Bœuf, l'inventeur Clément Lothaire disparaît lui aussi, ainsi que son neveu, Pierrot Lancry...

Louise esquissa un geste de protestation.

— Ne niez pas, j'ai fait mon enquête... Et cette enquête m'a aussi appris qu'un trèfle noir taché de sang avait été retrouvé auprès du cadavre de votre frère, comme dans la villa de Clément Lothaire après sa disparition. Et ce trèfle mystérieux a aussi été retrouvé trois jours après dans l'appartement d'Évangelina Bibliovna, après son assassinat. Et ce trèfle encore, je l'ai retrouvé villa Nitchevo, sous la forme d'un nœud compliqué qui terminait le lacet qui avait étranglé la cartomancienne Katiarouska et son compagnon le Marseillais... Et chaque fois qu'ont été commis ces crimes, s'est fait entendre dans la nuit cette rengaine : *On fait une petite bulette...* Rengaine qui est, sans aucun doute, le cri de ralliement de la bande.

Louise restait toujours silencieuse...

— Ce trèfle, partout retrouvé dans cette chaîne de crimes, ce n'est pas la première fois que je l'aperçois au cours de ma carrière. Je l'ai trouvé déjà, par exemple, sur le corps d'un noyé repêché en vue des usines Morel... C'était le cadavre d'un contremaître russe que je soupçonnais d'avoir été mêlé à une grave affaire d'espionnage autour du centre aérodynamique de Chalais-Meudon, et les renseignements qu'il était à la veille de me fournir allaient me permettre de percer à jour les agissements d'une bande internationale... On a conclu au suicide; malgré moi, je reste persuadé qu'il y a eu crime. Mais je crois qu'on désirait étouffer l'affaire...

L'inspecteur but une gorgée d'apéritif, vidant le verre de Louise...

— Le trèfle m'a paru être aussi la signature de deux autres crimes, et en particulier, d'un étrange assassinat commis dans une villa de banlieue, il y a quelques mois à peine... Là aussi, on m'a ordonné très vite d'arrêter l'affaire dont le dossier a été très vite classé... J'ai eu, là aussi, l'impression de me heurter à un mur... Que savez-donc donc du *Trèfle Noir*, mademoiselle Lacombe?... Vous pouvez m'aider, aider à percer ce mur mystérieux qui empêche la justice de suivre son cours...

Louise ne répondit pas... L'inspecteur reprit :

— Vous connaissez peut-être Vernon. C'est la première ville normande sur le chemin de Rouen et un charmant endroit. J'y suis retourné hier avec plaisir... J'avais à consulter au greffe le dossier de l'affaire Pierrot Lancry, cette affaire à la suite duquel votre jeune ami fut condamné à vivre jusqu'à sa majorité dans la bagne d'enfants de Penthièvre... Ce dossier m'a appris bien des choses. Pierrot est le neveu du célèbre inventeur Clément Lothaire, et celui-ci se trouvait alors chez le multimilliardaire Van der Gold, n'est-ce pas (1)?

— Je ne connaissais pas Pierrot l'année dernière, répondit sèchement Louise. J'ignore tout de sa vie à cette époque.

— A votre aise, ne me répondez pas, je répondrai pour vous... C'est sur la plainte de Van der Gold que le jeune Lancry a été condamné. Et c'est grâce à Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf que le jeune prévenu a pu s'évader du pénitencier de Penthièvre... Je sais les bruits qui ont couru à l'époque, dans certains milieux extrêmement bien renseignés, Lothaire aurait inventé un moyen de remplacer l'essence par de l'eau dans les moteurs d'automobile, Van der Gold, roi du pétrole, voyant sa fortune menacée aurait fait enlever l'inventeur, l'aurait rendu fou par des tortures, l'empêchant ainsi de jamais révéler le secret qui aurait ruiné toutes les entreprises de pétrole... La haine dont Van der Gold a poursuivi Pierrot n'est peut-être pas sans liaison avec l'invention géniale de son oncle Clément Lothaire... Ne le pensez-vous pas?

Cette fois-ci encore, Louise resta silencieuse.

— Et pensez-vous que cette haine ait pu désarmer?... Que le roi du pétrole ait pu laisser en paix, dans un coin de banlieue un vieillard, deux hommes et un enfant qui détenaient un secret capable de ruiner les plus puissantes fortunes du monde? Des milliers d'hommes ont péri dans la guerre invisible du pétrole... Vous et vos amis êtes, sans doute, des victimes de ces combats souterrains.

— Mais, objecta soudain Louise sortie de son mutisme, mon frère Raymond n'a jamais eu, au cours de sa vie, aucun rapport avec Van der Gold, ni avec le pétrole.

L'inspecteur Blondeau sembla changer de conversation.

— Il y a quelques années, les compagnies de chemins de fer, pour défendre leurs intérêts en justice s'adressaient

(Suite en première colonne page 4.)

(1) Voir le *Mystère du Serpent à plumes*. Un fort volume illustré par Zamor. E. S. I. 7 fr. 50.

— Que savez-vous donc du Trèfle noir, mademoiselle Lacombe?...

LES GANGSTERS DE L'AIR.

LE MÉCANICIEN LA-GOUPILLE ET IRÈNE ARNO, FILLE DU CHEF DES GANGSTERS DE L'AIR, ONT RESOLU DE DÉLIVRER L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, PRISONNIER DES BANDITS, DANS UNE ILE MYSTERIEUSE!!!

LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

chacune séparément à des avocats différents, elles avaient chacune leur service de contentieux. Aujourd'hui, toutes les compagnies de chemins de fer ont un contentieux commun qui règle la totalité des affaires en cours pour toutes les compagnies. L'économie est grande, le personnel moins considérable, le rendement est plus efficace... Il en est de même pour une certaine catégorie de banditisme...

L'inspecteur regardait autour de lui, par les interstices du feuillage... Les tonnelles voisines étaient vides. Personne n'était dans le jardin. Tout était calme sous le soleil éclatant de ce début d'après-midi. Il poursuivit :

— Dans la période héroïque de la guerre pour le pétrole, les grands pétroliers, en lutte contre leurs concurrents avaient chacun leurs bandes d'hommes de main qui attaquaient les trains des compagnies rivales, mettaient le feu aux puits concurrents, supprimaient les personnalités gênantes, suscitaient des révolutions fictives au Mexique ou dans quelque État du sud Amérique... Il y a peu de temps encore, M. Van der Gold, qui est un vieillard très attaché aux vieilles traditions du passé, avait sa propre bande, commandée par un nommé Premior. Cette bande, vos amis l'ont connue... Mais ceci est le passé...

L'inspecteur désignait les usines Morel, en face du *Restaurant de la Grotte*, et leurs hautes murailles d'un blanc éclatant qui se reflétaient dans la Seine.

— On n'est plus aujourd'hui seulement banquier, ou fabricant d'automobiles, ou maître de forges, ou pétrolier. On est tout cela à la fois. Morel, par exemple, lui, qui doit une part importante de sa fortune aux inventions de Clément Lothaire, n'est pas seulement président de la société anonyme française des automobiles de Billancourt, la *Salub*, il est aussi, en compagnie d'un agent de Van der Gold (qui contrôle l'affaire), membre de la Société de Raffinerie de pétrole de Port-Morel qui fut, l'an dernier, le théâtre d'une si terrible catastrophe. Morel est aussi avec Boissier, agent lui aussi de Van der Gold, membre du conseil de la Banque industrielle d'escompte de Rouen et de Batavia, il est aussi, toujours avec Boissier, l'un des principaux actionnaires de la Société des hauts fourneaux de Moyenville-Briey, société qui fournit la grande majorité de la fonte et de l'acier qu'emploient ses usines de Billancourt. Aussi, dites-moi, dans de telles conditions, devant un tel enchevêtrement d'intérêts, était-il bien utile que des bandes isolées, rivales mêmes, continuent de régler, chacune pour leur compte, les affaires des maîtres souverains du pétrole, de l'acier, de l'auto, de certaines banques? Dites-le moi.

L'inspecteur ricana et haussa les épaules.

— Non, n'est-ce pas. Il valait mieux fondre toutes les bandes en une seule, qui servirait aveuglément les intérêts des Van der Gold, des Morel et des autres grands messieurs. C'est ce que ces messieurs appellent *rationaliser* leurs services.

Chapître XLIII. — Les Maîtres du Trèfle

L'inspecteur Blondeau avait sorti de sa poche une pipe de merisier et une blague à tabac de caoutchouc rouge. Il bourra minutieusement et silencieusement sa pipe, l'alluma, tira quelques bouffées bleues qui jouèrent dans un rayon de soleil, puis il reprit :

— Oui, toutes les enquêtes que j'ai menées depuis quelques mois me conduisent à la même certitude : quelques-uns de ces hommes qu'on appelle parfois les *maîtres de la France*, et dont la puissance, dans tous les domaines est immense, se sont groupés dans un consortium qui subventionne et dirige plusieurs organisations, dont la bande secrète du *Trèfle noir*. Quels sont les maîtres secrets du *Trèfle*, je ne saurais au juste les énumérer. Il y a, en tout cas parmi eux, Van der Gold, Morel, Bachman, des produits chimiques; Boissier, de l'électricité, et Bandelle, des mines de fer... D'autres hommes tout-puissants collaborent, sans doute, à la direction du *Trèfle*... Je retrouve dans la bande des hommes qui sont les créatures avérées de ces maîtres-là. J'y ai rencontré des Russes blancs, agents de Van der Gold, dans les affaires de pétrole et des créatures de Morel, dans ses usines de l'Ile Morin. J'ai rencontré des Marseillais et des Corses, bandes aux intérêts parfois rivaux, mais qui, l'une et l'autre, sont chargées d'écouler à Montmartre et dans la France entière, les stupéfiants que leur fournit le trust de produits chimiques que contrôle Bachmann. J'ai trouvé aussi des Allemands, agents de Hitler qui doit, paraît-il, une part importante de sa prodigieuse ascension à l'argent que Van der Gold lui prodigua sans compter...

L'inspecteur Blondeau resta un instant rêveur, suivant des yeux un magnifique rond de fumée qui venait de sortir de ses lèvres...

— Voyez-vous, mademoiselle Louise, ce qui se passe cette année dans notre pays n'est pas une innovation. Durant quinze ans, après la guerre, une bande secrète d'assassins mystérieux multipliait en Allemagne les crimes politiques et jouissait d'une impunité quasi complète... Un président du conseil était enlevé en auto, assassiné. La Sprée rejetait un matin sur ses rives, les cadavres défigurés de députés au Reichstag. Les sentences de mort étaient prononcées par des tribunaux illégaux et secrets qui siégeaient dans quelque bourg en ruines de la Forêt-Noire, mais les juges en cagoule ne faisaient qu'exécuter fidèlement les ordres qui leur avaient été dictés par un industriel installé dans les vastes et clairs bureaux d'une usine de produits chimiques ou d'une aciérie. Telle était l'organisation de combats, l'organisation secrète, celle qui réglait les affaires pour lesquelles il fallait que coulent le sang et le poison... A côté des bandes secrètes, d'autres organisations, intimement liées avec la bande secrète et menées en secret par les mêmes maîtres, essayaient d'attirer à elles les Allemands par millions, grâce à une phraséologie creuse... Ce complot a réussi... Les nazis sont les maîtres de l'Allemagne et leur police, la sinistre Gestapo a été formée par les bandits des organisations secrètes... C'est un même complot qui se réédite aujourd'hui en France... Les maîtres du *Trèfle* poussent chaque jour de nouveaux pions sur l'échiquier. Hier, c'était un membre de la bande des Trèfles qui jetait une bombe dans le bal des *Joyeux Vignerons* pour anéantir d'un seul coup, en même temps que des femmes et des enfants innocents, quelques-uns des ennemis des *maîtres*; demain, ce sera sans doute une réunion théâtrale, ou l'on verra dans un parc de banlieue, parler à des milliers d'hommes venus de Paris en automobile, le colonel monté sur une charrette de paysan, entouré de drapeaux à tête de mort qu'illumineront fantastiquement la lueur de milliers de torches... Ceci est le spectacle monté sur la scène... Dans l'ombre des coulisses, le *Trèfle noir* et d'autres bandes aussi sinistres multiplient les assassinats, les cambriolages, les vols à main armée, les machinations effroyables...

Louise écoutait maintenant l'inspecteur Blondeau avec une attention passionnée. Comme il s'était tu quelques instants, elle prit la première la parole...

— Ainsi, si mon frère est mort, c'est que la bande voulait supprimer quelques personnes gênantes pour les *maîtres du Trèfle*, et qui se trouvaient ce soir-là au bal des *Joyeux Vignerons*.

— On voulait je crois, dit l'inspecteur, réaliser un coup double, triple peut-être. Si la bombe avait explosé au milieu du bal, elle aurait frappé Jambe-de-Bœuf, Fil-de-Fer, Pierrot Lancry, que le roi du pétrole soupçonnait de détenir une invention merveilleuse qui menaçait de lui enlever son royaume... Mais ce n'est pas tout. Au bal de la Jeunesse qui se donnait ce soir-là aux *Joyeux Vignerons*, se trouvaient aussi des hommes qui veulent unir les ouvriers de Morel afin d'obtenir de meilleurs salaires, de plus grands repos, des vacances... Il y avait là aussi plusieurs personnes qui ont les plus grandes chances d'être élues au début du mois prochain aux conseils municipaux des villes de banlieue où Morel a ses usines, où habitent ses ouvriers. En éclatant, la bombe devait frapper quasi à coup sûr parmi ceux que Van der Gold et Morel considèrent comme leurs pires ennemis... Voici à quelles machinations votre frère a succombé... Voilà pourquoi le *Champenois* a lancé cette bombe que le sang-froid de votre fiancé a heureusement rendue inoffensive.

— Êtes-vous certain que c'est le *Champenois* qui lança cette bombe?...

— Certain, mademoiselle Louise. J'en ai la preuve indiscutable. Cette bombe était chargée avec un explosif particulièrement puissant : la *bochemaite*, explosif dont la formule est considérée comme un secret de la défense nationale et qui n'existe qu'en très petite quantité dans les laboratoires extrêmement bien gardés du trust chimique et du ministère de la Guerre... Le *Champenois* n'a pu se procurer de la *bochemaite* que, sans aucun doute, grâce à la protection de Bachman lui-même, président du trust chimique... Et bien, en enquêtant avant-hier à la villa Destin, j'ai retrouvé dans un coin du grenier une poussière vert émeraude, formée de minuscules cristaux en étoile à huit branches, et cette poussière verte était — je l'ai appris ce matin par un de mes amis du laboratoire de la préfecture — quelques grains de *bochemaite* qui avaient dû s'échapper de la bombe, la nuit où elle fut reposée là, avant d'être jetée au bal des *Joyeux Vignerons*... *(A suivre)*

Le corail, dont on fait des colliers et des bijoux de toutes sortes, était déjà très apprécié dans la plus haute antiquité. Les Anciens lui accordaient même certain pouvoir magique. C'est pour cela que les Mahométans enterraient leurs morts après les avoir ornés de colliers de corail. Les Asiatiques en mettaient partout : dans leurs maisons, sur leurs vêtements, en incrustaient dans leurs armes... On attribuait au corail le pouvoir de préserver de la foudre et du mal.

o

Le pont le plus long du monde est celui de Léon, jeté sur un bras de la mer de Chine. Sa longueur est de 8 km. 447 mètres, et il s'élève au-dessus de l'eau à 22 mètres.

o

Le café que vous appréciez tant le matin au petit déjeuner, lorsque votre maman y a ajouté du lait bien onctueux, ne se consomme que depuis le XVIIIe siècle. Il fut, au début, le privilège des gens riches, mais aujourd'hui il se consomme partout dans le monde. Les principaux pays producteurs de café sont le Brésil, la Colombie, le Vénézuela, Costa-Rica, Cuba et le Nicaragua. Comme vous le voyez, ce sont tous des pays d'Amérique du Sud ou d'Amérique centrale.

o

Il y a quelques années, un fabricant belge ayant remarqué la sensibilité des rats pour la musique, construisit une souricière musicale. A la place du morceau de fromage ou de lard qu'on met comme appât dans le piège, il dissimula, dans un double fond, une petite boîte à musique qui marchait automatiquement. Des rats furent attirés par la musique, et furent ainsi faits prisonniers.

o

Dans l'église du Sacré-Cœur, à Paris, il y a une cloche qui pèse 8.000 kilos! Elle sonne très rarement, et est mue par un appareil électrique. Sans cet appareil, il faudrait au moins 5 hommes pour ébranler la cloche.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Alors qu'il était en exil à Guernesey (1864), Victor Hugo envoya à G. de Ponton d'Amécourt, un inventeur qui travaillait le problème de l'hélicoptère, une lettre dans laquelle il parlait de l'aviation.

Victor Hugo croyait à l'avenir du plus lourd que l'air et condamnait, en partie, le ballon libre, alors seul moyen de navigation aérienne. Il voyait également l'avenir, et dans des phrases où les comparaisons contemporaines et les évocations du passé se mêlent, il rêvait à l'unité des peuples et à la liberté.

De cette lettre, publiée dans « Les Oiseaux artificiels » de François Pevrey, nous extrayons les passages suivants, très caractéristiques du grand poète :

« A l'instant même s'efface sur la carte le bariolage des peuples dépecés et déchiquetés en haillons, qu'on nomme empires et royaumes », écrivait-il en parlant de l'avènement du plus lourd que l'air.

« La mappemonde devient bleue comme la mer, comme le ciel. Vous avez l'unité. Unité c'est harmonie; unité c'est liberté. »

« Que serait-ce donc que cette chose, la navigation aérienne?

« Je vais vous le dire d'un mot : ce serait le dénouement.

« Depuis six mille ans, en effet, l'homme est noué. La vieille coupure violente du nœud gordien, c'est-à-dire la civilisation par la guerre, a été jusqu'ici l'expédient. Expédient bête et misérable. »

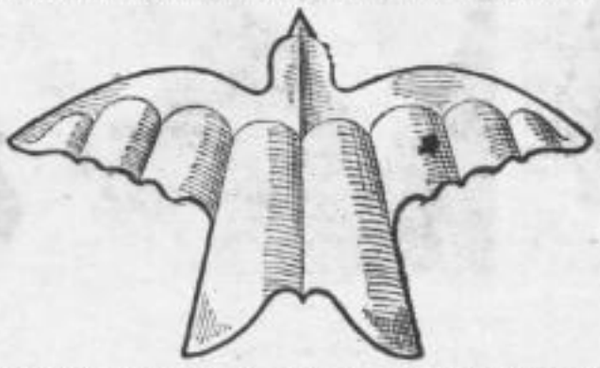
Victor Hugo, en effet, croyait à la faillite du ballon libre, jouet du caprice des vents. Le véritable affranchissement de l'homme devait être le navire aérien dirigeable à volonté, plus lourd que l'air pour pouvoir prendre l'avantage sur les éléments. A l'époque, seul l'hélicoptère donnait quelques résultats. C'est pourquoi il n'est question, dans sa lettre, que de cet appareil.

Nous verrons, dans une autre causerie, quelques extraits de la suite de cette lettre, dans laquelle le poète développe ses idées d'unification des peuples, et de conquête pacifique. LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

LES PLANEURS DE PLINE

1855. — *Joseph Pline, inventeur d'un appareil moitié ballon moitié planeur, ne pouvant trouver l'appui nécessaire à la construction de son grand modèle, étudia l'aviation d'une manière*



moins compliquée. Il exécuta une série de petits planeurs en papier et fut ainsi l'ancêtre de vous tous qui découpez les feuilles de vos cahiers de classe pour les transformer en flèches ou en avions!...

Les planeurs de Pline imitaient les formes des oiseaux : pigeons, aigles, etc...; et des papillons. Simplement découpés dans du papier, pliés au centre pour donner un peu de stabilité transversale, ces planeurs plongeaient vers le sol, se relevaient, tournaient et se posaient doucement. Certains, comme le montre la figure, étaient travaillés de façon à assurer une plus grande rigidité au papier. Ils présentaient une suite d'ondulations et les extrémités des ailes étaient relevées.

Pline, encouragé par ses essais, poursuivit ses études et réalisa, en 1858, un modèle réduit d'hélicoptère, muni de doubles hélices entraînées par un ressort d'horlogerie. Peu de documents subsistent de ces essais.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MAITRE-COUPLE. — C'est le plus grand des couples du fuselage, là où le fuselage est le plus gros. Cette section détermine, comme nous l'avons dit précédemment, la catégorie dans laquelle sont classés les types de modèles réduits. On nomme également maître couple le plus grand diamètre d'un moteur en étoile ou les plus grandes dimensions en largeur et en hauteur, d'un moteur à cylindres en V ou en ligne.

TRAIN D'ATTERRISSAGE. — Partie de l'avion qui sert au départ et à l'arrivée sur le sol. Le train d'atterrissage est généralement constitué par des jambes élastiques ou articulées et muni de roues. Dans certains cas (neige ou glace) le train est muni de skis.

ATTENTION ! ATTENTION ! ATTENTION !

Dans notre prochain numéro le plan complet du **MC1**

Le premier de nos avions qui volent

Pas tous les pieds à la fois

Seuls les mille-pattes peuvent-ils jouer au football?

C'est cette question que se posent probablement beaucoup de novices lorsqu'ils lisent consciencieusement le règlement de ce jeu tel qu'il est fixé par une très respectable fédération. En effet, on décrit très exactement comment doivent être disposés les avants, etc., puis on passe aux règles qui doivent présider à la mise en jeu du ballon et c'est alors que l'on lit les phrases suivantes (ou à peu près car je n'ai pas le règlement sous les yeux) : les deux premiers pieds seulement peuvent toucher le ballon, les autres ne doivent se lever que... etc., etc. Essayez, si vous voulez, de lever d'abord les deux premiers pieds, en vous tenant en équilibre sur les autres et vous me direz comment vous vous trouvez...

Un record d'avion au cinéma

On ne peut pas dire qu'un record de vitesse d'avion fournisse un spectacle très passionnant pour le public, car la plupart du temps l'avion est trop haut ou trop loin pour qu'on puisse l'apercevoir. Aussi un photographe de cinéma, peu intéressé sans doute par ce qui se passait là-haut dans le ciel, commit-il un jour une erreur bien amusante. On l'avait envoyé filmer la tentative que faisait le fameux pilote Delmotte pour battre le record de vitesse. Il photographia le départ, puis vit un avion passer au-dessus du terrain, vite il le photographie; enfin au bout d'un certain temps il voit atterrir un avion qu'il s'empresse de filmer. La seule erreur, c'est qu'il s'agissait là de trois avions différents. Le public se demande sans doute encore comment un aviateur parvint à changer deux fois d'avion en plein vol...

Hitler lutteur

Hitler, dites-vous, nous savions qu'il était plutôt batailleur, mais nous ne savions pas qu'il se mêlait lui-même aux luttes. Rassurez-vous, ce n'est pas le même. Celui-ci est un champion de lutte, il se nomme Rudolph, et non pas Adolf, et pèse quelque chose comme 105 kilos. Mais imaginez un peu l'étonnement des Marsellais, qui pourtant ont l'habitude de ne s'étonner de rien, en voyant annoncé sur leurs murs un sensationnel combat entre Hitler et le ras Manango, seigneur de la guerre d'Abyssinie...

Un jour qu'un jeune Indien du nom de Pedro avait pénétré dans la forêt, plus loin que d'habitude, à la recherche des bananes sucrées, alors qu'il marchait très joyeux, il s'arrêta tout d'un coup, surpris comme d'entendre un bruit de voix; il crut au début que c'était le murmure du vent dans la ramure verte. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'aperçut qu'un grand cèdre élancé conversait avec un chêne, et lui disait :

— Mon ami, moi qui, à cause de ma taille, réussis à voir bien plus loin que toi, j'ai observé hier un spectacle très douloureux.

— Conte-moi, mon bon cèdre, répondit le chêne, inquiet et curieux, ce que tu as vu et qui t'a tant préoccupé!

— Tu dois savoir, que pour se cacher du soleil, j'ai vu un groupe de paysans rendus et accablés par la tâche du jour, qui se reposaient au bord du chemin, sans dire un mot, et les yeux fixés au loin, bien loin, comme espérant l'heure où ils deviendraient libres...

Le chêne secoua ses branches indignées et dit:

— Mais est-il possible que personne ne souffre du malheur où sont nos pauvres Indiens?

— Nous devrions faire quelque chose, s'écria un arbre à cacao, de sa belle et profonde voix de basse.

Un amandier en fleurs répondit :

— Depuis longtemps j'offre au pauvre Indien, pour son manger, les meilleurs de mes fruits.

— Et moi je ne reste pas en arrière, ajouta un gros arbre à pain.

Un orgueilleux laurier qui ne perdait pas un mot de la conversation, dit :

— Moi, je reste toujours vert, pour couronner le front victorieux des guerriers.

— Halte-là, répliqua l'olivier; je crois qu'à tout prix nous devons éviter que l'homme abuse de sa force pour opprimer les autres, et c'est pourquoi j'ai toujours été l'emblème de la paix.

Un très bel arbre à bois de rose déclara avec emphase :

— Il faut faire le bien, sans attendre de récompense, et je crois que nous devons nous aider les uns les autres. C'est pourquoi je dispense à tous, sans distinction, mon parfum délicat, et tolère même le reptile qui me profane de sa bave immonde, et davantage encore, parfume même la hache qui me blesse.

Enfin un arbre mystérieux, humblement, se décida à parler malgré sa nervosité, car c'était la première fois qu'il prenait la parole en public:

— Camarades, la belle idée du père acajou m'a ému; pour cette raison je vais vous dévoiler mon secret. Depuis bien longtemps déjà je thésaurise, sous mon écorce, les torrents d'harmonies qui se détachent sans cesse de la nature, et qui avant se perdaient sans aucun profit, mais que j'ai peu à peu recueillis, soit des chants d'oiseaux, soit du fracas de la cascade qui se perd en écume dans les rochers; enfin j'ai conservé tous les sons, depuis le roucoulement des ramiers, jusqu'au mugissement rauque de la tempête.

Un palmier, qui était très affairé à donner de l'eau à ses noix de coco, interrompit l'arbre mystérieux en disant :

— Dans quel but as-tu recueilli toutes ces mélodies? Je n'y vois aucune fin pratique.

L'autre regardant le palmier avec pitié, répondit :

— Mon frère, toi qui ne te préoccupes que de donner de l'eau à tes noix, afin qu'elles croissent vigoureuses et savoureuses, pour la satisfaction matérielle de l'homme, tu ne peux pas comprendre l'immense jouissance spirituelle que je vais lui procurer avec mon bois; il est imprégné de l'âme de la forêt, et je vais vous le prouver.

Alors commencèrent à se dérouler de l'arbre les accords les plus sublimes qui, comme produits par un orchestre invisible, firent sursauter la forêt. L'arbre mystérieux, enthousiasmé, prodigua ensuite le meilleur de son répertoire, et il fallait l'entendre exécuter ses diverses mélodies, tantôt tendres et d'une douceur infinie, tantôt profondes comme le soupir qui s'échappe de la poitrine de l'opprimé. Enfin le concert se termina par l'admiration du petit Pedro, qui en extase et semblable à une statue, à cause de son immobilité, avait tout oublié, jusqu'au doux fruit de la banane sucrée à la recherche duquel il était allé.

Plein de joie il fit demi-tour et marcha sur un tapis de jolies fleurs que les arbres avaient laissé tomber, pour montrer la grande satisfaction qu'ils avaient éprouvée à écouter la musique si originale de l'arbre mystérieux qui, humblement, acceptait toutes les félicitations.

Presque d'une haleine, alors que la nuit était déjà épaisse, le petit Pedro arriva à la pauvre hutte, où très inquiets l'attendaient ses parents et quelques compagnons. Ils pensaient qu'il avait été, peut-être, victime des bêtes féroces, si nombreuses dans le coin.

La voix entrecoupée par l'émotion et la fatigue, et sans attendre qu'on l'interrogeât, il commença à raconter ce dont il avait été témoin dans la forêt; l'enthousiasme qu'il mettait dans ses paroles était tel que les Indiens se demandaient s'il n'avait pas perdu la raison, et au lieu de se réjouir, le regardaient d'un air attristé; mais Pedro voulait que tous, à l'instant même, l'accompagnent dans la forêt, pour se réjouir, comme lui s'était réjoui. Ils purent très difficilement lui faire changer d'idée, en lui promettant que le lendemain ils iraient tous; ils étaient convaincus de plus en plus qu'il était fou à lier.

Il se réveilla de très bonne heure, et avant même que le soleil ne levât son visage rond au-dessus de la montagne, notre jeune Indien, déjà debout, et sans même penser à prendre son frugal repas, fila comme une flèche vers la forêt. Mais ses espérances furent déçues, car l'arbre mystérieux, à nouveau méditant, ne donnait pas la moindre démonstration de ses activités musicales. La tête basse et le cœur lourd, il passait les journées à aller et venir par le même sentier, jusqu'à l'endroit où auparavant il écouta l'arbre prodigieux. C'est là que le virent souvent les compagnons qui, intéressés, épiaient tous ses pas. D'autres fois, collant son oreille fine contre la dure écorce, il croyait entendre une musique si douce, que ses yeux, d'un noir de jais, se remplissaient de larmes sans qu'il y pût rien.

Les Indiens qui à tout prix désiraient mettre fin à la tristesse du petit Pedro, profitèrent habilement de l'heure où il dormait, pour s'en aller, des haches bien tranchantes en mains, à la recherche de l'arbre mystérieux. En colère, ils l'entreprirent, lui assénant des coups bien dirigés pour l'arracher à la forêt qui, comme le disait le plus âgé des Indiens, avait ensorcelé Pedro.

Mais quelle ne fut pas leur surprise, quand ils se rendirent compte qu'à chaque coup de hache sortaient de l'arbre des sons mélodieux, comme s'ils venaient d'un instrument de musique bien accordé.

Terrorisés et ne voulant pas continuer leur tâche, ils étaient sur le point de fuir, quand tout agité et couvert de sueur, se présenta notre bon Indien qui, voyant le dommage causé à son arbre bien-aimé, entoura de ses bras, comme les autres fois, le gros tronc et ensuite, ô merveille des merveilles, il l'entendit se plaindre très doucement et dire :

— Finissez-en d'un seul coup! Prenez mon bois qui est chargé de belles harmonies.

Le petit Pedro pria de suite ses frères de race, qui ne pouvaient sortir de leur stupeur, d'en terminer avec l'abatage de l'arbre, lequel une fois tombé fut divisé en morceaux qu'ils transportèrent à leur misérable hutte.

Il fallait voir, le lendemain, l'activité de notre Indien, coupant des tablettes de différentes grandeurs, qui à chaque coup qu'il leur donnait avec ses baguettes, produisaient des sons extrêmement agréables.

Tous maintenant entouraient le musicien improvisé, et ne le croyaient plus si fou; au contraire, ils le respectaient et le flattaient, et lui apportaient les fruits qu'il aimait le plus. Le petit Pedro, reconnaissant, travaillait fébrilement et expérimentait des procédés pour rendre plus claires et plus nettes les sonorités du bois. Enfin, un jour, il parvint à mettre, devant les yeux attristés de ses compagnons, un instrument qui, pourvu de quelques petites tasses placées sous les tablettes, produisait des mélodies aussi belles que celles qu'il entendit dans la forêt.

Avec le temps, il devint un grand artiste qui fit la joie de ceux de sa race, malgré la nuit noire de leur infortune, en exécutant sur l'instrument rustique les chants les plus beaux et les plus doux de la révolte et de la fraternité.

Adapté d'un conte de Blanca Lydia Trejo, d'après une légende indienne.

Pierre DORSTIC.

INVENTION DU FEU

C'EST la découverte et l'utilisation du feu qui a permis à l'homme de dominer les animaux, de capter les forces de la nature et de devenir ainsi le maître de la terre. L'homme n'est devenu puissant que du jour où il a su prolonger ses bras par des outils et des armes. Mais pour faire de bons outils et de bonnes armes, le feu doit intervenir. Un simple pieu n'est bon que si sa pointe a été durcie au feu. Et les grands progrès humains ont commencé avec l'emploi des métaux; or les métaux ne peuvent être travaillés qu'à une température élevée. Comment a eu lieu cette « possession » du feu?

L'homme le plus primitif, le plus sauvage, n'ignorait pas le feu. Quand la foudre tombe sur un arbre, elle l'enflamme. Mais avoir l'idée de prendre ce feu et de l'emporter chez soi, cela est vraiment audacieux. C'est pourtant ce qui est arrivé. Et l'on comprend que l'entretien de ce feu « volé » ait été pendant des siècles une affaire religieuse. Chez la plupart des peuples anciens on pratiquait le culte des ancêtres : dans chaque maison il y avait un coin réservé aux parents morts (dont le plus ancien était certainement un dieu!); ces « ancêtres » étaient figurés par des morceaux de bois taillés ou parfois d'une façon plus précise par quelques-uns de leurs os; et dans ce coin le feu brûlait sans arrêt. Dans la Rome antique, il y avait des prêtresses chargées de veiller sur le feu sacré : les *Vestales*. Actuellement encore, dans combien de régions ne connaît-on pas les allumettes, et prend-on soin, le soir, de recouvrir de cendre les braises pour les retrouver, le lendemain matin, prêtes à servir!

Mais l'homme primitif sut non seulement recueillir le feu que le ciel lui envoyait (avec quelle brutalité, mes amis!), mais encore le produire tout seul, bien tranquillement.

Vous allez voir comme c'est facile. Mais promettez-moi, dès que reviendront les beaux jours — c'est-à-dire les jours chauds et secs (c'est indispensable pour l'expérience), — d'essayer à votre tour de faire du feu. Le garçon débrouillard de 1937 doit sans peine imiter le sauvage d'il y a dix mille ans, n'est-ce pas? Donc, ce vieux sauvage avait commencé de tailler des pierres pour en faire des grattoirs, des haches, etc. Pour tailler une pierre, il en prenait une autre et frappait ainsi la première; le choc de ces deux pierres — des silex très durs — provoquait une étincelle; il suffit que cette étincelle tombe sur des herbes sèches, des feuilles mortes, pour que celles-ci prennent feu. Il vous sera facile, l'été prochain, de trouver sur le bord d'une route deux silex et quelques feuilles ou brindilles : si vous avez beaucoup de patience, vous arriverez peut-être à quelque chose et pendant ce temps-là vos parents pourront lire tranquillement leur journal...

Tout frottement provoque de la chaleur. On frotte ses mains quand on a froid. En frottant avec énergie et patience (mais oui, sans patience on n'obtient rien) deux bâtons l'un contre l'autre, on obtiendra encore du feu. Voici deux variantes du même procédé : faire une fente dans un morceau de bois et frotter cette fente avec un bout de bois, il se détachera des petites parcelles de bois qui s'enflammeront, — ou bien, faire un trou dans une planchette de bois et maintenir dans ce trou l'extrémité d'un bâton que l'on fera tourner très vite entre ses paumes. Ce dernier système, très élégant et très pratique (vous verrez, vous verrez!), on sut le perfectionner : d'abord en employant une autre planchette percée d'un trou afin que le bâton, tenu à ses deux extrémités, reste bien droit, pendant qu'un ami, au moyen d'une cordelette enroulée autour du bâton, se chargeait de faire tourner celui-ci à une vitesse-record!... Ensuite l'homme parvint à faire du feu sans aide, en tenant d'une main la planchette trouée et en tirant de l'autre la cordelette dont un bout était fixé à la corde de son arc, celle-ci faisait ressort et le « bâton à feu » tournait très vite... Ou bien c'était un archet qui frottant le « bâton à feu » à intervalles rapprochés donnait à celui-ci le mouvement nécessaire.

Quand l'homme connut le fer et l'acier, il put fabriquer le premier briquet. Au lieu de frotter deux silex l'un contre l'autre, il frotta un bout de métal contre la pierre; et il adopta la pierre à fusil, une lame d'acier (la « mollette » ne viendra que longtemps après) et de l'amadou, matière très inflammable.

Enfin vint l'allumette. L'inventeur en fut un Français, nommé *Chancel*, en 1805; cette allumette était un petit bâton garni à son extrémité d'un produit chimique, qui s'enflammait quand on le trempait dans un petit flacon d'acide sulfurique; ce n'était pas très commode à emporter, car l'acide sulfurique aurait causé des accidents au cas où le flacon aurait été mal bouché. Un peu plus tard on se servit d'allumettes en papier dont un bout avait été trempé dans un produit chimique; à l'autre bout était une petite ampoule de verre contenant un acide; quand on écrasait ce bout dans une pince, l'acide coulait jusqu'à l'autre extrémité et y mettait le feu; c'était à coup sûr original, mais pas très pratique! Un Anglais, *Walker*, trouva la première allumette commode : on l'enflammait en la frottant dans un morceau de papier émeri plié. La substance qui s'enflamme au plus léger échauffement, c'est le *phosphore*. On y ajoute souvent aussi du *soufre*, et une matière contenant de l'oxygène pour activer la combustion, c'est elle qui fait ce petit bruit d'explosion qu'on entend dès qu'on frotte une allumette.

Vous ne vous doutiez pas qu'en frottant ce petit bout de bois qui s'appelle une allumette contre le dos rugueux d'une boîte de bois décorée aux couleurs de la République française, vous ne faisiez que continuer ce vieux « truc » des sauvages, à peine modifié... mais suffisamment pour qu'il ne « rate » jamais!

Boun.

TIMBRES

11 jeux olympiques et 97 timbres

Je n'ai pas besoin de vous apprendre que depuis 1896 ont lieu, tous les quatre ans, des Jeux Olympiques où s'affrontent les athlètes du monde entier. Tous les quatre ans un pays est désigné pour être le siège de ces jeux. Aussi ces pays ont-ils presque tous tenu à commémorer cet événement par l'émission d'une série de timbres ayant pour sujet ces jeux.

La Grèce où se déroulèrent les premiers jeux donna l'exemple en reproduisant sur des timbres un bas-relief antique à sujet sportif. Ensuite on ne vit plus que des surcharges aux timbres ordinaires jusqu'en 1924 où les jeux furent célébrés à Paris. A cette occasion parurent de beaux timbres où l'on voit des athlètes vainqueurs saluant. En 1928, c'est à Amsterdam qu'eurent lieu les jeux et les Pays-Bas émirent une très jolie série dont vous voyez ci-dessus un exemple; la série comportait huit timbres tous différents; celui-ci, consacré au lancement du disque était jaune orangé. Chaque timbre était vendu à un prix légèrement supérieur à sa valeur d'affranchissement. En 1932, c'est aux Etats-Unis que se déroulèrent les X Jeux Olympiques et deux timbres de 3 et de 5 cents furent émis à cette occasion. Celui que vous voyez ci-dessus représente un coureur prêt à prendre le départ; il était violet.

Enfin, vous n'avez pas oublié qu'en 1936 les Jeux eurent lieu à Berlin et le coureur que vous voyez ci-contre rappelle la course qui précéda l'ouverture des Jeux. Vous savez que le flambeau parti de Grèce servit à allumer un haut fourneau chez Krupp. La série comportait huit vignettes consacrées chacune à un sport. Le timbre ci-contre, d'une valeur de 12 pfennigs, vendu 18 pfennigs, était rouge vif.

JOUONS :

LES PÊCHEURS ET LES PETITS POISSONS

Comme c'est dommage que le 1er avril soit passé, c'était tout à fait un jeu pour ce jour-là. Enfin, espérons qu'il vous amusera encore un autre jour. Il vous faut à chacun, et vous pouvez être aussi nombreux que vous voulez, une ficelle d'environ 1 m. 50 à 2 mètres (assez longue pour que, lorsque vous l'aurez attachée à votre taille, elle pende par terre) et un morceau de papier dans lequel vous découpez un poisson. Vous accrochez le poisson à la ficelle et vous suspendez le tout à votre taille, puis vous vous séparez en deux camps (en colorant différemment vos poissons : les rouges et les jaunes, par exemple). Chaque joueur doit alors essayer de marcher sur le poisson d'un joueur du camp adverse sans qu'on marche sur son poisson... Le camp qui a gardé le plus de poissons intacts a gagné.

MOTS CROISÉS N° 74

Horizontalement. — 1. Instrument qui sert à lancer. — 2. Acclamation. — 3. Grande pauvreté. Conjonction. — 4. Abréviation de mètres. Note de musique. — 5. Terminaison d'infinitif. Grand pays fasciste. — 6. Venues au monde. Conjonction. — 7. Salé pour être conservé. Terminaison d'infinitif. — 8. Adverbe de lieu. Prénom masculin. — 9. Métal précieux. Fils du frère ou de la sœur. — 10. Besoin pressant.

Verticalement. — 1. Comité restreint chargé d'étudier une question. — 2. Prévoyant. Désagréable au goût. — 3. Amas. A fait du tort. — 4. Endroit où on travaille. — 5. Corsaire. Douzaines de mois. — 6. Trois voyelles. Hôpitaux pour les fous. — 7. Deux lettres de Lyon. Pronom personnel. Très content. — 8. Terminaison d'infinitif. — 9. Conservée en bon état.

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 73

Horizontalement. — 1. Catalogne. — 2. Eperon. — 3. Ne. Tics. — 4. Traîne. Ru. — 5. Ecusper. — 6. Nettoyage. — 7. Avoir. Rat. — 8. Dix. Quatre. — 9. Rieuse. Du. — 10. Er. Editer.

Verticalement. — 1. Centenaire. — 2. Apercevoir. — 3. Te. Auto. — 4. Artistique. — 5. Loin. Orusd. — 6. Once. A E I. — 7. Part. — 8. NE. Regarde. — 9. Fureteur.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3, N° 74

Problème. — 8, 12, 5 et 9.

Charades. — 1° Palissandre (pas-lit-cendre); 2° horlogerie (or-loge-ris); 3° Épidémie (épi-dé-mi); 4° Coccinelle (coq-si-nez-le).

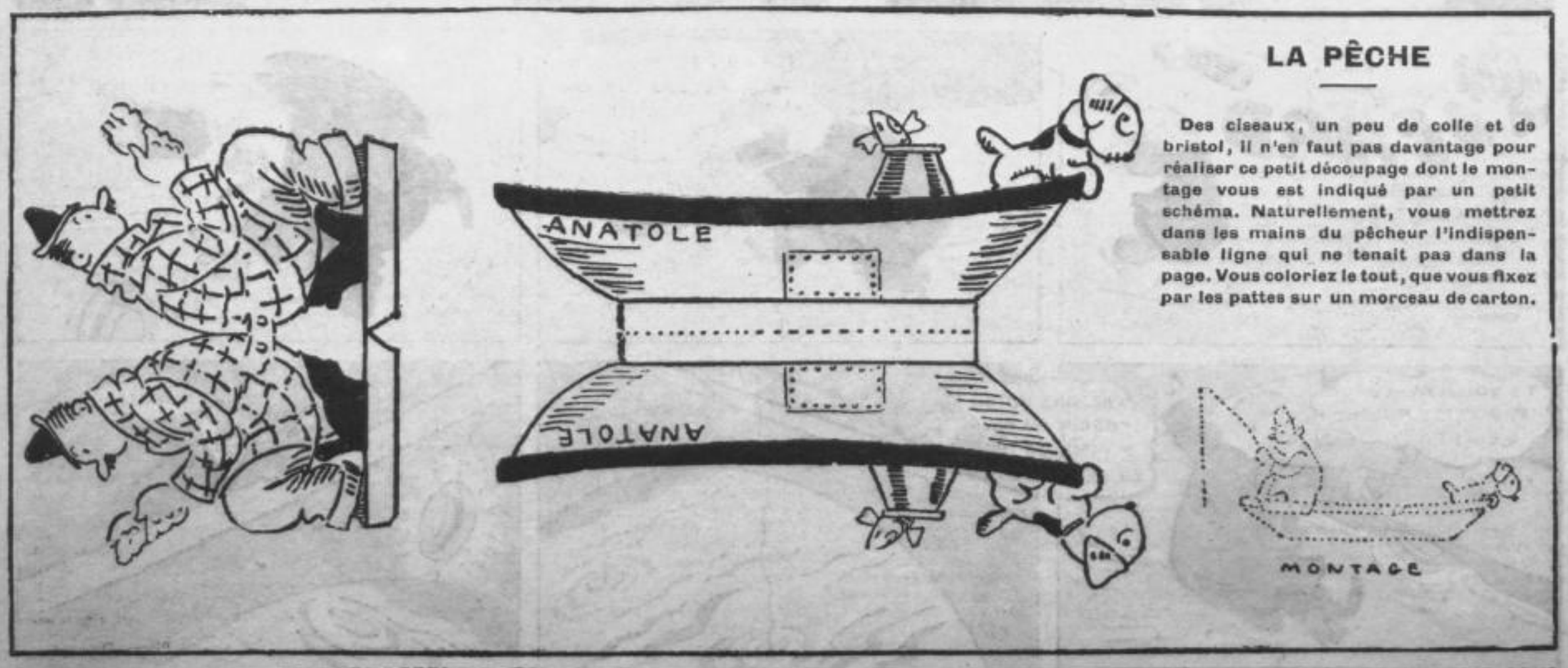
ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois : 9 fr. 50	12 mois : 13 fr.
Belgique (fr. français).	— 13 fr. 50	— 27 fr.
Étranger	— 19 fr.	— 36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris.

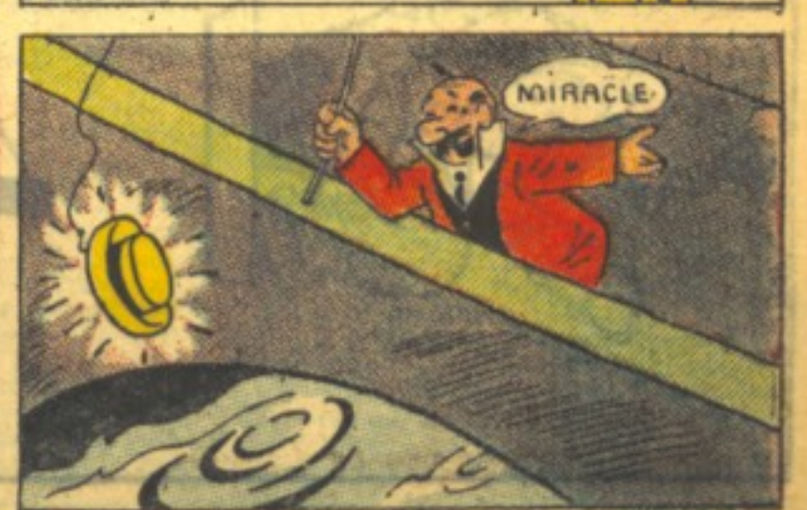
LA PÊCHE

Des ciseaux, un peu de colle et de bristol, il n'en faut pas davantage pour réaliser ce petit découpage dont le montage vous est indiqué par un petit schéma. Naturellement, vous mettrez dans les mains du pêcheur l'indispensable ligne qui ne tenait pas dans la page. Vous coloriez le tout, que vous fixez par les pattes sur un morceau de carton.



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST EN LUTTE OUVERTE CONTRE LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS, LES INDIENS D'UNE RÉSERVE, DONT LES TERRES EXCITENT LA CONVOITISE DES BANDITS.. JIM VIENT DE SE SAUVER DE LA MORT À LAQUELLE LES BANDITS L'AVAIENT CONDAMNÉ ET IL CONTREATTAQUE.....



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 35.621.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 75. — 6 MAI 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LE PLAN COMPLET DE L'AVION MC-1

Le premier de nos petits avions qui volent

Pat'Soum et les Sportifs

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine-ci, j'ai été rudement content en ouvrant mon courrier. Parce que des tas et des tas de petits camarades m'avaient écrit des tas de lettres très, très gentilles, et encore plus parce qu'ils avaient répondu en grande quantité à l'appel que je leur avais fait de m'envoyer des histoires (écrites sur un seul côté de la feuille) et des dessins (à l'encre noire sur du papier blanc).

Ça me fait bien plaisir, donc aujourd'hui, de publier plusieurs petits récits que m'ont envoyés mes amis. Surtout que cette semaine, on fait une composition de géographie à l'école et que je suis obligé de bien l'étudier, si je ne veux pas être le dernier, et que je n'aurais pas eu le temps d'écrire une très longue lettre. Voici d'abord un conte de fée de Ladislas G..., qui a quatorze ans.

Il y avait une fois deux petits lutins qui s'appelaient Flic et Floc. Ils étaient très curieux et très gourmands. Une nuit, ils s'introduisirent dans une cuisine où la porte du buffet était ouverte. Après s'être assurés qu'il n'y avait personne, ils grimpèrent sur les étagères où ils tombèrent en arrêt devant une assiette contenant un produit inconnu d'eux : « Ça doit être du beurre », affirme Flic avec un air connaisseur, et ils se mettent à manger.

« Il est bien un peu amer, ton beurre », constate Floc. Au bout d'un moment, ils avaient tellement mangé, qu'ils furent obligés de quitter leur ceinture, et un instant après, ils avaient tellement gonflé qu'ils s'élevèrent au plafond et y restèrent pas mal de temps. Et lorsque, dégonflés, ils se trouvèrent par terre, l'un avec une bosse au front et l'autre tous les membres meurtris, ils comprirent ce que c'est que de manger des choses que l'on ne connaît pas. Ce qu'ils avaient pris pour du beurre était du levain, et comme le levain gonfle la pâte, il gonfle aussi les petits lutins trop gourmands.

Lulu

J'aurais bien voulu les voir, ces petits lutins. Mais je les ai vus, parce que mon ami Ladislas en a fait un très joli dessin, que nous aurions reproduit s'il n'avait pas été fait à l'encre violette sur du papier quadrillé, ce qui rend la reproduction impossible.

Jean Linard (onze ans et demi) m'envoie un très joli conte qu'il a appelé rêve, bien que je sois sûr et certain que ce ne soit pas un vrai rêve. Voilà l'aventure qu'il a imaginée et que je reproduis, bien que mon petit camarade Jean ait écrit sur les deux côtés de la feuille, et non pas sur un seul, comme on doit le faire. Cela va bien pour une fois, mais s'il recommence !...

Je me trouvais dans un grand salon dont l'extérieur était blindé. Il y avait des hublots, des ailes qui se rabattaient et des roues. L'intérieur était composé de tables pliantes qui étaient disposées en face de fauteuils-chaises à la forme aérodynamique. Le véhicule bizarre, qui pouvait voler comme les avions, rouler comme les autos et naviguer sous la mer comme un sous-marin, s'appelait *le Threeamphibie.*

Les occupants du *Threeamphibie* étaient à peu près tous des explorateurs anglais. Ils faisaient le tour du monde. Je parlais anglais comme eux et je leur racontais des histoires de Marius et autres personnages célèbres par leurs plaisanteries. Quand tout à coup... (nous étions en ce moment en mer) un choc se fit entendre...

Vite, on habilla en scaphandre un des explorateurs qui était des moins peureux, c'était John, jeune étudiant anglais.

Quand il fut habillé, il descendit du véhicule à l'aide d'une corde. Il se laissa glisser toujours de plus en plus dans les profondeurs de l'océan, puis quelques instants plus tard il vit une grosse forme noire qui bougeait.

Alors, John alluma sa lampe électrique et aperçut un monstre énorme comme il ne peut pas en exister deux.

Le monstre tournait autour de John avec un air féroce, tandis que celui-ci, saisissant son couteau, lui enfonça plusieurs coups dans le ventre. Le monstre tournoya de plus belle, et se laissa couler en laissant échapper un filet de sang.

John remonta en toute hâte dans le *Threeamphibie* et raconta son histoire. Enfin, il en conclut que le choc qu'avait subi le *Threeamphibie* avait été provoqué par les coups brutaux du monstre enfin mort. Ainsi se finit mon rêve.

PIERRETTE

Avec son récit — qui m'a beaucoup impressionné — et qui rendra jaloux M. R. Duchateau, l'auteur du Trèfle noir, *Jean Linard m'envoyait un beau dessin du* Threeamphibie, *qui pourra donner de bonnes idées aux futurs inventeurs.*

Voici pour finir une histoire que m'envoie Micheline C..., de Serandon (Corrèze), et qui s'appelle Poisson d'avril.

Une des plus vieilles légendes daterait du 1er avril 1277. Un pêcheur des Martigues revenait du marché de Marseille et rentrait tranquillement chez lui. Chemin faisant, il trouve un de ses amis qui se dirigeait vers la ville et lui demande : « Quelles nouvelles? — D'étonnantes! répond le pêcheur, saisi d'une subite idée de mystification. Il est échoué, près du château d'If, un poisson gros comme une baleine, avec des pattes de crocodile et une trompe d'éléphant! Il y a une foule de gens pour le voir! — J'y cours », réplique le pêcheur.

A tous ceux qu'il rencontre sur la route, le pêcheur débite la même fable, et il les voit tous hâter le pas vers le château d'If. Arrivé presque aux portes de Martigues, il s'assied un moment d'un air rêveur et suit de loin les dernières victimes de sa plaisanterie; puis dupe de lui-même, grisé par ses propres inventions : « Comment! dit-il, tous ces animaux-là seront allés voir le poisson et je ne l'aurai pas vu! J'y vais. »

J'ai reproduit la gentille histoire de Poisson d'avril *que m'a envoyée ma petite camarade Micheline, parce que cette histoire m'a bien amusé. Mais, je suis sûr et certain que cette histoire, Micheline l'a trouvée dans un livre et l'a copiée pour nous l'envoyer. Merci à Micheline, mais ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des histoires que vous copierez dans les livres, mais des histoires que vous inventerez vous-mêmes. Et c'est la même chose pour les dessins.*

Les dessins, ils paraîtront dans deux ou trois semaines. On n'a pas eu le temps de les faire imprimer pour cette fois-ci. Continuez de m'en envoyer beaucoup. Je serre la main à tous mes petits et petites camarades, et surtout aux membres des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade
de la rue du Fer-à-Repasser et des environs.

(Voir la correspondance de Janot en page 7.)

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures, voyage avec des acteurs de cinéma à bord du bateau le* Ballyhoo. *Trotte Menu, pris pour un dieu par des indigènes du Pacifique, en proie à une crise de folie religieuse, est parvenu à leur échapper à grand'peine et à rejoindre le bateau.*

CHAPITRE IV

ALOHA!

Me voici de nouveau étendu sur ma couchette, dans le laboratoire. J'ai l'impression de revenir de très loin et pourtant, hier encore, j'étais là, en train de préparer joyeusement mes affaires pour le départ, entre le bac à développement et les tambours de bois où sèchent les pellicules. Tant d'émotions violentes, de faits inattendus ont marqué ces dernières vingt-quatre heures qu'elles me paraissent avoir duré des années.

J'ai la tête lourde. Un goût de pommes pourries me revient sans cesse dans la bouche : c'est probablement l'effet de la potion calmante que « Doc » m'a donnée tout à l'heure. Combien de temps ai-je dormi? Quelques heures à peine, je suppose. Le jour pénètre encore au travers des petits stores déteints qui garnissent les hublots. Les cloisons vibrent au rythme de la machine. Ah! nous n'avons pas, comme tant d'autres fois, attendu la brise pour lever l'ancre et filer loin du lagon en flammes, loin de l'île de Morobou!

Sur le pont, le maître d'équipage hurle des ordres, les matelots plaisantent. J'entends par moments la voix d'Evelyn Terai qui chante en s'accompagnant de la guitare. La cloche sonne les huit coups du dernier quart, du « dog watch ». Il est 4 heures. Ben Paxton salue bruyamment l'apparition d'un poisson au bout de sa ligne...

Ma vie, la vie de tous ceux qu'emporte le *Ballyhoo* n'a pas cessé d'être celle de tous les jours en mer : joyeuse ou triste selon les circonstances, mais toujours vigilante, toujours empreinte de la volonté de se perpétuer, tandis que là-bas, dans les villages du lagon, des hommes s'acharnent par erreur à détruire tout ce qui conférait une justification à leur existence et vont, sans le savoir, se précipiter tous ensemble dans la mort.

Pourquoi me suis-je enfui au lieu d'essayer, malgré tout, de les calmer? Pourquoi n'ai-je pas attendu mon camarade Harry Ritako et ne l'ai-je pas aidé à renflouer la pirogue? Pourquoi enfin, nous, les blancs qui croyons connaître les lois du monde, fuyons-nous comme à l'approche d'une tempête, sans rien tenter pour délivrer ces hommes de leur folie? J'ai honte de ma propre lâcheté, j'ai honte d'être un blanc.

***

Dès que j'ai revu Hawthorne, sur la passerelle, je n'ai pas pu lui dissimuler la surprise et la déception que me cause ce départ subit.

— Vous m'aviez bien sauvé, moi, quand j'étais sur le point de mourir, abandonné du monde entier, dans les rochers de l'île Karadec! J'espérais que vous sauriez trouver quelque moyen pour rétablir la situation et redonner confiance aux Papitalaïs en leur propre vie, en leur vie de primitifs que vous comprenez si bien.

— Mais tout à l'heure, pendant que tu dormais, Buddy, nous avons fait prévenir les autorités par l'intermédiaire d'un cargo australien qui possédait un appareil de T. S. F. Toutes les mesures utiles vont être prises, sois-en sûr.

Je sens cependant comme une hésitation, un manque de conviction dans sa voix. Une expression de gêne envahit son visage tout jauni par la maladie. Sa pomme d'Adam tressaille plus que jamais sur son cou décharné.

— D'ici que les autorités interviennent, fais-je, ils seront tous morts; l'île entière sera mise à feu et à sang. Il aurait fallu leur faire comprendre, je m'en aperçois maintenant, qu'ils devaient continuer à compter avant tout sur eux-mêmes, non sur l'arrivée du dieu des blancs ni sur leur propre transformation — si chimérique — en blancs. Toutes ces idées là, je les tourne et retourne dans ma tête depuis que je suis revenu à bord. J'imagine les paroles qu'il aurait été utile de prononcer, les gestes que j'aurais dû faire, si je n'avais pas eu peur, si je n'avais pas été uniquement obsédé par le désir de sauver ma peau. Quelle déception! Quel remords!

Pour Hawthorne également, je le sais, ce départ est une défaite, non seulement au regard de ses collaborateurs, — hostiles dès le début à ces travaux sur la Papouasie et qui sont aujourd'hui triomphants, — mais aussi devant sa propre conscience. Il s'efforce néanmoins de dissiper mes scrupules :

— Voyons, voyons, dit-il en me donnant de petites tapes amicales sur l'épaule, c'est une manie. Lorsque tu as quitté l'île Karadec, tu éprouvais déjà des regrets, presque des remords. Souviens-toi. Tu me disais : « Moi, je m'en suis tiré, mais Gailloux, Le Stunt et tous les autres, ils auraient été si heureux de s'embarquer, eux aussi! Comment aurais-je bien pu faire pour leur permettre de vivre jusqu'à votre arrivée? »

— Oui, je le reconnais, mon impuissance à aider mes camarades, les autres hommes, à les protéger même un tout petit peu contre les malheurs, je l'ai toujours ressentie comme une sorte d'affront, un vilain tour qui m'est joué par le sort. Mais là-bas, dans l'île Karadec, mes compagnons étaient des hommes mûrs, des ouvriers, des marins qui savaient mieux qu'un gamin ce qu'il fallait faire pour organiser leur vie dans la détresse où nous avaient laissés les *Conserveries australes.* Jamais je n'ai vraiment eu le sentiment que leur salut, je le tenais entre mes mains.

— Tandis qu'avec les Patousis ou les Papitalaïs, des sauvages qui te prenaient pour Jésus-Christ! Ma parole! depuis qu'on t'a accueilli comme le fils de Dieu, tu vas croire que tu as une mission à remplir sur terre! suggère ironiquement Hawthorne. Attention, mon petit gars! Sais-tu que les asiles d'aliénés sont pleins de gens qui croient être Jésus-Christ, Mahomet ou Jupiter?

Pour un peu, j'allais à mon tour accabler de sarcasmes celui qui est mon sauveur, mon bienfaiteur. Mais j'ai compris, à la façon dont il m'a serré le bras pour m'entraîner vers la chambre des cartes, qu'il a simplement voulu me faire sentir l'outrance de mes propos, me rappeler l'ambiguïté de ma propre conduite et qu'au fond il est toujours de cœur avec moi.

— Vois-tu, reprend-il, en s'arrêtant un peu sur le seuil pour contempler nos compagnons réunis dans la pièce, nous ne sommes tous que de pauvres bougres. Nous ne pouvons pas faire de miracles. Mais, grâce à notre métier, nous disposons du moyen d'expression le plus puissant qui ait été découvert depuis l'imprimerie. A nous d'utiliser humblement le cinéma, avec le concours de tous les autres hommes, pour apporter un peu plus de joie et de justice au monde.

***

Deux jours plus tard le *Ballyhoo*, qui avait mis le cap sur les îles Tarawa, dans la direction de l'archipel d'Hawaï, fut rejoint par un petit bâtiment de guerre australien. Quelques précisions nous furent demandées sur l'affaire du lagon de Morobou. Je dus même comparaître devant l'officier de marine et je tâchai de lui raconter de mon mieux ce que j'avais vu.

L'homme, un grand garçon, jeune encore, au visage parsemé de taches de rousseur, murmura même entre ses dents :

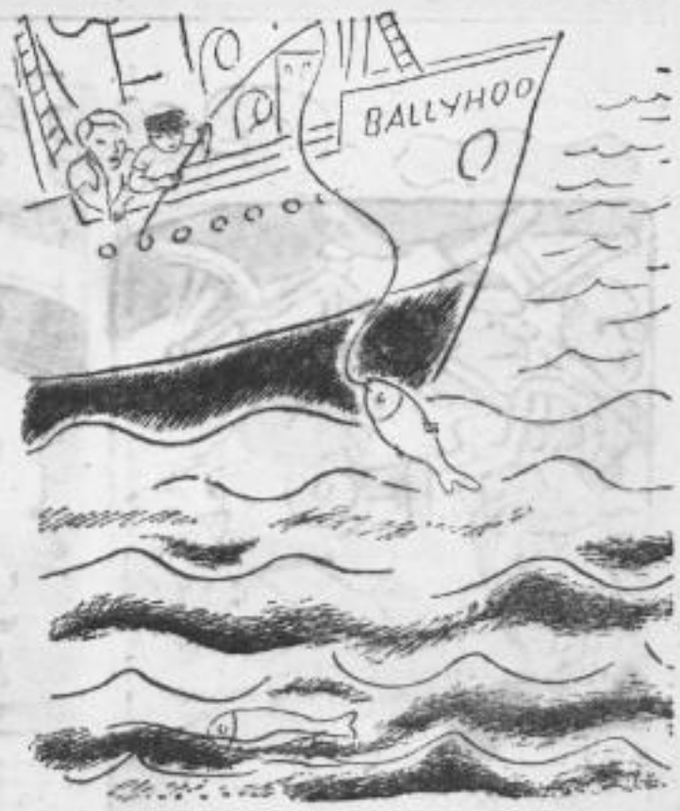
— Il va falloir amputer le membre grangrené. Je vais faire appel aux hydravions de la base.

Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu des Papitalaïs et de leurs voisins par la suite. Pauvres Papous de l'île Morobou! Si, pour les empêcher de propager leur folie, il a été nécessaire de les exterminer par des bombardements aériens, ils ont dû trouver, dans cette infernale pluie de feu, une bien cruelle confirmation de l'avertissement que répétait le catéchumène du missionnaire : *Jesus he like cook' em you fellows!*

***

« Un peu plus de justice au monde... », avait dit Hawthorne. Je ne devais pas tarder à apprendre quel genre de justice le monde entendait appliquer à Hawthorne et à ses compagnons, les artistes errants associés.

Eux-mêmes ne formaient plus, malheureusement, un bloc bien homogène comme au début de leur croisière. Sous l'influence des épreuves et des fatigues de ce long voyage, les traits de caractère propres à chaque artiste avaient de plus en plus tendance à prendre le pas sur l'idéal commun, qui avait inspiré les fondateurs de l'*Associated Wanderers Pictures.* Je n'avais guère prêté attention à ces incidents depuis notre départ de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au jour où je me trouvai involontairement mêlé à l'un d'eux.



Le hasard me fit amener un gros poisson bleu.

Nous venions de passer au large des îles Patak. Depuis la veille il pleuvait sans arrêt. Accoudé au bastingage, je pêchais du haut du pont avant, en compagnie de Miss Ruth Korrigan, quand le hasard me fit amener un gros poisson bleu. J'étais tellement préoccupé par le souci de ne pas laisser ma ligne s'embrouiller que le poisson m'échappa des mains et tomba sur le pont. Ruth, craignant de le voir passer sous la barre du bastingage, bondit alors pour l'attraper; dans sa précipitation elle décrocha trop brutalement l'hameçon qui vint s'enfoncer dans la paume de sa main droite, un peu au-dessous du pouce.

Naturellement elle appela à l'aide. Parker, Mildred et quelques matelots ne tardèrent pas à l'entourer et à prodiguer des conseils : les uns disaient qu'il fallait arracher l'hameçon d'un seul coup, d'autres étaient partisans d'une incision au moyen d'un canif ou d'un bistouri, la principale intéressée, qui souffrait et saignait assez abondamment, n'osait pas toucher à l'ha-

meçon et repoussait tous ceux qui voulaient examiner la blessure.

— Je vais chercher « Doc », fis-je, et je courus aussitôt jusqu'à sa cabine. Je frappai à la porte. Pas de réponse. Je poussai le loquet. Doc était étendu sur sa couchette, vêtu de son pyjama jaune canari. Il souleva un peu sa grosse tête chauve quand j'entrai et sourit :

— Venez vite! Miss Korrigan s'est blessée avec un hameçon!

Il marmonna quelques mots incompréhensibles, puis s'étira avec une volupté évidente et soudain commença à ronfler. Ses bottes étaient placées sur la tablette à la tête de son lit, et chacune contenait une bouteille vide de whisky!

***

J'essayai de le secouer. Peine perdue. Il était ivre mort. Ce fut pour moi une nouvelle déception, presque aussi forte que celle que j'avais ressentie lors de la fuite du *Ballyhoo*, après l'épisode du lagon. Cette fois, je ne sais d'ailleurs ce qui me désola le plus : la découverte, dans cet état d'abrutissement, d'un savant, jovial certes, mais pour lequel j'avais toujours éprouvé le plus grand respect, ou l'impossibilité de recourir à l'aide médicale qui aurait pu soulager les souffrances de Ruth Korrigan.

Quand je remontai sur le pont, personne ne parut s'étonner de l'indisponibilité de « Doc ». La blessée avait été s'asseoir dans le poste de l'équipage; le vieux Bob Henslowe, qui était le plus habile pêcheur du bord, avait saisi le poignet de Ruth entre ses gros doigts velus, tandis que Mildred versait de l'alcool sur la plaie. Soudain, avant qu'aucun d'entre nous n'ait eu le temps de supputer la façon dont il allait s'y prendre, avant même que la jeune femme ait poussé un cri, nous vîmes Bob Henslowe brandir au-dessus de sa tête le gros hameçon tout net, sans le moindre lambeau de chair.

— Un vrai tour de passe-passe, fit quelqu'un.

— Oui, sans dégât, sans dégât, répétait le vieux matelot. Aussi proprement que lorsque j'ai détaché mon congre de trente-trois livres, au concours de pêche du *Los Angeles Examiner*!

***

Au dîner, « Doc » ne parut pas. Ce n'était pas la première fois que je constatais des absences de ce genre, mais je les avais jusque-là attribuées à sa passion pour les recherches scientifiques, à des distractions de savant.

Le repas fut triste. Ruth Korrigan souffrait beaucoup de sa blessure. Elle, d'humeur si égale d'ordinaire, se mit à ronchonner, encouragée par Mildred et par Auntie.

— Si nous n'avions pas été en Nouvelle-Guinée, « Doc » n'aurait pas pu renouveler sa provision d'alcool, et aujourd'hui il aurait peut-être été en mesure de me soigner, de me faire une piqûre antitétanique.

— Plaignez-vous donc de la Nouvelle-Guinée! répartit Evelyn Teral avec un rire méchant. Vous étiez comme une petite reine chez le brave « White and Pink », le planteur. Vous ne demandiez qu'à y rester. Vous vous souvenez, quand il s'asseyait à vos pieds et qu'il faisait marcher le ventilateur sous la table pour mieux contempler vos jambes.

Hawthorne jugea utile d'intervenir pour apaiser ses deux vedettes féminines.

— Allons, « Doc » ne va pas être ivre tout le temps. Il a voulu boire une bonne dose de « booze » (1) avant d'aborder aux rivages de la Prohibition. Il sera honteux et furieux, j'en suis sûr, de savoir qu'il a pu manquer à Ruth. D'ailleurs, quand on est en croisière, on se fait des montagnes du moindre bobo. Mais tout sera guéri avant même que nous n'arrivions à Honolulu.

— Je ne veux pas y mettre les pieds dans votre Honolulu, déclara Ruth en secouant, d'une façon menaçante, les boucles folles de sa chevelure. Je ne demande qu'une chose : retourner à la maison le plus rapidement possible.

Ben Paxton jouait à faire rebondir sur son assiette quelques haricots bien durs.

— Moi aussi, dit-il, j'aimerais mieux être à Hollywood, au *Vendôme*, ou à la *Taverne à Lévy*, en train de déguster un « hamburger » saignant ou un bon foie de veau avec du lard frit. Et puis, je finis par m'ennuyer de ne plus recevoir de lettres de mes admiratrices fanatiques, de mes chères « fans ».

— Mais puisque Hawaï est sur notre chemin, puisque nous sommes forcés de faire escale à Honolulu, reprit Hawthorne.

— Forcés? répliqua Ruth. Forcés par Miss Evelyn Teral, qui espère peut-être y retrouver d'anciens amoureux. Mais moi je n'en ai pas. Je n'ai aucune raison d'y aller.

La métisse se leva, cacha son visage dans sa serviette, trépigna :

— *Shame! Shame!* cria-t-elle. C'est une honte d'être traitée ainsi!

Elle s'enfuit en pleurant. Hawthorne fit quelques pas derrière elle comme pour tenter de la rattraper, puis il haussa les épaules et vint se rasseoir à la table.

— Oui, mon vieux, poursuivait Ruth Korrigan. Elle peut faire toutes les comédies qu'elle veut, ta femme, je ne tournerai pas à Honolulu. Nous ne devions réaliser qu'une demi-douzaine de films. Dès maintenant nous en avons largement la matière en négatifs, sans avoir besoin de travailler encore à Honolulu pour reprendre tous les vieux poncifs des mers du Sud!

(A suivre.)

(1) Alcool, en argot américain.

VARIÉTÉS

CHARADES

Envois de Jacques D., La Houlme (Seine-Inférieure)

Mon premier est dans la musique.
Mon second dans les végétaux.
Et mon tout est un de ces maux douloureux et bien tyranniques.

Mon premier est un contre-poison.
Mon second est une lettre de l'alphabet.
Et mon tout est une salade.

Envois de Maurice J., Cusset (Allier)

Mon premier est un membre inférieur.
Mon second est un chiffre.
Mon troisième est un quadrupède.
Et mon tout est un héros du *Trèfle noir*.

Mon premier n'est pas un garçon.
Mon second est une lettre.
Mon troisième se trouve dans les nids.
Mon quatrième est une lettre.
Et mon tout est un héros du *Trèfle noir*.

Envoi de Jean L., Paris

Mon premier est moins que montagne.
Mon deuxième est une lettre.
Mon troisième sert à tenir les voiles.
Et mon tout est un grand bassin qui donne sur la mer.

DESSIN CHIFFRÉ

Joindre avec un crayon les points, dans l'ordre des chiffres.

DEVINETTES

Envoi de Jacques D., La Houlme (Seine-Inférieure)

Quelle est la fleur qui dure le plus longtemps?

Envoi de Yvonne P., Rogat

Pourquoi les chevaux ne vont-ils pas à l'école?

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

POUR FAIRE UNE JOLIE POUPÉE

Matériel à employer : 1 pelote de laine rose, 1 pelote de laine châtain, 1 pelote de laine rouge, 1 pelote de laine verte.

Rouler sur un morceau de carton de 0 m. 16, 85 fois de la laine rose. On retire soigneusement l'écheveau formé et en coupant les brins on forme comme il est indiqué en 2 et 3 la tête, les jambes et les bras autour desquels on enroule des brins de laine au sou, à la taille, aux poignets, aux chevilles. On brode la bouche en rouge, les cheveux et les yeux en châtain (fig. 3).

Habillons maintenant notre poupée. On coupe la jupe dans un tissu blanc de 0 m. 06 1/2 de hauteur sur 0 m. 20 de largeur, etc., en suivant la figure 4. On refait la même jupe en bleu et un tablier (fig. 5). On roule la laine bleue autour du buste de la poupée pour la grossir et la raidir.

Faites la petite cape en lainage vert (fig. 6). Brodez les souliers. Faites un petit sac et mettez-y un caneton découpé en cartoline. Attachez-le dans une main de la poupée (fig. 7).

Les Conseils de tante Camille

La cuisine de Toutoune : le pain de légumes. — *Voici un plat très nourrissant et cependant assez peu connu, qui peut être fait avec des légumes secs, mais sera encore meilleur avec des légumes frais. Il faut d'abord faire une purée épaisse de haricots par exemple (en hiver on peut aussi prendre des lentilles), puis vous écrasez du pain rassis passé au four, de façon à en avoir autant que de purée. Vous mélangez le tout, en y ajoutant une noix de beurre, un peu de persil haché, du sel et, si vous le voulez, un peu de poivre. Vous ajoutez enfin de la purée faite avec des tomates écrasées, en mettant autant de cette purée que de pain ou de haricots. Vous mélangez très soigneusement le tout qui doit former une pâte assez dure, vous lui donnez la forme d'un pain et vous mettez à four doux, jusqu'à ce que ce soit bien doré. Pour le servir, vous le découpez en tranches que vous accompagnez d'une sauce tomate.*

Comment entretenir les vêtements en caoutchouc. — *Votre manteau de caoutchouc vous a beaucoup servi pendant tout l'hiver, et puis il a fait beau, vous ne l'avez plus porté, et quand vous le sortez de l'armoire il est durci. Ne craignez rien, il est très facile de lui rendre sa souplesse. Pour cela, vous remplissez une bassine d'eau et vous y mettez quelques gouttes d'ammoniaque. Vous y trempez alors votre manteau et vous le laissez sécher. Mais il ne faut pas le mettre au soleil ou près d'un feu pour sécher, car il risquerait de se fendiller et de s'abîmer davantage.*

BRICOLONS

CASSE-NOIX RUSTIQUE

Voici la saison des déjeuners en plein air. Rien n'est plus désagréable que de s'apercevoir, au moment où l'on en a besoin, que le casse-noix est resté à la maison. Si vous avez un canif et un morceau de ficelle, l'oubli sera vite réparé. Faites une boucle avec votre ficelle, puis cherchez une branche solide de 0 m. 15 à 0 m. 20 de longueur; fendez-la en deux. A l'une des extrémités pratiquez une encoche (sur les 2 moitiés de votre morceau de bois) dans laquelle se fixera la boucle de ficelle. Et voici le casse-noix terminé.

M. le Notaire rencontre le boulanger. M. le Notaire fait dans son village figure de grand voyageur, car il rentre d'Italie où il a passé ses vacances. « C'est comme ça que vous êtes allé en Italie, m'sieu le notaire? — Oui, mon ami. — Alors, est-ce que vous voulez bien me donner un renseignement? — Tout à votre disposition. — Eh bien, est-il vrai que l'Italie a la forme d'une botte? »

o

Thomas, fermier normand, revient du bourg. « Qu'est-ce que vous avez acheté, père Thomas? lui demande-t-on. — Deux almanachs. — Tiens, pourquoi deux? — C'est une surprise pour ma femme. Elle m'avait donné deux francs pour lui en acheter un. J'en ai eu deux de l'année dernière pour le même prix...

o

Maman a préparé un superbe gâteau de riz pour le goûter. Jacquot qui est très turbulent et très gourmand, fait des pieds et des mains pour obtenir un morceau du gâteau. « Si tu n'es pas sage, tu n'en auras pas du tout. — Bon, écoute, je serai sage si tu m'en fais goûter tout de suite.

o

L'Ecossais roublard. — Le vieux Mac Turner annonce à son neveu, qui habite Londres, qu'il a l'intention de venir dans la capitale pour les fêtes du couronnement. Très heureux de revoir son vieil oncle, le jeune Grégor, prenant sa plus belle plume, répondit par la lettre suivante : « Je suis très content, mais comme je suis très occupé, je ne pourrai venir à la gare. Ma femme viendra à ma place. Puisqu'elle ne te connaît pas, tu n'auras qu'à tenir sous ton bras gauche une belle dinde, et à ton bras droit un panier plein de légumes.

LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE PARTIS A L'AVENTURE DANS UN MYSTERIEUX AVION FONT ESCALE DANS LA BROUSSE AFRICAINE ATTAQUES PAR UN LEOPARD, ILS SONT SAUVES PAR UN GORILLE QUI LES MÈNE A LA DEMEURE D'UN HOMME ÉTRANGE QUI VIT ET CAUSE AVEC LES SINGES.

TOUT HEUREUX DE SE RETROUVER LES DEUX ENFANTS NE PRIRENT MÊME PAS GARDE AUX FRUITS QUE LEUR TENDAIT L'ENIGMATIQUE COLOSSE TANDIS QUE LE GORILLE S'ACCROUPISSAIT SUR UNE ENORME BRANCHE DE L'ARBRE GIGANTESQUE QUI SERVAIT D'ABRIT A L'HOMME.

MAIS L'HOMME SEMBLAIT AKKIEUX. IL REGARDAIT OBSTINÉMENT PAR UNE OUVERTURE DE SA CABANE DE LIANES. TOUT A COUP UN SIFFLEMENT AIGU ET PROLONGE SE FIT ENTENDRE

L'HOMME TRESSAILLIT. IL SE SAISIT D'UN REVOLVER ET SE PRECIPITA DEHORS

Le Trèfle noir

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lanery, quatorze ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont en lutte contre la mystérieuse association du Trèfle noir. Un membre de la bande, Zoria, qu'ils avaient réussi à faire prisonnier, leur a fait diverses révélations. Louise Lacombe, sœur de Raymond, l'une des victimes de la bande et fiancée de Jambe-de-Bœuf, a été abordée par l'inspecteur Blondeau qui a menacé de l'arrêter.

Chapitre XLIV

PAMÉLA, LA TRUIE PHÉNOMÈNE

L'exposition générale agricole était ouverte au parc des expositions, porte de Versailles.

Un des clous de l'exposition des bestiaux était une magnifique truie, qui n'était guère rien d'autre qu'une gigantesque boule de graisse, et qui, grognante et vautrée sur une litière de paille, allaitait une bonne douzaine de petits cochons.

La cochonne phénomène s'appelait *Pamela*. Elle avait reçu une médaille d'or et son propriétaire, le comte de Chatellaix, se tenait auprès de son bestiau pour accueillir les compliments dont on l'accablait, comme s'il avait été le propre père de l'animal. Le comte de Chatellaix, petit-fils du commandant, comte du même nom, qui s'était illustré durant la guerre du Mexique (1), passait pour avoir une belle fortune. Il vivait presque toute l'année dans son château de Monneville, en Normandie, occupé davantage par ses chevaux et ses chasses, que par la gestion des huit cents hectares dont il était propriétaire.

Le comte, un homme d'une cinquantaine d'années, à la courte moustache grise, aux yeux très bleus dans la figure haute en couleurs, était un homme replet, mais de haute taille, qui portait un costume de cheval, et était coiffé d'un chapeau melon. Il s'entretenait avec son intendant, M. Mongenod-Malabry, un ancien officier qui, après s'être ruiné en spéculant sur les valeurs de caoutchouc, avait dû accepter de gérer les terres de son ami de Chatellaix. C'était un homme au visage basané, à la moustache noire, à l'allure brutale.

— Vous devriez, mon cher comte, aller voir, en dehors du hall, la machine à battre que l'on a installée juste en bas des terrasses, c'est une merveille.

— Voyez-vous, Mongenod, je crois, pour ma part, qu'on ne perfectionnera plus les machines à battre. Celle qui est à Monneville est d'ailleurs parfaitement au point et en excellent état de marche. Je ne vois pas l'utilité de m'en mettre une nouvelle sur les bras... Pour ce que vaut le blé, d'ailleurs...

Mongenod-Malabry revint à la charge. Le fabricant de la machine à battre lui avait promis une très forte commission s'il faisait acheter l'un de ses appareils au comte. Mongenod vu avait fait cause commune avec les bandits. Mais sans doute n'était-ce là qu'une fâcheuse exception. L'inspecteur Blondeau semblait sincère et résolu à mettre fin aux crimes de la bande des Trèfles...

Zoria était arrivé au parc des expositions dans le plus grand état d'excitation. Ce grand jeune homme blond était nerveux comme une fille, presque hystérique à certains moments... Il raconta, à voix basse et précipitée, à Jambe-de-Bœuf, qu'il avait maintenant la preuve et la certitude que Matchoukine avait assassiné sa pauvre mère Evangéline Bibliovna

(Suite en première colonne page 4.)

noire, il conclut d'un ton péremptoire :

— Les cisailles à hacher la paille ne sont pas suffisamment protégées. Avec un tel risque d'accident, je parie que les compagnies d'assurances demandent des primes fabuleuses. J'aime autant continuer à mettre la paille en meule comme dans le bon vieux temps...

Et quittant le sujet cher à son intendant, le comte en revint à sa truie phénoménale.

— C'est une vraie vedette, cette *Pamela*. Elle a même ses adorateurs. Tenez, voici bien trente minutes d'horloge que ces deux jeunes gens, qui ne sont pas pourtant des paysans, sont accoudés à la barrière de son box, à la dévorer des yeux et à discuter de ses qualités. Ils ont même recruté un troisième admirateur, ma parole...

Les personnes que désignait ainsi le comte de Chatellaix, deux jeunes gens et un homme d'âge plus mûr, n'étaient autres que Fil-de-Fer, Zoria et l'inspecteur Blondeau.

La veille, après de longues hésitations, Louise Lacombe, qui avait pris conseil de Fil-de-Fer, avait fini par mettre l'inspecteur Blondeau au courant de ce qu'ils avaient appris sur la bande des Trèfles et sur ses crimes récents. En échange, l'inspecteur Blondeau avait promis de la façon la plus formelle, qu'en tout cas, il ferait mettre hors de cause Jambe-de-Bœuf dans l'affaire de l'assassinat de Raymond Lacombe, et que le colosse ne serait désormais pas davantage inquiété par les juges et les policiers, que ne le seraient Fil-de-Fer pour l'assassinat de la vieille Russe et Pierrot pour son évasion du bagne d'enfants de Penthièvre.

L'inspecteur Blondeau, avec les révélations que lui avait apportées Louise, et les résultats de sa propre enquête, avait d'ailleurs réuni des preuves surabondantes et de nature à convaincre le plus obtus des juges d'instruction de l'innocence absolue des trois amis. Il avait cependant tenu, avant de réviser le contenu de ses dossiers, à faire répéter ses révélations à Zoria. Fil-de-Fer avait rendez-vous avec le jeune Russe au parc des expositions. Il demanda à l'inspecteur de l'accompagner.

Peut-être allait-il sortir de ces démarches un coup de théâtre. Certes autrefois, lors de la lutte contre Van der Gold, le commissaire de police d'Auteuil avait fait cause commune avec les bandits. Mais sans doute n'était-ce là qu'une fâcheuse exception. L'inspecteur Blondeau semblait sincère et résolu à mettre fin aux crimes de la bande des Trèfles...

Zoria était arrivé au parc des expositions dans le plus grand état d'excitation. Ce grand jeune homme blond était nerveux comme une fille, presque hystérique à certains moments... Il raconta, à voix basse et précipitée, à Jambe-de-Bœuf, qu'il avait maintenant la preuve et la certitude que Matchoukine avait assassiné sa pauvre mère Evangéline Bibliovna

(1) *Voir le Mystère du Serpent à Plumes*, par A. Duchateau. Un fort volume illustré par Jouzier, E.S.I., 17 fr. 50.

Tout en feignant de regarder la truie phénomène, Zoria, Fil-de-Fer et l'inspecteur Blondeau poursuivaient la conversation.

LES GANGSTERS DE L'AIR.

GRÂCE À LA COMPLICITÉ DE DEUX HOMMES, APPARTENANT AUX TROUPES DES GANGSTERS DE L'AIR, L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, RÉUSSIT À S'ÉVADER.

LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Zoria en avait sur lui la preuve écrite : un rapport chiffré envoyé à la bande des Trèfles par Matchoukine, et que le jeune homme avait été assez heureux pour pouvoir photographier. Ce rapport, il était prêt à le porter à la police, mais il craignait qu'on ne l'inquiète pour son involontaire participation à l'assassinat qu'avait commis Matchoukine dans une villa de banlieue... Il ne savait que faire.

Fil-de-Fer lui parla de l'inspecteur Blondeau, et bénéficiant ainsi, avec l'assentiment du jeune Russe, le Parisien fit un signe convenu. L'inspecteur vint s'accoudier avec les deux jeunes gens devant la truie gigantesque.

Chapitre XLV. — MACHINE A BATTRE

— Je les tuerai tous, tous les maîtres de la bande des Trèfles, disait Zoria en proie à la plus vive excitation à l'oreille de l'inspecteur Blondeau. Ces canailles m'ont tué ma mère... Une pauvre femme, un peu irresponsable, à laquelle ils avaient tourné la tête. Je n'avais qu'elle au monde. Maintenant je suis seul, tout seul... Que m'importe de mourir... Rien ne me retient ici-bas... Je mourrai, pourvu qu'ils périssent tous...

L'inspecteur Blondeau interrompit le jeune homme dont la nervosité allait à chaque instant croissant. Il lui expliqua posément qu'il ne s'agissait pas de commettre des crimes, mais de laisser la justice suivre son cours, de lui donner les moyens de réduire à l'impuissance la dangereuse bande du *Trèfle noir*. Et Zoria pouvait apporter des preuves qui permettraient de condamner la bande...

Avec plus de calme, le jeune Russe reprit, point par point, les révélations qu'il avait déjà faites à Fil-de-Fer et à ses amis chez la grand'mère Lacombe... L'inspecteur Blondeau, tout en feignant toujours de s'intéresser à la truie phénoménale, avait tiré de sa poche un calepin de moleskine noire et prenait des notes sommaires. Ces révélations, Zoria se disait prêt à les répéter, le lendemain même, devant le juge d'instruction sous le sceau du serment... Peu lui importait d'être condamné même, pourvu que sa mère soit vengée et que la bande, toute la bande, dont Matchoukine était l'instrument, soit châtiée, anéantie physiquement. Il glissa dans la main de l'inspecteur une photographie du document chiffré, qui établissait la culpabilité de Matchoukine dans l'assassinat d'Evangelina Bibliovna.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'inspecteur en serrant le document dans son portefeuille, vous serez certainement mis hors de cause pour l'affaire de cet assassinat de banlieue. Je me porterai garant de votre bonne foi, de votre inexpérience...

— Mais que m'importe, répliqua Zoria avec une excitation cette fois portée à son paroxysme... Je veux bien finir ma vie au bagne, ou même périr sur l'échafaud, si l'on me jure que la justice fera gouilloteiner jusqu'au dernier les membres de cette bande monstrueuse. *Roi de trèfle! Reine de trèfle! Dix de trèfle! Neuf de trèfle! Valet de trèfle! Cinq de trèfle!*... Qu'on leur coupe la tête! Qu'on leur coupe la tête!... Et si on ne veut pas leur couper la tête, j'agirai moi-même, avec mon revolver... J'ai mon revolver là, et je m'en servirai...!

Le visage ordinairement pâle du jeune Russe avait pris de la couleur... De grosses gouttes de sueur perlaient à son front bombé, ses yeux bleus étaient devenus d'un vert sombre, un peu de salive coulait au coin de ses lèvres minces.

— Calmez-vous, dit Blondeau, vous allez vous rendre malade...

— Oui, oui, je le sais! reprit Zoria avec une excitation croissante, je le sais! On dit que je suis malade... J'ai eu des crises d'épilepsie, autrefois... Et l'on a aussi essayé de me faire passer pour fou... Mais je ne suis pas fou, non, je ne suis pas fou... C'est par suite d'une machination que j'ai été enfermé plusieurs semaines à l'asile, à Berlin... Mais je vais tout à fait bien, maintenant...

Il reprit sur un ton plus grave, entre ses dents :

— Vous ferez punir *Cinq de trèfle*, n'est-ce pas, *Cinq de trèfle*, ou Sébastien, ou Matchoukine ?... Ou sinon, je vous jure que je mettrai cinq balles dans le cœur de *Cinq de trèfle*... Je vous le jure. Et je n'ai qu'une parole... Je suis prince, moi... Je suis le prince...

Soudain, il se produisit un changement extraordinaire dans le visage de Zoria qui s'était tu brusquement. De coloré, il était devenu livide, presque vert... Ses deux mains tremblaient convulsivement, ses deux yeux fixaient immobiles un point en face de lui, de l'autre côté du box de la truie phénoménale... Il restait la gorge serrée, incapable de prononcer une parole... Autour de lui, au brouhaha de la foule, se mêlaient les cris des gardiens qui criaient : « On ferme. On ferme. »

Fil-de-Fer regarda dans la direction que fixait, littéralement médusé, le jeune Zoria. Et soudain, il lança une bourrade à l'inspecteur.

— Là-bas, regardez cet homme au chapeau melon, c'est Matchoukine.

— Oui, il m'a suivi, disait Zoria, il veut me perdre, mais il ne m'échappera pas. Je vais...

— Pas de plaisanterie, mon petit.

Tout en disant ces mots, l'inspecteur Blondeau qui avait compris que Zoria sortait son revolver et allait tirer sur Matchoukine avait, selon les meilleures règles du jiu-jitsu, tordu le poignet du jeune homme et lui avait enlevé l'arme des doigts.

— Je veux le prendre vivant, et qu'il parle, ajouta Blondeau qui fendit la foule en direction de Matchoukine.

Comme l'heure de la fermeture venait de sonner, toute la foule des visiteurs refluait déjà vers la sortie. Les jardins du parc des expositions étaient déjà évacués et le grand hall était à moitié vide.

La scène qui s'était déroulée entre Zoria, Fil-de-Fer et Blondeau n'avait pas échappé à Matchoukine... Il surveillait Zoria depuis le début de l'entretien. Il avait compris que le jeune homme le trahissait... Il devinait la qualité de l'inspecteur. Quand il le vit se diriger vers lui, il se mit à fuir en direction des jardins, remontant le courant de la foule qui évacuait l'exposition agricole.

C'est avec peine qu'à sa suite Fil-de-Fer, Blondeau et Zoria se frayaient un chemin parmi les visiteurs qui s'indignaient.

— Espèce de brute, vous m'avez écrasé les pieds! hurlait une grosse fermière normande à la petite pèlerine d'astrakan, et qui brandissait comme une arme un parapluie d'un modèle ancien.

Fil-de-Fer avait écarté la femme d'une bourrade et, d'un bond, il avait enjambé la barrière qui entourait le stand des bœufs gras, suivi bientôt par Blondeau et Zoria.

Les bêtes, dérangées dans leur rumination meuglaient tristement, mais il était plus aisé de se frayer la route à travers le bétail qu'à travers les hommes. Matchoukine qui perdait du terrain sauta à son tour dans le stand des vaches laitières et se mit à courir. Il passa le barrage des gardiens qui, surpris, ne s'opposèrent pas à son passage. Il eut vite fait de franchir une porte qui donnait sur les jardins. Quelques secondes plus tard, ses poursuivants pénétraient à sa suite sur les terrasses désertes. Le bandit était talonné. Il se dirigeait en courant vers les balustrades qui séparent les terrasses les plus hautes des terrasses inférieures.

Sans cesser de courir, le bandit s'était retourné et brandissait quelque chose en direction des ses poursuivants :

— Attention, il a sorti son revolver silencieux! cria Zoria... On entendit un bruit sourd, suivi d'un léger bourdonnement comparable à celui d'un vol d'abeille. Le bandit avait tiré...

Cependant, au pied même de la terrasse sur laquelle se déroulait cette dramatique poursuite, le comte de Chatellaix discutait avec Mongenod-Malabry et un élégant jeune homme, le représentant des nouvelles machines à battre. La machine modèle, dressée au pied du mur de soutènement de la grande terrasse, était en pleine action.

— Notre modèle est pratiquement silencieux, disait le vendeur. Il vous permettra aisément de diminuer votre personnel dans d'importantes proportions. Il suffit, en effet, d'un seul homme pour surveiller la manœuvre, alors qu'autrefois...

C'est à ce moment qu'un effroyable hurlement retentit, tandis qu'il semblait qu'autour de la machine volaient en feu d'artifice des espèces de confettis rouges ou des pétales de coquelicots. La machine à battre s'était tout à coup arrêtée et, en haut de la terrasse, apparaissait un jeune homme blême, Zoria, qui éclatait d'un rire inhumain, diabolique.

— Il n'a pas vu la balustrade... Matchoukine! Il est tombé! Il voulait nous tuer, et c'est lui qui a été haché vif... par la machine à hacher la paille!...

A nouveau le rire fou du jeune Russe retentit aux oreilles du comte de Chatellaix et de son intendant, que clouait sur place l'épouvantable accident auquel ils venaient d'assister.

(A suivre.)

COMMENT CONSTRUIRE LE M. C. I

Les Jeunes aviateurs

le premier de nos avions qui volent

Le M. C. 1, le premier de nos petits avions qui volent est d'une grande simplicité, mais il faut suivre minutieusement les instructions que nous donnons ici, si l'on ne veut pas s'exposer à des mécomptes.

I. — Construction de l'aile

Prépare un coin de table bien plane. Décalque les extrémités d'ailes sur un bout de papier. Fixe sur le bois le plan du modèle réduit, au moyen de punaises. Ce plan du modèle réduit est celui qui est contenu dans nos pochettes, mais tu peux, si tu le désires, agrandir le plan ci-joint en sachant que la largeur réelle des ailes est de 5 centimètres. Puis, à chaque angle de l'aile, plante des épingles comme il est indiqué sur le plan et sur la figure que nous avons donnée dans notre N° 73. Ces épingles serviront à guider tes morceaux de bois et faciliteront ton travail. Coupe huit morceaux de 5 centimètres dans une des baguettes de tilleul. Place les deux autres en long, et les petites à chaque ligne transversale. Si tout va bien, tu peux commencer le collage après avoir préparé ta colle selon les instructions données dans le N° 73.

Revenons à l'aile. Reprends en main chaque morceau de 5 centimètres, mets un peu de colle à chaque bout et replace-le à l'endroit convenable sur le plan. Laisse sécher pendant que tu découperas les bouts des ailes dans du balsa de 1 millimètre d'épaisseur. Colle aussi les bouts en mettant la colle, cette fois, aux extrémités des grandes baguettes. Laisse sécher pendant une journée. Le temps peut te paraître long, mais il vaut mieux attendre longtemps.

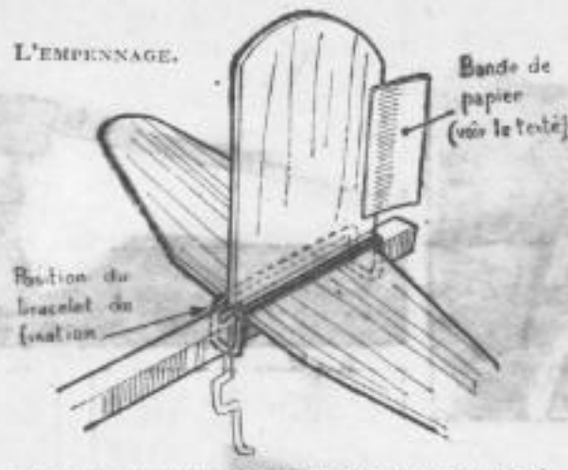
Le lendemain, reprends l'aile et fait, au milieu, sur chaque longeron, une légère incision en V avec la lame de rasoir. Attention de ne pas entamer le bois trop loin. Cette petite fente facilitera la courbure de l'aile. Colle ensuite deux petits bouts de baguette comme indiqué sur le plan et découpe la planchette-support du dessous. Colle-la sous l'aile et remets le tout à sécher sur une « forme ». La « forme » est un endroit plane (dessus de cheminée, table, plancher, etc.), sur lequel tu poseras deux livres de 5 centimètres de haut et espacés de la distance comprenant l'envergure de l'aile moins 2 centimètres. L'aile ainsi posée sur les deux livres sera appuyée au centre par un objet peu large (canne, règle, manche de parapluie) qui lui donnera sa forme définitive. Laisser sécher assez longtemps.

Pendant que ton aile sèche, occupe-toi de monter le fuselage. Ainsi, pas de temps de perdu.

II. — Le fuselage

Le fuselage est constitué d'une baguette carrée en balsa. La grosseur est de 5 m/m et la longueur de 41 c/m. Le bout qui servira de « nez » à l'avion et sur lequel s'enfile le tube en aluminium, devra être arrondi au papier de verre. Travaille tout doucement, car le bois est très tendre et tu risquerais de l'entamer trop loin ; seuls les angles vifs doivent être

L'empennage.



abattus sur une longueur de 2 c/m. Aplatis à la pince le tube, puis coude-le suivant le dessin du plan. Perce ensuite le trou à l'aide d'une épingle, et voilà le support d'hélice préparé. Avant de l'enfiler, mets un peu de colle sur la partie arrondie du bois et fais attention que le bout replié du tube soit du côté d'une partie plate de la baguette. *La béquille*, en corde à piano coudée à la pince, sert également d'attache au caoutchouc moteur. Elle traverse la baguette, qui sera percée par simple pression de la pointe du fil d'acier. Une fois en place, fixe définitivement la béquille par un point de colle.

III. — Le train d'atterrissage

Le train d'atterrissage est en corde à piano de 1 millimètre. Coude-le à la pince d'après la forme du dessin en laissant au bout de chaque jambe de 9 centimètres, une petite partie horizontale qui sera l'axe de roue. Pose-le sur le fuselage, à environ 3 centimètres du bout avant. Un bon coup de pinceau à colle suffirait à le faire tenir, mais il est préférable que tu fasses une ligature avec du fil et que tu passes alors la colle qui scellera le tout.

Les roues sont à découper dans une plaque de balsa de 2 millimètres. Si tu n'as pas de compas, le meilleur moyen est d'appliquer sur le bois une pièce de 1 franc à bords lisses et de tailler directement autour avec la lame de rasoir. Tu finiras ensuite avec du papier de verre pour enlever les bavures.

Une fois la roue enfilée sur son axe, relève le bout de la corde à piano pour former verrouillage. Voici le train d'atterrissage terminé.

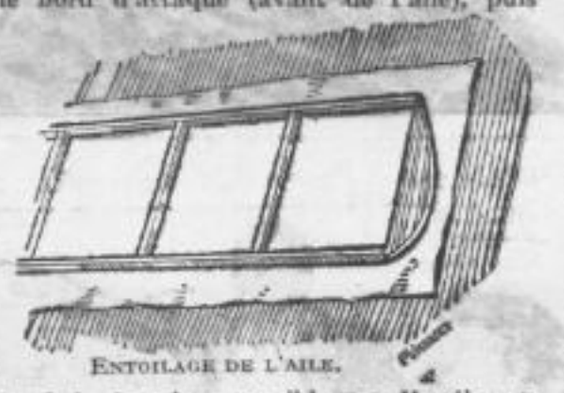
Ton aile est peut-être sèche, maintenant, car, si tu n'as pas beaucoup de temps pour travailler à « ton » avion, c'est seulement le lendemain que tu attaques l'entoilage.

IV. — L'entoilage de l'aile

L'entoilage est en sorte une façon de parler car, dans la majorité des modèles réduits, la toile, trop lourde, est remplacée par du papier spécial dit papier japon, qui a la propriété de se traiter comme la soie. Ainsi, si ton papier est chiffonné, ta mère peut te le repasser avec un fer, comme un linge, et les plis disparaîtront.

Reprends ton aile et enduis de colle *le dessus* des longerons *seulement*. Il ne faut pas mettre de colle sur les bâtons intermédiaires.

Commence par appliquer le papier sur le bord d'attaque (avant de l'aile), puis



Entoilage de l'aile.

tends-le du mieux possible vers l'arrière en laissant toute la marge voulue; tu couperas ce qui dépasse quand tout sera sec.

En aucun cas, ne rabats le papier sur d'autres faces de l'aile que le dessus.

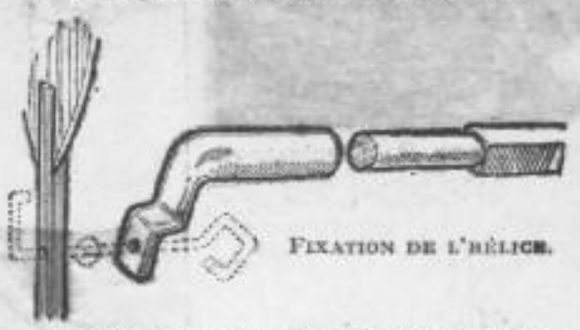
Un seul côté, du reste, suffit pour « l'entoilage » de cet appareil très simple.

Remets ensuite ton aile sur la « forme », puis, à l'aide d'un coton imbibé d'eau (pas trop), frotte toute la surface du papier que tu viens de coller. Pose, au milieu, le poids qui garde l'aile cintrée, et laisse sécher. Tu verras, au bout d'un certain temps, comment le papier, en séchant, s'est tendu et ne laisse plus subsister aucune ride.

V. — Les empennages

Pendant que l'aile sèche à nouveau, prépare les empennages. *Les empennages* sont constitués par de simples feuilles de balsa que tu couperas suivant la forme du plan. Si tu ne veux pas abîmer le plan, le meilleur moyen est de décalquer la forme sur un papier transparent et de la reporter ensuite sur ta feuille de balsa. Au moyen d'une règle, coupe le balsa avec ta lame de rasoir. Ne t'effraie pas si les contours ne sont pas rigoureusement exacts; l'importance n'est pas énorme.

Une fois les deux plans découpés, coupe deux petites languettes de balsa que tu colleras de chaque côté de la base du plan de dérive. Fais attention à ce que le plan de dérive soit bien perpendiculaire. Au besoin sers-toi d'une équerre ou d'un gros livre pour te guider. Mets de la colle à la base du plan de dérive et laisse sécher.



Fixation de l'hélice.

L'hélice est toute montée. Tu perceras l'axe bien au milieu, avec une épingle chauffée assez fortement. Ainsi le bois se consumera au passage de l'épingle sans effort d'écartement.

Attention à ce que les pales aient la même inclinaison (voir le croquis sur le plan).

A l'aide de la pince, fais le crochet et axe de l'hélice. Commence par le crochet, enfile-le dans le tube d'alu, passe la perle puis l'hélice. Recourbe ensuite le bout libre deux fois, et enfonce la partie qui revient vers l'arrière dans le rotin de l'hélice. Un point de colle fixera le tout.

VI. — La finition et le moteur

Ton entoilage bien sec, à l'aide de la lame de rasoir, coupe tout le papier qui dépasse. L'aile est terminée. Tu la fixes au fuselage en l'attachant avec deux caoutchoucs noués aux extrémités de la planchette centrale. Il ne faut jamais coller l'aile sur le fuselage, car on règle le centrage en déplaçant l'aile. Avec 10 centimètres de caoutchouc que tu noues en boucle, fixe l'empennage arrière.

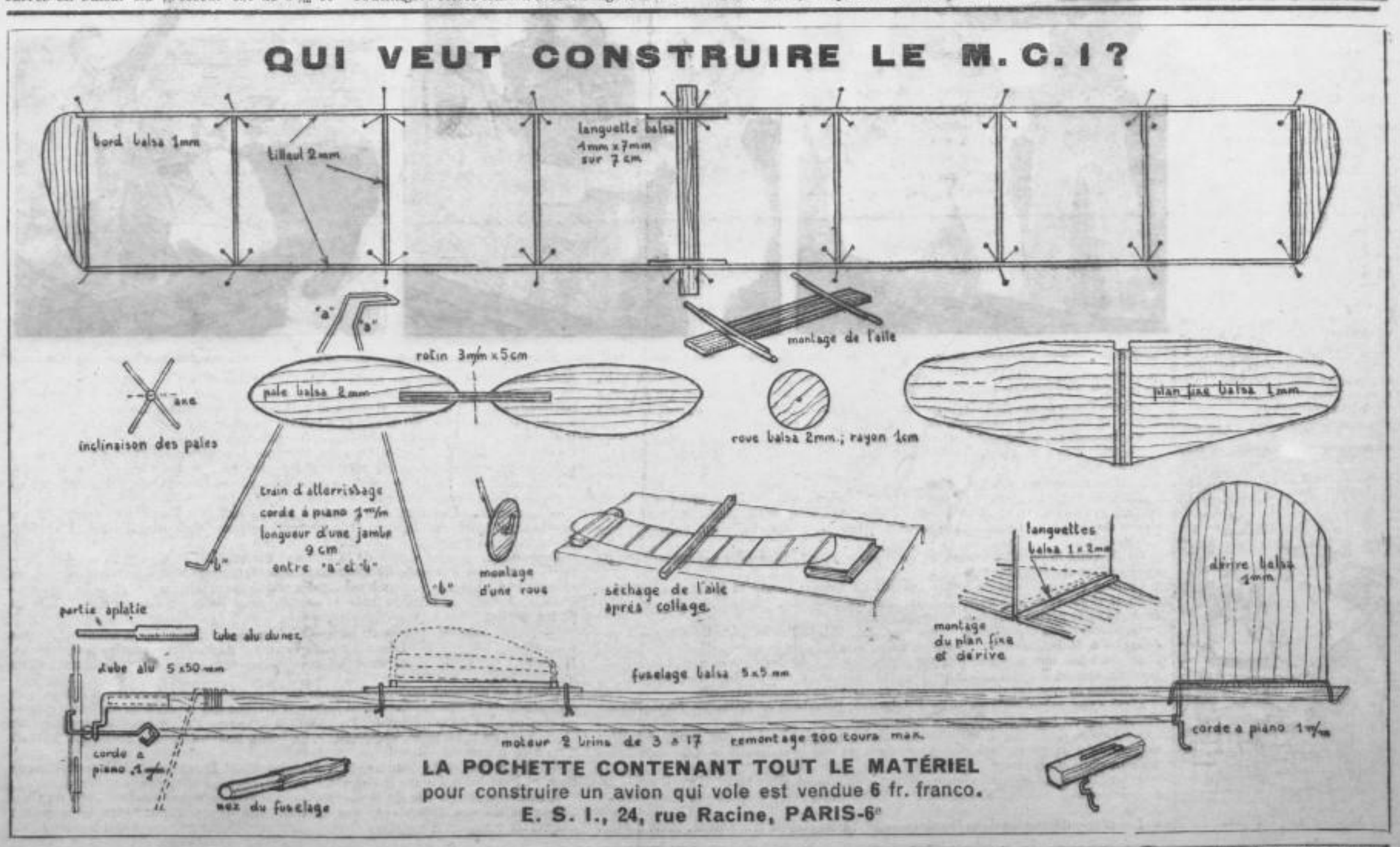
Le moteur est constitué par deux brins de caoutchouc dont tu noues les extrémités. Arrange-toi pour que le nœud se trouve à l'attache arrière vers la béquille. L'avion est ainsi prêt aux essais.

Nous donnerons prochainement des indications sur les essais.

ABONNEZ-VOUS A

France .. .. | 6 mois : 9 fr. 50 / 12 mois : 13 fr
Belgique (fr. français). | 6 mois : 13 fr. 50 / 12 mois : 27 fr.
Étranger.. .. .. | 6 mois : 19 fr. / 12 mois : 36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e) Ch. post. 974-41 Paris.



LES GERMAINS

Dans l'Antiquité on appelait les Allemands : les *Germains*. Eux-mêmes ne s'appelaient pas ainsi; ce sont des peuples voisins qui leur donnèrent ce nom. Que signifie-t-il exactement? Les savants hésitent : « Hommes de guerre », « Orientaux », « Voisins » ou... « Hurleurs »? Si l'on en jugeait par Hitler qui, bien qu'autrichien d'origine se prétend un pur « Germain », il faudrait admettre que « Germain » signifie « hurleur »!

Avant la conquête romaine, le monde civilisé ignorait ce peuple et le pays où il habitait. Le grand passage d'Orient en Occident avait lieu plus au Sud, par la vallée du Danube. Et les nombreuses grottes très anciennes que l'on trouve encore creusées au flanc des collines danubiennes servaient certainement de refuges aux paysans lorsque par ce passage s'avançaient des tribus guerrières et non des caravanes de marchands.

A ces époques lointaines l'Allemagne était couverte de forêts touffues, impénétrables. Les habitants restaient à la lisière de ces forêts, sur les prairies naturelles, ou bien dans les steppes.

Il y avait ainsi des petits groupes humains ici et là, s'ignorant les uns les autres, ne formant pas une nation. Agriculteurs, mais nomades pendant longtemps ils ne bâtirent pas de maisons : ils avaient un chariot par famille, un lourd chariot bâché où ils vivaient plus mal que des saltimbanques; ces chariots suivaient les armées, et dressées sur les chariots les femmes guettaient l'issue des combats, prêtes, en cas de défaite, à se tuer et à tuer leurs enfants. A l'époque romaine il n'y avait pas encore de villes, ni même de villages, mais seulement des maisons de bois disséminées.

La guerre jouait un grand rôle chez les Germains comme dans la plupart des tribus primitives. Ils défendirent farouchement leur indépendance contre les Romains « impérialistes » venus pour les coloniser.

Dans le combat, ils se servaient de leur bouclier comme porte-voix et poussaient des cris de guerre, d'où peut-être leur nom de « hurleurs ». Leurs armes étaient la *framée*, forte pique, et le javelot, qu'ils pouvaient lancer très loin. Ils étaient à la fois cruels et courageux.

Un homme qui dans le combat avait perdu son bouclier était « mis en quarantaine »; on l'empêchait d'assister à des réunions publiques, cet homme était déshonoré. Les Germains ne devaient rien abandonner à l'ennemi, pas même leurs morts qu'ils savaient emporter en cas de défaite. On est attaché à son chef qui paye les armes et le cheval de bataille, on est le soldat de ce prince, et s'il meurt au combat on doit mourir aussi. Cette coutume se retrouve dans de nombreuses peuplades primitives.

Beaucoup de guerriers n'ont ni maison, ni métier, ni terres : en temps de paix ils demandent aux uns et aux autres (ou exigent...) qu'on leur donne l'hospitalité gratuitement.

Les Germains avaient des esclaves qu'ils traitaient durement. Quand un enfant naissait, il était indispensable que son père l' « adoptât » : en l'élevant dans ses bras et en lui donnant un nom; autrement, on laissait l'enfant mourir de faim. On brûlait ses vieux parents, après les avoir poignardés. Une femme, quand son mari mourait, devait monter sur le bûcher où on brûlait le corps, pour y périr à son tour.

On laissait pourtant à la femme une assez grande liberté et on la considérait avec respect. Elle était l'égale, sinon la supérieure de l'homme. C'est l'homme qui doit apporter une dot pour se marier : il offrira à son beau-père quelques bestiaux et bien entendu des glaives et des framées « à la dernière mode ». La fiancée, de son côté, donnait à son futur mari des armes de guerre.

Les Germains pratiquaient des sports assez curieux : par exemple, des garçons nus dansaient et sautaient au milieu de pointes d'épées dressées. Les Germains passaient aussi pour passionnés au jeu de dés : celui qui perdait devenait l'esclave de l'autre.

La religion jouait un grand rôle dans les tribus germaniques. Ils s'enfonçaient dans la nuit des forêts pour invoquer des dieux et des démons à leur image. Ils prédisaient l'avenir d'après les dessins que formaient entre eux des morceaux de bois jetés sur un drap blanc, et aussi d'après le vol et le chant des oiseaux, et puis par un procédé encore plus bizarre : ils avaient un char sacré que traînaient des chevaux blancs réservés à cet usage, chevaux dont les prêtres guettaient la marche et les hennissements; selon que les chevaux se comportaient de telle ou telle façon, cela prenait telle ou telle signification... et tout le monde croyait les prêtres! Pour deviner qui devait gagner dans une guerre, on faisait se battre un soldat, pris au hasard, avec un prisonnier ennemi; si l'ennemi était battu, c'était bon signe!

L'état de l'antique Germanie était à peu près celui de toute l'Europe septentrionale, avant le début de l'ère chrétienne. Avec les siècles l'Europe évolua, et les Allemands, comme les Français, descendants des Gaulois, figurèrent à la tête des nations civilisées. Il faut déplorer qu'aujourd'hui certains Allemands — qu'il ne faut pas confondre avec le peuple de ce pays — préconisent le retour à la barbarie germaine, considérée comme un idéal!

BOUR.

Timbres et stratosphère

Quand des aéronautes hardis accomplissent des exploits comme un vol dans la stratosphère, c'est un événement assez sensationnel pour que leur pays consacre une série de timbres à cette occasion. La Belgique n'y a pas manqué quand le premier le Professeur Picard parvint à atteindre la stratosphère. Vous voyez ci-contre le timbre qui fut émis en 1932, son bénéfice allait d'ailleurs au Fonds national de recherches scientifiques qui avait aidé à accomplir l'ascension. Ce timbre existe en trois valeurs : 0 fr. 75 brun, 1 fr. 75 bleu, et 2 fr. 50 violet. En outre, ces timbres existent dentelés et non dentelés.

L'U. R. S. S. nous offre un choix de timbres consacrés aux ascensions stratosphériques, puisqu'il y a eu deux émissions : l'une datée du 30 septembre 1933 représente le ballon et porte en outre l'indication de la hauteur atteinte : 19.000 mètres. Il en existait 3 valeurs, 5, 10 et 20 kopecks, qui étaient bleu, rouge et violet.

En 1934 parut une seconde série commémorant une ascension qui avait atteint 22.000 mètres. Comme vous le voyez ci-contre, elle représente un ballon et au milieu le portrait de l'aéronaute. Pour les trois timbres de cette série, le portrait changeait. C'était Ussyskine pour le 5 kop. lilas, Wassenko pour le 10 kop. brun et Dedosseenko pour le 20 kop. bleu-violet.

Vous vous rappelez sans doute le timbre français consacré à l'ancêtre des ascensions stratosphériques Pilatre de Rozier, qui se tua en ballon en 1786.

PETIT COURRIER DE JANOT

Marcel D., à Tourcoing, par Fontenoy (Somme), a fondé un club qui a déjà sept membres, et il nous a commandé des chansons que chanteront ensemble les membres de son club.

André R., a l'intention de fonder un club à Saint-Jacques-de-Thouars (Deux-Sèvres).

Raymond P., de Nîmes, va quitter prochainement la ville et m'écrit tout son regret de partir sans avoir pu, comme il l'espérait, fonder un club « qui lui aurait fait passer de bons moments ». Mais, mon ami P. ne peut-il essayer de fonder un nouveau club dans la nouvelle ville où il va aller habiter? Merci de sa très gentille lettre. J'espère qu'il continuera sa correspondance.

Henri B., Dugny, m'écrit que beaucoup de numéros de *Mon Camarade* sont vendus dans sa ville, mais que les lecteurs ne songent pas à s'unir dans un club d'amis. Et il me demande de lancer ici un appel à nos jeunes amis de Dugny, pour qu'ils forment un club qui pourra s'occuper de mille choses : de promenades, de fêtes, de sport, de construction d'avions en modèle réduit, etc. J'espère que cet appel sera entendu et que j'aurai à transmettre de nombreuses lettres à Henri B.

A. M., Millau, a fondé un petit club qui a déjà formé une petite bibliothèque. Tous nos compliments.

Max J., 12 ans, en *lisant les lettres des présidents a été impressionné* et a décidé de fonder à Strasbourg un club qui a déjà une dizaine de membres. Voilà du bon travail!

Jean et Fernand, à Nice, ont fondé un club dans le quartier Gambetta. Ils vendent le journal, ils ont un local dans une antichambre de leur ami René (le vice-président), et ils font des séances de cinéma. C'est rudement bien!

Odette F., à Rosselmlles (Moselle), a fondé dans son petit village un club d'amis qui a déjà douze membres et qui a fait une grande promenade pour le début de son activité. Mon amie Odette espère bientôt développer son club. C'est plus que magnifique, c'est formidable ce qu'elle a fait là!

Simon D., de Senones (Vosges), m'adresse avec le renouvellement de son abonnement, l'adresse de sept de ses amis qui pourront peut-être s'abonner. Voilà un bel exemple qui nous vient d'une charmante petite ville de montagne. Cet exemple, nombre de nos amis devraient l'imiter.

Robert D., à Aytre (Charente-Inférieure), a fondé dans sa petite ville un club qui a déjà neuf membres et qui compte bientôt se développer. Avec sa lettre il m'envoie toutes sortes de compliments sur le journal. Il aime surtout les histoires mystérieuses. Merci de ta gentille lettre et à bientôt.

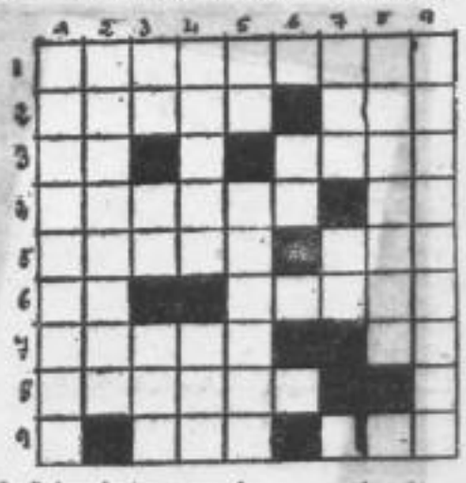
Jacques D., à La Houlme (Seine-Inférieure), a fondé un club et m'envoie des charades que je passe à ces messieurs dames de la rédaction.

Rose H., de Villeparisis (Seine-et-Oise), m'écrit : « Maintenant nous ne pouvons plus t'appeler Janot le petit imbécile, car tes lettres sont beaucoup mieux qu'avant. Certaines de tes réflexions sont très justes. » Vous pensez si je me rengorge et si j'ai envie de montrer cette lettre à Mme Burette. Bien sûr, ma chère amie Rose, envoie-nous des contes de fées.

MOTS CROISÉS DU N° 75

Horizontalement. — 1. Cueillette des raisins. — 2. Extraordinaire. Attaché. — 3. Démonstratif. Est utile. — 4. Choix. Conjonction. — 5. En forme d'œuf. Assassiné. — 6. Oui allemand. Faire un nœud. — 7. Se terminer comme des vers. Préfixe. — 8. Etendre. — 9. Cachés. Démonstratif.

Verticalement. — 1. Triomphes. — 2. Agaçait. — 3. Lac. Oui allemand. Perche. — 4. Qui convient à un duc. Choisi. — 5. Possède. Espèces. — 6. Pronom personnel. — 7. Passage à pied sec sur une rivière. Pronom personnel. — 8. Qui parlent comme des gens enrhumés. — 9. Détermineront la place.



SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 74

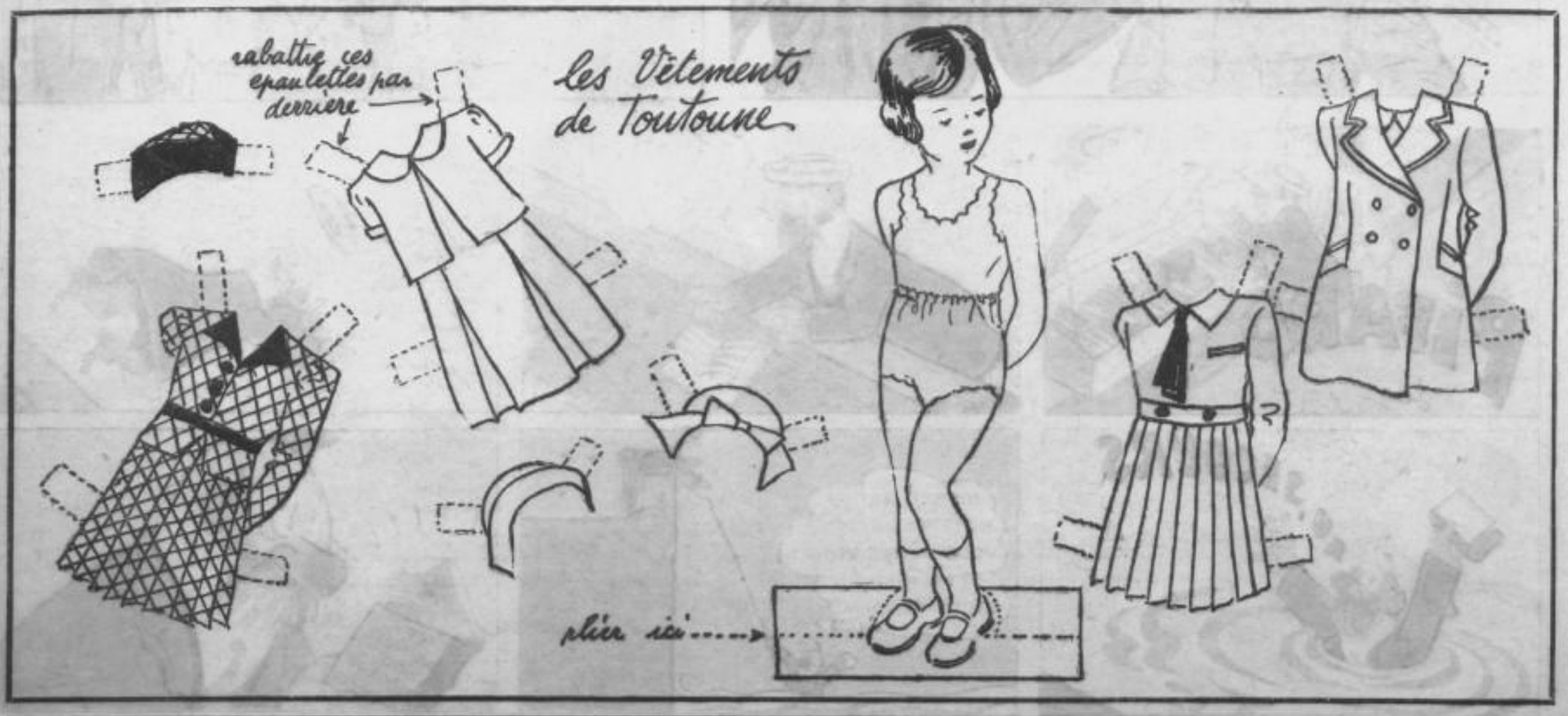
Horizontalement. — 1. Catapulte. — 2. Ovation. — 3. Misère. Et. — 4. Ma. La. — 5. Ie. Italie. — 6. Nées. Et. — 7. Saur. Ir. — 8. Ici. Alain. — 9. Or. Neveu. — 10. Nécessité.

Verticalement. — 1. Commission. — 2. Avisé. Aère. — 3. Tas. Nul. — 4. Atelier. — 5. Pirate. Ans. — 6. U O E. Asiles. — 7. Lu. Il. Ravi. — 8. Ie. — 9. Entretenue.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — Migraine (Mi-Graine); Laitue (Lait-U); JAMBE-DE-BŒUF (Jambe-deux-Bœuf); Fil-de-Fer (Fille-d'-Œuf-R); MON CAMARADE (Mont-K-Mat-Rade).

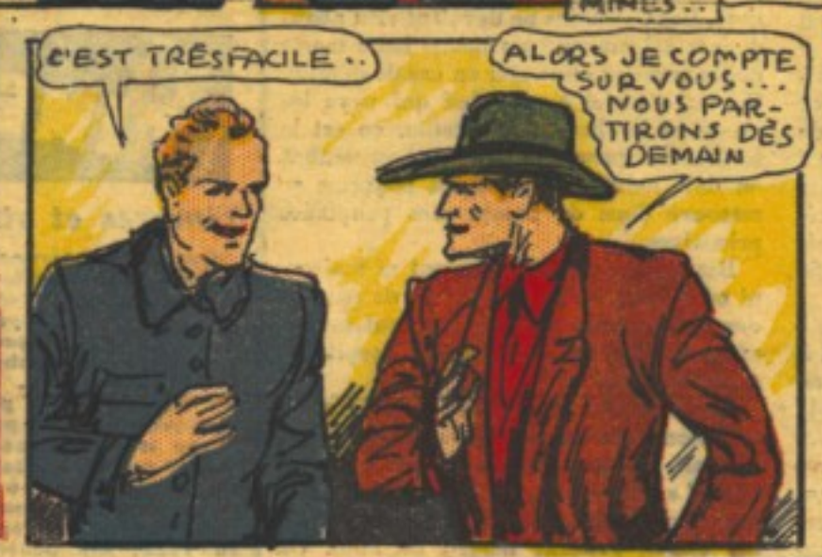
Devinettes. — Le pois de senteur (*Cent Heures !*); si les chevaux ne vont pas à l'école, c'est qu'ils ne sont pas des ânes...

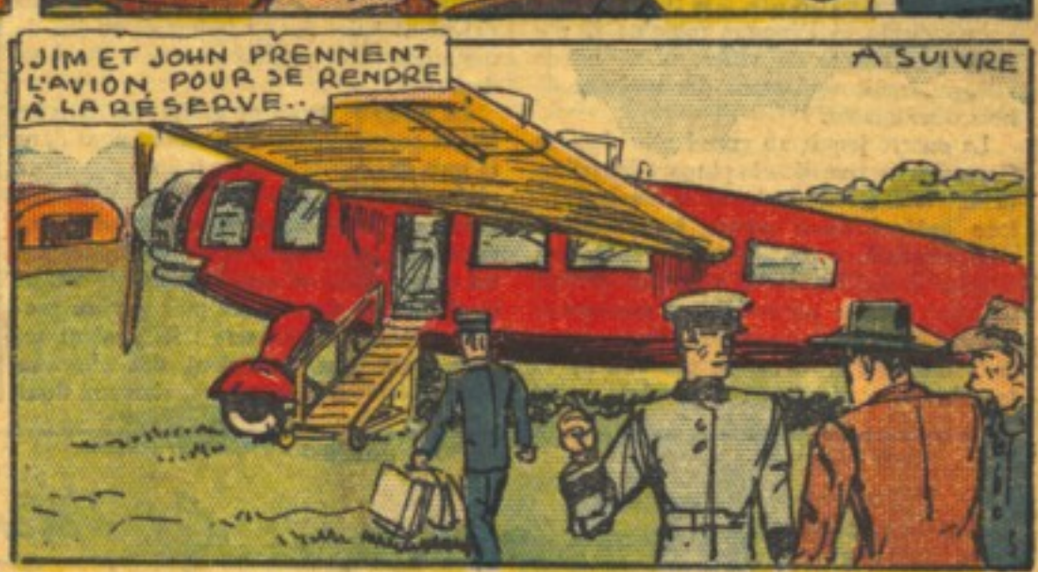


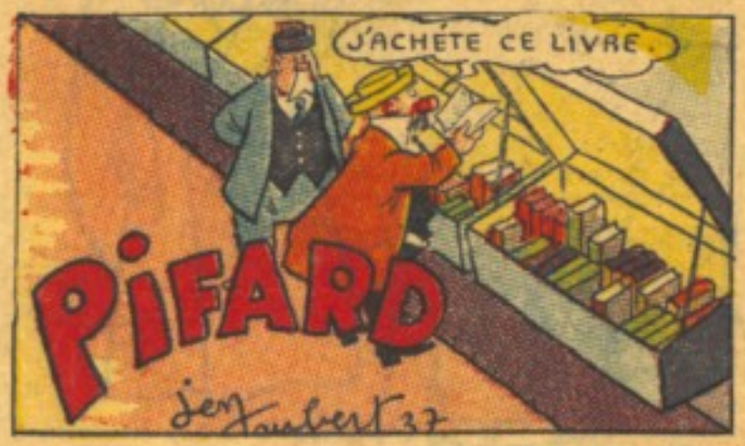
23

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE, DÉFENSEUR DE SES AMIS, LES INDIENS D'UNE "RÉSERVE". EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LE "CHEMICAL TRUST" QUI VEUT S'EMPARER DES RICHES TERRAINS QUI APPARTIENNENT AUX INDIENS.. IL A PORTÉ PLAINTE CONTRE UN AGENT DU TRUST







Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.625.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 76. — 13 MAI 1937.

DANS CE NUMÉRO

UNE SUPERBE AUTO DE COURSE
jeu à découper

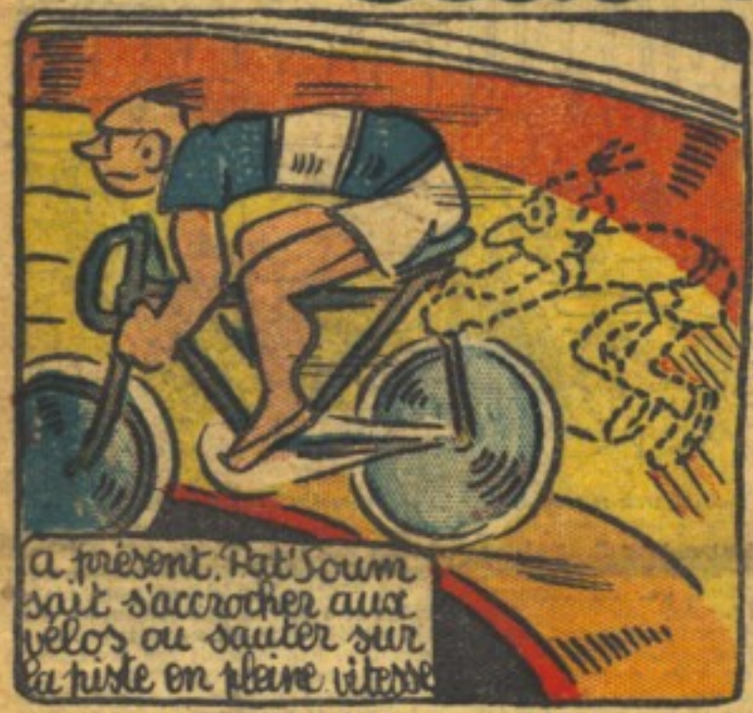
UNE NÉGRESSE FÉTICHE
poupée pour petites filles

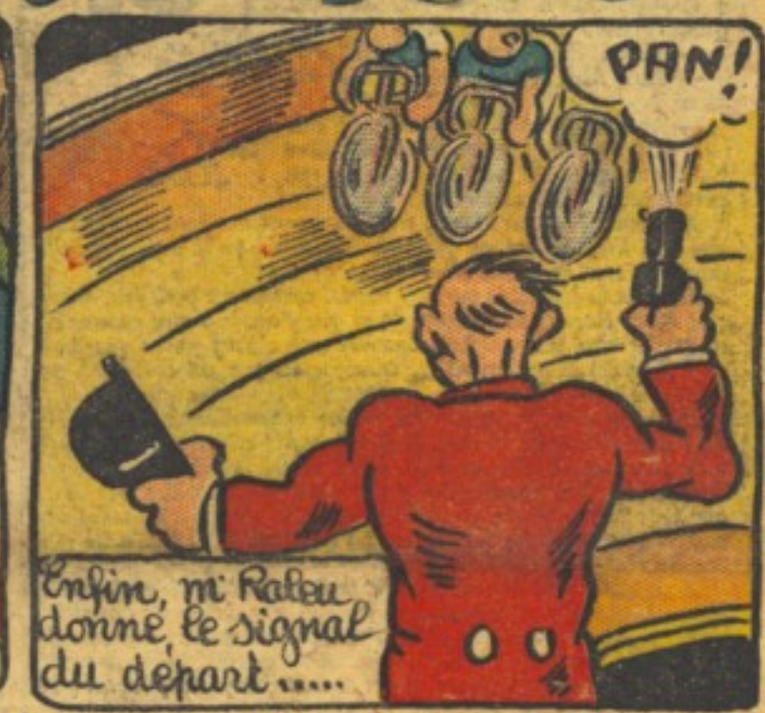
et

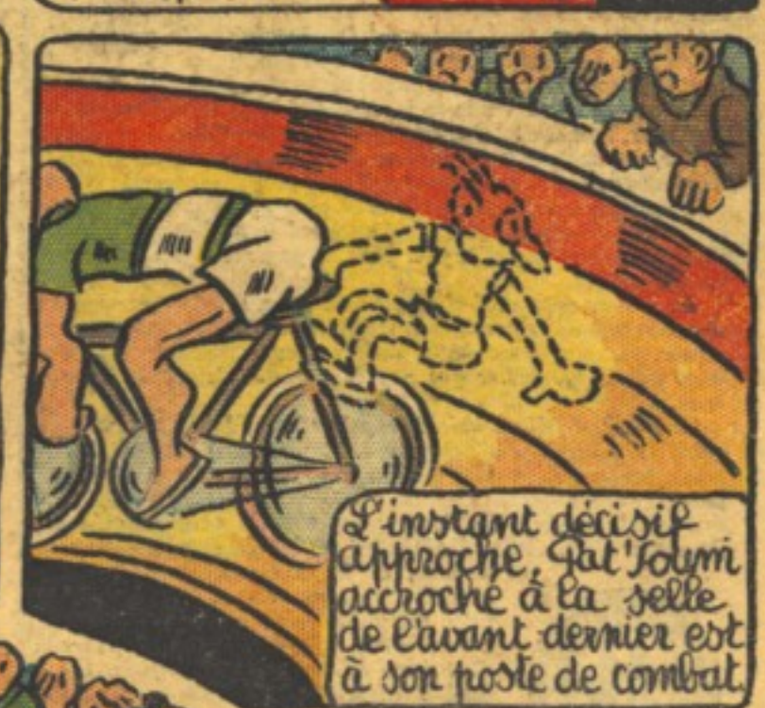
JIM MYSTÈRE !

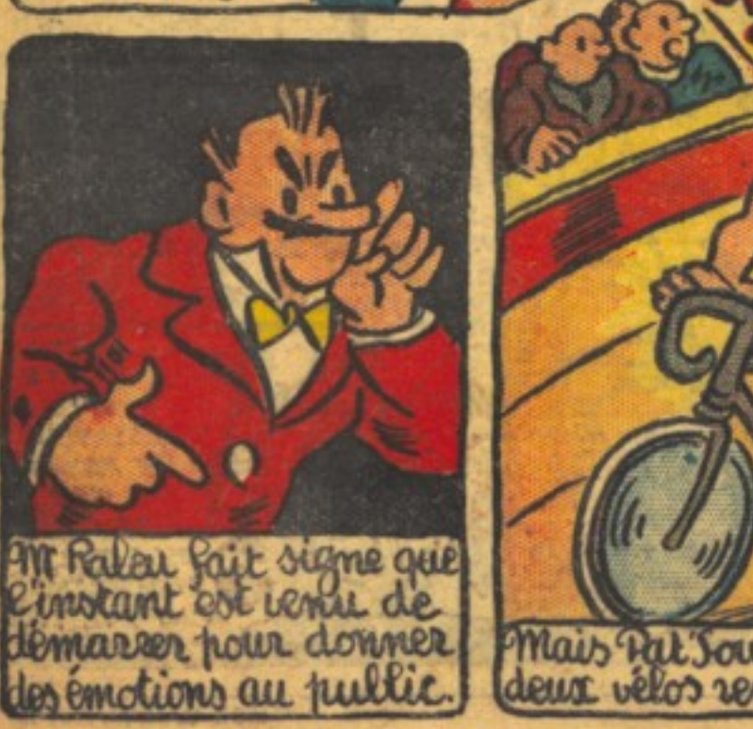
M. DUPONT
par Colette Vivier

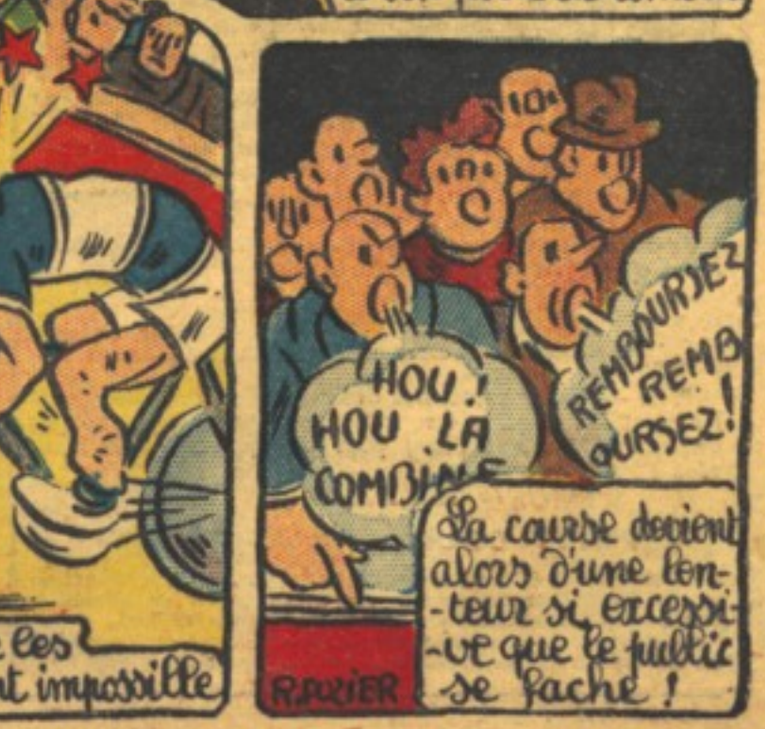
Pat'Soum et les Sportifs











La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Tout d'abord voici un récit que m'envoie mon petit camarade Jacques M..., qui m'a envoyé son conte de Pornichet, mais qui n'était là-bas qu'en vacances. D'habitude, il habite à Paris, dans le XIXe arrondissement.

Voici la petite histoire que raconte Jacques Mir...

UNE FROUSSE TERRIBLE

— Jacques ne joue pas au ballon dans la rue.

— Je fais attention, maman.

Elle tourne le dos et je recommence à jouer de plus belle.

Je veux envoyer le ballon haut, haut. Maman ne me voit pas? vite! Et hop! le ballon semble avoir des ailes. Puis il s'arrête et redescend. Je vais faire une « tête ».

Pan! il rebondit sur ma tête et disparait. Où est-il? Oh! le voilà installé comme un chou-fleur dans un parterre de tulipes. Personne à droite, personne à gauche, je franchis la grille et saisis le ballon.

— Ouah! Ouah!

Je tressaille, me retourne et saute sur un arbre. Me voilà sauvé!

— Ouah! Ouah!

— Veux-tu te taire, Azor?

Je tremble comme la feuille qui est au-dessus de moi et qui me chatouille un peu l'oreille.

— A la niche, Azor! crie encore la voix.

— Ouah! Ouah!

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

Le monsieur, car c'était le propriétaire, voit le chien sauter sur l'arbre et lève le nez.

— Tiens! Tiens! Tiens! Qu'est-ce que tu fais là, toi? dit-il d'un ton faussement bourru car il se retenait avec peine de rire.

— Là... Là! mon ballon... mon ballon.

— Ah! bon!

Maintenant il rit, il rit. Je suis quand même un peu vexé.

— Henri! Paul! venez voir! Hi! Hi!

— Ah! Ah! le bel oiseau! s'écrie Henri.

— Ah! Oui! il est beau! renforce Paul.

Je descends de l'arbre, reprends mon ballon et repasse par la porte, en me promettant bien de ne plus désobéir.

JOJO

Mon ami Jacques Mir..., en m'envoyant son petit récit me dit que son histoire est un peu banale, mais qu'il espère qu'elle amusera tout de même les copains.

Moi, en la lisant, je me suis amusé comme un petit fou, même que Mme Burette m'a demandé ce que j'avais à rire comme ça et que je n'ai pas osé lui répondre que c'était parce que mon ami Jacques Mir... avait été transformé, par un chien, en un drôle d'oiseau.

Bien sûr que l'aventure est moins extraordinaire que celles de Fil-de-Fer et de Jambe-de-Bœuf, mais elle est extrêmement bien racontée. Je l'ai montrée à ces messieurs dames de la rédaction de Mon Camarade *et ils m'ont dit que Jacques M... avait de très grandes qualités d'écrivain. Je lui transmets les compliments... Mais tout de même qu'après cela, il n'aille pas se prendre pour Victor Hugo.*

Avec toutes ces lettres d'amis, et toutes ces lettres de club aussi, il y a bien longtemps que je ne vous ai pas donné de nouvelles de mon cher Club de la rue du Fer-à-Repasser, de l'impasse de la Machine-à-Coudre et des environs. Et pourtant il s'est passé des tas et des tas de choses. Tant et tant que je ne pourrai pas tout vous dire cette fois-ci.

Je vous raconterai seulement le plus beau, la promenade qu'on a fait dans les bois de Perlinpinpin.

Il faut vous dire qu'on a gagné beaucoup, beaucoup d'argent à vendre Mon Camarade *le jeudi matin dans la rue du Fer-à-Repasser, tant et tant d'argent que la trésorière Pierrette voulait ouvrir un compte à la banque du Parapluie et des Hautes-Chausses pour que son argent soit bien gardé. Mais on a décidé à la majorité sauf une voix d'aller passer une grande journée aux bois de Perlinpinpin. C'est un peu loin d'où on habite tous, mais on avait assez d'argent pour se payer des billets de vrai chemin de fer.*

La grande sœur de Lulu était avec nous. C'est une compagnesse des auberges de la jeunesse et maintenant qu'elle a les quarante heures elle part deux jours entiers chaque semaine dans des pays très loins. Même que certaines nuits elle couche sous la tente.

Ce que c'est joli un bois... Ça m'a rappelé le temps où j'étais petit. Il y avait aux arbres des petites feuilles toutes vertes, toutes tendres, si fragiles qu'on aurait cru qu'elles allaient pas durer.

Juste la couleur du deux pence vert du Canada qu'a dit l'amateur de timbres. Moi je lui ai dit flûte à l'amateur de timbres, et je suis parti avec Pierrette cueillir des pervenches, et on en a fait une belle couronne qu'on a mis sur sa tête. C'était d'autant plus joli que ces fleurs-là c'est juste la couleur de ses yeux. On a joué à cache-cache, au voleur, à colin-tampon, aux barres, à la balançoire, à la cachette, à la marelle, aux Peaux-Rouges, à Jim mystère, à la course en sac, et à des tas et des tas de choses que je ne peux plus me rappeler. C'était plus que beau, c'était magnifique. J'ai eu des belles joues rouges pendant huit jours au moins. Mais notre club y va recommencer bientôt ses sorties. Et même qu'on va faire du camping. Mais chut, ça c'est ce que je réserve pour mes prochaines lettres.

Je serre la main bien fort à tous mes petits et petites camarades, et plus fort encore à tous les membres du club.

JANOT,

président du Club des Amis de Mon Camarade de la rue du Fer-à-Repasser et des environs.

P. S. — Envoyez-moi des dessins (en noir sur du papier blanc) et des histoires que vous aurez inventées (écrites sur un seul côté des feuilles) pour que je les publie dans *Mon Camarade*.

PETIT COURRIER DE JANOT

Albert B., rue de Belfort, à Paris, m'a écrit une lettre très gentille et me propose des problèmes et des rédactions. Mais ce qu'il faut surtout, ce sont des problèmes amusants, pas ceux qu'on donne en classe.

Claude P., de Lyon, m'envoie de très bons rébus que je transmets à ces messieurs dames de la rédaction. *(Suite en page 7.)*

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — Trotte-Menu, petit Beauceron, qui vient d'échapper à des indigènes en proie à une crise de folie religieuse, navigue sur l'océan Pacifique, à bord du Ballyhoo, *en compagnie d'une troupe d'acteurs de cinéma.*

CHAPITRE IV

ALOHA ! *(Suite)*

Ici le capitaine, à son tour, éleva la voix.

— Nous sommes absolument obligés de relâcher à Honolulu, pour cette raison que l'assurance du navire expire dans quelques jours et qu'il va falloir la renouveler auprès des représentants les plus proches de la Compagnie. En outre je ne serais pas fâché de faire reviser la coque, car depuis notre accident de Litabé nous sommes à la merci de la moindre avarie.

— Par conséquent, ajouta Hawthorne, si nous devons séjourner là-bas pour toutes ces formalités, autant en profiter pour tourner rapidement les éléments d'un film susceptible d'avoir une « box office value » et de faire recette. J'ai justement trouvé une légende polynésienne qui ferait très bien l'affaire, avec enlèvement d'une jeune fille tabou, vengeance divine, etc. Un scénario très simple avec une vedette...

— Qui sera évidemment Evelyn. C'est naturel, puisqu'elle a le type local, fit Ruth.

Elle caressa, d'un air dolent, le pansement qui lui entourait la main et ajouta :

— D'ailleurs, moi, je serai probablement morte d'ici là.

Personne ne releva cette boutade de l'actrice. Mais Ben Paxton se hâte de reprendre la discussion d'un point de vue plus général.

— La grande question, maintenant, c'est de savoir comment nous allons utiliser la masse de « négatives » accumulée au cours de la croisière. Nous ignorons tout de l'évolution des goûts du public, des progrès de la technique, des conditions économiques nouvelles : que sais-je! Depuis dix-huit mois que nous avons quitté Hollywood, bien des choses ont pu changer, sans compter la situation financière de l'*Associated Wanderers Pictures*. Et Roberts? Que fait-il, Roberts? A-t-il eu la main heureuse dans son choix d'un éditeur et d'un distributeur? S'est-il suffisamment démené pour placer nos vieux films auprès des directeurs de salles? Et le gros roux, vous savez notre « publicity agent »? J'ai bien peur que pendant notre absence il se soit transformé en « no-publicity agent », le bougre! Vraiment nous nous sommes déjà trop attardés. Il faut aller voir ce qui se passe là-bas, le plus vite possible!

Mais il avait beau protester, grommeler, il avait son métier dans le sang, Ben Paxton. Le lendemain il était le plus acharné à répéter, sous la direction de Hawthorne, les principales scènes de la légende polynésienne.

***

La main de Ruth était à peu près guérie quand nous arrivâmes en vue des premières îles de l'archipel. Quant à Evelyn Teraï, elle n'était plus la même. Sa langueur de créole, son détachement hautain avaient disparu. Elle devenait de plus en plus expansive et gaie au fur et à mesure que le *Ballyhoo* approchait de son pays natal. Au passage elle nous signalait les sites, les particularités de toutes les terres qui sont connues sous l'appellation générale d'îles Sandwich ou Hawaï.

Des noms étranges se succédaient chaque jour, aux consonances éclatantes : Mahoui, Molokaï, Oahou...

— Il pleut, dites-vous? Mais non. On voit bien que vous êtes des « malihinis », des nouveaux venus. Ici il n'y a pas de pluie. On dit de « la lumière liquide » dans notre langue. Elle tombe d'un ciel si clair! Ce volcan neigeux, c'est le Maouna Kea, il a 13.825 pieds de haut. C'est la montagne la plus élevée du monde qui soit située sur une île.

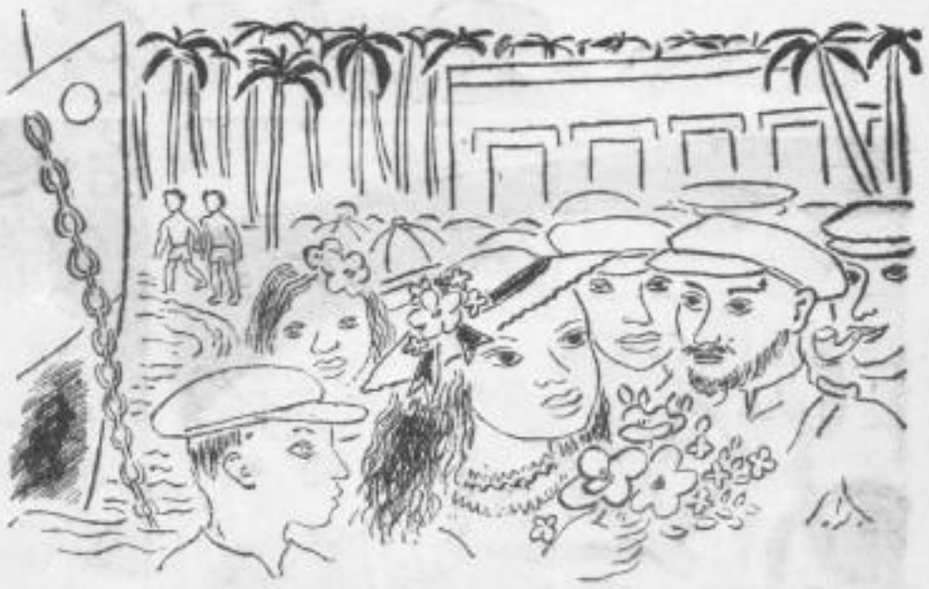
— Aloha! Aloha! criait-elle, dès que nous rencontrions une barque montée par des pêcheurs indigènes. Aloha! Cela signifie à la fois bonjour, amour et adieu! Aloha! Aloha! n'est-ce pas beau?

Des pics, des masses vertes ou brunes surgissaient de l'océan.

— Avez-vous vu ailleurs toutes ces couleurs, toutes ces variétés de verts? Le vert sombre, c'est celui des forêts de Koa, d'acajou; le vert argent, c'est du Kukui; les taches de vert pistache, des champs de canne à sucre; et les touches de bleu d'acier que vous apercevez par-ci, par-là : des champs d'ananas. Ces traits de cuivre, tout autour, ce sont les routes, couvertes d'une poussière de lave rouge... Aloha! Aloha! Je suis si heureuse. Je sens que maintenant je vais enfin vivre, vivre, vivre...

Hawthorne la contemplait d'un air amusé, en caressant ses longs cheveux aux boucles bleues qu'elle avait dénoués et répandus sur ses épaules, à la façon des femmes du pays.

Enfin derrière les hauteurs escarpées de Diamond Head apparut un matin la ville d'Honolulu, étalée tout au long d'une plaine d'alluvions et plantée de multiples palmiers, mimosas et manguiers, qui lui donnent l'aspect d'un grand jardin.



Une foule bigarrée se pressait dans les rues pouvoiréuses d'Honolulu

Cette fois Evelyn Teraï, renonçant à ses vêtements de croisière, arborait une extraordinaire toilette de ville couleur rouge saumon comportant une sorte de robe à traîne, et un chapeau plat, à larges bords, posé tout de travers, sur le côté de la tête.

Un grand paquebot blanc, chargé de touristes américains, faisait en même temps que nous son entrée dans la rade. Notre arrivée semblait devoir passer inaperçue. Tous les jeunes garçons du port se pressaient autour du paquebot pour récolter les piécettes que lançaient les passagers dans la mer. Mais quand il virent sur le pont du *Ballyhoo* une belle dame en robe rouge, un certain nombre de plongeurs vinrent à la nage former le cercle devant la proue de notre voilier et commencèrent à réclamer « a dime! a dime! », c'est-à-dire une piécette de dix cents, dixième partie du dollar.

Evelyn Teraï jugea qu'elle se devait de lancer à ses compatriotes au moins des dollars. Elle brandit donc une grosse pièce blanche et se pencha un peu au-dessus du bastingage pour envoyer à bonne distance le dollar. Au même moment, un brusque coup de vent emporta le chapeau d'apparat qui se mit à voltiger gracieusement au-dessus de la rade. Fort heureusement pour Evelyn, un des jeunes plongeurs eut l'adresse de le recevoir non moins gracieusement sur sa tête. On descendit l'échelle de la coupée et le gamin, coiffé du grand chapeau rouge, fit une triomphale apparition sur le pont du *Ballyhoo*, où il eut la surprise d'être félicité en langage hawaïen par la belle passagère qui lui remit dix dollars de récompense.

L'actrice était enchantée de cet incident, car il lui permit de se faire reconnaître de tous les gamins et marchands de fleurs du port. Ils lui firent une formidable ovation. Au bonheur de l'enfant prodigue de retour au pays natal, venait s'ajouter l'orgueil de la reine recevant les hommages de ses sujets. Evelyn était véritablement transfigurée.

— C'eût été bien dommage de la priver d'une telle joie, n'est-ce pas? disait à Ben Paxton Hawthorne, tout radieux lui aussi.

Evelyn avait perdu sa mère, métisse de Chinois et d'Hawaïenne, très jeune, et son père, lui-même fils d'un Hawaïen et d'une Portugaise, était mort deux ans auparavant, peu après le départ de la jeune fille pour Hollywood, où elle avait obtenu un engagement à la suite d'un concours de beauté. Le reste de sa famille habitait à la campagne, loin à l'intérieur des terres. Néanmoins, dès ce premier jour, ce furent à bord du *Ballyhoo* d'incessantes allées et venues de connaissances d'autrefois, de journalistes et même de touristes qui apportaient à Evelyn de ces guirlandes d'orchidées, de gardénias et d'hibiscus qu'on nomme « aloha leis ». Le pont, la passerelle, les cordages furent bientôt garnis de fleurs.

Pour ma part, je ne fus pas présent à toutes ces cérémonies. Je passai une partie de la journée dans le laboratoire à prendre quelques notes sur mon carnet ou à tenir compagnie à Ruth, qui avait juré de ne pas mettre le pied sur le sol hawaïen. Je tins à faire comme elle — tout au moins le premier jour — pour lui manifester ma sympathie.

A un moment donné, cependant, un matelot vint me chercher pour me conduire chez Evelyn Teraï. Jamais elle n'avait manifesté à mon égard le moindre intérêt et cette attention de sa part me donna vraiment à penser que son retour à Honolulu avait complètement transformé son caractère. Elle voulait me présenter à un jeune homme à peine plus âgé que moi de quelques années, joli garçon bronzé qu'on aurait pu prendre pour un Européen sans son nez un peu trop épaté.

— *Buddy*, dit-elle, *meet Mr. Pedro*. C'est un vieux camarade d'école à moi. Maintenant il s'est acheté une automobile et il guide les touristes.

— Il nous sera, j'en suis certain, d'un précieux concours pour établir la documentation et la mise en scène du film, ajouta Hawthorne, toujours désireux de plaire à sa femme.

— Non seulement il est très instruit, puisqu'il est passé par la *High school*, mais il connaît à fond tous les usages et tout le folklore de notre beau pays, ajouta Evelyn Teraï. Il pourra vous raconter des histoires beaucoup plus curieuses qu'Harry Ritako, croyez-moi Buddy!

Certes je savais apprécier la différence entre un jeune primitif à peine dégrossi comme Harry Ritako et cet élégant gentleman en complet blanc qui possédait sa propre voiture. Je m'efforçai de lui faire bon accueil; il ne tarda pas d'ailleurs à s'esquiver. Il devait conduire la famille d'un haut fonctionnaire de la Trésorerie américaine visiter les falaises de Pali d'où le roi hawaïen, Kamehameha le Grand, précipita une armée ennemie dans la mer.

— Aloha! fit-il en se tournant vers moi.

— Aloha! répondis-je. Mais mon salut manquait de chaleur.

Quelque chose m'avait retenu de sympathiser avec Pedro autant qu'avec Harry Ritako, quelque chose de plus que le secret désir de manifester mon attachement à Ruth en m'écartant d'un ami d'Evelyn.

CHAPITRE V

TENEZ! COMME CECI...

Fidèle à sa résolution, — à sa bouderie prétendait « Doc », — Ruth Korrigan ne voulut pas descendre une seule fois à terre pendant tout notre séjour à Honolulu. Peut-être aurais-je fait de même ou, tout au moins, ne serais-je sorti que pour aller travailler sur l'ordre exprès de Hawthorne. Mais, dès que je lui eus fait part de mes intentions, Ruth se fâcha. Ce fut elle au contraire qui m'incita à ne pas laisser passer cette occasion de voir un pays si curieux, où tant de races sont venues se superposer à l'ancienne population canaque.

***

Dans les rues poussiéreuses de la ville, on se serait cru à un perpétuel mardi gras, tant les passants avaient l'air gai et déguisés. Beaucoup de touristes américains vêtus de costumes coloniaux se promenaient, chargés de guirlandes de fleurs, qui faisaient, sur ces corps gros et laids pour la plupart, l'effet de harnachements grotesques. On voyait trottiner sur leurs socques de bois des Chinoises en vestes vert pomme et en pantalons rouges, des Japonaises dont les kimonos bariolés s'ornaient d'énormes nœuds d'étoffes brillantes, des Philippines aux corsages très décolletés de filet ou de mousseline transparente. Quant aux jeunes Hawaïennes, elles étaient toutes vêtues à l'Européenne, en costumes d'été clairs, à la façon des Parisiennes en villégiature. Des soldats noirs erraient d'une boutique à l'autre. Sur le pas de leur porte, les commerçants japonais jouaient avec leurs petits enfants ou les baignaient. Parfois on croisait des villageois canaques, l'homme vêtu d'un grand « malo » rouge, la femme d'un sarreau jaune appelé « mumu ».

Les rues bordées de maisons à deux ou trois étages en briques ou en bois étaient encombrées de panneaux de publicité, d'enseignes à lettres dorées. Des taxis, conduits par des Japonais ou des Canaques, filaient à vive allure en faisant fonctionner à tout instant leurs klaxons. Malgré les relents d'essence et, aux environs du port, l'odeur de la vase, le parfum des fleurs s'insinuait partout. A chaque pas on était sollicité d'acheter des bouquets, des guirlandes, des couronnes de gardénias, d'hibiscus rouges, de plumerias aux pétales blancs et au cœur jaune.

Dans Hotel Street où je me rendais souvent, car Hawthorne y avait installé son quartier général, les vendeuses de leis occupaient toute la longueur des trottoirs. Elles étaient pour la plupart vêtues de cotons comme en portaient sans doute les femmes des pasteurs qui évangélisèrent le pays vers 1820, et fabriquaient leurs guirlandes sur place, sans utiliser le moindre lien, simplement en tressant les tiges des fleurs. A côté de leurs paniers, elles avaient toujours un vieux bidon à essence ou un seau de toilette dans lesquels elles puisaient de l'eau pour rafraîchir les « leis ».

Quant aux vieux Canaques, étendus sur les quais, près de l'embarcadère, ou assis sur les marches de la poste, ils discutaient les « muhons », les nouvelles du jour. Le soir, ils regagnaient leurs cabanes aux environs de la ville, sur le dos d'un petit poney à quinze dollars. En traversant les bois, au pied des volcans, ils cueillaient quelques régimes de bananes sauvages, des oranges, des noix de cocos qui constituaient toute leur nourriture pour le soir et le lendemain matin, avec un bol du mets national hawaïen, le fameux « poï » préparé avec la racine du taro.

Tandis que je faisais la navette entre l'Hôtel Moana et le *Ballghoo* garé dans un bassin de radoub, Edie, Parker et « Doc » Crewford trompaient leur impatience de rentrer aux États-Unis en allant faire des promenades à dos de poney sur les volcans, ou du « surf riding » sur une planche de bois léger, parmi l'écume et les vagues de Waikiki Beach. Ruth, enfermée dans sa cabine, jouait aux cartes avec Antie, sa confidente noire. De leur côté, Hawthorne, Ben Paxton et Evelyn recrutaient une troupe indigène et cherchaient des emplacements favorables, des « locations », pour tourner leur film, avec le concours de Pedro qui devenait, semblait-il, de plus en plus précieux.

— Un type remarquable ce Pedro! nous disait Ben Paxton un soir au dîner — car il n'avait pas pris de chambre à l'hôtel et préférait l'hospitalité du bord. Sa mère était hawaïenne, son père était un de ces cinquante mille travailleurs portugais qui furent amenés à Hawaï vers les années quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour y cultiver la canne à sucre. Il a commencé, comme tous les gosses, à plonger de la jetée pour aller chercher les pièces de monnaie lancées par les touristes. Il a été à la pêche dans le Pacifique. Il sait capturer à la ligne des « oulouas » de cinquante livres, tresser des filets avec des fibres de bambous. Il faut l'avoir vu, comme cet après-midi, arracher d'un coup de dent les yeux d'une pieuvre pour lui faire lâcher prise! Splendide! Sans compter qu'il est d'une érudition rare. L'autre jour il nous a conduits au Bishop Museum. Il nous a raconté en détail les campagnes du Roi Kamehameha, vous savez le Napoléon d'Hawaï, celui qui a sa statue sur la place... Et la légende de la déesse Pélé qui siège sur le sommet du volcan Kilanea, il la mimait mieux que bien des acteurs de Hollywood ou d'ailleurs. Il nous a expliqué aussi comment a été fabriqué le manteau d'apparat des anciens rois de l'île qui est exposé au Musée. Il est en plumes, ce manteau. Sa confection a duré cent ans! Car il ne comporte que certaines plumes jaunes arrachées chaque année sous l'aile de l'oiseau noir Mano qu'on relâchait ensuite... Organisateur, conseiller technique, chauffeur, interprète, c'est une perle, ce Pedro. Sans lui, impossible de faire quoi que ce soit ayant vraiment de la couleur locale.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTE

Envoyée par Roger Wolff.

J'ai quatre pieds, mais je reste en place.
Qui suis-je ?

MÉTAGRAMME

Je suis jambe ou bras d'animal, mais si vous changez ma tête, je puis être fruit exotique, récipient où on met le lait, tresse de cheveux ou planche étroite en bois. Qui suis-je ?

Quel est le proverbe représenté par cette image ?

CHARADES

Envoyées par Henri Perlinsky, à Audincourt (Doubs) :

Mon premier se trouve deux fois dans les objets.
Mon second est une consonne.
Mon tout sert à éclairer.

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon second est un sale petit animal.
Mon troisième, c'est ce que je suis.
Et mon tout est une ville espagnole.

Envoyée par P. Léger, Bougival.

Avec plaisir on trouve mon premier.
Lorsque le soir on se sent mon dernier.
Au mois de mai fleurira mon entier.

Envoyée par Jeannine Hierche, Lodelinsart, Hainaut (Belgique).

Mon premier entoure les champs.
Mon second recouvre la maison.
Mon dernier est un article.
Et mon tout nous éclaire la nuit.

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

UNE NÉGRESSE DE LAINE NOIRE

Matériel à employer : 1 pelote de laine noire, 1 pelote de laine verte, 1 pelote de laine blanche, 1 pelote de laine rouge.

Prenez un carton de 0 m. 18 et entourez-le de 100 tours de laine noire. Enlevez l'écheveau. Gardez-le plié en deux, liez une de ses extrémités et coupez l'autre de ses extrémités. Partagez-le en quatre brins. Deux forment le corps et les jambes; les deux autres, coupés court, les bras. Le bout de l'écheveau que vous avez lié forme la tête. Liez les jambes à moitié pour former le corps. Enroulez autour des bras, des jambes, du corps des tours de laine noire jusqu'à les recouvrir entièrement (fig. 2). Brodez les yeux en blanc, la bouche en rouge, les cheveux en vert (brins noués selon les figures 3 et 4). Effilochez les brins des cheveux pour les faire friser. Vous obtenez alors la superbe négresse fétiche du grand dessin, après lui avoir mis un pagne de laine verte ou jaune autour de la taille, lié à son milieu.

Les Conseils de tante Camille

La cuisine de Toutoune : les croûtes aux pêches. — *Nous voici bientôt en été et nous allons avoir des pêches splendides. Voilà un entremets excellent et facile à faire. Vous prenez des tranches de pain rassis, épaisses d'environ 1 centimètre, et vous les disposez dans un plat allant au four. Vous aurez préalablement enduit l'intérieur de ce plat de beurre. Puis vous beurrez vos tartines et vous les saupoudrez de sucre. Sur chaque tartine, vous mettez alors une demi-pêche soigneusement épluchée et débarrassée de son noyau. Sur chaque pêche vous mettez un petit morceau de beurre, un peu de sucre et un peu d'eau. Mettez alors votre plat au four pas trop chaud, et rajoutez de l'eau de temps en temps pour empêcher le tout de brûler.*

Comment nettoyer les chaises de paille. — *Que ce soient des sièges tout en paille ou des sièges cannés, ils ont le défaut de se salir facilement. Voici un moyen bien simple pour leur redonner leur belle couleur jaune clair. Frotter bien soigneusement la paille avec un quartier de citron puis, à l'aide d'une brosse douce, rincer à l'eau froide et faire sécher à l'air. Il vaut mieux, pour ne pas faire jouer le bois, ne pas faire sécher auprès d'un poêle ou d'un fourneau, mais en plein air.*

Tante Camille rappelle à toutes les lectrices de Mon Camarade, *qu'elle est à leur disposition pour répondre dans cette rubrique à toutes les demandes de conseils qu'elles lui adresseront à l'adresse ci-dessous :*

Tante Camille, *Mon Camarade*, 24, rue Racine, Paris (VIe)

BRICOLONS : UN MOULE IMPROVISÉ

Prenez une petite boîte de cirage vide que vous aurez soigneusement nettoyée. Vissez-la à l'extrémité d'un morceau de manche à balai. Remplissez votre récipient de mastic et appliquez-le avec précaution sur une pièce de monnaie, que vous aurez enduite d'huile auparavant. Laissez sécher le mastic pendant quatre ou cinq jours; à ce moment, détachez-en la pièce : le moule est prêt.

Pour l'utiliser, mouillez-le légèrement avec un peu d'eau. Appliqué sur de la cire à cacheter en fusion, il vous donnera la reproduction exacte de la pièce... et soyez tranquille, ce ne sera pas de la fausse monnaie!!

Les gens du Midi ont la réputation d'être vantards. Un monsieur de Carpentras est venu à Paris et il rend visite à Louis, fils d'un vieux camarade de régiment. « Tu le connais, mon petit? — Si je le connais, bien sûr! — Si tu savais comme il devient crâneur depuis qu'il a 20 ans. — Que fait-il donc? — Eh bien, il change quatre fois de costume dans la journée. Tu te rends compte? » Mais le Parisien a l'esprit d'à-propos et lui répond : « Cela n'est rien; mon fils, qui a 2 mois, sa mère le change dix fois par jour... »

o

La maman de Jacqueline a acheté un joli plumeau pour épousseter les bibelots. Jacqueline, qui a 6 ans, aime bien s'amuser avec, mais on le lui a défendu. Alors elle est une petite fille très obéissante, elle annonce triomphalement : « Maman, j'ai caché le plumeau. — Pourquoi? — Pour que je puisse pas le reprendre... »

o

Janot se promène avec son oncle sur les boulevards. Au coin d'une rue, ils rencontrent un chien qui se promène, lui aussi. L'oncle et le neveu s'arrêtent et Janot demande : « Caresse le chien, veux-tu? — Pourquoi ne le caresses-tu pas toi-même? — Je voudrais d'abord savoir s'il mord...

o

On explique à Michel qui répare son petit chemin de fer qu'on ne doit pas dire des signals, mais des signaux. « Ah oui, je comprends. C'est comme quand on dit un wagon, et quand il y en a plusieurs, on dit un train. »

o

« La gymnastique suédoise, il n'y a que cela, voyez-vous, pour conserver la santé et prolonger la vie. — Mais nos ancêtres n'en faisaient pas, et pourtant ils se portaient bien. — Ils se portaient bien, ils se portaient bien... N'empêche qu'ils sont tous morts...

LES AVENTURES DE TOTO ET DE TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE PARTIS A L'AVENTURE ATERRISSENT EN PLEINE BROUSSE AFRICAINE. ATTAQUÉS PAR UN LEOPARD, ILS SONT SAUVÉS PAR UN GORILLE QUI LES MENE DANS LA CABANE D'UN HOMME ETRANGE QUI PARLE AVEC LES SINGES. TOTO ET TOUTOUNE S'INQUIÈTENT DES ACTIONS BIZARRES DE CET HOMME

SOUDAIN UNE BANDE DE GORILLES PASSA EN TROMBE GROGNANT ET HURLANT SE DIRIGEANT VERS L'ENDROIT.

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — En lutte contre la bande du Trèfle noir, Pierrot Lancry, quatorze ans, Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf, ont connu déjà plusieurs terribles aventures. Ils sont aidés dans leur lutte par l'inspecteur Blondeau et un jeune Russe exalté, Zoria. Louise, pour poursuivre l'enquête, est entrée sous le nom d'Yvonne Paradis dans une pension russe.

Chapitre XLVI

COTELETTES NACRÉES

La grande salle du restaurant russe *La Renommée des fritures* était occupée par de petites tables disposées obliquement, en quinconce, et recouvertes de nappes rose saumon. La grande salle était éclairée par des petites lampes aux abat-jour bleu sombre, qui faisaient régner dans la pièce une lumière un peu trouble. Les murs étaient peints en un vert très sombre et très enfumé sur lequel couraient des marbrures dorées, disposées comme le sont les moisissures dans le fromage de Roquefort. Un phonographe, aux disques usés et bafouillants, rabâchait *les Bateliers de la Volga*, interprétés par les chanteurs russes blancs qui ont pris le nom de Cosaques du Don. Une odeur de soupe au chou, de concombre au sel, de thé et de ragoût, flottait dans la pièce avec la fumée épaisse du tabac.

— Vous êtes toute songeuse, ma chère Yvonne, disait avec sollicitude la baronne Olga à sa jeune voisine de table, cette soi-disant pauvre fille veuve de Poitiers, et qu'elle avait pris sous sa protection.

Louise Lacombe était, en effet, restée un long moment, un coude sur la table et la joue sur la main. Songeuse, elle fixait tristement une des marbrures dorées de la muraille verte. Elle dit à la baronne qu'elle était contrariée qu'on ait tiré, ce soir-là, les rideaux d'épais velours vert et allumé les petites lampes. Elle préférait les jours où, par les fenêtres ouvertes, entraient dans la salle la lumière déclinante des belles soirées d'avril...

— Mais, ma chère Yvonne, il a fait une averse terrible tout à l'heure... On voyait à peine clair. Et combien je préfère, à cette lumière de votre pays, cet éclairage si intime, si personnel, si charmant, qui nous rappelle, à nous pauvres exilés, le bon temps d'autrefois...

La mélancolie de la pseudo Yvonne Paradis avait d'autre cause que l'éclairage de la salle à manger. Les événements de ces dernières vingt-quatre heures n'avaient pas apporté de bonnes nouvelles à Louise Lacombe.

A la fin de l'après-midi, elle avait vu Fil-de-Fer, et son ami lui avait appris le résultat des démarches de l'inspecteur Blondeau.

Dans la matinée, l'inspecteur avait eu un entretien décisif avec le juge d'instruction, au cours duquel Zoria avait été appelé à apporter son témoignage. Grâce aux preuves surabondantes qu'avait apportées Blondeau, Jambe-de-Bœuf, Fil-de-Fer, Louise et Pierrot Lancry avaient été mis hors de cause pour les crimes dont ils avaient été accusés...

Mais le juge, que les récits de Zoria et les démonstrations de l'inspecteur semblaient sur le moment avoir convaincu de l'existence de la sinistre bande des *Trèfles*, avait bientôt demandé à réfléchir et à conférer avec diverses personnalités.

Il était revenu, après deux heures, avec une opinion totalement opposée à celle qu'il avait eue d'abord. A la réflexion, il était certain qu'il ne s'agissait, dans toute cette histoire de bandits et de jeux de cartes, que de racontars inventés par un jeune étranger à l'esprit exalté, et peut-être un peu fou. D'ailleurs, pouvait-on croire un instant que des hommes aussi considérables et aussi remarquables que Morel, Van der Gold ou Bachman, perdent leur argent et leur temps à entretenir des bandes armées, à subventionner des criminels. Tout cela n'était que fables, et c'est par pure bonté que le juge avait tu le nom du jeune Zoria, qu'on n'eût pas, sans sa discrétion, manqué d'inculper d'injures à magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

L'inspecteur avait vivement insisté auprès du juge. Mais il s'était heurté à un véritable mur. Le juge avait même clôt son entretien sur ces phrases péremptoires :

— Je sais vos qualités, mon cher Blondeau. Mais croyez-moi, dans l'intérêt même de votre avancement, ne vous faites pas le porte-parole de telles sottises. Elles pourraient nuire gravement à votre carrière. Le mieux est de classer définitivement ces malheureuses affaires de Meudon et de Clamart. Cela vaudra mieux d'ailleurs pour ces gens que vous semblez protéger et pour lesquels je viens d'avoir la faiblesse de signer un non-lieu...

Ces dernières paroles contenaient une menace à peine déguisée. L'inspecteur, lorsqu'il avait vu Fil-de-Fer, était en proie au découragement le plus complet. La *bande des Trèfles* avait (il n'en avait jamais douté) des protecteurs extrêmement haut placés, et ceux-ci ne laisseraient jamais ouvrir une instruction judiciaire contre eux.

Blondeau se disait tout prêt à donner sa démission de la police. Ce métier lui répugnait. Bien qu'on eût révoqué, l'année précédente, un préfet de police qui avait ouvertement partie liée avec la bande des bookmakers et des Corses (on retrouvait certains de ces derniers dans la bande des Trèfles), le même esprit de bande continuait de régner dans les hautes sphères de la préfecture de police où de hauts fonctionnaires favorisaient ouvertement certains armements secrets.

Le pis était que la mort tragique de Matchoukine avait privé Blondeau d'un témoin qui aurait été précieux et qui lui aurait, peut-être, permis de tenir le fil qui menait toute la bande. Restait Zoria. Mais quel crédit pouvait-on accorder aux propos de cet adolescent exalté, malade, et qui mêlait, sans aucun doute, des contes imaginaires à ses révélations...

Louise était gagnée par ce découragement. Ainsi son frère ne serait pas vengé. On abandonnait la recherche des responsables de son assassinat. Devait-elle, dans ces conditions, continuer la lutte ? Et pourrait-elle jamais réussir à retrouver trace de la bande des Trèfles en demeurant quelques jours encore à la pension russe.

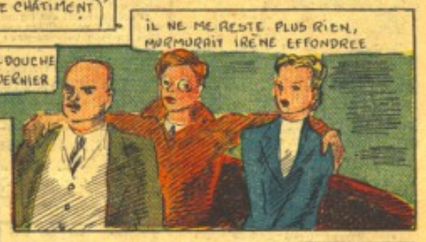
Fil-de-Fer, dont le robuste optimisme n'avait pas été entièrement noyé par le pessimisme de Blondeau, avait engagé

(Suite en première colonne page 4.)

Docile à l'appel de la règle, le guéridon répondit par un coup.

LES GANGSTERS DE L'AIR.

L'INSPECTEUR HECTOR PIÉDOUCHE, PRISONNIER DES GANGSTERS DE L'AIR, SUR UN ÎLOT ROCHEUX A RÉUSSI A S'ÉVADER. (SUITE ET FIN)



LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Louise à prolonger de quelques jours son séjour à *La Renommée des fritures*...

— Mais vous ne mangez pas, ma chère Yvonne. Vous n'aimez pas nos côtelettes hachées à la russe... Je sais bien, vous autres Françaises, vous préférez les biftecks...

La jeune fille, tirée de ses réflexions par le bavardage de la baronne, convint qu'elle avait raison. Elle ne pouvait s'habituer aux viandes hachées qui constituent les plats principaux de la cuisine russe... Et devant les grains noirâtres et farineux du millet cuit — la *bucha* — elle évoquait, un peu mélancoliquement, les assiettes de pommes de terre frites que dévorait son fiancé, et où elle picorait gentiment.

— Oui, mademoiselle Yvonne a l'air terriblement mélancolique, dit une voix mielleuse près des deux femmes.

C'était un homme glabre et au crâne complètement rasé qui venait de prononcer ces paroles. Il tenait à la main un verre de thé où flottait une rondelle de citron.

Louise sourit... Elle était heureuse que, pour la première fois depuis son séjour à *La Renommée des fritures*, l'homme chauve lui adressât la parole. N'avait-il pas, en effet, été désigné par Zoria comme l'un des membres de la *bande des Trèfles*, l'un des grands chefs que l'on désignait sous ce sobriquet d'Œuf à la coque que légitimait son crâne chauve...

— Vous permettez, dit le Russe en s'asseyant à côté des deux femmes... Je suis heureux de voir ce sourire qui éclaire votre visage, mademoiselle, et je suis heureux d'en avoir été la cause... J'espère qu'il est le présage d'une amitié durable entre nous. J'ai le culte de l'amitié. J'ai eu beaucoup d'amis autrefois, mais hélas !

Donec eris felix multos numerabis amicos
Tempora si fuerint nubila solus eris...

Louise accueillit avec un sourire vague les vers latins que récitait le Russe.

— Vous ne semblez pas comprendre le latin, mademoiselle... Je citais les vers fameux d'Ovide : « *Tant que tu connaîtras le bonheur, tu auras beaucoup d'amis. Mais quand viendront les nuages, tu te trouveras seul.* » Et après deux mille ans, les vers du poète sont toujours aussi vrais, hélas... Vous n'avez donc pas appris le latin ?

Louise comprit qu'il lui fallait entrer au plus vite dans son rôle d'Yvonne Paradis, fille de hauts magistrats de Poitiers.

— Non, mes parents m'ont élevée à l'ancienne mode, à la maison. Ils n'ont pas voulu que je passe mes baccalauréats, que je fasse mes études. Ma mère voulait, surtout, que je sois une bonne ménagère...

— Et vous avez encore, de ce fait, les mains abîmées...

Le Russe, par-dessus le thé qui refroidissait dans son verre, fixait les mains d'Yvonne encore marquées par les travaux du ménage et les rudes besognes des ateliers de carrosserie Morel, où elle travaillait encore la semaine précédente...

— En effet, répondit avec tout le calme dont elle était encore capable Louise, en mettant tout son sang-froid à ne pas rougir et à ne pas montrer son trouble...

Chapitre XLVII. — TABLES TOURNANTES

Wladimir Lioutine — c'était le nom de celui que Zoria avait désigné sous le sobriquet d'Œuf à la coque — n'avait pas paru s'apercevoir de la gêne de Louise, et il avait repris le fil de sa conversation fleurie. Il émaillait çà et là ses propos d'abondantes citations latines qu'il traduisait ensuite avec un sourire mielleux dédié à Louise...

Le repas était maintenant terminé. Lioutine était allé chercher pour les deux femmes, des sucreries enveloppées dans des papiers de couleur et de blondes cigarettes au goût russe, aux longs tubes de carton. Il débitait inlassablement, d'un ton un peu fade, des banalités semblables à celles qui se disent chaque soir dans les salons où le *monde* se reçoit.

Il parlait de ses voyages, de l'exposition d'art italien qui devait s'ouvrir prochainement au Petit Palais et qui contiendrait des chefs-d'œuvre d'un prix inestimable, du jeu et des cartes...

— Mon amie la baronne Olga, qui me connaît déjà depuis Pétrograd, a dû vous dire quelle passion j'avais pour le jeu. On m'appelle même, quelquefois, du sobriquet de « Manillon » entre intimes... J'ai perdu des fortunes au jeu, et je n'en ai aucun regret, croyez-le bien... Un joueur a, qu'il gagne ou qu'il perde, un frisson incomparable qui parcourt tout son être et qui vaut, croyez-moi, tout l'or du monde. Il est en proie à des forces inconnues, à un vrai démon. Virgile a dit :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas

« *Heureux qui peut pénétrer les causes secrètes des choses.* » Mais j'ajouterai pour ma part — et je suis certain que le Grand Initié qu'était l'illustre poète latin m'approuverait de corriger ainsi ses vers : « *Heureux qui peut se laisser transporter par les causes secrètes des choses.* » C'est cela qui cause l'ivresse que je ressens au jeu, c'est cela qui donne à tant de créatures d'élite une attraction invincible pour les forces mystérieuses de l'au-delà.

— Vladimir Lioutine est un incomparable médium, roucoula la baronne Olga... Vous avez eu tort, ma chère Yvonne, de ne jamais vouloir assister à l'une de nos séances de spiritisme. Vous y auriez appris des choses...

— Peut-être notre esprit familier vous aurait-il fait connaître le nom de l'homme qui vous aime et qui vous apportera le bonheur, ajouta galamment Lioutine...

— Laissez-vous faire, ma chère Yvonne, insista la baronne. Dans quelques minutes, les habitués de notre cercle se réunissent dans le petit salon. Soyez des nôtres...

Le petit salon était, comme la grande salle à manger, peint de vert sombre et seulement éclairé par une lampe basse à l'épais abat-jour bleu. La grande porte qui donnait sur le jardin était restée ouverte, mais sur la demande de la baronne, on ferma rapidement les épais rideaux verts, tout en laissant la porte vitrée entr'ouverte, à cause de la chaleur d'orage qui régnait encore.

Les sept personnes se rangèrent autour d'un guéridon rond, en bois léger, et Lioutine ordonna :

— Faisons la chaîne.

Il expliqua à Louise qu'elle devait poser ses mains à plat sur le bord de la table, les doigts écartés, de façon que ses pouces restent sans cesse en contact et que ses petits doigts touchent ceux de ses voisins.

On recouvrit la petite lampe d'une épaisse draperie, et une nuit presque totale régna dans l'étroite pièce.

Il se fit un long silence qui parut interminable à Louise. La baronne, énervée, étouffa un rire. On n'entendait rien d'autre que le bourdonnement lointain des usines de l'île Morin et le ronflement des autos, rares à cette heure, qui passaient sur la route qui longe la Seine au bas Meudon...

Louise avait des yeux excellents. Peu à peu ils avaient réussi à percer l'obscurité.

Elle distinguait confusément auprès d'elle la figure blafarde de la baronne, en face d'elle le crâne ovoïdal de Lioutine, qui se détachait en blanc sur les rideaux de velours vert sombre, devant lesquels il était assis.

Elle vit bientôt Lioutine faire un geste rapide et précis. Le Russe avait à demi sorti de la manche de sa veste une règle de bois, et il en avait glissé l'extrémité sous le guéridon. Ainsi, grâce à ce bout de bois qui lui sortait de la manche, il allait pouvoir soulever par en dessous le léger guéridon sans avoir l'air de le toucher... Quelques instants plus tard, en effet, la baronne poussa une exclamation étouffée. « Je sens qu'il a bougé, l'esprit est là. »

Aussitôt, Louise poussa malgré elle un léger cri.

— N'ayez pas peur, Yvonne, notre esprit familier est des plus sociables...

Louise ne répondit pas. Ce qui l'avait effrayée, ce n'était pas les mouvements du guéridon, mais l'apparition et la disparition soudaine par l'embrasure de la tenture de velours vert, au-dessus de la tête en œuf à la coque de Lioutine, d'un visage qu'elle avait reconnu pour être celui de Zoria... Nul en dehors d'elle n'avait aperçu le jeune Russe. La séance de spiritisme continuait. Lioubа interrogea :

— Esprit es-tu là ? Si tu es là, réponds par un coup.

Docile à l'appel de la règle cachée dans sa manche, le guéridon répondit par un coup.

(A suivre.)

Le taon est un dangereux insecte, bien qu'il soit à peine plus grand qu'une mouche; il suce le sang des animaux auxquels il s'attaque, au moyen d'une trompe tellement dure, que même la peau des éléphants ne peut pas les en protéger.

o

Il existe dans une des îles de la Grande-Bretagne, une curieuse coutume qui s'est transmise de siècle en siècle. Les jeunes filles de cette île conservent leurs cheveux qui tombent lorsqu'elles se coiffent, et elles en font une sorte de corde dont elles font présent à leur fiancé. Ces cordes-là sont d'une solidité à toute épreuve.

o

Les Japonais se sont toujours distingués par leur habileté à modifier la nature, et c'est ainsi qu'ils ont obtenu des arbres nains (cèdres, pins ou yeuses) qui, bien que ne mesurant que 20 à 30 centimètres de haut, sont souvent vieux de plusieurs siècles.

o

S'il ne restait plus qu'une seule pomme de terre sur le globe, et qu'un cultivateur soigneux se chargeât de la cultiver, il pourrait récolter, au bout de dix ans, 10 millions de pommes de terre. Bien entendu, il n'aurait jamais rien mangé de ses diverses récoltes, et aurait replanté les tubercules obtenus chaque année.

o

La région la plus sèche du monde se trouve au Thibet. Il n'y pleut que quelques jours par an, et on a vu parfois s'écouler cinq années avant que tombe une goutte de pluie. Personne ne l'habite, car, sans pluie, rien ne peut pousser sur le sol.

o

D'après des opinions autorisées, le pétrole ne serait pas autre chose que de la houille liquide. Il se serait formé, comme la houille, par la décomposition lente, dans les profondeurs terrestres, de végétaux appartenant à la flore primitive du globe.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Dans notre précédent numéro, nous avons vu en quels termes Victor Hugo, exilé volontaire, encourageait un savant à poursuivre ses études sur l'hélicoptère. Voici de nouveaux extraits de cette lettre, écrite à une époque où l'aviation n'était pas encore née, où le ballon libre était le seul moyen de voyager dans l'air. L'aéroplane n'existant pas, l'hélicoptère étant à ses débuts, il était difficile de concevoir ce que serait l'avenir. C'est pourquoi les lignes écrites par Victor Hugo sont intéressantes à méditer.

Après un élan très poétique sur la pesanteur asservie, il poursuit :

« Qu'est-ce que l'aérocaphe (avion amphibie alors en projet) dirigé? C'est la suppression immédiate, absolue, instantanée, universelle, partout à la fois, à jamais, de la frontière. Le douanier crie : « Arrêtez, c'est la douane. » Le ballon est déjà à une lieue plus loin. C'est toute la borne abolie. C'est toute la séparation détruite. C'est le vieux nœud gordien lâchant prise. C'est toute la tyrannie sans raison d'être. C'est l'évanouissement des armées, des chocs, des guerres, des exploitations, des asservissements, des haines. C'est la colossale révolution pacifique. C'est brusquement, soudain, et comme d'un coup d'aurore, l'ouverture de la vieille cage des siècles. C'est l'immense mise en liberté du genre humain.

« La terre qui a été la glèbe est désormais la joie. Le serf languit, vendu, acheté, à la chaîne; le fellah se courbe sous le bâton. Un frère lui tombe des nues. Plus d'esclavage!...

« C'est l'Europe délivrant les autres continents dans l'éblouissement du monde assistant à cette vision : le progrès planant. »

Nous arrêtons là ces citations. Vous savez tous la suite des pensées et des espoirs du grand poète. L'homme a asservi la pesanteur, a conquis l'espace; certes, mais l'éternelle cupidité des uns a fait, du moyen de civilisation du poète, un terrible engin de mort. Tous les espoirs se sont écroulés. L'avion, contredisant totalement, trahissant démesurément la conduite dictée par l'homme avide de liberté, est allé porter la mort, traîtreusement, à ceux qui ne pouvaient se défendre.

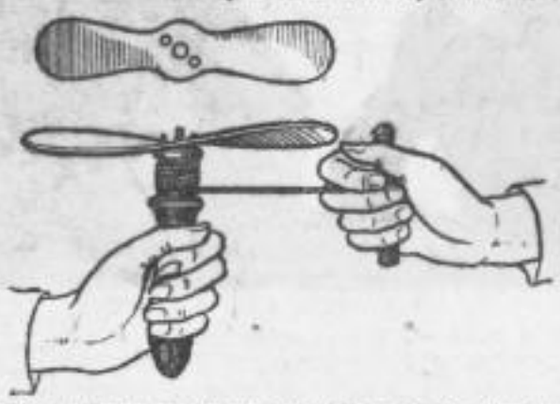
C'est pourquoi ces lignes magnifiques de Victor Hugo ont besoin d'être connues de tous, et peut-être un jour verrons-nous un retour à la raison. Peut-être découvrira-t-on le moyen de libérer à nouveau l'avion, cet oiseau dont la cage est faite de conventions de traités, de zones interdites, et secrets militaires, de toutes les mesquineries dictées par l'homme et contraires à l'immensité de l'espace dans lequel il se meut.

LA GOUPILLE.

HISTORIQUE du MODÈLE RÉDUIT

LE SPIRALIFÈRE

1853. — *C'est à cette époque que le « Spiralifère » fit son apparition. Ce jouet était en quelque sorte une variante du « Strophéor », connu depuis longtemps, et dont l'hélice était métallique. Cet appareil, comme vous le voyez sur la figure, consiste essentiellement en une hélice, un manche et une ficelle munie de poignée. La ficelle est enroulée sur une partie mobile de la poignée, qu'elle fait tourner. Plus on tire rapidement sur la ficelle, plus la partie mobile tourne vite et entraîne l'hélice. A un moment, la réaction de l'air sur les branches de l'hélice soulève celle-ci. Comme l'hélice est seulement posée sur la partie mobile et entraînée par deux tenons, elle se libère*



facilement et monte à une très grande hauteur.

Lorsque le mouvement ralentit et que la force de départ est dépensée, l'hélice retombe et il ne reste plus qu'à aller la ramasser et recommencer le jeu.

Ce jouet était, en quelque sorte, la confirmation et la démonstration de la puissance ascensionnelle de l'hélice. Il fit sensation à l'époque où, le ballon étant encore roi de l'air, l'attention des savants se portait sur le « plus lourd que l'air » et travaillait le problème de l'hélicoptère.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

FUSELAGE. — Partie de l'avion qui sert de liaison entre les ailes et les empennages, et qui reçoit généralement le moteur, le train d'atterrissage et les sièges du pilote et des passagers. Un fuselage est dit « baguette » pour un modèle réduit, s'il est constitué par une simple baguette, et « cabine » s'il a une section assez forte. Une formule permet de calculer si un avion peut être classé dans l'une ou l'autre catégorie, et est utilisée pour les concours.

NEZ. — Avant du fuselage. C'est dans le nez du fuselage que l'on pose généralement le moteur.

Pour les modèles réduits le nez est détachable (cas du fuselage cabine et moteur caoutchouc) pour faciliter le remontage et l'accrochage du caoutchouc. Le nez d'un avion peut être plat, pointu, conique, arrondi, carré, trapézoïdal, etc... Les formes modernes sont de plus en plus arrondies et effilées.

Ping-pong et aviation

Ces deux sports ne se ressemblent pas beaucoup, il faut le reconnaître, et il est hors de doute que le second est sensiblement plus dangereux et aussi plus utile que le premier. Pourtant au cours d'un grand raid le ping-pong a rendu de grands services à l'aviation. Il ne s'agit pas, comme vous pourriez le croire, d'installer une table de ping-pong dans la carlingue pour distraire les aviateurs pendant les longues heures de vol, mais tout simplement de l'utilisation des légères balles de celluloïd qu'on emploie pour le ping-pong. Les aviateurs Richmann et Merrill, en vue de leur raid transatlantique, cherchaient comment permettre à l'avion de flotter au cas où il se poserait sur l'Océan. Et ils eurent l'idée de faire fixer sous les ailes de leur avion des balles de ping-pong. Il ne fallut pas moins de 40.000 balles. Mais elles eurent encore une autre utilité. Parvenus sans accident au terme de leur raid, les aviateurs ingénieux vendirent aux enchères ces balles et payèrent ainsi les frais de leur raid.

Le cycliste et le général

Être champion cycliste ne dispense pas de faire comme tout le monde son service militaire, et on ne le fait pas nécessairement comme cycliste. Alors, pour pouvoir poursuivre son entraînement, le champion est obligé de compter sur l'esprit sportif de ses chefs qui le dispensent de quelques corvées. Un de nos plus fameux champions avait pu ainsi, pendant plusieurs mois, s'entraîner en toute tranquillité pendant une partie de la journée, mais voilà que survint un nouveau général, qui ne plaisantait pas avec la discipline, et le champion fut obligé de faire comme tout le monde. Comment amadouer le général? Il semble que notre champion a trouvé... Il a tout simplement gagné une des plus grandes courses de l'année. Son retour à la caserne fut triomphal et son général ne fut pas un des derniers à le féliciter et à le dispenser des corvées...

TINTIN, Albert et Paulette sont allés faire une course à Passy pour Mme Tronche, la mère d'Albert. Avant de reprendre l'autobus ils se promènent un peu dans les rues; en voici une bien drôle, avec un tas de petits hôtels à un seul étage : ce doit être amusant d'avoir une maison comme ça, à soi tout seul, surtout à cause de l'escalier!

— Une idée, dit Tintin, si on faisait une farce?

Oui, mais laquelle? Albert propose de sonner aux portes; Paulette proteste :

— On pourrait jouer aussi au seau et à la pelle! Non, vrai, tu n'as rien trouvé de plus nouveau?

Bah, après tout, pourquoi ne pas essayer? La rue est déserte, on est bien tranquilles! C'est Albert qui commence; il choisit une porte, une belle porte verte, sonne et court rejoindre les autres, un peu plus loin... Mais personne ne vient et Tintin, après lui, n'a pas plus de succès.

— Je vous l'avais bien dit, que c'était idiot! lance Paulette en sortant du renfoncement où le trio s'était caché.

Tintin hausse les épaules :

— Eh bien ça a failli réussir, à mon coup! Tu as vu, il y avait une dame derrière la fenêtre : si seulement elle avait levé la tête...

— Mais elle n'a pas levé la tête!

— Flûte! D'ailleurs, c'est à ton tour!... Tiens, voilà une maison épatante, avec un perron! Ça va être amusant, parce qu'il faudra que tu redescendes les marches pour te sauver, avant que les gens arrivent... Essaie un peu!

Paulette s'élance. Drrring!... quel coup de sonnette!... elle tend l'oreille... Aïe, un bruit de pas!

— On vient! chuchote-t-elle, et elle dégringole l'escalier, le cœur battant quand, tout à coup, quelque chose la tire en arrière, avec un bruit de déchirure!... Oh, sa robe s'est prise dans la grille!

— Tintin! gémit-elle, Albert! Ma robe... je... je ne peux plus bouger!

En un clin d'œil, les deux garçons, qui se sauvaient déjà, bondissent à son secours; ils tirent tant qu'ils peuvent... crac!... Paulette est libre... trop tard! Au même instant, la porte s'ouvre et un personnage solennel, vêtu d'une veste rayée, apparaît sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous désirez?

Paulette se tortille. Albert baisse le nez, mais Tintin est là : il retire poliment son béret :

— Est-ce que... nous sommes bien ici chez monsieur... euh... Dupont?

Quel malin! Albert et Paulette, rassurés, lui lancent un regard admiratif quand, ô horreur! voici que le domestique ouvre la porte toute grande, en déclarant gravement :

— Mais certainement, si vous voulez entrer!

Que faire? Impossible de reculer! Avant que les enfants, éperdus, aient bien compris ce qui leur arrive, ils sont introduits dans une grande pièce dont la porte se referme sur eux.

— Eh bien, nous voilà beaux! fait Albert; quelle idée, aussi, d'avoir été choisir Dupont! Tu n'aurais pas pu dire Durand, ou Dubois?

Tintin lève les yeux au plafond :

— Est-ce que je pouvais savoir? Et puis, tu m'embêtes, hein! On s'en tirera toujours! Dites donc, vous avez vu, c'est joliment chouette, ici!...

La salle est remplie de livres de toutes les tailles. (« On se croirait dans un magasin! » songe Paulette.) Devant la fenêtre, sur un guéridon, se trouve un bocal de poissons rouges, et il y a sur les murs un nombre incroyable de photos, de peintures représentant les animaux les plus divers.

— Ça doit être un type dans le genre de Pasteur, ce M. Dupont, déclare Tintin avec assurance. Mais... oh... regardez ça!

Son doigt tendu indique une petite vitrine dans laquelle resplendit un merveilleux papillon aux ailes dorées, ornées de ronds rouges. Comme il est beau! Les enfants se précipitent pour le voir de plus près, et... patatras... cette sotte de Paulette vient buter contre le guéridon; elle se rattrape au bocal... Boum!... la voici par terre! Le bocal se casse en mille morceaux tandis que les poissons rouges frétillent sur le tapis, dans une mare d'eau.

— Par exemple! fait une voix tonitruante.

C'est M. Dupont : il est vieux, gros, chauve, avec une jaquette et des lunettes cerclées d'or.

— Nous... nous... m'sieur... bredouille Tintin.

Ça n'est pas commode! Il feint de tousser et pousse le coude d'Albert qui voudrait bien être à cent lieues de là. Mais Paulette a trouvé : elle s'est coupée avec le verre du bocal, et elle en profite pour fondre en larmes :

— Je me suis fait mal!... Et... et les poissons, ils vont mourir! Vite, vite, monsieur, il faut un autre bocal!

M. Dupont sonne le valet de chambre, sans rien dire. Cinq minutes plus tard, Paulette, son doigt enveloppé d'un énorme pansement, trône dans un fauteuil, pendant que les deux garçons tamponnent le tapis et remettent un à un, dans un pot de confiture vide, les malheureux poissons rouges.

— Nous voulions... regarder le papillon! explique enfin Albert, tout haletant.

Les yeux de M. Dupont brillent :

— Ah oui, mon Aspericantus? Une pièce rarissime!

— Il est beau, beau, beau! s'écrie Tintin, avec autant d'enthousiasme qu'il peut; est-ce que c'est vous qui l'avez attrapé, monsieur?

Non, ce n'est pas M. Dupont qui l'a pris, celui-là, mais il en a pris beaucoup d'autres, lors de son grand voyage dans la Cordillère des Andes et, l'instant d'après, les enfants, installés devant une grande table, voient défiler devant eux des papillons, des scarabées, des sauterelles que leur hôte leur décrits avec force détails. C'est passionnant et Tintin, maintenant, n'a plus besoin de feindre l'enthousiasme; il harcèle M. Dupont de questions et, à chaque nouvel insecte, pousse des cris d'admiration :

— Oh, ce scarabée rouge! Et cette grosse bête-là qui ressemble à une vieille dame, ce qu'elle est drôle!... Vrai, on en a eu une bonne idée de sonner chez vous!

Vlan, quel coup de pied Albert lui flanque sous la table! Mais il n'est plus temps : M. Dupont le regarde par-dessus ses lunettes:

— De sonner... chez moi?... Mais, au fait : qu'est-ce que vous me vouliez donc, mes petits?

Personne ne répond; les trois complices sont aussi rouges que le scarabée; enfin, Tintin se décide à se lever, tout tremblant :

— Eh bien... voilà : c'est parce qu'on avait sonné pour... pour sonner, quoi!... Et puis, il y a eu la robe de Paulette... Et puis, et puis, ça n'est vraiment pas de chance que vous vous soyez appelé M. Dupont... ou plutôt (il regarde les papillons) si, c'est de la chance, parce qu'on s'est rudement amusés... et... et... quand je serai grand, je ne veux plus être coureur cycliste, non, je veux aller chasser des papillons avec vous, dans la Cordillère des Andes!

Il s'arrête, à bout de souffle, mais ses yeux brillants parlent pour lui. M. Dupont se met à rire :

— Entendu, mon bonhomme, tu n'auras qu'à revenir me voir... mais en sonnant pour de bon, cette fois!

Le retour est triomphal. M. Dupont a donné à chacun des enfants un magnifique papillon jaune; Tintin regarde le sien avec amour; le soir, il le met sur la table, à côté de son lit, et il fait un rêve : le papillon est perché sur le sommet d'une montagne pointue comme une aiguille; Tintin veut le prendre, mais il s'envole en hurlant d'une voix tonitruante : « Je suis le papillon à sonnettes, à sonnettes, à sonnettes! »

Colette VIVIEN.

DE LA PATIENCE...
... A LA FOLIE

Un tigre en timbres-poste, une tour en vieux pneus, un Kodak dans une épingle de cravate, la Bible sur une carte postale...
... Voilà les fantastiques jeux de patience auxquels se livrent certains maniaques,

A notre époque, l'époque de la vitesse — et du bruit, l'époque de la science en ses recherches minutieuses et ses applications fantastiques, il existe des gens qui vivent « repliés sur eux-mêmes », poursuivant une manie qui heureusement, dans la plupart des cas, ne fait de mal à personne. Ainsi ces religieux hindous, les fakirs, restent pendant des années dans la même position au point que les os de leurs genoux se soudent, que leurs cheveux à force de pousser recouvrent leur corps et remplacent en temps utile leurs vêtements qui s'en vont en lambeaux!

Sans aller jusqu'en Orient, terre des miracles, il est tout près de nous de nombreux maniaques. Il y a des gens qui collectionnent des objets n'ayant aucun intérêt scientifique ni caractère artistique, des bouchons par exemple ou des boîtes d'allumettes. Et je crois bien que j'appellerais aussi manie celle du collectionneur de timbres si les philatélistes de *Mon Camarade* ne perdaient pas l'occasion, à propos d'un timbre, de regarder la carte du monde et de voir ce qui s'est passé dans tel et tel pays; tout de même, on me permettra de traiter ainsi ceux qui dépenseront quelques dizaines de milliers de francs pour se procurer un timbre rare.

Je veux surtout vous parler de ces excentriques qui passent tous leurs dimanches à confectionner des objets hétéroclites, ou dont l'imagination travaille à établir des records inédits. Il y a des maniaques du timbre d'une espèce particulière, tel celui qui armé d'une puissante loupe et d'une plume extra-fine, fit tenir plus d'un millier de mots au dos d'un timbre (il paraît même que ce record a été battu par un « écrivain » qui aurait recopié toute la Bible sur les deux faces d'une carte postale!); tel cet autre qui, mécontent de son tailleur, se fit lui-même un complet avec des timbres, et un haut de forme « en pareil »! De grands peintres modernes se sont amusés à coller sur leurs toiles des découpures de journaux, du papier d'argent, etc... Mais voici un artiste qui, renonçant à employer la palette et le pinceau, fit un tableau uniquement en timbres et fragments de timbres de toutes les couleurs : cinquante mille timbres assemblés; il paraît que le sujet représenté, la tête d'un léopard, était d'une ressemblance frappante.

Un garagiste d'Hollywood, jaloux de la colonne de la Bastille, empila les uns sur les autres 228 vieux pneus; peut-être ce garagiste n'était-il pas si bête, et cette publicité originale lui amena-t-elle de nombreux clients? Mais que dire de ce facteur de Cincinnati qui ramassait tous les bouts de ficelle qu'il rencontrait pour en grossir sa pelote, qui est maintenant une boule de cinquante kilos. Nous avons eu, en France, un facteur plus original : il s'appelait Cheval. Sa tournée finie, il partait avec une brouette dans les champs, ramasser de grosses pierres biscornues et passa toute sa vie à construire avec ces pierres des maisons bizarres, des « palais du rêve », que l'on vient maintenant voir de très loin avec curiosité.

Au point de vue « patience pure », le recordman ne sera-t-il pas cet homme qui fit tenir sur un goulot de bouteille un échafaudage de 8.000 allumettes?

Il est tout de même plus intéressant, quand on exerce sa patience, de réaliser quelque chose de beau et de prendre une bouteille pour y monter à l'intérieur un bateau à voiles; plusieurs générations de marins ont ainsi travaillé à ces jolis petits voiliers dont certains sont merveilleusement agencés.

Nombreux sont aujourd'hui les ingénieurs en chambre qui reproduisent avec exactitude un avion, et il paraît que certains amis de *Mon Camarade* s'y sont déjà essayés avec habileté.

A l'Exposition de 37 figurera un cuirassé, le *Dunkerque*, reproduit dans ses moindres détails avec des tourelles mobiles, et de plus, démontable.

Voici d'autres tours de force : un ingénieur américain a construit en verre un moteur minuscule, extrêmement précis; d'autres ont su fabriquer un phonographe qui tient dans un poudrier, un appareil photographique qui peut se loger dans une bague ou une épingle de cravate, un petit appareil de T. S. F. que l'on case dans une boite d'allumettes...

Je suis sûr que vous aimeriez tous posséder ces merveilleux petits engins. Parions qu'ils se vendent à prix d'or et sont réservés aux détectives américains...

BOUR.

QUI VEUT CONSTRUIRE le M. C. 1 ?

La pochette **M. C. 1** contenant tout le matériel pour construire **UN AVION QUI VOLE** est vendue **6** francs.

Adresser votre commande E. S. I. 24, rue Racine, **Paris (6e).** C.-ch. postal Paris 974.41

Timbres et chemins de fer

Avez-vous remarqué que tous les timbres pour la poste par avion portent un petit avion qui occupe plus ou moins de place sur la vignette. Il serait alors normal que tous les timbres destinés à affranchir des lettres ordinaires, circulant par chemins de fer, soient ornés d'une locomotive ou d'un wagon-poste. Or cela est assez rare, c'est pourquoi nous allons voir aujourd'hui quelques jolis timbres ayant pour sujet des locomotives. Vous avez déjà vu (N° 58 de « Mon Camarade ») le timbre émis en 1935 en Allemagne pour le 100e anniversaire de la création des chemins de fer allemands. La même année la Belgique a émis le timbre ci-contre destiné aux colis postaux. Il rentrait dans une série qui comportait plusieurs types de locomotives et 24 valeurs diverses de 10 centimes à 100 francs. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que des chemins de fer figuraient sur des timbres belges pour colis-postaux et on en trouve dans les émissions de 1882, 1916 et 1920.

En Egypte, c'est à l'occasion d'un congrès des chemins de fer en 1933, que fut émis le timbre suivant. Il appartenait à une série de 4 timbres représentant les locomotives de 1852 (celle que vous voyez ici), de 1859, 1862 et 1932. Le timbre ci-contre, d'une valeur de 5 millièmes, était marron.

C'est également pour un congrès des chemins de fer, tenu en Espagne en 1930, que fut émis le timbre où vous pouvez voir une locomotive électrique. Il était destiné aux lettres par exprès, était de couleur orangée et valait 20 cent. En même temps une émission était faite pour les lettres ordinaires. Elle comportait 2 types pour 13 valeurs.

Nous vous parlerons d'autres pays une prochaine fois.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger –	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e Compte ch. post. : 974.41 Paris

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Guillochon, Saint-Cloud. Bien heureux de faire ta connaissance. Tu veux devenir pilote et tu demandes qu'on parle plus de l'aviation. J'espère que tu es content avec le nouveau journal. Quant à faire paraître au moins trois histoires semblables au Trèfle noir, je craindrais que cela ne surmène la cervelle de M. R. Duchâteau.

Maurice C., de Paris (XIe), qui est déjà un vieil ami, envoie des critiques très justes sur le journal. Il a fondé un club de cinq membres dans son école, auquel je souhaite longue vie.

Maurice J., de Cusset (Allier), m'envoie avec de bonnes charades et de très grands compliments, un timbre pour la collection de Julot. Vous parlez s'il a été content, Julot, surtout qu'il n'avait pas encore le moulin d'Alphonse Daudet dans sa collection.

Jean L., Paris (VIe). — Merci de ta charade et de ton rébus. Je les ai transmis, et ton beau conte de Threeamphibie, je te promets qu'il sera publié.

M. D. A. C., de Nogent, sont trois gentilles petites filles qui sont sœurs et qui s'appellent aussi Cecelle, Ninise, Dédée. Elles ont formé un club à elles trois, dont le premier soin a été de m'écrire. Merci de vos gentilles lettres. Mais tâchez d'agrandir un peu votre club.

Jacques M., de Paris (XIXe), m'envoie une histoire vraie qui lui est arrivée. Il écrit qu'il la trouve un peu banale. En tout cas, elle est racontée avec beaucoup de vie, et je la publie dans *Mon Camarade*.

Micheline Ch., de Serandon (Corrèze), m'envoie un petit récit humoristique sur le premier avril. Merci beaucoup, ma chère petite camarade Micheline, et plus encore de tes jolis dessins qui seront reproduits dans le journal.

Georges V., de Saint-Gaudens (Garonne), m'envoie un très bon dessin, d'un mouvement très vif, et qui sera reproduit dans le journal.

Armand D., à Gaillard, par Annemasse (Haute-Savoie), travaille maintenant dans une épicerie et a moins de temps pour son club. Merci de sa lettre, et j'espère qu'il continuera de m'écrire.

Léon Q., à Champagne-sur-Oise, nous donne de bonnes nouvelles du club qui a élu son président et qui vend 70 numéros de notre journal Bravo !

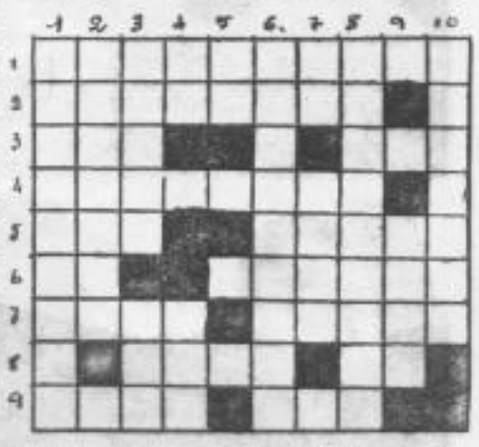
René C., à Loos, a fondé avec ses amis un club qui s'intéresse surtout à l'aviation. Très bien !

Yvonne P., de Royat, nous écrit au nom d'un groupe d'amis de Royat pour nous féliciter de la nouvelle présentation du journal. Le groupe vend 30 numéros par semaine, et espère faire mieux. Parfait !

MOTS CROISÉS DU N° 76

Horizontalement. — 1. Marque de satisfaction. — 2. Qui dure très peu. — 3. Ce que dit l'oiseau. Au début d'une portée de musique. — 4. Fou rire. — 5. L'éditeur de *Mon Camarade*. Où courent les cyclistes au vélodrome. — 6. Note de musique. Habitant d'un pays d'Orient. — 7. Encoche. Dont on a changé la couleur. — 8. Prénom masculin. — 9. Va à l'aventure. Saison.

Verticalement. — 1. Se met en quête de. — 2. Vider jusqu'à la dernière goutte. — 3. Pays de l'Amérique du Sud. Fleuve d'Autriche. — 4. Diphtongue. Venue au monde. — 5. Deux fois la même lettre. — 6. Incident frappant. — 7. Terminaison d'infinitif. Traîne. — 8. Besoin urgent. — 9. Tellement. — 10. Partie essentielle.



SOLUTION DU N° 75

Horizontalement. — 1. Victoires. — 2. Enervait. — 3. No. Ia. Mat. — 4. Ducal. Elu. — 5. Al. Ocures. — 6. Se. — 7. Gué. Tu. — 8. Haronès. — 9. Situaient.

Verticalement. — 1. Vendanges. — 2. Inoul. Ual. — 3. Ce. Sert. — 4. Tringe. Ou. — 5. Ovale. Tué. — 6. Ia. Nouer. — 7. Rimer. So. — 8. Etaler. — 9. Tus. Cet.

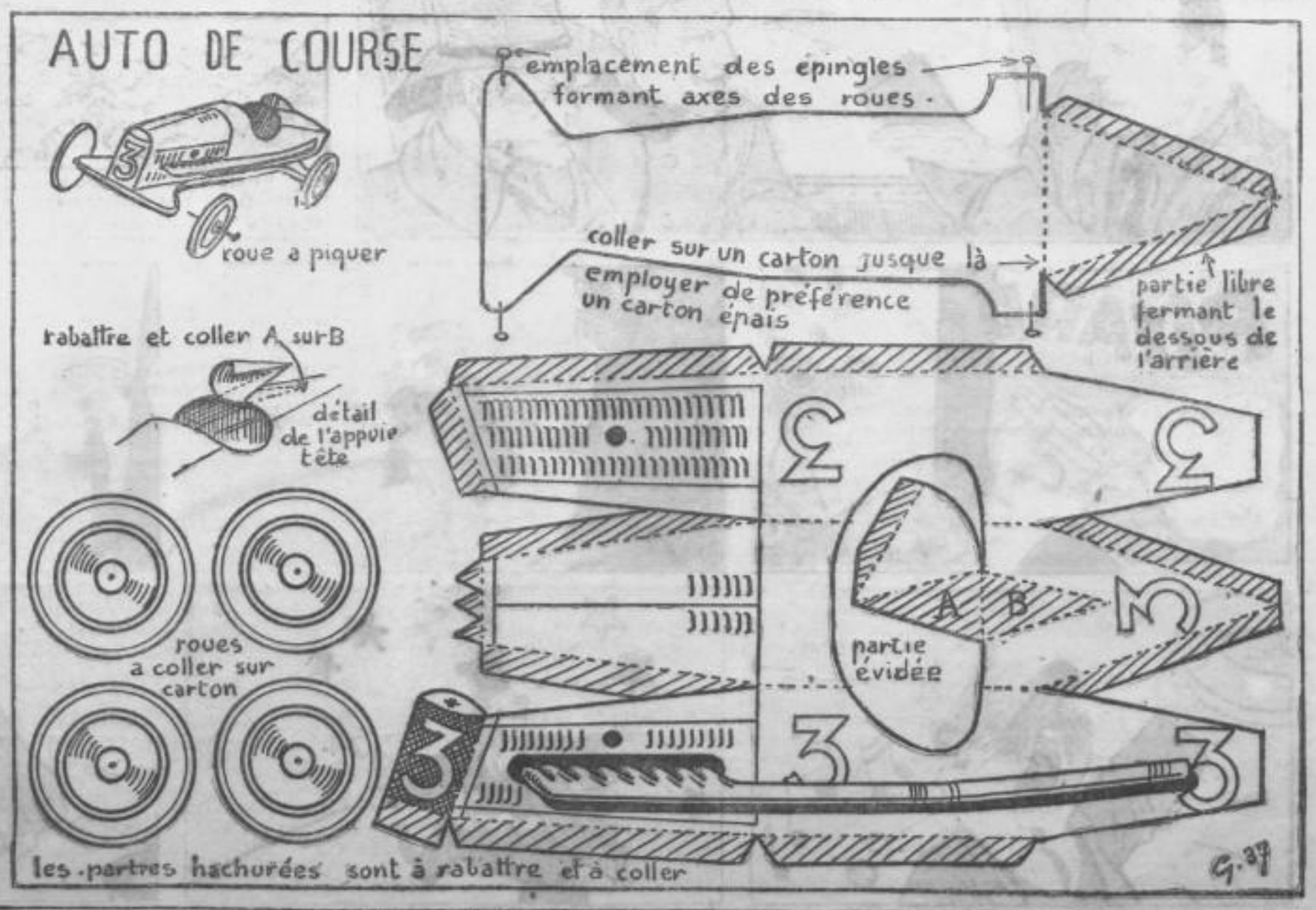
SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — 1° Bougie (bout-j); 2° Saragosse (sa-ra-gosse); 3° Illas (lit-las); 4° étoile (baie-toit-le).

Devinette. — La table.

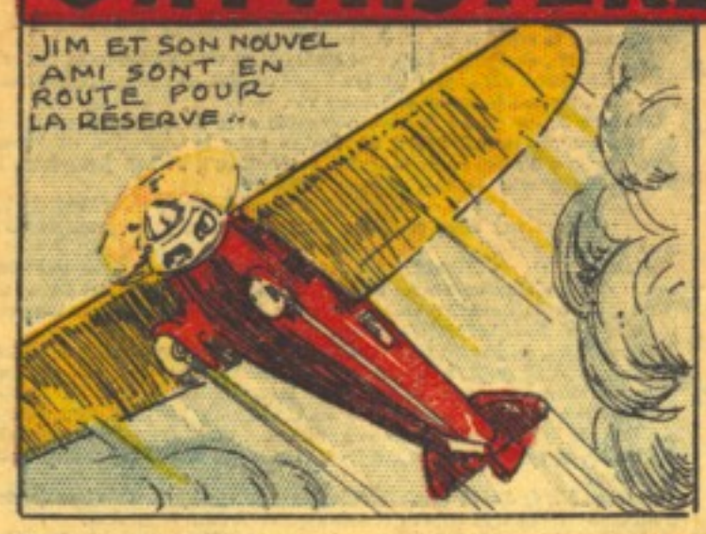
Métagramme. — Patte, datte, jatte, natte, latte.

Proverbe : Rien ne sert de courir, il faut partir à point.



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER..

JIM MYSTÈRE S'EST INSTITUÉ LE DÉFENSEUR DES INDIENS D'UNE RÉSERVE DONT LES TERRAINS RICHE EN MINERAI DE RADIUM ONT EXCITÉ LA CONVOITISE DES PROPRIÉTAIRES DU "CHEMICAL TRUST".. MAIS JIM VEILLE ET LUTTE POUR LES INDIENS.



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.625.

PRIX : 0.50

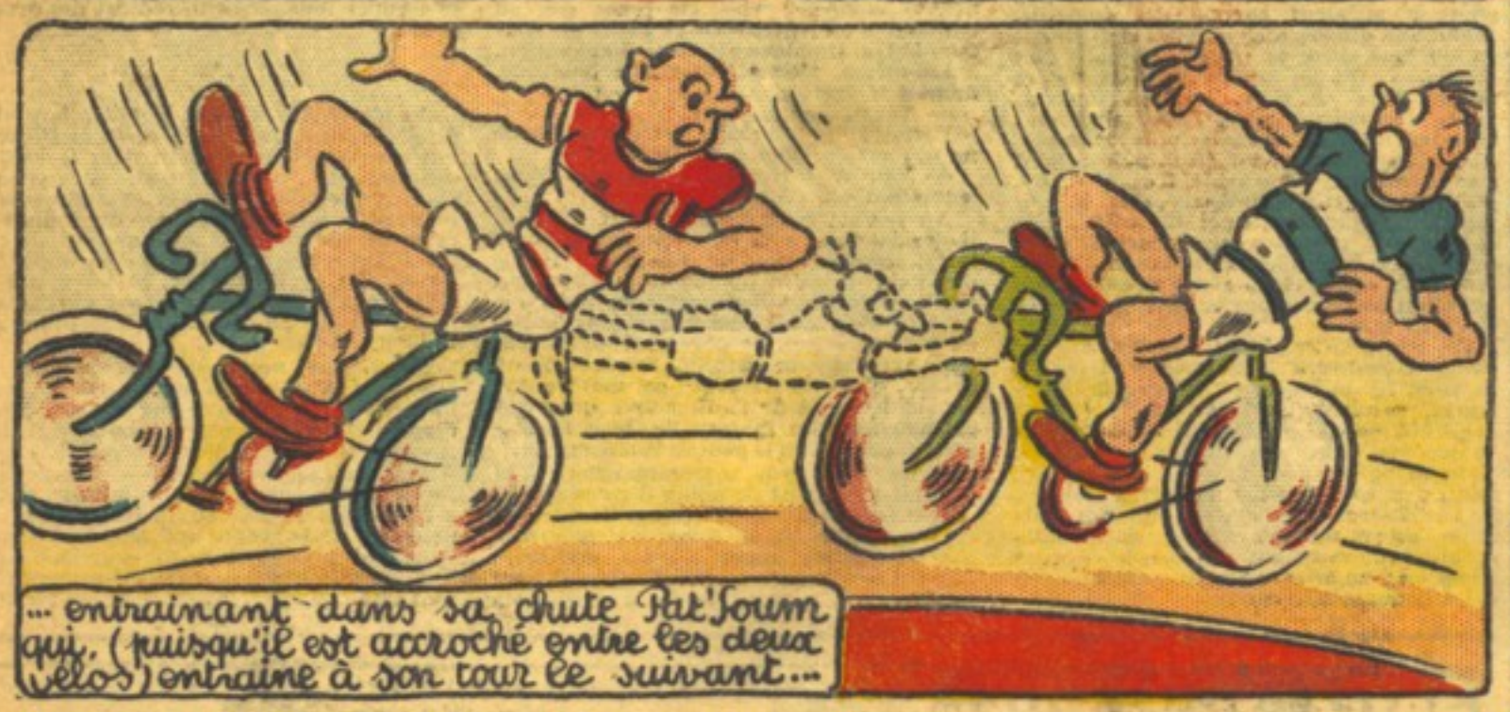
Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 77. — 20 MAI 1937.

UN AVION QUI VOLE POUR VOUS !

C'est ce que vous pouvez obtenir facilement et à peu de frais en achetant notre magnifique pochette M. C. 1 qui vous permettra de construire un véritable avion qui vole. Envoi franco contre 6 fr.

Pat'Loum et les Sportifs



La lettre de Janot

Mes chers Camarades,

On continue de recevoir des tas et des tas de compliments sur le journal. Et c'est rudement agréable. Il faut voir comment ces messieurs-dames de la rédaction se rengorgent quand ils lisent vos lettres. Ils sont tout fiers.

Mais il faut dire aussi qu'il y en a eu quatre ou cinq qui n'ont pas été contents.

Ce n'est pas ceux qui étaient de l'avis de A. M., du 18e arrondissement, qui demandait qu'il y ait beaucoup moins de récits d'aventures et beaucoup plus de récits historiques et instructifs. Là-dessus, je ne pourrai pas parler dans cette lettre-ci parce que si j'ai reçu beaucoup de nouvelles lettres à ce sujet, elles étaient toutes du même avis, contre A. M. Tout le monde préfère qu'il y ait des aventures.

Et puis il faut dire aussi que ces messieurs-dames de la rédaction ont tenu compte de l'avis de A. M. et de ses amis. Comme les Gangsters de l'air sont finis (je sais bien que beaucoup les regretteront, mais notre ami Jeanser, qui les dessinait, est très fatigué par tout le travail qu'il fait et il nous a demandé de se reposer pour un petit bout de temps), on commence dans ce numéro les Aventures de Gargantua, d'après le grand écrivain Rabelais. Ce sera plein d'aventures amusantes — et les amis de l'aventure seront contents — et ce sera aussi plein de choses instructives — et les partisans d'A. M., du XVIIIe, n'auront pas à se plaindre.

J'en reviens à ce que je disais. Il y en a qui ne sont pas contents. Oh! pas beaucoup, quatre ou cinq, mais enfin il y en a peut-être d'autres qui sont de leur avis et qui ne nous ont pas écrit.

Je vais citer ici la lettre de Fernand Gauron, de Compiègne :

Nous sommes heureux que le format de *Mon Camarade* soit agrandi, mais le nombre de pages est diminué. Il n'a plus que huit pages au lieu de douze, alors que certains autres journaux (*qui coûtent plus cher que le nôtre, Janot*) ont seize pages. Nous espérons que bientôt *Mon Camarade* sera aussi grand que les autres.

Voilà ce qu'il faut répondre à Fernand Gauron. J'ai demandé leur avis à ces messieurs et dames de la Rédaction, et ils m'ont dit toutes sortes de choses qui m'ont paru très justes et que je vais répéter ici.

Beaucoup d'amis du journal trouvaient Mon Camarade *trop petit, par rapport aux autres journaux, et ils nous demandaient très souvent de l'agrandir.*

Nous aurions bien voulu l'agrandir de toutes les manières : que le format soit beaucoup plus grand, que le nombre de pages soit toujours de douze et même qu'il y en ait quatre de plus, ce qui aurait fait seize... Et puis qu'enfin il y ait quatre couleurs au lieu de trois que nous avions avant, et qui, il faut l'avouer, n'étaient pas magnifiques, autrefois.

Malheureusement pendant que ces messieurs-dames de la rédaction réfléchissaient à cela, l'imprimeur a augmenté ses prix de 94 pour 100. Ce qui voulait dire que ce qu'on payait avant 100 francs, on le payait 194, soit presque juste le double, et que pour bien faire — si ces messieurs-dames de la rédaction avaient été des commerçants et pas des amis de toute l'enfance française — on aurait été obligés de vendre le journal seize sous au lieu de huit, en gardant la même présentation qu'autrefois, douze petites pages et seulement trois couleurs.

Alors on a cherché un truc. Le truc c'était d'agrandir le format, et de paraître seulement sur huit pages au lieu de douze. Mais il ne fallait pas pour cela que nos lecteurs soient volés.

Pendant huit jours, ces messieurs-dames de la rédaction se sont creusé la tête. Un journal, il faut que vous sachiez que c'est comme une boîte de jeux de constructions. Supposez que vous avez six boîtes de jeux dans lesquelles vous pouvez ranger un certain nombre de cubes. Tout d'un coup on vous enlève vos six boîtes, on ne vous en donne plus que quatre, où il faut faire rentrer autant de cubes que dans les six. C'est un problème très difficile. Enfin, après huit jours on est arrivé à faire rentrer douze pages dans huit.

Vous pouvez vous amuser à un exercice, à compter les lettres et signes de chaque article ou de chaque roman : la lettre que j'écris, premier roman Trotte Menu *(qui a remplacé* l'Ile au Trésor), Le Trèfle noir. *Les pages des grands écrivains, la page de Bour, et toutes les autres petites rubriques : le sport, les timbres, etc., et vous verrez qu'ils ont la même longueur que dans* Mon Camarade, *du temps qu'il avait douze pages. Si on a peut-être rogné quatre ou cinq lignes ici et là c'est qu'il fallait faire de la place pour* Piffard, *pour le* Coin des Fillettes *qui a été un peu agrandi, pour le grand découpage qu'on donne dans chaque numéro et encore plus et surtout pour notre rubrique des* Jeunes Auteurs *qui tient plus d'un quart de page dans chaque numéro (dans celui-ci c'est à cause du plan du M. C. 1 qu'elle a une page entière).*

Ainsi, non seulement dans chaque numéro de Mon Camarade *à huit pages, il y a toutes les rubriques d'autrefois, mais il y en a même en plus. Il ne faut donc pas se plaindre. Et en plus encore il y a quatre couleurs au lieu de trois.*

Enfin si on paye dix sous, c'est le même prix que les autres journaux, pour un contenu correspondant. J'en connais un qui achète Hip, Hip, Hip, *parce qu'il aime bien* True Blagfort *au centre de la terre (drôle de goût). Eh bien, il paye* Hip, Hip Hip, *le même prix que nous, et il n'y a pas une ligne de lecture, et il n'y a pas plus de pages. Il y a peut-être des journaux moins chers que nous, mais ils ont ou bien moins de lectures, ou bien moins d'images, ou bien encore ils sont d'un format beaucoup plus petit.*

Voilà ma réponse à Fernand Gauron. Je suis certain qu'elle satisfera non seulement ceux de Compiègne, mais ceux qui sont de l'avis de Fernand. Et pour finir, un mot. Si chaque lecteur de Mon Camarade *trouve un nouveau lecteur, alors le tirage doublera et nous pourrons ajouter quatre ou même huit pages au journal, sans augmenter le prix. Envoyez-nous des noms et des adresses d'amis qui pourraient s'abonner ou devenir des acheteurs, aidez notre journal à grandir, vous en serez les premiers pagés.*

Je serre la main à tous mes petits camarades et spécialement à mes amis des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

Françoise D., Sotteville-les-Rouen, m'envoie, avec une charade que je suis heureux de publier et beaucoup de compliments, une bonne nouvelle : un club est en formation à Sotteville. Elle m'envoie aussi de très jolis dessins.

Jacques Pl., Saint-Laurent-d'Aigouze. — Pas besoin d'être abonné pour envoyer des charades, tous nos lecteurs peuvent le faire. Merci de ta gentille lettre. Heureux que tu aimes les bricolages.

François Courtois, Vincelles, qui est photographe amateur, voudrait correspondre avec un ami au sujet de cette distraction, pour conseils mutuels, procédés de développement, etc. Qui veut lui écrire ?

René M., Grasse, m'envoie un très beau dessin représentant un avion qu'il a dessiné d'après nature dans un aérodrome. Je transmets cela à La Coupille.

Jean S. m'envoie un dessin que nous ne pourrons pas reproduire, parce qu'il est fait au crayon sur du papier rayé.

(Suite en page 7.)

Grand roman d'aventures par Rene LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures a été recueilli par des acteurs de cinéma qui voyagent au bord du yacht* Le Ballyhoo. *Après un voyage à travers l'Océanie, en route vers l'Amérique ils sont arrivés à Honolulu, la capitale enchanteresse des Philippines.*

CHAPITRE V

TENEZ! COMME CECI... *(suite)*

— Mais Evelyn, fit observer Ruth, elle devrait pourtant connaître cette « couleur locale » aussi bien que Pedro, puisqu'elle a passé toute sa jeunesse à Honolulu.

Ben Paxton esquissa alors une grimace de contrariété qui plissa drôlement son gros nez d'ancien cow-boy.

— Elle a encore changé, murmura-t-il, sa bonne humeur n'a pas fait long feu. Autant elle paraissait, à son arrivée ici, heureuse et fière de retrouver son pays, autant elle feint maintenant d'affecter une allure anglo-saxonne et de mépriser tout ce qui est hawaïen. Pour rien au monde elle ne voudrait parler en langage canaque aux acteurs et aux figurants indigènes. A croire qu'elle ne l'a jamais su!

***

Après de multiples pourparlers entre Hawthorne, le capitaine et les ingénieurs de la compagnie navale, le *Ballyhoo* quitta le bassin de radoub sans avoir subi toutes les réparations qu'exigeait son état. Le coût en eût été, paraît-il, bien supérieur à la somme que *l'United Wanderers Pictures* pouvait espérer retirer de la vente du navire, à son retour en Amérique. Mais comme les prises de vues avaient commencé depuis plusieurs jours déjà, il fallut bien attendre la fin de la réalisation.

La principale « location » se trouvait située à une vingtaine de kilomètres de la ville, dans une vallée écartée, où l'on ne voyait ni plantations de cannes à sucre ou d'ananas, ni de ces petits chemins de fer à voie étroite qui servent à évacuer les récoltes vers les usines. La vallée était garnie de cocotiers, de manguiers, d'arbres à pain avec, par-ci, par-là, quelques huttes de bambou recouvertes de feuillages. Les seules cultures qu'on apercevait dans les parties les plus basses de la vallée consistaient en champs de taro entourés de haies de terre. Dans certains on voyait des bœufs noirs piétiner parfois dans la boue, pour labourer. Dans les autres abondamment irrigués, les feuilles du taro, larges comme des feuilles de rhubarbe, flottaient à la surface de l'eau. Ces feuilles servent généralement à envelopper les mets : poulets, poissons, cochons de lait que l'on fait cuire sur des pierres brûlantes; bouillies à l'eau, elles se mangent comme des épinards. Quant aux grosses racines, elles constituent en quelque sorte la pomme de terre des Hawaïens. On les prépare parfois en les faisant frire ou rôtir. Le plus souvent, après une cuisson dans l'eau, elles sont écrasées, mises à fermenter puis mélangées d'eau jusqu'au moment où la pâte atteint une consistance convenable. C'est le « poï », plat national très nourrissant, dont le goût rappelle vaguement celui du céleri. Des compagnies chinoises commencent à en fabriquer industriellement et vendent maintenant du « poï » de conserve aux Canaques qui n'ont pas le courage ou le temps de cultiver le taro.

Ce matin-là quelques averses avaient obligé Hawthorne à suspendre les prises de vues. Le déjeuner eut lieu sous des manguiers, pendant une éclaircie. Le repas avait été préparé par les villageois : ragoût de pieuvre, porc rôti, un bol de « poï ». Nous mangions avec nos doigts, dans des feuilles de taro en guise d'assiettes, buvant du lait de coco et grignotant entre les plats l'une des six ou sept variétés de bananes entassées devant nous : depuis les grosses à la peau d'un brun rouge, jusqu'aux minuscules bananes blanches.

Hawthorne, préoccupé par son travail, nous pressait d'achever le repas. Le premier, il revint à la « location » et entreprit seul de fixer les « champs » de divers acteurs. Mildred fit alors remarquer que certains accessoires qu'on avait promis de nous livrer manquaient encore, notamment des « Kahili », sorte de grands plumeaux portés dans les fêtes comme des bannières, ainsi qu'une imitation en carton pâte d'un bloc de pierre tranchant nommé « pohakupepeli », qu'utilisaient les sorciers pour mettre à mort leurs ennemis, et une réplique du fameux manteau royal du Bishop Museum.

En attendant, Hawthorne s'efforçait d'assouplir le jeu des figurants qui devaient participer à diverses scènes importantes. Ils avaient tendance à jouer « trop fort », à exagérer les poses, les roulements d'yeux. Le grand metteur en scène à la gloire mondiale prenait la peine de montrer à chacun de ces humbles figurants canaques les expressions, les attitudes qu'ils devraient prendre, tout comme il l'eût fait pour une vedette.

Le déjeuner avait lieu sous les manguiers.

— Tenez! comme ceci, vous voyez, vous m'avez compris? Vous ne jouez pas au baseball ni au football en ce moment, vous manifestez simplement votre indignation.

Lui-même, fidèle à sa vieille habitude, mimait le geste :

— Tenez! comme ceci.

Parfois il les grondait, leur reprochait de ne pas savoir jouer naturellement :

— Vous avez trop vu de mauvais films, leur disait-il.

Après une heure environ de répétitions, il décida qu'il irait en personne chercher les accessoires chez le fabricant. Il me demanda de faire monter sa voiture qui était restée au village avec les autocars, tandis qu'il réglait encore quelques détails de mise en scène. Je dévalai donc en courant la pente du chemin. Soudain, à un détour, j'eus la surprise de me trouver devant le capot de l'automobile qui avait été amenée dans l'intervalle, bien au-dessus de l'endroit où je pensais la rencontrer.

Pedro était assis sur le marchepied et donnait des coups de poing dans le garde-boue en criant des imprécations hawaïennes et américaines dont l'une, entre autres, parvint distinctement à mes oreilles : « Je le tuerai! je le tuerai! » Evelyn, debout sur la route, tournait le dos à son ancien camarade et rajustait sans mot dire la couronne d'hibiscus qui lui servait de coiffure. Tout essoufflé, je leur lançai :

— Alors, vous êtes en panne? Justement Hawthorne voudrait aller en ville pour chercher les accessoires!

Evelyn se retourna, l'air absent, et parut contempler la cascade violacée d'un bougainvillier en fleurs qui tombait sur le bord du chemin. Pedro frappa encore le garde-boue. Puis ils échangèrent quelques mots en langue hawaïenne. Pedro me dévisagea comme s'il ne m'avait pas reconnu au premier abord et sautant au volant, me fit signe de m'asseoir près de lui. Evelyn s'installa à l'arrière et nous ne tardâmes pas à rejoindre Hawthorne.

Je ne cherchai pas à élucider la signification de cette scène pénible. D'ailleurs je ne tardai pas à n'y plus penser. La route d'Honolulu comportait tant de virages en épingle à cheveux, de pentes abruptes, de précipices béants qu'à la vitesse folle où nous entraînait Pedro, cela suffisait à occuper mon esprit. Puis lorsque nous fûmes arrivés devant le Moana Hôtel, le portier apporta à Hawthorne une lettre et un télégramme qui devaient nous fournir à tous assez de sujets de préoccupations.

La lettre, autant que je pus comprendre d'après les brefs commentaires qu'échangèrent mes compagnons, émanait du capitaine du *Ballyhoo*. Il annonçait que l'assurance exigeait le versement immédiat d'une importante « surprime », les réparations effectuées à la coque du navire étant jugées tout à fait insuffisantes. Quant au télégramme, il priait toute la troupe de « rentrer d'urgence à Los Angeles pour une affaire très grave ». C'était signé : Roberts, directeur commercial de l'*Associated Wanderers Pictures*.

— Je vais me rendre immédiatement à bord, fit Hawthorne. Nous allons nous concerter et prendre les dispositions qui s'imposent. Ah! mais j'oubliais les accessoires! Il faudrait voir le fabricant et lui dire de se hâter...

Pedro leva la main au-dessus de son volant comme s'il allait prêter serment.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je vais m'occuper tout particulièrement des accessoires.

***

Je n'assistai pas aux délibérations des dirigeants de l'*Associated Wanderers Pictures* qui eurent lieu, ce jour-là, dans la cabine du capitaine. J'allai m'étendre sur ma couchette en essayant de me représenter ce que pourrait bien être notre avenir immédiat et je ne tardai pas à m'endormir. Je fus réveillé par Tripod, qui vint développer les « rushies » de la journée, et lui prêtai la main comme d'ordinaire. Tout en travaillant il me mit au courant des décisions qui venaient d'être prises.

Hawthorne ne voulait pour rien au monde interrompre la réalisation du film hawaïen dont Evelyn devait être la vedette. Comme il estimait que sa présence à Los Angeles n'était nullement indispensable, il avait délégué ses pouvoirs à « Doc »; Ben Paxton et Evelyn avaient fait de même à l'égard de Parker et de Ruth. Tous les membres de la troupe qui ne jouaient pas dans le film allaient partir pour les États-Unis avec le *Ballyhoo* qu'on désarmerait au plus vite. Evelyn, Hawthorne, Ben Paxton,

Tripod et Mildred séjourneraient seuls encore quelques semaines à Honolulu jusqu'à l'achèvement des prises de vues et rentreraient par l'un des paquebots de l'*American Hawaïan*.

Le *Ballyhoo* leva l'ancre le surlendemain, de bon matin. Seule Mildred était venue nous dire adieu et agitait son mouchoir sur la jetée, pendant que le capitaine avait beaucoup de peine à nous frayer un passage au milieu de la flottille des schooners à voile ou à vapeur, et des sampans japonais qui font le service des îles. Ruth pleura un peu lorsque je lui apportai sur le pont un magnifique « lei » d'adieu, entièrement composé d'orchidées, qu'Evelyn, la veille, m'avait chargé de lui remettre au moment où nous quitterions Honolulu.

La traversée fut assez triste. La perspective de revoir, après deux ans d'absence, Hollywood et les États-Unis, se trouvait assombrie, chez mes compagnons, par toutes les difficultés qu'ils pressentaient à leur retour. La situation financière de l'association leur inspirait de vives inquiétudes, que le câble de Roberts semblait justifier. Dans leurs conversations revenaient souvent des mots comme *mortgage*, *indebtness*, *receivership* dont je ne connaissais pas le sens mais qui, sur les lèvres de Ruth ou de Parker, revêtaient une consonance pleine de menaces. « Doc », plus optimiste, le crayon à la main, alignait des comptes, supputait des rentrées de tant et tant, établissait des listes d'amis fortunés susceptibles de venir à l'aide de l'*Associated Wanderers Pictures*.

***

Notre unique distraction, au cours de ces journées moroses, était d'écouter les émissions de T. S. F. des postes hawaïens ou californiens. On parlait surtout de ces événements dramatiques et crapuleux qu'on attribuait alors à la prohibition : combats entre « bootleggers » et « hijackers »; « racketeers » imposant de lourds tributs aux marchands de lait de New-York, « hold-up » perpétré dans une banque de Milwaukee par une bande de « gangsters », « kidnappers » exigeant 100.000 dollars de rançon pour rendre à sa famille la fille d'un marchand de pétrole californien...

Dans ce tourbillon de faits divers qui me paraissaient irréels et qui étaient pourtant si proches, après un sermon sur la prospérité américaine et un reportage sur le « marathon de la danse », la voix prétentieuse d'un journaliste commença un soir le récit suivant :

« ...Tous deux naquirent dans cette île d'Oahou, surnommée la perle du Pacifique. Tous deux avaient dans les veines du sang des vieux Kanakas mêlé, chez l'un, à celui des conquistadores, chez l'autre à celui des hommes jaunes du Céleste Empire. Ils connurent une jeunesse libre et gaie, parmi les fleurs odoriférantes, au bord de la mer bleue parsemée de coraux, une jeunesse remplie de chants joyeux, de « hulas » dansées au clair de lune, au son du « youkalilie ». »

Mus par un même réflexe, tous les yeux se tournèrent vers la guitare d'Evelyn qui était restée accrochée au mur de la cabine, au-dessous du ciré dont elle se coiffait naguère pour monter sur le pont par gros temps.

« ...Tous deux suivent les cours de la High School. Une idylle se noue entre eux. Elle rêve d'art, de chant, de théâtre. Lui espère devenir ingénieur un jour. Le destin les sépare.

« ...Elle devient lauréate d'un concours de beauté dont le prix est un engagement à Hollywood... Son père, le vieux Canaque, solde ses porcs et ses buffles, et l'accompagne dans la cité des rires et des larmes, dans la capitale du cinéma, où elle devient... »

— Hush! Hush! écoutez! fit Ruth en se tournant vers « Doc » qui, sans souci pour l'histoire, venait de commander un « high ball » au cambusier.

«...où elle devient la vedette Evelyn Terui, bientôt l'épouse du célèbre et original metteur en scène Ronald Hawthorne. Quant au jeune Hawaïen, il parvient à acquérir une automobile.

« Son intelligence, son érudition lui assurent vite la clientèle des riches touristes qu'il pilote dans l'île. Quand reverra-t-il Evelyn? Son cœur brisé garde l'image de la bien-aimée. Il travaille, il économise pour pouvoir vivre « in the States » un jour et reconquérir celle qui fut son « ahuna » près de la mer de corail, sous les hibiscus et les flamboyants d'Oahou...

« Il apprend récemment qu'elle est revenue, en compagnie de son mari. Elle va tourner un film dans l'île. Il se présente. Bienveillante, elle le recommande à Hawthorne. Il participera à la mise en scène du film. Mais il n'a pas retrouvé son Evelyn d'autrefois. C'est tout au plus la pitié qui anime l'actrice, ce n'est plus l'amour. Son adoration va à l'homme qui l'a faite artiste. Pedro le sent bien. Il hait cet Américain, plus vieux, plus habile, ce metteur en scène célèbre qui joue mieux que tous les acteurs, qui leur montre : *Tenez, comme ceci, voyez-vous?* Qui connaît toute la gamme des passions, qui sait garder l'amour de la belle Evelyn, son « ahuna » à lui, Pedro.

(A suivre.)

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français)	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr. 50
Étranger	6 mois :	19 fr.
	1 mois :	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e) Ch. post. 974-41 Paris.

Au Zoo. — C'est jeudi. Janette et Janot regardent les autruches. « C'est rigolo, dit Janot, elles se tiennent toujours sur une patte. — Bien sûr, comment veux-tu qu'elles fassent? Si elles levaient l'autre elles tomberaient... »

o

Le canard disait l'autre jour à l'oie, dans la basse-cour, en regardant la poule qui passait, devant eux, fière, sans les saluer : « Quelle poseuse cette poule pondeuse! En fait-elle des manières! — Eh oui, répondit l'oie, elle est comme ça depuis qu'elle sait que ses œufs se vendent 1 fr. 25 pièce. »

o

Tel père, tel fils. — La scène se passe en Amérique. Un financier dit à son plus jeune fils : « Je te donne un dollar si tu défonces le carré de terre qui est près de l'arbre. — Entendu, mais avance-moi le quart du dollar, cette somme m'est nécessaire comme mise de fonds. — Explique-toi. — Eh bien voilà, j'enfouirai le quart du dollar dans la terre, je rassemblerai mes camarades et je leur dirai : « Un trésor est caché là. » Tu penses avec quelle ardeur ils piocheront. Et moi, j'aurai 75 0/0 de bénéfice sans me fatiguer... »

o

Une histoire terrifiante. — La petite Françoise, 4 ans, court un jour, en pleurant, se réfugier dans les jupes de sa mère. « Qu'y a-t-il donc, Françoise? — Je me suis raconté une histoire, il y avait des loups dedans, alors j'ai eu peur... »

o

L'instituteur rencontre dans la rue un gamin du quartier qu'il connaît bien de vue, mais qui ne vient jamais à l'école : « Pourquoi ne viens-tu pas à l'école, au lieu de jouer ainsi dans le ruisseau? — C'est parce que je sais pas lire, m'sieu! »

COUVERTURE POUR LE BERCEAU DE VOTRE PETIT FRÈRE

Prenez un morceau de flanelle bleu ciel de la dimension d'une couverture. Reproduisez-y au crayon le dessin ci-joint qui est extrêmement simple à recopier et à reproduire. Découpez ensuite des morceaux de tissus de couleurs correspondantes au chien, aux feuilles, à l'arbre, aux poissons, aux petits personnages et aux oiseaux.

Pour la forme à donner à ces morceaux d'étoffe, vous vous reportez aux indications données en 2, 3 et 5. Vous broderez l'arbre avec de la laine de couleurs comme il est indiqué dans les figures 2 et 6. Les nuages sont blancs, les colibris blancs et bleus avec des yeux noirs, le bec rouge, les feuilles vertes, le tronc de l'arbre marron.

Le goût personnel de la petite brodeuse sera pour beaucoup dans la réussite de ce travail.

Les figures découpées sont fixées sur la flanelle bleu ciel au moyen d'un point de surjet.

Les Conseils de tante Camille

Avec les beaux jours qui viennent, vous allez porter des souliers blancs ! Voici une manière très simple de les faire et qui vous donnera de très bons résultats : vous remplacez l'eau avec laquelle vous délayez votre pierre blanche par du lait. Ce procédé fixe beaucoup mieux le blanc sur les chaussures.

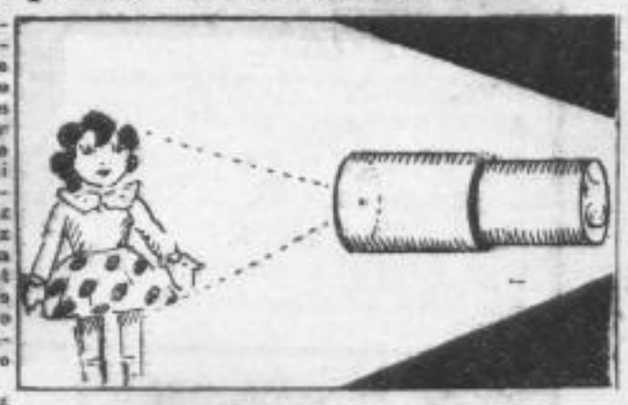
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Gratin de poisson. — Pour utiliser des restes de poisson cuit au court-bouillon. Epluchez-les, mélangez-les avec quelques cuillérées de sauce béchamelle, assaisonnez et étalez cette préparation dans le fond d'un plat à gratin. Recouvrez avec une purée de pommes de terre pas trop épaisse dans laquelle vous aurez mis un peu de gruyère râpé. Mettez sur le dessus de ce plat un peu de mie de pain et de gruyère, et faites gratiner à four doux. Vous verrez que c'est un plat délicieux et très nourrissant.

BRICOLAGE : Une petite chambre noire

Prenez un morceau de carton fort de 30 centimètres de long sur 20 centimètres de large. Noircissez-le à l'aide d'encre ou de couleur sur une de ses faces. Roulez-le pour en faire un tube long de 30 centimètres et mesurant environ 5 centimètres de diamètre. La face noire se trouvera à l'intérieur du tube. Bouchez l'une des extrémités avec une feuille de papier calque. Faites un second tube qui coulisse sur le premier, en roulant autour un morceau de carton ou de papier fort, dont vous aurez également noirci une des faces que vous placerez à l'intérieur du nouveau tube; son extrémité sera garnie aussi de papier calque, percé exactement au centre d'un trou d'épingle. Si vous placez le trou d'épingle en face d'un objet bien éclairé, une poupée par exemple, vous en verrez l'image renversée se projeter sur le papier calque, à l'autre extrémité du tube intérieur.

Grâce au mouvement de coulisse vous pourrez varier la grandeur de l'image en éloignant ou rapprochant le trou d'épingle du papier à calquer.



VARIÉTÉS

CHARADES

Envoi de Françoise D..., Sotteville-les-Rouen.

Sans mon premier je ne pourrais pas écrire.
Mon second est une race d'homme.
Mon tout est un liquide.

Envois de M. L. Allaire

Mon premier est un fromage.
Mon second se met au cou.
Mon troisième est un nombre d'années.
Mon tout est une rubrique de *Mon Camarade*.

Mon premier est une note de musique.
Mon second est un des cinq sens.
Le troisième se dit des assiettes.
Mon tout charmait les lecteurs de *Mon Camarade* par ses exploits.

Envois de A. P. L. Pantin.

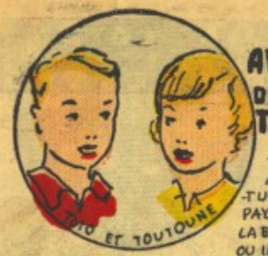
Mon premier est un affluent du Rhône.
Les couturières se servent de mon deuxième.
Un animal orgueilleux est mon troisième.
Mon quatrième est épais.
Sous Louis XVI les Français aidèrent les Américains à conquérir mon tout.

Mon premier plaît aux yeux.
Mon second est un amoncellement de choses.
Mon troisième est un geste de bravade.
Mon tout est la science des plantes.

Mon premier est de la terre détrempée.
Une réjouissance publique est mon second.
Mon tout est un nœud de ruban.

COMBIEN DE PERSONNES SUR CE DESSIN ?

(Toutes les solutions en page 7.)



LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

TOTO ET TOUTOUNE APRÈS MAINTES AVENTURES DANS DIFFÉRENTS PAYS SE TROUVENT DANS LA BROUSSE AFRICAINE OU ILS FONT CONNAISSANCE AVEC UN SINGE NOMMÉ TAO ET UN HOMME MYSTÉRIEUX QUI PARLE LE LANGAGE DES SINGES. L'HOMME A DISPARU DANS LA BROUSSE RESTÉS SOUS LA GARDE DE TAO, TOTO ET TOUTOUNE SONT ATTAQUÉS PAR DES SAUVAGES. TAO, LE GORILLE, EST BLESSÉ PAR UNE FLÈCHE

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancy, quatorze ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont en lutte contre la mystérieuse association du Trèfle noir, organisation de bandits internationaux. Louise Lacombe, fiancée de Jambe-de-Bœuf et sœur d'une des victimes des « Trèfles » enquête, sous un faux nom, dans une pension russe de Meudon. Elle assiste à une séance de spiritisme où participent Lioutine et la baronne Olga. Cependant Zoria, un jeune Russe qui semble haïr la bande dont il a fait partie, rôde autour de la maison.

Chapitre XLVIII

LA RÈGLE DANS LA MANCHE

Un murmure courut dans la pièce obscure où étaient réunis les spirites. Sur le bois noir de la table, les mains blanches semblaient agitées d'un léger frémissement.

Lioutine reprit :

— Esprit, puisque tu es là, disnous ton nom. Epelle-le. Un coup signifie A, deux coups signifient B, trois coups C, et ainsi de suite.

A nouveau, avec effort, le guéridon se soulevait lentement. La règle qui sortait de la manche de Lioutine manœuvrait la légère table à son gré.

Un coup, deux coups, plusieurs coups retentirent.

On entendait les spirites qui récitaient à mi-voix leur alphabet au fur et à mesure que les coups se succédaient.

— S... E... R... G... Oh! mais c'est certainement Serguei... Mon petit Serguei je suis ravie de ta visite. Depuis près d'une semaine tu n'as pas voulu venir, grand méchant...

C'était la baronne Olga qui manifestait ainsi sa joie de l'arrivée de son esprit familier, créature imaginée par Lioutine pour occuper les longues soirées de *La Renommée des fritures*.

La baronne croyait aussi fermement à l'existence de cet esprit qu'à l'arrivée mensuelle des chèques de Mme Van der Gold, sa cousine.

Serguei commença à saluer gentiment la société et à demander des nouvelles de la baronne. Il lui affirma que le chèque qu'elle attendait ne se ferait plus longtemps attendre et qu'un grand bonheur ne manquerait de lui arriver ensuite. Puis la baronne demanda qu'on s'occupât maintenant de son amie Yvonne Paradis.

— Serguei, connais-tu le nom de la nouvelle venue qui est avec nous ce soir? demanda Lioutine.

Rapidement le guéridon épela :

L. O. U. I. S. E L. A.

— Mais non, Serguei, tu te trompes, mademoiselle s'appelle Yvonne Paradis, elle vient de Poitiers, elle est mon amie, protesta la baronne Olga.

— Pourtant jusqu'ici Serguei ne s'est jamais trompé, interrompit la colonelle d'une voix lugubre.

— Non, Serguei ne se trompe pas, ajouta d'une voix forte et profonde Lioutine.

Dans la pénombre, son crâne chauve et ras, en forme d'œuf à la coque, luisait comme une tête de mort.

Louise, qui continuait à faire la chaîne autour du guéridon, pour se donner une contenance s'efforçait de ne pas trop laisser paraître son émoi...

Le guéridon avait épelé son véritable nom. Ces Russes, parmi lesquels Lioutine au moins était membre de la mystérieuse bande des Trèfles, allaient savoir qu'elle se cachait sous le nom d'Yvonne Paradis.

La table tournante n'était qu'un prétexte choisi par Lioutine pour percer à jour sa vraie personnalité. Vers quels dangers ne courait-elle pas?

Cependant, le guéridon continuait d'épeler de nouvelles phrases.

— *Non, je ne me trompe pas. Les esprits savent tout. Cette jeune fille se fait appeler Yvonne Paradis, de Poitiers, mais son nom est Louise Lacombe. Elle est venue ici po...*

Louise se leva.

— C'est faux, je ne participerai pas plus longtemps à cette scène ridicule. J'ai eu tort de me prêter à de telles superstitions.

— Pourquoi vous mettre en colère, chère amie? dit Lioutine de sa voix mielleuse, *Ira furor brevis est*, « la colère est une courte folie », disait le divin Horace. Si vous ne croyez pas aux tables tournantes, ne croyez pas non plus les nouvelles qu'elles vous apportent, riez-en plutôt, si elles n'ont rien à faire avec la vérité.

— Je retourne dans ma chambre, dit Louise.

— Oh! vous ne ferez pas ça, cria la baronne. Serguei est terriblement susceptible. Si l'on quitte la pièce pendant qu'il est dans le guéridon, il est furieux et refuse de se manifester durant plusieurs semaines. Oh! ma chère Yvonne! quittez la chaîne si vous le voulez, mais restez dans la chambre.

Les autres spirites se joignirent à la baronne Olga. Yvonne craignit que son insistance n'aggravât les soupçons, elle s'assit sur un divan bas.

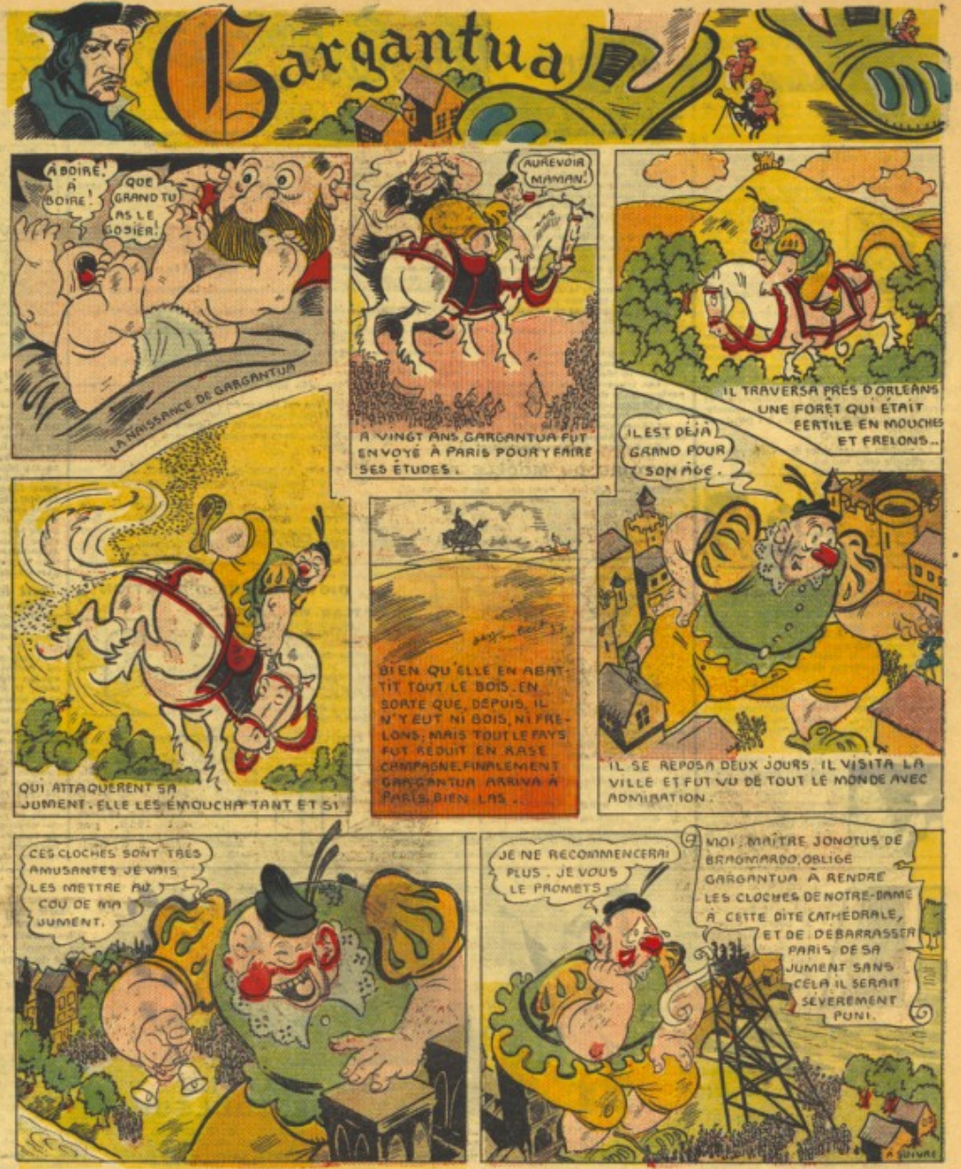
Elle tordait son mouchoir nerveusement, sans même s'en apercevoir.

— Ce que tu nous dis, mon cher Serguei, disait maintenant Lioutine de sa voix insinuante, est certainement faux. Tu te trompes, reconnais-le de bonne grâce... Que serait venue faire ici, dans cette humble pension, sous un faux nom, une personne de qualité?

Maintenant le guéridon frappait ses coups à allure redoublée. Chacun des mots se succédaient rapidement.

— *Certains d'entre vous poursuivent ici*, disait le guéridon que manœuvrait la règle de bois, *une œuvre de rénovation des forces spirituelles. Certains d'entre vous sont ici unis par un même idéal, je le sais, et cet idéal le TRÈFLE le symbolise. Contre le TRÈFLE luttent des forces*

(Suite en première colonne page 4.)



LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

mauvaises, des hommes noirs qui veulent jeter bas tout ce qu'il y a de beau et de noble dans le monde pour établir, comme dans la malheureuse Russie, le règne de la foule stupide et servaile...

Louise avait laissé tomber son mouchoir, elle se baissait pour le ramasser.

— ...*Ces forces obscures*, continuait le guéridon, *ont leurs agents secrets. Je sais que Louise Lacombe est venue ici pour...*

— On triche ici, on vous trompe! s'écria soudain Louise en allumant l'électricité.

La jeune fille s'était précipitée sur Matchoukine, elle avait écarté le guéridon, elle montrait la règle cachée dans la manche qui servait au prétendu médium à soulever la petite table et à lui faire frapper des coups...

Lioutine était maintenant debout. Il avait jeté la règle loin de lui, un rictus plissait sa lèvre inférieure.

— Et qu'importe ce que vous me dites, mademoiselle Lacombe! Je suis certain maintenant de vous avoir démasquée. Vous êtes ici pour espionner l'œuvre de relèvement de la sainte Russie que nous désirons tous. Vous êtes un agent de la sinistre Tcheka, introduit sous un faux nom dans notre maison.

Les émigrés paraissaient en proie à la plus vive indignation. La baronne regardait Louise avec une surprise horrifiée. Lioutine, debout devant la tenture de velours vert qui cachait la porte-fenêtre, riait maintenant avec une cruauté inquiétante. Il avait pris Louise par les poignets.

— Vous êtes tombée dans la gueule du loup, jeune fille... Suivez-moi dans ma chambre, j'ai quelques questions à vous poser.

Louise essayait en vain de desserrer l'étreinte du Russe. Autour d'elle, les visages étaient fermés, hostiles. Chacun était prêt à aider Lioutine, aucun à secourir la jeune fille.

Ce fut à ce moment qu'une main, qui tenait un revolver de fort calibre, écarta la tenture verte, et qu'après qu'eut retentit une sèche détonation, on vit s'écrouler sur le tapis de laine grise, Lioutine, le crâne fracassé par une balle de revolver.

Chapitre XLIX. — LE PAQUET GRIS

Pour vos meubl's RATAPLAN
Catalogu' gratuit'ment
Un meub' signé RATAPLAN
Est garanti pour long-temps...

La radio publicitaire chantait dans le petit café ce refrain idiot. Le patron bâillait en essuyant son comptoir. Devant une « grue » jouet, deux clients un peu saouls mettaient dans la fente de cette loterie automatique force pièces de vingt sous. Mais la griffe de la grue glissait éternellement sur le celluloïd des bricquets géants et ne rapportait jamais dans la sébille autre chose que des bonbons verdâtres. A une table, un jeune homme blond buvait nerveusement, coup sur coup, des verres de Fine. A ses côtés était posé un paquet enveloppé de papier gris.

— Vous avez le téléphone, ici?

Une jeune femme brune, très émue, venait de faire irruption dans le café paisible.

— Oui, madame, la porte au fond. Le jeton c'est vingt sous.

Le téléphone était dans un renfoncement du mur, à côté des lavabos. Des balais étaient posés à côté de l'appareil. Le mur gris était couvert d'inscriptions, de chiffres, de dessins. Par une porte ouverte, on apercevait la cuisine où la patronne achevait la vaisselle.

La jeune fille avait formé son numéro.

— Allo, c'est toi Jambe-de-Bœuf... Ici Louise Lacombe. Ce qui se passe est très grave. Je te téléphone d'un café du bas Meudon, tout près de la *Renommée des fritures*... On a tué Lioutine pendant une séance de spiritisme. L'assassin s'est enfui, mais j'ai peur... Il faut que tu viennes tout de suite au petit café où je suis maintenant. Si je sais qui a tué Lioutine? Mais, pour moi, il n'y a pas de doute, c'est...

Au milieu de la dernière phrase de Louise un déclic caractéristique avait retenti. La communication avait été coupée. Louise sentit une présence dans son dos. Elle se retourna. Zoria était devant elle. Ses yeux verts brillaient d'une lueur étrange. Sa longue main blanche était encore posée sur le crochet du téléphone.

— Oui, c'est moi qui ai coupé la communication. Il le fallait. J'aurais été arrêté si vous aviez pu dire mon nom. Vous savez bien pourtant que les téléphones sont surveillés. Il faut que je vous parle tout de suite.

Hors l'éclat inaccoutumé de ses yeux, le jeune Russe paraissait calme. Il était vêtu d'un imperméable beige pâle. Il tenait sous son bras un paquet enveloppé de papier gris.

— Non, non, ce n'est pas ici que nous pouvons parler, dit-il sur un geste de Louise. Je me méfie des hommes de la grue. Ce sont des hommes du Trèfle ou des policiers. Ils font seulement semblant d'être ivres... Venez dehors, je sais tout près d'ici un coin tranquille. Personne n'y pourra entendre les secrets capitaux que j'ai à vous révéler. Demain, il n'y aura plus de *Trèfles*.

Louise hésitait.

— Vous en avez pour dix minutes au plus. Vous serez revenue avant l'arrivée de votre fiancé.

Louise accepta. Elle quitta le café en prévenant le patron de son prochain retour.

Elle suivit, guidée par Zoria, la route déserte qui longe la Seine. Ils furent bientôt à la hauteur du viaduc de Meudon.

— Vous me conduisez bien loin. Je n'aurai pas le temps de revenir au café avant Jambe-de-Bœuf.

— Nous sommes arrivés, dit Zoria qui traversa en hâte le carrefour de la Ferme de Meudon et s'engagea dans une ruelle.

On n'était qu'à quelques centaines de mètres du bal des *Jogeux Vignerons*, où Raymond Lacombe avait trouvé une mort si atroce. Le jeune Russe poussa la porte d'une palissade. Les deux jeunes gens débouchèrent sur un terrain vague que dominaient les arches de la ligne de chemin de fer des Invalides à Versailles. Un train électrique passa dans la nuit, éclairant subitement ce lieu désert. Derrière les arches se dressaient des falaises où étaient percées des portes grillagées : issues des anciennes carrières de craie.

Quand le train fut passé il y eut un silence que rompit soudain le tic tac d'un réveil.

— Cela vient de votre paquet, demanda Louise... Quel est ce bruit?

Zoria éclata soudain d'un rire effrayant.

— C'est une bombe, Louise, et qui sautera vers minuit...

— Mais qu'avez-vous à me dire? Je veux des explications ou je retourne immédiatement au café.

Pour toute réponse Zoria éclata à nouveau de rire.

— Puisqu'il en est ainsi, je m'en vais, dit Louise en tournant les talons.

Mais elle n'avait pas fait deux pas qu'à nouveau le rire effrayant de Zoria retentit et que Louise sentit un choc affreux sur sa nuque. Des lumières lui traversèrent le cerveau.

Elle tomba sur le sol, évanouie...

Le jeune Russe venait d'assommer la fiancée de Jambe-de-Bœuf en se servant de la crosse de son revolver.

(A suivre.)

Au milieu de la dernière phrase de Louise un déclic caractéristique avait retenti.

Bientôt : **LA RÉVOLTE DES CHERCHEURS D'OR**
Un grand roman d'aventures de Jack LINDSAY

Il existe au Piémont (Italie) une belle vigne, en pleine exploitation depuis 1673. Elle n'occupe qu'une surface de 100 mètres carrés et produit annuellement de 300 à 500 kilos de raisin de la meilleure qualité. On pense que c'est la plus ancienne vigne du monde.

o

La plupart des phoques apprivoisés qu'on montre aux enfants dans les cirques, appartiennent à l'espèce des « otaries » qui vivent sur les côtes de Californie et du Mexique le long du Pacifique.

Ils se nourrissent de mollusques et de poissons.

o

Vous avez peut-être eu l'occasion de voir des montres incrustées de perles, mais vous n'avez certainement pas admiré une montre incrustée dans une perle. Cependant cette merveille de joaillerie a été réalisée par une maison parisienne. La perle pèse 45 grammes et son diamètre est de 14 millimètres et demi. Vous pouvez imaginer la minutie avec laquelle furent exécutées les pièces de la montre.

o

Le parfum de certaines fleurs a le pouvoir d'endormir ceux qui les respirent; mais attention aux roses, aux tubéreuses et en général aux fleurs de la famille des liliacées; celles-là endorment et asphyxient. C'est pourquoi il ne faut jamais se coucher avec des fleurs dans sa chambre.

o

Dans les mines du Hainaut (Belgique), les chevaux employés au charroi du minerai font, chaque jour, trente voyages, du fond de la galerie jusqu'à l'entrée de la mine. Instinctivement, lorsqu'ils ont terminé leurs trente voyages, ils se dirigent seuls à leur étable. Il serait impossible de leur faire faire un voyage de plus.

o

La plus grande île du monde est la Nouvelle-Guinée (Indes Néerlandaises); ensuite : Bornéo, Madagascar, Sumatra, le Japon; l'Angleterre n'arrive qu'au 6e rang.

o

Dans la Grèce antique, et dans l'Empire romain, les condamnés à mort étaient empoisonnés; on leur donnait à boire, soit de la ciguë, soit de l'aconit; et c'est ainsi que mourut le grand philosophe grec, Socrate.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE... LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

Dans deux ans, il y aura trente ans que le premier avion aura risqué une traversée au-dessus de la mer.

C'est en 1909, en effet, qu'une grande compétition s'engagea entre Latham sur monoplan Antoinette et Blériot sur monoplan Blériot.

Latham tomba deux fois dans la Manche au cours de deux tentatives. Une première fois à la moitié du parcours, une seconde fois à 1.500 mètres des côtes anglaises.

Blériot, parti des environs de Calais, réussit à atterrir à Douvres et gagna ainsi le prix de 12.500 francs (d'avant-guerre) du « Daily Mail » et la même somme offerte par Ruinart père (25 juillet).

Ce fut presque une fête nationale à l'époque.

En 1910, la Manche fut traversée cinq fois.

En 1911, année des grandes courses, un Américain parcourut 129 kilomètres aux environs de la Havane. Puis le lieutenant Bague porta le record du monde à 210 kilomètres. Le 12 avril, Pierre Prier, parti de Londres sur un Blériot, atterrissait à Paris (Issy-les-Moulineaux) en 3 h. 56. Premier vol de ville à ville, en franchissant un bras de mer.

Il a fallu attendre Lindbergh pour renouveler, avec un aéroplane, un exploit dont le retentissement dépassa l'enthousiasme de la traversée de la Manche.

Entre temps, le 23 septembre 1913, Roland Garros réussissait la traversée de la Méditerranée, soit 760 kilomètres sans escale.

Puis les courses et exploits se succédèrent. Toujours risquées, ces traversées indiquaient pourtant les possibilités de l'aviation.

Après la guerre, ce fut au tour de l'Atlantique d'être vaincu par plusieurs équipages au cours de vols sans escale.

Lindberg fut le premier à réussir la traversée New-York-Paris sans escale.

A ce moment, un service régulier d'avions de transport pour passagers et marchandises fonctionnait déjà sur la Manche entre Paris et Londres, et au-dessus de la Méditerranée.

Les traversées de l'Atlantique Nord se succédèrent. Vous avez tous présente à la mémoire la belle performance de Costes et Bellonte sur le « ? » Bréguet.

L'Atlantique Sud fut alors entrepris et une traversée régulière eut lieu pour le courrier.

C'est maintenant à l'Atlantique Nord que vont s'attaquer l'Amérique, l'Angleterre et la France.

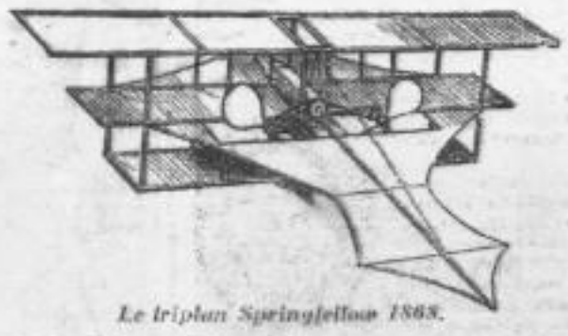
L'Amérique a mis au point son matériel dans de nombreuses traversées du Pacifique vers Honolulu et la Chine. L'Angleterre construit actuellement de gros hydravions, dont plusieurs ont volé.

En France, deux projets sont prêts.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1868. — *Springfellow, dont nous avons déjà parlé à propos du premier aéroplane ayant volé, construisit en 1868 un triplan. Sa machine fut exposée au Cristal Palace de Londres.*

Le moteur est toujours une machine à vapeur



Le triplan Springfellow 1868.

entraînant deux hélices. L'une a une transmission directe, l'autre une transmission croisée. Les deux hélices tournent donc en sens inverse.

La puissance du moteur était de 1/3 de cheval. La surface portante atteignait 2 m. 60 sans la queue, pour un poids de 16 kilos.

Suspendu à un fil de fer horizontal et glissant sur deux poulies, l'appareil fut essayé pendant l'exposition aéronautique.

Moins heureux que le premier modèle monoplan, le triplan, malgré ses trois surfaces portantes superposées, ne parvint pas à s'élever. La vitesse était même insuffisante pour obtenir un allégement de l'ensemble.

Les aéroplanes ou autres machines volantes n'eurent d'ailleurs pas de chance au Cristal Palace, car une autre machine volante, exposée également en modèle réduit, fut incapable de voler.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

PLAN DE DERIVE. — Le plan de dérive est une surface fixe verticale dont le rôle est de s'opposer à ce que l'appareil quitte la ligne droite. Sur les vrais avions, le plan de dérive est complété par un plan mobile qui sert à augmenter l'action de la dérive au gré du pilote, et même à diriger l'avion hors de la ligne droite.

GOUVERNAIL DE DIRECTION. — C'est la partie mobile qui prolonge le plan de dérive et qui, commandée par le pilote, sert à faire tourner l'avion à droite ou à gauche. Primitivement, sur certains avions, le gouvernail de direction était indépendant de la dérive (Blériot et Nieuport 1910, par exemple).

Parfois, même, il n'y avait pas de dérive.

SPORTS

Du danger d'aller trop vite...

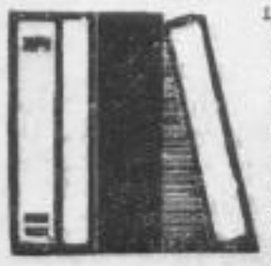
On devrait bien conseiller aux coureurs, cyclistes ou autres, quand ils s'attaquent à un record de vitesse, de ne pas le battre de trop loin, car ils s'exposent à de désagréables mésaventures. Témoin ce qui arriva à un coureur cycliste maintenant très célèbre, lorsqu'il s'attaqua, il y a quelques années, à un championnat local de vitesse sur route sur 100 km. Les arbitres, juges, chronométreurs, etc., avaient fait un petit calcul en se basant sur le précédent record et en avaient conclu qu'ils avaient bien le temps d'aller confortablement déjeuner avant que les coureurs n'arrivent. Ils s'attardèrent à table, et quand notre champion franchit à belle allure la ligne d'arrivée, devançant ses concurrents de près d'une demi-heure, personne d'officiel ne put constater sa performance, car le déjeuner n'était pas fini...

Les rugbymen dans l'ascenseur

Qu'y faisaient-ils? me direz-vous. Oh, c'est bien simple, ils montaient dans leurs chambres d'hôtel se changer avant un match international très important. La foule les attendait déjà, une partie de l'équipe était déjà près du terrain et cinq ou six joueurs avaient donc pris l'ascenseur. Mais tout à coup, une panne entre deux étages. Cris, appels, personne ne répond, tout le monde étant sans doute parti pour assister au match. Les emprisonnés durent se livrer à une gymnastique folle pour atteindre le palier supérieur, cependant que tout le monde les attendait et que personne ne songeait à leur apporter une échelle qui seule aurait permis de les tirer de leur situation.

Tout le monde vainqueur

C'est évidemment le rêve de tous les sportifs de sortir en vainqueur de toutes les compétitions auxquelles ils prennent part. Mais jusqu'à présent on croyait qu'il n'y avait qu'un seul vainqueur, ou tout au moins une seule équipe victorieuse. Eh bien, il n'en est rien et au cours d'un récent championnat de pelote basque, la décision finale dut contenter tous les joueurs. Par suite du mauvais temps, on fut obligé d'interrompre le match. Les deux équipes se suivaient de très près. Après plusieurs jours de réflexion, le jury décida de décerner le titre de championne à l'équipe qui avait le plus de points et des médailles de champions individuels aux joueurs de l'autre équipe. Tout le monde était donc vainqueur et tout le monde était content sans doute.



LES CRAYONS DE COULEUR

Il est onze heures un quart, la classe de dessin va finir et les élèves se hâtent de terminer leur travail : un souvenir de vacances, celui qu'elles préfèrent. Margot a dessiné la maison de son oncle Louis, à Compiègne; Paulette, un impressionnant château fort; la vaniteuse Solange, un bateau, pour faire croire qu'elle a été à la mer. Quant à Marie Collinet, personne ne peut savoir, parce qu'elle met son coude sur son dessin, pour le cacher.

— Elle a peur qu'on lui vole ses idées! chuchote Margot.

Marie relève la tête; c'est une petite fille noiraude, à l'air un peu sournois.

— Dis-donc, fait-elle tout bas, tu ne pourrais pas me prêter ton rouge?

— Et quoi encore, espèce de méfiante? D'ailleurs, je m'en sers!

— Alors... ton vert, ou ton bleu, ou ton jaune?

Margot pouffe de rire :

— Tu dessines un arc-en-ciel? Non, flûte... tu n'avais qu'à apporter ta boîte!...

Marie soupire et ne dit plus mot, mais quand, la classe finie, elle remet son dessin à la maîtresse, celle-ci ouvre des yeux ronds : la feuille est entièrement couverte d'un gribouillis noir.

— Par exemple! C'est cela que vous appelez un souvenir de vacances? On ne voit rien!

Marie Collinet baisse le nez, écarlate :

— Je n'ai pas mes... crayons de couleurs, alors je... j'ai fait semblant que c'était la nuit!

Les élèves éclatent de rire, mais la maîtresse n'est pas contente :

— Vous aurez zéro, ma petite, ça vous apprendra à vous moquer de moi!

Marie prend son dessin et court se réfugier sur un banc, tout au fond de la cour. Les sanglots l'étouffent. Est-ce de sa faute si sa mère lui a pris ses crayons pour la punir d'avoir perdu vingt sous en allant acheter des poireaux? Marie ne s'était pas aperçue que la poche de son tablier avait un trou, et c'est par ce trou que la pièce a dû glisser. Oh, elle savait bien ce qui l'attendait, quand elle est rentrée à la maison! Mme Collinet était en train de laver les chemises de Robert; sans prendre le temps de s'essuyer les mains, elle a commencé par flanquer à Marie une paire de gifles; après quoi, elle a pris les crayons de couleurs et les a donnés à Robert :

— Tu n'en auras plus, a-t-elle déclaré; ça t'apprendra à tout gaspiller comme si nous étions riches!

Marie a ravalé ses larmes : c'est la composition, la semaine prochaine, et comment dessiner, sans couleurs? Elle a supplié son frère de lui prêter les crayons, en cachette, mais il s'est moqué d'elle, et c'est tout. Et ces affreuses élèves en ont fait autant! Justement, les voici qui arrivent :

— Comment, fait Margot, tu pleures? Oh! si j'avais su, tu sais, je te les aurais passés mes crayons!

— Qu'est-ce que tu as donc fait des tiens?

Pas de réponse. Marie serre les dents, d'un air buté.

— Oh! oh! s'écrie Paulette, c'est donc si vilain que ça, que tu ne veux pas le dire? Tu les as peut-être mangés à la sauce Collinette?

C'est un éclat de rire général. Mais Marie s'est levée, toute pâle.

— Laissez-moi tranquille, je fais ce qui me plaît et... et je vous déteste, toutes, toutes!

Elle se sauve, mais une petite blonde, qui a tout entendu, se précipite vers Margot :

— J'habite dans la même maison qu'elle, alors je sais : Marie a perdu vingt sous, parce que sa poche était trouée, et sa mère a été furieuse et pour la punir, elle a donné ses crayons à son frère Robert. C'est toujours comme ça : Robert a les cadeaux, et Marie, les claques à la douzaine!... Voilà!

Elle se tait; Margot est indignée :

— Pauvre Marie! Et moi qui lui ai refusé mes crayons! Oh! il faut arranger ça, et avant la composition, encore; sinon, elle sera dernière!

Mais comment faire?

— On pourrait lui acheter une boîte neuve? propose Solange.

Margot secoue la tête :

— Non, elle est bien trop fière : ça l'humilierait! Mais (elle se frappe le front) j'ai une idée : si nous organisions une loterie? Nous donnerions un billet à Marie, et nous nous arrangerions pour qu'elle gagne des crayons!

— Oui, oui, une loterie! crient les autres, enthousiasmées.

Quelle agitation! On prend, après mille discussions, les décisions suivantes :

1° La loterie aura lieu lundi prochain, à la récréation du matin.

2° Chacune des conspiratrices donnera 2 francs; comme elles sont dix, cela fera 20 francs, avec lesquels on achètera les lots.

3° Le gros lot sera la boîte de crayons; les autres lots consisteront en sucettes, bonbons, etc.

On est au vendredi; dès l'après-midi, Margot récolte l'argent et va acheter les lots au bazar qui est près de l'école : la boîte de couleurs est magnifique et contient 18 crayons, de toutes les nuances. Le samedi matin, elle distribue les billets : c'est un vrai succès! Les élèves s'exclament, s'arrachent les papiers, et quand Marie Collinet prend le sien (le n° 14), Margot échange avec Paulette un regard plein de sous-entendus.

Marie surprend ce regard et s'éloigne, le visage fermé. Quand donc ces méchantes filles auront-elles fini de se moquer d'elle? Ne savent-elles donc pas combien il est triste de rester dans son coin, pendant que les autres s'amusent? Oh, si Marie l'avait su, elle ne l'aurait pas pris, leur billet stupide! Elle le froisse dans sa poche, en grognant.

Le lundi arrive; jamais la classe n'a été aussi agitée et, lorsque sonne la cloche, c'est à qui courra au fond du préau. Margot a posé sur un banc la boîte qui contient les lots, tandis que Paulette tient le sac des billets.

— Le numéro 24, une sucette!

— C'est moi! crie Solange, et elle est à la cerise, quelle chance!

Les lots sortent un par un; Marie Collinet, qui se tient à l'écart, regarde la boîte se vider, le cœur serré : n'y aura-t-il donc rien pour elle? Mais... qu'est-ce donc? Margot vient de brandir joyeusement une boîte, une belle boîte de crayons de couleurs...

— Le 14! hurle Paulette.

— C'est... c'est moi! balbutie Marie.

Et, avant qu'elle ait bien compris ce qui se passe, elle tient dans sa main la belle boîte : comme elle est grande, comme elle est jolie! Marie rit de plaisir, ses yeux brillent.

— Tu es contente? lui demande Paulette; hein, elle en a eu une bonne idée, Marg...

— Chut! Chut! font les autres.

Mais il est trop tard, le visage de la petite s'est crispé. Une bonne idée? C'était donc un complot? En un clin d'œil, elle revoit les mines étranges de Margot, les airs mystérieux de ses compagnes, et elle comprend, elle comprend qu'elles ont organisé la loterie pour qu'elle ait des crayons neufs... Mais alors... elles l'aiment donc un peu, puisqu'elles ont fait cela pour elle? Son cœur se gonfle, elle lève les yeux vers Margot qui la regarde, un peu gênée, et elle lui sourit d'un air tranquille, comme si elle n'avait rien deviné.

Seulement, la semaine suivante, après la composition de dessin où elle est première, elle se faufile timidement près d'elle :

— Écoute... dis-moi, Margot... tu... tu ne voudrais pas... qu'on soit amies?

— Hé, fait Margot, bien sûr que je le veux, grosse bête!

Et elle l'embrasse sur les deux joues, de tout son cœur.

Colette DUVAL.

ÉCRITURES SECRÈTES

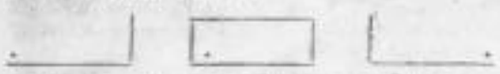
Il est souvent utile de pouvoir, sans éveiller l'attention, transmettre un secret à quelqu'un... Et les lecteurs de romans policiers savent qu'en découvrant une lettre ainsi rédigée : « Cher Antoine, nous irons te voir dimanche avec Jeanne et le petit, attends-nous à la gare à 10 h. 45. Affectueusement, Paul. » Eh bien le grand détective, après dix minutes de réflexions profondes, a compris qu'on projetait d'attaquer la banque du 45, faubourg Saint-Antoine, « avec le matériel complet et deux autos blindées, 10 heures »...

Il y a en effet des types d'écritures secrètes où quelques phrases banales en apparence correspondent à des renseignements précis. Mais le vocabulaire est forcément limité. On peut par contre écrire tout ce qu'on veut en remplaçant les lettres de l'alphabet, soit par des signes, soit par des chiffres.

Voici un exemple très simple, bien trop simple, de lettres remplacées par des signes : rangeons les lettres de l'alphabet et séparons-les par quatre coups de crayon.

a b c	d e f	g h i
j k l	m n o	p q r
s t u	v w x	y z

Remplaçons les lettres dans chaque division par un point, et chaque fois que nous aurons à figurer une lettre, nous n'indiquerons que le point qui lui correspond et la position de la division; le mot AMI s'écrira donc ainsi :



Quand vous connaîtrez mieux le système, vous aurez soin de ne pas disposer vos lettres, comme nous l'avons fait, dans l'ordre alphabétique, mais vous inventerez une autre répartition connue de vous seul et de votre partenaire.

Voici maintenant le langage chiffré : chaque lettre correspond à un chiffre. Bien entendu, nous choisirons autre chose que $a = 1$, $b = 2$, $c = 3$, etc. Un système ingénieux mais trop connu maintenant partait des voyelles : $a = 1$, $e = 2$, $i = 3$, $o = 4$, $u = 5$, $y = 6$; chaque autre lettre est indiquée d'abord par le numéro de la voyelle qui précède, puis on compte le nombre de lettres qui suivent pour « tomber » sur la lettre en question; ainsi *a* étant 1, *b* première lettre après *a* s'appellera 11, *c* deuxième lettre après *a* s'appellera 12, etc. AMI deviendra, selon cette convention : 1, 34, 3.

Quelle que soit la complication d'un chiffre, des « spécialistes » en écritures secrètes en trouveront à la longue la solution, et plus le document à déchiffrer comprendra de lignes, plus vite ils y parviendront. Il peut être facile d'isoler certains groupes de lettres qui se répètent et sont sans aucun doute les articles pour avoir déjà quelques lettres à remplacer dans des mots courts que l'on devinera ainsi; mais surtout : on sait à peu près exactement dans quelles proportions se trouvent les diverses lettres pour un ensemble de phrases, on écrit bien plus d'*a* que de *z*, et la lettre la plus employée c'est l'*e*, on cherche donc quel est le chiffre qui revient le plus souvent et on dit celui-là c'est l'*e*, et ainsi de suite, voyelles d'abord, consonnes ensuite.

Un autre moyen, pratiquement indéchiffrable, consiste à se servir d'une *grille*. Prenez une feuille de papier fort, du format de votre papier à lettre et découpez dedans un grand nombre de petites fenêtres. Ce papier percé d'ouvertures, c'est la grille et vous avez soin d'en établir une semblable pour votre partenaire. Quand vous devez écrire la lettre secrète, vous posez la grille sur le papier à lettre et dans chacune des petites cases découpées, en allant de gauche à droite et de haut en bas, vous écrivez la suite des lettres qui formera la phrase que vous voulez transmettre; quand vous retirerez la grille, il y aura donc des *blancs* entre ces lettres; vous comblerez ces blancs par n'importe quelles lettres. De sorte qu'une missive mystérieuse commençant ainsi : *kkvoipperntos* sera très vite lue par le partenaire dès que celui-ci aura posé la grille :

v	i	c	n	a

Maintenant que vous êtes en possession d'« écritures secrètes » (et j'espère que vous n'en ferez pas mauvais usage !) nous vous signalons que ce genre de correspondance n'est pas seulement un jeu d'enfants mais est pratiqué, vous vous en doutiez peut-être un peu, par des gens très sérieux.

Il y a au ministère de la Guerre un Service du Chiffre, et l'on change le chiffre chaque année.

Il y a d'autre part des Codes de Commerce qui sont des dictionnaires et ne sont donc pas secrets, mais seulement pratiques; au lieu d'avoir à écrire : *Faites-nous vos offres par retour du courrier*, on cherche cette phrase dans le dictionnaire et on trouve en regard un seul mot : *Amygl*. Il suffit de télégraphier ce mot pour que votre correspondant, faisant l'opération inverse, comprenne ce que vous lui demandez. Un mot au lieu de huit, c'est une sérieuse économie, d'autant plus que pour certains pays éloignés les télégrammes valent plusieurs dizaines de francs le mot. Certains financiers puissants (chaque pays a ses « 200 familles »!) ne veulent pas employer les mots de code de tout le monde; ils veulent être à l'abri des indiscrétions quand ils préparent des combinaisons de Bourse ou de sales manœuvres politiques. Ils transposent donc les mots de code selon un chiffre. Choisissons par exemple un nombre de cinq chiffres : 24173, la première lettre de notre courrier sera remplacée par la lettre qui la suit de 2 rangs (*a* par *c*), la deuxième lettre par celle qui la suit à quatre rangs (*m* par *q*), et ainsi de suite. Quelqu'un qui voudrait retrouver le mot initial devrait essayer toutes les combinaisons de 5 chiffres possibles, c'est-à-dire près de cent mille nombres de 5 chiffres!

Mais il est des gens difficiles et méfiants (toujours ces financiers...). Ceux pour qui ce système ne présente pas toutes les garanties de sécurité, se font faire un code « sur mesure »... ainsi on n'a pas les mots de tout le monde, même transposés. La fabrication d'un tel code privé revient à 35.000 francs environ.

L'Intelligence Service, le Service d'Espionnage anglais, a, vous le pensez bien, son code privé. Nous vous avouerons même qu'elle en change chaque année...

BOUR.

La révolution française de 1789 et les postes

Au moment de la Révolution française, les timbres-poste n'étaient pas encore inventés. Ils ne devaient en effet l'être que plus d'un demi-siècle plus tard, mais déjà existaient des cachets qui remplaçaient nos timbres-poste actuels.

On sait qu'à cette époque les postes étaient servies par les diligences et des messageries à chevaux. En 1790, l'assemblée nationale mit la main sur l'administration des postes et les timbres de cette époque ne tardèrent pas à porter les insignes de la Révolution française, c'est-à-dire le bonnet rouge de la liberté et quelquefois le triangle de l'égalité.

Nous reproduisons ici le cachet de la section des postes de la ville de Paris. Ce cachet date de 1790 et des années suivantes.

Nous reproduisons également un timbre spécial pour les périodiques, sur lequel on voit curieusement se mêler le bonnet rouge en haut et en bas un insigne qui ressemble à une fleur de lys.

Nous reproduisons enfin un cachet de la poste de Maison-Rouge, près de Limoges. C'est la poste de la route Paris-Toulouse. En haut du cachet se trouve le bonnet phrygien et en bas le triangle représentant l'insigne de l'égalité.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Henri L., Savigny-sur-Orge. — Merci du conte que tu m'as envoyé, *le Serrurier Charlatan*. Mais si je ne me trompe pas tu l'as copié dans un livre de morceaux choisis. Nous serons heureux de publier un récit que tu écriras toi-même.

Monique O., Le Puy. — Merci de ton *rhett*, *Monsieur le Printemps*, qui est plein de gentillesse et de fraîcheur. Je le transmets à ces messieurs et dames de la rédaction.

Jacques Le C. nous annonce la fondation d'un club nouveau dans le Xe arrondissement. L'ennui c'est qu'ils n'ont pas encore de local. Mais ils espèrent que cela s'arrangera bientôt. Meilleurs souhaits à mes petits amis parisiens.

Henri B., de Paviot-Voiron (Isère), m'envoie toutes sortes de compliments sur le journal et une petite critique sur les mots croisés dont une fois la grille s'est trouvée fausse. Les dispositions sont prises pour que cela ne se renouvelle pas.

Maurice S., Paris (XIVe), qui a fondé un club, a les mêmes difficultés que Jacques Le C. Il a fondé un club mais ne trouve pas facilement de local pour les réunions. Il a mis à la disposition de son club sa bibliothèque, 50 volumes d'aventures, images, etc. Bravo ! Il m'envoie aussi une très jolie histoire en images dont je ne pourrai rien faire : elle est aux crayons de couleurs et écrite sur les deux côtés d'une feuille quadrillée. Il est impossible de la reproduire dans le journal.

Gino A., Paris (XVIIIe), préfère à tout les récits d'aventures et se réjouit de la création du M. C. I. Le prix de la pochette est doublé dans ce numéro. Il voudrait fonder un club. Y a-t-il d'autres lecteurs de *Mon Camarade*, rue Lamark et dans les environs ?

S. C., Lens, aime beaucoup les aventures et il est très content du journal. Il a inventé un hydroglisseur à hélice propulsive dont il m'envoie le plan. Je l'ai envoyé à mon ami la Goupille.

A. F. — Merci de ta photo représentant un joueur de cornemuse. Elle est très jolie. Malheureusement il nous est pour le moment impossible de reproduire des photos dans notre journal. Tu devrais écrire à François Courtois, Vincelles, qui veut correspondre avec un ami aimant la photo.

MOTS CROISÉS DU N° 77

Horizontalement. — 1. Gros continent. — 2. Instrument de musique. — 3. La structure du tissu. Maréchal du Second Empire. — 4. Sous-préfecture de la Drôme. — 5. Entre dans la composition du granit. — 6. Fou. Préposition. — 7. Un des cinq sens. Négation. Mesure de surface. — 8. Ville d'eaux de l'Ariège. Ce que l'on fait à l'école. — 9. Navire de guerre. Conjonction. — 10. Tromper. Point cardinal.

Verticalement. — 1. Sorte de fourrure dont était faite la pantoufle de Cendrillon. — 2. Grand port français. — 3. Sur le dos des poissons. Le premier dans son genre. — 4. Jour de la semaine. Prénom féminin. — 5. Époque. Flairer. — 6. Sur les roues des bicyclettes. — 7. Trois premières lettres d'un prénom féminin en quatre lettres. Cadeau. — 8. Se dit de quelqu'un qui vit selon la loi de Dieu. — 9. Passer un certain instrument sur les champs après avoir labouré. — 10. Dieu du vent chez les Grecs. Négation. Deux lettres du mot tard.

SOLUTION DU N° 76

Horizontalement. — 1. Récompense. — 2. Éphémère. — 3. Cul. Clé. — 4. Hilarité. — 5. E. S. I. Piste. — 6. Ré. Persan. — 7. Cran. Teint. — 8. Béni. — 9. Etre. Eté.

Verticalement. — 1. Recherche. — 2. Epuiser. — 3. Chili. Art. — 4. Oe. Née. — 5. MM. — 6. Péripétie. — 7. Er. Tire. — 8. Nécessité. — 9. Taut. — 10. Elément.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — Vinaigre (vie-nègre). — Briolage (brie-col-âge). — La Goupille (La-gout-pile). — Indépendance (Ain-dé-paon-dense). — Botanique (beau-tas-nique). — Bouffette (boîte-fête).

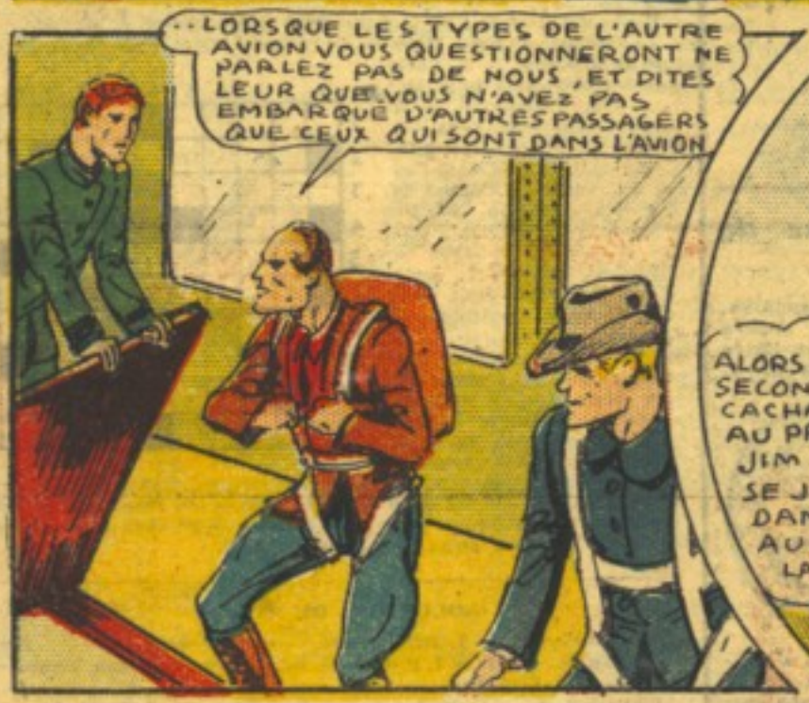
MOT CROISÉ EN IMAGES. SOLUTION

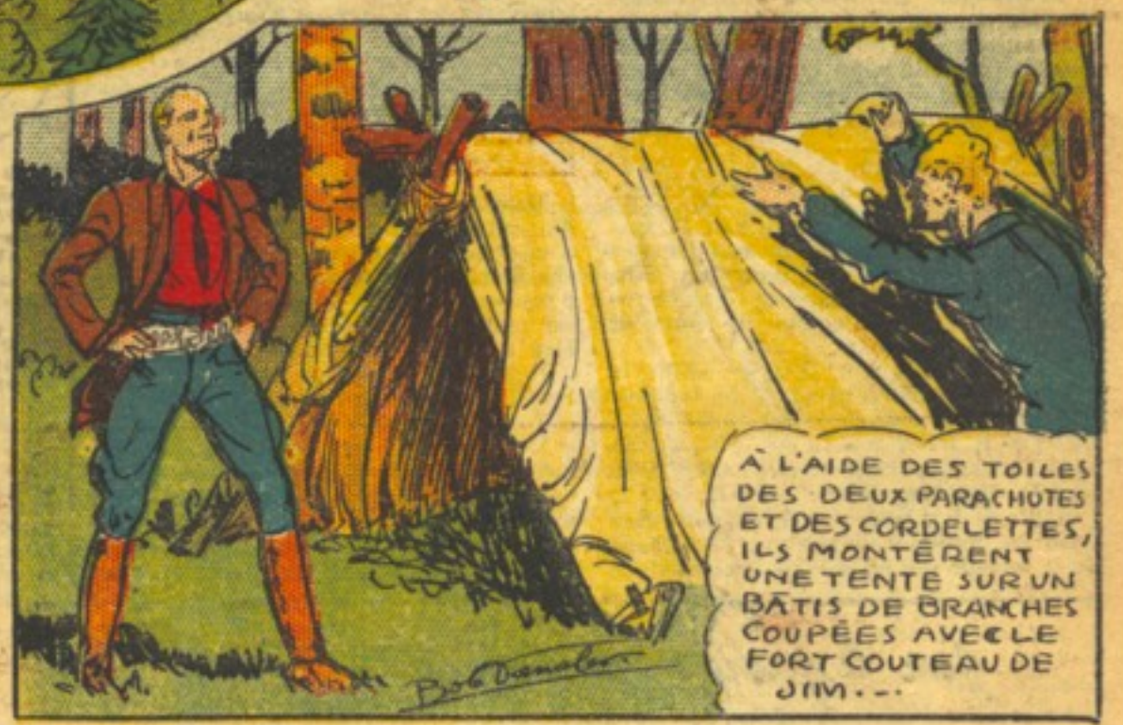
Horizontalement. — Ride — ode — me — Teil — dé.
Verticalement. — Route — idée — de — la.

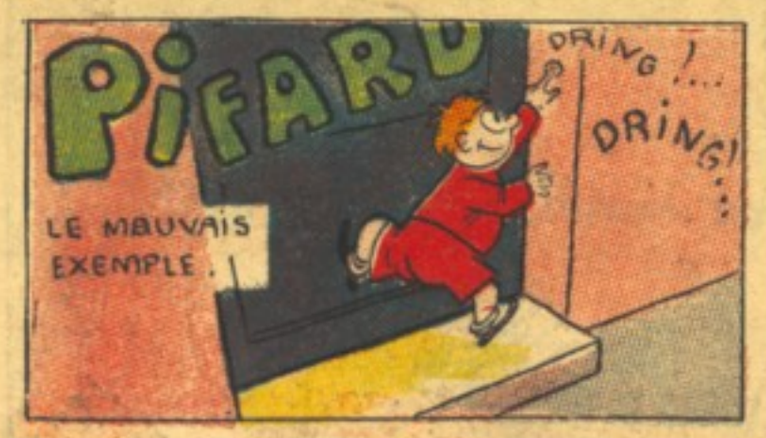
LA POCHETTE M. C. I
vous permet de construire
UN AVION QUI VOLE
Envoyez 6 francs à Mon Camarade
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)
et vous la recevrez franco.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE SE REND EN AVION CHEZ LES PEAUX-ROUGES D'UNE RÉSERVE QU'IL PROTÈGE CONTRE LES AGISSEMENTS MALHONNÊTES D'UN GROUPE INDUSTRIEL CHIMIQUE.. UN AVION PIRATE APPARTENANT À CE GROUPE ORDONNE À L'AVION COMMERCIAL QU'IL POURSUIT, DE DESCENDRE POUR LUI LIVRER JIM ET L'INGÉNIEUR QUI L'ACCOMPAGNE...







Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.626.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 78. — 27 MAI 1937.

DANS CE NUMÉRO

LE KANGOUROU BOXEUR

Un magnifique découpage, le premier de notre grande série : *LE CIRQUE*

Pat'Soum et les Sportifs

La lettre de Janot

Mes chers Camarades,

Aujourd'hui je vais vous donner des nouvelles de nos clubs, et ces nouvelles sont toutes très bonnes.

Tout d'abord voici des nouvelles de nos petits amis de Cannes-La Bocca. Je dois ici faire des excuses à mon amie M. R. D. Dans la lettre où je parlais d'elle, je l'avais appelée Marie, alors qu'elle s'appelle Marthe ou bien encore quand on la connaît bien, Marthoune, ce qui est un nom joli, joli, joli.

Marthoune m'envoie une très longue et très gentille lettre que je ne puis malheureusement citer tout entière. Dans ce e lettre elle me donne les idées de ses amies du groupe, Loisirs d' nfants, *de Cannes-La Bocca :*

Nous sommes tous contents de tout ce qu'il y a dans notre journal et nous trouvons que ton idée de raconter les jolis rêves, les promenades, etc., est aussi la nôtre. Si ça ressemble aux rédactions de l'école, ça ressemble aussi à des choses plus importantes qu'on met dans les journaux pour grandes personnes. Donc, charades, rébus, mots pour rire, compte rendus, autant que possible vécus parmi nous. L'idée de l'histoire de France en images est merveilleuse, car elle nous aidera peut-être à retenir mieux. On pourrait également faire une histoire sur les pays (géographie amusante). Nous aimerions que ta lettre et les réponses soient placées dans la même page, c'est plus commode à lire. (*Ça ce n'est malheureusement pas possible. Janot.*)

Maintenant, pour répondre à ton appel de collaborateurs et collaboratrices, nous aimerions bien chaque semaine t'envoyer quelque chose, mais tant qu'on nous donnera des tas de devoirs à faire à la maison, nous ne pourrons pas disposer de beaucoup de temps. Nous savons que pour les leçons à apprendre par cœur c'est plus agréable de les apprendre à la maison. Quand aux devoirs c'est empoisonnant, car nous n'avons plus de temps libre pour faire soit un peu de dessin-aquarelle, soit de la musique, soit encore apprendre une langue quelconque, vivement qu'on nous laisse un peu plus de loisirs. Qu'en dis-tu, Janot ?

(*Moi, j'en dis qu'il y a du vrai mais que Marthoune, qui est des beaux pays du Sud, exagère peut-être un petit peu. Janot.*)

A chaque sortie, nous faisons concert avec chant et danse, du théâtre, de la gymnastique, course, voller-balle, en somme chacune de nos sorties représente pour nous une fête enfantine champêtre. Nous avons la chance d'être dirigées par une grande camarade, amie de nos mamans, qui nous guide. Nous sommes de l'avis de Simone P., d'Issy-les-Moulineaux, au sujet des chansons. Nous chantons avec plaisir et succès; nous aimerions également y trouver de temps en temps une petite saynète pour enfants de 6 à 14 ans, comme dans certains journaux ; il ne faut pas que notre journal soit moins important que les autres. D'après tes indications, nous avons fait un journal mural, nous avons pris une devise : *Devenir meilleur en faisant toujours mieux.* Nous t'enverrons les premiers articles publiés, si la rédaction du journal juge bon de les faire paraître cela nous fera plaisir.

Voici maintenant une gentille lettre de mon petit camarade, André, de Roanne, qui a fondé là-bas un club qui marche très bien et dont il nous donne de bonnes nouvelles.

Mes petits camarades et moi nous nous réunissons au siège du théâtre dont je fais partie et qui a mis une salle à notre disposition. Sur une de tes dernières lettres tu parlais des rubriques d'aviation. Je suis content qu'on en fasse parce que cela m'intéresse beaucoup ainsi que mes petits camarades. Mais je te dirai aussi, mon cher Janot, que nous avons deux fillettes dans notre club. N'aurais-tu pas quelque chose pour elles ?

L'an passé, il y avait une autre organisation d'enfants à Roanne. J'en faisais partie. Nous avions des jeux, ballons, etc. Je tâcherai de m'en procurer pour notre club.

C'est tout à fait bien d'acheter des jouets pour le club. On peut aussi mettre des jouets en commun. Je sais, par exemple, des petits garçons qui ont de ces beaux jouets mécaniques qu'on appelle les Mécanos, *ou bien encore d'autres noms, selon les gens qui les fabriquent. Seulement les* Mécanos *c'est très cher et quand on en a un on ne peut pas faire grand'chose avec. Seulement si on se met à plusieurs et qu'on peut ainsi réunir ensemble plusieurs jeux, alors on peut faire des Tours Eiffel, des grues aussi grandes que moi ou des ponts sur lesquels on peut faire passer une auto (pas une vraie bien sûr). Et cela c'est une des choses qu'on peut faire dans nos clubs.*

Quant à ce que dit notre ami André, de Roanne, pour les fillettes, il a pu voir depuis les derniers numéros des choses qui vont bien leur plaire. On a indiqué le moyen de faire des poupées et des animaux en laine, Pierrette en a fait et c'est splendide quand c'est fabriqué. Et puis aussi on publie maintenant des poupées en papier avec leurs habits. Pierrette colle tout cela sur du carton mince, du bristol, comme on dit. Et puis elle met sur les robes de belles couleurs à l'aquarelle. Et ainsi elle fait des choses très jolies et qui lui plaisent beaucoup. Et bientôt on va avoir dans le journal un magnifique cirque à découper, je ne vous dis que cela. Mais chut !

Voici enfin une lettre d'un ami du Loiret, qui se désole parce qu'il n'a pas pu fonder un club dans son village, où il n'y a pas assez de lecteurs de notre journal. Alors il me demande de former un club par correspondance avec les lecteurs aussi malchanceux que lui et il me demande de transmettre son désir aux lecteurs.

Voilà qui est fait. J'espère que vous serez nombreux à écrire à mon ami, André Pinault, rue Notre-Dame, Fay-aux-Loges (Loiret).

Je vous serre la main à tous,

JANOT,
président du club des amis de Mon Camarade.

P. S. — *J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. C'est que le* Trèfle noir *est fini dans ce numéro. Je sais bien qu'il y en a beaucoup qui le regretteront. Mais la bonne nouvelle, ce n'est pas que le* Trèfle noir *soit fini (Pierrot Lanery pourra d'ailleurs avoir de nouvelles aventures), mais c'est qu'on va commencer la semaine prochaine,* La Révolte des chercheurs d'or, *un roman de Jack Lindsay, un vrai roman d'aventures qui vous donnera froid dans les petits bobaux. Il y a là-dedans un certain Dick qui est magnifique, et des chercheurs d'or et des sauvages, et un garçon perdu dans la jungle et un vilain homme, Tom le Chinois, et des bagarres, et une gentille fille qui s'appelle Cosima, et puis... Et puis vous le lirez tous dans le journal.*

PETIT COURRIER DE JANOT

Marius D., Saint-Antoine, par Marseille. — Mon ami Marius, qui est de Marseille (bien sûr !), m'a envoyé de très gentils dessins : les aventures de Patouillard et de Bras retourné. Je les ai donnés à ces messieurs et dames de la rédaction, en espérant qu'ils pourront les utiliser, parce que mon ami Marius a fait ses dessins à l'encre violette, et pas à l'encre noire.

J. H. Boulier, qui a sept ans et demi, aime surtout les histoires amusantes, et pas beaucoup celles « où on met les gens en prison ». Nous sommes contents que dans l'ensemble le journal lui plaise.

Robert D. R., Ayire (Charente-Inférieure), a fondé un club qui vend trente *Mon Camarade* et qui n'en a jamais assez. Le club marche très bien. Il va avoir un drapeau. Bien sûr les clubs ont le droit d'avoir des drapeaux de la couleur qu'ils veulent, mais les couleurs des clubs sont celles de nos insignes : le bleu et jaune.

(*Suite en page 7*).

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron recueilli par les acteurs de cinéma du yacht le* Ballyhoo. *Un drame d'amour meurtrier a eu lieu entre deux acteurs de leurs amis qu'ils ont quittés à Honolulu. Les amis apprennent le drame par radio, sur le chemin d'Hollywood, la ville du cinéma.*

CHAPITRE V

TENEZ ! COMME CECI... (*suite*)

« Le film tourné par la troupe comporte une scène où un matelot américain déserteur essaie de ravir une jeune fille polynésienne qui est tabou. Le père de la belle a suspendu au-dessus de la porte de la hutte où s'est réfugiée sa fille un gros bloc de pierre, le fameux « pohakupepehi », qui tombera sur la tête de l'impie quand il forcera la porte de la case. Pour les besoins de la cause, Hawthorne a fait fabriquer un « pohakupepehi » en carton-pâte. C'est naturellement le spécialiste des coutumes hawaïennes, le jeune Pedro, qui est chargé de la placer en équilibre sur le linteau de la porte.

« Hawthorne, comme à son ordinaire, fait minutieusement répéter la scène à l'acteur Ben Paxton, qui joue le rôle du marin américain.

« La majesté paisible de la grande chairière vous impose un bref moment d'hésitation. En même temps, devant la case tabou, vous ressentez une vague crainte. « Si cela correspondait à quelque chose de vrai? »

« — Entendu.

« — Mais vous vous ressaisissez de nouveau. Votre fougue virile l'emporte.

« — Okay!

« — Vous foncez bravement sur la porte, tenez! comme ceci, voyez-vous?

« A l'intérieur de la case, Evelyn, étendue sur une natte de pandanus, lève soudain les yeux. Elle constate, au moment même où retentit le « tenez, comme ceci » de son mari, que ce n'est pas le « pohakupepehi » de carton-pâte qui est au-dessus de la porte, mais un véritable bloc de pierre. Elle se lève, se précipite pour repousser la porte et empêcher Hawthorne d'entrer.

« Trop tard! Le mécanisme s'est déclenché. Au lieu du metteur en scène, c'est l'actrice qui gît sur le sol, la tête fracassée. Hawthorne, fou de douleur, est indemne. Son jeune rival prend dans ses bras la malheureuse, la place sur son automobile et l'emporte en toute hâte vers l'hôpital d'Honolulu. Sous ses yeux, avant qu'on ait pu tenter une trépanation, la petite « ahuna » expire.

« Comme ceci, voyez-vous... »

« Et maintenant, mes chers auditeurs, écoutez le concert de musique de danse qui vous est offert par la seule marque de cigarettes vraiment rafraîchissantes... »

Doc, les larmes aux yeux, se pencha vers l'appareil pour tourner le commutateur. Dans le silence qui suivit, on n'entendit plus que les sanglots étouffés de Ruth Korrigan et le bruit de la mer déchirée par l'étrave du navire.

Mais moi, j'avais encore dans l'oreille les : « Je le tuerai! » rageurs que Pedro avait hurlés sur le petit chemin, près du bougainvillier en fleurs; et à ces : « Je le tuerai » répondaient, venant de plus loin, de très loin maintenant, les mots prononcés par Evelyn quand elle vit surgir de l'océan les pics et les promontoires de son île natale : « Aloha! Aloha! Je suis heureuse. Je sens que je vais enfin vivre, vivre, vivre! »

CHAPITRE VI

JE DÉCOUVRE HOLLYWOOD

Honeymoon in Honolulu paradise. Lune de miel au paradis d'Honolulu.

Entre les réclames du savon Palmolive et des oranges Sunkist, ce gigantesque panneau de publicité se détachait du paysage californien et finissait par le masquer complètement. Le *Ballyhoo* venait de pénétrer dans l'estuaire de la Los Angeles River pour gagner le port de San Pedro. En vain essayais-je de fixer mon attention sur les jetées et les entrepôts du port, sur les bassins encombrés de cargos, de pétroliers, de navires de guerre, de yachts dont les cuivres étincelaient au grand soleil; en vain contemplais-je les innombrables petits bungalows de planches étalés autour d'une colline à demi entamée par les bêches électriques; en vain tentais-je de me rassasier de la vision, si nouvelle pour moi, des « degricks », des puits de pétrole qui dressaient à l'horizon une monstrueuse forêt de poutres sous le ciel bleu de la Californie. *Honeymoon in Honolulu paradise*! Cette formule revenait avec une insistance cruelle frapper mes regards et me rappeler le drame qui avait ensanglanté la « location », dans le vallon solitaire, jonché de pétales d'hibiscus et de plumerias.

Depuis que nous étions arrivés en vue des côtes américaines, la stupeur qu'avait provoquée chez mes compagnons la mort d'Evelyn tendait de nouveau à faire place à de multiples suppositions, à de multiples calculs concernant la situation financière de l'*Associated Wanderers Pictures*.

Entre le décor des savons Palmolive et des oranges, apparaissait la ville californienne.

— Vous allez voir, disait « Doc », ça ne va pas traîner. Je vais lui secouer les puces, à ce sacré Roberts. Il est impossible qu'avec les rentrées de fonds provenant de l'exploitation de nos vieux films, il ne soit pas parvenu à couvrir toutes les échéances.

— Mon dernier quatre bobines, celui qu'avait distribué la Fox, avait rapporté à lui seul cent quatre-vingt mille « bucks » (1), précisait Parker. C'est bien le diable si avec six films il n'est pas parvenu à faire rentrer un demi-million et à payer tout le monde.

Ruth, assise sur un paquet de cordages, le menton solidement arrimé entre le pouce et l'index de la main gauche, s'efforçait, elle aussi, de tirer au clair les faits auxquels avait trait le câble de Roberts.

— Dans ces conditions, observait-elle, la crise n'aurait pas une origine financière. La malveillance? C'est peu probable. De toute façon, j'imagine qu'étant donné le malheur qui vient de frapper Hawthorne et l'*A. W. P.*, on nous laissera bien quelques semaines de répit...

La vedette du service de santé ne tarda pas à venir se ranger le long du *Ballyhoo*.

— C'est trop beau! s'exclamait Parker. Nous allons pouvoir lancher au Vendôme! Il me tarde de retrouver mes petites habitudes!

Mais il fallut déchanter. L'examen médical fut long et minutieux. Lorsqu'il fut achevé, le policier qui accompagnait le docteur déclara qu'il nous était interdit, jusqu'à nouvel ordre, de descendre à terre.

— Que signifie cette quarantaine? Aurions-nous la peste bubonique? demanda Ruth. Mais il fut impossible d'obtenir la moindre explication. Les formalités administratives n'avaient pourtant donné lieu à aucune contestation. Même pour moi qui étais démuni de papiers d'identité réguliers, l'agent du service de l'émigration avait été très accommodant. Un visa pour un séjour de six mois aux États-Unis m'avait été accordé sur la présentation d'une simple lettre de Hawthorne, déclarant que ma présence était indispensable à l'achèvement de plusieurs films commencés au cours de la croisière.

Enfin, vers le début de l'après-midi, un canot automobile amena à bord de graves personnages qui s'enfermèrent pendant une bonne heure avec « Doc », Parker et Ruth Korrigan dans la chambre des cartes. Quand la porte s'ouvrit, au milieu d'un brouhaha d'exclamations indignées, un mot était sur toutes les lèvres : *receivership*. L'*Associated Wanderers Pictures* était mise en liquidation judiciaire. Je ne saisissais pas très exactement la portée de cette mesure, mais je compris que c'était une catastrophe pour mes amis. Ils ne pouvaient plus disposer ni du *Ballyhoo* qu'ils avaient compté vendre pour se procurer des disponibilités immédiates, ni de leur matériel, ni, surtout, des milliers de mètres de pellicules impressionnées au cours de la croisière, résultat de deux années de travail. Tout cela constituait leur actif et se trouvait séquestré par l'administrateur judiciaire en attendant la faillite probable.

— N'est-ce pas odieux? disait Ruth. Nous n'avons le droit d'emporter à terre que ce qui appartient en propre à chacun de nous.

— *Only personal belongings!* confirma un gros homme en chapeau mou qui s'était posté à la coupée.

Tout le monde, passagers et marins, dut ouvrir devant lui les valises et les sacs pour lui permettre de vérifier s'ils ne contenaient par de précieuses bobines de film. Je n'échappai pas non plus à cette formalité et mon humble baluchon, deux chemises et trois mouchoirs noués dans un pareo rouge acheté à Honolulu, fut, lui aussi, soigneusement examiné.

Dans l'autobus qui nous emmenait à Los Angeles, situé à une vingtaine de kilomètres de San Pedro, Ruth paraissait surtout se soucier de Hawthorne.

— Le pauvre! disait-elle. Il doit être fou de douleur. J'espère bien qu'on ne l'a pas encore importuné avec toute cette histoire de liquidation judiciaire. Mais voyez, s'il avait abandonné la réalisation du film hawaïen, Evelyn et lui seraient aujourd'hui au milieu de nous...

« Doc » et Parker ne l'écoutaient guère. Ils étaient trop indignés à la pensée que Roberts avait trahi l'association.

— Il nous a littéralement vendus aux « big interests », aux grandes compagnies cinématographiques; elles n'attendaient qu'une occasion pour prendre leur revanche et écraser les artistes qui ont osé s'affranchir de leur joug.

— L'attorney en est convaincu. Peu après notre départ, Roberts a accepté d'entrer au Conseil d'administration de la *Movie News*, qui n'est qu'une filiale déguisée de la *Columbia Pictures*. Il touchait déjà le prix de sa trahison, le Judas! puisqu'il n'a fait aucun effort par la suite pour placer nos anciens films et obtenir les rentrées prévues. Ce fut un jeu d'enfant pour la *Columbia* et la *Paragon Film*, dès qu'elles furent assurées que la trésorerie de l'*Associated Wanderers* était à sec, d'acquérir nos traites et de les faire protester.

— Il paraît que la *Paragon* a été jusqu'à les payer avec une prime de 30 % au-dessus du nominal! Fallait-il qu'elle tînt à nous avoir à sa merci!

— Mais nous allons contre-attaquer. Gosh! hurlait Parker dans l'autobus. Nous allons commencer par intenter une action contre Roberts pour abus de confiance.

« Doc » hochait la tête.

— Un pareil procès nous ferait perdre encore beaucoup de temps. Mieux vaudrait obtenir un arrangement pour avoir la possibilité d'achever nous-mêmes au plus tôt la réalisation des films. Sinon, c'est bien simple : pendant nos deux ans de croisière, au lieu d'avoir contribué à délivrer le cinéma américain de l'oppression des trusts comme nous le pensions, nous n'aurons fait que travailler pour nos ennemis!

(1) Bucks = dollars.

***

Dès cette première journée, malgré les multiples démarches qu'il leur fallut entreprendre pour l'*Associated Wanderers*, sans compter les soucis de leur propre installation, — ils avaient tout liquidé, meubles, maisons, automobiles avant leur départ d'Hollywood, — mes amis tinrent à s'occuper personnellement de moi. Ruth m'accompagna dans le centre de Los Angeles où je vis pour la première fois des gratte-ciel, et m'acheta au *Nebraska Clothier* un beau complet de serge bleue. « Doc » se chargea, de son côté, de me présenter au propriétaire d'une sorte d'hôtel, dans une rue voisine d'Hollywood Boulevard et me donna cent dollars comme argent de poche.

— Je te téléphonerai dans quelques jours, quand nous verrons un peu plus clair dans nos affaires, me dit « Doc » en grimpant dans

Les rues d'Hollywood étaient en proie à la plus vive animation.

un taxi. En attendant promène-toi, fais connaissance avec Hollywood et la Californie.

***

C'était la première fois que je me trouvais livré à moi-même avec une aussi forte somme. Sur le trottoir, devant la porte de l'hôtel, j'hésitai un instant. Un magnifique étalage de bicyclettes à trente dollars, entrevu en passant, près du sinistre édifice de briques rouges du Palais de Justice, avait réveillé en moi des convoitises anciennes. J'avais tant désiré autrefois posséder une bicyclette comme mon grand frère, pour pouvoir rouler sur les routes de Beauce et aller, le dimanche, à la fête ou au bal dans les villages voisins! Mais un atavisme bien français d'épargne, le désir d'être le moins possible une charge pour mes amis du *Ballyhoo*, me firent rentrer aussitôt à l'hôtel et demander la chambre « la moins chère ».

Le patron me considéra avec un sourire mi-ironique, mi-amusé

— Aimeriez-vous habiter Canvass City? C'est ce que j'ai de moins cher, fiston. Trois « bucks » seulement par mois

— Est-ce loin d'ici? fis-je, car j'avais cru comprendre « Kansas City », nom d'une ville du centre des États-Unis

Il arracha son gros cigare de sa bouche et s'en servant pour désigner le ciel, il se contenta de dire :

— Là-haut.

C'est ainsi que j'élus domicile sous une petite tente garnie d'un lit de camp et d'une table de fer, sur la terrasse de la maison, au douzième étage. Il y en avait bien une vingtaine d'autres alignées au soleil couchant de la Californie, véritable petite ville de toile au sommet d'un gratte-ciel. J'étais si fatigué que je me couchai sans dîner, en serrant contre mon cœur une petite boîte à tabac rouge dans laquelle j'avais enfermé mes dollars.

***

Le lendemain matin, je n'étais qu'à moitié rassuré lorsque la toile, à l'entrée de ma tente, se souleva pour laisser passer un garçon de mon âge, aux cheveux embroussaillés, le torse nu, une serviette nouée autour du cou et le visage constellé de taches de rousseur.

— *Hello Frenchie!* Tu as bien dormi dans ta chambrette? Ce n'est pas le confort du Waldorf Astoria, bien sûr. Ici il faut se laver dans les cabinets du onzième. Mais on est plus tranquille qu'à la boîte de la Y. M. C. A. *Honest!* parole d'honneur.

Tandis que je m'habillais, il me faisait admirer le panorama.

— Derrière nous, Los Angeles; devant nous, au loin, le mont Lowe, Pasadena et aussitôt le désert. A nos pieds : Hollywood qui devrait s'appeler aujourd'hui « bois de palmiers » et non « bois de houx ». Les collines parsemées de châteaux et de villas : c'est Veverley Hills. Il y a vingt ans des horticulteurs japonais y faisaient pousser des roses. Aujourd'hui tu peux y reconnaître la réplique de châteaux de ton pays : Versailles, Chambord...

J'écarquillais les yeux sans parvenir à distinguer les fameux châteaux. Je voyais surtout de multiples villas aux toits de tuiles rouges, aux murailles jaune clair, oranges ou brunes, de style arabe ou espagnol.

— Elles évoquent les vieilles « missions » mexicaines, précisa mon guide. Il y a aussi des cottages anglais avec des toits en chaume ininflammable, des golfs privés à neuf trous, des rivières artificielles avec des cascades et des rapides où l'on peut faire du canoë comme au Canada, des pelouses vertes, des forêts agrémentées de jolis sentiers et de prises d'eau tous les mètres, car le climat est celui du Sahara. Et tout cela appartient à des stars de cinéma... Tu veux faire du cinéma?

— Oui, je vais essayer.

— Bonne chance! Moi aussi, je suis venu de l'Est, du Massachusets, en voyageant dans les wagons de marchandises, pour faire du cinéma... Je n'ai rien trouvé d'intéressant. *(A suivre.)*

Variétés

CHARADES

Envois de Maurice S., Paris, XI.*

Mon premier fait l'action de boire.
Mon second est bu par mon premier.
Mon tout est le nom d'un poète sous Louis XIV.

Mon premier est une note de musique.
Mon second est un rongeur.
Mon troisième est le contraire de laid.
Mon tout est un grand orateur sous la Révolution.

Mon premier est une lettre de l'alphabet
Mon second est le contraire de haute.
Mon troisième est le contraire de tard.
Mon quatrième est une extrémité de la terre.
Mon tout est une ville, en Crimée.

Mon premier est un métal précieux.
Mon second est l'endroit où demeure la concierge.
Mon troisième est un aliment exotique.
Mon tout est le lieu où l'on répare les montres, etc.

Envoi de Fill., Rouen.

Mon premier est un rongeur.
Mon second est une voyelle.
Mon troisième est synonyme de attacher.
Et mon tout est devant la bouche des chevaux, et dans la bouche de ma grand'mère.

Envoi de Jacqueline D..., Rouen

Mon premier n'est pas écrit.
Mon second est noué.
Mon tout brille dans la nuit.

MOT CROISÉ ET IMAGES

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

PANNEAU POUR LA CHAMBRE DE VOTRE PETIT FRÈRE

Prenez un morceau de toile d'environ 75 centimètres de large et 25 centimètres de haut. Prenez de préférence de la toile écrue. Sur cette toile, vous reproduisez au crayon le dessin ci-joint qui est extrêmement simple à recopier. Vous découpez ensuite des morceaux d'étoffe de couleurs unies de préférence que vous pouvez trouver dans les chiffons que votre mère a mis de côté. Ces chiffons seront découpés pour faire soit la forme de la veste, de la jupe du personnage, soit la forme de la maison, du chemin de fer, des oiseaux, etc...

Pour la maison, par exemple, vous prenez des morceaux de couleurs claires qui formeront les murs sur lesquels vous mettez un toit de couleur rouge.

Nos figures 2, 3, et 4 vous donnent des indications à ce sujet.

Pour les personnages vous broderez le visage comme il est indiqué sur la figure 4.

Les Conseils de tante Camille.

Moyen d'enlever la couche calcaire que l'eau dépose dans les casseroles. — Rien n'est plus ennuyeux que d'avoir des casseroles dans lesquelles il y a une grosse couche de calcaire, aussi voici un moyen de la faire disparaître. Pour cela mettez de l'eau vinaigrée dans la casserole, laissez ainsi pendant deux jours et vous aurez la surprise de voir les morceaux se détacher d'eux-mêmes.

Moyen pratique de couper une ficelle. — Il existe un moyen très simple de couper une ficelle, lorsqu'on n'a pas de couteau. Il faut faire un nœud à l'endroit où l'on veut la couper, on donne un coup sec, après avoir bien assujetti les deux bouts dans ses mains et la coupure se fait très nette sans qu'on ne ressente aucune secousse.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Boules au fromage. — Voici un moyen d'utiliser des blancs d'œufs. Battez deux blancs d'œufs en neige très ferme et mélangez à ces blancs du fromage de gruyère râpé, mettez-en la quantité nécessaire pour faire une pâte que l'on puisse mettre en boules comme des petites noix, ensuite, roulez-les dans la farine et jetez-les dans la friture chaude. C'est très vite cuit. Elles prennent une belle couleur jaune, gonflent et deviennent comme de petites oranges.

BRICOLAGE : La mouche bourdonnante

Dessinez une grosse mouche vue par-dessous, coloriez-la et découpez-la dans une feuille de carton assez fort. Prenez un anneau de caoutchouc (de ceux qui servent pour les petits paquets), passez-le autour de l'insecte dans le sens de la longueur; le caoutchouc doit être bien tendu, le corps de la mouche un peu courbé ne posant sur le caoutchouc que des extrémités (tête et queue). Il ne vous reste qu'à passer dans la tête de l'animal une ficelle mince; tenant en main l'autre extrémité de la ficelle, faites tourner vivement la mouche qui se mettra aussitôt à chanter. Pour varier le bourdonnement, il suffira d'augmenter ou de diminuer la tension du caoutchouc et la vitesse de rotation du jouet.

Les gendarmes viennent d'arrêter sur la route un brave cheminot. « Vous n'avez pas de domicile? — Si, j'habite chez mon frère. — Et où habite votre frère? — Chez ma tante. — Et votre tante? — Chez son grand-père. — Une réponse précise, voyons. Et le grand-père? — Ben, avec nous tous, m'sieu le gendarme. »

o

Au passage à niveau, une longue file d'autos, de voitures à chevaux, de bicyclettes attend. On entend un bruit formidable de klaxons, de sonnettes, de cris. Le garde-barrière, très calme, répond aux impatients qui attendent déjà depuis une demi-heure : « Je n'ouvrirai la barrière que quand le train omnibus sera passé. — Et quand passe-t-il, votre tortillard? — Ça dépend, hier il a eu trois heures de retard! »

o

Une maman demande à une petite fille, âgée de 5 ans, si elle épousera plus tard son fils qui a 7 ans. « Je ne pourrais pas, madame. — ... — Non, parce qu'on ne peut se marier qu'avec quelqu'un de sa famille. La preuve c'est que papa est marié avec maman, grand-père avec grand'mère, mon oncle avec ma tante.

o

Léon! Combien as-tu pris de carpes, hier à la pêche? — Trois, tu sais bien. J'ai eu assez de mal, bon sang! — Eh bien, le marchand de poissons se trompe, il en compte quatre sur sa facture. »

o

Un excès de zèle. — Pendant son voyage en province, M. Dupont couchait à l'hôtel et se faisait réveiller chaque matin à 8 heures. Un matin, à 4 h. 1/2, la porte s'ouvre, le garçon appelle M. Dupont. « Comment, il est déjà 8 heures, il fait à peine jour. — Non, mais je voulais demander à monsieur si c'est bien à 8 heures ? que je dois le réveiller. »

LES AVENTURES DE TOTO ET DE TOUTOUNE

DANS LA BROUSSE DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE TOTO ET TOUTOUNE FONT LA CONNAISSANCE D'UN GORILLE, TAO, ET DE SON MAITRE UN HOMME ÉTRANGE QUI PARLE LE LANGAGE DES SINGES. ATTAQUÉS PAR DES SAUVAGES LE GORILLE EST BLESSE, TOTO ET TOUTOUNE SUR LE POINT D'ETRE PRIS, QUAND A L'HOMME BLANC, IL A DISPARU.

Grand roman d'aventures et de mystère, par R. Duchateau

Résumé. — Pierrot Lancry, quatorze ans, et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf luttent contre une mystérieuse association de bandits internationaux, le Trèfle noir. Louise Lacombe a été entraînée dans un guet-apens par un jeune Russe évadé, Zor et assommée par lui.

Chapitre I. — L'HOMME-TORPILLE

Quand Louise Lacombe revint à elle, elle sentit qu'un étroit bâillon l'empêchait de parler et qu'elle était étroitement ligotée par une cordelette qui s'enfonçait cruellement dans sa chair. Le ronflement proche d'un train et des lumières qui couraient sur le sol, devant elle, lui apprirent qu'elle était toujours dans le terrain vague de Meudon. D'un coup de reins elle réussit à retourner son corps et vit un homme en cagoule penché sur elle.

La cagoule blanche aux amples plis recouvrait l'inconnu tout entier. A la hauteur du visage était cousu un grand trèfle de crêpe noir qui permettait de voir sans être vu. Une voix sifflante, folle, disait à mi-voix :

— Reviens à toi, Louise! Reviens à toi! J'ai à te parler!...

L'inconnu éclata d'un rire fou. L'homme à la cagoule était Zoria.

— Ne crains rien, Louise, disait le jeune Russe penché sur Louise. Si j'ai dû te faire prisonnière, c'est qu'il le fallait... Oui, il le fallait... si je voulais en liberté jouer l'atout qui coupera pour toujours les Trèfles...

Il balança au-dessus de la tête de Louise une boîte de métal qu'il avait tirée du paquet. Dans la boîte un tic tac d'horlogerie se faisait entendre.

— Oui, *la bombe* est l'atout qui coupe toutes les cartes!... C'est ce soir le grand conseil des Trèfles! dans ce salon en rotonde qu'éclaire un plafond de verre qui prend jour au fond de l'étang de Villebon... Un salon au fond d'un lac!... Un salon où l'on dansera rouge, ce soir. Ma mère sera vengée. *Deux de trèfle* vaudra plus que *dix de trèfle*, que *reine de trèfle*, que *valet de trèfle*... Et j'ai déjà coupé *neuf de trèfle*.

Le rire de Zoria retentit à nouveau.

— Oui, si j'ai tué Lioutine, c'est que je devais ce soir, à minuit, me rendre à sa place au grand conseil des Trèfles, revêtu d'une cagoule qui me fera prendre pour ce bandit. Mais je vais là-bas poser une bombe, et avec elle sauterai tout l'arsenal secret réuni par les Trèfles dans les souterrains de Meudon. Le plafond de verre de la salle des délibérations du grand conseil va sauter avec la bombe. Et l'eau de l'étang de Villebon va se précipiter dans les souterrains et noyer comme des rats tout ceux que l'explosion aura épargnés... Ma mère sera vengée! Des dizaines d'hommes vont périr.

Le vent qui se levait agitait fantastiquement les plis de la cagoule du jeune Russe. Ses bras levés vers le ciel, il riait toujours. Il était debout devant la porte du souterrain. La scène était terrifiante.

— Je t'ai assommée, Louise, riait-il maintenant. Louise... ma bonne Louise. Il le fallait. Tu resteras ligotée ici jusqu'au matin... Mais si je t'avais laissée faire tu m'aurais dénoncé, tu aurais tout dit à Jambe-de-Bœuf, qui ne fait qu'un avec cette bourrique d'inspecteur Blondeau... On m'aurait mis en prison... Mais on ne pourra plus, après minuit, me mettre en prison. Car je serai vengé, et... MORT.

Il reprit à voix plus basse :

— Au Japon ils ont construit contre les cuirassés une nouvelle torpille qu'un seul homme peut manœuvrer. L'homme est à l'intérieur de la torpille. Il la dirige droit sur le cuirassé. Et quand l'homme touche la plaque de blindage, il appuie sur une manette. Et la dynamite explose, et l'homme saute avec la dynamite, en morceaux. Mais avec lui descendent au fond des mers des milliers de marins et les plus puissants des cuirassés. J'avais d'abord songé pour ma bombe au mouvement d'horlogerie... Mais non!... j'agirai comme l'homme-torpille japonais et je ferai sauter avec moi toute la bande pestilentielle et vénéneuse des Trèfles. Ils périront tous... Tous! Tous! Tous!!

Zoria avait ouvert la boîte de fer. Il en sortait un réveil qu'il jetait au loin. Il prenait la bombe seule et la plaçait sous la cagoule, dans le creux de son aisselle, entre son arrière-bras et son flanc.

— Il me suffira de briser une mince capsule de verre et tout sautera... La *Buchmanite* est l'explosif le plus puissant du monde. Je l'ai trouvée dans les réserves de Lioutine, après que cette canaille a reçu son châtiment... Adieu, Louise! je vais venger ton frère.

Zoria poussa la porte grillagée qui fermait, au pied de la falaise, l'entrée du souterrain. Il s'enfonça dans le corridor sans fond, et sa forme blanche disparut presque aussitôt. Comme ses pas s'éteignaient, à nouveau son rire fou éclata une dernière fois, répercuté par les échos des galeries souterraines.

Louise restait seule dans le terrain vague, les poignets torturés par les cordelettes. En vain elle se tordait, elle essayait de dégager son corps de ses liens, sa bouche de son bâillon... Les trains se succédaient... Minuit sonna au clocher de Meudon...

— L'heure où Zoria doit sauter et faire sauter les Trèfles, songea Louise.

Une pensée terrible lui vint alors. Elle était placée devant une issue des souterrains, de ces souterrains que l'eau allait bientôt envahir. N'allait-elle pas, ligotée, bâillonnée, être entraînée, noyée peut-être... Était-il temps qu'on vienne à son secours?... Elle tendit l'oreille.

— Lou-i-se! Louise! Louise!

Une voix, dans le lointain, appelait la jeune fille. La voix se rapprochait et la joie transporta Louise, qui reconnut l'approche de son fiancé. Mais le bâillon l'empêchait de répondre par un cri à l'appel de Jambe-de-Bœuf.

— Louise! Louise!

Deux nouvelles voix, toutes proches, se mêlaient à celle de Jambe-de-Bœuf : Pierrot et Fil-de-Fer cherchaient avec lui Louise disparue.

Ils étaient maintenant de l'autre côté de la palissade qui entourait le terrain vague, ils allaient être là dans un instant. Louise était sauvée...

Mais c'est en vain qu'ils essayaient d'ouvrir la porte du terrain vague. Zoria l'avait refermée à clef, derrière lui.

(Suite en première colonne page 4.)

— Ne crains rien, Louise, disait le jeune Russe penché sur Louise.

LE TRÈFLE NOIR *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

— T'esquinte pas après cette porte, Fil-de-Fer, dit Jambe-de-Bœuf. Si c'est fermé Louise et Zoria n'ont pas pu passer par là.

— Peut-être que... commença la voix de Pierrot.

A ce moment un bruit effrayant retentit venant des bois de Meudon. Là-bas, du fond de l'étang de Villebon que déchirait une détonation formidable, venaient de monter des flammes et des rochers, comme si le cratère d'un volcan était entré en éruption dans la banlieue parisienne... Et, comme bue d'une haleine par un géant, toute la formidable masse d'eau de l'étang venait de s'engloutir dans le sol... L'explosion s'était à peine apaisée que Louise entendit un bruit encore lointain, qui ressemblait d'abord à un murmure, mais qui peu à peu s'enflait jusqu'à ressembler à un rugissement... Le torrent des eaux de Villebon courait déjà dans les souterrains de Meudon.

Cependant la voix de Fil-de-Fer s'éloignait. Les trois amis montaient la colline vers le musée Rodin pour savoir où avait eu lieu la catastrophe... et s'en allaient loin de Louise. La jeune fille, terrifiée, n'espérait plus de salut et attendait le torrent de la mort...

ÉPILOGUE. — IL N'Y A QU'UN CHEVEU...

C'est le samedi 4 mai 1935 que fut célébré, à la mairie d'Issy-les-Moulineaux, le mariage de Louise Lacombe et de Michel Launoy, dit Jambe-de-Bœuf. Julien Marcet, dit Fil-de-Fer et Louis Bastard, dit Grand-Louis servaient de témoins aux mariés. La mort de Raymond Lacombe était trop proche et la douleur trop vive dans le cœur de sa sœur et de ses amis pour que ce mariage fût une fête...

On alla pourtant déjeuner au *Restaurant de la Grotte*, du bas Meudon. Il y avait là, entre les mariés et leurs témoins, Pierrot Lancry, la grand'mère Lacombe, et le petit frère de Louise, Bobby.

Le Grand-Louis partit avant le café. Il avait pris une part active aux élections municipales qui devaient avoir lieu le lendemain même et il avait d'importantes questions à régler dès le début de l'après-midi.

— Faut bien que je me sauve, dit-il à ses amis en remettant sa veste pour partir (car il faisait chaud et les convives étaient en bras de chemise). C'est à cause de l'attentat d'hier soir, à Bagneux. Les adversaires, des hommes de Morel, ont mis une de ces affiches... Mais la réponse nous est facile. Les assassins, c'est ceux d'en face...

— De quel attentat parles-tu? demanda Jambe-de-Bœuf. J'ai pas vu les journaux, ce matin.

— Ah! ces amoureux, railla Grand-Louis, qui tout en prenant congé jeta un journal sur la table. Si tu veux les nouvelles...

Fil-de-Fer, lui non plus, préoccupé qu'il était des préparatifs du mariage de son ami, n'avait pas lu les nouvelles. Après le départ de Grand-Louis, il jeta un coup d'œil distrait sur le journal qu'avait laissé son ami : « *Une bagarre à Bagneux, un inspecteur de police tombe frappé d'une balle au cœur...* »

— Mémé Lacombe, pourquoi qu'on chante pas au dessert? demandait le petit Bobby. On chante toujours pour les noces, au dessert. Pourquoi qu'à la noce de ma sœur...?

Un juron de Fil-de-Fer interrompit l'enfant. Le Parisien venait de lire le nom de l'inspecteur assassiné à Bagneux. C'était l'inspecteur Blondeau qui avait trouvé la mort dans la bagarre. Au cours d'une réunion électorale, des éléments d'extrême-droite, venus de localités voisines de banlieue, avaient commencé à matraquer des ouvriers. Une violente bagarre avait suivi. Plusieurs coups de feu avaient été tirés. L'inspecteur Blondeau qui se tenait à son poste, en haut du perron de la mairie de Bagneux, avait reçu une balle en plein cœur et était mort sur-le-champ. Cette nouvelle bouleversa les amis.

— Pour une fois qu'un bourrin est honnête, dit Fil-de-Fer, on le descend!...

— S'il restait encore un membre vivant de la *Bande des Trèfles*, je croirais que c'est lui qui a commis ce crime, dit Pierrot. Blondeau en savait trop.

— Nous aussi nous en savons trop, dit paisiblement Jambe-de-Bœuf, qui saisi d'une soudaine fringale avait, bien que le repas fut terminé, apporté de la cuisine quatre miches de pain et huit camemberts qu'il dévorait consciencieusement.

— Dis, Louise, je peux chanter, demanda le petit Bobby, qu'on fit taire.

Les amis se remémoraient les semaines tragiques qu'ils avaient vécues, la bande sinistre des Trèfles, la folie de Zoria, et jusqu'au sauvetage miraculeux de Louise, que Jambe-de-Bœuf, attiré par le grondement du torrent souterrain, avait retiré de l'eau quelques secondes seulement avant que la tornade fût assez forte pour emporter et noyer sa fiancée... Les journaux avaient à peu près passé sous silence l'explosion de Villebon, attribuée à l'engloutissement soudain des eaux du lac dans une fissure produite par l'abandon des carrières de craie. Malgré la demande expresse de Blondeau, on s'était refusé à fouiller des souterrains qu'on prétendait déserts. De nombreux éboulements dus à l'inondation les avaient d'ailleurs coupés et Fil-de-Fer avait dû renoncer à les explorer... En tout cas, la bande semblait définitivement anéantie. Bobby, que ces discussions ennuyaient, était monté sur la table, et sans demander la permission, cette fois-ci, il chantait :

Mais il n'y a qu'un cheveux sur la tête à Mathieu.

Sa grand'mère essaya vainement de le faire taire. La conversation continua tandis que l'enfant chantait. Soudain Fil-de-Fer dressa l'oreille...

— Mais Bobby nous apporte le fil conducteur qui nous a manqué lors de notre enquête : il nous donne la clef du surnom des Trèfles.

Après l'enfant, Fil-de-Fer reprenait les paroles de la célèbre chanson :

— Il y a deux Testaments, l'ancien et le nouveau. L'ancien c'est la Bible, le nouveau l'Evangile. *Deux de trèfle* se faisait appeler *Evangelina Bibliona : Evangile... Bible... Il y a trois en Champagne...* Et *Trois de trèfle*, bien qu'il fût de Marseille, s'appelait *le Champenois... Il y a Quat'rine de Russie.* Et *Quatre de trèfle* était *Kaliarouska*, qui se décompose en Catherine et en Rouska qui veut dire Russe. *Il y a Saint-Sébastien...* Et Lioutine s'était fait appeler *Sébastien*. Je ne retrouve ni *Six...ième métrique*, ni *Sept...etoiland*, ni *Huit...etor Hugo*, mais je sais que l'on appelait *Neuf à la Coque* ou « Œuf à la coque », ce Russe chauve qu'a tué Zoria et qui était aussi *Neuf de trèfle*...

— Mais *Schwartzpeter*? interrogea Jambe-de-Bœuf.

— *Schwartzpeter* le manchot, dit Pierrot, qui avait vécu en Allemagne un peu après la guerre, a tiré son nom de celui d'un jeu de cartes qui se joue dans toute la région rhénane, *le valet noir* ou *schwarts peter*. C'est le valet de trèfle, la mauvaise carte, celle dont on n'arrive pas à se débarrasser au jeu...

— Comme nous ne sommes pas arrivés à nous débarrasser de Premior, dit sombrement Fil-de-Fer.

— Mais Premior est mort entre Bedejun et Digne, dans un torrent. Et nous ne l'avons pas vu réapparaître dans la bande des *trèfles*, dit Pierrot.

— Pour moi, Premior était un des maîtres des Trèfles. J'en ai la conviction. Sous quel déguisement se cachait-il? Je l'ignore. En tout cas il était vivant. Et il l'est encore. J'en ai la preuve ici. J'ai trouvé ce matin cette carte, sous enveloppe ouverte dans ta boîte, Jambe-de-Bœuf, et je n'ai pas voulu te la montrer pour ne pas t'inquiéter le matin de ton mariage.

Fil-de-Fer posa le bristol sur la table. On y lisait :

M. PREMIOR présente ses félicitations sincères à M. Jambe-de-Bœuf à l'occasion de son mariage et lui dit tout le plaisir qu'il aura à le rencontrer prochainement, lui et ses amis.

Jambe-de-Bœuf mangeait un plein compotier de cerises. Il cracha un noyau devant lui, s'essuya la bouche, embrassa Louise, et dit paisiblement :

— D'abord Premior tout seul ne peut rien contre nous. Et puis je suis sûr que c'est encore une de tes blagues. Il n'y a plus ni Trèfle noir, ni Premior.

Fil-de-Fer ne répondit pas et sourit. On venait d'apporter le café. Il faisait beau et chaud... Sur les genoux de la grand'mère Lacombe, le petit Bobby reprenait inlassablement sa chanson :

Mais il n'y a qu'un cheveu sur la tête à Mathieu.

FIN

Dans le prochain numéro un grand Roman d'aventures de Jack LINDSAY **La Révolte des Chercheurs d'Or**

En Angleterre, la personne surprise à maltraiter un animal est passible d'une amende, ou même de quelques jours de prison. C'est en Angleterre qu'on a vu naître les premières sociétés protectrices des animaux.

o

Le saumon parcourt en très peu de temps de longues distances. On a fait l'expérience suivante : Une toute petite médaille ayant été attachée à une de ses nageoires, afin qu'on pût le reconnaître plus tard, un saumon fut mis à l'eau. Il fut possible de constater que ce saumon parcourut, en moins d'un mois, près de 1.000 kilomètres.

o

D'après le naturaliste Quatrefages, une hirondelle ayant absorbé 1.000 mouches par jour est à peine rassasiée; il a également pu observer qu'un couple de moineaux apporte, en une semaine, aux petits restés dans le nid, 4.300 chenilles et autres petits insectes. Quel travail ces chiffres représentent-ils !

o

La bonne qualité et la souplesse de la laine ne dépendent pas seulement du climat où vivent les moutons. Les troupeaux qui paissent sur des terrains argileux donnent une laine de qualité médiocre; au contraire, ceux qui paissent sur un sol fertile, donnent une laine fine et soyeuse.

o

Un Anglais qui a sûrement peu de chose à faire dans la vie, a établi, après une série de calculs, qu'il a été joué aux courses, en une seule année, sur les divers hippodromes du monde, plus de 7.000 millions de francs.

o

Le personnage historique dont on peut voir le plus grand nombre de statues, est Jeanne d'Arc. La France n'en compte pas moins de 4.000, érigées dans les musées, les jardins publics, les écoles.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DES... HOMMES-OISEAUX

Beaucoup d'entre vous ont été témoins de la chute affreuse de Clem Sohn à Vincennes. Tous, vous en avez certainement entendu parler.

Combien parmi vous peuvent décrire l'appareil employé par Clem Sohn et expliquer comment il s'en servait?

C'est ce que je vais vous dire aujourd'hui.

L'appareil est constitué par une combinaison d'aviateur dont les jambes sont reliées par un grand triangle en toile de soie. Une courroie serre la combinaison au-dessus des chevilles du pilote. Deux ailes rappelant celles de la chauve-souris sont fixées aux épaules. Ce sont quatre tiges d'acier tendant une toile de soie. Elles ne dépassent guère la longueur des bras. La tige supérieure se tient dans la main; la troisième tige est reliée à la jambe de la combinaison, par un triangle de soie. Ainsi, lorsque les ailes sont déployées et les jambes écartées, l'homme-oiseau dispose d'une surface portante ininterrompue entre ses bras, ses jambes, et l'intervalle compris entre les jambes.

La direction s'effectue par le jeu des bras et des jambes qui font varier l'inclinaison des surfaces comprises entre eux.

Clem Sohn était-il le seul à avoir imaginé et essayé ce costume planeur?

Non, car s'il fut le premier homme moderne à tenter l'expérience, bien d'autres, avant lui, ont essayé de planer comme les oiseaux et même de s'élever de terre avec des appareils portés par eux-mêmes, alors que dans le planeur que nous connaissons, c'est le pilote qui est porté.

Sans entrer dans les détails sur Icare dont les ailes étaient faites de plumes d'oiseau liées avec du fil de lin et jointes avec de la cire, on relève bien des noms dans l'Histoire.

Aux Indes, Hanouman, monté au sommet d'une colline, s'élança dans les airs et alla tomber dans le fleuve Louka, ainsi qu'il l'espérait.

En 66 avant Jésus-Christ, Simon le Magicien parvint, dit-on, à s'élever, à Rome. Saint Pierre s'étant mis en prière, il tomba et se tua.

En 1060, un bénédictin anglais, Olivier de Malesbury, se jeta du haut de son abbaye, muni d'une paire d'ailes comme celles d'Icare. Il plana 120 pas environ et se brisa les jambes.

En 1178, le Sarrazin volant se lance du haut de la tour de l'Hippodrome de Byzance, et se tue. Il employait un costume en toile tendue à l'aide de laquettes d'osier et figurant des ailes genre chauve-souris.

Je vous parlerai des autres une prochaine fois.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1868. — *A l'exposition aéronautique de Londres, parmi des projets uniquement réalisés en imagination dans la tête de leurs inventeurs, étaient exposés deux modèles réduits.*

Le triplan Stringfellow dont nous avons parlé déjà, et la machine de Kauffmann.

L'amphibie de Kauffmann.

Kauffmann avait conçu et fait breveter une machine qui fait le rêve, aujourd'hui, de bien des chercheurs. Une machine comme on en voit souvent dans les belles histoires d'aventures et qui dans la vie courante se trouve réalisée, mais... en éléments séparés.

En effet, il existe des avions qui vont sur terre et sur l'eau (amphibies), des avions qui peuvent rouler sur les routes, des automobiles qui peuvent aller sur l'eau.

En 1868, Kauffmann présentait la réalisation de ces rêves : une coque insubmersible, en forme d'œuf allongé contenait une machine à vapeur. Un mécanisme assurait la propulsion sur terre au moyen de 4 roues qui se transformaient en roues à palettes pour la navigation sur l'eau.

En l'air, deux grandes paires d'ailes battantes soutenaient l'appareil dont la direction était assurée par des surfaces de queue.

Fort ingénieux, Kauffmann exposait au stand un truquage photographique représentant la machine en plein vol au-dessus de la mer.

Lors des essais, la maquette refusa obstinément de voler, et même de rouler à terre ou de naviguer sur l'eau!

DICTIONNAIRE D'AVIATION

GOUVERNAIL DE PROFONDEUR. — Plan mobile horizontal commandé par le pilote et qui sert à faire monter ou descendre l'avion. Le gouvernail de profondeur se trouve généralement dans le prolongement d'un plan fixe horizontal. Pour les modèles réduits, le plan fixe seul subsiste, puisque personne ne pourrait régler un plan en vol. Ce plan mobile perd donc son utilité.

Acrobaties tragiques

On sait quel attrait ont sur les foules qui fréquentent les meetings d'aviation les acrobaties aéronautiques. Mais alors, il suffit de regarder les accidents dont sont endeuillées de telles réunions. On sait qu'il y a quelques semaines, l'homme-oiseau s'est écrasé sur le sol de ce polygone de Vincennes qui habituellement sert aux essais sans danger des modèles réduits. Si de tels accidents ont lieu, c'est surtout parce que les spectateurs réclament des acrobaties au ras du sol, qui sont extrêmement dangereuses mais plus spectaculaires, au lieu de se contenter d'acrobaties à une certaine altitude qui, si elles sont moins impressionnantes sont moins dangereuses et permettent cependant de se rendre compte de la virtuosité du pilote. Il y a donc lieu d'indiquer au public que ces meetings d'aviation ne doivent pas être un retour aux tragiques jeux du cirque du temps des Romains.

Casser du bois

On sait que pour les aviateurs, l'expression « casser du bois » veut dire démolir son appareil, cet appareil eût-il été tout en métal comme certain appareil moderne. Un pilote américain a à son actif de nombreux « cassages de bois ». Mais il ne se contente pas de briser son appareil, il démolit aussi, dans sa chute intentionnelle, des baraques en bois établies pour lui sur le sol. Au pays où se donnent ces meetings, on compte déjà 2 à 300 faits de cet acrobate d'un genre spécial qui démolit son avion et dans sa chute autant de petites maisons.

Cet acrobate a été blessé de nombreuses fois mais jusqu'ici sa vie n'a pas été en danger! Y a-t-il vraiment un intérêt à multiplier de tels exercices?

Le boxeur aux mains fragiles

Pour cogner fort il faut avant tout avoir de bonnes mains. De nombreux boxeurs, qui réunissaient d'autre part toutes les qualités d'entraînement, d'agilité, de souplesse, etc., requises pour faire un champion du monde, ont dû abandonner le ring parce qu'ils avaient les mains trop fragiles.

Ce fut, par exemple, sur la fin de sa carrière, le cas de Georges Carpentier dont les mains, avec l'âge, étaient devenues trop fragiles et qui dut, de ce fait, abandonner sa carrière.

Actuellement, le boxeur Georges Hemery, l'un des boxeurs les plus en vue à l'heure actuelle, a beaucoup à se plaindre de ses mains qu'il a eu brisées récemment. On a pu les lui remettre à neuf et l'on espère qu'il pourra ainsi poursuivre sa brillante carrière.

LA REINE DES POISSONS

Il y avait dans la province de Valois, au milieu des bois de Villers-Cotterets, un petit garçon et une petite fille qui se rencontraient de temps en temps sur les bords des petites rivières du pays, l'un obligé par un bûcheron nommé Tord-Chêne, qui était son oncle, à aller ramasser du bois mort, l'autre envoyée par ses parents pour saisir des petites anguilles que la baisse des eaux permet d'entrevoir dans la vase en certaines saisons. Elle devait encore, faute de mieux, atteindre entre les pierres, les écrevisses très nombreuses dans quelques endroits.

Mais la pauvre petite fille, courbée et les pieds dans l'eau, était si compatissante pour les souffrances des animaux, que, le plus souvent, voyant les contorsions des poissons qu'elle tirait de la rivière, elle les y remettait et ne rapportait que les écrevisses, qui souvent lui pinçaient les doigts jusqu'au sang, et pour lesquelles elle devenait alors moins indulgente.

Le petit garçon, de son côté faisait des fagots de bois mort et des bottes de bruyères, se voyait exposé souvent aux reproches de Tord-Chêne, soit parce qu'il n'en avait pas assez rapporté, soit qu'il s'était trop occupé à causer avec la petite pêcheuse.

Il y avait un certain jour de la semaine où les deux enfants ne se rencontraient jamais. Quel était ce jour? Le même sans doute où la fée Mélusine se changeait en poisson.

Le lendemain d'un de ces jours-là, le petit bûcheron dit à la pêcheuse : « Te souviens-tu qu'hier je t'ai vue passer là-bas dans les eaux avec tous les poissons qui te faisaient cortège... jusqu'aux carpes et aux brochets; et tu étais toi-même un beau poisson rouge avec les côtés tout reluisants d'écailles d'or?

— Je m'en souviens bien, dit la petite fille, puisque je t'ai vu, toi qui étais sur le bord de l'eau, et que tu ressemblais à un beau chêne vert, dont les branches d'en haut étaient d'or... et que tous les arbres du bois se courbaient jusqu'à terre en te saluant.

— C'est vrai, dit le petit garçon, j'ai rêvé cela.

— Et moi aussi, j'ai rêvé ce que tu m'as dit; mais comment nous sommes-nous rencontrés tous les deux dans le rêve?...

En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'apparition de Tord-Chêne, qui frappa le petit avec un gros gourdin, en lui reprochant de n'avoir pas seulement lié un fagot.

— Et puis, ajouta-t-il, est-ce que je ne t'ai pas recommandé de tordre les branches qui cèdent facilement, et de les ajouter à tes fagots?...

— C'est que, dit le petit, le garde me mettrait en prison, s'il trouvait du bois vivant dans mon fagot... Et puis, quand j'ai voulu faire comme vous me l'avez dit, j'entendais l'arbre qui se plaignait.

— C'est comme moi, dit la petite fille, quand j'emporte des poissons dans mon panier, je les entends qui chantent si tristement que je les rejette dans l'eau... Alors on me bat chez nous!

— Tais-toi, petite masque, dit Tord-Chêne, qui paraissait animé par la boisson, tu dérangeas mon neveu de son travail. Je te connais bien avec tes dents pointues couleur de perle... Tu es la reine des poissons. Mais je saurai bien te prendre un certain jour de la semaine, et tu périras dans l'osier... dans l'osier!

Les menaces que Tord-Chêne avaient faites dans son ivresse ne tardèrent pas à s'accomplir. La petite fille se trouva prise sous la forme du poisson rouge que le destin l'obligeait à prendre certains jours. Heureusement, lorsque Tord-Chêne voulut, en se faisant aider de son neveu, tirer de l'eau la nasse d'osier, ce dernier reconnut le beau poisson rouge à écailles d'or qu'il avait vu en rêve, comme étant la transformation accidentelle de la petite pêcheuse.

Il osa la défendre contre Tord-Chêne et le frappa même de sa galoche. Ce dernier, furieux, le prit par les cheveux, cherchant à le renverser, mais il s'étonna de trouver une si grande résistance; c'est que l'enfant tenait des pieds à la terre avec tant de force que son oncle ne pouvait venir à bout de le renverser ou de l'emporter, et le faisait en vain virer dans tous les sens.

Au moment où la résistance de l'enfant allait se trouver vaincue, les arbres de la forêt frémirent d'un bruit sourd, les branches agitées laissèrent siffler les vents, et la tempête fit reculer Tord-Chêne, qui se retira dans sa cabane de bûcheron...

Il en sortit bientôt, menaçant et terrible...

Le jeune roi des forêts, victime de Tord-Chêne, savait déjà quel était son rang qu'on voulait lui cacher. Les arbres le protégeaient.

En vain, les broussailles et les surgeons s'entrelaçaient de tous côtés pour arrêter les pas de Tord-Chêne; celui-ci a appelé ses bûcherons et se trace un chemin à travers les obstacles. Déjà plusieurs arbres sont tombés sous les haches et les cognées?

Heureusement, la reine des poissons n'avait pas perdu de temps. Elle était allée se jeter aux pieds de la Marne, de l'Oise et de l'Aisne, — les trois grandes rivières voisines, — leur représentant que si l'on n'arrêtait pas les projets de Tord-Chêne et de ses compagnons, les forêts trop éclaircies n'arrêteraient plus les vapeurs qui produisent les pluies et qui fournissent l'eau aux ruisseaux, aux rivières et aux étangs; que les sources elles-mêmes seraient taries et ne feraient plus jaillir l'eau nécessaire à alimenter les rivières, sans compter que tous les poissons se verraient détruits en peu de temps, ainsi que les bêtes sauvages et les oiseaux.

Les trois grandes rivières prirent là-dessus de tels arrangements que le sol où Tord-Chêne, avec ses terribles bûcherons, travaillait à la destruction des arbres, — sans toutefois avoir pu atteindre encore le jeune prince des forêts, — fut entièrement noyé par une immense inondation, qui ne se retira qu'après la destruction entière des agresseurs.

Ce fut alors que le roi des forêts et la reine des poissons purent de nouveau reprendre leurs inoffensifs entretiens.

Ce n'étaient plus un petit bûcheron et une petite pêcheuse, mais un Sylphe et une Ondine, lesquels, plus tard, furent unis légitimement.

Gérard de NERVAL.

Gérard de Nerval, 1808-1856, est l'un des meilleurs écrivains romantiques. Il a laissé, sur le Valois en particulier, des récits délicieux.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Petit à petit l'homme découvre le monde. Il parcourut d'abord la surface de la terre, en petits groupes puis en grandes caravanes; il se lança ensuite sur la mer vers d'autres continents; qui aurait pensé qu'il pourrait encore parcourir les airs et monter là où il n'y a plus d'oxygène respirable, dans la *stratosphère* ? Mais il reste encore à l'homme d'autres domaines à conquérir. Partir vers d'autres planètes et vers les étoiles ? Peut-être, mais aussi connaitre « à fond » notre globe; je dis bien « à fond », car c'est de s'enfoncer jusqu'au centre de la terre qu'il s'agit. Et vous et moi nous sommes bien sûrs que nous y ferions d'intéressantes découvertes.

Ce n'est pas rien que d'organiser un voyage de ce genre, y avez-vous songé, bouillants explorateurs ? Le centre de la terre est à 6.400 kilomètres de la surface; jusqu'à présent on n'a pas creusé plus loin que 3.000 mètres, et encore s'agit-il de *sondages* mécaniques et non de la descente d'un homme. La difficulté de l'entreprise, vous l'avez deviné, tient à la température. La chaleur augmente régulièrement de un degré tous les 30 mètres : vous voyez déjà qu'à 3.000 mètres la chaleur dépasse 100 degrés! Imaginons que l'on trouve une matière isolante et des appareils permettant de résister à de très hautes températures — car 100 degrés n'est qu'un commencement et c'est par milliers de degrés qu'il faudra calculer plus loin. Comment descendra-t-on ? J'ai une idée sur ce point; je ne le dirai qu'à vous, à condition que vous gardiez le secret : le chemin vers le centre de la terre, il est tout tracé, il suffit d'entrer dans les volcans; une époque viendra où on construira un métro qui passera par les cheminées des volcans; ce sera, bien entendu, le moyen le plus direct — et le plus cher, sans doute — pour aller de France aux antipodes, en Australie par exemple, et cela sans mal de mer! Jusqu'à présent les savants qui ont voulu explorer de trop près des cratères des volcans y sont tombés et n'en sont jamais revenus. Mais les volcans sont encore très capricieux; ils ont besoin qu'on les mate. Dernièrement, un professeur allemand proposait très sérieusement qu'on les coiffe d'une soupape de sûreté et d'un régulateur comme les machines à vapeur, et que l'on utilise la chaleur du volcan et la pression des gaz qui s'en échappent pour faire marcher des usines. On parle de la cheminée d'un volcan; n'allez pas croire qu'il y a au centre de la terre du feu comme celui que l'on fait dans nos cheminées, ce feu de l'enfer où l'on rôtit les damnés!

Il doit y avoir au centre de la terre des métaux à une température si élevée qu'ils se trouvent à l'état liquide, puis, au-dessus, des roches en fusion, et enfin des couches de terre et de pierre de moins en moins chaudes jusqu'à cet *humus* formé par la végétation pourrie. Et puisque nous préparons une exploration de caractère scientifique, je vais vous en donner la raison. La terre a commencé par être une boule où tout était en fusion, mêlé; puis des gaz se sont condensés, la surface s'est refroidie, une sorte de peau s'est formée comme sur le lait quand on a fermé le gaz, cette croûte s'est durcie et resserrée (une matière que l'on chauffe se dilate, et quand elle se refroidit, elle rétrécit); elle s'est donc plissée, et les plissements ont formé des montagnes; mais quand on plie une matière un peu rigide, il se produit des cassures : c'est par ces cassures, les *volcans*, qui font communiquer le dedans de la terre avec l'extérieur, que les gaz accumulés à l'intérieur peuvent, dans certaines circonstances, sortir violemment en projetant les roches en fusion se trouvant à l'étage au-dessus; il y a alors *éruption*. C'est un phénomène qui ne passe pas inaperçu car il brûle des territoires, tue des gens, abat des maisons. Certaines villes, ainsi, dans l'antiquité, Pompéi et Herculanum, proches du Vésuve, ont été ensevelies sous la *lave*, fleuve de boue brûlante (roche en fusion) qui coule des bords du volcan; et les gaz projettent au loin violemment des *scories*, qui sont de petites masses de lave refroidies dans l'air avant de retomber sur le sol, des *cendres* (cristaux, éléments vitreux) et des *bombes volcaniques*, gros morceaux de laves très durs, pierres « trempées » dans l'air comme l'acier dans l'eau. La preuve que les volcans se trouvent sur des lignes de cassures est que des séries de volcans sont situées sur une même chaîne de montagnes (ainsi sur la Cordillère des Andes). La preuve qu'il y a bien un *foyer* unique au centre de la terre est que des volcans sont disséminés sur toute la surface du globe. La France en est heureusement dépourvue puisque les volcans de l'Auvergne, comme ceux de la Catalogne, sont depuis longtemps éteints.

Il y a peu d'éruptions de volcans, mais on ne les oublie pas tant elles causent de ravages. Ainsi le 8 mai 1902, à la Martinique, l'éruption de la montagne Pelée : la « nuée ardente » (nuage formé de cendres brûlantes) anéantit la ville de Saint-Pierre et fit 35.000 victimes; le seul survivant fut un criminel qui se trouvait enfermé dans un cachot au deuxième sous-sol d'une prison.

Par contre, les *tremblements de terre*, plissements de l'écorce terrestre qui s'accompagnent rarement de manifestations volcaniques, sont extrêmement fréquents : notre vieille terre n'a pas fini de se recroqueviller et de se durcir. On a créé des appareils pour enregistrer ces tremblements de terre : les *séismographes* (composés d'une lourde masse de métal qui en raison de son poids bouge à peine quand un tremblement de terre fait remuer son support : les mouvements de l'un par rapport à l'autre sont enregistrés par une aiguille sur un tambour); ces appareils sont placés dans les observatoires de tous les pays.

Auriez-vous pensé qu'on enregistrait plus de 10.000 tremblements de terre par an ? Sur ces 10.000, 5.000 sont assez forts pour être ressentis par l'organisme humain; 100 sont accompagnés d'effets destructeurs (maisons abattues, etc.); 20 sont d'une puissance telle qu'ils sont enregistrés par tous les appareils installés dans le monde.

Comme tous les phénomènes physiques, les secousses provoquées par les tremblements de terre se propagent par *ondes*. Ce qui semble curieux, c'est qu'un même tremblement de terre est enregistré *trois fois* par le même appareil! C'est qu'il y a trois groupes d'ondes qui se manifestent, et comme elles ne parcourent pas le même chemin, elles arrivent à des moments différents : il y a une onde qui court à la surface de la terre, une autre qui la traverse de part en part; et devinez quelle est la troisième ? C'est une onde qui, partie pour traverser la terre, est *réfléchie* à la façon de la lumière qui rencontre une glace, ou de la parole qui butant contre un mur forme un écho. La plupart des savants estiment donc qu'il y a au centre de la terre une masse résistante qui doit être composée de métaux, en fusion naturellement, étant donné la chaleur qui y règne.

Il n'y a là rien qui à la réflexion puisse nous étonner : quand votre maman fait du potage au tapioca, elle prend soin de tourner la soupe, sans quoi tout le tapioca, plus lourd que le bouillon, resterait au fond, se coagulerait, « attacherait »; notre terre n'a pas eu de cuisinier-chef qui l'ait « tournée » pendant qu'elle était entièrement liquide, elle s'est faite toute seule notre terre, tant bien que mal, et la plus grande partie de ses richesses, c'est-à-dire les lourds métaux sont restés au fond; la croûte sur laquelle nous vivons, cette peau du lait, ne contient donc qu'une très faible partie de ces richesses.

C'est pourquoi il faudra bien que nous allions les chercher où elles se trouvent. Et je compte sur vous pour m'y aider...

Bour.

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

France .. .. 6 mois : 9 fr. 50
12 mois : 18 fr.
Belgique (fr. français). 6 mois : 13 fr. 50
12 mois : 27 fr.
Étranger — 6 mois : 19 fr.
12 mois : 36 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Raymond K., Metz, continue de s'occuper avec enthousiasme du club dont il est le président. Le club a fait une belle promenade, par le train, à Thionville. Sa sœur Françoise, qui a 15 ans, veut bien aider Raymond dans son travail et aussi son papa. Tout cela est très bien.

XXX., à Serrandon (Corrèze), m'a envoyé toute une série de jolis dessins qui ne sont pas signés, mais que je transmets tout de même à ces messieurs et dames de la rédaction, qui j'en suis sûr les reproduiront avec plaisir.

Fred S., à Goussainville (Seine-et-Oise), annonce la fondation d'un club à Goussainville qui dès maintenant va vendre toutes les semaines 20 numéros de *Mon Camarade*. Cela c'est très bien. Le club va construire des modèles réduits.

Rouen. — Un club d'Amis est actuellement en formation.

Bernard C. et Robert S., Villiers-le-Bel, me demandent la permission de fonder un club dans leur pays. Mais bien sûr et bravo ! Surtout que vous avez déjà une salle, des membres et que vous voulez vendre au moins 20 numéros du journal.

G. F., Mer (Loir-et-Cher), ont fondé un club et vont se mettre en rapport avec tous leurs amis du Loir-et-Cher. Ils ont une salle, déjà beaucoup de membres, et un beau local. C'est rudement bien.

Jeannine D. (Rouen). — Merci de tes charades. Je les ai envoyées à ces messieurs et dames de la rédaction.

André G., Châteauneuf-les-Bains (Puy-de-Dôme). — Ton découpage, *Cui-cui le petit poulet*, est rudement joli. Ces messieurs et dames de la rédaction l'ont reçu et j'espère qu'ils l'utiliseront.

Hubert R., aux Graviers-Abrest, près de Vichy (Allier), a fondé un club des Amis de *Mon Camarade*, et il en est très fier. Il a raison. Le club va recueillir de l'argent pour les pauvres petits enfants d'Espagne. Qu'il nous l'envoie, nous le ferons parvenir.

Féron J. nous annonce qu'un club a été fondé à Fécamp. Il y verse la ristourne de ses ventes de journaux et il donnera un coup de main au club. C'est très bien.

Jean R., Paris (XIIIe), aime beaucoup le journal et veut fonder un club. Nos aventures le passionnent. Il va vendre le journal avec un voisin de classe. Ça c'est un vrai ami.

A. M., Roanne. — Un club a été fondé à Roanne et qui a pour son début huit adhérents. C'est excellent. Longue vie au club de Roanne.

MOTS CROISÉS DU N° 78

Horizontalement. — 1. Sentiment qui unit les frères. — 2. Surface. Soutenir. — 3. Demandée. — 4. Nom de fleur. Prénom féminin. — 5. Préposition. Adjectif possessif. Deux lettres de tribun. — 6. Signe de musique. Sentir mauvais. — 7. Pièces de monnaie. Petit manteau. — 8. Parcouru des yeux quelque chose d'imprimé. — 9. Pronom. Vous l'êtes quand vous êtes malade. — 10. Ce que sont les corbeilles en vannerie.

Verticalement. — 1. Danse de Provence. — 2. Soyez gais. Ville d'Espagne où beaucoup d'hommes sont morts en la défendant. — 3. Soutiennent les maisons au-dessus d'un trottoir. — 4. Elles sont ainsi. Préposition. — 5. Deux voyelles de arriver. Où tu vas cinq jours par semaine. — 6. Nécessaires pour canoter. Deux consonnes de laisser. — 7. N'avoue pas. Aides. — 8. C'en est une bonne de lire *Mon Camarade*. Deux voyelles de ruelle. Prénom personnel. — 9. Pronom personnel. Elle ne cesse qu'avec la mort. Venue au monde. — 10. Si tu en fais tu ne réussiras pas ce mot croisé. Deux [illegible] même consonne.

SOLUTION DU N° 77

Horizontalement. — 1. Obèse. Asie. — 2. Ocarina. — 3. Trame. Niel. — 4. Die. — Feldspath. — 6. Albéné. En. — 7. Vue. Ne. Ate. — 8. Ax. Études. — 9. Aviso. Et. — 10. Ruser. Nord.

Verticalement. — 1. Vair. — 2. Bordeaux. — 3. Ecailles. As. — 4. Samedi. Eve. — 5. Ère. Sentir. — 6. Pneus. — 7. Ann. Don. — 8. Saint. — 9. Herser. — 10. Eole. En.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

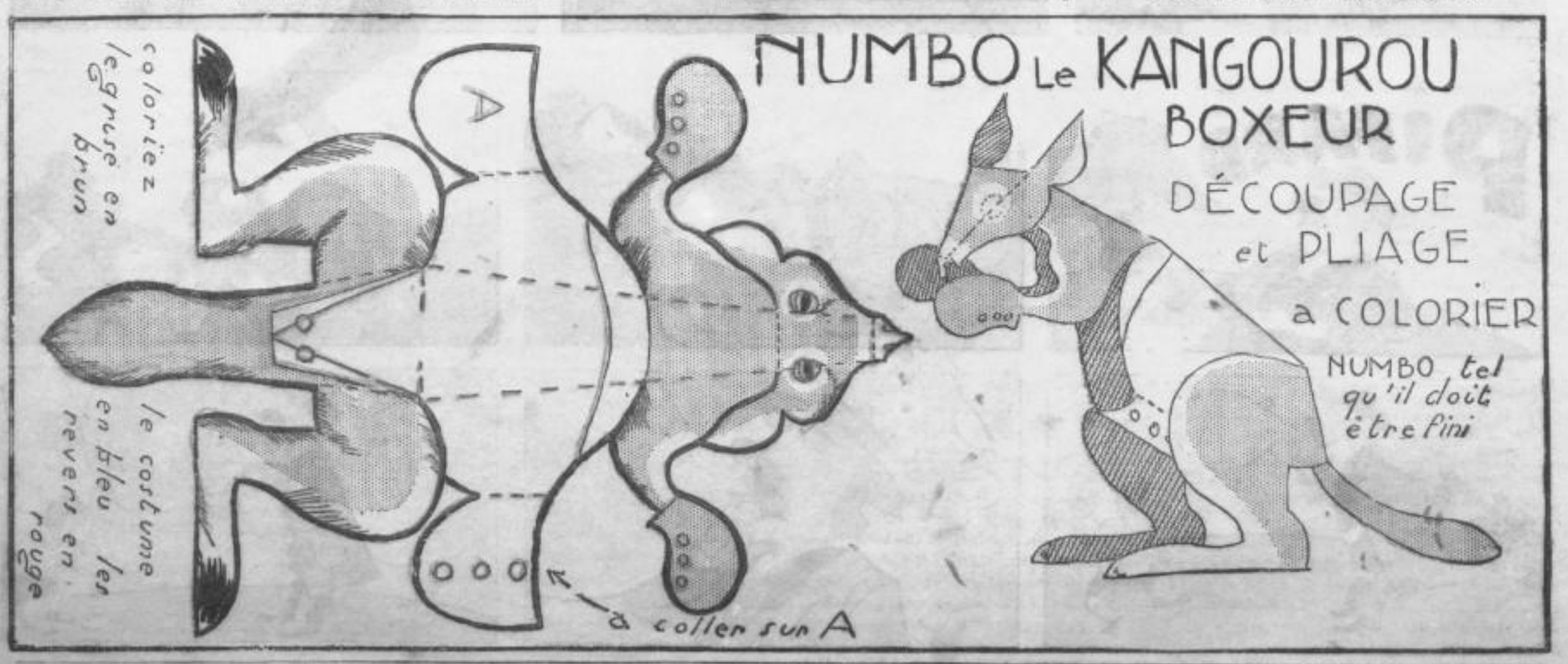
Charades. — Boileau (Boit-l'eau). — Mirabeau (Mi-rat-beau). — Sébastopol (C-bas-tôt-pôle). — Horlogerie (or-loge-rie). — Ratelier (rat-elier). — Lune (lu-nond).

Les personnages cachés, réponse 28.

LE CIRQUE

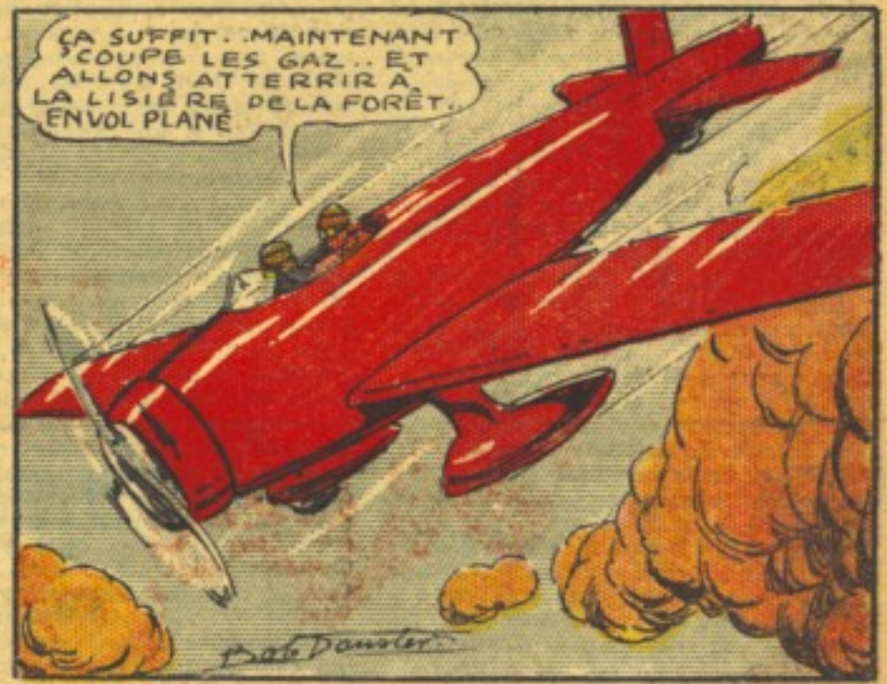
UN MAGNIFIQUE DÉCOUPAGE

Avec Numbo le Kangourou nous commençons aujourd'hui le premier animal d'une magnifique série de découpages **Le Cirque**. Nous allons publier une girafe, un clown, une autruche, un ours, un éléphant, etc., etc.

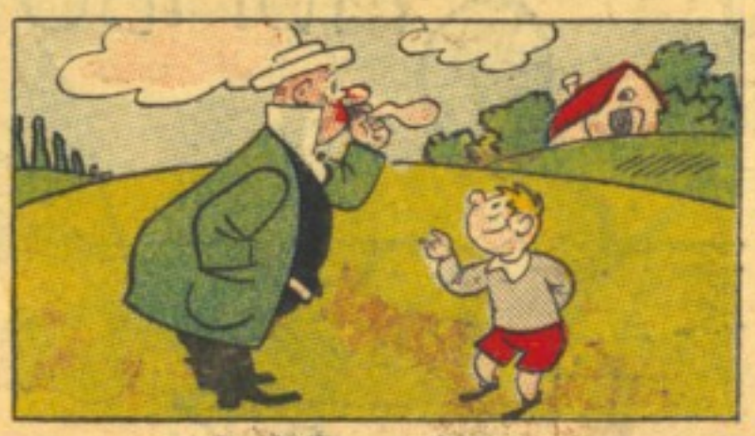


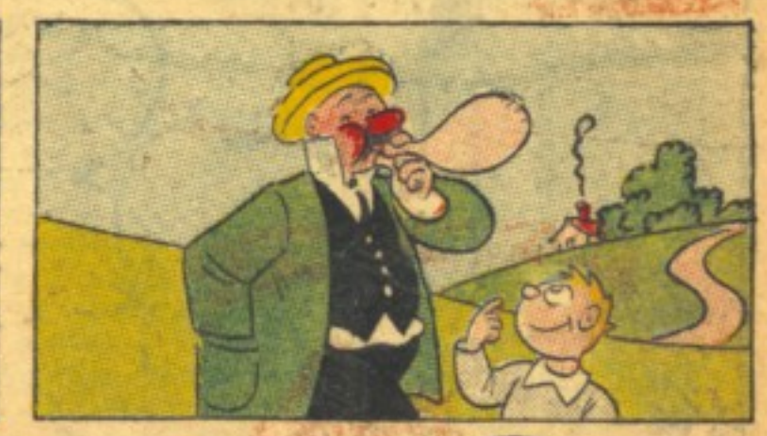
JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER...

JIM MYSTÈRE ET UN INGÉNIEUR QUI L'ACCOMPAGNE ONT QUITTÉ EN PARACHUTE L'AVION OÙ ILS AVAIENT PRIS PLACE POUR ÉCHAPPER À UN AVION PIRATE QUI VEUT S'EMPARER D'EUX. CET AVION PIRATE, QUI APPARTIENT AUX PERSÉCUTEURS DES INDIENS QUE JIM PROTÈGE, A ORDONNÉ À L'AVION COMMERCIAL D'ATTERRIR CROYANT QUE JIM ET L'INGÉNIEUR S'Y TROUVENT ENCORE....



À SUIVRE





Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.626.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS No 79. — 3 JUIN 1937.

DANS CE NUMÉRO **GARGANTUA** D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE DE RABELAIS

Achetez notre Avion qui vole : le M. C. 1. Envoi franco de la pochette de construction contre 6 fr.

Pat'Soum et les Sportifs

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Toutes les semaines je reçois des tas et des tas de lettres de compliments sur le journal et il y en a tellement que je ne peux généralement en publier que de tous petits morceaux dans mon courrier. Cette fois-ci je vais publier une longue lettre sur le journal, parce qu'elle me paraît particulièrement intéressante.

Le petit camarade — c'est une façon de parler parce que je suis sûr qu'il est plus grand que moi — qui m'a envoyé cette lettre, est de Lesconil, dans le Finistère. Lesconil je sais bien comment c'est, parce que mon petit camarade Julot y est allé en vacances l'année dernière et qu'il m'a bien raconté le pays. C'est un village de pêcheurs dans le Bigouden, ce pays de Bretagne où les femmes portent sur la tête, au-dessus de leur chignon, une espèce de petit phare blanc en dentelle, qui ressemble encore à une mitre d'évêque qui serait attachée sous le menton par des rubans glacés. La mer est belle. Il y a des crabes dans les rochers et l'on trouve des palourdes enterrées dans le sable là où la rivière se jette dans la mer. A cette saison-ci les landes sont toutes jaunes d'ajoncs en fleurs. Les hommes sont tous pêcheurs et ils ont des vestes et des pantalons en toile rouge, avec des pièces de couleur rose de toutes les sortes. La vie est très dure parce que la sardine ne se vend pas bien, et dans beaucoup de familles on n'a pas grand'chose d'autre à manger que des crabes, des coquillages, des poissons et des pommes de terre. C'est dur, il y a des masses d'enfants avec lesquels il fait bon jouer.

Voici maintenant la lettre de Jacques Le Lay, que Julot a peut-être connu :

« C'est un camarade de plus de seize ans qui vous écrit et les appréciations qu'il vous donnera sur *Mon Camarade* se différencient peut-être de celles que vous recevez des amis plus jeunes. » Ce que je pense de la parution hebdomadaire des pages en couleurs là-dessus évidemment mon avis sera celui de tout le monde : notre journal est beaucoup mieux qu'avant. Rien que le titre du journal est mieux écrit et tout le reste est mieux présenté. Les pages en couleurs donnent plus de vie et plus de gaieté aux aventures de *Pat' Soum*. Beaucoup de camarades avaient demandé que le format du journal soit agrandi. Je trouve que le nouveau format est très bien et qu'il serait préférable, quand il sera possible, d'ajouter une page *(et même quatre ! seulement il faut que ce soit possible, Janot)*.

Ce qui serait encore beau, c'est que vous demandiez aux abonnés d'écrire des contes régionaux, des contes inventés par eux, etc. La publication dans le journal est déjà une récompense. S'il n'est pas possible de faire passer un conte par semaine, vous pourriez peut-être le faire une fois par mois. *(Tout à fait d'accord, très bien ! Janot)*. Vous manquez sans doute de place, sans ça j'aurais voulu aussi que vous puissiez consacrer une page entière aux sports. Vous pourriez donner les règles de sports d'été pas très connus en France et inculquer à tous les jeunes camarades le goût de la promenade à bicyclette et du camping, en reprenant les intéressants conseils de Joyeux Castor et en les développant plus. *(Cela sera étudié et je l'espère très vite réalisé, Janot)*.

Je vais vous parler maintenant de chaque page illustrée, de chaque rubrique. *Pat' Soum* et les sportifs doit intéresser surtout les petits mais toutes ces histoires qui font rire sont bâties sur un fond sérieux de vérité. En nous amusant nous voyons comment sont organisés les grands matches, comment les organisateurs font un commerce du sport.

La lettre de Janot ne cessera jamais d'intéresser petits et grands. *(Trop aimable, Janot.)* Jusqu'à présent il n'y a pas encore de club à Lesconil. Il faut espérer qu'il y en aura un un jour. En ce moment je n'ai pas le temps de le fonder.

Voilà une lettre bien intéressante, ne trouvez-vous pas? Que pensez-vous des idées de Jacques Le Lay? Si vous êtes du même avis que lui nous ferons tout notre possible pour réaliser ce que vous voudrez.

Ce serait une bonne idée aussi de faire une espèce de concours de contes. Et aussi un concours comme celui dont René Frausin, de Grenoble, a eu l'idée.

« Un concours des histoires de *Mon Camarade*. C'est-à-dire demander aux lecteurs l'histoire qu'ils préfèrent. On verrait ainsi l'histoire qui obtient le plus de voix. »

Moi je trouve que c'est une très bonne idée. Et qu'on pourrait faire un beau concours, avec des beaux prix. Comme celui qu'on a fait en décembre et où Janine Meunier a gagné une belle bicyclette. Ce qui me fait penser que j'ai oublié de publier la très jolie lettre qu'elle a écrit pour nous remercier. La voici :

Je viens d'aller chercher ma bicyclette aux « Cycles Henry ». J'en suis bien contente : j'en attendais une depuis si longtemps! Aussi je vous remercie de bon cœur. J'avais beaucoup d'espoir, mais tout de même je ne pensais pas gagner un si beau lot! Elle a déjà fait 10 kilomètres : vous voyez qu'elle ne chôme pas beaucoup! Je viens de l'astiquer avec grand soin malgré qu'elle n'en ait guère besoin!

En me faisant gagner ce joli lot, vous avez fait, chers camarades, une heureuse de plus. Je resterai toujours une fidèle lectrice de *Mon Camarade*. Il m'intéresse beaucoup. Pat' Soum me fait bien rire, « le Trèfle noir » me passionne et j'aime beaucoup tous ses héros. Vos concours m'intéresseront encore. Encore une fois : merci.

Alors, même s'il n'y avait pas une bicyclette à ce concours-là, seriez-vous d'avis que nous organisions un grand concours de la plus belle histoire qui paraît dans Mon Camarade *: Pat' Soum, Trotte Menu, Toto et Toutoune, etc? Répondez-moi là-dessus. On verra si on peut faire le concours. Mais si vous êtes beaucoup à le demander, c'est sûr qu'on le fera.*

Je vous serre la main à tous, et plus fort encore à tous ceux des clubs.

JANOT,

président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

J. Cabrolier, à Marseille, me remercie de l'appareil photo qu'il a gagné au concours et il m'écrit : « *Mon Camarade* me plaît toujours, d'autant plus que j'ai assisté aux transformations qu'il a subies et toutes ses pages me sont agréables. »

Claude Poucole, à Lyon, a fondé un club. Il aime beaucoup les histoires de voyages et voudrait qu'un album de *Jim Mystère* soit un jour imprimé. Nous espérons que nous pourrons le faire. *(Suite en page 7)*.

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures a été recueilli par une troupe d'acteurs de cinéma en croisière sur le yacht le* Ballyhoo. *Après de multiples aventures, la troupe arrive à la capitale du cinéma, Hollywood.*

CHAPITRE VI

JE DÉCOUVRE HOLLYWOOD *(suite)*

Il fit la moue, tout en ajustant sa cravate.

— Mais j'ai l'intention de me mettre dans les affaires — les ventes de terrains — dès que j'aurai trouvé une occasion. Ça vaut peut-être mieux que le cinéma. En attendant, il faut que je me dépêche. Mon patron actuel, c'est un marchand d'oiseaux rares. Il m'oblige à être au magasin dès huit heures pour enlever le fumier des aras, perroquets, cacatoès! Tu parles! moi qui pensais ne pas tarder à avoir un chauffeur, une manucure, de jolies femmes de chambre. J'en suis réduit à faire le larbin des oiseaux des îles. Je crois que j'en serai dégoûté pour le restant de mes jours, de ces charmantes bestioles!

Il se hâta ensuite de me présenter à d'autres locataires de la cité de toile, notamment à deux jeunes garçons blonds qui tenaient, paraît-il, des rôles de jockeys aux studios Paragon, à un Mexicain d'une vingtaine d'années, baptisé « Manana » et à un nain, beaucoup plus âgé que nous tous, qui affectait des manières condescendantes de grand seigneur. Il venait de jouer dans un film intitulé *Le Musée des horreurs* et avait perdu ses cachets dans une spéculation malheureuse à Wall-Street.

— Je suis baissier de tempérament, m'expliqua-t-il tandis que j'offrais à mes nouveaux amis, sur le comptoir d'un drug store voisin, une tournée de cafés et de doughnuts. Je ne peux pas m'empêcher de vendre à découvert. Mais au lieu de baisser, la cote, avec cette sacrée prospérité dont tous les politiciens nous rebattent les oreilles, ne fait que monter depuis des mois. Pourtant il faudra bien qu'un jour elle fasse la culbute, elle aussi...

Le dernier numéro du *Los Angeles Examiner* qui traînait sur le comptoir comportait, en première page, une interview de « Doc » Crewford et de Ruth Korrigan. Mais je me gardai bien de parler de l'*Associated Wanderers*. Je déclarai simplement que j'avais navigué sur un bateau qui revenait des mers du Sud.

— Eh bien viens avec nous, dit le nain. J'ai justement une Ford et je vais faire la tournée des studios, car s'il fallait attendre le coup de téléphone du « Casting Office », on n'aurait pas souvent d'engagement!

— Moi, je vais remonter me coucher, observa le Mexicain. Il y aura encore des studios et des metteurs en scène demain...

Dès qu'il eut le dos tourné, le nain grommela :

— Il a tort, il a tort... La Marie-Juana va l'abrutir complètement.

Je pensai qu'il s'agissait d'une femme, mais je ne tardai pas à apprendre par la suite que la Marie-Juana est une plante mexicaine; on la fume en cigarettes comme le tabac : elle a la propriété de vous inspirer de si beaux rêves qu'à la longue on ne se soucie plus de la réalité et l'on devient fou.

***

Par les avenues asphaltées bordées de palmiers géants, autos et autobus glissaient, à quarante kilomètres à l'heure, sous la surveillance d'agents en bras de chemise. Des pelouses vertes, de beaux trottoirs en dalles de ciment et, à perte de vue, les enceintes blanches des studios coupées, de temps à autre, par de gigantesques portes garnies de colonnes, tel m'apparaissait Hollywood, tandis que la Ford nous conduisait d'un « employment office » à un autre. Partout c'étaient les mêmes files de figurants faisant la queue sous des hangars, en attendant qu'une petite fenêtre s'ouvrît dans la cloison du bureau et qu'une voix nasillarde annonçât le nombre et les catégories d' « extras » dont le studio aurait besoin le lendemain.

Enfin après quelques jours de vaines recherches, j'eus la chance, avec Tom et Bill, d'être accepté à l'*Universal* où l'on tournait un film sur le Moyen Age. Il s'agissait d'une scène de plein air prise dans une vaste cour, décorée de façon à lui donner l'aspect d'une place publique, dans une ville d'autrefois. Le bas des maisons était grandeur nature, mais les étages supérieurs et les toits n'étaient représentés que par des superstructures de dimensions très réduites. Vus de l'objectif, ces raccourcis suffisaient à donner l'illusion d'imposantes perspectives.

Revêtu d'un costume de « manant », j'errai entre les groupes de figurants, sans perdre de vue l'estrade où se tenait le chef de la figuration. Mais aucun ordre ne sortait de son majestueux porte-voix. Dans un coin, un orchestre jouait des valses tristes et des marches funèbres (nous devions assister au supplice de la roue). Les vêtements étranges et bariolés de la foule, les allées et venues d'un marchand de cacahuètes et de glaces à la vanille, qui promenait sa petite voiture au milieu des dames coiffées de hennins et de bourgeois chaussés de souliers à la poulaine, les relents de friture qui se mêlaient aux bouffées d'odeur de crottin venues des écuries voisines, tout cela donnait l'impression d'une vaste foire. Tout le monde avait l'air de faire quelque chose ou de se préparer à faire quelque chose, mais il ne se passait rien.

Auprès des autorités groupées derrière les caméras, certains figurants, pour flatter le metteur en scène, s'extasiaient à haute voix sur le bel agencement du décor. D'autres, dans l'espoir d'obtenir un compliment, venaient demander à l'assistant si leur maquillage était satisfaisant. Les plus malins se cachaient dans un coin pour jouer aux dés ou aux cartes; les plus paresseux somnolaient derrière un praticable. Un vieillard avait sorti de sa poche un morceau de bois et je passai un bon moment à le regarder sculpter avec son couteau une tête de marionnette. Des femmes raccommodaient des chaussettes en bavardant.

Dans l'après-midi je crus à deux ou trois reprises que le travail allait enfin commencer. Des ordres furent hurlés dans le mégaphone, la foule s'organisa en groupes, des électriciens réglèrent les éclairages. Mais ce fut tout. On attendait la vedette. Le soir, à six heures, je pus cependant toucher mon ticket de quatre dollars. Je n'avais absolument rien fait.

Triste métier! Je commençais à comprendre à quel point la fréquentation de Hawthorne et des vedettes de l'*Associated Wanderers* m'avait inspiré des illusions sur ma valeur. Ne ferais-je pas mieux de chercher du travail dans un garage?

Le lendemain matin précisément, Ruth Korrigan me téléphona pour me demander des nouvelles et je lui racontai comment j'avais été figurant sans figurer. Elle me gronda, disant que j'aurais bien dû profiter de ces quelques journées pour me promener et prendre du repos.

— Si tu tiens à voir comment on travaille en studio, Parker passera te prendre au début de l'après-midi, car il doit justement aller consulter un de ses amis à la *Warbler*.

***

Le studio où je me rendis avec le vieux comique était pareil à un immense hangar pour dirigeable. L'intérieur en était garni d'un enchevêtrement d'échafaudages, portant les projecteurs et les décors. Trois troupes y jouaient simultanément sur trois « sets » différents. Là des soldats russes avaient formé les faisceaux sur une estrade couverte de borax pour imiter la neige; un peu plus loin, on assistait à un bal dans un grand restaurant. Quant au « set » vers lequel nous nous dirigions, il représentait une sorte d'entrepôt garni de caisses et de tonneaux.

Pendant que Parker s'entretenait avec le metteur en scène, un gros acteur costumé en débardeur discutait avec l'assistant et l'opérateur au sujet des limites de la zone dans laquelle il devait évoluer pour demeurer dans le champ de l'appareil. Il regardait par le viseur de la caméra et prétendait que le recul n'était pas suffisant. On ne verrait pas tourbillonner la barre de fer avec laquelle il lui faudrait assommer un pauvre vagabond réfugié dans l'entrepôt. Enfin acteur et techniciens réussirent à tomber d'accord. Le chariot de la caméra fut déplacé. Une nouvelle raie fut tracée sur le plancher du set à la craie. Le metteur en scène, après avoir fait allumer les projecteurs, lança les ordres traditionnels :

— *Ready... Action! Camera, go!*

A ces mots les deux acteurs se mirent à gesticuler comme sous l'effet d'une secousse électrique. Le gros poussa le vagabond qui vint s'effondrer au pied d'un mur; puis il lui asséna sur la tête, avec la barre de fer, des coups si violents, que le fer lui-même commença à se tordre. Après avoir observé d'un air satisfait l'état de son arme, l'hercule sortit du champ, convaincu qu'il avait exterminé son adversaire.

Pour la scène suivante, la caméra fut encore avancée. On vit peu à peu la masse d'abord inerte du vagabond affalé au pied du mur, s'animer. L'homme finit par porter la main jusqu'à sa tête pour se rendre compte des dégâts et son visage, au fur et à mesure que l'examen s'avérait négatif, manifestait un étonnement de plus en plus vif à constater l'extraordinaire résistance de sa boîte cranienne.

L'appareil fut amené tout près du mur. Le chemineau découvrait alors, juste au-dessus de sa tête et à demi dissimulé par sa chevelure, un gros piquet de fer, fixé dans le mur, qui avait arrêté tous les coups!

— Ça t'a amusé, Buddy?

— Eh oui, répondis-je à Parker. Ce doit être un bon « gag », comme on dit. Mais encore faut-il trouver une matière qui puisse se tordre comme du fer sans risquer d'assommer le patient.

— Cette fois, c'était un tube d'étain; quand il s'agit d'un gourdin en bois, on prend du yucca, un arbre qui pousse par ici et dont la consistance est à peu près celle de la moelle de sureau. Quand il faut défoncer d'un coup de tête une vitre, on vous en fabrique une en sucre; les toiles d'araignées sont obtenues en vaporisant une sorte de colle; pour les pierres, on utilise

— *J'habitais à Hollywood un petit hôtel dans une rue populaire.*

une poudre qui gonfle dans l'eau comme une éponge. C'est si léger que j'ai pu fort bien faire le mort, pendant une heure, sous un tas de pierres artificielles de ce genre. Mais le lendemain, lorsqu'on a passé les « rushes », le metteur en scène s'est aperçu que ma respiration soulevait le tas de pierres à un rythme régulier! Un bon gag aussi, mais qui était tout à fait déplacé en l'occurrence.

Ruth Korrigan habitait dans Hoover Street une petite villa rose à toit de tuiles rouges, plantée au milieu d'une pelouse à laquelle Auntie ou moi-même « faisions la barbe » tous les matins; la tondeuse à gazon était comprise dans « l'équipement » de la maison, au même titre que le téléphone, la glacière électrique, la « cuisinette » ou les lits « ponts-levis » qui rentrent dans les murs des chambres.

Ce fut dans le salon de cette villa, louée soixante dollars par mois, que j'appris l'échec des premiers pourparlers engagés par « Doc » Crewford en vue de renflouer l'*Associated Wanderers Pictures*.

De tous mes compagnons, Eddie était celui qui envisageait l'avenir avec le plus de pessimisme.

— Il faut faire comme tant d'autres, dit-il, et chercher maintenant dans le commerce le moyen de gagner notre vie.

Mais Ruth hochait la tête. Non il ne fallait pas désespérer.

— Et puis, fit « Doc » en lançant un regard dans ma direction, il convient d'exécuter sans plus tarder les instructions données par Hawthorne.

— A mon sujet?

— Oui, Buddy, Hawthorne estime qu'il a contracté un engagement en ce qui te concerne. Cet engagement, il entend le tenir contre vents et marées...

— Je vais lui écrire, dis-je aussitôt, pour lui rappeler que la situation a changé. C'est moi qui ai une lourde dette de reconnaissance à acquitter envers lui comme envers vous tous. Je suis maintenant un poids mort. Je m'en vais. Je tâcherai de trouver du travail dans un garage comme mécanicien, puisque malheureusement je ne suis pas en mesure de vous être utile...

Mais Ruth protesta :

— Pardon, tu peux nous être très utile si, comme je l'espère, il nous est possible de dégager les films dans lesquels tu figures, notamment celui de l'île Karadec. Il faudra réaliser des raccords en studio, peut-être même y ajouter quelques scènes parlées... Nous aurons besoin de toi à ce moment-là. Mais il est nécessaire d'ici là que tu parles correctement notre langue et que tu fasses provision de santé car, tu le verras, la vie de studio est très pénible. La meilleure façon d'être compris par un auditoire américain, c'est d'apprendre la langue dans une école américaine... J'ai une parente qui habite dans le « Mid West », au cœur des montagnes Rocheuses, un village nommé Prosperity. C'est une ancienne institutrice. Elle te trouvera une pension et une école. Tu passeras là-haut un semestre et quand tu reviendras ragaillardi par l'air vif des « Rockies », tu parleras comme un Américain et tu pourras nous rendre de grands services pour l'achèvement des films. Allons, c'est oui? Ma tante n'attend plus qu'un télégramme pour aller te chercher à Denver...

Il me répugnait beaucoup de vivre encore aux crochets de mes compagnons pendant six mois, mais ils avaient su me présenter cette éventualité comme une chose si nécessaire pour la réalisation de leurs propres projets, qu'à demi convaincu je faiblis.

— C'est oui, fis-je.

CHAPITRE VII

PROSPERITY

— Faites de ce Frenchie un Américain « cent pour cent parlant », avait recommandé Ruth Korrigan à sa tante dans la lettre où elle lui annonçait mon arrivée prochaine à Prosperity.

Aussi, à peine débarqué de l'autobus, dus-je subir une leçon de prononciation. Mrs Blankenship me fit lire et relire à haute voix une coupure de journal. Il s'agissait du message que le président des États-Unis avait adressé à la nation américaine lors du dernier « Independance Day ».

Le pays dans son ensemble, y disait-il, — je finis par savoir par cœur toute la péroraison, — *bénéficie en ce moment d'une prospérité qui jamais n'avait encore été atteinte. Ce n'est pas la poussée momentanée d'un de ces cycles économiques comme on se les représentait autrefois, mais le résultat d'une progression généralisée et permanente. Cette prospérité est appelée à s'accentuer tant que le peuple américain continuera d'avoir confiance en son libre gouvernement et en l'Amérique.*

Je revois la bonne dame, avec ses bandeaux de cheveux blancs ondulés sur les tempes et ses lunettes à monture d'or, assise dans un vieux fauteuil tendu de velours vert. Elle m'écoutait lire en souriant d'un air indulgent et rectifiait mes erreurs, mais pas toutes, très certainement, car elle ne voulait pas me décourager dès la première leçon. Je crois encore l'entendre prononcer pour moi « prosperity », mot qui revenait fréquemment dans le message présidentiel, en appuyant avec soin sur l'accent tonique : « prosper' ity ». Grâce à ce texte, qu'elle avait choisi probablement à dessein, je pus, dès le premier jour, citer sans risquer d'être ridicule, le nom du village où j'allais vivre désormais.

Elle m'expliqua que l'endroit avait été ainsi baptisé autrefois par des chercheurs d'or. Ils avaient découvert quelques filons dans les montagnes voisines et, pendant deux ou trois ans, Prosperity mérita bien son nom. Une douzaine d'auberges et de magasins, trois banques, deux églises, avaient surgi dans la localité. Mais là se borna le développement de Prosperity. Le prix de l'or ayant baissé, l'exploitation des affleurements aurifères cessa d'être rémunératrice. Le village fut abandonné. Il ne subsista plus sur le plateau que quelques « ranches » où l'on élevait des vaches et des moutons.

(A suivre.)

Marius rencontre Olive et lui parle de son oncle qui est en Afrique depuis plusieurs années. Il vient de se marier là-bas. « Avec une négresse? demande Olive. — Naturellement, mon bon. » Or, à quelques mois de là, l'oncle en question débarque à Marseille avec sa femme, qui est blanche, et blonde comme les blés. Surprise d'Olive : « Tu m'as raconté des blagues! » Mais Marius, sans perdre son sang-froid : « Pas du tout. Elle était noire, mais depuis huit jours qu'elle est dans notre belle ville de Marseille, elle a blanchi, tu comprends. »

(Transmis par J. BONNET.*)*

o

A l'école, l'instituteur vient de faire une leçon sur le ciel. Il a parlé de l'étoile polaire, de la Grande Ourse et de la Petite, des Rois Mages, etc. Jean Durand, qui chuchote derrière son pupitre, est soudain interpellé par le maître : « Voyons, Durand, quelles sont les étoiles les plus connues? — Euh! m'sieu... les étoiles de cinéma... »

o

Mme Touron reçoit des amies qui s'extasient sur la gentillesse de Monique, et ses manières de petite femme. « Elle ne vous ressemble pas, chère madame, c'est le portrait de sa grand'mère... » A ces mots Monique fond en larmes, elle crie, rien ne peut l'arrêter. « Mais qu'y a-t-il donc? » Et Monique regardant la bouche édentée, le nez crochu, le menton galoche, le visage tout ridé de la petite vieille : « C'est parce qu'on dit que je te ressemble, grand'mère! »

o

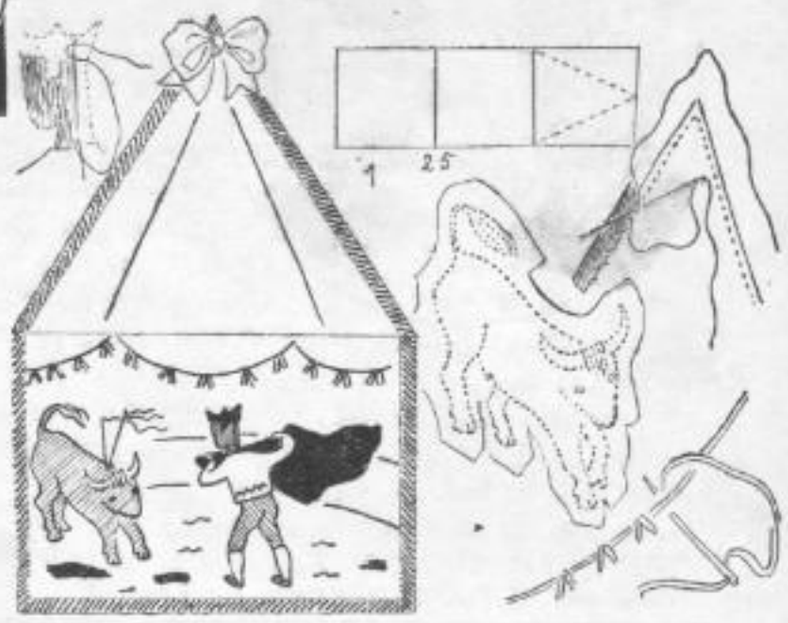
« Maman, s'écrie Lucette. Puisque papa est dentiste, comment se fait-il que la petite sœur n'ait pas de dents? »

LE COIN DES FILLETTES

PETIT SAC A PROVISION

Il est fait en lainage gris en forme d'enveloppe, avec 0 m. 25 de hauteur. (Suivez la figure n° 1.)

Les dessins se font en toile de plusieurs couleurs et qui s'adaptent au sujet.



Les Conseils de Tante Camille

Comment sécher le sel humide. — *Quand le sel fin reste dans la cuisine, il arrive très souvent qu'il se prenne en grosses boules qui sont très incommodes à utiliser. En général, quand on trouve le paquet de sel ainsi abîmé, on l'écrase, on prend ce qu'on a besoin et la fois suivante il faut recommencer. Il vaut mieux prendre ses précautions à l'avance et si on a constaté une fois que le sel s'abîme, il faut le protéger définitivement. Voici comment on fait : on passe le sel à travers un tamis fin, on le pèse et on prend (n'importe quel pharmacien vous donnera cela pour presque rien), 10 gouttes de glycérine pure pour 1 kg. de sel. On ajoute la glycérine au sel peu à peu en remuant bien avec une baguette de bois. Et maintenant, vous pouvez être tranquille, vous n'aurez plus de grumeaux de sel et celui-ci ne sera nullement abîmé.*

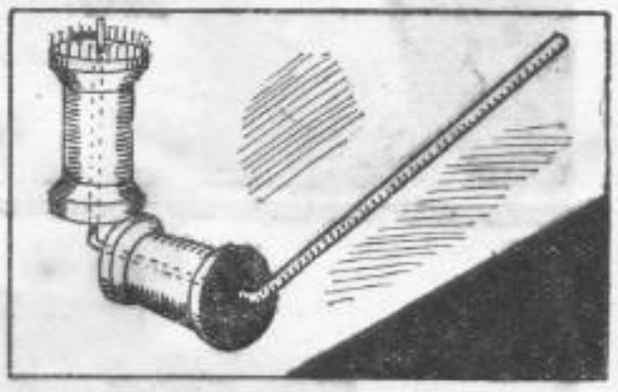
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Comment ramollir le gruyère sec. — *Décidément on n'est jamais content, ce qui est humide on le sèche et ce qui est sec on veut le mouiller. Mais le gruyère, acheté par gros morceau, sèche facilement. Il est très facile de le ramollir puisqu'il suffit d'envelopper le morceau dans un linge trempé dans de l'eau coupée de vin blanc ou dans de l'eau salée, et de l'y laisser jusqu'au moment de s'en servir.*

BRICOLAGE

UNE CRÉCELLE A ROULETTES

Il s'agit aujourd'hui de faire son devoir de grand frère adroit pour fabriquer un jouet qui amusera le plus jeune. Procurez-vous deux grosses bobines, quelques clous, un vieux bout de baleine et un fil de fer de 1 m. 50 de long. Coudez-le une première fois à angle droit; l'une des branches mesurera 1 mètre, l'autre 0 m 50. Plantez vos clous circulairement sur l'une des bobines; passez alors l'autre bobine dans la petite branche du fil de fer, coudez-le une seconde fois à l'extrémité de la bobine et enfilez la bobine n° 2. Le fil de fer sortira entre les clous; faites-y un petit crochet, vous permettant d'adopter le morceau de baleine qui frottera sur les clous, puisque l'enfant en faisant rouler sur le sol la première bobine, imposera à la seconde un mouvement de rotation.



Variétés

CHARADES

Envoi de F. C. V., Vincelles.

Mon premier est une mesure de temps.
Mon second n'est pas peu.
Mon troisième est un récipient.
Mon quatrième est une note.
Mon cinquième c'est moi.
Mon tout mange autre chose que vous et moi.

PROBLÈME

Transmis par Robert Gras, Paris.

Placer dans chacune des cases de ce carré les chiffres 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, de telle façon que le total de chacun des chiffres des groupes de 3 cases, horizontalement et verticalement, soit toujours un même nombre.

	5	

DEVINETTES

Qu'est-ce qui fait le tour de la maison sans entrer dedans?

Qu'est-ce qui n'est pas plus gros qu'une patte de fourmi et qui rend tout le monde joli?

Qu'est-ce qui va à Paris sans s'arrêter?

MÉTAGRAMMES

Avec un J je suis un grand plaisir, changez ma tête et je puis être un organe du corps indispensable, ce sur quoi l'on marche ou un tissu qui fait de riches habits. Qui suis-je?

LOGOGRIPHES

Sur trois pieds je suis un tonneau, sur quatre je suis malin. Qui suis-je?

RÉBUS

(Toutes les solutions en page 7.)

Grand roman d'aventures et de mystère, par JACK LINDSAY

Chapitre Premier. — BALLARAT

Dick Preston s'en allait à travers l'immense chaos, fait de chantiers, de maisons bâties à la hâte, de huttes, de puits de mine que constituait alors, en 1854, la ville de Ballarat.

Ballarat, ville australienne située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Melbourne, était née peu de temps auparavant, alors que l'on avait appris la découverte, dans ses parages, de gisements d'or. L'or avait été découvert en Australie en 1851, très peu d'années auparavant; ç'avait été un formidable *rush*, une ruée de tous les sans travail et de tous les aventuriers du monde entier.

Le jeune garçon (Dick avait 15 ans) passa devant des tentes sales et de misérables huttes faites d'écorces ou de planches mal équarries.

La vallée entière avait été éventrée par les mineurs. Seuls subsistaient quelques maigres arbres et quelques touffes d'herbe boueuses et piétinées. Partout s'étendait l'immense chantier; ses petits monticules arrondis et les collines qui le bordaient n'étaient qu'étendue désolée d'argile fraîche. Les mineurs, dans leur frénésie d'atteindre l'or, avaient ravagé ce qui avait été, trois ans auparavant, un cirque plaisant et vert, planté de gommiers et de menthes sauvages, à travers lesquels coulait un clair ruisseau murmurant; et maintenant, on ne voyait plus que des mottes d'argile morcelées et labourées. Mais ces choses n'intéressaient pas Dick. L'aventure le passionnait trop pour qu'il pût remarquer la dévastation et s'en soucier. Il aimait l'agitation et la clameur des mines d'or. Il arrivait toujours quelque chose : Un jour, quelqu'un tombait sur le filon. Le jour suivant, c'était une charpente qui s'écroulait en ensevelissant un mineur. Chaque nouvelle arrivée apportait des histoires de mésaventures ou de filon merveilleux, de sauvetages miraculeux, de démêlés avec la police, de voleurs, d'indigènes... Dick aimait même la gêne et la boue, les trouvailles hâtives qui échouaient toujours, les dangers et le dur travail. Tout cela faisait partie du monde de la grande aventure qui lui était chère.

Shane Corrigan, un Irlandais au poil roux, le plus cher ami de Dick Preston, travaillait sur un lot voisin de celui où les parents du jeune garçon, réduits presque à la famine, cherchaient vainement de l'or.

Les propriétaires associés du lot où travaillait Shane, l'avaient engagé en lui offrant une petite participation. Durant ces trois dernières années, l'Irlandais avait vagabondé de mine d'or en mine d'or, rassemblant dans des boîtes d'allumettes de petits trésors de poussières d'or qu'il dépensait bientôt complètement. Il avait travaillé comme matelot sur un bateau en 1851, mais il avait déserté à l'arrivée du bateau à Port-Philippe, en Australie.

— Je n'étais pas le seul, l'équipage entier décampa et si tu m'en crois, le capitaine riait dans sa barbe. Car je l'ai entendu dire qu'il ne pourrait avoir un autre équipage — quoique je ne mette pas en doute sa parole sur ce point-là — et il partit chercher de l'or pour son propre compte.

Dick savait que l'histoire n'avait en elle-même rien d'invraisemblable. Tout le monde avait été pris de la folie de l'or; son père, M. Preston, avait abandonné son poste d'instituteur à Melbourne et était allé, avec sa femme et son fils, de placers en placers; mais son indécision lui avait fait manquer les premiers jours de la fouille en surface. Les Preston étaient partis de Geelong pour Ballarat, à 50 kilomètres au Nord. Il y avait des périodes de chance, puis des semaines où l'on n'avait retiré que quelques grains du sol. Rien d'étonnant à ce que M. Preston perdît le cœur à l'ouvrage. Cependant, il ne pouvait se décider à abandonner la partie. Chaque fois qu'il apprenait l'heureuse découverte d'une pépite ou d'une veine fructueuse, il reprenait courage.

Dick aimait la vie errante; et toutefois, il sentait que ce n'était pas normal. Il le sentait surtout quand lui et son père revenaient à la maison, fatigués, les mains vides, et qu'ils trouvaient Mme Preston assise dans leur misérable cabane, n'ayant pour repas que quelques restes qui sentaient la fumée.

Il oubliait sa misère en allant écouter les chercheurs qui chantaient autour d'un feu de camp en s'accompagnant d'une guitare, de vieux chercheurs d'or qui le fascinaient avec des contes sur la découverte des mines de Californie.

Les histoires de Shane le passionnaient aussi. Shane était encore jeune, — il venait d'avoir vingt ans, — et Dick qui en avait quinze était flatté d'avoir un tel ami. Shane semblait avoir fait le tour du monde; il s'était battu en Amérique du Sud, avait été débardeur à San-Francisco, et était allé pêcher des perles avec un Danois.

Ce jour-là, il attendait Dick après son travail.

— Réserve ton après-midi de demain, mon garçon, lui dit-il, en clignant de l'œil et en hochant mystérieusement la tête.

— Bon, répondit Dick, je pense que papa me laissera prendre un jour de vacances, pour une fois. Qu'est-ce qu'il y a?

— Quoi! mais tu es au courant de tout, dit Shane avec un soupçon de moquerie dans sa voix cajoleuse et douce. N'est-ce pas à cause de la façon dégoûtante dont la police a traité Bentley, le propriétaire de

(Suite en première colonne page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

l'hôtel Eureka, cet assassin qui est de mèche avec ce faux jeton de juge Dewes? Ses yeux bleus étincelèrent sauvagement. Et maintenant, ne va pas me dire que tu as une âme de cochon et que tu ne bous pas d'indignation devant toute cette saleté. Mais il y aura probablement du grabuge, Dick Preston; ainsi, si tu crains pour ta précieuse peau, ne viens pas, mon petit. Nous allons leur montrer ce que c'est qu'une bonne rossée et les vider du terrain, pour sûr.

— Qui, pourquoi? demanda Dick.

Il savait qu'un Ecossais, nommé Scobie, avait reçu un mauvais coup alors qu'il frappait aux portes de l'hôtel Eureka après la fermeture; mais son père avait pris le parti du shérif, qui avait liquidé l'affaire en disant que les ivrognes n'attrapent que ce qu'ils méritent.

— Oh! ça va, dit Shane, lui donnant par plaisanterie une bourrade. Ma parole, tu as peur!

— Non, répartit vivement Dick, je vais aller avec toi, je voulais seulement en savoir plus long.

— Ah! mais es-tu capable de faire attention? Shane le regarda de ses yeux perçants et souriants, la tête penchée de côté. Malheur à moi si je débauche un jeune homme qui devrait être à la maison en train d'apprendre ses leçons aux pieds de sa mère!

— Tu sais que je peux me débrouiller tout seul, dit Dick avec colère. Je vais avec toi.

— Sûr, et la question n'est pas de savoir si Scobie méritait ce qu'il a eu, ou a eu ce qu'il méritait, dit Shane. Bien qu'il n'ait pas fait plus de bruit que n'en fait un homme qui a le gosier sec, à n'importe quelle heure de la nuit. Ce que nous ne pouvons supporter là-dedans, c'est la tromperie et la tricherie. Bentley est l'âme damnée de Van Dieman, ce sale oiseau, et il est copain comme cochon avec le juge Dewes. Ah! le Gouvernement devient de plus en plus dégoûtant, et chaque jour il nous accable davantage, nous autres pauvres chercheurs, d'histoires de licences. C'est plus qu'on n'en peut supporter. Il cracha. C'est de la tyrannie, je te dis, mon vieux, et un Irlandais ne le supportera pas.

— Un Anglais non plus, répliqua Dick avec décision, pas très sûr de ce qu'il voulait dire.

— Il faut que je te serre la main pour ça, dit Shane; et il attrapa avec chaleur la main de Dick. Ah! tu es un bon garçon, si tu n'étais pas un peu entêté. Mais tu en sortiras.

Dick était sur le point de le démentir avec indignation, mais il vit un éclair malicieux dans les yeux de Shane, et au lieu de cela il se mit à rire.

— Eh bien à bas la tyrannie, dit Shane, à bas la tyrannie!

Ils se mirent à rire tous les deux.

— Avons-nous le temps de faire une partie de boules avant que la nuit ne soit tombée?

— Pas ce soir, dit Dick, il faut que j'aide maman.

— Quel bon garçon, répartit Shane. Et je vais aller t'aider à faire la vaisselle.

Il posa mollement son bras sur l'épaule de Dick et ils se dirigèrent vers la cabane.

Chapitre II. — BAGARRE A L'HOTEL EUREKA

Le lendemain, vers midi, Dick se glissa dehors avec Sanders, après avoir laissé un mot pour son père. Il avait honte de ne pas s'expliquer de vive voix avec lui, mais bien qu'il fût certain que son père ne lui refuserait pas une après-midi de congé, il ne pouvait supporter la discussion que cela provoquerait sûrement, surtout parce qu'il ne savait pas exactement le rôle qu'il allait jouer. Il ne prenait pas au sérieux tout ce que Shane disait, mais il savait que les revendications des mineurs étaient assez justifiées. Ceux-ci représentaient la majorité de la population de Victoria, et pourtant, ils n'avaient pas de part au gouvernement. De ces 200.000 hommes, pas un n'avait le droit de vote. Et il y avait aussi cet impôt mensuel de trente shillings que l'on exigeait de chaque mineur. Et, bien qu'il n'y ait rien à objecter à cette taxe en elle-même, ce n'étaient que réclamations continuelles contre la manière barbare dont la police recherchait les fraudeurs.

Shane allait et venait sur la glaise jaune entre un tas de déblais et de cailloux.

— Te voilà enfin! cria-t-il, mes jambes ne voulaient plus me porter, pendant cette dernière demi-heure, il a fallu que je les fatigue en faisant les cent pas.

Ils se mirent en route vers la colline Spécimen où se dressait l'hôtel Eureka. Bentley, le propriétaire, avait installé un jeu de boules derrière la maison, et il avait toujours des cartes prêtes pour les joueurs, car il faisait tout ce qu'il pouvait pour attirer la clientèle à toute heure du jour et de la nuit. Cependant, pour une raison quelconque, il était de mauvaise humeur quand Scobie était venu frapper avec insistance. D'après l'histoire que Dick avait entendue, l'hôtelier s'était précipité sur Scobie et l'avait frappé avec une hache en criant : « Arrête ton boucan, sale mouton noir, et laisse-moi dormir! »

Comme Shane et Dick atteignaient les collines, ils rencontrèrent des bandes de mineurs qui se rendaient au meeting. Spécimen Gulley était bondé d'hommes à l'air farouche, résolus à se joindre à la protestation. C'étaient, pour la plupart, des Anglais et des Irlandais ; on remarquait aussi quelques Ecossais, Gallois et des groupes d'Allemands, de Français, d'Américains et d'Italiens. Les uns étaient en haillons et souillés par la terre glaise dans laquelle ils travaillaient, vivaient et dormaient ; les autres étaient proprement habillés de vêtements de serge et de cirés, tête nue ou portant des chapeaux à larges bords ou des coiffures faites de feuilles tressées.

Dick commença à comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que d'un simple bavardage de Shane. Seul le sentiment d'une injustice pouvait ainsi faire sortir en masse les mineurs. Shane et Dick se heurtèrent aux abords de la foule.

Quelqu'un parlait du haut d'une tribune, mais ils ne pouvaient entendre qu'un mot de temps à autre, suivi des vociférations de la foule, qui réagissait violemment. Finalement, ils parvinrent à se frayer un chemin à coups de coudes, jusqu'à ce qu'ils puissent voir ce qui se passait.

Un jeune homme au teint sombre, à l'air passionné, était en train de faire un discours.

A côté de lui, se tenait un autre jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux noirs, aux yeux bleus, aux sourcils épais, solidement bâti et de plus de six pieds de haut. C'était ce deuxième personnage qui attirait les regards de Dick.

— Qui est cet homme? demanda-t-il.

— C'est Peter Lalor, dit Shane, et l'autre, c'est Humfray.

— Nous faisons seulement appel aux principes constitutionnels, proclamait Humfray — plus son agitation croissait, plus son langage se mêlait de patois du Pays de Galles. Nous ne demandons que la justice, nous réclamons avant tout une voix au Gouvernement. Tant que nous ne l'aurons pas obtenue, nous serons traités comme des esclaves. Tant que nous n'aurons aucun pouvoir, le gouvernement ne s'occupera pas de nos intérêts. On nous a poursuivis sans relâche. Nous avons été tourmentés, malmenés et exploités, traités comme le rebut de la terre, et pensez à tout ce que nous avons fait pour le pays.

(A suivre.)

Il arrivait parfois qu'un mineur trouble sur un filon d'or.

Les Chinois sont les hommes les plus polis du monde, mais les rites de leur politesse sont très compliqués, et souvent surprenants. C'est ainsi que pour les Chinois, qui n'ont pas subi les influences européennes, il n'est pas correct de parler à quelqu'un de respectable en portant ses lunettes sur son nez. Pauvres myopes!

o

Ceci se passait dans un pays étranger, il y a plusieurs années : Un propriétaire étant mort, ses héritiers se préoccupèrent aussitôt de chercher son testament. Impossible de le trouver. Un jour, pour se distraire, un des héritiers eut l'idée de faire jouer le phonographe qui se trouvait dans la bibliothèque. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre, non pas la musique qu'il attendait, mais la voix du défunt, énumérant les clauses de son testament. C'était, pour le moins qu'on en puisse dire, un testament original...

o

On a remarqué que les personnes qui aiment le café et en boivent beaucoup sont rarement alcooliques. Au Brésil, pays producteur de café, et où le café est la boisson nationale, on ne rencontre presque jamais d'homme ivre dans les rues.

o

La force moyenne d'un éléphant est environ 175 fois plus grande que celle d'un homme moyen.

o

La plupart des hommes écrivent de la main droite. Ce n'est qu'au Japon qu'on apprend aux enfants à écrire des deux mains.

o

On a calculé qu'un train express, parcourant 1 km. 600 à la minute, pourrait faire le tour du monde en moins de vingt jours s'il existait une voie directe et sans arrêt.

Les Jeunes aviateurs

LES CONSEILS DE LA GOUPILLE : Les essais du M. C. 1

Vous avez maintenant construit le M. C. 1. Voici comment l'essayer.

Il est important, avant tout, de vérifier le centrage de l'appareil « sans remonter l'hélice ». C'est l'essai en plané.

Prends ton avion derrière l'aile, vers le milieu du fuselage et lance-le doucement en ligne très légèrement vers le bas. Répète plusieurs fois cette manœuvre pour être bien sûr du résultat.

Si l'avion pique, avance un peu l'aile. S'il s'enfonce en restant sur place, c'est que le poids à l'avant n'est pas assez élevé. Il faut reculer l'aile. L'avion bien réglé doit descendre doucement à une vitesse uniforme.

Ce premier réglage peut se faire dans ta chambre, mais cet avion est conçu pour voler dehors, aussi n'essaie pas de le lancer en remontant l'hélice. Pour cela, attends un beau jour et commence par remonter de 50 tours seulement. Le caoutchouc, tout comme un moteur à explosion, a besoin d'être rodé. Il a même besoin d'être lubrifié et il est indispensable de le huiler légèrement pour l'empêcher de sécher.

Il se peut que l'avion, bien réglé en plané, se cabre quand l'hélice tourne. Recommence le réglage en reculant l'aile. Si, au contraire, il pique, recule l'aile. Il peut également avoir tendance à tourner. Pour remédier à cet inconvénient, découpe, dans du papier à dessin ou dans une couverture de cahier, une petite feuille que tu colleras au bout de la dérive. Cette feuille servira à guider ton avion vers la droite ou vers la gauche, suivant que tu la plieras vers la droite ou vers la gauche (en regardant l'avion de l'arrière vers l'avant, comme si tu étais à la place du pilote).

Quand tu auras fait suffisamment d'essais à 50 tours, tu remonteras de 100 tours, puis, progressivement de 150 tours et 200 tours. Ne va pas trop vite. Plus tu prendras de patience au début, meilleur seront les résultats obtenus par la suite.

Il se peut qu'au bout de quelques sorties, tu constates que ton aile est tordue. Il suffit de l'enlever du fuselage, de passer un coton légèrement humide sur le papier et de la mettre à sécher sur la « forme ». Elle reprendra toute seule son aspect normal.

LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT (1857)

Félix du Temple, jeune lieutenant de vaisseau, prend le 2 mai un brevet concernant un aéroplane extrêmement bien étudié et dont tous les principes sont à la base des appareils actuels.

Partant de l'oiseau, il construit une sorte de nacelle-canot, pouvant renfermer un moteur et figurant le corps de l'oiseau. Deux ailes fixes,

Appareil de Félix du Temple

formant avec l'horizontale un angle de 14 degrés, car il avait observé les ailes d'un oiseau planant.

Une queue horizontale et une queue verticale mobiles permettant l'orientation (c'est ici la première application du gouvernail vertical à l'avion). Trois pieds, montés sur des roues.

Une hélice actionnée par un mouvement d'horlogerie, puis, après quelques expériences, par une petite machine à vapeur.

Un réseau de cordes servait d'appui à la toile gommée recouvrant les ailes.

Préconisant l'emploi de matériaux légers, tel que l'aluminium, pour les navires aériens, Félix du Temple réalisa un modèle pesant 700 grammes. L'appareil, placé sur un chariot léger, au bas d'un plan incliné, escalada une partie de la pente et décolla parfaitement.

C'est le premier aéroplane ayant quitté le sol par ses propres moyens.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AILERON. — Partie mobile encastrée dans l'aile à l'endroit du bord de fuite. La surface de l'aileron est variable soit en profondeur, soit en longueur. Il peut occuper quelquefois tout le bord de fuite de l'aile. Les ailerons servent à conserver l'avion en ligne horizontale dans le sens perpendiculaire à la marche. Ils sont commandés différentiellement, c'est-à-dire que lorsque l'aileron gauche s'abaisse, l'aileron droit se relève, et vice versa. Pour les mêmes raisons que les autres parties mobiles, ils ne figurent pas sur les modèles réduits.

Les dangers du sport

Il n'est pas douteux que le sport le plus dangereux est la course automobile et il n'y a pas beaucoup de grandes courses sans quelque accident dû à un dérapage ou... à un excès de vitesse. Lors d'une récente course le vainqueur faillit périr mais ce ne fut vraiment pas la faute de son auto ou de son imprudence. Voici ce qui se passa : au moment où il venait de franchir la ligne d'arrivée, les spectateurs se précipitèrent pour l'acclamer, le saisirent comme il descendait de voiture, voulurent le porter en triomphe et dans l'excès de leur enthousiasme le serrèrent et le pressèrent en tous sens au point que le speaker fut obligé de lancer un appel à l'aide de son haut-parleur, suppliant la foule de ne pas étouffer le malheureux vainqueur.

Le baptême de l'air de l'aviateur

Vous savez que beaucoup de sportifs ne se contentent pas de pratiquer le sport qui fait leur gloire : on a vu des boxeurs faire du ski, des cyclistes jouer au rugby, etc. Un de nos plus fameux aviateurs pratique avec passion l'équitation. Il possède même plusieurs chevaux qu'il adore monter. Or, il participa récemment à un concours hippique et remporta un des prix qu'on lui remit en grande pompe. Mais quand il ouvrit l'enveloppe, que trouva-t-il? Un bon pour un baptême de l'air...

Changez d'adversaires...

Les règlements des joueurs de tennis amateurs sont tellement sévères, que les joueurs professionnels ne peuvent les rencontrer tout au moins dans des matches officiels, alors ils sont obligés de rester entre eux. Et il arrive que pour les très bons professionnels, il n'y a que très peu d'adversaires capables de fournir une partie intéressante et ce sont toujours les mêmes que l'on revoit. Ainsi, en Amérique, le fameux Américain Vines et le non moins fameux Anglais Fred Perry jouent l'un contre l'autre avec une extrême régularité. Ils ont joué récemment leur 39e match. Vingt-deux fois Vines a remporté la victoire et dix-sept fois ce fut Perry. On se demande si un jour viendra où l'un des deux sera déclaré le meilleur.

Théophile Gautier (1811-1872). *Est l'un des meilleurs écrivains de l'époque romantique. Ses œuvres les plus célèbres sont* Emaux et Camées *(poésies 1852) et* Le Capitaine Fracasse *(1863) dont nous donnons ici un extrait.*

Cependant le chariot marchait toujours, et, en se rapprochant de la sapinière, Sigognac crut démêler sur le bord de l'escarpement une rangée d'êtres bizarres plantés comme en embuscade et dont les premiers rayons du soleil levant ébauchaient vaguement les formes; mais à leur parfaite immobilité il les prit pour de vieilles souches et se prit à rire en lui-même de son inquiétude, et il n'éveilla pas les comédiens comme il en avait d'abord eu l'idée.

Le chariot fit encore quelques tours de roue. Le point brillant sur lequel Sigognac tenait les yeux fixés se déplaça. Un long jet de feu sillonna un flot de fumée blanchâtre, une forte détonation se fit entendre et une balle s'aplatit sous le joug des bœufs qui se jetèrent brusquement de côté, entraînant le chariot qu'un tas de sable retint heureusement au bord du fossé.

A la détonation et à la secousse, toute la troupe s'éveilla en sursaut, les jeunes femmes se mirent à pousser des cris aigus.

Debout à la tête du char d'où les comédiens s'efforçaient de sortir, Agostin, sa cape de Valence roulée sous son bras, sa navaja au poing, criait d'une voix tonnante : « La bourse ou la vie, toute résistance est inutile; au moindre signe de rébellion ma troupe va vous arquebuser. »

Pendant que le bandit posait son ultimatum de grand chemin, le baron, dont le généreux cœur ne pouvait admettre l'insolence d'un pareil maroufle, avait tranquillement dégainé et fondait sur lui l'épée haute. Agostin parait les bottes du baron avec son manteau et épiait l'occasion de lui lancer sa navaja; appuyant le manche du couteau à la saignée et balançant le bras d'un mouvement sec, il envoya la lame au ventre de Sigognac, à qui bien en prit de n'être pas obèse. Une légère retraite de côté lui fit éviter la pointe meurtrière; la lame alla tomber à quelques pas plus loin. Agostin pâlit car il était désarmé et il savait que sa troupe d'épouvantails ne pouvait lui être d'aucun secours. Cependant, comptant sur un effet de terreur, il cria : « Feu, vous autres! » Les comédiens craignant l'arquebusade, firent un mouvement de retraite et se réfugièrent derrière le chariot où les femmes piaillaient comme des geais plumés vifs. Sigognac lui-même, malgré son courage, ne put s'empêcher de baisser un peu la tête.

Chiquita qui avait suivi toute la scène, cachée par un buisson dont elle écartait les branches, voyant la périlleuse situation de son ami rampa comme une couleuvre sur la poudre du chemin, ramassa le couteau sans qu'on prît garde à elle et, se redressant d'un bond, remit la navaja au bandit.

Agostin balança une seconde fois le couteau, et peut-être le baron de Sigognac eût-il été arrêté au début de ses aventures, si une main de fer n'avait saisi fort opportunément le poignet du bandit. Cette main, serrant comme un étau dont on tourne la vis, écrasait les muscles, froissait les os, faisait gonfler les veines et venir le sang dans les ongles. Agostin essaya de se débarrasser par des secousses désespérées; il n'osait se retourner car le baron l'eût lardé dans le dos et il parait encore les coups de son bras gauche, et pourtant il sentait que sa main prise s'arracherait de son bras avec ses nerfs s'il persistait à le délivrer. La douleur devint si violente que ses doigts engourdis s'ouvrirent et lâchèrent l'arme.

C'était le Tyran qui, passant derrière Agostin avait rendu ce bon office à Sigognac. Tout à coup, il poussa un cri :

« Mordious, est-ce qu'une vipère me pique? J'ai senti deux crocs pointus m'entrer dans la jambe. »

En effet, Chiquita lui mordait le mollet comme un chien pour le faire retourner; le Tyran, sans lâcher prise, secoua la petite fille et l'envoya rouler à dix pas sur le chemin. Le Matamore, reployant ses longs membres articulés comme ceux d'une sauterelle, se baissa, ramassa le couteau, le ferma et le mit dans sa poche.

Pendant cette scène, le soleil émergeait petit à petit de l'horizon, et les mannequins, sous ce rayon véridique, perdaient de plus en plus leur apparence humaine.

— Ah ça, il paraît, dit le Pédant, que les arquebuses de ces messieurs ont fait long feu à cause de l'humidité de la nuit. En tout cas, ils ne sont guère braves car ils laissent leur chef dans l'embarras et ne bougent non plus que des Termes mythologiques.

— Ils ont de bonnes raisons pour cela, répliqua le Matamore en escaladant le talus, ce sont des hommes de paille habillés de guenilles, armés de ferrailles, excellents pour éloigner les oiseaux des cerises et des raisins.

En six coups de pied il fit rouler au milieu de la route les six grotesques fantoches qui s'épatèrent sur la poudre avec ces gestes irrésistiblement comiques de marionnettes dont on a abandonné les fils. Ainsi disloqués et aplatis, les mannequins parodiaient d'une façon aussi bouffonne que sinistre les cadavres étalés sur les champs de bataille.

« Vous pouvez descendre, mesdames, dit le baron aux comédiennes, il n'y a plus rien à craindre; ce n'était qu'un péril en peinture. »

Désolé du mauvais succès d'une ruse qui habituellement lui réussissait, tant est grand la couardise des gens et tant la peur grossit les objets, Agostin penchait la tête d'un air piteux. Près de lui se tenait Chiquita effarée, hagarde et furieuse comme un oiseau de nuit surpris par le jour. Le bandit craignait que les comédiens, qui étaient en nombre, ne lui fissent un mauvais parti ou ne le livrassent à la justice; mais la farce des mannequins les avait mis en belle humeur et ils s'esclaffaient comme un cent de mouches. Aussi le Tyran, qui était bonasse de sa nature, desserra-t-il les doigts et tout en maintenant le bandit, lui dit-il de sa grosse voix tragique dont il gardait parfois les intonations dans le langage familier :

— Drôle, tu as fait peur à ces dames et pour cela tu mériterais d'être pendu haut et court; mais si, comme je le crois, elles te font grâce car ce sont de bonnes âmes, je ne te conduirai pas au prévôt. D'ailleurs ton stratagème est assez comique, c'est un bon tour pour extorquer des pistoles aux bourgeois poltrons. Tu n'es point platement et bestialement voleur et ce serait dommage de t'interrompre en si belle carrière.

— Hélas, répondit Agostin, je n'ai point le choix d'une autre et suis plus à plaindre que vous ne pensez; il ne reste plus que moi de ma troupe aussi bien composée naguère que la vôtre; le bourreau m'a pris mes premiers, seconds et troisièmes rôles; il faut que je joue tout seul ma pièce sur le théâtre des grands chemins, affectant des voix diverses, habillant des mannequins pour faire croire que je suis soutenu par une bande nombreuse. Ah! c'est un sort plein de mélancolie. Avec cela, il ne passe personne sur ma route, elle est si mal famée, si coupée de fondrières, si dure aux piétons, chevaux et carrosses; elle ne vient de nulle part et ne mène à rien; mais je n'ai pas le moyen d'en acheter une meilleure. Chaque chemin un peu fréquenté a sa compagnie. Les fainéants qui travaillent s'imaginent que tout est rose dans la vie du voleur; il y a beaucoup de chardons. Je voudrais bien être honnête, mais comment me présenter aux portes des villes avec une mine si truculente et une toilette si sauvagement déguenillée. Les dogues me sauteraient aux jambes et les sergents au collet, si j'en avais un. Voilà mon coup manqué, un coup bien machiné, monté bien soigneusement, qui devait me faire vivre deux mois et me donner de quoi acheter une capeline à cette pauvre Chiquita. Hier, j'ai dîné en serrant ma ceinture d'un cran. Votre courage intempestif m'ôte le pain de la bouche et puisque je n'ai pu vous voler, au moins faites-moi l'aumône.

— C'est juste, répondit le Tyran, nous t'empêchons d'exercer ton industrie et nous te devons un dédommagement. Tiens, voilà deux pistoles pour boire à notre santé.

Isabelle prit dans le chariot un grand morceau d'étoffe dont elle fit présent à Chiquita. « Oh! c'est le collier de grains blancs que je voudrais », dit l'enfant avec un regard d'ardente convoitise. La comédienne le défit et le passa au cou de la petite voleuse éperdue et ravie. Chiquita roulait en silence les grains blancs sous ses doigts brunis, penchant la tête et tâchant d'apercevoir le collier sur sa petite poitrine maigre, puis elle releva brusquement sa tête, secoua ses cheveux en arrière, fixa ses yeux étincelants sur Isabelle, et dit avec un accent profond et singulier :

« Vous êtes bonne; je ne vous tuerai jamais. »

Théophile Gautier.

HISTOIRE DU LOUVRE

Raconter l'histoire du Louvre, c'est un peu raconter l'histoire de Paris. En effet, pendant 300 ans, le Louvre s'est édifié, agrandi, modifié, avant de présenter son état actuel.

Vous savez tous que les Normands étaient venus sur leurs barques légères en remontant le cours de la Seine; ils étaient donc entrés par l'Ouest.

Philippe Auguste décida de protéger la ville de ce côté, car une nouvelle invasion restait toujours possible. Deux forteresses furent donc édifiées de chaque côté du fleuve, en aval de Paris : sur la rive gauche, la fameuse Tour de Nesle et, lui faisant face sur la rive droite, la tour du Louvre. De chacune de ces tours partait une bonne et solide muraille qui, après savoir encerclé la ville, rejoignait la Seine en amont où elle se terminait rive droite par la Tour Barbeau (quai des Célestins), et rive gauche par la Tournelle.

Bientôt une nouvelle enceinte sera nécessaire et sous Charles V le Louvre, qui se trouvera de ce fait à l'intérieur des murs, quittera son aspect de forteresse pour prendre celui d'un château d'habitation.

Jetons un coup d'œil sur le Paris de cette époque :

Dès le matin les cloches des couvents sonnent, le crieur des établissements de bains, les étuves, appelle la clientèle et crie que les bains sont chauds; les commerçants abaissent le volet inférieur de leur devanture, sur lequel ils disposent leur marchandise et relèvent l'autre volet, qui, soutenu par un crochet, protégera de la pluie l'étalage.

Une ordonnance de police interdisait aux commerçants d'attirer un client tant que celui-ci se trouvait devant un magasin concurrent. Les différents corps de métier étaient le plus souvent groupés par rues, et donnaient leur nom à la rue qu'ils occupaient : rue des Tanneurs, de la Verrerie, de la Parcheminerie, Taillepain ou Brisemiche, etc.

D'autres rues portaient des noms extraordinaires : rues Pavée-d'Andouilles, Trop-va-qui-dure, du Puits-qui-parle, et il ne devait pas faire bon passer la nuit rue Coupe-gorge, ni dans la rue Vide-gousset, ni dans la rue de Coup-de-bâton.

Un jour Philippe Auguste, étant accoudé à une fenêtre du Louvre, regardait couler la Seine. A ce moment une charrette qui passait remua si bien la fange et l'ordure dont la rue était couverte, que le roi, incommodé par l'horrible puanteur qui marquait le passage du véhicule, fit venir sur-le-champ le prévôt de Paris et lui commanda que « toutes les rues fussent pavées bien et soigneusement de grès gros et fort ».

Mais la chose ne fut exécutée complètement que bien des années plus tard, et l'on commença par paver seulement les deux ou trois artères principales.

Charles V voulut faire du Louvre un « moult (très) notable et bel édifice ». Par son ordre, vers l'Est et vers le Nord, deux ailes sont construites et le tout est entouré de murs flanqués de plusieurs tours, tourelles et pignons, les uns ronds, les autres carrés, parfois terminés en terrasses, ou couverts de toits coniques, garnis de fleurons ou de girouettes; tout cela est très varié, mais pas très gai, car les bâtiments ont quatre étages et toutes les fenêtres sont grillagées.

Dans l'enceinte que renfermaient les fossés se trouvaient plusieurs jardins et un grand nombre de petites cours servant d'annexe à des bâtiments destinés au service : panetterie, saucerie, épicerie, fruiterie, bouteillerie et bien d'autres.

Charles V considère le Louvre comme un lieu de repos et de retraite; il y a réuni une collection de 900 manuscrits richement enluminés. Le catalogue de cette collection se trouve encore à la Bibliothèque nationale, c'est le plus ancien catalogue de bibliothèque que l'on possède.

Les successeurs de Charles V délaissèrent le Louvre, qui tombait en ruines au moment du règne de François Ier. Celui-ci résolut de faire reconstruire ce palais dont l'aspect sombre lui déplaisait. On abattit la grosse tour, et l'on construisit en bordure de la Seine un quai de quarante mètres de large. Mais François Ier manquait d'argent et les travaux furent interrompus pendant des années. Ce n'est que peu de temps avant sa mort, que le roi fit venir l'architecte Pierre Lescot et lui commanda le plan d'un nouveau bâtiment de style moderne dont la décoration fut confiée à Jean Goujon.

C'est la première apparition à Paris, du style Renaissance, avec ses hautes fenêtres, ses grandes portes, et un sens tout nouveau du luxe et du confort dans l'habitation.

Mais la guerre civile souffle bientôt sur la France, paralysant les travaux qui ne sont repris que sous Henri IV. Le Béarnais est le seul des rois de France qui soit mort au Louvre où on le ramena blessé par Ravaillac.

Jusqu'à la mort d'Anne d'Autriche, en 1666, les rois habitèrent le Louvre, qui connut la pompe du cérémonial de la cour. Pour abaisser la puissance de la noblesse, la politique de Richelieu poussa les seigneurs à devenir des courtisans, c'est-à-dire des valets. Son but fut pleinement atteint : Les princes se disputèrent l'honneur d'être panetier, échansonnier ou écuyer tranchant, de passer la chemise au roi à son lever et à son coucher. Que le roi déjeune ou que la reine se purge, tout est matière à de ridicules cérémonies.

Le Louvre sert de cadre à des fêtes somptueuses. A l'occasion de la naissance du Dauphin, en 1662, on rase l'enceinte de Charles V et sur son emplacement, on dresse des tribunes où se pressent quinze mille spectateurs. Le roi se présente vêtu d'un costume extraordinaire recouvert de diamants, et son cheval lui-même disparaît sous les flots de rubans et les pierres précieuses. La place du Carrousel garde le nom de cette fête.

Vers cette époque, l'architecte Claude Perrault, frère de l'auteur des contes de fées, ajoute au Louvre la colonnade qui orne sa façade.

Mais bientôt l'admirable palais est délaissé pour Versailles où la cour se transporte.

Colbert utilise alors les locaux pour y installer l'Académie française, bientôt suivie par les autres académies et le salon carré est réservé aux expositions de peinture.

Par une autorisation spéciale d'Henri IV, tous les artistes qui collaboraient aux embellissements du Louvre avaient le droit d'y loger et comme depuis cette époque les travaux n'avaient jamais cessé, c'était un envahissement de peintres, de sculpteurs, de décorateurs; chacun s'organisant à son gré, celui-ci ajoutant une cloison, celui-là en supprimant une, un troisième bouchant cette fenêtre, un autre allant même jusqu'à cultiver un petit jardin sur le toit de la colonnade.

Le désordre devint si grand qu'au XVIIIe siècle, sur la protestation de Voltaire, on fit nettoyer la cour carrée et dégager certains coins trop encombrés. Mais ce ne fut qu'en 1806 que Napoléon donna l'ordre formel aux derniers artistes d'aller loger ailleurs : à cette époque, le Louvre était déjà un musée, et l'on devait craindre les risques toujours possibles d'incendie.

Sous le Second Empire et la Troisième République, le Louvre subit encore d'autres transformations et d'autres décorations qui ne sont pas toutes du meilleur goût.

Le Louvre a grandi au cœur de Paris, regardant Paris grandir autour de lui.

Louise Wurmser.

Timbres et Expositions

Voici une série de timbres de la plus grande actualité. Il n'est question en ce moment que de la grande exposition de Paris 1937. Vous connaissez bien le timbre assez laid qui est en circulation depuis l'autre été et qui était destiné à faire de la propagande pour cette exposition. Depuis le mois de mars un nouveau timbre, beaucoup plus réussi, est en circulation et vous avez vu récemment les timbres émis dans les Colonies françaises à l'occasion de cette même exposition. Voici, aujourd'hui, quelques timbres d'autres pays consacrés à des expositions du même genre. C'est d'abord une vignette belge consacrée à l'exposition universelle de Bruxelles 1935 et émise en 1934. Elle représentait l'entrée monumentale de l'exposition et existait en quatre valeurs : verte, rouge, brun et bleu. Voici ensuite le timbre commémoratif de l'exposition « Un siècle de progrès », qui se tint à Chicago en 1933, et qui fut particulièrement sensationnelle. Il existait deux vignettes différentes. L'autre timbre qui représentait le fort de Dearborn, était verte et valait 1 cent.

Voici un timbre qui appartient à une série émise à l'occasion des expositions espagnoles de Séville et de Barcelone. Cette émission, qui date de 1929, comporte quatre vignettes différentes pour 13 valeurs. La vignette ci-contre se trouvait sur les timbres de 2, 20 et 50 cent. Elle était vert-olive, violette ou rouge-orangée. Un autre timbre représentait Barcelone et portait l'effigie d'Alphonse XIII, président d'honneur de l'exposition de Barcelone.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Périgueux. — Un club est déjà fondé à Périgueux et il a déjà vingt-cinq membres. Toutes nos félicitations.

Raoul Lambert, à Toulouse, m'a envoyé une lettre très intéressante que je publie presque en entier malgré la longueur :

« Plus d'un enfant s'est arrêté devant les titres roulants de certains journaux. Eh bien, je n'aime pas ces journaux.

« Que contiennent-ils? On tourne la première page. Que voit-on? Tex le cow-boy avec son éternel pistolet. En deuxième page, Brie Bradford ou la Terreur fantôme, histoire où les hommes s'entre-tuent sans pitié.

« Une page historique, la Conquête du Mexique, où Cortez et ses compagnons passent pour des civilisateurs de peuples. Ils les civilisent à coup de fusil. C'est ce qu'on apprend après avoir lu *Mon Camarade*.

« Ces journaux barbares ne sont pas bon pour les enfants.

« Plusieurs fois j'ai dit à mes camarades : « Je lis *Mon Camarade*, c'est « un chic journal. — Peuh! me répond-t-on, je préfère *Hurrah*, il y a des « types avec des revolvers. »

Qu'en pensez-vous? Répondez à cette lettre.

JOUONS :

POMME, POIRE

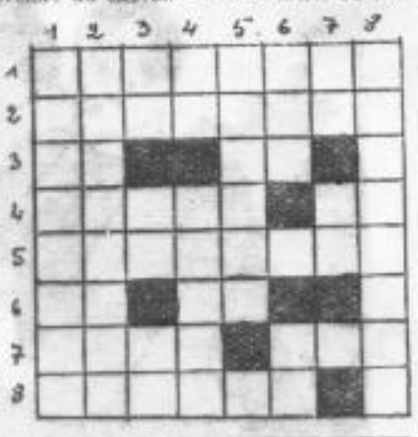
Ce jeu peut se jouer en plein air ou dans une grande salle. On désigne d'abord le marchand de fruits et l'acheteur; puis, l'acheteur sorti, les joueurs qui restent se partagent en deux groupes, les pairs et les impairs, par exemple, puis tous les joueurs prennent un nom de fruit, et se mêlent. On annonce alors à l'acheteur que la boutique est ouverte. « Que voulez-vous acheter ?

— Une pomme », répond l'acheteur. Si le joueur qui a pris le nom de la pomme appartient au groupe pair, il s'enfuit et l'acheteur le poursuit; si, au contraire, il appartient au groupe impair, il avance d'un pas et se met à la poursuite de l'acheteur qui s'enfuit. Dans le premier cas, si le fruit est attrapé, il devient acheteur et l'acheteur prend sa place. Dans le second cas, si l'acheteur est attrapé il reste acheteur. Dans les deux cas, le joueur poursuivi doit essayer de regagner sa place, le fruit parmi ses camarades, l'acheteur à côté du marchand. Entre chaque changement d'acheteur les fruits gardent leurs noms mais se répartissent en pairs et impairs.

MOT CROISÉ N° 79

Horizontalement. — 1. Chevelure du cheval. — 2. Endroits où l'on soigne les malades. — 3. Carte à jouer. Article contracté. — 4. Ce qu'est le fer ou le cuivre. — 5. Annoncerai. — 6. Oui allemand. Pronom réfléchi. — 7. Rivière qui se jette dans la Seine. Assassiné. — 8. Qui se prend parti pour personne.

Verticalement. — 1. Recordman. — 2. Où l'on cultive des roses. — 3. Deux lettres de Lippe. Pronom réfléchi. Connu. — 4. Négation. Reconnaît. — 5. Grand pays d'Europe. — 6. Liquide. Pronom réfléchi. — 7. Ruisseau. Adjectif possessif. — 8. Observer attentivement.



SOLUTION DU N° 78

Horizontalement. — 1. Fraternité. — 2. Aire. Alder. — 3. Réclamée. — 4. Azalée. Ève. — 5. De. Sa. In. — 6. Dièse. Purr. — 7. Ors. Cape. — 8. Lu. Pô. 9. En. alités. — 10. Tressées.

Verticalement. — 1. Farandole. — 2. Riez. Irun. — 3. Arcades. — 4. Selles. Pâr. — 5. Ae. Ecole. — 6. Rames. Ls. — 7. Nie. Appuis. — 8. Idée. — Ue. Se. — 9. Te. vie. Née. — 10. Erreurs. Ss.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Devinette. — Les murs.
L'aiguille à coudre.
La grand'route.

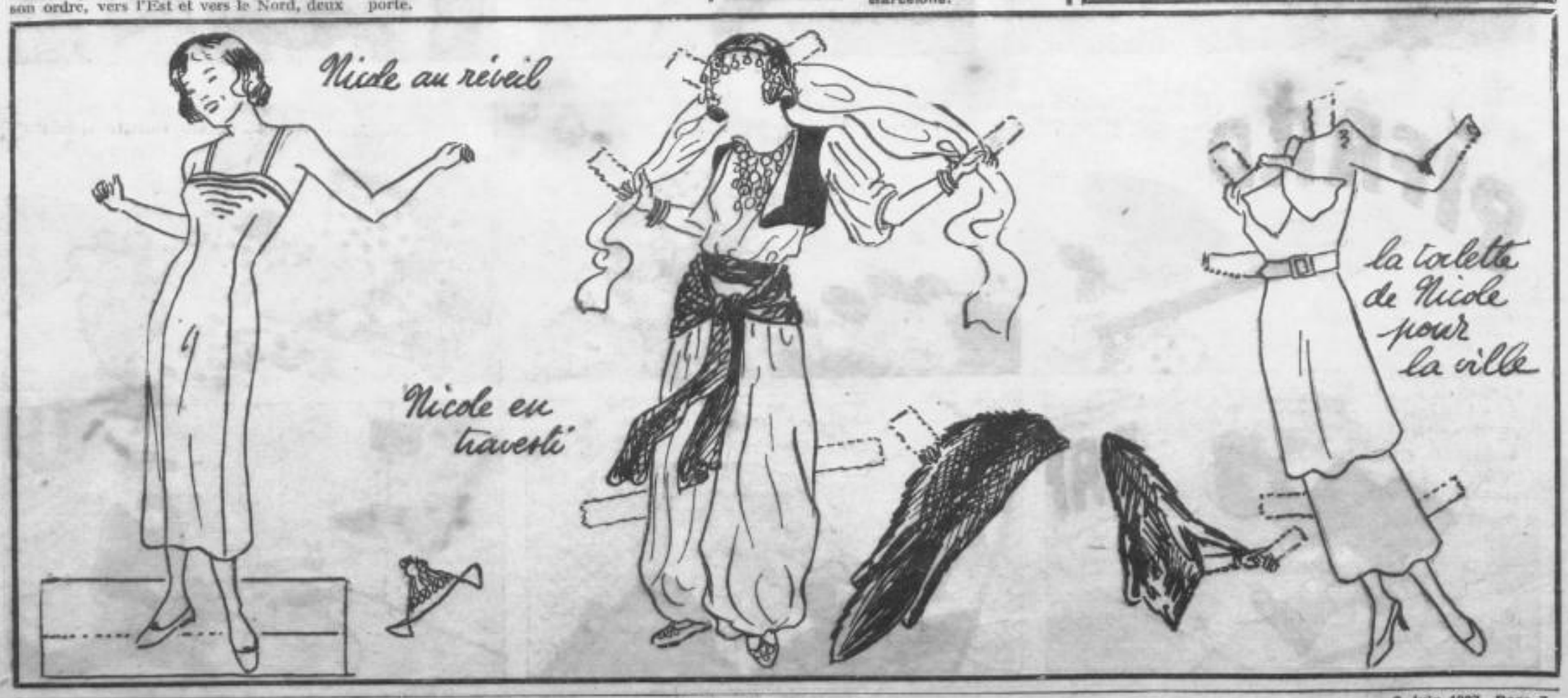
Mélagramme. — Joie, foie, voie, soie.

Logogriphe. — Fut, futé. *Rébus.* — Pauvreté n'est pas vice.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr. 50
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris.



27 **JIM MYSTÈRE** LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE ET JOHN, UN INGÉNIEUR DES MINES QUI L'ACCOMPAGNE ONT ÉCHAPPÉ À DES INDIVIDUS SANS SCRUPULE QUI LES POURSUIVAIENT EN AVION POUR LE COMPTE DU "TRUST CHIMIQUE" QUI VEUT S'EMPARER DES TERRES APPARTENANT À DES INDIENS AMIS DE JIM MYSTÈRE

À SUIVRE

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.822.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 80. — 10 JUIN 1937.

DANS CE NUMÉRO
DÉCOUPAGE EN COULEURS
TROTRO, LE PONEY SAVANT
Demandez notre pochette M. C. 1., qui vous permettra de construire UN AVION QUI VOLE. Envoi franco contre 6 fr.

Pat'Foum et l'aviation

Pat'Foum se retrouve à nouveau sur le toit du vélodrome..... Là il éprouve une

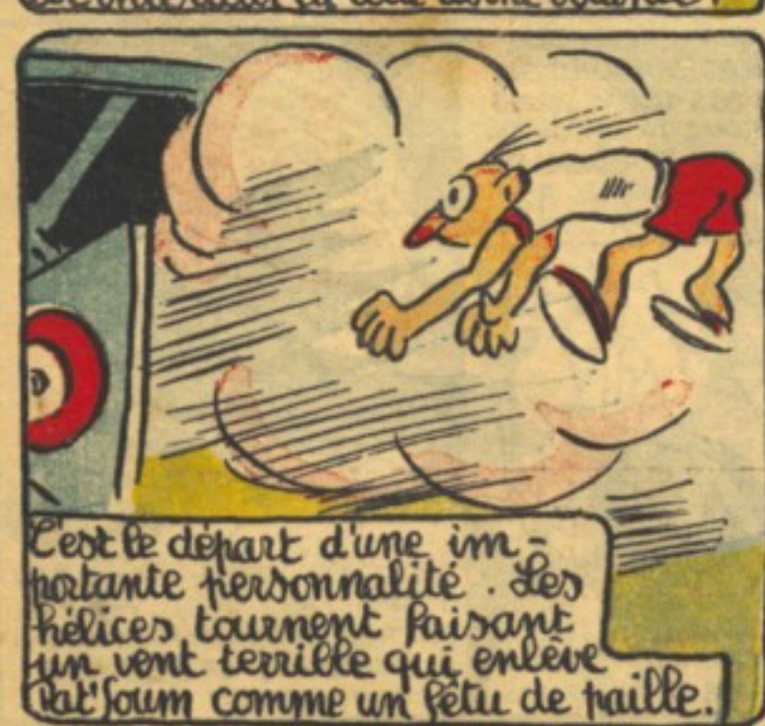
... surprise extraordinaire

C'est un avion... Du haut de son observatoire Pat'Foum voit l'appareil se poser sur le terrain

Pat'Foum est curieux de savoir comment ses frères les petits génies des machines peuvent vivre à l'intérieur de cette usine volante

Mais comme il arrive sur le terrain, il y rencontre un Mr Raleu plus élégant que jamais

Or, tandis que Pat'Foum se fait tout petit, tout petit, pour entrer dans l'avion, Mr Raleu salue majestueusement...


C'est le départ d'une importante personnalité. Les hélices tournent faisant un vent terrible qui enlève Pat'Foum comme un fétu de paille.

Il se raccroche enfin, mais c'est à un des cheveux de Mr Raleu...

...qui à ce moment se recouvre !.. faisant sans le savoir Pat'Foum prisonnier

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Cette semaine encore j'ai reçu des masses et des masses de gentilles lettres auxquelles cela m'a fait rudement plaisir de répondre; cela me fait beaucoup de bonheur de penser que j'ai dans toute la France des centaines et des centaines d'amis, j'en oublie un peu que je n'ai plus ni mon papa ni ma maman, et que j'ai seulement Mme Burette pour s'occuper de moi et qui n'est pas toujours très gentille.

A propos, si j'en parle moins de Mme Burette, c'est qu'elle me laisse de plus en plus tranquille. D'abord parce que je suis plus grand, et puis aussi parce que, comme elle le dit souvent à Sigisbert son perroquet, que décidément il n'y a rien à faire avec moi, que je serai toujours un « petit imbécile » et que ce n'est pas la peine de se donner du mal pour faire rentrer de bonnes idées dans la tête d'une mauvaise graine comme moi. Moi je trouve très bien que ce soit comme cela, et je passe tout le temps que j'ai de libre avec mes petits amis du club.

Mes chers petits camarades de toute la France m'ont envoyé des tas de jolis contes. Et je suis bien content de pouvoir en recopier dans ma lettre. Ils m'ont bien plu et j'espère, je suis sûr qu'ils vous plairont à vous aussi.

***Voici** une tragique histoire d'aventures que m'envoie René **Frausin**, qui a quatorze ans, et qui, j'en suis sûr, vous fera dresser les cheveux sur la tête. La voici :*

Cette histoire se passe au Canada. Un soir, la veille de Noël, John songea à aller quérir dans la forêt un petit sapin, qu'on garnirait de friandises, pour son jeune frère, Jim. Il partit, seul, sa hachette à la main, sur la neige froide et triste. Le temps était clair et doux.

A l'orée de la forêt, John avisa un arbre, grand comme lui. La hachette eut bien vite coupé le bois jeune et tendre. Le petit sapin tomba. Il allait le charger sur son épaule, quand un hurlement effrayant monta, troublant le sommeil des oiseaux de neige qui poussèrent des cris perçants. Un loup! Et John vit luire à quinze pas de lui une paire d'yeux flamboyants.

Sans lâcher son arbre, John commença à fuir. En deux bonds, la bête féroce, une louve forte et furieuse, fut sur lui. Bravement, il lâcha le sapin et plongea son long couteau dans les flancs frémissants de la louve. En un instant, son bras gauche avec lequel il protégeait sa gorge fut lacéré. Mais le poignard s'enfonça dans l'œil avide de la bête qui tomba avec un dernier hurlement.

John se traîna comme il put, ensanglanté, serrant dans ses doigts crispés le petit sapin, à demi brisé dans la lutte. Le sang de John formait une traînée rouge derrière lui, que la neige buvait peu à peu. Enfin, à bout de forces, il fut devant la porte de la cabane. Sa mère l'entendit et ouvrit. Puis elle poussa un cri horrible. Mourant, John la regarda de ses yeux déjà vitreux et infiniment tristes. Il sourit faiblement, montra de la tête son arbre.

« Pour Jim », souffla-t-il. Et il mourut.

Moi je trouve que l'histoire est très très bien racontée. Peut-être seulement qu'on peut lui reprocher d'être un peu trop pompeuse dans certains de ses adjectifs. Mais pour un sujet aussi sérieux, il fallait bien être un peu solennel.

*Pour ma part, si j'ai bien aimé la tragique **histoire canadienne** de René Frausin, je préfère peut-être encore le joli récit qu'a écrit **Raymonde M....**, et qu'elle a appelé : « Les nains du lac. » La voici :*

« C'est une belle après-midi de printemps. Il fait chaud. Ma sœur et moi nous décidons d'aller nous promener du côté du lac. Bien, nous partons. Le chemin est long, nous marchons, nous marchons toute l'après-midi, si bien qu'il commence à se faire tard et le lac n'apparaît pas.

Les Nains du lac, par Raymonde M...

Enfin, au bout de vingt minutes, ma sœur crie : « Vois, ma sœur, le lac est là! » En effet, le lac est là, bien tranquille. « Le lac est là, répondis-je à ma sœur, mais je suis harassée de fatigue et j'ai faim. » Ma sœur part à la recherche de quelques fruits, tandis que moi, je m'assieds.

La nuit vient, quelques étoiles apparaissent là-haut. Les yeux fixés sur le ciel je rêve. Je vois un petit nain monté sur un drôle d'oiseau qui s'arrête au-dessus de moi, je ferme à demi les yeux. Mais le petit nain qui était venu tout à l'heure revient cette fois accompagné de toute une bande de petits hommes à la grande barbe blanche. Les nains m'entourent, font une espèce de lit et me posent dessus. Après quoi plusieurs nains prennent le brancard et hop! courent vers la montagne.

Me voici maintenant dans une grotte magnifique. Un nain armé me garde car je suis prisonnière. Mais bientôt mon gardien sombre dans un profond sommeil et j'entends un petit bruit. Je vois une ombre se glisser le long du mur, c'est ma sœur, je la reconnais à sa haute taille. Elle vient me sauver. Vite nous quittons cette grotte et nous courons vite, vite. Nous sommes à la maison. Je me réveille à cet instant.

C'est très joli, ne trouvez-vous pas? Ces messieurs et dames de la rédaction ont même dit que c'était « plein de fraîcheur ». Et ils ont fait reproduire le joli dessin où ma petite camarade Raymonde montre comment elle a été enlevée, en rêve, par les nains. Son dessin aussi, il est joli.

Un mot avant de finir. Quand je vous demande des histoires, il faut que ce soient des histoires que vous avez inventées ou que vous avez entendu raconter, mais pas des histoires que vous ayiez copiées dans un livre ou un journal. Ne faites pas comme un de mes petits camarades du Maroc, qui m'envoie tout simplement des histoires découpées dans un autre journal d'enfants. On ne peut pas publier dans Mon Camarade *des histoires qui ont déjà été mises dans d'autres journaux ou dans les livres. Et puis surtout n'écrivez que sur un côté de la feuille, laissez la page de derrière blanche.*

Je serre la main à tous mes petits camarades et surtout à mes amis des clubs.

JANOT.

Président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

Fécamp. — Un club est aussi fondé par Fécamp et il se prépare à vendre *Mon Camarade* dans la rue, ce qu'il peut faire facilement sans aucun danger.

(Suite en page 7).

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit mécanicien Beauceron, après de multiples aventures est devenu l'ami d'une troupe d'acteurs de cinéma qui croisaient sur le yacht* Ballyhoo. *Voulant faire de Trotte Menu une vedette du cinéma parlant, ils l'envoient apprendre l'anglais dans la petite ville de Prosperity.*

CHAPITRE VII

PROSPERITY *(suite)*

Mrs Blankenship était arrivée à Prosperity vers 1900, au moment de la troisième transformation de la contrée, quand les terres du Gouvernement avaient été loties à des paysans venus des régions de l'Est ou à des émigrants scandinaves. Son mari, mort peu avant la guerre de 1914, était à la fois expert-géomètre et agent pour la vente des terrains. Elle-même avait été longtemps institutrice de la petite école rurale dont la cabane de troncs d'arbres se dressait encore à l'entrée du hameau. Depuis dix ans, toutes ces écoles villageoises avaient été groupées en une seule au chef-lieu de canton.

— L'autobus, me dit la vieille dame, conduit gratuitement tous les jours les écoliers à la « District School » de Stony Point, à neuf milles d'ici, sur l'autre versant de la montagne. Grâce à l'association des parents d'élèves ils peuvent prendre à midi un repas chaud à l'école. Vous verrez, c'est bien organisé.

Tout en bavardant elle me servait un abondant déjeuner : pain de maïs, côtelettes de mouton grillées avec des choux, épis de maïs cuits à l'étuvée, crêpes baignant dans un sirop d'érable et enfin une tasse d'un café très noir et un peu amer.

De mon côté je lui racontai mes voyages et toutes les difficultés que les grands trusts du cinéma avaient provoquées pour réduire à néant les efforts des *Associated Wanderers*. Peut-être insistai-je avec un peu trop de vanité sur mes rapports avec de célèbres artistes de cinéma. En tout cas Mrs Blankenship tint à me montrer que, malgré son grand âge et l'isolement où elle vivait, elle n'était pas non plus une relation négligeable. Elle avait eu sa part de gloire. Pendant la guerre elle avait activement participé aux campagnes pour le ravitaillement de la Belgique et elle avait été la marraine de plusieurs douzaines de soldats qui se battaient en France. Plusieurs extraits tout jaunis du *Stony Point Sentinel* et de divers autres journaux régionaux, qu'elle alla chercher dans des dossiers empilés sur un petit secrétaire, en faisaient foi.

Après le déjeuner, elle me conduisit dans son jardin où quelques fleurs achevaient de se faner. Devant la maison blanche aux volets verts, une petite pelouse descendait jusqu'à la route. On apercevait un carrefour bordé par une dizaine de maisons de planches qui semblaient constituer l'essentiel du hameau de Prosperity. Au loin, les monts de la chaîne du Silver Range semblaient retenir quelques flocons laineux entre leurs dents étincelantes. De l'autre côté du plateau, des collines au sol rougeâtre étaient parsemées de mélèzes et de pins. Bien qu'on ne fût encore qu'à la mi-septembre, il faisait froid et j'étais bien heureux d'avoir le gros manteau que Ruth Korrigan m'avait acheté avant mon départ d'Hollywood.

— Rassurez-vous, me disait Mrs Blankenship, je ne vais pas vous garder ici. La compagnie d'une vieille dame radoteuse vous serait bien trop pénible après Hollywood et Honolulu. Je vous ai trouvé une pension dans une famille voisine où il y a des enfants. Mais votre chambre n'est pas encore prête parce qu'ils ont tardé à recevoir le papier commandé à Stony Point. Ils ne pourront la tapisser que demain, et il vous faudra attendre encore un jour ou deux chez moi.

Nous passâmes devant le magasin — épicerie, mercerie, quincaillerie, café, dépôt d'essence — où l'autobus m'avait amené le matin même et, après avoir soulevé une barrière, Mrs Blankenship s'engagea sur un chemin bordé d'érables à travers un champ de cette luzerne qu'on nomme, là-bas, « alfala ». Au loin se dressaient quelques bâtiments de planches couverts de tôle ondulée, l'armature d'un puits éolien et deux ou trois pommiers. Tandis que nous longions un champ labouré enclos par une rangée de vieilles souches disposées côte à côte, les racines en l'air, la vieille institutrice remarqua :

— C'est un souvenir du défrichement. A mon arrivée à Prosperity, la forêt s'avançait jusque-là. Aujourd'hui c'est une des meilleures fermes du pays. Elle appartient à votre futur hôte. Tenez, je l'aperçois qui entre dans l'étable...

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et maigre, vêtu d'un « overall » bleu, formant à la fois pantalon et tablier. Son visage triangulaire, au nez pointu, aux petits yeux malicieux était vissé sur un long cou décharné qui donnait à sa silhouette un aspect un peu ridicule. Il toucha du doigt sa casquette en nous apercevant et m'accueillit par quelques brèves paroles de bienvenue.

C'était Mrs Blankenship qui me donnait des leçons d'anglais.

— J'ai voulu lui montrer les curiosités du pays, fit Mrs Blankenship après m'avoir présenté. J'ai naturellement commencé par votre ferme...

— Oui, vous voyez, dit-il en nous faisant entrer dans l'étable, je n'ai pas beaucoup de vaches, moi. Mais ce sont de vraies vaches laitières. Trois Holstein et une Guernesey. Celle-là, c'est ma championne. Elle a fourni 16.622 livres de lait en un an et 1.013 livres de corps gras alors que la moyenne aux États-Unis n'est que 4.000 livres de lait et 150 livres de matières grasses. Mais je la soigne. Ce qu'il faut surtout, c'est la traire avec une grande régularité, toujours à la même cadence et dans les mêmes temps... Et avec ça, pas bête! Elle joue avec moi, ajouta-t-il en caressant l'échine noire et blanche de la vache.

Il se mit à faire un petit tas de litière dans l'allée.

— Eh! vieux bébé! cria-t-il, viens faire un sommeil

Il s'étendit sur la paille; la vache se coucha près de lui, posa sa tête sur sa poitrine et ferma les yeux.

— Une fois, un soir, je me suis endormi pour de bon. Quand je me suis réveillé...

— Le soleil brillait et le lait avait tourné! fit Mrs Blankenship en riant.

— Non, non, c'est la patronne qui raconte ça. Je me suis réveillé vers minuit. Elle était toujours dans la même position et me regardait, les yeux grands ouverts. Elle n'avait pas bougé, de crainte de me déranger.

Il se releva.

— Maintenant, donne une poignée de main au jeune Français.

La vache poussa un long beuglement et plaça son sabot dans la main que je lui tendais... Aussitôt le fermier décrocha une vieille veste qui pendait à un clou et passa au numéro suivant.

— Elle me sert aussi, à l'occasion, de valet de chambre. Tenez.

Il posa le vêtement sur les cornes de la bête puis s'approcha à reculons. Quand il eut engagé ses bras dans l'ouverture des manches, la vache releva lentement la tête et fit ainsi remonter la veste jusqu'au épaules de son maître.

— Vous devriez lui faire faire du cinéma! dis-je émerveillé.

— Elle vaut mieux que cela, répondit assez sèchement M. Gowan. D'ailleurs, ajouta-t-il en jouant sur les mots, je ne suis pas un *showman*, un bateleur moi, mais un *cowman*, un éleveur...

***

Les premiers temps de mon séjour à Prosperity je fus quelque peu désappointé de me trouver ainsi dans un pays d'élevage et de petite culture. Quand, à Hollywood, il avait été question pour moi d'aller vivre à la campagne, j'avais imaginé, sur la foi de mes souvenirs d'école, de vastes exploitations d'où le travail musculaire de l'homme serait banni et remplacé par des machines géantes et compliquées. J'aurais voulu voir à Prosperity des tracteurs tirant de véritables trains de charrues échelonnées, ou de ces moissonneuses-batteuses « combinées » — dernier mot, pour moi, du progrès technique américain — qui transforment si vite un champ de blé en un simple alignement de sacs rebondis.

Pour grandiose qu'il fût, le paysage lui-même manquait de prestige à mes yeux. Je ne me sentais aucune envie d'aller explorer ces forêts de mélèzes, d'escalader ces pics neigeux. Les montagnes de l'Irvanistan avaient été une épreuve suffisante lorsqu'il m'avait fallu accompagner la caravane du prince Sourvinah à Choudja. J'aurais préféré, maintenant, de vastes plaines fertiles pareilles à ma Beauce natale, où l'horizon n'est limité par aucun accident de terrain!

A ces déceptions venait s'ajouter l'ennui d'être sans nouvelles de mes compagnons du *Ballyhoo*. Leur initiative venait de me libérer pour six mois encore de tout souci matériel. J'aurais dû me préoccuper seulement d'apprendre à parler le mieux possible afin de pouvoir leur rendre un jour quelque menu service. Mais je ne pouvais m'empêcher de me remémorer leurs tribulations à Hollywood, le complot monté contre les *Associated Wanderers*, la mort d'Evelyn Terni... A force de revenir sur tous les événements dont j'avais été le témoin, je finis par soupçonner quelque lien entre l'attentat auquel Hawthorne n'avait échappé que grâce au sacrifice de sa femme, et les manœuvres des grands trusts ne reculant devant aucun moyen pour abattre les artistes qui avaient tenté de se libérer de leur contrôle. Mon hypothèse, je devais l'apprendre plusieurs années après, se trouva confirmée au cours du second procès de Pedro.

Cette période maussade ne dura guère que le temps de mon adaptation à ma nouvelle vie. Malgré ses succès dans les comices agricoles, Michael Gowan n'était pas riche; sa passion pour les bêtes lui occasionnait de gros frais de matériel et de produits spéciaux que sa femme s'ingéniait à compenser par toutes sortes d'économies sur le train de ménage. Je me souviendrai toujours à ce propos de l'air consterné avec lequel Leila, la plus jeune des deux fillettes, s'écria, le premier soir où je dînai à la ferme, quand je me fus servi de la tarte :

« *Ma! Ma! The Frenchie has got the sour end of the pie!*

« Maman, maman, le Français a pris le bout de la tarte qui n'est pas sucré! »

Peu à peu, lorsqu'ils eurent constaté que j'étais moi aussi un jeune paysan et non un de ces Français de roman-feuilleton qui viennent aux États-Unis pour de louches trafics, les Gowan m'accueillirent avec une cordiale simplicité, comme un enfant de la maison. Leur fils Herbert était à peu près de mon âge. Il venait d'entrer au Collège agronomique de Denver et je ne devais faire sa connaissance qu'à Noël.

Pendant que Mrs Blankenship se chargeait de parlementer avec les autorités scolaires de Stony Point pour fixer les conditions dans lesquelles je pourrais suivre les classes, je pris pendant quelques jours l'habitude d'accompagner M. Gowan au labour, à l'étable, dans les prés du vallon où nous creusions des canaux d'irrigation. Au hasard des lieux où nous nous trouvions, il me racontait les épisodes de sa vie qui s'y rattachaient.

— Tenez, me disait-il tout en labourant une belle pièce de terrain presque plane qui se trouvait derrière la ferme, c'est ici qu'en 1902, à mon arrivée dans le pays, j'ai fait mes premières semailles. Nous avions commencé, mes deux voisins et moi, par construire nos maisons avec des troncs d'arbres en nous aidant mutuellement. Je me suis trouvé pris de court; je n'avais eu le temps ni de faire des enclos pour empêcher les troupeaux des ranches de venir paître sur mon lot, ni même d'arracher les souches pour labourer. J'étais si impatient de faire l'essai de cette terre vierge, si différente du sol de mon Vermont natal, que je creusai des trous, à la hache, entre les souches, pour semer ma première récolte de maïs!

Je l'interrompis pour rectifier la direction de l'attelage.

— *Haw! Buck! Gee! Bright!* criai-je aux chevaux.

— Je me souviens, reprit-il, des plaisanteries que ne manquaient pas de me lancer les *cowboys* du ranch lorsqu'ils me voyaient défricher. « Impossible à un fils de femme de faire pousser ici assez de blé pour rassasier un lapin! » disaient-ils en crachant le jus de leur chique. (Michael Gowan ne fumait ni ne chiquait. Il se contentait de mâchonner les grains de maïs qui traînaient au fond de ses poches. « C'est plus nourrissant et ça dure autant », prétendait-il.)

Une autre fois, à l'abreuvoir, il évoquait toute la peine qu'il avait eue à creuser son puits :

— Moi j'étais au fond. Ma femme hissait la terre avec un panier. Le sous-chef du ranch, « Blue Star », vint à passer à cheval. « Mon pauvre Gowan, dit-il, la source de la Clark River n'est qu'à deux milles d'ici. Ça te ferait certainement beaucoup moins loin à porter tes seaux qu'à creuser dans la terre! » J'en ai fait sauter des roc! Mais j'ai pourtant fini par trouver l'eau, à cinquante-cinq pieds. Jamais nous n'en avons manqué, même pendant les grandes sécheresses. Eh oui! le pays a changé en vingt-cinq ans!

Par sa bouche, à travers le récit de ses propres expériences, l'agriculture commençait à m'apparaître sous un jour d'épopée. Alors que dans toute mon enfance le travail de la terre ne m'avait semblé être que routine, soumission à des rites inférieurs transmis depuis des temps immémoriaux j'y discernais maintenant le progrès, le spectacle de la puissance humaine, cette incessante conquête de la nature qui permet à l'homme de subsister. Michael Gowan savait m'ouvrir des perspectives, étonnantes dans leur simplicité, sur des choses auxquelles je n'avais jamais pensé.

Un jour où la petite charrette de Buck s'était renversée à trois reprises, en franchissant un fossé, il avait fallu chaque fois recharger tout l'alfala.

— La terre, me dit-il, cherche à reprendre son foin.

Il me développa cette idée qu'effectivement toute la vie du cultivateur n'est qu'une longue lutte contre la pesanteur.

— C'est la terre qui tire sur nos épaules quand nous ôtons les pierres de nos champs, quand nous chargeons du foin à la fourche sur les voitures, quand nous creusons des fossés d'irrigation. Si je laboure, c'est pour amener la terre du fond à la surface et la faire bénéficier de l'eau et du soleil; et encore dans ce cas, le résultat est bien souvent médiocre puisque la pluie emporte cette terre arable vers le ruisseau, vers le fleuve qui la déposera sous forme de limon, dans un delta, à des milliers de milles de l'endroit où elle fut arrachée par l'homme...

Michael Gowan s'interrompit pour ramasser une poignée de fourrage qui était tombée de la charrette. Il la garda un instant dans sa main, contempla les tiges desséchées, les feuilles racornies qui alimenteraient ses bestiaux pendant l'hiver.

— Il n'y a pas que lutte, dit-il enfin, il y a également collaboration. La nature de son côté se livre à un mystérieux travail constructif et créateur. Une graine de luzerne, un grain de maïs, un pépin de pomme, ça se transforme en une plante qui représente des milliers ou des millions de fois le volume initial de la semence. Il suffit de beaucoup d'air, d'un peu d'eau, d'une infime quantité de terre, et voilà un végétal qu'utilisera l'homme pour se nourrir et croître à son tour, en renouvelant et en multipliant les cellules de sa chair, de ses os, de ses organes; car l'homme lui aussi fait partie de cette nature qu'il sait transformer... *(A suivre.)*

Le docteur a envoyé sa note de fin d'année à M. Durand, dont il a soigné le fils. M. Durand vient donc pour s'acquitter de sa dette, mais auparavant demande : « J'espère, docteur, que vous me ferez une réduction, c'est mon fils qui a passé la scarlatine à toute l'école. Ça vous en a fait des clients! »

o

Coquette, déjà! Colette est rentrée de l'école en larmes. Une de ses dents remue, et elle prévoit que sa maman va y attacher un fil, pour la faire tomber. « Tu me feras pas de mal, dis maman. — Mais non, je t'assure. — Je veux bien qu'elle tombe, mais alors, j'en veux une toute dorée. »

o

Arthur se promène avec son père à la campagne. Ils s'arrêtent devant un champ de blé, très maigre. « Comme il est petit, ce blé, dit le papa. — C'est sans doute celui qui sert à faire les petits pains, tu ne crois pas? »

o

Au jardin public, jeudi. Il est 6 heures, il faut partir, papa va bientôt rentrer. Mais Janot fait la sourde oreille à l'appel de sa mère. « Allons, dépêche-toi, vite. Il n'est plus l'heure de s'amuser! » Et Janot continuant de rouler à toute allure sur sa trottinette : « Je ne joue pas, maman, je fais du sport... »

o

« Tiens, vous avez un noeud à votre mouchoir ? — Oui, c'est ma femme qui me l'a fait pour que je n'oublie pas de mettre sa lettre à la poste. — Et vous l'avez bien mise? — Pas du tout, ma femme a oublié de me la remettre... »

LE COIN DES FILLETTES

SAC A OUVRAGE

On coupe deux morceaux pareils du tissu à broder de 0 m. 40 sur 0 m. 30.

On couvre le dessin en y brodant les fleurs et les oiseaux avec du fil à très vives couleurs.

On fait le fond en couleur neutre et en suivant la figure 4.

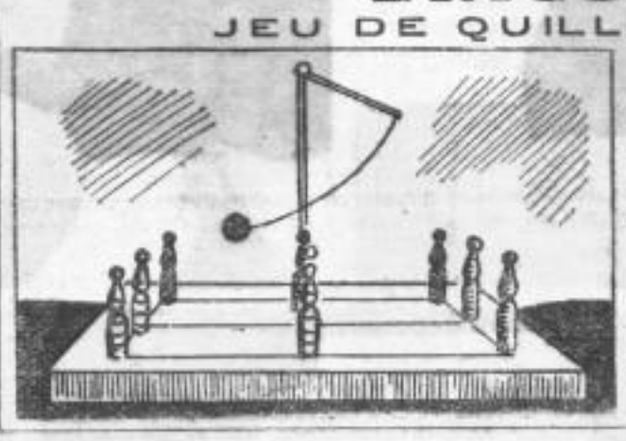
Les Conseils de Tante Camille

Comment débarrasser de son mauvais goût le lait qui a brûlé. — *On laisse du lait sur le feu, on sort de la pièce, on revient, ça sent horriblement mauvais car le lait a brûlé et il a comme on dit « attaché » dans la casserole. Ne vous inquiétez pas, il est possible de faire disparaître ce goût sans perdre beaucoup de lait. Sur la casserole où le malheur s'est produit, étendez un linge bien propre, puis enlevez-le, lavez-le bien soigneusement et recommencez la même opération. Au bout de deux ou trois fois le lait aura complètement perdu son odeur.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Recette demandée par D. L., à La Baume de Transit. — *La crème au chocolat.* — *Pour faire la crème au chocolat, on prend du chocolat en tablette, dit chocolat à cuire. Il faut un demi-litre de lait, trois jaunes d'œufs et 50 grammes de sucre pour une tablette et demie de chocolat. Vous faites d'abord chauffer le lait, puis vous y ajoutez le sucre, puis le chocolat que vous faites fondre. Quand votre chocolat est bien fondu, vous laissez chauffer encore. Pendant ce temps, vous cassez vos œufs, vous ne vous servez pas des blancs et vous tournez bien soigneusement les jaunes. A ces jaunes vous ajoutez votre chocolat bouillant tout en continuant à tourner toujours dans le même sens. Quand le mélange est bien fait, vous remettez sur le feu et vous chauffez encore un peu en tournant toujours pour que la crème épaississe, mais il ne faut pas la laisser bouillir. Cette crème peut se manger chaude, froide ou pour accompagner d'autres entremets.*

BRICOLAGE
JEU DE QUILLES DE TABLE



Procurez-vous une planchette assez épaisse (elle doit avoir de l'assiette) mesurant 0 m. 50 × 0 m. 50. A 20 centimètres du bord, dessinez un carré, que vous diviserez lui-même en 4 petits carrés. Aux angles de chacun d'eux, posez une quille que vous numéroterez (il doit y en avoir 9). Sur le bord de la planchette, au milieu, dressez une potence de 50 centimètres de haut au bout de laquelle vous attacherez une balle un peu lourde.

Le joueur doit prendre la balle entre les doigts (tendant la corde à un certain angle qui lui semble le meilleur) et la lâcher sur les quilles après lui avoir fait décrire un arc de cercle. L'addition des points des quilles tombées permet de désigner le gagnant, mais si une quille tombe en dehors de la planchette, le nombre de points qu'elle représente sera déduit du total.

Variétés

CHARADES

Envoyée par Benjamin Barazzuoli (Cap d'Ail).

Mon premier est une note de musique.
Mon deux est un outil qui sert à aplanir le bois.
Mon tout est un homme politique et orateur célèbre de la Révolution française.

*Envoyée par X*** Les Laumes (Côte-d'Or).*

Mon premier est très utile et se met devant les radiateurs d'auto.
Mon second est un adjectif possessif.
Mon troisième est un outil indispensable au menuisier.
Mon tout est un magasin où on va chercher les médicaments.

Envoyée par le même.

On prend aux vaches leur lait par mon premier. Mon second circule dans notre corps.
On aime bien être dans mon troisième quand on est fatigué.
Avec mon tout on peut faire une salade.

Envoyée par R. Guillaud, à Gulanchal-de-Varaize (Charente-Inférieure).

Mon premier est le dernier mot d'un vieil adage.
Mon second se met en conserve.
Mon tout appartient à l'histoire.

DEVINETTE

Envoyée par Roger Wolff.

Je marche, j'avance, mais je reste en place. Qui suis-je ?

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

Quels sont les grands pays d'Europe dont les initiales donnent le nom de la capitale d'un autre pays d'Europe ?

RÉBUS SYLLABIQUE

(Toutes les solutions en page 7.)

Grand roman d'aventures et de mystère, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854 à Ballarat, en Australie, au pays des chercheurs d'or, Dick Preston, 15 ans, et son ami Shane Carrigan, vont assister à une réunion à l'Hôtel Eurêka. Le mécontentement est très vif parmi les mineurs qui parlent de se révolter.

Chapitre II. — BAGARRE A L'HOTEL EUREKA *(suite)*

Un long murmure s'éleva de la foule, comme le chant d'une tempête qui s'annonce. C'était un bruit effrayant, le bruit d'une force qu'on ne pouvait pas plus contenir qu'une tempête. Et voilà que Humfray l'attisa en disant :

— Pendant ces trois dernières années, Victoria s'est transformée; d'une agglomération de petits propriétaires, elle est devenue une ville prospère. C'est nous qui l'avons faite, et en retour, qu'avons-nous? On nous insulte, on nous méprise, on nous tyrannise. Mais naturellement, nous sommes soumis à la loi. Nous voulons l'ordre et la justice, nous sommes restés longtemps silencieux, bien que nos cœurs aient été parfois presque brisés par l'insolence des hommes qui nous gouvernent. Nous avons supporté autant qu'un homme libre peut en supporter, et même davantage!

Un gros homme chauve grimpa à côté d'Humfray, la main posée sur l'épaule de Lalor.

— Oui, c'est la vérité, camarades, nous en avons trop supporté! Maintenant, cela passe les bornes. Si nous nous soumettons encore, nous sommes les derniers des esclaves. On a relâché un meurtrier sans jugement, parce qu'il avait soudoyé son juge. Je vous assure, camarades, que le spectre de mon vieil ami Scobie est là et regarde si nous lui faisons justice. Nous avons le devoir de nous dresser contre cela et de prendre ce qui ne nous sera pas donné si nous ne le prenons pas.

La foule rugit de colère. Dick se sentit frémir d'appréhension, il n'arrivait pas encore très bien à comprendre ce qui se passait; mais il était transporté par les appels des orateurs.

A son côté, il pouvait sentir Shane qui se raidissait et gémissait de plaisir à la harangue du nouveau tribun, et le désir d'agir le rendait fou. Cette même impulsion commençait à s'éveiller en lui. Oui, il savait que c'était la vérité.

— Ah! Kennedy est un type énorme, grogna Shane. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir lui serrer la main en ce moment! Ou bien pour casser la gueule à un de ces flics! Ah! par les sept chandeliers bénis!

Humfray avait levé la main et repris le fil interrompu de son discours :

— Pas de violence, mes amis! Nous nous sommes soulevés et, par Dieu! nous devons continuer. Il n'y a pas moyen de s'arrêter maintenant avant que le Gouvernement ne nous accorde nos droits. Mais il ne faut pas leur donner l'excuse de pouvoir dire que nous sommes une bande d'agitateurs. C'est ce qu'ils veulent. Ne faites pas leur jeu par la violence. Restez disciplinés. Nous sommes ici pour protester contre un juge qui vendit son verdict et pour faire une collecte qui nous permette de continuer à combattre cette corruption.

Un petit homme à cheveux roux et à barbe courte sautait de la tribune et y remontait sans cesse à côté de Lalor, comme s'il avait envie de parler et en même temps comme s'il craignait de l'interrompre.

— C'est Rafaëlo, dit Shane.

Le petit homme fronça ses sourcils hérissés, une joie sauvage brillait dans ses yeux.

— Payez, camarades, cria-t-il quand le discours fut fini. Raclez vos poches pour la sainte cause de la liberté!

— Qu'est-ce que tu donnes, toi? demanda un des mineurs en riant.

Rafaëllo prit le mot pour une insulte :

— Tout, hurla-t-il, les yeux flamboyants. Il retourna les poches de son pantalon et des pièces se répandirent sur le sol. Voilà! Il déboutonna sa chemise et en sortit trois billets. Après les avoir agités, il les lança en l'air. Puis, soudain plus grave, il leva son bras en un geste de commandement. Un silence se fit :

— Et ma vie aussi si on me la demande! ajouta-t-il.

— Ce bon vieux Rafaëlo, cria la foule.

L'atmosphère du meeting était tendue par l'excitation. Mais la bonne humeur et le sang-froid y régnaient. Les orateurs étaient capables d'enflammer les hommes, mais aussi de les contenir. Dick se rendit compte que son regard était attiré par le jeune géant Peter Lalor, qui se tenait naturel et confiant à côté de la tribune. Celui-ci écoutait tour à tour Humfray, Kennedy et Rafaëllo; sa figure avenante et mobile, éclairée d'un orgueil résolu dominait le meeting. Il se taisait.

— Connais-tu Lalor? demanda Dick à Shane, lui as-tu déjà parlé? je veux dire.

— Un peu, bien sûr, répondit Shane. Tout le monde le connaît. Il n'est pas sous cloche.

— Veux-tu me présenter à lui?

— Mais il n'y a pas besoin qu'on te présente. Tu n'as qu'à y aller et lui dire : « Peter Lalor, je veux me joindre à votre mouvement, car moi aussi j'aime la liberté. » Il te donnera tout de suite une poignée de main, comme si tu n'étais pas un jeune blanc-bec sans importance.

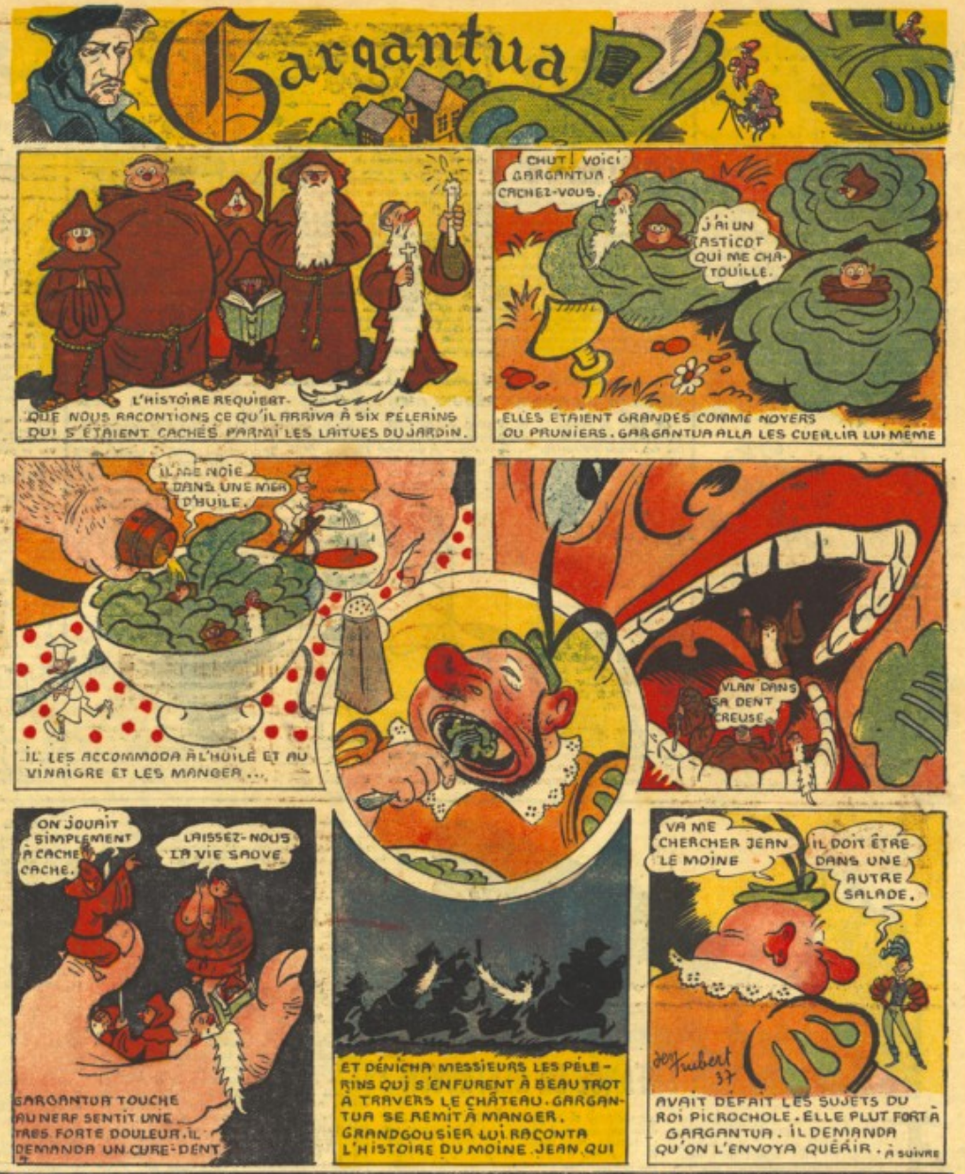
— Non, je veux que tu me présentes.

— Bon, dit Shane en lui donnant une tape, je vais lui dire que tu n'as pas voulu venir tout seul, parce que tu es aussi timide qu'un nourrisson.

— Non, non, protesta-t-il.

— Chut, dit Shane, en le calmant. Est-ce que tu veux dégommer les autres orateurs? Petit rouspéteur!

(Suite en première colonne page 4.)



La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

De la tribune, un Allemand tonnait sur la manière dont les commissaires et les fonctionnaires spéculaient frauduleusement dans le pays; mais ses vociférations n'intéressaient pas Dick. Il regarda du côté de l'hôtel devant lequel s'était déployé un détachement de police. L'officier de service, un jeune Anglais aux traits fins et aristocratiques, se prélassait sur son cheval et surveillait les faits et gestes des mineurs avec un mépris ennuyé.

— Regarde cet espèce de mannequin, dit Shane, en donnant une bourrade à Dick, comme j'aimerais lui donner une leçon.

Dick et lui obliquèrent vers l'hôtel où les mineurs, ne pouvant entendre distinctement les orateurs, s'amusaient à insulter la police.

Comme Dick s'approchait, il leva la tête vers l'hôtel et vit à une des plus hautes fenêtres un homme qui regardait de tous ses yeux, un homme blond, avec de pâles yeux gris. Un tel regard de froide haine brillait dans ses yeux pâles que Dick frissonna. Il prit Shane par le bras.

— C'est Bentley, ce vieux chacal, cria Shane en cherchant un projectile.

Il n'y avait pas de pierres sur la route, aussi jeta-t-il vers la fenêtre le bâton qu'il portait. La vitre se brisa et la face pâle disparut. Les hommes qui se tenaient aux alentours grognèrent de colère. Ils reprirent le cri de Shane.

— A bas Bentley! amenez l'oiseau!

Dick vit l'homme descendre en trébuchant les marches de l'hôtel, en traînant son pied droit comme s'il était infirme. La foule hurla à la vue de la figure pâle et affolée de l'homme : « Bentley! »

Bentley courut vers le jeune officier qui l'écouta avec le mépris qu'il avait déjà montré à Lalor. Puis l'officier, se redressant soudain, jeta un ordre bref, et la police se mit en mouvement sur la route. Un des policemen à cheval descendit de sa selle et aida Bentley à monter sur le cheval à sa place.

Les mineurs hurlèrent toutes les phrase d'injures qu'ils savaient, traitant Bentley de lâche et de putois. Bentley donna une brusque secousse à la tête du cheval, lui fit faire demi-tour, et piqua un galop sur la route, en rabattant vivement un chapeau sur sa figure.

La foule oscilla vers le cordon de police. Le jeune officier, se tournant avec dédain, lança un ordre bref et ses hommes croisèrent leurs fusils.

— Pas d'émeute!

C'étaient Lalor et l'homme nommé M'Intyre qui hurlaient. La foule se retira avec hostilité.

— Il est parti pour le camp du gouvernement, dit Shane.

— Oui, approuva son voisin, pour amener des renforts je suppose. C'est bon, qu'ils essayent de m'avoir. Il en faudra deux pour ça.

Un autre homme était grimpé sur la tribune, ne tenant pas compte des efforts que Lalor et quelques autres leaders faisaient pour l'en dissuader.

— Qui est-ce? demanda Dick.

— Je ne le connais pas, répondit Shane.

— C'est le frère de Scoble, dit à côté d'eux un petit Gallois nerveux.

— Il est parti pour la caserne! hurla l'homme qui était à la tribune. C'est cette brute qui a assassiné mon pauvre frère! Il va chez ses complices; Dewes le juge dont l'âme est vendue, le Dr Carr qui jure que le noir est blanc à condition qu'il ait la main pleine; le commissionnaire Rede qui nous ment et nous excite à sa guise. Comme mon ami Kennedy vous l'a dit, l'esprit de mon frère assassiné est avec nous aujourd'hui, il est ici. Il nous regarde de ses yeux morts. Son sang crie de la terre. C'est le sang d'Abel aussi vieux que le temps et il crie encore.

La foule rugit et s'excita, attendant que quelqu'un prenne des directives.

Shane chercha encore une pierre, mais il n'en trouva pas.

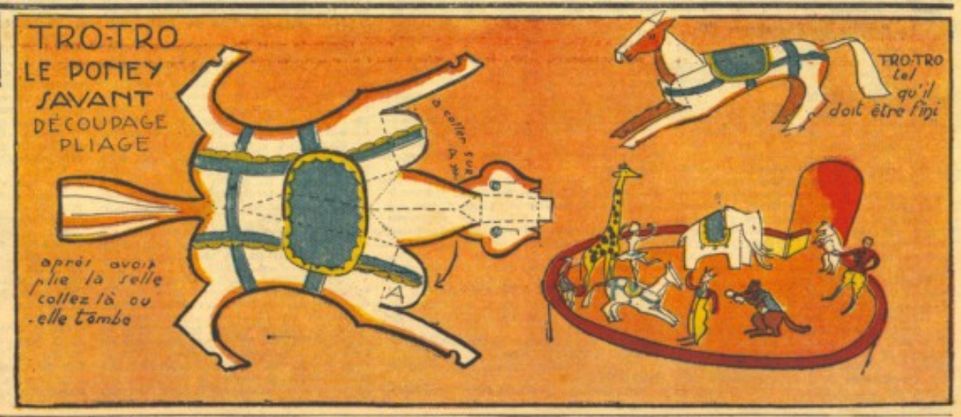
— Trouve donc une pierre, dit-il à Dick avec impatience, la main me démange encore d'envie de jeter quelque chose, et je ne sais pas ce que je vais faire si je ne trouve pas de pierre.

Dick essaya de trouver une pierre, mais la poussée était si dense qu'il ne pouvait voir que le terrain qui l'entourait.

— Il faut que je jette quelque chose, continua Shane, par l'Eternel,

(Suite en page 7.)

La foule rugit de colère. Dick se sentit frémir d'appréhension.



Les nègres du Congo français ont récemment tué le plus grand gorille qu'on eût jamais vu. Il pesait environ 230 kilos et mesurait 2 m. 40 de haut, si on compte la longueur des bras.

o

Un journal japonais donne des conseils pour vivre cent ans. Si vous désirez devenir centenaire, voici ce qu'il faut faire, tout simplement : Se coucher et se lever de bonne heure, dormir sept heures dans une chambre obscure avec la fenêtre ouverte, vivre à l'air libre le plus de temps possible, boire modérément du thé et du café et éviter le tabac et les boissons alcoolisées, prendre un bain très chaud chaque matin, ne pas porter de vêtements de soie, consacrer un jour par semaine au repos complet sans lire ni écrire, éviter les appartements très chauffés et surtout le chauffage central, éviter les émotions violentes et la fatigue intellectuelle.

o

Le nouveau train aérodynamique, qui va de Paris à Lyon, parcourt les 512 kilomètres qui séparent ces deux villes en 4 h. 50 minutes.

o

La Tour Eiffel, dont la silhouette vous est connue, située sur la rive gauche de la Seine, à Paris, en face du Palais du Trocadéro nouvellement reconstruit à l'occasion de l'Exposition, est entièrement construite en fer et ne pèse pas moins de 7 millions de kilogrammes.

o

Depuis la proclamation de leur indépendance, les Etats-Unis ont reçu 33 millions d'émigrants, la plus grande partie d'entre eux venant, soit des pays pauvres, soit des pays très peuplés. L'Allemagne, l'Irlande, l'Angleterre, les pays scandinaves ont fourni, à eux seuls, plus de la moitié de ces 33 millions.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Vous savez, ou on vous a dit, que la température de l'air varie suivant l'altitude. Les alpinistes et les aviateurs l'ont remarqué. Une croyance veut que la diminution de la température soit proportionnelle à l'altitude. C'est-à-dire que plus l'on s'élève, plus il fait froid.

On le voit, du reste, lorsqu'on regarde une haute montagne : l'influence de la chaleur et du froid font que les végétations sont de plus en plus rares au fur et à mesure que l'on s'élève. Il arrive un endroit où le froid est tel que le sol est gelé. Puis ce sont les « neiges éternelles ».

Une fois le 0 du thermomètre atteint, les chiffres continuent à marquer la baisse au moyen du signe —. On pensait que dans les hautes régions de l'atmosphère, à 200 ou 300 kilomètres au-dessus de la terre, la température atteignait — 273 degrés (ce que les savants appellent le zéro absolu). Les ascensions en ballon et en avion ont démontré que ces affirmations étaient vraies en partie seulement.

La température décroît de la terre jusqu'à 10 kilomètres, où elle marque — 50 degrés.

Puis, dans la stratosphère, jusqu'à 30 kilomètres, elle reste la même soit — 50 degrés. Mais, au-dessus, elle remonte brusquement, et, d'après des expériences, elle atteindrait + 50 degrés à 50 kilomètres, soit une différence de 100 degrés par kilomètre.

Ainsi, à 300 kilomètres au-dessus de la terre, au lieu d'un froid de — 273 degrés, on aurait une chaleur de + 900 degrés. Tous les métaux fondraient comme du beurre au soleil!

Voilà qui promet de belles surprises pour les aéronautes futurs!

Peut-être verrez-vous un jour un article de journal avec ce titre :

« L'aviateur Untel fond avec son avion en tentant de battre le record d'altitude. »

LA GOUPILLE

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT (1863)

De 1861 à 1863, G. de Ponton d'Amécourt construisit neuf modèles d'hélicoptères actionnés par des ressorts d'horlogerie. Tous étaient à double hélice, pour éviter la rotation du moteur autour de l'axe de l'appareil. C'est une intéressante observation qui est reprise actuellement sur les avions modernes (Macchi-Pirat du record du monde, et Koolhoven de chasse) pour équilibrer la force de l'hélice.

Ces hélicoptères pesaient de 50 à 200 grammes, suivant les modèles (voir figure).

Aidé par Nadar, photographe et aéronaute, il poursuivit ses travaux, persuadé que le ballon n'arriverait jamais à se diriger au gré du pilote et que, pour lutter contre l'air, il fallait être plus lourd que lui.

Hélicoptère de Ponton d'Amécourt

Fort de son expérience sur les modèles à ressorts d'horlogerie, de Ponton d'Amécourt entreprit la construction d'un hélicoptère réduit, de 3 kilos, pour lequel il inventa une machine à vapeur en métaux légers et munie de la première chaudière en serpentins. Cet appareil, plus connu que les premiers, parvint, en séance privée, à s'alléger du quart de son poids.

Nadar entreprit alors d'aider à la construction d'un modèle plus grand et, pour se procurer de l'argent, fit établir un ballon géant, « le Géant », dont les ascensions devaient faire recette. Un détail de construction fit tourner l'entreprise à la catastrophe.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AILERON COMPENSÉ. — L'effort fourni par le pilote pour manœuvrer les ailerons peut être équilibré (en partie ou totalement) par l'action de l'air. A cet effet, l'axe de pivotement de l'aileron ne se trouve pas exactement à une extrémité de celui-ci, mais un peu en arrière. Un autre moyen consiste en une surface supplémentaire débordant du côté opposé à l'axe de l'aileron.

GOUVERNAIL COMPENSÉ. — Même explication que pour l'aileron. C'est une surface mobile, verticale ou horizontale, dont l'effort de manœuvre est « compensé » par l'action de l'air sur une autre surface. Il n'y a pas intérêt à compenser entièrement une surface mobile. Ainsi, l'air ayant plus de prise sur un côté de l'axe, replace automatiquement la surface déplacée, dans le prolongement du plan fixe.

Le boxeur musicien

Il est bien utile, pour un boxeur, de savoir plusieurs choses, c'est ce que constata le jeune boxeur Tiny Bostock, que les spectateurs parisiens ont vu récemment, au cours de son premier match public. A la grande surprise du public, le jeune et tout petit boxeur (Tiny veut dire minuscule en anglais) mit knock-out son adversaire, pourtant plus grand et plus lourd que lui, en moins d'une minute. Le public, qui pensait assister à un long combat, fut très déçu et le montra. Alors pour les consoler, le manager de Bostock chercha ce que pouvait bien faire son poulain et se rappela qu'il avait été pendant très longtemps enfant de chœur dans une église et qu'il chantait très bien. Il lui dit aussitôt de chanter ce qu'il savait. Le public, un peu surpris d'abord, fut vite ravi et applaudit autant le chanteur que le boxeur. Mais, au match suivant, ayant mis aussi vite son adversaire knock-out, il fut obligé de chanter, car le public s'y attendait.

Cyclisme et bonneterie

Tout le monde connaît le « maillot jaune », le fameux maillot du premier du tour de France cycliste. Jaune au départ de l'épreuve, il a évidemment un peu changé de couleur après un mois de soleil, de pluie, etc. Mais il n'en est pas moins fort utile pour permettre aux spectateurs sur le passage de crier : « Vas-y Tonin, hourra Speicher... » Mais ce maillot, s'il est le plus populaire, n'est certes pas le seul des « maillots distinctifs ». Savez-vous qu'il y en a actuellement plus de dix officiellement reconnus en France et au moins autant qui distinguent telle ou telle course. Il y a le maillot du champion de France de vitesse et celui du champion de France sur route, le maillot de Paris-Nice et celui de l'Association sportive de la Boucherie. Mais certains cyclistes, à la fois champions du monde et champions de France, doivent être bien perplexes, car quel maillot faut-il mettre ?

ENFANCE DE BEETHOVEN

Jusqu'en 1871, l'Allemagne fut divisée en une quantité de petites principautés, les unes minuscules, les autres plus importantes, mais dont les souverains étaient maîtres chez eux.

Un des plus riches et des plus puissants de ces souverains était le prince-archevêque de Cologne. C'était également un des principaux prélats de l'empire, et c'est à lui que revenait l'honneur de couronner l'empereur d'Allemagne dans la basilique d'Aix-la-Chapelle.

Au début du XVIIIe siècle, un de ces princes, Joseph-Clément, grand amateur de musique, groupa à sa cour une importante troupe de musiciens et créa une chapelle-musique qui devint rapidement célèbre.

Cet évêque était fort laid et ressemblait en tout point à Polichinelle : grosse tête rouge surmontant une volumineuse bosse dans le dos et une moins importante devant.

Tout jeune il avait été nommé, grâce à la haute protection de Frédéric le Grand, archevêque de Cologne et évêque de cinq grands diocèses; mais malgré cela, la vie religieuse ne lui souriait pas du tout.

Possesseur d'une immense fortune, il adorait le luxe, les arts (et par-dessus tout la musique), les fêtes et les mascarades.

Un jour de la fin de mars 1709, il annonça pourtant solennellement à ses fidèles qu'à l'occasion du carême il ferait un grand sermon de pénitence. En conséquence, au jour dit l'église se remplit d'une foule dévote et avide de juger l'éloquence religieuse de son pittoresque prélat. Celui-ci fendit la foule et monta en chaire avec un air recueilli et modeste, qui ne manqua pas d'impressionner favorablement le public en sa faveur. Mais lorsqu'il se trouva en haut de la chaire, il jeta un coup d'œil circulaire sur la multitude de visages attentifs tournés vers lui et s'écria : « Poisson d'avril! ... » Puis il descendit comme il était monté, laissant son auditoire stupéfait et indigné par tant d'audacieuse impertinence.

Son successeur, moins original, avait le même amour que lui pour la musique, et c'est à sa cour que Louis van Beethoven, grand-père du grand Beethoven, fut nommé musicien. C'était un homme de valeur qui remplit dignement ses fonctions. Malheureusement, son fils Jean ne lui ressemblait guère et fut dès sa jeunesse un mauvais sujet, un musicien médiocre et un ivrogne impénitent.

Auprès d'un tel père, l'enfance du petit Beethoven s'écoula malheureuse. Il n'avait que trois ans lorsque son aïeul mourut, lui qui était le bon ange de la famille, et qui, par son autorité bienveillante retenait, autant qu'il était possible, son fils sur la pente du vice.

Louis avait à peine quatre ans que déjà son père le clouait pendant des heures devant le clavecin, à répéter cent fois les mêmes fastidieux exercices, le giflant à la moindre fausse note. Parfois l'enfant succombait de fatigue et son père, rendu plus méchant par l'ivresse, le brutalisait pour l'obliger à rester au piano.

L'étude du violon n'était pas menée avec plus d'indulgence.

On racontait, du vivant même de Beethoven, que le petit musicien était arrivé à charmer une araignée qui descendait au bout de son fil dès que Louis, enfermé à clef par son absurde professeur, prenait l'archet et commençait à jouer. Un jour, Mme van Beethoven entrant dans la pièce et voyant ce vilain insecte, l'aurait écrasé sans autre forme de procès, à la grande fureur de son fils, qui devant le cadavre de son amie aurait brisé son violon de désespoir. Beethoven riait de cette fable, disant que bien au contraire il jouait dans son enfance de façon, non pas à charmer les araignées, mais à les faire fuir, elles et toutes les autres bêtes de la création!

Quoi qu'il en fût, l'enfant faisait de grands progrès et devint rapidement plus fort que son maître, qui se vit dans la nécessité de confier les études musicales de son fils à quelqu'un de plus qualifié que lui.

Le nouveau maître fut un autre musicien de la cour, ami des Beethoven et qui célibataire était le pensionnaire de la famille; il avait plus de talent que le père de son élève, mais n'était pas moins ivrogne, et bien souvent les deux compères rentrant fort tard du cabaret se rappelaient que la leçon avait été oubliée et l'on sortait le petit Louis, tout ensommeillé, de son lit, pour l'installer devant le piano dans une pièce où le feu s'était éteint et où il restait parfois jusqu'au jour, tremblant de froid et de fatigue.

Depuis la mort du grand-père, la gêne s'était installée peu à peu au foyer des Beethoven, le traitement du père était insuffisant et, vu son peu de mérite, il ne pouvait prétendre obtenir un poste plus rémunérateur. Il espérait que son fils deviendrait un de ces enfants prodiges, qui promenés de capitale en capitale, et présentés comme un phénomène de foire, font la fortune de leurs peu scrupuleux parents. Telle était la raison pour laquelle il poussait avec tant d'acharnement les études musicales de son fils, négligeant totalement par ailleurs son instruction générale, de laquelle il n'attendait aucun profit.

Le grand musicien souffrit toute sa vie de son ignorance, car il ne savait pas l'orthographe et n'arrivait que péniblement à tenir les comptes de son ménage.

Aucun de ceux qui ont partagé les premières années de Beethoven ne se souvint de l'avoir vu jouer et courir comme les autres gamins de son âge. Cette vie malheureuse faisait de lui un enfant mélancolique et trop précocement grave. A peine âgé de onze ans, il fut nommé suppléant de l'organiste Neefe, qui était son professeur. Le travail était très dur et le devint davantage l'année suivante, car le jeune virtuose était chargé du service des répétitions théâtrales et de tenir le clavecin d'orchestre pendant les représentations.

Une fois par an, une petite distraction venait égayer cette vie si pénible. A l'occasion de la fête de sa mère que Louis aimait tendrement, la famille Beethoven organisait une soirée musicale. Ce jour-là, Mme van Beethoven (qui savait très bien quelle surprise l'attendait) se déclarait fatiguée et se retirait dans sa chambre pour se mettre au lit. Dès que sa porte se refermait, les enfants couraient à la chapelle et rapportaient sans faire de bruit les pupitres à musique, puis on préparait dans la salle commune une salle de concert. Les musiciens de la cour, prévenus à l'avance, entraient sur la pointe des pieds et accordaient leurs instruments le plus doucement qu'ils pouvaient; Jean van Beethoven préparait un siège d'honneur au fond de la salle et lorsque les préparatifs étaient terminés, l'orchestre éclatait.

Mme van Beethoven, feignant la surprise, se levait alors et mettait sa plus belle robe avant de venir prendre la place d'honneur qui lui était réservée. Un petit souper avait été préparé dans le même secret que le concert et quelques danses terminaient cette fête de famille que le père de Beethoven organisait d'autant plus volontiers qu'elle lui donnait l'occasion de vider quelques bouteilles en compagnie de ses amis.

Beethoven avait dix-sept ans lorsqu'en 1787 il fit son premier voyage. Il était bien devenu un jeune virtuose très remarquable, mais son père n'avait jamais eu l'argent nécessaire pour entreprendre avec lui une tournée de concerts. Le cabaret était là qui absorbait toutes les économies de la maison.

L'ambition du jeune musicien était d'aller à Vienne demander conseil aux grands maîtres, et particulièrement à Mozart qui était alors dans toute sa gloire.

Mozart n'aimait guère les enfants prodiges. Lui-même avait été le plus extraordinaire d'entre eux, mais il savait que la plupart du temps ces jeunes phénomènes ne deviennent pas de grands musiciens. Aussi est-ce assez distraitement qu'il écouta tout d'abord le morceau « très difficile » que Beethoven exécuta devant lui. Le jeune homme sentant le peu d'intérêt que lui portait le maître, s'enhardit jusqu'à demander à Mozart de lui fournir un thème sur lesquel il improviserait des variations.

Au bout d'un instant, Mozart, attentif cette fois, et bientôt enthousiasmé, se tourna alors vers ses invités : « Messieurs, leur dit-il, prenez bien garde à ce gamin-là, il ne tardera pas à remplir le monde de sa renommée. »

Louise WURMSER.

QUI DÉCOUVRIT L'AMÉRIQUE ?

Qui découvrit l'Amérique ? — C'est Christophe Colomb, c'est Christophe Colomb!... Vous criez tous à la fois, et avec tant d'enthousiasme, le nom de ce grand navigateur, que je ne sais pas si je pourrai vous dire : Ce n'est pas Christophe Colomb qui le premier a posé le pied sur le Nouveau Monde. Cinq siècles plus tôt, oui, cinq siècles, de prodigieux marins, les *Normands*, avaient déjà exploré la côte de l'Amérique du Nord...

Qui étaient ces Normands? Ces Normands (*North-Men* veut dire hommes du Nord), c'étaient les Scandinaves (Danois, Suédois, Norvégiens).

Peuple farouche dont certaines mœurs se rapprochent de celles des Germains, leurs voisins. Leur principal dieu, Odin, « le voyageur », forgeron de l'acier était le dieu des maîtres, des nobles, des chefs d'armée. Thôr, son fils, porteur du marteau, était le dieu des castes inférieures et des esclaves. Souvent les Scandinaves offraient leurs prisonniers en sacrifice à Odin; on les écorchait vifs, ou on les pendait, poignardés, à un arbre et les sorciers venaient tracer de mystérieux signes sur leurs corps. Tous les neuf ans on offrait au dieu un bien plus beau sacrifice... puisque cette fois on tuait des hommes de la nation.

Ils étaient très braves au combat, croyant que ceux qui mouraient en combattant entraient tout droit au paradis, le *Walhalla*, « palais des égorgés ». Avant la bataille, on jetait parfois un javelot au-dessus de l'armée ennemie; cela voulait dire qu'on promettait à Odin de sacrifier en son honneur tous les ennemis; et même les armes, les habits, etc., de ces hommes étaient offerts au dieu : on les jetait dans des marais.

A cette époque il ne faisait pas bon vivre en France. C'était l'âge des *invasions* : du Nord et de l'Est accouraient des armées de pillards. Charlemagne, au VIIIe siècle, entreprit de leur résister méthodiquement et construisit des places fortes. Les Scandinaves, arrêtés sur terre, se lancèrent par mer à la conquête des autres pays; les habitants des côtes et des îles craignaient de voir apparaître les bateaux de ces terribles *Vikings* (ainsi s'appelaient ces pirates), bateaux très bien construits, puissants et rapides, pouvant porter rameurs et combattants par centaines, bariolés de couleurs vives et dont la proue redressée figurait la gueule monstrueuse d'un dragon. Les Vikings connaissaient les contrées riches où ils pouvaient s'emparer d'un important butin. Si, au moment du partage, on se disputait entre bandes rivales, les chefs « arrangeaient cela » : en allant seuls combattre face à face dans une île déserte jusqu'à la mort de l'un d'eux. On procédait de la même façon pour régler les questions d'honneur, et la *vendetta* se poursuivait entre les familles. Les Scandinaves recherchaient la mort violente et estimaient maudit celui qui mourait dans son lit. Pour éviter pareil désagrément, le roi Hakon, devenu vieux, se fit porter sur son navire de guerre que les vents emportèrent vers la haute mer; alors il fit, avec du bois enduit de goudron, un bûcher qu'il alluma et sur lequel il s'étendit pour mourir.

Les Vikings ont chanté leurs exploits dans de longs poèmes, les *sagas*; on croirait difficilement qu'ils furent d'aussi grands voyageurs qu'ils le prétendent si on n'avait découvert en Norvège des monnaies byzantines (turques) et asiatiques, ce qui prouve leurs passages dans ces pays lointains. De plus, l'histoire des autres pays, et de la France en particulier, révèle les fréquentes incursions des Normands.

Dans chaque famille scandinave les aînés restaient à cultiver la terre des parents, les plus jeunes s'embarquaient pour l'aventure. Afin d'assurer un bon voyage, on consacrait le navire aux dieux avant chaque expédition, et comme les dieux sont gens cruels on leur offrait du sang : on mêlait des prisonniers, ligotés, aux rouleaux sur lesquels le navire était poussé jusqu'à la mer; ces malheureux étaient broyés sous la cale.

Voici donc quels furent les principaux exploits de ces farouches Vikings :

En 870, Ottar, avec un seul bateau, monte vers le Nord en suivant les côtes, franchit le cap Nord, rencontre des hommes bizarres, les Lapons, atteint la mer Blanche. Il faudra attendre sept siècles (le voyage de Chancellor en 1553) pour que des « Occidentaux » atteignent ces régions.

Dès 795, les Scandinaves avaient débarqué au nord de l'Irlande, et aussi de l'Ecosse; puis ils gagnent les Hébrides; ils pénètrent en Angleterre; ils découvrent les richesses des Pays-Bas et pour aller piller leurs principales villes, ils remontent le Rhin, la Meuse, l'Escaut. A plusieurs reprises, et une fois avec 120 bateaux, ils remontent la Seine et viennent attaquer Paris, en 845, 856, 861, semant chaque fois la panique; en 885, ils font un siège en règle et obtiennent une rançon; alors ils continuent jusqu'en Bourgogne... De même ils remontent la Somme, la Vilaine, la Loire, la Garonne, l'Adour, le Rhône. Au lieu de lutter sérieusement contre ces pillards, on attend, non sans crainte, leur venue, et en prévision de celle-ci on prélève chaque année sur le peuple de France « l'impôt des Normands »!

En 859, ces marins intrépides ont fait le tour complet de l'Europe et débarquent en Italie, vont piller Pise.

En 896, une véritable armée normande combat en France, et le roi Charles le Simple (« simple », dans le sens d' « idiot »!) doit lui abandonner la région qui s'appelle depuis Normandie. C'est de cette Normandie, où subsistera l'esprit d'aventure, que partira Guillaume le Conquérant pour s'emparer de l'Angleterre.

Les Vikings pénètrent en Russie, ils y ont bientôt leur capitale, Novgorod.

En 874, ils colonisent l'Islande, l'île de Glace, inhabitée jusqu'alors, et y vivent en hommes libres pendant des siècles : la terre aux paysans, pas de rois, ni de princes, pas de soldats.

C'est en 877 qu'ils traversent l'Océan pour s'installer au Groenland où vivent quelques peuplades d'Esquimaux. Vingt ans plus tard, ils découvrent Terre-Neuve. Et voilà qu'en l'an 1000, Leif Eriksson, dont le nom devrait être plus connu, Leif Eriksson, fils du premier colon groenlandais, touche le Canada (Labrador, Saint-Laurent, Nouvelle Angleterre) et, descendant jusqu'aux environs de Boston, découvre cette « terre de la vigne » qui deviendra dans leurs légendes le Paradis terrestre — un paradis terrestre qu'ils ne purent retrouver ensuite car la banquise et les icebergs détruisirent nombre de leurs bateaux qui tentèrent l'expédition.

C'est ainsi que les Normands découvrirent — puis oublièrent — l'Amérique...

BOUR.

TIMBRES

Barrages et timbres-postes

Vous avez tous entendu parler, sans doute, du Dnieprostroi, cet immense barrage, le plus grand du monde, construit en U. R. S. S. et qui alimente une puissante usine électrique. La construction d'un barrage de ce genre est un travail immense et pour célébrer cet effort l'U. R. S. S. a représenté ce barrage sur un des timbres émis en 1932 pour le 15e anniversaire de la Révolution. Vous le voyez ci-contre. Il était bleu et avait une valeur de 10 kopeks. Mais l'U. R. S. S. n'est pas le seul pays à avoir construit un barrage géant et nous trouvons un timbre des Etats-Unis qui représente également un barrage. C'est le timbre émis pour l'inauguration du barrage de Boulder en 1935. Il nous permet d'admirer à la fois l'importance du travail réalisé et la beauté du paysage qui entoure la chute d'eau. Ce timbre, d'assez grand format, était violet et valait 3 cents.

Enfin l'Irlande qui, séparée de l'Angleterre en 1922, a depuis cette époque, des timbres distincts de ceux de ce pays, avait émis, en 1930, un très beau timbre, que vous voyez ci-contre et qui commémorait l'inauguration d'un barrage sur le Shannon. Ce timbre est très clair et permet de voir exactement comment est construit le barrage. Cette vignette violet-noir avait une valeur de 2 pence.

LA POCHETTE M.C.1

vous permet de construire

UN AVION QUI VOLE

Envoyez 6 francs à **Mon Camarade**

E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

et vous la recevrez franco.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Jean G..., à Châtellerault, attend toujours notre journal avec beaucoup d'impatience et toutes les histoires le passionnent.

Jean Corre, à Choisy, est très content de nos constructions d'avions, car il aime la mécanique. Pour faire connaître notre journal, il prête sa collection à ses camarades. Bravo!

Jacqueline Delfaud, à Paris (13e), aime beaucoup aussi *Alice au Pays des merveilles*, elle suit les charades des petits camarades et ne manque jamais de les chercher. Merci de sa très gentille lettre.

Pierre Meunier, à Epinay. — Ce qu'il trouve de plus beau dans *Mon Camarade*, c'est *Pat' Souin*, la *Lettre de Janot*, le *Trèfle noir* et *Jim Mystère*. Il a beaucoup aimé aussi *Alice aux Pays des Merveilles*. Je le remercie de sa lettre.

Roger Wolf, à Châlons-sur-Marne, voudrait fonder un club des amis et j'espère qu'il y réussira.

Les Lannes. — Préfère l'*Ile au Trésor* au *Trèfle noir*, car il aime surtout les romans d'aventures qui se déroulent au milieu de la brousse avec des bêtes féroces. Il aime aussi beaucoup les histoires comiques et de tout c'est *Jim Mystère* qu'il préfère. Il nous envoie les noms de ses petits amis pour que nous leur envoyons des numéros du journal. Merci beaucoup et bravo.

Un groupe de pionniers d'U. R. S. S., voudrait se lier avec un groupe de Villejuif, si possible. Ecrire à W. Etinger, Ulitza Gorkovo, 28 k. 11, rue Gorki, Moscou (U. R. S. S.).

Minique A..., Bastia (Corse), m'a envoyé une lettre très très gentille avec une description de la fête du travail à Bastia : « *La mer bleue, le ciel bleu, la montagne verte, les barques avec les drapeaux rouges, une espèce de caisse couverte de rouge où les messieurs parlaient, c'était si beau, si beau. Mais on ne savait pas chanter bien.* » Merci à Minique de sa lettre si jolie.

Cambou et Michaud, Bayonne. — Merci de vos charades. Elles sont en vers et c'est très bien. Elles seront publiées.

Club Pat' Soum, à Levallois. — Le club a dû, à cause de la belle saison, interrompre momentanément son activité. Mais pourquoi le club, en prévision de la belle saison, n'a-t-il pas organisé des sorties champêtres, des parties de camping ?

JOUONS :

LES FAGOTS

Ce jeu est assez connu, mais il est très amusant. Les joueurs se groupent deux par deux en se tenant par la taille. Les groupes se placent en cercle. Deux joueurs sont désignés pour courir l'un après l'autre. Celui qui est poursuivi doit courir toujours dans le même sens, mais il peut passer à l'intérieur du cercle, tourner autour des couples ou fagots, etc., tandis que le poursuivant doit toujours rester à l'extérieur du cercle. Si le premier est las de courir, il peut se placer à l'intérieur du cercle devant un des fagots. Celui des deux membres de ce fagot qui est à l'extérieur, doit alors le remplacer et peut à son tour se faire remplacer, etc. Si le joueur poursuivi est attrapé, il prend la place du poursuivant.

MOT CROISÉ N° 80

Horizontalement. — 1. Fleurs grimpantes. — 2. En forme d'œuf. Touché. — 3. Sous-préfecture d'Auvergne. Anciennes monnaies. — 4. Se met après une affirmation. Enlèves. — 5. Mammifères aquatiques. — 6. Pluie glacée. Se trouve devant le nom de beaucoup de villes d'Amérique. — 7. Déshabillé. Toucher. — 8. Nous rendrons. Adverbe de lieu. — 9. Va à l'aventure. — 10. Remplace les cheminées dans les maisons modernes.

Verticalement. — 1. Répare les souliers. — 2. Pilote. — 3. Les trois quarts d'un paon. Possède. — 4. Victoire de Napoléon. Abréviation géographique. Fait du tort. — 5. Démonstratif. Animal de basse-cour. — 6. Saison. Conjonction. — 7. Indispensable. — 8. Touchés. Augmenté. — 9. Comme. Complet.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2						■			
3					■				
4		■	■						■
5								■	
6						■			
7		■	■		■				
8						■			
9		■	■						
10									

SOLUTION DU N° 79

Horizontalement. — 1. Crinière. — 2. Hôpitaux. — 3. As. Au. — 4. Métal. — 5. Prédirai. — 6. La. Me. — 7. Obe. Tué. — 8. Neutre.

Verticalement. — 1. Champion. — 2. Rosenale. — 3. Ip. Te. Su. — 4. Ni. Admet. — 5. Italie. — 5. Eau. Te. — 7. Ru. Ma. — 8. Examiner.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — 1e Mirabeau (Mi-rabot); 2e pharmacie (phare-ma-scie); 3e plasenlit (pla-sang-lit); 4e Danton (Dent-thon);

Devinette. — L'horloge.

Question géographique. — Portugal, Autriche, Roumanie, Italie, Suisse, dont les premières lettres font PARIS

Rébus. — Baron (Bas-rond); Balais (Bas-lait); Bateau (Bas-taux); Baton (Bas-thon).

LA RÉVOLTE DES CHERCHEURS D'OR

(Suite de la page 4.)

Dick Preston, quelle pitié que tu t'obstines à ne pas vouloir me prêter ta tête quand je ne veux jeter qu'une petite chose sans importance.

Il fouilla dans ses poches et en sortit une grosse montre bossuée :

— Il faut que je la sacrifie à la bonne cause, dit-il en l'embrassant, il est presque deux heures et demie, en supposant que les travaux avancent de quarante minutes.

Puis, visant soigneusement, il jeta la montre sur la grosse lanterne qui pendait au bout d'une chaîne devant l'hôtel. La lampe fut pulvérisée et une pluie de débris de verre brillant se répandit sur la foule et sur la police. Un des hommes eut la joue coupée.

Il y eut un rugissement de joie dans la foule. Ils se portèrent en avant, balayant la police. Un fonctionnaire, le commandant Ames, que les mineurs respectaient comme un homme de bonne volonté, se tenait dans l'embrasure de la porte et essayait de se faire entendre. Mais il fut repoussé sur le côté et les mineurs firent irruption dans la maison en brisant les meubles.

La rampe d'escalier s'effondra en craquant. Un homme la saisit et la brandit pour abattre les lampes. On brisait les bouteilles du bar. Dick, qui avait été emporté par la poussée, vit quelques hommes se passer un seau dans lequel on avait versé des bouteilles de whisky. La maison était saccagée.

Dick et Shane se frayèrent un chemin hors de l'hôtel, ils voulaient voir ce qui se passait dehors. La police était alignée sur le côté. Le jeune officier était penché sur le cou de son cheval pour écouter ce que lui disait le commissaire Ames; il n'avait pas l'air très intéressé et ne faisait aucune attention au tumulte. La foule augmentait à chaque instant, il y avait près de 10.000 mineurs rassemblés, qui hurlaient sur la colline. En voyant Bentley s'enfuir à travers les Gravels Pits, tout le monde était venu voir de quel côté tournait le vent.

« Voilà les soldats! »

Puis un silence tomba. Shane prit Dick par le bras et lui montra un garçon efflanqué, à l'air d'un Irlandais prétentieux, qui marchait vers l'extrémité du jeu de boules, un paquet de papiers et de chiffons sous le bras. La foule regardait, haletante.

L'homme se dirigea vers le bout de l'allée d'où venait le vent, laissa tomber son fardeau sous la tente de calicot, et frotta tranquillement une allumette.

Dick regarda le jeune officier qui surveillait l'homme du haut de son cheval par-dessus les têtes de la foule. L'officier porta lentement sa main vers son étui à revolver, puis, haussant les épaules, il se pencha en avant et caressa son cheval sur l'encolure.

Les flammes jaillirent des papiers et coururent le long de l'allée. Le vent les emportait rapidement vers l'hôtel. La foule se mit à piétiner et à hurler. Maintenant, à leur clameur s'ajoutait le grondement du feu. Les soldats, envoyés du camp après l'arrivée de Bentley terrifié, entraient dans Spécimen-Gulley. Il n'y avait aucune chance de sauver le bâtiment. Les flammes crépitaient partout.

D'un petit nuage noir poussé vers Black-Hill tombèrent quelques grosses gouttes de pluie; mais le feu, maintenant à hauteur du toit, dansait sauvagement en une crête dorée qui dominait les nuages de fumée.

Chapitre III. — L'ÉMEUTE

Dick voulut sortir de la bagarre. Une fois l'hôtel incendié, l'excitation des mineurs était tombée; pour le moment, il ne leur restait plus rien à faire, et ils se sentaient indécis. Les soldats les repoussaient et travaillaient dur pour empêcher le feu de s'étendre. Un homme, en uniforme de sergent-major, lisait le procès-verbal d'une voix forte qui se perdait dans le tumulte. Mais Dick savait qu'il ordonnait à la foule de se disperser au nom de la reine.

— C'est Milne, ce traître, dit Shane. Si seulement le feu pouvait dessécher sa langue.

(A suivre.)

ABONNEZ-VOUS A MON CAMARADE

France
6 mois ..... 9 fr. 50
12 mois ..... 13 fr. 50

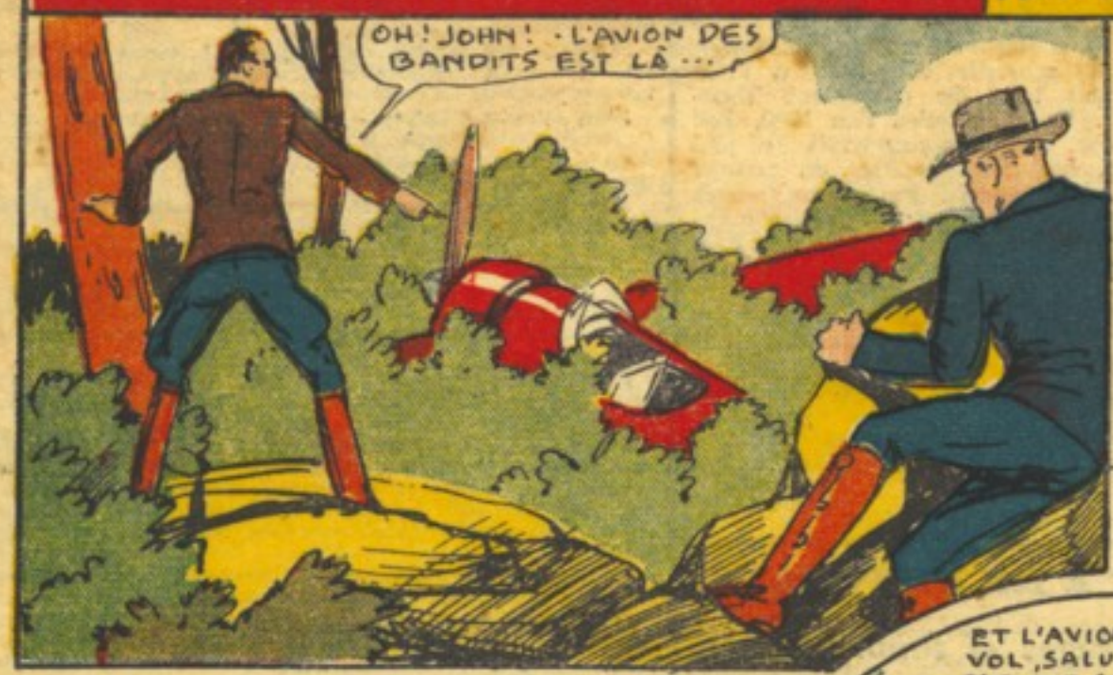
Belgique
(fr. français)
6 mois ..... 13 fr. 50
12 mois ..... 27 fr. 50

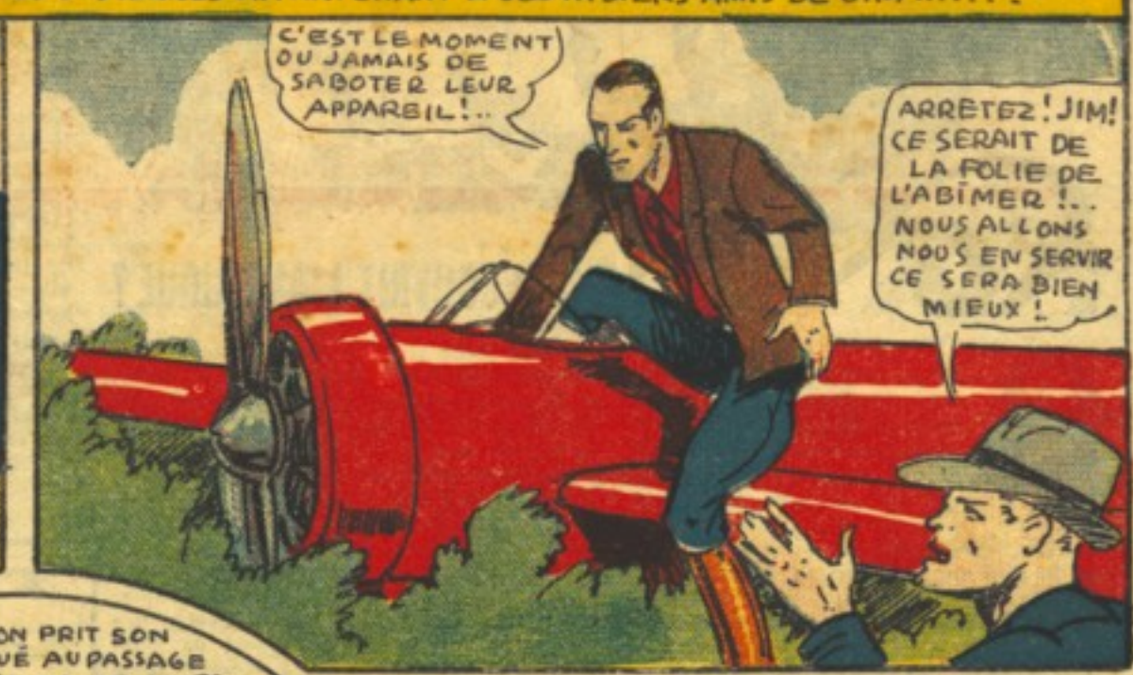
Étranger
6 mois ..... 19 fr.
12 mois ..... 36 fr.

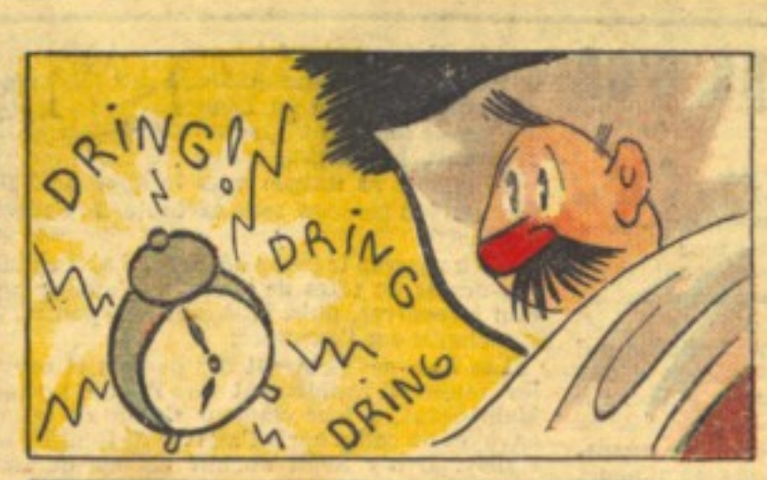
E. S. I.,
24, rue Racine,
PARIS (6e)
Ch. Post. 974-41 Paris

20 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE ET JOHN, L'INGÉNIEUR DES MINES QUI L'ACCOMPAGNE ONT ÉCHAPPÉ À LA POURSUITE D'INDIVIDUS SANS SCRUPULES QUI TRAVAILLENT POUR LE COMPTE DU "TRUST CHIMIQUE" DONT LES PROPRIÉTAIRES VEULENT S'EMPARER DES TERRES APPARTENANT À DES INDIENS AMIS DE JIM .....







Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.822.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 81. — 17 JUIN 1937.

DANS CE NUMÉRO

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION

VOYAGE A TRAVERS LES ASTRES

Pat'Soum et l'aviation : Mr Raleu est trop poli...

Emmêlé dans les quelques cheveux de Mr Raleu Pat'Soum est très inquiet.

D'autant plus que Mr Raleu en veine de politesse porte souvent la main à son chapeau.

afin de saluer les importants personnages qu'il rencontre, mais il n'y peut parvenir car à ce moment

Pat'Soum, de l'intérieur du chapeau se cramponne aux cheveux de Raleu.

Cette attitude a des conséquences néfastes pour la réputation de Mr Raleu

D'autant plus qu'entre temps Pat'Soum qui cherche le moyen de s'enfuir soulève le chapeau et que Mr Raleu-

qui sent son chapeau partir s'obstine à le retenir...

ce qui donne aux mécaniques l'impression imprévue d'être salués respectueusement par Mr Raleu...

et fait pâlir de rage les personnages officiels

R. FUZIER

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans le temps, ces messieurs-dames qui fabriquent le journal étaient toujours à se plaindre que les lecteurs ils n'écrivaient jamais au journal et que, surtout, ils n'envoyaient jamais de jolis contes, ou des récits, ou des histoires qu'on puisse publier dans Mon Camarade.

Eh bien, maintenant, ils ne peuvent plus se plaindre, ces messieurs-dames. Tous les jours c'est des gros paquets de lettres qui arrivent, 24, rue Borine, à mon adresse, et qui contiennent des tas et des tas de gentilles petites histoires que je lis toujours avec plaisir. Et maintenant il y en a tant et tant qu'on a bien du mal à les publier toutes dans le journal et que, sans doute, on sera un jour obligé de remplacer pour une fois ou deux une page des grands écrivains que publie chaque semaine Mon Camarade, *par une page qui sera faite tout entière de dessins et de récits des petits écrivains, que sont mes chers amis de la France entière et même des colonies.*

En attendant que l'on fasse cette page, voici toute une série de jolies histoires qui sont toutes des histoires vraies, des histoires vécues, et je suis sûr qu'elles intéresseront beaucoup mes petits et petites camarades. Voici une très jolie description, de Fernande Badou, à Dougnol, par Serandon (Corrèze) :

Grand-père travaille à l'atelier. Après avoir fini mes devoirs, mon livre de géographie à la main, je vais m'asseoir à côté du poêle, où flambe un bon feu clair, et j'examine grand-père, ses lunettes devant les yeux, attentif aux mouvements de son rabot qui glisse sur une planche. Au bout de son banc de menuisier s'amoncelle un tas de copeaux, en forme de ressorts de montre, que d'un geste brusque il fait tomber à terre, dégageant ainsi le chemin de son rabot. De temps en temps, grand-père s'arrête pour reprendre haleine et faire sa cigarette qu'il fume tranquillement en travaillant. Profitant de ce moment d'inaction, notre chien Dick, qui dormait paisiblement dans les copeaux, fait le saut vers grand-père, lui rappelant qu'il était là. Je l'appelle vers moi et, tous les trois, partons dîner car maman vient de nous le dire.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais c'est joliment bien fait la description de ma petite camarade Fernande Badou. En la lisant, j'ai cru voir le grand-père Badou en train de raboter sa planche et de rouler sa cigarette. C'est rudement bien. Et Fernande n'a que douze ans.

Je ne sais pas l'âge de Jeannette G., de Bourgoin (Isère), mais je trouve qu'elle sait aussi très bien écrire, et la cueillette des fraises des bois — qu'on fait en plein dans cette saison-ci — lui a inspiré le très joli morceau d'écrit que voici :

Vers la mi-juin, les fraises abondent dans nos villages forestiers, et c'est une joie de courir à travers les taillis ou sous les hautes futaies à la recherche des jolis fruits rouges et parfumés. On se met en route dès le fin matin, le dîner dans un sac de toile bise. Puis arrivé au bois, chacun tire de son côté. De temps en temps on se hèle : « Houp, houp! » Croyez-moi, il n'y a pas de plaisir pareil. Donc, un beau jeudi, je suis allée aux fraises. Durant trois heures je fouillai les taillis en tous sens. Quand j'eus rempli mon petit panier je m'assis près d'une source qui jaillissait abondamment au milieu d'une clairière. Je goûtai et puis : à l'aventure. Je cours sous les taillis et dans les sentiers parfumés, puis m'arrête essoufflée, et repars à nouveau. Le soir est revenu. C'est le moment de la rentrée. Allons, dépêchons-nous, sinon maman ne me laissera pas recommencer.

En même temps, ma petite camarade Jeannette m'avait envoyé un gentil petit récit appelé : Il neige, *et que je regrette de ne pas pouvoir reproduire aujourd'hui ici. Sans ça, mon ami, F. M. C. V., de Vincelles, m'en voudrait de ne pas avoir fait imprimer la très amusante petite histoire que voici :*

La scène se passe à la campagne, pendant les grandes vacances. Dans une ferme, située au milieu des champs, l'on entend une batteuse en mouvement et son moteur faisant son « teuf-teuf » régulier; autour d'elle sont trois jeunes garçons âgés d'environ 11 ans : il y a le petit Charles, enfant du fermier, et ses deux cousins, Robert et Pierre, deux Parisiens qui viennent en vacances à la ferme. Mais il faut vous dire que Charles ne les aime guère, ces deux cousins, car ils sont fiers et qu'ils se moquent bien souvent de Charles qui n'est qu'un paysan. Quand ils ont regardé la batteuse, ils se dirigent tous trois vers une petite maison, située dans un coin de la ferme, et où sont situés le compteur et les commandes électriques.

Dès qu'ils sont arrivés, les deux Parisiens n'ont qu'une pensée : couper le courant pour faire une farce au batteur et pour arrêter la batteuse. Charles veut les empêcher par ces termes : « Ne faites pas cela, vous seriez attrapés. — Attrapés, attrapés, et par qui? » Et, joignant le geste à la parole, il tirent tous deux sur la manette de commande. Mais il se regardèrent ahuris : le moteur tournait toujours, et Charles de s'esclaffer : « Voyez-vous ça les malins; un moteur électrique qui fait teuf-teuf-teuf. C'était un moteur à essence... Je vous l'avais bien dit que vous seriez attrapés ! »

J'aurais bien voulu voir la tête des petits Parisiens. Çà leur apprendra à vouloir jouer de vilaines farces et à se moquer des petits paysans. Pour finir, je recopie dans ma lettre une histoire vraiment extraordinaire qui est arrivée à un de mes petits camarades. Malheureusement, il n'avait pas signé son récit, et la lettre d'envoi, je n'ai pas pu la retrouver. Si bien que je ne peux pas mettre ni son nom ni ses initiales. Je lui en demande pardon. Mais voici l'histoire vraie :

C'était un jour de vacances, j'avais, comme travail, l'ordre d'aller mener mes moutons, au nombre de cinq, dans un petit bois où l'herbe nous montait jusqu'aux genoux. Cet endroit était à environ trois kilomètres de notre village. Je devais passer sous une sorte de tunnel formé par les arbres qui bordaient la route... Les fraises étaient nombreuses et nombreuses étaient aussi celles que je mangeais. Je me baissai pour en cueillir une grosse, bien rouge, lorsque je me dressai précipitamment et, levant la main, je cinglai de ma baguette une traînée de mouches. Ce n'était pas une traînée de mouches, mais bien des mouches qui recouvraient entièrement le long corps d'un serpent. Pris de panique, je m'enfuis à toutes jambes en tête de mes moutons qui, fidèles, me suivirent. Pour revenir, je n'osai pas revenir par le chemin que j'avais pris et je fus obligé de faire un long détour.

Ce que j'aurais eu peur, moi, à sa place. J'étais encore trop petit pour garder les moutons quand j'ai quitté le pays, sans cela peut-être que j'aurais aussi rencontré une vipère toute en mouches. Brr !

Moi, je vous proposerais à tous, mes chers petits camarades, de m'envoyer tout un choix d'histoires vraies *dans le genre de celles-ci, avec des dessins. On choisira les meilleures et on en fera une page entière dans le journal. Qu'est-ce que vous en dites ?*

Je vous serre la main à tous et surtout à ceux des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

PETIT COURRIER DE JANOT

Roger G..., Goussainville, demande qu'on publie dans le journal, des épisodes de la Révolution de 1789. La question est à l'étude.

Pierre T..., Fontenay-aux-Bois, est très content du journal. Il aime surtout *Piffard* et *Zézette et Jojo*. Merci des compliments.

René Freusin, Grenoble, nous envoie un joli conte, que je publierai et nous dit : « J'ai des compliments à faire au sujet de *Trotte Menu*. *C'est bien intéressant, instructif et bien écrit. J'attends avec impatience le jeudi prochain pour avoir mon journal et c'est la même chose chaque jeudi. Il faudrait des jeudis, presque tous les jours!* » Hélas! ce n'est pas demain que *Mon Camarade* deviendra quotidien.

A. V..., à Arsie-sur-Aube, se faisant le porte-parole des enfants auxquels il vend le journal, demande que nous publions des romans scientifiques à la manière de Jules Verne. Qu'en pensez-vous ?

Robert D. R..., Aytre (Charente-Inférieure). — Le club est en pleine prospérité. Avec six nouveaux membres il a maintenant vingt-cinq adhérents. Bravo!

(Suite en page 7).

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après plusieurs aventures fantastiques a été recueilli par une troupe errante d'acteurs de cinéma qui naviguait à bord du* Ballyhoo. *Arrivé en Amérique, Trotte Menu a été envoyé dans la petite ville de Prosperity pour y faire ses études d'anglais.*

CHAPITRE VII

PROSPERITY *(suite)*

Quand j'essaie de me rappeler ce qui me frappa le plus lors de mon arrivée à l'école de Stony Point, ce n'est ni l'accueil de mes compagnons, ni celui des maîtres, ni le confort des locaux qui s'impose à ma mémoire : ce sont les livres de classe. Pendant quelques jours, grâce à ces manuels scolaires, je vécus dans une sorte de griserie intellectuelle et sentimentale. Tout ce qui avait pu me paraître étrange, inexplicable, depuis plus d'un an que je vivais au milieu d'Américains : allusions à des coutumes, à des points de l'histoire, à des textes célèbres, commençait à s'éclaircir, à s'ordonner. Ces livres, tout aussi modestes pourtant que les manuels français que j'avais eus entre les mains à l'école de Nélu, m'apportaient la clef de maintes énigmes, me fournissaient un système simple et cohérent permettant de comprendre non seulement la langue et les institutions des États-Unis, mais aussi l'âme du pays. Je ressentais cette allégresse du voyageur qui, après avoir erré au hasard dans une contrée inconnue, se trouve admis soudain à en contempler la carte.

Le livre d'histoire m'avait tout particulièrement séduit par sa jolie couverture rouge sur laquelle le territoire des États-Unis, figuré en blanc pour imiter le plâtre des cartes en relief, se détachait entre le bleu vif du Pacifique et de l'Atlantique. On voyait à la première page une gravure intitulée : « Inauguration du premier président, 1789 », où Georges Washington, en perruque, prêtait serment sur la Bible, cependant qu'un vieux juge lisait le texte de la Constitution. L'histoire de l'Amérique commençait à la page suivante, non pas sur une évocation des peuples qui occupaient le pays à l'origine, dans le genre du sempiternel : « Notre pays s'appelait autrefois la Gaule et ses habitants étaient les Gaulois » des manuels français, mais par une phrase pareille à un début de conte de fées : « Il y a près de cinq cents ans vivait, dans la vieille ville de Gênes en Italie, un ouvrier qui avait quatre fils; l'un de ceux-ci était Christophe Colomb... »

Colomb, Cabot, William Penn, ces étrangers aventureux venus d'au delà des mers, tels étaient les grands ancêtres du peuple de ce pays. L'histoire de l'Amérique ne commençait que du jour où ils avaient mis le pied sur le continent américain. Quant aux habitants qu'ils y trouvèrent, loin d'être des ancêtres, ils n'étaient que des ennemis. Une bonne partie de l'histoire était constituée par le récit des luttes entre les colons et les Indiens, par l'énumération des traités conclus avec les diverses tribus et marquant chaque fois le rapt d'un territoire par les descendants des pieux pèlerins. Les Indiens n'avaient pas, évidemment, le beau rôle. Je revois encore cette image représentant l'attaque d'un fortin de troncs d'arbres dans lequel sont réfugiés des soldats armés de fusils. Des Indiens tout nus lancent des flèches enflammées, d'autres poussent au bout d'une longue perche, dans la direction du fortin de bois, une sorte de tonneau plein de paille en feu.

Mon séjour parmi les Papous, les conversations que j'avais eues avec Hawthorne sur les peuples colonisés, m'inspiraient un intérêt sentimental pour les Indiens que j'aurais voulu assimiler aux Gaulois de chez nous. Je m'expliquais mal cette impression de terreur, ces mouvements de haine qu'on cherchait à entretenir à l'égard des premiers habitants du pays.

CHAPITRE VIII

LE BLIZZARD

Cet hiver-là fut d'abord très doux et très pluvieux. La neige qui, dès octobre, recouvrait les cimes de la chaîne, n'apparut vraiment dans le pays que vers le 20 décembre, au moment où les enfants commençaient à craindre qu'il n'y en eût pas pour les fêtes de Noël. Leila et May Gowan avaient chacune une petite luge et elles étaient très impatientes de me faire admirer leurs prouesses sportives sur les pentes, derrière Pine Ridge ou Forest Gate.

Tous les matins, au moment où nous grimpions avec une dizaine d'autres écoliers de Prosperity dans l'autobus de M. Miller qui nous emmenait à Stony Point, elles observaient les crêtes les plus voisines dans l'espoir de découvrir quelque progrès de l'ensoleillement. Mais, quand elle ne disparaissait pas sous un faix de gros nuages, l'échine des monts roussâtres se contentait de fumer comme celles des vaches quand il gèle.

— Je fis avec Herbert de belles promenades dans la campagne couverte de neige durcie.

Tandis que j'essayais de relire encore une fois, dans mon *Essential of English*, le « dictionnaire de l'accent tonique » ou la leçon sur le sujet et le « prédicat », les fillettes bavardaient, à l'affût derrière les vitres de la voiture.

— Je sais maintenant pourquoi Jenny Enner n'allait plus à l'office du dimanche depuis l'été dernier... C'est parce qu'elle ne voulait pas encore porter cette année son chapeau d'il y a trois ans.

— Regarde ce vagabond qui part sur le chemin des Barren avec une pioche. On dit qu'il y a une vieille mine d'or par là. Il va peut-être trouver encore un filon et devenir millionnaire.

— Moi, affirmait Wesley Scott, un gamin qui avait sept ans à peine, je connais un bon moyen de se saouler : c'est de boire toute une bouteille de limonade avec une paille. Le père Ernie me l'a dit.

— Ernie, Ernie, répliquait le studieux Webster, il ne sait même pas lire! Pour apprendre les nouvelles, il regarde les photos du journal et il cherche ensuite à en parler aux gens qui passent sur la route pour savoir ce que ça signifie!

May Gowan me tirait par le bras :

— Vois donc, ce qui luit à travers les ridelles de la voiture de Mazie Ensor... Oui, c'est un pistolet qu'elle garde à portée de la main. Il paraît qu'il est toujours chargé depuis qu'elle fut attaquée par deux trimardeurs sur le chemin de la scierie, il y a vingt-cinq ans.

Quand il était d'humeur loquace, M. Miller me cédait le volant sur une distance de quelques milles et me racontait ses petites histoires tout en bourrant une pipe.

— Tenez, hier matin, en revenant de Stony Point avec le courrier, j'ai ramené un prêcheur de Denver qui voulait à toute force m'inscrire dans une association pour la défense de la prohibition. Je lui ai dit : « Tapez sur l'alcoolisme autant que vous voudrez. Je hais l'alcool aussi fort que vous. Mais moi je suis contre la prohibition pour les travailleurs et la « booze » (1), pour les sénateurs et les gens de Wall-Street... Vous dites que c'est un problème moral essentiel à notre époque, mais le principal, à mon avis, c'est de protéger les enfants en payant aux fermiers et aux ouvriers des salaires suffisants pour leur assurer des « homes » confortables, une vie respectable. Voilà un problème moral à poser. Avez-vous jamais ouvert votre bec à propos de cette question-là ? » Ça lui en a bouché un coin, au type!

A l'école, on m'avait tout d'abord mis dans le troisième « grade », la classe de Miss Pinkett. Cela correspondait à peu près au cours moyen de nos écoles, mais il y avait des élèves de tous les âges; certains, notamment l'aîné des trois frères Fraenkel, qui venaient d'une ferme perdue dans les bois, étaient plus âgés que moi et connaissaient l'anglais encore moins bien. Il est vrai que dans leur famille et entre eux, à la récréation, ils parlaient toujours le suédois. A Nélu, où nous avions pour maître M. Marineau, homme corpulent à la barbiche blanche, je crois que nous n'aurions pas facilement obéi à une toute jeune fille comme Miss Pinkett. Mais à Stony Point on trouvait cela tout naturel. D'ailleurs les grands élèves, qui étaient tous plus ou moins amoureux de la chevelure blonde et des joues roses de Miss Pinkett, se chargeaient d'assurer la discipline.

Grâce aux leçons complémentaires que Mrs Blankenship me donnait presque tous les soirs, je pus, au bout de deux mois, passer dans la classe de Mr Willis, grand gaillard au nez écrasé de boxeur : avant de sévir contre un bavard, il avait coutume de dire : « Order is heaven's first law », l'ordre est la première loi du ciel, tout comme notre curé de Nélu, quand nous étions trop turbulents au catéchisme, nous rappelait gravement que « la discipline étant la force principale des armées... », il allait être obligé de nous faire arracher les mauvaises herbes pendant une heure dans le jardin du presbytère.

Mr Willis savait dompter les plus rebelles, les « tough cases », et leur casser une baguette sur la tête à l'occasion. Je me souviens en quels termes énergiques il interpellait Sweeney, grand garçon roux de seize ans qui ne pouvait s'astreindre à suivre une leçon et passait son temps à bricoler ou à ciseler la table avec son couteau.

— Hé là! s'écriait-il. Sale diable aux cheveux longs et aux oreilles crasseuses! venez ici me montrer où est Porto-Rico sur la carte!

***

Dans l'ensemble mes compagnons étaient sympathiques, quoique généralement un peu plus brutaux, me semblait-il, que les écoliers de chez nous. On rencontrait parmi eux

(1) Alcool.

tous les types traditionnels d'une classe: Terry, l'hercule, le champion de base-ball, qui était tout spécialement chargé de déplacer le tableau noir, de fermer les fenêtres, etc.; le studieux Webster, dont la main droite s'ornait de deux pouces et qui voulait devenir médecin; Prudence Noll, petite fille bavarde aux yeux bleus; Jonathan le lèche-cul et son frère Esaü, qui somnolait toujours et pleurait à la moindre remontrance. Bill Tucker, lui, ne s'intéressait qu'aux choses bizarres. Il apportait sans cesse en classe des animaux crevés, des images de machines découpées dans des catalogues, de vieilles dents, des morceaux de minerai. Rebecca Bird était une belle et grande fille; elle avait la tête dure, mais elle se considérait comme une femme adulte et se croyait tout permis, sachant bien que le maître n'oserait pas l'arracher de son banc pour la mettre à la porte. Il y avait enfin la petite Mabel O'Mahonny; sa spécialité consistait en des crises de fou rire qui mettaient toute la classe en effervescence.

Parfois, à la veille des fêtes, Mr Willis me demandait de réciter une poésie française : c'était généralement *Le Corbeau et le Renard* ou *Mon père, ce héros, au sourire si doux*; cela ne manquait jamais de provoquer une vive hilarité chez mes camarades qui n'y comprenaient rien. La première fois j'en fus un peu offusqué, mais je me prêtais toujours de bonne grâce à cette pitrerie, car Mr Willis était gentil pour moi et surveillait de très près ma prononciation, notamment les « h » aspirés et l'accent tonique.

***

A Noël, je fis la connaissance d'Herbert Gowan et nous passâmes ensemble de bons moments. Il tirait une certaine vanité de sa qualité d'élève au Collège d'agriculture et aimait se lancer dans de longues explications techniques, ponctuées de nombreux « do you follow me? » vous me suivez, n'est-ce pas? qui lui donnaient un ton un peu pédant. Par ses pommettes saillantes, son front bombé, ses yeux gris, il ressemblait singulièrement à sa mère, ainsi que par certaine façon condescendante de sourire des manies et des plaisanteries de M. Gowan, tout en l'admirant beaucoup au fond.

La campagne était alors couverte d'une couche de neige durcie par quelques journées de grand vent. Je fis avec Herbert de belles promenades du côté de Bear Mountain et de Devil's Backbone à la découverte des vieilles cabanes de troncs d'arbres où logeaient autrefois les prospecteurs. Nous jouions ainsi à ressentir les émotions de ceux qui nous avaient précédés tout au long de ces pentes, au milieu de ces rochers, et il arrivait parfois à Herbert, abandonnant son sérieux de jeune savant, de courir vers un affleurement de minerai, de planter un bâton dans les éboulis et de hurler, les yeux brillants de joie :

— Ceci est mon « claim »! Une roche magnifique! Une teneur d'au moins quinze onces à la tonne ! Comment allons-nous appeler la mine?

Nous ne rencontrions guère de monde dans ces parages; parfois un « rancher » à la recherche d'une vache égarée, ou le « chasseur du gouvernement » chargé de détruire les bêtes nuisibles et qui descendait au ravitaillement. Nous nous arrêtions pour reprendre notre respiration, dans le silence. Un mélèze frémissait; une branche craquait soudain et nous inondait d'une poussière de neige; l'eau d'un ruisseau cascadait au loin; un bloc de granit dévalait une pente et formait une avalanche qui disparaissait dans un lac. Puis de nouveau le silence, un coup de vent pareil à la plainte d'une âme tourmentée; et tout à coup s'élevait dans le lointain le cri d'un coyotte affamé qui venait de sentir une piste.

Une fois nous arrivâmes à la cabane d'un solitaire à demi fou, ancien chercheur d'or.

— Quand on est bloqué à deux par la neige, c'est terrible, marmonnait-il. Il arrive que l'un tue l'autre par ennui. Moi, j'ai lu la Bible huit fois pendant l'hiver de 1917. J'ai même appris par cœur un catalogue de grand magasin, rien que pour ne pas avoir à parler à mon copain... Mais quand on est seul, c'est presque aussi triste. J'en arrive maintenant à parler à la chaise, à la table. J'avais une gravure, un portrait de femme sur un vieux calendrier. Je lui ai parlé pendant quatre ans. L'an dernier elle s'est déchirée; elle est tombée en lambeaux. Je l'ai enterrée là-haut, près de la source...

Un autre jour nous fûmes surpris par un brouillard subit, que rien ne laissait prévoir. C'était un peu au-dessous de Devil's Backbone. Tout à coup, nous nous sommes aperçu que nous ne suivions plus le sentier. L'instant d'après il était impossible de voir à un pas devant soi et nous savions que la nuit n'allait pas tarder à tomber. Nous tournions en cercle, au risque de nous précipiter du haut d'une falaise. Je commençais à être sérieusement inquiet. Herbert me donna alors une belle leçon de sang-froid et de subtilité.

— D'abord, dit-il, prenons nos couteaux. Bien. Voyons si le ressort des lames est encore bon. Clic, Clac...

Je l'imitai sans savoir où il voulait en venir.

— Maintenant essuyons soigneusement chaque lame contre la manche de notre manteau. Bien. Nos couteaux sont en parfait état. Notre cœur bat moins vite. La panique est surmontée. Il ne nous reste plus qu'à réfléchir. Quelle est la direction de Prosperity, par rapport au Devil's Backbone? C'est l'Est. Or dans notre pays le vent, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vient de l'Ouest. Par conséquent les branches des arbres sont pour la plupart inclinées dans la direction de l'Est. Vous me suivez?... Essayons, en tâtonnant, de voir de quel côté penchent les branches de ce mélèze. Parfait. Nous avons maintenant notre direction approximative... Pour ne pas la perdre, vérifions tous les cinq ou six pas l'inclinaison des arbres que nous rencontrerons.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTES

Qu'est-ce qui se remplit par le bas et se vide par le haut ?

Qu'est-ce qui porterait bien cent bottes de foin et qui ne peut porter un grain de sable ?

Qu'est-ce qui se promène la tête en bas ?

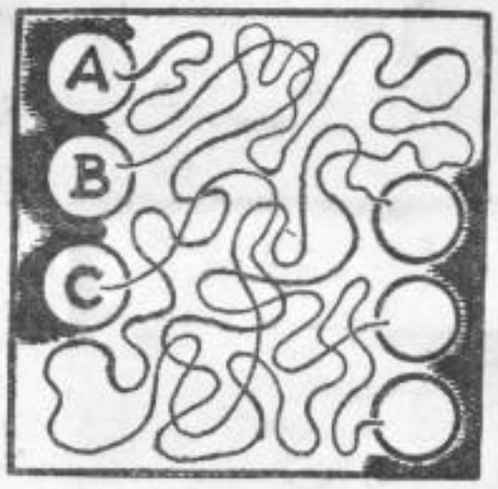
MÉTAGRAMME

J'ai quatre pieds, je suis un outil d'acier, si vous changez ma tête, je puis devenir le sommet de la montagne ou la fin du vers ou encore un impôt ancien. Qui suis-je ?

LOGOGRIPHE

Sur six pieds je suis un bijou, sur sept je deviens un poisson. Qui suis-je ?

LABYRINTHE



CHARADES

Envoi de Jeanne Hierche, au Hainaut (Belgique)

Mon premier est ce qui entoure les champs.
Mon deux une partie de la maison.
Mon trois est un article simple.
Mon tout ce qui éclaire la nuit.

Envoi de Pierre Liger, à Bougival

Le nombre que forme mon premier est
contenu cinq fois dans mon dernier.
Prénom connu vous donne mon entier.

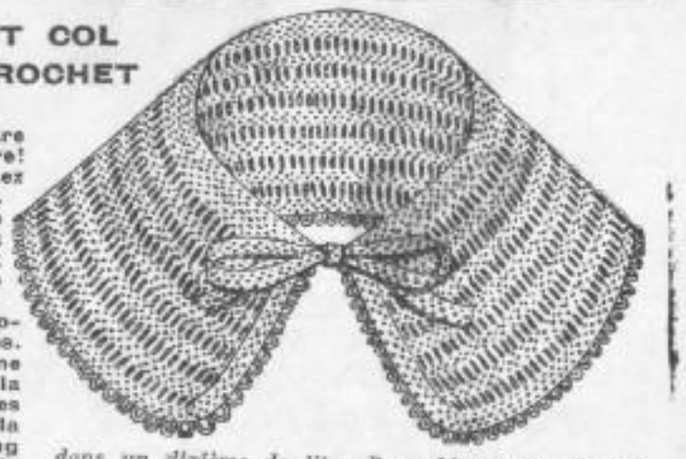
Mon un est simplement une voyelle.
Aucune ne sert autant qu'elle.
Mon deux a forme de ballon.
Mon tout a bec au cou très long.

Avec plaisir je trouve mon premier.
Lorsque le soir on se sent mon dernier.
Au mois de mai fleurira mon entier.

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

PETIT COL AU CROCHET



Vous pouvez, sur vos petites robes d'été, mettre un ravissant petit col que vous saurez bien faire! Voici le moyen de le confectionner : Vous prenez du cordonnet blanc n° 70 et un crochet de 3 1/2. Ce travail doit être fait entièrement au point de brides et de demi-brides. Le point de brides se fait avec un jeté sur le crochet et abattu en deux temps. Le point de demi-brides se fait sans jeté abattu et en un temps.

Le col se commence par le bord intérieur (encolure); faites une chaînette d'environ 282 mailles. Crochetez au point de grille, c'est-à-dire une bride, une maille en l'air, passez une maille de la chaînette de base, etc. Deuxième rang et tous les rangs suivants comme le premier en formant la bride dans le trou fait par la maille en l'air du rang précédent. Faites ainsi 3 rangs. Vous devez avoir 190 trous plus 2 mailles pour la hauteur du rang. Laissez 50 trous à chaque extrémité du travail (ruban). Sur les trous restants formez le col. Crochetez en point de demi-brides sans mailles en l'air entre les points. Au premier rang, faites 2 points dans chaque trou du rang précédent. Crochetez 9 rangs de demi-brides au total. Faites 1 rang de brides en faisant 5 fois une augmentation au cours du rang. Puis 4 rangs de demi-brides. Vous faites ensuite toujours 1 rang de brides avec 8 augmentations dans le rang et 4 rangs de demi-brides sans augmentation pour qu'il y ait 6 rangs de brides au total. Faites encore 3 rangs de demi-brides autour du col, sauf sur le bord intérieur, et faites une bordure de 6 mailles chaînette, piquez 2 mailles plus loin, 1 demi-bride, 6 mailles chaînette, etc.

Les Conseils de Tante Camille

Recette de l'encre sympathique demandée par Jacques Le C., Paris (X°). — *Voici une recette qui intéressera au moins autant les petits garçons que les petites filles. Achetez chez le droguiste ou le pharmacien 5 grammes de chlorure de cobalt. Faites-les fondre dans un dixième de litre d'eau bien pure. Ecrivez ensuite avec une plume neuve ordinaire. Laisser sécher sans buvarder. Si vous chauffez alors légèrement la feuille de papier où vous avez écrit ainsi à l'encre sympathique vous verrez apparaître l'écriture dans un beau bleu azur, et elle disparaîtra au fur et à mesure que la feuille de papier se refroidira.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Un fromage original. — *Je ne vais pas vous apprendre à fabriquer du fromage parce que, d'abord ça n'est pas facile et puis ensuite que ce n'est pas une chose à faire chez soi, mais je vais vous apprendre à utiliser des restes de fromage. Bien entendu, vous aurez fait comme je vous l'ai dit une fois et vos fromages ne sont pas desséchés. Supposons donc qu'il reste à votre maman un petit morceau de gruyère, un autre petit morceau de cantal ou de parmesan et un bout de roquefort, par exemple. Vous achèterez (ça n'est pas très cher) un petit suisse puis vous râperez vos fromages bien finement et vous les mélangerez au petit suisse en tournant énergiquement. Au mélange, vous pouvez ajouter un peu de persil haché pour décorer. Quand vous avez une belle pâte bien lisse, vous lui donnez une forme régulière, boule ou pavé, et vous serez... et tout le monde se demande ce que c'est.*

BRICOLAGE

LE MOULIN A VENT

Procurez-vous un bouchon de champagne, il figurera le corps du moulin. Pour avoir de bonnes ailes solides et qui tournent bien, le carton ne vaut pas grand'chose : prenez plutôt une vieille boîte de fer-blanc et découpez vos deux paires d'ailes suivant le modèle. Pour qu'elles prennent bien le vent, incurvez-les à la manière des hélices. Fixez-les dans le bouchon à l'aide d'une épingle à grosse tête. Il manque l'échelle du meunier? Deux allumettes en fourniront les montants, quelques épingles fines seront les marches, et voilà le moulin terminé.

« Je suis né à Bruxelles et j'ai fait mes études à Bordeaux, expliquait M. Nestor à un brave pêcheur avec qui il aimait s'entretenir pendant les vacances. — Est-il possible ?... Vous faisiez tous les jours ce trajet-là pour aller à l'école ?.... »

o

Le vieux François aime bien boire des petits verres d'alcool. Mais il y a un mois, son foie lui a fait mal, il a dû voir le docteur qui lui a interdit de boire. « Il doit être bien embêté, disait son ami Jean-Pierre, si le médecin lui a interdit les petits verres. — Au contraire, mon vieux, maintenant il boit son cognac dans un grand verre »!

o

Sur la route. Une auto en panne. Passe un paysan avec sa voiture à âne. Il s'arrête et se met à rire, à rire. « Ah! vous trouvez ça drôle, vous... — Ah oui ! la vue d'une panne me console de ne pas avoir d'auto, vous comprenez? »

o

Une formidable averse, qui n'a pas l'air de vouloir cesser, a forcé M. Lenoir à se réfugier chez un marchand d'imperméables. Il en essaie plusieurs : « Celui-ci me plaît à moitié, dit-il. — N'hésitez pas, monsieur, c'est une véritable occasion, il est parfaitement imperméable. Approchez ici vous verrez mieux. » M. Lenoir s'avance et soudain une violente douche s'abat sur lui. Cris. « J'ai fait fonctionner l'appareil, qui vous prouvera la qualité de nos imperméables, monsieur. »

o

M. Durand veut acheter une automobile. Il est entré chez un marchand qui vend ces toutes petites voitures, si petites qu'on les voit à peine sur la route. M. Durand est gras, bien nourri, et pèse un poids respectable. S'étant assis au volant et ne s'y sentant pas très bien, il s'adresse au vendeur : « Vous me donnerez la taille au dessus, monsieur, celle-ci me gêne un peu sous les bras! »

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1851, à Ballarat, en Australie, le jeune Dick Preston et son ami Shane Corrigan sont mêlés à une violente bagarre entre les chercheurs d'or, provoquée par les injustices du gouvernement.

Chapitre III. — L'EMEUTE *(suite)*

Puis, tandis que les hommes erraient et se promenaient ici et là, pleins d'une rage impuissante, une rixe éclata tout près. Dick fut emporté loin de Shane. Il se débattit vigoureusement pendant quelques instants, puis décida qu'il valait mieux se glisser dehors le plus tôt possible. Il joua des mains, des genoux et des coudes jusqu'à ce qu'il parvienne à s'échapper par le côté. Là il resta haletant, résolu à rentrer chez lui aussitôt qu'il aurait trouvé un passage dans la foule.

Mais il entendit quelqu'un crier, il reconnut la voix de Shane. Il se replongea dans le remous et se fraya un chemin pour voir Shane tiré dans les rangs de la police, la figure en sang.

— Passez les menottes à cette brute, dit froidement le jeune officier.

Les menottes furent rapidement bouclées aux poignets de Shane. Les mineurs tout autour grondèrent hautement et se portèrent en avant, mais la vue des fusils levés les arrêta.

— Sauvons-le! cria Dick, en avant!

La foule devint houleuse et menaçante. Dick trébucha et, en se baissant, trouva sous ses pieds une poutre de bois carbonisé, provenant de l'hôtel brûlé. Il la ramassa et la lança avec un effort terrible vers le lieutenant, le frappant au ventre. Le lieutenant poussa un cri aigu et, se courbant en deux, tomba sur le devant de sa selle. Le cheval se cabra puis retomba, le cordon de police se rompit en désordre. Quelques hommes se reculèrent pour éviter les sabots du cheval effrayé, d'autres saisirent leurs armes et se précipitèrent au secours de l'officier.

Dick courut, suivi par une dizaine de mineurs courageux, et il y eut une bagarre terrible. Quand il eut atteint le cheval, Dick saisit les rênes et se tourna vers Shane enchaîné. Shane avait profité du désordre pour se débarrasser de l'homme qui le tenait. Il surveillait les mouvements de Dick et courut à lui, ils se rencontrèrent dans le petit espace libre autour du cheval effrayé. Les hommes protégeaient maladroitement l'officier, à demi assommé, des coups de feu qui le visaient; mais il n'y avait pas de temps à perdre. Un des policiers qui poursuivaient Shane tomba sur le groupe des sauveteurs en jurant.

— A cheval! cria Dick.

Shane essaya désespérément de monter, mais le cheval se cabrait encore et les menottes rendaient la chose trop difficile. Dick sauta en selle et, se penchant, attrapa Shane et le mit sur le cou du cheval, de telle façon qu'il était couché, la tête et les bras d'un côté et les jambes de l'autre. Les mineurs comprirent ce que Dick voulait faire et leurs rangs s'ouvrirent. Dick donna un coup de pied dans les côtes du cheval et partit au galop.

La foule se referma aussitôt derrière lui avec une acclamation; et quand la police, traînant derrière elle l'officier blessé, eut repoussé l'assaut des émeutiers, Dick était déjà en bas de la rue et un groupe compact de mineurs le séparait de la police.

La foule serrée des mineurs s'efforçait de le laisser passer et il put galoper jusqu'au moment où il atteignit les premières huttes du campement. Là, il rendit les rênes à son cheval, sauta à terre et tira Shane par son pantalon de molesquine. Shane était tout étourdi et restait là, s'agrippant à la selle.

A ce moment-là il n'y avait personne aux environs, car tous les mineurs s'étaient rassemblés autour de l'hôtel. Seule une femme sortit d'une cabane et fixa le garçon d'un air vague.

— Cache tes menottes, dit Dick.

— Ma foi, si je peux, répondit Shane en roulant les yeux. J'attends de ne plus avoir le sang à la tête pour penser clairement. N'oublie pas que je viens de chevauchar la tête en bas, et que j'avais l'impression à chaque instant que le terrain allait rencontrer ma tête. Il titubа en s'appuyant contre Dick et regarda tristement ses menottes Ma foi, comment vais-je pouvoir cacher ces diables d'affaires? Je ne peux pas mettre mes deux mains dans une seule poche de pantalon; et j'ai laissé mon manteau à la maison. Je pourrais lever les mains et faire semblant de prier; mais cela n'attirerait-il pas les yeux de l'humanité sur moi; puisque je marche dans les chemins de ce monde pécheur?

— Attends une minute, dit Dick. Il y a là-bas un vieux sac.

Il fit quelques mètres et tira de la boue un vieux sac déchiré et piétiné. Puis il le drapa sur les menottes pour donner à Shane l'air de le porter, les mains croisées devant lui.

— C'est une pose élégante, dit Shane, qui conviendrait mieux à une rougissante jeune fille qu'à moi, Shane Corrigan de Corrigeen de la baronnie de Kilmarney. Mais, tout compte fait, ça vaut mieux qu'un pain dans l'œil.

— Eh bien, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous taperons sur eux, dit Dick en guise de consolation, et, donnant au cheval une tape sur la croupe, il le renvoya d'où il était venu.

— Ah! dit Shane, ils sont tous sur la colline en train de rigoler de cette parade, mais que sortira-t-il de toutes ces imbécillités? Il y a une lime à la maison, viens, marchons.

Ils se mirent rapidement en route dans ladirection de leur quartier à travers le campement. Ils caussient en marchant, mais choisissaient les sentiers les moins fréquentés.

— C'est une lime qu'il me faut, convint Shane, mais ça ferait hurler 10.000 assassins et réveillerait un mort. Pour lui encore ça m'est égal, mais ceux que je ne voudrais pas réveiller, ce sont les Joeys ou quelque moucharb à l'œil de coq. Que leurs âmes pourrissent!

— Ecoute, dit Dick. je vais te descendre dans notre puits, ils ont sûrement arrêté le travail dès que la bagarre a commencé. Puis je t'apporterai la lime et tu t'enfoncerai dans la galerie pendant quelques mètres. Personne n'entendra le bruit.

— C'est une inspiration du ciel, dit Shane. Tout, plutôt que de limer moi-même mes menottes. Comment tien-

(Suite en première colonne page 4.)

Ils cachèrent les menottes sous un tas de terre blanchâtre.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

drais-je ma lime? Je ne voudrais pas la prendre entre mes dents, car elles en grinceraient jusqu'à la fin de ma vie, et je ne voudrais pas mieux qu'un tigre.

— Alors, j'irai te les limer après dîner. Il vaut mieux que tu descendes dans le puits de notre mine.

Ils approchèrent avec précaution de l'entrée du puits, se dissimulant derrière les abris et les tas de déblais. Aussi loin qu'ils pouvaient voir, ils constataient que tous les mineurs étaient partis à Spécimen Hill. Les Chinois, naturellement, avaient tous ignoré l'affaire, et avaient continué à creuser et à charpenter le long des rives du Yarrowe, mais ils étaient loin des lots où les garçons se rendaient.

— Viens dès que tu pourras, dit Shane, car on grelotte là-dedans et je vais être trempé avant que la nuit n'arrive.

Chapitre IV. — LES MENOTTES

Dick le descendit dans le puit à l'aide de la poulie, et retourna à la maison. Mme Preston se tenait dans l'embrasure de la porte; comme elle regardait dans la direction du meeting, elle ne l'entendit pas venir, car, en passant par la concession, il avait fait un détour qui l'amena par la direction opposée.

— Oh! tu es sain et sauf, cria-t-elle, quand il l'appela. Nous nous faisions tellement de soucis. Ton père est parti à Spécimen Gulley.

— Je suis capable de faire attention, je suis seulement allé voir avec Shane ce qui se passait.

Elle le regarda avec attention; il put voir qu'elle avait pleuré.

— Je n'aimerais pas que tu me racontes des mensonges, Dick, dit-elle.

Dick se sentait malheureux. Mais ce qu'il avait dit était assez vrai. Il aurait voulu dire à sa mère tout ce qui s'était passé, mais quand il ouvrait la bouche pour parler, il ne trouvait rien à dire. Et cependant il en aurait eu tant, s'il avait trouvé les mots nécessaires. Il ne savait pas si l'incendie de l'hôtel était réel ou non, mais cela ne semblait pas importer beaucoup. Ce qui importait, c'était tout ce que l'orateur avait dit, et surtout, quand Dick essayait de se le rappeler, il ne trouvait plus que le mot « liberté » et il revoyait la figure expressive et tannée de Lalor, le déchaînement et l'emballement sauvage de la foule qui sentait instinctivement que la vie devait être libre et juste.

Mais comment exprimer tout cela? Même si ce que les mineurs avaient fait était répréhensible, leurs revendications étaient pourtant pleinement justifiées. Quelque chose s'était éveillé en eux qui les poussait à résister à tout prix, opiniâtrement et maladroitement, à ce qu'ils sentaient injuste et tyrannique.

Dick comprenait que son expérience au milieu de la foule avait une importance énorme, et cela seul importait. Pourtant il lui était impossible de s'expliquer. Ainsi ne mentait-il pas à sa mère, mais il ne trouvait pas de mots pour le dire.

— Là-bas, je faisais corps avec la foule.

Et vraiment il lui semblait que c'était tout ce qu'il y avait à dire. Il était fier d'avoir été un des mineurs; plus fier de cela que le jeune lieutenant au regard méprisant ne pouvait l'être de ses galons d'or et de sa belle tenue à cheval.

— Enfin! tu as causé bien de l'inquiétude à ton père, dit Mme Preston; comme tu as été inconsidéré, Dick. Il doit être là-haut à te chercher partout.

Dick aurait voulu répondre avec humeur qu'il n'avait pas demandé à être traité comme un enfant, incapable de se surveiller. Mais il ne voulait pas heurter les sentiments de sa mère, ni ceux de son père. Quand M. Preston revint, couvert de poussière et traînant les pieds, Dick écouta sans mot dire une longue sermonce. Il sentait qu'il la méritait, et pourtant, il ne pouvait reconnaître ses torts. Dès que le dîner fut fini, il se hâta vers la concession avec la lime. Arrivé là, il doubla la longueur de la corde du treuil et en laissa descendre un bout à Shane. Shane la laissa filer et descendit le baquet dans lequel s'était mis Dick.

— J'ai tellement tremblé de froid, dit Shane, que je craignais que les planches ne se détachent et que la terre meuble ne m'ensevelisse. C'est heureux que j'aie entendu ta douce voix, Dick Preston, et si tu as apporté un bout de bougie, je vais avoir la joie extrême de voir ton agréable visage et de constater si quelque partie de mon individu ne s'est pas détachée par suite du froid!

Dick n'avait pas pensé à la bougie, et il ne put trouver la lanterne dans l'obscurité. Shane avait une boîte d'allumettes dans sa poche, et il la lui prit, mais il s'était assis sur la terre humide, et les allumettes ne voulaient pas prendre.

— Ça ne fait rien, dit Dick. Je pourrai aussi bien me servir de la lime dans l'obscurité.

— Je n'en doute pas, mais tu serais gentil de ne pas m'entamer. Cependant, j'en accepte le risque. Vas-y, et si je hurle, arrête le travail, et n'en demande pas plus.

Dick prit les menottes et se mit à limer. L'obscurité ralentissait sa besogne. Il fallait qu'il fasse perpétuellement attention, de peur que la lime ne glisse sur le bracelet métallique et ne blesse Shane. L'obscurité l'empêchant de constater les progrès qu'il faisait, il perdit la notion du temps et il s'imagina qu'il limait depuis une heure. Pourtant, quand il tâtait la fente avec ses doigts, il lui semblait qu'il avait à peine rayé le fer.

— Diable! dit Shane, qui restait patiemment accroupi tandis que Dick continuait à limer, ce doit être une lime à ongles pour dame élégante.

Dick se remit plus vivement à la tâche, si bien qu'une fois il écrafla Shane. Il lui semblait qu'il avait dû limer cinq fois l'épaisseur des menottes. Mais la fente ne lui semblait toujours pas s'agrandir. Puis, au moment où, le visage plein de sueur et les bras douloureux, il allait presque abandonner, il sentit quelque chose céder.

— Ah! ça y est! dit Shane avec un profond soupir de soulagement. Il se leva et détendit ses jambes courbaturées, puis se rassit. Recommence, dit-il.

Réjoui, Dick recommença, et la seconde opération ne lui sembla plus si longue en dépit de sa fatigue. Shane extirpa sa main droite libre et poussa un cri de joie.

— Nous n'allons pas rester longtemps, maintenant. Repose-toi, mon garçon, je peux m'occuper de l'autre menotte, maintenant que j'ai une main libre. Après avoir eu les mains emprisonnées, je serai heureux de faire quelque chose à mon tour.

Il prit l'extrémité brisée des menottes entre ses genoux, et se mit à limer si rapidement, que des étincelles s'en échappaient. Le bruit se répercutait le long de la galerie.

— Quoi de neuf? demandait-il par moments.

— Rien de spécial. Ils ont arrêté trois hommes à ce que m'a dit papa. M'Intyre, un imprimeur et un troisième dont j'ai oublié le nom.

— Mais M'Intyre était un des leaders qui nous suppliaient de nous contenir et de nous en retourner.

— Oui, je sais. Mais ils sont tombés sur lui. Tout le monde dit que les deux autres n'étaient même pas dans la foule. La police les a ramassés sur la grande route. Il fallait bien qu'ils arrêtent quelqu'un, je suppose?

— Eh bien, tu vois ce qu'il y a à faire pour se mettre dans le pétrin ici, dit Shane en sifflant. Il suffit d'être un fadaud, et alors la police et les gendarmes n'ont pas peur de vous, et ils vous attrapent pour ce que les autres ont fait.

Il s'attaqua de nouveau aux menottes et tressaillit de joie.

— C'est fait, me voici de nouveau un homme libre et je te dois tout, Dick Preston.

— Penses-tu qu'on nous ait reconnus?

— Il y a peu de chances. Ils ne seront pas capables de nous reconnaître parmi les milliers d'autres qui se sont promenés aujourd'hui. Surtout que maintenant, je vais me débarrasser de cette pièce à conviction.

— Nous ne pouvons la laisser ici car mon père la trouverait.

— Colle-la sous quelque tas de déblais, ou jette-la dans la crique, dit Shane, tu ne vas pas la transporter chez toi?

Dick en convint. Shane le mit dans la benne, Dick fixa la corde sur le treuil et fit monter Shane.

Ils choisirent dans les environs un tas de déblais et Dick y plaça les restes des menottes sous un tas de terre blanchâtre facile à repérer. Puis il se hâta de rentrer chez lui.

Chapitre V. — UNE SOIRÉE AU THÉATRE

Dick se leva le lendemain de bon matin et, après avoir été chercher quelques seaux d'eau à la crique pour sa mère, il s'échappa vers la concession. S'assurant qu'il était seul, il alla au tas de déblais où les menottes étaient et fouilla la terre. A sa grande surprise, elles étaient disparues. Inquiet, il chercha dans les environs. Il était absolument sûr de ne pas se tromper. Le tas était bien celui sous lequel il avait caché les menottes et pourtant, elles avaient disparu. *(A suivre.)*

On dit que le chameau est l'animal le plus sobre du monde. C'est que son estomac est fait de telle façon qu'il peut contenir de l'eau suffisante, pour huit jours et même davantage.

○

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était un homme d'une grande intégrité, qui avait la réputation d'être incorruptible. Un jour, certain personnage qui voulait s'attirer les faveurs du chancelier dans une importante affaire, lui fit porter, en présent, deux grands vases d'argent, très précieux. Morus les fit remplir de vin et les rendant au messager, lui dit avec noblesse et esprit : « Dites bien à votre maître que mes caves sont à son entière disposition. »

○

L'autruche n'a que deux pattes, cependant les coups qu'elle donne sont redoutables, plus dangereux que ceux de n'importe quel quadrupède. C'est que la nature a doté chaque patte d'un ongle énorme, qui peut causer de terribles blessures.

○

Le Jardin zoologique de Londres possède plus de 5.500 animaux différents qui valent ensemble des millions.

○

C'est au XIVe siècle qu'on vit apparaître la fourchette pour la première fois. Mais son usage se répandit très lentement. Posséder quelques fourchettes était alors le signe de grande richesse. A la cour, Louis XIV était le seul à se servir d'une fourchette. Ce n'est qu'en 1707, au cours d'un grand dîner, qu'on vit, pour la première fois, cet instrument posé auprès du couvert de chaque convive.

LA POCHETTE M.C.1
vous permet de construire
UN AVION QUI VOLE
Envoyez 6 francs à **Mon Camarade**
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)
et vous la recevrez franco

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le premier modèle réduit que nous vous proposons de construire a été volontairement étudié en vue d'une très grande simplicité. Il faut évidemment débuter en ayant le moins d'efforts possible à faire. Assimiler les premières notions d'une science et en appliquer immédiatement les données est la meilleure méthode de travail.

Aussi, ne vous plaignez pas de lignes trop simples ou de trop de facilité. La complication viendra toujours assez tôt.

Songez à ce qu'il a fallu de patience et de temps pour en arriver aux avions modernes et combien de détails, parmi toutes les parties de l'avion et tous les accessoires, ont leur rôle à jouer. Chaque pièce est calculée, et, si l'expérience permet de se passer d'un grand nombre de travaux, il est des cas particuliers encore bien nombreux qui ont besoin de toute l'attention des constructeurs.

Les détails les plus infimes en apparence peuvent avoir de graves conséquences.

A ce sujet, voici une anecdote qui vous donnera une idée de ce qu'il faudrait prévoir.

Au début de cette année, un avion de transport américain tomba dans la baie de San Francisco et coula avec ses neuf passagers et ses deux pilotes.

La cause de l'accident fut révélée par un autre pilote de lignes qui, quelques jours après, s'était aperçu que ses commandes étaient bloquées. Heureusement qu'il n'était pas encore en vol : son microphone s'était décroché et était tombé à la base du « manche à balai », immobilisant celui-ci.

Une enquête permit de vérifier qu'un microphone s'était détaché, aussi, sur le premier avion, et que les pilotes, ignorant ce détail, n'avaient pu redresser leur avion qui piquait vers l'eau.

Voyez-vous le responsable : un crochet!...

LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

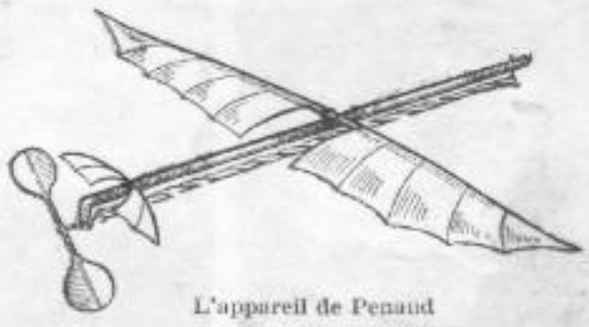
1871. — *Nous arrivons maintenant à une réalisation d'un Français génial, le plus jeune membre (21 ans) de la Société de Navigation Aérienne : Alphonse Pénaud.*

Pénaud, dès 1870, imagina de remplacer les machines à vapeur des modèles réduits, par un ressort formé de caoutchouc tordu.

C'est lui l'ancêtre de l'application, aujourd'hui si répandue, du caoutchouc moteur.

Au mois d'août 1871, Pénaud présenta, aux Tuileries, à Paris, un petit aéroplane à hélice qu'il baptisa Planophore. Il se composait d'une tige de 0 m. 50 servant de support au moteur de caoutchouc. Au milieu environ de la tige se trouvait le plan sustenteur, ou aile, de 0 m. 45 d'envergure et 0 m. 11 de profondeur et dont les extrémités (bords marginaux) étaient relevées pour ajouter de la stabilité à l'appareil. La partie avant de la baguette servait de contrepoids.

A l'arrière était un petit plan formant gouvernail de profondeur. Pénaud l'avait imaginé dans le but de corriger automatiquement les écarts dans la course horizontale. L'hélice placée à l'arrière (propulsive) était remontée à 240 tours. Le planeur pesait 11 grammes et le caoutchouc 5 grammes. Des vols de 40 à 60 mètres en 11 et 13 secondes furent effectués courammment. Une fois l'hélice arrêtée, l'appareil planait et tombait doucement vers le sol. C'est la première



L'appareil de Penaud

réalisation pratique et répétée à volonté, d'un vol soutenu d'aéroplane, et Pénaud avait découvert le secret de la stabilité longitudinale.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

HYDRAVION A COQUE. — C'est un hydravion dont le fuselage est directement en contact avec l'eau, et forme « coque ». Par analogie avec la coque d'un navire. Le fuselage est en bois ou en métal protégé contre l'attaque de l'eau et, en particulier, de l'eau de mer. Il est, naturellement, étanche.

HYDRAVION A FLOTTEURS. — C'est, en quelque sorte, un avion dont les roues sont remplacées par des flotteurs. L'hydravion possède un fuselage ordinaire et, sous ce fuselage, un ou deux compartiments étanches qui sont calculés de façon à le porter sur l'eau. En général, le flotteur n'est pas habitable, c'est-à-dire qu'il n'y a personne dedans.

REDAN. — C'est un changement brusque de la ligne du fond du flotteur. Comme une marche posée à l'envers. Lorsque l'hydravion est au repos, le flotteur est enfoncé dans l'eau et offre une grande résistance. Plus l'hydravion prend de vitesse pour décoller, plus le flotteur a tendance à sortir de l'eau, car l'avion devient de plus en plus léger. Il arrive un moment où le flotteur ne touche plus à l'eau que par le redan. La résistance du flotteur, qui freine la vitesse, est ainsi réduite à une très faible surface sur laquelle glisse l'hydravion. Le décollage est alors facilité.

Les fous dans la piscine

Il y a des directeurs d'asile d'aliénés qui sont pleins d'aimables attentions pour leurs pensionnaires. C'est le cas de ce directeur (sans doute américain) qui voulut essayer les bons effets de la natation sur les fous. Il fit construire une luxueuse piscine : grand bain, petit bain, rien ne manquait, pas même un magnifique plongeoir à tremplin. Le directeur, appelé par ses affaires s'en fut, avant d'avoir assisté à l'inauguration de sa piscine. Il avait laissé des ordres au gardien pour que la piscine fût ouverte aux aliénés le lendemain de son départ. Quand il revint, le gardien avait l'air tout joyeux des résultats de la cure. Ah! monsieur le Directeur, ils s'amusent, les fous, je vous assure. Ils vont partout dans la piscine, ils sautent du tremplin, ils vont dans le grand bain, c'est une vraie bousculade. Heureusement, que je n'y ai pas mis d'eau. »

Tour d'honneur

Le public aime bien pouvoir contempler les vainqueurs, que ce soit dans une course cycliste ou dans un match de football ou de rugby et, pour lui faire plaisir, se répand l'usage des tours d'honneur. Mais il y a beaucoup de gens, et c'est dommage qu'ils ne soient pas plus nombreux, qui trouvent cette habitude assez peu sportive, et encourageant les vainqueurs à se pavaner. Aussi faut-il citer le cas de ce dirigeant d'un club de scolaires vainqueur d'un championnat qui voyant ses poulains céder au désir du public, les rappela aussitôt, interrompant le tour déjà commencé. Et les joueurs obéirent aussitôt. Mais pour expliquer cette discipline il faut dire que le dirigeant était le surveillant général du lycée et que l'indiscipline eut pu avoir des conséquences désagréables...

Paris New-York

On parle beaucoup de cette course. Aura lieu? Aura pas lieu? En tout cas, elle réunit un nombre vraiment très important de concurrents, puisque à la clôture des inscriptions, on comptait 22 équipages inscrits dont seulement quatre équipages français et trois américains alors qu'il y a neuf équipages italiens.

UN REPAS FANTASTIQUE

Un beau jour un jeune garçon se rendit chez un cuisinier très fameux.

Le cuisinier était assis devant son fourneau et il chantonnait :

Une queue de veau,
deux litres d'eau,
trois poireaux;
prends garde à ta peau...

— Bonjour cuisinier, dit le petit garçon.

— Bonjour, petit garçon, répondit le cuisinier.

Et comme il était d'excellente humeur — la sauce n'avait pas tourné, le lait n'avait pas brûlé — il ajouta :

— Viens déjeuner avec moi. Je te donnerai à manger ce que tu voudras.

— Puisque vous êtes un cuisinier très fameux, faites-moi une omelette sans œufs et des saucisses sans viande.

— Petit garçon, dit le cuisinier, ne te moque pas d'un vieil homme; ce n'est pas gentil. Il y a vingt-cinq ans que je fais le métier. Je connais 835 plats différents. Je suis professeur ès potages, maître en sauces, artiste des glaces de fruits, magicien des saucisses et général en nouilles. Je sais faire la fameuse sauce d'orteils de grenouilles. Mais jamais, jamais de ma vie on ne m'a demandé une omelette sans œufs et des saucisses sans viande. Ça n'existe pas; ça ne peut pas exister.

Le petit garçon sourit :

— Les temps ont changé. Quant à moi, je ne sais pas faire la fameuse sauce d'orteils de grenouilles. Par contre, je vous préparerai une omelette sans œufs et des saucisses sans viande. Voulez-vous dîner avec moi, ce soir, à la fabrique du manger?

— Si tu le veux, grommela le cuisinier; mais dis-moi d'abord qui tu es.

— Je suis un « jeune naturaliste » et je suis élève de l'Institut National pour l'Alimentation du Peuple. On nous apprend à cultiver les plantes et à nourrir raisonnablement les hommes. Venez dîner ce soir.

Le soir même le cuisinier mit sa plus belle blouse blanche et son plus beau bonnet et se rendit au grand Hôtel Collectif. Toutes les lampes de la grande salle de l'hôtel étaient allumées. Les tables étaient couvertes de nappes éclatantes de propreté. Sur des banderoles rouges on lisait : « Bon appétit! »

Les couteaux brillaient. Les assiettes reluisaient. Les yeux du petit pionnier étincelaient. Son nez resplendissait.

Ce fut un dîner historique : 100 médecins, 100 chimistes et 100 professeurs d'agriculture étaient venus pour vérifier qu'on pouvait préparer des saucisses sans viande. 100 cuisiniers, 100 cuisinières et 100 marmitons voulaient goûter à l'omelette sans œufs. 600 personnes se mirent à table.

D'abord on servit 600 omelettes. Quand tous eurent fini, l'hôtelier en chef demanda :

— Qu'est-ce que vous avez mangé?

— Une excellente omelette! s'écrièrent 100 médecins, 100 chimistes et 100 professeurs d'agriculture.

— Une excellente omelette! répétèrent 100 cuisiniers, 100 cuisinières et 100 marmitons.

Et on continua.

— Que désirez-vous, monsieur le cuisinier? Du bouillon ou de la soupe aux choux?

— L'un et l'autre, répondit le cuisinier très fameux.

Il vida les deux assiettes qu'on lui tendit et approuva :

— Très bon bouillon, soupe admirable.

— Que désirez-vous, monsieur le cuisinier? Des saucisses ou des choux farcis?

— L'un et l'autre, répondit le cuisinier très fameux.

Il vida les deux assiettes et approuva :

— Saucisse merveilleuse, choux farcis épatants.

— Que désirez-vous, monsieur le cuisinier? Pudding ou crème renversée?

— L'un et l'autre, répondit le cuisinier très fameux.

Il vida les deux assiettes et approuva :

— Pudding fabuleux, crème incomparable.

— Que désirez-vous, monsieur le cuisinier? Pâtisserie ou glace?

— L'un et l'autre, répondit le cuisinier très fameux.

Il vida les deux assiettes et approuva :

— Pâtisserie divine, glace exquise.

— Que désirez-vous, monsieur le cuisinier? Café filtre ou rien du tout?

— Café filtre et rien du tout, répondit le cuisinier très fameux.

Et il but son café et s'essuya la bouche :

— Café inoubliable!

A ce moment, le petit garçon demanda au cuisinier très fameux :

— Vous savez au moins ce que vous venez de manger?

— Drôle de question, dit le cuisinier. J'ai mangé une omelette excellente, un très bon bouillon, une soupe aux choux admirable, une saucisse merveilleuse, des choux farcis épatants, un fabuleux pudding, une crème incomparable, une pâtisserie divine, une glace exquise, un café filtre inoubliable et rien du tout.

— Vous vous trompez, monsieur le cuisinier. Vous n'avez mangé qu'une seule chose, préparée de toutes sortes de façons. Vous avez mangé du *soja*, une espèce de haricot qui vient de Chine et du Japon.

— Et les saucisses?

— Elles n'étaient pas faites de viande, mais de soja.

— Et l'omelette?

— De soja, également.

— C'est le bouquet!

— Mes amis, Nata et Rita vont vous renseigner.

Et Rita raconta au cuisinier très fameux :

— Autrefois, il n'y avait de soja qu'en Chine et au Japon. Maintenant, on en cultive chez nous. Et il faut dire que le soja prospère dans notre sol; c'est une plante merveilleuse. Elle se fournit à elle-même tout l'engrais nécessaire. C'est une excellente nourriture pour l'homme. Mais Nata va continuer.

Et Nata raconta :

— Le soja ne coûte pas cher du tout. Il remplace nombre d'aliments et on peut en préparer un tas de choses : pâtisseries, chocolat, saucisses et même l'omelette sans œufs.

Le lendemain, le cuisinier très fameux vint voir l'hôtelier en chef.

— Je proteste contre l'omelette sans œufs. Vous m'avez donné à manger de ce diable de soja, et pendant toute la nuit j'en avais mal au ventre.

— C'est singulier, dit le chef hôtelier, 600 personnes ont mangé du soja et aucune n'avait mal au ventre. Vous n'en avez pas mangé trop?

— Mais non, je me suis contenté de très peu. Ecoutez : omelette sans œufs, bouillon, soupe aux choux, saucisses sans viande, choux farcis, pudding, crème renversée, pâtisserie, glace, café et rien du tout.

— Ah! monsieur le cuisinier, si tu avales autant que cela et que tu es malade, la faute n'en est pas au soja, mais à ta gloutonnerie.

— C'était bon, pourtant, soupira le cuisinier. Tu ne veux pas m'inscrire dans ton hôtel? Moi aussi, je voudrais apprendre à faire l'omelette sans œufs. Elle est meilleure que la soupe d'orteils de grenouilles.

D'après LEO KASSIL.

Leo Kassil est l'un des meilleurs écrivains pour l'enfance de l'U. R. S. S. d'aujourd'hui. Son livre principal est le Voyage en Chvambranie.

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION

VOYAGE DANS LA STRATOSPHÈRE

Pour ceux qui ne peuvent pas aller à l'Exposition, nous allons décrire quelques-unes des attractions sportives qui feront sensation.

Voici la machine à loopings, le « Star ». C'est un mât de 5 m. 50 de haut. Un axe transversal entraîné par un moteur pousse deux bras de 4 m. 50 de long, supportant chacun une nacelle à quatre places. Ce sont des sortes de balançoires automatiques mais qui arrivent à faire un cercle complet : un looping. Le sommet du looping vous porte à 10 mètres de hauteur.

Ce n'est pas encore assez? Eh bien, montez sur la plate-forme du « Perbalum » et prenez place dans une des seize nacelles qui se trouvent déjà à 9 m. 50 au-dessus du sol. Ces nacelles sont disposées aux extrémités, d'une roue de 18 mètres de diamètre. Il y a deux roues, une de chaque côté de la plate-forme, et les deux fourches tenant les axes des roues et réunies sur la plate-forme peuvent pivoter d'un quart de tour sur elles-mêmes. Ainsi les deux roues, qui commençaient à tourner horizontalement, s'inclinent peu à peu pour passer à la verticale.

Vous voici, au sommet, à 18 mètres de hauteur. C'est encore trop peu, pensez, 18 mètres, une maison de six étages. C'est courant maintenant!

Eh bien, voici plus fort : le « Montociel » :

Un pylône de 40 mètres supporte deux bras articulés sur un plateau situé à 35 mètres.

Ces deux bras tournent autour du pylône et supportent chacun une nacelle attachée à un câble.

Une nacelle, au départ, est au sol. Lorsque l'attraction fonctionne, la nacelle, tirée par le câble et entraînée par les bras, s'élève en tournant autour du pylône. Le cercle décrit a 14 mètres de diamètre et l'on peut s'élever jusqu'à 45 mètres...

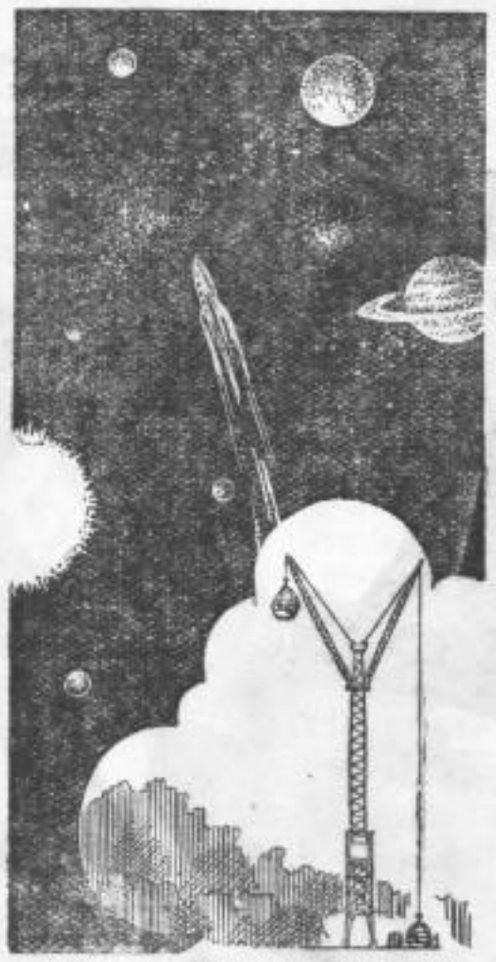
Nous avons gardé pour la fin quelque chose de plus formidable. Là, les amateurs de nouveauté seront servis.

Il s'agit, tout simplement, d'un voyage autour de la planète Mars, puis une petite échappée vers Jupiter, Saturne, Uranus, etc.! En tout une promenade d'un million de milliards de kilomètres!..

Supposez donc une immense piste longue de 60 mètres et large de 16 mètres. C'est, si vous voulez, la forme nouvelle de cette « baraque » foraine.

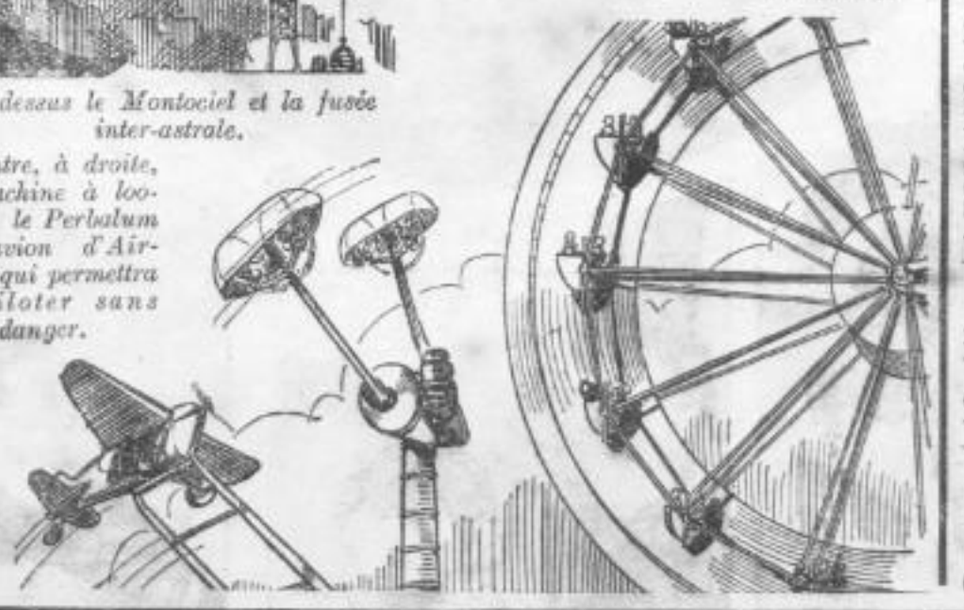
A l'intérieur se trouve un embarcadère où nous voyons des fusées à huit places. Asseyons-nous dans l'une d'elles, guidés par un employé vêtu d'un complet métallique.

La fusée est transportée vers son appareil de lancement et, hop! nous commençons le voyage. Regardons par notre hublot : déjà nous faisons 11.000 kilomètres à l'heure et la stratosphère est dépassée



Ci-dessus le Montociel et la fusée inter-astrale.

Ci-contre, à droite, la machine à loopings, le Perbalum et l'avion d'Air-Sport qui permettra de piloter sans danger.



facilement. Partout des étoiles par milliards. L'une d'elles grossit à vue d'œil : c'est Mars. Mais là n'est pas le but de notre voyage. Mars est bien trop près de la terre!

Nous tournons autour et une autre étoile grandit : c'est Jupiter. Le Soleil est toujours à notre gauche. Nous filons maintenant vers Saturne avec son fameux anneau, puis voici Uranus que nous dépassons encore dans la direction de Neptune, puis de Pluton. Délaissons ce vieux système solaire devenu trop restreint pour notre véhicule qui, accélérant son allure, va dépasser la vitesse de la lumière!

Voici, du reste, la voie lactée. Partout, des étoiles, des soleils, des nébuleuses; une comète, même, traverse notre route. Notre soleil, à nous, n'existe plus, perdu parmi les milliards d'étoiles. C'est à peine si son éclat peut le distinguer des autres.

Virons de bord et revenons vers nos planètes familières. Cette fois, la vitesse est encore plus élevée et c'est une véritable impression de chute vers la Terre qui nous étreint.

Heureusement qu'un freinage énergique a été prévu et qu'il fonctionne à merveille, sans cela, ce serait l'écrasement final!

Nous retraversons la stratosphère qui donne tant de mal aux pilotes d'avions et de ballons, pour se laisser grignoter, kilomètre par kilomètre. Quel jeu pour nous qui parcourons en une seconde des centaines de mille kilomètres.

Voici donc la France, puis Paris, puis... sans une secousse, nous nous retrouvons au milieu de l'Exposition.

Naturellement, vous pensez bien que nous ne l'avons jamais quittée. Tout ce que vous venez de voir n'est qu'une illusion d'optique soigneusement réglée. Mais quelle sensation de réalité!...

G. Gédo.

JOUONS :

TIRONS-TIREZ

Voici un jeu très amusant et qui est presque un sport. Pour le pratiquer, il faut une grosse corde assez résistante. Les joueurs se partagent en deux équipes égales en nombre et, si possible, en force; c'est-à-dire que s'il y a des grands et des petits il faut mettre autant de grands dans chaque équipe. On désigne également un des joueurs qui servira d'arbitre. Puis on marque le milieu de la corde d'une façon bien visible par un ruban assez serré pour qu'il ne risque pas de se déplacer. Tous les joueurs d'une équipe attrapent la corde par un bout et tous les joueurs de l'autre par l'autre bout. Puis, à un signal donné, chaque équipe tire la corde vers elle. Il ne s'agit pas de la casser, bien entendu, c'est pourquoi elle doit être solide. Au bout d'un certain temps, l'arbitre qui s'était placé juste en face du milieu de la corde et n'avait pas bougé, arrête la partie et regarde vers quel côté s'est déplacé le milieu. C'est l'équipe de ce côté qui est gagnante.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite de la p. 2.)*

Pierre Bidard, Saint-Cloud, m'envoie une lettre remplie de compliments pour *Mon Camarade*, qu'il dit être le plus bel illustré de la jeunesse. Il dit aussi : « *Je trouve mal que Toto et Toutoune n'envoient aucunes nouvelles de leur situation et de leur santé à leurs parents. Je trouve très bien l'histoire de l'humanitaire Jim Mystère qui se dévoue pour défendre les biens et les libertés des Indiens.* » Si Toto et Toutoune n'ont pas écrit à leurs parents c'est peut-être parce qu'il n'y a pas beaucoup de boîtes aux lettres dans la jungle où ils sont pour le moment.

Raymonde M..., Vauzelles, par Nevers, m'envoie de très bonnes charades et devinettes et un joli conte que je publierai avec un charmant dessin. Merci ma chère Raymonde.

Georges Fels, Liancourt (Oise). — Tu avais demandé par le journal d'échanger des timbres. Un de mes amis du Maroc t'en a envoyé cinquante et tu ne lui as jamais répondu. Ce n'est pas bien d'être si étourdi. Mon ami du Maroc n'est pas content du tout. Ecris-lui vite.

Robert K..., Calais, est en train de fonder un club. C'est très bien. Il a fait aussi des récits qu'il m'enverra très vite et que je me réjouis de lire.

Rodes (Pyrénées-Orientales). — Un club d'amis a été fondé avec quinze membres déjà; c'est prodigieux d'être arrivé à cela dans un tout petit pays.

Jean P., Jeu-les-Bois, habite dans une ferme isolée et n'a pu fonder de club. Mais il aime bien notre journal qu'il attend toujours avec impatience.

Saint-Etienne. — Un club vient de se fonder avec sept membres. Nous espérons qu'il prospérera.

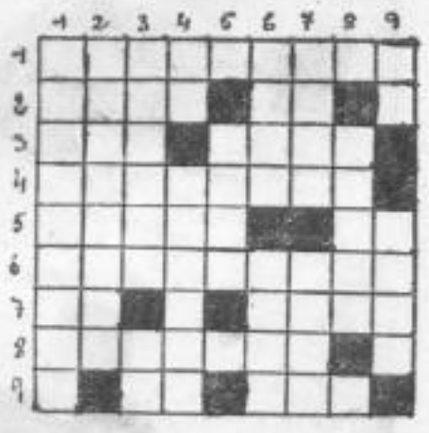
Millas (Pyrénées-Orientales). — Un club de fillettes est fondé à Millas. Il y a déjà dedans neuf petites Pierrettes. J'en suis rudement content.

La Seyne (Var). — Un club vient d'être fondé, qui a pris le nom d'Henri Barbusse et qui a déjà plus de dix membres. Magnifique!

MOT CROISÉ N° 81

Horizontalement. — 1. Qualité agréable pour les autres. — 2. Aucune chose. Dieu égyptien. — 3. Point cardinal. Lac d'Amérique. — 4. Habit. — 5. Esclave de Grèce. Personnage légendaire. — 6. Membres d'une des Assemblées du Parlement. — 7. Diphtongue. Adverbe de quantité. — 8. Ville que délivra Jeanne d'Arc. — 9. Ville de Chaldée. Roi d'Israël.

Verticalement. — 1. Ce que l'on suppose à l'avance. — 2. Charmeur d'oiseaux. — 3. Habitant d'un pays de l'Europe du Nord. Parcouru des yeux. — 4. Préfixe. Etendre. — 5. Mettre en circulation. — 6. Va à l'aventure. Volcan. — 7. En bonne santé. Nom d'un pays qui couvre le sixième du globe. — 8. Augmente la longueur. — 9. Conjonction. Montagne de Grèce.



SOLUTION DU MOT CROISÉ DU N° 80

Horizontalement. — 1. Capucines. — 2. Ovale. Ému. — 3. Rion. Écu. — 4. Da. Otes. — 5. Otaries. — 6. Neige. San. — 7. Nu. Tact. — 8. Irons. Ici. — 9. Etre. — 10. Radiateur.

Verticalement. — 1. Cordonnier. — 2. Aviateur. — 3. Pao. Ai. — 4. Ulm. R. G. Nul. — 5. Ce. Ole. — 6. Été. Et. — 7. Nécessaire. — 8. Émus. Accru. — 9. Sus. Entier.

SOLUTIONS DE LA PAGE 2

Devinettes. — Le puit. — La rivière. — Le clou d'un soulier.
Métagramme. — Lime, Cime, Rime, Dime.
Logogriphe. — Broche, Brochet.
Charades. — Etoile (Haie-toit-le); Vincent (Vingt-cent); Héros (Haie-Rond); Lilas (lit-las).

29

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM, POURSUIVI PAR LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS LES INDIENS A RÉUSSI À VOLER L'AVION DE SES ENNEMIS ET LES A ABANDONNÉS A L'ENTRÉE D'UNE SAVANE DÉSERTE, ET IL ESPÈRE VENIR LES CAPTURER AIDÉ DE QUELQUES INDIENS.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.823.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 82. — 24 JUIN 19

COMMENT TRICOTER un magnifique BAIN DE SOLEIL

Dans ce numéro pour les petites filles

Pat'Soum et l'aviation : Le chapeau hanté

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans ma dernière lettre, j'ai publié toute une série de petites histoires vraies que m'avaient envoyées mes camarades. Cette fois-ci, je vais recopier dans ma lettre une très jolie légende populaire que m'envoie mon petit camarade F. Pouilloux, de Hérault, et qui s'appelle Le petit Poussinet :

Une fois, ils étaient trois frères : deux grands très forts et très jeune, si petit qu'on l'appelait le petit Poussinet. Dans les environs, vivait un roi qui avait dans sa cour un gros arbre. Il disait que celui qui l'abattrait aurait sa fille en mariage. Mais tous ceux qui échouaient avaient une oreille ou un doigt coupé. Les trois frères se mirent en route pour tenter l'aventure. En chemin, ils entendirent un grand bruit dans une forêt. Poussinet dit à ses frères : « Je vais aller voir là-bas. » En entrant dans la forêt, il vit une hache qui coupait les arbres toute seule. Quand elle vit Poussinet, elle s'arrêta et lui dit : « Bonjour, mon petit Poussinet ! » Et Poussinet répondit : « Bonjour, hache enchantée ! » et il la prit et la mit dans son sac.

Il continua son chemin et traversant une prairie, il aperçut un ruisseau. Il remonta jusqu'à sa source et la source lui dit : « Bonjour, mon petit Poussinet ! » Et Poussinet répondit : « Bonjour, jolie source ! » et il sortit une noix de sa poche, la fendit, enleva l'amande, mit la source dans la coquille et la serra dans son sac.

Passant auprès d'une carrière, il entendit des chocs. Il s'approcha et vit une pioche qui cassait la pierre. Et la pioche lui dit : « Bonjour, mon petit Poussinet ! » Et Poussinet répondit : « Bonjour, pioche merveilleuse ! » et il la prit et la mit dans son sac.

Poussinet arriva au château bien après ses frères, car il s'était beaucoup amusé en route. Les malheureux avaient chacun une oreille de coupée, car ils n'avaient pu abattre l'arbre. Alors, le roi dit à Poussinet : « A ton tour, petit, mais si tu ne réussis pas, c'est le nez que je te couperai. » Et les gens de la cour approchèrent pour voir ce petit homme qui voulait abattre l'arbre.

Poussinet sort de son sac la hache enchantée et lui dit : « Coupe de long et de travers ! » Et la hache se met à couper et à trancher. Les racines repoussent aussitôt, mais la hache ne leur donne pas le temps de grandir et bientôt l'arbre tombe.

« Bien, dit le roi, mais pour avoir ma fille, il te faut creuser à la place un puits de cent mètres de profondeur. »

Alors Poussinet sort de son sac la pioche magique, la pose sur le sol et lui dit : « Creuse ! Creuse ! » Et la pioche se met à creuser et la terre vole tout autour. Et bientôt, le puits est fait, de 100 mètres de profondeur. « Très bien, dit le roi, mais pour avoir ma fille, il te faut encore mettre le puits plein d'eau. » Alors Poussinet prend sa coquille de noix et la verse dans le puits, et l'eau envahit la cour et le château.

Cette fois le roi dit : « Poussinet, tu auras ma fille en mariage ! » Et quelques jours après, Poussinet épousa la fille du roi.

C'est bien joli, ce conte de fées-là. Quand j'avais encore ma pauvre mère et que j'habitais avec elle au pays, elle m'en racontait des beaux contes comme cela, ma mère. Le dommage est que je ne me les rappelle plus et que maintenant je ne peux plus les écrire. Et c'est pas Mme Burette qui irait m'en raconter des belles histoires. Ah non !

Mais je suis sûr qu'il y a dû les et des tas de petits et de petites camarades, surtout à la campagne, à qui leurs mamans ou leurs grands-parents racontent de beaux contes de fées comme celui-là. Qu'ils les mettent par écrit (d'un côté de la feuille seulement) et qu'ils me les envoient. Ce serait très bien, comme pour les histoires vraies, d'en faire un jour une page spéciale dans le journal.

Mon ami Maurice S., de Paris (XIe), dont j'ai déjà publié de très jolis récits, m'a envoyé une histoire qu'il a inventée, qui, en principe, est un rêve mais qui est aussi comme un conte de fées. Le voici :

Je me trouvai, comme par enchantement, dans une très grande salle où il y avait partout, soit des livres scientifiques, soit des gros cahiers avec de curieux dessins, etc. Sur les murs étaient collés de nombreux *Mon Camarade*, les uns plus beaux que les autres. Et je poursuivais mon inspection, émerveillé, lorsque j'entendis une grosse voix, derrière moi, qui me cloua de peur sur place. Cette voix me disait :

« Qu'est-ce que tu fais là, petit ? Ne sais-tu pas que tous les êtres humains, excepté moi, qui pénètrent dans cette salle, sont changés, par ma baguette magique, en images comme celles qui sont sur les murs ? »

Je me retournai, et, faisant appel à tout mon courage, j'osai le regarder. C'était un vieillard de haute stature, aux traits énergiques, au sourire moqueur. Il ajouta :

« Comment t'appelles-tu ? »

Je n'osai répondre, étant en proie à la plus vive terreur.

« Que diantre ! Vas-tu me répondre, oui ou non ? » reprit le vieillard, la figure rouge de colère.

Je ne répondais pas, pâle de peur plus que jamais.

Alors, le vieillard saisit sa baguette magique et m'en donna un coup à l'épaule. Puis... je fus emporté dans un nuage de fumée, sans connaissance. Quand je revins à moi, je fus tout étonné de me trouver dans une petite chambre, toute en couleurs. Je jetai un regard à travers la petite chambre et j'aperçus Pat'Soum qui me regardait tout souriant. Derrière lui était Toto, me regardant avec curiosité. Pat'Soum s'avança vers moi, la main tendue.

« Tu ne me serres pas la main ? » dit-il.

Pour toute réponse, je saisis sa main et la serrai si fort qu'il se mit à crier terriblement et si fort... que je m'éveillai.

Cela ne doit pas être du tout drôle d'être changé en images, parce qu'on ne peut plus bouger. Et puis qu'on ne peut plus parler que comme Pat'Soum, qu'avec des mots d'écrit qui lui sortent de la bouche dans une espèce de petit ballon. Il est vrai que dans ce monde-là je ferais connaissance de Jim Mystère, de Pierrot Lancry et de tas d'autres encore que je n'ai jamais vus. Et Mme Burette ne pourrait plus dire que je ne suis pas « sage comme une image ».

Des clubs je continue à avoir de bonnes nouvelles, et je reçois très souvent des gentilles lettres et qui me font plaisir, comme celle-ci qui me vient de Paris.

Cher camarade, J'ai l'honneur de vous informer que nous avons commencé à créer un club. Nous avons décidé d'être, pour le commencement, cinq membres mais nous espérons être plus. Mon oncle, qui m'encourage, a accordé une chambre de sa villa. Nous avons tenu notre première réunion. Voici ce que nous avons décidé : 1° réunion de tous les membres tous les jeudis ; 2° mon petit camarade Henri C., qui est mon collaborateur, a été nommé trésorier.

Notre club a pour but de s'intéresser aux sciences, botanique surtout, et nous avons déjà commencé un herbier. On s'intéressera aussi à la littérature, on fera du camping, etc. Mes amis et moi nous avons proposé ceci : *Mon Camarade*, qui est un journal très intéressant, pourrait si possible, tout en continuant de publier des avions modèles réduits, publier aussi des maquettes de voiliers et de toutes espèces de bateaux. Nous espérons que ce sera possible.

Voilà un très bon exemple de très bon club. Peut-être un petit peu petit pour commencer, mais qui se propose de faire des choses tout à fait intéressantes.

L'idée de Michel L. est très bonne, de publier des modèles de bateaux. S'il y en a beaucoup qui ont envie, comme Michel L., de voir des bateaux, qu'ils l'écrivent, et on fera ce qu'ils demandent.

Une autre idée que donne un petit camarade, c'est de faire des abonnements de trois mois. J'en ai parlé à l'administration. On fera beaucoup mieux que ça : des abonnements de vacances, de trois mois, de six semaines, d'un mois ou même de quinze jours. Il suffira de nous envoyer, avec son adresse, 50 centimes par chaque numéro qu'on veut recevoir. Ce sera commode, hein !

Je serre la main à tous mes petits camarades et plus fort aux membres des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade.

(Voir le courrier de Janot en page 7).

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures à travers le monde a été envoyé par ses amis (une troupe d'acteurs de cinéma) à l'école de Stony Point près de Prosperity, en Amérique, pour y apprendre l'anglais.*

CHAPITRE VIII

LE BLIZZARD *(Suite)*

Un peu plus loin, nous allâmes buter contre le tronc d'un pin abattu.

— Il faut trouver les racines, fit Herbert.. Ah ! je les tiens ! Les racines sont probablement à l'Ouest car, au moment de la chute, le vent a dû pousser la cime dans la direction de l'Est.

Un quart d'heure après nous avions franchi la zone du brouillard et nous apercevions au loin, derrière le plateau, les premières lumières de Prosperity.

Toutes nos promenades ne comportaient pas de petits incidents dramatiques de ce genre, mais elles me paraissaient toujours amusantes et instructives. Grisés par l'air vif, l'esprit agité par la marche, nous élaborions des rêves en commun tout en dégringolant les sentiers. Je supputais à haute voix les chances que pouvaient avoir les *Associated Wanderers* de triompher de leurs adversaires. Encouragé par Herbert — il jugeait ma prononciation avec beaucoup d'indulgence — j'admettais que les films où j'avais figuré remportaient quelque succès. Je gagnais des sommes importantes.

— Moi, disais-je, je n'imiterai pas tant de stars qui se font construire des châteaux gothiques dans le désert de Californie ou achètent en Europe, pour leur pesant d'or, des lits dans lesquels on leur affirme qu'un roi d'Espagne ou de France a couché autrefois. Je me paierai une ferme dans le Minnesota et j'en ferai une exploitation modèle. Voyons, quel minimum de superficie faudrait-il cultiver en blé pour qu'un matériel agricole moderne ne fonctionne pas à perte ?

Herbert réfléchissait, calculait, citait enfin un chiffre qui m'effrayait un peu. Non, mes cachets ne me permettraient jamais d'acquérir une étendue de terrain aussi importante. Mon rêve exigeait des bases plus vraisemblables. Herbert alors se reprenait :

— Il est vrai qu'il existe depuis cette année des petits tracteurs à très faible consommation et vraiment bon marché. Mais je me demande si celui de l'International Harvester possède une « prise de force », sinon, il faudrait doter la moissonneuse-batteuse à laquelle je pense d'un petit moteur auxiliaire. Le combiné Deering modèle 21 conviendrait évidemment pour une moyenne exploitation de ce genre...

Emporté par son raisonnement agronomique, Herbert multipliait les précisions :

— Ce combiné pèse à peine une tonne et demie : d'où grande légèreté de traction ; il a sept pieds de largeur de coupe, ce qui est tout à fait suffisant pour des pièces de terre moyennes. La plate-forme d'ensachage se replie ; la largeur sur route ne dépasse guère huit pieds. Évidemment la contenance de la trémie-chargeuse ne doit pas être formidable...

Soudain le soleil pâle, d'un jaune tirant sur le blanc qui paraissait hésiter, en équilibre sur la crête de Bear Mountain, plongeait brusquement derrière la montagne. C'était la nuit.

— Maintenant, il va falloir rentrer le combiné sous le hangar, disait une voix, dans l'obscurité.

***

C'était pendant la leçon d'instruction civique, à l'école de Stony Point. Le maître était en train de nous parler du rôle de la Cour Suprême, gardienne de la Constitution américaine, quand Terry, mon voisin, me poussa du coude et chuchota :

— Regarde donc le ciel !

Tout un coin, au nord-est, était d'un noir d'encre. Je n'avais jamais vu de ciel aussi sinistre. Peu après le maître interrompit la leçon pour faire allumer les lampes, puis le directeur apparut dans la classe.

— Mes enfants, dit-il, le baromètre baisse. La radio signale l'approche d'un « blizzard ». Vous allez rentrer chez vous avant que la tempête n'éclate. Quant à ceux de Prosperity, je veux bien les garder, mais M. Miller m'assure qu'il pourra les conduire en moins d'une demi-heure. Habillez-vous rapidement. La classe est finie pour aujourd'hui.

Jusqu'alors, dans le courant de l'hiver, nous n'avions manqué l'école que deux fois, en fin janvier, lorsque le chasse-neige n'était pas parvenu à ouvrir la route, du côté de Brookside. Mais on était en mars, la neige avait presque disparu et depuis quelques jours il faisait un temps froid et sec assez agréable.

Pendant un court instant, le brouhaha joyeux couvrit le bruit du vent. M. Miller nous attendait sur le pas de la porte et ajustait déjà ses moufles.

L'autobus cheminait dans la neige épaisse

— Je crois que j'ai bien fait de revenir vous chercher plus tôt, dit-il en rassemblant sa petite troupe. C'est à la gare où j'étais allé prendre un colis pour Mrs Blankenship qu'on m'a parlé de ce blizzard. Si je n'étais pas aussitôt revenu, ce soir il vous aurait fallu coucher par terre dans l'école, je le crains, car les autorités n'ont rien prévu ici pour des cas pareils...

Pendant la traversée de la cour le vent devint si violent que nous fûmes obligés de baisser la tête jusqu'aux genoux. Nous avions tous la respiration coupée en arrivant à l'autobus. Des tourbillons de poussière mêlée de paille et de vieux papiers s'élevaient jusqu'au-dessus des maisons.

Le directeur grimpa derrière nous dans l'autobus pour voir si nous étions tous bien installés et pour rassurer les plus petits.

— Ce ne sera peut-être qu'un simple coup de vent, disait M. Miller. L'autobus est assez lourd pour ne pas risquer d'être emporté. Nous serons arrivés à Prosperity, j'en suis sûr, avant que bien des enfants de Stony Point ne soient rentrés chez eux... Soyez sans crainte, monsieur le directeur. D'ailleurs, si je redoutais quelque chose, est-ce que je m'y risquerais, moi, avec mes deux enfants ?

Le directeur regagna l'école en courant et l'autobus s'ébranla. Les écoliers étaient tout joyeux d'être libérés plus tôt que de coutume. Le vent prêtait au paysage un aspect nouveau, faisait naître sur la route des incidents comiques. A lui seul, le crépitement continuel des graviers et des brindilles qui s'abattaient sur les vitres était déjà un amusement pour les petits. A Fairplay, un peu avant la descente, deux « rancheres » essayaient de faire rentrer un troupeau de vaches sous l'ouragan. Plusieurs d'entre elles s'étaient accroupies sur la route et refusaient obstinément de se déplacer. M. Miller dut descendre pour aider les « rancheres ». Vue de l'autobus, la scène était très amusante à suivre : deux hommes poussant au derrière de la vache et l'autre tirant par le licou. Mais quand le conducteur rouvrit la portière pour se remettre au volant, le tourbillon de vent froid qui s'engagea en même temps dans la voiture nous glaça tous jusqu'aux os. Du coup les rires cessèrent. Près de moi, Leila Gowan se tenait très droite, sur le bord de son siège, les mains cramponnées au dossier de la rangée précédente. Son petit visage, d'ordinaire plein de malice, avait revêtu un air grave et solennel, comme au début d'un office religieux. Pendant un bon moment personne n'osa plus parler.

Non loin de Beaver Brook, quand l'autobus, après avoir abandonné la grande route s'engagea sur le chemin de Prosperity, la neige fit son apparition et, d'un moment à l'autre, toutes les vitres parurent recouvertes d'un enduit granuleux et opaque. Malgré les chaos et la demi-obscurité, le petit John Webster continuait d'apprendre sa leçon de grammaire. Je tentai de l'imiter et de relire, dans mon livre d'instruction civique, le chapitre relatif à la Cour Suprême. Mais peine perdue. Entre mes moufles, le livre glissait à chaque instant. Nous n'avancions guère qu'à la vitesse de sept ou huit milles à l'heure. Prudence Noll, penchée par-dessus l'épaule de M. Miller, s'efforçait de voir à travers le rideau de neige qui dissimulait la route. La plupart des autres enfants paraissaient à demi assoupis. Seule on entendait de temps à autre, par-dessus les grondements du vent, la voix pointue de la petite Fanny Logan demander :

— A-t-on passé Devil's Backbone ? A-t-on passé Devil's Backbone ?

Sous la violence de la tempête notre vieil autobus craquait comme un navire désemparé. Je me demandais comment quelque chose de construit par l'homme pouvait résister à un tel assaut des éléments. De temps à autre les pneus patinaient un peu sur la neige fraîche, mais nous continuions d'avancer.

J'admirais la maîtrise avec laquelle M. Miller conduisait ainsi l'énorme machine, au jugé. Il sifflotait. Qu'aurais-je fait à sa place ? Une sorte de vertige me creusait les reins et les jambes à cette pensée. Mais notre conducteur avait l'habitude. Il connaissait la route ; les lacets, les courbes, le profil du chemin, tout cela était inscrit dans les mains qui tenaient le volant.

Pour moi, aucun effort, aucune responsabilité. Les yeux fermés, bien calé sur mon siège, le côté droit simplement un peu engourdi par le froid qui traversait la vitre contre laquelle je me trouvais appuyé, j'essayai de m'isoler, d'oublier l'autobus, la tempête et de rêver à l'avenir.

Je n'eus guère le temps de me livrer à ce petit jeu. Un choc me précipita contre le dossier du siège qui était devant moi. En même temps la voiture se cabra. Tout le côté gauche parut se soulever, tandis que les écoliers dégringolaient pêle-mêle de mon côté. Des cris, des rires ; et l'autobus s'immobilisa doucement sur le flanc comme un animal fatigué.

CHAPITRE IX

UN TOMBEAU DE VERRE

Les faits qui suivirent ce brusque arrêt de l'autobus ont été rapportés d'une façon

si fantaisiste par les journaux, on m'a attribué tant d'initiatives saugrenues, de paroles insensées, qu'aujourd'hui, plusieurs années après le drame, il me faut faire un rude effort pour démêler la part de vérité dans toute cette légende. Au risque de passer, après coup, pour un imposteur, voici comment je crois avoir vécu ce triste fait divers des montagnes Rocheuses.

Quand l'autobus se renversa, il devait être à peine trois heures de l'après-midi. Les enfants poussaient naturellement de grands cris : certains riaient, d'autres pleurnichaient. Les filles battaient les garçons parce que, dans la mêlée générale, ceux-ci leur avaient tiré les cheveux.

— Nous sommes dans un fossé! s'écria M. Miller après avoir rétabli l'ordre. J'ai dû quitter la route sans m'en apercevoir.

Je descendis avec lui pour tenter un dépannage. Tout l'avant de la voiture était enfoncé dans un « snowdrift », véritable talus de neige qui montait bien au-dessus du toit. Impossible de voir devant soi. Les rafales de neige se plaquaient en un masque opaque et glacé contre notre visage. Si nous nous tournions dans le sens où soufflait l'ouragan, à peine pouvions-nous apercevoir quelques mètres de neige. Nous étions évidemment dans un creux. Mais rien ne nous indiquait si nous étions sur l'un des bas côtés de la route ou au milieu d'un champ. M. Miller, après avoir examiné l'état du terrain et sondé la neige avec un bâton, reprit le volant et tenta de faire marche arrière. La voiture eut un soubresaut de bon augure, se redressa quelque peu, et finalement revint s'enfoncer encore plus avant dans le « snowdrift ». Mais l'inclinaison du plancher s'était sensiblement atténuée et les écoliers purent de nouveau prendre place sur les sièges de gauche.

De mon côté j'avais essayé de dégager la neige sous les roues au moyen d'un morceau de bois. Peine perdue. Elle s'amoncelait plus rapidement que je ne parvenais à l'ôter. Je revins avec les doigts tout bleuis par le froid.

— Il nous faudrait une pelle et une pioche, dis-je, pour obtenir quelque résultat.

— Et un puissant tracteur à chenilles, ajouta M. Miller.

— Alors, le mieux, maintenant, c'est d'attendre la fin du blizzard, puisque nous sommes à l'abri.

Le conducteur hocha la tête.

— Ça peut durer encore deux ou trois jours...

John, le fils aîné de M. Miller, essaya de faire marcher l'avertisseur pour signaler notre présence. Mais la neige obstruait toutes les issues du capot. Même à l'intérieur de la voiture on n'entendait qu'une légère vibration qui se confondait presque avec le bruit du moteur. Je voulus de nouveau sortir pour m'orienter et trouver un point de repère. Rien, pas le moindre arbre à ma portée. Je n'osais guère m'écarter car j'avais peur de ne plus pouvoir regagner l'autobus. M. Miller me rappela. Mais ma tentative n'avait pas été tout à fait inutile, car j'avais retrouvé dans la neige le bidon d'essence de réserve que le choc avait fait dégringoler du toit où il se trouvait habituellement.

De l'avis de M. Miller, nous avions parcouru un peu plus de six milles depuis notre départ de Stony Point. Nous étions probablement à l'entrée de la vallée de Brookside, un peu avant Devil's Backbone.

— La première ferme de Prosperity est encore à trois bons milles d'ici. Mais il doit y avoir dans les parages un poste pour les gardiens du ranch de l'Armour Corporation. Je l'apercevais d'ordinaire en passant entre les mélèzes, quand il faisait beau. S'il se produisait une accalmie, nous pourrions certainement découvrir les lumières du ranch...

Miller se tourna alors vers les enfants serrés les uns contre les autres dans le fond de l'autobus.

— Je vais aller jusqu'au ranch de l'Armour pour chercher du secours avant que la nuit ne soit trop noire. Tâchez d'être bien sages. Je charge le Frenchie de veiller sur vous en mon absence. Obéissez-lui; remuez-vous un peu pour ne pas avoir trop froid. Je reviendrai bientôt.

Il ajouta, pour moi :

— Voici mon briquet pour vous éclairer en cas de panne. Les outils sont dans cette boîte, près de mon siège. Surtout ne laissez pas les gosses s'engourdir!

Il embrassa ses deux fils avec une solennité qui n'échappa point aux autres enfants. Tous lui crièrent : « Bonne chance, monsieur Miller! A bientôt, monsieur Miller! » tandis qu'il refermait soigneusement la portière. Nous vîmes vaguement sa silhouette trébucher dans la neige. Quelques secondes après, vers le fond de la voiture, on entendit toquer contre la vitre, à l'endroit où se tenait habituellement le petit William Miller. L'enfant courut à sa place frappa à son tour pour répondre à ce message d'adieu. M. Miller était parti.

⁂

Pendant quelques instants, les hurlements aigus de la tempête rompirent seuls le silence de notre frêle abri vitré. Puis les bavardages reprirent peu à peu. Loin d'ajouter aux inquiétudes des écoliers, l'absence du chauffeur tendait au contraire à leur prouver que le blizzard devait toucher à sa fin, puisqu'une grande personne raisonnable, expérimentée, se hasardait dehors.

Je leur fis jouer à « scions, scions, scions du bois » pour leur donner un peu d'exercice; en même temps je leur chantai la chanson en français. Je pus les distraire ainsi pendant quelque temps. Mais je commis l'erreur d'essayer de leur apprendre aussi les paroles, ce qui ne tarda pas à les dégoûter et de la chanson et du jeu. Ils acceptèrent à contre-cœur de sauter à la corde sur la petite plate-forme dénuée de sièges où l'on entassait d'ordinaire les colis et les sacs postaux. Puis sachant à quel point le fait de manger calme les impatiences, je leur proposai de mettre en commun tous les reliefs de leur goûter. Beaucoup, hélas, avaient déjà tout dévoré.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

METAGRAMME

Je me tiens sur quatre pieds et je suis une femme mais si vous changez ma tête je deviens une partie, la plus importante, d'un couteau ou bien je sers à faire avancer un bateau. Qui suis-je?

LOGOGRIPHE

Sur six pieds je suis un signe de musique, sur sept pieds je sers à suspendre, sur cinq pieds, on me trouve au bord de la mer.

Avec des traits séparez les souris des chats.

CHARADES

Envoi de René Guillaud

Mon premier est dans la bouche.
Mon second se met en conserve.
Mon tout appartient à l'histoire.

Envoi de Camblor et Michaud (Bayonne)

Mon premier est une exclamation.
Mon deuxième un adjectif possessif.
Mon troisième une habitation.
Mon quatrième une exclamation.
Pour mon tout l'avenir sera bon.

DEVINETTES

Je tourne toujours et à certains moments je fais beaucoup de bruit. Je rends service à tout le monde? Qui suis-je?

Quels sont les médecins dont les soins sont gratuits?

Deux voyageurs se promenaient un jour sur un pont, l'un est le père du fils de l'autre. Quelle est leur parenté?

Je marche, j'avance, mais je reste en place. Qui suis-je?

J'ai quatre pieds, mais je reste en place. Qui suis-je?

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

BAIN DE SOLEIL

Voici un joli bain de soleil qui vous servira pour l'été. Les côtes se font au point de côte (2 mailles endroit, 2 mailles envers) ainsi que le bord de l'encolure. Le reste au point de jersey. Prenez de la laine 6 fils et des aiguilles n° 2.

DOS. — Commencez par le bas. Montez cinquante mailles. Tricotez 7 centimètres en côtes et 7 centimètres en point de jersey. Faites à chaque extrémité du travail une augmentation tous les 2 cm. 1/2. Rabattre les 10 points du milieu. Terminez de chaque côté séparément en continuant les augmentations précédentes. Pour le décolleté, rabattre toujours 1 point à chaque rang jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mailles.

DEVANT. — Commencez par le bas. Montez 84 mailles. Faire 7 centimètres de côtes. Continuer en point de jersey en augmentant d'une maille tous les 2 cm. 1/2. A 18 centimètres de haut rabattre à chaque extrémité du travail, à un rang d'intervalle, 3 points et toujours 1 point. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 46 points. Continuer tout droit. Arrivé à la hauteur de l'encolure, rabattre 8 points au milieu. Terminer chaque côté en rabattant à l'encolure, à 1 rang d'intervalle, 3 points, 2 points et toujours 1 point jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 20 mailles. Faites les bretelles en diminuant d'un point tous les 6 centimètres. Faites une boutonnière en rabattant 4 points du milieu qui se remontent au rang suivant. Tricoter encore 2 centimètres et rabattre les mailles. Remonter les mailles de l'encolure et tricoter pendant 2 centimètres au point de côtes.

Ci-dessus : le DOS du bain de soleil.

Ci-contre : le DEVANT.

Les Conseils de tante Camille

Comment conserver les fleurs coupées. — *C'est en ce moment la pleine saison des fleurs, mais vous constatez avec tristesse que celles que vous rapportez chez vous et que vous mettez dans des vases y meurent, même si vous changez l'eau et si vous coupez les tiges. Voici comment vous pouvez faire pour les conserver un peu plus longtemps. Prenez un peu de charbon de bois pulvérisé et mettez-le dans le fond de votre vase. Il absorbera toutes les impuretés de l'eau et les fleurs dureront mieux.*

BRICOLAGE

FABRIQUONS UN LAMPION

Dans une planchette, taillez un disque de 10 à 12 centimètres de diamètre, au centre duquel vous fixerez, avec une pointe, une croix de fer-blanc découpée au préalable dans une vieille boîte; relevez les branches de la croix, de manière à pouvoir y introduire une bougie. Percez deux trous pour l'aération; le fond du lampion est terminé.

Prenez ensuite un morceau de papier de couleur vive dit « papier d'abat-jour » mesurant 20 à 25 centimètres de hauteur, sa largeur s'adaptera exactement à la circonférence du fond, plus 2 centimètres pour le collage. Collez votre papier, en forme de manchon; repliez un centimètre en haut et en bas (quelques entailles faciliteront l'opération). Collez l'une des extrémités autour du fond du lampion. Il ne restera plus qu'à adapter, à l'autre extrémité, une anse de fil de fer pour le suspendre.

M. Harpagon s'arrête devant un hôtel qui porte une enseigne : « Garage gratuit. » Il demande le garage, on l'y conduit. Le garçon se propose à porter la mallette de M. Harpagon jusqu'à sa chambre : « N'en faites rien, mon ami, je coucherai dans ma voiture... »

○

Un enfant terrible : « Ritou, puisque tu es malade, le docteur va venir. Gentiment, tu lui montreras ta langue. » Le docteur arrive, s'assied, s'apprête à examiner Ritou. « Eh bien qu'attends-tu pour tirer ta langue? lui demande sa mère. — Non, répond Ritou, en joignant le geste à la parole, j'aime mieux lui faire un pied de nez... »

○

Dans un petit village de montagne, un touriste remarque un jeune homme de 17 ans environ, que les villageois considèrent comme l'innocent du pays. L'expérience suivante ne témoigne-t-elle pas de son imbécillité? « Songez donc, monsieur, quand on lui offre deux pièces, une de bronze, une d'argent, il choisit toujours celle de bronze. Il n'est vraiment pas malin! » Le touriste veut faire lui-même la petite expérience, et offre à l'innocent de choisir. Il prend, en effet, la pièce de bronze. Il s'étonne et demande au jeune garçon la raison de son choix. « Ah! monsieur, si je choisissais la pièce d'argent, on ne m'offrirait jamais plus rien... » Où étaient les imbéciles dans cette histoire?

○

Quatre banquiers jouent aux cartes. « Jules, tu triches. — Tu te trompes, Alfred. — Tu mens, tu es un tricheur, Canaille. Tu es bien digne de ta famille. Ton père a été en prison. Ton père a fait banqueroute, et toi, tu triches, canaille! — Voyons, Jules, fait Alfred d'une voix calme, est-ce qu'on est ici pour bavarder ou pour jouer?

LES AVENTURES DE TOTO ET DE TOUTOUNE

DANS LA BROUSSE DE L'AFRIQUE EQUATORIALE TOTO ET TOUTOUNE SONT RECUEILLIS PAR UN HOMME QUI VIT SOLITAIRE AVEC UN ENORME GORILLE TAO. ATTAQUES PAR DES SAUVAGES TAO EST BLESSE ET L'HOMME ENLEVE TOTO ET TOUTOUNE PARTENT A SA RECHERCHE. AU MOMENT OU ILS LE DECOUVRENT L'HOMME EST REPRIS A NOUVEAU PAR LES SAUVAGES.

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, en Australie, à Ballarat, ville des chercheurs d'or, Dick Preston et son ami Shane Corrigan ont été mêlés à une émeute. Pris par la police ils ont pu s'échapper et assistent à une représentation théâtrale.

Chapitre V. — UNE SOIRÉE AU THÉATRE *(suite)*

Le sang lui afflua à la tête quand il comprit que quelqu'un avait pu trouver les menottes et les emporter. Mais celui qui les avait découvertes savait-il que c'étaient Dick et Shane qui les avaient cachées là?

Dick tâcha de se persuader que quelqu'un les avait trouvées par hasard. Mais non, c'était impossible: en si peu de temps. Aucun mineur pourtant ne s'était approché des sondages. Quelqu'un avait dû les espionner la nuit dernière.

Dick alla aussitôt à la tente que Shane partageait avec ses compagnons. Celui-ci était en train de se laver dans une cuvette en fer-blanc toute bosselée et de se coiffer devant un morceau de miroir fendu et écaillé. Il eut quelque difficulté à le prendre à part. Tout d'abord, il refusa de croire Dick, lui affirmant qu'il avait dû se tromper d'endroit.

— Non, dit Dick, j'ai compté mes pas et j'avais repéré que c'était le tas le plus proche du treuil de Mitchell.

— Bien, dit Shane, en fronçant les sourcils, c'est un miracle que nous ne soyons pas encore tous les deux à l'ombre, couverts de chaînes. Si les flics le savaient, ils nous auraient raflés tous les deux ce matin avant que le sommeil ne nous ait fuis.

— Oui, c'est vrai, dit Dick, se reprenant à espérer, leur façon d'arrêter les coupables après les émeutes provoque de telles protestations qu'ils chausseraient leurs bottes pour attraper le premier venu et le faire ensuite condamner par n'importe quel jury.

— Ce premier venu, c'est nous: c'est triste à dire! répliqua Shane qui faisait sa raie avec un peigne dont la plupart des dents manquaient. Quoi qu'il ait pu advenir des menottes, elles ne se sont pas envolées au camp du gouverneur! Nous aurions déjà sur le dos les trois commissaires et un régiment de flics en flamboyantes vestes rouges, et peut-être un canon ou deux.

Dick dut se contenter de ce vague réconfort. Cependant, comme la journée s'avançait et qu'il ne se passait rien, il en vint à penser qu'après tout, il s'était peut-être trompé sur l'endroit où il avait caché les menottes, et il accepta d'aller avec Shane à une représentation théâtrale sur la colline Eurêka. M. Preston fronça les sourcils quand on le mit au courant de l'invitation et qu'on lui demanda l'autorisation, mais cette fois; Mme Preston prit la défense de Shane.

— C'est bien toi, dit-elle à son mari. Tu grondes ce pauvre Dick quand il se mêle de politique et de cette affaire de ligue de réforme, puis tu l'attrapes parce que, pour une fois, il veut s'amuser. Il ne faut pas toujours le gronder.

— Je ne le grondais pas, dit M. Preston en essuyant ses lunettes.

— Si, tu as froncé les sourcils.

M. Preston cligna des yeux en contemplant ses verres qu'il remit lentement.

— Je ne fais aucune objection contre les comédies sérieuses, mais je doute qu'à Ballarat on joue quelque chose de classique. Maintenant, Dick, laisse-moi te parler du temps où j'ai vu Macready dans *Othello*. C'était vraiment très beau.

— Tu as déjà raconté tout cela à Dick, fit remarquer Mme Preston qui avait décidé que Dick sortirait ce soir-là.

— Oui, dit M. Preston en jetant un coup d'œil par-dessus ses lunettes, nous ne pouvons nous attendre à un Macready à Ballarat. Que joue-t-on, Dick?

— *La victime de la veuve*, dit Dick en rougissant, et puis *Le tueur irlandais*, — il avait lu les affiches. On l'a joué dernièrement et avec succès devant des têtes couronnées.

M. Preston sifflota entre ses dents d'un air de doute.

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, mais si c'est l'avis de ta mère, je ne ferai pas d'objection. Reviens à la maison tout de suite après la représentation. Peut-être, demain soir, te lirai-je quelques passages d'*Othello*, en essayant d'imiter, comme je le pourrai les flots d'éloquence de Macready. Il ne faut pas que ton éducation souffre de notre séjour dans ce pays si peu raffiné.

Dick qui attendait impatiemment la tombée de la nuit s'informa des suites de la bagarre. Le juge d'instruction avait été forcé de remettre les prévenus en liberté, car un autre soulèvement de mineurs, père que le premier, menaçait. On avait formé un comité chargé de la défense des accusés. On allait envoyer une députation à sir Charles Hotham, le gouverneur, pour demander que l'on retire les charges.

Mais, pour le moment, la politique avait perdu tout intérêt pour Dick. Avec une figure rehaussée de propreté, revêtu de sa plus belle chemise et de sa meilleure veste, il rejoignit Shane, et ils partirent pour Eurêka-Hill. La nuit était tombée et la longue file des lampadaires de la grand'route brillait; la vie nocturne de Ballarat commençait, avec ses bars, ses tripots, ses débits, ses cabanes, ses restaurants chinois et ses cafés-concerts. Dick et Shane allèrent d'abord manger quelque chose au restaurant chinois de John Alloo, dont l'enseigne « La marchandise est toujours prête » pendait derrière une lampe suspendue à un bras métallique. Devant l'étalage de Pippen, ils dépassèrent un groupe de mineurs qui, assis sur des tonneaux, étaient en train de bavarder et de lire les prospectus d'une vente et de la « White Star Shipping Line ». Dick et Shane entrèrent dans le restaurant où, à côté d'un tableau couvert d'inscriptions chinoises, se trouvait la gravure d'une diligence roulant à toute vitesse avec la légende : « Office de location pour les diligences de Melbourne à Jeelong. »

Ils s'assirent sur un banc entre quelques Chinois bavards et très robustes marins en chandail, casquette de laine rayée et lourdes

(Suite en première colonne page 4.)

L'acteur passa par dessus la rampe et tomba dans la fosse de l'orchestre.

Gargantua

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

bottes de mer. Ils mangèrent du riz au curry (1). Puis ils se promenèrent sur la route en regardant les devantures et en lisant les affiches de « Ventes », ou « Grand bal à la salle de concert John O'Groat », ou encore « Dernier communiqué de la guerre de Crimée ».

Enfin ils se dirigèrent vers Eurêka-Hill. On y avait construit un théâtre de bois et de toile, presque en face de l'hôtel Criterion. Ils se frayèrent un passage entre les mineurs endimanchés : chemises de serge rouge ou bleue, grands chapeaux yankee, bottes à la mode hessoise leur arrivant aux genoux, larges ceintures rouges autour de la taille, et pénétrèrent dans le hall.

C'était la première fois que Dick entrait dans un théâtre, et plein d'une attente fébrile, il s'assit sur la dure banquette, sans prendre garde aux mineurs bruyants et causti à peine détacher les yeux du rideau, tant il craignait que celui-ci ne se lève tout à coup et qu'il ne perde quelque chose du spectacle. Pour passer le temps, il étudiait les réclames peintes sur le rideau et il écoutait l'orchestre en train d'accorder ses instruments.

Dès que la pièce commença, il fut transporté et oublia complètement de critiquer les faiblesses de la production, bien que Shane, qui avait été au théâtre à Dublin et à San-Francisco, fît des réflexions suffisamment blessantes pour plaire même à M. Preston. Dick s'occupa à peine du sujet lui-même, bien qu'il lui semblât qu'il s'agissait des intrigues d'une veuve habile. Ce qui le fascinait, c'étaient les façons aisées et les déclamations assurées des acteurs, le monde des planches avec son clinquant et sa superbe. Shane continuant à faire remarquer combien étaient superficiels la mise en scène et les habits des acteurs voyants, il se sentit ennuyé et tâcha de mieux écouter.

Enfin le rideau tomba sur la première pièce et le public se dispersa tapageusement vers les bars, pour demander les mélanges variés qui étaient les boissons favorites du jour : pêches au brandy, sherry-cobbers et cocktails. Shane se contenta d'un *shandygaff* qu'il jura être sans alcool, mais Dick refusa d'en boire et absorba une citronnade, bien que Shane lui dît que c'était une saleté dangereuse. Il la but en vitesse et l'avala à moitié de travers, ce qui le fit s'étrangler.

— Tu vois comme c'est mauvais, dit Shane, ça t'arracherait jusqu'à l'âme.

Mais Dick n'avait pas le cœur à plaisanter, il ne voulait pas manquer la seconde pièce. Shane dit qu'on avait bien le temps, mais Dick l'entraîna et ils s'assirent pendant quelques minutes, tandis que les mineurs reprenaient leurs places et trépignaient d'impatience. Le rideau se releva sous les applaudissements, Dick fut content de voir le même acteur réapparaître.

— Il a l'air un peu plus rouge, fit-il remarquer à Shane, est-ce à cause de la deuxième pièce?

— C'est à cause de l'entr'acte, répondit Shane.

Tout d'abord Dick ne comprit pas cette réponse, mais au bout d'un certain temps, malgré son admiration, il commença à comprendre que l'acteur avait bu. Le public l'avait remarqué bien avant Dick et se mit à le prendre violemment à parti. L'acteur s'excita, se troubla, buta contre les meubles de la scène et renversa presque le décor. Profitant d'une courte sortie, il but encore et fut accueilli à son retour par les cris du public : « Passe la bouteille, copain, ne sois pas si gourmand! »

Dans la scène suivante où il devait demander pardon à son père, il se mit en rage contre l'homme qui jouait le rôle de père, et quand celui-ci sortit, il lui botta le derrière. L'homme lui mit le poing sous le nez : « Bois tant que tu veux, hurla-t-il, mais ne t'avise pas de me donner encore des coups de pied ou je te ficherai en bas! »

Le public rugit et applaudit de joie, excitant les acteurs à en venir aux mains. L'acteur hoqueta, et écartant l'autre d'un revers de main il s'approcha de la rampe.

— Mesdames, messieurs, dit-il, ce grossier personnage que voilà, ce crétin, assure que je suis saoul. Eh bien, messieurs, je vous le demande, je mets les dames hors de question, car c'est un sujet qui ne peut être compris que d'homme à homme. Ainsi, je vous le dis, si je lui ai donné un coup de pied, il sait qu'il le mérite!

— Vas-y, vieux, répondit l'auditoire, fiche-lui en un autre!

— Suis-je saoul, messieurs?

— Non, répondirent quelques mineurs en se balançant sur leurs sièges, applaudissant et tambourinant sur leurs bancs.

— Oui! crièrent les autres, saute dessus!

L'acteur fronça les sourcils et agita la main pour calmer l'auditoire.

— Messieurs, j'aimerais cent fois mieux être saoul que fou. Est-ce que ça ne suffirait pas à vous mouler d'être obligé de jouer avec un idiot pareil? N'ai-je pas joué devant le gouverneur de la Nouvelle-Galle du Sud? Mais suis-je saoul?

On avait rapidement tiré derrière lui le rideau qui s'abaissait en grinçant et s'accrochait aux portants. Puis quelqu'un, probablement l'autre acteur, passa son pied sous le rideau et projeta l'orateur par-dessus la rampe, dans la fosse de l'orchestre. L'acteur tomba au milieu des musiciens et des pupitres, et dégringola à cheval sur la contre-basse qu'il prit par le manche en hurlant. Les mineurs, avec un rire étouffé se levèrent en criant des quolibets et des huées. Le manager et le gérant firent évacuer la salle, craignant d'être obligés d'appeler la police. Après avoir ri jusqu'à en être fatigué et incapable de parler, le public se laissa pousser dehors, plus content que s'il avait vu la pièce jouée normalement jusqu'à la fin.

— La fin a été formidable, dit Shane, quoi que puisse en penser un critique mal disposé quant au reste du programme.

Dick avait ri d'aussi bon cœur que les autres, mais il regrettait un peu l'ambiance théâtrale dans laquelle il s'était absorbé avec tant de plaisir pendant la première partie de la soirée. Pourtant, il ne voulait pas fournir à Shane l'occasion de se moquer de son inexpérience et il se tut.

Chapitre VI. — UNE RENCONTRE INATTENDUE

Ils partirent et s'engagèrent dans un raccourci mal éclairé qui leur faisait gagner du temps. Comme ils passaient entre deux cabanes obscures, une forme surgit sans bruit de l'ombre et une voix goguenarde appela :

— Monsieur Preston, monsieur Corrigan!

— Qui est là? dit Shane, fixant son regard perçant sur l'interlocuteur.

— Oh! vous ne me connaissez pas, j'en suis sûr! geignit l'homme en s'approchant, je ne suis pas digne d'être connu par des jeunes gens si bien. Non, je ne pense pas que vous me connaissiez.

— Mais je vous connais, dit Shane avec colère, vous êtes Macfie; écartez-vous de notre chemin!

— Ah! vraiment, vous me connaissez? répondit l'homme d'une voix à la fois gémissante et menaçante. C'est surprenant. C'est un honneur pour moi d'être connu de gens si bien. Où vont donc ces deux jeunes messieurs?

— Pas de votre côté, vieil espion, dit Shane, retournez à votre chenil!

Bien qu'il n'eût encore jamais vu Macfie, Dick savait son nom. C'était un vieux mendiant qui vivait dans un abri près du quartier chinois et qui subsistait en tamisant l'or, mais la rumeur publique racontait qu'il augmentait son petit revenu de tamiseur par des moyens moins honorables : il saisissait toutes les occasions de touchardier, prélevait sur gages, recélait des marchandises volées, pratiquait le vol à la tire et vendait de l'opium.

— Fiche le camp, continua Shane.

Macfie ne se montra pas disposé à obéir, il prit une sorte de trot traînant et accompagna les jeunes gens qui s'efforçaient de le semer en marchant plus vite.

— Ce n'est pas de cette façon que vous vous débarrasserez de moi, ricana-t-il. Je suis vieux, c'est vrai; je suis peut-être un vieillard qui n'est plus bon à rien en ce monde, mais pour me laisser en arrière, il vous faudra un cheval vigoureux, comme la jument volée hier au lieutenant Dalrymple.

Shane et Dick s'arrêtèrent et regardèrent quelque temps Macfie sans rien dire. Celui-ci s'appuyait à une barrière et ricanait, la tête penchée.

— Que voulez-vous dire? expliquez-vous! finit par dire Shane. Je ne voudrais pas menacer un vieillard, mais je crois que le nom d'homme ne vous convient absolument pas. Expliquez-vous, je vous dis.

— Je suis un pauvre vieux, dit Macfie en levant les bras au ciel. Je mène une vie pénible et vous voyez les loques qui me restent pour mes vieux jours. Je me demande souvent comment je suis encore en vie. Vous savez peut-être que je prête sur gages, jeunes gens, c'est-à-dire quand je suis en fonds, naturellement, ce qui n'arrive pas souvent. Et quelquefois, je vends les gages qui n'ont pas été rachetés. C'est juste et honnête, vous savez.

(A suivre.)

(1) Sorte de poivre des Indes (N. D. T.).

Dans les mers Caraïbes (Antilles) on trouve une sorte de tortue sous-marine dont la carapace dégage une auréole lumineuse. Bien qu'elle évolue dans l'eau à 5 ou 6 mètres de la surface, on la distingue clairement, surtout la nuit, car elle brille alors plus intensément.

O

Dans le Schlesvig-Holstein (Danemark) on ne mesure pas les distances en kilomètres, milles ou lieues, comme nous le faisons. On les mesure en « aboiement du chien ». On dit par exemple : tel village est à 10 aboiements de chien de tel autre village. Car on estime que l'aboiement du chien s'entend à 700 mètres environ.

O

La vitesse du son qui est, dans l'air, de 340 mètres par seconde, est de 1.437 mètres sur l'eau de la mer, et de 5.000 mètres sur une surface de métal.

O

Le rouge est la couleur qui s'aperçoit de la plus grande distance. C'est pourquoi on l'utilise toujours comme signal pour indiquer le danger.

O

Le sommet du Popocatepelt (Mexique) est en réalité une formidable excavation de 1 kilomètre de diamètre et de 65 mètres de profondeur dont les parois sont à pic. C'est un ancien cratère, au fond duquel se trouve un lac de 200 mètres dont les eaux sont acides.

O

En général, les hommes commencent à diminuer de taille vers la cinquantaine. A 90 ans, ils ont perdu au moins un pouce et demi de leur taille maximum.

O

Il s'est formé, aux Etats-Unis, une société anonyme, dont le but est de rechercher un aérolithe, qui serait tombé il y a plusieurs siècles dans le désert de l'Arizona. La tradition veut que ce météore représente un trésor considérable; il pèserait plusieurs tonnes et serait fait de diamant. La société le trouvera-t-elle? Pour l'instant, ses travaux n'ont donné aucun résultat.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Les exploits du Pr Piccard ont mis en vedette une des couches de gaz qui recouvrent la terre et que l'on a appelée stratosphère.

Vous savez que nous vivons couramment à la surface de la terre et à quelques centaines de mètres au-dessus, dans « l'atmosphère » dans la composition de laquelle nous n'entrerons pas. L'atmosphère terrestre s'appelle « troposphère » et s'étend autour de la terre jusqu'à 10 à 12 kilomètres de hauteur.

Au-dessus de cette couche sans cesse en mouvement (nuages, courants d'air, tourbillons, etc.), existe une couche bien plus calme et bien plus épaisse. L'air y est plus pur. Le ciel est d'un bleu presque noir et la lumière du soleil brille d'un éclat intense. C'est la stratosphère, atteinte par les ballons à nacelle habitable et les ballons-sondes qui portent seulement des instruments scientifiques d'exploration.

Les ballons montés ont atteint 22.000 mètres et un ballon sonde à pu arriver à 31.000 mètres. En avion, vous le savez, on a réussi à monter au-dessus de 15.000 mètres.

L'homme ne peut monter à quelques kilomètres au-dessus de la terre sans éprouver des malaises.

Ces malaises sont dus au fait qu'il existe dans le corps humain une certaine pression qui équilibre la pression de l'air. Cette force est calculée par la nature, pour l'atmosphère terrestre. Plus l'on s'élève, plus la pression de l'air diminue. Comme la pression du corps reste la même, il n'y a plus d'équilibre. Ce qui est vrai pour l'homme l'est aussi pour les moteurs d'avions qui, réglés au sol, perdent leur puissance à haute altitude. Les moyens d'y remédier feront l'objet d'une autre causerie.

Enfin, au-dessus de la stratosphère existe une troisième couche appelée ionosphère, qui est encore mystérieuse et dans laquelle aucun objet terrestre n'a encore pénétré.

Et après?

Après? Ah mais! ne cherchez pas à être plus savant que les savants!... LA GOUPILLE.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1874. — *Pour continuer notre récit de l'œuvre de Pénaud, nous sautons quelques autres réalisations sur lesquelles nous reviendrons par la suite.*

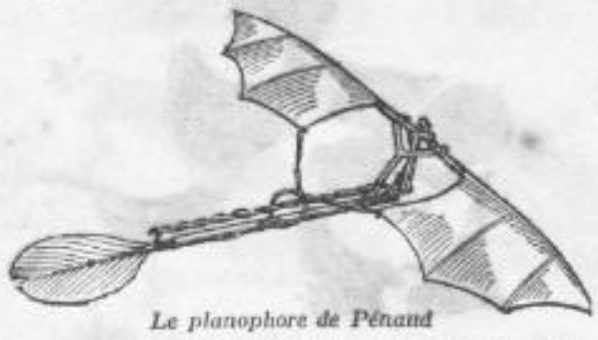
Restons avec Pénaud dont nous venons de voir le succès du Planophore dans la première application du moteur-caoutchouc à l'aéroplane modèle réduit. En décembre 1873, avec le Dr Hureau de Villeneuve, Pénaud proposa d'étudier le vol des oiseaux au moyen de la photographie instantanée. Ils comptaient ainsi améliorer les recherches déjà entreprises pour la construction de petits appareils à ailes battantes qu'ils avaient réalisés dès 1871.

De conception différente, les appareils des deux inventeurs se déplaçaient de deux façons.

Celui de Hureau de Villeneuve s'élevait de 1 mètre à chaque battement d'aile, et retombait en planant. Celui de Pénaud se transportait en vol horizontal rapide, en prenant faiblement sa hauteur et parcourant 12 à 15 mètres.

L'oiseau mécanique de Pénaud, illustré ici a la ligne générale du Planophore, mais les ailes sont articulées sur une double fourchette en Y et actionnées par des tiges. Ces tiges sont montées sur un vilebrequin relié au moteur-caoutchouc. La queue est formée d'une plume placée horizontalement.

Vous allez peut-être croire que Pénaud qui, entre temps, avait fait breveter un aéroplane amphibie,



Le planophore de Pénaud

avec roues relevables à l'avant et escamotable à l'arrière, a été remarqué par les hommes de science et les constructeurs ? Non, naturellement. Désolé de ne pas trouver l'appui nécessaire à la construction de son grand aéroplane, Pénaud mit tous ses documents dans un petit coffret qu'il porta chez son ami Hureau de Villeneuve, et se suicida en 1880, à trente ans !

Il n'avait pas eu le courage de lutter contre l'indifférence et l'incompréhension de ses contemporains.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BALLONNET. — Petit flotteur placé à l'extrémité d'une aile d'hydravion pour empêcher son contact avec l'eau. Les ballonnets se rencontrent le plus souvent sur les hydravions à coque ou les hydravions à un seul flotteur central. Autrefois, les hydravions à deux flotteurs avaient besoin de ballonnets car leurs flotteurs étaient très rapprochés.

EMPENNAGE DÉCALÉ. — Se dit lorsque le gouvernail de direction et les gouvernails de profondeur ne sont pas placés tous trois au bout du fuselage. Sur le premier dessin, les gouvernails de profondeur (et plan fixe horizontal) sont en avant du gouvernail de direction (et plan de dérive). Sur le second dessin c'est le gouvernail de direction qui est en avant. Les deux gouvernails de profondeur sont ainsi dégagés et remplacés par un gouvernail unique. Les avantages de ces formules sont une meilleure prise sur l'air des surfaces de l'empennage et un meilleur rendement.

L'amateur exigeant

Je n'ai pas besoin de vous dire qui est Rigoulot. Vous savez tous que c'est un champion particulièrement robuste qui s'était spécialisé dans la destruction des records de poids et haltères. Depuis il est d'ailleurs devenu une vedette de ce charmant sport qu'est la lutte. Or ses records faisaient l'admiration des connaisseurs et, pourtant, il eut un jour la surprise de voir un amateur que cela « n'épatait » pas. On lui demandait quel était son dernier record d'arraché, et il indiquait le poids respectable de 182 kilos. Essayez et vous verrez que ce n'est pas mal. Mais l'amateur lui répondit simplement ceci : « D'une seule main ou des deux? »

La course des hommes noirs

Non, ça n'est pas d'une course de nègres qu'il s'agit, mais de la course annuelle des charbonniers récemment disputée à Paris, sur 4 kilomètres. Il existe de nombreuses courses professionnelles, depuis celle des garçons de café avec un plateau chargé, jusqu'à celle des bonnes d'enfants poussant une voiture. La course des charbonniers qui se déroule déjà depuis trois ans est plus dure, puisque chaque concurrent doit porter sur son dos un sac de charbon de 50 kilos, dûment plombé et vérifié. Cette course excite toujours un grand enthousiasme chez les spectateurs parce qu'elle est presque aussi pittoresque que la course en sac ou la course aux œufs, chères aux fêtes de villages.

Un shoot raté

La destinée d'un match de football tient parfois à bien peu de chose. Cette réflexion philosophique peut être inspirée par la récente aventure d'un joueur tchèque, appartenant d'ailleurs à une équipe française. A la suite de passes savantes, il venait de dégager la balle et s'apprêtait à l'envoyer, d'un shoot magistral, vers le but de ses adversaires quand, oh! horreur, dans son geste violent, sa ceinture se cassa et sa culotte lui tombant soudain dans les jambes, vint à la fois lui faire rater son coup et le faire tomber. Hélas! le malheur réparé, il ne retrouva plus au cours du match une occasion de répéter son coup...

LE COSTUME ENCHANTÉ

Il y avait une fois un petit garçon pauvre qui s'appelait Francinet. Il pensait :

— Demain, c'est la fête, et je n'ai que mon vieux costume déchiré.

Tout en pensant, il marchait, et soudain, il s'aperçut qu'il était arrivé dans une rue inconnue. Il remarqua une boutique basse et sale, avec une petite vieille femme accroupie à la porte. Au-dessus de la porte, il y avait une inscription en lettres qui n'étaient pas des lettres de l'alphabet.

Francinet ne put pas lire l'inscription. La petite vieille fit un petit signe de son long doigt pour appeler Francinet.

A moitié amusé, à moitié effrayé, il s'approcha.

— Tiri tiri tiloulouz kawakitik kra kra, dit la vieille.

Francinet pensa qu'elle était folle et il essaya de se sauver, mais la vieille l'avait saisi par sa manche déchirée et il craignit d'agrandir les trous en tirant.

— Kra kra, reprit la vieille, tu m'as l'air bien en loques, mon petit bonhomme. Viens donc voir dans ma boutique. J'ai des si beaux costumes, viens, viens.

Elle entraîna Francinet dans la boutique où il faisait nuit.

— Viens, viens, répéta la petite vieille en prenant par le poignet Francinet tremblant.

Elle ouvrit une trappe, fit descendre le petit garçon par une échelle de corde. Ils se trouvèrent dans un long, long couloir noir. La vieille tenait une lanterne. Au bout du couloir, elle tira de ses jupes une grosse clé biscornue et ouvrit une porte grinçante. Ils furent aveuglés de lumière, Francinet cria :

— Oh !...

Il y avait des habits, et des habits, et des habits, tout en or et en argent, et en or, et en or, et en or. Ils étaient debout comme des personnes. Ils ressemblaient à des soleils. Ils étaient brodés de plantes et d'animaux de toutes les couleurs.

— Il ne faut pas y toucher, dit la petite vieille, parce que tu les abîmerais avec tes mains sales.

Francinet regarda ses mains, puis regarda les mains de la petite vieille, et dit :

— Mais vous, vous avez des vieilles mains pleines de poussière comme des toiles d'araignée.

— Moi, je ne touche pas aux vêtements, répondit la vieille, je dois seulement les garder.

Francinet se mit à tourner autour des costumes à leur faire des révérences, à leur chantonner, à leur parler :

— O beaux costumes, soyez à moi, je vous en supplie. J'ai froid sans vous. Je ne ferai pas de taches sur vous. Je ne vous chiffonnerai pas. O beaux costumes plus beaux que le soleil, je vous suspendrai dans l'armoire de maman, et je vous mettrai seulement quand je serai sage, et je vous mettrai seulement quand il ne pleuvra pas. Mais, beaux costumes aussi grands que moi, combien est-ce que vous coûtez?

Francinet savait bien que les costumes ne lui répondraient pas, mais il n'osait interroger la vieille, qui prit cependant la parole.

— Celui-là, il coûte autant de pièces d'or qu'il y a de kilomètres de la terre à la lune. Celui qui est fourré de poils de rhinocéros, il coûte mille millions de milliards. Celui qui a des poches élastiques, il coûte trois montagnes et cinq sous-marins.

— Mais alors, comment faire pour avoir un de ces costumes? Comment faire? Comment faire? se demanda Francinet.

Il se promena jusqu'au fond de la pièce. Là il vit une petite blouse et une petite culotte en toile grise de tous les jours.

— Pourquoi est-ce qu'il est avec eux? demanda Francinet en montrant le costume gris et les costumes resplendissants.

— Ça, je ne m'occupe pas de ça, répondit la vieille. Je garde les costumes et c'est tout. Je ne m'occupe pas de ce qui ne me regarde pas.

— Mais combien est-ce qu'il coûte?

— Un sou.

— C'est triste que je n'aie pas un sou, parce que je l'aurais acheté pour aller à la fête demain. J'aime pas beaucoup le gris, j'aime mieux les vraies couleurs, mais il est quand même moins vilain que le mien.

— Fouille bien dans tes poches, un petit sou, ça se trouve toujours, dit la vieille en avançant le nez avec des yeux luisants.

Francinet chercha et au fond de sa poche gauche, il eut la surprise de retrouver un sou de bronze qu'il avait décidé de faire durer longtemps. Il donna le sou à la vieille, il se sauva avec son petit costume gris et il retrouva le chemin de sa maison.

La mère de Francinet était toujours très fatiguée par son travail, aussi elle ne s'étonnait jamais de rien et quand elle vit son fils revenir avec un vêtement neuf sous le bras, elle lui dit seulement :

— Ça ne te fera pas de mal d'avoir quelque chose de propre à te mettre.

Le lendemain, comme Francinet allait à la fête dans son costume gris, il se mit à pleuvoir.

— Mon costume va être mouillé, se dit Francinet.

La pluie redoubla. Francinet s'aperçut que les boutons noirs de sa veste verdissaient et devenaient tout mous.

— En quoi est-ce qu'ils sont donc? se demanda le petit garçon.

Les boutons virèrent au vert tendre et se fondillèrent. Francinet essaya de les protéger de la pluie avec ses mains. Mais ils éclatèrent tous ensemble.

« Crac! Crac! Crac! en poussant des pointes vertes qui grandirent, grandirent et s'élargirent en petites feuilles vertes. Entre les feuilles, des fleurs orangées s'épanouirent. Les tiges grimpèrent sur Francinet comme des chenilles.

— Alors, pensa le petit garçon, mes boutons de veste, c'étaient des graines de fleurs. Quelle chance!

Francinet s'amusa beaucoup à la fête, jusqu'à la nuit tombante.

Chaque dimanche, il mit son costume. Mais l'hiver les fleurs fanèrent. Et puis Francinet avait froid, avec le grand vent qui s'engouffrait dans sa veste. C'était comme si le vent avait pris la place du petit garçon dans le costume gris. Mais voilà qu'au printemps, le costume refleurit. Alors Francinet redevint beau. Et puis, il ne faisait plus froid. La mère de Francinet était contente, parce que le costume grandissait en même temps que son fils.

— Ça, pour un complet, c'est un drôle de complet, disait-elle, mais faut pas chercher à comprendre. Ça m'épargne bien des tracas, ce complet.

Un jour, en jouant avec des autres gamins, près d'un tas de détritus, Francinet tomba sur de la ferraille. Il se blessa et déchira son costume gris. Et il se mit à pleurer parce qu'il craignait les coups de sa mère.

Il attendit la nuit pour revenir chez lui, espérant que les ténèbres cacheraient la déchirure.

Au moment de tourner le bouton de la porte, il tâta son costume et s'aperçut que le trou avait disparu.

— Il s'est cicatrisé. Comme je suis heureux! pensa Francinet.

Il entra en chantant, courut embrasser sa mère et lui dit :

— Je t'aime, je suis heureux!

Mais le mois suivant, le propriétaire mit Francinet et sa mère à la porte, parce qu'ils ne pouvaient plus payer. Alors ils allèrent habiter à la campagne, chez une vieille cousine. Il n'y avait que deux lits, mais Francinet couchait avec sa mère. La cousine possédait un petit jardin que la mère de Francinet sarclait et bêchait. Au fond du jardin coulait une petite rivière très claire. Souvent Francinet s'exerçait, bouche fermée, à imiter le bruit de la rivière.

Un jour d'été, il enleva son costume gris, il le posa sur la berge et il entra dans la belle eau. Il se laissa entraîner par le courant comme un bouchon. Quand il se crut très loin, il s'accrocha à une touffe de joncs et regarda la distance parcourue. Soudain, voilà qu'un grand garçon saute en zigzag par-dessus la haie du jardin. Il se précipite sur le costume. Il étend ses mains comme des chauves-souris.

Francinet essaye de crier, sa gorge devient aussi raide qu'un tuyau de fer. Mais, oh! le costume se lève, se gonfle de vent et s'envole comme un cerf-volant. Le grand garçon se sauve. Le costume se tord en l'air, puis s'abat devant la maison. Francinet court se rhabiller. Et voilà.

Francinet et le costume continuaient à grandir. Quand Francinet eut treize ans, sa mère chercha partout du travail pour lui. Elle n'en trouva pas. Il y avait des jours où la cousine grognait :

— C'est tout de même malheureux d'avoir des grands feignants qui viennent vous manger votre pain.

Et il y avait d'autres jours où elle geignait :

— C'est tout de même malheureux, à mon âge, d'avoir des bouches inutiles à nourrir.

Alors, la mère de Francinet devenait rouge, elle agitait les bras et criait à son fils :

— Allons, remues-toi un peu, va scier du bois, va chercher l'eau, laboure le carré de pommes de terre.

Ces besognes fatiguaient Francinet. La nuit, sa mère lui chuchotait :

— Va, n'aie pas peur, on va bientôt s'en aller.

Mais Francinet et sa mère ne partaient pas, parce qu'ils ne savaient pas où aller.

Quelquefois, Francinet regardait couler la rivière. Quelquefois, il la regardait si longtemps qu'il oubliait qu'il était Francinet et que la rivière était la rivière. Il se sentait tout drôle. D'autres fois, il s'imaginait qu'il partait sur la rivière. Pour bateau, il prenait le baquet à lessives et pour voile son costume gris. Le courant l'emportait, les rives le regardaient passer. Il était ballotté par des tempêtes douces et un jour il arrivait dans la pleine mer. Les vagues montaient et redescendaient comme le manège à la fête. Il abordait sur une terre sauvage. Il plantait sa tente près d'une rivière, la rivière de la cousine. Et la tente, c'était son costume gris.

Mais on ne peut pas vivre sans le sou. Aussi la mère de Francinet prit un jour en cachette le costume gris et alla le vendre à la ville. Elle revint avec des provisions et une salopette pour Francinet. La semaine suivante, elle lui trouva du travail. Au commencement, Francinet était triste sans son costume gris, puis il se consola en se disant :

— Je suis bien trop grand pour avoir un costume enchanté. CLAUDE CALAS.

LES PIGEONS VOYAGEURS

Un cachet apposé sur les lettres par l'Administration Postale porte : « Aimez, protégez le pigeon voyageur serviteur du pays. » On croirait qu'il s'agit d'une plaisanterie, car malheureusement les pigeons n'ont pas encore remplacé les hommes pour le service militaire.

Les pigeons voyageurs sont tout de même de drôles de petites bêtes et qui jouèrent un rôle pendant la dernière guerre. L'innocent pigeon reste le seul moyen de transmettre des messages quand les lignes téléphoniques sont coupées, quand le poste de T. S. F. a été détruit ou seulement repéré (l'ennemi peut brouiller ses émissions). Cela s'est passé au Fort de Vaux. Et depuis, il y a, rattaché au corps du Génie, un groupe de colombophiles militaires.

Il y a longtemps qu'on a remarqué en effet la faculté extraordinaire de certains oiseaux, et plus particulièrement des pigeons, à retrouver leur route. On exploite cette sûreté d'orientation de la façon suivante : Un pigeon est habitué à vivre dans un colombier; de temps en temps on l'en retire, on le met dans un panier que l'on transporte de plus en plus loin. Le pigeon ne manquera pas de revenir à son point de départ à condition... qu'on ne l'installe pas entre temps dans un nouveau colombier avec des pigeonnes, dans ce cas il fait comme les jeunes gens qui s'embarquent pour l'Amérique : s'il leur arrive de se marier là-bas, ils ne reviendront plus en Europe.

Les Grecs de l'antiquité se servaient déjà de pigeons voyageurs pour transmettre les résultats des jeux olympiques. L'an dernier un oiseau vient de battre tous les records : transporté de Saïgon à Arras, il a été lâché de cette ville le 15 août et a regagné Saïgon le 2 septembre suivant, parcourant sans se tromper 11.590 kilomètres!

Un journal américain, le *New-York Evening Standard*, confie toujours un pigeon à ses reporters chargés d'aller au port interroger les personnages éminents qui y débarquent. Au lieu de se rendre ensuite comme les autres journalistes à une cabine téléphonique, le reporter-à-pigeon rédige sur le port même son article puis lâche l'oiseau qui va tranquillement le porter au bureau de la rédaction dans le building du journal; il paraît que par ce moyen le journal gagne deux heures sur ses concurrents.

Vous savez comment le pigeon porte ces messages : ils sont roulés soigneusement et introduits dans un petit tube que l'on fixe derrière une des pattes de l'oiseau.

Il serait curieux de savoir pour quelle raison le pigeon est capable de reconnaître ainsi son chemin. D'autres oiseaux sont déjà très forts à ce point de vue : ainsi tous les oiseaux *migrateurs*, les hirondelles, les cigognes, par exemple, qui traversent la mer dès la saison froide et reviennent aux beaux jours. Mais le pigeon est tout de même bien plus « calé », car ce n'est pas toujours le même chemin qu'il parcourt, ce n'est pas un chemin choisi par lui, et surtout il arrive ceci : qu'on le transporte enfermé dans un panier, ce panier caché dans un train ou une automobile, et que le pigeon n'ait donc aucun des moyens de repère des autres oiseaux. Comment se fait-il qu'il ne se trompe pas?

S'il sait revenir au gîte, dit-on, c'est parce qu'on l'y soigne bien : on lui donne de bonnes graines, le pigeonnier a le confort moderne, et puis le pigeon étant bon mari et bon père a la plus grande envie de rejoindre sa famille. Sans doute le pigeon doit avoir grande envie de regagner sa maison, mais si on nous dit *pourquoi*, on ne nous explique pas *comment* il le fait — et c'est ce qui nous intéresse. Le Petit Poucet lui aussi voulait retrouver sa maison, et il était plus malin qu'un pigeon; or, vous savez qu'il s'est trompé de chemin.

Une chose très curieuse est de constater qu'il existe un seul obstacle pour le pigeon voyageur : dès que celui-ci rencontre sur sa route un poste émetteur de T. S. F., il tourne autour, désemparé, et a beaucoup de peine à retrouver sa voie.

Ceci laisserait à penser que le pigeon serait une véritable boussole vivante. On connaît des appareils électriques appelés *inducteurs telluriques* qui, placés sur un avion, indiquent nettement quand et de quelle distance l'avion s'écarte de la route fixée d'avance. Et Lindbergh avait monté une de ces boussoles magnétiques sur l'avion avec lequel il fit son fameux raid New-York-Paris.

De même, le cerveau du pigeon serait capable d'enregistrer le trajet parcouru à l'aller quand bien même on lui cacherait le paysage, de telle façon qu'il puisse comme de mémoire retrouver ce chemin en sens inverse pour le retour.

Et voilà sans doute pourquoi un pigeon n'a pas besoin, même au retour, de voir le pays qu'il parcourt; en effet, on cite un pigeon qui, capturé, fut privé de ses ailes : ayant réussi à s'échapper, il regagna son gîte... à pied!

BOUR.

LES MARINS DE GROIX

Nous étions deux, nous étions trois (bis)
Nous étions trois marins de Groix
Mon tradéritra, tra la la
Mon tradéritra, la lère.

C'était le soir, un soir d'hiver (bis)
Où nous quittions Belle-Isle en mer, etc.

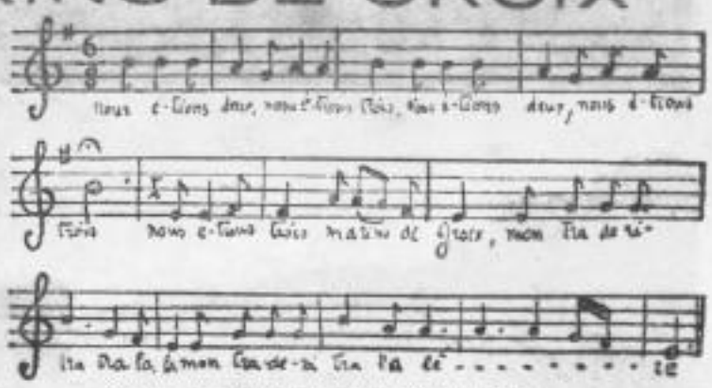
Le vent du nord vint à souffler (bis)
Mais il trouvait à qui parler, etc.
Pour commencer tout alla bien (bis)
C'était quand même un temps de chien, etc.

On embarquait à chaque instant (bis)
Le mousse était tout grelottant, etc.

« Jean-Pierre, dis-je au matelot (bis)
Je tiens la barre, grimpe en haut, etc.

Monte aux huniers et prends trois ris » (bis)
Un coup de mer l'aura surpris, etc.

Le matelot tomba dans l'eau (bis)
Je n'ai revu que son chapeau, etc.



Comment sauver mon compagnon? (bis)
Tomber la nuit, c'est du guignon, etc.

Plaignez mon pauvre matelot (bis),
Sa veuve en pleurs maudit le flot, etc.

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

France	6 mois : 9 fr. 50 12 mois : 13 fr
Belgique (fr. français).	6 mois : 13 fr. 50 12 mois : 27 fr.
Étranger..	6 mois : 19 fr. 12 mois : 36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e) Compte ch. post. 974-41 Paris.

TIMBRES

Le zeppelin Hindenburg

Vous avez tous appris, sans doute, la catastrophe, encore récente puisqu'elle date des premiers jours de mai, que fut l'explosion et l'incendie de l'immense dirigeable allemand « Hindenburg » qui, depuis un an, assurait en moins de trois jours la liaison entre l'Allemagne et New-York. Le premier voyage régulier de ce nouveau zeppelin avait été un événement et l'Allemagne avait tenu à le célébrer par l'émission d'un timbre que vous pouvez voir ci-dessus et qui était destiné à affranchir la correspondance qu'il emportait. Le timbre de 50 pfennigs était bleu, celui de 75 pfennigs était vert.

La petite principauté allemande du Lichtenstein, qui continue, comme vous le savez sans doute, à garder une certaine autonomie et à émettre ses propres timbres, consacra, elle aussi, en 1936, une émission à ce voyage. Comme vous pouvez le voir, ce timbre, d'une valeur de 2 francs, et de couleur violette, était particulièrement réussi et l'autre valeur de la même émission ne l'était pas moins.

C'est aux États-Unis que la catastrophe s'est produite et si ce pays n'avait pas consacré de timbre au « Hindenburg », du moins avait-elle fait, en 1933, pendant l'exposition universelle de Chicago, un timbre en l'honneur d'un autre dirigeable identique, le « Graf-Zeppelin ». C'est ce timbre que vous voyez ici.

PETIT COURRIER DE JANOT

Maurice S., Paris (XIIIe). — Merci des compliments sur le journal. Merci de tes histoires. Nous en publions une, nous gardons les autres pour une autre fois.

Liliane M. et Huguette C., Le Havre. — Très dramatique votre récit. Il sera publié.

Jeannette G., Bourgoin (Isère). — Merci de ta lettre qui est très gentille. Puisque tu aimes la natation (c'est bien de savoir nager à 12 ans) on en parlera dans le journal. Un de tes récits a été publié. Nous gardons l'autre pour une autre fois.

Rose H., Villeparisis. — Merci de ton conte de fées. Ces messieurs-dames de la rédaction verront si on peut publier *La fée de Beauté*.

Jeannot Gallaud, Marseille. — Content que tu t'appelles la même chose que moi (sauf pour l'orthographe). Ton dessin est très joli. Il sera publié. Bravo pour le cercle de Marseille et pour ses succès.

Jean Lareppe, Nouzonville. — On a décidé de faire des pièces de rechange pour les avions.

Robert F., Levallois-Perret, m'écrit : *Je suis très satisfait de votre journal qui instruit beaucoup. Tous mes camarades me demandent : « Robert, tu me prêtes* Mon Camarade *» et alors je leur prête* Mon Camarade *en disant : « Oui, mais ne le déchire pas. » Et quand il n'est pas paru, alors ils sont tristes. Voilà la preuve que tout le monde s'y intéresse.* Merci de cette très gentille lettre.

MOTS CROISÉS DU N° 82

Horizontalement. — 1. Aérerai. — 2. Assemblée d'hommes et de femmes. — 3. Poil au bord des paupières. Lac d'Afrique. Adjectif possessif. — 4. Héroïne de légende très rapide à la course. — 5. Prit connaissance. Enlève. — 6. Ara. Prendre en location. — 7. Courir comme un lièvre. — 8. Grand fleuve de France. — 9. Coupa comme avec un rasoir. Contraire de rapide.

Verticalement. — 1. Passer par-dessus en grimpant. — 2. Moyen de locomotion. — 3. Explosif. — 4. Négation. — Roi d'Israël. — 5. Pince très robuste. — 6. Collège anglais très célèbre qui a donné son nom à un costume. Organe de la vue. — 7. Note de musique. Se déplace en rond. — 8. Partie supérieure et essentielle du corps. Pronom. — 9. Se rendra. Unité de travail mécanique.

SOLUTION DU N° 81

Horizontalement. — 1. Politesse. — 2. Rien. Ra. — 3. Est. Erie. — 4. Vêtement. — 5. Rote. Io. — 6. Sénateurs. Iu. Très. — 8. Orléans. — 9. Ur. Asa.

Verticalement. — 1. Prévision. — 2. Oiseleur. — 3. Letton. Lu. — 4. In. Etaler. — 5. Emet. — 6. Erre. Etna. — 7. Sain. U. R. S. S. — 8. Etire. — 9. Et. Ossa.

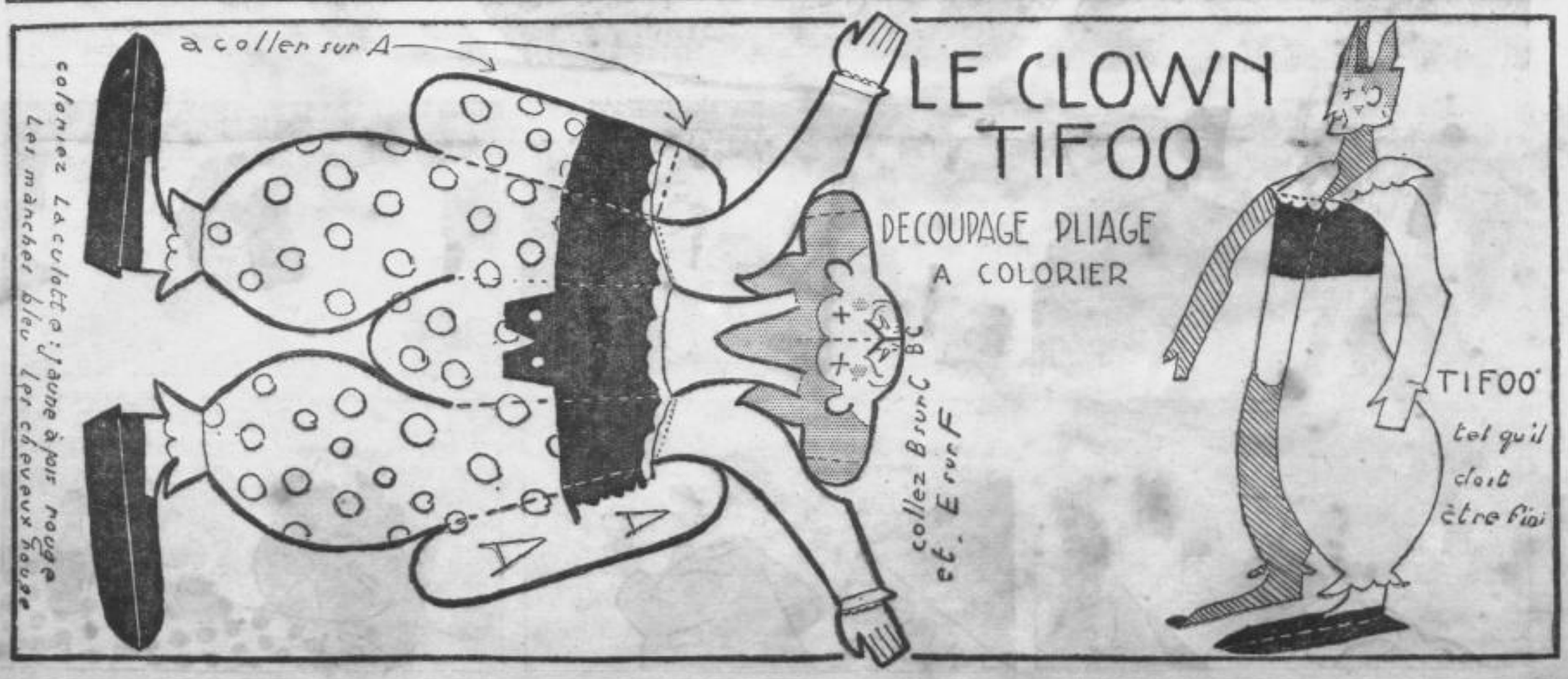
SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Devinettes. — Le vent; le réveil; l'oculiste parce qu'il travaille à l'œil; le mari et la femme; l'horloge; la table.

Métagramme. — Dame, lame, rame.

Logogriphe. — Croche, crochet, roche.

Charades : Danton (dent-thon). — Humanité (hue-mat-nid-thé).



30

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST À LA POURSUITE DE BLACK STONE ET D'UN COMPLICE DE CE BANDIT.. ACCOMPAGNÉ DE QUELQUES INDIENS IL A DÉCOUVERT L'ENDROIT OÙ SE CACHENT LES DEUX HOMMES QU'IL RECHERCHE ...

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.823.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS No 83. — 1er JUILLET 1937.

DANS CE NUMÉRO :

SE BATTRE AVEC LES NUAGES

Une sensationnelle enquête de Jacques BOUR

Pat'Loum et l'aviation : Raleu et Lerognard :

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Il faut que je vous fasse des reproches. Cette semaine-ci vous ne m'avez pas beaucoup écrit. Et moi qui comptais sur toutes vos jolies histoires pour remplir ma lettre, je suis un peu déçu. Surtout qu'il fait chaud, chaud, chaud, si chaud que l'encre a séché dans l'encrier que me donne Mme Burette pour faire mes devoirs et que j'ai dû aller mettre un peu d'eau dedans, au robinet de la cuisine. Mais de l'eau, j'en ai trop mis, si bien que maintenant mon écriture est pâle, toute pâle et que j'ai peur que ces messieurs-dames de la rédaction ne puissent pas la lire.

Si vous m'avez moins écrit c'est sûrement à cause de la chaleur qui rend tout le monde paresseux, et moi le premier. Et aussi parce que le moment des examens est proche, que beaucoup d'entre vous se préparent à passer leur certificat d'études et que je suis sûr qu'ils l'auront passé avec succès quand cette lettre paraîtra dans le journal. C'est donc trop tard pour que je vous souhaite bonne chance, mais c'est encore assez tôt pour que je vous adresse toutes mes félicitations pour les succès que vous n'avez pas manqué d'avoir.

Mon petit camarade Maurice L..., de Rouen, m'a écrit pour me donner des nouvelles du club dont il fait partie là-bas, et il me dit :

Nous avons décidé de former une section de camping. Nous avons un réchaud et divers ustensiles de camping. Nous allons fabriquer, jeudi, une voiture pour mettre les affaires. Cette voiture, dont nous vous enverrons le plan, fait à l'encre de Chine, dans une de nos prochaines lettres, sera peinte en vert.

Je vois qu'à lire mes lettres, mes petits camarades suivent le mauvais exemple que je leur donne et écrivent un peu de travers. Ainsi moi, on a fait pour me blaguer une chanson que beaucoup d'entre vous connaissent et où l'on dit : « Va-t'en porter du beurre à ta grand'mère, qu'est bien malade là-bas dans un petit pot. » *Bien sûr que c'est pas la grand'mère qui est malade dans un petit pot, mais que c'est le beurre qui est dans un petit pot. Mais il y a des tas de petits et de grands imbéciles qui font semblant de croire le contraire de ce qui est dit et qui mettent la grand'mère dans le petit pot. Ce qui est très bête.*

C'est les mêmes petits et grands imbéciles qui croiront que, dans la lettre de mon petit camarade, la lettre est peinte en vert et la charrette est faite à l'encre de Chine. Ils auront tort. Et j'espère que mon petit ami Maurice, de Rouen, ne m'en voudra pas de l'avoir un petit peu blagué. Parce que l'idée qu'il a eue, d'aller faire du camping avec ses petits camarades du club, c'est une idée magnifique. Quand il fait chaud, si chaud, dans la ville et bon, si bon, dans les forêts, il n'y a pas de meilleure idée que celle-là. Et je voudrais bien voir nos petits camarades du club de Rouen poussant leur charrette peinte en vert, avec dessus leurs réchauds et tous leurs ustensiles pour aller camper dans les belles forêts des environs, ou encore s'arrêter sur les bords de la Seine et prendre des bains. Je suis certain qu'ils ont avec eux un grand frère ou une grande sœur pour les surveiller, parce que les forêts, quand on y fait du feu, c'est dangereux, on peut faire de terribles incendies. Et le bord de l'eau c'est dangereux aussi, parce que quand on se baigne, on peut risquer de se noyer, comme vous le verrez dans le prochain numéro, dans une histoire vraie qui m'a été envoyée par deux petites amies du Havre et qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Nous aussi, au club des amis de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-repasser et des environs, on a été faire du camping, et on s'est amusé comme des petits fous. C'est la grande sœur de Pierrette qui nous avait accompagnés, et on s'est bien amusé.*

Le pays où on est allé, il était tout en sable, avec des grands pins plantés sur le sable, et de la bruyère dessous (sous les pins, pas sous le sable). Il y avait tant et tant de sable gris que cela faisait comme une espèce de grande montagne, et de là-haut on voyait tout le pays aux environs : des grandes forêts, des prairies, des villes, des villages et aussi des châteaux. Tout en haut de cette espèce de montagne, il y avait tant et tant de sable que les pins ne pouvaient plus pousser et qu'il y avait un grand espace avec seulement du sable et des cailloux, si bien que ça ressemblait au désert. Un tout petit désert, mais un vrai désert quand même.

C'est dans le désert qu'on a campé. On a joué aux peaux-rouges. Moi je voulais faire Jim Mystère. Mais eux ils n'ont pas voulu. Alors j'ai fait Œil de Faucon l'Indien, et j'ai eu une belle couronne de plumes que je me suis fait avec des bruyères. Pierrette elle a fait un puma (vous savez c'est une espèce de tigre) et pour ça on avait attaché après sa ceinture une grande branche de pin qui faisait comme une queue. Elle a grimpé sur un arbre, Pierrette-le-Puma, et elle a sauté (de pas très haut) sur Lulu qui faisait Jim Mystère, et elle a fait semblant de le dévorer. Même qu'elle l'a mordu pour de bon à l'épaule et qu'il a pleuré, Lulu, ce qui montre qu'il ne faisait pas du tout un bon Jim Mystère, parce que Jim, il ne pleure jamais.

Mais le plus beau, c'est le feu qu'on a fait, avec la grande sœur de Pierrette, dans le sable, entre deux pierres, à un endroit où il n'y avait pas du tout de danger de faire un incendie. On a fait griller du lard au bout de petits bâtons, au-dessus de la flamme, et on l'a mangé après sur du pain. Ça sentait un peu la fumée et c'était bon, bon, bon. Et puis, autour du feu, on avait l'air de vrais Indiens, ou bien encore de cow-boys. C'était magnifique. Sous la tente on n'a pas couché, parce que de tente on n'en a pas encore. Mais il faut bien espérer que ça viendra un jour, qu'on sera plus grands, d'avoir une tente et de coucher dessous. Moi j'avais enlevé ma chemise et gardé seulement mon pantalon, pour jouer. Et j'ai attrapé un grand coup de soleil. J'ai eu tort, ça m'a fait mal. Mais, une autre fois, j'en attraperai plus. J'ai bonne mine, vous savez.

A bientôt tous, chers petits camarades. Et j'espère que tous les clubs iront faire de belles promenades et du camping comme ceux de Rouen et de la rue du Fer-à-repasser et des environs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade,
24, rue Bréguet, Paris.

Grand roman d'aventures, par René LELU

Résumé. — *Après diverses aventures, Trotte Menu, le petit Bouveron, se trouve en Amérique, avec ses camarades de classe, dans un autocar scolaire bloqué par une tempête de neige et les enfants sont menacés de mourir de froid.*

CHAPITRE IX

UN TOMBEAU DE VERRE *(suite)*

Je leur racontai alors une histoire de pêcheurs de baleines entraînés par les courants marins aux environs du cap Horn.

— Il faut ménager nos vivres, car qui sait si nous pourrons atteindre le port de Punta Arenas avant la semaine prochaine. Elisons un cambusier qui recueillera puis distribuera équitablement les provisions entre les dix-sept membres de l'équipage.

Le gros Lionel Murray fut chargé de ce soin. Il n'y avait guère à partager qu'une demi-douzaine de biscuits de maïs, une tartine de pain beurrée et quelques pommes. Je leur recommandai de manger très lentement pour que la nourriture fût d'un plus grand profit et donnai moi-même l'exemple en mastiquant pendant un bon quart d'heure la même bouchée de biscuit. Ce fut un simulacre de dîner, mais je parvins ainsi à le faire durer près d'une heure.

Parfois l'un des enfants criait : « Taisez-vous! » Tout le monde cessait alors de parler ou de remuer. Mais au lieu de l'appel que nous espérions tous entendre, ce n'était que le sifflement du vent mêlé au ronronnement du moteur. De même il nous arrivait de prendre le reflet, dans une vitre, d'une des lampes éclairant l'intérieur de la voiture pour la lueur d'une lanterne ou d'un phare.

Cette illusion fut une fois si forte que je sortis pour appeler. Aucune voix humaine ne répondit. Les plus jeunes d'entre nous, notamment Wesley Scott, Leila Gowan, Dorothy Mac Intyre, qui n'avaient guère que sept ou huit ans, commencèrent à réclamer leur mère et leur lit. Ils voulaient s'étendre sur le plancher glacé de la voiture, et j'eus beaucoup de peine à les faire asseoir sur les banquettes. Les petits Miller entendaient à toute force partir à la recherche de leur papa. D'autres, sous prétexte d'aller aux cabinets, tentaient de s'enfuir au loin. Essoufflés, tremblants, ils ne pouvaient pour la plupart tenir en place plus de quelques minutes, se battaient sans raison, mais dès que je voulais leur faire effectuer quelques mouvements de gymnastique rationnelle, ils prétextaient de leur lassitude pour s'esquiver. Fort heureusement Lionel Murray, May Gowan et Webster, qui étaient demeurés raisonnables, m'aidèrent à ramener un peu d'ordre parmi cette troupe turbulente.

Je me doutais bien que s'il était nécessaire d'amener le chasse-neige par une telle tempête, nous ne pouvions espérer être délivrés avant neuf heures. Mais lorsqu'au tableau de bord je vis que l'horloge marquait plus de dix heures, la panique commença à me gagner aussi. En vain écarquillai-je les yeux pour essayer de discerner quelque chose à travers les vitres. Près de moi, May Gowan soufflait sur le verre dans l'espoir de faire disparaître le verglas et d'apercevoir peut-être de cette façon la silhouette de nos sauveteurs. Un peu plus loin, le studieux Webster avait ôté ses chaussures et les décrottait gravement avec son couteau. Son geste me rappela la méthode d'Herbert Gowan pour vaincre la peur et je fis claquer méthodiquement toutes les lames de mon couteau. Derrière moi, Mabel Mahonney et Prudence Noll chuchotaient avec des airs de conspiratrices. La plupart des autres écoliers commençaient à somnoler.

... Mon oreille tendue pour discerner quelque motif d'espérance parmi les bruits de l'extérieur ne perçut pas tout de suite cette étrange impression. Ce sentiment d'irrémédiable désastre, je l'éprouvai d'abord par les pieds, par les épaules, sous la forme d'une absence totale de vibrations. Puis ce fut le silence, un silence de mort. Le moteur qui, pendant de longues heures, avait continué de tourner, nous assurant ainsi un chauffage médiocre mais bien utile, le moteur s'était arrêté.

***

Je courus jusqu'au tableau de bord, devant le siège du chauffeur. L'indicateur du niveau d'essence marquait zéro. Aussitôt je songeai au bidon de secours que j'avais retrouvé dans la neige. Hélas! il était presque vide et contenait à peine un demi-litre d'essence. Il ne fallait guère songer, d'ailleurs, à dévisser le bouchon du réservoir qui se trouvait enfoui sous plusieurs mètres de neige. Le mieux, pensais-je, ce serait d'utiliser directement cette essence comme combustible.

Les radiateurs étaient devenus glacés. Un froid effrayant commençait à s'infiltrer dans notre abri de tôle et de verre. Mon regard se posa sur une vieille boîte à lait condensé de la taille d'un seau à confitures qui traînait près de l'accélérateur. M. Miller s'en servait habituellement pour verser l'eau dans le radiateur. En quelques coups de couteau je pratiquai des trous dans le cylindre de fer-blanc et le transformai en un brasero rudimentaire. Puis je fis part de mes projets à mes compagnons.

Un froid effrayant commençait à s'infiltrer dans l'autocar.

— Nous allons nous diviser en trois équipes de cinq ou six. L'une fera des exercices sur la place avant, l'autre se reposera sur les banquettes et la troisième m'aidera à entretenir le feu que nous allons allumer à l'arrière. Lionel Murray, May Gowan et Webster vont prendre chacun le commandement d'une de ces équipes. Les groupes changeront, toutes les heures, d'occupation.

— Mais que va-t-on brûler? demanda May Gowan.

— Nos livres, répondis-je. J'imbiberai d'essence les chiffons de la boîte à outils pour faire prendre le feu.

Webster protesta pour la forme. Tous les livres furent recueillis et mis en tas auprès du volant de direction; le brasero fut installé au fond de la voiture et une vitre abritée du vent fut entr'ouverte pour l'évacuation de la fumée. Je dévissai une des barres de fer qui maintenaient le dossier des banquettes; on y passa l'anse de la petite gamelle de Lionel Murray. Ce support improvisé fut tenu à chaque extrémité par un écolier et la gamelle, pleine d'eau de neige, commença à chauffer au-dessus du brasero. Mais malgré les tampons d'étoffe ou de papier imbibés d'essence que je jetais de temps à autre dans le feu, la chaleur dégagée par le brasero était bien faible. La fumée faisait tousser et larmoyer tout le monde.

— Pourvu que Miller revienne avec l'équipe de secours avant que tous nos livres soient brûlés! me disais-je.

Je fus obligé de demeurer au centre de la voiture pour surveiller les uns et empêcher qu'ils ne missent le feu à leurs vêtements, et pour contraindre les autres à faire quelques mouvements de gymnastique. Nous n'avions ni thé, ni sucre, ni chocolat. Il fallut boire l'eau chaude telle quelle. Plusieurs enfants s'en trouvèrent incommodés.

Un peu après onze heures, les accumulateurs furent épuisés : l'électricité s'éteignit. Nous n'étions plus éclairés que par les flammes intermittentes du brasero, et tout devint plus compliqué. Le petit William Miller se brûla la main et poussa de grands cris pendant près d'une heure. La demi-obscurité nous incitait à dormir et à nous laisser gagner par l'engourdissement du froid. Or c'était ce qu'il fallait précisément éviter à tout prix.

Seuls les chefs d'équipe, notamment May Gowan, continuèrent d'assumer consciencieusement leurs fonctions. Les autres ne voulaient plus bouger. Pour les tirer de leur apathie, je tentai d'organiser un concours de « tap dance ». A tour de rôle nous fîmes claquer nos semelles contre le plancher de la voiture. Mais la plupart des petites filles refusèrent de se lever. Elles se serrèrent les unes contre les autres en prétendant que c'était, pour elles, la seule façon de ne pas avoir trop froid. Avec l'aide de May Gowan, je parvins à en secouer quelques-unes. Quant à celles du troisième banc : Dorothy Mac Intyre, Prudence Noll la bavarde aux yeux bleus, Rose Dorrance dont la mère était une Indienne du Canada et la plus jeune des Gowan, elles s'étaient si bien accrochées les unes aux autres qu'il fut impossible de les arracher de leur banquette.

J'étais moi-même devenu si faible que je finis par les abandonner à leur sort. Je ne m'occupai plus que d'entretenir le feu avec les quelques livres qui nous restaient et d'encourager les plus raisonnables de mes compagnons à poursuivre leurs exercices. Je ne sais trop combien d'heures se passèrent dans cet état de demi-hébétude. J'eus beau essacer de plus en plus les moments où je plaçais un nouveau livre dans le brasero, il n'en resta bientôt plus qu'un seul : un livre d'instruction civique. Les pages, en flambant, éclairèrent pendant quelque temps le troisième pouce de Webster. Le studieux garçon tenait à la main une barre de fer qui lui servait de tisonnier. Jamais je n'avais examiné avec autant d'attention cette infirmité de Webster. L'image en est demeurée indissolublement liée, dans mon esprit, au souvenir de cette nuit tragique.

Pareil à un signe de supplication inconsciente, il se dressait, tout menu, au-dessus du poing qui tenait le tisonnier, comme pour solliciter du destin la faveur de quelque moment de répit : ainsi dans nos jeux, pendant les récréations, nous demandions une trêve à l'adversaire en criant : « Pouce! pouce! » le doigt levé.

***

A son tour, la couverture du livre se consuma lentement, comme à regret. L'obscurité était presque complète. Longtemps je contemplai le titre du livre : *Civics*, qui continuait à se détacher en grosses lettres noires sur les cendres rougeoyantes du car-

ten. Soudain, je ne vis plus rien. Un coup de vent avait réduit notre dernier combustible en poussière.

Avec l'aide du briquet de M. Miller, je cherchai vainement, à l'intérieur de l'autobus, quelque chose qui fût susceptible de brûler. C'est alors que mes yeux se portèrent vers l'arrière où les vitres commençaient à apparaître, en grisaille, sur l'obscurité environnante. En même temps la violence du vent semblait redoubler. Une aube sale, une aube tonitruante de désastre venait de s'annoncer. Pourtant, que d'espoirs elle éveillait en nous! Les ombres de mes camarades devinrent plus précises. Je pus distinguer de nouveau les yeux, les bouches, les traits des visages au lieu de me contenter, comme je l'avais fait pendant si longtemps, de reconnaître chaque écolier d'après sa taille, ses vêtements ou la forme de sa tête. Pas une parole. Quelques toux rauques. Seuls les deux petits Miller commencèrent à appeler leur père en sanglotant.

— Allons, dis-je, *Cheer up!* du courage! Il va bientôt faire jour et nous n'allons plus tarder à être délivrés. Les sauveteurs n'ont pu partir par une nuit pareille. Mais maintenant ils peuvent tomber sur nous d'une minute à l'autre. Essayons de nous ragaillardir un peu, de nous laver, de nous peigner, pour que les gens ne nous trouvent pas accablés et vaincus par une mauvaise nuit d'autobus! Il faut montrer que vous êtes de vrais Américains, comme vos aïeux, les pionniers de l'Ouest...

La plupart d'entre eux se laissèrent convaincre et tentèrent de se préparer à un départ prochain. Les plus valides frictionnaient les autres pour les réchauffer et ramener un peu de vie dans les jambes et dans les bras engourdis par le froid. Mais une dispute semblait avoir éclaté à la troisième banquette qui s'était montrée cependant si unanime, au cours de la nuit, dans son hostilité à l'égard des moindres mouvements.

— Lâche-moi! Lâche-moi donc! hurlait Rose Dorrance à l'adresse de sa voisine Prudence Noll, qui la tenait serrée par le cou.

De l'autre côté, Dorothy Mac Intyre protestait elle aussi et essayait de repousser Prudence Noll, qui avait tendance à la serrer contre la paroi extérieure de la voiture.

Mais la petite bavarde ne répondait pas, ne faisait pas un geste. A la fin, je fus frappé par la fixité de son visage, par sa bouche ouverte, par ses yeux écarquillés exprimant un vif étonnement.

— Maintenant il faut se lever, dis-je avec fermeté.

Rose Dorrance parvint à s'arracher à l'étreinte de sa compagne. Mais en même temps Dorothy Mac Intyre et Leila Gowan poussèrent un cri en voulant se mettre debout et tombèrent à genoux. Leurs pieds étaient gelés. Prudence Noll, n'ayant plus aucun appui, roula comme une masse par-dessus ses compagnes. Au milieu des hurlements de douleur des fillettes, je saisis Prudence à bras-le-corps pour la soulever et l'étendre.

— Aidez-moi, vous autres! dis-je à May Gowan et à Lionel Murray qui se trouvaient à proximité. Ils essayèrent de la prendre par les jambes.

— Elle est morte, morte, morte! s'écria soudain May. Elle lâcha tout. Lionel aussi. Ce fut une véritable panique. Je restai seul à traîner le petit cadavre par l'allée centrale jusqu'à proximité du moteur où je le dissimulai tant bien que mal sous le siège du conducteur. Elle était morte dans la nuit, ses compagnes ne s'en étaient même pas aperçues et avaient continué de compter sur elle pour se réchauffer.

Les autres, grands et petits, s'étaient réfugiés dans le fond de la voiture autour du brasero désormais glacé. Les plus malades avaient rampé. Certains avaient essayé d'enjamber les banquettes pour aller plus vite : ils étaient tombés la tête la première, les uns sur les autres. Dans la mêlée une vitre s'était brisée. La neige s'engouffra aussitôt et tourbillonna dans la voiture. Cela les fit refluer vers l'avant.

— Il faut réparer la vitre! m'écriai-je.

Je tentai d'abord d'obstruer le trou avec un morceau de moleskine découpé dans la banquette. Impossible de faire adhérer l'étoffe à la vitre. Après maints essais, je finis par édifier une sorte de barricade au moyen de sièges que j'avais dévissés. La vitre brisée se trouva presque entièrement masquée. La neige ne passait plus, mais il n'en était pas de même du vent.

J'eus pourtant toutes les peines du monde à empêcher mes compagnons de regagner l'arrière. On eût dit que, pour eux, le danger mortel provenait non pas du froid et des rafales, mais de la proximité du cadavre. Le petit William Miller appelait son père à son secours. Fanny Logan hurlait : « Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas mourir! » Webster lui-même, si raisonnable d'ordinaire, ne pensait plus qu'à vivre pour le championnat régional d'éloquence et de récitation auquel il devait représenter l'école de Stony Point : « Il ne faut pas que je manque le concours, moi, il ne faut pas que je manque le concours! »

J'avais trop à faire pour me laisser impressionner par toutes ces supplications. Lionel Murray m'aida à organiser des combats de boxe entre les plus ingambes. Lorsque ceux-ci commencèrent à prendre réellement de l'exercice, je m'occupai des petits malades.

Je commençai par délacer les chaussures de ceux qui ne l'avaient pas fait de leur propre initiative... Puis je tâchai de les maintenir sur le dos, les jambes en l'air, appuyées contre le dossier des banquettes. J'avais vu le Prince Sourvinah procéder ainsi quand il avait eu les pieds gelés, lors de notre traversée des montagnes de l'Irvanistan. Mais cette position était bien incommode. Le moindre mouvement arrachait aux enfants des cris de douleur. Ils me suppliaient de les laisser dormir tranquillement et trouvaient encore la force de me donner de grands coups de talons dans la figure, tant et si bien que je dus renoncer à ce genre de soin.

(A suivre.)

Variétés

MÉTAGRAMME

Je n'ai que trois pieds, mais selon la tête que vous me donnez je puis être un condiment indispensable dans la nourriture, un grand froid, un objet identique, ou quelque chose de beau.

LOGOGRIPHE

J'ai cinq pieds :
Avec un L je me sers de ma langue.
Avec un M je suis une touffe de cheveux.
Avec un P je suis un fruit savoureux.
Avec un R je suis rugueux.
Avec un S je ne suis pas humide.

RÉBUS

TRANSMIS PAR CLAUDE P. A LYON.

CHARADES

Envoi du club des Laumes (Côte-d'Or)

Mon premier est un amoncellement d'ordures.
Mon second recouvre les chemins quand il pleut.
Mon troisième est un poisson de la mer.
Et mon tout sert pour s'asseoir.

Mon premier orne le radiateur des autos.
Mon second est un adjectif possessif.
Mon troisième est un outil indispensable.
Mon tout une boutique.

Les vaches portent mon premier.
Mon second circule dans notre corps.
Dans mon troisième on aime bien y être.
Mon tout une salade.

Envoi de Henri P..., président du club d'Audincourt

Mon premier se trouve deux dans la ficelle.
Mon second est une consonne.
Mon tout sert à éclairer.

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon second est un sale petit animal.
Mon troisième est ce que je suis.
Mon tout est une ville espagnole.

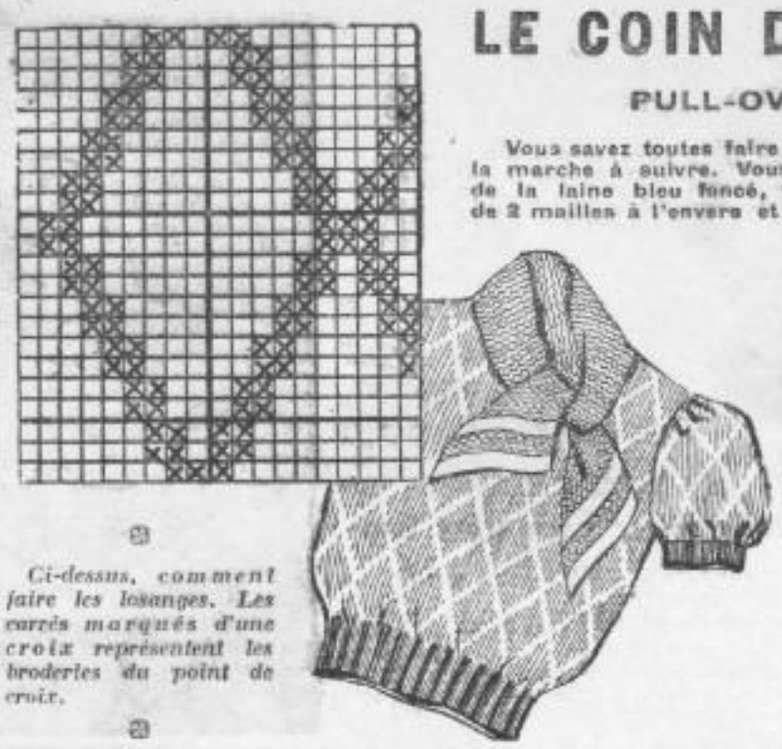
(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

PULL-OVER A LOSANGE

Vous savez toutes faire un pull-over! Nous avons déjà donné la marche à suivre. Vous pouvez donc exécuter celui-là avec de la laine bleu foncé, vous faites le bas au point de côtes de 2 mailles à l'envers et 2 mailles à l'endroit. Et le reste au point de jersey. Mais, lorsqu'il est terminé, vous faites au point de croix, en laine rouge ou blanche, les losanges dont ci-joint le modèle. Vous pouvez, à l'encolure, faire une petite cravate de la même couleur que les losanges et vous obtenez un pull-over d'un effet charmant. Chaque carré du dessin représente une maille.

Nous demandons aux petites filles de nous dire ce qu'elles pensent de nos travaux. Ecrivez-nous vite, donnez-nous des idées! A celles qui ne savent pas faire un pull-over, nous enverrons la marche à suivre.



Ci-dessus, comment faire les losanges. Les carrés marqués d'une croix représentent les broderies du point de croix.

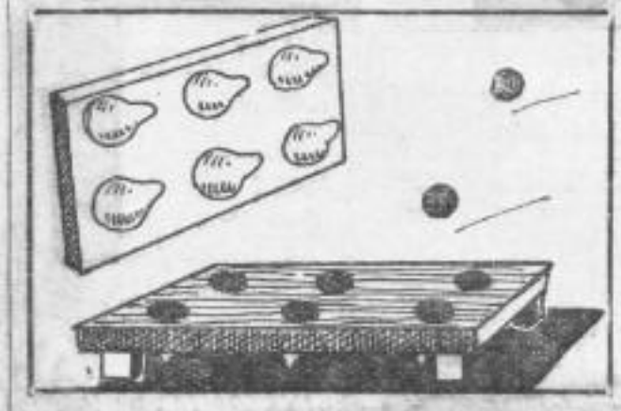
***

LA CUISINE DE TOUTOUNE

La croûte aux pêches. — *Voici un excellent dessert de la saison. Il vous faut pour le faire des pêches dont le noyau ne s'enlève pas trop difficilement et des tranches de pain brioché ou des biscottes. Si vous avez pris du pain brioché, il faut le faire griller ou le faire sauter au beurre. Avec des biscottes le travail sera tout fait. Vous prenez vos pêches que vous mettez dans l'eau bouillante, avec environ 4 morceaux de sucre par pêche. Vous faites bouillir en laissant la casserole découverte. C'est ce que l'on appelle pocher des pêches. Quand vous voyez en piquant les fruits avec la pointe d'un couteau que la peau se détache, vous arrêtez la cuisson, vous retirez vos pêches, vous les pelez et vous les coupez en deux en enlevant le noyau. Vous remettez votre jus de cuisson à cuire pour qu'il se concentre et forme un sirop. Quand le sirop est assez épais (mais pas visqueux), vous mettez les demi-pêches sur les biscottes et vous arrosez le tout avec le sirop, et vous laissez un certain temps pour que les biscottes aient le temps de s'imprégner de jus.*

Les Conseils de tante Camille

Pour enlever les taches de bougie. — *Vous allez me répondre qu'on ne se sert plus beaucoup de bougie, pourtant vous savez tous que malheureusement il n'y a pas encore l'électricité dans tous les logements et que dans bien des maisons on est encore obligé d'avoir des bougies. Or, les taches de bougie sont particulièrement désagréables et on a la mauvaise habitude de les gratter au couteau ce qui les fait pénétrer au lieu de les enlever. C'est avec de l'eau chaude qu'il faut les enlever en faisant fondre la cire dedans.*



BRICOLONS

LE JEU DE LA BALLE AU SAC

Prenez une planche de 1 m. 25 de long sur 0 m. 25 de large environ. Percez 6 trous de 0 m. 15 de diamètre, à 0 m. 12 les uns des autres à peu près. Adaptez à chaque trou un sac de toile, en forme de bonnet de coton, dont vous fixerez les bords autour des trous au moyen de semences piquées dans une bande d'extra-fort. Surélevez la planche, pour que le fond des sacs ne touche pas terre, en plaçant les deux extrémités sur des tabourets. Munissez-vous de six balles et essayez de les loger dans les trous. Pour la partie, vous pouvez numéroter les trous et totaliser ainsi les points obtenus par chaque joueur.

Entendu au cours d'un match de rugby. — Les joueurs pleins de passion courent, tombent, arrachent le ballon, etc... « Pour la mêlée et la bousculade, il est épatant, dit un spectateur en parlant d'un joueur. Cela n'a rien d'étonnant, c'est un contrôleur du métro... »

○

Depuis qu'Hitler a pris le pouvoir en Allemagne, la situation matérielle du peuple s'est aggravée. Un des dirigeants de l'Allemagne fasciste, pour le consoler, proclamait dans un de ses derniers discours : « Nous n'avons ni viande ni beurre, mais nous avons des canons et des avions. » Aussi, pas plus tard qu'avant-hier, Fräulein Weber rencontrant Fräulein Doktor, l'invita en ces termes : « Venez donc dîner chez nous demain. Nous aurons beaucoup d'amis et nous nous régalerons d'une petite aile d'avion à la sauce dynamite. »

○

M. Lebeau raconte à son ami Lelaid qu'il a dû vendre son auto, car sa femme avait vraiment peur de la vitesse. « J'ai ton affaire, lui dit Lelaid, je veux justement vendre mon cheval et ma voiture. Ils sont épatants. L'autre soir, nous sommes partis de Paris à minuit et nous sommes arrivés à Amiens à 5 heures du matin. Parles-en à ta femme. » Le lendemain, les deux amis se retrouvent : « Qu'est-ce que tu décides pour la voiture? — Je regrette, mais ma femme n'en veut pas; elle se demande ce que nous pourrions bien faire à Amiens, à 5 heures du matin! »

○

Conversation entendue au téléphone par erreur : « C'est le lycée? — Oui. — Je voudrais parler au surveillant général. — Voilà. Suivent quelques secondes de silence. « Allô! — Monsieur le surveillant général, je voulais vous prévenir que Pierre Dupont ne pourra venir ce matin, il est grippé. — Entendu, monsieur. Et qui est à l'appareil, je vous prie? — C'est... c'est mon papa, monsieur... »

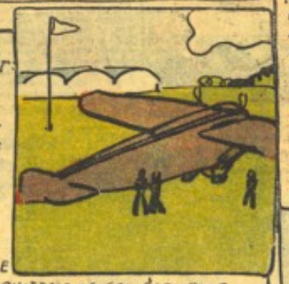
LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

DANS LA BROUSSE DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE TOTO ET TOUTOUNE FONT CONNAISSANCE D'UN HOMME ÉTRANGE QUI PARLE LE LANGAGE DES SINGES, ET D'UN GORILLE TAO. ATTAQUÉS PAR DES SAUVAGES TAO EST BLESSÉ ET L'HOMME ENLEVÉ. UNE FOIS TAO GUÉRI PAR TOTO ET TOUTOUNE, TOUS TROIS PARTENT A LA RECHERCHE DE L'HOMME. ILS ARRIVENT A LE DÉCOUVRIR CHEZ LES INDIGÈNES ET LE SAUVENT.

TAO PRIT DANS SES IMMENSES BRAS L'HOMME, TANDIS QUE DEUX DE SES PAREILS SE CHARGÈRENT DE TOTO ET DE TOUTOUNE ET LA CARAVANE S'ENFONÇA DANS LA FORÊT VIERGE...

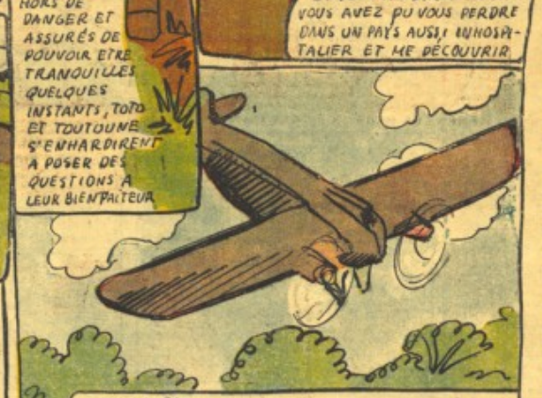
... VERS LA DEMEURE DE L'HOMME

UNE FOIS HORS DE DANGER ET ASSURÉS DE POUVOIR ÊTRE TRANQUILLES QUELQUES INSTANTS, TOTO ET TOUTOUNE S'ENHARDIRENT A POSER DES QUESTIONS A LEUR BIENFAITEUR



ALORS L'HOMME DÉBUTA SON RÉCIT:

« JE SUIS NÉ EN ANGLETERRE DE PÈRE CANADIEN ET DE MÈRE FRANÇAISE. TOUT JEUNE DÉJA JE ME PASSIONNAIS POUR L'AVIATION ET MON AMBITION ÉTAIT DE DEVENIR AVIATEUR. A L'AGE DE SEIZE ANS JE QUITTAIS LE COLLÈGE POUR SATISFAIRE LE BUT DE MA VIE : VOLER. J'APPRIS A PILOTER ET A DIX-HUIT ANS J'ÉTAIS UN AVIATEUR CONSOMMÉ. JE FIS DU SERVICE DANS LA MARINE AÉRIENNE ROYALE. PUIS A LA FIN DE MON ENGAGEMENT JE RENTRAIS COMME PILOTE DE LIGNE A L'IMPÉRIAL AIRWAY. EN 1935 JE M'ENGAGEAIS DANS LA COURSE LONDRES-LE CAP.



La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En Australie, à Ballarat, en 1854, à l'époque des chercheurs d'or, Dick Preston (15 ans) et son ami Shane Corrigan ont été mêlés à une émeute des mineurs contre le gouvernement. Arrêtés ils ont pu s'évader, mais le vieil usurier Macfie veut les faire chanter.

Chapitre VI
Une rencontre inattendue *(suite)*

— Je vous ai dit de vous expliquer, dit Shane perdant patience. Expliquez-vous donc, si vous me faites vendre mon âme, vous en repentirez.

— Est-ce que je ne m'explique pas? dit Macfie servilement en s'adressant à Dick. Intercédez pour moi, monsieur Preston, votre ami irlandais me fait peur. Il ne veut pas écouter ce que je dis et m'ordonne de m'expliquer jusqu'à m'en faire perdre le fil de mes idées.

— A quoi voulez-vous en venir? demanda Dick. Il sentait que Shane avait envie de donner une leçon à cette vieille canaille, mais s'en retenait à cause de la vieillesse de l'homme et l'impression de puissance maléfique qu'il dégageait.

— Eh bien, voilà qu'il s'y met aussi à présent, ricana Macfie. Oh! ingratitude humaine!

Shane se tourna vers lui avec colère.

— Je veux seulement vous vendre quelque chose, reprit Macfie, cachant sa figure dans ses mains. Je vous disais que les gens viennent quelquefois mettre chez moi des choses en gage. Cela ne veut pas dire que j'ai toujours de l'argent à leur avancer, mais j'ai un répondant qui m'en prête quand ça l'arrange. Et il se trouve qu'en ce moment, j'ai quelques articles non réclamés en ma possession. Voyons, jeunes gens, l'un de vous ne voudrait-il pas m'acheter une paire de bracelets de fantaisie que l'on m'a laissée? Je dois leur trouver acquéreur.

— Des bracelets? répéta Shane férocement, en or ou en argent?

— Non, non, renifla Macfie entrant dans la voie des aveux, vous savez que certaines personnes ont des goûts bizarres, les bracelets dont je vous parle sont en fer.

Dick et Shane se regardèrent sans un mot. Macfie était donc arrivé à se procurer les menottes, ou peut-être était-il resté aux aguets durant la nuit précédente, ou peut-être encore avait-il été mêlé à l'affaire par quelque mouchard du camp ou un espion de la bande dont il devait être le chef.

— Ne me regardez pas comme ça, continua Macfie, inutile de penser que vous pourrez m'avoir. Ne croyez pas que je suis assez bête, vieux comme je suis, pour venir vous trouver sans avoir pris mes précautions. Il siffla malicieusement. Oh! non, j'ai laissé à un ami un mot qui sera porté au camp si je ne rentre pas, compris?

— Quel est ton prix, vieille crapule?

— Vingt livres (1), et n'allez pas me dire que c'est trop cher, vous savez que j'aurais pu en avoir plus en allant au camp. Mais, j'ai préféré traiter avec les amis. Vivre et laisser vivre, c'est ma devise. Non, que je les porterais moi-même au camp, de toutes façons, mais si vous ne m'en payez pas les 20 livres, le propriétaire viendra les réclamer et vous devinez aussi bien que moi ce qu'il fera.

— Je n'ai pas 20 livres, dit Shane, et Dick n'a rien, comme vous le savez.

— Vous avez des amis et bien des manières de vous procurer de l'argent, dit Macfie en riant sous cape. Comme je voudrais être jeune et fort comme vous! J'aurais bientôt ces vingt pauvres petites livres. Mais rien ne presse, je vous donne jusqu'à demain soir. Apportez l'argent à la maison, je vous attendrai. Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit au sujet du billet que j'ai laissé là où il vous est impossible de l'atteindre. Si quelque chose m'arrive, cela reviendra aux oreilles du commissaire. Bonsoir, mes enfants.

Il partit en clopinant sur les planches et disparut dans l'ombre d'une hutte.

— Qu'allons-nous faire? demanda enfin Dick.

— Je ne sais pas, répondit Shane. Si ça ne regardait que moi, je m'esquiverais en Nouvelle-Galles du Sud, mais il sait que tu ne peux pas le faire. Le diable l'emporte! Viens, ce n'est pas la peine de rester ici, il va falloir maintenant que nous nous creusions le cerveau jusqu'à demain soir.

Chapitre VII. — La hutte de Macfie

Quand Dick et Shane se rencontrèrent le lendemain, ni l'un ni l'autre n'avait pu trouver le moyen de rouler Macfie.

— Je voudrais le battre, ce vieux vagabond, dit Shane sauvagement. Mais heureusement pour lui qu'il nous a dit la vérité en nous racontant qu'il avait laissé une lettre pour la police.

— Je ne pense pas que tu puisses trouver les vingt livres, dit Dick. Je ne peux supporter l'idée de l'acheter. Mais que pouvons-nous faire d'autre?

— Je ne parviendrais pas à trouver l'argent, même si je le voulais, répondit Shane. Nous sommes en ce moment dans une mauvaise passe. Pas l'ombre de gain, et je ne pourrai rien tirer de mes copains. Adams est un garçon qui regarderait à une pièce d'argent, même pour vous sauver la vie, et Hicks, qui retirerait sa dernière paire de bottes pour vous la donner, ne possède rien : il est allé jouer la semaine dernière et a perdu tout ce qu'il avait.

Mais il fallait qu'ils retournent à leur travail, et Dick se sentait de plus en plus triste, tandis qu'il travaillait au treuil, amenant à la surface des seaux pleins d'argile jaune et de gravier. S'il était pris, il serait certainement condamné sévèrement et alors il ne pourrait plus s'occuper des choses de la maison. Il ne craignait pas la prison en elle-même, mais le chagrin que cela causerait à son père et à sa mère. Que feraient-ils sans lui? Ils se sentiraient déshonorés. Son père perdrait courage et s'en irait des qu'on lui vanterait une nouvelle mine; sa mère aurait moins que jamais le foyer tranquille qu'elle désirait...

Après avoir mangé la potée qui constituait le repas du soir, il se glissa

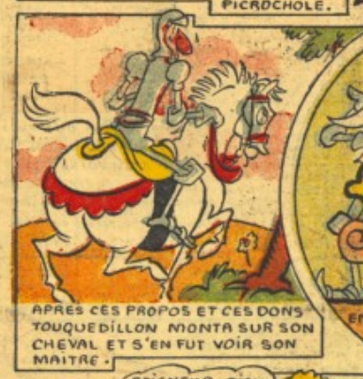
(Suite en première colonne page 4.)

(1) Environ 2.000 francs de notre monnaie.

— Je vous vends les menottes 2.000 francs, dit Macfie.

LE PRISONNIER TOUQUÉDILLON FUT PRÉSENTÉ À GRANDGOUSIER ET INTERROGÉ PAR LUI SUR L'ENTREPRISE DE PICROCHOLE.

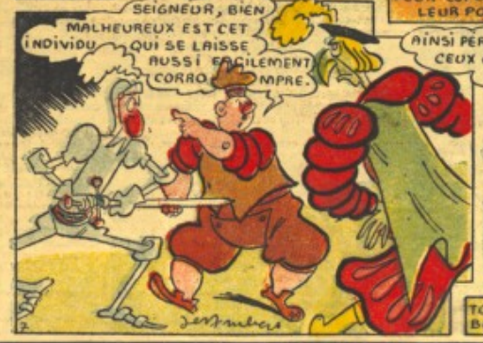
ALORS GRANDGOUSIER COMMANDA QU'IL FUT DONNÉ À TOUQUÉDILLON UNE BELLE ÉPÉE, UN COLLIER DE FINES PIERRES ET DIX MILLE ÉCUS D'OR.

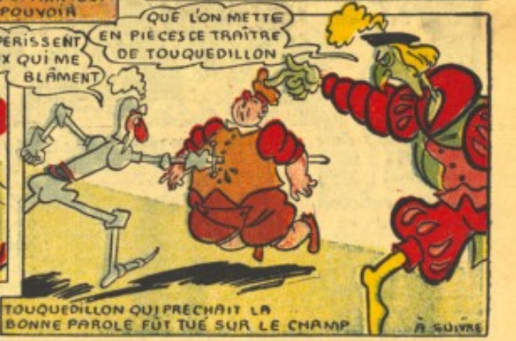


APRÈS CES PROPOS ET CES DONS TOUQUÉDILLON MONTA SUR SON CHEVAL ET S'EN FUT VOIR SON MAITRE.

EN CE MÊME JOUR TOUS LES ALLIÉS DE GRANDGOUSIER LUI ENVOYÈRENT DES AMBASSADES POUR LUI OFFRIR TOUT LEUR POUVOIR.

CEPENDANT ARRIVÉ À LA ROCHE-CLERMAUD TOUQUÉDILLON SE PRÉSENTA À PICROCHOLE ET LUI CONTA TOUT AU LONG CE QU'IL AVAIT FAIT ET VU.





TOUQUÉDILLON QUI PRÊCHAIT LA BONNE PAROLE FUT TUÉ SUR LE CHAMP

À SUIVRE

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

dehors. Ses parents penseraient qu'il était parti se promener au milieu des tentes et des feux de camp voisins, comme il le faisait souvent, pour écouter les chansons et les histoires. Il trouva Shane assis misérablement sur un petit tas de terre, la tête entre les mains.

— Ah! Dick Preston, dit-il, je t'ai mis dans le pétrin, je voudrais de toutes mes forces que cela ne soit pas arrivé. Pour moi, ça m'est égal, mais je ne peux supporter l'idée de donner du souci à tes parents qui m'ont reçu à leur table. Quant à moi, j'aimerais mieux être pendu deux fois que de céder et de payer un liard à cette vieille crapule. Mais, à cause de toi, j'ai essayé de rassembler quelque argent. Je n'ai pu trouver que dix livres, mais peut-être pourrons-nous le faire taire avec ça.

Ils se mirent en route vers le quartier chinois. Macfie habitait une hutte assez bien construite, abandonnée après l'arrivée des Chinois. Shane et Dick s'efforçant de ne pas se faire remarquer, suivirent le sentier qui passait sur des planches bancales jetées au-dessus d'une boue nauséabonde et arrivèrent à la hutte. Une pâle lumière qu'ils pouvaient apercevoir à travers les fentes de la porte brillait à l'intérieur. Ils frappèrent et furent tout de suite introduits par Macfie, comme s'il les avait attendus derrière la porte.

— Alors, vous voilà! Il frotta l'une contre l'autre ses mains osseuses. Il est temps. J'aime que les gens soient raisonnables : *Ne te regimbe pas contre l'aiguillon*, mais oui, je sais ma Bible. *Ne te regimbe pas contre l'aiguillon*, ça n'a jamais fait de bien à personne. Il y a de la sagesse dans ce conseil, une profonde sagesse devant laquelle je m'incline, et je suis heureux de voir que vous aussi, mes enfants, ne vous conduisez pas comme des fous. Prenez un siège.

Il leur désigna un grossier banc de bois et s'assit lui-même sur un vieux fauteuil dont la housse laissait échapper des touffes de crin. Près de lui, sur une petite table, brûlait une lampe et la lumière tombant sur son visage le montrait dans toute sa laideur repoussante : ses yeux enfoncés, ses gros sourcils proéminents, son long nez étroit, ses lèvres exangues et minces, sa barbe rare d'un jaune sombre moucheté de gris.

Dick et Shane s'assirent et le regardèrent, mais il ne semblait pas disposé à en dire plus. Il s'assit en marmottant entre ses dents, hochant la tête de temps à autre et recommençant à frotter l'une contre l'autre ses mains noueuses.

— Ecoute, Macfie, dit Shane, après avoir attendu en vain qu'il continuât, nous voulons tirer cette affaire au clair.

— Oui, oui, au clair, répondit Macfie d'une voix aimable et douce. C'est ça, au clair. Vous pouvez fumer, mes enfants.

— Tu as parlé de bracelets, répondit Shane, résolu à tirer tout au clair, d'une façon ou d'une autre. Qu'est-ce que tu as donc voulu dire, chien?

Macfie ne le regarda pas, mais continua à tortiller ses doigts sur ses genoux. Dick et Shane s'attendaient à ce qu'il se remette à parler de sa façon irritante et ambiguë, mais il baissa les yeux et dit, toujours de sa voix douce :

— Eh bien, mais les menottes, naturellement, les menottes qui ont été bouclées sur tes poignets après ton arrestation pour mutinerie. Les menottes que ton jeune ami a limées après avoir attaqué la police de Sa Majesté dans l'exercice de ses fonctions et assailli l'officier. Les menottes, naturellement.

Shane et Dick furent pris au dépourvu par cette explication claire après les premiers louvoiements.

— Je te donnerai dix livres en échange, dit Shane, en grinçant des dents.

— Vingt livres, corrigea Macfie, continuant à parler d'une voix contenue.

— Je ne peux pas en avoir vingt, va au diable! dit Shane perdant patience.

— Vingt livres, répéta Macfie, la figure crispée par un sourire et menaçant Shane de son index levé. Nous avons convenu vingt livres, tu n'es pas honteux d'essayer de rouler un pauvre vieux sans défense.

— Mais je ne les ai pas! hurla Shane.

— Celui qui peut avoir dix livres peut en avoir vingt, répartit Macfie impassible. Il y en a des tas dans les banques et dans les tiroirs des commerçants.

— Et de plus, poursuivit Shane sans prendre garde aux suggestions de Macfie, comment saurons-nous si tu te tairas quand nous aurons récupéré les menottes? Tu pourras continuer à nous trahir.

— Naturellement, je le pourrais, dit Macfie en hochant la tête. Mais je ne voudrais pas le faire, je suis un homme d'affaires et bien entendu, ce n'est pas moi qui agit dans cette histoire, je ne suis que l'agent qui dispose des menottes que vous voyez ici. Je suis aussi muet qu'une carpe. Mais on ne travaille pas de la façon dont vous l'entendez, ça ruinerait le commerce, il n'y aurait pas aucune confiance. Vous n'avez qu'à aller demander à n'importe quel banquier ou commerçant, monsieur Corrigan, ils vous diront que rien n'a autant de valeur en affaires que cette confiance dont nous parlons. Il se remit à agiter son doigt. Payez, et vous serez quittes. Shane restait assis et se taisait. Au bout d'un instant, Macfie recommença à discourir.

— De plus, le gouvernement suspecte déjà trois personnes. Ce qu'ils veulent, c'est quelqu'un contre qui il y ait une preuve réelle. Et ces menottes limées, c'est le genre de choses qu'aime un jury. Les autorités en auraient les yeux qui leur sortiraient de la tête, si quelqu'un venait avec une pièce à conviction aussi formelle et leur disse : « Regardez ce que j'ai vu mettre dans un tas de déblais par Dick Preston et Shane Corrigan. » Ah! ça vaudrait mieux qu'un monceau de témoignages : qui peut être sûr de ce qu'il voit dans une émeute où mille hommes crient au meurtre? Les avocats invoquent bientôt l'erreur et l'alibi, et le jury déclare que c'est un coup monté. Mais ces menottes feraient voir autrement les choses à un jury de Melbourne, n'est-ce pas? Mais à quoi cela servirait-il d'aller dire qu'on a vu deux garçons enterrer des menottes? Où donc en est la preuve?

Ayant fini ce long discours, il saisit une bouteille qu'il porta à sa bouche. Après en avoir bu une gorgée, il remit la bouteille à sa place.

— Je ne vous en offre pas, jeunes gens, dit-il en gloussant. La boisson ruine l'homme, ça le mène à faire des choses qui attirent sur lui l'œil de la loi.

— Ecoute, commença Shane avec fureur, puis, se maîtrisant avec peine, il poursuivit aussi calmement qu'il put : J'ai ici dix livres pour toi, en veux-tu?

— Vingt, répéta Macfie de sa voix douce et persuasive.

— Que Cromwell te maudisse si tu le répètes encore une fois! hurla Shane bondissant. Veux-tu accepter dix livres et attendre le reste quelques jours?

— Je ne peux pas attendre longtemps, les preuves se refroidiraient. Le magistrat me dirait : « Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, mon vieux bonhomme? Ah! ils sont malins!

— Demain soir, interrompit Shane, après avoir jeté un regard troublé à Dick qui avait assisté à l'entretien en spectateur impuissant.

Macfie réfléchit un instant.

— Bon, jusqu'à demain soir à la même heure. Mais apportez-moi ce que vous aurez, et si vous n'avez pas le reste, vous perdrez ce que vous avez payé. C'est compris?

— Je comprends, dit Shane sombrement. Voilà!

Il posa quelques pièces et un petit sac de poudre d'or sur la table. A ce moment, des pas résonnèrent au dehors. Macfie saisit immédiatement l'argent et l'enfouit dans sa chemise, puis, jetant un coup d'œil à Dick, il le regarda d'un air interrogateur. Mais voyant qu'ils étaient aussi étonnés et troublés que lui, il se leva rapidement de son siège et se glissa dans le fond de la pièce.

— Mettez-vous derrière ça, dit-il, tirant un rideau.

Chapitre VIII. — Un meurtre

Ils allèrent derrière le rideau et se trouvèrent dans une alcôve encombrée de toutes sortes d'objets qui, Dick le devinait, avaient été volés. Des montres, des cruches, des vases, des vêtements, des potiches. Regardant à travers les déchirures du rideau, ils virent Macfie se diriger vers la porte.

— Tu ne peux pas entrer maintenant, dit rudement Macfie. Fiche le camp, je ne me sens pas bien ce soir, rien à faire.

Mais le visiteur ne fit pas attention à ce que disait Macfie, il l'écarta rudement et entra dans la hutte.

— Ah! c'est toi, Tommy, dit Macfie dont la colère était tombée et qui commençait à faire l'enjôleur. Mais j'ai tout de même dit la vérité en te racontant que j'étais malade cette nuit. Je n'ai pas de temps à te donner... *(A suivre.)*

Le golfe Persique et le détroit de Manaar, qui sépare l'Inde de Ceylan, sont les deux endroits du monde les plus riches en huîtres perlières. Dans le détroit de Manaar, les bancs s'étendent sur plus de 30 kilomètres de long et ils s'étendent presque sans interruption sur la côte de Perse et d'Arabie. Quelle fortune au fond des eaux!

○

Dans l'État de Washington, aux Etats-Unis, on emploie un curieux procédé pour détruire les mouches, qui abondent par milliers à certaines époques de l'année. Une petite batterie d'accumulateurs alimente plusieurs lampes à incandescence qu'on suspend. Ces lampes sont entourées d'un filet très ténu de fil métallique, relié aux pôles de la batterie. Lorsque les mouches viennent s'y poser, attirées par la lumière, elles sont électrocutées.

○

Un journal anglais raconte la petite histoire suivante, qui prouve bien que la naïveté est encore de ce monde : un Américain, de passage à Rome, rencontra un Français qui lui révéla qu'il venait d'acheter la colonne Trajan (monument antique), pour la transporter dans sa propriété, en France. L'Américain en conçut aussitôt une grande envie et persuada le Français de lui céder la colonne pour 2 millions de francs. L'affaire fut conclue. Dès le lendemain, l'Américain fit élever des palissades autour de la colonne; la police et les ouvriers, croyant qu'il s'agissait de réparations ne s'y opposèrent pas. Mais lorsque l'Américain donna l'ordre de déboulonner la colonne, on l'arrêta. Il s'aperçut alors, mais un peu tard, qu'il avait été la victime d'un fieffé coquin.

○

Dans un Etat des Etats-Unis, existe une loi qui interdit aux femmes de porter des chapeaux trop excentriques, des jupes entravées et des cheveux postiches.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Toujours plus vite, toujours plus haut, toujours plus loin. C'est la devise de l'aviation. Aussi, des recherches incessantes sont-elles faites dans tous les domaines pour améliorer sans cesse les performances des avions.

Il fut un temps où les 200 à l'heure semblaient un maximum. Puis la vitesse des avions passa à 300, 400, 500 kilomètres-heure. Le dernier record américain qui est de 567 km. 115 a failli être mis à mal récemment. En effet, Delmotte a atteint officieusement 620 kilomètres avant son malencontreux accident. Le record de vitesse pour hydravions est de 709 km. 209, et date du 23 octobre 1934, donc bientôt de trois ans.

Le record d'altitude a commencé par... des mètres. Santos Dumont avait fait un bond de quelques mètres en 1906. Le premier record officiellement contrôlé fut de « 155 mètres » le 29 août 1909 (Latham sur monoplan Antoinette). Vingt-sept ans après, un autre monoplan, anglais cette fois, reprend le record de hauteur en le multipliant par 10 : 15.223 mètres.

La distance a débuté aussi, bien modestement, par « 220 mètres » (Santos Dumont à Bagatelle) le 12 novembre 1906. Le record actuel date de 1933, et est détenu par Rossi et Codos, de New-York à Rayack, en Syrie. Ce vol de 9.104 km. 700 sans escale est en grand danger d'être battu maintenant.

Et vous-mêmes, lorsque vous connaîtrez mieux l'aviation, vous comprendrez ce besoin d'extension et de développement sans cesse renouvelé. Vous expérimenterez votre premier modèle réduit. Il vous intéressera, puis, peu à peu, vous exigerez des vols plus longs, des formes plus fines. C'est pourquoi nous avons prévu une série de modèles réduits qui suivront le M. C. 1 et qui répondront à l'évolution logique de vos désirs.

LA GOUPILLE

L'AVION A LA CONQUÊTE DE LA STRATOSPHÈRE

Tout récemment, un aviateur italien vient de battre, au cours d'un vol d'essai, le record d'altitude pour avions avec 15.655 mètres. Le précédent record appartenait à l'Angleterre qui l'avait ravi elle-même à la France.

Le lieutenant-colonel Pezzi, nouveau recordman, dirige la section de vol de haute altitude et donne ainsi l'exemple de la valeur de son enseignement. Pour le record, il a choisi la solution du scaphandre, plus pratique pour la liberté des mouvements, que la cabine étanche.

Ce scaphandre est en plusieurs parties :

D'abord un vêtement enfermant des canalisations électriques chauffantes. Ensuite une combinaison étanche en caoutchouc, et dont le col est élargi et reçoit un cercle métallique sur lequel se fixe le casque. Sur la combinaison en caoutchouc s'enfile une autre combinaison, en toile. Enfin, une cuirasse métallique entoure le torse du pilote et maintient le casque dans le prolongement du corps. Le casque, aux larges hublots chauffés (toujours électriquement), est en métal léger et reçoit des inhalations d'oxygène.

L'avion, comme tous les avions d'altitude (le monoplan Bristol anglais était la première exception) est un biplan.

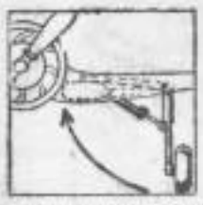
C'est un Capron « 161 », de 14 m. 25 d'envergure pour 8 m. 25 de long. Sa hauteur atteint 3 m. 54, ceci étant dû, en partie, à l'hélice de grand diamètre qui nécessite un train d'atterrissage assez haut. La construction, bien que classique, est très légère et très résistante car il faut prévoir une défaillance du pilote et une chute en piqué ou même le vol sur le dos.

La surface portante est de 35 m. 30. Le moteur, un 14 cylindres en double étoile est également de marque italienne. Il développerait environ 1.800 C. V.

Il est amusant de constater que la hauteur atteinte en mai 1931 par le Prof. Piccard, lors de sa première ascension stratosphérique, fut de 15.781 mètres. Le record italien l'approche donc de 126 mètres, six ans après (mai 1931-mai 1937).

DICTIONNAIRE D'AVIATION

TRAIN RENTRANT. — C'est un train d'atterrissage qui se replie dans l'aile ou dans le fuselage ou dans les profilages des moteurs (cas d'un bi-moteur par exemple). La rentrée et la sortie du train est commandée par le pilote, soit à l'aide de câbles, soit par air comprimé, soit électriquement. Il y a de nombreuses sortes de trains rentrants suivant qu'ils se rentrent latéralement, vers le fuselage ou l'extrémité de l'aile, ou vers l'avant, ou encore vers l'arrière. D'autres se replient sur eux-mêmes comme lorsque vous vous suspendez par les mains, et que vous repliez vos jambes sous votre corps.



ALLONGEMENT. — C'est le nombre de fois que la profondeur de l'aile est contenue dans l'envergure. Ou, si vous préférez, le nombre de fois que la longueur du profil est contenu dans la longueur totale de l'aile. Sur la figure, la profondeur de l'aile étant de 10 et la longueur de 50, l'allongement sera de 5. Pour une autre aile ayant 1 mètre de profondeur et 9 mètres de longueur, l'allongement sera de 9. Si cette même aile de 9 mètres de longueur n'a que 50 centimètres de profondeur, l'allongement sera de 18.

EXTRADOS. — Un profil est formé de plusieurs lignes. Vous connaissez déjà le bord d'attaque et le bord de fuite. La ligne supérieure du profil s'appelle l'extrados.

L'extrados est donc le dessus de l'aile. Vous vous souviendrez du nom en pensant à qualité supérieure, qualité extra, dos supérieur, dos extra : extrados. Voilà un mot savant bien simple à retenir. L'extrados est toujours bombé.

Moto contre bulletin de vote

C'est en Suisse que les autorités viennent de reconnaître la supériorité de la première sur le second. En effet, des élections avaient été annoncées dans un canton de Suisse pour le 29 et le 30 mai dernier, lorsque les autorités locales apprirent soudain que ces jours-là se courait le Grand Prix motocycliste de Genève. Ils se dirent alors que, sans aucun doute, les électeurs iraient voir la course et ne s'occuperaient pas des élections. Alors ils décidèrent, non pas de demander le déplacement de la course, mais tout simplement de changer la date des élections qui ont été retardées. Voilà des électeurs entourés de prévenances...

Un sportif

L'esprit sportif, vous savez tous ce que c'est et j'espère bien que vous le possédez. Un joueur de football vient d'en donner une belle preuve. Au cours d'un match particulièrement acharné, il avait reçu un coup de pied si malheureux d'un de ses adversaires qu'il avait eu la jambe cassée. On déplorait devant lui la brutalité de cet adversaire et on parlait même de prendre une sanction contre lui. Mais le blessé s'y opposa affirmant qu'un coup de pied, cela rentrait dans les risques du jeu et qu'il était lui-même responsable de son accident, ayant mis sa jambe à faux.

L'anguille, champion de natation

Je vous ai certainement déjà parlé du champion olympique de natation le Hongrois Csik. Vous savez que c'est un merveilleux nageur qui a battu tous les records précédents dans sa catégorie de 100 mètres et il a une immense popularité dans son pays. Mais ses succès n'étonnent pas les Hongrois, car savez-vous ce que veut dire Csik, en hongrois. Je ne pense pas, parce que le hongrois n'est pas une langue très répandue. Rassurez-vous, je ne le savais pas non plus et c'est un journal qui me l'apprend. Eh bien, Csik veut dire anguille. Après cela il est tout naturel de bien nager.

LA LUMIÈRE BLEUE

Il y avait une fois un brave soldat, nommé François, qui pendant plusieurs années avait combattu dans bien des batailles et avait toujours bien fait son devoir. Mais lorsque la paix fut conclue, et qu'il fut congédié avec la plus grande partie de l'armée, on ne lui accorda pas la moindre pension; il alla trouver le roi et il réclama contre cette injustice. Mais Sa Majesté, qui avait besoin de beaucoup d'argent pour bâtir un magnifique palais, l'envoya promener.

« Tu me le paieras peut-être un jour », se dit le soldat; et il s'en fut acheter un pain avec les derniers liards qui lui restaient. Puis il sortit de la ville et parcourut la campagne pour trouver un peu de travail. La journée se passa sans que personne eût voulu l'accepter.

Vers le soir il s'engagea dans un bois et, la nuit venue, il n'en était pas encore sorti. Tout à coup il aperçut de loin une lumière; il marcha dans cette direction et finit par atteindre une maisonnette. Il y trouva une vieille femme, qui n'était autre qu'une méchante sorcière.

— Bonsoir, ma bonne femme, dit François, je me suis égaré dans la forêt et je viens vous prier de me donner un gîte pour la nuit et une croûte pour souper.

— Une autre, répondit la sorcière, refuserait de loger un homme qui, comme toi, a quelque air d'un vagabond. Mais moi j'ai bon cœur et je vais te donner de quoi calmer ta faim. Demain tu me rendras, j'espère, un petit service.

— Volontiers, dit François, si je le peux.

— Oh! il ne s'agit que de bêcher mon jardin.

Là-dessus, François ayant soupé, s'en fut au grenier se coucher sur une botte de paille. Le lendemain, il se mit à l'ouvrage et bêcha le jardin; il eut de la peine à avoir fini le soir.

— Nous voilà quittes, lui dit la vieille, mais si tu veux, demain, fendre en bûches ma provision de bois pour l'hiver, je te donnerai de nouveau à souper et je t'hébergerai la nuit.

François accepta et, le jour suivant, il joua de la hache jusqu'au soir, il en était harassé.

— Tu as bien travaillé, dit la vieille; aussi, demain, je ne te demanderai qu'un léger service qui ne te fatiguera guère. Ce sera de descendre dans le vieux puits de la cour; il ne contient plus d'eau, mais j'y ai laissé tomber une chandelle; j'y tiens parce qu'elle donne une flamme bleue et qu'elle ne s'éteint jamais.

Le lendemain, François se rendit auprès du puits, avec la vieille qui le laissa descendre dans un panier attaché à la corde de la poulie. Lorsqu'il fut au fond, il aperçut en effet une flamme bleue qui venait de la chandelle magique; une espèce d'étui était à côté, dans lequel on pouvait l'enfermer; quand on le rouvrait, la flamme brillait de nouveau, et jamais la chandelle ne s'usait. François la prit, ainsi que l'étui et agita la corde. La sorcière remonta le panier, et, lorsqu'il fut arrivé à l'orifice du puits, elle tendit la main aussitôt et dit :

— Allons, vite, passe-moi ma chandelle!

Mais François, devenu méfiant, répondit :

— Auparavant je veux de nouveau avoir mes pieds sur la terre ferme.

— Donne tout de suite, dit la vieille, en colère.

François refusa de nouveau; alors, saisie de fureur, la sorcière lâcha la corde, et le pauvre François retomba au fond du puits. Lorsqu'il se fut relevé, et qu'il eût médité longtemps sur son triste sort qui le condamnait à mourir de faim, il se souvint qu'il avait dans sa poche une pipe à moitié bourrée de tabac.

— Ce sera ma dernière consolation, se dit-il, que de me régaler encore de quelques bonnes bouffées.

Puis, ayant allumé sa pipe à la flamme bleue, il se mit à fumer. Au bout de quelques secondes apparut devant lui un petit homme noir qui, se prosternant avec respect, lui dit :

— Maître, que commandes-tu?

— Comment, ce que je commande? répondit François. Pourquoi aurais-tu à m'obéir?

— Tout ce que je sais, dit le petit homme, c'est que je suis chargé d'exécuter tes volontés.

— Soit, dit François; eh bien, tire-moi de là.

Le nain lui fit alors apercevoir un couloir, qui d'abord très étroit, s'élargissait et conduisait à une caverne, où la sorcière avait entassé des trésors. François y puisa et, les poches remplies d'or et de diamants, il arriva, toujours guidé par le petit homme, à la lumière du jour.

— Maintenant, dit-il, va empoigner cette scélérate de sorcière et va la livrer à la justice.

Le petit s'en fut; bientôt il reparut monté sur un gros chat sauvage et tenant devant lui, liée aux mains et aux jambes, l'affreuse vieille, qui hurlait à faire sauver les loups. Au bout de quelque temps, il revint et dit :

— Elle est enfermée dans la tour, demain on la jugera. Que me faut-il faire encore?

— Va te reposer, répondit François. Mais si j'avais besoin de toi, comment ferais-je?

— Tu n'aurais qu'à fumer un peu avec ta pipe après l'avoir allumée à la lumière bleue.

François sortit alors de la forêt et retourna à la capitale. Après s'être fait habiller tout de neuf et très magnifiquement chez le premier tailleur, il alla loger dans le plus bel hôtel de la ville, et il fit une grande dépense. Au bout de quelques jours de cette vie de luxe, qui lui semblait un rêve, une idée lui traversa l'esprit et, avec sa pipe, il fit venir le petit homme.

— Écoute, j'ai à me venger du roi qui m'a traité si injustement. Cette nuit tu m'amèneras sa fille pour qu'elle me nettoie mes bottes.

— Rien de plus facile, répondit le nain. Seulement, tâche que la chose reste secrète; tu dois savoir que le roi n'entend pas la plaisanterie, et du reste celle-ci est un peu forte. Mais cela te regarde, moi je n'ai qu'à obéir.

Et en effet, sur le coup de minuit, il amena la princesse, qui était plongée dans un état pareil au somnambulisme.

— A l'ouvrage, mademoiselle, s'écria François; et servez-moi comme j'ai servi votre père! Prenez ce balai et balayez le plancher.

La princesse muette et les yeux presque entièrement fermés, fit tant bien que mal la besogne qui lui était demandée.

— Maintenant, voici des bottes et du cirage, reprit François; nettoyez mes bottes et faites-les bien reluire, je vous prie.

La fille du roi obéit de nouveau. Puis, sur l'ordre de François, le petit homme la ramena à son appartement. Le lendemain, elle raconta à son père ce qu'elle croyait n'avoir été qu'un rêve.

— Cependant, ajouta-t-elle, je suis toute fatiguée, et j'ai les os comme rompus.

Mais le roi prit la chose au sérieux et dit à sa fille de remplir, le soir, les poches de son peignoir de pois et d'y faire un trou. Et, lorsque le petit homme vint la prendre et la transporta à travers les airs à la chambre de François, les pois s'échappèrent et auraient pu indiquer le chemin qu'elle avait pris. Mais le petit homme s'aperçut de la ruse et, lorsqu'il eut ramené la princesse chez elle, il alla semer des pois dans toutes les rues de la ville. C'est ce qu'on vint annoncer au roi, qui alors ne douta plus que sa fille n'eût en effet fait service de servante. Il en fut mortellement mortifié. Après avoir réfléchi, il dit à la princesse de garder ses pantoufles en se couchant et d'en laisser une sous un meuble, si on venait de nouveau l'enlever.

C'est ce qu'elle fit. Cette fois le petit homme ne s'aperçut de rien, et lorsque, le lendemain, les gens du roi vinrent visiter tous les appartements de la ville, ils découvrirent dans la chambre de François la mule de la princesse. Il fut aussitôt appréhendé au corps et jeté en prison. A travers les barreaux de sa cellule, qui était au rez-de-chaussée, il vit placé là, comme sentinelle, un de ses anciens bons camarades du régiment. Il parvint à ouvrir la fenêtre et il appela son ami qui le reconnut.

— Écoute, dit François, quand on t'aura relevé de ta faction, tâche de t'introduire dans la chambre que j'occupais à l'hôtel. Au fond de l'armoire à bois, tu trouveras un sac plein d'or, ce sera pour toi; je ne te demande en retour que de m'apporter un étui en cuivre que tu trouveras à côté.

La chose sourit au soldat; il sut s'y prendre habilement, et vint apporter à François l'étui où se trouvait toujours la chandelle à la flamme bleue; quant à l'or, il le garda pour lui, comme convenu. Rassuré maintenant, François, lorsqu'il fut amené devant le tribunal, se laissa, sans protester, condamner à mort, comme ayant par un sortilège inconnu insulté à la majesté royale. On le mena aussitôt à l'échafaud, qui était dressé sur la plus grande place de la ville. Une foule immense s'y trouvait rassemblée; le roi avec toute la cour était venu se placer sur une estrade. Pendant le trajet, François demanda au bourreau, comme dernière grâce, de pouvoir fumer une pipe de tabac. Cela lui fut accordé. Lorsque ayant allumé sa pipe à la lumière magique, il eut tiré quelques bouffées, le petit homme se présenta à ses côtés.

— Rosse et fouette-moi tout ce monde-là, dit François, le roi, la cour, les juges et toutes les autorités. Ménage seulement la princesse, je l'ai déjà fait assez souffrir.

Le petit homme alors s'élança, et, frappant avec une force surnaturelle sur toute l'assistance, il mit tout le monde en fuite. Il n'y eut que le roi qui, meurtri de coups, ne pouvait se sauver, alors il demanda grâce à François, qui la lui accorda sans conditions.

Le roi alors se piqua d'honneur et il donna à François sa fille, la princesse, en mariage.

GRIMM.

Charles Guillaume Grimm (1789-1859) s'est rendu célèbre par un livre remarquable où il avait recueilli des contes populaires allemands, en collaboration avec son frère.

SE BATTRE AVEC LES NUAGES !

On dit d'un rêveur qui entreprend des choses impossibles qu'il « se bat avec les nuages ». Les nuages sont en effet des sortes de monstres insaisissables à qui on voudrait bien pouvoir tordre le cou quand ils nous abîment nos promenades du dimanche!...

Mais peut-on arrêter les nuages? D'une certaine façon, oui : on peut soit les disperser, soit les absorber. Il est plus difficile devant un ciel trop serein (les hommes ne sont jamais contents, et notamment le paysan espère souvent de la pluie...) de *fabriquer du nuage*; vous verrez qu'on l'a essayé en vain.

Qu'est-ce qu'un nuage? Vous le savez tous : de la vapeur d'eau très légère qui flotte dans l'air. Le panache blanc d'une locomotive, formé par la vapeur d'eau qui s'échappe de la chaudière, c'est un nuage en miniature. Quelle est la chaudière terrestre capable de donner les plus grands panaches? C'est la mer. Et quel est le foyer assez puissant pour vaporiser l'eau de mer? C'est le soleil. Quand on traverse un nuage en avion, ou même à pied, comme cela arrive en montagne, on a l'impression d'entrer dans le brouillard. Le brouillard est en effet un nuage en contact avec le sol; il y a souvent du brouillard sur la mer parce que l'eau qui sert à faire les nuages est là « à pied d'œuvre »; les marins craignent beaucoup ce brouillard qui les empêche de voir les récifs ou les autres bateaux : en temps de brouillard on navigue à l'aide des projecteurs et on fait marcher la cloche et la sirène; le fameux brouillard noir de Londres est d'un genre très différent, c'est un brouillard de fumée mêlée à l'eau, il est bien plus opaque que l'autre, salissant et même malsain.

De même que, l'hiver, des gouttes d'eau se forment sur la vitre si froide de votre chambre bien chaude (il y a toujours de la vapeur d'eau dans les pièces, ne serait-ce que celle que vous rejetez par la bouche), de même, quand le nuage poussé par le vent arrive dans une région plus froide, une condensation se produit : la pluie tombe.

La pluie est bienfaisante, nécessaire; mais trop de pluie amène des catastrophes: la végétation pourrit, des rivières débordent, et vous avez pu voir au cinéma quelle catastrophe fut cette récente inondation provoquée par la crue du Mississipi. Comment arrêter la pluie? il y a bien des substances chimiques qui absorbent l'humidité de l'air, mais on ne peut s'en servir que pour des expériences de laboratoire, et non « en grand ». On sait lutter contre des nuages de grêle en les bombardant avec des canons spéciaux, mais c'est précisément pour que ces nuages « crèvent » au loin avant d'accumuler leur menace sur les récoltes, et cette méthode ne supprime pas la moindre goutte d'eau. La seule protection efficace contre l'excès des pluies existe dans la nature : c'est la forêt. Quand la pluie tombe on se met à l'abri sous un arbre et les larges feuilles reçoivent l'eau à votre place et s'en abreuvent; ce n'est qu'au bout d'un très long temps, quand l'arbre a fait son plein d'eau, que la pluie glisse sur les feuilles et les branches comme sur de la pierre. Mais qui donc est encore grand buveur d'eau? La terre... Or les arbres fixent la terre au flanc des montagnes. Quand on coupe les arbres, la pluie ravine les pentes et chasse la terre dans les vallées, ne laissant ailleurs que du roc dénudé, incapable de retenir les prochaines averses... et gare aux catastrophes! Malheureusement, dans beaucoup de pays « neufs », les premiers arrivants, pressés de gagner de l'argent, ont abattu tous les arbres, gros et petits, d'une région, causant des malheurs difficilement réparables, car il faut des dizaines, des centaines d'années pour refaire une forêt, et qu'il reste encore de la bonne terre pour y planter.

Se battre avec les nuages est donc une entreprise difficile. Mais se battre contre un ciel sans nuages est bien autre chose. Les hommes ont osé engager cette bataille, et les coups de canon n'y manquèrent pas... nous vous raconterons cela la prochaine fois.

BOUR.

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger —	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

TIMBRES

Deuils nationaux

Lorsqu'un personnage particulièrement important meurt dans un pays, il arrive que pour lui rendre un très grand hommage, et lorsque sa mort est vraiment un deuil national pour le pays, l'on publie un timbre entouré d'une bande noire en signe de deuil. Le premier des timbres de ce genre remonte à 1924 et fut émis en U. R. S. S., à l'occasion de la mort de Lénine. Le portrait de Lénine et l'encadrement se détachaient en noir sur un fond rouge, quelle que fut la valeur du timbre. Il y avait quatre valeurs : 3, 6, 12 et 20 kopeks. 1934 fut une année particulièrement riche en émissions de ce genre, puisque nous trouvons les timbres de Belgique et des colonies consacrés au roi Albert de Belgique, un timbre d'Autriche émis à l'occasion de l'assassinat du chancelier Dollfuss et, enfin, une émission de Yougoslavie, à l'occasion de l'assassinat du roi Alexandre. Dans ce dernier cas, c'était l'émission ordinaire alors en cours et comportant 14 valeurs, mais ornée d'une bordure noire. En 1935, voici deux timbres : celui de Pologne, que vous voyez ci-contre, consacré au maréchal Pilsudski, imprimé en noir sur fond gris et comportant 5 valeurs, et encore un timbre de Belgique, émis à l'occasion de la mort de la reine Astrid. Ce dernier timbre, que vous voyez ici, était émis au profit d'œuvres de bienfaisance et comportait une surtaxe. La plupart des 8 valeurs de cette émission étaient en couleur mais bordées de noir.

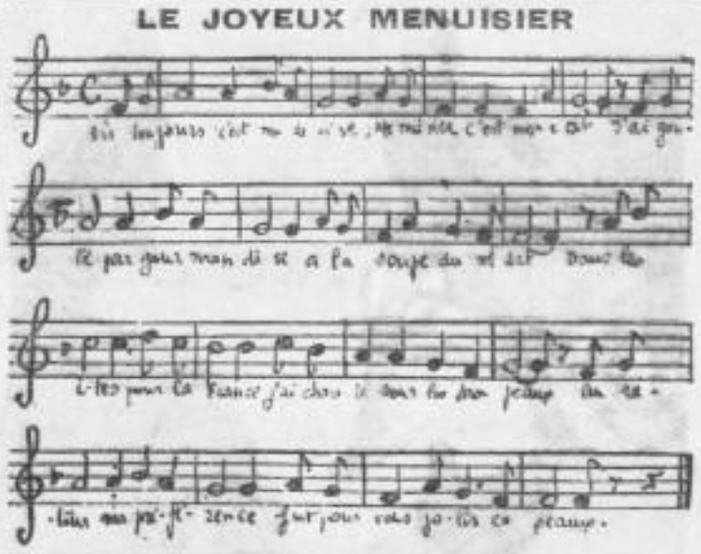
PETIT COURRIER DE JANOT

A. M., Roanne (Loire). — Bien content que l'aviation plaise dans ta classe. Mais nous ne pouvons pas supprimer les histoires amusantes comme *Piffard* ou *Zézette et Jojo*, cela plaît beaucoup, surtout aux petits.

Robert D. (Vilèje). — Merci de tes histoires et de ton dessin. On verra si on peut les utiliser.

Robert H., Calais. — Merci pour ton roman : *Le Lion*. J'attends la suite avec impatience.

LE JOYEUX MENUISIER



Ris toujours, c'est ma devise,
Menuisier c'est mon état ;
J'ai goûté par gourmandise
A la soupe du soldat,
Dans les îles pour la France
J'ai chanté sous les drapeaux,
Au retour ma préférence
Fut pour vous, folis copeaux.

Six grands jours de la semaine,
Je rabote lestement.
Je nourris sans trop de peine
Trois marmots et leur maman.
Quand ragonne un beau di-[manche,
Je lui dis : « Viens, ma Lisou ;
Mets ta robe rose et blanche,
Viens danser sur le gazon. »

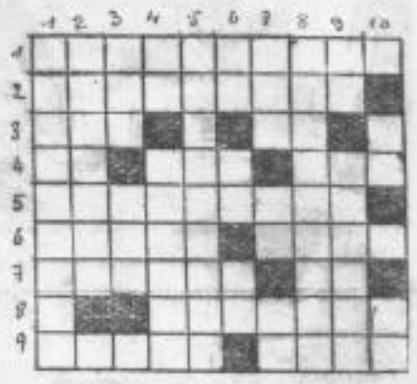
Il en est — c'est grand dommage —
De bien moins chanceux que [nous ;
Les souffrances du chômage
Quelquefois les rendent fous.
Mais je dis que la misère
Ne va pas toujours durer ;
Le soleil qui nous éclaire
N'est pas fait pour voir pleurer.

C'est la France qui nous guide ;
Prends courage, O travailleur,
Tu verras, pur et splendide,
Se lever un jour meilleur.
Cette aurore magnifique
A pour nom fraternité,
C'est la sainte République
De justice et de bonté.

MOTS CROISÉS DU N° 83

Horizontalement. — 1. Epargner l'argent. — 2. Chute d'eau. — 3. Attache. — 4. Carte à jouer. Filet. Morceau d'étoffe. — 5. Capital de la Turquie. — 6. Rigide. Ce qui ouvre les serrures. — 7. Parfum que l'on sent dans les églises. Possédes. — 8. Pièce où l'on travaille. — 9. Devinette en images. Exister.

Verticalement. — Boy-scout. — 2. Coffre. — 3. Enlève. Mouvement nerveux. — 4. Mot enfantin. Refuge des naufragés. — 5. Garnitures. — 6. Adjectif possessif. — Témoignage de satisfaction. Pronom réfléchi. — 7. Adverbe. Langue. Article. — 8. Indiquait une convention. — 9. Terminaison de participe. Polir l'intérieur d'un objet cylindrique. — 10. Période de douze mois. Note de musique.



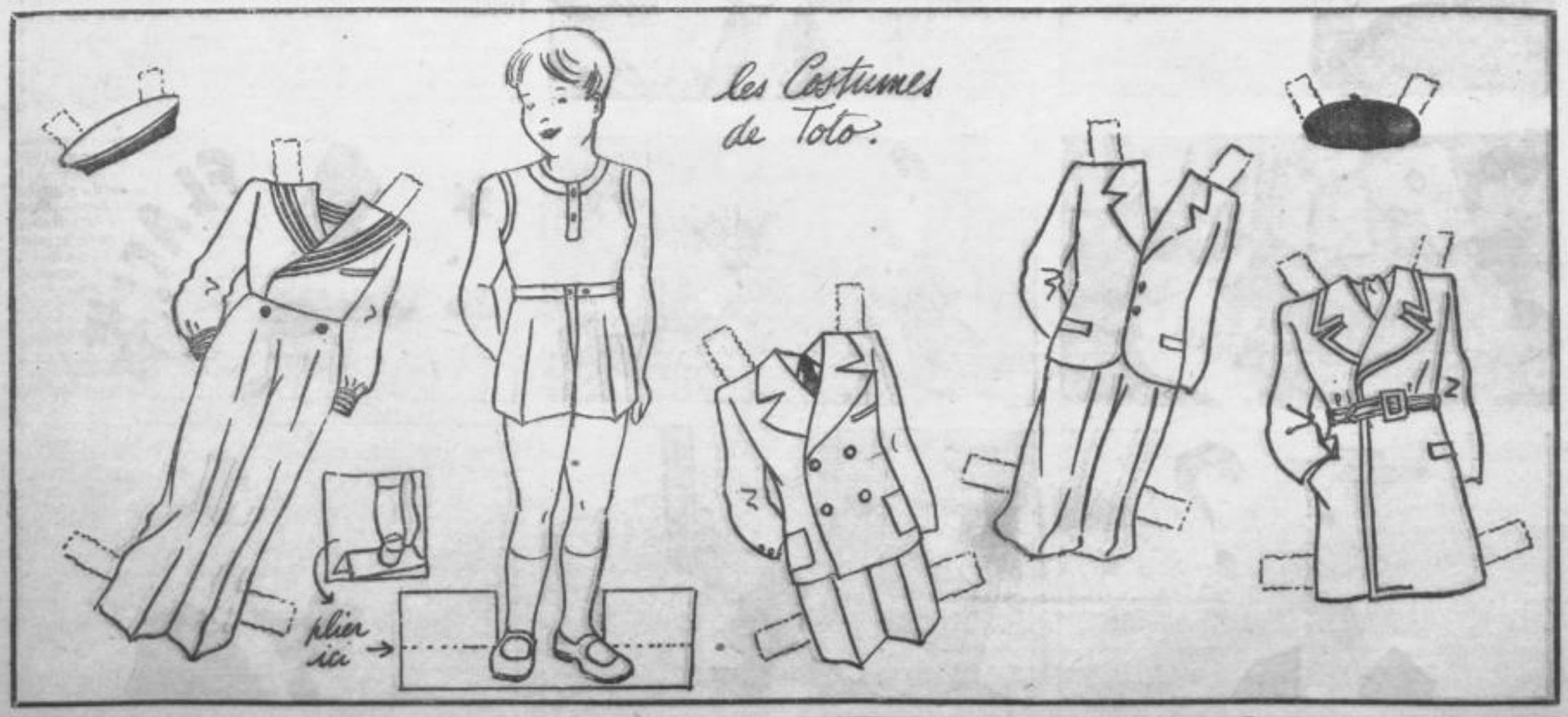
SOLUTION DU N° 82

Horizontalement. — 1. Eventerai. — 2. Société. — 3. Cil. No. Ta. — 4. Atalante. — 5. Lat. Ote. — 6. Ara. Louer. — 7. Détaler. — 8. Seine. — 9. Rass. Lent.

Verticalement. — 1. Rosalader. — 2. Voiture. — 3. Eclatât. — 4. Ni. Ass. — 5. Tenaille. — 6. Eton. Oil. — 7. Ré. Tourne. — 8. Tête. En. — 9. Ira. Erg.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

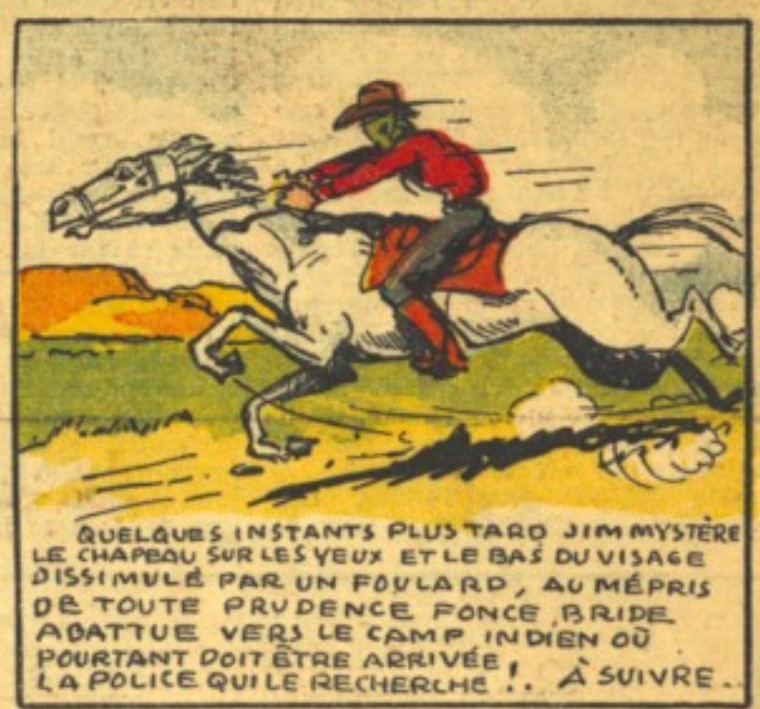
Métagramme. — Gel, sel, bel, tel.
Logogriphe. — Lèche, mèche, pêche, rêche, sèche.
Rébus. — Mon Camarade.
Charades. — Tabouret (tas-boue-raie); Pharmacie (phare-mat-scie); Pissenlit (pis-sang-lit); Bougie (bout-J); Saragosse (sa-rat-gosse).

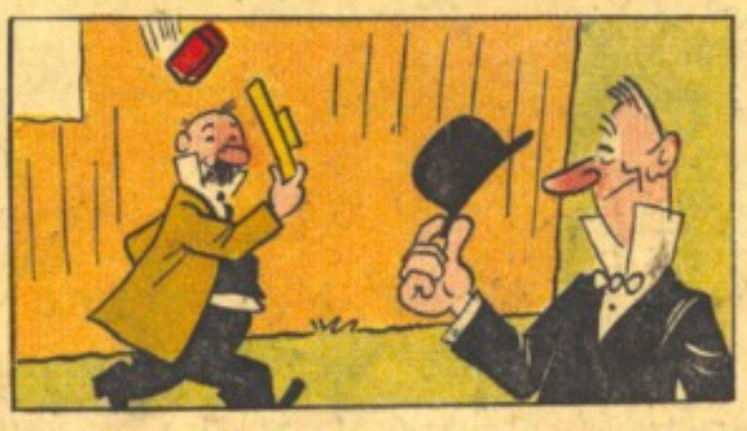


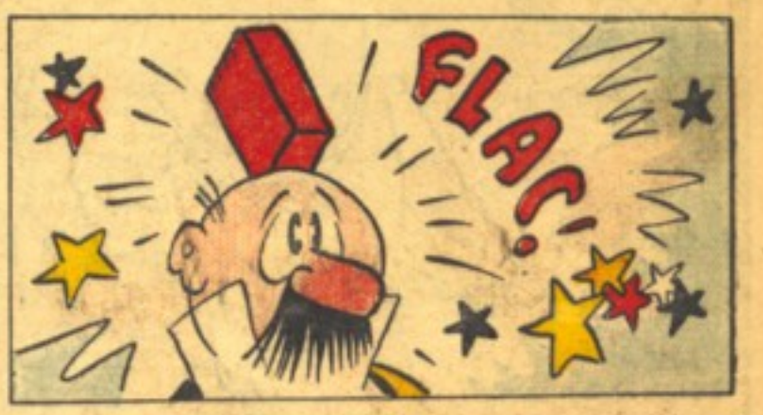
31

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM EST EN LUTTE CONTRE LES AGENTS D'UN "TRUST" QUI PERSÉCUTE SES AMIS LES INDIENS D'UNE RÉSERVE. IL VIENT DE CAPTURER DEUX DE SES ENNEMIS ET COMPTE LES GARDER EN OTAGE. MAIS ON VIENT PRÉVENIR LE CHEF INDIEN QUE LA POLICE RECHERCHE JIM POUR L'ENLÈVEMENT DE BLACKSTONE....







Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.824.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 84. — 8 JUILLET 1937.

Avez-vous ACHETÉ ? ?

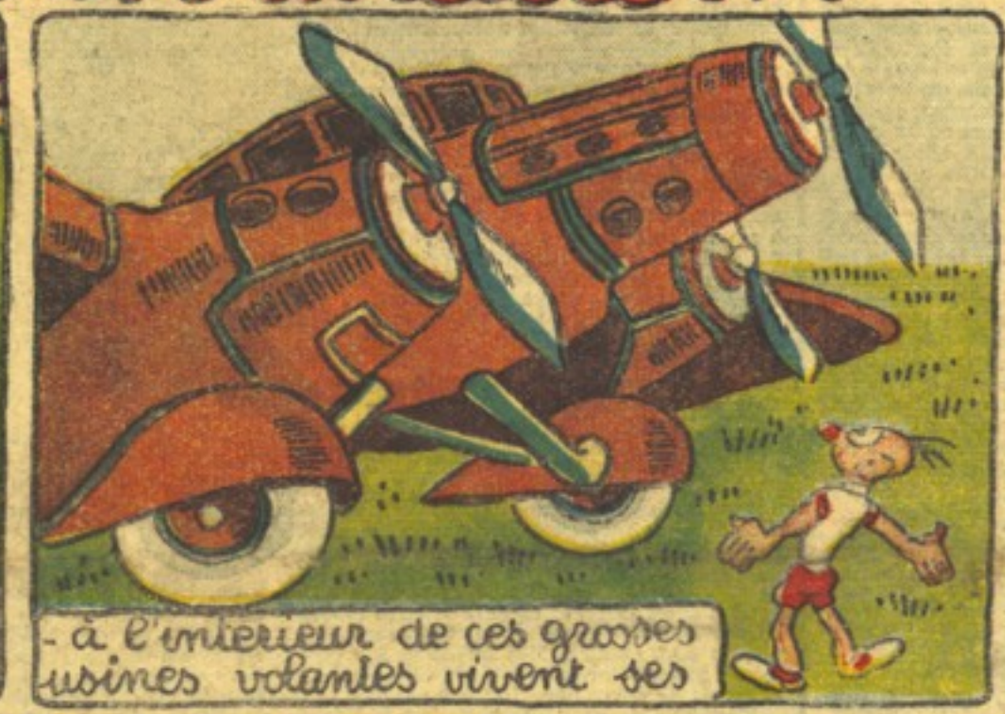
UN AVION QUI VOLE POUR VOUS

Le M. C. 1 que vous pouvez construire en commandant à nos bureaux notre pochette M. C. 1. Envoi franco contre **6 fr.**

Pat'Soum et l'aviation : Passager clandestin

Avec tout cela Pat'Soum n'a toujours pas mis à exécution son projet qui est

d'aller voir enfin comment



à l'intérieur de ces grosses usines volantes vivent ses

frères les petits génies des machines.....

Justement Pat'Soum arrive près d'un moteur tout démonté. Les ouvriers sont en train de le réparer.

Les frères de Pat'Soum invisibles aux ouvriers mais visibles

pour lui en profitent pour prendre un peu d'air et de saines distractions

Sans oublier au moment opportun de reprendre leurs places à l'intérieur des différents rouages de la machine...

Pat'Soum accepte la proposition. Mais dans ces moteurs perfectionnés les places sont strictement limitées

Pat'Soum devra donc se contenter de voyager avec les bagages comme passager clandestin

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine, c'est peut-être parce qu'il fait moins chaud et que les examens du certificat d'études sont déjà terminés, mais j'ai reçu davantage de lettres et de récits. Voici d'abord une terrible histoire vraie que m'envoient Liliane Marie et Huguette Casaux, du Havre, et qui montre combien c'est dangereux de se baigner pendant l'été sans être bien surveillé :

Nous passons nos vacances dans la jolie et coquette station balnéaire d'Etretat. La mer se rue avec rage contre les grises et sombres falaises. Simone, une gentille jeune fille, accompagnée de Maud, sa meilleure amie, et de nous deux, décide d'aller prendre un bain. Nous arrivons à la plage. Les vagues écumantes bondissent avec courroux. Voulant entraîner Maud, qui résiste, Simone s'élance dans les flots furieux. Elle gagne le large sans efforts apparents. Nous la regardions avec des yeux attentifs. Prises d'un vague pressentiment nous lui crions : « Reviens! Reviens! » Pour toute réponse elle nous crie, d'une voix étranglée : « Un canot! » Elle essaye de revenir, mais en vain. Les vagues violentes l'empêchent de gagner le bord. Et toujours cet appel harcelant, lancé d'une voix désespérée, qui résonne, lugubre, dans l'air chargé d'orage : « Un canot! Un canot! » Laissant la malheureuse se débattre, nous nous précipitons au casino, dans la salle du baccara où les Anglais, impertubables, boivent leur inévitable whisky. Nous hurlons comme des furies. Déjà un homme dévale vers la plage; sans ôter ses vêtements il se précipite dans les flots.

Déjà, il ramène la jeune imprudente : ils sont là. Avec un bon sourire, l'Anglais pose ses lèvres bistrées sur la joue fraîche de la petite Française... Simone garde maintenant une peur terrible de la mer.

Je comprends qu'elle en ait peur, de la mer. Cela vous prouve qu'il ne faut jamais se baigner, même quand on sait bien nager, que lorsqu'on a à côté de soi une grande personne qui sait bien nager, et que, même dans ce cas-là, il ne faut pas s'aventurer trop loin du rivage. Et les clubs ne doivent jamais aller se baigner tout seuls.

Voici maintenant un récit très vivant et dont le sujet est moins dramatique, que m'envoie mon ***vieil ami*** *Maurice Saul, de Paris-XIe :*

Cet après-midi-là, comme tous les autres, nous avions décidé de faire une partie de ballon. Ce fut Marcel, le fils du boucher, qui apporta le sien. Nous fûmes divisés en deux camps, comprenant chacun un capitaine, une dizaine de joueurs et un gaole; soit douze. Les deux capitaines d'équipes étant choisis, l'on commença la partie. (Il ne faut pas oublier de dire que j'étais gaole dans la 2e équipe.) Jules fut le premier à lancer le ballon... Pan ! un coup sec, et... c'est Marcel, le capitaine de la 1re équipe, qui le reçoit en pleine figure. Il s'est aplati le nez; mais ça ne se passera pas comme cela, il va se venger. Il pose le ballon à terre, et lance un terrible coup de pied dans la direction de Jules. Mais Jules l'évite habilement, et c'est le petit Maurice, âgé de sept ans, qui le reçoit et qui tombe, les quatre fers en l'air. Il aurait bien pleuré, mais Janine, sa petite amie, est en train de le regarder par la fenêtre, jouer; c'est le moment de faire le brave. Il se relève dignement et relance le ballon vers moi, de toutes ses forces. Il faillit passer entre mes jambes, mais d'un bond en arrière je l'arrêtai subitement, et le lançai vers notre capitaine qui, d'un bon coup de pied, le lança à une vitesse fantastique vers le gaole de la 1re équipe, qui se précipita pour l'arrêter. Comme il allait le saisir, son pied marcha sur une peau d'orange et il alla s'étaler de tout son long sur le trottoir, laissant le ballon marquer un but. « Un but pour nous! » lança notre capitaine en sautant de joie. Cependant, le gaole s'était relevé. Il reprit le ballon et le relança vers notre capitaine qui, sans perdre de temps, le lança de nouveau vers le gaole, lequel cette fois-ci encore ne put l'arrêter. Le ballon marqua un second but. Puis la partie continua encore environ une demi-heure. A un moment donné, comme je regardais derrière moi, je sentis que quelque chose de rond passait entre mes jambes écartées. Je jetai un coup d'œil rapide : le ballon venait de marquer un but de notre côté, au profit de l'autre équipe. Mais nous gagnions toujours par 2 buts à 1... Il commençait à se faire tard et nous dûmes nous quitter. D'ailleurs, j'avais une soif ardente, et c'est avec une grande satisfaction que je bus un verre d'eau bien mérité.

C'est très bien raconté, ne trouvez-vous pas? Mais moi je trouve que Maurice et ses amis jouent d'une manière un peu brutale. Le jeu de ballon c'est tout de même pas une bataille en règle. Et il ne faut pas être aussi brutal que ces joueurs de football, dont Pat Soum se moque de si jolie façon.

Et voici maintenant pour finir un joli rêve de Maurice Letailleur, du Havre.

L'autre jour, la mère de mon ami lui a dit : « Ne mets pas tes doigts dans ton nez, tu vas te l'agrandir. » Aussi quand je me suis couché, j'ai rêvé. Quand j'étais tout petit, je m'amusais tout le temps à mettre mes doigts dans mon nez. Aussi est-il devenu un énorme nez. Les inconvénients étaient grands. Lorsque je jouais à cache-cache et que j'étais caché derrière un arbre, on voyait mon nez dépasser. Lorsque j'étais dans la maison, le perroquet s'emparait de mon nez comme perchoir. Enfin un jour que je m'étais mis le nez dans une ruche, les abeilles me piquèrent si fort que je me réveillai.

Pour finir, je propose qu'à la demande de nombreux petits camarades, on commence tout de suite un grand et nouveau concours. Ce concours c'est : QUELLE EST LA PLUS BELLE HISTOIRE DE « MON CAMARADE » ? *Et voici la liste des histoires pour lesquelles vous pourrez concourir :* PAT SOUM. — TROTTE MENU. — TOTO ET TOUTOUNE. — LA RÉVOLTE DES CHERCHEURS D'OR. — LE TRÈFLE NOIR. — ZÉZETTE ET JOJO. — JIM MYSTÈRE.

Le concours, il commence dès maintenant et vous pouvez envoyer vos réponses tout de suite. La liste des prix sera bientôt publiée. Pour votre réponse il suffit de mettre dans l'ordre les histoires que vous préférez. Pour départager les concurrents, il faudra faire une seconde liste qui répondra à la question : LAQUELLE DES DISTRACTIONS DE « MON CAMARADE » PRÉFÉREZ-VOUS? *Voici la liste des distractions :* La lettre de Janot. Variétés. Pour rire un peu. Le coin des fillettes. Les jeunes aviateurs. A travers le monde. Découpages. Sports. Timbres-poste. *Cette liste-là aussi il faudra la mettre dans l'ordre de vos préférences. Enfin, il faudra répondre obligatoirement à deux autres questions : « Lisez vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi? Et que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade *» ?*

Je vous serre la main à tous : JANOT,

président du Club des Amis de Mon Camarade,
24, rue Racine, Paris.

PETIT COURRIER DE JANOT

Anna G., Grenoble. — Ta lettre m'a beaucoup ému, et surtout ce que tu me dis de ton oncle. Bravo d'avoir une bonne place en classe. Tes charades, elles seront utilisées.

Guy B., St-Martin-des-Champs (Seine-et-Oise). — Merci de tes charades. On les publiera.

Bruno V., Alger. — Merci du tout ce que tu m'envoies : patience, charades, roman policier.

(Suite en page 7.)

Grand roman d'aventures, par René LELU

Résumé. — *Après diverses aventures, Trotte Menu, le petit Beauceron, se trouve en Amérique, avec ses camarades de classe, dans un autocar scolaire bloqué par une tempête de neige et les enfants sont menacés de mourir de froid.*

CHAPITRE IX

UN TOMBEAU DE VERRE *(suite)*

Les enfants ne se plaignaient pas trop de la faim. Mais moi je ressentais un terrible vide au creux de l'estomac. J'avais beau avaler de la neige fondue, impossible de surmonter cette impression, de dissiper les étoudissements. Une sorte d'hallucination me hantait. Je voyais l'autobus, mais de l'extérieur, comme si j'étais moi-même suspendu dans les airs pour l'observer : malgré le blizzard et les rafales de neige qui obscurcissaient tout, je le voyais très distinctement, pareil à quelque gros poisson échoué dans les sables. Soudain j'eus le sentiment qu'il n'était nullement sur les bas côtés de la route, mais au fond d'un ravin, loin de tout, loin des sauveteurs qui cherchaient vainement à le découvrir et n'apercevaient que des talus de neige. Comment leur dire de s'avancer dans une direction aussi écartée du chemin, par quelle mystérieuse téléphonie sans fil leur indiquer notre position au milieu de cet élément neigeux qui non seulement recouvrait toute la terre, mais semblait s'être substitué à l'air que nous respirions normalement? Que faire?

Depuis qu'une vitre avait été cassée, le froid était encore plus aigu, plus destructif, semblait-il. Les tourbillons du vent renouvelaient sans cesse l'atmosphère de la voiture et emportaient au loin le peu de chaleur de notre haleine, de notre vie.

Je n'avais plus le courage de me battre avec mes compagnons pour les contraindre à prendre de l'exercice. J'essayais simplement de les exhorter à la patience, je leur dépeignais nos sauveteurs, M. Miller en tête, contraints d'avancer lentement en creusant au pic et à la pelle dans les talus de neige; je cherchais à les convaincre de la difficulté de cette tâche, des efforts surhumains qu'elle exigeait et par opposition je leur montrais combien la leur semblait facile. Il suffisait d'attendre, sans même avoir à sortir de notre voiture et d'endurer les petites misères du froid et de la faim.

Mes harangues étaient, hélas, trop maladroites, pour encourager ceux qui pouvaient encore m'entendre. Je ne croyais d'ailleurs plus moi-même à ce que je disais. Je sentais dans mes jambes, dans mes bras, mille petites scies qui me déchiraient les chairs en remontant des orteils aux genoux, des pouces aux coudes. Moi aussi, je me préparais à sommoler dans la demi-obscurité de ce bocal de verre dépoli et à mourir.

Non loin de moi mes yeux se posèrent sur la petite Leila Gowan, toute recroquevillée dans un coin. Les bonnes joues roses de la fillette qui avait été si fâchée, lors de mon premier dîner à la ferme, de me voir prendre « le bout pas sucré du gâteau », étaient maintenant d'un jaune pâle tirant sur le vert. Cette couleur me rappela soudain celle du petit cadavre caché près du moteur. Je me précipitai vers Leila, je la serrai dans mes bras, j'essayai de la frictionner. Non, elle n'était pas morte, elle cherchait à se dégager, elle murmura même quelques mots. Elle voulait probablement qu'on la laissât dormir. Alors, ne sachant que faire, j'ôtai mon grand manteau et m'en servis pour envelopper Leila. Ce vêtement suffirait peut-être à lui conserver assez de chaleur pour lui permettre de vivre jusqu'au lendemain. Sur une banquette voisine, le teint livide de Wesley Scott attira aussi mon attention. Je songeai tout d'abord à mettre Wesley Scott et Leila Gowan côte à côte et à les rouler tous les deux dans mon manteau. Mais pour éviter un transbordement qui eût été pénible, je renonçai à cette idée. Je me contentai de me débarrasser de mon veston et d'en revêtir le petit garçon.

— Ces deux-là, au moins, dureront un peu plus longtemps, pensai-je.

Il me restait encore sur la peau, outre ma chemise, un gilet et un gros chandail.

— Maintenant, voyez-vous, je vais pouvoir vous montrer comment on doit faire pour se réchauffer, dis-je à haute voix.

J'agitai mes bras, mes jambes avec une énergie nouvelle, sans me soucier des douleurs que je ressentais. Trois ou quatre enfants tentèrent à nouveau de m'imiter. Mais ils titubèrent aussitôt et je fus obligé de les aider à se rasseoir sur leur banquette. J'essayai de poursuivre ma démonstration. Un furieux instinct vital me disait que c'était la seule chance de salut qui me restât désormais. J'avais l'impression de jouer au saltimbanque devant un public de moribonds. Mais peu m'importait. Je criais, je courais, je sautais sans relâche, comme un possédé, jusqu'au moment où, complètement épuisé, je dus m'asseoir sur le rebord d'une banquette. Mes oreilles bourdonnaient. Je ne voyais plus clair. Etait-ce un nouvel accès de faiblesse ou déjà l'approche de la nuit?

C'est à ce moment-là que, par mégarde, en voulant me retenir au dossier de la banquette, je posai la main sur le visage le plus proche de moi : celui du studieux Webster. Quelle étrange impression! La tête renversée en arrière contre le dossier, les cheveux hérissés sur le front, les yeux grands ouverts, toute la face crispée en une expression de terreur, Webster ne bougeait plus. Je n'osai pas transporter son cadavre dans un coin ni même avertir ses camarades. Je redoutai le retour de la panique qui avait suivi la mort de Prudence Noll. Mais la panique, c'est en moi qu'elle apparut cette fois.

***

J'aborde ici l'épisode le plus désolant de cette tragique aventure, celui qui longtemps après cette soirée dans la neige devait susciter mille débats cruels, épuisants, dans mon esprit, au cours d'interminables nuits de fièvre.

Il faut que je l'avoue : sur le moment je n'ai nullement pesé le pour et le contre. Je n'ai pas cherché à savoir si je rendrais un service à mes compagnons en essayant d'aller chercher du secours au lieu de rester enfermé avec eux dans cet autobus de la mort. Les enfants demeuraient immobiles, silencieux. Outre Prudence Noll et Webster, plusieurs autres écoliers paraissaient ne plus être que des cadavres. Le calme qui régnait à l'intérieur de l'autobus me fit peur. De même qu'instinctivement mes jeunes compagnons avaient cherché à s'écarter le plus possible de la dépouille de Prudence Noll, désormais, je le sentais, il fallait à tout prix m'évader de ce tombeau de verre. Le monde vivant ne commençait plus qu'au delà de ces vitres glacées. Les rafales du vent, les tourbillons de la neige, c'était le mouvement, c'était la vie. C'est pourquoi ce que les journalistes et les orateurs officiels devaient appeler une « randonnée héroïque », ne fut en réalité qu'une fuite devant la mort.

Ma première pensée, lorsque j'eus refermé la portière de l'autobus, fut de retrouver les traces de M. Miller, car étant donné sa longue expérience, je supposais qu'il avait su s'orienter même en plein blizzard. Il me fut naturellement impossible de découvrir la moindre piste puisque la neige n'avait pas cessé de tomber depuis son départ. Je me résignai donc à adopter la méthode la plus facile : il suffisait de suivre la direction dans laquelle soufflait le blizzard et de me laisser pousser dans le dos. Peut-être parviendrai-je ainsi à refaire approximativement le chemin parcouru en sens inverse par l'autobus et à retrouver soit la route, soit la lisière d'une forêt ou le pied d'une falaise rocheuse.

Pendant les premières minutes je pris un véritable bain de neige; mais quand j'eus franchi la zone du « snowdrift » dans lequel se trouvait enfoncé l'autobus, je n'en avais plus que jusqu'à la ceinture. J'avançais cependant avec une lenteur désespérante, toujours à l'aveuglette. A chaque pas je m'attendais à disparaître dans quelque précipice. Impossible de tâter le terrain. Mes pieds n'avaient plus aucune sensibilité. Il me fallait faire un effort considérable pour arracher une jambe et la porter en avant.

J'avais l'impression de ne plus avoir de nez ni d'oreilles. Je n'avais pas le loisir de gaspiller le peu d'énergie qui me restait à les frotter avec de la neige : il fallait avancer. Tout au plus arrachais-je de temps à autre l'aiguille de glace qui se formait sous mon nez et pendait comme une stalactite. Chaque fois que je clignais des yeux, mes cils gelaient. J'étais alors obligé de placer ma main devant ma bouche et de renvoyer mon haleine dans la direction des yeux pour pouvoir les rouvrir sans trop de souffrances.

***

A un moment donné, je me crus sauvé. Je venais de heurter un poteau télégraphique à demi abattu par la tempête. Les fils étaient malheureusement arrachés, recouverts de neige. Mais je comptais parvenir à suivre la route en me guidant sur les poteaux. Je fis bien une cinquantaine de pas sans en rencontrer un seul. J'essayai d'explorer tout ce secteur; je tournai en rond tantôt à reculons, tantôt en avançant, selon ma position par rapport au vent : pas un autre poteau n'apparut.

J'avais gaspillé beaucoup de temps à tenter cette expérience. La nuit tombait. Je me résignai de nouveau à me laisser pousser par le vent jusqu'au premier obstacle. Ce fut un énorme tas de neige. Je m'y croynis définitivement enlisé quand ma main rencontra une branche de sapin. Je me hissai ainsi jusqu'à la bordure d'un bois. Au moment même où je découvris

— *Je finissais ma convalescence quand on m'invita à la Maison Blanche.*

l'existence de ce bois, une autre observation retint mon attention : « Puisque dans la pénombre je parviens à distinguer certains accidents de terrain, c'est que devant moi l'air est libre. »

Il avait cessé de neiger.

Je suivis la lisière du bois en rampant, en nageant dans la neige, car mes pieds ne pouvaient plus me porter. A droite le bois escaladait une pente abrupte; à gauche un plateau blanc s'étendait, semblait-il, à perte de vue.

Soudain, à quelques pas à peine de mon visage, je vis des jets de neige, une véritable cascade de pluie blanche, jaillir du sol. Je crus que c'était le chasse-neige.

— *Help! Help!* Au secours! crini-je. Des beuglements désespérés me répondirent. J'étais tombé sur cinq vaches! Bloquées devant quelques rochers, mourantes de faim et de froid, elles essayaient de se dégager. Un quart d'heure après j'étais recueilli par deux rancheros qui avaient profité de l'accalmie pour aller à la recherche de leurs vaches égarées depuis la veille. J'étais sauvé. Restaient les autres.

Chapitre X

A LA MAISON BLANCHE

Ce jour-là mes semelles ne foulaient plus la neige des montagnes Rocheuses, mais les pétales blancs ou roses des cerisiers du Japon qui bordent le bassin du Potomac, à Washington. Le parfum vanillé des fleurs se mêlait à la brise salée, venue de Chesapeake Bay et de l'Atlantique en remontant le fleuve large comme un bras de mer.

— Je vous ferai remarquer, me dit Mrs Parker, que ces cerisiers du Japon proviennent réellement du Japon...

— Oui, la municipalité de Tokio en a fait don à notre capitale, précisa fièrement l'aîné des trois enfants avant de se précipiter à la poursuite de son cadet qui, la voiture à peine arrêtée, avait bondi comme un fou sur l'avenue.

Ces enfants n'étaient pas non plus de jeunes camarades de Prosperity. Jamais, sans aucun doute, ils ne seraient exposés aux dangers, livrés aux rudes tâches qui forment la vie quotidienne des montagnards du Colorado. Mais une autre automobile découverte, dans laquelle se tenaient quatre messieurs en chapeau mou, dépassa la nôtre et vint s'arrêter à une dizaine de mètres devant nous. Ces policiers aux aguets me rappelèrent la menace qui pèse sur les enfants des classes riches, aux États-Unis : l'enlèvement par des « kidnappers » désireux de toucher une rançon; les jeunes garçons avec lesquels je me trouvais étaient les petits-fils du président des États-Unis et la dame était sa fille.

— Je vais aller les surveiller. Excusez-moi quelques minutes, fit Mrs Parker. Je n'ai qu'une confiance limitée dans les hommes de la « secrète » comme bonnes d'enfants. Vous, il ne faut pas fatiguer votre jambe dès maintenant. Vous aurez encore à marcher beaucoup aujourd'hui pour visiter la ville. Remontez dans la voiture et reposez-vous en respirant la brise. Cela vous fera tant de bien, après ce long voyage!

J'étais arrivé le matin même à Washington, après deux nuits et une journée de chemin de fer. J'avais l'impression de vivre dans un monde irréel, de participer continuellement aux prises de vues d'un film où les miracles se succédaient les uns aux autres : miracle, le fait d'avoir échappé à la mort dans la tourmente de neige; miracle cette gratitude qu'avaient manifestée à mon égard les habitants de Prosperity, puis la presse de tout le pays; miracle enfin l'invitation du président des États-Unis qui aurait dit, après avoir lu le récit d'un journaliste : « Voilà un gamin dont ça vaudrait la peine de faire la connaissance. » La simple chance que j'avais eue d'avoir survécu à ces épreuves était devenue un exploit héroïque. J'avais su prendre des mesures pour empêcher la plupart de mes jeunes compagnons de mourir; je leur avais donné une partie de mes vêtements; j'étais allé bravement chercher du secours... Bref, on m'avait proclamé héros national.

A vrai dire, pendant les journées qui suivirent l'accident, j'étais demeuré entre la vie et la mort, en proie à une fièvre intense, à l'hôpital de Stony Point... Je ne me doutais certes pas du mouvement d'admiration qui montait vers ma chambre de malade. Ce fut seulement au bout de huit jours que la fièvre baissa: la gangrène parut vaincue. Il n'y aurait lieu de m'amputer ni bras ni jambe. L'infirmière commença à me parler de l'accident : elle m'annonça l'invitation à la Maison Blanche. J'étais fier et attendais avec impatience ma guérison. Mais au fur et à mesure qu'on me voyait en meilleur état, on m'apprenait la vérité sur le sort de mes compagnons. Deux autres enfants étaient morts peu après leur arrivée à l'hôpital. Quant à Miller, le chauffeur, son cadavre n'avait été retrouvé que six jours après, à demi mangé par les coyotes, au fond d'un ravin.

Peu à peu, les visages qui apparaissaient furtivement à la porte de ma chambre se précisèrent : des camarades d'école, des amis de Prosperity, Ruth Korrigan venue tout spécialement d'Hollywood pour me féliciter, — mais j'étais encore si faible que je ne fus pas autorisé à lui parler, — les journalistes, des personnages officiels. La Chambre de Commerce locale me faisait savoir que puisque j'avais donné mon manteau et ma veste à d'autres écoliers plus atteints que moi, elle me fournirait en vêtements toute ma vie durant. Le syndicat des éleveurs et la banque coopérative se chargeaient de me payer le voyage à Washington. Un grand journal de Denver annonça qu'une souscription publique allait être ouverte dans tous les États-Unis pour m'offrir une preuve matérielle et durable de la gratitude de la nation américaine.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTE

J'ai quatre lettres, je suis redouté de tout être vivant, changez ma queue, le cheval seul me craint. Qui suis-je ?

MÉTAGRAMME

J'ai trois pieds. Si ma tête est un F, je brûle ; si c'est un H, je suis un gémissement ; avec un J, j'amuse ; et avec un P, je ne suis pas grand'chose. Qui suis-je ?

ERREURS GÉOGRAPHIQUES

Quelles sont les erreurs de cette carte ?

CHARADES

Envoi de Jean Moulin, au Perreux (Seine)

Mon premier est un oiseau.
Mon second est une voyelle.
Mon troisième sert à dormir.
Mon dernier est un pays normand.
Mon tout est une fleur des champs.

Ma tête repose sur mon premier quand je dors.
Je bois mon deuxième avec plaisir.
Mon troisième coupe le blé.
Mon dernier doit être très serré.
Mon tout est un appareil bien pratique.

Envoi de Lucienne Cohen, à Cannes

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon deuxième une partie de la vache.
Mon troisième est un pronom démonstratif.
Je fais mon dernier quand je lis Pat'Soum.
Mon tout orne les murs.

Envoi de Raymonde Michaux, à Nevers

Mon premier est un pays de Normandie.
Mon deuxième la cabane des Nègres.
Mon tout est une chaîne de montagnes de Russie.

Mon premier ouvre les portes.
Mon deuxième coule dans le pays.
Mon troisième conduit son troupeau en chantant.
Mon tout est une méchante reine qui faisait bien souffrir ses sujets.

(Toutes les solutions en page 7.)

BONNET A SECTIONS

Pour ce petit bonnet, on peut utiliser des restes de laine. Il se compose de six sections travaillées en rond. Vous faites alterner jaune paille, vert foncé et bleu clair. Prendre un crochet de 3 1/2; faire un rond plat vert foncé de 24 mailles. Diviser le travail en six parties égales de manière à former six sections. Faire une augmentation au milieu de chaque section à chaque rang jusqu'à ce que le travail ait 13 centimètres de diamètre. Puis travailler tout droit, sans augmenter, jusqu'à ce que le travail ait 14 centimètres de la pointe au bord. Finir par un rang vert foncé tout autour. Faire un point de chaînette, avec la couleur de laine de la section, sur l'arête de celle-ci à l'endroit du changement de couleur.

Pour ce travail, utiliser le point de demi-bride, en prenant le brin arrière de la maille seul et travailler toujours sur le même côté.

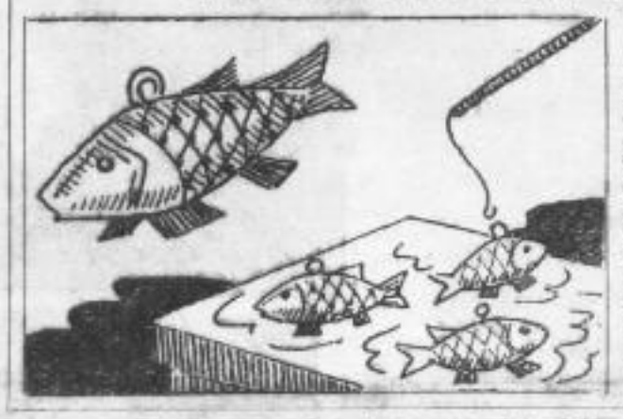
Les Conseils de tante Camille

Comment utiliser à nouveau la laine. — *Vous avez un pull-over dont la forme vous déplaît ou qui est devenu trop petit. Vous pouvez très bien vous en resservir pour vous-même en le détricotant et en en refaisant un autre avec la même laine. Vous détricotez la laine et vous en faites une pelote serrée. Puis de cette pelote vous faites des écheveaux (en vous servant du dossier d'une chaise, par exemple). Vous attachez ces écheveaux pour qu'ils ne s'embrouillent pas, puis vous les lavez dans une bonne eau savonneuse, vous les rincez et vous les faites sécher à plat sur un linge propre. Si vous le voulez, vous pouvez la remettre en pelote pour retricoter, mais attendez qu'elle soit bien sèche.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Les caramels au chocolat. — *Voici une recette qui m'a été demandée plusieurs fois et qui fera plaisir aux gourmands et aux gourmandes. En principe, pour les caramels il faut avoir un moule spécial, mais si votre maman ne l'a pas, vous pourrez vous en passer en vous servant d'une simple plaque. Les caramels seront moins jolis mais aussi bons. Prenez 150 grammes de sucre, 150 grammes de crème fraîche, 60 grammes de miel, 25 grammes de beurre, quatre cuillerées de lait, 100 grammes de chocolat. Faites fondre le sucre dans le lait bouillant, ajoutez le chocolat râpé, le miel et la crème ; tournez régulièrement le mélange en continuant à cuire et laissez sur le feu jusqu'à ce qu'il s'épaississe. Ajoutez alors le beurre et versez sur la plaque ou dans le moule soigneusement huilé ou beurré. Si vous les avez fait sur une plaque, il faut les découper une fois que la pâte est solidifiée.*

BRICOLONS : LA PÊCHE A LA LIGNE



Prenez une grande feuille de carton fort, dessinez dessus la double silhouette d'un poisson suivant le modèle ci-contre et reproduisez ce poisson plusieurs fois, de différentes tailles si possible. Rabattez les deux parties l'une contre l'autre; au milieu du dos glissez un petit anneau (une porte d'agrafe fera très bien l'affaire). Collez soigneusement les deux moitiés de votre poisson ou piquez-les si vous n'avez pas de colle assez forte. Laissez les nageoires libres, en les écartant elles aideront le poisson à se tenir droit. D'autre part, constituez autant de cannes à pêche qu'il y a de joueurs, au moyen d'une baguette à l'extrémité de laquelle vous attachez un fil fort ou une fine ficelle. Il ne manque plus que l'hameçon : une agrafe ou une simple épingle recourbée le remplaceront avantageusement.

Et maintenant, bonne pêche!

Voici une histoire américaine. Une paysanne qui n'avait jamais vu la mer est venue chez sa fille qui habite dans un port. Le soir, la vieille femme resta longtemps sur le quai à regarder le phare. « Ils en ont une patience, ces marins, dit-elle au bout de plusieurs minutes. — Pourquoi, ma mère? — Eh bien, depuis que je suis là, le vent a éteint le feu 50 fois, et 50 fois ils l'ont rallumé. »

o

Calino est toujours philosophe. L'autre jour il jouait aux cartes avec des camarades. L'un d'eux, qui fumait le cigare, poussa soudain un horrible cri. « Oh! oh! c'est épouvantable. Oh! oh! — Quoi donc? demande Calino. — Je viens de prendre mon cigare par le bout allumé, c'est atroce! » Et Calino calmement : « Surtout quand on ne s'y attend pas! »

o

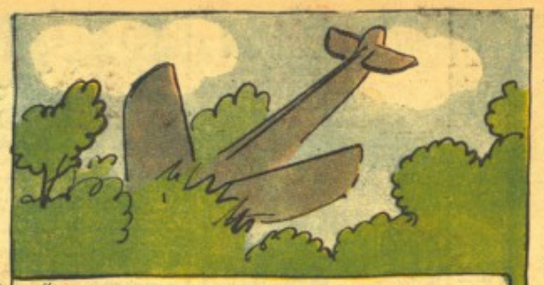
La petite Mimi, qui est une grande fille de 6 ans, a accompagné sa grand'mère au concert, ce dimanche après-midi. Mimi fut émerveillée d'entendre une fillette, pas beaucoup plus âgée qu'elle, jouer du piano comme une grande personne. Et elle eut très envie des applaudissements qui éclataient dans la grande salle. « Grand'mère, dit-elle en sortant, quand je serai grande, est-ce que je pourrai être une enfant prodige? »

o

Sur le vieux port de Marseille, Marius rencontre Olive. Olive, admirablement habillé, fume un gros cigare, ce qui prouve que sa situation matérielle doit être excellente. Devant l'étonnement de Marius, Olive lui explique : « J'ai monté une affaire épatante. Je vends des pigeons voyageurs. — Tu en vends donc des quantités... chers aussi, sans doute? — Pas du tout, mon vieux. Seulement, tu comprends, j'ai beau les vendre, ils reviennent toujours à la maison. »

LES AVENTURES DE TOTO ET DE TOUTOUNE

DANS LA BROUSSE DE L'AFRIQUE EQUATORIALE TOTO ET TOUTOUNE SONT RECUEILLIS PAR UN HOMME QUI VIT SOLITAIRE AVEC UN ENORME GORILLE TAO ; ATTAQUES PAR DES SAUVAGES TAO EST BLESSÉ ET L'HOMME ENLEVE TOTO ET TOUTOUNE PARTENT A SA RECHERCHE. ILS LE SAUVENT DES MAINS DES INDIGÈNES RENTRÉS AU CAMP L'HOMME RACONTE SES AVENTURES.



"LE RESERVOIR D'ESSENCE FUYAIT, LE NIVEAU BAISSAIT ET J'ÉTAIS A DES CENTAINES DE KILOMETRES DE TOUTE AGGLOMERATION. IL ME FALLUT ATTERIR CE N'ÉTAIT PAS FACILE, IL N'Y AVAIT AUCUN TERRAIN PROPRE. L'AVION A CAPOTÉ ET FUT DETRUIT.

J'AI ATTENDU DES JOURS, DES SEMAINES AVEC L'ESPOIR QU'ON ME CHERCHERAIT QU'ON ME TROUVERAIT. PERSONNE N'EST VENU ALORS J'AI VECU AVEC LES ANIMAUX DE CES FORÊTS UN JOUR J'AI RENCONTRÉ TAO BLESSÉ. C'EST UN BATAILLEUR TAO, IL EST TOUJOURS EN LUTTE CONTRE LES SAUVAGES

JE L'AI SOIGNÉ, J'AI GAGNE SA CONFIANCE SON AMITIÉ. LES TRIBUS SAUVAGES MONT PAR CONTRE TOUJOURS TRAITÉ EN ENNEMI ILS ME CONSIDERENT CERTAINEMENT COMME UN DIEU MALFAISANT C'EST POURQUOI ILS M'ONT ENLEVÉ AVANT DE VOUS RENCONTRER JE PENSAIS TERMINER MES JOURS ICI JE N'AVAIS PLUS AUCUN ESPOIR QU'UN JOUR QUELQU'UN VIENDRAIT AMON SECOURS. MAIS

MAINTENANT QUE VOUS ÊTES LA VOUS AUSSI QUE VOUS Y ETES VENUS PAR UN AVION ALLEMAND QUI A FAIT ESCALE PAR ICI C'EST QU'IL Y A UNE UNE ROUTE AERIENNE C'EST QUE NOUS POUVONS AVOIR LA CHANCE D'ETRE SAUVÉS. ETANT SEUL JE NE CHERCHAIS PLUS A PARTIR, MAIS PUISQUE VOUS ETES LA IL FAUT QUE VOUS RETOURNIEZ VERS VOTRE PAYS NOUS ALLONS TENTER NOTRE CHANCE (A SUIVRE)

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, en Australie, au temps des chercheurs d'or, Dick Preston (15 ans) et son ami Shane Corrigan sont chez l'usurier Macfie qui veut les faire chasser, lorsqu'un inconnu survient. L'usurier cache les deux amis.

Chapitre VIII. — UN MEURTRE *(suite)*

L'intrus, un homme maigre, large d'épaules, avec de longs bras ballants et une figure trahissant le métis chinois ne répondit pas. Il jeta un regard circulaire, puis s'assit dans le fauteuil.

— Eh là! c'est mon siège, protesta Macfie faiblement, ne t'assieds pas là, Tommy, va t'asseoir ailleurs.

Tommy ne bougea pas, pas plus qu'il ne donna de réponse. Il regarda Macfie de ses yeux brûlés, ses cheveux ternes et noirs lui tombaient sur les oreilles. Macfie se sentit plus ennuyé :

— Bon, Tommy, tu peux t'asseoir quelques instants dans mon fauteuil, mais c'est dur pour un pauvre vieillard d'être traité comme un chien dans sa propre maison. Allons, tu pourrais au moins me parler, qu'y a-t-il?

Il avait apparemment oublié Dick et Shane dans l'anxiété que lui causait le nouveau venu; mais après lui avoir demandé la cause de sa visite, il sembla se la rappeler, car au lieu de répéter sa question, il fit un pas en arrière et commença à marmonner.

— Non, ne réponds pas, Tommy. Je sais que tu n'as rien fait de mal. Mais tu ne m'as encore jamais traité comme ça dans ma maison. Mais je ne me veux pas. Bois un peu, Tommy, et va-t'en. Je te dis que je voudrais dormir.

Tommy resta silencieux et immobile. Macfie se rapprocha de lui en marmottant :

— Je voudrais dormir, Tommy, tu m'empêches d'aller au lit.

Finalement, Tommy étendit ses jambes et bâilla.

— Tu ne dors jamais, dit-il, le diable ne dort pas.

Macfie continua à murmurer entre ses dents. Tommy le menaça du doigt :

— Eh toi! tu croyais Tommy à Geelong. Il cracha, puis il tâtonna sous la table jusqu'à ce qu'il eût trouvé la bouteille de gin et se mit à boire, posant la bouteille sur ses genoux entre chaque lampée.

— Ote ça, Tommy, gémit Macfie, tournant autour de la bouteille. Tu peux l'avoir tout entière, je ne refuse pas une bouteille de gin à un vieil ami comme toi.

— Voilà que tu t'attendris tout d'un coup, dit Tommy d'une voix acerbe et sans timbre, en rejetant en arrière ses cheveux longs.

— Vas-y maintenant, Tommy, je suis malade, je te dis. N'as-tu donc jamais été malade que tu ne me crois pas? Diable! j'espère que tu n'as jamais enduré les souffrances que je subis. Je voudrais aller me coucher.

— Comment peux-tu dormir avec de pareilles douleurs? demanda Tommy en ricanant.

— Je veux dire que je voudrais essayer de dormir pour essayer de les oublier.

— Va donc dormir, répondit Tommy; et il cracha encore une fois.

— Je ne peux pas dormir avec la lumière allumée, je t'en prie!

— Eteins donc la lumière!

Macfie essaya de sourire.

— Ah! tu es un pince-sans-rire, dis donc, Tommy? Tu as toujours un bon mot à dire. Va-t'en, maintenant, retourne à ta tente.

— Tommy va vivre ici, maintenant.

Macfie fit le tour de la chambre, marmonnant tout seul, ne sachant que faire.

— Qu'est-ce que devient la nouvelle affaire? demanda Tommy, prenant une autre lampée à la bouteille.

— Quelle nouvelle affaire, Tommy? dit Macfie d'une voix à la fois innocente et chagrine. Tu sais bien que je ne fais rien à part un peu de tamisage à la crique.

Tommy eut un petit ricanement :

— Tu as ramassé des menottes, tu en porteras bientôt si tu n'y fais pas attention. Il ricana encore.

Macfie s'était arrêté devant lui, ses mains tremblaient et battaient l'air au hasard.

— Qu'est-ce que tu dis?

Tommy ne répondit pas et retomba dans l'imperturbable silence qui donne tant de force à l'attitude des Chinois. Puis il leva les yeux vers Macfie.

— Tu dis que tu es malade. Je t'entends. Soit, mais Tommy est trop malade aussi, malade de toi. Tu lui joues un double jeu, il a les yeux sur toi, Macfie, tu lui as fait le coup trop souvent. Parts égales. C'était une bonne prise, hein? Et Tommy comme un pauvre imbécile l'écoutait. Ne lui as-tu pas pris plus de la moitié de ce petit bout d'affaire de Colac-Stores?

— Ferme ton bec! cria Macfie en s'élançant sur lui.

— Tommy n'a pas peur que les murs aient des oreilles. Il vient pour une explication franche, Macfie. Tu ne vas pas l'en empêcher!

— Je n'ai pas le temps de te parler de ces menottes, bafouilla Macfie. Assomme-moi si tu veux. Tu t'es monté trop vite. Je voulais partager avec toi. Tu bois et tu penses que je t'exploite. Tu as les doigts crochus là où tu t'enivres. Je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Reviens demain matin et nous liquiderons tout cela.

— Tommy sait tout maintenant, répondit le Chinois en étendant ses jambes pour montrer qu'il n'avait pas l'intention de bouger de sa position confortable. Il reste là pour tout savoir.

— Maudit soit celui qui te l'a dit! ragea Macfie désespérément. C'est Nelly, je sais qui c'est.

Il serrait les dents.

— Ferme ton bec, dit Tommy, c'est toi qui cites des noms, maintenant. Je ne t'ai pas dit qui c'était. Ne va donc pas sauter trop vite sur certaines choses, ou tu sauteras dans ta propre tombe, tu verras.

Macfie arpentait la chambre, indécis.

— Que vas-tu faire, Tommy? finit-il par demander misérablement. Tu ne peux pas rester ici pour toujours. Que vas-tu faire?

— Tommy va rester ici jusqu'à ce que les deux jeunes bavards que tu as pincés arrivent. Et quand ils viendront, nous les tournerterons à nous deux.

(Suite en première colonne page 4.)

Tommy fit voler le couteau et transperça Macfie.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Macfie ne pouvait répondre à cet exposé direct sans aggraver encore sa position. Il regarda furtivement derrière lui vers l'alcôve et se retira en marmonnant dans le coin où il y avait un petit office qui donnait sur la cour. Dick regarda tout autour de l'alcôve, il vit qu'il y avait au fond une petite fenêtre et devina que Macfie voulait se glisser dans la cour et lui persuader, ainsi qu'à Shane, de s'échapper sans bruit par la fenêtre.

Tommy n'essaya pas d'empêcher Macfie de sortir. Il écouta un instant et quand Macfie heurta quelque plate l'un contre l'autre pour avoir l'air de faire la cuisine, il se leva furtivement du fauteuil, reposa soigneusement la bouteille de gin et commença à ôter les lattes du plancher à l'aide d'un couteau qu'il avait pris à sa ceinture. Mais Macfie qui avait soulevé silencieusement les loquets de la porte de derrière, vint jeter un coup d'œil sur Tommy avant de se glisser dehors. Quand il vit ce que Tommy était en train de faire, il se raidit de fureur, s'arrêta un moment, irrésolu, puis retourna à l'office. Là, il sortit un revolver d'un tas de haillons, le chargea et tourna le barillet avec un déclic afin d'avoir une cartouche prête à tirer. Il avait pour habitude de ne pas mettre de cartouche dans le chargeur contre lequel s'appuyait la gâchette quand on avait le revolver en main, car autrement, il y aurait eu trop de danger d'accident.

Macfie entra dans la chambre avec son revolver chargé. Mais Tommy, en dépit des précautions de Macfie, entendit grincer le plancher et se redressa avec un mauvais ricanement d'ivrogne.

— Ça ne fait rien, de toutes façons, il faudra que tu partages. Tu vois, Tommy sait où tu gardes l'objet. Puis, serrant les dents, il recula, les yeux fixés sur Macfie qui tenait le revolver braqué droit au cœur. Quelque chose dans les yeux de Macfie avertit Tommy qu'il ne fallait pas tarder; il vit que celui-ci devenait fou furieux, et il savait que son doigt appuyait sur la détente. Au même instant, il fit voler dans les airs le couteau qu'il tenait négligemment par la pointe entre le pouce et l'index. Macfie chancela en arrière, la lame entre les côtes. Le revolver tomba sur le plancher.

— Alors, c'est comme ça, marmonna Tommy pour lui-même, d'une voix étrangement aiguë. C'est comme ça, Macfie, ne me blâme pas, ça devait t'arriver.

Il se baissa et fourragea dans les planches avec ses doigts, mais s'arrêta, car ses doigts commençaient à saigner. Il regarda fiévreusement autour de lui pour trouver quelque chose qu'il pourrait employer comme levier pour soulever les planches. Ne voyant près de lui rien qui puisse lui servir, il se dirigea vers le cadavre et le considéra avec un rictus figé en se léchant les lèvres.

— Tu n'as que ce que tu mérites, Macfie, murmura-t-il. Ne va pas me blâmer maintenant, il me faut mon couteau, il est à moi et non à toi.

Il saisit le manche et extirpa le couteau, l'essuya à la chemise en lambeaux de Macfie et se remit à enlever les lattes du plancher.

— Nous ne pouvons pas rester ici et laisser continuer cela, chuchota Dick qui tremblait des pieds à la tête.

— Non, répondit Shane, posant la main sur l'épaule de Dick pour qu'il reste tranquille. Il pouvait entendre le grincement des tiroirs contre lesquels Dick était appuyé. Tommy entendit aussi le bruit, si léger qu'il fût.

— Qui est là? appela-t-il, sautant en l'air.

— Sors d'ici et va au diable! hurla Shane. Nous avons l'œil sur toi!

Tommy se recroquevilla de terreur, laissa échapper le couteau de sa main et s'appuya contre la table. Il essaya de parler, mais il claquait des dents. Shane voyant que Tommy était désarmé, se précipita hors de l'alcôve pour attraper le revolver qui gisait à côté du cadavre de Macfie. Dick courut derrière lui. Tommy les vit tous deux se précipiter et se rendit compte qu'il n'avait aucune chance d'arrêter Shane avant qu'il ne ramassât le revolver.

Au même instant, disparut la terreur qui l'avait saisi en entendant soudain une voix dans la nuit.

Il attrapa la lampe sur la table à côté de lui et la lança sur Shane qui se baissa. Elle s'écrasa sur le mur de la hutte. Tommy fit demi-tour et courut à la porte d'entrée qu'il arracha hors de ses gonds et s'enfuit. Quand la lampe s'écrasa, il y eut un moment d'obscurité suivi d'une brusque explosion de flammes. La flamme courut sur le plancher, bondissant jusqu'au plafond.

— Sortons d'ici, cria Shane; et tirant Dick par le bras, il courut vers la porte. Bientôt, ils furent dehors, respirant l'air frais de la nuit. Vite, continua Shane, il y aura foule ici dans quelques minutes. Il faut que nous soyons loin de ce damné endroit avant que l'incendie n'éclate!

Ils prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent. Quand ils s'arrêtèrent pour respirer, ils virent derrière eux, dans le ciel, la lueur de la hutte en feu.

— J'espère que nous en avons fini avec tout cela, soupira Dick qui se sentait mieux après avoir couru dans l'air frais de la nuit. Je ne peux pas dire que j'aie de la peine pour Macfie; j'aurais seulement souhaité que Tommy fût aussi exécuté.

— Mes dix bonnes livres se sont évaporées, dit Shane avec un rire sardonique, parties comme un éclair, absolument. Puis il dit sérieusement : Je pense que nous sommes maintenant en sécurité? Je ne crois pas un instant que Macfie ait laissé un message nous concernant. Ce n'était que du bluff. Il essayait d'enlever le morceau sans que ses complices le sachent. J'avais déjà vu ce Tommy. Ils l'appellent « Tommy le Chinois », il me semble que Macfie l'a complètement roulé. Ah! quel ramassis de crapules!

Quand Dick atteignit sa maison, après avoir laissé Shane à sa hutte, il s'arrêta pour souffler et s'essuya le front, puis il entra avec un air aussi naturel que possible.

— Eh bien, Dick, j'espère que tu t'es amusé, dit Mme Preston. As-tu encore entendu de ces histoires de marins que tu aimes tant?

— Cela vaudrait mieux pour lui, dit M. Preston qui sentait de son devoir de suggérer ce qu'il savait bien que Dick n'accepterait pas. Oui, ça vaudrait bien mieux pour lui, s'il restait un soir à la maison et entreprenait une de ces leçons que je lui ai préparées, au lieu de s'asseoir près d'un feu de camp.

— Bon, bon, dit Mme Preston, tu ne peux t'attendre à ce qu'il travaille jour et nuit.

— Je crois que je vais essayer de rester à la maison, dit Dick, j'aimerais, pour changer, me mettre à travailler.

Chapitre X. — UN TOUR DES POLICIERS

Dick ne pouvait empêcher qu'on lui raconte les plaintes faites continuellement par les mineurs contre les autorités, mais il refusait de s'y intéresser et de s'en mêler à nouveau. Il continuait à craindre que quelque découverte ne résulte du meurtre de Macfie et de l'incendie de la hutte. Mais personne n'était inquiété. La police avait fait une enquête superficielle et tenait pour certain qu'il y avait là-dessous une querelle d'assassins, et on l'oublia rapidement. « Macfie ne valait rien, ce n'est pas une perte! » Voilà ce que Dick entendait dire aux mineurs.

Il commençait à se sentir plus joyeux et plein d'espoir, mais cependant encore bien décidé à ne plus se mêler de politique ou de quoi que ce soit qui pourrait l'amener à une rencontre avec la police.

Pourtant, il ne pouvait empêcher les mineurs de parler. Il y avait eu un grand meeting sur la colline Bakery pour demander la mise en liberté des prisonniers et la mise à pied du sergent-major Milne qu'ils haïssaient et qui avait rapporté au procès de l'émeute. Ils affirmaient les droits du peuple à être pleinement représenté au Parlement et au suffrage universel, exigeaient la suppression des prébendes, un traitement aux élus (ceci afin de permettre à un ouvrier de s'asseoir au petit Parlement), demandaient de courtes séances, l'abolition de la commission des mines et de l'impôt exigé des mineurs et des boutiquiers. Toutes ces questions étaient débattues les unes après les autres, et on n'en laissait passer aucune.

A la fin, le gouvernement suspendit le magistrat dont le verdict corrompu avait provoqué toute l'agitation, et Bentley, le tenancier de l'hôtel fut arrêté à nouveau et jugé à Melbourne, où il fut déclaré coupable et condamné à trois ans de travaux forcés pour meurtre. Les trois hommes accusés de mutinerie furent aussi jugés à Melbourne et déclarés coupables.

Mais Dick continuait à travailler dur au fond de la galerie, ou au mortier, et, le soir, il restait à la maison pour étudier sous la direction de son père. Il ne pouvait s'empêcher de rencontrer Shane de temps à autre, mais il l'évitait le plus possible, car Shane était toujours plein d'histoires concernant la ligue pour les réformes.

— Viens, je vais te présenter à Peter Lalor, dit-il, tu te rappelles comme tu m'en avais supplié?

— J'ai changé d'avis, répondit Dick. De plus, je n'ai rien à lui dire. Et en dépit de toutes les sollicitations de Shane, il refusa d'y aller.

(A suivre.)

À TRAVERS LE MONDE

On croit généralement qu'il n'existe qu'une seule variété de ver à soie. Il en existe cependant plus de 400, mais la plupart d'entre elles n'ont aucune valeur commerciale

o

Il y avait, dans une vallée du Tyrol, à Vernagther, un joli lac qui disparut en une nuit. Vous imaginez la surprise des habitants, lorsque, se réveillant le matin, ils aperçurent le fond vaseux de leur lac. Cependant il n'y avait eu nul tremblement de terre, tempête, éboulement. Le lac s'était vidé, comme une baignoire.

o

Il paraît que ce fut le Sultan d'Alep, Mélik el Ader, qui, au début du XIIe siècle, utilisa le premier les pigeons, pour envoyer des messages aux généraux de ses armées.

o

Les habitants de la Nouvelle-Guinée sont les plus arriérés du monde; antropophages, ils passent leur vie en guerre les uns contre les autres. Cependant, ils ont une coutume qu'on ne rencontre d'ordinaire que chez les hommes dont le degré de civilisation est assez élevé : ils portent le deuil de leurs morts, les femmes en se couvrant le corps de feuillages, les hommes en teignant leur peau, déjà foncée, de noir.

o

Lorsqu'un enfant danois vient au monde, sain et voyant clair, il est d'usage que ses parents, s'ils le peuvent, versent une certaine somme destinée aux asiles pour aveugles. En échange, l'Etat offre au nouveau-né une médaille porte-bonheur sur laquelle sont inscrits ces mots : « L'enfant qui voit la lumière pour la première fois doit quelque chose à celui qui ne la verra jamais. »

Les Jeunes aviateurs

LE BALLON LIBRE « LABORATOIRE » ET LES RECORDS D'ALTITUDE

Puisque l'avion vient d'approcher le record d'altitude établi en 1931 par le ballon du Prof. Piccard, il est intéressant de passer en revue les différentes ascensions en ballon.

Nous nous en tiendrons aux ascensions scientifiques.

La première eut lieu en France, en 1804. Les physiciens Gay-Lussac et Biot montèrent à 4.000 mètres et une autre fois, à 7.016 mètres et firent des expériences relatives à la physiologie et au magnétisme. Ils notèrent que la raréfaction de l'air accélérait les battements du cœur et que l'homme devait respirer plus vite. Ils constatèrent également que l'effet de la pesanteur restait le même.

En 1850, alors que le ballon était considéré comme une attraction spectaculaire, les deux savants Bassot et Bixio tentèrent une ascension scientifique avec des instruments tels que thermomètres, polarimètres, ballons pour prises d'air, etc. Ils constatèrent que, non seulement l'homme paraissait se gonfler, tant la circulation du sang était activée, mais le ballon lui-même se dilatait, n'ayant pas la même résistance que le corps humain. Le ballon se dilata même de telle façon qu'il tendit les cordages et envahit la nacelle. Les aéronautes n'eurent d'autre ressource, à 6.000 mètres, que de donner un coup de couteau dans l'enveloppe.

Le ballon d'Andrée

Un mois après ils repartirent et atteignirent 7.049 m. La température fut de — 39°.

Puis les Anglais Glaisher et Coxewell, en 1863, étudièrent, de la même manière, la décroissance de la température et observèrent les raies de vapeur d'eau dans le spectre solaire (décomposition de la lumière du soleil). Ils atteignirent 8.838 mètres en résistant, sans oxygène, à la dépression atmosphérique.

En 1867 et 1868, les savants français Flammarion et Fontvielle, puis les frères Tissandier publièrent une série d'anecdotes et de dessins sur la formation des nuages et l'état de l'air.

En 1875, ce fut la tragique tentative du Zénith. Sivel, Croché-Spinelli et Gaston Tissandier avaient déjà effectué quelques voyages aériens. Ils décidèrent une ascension à grande hauteur, et partirent le 15 avril de l'usine à gaz de la Villette.

En peu de temps, le Zénith atteint 3.000 mètres, et les aéronautes sont incommodés par le gaz qui sort du ballon. A 7.000 mètres, quelques inhalations d'oxygène sont nécessaires. Engourdis par le froid, incommodés par le gaz et la dépression atmosphérique, les malheureux sont incapables de contrôler l'ascension du ballon.

Celui-ci continue à monter et atteint 7.000, puis 8.000 mètres. A 8.600 mètres il descend très rapidement. Croché, un moment ranimé, jette du lest. Le ballon repart vers les 8.000 mètres!

Il redescend et à 6.000 mètres Tissandier se ranime et constate la mort de ses deux compagnons. Le ballon tomba dans l'Indre à une telle vitesse que Tissandier faillit périr lui aussi.

A cette époque il n'y avait pas de record d'altitude en avion, parce que l'avion... n'existait pas encore.

Une dernière expédition scientifique, celle d'Andrée, n'avait d'autre but que l'exploration du pôle nord (1897). Il faut attendre 1931 pour retrouver des ascensions de hauteur. C'est ce que nous verrons une prochaine fois.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

INTRADOS. — C'est la partie inférieure de l'aile, le dessous de l'aile.

L'intrados peut être creux, plat, bombé ou en partie creux et en partie bombé.

Les formes de l'intrados et de l'extrados ont une grande influence sur le rendement de l'aile.

BEC DE SECURITÉ. — C'est une petite aile qui est fixée devant le bord d'attaque de l'aile de l'avion et qui guide les filets d'air vers le dessus. Ce guidage des filets d'air permet à l'avion de voler dans des positions cabrées pour lesquelles il tomberait s'il n'avait que l'aile ordinaire. Le bec de sécurité est fixé à demeure dans une certaine position déterminée par le constructeur.

AILE A FENTE. — L'aile à fente est une aile qui possède un bec de sécurité contrôlable par le pilote. Le bec de sécurité réduit la vitesse de l'avion à cause de sa résistance supplémentaire. La fente, étant commandée, n'est utilisée que dans les cas nécessaires. C'est, en somme, le bord d'attaque de l'aile qui se détache vers l'avant. Avec ce dispositif on a pu arriver à réduire les distances de décollage et d'atterrissage.

SPORTS

De vrais sportifs

Une rencontre qui a eu un immense succès, c'est le match de football de l'équipe basque de Bilbao contre le Racing. Ce match eut lieu à Paris et les spectateurs n'admirèrent pas seulement la magnifique partie qui se déroula et se termina par la victoire des Basques par 3 à 0, mais aussi le courage de ceux-ci. En effet, par suite du siège abominable que subit leur pays, ils n'avaient presque pas pu s'entraîner, ils avaient souffert de la faim depuis des mois et, pourtant, leur vigueur, leur combativité furent admirées de tous. C'est que les Basques sont de très bons footballeurs et c'est avec un juste orgueil qu'ils rappellent que l'on trouve des Basques dans presque toutes les équipes de football d'Espagne et que dans l'équipe qui disputait la Coupe du Monde en 1934, il y avait 10 Basques sur 11 joueurs.

Du plus vieux...

Nous n'en avons décidément jamais fini avec les vieux sportifs. Voici, toujours aux États-Unis, un vieillard de 83 ans qui, coureur pédestre depuis de très longues années, a décidé de prendre part encore une fois à un marathon. Cette décision peut paraître insensée et elle l'est un peu, mais ce jeune coureur peut rappeler que, âgé de 79 ans, il prit encore part à cette course, arriva au bout, peut-être pas dans les premiers, mais sans avoir été obligé d'abandonner comme de nombreux concurrents plus jeunes.

...au plus jeune

Et voici encore un autre phénomène, mais celui-là il faut bien reconnaître qu'il n'eut sans doute pas à fournir un effort considérable dans la course à laquelle il participa. En effet, ses parents étaient engagés dans une épreuve réservée aux tandems. Que faire de leur bébé ce jour-là? Il n'y avait qu'une solution, l'emmener avec eux. C'est ce qu'ils firent et les spectateurs de la course virent un tandem auquel était soigneusement attelé un petit chariot d'enfant avec son occupant à l'intérieur. Et les parents n'en firent pas pour cela une plus mauvaise course et le bébé n'eut pas l'air de trouver cela ennuyeux du tout, surtout que tout le monde s'amusait beaucoup à le regarder.

LA VIE D'UN SIMPLE

Le seigle mûr, il me fallut repartir au-devant d'une nouvelle frayeur peut-être encore plus vive.

J'assemblais en bouquet des pâquerettes blanches et des bruyères roses, quand un jappement avertisseur de Médor me fit lever la tête. Sortait du bois et s'avançait de mon côté un grand gaillard à barbe noire, portant sur son épaule un tonnelet au bout d'un bâton.

De par l'isolement de notre ferme, j'avais rarement l'occasion de voir des étrangers, sauf pourtant ceux des fermes voisines : les Simon de Suippière, les Parnière de la Bourdrie, et, quelquefois, les Falont de l'Erain. En voyant venir ce grand noir qui n'était ni de Suippière, ni de la Bourdrie, ni de l'Errain, je restai figé de stupeur.

Il m'appela :

« Petit! (il prononçait Pequi). Eh! pequi, viens voir un peu là!... »

Je songe aux histoires de malfaiteurs et de brigands entendues aux veillées d'hiver. Sans répondre ni attendre plus, je me mets à courir du côté de la barrière. Et me voici dans la rue creuse, trottant toujours vers la maison. Cependant l'homme à barbe noire de crier derrière moi :

« Pourquoi te sauves-tu, pequi? Je ne veux pas te faire de mal. »

Il me suit toujours, et, rien qu'en marchant de son pas naturel, il me gagne de vitesse. Quand je me hasarde à jeter en arrière un coup d'œil craintif, je le vois qui approche. Et quand je débouche dans la cour il est vraiment sur mes talons. N'importe, je me crois sauvé — de par mon refuge à la maison. Surprise! La porte est fermée à clef... Trop las pour courir encore, je me blottis dans l'embrasure, poussant des cris comme si l'on m'égorgeait. L'homme des bois se fait très doux :

« Pourquoi pleures-tu? Je ne suis pas méchant, va! Au contraire, j'aime bien les pequis enfants. »

Il me tapote les joues, et, en dépit de mes larmes, je remarque qu'il a les mains racornies, la figure maigre, et de bons yeux limpides sous d'épais sourcils noirs. Il répète sa phrase du début :

« Je ne veux pas te faire de mal... »

Et me demande :

« Où sont donc tes parents? »

Il n'a pas l'accent du pays; il prononce textuellement : « Où chont donc tes parents? » alors qu'un de par chez nous nous aurait dit : « Là voù donc qu'ô sont? » Ça me parait bizarre.

Je ne réponds pas, bien entendu : je continue à crier comme un sauvage, étonné pourtant qu'au lieu de me saisir et de m'emporter, il me parle doucement avec des caresses.

Arrive enfin ma grand'mère qui était allée conduire les vaches dans une pâture éloignée : elle se hâte, inquiète de ces cris, et, pour la suivre, ma petite sœur Marinette remue plus que de raison ses jambes trop courtes. Alors, l'homme de s'avancer à sa rencontre, s'excusant de m'avoir fait peur involontairement, donnant des explications. Il était scieur de long, Auvergnat en équipe dans la forêt. Leur chantier, installé de la veille dans une vente assez rapprochée de notre Breure, nous nous trouvions voisins et on l'avait délégué pour aller quérir de l'eau. Ma grand'mère lui indiqua la fontaine, commune aux deux domaines du Garibier et de Suippière, qui se trouvait dans le pré des Simon, au delà de notre pré de la maison, ou Chaumat. Il alla sans tarder y remplir son tonnelet, au retour il remercia encore.

Cet homme-là finit par gagner ma confiance. Je le revis dès le lendemain, et, bien que sa présence me causât un mouvement instinctif de frayeur, loin de chercher à m'esquiver, je soulevai mon vieux chapeau pour le saluer. Alors il me donna quelques jolies branches de fraisier garnies de petites fraises qu'il avait coupées dans le bois à mon intention. Le jour d'après, quand je le vis apparaître avec son tonnelet, je courus à sa rencontre et l'accompagnai au travers de la Breuse, puis dans la rue creuse, jusqu'à mi-chemin de chez nous. Et pendant toute une semaine il en fut ainsi.

Un matin, il me proposa de le suivre jusqu'à son chantier. Ma mère m'avait bien défendu de pénétrer dans la forêt à cause des « mauvaises bêtes » et je lui obéissais à peu près, surtout depuis l'histoire de la couleuvre.

Pour arriver au chantier, il nous fallut bien vingt minutes. Trois hommes travaillaient là, au milieu d'un abatis de chênes géants. Ils avaient de longues barbes et de longs cheveux, et ils manœuvraient de leurs longs bras de longues cognées. Des planches étaient débitées déjà, et des poutres et des solives.

Les travailleurs, interrompant l'équarissage, me taquinèrent avec amitié et s'installèrent pour manger, le bidon sur les genoux. L'un d'eux, plantant dans la pâtée épaisse la cuiller qui n'oscilla pas, me dit en riant

« Choupe de chieur, tu vois, pequi? Cha tient au corps au moins, chette choupe-là; elle est plus bonne que chelle de chez vous... »

Quand ils eurent tous les quatre vidé leur bidon, le plus âgé, qui avait un collier de barbe grise, souleva les copeaux et mit à découvert une manière de plat, fermé par le dessus de la marmite, qui contenait un gros morceau de lard rance, dont ils firent le partage. Ils engloutirent ce lard, chacun taillant du couteau, à grosses bouchées, dans sa portion étalée sur une tranche de pain; puis, à tour de rôle, ils se rafraîchirent, maintenant à la force des bras le tonnelet au-dessus de leur bouche — et l'on entendait l'eau glouglouter dans leur gorge.

Là-dessus, le plus jeune, après s'être essuyé du revers de sa manche, déclara d'un air convaincu.

« Le roi Louis-Philippe n'a peut-être pas déjeuné aussi bien comme moi... »

La veille au soir, une réparation d'outils l'ayant conduit à Bourbon, il avait entendu parler d'une révolution à Paris : l'ancien roi chassé ou en fuite, remplacé par un autre qui s'appelait Louis-Philippe et qui acceptait, à la place du drapeau blanc aux fleurs de lys, le drapeau aux trois couleurs.

Le chef du chantier, le scieur à barbe grise, avait son opinion.

— Puisqu'on a tant fait que de changer, c'est le pequi Napoléon qu'on aurait dû faire venir.

Mais un autre de riposter, ironique :

— Oui, pour qu'il fasse tuer du monde et dévaster des pays comme faisait son père!

— C'est une bonne République que j'aurais voulu, moi, reprit le jeune, une bonne République pour embêter les curés et les bourgeois!

— Allons voir aux fraises! me dit mon ami.

Nous nous écartâmes un peu dans la clairière entre les géants étendus, et je pus me régaler à profusion des petits fruits vermeils. J'aimais mieux ça que d'entendre les autres parler du drapeau et du roi!

Je restai encore après qu'ils eurent repris le travail.

Mon ami barbu me reconduisit jusqu'à la zone des sapins et posa, en me quittant, son museau rêche sur chacune de mes joues.

GUILLAUMIN.

Guillaumin, le meilleur écrivain paysan d'aujourd'hui, a su rendre d'une façon saisissante, la vie campagnarde du centre de la France.

FABRICANTS DE PLUIE

Il n'est pire misère que de manquer d'eau, d'être écrasé par la chaleur, d'avoir la gorge sèche, et de voir périr son bétail, se flétrir arbres et plantes. Les Américains, dont le pays est soumis à des différences de climat soudaines, ont imaginé divers moyens de fabriquer de la pluie. Moyens enfantins, bien que conçus par d'estimables savants... Vous allez en juger. Les uns disent : Allons pomper l'humidité sur la mer; et celui-ci propose de disposer au-dessus des flots un grand entonnoir renversé au sommet duquel des girouettes joueraient le rôle d'aspirateurs; celui-là fait appel aux avions du gouvernement qui évolueraient en cercle, la queue en l'air, l'hélice en bas, faisant ainsi monter l'air humide. Un autre propose de construire une montagne artificielle de 100 kilomètres de long et de 15 kilomètres de haut, qui forcerait les courants d'air horizontaux à monter sur son flanc et les précipiterait en pluie du côté exposé au vent, comme cela se passe dans les montagnes naturelles. A défaut de montagne, on pourrait peut-être tendre dans l'air une vaste toile suspendue à des ballonnets...

Une autre méthode propose de refroidir brusquement l'air, pour créer la condensation propice : un énorme serpentin réfrigérant serait placé sur le passage des vents humides, la vapeur s'y déposerait comme la buée sur une cruche contenant de l'eau froide, et il n'y aurait plus qu'à diriger par des tuyaux cette pluie sur les champs d'alentour. Malheureusement cela coûterait 800.000 francs par hectare; voilà de l'eau qui reviendrait cher...

Pourquoi ne pas bombarder l'atmosphère comme on fait contre la grêle, mais avec des projectiles renfermant de l'oxyde de carbone ? ainsi on refroidirait l'air, ce qui ferait tomber la pluie. Le seul inconvénient : le prix, encore plus élevé, 20 millions par hectare !

Un autre chimiste prétend fabriquer de la pluie, quelle que soit la sécheresse de l'air : quatre escadres de ballons s'envoleraient successivement, la première faisant exploser de la poudre à canon répandrait dans l'air du chlorure de potassium, la seconde vaporiserait de l'eau, la troisième du nitrogène et la quatrième de la vapeur. Malheureusement, si on a déjà assez d'eau pour faire de la vapeur, on se demande s'il est bien utile de se livrer à ces exercices!

Beaucoup de personnes s'imaginent que le seul ébranlement de l'air amène la pluie. Et en 1891, année de grande sécheresse, un savant très connu du public, Edouard Powers, fut chargé par le congrès de Washington de provoquer ainsi la pluie. Trois cents canons tonnèrent vers le ciel, y faisant crever des ballons d'oxygène et d'hydrogène (on sait pourtant que l'eau est non pas un mélange mais une combinaison de ces deux gaz). Après ce beau tumulte, le ciel resta imperturbablement serein...

Aussi pour faire venir la pluie, on en est encore à faire sortir en promenade les saints des églises ou, au contraire, comme en Bretagne, à les mettre face au mur, « en pénitence », ou encore à s'adresser à des sorciers qui savent faire payer très cher leurs services : on les paiera selon la quantité d'eau qui tombera; si la pluie vient, ils empochent une grosse somme, si elle ne vient pas, ils ne perdent rien. Il y a de ces « magiciens de la pluie » qui se chargent également de garantir le beau temps. Et, puisque nous racontions des histoires d'Amérique, en voici une bien amusante : En 1930, une administration de courses de chevaux avait chargé un de ces spécialistes de « faire du beau temps » pendant huit jours de suite, moyennant 15.000 francs par jour et 40.000 francs le samedi. Tout se passa bien et le malin bonhomme reçut 130.000 francs, devint célèbre au point qu'une société analogue l'engagea aussitôt. Mais cette fois, il plut toute la semaine... et le sorcier fit bien de déguerpir au plus vite !

BOUR.

POUR RECEVOIR
Mon camarade
PENDANT VOS VACANCES
Envoyez, avec votre adresse, autant de fois 10 sous qu'elles dureront de semaines, à
" Mon Camarade " 24, rue Racine, Paris-6e

Tarif des abonnements :
France : 6 mois 9 fr. 50 12 mois 18 fr.
Belgique (fr. français) : 6 mois 13 fr. 50 12 mois 27 fr.
Étranger : 6 mois 19 fr. 12 mois 36 fr.
Compte chèques postaux : 974-41 Paris.

Plus vite, toujours plus vite

Dans de nombreux pays il y a des émissions spéciales de timbres pour les lettres par exprès; nous en avons déjà vu quelques-uns et vous avez pu remarquer que tous représentaient des moyens d'aller vite : chemins de fer, motocyclettes, hommes courant, etc. En voici, aujourd'hui, quelques autres qui évoquent encore mieux l'idée de vitesse. Vous voyez d'abord un timbre espagnol, émis en 1929, au moment de la grande exposition de Séville et de Barcelone. Comme cet animal souple et bondissant doit bien courir. Cette vignette valait 20 centimes et était rouge. Pour les philatélistes les plus experts (mais vous l'êtes tous) j'ajouterai que ce timbre existait soit avec la dentelure normale, soit avec une dentelure plus fine. Ces derniers, plus rares, ont acquis une assez grande valeur pour les collectionneurs.

Voici ensuite comment le Mexique symbolise la vitesse : le lancer d'une flèche et vous pouvez admirer la beauté du mouvement de l'archer. Cette émission date de 1934 et comportait une seule valeur, 10 centavos, de couleur violette et noire.

Enfin, ce cavalier qui galope ventre à terre, dans un nuage de poussière, orne la vignette émise en 1933 au Maroc espagnol. D'une valeur de 20 centimos, il était de couleur vermillon.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Jean D., Sevran. — Merci de ton petit roman, *Le Mystère du désert*. On le garde pour l'utiliser.

Louis Chassagnac, Allassac (Corrèze), m'écrit : *J'habite à la campagne, je travaille tous les jours. Aujourd'hui j'ai ramassé les pois toute la journée. Aussi les jeudis, quand le facteur apporte* Mon Camarade, *je suis bien content de le recevoir. Je préfère* Jim Mystère, Les Gangsters de l'air, Le Trèfle Noir. Merci de cette belle lettre.

F. C. V., Vincelles. — Merci de ta lettre, de ton dessin et de ton récit qui seront utilisés. Merci aussi et beaucoup de la liste des petits amis que tu nous envoies pour que nous essayions de les abonner.

Liliane M. et Huguette C., Le Havre. — Merci de vos charmants récits. Nous les utiliserons.

Alexis Vigneux, La Jadonnière, Vendée. — Merci des compliments que tu fais à notre journal. Merci de nous recommander le roman *l'Aigle des montagnes Rocheuses*, mais comme tu ne nous dis pas qui l'a écrit et quel journal l'a publié, nous aurions bien du mal à le trouver.

Jacques Gorsot, Châtellerault. — A fondé un club dans sa ville. Tous mes compliments.

Jean-Claude C., Longrune (Calvados). — Tu me dis que le puma ne mange pas les hommes et que le dessinateur de Jim Mystère s'est trompé en le faisant se battre avec son héros. J'ai regardé dans le dictionnaire pour être fixé et j'ai vu, en effet, que le puma ne mangeait guère que de petits animaux. Mais j'y ai vu aussi que le puma se défendait contre l'homme et, sans doute, le puma de Jim Mystère s'est-il cru attaqué.

Roger W., Châlons-sur-Marne. — Bien content que tu sois content, à la fois parce que tu as été reçu à l'examen des Bourses et parce que *Mon Camarade* s'est agrandi. Heureux aussi que tu te plaises à lire nos nouvelles histoires et que le M. C. 1 t'ait conquis. Merci de ton petit récit et meilleurs souhaits au club de Châlons-sur-Marne.

R. B., Monaco. — Merci de ta longue et gentille lettre. Je vois que tu aimes les concours et que tu voudrais voir en commencer un nouveau dans notre journal. Je pense que tu auras bientôt satisfaction. Peut-être même dans le journal où paraîtra cette réponse.

JOUONS :

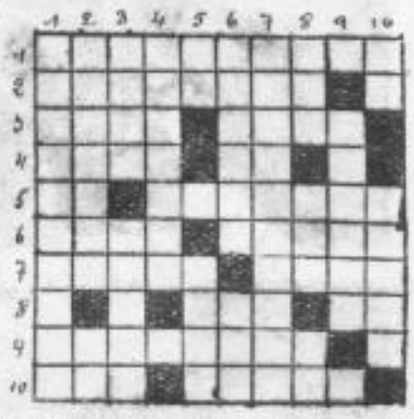
LA GRENOUILLE INDIENNE

Ce jeu peut se jouer en plein air ou dans un préau, mais il est plus commode d'être dehors car l'on fait moins de bruit en rampant sur le sol. L'un des joueurs, désigné par le sort, est le chef indien. Il s'assied par terre de façon à tourner le dos aux autres joueurs rangés tous sur une ligne à environ 8 ou 10 mètres de lui. Le chef pose derrière lui son sifflet. Puis il s'absorbe dans ses pensées, ce dont les joueurs, les grenouilles, profitent pour essayer de s'emparer du sifflet. Mais, attention, le chef peut se retourner quand il veut et s'il voit bouger une des grenouilles, il la renvoie immédiatement à la ligne de départ. Le gagnant est naturellement le joueur qui parvient le premier à s'emparer du sifflet.

MOTS CROISÉS DU N° 84

Horizontalement. — 1. Vision subite. — 2. Porter plus haut. — 3. Vient après. Prophète turc. — 4. Prénom allemand. Personnage légendaire. — 5. Adjectif possessif. Grave. — 6. Exercices d'adresse. Semblable. — 7. Charges d'un âne. La couleur la plus sombre. — 8. Se rendra. Pronom personnel. — 9. Commission payée à un intermédiaire. — 10. Époque. Étale.

Verticalement. — 1. Aide. — 2. Jeune cheval. Métal précieux. — 3. Adverbe signifiant ensuite. Examen détaillé. — 4. Titre donné aux princes. — 5. Note de musique. Lieu pittoresque. — 6. Substance fournie par l'éléphant. Petit rongeur. — 7. Déposition d'un témoin. — 8. Se rendra. Voyelles. Préposition. — 9. Mouvement imprimé aux bateaux par la mer. — 10. Dépourvu de vêtement. Ville d'Espagne qui fournit un vin réputé.



SOLUTION DU N° 83

Horizontalement. — 1. Economiser. — 2. Cataracte. — 3. Lie. — 4. As. Ret. Pau. — 5. Istambul. — 6. Roide. Clef. — 7. Escens. As. — 8. Atelier. — 9. Rébus. Etre.

Verticalement. — 1. Eclaireur. — 2. Caisson. — 3. Oie. Tic. — 4. Na. Radeau. — 5. Ornements. — 6. Na. TB. Se. — 7. Icl. Oc. Lc. — 8. Stipulait. — 9. Ec. Aléser. — 10. An. Ré.

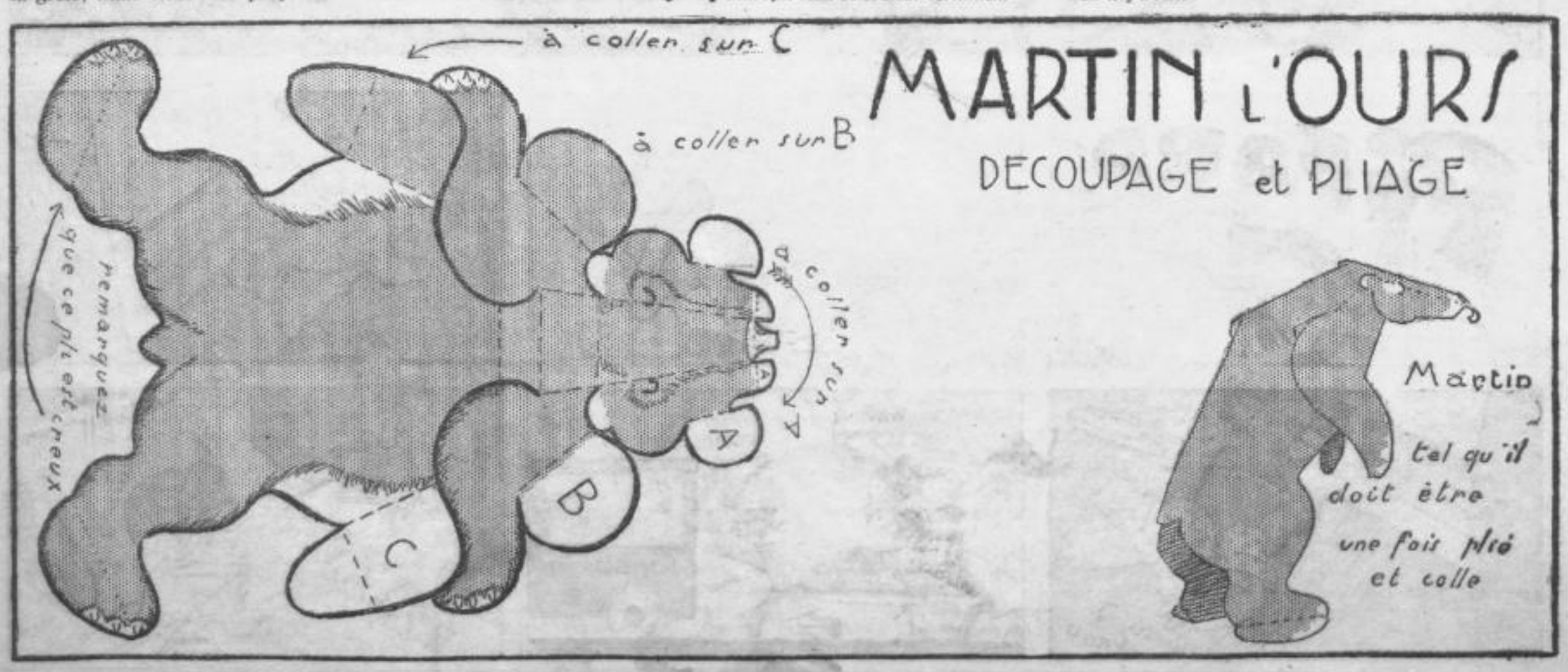
SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Devinette. — Mort, mots.

Métagramme. : Feu, Heu, Jeu, Peu.

Charades. — Coquelicot (coq-o-lit-Caux); Téléphone (tale-lait-faux-noeud); Tapisserie (ta-pis-ce-ris); Cléopâtre (clef-eau-pâtre).

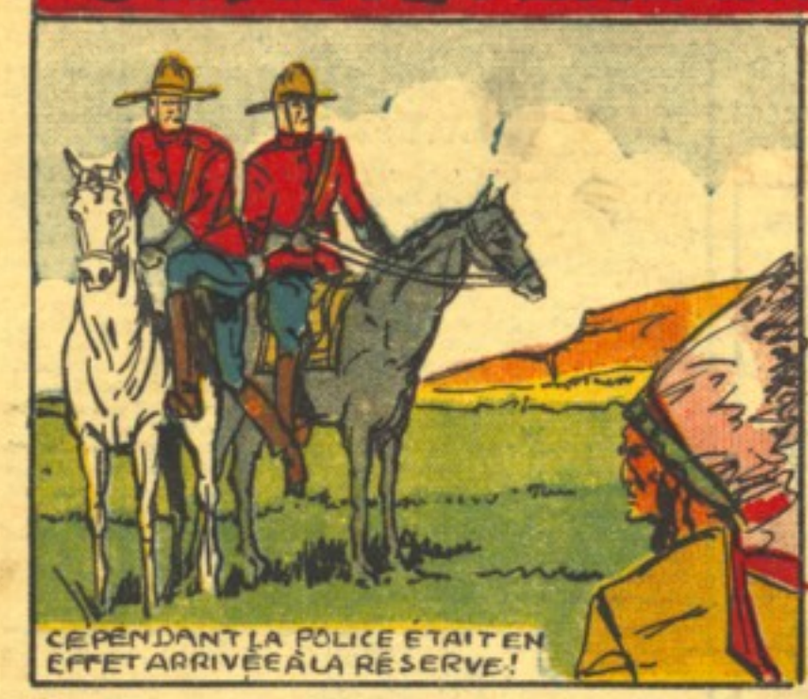
Erreurs géographiques. — L'Andalousie est à la place de la Catalogne et vice versa. — La Méditerranée à la place de l'Atlantique, et Bilbao est trop à l'est.

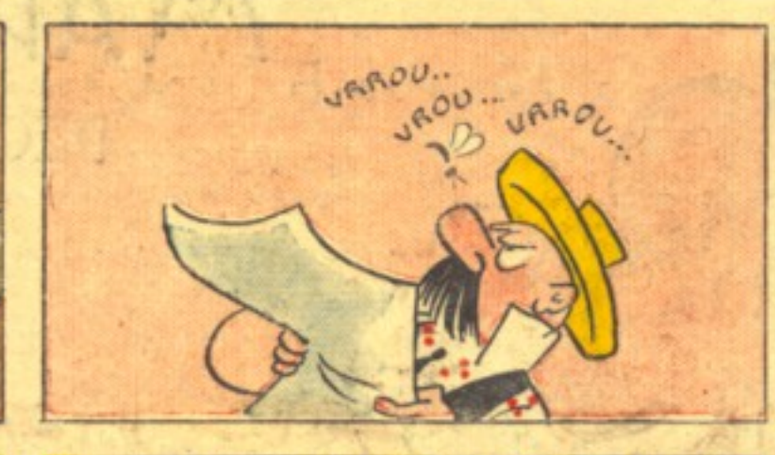


32

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM EST EN LUTTE CONTRE LES AGENTS D'UN "TRUST" QUI PERSÉCUTE SES AMIS LES INDIENS D'UNE "RÉSERVE".. IL VIENT DE CAPTURER DEUX AGENTS DU "TRUST" : BLACK STONE ET UN COMPARSE..MAIS LE "TRUST" A LANCÉ LA POLICE CONTRE JIM POUR CET ENLÈVEMENT...





Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.821.

PRIX : 0.50

Mon camarade

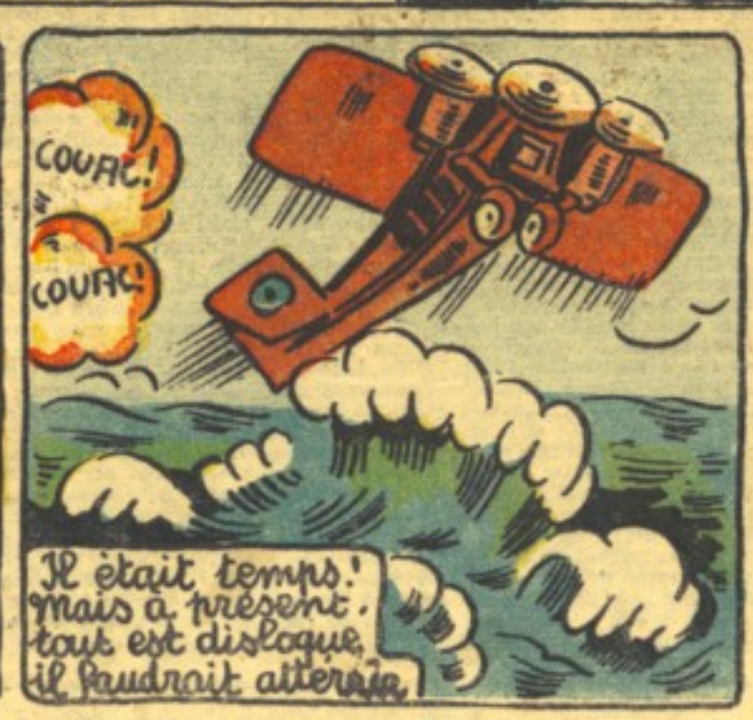
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 86. — 22 JUILLET 1937.

UN AVION QUI VOLE : LE *M. C. 1*

Vous pouvez le construire avec notre pochette. — Franco contre 6 francs.

Bientôt notre PLANEUR, le *M. C. 2*

Pat'Foum et l'aviation : Panne de moteur



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis rudement content et je suis sûr que, contents, vous l'êtes tous autant que moi, parce que, comme dit la chanson :

Gai, gai l'écolier, c'est demain les vacances,
Gai, gai l'écolier, c'est demain que j'partirai.
J'irai chez ma grand'mère,
Manger des pommes de terre,
Des haricots pourris
Rongés par les souris, *etc...*

Pour moi, la chanson elle est pas tout à fait vraie. Parce que, pour ce qui est de manger des pommes de terre, des haricots pourris rongés par les souris, j'ai pas besoin de faire le voyage, j'ai qu'à rester rue du Fer-à-Repasser, chez Mme Burette, je suis servi comme il faut. Et puis aussi, il faut vous dire que de grand'mère j'en ai plus et j'aurais bien du mal à aller la voir.

J'ai plus qu'un oncle et une tante qui habitent la campagne et chez qui je suis allé l'an dernier comme je vous l'ai raconté à ce moment-là. Mais il faut dire que, l'an dernier, j'avais eu de la chance (si l'on veut). J'avais été malade et c'est pour cela que Mme Burette elle m'avait envoyé à la campagne. Tandis que cette année — sans doute à cause des promenades qu'on fait tous les dimanches avec le club — je me porte magnifiquement bien et il n'est pas question du tout que je parte chez mon oncle et ma tante.

Pendant les vacances, mon idée c'est de fabriquer des petits avions avec mon ami Jacquot l'aviateur, que vous connaissez bien et qui est avec moi au club des amis du Fer-à-Repasser et des environs.

Mon ami Jacquot, il avait acheté la pochette du M.C. 1 et il a fabriqué ce bel avion. C'était rudement joli. On est allé ensemble, un jeudi après-midi, l'essayer dans un grand endroit qui s'appelle le Polygone, et je dois dire que je l'ai trouvé épatant, le M.C. 1, quand on a fait des essais de vol. Il a volé longtemps, longtemps, comme un vrai avion et puis aussi très haut, et puis il atterrit très bien sur ses roues en corde à piano.

Non, je me trompe, c'est pas ses roues qui sont en corde à piano, c'est les trucs en fil de fer qui tiennent les roues. Moi, ce que je voudrais faire, c'est pas avoir un vrai avion avec un moteur et une hélice pour moi tout seul, parce que ces avions-là je sais bien que c'est beaucoup trop cher et que je ne serai jamais assez riche pour en avoir un. Non, ce que je voudrais avoir, c'est un vrai planeur.

Jacquot, il m'a expliqué comment c'est un planeur. C'est comme un vrai avion, à la différence que ça n'a pas de moteur et pas d'hélice, ni même de roues. Seulement, en dessous du fuselage, une espèce de petit crochet auquel on attache une grande et grosse élastique qu'on appelle sandow. Vos copains ils prennent les bouts de l'élastique sandow, ils la tirent très fort ou-dessus d'une pente et, crac, voilà le planeur qui est parti et qui peut voler très bien assez haut pendant des heures.

Comme on dirait à la campagne une hirondelle ou bien encore de ces gros oiseaux méchants qui mangent les petits oiseaux et qu'on appelle les buses ou les milans, et qu'on voit voler en l'air pendant très longtemps par la force du vent seulement et sans bouger les ailes du tout.

Eh bien, c'est comme cela le vol à voile qu'on appelle aussi le vol en planeur. Peut-être que pour la technique j'ai pas très bien expliqué, mais vous n'aurez qu'à demander des renseignements supplémentaires à l'ami La Goupille. C'est sa spécialité, à lui, toutes ces histoires d'aviation-là.

Seulement, Jacquot, il m'a expliqué que le vol en planeur ce n'est pas du tout de mon âge. Et que ce n'est même pas de l'âge de ceux qui ont quatorze et quinze ans (des grands, quoi!). Pour voler en planeur il faut avoir au moins dix-huit ou vingt ans. Et avant que j'aie cet âge-là, il me faudra encore rudement de temps à attendre.

Aussi, moi je trouve que c'est pas juste que ceux qui comme moi voudraient faire du vol en planeur, ils n'aient pas de petits planeurs en réduction, alors que ceux qui veulent devenir aviateurs comme Jacquot ils ont déjà des vrais petits avions en réduction.

Aussi, je suis allé exprès voir ces messieurs-dames de la rédaction. Pas tout à fait exprès tout de même, parce qu'il faut vous dire que le M.C. 1 de Jacquot j'ai voulu le faire voler sur le pavé (il m'avait pourtant bien défendu, Jacquot) et que je l'ai mal lancé, et qu'il est si mal tombé qu'il a eu le museau fracassé. Aussi Jacquot a été obligé de le reconstruire et certaines pièces qui avaient été cassées, elles lui manquaient. Alors, ces pièces-là, je suis allé les racheter sans rien dire à Jacquot (pour la surprise) avec l'argent de ma tirelire. C'est bien le moins.

Eh bien, quand je suis arrivé dans les grands bureaux de Mon Camarade, *j'ai été rudement étonné. Ces messieurs-dames de la rédaction ils étaient avec deux messieurs aviateurs et, tous les quatre, ils couraient dans la pièce et ils faisaient des cabrioles. Ce qui ne m'a guère paru sérieux pour des gens de leur âge ; même si c'est d'un journal d'enfants qu'ils s'occupent.*

Mais j'ai bientôt compris pourquoi ils en faisaient des cabrioles. C'est qu'ils étaient en train d'essayer un superbe planeur rouge et or qui s'appellera M.C. 2. Dire comme il vole, c'est magnifique. Même qu'on pourra le lancer avec un caoutchouc sandow.

Je l'ai fait voler moi-même, le planeur. Je n'ai qu'un mot pour dire comment il est et ce mot c'est encore le même : il est MAGNIFIQUE. Puis ce qui m'a aussi beaucoup plu, c'est que, même sur les pavés, j'ai pas pu le casser. C'est preuve qu'il est solide et qu'il vole toujours bien.

Le plan du planeur M.C. 2 vous l'aurez dans le prochain numéro de Mon Camarade, *avec toutes les indications pour le faire. Moi j'en ai déjà retenu une pochette.*

Je serre la main à tous mes petits camarades et spécialement à ceux des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade,
24, rue Racine, Paris.

Grand roman d'aventures, par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures a échappé à la mort, dans un autobus scolaire, pris dans une tempête de neige aux États-Unis. Traité comme un héros et présenté au Président de la République, il rencontre à la Maison Blanche le prince Sourvinals, devenu roi d'Irvanistan sous le nom de Naziroullah, et avec lequel il a eu jadis, en Orient, de multiples aventures.*

CHAPITRE XI

CE QUE JE PRÉFÉRERAIS, VOYEZ-VOUS *(suite)*

Le calme avec lequel Nazirouallah relatait toutes ces morts violentes qu'il semblait considérer comme l'inévitable accompagnement de ses succès, me fit courir un léger frisson dans le dos. Pour rien au monde, je me le promis formellement, je n'accepterai de retourner en Irvanistan dans une compagnie aussi redoutable que celle d'un roi.

Il me fallut répondre à mon tour à ses questions, lui expliquer ma présence à la Maison Blanche, — il semblait n'avoir pas écouté les éclaircissements que le président avait tenté de lui donner sur ce point, — puis mon séjour dans les montagnes Rocheuses, ma croisière à bord du *Ballyhoo*, tant et si bien que je lui racontai toutes mes aventures dans l'ordre inverse de celui où elles s'étaient déroulées. Au moment où j'essayai de lui faire comprendre comment, par la faute des Conserveries Australes, tous mes compagnons de l'île Karadec avaient péri du scorbut, oubliés du monde entier sur ce rocher désolé de l'Antarctique, je crus déceler quelques signes de lassitude chez mon royal interlocuteur.

— Mais au fait, dis-je, j'ai « joué » tout cela, après coup. Ronald Hawthorne a reconstitué toute cette histoire dans un film qui va être projeté demain pour la première fois à New-York. J'ai promis d'assister à la présentation — c'est d'ailleurs uniquement pour cela qu'on m'a fait venir ici. Voulez-vous accepter de m'y accompagner?

— Mon vieux Trotte Menu, fit-il, avec un sourire un peu ironique, pour me rappeler sans doute au respect du protocole royal dont j'entendais ne tenir aucun compte, je n'accompagne plus personne; *on m'accompagne...* Certainement, j'irai voir ce film. Je vais dire au chirurgien de retarder de quelques jours son intervention, car c'est précisément demain qu'il devait opérer mon œil gauche.

***

Ce fut pour la *Paragon* une aubaine inespérée. Je demandai le soir même à M. Blackwell, le vice-président de la compagnie, si je pourrais amener un invité à la première du film. Il me répondit : « Mais dix, mais cent même, si vous le voulez. On s'arrangera. » Moi j'avais cru que ce serait une simple présentation privée, analogue par certains côtés aux projections de « rushes » en petit comité. Quand je lui eus dit qu'il s'agissait du roi d'Irvanistan, il s'écria :

— Ce sont les types de la *Warner* qui vont en faire une tête! Le roi d'Irvanistan à la première de « Seul »! Voilà un *stunt* publicitaire encore bien supérieur à une réception à l'Hôtel de Ville! Il y aura foule. On s'écrasera devant le cinéma. Il faudra faire appel au *mob squad*, aux brigades centrales, peut-être même aux pompiers!

Les faits justifièrent les espoirs les plus optimistes de M. Blackwell. Deux heures avant le début de la représentation, la foule des badauds et des chasseurs d'autographes assiégeait déjà le cinéma et bloquait toute la circulation. Les sirènes des cars de la police hurlaient sans répit. Je fus porté sur les épaules d'un gigantesque agent de police jusque dans la loge où se tenaient les officiels. A l'arrivée de Nazirouallah, les policiers durent charger la foule à coups de bâton. On arrêta aussi un humoriste vêtu d'un costume oriental, analogue à celui des mages qui prédisent l'avenir dans les foires. Il avait voulu se faire passer pour le roi d'Irvanistan et signait déjà des autographes.

Dans la salle, les hermines des femmes, les vêtements noirs et les plastrons bombés des hommes ne m'impressionnèrent guère. Nazirouallah avait déclaré qu'il venait incognito, en costume de ville. Pour le recevoir, les dirigeants de la *Paragon* avaient donc revêtu, eux aussi, le traditionnel complet veston de serge bleue qu'aiment tant les businessmen américains.

Un orchestre joua quelques airs de musique. Puis on passa diverses « actualités ». Je me vis tour à tour à l'hôpital de Stony Point, à la gare de Washington et sur la pelouse de la Maison Blanche. Je remarquai que j'avais une tendance fâcheuse à déboutonner et à reboutonner mon veston quand j'étais en présence de la caméra. Il faudra corriger ça, pensai-je. Le roi d'Irvanistan parut également sur l'écran, ce qui donna lieu à une petite manifestation dans la salle. Enfin on annonça le film : « Seul ».

Un gros homme s'avança vers mon divan.

Tout d'abord je fus surpris de ne découvrir aucun nom familier en tête de la distribution. Pas la moindre allusion à Ronald Hawthorne, à « Doc » Crewford, ni même à l'opérateur Tripode. Il y avait par contre toute une liste d'acteurs et d'actrices que je ne connaissais pas. Je n'étais pas « seul » à jouer dans ce film, comme une naïve fatuité me l'avait donné à penser jusqu'alors. J'avais compté sans l'art du truquage.

L'auteur du film avait jugé utile de rappeler les circonstances qui avaient abouti au drame de l'île Karadec, en faisant alterner quelques vues authentiques de l'île et de l'établissement des *Conserveries australes*, avec des scènes tournées en studio où des acteurs américains étaient censés représenter mes camarades d'infortune, les langoustiers bretons. L'un d'eux, à l'aspect de brute, incarnait le « communiste », personnage qui n'avait jamais existé parmi nous. C'était le traître du drame, la cause de tous nos malheurs. Il allumait l'incendie qui détruisait les provisions et les médicaments dont la compagnie nous avait pourvus avec une prévoyance toute naturelle; il assassinait le directeur de l'établissement. Dès lors, c'était l'anarchie, l'impossibilité pour ce petit groupe d'hommes privés de leur chef de se diriger raisonnablement. Malgré ses généreuses théories sociales, le communiste, le « rouge », comme on l'appelait dans le film, se montrait le plus égoïste de tous. Il provoquait la mort de la plupart de ses compagnons jusqu'au jour où, pour sauver la vie de Mme Le Louarn qu'il menaçait encore, j'intervenais sous l'aspect d'un « double » qu'on ne voyait d'ailleurs que de dos et faisais basculer le « rouge » du haut d'une falaise.

— Mais il ne s'est rien passé de tel! C'est faux, archi-faux! ne cessais-je de souffler à l'oreille de Nazirouallah.

J'étais écœuré de voir déformer aussi cyniquement sur l'écran des faits auxquels j'avais pris part; de voir maquiller les victimes de l'aventure industrielle et financière en victimes d'une propagande révolutionnaire; et pour comble de mensonge, ce film parlait. Les dernières séquences du film étaient, pour la plupart, constituées par les bandes qu'avait tournées Hawthorne dans l'île Karadec. On me voyait cherchant des œufs de manchots, essayant de distiller de l'eau de mer, rampant dans les joncs, en proie au délire. Mais on avait plaqué après coup, sur ces images muettes, une voix aigue qui n'était pas la mienne, une voix de faux enfant, une voix de femme, semblait-il, qui geignait, se lamentait et prononçait des paroles ridicules en imitant l'accent qu'on prête généralement aux Français lorsqu'ils parlent américain. Vraiment, pensais-je, c'était bien la peine de retourner à l'école pour étudier l'anglais, de passer un hiver dans les neiges des montagnes Rocheuses pour apprendre à parler comme un Américain! Tout cela, tous ces efforts n'avaient donc aucune raison d'être

J'avais compris que cette représentation de gala, au milieu de tous ces gens parfumés et guindés, marquait à la fois le début et la fin de ma carrière d'acteur.

Oui, désormais, j'étais seul, loin de ceux qui m'avaient sauvé, qui m'avaient aimé, qui avaient peut-être entretenu l'espoir de me faire partager un jour leur gloire, aussi seul que dans l'île où ils m'avaient découvert. Pour l'instant, ils étaient vaincus, dispersés, les compagnons du *Ballyhoo*; faute de pouvoir obtenir un engagement, Ruth Korrigan dirigeait un club de tennis et de natation à Los Angeles; Ronald Hawthorne, renonçant à vivre en butte aux persécutions des grands trusts qu'il avait défiés, était parti tenter sa chance dans les studios soviétiques; « Doc » Crewford écrivait des articles humoristiques pour d'obscurs magazines...

Seul. Si mon visage grimaçait alors en gros premier plan sur cet écran new-yorkais, c'était parce que des hommes d'affaires avaient su profiter de l'occasion fournie par l'accident qui venait de me mettre en vedette; ils avaient détourné, en vue de leur propre avantage pécuniaire, la publicité dont j'avais été bien involontairement l'objet; elle leur avait servi à revaloriser les négatifs qu'ils avaient trouvés dans les dépouilles de l'*Associated Wanderers*. Pour eux, c'était une magnifique spéculation.

Bien mieux : alors que le film, dans l'esprit de Ronald Hawthorne, devait être un réquisitoire contre la religion de l'argent, contre l'exploitation de l'homme par l'homme, ils en avaient fait une apologie indirecte de cette exploitation, une apologie de leur propre bassesse. Coup double pour les barons de Wall-Street et les trusts du cinéma.

La foudre semblait avoir crevé l'écran

Une lumière éclatante m'éblouit : c'est celle qui va griller les épis, qui va brûler les moissonneurs cet été en Beauce. Je les vois déjà, tous les haricanguiers de mon village, tels qu'ils seront sous le soleil de juillet, ceux qui ne possèdent que quelques setiers-mines de méchants brins de terre en marge des fonds fertiles accaparés par les riches : les journaliers, les cul-d'âneux, les charretiers, les fagoteux, tous trimant avec les femmes et les enfants, l'échine moulue, la gorge en feu, les bras déchirés par les chardons, chacun isolé dans son petit lopin, tandis qu'au loin sur le domaine de deux cents hectares, la moissonneuse-lieuse tirée par le tracteur tourne nonchalamment autour du château. Cette femme, la fourche à la main, qui me crie du haut d'une veillote : « Tu ferais mieux de venir nous a-i-der », c'est ma mère...

— Non, je n'en puis plus!

De nouveau j'entendais la voix de fausset qui semblait sortir de l'écran. Je voyais mon visage déchiré, mes lèvres gercées par la soif approcher des tiges des joncs marins dans l'espoir d'y recueillir un peu d'humidité. Soudain éclata comme un coup de feu à mes oreilles, ma voix à moi, ma vraie voix vivante qui hurlait :

— Non, je n'en puis plus! Assez! Assez! Je ne puis supporter cela plus longtemps!

Je ne sais plus très bien ce qui se passa par la suite. J'avais l'impression d'être isolé du monde par d'épais rideaux. Je percevais des bribes de conversations lointaines : « Ce n'est pas étonnant, choc nerveux... Dans cet état de faiblesse... revivre tout cela... Oui, ce doit être terrible... »

De l'air frais sur mon visage. Ma première pensée : ils ont refusé de comprendre le sens de ma protestation. J'ouvris les yeux : une infirmière trop jolie, une véritable infirmière pour cinéma, se penchait vers moi pour me faire boire quelques gorgées d'un cordial. J'étais étendu sur un divan. Plusieurs messieurs parlaient à voix basse dans le fond de la pièce.

L'un d'eux se détacha du groupe, me prit la main :

— Ce ne sera rien du tout, jeune homme, rien du tout. Simplement il faut vous changer un peu les idées. Ne pensez plus à toutes ces choses du passé. Faites des projets d'avenir.

Les autres messieurs accoururent alors près de moi, en affectant un air enjoué de commis voyageurs. Le plus petit commença :

— Vous savez que par une importante souscription publique, toute la population américaine...

— Des plus humbles aux plus riches citoyens, précisa quelqu'un.

— ...a tenu à vous témoigner d'une façon tangible et durable sa gratitude. Jusqu'à présent nous n'avions pas encore pu vous demander ce qui serait susceptible de vous plaire particulièrement. Mais aujourd'hui, nous connaissons le chiffre exact dont nous disposons. Il est très important...

— Voulez-vous une automobile de course? fit l'un. Je sais que vous êtes un connaisseur en belle mécanique. Je puis vous livrer dès demain la sœur jumelle de la voiture qui a gagné la grande coupe de vitesse de Miami...

Une voix plus douce demanda :

— Que penseriez-vous plutôt d'une robuste voiture de tourisme, superbement carrossée, dans laquelle vous pourriez promener vos amis? J'en ai une qui vous attend dans le hall d'exposition de ma firme?

J'hésitai toujours.

— Un avion, alors? Notre compagnie vient de sortir un nouveau type d'appareil entièrement métallique, très maniable, dont la ligne vous séduirait sûrement.

— Tout cela me tente beaucoup, dis-je. Mais mes aspirations seront dorénavant très terre à terre...

Un gros homme, dont je ne voyais guère que le ventre rebondi où se balançait une énorme breloque toute scintillante, en forme de soleil, s'avança jusqu'à mon divan.

— Je devine ce que vous voulez. Vous assurer un bon petit revenu bien régulier, à l'abri des vicissitudes monétaires, jusqu'à vos vieux jours. Ah! le fameux bas de laine français! Eh bien, sous ce rapport, j'ai mieux que tout ce que vous pourriez trouver en Europe : des certificats de mon investment trust n° 9 à portefeuille fixe qui vous assureront un revenu régulier de 12 1/2 0/0.

De la tête, je fis un geste de dénégation.

— Ce que je préférerais, voyez-vous, c'est une de ces machines qui fauchent et battent en même temps le blé : un combiné. On en fabrique maintenant qui sont remarquablement légers, paraît-il. Avec un combiné de ce genre, ils auraient bien moins de mal pendant la moisson, les gens de mon pays, là-bas en Beauce.

C'est ainsi que mon histoire devait désormais se confondre avec celle de ce combiné américain mis au service d'un « collectif » de petits cultivateurs, au village de Néla.

FIN

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français)	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger —	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Daniel, qui a quatre ans, est allé à la campagne. Sagement assis dans un coin du compartiment, il regardait défiler les champs, les collines du lointain, etc. Les arbres fruitiers étaient en fleurs. « Oh, maman, regarde! s'écria-t-il. Les arbres sont en mariées! »

o

Les Écossais sont réputés pour leur avarice. Jusqu'à quel point cette réputation est-elle méritée? En tout cas, voici une petite conversation entendue dans une rue d'Edimbourg : « Bonjour Patrick. — Bonjour Edward. — Peux-tu me prêter 10 francs? — Je vois Edward que tu as encore envie de faire quelque bêtise. — Je te jure que non, Patrick. — Enfin, voilà tes 10 francs, mais tu m'en rendras quinze. — C'est cher, mais j'accepte, car j'en ai besoin. » Edward s'en va, mais Patrick le rappelle : « Je veux que tu fasses des économies. Rends-moi les 10 francs, comme cela tu ne m'en devras plus que 5... »

o

Voici une histoire racontée par l'écrivain Louis Guilloux : Chez Mme Lacornette. Ah, malheur! L'entonnoir qui avait servi à mettre le vin en bouteille, personne ne se souvenait qu'on l'avait, deux jours plus tôt, utilisé pour le pétrole. « Pouah! fit Mme Lacornette, en posant son verre sur la table, oh, pouah! Mettez-moi ça de côté pour quand il viendra des ouvriers... »

o

Lucette et sa maman reviennent de Belgique. A la frontière, le douanier monte dans le train et fouille les bagages des voyageurs. Il a examiné les valises des deux voyageuses sans y rien trouver et il regarde maintenant la valise du voisin. Et Lucette, très fière, de s'écrier : « Dis maman, le monsieur n'a pas trouvé les cigarettes que tu rapportes à papa! »

o

— Maman, c'est quand la fête de papa?
— Dans huit jours, mon chéri.
— Si on lui achetait une petite statue pour sa fête?
— Mais il en a déjà une sur son bureau. On lui offrira autre chose.
— Non, petite mère, celle-là, je viens de l'acheter...

Les Conseils de tante Camille.

Les taches de rousseur. — Avec le soleil, mes petites lectrices auront peut-être des taches de rousseur. Voici un moyen, sinon pour les faire disparaître, du moins pour les atténuer. Il faut se faire, avec la lotion suivante, une application le matin et le soir.

Amandes douces mondées.....	20	grammes
Amandes amères.....	5	—
Teinture de benjoin.....	1	—
Eau de rose	200	—

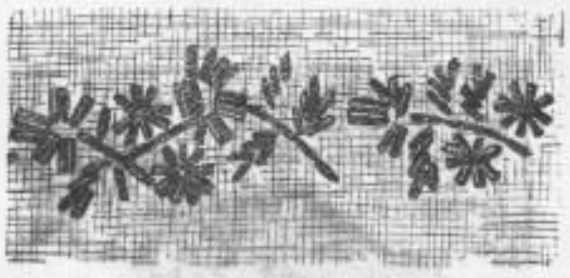
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Omelette au riz. — Vous êtes en retard pour faire le dîner, voici un plat économique et vite fait. Vous faites frire du riz dans un peu de beurre ou d'huile en remuant bien jusqu'à ce qu'il devienne blond : à ce moment vous mouillez soit avec du bouillon ou de l'eau, mais ce liquide doit être bouillant. Laissez cuire un peu. Cassez vos œufs, battez-les, assaisonnez-les, faites alors votre omelette comme toutes les omelettes; lorsqu'elle commence à prendre, étendez le riz dans le milieu et enveloppez-le avec les côtés de l'omelette. Vous pouvez aussi recouvrir le tout d'une sauce tomate.

Un bon potage rafraîchissant. — *Voici une recette d'un potage facile à exécuter et bien agréable à manger pendant qu'il fait chaud. C'est la soupe au riz et à la tomate, dans laquelle vous pouvez, d'ailleurs, remplacer le riz par du vermicelle ou des pâtes. Il faut d'abord prendre deux belles tomates que vous faites revenir dans un peu de beurre ou d'huile, après avoir salé et poivré. Vous pouvez si vous aimez ça, ajouter un oignon coupé. Ensuite vous versez de l'eau sur le tout et vous faites bouillir pendant un certain temps, un quart d'heure environ, puis vous passez à travers une passoire assez fine. Vous remettez à bouillir et vous jetez dans le liquide bouillant quelques poignées de riz, et vous laissez cuire jusqu'à ce que le riz soit bien cuit. Au moment de servir, vous ajoutez un morceau de beurre.*

GARNITURE POUR ROBE D'ÉTÉ

Votre maman vient de vous faire une petite robe d'été, dans un tissu uni, et vous allez immédiatement en faire une robe « très mode ». Avec des restes de laine (bon teint), vous faites les dessins ci-contre. Vous pouvez, si le tissu est un peu fin, appliquer un canevas et suivre dessus le dessin.

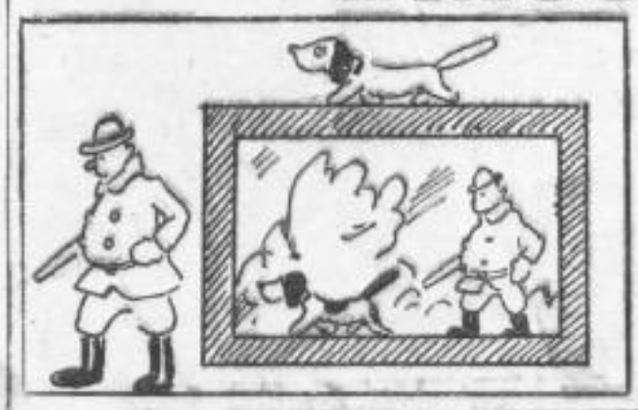


Lorsque vous avez fini, vous enlevez les fils du canevas.

Mais il est mieux de l'exécuter sur toile, la tige se fait en point jeté et les fleurs sont faites comme la tapisserie.

Sur la ceinture vous faites aussi un petit motif, et vous verrez comme vos petites amies vous trouveront belle.

BRICOLAGE



UN TABLEAU EN RELIEF

Décalquez quelques sujets très simples, comme le chasseur et son chien ci-dessus et reproduisez-les sur une planchette de contre-plaqué. Découpez vos personnages à la scie, collez-leur au dos une rondelle de bouchon de 4 à 5 millimètres d'épaisseur et coloriez-les de teintes vives.

Dessinez le décor approprié sur une feuille de papier fort ou de carton leger, mettez un peu de couleur, des tons clairs. Enduisez de colle la rondelle de bouchon et appliquez votre chasseur et son animal sur le paysage. Vous aurez le plaisir de les voir se détacher nettement.

Avec un peu d'habitude vous obtiendrez vite d'excellents résultats.

Variétés

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, reconstituez les noms de trois grands pays d'Europe.

AA. EEEEEEE. IIIOOUUU. GG.L. NNN.P.Q.RR.SS.TT.V.

CHARADE

Mon premier est dans le pain.
Mon second abrite les oiseaux.
Mon troisième est une mesure de volume.
Mon tout est au gouvernement.

RÉBUS

CHARADE

La pluie avec la terre fait mon premier.
Mon second est un excellent poisson de mer.
Et mon tout sert à se diriger sur terre comme sur mer.

(Toutes les solutions en page 7.)

ATTENTION!...
Dans le prochain numéro :
LE PLANEUR
de
Mon Camarade

La Révolte des Chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — A Ballarat (Australie), au temps des chercheurs d'or (1854), Dick Preston (15 ans) a été, avec son ami Shane Corrigan, mêlé à une émeute. Dick vient d'être arrêté avec 70 autres mineurs par le gouvernement, parce que sa « licence » de chercheur d'or a été égarée.

Chapitre X. — EN PRISON *(suite)*

— Oui, monsieur, j'ai pris mon permis pour faire une torche et allumer ma pipe, pas plus tard que ce matin, croyant que c'était une sale note de Robinson; et quelle ne fut pas mon horreur en voyant que j'avais brûlé un papier du gouvernement.

Des voix s'élevèrent, menaçant l'homme de la cour d'assise. Dick n'en entendit pas plus, car on l'emmena dans une salle d'attente où il put enfin s'asseoir sur un banc.

— Pourrais-je avoir un peu d'eau? demanda-t-il d'une voix exténuée.

Un gardien lui chercha de l'eau dans un quart. Dick but avidement et sentit qu'il était encore vivant. Un soldat releva le nom de son père et l'endroit où il habitait.

Plusieurs heures passèrent. Dick était si content d'être à l'abri de la chaleur accablante et de la poussière qu'il n'était presque plus inquiet. Toutes ses pensées se portaient vers son père qui viendrait sûrement dès qu'il aurait reçu le message. Mais combien de temps lui faudrait-il pour venir le chercher?

Quelques autres mineurs attendaient que des amis ou des camarades viennent se porter caution pour eux et les délivrer. La plupart d'entre eux restaient assis, muets, laissant pendre leurs poignets enchaînés entre leurs jambes; mais un homme, un Français à moitié saoul, ne cessait de parler.

— Je lui ai dit : Tu ne comprends pas? Tu n'as donc pas d'yeux, espèce de moule? J'ai dit : Appelle le consul de France, il faut que je voie le comte Morton de Chabrillon. Tu ne comprends pas? Immédiatement! Le comte Morton de Chabrillon...

Puis Dick se rendit compte que quelqu'un l'appelait à la porte. Il se leva et suivit le gardien dans la salle d'audiences, tandis que le Français criait :

— Appelez le comte Morton de Chabrillon, ce n'est pas la peine d'appeler quelqu'un d'autre. Ils sont tous des vaches!

Dick parcourut anxieusement la pièce du regard. Oui, son père était là, pâle et bouleversé. En voyant Dick, il essaya de sourire pour lui donner du courage.

— Richard Preston, cinq livres, répéta quelqu'un.

Dick vit son père faire un pas en avant et compter l'argent sur une table. Il y eut une discussion avec le clerc à propos d'un des billets qui provenait d'un épicier.

— Il est insolvable! dit le clerc. M. Preston chercha dans ses poches un autre billet pour remplacer celui qu'on n'acceptait pas. Dick frémissait d'impatience. Oh! quand cet argent serait-il payé et toute l'affaire réglée? Quand pourrait-il respirer enfin l'air frais de la liberté?

Soudain il devina qu'il allait se passer quelque chose de nouveau. Un soldat parlait d'une voix rauque en montrant Dick du doigt. Le juge, penché en avant, mordillait sa plume. Il la pointa vers le soldat, puis vers Dick. Il fronça les sourcils.

— L'amende est-elle payée? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, dit M. Preston avant que le clerc ne réponde. Tout est arrangé. Puis-je reprendre mon fils?

— La question de la licence est maintenant réglée, dit le clerc.

— Bon, dit le juge de sa voix aiguë et sans expression, mais on garde le prisonnier pour continuer l'enquête.

M. Preston commença à protester et à poser des questions, mais on le réduisit au silence et on le poussa dehors, tandis qu'il jetait vers Dick un regard interrogatif plein de reproche et d'affection. Dick sentit s'éloigner son dernier soutien.

Il entendit le magistrat qui disait :

— Le jeune homme a blessé le lieutenant Dalrymple...

Puis on le mena dehors et cette fois dans une sombre petite geôle en planches. La lourde porte se referma derrière lui. Un filet de lumière passait à travers une fente du toit. Il entendit quelqu'un ronner dans la paille.

— Quel est le pauvre cochon qui arrive? fit une voix éraillée. Ah! mon pauvre cochon! Je parierais que tu n'es qu'un mineur. Ah! vieux fumier.

Il eut un horrible ricanement rauque.

— Ne fais pas attention à lui, fit une voix venant d'un autre coin. Il a le cerveau dérangé. Son associé lui a volé toute sa poudre d'or, puis on l'a pris sans licence. La police l'a attaché avec d'autres à un arbre et les y a laissés toute une nuit. Après ça, il a perdu la tête. On l'emmène demain à l'asile. Et toi? qu'as-tu fait, mon garçon?

— C'est un mineur! cria le fou. Oh! le pauvre cochon!

Chapitre XI

SHANE EN HABIT ROUGE

Dick se réveilla avec peine, incapable tout d'abord de se rappeler où il était. Ses os lui faisaient mal et il se retourna sur le grabat où il était étendu pour regarder tout autour de la chambre inconnue. Il avait encore ses menottes. Ses côtes et ses poignets étaient douloureux : le métal l'avait blessé pendant la nuit.

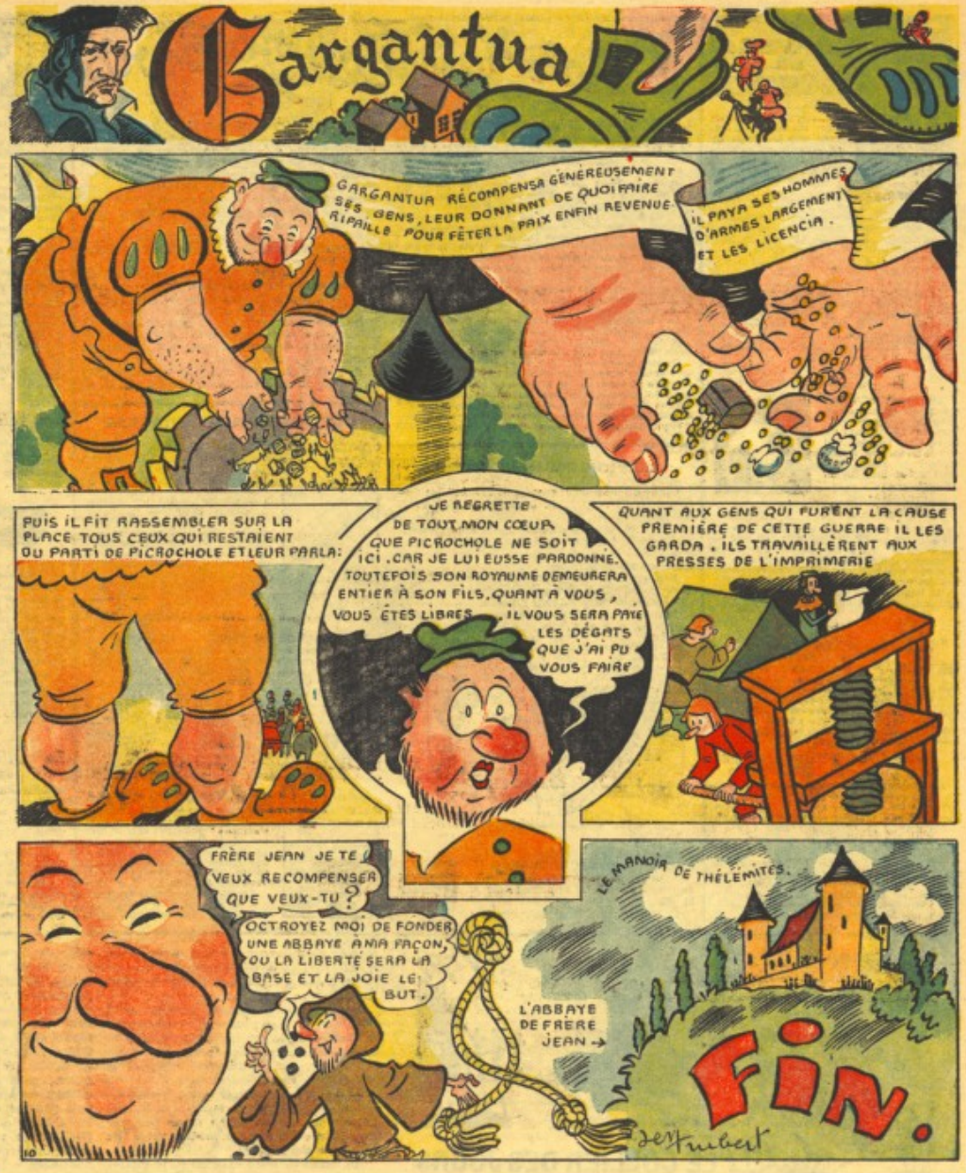
Puis la lumière augmenta et il distingua ses compagnons : l'un d'eux, un vieux mineur barbu; l'autre paraissait avoir une trentaine d'années, bien que ses cheveux fussent grisonnants. C'était lui le fou. Il s'assit sur le bord de sa couchette en remuant lentement la tête de droite à gauche.

— Ne le regardez pas, dit le mineur, ou il recommencera à parler et il lui faut des heures avant que sa voix ne soit fatiguée. Pourquoi êtes-vous ici?

Dick le lui dit.

— Je suis accusé de vol, dit l'autre, mais je ne suis pas coupable. C'est seulement de la déveine, je ne blâme pas la police. Ils aimeraient mieux prendre le coupable, mais quelqu'un a déposé contre moi et ça leur a paru louche.

(Suite en première colonne page 4.)



La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Dick crut l'homme et le lui dit. L'homme lui serra la main en lui jurant une amitié éternelle et Dick fut si ému qu'il lui demanda presque de venir se joindre au lot Preston-Sanders dès qu'il aurait purgé sa peine. Mais, se rappelant que le lot n'était pas à lui, il s'arrêta.

Après un maigre déjeuner de pain noir et de porridge aqueux il fut emmené dans un autre petit bâtiment. Là, un officier tout chamarré de galons se tenait assis derrière une table. Aussitôt que Dick entra, un soldat le prit par les épaules et le secoua violemment, puis le poussa vers l'officier souriant.

— Asseyez-vous, dit l'officier avec affabilité en désignant un tabouret.

Dick qui se sentait très ému, s'assit.

— Eh bien, monsieur Preston, continua l'officier, j'espère que vous allez être raisonnable; vous ne ferez que rendre les choses plus difficiles pour vous si vous ne l'êtes pas.

Dick acquiesça, trop honteux pour parler.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici? demanda l'officier en le regardant d'un œil inquisiteur.

Dick, de la tête fit signe que oui.

— Oh! vraiment, vous le savez? L'officier parut surpris. Pourquoi donc?

Mais Dick ne parvint pas à parler. Il sentit le soldat s'approcher de lui, prêt à le maltraiter encore une fois; mais l'officier le fit reculer.

— Le lieutenant Dalrymple a été blessé pendant l'émeute de l'hôtel Bentley. Etiez-vous là?

Dick acquiesça. Il avait d'abord décidé de tout nier, mais pendant la nuit, il avait perdu courage. Il ne voulait plus que dire la vérité afin de régler l'affaire. Pourquoi lutter plus longtemps puisque la bataille était inutile. Il valait mieux passer des années en prison que de continuer à vivre dans une terrible incertitude.

— Des témoins se sont fait connaître, ils sont prêts à jurer que c'est vous qui avez lancé le morceau de bois qui a blessé le lieutenant Dalrymple et a permis à un des chefs de l'émeute de se sauver.

Dick toussa pour éclaircir sa voix et essaya de parler.

— Oui.

L'officier parut heureux et surpris.

— Bien, très bien. Voilà ce que j'appelle être raisonnable. Je veillerai à ce que cela vous serve. Il s'appuya au dossier de sa chaise. Maintenant, il y a autre chose, si vous voulez être aussi raisonnable pour cela, cela vous aidera énormément. Qui était le meneur que vous avez sauvé?

Dick se tut. Il n'avait pas pensé qu'on lui poserait cette question et il était désolé de devoir donner des noms. Il n'avait pas échappé à l'ennui d'être questionné et brutalisé, mais il répondrait autrement aux questions qu'on lui poserait.

— Je ne sais pas, je ne peux pas vous le dire.

— Voyons, dit l'officier toujours souriant, pourquoi ne pas tout avouer?

Mais Dick serra les lèvres d'un air sombre. Personne ne le ferait accuser Shane. L'officier le regarda fixement et lui l'entêtement dans ses yeux, il vit les muscles de sa mâchoire tendus.

— Vous feriez mieux de me le dire. Vous feriez mieux, oui vraiment.

Il se leva rapidement et s'avança vers Dick.

— Je ne peux pas, répondit Dick, je ne peux pas.

Et il n'avoua pas, bien que successivement deux autres hommes continuèrent à l'accabler de questions. A la fin, ils y renoncèrent.

— Vous n'arrangez pas vos affaires, lui dit enfin l'officier. Vous ne pouvez espérer de nous des ménagements après nous avoir ainsi défiés. Je vous interrogerai encore demain matin et je verrai ce que vous aurez à me dire.

Dick l'écouta à peine. Il ne pensait qu'à échapper aux questions. Maintenant il mettait tout son espoir dans le jour où on l'emmènerait à Melbourne pour le juger, car les autorités craignaient les émeutes possibles quand de tels cas étaient jugés sur place. Il voulait qu'on classe l'affaire. S'il devait aller en prison — et il devait maintenant aller en prison — il voulait y aller le plus vite possible pour subir le jugement qui, croyait-il, ferait enfin de lui un homme libre qu'on ne pourrait plus ni maltraiter ni questionner.

Il fut ramené à la baraque où on l'enferma. Mais comme il se dirigeait vers son coin, il surprit un coup d'œil entre le gardien et le prisonnier barbu. Dans sa peine, il ne pensa pas tout d'abord à ce coup d'œil, puis il réalisa soudainement ce que cela signifiait. Il se rappela le regard rapidement baissé du prisonnier, ce geste furtif de la main. L'homme était un « mouton » placé par la police dans la cellule pour voir s'il y avait quelque chose à tirer de Dick.

Il serra les dents. Il s'était déjà confessé à l'homme; mais il n'y avait rien de perdu, car il lui en avait dit autant qu'à l'officier. Heureusement, dans son récit au mouton, il n'avait pas mentionné le nom de Shane.

Le mouton essaya encore de le faire parler, mais il s'excusa, prétextant la fatigue et un malaise. Il s'étonnait d'avoir pu être trompé par l'homme, la voix qu'il avait tout d'abord jugée franche et sincère lui paraissait maintenant onctueuse et faussement exaspérée. L'après-midi, on vint chercher le fou, Dick mangea sa pâtée, résistant aux avances de l'espion.

— J'ai mal à la tête, dit-il.

— Vous n'avez plus confiance en moi, vous me croyez réellement un voleur, grogna l'homme. Voilà ce qui arrive quand on dit ce qu'on pense. Mais je ne peux pas être autrement. Je changerai peut-être un jour, je l'espère.

— Je ne crois rien de cette histoire de vol, dit Dick qui ne croyait certainement plus maintenant à sa véracité. Mais je ne peux pas parler.

— Il n'y a rien de tel qu'un bout de conversation pour vous faire oublier vos peines et vous rendre confiance, dit l'homme avec un air de bonté qui révolta Dick qui savait qu'il mentait. J'avais un ami qu'on croyait mourant, il en était à son dernier soupir. Mais quelqu'un sous sa fenêtre commença à raconter tout de travers l'histoire favorite du vieux. Ce fut plus qu'il n'en pouvait entendre, il s'assit sur son lit et voulut la raconter de la vraie façon. C'était une longue histoire et quand il l'eut finie, il demanda un brandy et des œufs au whisky. Il vécut encore cinq ans et mourut en hiver d'un accident de traîneau. Ceci se passait au Canada...

Dick ne fit plus attention à l'homme, bien qu'il fût furieux contre lui-même à la pensée de la manière dont celui-ci l'avait joué et l'aurait encore joué s'il n'avait pas intercepté le coup d'œil. C'était terrible de ne pouvoir se fier à personne. Le jour tirait à sa fin. On apporta du pain et de la soupe, et Dick vit le couchant rouge par la porte ouverte. L'espion s'était lassé d'essayer de le faire parler et se contentait de lui demander de temps en temps comment allait son mal de tête. L'obscurité augmenta et bientôt Dick entendit le « mouton » ronfler.

Lui-même s'assoupit à moitié et se réveilla pour voir la porte ouverte et quelqu'un qui se tenait sur le seuil.

— Pourquoi la voulez-vous? demandait une voix rude.

— Il paît qu'il signe des papiers, dit une autre voix. Comment le peut-il s'il n'a pas les mains libres. Il y a du nouveau dans l'affaire, si je entends dire, mais je ne suis pas venu ici pour discuter avec vous. Je vous ai donné un ordre et vous refusez d'obéir? Faites attention.

— Eh bien, la voici.

Dick entendit un cliquetis et vit le gardien prendre une clé à une ficelle.

— Bon, je passerai vous voir en ramenant le prisonnier.

Dick frissonnait d'attente joyeuse et angoissée. Il reconnaissait la deuxième voix : c'était la voix de Shane, il pouvait à peine en croire ses oreilles, mais c'était bien vrai. Un espoir insensé le remplit d'ardeur et de force. Il se tenait tranquille, terrifié à l'idée que quelque chose pût trahir Shane. Il vit l'éclat du métal, entendit le gardien tousser et se moucher. Dans le fond, l'espion se retournait en écoutant attentivement.

— Venez, debout! Vous ne dormez pas! cria le gardien. Debout ou je vais vous botter. Le capitaine veut voir votre sale tête.

Dick se redressa en titubant, prétendant qu'il venait de se réveiller, bâillant et clignant des yeux. Le gardien le saisit et le tira hors de la geôle.

— Pouvez-vous vous occuper de lui? demanda-t-il à Shane. Je ne suis pas de service et pourtant on me tire de mon lit.

— Tu étais en train de jouer aux cartes, espèce de vieux menteur!

Dick fut stupéfait de l'audace de Shane à provoquer l'homme; mais aucune querelle ne s'ensuivit. L'homme répondit simplement en grognant :

— Eh ben, j'aurais pu aussi bien être dans mon lit. Je voulais dire « officiellement ».

(A suivre.)

— Appelez le comte Morton de Chabrillon, répétait le mineur français.

Lorsque vous jouez aux dominos, savez-vous que les fiches de ce jeu peuvent se combiner de 284 milliards 528.211.840 manières ?

○

Il est curieux de remarquer que la race d'hommes la plus grande d'Europe vit près de la race la plus petite. Ce sont les Norvégiens qui sont voisins des Lapons.

○

Le nombre 37 est un nombre très amusant. Multiplié par 3 il donne 111. Et chaque fois qu'on le multiplie par un multiple de 3, il donne un résultat analogue. Multiplié par 12 il donne 444, par 21 il donne 777. Vous pouvez faire l'expérience vous-même avec 9, 15, etc...

○

Le premier chimpanzé fut découvert en Angola (Afrique) en l'année 1590, par un navigateur anglais. Il vécut treize ans. Auparavant ce singe était tout à fait inconnu en Europe.

○

Dans les derniers jours de juillet, le Nil Rouge, fameux fleuve africain, change de couleur, car ses eaux roulent une lange rougeâtre qui lui donne une teinte de sang. L'aspect que présente le Nil à cette époque est des plus curieux. Etrange particularité, cette lange n'offre aucun danger pour ceux qui boivent l'eau du fleuve.

○

En Chine, il est procédé chaque année à un recensement de la population. Le chef de famille, le plus âgé de dix maisons, est chargé de dresser la liste qu'il envoie ensuite aux bureaux du gouvernement.

○

Les troncs des arbres ne sont jamais parfaitement ronds. Il est curieux d'observer que les côtés les moins courbes sont ceux qui sont orientés au Nord et au Sud.

○

Les alpinistes qui font l'ascension du mont Blanc (4.810 mètres) ne sont pas rares. Mais il n'y a pas si longtemps que ce sommet fut atteint pour la première fois ; en effet, c'est le 1er août 1787 seulement, que M. de Saussure y parvint.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE D'UN NOUVEAU CENTRE D'ATTRACTION LE POLE NORD

Bien que vous ayez déjà lu dans les quotidiens l'exploit des aviateurs et des savants russes, le fait est trop important pour que nous n'insistions pas. Autrefois les expéditions polaires représentaient des années d'efforts. Les explorateurs préparaient un bateau et avançaient lentement en brisant la glace et contournant les icebergs. Puis, le transport par bateau devenu impraticable, les hommes descendaient sur la glace et progressaient sur des traîneaux tirés par des attelages de chiens. Il fallait quelquefois des heures pour franchir un kilomètre lorsque les conditions devenaient pénibles. Et que de risques!

Le résultat brutal obtenu grâce à l'avion laisse rêveur : le pôle nord atteint en 7 h. 20 de vol!

A 150 kilomètres à l'heure les savants et leur matériel relient l'île Rodolphe au pôle nord.

Quatre avions de transport se posent sur la glace. Une équipe d'ouvriers monte les installations d'hivernage et repart pour Moscou comme s'il s'était agi d'un déplacement ordinaire. Des savants installent les appareils scientifiques et repartent en laissant les camarades qui doivent séjourner un an.

N'y a-t-il pas là quelque chose de merveilleux!

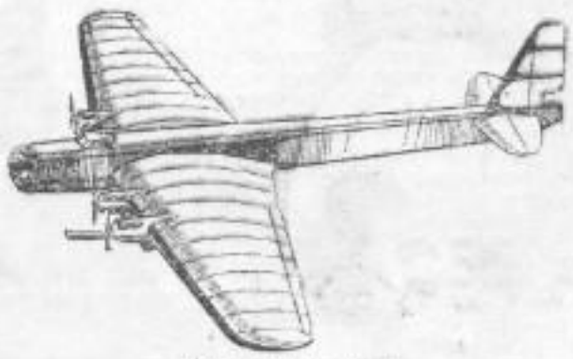
L'AVION DU POLE NORD

Quel est donc l'avion avec lequel la mission scientifique de l'U. R. S. S. a réussi à atteindre le pôle nord?

C'est un des nombreux monoplans quadrimoteurs de bombardement dont l'aviation russe a équipé ses escadrilles. Plusieurs d'entre eux sont venus en 1934 au Bourget.

Bien que déjà ancien, le quadrimoteur A.N.T.-6 a été choisi par le chef pilote Vodopianov comme étant le mieux adapté à cette mission.

Muni de skis à la place des roues, l'avion peut transporter plus de 2 tonnes de charge utile sur une



L'AVION DU PÔLE.

distance de 2.500 kilomètres. Il pèse ainsi, au moment du décollage, 24 tonnes.

Vous représentez-vous 24.000 kilos évoluant au-dessus du pôle et se posant sans dommages sur la glace?

L'équipement spécial comprenait :

Un liquide de refroidissement des moteurs, remplaçant l'eau; des instruments de bord adaptés au fonctionnement à basse température; un appareil de pilotage automatique; un radio-compas, un compas solaire et autres appareils scientifiques; un poste radio; des freins aérodynamiques, c'est-à-dire agissant sur l'air, pour arrêter l'avion dans sa course sur la glace lors de l'atterrissage.

Les quatre moteurs 12 cylindres en V de 800 C. V. chacun sont logés dans des fuseaux situés en avant du bord d'attaque de l'aile. Les radiateurs sont sous les moteurs.

L'aile est cantilevée, c'est-à-dire non haubannée, et s'encastre en bas du fuselage.

Le train d'atterrissage est sous les deux moteurs les plus rapprochés du fuselage.

La vitesse moyenne de ce gros avion est de 220 km.-h. et pour l'expédition polaire, en raison des détours et du survol du pôle, elle s'est trouvée réduite à 150 km.-h. environ.

Il existe près de 800 avions de cette sorte dans les escadrilles de bombardement de l'U. R. S. S.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BALLON CAPTIF. — Un ballon captif est retenu au sol au moyen d'un câble. Cette liaison avec le sol lui permet une immobilité en l'air. Cette immobilité a été utilisée par les aéronautes pour prendre des renseignements sur les contrées au-dessus desquelles le ballon est amarré. Le ballon sphérique n'étant pas très stable sous le vent, on lui a donné une forme allongée que vous connaissez tous sous le nom de « saucisse ».

Le premier ballon captif militaire a été utilisé à la bataille de Fleurus, gagnée par les Français sur les Autrichiens, le 26 juin *1794 !...*

Le dessin représente le *Drachen* allemand de 1916.

DIRIGEABLE SOUPLE. — L'enveloppe du dirigeable souple est traitée comme celle d'un ballon, c'est-à-dire qu'elle ne conserve sa forme que grâce à son gonflement. Un dirigeable souple est donc un ballon de forme allongée, dont la nacelle est suspendue par des cordages attachés à un filet. Lorsque le dirigeable souple est dégonflé, l'enveloppe est entièrement aplatie. Cette sorte de dirigeable est abandonnée actuellement, bien qu'utilisé pendant la guerre comme éclaireur de la marine.

DIRIGEABLE SEMI-RIGIDE. — Une partie de l'enveloppe est rigide. Le plus souvent c'est une sorte de quille sur laquelle s'attache l'enveloppe et à laquelle est suspendue la nacelle. En ajoutant cet élément rigide à une partie seulement, on le rend moins sensible à être plié par le vent de travers.

Le dirigeable Lebaudy, 1903, qui fut exposé à la Galerie des Machines, était un semi-rigide.

Dans son propre but...

« Il est fou ! Arrêtez-le ! Mais qu'est-ce qu'il fait? » Ce sont ces cris qui suivaient, lors d'un match récent, un joueur de football écossais que ses adversaires, le public et peut-être aussi ses partenaires virent, non sans une certaine stupeur, courir à toute vitesse vers le but de son propre camp comme s'il avait voulu y placer le ballon. Ses adversaires, ahuris, le suivaient des yeux sans comprendre. Mais ils comprirent, et trop tard, quand ils virent tout simplement le joueur passer d'un shoot magistral le ballon à un de ses camarades qui s'empressa de l'envoyer dans le but adverse que personne ne songeait plus à défendre, ne le croyant pas menacé. Cela s'appelle vraiment de la stratégie...

* * *

Les millionnaires

Vous savez ce que c'est que les millionnaires, et vous me direz que cela n'a pas grand'chose à voir avec le sport, bien qu'il y ait beaucoup de gens qui deviennent millionnaires en faisant se battre les autres. Oui, mais ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, mais des pilotes que l'on appelle des millionnaires tout simplement parce qu'ils ont couvert en avion un million de kilomètres, soit 25 fois le tour de la terre, depuis qu'ils ont commencé à voler. Il n'y a pas beaucoup de pilotes qui aient un tel record à leur actif, mais enfin il y en a tout de même quelques-uns. Par contre, je doute fort qu'il y ait déjà, ou même qu'il y ait jamais, des millionnaires comme ceux dont parlait un brave journaliste : des pilotes ayant accompli un million d'heures de vol car si vous voulez bien faire ce petit calcul, cela ferait dans les 120 ans de vol sans interruption, ni pour manger, ni pour dormir...

* * *

La civilisation par la boxe

Il y a des gens qui doivent être plutôt étonnés, ce sont les Abyssins, car on leur avait annoncé à grands cris et à grands coups de canons et de mitrailleuses que l'Italie, devenue maîtresse de leur pays, allait y apporter les bienfaits de la civilisation.

Or savez-vous quel est un des premiers « bienfaits » qu'elle y apporte ?

C'est la boxe.

En effet, on annonce avec beaucoup de publicité la création d'un ring de boxe à Addis-Abbéba et de grands champions sont pressentis pour aller s'y exhiber.

LE COLLIER DES JOURS

Je ne sais à qui vint l'idée admirable de me faire suivre, dans mes fugues à travers champs, par le frère de Nibi, grand garçon de quinze à seize ans, un peu innocent et, je ne sais pourquoi, oisif.

Ce fut alors une liberté complète, un vagabondage sans frein.

Aux sorties d'école, je fis la connaissance d'autres gamins, et l'idée me vint d'organiser une bande dont je serai, naturellement, le chef. Selon toute apparence, ce bizarre projet prenait sa source dans les récits du père Rigollet, dont j'avais retenu bien des choses.

Nous fûmes bientôt une douzaine, tant garçons que filles, tous plus âgés que moi, mais qui avaient promis obéissance. Le but et la nature de cette association étaient assez confus. Etions-nous des brigands?... des conspirateurs?... Personne ne demandait d'éclaircissements ; on trouvait l'invention admirable et plus amusante que tous les jeux. Nous nous mettions à la file, moi en tête et le fils Rigolet, le grand dadais de quinze ans, en blouse bleue et en sabots, fermait la marche. Nous longions les murs, d'un air sournois, ou bien nous nous lancions par les grandes routes, à travers les champs; en général nous nous contentions de cette promenade inoffensive, dont la direction changeait brusquement, selon ma fantaisie. Mais les jours de grande effronterie, nous entrions dans les cours, dans les enclos, et la phrase qu'il fallait dire, à ceux que l'on rencontrait, était : « Nous désirons savoir si l'on est sage chez vous. Si on ne l'était pas, nous serions obligés de punir. »

Le plus souvent, on ne se fâchait pas; quelquefois cependant des chiens nous aboyaient aux trousses et l'on chassait ces gamins, en les menaçant du balai.

Une fois, très loin, dans les champs, une cour de ferme se présenta. Toutes sortes de bêtes l'animaient, abandonnées à elles-mêmes. Les étables étaient vides et les fermiers absents. Ma bande, un peu effrayée, n'osa pas franchir le seuil du portail ouvert. Héroïquement, pour l'exemple, je m'avançai seule. Cela déplut, selon toute apparence, à une société de dindons, qui d'un seul élan, avec leur figure ridicule, leurs plumes toutes gonflées, s'élançèrent sur moi, en glapissant. Les uns m'insultaient tandis que les autres m'envoyaient des coups de bec et me déchiraient ma robe. J'eus une peur terrible, qui se manifesta par des cris, et une prompte retraite.

Une fois hors de danger, je me montrai très vexée de l'aventure. Mes compagnons m'assurèrent que je n'aurais pas dû me présenter ainsi, devant des dindons, avec une robe bleue, car ces animaux détestent le bleu, comme les vaches le rouge.

Je n'ai jamais contrôlé cette affirmation, qui ne me laissa pas le moindre doute, et, aujourd'hui encore, je ne serais pas très tranquille si je me rencontrais, vêtue de bleu, avec des dindons.

Au retour de cette expédition, je rentrai à la maison en coup de vent, comme une trombe, comme un orage. Les papiers volaient en l'air, les portes battaient, les chats disparaissaient sous le lit, tandis que, les cheveux emmêlés, les yeux fous, je me laissai tomber sur un siège, avec un soupir.

C'est à cette époque, que l'on me donna le surnom, bien mérité, d'*Ouragan*, que j'ai gardé longtemps.

***

Il y avait sous l'escalier qui conduisait de la salle à manger à la cour, une citerne à fleur du sol, munie d'un couvercle que l'on oubliait souvent de remplacer. La nuit, alors, il arrivait que les chats, en bataille, tombaient dans l'eau, avec un grand plouf et des cris épouvantables.

Et c'était, dans la chambre où nous dormions, un réveil effaré, la bougie allumée nerveusement.

— Un chat qui se noie!...

— On n'a pas fermé la citerne!...

Et vite, vite, hors du lit, abandonnant la pantoufle qu'elles ne trouvaient pas, les tantes disparaissaient dans le vent de la porte. J'avais bientôt fait, moi aussi, de sauter à bas du lit et de courir derrière elles.

Mais je restais sur le petit palier de l'escalier, dont le retour sur lui même, me situait là, on ne peut mieux, pour bien voir le sauvetage. La tête engagée entre les balustres, j'assistais à une scène extraordinaire.

Dans l'ombre qui s'amassait encore plus noire sous cette pente de l'escalier et où tremblait l'étoile rousse de la lumière éclairant si singulièrement, je ne reconnais plus les tantes. Accroupies au bord du rond sonore, plein de clapotis frénétiques, les cheveux tout ébouriffés, leurs chemises de nuit gonflées au vent, elles me faisaient l'effet de furies ou de sorcières. L'une tenait une lanterne, au-dessus de la citerne, l'autre s'efforçait, avec des traits crispés, d'attacher une corde à l'anse d'un panier. Enfin, on pouvait jeter cette nacelle de salut et le malheureux chat s'y accrochait, de toutes ses griffes; mais ce n'était pas cela qu'il fallait: quand on voulait le remonter, le panier basculait et la pauvre bête retombait. Il devait entrer dans le panier, ce qui n'était pas facile à obtenir. Les tantes se penchaient de plus en plus au risque d'aller rejoindre le chat. Tante Zoé finissait par se mettre à plat ventre, le bras complètement englouti dans l'orifice noir, tandis que tante Lili l'empoignait par sa chemise pour la retenir.

— Il y est!...

Et tante Zoé se relevait, tirait vivement la corde.

— Prends garde qu'il ne te saute à la figure, recommandait tante Lili.

Le noyé émergeait alors, les yeux hors de la tête, réduit à rien, les poils collés, gluants et ruisselants, lamentable et ridicule. On le remontait pour l'essuyer et le sécher; mais avant cela je m'étais bien vite sauvée pour me refourrer dans mon lit, où un peu grelottante et très impressionnée, j'avais beaucoup de peine à me rendormir.

JUDITH GAUTHIER.

Judith Gauthier, fille du célèbre écrivain Théophile Gauthier, a laissé un volume de charmants souvenirs d'enfance dont nous avons tiré ces pages.

SAINT-JUST

(Suite)

ROBESPIERRE

Un complot royaliste se trame dans la ville; Saint-Just fait arrêter les notables. Et quand la confiance renaît dans la troupe et la sécurité dans la ville, Saint-Just donne l'ordre de combat. Ce fut une victoire complète; l'Alsace était dégagée et le Palatinat envahi. Devant Landau bien fortifiée et qui résiste, Saint-Just, le plumet tricolore au front, l'épée à la main, entraîne une colonne qui enlève le fort.

Le peuple en armes a sauvé la République; il faut vraiment donner la République au peuple. Saint-Just sait que parmi les députés, beaucoup servent les intérêts des banquiers, et que les royalistes gardent encore bien des richesses; seuls les biens de l'Eglise et des émigrés ont été confisqués et ont donné lieu d'ailleurs à d'incessants marchandages. Saint-Just propose une réforme vraiment socialiste : toutes les terres des royalistes deviendront propriété de l'Etat, et l'Etat prêtera gratuitement ces terres aux indigents pour qu'ils les cultivent: « 300.000 fainéants, ennemis de la République, seraient remplacés par 3 millions de bons républicains travailleurs... » La pertubation que cette ruée vers la terre amènerait dans l'industrie et le commerce permettrait de transformer ceux-ci en coopératives. Et Saint-Just est porté par un tel mouvement de peuple que l'Assemblée doit voter cette mesure; ce sont les lois de Ventôse... qui ne seront jamais appliquées. Car les députés serviteurs des banquiers vont s'allier contre Robespierre et Saint-Just pour les abattre. Il faudra attendre cent-vingt-cinq ans, la Révolution russe de 1917, pour que des mesures semblables soient prises. Combien de guerres et de malheurs auraient été évités si le peuple français avait mieux compris, mieux soutenu Robespierre et Saint-Just.

Une lutte sévère a lieu à l'Assemblée. Les Robespierristes font condamner à mort Hébert et sa bande de maître-chanteurs, d'agents provocateurs. Robespierre veut débarrasser la Convention de tous les membres qui la déshonorent, sans oublier de s'attaquer à ceux de son parti. Il obtient la tête de Danton qui s'est enrichi malhonnêtement. Il veut faire juger Fouché, Tallien, Freron, Lebon, etc., qui avaient, en province, organisé « la Terreur » en massacrant beaucoup d'innocents et en épargnant les puissants dont ils recevaient de l'argent. Tous ceux qui craignaient la justice de Robespierre — et c'était le plus grand nombre — complotèrent contre lui. On excitait le peuple contre « le tyran », on le critiquait à l'Assemblée, tant que celui-ci, épuisé de fatigue s'enferma chez lui pendant quelques jours et prépara un grand discours, tandis que Saint-Just, revenu du front Nord qu'il avait aussi réorganisé, rédigeait un rapport précis.

La grande bataille commença le 8 thermidor. Ce jour-là, Robespierre monta à la tribune et son discours fut tellement magnifique et convaincant que la majorité l'applaudit; mais ce discours menaçait les conspirateurs, et ceux-ci décidèrent d'agir vite. Le lendemain, c'est Saint-Just qui va lire son rapport; il se dirige vers la tribune, mais on l'empêche de parler : en vingt-quatre heures la majorité s'est retournée. Saint-Just, les bras croisés, au pied de la tribune, écoutera impassible les orateurs successifs déverser leurs injures, tandis que Robespierre se démènera — inutilement — pour obtenir la parole. Les Robespierristes quitteront cette séance en accusés et seront conduits à la Sûreté générale.

On ne peut rien leur reprocher; il ne faut pas faire de procès, pensent Tallien, Fouché et leur bande de conspirateurs. Robespierre et Saint-Just, si populaires, pourraient provoquer à Paris un soulèvement qui les délivrerait; aussi Carnot éloigna-t-il immédiatement de la capitale la plus grande partie des troupes. Les Robespierristes hésitèrent à soulever le peuple, à provoquer des combats meurtriers. Mais le commandant de la garde nationale, Hanriot, prit l'iniative d'aller avec ses hommes délivrer les prisonniers; cette action mal organisée échoua; Hanriot fut arrêté. Cependant, le soir même, l'insurrection reprit, la Convention fut bousculée, mais la foule heureuse laissa fuir les traîtres, car elle était pressé de délivrer les robespierristes emprisonnés.

Ceux-ci se réunissent à l'Hôtel de Ville, rédigent une proclamation aux armées : c'est la nuit, la ville est calme, les adversaires sont loin sans doute; Hanriot, décidément maladroit, renvoie chez eux la plupart de ses hommes. Quelque temps après une véritable armée formée par la Convention arrive à l'Hôtel de Ville, y entre (un traître a livré le mot de passe et leurs cris de « Vive Robespierre » leur ouvrent les portes). Des gendarmes se précipitent sur le Comité. Robespierre a la mâchoire fracassée d'un coup de pistolet; son frère se jette par la fenêtre et se casse une jambe; Lebas se brûle la cervelle; Saint-Just, très calme, tend ses poignets et est ligoté. Le lendemain, sans jugement, les robespierristes sont conduits au supplice. Beaucoup d'entre eux, blessés, gisent au fond de la charrette. Saint-Just, debout, fixe de ses yeux clairs l'horizon. Il mourut sans un mot. Il n'avait pas 27 ans...

L'esprit révolutionnaire, celui de la République *jacobine* meurt avec eux.

Un autre jeune homme va entrer dans l'histoire; c'est un aventurier sans scrupules qui, pour plaire aux réactionnaires, se charge d'une besogne de police : il ferme par un coup de force les derniers clubs jacobins. Ce brillant officier saura très habilement se servir des braves armées de la République pour faire de ses frères des rois et de lui-même un empereur. Il se nomme Napoléon Bonaparte. Saint-Just, inquiet du sort de trois millions de pauvres gens, voulait leur donner des terres; Bonaparte trouva plus simple de les envoyer à la guerre.

BOUR.

FIN

TIMBRES

Des oiseaux

Parmi les animaux que l'on retrouve le plus souvent sur les timbres, on peut bien citer les oiseaux. De très nombreux pays ont représenté des aigles sur les timbres pour la poste aérienne et nous ne pouvons les citer tous, bien que quelques-une soient particulièrement réussis comme ceux du Chili, de Hongrie et de Lettonie, mais il y a aussi d'autres oiseaux, et ceux que vous allez voir ci-contre sont très jolis. Voici d'abord une cigogne qui figure sur un timbre autrichien, présentée de telle sorte que l'avion ait presque la même forme qu'elle. Ce timbre, émis en 1925 pour la poste aérienne, existait en de nombreuses valeurs : 10, 15, 30 et 50 groschen, 1, 2, 3 et 5 schillings. Celui que vous voyez ci-contre, d'une valeur de 10 groschen, était rouge vermillon. Voici ensuite un animal étrange, venu d'Australie. Sans doute ignorez-vous son nom? Je vais vous le dire car ce nom est indiqué sur la vignette : c'est un kookakurra. Je doute que vous en dénichiez jamais dans les arbres de notre pays. Ce timbre, datant de 1932 est d'une valeur de 6 pences et de couleur brun rouge. Il est le seul de sa série. Enfin voici un magnifique oiseau de proie, aigle ou vautour, venu de la Tripolitaine. Il appartient à une série émise en 1933, à l'occasion d'une foire-exposition, et il voisine avec une autruche, un tigre et un pacifique joueur de tambourin. D'une valeur de 1 l. 25, il est de couleur bleue.

Il existe bien d'autres vignettes représentant des oiseaux, sans oublier les oiseaux symboliques, les colombes de la paix émises en France, en Suisse, etc., ou le phénix du Japon.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Jacqueline Delfaud, Paris XIIIe. — Rien n'est plus joli que le paysage de Dordogne que tu m'as envoyé. Malheureusement, il est au crayon et nous ne pouvons pas le reproduire. Merci des charades. Tant mieux que tu aies tant aimé « Alice au pays des Merveilles ». Un jour peut-être nous le publierons en entier dans le journal.

Stefanette Fiorlini, Saint-Antoine, Marseille. — Nous n'avons pas encore de papier à lettres pour les clubs. Mais nous en ferons faire si on nous en demande beaucoup. Ohé ! les clubs, qu'en pensez-vous ? Merci des charades.

Un lecteur de « Mon Camarade ». — Pourquoi ne pas m'avoir donné au moins tes initiales ? Merci des compliments que tu fais sur le journal. Content que les articles de Bour sur les bêtes féroces t'aient particulièrement intéressé et que tu trouves « les articles de Colette Vivier très amusants et moraux à la fois ».

Henri, Port-de-Bouc. — Tu veux fonder un club avec tes amis dans ta ville et tu me demandes : « Combien faut-il donner d'argent ? » La carte et l'insigne ensemble coûtent 3 francs. Et l'insigne n'est pas obligatoire, pas plus que les timbres mensuels. On peut donc devenir membre de nos clubs pour trente sous. Merci de ton beau dessin. Malheureusement il est à l'encre violette. On ne pourra pas le reproduire.

Fabien P., Châtellerault, demande qu'on publie une carte de France avec l'emplacement des villes où l'on vend *Mon Camarade*. Malheureusement, c'est impossible. On vend notre journal dans peut-être des milliers d'endroits et il faudrait une carte grande comme celles qu'on met au mur des écoles pour que toutes les villes et villages où va notre journal puissent être marqués. Mais ce qu'on pourra faire c'est une carte des clubs.

Maurice S., Paris XIIIe. — J'attends ton roman de 35 feuilles avec impatience. Mais que ton roman ne t'empêche pas d'être reçu à ton certificat d'études.

Michel B., Charmes-le-grande (Haute-Marne). — Merci de tes charades. Nous donnons déjà des découpages et des dessins à colorier.

Janot Cassini, Cannes. — Merci de ta belle carte en couleurs et de tous les gentils saluts de tes petits amis.

JOUONS :

LE PAYS DES MUETS

Voilà un jeu pour un jour de pluie (il y en a beaucoup cet été...) : Un des joueurs, le plus sérieux, préparera à l'avance un certain nombre de papiers sur lesquels il écrira de petites phrases courtes et faciles comme, par exemple : « Je suis très occupé. — J'aime beaucoup les bonbons, etc. » Puis chaque joueur, à son tour, tire un petit bout de papier et il doit essayer d'exprimer ce qu'il y a d'écrit sur son papier. Par exemple, s'il a lu : Je suis très occupé, il prendra un air affairé. Les autres joueurs doivent deviner ce qu'il représente. Le joueur qui aura été « deviné » par le plus grand nombre de joueurs sera le gagnant.

MOT CROISÉ N° 86

Horizontalement. — 1. Gens puissants et officiels. — 2. Région du globe qui avoisine l'équateur. — 3. Tellement. Grande fleur blanche. — 4. Pronom. Exister. — 5. Vêtement particulier des domestiques. Unité de distance chinoise. — 6. Donnât de l'air. Peu dur. — 7. Petit cheval. — 8. Condiment. Ancienne colère. — 9. Canal percé entre la Méditerranée et la mer Rouge. Qui ont servi.

Verticalement. — 1. Groupes de chevaux traînant une voiture. — 2. Muse dont on a donné le nom à une planète. Trouvé possible. — 3. Qui l'appartient. Véritable. — 4. Choisir. Deux lettres de cessez. — 5. A plaisanté. Fleuve côtier qui se jette en Méditerranée. — 6. Le premier aviateur dont le vol fut mal. — 7. Poids destiné à en équilibrer un autre. Partie d'année. — 8. Choisi. Un des plus grands fleuves de France. — 9. Action de jeter des grains dans le sillon.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3					■				
4			■					■	
5							■		
6						■			
7		■		■	■				
8						■			
9					■				

SOLUTION DU MOT CROISÉ N° 85

Horizontalement. — 1. Palissade. — 2. Ara. Aisés. — 3. Nimes. Sel. — 4. Tape. Luxe. — 5. Ane. Pari. — 6. Geste. AEL. — 7. Or. — 8. Alsace. — 9. Lea. Est. — 10. Lol. Nés.

Verticalement. — 1. Pantagruel. — 2. Ariane. — 3. Lampes. All. — 4. Er. Tôle. — 5. Sas. Persan. — 6. Si. La. — 7. Assurances. — 8. Deuxièmes. — 9. Este. Ta.

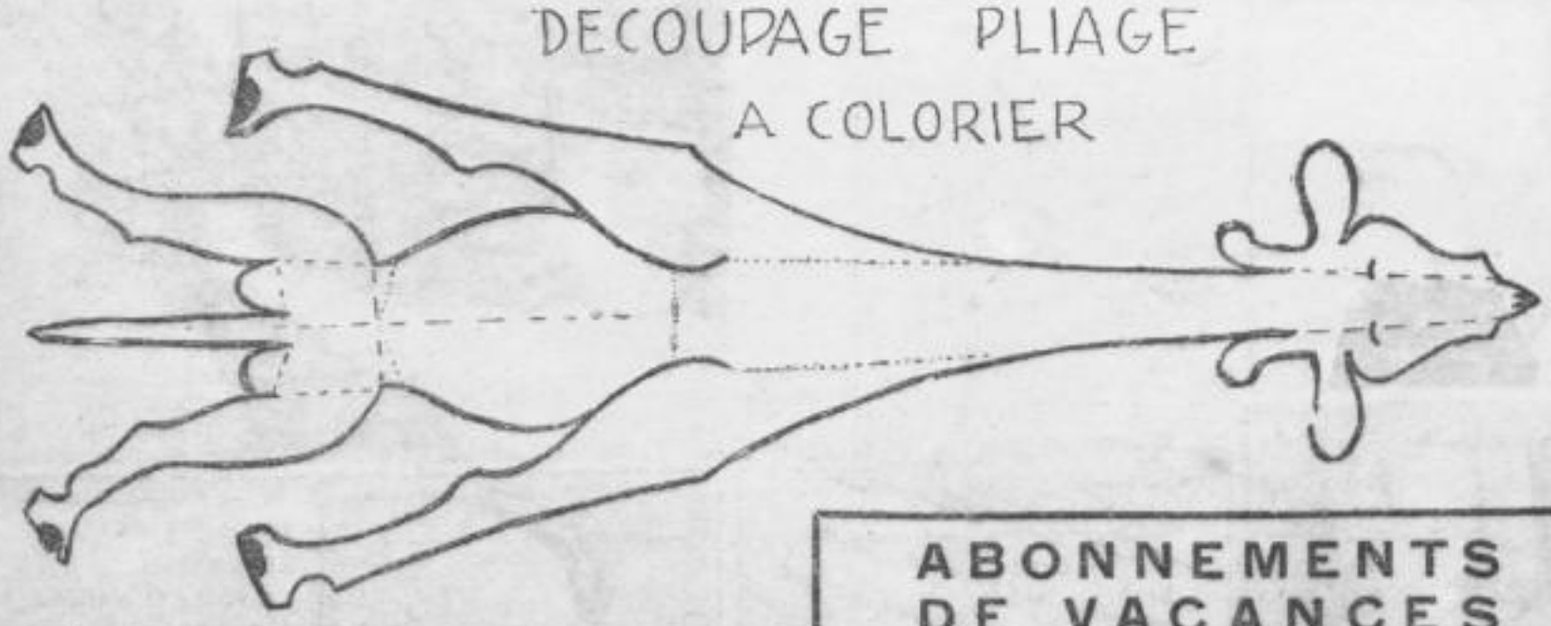
SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Reconstruction. — Union Soviétique, Angleterre, Espagne.
Charade. — Ministère (Mie-nid-stère); Boussole (boue-sole).
Rébus. — Rateau, rabot, rabattu, raglan.

MADOU LA GIRAFE

DECOUPAGE PLIAGE

A COLORIER



MADOU telle qu'elle doit être finie

colorez la bête en jaune les dessins grisés en rouge

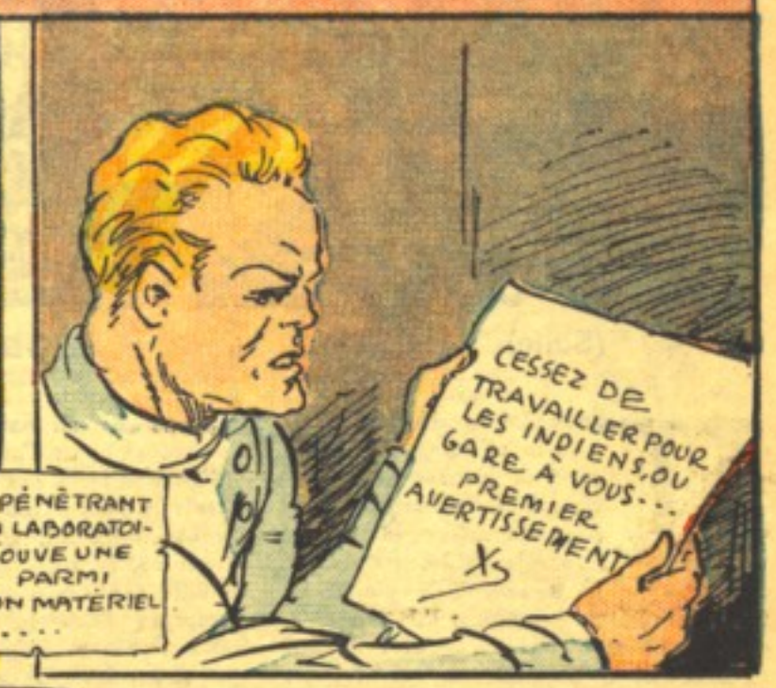
ABONNEMENTS DE VACANCES

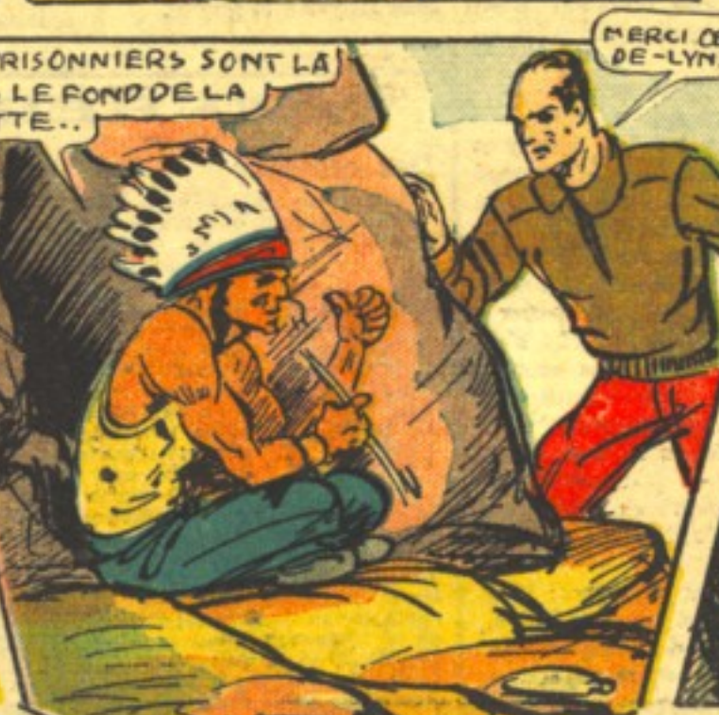
Au numéro : **0 fr. 50**
Au mois : **2 francs.**

E. S. I., 24, Rue Racine. — PARIS (6e)

34 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST EN LUTTE CONTRE LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS LES INDIENS LES BANDITS VEULENT S'EMPARER DE LEURS TERRAINS RICHES EN MINERAI DE RADIUM.. ILS VIENNENT DE TIRER SUR L'INGÉNIEUR JOHN, QUE JIM A ENGAGÉ POUR LE COMPTE DES INDIENS, CELUI-CI CHERCHE SON AGRESSEUR ...





LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

ARRIVÉS À LA CLAIRIÈRE PAR OÙ ILS AVAIENT ATTERRI TOTO DÉCOUVRE UN APPAREIL ÉMETTEUR ET RÉCEPTEUR DE T.S.F. IL ANNONCE LA NOUVELLE À SES AMIS

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.993.

PRIX : 0.50

Mon camarade

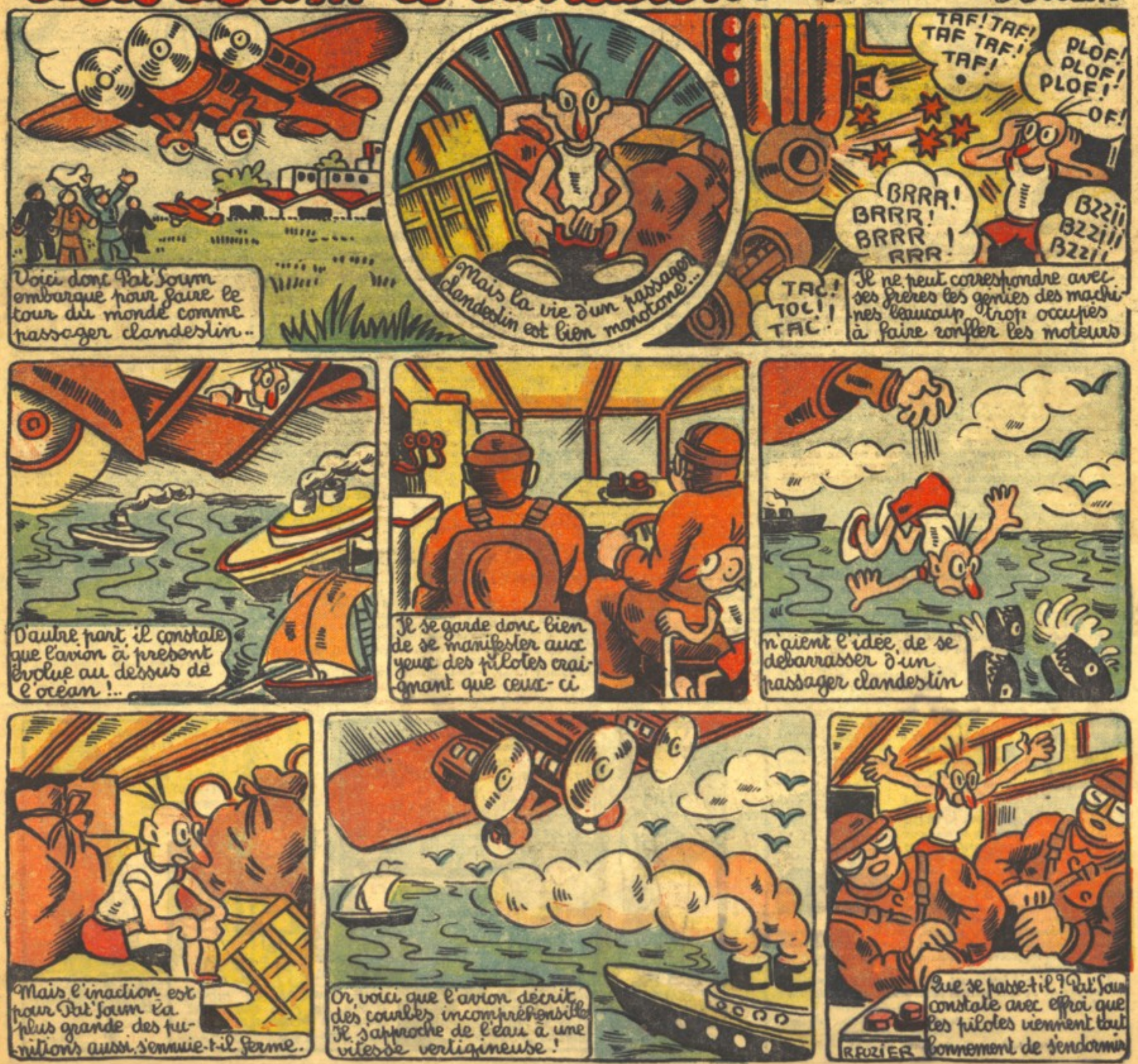
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 85. — 15 JUILLET 1937.

DANS CE NUMÉRO COMMENCE :

LE RAYON DE LA MORT

Une fantastique HISTOIRE EN IMAGES de G. TRUBERT, d'après A. TOLSTOÏ

Pat'Loum et l'aviation : Au dessus de l'océan



La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Cette semaine-ci, mon courrier a été un peu plus abondant que les autres semaines, où je crois que les grosses chaleurs rendaient mes petits amis des quatre coins de la France et des colonies particulièrement paresseux. On m'a envoyé beaucoup de lettres (pas tout à fait assez cependant) et aussi de jolis récits, dont je suis très content de publier ici quelques-uns.

Voici d'abord le récit d'une promenade que me raconte Daniel Garcia, qui habite de l'autre côté de la mer, puisqu'il vit dans le beau pays du Maroc.

Une après-midi, je décidai d'aller faire une promenade avec un de mes frères (c'était Janot). Aussitôt 2 heures sonnées, nous partîmes chacun très joyeux et très enchantés. Au sortir de la ville, les champs étaient verdoyants, les arbres étaient plantés à intervalles irréguliers. Un magnifique tapis de fleurs recouvrait la campagne. Il y avait des violettes, des marguerites, etc...

Nous étions déjà très loin de la ville et le soleil commençait à disparaître. L'on se disait : « Maman doit être inquiète, il faut retourner à la maison. » Et nous reprîmes le chemin de la maison. Tout en cheminant, nous vîmes à une certaine distance une forme confuse. Nous remarquâmes que c'était un vieux tacot. Nous pûmes seulement constater que c'était une ancienne auto Ford. La peinture du châssis était toute raclée. Enfin, peu de temps après avoir admiré celui-ci, nous continuâmes notre chemin et nous arrivâmes à la maison, très enchantés d'avoir fait cette amusante promenade.

Je dois vous dire tout de suite que le Janot, qui est le frère de Daniel, c'est pas moi. J'ai jamais traversé la mer. Je l'ai même jamais vue. L'histoire est bien racontée, mais je trouve qu'ils ont eu un peu tort d'aller faire une aussi grande promenade sans la permission de leur maman. Elle aurait pu être inquiète.

Voici maintenant une très jolie description qu'envoie Fernande B... (12 ans), à Dounoel, par Serrandon, Corrèze.

Vers neuf heures, les vaches partent au pâturage pour manger. La poule, Blanchette, promène sa famille dans la basse-cour et commence à gratter pour voir si elle trouve quelque chose. Elle trouve un ver qu'elle partage, avec son bec, pour la petite famille.

Voilà Dick, le chien, qui revient. Je me dis : « Il est onze heures; les vaches rentrent. » La poule et sa famille qui mangeaient tranquillement sont dérangés par Dick qui va rôder autour. De toute la force de leurs petites jambes, les petits poussins sont déjà cachés sous une caisse trouée. La poule Blanchette hérisse ses plumes et ouvre ses ailes devant le chien. Elle voudrait se jeter sur Dick, mais il s'en va, craignant le danger.

Voilà qui est rudement joliment raconté et je voudrais bien savoir écrire comme cela. Moi, j'ai eu des scènes jolies, comme celle-ci, quand je vivais encore à la ferme avec ma pauvre mère. Seulement la poule, elle, avait pas de nom et elle était noire; le chien il s'appelait Médor, et des vaches on n'en avait pas, mais seulement une chèvre, parce qu'on était très pauvres.

Et voici pour finir une lettre que nous envoie, par la plume de mon petit ami R. Baudry, un groupe d'amis du S. P. F. de Bondy sur l'orphelinat de la Villette-aux-Aulnes. A la Villette-aux-Aulnes, en effet, il y a un orphelinat modèle, fait exprès pour les enfants d'ouvriers et que dirigent les ouvriers eux-mêmes. Vous savez, dans les autres orphelinats, on est souvent très malheureux, plus encore que chez Mme Burette. Une petite fille vous l'a raconté dans un ancien numéro de Mon Camarade. *Là, c'est tout différent, vous allez voir :*

Si vous n'avez pas encore eu l'occasion de visiter l'Orphelinat de la Villette-aux-Aulnes, je vais vous expliquer comment cela se passe. Pour commencer, nous avons visité le réfectoire. Ce ne sont pas des tables faites avec des tréteaux et une planche dessus, ce sont des tables faites avec des carreaux en porcelaine, et les pieds en fer et, pour s'asseoir, ce ne sont pas des bancs, ce sont des chaises, et les murs sont blancs comme neige.

Après, nous avons passé dans les dortoirs, là nous avons vu de beaux petits lits en bois, très bien faits, avec un bon matelas et les chambres sont bien aérées; chaque matin, les enfants avant de descendre au petit déjeuner, ils ouvrent leurs lits en mettant le matelas au pied; après, c'est le personnel qui vient voir et qui nettoie, ils descendent prendre leur petit déjeuner, soit une soupe, un chocolat, ou un café au lait, cela dépend des jours.

Après ils vont à l'école, conduits naturellement par le personnel; ils ont une heure pour jouer, ils reviennent le midi. Leur repas consiste de radis, d'une salade de tomates, parce qu'il y en a dans le jardin, d'un plat de viande, un plat de légumes, d'un morceau de fromage et comme dessert, ils ont les fruits du jardin. Le soir, ils ont une soupe, un plat de légumes, un morceau de fromage et du dessert s'il y a lieu.

Nous avons passé aussi devant les chambres d'isolement; en cas de maladie contagieuse, on les enferme dans ces chambres. Nous avons passé à la salle de jeu, là, ils font leurs travaux de découpage, etc... Ensuite, nous avons passé à la bibliothèque où il y a tous les livres pour s'instruire; nous avons passé dans les lingeries. Là, tous les effets des enfants sont numérotés et dans les casiers correspondant aux numéros. A la réserve d'effets, là, c'est la même chose. Aux lavabos, douches, etc..., ils ont aussi leurs serviettes numérotées, ainsi que des brosses à dents, peignes, etc. Il y a aussi une doctoresse qui passe la visite aux enfants tous les mercredis. Toutes les pièces que nous avons visitées sont d'une propreté absolue.

Tout cela est très intéressant. Merci pour cela à mon petit ami de Bondy. Je vous serre la main à tous et spécialement à ceux des clubs.

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade,
24, rue Racine, Paris.

(Voir le Courrier de Janot, page 7).

Grand roman d'aventures par René LELU

Résumé. — *Trotte Menu, petit Beauceron, après de multiples aventures a miraculeusement échappé à la mort, dans un autobus scolaire pris dans une tempête de neige, aux Etats-Unis. A la suite de cette aventure, il est traité en héros par l'opinion américaine.*

CHAPITRE X

A LA MAISON BLANCHE *(suite)*

Mrs Blankenship était venue s'installer à Stony Point et pendant de longues semaines elle me servit à la fois de mère et de secrétaire. Elle put donner libre cours à sa manie de collectionner les coupures de journaux. Il en arrivait des centaines, dont la lecture me donnait la nausée tant le texte me semblait éloigné de la vérité. Je reçus aussi maintes lettres de correspondants inconnus dont certains me faisaient les offres les plus flatteuses ou les plus saugrenues. Mais de tous les messages qu'il me fut donné de lire, le plus émouvant fut un télégramme provenant d'Odessa, la ville du cinéma soviétique. Il était signé : Ronald Hawthorne.

***

Pendant toute la matinée Mrs Parker et ses enfants me promenèrent dans la capitale.

— Ces larges avenues, ces voies disposées en étoile, ça ne vous rappelle rien? me demandait-elle. On dit que Washington est la ville américaine qui ressemble le plus à Paris...

Je dus avouer que j'étais allé seulement une fois à Paris : et encore, c'était pour me rendre dans la banlieue, à Asnières, quand mon oncle Joseph, l'aiguilleur, avait marié sa fille.

Le déjeuner en compagnie du président m'avait inspiré une certaine appréhension. Mais tout se passa le mieux du monde. Le président découpait lui-même le rôti, grondait ses petits-enfants lorsqu'ils étaient trop turbulents et me regardait de temps à autre, par-dessus ses lunettes, d'un air mi-grave, mi-ironique. Lui aussi fut très surpris d'apprendre que je n'étais pas un Canadien français. Il était vraiment peu communicatif. Il me posa simplement quelques brèves questions et, après avoir vainement tenté de détourner la conversation vers un autre sujet, je fus bien obligé de raconter mes aventures.

Naturellement je glissai de mon mieux sur l'expédition du *Vorspiel*, la chasse au trésor et les intrigues du Prince Sourvinah en Irvanistan, pour raconter surtout les circonstances dans lesquelles j'avais été arraché à la mort par des Américains, dans l'île Karadec. Mais lorsque je prononçai le nom de Hawthorne, le président fit une petite moue de mauvais augure. Je passai alors à la Papouasie. Le président avait failli aller y chercher de l'or pour le compte d'une compagnie américaine. Il avait été autrefois ingénieur des mines et ce sujet le fit sortir de sa réserve. Il me demanda des précisions sur l'emploi des avions pour le transport du matériel et du minerai aurifère en Nouvelle-Guinée.

— Quel dommage! Quel dommage! s'exclamait-il en soupirant. J'aurais dû prévoir tout cela!

A ce moment un valet annonça qu'on me demandait au téléphone « à longue distance ». J'hésitai un instant. La Présidente sourit et me donna la permission de me lever de table. Le président grommela :

— Si ce sont des journalistes, envoyez-les promener. Ils vous jouent toujours des sales tours... Dites que vous déjeunez avec le Président!

Non, ce n'étaient pas des journalistes. A des milliers de milles de la Maison Blanche, à Los Angeles, le directeur général de la *Paragon Corporation* me demandait de bien vouloir assister dans trois jours à la présentation à New-York du film *Seul*. J'étais, paraît-il, la vedette de ce film qui avait été monté et mis au point dans les laboratoires de la *Paragon* au moyen des négatifs achetés au syndic de faillite de l'*Associated Wanderers*...

C'est, du moins, tout ce que je parvins à comprendre dans les longues explications que me donnait mon interlocuteur. Comme elles menaçaient de s'éterniser, je lis : « Oui, oui, dans trois jours, entendu. Aujourd'hui je n'ai pas le temps. Je suis en train de déjeuner avec le président des Etats-Unis. » Et je raccrochai l'appareil.

Après le dessert, je fus examiné attentivement par le docteur du président, à la demande de Mrs Parker. Il déclara que je pouvais marcher un peu, à condition de me reposer fréquemment.

— Ne le ramenez pas trop tard, recommanda le président à l'aide de camp chargé de m'accompagner, car vous savez que j'ai un dîner officiel ce soir.

***

Quand je revins le soir, la tête pleine d'images et de statistiques impressionnantes, j'eus la surprise d'apprendre, par le secrétaire particulier du président, que j'allais être présenté au roi d'Irvanistan, de passage à la Maison Blanche.

Le roi d'Irvanistan! Si je pâlis alors, ce ne fut pas à la perspective de ce nouvel honneur; ce fut sous l'effet de la coïncidence qui allait probablement me faire rencontrer, chez le président des Etats-Unis, le monarque contre lequel j'avais intrigué autrefois avec le prince Sourvinah. « Pauvre Sourvinah! pensais-je. Si, sortant aujourd'hui de sa tombe, il pouvait me voir, dans un instant, saluer avec respect l'assassin de son père, l'homme qu'il m'avait journellement appris à haïr au cours de nos randonnées, avec quelle tristesse déplorerait-il l'ingratitude et l'inconstance humaines! »

Or, quelques minutes plus tard, lorsque je fus introduit dans le salon de réception où se tenait le roi, j'aperçus non pas un potentat oriental en costume d'apparat, mais un jeune homme vêtu d'un complet de serge bleue, pareil à celui qui m'avait été offert par la Chambre de Commerce de Stony Point.

Ce jeune homme brun, aux cheveux luisants plaqués au-dessus des tempes, au nez à la fois ironique et volontaire, c'était le prince Sourvinah, devenu roi sous le nom de Nazirouillah Ier.

— Je croyais être le seul survivant du *Vorspiel*, fis-je.

— Moi aussi, j'avais cette triste illusion, répliqua-t-il.

— Mais comment est-ce arrivé?

Le roi sourit.

— Je te raconterai cela plus tard. Secret d'Etat! murmura-t-il en français. Il reprit en anglais : je me fais actuellement soigner les yeux à New-York et mon ministre négocie un traité de commerce avec le gouvernement américain. J'espère que nous nous reverrons, n'est-ce pas, Trotte-Menu?

Le protocole, aussi souple qu'il fût à la Maison Blanche, ne permettait pas de m'inviter à un dîner diplomatique en compagnie d'ambassadeurs et de membres du gouvernement. Le roi me donna rendez-vous à son hôtel, à New-York, pour le surlendemain.

Ce soir-là, je dînai avec les petits-enfants du président et leur précepteur. J'allai me coucher très tôt. Le lendemain matin, je fus l'un des premiers levés de toute la maison. Je pus ainsi être témoin des exercices physiques du président. Vêtu d'un maillot blanc et d'une culotte de toile maintenue par une ceinture large comme une sous-ventrière, il jouait à lancer une lourde balle en compagnie d'un juge à la Cour Suprême, tout desséché mais encore vif, du sous-secrétaire d'Etat à la marine, grand garçon taillé en lutteur de foire et de M. Stark, le secrétaire particulier.

— C'est un très grand honneur, me glissa M. Stark après la séance. Jamais personne n'avait encore assisté à la partie de « medicine-ball » présidentielle en dehors des familiers et de quelques hauts fonctionnaires.

Cet honneur ne m'empêcha pas de partager le breakfast du président avec autant d'appétit que si j'avais moi-même joué à la balle.

Par la suite, il me fallut recevoir la presse et répondre aux questions sangrenues que me posèrent à tour de rôle les journalistes. A la fin de l'entretien, l'un d'eux m'annonça qu'il viendrait me chercher dans l'après-midi au nom de la *Paragon Pictures* pour me conduire à New-York.

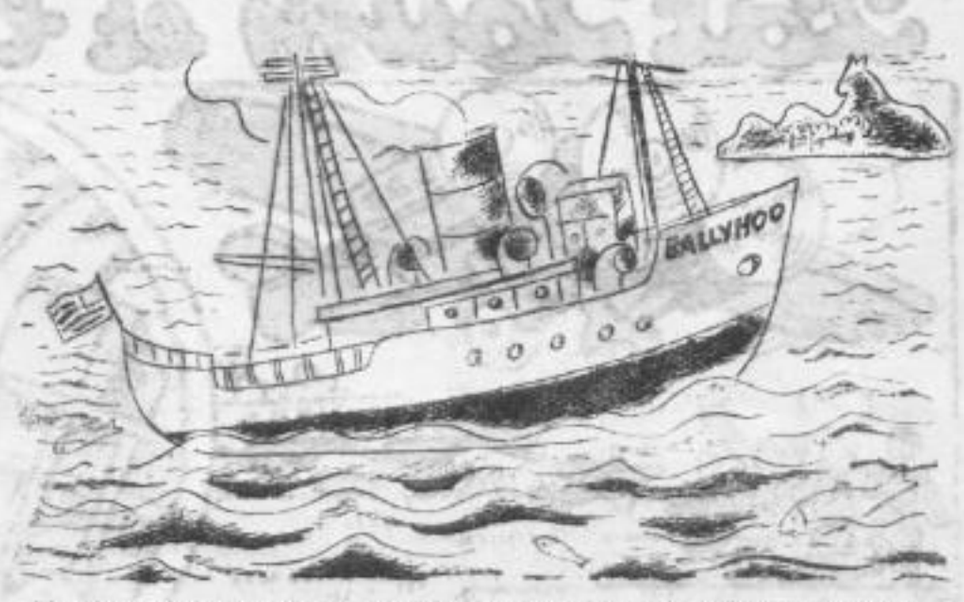
Dans le train, le journaliste me traça un tableau enthousiaste de l'accueil qui m'était réservé : une entrée triomphale avec réception à l'hôtel de ville, défilé monstre en fanfare tout au long de Wall-Street, sous une pluie de feuilles de papier pour machines à écrire et de serpentins arrachés au « ticker » transmetteur des cours de bourse.

— Ce sera tout à fait comme pour Foch ou pour Lindbergh! conclut-il.

Tout cela commençait vraiment à devenir ridicule. Si je n'avais encore ressenti dans ma jambe gauche des douleurs intermittentes et à l'extrémité de mes doigts de pieds des sortes de démangeaisons qui accompagnent la croissance des ongles neufs, j'aurais cru que l'homme se moquait de moi ou que j'avais affaire à un fou. La disproportion entre les honneurs qu'on me promettait encore et les hauts faits qu'on m'avait attribués était si flagrante, que le garçon le plus entiché de sa personne n'aurait pas manqué d'en être abasourdi.

Aussi, après tout ce que le journaliste m'avait raconté pendant le parcours, appréhendais-je vivement l'arrivée à New-York. Mais il n'y eut ni fanfares, ni discours à la gare et, dans la cohue des « commuters » (1) regagnant la banlieue après une

(1) Banlieusards.



Une firme cinématographique, la Warbler, venait d'acheter le film que nous avions tourné sur le Ballyhoo.

journée de travail en ville, je passai complètement inaperçu. A l'hôtel, mon guide m'apprit que vraisemblablement la réception à l'hôtel de ville et la parade dans Wall-Street allaient être décommandées.

— Une firme cinématographique concurrente, la *Warbler*, vient de nous couper l'herbe sous le pied. Elle a fait appel à l'un des grands chefs de Tammany Hall pour obtenir que la municipalité refuse de participer officiellement à la réception. C'est ce qu'on vient de me téléphoner du siège social. Le patron va être furieux...

Au fond de moi-même j'étais très satisfait.

— En somme, dis-je, je ne vais avoir rien à faire.

— Il y aura toujours la première du film à laquelle vous ne pouvez manquer d'assister, puis la réception que va organiser la *Paragon* en l'honneur de la presse newyorkaise. En outre, vous n'oubliez pas que la Chambre de Commerce des États-Unis doit vous remettre solennellement le souvenir offert par la souscription nationale et qu'il est grand temps, pour vous, d'indiquer aux officiels sur quel objet votre choix s'est porté.

CHAPITRE XI

CE QUE JE PRÉFÉRERAIS, VOYEZ-VOUS

Le surlendemain de mon arrivée à New-York, j'eus la surprise de recevoir une lettre de ma mère, la seule qui me fût parvenue depuis le début de mes périgrinations. Elle me faisait part des mariages et des décès survenus au village et m'annonçait que désormais je pourrais me servir autant que bon me semblerait de la bicyclette de mon frère aîné. En fagotant dans le bois de M. Dorsonville, Désiré était tombé du haut d'un frêne et s'était cassé les deux jambes. Il ne s'était pas remis de cette chute et ne pouvait plus aider mon père qui se désespérait à l'idée d'avoir à « prendre quelqu'un » pour remplacer Désiré au moment de la moisson.

Cette lettre provoqua en moi de tels remous, des émotions à la fois si contraires et si profondes que je demeurai désemparé, pendant plusieurs heures, sans pouvoir me résoudre à quitter ma chambre.

Je fus bien peiné d'apprendre l'accident survenu à mon frère aîné. Je comprenais la détresse de mes parents qui avaient toujours compté sur lui pour les aider à exploiter leur petite ferme. Mais, l'avouerai-je? mon second mouvement, ce fut de vérifier la date de la lettre. Elle avait été écrite trois semaines à peine auparavant, c'est-à-dire plus de huit jours après le blizzard. Alors que toute la presse américaine me célébrait comme un héros, mes parents ignoraient tout de mon glorieux destin. Certes, peu de temps avant d'avoir reçu la lettre, malgré l'accoutumance, je me refusais encore à considérer comme justifiés les honneurs dont j'étais accablé. Pourtant je sentis un petit pincement au cœur à constater la vanité de ma gloire.

Naturellement, j'eus aussitôt honte d'éprouver un pareil sentiment. J'en vins à regretter d'avoir obéi autrefois aux suggestions de mes amis du *Ballyhoo* et d'avoir écrit, de l'île des Chiens, une lettre qu'au fond de moi-même je n'avais point destinée à mes parents. J'étais tellement convaincu qu'elle pourrirait dans le tonneau de Post Office Bay!

Cependant le hasard avait fait qu'après maints détours, après avoir traversé des océans, des continents, cette lettre était parvenue à ma famille, en Beauce; et ma mère, aussitôt, avait répondu. Tout cela rétablissait entre mes parents et moi un lien sentimental dont je n'avais jamais soupçonné la force.

∴

Le même jour, il me suffit d'être de nouveau en présence de l'ex-prince Sourvinah, pour qu'aussitôt mon attention se portât sur l'épisode qui, de toutes mes aventures antérieures, était demeuré pour moi le plus mystérieux : l'explosion du *Verspiel*.

Devançant mes questions, le roi d'Irvanistan déclara, après avoir rajusté le bandeau noir qu'il portait sur l'œil gauche lorsqu'il ne paraissait pas en public :

— L'amiral Kalinieff et ses acolytes avaient pris soin de transporter dans les deux canots automobiles une bonne partie du trésor de la Begum. Pour effectuer leur transbordement sans risquer d'être dérangés, ils avaient fait absorber dans la soirée un narcotique à tous ceux qui leur étaient suspects. Cependant, sur les instances de Douchka, ils consentirent à m'emmener avec eux, à titre d'otage, je suppose. Le *Verspiel* sauta cinq minutes à peine, m'a-t-on dit, après notre départ.

« Quand je me réveillai dans le canot automobile, nous n'étions plus qu'à quelques milles de la côte de Beloutchistan. Ils comprirent alors que de toute façon ils n'auraient pu se passer de moi ni de la caravane que nous avions laissée à l'embouchure du Dacht. Ils essayèrent de me faire croire à un accident, puis à un malentendu. Mais je ne fus pas dupe de leurs manœuvres; mes partisans non plus. Dès que la caravane parvint aux abords des montagnes de l'Irvanistan, je ne pus empêcher l'inévitable. Tous les Russes blancs furent massacrés par mon escorte de Kashtaris, à l'exception de Douchka, que j'avais revendiquée comme étant ma femme. Trois mois plus tard, tout le pays se soulevait contre Rizakoullah et j'entrai en triomphateur à Kandarah, acclamé par les moullahs et par le peuple. Le lendemain on m'apportait la tête de l'usurpateur. J'épousai Douchka en grande pompe. Mais elle aussi, hélas! était condamnée. Huit jours après elle mourait. On lui avait fait boire du « mauvais café »...

(A suivre.)

Variétés

MÉTAGRAMME

J'ai quatre pieds. Que ma tête soit un S ou un L, je suis une ville de France ; mais si c'est un G, je suis tout le monde. Qui suis-je ?

RÉBUS

CHARADES

Envoi de Benjamin Barazzioli

Mon premier est une note de musique.
Mon deuxième un outil.
Mon tout est un grand homme de la Révolution française.

Envoi de Roger Wolf

Mon premier est une friandise qui se sert dans mon tout.
Mon second est une île de la Méditerranée.
Mon tout contient mon premier.

DEVINETTES

Envoi de Jeanne Hierche

A mesure que le soleil tourne je deviens immobile.

Parfois je suis berceur, quelquefois je suis un grand malfaiteur. Qui suis-je?

Je suis petit mais on m'entend travailler toute la journée et toute la nuit.

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

JUPE EN TRICOT (pour 6 ans)

Pour faire cette jupe il vous faut deux jeux d'aiguilles, un de 3 cm. 1/2, un de 2 cm. 1/2. Vous faites toujours le même point, point de jersey. Commencez votre travail par le bas, montez 135 mailles. De chaque côté il faut faire des diminutions pour obtenir le biais des coutures, pour cela tous les cinq rangs vous prendrez deux mailles ensemble, les deux précédant la dernière, cela 2 fois, vous arrivez alors à avoir 84 mailles et votre jupe à environ 35 cent. Vous prenez alors les aiguilles de 2 cm. 1-2 et vous tricotez la ceinture en faisant 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers. Vous faites des boutonnières. Le dos se fait exactement de la même manière. Lorsque votre travail est terminé, vous assemblez les deux morceaux ensemble, vous repassez les coutures et faites un ourlet en passant une laine apparente comme sur le modèle. Pour renforcer la ceinture vous faites un rang de demi-brides. Si vous le désirez vous ajoutez des bretelles que vous tricotez en faisant deux bandes droites.

Les Conseils de Tante Camille

Bons conseils pour le lait. — Il ne faut ajouter le sel que peu de minutes avant de se servir de lait bouilli, ou dans une sauce, dont il est la base, car le sel fait tourner le lait.

Pour empêcher le lait de s'attacher au fond d'une casserole, mettez un morceau de sucre avant de verser le lait dans cette casserole.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pain à la confiture. — Pour faire cet entremets, vous prenez du pain russis, mais pas sec. Vous en coupez des tranches peu épaisses, vous mettez dessus du beurre et de la confiture. Vous les placez dans un plat allant au feu, en les intercalant bien. Lorsque votre plat est bien garni, c'est-à-dire que vous avez au moins deux couches de pain superposées, vous faites chauffer du lait sucré et vous en recouvrez votre gâteau. Sur le dessus de ce plat, vous mettez du sucre cristallisé, vous mettez alors au four. Le sucre vous fera un gratiné délicieux à croquer. Vous servez chaud.

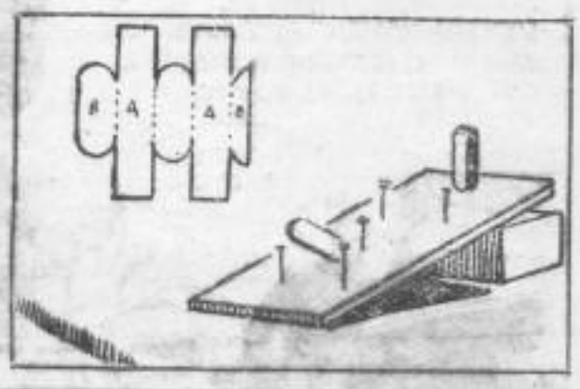
BRICOLAGE

JEU DE CULBUTEURS

Pour faire un culbuteur, découpez dans du bristol mince un patron conforme au modèle ci-contre. Repliez suivant le pointillé et collez B sur B. Dans le tube ainsi formé, glissez une bille. Pour fermer le tube, rabattez et collez les extrémités des deux A. Faites 5 ou 6 culbuteurs et coloriez-les de façon différente.

Vous pouvez les faire courir sur un simple plan incliné établi au moyen d'une planche bien lisse, mais si vous voulez semer le parcours d'obstacles, plantez quelques clous sur la piste pour agrémenter la course en la prolongeant.

Groupez les culbuteurs en haut, et lâchez-les tous à un signal donné. Le premier arrivé en bas est le gagnant.



— Comme je vous envie! Je serais si heureux d'avoir un fils, dit M. Ludovic à M. et Mme Honoré rencontrés sur le boulevard en compagnie de leur petit garçon. « Comment, vous n'en avez pas? — Si, j'en ai, mais trop. J'en ai neuf! »

○

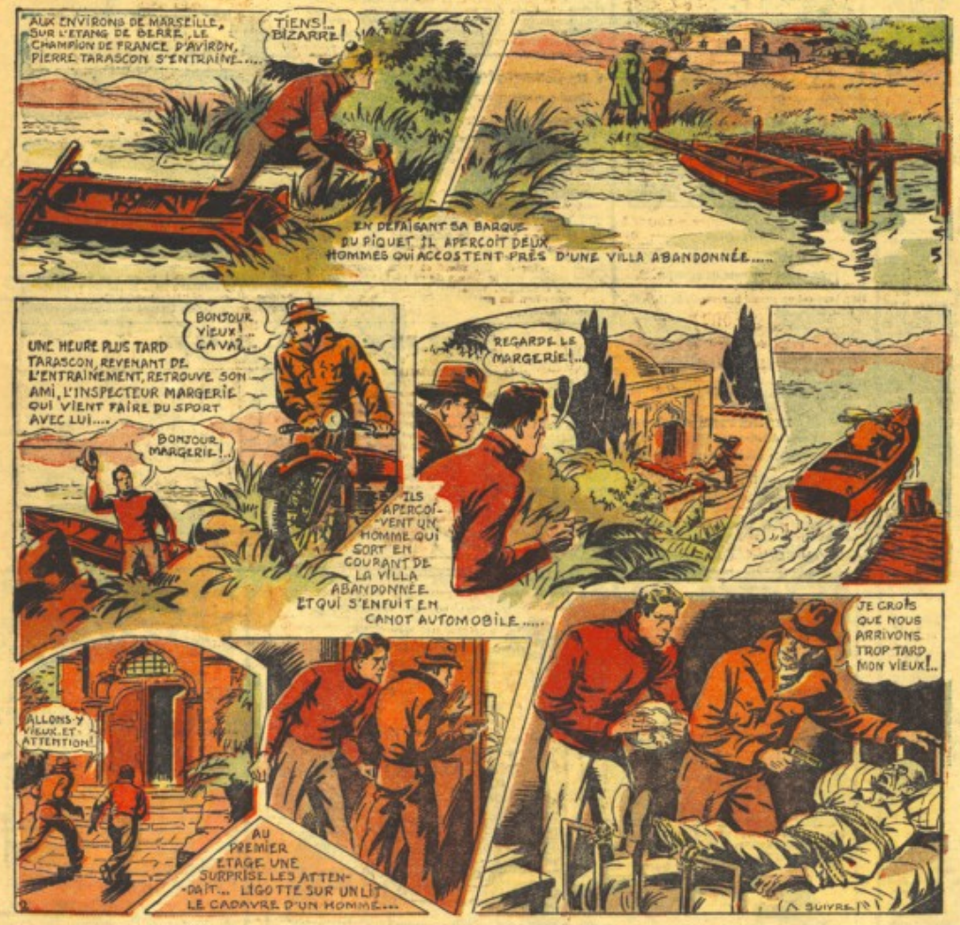
M. et Mme Nouveauriche vont en soirée. Monsieur a mis un habit noir. Madame a revêtu une robe toute constellée de perles. « Vous arrêterez la première voiture qui passera », demande Madame au domestique. Au bout de cinq minutes, ce dernier annonce que la voiture est là, devant la porte. Quelle n'est pas la surprise de ces gens lorsqu'ils se trouvent devant un corbillard tout noir. « Imbécile, qu'est-ce que vous m'amenez là? — Ne m'avez-vous pas dit d'arrêter la première voiture qui passerait? »

○

Pendant les vacances de Pâques, Mme Durand avait emmené ses enfants à la campagne. Là, ils s'amusaient toute la journée, s'en donnaient à cœur joie, et faisaient une bonne provision d'air pur, pour le dernier trimestre scolaire. Un jour qu'ils faisaient un bruit infernal, se battant et criant, leur mère les menaça de les faire rentrer : « Mais, maman, tu ne vois donc pas qu'on s'amuse? On joue à la politique... »

○

Trois amis parlaient du prochain mariage d'un quatrième ami, Julien. Quand quelqu'un se marie, il est d'usage que ses amis lui offrent des cadeaux. « Je n'assisterai pas à la cérémonie, dit l'un d'eux, mais je lui offrirai un service à café pour 12 personnes. » Le deuxième, ne voulant pas paraître moins généreux que l'autre lui répondit : « Moi aussi, je lui ferai un cadeau : un service à thé pour 24 personnes. » Le troisième qui était véritablement avare, mais qui n'en voulait rien paraître, trouva une bonne solution. « J'enverrai une pince à sucre pour 100 personnes », dit-il.



Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — A Ballarat, en Australie, au temps des chercheurs d'or (1854), Dick Preston (15 ans) a été mêlé, avec son ami Shane Corrigan, à une émeute des mineurs contre le gouvernement et ils ont assisté au meurtre de l'usurier Mache par Toomy le Chinois. Dick veut venger l'ami de Corrigan.

Chapitre IX

Un tour des policiers *(suite)*

Un matin qu'il travaillait sur le lot, il entendit une clameur vers la droite, derrière un tas de déblais. Comme quelques mineurs allaient voir ce qui se passait, il se joignit à eux. Deux hommes aux chemises déchirées, souillées d'argile, se querellaient avec deux mineurs que Dick connaissait comme les propriétaires de la concession où avait éclaté la querelle. Les deux étrangers, des hommes aux figures brutales et aux barbes hirsutes, s'étaient installés dans le lot et refusaient d'en sortir. On n'exploitait plus ce dernier depuis que les dépôts d'or de la surface avaient été épuisés et on avait dû creuser des puits de soixante-dix pieds de profondeur pour atteindre les conduits par lesquels autrefois coulait un torrent aurifère. Jusqu'à présent, on n'avait pas pensé à enlever les rochers qui le bordaient, car il aurait fallu pour cela toute une installation, et les mineurs indépendants s'opposaient violemment à la mise en marche de machines que voulaient introduire des hommes d'affaires et des sociétés syndicales. Les mineurs cesseraient d'être libres, et ne seraient bientôt plus que des esclaves salariés.

Mais seuls les placers qui se trouvaient au début d'un filon pouvaient être utilisés dans le présent état de choses, et souvent des mineurs avaient perdu beaucoup de temps et de travail pour s'enfoncer à cinquante ou soixante-dix pieds sous terre, et constater qu'ils avaient manqué le filon. C'est pourquoi, quand il y avait quelque doute sur la direction du gisement, on avait pris l'habitude de se rassembler en campement. Les hommes plantaient leurs jalons sur une concession et s'y installaient. Si c'était sur le filon, l'exploitation prenait de l'importance, si on s'était trompé, on quittait les lieux. Il y avait alors des milliers de ces campements à Ballarat, et, comme ils ne gagnaient rien pour le moment, ils haïssaient naturellement les impôts plus qu'aucuns autres. Dès que le cri « joey » qui annonçait les agents retentissait, ils se dispersaient et se cachaient dans les innombrables trous du terrain, et c'était presque impossible à la police de les en faire sortir.

Les deux campeurs étaient devenus furieux contre les hommes qui s'étaient installés sur le lot.

— Sortez! ou nous vous mettrons dehors! hurlaient-ils en brandissant leurs pioches.

— C'est notre bien, rétorquaient les étrangers. Vous nous l'avez volé!

Les campeurs se tournèrent vers la foule qui s'amassait.

— Voyons, mes amis, vous savez bien que cela nous appartient!

— Ne les écoutez pas, dirent les étrangers en s'adressant à la foule. Peut-être avez-vous vu ces vils chiens camper ici, mais qu'est-ce que cela prouve? Ils nous ont sauté dessus à Bacchus-Marsh et volé notre argent et nos papiers. Ce sont deux requins!

— Nous n'avions jamais jeté jusqu'à présent les yeux sur leurs figures!

— Eh bien nous sommes là maintenant, et nous n'en sortirons que si vous nous mettez dehors!

La foule avait écouté sans prendre parti; elle savait combien il y avait de tentatives de fraude, mais elle n'aimait pas se faire trop vite une opinion. A l'idée d'une bataille, l'intérêt grandit.

— C'est ça, laissons-les se battre!

Un cri s'éleva :

— Faites place, faites place!

— Je te fendrai la tête avec ma pelle! cria un des campeurs.

— Non, répliqua le plus gros des adversaires en se hissant hors du trou. Que les autres soient témoins de ta belle et bonne défaite. Il se mit en garde : Arrive maintenant!

Après un ou deux essais, il frappa le campeur en pleine figure.

— Seigneur! ça n'est ta mort, répondit le campeur.

Mais un des mineurs saisit la pioche qu'il brandissait et la lui arracha. Privé de son arme, le campeur sauta sur le boxeur dont le poing l'atteignit à la mâchoire et l'étendit par terre.

— Viens-y, maintenant! rugit le vainqueur, bombant le torse.

— Faites un vrai match, les enfants! hurla la foule.

Mais par-dessus le tumulte, on entendit le cri avertisseur de « Joey! voici Joey! » Les mineurs essayèrent de se précipiter dans la campagne pour se réfugier dans les nombreux trous du chantier, mais la police montée leur avait coupé la retraite, elle arriva en ordre de bataille, à pied et à cheval. Et les mineurs en jurant virent qu'ils étaient cernés. Les troupes montées galopèrent en arrière et prirent les postes de commandement sur la colline.

— A bas la police! » hurlaient les mineurs révoltés.

Dick fut pris dans la poussée et dut employer toute sa force pour ne pas être jeté par terre et piétiné. Trop tard, il se rappela que Shane et Sanders lui avaient dit que c'était un moyen de la police de provoquer une bagarre en faisant semblant de s'emparer d'un lot : les mineurs étaient toujours si absorbés par le spectacle du combat qu'on pouvait les encercler sans peine.

Dick fouilla avec angoisse dans sa chemise pour trouver sa licence, mais en vain. Il ne savait que trop son article premier : *Cette licence doit toujours être la possession du concessionnaire et présentée à chaque réquisition du commissaire, de l'officier de paix ou de quelque autre personne autorisée. Cette licence n'est pas transmissible.* Qu'avait-il fait de sa feuille? Il ne l'avait certainement pas laissée à la maison, il en prenait toujours grand soin et il était sûr qu'il l'avait dans sa poche avant le déjeuner. Mais peut-être l'avait-il fait tomber en se penchant... Ou bien un mineur la lui avait volée dans la cohue en espérant la faire passer pour la sienne pendant la rapide inspection...

— Reculez-vous! Ne poussez pas! Alignez-vous! criaient les policiers.

(Suite en première colonne page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

A contre-cœur, les mineurs se rangèrent tant bien que mal et l'inspection commença. Les policiers étaient fiers de contenir une telle foule et ils repoussaient les mineurs avec une brusquerie narquoise. Même quand un homme présentait rapidement sa licence et montrait qu'elle était parfaitement en règle, ils lui donnaient une bourrade et le tâtaient pour s'assurer qu'il n'avait pas d'armes cachées sur lui, car il était paru un nouveau règlement sur le port des armes à feu. Dick vit un cavalier enfoncer la main dans les poches d'un homme, lui enlever la ceinture de son pantalon et fouiller sous sa chemise en la déchirant.

L'homme protesta.

— Ta boîte! dit le cavalier, tu as de la chance, ôte-toi de là!

Dick vit que son tour arrivait.

— Où est ta licence? Montre-la vivement! lui demanda un policeman.

— Je l'ai laissée à la maison, répondit Dick faiblement. Il avait vagement idée qu'elle avait dû tomber quand il poussait un coffre sous le lit de sa mère.

— Trouve quelque chose de plus neuf! passe là-bas!

— Oh! je vous en prie, venez à la maison avec moi! supplia Dick, ce n'est pas loin, je vous la trouverai sûrement. Il savait que son père paierait l'amende, si on ne pouvait retrouver la licence, mais il souhaitait qu'elle ne soit pas perdue, car il savait combien cette dépense imprévue entamerait les économies de son père.

— Passe là-bas, cria l'homme pour toute réponse en brandissant son fusil.

— Elle a pu être volée dans la foule, plaida Dick. Il pensa soudain que, si elle avait été volée, on pouvait la reconnaître au nom. Robert Preston, n° 205, quelqu'un d'autre l'a-t-il déjà montrée?

— Comment diable puis-je le savoir? répliqua l'homme. Garde tes mensonges pour une autre fois. Passe là-bas, te dis-je, et rapidement. Il appela le cavalier le plus proche. Ici, Will, apporte une autre paire de menottes, j'ai déjà employé toutes les miennes.

On passa les menottes à Dick qui protestait faiblement et on le poussa à coups de pied vers le groupe d'hommes arrêtés.

Chapitre X. — En prison

On avait opéré à peu près soixante ou soixante-dix arrestations d'hommes qui avaient perdu leur licence ou qui cherchaient à échapper à l'impôt. On ne tenait compte d'aucune excuse, bien que plusieurs mineurs aient assuré qu'ils avaient laissé leur feuille dans leur veste sur leur concession. On rassemblait les coupables et on leur passait les menottes comme à des criminels, puis on les faisait marcher sous la garde de cavaliers, dans la poussière et la chaleur accablante.

Dick cheminait tristement en laissant pendre les mains devant lui. Il s'était tout d'abord demandé comment retrouver sa licence et avait calculé la gêne qu'une amende causerait à sa famille, mais maintenant une nouvelle crainte, bien plus terrible, s'ajoutait à tout cela. Dans le camp, au milieu des mineurs, il était sûr de ne pas être reconnu, mais quand il serait cité devant le tribunal, sans chapeau, sous les yeux investigateurs de la police, il serait facilement repéré par un des cavaliers qui avaient monté la garde devant l'hôtel Bentley, le jour de l'émeute. Ainsi, avant d'être remis en liberté moyennant caution, il serait jeté en prison; et il ne savait pas comment envoyer un message à son père.

Quand le cortège des mineurs enchaînés et des policiers triomphants quitta le campement, il fut accompagné par les coups de sifflets et les menaces des mineurs qui avaient échappé, soit parce qu'ils avaient leur licence sur eux, soit parce qu'ils s'étaient cachés dans des trous. Quelques cailloux sifflèrent, mais très peu, car ils auraient pu atteindre les prisonniers.

Dick était plongé dans un profond désespoir. En approchant de « la tôle », comme on appelait la cour de justice et la prison, il vit à l'horloge neuve de l'hôtel de Bath qu'il était près de onze heures et le courage lui revint à la pensée que c'était surtout à cette heure-là qu'on pouvait trouver son père.

L'Angleterre,
L'Angleterre règne sur la mer!
Et les Anglais jamais, jamais, jamais
Ne seront esclaves!

Près de soixante-dix mineurs avaient été arrêtés.

chantait tout bas l'homme qui marchait à côté de Dick. C'était un homme du Yorkshire à la figure tannée. Les mineurs, menottes aux mains, reprirent le refrain et le fredonnèrent à voix basse en marchant dans la poussière.

— Silence! les prisonniers, cria un officier en avant.

— Oui, monsieur, répondit un soldat.

— Dites encore un mot, crapules, et nous vous le ferons regretter à peine arrivés au camp, dit un garde d'une voix dure et contenue.

On fit pénétrer les mineurs dans le camp par des portes de bois, puis dans une cour. On les laissa là sous un soleil de plomb, dans la poussière, harcelés par des mouches qu'ils avaient peine à chasser avec leurs mains enchaînées. Les policiers s'en allèrent à leurs quartiers pour étancher leur soif; et les prisonniers pouvaient en voir assis sous une véranda. Une demi-douzaine de noirs montaient la garde, fiers de leurs bottes étincelantes, ils se faisaient des grimaces l'un à l'autre et ne dissimulaient pas leur orgueil d'avoir à garder tant de blancs sans défense.

Les mineurs injuriaient les soldats noirs comme s'ils représentaient pour eux le comble de l'indignité. Mais Dick était bien trop malheureux d'être arrêté pour faire attention à tout cela. Un des prisonniers, un Londonien, agita ses menottes à la fois contre les mouches et les troupes noires.

— Oh! comme je serais heureux de me retrouver enfin chez moi, dit-il avec l'accent de Londres. A la maison, avec maman. Pourquoi l'ai-je jamais quittée, en mauvais garçon aventurier que j'étais? Comme ce serait chic de revoir les vieux copains et de pouvoir se promener avec des attrape-mouches à son chapeau, en chantant leur jolie petite chanson. Il en donna une imitation en chantant du nez :

Attrappez-les vivantes! Attrapez-les vivantes!
Toutes ces sales bestioles noires et bleues...

— Il est midi passé, finit par dire Dick à l'homme qui se trouvait à côté de lui, un vieil Anglais grisonnant. Nous donneront-ils à déjeuner?

L'homme le fixa.

— Ah! il faut que vous soyez un jeune et brave imbécile pour penser qu'ils vont nous apporter à manger ici. C'est la première fois que vous êtes là?

— Oui.

— Je le pensais bien. Vous allez vous instruire ici.

Dick se sentit perdre courage, mais il regarda sans rien dire le vieil Anglais stoïque qui s'accroupit sans rien ajouter et sans se soucier des mouches; il se mit à remuer lentement les lèvres. Dick sentit qu'il devait être capable de prendre les choses avec la même indifférence. Mais à la longue, la curiosité l'emporta.

— Cela vous gênerait-il de me dire ce que vous vous récitez à vous-même?

— Pourquoi pas? répondit le vieux mineur. C'est l'hymne de John Wester que je chantais sur les landes autrefois. Quand je le chante maintenant, je revois toujours la bruyère des environs de Bodmin et ça me fait du bien.

Pendant trois heures, on laissa les prisonniers enchaînés au soleil, au milieu des mouches harcelantes; puis il sembla se passer quelque chose. On en emmena plusieurs à la salle du jugement. Dick attendait encore quand un agent s'approcha.

— Je voudrais faire chercher mon père, lui dit-il.

L'homme fronça les sourcils.

— Vous êtes un peu jeune pour être un aventurier, mais je ne peux pas aller chercher votre père. Il faut que vous attendiez d'avoir parlé au magistrat.

Il s'en alla, et Dick se sentit soulagé : quelqu'un lui avait parlé sans rudesse. Il se laissa tomber à côté du vieil Anglais en essayant d'imiter son calme. Son tour arriva.

On le conduisit, étourdi par la chaleur et mourant de soif, dans la salle, devant le juge. Il avait peine à lutter contre sa fatigue et son esprit était confus. Quelqu'un bavardait quelque chose, puis quelqu'un d'autre. Dick s'aperçut qu'on lui parlait.

— Pas de papiers... explications...

La voix était sourde et sans pitié. Dick vit deux yeux ronds qui le fixaient sans intérêt. Il commença à s'expliquer, mais on le coupa net.

— Cinq livres! Au suivant!

— Mon père les paiera, dit-il, mon père...

— Debout! dit un gardien d'une voix rude. Au suivant : Edward Quin.

L'homme assis derrière la table fit signe à Dick de s'en aller. On ajouta quelque chose à son sujet : qu'on le garderait pour continuer l'enquête. Il entendit le prisonnier suivant, Quin, s'exprimer en patois irlandais. *(A suivre.)*

Un naturaliste qui a beaucoup étudié la vie des escargots, assure que cet animal met sept jours pour parcourir un kilomètre.

○

Robinson Crusoé, ce fameux livre que tous nos petits amis connaissent sans doute déjà, outre sa grande valeur, a ceci de particulier : il fut le premier livre qui parût en feuilleton dans un journal. Les aventures de Robinson firent les délices des lecteurs anglais du 7 octobre 1719 au 17 octobre 1720.

○

Pendant certains jours qu'ils considéraient comme néfastes, les Indiens Mayas qui peuplaient le Mexique, avaient l'habitude de se peindre le visage en noir, de jeûner et de ne pas travailler.

○

Les fameuses catacombes de Rome s'étendent sur plus de 900 kilomètres. On prétend que plus de 15 millions de morts y furent enterrés.

○

L'oiseau appelé « grand-duc » est capable de manger sept souris à la suite sans en être incommodé et de recommencer trois heures après. Quel voracité!

○

En Corée, une femme ne se marie jamais deux fois. La loi du pays l'interdit, même si la jeune femme n'a été mariée que deux jours.

○

Les *parias* sont aux Indes la classe la plus basse de la société. Ce sont des demi-esclaves qui accomplissent les travaux les plus pénibles. A l'origine, les parias étaient les hommes rejetés par les diverses castes pour leur mauvaise conduite. Maintenant ils sont tout simplement de pauvres gens. Et il y en a beaucoup, car les trois quarts de la population vivent dans la plus profonde misère.

Les Femmes aviateurs

LE BALLON LIBRE « LABORATOIRE » ET ET LES RECORDS D'ALTITUDE

Nous avons vu comment les premiers aéronautes atteignirent 8.000 et 9.000 mètres. Le ballon de Berson s'éleva même à 10.800 mètres, en 1900.

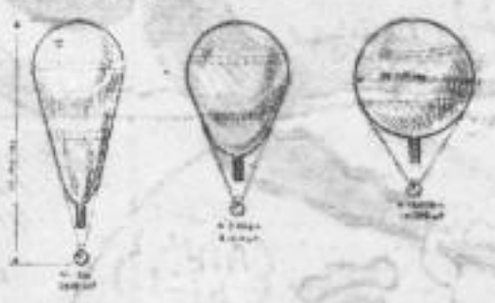
Les principales difficultés rencontrées furent le froid et le manque d'air pour les pilotes, et la dilatation du ballon causant une grande perte de gaz. Cette perte de gaz imposait l'enlèvement d'un lest très important et une augmentation de poids. De plus la perte de gaz et le délestage rendaient les atterrissages difficiles.

DEUX DÉCOUVERTES

Pour remédier à ces inconvénients, tous dûs au fait que l'air n'a pas la même densité et offre une pression plus faible sur les corps aux hautes altitudes, le Professeur Piccard a eu recours à deux inventions.

Premièrement, il imagina un ballon très léger et de très grande capacité (14.000 mètres cubes) dans lequel il introduisit seulement 2.600 mètres cubes d'hydrogène. Tout le reste de l'espace devait servir à la dilatation du ballon et éviter ainsi la perte du gaz sustentateur.

Au départ donc, l'enveloppe était flasque avec une poche de gaz seulement au sommet. Sa hauteur était de 55 mètres.



A 5.600 mètres d'altitude, le volume du gaz dilaté avait doublé. A 10.000 mètres, il occupait 10.000 mètres cubes et, à 15.000 mètres, le ballon était plein. Son diamètre était de 30 mètres et sa hauteur, avec la nacelle, de 45 mètres.

Deuxièmement, le Professeur Piccard étudia une nacelle entièrement en duralumin. C'était une sphère hermétiquement close, de 2 m. 10 de diamètre, et alimentée intérieurement en oxygène. Elle contenait un grand nombre d'instruments scientifiques car le voyage, bien que battant le record d'altitude, n'était pas dirigé dans ce but.

Piccard et Kipfer atteignirent 15.781 mètres, au cours d'un voyage qui dura dix-sept heures.

En passant au-dessus des Alpes, la nuit venue, le ballon restant éclairé par le soleil tellement il était haut, semblait un astre et fut aperçu à 100 kilomètres de distance.

UN AN APRÈS

Le 18 août 1932, le Professeur Piccard fit une nouvelle ascension avec Max Cosyns comme assistant. Même ballon, à part quelques modifications de détail. L'enveloppe comportait un grand orifice central de 2 m. 50 de diamètre destiné à ralentir la descente, l'air s'engouffrant dans le ballon pour former parachute.

La première cabine était peinte moitié en noir, moitié en blanc pour régler la température! En effet, le noir chauffe fortement au soleil alors que le blanc rejetant une partie des rayons, garde une température basse.

La nouvelle cabine est uniformément blanche, et malgré le froid de — 55 degrés à 15.000 mètres, la température intérieure est supportable.

L'altitude atteinte a été de 16.500 mètres.

LES AUTRES TENTATIVES

En 1933, les Russes Prokofief, Birabaum et Godunow montent à près de 19.000 mètres. Les Américains Settle et Fordney dépassent 19.000 m.

En 1934, Fedoseegenko, Wassenko et Oussylaine (Russes); Kepner, Anderson, Stevens (Américaines); Cosyns et Van der Elft (Belges), font des ascensions stratosphériques.

Enfin, le 11 novembre 1935, le record mondial d'altitude est battu par l'Amérique.

Stevens et Anderson montent à 22.066 mètres avec un ballon de 104.774 mètres cubes, haut de 96 mètres et d'un poids total de 6.800 kilos, soit un de ces gros camions de transport que vous voyez souvent!

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BALLON STRATOSPHÉRIQUE. — Le ballon stratosphérique diffère du ballon libre par certaines dispositions particulières exigées par la haute altitude qu'il est destiné à atteindre.

D'abord l'enveloppe n'est gonflée que très peu au départ et n'atteint sa forme sphérique que par la dilatation progressive du gaz au fur et à mesure de l'ascension du ballon.

Ensuite la nacelle est étanche, généralement en forme de boule, et les aéronautes enfermés à l'intérieur respirent au moyen d'émanation d'oxygène.

BALLON DIRIGEABLE. — Des physiciens ont eu l'idée de diriger eux-mêmes leur ballon au lieu de se laisser emporter par le vent. D'abord avec des rames, dans le genre de celles des bateaux, mais de très grande surface, puis avec des hélices. La force musculaire de l'homme fut impuissante contre la force naturelle du vent.

On employa alors le moteur à vapeur, électrique, puis à explosions entraînant une hélice.

L'enveloppe, munie d'empennages, passa de la forme « boule » à la forme « cigare ».

Le « dirigeable » était né. On en distingue plusieurs sortes que nous allons examiner.

Le dessin représente le dirigeable Renard et Krebs (1884).

SPORTS

Le rugby, sport violent

On se plaint souvent de la violence des joueurs de rugby et il n'est pas rare de voir, en France comme en Amérique, des joueurs grièvement blessés sur le terrain. Cela fait le désespoir des vrais et bons joueurs et l'un d'eux passé pour quelques temps au rôle d'arbitre, trouva le moyen suivant de calmer les équipes en présence.

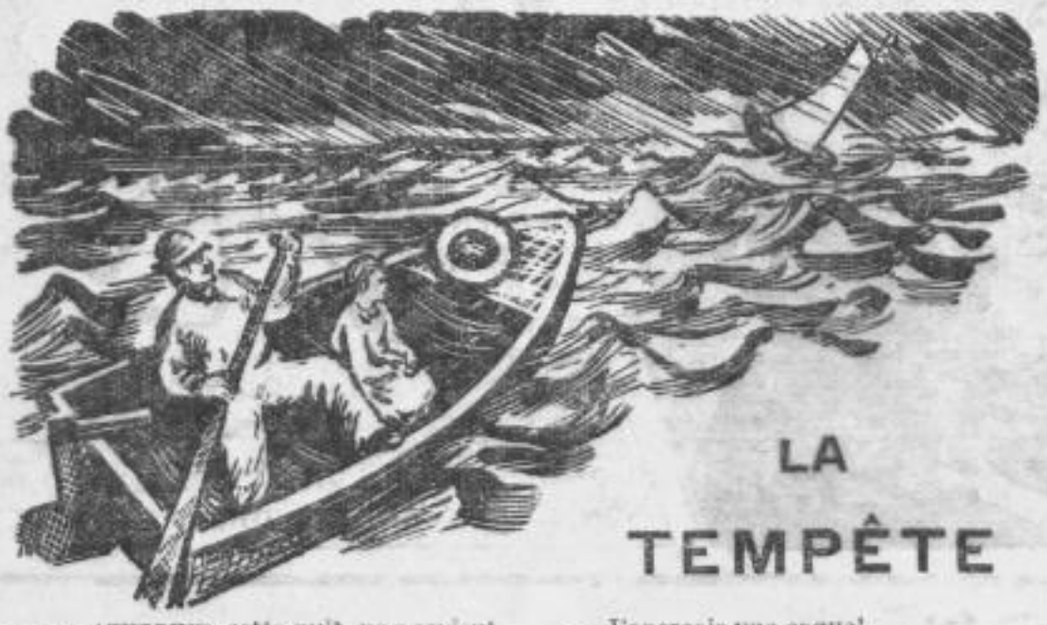
La partie avait été très brutale depuis le début et il s'épuisait à essayer d'empêcher les coups; alors, il réunit ses joueurs et leur dit : « Vous aimez mieux cogner que jouer ? Bon, je vais donner le signal du jeu et ne plus m'en occuper. Mais vous pourrez vous entre-tuer avant que je ne revienne siffler la fin. »

Arbitres contre journalistes

Il est d'usage de voir les journalistes critiquer les arbitres, n'être pas d'accord avec eux sur les péripéties d'un match, que ce soit de boxe, de rugby ou de tout autre sport qu'il s'agisse. Eh bien, ils viennent d'avoir une bonne occasion de vider enfin leurs querelles : les arbitres suédois, désireux de prendre enfin une part active au sport, ont constitué une équipe de football et cette équipe a rencontré celle constituée par les journalistes de Stockholm. Les journalistes furent d'ailleurs battus et ce succès encouragea les arbitres qui rencontrèrent ensuite une des meilleures équipes suédoises. Mais là, ils furent battus et savez-vous qui ils rendirent responsables de leur défaite ? L'arbitre qui dirigeait la rencontre...

Le boxeur prévoyant

Les spectateurs américains sont peu patients et ils ont l'habitude, quand le spectacle ne leur plaît pas, de manifester violemment leur mécontentement en envoyant sur la scène, sur le ring ou sur la piste, tout ce qui leur tombe sur la main ou tout ce qu'ils ont apporté dans cette intention : tomates trop mûres, œufs pourris, etc... Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls. Récemment un boxeur venait boxer dans une petite ville et il avait bien des raisons de se douter qu'il serait mal accueilli. Aussi fut-il très prudent. Le matin de son match, au lieu de s'entraîner, il jugea plus prudent de rendre visite... à tous les crémiers du pays pour leur acheter les œufs pourris qu'ils avaient encore. Ainsi, il était bien sûr que plus personne ne pourrait lui en lancer.



LA TEMPÊTE

CATHERINE, cette nuit, ne parvient pas à s'endormir. La tempête, qui grandit d'heure en heure, lance les vagues à l'assaut du phare isolé en pleine mer. Depuis quatre ans qu'elle vit là, elle n'est pas arrivée à s'y habituer. Ce n'est pas qu'elle regrette la maison basse, avec son champ de seigle; non, elle aime la mer, et elle a trop à faire avec la cuisine, les deux garçons, sa mère malade pour pouvoir rêver à autre chose. Mais ces tempêtes!... Chaque fois qu'une vague plus forte que les autres vient s'écraser contre les récifs, son cœur se serre, elle étouffe. Et, soudain, qu'est-ce donc... n'a-t-on pas crié? Elle se dresse sur son oreiller. Le jour commence à poindre. Il peut être cinq heures du matin. Un autre cri, un autre encore!... Catherine n'y tient plus : elle saute du lit, s'habille à la hâte et grimpe rapidement jusqu'à la plate-forme qui encercle la tourelle du phare. Son père l'y a devancée; cramponné à la balustrade, il essaie vainement de percer l'horizon avec sa longue-vue.

— Catherine! crie-t-il (et le vent furieux emporte sa voix), tu as de bons yeux, toi, regarde!

La jeune fille prend la lunette; la brume glacée en obscurcit les verres, mais elle les essuie avec calme, observe à nouveau.

— J'aperçois une coque!

— Où cela? Où?

— Un peu à droite du grand récif... Attends, il me semble que je vois bouger quelque chose... Quand cette vague aura passé... là... C'est un bateau!... Son mât est brisé et... oui, il y a des hommes dedans! Ils nous appellent... Partons vite!

— Tu n'y penses pas! hurle le père Lenoir; mais, ma pauvre petite, nous serons engloutis à la première lame!!! Non, je vais essayer de faire signe aux gens de la côte...

— Aux gens de la côte, par un brouillard pareil? Mais nous perdrons notre temps, voilà tout, et c'est une question de minutes! Papa, papa, prenons la barque: tu rameras, je tiendrai le gouvernail, et nous les sauverons, je te le jure... Mais viens!

Lenoir la regarde, tout hébété; il a un peu honte de s'être montré si craintif : oui, oui, il faut agir, et vite! Père et fille dégringolent l'escalier, déverrouillent la porte et s'élancent dehors, luttant durement contre le vent qui leur rabat la pluie sur le visage. En dépit de leurs efforts, ils mettent plus de dix minutes à pousser sur l'eau la barque amarrée dans la crique. La mer, heureusement, est un peu plus calme à cet endroit et ils parvinrent sans trop de mal à quitter le bord, Catherine à l'avant, tenant ferme le gouvernail, Lenoir à l'arrière, manœuvrant les avirons. Mais à peine ont-ils fait quinze mètres qu'une énorme vague arrive sur eux; le canot fait un bond, se trouve presque à hauteur du phare pour aller s'abîmer l'instant d'après dans l'énorme sillon creusé entre deux montagnes d'eau. A la deuxième vague, Catherine a la peau glacée, elle claque des dents, tout son corps lui fait mal, mais une joie extraordinaire l'inonde, double ses forces. Debout à l'avant, avec ses mains saignantes, elle gouverne droit devant elle, vers l'endroit où elle a aperçu le bateau. Soudain, une lame plus forte que les autres la renverse; elle tombe sur le côté, heurte violemment avec son front le rebord du canot. Son père hurle, mais, déjà, elle est debout et rattrape le gouvernail au moment précis où la barque désemparée va se jeter sur les récifs.

Au même instant :

— Les voilà! crie Lenoir.

Et Catherine distingue, à trente mètres devant elle, sur la droite, une barque de pêche éventrée, d'un côté la quille, de l'autre le mât et les cordages. Une houle énorme la cache brusquement, mais, à la crête suivante, elle découvre trois têtes, les deux hommes sans doute, et le mousse, agrippés au bastingage. Son cœur s'emplit de joie, elle ne voit plus la mer, elle ne sent plus son front tuméfié :

— Courage! leur crie-t-elle, comme s'ils pouvaient l'entendre, courage, nous arrivons!

Mais que doit-elle faire? Elle se retourne vers son père, voit qu'il lui montre d'un signe de tête les cordes enroulées à ses pieds. Elle les prend et appuie tant qu'elle peut sur le gouvernail; la barque file à droite, dépassant le bateau où déjà les hommes s'affolent, mais, presque aussitôt, Catherine change de sens, revient droit sur eux et, profitant d'un creux de vague, lance l'amarre de toute sa force. Les pêcheurs la rattrapent au vol, l'attachent et restent là, hésitants, impressionnés par cette mer furieuse au-dessus de laquelle il leur faut s'avancer.

— Venez donc! crie Catherine cramponnée à la corde.

Le patron se décide et hisse par-dessus bord son matelot qui, accroché à l'amarre, avance vers la barque, dans l'eau jusqu'au ventre. Il arrive enfin, Catherine l'aide à grimper et le pousse vers l'avant pour laisser la place aux deux autres. C'est au tour du moussaillon; il a si peur qu'au moment d'atteindre le canot, il lâche prise... mais la jeune fille fait signe à son père qui s'empare du gouvernail, s'élance et le saisit par le fond de sa culotte au moment où il va s'enfoncer. Elle serre contre elle le petit corps transi et le dépose au fond de la barque, pendant que le patron arrive à son tour.

C'est fini, tout le monde est sauf. Catherine, soudain, se sent faiblir. Elle a froid, le sang coule sur sa joue, bat à grands coups sourds dans son front tuméfié. Mais on a besoin d'elle encore; elle se raidit et reprend le gouvernail.

— Laisse ça, ma fille, lui dit le patron; tu en as assez fait, je te remplace!

Sans savoir comment, elle tombe assise à côté du mousse qui se cramponne à elle de ses deux bras; elle l'enveloppe dans sa jupe trempée et, comme il pleure de fatigue et de terreur, elle cache sa tête contre sa poitrine et reste là, immobile. Le matelot a repris les rames et le canot danse sur les vagues, en haut, en bas, en haut, en bas, embarquant trois seaux d'eau à chaque descente.

— Nous y sommes! crie soudain Lenoir.

Catherine, éblouie par la lumière du phare, aperçoit au pied des récifs sa mère et ses frères qui courent çà et là, avec de grands gestes. Le vent a faibli, la houle est moins forte et on aborde sans trop de peine, entre deux vagues. Maman Lenoir se précipite sur sa fille :

— Méchante enfant, folle! gémit-elle en la couvrant de baisers; mais tu es blessée... Oh!

— Tu pleureras plus tard, la mère! fait rudement son mari; pour le moment, sors-nous des culottes, des vestes... il y a de quoi attraper la mort!

Dix minutes plus tard, Catherine, pansée, séchée, vient rejoindre dans la cuisine les quatre hommes qui, le dos au feu, boivent des grogs brûlants. En la voyant, les matelots se lèvent et lui serrent la main très fort, sans rien dire.

— Viens te réchauffer, ma fille, là, près de moi, fait le père Lenoir; tu l'as bien mérité, car, sans toi...

— Sans vous... nous dormirions maintenant dans un drôle de lit! dit le patron en clignant de l'œil; c'est égal, une gamine comme vous, ça n'est pas croyable!

— Hé, j'ai des bras solides, savez-vous! répond Catherine avec son franc sourire.

Et elle s'assied vaillamment à côté de son père, devant son bol de rhum fumant.

COLETTE VIVIER.

UN GRAND RÉVOLUTIONNAIRE : SAINT-JUST

14 JUILLET 1789. — Le peuple de Paris s'agite. Le roi a renvoyé Necker, le bon ministre. Cela signifie qu'il refuse d'accorder une Constitution au peuple et qu'il s'oppose aux réformes nécessaires. Depuis plusieurs jours l'émeute gronde; la veille on a pillé les Invalides et arraché des grilles de jardins pour en forger des piques, dans les faubourgs. « Aux armes, citoyens! » Une masse qui porte ces piques et de vieux mousquets et des hallebardes, une masse qui comprend femmes et enfants s'avance dans le faubourg Saint-Antoine. Devant elle se dresse la Bastille, cette prison où le roi peut, sans jugement, d'un seul mot signé de lui, enfermer n'importe qui pour n'importe quel temps. « A bas la Bastille! » Au peuple s'étaient joints les gardes-françaises qui placent un canon devant la grosse porte. Le canon tonne. « Rendez-vous! » crie la foule au gouverneur et aux gardiens. Une petite armée campait sur le Champ-de-Mars; elle pouvait défendre la Bastille; mais le roi ne comprit pas ce qui se passait; et l'armée n'aurait sans doute pas marché... Le gouverneur fait tirer sur la foule; le canon enfonce les portes et bientôt la tête du gouverneur est promenée au bout d'une pique. La première tête d'aristocrate... Un jeune homme assiste à toute cette action, en spectateur, il s'appelle Saint-Just et arrive de Blérancourt, dans l'Aisne. C'est un grand garçon de 22 ans, aux traits fins, aux cheveux bouclés, un peu pâle d'avoir été élevé dans un collège religieux où la nourriture n'est ni bonne ni abondante. Saint-Just a lu les Vies des Romains illustres et rêve d'un pays où régneraient la justice et la liberté.

14 juillet 1790. — On a arraché au roi la Constitution : « Vive le Roi! » Au Champ-de-Mars une grande fête marque l'anniversaire de la prise de la Bastille. De tous les coins de la France, des *sections* d'hommes armés sont venus se ranger autour d'une tribune. Le roi ne veut pas se compromettre en faisant un discours, et c'est le marquis de La Fayette, sous un chapeau à plumes, qui s'en charge, plutôt mal. Un jeune homme, serré dans un uniforme de lieutenant-colonel de la garde pour sa province, l'écoute, un sourire moqueur aux lèvres. C'est Saint-Just qui s'est lancé dans la vie politique, avec une ardeur et une honnêteté qui ne faibliront jamais.

20 juin 1791. — Le roi a trahi! On se doutait déjà qu'il communiquait avec les nobles qui ont fui à Coblenz pour former contre la France une armée aidée par l'Etranger. Et en voici la preuve : il s'est enfui... Heureusement on l'a reconnu avant la frontière, à Varennes, et on le ramène à Paris comme un malfaiteur, au milieu de gendarmes et d'une foule d'hommes armés délégués par tous les villages où il passe. Saint-Just, à cheval, escorte ainsi le roi. Il se fixe à Paris. Là il rencontre Robespierre dont la grande intelligence, l'honnêteté et le dévouement vont l'entraîner plus avant dans l'action politique. Saint-Just était plutôt un modéré. Robespierre va lui faire comprendre comment il faut réorganiser l'Etat. Et Saint-Just deviendra encore plus hardi que lui, et plus actif.

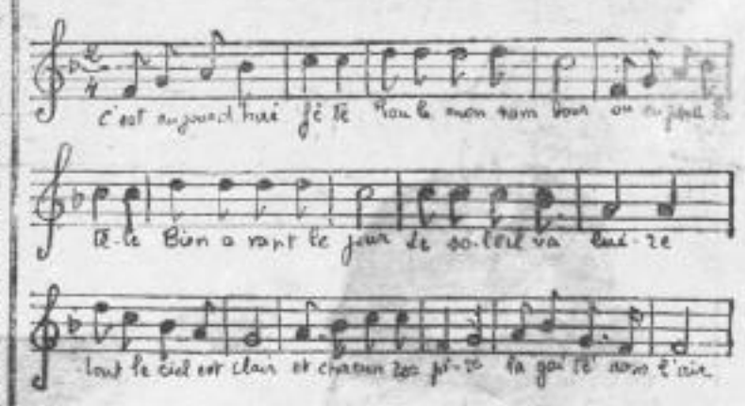
2 septembre 1792. — Saint-Just qui n'avait pu, vu son jeune âge, entrer à l'Assemblée législative (il fut élu, puis invalidé), est élu triomphalement à la Convention. Il va y jouer un rôle capital à un moment tragique de notre histoire. Les ennemis et les émigrés avancent; l'armée française est trahie par ses officiers et recule en désordre. Le peuple a pris d'assaut les Tuileries et conduit la famille royale à la prison du Temple, d'où elle ne sortira que pour aller à l'échafaud. Pourtant l'Assemblée restait royaliste, sauf quelques hommes énergiques comme Saint-Just qui savent ce que peut être une République. Quand viendra le procès du roi, le nouveau député, ce jeune homme si beau et qui dresse une tête si fière, montera à la tribune et pour la première fois parlera à ses collègues. Des yeux ardents, une voix violente; précis dans son langage et dans ses gestes. « Je dis que le roi doit être jugé en ennemi, que nous avons moins à le juger qu'à le combattre... Cet homme doit mourir... » Et Saint-Just obtiendra la condamnation à mort.

2 juin 1793. — C'est le peuple qui a pris la Bastille, c'est le peuple qui se bat pour la France, mais c'est la bourgeoisie qui, avec l'aide des députés *girondins* est maîtresse à la Convention. Les Girondins, pour éloigner de Paris le peuple qui exige des réformes, ont décrété brusquement la guerre sans que les mesures aient été prises pour gagner cette guerre; et l'on est en train de perdre la guerre, donc de perdre la Révolution. « Il faut abattre les Girondins, dit Saint-Just à Robespierre. » Et de tous les *clubs* et sections, monte comme un refrain : « Arrêtez les Girondins! » Ce 2 juin, dans un bruit de fanfare, la garde nationale envahit les Tuileries où siège la Convention et exige de l'Assemblée que soit discutée la question des Girondins. C'est Saint-Just qui rédigera le rapport contre les Girondins, le premier de ses célèbres rapports sur les factieux qui menacent la Révolution. Et le 8 juillet, l'Assemblée vota leur arrestation. Mais Robespierre accepta qu'ils soient détenus à leurs domiciles, et beaucoup purent s'échapper qui fomentèrent des révoltes dans soixante-deux départements!

Le 10 juillet, Saint-Just est élu au Comité de Salut Public, il est membre du gouvernement. Peu après il est nommé commissaire extraordinaire aux Armées. Il part pour l'Alsace. Il vaincra l'ennemi extérieur et l'ennemi intérieur. Il faut que les soldats soient secourus, habillés, traités avec justice, et qu'ils puissent avoir confiance en leurs chefs. « Soldats, dit-il dans une proclamation, nous venons vous venger et vous donner des chefs qui vous mènent à la victoire. » Il parle aux hommes, écoute leurs plaintes, prend des notes. Ce jeune homme si sérieux fait trembler les généraux. Le commandant du 8e chasseurs, Béril, essuie une défaite aux portes de Strasbourg; Saint-Just le fait arrêter; on trouve dans ses poches une cocarde royaliste et une lettre lui demandant de « rester fidèle au roi »; il est immédiatement fusillé. Le général Eisenberg, qui avait fui lors d'une attaque est aussi fusillé. Et Tauzia, général de brigade, et bien d'autres officiers. Cable et Perrin, intendants qui trafiquaient de la nourriture des soldats, sont exécutés. Saint-Just n'épargna pas les civils qui trahissaient, qui spéculaient en accaparant les denrées. Les soldats manquaient de tout. Saint-Just réquisitionna; voici l'ordre qu'il envoya à la municipalité de Strasbourg : « Dix mille hommes sont nu-pieds dans l'armée. Il faut que vous déchaussiez tous les aristocrates de Strasbourg dans le jour, et que demain, à dix heures, les dix mille paires de souliers soient au quartier-général. »

(A suivre.) BOUR.

LA FÊTE AU VILLAGE



Sonne, sonne, sonne,
Cloche du hameau.
Je ne vois personne
Sous le vieux ormeau,
Bien que la primousse
D'un gars matinal;
Seul, il se trémousse
Pour ouvrir le bal.

Ce beau temps de Pâques
Est ravigotant.
Pierre, Antoine et Jacques
Viennent en chantant.
Çà, que l'on arrose
Tambour et crincrin
D'un petit vin rose
Qui les met en train.

Le violon grince;
Blaise arrive au trot;
On dirait un prince,
Tant il est farand.
Accourez fillettes
De seize à vingt ans,
Fraîches violettes
Du joli printemps.

Vite, entrez en danse
Fleurs, rubans et nœuds.
Marque la cadence,
Bon violoneux;
Fais le diable à quatre,
Racle avec vigueur,
Tu vas faire battre
Plus d'un jeune cœur

TIMBRES

Costumes nationaux

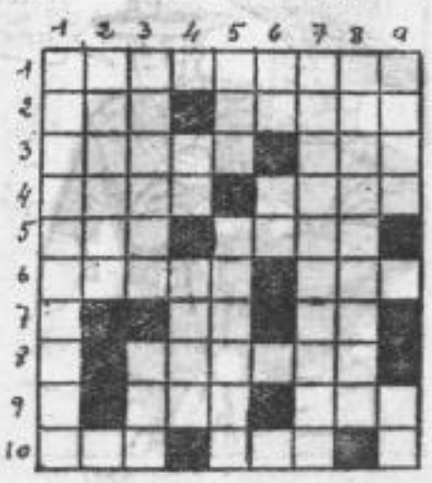
Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le timbre est un excellent moyen de propagande et surtout de propagande artistique et que, en outre, en déterminant le sujet d'un timbre, les pays sont souvent guidés par le désir de symboliser ce pays. Que peut-il y avoir de plus représentatif d'un pays et aussi de plus joli, que ces vieux costumes nationaux? Ils sont restés particulièrement pittoresques dans les pays d'Europe centrale et c'est pourquoi nous trouvons dans ces pays, plusieurs très jolies émissions entièrement consacrées aux costumes nationaux.

Voici d'abord la plus ancienne en date, celle de Suisse. En effet, depuis 1933, la Suisse émet, chaque année, une série de quatre timbres de bienfaisance pour les œuvres de la jeunesse, dont trois vignettes représentant, comme vous le voyez ci-contre, un des costumes traditionnels des cantons suisses. Le timbre reproduit ici appartient à l'émission de 1934 et est vert et jaune.

L'Autriche a, elle-aussi, fait une émission pour les costumes nationaux, mais tous les timbres sont analogues et moins pittoresques que ceux des autres pays.

Voici, maintenant, une émission allemande de 1935 : 10 timbres, tous différents et vendus avec une surtaxe au profit d'œuvres de bienfaisance. Le très joli costume que vous voyez ci-contre est celui des dames de Frise. Enfin, en 1936, à l'occasion du sixième anniversaire de l'avènement du roi Carol de Roumanie, une série de timbres fut consacrée aux différents costumes du pays et vous en voyez un ci-dessus.

MOT CROISÉ N° 85



Horizontalement. — 1. Barrière. — 2. Perroquet. Pas gênés. — 3. Grande ville du Midi de la France. N'ignorât pas. — 4. Petit coup. Manifestation extérieure de richesse. — 5. Animal modeste et utile. Gageure. — 6. Mouvement. Voyelles. — 7. Métal précieux. — 8. Province de l'est de la France. — 9. Prénom féminin. Point cardinal. — 10. Règle. Venus au monde.

Verticalement. — 1. Héros de roman célèbre par sa taille gigantesque. — 2. Héros de l'antiquité grecque qui inventa un fil fameux. — 3. Qui nous éclairent. Prénom arabe. — 4. Terminaison d'infinitif. Alliage métallique dont on fait les fourneaux, les poêles, etc. — 5. Partie d'une écluse. Originaire d'un pays d'Orient. — 6. Note de musique. Autre note de musique. — 7. Garanties. — 8. Viennent après les premiers. — 9. Nom d'une célèbre famille italienne. Possessif.

SOLUTIONS DU N° 84

Horizontalement. — 1. Apparition. — 2. Soulever. — 3. Suif. Omar. — 4. Ilse. Io. — 5. Sa. Sérieux. — 6. Tirs. Egale. — 7. Années. Noir. — 8. Ira. Se. — 9. Courtage. — 10. Ere. Etend.

Verticalement. — 1. Assistance. — 2. Poulain. Or. — 3. Puis. Revue. — 4. Altesse. — 5. Re. Site. — 6. Ivoire. Rat. — Témoignage. — 8. Ira. E. A. O. En. — 9. Rosier. — 10. Nu. Xérès.

SOLUTION DE LA PAGE 3

Charades. — Bonbonnière (bonbon-hyères). — Mirabeau (Mi-rabot).
Devinettes. — Le vent : le réveil.
Rébus. — Réveil, Réchaud, Reptile, Rébus.

PETIT COURRIER DE JANOT

Robert L., Vrigne-aux-Bois. — Nous écrit qu'il est très intéressé depuis que *Mon Camarade* publia de l'aviation. Il espère fonder un club. Il m'envoie une gentille histoire qui sera utilisée.

Gérard L., Laugnac (Loir-et-Cher). — Merci de tes gentilles devinettes. Elles seront utilisées.

Edmond B., Sainte-Cécile-la-Velouze (S.-et-L.). — Merci de tes problèmes de géométrie, ils sont très bien. On s'en servira. Content de ton adhésion au club.

DECOUPAGE PLIAGE A COLORIER

MERE MUCHE L' AUTRUCHE

Abonnez-vous à « MON CAMARADE »

France { Pendant les vacances, au numéro : 0 fr. 50
1 mois : 2 fr. ; 6 mois : 9 fr. 50 ; 12 mois : 18 fr.

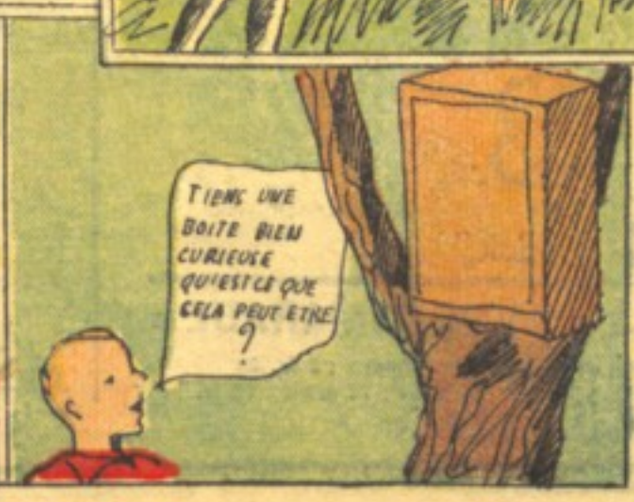
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. : 974-41.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE COMBAT LES PERSÉCUTEURS DES INDIENS, SES AMIS, QUI VEULENT S'EMPARER DES TERRAINS DES PEAUX-ROUGES. JIM A RÉUSSI À CAPTURER DEUX DES BANDITS, MAIS LA GROSSE FIRME QUI EMPLOIE CEUX-CI, A LANCÉ LA POLICE CONTRE JIM QU'ILS SONT SUR LE POINT D'APRÉHENDER.... MAIS....

LES AVENTURES DE TOTO ET TOUTOUNE

TOTO TOUTOUNE ET L'AVIATEUR SE METTENT EN ROUTE AFIN DE CHERCHER UNE ISSUE A LEUR AVENTURE, A S'EVADER ENFIN DE LA BROUSSE AFRICAINE



Le Gérant LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 55.993.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 87. — 29 JUILLET 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE

Début du grand roman de H. G. WELLS

Pat'Loum et l'aviation : Le moteur grippé

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Il n'y a pas à dire, les vacances vous rendent tous un peu paresseux et cette semaine j'ai moins reçu de lettres que d'habitude. Mais c'est tout naturel que si vous êtes en vacances dans un beau pays ou au bord de la mer, vous n'ayiez pas envie d'écrire et que vous préfériez aller vous promener ou vous baigner dans la mer, dans cette mer que je voudrais rudement bien connaître. Et en vacances, j'y suis pas parti, moi.

Mais si je ne reçois pas énormément de lettres, elles sont tout de même toutes très intéressantes.

Voilà une lettre de Maurice Saül, de Paris (XIe). Mon petit camarade Maurice est l'un de mes plus fidèles correspondants. Il m'écrit au moins deux ou trois fois par mois et toujours il m'envoie des contes, des romans, des récits, enfin des choses extrêmement intéressantes, et très souvent déjà j'en ai publié dans ma lettre.

Cette fois-ci ce n'est pas un conte que mon petit ami Maurice m'a envoyé, mais toute une série d'idées très intéressantes pour le journal. Sa lettre, la voici :

Je t'écris cette semaine pour te faire part de quelques-unes de mes réflexions.

En feuilletant un autre journal mon attention se porta sur cette rubrique : « Le coin des petits immobilisés », qui consiste à ce que nombre de lecteurs attendris envoient à de pauvres petits alités soit des livres, jouets, images, ou timbres.

Je te proposerais de créer dans *Mon Camarade* une rubrique pour soulager les petits enfants d'Espagne. Dans cette rubrique tu donnerais les noms et les adresses de quelques petits enfants d'Espagne, chaque semaine, en nous disant ce qu'ils désirent : livres, timbres, etc.

Je suis d'accord avec toi et je trouve que ce qui serait bien, ce serait de publier, au moins une fois par mois, une page de *Mon Camarade* ayant pour titre : « La page des petits écrivains de *Mon Camarade* ». Et ce qui serait encore bien, ce serait qu'à chaque fin d'année, il paraisse un album de *Mon Camarade* où il y aurait les 52 numéros que nous relirions avec plaisir et que nous serions contents d'avoir pour nos étrennes.

Mon Camarade m'intéresse de plus en plus en lui et à mesure que les semaines avancent. Avec un peu de patience nous allons fêter le numéro 100. Et même avec encore un peu plus de patience le numéro 1.000. A cette époque j'aurai environ trente ans, mais cela n'empêchera pas que je n'aurai pas abandonné *Mon Camarade* qui aura peut-être un million de lecteurs.

Mon père lui-même lit *Mon Camarade*, car, dit-il, il ne contient que des lectures intéressantes et des histoires saines.

Voilà une bien gentille lettre et qui m'a fait bien plaisir. C'est vrai qu'on va fêter le numéro 100. Et c'est magnifique. On m'a raconté comment c'était Mon Camarade, *au début, et même j'ai vu les numéros qui paraissaient à ce moment-là. C'était un tout petit journal, qui n'était pas même en couleurs, et qui paraissait seulement tous les mois, et qui n'était lu que par quelques centaines d'enfants.*

Maintenant, après cinq ans seulement, Mon Camarade *n'est déjà plus du tout un bébé, mais déjà un grand garçon, un grand journal que lisent chaque semaine des dizaines et des dizaines de milliers d'enfants, dans tous les coins de la France et des colonies. Et des milliers de lecteurs sont aussi dans nos clubs. Tout cela c'est très joli, mais ce n'est pas encore parfait, parce que c'est par centaines de mille, et pas seulement par dizaines qu'on devrait compter les lecteurs du journal. Et pour cela il faut encore qu'il soit amélioré.*

Les améliorations que propose mon petit camarade Maurice sont intéressantes. Pour ce qui est du coin des petits Espagnols, c'est une très belle et très généreuse idée de le créer. Seulement, au début du moins, cela nous sera difficile de donner des adresses de petits Espagnols à qui envoyer directement des choses qui leur feraient plaisir. Il faudra envoyer les livres, les jouets, les timbres, etc., au bureau du journal, 24, rue Racine, et nous, après, on s'arrangera pour faire arriver le tout en Espagne.

La page des petits écrivains de Mon Camarade, *c'est aussi une bonne idée. Mais pour cela il faut que je reçoive bien plus de contes et de récits. Parce que ce que je reçois pour le moment ça suffit tout juste à se publier dans mes lettres, qui sont souvent d'ailleurs, vous l'avez bien vu, une page des petits écrivains de* Mon Camarade. *L'album de* Mon Camarade, *celui-là on le fera sûrement. Mais la meilleure façon de rendre le journal plus beau et plus instructif, c'est que vous nous donniez votre avis sur toutes les histoires qu'il publie.*

Parce qu'on cherche toujours à l'améliorer, le journal, en y mettant toujours de nouvelles histoires. Voilà trois numéros qu'on a commencé Le Rayon de la Mort, *une magnifique histoire qui, moi, me fait autant frissonner que* Jim Mystère. *Et ce numéro-ci on commence* Don Quichotte, *avec* Les premiers hommes dans la lune.

Mais on voudrait bien avoir votre avis sur les autres histoires. Et c'est pour ça qu'on a fait le grand concours que j'ai déjà dit dans un autre numéro et que je répète ici.

Quelle est la plus belle histoire de Mon Camarade ? *Et voici la liste des histoires pour lesquelles vous pourrez concourir :* Pat Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'Or, Le Trèfle Noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

Le concours, il commence dès maintenant et vous pouvez envoyer vos réponses tout de suite. La liste des prix sera bientôt publiée. Pour votre réponse, il suffit de mettre dans l'ordre les histoires que vous préférez.

Pour départager les concurrents, il faudra faire une seconde liste qui répondra à la question : Laquelle des distractions de Mon Camarade *préférez-vous ? Voici la liste des distractions :* La lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le coin des fillettes, Les jeunes aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste. *Cette liste-là aussi il faudra la mettre dans l'ordre de vos préférences.*

Enfin, il faudra répondre obligatoirement à deux autres questions : Lisez-vous d'autres journaux d'enfants ? Lesquels ? Pourquoi ? Et que voudriez-vous voir de nouveau dans Mon Camarade ? *Je vous serre la main à tous :*

JANOT,
président du Club des Amis de Mon Camarade,
24, rue Racine, Paris.

P.S. — *Dans le prochain numéro, le plan du planeur M. C. 2.*

LES PREMIERS HOMMES dans la LUNE

PAR H. G. WELLS — ILLUSTRÉ PAR MENDJIZKY

PRÉFACE

H. G. Wells est l'un des plus grands écrivains anglais contemporains. Il a commencé par écrire des romans scientifiques d'anticipation, dont l'imagination prodigieuse laisse loin derrière elle les célèbres romans de notre Jules Verne.

Parmi ces romans d'anticipation du grand écrivain anglais, les plus célèbres sont : La Guerre des Mondes, L'Homme invisible, La Machine à explorer le temps et Les premiers hommes dans la Lune *(Edition du Mercure de France) dont* Mon Camarade *commence aujourd'hui la publication, dans la traduction de Henry-D. Davray.*

Au début de ce livre, Bedford, un homme d'affaires un peu trop entreprenant — et qui est en même temps un gredin — vient de se retirer dans un petit village de la campagne anglaise, à Lympne, dans le comté de Kent, au bord de la mer.

Il se cache là de ses créanciers qui le poursuivent et veut se remettre à flots en écrivant une pièce de théâtre.

Mais son attention est distraite par un bizarre bonhomme dont il fait la connaissance et qui lui dit s'appeler Cavor. Bedford reçoit, en peu de temps, toute la confiance de Cavor qui lui explique bientôt qu'il est en train de rechercher une substance mystérieuse, la cavorite. Celle-ci serait une sorte d'écran à la pesanteur, de telle façon que tout objet posé sur une plaque de cavorite cesserait immédiatement d'avoir un poids.

Tandis que Bedford songe déjà à exploiter industriellement cette future découverte, Cavor poursuit ses recherches, aidé de Gibbs, le jardinier, et Spargus.

CHAPITRE I

PREMIERS ESSAIS DE LA CAVORITE

Les craintes de Cavor étaient sans fondement, au moins en ce qui concernait la fabrication. Le 14 octobre 1899, cette incroyable substance fut effectivement découverte.

Par un hasard assez singulier, elle se trouva finalement fabriquée par accident et au moment où Cavor s'y attendait le moins. Il avait liquéfié un mélange de métaux et d'autres choses, dont je voudrais bien avoir la formule maintenant, et il se proposait d'entretenir la fusion de la mixture pendant une semaine, puis de la laisser refroidir lentement. A moins d'erreur dans ses calculs, le dernier état de la combinaison devait se trouver atteint quand la matière serait tombée à une température de soixante degrés Fahrenheit. Mais il arriva qu'à l'insu de Cavor une discussion s'éleva entre les hommes au sujet de l'entretien du fourneau : Gibbs, qui s'en était jusqu'alors chargé, essaya de passer la corvée à celui qui avait été jardinier, sous le prétexte que le charbon faisait partie du sol, puisqu'on l'en extrayait, et que, par conséquent, il n'entrait pas dans les attributions d'un menuisier; le jardinier allégua, à son tour, que le charbon était une substance métallique ou un minerai, sans compter qu'il avait, lui, charge de la cuisine. Mais Spargus insista pour que Gibbs continuât son office, puisqu'il était menuisier et que le charbon est notoirement une matière végétale fossile.

En conséquence, Gibbs cessa d'alimenter le fourneau et personne ne s'en souciа plus; Cavor était trop absorbé par certains problèmes intéressants, concernant une machine volante actionnée par la *Cavorite* (négligeant la résistance de l'air et un ou deux autres points) pour s'apercevoir que quelque chose clochait. La naissance prématurée de son invention eut lieu juste au moment où il était à mi-chemin de mon pavillon, en route pour trouver son thé et sa conversation de chaque après-midi.

Je me rappelle ce jour-là avec une extrême netteté. L'eau bouillait et tout était prêt. Son active petite personne se découpait, noire, contre le couchant d'automne, et, vers la droite, les cheminées de sa maison s'élevaient au-dessus d'un groupe d'arbres aux teintes magnifiques. Plus loin, se dressaient les collines de Wealden, indécises et bleutées, tandis que, sur la gauche, le marais brumeux s'étendait, spacieux et paisible.

Alors!...

Les cheminées bondirent dans le ciel, se brisant, dans leur élan, en plusieurs longs chapelets de briques, suivies par le toit et par le mobilier. Puis, les rattrapant, une immense flamme blanche s'éleva. Les arbres d'alentour se balancèrent, tourbillonnèrent et s'arrachèrent en morceaux qui sautèrent aussi vers la flamme. Je fus complètement assourdi par un éclat de tonnerre qui m'a laissé sourd d'une oreille, et tout autour de moi les fenêtres se fracassèrent d'elles-mêmes.

Je fis trois pas hors de la véranda, dans la direction de la maison de Cavor et, au même instant, survint la rafale.

Cavor volait en l'air, les pans de sa redingote relevés au-dessus de sa tête.

Les pans de ma redingote furent instantanément relevés par-dessus ma tête, et je me mis, malgré moi, à avancer par sauts et par bonds à la rencontre de Cavor. Au même moment, il était lui-même aussi, roulé en tous sens et lancé à travers l'atmosphère résonnante. Je vis l'une de mes cheminées s'abattre sur le sol, à six pas de moi; je fis une vingtaine de bonds qui m'amenèrent irrésistiblement vers le foyer de la déflagration.

Cavor, dont les bras, les jambes et le pardessus battaient l'air, retomba, roula plusieurs fois sur lui-même, se remit sur pieds, fut soulevé et transporté en avant à une vitesse énorme, et il disparut finalement au milieu des arbres secoués et agités qui se tordaient à l'entour de sa maison.

Une masse de fumée et de cendres, et un carré de substance bleuâtre et brillante se précipitèrent vers le zénith. Un large fragment de clôture vola auprès de moi, tomba de côté, heurta le sol, s'aplatit, et le plus mauvais de l'affaire fut passé. La commotion aérienne ne fut pas plus qu'une forte rafale, et je constatai, en fin de compte, que je respirais et que j'étais sur pieds. En tournant le dos au vent, je parvins à m'arrêter et à rassembler les quelques idées qui me restaient.

En ces quelques secondes, la face entière des choses avait changé. Le tranquille coucher de soleil avait disparu, le ciel était obscurci de nuages menaçants, et tout était renversé, agité par la tempête. Je jetai un coup d'œil en arrière pour voir si mon pavillon tenait encore debout; puis, je m'avançai en trébuchant vers les arbres entre lesquels Cavor avait disparu et à travers les branches dénudées desquelles s'apercevaient les flammes de la maison incendiée. J'entrai dans le taillis, me butant contre les troncs et m'y cramponnant, mais mes recherches furent assez longtemps vaines.

Alors, au milieu d'un tas de branches et de treillages brisés qui s'étaient accotés au mur du jardin, j'entrevis quelque chose qui remuait; j'y courus, mais avant que j'y fusse arrivé, un gros objet brun foncé s'en séparu, se dressa sur deux jambes boueuses et avança deux mains languissantes et ensanglantées. Quelques vêtements flottaient encore au gré du vent autour de cette masse.

Je finis par reconnaître, dans cet être glaiseux, Cavor, tout trempé de la boue dans laquelle il avait roulé. Il se pencha pour faire tête au vent, frottant ses yeux et sa bouche pour les débarrasser de la terre qui les recouvrait.

Il me tendit une sorte de moignon et trébucha d'un pas vers moi. Sa figure était bouleversée d'émotion, et de petites écailles de boue s'en détachaient. Il paraissait aussi endommagé et aussi pitoyable qu'une créature humaine pouvait l'être, et sa remarque en la circonstance m'ahurit au delà de toute expression.

— ...plimentez-moi, bégaya-t-il, complimentez-moi!

— Vous complimenter, dis-je, et pourquoi donc?

— Ça y est!

— Ça y est? Qui diable a pu causer cette explosion?

Un coup de vent emporta des bribes de ses phrases. Je devinai qu'il disait que ce n'était pas du tout une explosion. Une rafale me lança contre lui et nous demeurâmes cramponnés l'un à l'autre.

— Essayons de rentrer chez moi, lui hurlai-je dans l'oreille.

Il ne m'entendit pas et me cria quelque chose dont je saisis seulement : « Trois martyrs, la science », et aussi ce fragment de réflexion : « Pas fameux en somme. » Il était en ce moment sous l'impression que ses trois aides avaient péri dans la trombe. Heureusement, il n'en était rien. Aussitôt que leur patron fut sorti, ils s'étaient dirigés de concert vers l'unique cabaret de Lympne pour discuter la question des fourneaux devant de rafraîchissantes consommations.

Je répétai mon invitation à venir chez moi et cette fois il comprit. Nous nous cramponnâmes bras dessus, bras dessous, et partîmes pour nous réfugier enfin sous le peu de toit qui me restait. Nous demeurâmes assez longtemps affalés dans des fauteuils et panteliants. Toutes les vitres étaient cassées et tous les menus objets étaient en grand désordre sans qu'il y eût de dommages irréparables. Par bonheur, la porte de la cuisine avait résisté, de sorte que ma vaisselle et mes ustensiles étaient intacts. La lampe à alcool brûlait encore, et je mis de l'eau bouillir pour le thé. Cela fait, je pus écouter les explications de Cavor.

— C'est exact, c'est parfait, insistait-il. Ça y est et tout va bien.

— Comment, protestai-je, tout va bien? Mais il n'y a pas une meule, ni une clôture, ni un toit de chaume qui ne soit pas endommagé à trente kilomètres à la ronde.

— Mais si, vraiment, tout va bien. Je n'avais naturellement pas prévu ce petit chavirement. Mon esprit était préoccupé d'un autre problème et je suis assez enclin

à faire peu de cas de ces résultats pratiques et inattendus. Mais tout va bien.

— Ne voyez-vous donc pas, mon cher monsieur, m'écriai-je, que vous avez occasionné des centaines de mille francs de dégâts?

— Pour ce qui est de cela, je m'en remets à votre discrétion. Je ne suis pas un homme pratique, certes, cependant ne pensez-vous pas qu'on regardera la chose comme un cyclone?

— Mais l'explosion...

— Il n'y a pas eu d'explosion. C'est parfaitement simple; seulement, comme je vous le dis, je suis porté à négliger ces petites choses. C'est mon « zou zou » sur une plus grande échelle. Par inadvertance, j'ai fait cette substance, cette *Cavorite*, sous forme d'une feuille large et mince...

Il s'arrêta.

— Il est clair que cette nouvelle matière, n'est-ce pas, est opaque à la gravitation, qu'elle empêche les choses de graviter les unes vers les autres?

— Oui, oui, répondis-je. Et après?

— Eh bien, aussitôt qu'elle eut atteint une température de soixante degrés Fahrenheit, après tout le processus de sa formation, l'air ainsi que les portions de plafond, de plancher et de toit qui se trouvaient au-dessus cessèrent d'avoir du poids. Je suppose que vous savez, car tout le monde le sait maintenant, que l'air est pesant, qu'il exerce une pression sur tout ce qui se trouve à la surface de la terre, une pression en tous sens de quatorze livres et demie par pouce carré?

— Oui, je le sais, continuez.

— Je le sais aussi, remarqua-t-il. Seulement, cela vous démontre combien est inutile la connaissance qui n'est pas appliquée. Or, vous comprenez, au-dessus de notre *Cavorite*, il en fut autrement. L'air cessa d'exercer une pression, mais tout à l'entour il continua de peser dans les mêmes proportions sur cet air soudainement privé de poids. Ah! vous commencez à comprendre... L'air qui entourait la *Cavorite* écrasa avec une force irrésistible l'air soudain privé de poids qui se trouvait au-dessus de la feuille. Celui-ci fut poussé verticalement avec violence, et celui qui se précipitait pour le remplacer perdit immédiatement son poids, cessa d'exercer une pression, suivit l'autre, passa à travers le plafond et fit sauter le toit...

« Vous concevez, continua-t-il, après un instant de réflexion, cela formait une sorte de jet atmosphérique, une espèce de cheminée dans l'atmosphère. Si la *Cavorite* elle-même n'avait pas été libre et finalement aspirée par la cheminée, vous imaginez-vous ce qui serait arrivé?

Il me laissa le temps de réfléchir.

— Je suppose, dis-je, que l'air serait encore maintenant en train de monter à toute vitesse au-dessus de cette infernale matière.

— Précisément, dit-il, comme un immense jet d'eau.

— Jaillissant dans l'espace! Seigneur! Mais cela aurait aspiré et lancé au diable toute l'atmosphère de la terre! Cela aurait dérobé tout l'air du monde. C'était la mort de l'humanité entière, ce petit morceau de votre mixture.

— Cela ne jaillissait pas exactement dans l'espace, dit Cavor, mais pratiquement cela n'en valait pas mieux. L'air qui entoure la terre se fût trouvé enlevé à la façon dont on pèle une banane et lancé à des milliers de kilomètres. Il serait retombé, naturellement, mais sur un monde asphyxié, et, à notre point de vue, cela ne valait guère mieux que s'il n'était jamais revenu!

Je le regardais ébahi. J'étais encore trop abasourdi pour me rendre compte jusqu'à quel point tous mes espoirs étaient bouleversés.

— Qu'allez-vous faire, à présent? demandai-je.

— Tout d'abord, si je puis emprunter une truelle de jardin, je gratterai un peu cette terre qui me recouvre; ensuite, si je puis me servir de vos commodités domestiques, je prendrai un bain. Cela fait, nous pourrons causer à loisir. Je pense qu'il serait sage, fit-il en posant une main terreuse sur mon bras, de garder pour nous les détails de cette affaire... Je sais que j'ai causé de grands dégâts... Il est probable que des habitations ont été dévastées dans ce coin de campagne... Mais, d'un autre côté, il n'est pas possible que je rembourse tout ce dommage... Pendant le temps que ma maison restera inhabitable, vous me permettrez de loger dans une des pièces inoccupées de ce pavillon?...

Il s'arrêta et me regarda. Un homme capable de causer tant de perturbations n'était guère un hôte agréable à accueillir.

— Peut-être, dis-je en me levant, nous ferions mieux de commencer à chercher une mulette. Et je montai le chemin vers les ruines de la serre.

Pendant qu'il prenait son bain, j'examinai seul la question. Il était clair que la société de M. Cavor comportait des inconvénients que je n'avais pas prévus. L'impardonnable distraction qui avait failli causer le dépeuplement du globe terrestre pouvait à chaque minute occasionner de pires embarras. D'un autre côté, j'étais jeune : mes affaires se trouvaient dans un piteux état et je me sentais dans d'excellentes dispositions pour tenter de turbulentes aventures, comportant des chances de profit, une fois le but atteint.

J'avais tout à fait décidé que j'aurais au moins la moitié de ce que pouvait rapporter cette affaire. Par bonheur, j'occupais mon pavillon, comme je l'ai déjà expliqué, avec un bail de trois ans, sans être responsable des réparations, et mes meubles, pour le peu qu'il y en avait, avaient été achetés à la hâte et n'étaient pas encore payés. Je les avais assurés et ils étaient absolument libres de tous risques. Finalement, je résolus de conserver mes relations avec Cavor et d'aller jusqu'au bout de l'affaire. Certes, l'aspect des choses était grandement changé; je ne doutais plus du tout des étonnantes possibilités qu'offrait la substance, mais j'éprouvais quelques craintes pour ce qui concernait le transport des canons et les chaussures brevetées.

Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre pour reconstruire son laboratoire et continuer nos expériences. *(A suivre.)*

Cette année-là l'été fut très mauvais, il y eut de la pluie, du vent, il fit froid.

Un jour d'août, M. Durand rencontra M. Dupont et lui rappela une petite dette : « Au fait, vous vous rappelez ces 1.000 francs que je vous ai prêtés, vous deviez me les rendre en été? — Je m'en souviens bien, mais si vous appelez ça un été, vous n'êtes pas difficile... Il faudra attendre l'été prochain. »

o

Dans un grand magasin. Mme Nouveauriche achète des mouchoirs pour son mari. « Je les voudrais avec l'initiale brodée dans un coin. — Rien n'est plus facile, madame, quelle lettre désirez-vous? — E, s'il vous plaît. — Je vois, monsieur se nomme Emile. — Pas du tout, mademoiselle, c'est Hector... »

o

Dialogue entendu au marché, rue Saint-Antoine, entre une marchande de poisson et une cliente. « Comment, pas frais, mes poissons, vous jugez ça à vue de nez, vous? — Oh! non, mon nez se contente seulement de les sentir. »

o

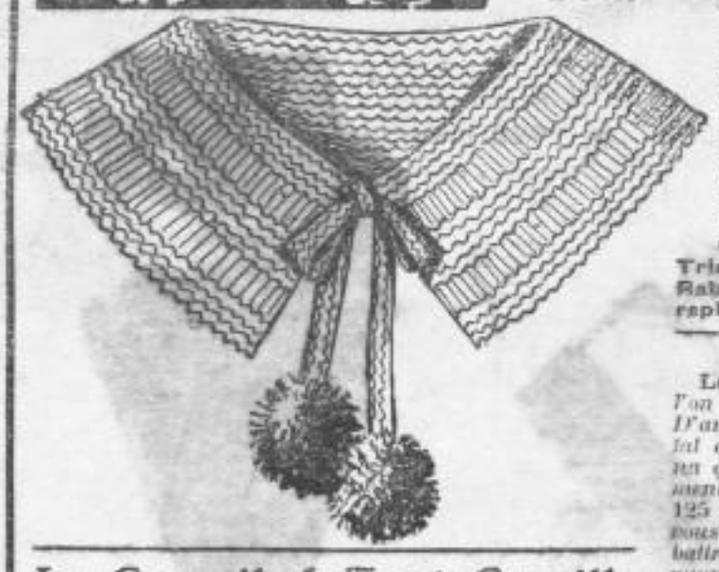
Tout propriétaire d'appareil de T. S. F. doit payer une taxe. Or, M. Harpagon qui est très avare est fort ennuyé de devoir payer cette taxe. Il cherche toutes les mauvaises raisons possibles, mais il n'y a rien à faire, il doit payer. Alors, à bout d'arguments : « Je ne veux payer que la moitié de la taxe, je suis sourd d'une oreille! »

o

Maman a envoyé Toto chez le pharmacien. « Je voudrais pour 3 francs d'huile de ricin, mais pas beaucoup, s'il vous plaît, monsieur. — ??? — Oui, c'est parce que c'est pour moi! »

LE COIN DES FILLETTES

Col pour petite fille de 6 ans



Ce col peut se faire en cordonnet ou en soie, il se commence par le bord extérieur. Montez 140 points (aiguille n° 2-3 mm.), tricotez 7 rangs en point de riz, prenez des aiguilles fines (2 mm. 1/2), faites 5 rangs en point de jersey, 1 rang endroit, 1 rang envers, au dernier rang diminuez 10 fois un point réparti sur la longueur de votre rang, tricotez à nouveau 7 rangs en point de riz avec les grosses aiguilles. Prenez les aiguilles fines qui vous servirent jusqu'à la fin du tricot, faites 5 rangs en point de jersey en faisant au premier rang 10 points de diminution, puis 7 rangs en point de riz. Au dernier rang, tous les 3 points, tricotez 3 points ensemble (c'est essentiel pour ne pas décaler le dessin). Faites alors les rubans, pour cela vous ajoutez à l'une des extrémités du travail 40 points et le côté opposé 35 points. Tricotez tous les points, 7 rangs en point de riz. Rabattez tous les points. Ces derniers rangs se repliant pour former le pied du col.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Le cake. — *Voici une recette bien connue, mais que l'on ne possède jamais quand on veut s'en servir. D'autre part, elle n'est pas difficile à réussir et le résultat est excellent. Vous faites ramollir au bain-marie un quart de beurre, puis vous le mélangez énergiquement, c'est-à-dire en battant régulièrement et fort, avec 125 grammes de sucre en poudre. Quand le mélange vous semble bien fait, vous ajoutez, en continuant à battre, trois jaunes d'œufs, un quart de farine et un quart de raisin de Malaga (que vous aurez mis à l'avance à gonfler dans un peu d'eau). Quand tout est bien mélangé, vous ajoutez les blancs de vos trois œufs bien battus en neige. Vous prenez alors un moule (que vous pouvez remplacer par une boîte en fer-blanc comme celles dans lesquelles on vend les biscuits), vous en beurrez légèrement l'intérieur, vous le garnissez d'un papier également beurré et vous y versez la pâte. Vous mettez alors à four pas trop chaud pendant une heure environ. Ce cake peut se garder plusieurs jours si vous prenez soin de le laisser dans son papier de cuisson.*

Les Conseils de Tante Camille

Comment enlever des petites taches d'eau sur du bois ciré. — *Rien n'est plus fréquent que de faire tomber de l'eau sur du bois ciré et l'on est bien ennuyé pour faire disparaître les petites taches blanches qui se forment aussitôt. Voici un bon moyen : frottez tout doucement et en tournant sans cesse la tache avec un bouchon de liège. Au bout d'un certain temps la tache disparaîtra. Si ce moyen est insuffisant vous pouvez enduire le bouchon d'un peu d'huile de lin.*

BRICOLAGE : UN JOLI VASE A FLEURS

Vous allez pouvoir faire plaisir à votre maman, en lui confectionnant un vase à fleurs. Prenez une bouteille à large goulot genre bocal, de la colle, des journaux et un peu de peinture laquée.

Tout d'abord collez soigneusement une couche de papier sur le flacon (il importe, pour la beauté du travail, que ce papier adhère au verre sur toute sa surface). Découpez ensuite vos journaux en bandes que vous collerez l'une après l'autre sur le flacon. Appuyez fortement des deux mains chaque fois pour que le vase terminé soit bien régulier, dur et lisse.

La forme renflée indiquée sur le croquis sera obtenue en n'appliquant le papier qu'à la partie centrale, au bout de quelques couches.

Laissez bien sécher la colle et vous pourrez peindre le vase, comme s'il était en bois. Employez un enduit faisant laque pour rendre le papier imperméable et décorez-le de couleurs vives.

Variétés

CHARADES

Envoi de Lodette T., à Nice.

Mon premier est un endroit où l'on va passer les vacances.
Mon deuxième un lieu où il y a beaucoup de marches.
Mon troisième n'a pas de valeur.
Mon tout est une fleur des champs.

***

Mon premier se fait sur mon troisième,
Mon second est un rongeur.
Mon tout pour notre bonheur
Du soleil protège l'ardeur.

MÉTAGRAMME

J'ai cinq pieds et je suis un élément du tissu, mais si vous changez ma tête, je puis devenir une pièce de théâtre tragique ou encore la façon dont parle la biche. Qui suis-je?

DEVINETTE

Ce sont quatre filles, vêtues de toile, qui se courent toujours après et ne s'attrapent jamais. Qui sont-elles?

CONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, reconstituez le nom d'un événement mondial :

AA, EEE, IIII, OOO, L, NNNN, PP, S, TTT, X.

(Toutes les solutions en page 7.)

Coloriez en noir les cases marquées d'un point pour obtenir un joli dessin

DON QUICHOTTE

D'APRÈS LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547-1616)

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — A Ballarat, Australie, au temps des chercheurs d'or (1854) Dick Preston, 15 ans, a été emprisonné pour avoir été mêlé à une émeute provoquée par une infamie du gouvernement. Son fidèle ami, Shane Corrigan, arrive à la prison, déguisé en soldat anglais, pour délivrer Dick.

Chapitre XI

SHANE EN HABIT ROUGE *(suite)*

— Retourne à tes cartes, maintenant.

— Ils auraient dû en envoyer deux, c'est plus régulier.

— Oh! fous-moi le camp! dit Shane qui — Dick s'en aperçut seulement — était vêtu de l'uniforme complet de simple soldat, un fusil sur l'épaule. Me crois-tu incapable de garder un gosse enchaîné?

Le gardien continua à grogner en fermant la porte de la cellule et en mettant le verrou. Shane prit immédiatement Dick au collet et le conduisit dehors en disant à voix haute :

— Et maintenant, arrive! pas de bêtises, jeune révolté.

Mais aussitôt qu'ils eurent traversé la cour éclairée et qu'ils furent dans l'ombre d'une hutte, il chuchota :

— Arrive, mon vieux, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Enlève-moi les menottes, implora Dick qui se sentait prêt à n'importe quelle aventure, dès qu'il serait débarrassé de ces fers.

— Je pense qu'il vaut mieux te les ôter maintenant, dit Shane, voilà, débarrasse-t'en.

Il ouvrit les menottes de Dick en tenant son fusil entre ses genoux. Puis il posa les menottes et la clé tout doucement par terre. Dick frotta ses poignets endoloris.

— Et maintenant, attends-moi ici, dit Shane, jusqu'à ce que tu m'entendes siffler.

Mettant son fusil sur l'épaule, il contourna la hutte et se dirigea vers l'espace éclairé compris entre la hutte et le mur. Pour garder cette section il y avait une sentinelle qui pouvait voir si quelqu'un venait à droite ou à gauche. Shane marcha droit vers elle. La sentinelle, voyant s'approcher un homme en uniforme, s'arrêta simplement et attendit, croyant à un message de l'officier chargé des rondes de nuit.

— Instruction du lieutenant Gardyne, dit Shane en s'avançant. Voilà!

Il balança son fusil et en frappa la sentinelle sur la tête. La sentinelle s'écroula. Shane poussa un sifflement étouffé. Dick arriva en courant.

— Tu vas sauter ça, dit Shane, posant son fusil par terre et arrachant son képi. Il se baissa et Dick lui monta sur le dos, puis sur les épaules et se hissa au sommet du mur où il se mit à cheval.

— Saute de l'autre côté, espèce de fou, murmura Shane.

Dick sauta de l'autre côté. Shane ramassa son fusil et enfonça le canon dans le sol en appuyant l'arme contre le mur pour se ménager une marche. Avec cette aide, il attrapa le faîte du mur et sauta rapidement par-dessus. Une détonation retentit. Shane et Dick se baissèrent, bien qu'ils fussent pour le moment hors de vue : le mur était entre eux et leurs poursuivants; puis ils coururent en bas de la colline.

Le bout de la rue était mal éclairé et ils se sentirent en sécurité quand ils eurent laissé derrière eux le groupe serré de maisons et atteint la nuit du campement. Il était près de minuit et la plupart des feux de camp étaient éteints. Shane avait jeté sa veste et son ceinturon au bout de la rue.

— Par là, dit-il; et il entraîna Dick vers la gauche. Ils zigzaguèrent à travers un lacis de tentes et de vieux chantiers, prenant soin de contourner les quelques places où un feu brillait encore. Finalement Shane frappa à la porte d'une hutte. Celle-ci s'ouvrit immédiatement et les deux fugitifs se glissèrent à l'intérieur.

— Eh bien te voilà maintenant hors d'affaire, dit Shane d'une voix basse et réjouie. Et maintenant, trouve-moi mon vieux pantalon pendant que j'enlève celui-ci.

Une chandelle brûlait. L'homme qui avait ouvert la porte, un jeune Russe à cheveux blonds sortit le pantalon de Shane souillé d'argile, puis alla vers Dick et Shane, et leur serra vigoureusement la main plusieurs fois.

— Il ne sait pas beaucoup d'anglais, expliqua Shane, et c'est ainsi qu'il exprime ses sentiments.

— Tu ne m'as pas dit comment tu t'y es pris pour me délivrer, dit Dick.

— Oh! je n'ai pas grand'chose à t'en dire, répondit Shane, c'est l'habit rouge qui a fait tout, pas moi. J'avais repéré parmi les soldats une tête d'Irlandais et avec quelques-uns de mes amis — c'est-à-dire de « tes » amis, car nous ne faisons qu'un — nous avons saoulé le type, et quand il a été saoul à mort, nous l'avons déshabillé et j'ai mis sa culotte de soldat.

— Mais, ne va-t-il pas vous trahir, maintenant?

— Pas lui! Il y avait plus d'une douzaine des nôtres, tous des garçons sûrs, et nous ne faisions que tourner autour de lui jusqu'à ce qu'il ne puisse plus distinguer l'un de l'autre. Il se réveillera demain la tête lourde et c'est tout ce qu'il saura.

— Mais comment as-tu soudoyé le gardien pour qu'il me laisse partir?

— Ecoute, je vais tout te raconter. Nous avons gagné le soldat pour qu'il nous dise le mot de passe en lui racontant que nous avions passé en contrebande du vrai whisky, si bon qu'on aurait cru boire l'Irlande elle-même; et il en fut si alléché qu'il ne trouva rien de drôle à ce que nous entrions avec lui le temps de faire une partie. De plus, je connaissais la disposition des lieux. Tu as dû remarquer le petit bureau près des portes où il y a toujours quelqu'un en faction, jour et nuit. Après avoir passé les portes, je contournai quelques bâtiments et j'arrivai droit au bureau. Je savais que le lieutenant était dans la petite chambre à côté, car j'avais déjà été là une fois pour une licence qu'on m'avait volée. J'entrai donc et demandai le lieutenant, je pénétrai dans la chambre voisine, sortis mon pistolet et lui dis : « Un mot et tu es mort! »

(Suite en première colonne page 4.)

Shane Corrigan s'arrête devant la sentinelle.

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOÏ

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Tu n'as jamais vu un homme aussi pâle. Je l'ai d'abord bâillonné, puis je l'ai lié à la chaise en lui laissant les mains libres. Je lui ai dit ce qu'il fallait écrire et il l'a écrit. Puis je lui ai lié les bras et j'ai pris un fusil au râtelier. Et je suis sorti en disant à l'homme de garde que l'officier ne voulait pas qu'on le dérange. J'ai été appeler le gélivr, et tu sais la suite aussi bien que moi.

Dick balbutia des remerciements.

— Garde ton pain pour tremper la soupe, dit Shane, tu m'as sauvé une fois d'un *v* auvais pas et je n'ai rien fait d'autre que de te rendre la pareille.

— Je suis de ton avis, dit Dick. Mais que va-t-il m'arriver maintenant? Je voudrais pouvoir retourner à la maison...

Shane le regarda en silence pendant quelques instants.

— Pourquoi penses-tu que j'aie quitté ma maison, Dick?

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y avait pas de maison à laisser, et que ma mère était morte entre mes bras dans un fossé. Le propriétaire s'appelait Parker, le grand Parker. Nous avions eu une mauvaise année et nous ne pouvions pas payer notre loyer, tout le village aussi. Soixante-dix maisons. Parker était ce qu'on appelle un homme d'honneur. Il arriva et tempêta partout : « Je paie toujours mes dettes, dit-il, je ne veux pas qu'on agisse autrement envers moi. Payez, qu'il dit. » Alors nous lui avons dit que nous ne pouvions pas. « Il n'est pas question de pouvoir ou de ne pas pouvoir, dit Parker. Je suis un homme d'honneur, je paie mes dettes, et si je ne le faisais pas, je m'attendrais à être mis à la porte de ma maison. Sortez donc, gibier de potence! bande de fainéants! » Il nous a donc tous mis dehors et il a incendié les soixante-dix maisons le même jour pour éviter toute discussion.

— Ça ne devrait pas être permis, dit Dick avec l'amertume qu'il avait acquise lors de sa dernière expérience.

— Ah! non, ça non! répondit Shane. C'est toute l'histoire. Maintenant que tu as eu un petit avant-goût de ce qu'est le monde, ne penses-tu pas que ça vaut la peine d'en mettre un coup pour la liberté et la justice, même si nous devons mourir sans en avoir le résultat? Les propriétaires qui essayent de tout accaparer ici, qu'est-ce que c'est? sinon un troupeau de Parkers? C'est eux que nous combattons. C'est eux qui rendent la police si sûre d'elle, si hautaine et si puissante. Ne penses-tu pas que ça vaut la peine de lutter contre tous les Parkers de ce drôle de monde?

— Oui, dit Dick, oh oui!

Chapitre XII. — LES CACHETTES

Shane quitta la hutte avant l'aube. Il dit qu'il allait faire des plans d'avenir avec ses amis; tous ces événements étaient arrivés si brusquement qu'on n'avait rien prévu après le sauvetage, mais sûrement quelqu'un aurait une idée. Dick resta dans la hutte désorte, affamé et tourmenté du désir de revoir ses parents et de mettre fin à leur angoisse. Par moments il pensait qu'au fond, le mieux serait de se constituer prisonnier et de purger sa peine, quelle qu'elle soit; puis un farouche désir d'insoumission le ressaisissait.

Quand Shane revint, la faim et le découragement avait presque décidé Dick à se rendre; mais en voyant son ami, ses doutes s'évanouirent et quand Shane eût déballé un paquet contenant du pain, du fromage et une tranche de pâté froid, Dick sentit que ce serait la chose la plus honteuse et la plus lâche de se rendre. Il mangea tout jusqu'à la dernière miette en écoutant Shane.

— Les copains m'ont indiqué Fred Vern : c'est un Allemand, mais un bon garçon. Il fait partie de la Ligue. Tu l'as entendu parler l'autre jour. Il est un peu blagueur, mais on peut avoir confiance en lui. Il a une amie : une Mme Wertheim, qui te cachera dans sa maison. C'est trop risqué de continuer à se cacher dans des huttes et des tentes, on te trouverait sûrement.

— Mais, pourquoi se cacher? demanda Dick qui sentait son courage s'en aller. Devait-il passer le reste de sa vie à se cacher de la justice?

— Comment peux-tu demander cela maintenant? Ne t'ai-je pas dit que les camarades se préparent à combattre pour la liberté? Ne voudrais-tu pas être là quand le jour viendra?

— Mais s'il ne vient pas?

— Il viendra. Mais, histoire de discuter, supposons qu'il ne vienne pas. De toute façon, tu ne perdras rien en te cachant chez Mme Wertheim. Cela ne vaut-il pas mieux d'attendre que l'agitation et les cris soient calmés avant de bouger? Après, tu pourras t'enfuir à Sydney ou en Nouvelle-Zélande aussi sûrement que si tu avais changé de figure et tes parents pourront t'y suivre.

— Leur as-tu dit que j'étais sorti de prison?

— Oui, j'ai chargé un type de dire un mot à ton père. Ça ne serait pas encore raisonnable pour moi d'y aller maintenant. La police pourrait surveiller les alentours de ce terrier de lapins que vous appelez votre maison et votre bonheur. Je ne veux pas les avoir sur mes traces.

— Bon, dit Dick; il se leva et son courage et ses résolutions lui revinrent. Je suis honteux de me plaindre tout le temps comme cela, mais maintenant que j'ai dit que je suis d'accord avec toi en tout, c'est mon dernier mot. Je ne t'ennuierai pas plus longtemps.

— Mais tu ne nous ennuies pas, voyons, dit Shane en riant. C'était seulement ton estomac vide qui parlait, je le pensais bien.

— Viens, partons donc.

Shane l'attrapa par le bras :

— Es-tu complètement fou pour aller te promener en plein jour? Il faut attendre la nuit, mon garçon. Et maintenant, je m'en vais, je ne reviendrai qu'après le coucher du soleil; mais quelqu'un viendra t'apporter encore à manger. Quoi qu'il arrive, ne nets pas les pieds dehors autant que tu en aies envie.

— Je ne bougerai pas, je te le promets, dit Dick; et Shane s'en alla.

Dick s'étendit, la tête d'abord bouillonnante d'idées, puis la fatigue l'emporta et il sommeilla. Peu de temps après midi, un jeune homme arriva avec un sac de provisions, c'était un Canadien qui consola Dick en lui disant qu'il allait voir M. Preston tout de suite après.

— Dis-lui de ne pas s'en faire et de bien faire surveiller la galerie par Sanders, lui dit Dick.

— Tu as de la veine d'avoir pu te sauver de la tôle, dit le Canadien. Tu t'en serais tiré avec au moins deux ans de travaux forcés. Ils ont donné six mois à Western pour rébellion et il ne s'était pas trouvé le moins du monde du côté de l'émeute.

— Ça ne m'aurait pas tellement ennuyé, répondit Dick sérieusement, mais je voudrais savoir comment tout cela va finir.

— Ne te ronges pas les sangs, vieux frère. Le gouvernement sera battu et tout recommencera. C'est tout ce que j'en sais et c'est bien assez. Nous n'emploierons pas la force si nous pouvons faire autrement. Connais-tu Kennedy?

— Je l'ai entendu parler.

— C'est un brave homme, un de la Ligue. Quand les beaux parleurs commencent à dire que tout doit se faire convenablement, en tâchant de montrer aux gens leurs erreurs, il se lève et chante :

Pas besoin de perdre son temps à persuader
Rien n'est plus convaincant qu'une bonne raclée.

« Eh bien, peut-être que nous allons donner à sir Charles Hotham une bonne raclée, s'il ne veut pas entendre raison, et nous lui demanderons s'il aime cela!

Quand le Canadien fut parti, Dick termina son repas et commença à se sentir envie de bouger. Il se promena dans la hutte et regarda à travers toutes les fentes qu'il put trouver. De temps en temps, un mineur ou une femme passaient, une fois un soldat. Dick recula, pensant être découvert, croyant que le battement de son cœur et le bruit de sa respiration haletante l'avaient trahi, même si le soldat ne s'était douté de rien. Mais rien ne se produisit. Le soldat disparut. Puis Dick fut effrayé par un petit garçon qui, après avoir tué un hanneton sur une pierre, se mit à regarder pour s'amuser à travers toutes les plus grandes fentes de la hutte. Dick, bien qu'il sût qu'on ne pouvait rien voir du dehors, était sûr que le gamin l'avait découvert. L'enfant essaya d'ouvrir la porte, mais Dick avait mis le verrou. Il se recroquevilla, attendant que le petit garçon donne un coup de pied dans les fragiles cloisons d'écorces. Il essaya de calmer sa peur en se disant que si cet enfant essayait d'ouvrir la porte, c'était bon signe, car il n'oserait le faire sans être sûr que la hutte était inoccupée.

(A suivre.)

Lorsqu'il s'apprête à sauter sur sa victime, le tigre produit un bruit d'os avec ses oreilles ; ce bruit ressemble vaguement à celui des castagnettes.

○

En général, tous les animaux savent nager, ce qui est une évidente supériorité sur l'homme. Faisant exception, le chameau est un des rares animaux qui ignorent ce « sport ». S'il perd pied, il est immédiatement submergé et il n'y a aucun moyen pour le ramener à la surface.

○

La Voie lactée, qui forme une longue tache blanchâtre dans le ciel par les nuits très claires, serait composée de 18 millions d'étoiles.

○

Le plus grand insecte connu est le scarabée-éléphant du Vénézuela, qui atteint parfois le poids énorme d'une demi-livre.

○

On dit toujours que l'Arc de Triomphe de l'Etoile, à Paris, fut construit par Napoléon. En réalité, c'est sous son règne, en 1806, qu'il fut commencé. Mais les travaux furent longs. Abandonnés sous la Restauration, ils furent repris par Louis-Philippe et l'inauguration eut lieu en 1836 seulement.

○

L'ours est un animal très fort qui est capable de lutter contre un tigre et de le vaincre en le serrant dans ses pattes puissantes et en le déchirant de ses griffes monstrueuses.

○

En hiver, le lynx engraisse rapidement et son pelage devient très beau. Sa chair peut être alors comestible, elle a un goût semblable à celle de l'agneau.

Les Jeunes aviateurs

LA COUPILLE VOUS PARLE

L'aviation française n'a pas de chance cette année au point de vue des compétitions sportives.

La course New-York-Paris, organisée par le ministère de l'Air, a été supprimée sur l'intervention de l'Amérique.

Les Américains, en effet, après avoir approuvé cette course lors de sa proposition, ont trouvé subitement un tas de bonnes raisons pour interdire le départ de New-York. C'était interdire la course elle-même.

La vraie raison n'est pas les dangers de la traversée, puisqu'elle a été réalisée dans les deux sens par Dick Merrill sur un des avions engagés et que les avions multimoteurs sont maintenant capables de franchir l'Atlantique Nord sans escale.

Seulement, l'Amérique vient de s'entendre avec l'Angleterre pour exploiter une ligne commerciale régulière entre New-York et Londres.

La course New-York-Paris devenait donc gênante. Supposez qu'un appareil français, italien ou hollandais soit vainqueur, et voilà le matériel anglo-américain en échec.

Alors que l'interdiction laissait tout le temps pour préparer les avions et hydravions prévus pour la ligne.

D'autant plus que l'avance prise par l'Allemagne sur les traversées régulières grâce aux zeppelins, vient d'être paralysée pour de longs mois par la catastrophe du « Hindenburg ».

Les Américains et les Anglais ont ainsi le champ libre.

En second lieu, c'est la Coupe Deutsch qui bat de l'aile, si l'on peut dire!

Caudron-Renault vient de déclarer forfait pour les cinq appareils engagés. M. Louis Renault invoque les charges et difficultés, toujours croissantes, de l'industrie. Que penser de ce geste alors que « l'autre » engagé, qui n'a certainement pas les ressources de Caudron-Renault, vient de construire lui-même deux avions dont l'un est déjà essayé. Heureusement que le règlement n'impose pas l'homologation des avions. L'effort individuel ne sera pas ainsi paralysé.

Souhaitons bonne chance au courageux constructeur Lignel.

LA COUPILLE.

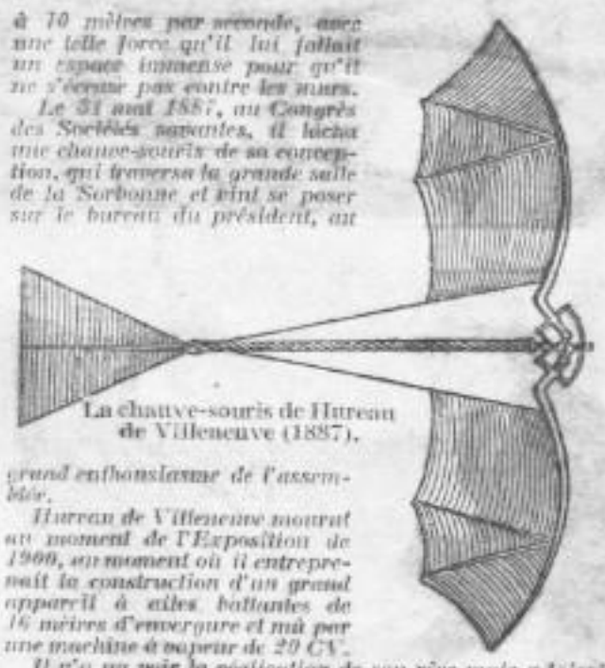
HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1872. — *Reprenons les réalisations de modèles réduits dans leur ordre chronologique que le récit suivi de l'œuvre de Pénaud avait perturbé. Au cours de ce récit nous avions justement dû parler d'un des amis et collaborateurs, le Dr Hureau de Villeneuve, avec lequel Pénaud réalisa un oiseau mécanique. Tous deux faisaient réaliser leurs appareils par un mécanicien nommé Jobert, qui profita de l'occasion pour concevoir à son tour quelques ornithoptères dont nous reparlerons.*

Observateur attentif des oiseaux, Hureau de Villeneuve perfectionna sans relâche son appareil.

Le 15 janvier 1876 il fit voler, à la Société de Navigation aérienne, un modèle très rapide qui se déplaçait à 10 mètres par seconde, avec une telle force qu'il lui fallait un espace immense pour qu'il ne s'écrase pas contre les murs.

Le 31 août 1881, au Congrès des Sociétés savantes, il lâcha une chauve-souris de sa conception, qui traversa la grande salle de la Sorbonne et vint se poser sur le bureau du président, au grand enthousiasme de l'assemblée.



La chauve-souris de Hureau de Villeneuve (1887).

Hureau de Villeneuve mourut au moment de l'Exposition de 1900, au moment où il entreprenait la construction d'un grand appareil à ailes battantes de 16 mètres d'envergure et mû par une machine à vapeur de 20 CV.

Il n'a pu voir la réalisation de son rêve mais a laissé d'intéressants travaux.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

HÉLICOPTÈRE. — Un hélicoptère est un appareil d'aviation dont la sustentation est assurée par la rotation d'une hélice horizontale. Cette hélice horizontale est mise en mouvement par un moteur. Elle sert, non seulement à soutenir l'appareil dans l'air, mais aussi à le faire avancer, monter, descendre, tourner, ou rester immobile au-dessus d'un point.

AUTOGIRE. — Un autogire est un appareil d'aviation dont la sustentation est également assurée par la rotation d'une hélice horizontale. Mais il diffère essentiellement de l'hélicoptère par le fait que l'hélice tourne librement autour de son axe pendant le vol. Elle sert à soutenir l'appareil dans l'air et à le faire monter, descendre et tourner seulement. Pour avancer, l'autogire a besoin d'un moteur et d'une hélice comme un avion ordinaire. Il peut voler très lentement et descendre presque verticalement, mais ne peut pas rester immobile au-dessus d'un point. C'est, en somme, un avion dont les ailes tournaient dans un plan horizontal.

SPORTS

Une femme énergique

Les journaux ont l'habitude de nous montrer les femmes des boxeurs attendant anxieusement, près d'un téléphone ou d'un poste de T. S. F., les résultats des combats que disputent leurs maris, mais jusqu'à présent on ne nous avait jamais montré l'intervention d'une femme dans un match. Cette lacune est comblée, grâce à l'Amérique, bien entendu. En effet, on nous raconte que lors d'un match disputé en Californie et où les combattants n'avaient pas été très acharnés, l'arbitre proclama le match nul. Si le combat n'avait pas enthousiasmé le public, cette décision le satisfit davantage; mais on vit, tout à coup, une femme se précipiter sur le ring, enjamber les cordes, saisir les serviettes, l'éponge, la cuvette, en un mot tout ce qu'elle avait sous la main, et le jeter avec fureur sur l'arbitre; puis, les projectiles épuisés, elle se mit à lui donner des coups de poing, de pied, etc. C'était la femme d'un des boxeurs qui estimait que son mari devait être déclaré vainqueur et qui exposait ainsi son point de vue à l'arbitre responsable.

Le comble de la popularité

Le combat qui opposait le boxeur Tommy Farr au fameux boxeur américain Max Baer n'avait pas soulevé une grande passion avant d'avoir eu lieu. Tout le monde était persuadé que Max Baer ne ferait qu'une bouchée de son obscur adversaire. Mais ce fut le contraire et Max Baer fut proprement mis knock - out. Du coup, l'orgueil national des Anglais du Pays de Galles, compatriote de Tommy Farr, s'est réveillé avec fureur, et celui-ci est devenu l'homme le plus populaire du pays. Une des preuves les plus effarantes de sa popularité est la suivante : En Angleterre, on a le droit de donner le prénom qu'on veut à ses enfants, quelque bizarre qu'il soit. Deux enfants, nés depuis la victoire de Tommy Farr, ont tout simplement reçu son nom comme prénoms. Quand ils auront atteint l'âge mûr, qui se souviendra encore de la raison qui leur fit donner ces prénoms?

CERVANTES

LE PÈRE DE DON QUICHOTTE (1547-1616)

Il n'est sans doute pas dans la littérature du monde entier d'ouvrage qui soit plus populaire que *Don Quichotte*, le roman immortel de Cervantes, dont *Mon camarade* commence aujourd'hui la publication adaptée en histoires en images, par Trubert. Les grands et les petits ont pris, depuis des siècles déjà, un égal plaisir à lire les aventures du célèbre *Chevalier de la Triste figure* et de son écuyer Sancho. Et là où l'enfant n'a vu que des aventures supérieurement amusantes et baroques, l'homme mûr, relisant ce grand chef-d'œuvre, retrouve des réflexions profondes, des grandes vérités humaines.

Si la vie imaginaire de Don Quichotte et de Sancho Pança fut particulièrement mouvementée, la vie réelle de Cervantes ne le fut pas moins.

Cervantes est né en 1547. L'Espagne était alors le plus riche et le plus grand des états du monde. De la lointaine Amérique, découverte par Christophe Colomb, arrivaient des flots d'or et certains hommes, qui les accaparaient, vivaient dans l'oisiveté.

L'or coulait à flot dans l'Espagne, et cette richesse pourrissait tout, l'Etat et les hommes.

Cervantes avait huit ans quand mourut Charles-Quint, cet empereur fabuleusement puissant, qui pouvait se vanter que le soleil ne se couchait jamais sur ses terres. Le romancier passa la majeure partie de sa vie sous le règne de Philippe II que certains historiens ont appelé *le siècle d'or* comme d'autres ont nommé *le grand siècle* l'époque du règne de Louis XIV dans notre pays.

Les contemporains de Cervantes furent le grand auteur dramatique Lope de Vega, le grand peintre Le Greco et les artistes Velasquez et Murillo; les écrivains Calderon et Balthazar Gracian virent le jour alors que Cervantes vivait.

Le jeune Michel Cervantes, qui vit le jour le 9 octobre 1547, dans la petite ville de Alcala de Henares, près de Madrid, fut le quatrième fils d'une famille de sept enfants. Son père était médecin et chirurgien, mais sa famille qui n'était pas noble était médiocre et peu considérée. La famille de Cervantes vécut successivement à Valladolid, à Madrid, à Séville. C'est à Madrid que Cervantes fit ses études et ses débuts dans les lettres comme poète. Mais, à l'âge de 24 ans, il devient soldat et il prend alors part à la grande bataille navale de Lépante, en Grèce, où Don Juan d'Autriche remporta une grande victoire sur les Turcs (7 octobre 1571). Au cours de cette bataille, Cervantes fut grièvement blessé et il perdit l'usage de sa main gauche. Le soldat devenait un mutilé, un manchot.

La brillante conduite militaire de Cervantes lui valut de retourner dans son pays avec d'excellentes recommandations de Don Juan d'Autriche. Sitôt qu'il aurait touché la terre d'Espagne, il deviendrait capitaine.

Mais, sur le chemin du retour, voilà que son bateau est attaqué par les pirates barbaresques. On appelait ainsi à cette époque des Musulmans marocains, algériens et tunisiens (qui constituaient alors des royaumes indépendants). Ces peuples avaient un régime fondé sur l'esclavage et faisaient de fréquentes expéditions contre les navires européens, ou même contre les côtes de France ou d'Espagne pour se procurer des esclaves.

Voilà Cervantes fait prisonnier, emmené à Alger et vendu comme esclave à Ali Mami, un ancien chrétien grec qui a abjuré sa religion et qui est devenu un gros personnage en Algérie. Cervantes s'empresse de préparer son évasion et il monte intrigues après intrigues. Mais au moment où il va fuir il est repris et Ali Mami vend son esclave blanc au tout-puissant Hassan Pacha, dey d'Alger.

Puisque l'évasion ne lui a pas réussi, Cervantes écrit en Espagne pour demander qu'on le rachète au dey d'Alger. Mais les lettres de recommandation, très élogieuses, qu'avait Cervantes sur lui, font prendre le pauvre soldat pour un très haut personnage, pour un prince. Le dey demande des sommes fantastiques pour la rançon de Cervantes. Ses amis espagnols se découragent et Cervantes songe à nouveau à l'évasion. Sa romantique figure lui a attiré les bonnes grâces des sultanes, que le dey tient enfermées dans ses splendides harems. Les belles Moresques préparent à Cervantes une nouvelle évasion. Mais un prêtre, au courant de ses projets, trahit le complot. Tout échoue. Cervantes doit attendre sa libération jusqu'en 1580, date à laquelle une somme élevée est versée au dey d'Alger pour sa rançon.

Mais neuf ans ont passé depuis la bataille de Lépante. Il n'est plus question de nommer capitaine le héros de la bataille contre les Turcs. Cervantes se marie avec une femme pauvre; vit à Séville de vagues trafics, en avant de faire jouer des pièces de théâtre parmi lesquelles cette magnifique *Numance*, qu'on vient de jouer sur un théâtre parisien il y a peu de temps et qui est un vrai poème épique à la gloire de l'Espagne libre et héroïque contre les assauts des envahisseurs étrangers.

A cette époque, l'Espagne, que la puissance de l'Angleterre inquiète, veut monter contre sa rivale une flotte toute puissante : *l'invincible Armada*. On sait que cette flotte fut battue et que de cette défaite commence la décadence de l'Espagne. Mais avant que celle-ci ne quitte le port il avait fallu la ravitailler et les spéculateurs s'étaient donnés libre cours.

Cervantes est nommé commissaire pour l'achat de grains et fourrages destinés à *l'invincible Armada*, mais l'affaire ne lui rapporte rien d'autre que des démêlés avec l'Inquisition qui l'excommunie et le fait mettre en prison à plusieurs reprises.

Cervantes réussit cependant à devenir percepteur des contributions ou, comme on disait alors, « recouvreur ». Emploi mal payé et méprisé. C'est à cette époque, que l'écrivain achève son *Don Quichotte*, dont le premier volume paraît en 1605, à Madrid. Le deuxième volume paraîtra seulement dix ans plus tard, en 1615. Le 16 avril de l'année suivante, Cervantes mourait à Madrid, pauvre et peu estimé dans son pays alors que son *Don Quichotte*, traduit dans toutes les langues, lui avait déjà assuré une célébrité européenne.

Le personnage de Don Quichotte et celui de l'inséparable Sancho Pança jouissent, depuis des siècles et des siècles, d'une renommée universelle. Si Cervantes sut mettre au monde deux créations aussi géniales, c'est parce qu'il sut s'inspirer, pour les créer, de la société de son temps.

A son époque, en effet, le Moyen Age venait de s'achever depuis relativement peu de temps. Avec la Renaissance, c'en avait été peu à peu fini des chevaliers en armure qui vivaient dans leurs châteaux-forts et bataillaient entr'eux. Si les seigneurs gardaient leur prestige c'est parce qu'ils étaient riches; qu'ils avaient pour eux le prix des conquêtes coloniales. Le temps de la chevalerie était disparu et pour toujours.

Mais si la chevalerie était morte, la littérature de chevalerie, vivait toujours. Au temps de Cervantes, les lecteurs faisaient leurs délices de gros livres indigestes, *les romans de chevalerie*, inspirés des époques du Moyen Age (*la chanson de Roland*) et des chansons des troubadours et qui contaient inlassablement les exploits fantastiques de chevaliers de légende. Ces héros de roman (comme le dit Cervantes en de nombreux endroits de son livre) vivent hors du temps, parcourent le monde sur des chevaux de feu, couvrent en une nuit des milliers de kilomètres, ne mangent pas, ne dorment pas, en un mot ne vivent pas. Avant Cervantes, l'Italien Arioste avait déjà ridiculisé ces légendes en parodiant les fantastiques aventures de Roland et en transformant ses exploits tragiques en farces comiques. Cervantes fait mieux. Il imagine qu'un vieux fou isolé dans sa province a pris au sérieux les aventures fantastiques des chevaliers et qu'il veut vivre dans le monde réel d'alors, leur vie légendaire. Il se heurte sans cesse aux réalités de la vie et pourtant son esprit est généreux, *chevaleresque*, non pas à l'imitation des vrais chevaliers du Moyen Age qui étaient de vrais bandits en armure — mais à la façon des chevaliers imaginaires, parés de toutes les vertus, qu'avaient imaginés les créateurs de romans. Et voilà comment Don Quichotte est né. *Don Quichotte* a tué les vieux romans de chevalerie par le ridicule. C'est de l'œuvre immortelle de Cervantes que date le roman moderne.

Georges SADOUL.

VOLCANS ET MAISONS DE PAPIER

On vous donne un petit carré de papier multicolore assez plat pour entrer dans une enveloppe, mais l'objet peut se déplier et vous avez alors une jolie petite cage avec un oiseau qui se balance sur un perchoir. Connaissez-vous aussi ces sortes d'éventails qui, lorsqu'on ouvre leurs baguettes de bois, deviennent de beaux dahlias tout gonflés de pétales? Et ces petites pastilles de couleurs que l'on jette dans un verre d'eau et qui s'entr'ouvrent alors pour former des fleurs ravissantes? Tous ces objets viennent du Japon. C'est le pays des tremblements de terre. Les gens y ont beaucoup de patience pour recoller ce qui se déchire!

Le Japon forme un cordon d'îles en face de la Chine, un arc de cercle assez long puisque posé sur l'Europe il pourrait relier l'Espagne à Leningrad. Environ 4.000 îles dont 690 seulement sont habitables. Imaginez une chaîne de montagnes, comme les Alpes, qu'un géant noierait sous un déluge jusqu'à ce que seuls les sommets émergent de l'eau : voilà le Japon. Ces sommets montagneux, dont la plupart sont des volcans, forment les îles. C'est autour du Japon que se trouvent les plus grandes fosses marines : 12.000 mètres de fond. Et les pics volcaniques trouvent encore le moyen de dépasser de près de 4.000 mètres le niveau de la mer. Des plongeoirs pour géants comme vous voyez! De même que dans les régions des hautes montagnes il y a au Japon beaucoup de lacs, et fort beaux, un nombre considérable de torrents mais peu de rivières, point de fleuve.

Entre les montagnes d'où s'échappe de la fumée et la mer qui découpe minutieusement le rivage et pénètre loin avant dans les terres, une admirable végétation s'épanouit. Un grand courant marin comme notre Gulf-Stream, le Kouro-Shivo ou fleuve Noir, donne au pays un climat relativement tempéré. Aussi les arbres fruitiers y viennent-ils remarquablement bien. On cultive aussi au Japon le thé, le mûrier, le bambou, le tabac et dans les terres basses, très arrosées, le riz.

La population comprend 60 millions d'habitants et augmente de presque un million par an. Heureusement pour le peuple japonais le poisson entre pour une grande part dans leur alimentation, et dans un pays si maritime les pêcheurs ne manquent pas. Beaucoup de cultivateurs sont en même temps pêcheurs. Mais l'excès de population fait qu'il y a au Japon beaucoup de chômeurs. Un gouvernement très brutal en profite pour imposer aux ouvriers de très dures conditions de travail; des milliers d'hommes sans emploi sont forcés de s'engager dans l'armée. L'armée japonaise est donc devenue très puissante; elle a commencé de conquérir les richesses de la Chine et se prépare à attaquer l'U. R. S. S.

Le Japon veut faire trembler le monde, mais les volcans font trembler le Japon. Certains sont d'une violence inouïe : l'Asama-Yama, le Mi-Také, le Yariga-Také. Le mont Bou-Taisan, en 1888, détruisit douze gros villages et ses laves recouvrirent 7.000 hectares de cultures. Quant aux tremblements de terre on ne les compte plus; il y a en moyenne, sur un espace de 20.000 kilomètres carrés, mille secousses par an. Et pourtant certains d'entre eux sont terribles : celui de Tokio (la capitale) en 1855 abattit 14.000 maisons et tua 200.000 personnes; celui de 1891 à Gifu, ville de bien moindre importance fit 18.000 morts et plus de 20.000 blessés.

A cause de ce danger perpétuel les Japonais ont une façon très particulière de construire leurs maisons. Depuis des siècles ils utilisent des matériaux extrêmement légers : bois, bambou... et papier. La carcasse de la maison est en bambou, et les assemblages de ces poutres (qui sont de grosses pailles) sont très ingénieux; les murs extérieurs sont en planchettes de bois; les cloisons sont comme des décors de théâtre : sur des cadres de bois sont tendues des feuilles de papier, et de même que l'on déplace un décor de théâtre, beaucoup de ces maisons japonaises traditionnelles ont des cloisons qui peuvent glisser ou tourner, ce qui permet de changer souvent l'aspect de sa maison, et de « pousser les murs » quand les amis arrivent plus nombreux qu'on ne s'y attendait.

Ces maisons résistent bien aux tremblements de terre : comme le roseau de la fable elle plient et ne rompent pas; en cas de secousses trop violentes elles s'effondrent peut-être, mais à cause de leur légèreté ne peuvent écraser les habitants sous leurs ruines; de toutes façons elles ne coûtent pas cher à réparer ni à reconstruire.

Tout de même ce type de maison disparaît des grandes villes. L'espace étant très restreint au Japon, il a bien fallu y bâtir des « buildings » de plusieurs étages et supprimer aussi les jolis petits jardins. Heureusement des architectes modernes ont étudié de très près la question de la résistance aux secousses sismiques et peuvent élever des maisons en ciment armé que des tremblements de terre même assez forts n'endommagent pas. Aussi dans chaque grande ville le « quartier des affaires » a-t-il un aspect tout à fait européen. Mais les immeubles d'habitation, bien que presque semblables aux nôtres rappellent par certains côtés la vieille maison de bambou. Allons visiter un de ces *apahto*, comme on les appelle là-bas. Faute d'un jardin à lui, chaque locataire a mis une rangée de pots de fleurs à chaque fenêtre. Quel est ce petit tas noir à côté? C'est du charbon de bois; on n'a pas installé de chauffage central, on utilise encore pour se chauffer le vieux brasero. Pénétrons dans l'apahto. Voici, au rez-de-chaussée, le hall avec sa rangée de voitures d'enfants. Tout à côté est la salle de bains, commune à tous les locataires et qui reste ouverte toute la nuit. Nous frappons à la porte d'un appartement. La maîtresse de maison écarte un rideau et nous observe par un imblot percé dans la porte d'entrée, avant d'ouvrir. N'oublions pas de nous déchausser. On nous conduit dans une pièce qui est de pur style japonais avec ses nattes, son alcôve, ses portes en papier épais peint ou calligraphié et d'autres portes en papier blanc translucide. Il faut s'agenouiller sur un de ces coussins posés à même les nattes, s'asseoir sur ses talons, les mains allongées sur les genoux. Le mari entre, vêtu d'un kimono, marchant à petits pas, et vous avez du mal à reconnaître en lui le commerçant en veston qui, quelques heures avant, téléphonait au milieu du bruit des machines à écrire.

Bovn.

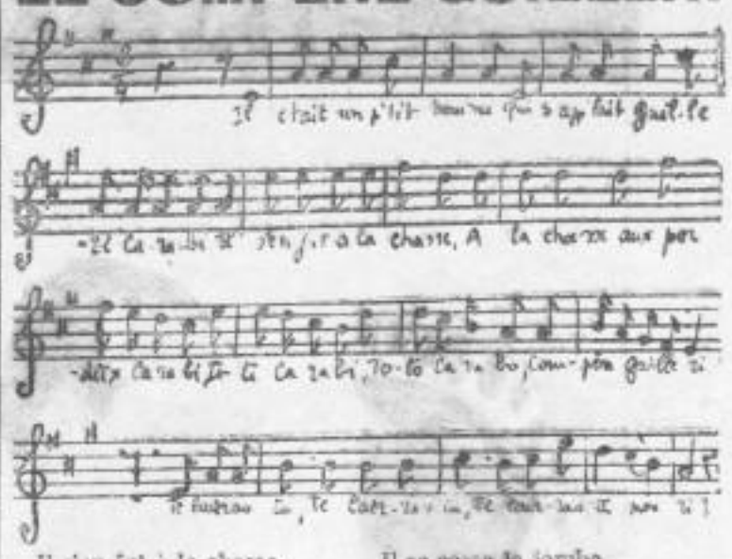
Timbres et instruments de musique

Il n'y a vraiment presque pas de sujets que l'on ne trouve représentés sur des vignettes postales, et parfois même les plus imprévus. Grâce aux timbres, en effet, nous avons l'image de nombreux instruments de musique.

Voici d'abord, le premier parce que le plus gros, un piano : c'est celui du compositeur italien Bellini. On le trouve dans une série émise en 1935 en Italie pour commémorer le centenaire de la mort de ce compositeur. Il avait une valeur de 1 lire 75 plus 1 lire de surcharge et était de couleur rouge orange. Voici maintenant un instrument beaucoup plus ancien : c'est la harpe, sur laquelle beaucoup de poètes du Moyen Age accompagnaient leurs chants. Dans ce cas, c'est celle de Tannhauser, le héros d'un opéra de l'illustre compositeur allemand Wagner. Nous trouvons ce timbre dans une série émise en Allemagne en 1933 et consacrée à l'œuvre de ce musicien. C'est la première valeur de la série, elle est de 3 pfennig et est de couleur brune, elle comportait une surtaxe de bienfaisance de 2 pfennig.

Voici enfin des instruments de musique tout à fait différents : ce sont ceux dont jouent les nègres de l'Afrique centrale et je ne peux vous dire leur nom, sinon que l'un ressemble à un xylophone et l'autre à un tambour. Dans cette série du Congo, nous trouvons d'ailleurs plusieurs fois des musiciens, en particulier des joueurs de flûte. Le timbre ci-contre est brun et violet et a une valeur de 60 centimes.

LE COMPÈRE GUILLERI



Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi.
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens courir,
Carabi, *etc.*

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens courir,
Carabi.
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi, *etc.*

La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi'
Carabi.
Il se cassa la jambe
Et le bras se démit,
Carabi, *etc.*

Il se cassa la jambe
Et le bras se démit,
Carabi.
Les dam' de l'hôpital
Sont arrivées au bruit,
Carabi, *etc.*

Les dam' de l'hôpital
Sont arrivées au bruit,
Carabi.
L'une apporte un emplâtre
L'autre de la charpie,
Carabi, *etc.*

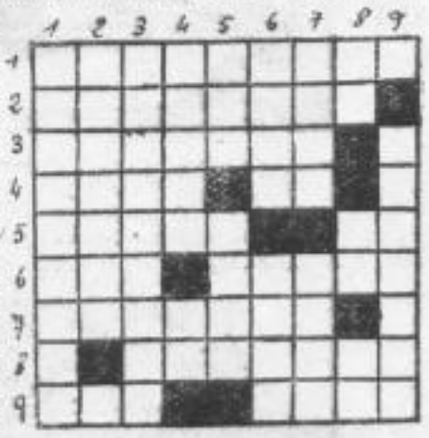
L'une apporte un emplâtre
L'autre de la charpie,
Carabi.
On lui banda la jambe
Et le bras lui remit,
Carabi, *etc.*

On lui banda la jambe
Et le bras lui remit,
Carabi.
Pour remercier ces dames
Guill'ri les embrassi',
Carabi, *etc.*

MOTS CROISÉS N° 87

Horizontalement. — 1. Celui qui exécute. — 2. Endroit où le bétail se nourrit en plein air. — 3. Signe qui annonce l'avenir. — 4. Petit fleuve français qui se jette dans la Manche. Terminaison de participe. — 5. Vastes baies. Note de musique. — 6. Exercice d'adresse. Ilot de verdure dans le désert. — 7. Qui réunit tout le monde. — 8. Ordonnal. — 9. Point cardinal. Ville de l'Yonne.

Verticalement. — 1. Qui arrive à propos. — 2. Qui remplace le père. — 3. Mettrait à plat. — 4. Adroite. Deux lettres de nom. — 5. Perroquet. Au début d'une phrase qui propose un choix. — 6. Fleuve d'Espagne. Presque frères. — 7. Partie de la Méditerranée. Met des grains en terre. — 8. Terminaison de participe. Moitié. Ensemble de mois. — 9. Prenais de l'eau dans un puits.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 86

Horizontalement. — 1. Autorités. — 2. Tropicale. — 3. Taut. Arum. — 4. En. Etre. — 5. Livrée. Ll. — 6. Aérât. Mol. — 7. Poil. — 8. Epice. Ire. — 9. Suez. Usés.

Verticalement. — 1. Attelages. — 2. Cruole. Pu. — 3. Ton. Vrale. — 4. Optera. CZ. — 5. Bl. Tet. — 6. Icare. Mois. — 7. Ilm. Loire. — 9. Semailles.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

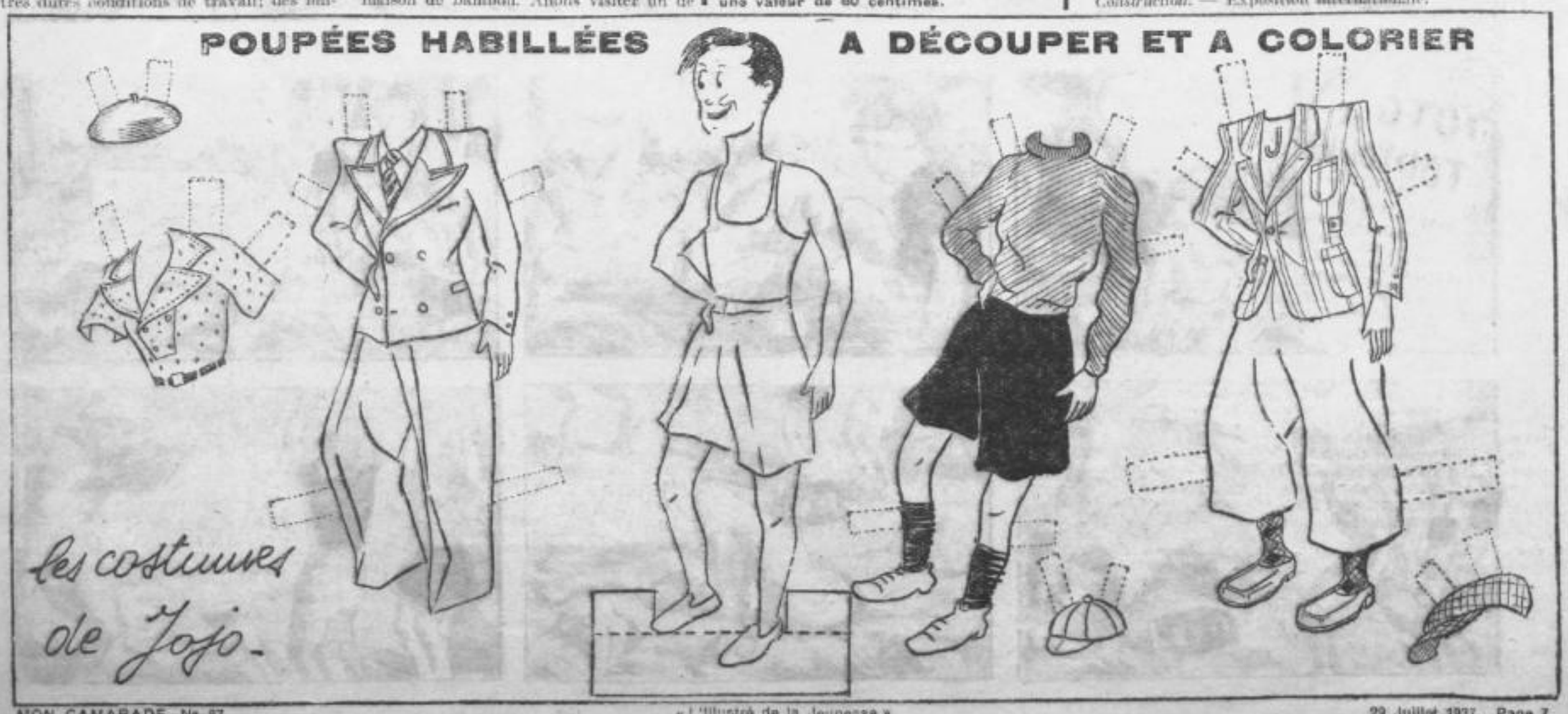
Charades. — Compagnole (Coup-pas-nuls. — Parasol (Parat-sol).

Mélagramme. — Trame, drame, brame.

Devinette. — Les ailes du moulin.

Construction. — Exposition internationale.

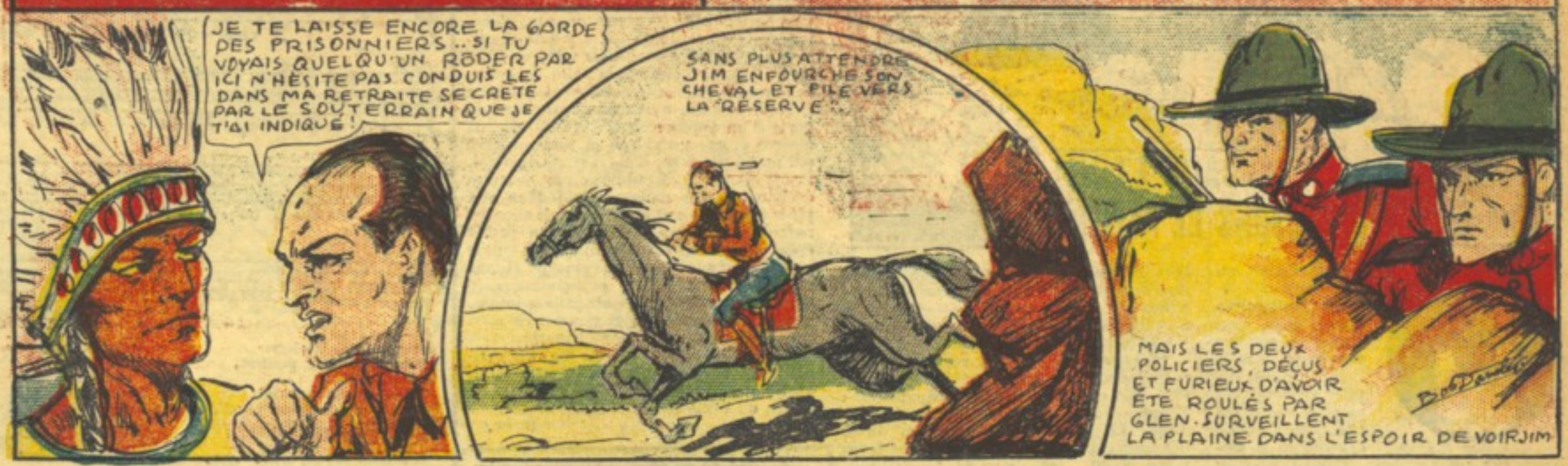
POUPÉES HABILLÉES A DÉCOUPER ET A COLORIER

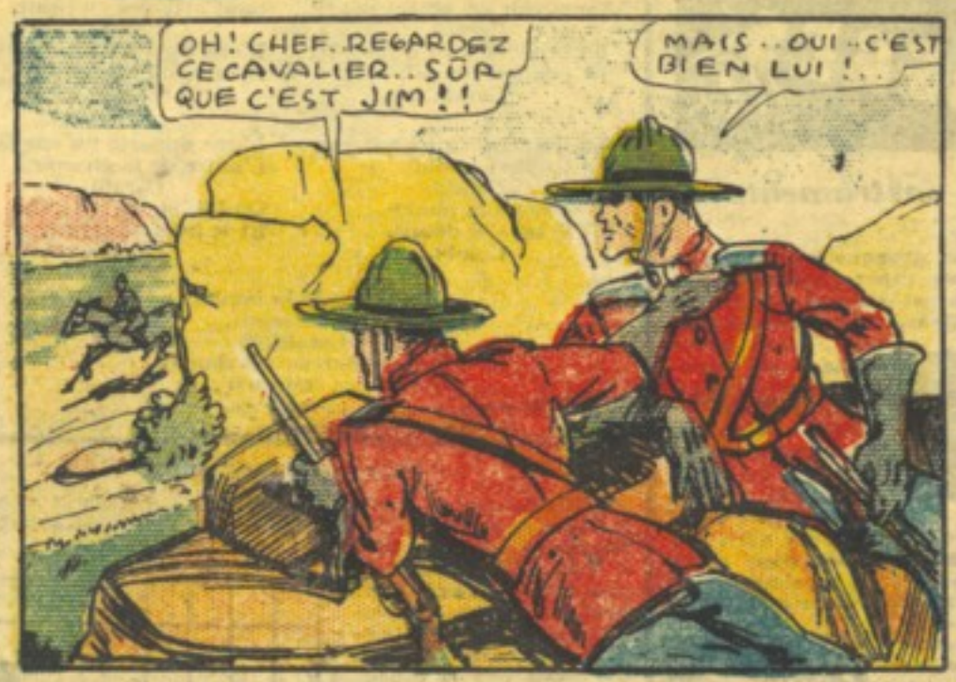


30

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE COMBAT LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS, LES INDIENS, ET QUI VEULENT S'EMPARER DE LEURS TERRES RICHES EN MINERAI. DEUX DES BANDITS SONT TOMBÉS ENTRE LES MAINS DE JIM, MAIS ILS ONT DE GRANDS APPUIS POLITIQUES ET ONT RÉUSSI À LANCER LA POLICE CONTRE JIM QUI LUI A DÉJÀ ÉCHAPPÉ UNE FOIS.





Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.072.

PRIX : 0.50

Mon camarade

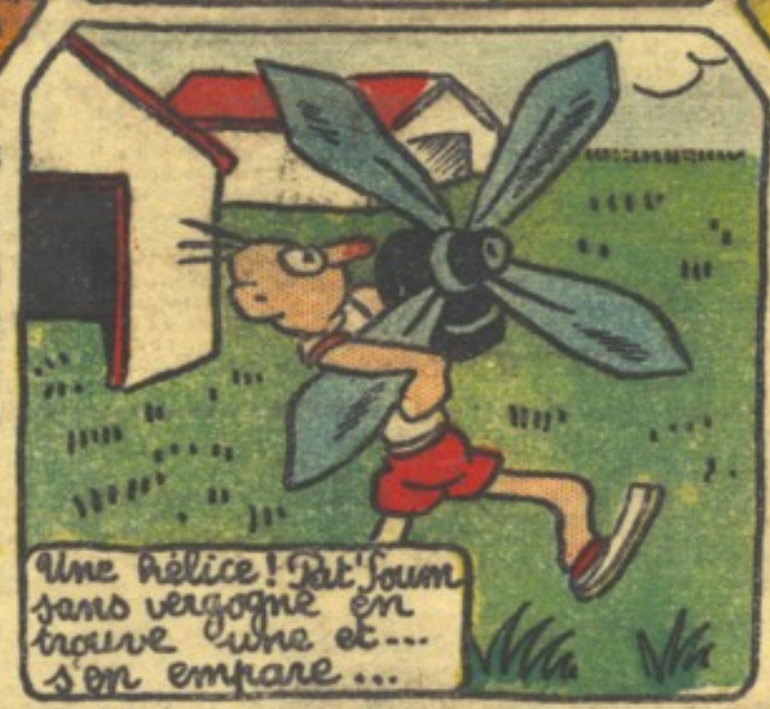
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 88. — 5 AOUT 1937.

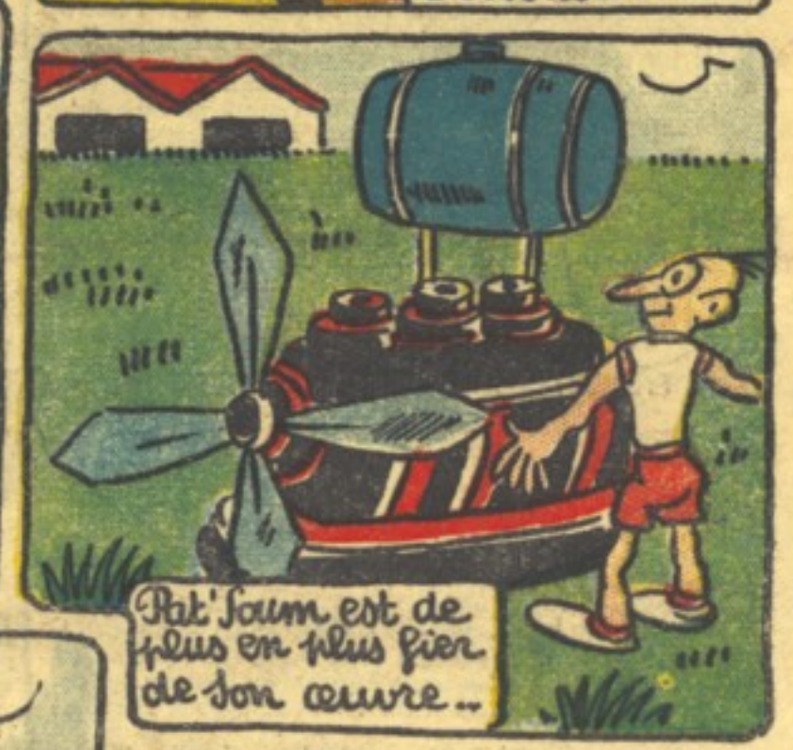
DANS CE NUMÉRO :

DON QUICHOTTE

Histoire en images de Jean TRUBERT, d'après le chef-d'œuvre immortel de CERVANTES

Pat'Soum et l'aviation : Le moteur volant





La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Les vacances elles sont déjà commencées depuis longtemps et je m'ennuie rudement à la ville. Surtout que la plupart de mes petits amis ils sont partis à la campagne, à cause que leurs parents ils ont des vacances payées, ce qu'ils n'avaient pas les autres années.

Pierrette elle-même elle est partie et je reste seul avec Jojo. Mme Burette elle parle bien d'aller en vacances, mais elle dit qu'elle ne m'emmènera pas, que je l'embarrasse beaucoup trop toute l'année, qu'elle veut être tranquille et que je resterai à la ville, chez son amie Mme Duflun, comme l'autre année.

Tout ça c'est bien triste, et c'est encore plus triste de ne pas être aimé vraiment par la dame qui devrait remplacer ma vraie maman.

Enfin, ce qui me console, c'est les jolies lettres que vous m'envoyez, et malgré que je suis toujours pas très gai, c'est vrai que je ripole quelquefois bien fort en lisant les lettres que vous avez écrites pour moi. Et j'ai par exemple bien ri en lisant l'histoire de l'arroseur arrosé que m'a envoyée Loulette Turcat, qui a quatorze ans et qui habite Nice.

Cette histoire elle n'est pas seulement drôle, c'est aussi une histoire vraie et c'est ce qui la rend plus amusante encore.

Cet été j'ai eu l'occasion d'assister, dans la rue, à une scène vraiment comique. Par une chaude après-midi, le vieil arroseur du quartier, myope, s'acquittait de sa tâche quotidienne. L'échine courbée, mais les bras encore robustes, il dirigeait sa lance d'arrosage sur la chaussée brûlante.

Au même moment vint se ranger, le long du trottoir, une magnifique limousine bleu marine, aux garnitures nickelées. La portière s'ouvrit, et une dame en toilette claire en descendit, ainsi qu'un jeune homme qui conduisait la voiture. La dame se dirigea vers un magasin. Le monsieur, élégamment vêtu d'un costume d'été, chemise de soie et pantalon de flanelle, se mit à marcher de long en large dans le voisinage de son automobile.

L'arroseur ayant terminé son travail sur une partie de la rue, tourna la lance du côté de la voiture en station, et ne se rendant pas compte, à cause de sa myopie, de la distance qui le séparait du véhicule, l'arrosa abondamment. Par des signes désespérés, le propriétaire de l'automobile voulut lui faire comprendre de ne pas arroser sa voiture. Mais, malgré ses gestes, qu'il n'avait d'ailleurs pas aperçus, l'homme continuait consciencieusement son arrosage sur la carrosserie brillante.

Le monsieur, voyant tous ses gestes inutiles, voulut interpeller de plus près le cantonnier myope. Mais ce dernier croyant qu'il voulait l'insulter, n'hésita pas à l'arroser sans scrupules. Le monsieur, ruisselant, ne se découragea pas cependant. Et s'avançant résolument vers le maladroit cantonnier, lui arracha la lance des mains et la braqua sur lui. L'arroseur, interloqué par cette douche un peu brusque, glissa sur la chaussée humide, s'étalant de tout son long, pendant que le jet d'eau, par sa force, lui maintenait les jambes en l'air.

Quand cette position eut duré quelques instants, l'arroseur se remit sur pied, et le monsieur, voyant la lance devenue inutile ne savait où la poser; il la passa à un des assistants près de lui, qui la passa à un autre, car aucun ne savait qu'en faire. Enfin, l'un d'eux eut l'idée de fermer l'eau. Je regardai alors autour de moi. Plusieurs passants avaient suivi les épisodes de cette scène vraiment amusante, et tous avaient des figures épanouies. Aucun d'eux n'avait eu l'idée d'intervenir, car les deux adversaires ne s'étaient pas fait de mal, et, vu la saison, cette douche était presque bienfaisante.

Une autre histoire qu'on m'a envoyée et qui m'a bien fait rire, c'est l'histoire de Quatre poils d'or dans le dos.

Qui m'a envoyé cette histoire? je ne sais plus. Parce que le petit camarade qui me l'a envoyée il a oublié de mettre son nom dessus. Peut-être qu'il y avait une lettre avec, mais la lettre on ne me l'a pas donnée. Alors je ne sais pas qui m'a envoyé cette drôle d'histoire.

Dans le village de Yamachiche il y avait un médecin qui vivait avec sa mère et sa bonne. Un jour, se présenta un homme qui cherchait du travail. Le médecin l'embaucha comme jardinier.

— Comment vous appelez-vous? demanda le docteur au jardinier?

— « Quatre poils d'or dans le dos », répondit l'étranger.

Dans le jardin, il commença à arracher les salades et la bonne lui ayant demandé son nom, l'étranger lui dit qu'il s'appelait : « Ça me démange. » La mère du médecin lui demanda aussi son nom et il dit : « Je m'appelle Dominus Vobiscum. »

Un jour, la mère partit faire ses emplettes, le médecin faire ses visites et la bonne était à la cuisine. L'étranger entra dans le bureau du médecin, lui prit son argent et s'enfuit. Le voleur s'en était allé à Caspé où il trouva du travail comme premier matelot. Il fit naufrage, mais il se sauva quand même. Et il revint voir le médecin qui se préparait à aller à la messe.

— Cent francs à qui m'attrape Quatre poils d'or dans le dos! se mit à crier le médecin qui avait reconnu son voleur. Alors tous se précipitèrent sur le médecin et lui déchirèrent sa chemise pour tâcher de trouver les quatre poils d'or qu'il avait dans le dos et pour lesquels il était prêt à donner cent francs.

Pendant ce temps la mère criait : « Non, non, Ça me démange ! » et on lui répondait qu'elle n'avait qu'à se gratter. Et la bonne pour tâcher d'expliquer les choses répétait : « Dominus Vobiscum », et on lui répondait : « Cum spiritu tuo. »

Pendant ce temps-là, bien sûr que le voleur s'était sauvé. Il s'engagea encore comme matelot, mais à la troisième traversée, il fut noyé.

Mon petit camarade, en m'envoyant cette histoire dit que c'est une légende canadienne. On raconte une histoire presque la même dans mon pays. Et c'est même parce qu'on la racontait que j'ai pu ajouter deux épisodes que mon petit ami inconnu avait oubliés.

Pour finir je vous rappelle qu'on fait le grand concours de La plus belle histoire de Mon Camarade.

(Voir en page 7 les questions auxquelles il faut répondre.)

LES PREMIERS HOMMES dans la LUNE

PAR H. G. WELLS — ILLUSTRÉ PAR MENDJIZKY

Résumé. — *Cavor a découvert une substance mystérieuse, la* Cavorite, *véritable écran à la pesanteur. Il vient de provoquer involontairement une catastrophe et discute avec son ami Bedford, auteur du récit, du moyen de continuer ses expériences.*

CHAPITRE I

PREMIERS ESSAIS DE LA CAVORITE

(suite)

Les discours de Cavor étaient maintenant plus à ma portée qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors, surtout lorsqu'on agita la question de savoir comment nous allions fabriquer la substance nouvelle.

— Naturellement, il faut que nous en refabriquions, dit-il, avec une sorte de gaîté que je ne m'attendais pas à trouver en lui, à coup sûr, il faut que nous en refabriquions! Mais nous avons laissé derrière nous, une fois pour toutes, la partie théorique, et nous éviterons, si possible, le chambardement de notre petite planète.

Malgré toute ma bonne volonté, nous rencontrâmes maints obstacles; néanmoins, nous nous obstinions à rééditer le laboratoire. Notre seul ennui sérieux fut la grève des trois aides qui s'opposèrent à mon ingérence comme contremaître. Mais nous en vînmes à un compromis sur ce sujet après deux jours de pourparlers.

CHAPITRE II

LA CONSTRUCTION DE LA SPHÈRE

Je me rappelle distinctement à quelle occasion Cavor me parla de son idée de la sphère. Il y avait déjà pensé vaguement, mais cette fois-là le projet tout entier sembla lui venir d'un seul coup. Nous rentrions chez moi pour le thé, et, en route, il s'écria soudain :

— Ça y est! Cela le termine! Une sorte de store à cylindre!

— Termine quoi? questionnai-je.

— L'espace, n'importe où... la lune!

— Que voulez-vous dire?

— Dire? Mais il faut que ce soit une sphère! Voilà ce que je veux dire.

Je fus obligé de m'avouer que je ne saisissais pas très bien, et le laissai pendant un instant causer à sa fantaisie. Je n'avais alors aucune idée de ce qu'il méditait. Mais, après le thé, il me donna quelques éclaircissements.

— C'est comme cela, dit-il. La dernière fois, j'ai liquéfié cette matière qui soustrait les objets à la gravitation, dans un réservoir plat, avec un couvercle pour le maintenir. Aussitôt qu'elle se fut refroidie, tout ce vacarme est arrivé. Rien de ce qui se trouvait au-dessus ne pesait plus. L'air s'élança en tourbillonnant, la maison tourbillonna, et si la chose elle-même n'avait pas aussi tourbillonné, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Mais supposez que la substance soit flottante et complètement libre de s'élever?

— Elle s'élèvera aussitôt.

— Exactement. Sans plus de fracas que si l'on tirait un coup de canon.

— Mais à quoi cela servira-t-il?

— Je monte avec!

Je posai ma tasse et fixai les yeux sur Cavor.

— Imaginez une sphère assez grande pour contenir deux personnes et leurs bagages. Elle serait faite en acier et revêtue intérieurement de verre épais; elle contiendrait une réserve suffisante d'air solidifié, des nourritures concentrées, de l'eau, un appareil à distiller, et ainsi de suite; sur le revêtement extérieur d'acier, elle serait pour ainsi dire émaillée...

— De *Cavorite*?

— Oui!

— Mais de quelle façon pénétrerez-vous à l'intérieur?

— C'est parfaitement aisé. Une ouverture pneumatique suffira. Il faudra naturellement qu'elle soit assez compliquée; une valve sera nécessaire pour permettre, en cas de besoin, de jeter certaines choses au dehors sans une trop grande perte d'air.

— Comme dans le projectile de Jules Verne, alors?

Mais Cavor n'avait jamais été un lecteur de ce genre de fiction.

— Je commence à comprendre, dis-je lentement. Vous entrerez et vous fermerez pendant que la *Cavorite* est encore chaude, et aussitôt qu'elle sera refroidie elle deviendra impénétrable à la gravitation et vous partirez.

Je m'arrêtai brusquement.

— Vous n'êtes pas certain d'atterrir quelque part, et même, en ce cas, comment reviendriez-vous?

— J'y ai pensé, dit Cavor. C'est ce que je voulais dire quand je me suis écrié que la chose était finie. La sphère intérieure de verre sera impénétrable à l'air et, excepté l'ouverture, elle sera continue; la sphère d'acier peut être faite par sections dont chacune s'enroulera sur une armature à la façon d'un store à cylindres. On pourrait les actionner facilement par des ressorts, les ouvrir et les fermer au moyen de l'électricité transmise par des fils de platine fondus dans le verre. Tout cela n'est qu'une question de détails. Vous voyez donc que, à part l'épaisseur des cylindres, l'extérieur de la sphère exclut de *Cavorite* consistera en fenêtres ou en stores, comme vous voudrez les appeler. Or, quand toutes ces fenêtres ou ces stores seront fermés, ni lumière, ni chaleur, ni gravitation, ni énergie radiante d'aucune sorte ne pourra pénétrer à l'intérieur de la sphère; elle s'envolera à travers l'espace en ligne droite, comme vous l'avez dit. Mais ouvrez une fenêtre... Imaginez une des fenêtres ouvertes! Alors, immédiatement, tout corps pesant qui se trouve dans nos parages nous attirera.

Je m'assis, essayant de mieux comprendre.

— Vous y êtes? fit-il.

— Oh! oui, j'y suis.

— Pratiquement, il nous sera possible de virer et de louvoyer dans l'espace à notre fantaisie, d'être attirés par ceci et cela...

— Oh! oui. C'est assez clair. Seulement...

— Quoi?

— Je ne vois pas très bien à quoi cela servirait. Ce ne serait que faire un saut hors du monde pour y retomber.

— A coup sûr! Par exemple, on pourrait aller dans la lune!...

— Et quand on y serait, qu'est-ce que vous y trouveriez?

— Nous verrions! Oh! pensez aux connaissances nouvelles!...

— Y trouverait-on de l'air?

— C'est possible.

— C'est une belle idée, dis-je. Cela serait tout de même une fameuse entreprise. La lune! J'aimerais mieux me risquer d'abord dans quelque petite chose.

— Il ne peut en être question... à cause de la difficulté de trouver de l'air.

— Pourquoi ne pas appliquer cette idée de stores à ressorts — des plaques de *Cavorite* dans de solides armatures d'acier — pour soulever les gros poids?

— Ça ne marcherait pas, affirma-t-il. Après tout, s'en aller dans l'espace, en dehors, n'est pas pire qu'une expédition polaire... Et pourtant il y a des gens qui tentent ces expéditions!...

— Pas les gens d'affaires; d'ailleurs, on les paie pour cela, et si la moindre chose ne va pas, on envoie d'autres expéditions à leur secours. Mais ceci, c'est simplement nous lancer hors du monde pour rien.

— Pour la découverte!

— Il faut bien que vous donniez un nom à vos projets téméraires. On pourra peut-être en faire un livre?

— Je ne doute pas qu'il y ait des minéraux, dit Cavor.

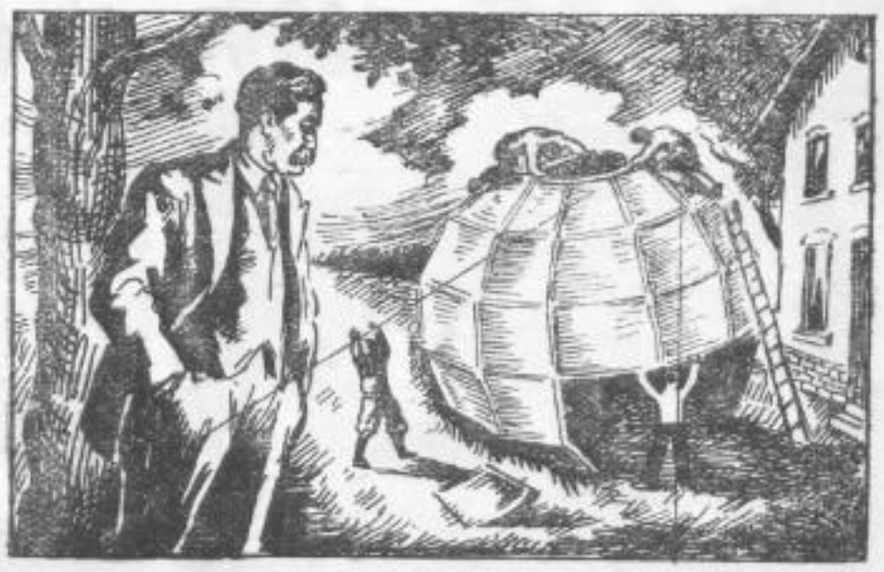
— Par exemple?

— Oh! du soufre, des minerais, de l'or peut-être, et, qui sait, de nouveaux éléments...

— Avec les frais de transport... Vous savez que vous n'êtes pas un homme pratique. La lune est à un quart de millions de milles de nous...

— Il me semble qu'il ne coûterait pas grand'chose de transporter n'importe où un poids quel qu'il soit, s'il est enfermé dans un emballage de *Cavorite*.

— Je n'avais pas pensé à cela... Livré franco sur la tête de l'acheteur, eh?



Les travaux de la sphère avançaient très vite.

— Ce n'est pas d'ailleurs comme si nous étions bornés à la lune...

— Vous dites?

— Il y a Mars... une atmosphère claire, un milieu nouveau, une sensation *exhilarante* de légèreté... Ce serait agréable d'y aller!...

— Il y a de l'air dans Mars?

— Oui, certes.

— On dirait que ce n'est pas plus difficile d'y atteindre que de grimper jusqu'à un sanatorium. A propos, combien y a-t-il d'ici à Mars?

— Deux cent millions de milles à présent, dit Cavor allègrement, et on va tout près du soleil.

Mon imagination cherchait à se reconnaître.

— Après tout, dis-je, il y a quelque chose dans tout cela... quand ce ne serait que le voyage...

Une extraordinaire possibilité me traversa précipitamment l'esprit. Je vis soudain, comme dans une vision, le système solaire tout entier parcouru par des projectiles à la *Cavorite* et des convois de *sphères de luxe*. « Droits de préemption » fut le refrain qui me trotta dans la tête... « droits de préemption interplanétaire ». Je pensai à l'ancien monopole espagnol des ors de l'Amérique. Il ne s'agissait plus de cette planète-ci ou de celle-là, mais bien de toutes. Je fixai la face rubiconde de Cavor, et soudain mon imagination se prit à sauter et à danser. Je me mis à marcher de long en large; ma langue était débridée.

— Je commence à y voir clair, dis-je, à y voir clair d'un bout à l'autre.

La transition du doute à l'enthousiasme

parut n'exiger qu'une infime parcelle de temps.

— Mais c'est extraordinaire! m'écriai-je. C'est énorme! Je n'aurais jamais rêvé chose pareille.

Une fois la froideur de mon opposition disparue, la surexcitation de Cavor, un instant contenue, eut libre jeu. Il se leva aussi et se mit à arpenter la pièce en gesticulant et en parlant très fort. Nous nous enthousiasmions comme des hommes inspirés — nous *étions* des hommes inspirés.

— Nous arrangerons tout cela, déclara-t-il en réponse à quelques difficultés incidentelles qui m'avaient arrêté. Nous allons commencer les dessins pour la fonte ce soir même.

— Nous allons les commencer tout de suite, répondis-je, et nous regagnâmes en hâte le laboratoire pour nous mettre incontinent à l'ouvrage.

Je fus toute cette nuit-là comme un enfant au pays des fées. L'aube nous trouva tous deux encore attelés à la besogne; nous n'avions pas éteint la lampe électrique malgré le grand jour. Je me rappelle exactement l'aspect de ce dessin. J'ombrais et je colorais, tandis que Cavor dessinait; ils étaient bien, ces lavis, barbouillés et bâclés, mais merveilleusement corrects. Nous pûmes, après cette nuit de travail, commander les cadres et les stores d'acier qu'il nous fallait, et la sphère de verre fut dessinée en moins d'une semaine. Nous abandonnâmes nos conversations et toute notre routine des après-midi; nous travaillions, nous dormions et nous mangions quand la faim et la fatigue nous empêchaient de continuer. Notre enthousiasme gagna nos trois hommes, bien qu'ils n'eussent aucune idée de la destination de la sphère. Pendant tout ce temps-là, Gibbs perdit l'habitude de marcher, et on le vit courir en tout sens avec des airs extraordinairement affairés.

Elle avançait vite, la sphère. Décembre et janvier s'enfuirent. J'employai, armé d'un balai, une journée entière à nous faire un sentier dans la neige, du pavillon jusqu'au laboratoire. Février et mars disparurent. Vers la fin de mars, l'achèvement fut proche. En janvier, un fardier attelé de nombreux chevaux avait amené une immense caisse; nous avions, maintenant, notre sphère de verre épais toute prête et en position sous la grue que nous avions équipée pour l'installer dans son manteau d'acier; tous les barreaux et tous les stores de la caisse étaient arrivés en février, et la partie inférieure avait été montée.

La *Cavorite* fut à demi achevée en mars : la pâte métallique avait déjà subi deux étuis et les barres et les stores d'acier en étaient en partie revêtus. Il était surprenant de voir comme nous suivions de près, en exécutant nos plans, les lignes de la première inspiration de Cavor. Quand le premier montage de la sphère fut entièrement terminé, il proposa de démolir le toit grossier du laboratoire dans lequel nous travaillions, et de construire un four tout autour. Ainsi la dernière phase de la fabrication de la *Cavorite*, dans laquelle la pâte est chauffée jusqu'au rouge sombre dans un courant d'hélium, s'accomplirait lorsque l'enduit serait déjà sur la sphère.

Alors, nous eûmes à discuter et à décider quelles provisions nous devions prendre : aliments comprimés, essences concentrées, cylindres d'acier contenant une réserve d'oxygène, un appareil pour se débarrasser de l'acide carbonique et des déchets, et pour rendre à l'air son oxygène, des condensateurs d'eau, et autres instruments. Je me rappelle le petit amoncellement qu'ils faisaient dans un coin : caisses, rouleaux et boîtes, ensemble évidemment fort banal.

Ce fut une période de surmenage avec fort peu de loisir pour penser.

Enfin, à part le chauffage du fourneau, les travaux furent achevés.

Chapitre III

DANS LA SPHÈRE

— Allons donc! dit Cavor, tandis que j'étais assis, une jambe pendante par l'ouverture de la sphère, dans l'intérieur obscur de laquelle mon regard plongeait.

Nous étions seuls : c'était le soir, le soleil venait de se coucher, et la tranquillité du crépuscule enveloppait toutes choses.

Je passai mon autre jambe dans l'intérieur et me laissai glisser sur le verre poli jusqu'au fond de la boule; puis, je me tournai pour prendre les bidons, les boîtes de nourriture et les autres objets que me tendait Cavor. L'intérieur était tiède; et, comme nous ne devions perdre que fort peu de cette chaleur par la radiation, nous étions en pantoufles et vêtus de flanelle mince. Nous avions néanmoins un ballot de vêtements épais en laine et plusieurs grosses couvertures, en prévision de quelque malchance. D'après les ordres de Cavor, je plaçai les paquets, les cylindres d'oxygène et les autres bagages les uns à côté des autres, à mes pieds, et bientôt nous eûmes tout installé; pendant un moment, il alla de côté et d'autre dans l'atelier sans toit, cherchant ce que nous pourrions avoir oublié, puis il vint me rejoindre.

Je l'aidai à visser le couvercle de l'ouverture; puis, il pressa un bouton pour clore le store correspondant dans le cadre extérieur. Le cercle de lumière crépusculaire disparut. Nous étions dans les ténèbres.

Pendant un certain temps, ni l'un ni l'autre de nous ne parla. Bien que notre prison ne fût pas imperméable au son, tout était absolument silencieux.

Je m'aperçus que nous n'aurions rien à saisir quand le choc de notre départ viendrait, et je me rendis compte que je serai mal à l'aise, à cause du manque de fauteuils.

— Pourquoi n'avons-nous pas de sièges? demandai-je.

— J'ai arrangé tout cela, dit Cavor. Nous n'en aurons pas besoin.

— Pourquoi pas?

— Vous verrez, dit-il, du ton d'un homme qui se refuse à parler.

Je gardai le silence... Soudain, il me vint à l'esprit que j'étais un imbécile de m'être laissé enfermer dans la sphère.

— Est-il trop tard maintenant pour me retirer? me demandai-je. *(A suivre.)*

Variétés

CHARADES

Envoi de Prosper M..., à Tuebes.

Mon premier borde les champs,
Mon deuxième est un sport,
Mon troisième un ensemble de malheurs,
Mon tout est un habitant du Nord.

***

Envoi de Louiette T..., à Nice.

Mon premier est un animal rongeur,
Mon deuxième est une chose à laquelle on tient beaucoup,
Mon troisième coupe,
Mon quatrième ne dit pas la vérité,
Mon tout est une chose très importante en temps de guerre.

MÉTAGRAMME

Sur quatre pieds, j'ai cinq doigts, mais si vous changez ma tête, je suis un aliment indispensable, ou bien encore je suis en très bonne santé. Qui suis-je?

DEVINETTE

Qu'est-ce qui commence à avoir peur de diminuer quand les enfants rentrent de l'école?

CONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, reconstituez les noms de deux héros bien connus des lecteurs de *Mon Camarade* :

A EE H O YY C J L MM N P RRRR S TT.

GRILLE

(Toutes les solutions en page 7.)

LE COIN DES FILLETTES

Les Conseils de tante Camille.

Pour protéger les vêtements contre les mites. — *Voici l'été et votre manteau d'hiver est relégué au fond du placard jusqu'à l'automne. Mais les mites sont là. Votre maman a eu beau bien nettoyer partout, elles reviennent, comme par miracle, dès qu'il fait chaud. Il faut donc en protéger vos vêtements. Pour cela, vous prendrez quelques journaux et vous en ferez une housse bien fermée avec des épingles, pour emballer votre manteau. Les mites s'enjuivent, car elles ne peuvent pas, dit-on, supporter l'odeur de l'encre d'imprimerie.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Une bonne crème pour les fraises. — *Il n'y a rien de meilleur avec les fruits rouges : fraises, framboises, etc., qu'une bonne crème; mais la crème fraîche coûte cher, alors voici comment on peut préparer une crème très agréable, très saine et très légère et même je dirai, pour les petites filles, qu'elle passe pour donner un joli teint. Il vous faut d'abord un petit peu de crème fraîche, puis un litre de lait et enfin un demi-litre environ de caillé. Vous mélangez le tout fortement et vous mangez avec du sucre et des fruits, ou même sans fruits. Les quantités que je vous donne sont approximatives et vous pouvez ajouter plus ou moins de caillé selon votre goût.*

Comment enlever les traces de fumée sur les murs. — *En ce moment les poêles et les radiateurs sont éteints; c'est le moment d'effacer les dégâts qu'ils ont causés sur les murs. En effet, si vous regardez au-dessus de tous les appareils de chauffage, vous verrez de très vilaines taches noires qui viennent de ce que la poussière qui est sur les murs est brûlée à ces endroits-là. Voici comment les effacer : vous prenez de la mie de pain et vous frottez de haut en bas très doucement.*

MANCHES TRICOTÉES

Comment arranger une robe de lainage ou un pull dont les manches sont un peu usées?

Vous tricotez des manches bouffantes de la même couleur que votre robe, ou votre tricot, et vous faites des quadrillés en plusieurs couleurs, et je vous assure que cet ensemble est du plus joli effet. Voici comment faire vos manches. Vous montez 120 mailles, vous faites votre tricot sur une hauteur de 24 cm., puis vous devez former l'emmanchure : pour cela rabattez deux mailles à chaque extrémité des rangs; lorsqu'il ne vous reste plus que 12 mailles sur l'aiguille, vous fermez votre tricot. Pour faire l'écossais, vous faites 22 mailles bleues par exemple, puis 1 maille rouge, une bleue, une blanche, une maille bleue et une rouge, puis 22 mailles bleues et ainsi de suite.

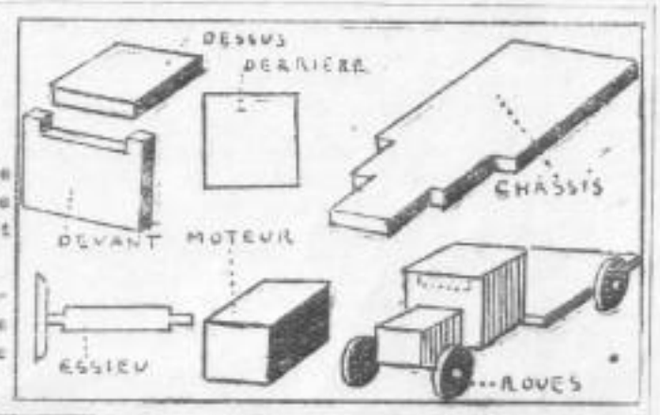
Vous pouvez terminer votre ensemble par une encolure de « tricot écossais ». Pour cela vous faites une bande de 12 cm. de hauteur, comme longueur celle de votre encolure, vous la cousez et la repliez en deux, comme sur le modèle ci-joint.

BRICOLAGE

CONSTRUCTION D'UN CAMION

Ce petit bricolage nous est communiqué par notre petit camarade Jacques Planchon. Avec des planches découpées et des bobines il a construit un petit camion qui a fort belle allure.

Comme il est possible de le construire en dimensions différentes, je vous donne simplement le croquis qui vous suffira amplement pour le montage!



Au Brésil, se présente au bureau de recrutement de l'armée un jeune homme qui veut s'engager. On lui fait passer la visite médicale, mais il est refusé parce qu'il a les pieds malades. « Vous ne pourriez jamais faire de longues marches, lui dit le major. — C'est que, répond le garçon, j'ai fait 400 kilomètres pour venir jusqu'ici et je suis bien ennuyé que ça soit pour rien. »

○

Un touriste s'arrête dans un village où il rencontre un vieillard de 98 ans. « Vous avez vécu ici toute votre vie? interroge le touriste. — Non, pas encore, répond le bon vieux, qui espère bien devenir centenaire. »

○

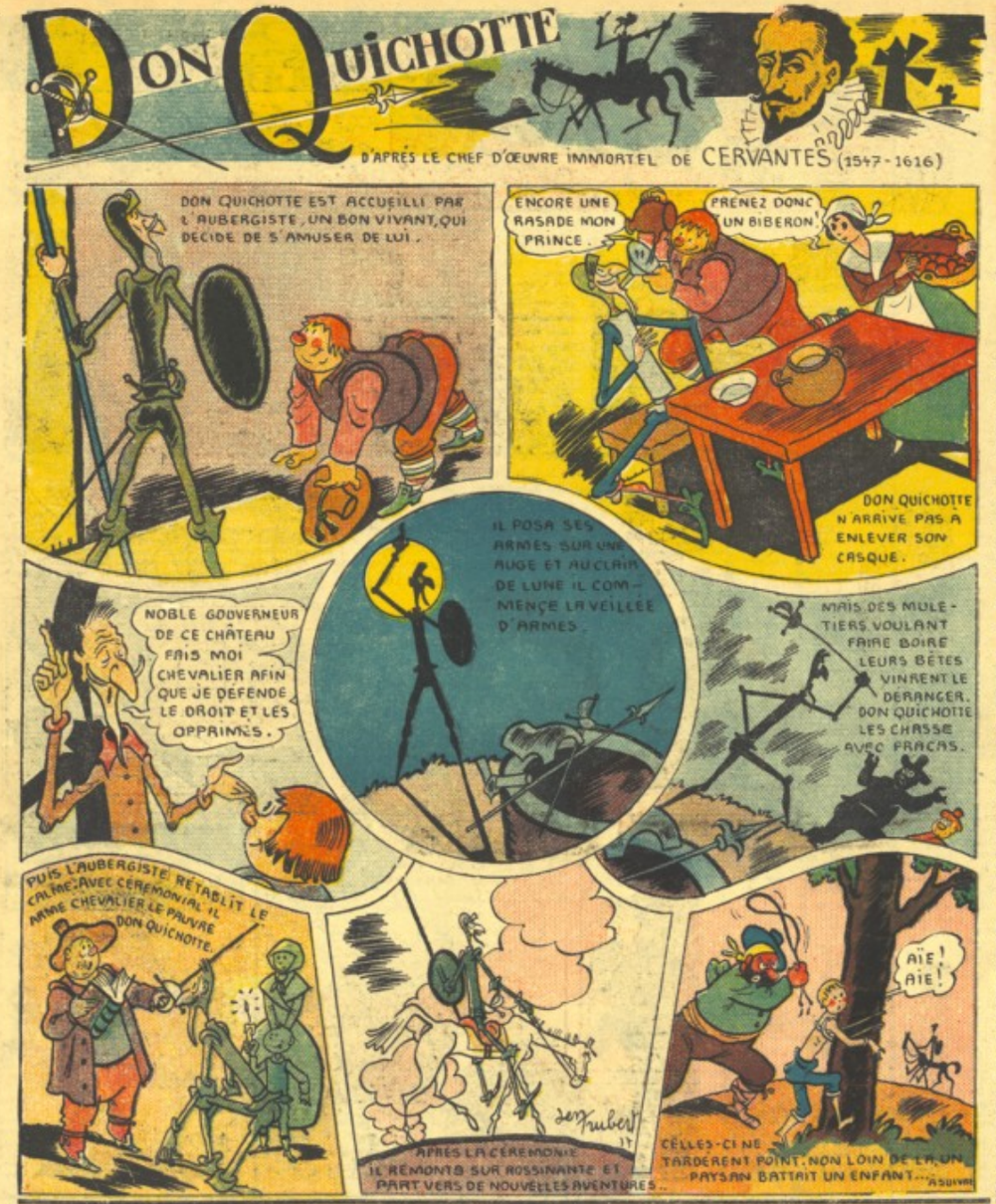
« Ah! que j'aime la mer, dit M. Duvard à un ami rencontré sur une plage au chaud soleil du Midi. Je l'aime tellement que je ne la quitte jamais. En été, c'est la Méditerranée, en hiver c'est la mer de Glace! »

○

Gavroche a la mauvaise habitude de se fourrer les doigts dans le nez. « Veux-tu que je t'aide? » lui dit son père exaspéré par cette vilaine habitude. Réprimandé, le garçon ne se démonte pas. « Comment ferais-tu, papa? tu as les doigts bien trop gros... »

○

Pendant que leur maman est allée au marché ce jeudi matin, Toto et Lulu ont pris des cigarettes dans un tiroir et se sont mis à fumer. Lorsque la maman revient elle trouve, dans une pièce enfumée, les deux enfants affalés par terre, malades. « Oh, disent-ils péniblement, nous avons joué au concours de fumeurs... »



Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé : A Ballarat, Australie, au temps des chercheurs d'or, Dick Preston, quinze ans, et son ami Shane Corrigan ont été poursuivis pour participation à une émeute qu'ils avaient l'injustice du gouvernement. Dick s'est enfui de prison.

Chapitre XII

LES CACHETTES *(suite)*

Fatigué, le petit garçon s'en alla. Dick attendit Shane avec impatience, tout à fait persuadé maintenant qu'il était impossible de se cacher dans une des misérables constructions du campement, bâties en hâte avec des troncs de gommiers mal équarris, de la toile de sac, des chiffons et des débris de caisses et de boîtes de conserves.

Le crépuscule arriva enfin, et Shane survint peu de temps après.

— Je ne t'ai pas apporté de nourriture, dit-il, mais tu en as assez pour ne pas mourir de faim et si tu es gentil, tu en auras bientôt encore. Tiens, enfile ça!

Il jeta à Dick un paquet d'habits. Dick le défit, intrigué à l'idée du déguisement qu'il allait porter.

— Oh! Shane, s'écria-t-il dégoûté, ce sont des habits de fille!

— Parfaitement, dit Shane en riant. Entre dedans, mon vieux!

Dick fut sur le point de se révolter, mais il pensa qu'il ne pouvait avoir un meilleur déguisement pour s'aventurer sur la grand'route, et il se résigna en insistant seulement pour garder ses pantalons sous sa jupe.

— Tiens-toi bien, maintenant, je vais t'emmener chez Mme Wertheim; elle a une maison près de l'hôtel de la duchesse de Kent qui est, comme tu le sais peut-être, tenu par Mme Spanhake qui est une vieille amie de Vern. Il m'a juré, et il l'a juré je ne sais combien de fois, qu'on pouvait avoir confiance en Mme Spanhake et que Mme Spanhake donnerait sa vie pour Mme Wertheim. Mais tu ne peux pas aller dans la rue comme te voilà, allons, dépêche-toi d'enfiler tous ces trucs et je t'emmènerai par le bras à ta nouvelle demeure.

— Combien de temps y resterai-je?

— Pas longtemps, j'espère. Le gouvernement a renvoyé la délégation. Ça va faire du vilain. Après-demain il doit y avoir un grand meeting sur la colline de Backery.

Avec l'aide de Shane, Dick réussit à mettre la blouse, le jupon, la jupe, le châle et le bonnet. Les chaussures ne lui allaient pas. Mais Shane dit que cette démarche un peu boiteuse n'était que meilleure.

— Cela te donne un gentil dandinement de jeune fille. Il n'y a pas un flic des environs qui ne tomberait amoureux de toi et ne penserait que tu lui rappelles sa lointaine bonne amie. Il est temps que nous sortions d'ici. Un des copains m'a raconté qu'il avait vu rôder aux alentours un type qui est connu pour être un informateur de la police. Que le diable l'emporte!

Ils se glissèrent doucement hors de la hutte, Dick s'appuyait au bras de Shane et ils atteignirent la grand'route sans encombre. Puis il leur fallut franchir la ligne de lumières crues et la foule bruyante. Par deux fois, un mineur ivre voulut arrêter Shane et fit des remarques sur son amie, mais ils hâtèrent le pas et arrivèrent enfin devant la maison de Mme Wertheim.

— Elle loue des appartements, expliqua Shane, mais, pour le moment, elle n'a qu'un locataire, un docteur yankee dévoué cœur et âme à la cause de la liberté. C'est un brave homme, tu peux lui confier ta vie ou ton argent, ou n'importe quoi encore qui t'appartient.

Il n'y eut pas besoin de frapper à la porte, elle s'ouvrit aussitôt et Dick et Shane entrèrent. Quelqu'un prit une lampe à pétrole qui brûlait sur le bahut du hall et Dick vit une grosse dame à l'air aimable qui le regardait.

— Ciel! quel tableau! dit-elle avec un fort accent allemand en levant au plafond ses mains potelées; puis elle appela : Cosima!

Une jeune fille apparut dans le couloir; elle était à peu près de l'âge de Dick, elle avait des cheveux blonds et de beaux yeux bleus.

— Oui, ma tante!

Dick était furieux que Shane ne l'ait pas prévenu : il se sentait si ridicule dans ses habits de fille.

— N'as-tu pas honte de toi, dit Mme Wertheim à Cosima, en voyant quelqu'un si propre et si bien tenu, alors que ce n'est qu'un déguisement? Je parie que c'est la première fois qu'il porte ces habits et pourtant il a l'air plus à son aise dedans que toi qui portes les tiens depuis ta naissance.

La petite fille secoua sa tête aux cheveux de lin en faisant sauter ses nattes :

— Je le trouve laid et ridicule, dit-elle froidement.

Dick rougissait déjà, mais en entendant cette appréciation sur son allure, il eut envie de se précipiter dans la rue, quelques dangers qui puissent l'y attendre. Il essaya de se mettre derrière Shane qui prévint son geste en le poussant poliment en avant.

— Ne faites pas attention à elle, dit Mme Wertheim, elle a l'esprit de contradiction.

— Peut-on avoir confiance en elle? demanda Shane à voix basse.

— Confiance! dit Mme Wertheim. Elle se tourna vers Cosima qui fixait Dick sans sourciller, d'un air hostile. Cosima, où fut tué ton père?

— Sur les barricades de Dresde, dit la petite fille avec ardeur, détournant les yeux de Dick, au grand soulagement de celui-ci. Et j'aurais voulu y être aussi pour mourir avec lui et défier tous les tyrans du monde!

Shane et Mme Wertheim sourirent de cette sortie enthousiaste, mais Dick en fut ému. Il la trouvait belle, à la lueur de la lampe, ses cheveux d'or pâle rejetés en arrière; il oublia la fureur qui l'avait rempli à ses remarques insultantes.

— Fais-le monter et montre-lui sa chambre, dit Mme Wertheim. A mon âge, je ne peux plus monter d'escaliers.

— Venez, dit Cosima.

Sans regarder s'il la suivait, elle monta devant Dick qui s'accrochait à la rampe car ses souliers butaient contre les marches.

(Suite en première colonne page 4.)

Je le trouve laid et ridicule, dit Cosima à Madame Wertheim.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

— Voilà votre chambre, dit-elle en ouvrant brusquement une porte. J'espère que vous ne ronflez pas!

— Mais non, protesta Dick avec indignation, je ne crois pas, personne ne s'en est jamais plaint...

— Bon, ça va! ne commencez pas, dit Cosima, je dors dans la chambre voisine, et si quelqu'un m'empêche de dormir, ça me donne envie de le tuer. Elle le regarda d'un air menaçant, et il s'étonna qu'une petite fille à la figure si douce pût avoir l'air si sauvage. Je sais, parce qu'il y avait un locataire qui ronflait.

— L'avez-vous tué? dit Dick, retrouvant son courage, maintenant que Shane et Mme Wertheim n'étaient plus là pour rire de lui.

— Il est parti juste à temps, répondit gravement Cosima. Elle fit demi-tour pour se retirer, mais s'arrêta à la porte. Ah! et quel est votre nom?

— Dick Preston.

— Eh bien, Dick Preston, je ne pensais pas du tout ce que je vous ai dit en bas. Je voulais la remettre à sa place : elle prend tous les prétextes pour me faire des sermons, je ne peux pas sentir ça, je déteste qu'on m'accable de sermons, de morale et d'exemples. Quand on me donne quelqu'un en exemple, ça me donne envie de le tuer, et les leçons de morale me dégoûtent. Je voudrais tuer l'inventeur du piano; pas vous? J'aime bien la trompette, mais on ne veut pas me l'apprendre, on veut me faire apprendre le piano; alors, vous voyez, je n'ai pas pensé un mot de ce que je disais.

— J'en suis heureux, balbutia Dick, je...

— Parce que, voyez-vous, interrompit-elle, je trouve que vous êtes gentil au possible. Et, claquant la porte, elle descendit bruyamment l'escalier.

Chapitre XIII. — UN CHARMANT INTERMÈDE

Dans la lutte, Dick avait été sur le point de refuser d'aller chez Mme Wertheim, pensant qu'il y ferait un séjour désagréable; mais dès le lendemain, le 29 novembre, il se prit à espérer que ses affaires ne s'arrangeraient pas trop vite. Il aimait Mme Wertheim, si maternelle et que seules la cuisine et Cosima intéressaient. Cosima le charmait. Il avait eu une courte conversation avec l'Américain, le Dr Kennworthy : c'était un homme à l'intelligence vive, qui avait beaucoup voyagé. Le Dr Kennworthy avait bien des choses intéressantes à raconter sur la Californie, les Constitutions de l'Angleterre et des États-Unis, et sur le bouleversement européen de 1848 dans lequel le père de Cosima avait perdu la vie. Cosima ajoutait à ces récits de sauvages descriptions sans commencement ni fin, de la révolution de 48-49, et bien que Dick fût incapable de comprendre tout ce qu'elle disait, il en était très intéressé.

La cuisine de Mme Wertheim elle aussi était merveilleuse, il n'avait jamais mangé des choses aussi bonnes que celles qu'elle cuisinait, et la nourriture habituelle semblait elle-même différente quand c'était elle qui la préparait.

— Vous avez besoin de vous fortifier, disait-elle avec un visible plaisir, c'est ça, de vous fortifier. Et elle retournait à sa cuisine.

Ce monde semblait tout nouveau à Dick, chaque chose y avait un autre aspect. Des horizons étranges s'ouvraient devant lui, et maintenant il ne considérait plus ce qui se passait à Ballarat comme un grand désordre causé par les réclamations de quelques milliers de mineurs, mais comme un épisode de l'effort incessant fait par l'humanité pour se libérer et trouver la paix et la justice.

Il ne pouvait trouver de mots pour s'exprimer, mais il le ressentait en écoutant. Quelque chose de grand se passait et il y prenait part. C'était quelque chose de grand, car tous les efforts de libération se conjuguaient, se tissaient, pour ainsi dire, en une force qui deviendrait un jour irrésistible...

— Je crois, disait Kennworthy en desserrant la mâchoire, que nous n'obtenons jamais tout à fait ce que nous désirons. Les hommes ont réclamé la liberté depuis le commencement des temps, et ils en sont encore loin. Mais tout y contribue. C'est mon avis. Tout s'additionne. Cela viendra bien un jour. Mais, même si cela ne vient pas, nous devons poursuivre nos efforts : c'est cela qui nous libère.

— Les hommes doivent cesser d'être esclaves, interrompit Cosima, bondissant sur le canapé, ne pouvant plus se taire. Je méprise les esclaves!

— C'est très bien, mademoiselle, dit Kennworthy. Il se tourna vers Dick : Tant que nous combattons, nous sommes libres, même si dans quelques milliers d'années on doit parler de nous en disant : « Ces pauvres polichinelles étaient tous des esclaves ». Eh bien, jeune homme, voilà ma philosophie, mettez-la dans votre pipe et fumez-la!

Dick s'était refusé à porter plus longtemps son déguisement, il était vêtu maintenant de sa chemise et de son pantalon. Mme Wertheim insistait cependant pour qu'il ne s'approchât pas de la fenêtre sans mettre sa blouse et son bonnet. « Il y aurait sûrement quelqu'un pour vous voir. Vous n'êtes pas une femme, vous ne savez pas ce que c'est que les voisins, et si vous étiez veuve, vous le sauriez encore mieux; ou peut-être le savez-vous puisque vous avez eu une mère et que vous l'avez certainement entendue en parler. Parler, parler, parler, voilà pourquoi les gens vivent, surtout dans une petite ville, et si vous ne faites pas attention, ils diront tous : Mme Wertheim a chez elle un jeune homme, qui est-ce? Et elles arriveront pour emprunter des allumettes, du sel ou quelque autre chose, pour dire : et quel est votre nouveau locataire, Mme Wertheim, c'est vraiment un bien beau jeune homme! Créatures souriantes qu'elles sont! Et elles n'abandonneront la partie qu'après m'avoir tiré les vers du nez. Mais j'ai répandu le bruit qu'il y avait une amie de Cosima venue de Melbourne — et comme elle n'en a aucune... »

— Et je n'en veux pas, je n'en veux pas! ce sont d'horribles petites filles! éclata Cosima, les yeux flamboyants.

— C'est ce que je disais, Cosima. Pourquoi m'interrompts-tu? Comme je le disais, monsieur Preston, puisque Cosima n'a pas d'amies, personne ne viendra y mettre le nez pour voir ce qu'il y a.

Ainsi Dick promit de ne pas s'approcher de la fenêtre, de ne pas s'attarder dans le couloir et de ne pas aller dans la cuisine ou dans les dépendances. Et Cosima promit d'avoir l'œil sur lui pour être sûre qu'il n'oublierait pas. Un peu plus tard, il y eut une bagarre en ville et un bruit de voix; on entendit des détonations assourdies par la distance. Kennworthy ne revenait pas et Mme Wertheim ne voulut pas laisser sortir Cosima pour se renseigner.

— Moins nous attirerons l'attention sur nous, mieux nous dormirons.

Cosima et Dick discutaient fiévreusement sur ce qui se passait. Dick suggéra que c'était une bagarre entre la troupe et les mineurs, mais Cosima pensait que c'était plutôt la révolution universelle contre tous les tyrans et oppresseurs qui éclatait. Mme Wertheim dit qu'elle n'avait vu une telle animation depuis les courses de Flemington, l'année précédente.

Mais, vers six heures du soir, Shane arriva et Cosima courut vite à sa rencontre pour lui demander de donner son avis sur les événements de la journée.

— Vous auriez pu plus mal deviner, dit Shane, les choses avancent : le gouverneur envoie des troupes pour nous intimider. Les hommes ont lapidé la police et attaqué les policiers de Melbourne malgré les deux canons qu'ils avaient amenés. A Warrenheip-Gully ils ont pénétré dans la gare de marchandises et pillé quelques wagons dans l'espoir de trouver des fusils et des cartouches. Mais ils n'ont pas eu de chance, c'est triste à dire : ils ne contenaient que des vivres, des vêtements et des choses de ce genre. Alors ils ont suivi la troupe presque jusqu'aux portes du camp. Et les policiers à cheval sont arrivés en grand nombre et ont blessé plusieurs des nôtres. Nous avons reculé et les soldats se sont repliés vers le camp, une troupe vouée aux malheurs visiblement, je vous assure.

— Combien en avez-vous tué? demanda Cosima avec admiration.

— A dire vrai, mademoiselle, aucun, bien que plusieurs furent blessés.

— Ce sont les mercenaires des tyrans! s'exclama Cosima.

— C'est bon, c'est bon, ne te mets pas dans des états pareils, dit Mme Wertheim, ou tu vas avoir une indigestion. Je ne t'aurais pas laissé manger de la tarte aux pommes et du rosbeaf à la sauce si j'avais su que tu allais te mettre dans un tel état. Tu n'en dormiras pas.

— Quel mensonge! quel horrible mensonge! Puis elle ajouta triomphalement : Je ne dors jamais, je ne pourrai pas dormir avant que le monde ne soit libre!

— Calmez-vous, dit Shane en se grattant la tête. Nous ferons de notre mieux, mais ce sera dur pour vous si ça continue encore un an ou deux.

— Ça ne durera pas un an, dites? demanda-t-elle à Dick.

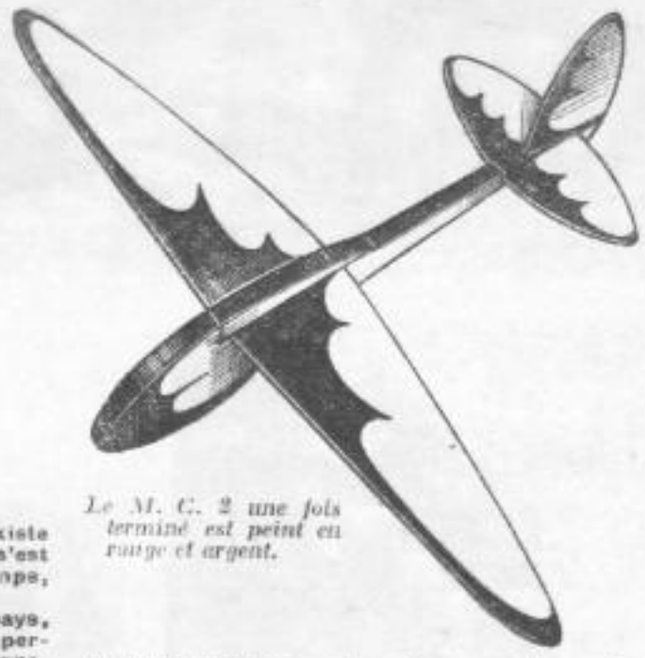
Celui-ci rougit :

— Mais non, naturellement. *(A suivre.)*

Jeunes Aviateurs voici pour vous

Le M. C. 2

UN PLANEUR PARFAIT ET ROBUSTE



Le M. C. 2 une fois terminé est peint en rouge et argent.

L'UTILITÉ DES PLANEURS

Le vol à voile à l'aide de planeurs, qui existe depuis les années d'après-guerre et qui s'est énormément développé ces derniers temps, est la meilleure école de l'aviation.

Il serait souhaitable que, dans notre pays, se multiplient les écoles de vol à voile qui permettent aux jeunes gens, de plus de 16 ans, de développer leurs capacités d'aviateurs, et de devenir bientôt les pilotes de demain.

C'est en raison de l'importance du planeur qu'après avoir publié dans " Mon Camarade ", notre premier avion à moteur de caoutchouc, le M. C. 1, nous publions aujourd'hui un planeur extrêmement facile à construire et extrêmement robuste : le M. C. 2. Le M. C. 2 est susceptible d'être lancé avec un caoutchouc, genre Sandow, qui permet alors d'impressionnantes performances.

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Le M. C. 2 est entièrement construit dans ce bois extra léger qu'on appelle balsa, qui vient d'Amérique du Sud et qui est le matériau idéal pour la construction des avions et planeurs en modèles réduits.

Les lignes élégantes et les proportions savamment étudiées du M. C. 2 permettent d'affirmer que ce monoplan robuste s'apparente aux meilleurs planeurs des grandes performances utilisés par les champions de vol à voile.

Les qualités de vol du planeur M. C. 2 sont véritablement exceptionnelles. Son envergure, c'est-à-dire la longueur totale de l'aile, est de 0 m. 50. Le fuselage mesure, du nez à la queue : 0 m. 35.

LE MONTAGE DU M. C. 2

Comme pour notre avion à moteur M. C. 1, nous avons établi une pochette d'un prix minime, qui contient des pièces ou des organes indépendants dont le montage est extrêmement facile et est à la portée des monteurs les mains avertis de construction en modèles réduits d'aviation.

Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient construire l'avion eux-mêmes, ils le pourraient en utilisant le plan que nous reproduisons ci-dessous : mais il est évident que, dans ce cas, les difficultés seraient très grandes.

Les pièces contenues dans notre pochette sont au nombre de 5, soit 2 pièces pour le fuselage, une seule pièce pour l'aile et 2 pièces pour la queue.

Le fuselage est composé tout d'abord d'un corps de fuselage, livré dans notre pochette, plombé à l'avant, afin que le centrage du planeur soit excellent et ne nécessite aucun réglage. L'arrière est pourvu de 2 fentes destinées à recevoir le stabilisateur et la dérive.

Pour placer l'aile, il suffit, selon la figure n° 1 ci-dessous, de fixer l'aile (en une seule pièce) bien au milieu du fuselage, de la coller solidement (un tube de colle spéciale est contenu dans notre pochette) et de placer sur l'aile, et de le coller, le couvercle d'aile spécial, selon notre figure.

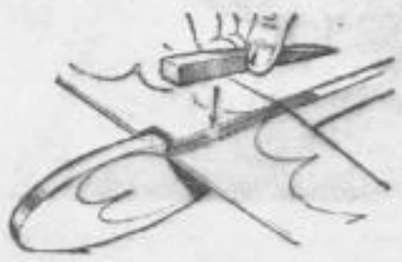


FIG. 1. — *Comment monter l'aile sur le fuselage.*

Le montage de l'aile est donc d'une extrême simplicité.

Le montage de l'empennage ou de la queue n'est pas moins simple. On trouvera dans notre figure n° 2 la façon de placer le plan arrière vertical — ou dérive — et le stabilisateur — ou plan arrière horizontal — dans les encoches spécialement aménagées à cet effet à l'extrémité du fuselage fourni dans notre boîte.

Ces opérations ne demandent en tout que quelques minutes de travail et seront exécutées par vous très rapidement au cours de vos vacances. Elles ne vous prendront pas de grands instants sur le temps que vous comptez réserver à vos promenades au grand air.

Bien entendu, une fois toutes les pièces en place, il sera nécessaire d'attendre un certain temps que l'appareil soit parfaitement sec. Il est préférable d'attendre trop longtemps, même jusqu'au lendemain matin pour éviter le décollage en plein vol qui pourrait être fatal à votre planeur.

Une fois collé et sec, votre appareil est prêt à voler. Mais il est évident que votre planeur sera infiniment plus joli à l'œil s'il est peint par vous à la façon des planeurs de record.

Dans la figure du M. C. 2 terminé, notre dessinateur a indiqué une manière très originale de le peindre et qui sera pour vous extrêmement facile à réaliser, par exemple en rouge et argent.

Si vous le désirez, vous pourrez vous procurer à nos bureaux des pots de peinture spéciale à des conditions qui seront indiquées d'autre part.

CONSEILS POUR LES ESSAIS

Pour bien faire voler le M. C. 2, il est avant tout indispensable de se placer dans un endroit très vaste et très bien dégagé — une grande prairie, par exemple, ou une plage — en faisant bien attention, dans ce dernier cas, de ne pas envoyer votre planeur en direction de la mer, pour éviter une catastrophe.

L'emplacement une fois choisi, il est indispensable que vous vous placiez face au vent.

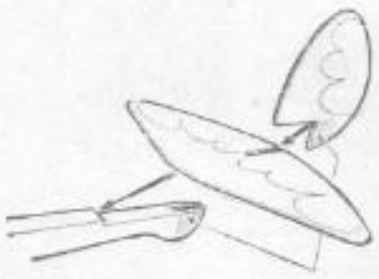


FIG. 2. — *Comment monter les empennages.*

1° Si vous voulez vous contenter du simple lancement à la main, pour obtenir du premier coup un très bon vol, il est indispensable qu'ayant pris le planeur bien en main sous l'aile, vous lui imprimiez une bonne vitesse, en ayant soin de déplacer le fuselage d'arrière en avant sur le même plan horizontal pendant le geste.

Si vous ne comprenez pas très bien ces termes, le mieux est de vous reporter à notre figure n° 3, où le mouvement de lancement est extrêmement bien indiqué. Vous lancez votre bras en avant, horizontalement, et, à bout de course de votre bras, vous ouvrez la main.

L'appareil poursuit alors son vol plané et va se poser à une distance qui peut être très importante pour peu que les conditions atmosphériques et la pente du terrain d'expérience soient favorables.

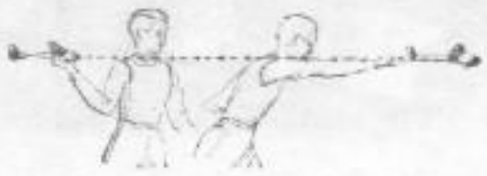


FIG. 3. — *Lancement à la main.*

2°) Lancement du caoutchouc.

Cette méthode de lancement s'inspire de la technique employée pour les vrais planeurs où prennent place des passagers.

Aucune description écrite ne peut mieux expliquer le lancement au caoutchouc que le dessin ci-contre.

Vous avez planté un solide piquet dans le sol. Vous y avez attaché une ficelle au bout de laquelle se trouve un caoutchouc solide qui vient se fixer à un crochet placé à l'extrémité de votre planeur.

JEUNES AVIATEURS

pour construire notre

PLANEUR

dans les meilleures conditions

Achetez :

LA POCHETTE M. C. 2

Envoi franco contre 6 francs envoyés à nos bureaux :

24, rue Racine, PARIS VI

LA POCHETTE M. C. 1

qui permet de construire

UN AVION QUI VOLE

est en vente à nos bureaux au prix de 6 fr.

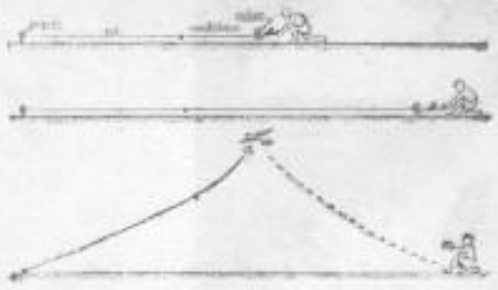


FIG. 4. — *Lancement au caoutchouc.*

Vous tirez bien fort votre caoutchouc face au vent et vous lâchez d'un seul coup. Votre appareil s'envole alors et peut parcourir une distance extrêmement importante.

Si nos petits camarades aviateurs n'avaient pas bien compris toutes ces explications, La Goupille est à leur disposition pour leur donner tous renseignements, soit par correspondance, soit dans notre journal, à notre Petite Correspondance.

LA GOUPILLE.

DICTIONNAIRE DE L'AIR

DIRIGEABLE RIGIDE. — L'enveloppe du dirigeable est rigide, c'est-à-dire indéformable quel que soit le degré de gonflement. Le système le plus connu est une carcasse en aluminium recouverte de toile de soie vernie ou caoutchoutée. Vous comprendrez tous lorsque vous saurez que le zeppelin est un dirigeable rigide.

Toute l'enveloppe ne contient pas obligatoirement du gaz. Le gaz est réparti en plusieurs ballonnets et une partie intérieure du dirigeable peut aussi être habitable.

Tous les dirigeables rigides ont été détruits, sauf le Graf-Zeppelin. Les pertes sont dues à plusieurs raisons :

— les erreurs de manœuvre à l'origine ;

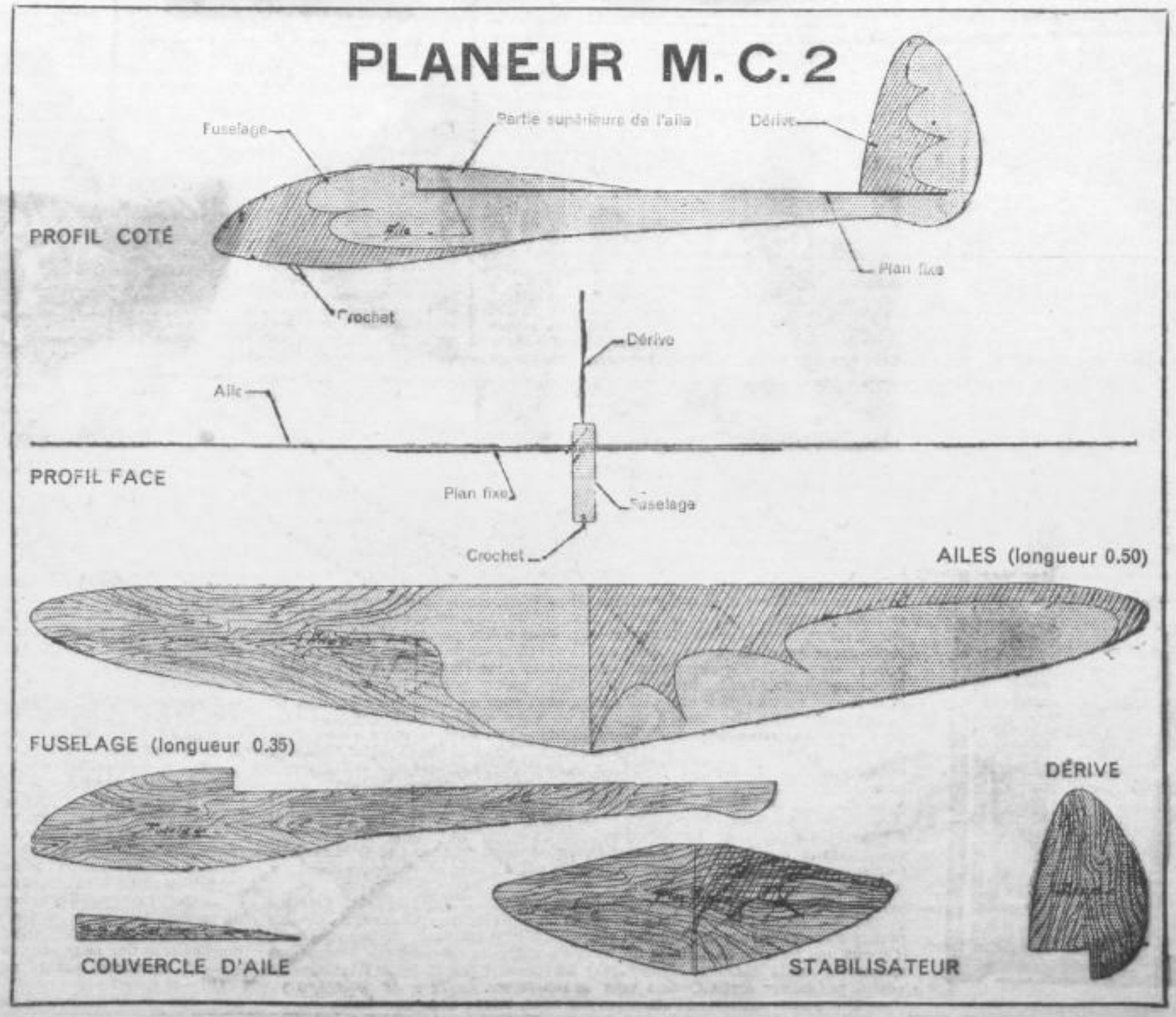
— le défaut de rapport correct entre le diamètre et la longueur ;

— l'emploi d'un gaz inflammable pour le gonflement ;

— le fait que l'aluminium devient cassant après quelques années d'usage.

BALLON SONDE. — C'est un petit ballon qui enlève seulement des appareils scientifiques destinés à fournir des renseignements sur l'état de l'air aux hautes altitudes. En général, on se base sur le principe de la dilatation et on calcule le moment où, à l'altitude voulue, la pression intérieure du ballon fera éclater l'enveloppe. Les appareils retombent alors en parachute. Le parachute est fixé soit ouvert au-dessus de l'enveloppe du ballon, soit fermé sous le ballon.

Le record de hauteur pour ballons sonde est de 31 kilomètres.



CHRISTOPHE COLOMB

C'ÉTAIT l'époque où la terre était plate. Entendez par là que de l'humble artisan au savant officiel tout le monde croyait la terre plate et le ciel arrondi. Galilée qui en doutait, — un vrai savant, celui-là, un astronome qui fit d'étonnantes découvertes au moyen de la lunette qui porte son nom, — Galilée dut, pour sauver sa tête, reconnaître publiquement qu'il s'était trompé en imaginant la terre ronde. Pourquoi fit-on un procès à Galilée, pourquoi le menaçait-on d'un terrible châtiment? Parce qu'il est écrit dans la *Bible* que Jérusalem est au centre du monde ; or, si la terre est une boule, il est impossible qu'il se trouve un centre à sa surface; et comme un texte religieux ne peut contenir d'erreurs, il faut bien que le savant se soit trompé !

Cependant plusieurs personnes, et des plus importantes, continuaient d'être persuadées de la rotondité de la terre. Et le Génois Christophe Colomb, né vers 1440, rêvait de s'embarquer, de faire voile vers l'Ouest, pour atteindre par mer les pays de l'Est : la Chine et les Indes, ces régions étranges dont les richesses faisaient rêver et d'où venaient par caravanes ces denrées précieuses : les épices — sans valeur aujourd'hui... Caravanes si rares, et si lentes à franchir tous les déserts d'Asie. Ceux qui voyaient la terre ronde ne l'imaginaient pas aussi grosse qu'elle est, et Christophe Colomb n'espérait pas mettre très longtemps à atteindre la côte d'Asie. Ceux qui la croyaient plate pensaient qu'il devait y avoir des terres à l'Ouest, au delà des mers, pour « faire équilibre » ! Et les géographes portaient sur ce côté de leurs cartes des îles mystérieuses. Peut-être par un souvenir très vague des exploits maritimes des anciens Normands, peut-être par une interprétation des trajets de navigateurs plus récents : Blanco qui toucha Terre-Neuve et Jean Cabot le Labrador.

Si certains parlaient de ces terres de l'Ouest, Christophe Colomb fut le premier qui décida de les atteindre; il y réussit à force de méthode et de ténacité.

Christophe Colomb était géographe et gagnait sa vie à construire des cartes et des globes. Il était loin d'avoir les moyens financiers nécessaires pour organiser une expédition scientifique. Ayant beaucoup navigué dans sa jeunesse, marin dès quatorze ans, il vivait maintenant au Portugal, marié à la fille d'un grand navigateur portugais. Encouragé par un ami de son beau-père, l'astronome Toscanelli, il fut présenté au roi de Portugal, Jean II, qui tenta de profiter de ses études et plans pour confier à un autre la direction de l'entreprise. Alors Colomb gagna l'Espagne, en 1484, vint trouver la reine Isabelle qui le fit comparaître devant une commission composée de nobles, de marins, de savants, de prêtres, et présidée par son confesseur, Talavera. La commission décréta le projet absurde. Colomb, découragé, sans ressources, reprit, à pied, le chemin du retour, accompagné par son fils, Diégo. Un jour, mourant de faim, il demanda l'aumône au monastère de Palos où le prieur après l'avoir interrogé lui redonna courage et intervint en sa faveur auprès de la reine. Colomb dut se présenter devant une nouvelle commission présidée par le cardinal Mendoza. Au cours de ses explications, il laissa entendre que la terre était ronde... Beau tumulte ! On lui cita non seulement la *Bible*, mais encore saint Augustin. A quoi un partisan de Colomb répondit que saint Augustin pouvait être bon théologien sans être bon marin ni géographe...

Enfin la reine céda et accorda à Colomb un crédit de 500.000 francs. Il frêta trois caravelles, la *Santa-Maria*, la *Nina*, la *Pinta*; les bateaux de cette époque avaient encore une forme massive, en coquille de noix, très surélevés à l'avant et à l'arrière et n'allaient guère vite malgré une bonne voilure.

Colomb s'embarqua le 13 août 1492, accompagné des frères Pinzon; l'équipage était composé en grande partie d'hommes peu recommandables, de « têtes brûlées », d'anciens condamnés, mais Colomb n'avait pu décider des marins de métier à tenter pareille aventure.

Après avoir atteint les îles Canaries, Colomb mit le cap à l'Ouest. Et les semaines se suivirent sans qu'apparut la terre... Beaucoup étaient angoissés. Ils traversèrent l'immense amas d'algues flottantes de la mer des Sargasses. Et ce fut la révolte des marins qui désespéraient d'atteindre un continent. Colomb dut réveiller leur courage et leur recommander la patience. On peut imaginer avec quel enthousiasme fut aperçu le premier oiseau : c'était le signe qu'une terre était proche. Les matelots qui avaient voulu mettre Colomb aux fers et rentrer en Espagne se jetèrent aux genoux du grand navigateur. Et dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, les navires de l'expédition jetèrent l'ancre dans la petite île de Guanahani de l'archipel des Lucayes, que Colomb appela San Salvador. Colomb continua son voyage en explorant la côte, remonta vers Cuba, Haïti où il établit une forteresse, et revint en Espagne le 15 mars 1493. Une réception triomphale l'attendait. Il fut nommé amiral et vice-roi des terres découvertes vers lesquelles il repartit le 23 septembre 1493 avec une flottille de dix-sept vaisseaux. Lors de ce deuxième voyage, il toucha à la Guadeloupe, Saint-Domingue, Porto-Rico et mit pied sur le continent même, au delta de l'Orénoque.

Mais Colomb ne profita pas longtemps de sa découverte. Des aventuriers, qu'on appela depuis les « conquistadores » (les conquérants) partirent pour le nouveau Monde avec le désir de s'emparer du pays et d'asservir les indigènes ; ils voulaient la puissance et la fortune. Colomb, modeste et modéré, fut calomnié par ces nouveaux arrivants et dut rentrer en Espagne pour se justifier auprès du roi. Il y réussit et regagna son poste. Mais les calomnies reprirent et Colomb fut, sur ordre du roi, ramené en Espagne, enchaîné ! Il se disculpa de nouveau, et en 1502, on le chargea même d'organiser une nouvelle expédition qui explora le littoral de l'Amérique centrale et plus particulièrement le pays qui depuis porte son nom : la Colombie. Quand Colomb rentra de ce voyage, la reine d'Espagne, Isabelle, était morte, le roi ne voulut pas le recevoir. Et bientôt, isolé de tous, et pauvre, Christophe Colomb mourut, le 20 mai 1506; il avait exigé dans son testament qu'on l'enterrât avec les chaînes dont le monarque ingrat l'avait chargé.

Après sa mort, Colomb fut oublié, pendant longtemps; et on appela les terres découvertes par lui, *Amérique*, du nom d'un autre navigateur, *Amérigo Vespucci* qui prouva que le pays découvert n'était pas l'Inde, mais un nouveau continent. Mais, chose bizarre, on continua d'appeler les indigènes de pays, comme l'avait fait Colomb, des Indiens.

DOUR.

Paysages et timbres

Beaucoup de pays ont tenu à faire connaître leurs paysages par les timbres qu'ils émettent et, en dehors des séries particulièrement destinées à encourager le tourisme commes celles de Suisse, nous trouvons sur des timbres quelques très jolis paysages. Vous connaissez tous les quelques vignettes émises à différentes reprises par la France et représentant certains pays et certains monuments, la cathédrale de Reims, le Mont-Saint-Michel, le port de la Rochelle, le Pont du Gard, le Puy-en-Velay, etc. Vous voyez ci-contre une charmante rivière bretonne qui ne peut manquer de faire aimer ce coin à ceux qui ne le connaissent pas. Emis en 1935, ce timbre appartenait à la même série que celui représentant le « Normandie » et que celui où l'on voyait l'église Saint-Trophime d'Arles. Il était vert et avait une valeur de deux francs.

Voici ensuite les États-Unis qui nous montrent que dans leur pays il n'y a pas que des gratte-ciel et des studios de cinéma, mais aussi de très beaux paysages montagneux, des lacs, des campagnes, etc. La série comportait 10 timbres différents. Celui que vous voyez ici est gris vert et d'une valeur de 8 cents. L'émission est de 1934.

Voici encore la Belgique, qui dans une série émise au bénéfice des œuvres pour les tuberculeux nous montre les divers aspects de son pays. Vous voyez ci-contre les canaux paisibles de Bruges sur un timbre de 5 francs, de couleur violette. Cette émission est de 1929. En 1930, elle fut continuée par une autre série consacrée également aux paysages de Belgique.

La Bolivie

La Bolivie est un beaucoup plus petit État, mais elle n'en a pas moins tenu à faire figurer sur un timbre une image exacte de son territoire. La vignette ci-contre, émise en 1935 et existant en quatorze valeurs, n'est d'ailleurs que la troisième à représenter une carte du pays et on a émis en même temps une série pour la poste aérienne d'un dessin identique, sauf qu'il y a dans un des coins un avion.

LA LETTRE DE JANOT *(Suite de la page 2)*

1° *Classez par ordre de préférence les histoires suivantes :* Pat Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La révolte des chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La Lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants ? Lesquels ? Pourquoi ?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade ?

La liste des prix au prochain numéro.

Je vous serre la main à tous. JANOT,

président du Club des Amis de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-Repasser et des environs.*

PETIT COURRIER DE JANOT

Maurice Letailleur, Rouen. — Merci de ta gentille lettre. Bravo pour ton groupe. C'est très bien les idées que vous avez.

Les aiglons d'Epernay. — Ce n'est pas une raison parce que Mme Burette dit que je suis un imbécile pour qu'il soit facile de se payer ma tête.

Yvonne Gallend, Marseille, Saint-Antoine. — Merci de tes charades et de tout ce que tu m'envoies. Bien content que le club de Marseille Saint-Antoine soit tous les jours plus important.

Daniel G., Meknès, Maroc. — Merci de ton joli récit de promenade. Je le publierai.

André Porchelo, Cannes. — Très bien ton dessin qui représente un escargot. Je suis content que tu vendes le journal et qu'il te plaise bien.

G. Pholy, Béziers, m'écrit : « Je voudrais bien voir publier les voyages de Gulliver. Je me passionne à toutes vos histoires et à tous vos jeux. J'attends avec impatience chaque semaine le nouveau numéro et aussitôt mes yeux se portent sur *Jim Mystère* et *Pat' Soum.* » Merci des charades. Nous ferons un jour Gulliver, mais nous allons maintenant commencer *Don Quichotte*, qui est très beau et très amusant.

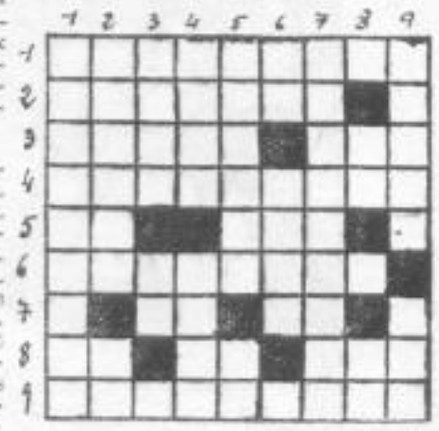
Fernand G., Compiègne. — Très généreuse ton idée de faire une souscription pour agrandir *Mon Camarade*. Mais cela ne donnera jamais autant d'argent que le développement de notre vente. Faire vendre davantage de journaux, c'est le meilleur moyen de pouvoir l'agrandir demain.

Fernande B., à Dougnol-Serrandan (Corrèze). — Merci des charades. Très joli ton *Blanchette*. Je m'en servirai.

MOTS CROISÉS N° 88

Horizontalement. — 1. Réunion de nombreuses personnes. — 2. Ce qui couvre la maison. — 3. Fraction. Joyeux. — 4. Prénom féminin. — 5. Négation. Point cardinal. — 6. Coloralt. — 7. Lac d'Afrique. Deux lettres de Rion. — 8. Prénom personnel. Autre prénom personnel. Saison. — 9. Femmes de couleur.

Verticalement. — 1. Avertissement en cas de danger. — 2. Fin du jour. Négation. — 3. Adjectif possessif. Préfixe. — 4. Verbe auxiliaire. La couleur la plus sombre. — 5. Poète romantique (1810-1857). Article. — 6. Bruit qu'on fait en claquant des dents. Ancien souverain russe. — 7. Justifiées par la loi. — 8. Petite partie d'un siècle. Pronom réfléchi. — 9. Arme faite d'un bâton pointu à un bout. Article partitif pluriel.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 87

Horizontalement. — 1. Opérateur. — 2. Pâturage. — 3. Présage. — 4. Orne. Ee. — 5. Rades. Mi. — 6. Tir. Oasis. — 7. Usanine. — 8. Intimal. — 9. Est. Sens.

Verticalement. — 1. Opportune. — 2. Parrain. — 3. Etendrait. — 4. Rusée. NN. — 5. Ara. Soit. — 6. Tage. Amis. — 7. Egée. Sème. — 8. Ue. Mi. An. — 9. Pulsais.

SOLUTIONS DE LA PAGE 3

Charades. — Esquimaux (Hale-ski-maux). — Ravitaillement (Rat-vie-taille-ment).

Mélagramme. — Malu, pain, sain.

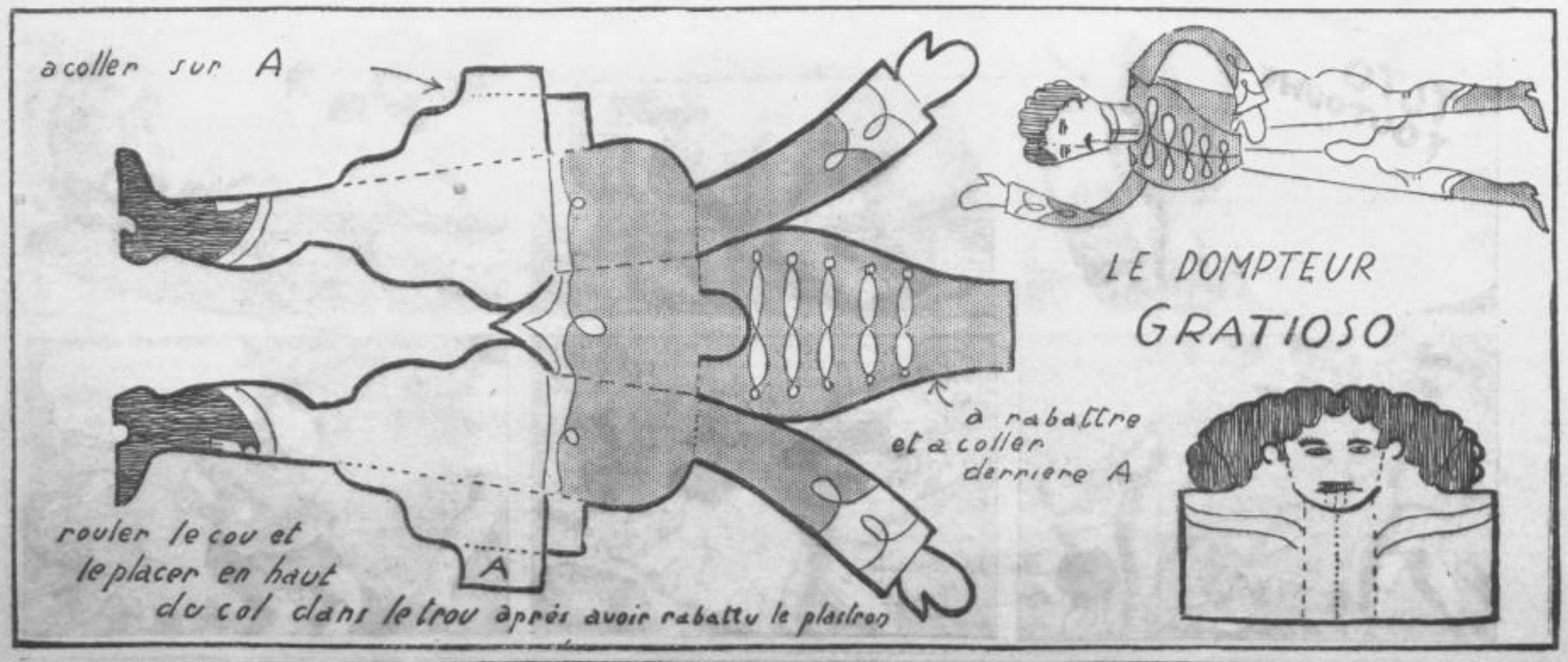
Devinette. — La miche de pain.

Construction. — Pierrot Lanery, Jim Mystère.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

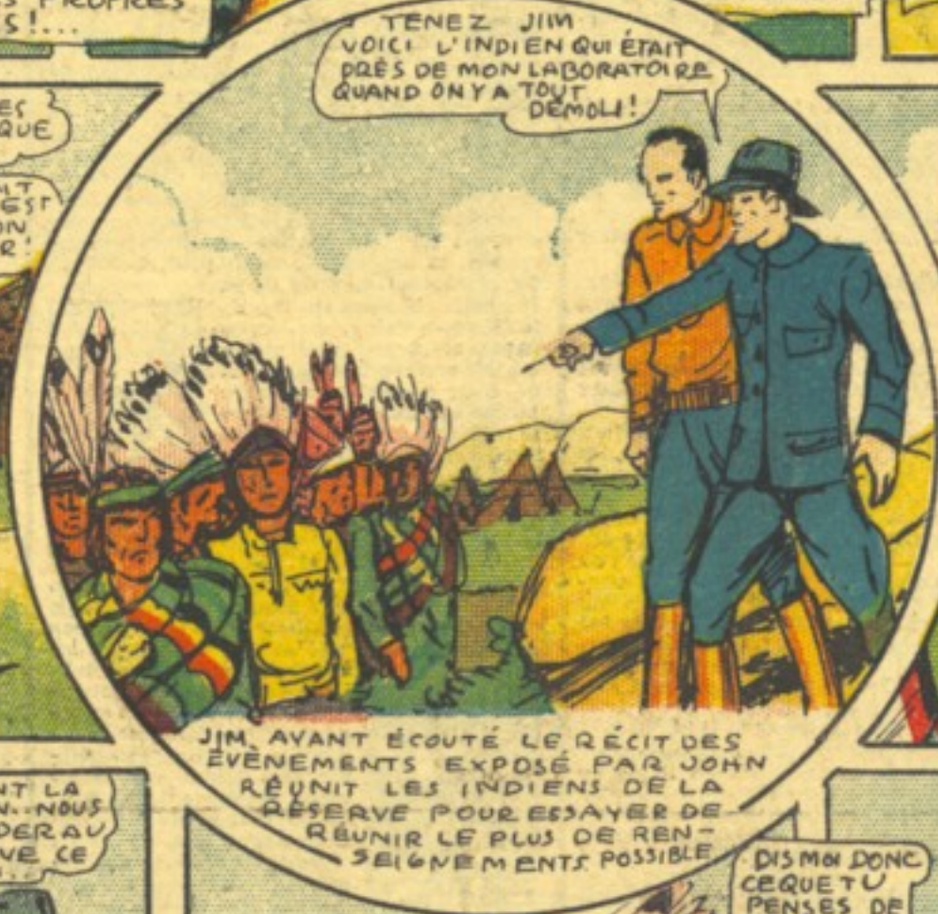
France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-5e. Ch. post. 974-41 Paris.



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE COMBAT LES PERSÉCUTEURS DE SES AMIS LES INDIENS QUI VEULENT S'EMPARER DES TERRES DE CES DERNIERS. DEUX DE CES PERSÉCUTEURS SONT TOMBÉS ENTRE LES MAINS DE JIM, MAIS LEURS COMPLICES ONT DES APPUIS POLITIQUES ET LANCENT LA POLICE CONTRE JIM QUI POUR LA DEUXIÈME FOIS LEUR JOUE UN TOUR DE SA FAÇON...



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.072.

PRIX : 0.50

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon camarade

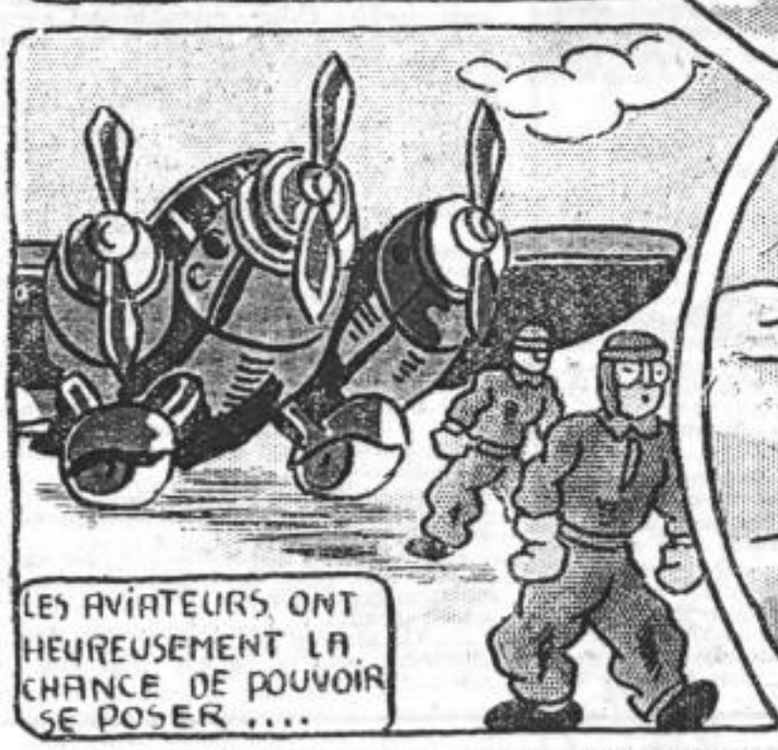
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 89. — 12 AOUT 1937.

CONSTRUISEZ TOUS

NOTRE PLANEUR M. C. 2

Dont le plan a paru dans notre n° 88. :: Pochette franco contre 6 francs.

Pat'Soum et l'aviation : LE MOTEUR FIDÈLE



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine-ci je vais vous parler du Grand Concours des plus belles histoires de Mon Camarade. *Bien sûr, ce n'est pas des résultats du Concours lui-même que je vais vous parler, parce que le Concours vous savez bien qu'il continue et que vous devez continuer d'envoyer des réponses.*

Aussi je ne parlerai pas du tout ni des réponses faites à la première question : Quelle est la plus belle des histoires que publie *Mon Camarade*. Classez-les par ordre de préférence. (La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Trotte Menu, Jim Mystère, Toto et Toutoune, Le Rayon de la Mort, Zézette et Jojo, Pat Soum.) *Et je ne vous parlerai pas davantage de la deuxième question qui est, vous le savez :* Quelle est la plus belle des distractions de *Mon Camarade ?* Classez-les par ordre de préférence. (A travers le Monde, La lettre de Janot, Pour rire un peu, Sports, Variétés, Timbres-postes, Les Jeunes aviateurs, Le Coin des Fillettes, Découpages).

Parce que si je vous parlais de la première ou de la deuxième question, je risquerais malgré moi de vous donner des indications sur les histoires qui ont le plus de succès et ce ne serait pas juste. Parce que certains qui n'ont pas encore répondu trouveraient des facilités supplémentaires pour gagner quelques-uns des magnifiques prix dont je donne la liste à la fin de ma lettre.

Je voudrais donc vous parler aujourd'hui de la troisième question : Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi? Et de la quatrième et dernière question : Que voudriez-vous voir d'autre dans *Mon Camarade ?*

Je veux d'abord vous dire une chose. Si ces messieurs-dames de la rédaction ils m'ont demandé de poser ces deux questions, c'est que d'après les réponses que vous leur ferez ils veulent savoir comment faire pour rendre Mon Camarade *le plus beau possible et aussi proche que possible de tout ce que vous aimez. Ces questions-là, c'est obligatoire d'y répondre pour participer au Concours, mais on n'en tiendra pas compte dans le classement.*

Aussi il ne faut pas du tout s'imaginer qu'on aura une meilleure place dans le Concours si on répond de la façon qu'on pense que ça fera plaisir à ces messieurs-dames de la rédaction, en écrivant par exemple : « Non, je ne lis pas d'autre journal que *Mon Camarade*, parce que mon cher journal est le plus beau, le mieux fait, le plus amusant, et que tous les autres journaux sont bêtes, mal faits, très laids, etc. », ou bien encore : « Il n'y a rien du tout à ajouter à *Mon Camarade*, parce que mon cher journal est le plus beau, le mieux fait, le plus amusant, tandis que les autres journaux, etc., etc. ».

Une réponse comme cela, vous êtes d'avis comme moi que ce n'est pas forcément une réponse vraie, une réponse qui dit la vérité, mais plutôt une réponse faite d'avance. Moi, par exemple, c'est vrai que j'aime beaucoup et beaucoup Mon Camarade, *mais ça n'empêche pas que ça m'arrive de lire des autres journaux, parce que j'aime beaucoup et beaucoup la lecture, et qu'un seul journal, dans la semaine, ça ne me suffit pas toujours. Et je suis pas du tout honteux pour cela. Et je le répondrais au Concours, si j'avais le droit de le faire le Concours (mais il paraît que j'ai pas le droit, parce que je suis un collaborateur, et aussi parce que j'ai déjà lu des tas de lettres qu'on avait envoyé pour le Concours).*

Mais j'ai assez parlé de mes petites histoires, c'est au tour de mes petits camarades d'avoir la parole :

Mon petit camarade Bernardi Severino, de Bagnolet, me dit qu'il lit d'autres journaux d'enfants : « Parce que *Mon Camarade* lu, il ne me reste plus rien à lire de la semaine; alors j'achète de temps en temps deux illustrés qui complètent ma lecture de la semaine ». *Mais mon petit camarade Jacques Mabille, qui habite en Seine-et-Oise, et qui est un nouveau lecteur, lui sa réponse c'est juste le contraire de l'autre :* « Je te dis tout de suite que je ne lis pas d'autres journaux car je vais à l'école et que j'ai à peine le temps de lire *Mon Camarade*, dont je suis toutes les histoires attentivement ».

Si Roger Wolf, de Châlons-sur-Marne, ne lit pas d'autres journaux que le nôtre, c'est que pour lui « les autres journaux ne sont pas bien faits. L'on n'y parle que bandits, gangsters, crimes, kidnappers, à vous faire tourner en bourrique. Tandis que dans *Mon Camarade*, il y a un peu de tout. Il y a surtout beaucoup de distractions, ce qui me fait plaisir ». *C'est pour la même raison que Augustin S..., à Oignies, ne lit pas d'autres journal que le nôtre.* « Je ne lis pas d'autres journaux parce qu'ils publient des histoires de bandits qui me font rêver et avoir peur. » *Et Raoul B..., de Monaco, il a aussi la même idée :* « Je n'aime pas prendre aucun autre journal parce qu'on ne peut pas lire les histoires de ces journaux-là sans qu'il y ait des fusillades, et comme l'a déjà dit mon camarade Raoul, de Toulouse, on y « civilise » à coups de fusil, comme en Ethiopie ».

Mais tout le monde n'est pas de l'avis de ces trois-là. Il y en a beaucoup qui me disent que s'ils lisent des autres journaux, c'est parce qu'ils aiment beaucoup y lire, par exemple : L'empereur des Flics à cheval, *ou bien encore parce qu'on y publie des tas d'aventures qui leur plaisent bien, et qui sont, je le sais bien moi qui lit ces journaux-là, des aventures avec des fusils, des revolvers et des nègres qui sont bons à rien d'autre qu'à recevoir des coups de fusil. Chacun a ses goûts, vous voyez.*

A force d'écrire, ça finit par faire beaucoup, et si je veux publier les prix aujourd'hui il faut que je m'arrête. Je vous serre la main à tous. La fois prochaine, je vous dirai ce que mes petits camarades ont répondu à la quatrième question du Concours : Qu'est-ce que vous voudriez voir de nouveau dans *Mon Camarade ?*

JANOT,
Président du Club des Amis de Mon Camarade.

P.-S. — Voici maintenant la liste des prix du Grand Concours :

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3, à construire; 4e prix, planeur M. C. 2, à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleur; 7e, 8e, 9e prix, livres; 10e prix, stylo-mine; 10e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*, 20e au 50e prix, un album en couleurs.

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford ont pris tous les deux place à bord d'une sphère qui doit les conduire dans la lune, ils sont prêts au départ.*

CHAPITRE III

DANS LA SPHÈRE *(suite)*

Le monde, hors de la sphère, serait pour moi, je le savais, assez froid et inhospitalier; depuis des semaines, j'avais vécu sur des subsides que m'avait fournis Cavor. Mais, après tout, serait-il aussi froid que le zéro infini, aussi inhospitalier que l'espace vide? Si ce n'avait été la crainte de paraître poltron, je crois qu'à ce moment, je l'aurais fait me rendre la liberté. Mais j'hésitai, je tergiversai, je devins inquiet et irrité, et le temps passa.

Il y eut une petite secousse, un bruit comme celui d'un bouchon de champagne qui sauterait dans une pièce voisine, suivi d'un sifflement affaibli. Pendant un court instant, j'eus la sensation d'une tension énorme, la conviction passagère que mes pieds pressaient vers en bas avec une force d'innombrables tonnes; cela dura un espace de temps infinitésimal, mais suffisant pour m'inviter à agir.

— Cavor! appelai-je dans l'obscurité, mes nerfs sont en loques... Je ne crois pas...

Je m'arrêtai. Il ne fit aucune réponse.

— Au diable! m'écriai-je. Je suis un imbécile! Qu'ai-je à faire ici? Je ne pars pas, Cavor! La chose est trop risquée, je veux sortir!

— Impossible, dit-il.

— Impossible. Nous allons bien voir!

Il ne répondit pas, l'espace de dix secondes.

— Il est trop tard pour nous quereller maintenant, Bedford, dit-il. La petite secousse de tout à l'heure était le départ. Déjà nous avançons aussi vite qu'un boulet dans le gouffre de l'espace.

— Je... je..., balbutiai-je.

Après quoi, il me sembla que peu importait ce qui pourrait arriver.

Pendant un certain temps, je fus pour ainsi dire étourdi. Je ne trouvai rien à dire. C'était absolument comme si je n'avais pas encore entendu parler de cette idée de quitter la terre. Puis, je perçus dans mes sensations corporelles un inexplicable changement : c'était une sorte de légèreté, d'irréalité. A cela s'ajoutait une sensation bizarre dans la tête, et le battement du sang dans les oreilles. Aucun de ces effets physiques ne diminua à mesure que le temps s'écoulait, mais, à la fin, je m'y habituai si bien que je n'en éprouvai aucune incommodité.

J'entendis un déclic, et une petite lampe à incandescence apparut.

Je vis la figure de Cavor, aussi pâle que je sentais être la mienne. Nous nous regardâmes en silence. La transparente obscurité du verre derrière lui eût fait croire qu'il flottait dans le vide.

— Eh bien, nous y sommes, finis-je par dire.

— Oui, répéta-t-il, nous y sommes.

— Ne bougez pas! exclama-t-il au bout d'un instant, en me voyant faire mine de gesticuler. Gardez vos muscles absolument flasques, comme si vous étiez au lit. Nous sommes dans un petit univers à nous. Regardez ces objets.

Il m'indiqua du doigt les boîtes et les caisses que nous avions posées sur les couvertures, dans la partie inférieure de la sphère. Je constatai avec étonnement qu'elles flottaient maintenant à une distance d'un pied au moins du mur de verre. Alors je vis, d'après son ombre, que Cavor n'était plus appuyé contre la paroi. Je passai mon bras derrière mon dos et trouvai que j'étais, moi aussi, suspendu dans l'espace sans toucher à la sphère.

Je n'eus ni un cri ni un geste, mais la crainte me saisit. Il me semblait que j'étais tenu et soulevé par quelque chose, sans que je susse quoi. Le simple contact de ma main contre la paroi m'en éloignait rapidement. Je compris ce qui arrivait, sans que pour cela ma crainte disparût. Nous étions séparés de toute gravitation extérieure et, seule, s'effectuait l'attraction des objets contenus dans notre sphère. En conséquence, tout ce qui n'était pas fixé contre le verre tombait lentement vers le centre de notre sphère.

— Il faut nous tourner, dit Cavor, et flotter dos à dos, avec ces objets entre nous.

Ce fut la sensation la plus étrange qu'il soit possible de concevoir, ce flottement libre dans l'espace. D'abord, à vrai dire, ce fut une horreur étrange, et quand cette horreur eut disparu, une sensation nullement désagréable et extrêmement reposante.

La sensation la plus proche de celle-là, que je connaisse dans les choses terrestres, est de reposer sur un lit de plumes très épais et très doux; mais rien ne donne l'agrément de ce détachement des choses et de cette complète indépendance!

Nous flottions tous les deux librement dans l'espace, à l'intérieur de la sphère.

Je ne m'étais pas attendu à ces douceurs. J'avais prévu une violente secousse au départ, le vertige étourdissant de la vitesse. Au lieu de cela, il me semblait que je n'avais plus de corps. Ce n'était pas le commencement d'un voyage, c'était le commencement d'un rêve.

CHAPITRE V

EN ROUTE POUR LA LUNE

Bientôt, Cavor éteignit la lumière. Il déclara que nous n'avions pas une trop grande provision d'énergie électrique et que nous devions l'économiser pour lire. Pendant un certain temps, je ne saurais dire si ce fut long ou court, il n'y eut autre chose que l'absolue obscurité.

Dans ce vide, une question sembla se préciser.

— Comment marchons-nous? demandai-je. Quelle est notre direction?

— Nous nous échappons de la terre par la tangente, et, comme la lune est proche de sa troisième phase, nous allons quelque part vers elle. Je vais ouvrir un store...

J'entendis un déclic, puis une fenêtre de la carapace extérieure s'ouvrit toute grande. Le ciel, au dehors, était aussi noir que l'intérieur de la sphère, mais le cadre de la fenêtre ouverte renfermait une infinité d'étoiles.

Ceux qui n'ont vu que de la terre la voûte étoilée ne peuvent imaginer son aspect quand le voile vague et à demi-lumineux de notre atmosphère n'est plus interposé.

Les astres que nous apercevons de la terre ne sont que les survivants épars qui réussissent à traverser notre brumeuse couche d'air. Alors, au moins, je pus comprendre ce que l'on voulait dire en parlant des multitudes célestes.

Nous allions bientôt voir des choses plus étranges, mais ce ciel sans air et tout empoussiéré d'étoiles... Entre toutes, je crois que cette chose-là sera une des dernières que j'oublierai.

La petite fenêtre se referma avec un déclic; une autre s'ouvrit brusquement et se referma aussitôt, puis une troisième, et je dus un instant fermer les yeux, à cause de l'aveuglante splendeur de la lune décroissante.

Il me fallut porter mes regards tour à tour sur Cavor et les objets qui m'entouraient, baignés de clarté blanche, pour habituer peu à peu mes yeux à cette intense lumière, et pouvoir regarder le pâle éblouissement.

Quatre fenêtres furent ouvertes, afin que la gravitation de la lune pût agir sur toutes les substances de notre sphère. Je m'aperçus que je ne flottais plus librement dans l'espace, mais que mes pieds reposaient sur le verre, dans la direction de la lune. Nos couvertures et les caisses de provisions aussi glissèrent lentement, au long de la paroi, et s'arrêtèrent bientôt de façon à intercepter une partie de la vue.

D'abord, j'éprouvai une sorte de vertige, à reposer seulement sur cette paroi de verre épais, et de contempler au-dessous de moi la lune à travers des centaines de milliers de mille d'espace vide. Mais ce malaise s'évanouit aussitôt, devant la splendeur du coup d'œil.

Le lecteur pourra assez bien s'imaginer la chose, si, par une chaude nuit d'été, il se couche sur le gazon et regarde la lune entre ses pieds levés au-dessus de sa tête; mais pour quelque raison, probablement parce que l'absence d'air la rendait si lumineuse, la lune semblait déjà considérablement plus large que vue de la terre. Les détails les plus minutieux de sa surface étaient extraordinairement clairs, et, comme nous apercevions son disque hors de toute atmosphère, ses contours étaient brillants et tranchés; il n'y avait, à l'entour, ni reflets, ni halo, et la poussière d'étoiles qui emplissait le ciel arrivait jusqu'au bord de sa circonférence et indiquait le contour de la partie qui était dans l'ombre. Tandis que je restais à contempler la lune entre mes jambes, cette perception de l'impossibilité, qui ne m'avait pas quitté depuis notre départ, m'assaillit avec une conviction dix fois plus forte.

— Cavor, dis-je, tout cela me fait une drôle d'impression. Ces Compagnies que nous devions lancer et tous nos projets...

— Eh bien?

— Je ne les vois pas par ici.

— Non, dit Cavor, mais cette impression ne durera pas.

— Je suppose que je suis fait pour venir à bout des pires choses. Mais ceci... Je pourrais croire, ma foi, qu'il n'y a jamais eu de monde.

— Ce numéro du *Journal des Petites Annonces* peut, en ce cas, vous être de quelque utilité.

Je considérai un instant le fascicule, puis l'approchai de mes yeux, et je m'aperçus que je pouvais très aisément lire. Je tombai sur une colonne de petites annonces : « Un monsieur possédant une certaine fortune serait disposé à prêter de l'argent... » Je connaissais ce genre de monsieur. Puis quelque original offrait à « vendre pour cent francs une bicyclette de marque absolument neuve, ayant coûté cinq cents francs ». Une dame en détresse désirait « se défaire, à tout prix, d'un service à poisson qui lui avait été donné en cadeau de noce ». Sans doute, quelque âme simple était en train d'examiner consciencieusement le cadeau de noce; un autre acquéreur s'éloignait triomphalement sur la bicyclette de marque; et un troisième consultait avec confiance le bienfaisant monsieur. J'éclatai de rire en laissant tomber le papier.

— Est-ce que l'on peut nous voir de la terre? demandai-je.

— Pourquoi?

— Je connais quelqu'un... qui s'intéresse à l'astronomie... et je pensais... que ce serait plutôt drôle si... mon ami... était, par hasard..., en train de regarder dans son télescope.

— Il faudrait le plus puissant des télescopes de la terre pour nous apercevoir actuellement, et nous serions seulement un point infime.

Pendant quelque temps, je restai silencieux, regardant fixement la lune.

— C'est un monde, dis-je. On en a une impression infiniment plus vive que de la terre. Des habitants, peut-être...

— Des habitants? s'écria-t-il. Non! Chassez cette idée. Considérez-vous comme une sorte de voyageur, allant explorer les endroits désolés de l'espace.

Il agita sa main en montrant sous nos pieds l'éblouissante blancheur.

— Elle est morte... morte! De vastes volcans éteints, des déserts de lave, des bouleversements de neige, d'acide carbonique gelé ou d'air solidifié, et partout des éboulements, des crevasses, des fissures et des gouffres. Rien ne s'y passe. Depuis plus de deux cents ans, les astronomes l'observent systématiquement avec des télescopes. Quels changements pensez-vous qu'ils y aient vus?

— Aucun.

— Ils ont découvert deux indiscutables éboulements, une crevasse douteuse et un léger changement périodique de couleur. Et c'est tout.

— Je ne savais même pas qu'ils y avaient découvert cela.

— Oh! si. Mais quand à des habitants...

— A propos, demandai-je, quelles sont les choses les plus petites que les télescopes permettent d'y voir?

— On pourrait apercevoir, s'il y en avait, une église de dimensions ordinaires, et, certainement, on y verrait les villes, les édifices ou toutes autres constructions dues à la main de ses habitants. Ceux-ci, peut-être, sont des espèces d'insectes, quelque chose dans le genre des fourmis, par exemple, qui peuvent se cacher dans de profonds terriers pendant la nuit lunaire, ou bien quelque autre sorte de créature n'ayant aucun équivalent terrestre. C'est la chose la plus probable, au cas où nous y trouverions de la vie. Songez combien différentes y sont les conditions! La vie doit s'y adapter à une journée aussi longue que quatorze jours terrestres, un soleil flamboyant sans nuage pendant quatorze jours; puis une nuit d'égale longueur et de plus en plus froide sous ces étoiles glaciales et âpres. Pendant ces nuits-là, le froid est inouï, l'extrême froid, le zéro absolu, 273 degrés centigrades au-dessous du point de congélation de l'eau sur la terre. Quelle que soit la vie qui s'y trouve, il faut qu'elle hiverne à travers cela et se réveille de nouveau chaque matin.

Il resta un instant méditatif.

— On peut s'imaginer des êtres vermiformes, reprit-il, absorbant de l'air solide, comme des lombrics mangent de la terre, ou des monstres à la peau épaisse...

— Mais alors, dis-je, pourquoi n'avons-nous pas apporté un fusil?

Il ne répondit pas à cette question.

— Non, conclut-il, nous devons y aller comme cela. Nous verrons quand nous y serons.

Bientôt, il me dit qu'il désirait modifier quelque peu notre direction, en laissant la terre nous attirer un instant. Il allait ouvrir, pendant trente secondes, un des stores ayant vue sur la planète. Il m'avertit que la tête me tournerait et me conseilla d'étendre les mains contre la paroi pour parer ma chute. Je fis selon ses indications, et posai mes pieds contre les ballots et les cylindres à air, pour les empêcher de choir sur moi. Alors, avec un déclic, la fenêtre s'ouvrit toute grande, je tombai gauchement sur les mains et la figure, et je vis un moment, entre mes doigts noirs et aplatis, notre mère, la planète terrestre, roulant dans le ciel.

(A suivre.)

POUR RECEVOIR

Mon camarade

PENDANT VOS VACANCES

Envoyez, avec votre adresse, autant de fois 10 sous qu'elles dureront de semaines, à

" Mon Camarade " 24, rue Racine, Paris-6e

Tarif des abonnements :

France : 6 mois **9** fr. **50** 12 mois **18** fr.
Belgique (fr. français) : 6 mois **13** fr. **50** 12 mois **27** fr.
Étranger : 6 mois **19** fr. 12 mois **36** fr.
Compte chèques postaux : **974-41 Paris.**

Variétés

DEVINETTES

Envoi d'un lecteur

Quels sont les gens qui ont la tête la plus lourde ?

Quelle est la ville où l'on fait le plus d'omelettes ?

Quels sont les ouvriers qui ont toujours 20 ans ?

Qu'est-ce qui est toujours à l'abri et est toujours mouillé?

JEU DE PATIENCE

CHARADES

Envoi de G. Phalip, à Béziers.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
On vit dans mon second,
Dans mon troisième vivent les poissons,
Mon quatrième est indispensable en musique,
Mon tout vit dans les airs.

Envoi de Jacques D..., à Houlme.

Mon premier arrête les trains,
Mon deuxième se met sur les mains,
Mon troisième assassinat,
Mon tout est une histoire de *Mon Camarade.*

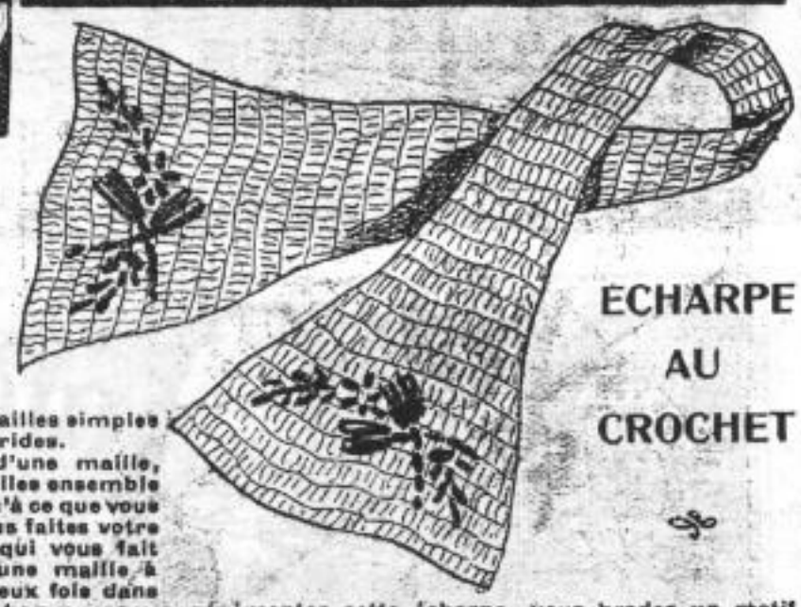
Envoi d'Odette Boissel, à Paris.

Mon premier est une voyelle,
Mon deuxième est une somme due,
Mon tout un nom féminin.

De mon premier on se plaint en été,
Mon deuxième vient du blé,
Mon tout se met aux pieds.

(A la demande de nos lecteurs, solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES



ECHARPE AU CROCHET

Voici un modèle d'écharpe facile à faire au crochet, que pourront exécuter mes petites amies qui commencent à faire du crochet.

Vous avez un crochet de 4 millimètres et une pelote de laine assez fine, trois fils. Vous commencez par faire une chaînette de 32 mailles, puis dans cette chaînette vous faites 3 brides, puis trois mailles simples, et ainsi de suite; au rang suivant, vous faites les brides au-dessus des mailles simples et les mailles simples au-dessus des brides.

A chaque rang vous diminuez d'une maille, c'est-à-dire que vous prenez deux mailles ensemble à chaque extrémité du rang, ceci jusqu'à ce que vous ayez 8 centimètres de large, alors vous faites votre travail pendant 38 centimètres, ce qui vous fait l'encolure, puis vous augmentez d'une maille à chaque rang, pour cela vous prenez deux fois dans la même maille à l'extrémité de chaque rang. Votre écharpe est terminée lorsque vous avez 32 mailles, alors vous fermez votre travail. Et pour agrémenter cette écharpe, vous brodez un motif soit avec une laine de couleur, soit avec du cordonnet également en couleur.

Les Conseils de tante Camille

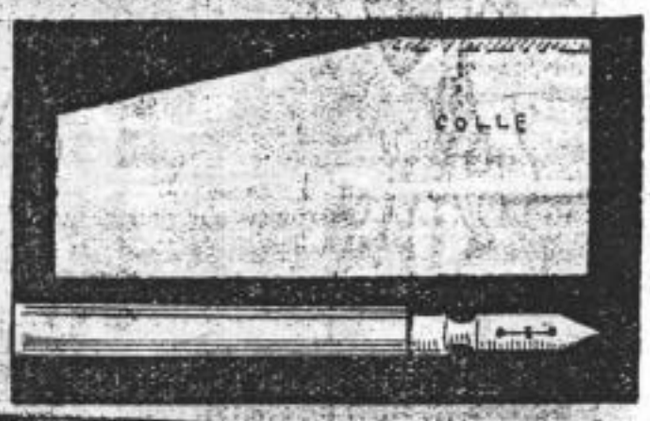
Comment utiliser l'écorce de melon. — *Voici venue la saison des melons, ces fruits excellents et très sains. Savez-vous que l'on peut utiliser l'écorce des melons pour en faire quelque chose qui ressemble énormément aux cornichons et peut être utilisé de la même façon que ceux-ci pour accompagner la viande froide, etc.? Il suffit de découper votre écorce en filets assez minces ; mettez-les dans de l'eau froide salée que vous faites bouillir une ou deux minutes ; égouttez bien soigneusement les filets ainsi ébouillantés et mettez-les dans du bon vinaigre aromatisé bouillant. Laissez refroidir sans couvrir, puis mettez vos filets dans un bocal en les recouvrant avec ce vinaigre. Au bout de quelque temps, vous aurez un excellent condiment économique.*

Pour enlever les taches d'herbe. — *On part à la campagne, on s'assied sur l'herbe qui est si fraîche et si tentante, et puis quand on se relève on constate avec horreur que la jupe ou le corsage blanc, que la robe claire, que le pantalon de toile du frère ou du papa sont maculés de grandes taches vertes. Inutile de les passer à l'eau, la tache restera. Il n'y a qu'un moyen pour l'enlever : frotter doucement et régulièrement avec de l'alcool à 90°, cet alcool que vous trouverez dans toutes les pharmacies et qui est si commode à avoir dans une maison bien tenue.*

BRICOLONS

PORTE-PLUME EN PAPIER

On n'a pas toujours un porte-plume sous la main au moment d'écrire. Voici une manière très simple d'en fabriquer un. Prenez un morceau de papier un peu fort, tracez-y la figure dont nous vous donnons le croquis et découpez-la ensuite exactement en suivant les traits. Roulez alors le patron obtenu, en commençant par la plus petite extrémité; un peu de colle à l'endroit indiqué et voici le porte-plume terminé. Il ne reste plus qu'à insérer la plume entre deux couches de papier du côté le plus épais.



Toto n'aime pas beaucoup se laver, et il se rend souvent à l'école, la figure et les mains sales de la poussière de la veille. Hier, le maître d'école lui en a fait la remarque. « Je ne comprends pas du tout le maître, dit-il à l'un de ses petits camarades. Il m'a dit : « Si tu reviens encore avec des mains sales, je te laverai la tête... »

o

Lucette va avoir dix ans. Elle travaille bien à l'école et ses parents lui ont promis, si elle obtient le prix d'excellence, de lui acheter un violon et de lui faire donner des leçons. Ça n'a pas l'air de l'enchanter du tout... « J'aimerais mieux la T. S. F. ou un phono, dit-elle tiédiement... »

o

Un drôle de calcul. Chez le marchand de fourrures : « Le manteau de loutre est magnifique, madame. Vous pouvez l'acheter de confiance. Il nous coûte 6.000 francs, et nous le cédons à 1.000. Voyez-vous, nous en vendons tellement, de ce modèle, que c'est sur la quantité que nous nous rattrapons... »

o

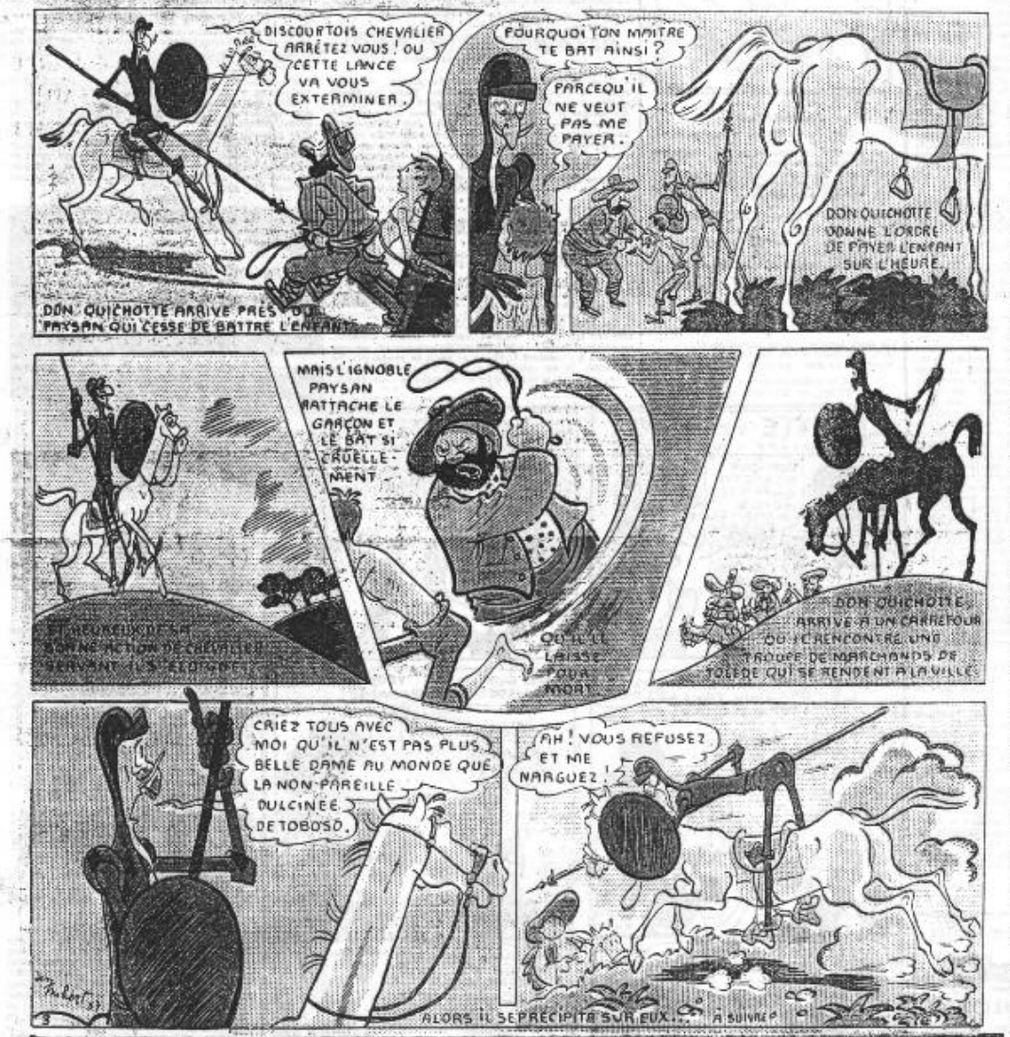
Jacquot est très occupé, près de la porte d'un jardin, à confectionner un petit bateau de bois. Passe un monsieur, portant une serviette sous son bras. Un représentant sans doute. « Ta maman est à la maison, mon petit? — Oui, oui m'sieu. » Le monsieur sonne et resonne à la porte du jardin. Pas de réponse. « Comment, tu me dis que ta maman est à la maison et personne ne répond? — Ah! mais, c'est que ce n'est pas notre maison, celle-là... »

o

Un automobiliste a tué un veau à l'entrée du village. On le conduit à la gendarmerie. « Votre nom, s'il vous plaît? — Kzybennikff. — En voilà un nom, comment s'écrit-il? — Comme il se prononce, monsieur... »

DON QUICHOTTE

D'APRES LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547) 1616)



La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu).*

l'une réprouvait quelques attendus du président du Tribunal de Melbourne : qui avait déclaré coupables et criminels les efforts que faisaient les travailleurs anglais et irlandais pour améliorer leur condition.

Puis Shane survint. Il parla des autres décisions prises au meeting. On allait former un Comité de la Ligue de Réforme. On avait élevé une protestation contre l'armée qui avait l'habitude de soumettre à coups de canons des pays qui ne demandaient qu'à être tranquilles et qui tirait sur la foule sans sommations. On avait aussi condamné la procédure concernant les licences. Les mineurs avaient convenu de brûler leurs licences et de refuser énergiquement d'en reprendre une autre. Que feraient les autorités devant dix mille hommes ?

— Oui, et nous les avons brûlées, dit Shane. Si vous aviez vu les hommes jeter ces sales papiers au feu par centaines et centaines. Ça faisait un feu auquel on aurait pu se chauffer les mains. Sans aucun doute les autres centres miniers vont suivre notre exemple. C'est la fin de la tyrannie de la police.

— Comment penses-tu que le gouvernement prendra cela ? demanda Dick.

— Il le prendra du mieux qu'il pourra, répondit Shane. Que peut-il faire ?

— Il ne le prendra pas comme vous le pensez, dit Kennworthy tranquillement. On ne fait pas les choses si facilement que ça. Qu'est-ce que le gouvernement ? Les propriétaires anglais qui siègent à l'Assemblée législative, ces hommes qui se sont emparés de tout ce pays et qui veulent garder leurs vastes domaines à tout prix. Ils lutteront jusqu'au bout. La police et l'armée ne le voudraient peut-être pas, mais ils y seront forcés par les circonstances.

— Eh bien, et puis après ? dit Shane.

— Allons, ce n'est rien, dit Kennworthy en lui donnant une tape dans le

que jamais : on arrêtait les mineurs en bloc et on les maltraitait encore plus.

— J'ai entendu des histoires terribles, dit Cosima. Un homme racontait dans une boutique qu'un domestique était sorti pour aller faire la charité à quelques mineurs qui mouraient de faim. La police l'avait arrêté, bien qu'il ne fût pas mineur. Ce n'était qu'un pauvre petit infirme, et parce qu'il a demandé à être conduit de suite au tribunal au lieu d'être mené au camp, il a été battu, battu. Puis, après cela, on lui a infligé une amende de cinq livres et quand le curé l'a eu payée pour lui, on l'a accusé d'avoir insulté la troupe et il a dû payer cinq autres livres.

Dick sentit sa colère le reprendre, il se mit à se promener de long en large. — Je ne peux pas rester ici quand de telles choses se passent, dit-il, je serais au risque d'être reconnu.

Cosima s'élança vers lui, lui mit les bras autour du cou et l'embrassa : « Mon héros ! » s'écriait-elle.

Dick fut déjà en l'entendant ajouter : « Si je le pouvais, je vous embrasserais tous ! »

Dick se précipita au dehors et se dirigea vers la colline de Backery. La police appuyée par la garnison tout entière, précédée par des tirailleurs et flanquée par la cavalerie, s'était massée au sud du camp et se dirigeait vers Gravel Pits. Les mineurs s'étaient repliés, résistaient ici et là, mais ils étaient incapables de repousser l'attaque. Après avoir fait des prisonniers, la police était retournée au camp; et quand Dick arriva à Backery, il vit que le drapeau des mineurs : bleu, semé d'étoiles d'argent flottait déjà.

Il parvint au sommet de la colline juste à temps pour assister à une scène enthousiaste et tumultueuse. Peter Lalor, fusil en main avait escaladé la tribune et harangeait la foule : « Allez-y, camarades ! » criait-il comme Dick approchait. Les

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En Australie, au temps des ruées vers l'or (1854), Dick Preston (16 ans) a été volé à son oncle et exploité. Grâce à son ami Shane Corrigan il s'est caché chez Miss Wertheim où il s'est lié d'amitié avec la jeune Cosima.

Chapitre XIII. — Un charmant intermède *(suite)*

Il savait que Shane avait répondu en plaisantant et bien qu'il eût été prêt à convenir que les belles idées de Cosima étaient quelque peu enfantines dans la vie pratique, il ne pensait pas du tout qu'elles soient risibles comme Mme Wertheim et Shane avaient l'air de le penser.

— Assez de politique pour le moment, dit Mme Wertheim en se levant. J'ai un bon pâté au four et peut-être M. Corrigan voudrait-il en goûter ?

— Oh, vous avez raison, répondit Shane et cela prouve que j'avais raison aussi quand je disais que vous aviez un cœur d'or et le don de divination du Père M'Guire — je vous demande pardon, car je ne pense pas que vous l'ayez connu. C'était le curé de mon village et à la terreur de mon enfance, on ne pouvait rien lui cacher. Je n'oublierai jamais le jour où je tremblais devant lui et où il me cria : « C'est inutile, Corrigan, qu'avez-vous sous votre chapeau ? » Je lui dis : « Révérend Père, c'est une grosse pomme de terre que j'ai trouvée sur la route. » Et il dit : « Je sais maintenant pourquoi ma récolte de pommes de terre est si maigre. » Ah ! c'était quelqu'un !

— Et M. Preston aussi, dit Mme Wertheim amicalement. Il est jeune et il a besoin de se fortifier. Cela lui fera beaucoup de bien, sûrement. A son âge, on a besoin de nourriture pour fortifier ses os.

— Et moi aussi, dit Cosima.

— Pas du tout, répliqua Mme Wertheim sévèrement. Tu en as assez mangé, ça t'empêcherait de dormir.

— J'ai autant d'os que lui, dit Cosima, si vous ne me donnez pas à manger, je ne prendrai plus de leçons de musique. Je casserai le piano et j'assassinerai le professeur de musique, bien qu'il soit bon et doux comme M. Bromberger avec ses cinq enfants que je déteste tant.

— Bon, passe pour cette fois, concéda Mme Wertheim avec un sourire. C'est un jour de fête, mais tu as combien tu souffres de mauvaises digestions. Elle sortit de la chambre avant que Cosima ne pût répondre.

— Quelle rosse ! dit Cosima, je n'ai jamais eu d'indigestion de ma vie, pas une seule fois. Elle dit ça pour m'humilier. Ses mains tremblaient et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Ne le prenez pas si à cœur, dit Shane, j'ai eu des indigestions plus d'une fois, je peux bien vous l'avouer.

— Oui, mais vous êtes un homme, cria Cosima en tapant du pied. Ce n'est pas la même chose qu'une fille. Ah ! pourquoi ne suis-je pas né garçon ?

— Allons, allons, vous obtenez ce que vous voulez de votre santé, vous allez avoir une tranche de pâté.

— Oui, c'est vrai, dit Cosima.

Dick se demandait si Cosima était la plus belle fille de la terre, ou bien s'il croyait cela parce que, au fond, il n'avait jamais regardé une jeune fille avant. Il décida de regarder atten-

tivement celles qu'il verrait par la suite afin de pouvoir comparer.

— Fais un peu de musique, Cosima, demanda Mme Wertheim du fond du couloir.

— Non ! répondit Cosima. Elle expliqua à Shane et à Dick : Un jour, j'ai vu un homme qui jouait merveilleusement du piano. Il jouait un morceau et il n'y avait vraiment pas de différence, mais je n'y arrive pas, aussi fort que je tape, bien qu'une fois, ajouta-t-elle fièrement, j'ai cassé une note !

— Jouez-nous quelque chose, je vous en prie, dit Shane avant que Dick ait pu le demander, car il était réduit au silence par le mépris que Cosima montrait pour l'instrument. Pas un orage, mais quelque chose dans lequel il y ait un chant.

— Mais oui, dit Cosima.

Elle alla s'asseoir sur le tabouret, courba le dos, leva les bras en serrant les coudes contre ses côtes, écarta légèrement les doigts et se mit à jouer : *Elle portait une gerbe de roses,* avec force et attention.

— N'est-ce pas que c'est laid ? dit-elle.

— Pourquoi ? mais c'est aussi joli que vous, jeune beauté, dit Shane. C'est la chanson que j'aime entendre après avoir poursuivi des policiers et des agents. Jouez-la encore !

Elle la joua une deuxième fois avec le même soin et la même attention.

— Viens m'aider à faire le souper ! appela Mme Wertheim.

— Non ! répondit Cosima.

— J'ai très faim, fit remarquer Shane.

— Oh ! le pauvre ! s'écria Cosima en dégringolant de son tabouret de piano, je vais aller aider ma tante pour que cela aille plus vite.

Elle partit en courant.

Shane sourit.

— C'est une étrange créature. Et il ajouta en accentuant la tête avec indulgence. Ce n'est qu'une enfant.

Dick le regarda, étonné qu'on pût être si aveugle.

Chapitre XIV. — La révolte

Le lendemain passa aussi agréablement. Dick se consola de ne pas être au grand meeting qui se tenait ce jour-là sur la colline de Backery, car il était en compagnie de Cosima. Elle était encore plus ardente que lui et voulait s'échapper.

— Je m'habillerai en garçon, dissait-elle, et vous en fille, alors personne ne pourra nous reconnaître.

— Mais non, dit Dick, on ne me permettrait pas d'aller là-bas.

Kennworthy arriva avant la fin du meeting et raconta à Dick que le drapeau des insurgés, *La Croix du Sud,* avait été hissé en haut d'un mât. Un orateur qui avait demandé que l'on n'employât rien d'autre que la persuasion morale avait échappé de justesse à des coups. Les mineurs étaient très ardents et décidés à agir. On avait pris plusieurs résolutions.

(Suite en première colonne page 4.)

Résolutions prises au meeting.

Dick vit l'Italien, Raffaello, courir à Lalor qui lui prit la main et lui désigna un groupe d'Allemands et d'Italiens sans armes.

— Tu es l'homme qu'il me faut, signore. Dis à ces messieurs que s'ils ne peuvent se procurer des armes à feu, ils tâchent de trouver chacun une barre de fer de cinq à six pouces de long et qu'ils la fixent à un bâton, cela suffira à défoncer la poitrine des tyrans.

Raffaello prit les hommes à part et leur donna ces instructions. Il y eut un tumulte terrible, plein de menaces et d'enthousiasme. Les hommes allaient et venaient, discutaient, poussaient des acclamations. Ils commentaient les nouvelles et demandaient à Lalor la confirmation de certains ordres, ou son avis sur leurs hésitations. Les capitaines qui venaient d'être nommés s'affairaient, essayaient d'apprendre aux hommes les rudiments de la discipline. Les mineurs en armes s'alignaient devant Lalor et prêtaient le serment de révolte.

— Nous jurons, par la *Croix du Sud,* de nous aider mutuellement, loyalement, et de nous battre pour défendre nos droits et nos libertés.

Dick aperçut Shane et quitta les rangs pour lui parler, Shane lui donna une rude poignée de main et lui remit un revolver.

— J'en ai deux, moi. Tiens. Il poussa Dick vers un Allemand à la large figure colorée. Voici le fameux champion : Fred Vern, et voilà un autre patriote : Dick Preston.

— C'est vraiment un honneur pour moi de te rencontrer, camarade, dit Vern en pressant chaleureusement la main de Dick. Puis, brandissant un grand sabre : La dernière heure de l'oppresseur est arrivée. Moi, Frédéric Vern, je l'ai juré. Malheur à celui qui se met sur mon chemin ! Tremblez tous, tyrans de la terre, car Fred Vern a tiré son glaive ! Que justice soit faite, même si le ciel m'abandonne ! Puis, baissant le ton, il dit confidentiellement à Dick : Je suis un brave homme, un très brave homme. Pourquoi ne te l'avouerais-je pas ? Tu verras, toi aussi, tu as bien travaillé. Si jeune encore, tu as bien agi et je te serre la main avec une grande admiration.

— Viens voir Lalor, dit Shane en tirant Dick.

Vern leur dit au revoir d'un moulinet de son sabre. Les capitaines criaient et passaient leurs hommes en revue. Quelqu'un tira un coup de revolver. Lalor se tenait sur la tribune et regardait à la ronde. Il descendit au moment où Dick et Shane arrivaient.

— Voilà mon ami, dit Shane.

Lalor serra la main de Dick.

— Il fait bon se trouver entre amis, surtout dans des temps comme ceux-ci. Nous ne sommes plus des mineurs de Ballarat, mon ami, nous avons rejoint les Grecs des Thermopyles, nous faisons notre entrée sur la scène de l'histoire.

Il se retourna pour appeler un jeune et beau Canadien à l'œil vif.

— Capitaine Ross, veillez à ce que les hommes avancent deux par deux.

Ross transmit l'ordre aux autres capitaines, courut au mât, abaissa le drapeau qu'il fixa à une hampe, et il prit place à la tête des troupes.

— En avant pour la colline Eurêka, hommes de la *Croix du Sud,* cria Lalor. Et la marche commença.

Quelques hommes avançaient le fusil sur l'épaule, d'autres traînaient des lances de leur fabrication, d'autres n'avaient que leurs pics ou leurs pioches de mineurs. Dick se mit dans les rangs à côté de Shane. Ils tournèrent à la hauteur de l'église catholique et avancèrent vers le ravin. Dick se trouvait près de la tête de la troupe, et quand il atteignit Eurêka, il jeta un regard en arrière et vit que cette double file s'étendait bien loin derrière lui, elle traversait le large ravin et remontait la colline jusqu'à l'église.

Quand le dernier rang eût atteint la colline, Lalor donna l'ordre d'élever une barricade, non pas tant comme une fortification que comme un écran derrière lequel les manœuvres et autres préparatifs pourraient continuer à l'abri. Le fait d'avoir un quartier général organisé montait plus d'ordre dans l'insurrection.

On entoura tant bien que mal de pieux, de charrettes renversées et de tout ce qui tombait sous la main un espace d'un arpent environ. Sur la colline Eurêka, il n'y avait pas encore de puits de mine entièrement creusé, car on n'avait pas suivi les filons si loin, mais il y avait plusieurs excavations creusées par des campeurs. Des tentes de mineurs se dressaient déjà sur cet espace, maintenant bien délimité, et Lalor et son état-major y avaient établi leur quartier. *(A suivre.)*

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOÏ

Il est vraiment pathétique, le spectacle qu'offre, enfermé dans une cage à bord d'un navire, un tigre destiné à quelque jardin d'acclimatation : il se plaint, rugit, grogne constamment ; de ses yeux coulent de grosses larmes et il ne cesse de se gratter l'estomac et le ventre, tourmenté qu'il est par la douleur.

o

Certains pays s'enorgueillissent de posséder des statues monumentales ; le Japon, par exemple, qui possède un Bouddha de 15 mètres de haut ; l'Italie qui a, sur les bords du lac Majeur, une statue de saint Charles Borromée qui mesure 23 mètres. Mais la plus grande statue du monde est celle de la Liberté, érigée à l'entrée du port de New-York et qui, atteignant 46 mètres de haut, pèse 200 tonnes.

o

Chez le peuple indigène du Soudan, ce sont les femmes qui travaillent, construisent les maisons de paille et torchis. Les hommes mènent dans ce pays une vie de parfaite paresse ; ils se contentent de pêcher le poisson qui servira de nourriture, mais en dehors de cela, ils passent le temps assis près de leur case, sans rien faire. Etranges mœurs, n'est-ce pas ?

o

Et voici une étrange coutume des Esquimaux de l'Aléska. Les femmes ne cousent jamais pendant que les hommes sont à la pêche, en mer. Et lorsqu'un gosse a déchiré le fond de sa culotte, qu'il faut donc réparer sur-le-champ, sa femme se cache pour faire la reprise, dans une hutte cachée loin du rivage. On se demande pour quelles raisons...

o

Savez-vous que la mer est bien plus peuplée que la terre ? On y trouve des millions d'espèces vivantes, toutes différentes. Il y a même des endroits de la mer si extraordinairement peuplés qu'on peut dire que l'eau elle-même est vivante. Un savant a calculé que dans un espace de 3.000 kilomètres carrés et sur la profondeur moyenne de la mer, on trouve : 28.888.000.000.000.000 d'animaux microscopiques. Voilà un nombre difficile à lire !

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

S'il est une promenade à conseiller à nos petits camarades de Paris et de la banlieue, c'est bien une visite au Musée de l'Air.

Le Musée de l'Air est situé boulevard Victor, dans les nouveaux bâtiments du ministère, près de la porte de Versailles.

L'entrée en est gratuite et il est ouvert toutes les après-midi, sauf le lundi et jours fériés. On peut également venir le jeudi et le dimanche matin, de 10 à 12 h. 30.

Six grandes vitrines contiennent des maquettes en bois au 1/10e de nombreux modèles d'avions, d'autogires, de dirigeables, etc...

Il y a tous les avions célèbres depuis 1903. Le Blériot de la traversée de la Manche (1909) ; les premiers appareils de la guerre, les gros « gothas » de bombardement. Les avions de transport d'après-guerre ; le Nieuport Delage 1920, ayant dépassé le premier les 300 km.-h. Puis les avions modernes jusqu'au « Maxime-Gorki ». Enfin, il existe des modèles originaux des petites machines que vous connaissez déjà par l'historique des modèles réduits que nous publions :

L'aéroplane Henson (1842) ; Félix du Temple (1857), Penand (1870 et 1876), Hureau de Villeneuve, Tatin, Marey, etc...

Cette partie est très instructive.

Parmi les pièces exposées en grandeur se trouvent : un fuselage d'Antoinette (1909) ; une des « Demoiselle », de Santos-Dumont (1908) ; le Deperdussin qui dépassa 200 km.-h. en 1913 et le Potez de Détré, vainqueur de la première Coupe Deutsch (1933).

Un Spad et un Fokker de la guerre et une réplique de la nacelle stratosphérique de l' « Osoaviachim », sont encore à signaler.

Une série imposante de moteurs et de documents historiques (gravures, affiches, lettres, timbres, etc...) valent la peine d'y passer quelques heures.

L'hommage aux héros est synthétisé par la présence, en bonne place, du train d'atterrissage de « l'Oiseau-Blanc », de Nungesser et Coli, et par un flotteur de l'hydravion de Guilbaud.

Faites une visite, mes chers camarades, et vous verrez que vous reviendrez.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MONTGOLFIÈRE. — C'est un ballon qui date de la découverte de l'aérostation et qui doit son nom aux inventeurs, les frères Montgolfier. Primitivement construit en papier, la Montgolfière était une sphère gonflée d'air chaud. Comme l'air chaud est plus léger que l'air froid, le ballon en papier s'élevait. Plusieurs montgolfières portaient sous l'enveloppe un réchaud pour entretenir la chaleur de l'air intérieur. La présence de feu près d'un ballon en papier a été la cause de fréquentes catastrophes. Malgré ces dangers, de nombreuses ascensions ont été faites.

Le dessin représente « Montgolfier frères », à Versailles (19 septembre 1783).

BALLON LIBRE. Un ballon libre, ou encore un « sphérique », est un ballon gonflé au gaz, soit au gaz d'éclairage, soit à l'hydrogène. Il est plus perfectionné que la Montgolfière et possède une nacelle alors qu'à la Montgolfière les passagers prenaient place dans une sorte de balcon circulaire entourant la base. Le ballon est dit « libre » parce qu'il n'a aucune relation avec le sol. Un filet entoure l'enveloppe et la nacelle est suspendue aux cordages attachés au filet.

CERF-VOLANT. — Appareil volant qui s'élève en l'air en utilisant la réaction du vent sur une surface inclinée. La réaction est d'autant plus forte que la vitesse du vent est plus grande et, par conséquent, la traction de la corde qui retient le cerf-volant, plus élevée.

Le cerf-volant est à la base du principe de l'avion qui n'est qu'un cerf-volant muni d'un propulseur.

L'invention du cerf-volant remonte à la plus haute antiquité.

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE

PLANEUR

Lancement au sandow

ROBUSTE ET ÉLÉGANT

Achetez notre pochette

M. C. 2 Envoi franco contre 6 francs

NOTRE POCHETTE M. C. 1

permet de construire

UN AVION A MOTEUR

de caoutchouc, qui vole

Envoi franco contre 7 francs

A vélo... et en camionnette.

Lors d'une grande course par étapes (ce n'est pas le Tour de France), on vit, ou plutôt on ne vit pas, car on ne l'aurait pas laissé faire, un jeune coureur trouver un moyen bien à lui de parcourir une étape. Découragé par une chute, notre jeune cycliste décida d'abandonner, et monta dans une camionnette qui suivait la course. Puis il eut des regrets et, sans se frapper, redescendit, reprit son vélo et termina paisiblement la course ou plutôt la première étape. Des amis lui conseillèrent de ne pas reprendre cette course faite dans des conditions un peu... spéciales. Mais il ne suivit pas leur sage conseil et le lendemain on le vit, non sans quelque étonnement, prendre le départ et même s'adjuger la place de premier régional... Mais pourquoi s'était-il donné la peine de courir cette étape puisqu'il avait trouvé un si bon moyen pour la précédente?

Attention aux voitures d'enfants.

Les accidents d'auto sont nombreux, et leurs victimes nombreuses aussi, mais, jusqu'à présent, les petites voitures que pilotent les enfants en s'aidant de leurs jambes (celles que l'on freine en posant le pied par terre) n'avaient causé que des accidents sans gravité et généralement à leurs conducteurs. Or, on nous apprend d'Angleterre qu'un monsieur de soixante-treize ans vient d'être écrasé par une telle voiture et qu'il en est mort...

Les amateurs de cyclisme se lèvent tôt.

Pour les petites villes, et aussi les grandes, de province, le passage du Tour de France cycliste est un événement sensationnel et tous les habitants se groupent au bord de la route. Mais quand, dans la petite ville, a lieu une arrivée, c'est encore plus important. Seulement, voilà, pour profiter de ce spectacle, il faut parfois se lever de bon matin, car les coureurs partent de bonne heure. Cette année, un record fut battu dans ce genre, car une des étapes les plus dures, Perpignan-Luchon, fut disputée en trois parties et les coureurs quittèrent Perpignan à 3 heures du matin. La première partie de l'étape prit fin à Bourg-Madame, à 7 heures du matin. Voilà un jour où on ne put guère faire la grasse matinée.

JOURNAL DE RIQUETTE

Vendredi.

Je m'appelle Marie-Jeanne, mais tout le monde m'appelle Riquette, je ne sais pas du tout pourquoi. J'ai eu onze ans le 1er mars; Lulu a un an de moins et Pierrot a six ans. On habite au 13 de la rue Hélène, la maison qui a, en bas, une boutique verte. C'est commode pour papa, parce qu'il travaille au coin de la rue, chez M. Bourrit, le menuisier; mais ça n'est pas commode pour nous parce que le trottoir est si étroit qu'il n'y a pas moyen de faire seulement une marelle dessus. Mais c'est comme ça.

Je couche dans la petite chambre qui est contre la cuisine; Lulu et moi, on a le même lit, même qu'elle me donne tout le temps des coups de pied que j'en ai des bleus partout. Mais on rit bien parce qu'on se raconte des histoires, une fois que maman a fermé la porte : on se raconte qu'on est des dames et on parle de nos maris, patati, patata... ce qu'on s'amuse! Pierrot nous entend de la salle à manger où il est couché et ça le fait rager; alors, il crie : « Pourquoi que vous riez? » exprès pour que maman vienne, et maman vient, mais on fait semblant de dormir : on sait très bien.

Et puis, quoi encore? J'ai ma poupée Aline. J'ai ma balle rouge. J'ai ma petite mercerie. J'adore la crème au chocolat, le nougat blanc et les mandarines. Je déteste les nouilles, les pois cassés et les salsifis. J'ai eu la rougeole, mais pas la coqueluche. A l'école, je suis la meilleure en français (Mireille Loriot dit que c'est elle, mais ça n'est pas vrai) et aussi en géographie, mais pas en calcul, ah! non alors, surtout à cause des problèmes de fractions à quoi c'est que je ne comprends rien.

J'ai une robe bleue, et puis, pour le dimanche, une belle rouge avec des galons blancs; mais, aujourd'hui, j'ai ma bleue parce que c'est vendredi.

Je crois que c'est tout.

Samedi.

Quelle journée! Je suis assise derrière le fourneau, et j'ai tant envie de pleurer que j'en ai mal au cœur; mais je ne pleurerai pas, non, rien que pour faire enrager Lulu qui est mauvaise comme tout avec moi depuis ce matin. Pour commencer, elle n'a jamais voulu se laver la première et pourtant c'était à son tour.

— Bon, j'ai dit, je me lave avant, mais, en échange, tu vas écouter mon rêve (parce que j'avais fait un rêve très drôle).

Mais elle a dit que non; c'est toujours la même chose, elle me raconte tous ses rêves à elle et, quand je veux lui dire les miens, elle fait celle qui a envie de dormir!... Alors, j'ai appelé Pierrot qui était en train de mettre sa culotte : lui, il a bien voulu écouter, mais à la condition que je lui laverais les genoux. Et ce qu'ils étaient noirs!!! « C'est pas ma faute, il a dit, c'est parce que je fais le chameau à la récréation! »

Je lui ai conseillé de le laisser faire un peu aux autres, mais il dit que c'est lui qui le fait le mieux.

Oui, mais à force de parler du chameau, voilà que j'ai oublié mon rêve, complètement! Pierrot riait comme un bossu... oh! j'étais furieuse. « Bon, je me dis, en classe, ça ira mieux! »

Mais ouiche, ça a été tout le contraire!... Voilà qu'en français, la maîtresse nous dit :

— Je vais vous poser une question qui vous amusera : Quel est, à votre avis, le plus beau mot de la langue française?... Cherchez!

Ça ne nous amusait pas du tout, mais il a bien fallu faire semblant. Annette Leroy a levé la main la première en criant : « Sagesse! »

Mais c'est une vraie hypocrite; elle a dit ça exprès pour faire croire qu'elle est toujours sage.

Fernande Gilet, qui est gourmande, a répondu : « Caramel »; Mimi Dupont a dit : « Vacances »; Marie-Rose : « Fête »; Yvette Guilou : « Science », etc., etc.

— Tout cela est assez banal, a déclaré la maîtresse; voyons, Riquette, toi qui as de l'imagination, trouve quelque chose de mieux!

De mieux? Je me sens si fière d'avoir de l'imagination que j'ai tout d'un coup une envie folle de dire un mot très drôle, qui fasse rire tout le monde. Je me creuse la tête et je crie enfin : « Torticolis! »

Tout le monde a ri, oui, excepté la maîtresse qui a dit que je me moquais d'elle; j'ai dit que non, que c'était un mot que j'aimais énormément... mais, bon, juste là, le fou rire me prend... j'en étouffais!

— C'est bien, a-t-elle déclaré, allez-donc faire de l'esprit dans le couloir, mademoiselle, vous y serez plus à votre aise!

Et voilà, et j'ai eu zéro, et Lulu se moque de moi; maman est fâchée comme tout; je suis là, derrière mon fourneau, mais elle fait comme si elle ne me voyait pas. Personne ne m'aime, voilà la vérité. Si j'attrapais exprès la coqueluche, rien que pour les faire enrager? Je serais morte, et ça serait tant mieux.

— Ah! que c'est triste d'être triste!

Dimanche.

Ce qu'on a pu rire, hier soir! C'était la fête de Mme Loriot, la mère de Mireille, et, après le déjeuner, on a été la lui souhaiter. Il y avait tellement de monde dans la salle à manger qu'on ne savait pas où s'asseoir, et ça sentait tous les plats qu'ils avaient mangés, même que ça sentait la tarte aux fraises et qu'ils auraient bien pu nous en laisser un peu. Maman avait apporté un beau coussin bleu, avec un cygne brodé dessus : c'était d'un chic!... Et Mme Loriot nous a offert des crottes en chocolat, mais c'était de la crème rose, dedans, et j'aime pas ça. Après, on a chanté des chansons : M. Loriot a chanté *la Paimpolaise*, ça finit tellement triste, quand le marin tombe « dans l'océan sans fond », que personne n'osait applaudir. Et Lulu a récité *le Corbeau et le Renard*, et moi rien du tout parce que j'avais peur. Alors, maman a chanté *la Danse des Gitanes*, si bien, si bien, que tout le monde a eu envie de danser. Vite, vite on est descendu dans la cour, et ce qu'on s'est amusé!... C'est bien simple, ma chemise est toute trempée!... J'ai dansé avec les deux cousins de Mireille : Frédéric et Max. Frédéric, c'est effrayant : il vous marche tout le temps sur les pieds!... Mais Max... oh! alors!... Il m'a demandé si je connaissais la java, j'ai répondu que oui, naturellement, et il m'a tellement fait tourner que je ne tenais plus sur mes jambes, mais je n'ai rien dit, et je crois qu'il a trouvé que j'avais l'air d'une vraie dame... Oh! quand ce sera ma fête, je veux qu'on danse aussi!... mais alors, à la campagne, là où il y a de la vraie herbe et des fleurs qu'on peut cueillir! Et j'aurai une belle robe blanche à pois roses.

Ah! j'oubliais de dire que je ne suis plus triste.

COLETTE VIVIER.

LES AVENTURES DE COLIMAÇON

« Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes... » Quel drôle de petit bonhomme ce colimaçon. Et en fait de cornes, avez-vous jamais vu des cornes comme les siennes qui sortent et rentrent, qui se tortillent dans tous les sens ? C'est que les cornes du colimaçon ne sont pas des cornes : ce sont à la fois ses yeux et ses mains; imaginez que vous ne puissiez regarder droit devant vous et qu'on vous ait adapté sur le dessus de chaque main un périscope qui communiquerait à vos yeux l'image enregistrée : vous feriez exactement comme l'escargot, vous marcheriez les bras en avant pour inspecter et tâter à la fois tout ce qui se trouve devant vous et à l'entour.

Colimaçon est un maçon; il construit lui-même son habitation d'hiver; en effet, dès qu'arrive l'automne il s'installe dans un endroit bien choisi et se barricade à l'intérieur de sa coquille : au moyen d'une cloison solide comme de la corne qu'il cimente avec sa bave et où il perce un trou pour que l'air puisse passer; alors, derrière sa porte, le colimaçon s'endort jusqu'au printemps suivant, aussi tranquille que le seigneur d'autrefois dans son château-fort.

Mais, dès les beaux jours, le voilà qui graisse sa machine, et en route! « Qui graisse sa machine », ai-je dit, et je ne plaisante pas. Considérez un peu notre colimaçon non comme une automobile, car pour la vitesse il est vraiment au-dessous de tout, mais comme un tank et vous verrez que la comparaison n'est pas si bête : cette coquille le protège comme un blindage et, dès qu'il se sent menacé, le colimaçon y rentre à la fois sa tête et son arrière-train. Je vous disais donc qu'il graissait sa machine. Eh bien! Examinons ensemble comment il marche; il rampe, en touchant le sol de tout son corps; son corps est comme une longue semelle; pour que cette semelle ne s'use pas, ne chauffe pas à force de frotter contre le sol (et le colimaçon doit en effet constamment ramener vers le milieu sa queue avant de pousser en avant sa tête, sa semelle est une semelle musclée) le colimaçon donc y fait constamment couler un liquide huileux que secrète une glande, un petit sac. Ainsi le sol sera toujours glissant et notre colimaçon y avancera sans fatigue. Les rubans argentés que l'on aperçoit dans les jardins sur la terre et sur les feuilles sont les rues que le colimaçon s'est tracées pour sortir de son gîte ou y rentrer.

Un tank est une machine qu'aucun obstacle ne doit arrêter... et pourtant il y a des tanks qui s'embourbent; notre tank-colimaçon, lui, n'est arrêté par rien, il peut escalader des murs à pic auxquels il adhère par les petites ventouses de sa peau, et devinez jusqu'où va son habileté : jusqu'à franchir des lames de rasoir sans se couper! Un savant a fait l'expérience suivante : il a enfermé un colimaçon au milieu de lames de rasoir dressées; le colimaçon ne s'est pas ému pour si peu, et cependant ce devait bien être la première fois que semblable aventure lui arrivait; le colimaçon s'avança vers une lame, y grimpa tranquillement jusqu'au sommet tranchant et, se tenant bien sur cette face, lança sa tête de l'autre côté en « faisant le pont » de façon à ne pas toucher la partie coupante; quand le devant de son corps se fut collé à l'autre face de la lame, le colimaçon souleva délicatement son arrière-train (avec tout l'échafaudage de la coquille!) et repartit en avant sans que cet arrière-train touchât le tranchant.

Puisque nous parlons du tank, en voilà un engin qui fait des dégâts, abattant les murs, les arbres — et tous les pauvres hommes que fauche sa mitrailleuse ou son canon... Mais notre colimaçon est, lui aussi, un destructeur. Oh! Il ne s'attaque qu'aux végétaux, mais ce petit corps y fait bien des ravages; c'est qu'il a une bouche terrible notre escargot, pensez donc : vous n'aurez jamais, vous autres, si tout se passe bien (frottez fort les gencives!) que 32 dents à faire fonctionner, tandis que lui en a mille, mille petits bouts de corne très durs qui sont rangés régulièrement... sur sa langue; ce sont donc des dents bien agiles! Aussi écoutez les cris du jardinier : « Voilà mes salades dévorées, et les limaces et les colimaçons ont encore attaqué mes plants de fraisiers... » Pan! Le jardinier écrase sous son talon, chaque fois qu'il les rencontre, ces ennemis de ses plantations. Pauvre colimaçon, tu avais, comme le petit Poucet, saupoudré tout ton chemin d'une si belle poussière brillante pour pouvoir rentrer chez toi dès que tombe le soir (les colimaçons aiment bien leur gîte et, si loin qu'ils partent en chasse, ne manquent pas d'y revenir coucher), et voilà qu'un vilain géant — qui sait pourtant combien c'est bon la salade fraîche! — t'a aplati, cassant cette si jolie coquille qui doit être si difficile à réussir!

Prends garde à l'homme, colimaçon, et méfie-toi aussi de ce petit rat qui sait si bien se cacher derrière ses piquants, ce hérisson qui, lorsqu'il est en boule, ressemble à une grosse châtaigne brune. Ne t'y trompe pas. Et s'il est trop tard pour fuir (d'ailleurs tu ne sais pas courir), rentre vite dans ta coquille : ce mangeur de limaces ne saura sans doute pas t'en dénicher. C'est le vœu que nous faisons, colimaçon...

BOUR.

TIMBRES

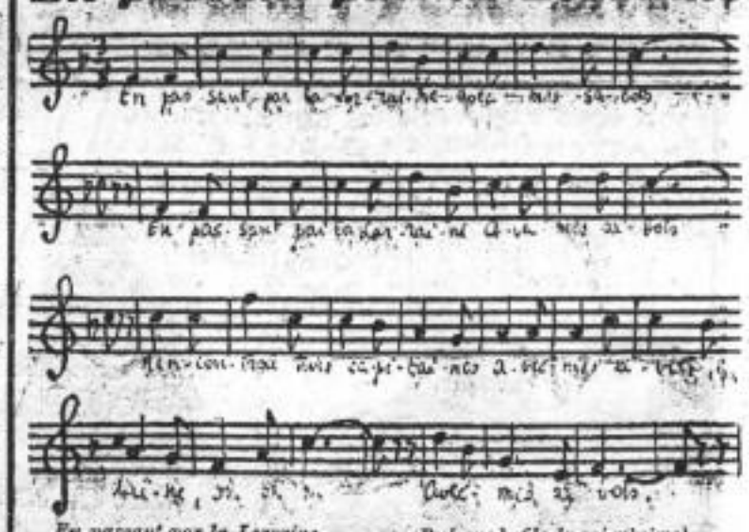
Grandes découvertes

Il est bien naturel que certains pays aient tenu à rendre hommage aux hardis navigateurs qui ont découvert des terres jusqu'alors inconnues, et nous avons vu déjà que, en dehors même de l'Espagne, la plupart des pays d'Amérique ont consacré une ou plusieurs émissions à Christophe Colomb, mais les autres navigateurs illustres n'ont pas non plus été ignorés. Voici d'abord le Portugal qui, en 1898, émet une belle série de timbres en l'honneur du quatrième centenaire de la découverte de la route des Indes, par Vasco de Gama. Vous voyez ci-contre une des huit vignettes de cette série, celle de 5 reis, de couleur vermillon qui représente le départ de la flotte de Vasco de Gama.

Voici ensuite un timbre très réussi, émis en 1934 par le Canada pour célébrer le quatrième centenaire de l'arrivée des premiers colons européens au Canada sous la conduite de Jacques Cartier. Ce timbre était bleu et valait 3 cents. Vous savez que la même année la France consacrait aussi un timbre à Jacques Cartier.

Enfin, vous voyez encore l'arrivée de Cook et de ses compagnons en Nouvelle-Zélande. C'est en 1906 que ce pays émit, à l'occasion d'une exposition commémorative, cette série de quatre timbres. Celui-ci, d'une valeur de 3 pence, était bleu et jaune.

En passant par la Lorraine



En passant par la Lorraine
Avec mes sabots,
En passant par la Lorraine
Avec mes sabots,
Rencontrai trois capitaines
Avec mes sabots, don daine,
Oh! Oh! Oh! Avec mes sabots.

Rencontrai trois capitaines | bis
Avec mes sabots,
Il m'ont appelée vilaine,
Etc.

Ils m'ont appelée vilaine | bis
Avec mes sabots,
Je ne suis pas si vilaine,
Etc.

Je ne suis pas si vilaine | bis
Avec mes sabots,
Puisque le fils du roi m'aime,
Etc.

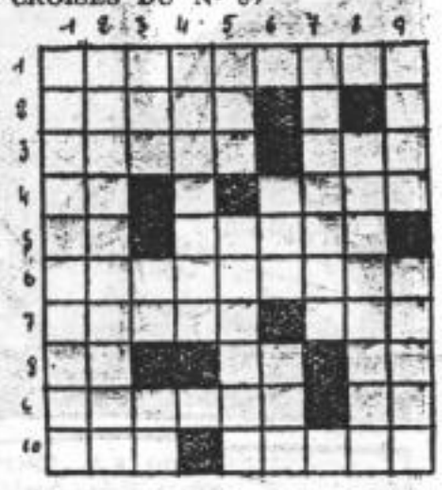
Puisque le fils du roi m'aime | bis
Avec mes sabots,
Il m'a donné pour étrenne,
Etc.

Il m'a donné pour étrenne | bis
Avec mes sabots,
Un bouquet de marjolaine,
Etc.

Un bouquet de marjolaine | bis
Avec mes sabots,
S'il fleurit je serai reine,
Etc.

S'il fleurit je serai reine | bis
Avec mes sabots,
S'il y meurt, je perds ma peine
Avec mes sabots, don daine,
Oh! Oh! Oh! Avec mes sabots.

MOTS CROISÉS DU N° 89



Horizontalement. — 1. Celui qui découvre. — 2. Tombe en hiver. — 3. Ancêtre de l'aviation. Existe. — 4. Pronom personnel. Appels. — 5. Canton. Bien — 6. Remplace les escaliers. — 7. Coiffure du pape. Monnaie roumaine. — 8. Préfixe. Initiales qui se trouvent sur tous les bâtiments officiels. — 8. Plaisanté. — 9. Volcan fameux. Douze mois. — 10. Epoque. Niveau.

Verticalement. — 1. Qualité de celui qui fait le premier une chose. — 2. Rendre indispensable. — 3. En passant par. Déterminatif. Pronom. — 4. Séparer les grains. — 5. Venue au monde. Agaça. — 6. Situation. Métal usuel. — 7. Qui dure toujours. — 8. Placerais. — 9. Rongeurs. Perte de la fortune.

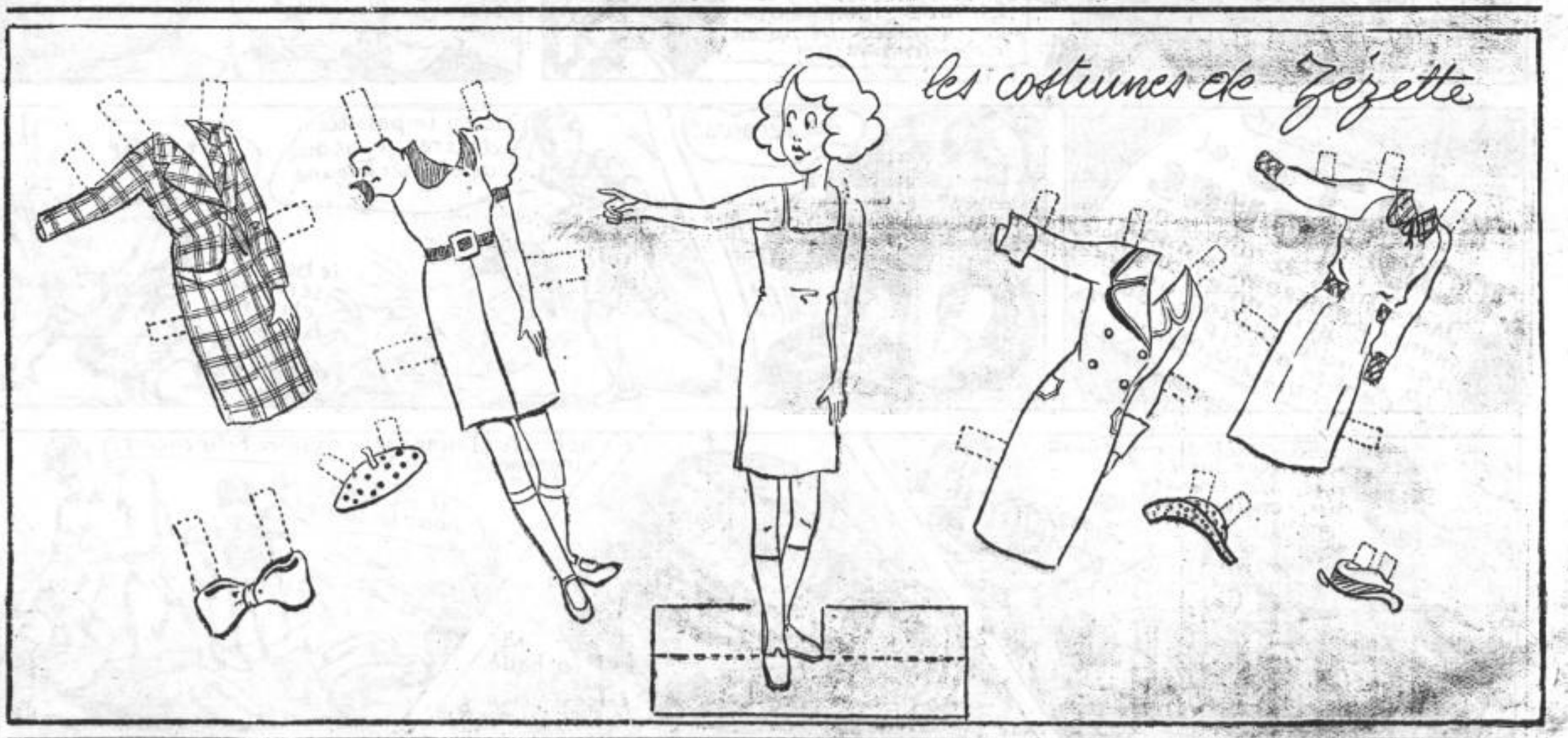
SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS DU N° 88

Horizontalement. — 1. Assemblée. — 2. Toiture. — 3. Tiers. Gal. — 4. Ernestine. — 5. Ne. Est. — 6. Teintait. — 7. No. RM. — 8. On. Il. Eté. — 9. Négresses.

Verticalement. — 1. Attention. — 2. Soirée. Né. — 3. Sieu. Ia. — 4. Etre. Noir. — 5. Musset. Le. — 6. Br. Tasr. — 7. Légitimés. — 8. Au. Te. — 9. Epieu. Des.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

PORTEZ TOUS
l'Insigne de " Mon Camarade "
Envoi franco contre 1 fr. 75
adressés 14, rue Racine, Paris (6e).



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGENTS D'UN TRUST CHIMIQUE QUI VEULENT FORCER SES AMIS, LES INDIENS, À ABANDONNER LEURS TERRES QUI SONT TRÈS RICHES EN MINERAI DE RADIUM. JIM A RÉUSSI À FAIRE PRISONNIERS DEUX DES PLUS DANGEREUX DE SES ADVERSAIRES, ET À SE DÉBARRASSER DES POLICIERS QUE LE TRUST A LANCÉS CONTRE LUI.

VOUS N'AVEZ PEUT-ÊTRE JAMAIS EU À VOUS PLAINDRE DE LUI. SOIT! MAIS EN ATTENDANT C'EST LUI LE SEUL SUSPECT DU CAMP!

VOULEZ-VOUS QUE JE LE QUESTIONNE JIM ?

GARDEZ-VOUS EN BIEN! CE SERAIT LUI DONNER L'ÉVEIL! ... MAIS VOUS, JOHN, SURVEILLEZ LE DU COIN DE L'ŒIL!

NE LE PERDEZ PAS DE VUE JOHN. JE VAIS LUI TENDRE UN PIÈGE. .. PENDENT CE TEMPS, CHEF ENVOYEZ-MOI GLEN DANS LA CABANE OU LABORATOIRE MAIS QU'IL VIENNE SANS ÊTRE VU!

VOUS M'AVEZ FAIT DEMANDER M'SIEU JIM ?

OUI .. ENTRE VITE .. ET REFERME LA PORTE!

D'ABORD - REPRENONS CHACUN NOS VÊTEMENTS RESPECTIFS... PUIS ENSUITE TU TE CACHERAS SOUS CET ÉTABLI ET TU Y RESTERAS DE GARDE, ET SI QUI QUE CE SOIT ENTRE ICI.. SAUTE DESSUS ET RÉDUIS-LE À L'IMPUISSANCE!

BIEN! COMPRIS!

ALORS JOHN.. OÙ EST LE MÉTIS

IL EST LÀ-BAS DERRIÈRE CE BOUQUET D'ARBRES.. IL CROIT QUE JE NE L'AI PAS VU ET IL NOUS OBSERVE

ÉCOUTEZ JOHN. C'EST BIEN COMPRIS NOUS PASSONS PRÈS DES ARBRES OÙ LE MÉTIS SE CACHE ET NOUS CONTINUONS NOTRE CONVERSATION COMME SI NOUS IGNORIONS SA PRÉSENCE!

JIM A EXPOSÉ SON PLAN À JOHN ET ILS S'APPROCHENT DE L'ENDROIT OÙ SE CACHE LE MÉTIS QUI ESPÈRE SURPRENDRE LE SECRET DE LEUR CONVERSATION

À SUIVRE

ALORS COMME JE VOUS L'AI DIT, JIM, J'AI DÉPOSÉ LA CAISSE DE MINERAI SÉLECTIONNÉ DANS LE LABORATOIRE.. MAIS IL FAUDRA BIEN FAIRE ATTENTION QU'ELLE NE SE PERDE PAS PENDANT L'EXPÉDITION CAR LA COUCHE DE MINERAI S'ENFONCE ET IL N'Y EN A PLUS DU TOUT EN SURFACE ... SON EXTRACTION DEMANDERAIT UN TRAVAIL CONSIDÉRABLE AVEC NOS MOYENS DE FORTUNE!

OH! OH! VOILÀ QUI EST TRÈS INTÉRESSANT!

TOTO et TOUTOUNE

JACK-STRONG et TOTO emmenent MOERDER, un mystérieux prisonnier dans la jungle quand un serpent se précipite sur TOUTOUNE

AU SECOURS!!

IL EST IMPOSSIBLE DE TIRER, JE RISQUE DE BLESSER TOUTOUNE

J'ÉTOUFFE

LE BOA RESSERRE SON ÉTREINTE

MAIS JACK-STRONG JETANT MOERDER SUR LE SOL S'EST EMPARÉ DU REVOLVER

NE LA BLESSE PAS, JACK!

LA BALLE QUE JACK A TIRÉE A COUPÉE LA TÊTE DU MONSTRE

HÉLAS, TOUTOUNE EST INANIMÉE ET TOTO SE DÉSOLE...

IL EST TROP TARD POUR LA SAUVER

RESPIRE-T-ELLE ENCORE?

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLANAND ET FILS, Pontenay-aux-Roses (Seine). — 56.073.

PRIX : 0.50

L'Illustré de la Jeunesse paraissant tous les Jeudis

Mon camarade

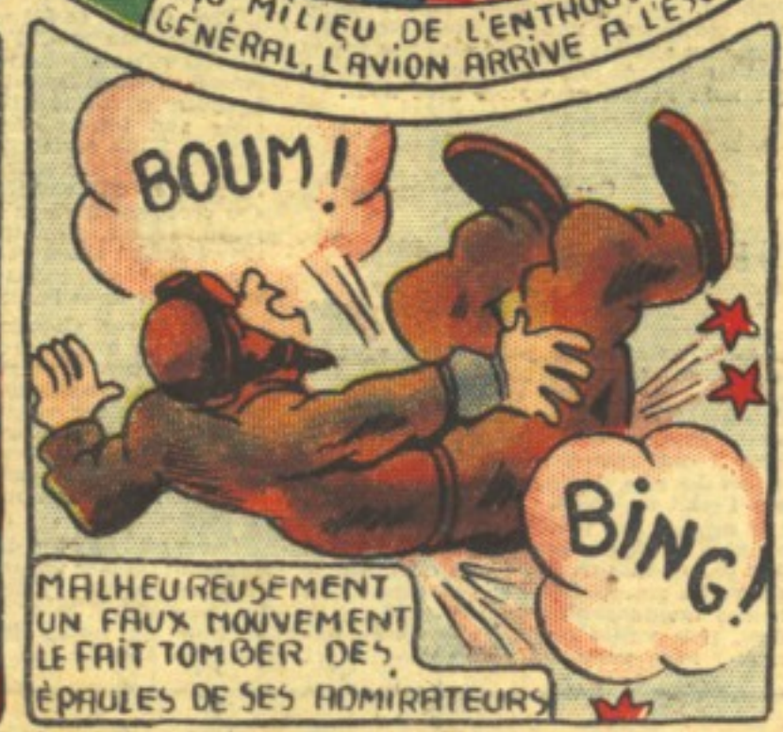
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 90. — 19 AOUT 1937.

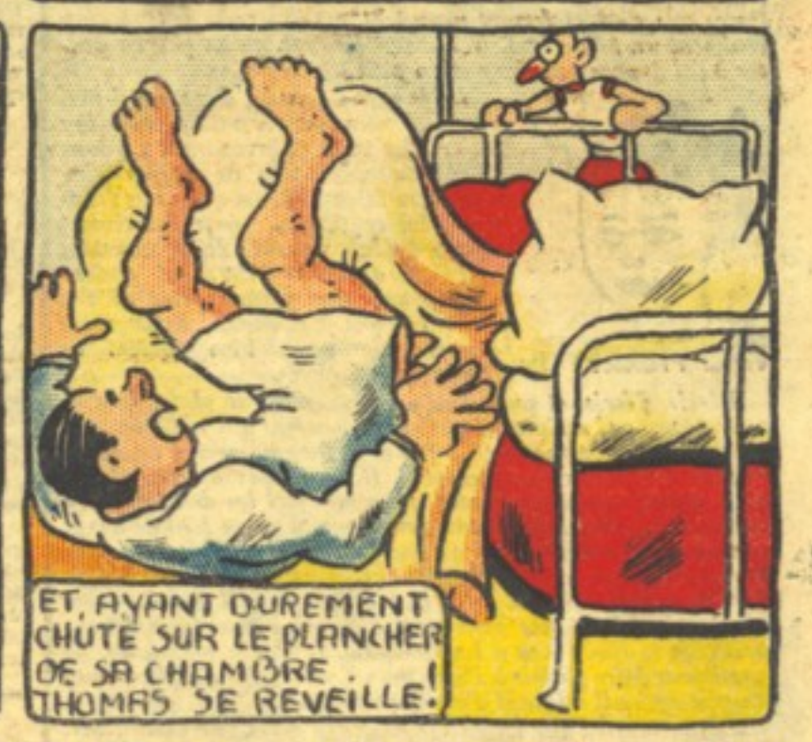
DANS CE NUMÉRO, LA SUITE DE NOTRE TERRIFIANT ROMAN EN IMAGES

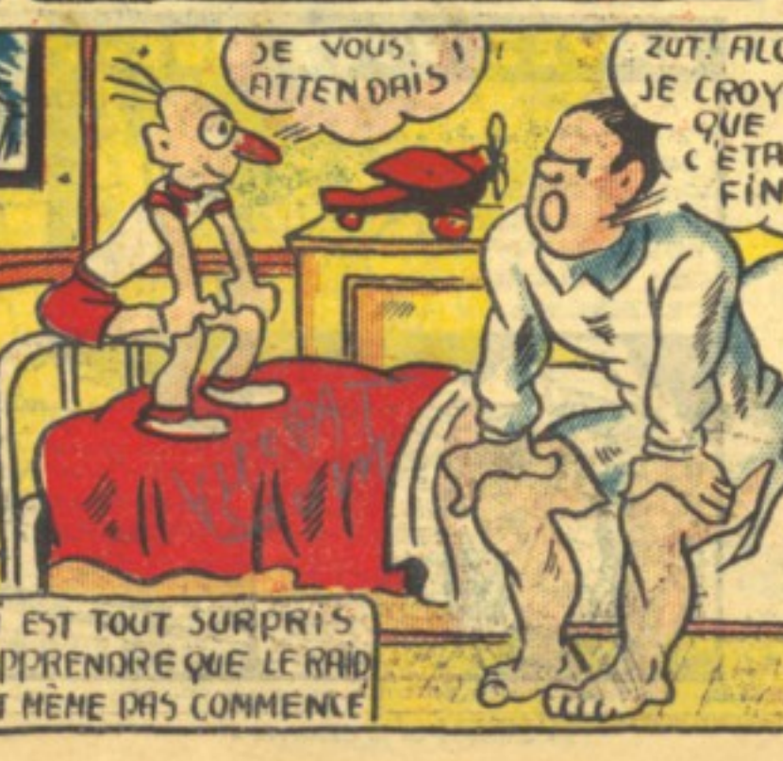
LE RAYON DE LA MORT

Dessins de TRUBERT, d'après le célèbre roman de A. TOLSTOÏ

Pat'Loum et l'aviation : TOUT EST À REFAIRE.







La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous rappelle que le Grand Concours de la plus belle histoire de Mon Camarade *continue et que, des réponses, vous pouvez toujours en envoyer tant que vous voudrez, au n° 24, rue Racine, à Paris. Les questions et la liste des prix vous les trouverez à la fin de ma lettre. Mais pour cette lettre-ci, je vais continuer de parler avec vous de la troisième et de la quatrième question, qui sont des questions obligatoires pour participer au Concours, et qui pourtant ne comptent pas pour le classement général. Ces questions je les répète ici :*

Troisième question : « Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels ? »

Quatrième question : « Que voudriez-vous voir de nouveau dans *Mon Camarade* ? »

Micheline O..., de Fère-en-Tardenois, m'écrit : « Oui je lis d'autres journaux d'enfants ou plutôt j'en lis un. J'achète ce journal parce qu'il y a de jolies histoires (sur *Mon Camarade* aussi), des points et des modèles de tricot, et que c'est le journal des fillettes. Mais je trouve aussi que dans *Mon Camarade*, il y a des histoires pour tous les âges et pour tous les goûts, pour les fillettes et pour les garçons ».

D'autres petites filles, qui m'ont aussi écrit, disent, en passant, dans leur lettre, qu'elles lisent aussi, à côté de notre journal, un journal spécialement fait pour les petites filles et qu'elles voudraient bien que notre « Coin des fillettes », il tienne plus de place, et qu'il y ait davantage d'histoires pour les filles.

De cela je parle souvent avec Pierrette, et elle est aussi un peu de cet avis-là. Elle aime bien toutes les histoires de Mon Camarade, *et surtout les histoires que fait Colette Vivier, mais elle voudrait qu'il y en ait davantage des histoires comme cela, et qu'il y ait des histoires en images qui soient spécialement pour les petites filles et aussi encore que le « Coin des Fillettes » devienne bien plus grand.*

De tout cela j'ai parlé avec ces messieurs-dames de la rédaction et, en en parlant, je me suis aperçu que c'était une histoire un peu compliquée. Parce que si on donne beaucoup de place à ce qui intéresse surtout les petites filles, ça risque de fâcher beaucoup de petits garçons qui trouveront que Mon Camarade *est un journal de filles et qui ne voudraient plus l'acheter à cause de cela. Et peut-être tout de même que maintenant* Mon Camarade *est trop un journal de petits garçons et qu'à cause de cela elle ne l'achètent pas, ou n'y trouvent pas assez de plaisir.*

Moi je sais bien ce qu'il faudrait faire, et cette idée-là je l'ai dite à ces messieurs-dames de la rédaction. On ferait un journal spécial pour les petites filles (et j'aimerais bien qu'on l'appelle du nom de ma petite amie Pierrette), et puis on ferait du même coup un journal spécial pour les tout petits, et Mon Camarade *ce serait spécialement un journal d'aventures et de choses instructives pour ceux qui ont onze, douze, treize, et même jusqu'à seize et dix-sept ans.*

Mais voilà, ces messieurs-dames de la rédaction, ils m'ont répondu que mon idée c'était une idée magnifique et splendide, et même qu'ils l'avaient déjà eue avant moi. Mais que pour faire cela il fallait beaucoup d'argent et qu'ils n'en avaient pas. Et je leur ai dit que j'avais 22 fr. 50 dans ma tirelire et que je leur donnais de bon cœur, mais ils ont répondu que tous les lecteurs auraient beau casser leur tirelire pour le journal, il n'y aurait probablement pas assez d'argent encore pour faire ces deux journaux-là tout de suite. Alors j'ai gardé mes 22 fr. 50. Parce que c'est seulement quand Mon Camarade *sera devenu vraiment un très grand, très grand journal, qu'on pourra penser à lui donner une sœur et un petit frère.*

Moi je vous demande, dans cette lettre, de donner votre avis sur cette question-là : Est-ce que vous trouvez qu'il y a dans *Mon Camarade* assez de choses pour les petites filles ? Est-ce que vous trouvez aussi qu'il y a assez de choses pour les plus petits? *Bien entendu, quand je demande cela c'est surtout des réponses des petites filles et des plus petits que je voudrais. Ecrivez-moi là-dessus, je serai bien content de publier les réponses.*

J'écris, j'écris, et puis il ne me reste guère de place. Il y en a beaucoup qui écrivent et qui me demandent que ma lettre soit plus longue. Pensez-vous!... j'ai déjà trop de mal à en écrire une aussi longue chaque semaine. Il y en a qui demandent une page spéciale pour les contes et les récits et les dessins qu'on m'envoie. C'est entendu, mais cette page-là qu'on fera de temps en temps, il faudrait qu'on ait assez de récits et de dessins pour la remplir, qu'on en ait même tant qu'on ait du choix. Et depuis quelque temps vous ne m'écrivez guère. Un, il me demande aussi qu'on fasse des bricolages d'aviation dans les « Jeunes aviateurs ». J'ai dit ça à La Goupille. *Il fera le nécessaire. Et aussi pour faire plaisir à Pierrette, « Le Coin des Fillettes » sera un peu agrandi au mois d'octobre prochain.*

Je continuerai sur toutes ces choses-là dans une autre lettre. Répondez-moi à tout ce que je vous dis ici. Je vous serre la main bien fort à tous.

JANOT,
Président du Club des Amis de Mon Camarade.

P.-S. — Je répète ici les questions du Concours et je donne la liste des prix.

1° *Quelle est la plus belle histoire de* Mon Camarade? *Classez-les par ordre de préférence.* (La Révolte des Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Le Trèfle noir, Pat'Soum, Jim Mystère et Toutoune, Le Rayon de la Mort, Zézette et Jojo.)

2° *Quelle est la plus belle distraction de* Mon Camarade? *Classez-les par ordre de préférence.* (A Travers le Monde, La lettre de Janot, Les timbres, Pour rire un peu, Sports, Variétés, Les Jeunes aviateurs, Le Coin des Fillettes, Découpages.)

3° *Lisez-vous un autre journal d'enfants? Lequel? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade?

Et maintenant voilà la liste des prix :

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3, à construire; 4e prix, planeur M. C. 2, à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleur; 7e, 8e, 9e prix, livres; 10e prix, stylo-mine; 10e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 20e au 50e prix, un album en couleurs.

Résumé. — *Bedford, auteur du récit, et son ami l'inventeur Cavor ont pris place dans une sphère qui les conduit vers la lune. Ils viennent de quitter la terre depuis peu.*

CHAPITRE IV

EN ROUTE POUR LA LUNE *(suite)*.

Nous étions encore très près; Cavor me dit que la distance parcourue devait être d'environ huit cents milles, et l'immense disque terrestre obstruait le ciel. On voyait distinctement que notre monde était un globe. Le continent au-dessous de nous était vague et crépusculaire, mais, vers l'Ouest, les vastes étendues grises de l'Atlantique brillaient comme de l'argent fondu sous le jour qui s'éloignait.

Je crus reconnaître, entre les nuages, la ligne des côtes de France et d'Espagne, et celles du sud de l'Angleterre; puis, avec un nouveau déclic, le store se ferma, et je me trouvai dans un état d'extraordinaire confusion, glissant lentement sur la paroi lisse.

Si minime était notre activité, si aisé devenait tout ce que nous avions à faire, à cause de l'annihilation pratique de notre poids, que la nécessité de prendre de la nourriture ou du repos ne se présenta pas à notre esprit pendant près de six heures après notre départ, comme l'indiqua le chronomètre de Cavor. J'éprouvai quelque surprise de ce laps de temps. Même alors, je fus satisfait de fort peu de chose. Cavor examina l'appareil qui absorbait l'acide carbonique et la vapeur d'eau, et déclara qu'il fonctionnait d'une façon satisfaisante, notre consommation d'oxygène ayant été extraordinairement faible.

Notre conversation se trouvant épuisée, et n'ayant rien de plus à faire, nous cédâmes à une curieuse torpeur qui s'empara de nous, et, étendant nos couvertures sur la paroi de la sphère, de façon à intercepter la plus grande partie de la clarté lunaire, nous nous souhaitâmes bonne nuit, et nous nous endormîmes presque aussitôt.

Ainsi, dormant, parlant et lisant tour à tour, mangeant parfois sans aucun appétit, mais nous trouvant, la plupart du temps, dans une sorte de quiétude qui n'était ni la veille ni le sommeil, nous voguâmes pendant un laps de temps sans jours ni nuits, silencieusement, mollement, rapidement, vers la lune.

Il est curieux de constater ici que, pendant tout le temps que nous fûmes dans la sphère, nous n'éprouvâmes aucun désir de nourriture. Nous n'en ressentions nullement le besoin quand nous nous abstenions. D'abord, nous mangeâmes sans appétit, mais, par la suite, nous jeûnâmes complètement. En somme, nous n'avons pas usé la vingtième partie des provisions comprimées que nous avions emportées avec nous.

CHAPITRE V

L'ARRIVÉE DANS LA LUNE

Je me rappelle qu'un jour Cavor ouvrit brusquement six de nos stores et m'éblouit de façon telle que je poussai des cris. La totalité de l'espace découvert laissait voir la lune, prodigieux cimeterre d'aurore blanche, dont la bordure était ébréchée par des entailles de ténèbres, rivage qu'abandonnait une marée d'obscurité et hors duquel des pics et des sommets surgissaient sous l'éclat du soleil.

Je suppose que le lecteur a vu des photographies ou des images de la lune et qu'il n'est pas nécessaire, par conséquent, que je décrive les grands traits de ce paysage, ces chaînes montagneuses immenses et circulaires, plus vastes que les montagnes terrestres, leurs sommets resplendissants et leurs ombres dures et profondes, les plaines grises et désordonnées, les longues arêtes, les collines et les cratères, tous passant d'une clarté aveuglante à un uniforme mystère d'ombre.

Notre sphère volait par le travers de ce monde, à cent milles à peine au-dessus de ses crêtes et de ses sommets. Nous pûmes voir alors ce qu'aucun être ne verra jamais: sous l'éclat du jour, les sévères contours des rocs et des ravins, des plaines et des cratères devinrent gris et indistincts sous une brume qui s'épaississait; la blancheur de leurs étendues éclairées se rompait et s'entamait, diminuait et s'évanouissait, et, par endroits, d'étranges teintes brunes et olivâtres croissaient et s'étendaient.

Mais nous n'avions guère le loisir d'examiner tout cela, car nous étions en présence du danger réel de notre voyage. Il nous fallait approcher de plus en plus de la lune pendant que nous passions à côté d'elle, ralentir notre allure et épier le moment où nous pourrions nous laisser tomber sur sa surface.

Pour Cavor, ce fut une période d'intense activité; pour moi, d'oisiveté anxieuse. Je n'avais qu'à me retirer constamment de son chemin. Il bondissait d'un point à l'autre de la sphère, avec une agilité qui eût été impossible sur terre. Pendant ces dernières heures, il ne cessa d'ouvrir et de fermer les stores de *Cavorite*, de se livrer à des calculs, et de consulter à chaque instant son chronomètre à la lueur de la lampe à incandescence. Longtemps, toutes les fenêtres furent closes et nous restâmes silencieusement suspendus dans les ténèbres, tournoyant dans l'espace.

Puis Cavor chercha en tâtonnant les boutons de manœuvre, et soudain quatre fenêtres furent ouvertes. Je chancelai et couvris mes yeux, pénétré, brûlé et aveuglé par la splendeur inattendue du soleil sous mes pieds. Les stores se refermèrent brusquement et ma tête tourbillonna dans une obscurité qui m'écrasait les yeux. Après cela nous flottâmes de nouveau dans un vaste et noir silence.

Cavor alluma soudain la lampe électrique et me dit qu'il se proposait de lier ensemble tous nos bagages et de les envelopper dans les couvertures pour les protéger contre le choc de notre descente. Nous nous livrâmes à ce travail pendant que les fenêtres étaient closes, car, de cette façon, les objets venaient se mettre d'eux-mêmes au centre de la sphère. Ce fut là une singulière besogne : Cavor et moi, flottant librement dans cet espace sphérique, empaquetant et ficelant. Imaginez cela si vous le pouvez! Ni haut ni bas et des mouvements inopinés résultant de chaque effort. Tantôt, une poussée de Cavor m'envoyait rouler à toute force, et heurter la paroi; tantôt je me débattais désespérément dans le vide. Un instant, la lampe électrique était au-dessus de ma tête; l'instant d'après, sous mes pieds. Tout à coup, les semelles de Cavor flottaient devant mes yeux, ou bien nous nous trouvions en travers l'un de l'autre. Mais finalement tous nos objets furent liés ensemble en un ballot capitonné et nous ne gardâmes que deux couvertures, au milieu desquelles nous avions fait un trou pour passer la tête et dans lesquelles nous devions nous envelopper. Pendant l'espace d'une seconde, Cavor ouvrit une fenêtre sur la lune, et nous vîmes que nous tombions vers le centre d'un immense cratère autour duquel d'autres cratères plus petits se groupaient en forme de croix. Alors, Cavor ouvrit de nouveau les stores de la sphère du côté du soleil brûlant et aveuglant. Je suppose qu'il se servait de l'attraction du soleil comme d'un frein.

— Enveloppez-vous d'une couverture, me cria-t-il en se reculant vivement, et pendant un moment je restai sans comprendre...

Je tirai ma couverture d'entre mes pieds et l'enroulai autour de moi, en me couvrant la tête. Brusquement il referma les stores, en ouvrit un autre qu'il referma; puis se mit à les ouvrir tous pour les abriter chacun sur son cylindre d'acier. Il y eut un choc bruyant et nous culbutâmes en tous sens, nous heurtant contre la paroi de verre, contre le gros ballot de nos bagages, et nous cramponnant l'un à l'autre : au dehors, une substance blanche s'éclaboussait de toutes parts comme si nous roulions au long d'une pente de neige...

Je voyais distinctement, par la fenêtre ouverte, le globe terrestre au-dessous de nous.

Après une série de chocs vertigineux, il y eut un dernier coup sourd et je fus à demi écrasé sous le poids de nos bagages. Pendant un certain temps, tout fut tranquille... Puis j'entendis Cavor haleter et grogner, ensuite le bruit d'un store en mouvement. Je fis un effort, repoussai le ballot et me relevai. Nos fenêtres ouvertes étaient visibles comme des carreaux de noir profond, serti d'étoiles.

Nous étions bien vivants et la sphère demeurait immobile dans l'ombre épaisse, projetée par le mur du grand cratère dans lequel nous étions tombés.

Nous nous assîmes, reprenant haleine et tâtant nos membres contusionnés. Ni lui ni moi ne nous étions guère attendus à être aussi maltraités dans notre descente. Je me remis péniblement sur pieds.

— Et maintenant, dis-je, jetons un coup d'œil sur le paysage? Mais... il fait terriblement sombre, Cavor!

Le verre était tout embu et, en parlant, je l'essuyai avec ma couverture.

— Nous sommes d'environ une demi-heure en avance sur le jour, dit-il. Nous allons attendre.

Il était impossible de distinguer quoi que ce fût : nous aurions été dans une sphère d'acier que nous n'aurions pas vu davantage. Les frottements que je fis avec la cou-

verture barbouillèrent la paroi qui, à mesure, redevenait opaque sous une couche nouvelle de vapeur condensée, à laquelle s'ajoutait une quantité toujours plus grande des peluches de la couverture. Il était évident que je n'avais pas pris le bon moyen. Dans mes efforts pour essuyer la fenêtre, je glissai sur la surface humide et vins me cogner le menton contre un des cylindres d'oxygène qui dépassait du ballot.

C'était exaspérant et absurde. Nous étions enfin arrivés sur la lune, au milieu d'on ne sait quelles merveilles et tout ce que nous pouvions voir était la paroi grise et ombre de la boule de verre dans laquelle nous étions venus.

— Au diable! dis-je; dans ces conditions nous aurions aussi bien fait de rester chez nous!

Je m'assis sur le ballot, frissonnant et m'enveloppant avec plus de soin dans la couverture; bientôt l'humidité des parois se changea en paillettes et en fleurs de gelée.

— Pouvez-vous atteindre le chauffeur électrique? demanda Cavor. Oui... ce bouton noir... ou nous serons bientôt glacés.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

— Et à présent, fis-je, qu'allons-nous faire?

— Attendre, déclara Cavor.

— Attendre?

— Naturellement. Il nous faut attendre jusqu'à ce que notre air soit de nouveau échauffé. Après quoi nos fenêtres seront claires. Jusque-là, nous n'avons pas à bouger. Il fait encore nuit ici... Nous attendrons simplement que le jour nous rattrape. Pour occuper le temps, n'avez-vous pas faim?

Je restai un instant sans lui répondre, toujours assis et irrité. A contre-cœur, je détournai les yeux de l'énigme embrouillée du verre et regardai Cavor en face.

— Oui, dis-je, j'ai faim. Je me sens aussi extrêmement désappointé. J'avais espéré... je ne sais pas quoi... mais assurément pas cela.

Je rassemblai toute ma philosophie et, arrangeant frileusement ma couverture, je m'assis de nouveau sur le ballot et commençai mon premier repas dans la lune. Je ne me souviens pas si je le terminai. Bientôt, par endroits qui se réunirent rapidement en espaces plus étendus, la paroi de verre se clarifia et le voile brumeux qui nous avait caché le monde lunaire se leva devant nos yeux.

Nous contemplâmes alors le paysage de la lune.

CHAPITRE VI

UN LEVER DE SOLEIL SUR LA LUNE

Tel que nous le vîmes d'abord, le paysage était des plus farouches et des plus désolés. Nous nous trouvions dans un énorme amphithéâtre, vaste plaine circulaire qui formait le fond du cratère géant. Ses murs, comme de hautes falaises, nous enfermaient de tous côtés. De l'Ouest, la lumière du soleil invisible tombait sur eux, atteignant leur pied même et laissait voir un escarpement désordonné de rocs bruns et grisâtres, bordé çà et là de talus et de crevasses pleines de neige.

La vue s'étendait à une douzaine de milles peut-être; mais aucune atmosphère interposée ne diminuait la clarté minutieusement détaillée sous laquelle cette scène nous apparaissait. Toutes les surfaces se dessinaient claires et éblouissantes contre un fond d'obscurité étoilée qui semblait, à nos yeux terrestres, un rideau de velours glorieusement pailleté, plutôt que la vaste étendue du ciel.

La falaise orientale ne fut, tout d'abord, que la simple lisière sans étoiles du dôme parsemé d'astres. Aucune teinte rosée, aucune pâleur naissante n'annonçait la venue du jour. Toute la lumière était réfléchie par les falaises de l'Ouest. Nous apercevions une vaste plaine onduleuse, glaciale et grise, d'un gris qui se fonçait vers l'Est et rejoignait les absolues ténèbres qu'abritait la falaise; nous apercevions d'innombrables sommets gris et arrondis, des protubérances énormes et fantastiques, des vagues d'une substance neigeuse, s'étendant de crête en crête jusqu'à la lointaine obscurité, nous donnant le premier indice de la distance qui nous séparait de la paroi du cratère. Ces énormes protubérances semblaient être faites de neige, et je le crus alors. Mais non... C'étaient des monts et des masses d'air congelé!

Tel fut d'abord le paysage : puis soudain, rapide et prodigieux, vint le jour lunaire!

La lumière du soleil avait descendu la falaise : elle toucha les masses confuses de sa base et immédiatement s'avança vers nous avec des bottes de sept lieues. La lointaine muraille sembla remuer et frissonner et, au contact de l'aube, un nuage de brume grise s'éleva du fond du cratère, tourbillons, bouffées, guirlandes traînantes et grisâtres plus épaisses, plus denses, jusqu'à ce qu'enfin, de toute la plaine de l'Ouest, une vapeur monta, comme d'un linge mouillé que l'on tient devant le feu, et, par delà, les falaises ne furent plus qu'un éblouissement réfracté.

— C'est de l'air, dit Cavor, ce doit être de l'air... ou cela ne monterait pas ainsi au simple attouchement d'un rayon de soleil... et avec cette vitesse...

Il leva les yeux au-dessus de nous.

— Regardez! fit-il.

— Quoi? demandai-je.

— Dans le ciel... Déjà... sur le noir... une petite tache de bleu. Voyez! Les étoiles semblent plus larges... Les plus petites... et toutes les vagues nébulosités que nous apercevions dans l'espace vide ont disparu!

(A suivre.)

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

Tarif des abonnements :

France : 6 mois 9 fr. 50, 12 mois 18 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e

Compte ch. post. : 974,41 Paris

VARIÉTÉS

MÉTAGRAMME GÉOGRAPHIQUE

Envoi de Loulette T..., à Nice.

J'ai sept pieds et je suis un pays d'Europe, si je change de tête, je suis une province française très marécageuse, une ville d'Italie, une ville d'Allemagne.

DEVINETTES

Envoi de Gérard L..., à Languau.

Il y a trois oiseaux sur un arbre. Je tire un coup de fusil, j'en tue un. Combien en reste-t-il ?

Quelle différence y a-t-il entre la puce et l'éléphant ?

Qui fait le tour de l'arbre mais n'y entre jamais.

RÉBUS ALPHABÉTIQUE

Quels sont les objets commençant dans ce dessin par une même lettre ?

CHARADES

Envoi d'un lecteur.

On souffre de mon premier,
Mon deuxième est une négation,
Mon troisième coule dans les veines,
Mon tout est un grand écrivain.

On boit dans mon premier,
Mon deuxième est une plante de Chine,
Mon tout contient mon premier.

Envoi de Maurice Saül, à Paris.

Mon premier est un adjectif possessif,
Mon second est une note de musique,
On trouve mon dernier dans le Nord,
Mon tout est une île de Grèce.

(A la demande de nos lecteurs, solution au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

DESSINS POUR GARNITURE DE GILET

Lorsque vous avez fait un gilet ou un pull-over, quel qu'en soit le point, vous pouvez l'orner de des-

sins appliqués. Et si vous prenez une laine de couleur qui fasse une opposition sur le fond de votre tricot, vous obtenez un très joli effet. Vous faites une chaînette, et vous vous en servez comme d'une soutache, en la cousant de la même manière.

Nous vous conseillons de dessiner d'abord votre dessin à l'aide de craie sur votre travail; ne serrez pas trop votre point en cousant, et n'oubliez pas que le tricot se tend sur vous.

Les Conseils de tante Camille.

Comment enlever les traces de fumée sur les murs. — *En ce moment les poêles et les radiateurs sont éteints; c'est le moment d'effacer les dégâts qu'ils ont causés sur les murs. En effet, si vous regardez au-dessus de tous les appareils de chauffage, vous verrez de très vilaines taches noires qui viennent de ce que la poussière qui est sur les murs est brûlée à ces endroits-là. Voici comment les effacer : vous prenez de la mie de pain et vous frottez de haut en bas très doucement.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Comment faire cuire de la viande au camp. — *Il n'y a pas que les garçons qui font du camping, les filles aiment aussi beaucoup ça, mais dans les camps communs, on leur demande souvent de faire la cuisine et ça n'est pas toujours très réussi. Voici comment il faut s'y prendre pour faire une bonne grillade : laissez allumer le feu par un garçon, sans ça il rirait de vos efforts infructueux et pendant ce temps préparez de petites baguettes de bois dépouillées de leur écorce. Sur chaque baguette, enfilez une mince tranche de viande (1 cm. à 1 cm. 1/2 d'épaisseur) et présentez-la devant la flamme (mais pas dans la fumée, car elle prendrait un mauvais goût). Quand elle est bien brunie d'un côté, vous la retournez. Elle est bien cuite quand le jus se met à couler.*

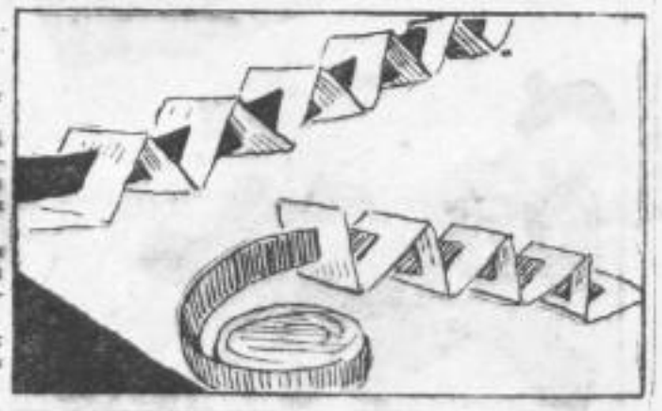
BRICOLAGE : Des guirlandes décoratives

Pour décorer le club des amis de Janot à l'occasion d'une fête, voici une façon de faire des guirlandes qui auront le mérite d'être solides.

Procurez-vous un rouleau de tresse de coton blanc large de 2 centimètres environ. D'autre part taillez des bandes de papier fort, larges de 5 à 6 centimètres; plissez-les en plis de même dimension, collez-les bout à bout et pratiquez dans la bande des incisions par lesquelles passera la tresse de coton.

Choisissez bien entendu du papier de couleur vive auquel il vous sera facile d'assortir la tresse en la teignant au moyen de boules vendues dans le commerce.

Vous aurez ainsi une guirlande que vous pourrez suspendre à votre guise, sans craindre de la voir se déchirer.



M. Dupoulain a la prétention d'être un excellent cavalier; et, voulant éblouir les bons paysans normands par ses prouesses, il caracole sur le chemin. Malheureusement, au beau milieu d'un savant galop, il est désarçonné et tombe à terre. Le cheval continue à toute allure. Alors, un jeune garçon qui se trouve là lui dit d'un air moqueur : « Surtout, ne vous inquiétez pas pour votre cheval. Il est plus malin que vous. Il rentrera directement à l'écurie. »

o

Jacques Lemalin, n'ayant que deux sous en poche et étant très désireux de boire un demi de bière, car il fait très chaud, avise, à la terrasse du café du Commerce, son ami Lendormi : « Je parie deux sous que j'avale ta bière sous ton nez sans que tu t'en aperçoives. — Eh! tu me prends pour un sot? Vas-y donc ! » Lemalin ne se le fait pas dire deux fois et ayant vidé la chope : « J'ai perdu. Tiens voilà mes deux sous... »

o

Janot est très content car son oncle Paul, qu'il n'a jamais vu, est arrivé d'Indochine, avec beaucoup de cadeaux. Mais en le voyant, Janot paraît très déçu, et il regarde son oncle en silence : « Qu'est-ce que j'ai donc qui semble t'intriguer? demande l'oncle. — Eh bien, maman disait toujours que tu avais 5 pieds 6 pouces, et je vois que tu n'as que 2 pieds et 4 pouces comme tout le monde...

o

M. Dupont se baigne dans la rivière sous les yeux attendris de Mme Dupont. Mais l'eau est froide et il commence à grelotter : « Tu as froid, lui dit la brave femme. C'est de ta faute, je t'avais bien recommandé de garder ton gilet de flanelle... »

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En Australie, au temps des chercheurs d'or (1854), la colère gronde contre le gouvernement et les mineurs sont prêts à se révolter. Le jeune Dick Preston, quinze ans, et son ami Shane Corrigan se sont joints aux révoltés.

Chapitre XIV

LA RÉVOLTE *(suite)*

On renvoya les compagnies, les unes retournèrent au camp, les autres se mirent avec ardeur au travail pour préparer la bataille, les dernières enfin continuaient l'exercice par petits pelotons. On fit un feu dans une cheminée de pierre et un forgeron se mit à forger des fers de piques.

Près du tiers de la foule rassemblée sur la colline Bakeriye s'était mise en marche vers l'Entrepôt. Quelques mineurs n'étaient pas partisans de la résistance armée, d'autres voulaient voir comment les choses tourneraient, d'autres restaient dans leurs tentes ou dans leurs huttes, prêts à se joindre aux rebelles au premier appel, mais préféraient en attendant rester chez eux pour manger et dormir. Lalor n'avait vraiment pas les moyens de garder constamment sous les armes une force importante; il n'avait pour cela ni cadre ni ravitaillement organisés. Il avait l'intention de faire de l'Entrepôt le quartier général et de continuer à instruire les volontaires par compagnies aussi vite et aussi efficacement que possible.

Les capitaines, Vern et un autre Allemand, Lewmann, Kennworthy et un autre Américain, M'Gill, Lalor et plusieurs autres se dirigèrent vers un hangar près de l'Entrepôt. Là, ils rédigèrent une déclaration d'indépendance et Lalor fut proclamé commandant en chef.

Dick et Shane avaient trouvé un coin inoccupé dans un abri écroulé, à quelques mètres de l'Entrepôt; ils s'y arrangèrent des lits. Comme la nuit tombait, on alluma des feux de camp et on se mit à chanter sous le ciel d'été rempli d'étoiles. C'étaient les chants révolutionnaires irlandais, les chants des chartistes anglais, les chants des barricades allemandes. Près de Dick se trouvaient des hommes qui avaient été emprisonnés en Angleterre et condamnés comme des criminels pour avoir pris part au mouvement chartiste dans un vote de ballottage. A la suite de ce jugement, on les avait envoyés au bagne en Australie. Leur chant émut profondément Dick.

J'ai su fleurir les peuptiers
Que l'humble ronce enlaçait.
Je les ai vus tordus par les éléments
[déchaînés autour d'eux.
L'éclair flamboie dans le ciel
Suivi du grondement du tonnerre.
Oh! qu'ils écrasent et brûlent l'oppression
De ceux qui refusent la Charte!

Puis, quand les chartistes se turent, la voix fraîche d'un jeune Irlandais se fit entendre :

En avant, le cri de guerre a retenti,
Vaines aujourd'hui ou mours.
Fils d'Irlande combattez pour la liberté!
Ne montrez ni crainte ni effroi,
Frappez l'ennemi au visage,
Décimez cavaliers, fantassins, artilleurs...

Puis, comme chant d'adieu au passé, ils entonnèrent en chœur la ballade du trappeur australien :

Du côté de Sidney, chérie,
Du côté de Sidney,
Je dois aller, mon amour,
Du côté de Sidney.

On avait constitué des détachements d'hommes armés pour surveiller les mineurs, car les rebelles se considéraient à présent comme les autorités légalement établies et désiraient maintenir l'ordre. D'autres patrouilles furent chargées de rassembler des armes, des munitions et des provisions.

— C'est le commencement, dit Shane à Dick en bâillant et en s'étirant. Bientôt le monde voudra la peine qu'on y habite.

Chapitre XV. — ENCORE TOMMY.

Le lendemain, un vendredi, on continua à instruire les hommes. Un ligueur, Holyoake, fut envoyé à Creswick pour chercher des recrues. Dick et Shane, avec une demi-douzaine d'autres mineurs, furent détachés en patrouille et chargés de ramasser toutes les armes qu'ils pourraient trouver. Selon l'ordre de Lalor, pour chaque article réquisitionné, on devait remettre au propriétaire un reçu, afin qu'il pût le réclamer dans la suite.

Tout d'abord, une patrouille alla reconnaître le Camp du gouvernement. On avait placé des sentinelles et des guetteurs, et les bâtiments du Camp étaient fortifiés de parapets faits de fagots, de bottes de foin ou de sacs de blé provenant des dépôts de l'intendance. La patrouille continua sa reconnaissance par les magasins.

La plupart des boutiquiers étaient bien disposés à l'égard des mineurs, leurs clients, et protestaient contre les procédés de la police qui se donnait beaucoup de mal pour harceler les mineurs, tandis qu'elle protégeait mal les commerçants contre les voleurs; comme la plupart des magasins étaient construits en toile, le vol était facile. Finalement, désespérant d'obtenir une protection efficace de la police, ils avaient organisé de leur propre chef des rondes de nuit. Dick les avait souvent vus s'exercer à l'aube dans les montagnes, prenant pour cible une feuille de papier blanc fixée à un arbre.

La patrouille fit du bon travail : elle ramassa quatre revolvers, une vieille escopette à silex, un poignard malais, quelques paquets de cartouches et un fusil à double barillet appelé « dessus-dessous » parce qu'il était à la fois carabine et fusil, et on pouvait charger les deux canons à la fois.

Après avoir déjeuné de pain et de fromage, Dick trouva le temps de s'échapper et d'aller voir ses parents. M. Preston était très découragé et prédisait une fin prochaine à la révolte; mais Mme Preston était si heureuse de revoir Dick sain et sauf et sorti de prison qu'on ne prêta pas garde aux sombres pronostics de M. Preston. Dick retourna à l'Entrepôt et prit part à l'exercice, puis il s'endormit profondément dans l'abri à côté de Shane.

(Suite en première colonne page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu).*

Il était sûr que tout cela finirait très bien.

Le lendemain, samedi, ils continuèrent leurs réquisitions. On avait un besoin urgent d'armes et de munitions. L'intendance était incapable de ravitailler les centaines de mineurs qui continuaient à arriver. Lalor ne voyait pas d'autre solution que de continuer à manœuvrer aussi bien que possible tandis que les hommes campaient tant bien que mal. Une importante troupe de mineurs était arrivée de Creswik, mais ne trouvant ni nourriture ni place pour s'installer, ils étaient presque tous retournés à Creswik ou bien étaient allés chez des amis au Campement.

Au dépôt de Ballarat, le cinquième Dépôt que Dick visita, le propriétaire expliqua qu'il avait déjà ravitaillé plusieurs patrouilles et il montra les reçus pour le prouver. Dick lut les caractères maladroits :

« Reçu du Dépôt de Ballarat : un pistolet pour le Comité Hugh M'Carty. Vive le peuple! »

« Le Comité de la réforme : 4 bouteilles, 4 shillings, 4 pâtés pour les patriotes. X. P. »

Puis l'épicier sortit un reçu : « Reçu deux livres onze shillings et six onces d'or pour la Ligue de la Réforme. A. Black. »

— Ce n'est pas la signature de Black, n'est-ce pas? demanda Dick à Shane. Il avait vu plusieurs fois la signature de Black, le « ministre de la guerre ». Black n'est pas allé ramasser de l'argent. Il est bien trop occupé.

— C'est un homme à barbe noire qui l'a signé, dit le tenancier, mais, pour dire vrai, je n'ai pas regardé à quel nom il a signé. Une demi-douzaine d'hommes étaient avec lui; ils triptoient leurs revolvers d'une façon qui m'ôta l'envie de les questionner. Je ne les connaissais pas. Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas?

— On vous a volé, dit Shane, quelques salés marins dévalisent les magasins en notre nom.

La patrouille se précipita au dehors et commença son enquête. Le prétendu A. Black et ses hommes avaient visité d'autres magasins le long des rues. Quelques commerçants avaient fourni de l'argent sans soupçon, mais d'autres avaient demandé des explications aux quêteurs, exigeant d'être entendus par Lalor, Vern ou un autre capitaine qu'ils connaissaient.

Finalement, le piquet arriva dans un magasin où le propriétaire leur dit que les pillards lui avaient rendu visite à peine dix minutes auparavant.

— Venez, cria joyeusement Shane, nous sommes sur leurs traces.

Ils se mirent à courir. Dick, qui était resté en arrière pour ajuster sa cartouchière, remarqua une petite ruelle au bout de laquelle se trouvait un hangar dont le mur portait inscrit le mot *Épicerie*. Il pensa que ce serait aussi bien d'inspecter ce magasin avant de poursuivre l'enquête dans les autres. Il descendit la ruelle en courant et pénétra à l'intérieur.

L'épicier était debout devant un petit comptoir, et six à sept hommes au visage brutal se tenaient en cercle autour de lui. Dick allait parler quand il remarqua l'un des hommes qui se tenait le plus en avant. C'était Tommy le Chinois et à côté de lui un homme à barbe noire. Dick comprit tout de suite qu'il était tombé sur les fraudeurs.

— Allons, la caisse, disait Tommy.

— Mais je ne vous connais pas, gémissait l'épicier, un homme au nez crochu et aux cheveux gris. Je veux bien aider la Cause, mais ils auraient pu envoyer quelqu'un que je connais. D'ailleurs j'ai mis tout mon argent à la banque. Je n'ai que quelques shillings sur moi. Je ne peux pas aller à la banque maintenant. J'ai entendu dire que les soldats étaient en train de la fortifier parce que c'est le seul bâtiment de pierre de Ballarat.

Dick avait fait demi-tour pour s'en aller aussi tranquillement que possible, mais un des types de la bande lui prit le bras.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là?

L'homme poussa Dick au milieu de la pièce.

— Il est bien armé en tout cas, dit l'homme à la barbe noire armant son propre revolver.

— Je suis l'un des vôtres, dit Dick, en faisant semblant de prendre la bande pour les rebelles.

Les hommes se précipitaient de tous côtés. Un coup de revolver claqua...

— L'un des nôtres, hum! dit Tommy en se frottant le menton. Puis regardant Dick avec une menace dans ses yeux sombres. Estce que je ne t'ai pas déjà vu quelque part? Il le regardait attentivement. Mais oui, il n'y a pas de doute.

— Je ne vous pas ce que vous voulez dire, répondit Dick, essayant de dominer sa crainte.

— Bien, bien, dit Tommy, et il arracha le revover de Dick. Ce n'est pas un joujou pour bébés. Tiens-le solidement, Jacques, nous nous occuperons de lui plus tard.

Il se retourna vers l'épicier.

— Arrive maintenant, pas de temps à perdre. Amène dix livres ou nous allons t'ôter les bottes et allumer tes propres cigarettes entre tes doigts de pieds!

L'épicier se dirigea de côté en marmonnant et commença à descendre quelques boîtes. Dick était tenu par un type de la bande et sentait le revolver de l'autre contre sa progre main. Toute l'attention de l'homme était occupée par la discussion de son chef et de l'épicier.

Dick se tordit, échappa à l'étreinte qui le retenait et saisit le revolver.

— Reculez tous, cria-t-il.

Toute la bande se tourna vers lui et quelques-uns levèrent leurs armes. Mais avant que Dick eût pu prononcer un autre mot, quelqu'un le saisit par derrière et lui fit tomber le revolver des mains.

C'était un des hommes de la bande qui se tenait derrière un des montants de la porte et que Dick n'avait pas remarqué.

Tommy rit férocement.

— C'est bien, Karl, nous saurons nous occuper de ce jeune blanc-bec au moment voulu. Il a montré ce qu'il valait.

Mais à ce moment, l'épicier, auquel personne ne hissait plus attention, souleva le couvercle d'une caisse et en sortait un grand fusil chargé.

— Je ne supporterai pas cela, dit-il. Haut les mains!

Immédiatement, Dick se laissa tomber sur le plancher pour ne pas se trouver dans la ligne de tir du fusil. La bande se recula contre le mur.

— Et toi, mon garçon, prends leurs armes, dit le boutiquier.

Dick se releva et prit les revolvers de trois des hommes. Il en mit un à sa ceinture et jeta les autres par terre devant l'épicier, après en avoir abaissé la gachette.

Puis il retourna vers les pillards et s'empara des revolvers des autres. Il en avait déjà jeté trois sur le plancher, quand un grand Suédois qui se trouvait en arrière l'empoigna brusquement et le projeta violemment vers l'épicier.

Heureusement pour Dick, la place manquait, sans quoi il se serait rompu le cou, mais un homme se trouva sur son chemin, il tomba sur lui et sa chute fut amortie. Ils tombèrent tous les deux, Dick vit trente-six chandelles, il se sentait tout meurtri, l'homme gémissait sous lui, il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Il y eut une courte bagarre. Les hommes se précipitaient de tous côtés, un revolver claqua et quelqu'un poussa un cri perçant, puis une autre détonation retentit et une fumée âcre remplit les narines de Dick. Il essaya de se relever, mais quelqu'un qui passait en courant lui marcha sur la main. Finalement il réussit à sortir de la mêlée et rejoignit le vieil épicier qui s'appuyait au mur, tout pâle. La bande avait disparu en perçant un trou dans le mur du magasin qui n'était bâti que d'écorce et de toile.

— Êtes-vous blessé, Dick? demanda Shane, en se frayant un chemin.

— Non, dit Dick, j'ai seulement la main gauche un peu douloureuse, et l'impression d'avoir été piétiné sur tout le corps.

— En tout cas, vous n'êtes pas aussi touché que celui-là, dit Shane, se baissant au-dessus du voleur tombé à terre. Quelqu'un lui a donné un coup de pied dans la tempe en s'enfuyant. Il est mort.

Il donna aux autres l'ordre d'emmener le cadavre et regarda par le trou du mur.

— Ils sont loin, mais ils ont eu leur leçon. Ils y regarderont à deux fois avant de se dire à nouveau membres de *La Croix du Sud*.

— Mais comment êtes-vous venu ici? demanda Dick, qui commençait à n'être plus très à son aise.

— Bob Julien vous avait vu descendre la ruelle, et comme vous ne reveniez pas il est venu nous le dire. Alors nous avons décidé de faire une enquête. La façon de procéder de ces canailles nous avait fait perdre leur trace.

— C'était Tommy le Chinois qui était à leur tête. *(A suivre.)*

Un vainqueur un peu chargé.

Une moto, deux vélos, un cadre, deux paires de roues. Voici, tout simplement, ce que gagna récemment le vainqueur d'une grande épreuve cycliste organisée par nos amis de la F.S.G.T. Mais rassurez-vous, cet ensemble un peu hétéroclite ne constituait pas le montant d'un seul prix : en effet, le vainqueur de la finale se trouva à avoir droit au premier prix de l'éliminatoire et à un certain nombre de challenges divers. En cas d'accidents voici un coureur qui ne se trouvera pas dans l'embarras : il aura de quoi réparer, changer de vélo ou, en désespoir de cause, de quoi quitter la course sur sa moto quand il en aura assez.

1 arbitre et 4 lutteurs.

Quatre lutteurs sur un seul ring, c'est beaucoup, ne trouvez-vous pas? C'est, en tout cas plus qu'on n'en voit d'habitude et plus, qu'on n'en prévoyait pour un match de pancrace récemment disputé en Amérique (naturellement...) et qu'arbitrait le fameux Dempsey, ex-champion du monde de boxe poids lourds. Celui-ci, essayant de juger correctement le match, était très près des lutteurs; ceux-ci étaient très acharnés et ils finirent par tomber tous deux sur le pauvre arbitre. Alors les lutteurs qui allaient disputer le match suivant et qui étaient déjà près du ring se précipitèrent pour dégager Dempsey fort malmené.

Juges contre avocats.

Voilà qui n'a pas grand'chose à voir avec le sport, me direz-vous. Eh bien, vous aurez tort, car prochainement va se disputer toute une série d'épreuves automobiles réservées aux magistrats et aux avocats. A force d'avoir à juger des accidents d'autos, ils ont pris goût au sport automobile et vont s'affronter à Montlhéry. Mais ça ne peut naturellement pas se passer comme pour tout le monde, alors les épreuves ont reçu des noms adaptés : ce seront la Course de la Loi, celle du Constat, etc., et les points de contrôle s'appelleront l'article 1 du Code de la route, la loi du 20 avril 1908, l'article 1351 du Code civil, etc.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Précédemment nous avons dit combien l'avion avait bouleversé les usages et transformé les possibilités des savants et des missions scientifiques.

L'expédition russe au pôle nord le prouve. Mais elle n'eût pas été possible, ou du moins aurait été fortement compromise, sans le secours de la T. S. F.

En effet : sans tenir compte des renseignements météorologiques qui sont maintenant d'un usage courant, la T. S. F. a permis aux avions de converser avec l'aérodrome de départ et de se renseigner entre eux.

Parti le 21 mai, le premier avion avait bien atteint le but fixé.

Trois autres décollèrent le 25 mai, sur l'ordre du chef de l'expédition déjà arrivé au pôle.

L'un des avions se posa près du camp. Le second à une vingtaine de kilomètres. Le troisième à 150 kilomètres.

Le second entra en communication, par T. S. F., avec la station polaire et put la rejoindre le jour même. Le troisième ne put être entendu et, de ce fait, resta plusieurs jours immobilisé. Enfin, à la faveur d'une éclaircie (car il y avait du brouillard) il rejoignit le camp.

Toujours grâce à la T. S. F., la station pôle nord reste en communication avec le continent et peut demander du secours qui lui sera envoyé par avion en huit heures!...

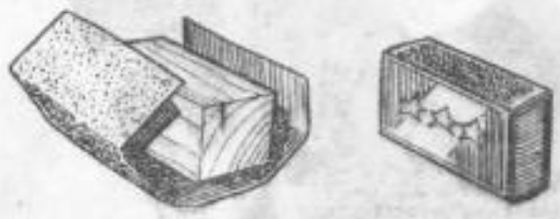
DICTIONNAIRE D'AVIATION

MONOPLAN. — Appareil comportant une seule aile ou une surface portante de chaque côté du fuselage. Il y a plusieurs sortes de monoplans suivant la position de l'aile ou son mode d'attache.

TRUCS ET TOURS DE MAINS

L'outillage du modéliste est d'une simplicité qui peut étonner ceux qui voient votre bel avion terminé. Comment! avec si peu de matériel et d'accessoires vous avez pu réussir un modèle réduit! Quel peut être cet outillage de base?

En premier lieu, il est indispensable de se procurer une planche de bois tendre, du sapin de

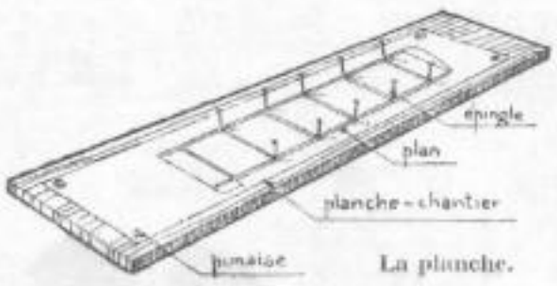


préférence, afin de pouvoir y enfoncer facilement des punaises et des épingles.

L'épaisseur de la planche variera entre 1 centimètre et 2 ou 3 centimètres. Sa longueur sera de 80 centimètres à 1 mètre et sa largeur de 15 à 20 centimètres.

C'est sur cette planche que vous fixerez votre plan d'aile ou de fuselage sur lequel vous construirez directement.

Pour construire il faut des épingles qui, plantées aux endroits que nous indiquerons une autre



La planche.

fois, serviront à guider les baguettes et entretoises que vous poserez pour reproduire votre aile ou votre flanc de fuselage.

Pour couper les baguettes, un canif bien affûté peut suffire. Un autre moyen, plus employé maintenant, consiste à se servir d'une lame de rasoir usagée. Le tranchant très fin facilite beaucoup le travail du bois léger.

Mais attention de ne pas vous couper avec le tranchant de l'autre côté. Aussi a-t-on prévu des outils spéciaux qui, non seulement rendent la lame plus facile à manier, mais encore réduisent la fatigue due au serrage d'une lame mince avec les doigts.

Pour le travail de finition et de polissage des pièces, le papier de verre très fin est indispensable.

Comment couper le balsa avec une lame.

Il faut le coller sur un bloc de bois ou l'entourer autour du bloc. Mais prenez donc la boîte d'alu-

L'outil à couper le balsa.

mettes tricolore de votre père : elle possède deux côtés agrémentés de papier de verre qui ne se décolle pas et est facile à tenir.

Une pince à bouts ronds vous servira à couder le fil d'acier ou les pièces métallique.

Une pince coupante vous servira à les tenir et à les couper.

Voilà tout le nécessaire pour débuter.

Le vin vieux est plus apprécié que le vin nouveau. Aussi certains marchands n'hésitent pas à se faire de véritables éleveurs d'araignées. Ils recouvrent les bouteilles de la fine toile qu'elles tissent et vendent leur vin pour de vieux vins.

o

Le tapir, sorte de panthère qu'on trouve aux Indes, est le seul animal dont la moitié du pelage soit d'une couleur et l'autre moitié d'une couleur différente, blanc et noir.

o

La ville la plus ancienne du monde qui soit encore très vivante et florissante, est Damas, en Syrie. Sa fondation remonte aux temps bibliques.

o

La canne à sucre dont on fabrique le sucre d'excellente qualité (le sucre est maintenant tiré de la betterave qui est bien moins chère), est originaire de l'Inde. Elle fut transplantée en Afrique et, plus tard, en Amérique.

o

Les « orchidées sauvages » valent bien plus cher que les orchidées cultivées, non seulement parce qu'elles sont plus belles, mais parce qu'elles durent beaucoup plus longtemps une fois qu'elles sont coupées. Les orchidées de l'Inde ont une inestimable valeur.

o

Le tambour, un des plus anciens instruments de musique, nous vient de l'Orient. Il fut introduit en Europe par les Sarrazins et adopté en Espagne, Italie, Allemagne et Angleterre. Il fut introduit en France en l'année 1347.

o

Le mot Russie signifie « terre des rameurs ». Avant le XVIIe siècle, la Russie s'appelait Moscovie. Ce furent les Vildings, commandés par leur chef Rurik, qui valurent au pays ce nouveau nom. Ils s'établirent dans la ville sainte de Novgorod et s'emparèrent peu à peu du pouvoir. On leur donna le nom slave de Russes et la Moscovie devint la Russie.

AVENTURES DE GORDON PYM

Un soir, il y avait du monde chez M. Barnard; à la fin de la soirée, Auguste et moi, nous étions passablement gris. Comme je faisais d'ordinaire en pareil cas, au lieu de retourner chez moi, je préférai partager son lit. Il s'endormit paisiblement, je le crus du moins (il était à peu près une heure du matin quand la société se sépara), et sans dire un mot sur son sujet favori. Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure depuis que nous étions au lit, et j'allais justement m'assoupir, quand il se réveilleilla soudainement et jura, avec un terrible juron, qu'il ne consentirait pas à dormir, pour tous les Arthur Pym de la chrétienté, quand soufflait une si belle brise au sud-ouest. Jamais de ma vie je ne fus si étonné, ne sachant pas ce qu'il voulait dire et pensant que les vins et les liqueurs qu'il avait absorbés l'avaient mis absolument hors de lui. Il se mit néanmoins à causer très tranquillement, disant qu'il savait bien que je le croyais ivre, mais qu'au contraire il n'avait jamais de sa vie été plus calme. Il était seulement fatigué, ajouta-t-il, de rester au lit, comme un chien, par une nuit si belle, et il était résolu à se lever, à s'habiller et à faire une partie de canot. Je ne saurais dire ce qui s'empara de moi, mais à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que je sentis le frisson de l'excitation, la plus grande ardeur au plaisir, et je trouvai que sa folle idée était une des plus délicieuses et des plus raisonnables choses du monde. La brise qui soufflait était presque une tempête et le temps était très froid.

Nous mîmes nos habits en toute hâte, et nous nous précipitâmes vers le canot. Il était amarré au vieux quai ruiné, près du chantier de construction. Auguste entra dedans et se mit à écoper, car il était à moitié plein d'eau. Cela fait, nous hissâmes le foc et la grande voile, nous partîmes plein, et nous nous élançâmes avec audace vers le large.

Le vent, comme je l'ai dit, soufflait frais du sud-ouest; la nuit était claire et froide. Auguste avait pris la barre, et je m'étais installé près du mât, sur le pont de la cabine. Nous filions à toute vitesse et nous n'avions ni l'un ni l'autre soufflé un mot depuis que nous avions détaché le canot du quai. Je demandai alors à mon camarade quelle route il prétendait tenir, et à quel moment il croyait que nous reviendrions à terre. Il siffla pendant quelques minutes, et puis dit d'un ton hargneux :

— Moi, je vais en mer; quant à *vous*; vous pouvez bien aller à la maison si vous le jugez à propos.

Tournant mes yeux vers lui, je m'aperçus tout de suite que, malgré son insouciance affectée, il était en proie à une forte agitation. Je pouvais le voir distinctement à la clarté de la lune : son visage était plus pâle que du marbre, et sa main tremblait si fort, qu'à peine pouvait-elle retenir la barre. Je vis qu'il était arrivé quelque chose de grave et je devins sérieusement inquiet. A cette époque je n'étais pas très fort sur la manœuvre et je me trouvais complètement à la merci de la science nautique de mon ami. J'étais honteux de laisser voir la moindre crainte et pendant près d'une heure, je gardai résolument le silence. Toutefois je ne pus pas supporter cette situation plus longtemps et je parlai à Auguste de la nécessité de revenir à terre. Comme précédemment, il resta près d'une minute sans me répondre et sans faire attention à mon conseil.

— Tout à l'heure, dit-il enfin... nous avons le temps... chez nous... Tout à l'heure.

Je m'attendais bien à une réponse de ce genre, mais il y avait dans l'accent de ses paroles quelque chose qui me remplit d'une sensation de crainte inexprimable. Je le considérai de nouveau attentivement. Ses lèvres étaient livides, et ses genoux tremblaient si fort l'un contre l'autre, qu'il semblait ne pouvoir se tenir qu'à peine debout.

— Pour l'amour de Dieu! Auguste, criai-je, complètement effrayé, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Que décidez-vous?

— Qu'y-a-t-il? balbutia Auguste avec toute l'apparence d'un grand étonnement, lâchant en même temps la barre du gouvernail et se laissant tomber en avant dans le fond du canot, qu'y a-t-il? Mais rien... rien du tout... à la maison... nous y allons, que diable!... ne le voyez-vous pas?

Alors toute la vérité m'apparut. Je m'élançai vers lui et le relevai. Il était ivre, bestialement ivre, il ne pouvait plus se tenir, ni parler, ni voir. Ses yeux étaient absolument vitreux. Maintenant il était complètement inerte, et il n'y avait aucune probabilité pour qu'il fût autrement avant quelques heures.

Il n'est guère possible de se figurer toute l'étendue de mon effroi. Le canot fuyait en plein devant le vent, il piquait dans l'eau et filait avec une grande vitesse, sans un ris dans le foc, ni dans la grande voile, et plongeant complètement son avant dans l'écume. C'était miracle qu'il ne manquât pas. Auguste avait lâché la barre, et j'étais quant à moi trop agité pour penser à m'en emparer. Mais, par bonheur, le canot se tint devant le vent; et peu à peu, je recouvrai en partie ma présence d'esprit. Le vent augmentait toujours d'une manière furieuse, et quant après avoir plongé de l'avant, nous nous relevions, la lame retombait écrasant notre arrière, et nous inondait d'eau. Et puis j'étais si absolument glacé de tous mes membres, que je n'avais presque pas conscience de mes sensations. Enfin j'invoquai la résolution du désespoir et, me précipitant sur la grande voile, je larguai le tout. Comme je pouvais m'y attendre, elle fila par-dessus l'avant et, submergée par l'eau, elle emporta net le mât par-dessus le bord. Ce fut le dernier accident qui me sauva d'une destruction imminente. Avec le foc seulement, je pouvais maintenant fuir devant le vent, embarquant de temps à autre de gros paquets de mer par l'arrière, mais soulagé de la terreur d'une mort immédiate. Je me saisis de la barre, et je respirai avec un peu plus de liberté, voyant qu'il nous restait encore une dernière chance de salut. Auguste gisait toujours, anéanti, dans le fond du canot; et, comme il était en danger imminent d'être noyé (il y avait presque un pied d'eau à l'endroit où il était tombé), je m'ingéniai à le souveler un peu, et, pour le maintenir dans la position d'un homme assis, je lui passai autour de la taille une corde que j'attachai à un anneau sur le pont de la cabine. Ayant ainsi arrangé toutes choses du mieux que je pouvais, glacé et agité comme je l'étais, je me recommandai à Dieu, et je me résolus à supporter tout ce qui m'arriverait avec toute la bravoure dont j'étais capable.

A peine m'étais-je affermi dans ma résolution, que soudainement un grand cri, long cri, un hurlement, comme jaillissant des gosiers de mille démons, sembla courir à travers l'espace et passer par-dessus notre bateau. Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'intense agonie de terreur que j'éprouvai en ce moment. Mes cheveux se dressèrent roides sur ma tête, je sentis mon sang se congeler dans mes veines, mon cœur cessa entièrement de battre et, sans même lever une fois les yeux pour voir la cause de ma terreur, je tombai, la tête la première, comme un poids inerte, sur le corps de mon camarade.

Je me trouvai, quand je revins à moi, dans la chambre d'un grand navire baleinier : le *Pingouin*, à destination de Nantucket. Quelques individus se penchaient sur moi, et Auguste, plus pâle que la mort, s'ingéniait activement à me frictionner les mains. Quand il me vit rouvrir les yeux, ses exclamations de gratitude et de joie excitèrent alternativement le rire et les larmes parmi les hommes au rude visage qui nous entouraient. Le mystère de notre conservation ne fut bientôt expliqué.

Nous avions été coulés par le baleinier, qui gouvernait au plus près et louvoyait vers Nantucket avec toute la toile qu'il pouvait risquer par pareil temps; conséquemment, il courait sur nous presque à angle droit. Quelques hommes étaient de vigie à l'avant, mais ils n'aperçurent notre bateau que quand il était impossible d'éviter la rencontre : leurs cris d'alarme était ce qui m'avait tellement terrifié. Le vaste navire, me dit-on, avait passé sur nous avec autant de facilité que notre petit bateau aurait glissé sur une plume et sans le moindre dérangement dans sa marche.

(Traduit par Ch. Baudelaire). Edgar Poe.

DE LA MONTGOLFIÈRE AU ZEPPELIN

La terrible catastrophe du zeppelin *Hindenburg* qui explosa à l'atterrissage, rouvre la discussion entre les partisans du « moins lourd que l'air » et ceux du « plus lourd que l'air ». Cette discussion a commencé, aux débuts de l'aviation, de la façon suivante :

Les partisans du ballon, engin « moins lourd que l'air », prétendaient qu'il était impossible de faire voler utilement l'aéroplane, engin « plus lourd que l'air »; et les premiers accidents, si nombreux, leur donnaient raison; mais l'aviation fit depuis de tels progrès et donna de telles preuves d'activité et de puissance qu'il fallut bien se rendre à l'évidence. Actuellement on discute sur un autre plan : les ballons (et il ne s'agit plus que des *dirigeables*) ont-ils certains avantages sur l'avion au point de vue stabilité, économie, rayon d'action, capacité de transport, ou, au contraire, faut-il abandonner définitivement à l'avion le domaine du ciel?

Bien qu'il y ait encore, à l'occasion de manifestations sportives, ou de fêtes, des envols de ballons (en France se court chaque année la Coupe Gordon-Bennet des sphériques), il semble que le ballon ne soit plus guère apprécié sinon comme un souvenir de l'avant-guerre, et qu'on l'ait délaissé officiellement. Pourtant, un seul pays, l'Allemagne, reste fidèle à ses zeppelins, en construit sans cesse et les lance dans des raids autour du monde.

Faisons-donc l'histoire des ballons.

Mais voyons d'abord : Pourquoi un ballon s'élève-t-il dans l'air? De la même façon qu'un bâton flotte sur l'eau (car l'air de même que l'eau est une chose matérielle) : parce que la quantité de matière contenue dans le bâton est moindre que la quantité de matière contenue dans le même volume d'eau — on dit que la *densité* du bois est moindre que celle de l'eau. Avec les gaz cette loi se vérifie pareillement. Et il est curieux de constater que, pour le même liquide ou gaz, la densité varie avec la température : l'eau chaude est moins dense (plus légère) que l'eau froide, et l'air chaud moins dense que l'air froid. On peut facilement en faire l'expérience, en laissant couler, très lentement pour qu'elle ne se mélange pas, de l'eau chaude dans un verre à moitié rempli d'eau froide; quand on trempera le doigt dans le verre on sentira d'abord la chaleur, puis le froid dès qu'on approche du fond. Autre expérience, pour l'air cette fois : si nous sommes dans une pièce bien chauffée par rapport aux pièces voisines, entr'ouvrons la porte et promenons de haut en bas une bougie allumée; nous verrons la flamme de la bougie s'incliner d'abord vers l'extérieur puis, au contraire, vers l'intérieur de la pièce quand on est près du sol, car l'air chaud s'échappe vers le dehors par le haut alors que l'air froid s'introduit par le bas; tout le monde sait d'ailleurs qu'il arrive du froid par le dessous des portes et que l'on y place souvent des bourrelets d'étoffe pour s'en garantir.

Et un jour, quelqu'un qui, non content d'observer un semblable phénomène comme nous le faisons tous, essaya d'en tirer des conclusions et des applications, se dit : Si j'enfermais de l'air chaud dans une enveloppe très légère, celle-ci serait entraînée vers les hauteurs en même temps que l'air chaud. Ce jeune homme raisonneur — cela se passait au XVIIIe siècle — discuta de la chose avec son frère; et les deux frères, ils s'appelaient Montgolfier — fabriquèrent ainsi les premiers ballons : en papier d'abord, puis en soie et en toile. Les montgolfières devinrent d'une taille respectable au point qu'elles purent enlever dans l'air des animaux et, comme tout se passa bien, des hommes prirent place dans la nacelle. La Montgolfière ressemblait beaucoup par la forme à nos ballons sphériques, mais la nacelle, tenue par un filet, au lieu de se trouver sous le ballon, entourait comme un anneau l'ouverture de celui-ci; c'était en effet sous cette ouverture qu'on allumait le grand feu qui échauffait l'air contenu dans le ballon. Malheureusement l'air se refroidit vite; les montgolfières n'allaient pas loin. Tout de même on soumit à Napoléon un projet, avec illustrations s'il vous plaît, pour débarquer par montgolfières des troupes en Angleterre, et il est amusant de voir rangés comme des soldats de plomb des attelages d'artillerie sur un plancher volant; les auteurs du projet n'avaient pas songé aux coups de vent... On aurait pu évidemment, pour permettre aux montgolfières de franchir de grands espaces, entretenir pendant le vol le feu sous la nacelle, mais cela eût été trop dangereux : les inventeurs et les aéronautes, eux, songeaient aux coups de vent jetant la flamme sur l'enveloppe de toile...

La grande amélioration consista à remplacer l'air chaud par un gaz qui, même froid, restait plus léger que l'air, et on employa le gaz d'éclairage, l'hydrogène, et maintenant c'est d'*hélium*, gaz incombustible, qu'on se sert. Si le zeppelin *Hindenburg* s'enflamma, c'est que, par une économie criminelle (ces économies sont de règle en régime hitlérien), on le gonfla à l'hydrogène au lieu de l'hélium habituel...

Comment se manœuvre le ballon sphérique? Pour le comprendre, il faut savoir que l'air est composé de couches superposées qui sont douées de mouvements très différents; quand, sur terre, nous recevons le vent en pleine figure il peut y avoir, en même temps, à 500 mètres au-dessus de nos têtes, un vent en sens exactement contraire. Donc l'aéronaute qui, en regardant sa carte et sa boussole, veut se diriger dans une direction déterminée, doit s'efforcer d'atteindre le vent propice et de rester ensuite à sa hauteur; sa science consistera donc essentiellement à savoir monter et descendre sans hâte ni dépenses inutiles... car ses provisions sont comptées. Pour monter vite l'aéronaute *jette du lest* : dans chaque nacelle sont placés des sacs de sable, il suffit de jeter de ce sable par-dessus bord pour que le ballon, devenu aussitôt plus léger, monte rapidement. Pour descendre l'aéronaute *lâche du gaz*, en ouvrant une soupape placée au sommet du ballon. A cause de cette double dépense, de lest et de gaz, les ascensions ne peuvent être de longue durée. Et puis nous avons encore d'autres remarques à faire : toute enveloppe, si bonne soit-elle, laisse filtrer le gaz; d'autre part, quand le ballon monte, la pression de l'air sur lui est moins forte et le gaz se dilate, tend l'enveloppe... le ballon risquerait d'éclater si l'on n'avait ménagé une ouverture à la partie inférieure, un appendice qui reste ouvert et par où l'excès de gaz s'en ira; la chaleur du soleil accentue la dilatation, donc la fuite de gaz; cette perte de gaz fait redescendre le ballon, et aussi le poids de l'eau que les nuages y déposent et l'air froid qu'il a trouvé aux couches d'air supérieures; sitôt que le ballon aura baissé la pression plus forte le fera se contracter ce qui accélérera la descente. Pour tenir sa hauteur le plus longtemps possible, l'aéronaute aura besoin très fréquemment de jouer du lest et du gaz. Pour l'atterrissage, on freine au moyen d'une corde que l'on laisse traîner sur le sol, c'est le *guide-rope*, puis on jette une ancre qui immobilise l'appareil.

Avec le ballon dirigeable en forme de fuseau, et dont la nacelle contient un moteur faisant tourner une hélice, un grand progrès est réalisé. Le dirigeable ne se soucie plus autant des courants et il peut aller de haut en bas et de bas en haut aussi facilement qu'à droite et à gauche : en manœuvrant des gouvernails placés sur les côtés et à l'arrière du fuseau, on perd donc le moins de gaz possible et on se passe de lest. Les dirigeables sont encore utilisés pour des buts militaires et, notamment, pour accompagner les bateaux, car ils leur signalent l'approche des navires ennemis et particulièrement des sous-marins que l'on repère si facilement d'en haut. L'inconvénient du dirigeable est qu'il forme une large cible tant pour les canons que pour les mitrailleuses des avions.

Sur terre, on utilise comme observateur au service de l'aviation les *saucisses*, qui sont fixées au sol par une corde et que l'on peut ainsi faire monter ou descendre au moyen d'un treuil; et pourtant les saucisses sont très vulnérables.

Le zeppelin est moins vulnérable que le dirigeable ordinaire, car il est composé d'une carcasse métallique à l'intérieur de laquelle se trouvent de nombreux ballonnets contenant le gaz et non plus une seule enveloppe comme dans les ballons et les dirigeables ordinaires; certains de ces ballonnets peuvent être détériorés sans que le zeppelin s'effondre; mais des obus incendiaires permettent d'abattre les zeppelins.

Les gros dirigeables sont peut-être encore plus gênés que l'avion par la tempête. Car l'avion est très mobile, tandis que le dirigeable ne peut pas brusquer ses mouvements. L'atterrissage d'un dirigeable est une affaire très compliquée, qui demande un nombreux personnel pour haler la grosse masse par de multiples cordes. Une terrible catastrophe s'est produite, il y a quelques années, à l'atterrissage par grand vent du dirigeable *Akron*. La tornade fit faire un bond au dirigeable alors que des centaines d'hommes le traînaient; beaucoup d'entre eux furent emportés au bout des cordes et secoués dans l'air au point que les uns après les autres lâchaient prise et venaient s'écraser sur le sol.

Bour.

PETIT COURRIER DE JANOT

Jacques Espinet et Charles Pons, Riscvaltes (Pyr.-Or.). — Vos contes sont très jolis. Je les publierai dans un prochain numéro de *Mon Camarade*.

Louis C., Allassac (Corrèze). — Ton histoire de la sorcière est tout simplement magnifique. Je la publierai le plus tôt possible, car je n'ai jamais reçu jusqu'ici de mes petits camarades une histoire vraie aussi joliment racontée.

Maurice Saül, Paris (XIe). — Merci de ton « Francis et son club » et du début de ton beau roman « Histoire d'un gamin de dix ans ». Mais avant de les publier je te demanderai d'attendre un peu, car j'ai déjà beaucoup publié d'histoires de toi et qu'il y en a beaucoup qui attendent.

Maquignon, Conflans-Saint-Honorine. — Bravo pour le club d'amis dont tu es trésorier et qui a plus de quarante membres. Plus que l'Académie française. Et bravo surtout, pour la section artistique qui a fait des ballets et prépare des chœurs.

Raymond Dehaward, Jeumont (Nord). — Merci de tes excellentes distractions. Elles seront publiées dans nos « Variétés ».

Renot Hubert, Abrest, par Vichy (Allier). — Tu as sans doute raison de demander que les solutions des Variétés paraissent, non pas dans le même numéro, mais dans le numéro suivant. Je vais demander à ces messieurs-dames de la rédaction qu'ils s'arrangent pour cela.

Jean Lareppe, Nouzonville (Ardennes). — Toutes mes félicitations puisque tu as été reçu 3e au certificat d'études, avec la mention « très bien ». Et ton père est bien gentil de t'avoir fait un beau cadeau pour cela.

Roger Galreg (Maroc). — Merci de tes charades, mais ta réponse au concours n'est pas complète. Envoies-en une entière si tu veux participer à la distribution des prix. Je fais ta commission.

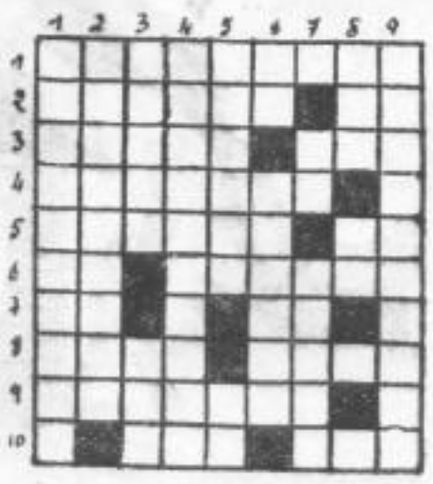
Georges Felz, Liancourt (Oise). — Ce n'est pas bien du tout de ne pas avoir tenu tes promesses et de n'avoir pas envoyé à mon petit camarade marocain les timbres d'échange que tu lui devais. Mais je suis certain que tu vas t'empresser de lui envoyer.

Raymonde Méchaud, Vauzelles. — Merci de tes charades, de ton très joli récit sur la pêche (qui sera publié prochainement), et du beau dessin qui l'accompagne.

MOTS CROISÉS DU N° 90

Horizontalement. — 1. Qui ne veut pas attendre. — 2. Venir au monde. Exclamation. — 3. Tissu. Prénom féminin. — 4. Abandonne. — 5. Pays au nord de l'Angleterre. Conjonction. — 6. Deux lettres de pêche. Enveloppe des fruits. — 7. Oui allemand. Pronom. — 8. Celui auquel on joue un mauvais tour. Bord d'un fleuve. — 9. Retiré de quelque chose. — 10. Adjectif possessif. Point cardinal.

Verticalement. — 1. Qui ne craignent rien. — 2. Militaires d'un grade très élevé. — 3. Instrument de musique. Initiales que l'on voit sur les bureaux de poste. — 4. L'air dans lequel nous respirons. — 5. Crainte. Carte à jouer. — 6. Terminaison de participe. Légume. — 7. Article. Base de numération. — 8. Constructeur d'une arche fameuse. Terminaison d'infinitif. — 9. Manière de soigner une maladie.



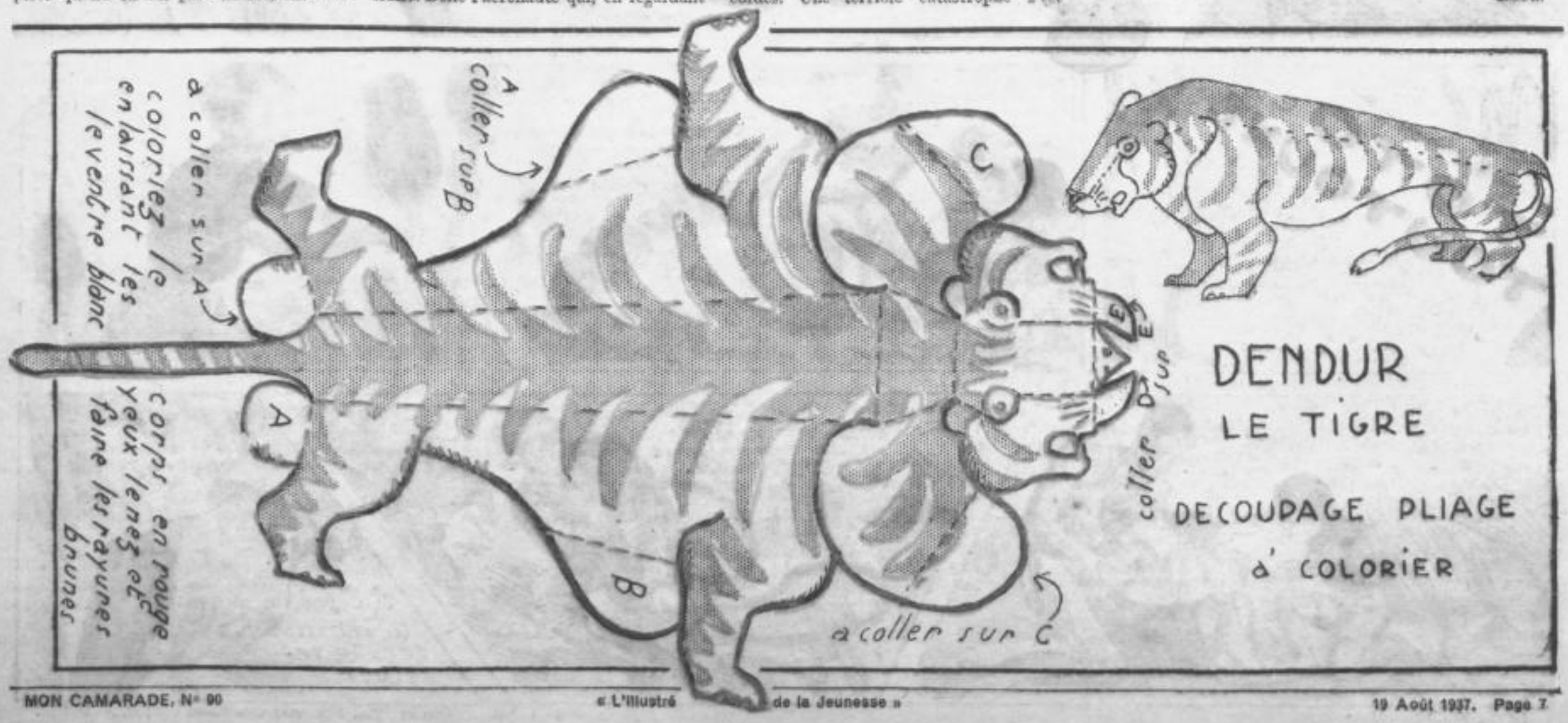
SOLUTION DU N° 89

Horizontalement. — 1. Inventeur. — 2. Neige. — 3. Leure. Est. — 4. Te. Cris. — 5. Is. Néant. — 6. Ascenseur. — 7. Tiare. Leu. — 8. It. RF. Bl. — 9. Vésuve. Au. — 10. Ere. Arase.

Verticalement. — 1. Initiative. — 2. Nécessiter. — 3. Via. Ca. Se. — 4. Egrener. — 5. Née. Enerva. — 6. Cas. Fer. — 7. Eternel. — 8. Siteres. — 9. Rats. Ruine.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 89

Devinette. — Ceux qui ont les dents plombées.
Devinette. — La ville d'Eu.
Devinette. — Les mineurs.
Devinette. — La langue.
Charade. — Aéronaute (a-air-eau-note).
Charade. — Gargantua (gare-gants-tua).
Charade. — Odette (o-dette).
Charade. — Chausson (chaud-son).



38

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE QUI COMBAT LES AGENTS D'UN TRUST CHIMIQUE QUI VEULENT S'EMPARER DES TERRES RICHES EN MINERAI DE RADIUM QUI APPARTIENNENT AUX INDIENS, SES AMIS, A RÉUSSI À SE DÉBARRASSER DE SES PRINCIPAUX ADVERSAIRES.. MAIS IL CROIT QU'UN TRAÎTRE PARMI LES INDIENS RENSEIGNE LE TRUST SUR SES AGISSEMENTS. IL TEND DONC UN PIÈGE À CELUI QU'IL SOUPÇONNE....

A SUIVRE

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.073.

PRIX : 0.50

Mon camarade

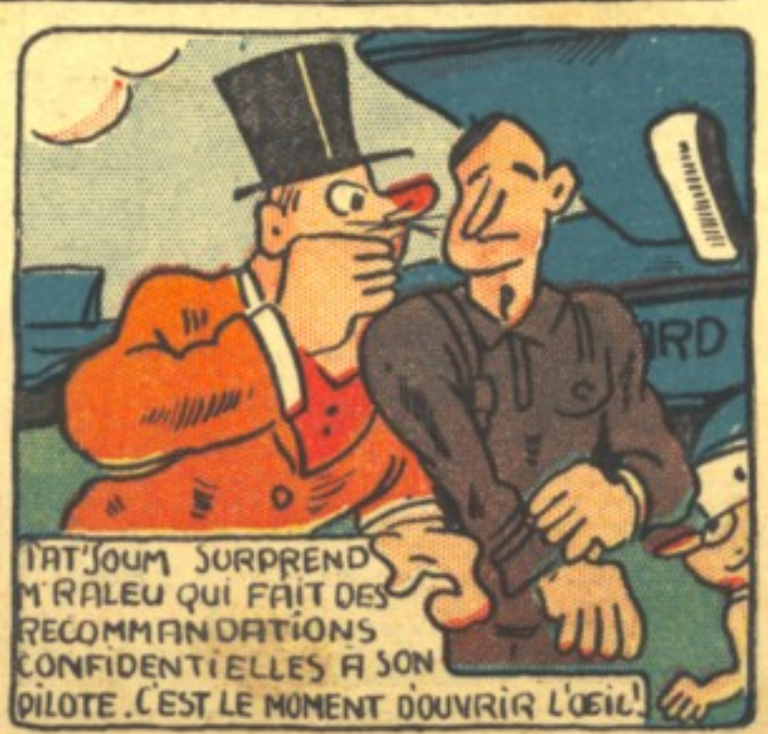
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 91. — 26 AOUT 1937.

DANS CE NUMÉRO

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION

AU PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Pat'Soum et l'aviation : Préparatifs de course.



La Lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Cette semaine est une bonne semaine. Parce que j'ai reçu de beaucoup de mes petits camarades toutes sortes de bons et de beaux récits. Et je suis bien content d'avoir moins à écrire moi-même et d'avoir seulement à recopier les lettres et les belles histoires que vous m'envoyez.

Je vais commencer aujourd'hui par les contes. Je terminerai par les histoires vraies. On m'en a envoyées de très, très jolies et que j'aime mieux vous garder le meilleur pour la fin.

Il y en a qui seront peut-être pas d'accord que je garde le meilleur pour la fin. Quand j'étais à la ferme, ma pauvre mère me donnait pour le goûter de quatre heures un morceau de pain et un morceau de lard. Des jours, je mangeais d'abord le pain sec, et je gardais le lard, qui était le meilleur, pour la fin. Mais des jours autres j'avais tellement envie du lard que je le mangeais tout d'un coup le premier, mais ça ne m'empêchait pas de manger mon pain sec après tout seul. Et puis des fois aussi je mangeais tous les deux à la fois.

Mais je ne peux tout de même pas tout vous écrire ensemble, tout mélanger, comme le pain et le lard quand on les mange tous les deux du même coup. On n'y comprendrait plus rien. Il faut qu'il y ait un début et une fin.

Et puis je vais aussi vous dire que les premières histoires que je vais vous écrire ici et que m'ont envoyées des petites camarades, ce sont aussi de très, très belles histoires et elles ne ressemblent pas du tout à un morceau de pain sec, mais plutôt à un morceau de lard, elles aussi. Et les meilleures ce serait du pur jambon.

Mais il faut que j'en finisse avec toute cette charcuterie. Sans ça il n'y aurait plus de place pour mes petits amis. Je commence donc par deux légendes qui nous viennent du beau pays de Rivesaltes, dans les Pyrénées.

Il y a des siècles et des siècles que vivaient misérablement en Extrême-Orient un père de famille, une femme et son enfant. Ils habitaient une pauvre cabane. Ils cultivaient un champ. Sur le rebord d'une source, à côté de ce champ, se dressait un superbe arbre. Un voisin avait dit au père de famille d'arracher cet arbre, mais le père ne voulait pas l'arracher car son père à lui, avant de mourir, lui avait dit de ne pas l'arracher parce qu'il vaudrait une fortune un jour.

Le père de famille, lui aussi, à son tour, avait fait la même réflexion à son fils. Et le voisin continuait à taquiner le fils du père pour qu'il arrache l'arbre, mais celui-ci ne voulait pas.

Un jour le roi, qui revenait de la guerre, était sur le point de mourir car les gourdes étaient vides et la chaleur l'accablait. Enfin il arriva à l'arbre dont on a tant parlé. On déposa le roi à l'ombre de l'arbre et on lui fit boire de l'eau fraîche. Le roi, après un long moment revint à lui. Après avoir fait remplir toutes les gourdes, il fit appeler le patron de l'arbre et il lui dit :

— Fils, n'arrache pas cet arbre qui m'a sauvé la vie et donne-moi ton écuelle.

Le roi remplit l'écuelle du jeune homme de pièces d'or. Depuis il n'a jamais plus voulu écouter son voisin, qui avait voulu lui faire arracher l'arbre.

Cette histoire, c'est Pons Charles qui l'a faite. L'histoire que je vais maintenant raconter, elle a été faite par Espinet Jacques, et c'est l'histoire de maître grillon.

Il y avait une fois un grillon qui bâtissait paisiblement, pendant plusieurs semaines dont les jours étaient rudement secs, sa demeure dans un grand pré; chaque jour il travaillait et pendant la nuit il chantait.

Un loup affamé qui rôdait par ici, mit le pied sur l'humble petite maison du cri-cri. Celui-ci, voyant sa demeure s'effondrer, se dispute contre le loup. Une dispute acharnée s'engagea entre les deux animaux.

Le grillon commença à dire que si le loup l'énervait trop, il ferait venir ses régiments et ses troupes. Il le dit et il le fit. Il demanda à ses amis de faire venir tous ses bataillons : pythons, serpents, vipères, boas, abeilles, guêpes, etc., et en général toutes les bêtes qui piquent.

Le loup, lui aussi, fit venir ses troupes et ses régiments : lions, tigres, rhinocéros, panthères, éléphants, léopards, gorilles, ours, etc., et en général toutes les bêtes qui ne piquent pas.

Tous ces animaux se réunirent sur le champ de bataille; là, on donna le signal du départ et la guerre commença contre toutes les bêtes, les unes commandées par le loup, les autres par le grillon.

La bataille dura quatre jours et quatre nuits. Pendant un de ces jours, il plut. Quand l'armistice fut proclamé, c'est le grillon qui avait gagné. Alors tous les animaux de ses troupes se mirent à bâtir une jolie petite villa pour le cri-cri, car à ce moment la terre était humide, il fut facile d'y travailler. On planta ce jour-là, devant la porte de la maison du grillon, un énorme drapeau. On fêta, tout le monde, la victoire.

De ces deux histoires-là, qui nous viennent toutes les deux de Rivesaltes, laquelle préférez-vous? Votre avis je ne le sais pas encore, mais je vais toujours vous dire le mien. Moi ce que j'aime mieux c'est la seconde, parce que j'aime bien le grillon qui passe la journée à travailler et la nuit à chanter. Et surtout parce que le grillon il n'attend pas après un événement extraordinaire, comme par exemple la venue d'un roi (ça peut arriver quelquefois) et qui soit très bon (ça, ça n'arrive pour ainsi dire jamais) pour faire son bonheur. Son bonheur il s'arrange pour le faire avec ses semblables, contre les grandes mauvaises bêtes fauves. Et cela c'est une idée qui n'est pas seulement joliment racontée, mais qui est aussi vraie, très vraie dans la vie de tous les jours.

Mais avec tout mes bavardages je n'ai plus de place. Je publierai le reste des histoires la prochaine fois.

Je vous serre la main à tous bien fort, ceux qui sont des clubs et ceux qui n'en sont pas, mes chers petits camarades.

JANOT,
Président du Club des Amis de Mon Camarade.

Post-scriptum. — *Je vous rappelle notre grand concours des belles histoires de* Mon Camarade *et les questions auxquelles il faut répondre.*

1° *Classer par ordre de préférence les histoires suivantes :* Pat'Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* Le Lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement. (Voir la liste des prix en page 7, dernière colonne.)

Résumé. — L'inventeur Cavor, accompagné de son ami Bedford, auteur de ce récit, vient d'arriver sur la lune dans une sphère de sa fabrication. Ils viennent d'atterrir. Le jour n'est pas encore levé.

CHAPITRE VI

UN LEVER DE SOLEIL SUR LA LUNE
(suite)

De sa marche rapide et régulière, le jour s'approchait. Les sommets gris étaient tour à tour rejoints par le flamboiement et se changeaient en une blanche intensité vaporeuse. Finalement, il n'y eut plus rien à l'ouest qu'un nuage de brouillard montant, la marche tumultueuse et le jaillissement d'une épaisse brume. La falaise éloignée s'était reculée de plus en plus, s'était imprécisée dans le tourbillonnement pour sombrer et s'évanouir dans sa confusion.

De proche en proche, gagnait l'envahissement vaporeux, s'avançant aussi vite que l'ombre d'un nuage chassé par le vent d'ouest. Déjà autour de nous s'élevait une mince buée. Cavor me saisit le bras.

— Quoi? questionnai-je.

— Regardez! Le soleil! Le soleil!

Il me fit retourner et m'indiqua la crête de la falaise de l'est, indécise au-dessus du nuage qui nous entourait, à peine plus distincte que les ténèbres du ciel. Mais maintenant son contour se marquait par d'étranges formes rougeâtres, langues de flamme vermillon qui se tordaient. Je m'imaginais que ce devait être des spirales de vapeur qui, en passant à la lumière, formaient contre le ciel cette ligne de langues furieuses : mais c'était, en réalité, les proéminences solaires que je voyais, couronne de feu autour de l'astre, toujours cachée, par le voile atmosphérique, aux yeux des habitants de la terre. Puis, le soleil!

Inévitable et sûre, parut une ligne brillante, une mince bordure d'un éclat intolérable, qui prit une forme circulaire, devint un arc, un spectre flamboyant, et lança vers nous, comme un javelot, son ardente chaleur.

Cela sembla véritablement me crever les yeux. Je poussai un cri et me retournai, aveuglé, cherchant à tâtons ma couverture.

Avec cette incandescence nous arriva un son, le premier qui nous fût parvenu de l'extérieur, depuis que nous avions quitté la terre, un sifflement et un bruissement, le froissement tempétueux du manteau aérien du jour nouveau. Au moment où nous vinrent le son et la lumière, la sphère bascula, et, éblouis et aveuglés, nous trébuchâmes désespérément l'un contre l'autre. Elle bascula de nouveau et le sifflement devint plus violent. J'avais, par force, fermé les yeux : je faisais des efforts maladroits pour me couvrir la tête avec ma couverture, et cette seconde secousse me fit perdre l'équilibre. Je tombai contre le ballot, et, ouvrant les yeux, j'entrevis ce qui se passait au dehors de notre enveloppe. L'air se précipitait... il bouillait... comme de la neige dans laquelle on plonge une tringle chauffée à blanc.

Une fois encore, la sphère tournoya plus violemment, mais nous nous étions cramponnés l'un à l'autre. Une minute après, nous subîmes encore un chavirement, nous culbutâmes, et je me retrouvai à quatre pattes. L'aube lunaire nous empoignait et semblait avoir l'intention de nous montrer ce qu'elle pouvait faire de deux misérables terriens.

Je pus jeter un coup d'œil sur ce qui se passait au dehors; des bouffées de vapeur, une boue à demi liquide, montait, glissait, tombait. Nous dégringolions dans les ténèbres. J'y descendais avec les genoux de Cavor sur la poitrine. Puis, il sembla s'envoler et je restai un moment étendu, à demi étouffé, les yeux fixés vers en haut. Un immense éboulement de ces matières confuses s'était abattu sur nous, nous ensevelissait, bouillant, s'amincissant autour de nous. Je voyais des bulles danser au-dessus de la paroi supérieure et j'entendis Cavor gémir faiblement! Une seconde avalanche d'air en dégel nous avait attrapés, et, bredouillant des plaintes, nous commençâmes à rouler au long d'une pente, de plus en plus vite, franchissant des crevasses, et bondissant contre des talus, vers l'ouest, dans le bouillonnement tumultueux et ardent du jour lunaire.

Cramponnés l'un à l'autre, nous ne cessions de tournoyer, lancés de ci de là, avec notre ballot qui nous heurtait et nous meurtrissait. Nous nous entrechoquions, nous étreignant un instant : puis nous étions de nouveau violemment séparés, nos têtes se cognaient, et l'univers entier dansait, devant nos yeux, en étoiles et en traits de feu!

Sur la terre, nous nous serions mutuellement broyés une douzaine de fois, mais, sur la lune, heureusement pour nous, nous n'avions plus qu'un sixième de notre poids terrestre, de sorte que nos heurts et nos chutes étaient fort cléments. Je me souviens d'avoir éprouvé une sensation d'intolérable malaise, d'avoir eu l'impression que mon cerveau était sens dessus dessous dans mon crâne, et puis...

Quelque chose sembliait être fort occupé sur ma figure : de faibles attouchements agaçaient mes oreilles. Je découvris que la splendeur éclatante du paysage était mitigée par les verres de lunettes teintées. Cavor était penché sur moi; je voyais sa figure à l'envers et ses yeux étaient protégés par des besicles bleues. Il respirait irrégulièrement et ses lèvres étaient ensanglantées.

— Ça va mieux, fit-il, en essuyant le sang de son menton avec le dos de sa main.

Tout, autour de moi, semblait s'agiter pour trouver une place, mais c'était simplement l'effet de mon étourdissement. Je m'aperçus que Cavor avait clos quelques-uns des stores de la sphère intérieure pour m'abriter de la clarté directe du soleil. Je me rendais compte que tous les objets environnants étaient extrêmement brillants.

— Seigneur! murmurai-je convulsivement.

Je tendis le cou pour mieux voir et je constatai qu'il y avait au dehors un flamboiement aveuglant, une transformation absolue des ténèbres impénétrables qui nous avaient valu nos premières impressions.

— Est-ce que j'ai été longtemps sans connaissance? demandai-je à Cavor.

— Je ne sais pas, le chronomètre est brisé... Un assez bon moment... Ah! mon pauvre ami... J'ai eu peur!...

Je restai quelque temps immobile, cherchant à reprendre mes esprits, et je vis que sa figure gardait encore des traces d'émotion. Sans rien répondre, je passai ma main sur les contusions de mon visage et j'examinai sa tête pour y trouver de semblables dommages. Le dos de ma main droite avait le plus souffert; la peau était à vif, arrachée. Mon front était enflé et sanglant. Il me tendit un petit gobelet contenant un peu d'un cordial qu'il avait apporté et dont j'ai oublié le nom. Au bout d'un moment, je me sentis mieux et commençait à remuer mes membres avec précaution. Bientôt je pus parler.

— Cela a été rude, repris-je, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle.

— Oui!... plutôt!

Il réfléchissait, les mains posées sur les genoux. A travers ses lunettes, il regarda au dehors, puis revint vers moi.

— Bon Dieu! fit-il. Oui, rude!

— Qu'est-il arrivé? demandai-je après une pause. Avons-nous sauté les tropiques?

— C'est bien comme je m'y attendais. Cet air s'est évaporé si c'est de l'air. En tout cas, il est bien évaporé et la surface de la lune apparaît. Nous reposons sur un banc de roches. Ici et là, le sol est visible : bizarre espèce de sol...

Il lui parut inutile de s'expliquer plus longuement et il m'aida à m'installer pour que je pusse voir de mes propres yeux.

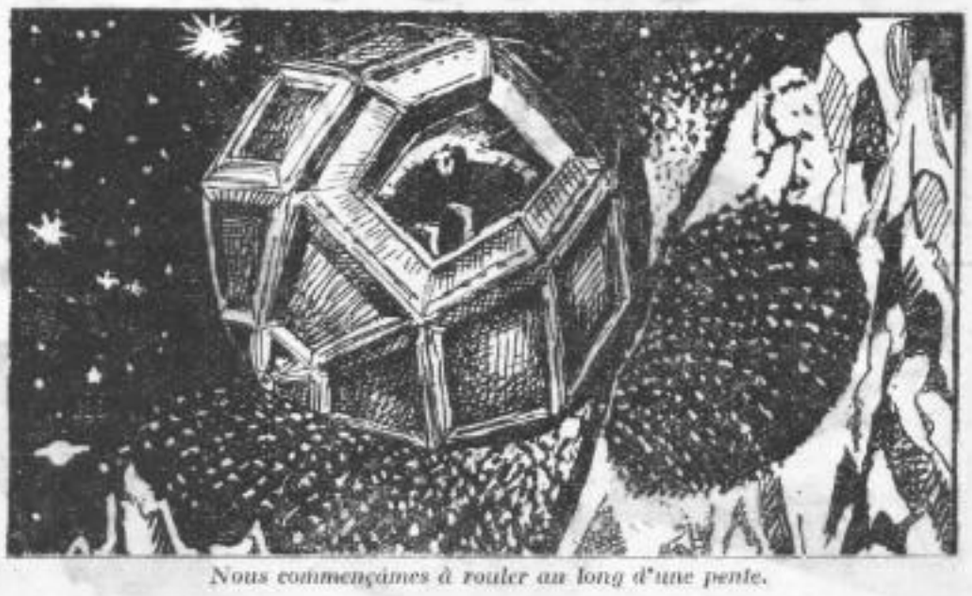
CHAPITRE VII

UNE MATINÉE LUNAIRE

Le soleil inondait les deux tiers de notre sphère, la transformant en serre chaude; mais la partie inférieure était encore dans l'ombre, reposant sur un tas de neige.

Éparses sur la pente et accentuées par les filets de neige non encore fondue, se trouvaient des formes semblables à des brindilles de bois mort, baguettes sèches et torses, de la même teinte rouillée que le roc. Cela attirait vivement l'attention. Des branches, dans un monde dénué de vie? Puis, à mesure que mon œil s'accoutumait mieux à la contexture de leur substance, je m'aperçus que presque toute cette surface était faite d'un tissu fibreux rappelant le tapis d'aiguilles brunes que l'on trouve au pied des sapins :

— Cavor!



Nous commençâmes à rouler au long d'une pente.

— Quoi?

— Il se peut que ce monde soit à présent un monde mort... mais autrefois...

Quelque chose attira mes regards. Je découvris parmi ces aiguilles un certain nombre de petits objets ronds et il me sembla que l'un d'eux avait bougé.

— Cavor! murmurai-je.

— Quoi?

Mais je ne répondis pas tout de suite. Je restai le regard fixe, incrédule encore. Pendant un instant, je ne pus en croire mes yeux. Poussant une rauque exclamation, je saisis le bras de Cavor et lui désignai l'objet de ma surprise.

— Regardez! m'écriai-je, en retrouvant la voix. Là!... Oui...! Et là!

Ses yeux suivirent la direction qu'indiquait mon doigt.

— Eh! fit-il.

Comment décrire ce que je vis? C'est une chose si peu importante à conter, et qui pourtant me parut si merveilleuse, si poignante d'émotion! J'ai déjà dit que parmi cette litière d'aiguilles se trouvaient de petits corps arrondis, de petits corps ovales qui auraient pu passer pour de très petits cailloux. Et voici qu'un d'abord, un autre ensuite, avaient remué, puis craqué, et l'encoche ainsi faite laissait voir une mince ligne de vert jaunâtre qui se projeta au dehors pour rencontrer l'ardent encouragement du soleil matinal. Un moment, ce fut tout; puis, voilà que remua et éclata un troisième!

— C'est une semence, dit Cavor.

Je l'entendis murmurer très doucement :

— La vie!

La vie, et immédiatement la même idée s'empara de notre esprit : notre vaste voyage n'avait pas été vain; nous n'étions pas venus seulement dans un désert aride de minéraux, mais dans un monde qui vivait et remuait! Nous restâmes aux aguets. Je me rappelle que je ne cessais d'essuyer le verre, avec ma manche, devant mes yeux, jaloux du plus faible soupçon de buée.

Le tableau n'était clair et net que dans le centre du champ visuel. Tout à l'entour, les fibres mortes et les semences étaient amplifiées et déformées par la courbure du verre. Mais nous pouvions voir suffisamment! L'un après l'autre, tout au long de la plaine ensoleillée, ces miraculeux petits corps bruns éclataient et s'entr'ouvraient comme des cosses de graines; ils ouvraient des bouches avides qui absorbaient la chaleur et la lumière tombant en cascade du soleil matinal.

A chaque instant, un nombre toujours plus grand de ces graines se rompait, tandis que les autres plus avancées débordaient de leurs cosses déchirées et passaient au second état de leur croissance. Avec une ferme assurance, une rapide détermination, ces surprenantes semences lançaient une radicelle vers le sol et un bizarre petit bouton dans l'air.

En peu de temps, la pente entière fut parsemée de plantes minuscules, se dressant dans l'ardeur du soleil.

Elles n'y restaient pas longtemps : les boutons en forme de faisceaux se gonflaient, se distendaient et s'ouvraient par saccades, lançant au dehors une couronne de petites pointes aiguës, déployant des feuilles menues pointues et brunes qui s'allongeaient rapidement, visiblement, pendant qu'on les observait. Le mouvement était plus lent que ceux d'un animal, plus rapide que celui d'aucune plante que j'avais pu voir jusqu'alors.

Comment pourrais-je bien donner une idée de la façon dont cette croissance s'opérait? L'extrémité des feuilles grandissait de manière telle que nous pouvions les voir de nos propres yeux s'étendre en avant. La cosse brune se recroquevillait et était absorbée avec une égale rapidité. Avez-vous jamais, par une journée froide, pris un thermomètre dans votre main tiède et observé le petit filet de mercure monter dans le tube de verre? Ces plantes lunaires croissaient comme cela.

En quelques minutes, sembla-t-il, les boutons les plus avancés de ces plantes s'étaient allongés en tige et ils avaient déployé de nouvelles feuilles, et toute la pente qui, si peu de temps auparavant, était une étendue de litière morte, s'assombrissait maintenant sous ses herbages rabougris, de couleur vert olive et dont les pointes hérissées étaient secouées par la vigueur de leur croissance.

Je me retournai, et voilà qu'au long de la crête d'une roche, vers l'Est, une frange similaire, dans un état à peine moins avancé, se balançait et se courbait, sombre, contre l'aveuglant éclat du soleil. Au delà de cette plante se profilait la silhouette d'une plante massive, comme un cactus se gonflant visiblement comme une vessie qu'on emplit d'air.

Vers l'Ouest, je découvris encore une autre forme également distendue, qui s'élevait au milieu des autres végétations. Mais ici la lumière tombait sur ses côtés plats et je pus voir qu'elle était d'une teinte orange vif. Elle grandissait à vue d'œil. Si on détournait un instant les yeux, ses contours avaient changé : elle projetait des branches obtuses et bizarres, et, en peu de temps, elle se fut développée comme une sorte d'arbre de corail de plusieurs pieds de hauteur. Comparés à des végétations pareilles, nos cèpes terrestres, qui atteignent parfois des dimensions énormes en une seule nuit, seraient des traînards désespérants. Mais il faut dire que nos champignons croissent contre une attraction gravitationnelle six fois plus grande que celle de la lune.

Imaginez cela! Imaginez cette aube! La résurrection de l'air congelé, l'agitation et l'animation du sol, puis cette silencieuse poussée de végétations, cette montée surnaturelle de plantes charnues et aiguës. Concevez tout cela éclairé par un éblouissement auprès duquel la plus intense clarté terrestre semblerait faible et trouble. Et toujours, au milieu de cette jungle vivante, partout où restait quelque ombre, s'attardaient des traînées de neige bleuâtre.

Pour compléter l'impression que nous câmes, il faut avoir présent à l'esprit ce fait que nous apercevions tout cela à travers une glace épaisse et courbe, défigurant le paysage comme une lentille défigure les objets — des images qui étaient vives et nettes au centre du tableau, et, vers les bords, étaient amplifiées et irréelles.

Chapitre VIII

A LA DÉCOUVERTE

Nous abandonnâmes notre observation, et nous tournâmes l'un vers l'autre avec la même pensée, la même question dans les yeux. Pour que ces plantes puissent croître, il fallait qu'il y eût de l'air, si atténué soit-il, de l'air que, nous aussi, nous pouvions respirer.

— L'ouverture? fis-je.

— Oui, dit Cavor. Si c'est de l'air, nous le verrons bien!

— Dans un moment, ces plantes seront aussi hautes que nous. Supposez... Après tout... Est-ce certain? Comment savez-vous que c'est de l'air? Cela peut être de l'azote, de l'acide carbonique même!

— C'est facile à savoir, répliqua-t-il.

Il se mit en devoir de le prouver : froissant un morceau de papier, il l'alluma et le jeta vivement dehors par la valve de l'ouverture. Je me penchai essayant de voir, à travers l'épaisse glace, cette petite flamme dont le témoignage avait pour nous tant d'importance.

Je vis le papier dégringoler et se poser légèrement sur la neige. La flamme rose disparut. Un moment, elle sembla éteinte. Puis j'aperçus au bord du papier une petite langue bleuâtre qui trembla, grandit et s'étendit.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTES

Envoi d'Yvonne Gallaud, à Marseille.

Qui est-ce qui vole, mais n'a pas d'ailes?
Qui a un chapeau mais pas de tête?
Quelle est la ville la plus trouée?

RÉBUS

Avec la première lettre de ces dessins former le nom d'un ennemi de la paix.

CHARADES

Mon premier n'est pas laid,
Mon second est fait pour dormir,
On tient à mon dernier,
Mon tout se trouve en Amérique du Sud.

Envoi de Stéphanette Fiorini.

Mon premier est une voyelle,
Mon deuxième se met dans le café,
Mon dernier est l'enfant de la biche,
Mon tout est une bête venue d'Afrique.

Envoi de René B..., à St-Gérand-le-Puy.

Je m'allonge sur mon premier,
Tout près de Marseille mon deuxième est un étang,
Mon troisième pousse en Chine ou à Ceylan,
Bientôt mon tout planera sur le monde entier.

Mon premier est l'un des trois états des corps,
Mon deuxième est une mesure agraire,
Mon dernier est une lettre de l'alphabet,
Mon tout passe par-dessus les frontières.

(Solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

Robe pour petite fille de 12 ans

Cette robe peut se faire au point de jersey.

Vous savez déjà un peu travailler et vous êtes déjà capable d'entreprendre un grand travail. Nous vous proposons donc aujourd'hui de commencer une robe. Nous vous donnerons la marche à suivre de la jupe dans ce numéro, et dans le suivant, vous trouverez le corsage. La longueur du modèle que nous vous donnons est de un mètre. Pour la robe entière, il faut compter 550 grammes de laine. Prenez des aiguilles pas trop grosses, le tricot se déforme moins avec des aiguilles fines. La jupe est faite de quatre lés que vous assemblez ensemble par une couture, que vous repassez en écrasant les centrés.

Vous commencez vos lés par le bas, pour cela vous montez 80 points, vous faites le 1er rang à l'endroit, et le suivant à l'envers, et ainsi de suite, ce qui vous fera ce qu'on appelle le point de jersey; vous faites environ 10 centimètres tout droit, puis vous commencez les diminutions. Pour cela, tous les 2 centimètres, vous diminuez d'une maille à chaque extrémité de votre aiguille; lorsque vous avez 60 centimètres de hauteur, vous rabattez vos mailles.

Nous vous conseillons, étant donné que vous avez toutes les tailles différentes, de regarder avec un centimètre la hauteur et la largeur que vous voulez avoir. Nous vous avons conseillé, dans un numéro précédent, de toujours mesurer, avant de commencer, combien vous avez de mailles dans un centimètre et de modifier le nombre de mailles à monter suivant vos mesures. Vous éviterez ainsi d'avoir un tricot ou trop grand ou trop petit.

Nous vous rappelons que vous pouvez nous écrire pour nous demander les conseils de tricot dont vous pouvez avoir besoin.

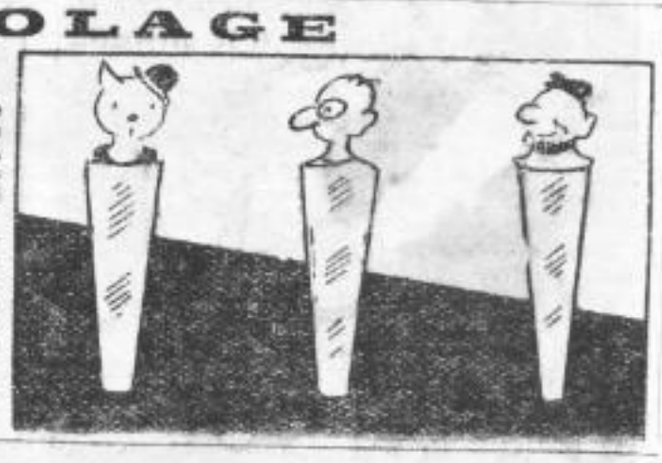
Dans le prochain numéro, le corsage de cette robe.

BRICOLAGE

DES SIGNETS AMUSANTS

Est-il rien de plus ennuyeux que de « perdre sa page » quand on a dû abandonner un livre qu'on est en train de lire? Voici le moyen de remédier à ce désagrément, en confectionnant des signets qui vous indiqueront l'endroit où vous vous êtes arrêtés.

Prenez une feuille de carton fort, de 26 centimètres sur 16 centimètres environ et un morceau de papier calque de mêmes dimensions. Dessinez sur le calque, en multipliant leurs mesures par quatre, les figures de « Pat'Soum, Gargantua et Charlochat » (connu de la plupart d'entre vous). Reproduisez votre dessin sur le carton, découpez-en avec soin les contours, et peignez les deux faces, de couleurs vives.



Lulu passe les vacances chez sa tante; parcourant avec elle le jardin potager, elle l'interroge sur les plantes, les fruits, etc. : « Qu'est-ce que c'est que ce petit truc vert? — Des cornichons, mon enfant. — Des cornichons? Tu te trompes certainement, tante Marie, les cornichons, ça pousse dans un bocal. »

o

« Tu travailles bien à l'école? demande l'amie de maman au petit Pierre. — Oh oui, madame. Même que l'instituteur a dit que l'année prochaine je serai sûrement le doyen d'âge de la classe. »

o

M. Harpagon a deux fils, deux jumeaux. Ils sont en âge d'entrer au collège, mais pour éviter les frais d'études, M. Harpagon a fait une sensationnelle découverte qu'il explique à un ami : « J'ai trouvé un truc merveilleux. Je mets mes deux jumeaux au lycée. L'un ira le matin, l'autre l'après-midi; on croira que c'est le même gosse et moi je ferai des économies. »

o

Le fils de la fermière est très fort en arithmétique et l'instituteur lui fait faire des exercices difficiles qu'il résout toujours brillamment. L'autre jour, il rentre triomphant à la maison et proclame : « Maman, aujourd'hui le maître m'a fait extraire des racines carrées !... — Comment! s'écrie la maman, furieuse, est-ce que je t'ai mis à l'école pour faire des travaux agricoles? »

o

Caline raconte une bien bonne histoire à Marius : « Imagine-toi que je voulais aller de Marseille à Alger à la nage. Tout à coup, je me cogne à quelque chose de dur. — Une épave, sans doute, dit Marius. — Tu n'y es pas, c'était la Corse. »

DON QUICHOTTE

D'APRÈS LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547) 1616)

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En Australie, en 1854, les chercheurs d'or se sont révoltés contre les intrusions du gouvernement. Dick Preston, quinze ans, et son ami Shane Corrigan, participèrent à la révolte.

Chapitre XV. — ENCORE TOMMY *(suite)*

— Sans blague! dit Shane. J'avais entendu dire qu'il faisait partie d'une bande de pillards. Je crois qu'il y a quelques crapules dans les montagnes, et ils ne ressemblent pas à ces braves hors-la-loi de jadis qui n'étaient pour la plupart que des forçats travaillant pour gagner un souffle d'air libre loin des chaînes. Ils n'avaient rien à voir avec cette engeance.

Chapitre XVI. — PRISONNIER

Cet après-midi-là une délégation de capitaines de *La Croix du Sud* se dirigea vers le Camp du Gouvernement. Ils arboraient un drapeau blanc et demandaient que le statut des mineurs soit revisé, et que les hommes arrêtés dans la journée du jeudi ne soient pas poursuivis, n'étant pas plus coupables que les milliers d'autres mineurs qui avaient brûlé leurs licences.

Les officiers et les fonctionnaires qui reçurent la délégation promirent d'examiner la chose avec bienveillance, et les capitaines retournèrent au Stockade.

Des manœuvres continuaient dans le Stockade et sur la colline Rouge; mais l'exiguïté du terrain et le manque de ravitaillement rendaient impossible l'entretien d'un corps d'armée. Toute l'attention était concentrée sur la route de Melbourne-Geelong où l'on s'attendait à l'arrivée de gros renforts pour le Camp du Gouvernement.

Des avant-gardes avaient été placées le long de la route menant au mont Warrenheip, et la plupart des mineurs étaient chez eux au Camp.

Chacun s'accordait un peu de répit après la tension inquiète des deux premiers jours, et les plus excités étaient allés aux bars et aux dancings afin d'extériorisé un peu leur fièvre? Ce soir-là, comme on semblait avoir momentanément arrêté les préparatifs de guerre, Dick eut de nouveau envie d'aller voir ses parents. Il se mit seul en route. Mais pensant à Mrs Wertheim et à Cosima, il dirigea d'abord ses pas vers la grand'rue, et, arrivant à leur porte, il frappa.

Cosima ouvrit la porte.

— Essuyez vos pieds sur le paillasson et entrez, dit-elle.

Dick entra et demanda où était Mme Wertheim. Cosima répondit qu'elle était allée tailler une bavette avec son amie, Mme Spanhake.

— Oh! comme je voudrais être avec vous à l'Entrepôt, dit-elle en joignant les mains. Croyez-vous qu'ils me prendraient si je me déguisais en garçon?

— Vous savez bien que votre tante vous trouverait et vous ramènerait, dit Dick, et de plus ce n'est pas très confortable, là-bas.

— Je déteste le confort, ça me dégoûte, s'exclama Cosima. Cette nuit je dormirai par terre pour vous le prouver. Je me suis aperçue depuis quelque temps comme mon matelas de plumes me dégoûtait!

— Mais ils le remarqueraient sûrement, dit Dick, et alors on se moquerait de vous et tout.

— Je sacrifierais ma fierté, dit Cosima, si cela pouvait aider la Cause. Mais vous avez peut-être raison.

Dick était sûr d'avoir raison, et que le fait qu'on se moque de Cosima n'aiderait pas la Cause en quoi que ce soit. Mais il n'était pas d'avis qu'on puisse se moquer de Cosima.

— Vous m'avez aidé, dit-il en rougissant, et cela a servi à quelque chose.

— Comment vous ai-je aidé? demanda Cosima.

— Vous m'avez fait comprendre les choses. Vous... c'est très difficile à expliquer.

— Je croyais que le whisky seul pouvait aider les gens à voir clair?

— Je veux dire que vous m'avez fait voir le vrai côté des choses.

— Je voudrais bien, dit Cosima tristement. Figurez-vous que je me trouve parfois horriblement poseuse. Alors je vais me barbouiller le nez au charbon et je mets mes bas à l'envers; et ma tante croit que c'est du désordre. Mais cela n'en est pas. Elle s'arrêta, respira profondément et dit d'un seul trait : Je mortifie ma vanité. Elle attendit que les mots fissent leur effet et continua : Mais c'est un secret, je ne l'ai jamais dit à personne, et si vous le racontez il faudra que j'aille tout de suite au couvent, car je n'aurais jamais le courage de regarder quelqu'un en face après cela.

— J'aimerais mieux mourir que de le dire à qui que ce soit, dit Dick avec véhémence. Et, à vrai dire, comme il ne savait pas exactement ce qu'il devait garder secret, il aurait été bien embarrassé de le répéter.

— Bon, où allez-vous maintenant?

— Voir papa et maman.

— Puis-je venir aussi?

— Naturellement, si ça vous fait plaisir. Mais votre tante va me gronder.

— Mais non, c'est toujours moi qu'elle attrape. Pour tout.

— Mais vous prenez soin de la maison...

— Oh! elle se soigne toute seule. Si seulement des voleurs venaient prendre le piano. Attendez un peu.

Elle monta en haut en courant. Dick était sûr que Mme Wertheim n'aurait pas permis à Cosima de sortir, mais il était tellement impressionné par le secret incompréhensible qu'elle lui avait permis de partager et il désirait tellement lui montrer combien il appréciait cette confidence, qu'il n'eut pas le courage de refuser de sortir avec Cosima. De plus il était agréable de se promener avec elle.

Après avoir attendu quelques minutes, il l'entendit descendre l'escalier, et ouvrit la bouche pour lui expliquer pourquoi une jeune fille ne devait pas l'accompagner au camp à cette heure, mais à sa surprise, ce ne fut pas une jeune fille qu'il vit. C'était un garçon, et il dut admettre que s'il n'avait pas su que ce fût elle qui allait descendre, il aurait été trompé.

Elle portait une vieille veste et des

(Suite en première colonne, page 4.)

Tommy, le Chinois, jouillait les côtés de Dick avec le canon de son revolver.

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOÏ

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

pantalons de flanelle, une chemise bleue, et avait relevé ses nattes en cachant sous une casquette.

— Ces affaires ont été laissées il y a six mois par un locataire, dit-elle, et quand j'ai vu qu'elles m'allaient, je les ai cachées.

— Mais êtes-vous sûre que votre tante ne dira rien?

— Mais si, naturellement. Mais ne discutez pas ces choses aussi bêtes. Je vais lui faire un message!

Elle prit un crayon et du papier, écrivit un message, et le colla sur la vitre du hall : « Le soldat C. Wertheim étant de service est absent. Reviendra dans quelque temps. »

Puis elle sortit dans la rue en courant et en riant. Ils se hâtèrent le long de la grand'rue et bifurquèrent vers le campement.

— Je ne vais pas aller faire une visite à vos parents comme ça, dit Cosima. Les grandes personnes ne comprennent pas aussi facilement les choses que nous. Je vais vous attendre un peu plus loin.

Aussi Dick la laissa-t-elle assise sur un vieux wagon retourné non loin de sa maison et continua à courir. Il les trouva tous deux chez lui et eut avec eux à peu près la même conversation que l'après-midi d'avant. M. Preston soutenait que le gouvernement envoyait des milliers de soldats, de marins et de canons, que tout rebelle serait pendu pour haute trahison, et que Dick, à qui il reconnaissait la qualité de chef, serait probablement attrapé et emprisonné aussi. Mais Mme Preston, plus raisonnable bien qu'elle eut le cœur lourd, demanda simplement à Dick qu'il se tienne à l'écart de la bataille.

— Nous allons déménager vers l'une des autres mines, dit-elle, ou nous en aller en Nouvelle-Galles du Sud. Votre père a tout prévu pour le déménagement.

— Et ça ne m'a pas pris longtemps, dit M. Preston. Il n'y avait pas tant de choses à préparer. J'en ai vendu beaucoup sans en retirer grand'chose d'ailleurs. Sanders et son cousin qui étaient mes associés ont repris le lot. Je suppose que maintenant ça va regorger de pépites.

— Ne t'en fais pas, dit Dick, toutes les terres des gros propriétaires vont être réparties entre les pauvres. On ne va pas continuer à donner la moitié du pays à des gens qui sont complices du gouvernement.

— En ce cas, dit M. Preston d'une voix coupante, il y en aura si peu pour chaque personne que cela ne sera pas la peine. Nous aurions aussi bien pu essayer de bâtir une ferme sur notre lot de 8 mètres carrés.

— Crois-tu réellement que nous aurons tous des fermes? demanda Mme Preston.

— Certainement, dit Dick. C'est ce que disent Kennworthy et Kennedy. Vous devriez aller les écouter. Ce sont de merveilleux orateurs.

— Je le pense bien, dit M. Preston, ils auraient plus vite fait de couper la patte de derrière d'un âne que de la lui remettre.

Dick se rappela que Cosima l'attendait. Il dit rapidement au revoir à ses parents, leur promettant de revenir les voir le lendemain, dimanche. Il se sentait un peu découragé en sortant de la hutte, et, faisant lentement quelques pas, se mit à réfléchir. Mais, alors qu'il se baissait pour refaire un nœud à son soulier, il eut l'impression nette qu'on le suivait.

Les pas cessèrent immédiatement. Il se redressa, continua à marcher, puis s'arrêta brusquement. Il était sûr d'avoir encore entendu des pas qui cessèrent dès qu'il s'arrêta. S'approchant de l'endroit où il avait laissé Cosima, il se demanda quel était le plus court chemin. Il décida de se hâter à la rencontre de Cosima, puis de courir avec elle jusqu'à la grand'route.

Mais, alors qu'il tournait le coin d'une hutte, un objet sombre s'abattit sur sa tête, et une corde lui enserra les bras. Il se débattit, mais fut soulevé en l'air et jeté en travers d'un large dos. Essayant de crier, il fut à demi étouffé par le sac poussiéreux qu'on lui avait mis sur la figure. Il chercha quels pouvaient bien être ses ravisseurs; ce n'était sûrement pas la police qui le kidnappait de cette façon. L'homme qui le portait marcha longtemps, puis s'arrêta. Il y eut un grincement. Dick fut porté pendant quelques pas encore, puis on le précipita à terre. On déchira les toiles et il cligna les yeux à la lumière d'une chandelle, s'apercevant que le grand Suédois le contemplait de sa hauteur, tandis que tout à côté de lui était Tommy le Chinois, qui lui fouillait les côtes avec le canon de son revolver.

— Ah! tu nous reconnais cette fois, dit Tommy, hi! hi! Pourquoi ne ris-tu pas? C'est une bonne blague! Tu as déjà fourré ton nez deux fois dans ce qui ne te regardait pas. La troisième tu n'as plus qu'à rigoler, hein! Il enfonça douloureusement le revolver dans les côtes de Dick. Parle, vas-y! Pourquoi te figures-tu que nous nous sommes donné la peine de te prendre? Tu le sais?

Dick secoua la tête. Tommy continua :

— Pas de ces idioties à moi, mon petit garçon, Tommy n'est pas homme à oublier une dette. Ce n'est pas seulement pour te punir de t'être mis par deux fois en travers de sa route qu'il t'a fait venir ici. Sais-tu pourquoi? Dick secoua de nouveau la tête.

La figure de Tommy se tordit de rage.

— Toi seul et Tommy savaient où Black Macfie gardait son or. Et aussi une autre personne. Mais elle ne compte pas. J'en ai fini avec elle. Comment expliques-tu que la nuit d'après, quand Tommy est allé à la hutte de Macfie, il n'a plus trouvé l'or parmi les bouts de bois brûlés?

— Nous n'avons jamais pensé à l'or, dit Dick en s'étranglant, car la poussière du sac lui râpait la gorge. On a dû le trouver par hasard en fouillant dans les ruines. On bien quelqu'un d'autre le savait et y est allé avant nous.

— Bien sûr, hurla Tommy, vous!

Dick secoua la tête. Il sentait qu'il était inutile de discuter.

— Sors-le, prit Tommy. Puis il le laissa aller. Il n'a aucune mauvaise intention sur toi si tu lâches l'or pour le lui donner. Mais si tu le défies, c'est un homme terrible. Il regarda le Suédois et dit : « N'est-ce pas? »

Le Suédois fit un sourire édenté et cracha.

— Je n'en voudrais pas, répondit-il, ah! mince! je ne voudrais pas des fourmis rouges. Il fut tout secoué par un rire silencieux. Mince alors!

— Je ne sais rien de l'or, je te dis, déclara Dick.

— Il y a longtemps que Tommy te surveille, continua Tommy sans prendre garde aux protestations de Dick. Qu'est-ce qui pourra le mieux te faire parler? Il se tourna vers le Suédois. Il n'y a pas grand'chose à faire ici, Gussy. Il faut que nous trouvions un endroit où lui seul pourra entendre ses hurlements. Hein?

— Mince, répondit le Suédois en s'étirant, ce qui découvrit par l'ouverture de sa chemise sa poitrine velue. Chatouille-le, mets-lui des fourmis rouges sur la langue

Tommy se leva et réfléchit un moment.

— Nous ne pouvons pas partir ce soir. Tous les copains sont partis et il y a trop de choses à resquiller en ce moment. Et puis, nous ne pouvons pas transporter le prisonnier en plein jour. La nuit prochaine, alors...

Le Suédois approuva de la tête en bâillant, puis Tommy et lui se mirent à l'œuvre : ils attachèrent Dick à un poteau au milieu de la hutte et le bâillonnèrent.

— Maintenant, c'est mon affaire, dit Tommy au Suédois. Monte la garde debout. Envoie-moi Tim et Isaac dès qu'ils arriveront. Dis à Clem et à Frits d'aller chez la grosse Marie, ils savent pourquoi. Envoie Guido me chercher. Puis tu iras chez Nelly; tout doit être décidé cette nuit. Ça fera du bien à ce petit garçon de jeûner un peu.

Tommy sortit de son pas silencieux et le Suédois le suivit en se fourrant une chique de tabac dans la bouche.

Chapitre XVII. — COSIMA A LA RESCOUSSE

Dick ne songeant tout d'abord qu'à sa situation critique, avait oublié Cosima, mais son souvenir lui revint, et la pensée de ce qui avait pu lui arriver ou de ce qu'elle pouvait penser de lui le tourmenta alors plus que son propre malheur. Il essaya de se libérer des cordes qui l'enserraient, mais ne réussit qu'à s'essouffler et à se fatiguer. Il se débattit désespérément pendant un moment qui lui sembla durer des heures, puis il sombra dans l'abattement.

Mais, comme il se tenait assis contre le poteau, désespéré, il entendit gratter : un léger bruit de souris. La hutte, comme la plupart des constructions de mineurs était faite partie de gros pieux mal équarris et partie de toile. Le côté que Dick regardait était tout tendu de toile, et la pâle lumière des étoiles brillait au travers. La maigre forêt de Ballarat qu'on avait dévastée pour faire des étais de mine, s'était sans doute trouvée rasée au milieu de la construction; la toile et les chiffons bouchaient les trous.

(A suivre.)

Une étrange coutume s'est conservée dans un hameau des Hautes-Alpes : Andrieux. Ce hameau est tellement encaissé entre les montagnes, que pendant cent jours d'hiver, le soleil n'y arrive pas. Le 10 février, jour où le soleil paraît à l'horizon, les habitants se réunissent avant l'aube, à un endroit donné et, au moment où le soleil se montre, vous lui offrent... une omelette. Inutile de vous dire que n'est pas le soleil qui la mange.

○

Soixante millions d'êtres humains parlent le français.

En plus des habitants de toute la France, ce sont les Wallons (Belgique), les Suisses de plusieurs cantons, les indigènes des vallées alpestres italiennes d'Aoste et de Suse, les Prussiens de Malmédy (Rhénanie), 350.000 créoles, 800.000 Canadiens, plus d'un million d'Américains de Louisiane, 90.000 Haïtiens.

○

A Stone Ook, vit un Peau-Rouge qui possède le plus curieux et le plus macabre tapis du monde. Il se trouve au pouvoir de sa famille depuis plus d'un siècle et demi et est fait de 77 peaux humaines, scalpées par ses ancêtres, au cours de leur lutte contre les blancs.

○

A la suite de calculs très compliqués, des savants américains ont prouvé que le rayon de l'équateur a augmenté de 42 kilomètres.

○

La Tour de l'Horloge est une des plus grandes curiosités de la ville de Berne (Suisse). Un coq est chargé de chanter les heures, pendant que des ours défilent devant un personnage qui apparaît assis. Le mécanisme de cette horloge est très ancien et n'a été démonté que très rarement.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE L'AVIATION POPULAIRE EN 1909

Dès les débuts de l'aviation on a connu et essayé le planeur.

Des expériences célèbres ont été faites et ceux d'entre vous qui s'intéressent au vol à voile ont certainement entendu parler de Lilienthal.

Après avoir effectué de bonnes descentes planées avec des appareils de sa construction, le grand pilote allemand vendit des planeurs.

Peu de temps avant sa mort (1896) on pouvait acquérir un planeur Lilienthal pour 625 francs. C'était un monoplan de 7 mètres d'envergure pesant 20 kilogrammes seulement.

Mais, en 1909, année de la traversée de la Manche, année de développement prodigieux de l'aviation, on pouvait construire soi-même un planeur biplan pour 62 fr. 25, outillage compris.

Le détail des fournitures est amusant à énumérer : Il fallait 40 mètres de bambou en plusieurs morceaux, soit 20 francs.

2 kilogrammes de fil d'acier, dit corde à piano, soit 7 francs. 30 mètres de calicot ou percale en 80 centimètres de large, soit 15 francs (0 fr. 50 le mètre).

Une feuille de tôle de 3 kilogrammes, dans laquelle on découpait les ferrures et que l'on payait 2 fr. 50. Un paquet de ficelle pour 1 fr. 25.

Une grosse de boulons de poêlier (5 mm.), soit 2 fr. 50. Quant aux outils nécessaires, ils consistaient en une pince coupante à 4 francs, une pince plate, une scie à bois et une scie à métaux à 2 fr. 50 pièce, soit 11 fr. 50 d'outils.

On obtenait du tout un planeur de 6 m. 40 d'envergure et de 5 m. 25 de long.

L'empennage arrière était cellulaire, c'est-à-dire biplan fermé aux deux bouts par des surfaces entoilées. Qui dit mieux pour moins cher?

La fameuse « Demoiselle », de Santos-Dumont, pouvait concrétiser véritablement la motocyclette aérienne. C'était un monoplan avec un fuselage en bambou ou en tubes, et le pilote était assis sous l'aile. Pour 7.500 francs, la Société Clément Bayard la livrait au public.

Et les publicités élogieuses de l'époque, pour toutes sortes d'aéroplanes, mentionnaient les performances remarquables de quelques dizaines de kilomètres franchis et avec une heure d'apprentissage seulement!

LE NOUVEAU RECORD DE HAUTEUR EN AVION

Vous avez eu connaissance, dans un précédent numéro, de la performance italienne du colonel Pezzi qui avait porté le record d'altitude à 15.655 mètres.

Ce record n'était pas encore homologué, c'est-à-dire reconnu officiellement par la Fédération Internationale, que le lieutenant anglais Adams faisait faire un nouveau bond au chiffre fatidique en atteignant 16.440 mètres.

Pour arriver à ces résultats (le chef d'escadrille Swain avait déjà battu le record en septembre 1936, avec 15.232 mètres), les Anglais ont employé le même système que les Italiens : ils ont organisé un programme d'expériences et de vols stratosphériques.

L'avion utilisé pour le record est du même type que celui de Swain, et c'est pour la seconde fois après la guerre qu'un monoplan bat le record de hauteur. En effet, tous les appareils précédents étaient des biplans, y compris celui du colonel Pezzi. Le monoplan Bristol anglais a une envergure de 20 m. 13, et une largeur de 13 m. 40. Une cabine vitrée et complètement fermée par un panneau coulissant (comme sur les avions de course), n'est pas étanche; mais elle est chauffée grâce à un débit d'air chaud réglable.

L'aile est surbaissée et cantilever (non haubannée), le dessus est peint en noir pour éviter les reflets du soleil. Le train d'atterrissage com-

L'avion de Pezzi.

porte un V pour chaque roue et une jambe de force.

Le moteur est également un Bristol à cylindres en étoile et refroidissement par air. Il est muni de deux compresseurs. Vous savez que la densité de l'air, diminuant quand l'altitude augmente, le moteur a besoin de plus en plus d'air lorsque l'avion s'élève; c'est le compresseur qui rétablit la pression de l'air. Au départ, le moteur donne 370 CV et l'avion monte à 317 mètres à la minute, puis la puissance tombe à 335 CV vers 3.000 mètres.

A 10.000 mètres, le pilote embraye le second compresseur qui souffle dans le premier et la puissance du moteur remonte à 457 CV. L'avion monte alors à plus de 430 mètres à la minute.

L'hélice est à quatre larges pales en bois.

Adams utilisait lui aussi un scaphandre spécial en tissu caoutchouté composé de deux parties reliées à la ceinture par des cercles métalliques.

La partie supérieure porte le casque muni d'une large fenêtre en matière transparente.

L'air est sous pression à l'intérieur de ce costume et une inhalation d'oxygène permet au pilote d'être complètement isolé de l'atmosphère extérieure. Voici un costume tout trouvé pour les voyages interplanétaires.

Signalisations

Si il est obligatoire pour les cyclistes, sportifs ou autres, d'avoir à l'arrière de leur vélo un feu rouge qui les signale la nuit, on n'a pas encore généralisé cet usage aux piétons, ce qui est d'ailleurs dommage. Mais il y en a déjà qui l'ont adopté. En effet, lors de la récente course à pied Paris-Strasbourg, les marcheurs qui ne s'arrêtaient pas de la nuit, craignant à juste titre de ne pas être vus des automobilistes, s'étaient tous accrochés dans le dos un petit feu rouge.

Sport d'hiver en été...

Bientôt il est probable que le mot sports d'hiver, pour désigner les sports de neige et de glace, deviendra tellement ridicule qu'on ne pourra plus l'employer. Bien sûr, il n'est pas question de patiner sur les lacs gelés de la région parisienne au mois de juillet, mais dans les Alpes et en Suisse on organise actuellement des stations de sports d'été qui ne sont autres que le ski, le bobsleigh, etc. C'est ainsi que lors de l'inauguration de la route la plus élevée d'Europe, celle qui passe au col de l'Iseran à plus de 2.700 mètres d'altitude, on put assister à de magnifiques concours de ski. Et cela se passait le 10 juillet.

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow
Robuste et élégant
Achetez notre pochette
M.C.2 Envoi franco contre 6 francs
NOTRE POCHETTE M.C.1
permet de construire
UN AVION A MOTEUR
de caoutchouc, qui vole
Envoi franco contre 7 francs
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

LA COURONNE

C'est le jour des prix au village, et Rémi est très content : pensez-donc, il va avoir le prix d'honneur! M. Petitbon, l'instituteur, l'a dit hier à tante Mimi. C'est vrai qu'il a bien travaillé toute l'année, depuis le lundi jusqu'au dimanche; ah! on peut dire qu'il en sait, des choses : les campagnes de la Révolution, avec leurs dates, même qu'il peut montrer sur la carte l'endroit où ça s'est passé, et puis les fleuves de la Chine avec leurs vrais noms chinois, et l'évaporation, et la condensation, et le tonnerre, et les éclairs. Il sait tout cela, Rémi, ce qui ne l'empêche pas d'ignorer comment on bourre le poêle et de casser les assiettes quand il essuie la vaisselle.

— Ah! gémit tante Mimi, voilà un beau savant, par exemple, qui ne sait rien faire de ses dix doigts!

Rémi regarde ses doigts et soupire. Il aurait tant voulu être utile à sa tante qui l'a recueilli chez elle à la mort de ses parents; mais elle verra cela, quand il sera grand, c'est alors qu'il la gâtera; et puis, aujourd'hui, quel beau jour! Il y rêve, tout en se dirigeant vers l'école, guindé dans son costume marin, tandis que tante Mimi, à côté de lui, trottine, son ombrelle à la main.

— Dis, tante Mimi, comment crois-tu qu'elle sera, ma couronne? Verte, ou en papier doré?

— En papier doré, bêtassou, puisque tu as le prix d'honneur!... Ah! c'est Mme Quenotte qui va rager, avec son cancre de Maxime!... Mais dépêche-toi un peu, nous sommes en retard!

En effet le préau, quand ils y entrent, est déjà rempli de monde et Rémi aperçoit, sur l'estrade, la large personne du maire, M. Quenotte, qui prononce son discours d'une voix tonitruante. Il se glisse sans bruit au second rang, près de ses camarades, pendant que tante Mimi reste au fond, avec les parents.

— Et maintenant envolez-vous! conclut lyriquement M. Quenotte; envolez-vous vers la vie qui s'ouvre, merveilleuse, devant vous, comme un immense ciel d'azur! En avant! En avant! En avant!

Il se rassied, en s'épongeant le front, au milieu des applaudissements. C'est au tour de M. Petitbon qui se lève, toussote, essuie ses lorgnons, et commence enfin la lecture du palmarès : les petits d'abord, les grands ensuite. Les noms se suivent, les lauréats défilent, mais Rémi ne voit rien, n'entend rien : tout bourdonne dans sa tête et il fait semblant de se moucher très fort pour qu'on ne voit pas comme il est ému. Le gros Maxime Quenotte, qui est son voisin, en profite pour lui tirer son mouchoir.

— Idiot! fait Rémi, mais, au même instant :

— Classe de seconde, proclame M. Petitbon, prix d'honneur : Dilloy Rémi!

Rémi fourre son mouchoir dans sa poche et escalade d'un pas tremblant les quelques marches qui montent à l'estrade. M. Quenotte lui tend un grand livre rouge.

— Voici ton prix, mon garçon (il regarde le titre du livre) : *Histoire des éléphants*... hum... ça doit être joliment intéressant, les éléphants!... Ah! la couronne. Petitbon, voyons, la couronne! (Il prend la couronne, une belle couronne dorée, et la met sur la tête de l'heureux Rémi.) Tu l'as bien méritée, petiot!... bien mieux que mon galopin de fils (il tape sur la couronne et lance un regard furieux à la tignasse rouge de Maxime qui disparaît aussitôt sous les bancs). Au moins, tu te donnes du mal, toi! Tu travailles, toi! Tu réussis, toi!...

A chaque « toi », il tape un peu plus fort sur la couronne qui s'enfonce sur la tête de Rémi; au premier coup, elle lui vient aux oreilles, au second, elle lui couvre les yeux. Mais déjà, le maire se tourne vers l'instituteur :

— Au suivant, hein, et rondement! J'ai l'estomac dans les talons!

Rémi quitte l'estrade; la couronne l'aveugle, il essaie de la soulever, peine perdue, elle lui tombe sur le nez, avec un bruit de papier froissé! Alors, il n'ose plus y toucher et descend les marches à tâtons, son livre sous le bras. Un fou rire parcourt les bancs :

— Vive le roi Dagobert!

Et tout à coup, youp! son pied se prend dans un trou du tapis et il s'étale de tout son long par terre, pendant que le livre rouge va tomber plus loin.

— Eh là, tu ne sais plus marcher! lui lance gaiement M. le maire.

Rémi se relève, tout penaud, au milieu des quolibets, mais dans quel état : son costume couvert de poussière, le nez sale, les cheveux en désordre, et la terrible couronne qui lui forme maintenant un collier d'où surgit sa petite figure crispée... Oh! s'il pouvait l'enlever, au moins! Il tire dessus rageusement, les feuilles se déchirent, mais le laiton tient bon; maintenant, ça l'étrangle presque! Autour de lui, les rires reprennent de plus belle.

— Qu'est-ce qui se passe donc dans ce coin-là? crie M. Petitbon. Dilloy, as-tu fini de faire le clown?

Le clown? C'en est trop. Rémi se lève pâle de honte, et se faufile hors du préau, suivi par sa tante Mimi, furibonde.

— Oh! s'écrie-t-il en se jetant dans ses bras, si tu savais...

Mais elle le pousse rudement devant elle :

— Allons-nous-en! Allons-nous-en! Tu ne vois donc pas que nous sommes la risée de tout le monde?

— Mais... mais... je ne l'ai pas fait exprès!

— Pas fait exprès, quand tu te rendais grotesque pour amuser la galerie?... Ne mens pas, tiens... et enlève cette horreur!

— Je... je ne peux pas!

— Voilà qui va t'aider!

Clic, clac, une bonne paire de gifles et, tandis que Rémi sanglote sur son livre, tante Mimi tire de toutes ses forces sur le laiton, l'arrache et, prenant la couronne au bout de son ombrelle, la lance d'un air dégoûté en plein dans le ruisseau d'eau sale qui coule sur le bord de la route. Rémi détourne la tête pour ne rien voir; il est si malheureux qu'il en a mal au cœur. Lui qui se faisait tant de joie de cette journée. Ah! on peut dire que c'est raté!... Il rentre à la maison en ravalant ses larmes.

— Eh bien, bougonne tante Mimi après avoir rangé son ombrelle, il va falloir déjeuner!

— Oh! je... j'ai... je n'ai pas faim!

— Tu n'as pas faim? Vraiment?

Et la tante se précipite vers le buffet; elle en sort un poulet froid, du pâté, des pêches et... dans cette grande jatte... oh! c'est de la crème au chocolat!

— Ça n'est pas pour moi? fait Rémi, bouleversé.

Tante Mimi sourit, et puis se met à rire :

— Et pour qui d'autre, mon godichon? Allons, viens m'embrasser; tout ça n'empêche pas que tu l'as, ton prix d'honneur!

Le bon déjeuner! Au dessert, Rémi lit à haute voix l'« Histoire des éléphants » pendant que sa tante sirote son café. Ses joues sont rouges parce qu'il a bu du vin, et il a repris trois fois de la crème. Ah! c'est un bien beau jour tout de même!

Colette VIVIER.

LE PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Pendant des siècles, le savant a vécu ignoré du public; pendant longtemps, il a dû travailler caché, sous peine d'être accusé de sorcellerie, et brûlé! Et voici qu'en 1937, fait unique au monde, de grands savants ont décidé d'inviter le public à contempler leurs travaux : voilà où nous en sommes, voilà ce que nous savons sur le corps humain, voilà le ciel que nous explorons, voilà les machines que nous avons construites, voilà comment nous traitons les métaux, comment nous utilisons les forces de la nature, et voilà les lois scientifiques qu'une longue expérience nous a données... Mais, dira le public, que vais-je comprendre à tout cela? Si des savants avaient parlé au XVIe siècle, ils auraient certainement pu, avec un peu d'effort de la part des auditeurs, expliquer de façon claire ce qu'ils connaissaient en physique, mécanique, astronomie, etc. Au XVIIIe siècle, passe encore! Mais au XXe, une pareille entreprise est impraticable. Ne serait-ce que depuis 1900, que tout a été découvert dans tous les domaines scientifiques! Notre vie de tous les jours s'en trouve bouleversée.

C'est exact, répondront les hommes de science, et un simple exemple suffira à faire sentir le progrès scientifique réalisé en 37 ans; vous savez que la lumière se propage à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, or elle met un *milliard d'années* à traverser l'Univers que nous avons exploré au télescope — en 1900, on parlait de quelques dizaines de milliers d'années seulement!

Et pourtant le public comprendra la Science au Palais de la Découverte, puisqu'il aura tout à portée de la main et que les explications ne lui manqueront pas.

En effet, ces prédictions se sont réalisées. Au Palais de la Découverte, des expériences se font sous nos yeux, des savants ou des aides expliquent « ce qui se passe », d'admirables films sont projetés, des dispositifs automatiques sont mis en marche par les visiteurs eux-mêmes et, quand ceux-ci appuient sur le bouton pour les déclencher, un phonographe se met en marche en même temps pour donner les précisions nécessaires.

Les « lois de la chute des corps », ce n'est plus rébarbatif, puisqu'on voit trois petits wagons descendre des plans inclinés, allumer des lampes, stopper, puis être ramenés à leur point de départ. S'imagine-t-on la difficulté qu'il y eut à régler ce dispositif pour qu'il fonctionne aussi exactement par temps froid que par les chaleurs, et à la millième fois comme à la première.

Pour comprendre l'Astronomie on vous montre, suspendu au plafond du hall de droite, le système solaire dans l'espace, à l'échelle réduite de 1 millimètre pour 380 kilomètres; les planètes se meuvent avec une vitesse proportionnelle, les unes par rapport aux autres, l'ensemble tournant 332.000 fois plus vite que dans la réalité (une seconde = 5 jours de temps réel); Mercure, la plus proche du soleil, accomplit sa révolution en 18 secondes; Pluton, la dernière découverte du système solaire, parcourt une orbite de 13 mètres en 5 heures, c'est un spectacle assez impressionnant. Une grande photographie de 20 mètres sur 4 mètres (il a fallu 6 mois pour l'établir) représente, sur l'un des côtés de ce hall, notre Voie Lactée.

Dès qu'on pénètre dans le Palais de la Découverte, on est stupéfait. Le Grand Palais s'est transformé en temple de la Science; des lignes nettes, une peinture unie, bleu pâle, une lumière diffuse et deux grandes colonnes surmontées de boules de 3 mètres de diamètre... ce n'est pas une architecture, c'est une machine, la machine à fabriquer la foudre! Prométhée avait voulu ravir à Dieu le feu du ciel, le savant moderne fabrique des éclairs « en chambre »... De même que l'on tire de l'eau d'un puits, on monte par l'intérieur de chaque colonne des *charges électriques* aux boules de cuivre; puis, quand le *potentiel* est assez élevé, on assiste à la *décharge électrique* : une étincelle longue de 8 mètres jaillit entre les 2 boules en crépitant; un grand filet métallique tendu tout autour de la machine protège le public. Un réseau de câbles de 10 kilomètres de longueur. Et trois millions de volts. Quel équipement électrique nous avons là!

Allons à la section d'optique. Quelques expériences : sur cette surface de 20 mètres couverte de petites billes de verre (il n'y en a pas moins de 600.000), un opérateur dirige les feux puissants de projecteurs; un magnifique arc-en-ciel apparaît; vous auriez dû vous en douter, puisque l'arc-en-ciel se produit quand le soleil éclaire des petites gouttes de pluie. Autre phénomène de la nature : le coucher du soleil; une lampe électrique, représentant le soleil, se déplace derrière une plaque de verre de plus en plus épaisse, jouant le rôle de l'atmosphère terrestre (plus épaisse en effet le soir pour le soleil au bord de l'horizon); on voit la lampe, de blanche devenir rose, puis rouge. D'autres expériences aussi simples nous feront comprendre le halo de la lune, les mirages. Voici le prisme qui décompose la lumière blanche en sept couleurs. La lumière change son trajet rectiligne, par réflexion dans un miroir, par réfraction dans une lentille. Mais saviez-vous que certains miroirs réfléchissent la chaleur comme la lumière? Approchez-vous donc de cette sphère, qui vous retourne une bouffée de votre propre chaleur. Et ces miroirs ardents disposés par couple : une lampe, disposée au foyer de l'un d'eux, fait fondre un morceau de métal placé devant l'autre! Regardez l'image du soleil dans cet immense héliostat. Et, pour en terminer avec les beautés de la lumière, allez admirer dans les petites salles obscures les phénomènes de polarisation et d'interférences... Puisque vous aimez ce genre de spectacles, il faudra contempler parmi certains états particuliers de la matière les phénomènes de phosphorescence et de fluorescence.

Ceux qui sont curieux de machines ne manqueront pas de voir : la grosse dynamo unipolaire de 60.000 ampères — dans la salle des électrons et des rayons X, le générateur de 250.000 volts placé sur une passerelle à 2 m. 50 du sol — l'appareil susceptible de supporter la pression d'une colonne d'eau de 300 kilomètres de haut. Que sais-je encore?...

Faisons un tour chez les chimistes. Voici plusieurs laboratoires à travers les âges : l'antre de l'alchimiste, le laboratoire de Lavoisier, celui de Berthelot, et un laboratoire moderne. Dans la salle voisine, vous assisterez à quelques expériences; vous verrez comment on sépare les éléments différents d'un même corps, le sucre des matières grasses, comment on purifie les corps liquides par distillation, les corps solides par cristallisation (quelles merveilleuses choses que les cristaux! Un film vous montrera tout au long le phénomène de cristallisation). Voici la chimie des matières colorantes, voici comment avec la cellulose on fait la soie artificielle, comment à partir du bois on fabrique du papier. Puis nous sommes dans la salle où l'on traite les métaux. Voyez comme on étudie chimiquement la qualité d'un métal, d'une peinture; comment on fabrique l'aluminium, et certains alliages. Faites vous-mêmes quelques expériences amusantes sur les aimants.

Et pour vous reposer de ce déjà long voyage (ce ne sera pas le dernier au Palais de la Découverte, pensez donc : 23.000 m. carrés de superficie), allons étudier les plantes et remarquons, en passant, le rôle bienfaisant que joue la végétation pour fixer le carbone de l'air, qui est un poison; bientôt, nous atteignons le joli jardin botanique. Devant nous est une entrée de l'Exposition. Peu de chose seraient ces « Arts et Techniques dans la Vie Moderne » si des savants, sans aucune préoccupation pratique, n'avaient cherché à comprendre la nature et à lui arracher toujours de nouveaux secrets.

Bour.

TIMBRES

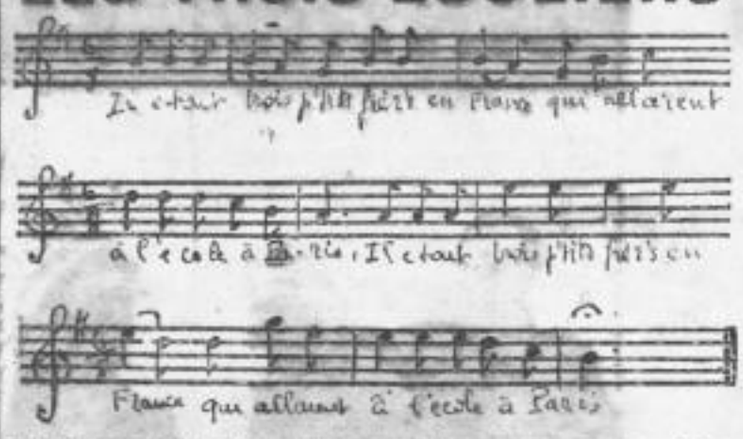
Femmes célèbres et timbres

Avez-vous remarqué que lorsqu'on veut représenter un pays sur un timbre, on le symbolise généralement par une femme dans une attitude plus ou moins solennelle? Par exemple les timbres de France, certains anciens timbres de Suisse, d'Italie, d'Allemagne. En dehors de ces cas il y a fort peu de femmes en général sur les timbres. Pourtant nous pouvons citer quelques séries qui représentent des femmes. Il y a d'abord les reines, dont une, la reine Victoria d'Angleterre, ayant régné plus de cinquante ans, figure sur un nombre considérable de timbres d'Angleterre et de ses nombreuses colonies ou Dominions. Voici un timbre assez amusant, émis en 1897 au Canada, en l'honneur de la cinquantième année de son règne et qui représente la reine telle qu'elle était lors de son avènement, et telle qu'elle est en 1897. Elle a bien changé... Cette série comportait seize valeurs différentes que je ne peux vous énumérer toutes.

Voici aussi une autre reine que l'on voit souvent, parce que son pays a de nombreuses colonies : c'est la reine Wilhelmine de Hollande. Le timbre ci-dessus, particulièrement réussi, vient de Suriname, une colonie voisine des Iles de la Sonde. Il existait en 12 valeurs et date de 1936.

Mais voici d'autres femmes illustres, et leur portrait figure sur des timbres émis en Turquie lors d'un congrès pour le vote des femmes. Chaque timbre de la série était consacré à une femme illustre des sciences ou des lettres. Vous voyez ci-dessus Mme Curie, l'illustre Française qui découvrit le radium.

LES TROIS ÉCOLIERS



Il était trois p'tits frère en France
Qui alliaient à l'école à Paris.

Ils étaient tant près de Pontoise
Quand tout à coup quelqu'un leur [dit :

« Ne passez pas devant Pontoise
Pour prisonniers vous serez pris. »

Ils ont passé devant Pontoise
Pour prisonniers ont été pris.

« Sonnez, sonnez la grosse cloche
Qu'on les fasse tous trois sonner.

La grosse cloch' sonnait si fort
Que le grand frère l'entendit.

« Qu'on bride, qu'on brid' mon cheval
J'arriverai peut-être à temps.

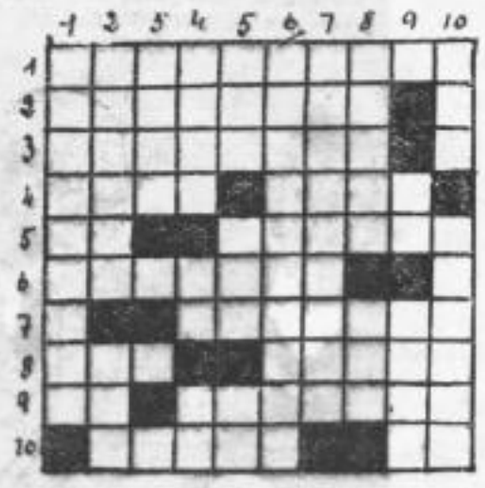
Il arriva devant Pontoise
Les trouva tous les trois pendus.

Juge, mon juge, mon bon juge,
Vous avez fait faux jugement.

MOTS CROISÉS DU N° 91

Horizontalement. — 1. Chemin suivi. — 2. Qui fait quelque chose de nouveau. — 3. Large fossé. — 4. Volcan. Fleuve de l'Italie. — 5. Sans vêtement. Contraire de présent. — 6. Comprimait. — 7. Pays voisin de l'Angleterre. — 8. Semblable. Pensées. — 9. Conjonction. Habitants d'un pays au bord de la Baltique. — 10. Rend plus pur. Pronom.

Verticalement. — 1. Degré d'activité. — 2. Animal qui marche très lentement. Saison. — 3. Prénom masculin. — 4. Prénom féminin. A plaisanté. Parcouru des yeux. — 5. Après une énumération pas terminée. Rivière de Suisse. Terminaison d'infinitif. — 6. A qui on a rendu l'estime. — 7. Victoire de Napoléon. — 8. Prénom féminin. Préfixe qui indique la nouveauté. — 9. Pronom. Sert à manger. — 10. Monnaie ancienne. Natte.



SOLUTIONS DU N° 90

Horizontalement. — 1. Impatient. — 2. Naître. Oh. — 3. Trama. Lée. — 4. Renonce. — 5. Ecosse. Et. — 6. Ph. Pelure. — 7. Is. En. — 8. Dupe. Rive. — 9. Extrait. — 10. Tes. Est.

Verticalement. — 1. Intrépides. — 2. Maréchaux. — 3. Piano. P. T. T. — 4. Atmosphère. — 5. Transe. As. — 6. Ie. Ceberi. — 7. Le. Unité. — 8. Noé. Er. — 9. Traitement.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 90

Mélagramme géographique. — Pologne, Sologne, Bologne, Cologne.

Devinettes. — Aucun, parce qu'ils se sont tous envolés. — L'éléphant peut porter la puce, mais la puce ne peut pas porter l'éléphant. — L'écorce.

Charades. — Maupassant (maux-pas-sang). — Verrerie (verre-riz). — Salamine (sa-la-mine).

Solution A. — Arbre, Alligator, Ambulance, Amphore, Ancre, Antenne, Aquarium Arroseir, Abreuvoir, Auto, Avion.

LISTE DES PRIX DU GRAND CONCOURS

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3, à construire; 4e prix, planeur M. C. 2, à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleurs; 8e, 9e prix, livres; 10e prix, stylo-mine; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*, 21e au 50e prix, un album en couleurs.

ABONNEZ-VOUS à Mon camarade

ABONNEMENTS — France : 6 mois : 9 fr. 50 — 12 mois : 18 fr. — Belgique (fr. français) : 6 mois : 13 fr. 50 — 12 mois : 27 fr. — Étranger : 6 mois : 19 fr. — 12 mois : 36 fr.

E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6e. Ch. post 974-41 Paris.

39 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE A DÉCLARÉ LA GUERRE AUX AGENTS D'UN TRUST QUI VEUT S'EMPARER DES TERRES DE SES AMIS LES INDIENS. PARMI CEUX-CI JIM A DÉCOUVERT QU'UN TRAÎTRE S'ÉTAIT GLISSÉ ET DONNAIT DES RENSEIGNEMENTS AUX AGENTS DU TRUST.. MAIS JIM LE DÉMASQUE

À SUIVRE

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.074.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS No 92. — 2 SEPTEMBRE 1937.

Dans ce numéro :

MOSCOU, PORT DE CINQ MERS

Un fantastique reportage de Jacques BOUR

Pat'Joum et l'aviation : LA COURSE COMMENCE

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Comme je vous l'avais promis l'autre semaine, je continue de vous recopier ici, dans ma lettre, les histoires que vous avez été assez gentils pour m'envoyer. Et cette fois-ci encore je commence par les légendes pour finir par les histoires vraies (mais il est vrai que des histoires vraies je n'ai pas eu la place d'en mettre dans ma lettre la dernière fois). La légende que voilà elle m'est envoyée par Monique Olivier, qui habite le Puy (Haute-Loire), et qui « cherche bien des petites amies pour faire un club, mais qui n'en trouve pas, parce que personne ne veut faire des parties ». *J'espère qu'après avoir lu dans ma lettre ce que veut Monique Olivier, toutes les lectrices de* Mon Camarade *au Puy vont se dépêcher de se donner rendez-vous pour fonder un beau et un grand club, où l'on fera de belles et bonnes parties de tous les jeux et aussi de la cuisine très bonne comme en fait Pierrette. Mais voici la légende que m'envoie Monique Olivier. Cette légende elle s'appelle La Perdrix bleue.*

Il était une fois un berger qui gardait ses moutons. Il trouva une perdrix bleue prise dans un piège. Il allait l'étouffer quand tout à coup elle lui dit : « Laisse-moi me sauver, je te donnerai ce que tu désireras. »

Le berger retourna à sa maison et raconta l'histoire à sa femme. Elle lui dit :

— Qu'as-tu demandé ?

— Rien.

— Eh bien, va demander un beau château.

Il y alla et quand il revint, il se trouva dans un beau château.

— Maintenant que nous sommes dans un beau château, il nous faudrait de beaux vêtements.

Le berger alla en demander, et lui et sa femme se trouvèrent richement habillés. La femme désira un carrosse. Le carrosse ne se fit pas attendre.

— Maintenant, il nous faudrait de l'argent.

Elle ne l'eût pas plus tôt dit, quelle trouva des caisses pleines d'or. Quelques jours après elle voulut manger la perdrix bleue. Son mari alla la chercher. Mais aussitôt il se trouva dans sa vieille maison aussi pauvre qu'avant et sa femme fut changée en une vieille guenon.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais cette légende-là je trouve que c'est une histoire très vraie et très bien instructive. Sûr que c'est une très, très vieille histoire, qui date du temps où il y avait des rois avec des couronnes dorées et des seigneurs avec des perruques poudrées, des cannes et des hauts talons, comme on voit dans les livres d'histoires.

Et ces gens-là — c'est dit aussi dans les livres — toutes leurs richesses ils les tiraient d'une perdrix bleue qu'on appelait aussi Jacques Bonhomme, ou bien encore le peuple de France. Et ils lui ont tant demandé à la perdrix bleue, et ils lui ont fait tant de mauvaises choses qu'un jour ils se sont trouvés tous pauvres avec des femmes comme des vieilles guenons, à Coblentz ou ailleurs, parce que c'était la grande Révolution de 1789.

Mais peut-être que cette légende elle a encore un sens dans le monde d'aujourd'hui. Je ne vous expliquerai pas cela parce que cela prendrait trop de place et que je veux recopier le gentil récit que m'envoie Guy Dorison, qui habite Orléans.

Dans l'école où je vais existe tous les jeudis un gardiennage scolaire. Et comme mes parents m'y envoient, cela me plaît beaucoup. Je retrouve en grand nombre mes camarades de classe. Pendant l'hiver, nos maîtres nous emmènent dans une autre école que la nôtre où se trouve un cinéma. Cela m'intéresse et mes camarades aussi car nous voyons toutes sortes de films très intéressants pour nous. Quelques pièces de comiques. Plusieurs de nos colonies y sont représentées. Le soir, sous la direction de nos maîtres, nous revenons à notre école, très joyeux de notre soirée et pendant la belle saison, ce gardiennage existe également et là nous allons nous divertir dans un grand parc. Beaucoup de jeux s'y trouvent auxquels nous pouvons participer. Nous vivons au grand air, cela nous donne beaucoup d'appétit et le soir, en rentrant chez nous, nous dévorons à belles dents ce que ma mère a préparé. Quand le dîner est fini, je vais me reposer pour retourner en classe le lendemain, où je raconte à mes camarades qui ne vont pas à ce gardiennage les bonnes journées que nous y passons.

C'est bien raconté, n'est-ce pas et je voudrais bien qu'il y ait dans mon école un gardiennage comme celui-là, pour finir je vous recopie l'histoire que m'envoie Louis Chassagnac qui est du pays d'Allassac, dans la Corrèze et qui s'appelle « La Sorcière ».

Il y a quelques années, mes parents habitaient une maison seule ; de chaque côté il y avait des prés très en pente. Un matin, après déjeuner, je sortis de la maison ne sachant que faire car j'étais seul, je m'avançai dans le pré, je choisis l'endroit le plus en pente, je m'allongeai sur le dos et donnant un coup de reins, je roulai jusqu'au fond du pré, je me relevai à demi un peu étourdi et je regardai autour de moi ; partout, il n'y avait de grands bois de châtaigniers au sol tapissé de mousse. Je pensai : Si j'allais à la cueillette des champignons, j'en rapporterais à maman, elle serait bien contente. Et je m'enfonçai dans le bois, il y avait tant de choses dans ce bois que j'oubliai presque les champignons, j'arrivai bientôt à la lisière du bois.

Dans un champ en chaume, à quelques pas, j'aperçus une petite cabane dont la seule ouverture était la porte. Assise sur un banc de pierre, une vieille femme regardait un chat qui mangeait quelque chose de blanc, dans une assiette sale.

Je restais sans bouger, comme frappé de stupéfaction, j'avais lu beaucoup d'histoires de sorcière vivant avec leur chat, et je croyais me trouver en présence de l'une d'elles. Pourtant elle n'avait pas l'air méchante, elle caressait son chat qui venait de lui sauter sur les genoux. Je m'approchai doucement. La vieille femme m'aperçut : « Que fais-tu ici, petit ? » me demanda-t-elle. « Je cherche les champignons, madame. — Il ne faut pas m'appeler madame, je suis la Louisette. » Cette fois je respirai tout à fait, j'en avais souvent entendu parler de cette femme qui vivait de pain sec et achetait de la viande pour son chat. Je restai encore un moment avec la vieille femme, et bientôt je partis. Je racontai l'aventure à mes parents qui rirent beaucoup de voir que j'avais eu peur de la Louisette.

Moi je pense que cette histoire-là c'est peut-être la plus belle que mes petits camarades m'aient envoyées jusqu'ici. C'est très, très bien écrit parce que c'est très, très bien observé et que cela raconte très exactement tout ce qui est arrivé. Si j'avais à donner un premier prix de belles histoires faites par mes petits camarades, je crois que ce prix je le donnerai à mon ami Louis Chassagnac. J'ai plus de place, alors je m'arrête. Le texte du grand concours et la liste des prix je les donnerai à nouveau dans le prochain numéro. Je serre la main à tous mes petits camarades, bien fort, à ceux qui sont des clubs et à ceux qui n'en sont pas.

JANOT,
Président du Club des Amis de Mon Camarade.

(Voir, en page 7, la Correspondance et les prix du Concours.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford viennent d'arriver dans la lune à l'aide d'une sphère. Ils se demandent s'il y a de l'air sur la lune et si ils pourront sortir de leur spère.*

CHAPITRE VIII

A LA DÉCOUVERTE *(suite)*

Tranquillement, toute la feuille de papier, sauf la partie qui était en contact immédiat avec la neige, se carbonisa, se recroquevilla, laissant échapper un filet tremblant de fumée. Je n'avais plus aucun doute : l'atmosphère de la lune était, soit de l'oxygène pur, soit de l'air, et capable, par conséquent, à moins que sa ténuité ne fût excessive, de subvenir à notre vie étrangère. Nous pouvions sortir de la sphère et vivre!

Je m'assis, une jambe de chaque côté de la valve et me préparai à la dévisser ; mais Cavor m'arrêta.

— Il y a d'abord une petite précaution à prendre, déclara-t-il.

Il m'expliqua que, bien qu'il y eût certainement au dehors une atmosphère oxygénée, elle pouvait cependant être assez raréfiée pour nous causer de graves inconvénients. Il me rappela le malaise des montagnes et les saignements qui affligent souvent les aéronautes dont l'ascension s'est opérée trop rapidement ; il passa quelque temps à préparer une boisson au goût nauséeux qu'il voulut à toute force me faire prendre. Ce liquide m'engourdit un peu sans me produire d'autre effet désagréable. Alors, il me permit d'entreprendre le dévissage.

Bientôt, le tampon de verre de la valve fut suffisamment défait pour que l'air plus dense, qui remplissait la sphère, commençât à s'échapper au long du pas de vis en faisant un bruit comme celui d'une bouilloire devant le feu. Aussitôt, Cavor m'arrêta. Il devenait évident que la pression extérieure était beaucoup moindre que la pression intérieure et nous n'avions aucun moyen de déterminer dans quelles proportions.

Je restai assis, tenant le stoppeur à deux mains, prêt à le refermer, si, en dépit de notre vif espoir, l'atmosphère lunaire se trouvait, après tout, trop raréfiée pour nous, et Cavor avait un cylindre d'oxygène comprimé à portée de la main, pour rétablir la pression. Nous nous regardâmes en silence ; puis nos yeux se portèrent sur la fantastique végétation qui s'agitait et grandissait visiblement et sans bruit au dehors. Sans cesse s'entendait ce sifflement aigu.

Le sang commença à me battre les oreilles et le bruit des mouvements de Cavor diminua. Je remarquai combien tout devenait tranquille à mesure que l'air devenait moins dense.

Tandis que notre atmosphère sifflait en s'échappant, son humidité se condensait en petites bouffées de vapeur.

Bientôt ma respiration devint singulièrement courte et cela dura, à vrai dire, tout le temps que nous fûmes exposés à l'atmosphère extérieure de la lune ; une sensation plutôt désagréable dans les oreilles, au bout des doigts et dans l'arrière-gorge m'inquiéta un instant et disparut peu après.

Mais bientôt ce furent des vertiges et des nausées qui changèrent brusquement la nature de mon courage. Je fis faire un tour au tampon de l'ouverture et donnai à Cavor quelques hâtives explications ; c'était lui qui était maintenant le plus ardent. Il me répondit d'une voix qui paraissait extraordinairement menue et lointaine à cause de la ténuité de l'air qui m'apportait le son. Il me recommanda une goutte de cognac, en me donnant l'exemple, et je me sentis bientôt mieux. Je me remis à dévisser le stoppeur. Le battement du sang dans mes oreilles s'accrut et je remarquai que le sifflement avait cessé. Pendant un moment, je ne pus être sûr, néanmoins, que je ne l'entendais plus.

— Eh bien! dit Cavor avec un soupçon de voix.

— Eh bien? répondis-je.

— Continuons-nous?

Je réfléchis un instant.

— Ce sera tout?

— Si vous pouvez le supporter...

En manière de réponse, je repris mon dévissage, enlevai le bouchon circulaire et le posai avec précaution sur le ballot. Deux ou trois flocons de neige tournoyèrent et fondirent au moment où cet air ténu et peu familier prenait possession de notre sphère. Je m'agenouillai et m'installai au bord de l'ouverture, regardant au dehors. Au-dessous, à moins d'un mètre de ma figure, s'étalait la neige de la lune qui, jamais encore, n'avait été foulée par des pieds humains.

Il y eut une petite pause et nos yeux se rencontrèrent.

— Cela ne vous blesse pas trop les poumons? demanda Cavor.

— Non, c'est supportable, répondis-je.

Il étendit la main et prit sa couverture, passa la tête par le trou pratiqué au milieu et s'enveloppa. Il s'assit au bord de la valve et sortit ses pieds jusqu'à ce qu'ils fussent à six pouces de la neige lunaire. Il hésita un moment, puis s'élança et se mit debout sur le sol vierge de la lune.

Je fus lancé à travers l'air...

Il fit quelques pas en avant et fut réfracté grotesquement par la bordure de la vitre. Il resta un instant à regarder de droite et de gauche. Puis il prit son élan et sauta.

Le verre dénaturait tout, mais il sembla même alors qu'il faisait un saut extraordinaire. D'un seul bond, il avait franchi une distance de vingt à trente pieds. Je le vis debout sur une masse rocheuse et gesticulant de mon côté. Peut-être criait-il, mais le son de sa voix ne me parvenait pas. J'étais déconcerté comme un homme qui vient d'assister à un tour d'escamotage.

Dans un état d'esprit des plus embarrassé, je me glissai aussi hors de l'ouverture et je me trouvai debout devant un petit ruisseau que la fonte des neiges avait produit. Je fis un pas et sautai.

Je fus lancé à travers l'air et vis le rocher sur lequel Cavor se tenait, venir à ma rencontre ; je m'y cramponnai dans un état d'infinie stupéfaction. J'eus un rire pénible et je me sentis terriblement confus. Cavor se pencha et me hurla de faire attention, d'une voix que j'entendis faible et chevrotante. J'avais oublié que, sur la lune, qui est huit fois moindre que la masse terrestre et dont le diamètre est quatre fois moindre, mon poids était à peine le sixième de ce qu'il est sur terre. Mais maintenant, ce fait était suffisamment affirmé pour que je m'en souvinsse.

— Nous sommes libérés des lisières de notre mère la terre, dit Cavor.

Avec un effort mesuré, je me hissai sur le sommet et, me remuant avec autant de précaution qu'un rhumatisant, je me mis debout à côté de lui, en plein soleil. La sphère était derrière nous, à trente pieds de là, sur son tas de neige qui diminuait peu à peu.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre sur l'énorme désordre de roches qui formait le fond du cratère, les mêmes végétations hérissées qui nous entouraient s'éveillaient à la vie, diversifiées, ici et là, par les masses en saillie des plantes en forme de cactus ; des lichens écarlates et pourpres croissaient si vite qu'ils semblaient ramper sur les rocs. La surface du cratère me sembla alors être un désert identique, se prolongeant jusqu'au pied des murailles environnantes.

Ces murailles étaient apparemment dénuées de végétation, sauf à leur base et sur des contreforts, des terrasses et des plates-formes qui n'attirèrent pas alors beaucoup mon attention. Elles se trouvaient éloignées de plusieurs milles, dans toutes les directions ; nous étions presque au centre du cratère et nous n'apercevions les falaises qui le bornaient qu'à travers une certaine brume qui se dissipait sous le vent. Car il y avait même du vent dans cet air rare, un vent rapide et cependant faible, qui nous glaçait extrêmement sans exercer de pression. Il soufflait autour du cratère, semblait-il, se dirigeant vers le côté chaud et éclairé, venant des ténèbres brumeuses qu'abritait la falaise de l'Est. Il était difficile de fixer nos regards sur ce brouillard obscur ; il nous fallait clore à moitié les yeux sous l'ombre de nos mains, à cause de l'excessive intensité du sommeil immobile.

— Cela paraît désert, absolument désert, dit Cavor.

Je regardai autour de moi. Jusqu'alors je conservais un tenace espoir de trouver quelque trace humaine, quelque fragment de construction, de maison ou d'engin quelconque ; mais, partout, les regards s'étendaient sur une confusion de rochers, de pics et de crêtes, sur les végétations soudaines et les cactus qui s'enflaient et se gonflaient, négation plausible, semblait-il de tout espoir de ce genre.

— On peut croire que ces plantes sont ici les seules propriétaires, dis-je. Je ne vois pas trace d'autres créatures.

— Pas d'insectes,... pas d'oiseaux... Non! pas une trace, parcelle ou fragment de vie animale. S'il y avait des animaux, que deviendraient-ils pendant la nuit?... Non!... Il ne doit y avoir que ces plantes, seules.

Je mis mes mains au-dessus de mes yeux.

— C'est un véritable paysage de rêve. Ces choses ressemblent moins aux plantes terrestres que tout ce que l'on peut imaginer au milieu des rochers du fond de la mer. Voyez donc cela, là-bas! On dirait un lézard changé en plante. Et cette réverbération!

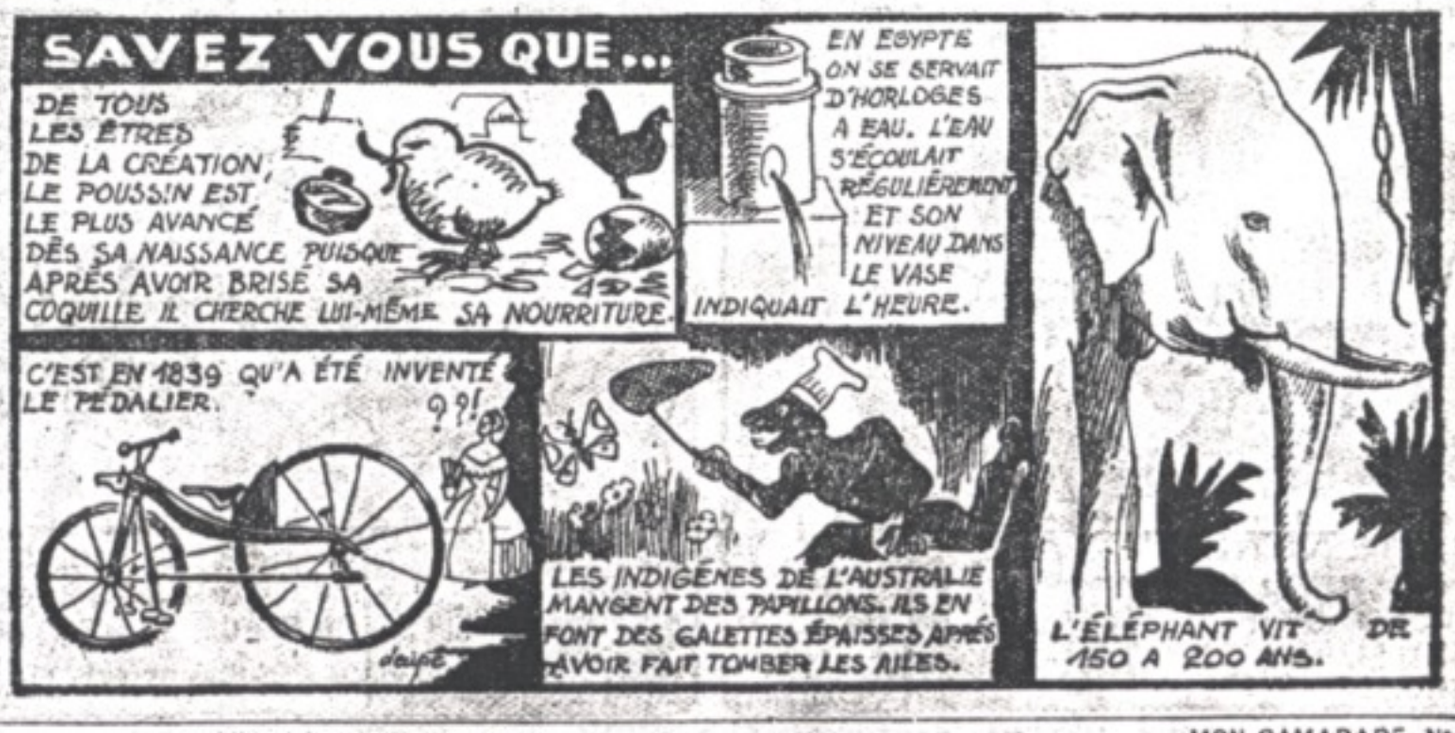
— Ce n'est encore que le grand matin, dit Cavor.

Il soupira et regarda autour de lui.

— Ceci n'est pas un monde pour les hommes, continua-t-il, et cependant, dans un sens, cela attire.

Il resta silencieux un certain temps, puis commença son bourdonnement méditatif. Je tressaillis en me sentant toucher légèrement et j'aperçus une mince feuille de lichen livide qui commençait à me recouvrir le pied. Je secouai vivement la jambe et la plante tomba en mille brides qui se mirent chacune à croître. J'entendis Cavor pousser une rapide exclamation et je vis qu'une des raides balonnettes des végétations l'avait piqué.

Il hésita et son regard chercha quelque



chose parmi les rochers d'alentour. Un soudain reflet rose avait sauté sur un pilier de roc. C'était un rose réellement extraordinaire.

— Regardez, dis-je.

Mais quand je me retournai, Cavor avait disparu!

Un instant, je restai stupéfait, puis je voulus faire un pas pour regarder au bas du rocher, mais, dans la surprise que me causait sa disparition, j'oubliai une fois de plus que nous étions sur la lune. L'enjambée que je fis aurait, sur la terre, franchi un mètre; sur la lune, elle m'emporta à six mètres, c'est-à-dire cinq mètres au moins plus loin que le bord du rocher. Sur le moment, la chose me fit l'effet d'un de ces cauchemars dans lesquels on culbute et tombe jusqu'à l'infini. Car, tandis que sur la terre on franchit quinze pieds pendant la première seconde d'une chute, sur la lune on en franchit deux, avec, seulement, un sixième de son poids. Je tombai ou plutôt je sautai à environ dix mètres, je suppose. Cela sembla exiger un temps assez long, cinq ou six secondes. Je flottai dans l'air et tombai comme une plume, enfoncé jusqu'aux genoux dans un tas de neige, au bas d'un ravin de roc gris bleu veiné de blanc. Je regardai autour de moi.

— Cavor! m'écriai-je.

Mais nul Cavor n'était visible.

— Cavor! criai-je plus fort.

Seuls les échos du cratère me répondirent. Je tournai furieusement au milieu des rochers et grimpai au sommet de l'un d'eux.

— Cavor! criai-je, et ma voix résonna comme celle d'un agneau perdu.

La sphère n'était plus en vue, et, pendant un instant, une horrible impression de désolation m'étreignait le cœur.

Alors j'aperçus Cavor; il riait et gesticulait pour attirer mon attention. Il était perché sur un rocher dénudé à vingt ou trente mètres plus loin. Je ne pouvais entendre sa voix, mais ses gestes me disaient de sauter. J'hésitai, la distance me paraissait énorme. Cependant je réfléchis que je pouvais sûrement franchir une plus grande distance que Cavor. Je fis un pas en arrière, pris mon élan et sautai de toutes mes forces. J'eus l'impression d'être lancé droit dans l'air comme si je ne devais plus jamais redescendre...

C'était délicieux et horrible à la fois, aussi étrange qu'un rêve, de se sentir voler de cette façon. Je me rendis compte que mon élan avait été de beaucoup trop violent. Je passai par-dessus la tête de Cavor et j'entrevis dans un ravin une confusion de plantes épineuses qui s'étalaient pour me recevoir; je poussai un cri d'alarme, étendis les mains et raidis les jambes.

Je heurtai une énorme masse qui s'éparpilla autour de moi, envoyant dans toutes les directions une quantité de spores orangées et me couvrant d'une poussière de même teinte. Je culbutai au milieu de cet éclaboussement et demeurai là, convulsé par de faibles et courts éclats de rire.

J'aperçus la petite figure ronde de Cavor penchée au-dessus d'une crête hérissée. Il me cria quelques questions qui ne me parvinrent pas.

— Eh? essayai-je de répondre, sans pouvoir y réussir, à cause du manque de respiration.

Il se fraya un chemin vers moi, avançant défiantement au milieu des buissons.

— Il nous faut être prudents. Cette lune n'a pas la moindre discipline. Elle nous fera casser les os.

Il m'aida à me remettre debout.

— Vous faites des efforts exagérés, dit-il, secouant avec la main la poussière jaune qui était restée après mes vêtements.

Je demeurai passif et haletant, tandis qu'il brossait mes coudes et mes genoux et qu'il me chapitrait sur mes infortunes.

— Nos muscles sont encore mal éduqués et nous avons besoin d'un peu de pratique. Quand vous aurez repris haleine...

J'arrachai de ma main deux ou trois petites épines et m'assis sur un épaulement de roc. Mes muscles frissonnaient et j'avais ce sentiment de désillusion personnelle qu'éprouve sur terre, à sa première chute, le cycliste débutant. Cavor pensa soudain que l'air froid du ravin après l'ardeur du soleil pouvait me donner la fièvre : aussi nous regrimpâmes sur le rocher. A part quelques éraflures, je n'avais reçu aucune blessure dangereuse dans ma chute et, sur le conseil de Cavor, nous cherchâmes des yeux une plate-forme facilement abordable pour mon prochain saut. Notre choix s'arrêta sur une dalle rocheuse à dix mètres de distance et séparée de nous par un petit taillis d'épines vert olive.

— Figurez-vous que c'est ici, disait Cavor, qui assumait des airs d'entraîneur, en indiquant un point situé à un mètre de mes pieds.

Je fis ce bond sans difficulté et je dois avouer que j'éprouvai une certaine satisfaction à voir Cavor manquer son coup d'un demi-mètre et tâter des épines à son tour.

— Vous voyez, il faut être bien prudent, déclara-t-il en se débarrassant de celles qui l'avaient pénétré.

Après cela il abandonna son rôle de Mentor et nous nous livrâmes ensemble à de communs exercices pour nous perfectionner dans l'art de la locomotion lunaire.

Nous choisîmes ensuite un saut plus facile et nous le réussîmes sans accident. Nous revînmes en arrière, allant et venant ainsi, plusieurs fois, pour accoutumer nos muscles à ces nouvelles proportions. Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais expérimenté moi-même, combien rapide pouvait être cette adaptation. En très peu de temps vraiment, à coup sûr après moins de trente sauts, nous pouvions juger de l'effort nécessaire pour franchir une distance avec presque autant d'assurance que sur terre.

Pendant tout cela, les végétations lunaires croissaient autour de nous, plus hautes, plus denses, et plus enchevêtrées, à chaque moment plus épaisses et plus hautes, plantes épineuses, cactus massifs et verts, végétations fougueuses ou charnues, lichens aux formes les plus étranges et les plus sinueuses. Mais nous étions si absorbés par nos exercices de saut que nous ne nous préoccupions guère de leur continuelle extension.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTES

Envoi de Yvonne G..., Marseille.

Quelle est la ville la plus pointue ?

Qui est-ce qui marche sur la tête ?

Qui tourne sans bouger ?

Qui n'ayant ni pieds, ni bras, ouvre les portes et bouscule tout ?

RÉBUS

CHARADES

Mon premier est un étang des Bouches-du-Rhône,
Mon second est un métal,
Mon tout est un bonbon.

Mon premier se donne au chat,
Mon deuxième se trouve dans les ports,
Mon tout est une grande province française.

Envoi de Guy S..., à St-Martin-des-Champs.

Mon premier est une note de musique,
Mon second est puni par la loi,
Mon dernier sort de terre quand il pleut,
Mon tout est une arme à feu.

Envoi de Anne G..., à Grenoble.

Mon premier est sur les marches,
Mon deuxième se met sur les jambes,
Mon dernier est une ville de France,
Mon tout est une ville de France.

Mon premier est un département,
Mon second une note de musique,
Mon dernier un grand pays d'Asie,
Mon tout une colonie.

(Solution au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

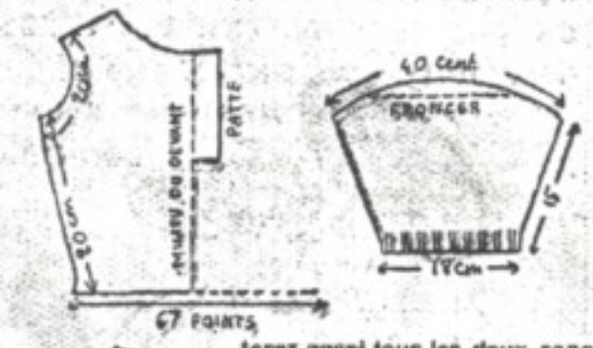
CORSAGE DE LA ROBE POUR PETITE FILLE DE 12 ANS

Commencer par le dos et par le bas. Monter 60 pts, faire 2 rangs droits, puis commencer les augmentations, une fois à chaque extrémité de de l'aiguille tous les 3 cm., et cela 5 fois. Lorsque votre travail a 20 cm. de haut, vous formez l'emmanchure, en rabattant de chaque côté à 1 rang d'intervalle 2 pts, puis 3 fois 1 pt. Lorsque votre emmanchure a 15 cm., vous commencez à former la couture de l'épaule, pour cela vous rabattez vos m. en 4 fois, c'est-à-dire que vous fermez 5 m. à chaque extrémité de l'aiguille; vous tricotez, vous fermez encore 5 m., et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez tombé 22 m. pour chaque épaule; les mailles qui restent forment le milieu de votre dos. Fermez également ces mailles qui restent sur votre aiguille.

DEVANT. — Monter 65 pts, faire le côté qui fermera votre couture du dessous de bras, de la même manière que le dos. A 20 cm. de haut, commencez l'emmanchure, en tombant 2 m., puis à 1 rang d'intervalle 2 fois 2 pts, puis 6 fois 1 pt.; lorsque vous avez 20 cm., formez la couture de l'épaule comme pour le dos. A 20 cm. de haut de votre tricot, vous commencez l'ouverture du devant, pour cela vous séparez vos mailles en deux parties égales, sur le côté droit vous ferez les boutonnières, et de l'autre vous formerez une petite patte, sur laquelle se coudront les boutons. Pour cela vous montez sur votre aiguille 5 m. que vous tricoterez en même temps que toutes celles du côté gauche. A 35 cm. de haut, vous commencez à former l'encolure, en diminuant à chaque rang une maille puis les derniers rangs vous les faites tout droit.

MANCHES. — Faites des manches courtes bouffantes. Commencer par le poignet que vous ferez avec des aiguilles un peu plus fines. Monter 40 m., faire 4 cm. de côtes et ensuite reprendre le même point que pour la robe, et les grosses aiguilles; augmentez de suite votre nombre de mailles afin de faire une manche ballon, pour cela augmentez dès le 1er rang, en piquant dans le pied des mailles à l'envers; vous devrez arriver à avoir 60 mailles. Pour former une couture en biais, vous augmenterez aussi tous les deux rangs d'une m. à chaque extrémité d'aiguille. Lorsque votre tricot aura 15 cm. de haut, vous formerez le haut de la manche. Tombez 10 m., tricotez; au côté opposé faire la même chose, au rang suivant encore 6 m. et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que 32 m. Alors vous fermez votre tricot.

Lorsque votre corsage est terminé, vous le cousez sur votre jupe et repassez la couture. Vous posez un petit col soit tricoté suivant les indications donnée dans « Mon Camarade », soit un col emprisé, ce qui fait très net, et une cravate.



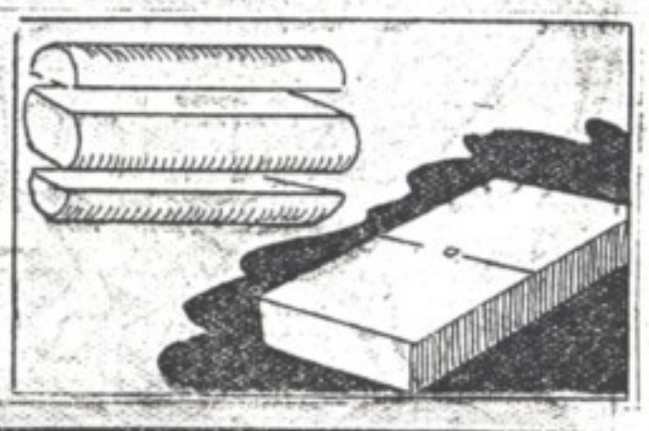
BRICOLAGE :

COMMENT FABRIQUER UN JEU DE DOMINOS

Avec vingt-huit bouchons, de l'encre de Chine, un porte-plume et un morceau de papier de verre, nous allons construire un jeu de dominos.

Chaque bouchon sera fendu dans le sens de la longueur, comme l'indique le dessin, et poli sur le papier de verre jusqu'à ce que le liège ne présente plus aucune aspérité.

Avec l'encre de Chine, vous marquerez tous les points, du double blanc au double six... Après quoi vous pourrez vous livrer à des parties passionnantes.



Un orage est sur le point d'éclater. Riquet et sa maman se trouvent au jardin public. Riquet fort occupé à jouer au cerceau. « Il faut rentrer tout de suite; il ne va pas tarder à pleuvoir. As-tu vu cet éclair? » Mais Riquet continuant sa course : « Ça ne m'intéresse pas, p'tite mère, du moment qu'il n'est pas au chocolat. »

M. Leriche a payé très cher un pilote, qui va lui faire prendre un long baptême de l'air. « Nous allons survoler le mont Blanc, si vous voulez? — Oui, oui, entendu, mais surtout, attention; ne montez pas au-dessus de 1.000 ou 1.200 mètres... » (Que ceux qui ne savent pas la hauteur du mont Blanc consultent leur géographie.)

« Je viens de l'échapper belle, mon vieux. Je suis tombé d'une échelle de trois mètres de haut. — Comment? Et tu ne t'es rien cassé? — Oh, non, fort heureusement, j'étais seulement perché sur le premier barreau. »

Tout le monde sait, sauf ce paresseux de Toto, que les prunes d'Agen sont célèbres. Comme le professeur de géographie lui posait la question suivante : « Par quel produit la ville d'Agen est-elle célèbre? Toto, dont l'assurance égale l'ignorance, lui répondit froidement : « Par les agendas, monsieur. »

M. et Mme Les-Parfaits-Alpinistes se présentent à l'hôtel de X..., munis de corde, de piolets, etc... « Avez-vous une chambre pour la nuit? Nous devons partir à l'aube pour une longue ascension. — Oui, j'en ai bien une, mais elle est au sixième, sans ascenseur. — Oh, c'est bien trop haut! Dans ce cas nous chercherons ailleurs...

DON QUICHOTTE

D'APRÈS LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547-1616)

La Révolte des Chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, en Australie, les chercheurs d'or se sont révoltés contre les injustices du gouvernement. Dick Preston (18 ans) et son ami Shane Corrigan ont fait cause commune avec les mineurs. Dick a été fait prisonnier par des pillards que commandent Tommy le chinois. La jeune Cosima songe à délivrer son ami Dick.

Chapitre XVII COSIMA A LA RESCOUSSE *(suite)*

Dick regardait la cloison d'où le grignotements de souris semblaient venir. Il vit que le bas de la paroi se soulevait. La lumière des étoiles éclairait le bas de la toile et quelqu'un rampait par-dessous.

Quelques instants plus tard l'intrus était au milieu de la pièce et chuchotait : « Dick... Dick... » d'une voix basse et plaintive que Dick reconnut pour être celle de Cosima. Il tordit ses liens et essaya de se dégager du bâillon, mais en vain. Il ne pouvait se libérer ou répondre pour lui indiquer l'endroit où il se trouvait. Elle voyait moins clair dans la hutte que lui dont les yeux étaient habitués à l'obscurité et qui parvenait même à distinguer la tache d'ombre plus foncée qu'il savait être Cosima.

— Dick, êtes-vous là ? murmura Cosima dans l'ombre. Elle écouta puis recula jusqu'au mur sous lequel elle s'était glissée et en souleva un peu la toile et regarda dehors. L'angoisse s'empara de Dick. Elle n'allait tout de même pas partir sans le voir, alors qu'elle était si près de lui. Il frappa sa tête contre le pieu auquel il était attaché. Cosima revint et à la grande joie de Dick, s'avança vers lui. Elle eut un mouvement de recul et poussa un léger cri, puis elle tendit la main.

— Oh! Dick! êtes-vous mort ? Est-ce vous ? Vous ont-ils tué ?

Dick agita la tête aussi fort qu'il put, mais les liens étaient solidement serrés. Cosima étendit la main et lui toucha la figure. Elle tâta le bâillon et comprit. S'enhardissant, elle se rapprocha et se mit à défaire les nœuds. C'était une tâche difficile et Dick se dit qu'elle n'y arriverait jamais. Il attendit impatiemment pendant qu'elle s'écorchait les doigts aux nœuds serrés de la grosse corde de chanvre. Qu'arriverait-il si les hommes à qui Tommy avait ordonné de retourner à la hutte revenaient ? Ce serait affreux d'être surpris au moment même de la délivrance.

Dick aurait voulu crier à Cosima de se dépêcher; mais heureusement, il ne le pouvait, car il l'aurait encore plus affolée. Enfin, il l'entendit pousser un soupir de soulagement. Son bâillon se desserra et tombe. Il cracha les chiffons qu'on lui avait enfoncés dans la bouche.

— Ouf!

— Oh! Dick! Vous ont-ils fait mal ? Etes-vous blessé ?

— Non! je suis seulement attaché. Mais il faut nous dépêcher, ils vont revenir!

Elle commença à s'attaquer aux cordes qui entouraient ses jambes.

— Non, d'abord les mains. Après je pourrai vous aider.

Elle arrachait fiévreusement les gros nœuds.

— Mes ongles saignent, dit-elle. Je suis si heureuse, je suis seulement désolée de ne pouvoir tirer plus fort. Toutes ces cordes ont l'air emmêlées.

Elle finit par tirer le bon bout. Dick eut les mains libres.

— Je peux faire le reste.

Il défit rapidement les cordes qui entouraient sa poitrine et ses jambes, puis se redressa, libre. Il fit un pas vers la paroi de toile, mais s'arrêta.

— Comment allons-nous sortir ? Où est le Suédois, l'homme qui monte la garde ?

— Par devant, répondit Cosima. Il surveille surtout par là, parce que c'est le moins solide, je suppose. J'ai attendu que l'homme s'en aille, et je n'ai osé rien faire avant de le voir partir par devant. Alors, j'ai couru et je me suis glissée par-dessous la toile. Je l'ai entendu revenir, et quand j'ai regardé, il était revenu à sa place.

— Comment avez-vous pu faire pour me trouver ?

— J'ai entendu le bruit de la lutte, quand ils vous ont attrapé. Je me suis glissée dehors et je les ai vus vous emmener. Puis je les ai suivis.

— Mais comment allons-nous sortir avant que les autres n'arrivent ?

Ils n'avaient pas de plan en tête. Les planches des autres murs étaient trop solidement clouées, le Suédois entendrait sûrement les efforts qu'ils feraient pour le défoncer. Ils se dirigèrent vers la porte et virent que toute tentative de ce côté était inutile. Elle s'ouvrait juste du côté du Suédois et il pourrait les pincer. De plus, elle était munie d'un gros loquet rouillé dont le grincement attirerait l'attention du gardien.

— Il a un bâton... chuchota Cosima, j'ai une idée! Il a abandonné son poste un moment et m'a laissée me glisser à l'intérieur à cause d'un bruit dans un buisson devant la hutte. Il est allé fouiller le buisson. Si nous pouvions y faire du bruit, il irait regarder de ce côté et nous pourrions nous sauver dans son dos.

— Mais comment pouvons-nous faire du bruit dans le buisson en étant enfermés ici ?

— Ne pourrions-nous pas y jeter quelque chose ? Regardez, il y a une latte qui manque dans le mur.

Ils ménagèrent soigneusement un petit trou triangulaire à travers lequel ils pouvaient regarder devant la hutte.

— Je ne pourrai pas jeter une pierre par là, dit Dick, c'est trop petit. J'attraperais probablement les bords du trou, ce qui fera dévier la pierre. Et le Suédois irait d'un autre côté que celui que nous désirons.

— J'ai une idée meilleure que de lancer un caillou, dit Cosima, qui retourna près du mur latéral. En passant par là, j'ai trouvé un bâton fourchu, un bâton de lit de camp. Ne pourrions-nous l'utiliser comme lance-pierre ?

— Si nous avions un élastique.

— J'ai mes jarretières. Mais trouvons d'abord le bâton.

Ils le découvrirent dans un tas de piquets et de planches rassemblés là pour confectionner un lit de camp. La fourche était un peu grosse, mais elle pouvait servir. Cosima retira ses jarretières, déchira avec ses dents le

(Suite en première colonne page 4.)

Dick Preston et Cosima

cotos qui les cousait, nous les bouts d'élastique ensemble et attacha le tout à la fourche.

— Ça ne ressemble guère à un lance-pierre, dit Dick, et le nœud est gênant; mais j'espère tout de même pouvoir lancer une pierre dans le buisson, si elle n'est pas trop grosse.

Ils cherchèrent par terre, mais ne trouvèrent que des cailloux trop petits. Ils découvrirent enfin, près du mur, un bloc de terre durcie qui pouvait faire l'affaire. Dick écarta encore un peu une planche, plaça la fourche contre le trou, tira l'élastique en arrière et laissa partir la motte de terre. Elle fila et frappa le buisson avec un bruit de branchages cassés.

Dick et Cosima guettaient, retenant leur respiration. Enfin, à leur grande joie, ils virent s'avancer une ombre massive.

— Arrivez! dit Cosima, qui, dans son ardeur avait pris la main de Dick. Ils coururent à la cloison de toile. Dick la releva et Cosima passa par-dessous. Il la suivit aussitôt et ils s'enfuirent derrière la hutte, contournèrent quelques tas de minerais, passèrent devant des cabanes, franchirent des planches qui couvraient une tranchée, puis parvinrent à un chemin.

— Sauvés! dit Dick. Vous m'avez sauvé la vie, Cosima.

— Oh! j'ai eu bien peur, dit Cosima, et moi qui avais toujours cru que j'étais si brave.

— Vous êtes la fille la plus brave du monde, insista Dick.

— Peuh! tout le monde peut l'être. Je me trouve lamentable : je me serais bien sauvée, au début, quand je n'arrivais pas à vous trouver, mais ce géant est revenu et m'en a empêchée. N'avez-vous pas envie de boire une tasse de thé ?

— Oh! si!

— Mais promettez-moi que vous ne direz pas à ma tante que j'ai eu si peur. Elle me le répéterait tout le temps.

— Bien sûr que je ne lui dirai pas une chose pareille. Ça ne serait pas vrai. Si vous pouviez savoir à quel danger vous m'avez arraché!

— Je voudrais que vous écriviez ça à une cousine que j'ai en Bavière. C'est une fille horrible, elle ne me croira jamais si je le lui écris moi-même.

Tout en causant, ils marchaient rapidement sur le sentier qui menait au centre de la ville.

— Ça va, dit Dick, vous avez dû attendre des heures !

— Oui, dit Cosima, je suis contente d'avoir eu si froid et d'avoir été si mal parce que ça m'a empêchée de m'endormir.

Ils longeaient maintenant le coteau ouest sur lequel était installé le camp du gouvernement.

— Ecoutez, dit Dick, est-ce qu'il ne se passe pas quelque chose là-bas ? Regardez cette lumière, et cette autre ? Des lumières paraissaient et disparaissaient par éclair. Je jurerais qu'il y a des hommes en marche, je vois reluire les baïonnettes. Cosima, ça doit être une attaque brusquée sur l'Entrepôt. Et rien n'est prêt pour y répondre.

Chapitre XVIII. — L'ENTREPOT EURÉKA

Cosima aurait voulu courir avec Dick donner l'alarme à l'entrepôt, mais Dick le lui défendit aussi sévèrement qu'il put. Il fallait qu'elle retourne chez elle, disait-il, pour montrer à sa tante qu'elle était saine et sauve. Et, en même temps, elle préviendrait le Dr Kennworthy en lui disant qu'il devait venir rassembler les mineurs dispersés dans leurs tentes ou leurs cabanes. Les mineurs de Creswick qui étaient restés à Ballarat étaient disséminés dans les hôtels et les bars, il fallait les réunir. Si un renfort n'arrivait pas rapidement, la petite troupe d'Eurêka aurait peu de chance de résister.

Cosima reconnut l'importance de cette deuxième remarque et lui dit qu'elle pouvait maintenant retrouver son chemin; elle partit comme un trait vers la maison. Dick, oubliant ses courbatures, se hâta vers l'Entrepôt de la colline de l'Ouest. Mais dans sa hâte, il manqua un raccourci et s'embourba dans un petit marécage, puis tomba presque dans un chantier abandonné. Il lui fallut reprendre un autre chemin, et il se trompa encore de direction et erra au milieu des tas de minerais, des puits, et des tentes dans lesquelles il entendait des ronflements

partirent en courant vers la ville.

sonores. Il eut l'idée d'appeler pour réveiller les mineurs de l'endroit, mais le temps passé en explications et en targuinestions était trop précieux pour être perdu. Il lui fallait donner l'alarme à l'Entrepôt dans lequel se trouvait la plupart des capitaines.

Il était hors d'haleine et mort de fatigue, mais l'idée de la Cause en péril le soutenait. Il lui sembla qu'il errait depuis une éternité dans un désert d'argile pendant que de minute en minute les soldats se rapprochaient de l'Entrepôt, prêts à l'encercler. S'ils tuaient ou faisaient prisonniers les chefs, que deviendrait la Cause ? Il savait que si l'on pouvait repousser l'attaque jusqu'après l'aurore, l'armée n'aurait pas la victoire, car les mineurs accourraient à la rescousse et le succès donnerait un grand courage non seulement aux mineurs de Ballarat, mais aux deux États australiens de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud.

Quand il atteignit les collines d'Eurêka, le jour commençait à poindre. Il pouvait voir vers la gauche les soldats en habit rouge disposés en ordre de bataille, et un peu plus loin, près de cent policiers à cheval. Pensant qu'il n'avait aucune chance d'arriver à temps à l'Entrepôt, Dick chercha son revolver pour tirer en l'air et donner l'alarme, mais il se rappela que Tommy le lui avait pris. Il continua à courir désespérément, ne songeant plus maintenant qu'à rejoindre la petite troupe des rebelles sur la colline. Une sonnerie de trompettes retentit; il entendit un officier donner un ordre et le bruit des soldats et des chevaux qui piétinaient. Il atteignit l'Entrepôt par l'Ouest qui n'était pas encore investi.

Des hommes sortaient en trébuchant des tentes, se frottant les yeux et ajustant leurs ceintures, ils vérifiaient gauchement leurs fusils et se cognaient les uns contre les autres. Une fusillade éclata pendant quelques minutes au-dessus de l'Entrepôt. Dick entendit les balles claquer sur les planches et siffler au-dessus des têtes.

Les entrées des sondages situés en contre-bas de l'Entrepôt se transformèrent en places fortes et furent rapidement occupées par les Canadiens de la brigade des montagnes : vingt à trente hommes résolus et bons tireurs. D'autres mineurs armés de fusils coururent se poster derrière les planches qui défendaient le ravin et répondirent à la charge de l'armée. Les soldats eurent un moment d'hésitation. Dick vit Shane et courut à sa rencontre.

— As-tu un revolver à me passer ?

Shane secoua la tête et se hâta vers la barricade. Un mineur touché en plein cœur s'écroula presque sur Dick et son revolver rebondit avec bruit sur un tas de fagots. Dick courut s'emparer de l'arme. Puis il se précipita derrière les planches et tira; il avait heureusement conservé sa cartouchière. A côté de lui, un mineur anglais gémissait en brandissant un vieux tromblon chargé d'un caillou de quartz.

Un petit trompette rassemble les soldats du 40e régiment, Dick admira cet homme bien qu'il fût un ennemi. Il s'avança courageusement sur la gauche et sonna la charge. Les soldats se rangèrent à sa droite. Des éclaireurs se répandaient de tous côtés. Un détachement de soldats atteignit l'élévation de terrain derrière l'hôtel du Commerce et commença d'avancer. Derrière les rangs des habits rouges s'amoncelaient morts et blessés.

Maintenant la bataille faisait rage autour de l'Entrepôt, la cavalerie chargeait au Sud, la police montée au Nord. Dans un trou hérissé de fusils, Dick vit un Américain blessé à la cuisse qui allait en boitillant à droite et à gauche pour encourager les hommes, sans songer à sa propre vie. A part la fusillade, il y avait peu de bruit : les deux partis se battaient avec une ardeur farouche.

Dick tirait, tirait.

En levant les yeux, il vit Lalor qui se tenait au-dessus d'un forage recouvert de planches.

— Aux trous! aux trous! criait Lalor en montrant les sondages; et, comme il donnait ces ordres à ses hommes derrière l'abri précaire de la barricade, un coup de feu l'atteignit à l'épaule et l'abattit. Dick se rendait à peine compte de ce qui lui arrivait. Tout était enveloppé de fumée, des formes passaient rapidement devant lui, le sang battait à une allure accélérée à ses tempes et dans son cœur, des fusils claquaient à ses côtés. Il vit un homme agenouillé, qui tirait méthodiquement et qui soudain s'abattit face contre terre. Tout allait si vite que son cerveau enregistrait avec peine et pourtant, il lui semblait que cela ne finirait jamais, qu'il continuerait éternellement à faire feu sur une ligne d'uniformes rouges qui se rapprochait de plus en plus.

(A suivre.)

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN DE A. TOLSTOI

À TRAVERS LE MONDE

Les combats de grillons sont aussi populaires en Chine que les combats de coqs ou de boxe le sont dans d'autres pays. Les insectes sont placés dans un pot de céramique et s'attaquent furieusement. Le combat ne se termine que par la mort d'un des protagonistes. On grave alors le nom du vainqueur sur une petite plaque de marbre qu'on offre à son propriétaire, plein d'orgueil. L'élevage des grillons de combat est un art minutieux et délicat qui compte parmi les professions les plus respectées.

○

Il existe, en Amérique du Sud, un arbre qui sert à protéger de son ombre les plantations de café et de cacao, et qui fait la joie des femmes coquettes. En effet, cet arbre produit un fruit rouge très dur dont les femmes et les enfants se font des colliers, des bracelets et autres bijoux. Ce fruit, très brillant et transparent, ressemble absolument à un rubis.

○

Portés sur des skis, des champions ont réalisé des vitesses vertigineuses de 100 à 112 kilomètres à l'heure. Il faut dire que ces vitesses ont été évaluées d'après des chronométrages faits sur une distance de 150 mètres seulement.

○

Un original citoyen des Etats-Unis a déposé dans une banque, en octobre 1927, 1 dollar. Aussitôt, il a tiré sur cette banque un chèque de deux millions de dollars, que la banque a accepté comme légal. C'est que cet homme spécifiait que le paiement du chèque serait effectué en 2.427. Or un dollar, avec les intérêts composés de 3 % atteindra, en effet, à cette date, la somme fabuleuse de 2.000.000 dollars.

○

Un célèbre savant américain estime que la population de la terre a triplé en trois siècles. En 1650, elle était environ de 456 millions d'hommes; en 1929, elle atteignait 1 milliard 820.000.000.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE... DU CERF-VOLANT

Vous avez tous vu voler un cerf-volant. C'est un des premiers jouets aériens que peuvent posséder les enfants.

« Un jouet d'enfant », voilà pour beaucoup de personnes ce qu'est le cerf-volant. Cependant, lorsque vous lancez votre jouet, de grandes personnes s'y intéressent et donnent leur avis, bon ou mauvais, sur votre façon d'agir : vous ne courez pas assez ; il faut tirer sur la ficelle ; il faut ajouter une queue en papier pour obtenir de la stabilité, etc.

C'est que les grandes personnes se sont intéressées en premier lieu, au cerf-volant.

L'origine de cet appareil est à peu près impossible à déterminer car la documentation manque.

Il est question d'un cerf-volant attribué à un philosophe grec qui vivait quatre siècles avant l'ère chrétienne.

On parle également d'un général chinois, Han-Sin, vivant 206 ans avant notre ère, et qui aurait imaginé un cerf-volant pouvant faire communiquer une ville assiégée avec les troupes de secours.

Mais d'autres historiens affirment que ce général n'a fait qu'une simple adaptation, car l'appareil existait déjà depuis de nombreuses années.

Toujours est-il que les cerfs-volants servaient aux Chinois pour effrayer leurs ennemis. Pour obtenir ce résultat, on donnait à l'appareil la forme d'animaux fantastiques tels que dragons ou mauvais génies. Les Chinois et Japonais ont été les seuls à utiliser le cerf-volant dans l'antiquité.

LA COLOMBE ET LE DRAGON-VOLANT

Nous allons vous décrire quelques cerfs-volants amusants utilisés par les Japonais et les Chinois dans l'antiquité.

Le premier (I) représente un oiseau, ailes étendues. La construction est en bambou fendu en deux, donc très léger.

Il se compose essentiellement d'une croix assez forte sur laquelle on fixe trois bambous plus minces, dont les formes sont bien visibles sur le dessin. Un papier spécial, connu maintenant sous le nom de papier japon, recouvre la carcasse sur une face seulement. L'assemblage des bambous se fait au moyen de ligatures alors que le papier est collé.

Le second (II) est le fameux dragon destiné à effrayer les ennemis, chasser les mauvais génies, etc. On en lance encore les jours de fête et ce n'est pas sans intérêt que la population admire ces grosses bêtes ondulant sous l'action du vent.

Ce cerf-volant spécial est composé d'une série de disques, de diamètre de plus en plus petit, et traversés par une baguette horizontale supportant à chaque extrémité une plume ou un plan porteur.

II. — Le dragon-volant.

I. — L'oiseau japonais.

Chaque disque est un cercle de bambou tendu de papier.

Les disques sont reliés entre eux par des cordelettes et le tout se termine par deux longues banderoles qui achèvent de créer l'effet de mouvement du « monstre ».

La plus grande attention est portée sur le premier disque dont la forme et les couleurs représentent un masque grimaçant d'animal fantastique.

La corde de retenue s'attache au nez du dragon. Le lancer de ce type de cerf-volant est assez délicat. On doit surtout éviter de tortiller les cordelettes reliant les disques. Par contre, l'effet produit est saisissant.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 2. Planeur, lancement au sandow
1 pochette. .. .. **6 francs**

M. C. 1. Avion à moteur de caoutchouc, qui vole
1 pochette. .. .. **7 francs**

Envoi franco contre remboursement adressé à :
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

SPORTS

Auto contre moineau...

Où il faut souvent se méfier d'un plus petit que soi... Un moineau qui renverse une auto de course, ça a l'air de sortir d'une histoire de Marseille et pourtant c'est assez exactement ce qui se passa pendant une course sur la piste de Berlin. Le coureur roulait à belle allure, quelque chose comme 220 kilomètres à l'heure, quand il sentit un choc violent dans les yeux et ses lunettes se brisèrent. Cela lui fit perdre le contrôle de sa voiture qui fit une embardée, puis une autre, et avant qu'il ait eu le temps de se reprendre, le pauvre coureur se retrouvait par terre à bonne distance de son auto retournée. Comme vous l'avez deviné déjà, c'était un moineau qui l'avait heurté en plein vol et le choc avait cassé les lunettes.

Jeunes et vieux

Vous voyez couramment affirmer qu'un coureur cycliste de 30 ans est trop vieux ou qu'un boxeur de 32 ans succombe sous le poids de l'âge, mais il y a un sport, et pas l'un des moins durs, où vieux et jeunes sont à égalité : c'est la marche. En effet, lors d'un récent Paris-Strasbourg, on constata que le vétéran de l'épreuve, et qui ne fut pas l'un des moins brillants, avait 57 ans. Le plus jeune, par contre, avait 18 ans... D'ailleurs deux années de suite l'épreuve fut gagnée par un Suisse âgé de 48 ans. Voilà bien la revanche des vieux.

Pénalisations

Vous savez que dans les épreuves cyclistes, le classement n'est pas toujours absolument conforme à l'ordre d'arrivée. En effet, on prévoit tout un barème de pénalisations où à côté d'amendes en argent figurent des retards infligés aux concurrents. Au cours du récent Tour de France, ces pénalisations furent distribuées avec générosité et vinrent bien souvent fournir des sujets de discussions entre les coureurs et les commissaires. On raconte le cas d'un jeune coureur qui se vit infliger un retard d'une minute parce qu'on l'avait vu s'accrocher à une voiture pour monter dans un col. Naturellement il n'accepta pas de bon cœur cette pénalisation et pour se justifier il déclara : « Après tout qui vous dit que ce n'était pas moi qui poussais la voiture? » Mais personne ne voulut le croire.

CHEZ LES INDIENS NAVAGO

Chez les Indiens Navagó. — *Les deux romanciers Ilf et Petrov, écrivains d'U. R. S. S. connus dans le monde entier, racontent comment, traversant l'Amérique en auto avec deux amis, M. et Mme Adams, ils visitèrent le pays des Indiens Navagó.*

Nous nous étions habitués aux déserts, nous les aimions et rencontrâmes celui qui s'ouvrait à notre vue, d'une assez grande hauteur, comme un vieil ami. Là commençait le Parc National d'Etat de la tribu indienne nomade Navagó. C'est une des tribus les plus importantes; elle est forte de soixante mille hommes. Il y a cinq ans à peine, ce pays était encore infranchissable; et il n'y a que peu de temps qu'avec la nouvelle route, les touristes ont commencé d'y pénétrer.

Les Navagòs haïssent et méprisent les « frères au visage pâle » qui, depuis plusieurs siècles, les ont décimés sans trêve pour, en fin de compte, les enfermer dans un désert. Cette haine est visible dans chaque regard de l'Indien. Plutôt que d'emprunter la culture et la civilisation de l'homme blanc, il préférera lier son nouveau-né à une planchette et le poser à même le sol sale, en terre battue du wigwam.

Les Indiens se mélangent très peu avec les blancs. Cette opposition millénaire des Indiens est probablement une des choses les plus remarquables dans l'histoire de l'humanité.

Le gouvernement qui a détruit les Indiens s'attache maintenant à préserver le petit nombre de leurs descendants. On a mis à la tête du département indien de Washington un gentleman libéral. On a organisé ce que l'on appelle des « réserves » indiennes, où l'on ne permet aux blancs de faire le commerce avec les Indiens que sous le contrôle du gouvernement. Après avoir chassé les Indiens des terres fertiles, on leur a concédé maintenant quelques misérables petits lopins de désert et ceci compte pour un grand bienfait. On a ouvert des musées d'art indien. On achète chez eux, pour quelques sous, leurs dessins, leurs tapis, leurs tasses en terre glaise coloriée et leurs bracelets d'argent. On a construit quelques écoles fort bien aménagées pour les enfants indiens. Les Américains sont même assez fiers de leurs Indiens. A la façon dont le directeur d'un jardin zoologique est fier d'un vieux lion, spécimen rare. Le fier animal est très vieux et ne présente plus de danger. Ses griffes sont émoussées, ses dents tombées. Mais sa peau reste magnifique.

Tout en organisant des écoles et des musées, on a oublié que la base du développement culturel d'un peuple est sa langue maternelle. Or, dans les écoles indiennes, les maîtres sont des blancs et les études ne se font qu'en anglais. Il est vrai qu'il n'existe pas d'écriture indienne et que chaque tribu parle sa propre langue, mais ce n'est pas là un obstacle. Il suffit de vouloir. Et beaucoup de savants indiens, spécialistes de leur culture nationale, auraient pu créer, en un laps de temps très court, un alphabet, ne fût-ce que pour quelques tribus les plus importantes.

Vers midi, nous arrivâmes au village de Cameran. Il y avait là quelques maisonnettes, une poste, un point commercial où l'on vend les marchandises aux Indiens, un petit hôtel-restaurant fort bien tenu, et deux huttes indiennes en terre séchée.

Nous entrâmes dans l'une d'elles. Le père de famille était absent de la maison. A terre était assise une Indienne très belle, qui ressemblait à une tzigane. (D'ordinaire, les hommes indiens sont plus beaux que les femmes.) Elle était entourée d'une nuée de bambins. Le plus petit, qui n'était pas encore sevré, était attaché à une planchette posée à terre. Le plus âgé avait sept ans peut-être; tous étaient sales, mais très beaux comme leur mère.

Quand nous sortîmes de la hutte, une automobile d'une extrême vétusté s'en approcha (nous n'avions jamais vu un modèle aussi vieux, même dans le Texas) d'où sortit le père de famille.

— How do you do, Sir? lui dit Mr. Adams, engageant la conversation.

L'Indien ne répondit pas. Il nous montra ses lèvres de la main et fit un geste négatif. Il ne voulait pas parler avec des blancs. Passant dans sa hutte, une touffe d'herbes du désert sous le bras, il ne regarda même pas de notre côté. Nous ne l'intéressions pas plus que la poussière. Un vieux diplomate anglais eût pu envier la majesté de sa démarche et l'expression impénétrable de son visage.

Comme nous vîmes clairement alors la fausseté de tous ces départements indiens, de ces écoles, de ces musées, de ces réserves, toute cette bienveillance tumultueuse d'un vieux pécheur qui prie mal pour les péchés de son passé!

A notre départ de Cameran, on nous prévint que nous roulerions pendant assez longtemps sans trouver d'habitation.

Peu après nous arrivions dans un hôtel que tenait un homme sympathique, vêtu en cow-boy. Quand nous fûmes installés, l'hôtelier, faisant claquer les petits talons hauts de ses bottes de cow-boy, s'approcha de la cheminée, y jeta une bûche, puis revint à nous et il nous raconta l'histoire d'un Indien Navagó qui avait décidé un beau jour de faire du commerce.

— L'Indien possédait un capital formidable — 200 dollars! Peut-être avait-il vendu son bétail, ou peut-être avait-il trouvé un peu de pétrole dans son terrain. Toujours est-il qu'il était en possession de cet argent. Et il décida de faire du commerce. Il s'en fut à la petite ville la plus proche et dépensa ses deux cents dollars en marchandises de toutes sortes qu'il rapporta dans son village natal. Imaginez-vous un Indien faisant du commerce! C'était la première fois dans l'histoire de la tribu Navagó! Le commerce marchait assez bien, mais je remarquais que mon ami l'Indien spéculait de façon bien curieuse. Cela me frappa à tel point que d'abord je le crus devenu fou. Voyez-vous, il vendait ses marchandises exactement pour leur prix d'achat. Je commençais à lui expliquer qu'il est impossible de faire du commerce de cette façon, qu'il allait se ruiner, qu'il fallait vendre les marchandises plus cher qu'il ne les avait achetées.

— Comment, plus cher?

— C'est tout simple, par exemple tu achètes quelque chose un dollar; il faut que tu le revendes un dollar vingt.

— Mais comment le vendrais-je un dollar vingt si cela ne vaut qu'un dollar? me demanda le « commerçant ».

— Mais c'est ça le commerce, lui dis-je, acheter bon marché et revendre plus cher. Là, mon Indien se fâcha tout rouge.

— C'est de la duperie d'acheter un dollar pour revendre un dollar vingt. Tu me conseilles de duper les gens?

— Ce n'est pas du tout de la duperie. Mais il faut tout simplement que tu gagnes, tu comprends, gagner, GAGNER?

Mais quelque chose d'étrange se passa chez mon Indien. Il cessa de comprendre jusqu'aux choses les plus simples.

— Comment, gagner? fit-il.

— Oui, justifier ce que tu as dépensé.

— Je n'ai rien dépensé.

— Mais enfin, tout de même! Tu es allé en ville, tu as acheté des choses, tu les as amenées ici, tu as travaillé!

— Qu'est-ce que c'est que ce travail? Acheter? Amener? Ce n'est pas du travail. Non, ce que tu me conseilles me semble étrange.

Il fut impossible de le convaincre. Je m'y suis donné beaucoup de peine, et en vain. Il était entêté comme une mule et répétait sans cesse :

— Tu me conseilles de faire une chose malhonnête.

Et moi, je lui disais :

— Mais c'est le commerce!

Et il me répondit :

— Alors, c'est que le commerce est une chose malhonnête!

Et il continua à mener son commerce comme il l'avait fait jusqu'alors pour enfin l'abandonner tout à fait. Et la seule entreprise commerciale de la tribu Navagó à capital indien ferma.

Ilf et Pétrow.

MOSCOU, PORT DE CINQ MERS

Prenez une carte de Russie, cherchez Moscou. Si Léningrad est la ville tournée vers l'extérieur, un port actif, Moscou, est bien au contraire, n'est-ce pas, une ville intérieure, ce vieux confluent de caravanes entre l'Asie et l'Europe. Mais Moscou est en train de devenir un des plus importants ports maritimes d'Europe.

On vient, en effet, d'inaugurer — triomphalement, cela va sans dire — un canal long de 128 kilomètres qui relie la rivière qui passe à Moscou, la Moskowa, au plus grand fleuve d'Europe, la Volga. Ainsi la capitale de l'U. R. S. S. est maintenant approvisionnée en eau potable, le débit d'eau se trouve en effet décuplé; il est déjà de 172 litres par jour et par tête d'habitant, soit plus qu'à Berlin et à Vienne... La voie fluviale Moscou-Léningrad se trouve raccourcie de 1.100 kilomètres, celle de Moscou-Gorki de 110 kilomètres. Le niveau de la Moskowa étant sensiblement relevé, il a fallu construire de nouveaux quais dans la ville. Il a fallu construire des écluses, 11 barrages, 12 travaux d'art pour la traversée des routes et voies ferrées, créer 5 lacs artificiels formant réservoirs, sans compter tout un système de pompes mues électriquement, l'électricité étant fournie par des usines créées spécialement à proximité du canal.

Le 1er mai dernier, donc, 6 vapeurs, le *Joseph-Staline*, suivi des vapeurs *Kalinine*, *Molotov*, *Voroshilov*, *Kamanine* et *Stakhanov* ont quitté pour la première fois le lit de la Volga pour atteindre Moscou; ces bateaux fleuris emmenaient, acclamés par la foule, les ingénieurs du canal et les meilleurs ouvriers qui y travaillèrent. Le canal commence par un grand lac artificiel de 327 kilomètres carrés (1.120 millions de mètres cubes), créé sur la Volga, et qui servira d'avant-port à la capitale. L'eau de la Volga ne coule naturellement dans le canal que durant 16 kilomètres. Six écluses de 6 à 11 mètres de hauteur l'élèvent ensuite pendant 80 kilomètres jusqu'au niveau supérieur. De puissantes stations de pompage refoulent l'eau d'une écluse dans l'autre. Plusieurs centrales électriques, dont celle d'Ivankovo (28.000 kilowatts) ont été créées pour actionner les pompes, les portes des écluses, les ponts tournants, etc. Tous les appareils sont branchés sur le réseau des centrales de Moscou qui reçoit en échange le courant de ces centrales nouvelles établies sur des barrages de la Volga et des petites rivières traversées. Pour franchir ces six écluses construites près de Dimitrov, les bateaux ne mettent pas plus de quarante-neuf minutes. Le bief suivant est formé par les eaux de plusieurs rivières. Sur son parcours — 20 kilomètres — le canal traverse 5 lacs artificiels : *Ikchinski*, *Pestovski*, *Pialoski*, *Klizminski* et *Khimkinski*. Puis deux écluses font descendre le niveau de 36 mètres. Et le canal atteint la Moskowa dont le propre niveau a été relevé par trois autres écluses. Près du parc de culture « Gorki » s'étend le magnifique port fluvial. Le port du Nord avec la gare centrale pour voyageurs, toute en marbre et granit, se trouve sur le lac Khimkinski.

Le canal Moscou-Volga est le plus grand du monde. Cinq cloisons y ont été aménagées de façon à pouvoir isoler immédiatement telle partie du canal qui serait endommagée, ce qui permettrait d'effectuer les réparations sans arrêter le trafic. Ses dimensions sont imposantes puisqu'il peut assurer le passage des plus lourds chalands de la Volga, même des vapeurs à trois ponts qui y circulent. Parmi les tours de force réalisés dans sa construction, il faut citer celui-ci : au croisement avec la ligne de chemin de fer de Kalinine et la route de Volokolamsk, près de Tonchino, le canal, enfermé dans un lit de béton, franchit la route, ayant au-dessus de lui le viaduc de la voie ferrée.

Le canal Moscou-Volga a été construit en trois ans. Il a coûté 1.941.300 roubles.

L'économie de l'U. R. S. S. va se trouver modifiée. Dès la première année 2.600 tonnes de marchandises vont emprunter la nouvelle voie, et dans cinq ans on prévoit le transit de 15.000.000 de tonnes. Moscou pourra développer son industrie du bois; le bois du Nord lui viendra de Carélie par les canaux Marie; une partie de ce bois pourra être transmise par voie fluviale au Donbass, et les péniches regagneront Moscou avec un chargement de charbon. Potasses de l'Oural, phosphates de Voskressenlo, nitrates du canal mer Blanche-Baltique, viendront par le canal.

Ce canal ne sera pas seulement la plus grande voie fluviale artificielle, mais aussi la plus belle. Pour le plaisir des yeux, et en même temps pour consolider la construction, on l'entourera d'une ceinture de verdure. On commence à reboiser les districts attenant aux lacs artificiels; — sur l'Ikchinski, c'est une véritable forêt qui pousse : une première ceinture est composée de pins, sapins, tilleuls, chênes, bouleaux et platanes; une deuxième zone, groupant à peu près les mêmes arbres, forme comme une réserve de la première, et une troisième zone contient beaucoup d'arbustes et de buissons qui fixent le sol. Au bord du canal on ne plantera que des conifères; on évitera ainsi que des feuilles viennent troubler l'eau, et ces arbres, très serrés, interdiront l'accès du canal aux hommes et aux bêtes. La partie sud du canal passe à travers un terrain argileux et pauvre, la partie nord à travers des tourbières — qu'à cela ne tienne! les bâtisseurs du socialisme vont y déverser des tonnes de terre fertile; et d'ici peu il y aura là des villages pour le personnel des stations, avec des peupliers le long des routes, des tilleuls sur les places et des jardins tout autour.

Le plan d'aménagement prévoit la plantation de 20 millions d'arbres et réserve 7 hectares de terrains aux massifs de fleurs...

« Honneur aux techniciens et aux ouvriers constructeurs du canal! » criait la foule. Il faut les admirer, car ce n'est pas une petite affaire que dompter un fleuve comme la Volga. On dit au fleuve : « Tu fais une courbe, tu iras droit maintenant, tes eaux vont de haut en bas naturellement; on les forcera à remonter en arrière; et cette multitude d'affluents qui débordent au printemps, nous allons leur voler leur trop-plein et l'enfermer dans les réservoirs. »

Arrêter l'eau, savez-vous ce que cela représente? L'eau est forte, et puis elle est soumise. On fait un barrage : de la pierre, du fer, du ciment. Jour et nuit l'eau pèse sur le barrage; comme il est difficile de le renverser de front ce barrage! Alors l'eau essaye de le tourner, d'en ronger le fond, de mordre le rivage à chaque endroit de jointure du sol et du ciment. Si le barrage est construit sur du sable, il lui est bien difficile de résister, car les grains de sable s'écartent devant l'eau...

Un autre ennemi de l'ingénieur, c'est le *karst*. C'est une maladie de la pierre. Dans les couches de la pierre se forment des cavités, qui s'agrandissent, comme pour un poumon malade. Là où il y a du karst l'eau s'enfonce par toutes ces fissures. Les forêts périront, les constructions secouées par les éboulements souterrains tomberont en ruines. Là où il y a du *karst*, dit le géologue, ne construisez pas.

Car celui qui construit sur la terre doit se préoccuper du sous-sol. Le dedans de la terre n'est pas calme, il y a sous la terre des ruisseaux, des fleuves, des chutes d'eau. L'eau dissout le plâtre, le calcaire, la dolomite, creuse un trou, l'agrandit, emporte le sable, forme une grotte, puis une autre, les relie l'une à l'autre, formant d'immenses salles souterraines. Mais l'eau qui travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la pauvre, fait aussi du mauvais travail... et aucun ingénieur ne lui donne ses conseils. Parfois ces immenses salles souterraines s'effondrent... et c'est un grand dommage pour tout ce qui se trouve au-dessus!

Même sans le secours, si l'on peut dire, de l'eau, la terre bouge. Elle se plie, d'énormes couches se tendent ou se courbent. Les Alpes et les Pyrénées se sont formées ainsi, au long des millions d'années. Mais parfois quand la pluie est trop forte ou que la matière n'est pas assez souple, il se produit une cassure, une *faille*. Et quand l'écorce terrestre se fend assez profondément, une énergie formidable se déchaîne : du feu jaillit, des coups terribles ébranlent le sol, un bord monte, l'autre descend. Là où le géologue constate la moindre cicatrice de ces dangereuses opérations, il conseille encore de s'abstenir...

Les Russes ont vaincu la Nature. Ils travaillent maintenant au canal Volga-Don. Quand ce canal sera achevé, Moscou sera le port de *cinq* mers!

Boun.

TIMBRES

La mère et l'enfant

Voilà un sujet sympathique, par exemple, et on comprend bien qu'il ait souvent figuré sur des timbres, surtout sur des timbres de bienfaisance au profit de l'enfance. Mais ceux que nous verrons aujourd'hui sont surtout pittoresques. En effet, vous allez voir comment la plupart des femmes des nègres d'Afrique ou des Indiens d'Amérique portent leurs enfants.

Voici, tout d'abord, un très beau timbre qui nous vient de la Somalie Italienne, et qui nous montre une femme portant son enfant enveloppé dans les plis de son châle et porté comme les soldats, les éclaireurs ou les amateurs de marche portent leur sac sur le dos. Ce timbre existait en 6 valeurs : 5, 10, 20, 50 et 60 cent. et une lire, et les couleurs étaient généralement assez vives. Il date de 1934 et avait été émis à l'occasion de l'Exposition d'art colonial italien.

Voici, ensuite, un jaune Mexicain porté de la même façon par sa mère, mais il a l'air plus à l'aise puisque ses jambes sortent. Ce timbre date aussi de 1934 et faisait partie d'une émission au profit de l'Université, qui comprenait dix valeurs différentes.

Enfin, voici une très aimable femme papoue (car les Papous, malgré leur réputation de sauvages, sont un peuple très bien organisé et émettent des timbres tout comme les autres); elle figure dans une importante émission de 1932, où elle existait en une couleur olivâtre, et le timbre valait 6 pence.

PETIT COURRIER DE JANOT

Gaston Tresson, Monflanquin (Lot-et-Garonne). — Merci des adresses d'abonnés possibles que tu m'envoies. C'est le meilleur moyen d'aider notre journal à devenir plus grand et plus beau. Pour ce qui est de publier dans *Mon Camarade* des récits ou des histoires en images sur la Révolution de 1789, je te répondrai là-dessus plus longuement dans une de mes lettres.

Francis Bagnerry, Le Chaffaut (Basses-Alpes). — Hélas! ce n'est pas cette année et ce ne sera sans doute pas l'année prochaine que *Mon Camarade* pourra être représenté dans le Tour de France par une voiture que conduirait Pat'Sourd et dans laquelle je me trouverais. J'espère que tu passeras ton certificat d'études l'année prochaine.

Huguette Chazeaud, Bagneux. — C'est magnifique ton idée de former une Compagnie de chemin de fer Paris-Chartres en vendant des actions de cinq francs, ce qui permettra à votre club d'acheter un magnifique autorail et peut-être un jour un train électrique. Je voudrais bien voir la jolie gare fleurie que tu as préparée.

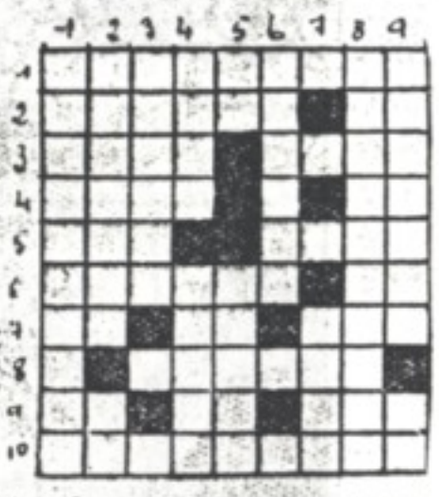
Guy Dorizon, Orléans. — Merci du joli récit que tu me fais de la vie scolaire. Je le publierai certainement.

Monique Olivier, Le Puy (Haute-Loire). — Très joli ton conte de la « Perdrix bleue » qui est, j'en suis sûr, une vieille légende de ton pays. Je me dépêcherai de publier « La Perdrix bleue » dans un prochain numéro.

MOTS CROISÉS DU N° 92

Horizontalement. — 1. Qu'aime le peuple. — 2. Sert à exciter le cheval. Conjonction. — 3. Signe de gaîté. Fleuve d'Allemagne. — 4. Grand pays d'Asie. Pronom. — 5. Dépôt que laisse le vin. Grand écrivain. — 6. Département du centre. Article contracté. — 7. Pronom démonstratif. Partie molle du pain. — 8. Fourcée. — 9. Adjectif possessif. Seul. Point cardinal. — 10. Panneaux à la porte des boutiques.

Verticalement. — 1. Très dangereuse. — 2. Avis. Douze mois. — 3. Égarez. 4. Substance organique. Légèrement teintée de jaune. — 5. Saint patron d'une ville de la Manche. Groupé. — 6. Femelle de l'âne. — 7. Adjectif possessif. — 8. Saute à nouveau (se dit d'une balle). — 9. Vaste espace.



SOLUTIONS DU N° 91

Horizontalement. — 1. Itinéraire. — 2. Novateur. — 3. Tranchée. — 4. Etna. Arno. — 5. Nu. Absent. — 6. Serrait. — 7. Irlande. — 8. Tel Idées. — 9. Et. Lettons. — 10. Epure. Te.

Verticalement. — 1. Intensité. — 2. Tortue. Été. — 3. Ivan. — 4. Nana. Ri. Lu. — 5. Etc. Aar. Er. — 6. Réhabilité. — 7. Angstædt. — 8. Irène. Néo. — 9. On. Dent. — 10. Ecu. Tresse.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 91

Charade. — Bolivie (beau-lit-vie).
Charade. — Eléphant (e-lait-faon).
Charade. — Liberté (lit-berre-thé).
Charade. — Solidarité (solide-are-i-thé).
Devinette. — La balle.
Devinette. — Le champignon.
Devinette. — Tulle.
Rébus. — Faucille, Raie, As, Niche, Canard, Oreille = Franco.

QUESTIONNAIRE ET LISTE DES PRIX DE NOTRE GRAND CONCOURS

1° *Classez par ordre de préférences les histoires suivantes :* Pat' Sourd, Le Rayon de la Mort, Tptu et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

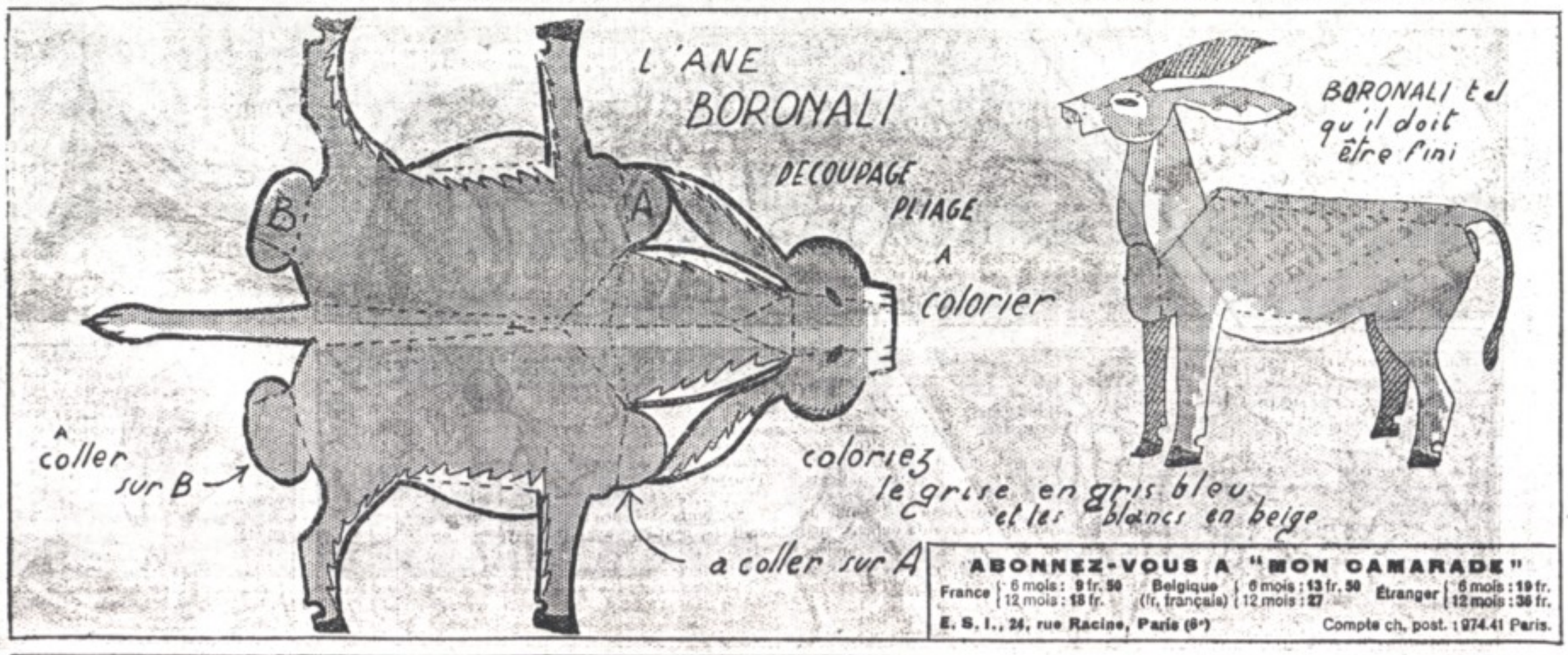
2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement.

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3, à construire; 4e prix, planeur M. C. 2, à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleurs; 8e, 9e prix, livres; 10e prix, stylo-mine; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 21e au 50e prix, un album en couleurs.



ABONNEZ-VOUS A "MON CAMARADE"
France { 6 mois : 9 fr. 50 / 12 mois : 18 fr. — Belgique (fr. français) { 6 mois : 13 fr. 50 / 12 mois : 27 — Étranger { 6 mois : 19 fr. / 12 mois : 36 fr.
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e) — Compte ch. post. : 974.41 Paris.

40 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTERE COMBAT LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEUT S'EMPARER DES TERRES DE SES AMIS LES INDIENS. JIM A RÉUSSI À FAIRE PRISONNIER DEUX DES PRINCIPAUX AGENTS DU TRUST. MAIS LES DIRECTEURS DE CETTE FIRME ENVOIENT CONTRE JIM DEUX AUTRES INDIVIDUS SANS SCRUPULES

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. Imp. J. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 50.074.

PRIX : 0.50

Mon Camarade

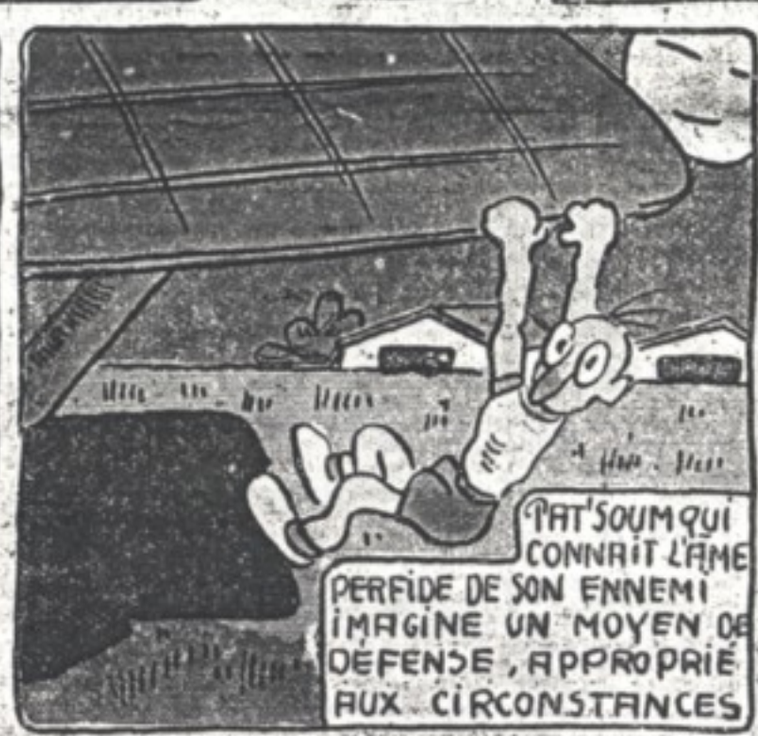
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 93. — 9 SEPTEMBRE 1937.

POUR VOS VACANCES, achetez nos Pochettes M. C. 1 (7 francs) et M. C. 2 (6 francs) pour construire :

UN SUPERBE PLANEUR — UN AVION QUI VOLE

ENVOI FRANCO

Pat'Soum et l'aviation : RUSE DE GUERRE



La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Je vais vous dire quelque chose. Franchement j'en ai assez de Mme Burette. Je commence à trouver que ça a beaucoup trop duré ma vie chez cette dame-là qui ne m'aime pas du tout et qui me rend très malheureux. Et puisque ça a trop duré, il faut que ça finisse. Et même aujourd'hui, sans faute.

C'est décidé, je vais quitter Mme Burette. Il faut vous dire que depuis huit jours elle m'a interdit de me rendre aux réunions de mon club. Parce que, paraît-il, je perdais mon temps avec des sales vopous des rues. Mais ça n'est pas vrai du tout qu'ils sont des petits vopous des rues mes amis. Ils sont même tous très bien élevés et très gentils : en classe presque tous ils ont des bonnes places et à la distribution des prix, au mois de juillet dernier, ils ont eu presque tous des prix. Ce qui prouve que notre club c'est pas un club de vopous, mais un club de gentils petits garçons et de gentilles petites filles.

Mais ça, allez le faire comprendre à Mme Burette. La veille du jour dont je parle, elle a reçu la visite de sa vieille amie Mlle Lebondu, qui est maintenant mariée avec le fabricant de chaussures M. Trépointe et qui ne vient plus souvent voir Mme Burette parce qu'elle trouve que ce n'est pas assez du beau monde pour elle. Si elle venait la voir, c'est surtout parce qu'elle voulait lui demander des sous pour l'œuvre des chienchiens à sa mémère devenus orphelins, dont elle s'occupe très activement.

Mme Burette, elle lui a répondu, à Mme Lebondu, femme Trépointe, que de l'argent elle n'en donnerait pas à cette bonne œuvre-là, parce qu'il lui semblait à elle qu'il fallait d'abord s'occuper des petits enfants perdus avant de s'occuper des petits chiens. Ça c'est une réflexion que je n'aurais jamais attendue de Mme Burette et qui vous fera peut-être croire qu'elle n'est pas si méchante que ça. Mais attendez la suite.

Quand Mme Lebondu-Trépointe elle a entendu cela, elle s'est mise dans une grande colère et elle a dit à Mme Burette que cela lui allait bien de parler des enfants abandonnés, puisque Janot, son enfant adoptif, que soi-disant elle avait recueilli, on le voyait toujours à courir dans les rues avec des galopins et des galopines qui ne valaient pas tripette, au lieu de rester à la maison toute la journée à lire de bons livres, ou bien encore d'aller bien sagement dans des institutions spécialement faites pour recueillir, les jours de congés, les petits enfants comme moi.

Mme Burette, elle a commencé par crier très fort. Et puis elles ont tant discuté que Mme Lebondu-Trépointe elle a fini par la convaincre, surtout parce qu'elle a toujours eu beaucoup d'influence sur elle, et qu'elle en a plus encore maintenant qu'elle est devenue très riche par son mariage.

C'est pourquoi, le lendemain matin, comme je prenais mes billes et les boutons de culotte qu'on se sert pour jouer à toutes sortes de jeux très amusants avec des traits qu'on fait à la craie sur le macadam, Mme Burette elle m'a dit qu'elle me défendait de sortir, et que je ne sortirais plus de toutes les vacances, et que sitôt la rentrée, on me ferait aller, pour les jeudis et les dimanches, à une espèce d'école des jours de congés, près de l'église de Notre-Dame de la Bougie, où vont des tas et des tas de petits garçons que je ne connais pas du tout.

Je dois vous dire que je me suis mis très méchamment en colère et que j'ai même été si méchant que j'ai cassé un vase à fleurs avec dessus un paysage en couleurs qui représente le casino de Dieppe au coucher du soleil. Alors Mme Burette m'a dit que Mlle Lebondu, épouse Trépointe, elle avait rudement raison, que quand j'étais petit je n'étais qu'un petit imbécile, mais que maintenant j'étais devenu un galopin, un gibier de potence, un vopou, un bon à rien, un sale gamin des rues, un impertinent, une canaille, un traîne-savate, un galvaudeux, un brise-tout, un abruti, un grossier, un ours mal léché, un impertinent, un malotru, un balourd, un pataquès, un malhonnête, un malandrin, un mal élevé, un rustaud, un ingrat, un grossier et un vilain effronté.

Là-dessus elle m'a mis dans un cabinet noir sans fenêtre du tout et elle m'y a laissé je ne sais pas combien de temps, mais sûrement des heures et des heures. Vous pensez bien que je n'ai pas pleuré; je suis trop fier pour cela, mais tout de même, à vous je peux vous dire que j'avais un peu peur, et que peur j'aurais eu encore plus si je n'avais pas été en colère, en colère, mais encore plus en colère que je ne pourrais l'écrire sur une feuille de papier tout entière, même en grosses lettres.

C'est dans le cabinet noir que j'ai pris la résolution de me sauver le plus vite possible de chez Mme Burette. J'ai pris toutes mes dispositions et je suis sûr et certain qu'elle ne me rattrapera jamais, jamais. Je vais aller vivre comme les sauvages pendant quelque temps et puis peut-être bien que je partirai en Amérique. Mais cela ce n'est pas encore très sûr, parce que celui qui va partir avec moi, il préfère un autre pays, peut-être bien l'Afrique, à cause qu'on y rencontrera peut-être Toto et Toutoune; mais moi je ne veux pas y aller parce que je n'aime ni les serpents ni les crocodiles, et que des fusils on n'en aura pas pour se battre contre les tigres, les lions et les éléphants sauvages. Mais celui qui part avec moi, il aime bien les singes.

Je vous serre la main à tous bien tristement. Je vous raconterai mon voyage et peut-être sans doute que vous recevrez des lettres de moi avant que je sois devenu un marin ou un aviateur très connu.

JANOT.

Président du Club des amis de Mon Camarade.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Sitôt reçu cette lettre (par la poste), nous nous sommes précipités au domicile de Janot, rue du Fer-à-repasser, mais nous n'avons trouvé là que Mme Burette, qui nous a dit qu'elle n'avait pas vu Janot depuis vingt-quatre heures et qui a ajouté que c'était un bon débarras. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des aventures de Janot, si toutefois nous recevons encore de ses nouvelles.

AVIS IMPORTANT. — Malgré l'absence de Janot, le concours continue. Voici les questions et la liste des prix :

1° *Classer par ordre de préférence les histoires suivantes :* Pat'Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La Lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres Journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade ?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement.

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3 à construire; 4e prix, planeur M. C. 2 à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleurs; 8e et 9e prix, livres; 10e prix, stylomine; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 21e au 50e prix, un album en couleurs.

(Voir le Petit courrier de Janot en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford sont arrivés sur la lune dans une sphère interplanétaire. Ils ont débarqué et s'aperçoivent que la légèreté de l'atmosphère et leur pesanteur moindre leur permettent de faire des bonds formidables.*

CHAPITRE VIII

A LA DÉCOUVERTE *(suite)*

Une sorte d'extraordinaire ivresse s'était emparée de nous; c'était, je pense, en partie la joie de n'être plus confinés dans la sphère, mais c'était surtout la douceur ténue de l'air qui devait contenir une proportion d'oxygène beaucoup plus grande que notre atmosphère terrestre. Malgré l'étrangeté du milieu, je me sentais aussi aventureux qu'un citadin qui serait transporté pour la première fois dans les montagnes, et je ne pense pas qu'il nous soit venu à l'esprit, ni à l'un ni à l'autre, d'être le moins du monde effrayés, malgré la présence de tant d'inconnu.

Nous étions atteints d'une folle entreprenante. Nous choisîmes un cône revêtu de lichen, à quinze mètres de nous peut-être, et nous abordâmes doucement sur son sommet, l'un après l'autre.

— Très bien! Bon! Très bien! nous crîions-nous réciproquement pour nous encourager.

Cavor prit trois pas d'élan et partit vers une pente de neige tentatrice à une bonne vingtaine de mètres plus loin. Je restai un moment frappé par l'effet grotesque de sa personne en plein essor : sa petite casquette sale et ses cheveux raides, son petit corps arrondi et ses jambes repliées contre la fantastique étendue du paysage lunaire. Un accès de rire me secoua et je pris mon élan pour le suivre. Houp! et je tombai à côté de lui.

Nous fîmes quelques enjambées gargantuesques, trois ou quatre bonds de plus et nous nous assîmes enfin dans un creux tapissé de lichen. Nos poumons étaient endoloris et nous nous tenions la poitrine en échangeant des regards interrogateurs. Cavor balbutia quelque chose comme : sensation stupéfiante, — et, à ce moment, une pensée me traversa l'esprit. Pour l'instant cela ne me parut pas particulièrement effrayant, mais simplement une curiosité qui naissait naturellement de la situation.

— A propos, remarquai-je, à quel endroit se trouve exactement la sphère?

Cavor me regarda d'un air ébahi.

— Eh? fit-il.

La pleine signification de ce que je venais de dire m'apparut alors d'une façon suraiguë.

— Cavor! m'écriai-je en posant ma main sur son bras, où est la sphère?

CHAPITRE IX

PERDUS DANS LA LUNE

Ma consternation sembla se peindre sur la figure de Cavor. Il se mit brusquement debout et jeta un regard au milieu des taillis environnants, qui s'élevaient et grandissaient dans un emportement ardent de vie. Faisant un geste de doute, il porta sa main à ses lèvres et parla avec un soudain manque d'assurance.

— Je crois, dit-il lentement, que nous l'avons laissée... quelque part... de ce côté-là...

Il étendit un doigt hésitant qui décrivit un arc de cercle.

— Je n'en suis pas sûr.

Son expression consternée s'accentua.

— En tout cas, dit-il en ramenant ses yeux vers moi, elle ne peut être loin.

Nous étions maintenant debout tous les deux, proférant des affirmations dénuées de sens, tandis que nos regards exploraient la jungle épaisse et enchevêtrée.

Autour de nous, sur les pentes ensoleillées, moussaient et s'agitaient les plantes aiguës, les cactus bombés, les lichens rampants, et, dans chaque coin d'ombre, des tas de neige s'attardaient. Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, s'étendait une identique monotonie de formes étranges. Et, quelque part, ensevelie déjà dans cette confusion inextricable, se trouvait notre sphère, notre demeure, notre refuge!... et notre seul espoir d'échapper à cette solitude fantastique de végétations éphémères, au milieu de laquelle nous étions tombés.

— Je crois, après tout, que ce doit être là-bas, déclara Cavor en indiquant soudain une nouvelle direction.

— Non, dis-je, nous avons décrit une courbe. Tenez, voici la marque de mes talons. Il est clair que la sphère doit être plus à l'Est, beaucoup plus. A coup sûr, elle doit être là-bas.

— Je crois que je n'ai pas cessé d'avoir le soleil à ma droite, prétendit Cavor.

— Il me semble, à moi, qu'à chaque saut, mon ombre me précédait, ripostai-je.

Nous nous regardions. Le fond du cratère prenait dans notre imagination des dimensions énormes, et les fourrés croissants devenaient impénétrables.

— Bon Dieu! quels imbéciles nous sommes!

— Il est évident qu'il faut que nous la retrouvions! déclara Cavor, et cela au plus tôt. Le soleil prend de la force... La chaleur nous aurait déjà fait perdre connaissance si l'air n'était pas aussi sec et... j'ai faim.

Nous marchions à quatre pattes parmi les plantes lunaires, quand un bruit étrange se fit entendre.

A ces derniers mots, je le considérai avec ébahissement. Je n'avais pas encore soupçonné ce possible aspect de notre position, mais aussitôt, je m'en rendis compte, me sentant un appétit dévorant.

— Oui! répondis-je d'un ton convaincu, moi aussi j'ai faim!

Il se redressa avec un air d'active résolution.

— Il faut absolument que nous retrouvions la sphère.

Aussi calmement que possible, nous examinâmes les interminables récifs et fourrés qui formaient le fond du cratère, chacun de nous pesant en silence les chances que nous avions de retrouver la sphère avant d'être anéantis par la chaleur et par la faim.

— Il n'y a pas d'autre alternative, répondis-je sans montrer beaucoup d'empressement à commencer la chasse. Je voudrais bien que ces maudits buissons mettent un peu de bonne volonté à pousser moins vite.

— Ma foi, oui, dit Cavor. Elle était sur un banc de neige.

Je scrutai du regard les alentours dans le vain espoir de reconnaître quelque monticule ou fourré avoisinant la sphère. Mais partout c'était la même déconcertante uniformité, partout des buissons qui s'élevaient, des bancs de neige qui diminuaient, tous, incessamment et inévitablement changés. Le soleil écorchait et accablait; la faiblesse d'une faim inexplicable se mêlait à notre infinie perplexité. Tandis que nous restions là, confondus et perdus parmi ces choses inhabituelles, nous perçûmes, pour la première fois sur la lune, un son autre que le bruissement des plantes, le faible soupir du vent ou les bruits que nous avions faits nous-mêmes.

Boum... Boum... Boum...

Cela sortait de dessous nos pieds, une explosion qui provenait de l'intérieur du sol. Nous l'entendîmes, nous sembla-t-il, autant avec nos pieds qu'avec nos oreilles. Sa sourde résonance était étouffée par la distance, épaissie par la nature des substances interposées. Je n'aurais pu imaginer de bruit qui nous eût plus étonnés ou qui eût plus complètement transformé l'apparence des choses qui nous entouraient. Car ce son riche, lent et régulier, nous parut ne pouvoir être autre chose que le battement de quelque gigantesque pendule enfouie dans la croûte lunaire.

Boum... Boum... Boum...

Ce bruit suggérait l'idée de cloîtres tranquilles, de nuits sans sommeil dans des cités populeuses, de veilles et d'attentes impatientes, de tout ce qui est ordonné et méthodique dans la vie, et il résonnait poignant et mystérieux dans ce fantastique désert. Pour nos yeux, rien n'était changé : la désolation des fourrés et des cactus, silencieusement balancés par le vent, s'étendait sans interruption jusqu'aux falaises éloignées; le ciel tranquille et sombre était vide au-dessus de nos têtes et le soleil ardent surplombait et accablait. Et, à travers tout cela, comme un avertissement ou comme une menace, vibrait ce son énigmatique :

Boum... Boum... Boum...

Nous nous questionnâmes à voix faible et timide :

— Une horloge?

— On le dirait!

— Qu'est-ce que c'est?

— Qu'est-ce que cela peut être?

— Comptons, suggéra un peu tardivement Cavor, car aussitôt les battements cessèrent.

Le silence, le rythmique désappointement de son intervention inattendue, nous surprirent comme un nouveau choc. Pendant un moment, nous pûmes douter même d'avoir jamais entendu de bruit ou bien nous demander s'il ne continuait pas encore. Avions-nous vraiment entendu ce bruit?

Je sentis sur mon bras la pression de la main de Cavor. Il me parla à mi-voix, comme s'il eût craint de réveiller quelque être endormi.

— Restons ensemble pour chercher la sphère, chuchota-t-il, retournons-y bien vite, car cela dépasse notre compréhension.

— De quel côté allons-nous?

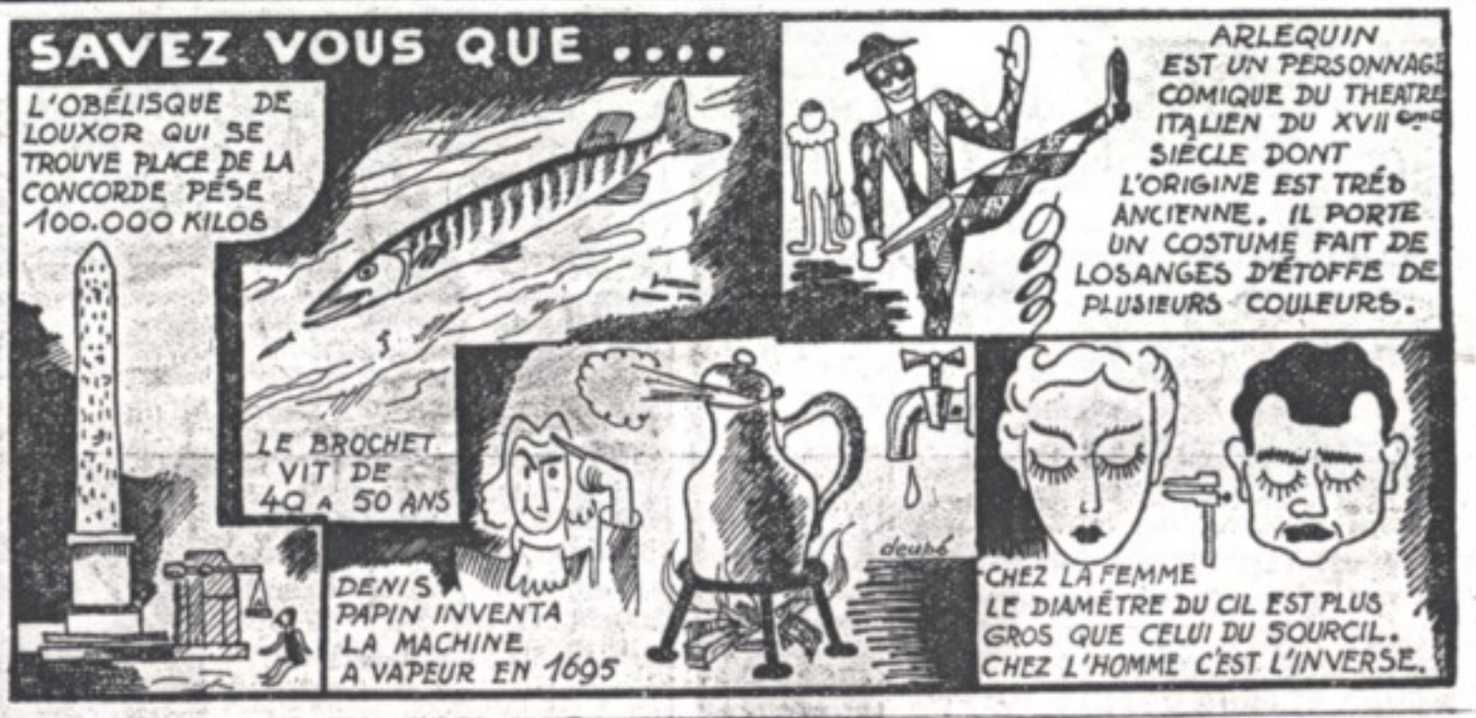
Il hésita. Une intense conviction de la présence de choses invisibles autour de nous et près de nous dominait notre esprit. Que pouvaient-elles être? Où pouvaient-elles se trouver? Cette aride désolation, alternativement gelée et brûlée, n'était-elle que l'écorce et le masque extérieur de quelque monde souterrain? En ce cas, de quelle sorte de monde? Quel genre d'habitants n'allait-il pas bientôt vomir sur nous?

Alors, transperçant le silence suraigu, aussi soudain et éclatant qu'un coup de tonnerre imprévu, un vacarme se déchaîna comme si l'on ouvrait violemment d'immenses portes de métal.

Nous nous arrêtâmes net, retenant notre souffle. Cavor s'approcha furtivement de moi :

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il à mon oreille.

Il agita sa main vaguement vers le ciel,



suggérant indistinctement des pensées encore plus vagues.

— Nous pouvons nous cacher s'il arrive quelque chose...

Je jetai un regard autour de moi en faisant un signe d'assentiment.

Nous nous remîmes en marche, avançant furtivement avec les précautions les plus exagérées pour ne pas faire de bruit, et nous dirigeâmes vers un fourré de broussailles. Une série de sons, comme des coups de marteaux sur une chaudière, nous firent hâter le pas.

— Marchons à quatre pattes, chuchota Cavor.

Les feuilles basses des plantes baïonnettes, déjà recouvertes par les plus nouvelles, commençaient à se flétrir et à se racornir, de sorte que nous pouvions nous frayer un chemin à travers les tiges denses sans dommage sérieux, et nous étions trop absorbés pour faire attention aux égratignures. Au cœur du fourré, je m'arrêtai pantelant et les yeux fixés sur Cavor.

— C'est souterrain, c'est là-dessous! murmura-t-il.

— Ils vont peut-être sortir!

— Il faut retrouver la sphère!

— Oui! Mais... comment?

— Il faut ramper jusqu'à ce que nous y arrivions.

— Mais si nous n'y arrivons pas?

— Nous demeurerons cachés et nous verrons ce qu'ils sont.

— Nous ne nous quitterons pas, ajoutai-je.

Il réfléchit un instant.

— De quel côté allons-nous?

— Ma foi, au petit bonheur!

Nous jetâmes de côté et d'autre des regard scrutateurs. Puis, avec la plus grande circonspection, nous commençâmes à nous glisser à travers la jungle, faisant, autant que nous pûmes en juger, un circuit, nous arrêtant à chaque brin qui bougeait, à chaque frôlement, anxieux d'apercevoir la sphère de laquelle nous nous étions si stupidement éloignés. De temps à autre, traversant le sol au-dessous de nous, nous parvenaient des chocs, des heurts étranges, inexplicables, des vacarmes mécaniques, et une fois ou deux nous crûmes entendre quelque chose comme un grincement et un tapage affaiblis. Mais, apeurés comme nous l'étions, nous n'osâmes pas tenter de nous relever pour examiner l'étendue du cratère. Pendant longtemps, nous ne vîmes rien des êtres qui faisaient ces bruits si abondants et si persistants. A part l'affaiblissement que nous causaient la faim et le desséchement de nos gorges, cette recherche à quatre pattes aurait pu nous paraître un rêve des plus animé. Tout cela était si absolument irréel! Le seul élément qui comportât quelque réalité nous était fourni par ces sons.

Figurez-vous notre situation! Autour de nous, la jungle fantastique, avec ces feuilles-baïonnettes se dressant sans bruit au-dessus de nos têtes, avec ces lichens brillants et éclabousses de soleil s'écrasant silencieusement sous nos mains et nos genoux, et se soulevant dans la vigueur de leur croissance comme un tapis se soulève sous l'effort du vent. A chaque instant, quelque forme nouvelle, aux vives couleurs, nous faisait obstacle. Les cellules qui formaient ces plantes étaient aussi larges qu'un pouce et semblables à des cabochons de verre coloré.

Toutes ces choses étaient saturées de l'implacable resplendissement du soleil; elles se dessinaient contre un ciel d'un noir bleuâtre et encore émaillé, malgré le soleil, de quelques étoiles survivantes. Tout cela était étrange! Les formes des pierres mêmes étaient étranges. C'était l'étrangeté dans l'étrange. La sensation de notre propre corps ne pouvait se comparer à rien et chacun de nos mouvements se terminait par une surprise. La respiration sifflait dans notre gorge, le sang passait dans nos oreilles comme un flot haletant...

Et toujours revenaient, par intervalles, le tumulte, les coups sourds et les battements mécaniques, auxquels bientôt s'ajouta le beuglement de grands animaux.

CHAPITRE X

LE BÉTAIL LUNAIRE

Pleins de terreur, nous avancions en rampant, pauvres terriens perdus dans cette jungle lunaire désordonnée, fuyant devant les bruits qui nous avaient surpris. Nous rampâmes longtemps, nous sembla-t-il, avant d'apercevoir un Sélénite ou un animal lunaire, et cependant nous entendions les mugissements et les grognements de ces derniers se rapprocher sans cesse derrière nous. Nous franchîmes des ravins pierreux, des pentes neigeuses, des fongosités qui, sous nos pas, se déchiraient comme de minces vessies en répandant une sorte de jus visqueux; puis, ce fut un véritable pavement de champignons ressemblant à des vesses de loup, suivi d'interminables buissons. Et toujours, plus désespérément, nos yeux cherchaient la sphère abandonnée. Le mugissement des animaux était parfois un long et vaste beuglement semblable à celui des veaux; parfois, c'étaient des beuglements terrifiés ou courroucés; puis, de nouveau, un mugissement bestial et embarrassé comme si ces créatures invisibles avaient voulu manger et mugir en même temps.

Quand nous les entrevîmes, ce ne fut que par un coup d'œil insuffisant et fugitif. Cavor, à ce moment-là, marchait en tête et c'est lui qui s'aperçut d'abord de leur présence. Il s'arrêta court et me fit signe de ne pas bouger.

Un bruit de craquements et d'écrasements paraissait s'avancer directement sur nous; alors, tandis que nous étions blottis, cherchant à juger de la distance et de la direction de ce bruit, il y eut derrière nous un beuglement terrifiant, si proche et si violent, que les tiges des plantes-baïonnettes se courbèrent et que nous sentîmes passer sur nous un souffle humide et chaud. En nous retournant, nous vîmes indistinctement, à travers une infinité de tiges violemment secouées, le flanc luisant du veau géant et la longue ligne de son dos se dresser contre le ciel.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTES

Quelle est la boisson la plus lourde?

Que veut dire : OOOOOO

Sur quatre pieds, je suis un quadrupède,
En changeant de tête, du sommet du coteau on voit poindre une grande ville.
En changeant encore ma tête, je suis une mouche,
En changeant ma tête, je suis un oiseau.

Qu'est-ce qui tourne sans bouger?

HOMONYMES

C'est un message assez pressé
Ride sillonnant votre front,
Poisson plat et très savoureux.

LABYRINTHE

CHARADES

Envoi de Madeleine Studert, Paris.

Mon premier est une ville,
Mon second n'est pas brillant,
Mon tout sert à éclairer.

Mon premier est une note de musique,
Mon second est une pierre,
Mon troisième est malade,
Mon quatrième est un pays de Normandie,
Mon tout est un grand écrivain.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

SOCQUETTES

Vous portez certainement des socquettes, en voici la marche à suivre. Ces mesures conviennent pour 8 à 10 ans. Vous prenez des aiguilles d'acier n° 9-0.

Vous commencez par le revers, montez 48 mailles, vous faites le revers, en tricotant 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, ceci pendant 25 rangs; vous pouvez alterner des rangs de différentes couleurs à votre gré. Lorsque votre revers est terminé, vous tricotez 25 rangs en point de jersey. Vous allez alors commencer le talon. Vous tricotez 20 rangs toujours en point de jersey, sur les 12 premiers points, les autres restent en attente. Vous allez former le talonnet; au premier rang tricotez 6 mailles, glissez un point, tricotez un point, jetez par-dessus ce point le point glissé, tricotez un point. Tournez. Tricotez tous les points. Tous les deux rangs faites comme le premier en faisant la diminution sur le point qui précède le vide fait par la diminution du rang précédent, ceci jusqu'à l'épuisement des mailles. Relevez ensuite 13 points sur le côté du talon. Ils iront rejoindre les points laissés en attente. Sur les 12 derniers points, de l'autre extrémité, formez la 2e moitié du talon en sens inverse du côté déjà fait. Relevez ensuite les 13 points du côté droit du talon, tricotez tous les points en faisant à un rang d'intervalle toujours une diminution de chaque côté, soit deux diminutions par rang à la jonction du talon et de la jambe, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 54 points. Tricotez en ligne droite 45 rangs et faites les diminutions du bout de pied. Pour cela vous tricotez 11 points, vous diminuez une maille en en tricotant deux ensemble. Tricotez deux mailles, faire une nouvelle diminution; tricotez 20 points, faire une diminution; tricotez 2 points, faire une diminution; tricotez les 11 points qui restent. Faire le retour sur tous les points sans diminuer. Répéter ensuite les diminutions du premier rang tous les deux rangs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 8 points que vous rabattez ensemble. Il ne vous reste plus qu'à faire une couture pour terminer cette socquette.

Les Conseils de Tante Camille

Les usages du sel. — *Le sel, me direz-vous, mais ça sert à saler les aliments. Oui, c'est entendu, mais ça sert aussi à bien d'autres choses. Pour vous d'abord : vous avez mal à la gorge (un peu seulement, car si c'était beaucoup il faudrait voir le médecin); faites bouillir un peu d'eau et mettez-y une bonne pincée de gros sel, puis gargarisez-vous avec ce mélange. Votre mal de gorge sera très amélioré ou même aura disparu. Vous pouvez d'ailleurs faire cela avant d'avoir mal à la gorge, quand il y a autour de vous beaucoup de grippés. Dans ce cas vous ferez bien d'aspirer aussi un peu d'eau salée par les narines, vous serez mieux protégés.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Les saucisses aux pommes. — *C'est bon, les saucisses, mais ça demande à être accompagné de quelque chose. Voici une idée originale : les manger avec des pommes, des vraies pommes, pas des pommes de terre. Pour cela, vous faites cuire des saucisses dans une poêle avec un peu de beurre (elles sont très vite cuites si le beurre était bien fondu avant de mettre les saucisses dans la poêle). Vous les retirez, vous rajoutez un peu de beurre et vous mettez dans votre poêle les pommes épluchées et coupées en larges rondelles. Vous servez bien chaud les saucisses sur les pommes.*

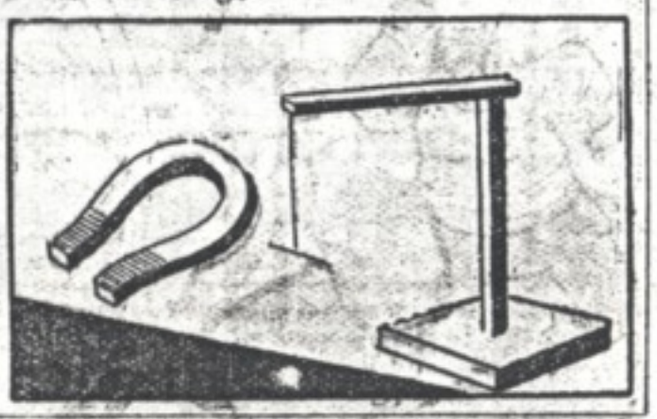
BRICOLAGE

FAITES VOUS-MÊMES UNE BOUSSOLE

Prenez un aimant et passez dessus la pointe d'une aiguille; frottez toujours dans le même sens, une douzaine de fois environ. Au besoin, recommencez l'opération, si le résultat n'est pas satisfaisant. Quand votre aiguille sera suffisamment aimantée, fixez-la après un petit fil de soie au moyen d'une goutte de cire à cacheter.

D'autre part confectionnez une petite potence de bois en employant, pour former l'équerre, une cheville de bois, au lieu d'un clou de fer; évitez également la présence d'objets de fer auprès de l'appareil, qui pourraient en fausser le fonctionnement.

Suspendez votre aiguille à la potence et vous la verrez pointer vers le Nord!



Mme Médisance est en visite chez Mme Calomnie. Elles parlent et parlent, et disent du mal d'un tel et d'une telle. Soudain Mme Médisance s'aperçoit qu'il est tard et qu'elle doit rentrer chez elle : « Chère amie, il est déjà cinq heures. Les aiguilles ont fait deux fois le tour du cadran. — Mais ce n'est rien, ma chère, le cadran est si petit! »

o

Un Arménien a acheté à un Grec un âne pour 500 francs. « Ton âne ne vaut rien, lui dit un témoin de la vente, il boite. — Penses-tu, répond l'Arménien, c'est moi qui lui ai mis un clou dans la patte droite, pour le déprécier. » Le témoin court vers le Grec et lui rapporte la chose. « Il a bien fait, dit-il, car il boitait réellement de la patte gauche, il a donc rétabli l'équilibre. » Alors, le témoin court après l'Arménien et lui dit la vérité : « Quel voleur, dit ce dernier. Moi qui commençais presque à regretter de l'avoir payé avec des billets faux! »

o

M. Legras prend de plus en plus d'embonpoint. Cela le gêne beaucoup pour marcher; aussi a-t-il décidé de consulter le médecin. « C'est bien simple, lui dit le docteur. Pendant un mois, il vous faudra manger six tartines de pain grillé à midi et trois le soir. — En effet, ce n'est pas compliqué; pouvez-vous me dire si je dois les prendre avant ou après les repas? »

o

« Ce matin, j'ai vu deux *chevals*, dit Lulu à son papa. — Voyons, Lulu, on ne dit pas deux chevals, mais deux *chevaux*, tu le sais bien. — Oui, mais ils n'étaient pas ensemble, je les ai vus l'un après l'autre; alors? »

o

Mme Julot rencontre sur le chemin de l'école le fils de son amie, qui a huit ans. Toto s'essaie à fumer une cigarette : « Comment, tu apprends à fumer? Est-ce que ta mère le sait? — Pas encore, madame, je veux lui en faire la surprise! »

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aven

par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, en Australie, l du gouvernement. Dick Preston (18 ans) insurgés. Les troupes anglaises sont en tr

Archantre d'or se sont révoltés contre les infamies son ami Shane Corrigen sont dans les rangs des d'attaquer les mineurs.

Chapitre XVIII. — L'Entrep Eurêka *(suite)*

Rafaello passa comme un éclair criant : « Souvenez-vous du jour Sabbat et honorez-le! Souvenez-v du jour du Sabbat, ô fils des homm

La troupe qui s'avançait à présent une seule ligne tira une nouvelle sa qui fit s'aplatir les mineurs la f derrière la barricade. Dick vit E le brave et jeune capitaine canad tomber en arrière, une balle d l'aine. Un détachement de mine pour la plupart des Irlandais ou Allemands, armés seulement de p était placé face à la direction de bourne et attendait courageusem l'attaque de la cavalerie. La salve habits rouges fit beaucoup de times dans leurs rangs.

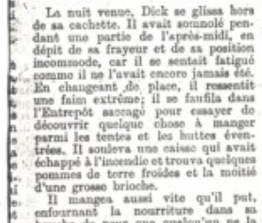
L'ordre : « Charges! » retentit.

Dick vit briller les baïonnettes m Les soldats avaient atteint la ba cade. En un instant ils la balayèr l'écrasèrent de leurs pieds et de le fusils, et pénétrèrent dans l'Entrep Ils hurlaient de joie; enfonçaient le baïonnettes dans tous les mineurs q pouvaient atteindre, transpercai même les morts et les blessés jonchaient le sol. « Hurrah! » hurlai ils. L'un d'eux courut au mât et t cendit le drapeau. Les soldats le p nèrent, le souillèrent de boue et déchirèrent.

Il n'y avait plus aucun espoir résistance. L'attaque brusquée a pleinement réussi. Tout était avant que les mineurs de la ville ce Campement aient eu le temps de lever pour voir ce qui se passait. cavalerie du 40e régiment, sabre clair, fusil à l'épaule et la po montée avaient encerclé les barric tout près des quartiers, et les mine étaient cernés, sauf quelques-uns étaient parvenus à se frayer un sage et à disparaître dans les bars ments environnants.

Dick courut vers le Sud, en pass devant un homme mort dont la bou tordue par un coup de feu, lais couler le sang; il reconnut Thor un capitaine allemand. Des bl gisaient çà et là, et à chaque respira le sang jaillissait en bouillonnant leurs poitrines. Un mineur court cheminée d'un puits abandonné s mit à l'escalader; un soldat le pou vit en brandissant son fusil et donna un coup de baïonnette dan cou. Dick glissa au bord d'un tro y tomba, entraînant sur lui une de planches. Ce hasard lui sauva la Il resta un moment hors d'ha puis après un court moment de flexion, il décida que ce qu'il a de mieux à faire, c'était de reste Il était tombé dans un repli de ter qui épousait exactement la forme son corps, et il était sûr qu'on n remarquerait pas sous l'amonc ment de planches.

Les soldats démolissaient les te en faisaient des tas qu'ils arros de pétrole et y mettaient le quelques-uns s'efforçaient de pro



les prisonniers, les mineurs qui s'étaient rendus en jetant bas leurs armes. D'autres perçaient et défonçaient tout ce qu'ils rencontraient, criant : « Nous avons encore réveillé Joey! » Puis : « Oui, laissez-le se rendormir! » Une forte odeur de sang, de poudre et de goudron régnait sur le champ de bataille.

Soudain la fatigue de la nuit précédente et de cette matinée accablante terrassa Dick. Il se sentit si malade et harassé qu'il s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, tout était fini. Le carnage et la destruction avaient été violents, mais brefs. Satisfaits de leur œuvre, les soldats n'avaient même pas fouillé l'Entrepôt à fond. Dick entendait le grincement des charrettes et les jurons des hommes qui ramassaient les morts et les blessés. Des femmes se lamentaient et sanglotaient; Dick se souleva un peu pour regarder. Il vit un groupe de femmes qui pleuraient en se tordant les mains : c'étaient les femmes et les filles des morts. Des petits enfants se tenaient près d'elles, accrochés à leurs jupes, ils pleuraient ou restaient muets, stupéfaits et calmes. Près de là un cadavre était étendu sur le sol, un petit chien brun à ses côtés. Quand quelqu'un approchait, le chien, qui gardait son maître mort, aboyait furieusement. Puis il gémissait de désespoir parce qu'il ne parvenait pas à réveiller l'homme en lui léchant les mains et le visage. Des soldats arrivèrent pour relever le corps et le chien sauta sur eux. Ils l'éloignèrent en le frappant à coups de fusils.

Chapitre XIX

Perdu dans la brousse

La nuit venue, Dick se glissa hors de sa cachette. Il avait somnolé pendant une partie de l'après-midi, en dépit de sa frayeur et de sa position incommode, car il se sentait fatigué comme il ne l'avait encore jamais été. En changeant de place, il ressentit une faim extrême; il se faufila dans l'Entrepôt saccagé pour essayer de découvrir quelque chose à manger parmi les tentes et les huttes éventrées. Il souleva une caisse qui avait échappé à l'incendie et trouva quelques pommes de terre froides et la moitié d'une grosse brioche.

Il mangea aussi vite qu'il put, enfournant la nourriture dans sa bouche de peur que quelqu'un ne la lui arrache. Il avait encore le revolver et la cartouchière. Il chercha autour de lui d'autres munitions, mais ne parvint pas à en trouver. Mais au moment où il abandonnait tout espoir, sa main rencontra un bout de bandrier rempli de cartouches de bonne marque, puis, après une autre expédition parmi les tentes, il découvrit une grosse miche de pain.

Il se reposa un moment au sommet de la colline, blotti contre une pile de décombres, essayant de se rappeler

(Suite en première colonne page 4.)

Dick glissa au bord d'un trou et y Ce hasa

nba, entraînant sur lui une pile de planches. lui sauva la vie.

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOI

RÉSUMÉ

P. GARINE, CHIMISTE RUSSE A DÉCOUVERT UN APPAREIL À PUISSANCE DESTRUCTIVE ÉNORME. UN AGENT ITALIEN, TUSCULANI, ESSAIE, SANS SUCCÈS, DE LUI RAVIR SON SECRET. IL PROPOSE SES SERVICES AU ROI DE LA CHIMIE ROLLING, ET A SON ASSOCIÉE, ZOÉ MONROSE, QUI S'INTÉRESSENT AUX TRAVAUX DE GARINE. MARGERIE, LE POLICIER FRANÇAIS CHARGÉ DE L'AFFAIRE A ÉTÉ BLESSÉ PAR TUSCULANI. IL ACHÈVE SA CONVALESCENCE EN COMPAGNIE DE SON AMI TARASCON.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

les événements de la journée. Tout ce monde de résolutions et de fermes décisions avait-il disparu, balayé de la surface de la terre par quelques coups de fusils et de baïonnettes? Lalor était-il mort en tombant du haut du puits? Où était Shane? Dans l'obscurité, la col line ensanglantée et enfumée avait un air sinistre, les lumières des bâtiments voisins ne faisaient qu'accentuer cette désolation.

Pendant un moment Dick ne sut pas ce qu'il devait faire. Mais si, il le savait : il allait descendre de la colline en se dissimulant et aller chez les Wertheim demander à Cosima et à sa tante de le cacher. Mais cela ne leur causerait-il pas d'ennui? Et est-ce que cela lui servirait à quelque chose? L'idée d'aller se rendre traversa un instant son esprit, mais il ne s'y attarda pas : il n'avait pas vécu ces derniers jours pour finir par se rendre docilement. Il était décidé à s'échapper.

Il fallait qu'il quitte Ballarat. Quand il serait loin, sain et sauf, il pourrait écrire à ses parents ou leur faire envoyer un message par quelqu'un de sûr. Mais il fallait qu'il parte. Il se tourna tristement. Il pouvait distinguer vers le Sud l'épaisse silhouette du mont Buninyong, un volcan éteint qui ressemblait à un homme couché sur le dos, les genoux ramenés sur lui, disaient les indigènes. Mais Dick ne voulait pas aller vers le Sud, il voulait se réfugier dans les montagnes pour avoir le temps de réfléchir aux événements.

Malgré son manque d'expérience de la brousse australienne, il pourrait sûrement se débrouiller avec un revolver et des allumettes. En avait-il encore? Oui, il en avait une boîte presque pleine dans sa poche. Il se mit en route vers le Nord, tournant à gauche de Little Bendigo. Le pain lui suffirait pendant un jour ou deux au moins, et, à part les serpents, il n'y avait pas grand'chose à craindre dans la brousse.

Il s'éloigna des chantiers et des huttes et se trouva bientôt en pleine campagne. Malgré la clarté des étoiles, il ne lui était pas facile d'avancer dans la nuit; mais il tint bon. Il fallait qu'il soit à l'aube loin de Ballarat et de ses environs.

Et quand le jour se leva, le réveillant là où il s'était endormi : au pied d'un grand gommier blanc, il était vraiment loin de Ballarat. Il n'y avait pas trace d'hommes dans la forêt vierge australienne. Il avait voulu s'éloigner des hommes et la facilité avec laquelle son désir se réalisait l'effrayait un peu. Mais dans la lumière du matin, la brousse ne lui semblait pas hostile, simplement indifférente et complètement ignorante de son intrusion.

Il connaissait peu de choses de la brousse australienne. Son père avait quitté Londres sept ans plus tôt, pour des raisons de santé et s'était installé à Melbourne; bien que Dick eût passé bien des journées avec des petits amis dans les collines des environs de Melbourne, et eût plus tard voyagé sur bien des routes, la brousse n'était pour lui qu'un lieu de pique-nique.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, mais il nota où le soleil s'était levé et cela lui donna une légère indication d'après laquelle il put déterminer le Nord. Il se mit en route vers le Nord-Ouest. Il voulait trouver de l'eau.

Il supposait aussi qu'en suivant les montagnes assez loin vers l'Ouest pendant environ cinquante kilomètres, il finirait par arriver à Ararat où personne ne le connaissait et où il pourrait peut-être trouver du travail. Pas un emploi dans les mines, il ne voulait plus avoir rien de commun avec elles, mais par exemple une place dans une ferme où dans une de ces imprimeries qui devenaient de plus en plus importantes à mesure que la population augmentait. Fort probablement la police ne tenterait plus de le poursuivre : il n'avait plus d'importance à ses yeux; la révolte avait donné lieu à une foule de crimes politiques beaucoup plus graves.

Il s'aperçut bientôt de l'étrangeté de la brousse australienne. Les sentiers n'aboutissaient à rien, ils se croisaient en tous sens, menaient partout et nulle part. Il essaya de marcher tout droit en se dirigeant d'après le soleil, mais il savait qu'il pouvait tourner en cercle sans parvenir à en sortir. Chaque sentier ressemblait au précédent. Les gommiers se dressaient vers le ciel, tous pareils, drapés dans leurs minces feuilles gris bleu, en forme de cimeterre dont l'extrémité devait se tourner vers le soleil, car ils donnaient peu d'ombre.

Tous les arbres ressemblaient à des gommiers. Dick ne voyait aucune trace d'animaux, il n'était pas encore habitué à la vie de la forêt australienne. Il remarquait à peine l'agitation des oiseaux tout en s'apercevant des cris que provoquait son passage. Ce chant lui rendit courage. Sans ces cris d'oiseaux, la brousse aride et brûlante aurait été trop effrayante. Mais il voulait de l'eau.

Il continua à errer, affamé, mais dégoûté à l'idée de mettre du pain sec dans sa bouche desséchée. Le soleil déclinait. Il renonça à chercher sa direction et continua aveuglément sa route, mû seulement par l'espoir de trouver de l'eau. Il lui semblait bientôt entendre un murmure tout proche, mais était-ce devant, derrière, à droite ou à gauche? Il n'aurait pu le dire.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille et se demanda s'il entendait vraiment un bruit d'eau ou seulement celui de son sang battant dans sa tête surchauffée par le soleil, ou la chanson grêle d'une cigale cachée dans les broussailles, ou encore le murmure étouffé des chênes noirs aux feuilles retombantes.

Mais non, c'était bien de l'eau! Il remarqua la teinte plus verte de la végétation et, enjambant quelques fougères et un fouillis de vigne sauvage et de clématites d'où s'envolèrent avec bruit des grives aux brillants plumages, il trouva un ruisseau qui jaillissait en bablillant d'une gorge sombre, entre deux collines. Il se couche par terre et se désaltéra au courant clair et peu profond, puis il s'assit et mangea encore un peu de pain, avec plaisir cette fois. Il s'assoupit quelques instants, puis s'éveilla au monde qui l'entourait, et il se mit à l'observer paresseusement.

Bien qu'il eût l'air oisif, ses sens exploraient le paysage et s'accoutumaient aux objets qui l'entouraient. Il regardait à travers un buisson de fougères, égayé par les oiseaux bruyants : de petits oiseaux de brousse à gorge jaune voletaient autour de lui en poursuivant les insectes; et il se sentit un peu rêveches lui, quand, en suivant du regard l'un d'entre eux, il découvrit l'emplacement de son nid : une construction en forme de dôme faite de mousse, de fougère et d'herbe sèche, et suspendue à un buisson. Il vit des caméléons et des lézards scintiller dans l'herbe et disparaître au moindre bruit. Il aimait jusqu'aux fourmis. A un moment les herbes s'étant écartées, il vit le petit museau brun d'un wallaby (1).

Il se sentait plus à son aise, mais il ne voulait pas encore bouger : il voulait sentir grandir en lui cette impression de bien-être. Il avait son revolver et de l'eau, il était tranquille. Mais une légère crainte lui revint avec l'envie de bouger, et il se leva pour explorer le vallon. Il regarda dans le nid et vit qu'il était doublé de duvet, ce qui le remplit d'envie. Il alla de côté et d'autre, mais ne s'éloigna pas du ruisseau. Le chant des colibris résonnait doucement dans l'air calme, mais sa faim augmentait. Il trouva un gibbong (2) dont les fruits étaient mûrs, et il en mangea, en rongeant jusqu'au noyau. Il savait que c'était comestible car un de ses camarades en avait ramassé autrefois aux environs de Melbourne.

Puis il aperçut une forme brune qui s'enfuyait dans la brousse, il fit feu mais manqua son coup. La peur s'empara alors de lui, il perdit ce sentiment de bien-être, sans savoir si c'était parce qu'il avait tiré un coup de feu ou parce qu'il avait manqué sa proie. Le crépuscule tombait, apportant avec lui une paix immense que Dick ne pouvait entièrement partager. Tout en mangeant le reste de son pain, il s'étendit sur un rocher sec d'où il pouvait entendre la source murmurer doucement.

Comme il aurait été heureux sans la question de la nourriture. Il lui semblait que l'air pur de la nuit toute brillante des étoiles du Sud inondait son esprit et son corps de calme résignation. La vie était bonne. Il ne s'était jamais senti si calme et si sûr de lui. Il avait l'impression de posséder la terre entière.

Et pourtant, il avait faim.

Quand le cri sourd du hibou « Mo-poke! mo-poke! » le réveilla de son premier sommeil, il oublia tout hormis sa peur. Il serra fortement son revolver. Les ténèbres s'emplissaient du bruissement sourd de formes étranges, sombres habitants du silence. Des pattes bizarres pétinaient autour de lui. Des yeux extraordinaires le regardaient. Il se sentit complètement perdu et en fut rempli d'effroi.

Des voix grêles soupiraient et gémissaient. Un tronc pourri craqua. Un vol d'ailes agita les arbres qui semblaient chargés d'ombre. Puis le silence... Et il eut l'impression d'être entouré d'ennemis dont le cercle se resserrait.

(A suivre.)

(1) Kangourou de petite taille.

(2) Arbuste de la brousse australienne dont les fruits ressemblent à de grosses prunes.

Le sondage terrestre le plus profond a été fait pour le compte d'une compagnie pétrolifère en Californie. Ce sondage a atteint 1.463 mètres.

o

Il y a seulement 260 ans que les fameuses cataractes du Niagara ont été découvertes. C'est au missionnaire français Louis Hulletin que revient l'honneur d'avoir révélé leur magnifique existence.

o

En l'année 1343, un grand météore tomba à l'est de la ville de Guzco, au Pérou, avec force jaillissement d'étoiles et d'étincelles. Le jour suivant, il fut impossible de trouver aucune trace de ce phénomène et de sa composition. Seule l'herbe brûlée des pâturages témoignait de son passage. Il paraît que sa lumière fut si intense, qu'on l'aperçut de tous les points du Pérou.

o

Les jolies petites souris blanches sont dans les sous-marins de précieuses collaboratrices pour nos marins. Elles ont un odorat beaucoup plus sensible aux émanations des gaz que celui de l'homme. Par leurs réactions physiques elles peuvent ainsi mettre en garde contre de gros dangers d'explosion ou d'axphyxie.

o

Il y a dans le monde 15 millions de juifs répartis dans divers pays. L'Amérique et l'Angleterre en ont ensemble 7 millions. En France, il n'y a pas plus de 165.000 juifs.

o

Voici comment, sous Louis XI, on traitait les fraudeurs d'œufs : « Tout homme qui aura vendu œufs pourris et gâtés, sera pris à corps et exposé sur notre pilori. Les œufs seront confiés aux petits enfants qui, par manière de farce et joie, s'amuseront à les lui lancer sur le visage pour faire rire le monde. »

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE... DU CERF-VOLANT

Nous avons vu précédemment les Chinois et les Japonais employer le cerf-volant dans l'antiquité.

Cependant, le jouet existe toujours et Franklin, en Amérique, l'utilisa pour étudier l'électricité atmosphérique (1752). En lançant un cerf-volant muni d'une pointe, dans un ciel d'orage, il constate l'effet de la foudre et découvre le paratonnerre. Voilà que les savants s'intéressent au cerf-volant!

On établit sa théorie de fonctionnement à grands renforts de calculs, mais bien des points restent mystérieux et inexpliqués pas raisonnement.

Ainsi, on découvre que la queue est indispensable à l'équilibre, bien que certains appareils volent parfaitement sans queue.

Le cerf-volant de Franklin était fait de deux bâtons croisés dont l'un était muni d'une pointe en fer. La voilure était en soie à cause de la pluie. La corde de chanvre se terminait par un cordon en soie auquel était attaché une pièce métallique. Franklin ne tira que de petites étincelles qui vérifiaient son hypothèse sur l'électricité atmosphérique.

Si la première expérience date de Franklin, il faut mentionner que Romas, juge français, avait le premier eu l'idée d'utiliser le cerf-volant, dans une communication qu'il fit à l'Académie de Bordeaux, trois mois avant la réalisation américaine. Son cerf-volant ne fut construit que l'année suivante et les expériences furent bien plus complètes que celles de Franklin.

LE DÉCAPLAN DE CHARLES RINARD

1872. — *Le sous-lieutenant Charles Renard expérimente un curieux appareil construit en modèle réduit.*

C'est un planeur décaplan, c'est-à-dire comportant dix ailes. En réalité il y en a onze, car de chaque côté de la coque se trouve un aileron.

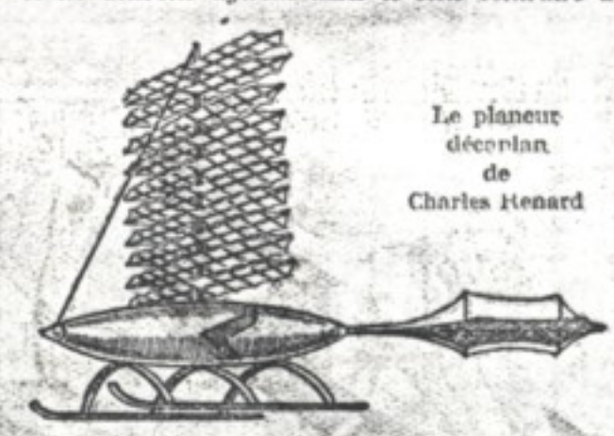
Le corps de l'appareil est un corps fuselé en forme de cigare, terminé à l'extrémité arrière par une tige supportant les plans de dérive et le plan fixe horizontal. Au centre du corps est fixée une tige verticale sur laquelle sont enfilés les dix plans superposés. Sur l'arête inférieure du corps sont fixés trois arceaux supportant les patins d'atterrissage.

Les petits ailerons dépassant de chaque côté étaient reliés à un balancier qui, suivant son inclinaison, devait tourner l'un vers le bout et l'autre vers le bas ou inversement.

Renard pensait ainsi corriger automatiquement les écarts de direction de son planeur.

L'expérience eut lieu en 1873.

Malheureusement, l'appareil, lancé du haut d'une tour, décrivit aussitôt une spirale car l'action du balancier fut annulée par l'effet de la pesanteur et les ailerons agirent dans le sens contraire de



Le planeur décaplan de Charles Renard

celui prévu pour le redressement. Ce curieux planeur qui effectua néanmoins un vol parfaitement stable, est exposé à Paris au musée du Ministère de l'Air, boulevard Victor. Charles Renard est resté célèbre par ses exploits sur le dirigeable Renard et Krebs, La France, accomplissant le premier circuit fermé.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MONOPLAN HAUBANNÉ. — L'aile est reliée au fuselage ou au train d'atterrissage par des fils d'acier ou des mâts. Les haubans, nécessaires aux débuts de l'aviation à cause des ailes à profil mince, sont encore employés sur les avions modernes à ailes épaisses pour soulager les efforts de la voilure et des attaches.

MONOPLAN CANTILEVER. — L'aile ne comporte aucun hauban ni mât de soutien.

Cette disposition a été rendue possible grâce aux ailes épaisses dont les profils de nervures et la hauteur des longerons permettent une rigidité suffisante. De plus, la hauteur de la nervure à l'endroit de l'attache au fuselage offre une surface assez grande pour recevoir des ferrures très solides.

Embrassades...

Vous savez tous que les Italiens sont en général assez démonstratifs et que lorsqu'ils se réjouissent, ça se voit et ça s'entend. Les sportifs Italiens ne manquent pas à cet usage, et c'est ce qui permit à un spectateur arrivé en retard à un match opposant des Anglais à des Italiens, de savoir exactement quelle était l'équipe italienne et quelle était l'équipe anglaise. En effet, au moment où il arrivait, un but venait d'être marqué par un ailier et il put voir tous les autres joueurs de l'équipe se précipiter, se jeter à son cou, l'embrasser, pousser des cris, etc. Pas de doute, là étaient les Italiens. Et comme cette équipe fut victorieuse par 4 buts à 1, je vous laisse à penser ce qu'il y eut comme embrassades.

En 30 ans la France a doublé...

Cette étonnante constatation, ça n'est ni l'histoire ni la géographie qui nous permettent de la faire, c'est tout simplement une étude approfondie du Tour de France cycliste. En effet, aucun de vous n'ignore (la plupart des journaux ayant considéré le Tour de France comme un événement mondial pendant tout le mois de juillet) que le premier tour fut couru en 1904, mais en ce temps-là il ne mesurait que 2.500 kilomètres. Or il en mesure actuellement près de 4.500. Faites le compte et vous verrez que j'ai presque raison... Ce n'est d'ailleurs pas le seul changement survenu depuis 1904. Il y a eu, à côté de multiples modifications du règlement, un gros changement dans la durée des étapes. Un des vainqueurs du premier « Tour » nous raconte, dans ses souvenirs, que la première étape de ce premier Tour ne comptait pas moins de 500 kilomètres. Elle se courait de Paris à Lyon. Je vous laisse à penser dans quel état étaient les coureurs à l'arrivée. Aussi on leur accordait huit jours de repos, puis ils reprenaient la route, faisaient encore 300 ou 400 kilomètres et ainsi de suite, se reposant plus ou moins longtemps selon que l'étape avait été plus ou moins longue. Ils parcouraient les 2.500 kilomètres en six étapes. Depuis tout cela a bien changé et on dit même que l'année prochaine il y aura encore plus d'étapes, mais que le Tour atteindra 5.000 kilomètres.

LA VACHE

Quinze ans, Louis est déjà un rude travailleur : depuis que ses parents sont morts c'est lui qui dirige la ferme, et il y a beaucoup à faire avec les trois vaches, les canards, les poules, et le champ de blé, derrière la maison. Valentine et Anne, ses deux sœurs, l'aident autant qu'elles peuvent, Anne surtout, car Valentine, en dépit de ses quatorze ans, est assez bêtasse, il faut l'avouer. Aussi, ce matin, Louis a-t-il bien hésité avant de l'envoyer à la foire de Thielles pour vendre la vache blanche; mais il ne peut y aller lui-même, à cause de la moisson, Anne est trop petite et il faut pourtant bien trouver de l'argent pour réparer le toit qui est crevé.

— Fais attention, au moins, dit-il à Valentine, ne la vends pas à moins de 500 francs, la vache... 500... tu entends bien!

La petite secoue sa tête ronde :

— Sûr alors, je ne suis pas si bête!

Et la voilà partie, toute fière, sur la route blanche, tirant sa vache par le licou, sans s'apercevoir que trois voleurs, allongés dans un pré, l'observent de loin d'un air réjoui : dame, elle paraît nigaude à souhait, et ils décident, après s'être concertés, de lui acheter sa vache au prix d'une chèvre. Voici comment ils s'y prennent :

Le premier, un petit rouquin, rattrape Valentine à l'entrée du bourg et tourne autour de la vache en se grattant le nez :

— Dis donc, petiote, c'est à toi, cette grosse chèvre? Combien en demandes-tu?

Valentine ouvre des yeux ronds :

— Mais... monsieur... vous vous trompez, voyons!.. Ma vache est une vache, et pas du tout une chèvre!

— Une vache? La bonne histoire... Mais, je n'ai pas le temps d'écouter tes sornettes : la vends-tu, ta chèvre, oui ou non? Je t'en offre 100 francs!

— 100 francs... de ma vache... mais mon frère Louis a dit...

Le rouquin hausse les épaules :

— Ton frère Louis... ton frère Louis... Tiens, tu es toquée, toi... bonsoir!

Il s'éloigne d'un pas traînant, et Valentine le voit, un peu plus loin, s'arrêter près d'un gros bonhomme barbu à qui il raconte quelque chose, en la montrant du doigt; tous deux la regardent et pouffent de rire... C'est trop fort... la petite, malgré son assurance, ne peut s'empêcher d'être troublée : après tout, s'ils avaient raison? Elle tâte sa vache, lui palpe le mufle, lui tape les flancs... voyons, c'est bien une vache, pourtant!... Mais quelqu'un la tire par le bras, c'est un petit homme tout rond, cette fois :

— Hé la gamine, donne-t-elle beaucoup de lait, ta chevrette? J'en aurais mieux aimé une noire, mais enfin...

Ça, par exemple! Valentine, ahurie, se demande si elle ne devient pas folle.

— Mais... mais... proteste-t-elle faiblement, mon bon Monsieur, c'est une vache...

— As-tu trop bu, petite? s'exclaffe le voleur; où vois-tu une vache, ici, dis-moi un peu?

— Je... je ne sais pas... je... je croyais..., murmure la nigaude, effondrée.

— Bon, alors, je t'en offre 80 francs... ça te va?...

— On... m'en avait offert 100, tout à l'heure!

— Eh bien, va pour 100... je suis bon prince, moi! Tiens, voilà ton argent!...

Et notre voleur s'en va, tout joyeux retrouver ses compagnons, avec la vache qu'il a payée le prix d'une chèvre. Quant à la pauvre Valentine, furieuse contre elle-même, contre son frère, contre la vache, contre tout enfin, sauf contre son voleur, elle rentre tristement à la ferme. Louis l'attend sur le seuil, elle s'élance vers lui :

— Ah! si tu savais comme nous avons pu être bêtes : imagine-toi que notre vache, c'était une chèvre!!... Je me demande comment nous l'avions regardée!... Et tout le monde se moquait de moi, à la foire; oh! je n'y remettrai plus les pieds!!

Et elle raconte son aventure. Mais Louis, qui est plus malin qu'elle, a vite fait de tout comprendre. Il lève les bras au ciel :

— On t'a volée, ma pauvre fille!... Non, on n'a pas idée d'être si sotte! Mais je leur revaudrai ça, je t'en réponds, à ces trois types-là! 500 moins 100, ça fait 400 francs... et ils me les rendront... ah! mais!!

Pendant tout un long mois, il rumine sa vengeance et, à la foire suivante, il appelle sa sœur Anne :

— Ecoute, gourdiflotte, et tâche de comprendre : voici deux lièvres vivants, tout pareils, que j'ai achetés au braconnier: j'en emporte un dans ce panier; l'autre, tu le mettras dans une cage en bois : ne le laisse pas filer, surtout!... Et maintenant, tu vas me faire cuire un déjeuner pour cinq : du boudin, des carottes, un fromage blanc et un litre de vin rouge. Quand j'arriverai avec mes invités, je te dirai : « Tu as bien tout préparé, Anne? » Et tu répondras : « Mais oui, puisque tu me l'as envoyé dire par le lièvre! » Quant à Valentine, qu'elle reste au grenier : je ne veux pas que les voleurs la reconnaissent... A tout à l'heure!

Il part d'un bon pas, son panier au bras, tout droit vers le bourg, et aperçoit bientôt, les trois voleurs, toujours allongés dans leur champ. Alors, il s'approche d'eux et feint de revenir de la foire :

— Quelle chaleur! Je n'en peux plus! Tout ça pour ne rien acheter du tout!

— Eh! fait le rouquin, tu as pourtant quelque chose dans ton panier, gamin?

Louis prend un air mystérieux :

— Ça, c'est mon secret, mon trésor... un lièvre, mais alors un lièvre...

— Que tu vas vendre?

— Pensez-vous? Vendre une bête pareille, qui peut me rapporter des millions? Je ne m'en séparerais pas pour tout l'or du monde!

Au mot « millions » les trois voleurs ont dressé l'oreille; mais le gros barbu hausse les épaules :

— Quelle bêtise! Pour qui nous prends-tu donc, morveux?

Louis, pour toute réponse, soulève le couvercle du panier et caresse doucement la tête du lièvre :

— Là, mon coco, ils ne me croient pas, mais tu vas leur montrer ce que tu sais faire! Vite, cours à la maison, dis à ta maîtresse que je vais rentrer déjeuner avec trois camarades (je vous invite, messieurs!) et qu'elle ait à nous préparer du boudin, des carottes, du fromage blanc et un litre de vin rouge. Allons, sauve-toi et ne flâne pas en route!

Le lièvre secoue ses oreilles, saute hors du panier et part au grand galop vers les collines. Nos voleurs, incrédules, se mettent à rire, mais ils se gardent bien de refuser l'invitation et s'en vont avec Louis à la ferme.

— Hé, leur crie Anne dès qu'elle les voit, dépêchez-vous, le déjeuner est prêt!

La table est mise dans la grande salle, avec les cinq couverts, le fromage, le vin, et, sur le fourneau, mijotent boudin et carottes... Les larrons se frottent les yeux, ahuris... mais non, ils ne rêvent pas... et ceci, qu'est-ce donc?... Oh! le lièvre, dans une cage de bois!!

— Ah! ah! s'écrie Louis, je vois que tu as fait tout ce que j'avais dit, ma sœur!

— Parbleu, répond Anne, le lièvre me l'a si bien expliqué!

Pendant le déjeuner, les voleurs jettent au lièvre magique des regards furtifs. Au fromage, ils n'y tiennent plus et le rouquin, le plus déluré de la bande, demande à Louis de leur vendre sa bête.

— Nous t'en donnons 200 francs.

— Non et non, fait Louis, ni 200 ni 1.000!

— 300!... 300!... 400!!...

— Ah! puis tant pis, mettons 400... et c'est bien pour vous que je le fais... Mais vous le soignerez bien, n'est-ce pas?

— C'est promis! disent les voleurs, tout réjouis.

Et ils emportent le pauvre lièvre sans se douter que Louis, derrière leur dos, danse une gigue triomphale avec ses deux sœurs en brandissant les billets bleus.

Colette VIVIER.

Les Merveilles de l'Exposition

Découvre-toi au Palais de la Découverte

DÉCOUVRE-TOI au Palais de la Découverte. On ne vous demande pas d'enlever votre chapeau... Il s'agit de bien autre chose, il s'agit d'une découverte, d'une découverte passionnante : la découverte de soi-même.

Faites des expériences sur vous-même, tout est organisé pour cela; les expériences sont amusantes et peuvent vous être utiles en vous révélant vos aptitudes et vos faiblesses.

Pour être mécanicien de locomotive il faut passer un examen très minutieux et subir victorieusement certaines épreuves. On comprend qu'un mécanicien doive posséder une excellente vue et des « réflexes » rapides; sinon, gare aux accidents! Quand on est sur un train filant à 100 kilomètres à l'heure, il faut que chaque signal, chaque événement particulier provoque chez le conducteur telle et telle manœuvre, et les provoque *automatiquement*, sans qu'il prenne le temps d'y réfléchir : il faut que ses « réflexes » jouent, et non une décision de son cerveau. On comprend l'importance que ces épreuves, ces *tests* comme on dit, prennent au moment du choix d'une profession.

Au sous-sol du Palais de la Découverte, aile gauche, à la section de Biologie, plusieurs appareils vous permettent d'étudier vos réflexes. Allez-y plusieurs camarades, organisez un concours entre vous, et vous verrez comme le jeu est passionnant. Un premier appareil est composé d'un cadran sur lequel est une aiguille qui à certains moments démarre de la position O du cadran, sans que rien vous signale le moment du départ. Le jeu consiste à stopper cette aiguille en appuyant sur un bouton dès que vous la voyez partir; l'un la bloquera sur le nombre 23, l'autre à 35, un troisième à 19; c'est celui-ci, le plus près du départ qui aura gagné, car il ne s'agit pas d'une course, mais au contraire d'un arrêt rapide. Un autre appareil vous donne une feuille de papier serrée sous une plaque portant des trous de moins en moins gros; il faut, avec une pointe, percer le papier dans chaque trou sans toucher la plaque; chaque fois qu'on touche cette plaque un contact électrique se produit et l'erreur est enregistrée; celui qui a le moins d'erreurs gagne. Voici maintenant un grand cadre partagé en 64 cases et dans chaque case est l'un des nombres de 1 à 64, mais sans qu'ils soient rangés dans l'ordre; sous chaque nombre est un bouton électrique; il faut appuyer sur tous les boutons dans l'ordre des nombres 1, 2, 3..., jusqu'à 64, et cela le plus vite possible; un chronomètre vous indiquera le temps mis à cette opération; le plus rapide aura gagné. Un appareil curieux est celui constitué par une tige tordue dans divers sens et d'un anneau fixé au bout d'une baguette : il faut promener l'anneau tout le long de la tige sans la toucher; et cela n'est pas facile, car il faut bien regarder d'abord et ensuite avoir les doigts agiles et le poignet souple pour faire accomplir à l'anneau tous ces tours et ces détours! Là encore un contact électrique se produit à chaque erreur. Avez-vous des poumons puissants? Le *spiromètre* vous le dira : vous soufflez dans cet appareil qui enregistre le nombre de litres d'air expulsés de vos poumons. La puissance de vos muscles, maintenant? Saisissez cette poignée et tirez; c'est comme dans les foires, mais ici nous avons affaire à des outils de précision... et voilà pour les biceps, et voici pour les muscles du dos. Pour être bon musicien que faut-il? Avant tout « de l'oreille », car on peut acquérir du « mécanisme », mais pour « l'oreille » c'est plus difficile. Au Palais de la Découverte vous saurez si vous pouvez vous entraîner à la clarinette ou au violon avec l'espoir de faire un jour plaisir aux voisins : un appareil émet ensemble plusieurs sons; puis, si vous appuyez sur le bouton d'à côté le même groupe de sons se fait entendre, sauf un des sons qui est changé; de même lorsqu'on appuie sur le bouton suivant; il faut savoir reconnaître dans chaque cas quel est le son qui diffère. Ferez-vous un bon dessinateur, avez-vous de la précision dans vos gestes? Plusieurs instruments de « traçage » vous le diront, dont le plus simple consiste à suivre avec une tige une ligne fixée à l'avance... vous verrez que ce n'est pas si facile. Et pour finir, étudiez votre vue; plusieurs appareils vous indiqueront si vos yeux ont l'un et l'autre le même pouvoir, si vous êtes myope, hypermétrope, si vous savez bien reconnaître les couleurs, etc.

Maintenant que vous avez fait le tour de vous-même, il faudra que vous fassiez le tour de la salle et de celle du rez-de-chaussée. Biologie et Médecine. Ce premier mot ne vous dit pas grand'chose, le second vous rappelle de mauvais souvenirs. Et pourtant qu'y a-t-il de plus passionnant que d'étudier les formes si diverses de la vie, le fonctionnement des organes et de savoir réparer la machine quand elle se détraque? On trouve les choses les plus étonnantes dans ces salles. A côté de très belles photographies aux rayons X, qui vous montrent l'intérieur de votre corps, il y a un appareil pour ranimer les noyés; plus loin un diorama vous expose les procédés scientifiques qui permettent, lorsqu'on est en présence d'un crime, de retrouver, d'*identifier* le criminel (par les empreintes, l'analyse du sang, de la balle tirée, etc.). Voici l'histoire de quelques terribles maladies contagieuses : le typhus transporté par le pou, la peste que transmet la puce du rat; quelques photos montrent comment on sauve de grands blessés par la *transfusion* du sang d'une personne bien portante; voici la découverte de la vaccine et ses applications; voyez dans ces cages des poules (vivantes!) à qui on a opéré les glandes et ces poules sont toutes transformées, portant une crête et de longues plumes. Dans une petite salle en retrait voici d'autres miracles animaux : le *mimétisme*, talent que possèdent certains animaux pour échapper aux yeux de leurs ennemis, ressemblent à ce qui les entoure : ce papillon à une feuille, cet insecte à une brindille de bois; dans la même petite salle on assiste à deux expériences : la lumière qui attire les insectes, le courant électrique qui dispose des microbes en colonnes comme des soldats. Qu'y a-t-il au bout de ce microscope? Un cœur de tout petit animal. On voit ce cœur battre, il vit, il vit tout seul, bien longtemps après la mort de l'animal; une des plus grandes découvertes de la biologie a consisté à pouvoir faire vivre indéfiniment un organe, un *tissu* animal. Juste en face, on voit sous un globe un curieux appareil, inventé par le Dr Carrel et l'aviateur Lindbergh : c'est un cœur artificiel... bientôt le malade que l'on doit opérer, l'aviateur qui veut monter à de très hautes altitudes et dont le cœur « flancherait » n'auront qu'à « débrancher » leur cœur et à lui substituer cette pompe métallique à toute épreuve, et très pratique puisqu'il sera possible de régler la pression de son sang et la vitesse de la circulation. Les expériences faites avec le « cœur artificiel » ont été couronnées de succès. Assistez maintenant à une opération dans un hôpital modèle; dans cette salle on amène le malade, dans celle-ci on le prépare, dans cette autre on l'endort et dans la dernière on l'opère; les personnages en cire sont de grandeur naturelle, on croirait vraiment assister à toute l'opération.

Pour varier, voici de la fantaisie... de la fantaisie très sérieuse et très exacte. Une sorte d'étagère vous présente les objets les plus bizarres (je ne vous dis pas lesquels pour que vous ayez la surprise), ceux de droite grossis, 10, 100, 1.000 fois, et cela jusqu'à 1.000,000.000.000 de fois, et dans la rangée de gauche les choses sont au contraire diminuées 10, 100, 1.000, etc., fois. En les regardant essayez de vous les représenter dans leur taille exacte; c'est parfois très impressionnant.

Et pour finir, faites le tour de la montagne placée au centre de la pièce; toutes les espèces animales y sont rangées par familles; n'est-ce pas que nous ne sommes pas encore parmi les animaux les plus laids?

BOUR.

Quelques poissons

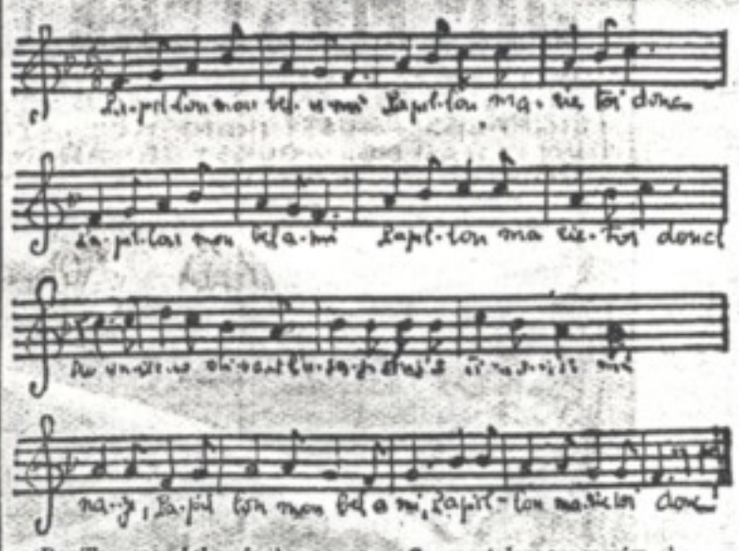
Nous avons déjà vu bien des animaux sur les timbres, mais je ne crois pas que nous ayons encore vu des poissons. Pourtant ils ont, eux aussi, servi de modèles à des vignettes pour la plupart jolies, et on ne peut pas dire que ce sont des poissons très communs qui ont été représentés, puisque nous voyons un saumon, une baleine, un poisson-épée.

Voici d'abord, dans une émission de 1932, au Canada, un poisson qui n'est autre, d'après l'indication donnée sur le timbre même, que le saumon, roi des rivières. Il exécute un magnifique saut. Ce timbre, brun noir, a une valeur de 10 cents.

Puis voici la baleine, habituée des eaux des îles Falkland, où ce timbre fut émis en 1933, à l'occasion du centième anniversaire de la colonisation anglaise dans ces îles. Cette vignette, d'une valeur de 6 pennies, est noire-violacée.

Et voici le plus étrange de tous, et aussi le plus joli timbre : c'est le timbre de la Nouvelle-Zélande, représentant ce terrifiant poisson-épée avec son immense bec pointu. Emis en 1935, dans une série qui glorifie les ressources naturelles de Nouvelle-Zélande, ce timbre est d'une valeur de 5 pennies et de couleur outremer.

LE MARIAGE D'UN PAPILLON



Papillon, mon bel ami,
Papillon marie-toi donc, | bis
Des anciens suivant l'usage,
Pens'à te mettr'en ménage.
Papillon, mon bel ami,
Papillon, marie-toi donc.

Comment donc me marier,
Je n'ai pas où me loger. | bis
Mais la limaçe lui répond :
Je te don'rai ma maison,
Papillon, etc.

Comment donc me marier,
Je n'ai pas de vorr' où boir' | bis
Mais dame fourmi lui répond :
Dans ma réserve, j'ai un plaud,
Papillon, etc.

Comment donc me marier,
Je n'ai rien pour m'éclairer. | bis
Mais le ver luisant lui répond :
Je brillerai dans ta maison,
Papillon, etc.

Comment donc me marier,
Je n'ai personn' pour chan- [*ter,* } bis
Mais lui répondent les cigales
Nos ailes feront les timbales,
Papillon, etc.

Tout content et satisfait,
Papillon s'est marié, | bis
Il a reçu de ses amis
Les beaux dons qu'ils avaient [*promis.*
Papillon, etc.

MOTS CROISÉS DU N° 93

Horizontalement. — 1. Qui se met facilement en colère. — 2. Négation. Ville d'Allemagne. — 3. Celui qui a été tué dans un crime. — 4. Cadeaux reçus au début de l'année. — 5. Venue au monde. Article contracté. — 6. Sous-préfecture d'Algérie. — 7. Terminaison de participe. Tuer. — 8. Note de la gamme. Assassina. Composent le squelette. — 9. Ame. — 10. Possessif. Existais.

Verticalement. — 1. Qui ont découvert. — 2. Très petit oiseau. — 3. Fixée comme un bateau. Pronom. — 4. Pronom. Substantifs. — 5. Vacant. — 6. Variation. — 7. Vapeur condensée. Négation. Oui allemand. — 8. Deux fois la même consonne. Possessif. Pièce de viande. — 9. Touché. Qui ont beaucoup servi.

SOLUTIONS DU N° 92

Horizontalement. — 1. Populaire. — 2. Eperon. Et. — 3. Rire. Elbe. — 4. Inde. On. — 5. Lie. Sand. — 6. Losère. Du. — 7. Ra. Oa. Mie. — 8. Brunis. — 9. Sa. Un. Est. — 10. Enseignes.

Verticalement. — 1. Périlleuse. — 2. Opinion. An. — 3. Perdez. — 4. Urée. Ecrue. — 5. Lo. Réuni. — 6. Anesse. — 7. Mieux. — 8. Rebondisse. — 9. Etendue.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 92

Réponses aux devinettes

Aiguille. — Le pou. — Le lait. — Le vent.

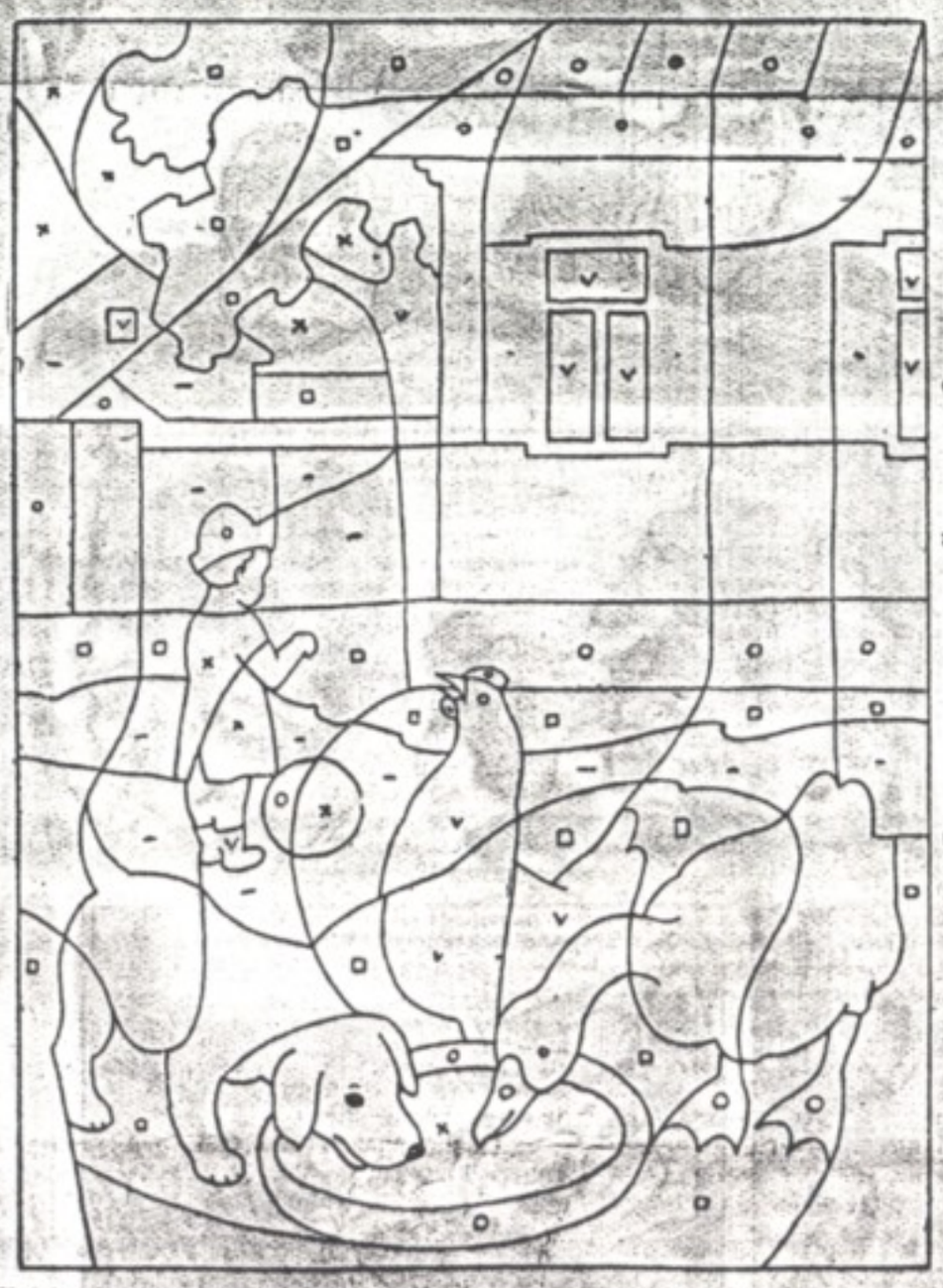
Réponse au rébus

Un grand abbé plein d'appétit a traversé Paris sans souper.

Réponses aux charades

Berlingots (Berre-lingot). — Languedoc (langue-dock). — Revolver (ré-vol-ver). — Albacet (halle-bas-Sète). — Indochine (Ain-do-Chine).

ARTISTE SANS PEINE



Voici un charmant dessin tiré d'une grande revue enfantine russe. Coloriez-en les emplacements marqués × en bleu, les V en noir, les — en jaune, les □ en vert, les ○ en rouge, et vous obtiendrez sans peine un magnifique tableau.

PETIT COURRIER DE JANOT

Jacques Zimann, Amiens. — Avec le plan du M. C. 1 que nous avons donné tu peux construire tout seul ton avion sans acheter une pochette, à condition que tu puisses te procurer par toi-même une hélice, des roues, du balsa, des élastiques, du papier de japon, etc. Et comme tout cela ne se trouve pas toujours facilement partout, c'est la raison pour laquelle nous avons fait des pochettes. Nous allons bientôt avoir un service de pièces détachées pour avions.

Sueper Augustin (Oignies). — Je préfère te répondre directement par le journal. Tu as vu que j'ai cité ta lettre dans une de mes lettres. Tu voudrais des histoires amusantes en plus. On essayera de te satisfaire.

Jacques Mabille, Maurecourt (S.-et-O.). — Merci de tes charades qui sont très jolies. Je les publierai.

D. B. S., Bagnolet. — Il n'est pas possible d'augmenter le prix de vente du journal. Beaucoup trouvent déjà que dix sous c'est cher; bien que ce soit le même prix — et même un prix moindre — que celui de la plupart des journaux d'enfants de la même espèce.

André Baillon, Tourotte (Oise). — Faire un numéro spécial pour les vacances, c'est une belle idée, mais c'est trop tard pour cette année-ci. Et puis notre journal n'est pas encore assez grand.

Fernande Crampon, Paris (XIIe). — Merci de ta devinette, mais ta charade elle a déjà paru, envoyée par quelqu'un d'autre.

Madeleine Studer, Paris (XIIIe). — Que *Mon Camarade* paraisse plus souvent, ce n'est hélas pas possible. Ce qu'il faudrait c'est un autre journal du même genre, mais pour les fillettes, par exemple. Merci pour les charades.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e, Ch. post. 974-41 Paris.

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST L'AMI DES INDIENS D'UNE "RÉSERVE". IL EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LES AGENTS SANS SCRUPULES D'UN TRUST QUI VEUT À TOUT PRIX S'EMPARER DES TERRES DES INDIENS PARCE QU'ELLES SONT RICHES EN MINERAI DE RADIUM... JIM PART EN AVION POUR WASHINGTON

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC

IMP. L. DELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.223.

PRIX : 0.50

Mon camarade

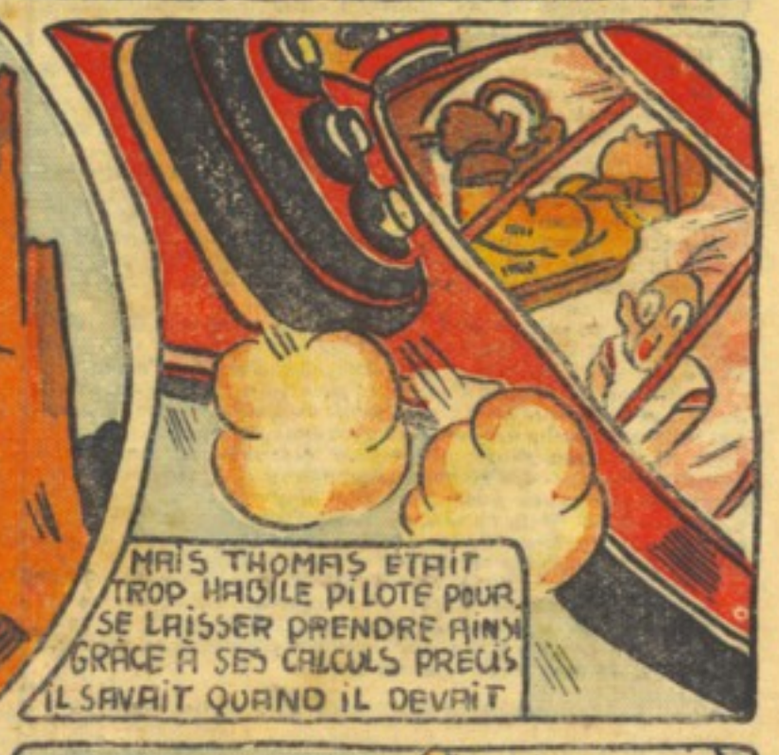
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 94. — 16 SEPTEMBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

A TRAVERS LE CIEL

Les merveilles du Palais de la découverte

Pat'Louin et l'aviation : AUX PRISES AVEC MARTIN



La Lettre de Janot

Mes chers camarades,

Maintenant que nous sommes partis, Julot et moi, je peux vous donner bien davantage de détails sur la façon dont nous avons préparé notre grande expédition et sur la façon dont je me suis évadé de chez Mme Burette. Parce que maintenant je dois vous dire que je suis sûr et certain que nous rattraper, jamais on ne le pourra, et que bientôt nous serons devenus célèbres autant que Jim mystère ou Pat'Soum.

Je vous ai dit dans la dernière lettre comment ma parente adoptive, Mme Burette, sur les conseils de son amie Mlle Lebondu, elle m'avait empêché de rejoindre mes amis du Club de la rue du Fer-à-repasser et de l'impasse de la machine-à-coudre. Le premier jour elle m'a mis au cabinet noir, mais c'est évident qu'elle ne pouvait pas m'y laisser toujours, au cabinet noir. Surtout qu'elle avait besoin de moi pour aller faire les courses, pour laver la vaisselle et pour faire des tas de choses dans la maison.

Il faut vous dire que mes amis du Club il n'y en a plus beaucoup qui soient en ville. Beaucoup ils sont partis avec leurs parents qui ont des vacances payées, ce qu'ils n'avaient jamais eu avant et ils étaient bien contents de cela. Lulu, le fils de l'épicier, il est parti dans une colonie de vacances, où Jacquot a été le rejoindre le lendemain du jour où Mme Burette a été si méchante. Pierrette aussi, elle est en vacances avec ses parents, et un des seuls qui restaient du club c'était Julot, mon ami l'amateur de timbres-poste.

Il faut dire qu'à force de collectionner des timbres de toutes sortes de pays, ça vous donne envie d'aller les connaître ces pays-là. Et Julot, depuis longtemps il a rêvé d'être explorateur, de coucher sous la tente, de porter un casque colonial et de tuer des tigres, ou tout au moins des léopards. Un casque colonial il en a même un qu'il a trouvé dans le grenier, d'un frère de sa mère qui a été aux colonies comme soldat et qui est mort de la fièvre jaune, à ce qu'il paraît.

« On part ensemble au Havre, qu'il me disait toujours, avec dans nos sacs huit jours de vivres condensés, une carabine à répétition, et aussi une boîte de rayons invisibles que je crois que j'ai inventés pour foudroyer ceux qui voudraient nous faire du mal. Au Havre on prend le bateau en cachette, ou bien on s'engage comme mousses. On arrive en Afrique et là on découvre dans le Sahara une oasis mystérieuse à laquelle personne n'avait jamais pensé et qui est le reste de l'antique pays d'Atlantis, qui est habité par des vieillards en porcelaine transparente qui portent une barbe verte, qui marchent sur la tête, qui volent avec leurs pieds, qui se promènent dans des automobiles en forme de poêle à frire et qui habitent dans des palais fabriqués en verre dépoli. Ils sont gouvernés par la reine Amstram Gram qui a un chapeau magique radioélectrique et sismique, qui a des beaux cheveux blonds et qui sera tout de suite amoureuse de moi. Ce qui fait qu'après toutes sortes d'aventures je me marierai avec elle et que je deviendrai le roi. Et je te nommerai ministre des secousses sismiques. »

Il faut vous dire que ces histoires-là c'est pas Julot tout seul qui les a inventées. Il lit toutes les semaines, en plus de Mon Camarade, *un journal qui s'appelle* Hip Hip Hip, *où sont écrites en couleurs les histoires de True Blagfort au centre de la lune qui sont encore beaucoup plus extraordinaires (et bien plus bêtes) que les histoires qu'invente Janot après avoir lu des aventures comme celles-là, qui ne sont jamais arrivées et qui n'arriveront jamais.*

Le lendemain du jour où elle avait été si méchante, Mme Burette, en allant acheter chez l'épicier (qui est le père de Lulu) un litre de « cotillon fleuri » (c'est du vin rouge de première qualité, mais il n'est pas aussi bon que le dit l'étiquette), j'ai rencontré Julot qui s'embêtait tout seul, maintenant qu'il n'y a plus les membres du club à la ville et qui en avait assez même des timbres-poste. Je lui ai dit : « C'est décidé, je pars avec toi, quand tu voudras, pour le grand voyage d'exploration. »

Ce qu'il a été content, Julot. Il sautait en l'air. Il a dit qu'il n'attendait rien d'autre qu'un compagnon de voyage pour son grand voyage à Atlantipolis pour partir, que ses paquets ils étaient prêts depuis des semaines et des semaines, et qu'il avait même mis de l'argent de côté. Qu'enfin du mal on n'en aurait pas du tout, qu'on serait très vite au Havre et que l'oasis dans le Sahara, on la découvrirait sans peine.

A ce moment-là est arrivé Jacquot. Il nous a dit qu'on n'avait pas raison du tout de faire ce qu'on voulait faire. Que ce n'était que dans les romans que les petits garçons devenaient mousses sur les bateaux, arrivaient chez les sauvages ou dans la planète Mars et devenaient empereurs des Mortmoi-le-doigt. Qu'on n'avait qu'une chose à faire, de rester chez nous bien sagement jusqu'à la fin des vacances ou que sans cela il nous arriverait toutes sortes d'aventures très désagréables et des ennuis de toutes sortes. Ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de se préparer à devenir des hommes, des vrais, et pas de partir chercher des créatures fantastiques qui n'ont jamais existé et qui n'existeront jamais.

Moi j'ai répondu que j'avais pas tellement envie de devenir ministre des secousses sismiques au royaume d'Atlantipolis, mais que ce que je voulais, c'était quitter Mme Burette parce qu'elle était méchante avec moi, et que si on trouvait pas le moyen de partir en mer je trouverais bien à travailler quelque part, ou bien de retourner chez mon oncle qui m'aime bien et que là je serais enfin heureux.

Là-dessus je suis parti à toutes jambes parce que il y avait trop longtemps que j'étais parti acheter la bouteille de « Cotillon fleuri » et que j'avais peur que Mme Burette elle m'attrape.

Le lendemain Jacquot était parti pour la colonie de vacances. Julot il m'a expliqué que les arguments de Jacquot ils ne l'avaient pas du tout convaincu. Que si on n'arrivait pas jusqu'à Atlantipolis, eh bien on s'arrangerait pour descendre en sous-marin jusqu'au royaume des Babacrouk, qui sont des hommes en fer-blanc, qui vivent aux fonds des océans et que ça ferait le compte. Cette histoire-là il la lisait dans Triktrake *empereur des magiciens, qui paraît toutes les semaines dans* Le Petit Crusoé illustré *et qui est une histoire vraie, tout ce qu'il y a de beau.*

Moi, ses histoires je m'en moquais. Ce que je voulais c'était partir. On a fixé la date du départ. Et cette lettre que vous recevez là je la mets à la poste à la gare du Nord, le matin même de notre départ. Je vous écrirai sur le chemin pour vous raconter nos aventures. Je vous serre la main à tous.

JANOT.

Président du Club des Amis de Mon Camarade.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous avons communiqué cette lettre à Mme Burette, qui nous a dit que nous étions des criminels, des canailles et des assassins d'enfants. Mais elle nous a demandé de publier dans *Mon Camarade* une note disant qu'elle demandait à son enfant adoptif de revenir tout de suite et qu'une bonne fessée l'attendait à la maison. Nous publions cette note, en demandant à Janot et à Julot de revenir au plus vite. Nous essaierons d'épargner à Janot la fessée, qu'il mérite pourtant. Malgré l'absence que nous espérons momentanée de notre ami Janot, le concours continue. Voici les questions et la liste des prix :

1° *Classer par ordre de préférence les histoires suivantes :* Pat'Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La Lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, le Coin des filiettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement.

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3 à construire; 4e prix, planeur M. C. 2 à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleurs; 8e et 9e prix, livres; 10e prix, stylomine; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 21e au 50e prix, un album en couleurs.

Résumé. — Cavor et Bedford sont arrivés dans la lune, dans une sphère interplanétaire. Ils vont dans la jungle lunaire déserte quand, tout à coup, des Sélénites sortent d'immenses souterrains.

CHAPITRE X

LE BÉTAIL LUNAIRE *(suite)*

Il est naturellement difficile pour moi de déterminer avec exactitude ce que j'en vis alors, parce que mes impressions furent corrigées par d'autres observations. Avant tout, je fus frappé de sa taille énorme : le tour de son corps devait mesurer environ quatre-vingts pieds, et sa longueur peut-être deux cents. Une respiration laborieuse soulevait ses flancs. Je constatai que son corps gigantesque et flasque trainait sur le sol et que sa peau était rugueuse et d'un blanc qui se tachetait de sombre au long du dos.

Mais je ne vis rien de ses pieds. Je crois que nous aperçûmes cette fois-là le profil, au moins, de sa tête dépourvue de crâne, son cou gonflé de graisse, sa bouche baveuse et vorace, ses petites narines et ses minuscules yeux clos, car le veau lunaire ferme invariablement ses yeux pendant le jour. Quand il ouvrit sa bouche pour beugler de nouveau, nous eûmes un rapide aperçu d'une vaste cavité rouge, et nous reçûmes le souffle jailli de ce gouffre, puis le monstre roula comme un navire, se traînant sur le sol en froissant toute sa peau rugueuse, roula encore, passa près de nous en se vautrant, frayant ainsi un chemin au milieu du fourré, et disparut rapidement à nos yeux, caché par les denses enchevêtrements des végétations. Plus loin, un autre apparut, puis un troisième, et enfin, comme s'il guidait vers leur pâturage ces blocs mouvants de viande, un Sélénite apparut momentanément. J'agrippai convulsivement le pied de Cavor en apercevant ce nouvel être, et nous restâmes immobiles et le regardâmes fixe, longtemps après qu'il eût disparu.

Par contraste avec les veaux lunaires, il paraissait être une créature insignifiante, une fourmi, de cinq pieds à peine de haut. Il portait des vêtements faits d'une substance semblable à du cuir, de sorte qu'aucune partie de son véritable corps ne paraissait; mais cela, nous l'ignorions encore entièrement. Il se présentait donc comme une créature compacte et hérissée, ayant beaucoup d'analogie avec un insecte compliqué, muni de longs tentacules semblables à des lanières et d'un bras cliquetant, qui se projetait hors de son corps cylindrique et brillant. Le forme de sa tête était dissimulée par une sorte de casque énorme et muni de pointes longues et nombreuses. Nous découvrîmes, par la suite, qu'il se servait de ces pointes pour aiguillonner les animaux récalcitrants, et une paire de besicles de verre sombre, disposée sur les côtés, donnait un aspect de gros bourgeon à l'appareil métallique qui recouvrait sa tête. Ses bras ne dépassaient pas l'espèce d'étui ou de fourreau qui enfermait son corps et il était soutenu par deux courtes jambes qui, bien qu'enveloppées dans une sorte de housse, paraissaient à nos yeux terrestres extraordinairement menues et faibles. Il avait des cuisses très courtes, des jambes fort longues et de petits pieds.

Malgré son enveloppe d'aspect pesant, le Sélénite avançait par enjambées qui, au point de vue terrestre, eussent été considérables, et son appendice cliquetant était très affairé. La nature de ses mouvements, pendant le court instant où nous le vîmes passer, suggérait la hâte et une certaine irritation; peu après que nous l'eûmes perdu de vue, nous entendîmes le beuglement d'un des animaux se changer brusquement en un cri bref et aigu, suivi de bruissements plus rapides dus à l'accélération de son allure. Graduellement, ces mugissements s'éloignèrent et finirent par cesser, comme si les pâturages cherchés eussent été atteints.

Nous écoutâmes. Le monde lunaire sembla pour un instant avoir repris toute sa tranquillité. Mais nous n'osâmes pas recommencer immédiatement notre recherche rampante de la sphère disparue.

Quand nous rencontrâmes une seconde fois les veaux lunaires, ils se trouvaient à quelque distance de nous dans un endroit encombré de roches écroulées. Les surfaces plates ou inclinées des rocs étaient revêtues d'une couche épaisse de végétations vertes et tachetées, croissant par bouquets denses et moussus que broutaient ces créatures. En les apercevant, nous nous arrêtâmes sur la lisière du taillis de roseaux au milieu desquels nous rampions, tendant la tête pour entrevoir encore une fois le Sélénite. Ces animaux se traînaient sur leur nourriture comme d'énormes limaces, — troncs immenses et huileux, — mangeant voracement et bruyamment, avec une sorte d'avidité sanglotante. Ils semblaient des monstres formés simplement de graisse, gauches et écrasés, à un tel point qu'un bœuf gras serait, auprès d'eux, un modèle d'agilité. Leurs mandibules affairées, se tordant et ruminant, leurs yeux clos, et le bruit appétissant de leurs mâchonnages, donnaient l'impression d'une jouissance animale qui stimula singulièrement nos estomacs vides.

— Des pourceaux! De dégoûtants pourceaux! proclama Cavor avec une ardeur inaccoutumée.

Par contraste avec le veau lunaire, les Sélénites paraissaient des créatures insignifiantes.

Après leur avoir jeté un coup d'œil irrité, il reprit son chemin au milieu des buissons vers la droite. Je m'attardai un instant pour me rendre compte que la plante tachetée était absolument impropre à servir de nourriture humaine, puis je me glissai à sa suite, mordillant un des brins que j'avais pris entre mes dents.

Bientôt nous fûmes arrêtés de nouveau par la proximité d'un Sélénite, et, cette fois, nous pûmes l'examiner plus attentivement. Nous vîmes alors que son enveloppe extérieure était réellement un vêtement. Il était absolument semblable, avec son costume, à celui que nous avions déjà entrevu; pourtant, les extrémités d'une espèce de ouatage se projetaient de son cou; il était debout sur un promontoire rocheux et tournait la tête de droite et de gauche comme s'il eût surveillé le cratère. Nous demeurions immobiles, craignant, si nous bouglons, d'attirer son attention, et, au bout d'un instant, il se tourna et disparut.

Nous tombâmes sur un autre troupeau de veaux lunaires beuglant dans un ravin; puis, nous passâmes sur un endroit tout sonore de bruits et de battements mécaniques, comme si quelque immense usine eût été proche de la surface. Entourés de ces sons, nous parvînmes au bord d'un grand espace ouvert, ayant peut-être deux cents mètres de diamètre et parfaitement uni. A part quelques lichens qui empiétaient sur sa marge, cet espace était dénudé et offrait une surface poudreuse, d'un jaune poussiéreux. Nous hésitâmes à nous aventurer dans cette clairière, mais comme elle présentait moins d'obstacles à notre marche, nous commençâmes à en contourner le bord avec circonspection.

Pendant un instant les bruits intérieurs cessèrent et, à part les faibles bruissements des végétations croissantes, tout fut silencieux. Puis, brusquement, éclata un vacarme plus violent, plus véhément et plus proche qu'aucun de ceux qui avaient alors frappé nos oreilles. Il était absolument certain qu'il se produisait sous nos pieds. Nous nous accroupîmes aussi près du sol que nous le pûmes, prêts à nous enfoncer promptement dans le fourré voisin. Chaque coup et chaque battement semblaient vibrer à travers nos corps. Ces chocs devinrent de plus en plus forts et cette vibration régulière augmenta jusqu'à ce que tout le monde lunaire sembla être secoué et ébranlé.

— A l'abri, murmura Cavor.

J'allais me diriger vers le fourré quand, à cet instant, une détonation pareille à celle d'un canon se produisit et une chose arriva, qui me hante encore dans mes rêves. Je tournai la tête pour apercevoir Cavor, et en même temps j'étendis la main, et ma main ne rencontra rien! Elle plongea soudain dans un trou sans fond...

Ma poitrine heurta quelque chose de dur et je tombai en avant, les bras étendus, raide, dans le vide, le menton sur le bord de l'abîme insondable qui s'était brusquement ouvert sous moi. L'ensemble de cette vaste surface circulaire et plate n'était autre chose qu'un gigantesque couvercle qui maintenant glissait de côté dans une fente préparée pour le recevoir.

Si Cavor n'eût pas été là, je crois que je serais resté rigide, la tête penchée sur l'ouverture, cherchant à voir dans cet énorme gouffre, jusqu'à ce que je fusse repoussé par le bord de la glissière du couvercle et précipité dans les profondeurs.

Mais Cavor n'avait pas reçu le choc qui me paralysait. Il se trouvait un peu à l'écart quand le couvercle s'était mis à s'ouvrir et, comprenant le péril que je courais, il me saisit les jambes et me tira en arrière. Je me remis sur mon séant, m'éloignai à quatre pattes de cette dangereuse ouverture, puis, me redressant, je traversai à toutes jambes, à la suite de Cavor, la plaque de métal, frémissante et sonore. Elle semblait glisser avec une vélocité sans cesse accélérée et les buissons devant moi s'écartèrent sous mon élan.

Ce n'était pas trop tôt. Le dos de Cavor disparut dans le fourré hérissé et, comme je grimpais derrière lui, la monstrueuse valve vint s'installer dans sa case avec un bruit retentissant. Nous restâmes quelque temps pantelants, sans oser nous approcher du gouffre.

Mais avec de grandes précautions, et pas à pas, nous finîmes par nous installer de façon à regarder sans être vus. Les buissons autour de nous craquaient et s'agitaient sous la force du courant d'air qui soufflait de ce puits. D'abord nous ne pûmes voir autre chose que des murs verticaux et lisses qui descendaient se perdre dans une impénétrable obscurité. Puis, lentement et graduellement, nous aperçûmes un certain nombre de petites lumières extrêmement faibles allant et venant en tous sens.

Pendant un certain temps, ce prodigieux gouffre de mystère absorba notre intérêt au point que nous en oubliâmes presque la sphère. A mesure que nous nous accoutumions aux ténèbres, nous distinguions de petites formes confuses et illusoires, se mouvant avec ces minuscules lumières. Nous faisions tous nos efforts pour voir, stupéfaits et incrédules, comprenant si peu ce qui se passait que nous ne trouvions

rien à dire. Il nous était impossible de préciser la moindre chose qui pût nous aider à expliquer ces vagues formes.

— Qu'est-ce que cela peut être? demandai-je. Qu'est-ce que cela peut être?

— La mécanique!... Ils doivent vivre dans ces cavernes pendant la nuit et n'en sortir que quand le jour vient.

— Cavor! dis-je, ce sont eux... alors.. ces choses qui ressemblent à des hommes.

— Ce que nous avons vu n'était pas un homme.

— Il ne faut rien hasarder...

— Il ne faut rien risquer avant d'avoir retrouvé la sphère.

Il ajouta un grognement affirmatif et se prépara à repartir. Il promena ses regards autour de lui, poussa un soupir et indiqua une direction. Nous nous lançâmes à travers la jungle, avançant vigoureusement au début, puis avec une ardeur décroissante. Bientôt, parmi de grandes formes pourpres et flasques, nous entendîmes un bruit de épignements et de cris. Nous restâmes blottis où nous étions, et, pendant quelques interminables minutes, les bruits se promenèrent en tous sens, et s'approchèrent très près de nous. Mais cette fois nous n'aperçûmes rien. Je voulus dire à Cavor que je ne pouvais guère aller plus loin sans nourriture, mais ma gorge s'était trop desséchée pour qu'il me fût possible de chuchoter.

— Cavor, dis-je à voix rauque, il me faut manger.

Il tourna de mon côté une figure consternée.

— C'est le cas de s'en passer, répondit-il.

— Mais j'ai besoin de manger, insistai-je. Regardez mes lèvres.

— Moi aussi, j'ai soif depuis un moment.

— Si seulement il restait un peu de cette neige.

— Elle est toute fondue. Nous passons du climat des pôles à celui des tropiques à la vitesse d'un degré par minute...

Je me rongeai le poing.

— La sphère! murmura Cavor, il n'y a pas d'autre moyen; il faut retrouver la sphère.

Nous nous remîmes en route pour un nouvel effort à quatre pattes. Mon esprit était hanté par des visions de victuailles, de boissons glacées dans des verres inépuisables; je soupirais plus particulièrement après la bière et le souvenir me revint du baril resté dans ma cave à Lympne. Je pensai aussi au garde-manger qui lui tenait compagnie, spécialement à des *beefsteaks* et à des pâtés de rognons, des *beefsteaks* tendres et des pâtés bien garnis avec des sauces épaisses et riches. A chaque instant des séries de bâillements affamés me prenaient. Nous arrivâmes à un endroit recouvert de choses rouges et charnues, de végétations semblables à des coraux monstrueux qui se cassaient et se rompaient quand nous les touchions. Je remarquai la nature des brisures. Ces maudites choses avaient certainement l'aspect de matières comestibles; puis il me sembla qu'elles avaient bonne odeur.

J'en ramassai un fragment et le flairai.

— Cavor, appelai-je d'une voix enrouée.

Il se tourna vers moi avec une figure grimaçante.

— Ne faites pas cela! me dit-il.

Je laissai tomber le fragment et nous continuâmes à ramper à travers ces choses charnues et tentantes.

— Cavor! pourquoi pas? demandai-je encore.

— Poison! l'entendis-je répondre sans tourner la tête.

Je franchis encore une certaine distance avant de me décider.

— Tant pis! Je risque le tout!

Il fit un geste pour m'en empêcher, mais j'avais déjà la bouche pleine. Il s'accroupit, examinant ma figure tandis que la sienne se contorsionnait avec les expressions les plus drôles.

— C'est bon! dis-je.

— Ah! diable! s'écria-t-il.

Il me regardait mâcher. Sa face ridée et plissée exprimait à la fois le désir et la désapprobation ; puis, succombant soudain à son appétit, il commença à en arracher des poignées qu'il s'enfonça dans la bouche. Pendant quelques minutes nous ne fîmes que manger.

Cette plante ressemblait assez à un champignon terrestre, mais elle était d'une contexture beaucoup moins compacte, et, quand on l'avalait, elle échauffait la gorge. D'abord nous n'éprouvâmes qu'une simple satisfaction mécanique. Puis le sang courut plus chaud dans nos veines : nous ressentions des démangeaisons aux lèvres et au bout des doigts, et des idées nouvelles et légèrement incongrues commencèrent à s'agiter dans nos esprits.

— C'est excellent! C'est succulent! Quelle colonie pour notre surplus de population! Le surplus misérable de notre population, répétai-je en m'octroyant une nouvelle portion.

J'étais plein d'une satisfaction bénévole à constater qu'il y avait dans la lune d'aussi bonne nourriture. L'abattement que m'avait causé la faim se changeait en une gaîté sans raison; la peur et le malaise que j'avais éprouvés disparurent entièrement. Je ne voyais plus du tout la lune sous l'aspect d'une planète d'où je désirais m'échapper par tous les moyens, mais comme un refuge possible pour l'humanité indigente. Je crois bien qu'aussitôt que j'eus mangé de cette plante j'oubliai complètement les Sélénites, les veaux lunaires, le couvercle et les vacarmes.

Quand j'eus répété par trois fois ma remarque sur le surplus de population, Cavor répliqua d'identiques paroles d'approbation. Je sentais que ma tête tournait, mais j'attribuais cela à l'effet stimulant de la nourriture après un long jeûne.

— Hé!... excellente découverte..., savez-vous, Cavor! balbutiai-je. Cela ressemble... un peu... à la pomme de terre... hé, hé!

— Qu'est-ce que... vous dites?... bredouilla Cavor, découverte de la lune... qui ressemble... qui ressemble... un peu... à une pomme... de terre?

(A suivre.)

Variétés

CHARADES

Envoi de Madeleine Studert, Paris

Mon premier est une ville sur la Moselle,
Mon second un adverbe de lieu,
Mon troisième un pronom personnel,
Mon tout une grande ville de France.

Mon premier est une lettre,
Mon second en est une fidèle à *Mon Camarade*,
Mon troisième est une note de musique,
Mon quatrième vient de Chine,
Mon tout est une grande découverte de la science.

Envoi de Jacques Mabil, Maurecourt.

Mon premier est un cul-de-jatte,
Mon second est un cul-de-jatte,
Mon troisième est un cul-de-jatte,
Mon quatrième est un cul-de-jatte,
Mon cinquième est un cul-de-jatte,
Mon sixième est un cul-de-jatte,
Mon tout est un fruit délicieux.

On tient mon premier comme on peut,
Mon second sert à l'alimentation,
Mon troisième est un pays de Normandie,
Mon tout est un animal domestique.

L'ILE INCONNUE

Cette île est faite de différents pays d'Europe. Quels sont-ils?

DEVINETTE

Envoi de Barricot.

Que faut-il faire pour rendre un chat semblable à un chien?

(Solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

COL CHEMISIER ET POCHES TRICOTÉS

COL. — Lorsque vous avez fini votre pull-over et que l'encolure est faite suivant les dimensions de votre cou, vous faites le col chemisier dont voici la marche à suivre. Monter 1 maille, augmenter tous les rangs mais d'un seul côté, pour arriver à avoir 23 mailles, vous tricotez alors tout droit, une longueur correspondant à celle de votre encolure.

Pour faire l'autre pointe du col, vous diminuez de la même manière que vous avez augmenté. Lorsque vous avez terminé, vous le cousez à votre pull.

COL CHEMISIER

POCHE

POCHES. — Monter 2 mailles, faire des augmentations de chaque côté pour avoir 23 centimètres, travailler alors tout droit, jusqu'à ce que vous ayez la hauteur que vous désirez, fermer alors votre tricot, et coudez ces poches sur un pull ou sur une jupe.

CONSEILS PRATIQUES DE TRICOT

LISIÈRE. — Très souvent les lisières d'un tricot sont lâches et se déforment, ceci vient de la manière dont vous terminez les rangs de votre tricot. Nous vous conseillons de tricoter toujours la dernière maille de votre aiguillée à l'envers, et de ne pas tricoter la première maille du rang que vous commencez, vous la prenez simplement sur votre aiguille et commencez à tricoter seulement la seconde.

Les Conseils de tante Camille

Comment soigner les saignements de nez. — *Si vous êtes resté au soleil sans rien sur la tête trop longtemps ou si vous avez reçu un bon coup de poing sur le nez, vous risquez un saignement de nez. Pour l'arrêter, chacun a son remède dont le plus connu consiste à se pincer le nez énergiquement avec les doigts ou avec une pince à linge. Mais ça n'est ni très agréable ni très commode. Alors voici deux moyens plus simples, selon ce que vous avez sous la main. Si vous avez du persil, hachez-en (ou plutôt faites-en hacher par une camarade compatissante) une petite quantité et faites-en un tampon avec lequel vous vous bouchez la narine. Il paraît que le résultat est immédiat.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Les véritables pommes de terre en robe des champs. — *Ce sont tout simplement des pommes de terre étuées sous la cendre et vous verrez qu'au cours d'un pique-nique ou d'un camp il n'y a rien de meilleur. Votre feu vous a fourni de la braise bien rouge; dans cette braise vous mettez vos pommes de terre, puis vous recouvrez d'une épaisse couche de terre et vous laissez tranquille pendant environ une heure. Au bout de ce temps, déterrez... et mangez.*

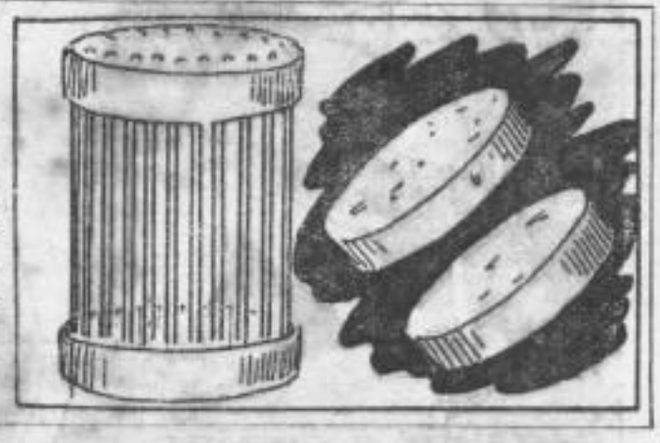
BRICOLAGE

UNE CAGE A MOUCHES

Prenez un bouchon et découpez soigneusement deux rondelles.

Pour cela, couchez le bouchon sur une planchette, ou une feuille de carton épais. Appuyez la lame d'un couteau de table à l'endroit que vous désirez sectionner.

Pour couper le bouchon, il suffira de le faire aller et venir sous le couteau. Vous polirez vos rondelles avec du papier de verre. Il ne vous restera plus qu'à les réunir à distance par des épingles, et vous aurez une jolie cage, permettant de loger un insecte, sans crainte d'évasion.



Un marin anglais, dont le bateau faisait escale à Ceylan, décide un jour de prendre un bain. Avisant un indigène, il lui demande : « Pourrais-tu m'indiquer un endroit où il n'y ait pas de crocodiles ? — Tenez, par ici. » Le marin se déshabille et se baigne. Sortant de l'eau, il s'adresse au Cingalais qui était resté au bord, le regardant : « Pourquoi n'y a-t-il pas de crocodiles ici? — Oh! tout simplement parce que c'est infesté de requins! »

o

Le maître d'école fait une leçon à ses élèves sur la nécessité de se servir de ses deux mains. La main droite ne devrait pas être plus travailleuse que la gauche, et il suffirait d'un peu d'effort et de patience pour faire avec la main gauche tout ce qu'on fait avec la droite. Alors Paul, se levant au fond de la classe : « Je ne crois pas, monsieur, que ce soit possible. Essayez donc de mettre votre main gauche dans la poche droite de votre pantalon! »

o

Pendant les vacances chez sa grand'mère Juliette, pleine de bonne volonté, aide à sa maman à faire le ménage. Aujourd'hui elle a décidé de nettoyer les vitres de la cuisine. Lorsque la maman rentre du marché, quelle n'est pas sa surprise de voir Juliette frotter les vitres avec les mouchoirs tout neufs de la grand'mère : « Mais maman, dit Juliette, j'ai pris naturellement les mouchoirs à carreaux! »

o

Un chien sur mesure. Mme Durand a décidé d'acheter un chien. Elle se rend chez le vétérinaire et regarde les fox, les bassets, les épagneuls, etc., et arrête son choix à un lévrier. « Celui-ci me plairait bien, dit-elle au vendeur; j'aime sa tête et son corps, mais n'en auriez-vous pas un avec les pattes un peu moins longues? »

DON QUICHOTTE

D'APRÈS LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547) 1616)

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, les chercheurs d'or se sont révoltés contre les injustices du gouvernement Australien. La révolte a été vaincue. Le jeune Dick Preston, quinze ans, qui a participé au combat, a pu échapper mais il est maintenant perdu dans la terrible jungle australienne.

Chapitre XIX

PERDU DANS LA BROUSSE *(suite)*

Mais il ne se rendrait pas facilement. Il crispa sa main sur son revolver et serra les dents. Après un moment, il se rendormit.

Chapitre XX. — LE RUISSEAU.

Il s'éveilla en sursaut. Un cri rauque résonnait à ses oreilles et il se débattit, persuadé que quelque aventurier était penché sur lui. Mais quand il ouvrit à la lumière du jour ses yeux douloureux, il n'y avait rien, entre le ciel et lui, qu'un taillis feuillu, et il s'aperçut que le cri provenait d'un trio de kookaburras (1) perchés sur un buisson voisin. Les oiseaux le regardaient en ouvrant leurs longs becs de martin-pêcheur et en poussant leur cri rauque. C'était à lui qu'ils destinaient leurs rires qui ressemblaient à peu à un cri d'oiseau. Le voyant réveillé, ils prirent leur vol, fendirent l'air au-dessus de sa tête et disparurent derrière les taillis. Au loin leur cri crossant se fit encore entendre, comme s'ils se racontaient l'un à l'autre comme c'était drôle de réveiller un pauvre imbécile d'humain perdu.

Dick resta immobile quelques instants, essayant de reprendre ses esprits. Puis le sentiment de son abandon lui revint et le terrassa, des larmes jaillirent de ses yeux à la pensée de Cousins, de ses parents, d'un déjeuner appétissant préparé par Mme Wertheim. Il était tout courbaturé d'avoir dormi sur un rocher. Puis une immense joie de vivre l'envahit. Il sentit combien il aimait le matin bleu, les oiseaux bavards, le ruisseau murmurant. Il se leva d'un bond, mais retomba aussitôt. Ce n'était pas la peine de se dépêcher, il l'avait appris la veille en tirant sur le wallaby et en le manquant. Il ne devait pas agir en coup de tête ou cela le perdrait encore, il gâcherait toutes ses cartouches et mourrait de faim et de soif. Il fallait laisser venir les événements, d'autant que son besoin était urgent. C'était pour lui la chose la plus dure du monde de rester tranquille à ce moment-là.

Il se força à se détendre, à peser les événements, étendu sur le dos, les mains sous la tête, les yeux levés vers le ciel bleu et blanc du matin. Puis il se retourna avec un petit sifflement de plaisir et commença le travail de la journée. Il se rappelait vaguement avoir vu des traces de griffes sur la boue de la rive. Il ôta ses bottes et les plaça bien en évidence sur le rocher dénudé qui lui avait servi de lit, pour être sûr de les retrouver, et s'avança dans l'eau du ruisseau. Oui, il y avait là des traces qui indiquaient que des animaux étaient venus boire. D'après les traces, s'étaient de petits animaux, des wallabys, des ourons ou des padimélons (2).

Il descendit dans le ruisseau et remonta sur la rive opposée après avoir repris ses bottes, et il se glissa à l'endroit où les animaux venaient boire. Il se cacha derrière un buisson et arma son revolver. Puis il regarda tout autour de lui et ramassa quelques pierres pour s'en faire un accoudoir sur lequel il reposerait sa main au moment de viser, et il s'exerça à pointer jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir la main ferme quand il tirerait.

Il s'allongea tranquillement derrière le buisson. L'eau murmurait, les oiseaux traçaient dans l'air de brillantes arabesques en pépiant. Ils semblaient être de petits espions qui se moquaient de ses préparatifs et qui allaient en avertir toutes les créatures de la brousse. Mais il ne bougea pas.

Il avait de plus en plus faim et l'envie de bouger devenait presque intolérable. Il aurait voulu se lever et courir au loin pour tuer quelque chose. Mais il savait qu'avec son inexpérience il n'aurait aucune chance de cette façon. Il se força à rester tranquille.

Et il en fut récompensé : un petit museau noir surgit de l'herbe, surprenant Dick qui ne l'avait pas entendu venir; un petit corps sombre descendit pesamment au bord de l'eau. C'était un wallaby. Le soleil tombait droit sur lui et Dick voyait la couleur rouge sombre de l'épais et dur pelage, les pattes noires. Le wallaby but, puis, levant la tête, il regarda tout autour de lui, les pattes de devant ballantes.

Dick visa soigneusement et fit feu. Il crut un instant l'avoir manqué, car il vit le wallaby essayer de faire demi-tour pour fuir, mais il retomba sur le côté en se débattant. Dick traversa le ruisseau en courant et s'arrêta près du wallaby en se demandant comment il l'achèverait, n'ayant ni couteau ni gourdin. Il aurait dû penser à se faire une massue, car il ne voulait pas étrangler l'animal. Mais il ne pouvait se résoudre à gaspiller une cartouche pour le tuer. Il le ramassa donc et comme il se débattait faiblement, il le mit sous l'eau. Il ne tarda pas à mourir; le sang coulait de la blessure dans la fourrure claire de son ventre et la queue pendait toute mouillée.

Il s'agissait maintenant de le dépecer. Dick emporta la bête morte en aval et la plaça sur le rocher où il avait dormi. Il se sentait déjà attaché à ce rocher, comme s'il lui appartenait un peu. Puis il se mit en quête d'un silex tranchant. Il lui fallut quelque temps pour en trouver un qui convienne, mais finalement il découvrit une pierre mince aux arêtes aiguës, si différente des cailloux environnants qu'il pensa qu'un indigène devait l'avoir perdue.

Avec cette pierre, il se mit à écorcher une partie du wallaby, c'était une besogne ennuyeuse et dégoûtante, car ce n'était pas commode de tenir la pierre. Puis, après avoir arrangé un foyer de pierres pour mieux conserver la chaleur, il fit un feu de feuilles et de brindilles. Quand le feu fut bien parti, il entassa les branches d'un arbre

(Suite en première colonne, page 4.)

(1) Pie Jacasse d'Australie.
(2) Genre de petit kangourou au poil ras.

Dick s'endormit malgré les jaunes qui l'entouraient.

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOÏ

RESUMÉ

P. GARINE, CHIMISTE RUSSE A DÉCOUVERT UN APPAREIL À PUISSANCE DESTRUCTIVE ÉNORME. UN AGENT ITALIEN, TUSCULANI, ESSAIE, SANS SUCCÈS, DE LUI RAVIR SON SECRET. IL PROPOSE SES SERVICES AU ROI DE LA CHIMIE. DANS UN CABARET DE NUIT, GASTON "BEC DE CANARD", QUI A ÉTÉ CHARGÉ DE TUER GARINE, REND COMPTE DE SA MISSION À ZOÉ MOMROSE.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

abattu qu'il avait repéré; et quand le tas fut embrasé, il plaça la viande du wallaby dans le foyer et à l'aide d'un bâton la recouvrit de braises. Puis il entassa du combustible par-dessus.

Quand il retira la viande, elle paraissait sale et brûlée; et, comme il le craignait, l'extérieur était carbonisé et l'intérieur seulement à moitié cuit. Mais il la lava dans le ruisseau en se brûlant les doigts et en humant le fumet; malgré tous ces inconvénients, il la mangea de bon cœur.

Ayant recouvert la carcasse du wallaby de branchages et l'ayant placée au pied d'un arbre, il partit à la recherche de fruits ou de baies; et quand il revint la nuit était tombée. Il n'avait pas eu de chance dans sa recherche de fruits, mais cela ne le découragea pas. Il avait quelques baies et quelques fruits à noyaux. Il eut l'idée de les laisser sur un rocher pour voir si les oiseaux les mangeraient. Si les oiseaux en mangeaient, il en mangerait aussi.

Il dévora le reste de la viande qu'il avait cuite, désolé de constater qu'elle avait attiré des mouches, des fourmis et toute sortes d'insectes. La carcasse elle-même était toute grouillante de fourmis. Il la lava dans le ruisseau et la plaça sur un rocher qui émergeait au milieu de l'eau. Là, du moins, les fourmis ne pourraient pas l'atteindre.

Puis il se coucha pour se reposer, dans le calme de la nuit. Il se sentait très proche de la nature, et il se dit que les voix de la nuit, même le hurlement de la chouette ne le troubleraient pas du tout. Il était couché tranquillement sur le dos et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui.

Mais bientôt un hurlement le réveilla. Il pensa que c'étaient des dingos, les chiens sauvages, et il commença à ne plus se sentir en sûreté, bien qu'on lui eût dit que les dingos ne s'attaquaient pas aux hommes. Mais peut-être le feraient-ils s'ils étaient particulièrement affamés et les hurlements clamaient la faim. Un opossum (1) qui sautait dans les branches lui fit peur; puis comme il allait se rendormir, il aperçut deux yeux phosphorescents de chat qui le regardaient dans l'obscurité des taillis. Il se leva d'un bond et lança un morceau de bois dans les fourrés, et les yeux disparurent.

Il se rappela qu'il avait entendu un mineur raconter que les chats sauvages étaient des animaux féroces. Puis les hurlements des dingos reprirent, et il comprit ce qui les agitait : c'était le sang du wallaby, l'odeur de la carcasse sur le rocher. Les animaux de proie pouvaient la sentir.

Après cela, il ne dormit plus, malgré la fatigue qui augmentait à mesure que la nuit s'écoulait. Il avait répandu du sang pour apaiser sa faim et cet acte avait eu des conséquences, d'horribles conséquences : tous les animaux avaient soif de sang.

Il décida de construire une sorte d'abri dès que le jour viendrait et s'endormit un peu avant l'aube. Même les cris des kookaburras qui semblaient se moquer de lui, ne l'éveillèrent qu'au moment où le soleil était bien au-dessus des montagnes de l'Est, les hirondelles des bois folâtraient en attrapant des insectes en plein vol et se perchaient avec bruit sur un arbuste voisin.

Pendant tout ce jour, il travailla dur, ramassant du combustible un peu partout jusqu'à ce qu'il en ait un grand tas. Puis, à force de chercher, il découvrit sur la pente du vallon une petite excavation sous un gros rocher calcaire. Il y transporta tout son bois et employa une partie de celui-ci à construire une barrière qu'il assembla solidement à l'aide de lianes et consolida avec des piquets. Il fit un autre feu et cuisit ce qui lui restait de wallaby.

Quand il fut couché dans son abri, il se sentit enfin tranquille, car ainsi, il ne pouvait être attaqué par derrière. Son revolver chargé était posé à côté de lui et la barrière l'entourait à droite et à gauche, le protégeant aussi par devant. Il avait décidé de garder son feu allumé toute la nuit, et il se répétait à lui-même : « Réveille-toi quand le feu baisse, réveille-toi quand le feu baisse. »

Il s'endormit en se répétant cette phrase, et à son propre étonnement, il se réveilla quand le feu dépérissait. Peut-être, pensa-t-il, était-ce parce que l'air s'était refroidi.

Mais, quand il eut mis dans le feu le bois qu'il avait préparé, l'inquiétude le assiégeait, dissipant l'agréable sensation de bien-être qu'il avait eue depuis qu'il était dans son abri. Tout ce qu'il faisait était très bien, mais il ne pouvait pas rester dans la brousse tout le reste de sa vie. Un jour ou l'autre, il faudrait qu'il parte. Il fallait penser aux pluies d'hiver et ses cartouches ne dureraient pas éternellement.

« N'importe, se dit-il à lui-même, il faut que je reste ici pour me reposer, puis je partirai vers l'Ouest. »

Ayant réglé cette importante question, il se sentit plus tranquille et se rendormit en dépit des hurlements des dingos.

Chapitre XXI. — DU MAL EN PIS

Les cinq jours suivants se passèrent à explorer le vallon et à chasser. Il tua un wallaby et un opossum et consolida son abri. Bien qu'il sût qu'il quitterait bientôt sa caverne, il s'amusait à construire des fortifications. Ce qui l'ennuyait le plus et dérangeait tous ses plans, c'était le manque de récipients pour transporter l'eau. Il réfléchissait sans cesse à la question, cherchant quelque calebasse qui pût en contenir. Il ne savait pas très bien ce que c'était qu'une calebasse, bien qu'il en eût entendu parler dans les romans; mais quelque soit le genre de fruit dont on les confectionne, ceux-ci n'avaient pas l'air de pousser en Australie.

Comment s'arrangeaient les indigènes ? Il pensa qu'ils retrouvaient leur chemin d'un ruisseau à l'autre. Puis il lui vint à l'idée de faire une gourde dans une peau de wallaby soigneusement découpée, écorchée, et séchée au soleil. Il décida de faire une expérience avec le prochain wallaby qu'il tuerait. Il pensait au jour où il se mettrait en marche à travers le pays, mais l'idée de quitter le vallon avec lequel il s'était si vite familiarisé lui était pénible. Il se serait peut-être trouvé des raisons de rester si sa confiance en lui-même ne l'avait poussé à partir. Etant de plus en plus sûr de lui, il se mit à circuler de plus en plus loin, surtout pour chercher quelques nouvelles espèces de fruits ou d'herbes qui puissent varier l'ordinaire de ses menus de viande qui devenaient un peu monotones et sans saveur.

Il se mit en route par un clair matin tout rempli de chansons d'oiseaux, après un petit déjeuner de viande de wallaby crue, — et la crudité se faisait plus sentir encore quand la viande était froide. Il surveillait une bande de bruyants perroquets australiens car il avait remarqué que ces oiseaux se nourrissaient du miel des fleurs qu'ils extrayaient avec leurs langues pareilles à des brosses. Il en déduisit qu'ils devaient aussi manger des pulpes de fruits et il espérait qu'en les suivant ils le conduiraient à des arbres fruitiers; il les observa. Les perroquets s'envolèrent en s'appelant l'un l'autre; et Dick les suivit comme il put. Mais après une poursuite fatigante sur quelques collines de différents aspects, pendant laquelle ces oiseaux semblaient le narguer en hurlant au-dessus de sa tête et en attendant qu'il les ait rejoints avant de s'élancer de nouveau, il les perdit complètement dans un petit bois de jeunes gommiers, et, s'arrêtant pour voir où il était, s'aperçut qu'il était perdu.

Ce lui fut un coup terrible, car il avait laissé ses provisions dans la caverne, sans parler de la viande qu'il avait l'intention d'emporter avec lui pour le nourrir pendant le premier ou le deuxième jour de son voyage.

Il erra sans but presque toute la matinée, essayant de retourner sur ses pas, puis décida que c'était inutile. Il lui fallait rassembler tout son courage et se mettre tout de suite en route vers l'Ouest. Il partit ainsi, essayant de son mieux de suivre le cours du soleil. A la tombée de la nuit, il avait très faim, car il n'avait rien attrapé ayant gâché deux cartouches sur de rapides kangourous couchés dans l'herbe et qu'il avait pris pour des wallabys. Il les vit à distance, mais n'eut aucune envie de les poursuivre, les wallabys lui convenant mieux.

Toujours errant, affamé et mourant de soif, il se mit en marche avant l'aurore, léchant la rosée des feuilles, et marcha presque sur un serpent noir. Voyant un goanna sur un arbre, il s'enfuit au loin, car c'était la première fois qu'il voyait un tel monstre. C'était un goanna adulte, d'à peu près six pieds de long, noir et jaune, et agrippant l'arbre de ses longues griffes. Il avait l'air d'un lézard, tenant à la fois du crocodile et du serpent. Il grimpa rapidement à l'arbre, balançant derrière lui sa longue queue noire et jaune. Dick ne savait pas qu'il était inoffensif et que les indigènes s'en nourrissaient, sans quoi il aurait essayé de le tuer. Le croyant aussi terrible qu'il en avait l'air, il prit ses jambes à son cou. *(A suivre.)*

(1) Genre de mammifère marsupian, appelé aussi sarigue.

Les Francs (du Ve au VIIIe siècle) avaient une manière bien curieuse de saluer. Clovis, voulant un jour témoigner sa haute estime à saint Germain, s'arracha un cheveu de la tête et le lui offrit. Bientôt son entourage l'imita et il devint d'usage, pour rendre hommage à quelqu'un, de s'arracher un cheveu et de le donner en présent.

○

Le gallon est une mesure anglaise employée également aux Etats-Unis, qui sert à évaluer les liquides. Le gallon a une capacité de 3 litres 3/4 environ.

○

Certains bureaux de poste américains mettent à la disposition des clients des appareils distributeurs de timbres, qui ont ceci de particulier : les timbres sortent de la machine tout humides, prêts à être collés sur la lettre. C'est là une sage mesure de précaution contre la contagion des maladies.

○

Sur la côte occidentale des Indes, on trouve des huîtres dont les larges coquilles atteignent jusqu'à 15 centimètres de diamètre. Ces coquilles sont transparentes comme du verre, à tel point qu'on s'en sert pour la fabrication des fenêtres.

○

C'est sous Louis XVI qu'on adopta la forme carrée pour les mouchoirs; auparavant leur forme était variée : oval, ronde, découpée, etc., etc.

○

Aujourd'hui, les émeraudes valent davantage que les diamants ou que toute autre pierre précieuse. Une très belle émeraude peut valoir 100.000 francs le carat. La Russie est très riche en mines d'émeraudes, notamment dans la région de l'Oural.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE... DU CERF-VOLANT

Encore le cerf-volant, allez-vous dire!

Oui, et cette fois, ce n'est pas une histoire, mais un jeu que nous allons vous faire connaître.

Ce jeu n'est pas nouveau : il date de plusieurs siècles et s'appelle : « Combat de cerfs-volants. »

Voici en quoi il consiste :

Commencez par construire ou acheter un cerf-volant à queue. A l'extrémité de la queue, attachez un ou plusieurs canifs ou couteaux bien affûtés.

Le nombre des concurrents est illimité.

Tracez une ligne droite sur le sol et perpendiculaire au vent, dans un endroit bien découvert et éloigné de toute personne pouvant se trouver dans la direction du vent et être blessée par la chute du cerf-volant. Sur cette ligne droite, tracez autant de cercles de 1 m. 50 de diamètre qu'il y a de concurrents, chaque cercle étant espacé de 1 mètre environ.

Le jeu est alors de manœuvrer son cerf-volant de manière à couper la corde de celui du voisin, sans sortir du cercle tracé, sous peine d'exclusion.

Il faut, pour cela, une grande habileté de manœuvre et il est bon de s'exercer longtemps à l'avance pour connaître à fond les possibilités de son appareil. On peut varier le jeu et éviter l'emploi de lames dangereuses en garnissant la corde, à quelques mètres du cerf-volant, d'un fourreau de papier de verre assez gros qui limera, petit à petit, la ficelle du voisin. Pour ce dernier cas, il n'est pas indispensable d'avoir un cerf-volant muni de queue.

Bonne chance aux concurrents futurs et évitez de projeter votre cerf-volant sur la tête de spectateurs mal placés. Veillez à ce que tous se trouvent derrière vous ou très près sur les côtés.

UN NOUVEAU SPORT PREND FORME

Vous faites de la bicyclette. Vous est-il déjà arrivé de vouloir vous évader de la route et d'être pris du désir de planer au-dessus des arbres?

Pédaler et s'élever dans les airs sans le secours d'un moteur autre que vos muscles.

Soyez certains que ce n'est pas une nouveauté proprement dite, car bien des amateurs, des sportifs et des techniciens se sont attachés à résoudre ce problème dès le début de l'aviation.

Tous ont pris, comme point de départ, la bicyclette. On lui a ajouté des ailes, une queue, une hélice, sans arriver à des résultats bien probants.

Récemment plusieurs tentatives ont été faites en changeant le point de départ. C'est le planeur qui a été pris comme base et on lui a ajouté un pédalier, une chaîne et une hélice. Un premier bond avait été réalisé en Allemagne, puis, en novembre 1936, le même appareil perfectionné réussit à parcourir 427 mètres.

De nouveaux perfectionnements ayant été effectués, le pilote Hofmann réussit, le 4 juillet dernier, à parcourir 712 mètres.

Cette progression rappelle en tous points celle des performances des premiers avions, d'autant plus qu'un prix de 10.000 marks récompensera le premier kilomètre en circuit fermé, c'est-à-dire départ et retour au même point avec virage autour de deux pylones distants de 500 mètres.

Voici renouvelées les émotions du 13 janvier 1908, lorsque Farman sur biplan Voisin à moteur Antoinette, bouclait le premier circuit fermé de 1 kilomètre en 1 minute 28 secondes.

L'appareil allemand actuel est un monoplan de 13 mètres 50 d'envergure et 5 m. 55 de long.

L'avion-bicyclette allemand.

L'aile a un très grand allongement et 9 mètres carrés 65 de surface; elle est haubannée par trois paires de câbles. Le gouvernail de profondeur est monté sur le gouvernail de direction.

Le poids à vide est de 35 kilogrammes, ce qui dénote une construction d'ensemble extrêmement légère. Le pilote pédale en position horizontale et dirige avec les mains. L'hélice est surélevée au-dessus de l'aile et la transmission se fait par courroie.

Attendons d'autres perfectionnements, car, chers camarades, le vol à muscles est encore réservé à des spécialistes peu nombreux.

POUR CONSTRUIRE — UN SUPERBE **PLANEUR**

Lancement au sandow — Robuste et élégant

Achetez notre pochette **M. C. 2.**

Envoi franco contre **6 francs**

Notre pochette **M. C. 1** permet de construire

UN AVION A MOTEUR

de caoutchouc, qui vole

Envoi franco contre **7 francs**

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)

Mariés contre célibataires

Généralement, pour constituer une équipe de football on se groupe d'après les spécialités ou, quand il s'agit d'amateurs, d'après les métiers, d'après le pays qu'on habite; mais récemment, et ceci se passa en France et non pas en Amérique, on vit deux équipes s'affronter sur le terrain d'une petite ville du Nord; dans l'une, tous les joueurs étaient mariés, dans l'autre tous les joueurs étaient célibataires. La victoire des mariés sur les célibataires fut écrasante : 4 buts à 1. Il est probable que toutes les épouses des vainqueurs étaient dans l'assistance et encourageaient leurs maris.

Le premier match de boxe

Malgré la passion des centenaires à célébrer, on ne peut encore songer à fêter celui de la boxe, car si la boxe, comme moyen de vider une querelle est fort ancienne, la boxe organisée, réglée, avec des spectateurs n'atteindra guère sa centième année avant 1945. Mais on peut dire que depuis ce temps la boxe a bien changé. Pas question alors de disqualifier un boxeur pour coup bas, au contraire... Pas question non plus de diviser le match en rounds de trois minutes, une pause toutes les heures paraissait bien suffisante, et le match ne s'arrêtant que lorsqu'un des boxeurs était knock-out. Au cours du premier match qui ait eu lieu et qui se passait en Angleterre, la lutte fut vraiment très acharnée. On avait constaté, en pesant les boxeurs, qu'il y en avait un des deux qui était sensiblement plus lourd que l'autre; comment l'alléger? On décida qu'il boxerait les pieds nus alors que l'autre portait non pas les légers chaussons actuels, mais de véritables souliers cloutés, et ces souliers jouèrent un grand rôle dans le match : en effet, chaque fois que le boxeur chaussé se trouvait en difficulté à cause des coups violents que lui portait son adversaire, il s'arrangeait pour lui marcher sur les pieds et c'est ainsi qu'il gagna le combat, mais on peut dire que la victoire ne fut pas facile puisque le match ne dura pas moins de 3 heures 47. Qu'est-ce que cela aurait été si les deux boxeurs avaient été pareillement chaussés, ou si l'usage des pieds comme arme offensive avait été interdit?

L'INGÉNIEUX TISSERAND

Entouré de ses ministres et d'autres grands personnages, un roi était assis sur son trône et recevait l'ambassadeur d'un autre roi, qui à plusieurs reprises avait voulu lui chercher querelle.

Dans le pays de cet autre roi on avait horreur du bavardage. On ne s'y fiait guère à celui qui, pour vous persuader de son intelligence ou de sa force, recourait à de beaux discours; au contraire, on y croyait volontiers un homme très sobre de paroles. On y estimait entre tous celui qui était capable de faire comprendre sa pensée sans dire un mot et de saisir celle d'autrui sans poser une question.

Ayant été introduit auprès du roi, l'ambassadeur, en silence, traça un cercle autour du trône. Ce fut tout son message, puis il s'assit en face du roi, les jambes croisées. Il resta là, serrant les lèvres, comme un homme qui attend une réponse.

Le roi n'avait pas compris le cercle tracé autour de son trône. Il interrogea du regard, puis à voix basse, le grand vizir, les autres ministres, les nobles, les officiers qui l'entouraient. Personne n'avait compris.

Le roi fut extrêmement irrité. C'était une grande honte qu'il n'y eût pas, parmi ses conseillers, un homme assez intelligent pour lui expliquer la pensée de l'ambassadeur. Il leur eût volontiers adressé des reproches qui eussent fait trembler les murs de la salle, car il était fort peu endurant et il avait une très grosse voix; mais il n'osait pas laisser éclater sa colère devant l'étranger, qui continuait à le regarder en silence. Enfin, roulant des yeux terribles, il dit tout bas au grand vizir d'envoyer en ville des émissaires afin d'en ramener les hommes les plus avisés qu'ils pourraient découvrir. Il ajouta, que si l'on ne trouvait personne qui fût capable d'expliquer le geste de l'ambassadeur, il ferait trancher la tête de ses ministres.

Tandis que les messagers s'en allaient de rue en rue, de maison en maison, le roi et l'ambassadeur restèrent en face l'un de l'autre sans proférer une parole. Bien que le roi fît semblant de réfléchir pour se donner une contenance, il était fort gêné. Tous ceux qui l'entouraient, accablés de honte ou tremblant de frayeur, ne savaient que faire de leur corps. Seul, l'ambassadeur était parfaitement à son aise.

Les envoyés du roi cheminaient deux par deux. Il se trouva que deux d'entre eux, croyant entrer chez un savant peu fortuné, dont on leur avait vanté l'intelligence, entrèrent dans l'humble logis d'un tisserand. Ayant monté l'unique étage de la maisonnette et poussé une porte, ils trouvèrent une toute petite fille endormie dans un berceau. Le père travaillait en bas, la mère était au marché, et l'enfant s'était endormie au doux va-et-vient de la couchette. Car le berceau était en mouvement bien qu'il n'y eût personne dans la chambre ni dans la pièce voisine. Fort étonné, les messagers montèrent sur la terrasse de la maison. Là, encore, ils ne découvrirent pas une âme; et cependant un grand roseau, planté dans le sol, se balançait de façon régulière, sans qu'il y eût un souffle de brise. Ils comprirent que ce roseau était là pour écarter les oiseaux par son balancement. En effet, la terrasse était couverte de grains de blé qu'on avait lavés, puis étendus au soleil pour les sécher, et il est certain que sans l'agitation du roseau, les moineaux ne se seraient pas gênés pour picorer le froment.

De plus en plus étonnés, les deux envoyés pénétrèrent dans un petit atelier qui donnait d'un côté sur la rue, de l'autre sur une cour. Ils n'avaient pas eu l'idée d'y entrer avant de monter à l'appartement qu'ils croyaient être celui du savant; mais ils voulaient maintenant se renseigner sur ce qui leur avait paru si étrange.

Ils trouvèrent le tisserand fort occupé à lancer sa navette sur le métier : il achevait une pièce de toile.

L'artisan, interrogé, fit voir à ses visiteurs qu'il avait attaché un fil à l'un des bouts de sa navette, un autre à l'autre bout. Tandis qu'il tissait, les deux fils, allant et venant, faisaient mouvoir la couchette et le roseau. Ces deux fils, qui allaient de l'atelier à la chambre et à la terrasse, avaient été placés le long des murs pour ne pas embarrasser le passage, de sorte que les gens du roi ne les avaient pas remarqués.

Ils se regardèrent en hochant la tête avec admiration.

« C'est un malin! » se dirent-ils dans le langage des yeux.

Ils eurent aussitôt la même pensée :

« Voilà l'homme qu'il nous faut. »

Ils informèrent le tisserand qu'un ambassadeur étranger était venu tracer un cercle autour du trône royal, et que personne ne comprenait ce qu'il avait voulu dire par là.

— Viens avec nous, dirent-ils, et si tu réussis à expliquer la chose, le roi te récompensera magnifiquement.

Le tisserand réfléchit à ce qu'il venait d'entendre, puis il ramassa par terre deux osselets avec lesquels son fils, en rentrant de l'école, jouait à la manière des enfants, avec ses camarades.

Comme l'artisan allait sortir, un jeune poulet, venu de la cour, entra dans l'atelier, dont la porte était ouverte, en cherchant quelque chose à picorer.

— Qui sait, pensa le tisserand, si tu ne me seras pas utile?

Alors saisissant le poulet, il le fourra dans sa ceinture. Puis il suivit les deux hommes, qui le menèrent au palais.

Voilà notre tisserand devant le trône du roi et chargé de répondre à l'ambassadeur. Il se garda bien de faire entendre sa voix.

— Cet homme-là n'aime pas les paroles, se dit-il, taisons-nous, et rendons-lui la monnaie de sa pièce.

Ayant ainsi parlé dans sa tête, il prend ses deux osselets et va les poser à terre, devant l'ambassadeur. Puis il le regarde bien en face, tranquillement.

L'ambassadeur parut surpris et quelque peu vexé, mais reprenant son air calme, il tira tranquillement de sa poche une poignée de millet et la répandit à terre.

Le tisserand sourit.

— Ah! mon petit poulet, pensa-t-il, tu as joliment bien fait d'entrer dans l'atelier. C'est toi qui me fourniras la réponse.

Aussitôt il lâcha le poulet qui se met à manger le millet. Là-dessus l'ambassadeur se lève et s'en va, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir.

Le roi descend alors de son trône, on entoure le tisserand, on lui demande ce que tout ceci signifie. Très à l'aise il répond sans se presser.

— Cet homme était venu dire : « Si notre roi vient vous combattre et cerne votre capitale, que ferez-vous? Le reconnaîtrez-vous pour maître ou vous défendrez-vous? J'ai mis les osselets devant lui. Cela signifiait : « Comparés à nous, vous êtes des enfants. »

— Il est vrai, dit le roi, qu'étant petits nous avons tous joué aux osselets, moi comme les autres. Continue.

— En répandant le millet, l'ambassadeur a répliqué : « Nos soldats sont innombrables. » J'ai lâché le poulet pour répondre ceci : « Un seul d'entre nous en massacrerait cent des vôtres. »

Le roi fut émerveillé. Il comprit que le tisserand lui avait rendu un service inestimable, car l'ambassadeur s'était retiré sans un geste de menace. Cet homme devait être bien convaincu que les gens capables de répondre ainsi donneraient du fil à retordre à qui se permettrait de les attaquer.

Plein d'admiration pour le tisserand, le roi aurait voulu le combler d'honneurs et même le nommer son grand vizir, mais l'artisan ne voulut accepter qu'un tout petit cadeau.

— Tisserand je suis, tisserand je resterai.

Puis avant de rentrer chez lui, pour reprendre la navette, il ajouta :

— Je te prie seulement, ô roi, de ne jamais oublier tes plus humbles sujets, il y a des hommes capables de comprendre ce qui dépasse l'intelligence de ton grand vizir. Mets-toi bien dans l'esprit que les tisserands, les cordonniers, les forgerons, les charretiers, ne sont pas nécessairement des imbéciles.

Les Merveilles de l'Exposition

LE CIEL AU PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Qui veut se promener avec nous dans le ciel? C'est tout près de l'Exposition, au Grand Palais, devenu « le Palais de la Découverte », que se trouve l'entrée du ciel. Tout de suite à votre droite, cet escalier — très court, n'est-ce pas? — mène au royaume des astres. Mais n'oublions pas de faire, au rez-de-chaussée, le tour de l'escalier : nous y serons encore sur terre, mais déjà tout encombrés par l'atmosphère et les rayons qui la traversent; il y a là des appareils de *météorologie*, tout ce qu'il faut pour étudier les nuages, et de belles photos de nuages; on s'y préoccupe aussi — et il y a de quoi — des *tourbillons atmosphériques* et aussi de ce qu'on appelle le *magnétisme terrestre*, car la terre, vous ne l'ignorez pas, se comporte comme un gros aimant.

Mais nous voici au ciel. Un grand panneau nous raconte en quelques figures la vie des étoiles : comment l'étoile, d'abord immense et légère, une sorte de nuage lumineux, se contracte, forme une boule pesante qui se durcit encore en diminuant; toute la vie des étoiles est là représentée, de géante rouge à blanche naine. Et puis on vous les coupe ces étoiles, comme de vulgaires oranges, pour que vous voyiez ce qu'il y a dedans!

Etudiez la carte du ciel pour y retrouver, par les beaux soirs d'été, les différentes constellations. Comme ces photos sont belles! On dirait d'un feu d'artifice... Il s'agit d'un spectacle beaucoup plus rare : du passage d'une *comète*, *noyau* de matière en fusion avec une *queue* brillante qui, à une vitesse énorme, va entre les constellations attirée par l'une, puis par l'autre. Le ciel n'est pas toujours un lieu de tout repos... Voyez ce *météorite*, énorme bloc de pierre tombé du ciel! Des *télescopes* sont à votre disposition, manœuvrez-les pour faire apparaître les diverses planètes... ou, plus exactement, les photos éclairées de celles-ci, car il serait difficile, avec ce plafond, de viser les planètes elles-mêmes!

Ici on vous représente la terre dans l'espace; mais voici, ce qui est plus curieux, une photographie de la terre prise de 22.000 mètres de haut (il fallait un bon appareil !) par Stevens et Anderson, lors de leur ascension dans la stratosphère. Cette photo *prouve*, à ceux qui pouvaient en douter encore, que la terre est ronde. Apprenez ce qu'est une éclipse : dans cette case sombre la lune tourne autour de la terre; un projecteur placé dans l'angle figure le soleil projetant sa lumière. Regardez bien ce qui se passe chaque fois que le projecteur et les deux boules sont en ligne droite.

Quand partirons-nous en voyage pour la planète Mars, notre voisine? Nous la connaissons bien cette planète; regardez ces photos, ces cartes de géographie, voici les mers, voici les continents, atterrirons-nous (c'est une façon de parler) en Elysium, en Ausonia ou en Noachis? Et la lune, si proche également... Le voyage est moins tentant à voir ces paysages ravagés malgré toute la beauté qu'y provoque le « clair de terre » (hein! vous n'y aviez jamais pensé que, nous aussi, nous renvoyons la lumière; « clair de terre » pour « clair de lune », c'est la moindre des politesses. Malheureusement, il ne doit y avoir personne, là-bas, pour admirer notre éclairage!). Quant au soleil, qui se trouve dans la pièce suivante, c'est un terrible dont il vaut mieux ne pas approcher; heureusement, la salle est fraîche et la vue de ses flammes ne nous fait pas peur. Une magnifique photographie d'éclipse totale nous représente donc le soleil entièrement caché par la lune, on n'en voit que des sortes de filaments très lumineux qui s'en échappent tout autour, formant une sorte de couronne; ce sont des flammes très comparables à celles jaillissant d'un morceau de bois. Il y a, malgré tout, sur le soleil, des *taches* dont on ne s'explique pas très bien la nature; taches d'une longueur de 150.000 kilomètres !

On peut, aujourd'hui, observer le soleil non à la lumière naturelle, mais à la lumière de l'hydrogène; autrefois, les astronomes ne pouvaient qu'étudier son image dans une glace. Une gravure du XVIIe siècle nous montre le procédé.

Dans la dernière salle, quelques dioramas nous représentent le monde tel que l'imaginaient les peuples antiques, les Egyptiens, par exemple : le globe du ciel, auquel sont accrochées les constellations repose, par des colonnes, sur la terre. Puis voici le « système de Ptolémée » (130 après J.-C.), d'après lequel la terre est immobile, mais les astres sont des boules qui tournent à l'entour. Et avec Copernic, en 1543, il est enfin démontré que la terre tourne, et tourne autour du soleil...

Après cette promenade dans le ciel, qui veut être astronome?

Bour.

Un éléphant, ça trompe, ça trompe...

Voici un animal bien sympathique et, ce qui ne gâte rien, fort utile par les multiples emplois de son ivoire et aussi, parfois, comme monture dans certains pays d'Asie. Aussi les pays coloniaux et les nations d'Afrique ou d'Asie ont-elles fait figurer sur leurs timbres cette bonne bête, et c'est pourquoi nous avons le choix le plus riche. Voici, d'abord, se promenant au milieu de sa forêt natale, un éléphant du Liberia. Cet important pays d'Afrique équatoriale a rendu hommage, dans ses différentes émissions postales, aux nombreux animaux qu'on y rencontre, hippopotame, gazelle, caïman, etc. La vignette que vous voyez ci-dessus date de 1921. D'une valeur de 5 dollars (la plus haute de la série), elle était de couleur lilas et rose. Vous voyez ensuite cet éléphant, ou plutôt cette tête d'éléphant, du Congo belge. Sur ce timbre, on a tenu à indiquer que l'intérêt de cet animal résidait dans l'ivoire qu'il fournissait. Ce timbre était noir. Il date de 1923 et valait 10 francs belges.

Enfin, voici, l'air hardi et conquérant, un éléphant d'Erythrée, colonie italienne d'Afrique. Le décor qui entoure l'animal est rocheux et triste, et contraste avec la forêt du Liberia. Le timbre est vert un peu noirâtre, et valait, lors de son émission en 1933, 2 lires.

PETIT COURRIER DE JANOT

Lucien Beautandon, Negrondes (Dordogne). — Des conseils pour faire le camping, j'en donnerai dans une de mes prochaines lettres.

Michel Tiant, Courbevoie (Seine). — Merci de ton rêve qui est très joli.

Pierre Guerre, Montalibert, Châlette (Loiret). — Des histoires sur la Russie, tu n'es pas le seul à en demander. J'ai demandé à Bour d'en faire plus souvent et j'espère qu'il va tenir parole.

Robert Coques, Reims. — Des autres concours on en fera certainement bientôt. Merci de tes charades.

Anne Gerbelli, Grenoble. — Merci de ta lettre très gentille. J'attends les photos que tu veux bien m'envoyer. Tu fais bien de participer au concours.

Yves Verne, Ginasservis (Var). — C'est peut-être à cause du nom que tu portes et qui est celui de Jules Verne, que tu réclames des récits scientifiques. Mais que dis-tu de ceux de Jacques Bour? Est-ce autre chose que tu désires?

Denise Boyer, Aire-sur-l'Adour (Landes). — Tu as sept ans et tu écris déjà aussi bien que n'importe quelle grande. Oui on verra à faire en découpages *une petite ville avec la maison de* Toto et Toutouna, *dedans la ferme, les lits, des fenêtres, des rideaux, une table, un buffet, une armoire, tout en papier.*

Yvonne Gailand, Marcille. — Merci de tes nouvelles charades. Elles seront publiées.

Maurice R., Reims (Marne). — Tu demandes plus de texte aux histoires en images. On verra si c'est possible.

Michel Bertrand, Anet (Eure-et-Loir). — Les critiques que tu as faites sur ma lettre m'ont fait bien plaisir. J'en tirerai tout le profit que je pourrai. Bravo d'avoir fait un club avec douze adhérents dans un pays qui n'a même pas deux cents habitants.

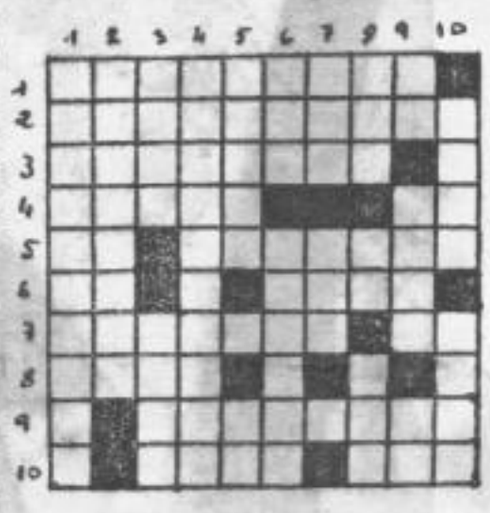
Gérard Lorioux, Langon (Loir-et-Cher). — Tu voudrais dans *Mon Camarade* des bricolages de pêche. Je verrai avec ces messieurs-dames de la rédaction si c'est possible.

H. Poilance, Dugny. — Merci de ton magnifique bricolage, le téléphone. Mais est-ce qu'on entend vraiment très bien. En tout cas on le reproduira dans le journal. Pour fonder un club dans ton pays c'est peut-être mieux d'attendre la fin des vacances.

MOTS CROISÉS DU N° 94

Horizontalement. — 1. Qui monte. — 2. Ville où se trouvait le palais du roi de France. — 3. Habitant d'un pays au nord de l'Angleterre. — 4. Mariages. — 5. Prénom. Arbre qui donne un fruit amer. — 6. Ville de Chaldée. Affluent de la Seine. — 7. Cours d'eau. Note de musique. — 8. Marche à l'aventure. — 9. Habitant d'un pays d'Europe. — 10. Déesse égyptienne. Cachée.

Verticalement. — 1. Qui se lance dans l'inconnu. — 2. Aider dans le besoin. — 3. Dont pointus. Exact. — 4. Très importants. — 5. Panier pour la pêche. Mesure chinoise. — 6. Le contraire de hue. Se dit des jours où on ne travaille pas. — 7. Prénom arabe. Parcourue des yeux. — 8. Trois lettres de nulles. Terminaison d'infinitif. Rougeur. — 9. Pronom. Véritable. Sans vêtement. — 10. Fin du jour. Assistance.



SOLUTIONS DU N° 93

Horizontalement. — 1. Irascible. — 2. Non. Ulm. — 3. Victime. — 4. Etrennes. — 5. Néo. Au. — 6. Tlemcen. — 7. Ec. Occire. — 8. Ut. Tua. Os. — 9. Esprit. — 10. Son. Etais.

Verticalement. — 1. Inventeurs. — 2. Roitelet. — 3. Ancrée. En. — 4. Te. Mots. — 5. Inoccupé. — 6. Ecart. — 7. Buée. Nl. Ia. — 8. Ll. Sa. Rôti. — 9. Emu. Usés.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 93

Réponses aux devinettes

L'eau, parce qu'elle porte le *Normandie*.

J'ai couché sous des orangers.

Faon, Laon, Taon, Paon.

Le lait.

Réponses aux homonymes

Pli, Pli, Plie.

Réponses aux charades

Lanterne (Laon-terne).

Larochefoucauld (la-roche-fou-cauld).

42 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM QUI S'EST FAIT LE DÉFENSEUR DE SES AMIS LES INDIENS QUI SONT MENACÉS D'ÊTRE DÉPOSSÉDÉS DE LEURS TERRES, EST PARTI EN AVION POUR RETROUVER À WASHINGTON UN MAGISTRAT DE SES AMIS.. MAIS EN ROUTE L'AVION EST DÉTRUIT PAR UN ORAGE. JIM ET SON COMPAGNON ÉCHAPPENT À LA MORT.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.223.

PRIX : 0.50

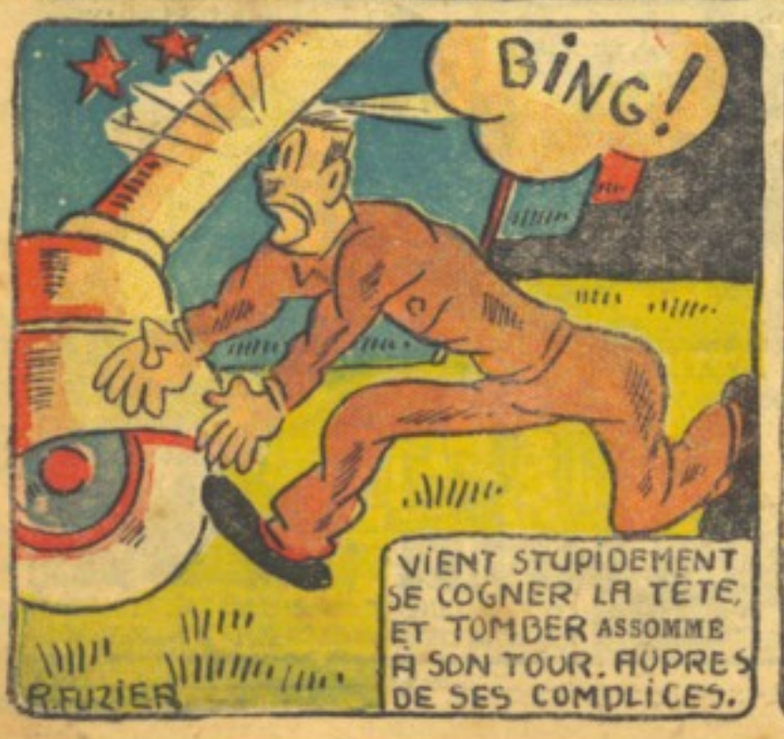
Mon camarade

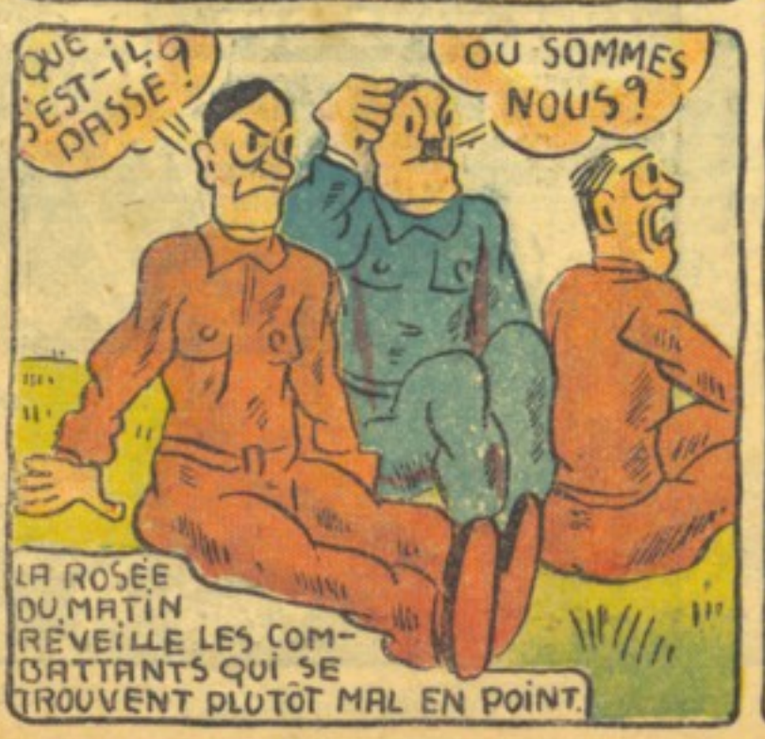
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 95. — 23 SEPTEMBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LA NAISSANCE D'UN PETIT ESQUIMAU

Pat'Loum et l'aviation : LA NUIT BLANCHE DES TRAÎTRES





La lettre de Janot

NOTE DE LA RÉDACTION. — Avant de publier la lettre de Janot que nous avons reçue hier et dont l'enveloppe portait le cachet de la poste de Senlis, les messieurs-dames de la Rédaction tiennent à dire à leur ami terrible, Janot, qu'ils jugent très sévèrement sa conduite. Ils ont vu très longuement hier Mme Burette qui a pleuré toutes les larmes de son corps en parlant de son vilain petit garnement de Janot. Mme Burette supplie Janot de revenir au plus vite et de donner de ses nouvelles aussitôt qu'il le pourra. Mme Burette s'engage à ne pas punir Janot bien qu'il le mérite et elle lui promet d'être avec lui aussi gentille que possible.

S'il nous est permis d'ajouter un mot personnel à l'intention de Janot, nous disons que Mme Burette nous a paru être une bien meilleure personne que Janot ne nous le racontait. C'est sûr qu'elle est vieille et qu'on ne peut pas lui demander de jouer à saute-mouton toute la journée, c'est sûr aussi qu'elle est très influençable et que son amie Mme Trépointe-Lebondu n'a pas eu toujours que des bons conseils à lui donner. Mais ceci dit, c'est au fond une bonne personne qui a eu seulement le tort de se prendre à rebrousse-poil avec Janot qui n'est pas non plus toujours commode (comme il le prouve en ce moment).

Elle est très peinée de l'absence du petit garçon qu'elle aimait bien et elle est très inquiète à son sujet. Une preuve : son perroquet Sigisbert, qu'elle avait laissé seul dans la cuisine pour venir nous voir et tâcher de retrouver Janot, en a profité pour manger du persil et il est mort hier après-midi. Mme Burette nous a à peine parlé de la mort de son animal, toute préoccupée qu'elle était par la disparition de son enfant adoptif.

C'est pourquoi nous te disons : Janot reviens vite, reviens tout de suite ou nous penserons de toi que tu n'es qu'un petit vaurien indigne de faire partie du Club des Amis de *Mon Camarade*. Mme Julot mère elle est aussi très, très triste et elle demande à son cher petit de revenir tout de suite.

Voici maintenant la lettre de Janot :

Mes chers camarades, aujourd'hui je vais vous raconter comment Jacquot et moi on a quitté la ville et on avait décidé de partir, et que ce serait pour lundi matin, le plus tôt possible. On s'était donné rendez-vous au r. et o de la gare du Nord à 9 heures precises.

Je dois dire que, pour commencer, on a eu rudement de la chance. Moi j'avais peur de ne pas pouvoir sortir de chez Mme Burette d'aussi bonne heure, mais il s'est trouvé qu'elle avait toutes sortes de courses à me faire faire et qu'elle m'a donné pour cela, avec le filet à provisions en toile cirée, un billet de 100 francs.

Moi j'étais à la fois très content et très ennuyé, à cause des 100 francs. Parce que si je faisais les courses et si je revenais avec les provisions, il y avait bien des chences que je manque mon rendez-vous avec Julot. Et si je ne faisais pas les courses j'étais obligé d'emporter avec moi un billet de 100 francs qui n'était pas à moi.

Mais j'ai pensé que comme ces messieurs-dames de la rédaction ils m'avaient promis de me faire un beau cadeau à cause des lettres que j'écris toutes les semaines dans Mon Camarade, *et qu'au lieu de la boîte de Meccano dont j'ai tant envie, ils pourraient peut-être rendre les 100 francs à Mme Burette, de ma part. Et puis le jour où je serai devenu célèbre par les aventures que je vais avoir, ou bien dès que j'aurai du travail, je rembourserai l'argent que ces messieurs-dames auront avancé pour moi.* (N. D. L. R. pour Janot : L'argent a été rendu à Mme Burette.)

En quittant la maison, dans le filet à provisions, j'avais mis des vêtements de rechange, et des chaussures pour la marche, et tout l'argent de ma tirelire, ce qui fait environ 30 francs. Et puis des chaussettes et des morceaux de pain que je mettais de côté tous les jours depuis près d'une semaine, et encore une boîte de pâté de foie et une boîte de sardines que j'avais achetées en cachette. Et puis encore mon couteau pour me défendre contre les bêtes fauves et aussi pour tartiner le pâté de foie.

Au lieu d'aller faire les courses, j'ai pris le métro à la station Fer-à-repasser-Machine-à-coudre et je suis arrivé à la gare du Nord juste à l'heure que m'avait dit Julot.

Julot, il était superbe. Il avait sur la tête le casque colonial qu'il avait pris dans le grenier de ses parents, et dedans il avait mis des vieux journaux, parce que le casque il était trop grand pour sa tête. De valise ou de sac, il n'en avait pas pris, parce qu'on n'en voit jamais dans les aventures en images. Il avait seulement dans sa poche un pistolet à amorce et à répétition. Une boîte en fer qu'il y avait eu autrefois dedans des suppositoires et où il avait percé des trous, et où il avait mis dedans un mélange de sel de cuisine et de charbon pilé. Avec cette boîte-là il suffisait, qu'il m'a expliqué, de jeter dedans, par un des trous, les rayons du soleil concentrés dans une loupe de verre, pour que par l'autre trou il sortait le célèbre rayon XYZ qui tue tout. Si le rayon de XYZ ne marchait pas encore, c'était seulement parce que Julot n'avait pas encore eu d'argent pour acheter une loupe. Heureusement, des loupes on en vendait à la bibliothèque de la gare du Nord et j'en ai acheté une tout de suite à Julot, pour 3 francs. Avec cela on était parés.

En dehors de sa boîte du « Rayon XYZ », Julot avait aussi une carte du monde qu'il avait découpée dans un cahier. Les vêtements, c'étaient ses vêtements de tous les jours, sauf le casque colonial, bien sûr : une chemise de flanelle, des culottes courtes en toile et les pieds nus dans des sandales.

Moi j'ai dit que c'était guère un costume pour un grand voyage. Julot il m'a dit que j'étais un idiot. Parce que son costume c'est juste celui des explorateurs qui se battent avec les grands fauves dans Rapportez-les tout de suite, *la belle histoire du* Petit Crusoé illustré. *Et sitôt arrivé en Afrique, son intention à Julot était de se mettre tout nu avec un caleçon de peau de panthère, comme le célèbre Dazant, du journal* Premior. *S'il se mettait pas tout nu en caleçon à la gare du Nord, c'était à cause des gendarmes et puis aussi parce qu'il n'avait pas de caleçon en peau de panthère. Là-dessus on a pris le train. Mais j'ai pas eu le temps d'écrire davantage. A cause de toutes nos aventures. La suite sera pour la prochaine fois.*

Je vous salue tous, JANOT,
explorateur et chasseur de fauves.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Vous savez que malgré l'absence, que nous espérons courte, de notre ami Janot, le grand concours de *Mon Camarade* continue. Voici les questions auxquelles il faut répondre, ainsi que la liste des prix :

1° *Classer par ordre de préférence les histoires suivantes :* Pat' Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La Lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpages, Sports, Timbres-poste ? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants ? Lesquels ? Pourquoi ?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade ?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement.

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3 à construire; 4e prix, planeur M. C. 2 à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleur ; 8e et 9e prix, livres; 10e prix, stylomine ; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 21e au 50e prix, un album en couleurs.

Résumé. — *Cavor et Bedford sont arrivés dans la lune, dans une sphère interplanétaire. Ils vont dans la jungle lunaire déserte quand, tout à coup, des Sélénites sortent d'immenses souterrains.*

CHAPITRE X

LE BÉTAIL LUNAIRE *(suite)*

Je le regardai, choqué de sa voix soudain enrouée et de sa prononciation négligée. Il me vint tout à coup à l'esprit qu'il était ivre, probablement à cause d'un excès de champignons. J'eus l'idée aussi qu'il se trompait, en s'imaginant avoir découvert la lune. Il ne l'avait pas découverte : il y était seulement parvenu. Posant ma main sur son bras, j'essayai de lui expliquer cela, mais la question fut trop subtile pour son cerveau. D'ailleurs, il me devenait inopinément difficile de m'exprimer. Après un effort momentané pour me comprendre — je me rappelle que je me demandais pendant ce temps-là si le champignon m'avait rendu les yeux aussi vitreux que les siens — il se lança dans une suite de raisonnements pour son propre compte.

— Nous sommes les esclaves de ce que nous mangeons et de ce que nous buvons, annonça-t-il avec un hoquet solennel.

Il répéta sa phrase, et, comme je me trouvais dans des dispositions contradictoires, je me décidai à discuter la chose. Il est possible que je me sois écarté de la question, mais, à coup sûr, Cavor ne me prêta pas l'attention convenable. Il se mit sur pieds comme il put, en appuyant sa main sur ma tête, pour conserver son équilibre, ce qui était un geste assez irrespectueux, et il regarda autour de lui, n'ayant plus maintenant aucune crainte des habitants de la lune.

J'essayai de lui faire comprendre que sa hardiesse était dangereuse, pour quelque motif qui n'était plus bien clair dans mon esprit et le mot *dangereux* s'étant, je ne sais comment, emmêlé sur ma langue avec le mot *indiscret*, je finis par prononcer quelque chose comme : *injurieux*, et, après un effort pour m'en sortir, je repris ma discussion, m'adressant principalement aux végétations peu familières, mais attentives, que j'avais de chaque côté de moi. Je sentais qu'il était nécessaire d'éclaircir immédiatement cette confusion entre la lune et une pomme de terre. Ensuite, je m'égarai dans une longue parenthèse sur l'importance des définitions précises dans la discussion. Je faisais de mon mieux pour ignorer le fait que nos sensations corporelles n'étaient plus agréables.

Par quelque détour que j'ai oublié maintenant, mon esprit fut ramené à des projets de colonisation.

— Il faut annexer cette lune, déclarai-je, il n'y a pas à tergiverser. Encore un poids de plus à ajouter au Fardeau du Blanc. Cavor!... nous sommes... heu... heu... des satapes... des satrapes, je veux dire... Un empire que César n'a jamais rêvé... Ce sera dans tous les journaux... la Cavorie!... la Bedfordie!... heu... heu... *limited*. C'est-à-dire illimitée... en pratique.

A coup sûr, j'étais ivre! Je me lançai dans une argumentation décousue pour prouver les bienfaits infinis que notre arrivée allait dispenser à la lune ! Je m'embarrassai dans un raisonnement qui ne parvenait pas à démontrer que l'arrivée de Christophe Colomb avait été, après tout, avantageuse à l'Amérique. Je m'aperçus que j'avais oublié la série de preuves que je me proposais d'énoncer et je me bornai à répéter, pour passer le temps :

— Nous sommes comme Christophe Colomb! Nous sommes comme Christophe Colomb!...

A partir de ce moment, mes souvenirs des effets produits par cet abominable champignon deviennent confus. Je me rappelle vaguement que nous proclamâmes hautement notre intention de ne supporter aucune insolence de la part de ces stupides insectes, que nous décidâmes qu'il convenait mal à des hommes de se cacher honteusement à la surface d'un simple satellite, et que nous nous munîmes d'énormes brassées de champignons, — soit pour nous en servir comme de projectiles, soit dans tout autre but, — et, sans prendre garde aux profondes déchirures que nous infligeaient les plantes-baïonnettes, nous nous remîmes en route en plein soleil.

Nous dûmes presque immédiatement tomber sur les Sélénites. Ils étaient six et suivaient à la file un sentier entre les rochers, faisant en marchant d'extraordinaires bruits, comme des glapissements ou des sifflements. Ils parurent nous apercevoir tous à la fois. Instantanément ils devinrent silencieux et immobiles comme des animaux, avec leurs faces tournées vers nous.

Je me sentis un moment dégrisé...

— Insectes, murmura Cavor, sales insectes! Et ils croient que je vais m'amuser à ramper sur mon estomac!... articula-t-il lentement, comme s'il n'eût pu leur pardonner cet affront.

Tout à coup, avec un cri furieux, il fit trois vastes enjambées et bondit vers eux. Il sauta mal, décrivit en l'air une série de culbutes, tournoya juste au-dessus d'eux et disparut, dans un énorme éclaboussement, au milieu des cactus aux raquettes gonflées. Je n'ai pas le moindre indice qui me permette de deviner ce que les Sélénites pensèrent de cette irruption stupéfiante, et, selon moi, absolument dépourvue de dignité, de créatures venues de notre planète.

Cavor, m'écriai-je, pourquoi suis-je attaché ?

Je crois me rappeler la vue de leur dos fuyant dans toutes les directions — mais je n'en suis pas très sûr. Tous ces derniers incidents, avant l'inconscience absolue, sont restés vagues et imprécis dans mon esprit.

Je sais que je fis un pas pour suivre Cavor, trébuchai et tombai la tête la première au milieu des rochers. Je fus, j'en suis certain, soudainement et violemment malade. Il me semble encore me souvenir d'une lutte acharnée et de griffes métalliques qui me saisissaient...

. . . . . .

Quand ma mémoire redevient claire, nous sommes prisonniers — je ne sais quelle profondeur sous la surface de la lune ; plongés dans les ténèbres, au milieu de bruits étranges et troublants, nos corps couverts d'écorchures et de contusions, et nos têtes endolories.

CHAPITRE XI

LA FACE DES SÉLÉNITES

Je me trouvai assis, les membres recroquevillés, dans une obscurité tumultueuse. Pendant longtemps, il me fut impossible de comprendre où j'étais et comment j'étais venu là. Je pensai au placard où l'on m'enfermait parfois lorsque j'étais enfant; puis à une chambre fort sombre et très sonore dans laquelle je restai pendant une maladie. Mais ces bruits qui m'entouraient n'étaient pas des bruits connus. De plus, il y avait dans l'air une saveur ténue, comme dans l'atmosphère d'une étable. Je supposai aussi que nous étions encore à travailler à l'achèvement de la sphère, et que j'étais enfermé dans la cave... Finalement, je m'imaginai que nous étions dans l'intérieur de la sphère, voyageant à travers l'espace.

— Cavor, dis-je, pouvons-nous avoir un peu de lumière?

Il n'y eut pas de réponse.

— Cavor! insistai-je.

Un gémissement me répondit.

— Ma tête! ma tête! entendis-je.

J'essayai de porter mes mains à mon front qui me faisait mal et je m'aperçus qu'elles étaient liées ensemble. Cela me surprit beaucoup. Je les portai jusqu'à ma figure et je sentis sur ma joue le froid contact d'un métal. Mes mains étaient enchaînées. Je voulus écarter et étendre mes jambes, et je me rendis compte qu'elles étaient pareillement attachées et que même j'étais assujetti au sol par une chaîne beaucoup plus forte qui m'entourait la taille.

Je fus plus effrayé que je ne l'avais encore été par aucune de nos étranges expériences. Pendant un moment, je tiraillai silencieusement sur mes liens.

— Cavor! m'écriai-je, pourquoi suis-je attaché? Pourquoi m'avez-vus lié les mains et les pieds?

— Je ne vous ai pas attaché, répondit-il. Ce sont les Sélénites.

— Les Sélénites?

Mon esprit resta fixé un moment sur ce que ce mot évoquait. Alors mes souvenirs me revinrent : la désolation neigeuse, le dégel de l'air, la croissance des végétations, nos bonds et notre fuite rampante au milieu des rochers et les plantes du cratère. Toute la détresse de notre fiévreuse recherche de la sphère me revint... et, enfin, l'ouverture de la grande plaque qui recouvrait le gouffre!

Puis, je m'efforçai de retracer nos derniers mouvements jusqu'à notre condition présente et les douleurs de ma tête devinrent intolérables. Je me heurtais à une barrière insurmontable, j'étais arrêté par une infranchissable lacune.

— Cavor?

— Quoi?

— Où sommes-nous?

— Comment le saurais-je?

— Sommes-nous morts?

— Quelle bêtise!

— Ils nous tiennent, alors?

Il ne répondit que par un grognement. Les dernières traces du poison semblaient le rendre singulièrement irritable.

— Qu'allez-vous faire?

— Comment voulez-vous que je le sache?

— Oh! très bien! fis-je.

Je restai silencieux; mais bientôt je fus éveillé en sursaut d'une sorte de stupeur qui m'avait abattu.

— Oh! Seigneur! je voudrais bien que vous cessiez ce bourdonnement.

Nous retombâmes de nouveau dans le mutisme, écoutant la morne confusion des bruits qui nous emplissaient les oreilles comme la rumeur étouffée d'une rue ou d'une usine. Je ne pouvais rien y distinguer. Mon attention s'attachait à un rythme, puis à un autre et les questionnait en vain. Cependant, après un long laps de temps, je perçus un élément nouveau et plus net, qui ne se mêlait pas au reste, mais se dé-

tachait, pour ainsi dire, contre le fond trouble des résonances.

C'était une série de bruits très peu définis, des cognements et des frottements semblables à ceux que ferait une branche de lierre contre une fenêtre, ou un oiseau qui voltigerait dans une boîte. Nous écoutâmes, cherchant à distinguer quelque chose autour de nous, mais les ténèbres étaient comme un linceul de velours noir. Puis il y eut un bruit, comme le mouvement de pênes dans des serrures bien huilées. Alors apparut devant moi, suspendue, semblait-il, au milieu d'une immensité noire, une mince ligne de clarté.

— Voyez-vous? chuchota Cavor, très bas.

— Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas.

Nous fixâmes attentivement cette mince ligne brillante qui s'agrandit en une bande plus large et plus pâle. Elle fit bientôt l'effet d'une lumière bleuâtre tombant sur un mur blanchi à la chaux. Sa clarté cessa d'être uniformément parallèle, et d'un côté une dentelure se dessina. Je me tournai pour en faire la remarque à Cavor, et fus stupéfait de voir son oreille brillamment éclairée, tandis que tout le reste de sa personne était dans l'ombre. Je me tordis le cou autant que mes liens me le permettaient.

— Cavor! dis-je, c'est derrière!

Son oreille disparut... pour faire place à un œil!

Soudain le craquement à la suite duquel était entrée la lumière se renouvela plus fort, et nous révéla bientôt derrière nous l'embrasure d'une porte ouverte. Au delà, s'étendait une perspective de nuance saphir, et, dans l'ouverture, se dressait un contour grotesque silhouetté contre le reflet.

Nous fîmes tous deux des efforts convulsifs pour nous retourner et, n'y réussissant pas, nous restâmes à considérer cette apparition par-dessus notre épaule. J'eus, tout d'abord, l'impression de quelque gauche quadrupède qui aurait la tête baissée. Puis je m'aperçus que c'étaient le corps frêle et étroit, les jambes bancales, courtes et extrêmement déliées d'un Sélénite, avec sa tête affaissée entre les épaules. Il n'avait pas l'espèce de casque et de vêtement qui couvrait ceux du dehors. Il était pour nous une forme noire et morne, mais instinctivement notre imagination dotait d'une physionomie ces formes très humaines; et pour moi, du moins, je conclus immédiatement qu'il était un peu bossu, avec un front élevé et de longs traits.

Il fit trois pas en avant et s'arrêta. Ses mouvements semblaient absolument silencieux. Puis il s'avança de nouveau. Il marchait comme un oiseau en posant ses pieds l'un devant l'autre. Il s'écarta de la raie de lumière qui entrait par le cadre de la porte et on eût dit qu'il s'évanouissait entièrement dans l'ombre.

Un instant, mes yeux le cherchèrent où il n'était pas et je l'aperçus ensuite droit en face de nous, en pleine lumière. Seulement la physionomie humaine que je lui avais attribuée n'y était pas du tout! Le devant de sa face était vide.

Naturellement, j'aurais dû m'y attendre, mais je n'y avais pas pensé. Ce fut pour moi, pendant un moment, un choc écrasant. Cela ne semblait pas être une face; on eût voulu que ce fût un masque, une horreur, une difformité, qui bientôt serait désavouée ou expliquée.

L'ensemble avait assez l'air d'un casque à visière... mais je ne peux pas expliquer la chose. Avez-vous jamais vu la tête énormément grossie d'un insecte? Il n'y avait ni nez ni expression; c'était une surface luisante, dure et invariable, avec des yeux en saillie, — dans la silhouette, j'avais supposé que c'étaient des oreilles...

J'ai essayé de dessiner une de ces têtes, mais je n'ai pu y réussir. Ce que l'on ne peut rendre, c'est l'horrible manque d'expression ou plutôt l'horrible manque de changement d'expression. Chacune des têtes et des faces qu'un homme rencontre sur la terre revêt ordinairement une expression. Quand on voyait cette tête-là, on se figurait être soudain regardé par une machine. Cette chose indicible se dressait là, nous examinant.

Mais quand je dis qu'il y avait un manque de changement d'expression, cela ne signifie pas que cette figure n'eût pas une sorte d'expression fixe — tout comme il y a une sorte d'immobile expression dans un seau à charbon, un capot de cheminée ou un ventilateur de bateau à vapeur. Il y avait une bouche incurvée vers le bas, comme une bouche humaine qui guette férocement.

Le cou sur lequel cette tête reposait en équilibre était articulé en trois endroits, presque à la façon des courtes jointures d'une patte de crabe. Je ne pouvais voir les articulations des membres à cause des lanières qui les emmaillotaient et qui formaient le seul vêtement que cet être portait.

A ce moment, mon esprit fut absorbé par l'affolante impassibilité de cet être. Je suppose qu'il était, lui aussi, fort étonné et avec peut-être plus de raisons que nous à son étonnement. Seulement, le diable soit de lui, il ne le montrait pas! Nous, au moins, nous savions par suite de quelles circonstances nous étions en présence de ces incompatibles créatures. Mais concevez ce que penserait un respectable Londonien, par exemple, qui tomberait soudain sur une couple de choses vivantes aussi grosses que des hommes et absolument différentes des animaux terrestres, prenant leurs ébats au milieu des moutons de Hyde-Park?

Telle devait être la surprise du Sélénite.

Figurez-vous la nôtre! Nous étions pieds et poings liés, sales et meurtris, avec des barbes incultes et des figures égratignées et ensanglantées. On peut s'imaginer Cavor, avec sa culotte de cycliste déchirée en maints endroits par l'herbe-balonnette, sa chemise de flanelle, sa vieille petite culotte, sa chevelure raide en désordre dardant une mèche aux quatre coins du ciel...

(A suivre.)

— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

VARIÉTÉS

CHARADES

Envoi de Léonie H., Strasbourg.

Mon premier se fait quand on marche,
Mon second est mangé par les Chinois,
Mon tout est une grande ville de France.

Mon premier ne dit pas la vérité,
Mon second est une note,
On dort dans mon troisième,
Mon quatrième est une négation,
Mon tout est un instrument de musique.

Envoi de Jacques Mabit, Montrecourt.

Mon premier est un m ure agraire,
Mon second est utili e ans la musique,
Mon troisième est gracieux,
Mon tout est un grand champion.

Mon premier est un légume délicieux,
Mon second est une lettre grecque,
Mon tout est un légume.

Mon premier est une montagne,
Mon second est une consonne,
Mon troisième est une petite étendue d'eau,
Mon quatrième est un préfixe,
Mon tout est attendu impatiemment.

CHAINE

DEVINETTES

Envoi de Fernande Crampon, Paris.

Quelle différence y a-t-il entre un autobus et du café?

(Les solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

CRAVATE TRICOTÉE

Avez-vous jamais eu l'idée de tricoter des cravates, pour vous ou pour votre papa? Voici donc comment vous allez faire. Pour vous, nous vous indiquons que vous pouvez la faire en laine angora, c'est du plus joli effet. Il faut, pour faire ce tricot, des petites aiguilles de fer, de celles qu'on prend pour tricoter des bas, une laine pas trop grosse, 3 ou 4 fils. Monter 18 mailles, tricoter environ 15 centimètres tout droit, puis commencer les diminutions une maille au commencement d'un rang et une à la fin du même rang, ceci tous les quatre rangs jusqu'à ce que vous ayez 6 mailles. Tricoter alors une longueur variant suivant l'encolure de la personne qui doit la porter, il est normal que cette partie du tricot sera plus grande pour votre papa que pour vous; vous faites l'autre côté en augmentant de la même manière que vous avez diminué. Un des deux côtés doit être plus grand que l'autre. Nous vous conseillons de prendre les mesures sur une cravate de tissu de votre père. Le point, une maille à l'endroit, la suivante à l'envers fait très bien.

Les Conseils de tante Camille.

Comment nettoyer le stylo de votre papa. — *Votre papa vous donne une grande marque de confiance en vos capacités ménagères : il vous charge de nettoyer son stylo. Il ne s'agit pas de le lui rendre tellement plein d'eau que pendant des semaines l'encre qu'il y mettra sera absolument illisible. Voici comment vous allez procéder. Dans un petit récipient, mettez un peu d'eau et quelques goutles de vinaigre et remplissez le stylo avec ce mélange, puis videz bien à fond en secouant énergiquement. Ensuite nettoyez avec cette même eau vinaigrée la plume et le capuchon que vous séchez bien complètement avec du buvard.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Les boulettes de saumon. — *Voici une très bonne entrée qui utilise très heureusement le saumon de conserve, un peu fade à manger tel que. Après avoir sorti le saumon de la boîte, vous le lavez légèrement et vous le séchez bien, puis vous le hachez (ou vous l'écrasez) avec un œuf et un oignon. Vous formez avec ce mélange de petites boulettes que vous roulez dans la farine, puis dans la chapelure et que vous plongez dans la friture chaude jusqu'à ce qu'elles brunissent. Tout le monde trouvera ça très bon et très original.*

BRICOLAGE

Le chien essuie-plumes

Demandez à votre maman des petits morceaux de drap. S'il est noir, l'encre se verra moins dessus!

Taillez dedans six silhouettes de basset, dont les dimensions seront le double de celles du modèle. Appliquez-les exactement, les unes sur les autres et assemblez-les, par l'œil de l'animal (un petit bouton de nacre) et une couture à la hauteur du cou que vous dissimulerez ensuite sous un collier de ruban.

Vous verrez que cet essuie-plumes conservé à portée de la main vous rendra de grands services!

Le 23 juillet, c'était la fête de la tante Valentine, celle qui a des gros sous. Son neveu Zéphirin est venu la voir et lui a offert un gros bouquet. « C'est étrange, dit Valentine, à part toi, aucun imbécile n'est venu aujourd'hui ».

o

M. Dupont rencontre M. Durand, qui semble marcher avec peine en s'appuyant sur une canne. « Mon ami, seriez-vous malade, vous transpirez, on dirait que vous avez de la peine à vous traîner? — Je vais vous expliquer, mon cher. On vient de me donner de la monnaie de 1.000 fr. en pièces de 2 et 5 francs... »

o

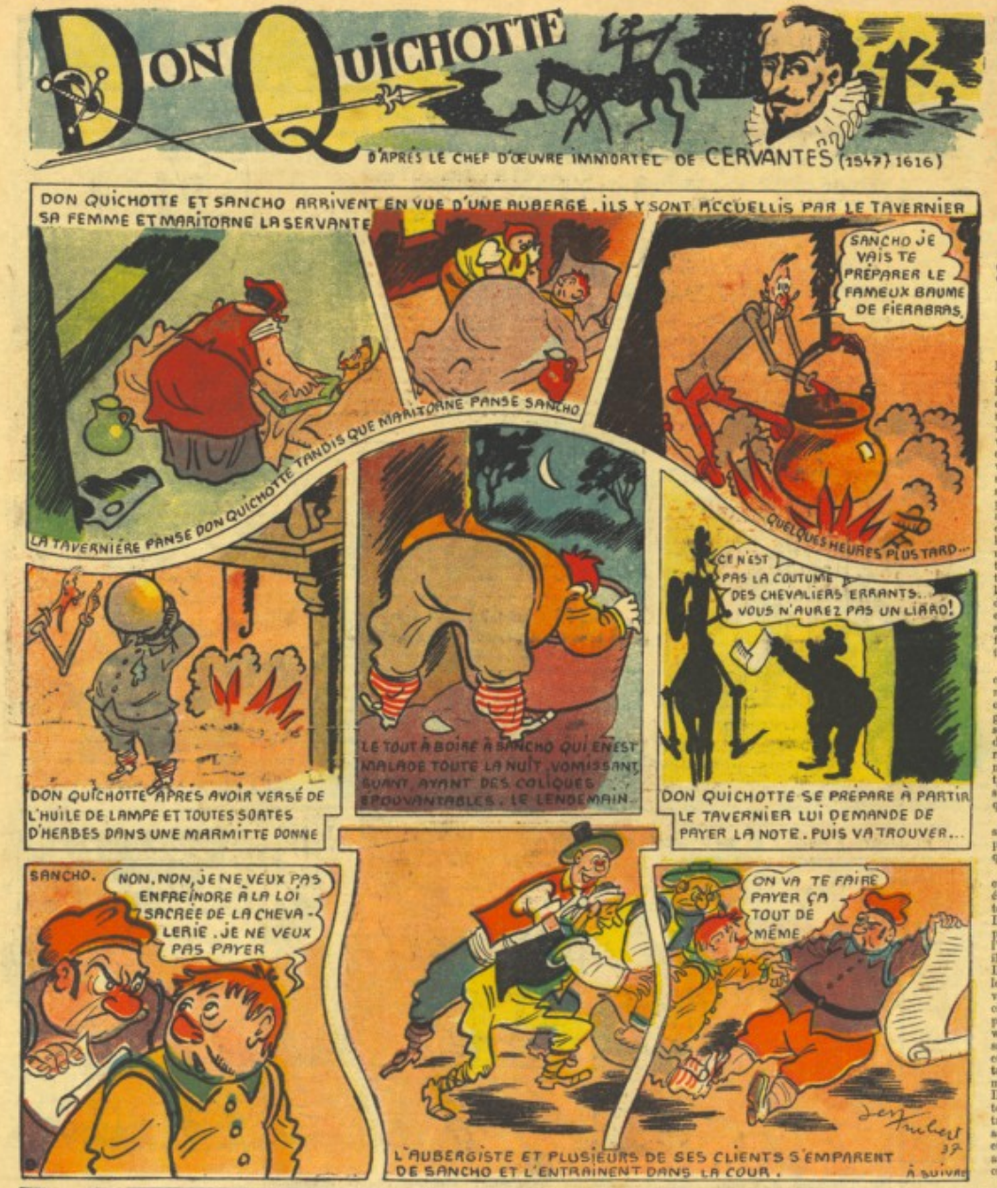
Au marché de la rue Saint-Antoine, au temps où la vie n'était pas chère. Une marchande des quatre-saisons offre des pommes, à raison de 6 pour 5 sous. Un gavroche s'approche et lui dit : « Six pour 5 sous, ça fait 5 pour 4 sous, 4 pour 3 sous, 3 pour 2 sous, 2 pour 1 sou et une pour rien. Eh bien, je prends celle-là! » On appréciera cette logique dans la déduction!

o

A l'école. Leçon de grammaire. Le maître conjugue : « Je n'ai pas menti, tu n'as pas menti, il n'a pas menti... Toto, tu n'as pas l'air d'écouter; répète ce que j'ai dit. — Si, monsieur, j'écoute bien. Vous avez dit : Personne n'a menti. »

o

A la porte d'une église, un aveugle tend sa sébille aux passants. Survient une dame et son mari. La dame s'arrête un moment, regarde la pancarte que l'aveugle porte sur sa poitrine, et avec commisération dit à son mari : « Le pauvre homme, il est aveugle et polyglotte! »



Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854 les chercheurs d'or se sont révoltés contre les injustices du gouvernement Australien. Dick Preston, quinze ans, mêlé à la révolte maintenant vaincue, s'est enfui et il est perdu dans la terrible brousse australienne.

Chapitre XXI

De mal en pis *(suite)*

La vue du goanna lui avait ébranlé les nerfs, et il commença à craindre qu'il y ait après tout, rampant dans la brousse, des bêtes mangeuses d'hommes. Il vit un autre serpent rayé de noir, et il en sentit la vénéneuse fascination. Un serpent d'arbre, vert, lui tomba presque sur les épaules et, bien qu'il sût qu'il n'était pas venimeux, il eut très peur. Il lui semblait que quelque chose faisait surgir dans l'air une quantité de serpents. Dick n'osait presque plus avancer. Il s'assit, découragé, dans un espace désert. Devant lui, il vit un kookaburra foncer dans l'herbe sur un serpent vert. L'oiseau s'envola, tenant dans son bec le serpent qui se tortillait en pendant du bec, puis il le laissa tomber sur un rocher, l'attrapa de nouveau, et continua à s'envoler et à le laisser tomber jusqu'à ce que le serpent soit mort. Dick regardait, fasciné, tandis que l'oiseau engloutissait le serpent.

Puis, chassé par la faim, il se remit en marche. Au coucher du soleil il n'avait mangé que quelques gibongs et il mourait de soif. Sa bouche et sa gorge étaient desséchées. Il vit un serpent brun se glisser dans le lit desséché d'un torrent; il le suivit, se rappelant que dans une histoire de mineurs on lui avait raconté qu'un type, dans la même passe que lui, s'était sauvé en suivant un serpent qui l'avait mené à une mare.

Mais il perdit le serpent parmi le sable et les pierres. Il vit un aigle planer dans les hauteurs, et des pies qui jacassaient dans les bosquets.

Ses yeux fatigués le brûlaient, chacun de ses os le faisaient souffrir, il était consumé de soif. Se jetant à terre il attendit la fraîcheur de la nuit. Il ne put dormir, mais délira à moitié pendant un certain temps. La rosée de l'aube lui permit de se maîtriser; mais il sentit que tout espoir était perdu. Il vit un padimélon, la fourrure grise, le cou fauve, les pattes brunes, le ventre blanc, passer en sautant gracieusement, projetant en avant ses pattes de devant, différent des wallabys et des kangourous qui sautent à pieds joints. Dick fit feu et le manqua. Tirer au revolver était trop difficile sans un appui sous la main; il ne pouvait contrôler le recul. Il se jeta dans le buisson et, par hasard, tomba sur un nid de caille. Il y avait trois œufs à l'intérieur. Il en cassa un au bout de la coquille, le trouva frais, et en avala le contenu, puis en fit autant avec les autres. La caille revint crier après lui en volant sur des arbres.

Il se sentit un peu mieux, mais encore plus affamé, et il se mit à la recherche d'autres nids. Après avoir cherché longtemps, il en trouva un, mais les œufs en étaient à moitié éclos, et quand il les cassa l'odeur le fit fuir. Il n'y avait toujours pas trace d'eau.

Il s'étendit sous un buisson à midi, incapable de faire un pas de plus, sous cette chaleur écrasante. Son corps lui semblait imbibé de poussière et de cendre. Sa gorge était râpeuse et sèche, ses yeux brûlants. Des halos de chaleur troublaient le paysage — des voiles de chaleur diaphane ondulaient comme du verre fondu. Le sol était de plus en plus pierreux et sec, il ne voyait plus que les gommiers luisants; les broussailles et les rares touffes d'herbes, avec çà et là les débris noircis d'un ancien incendie. Les mouches le tourmentaient sans cesse. Puis, remarquant une tache noire au-dessus de son poignet gauche, il essaya de l'ôter en se grattant, croyant que c'était un moustique ou quelque autre insecte; mais c'était une tique de la brousse. Il voulut l'arracher car il savait que les tiques peuvent paralyser les chiens et les jeunes enfants — il avait vu un chien demeurer raide, les pattes repliées sous lui, empoisonné. Mais on lui avait dit qu'il ne fallait jamais arracher une tique; cela cassait le dard déjà enfoncé, qui restait dans la chair pour l'infecter et la faire pourrir. « Il faut l'étouffer dans du pétrole, lui avait dit sa mère, ou bien avec de la nicotine provenant d'une pipe quelconque. Rappelle-toi bien ça, ne l'arrache jamais. »

A quoi cela lui servait-il de se le rappeler au moment où il n'avait ni nicotine ni pétrole? Il regarda la tique, terrifié. C'était le coup final. Il s'étendit sur le sol et éclata en sanglots.

Puis il entendit du bruit. Il oublia à l'instant son désespoir et saisit son revolver. Regardant attentivement à travers le buisson il vit un indigène marcher dans la clairière. Heureusement, pensa Dick, qu'il ne traversait pas le chemin par lequel Dick était venu, car ses yeux exercés auraient tôt fait de le découvrir grâce aux traces de son passage. Il était en tenue de chasse, une corde en fourrure d'opossum était nouée autour de sa taille, sur laquelle était fixée une petite hache de pierre, un boomerang, et un petit bâton pour se défendre des petits animaux. Il tenait à la main un javelot et trois lances, chacune avec une tête différente. Il ne portait pas d'autres vêtements que sa ceinture.

Dick le guettait avec anxiété, car il avait entendu beaucoup d'histoires d'indigènes qui attaquaient les blancs.

Mais quelques mineurs avaient soutenu aussi que les noirs étaient de braves types qui n'attaquaient que lorsque on les provoquait. Quelques instants auparavant Dick pensait qu'la mort serait la bienvenue, mais en présence du danger, il recouvra immédiatement toutes ses facultés et se mit à réfléchir sur le moyen d'écarter le péril. Il n'avait pas vu beaucoup de noirs jusqu'ici : quelques spécimens dégénérés à Melbourne et à Ballarat, comme Knif Billy qui se promenait en costume de mineur déchiré, avec une plaque sur la poitrine où était écrit son nom. Mais ce chasseur ne était tout différent. Dick ne savait pas ce qu'il devait en penser.

(Suite en première colonne, page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

Mais tandis qu'il réfléchissait sur la conduite à adopter, il aperçut une silhouette qui se détachait sur un tronc d'arbre, à gauche. C'était un autre indigène qui avançait aussi silencieusement qu'une ombre. Dick pensa tout d'abord que c'était le compagnon de chasse du premier, et il craignit d'en voir survenir d'autres et de se trouver encerclé par toute une tribu.

Mais, pendant qu'il réfléchissait ainsi, il s'aperçut que le deuxième homme était visiblement en train d'épier le premier. Il tenait à la main une longue lance et il visait le dos de l'autre noir. Presque sans y penser, Dick leva son revolver, l'appuya sur la fourche d'un buisson et fit feu sur le deuxième homme. Le premier indigène se retourna d'un bond et avant que Dick soit revenu du recul du coup de feu, le noir était près de son ennemi qui se tordait sur le sol, le sang coulant à flot de son côté. D'un seul coup de sa hache de pierre, il écrasa la tête du blessé. Dick se releva au même instant en brandissant son revolver, moitié pour lui expliquer, moitié pour l'avertir.

— Je l'ai tué, dit-il sans même se demander si l'indigène le comprendrait. Il allait t'attaquer par derrière. Je n'ai pas pu en voir plus long...

L'indigène eut un large sourire et Dick s'aperçut que son visage au nez plat était des plus sympathiques.

— Tu l'as tué, dit l'indigène continuant à sourire; et Dick fut soulagé en l'entendant parler anglais.

— J'ai longtemps parlé ta langue, très longtemps, là-bas... Il montrait en souriant le Sud-Est.

— J'ai soif, dit Dick en ouvrant la bouche et en faisant semblant d'avaler, pour être plus sûr qu'il comprendrait ce qu'il voulait dire. De l'eau.

— Toi venir avec moi, répondit l'indigène avec bonté, et Dick le suivit. L'espoir lui avait redonné un peu de force, mais il titubait en marchant. Tout tournait devant ses yeux aveuglés par une sorte de buée. Ils atteignirent enfin le petit campement. Dick aperçut vaguement une hutte d'écorce, une femme indigène portant sur le dos un enfant enveloppé de haillons, et un maigre chien. Le noir lui apporta de l'eau dans une écuelle de fer battu.

Dick but avec plaisir, bien que l'eau fût chaude et eût un goût d'huile. Puis il sentit quelque chose lui battre dans le bras et il se rapprela la tique.

— Regarde, dit-il faiblement. Peux-tu me l'ôter? Et il s'évanouit.

Chapitre XXII. — Jim le Sauvage

Quand il revint à lui, il ne souffrait plus et il avait autour du bras un cataplasme d'herbes odorantes. L'indigène se tenait près de sa couche et le veillait en souriant.

— Un, deux, trois jours, dit-il en comptant sur ses doigts. Dormi, mal dormi; mieux maintenant.

Dick se sentait très faible; il apprit qu'il avait eu un début d'insolation compliquée par sa fièvre de tique. Il rendit son sourire à l'indigène et lui demanda son nom. L'homme refusa de le lui dire, puis après quelques phrases incohérentes, il déclara qu'à l'endroit où il avait travaillé, on l'appelait Jim. Dick devina ensuite qu'il avait été pendant un certain temps guide dans la brousse. Il pensa qu'il avait dû avoir des histoires ou qu'il s'était enfui avant de terminer son engagement. Peut-être aussi ne disait-il pas son nom en raison des croyances de sa tribu.

L'homme que Dick avait abattu était un ennemi de Jim, appartenant à une tribu voisine; mais Dick ne comprit pas les explications de Jim. Celui-ci ne voulait pas tout lui dire, ou bien il disposait de trop peu de mots pour s'expliquer plus clairement.

Dick ne sut jamais non plus le nom de la femme de Jim, aussi prit-il l'habitude de l'appeler « la femme de Jim », formule que le sauvage approuvait de son large sourire; et quand il en eut parlé à sa femme, celle-ci eut l'air aussi très contente, comme si Dick lui eût conféré quelque titre. Elle était aussi gentille que Jim, bien que beaucoup plus laide, c'est-à-dire, laide aux yeux de Dick, car Jim devait la trouver belle, ou peut-être lui était-ce bien égal.

Au premier abord le campement ne parut à Dick qu'un tas d'ordures, mais en

Le nègre Jim avait pris soin de Dick et l'avait guéri.

achevant sa convalescence au soleil, il y remarqua beaucoup d'ordre. Le nombre de choses que la femme parvenait à mettre dans son sac d'herbes l'étonnait.

Il la vit d'abord en sortir une pierre plate sur laquelle elle posa les racines qu'elle avait ramassées. Elle les fit cuire et l'aida à les manger, ils se regardèrent amusés et Jim, content, leur sourit à tous les deux. Elle allumait le feu à l'aide de pousses de sapins et de petits champignons blancs séchés. Dick vit aussi Jim faire du feu au moyen de deux bâtons frottés l'un contre l'autre.

Dick voulut savoir le nom et la nature des choses que la femme de Jim transportait partout dans son sac. Outre quelques morceaux de viande et de graisse qui sentaient mauvais, elle lui montra des éclats de quartz pour faire des couteaux et des pointes de lances, des pierres de hache, des nerfs de kangourous qui servaient de fil à coudre, des aiguilles faites avec les tibias de cet animal, des bouts de peau pour polir des lances, du poil d'opossum pour aiguiser les couteaux, des morceaux de gomme pour raccommoder les armes, de la terre de pipe, de l'ocre rouge et jaune, de l'écorce mince pour transporter de l'eau, des ceintures et des colifichets, des chiffons et une bouteille de bière vide.

Voilà ce que Dick put voir, mais il n'aurait pas été surpris de la voir tirer encore n'importe quoi de ce sac.

— Moi donner sucre à toi, dit Jim un matin après avoir longtemps cherché ses mots. Dick se demanda ce que serait ce sucre et observa Jim. Celui-ci attrapa dans sa main une abeille et à l'aide d'un peu de la gomme de sa femme lui colla un peu de duvet d'opossum. Puis, souriant à Dick, il lâcha l'abeille et la poursuivit. Dick ne put pas comprendre comment il avait fait pour prendre l'abeille dans sa main sans qu'elle le pique. Tout semblait si simple quand Jim le faisait.

Au bout d'environ une heure, il revint avec une longue bande d'écorce de gommier chargée de rayons de miel. Il avait suivi l'abeille jusqu'à sa ruche logée dans un vieux tronc.

Quand Dick commença à se rétablir, il demanda à Jim de lui apprendre à lancer le boomerang et le javelot. Il ne fut pas très adroit au boomerang, mais il eut plus de succès avec les javelots que l'on projetait à l'aide d'une *woomera*, sorte de bâton muni d'un crochet à l'une de ses extrémités et contre lequel on appuyait le bout du javelot. On tenait la *woomera* entre les deux premiers doigts de la main droite et elle imprimait à l'arme un léger balancement qui augmentait beaucoup la force du jet.

Jim fit de son mieux pour enseigner à Dick tous ses trucs de chasse; à la fin du jour, il s'accroupissait près du feu de camp et mangeait des baies, des racines pilées et du wallaby rôti (la femme de Jim le faisait cuire sans en ôter la peau). Dick était si intéressé par la vie du camp qu'il oubliait tous ses soucis et ne se rappelait plus avoir autrefois tant désiré d'aller à Ararat. Une ou deux fois il y pensa, mais se dit aussitôt qu'il ferait mieux d'attendre un peu car chaque jour passé dans la brousse augmentait ses chances de ne plus être poursuivi. Ses parents avaient dû penser qu'il était mis et sauf puisque, se disait-il, ils avaient constaté qu'il ne figurait ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers de l'Entrepôt. Il tâchait de se persuader qu'ils ne se tourmentaient pas. Il ne pouvait pas encore partir.

Il alla chasser avec Jim qui se montrait très patient envers lui, malgré toutes les erreurs qu'il commettait. La façon dont Jim suivait une piste le stupéfiait, mais grâce à ses explications il s'aperçut que cela n'avait rien de miraculeux, c'était le résultat de raisonnements et d'une longue et minutieuse observation.

Cependant la façon dont Jim suivait la trace d'un opossum d'après les marques de ses griffes sur un tronc, ou, à défaut d'empreintes, en étudiant le vol des moustiques le surprenait toujours. Jim trouvait les serpents en épiant les mouvements des pies grièches, leurs compagnes.

Plus tard, disait Jim, ils émigreraient vers la côte et les lagunes. Là, il nagerait dans l'eau, la tête recouverte d'herbes, il nagerait si doucement que les canards sauvages le prendraient pour un paquet d'algues, jusqu'au moment où il en attraperait un et l'enfoncerait sous l'eau et le laisserait flotter en attendant qu'il en attrape un autre, et puis un autre, autant qu'il voudrait. Il pourrait attirer les pélicans en faisant dans l'eau avec ses doigts le bruit d'un poisson qui saute. Dick pensa qu'il devait enfin avouer son désir d'aller à Ararat. Mais Jim ne connaissait pas cette ville, ou prétendit ne pas la connaître. Il devint évasif et secoua la tête.

— C'est par là, dit Dick en montrant l'Ouest. *(A suivre.)*

On fabrique du feutre pour les chapeaux avec du poil de lapin ou de lièvre, après l'avoir bien cardé et mélangé. Cent grammes de poils permettent de fabriquer un chapeau ordinaire.

o

Le Canada serait le plus important pays aurifère du monde. A la suite de récentes investigations, on en a déduit que le pays aurait une ceinture de terrains riches en or, longue de 2.000 kilomètres et large de 200.

o

Les autruches africaines ont une grande antipathie pour les Cafres et les Hottentots, peuples africains, parce que ces hommes ne manquent pas de les attaquer à l'occasion. Par contre, les autruches ne touchent jamais les blancs, sauf, bien entendu, si ceux-ci les provoquent.

o

Plus des trois quarts de la population de l'Inde sont réduits à la plus grande misère.

Les écrivains les plus renommés ne le cachent pas dans leurs livres et le gouvernement anglais est incapable de leur apporter un peu de prospérité.

o

Le paradis des chiens se trouve dans une petite ville de l'Etat de Missouri (Etats-Unis).

En effet, aux dernières statistiques, pour 204 habitants il y avait 5.300 chiens. Un commerçant, qui n'en avait que huit, était considéré comme un homme dur, indifférent aux malheurs des pauvres bêtes. Dans cette ville on ne tue jamais un chien, et l'on y recueille tous les errants.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE L'AVION DU POLE

Il y a quelque temps, trois aviateurs russes avaient tenté de battre le record du monde de distance en ligne droite. L'itinéraire semblait audacieux car il passait par le pôle nord. Mais cette partie qui pouvait être un écueil fut, au contraire, franchie sans encombre et l'échec eut lieu dans un endroit « civilisé » du parcours, après 8.750 kilomètres.

Les commentaires sur ce raid manqué étaient à peine terminés qu'un avion, semblable au premier, prenait le départ. Cette fois, la tentative fut couronnée de succès, mais tout n'a pas été très facile du côté du temps.

Parti de Moscou le 12 juillet à 0 h. 23 (soit 1 h. 23 à Paris), l'avion, lourdement chargé d'essence et d'huile, décolle après une course de près de 2 kilomètres. Presque immédiatement c'est le brouillard, puis une accalmie, puis le brouillard et la neige.

Le lendemain à 3 h. 40, dans la tempête de neige, l'équipage passe à 2.700 mètres au-dessus du pôle nord. Enfin, peu après, le beau temps revient. Mais, le soir, les ailes sont givrées, heureusement qu'il y a des dégivreurs!

Pour comble de bonheur, le brouillard réapparaît, tellement dense que vers 7 heures et demie du soir, l'équipage demande secours à la météorologie américaine. Le 14 juillet, toujours dans le brouillard, à 9 heures 30, l'avion passe au-dessus de la baie de San-Francisco. Puis, toujours dans le brouillard, le raid se termine à bout d'essence, à 600 kilomètres de San-Francisco, à 14 heures 30.

Le record de Codos et Rossi, de 9.104 kil. 700 est battu de plus de 1.000 kilomètres.

Que conclure de ce raid, sinon qu'il est la récompense d'un effort tenace et savamment mené. Prenez-en de la graine, chers camarades, et ayez, comme ces vaillants aviateurs, une bonne réserve de courage pour parer à un premier échec.

L'A. N. T. 25 DU RECORD DE DISTANCE

L'avion soviétique A. N. T. 25 qui vient de battre le record du monde de distance en ligne droite est un grand monoplan à aile surbaissée cantilever.

Cet avion a été construit par l'Institut central aéro-hydro-dynamique d'après les plans du plus ancien constructeur soviétique André Toupolev.

L'envergure est de 34 mètres, c'est-à-dire, une fois et demie la hauteur d'une maison de 6 étages! La longueur est de 13 mètres et la hauteur de 5 m. 50.

La surface des ailes représente 88 mètres carrés.

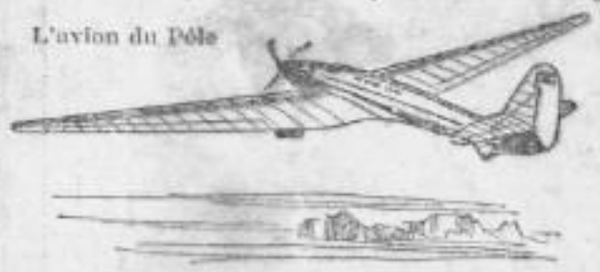
Le poids, en ordre de vol, est de 11.250 kilogs et l'essence emportée compte pour près de 6 tonnes.

Cet avion a été exposé au salon de l'Aéronautique l'année dernière et beaucoup d'entre vous l'ont sûrement visité car une échelle spéciale permettait de voir l'intérieur de la cabine.

Le moteur est un A.M.-34 R. à 12 cylindres en V et développant 900 à 1.000 chevaux. Il actionne une hélice métallique à trois pales et est refroidi par un liquide spécial.

Toutes les parties métalliques de l'avion, y compris le revêtement des ailes, est un alliage spécial d'aluminium.

L'avion du Pôle



Le train d'atterrissage est formé de deux demi-trains à roues jumelées, se repliant vers l'arrière sous l'aile dans des carénages.

Le plan fixe du gouvernail de profondeur est monté au-dessus du fuselage, sur le plan fixe vertical. Il a, à lui seul, 7 m. 50 d'envergure et pourrait faire une belle aile d'avion populaire.

Un équipement électrique complet facilite le travail de l'équipage.

Les trois hommes qui montaient l'avion du record sont Gromov pilote, Youmachev, autre pilote recordman de hauteur avec charge utile, et Daniline, radio-navigateur.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BIPLAN. — C'est un appareil comportant deux surfaces superposées, reliées entre elles par un ou plusieurs mâts de chaque côté du fuselage. D'une façon générale, l'aile supérieure a une envergure plus grande que l'aile inférieure et l'aile supérieure est d'une seule pièce, alors que l'aile inférieure est en deux pièces, de part et d'autre du fuselage.

DOUBLE MONOPLAN. — C'est, en quelque sorte, un biplan cantilever, c'est-à-dire que les ailes ne sont pas reliées entre elles ni haubannées au fuselage.

Cette appellation est très peu employée, les appareils de cette formule étant très rares.

Un sport qui conserve.

Nous avons bien souvent parlé de sportifs très jeunes ou très âgés, mais, en général, il s'agissait d'exceptions ou de phénomènes qui disputaient une seule épreuve et généralement avec bien peu de chances. D'autre part, on dit souvent d'un joueur de tennis de trente-cinq ans ou d'un boxeur de trente ans que c'est l'âge qui a causé sa défaite. Mais il y a un cas tout à fait particulier, c'est celui du champion du monde de pelote basque, le français Chiquito de Cambo, qui détient son titre depuis plus de vingt-cinq ans, l'a fréquemment mis en compétition, et a toujours été vainqueur. Pourtant si la pelote basque n'est pas un sport brutal (à moins qu'on ne reçoive la balle dans l'œil... c'est un sport particulièrement athlétique et qui demande un très gros effort. D'ailleurs, il y a maintenant quelques champions de pelote basque qui s'entraînent pour le tennis et ils considèrent cela comme un repos.

La coupe de la correction sportive.

Un journal de sport français vient d'avoir une idée. On remarque constamment que les joueurs de football et aussi de rugby sont brutaux, et beaucoup notamment manquent de cet esprit sportif dont on parle beaucoup mais qu'on possède rarement et qui consiste simplement à ne pas mêler au sport des quantités de choses qui n'ont rien à voir avec lui. Aussi ce journal vient-il de créer une Coupe qui sera décernée au club de football qui aura fait preuve du plus de correction. Et comme il est plus facile de savoir qui est incorrect que ce qui est correct, toute incorrection sera pénalisée d'un ou plusieurs points et le club gagnant sera celui qui aura le moins de points. Peut-être que cela va exciter l'émulation des joueurs et qu'à la fin de l'année on se trouvera devant toute une série de clubs n'ayant pas un point, c'est-à-dire composés uniquement de sportifs exemplaires. Et ce serait déjà un résultat.

LA NAISSANCE D'UN PETIT ESQUIMAU

Le petit Téou naquit dans une tente de peaux de morse et devint professeur à Moscou. Voici, racontée par lui-même, l'histoire de sa naissance. Si elle vous plaît, vous saurez bientôt le reste de son histoire.

Mon père s'appelle Imtéourgine, ma mère s'appelle Couch. J'ai une grande sœur, Néouscate, et un grand frère, Caravia, et puis il y a notre chienne, Cacanca, avec ses deux petits. Nous vivons tous ensemble dans une tente de peaux de morses à l'embouchure du fleuve Colyma.

Si tu voulais aller là-bas, tu devrais prendre le train pendant quinze jours et quinze nuits. Puis huit jours encore en bateau, et enfin le voyage proprement dit commence, un voyage en traîneau tiré par des rennes.

Car c'est si loin, mon pays!

Le jour où je suis né, la neige devant notre tente avait plusieurs mètres de hauteur et mon père devait couper le lait à l'aide de son couteau.

Car il est très froid, mon pays.

Le jour où je suis né, ma mère Couch achevait le sac de fourrure qui devait m'accueillir. Chez nous, on porte les bébés dans un sac. Ma mère le cousait avec des tendons de renne et fredonnait une vieille chanson.

Une tête comme un ours,
Des dents comme un loup,
Une peau comme un renne,
Des pieds comme un chien...

Elle voulait que le fils qu'elle attendait devint prudent, dur, fort et rapide. Le fils qu'elle attendait, c'était moi.

— Femme, dit mon père à ma mère, en attendant je vais voir combien j'ai de rennes.

Tâche difficile! Car chez nous, tu sais, on ne connaissait que les nombres un, deux et trois en ce temps-là. C'était le temps où le tsar régnait en Russie, et où les enfants des hommes du Nord n'allaient pas à l'école et ne savaient ni lire ni écrire, ni même compter comme toi et moi.

Les rennes se trouvaient assez loin de la tente. Ils étaient tous enfouis dans la neige, qu'ils avaient creusée avec leurs cornes et leurs bois pour trouver un brin de mousse.

Mon père désigna le premier renne et plia le pouce. Puis il désigna le second renne et plia l'index. Et il continua jusqu'à ce qu'il ait plié les doigts des deux mains.

Il n'avait plus de doigts, mais il y avait toujours des rennes. Mon père s'assit dans la neige, il ôta ses chaussures en cuir non apprêté et se mit à compter à l'aide des doigts de ses deux pieds. Quand il eut fini, il traça une ligne dans la neige et dit : « Un homme. »

Mais il y avait plus de rennes qu'il n'avait de doigts aux deux mains et aux deux pieds. Mon père dut recommencer. Il plia de nouveau les vingt doigts, l'un après l'autre, une seconde ligne et dit : « Deux hommes. »

Mais il y avait toujours des rennes. Il fallait tracer plusieurs lignes dans la neige, puis une ligne plus courte que les autres et enfin une ligne verticale. Cela fait, mon père sourit et dit : « Trois hommes, puis encore un homme que j'ai déjà compté, puis une moitié d'homme, un enfant, deux yeux et un nez. Que je suis riche! »

En attendant ses pieds étaient gelés. Le petit doigt du pied gauche était déjà tout blanc. Quel malheur s'il avait été encore plus riche, il serait mort de froid.

Quand mon père rentra, ma mère posa cinq bols de bois sur une peau de phoque et les remplit d'eau chaude. Elle les entoura avec quelques morceaux de viande gelée. On but l'eau chaude avec plaisir tout en grignotant de temps en temps un peu de viande. C'était notre goûter. Ma sœur Néouscate mit un gros morceau de viande dans la gueule ouverte de notre chienne.

Tout à coup, Néouscate s'écria : « Papa, maman, de petits chiens sont arrivés. » Elle se retourna, saisit quelque chose avec les deux mains et le tendit à mon père. « Cacoumé, s'écria mon père, exact comme un petit chien! » Il enveloppa le nouveau-né dans une couverture de fourrure et dit à ma mère : « Donne à manger à notre hôte ».

Mais l'hôte ne voulait rien manger et pleurait toujours. Donc on le rendit à sa maman, la chienne.

Le soir, la chienne avait quatre petits. « Je veux voir quel est le plus fort », dit mon père. Il mit sa veste et ses pantalons de fourrure et essaya de sortir. Mais le vent avait entassé de la neige devant notre tente et il ne pouvait plus soulever la peau qui en formait la porte. Nous étions bloqués.

Mon père fit un grand tas de neige au milieu de la tente, alla chercher les quatre petits chiens et les enfonça dans le tas. Les petits gémirent et disparurent. « Pourquoi ne sortent-ils pas? » demanda Néouscate.

Tout à coup un petit nez apparut, et puis un autre. Deux petits chiens sortirent en se débattant avec leurs pattes. Néouscate les réchauffa dans sa tunique : « Brr, qu'ils sont froids! »

Quant aux autres on ne les revit point. « Ils sont partis », dit mon père. Il fouilla la neige et en tira deux pauvres loques. Leurs pattes étaient comme des bâtons et leurs queues aussi. Ils étaient morts de froid. Ma mère se mit près de la porte pour les ensevelir et n'oublia pas d'envelopper leur petite tête d'une tranche de viande pour qu'ils n'aient pas faim dans leur tombe.

La nuit était tombée et ma mère s'était retirée dans le fond de notre tente, quand elle annonça qu'un autre hôte venait d'arriver. « Un garçon ou une fille? » demanda mon père. « Un garçon », répondit ma mère, et elle lui tendit un tout petit bébé. C'était moi.

— Comment l'appeler, demanda ma grande sœur Néouscate.

— Couch, comme sa mère, proposa mon frère Caravia.

— Non, dit Néouscate, appelons-le plutôt Imtéourgine, comme son père.

— Tu as raison, approuva mon père. Imtéourgine, c'est un bon nom. Je lui dois mon bonheur. J'ai des rennes, j'ai une tente, ma femme est près de moi et j'ai des enfants qui m'aident.

Ainsi, je recevais le nom d'Imtéourgine.

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow
ROBUSTE ET ÉLÉGANT
Achetez notre pochette
M. C. 2 Envoi franco contre 6 francs
NOTRE POCHETTE M. C. 1
permet de construire
UN AVION A MOTEUR
de caoutchouc, qui vole
Envoi franco contre 7 francs
E. S. I. 24, rue Racine, 24 — PARIS (6e) —

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION

Le Palais de la Découverte n'a pas fini de vous étonner. Vous venez d'admirer la machine électrostatique de F. Joliot-Curie, qui fabrique des « éclairs » longs de huit mètres; le four électrique où l'on obtient des températures de milliers de degrés; l'horloge parlante; la cellule photo-électrique, cet œil mécanique « qui voit tout » et que l'on utilise commercialement contre les « resquilleurs » de toutes sortes; vous avez vu — en réduction, bien entendu — le plus grand télescope du monde, grâce auquel ont été obtenues les si remarquables photographies de la Section d'Astronomie; vous avez vu le canon qui bombarde la matière à coups d'électrons et qui permet la transformation, la « transmutation » de la matière, ce vieux rêve des alchimistes (changer de la boue en or!); vous avez vu l'appareil à rayons X; étudié la remarquable série des travaux de Pasteur sur les microbes. Tout ce que la science moderne a réalisé dans tous les domaines, vous l'avez là, à portée de la main. Mais les ancêtres de ces découvertes, les premières recherches du génie humain, les « façons de faire » des premiers hommes — qui sont encore celles de nombreux peuples primitifs — il n'est pas moins curieux de les observer, et c'est même avec une certaine émotion que l'on contemple les essais de nos illustres devanciers qui ont valu tant de moqueries à leurs auteurs, et tant de souffrances, tant de risques, la mort parfois...

Nous allons donc vous conduire à ces salles du passé, car il n'est pas facile de les trouver.

Arrêtons-nous d'abord à la salle des mathématiques, qui suit les salles d'astronomie. Vous n'êtes pas très fort en calcul, le calcul vous « embête », mais ici on vous prouve que si vous voulez devenir un savant, vous ne pouvez pas vous passer des mathématiques : toutes les sciences ont pour base les mathématiques et doivent faire appel à des calculs parfois fort longs et compliqués; on vous donne un exemple d'un de ces calculs qui a demandé quelques dizaines d'années pour être achevé — rassurez-vous, un nombre considérable d'élèves s'étaient partagé la besogne et personne n'a vu ses cheveux blanchir sur ce travail. Dans cette salle des mathématiques, on vous pose des problèmes assez curieux; vous avez à votre disposition une ardoise, de la craie et un chiffon... et vous vous rendez bien vite compte de votre ignorance! Que sont ces objets biscornus en plâtre ou en tringles de fer? Ce sont des *figures géométriques*; il y en a de très simples, le *cube*, la *sphère*, le *cône*, mais il y en a aussi de très compliquées; toutes ont été étudiées mathématiquement, « mises en équations »; cette étude s'est poursuivie pendant plusieurs siècles; déjà le Grec *Archimède*, 250 ans avant Jésus-Christ, s'y était appliqué, et il était en train de tracer des figures sur le sable et de faire ses calculs, quand un soldat romain l'abattit, lors de la prise de Syracuse. A côté de ces figures géométriques sont représentées certains organismes animaux qui sont de véritables merveilles mathématiques, notamment des coquillages. Nous apprenons maintenant comment les Egyptiens, les Grecs, mesuraient l'espace et leurs monuments. Ainsi les Grecs, pour connaître la longueur d'une route, y faisaient passer une charrette sur laquelle un appareil très simple enregistrait le nombre de tours de roue. Eratosthène parvint à mesurer un arc de méridien terrestre, d'après l'inclinaison des rayons solaires en tel et tel point (c'est du fond d'un puits que l'on se rendait compte que les rayons tombaient droit). Les Romains, peuple de propriétaires et d'hommes de loi, furent de première force pour la mesure des terrains, *l'arpentage*; ils avaient construit un appareil avec des lances et un fil à plomb pour faire ces mesures; vous verrez que, maintenant, pour mesurer le sol on procède à de savantes *triangulations*, c'est-à-dire qu'on y trace une multitude de triangles qui se croisent, triangles qu'il est facile de calculer.

Traversons maintenant la salle d'à côté, salle de la métallographie, pour arriver tout droit à celle appelée « Les étapes du progrès ». Au seuil de cette salle nous accueille l'aéroplane de Blériot, qui traversa la Manche, exploit non moins fameux que celui de Lindberg traversant l'Atlantique. Un tableau des vitesses nous renseigne sur les progrès accomplis dans l'art de se déplacer... Et puis voici les premiers appareils de cinéma, avec quelques films célèbres dans les annales du cinéma; voici les premiers phonographes; voici le chronophone Gaumont, l'appareil qui essaya de combiner le cinéma et le phonographe pour faire du « parlant ». Qu'il est amusant de contempler ces engins invraisemblables qui furent cependant des automobiles; quelques photos et affiches vous montrent que les gens qui y prenaient place avaient aussi une bien drôle d'allure; voilà une motocyclette bien timide... Et comment pouvait-on enfourcher de pareilles bicyclettes, à moins d'être acrobate! Plus loin, on expose les divers travaux, auxquels se sont livrés des « précurseurs », sur le son, la lumière, les forces naturelles et les moyens de plus en plus perfectionnés que l'on trouva pour communiquer à distance; quel trajet parcouru depuis le télégraphe par signaux à bras ou à feux, jusqu'à notre T. S. F.! En 1750, l'abbé Nollet commençait de construire des machines électriques. Voici le premier ballon à hydrogène (Charles et Robert, 1783), avec une nacelle ressemblant à une balançoire de fête foraine; comparez avec la nacelle utilisée tout récemment par le professeur Piccard pour monter dans la stratosphère, à 20.000 mètres de hauteur. De charmantes maquettes vous montrent des ateliers anciens, comment on pratiquait alors tel et tel métier. Vous verrez aussi les premiers bateaux à vapeur, les premiers chemins de fer. Voici deux témoins impressionnants de la découverte de la machine à vapeur : la marmite de Papin (1680) et la voiture de Cugnot (1770), cet énorme chariot commandé par le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, et qui roula, seul,... à quatre kilomètres à l'heure, moins vite que si un cheval l'avait traîné!

Une histoire de l'attelage, comment on a su de mieux en mieux utiliser l'effort des animaux par des systèmes de brancards, de rênes, de bâts, d'attaches qui ne les gênent pas, vous pensez que cela n'a pas grand intérêt... et pourtant, c'est du jour où on a bien su employer la traction animale que l'esclavage a disparu!

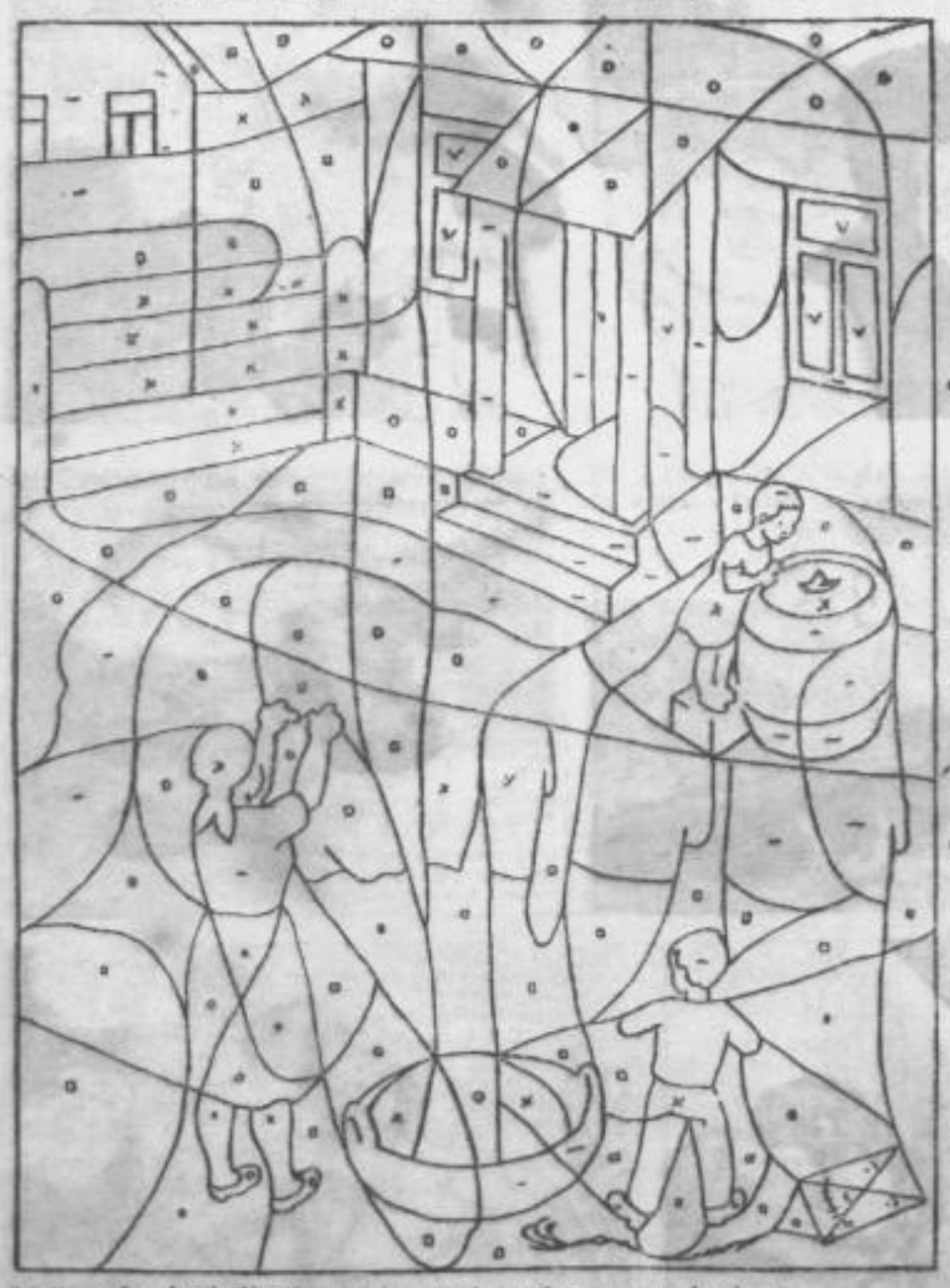
***

Voici maintenant les outils, les armes, les habits des primitifs.

Et nous terminons par une salle assez curieuse où sont exposés les rapports de la Science et de l'Art. La peinture c'est beaucoup la science des couleurs, car une couleur placée près d'une autre ne donne pas le même effet que si elle est placée près d'une troisième. Ces effets très curieux ont été obtenus par certaines écoles modernes, en modifiant la façon de poser les couleurs : les *pointillistes*, au lieu d'étaler la couleur la posent point par point; les *cubistes*, pour donner l'impression du relief superposent des formes cubiques; il faut d'abord s'approcher de ces tableaux pour comprendre la façon dont ils sont traités, puis les regarder de loin, car c'est de loin qu'ils donnent une grande impression de *vie*. Il y a quelques tableaux anciens qui sont d'amusants jeux optiques : vus de face ils sont hideux ou incompréhensibles, mais si on les regarde de très près et de côté, la scène représentée retrouve ses véritables proportions. Il y a vraiment de quoi s'amuser au Palais de la Découverte!

Bour.

IMAGE EN COULEURS



Mettez selon les indications suivantes la couleur sur ce dessin :
V noir, □ vert, — jaune, × bleu, O rose ; et vous obtiendrez cette belle image en couleurs qui nous a été donnée par un journal d'enfants russe.

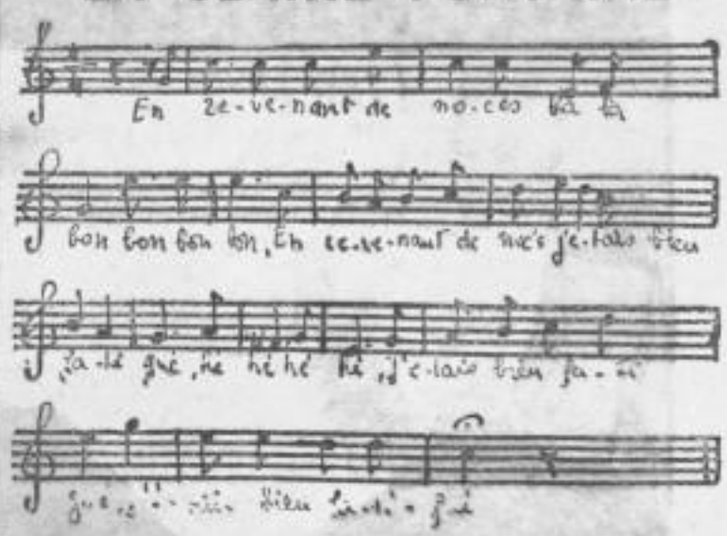
TIMBRES

Il y a dix ans

En 1927, Lindbergh traversait l'Atlantique, de New-York à Paris, et l'enthousiasme fut immense dans le monde entier. Vous avez déjà vu le timbre qui fut émis aux Etats-Unis à cette occasion, mais il y a plusieurs autres pays qui tinrent à rendre hommage à ce hardi aviateur. En 1928, il fit une tournée aérienne en Amérique centrale et méridionale, et plusieurs pays de ces régions consacrèrent un timbre à Lindbergh. Voici, ci-contre, le timbre émis par la République de Panama. Il existait en deux valeurs; celui de 2 centimes portait un motif différent et une surcharge noire : « Hommage à Lindbergh. » Il était de couleur rose et rouge. Le timbre ci-contre, d'une valeur de 5 c., était bleu et vert, et la mention « Hommage à Lindbergh » figurait dans le texte du timbre. La même année, Cuba et Costa-Rica sortirent des timbres ordinaires, mais portant en surcharge une formule d'hommage à Lindbergh.

En 1930, à l'occasion de l'exposition de Séville, l'Espagne émit une série de timbres relatant les hauts faits de l'aviation et bien entendu le vol de Lindberg y figurait. Vous voyez ce timbre ci-contre et vous remarquez qu'il représente Lindbergh survolant la statue de la Liberté qui est à l'entrée du port de New-York. Il porte, en outre, l'effigie de l'aviateur. Ce timbre, d'une valeur de une peseta, était vert.

LA CLAIRE FONTAINE



Au bord d'une fontaine,
Etc.
Je me suis reposée,
Etc.

Je trouvais l'eau si claire
Etc.
Que je me suis lavée,
Etc.

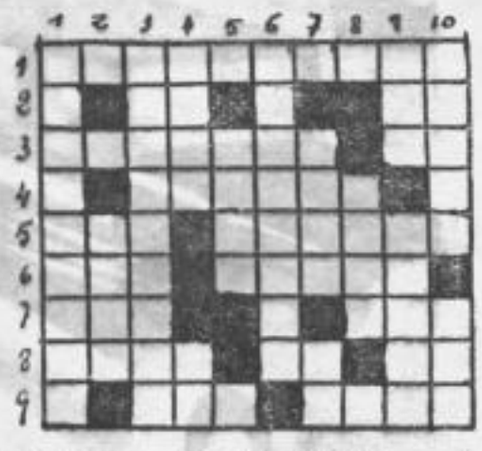
A la feuille d'un chêne,
Etc.
Je me suis essuyée,
Etc.

Sur la plus haute branche,
Etc.
Un rossignol chantait,
Etc.

Chante, rossignol, chante,
Etc.
T'oi qu'a le cœur tant gai,
Etc.

Le mien n'est pas de même,
Etc.
Il est bien affligé,
Etc.

MOTS CROISÉS DU N° 95



Horizontalement. — 1. Ecole pour tout petits enfants. — 2. Moitié de rôti. Pronom. — 3. Ce qui est exactement. Arbre. — 4. Réalité. — 5. Saison. Fleur blanche. Substance chimique très utilisée. — 7. Adresse. Epoque. — 8. Animal rapide qui vit dans les bois. Terminaison de participe. Conjonction. — 9. Pronom. Pronom. Assassinée.

Verticalement. — 1. Confiture. — 2. Despote. — 3. Déguisement. — 4. Dieu du vent. Note de musique. — 5. Etat du centre de l'Asie. — 6. Naissance. — 7. Nation. Conjonction. — 8. Exister. — 9. Règle absolue. Où l'air pénètre. — 10. Séjour des damnés. Saison.

SOLUTIONS DU N° 94

Horizontalement. — 1. Ascendant. — 2. Versailles. — 3. Ecomals. — 4. Noces. — 5. Tu. Néflier. — 6. Ur. Eure. — 7. Rivière. La. — 8. Erre. — 9. Allemand. — 10. Isis. Tue.

Verticalement. — 1. Aventureux. — 2. Secourir. — 3. Croc. Vral. — 4. Essentiels. — 5. Nasse. Li. — 6. Dia. Fériés. — 7. Ali. Lue. — 9. NLS. Ir. Rat. — 10. Soir. Aide.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 94

Réponses aux charades

Toulouse (Toul-ou-se).
Electricité (e-lectrice-si-té).
Citron (6-trone).
Bourrelant (bou-ri-eant).

Réponse à l'Ile inconnue

Norvège, Espagne, Portugal, Grèce, Italie.

Réponse à la devinette

Il faut lui donner une tasse de lait parce qu'il la boit (l'abeie).

PETIT COURRIER DE JANOT

Maurice Chlevitzky, Paris (XIe). — Merci de ta longue réponse à notre concours; bravo d'écrire si bien à la machine. Faire une rubrique d'écoliers c'est une bonne idée. Je reviendrai là-dessus dans une de mes lettres. Si tu n'aimes pas particulièrement *Jim Mystère*, tu n'es pas de l'avis de tous mes amis, qui sont presque tous de l'avis contraire. Quel âge as-tu ?

Simone Venuat, Cosne (Allier). — Tu pourras te réjouir bientôt, le « Coin des Fillettes » sera agrandi.

Pierre Liger, Bouginal. — Puisque tu admires les héros de la jungle je suis sûr que tu aimeras les *Aventures de Jack Strong*, le nouvel ami de *Toto et Toutoune*.

Jean Peltier, Prévenchères (Lozère). — Tu pourras te réjouir puisque nous publions un modèle de planeur. Et je te promets un magnifique M. C. 3 à moteur pour la rentrée d'octobre.

Ida Boilly (La Bussée). — Hélas! pour donner plus de pages à *Mon Camarade*, il faudrait augmenter le prix, et cela n'est pas possible. Une page où il y aura seulement des rêves et des histoires de mes petits camarades, on la fera dès qu'ils m'auront envoyé assez de rêves et d'histoires. Et comme les vacances où il y a (hélas!) des jours de pluie vont leur laisser du temps, j'espère bien en recevoir beaucoup.

Odette Thouvenot, Pont-Remy. — Bien content que nos modèles de tricot te plaisent. On en donnera toujours de plus beaux. Et peut-être qu'un jour on donnera des patrons.

Robert Rousseau, Loos-lès-Lille. — Je répondrai longuement dans une de mes lettres à ta demande sur la Révolution de 1789.

Léonie H., Strasbourg. — Merci de tes charades et de tes belles devinettes. Pour les histoires historiques, je répondrai là-dessus longuement dans une de mes lettres.

Raymond F., Jeumont. — Tu demandes un roman policier. Mais le *Trèfle noir* et sa suite, qui paraîtra en octobre, est un roman policier. Une histoire de cow-boy. Mais *Jim Mystère* est un cow-boy. Une histoire de jungle. Mais *Toto et Toutoune* sont maintenant dans la jungle.

Mon camarade
L'Illustré de la Jeunesse
TOUS LES JEUDIS
Le Numéro : 0.50

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	35 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris.

43 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE S'EST INSTITUÉ LE DÉFENSEUR DES INDIENS D'UNE RÉSERVE, QUI SONT PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VEUT À TOUT PRIX ACQUÉRIR LES TERRES DE LA RÉSERVE. POUR MIEUX COMBATTRE LES ENNEMIS DES INDIENS JIM SE FAIT PASSER POUR MORT

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.224.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 96. — 30 SEPTEMBRE 1937.

Dans ce numéro : La suite de notre fantastique Roman en Images

LE RAYON DE LA MORT

Pat'Soum et l'aviation : LE FLAMBARD EN PANNE

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Aussitôt après s'être retrouvés à la gare du Nord, Julot et moi, sauvés qu'on s'était de chez nos parents pour partir en grand voyage d'exploration, on a commencé par regarder le prix des billets qui était marqué sur une pancarte.

Tout d'abord on a eu une grande déception. Pour aller au Havre, c'est pas la gare du Nord qu'il faut prendre et on n'a même pas pu savoir quelle gare il fallait prendre. Alors on a décidé d'aller à Dunkerque qui est aussi un port de mer d'où on peut partir pour toutes sortes de pays merveilleux. Mais deux billets de 3e classe pour Dunkerque, c'était très cher et même si j'avais pris les 100 francs de Mme Burette on n'aurait pas eu assez d'argent pour les prendre, ces billets de Dunkerque. Mon avis, c'était qu'il ne fallait pas dépasser 20 francs pour nos deux billets.

Julot, après avoir enlevé son casque colonial, pour ne pas se faire remarquer, il est allé tout seul parler au monsieur du guichet, parce que moi je n'aurais pas osé y aller. J'étais à quelques pas de là et je le regardais en faisant semblant de ne pas être avec lui. « Je voudrais 20 francs de billets et qui puissent servir pour deux », qu'a demandé Julot au monsieur du guichet.

Le monsieur il s'est mis à rire et il a demandé des explications à Julot. Julot il a beaucoup d'imagination, il est même assez menteur, et il n'a pas été embarrassé pour si peu. Voilà qu'il a dit : « On est deux petits garçons et nos parents nous ont donné 20 francs pour aller dans une forêt aussi sauvage que possible pour passer une journée de plein air. Alors comme on ne sait pas exactement où aller, c'est pourquoi on vous demande pour 20 francs de billets qui puissent servir pour deux personnes. »

Le monsieur du guichet, il s'est mis encore à rire et il a donné à Julot deux billets pour Orry-la-Ville. Même que c'étaient des allers et retours, et que des retours on n'avait pas besoin puisque jamais jamais on ne devait retourner à la ville. Sauf peut-être dans longtemps, dans vingt ans par exemple, et alors les retours ils ne vaudraient plus rien du tout, c'était donc de l'argent perdu.

Le monsieur du guichet il a dit encore à Julot qu'il y avait un train pour Orry-la-Ville dans dix minutes au quai 28 et qu'il devait se dépêcher de quitter le guichet parce que des autres voyageurs attendaient leur tour de prendre leurs billets.

Moi, quand Julot est revenu, j'ai été rudement content. Seulement j'aurais bien voulu savoir si Orry-la-Ville c'était dans la direction de Dunkerque. On a voulu regarder sur la carte du monde qu'il avait emportée avec lui, Julot, pour notre grand voyage. Mais voilà, sur cette carte-là il n'y avait ni Orry-la-Ville ni même Dunkerque. Mais par contre il y avait des villes qui s'appelaient Las Palmas, Pernamboue, Tombouctou et Sucre, qui doit être la capitale du pays de cocagne.

Le quai 28 on l'a trouvé sans grande difficulté. Du monde il n'y en avait pas beaucoup dans le train et on a pu monter dans un wagon tout vide. C'était mieux, comme cela on ne serait pas remarqués dans le cas où Mme Burette elle lancerait la police à nos trousses. Julot lui il a plus son père, il a que sa mère, et ils sont tellement d'enfants à la maison que Julot dit toujours qu'on s'apercevra sûrement pas s'il en manque un, d'enfants, au déjeuner ou au dîner. Il avait donc une journée de tranquillité. Ça a été magnifique quand le train s'est mis en marche. Enfin, tout les deux tout seuls on partait pour la grande, grande aventure. On allait bientôt passer la mer, se rencontrer avec les bêtes fauves et devenir des grands explorateurs sitôt qu'on serait arrivés à Dunkerque et qu'on aurait pu prendre le bateau.

« Moi, m'a dit Julot, qui avait déjà remis son casque colonial sur sa tête, je connais un système infaillible pour arriver à Dunkerque. C'est une invention à moi. » Et là-dessus il a sorti de sa poche une boussole toute petite comme on en trouve dans les boîtes à bonbons. Autour de la boussole il avait mis un carré avec une carte de France dessinée dessus. Sa boussole, elle était à la place de Paris et en haut, dans le petit coin qui est près du Pas-de-Calais, il y avait marqué Dunkerque.

« Voilà, dit Julot, il n'y a qu'à poser mon appareil par terre, de façon à ce que l'aiguille de la boussole elle soit en pleine sur le Nord, et ensuite il n'y a qu'à aller dans la direction de Dunkerque selon qu'elle est indiquée sur la carte qui, à ce moment-là, est magistralement, magnétiquement et paraboliquement orientée. »

Moi, j'ai trouvé que cette invention de Julot là, elle était tout simplement magnifique et qu'avec cela on irait sans aucun doute jusqu'à Dunkerque et même en Afrique, et même au pays d'Allantipolis. Pour expérimenter l'invention de Julot, on a commencé par l'essayer tout de suite, l'invention. On a posé le carton par terre. Moi je pensais que la pointe de l'aiguille de la boussole qui indique le Nord, c'est celle qui est bleue, mais Julot m'a dit que je n'y connaissais rien, que c'était la partie blanche qui montrait le Nord. J'ai pas discuté, il est plus savant que moi, Julot, il doit avoir raison. (N. D. L. R. : C'est bien Janot qui avait raison. Nos deux amis vont arriver au diable vauvert, mais sûrement pas à Dunkerque s'ils suivent les conseils de la boussole.)

La première station, c'était Saint-Denis. Après il y en a encore eu trois ou quatre, de gares, dont je ne me rappelle plus les noms. J'avais pourtant décidé de tout noter sur notre registre de bord et d'exploration, mais on était tous les deux si contents de regarder le paysage qui devenait joli au fur et à mesure que la banlieue finissait qu'on ne voyait pas toujours le nom des gares. Enfin on est arrivés à la gare d'Orry-la-Ville. De ville il y en a pas, mais seulement près de la gare une maison qui fait café-restaurant. Tout autour c'est la forêt, une belle et grosse forêt avec de grands arbres. Moi j'ai été acheter une bouteille de limonade dans le café-restaurant (la limonade c'est mon faible), et puis tous les deux on s'est vite enfoncés dans la forêt, à la recherche de la grande aventure. Mes aventures suivantes, vous les saurez dans une prochaine lettre. Rassurez Mme Burette, je crois que je lui reviendrai peut-être plus tôt qu'elle ne pense, vu qu'on a eu des ennuis dans la chasse aux fauves.

JANOT,
Explorateur et chasseur de fauves.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, Mme Vve Burette nous télégraphie de Senlis une magnifique nouvelle : Janot et Julot sont retrouvés et elle va les voir avant peu de temps. Nous tiendrons nos lecteurs au courant dans le prochain numéro de *Mon Camarade*.

Avis important. — Notre concours se termine le 3 octobre. Vous avez donc encore deux jours pour nous envoyer vos réponses. Voici les questions et la liste des prix :

1° *Classer par ordre de préférences les histoires suivantes :* Pat' Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, La Révolte des Chercheurs d'or, Le Trèfle noir, Zézette et Jojo, Jim Mystère.

2° *Laquelle des distractions de* Mon Camarade *préférez-vous :* La lettre de Janot, Variétés, Pour rire un peu, Le Coin des fillettes, Les Jeunes Aviateurs, A travers le monde, Découpage, Sports, Timbres-poste? *(Mettre aussi cette liste dans l'ordre des préférences.)*

3° *Lisez-vous d'autres journaux d'enfants? Lesquels? Pourquoi?*

4° *Que voudriez-vous voir de nouveau dans* Mon Camarade?

Les questions 3 et 4 sont obligatoires, mais ne comptent pas dans le classement.

1er prix, appareil de photo; 2e prix, montre; 3e prix, avion M. C. 3 à construire; 4e prix, planeur M. C. 2 à construire; 5e prix, boîte de peinture; 6e et 7e prix, boîtes de crayons de couleurs; 8e et 9e prix, livres; 10e prix, stylomine; 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade*; 21e au 50e prix, un album en couleurs.

Résumé. — *Cavor et Bedford sont arrivés dans la lune, dans une sphère interplanétaire. Ils vont dans la jungle lunaire déserte quand, tout à coup, des Sélénites sortent d'immenses souterrains. Ils sont tous deux prisonniers des Sélénites.*

Chapitre XI

LA FACE DES SÉLÉNITES *(suite)*

Dans cette lumière bleue, sa figure ne paraissait plus rouge, mais très sombre; ses lèvres et les traces de sang séché sur ses mains semblaient noires. Si cela eût été chose possible, j'étais pire que lui, à cause des fongosités jaunes au milieu desquelles j'avais dégringolé. Nos vestons étaient déboutonnés et nos chaussures nous avaient été retirées et se trouvaient non loin de nos pieds. Nous étions assis, le dos tourné à cette lumière bizarre et bleuâtre, examinant un monstre tel que Dürer eût pu en inventer.

Cavor voulut parler, émit quelques sons enroués et toussa pour s'éclaircir la gorge. Au dehors, les beuglements terrifiants commencèrent, comme si quelque veau lunaire eût été en peine. Cela se termina par un cri aigu et tout rentra dans le silence.

Bientôt le Sélénite se retourna, vacilla dans l'ombre, s'attarda une seconde à nous jeter un dernier regard, ferma sur nous la porte et nous nous retrouvâmes, une fois de plus, plongés dans le bourdonnant mystère de ténèbres au milieu duquel nous nous étions réveillés.

Chapitre XII

CAVOR FAIT DES SUPPOSITIONS

Pendant quelque temps, ni l'un ni l'autre ne parla. Rassembler en un seul faisceau toutes les avanies que nous nous étions attirées semblait dépasser le pouvoir de mes facultés mentales.

— Ils nous tiennent! finis-je par dire.

— C'est la faute à cette espèce de champignon.

— Peut-être, mais si je n'en avais pas pris, nous aurions défailli et serions morts de faim.

— Nous aurions pu retrouver la sphère, aussi.

Devant son obstination, je perdis patience et je me mis à jurer tout bas. Un long laps de temps s'écoula pendant lequel nous nous détestâmes en silence. Je tambourinai avec mes doigts, par terre, entre mes genoux, et je faisais grincer les uns contre les autres les anneaux de mes chaînes. Bientôt je fus forcé de parler encore.

— Cependant, que déchiffrez-vous dans tout cela? demandai-je avec humilité.

— Ce sont des créatures raisonnables... Ils fabriquent des objets et s'en servent... Ces lumières que nous avons vues...

Il s'arrêta court. Il était clair qu'il ne pouvait rien y comprendre. Quand il reprit la parole, ce fut en quelque sorte pour admettre son impuissance.

— Après tout, ils sont plus humains que nous n'avions le droit de l'espérer. Je présume...

Il eut encore une de ces pauses irritantes.

— Qu'est-ce que vous présumez?

— Je suppose, en tout cas, que, sur chaque planète, s'il y a un animal intelligent, il portera sa boîte cranienne à la partie supérieure de sa personne; il aura des mains et marchera debout...

Bientôt il bifurqua dans une autre direction.

— Nous sommes à une certaine profondeur... C'est-à-dire... peut-être... une couple de milliers de pieds ou plus...

— Pourquoi?

— Il fait plus frais... et nos voix sont tellement plus fortes. Cette atténuation de tout... a complètement disparu... et aussi cette sensation de la gorge et des oreilles...

Je ne l'avais pas encore remarqué, mais son observation m'en fit apercevoir aussitôt.

— L'air est plus dense. Nous sommes à une grande profondeur, peut-être à un mille à l'intérieur de la lune.

— Il ne nous était pas venu à l'idée qu'il pouvait y avoir un monde sous la surface lunaire.

— Non!

— Comment aurions-nous pu l'imaginer?

— Nous l'aurions pu. Seulement... il y a contre cela des habitudes d'esprit...

Il se mit à réfléchir.

— *Maintenant*, fit-il, cela semble une chose si évidente! Parbleu! C'est naturel! La lune doit être une série d'énormes cavernes avec une atmosphère intérieure, et, au centre de ces cavernes, une mer. On savait que la lune a un poids spécifique moindre que la terre; on savait aussi qu'elle a au dehors peu d'air et peu d'eau; on savait aussi que c'est une planète sœur de la terre et qu'il serait inexplicable qu'elle fût d'une composition différente. Il aurait dû être aussi clair que le jour qu'elle était creuse. Et, cependant, on n'a jamais accepté cela comme un fait.

— Vous auriez bien dû prendre la peine de vous en apercevoir avant de vous mettre en route.

Il ne répliqua rien et poursuivit ses pensées en bourdonnant doucement. Je sentis la patience me manquer.

Plusieurs Sélénites entrèrent dans la pièce.

— Que pensez-vous que soit devenue la sphère? demandai-je.

— Perdue! fit-il, du ton d'un homme qui répond à une question sans importance.

— Au milieu de ces plantes?

— A moins qu'ils ne l'aient trouvée...

— Et alors?

— Que puis-je vous dire de plus?

— Cavor, fis-je avec une sorte d'amertume impatientée, j'ai de brillantes perspectives maintenant pour ma compagnie...

Il ne daigna pas me répondre.

— Bon Dieu! exclamai-je. Quand on pense à toute la peine que nous avons prise pour nous mettre dans de si beaux draps!... Pourquoi sommes-nous venus? Que cherchons-nous? Qu'était la lune pour nous, ou nous pour elle? Nous avons trop désiré et nous avons trop risqué. Nous aurions dû d'abord lancer les petites choses. C'est vous qui avez proposé la lune. Les stores à ressorts garnis de *Cavorite*! Je suis certain que nous aurions pu nous en servir pour des applications terrestres... A coup sûr!... Aviez-vous réellement compris ce que je voulais faire? Un cylindre d'acier...

— Sottise! interrompit Cavor.

La conversation en resta là.

Au bout d'un certain temps, Cavor entama un monologue à bâtons rompus, sans recevoir d'encouragement de ma part.

— S'ils la trouvent, commença-t-il, s'ils la trouvent... qu'en feront-ils? Cela est une question! C'est peut-être même la seule question. Il est probable qu'ils n'y comprendront rien. S'ils comprenaient cette sorte d'instrument, il y a longtemps qu'ils seraient venus sur la terre. Y seraient-ils venus? Pourquoi pas? En tout cas, ils y auraient envoyé quelque chose... Ils n'eussent certes pas manqué une pareille occasion. Non! mais ils examineront la sphère. Il est clair qu'ils sont intelligents et curieux. Ils l'examineront... ils y entreront... Il feront manœuvrer les boutons. Ouf! En route! Nous serions condamnés à la lune à perpétuité. Créatures étranges, connaissances étranges...

— Quant à des connaissances étranges!... interrompis-je, et les paroles me manquèrent.

— Dites donc, Bedford, s'écria Cavor, vous vous êtes joint à cette expédition de votre propre consentement!

— Vous m'aviez dit que nous allions à la découverte...

— Il y a toujours des risques dans ces sortes d'entreprises.

— Surtout quand on part sans armes et sans prévoir toutes les éventualités possibles.

— J'étais si absorbé par la sphère!... Nous avons été pris et entraînés.

— Oui, moi, j'ai été pris, voulez-vous dire.

— Oh! moi aussi autant que vous. Comment pouvais-je savoir, quand je me suis mis à travailler à la physique moléculaire, que cela finirait par m'amener ici... Ici, entre tous autres endroits?

— C'est cette maudite science! m'écriai-je.

— C'est le diable lui-même; les prêtres et les inquisiteurs du Moyen Age avaient raison, et les modernes ont tort. Vous risquez de petites expériences et l'on vous offre des miracles. Puis, aussitôt que vous y êtes pris, vous êtes bernés et démolis de la façon la plus inattendue. Vieilles passions et nouvelles armes... Tantôt cela bouleverse votre religion, tantôt cela renverse vos idées sociales, ou vous précipite dans la désolation et la misère!... N'importe!... Je ne vois pas d'utilité à ce que vous me cherchiez querelle maintenant. Ces créatures... ces Sélénites... de quelque nom qu'on les appelle, nous tiennent pieds et poings liés. Quelle que soit l'humeur qu'il vous plaise d'arborer pour aller jusqu'au bout de la chose, vous êtes bien forcé d'aller jusqu'au bout... Nous avons en perspective des expériences qui réclameront tout notre sang-froid.

Il s'arrêta comme s'il eût attendu de ma part quelque parole d'assentiment. Mais je persistai dans ma bouderie.

— Au diable votre science! dis-je.

— La question est de savoir de quelle façon communiquer avec eux. Les gestes, je le crains, seront différents. Indiquer les objets par exemple... Il n'y a que les hommes et les singes qui le fassent.

Cette assertion parut, même à un ignorant comme moi, évidemment erronée.

— Mais presque tous les animaux, m'écriai-je, indiquent les objets avec leurs yeux ou leur nez!

Cavor médita un instant sur cette remarque.

— Oui, finit-il par dire. Il y a de telles différences, de telles différences!... On pourrait... Mais comment dire? Il y a la parole. Les bruits qu'ils font, ces sons de flûte ou de fifre... je ne vois pas comment nous pourrions imiter cela? Est-ce leur langage, cette espèce de bruit? Ils peuvent avoir des sens différents, des moyens d'expression et de communication différents. Certes, ils sont des intelligences, et nous sommes aussi des intelligences... Nous devons avoir quelque chose de commun. Qui sait jusqu'à quel point nous pouvons aller dans cette voie?

— Tout cela est en dehors de la question, déclarai-je. Ils sont plus éloignés de nous que le plus étrange des animaux de la terre. Ils sont d'une essence tout autre. A quoi bon parler de la sorte?

Cavor prit un moment de réflexion.

— Je ne suis pas de cet avis. Partout où il y a des intelligences, elles auront quelque chose de similaire... même si elles se sont développées sur des planètes différentes. Naturellement, si c'était une question d'instinct... si eux ou nous n'étions que de simples animaux...

— Sont-ils plus que cela? Ils ressemblent beaucoup plus à des fourmis dressées sur leurs pattes de derrière qu'à des êtres humains... et qui a jamais pu se faire comprendre par les fourmis?

— Mais ces machines et cet habillement! Non! je ne suis pas de votre avis, Bedford. La différence qui nous sépare d'eux est énorme...

— Elle est infranchissable!

— La ressemblance devra servir de pont pour la franchir, en ce cas. Je me rappelle avoir lu une fois une étude du regretté professeur Galton sur les possibilités de communication entre les planètes. A cette époque, malheureusement, il ne me paraissait guère probable que cette lecture dût m'être d'aucune utilité matérielle, et je ne lui ai pas donné, je le crains, l'attention qu'il aurait fallu... eu vue de cet état de choses... Cependant... Attendez donc! son idée était de commencer avec ces grandes vérités qui doivent se trouver à la base de toute existence mentale. On débuterait avec les grands principes de géométrie... Il conseillait de prendre quelqu'une des propositions fondamentales d'Euclide; de démontrer, par exemple, que le carré construit sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés. En démontrant notre connaissance de ces choses, nous prouverions que nous sommes en possession d'une intelligence raisonnable... Maintenant, supposez que je puisse dessiner une figure géométrique avec un doigt mouillé, ou même la tracer dans l'air...

Il se tut et je méditai ses paroles. Pendant un certain temps, je partageai presque son espoir insensé de communication, d'interpénétration avec ces êtres effrayants. Puis, ce désespoir irrité, dû à mon épuisement et à ma misère physiques, reprit son cours. Je me rendis compte avec une netteté nouvelle et soudaine de l'extraordinaire folie de tout ce que j'avais fait jusqu'alors.

— Imbécile! Oh! imbécile! Ineffable imbécile!... On dirait que tu n'existes que pour accomplir, à chaque instant, les pires stupidités!... Pourquoi, aussi, nous être écartés de la sphère?... Pour sautiller et gambader à la recherche de brevets et de concessions dans les cratères de la lune!... Si seulement nous avions eu le bon sens de fixer un mouchoir à un bâton pour indiquer l'endroit où nous laissions la sphère!

Je me tus, rageant en silence.

— Il est clair qu'ils sont intelligents, ruminait Cavor. On peut faire certaines hypothèses. Comme ils ne nous ont pas tués tout de suite, ils doivent avoir des intentions clémentes... Clémentes! Restrictives, tout au moins et, qui sait! l'envie d'entrer en relations! Ils peuvent se rencontrer avec nous... Cet appartement et les aperçus que nous avons eus de son gardien... Ces chaînes... Un haut degré d'intelligence...

— Plût au ciel, m'écriai-je, que j'eusse réfléchi à deux fois! Plongeon après plongeon! D'abord un pas de clerc; puis un autre! A cause de ma confiance en vous! Pourquoi ne suis-je pas resté à écrire ma pièce? C'est bien là un tour de ma force. Voilà l'existence pour laquelle j'étais fait! J'aurais pu la fuir, cette pièce, j'en suis certain; c'était une excellente pièce. Le scénario était pour ainsi dire terminé! Puis... Imaginez-vous cela! je saute dans la lune! Pratiquement, j'ai gâché ma vie!

Je levai les yeux et m'arrêtai court. Les ténèbres avaient de nouveau fait place à cette lumière bleuâtre. La porte s'ouvrit et plusieurs Sélénites entrèrent sans bruit dans la pièce. Je ne bougeai plus, fixant l'impassibilité de leurs faces.

Soudain cette impression d'étrangeté désagréable s'était changée en intérêt. Je m'aperçus que le premier et le second de ces êtres portaient des sortes de bols. Nos esprits et les leurs avaient au moins la compréhension commune d'un besoin élémentaire. Les bols étaient d'un métal qui, comme nos chaînes, paraissait noir dans cette clarté bleuâtre, et chacun d'eux contenait un certain nombre de fragments blanchâtres. Toutes les pensées sombres et la misère qui m'oppressaient se réunirent en un seul désir : la faim. Je vis avec des yeux de loup s'approcher ces bols, et, bien que la chose me soit revenue en rêve, il me sembla alors tout à fait insignifiant qu'il n'y eût pas de main au bout du bras qui tendit un des bols vers moi, mais une sorte de pouce et de moignon assez semblable à l'extrémité d'une trompe d'éléphant.

La matière contenue dans le bol était d'une contexture peu serrée et d'une couleur brun pâle, ressemblant assez à des morceaux de soufflé froid et ayant une vague odeur de champignons. D'après une carcasse de veau lunaire à demi dépecée que nous vîmes peu après, j'incline à croire que la nourriture qu'on nous présenta alors devait être composée de la chair de cet animal.

(A suivre.)

ABONNEZ-VOUS A

Mon camarade

Tarif des abonnements :

France : 6 mois **9** fr. **50**, 12 mois **18** fr.

E. S. I. **24, Rue Racine, PARIS-6e**
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Variétés

PROBLÈME

Un marchand de vins est en train de ranger des bouteilles sur un casier à 7 étagères. Pour que les bouteilles soit bien arrangées il en met le même nombre sur chaque étagère. Quand il a fini de ranger toutes ses bouteilles il se dit : « C'est bien heureux que j'aie eu 7 étagères, car avec le nombre de bouteilles que j'avais, si je n'avais eu que 6, 5, 4, 3 ou 2 étagères, il me serait toujours resté une bouteille en trop. » Pouvez-vous nous dire combien il avait de bouteilles?

DÉCHIFFRAGE

La phrase suivante :

Jm gbvu ghjsf eefbvdpvq e'bepoôt b Npo Dbnbsbef.

ne paraît pas avoir beaucoup de sens. Pourtant elle est facile à lire. Essayez.

RÉBUS

par Maurice Saal

CHARADES

Envoi de Robert Coquès, Reims.

Mon premier est un adjectif possessif,
Mon second est le refuge de l'oiseau,
Mon tout un genre de folie.

Envoi de Gilberte Hoyau, Gien.

Mon premier nous donne du lait,
Mon second se met sur la figure,
Mon tout est un héros de *Mon Camarade*.

Mon premier se fait quand on marche,
Mon second est un petit animal,
Mon troisième tombe du ciel,
Mon tout sert à se préserver de mon troisième.

Envoi de Raymond Delaunaut, Jeumont.

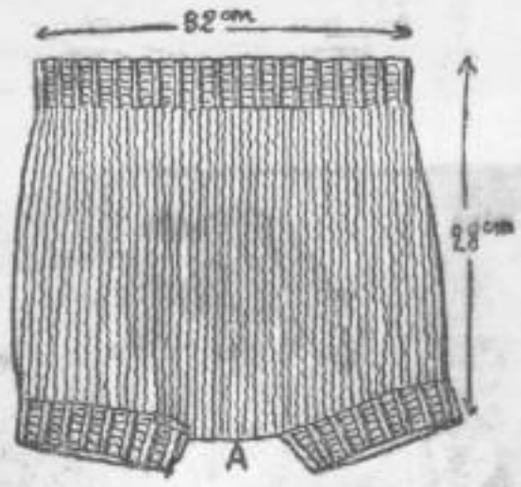
Mon premier est un carnivore,
Mon second est un carnivore,
Mon troisième n'est pas beaucoup,
Mon tout erre sur l'eau.

Mon premier se trouve dans le blé,
Mon second rend la couture plus facile,
Mon troisième est dans le pain,
Mon tout est une grave maladie.

(Les solutions au prochain numéro.)

LE COIN DES FILLETTES

CULOTTE POUR L'HIVER



Ce modèle est pour les petites filles frileuses qui ont encore des jupes courtes et qui voudront avoir chaud cet hiver.

Pour le corps de la culotte, vous ferez le point de côtes, c'est-à-dire 5 mailles à l'endroit, une maille à l'envers, les mailles à l'endroit, au rang suivant se prennent par derrière.

Cette culotte se fait en deux morceaux pareils que vous assemblez par une couture sur chaque côté.

Vous commencez par le bas de la jambe. Monter 50 mailles, tricoter 3 centimètres en côtes doubles, puis faites les côtes 5 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers. Au premier rang, tricoter seulement 12 mailles, puis revenir; au 2e rang, prendre 12 mailles de plus sur celles qui sont restées en attente et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez toutes les 50 mailles sur votre aiguille. Tricoter 8 centimètres. Faites le même travail en sens inverse de manière à faire l'autre côté jambe. Lorsque vous avez également 8 centimètres de tricot, vous ajoutez sur votre aiguille 18 mailles pour faire l'entre-jambe (A) et réunissez vos deux morceaux en tricotant les deux ensemble. Tricoter 21 centimètres et terminer par la ceinture en côtes simples, faites 8 centimètres et fermez. Lorsque vous aurez fait le même travail pour le deuxième côté, vous les assemblerez par une couture.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Les tomates à la Provençale. — *Voici un légume facile à faire, très vite fait et que l'on peut aussi bien faire en camping que chez soi, puisque l'on n'a besoin de rien d'autre que de tomates, d'une poêle et d'un peu d'huile. Vous prenez environ deux tomates par personne, vous coupez chaque tomate en deux (sur la hauteur), puis, après voir mis un peu d'huile dans votre poêle, vous y posez vos demi-tomates les unes à côté des autres. Vous chauffez; au bout de quelques minutes vous retournez vos tomates, vous salez les deux côtés, puis laissez cuire encore quelques minutes et vous servez. Si vous aimez ça vous pouvez les saupoudrer d'un peu d'échalote hachée.*

Les Conseils de tante Camille

Pour laver les gants de peau. — *Pour une fête, votre maman vous a acheté une belle paire de gants de peau et vous voudriez bien les garder en bon état le plus longtemps possible. Ils sont lavables, vous a-t-on dit, mais vous craignez en les lavant de leur faire perdre leur souplesse. Voici comment vous devez faire : lorsque vous avez lavé vos gants, trempez-les dans quelques gouttes de glycérine et laissez-les sécher sans y toucher. Ils garderont indéfiniment leur souplesse.*

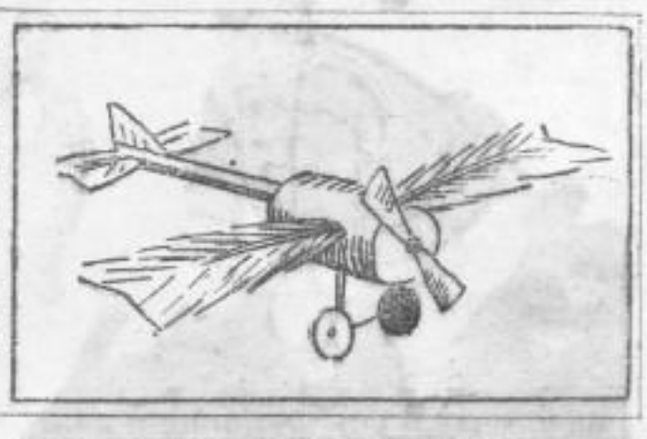
BRICOLAGE : Un petit Avion

Pour la construction de cet appareil, il faudra : 1° des plumes, empruntées à divers volatiles (oies, coqs, poulets, pigeons, etc.); 2° deux bouchons, un gros et un petit; 3° un morceau de bois; 4° un peu de laiton; 5° une épingle; et 6° de la colle.

Vous devez tailler sept morceaux de plumes : deux grands pour les ailes, deux petits pour l'hélice, et trois autres pour le gouvernail.

Le fuselage sera le gros bouchon, deux rondelles coupées dans le petit formeront les roues. Le laiton fournira le train d'atterrissage, la queue sera faite du morceau de bois et l'épingle fixera l'hélice à l'avant de l'avion.

Et maintenant, au travail!



Sur une plage à la mode de la Côte d'Azur, se rencontrent deux dames qui ne se sont pas revues depuis longtemps. Elles s'enquièrent de leur santé, de leur famille respective, etc...

— Et votre fils, chère madame, il doit être bien grand maintenant, que comptez-vous en faire?

— Nous voulons en faire un artiste, un violoniste.

— Vraiment? Et quel maître lui donne des leçons?

— Oh! chère madame, nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, nous nous contentons de lui laisser pousser les cheveux!

o

La petite Jeannette a deux mois. Elle est blonde, rose, commence à sourire; et nombreux sont les amis de ses parents qui viennent l'admirer. Le vieux M. Claude, qui habite la même maison, n'a pas manqué de faire lui aussi une petite visite, et de s'extasier :

— Quand je pense, dit-il à la maman, il y a soixante-dix ans j'étais comme ce joli bébé.

— Est-il possible, répond la jeune femme étourdiment; il y a soixante-dix ans, vous étiez une petite fille?...

o

Mme Thomas veut inculquer à sa fille le goût de la propreté. Et pour cela elle lui confie de temps en temps des tâches pas trop difficiles, dont le plus souvent Mariette s'acquitte pour le mieux. Mais l'autre jour, Mme Thomas la surprend nettoyant son peigne avec sa brosse à dents. Horreur! Réprimande!

— Maman, je ne comprends pas pourquoi tu me grondes, proteste Mariette. Le peigne aussi, il a des dents...

o

Entendu entre voisines de palier, revenant du marché :

— Mon mari ne travaille jamais entre les repas.

— Comment, votre mari est rentier?

— Oh non, il est seulement garçon de restaurant.

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, les chercheurs d'or se sont révoltés contre le gouvernement australien et ses injustices. La révolte réprimée, Dick Preston, 15 ans, a dû fuir dans la terrible jungle australienne où, perdu, il a été recueilli par l'indigène Jim.

Chapitre XXII. — JIM LE SAUVAGE *(suite)*

Jim secoua la tête et sourit :

— Peut-être...

— C'est une grande ville.

— Peut-être.

— Pourrais-tu m'y conduire ?

— Peut-être.

— Mais, sais-tu où c'est ?

Jim secoua la tête :

— Peut-être.

— Quand pourras-tu m'y emmener ?

Quand Dick lui eût posé la question plusieurs fois, Jim répondit :

— Dans deux ou trois lunes.

Il s'obstinait à ne pas vouloir aller vers l'Ouest, mais vers la côte sud. Dick en conclut qu'il avait une entente avec une tribu côtière pour avoir le passage libre sur les lagunes; mais il devina aussi que Jim était bien déterminé à ne pas s'approcher des demeures des hommes blancs. Peut-être les expériences qu'il en avait fait n'avaient-elles pas été très agréables.

— Tu n'aimes pas les blancs ? lui demanda Dick.

— J'aime toi, répondit Jim en souriant; et ce fut tout ce que Dick en put tirer.

Quand il continua à demander comment il pourrait se rendre à Ararat, Jim se contenta de sourire en montrant le Sud.

— Toi venir aussi. Beaucoup à manger.

Dick céda. Il ne désirait pas tant s'en aller. Il se sentait maintenant tout à fait à l'aise avec Jim et sa femme. De temps en temps pourtant, son bon sens se réveillait et lui disait qu'il devait partir. Mais il ne voulait plus se perdre seul et sans ressources.

Il s'exerça tous les jours au lancement des javelots les plus courts, jusqu'à ce qu'il y devienne très habile. Cela le rendit plus sûr de lui. Il ne pouvait s'exercer au tir au revolver à cause de la très petite quantité de ses munitions, mais avec les armes de jet, c'était tout différent : si vous perdez un javelot, vous pouvez en refaire un autre. Le sauvage avait bien voulu lui apprendre comment on les fabriquait.

Quand il abattit son premier pademélon, il sentit qu'il ne craignait plus la brousse. Mais il voulait en apprendre davantage. Il accompagnait la femme de Jim quand elle allait chercher des herbes, des racines, des graines et des baies; il apprit ainsi à reconnaître les plantes comestibles et à les préparer. Chaque jour il s'instruisait dans la science de la brousse que possédait si bien Jim.

Les exercices se succédaient si variés que le temps passait sans que Dick s'en aperçût. Il essaya de calculer le nombre de jours qu'il avait passés dans le vallon, ceux de sa maladie et ceux écoulés avec Jim, mais il n'y parvint pas. Cela devait bien faire deux mois.

Un jour quelques hommes et femmes de la tribu de Jim vinrent leur rendre visite, trente environ qui vivaient aux alentours. On organisa des jeux. Il y eut un simulacre de combat entre de jeunes garçons armés de lances mouchetées. Dick fut rempli d'admiration à la vue de ces garçons qui recevaient adroitement les lances sur leurs boucliers ovales et se battaient sur deux lignes écartées de dix à vingt pas. Ce jeu d'adresse se poursuivit pendant plus d'une demi-heure sous l'œil amusé des plus âgés. Puis, dans la soirée, après un festin de kangourou, on alluma un grand feu; les noirs, enveloppés dans leurs peaux d'opossum, s'assirent tout autour. Les hommes s'étaient fait des dessins sur la peau avec de l'argile blanche. Chacun se tenait éloigné de trois ou quatre pas de son voisin.

Les sauvages entonnèrent un chant grêle interminable qui sembla d'abord à Dick n'avoir ni mesure ni harmonie. Mais bientôt il en perçut le rythme et le sens; c'était un long battement régulier, on aurait dit le murmure du vent ou de la mer.

De temps à autre, les sauvages frappaient leurs mains l'une contre l'autre, et les guerriers peints de blanc sautaient et dansaient en rond en mesure en s'arrêtant pour plier le genou et pousser tous à la fois un cri guttural. Ce cri troublait Dick, il lui semblait laid et inutile, cependant il l'attendait avec une impatience joyeuse.

Les danseurs saisirent leurs armes, les autres sauvages continuaient à pousser leur long cri gémissant, ils frappaient dans leurs mains et criaient de plus en plus vite et de plus en plus fort. Les danseurs tournoyaient, piétinaient sur place, se courbaient, brandissaient leurs armes pour combattre les ténèbres mystérieuses, et tuaient d'innombrables et invisibles ennemis. Ils continuaient à tournoyer et les cris discordants s'élevaient, perçants et hostiles, jusqu'aux grandes étoiles brillantes de la nuit australienne.

Dick aurait voulu que cela durât toujours et pourtant il fut heureux quand cela fut fini. Il avait eu peur, bien qu'il ne voulût pas l'admettre. Mais les noirs se montraient plus aimables que jamais. Ils riaient et parlaient tous ensemble en lui souriant gentiment.

Étendu contre la hutte d'écorces, il se sentait très seul, il aurait voulu partir, revoir ses parents et Shane. Il ne savait pas si celui-ci avait été tué. Puis il se rappela Cosima, pour la première fois depuis qu'il vivait avec Jim. Il l'aimait bien, elle était si différente des autres filles qu'il avait connues, ces filles qui ne semblent créées que pour gâcher les jeux et glousser dans les coins. Cosima n'était pas comme ça.

Dick aurait voulu être à Ballarat.

Chapitre XXIII. — LE VIEUX NED.

Le lendemain, la tribu se mit en marche. Ils se dirigeaient lentement

(Suite en première colonne page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

vers le Sud, sans se presser, car la nourriture était encore abondante aux alentours. Dick fut heureux de se retrouver seul avec Jim et sa femme; il se sentait tranquille en leur compagnie, il se sentait proche d'eux et ne remarquait plus ni la couleur de leur peau ni la pauvreté de leur langage; il commençait maintenant à parler un peu leur dialecte.

Mais dans la foule des autres noirs, c'était tout différent, il se sentait étranger et se taisait, c'était effrayant.

Un matin pourtant, un messager arriva et Jim déclara qu'il était temps d'émigrer. La tribu les précédait de quelques kilomètres et on pouvait les rattraper facilement en un jour ou deux. La femme entassa tous les ustensiles du campement dans son sac à herbes, Jim rassembla ses armes, le chien se débarrassa encore de quelques puces et alla renifler ses troncs d'arbres favoris; Dick remonta son pantalon et les préparatifs de départ furent terminés.

Dick n'aimait pas voir la femme porter le plus lourd fardeau en plus de son bébé qu'elle avait sur le dos, et il lui offrit de se charger des vêtements. Mais Jim et sa femme se moquèrent tous deux de lui. Jim déclara que la charge était très légère et qu'elle pouvait en porter deux fois plus, et la femme esquissa en souriant.

Ils n'avancèrent pas vite car Jim poursuivait un kangourou, tandis que Dick restait en arrière pour préparer le repas du soir. Jim revint au bout de deux heures, ramenant seulement un petit kangourou; mais il était tout agité et raconta à Dick qu'un peu plus bas, en descendant le ruisseau qu'ils suivaient, il y avait le campement d'un homme blanc.

Le désir de s'évader de la brousse et de se retrouver parmi des gens avec lesquels il pourrait parler comme il n'avait jamais pu le faire avec Jim revint immédiatement à Dick. Il se sentait près de Jim à beaucoup de points de vue; mais leur ramaderie venait de la brousse, et bien que Dick sentît qu'il lui devait beaucoup, il ne voulait cependant pas y céder. Cela avait été une bonne chose de se rapprocher ainsi de la nature, mais il lui serait également salutaire de partir à temps.

Il s'examina pensivement. Ses vêtements étaient si déchirés et en lambeaux qu'ils ne tiendraient plus longtemps ensemble. Il avait la peau très hâlée et avait pris l'habitude de marcher pieds nus. Il se vit soudain tel que sa mère l'aurait vu s'il s'était trouvé ainsi à la maison, et il en fut surpris et choqué. Il était vraiment bien proche de Jim! Cependant que de choses il avait appris. Il sentait que plus rien ne l'effraierait à l'avenir et qu'il posait sur la terre un pied ferme.

— Allons voir cet homme, se dit-il.

C'était un heureux hasard qui les avait fait rencontrer ce blanc, puisque Jim répugnait à l'idée de se rapprocher d'une ville ou d'une agglomération. Ce blanc isolé, probablement un prospecteur, était tout à fait le genre de compagnon qu'il fallait à Dick pour son retour à la civilisation.

— Lui vieil homme, dit Jim, mauvais œil.

— Ça ne fait rien, répondit Dick enchanté maintenant à l'idée d'avoir la compagnie d'un blanc, quel qu'il fût. Allons vers lui. Il essaya d'expliquer à Jim pourquoi il devait s'en aller. Mon père, dit-il, me réclame.

Jim hocha la tête et sourit. Dick était désolé de lui faire ses adieux et ne voyait pas la possibilité de le rencontrer à nouveau. Il essaya de faire comprendre à Dick qu'il n'avait pas d'adresses fixes.

— Nous rencontrerons, dit Jim confidentiellement.

Dick serra la main à la femme de Jim que ce geste stupéfia visiblement.

Il la remercia de tout ce qu'elle avait fait et sortit avec Jim.

Ils suivirent le lit du torrent et Jim vit bientôt la fumée d'un feu de camp. Jim insista alors pour s'en aller; il ne voulait pas voir l'étranger. Alors Dick lui dit au revoir et s'en alla seul.

Contournant l'éperon d'une colline, il s'approcha rapidement du voyageur solitaire, le premier homme blanc qu'il voyait depuis des mois.

L'homme, comme Jim le lui avait dit, était vieux. Il avait les cheveux et la barbe gris. Mais il semblait trop vieux pour errer seul dans la brousse. Ce n'est pas que son âge étonnât Dick qui connaissait de vieux mineurs qui n'auraient jamais renoncé à la recherche de l'or, jusqu'à ce qu'ils meurent de soif et de fatigue dans quelque coin.

Le monde est perverti et il ferait beau voir celui qui deviner ait la vérité avant sa fin, dit le vieux Ned.

Le vieil homme le regarda et fronça les sourcils, et Dick comprit ce que Jim avait voulu dire en l'appelant « mauvais œil ». Il se dégageait de lui une espèce de force mauvaise et Dick dès cet instant ne pas plus le regarder comme un vieillard.

— Qui es-tu ? demanda l'homme avec colère en cherchant son revolver.

— Ce que vous êtes : un mineur perdu.

— Je ne suis pas perdu, répondit l'homme avec méfiance, regardant Dick des pieds à la tête de ses yeux brillants et enfoncés. Je connais mon chemin...

Il s'arrêta et le regarda d'un air encore plus menaçant.

— Qui t'envoie ?

— Personne. Je te dis que je me suis perdu et que je veux retourner dans une ville : Ararat ou Bendigo, quelque part vers l'Ouest, je veux aller en Adélaïde.

— Qui te fait penser que je vais par là ? Et qui t'a dit que j'étais là ?

Dick commença à se demander s'il avait bien fait de quitter le bon Jim pour cette vieille barbe désagréable.

— Un noir nommé Jim.

— Où est-il ?

Le vieux scruta les alentours et posa sa main sur son revolver. Dick pensa aussi à reprendre son revolver et à le garder à la main. Il ne croyait pas que les choses tourneraient mal, mais il valait peut-être mieux impressionner le vieux en lui montrant qu'il n'était pas sans défense.

— Il rejoint sa tribu et descend vers la côte. Il n'a pas voulu m'accompagner.

— Il avait ses raisons, il avait ses raisons, dit le vieillard en fermant les yeux et en hochant la tête. Il rouvrit les yeux. Nous en avons tous, tu ne me mets pas dedans, ne crois pas ça. Ah! le monde est perverti et il ferait beau voir celui qui deviner ait la vérité avant sa fin.

Dick se sentait de plus en plus dérouté à mesure que l'homme marmonnait, mais il fit encore un effort pour essayer de s'entendre avec lui.

— Puis-je me joindre à vous ? Je suppose que vous suivez une direction ?

— Une direction! répéta le vieux. Ah! voilà que tu me poses des questions à présent! Je pensais bien que ça viendrait, tu es un hypocrite, hein ? Mais je l'avais deviné. On ne trompe pas le vieux Ned, sa tête est vissée du bon côté. Il brandit son poing noueux sous le nez de Dick. Que la honte l'accable, traître, menteur et hypocrite.

Dick ne répondit rien, il commençait à penser qu'il ferait mieux de se hâter de retrouver Jim ou de se mettre en route seul vers l'Ouest. Ce vieux l'effrayait, il avait l'air à moitié fou. Mais après avoir fait plusieurs fois le tour du feu de camp, le vieux Ned le regarda et reprit la conversation sur un ton différent.

— Sois le bienvenu, mon garçon; je serai heureux d'avoir un peu de compagnie, je n'ai pas eu de chance cette fois-ci, pas de chance du tout, mais la chance vient, et puis s'en va, je ne me plains pas.

— Je pensais que vous ne verriez pas d'inconvénients à ce que je me joigne à vous, dit Dick, c'est-à-dire, si vous allez vers l'Ouest.

— Autant l'Ouest que l'Est, dit le vieux Ned d'un air morne. Le soleil se couche et se lève, le vent souffle et puis s'arrête. Et quel est le résultat de tout cela, je te le demande ?

Dick ne répondit pas et le vieux Ned, haussant les épaules, reprit d'une voix plus calme :

— Ainsi nous allons marcher ensemble, jeune homme, nous irons vers l'Ouest où le soleil se couche. Oh! c'est une bonne direction. Il y en a de pires que celle-là; il y a du sang dessus. (Attentivement, il regarda Dick.) Sur ta chemise, je veux dire.

Dick regarda sa manche :

— C'est celui d'un kangourou que Jim et moi avons dépecé la semaine dernière. Je croyais l'avoir bien lavé.

— Ça ne fait rien, répondit le vieux Ned en tisonnant le feu, tu peux le laver ou le laisser. Mais tu ne peux pas nier que c'est du sang. Il a giclé sur toi et il ne s'en va pas, il est là et personne ne peut le nier.

Dick ne comprenait pas ce que cela voulait dire. Mais le vieux Ned parlait d'une voix basse et triste, bien différente de ses façons arrogantes du début. Dick pensa que le vieux était un peu piqué, comme beaucoup de ces prospecteurs qui restent trop longtemps dans la brousse. Ils deviennent bizarres, entêtés et souvent finissent fous.

(A suivre.)

Le lion, roi des animaux, redoute les chiens. Les chasseurs ont remarqué que le lion fuit sans se défendre lorsqu'il est poursuivi par des chiens. S'il pénètre dans son antre, il est impossible de l'en faire sortir, et il se laisse tuer sans résistance.

o

En hiver, le lynx engraisse rapidement et son pelage devient très beau. Sa chair est alors comestible et elle a la saveur de celle du mouton.

o

Il est arrivé récemment un curieux accident, à Québec (Canada). Recueilli par le service des animaux abandonnés, un chat devait être asphyxié sans souffrance. Pour cela, deux employés mirent le félin dans la chambre des gaz et ouvrirent le robinet. Mais aussitôt, se produisit une énorme explosion. Les hommes furent blessés. L'enquête révéla que les étincelles des poils du chat avaient déterminé cet accident.

o

Un ours a une telle force qu'il est capable de lutter contre un tigre et de le vaincre, en l'étouffant entre ses bras et en le déchirant de ses ongles puissants.

o

La très haute altitude peut provoquer l'amnésie; tel est le résultat d'expériences faites à Moscou, à l'Institut de médecine aérienne de l'Armée Rouge. Un aviateur, qui se proposait de monter dans la stratosphère, essayait son appareil de respiration artificielle. Jusqu'à la pression correspondant à 11.000 mètres, tout alla bien. A 12.000 mètres, l'aviateur s'évanouit. Il revint à lui lorsque l'aiguille ne marquait plus que 3.000 mètres, mais il ne se souvenait plus de rien.

Les Femmes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

La presse aéronautique s'est émue, il y a quelque temps, par l'annonce de l'exploit d'un hélicoptère allemand.

En effet, le pilote Rohls, sur appareil Focke Wulf 61 a réussi à monter à 2.500 mètres, à faire 122 kilomètres à l'heure et à battre un autre record entre temps.

Ceci surclasserait de très loin les performances françaises qui constituaient les records précédents.

Ces derniers appartenaient à Claisse, sur le gyroplane Bréguet-Dorand. Seulement, il reste une chose à préciser : l'appareil allemand est-il bien un hélicoptère?

N'est-il seulement qu'un autogire?

Reportez-vous au dictionnaire qui a paru précédemment à ce sujet.

Si l'on ne tient pas compte de la forme ni des moyens de propulsion de la machine, il y a cependant une chose qui différencie les deux appareils : l'hélicoptère seul peut réaliser le vol immobile au-dessus d'un point.

Or le Focke-Wulf 61 a deux rotors, c'est-à-dire deux grandes hélices à trois pales, genre autogire, et il a aussi un moteur, placé à l'avant, et une hélice tractive.

En admettant même que les pales des rotors soient entraînées par le moteur, l'appareil n'a pu faire qu'un bond vertical de quelques mètres et avancer pour continuer à monter.

Pour être sûrs que c'est un hélicoptère, exigeons un vol immobile.

Qu'en pensez-vous, chers camarades?

UN ORIGINAL BALLON STRASTOSPHÉRIQUE

Nous avons déjà longuement parlé des ballons stratosphériques dans nos précédents numéros. Nous avons également expliqué pourquoi on ne les gonfle pas complètement au départ et comment ils se comportent en altitude.

Nous vous avons dit que, si le record d'altitude pour ballon monté est de 22.000 mètres, les ballons-sondes portant seulement des barographes scientifiques étaient montés bien plus haut.

Le Pr Jean Piccard, qui est en Amérique, suit la trace de son illustre frère que vous connaissez tous. Il a imaginé d'utiliser, pour son ascension, des ballons-sondes.

Mais, comme chaque ballon-sonde ne peut emporter qu'un très faible poids, il en a réuni 80, pour une première expérience.

Comme chaque ballon est hermétiquement clos, les corrections de montée et de descente se font au moyen de cartouches de dynamite qui, commandées électriquement, coupent, en explosant, la corde de retenue d'un petit paquet de ballons.

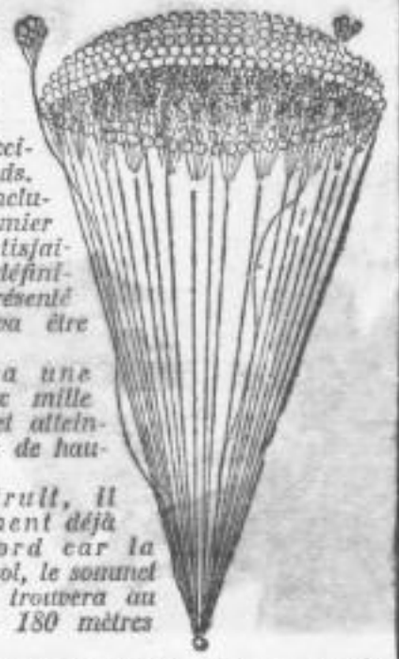
Avec cet aérostat d'expérience, Jean Piccard est monté à 3.000 mètres. A l'atterrissage, les ballons ont pris feu, probablement à la suite d'une explosion accidentelle des pétards.

Comme les conclusions de ce premier essai semblent satisfaisantes, l'appareil définitif, qui est représenté ici en dessin, va être construit.

Il comportera une ombrelle de deux mille (2.000) ballons et atteindra 24.000 mètres de hauteur.

S'il est construit, il battra certainement déjà un premier record car la nacelle étant au sol, le sommet de l'ombrelle se trouvera au moins à 160 ou 180 mètres en l'air!

Ce sera le record de hauteur en restant au sol!



DICTIONNAIRE D'AVIATION

SESQUIPLAN. — C'est un biplan dont l'aile inférieure est très petite. Sa surface est d'environ un tiers de l'aile supérieure. Ce mot est assez récent mais les appareils de ce type, très nombreux cependant, ont à peu près disparu au profit du monoplan.

MULTIPLAN. — Lorsque l'avion a plus de deux plans, on le désigne sous le terme général de multiplan. Naturellement le biplan est également un multiplan, mais on commence habituellement après le biplan. Ainsi il y a le triplan (3 ailes superposées); le quadruplan (4); le quintuplan (5), etc.; le décaplan (10) du colonel Renard est un multiplan.

AILE HAUTE. — Lorsque l'aile d'un monoplan est posée sur le fuselage, on dit qu'elle est haute.

Il ne faut pas confondre avec le parasol, pour lequel l'aile est au-dessus du fuselage, donc séparée par des mâts.

SPORTS

Montée ou descente.

Décidément, on apprend des quantités de choses quand on suit par les journaux le Tour de France cycliste, et bien qu'il soit fini depuis longtemps déjà, les discussions continuent à être vives. Restons sur le terrain sportif et n'essayons pas de savoir qui eut raison, des Belges ou des Français, mais nous pouvons vous signaler quelque chose. Savez-vous qu'autrefois, c'est à dire encore l'an dernier, les meilleurs grimpeurs pouvaient être à peu près sûrs de gagner la course, alors que maintenant ce sont les meilleurs descendeurs? En effet, depuis l'application du changement de vitesse, il est devenu beaucoup plus facile de monter; aussi les coureurs cherchent-ils surtout à conserver leur avance à la descente et se lancent-ils à toute vitesse. Certains atteignent 75 kilomètres à l'heure en descente, mais c'est plus dangereux que d'aller vite en montée, témoins ces coureurs italiens qui firent une descente à une telle allure qu'ils ne virent pas, en bas, un tournant et un petit pont et se retrouvèrent, tous meurtris, barbotant dans un petit ruisseau.

Une fameuse œuvre d'art.

Bien que les tennismen français se soient fait battre, dès les premières éliminatoires de l'épreuve cette année, bien des sportifs se passionnent pour les matches de la Coupe Davis en France comme à l'étranger. Les Américains étant vainqueurs, on leur remit la fameuse Coupe et, à cette occasion, le fondateur de l'épreuve, M. Davis, raconta l'origine de la Coupe. Etudiant américain, passionné de tennis, il rêvait de rencontres entre joueurs anglais américains et il imagina de créer une épreuve lui-même. Mais il fallait un prix à offrir, que les vainqueurs se repasseraient d'année en année, la traditionnelle Coupe qui orne généralement le siège des sociétés sportives. Il n'avait pas d'argent pour acheter les objets habituels mais sa famille était riche. Il alla fouiller les armoires de sa mère et y découvrit un énorme saladier en argent, cadeau de mariage d'une vieille tante et tellement laid que sa mère ne voulait pas s'en servir. Voilà la Coupe trouvée... et depuis plus de trente ans, des matches de tennis passionnés se disputent pour la possession du saladier de la vieille tante qui n'est pas devenu plus beau... au contraire.

UNE LETTRE

Ma chère maman,

Je t'écris pour te dire que je vais bien, et j'espère que tu vas bien aussi. Je m'amuse beaucoup chez tante Lucie. Je joue avec Jacquot. Je dors, je mange, et tout est très bon, surtout les pommes de terre que c'est bien mieux que comme tu les fais. Je fais bien attention à mes affaires : mes chaussettes grises étaient trouées, mais tante Lucie les a raccommodées, je n'ai pas encore mis mon beau costume beige. Malheureusement, j'ai perdu mon béret bleu; je l'ai pas fait exprès, c'est à cause de Jacquot et je vais te dire comment ça s'est passé pour que tu vois que ça n'est pas ma faute.

Figure-toi qu'on couche ensemble, Jacquot et moi, même qu'on est serrés comme tout; alors, hier matin, voilà que Jacquot me réveille quand c'était encore tout noir et qu'on entendait l'oncle Henri qui ronflait. « Milou, il me dit, ça ne t'amuserait pas de faire une balade en mer? » Je réponds pas, ou presque pas, quelque chose comme « meu », et il a dû croire que c'était « oui », parce que je le vois qui se lève et qui enfile sa culotte en chuchotant : « Alors, ouste, on y va! » Moi, j'ose pas dire non, et je fais comme lui, tu comprends. On était dans le jardin que je n'étais même pas encore bien réveillé. Je lui demande où il veut aller. « A la barque! il me répond, papa, ne pêche pas ce matin, c'est bien le moins qu'on en profite! » Alors, il m'explique qu'il a déjà mis dedans, la veille au soir, des lignes, et un panier de crabes pour amorcer le poisson; et, pendant qu'il parle, voilà qu'on arrive à la barque, tout au bout de la jetée. C'était bien tranquille, sauf que la mer faisait un fameux potin. « Ça lui passera! dit Jacquot; allez, saute, et vite, faut qu'on soit rentrés avant 7 heures! » Je tombe dans la barque sans savoir comment; il me tend une corde et me dit de tirer dessus, je tire et une drôle de petite voile très sale se dresse sur le mât. Alors, Jacquot saisit les avirons et se met à ramer si fort que, tout de suite, nous sommes en pleine mer. « Mais, je dis, ça commence à danser! — Ça se passera! » qu'il répond encore. Mais ça ne passait pas du tout: le jour se levait un petit peu, et le ciel était d'un noir!... Avec ça, je claquais des dents, les vagues me mouillaient partout, partout, et puis, de n'avoir rien avalé le matin, ça me donnait mal au cœur!... Je le dis à Jacquot, il pouffe de rire : « Marin de cameiote!... Tiens, on va pêcher, ça te changera les idées! » Mais oufche! au moment où il me donnait une ligne, le vent se met à souffler tellement dur qu'on ne pouvait plus respirer. J'avais une frousse épouvantable, mais j'osais pas trop lui dire, bien sûr. On allait vite, il fallait voir ça! « Chic! » dit Jacquot, et il lâche les avirons, si brusquement qu'ils filent sur les vagues!... Il veut les rattraper, se penche, bascule, je n'ai que le temps de le tirer en arrière par le fond de sa culotte! « Zut, grogne-t-il, qu'est-ce que je vais prendre à la maison!... Faudrait voir à rentrer, tout de même. » Moi, je ne demandais pas mieux, mais où était le port? Nous le cherchons, à droite, à gauche, plus rien qu'un affreux brouillard! Et tout d'un coup, plouf, voilà une vague qui nous tombe dessus, et puis une autre, une autre encore! Je dégringole, les jambes en l'air, au fond de la barque, et Jacquot s'étale sur moi, à plat ventre. Ah! on était frais, tous les deux! On braillait, il fallait voir! « Baisse la voile! » me crie Jacquot; mais je ne comprends pas; alors il se relève, jette le mât par terre, à grand'peine. Ah! bien, ça n'a pas été long : en une seconde, voile, mât, tout a été dinguer par-dessus bord. « Comme ça, m'explique-t-il, on risque moins de chavirer, mais l'ennui, c'est qu'on ne peut plus se diriger, maintenant qu'on n'a plus ni avirons, ni voiles... et ça peut durer des jours et des jours... » Oh! ce que j'ai eu peur quand il m'a dit ça : je me rappelais Robinson Crusoé, et les naufragés de ce radeau, tu sais, qui s'étaient dévorés les uns les autres : hein, imagine que j'aie été obligé de manger Jacquot!... Et, juste au moment où je me racontais ça... oh!... j'entends tout à coup un long hurlement, tellement épouvantable que mes cheveux se dressent sur ma tête. Je veux crier, je ne peux pas; je cherche Jacquot, je ne le trouve pas et... et voilà qu'une masse énorme arrive sur nous, nous renverse... Je tombe dans l'eau, je sens que je coule (c'est à ce moment-là que j'ai dû perdre mon béret bleu). Et puis après, je ne me rappelle plus rien...

Quand je me suis réveillé, j'étais dans une cabine, une vraie cabine de bateau; il y avait deux hommes très grands à côté de moi, et Jacquot, tout pâle, qui me frottait les mains. « Ah! il me dit, tu n'es pas mort? — Non, non, je réponds, pas du tout! » Et on s'est embrassés un bon coup. Voilà, le bateau, c'était un baleinier qui ne nous avait pas vus, dans la tempête; il a passé sur nous, et puis, tout d'un coup, un homme, à l'avant, nous a aperçus dans l'eau, Jacquot et moi. Alors, ils ont mis un canot à la mer, et c'est comme ça qu'ils nous ont repêchés. Tu penses si on était contents! Oh! les marins nous ont bien soignés, je t'assure : ils nous ont donné des biscuits, des grogs, et tant de verres de rhum que, quand nous avons débarqué sur le port, nous avions presque trop bu! Tante Lucie et oncle Henri nous attendaient, avec un tas d'autres gens qui criaient comme des fous. Quand ils nous ont vus, ils se sont jetés sur nous; mais on était trop gais pour pouvoir leur parler : on disait un mot et on pouffait de rire! Alors, le capitaine a expliqué notre aventure, et le pauvre Jacquot a pris quelque chose, comme volée!... Après ça, on nous a collés au lit pour la journée. Mais tu vois que ce n'était pas de ma faute, et, après tout, je trouve que ça s'est bien fini, sauf, naturellement, la barque qui est perdue, et aussi mon béret bleu, mais Jacquot dit que peut-être la mer le ramènera sur la plage : c'est ce qu'on appelle une épave.

A part ça, il n'y a rien de nouveau. Je suis très sage et, comme je te l'ai déjà dit, je m'amuse beaucoup. Je t'embrasse bien fort ainsi que papa.

Ton petit garçon : MILOU.

Colette VIVIER.

CE BON GROS OURS

Pendant des années, j'ai dormi près d'un ours. Un beau petit ours à la mine éveillée qui savait si bien se tenir assis, et puis renversait sur mon oreiller sa grosse tête entre ses pattes. Je ne craignais pas ses griffes, car il était vraiment très petit, et puis c'était un ours en peluche.

Depuis ce temps-là j'aime beaucoup les ours. Et vous? C'est, dans les zoos, l'animal que je préfère regarder. Il n'a pas l'air du tout de s'ennuyer en captivité, il joue d'une façon si drôle avec toute sa famille, et une de ses distractions favorites est de pousser, quand il ne s'y attend pas, un autre ours dans le bassin.

Ah! ce bon gros ours. Regardez-le maintenant debout sur ses pattes de derrière, la bouche ouverte, levant les bras. Quel pitre! C'est Mussolini faisant un discours, un discours sans paroles, mais où les gestes ne manquent pas.

Un pitre? Méfiez-vous des pitres. N'importe quel dompteur vous dira que l'ours est le plus dangereux de tous les animaux qu'on le charge de dresser; il ne faut pas le perdre des yeux, il donne si vite un coup de patte dont on ne se relèverait pas, et puis il est égoïste; quand bien même il aurait de bonnes intentions à votre égard méfiez-vous de lui : rappelez-vous le jardinier de La Fontaine à qui son ami l'ours envoya un pavé sur la tête pendant qu'il dormait, l'ours voulait écraser un moustique!

Il y a des ours qui sont blancs, d'autres qui sont bruns, mais ils sont tous dangereux. Dans les régions arctiques l'ours blanc est l'animal que l'homme redoute le plus. Il se nourrit de poissons, de phoques, d'otaries, mais s'il le peut il attaquera l'homme pour le dévorer. Il sait marcher sur la glace lisse là où l'homme ni le cheval ne pourraient avancer, car le dessus de ses pattes est couvert de poils qui l'empêchent de déraper. Et c'est un nageur remarquable filant pendant des heures à la vitesse de 6 kilomètres à l'heure.

Mme l'ourse, l'hiver, s'éloigne de la mer, se couche et s'enfouit dans la neige, et quand revient le printemps elle ramène généralement à son mari (qui a été dormir de son côté, ou chasser, ou se promener) un petit ourson qu'elle aura bien léché pour qu'il soit présentable.

L'Amérique du Nord abrite l'ours noir, haut de 2 m. 20, et l'ours gris, le terrible *grizzly* haut de 2 m. 50. Mais le plus grand des ours vit en Sibérie et pèse 600 kilogs, alors que ceux d'Europe ne dépassent pas 250 kilogs.

Presque tous les ours s'endorment pour la durée de l'hiver, et cela sans emporter de provisions dans leur repaire. C'est de là qu'est venue la légende (et beaucoup d'indigènes y croient encore aujourd'hui) que l'ours se nourrit alors en léchant ses pattes... Voyez cet enfant qui suce son pouce en dormant, mais sucer son pouce ne vous nourrit pas et abîme vos dents; l'ours a mieux à faire, il peut vivre sur sa graisse et on s'en rend compte quand on le voit au printemps surgir maigre et affamé.

L'ours adore les fruits, tout ce qui est sucré, qu'il aperçoive une ruche il y enfoncera le museau et s'en ira ainsi coiffé sans se soucier des abeilles qui ne pourront percer sa toison. Mais l'ours, comme l'homme, mange de tout... et c'est un goinfre.

Il habite les forêts; pour ce qui est de grimper aux arbres, le plus agile gamin ne peut rivaliser avec ce gros bonhomme. L'ours de Sibérie quitte l'été sa forêt pour manger les baies et poursuivre le gibier d'eau en train de muer, puis il grimpe dans la montagne chasser le renne sauvage — chasseur sans chien ni fusil.

S'il se croit menacé par l'homme, l'ours attaque. Il s'élance, se dresse sur ses pattes de derrière, frappe à la tête, et quand l'ennemi est étourdi, il le broie dans ses bras puis l'étouffe sous le poids de son énorme corps.

Les Indiens — et aussi les Esquimaux, les Lapons — vont à la chasse à l'ours comme à la guerre : en file indienne, cela va de soi, dès les premiers jours du printemps; l'animal est tout engourdi dans son sommeil d'hiver; son antre est repéré par la vapeur qui s'en échappe. Dès qu'il est en face du trou, le cortège chante à l'ours des choses aimables, l'appelle « mon oncle », le prie de sortir. A ce bruit, l'ours se réveille, sort. Chacun le frappe de toute sa force, les Iroquois avec un simple bâton, les Algonquins avec un harpon ou une hache, les Esquimaux le laissent partir et lancent à sa poursuite des chiens.

C'est une vraie chasse à courre et l'ours sera abattu à coups de lances. En Asie, certaines tribus sauvages attaquent l'ours d'une manière plus dangereuse : les chasseurs se précipitent sur lui et lui plongent un poignard dans la poitrine.

Au Moyen Age on organisa en France de grandes chasses à l'ours. Maintenant l'animal a disparu de nos régions. On en trouve quelques-uns en Bohême, il y en aurait encore dans les Pyrénées; on vient de signaler un ours dans la forêt du Vercors en Dauphiné, et c'est un événement car on pensait avoir tué en 1898 le dernier représentant de l'espèce; quatre chasseurs de chamois viennent de se lancer à la poursuite du fauve.

Bour.

Ah ! les beaux châteaux...

Il y a de magnifiques châteaux dans beaucoup de pays, et il est bien naturel que l'on ait songé à reproduire leur image sur des timbres pour les faire connaître. Nous en avons réuni ici plusieurs exemples: Nous voyons d'abord le château royal de Sinaia, en Roumanie. Une série entière de timbres fut éditée pour commémorer le cinquantième anniversaire de ce château qui, comme vous le voyez, est bien jeune. Le timbre ci-contre, d'une valeur de 6 lei, était de couleur rouge-orangée et représentait l'ensemble du château. Sur les autres timbres de cette émission, on voyait le portrait des derniers rois de Roumanie.

Voici ensuite un puissant château allemand: c'est celui de Kœnigsberg et on le trouve dans une émission dont vous avez déjà entendu parler, puisque c'est celle de l'exposition philatélique de Kœnigsberg. Il date donc de 1935. D'une valeur de 12 pfennig, il est rouge-carmin.

Enfin, vous voyez un château de Pologne. Cette vignette appartient à une série émise en 1935, et qui représentait les plus beaux sites de Pologne. Il était lilas et valait 45 groschen.

Nous ne pouvons reproduire ici tous les timbres de châteaux du monde entier, car ils sont trop nombreux, mais ceux-ci sont parmi les plus jolis.

PETIT COURRIER DE JANOT

Bernard Strasberg, à Lens. — Il ne nous est pas possible malheureusement de publier des romans d'aventures qui sont déjà pris par d'autres journaux.

Aurore et Serena Baci, à Saint-Gaudens. — Merci de vos gentilles réponses au concours. C'est une très bonne idée de faire un concours de la plus belle histoire écrite par nos lecteurs et de leur décerner un prix. Nous traiterons cette question dès la rentrée.

André Champion, à Martinville. — Sois tranquille, nous multiplierons dès la rentrée le nombre des concours et nous donnerons de beaux livres en prix.

Jules Boisrene, à Millay (Nièvre). — La question d'un « Coin des jeunes Navigateurs » est à l'étude et tu auras bientôt satisfaction.

Simone Vennat, à Cosne (Allier). — Nous nous efforcerons d'étendre la partie réservée aux fillettes, tout en donnant satisfaction aux garçons.

Hélène Bouche, à Rosières (Cher). — Nous verrons s'il est possible de donner dans notre journal davantage de « rigolades », comme tu le dis.

S. Malignak, à Paris. — J'espère que tu t'es bien plu en colonie de vacances et je te remercie de bien aimer notre journal.

Darrio, à Madeury-Nanterre. — Je suis tout à fait de ton avis sur « Triktrak » et sur ces autres histoires fantastiques, bonnes seulement à détraquer.

Roger Genevey, à Lyon. — Nous ne pouvons pas, pour certaines raisons, publier des romans de Jules Verne. Mais j'espère que le roman de Wells — qui ressemble à Jules Verne — te plaira.

René Brenner, à Strasbourg. — Nous avons déjà publié un beau roman sur la mer : *L'Ile au Trésor*. Nous verrons par la suite à en publier d'autres.

Michel Cornier, à Remiremont. — Il est malheureusement trop tard dans la saison pour que nous puissions donner des indications au sujet d'une tente. Nous verrons cela l'année prochaine. Mes félicitations pour ton prix d'excellence.

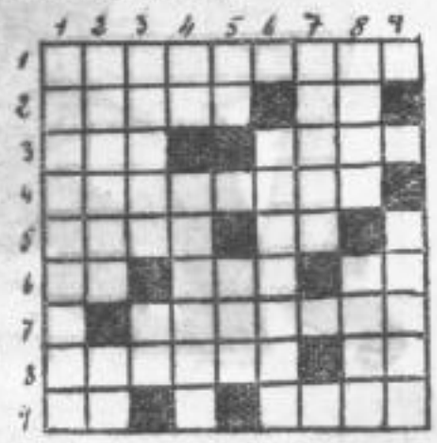
Andrée Brignet, Les Vans (Ardèche). — Nous ferons dès la rentrée, comme tu le demandes, un concours tous les quinze jours ou tous les mois.

Rosenthal, à Vincennes. — Il nous est malheureusement impossible de consacrer une page entière aux jeunes aviateurs, mais nous nous efforcerons de donner une rubrique plus complète. Nous publierons très vite le bel avion avec carlingue M. C. 3, que tu nous demandes.

Félix Ring et Francis Eliet, Chelles. — Merci de vos lettres, et je vois que vous êtes tous les deux d'accord sur *Mon Camarade*. Mais je ne peux pas faire ma lettre plus longue parce que je suis trop paresseux.

André Gino, Paris (XVIIIe). — L'auteur de *L'Aigle des Montagnes Rocheuses* est le même dessinateur qui fait une de tes histoires préférées, *Jim Mystère*. Malheureusement nous ne pouvons pas continuer une histoire qui a déjà paru dans un autre journal.

MOTS CROISÉS DU N° 96



Horizontalement. — 1. Conduisait les chevaux au temps des diligences. — 2. Très gai. Pronom. — 3. Ne araignit pas. Fleuve légendaire. — 4. Qui donne volontiers. — 5. Rongeur. — 6. Canton. — 7. Article contracté. Ce qu'on fait en marchant. Note de musique. — 8. Vous pousse à dormir. — 9. Remuée. Pronom. — 10. Pronom. Transpirer.

Verticalement. — 1. Liste de ce qu'on fera. — 2. Animal qui vole. Douze mois. — 3. Convenable. Deux lettres de son. — 4. Pronom personnel. Espérance. — 5. Terminaison d'infinitif. Contraire du corps. — 6. Tremblement de terre. — 7. Fleur dont les Égyptiens se servaient comme de papier. — 8. Pierre précieuse noirâtre. Terminaison de vers. — 9. Imiter l'appel de la brebis.

SOLUTIONS DU N° 95

Horizontalement. — 1. Maternelle. — 2. Ro. On. — 3. Réalité. If. — 4. Vérité. — 5. Eté. Avatar. — 6. Lys. Nitre. — 7. Art. Ere. — 8. Daim. Ed. Et. — 9. En Il. Tuée.

Verticalement. — 1. Marmelade. — 2. Tyran. — 3. Travesti. — 4. Role. Mi. — 5. Iran. — 6. Natalité. — 7. Etat. Et. — 8. Etre. — 9. Loi. Aérée. — 10. Rufer. Eté.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 95

Réponses aux charades.

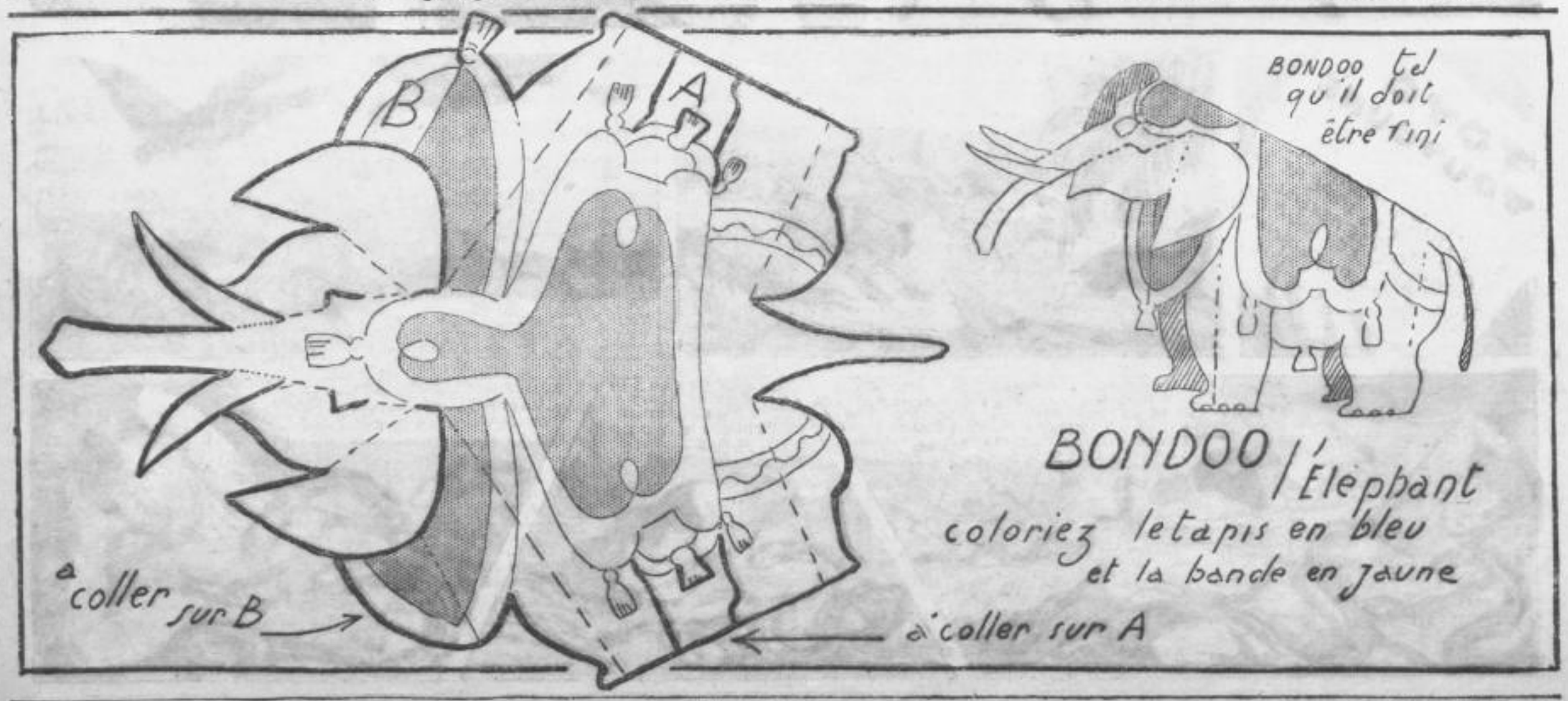
Archambaud (arc-chant-beau).
Poireau (Pois-ro).
Mon Camarade (Mont-K-mare-ade).
Paris (pas-ris).
Mandoline (Ment-do-lit-ne).

Réponse à la devinette

Parce qu'on prend l'autobus quand il passe et le café quand il est passé.

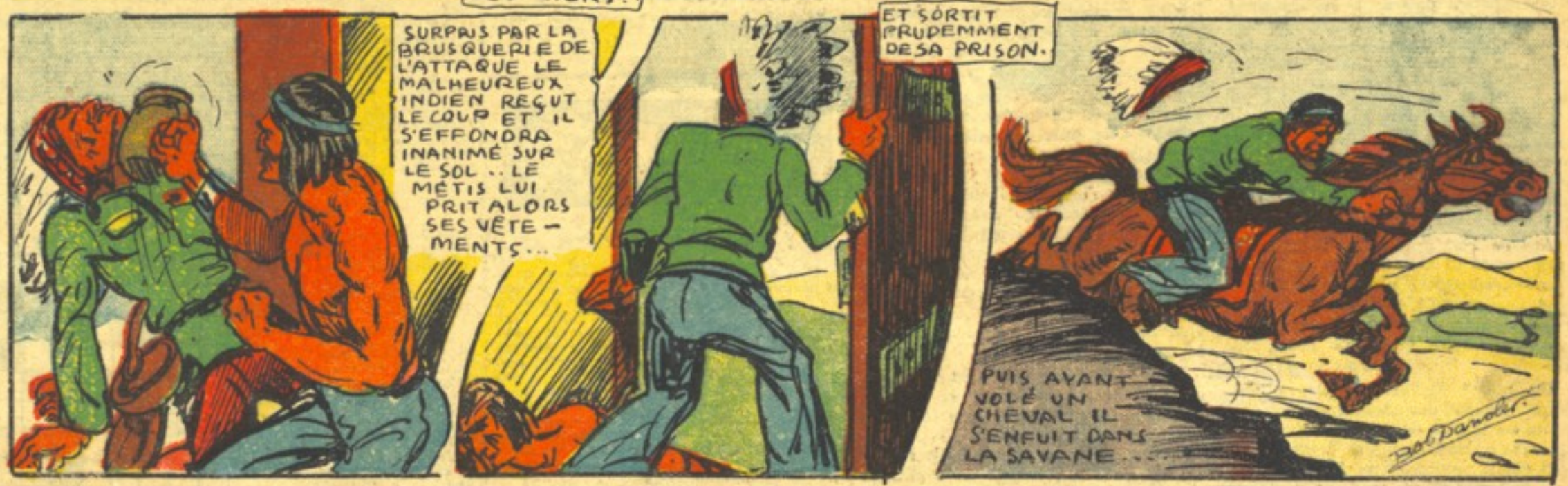
Réponses de la chaîne

Saule, Seule, Meule, Moule, Roule, Route, Soute, Saute, Saule.



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST LE DÉFENSEUR DE SES AMIS LES INDIENS D'UNE RÉSERVE QUI SONT PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST CHIMIQUE QUI VEUT S'EMPARER DE LEURS TERRES. JIM POUR MIEUX COMBATTRE SE FAIT PASSER POUR MORT ET AVEC UN AMI À LUI SE DÉGUISE EN TRAPPEUR...



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.224.

PRIX : 0.50

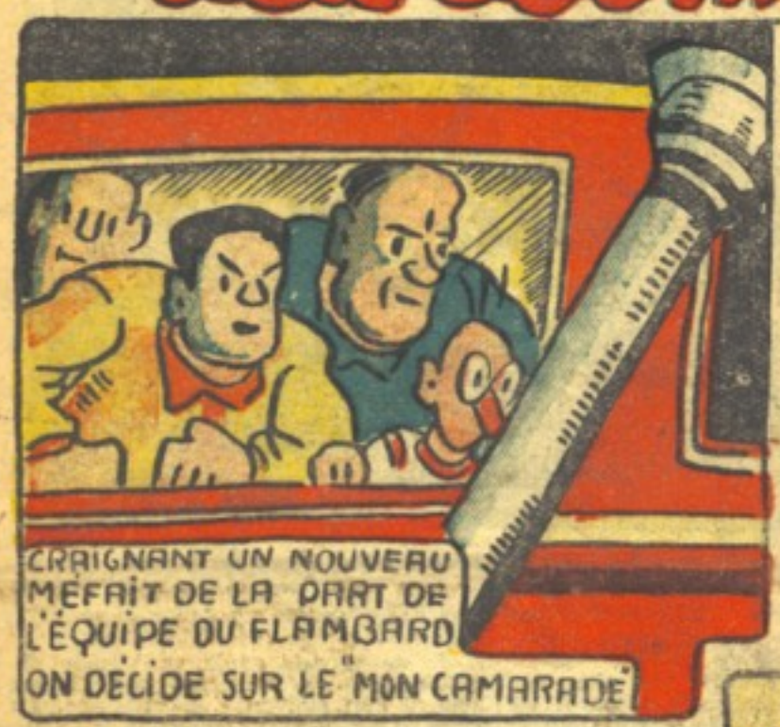
Mon camarade

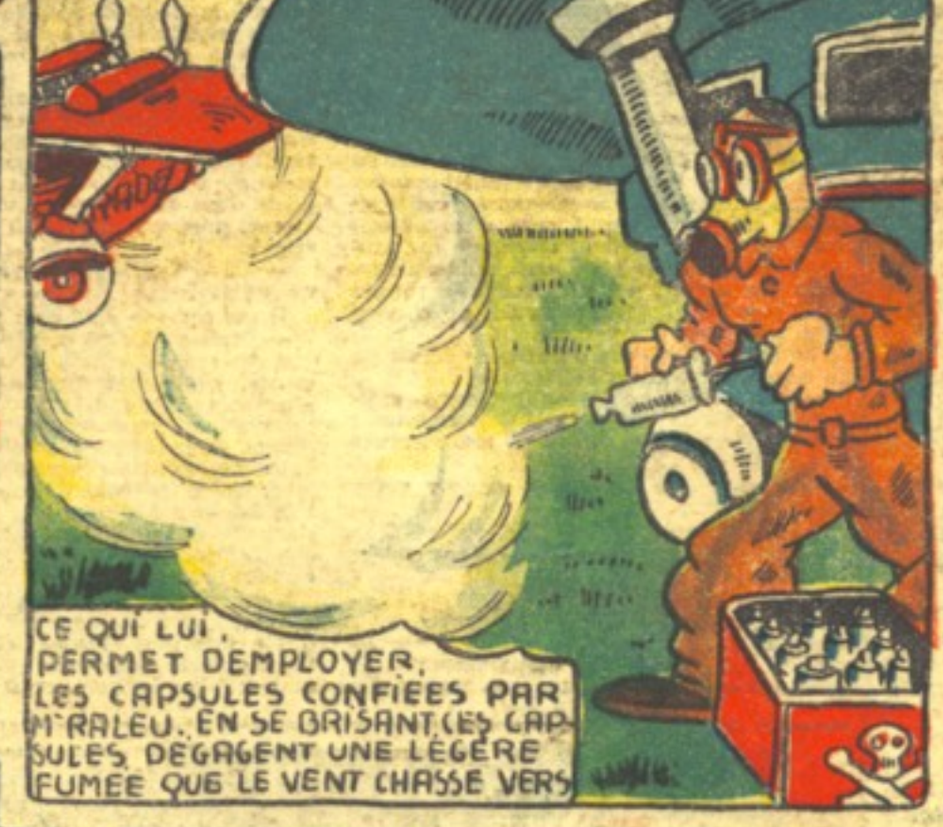
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 97. — 7 OCTOBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LA LETTRE DE JANOT

Pat'Soum aviateur : MARTIN TRIOMPHE





La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il y en a peut-être beaucoup de mes petits camarades qui voudraient savoir quelles aventures me sont arrivées dans les bois avec mon ami Julot, alors qu'on cherchait à arriver à Dunkerque et à devenir marins pour découvrir des pays inconnus.

Malheureusement, la suite de mes aventures c'est pas dans cette lettre-ci que je pourrai la raconter. Qu'il me suffise de vous dire pour cette fois que j'ai eu une très grande surprise quand je suis rentré rue du Fer-à-Repasser. Mme Burette ne m'a pas du tout traité de petit imbécile, de petit criminel, de bandit des grands chemins, de canaille, enfin de tous les noms, et elle s'est seulement mise à pleurer, elle m'a embrassé et elle m'a pris dans ses bras.

Et cela ça m'a fait comprendre une chose que je n'aurais jamais crue jusqu'ici, même si on me l'avait expliquée en long et en large, c'est que Mme Burette, bien qu'elle ne soit pas ma vraie mère et que je ne sois pas son vrai fils, elle m'aime bien tout de même. Elle a longtemps vécu toute seule, Mme Burette, et elle avait pas du tout l'habitude d'un petit garçon comme moi.

Moi, je la regrettais très fort, ma vraie mère, et c'est tout naturel qu'on ne se soit pas entendus avec Mme Burette, et Mlle Lebondu, tous les autres et même le perroquet Sigisbert, ils n'ont pas arrangé les choses. Mais maintenant c'est fini, Mlle Lebondu on la reverra plus, parce qu'on est brouillés, le perroquet Sigisbert est mort sans que personne pleure sur lui et Mme Burette commence à être gentille avec moi. Je crois que tout est arrangé et que je vais avoir bien du bonheur.

Mais si Mme Burette elle ne m'a fait aucun reproche, qu'est-ce que je me suis fait attraper par ces messieurs-dames de la rédaction! Ça a été leur tour de me dire que j'étais un petit imbécile et que j'avais eu la tête tournée par Julot et par les histoires bêtes et fantastiques qu'il avait lues (et moi avec lui) dans certains journaux, que vraiment je ne méritais plus d'être président du club, qu'on allait voir si je le resterai, et que j'avais bien de la chance que ma lettre ait tant de succès dans le concours qui vient de se terminer parce que sans cela on aurait demandé à un autre d'écrire la lettre.

Enfin, maintenant qu'ils m'ont bien lavé la tête à cause de ma fuite, ces messieurs-dames de la rédaction, ils ont l'air de moins m'en vouloir et j'espère que tout va s'arranger. Mais pour dire vrai, j'ai tout de même pas été gentil, gentil, gentil.

Avec tout cela j'ai assez parlé de mes petites histoires (et puis j'aime autant pas vous dire l'accueil qu'on m'a fait, à mon club), il faut maintenant que je réponde à quelques-unes des lettres que j'ai retrouvées à mon retour de mon voyage pour l'Afrique centrale (j'y suis pas arrivé, bien sûr, en Afrique centrale, mais c'est tout de même pour ce pays-là et pour quelques autres endroits que j'étais parti).

Une lettre qui m'a bien intéressé parce qu'elle racontait une histoire dans le genre de la mienne, c'est celle de Roger Canton, à Paris. Il me dit :

Des enfants volent dans des journaux comme *Razahl, Hip, Hip, Hip*, etc., un homme d'une force colossale sauter d'une liane à une autre. Un enfant veut l'imiter et n'ayant pas de lianes, il se sert d'une corde ou d'un cache-nez; et il veut sauter, il rate son coup, il se casse une jambe ou un bras.

Un homme seul part (dans ces journaux-là) imiter les conquistadores à la conquête de l'or; après quelques aventures il revient en France chargé de tonnes de métal précieux.

Un enfant voyant cela raisonne et se dit : « Je puis aussi tenter ma chance. » Il s'embarque sur un paquebot clandestinement. Arrivé, il voit que les mineurs eux-mêmes sont dans la plus profonde misère (voir la *Révolte des chercheurs d'or*). N'ayant pas d'argent, il vole et il finit ses jours en prison. Mais il y a de grandes chances pour qu'il se fasse prendre sur le bateau et qu'on le ramène en France où il est sûr de rester jusqu'à sa majorité et d'endurer le martyre de Roger Abel, dans les bagnes d'enfants. Cet enfant n'a rien fait. Les illustrés conteurs de blagues ont tout fait. Mais eux ils ne sont pas punis et ils continuent leur besogne.

Ce que raconte mon ami Roger Canton est tout ce qu'il y a de vrai.

A la différence tout de même que si j'en juge par ma propre expérience, le petit garçon n'arrivera pas même jusqu'au port où se trouve le paquebot, et que c'est tout près de son point de départ qu'il aura sur la tête la menace de la prison et du bagne d'enfants jusqu'à vingt et un an.

C'est pourquoi (surtout après mes dernières aventures) je ne suis pas du tout de l'avis de tous mes petits camarades. Il y en a des dizaines et des dizaines qui demandent que dans Mon Camarade *on donne davantage d'aventures extraordinaires, d'histoires de policiers et de gangsters, et d'hommes qui tirent des coups de fusil. Toutes ces aventures fantastiques c'est très joli dans les rêves (et encore faudrait voir si c'est si joli que tout cela), mais dans la pratique ça a une très mauvaise influence et ça peut vous conduire à faire tout le contraire de ce qu'il faut.*

De l'aventure on en a déjà mis beaucoup dans le journal. De l'aventure amusante, mais de l'aventure juste, et dont les épisodes n'étaient pas trop fantastiques, étaient toujours fondés sur des faits réels.

Je ne crois pas qu'on puisse en donner davantage. Que pensez-vous là-dessus? Donnez-moi donc votre avis.

Je serre la main à tous mes petits camarades.

JANOT,
Président du club des amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

PETIT COURRIER DE JANOT

Fabille et Gilberte, Paris : Nous verrons si possible à mettre un coin du cinéma, mais cela soulèvera certaines difficultés pratiques. — *Lionel B., Vincennes :* Il est véritablement difficile de publier une nouvelle histoire comme les « Gangsters de l'Air », l'aventure doit avoir une place dans notre journal, mais elle ne doit pas tout occuper. — *André Pascal, Malakoff :* Nous verrons à publier des articles sur le sujet que tu demandes. — *Bernard Gaudley, Prely :* Ces messieurs et dames de la rédaction ne demandent pas mieux que de faire une place pour les contes et dessins faits par nos lecteurs, mais encore faut-il que ceux-ci nous envoient de quoi mettre dans cette page. — *Marcel M., Neuville-l'Evêque :* Notre coin du bricolage sera développé dans la suite comme tu le demandes.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *Bedford et l'inventeur Cavor, arrivés sur la lune, ont été faits prisonniers par les Sélénites et emmenés dans les cavernes lunaires.*

CHAPITRE XII

CAVOR FAIT DES SUPPOSITIONS
(suite)

Mes mains étaient si étroitement liées que je pouvais à peine tenir le bol; mais quand ils virent mes efforts, deux d'entre eux, avec dextérité, desserrèrent d'un tour la chaîne de mes poignets. Leur tentacule fut mol et froid contre ma peau. Je saisis immédiatement une bouchée de nourriture. Cela avait le même manque de consistance qui paraît être la caractéristique de toutes les structures organiques sur la lune; cette viande avait le goût de gaufres ou de meringues, mais ce n'était, en aucune façon, désagréable. J'en pris, coup sur coup, deux autres bouchées.

— J'en avais joliment besoin, fis-je, en mordant dans un morceau plus gros encore.

Pendant un instant, nous mangeâmes ainsi sans avoir plus conscience de nous-mêmes. Nous mangeâmes et bientôt nous bûmes, comme des mendiants aux fourneaux gratuits. Jamais, ni auparavant, ni depuis, je n'ai senti une faim aussi dévorante et, si je n'avais pas subi moi-même cette expérience, je n'aurais jamais pu croire qu'à un quart de million de milles de notre monde, dans la plus profonde angoisse, entouré, épié par des êtres plus grotesques et plus inhumains que les pires créations d'un cauchemar, il me serait possible de manger dans le plus complet oubli de toutes ces choses.

Les Sélénites restaient debout devant nous, nous examinant et faisant, de temps à autre, une sorte de gazouillis tremblotant qui devait, je suppose, leur servir de langage. Je ne frissonnai même pas à leur contact, et, quand la première ardeur de ma faim fut passée, je pus remarquer que Cavor, lui aussi, avait mangé avec le même abandon éhonté.

CHAPITRE XIII

ENTRÉE EN RELATIONS

Quand enfin nous eûmes fini de manger, les Sélénites dénouèrent les liens de nos pieds et les replacèrent de façon à nous donner une relative liberté de mouvements. Ils détachèrent aussi les chaînes qui nous tenaient la taille. Pour tout cela, ils durent nous manier librement et, de temps à autre, leur tête bizarre s'abaissait tout près de ma figure ou un tentacule mou touchait ma tête ou mon cou. Je ne me souviens pas d'avoir été alors effayé ou dégoûté de leur proximité. Je pense que nous imaginions des têtes humaines à l'intérieur de ces masques crustacés. La peau, comme tout le reste d'ailleurs, semblait bleuâtre, mais c'était l'effet de la lumière, et elle avait un aspect dur et brillant, fort semblable à des élytres d'insecte et non pas douce, moite ou poilue comme le serait celle d'un animal vertébré. Autour de leur tête était une rangée basse d'épines blanchâtres allant d'arrière en avant, et une seconde rangée beaucoup plus large s'incurvait de chaque côté, au-dessus des yeux.

Le Sélénite qui me détacha se servit de sa bouche pour aider ses mains.

— On dirait qu'ils veulent nous relâcher, dit Cavor. Attention! Nous sommes sur la lune : ne faites pas de mouvements soudains!

— Est-ce que vous allez essayer votre géométrie?

— Si j'ai une occasion propice. Mais il se peut aussi qu'ils nous fassent les premiers des avances.

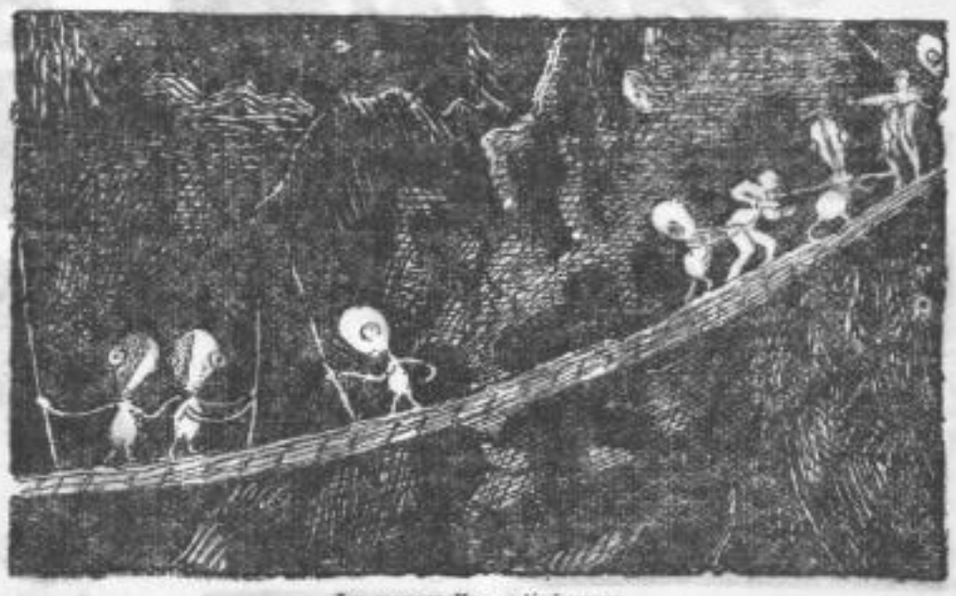
Nous demeurâmes pensifs et les Sélénites, ayant terminé leurs arrangements, firent quelques pas en arrière et parurent nous examiner. Je dis qu'ils parurent le faire, parce que leurs yeux se trouvant sur le côté et non pas de front, on avait, pour déterminer la direction dans laquelle ils regardaient, la même difficulté qu'on aurait eue s'il se fût agi d'une poule ou d'un poisson. Ils conversaient entre eux, avec ces bruits qu'il me paraissait impossible d'imiter ou de définir. La porte, derrière nous, s'ouvrit plus grande, et, jetant un regard par-dessus mon épaule, j'aperçus, au delà, un vague et large espace dans lequel se tenait un groupe assez nombreux de Sélénites.

— Est-ce qu'ils veulent que nous imitions ces bruits? demandai-je à Cavor.

— Je ne le pense pas, répondit-il.

— Il me semble qu'ils essayent de nous faire comprendre quelque chose.

— Je ne puis rien deviner à leurs gestes. Avez-vous remarqué celui qui se démanche la tête comme un homme qui aurait un faux col gênant?



La passerelle vertigineuse.

— Faisons-lui aussi des signes de tête.

Nous gesticulâmes de la même façon, mais, voyant que cela ne produisait aucun effet, nous tentâmes une imitation des mouvements des Sélénites. Cela parut les intéresser. En tout cas, ils refirent tous le même mouvement; mais, comme cela ne menait à rien, nous y renonçâmes; à la fin, ils cessèrent aussi et se livrèrent entre eux à une discussion animée. Alors l'un d'eux, un peu plus court et un peu plus épais que les autres, et muni d'une bouche particulièrement large, s'accroupit soudainement auprès de Cavor, mit ses mains et ses pieds dans la même posture que ceux de Cavor, puis, par un adroit mouvement, se releva.

— Cavor! criai-je, ils veulent que nous nous relevions.

Il me regarda ébahi, la bouche ouverte.

— Mais oui! c'est cela! fit-il.

Avec maints efforts et maints gémissements, gênés par nos mains liées, nous réussîmes à nous mettre sur pied. Les Sélénites s'écartèrent pour faire place à nos efforts, et parurent gazouiller avec plus de volubilité. Aussitôt que nous fûmes debout, le Sélénite corpulent s'approcha, toucha tout à tour nos figures avec ses tentacules et s'avança du côté de la porte ouverte. La signification de ce geste était assez évidente et nous le suivîmes.

Nous remarquâmes que quatre des Sélénites qui se trouvaient sur le seuil étaient d'une taille plus élevée et vêtus de la même façon que ceux que nous avions vus dans le cratère, c'est-à-dire avec des casques ronds et garnis de pointes, et des sortes de justaucorps cylindriques; chacun d'eux portait un aiguillon dont la pointe et la garde étaient faites du même métal terne que les bois. Ces quatre êtres vinrent se placer de chaque côté de nous au moment où nous sortîmes de notre chambre pour pénétrer dans la caverne d'où venait la lumière.

Nous ne pûmes nous faire immédiatement une idée de cette caverne. Notre attention était accaparée par les mouvements et les attitudes des Sélénites qui nous entouraient et par la nécessité de contrôler nos mouvements dans la crainte d'alarmer nos gardiens par quelque enjambée excessive. Devant nous, marchait le Sélénite court et corpulent qui avait résolu le problème de nous faire lever; il se livrait à des gesticulations qui nous paraissaient presque toutes intelligibles et il nous invitait à le suivre. Sa figure, en forme d'auge, allait de l'un à l'autre de nous d'une façon qui était évidemment interrogative et nous fûmes pendant un certain temps absorbés par toutes ces choses.

Mais enfin, le vaste endroit qui formait l'arrière-plan de nos mouvements se précisa à nos regards. Il devint apparent que la source d'une grande partie de ce tumulte de sons, qui emplissait nos oreilles depuis qu'avait cessé l'ivresse stupéfiante des champignons, était une énorme agglomération de machines en pleine activité, dont les parties volantes et tournantes s'apercevaient indistinctivement au-dessus des têtes et entre les corps des Sélénites qui marchaient autour de nous. Non seulement, le réseau de bruit qui emplissait l'air provenait de ce mécanisme, mais aussi la singulière lumière bleue qui se répandait en tous sens. Nous avions accepté comme une chose naturelle qu'une caverne souterraine fût artificiellement éclairée, et, à ce moment même, bien que le fait fût évident à mes yeux, je n'en compris réellement l'importance que lorsque au bout de peu de temps nous fûmes arrivés dans une zone de ténèbres.

Je ne saurais expliquer l'usage et la structure de ces immenses appareils, parce que ni l'un ni l'autre de nous n'apprit à quoi ils servaient, ni comment ils fonctionnaient. L'une après l'autre, de grandes tiges de métal jaillissaient du centre vers en haut; chacune de ces tiges laissait tomber, en atteignant le sommet de sa course, une sorte de bras ballant, qu'elle plongeait dans un cylindre vertical en le chassant avec force. Au moment où chacun de ces bras plongeait, il se produisait un bruit sourd suivi d'un ronflement et, hors du cylindre vertical, cette substance incandescente qui éclairait l'endroit débordait et se déversait, comme du lait bouillant au-dessus d'un pot, et tombait par flasques lumineuses dans un réservoir placé au-dessous. C'était une lumière froide et bleue avec une sorte d'éclat phosphorescent, mais infiniment brillant, et, des réservoirs qui la recevaient, elle s'écoulait par des conduits à travers la caverne.

Régulièrement jaillissaient les bras de cet incompréhensible appareil et la substance lumineuse siffait et se déversait. Tout d'abord, la chose me parut de dimensions raisonnables et assez proche de nous; mais je remarquai combien, en comparaison, les Sélénites paraissaient petits et je me fis une idée de l'immensité réelle de la machine et de la caverne. De cet extraordinaire engin, mes yeux revinrent aux faces des Sélénites pour lesquels je me sentis des égards nouveaux. Je m'arrêtai, Cavor en

fit autant et nous contemplâmes ces formidables balanciers.

— Mais c'est prodigieux! m'écriai-je. A quoi cela peut-il servir?

La figure de Cavor exprimait la plus respectueuse considération.

— Je n'y comprends rien; assurément, ces êtres sont... Les hommes n'auraient pu faire rien de semblable! Regardez de quelle façon ces manivelles sont montées sur des bielles d'assemblage!

Le Sélénite corpulent avait fait quelques pas sans que nous y ayons pris garde. Il revint en arrière et se plaça entre nous et la grande machine. J'évitai de le regarder, parce que je devinais que son idée devait être de nous faire signe de continuer à marcher. Il repartit dans la direction qu'il voulait nous voir suivre, se retourna, revint et nous toucha la joue pour attirer notre attention.

Mes regards rencontrèrent ceux de Cavor.

— Ne pouvons-nous pas lui montrer que nous sommes intéressés par cette machine? demandai-je.

— Si, répondit Cavor, nous allons essayer.

Il se tourna vers notre guide, sourit, indiqua la machine, recommença ses gestes, mit un doigt sur son front et indiqua de nouveau la machine. Par quelque aberration d'esprit, il parut s'imaginer qu'une sorte de baragouin pourrait suppléer à cette mimique.

— Moi regarder ça, moi pense ça très fort, oui!

Cette manière d'agir sembla arrêter un instant les Sélénites dans leur désir de nous faire avancer. Ils tournaient leurs faces les unes vers les autres, leurs têtes bizarres s'agitaient, les voix sifflotantes gazouillaient, rapides et liquides. Alors l'un d'eux, grande créature maigre, ayant, en plus du vêtement que portaient aussi les autres, une sorte de manteau, enroula son espèce de trompe autour de la taille de Cavor et l'entraîna doucement à la suite de notre guide qui se remit en marche.

Cavor résista.

— Nous pouvons aussi bien commencer à nous expliquer maintenant. Ils pourraient bien penser que nous sommes une nouvelle espèce d'animaux, un nouveau genre de veau lunaire, peut-être. Il est de toute importance que nous fassions preuve, dès le début, d'un intérêt intelligent.

« Non! non! criait-il. Moi pas venir de suite, moi regarder ça.

— N'y aurait-il pas quelque théorème géométrique que vous puissiez expliquer à propos de cette affaire? suggérai-je, tandis que les Sélénites conféraient de nouveau entre eux.

— Il se pourrait qu'une parabole... commença-t-il.

Soudain, il poussa un cri et fit un saut de plus de six pieds.

L'un des quatre Sélénites armés l'avait piqué avec son aiguillon!

Je me tournai, faisant un rapide geste de menace vers le porte-aiguillon qui me suivait et il recula brusquement. Ce geste, ainsi que le cri et le bond soudain de Cavor étonnèrent les Sélénites. Ils s'écartèrent en hâte, tendant vers nous leur face à l'expression stupide et immobile. Pendant un de ces moments qui semblent n'avoir jamais de fin, nous restâmes dans une attitude de protestation irritée, affrontant un demi-cercle de ces êtres inhumains.

— Il m'a piqué! dit Cavor avec un sanglot dans la voix.

— Je l'ai vu! répondis-je. Ah! mais non! commençai-je en m'adressant au Sélénite, nous ne voulons pas de cela! Pour qui diable nous prenez-vous?

Je jetai promptement un coup d'œil de droite et de gauche. Au plus loin du désert bleu de la caverne, je vis une quantité d'autres Sélénites arriver en courant vers nous.

La caverne s'étendait, large et basse, et reculait dans toutes les directions jusqu'aux ténèbres. Son plafond, je me le rappelle, semblait bombé comme s'il eût fléchi sous le poids de la vaste épaisseur de roc qui nous emprisonnait. Il n'y avait aucun moyen d'en sortir, aucun! Dessus, dessous, en tous sens était l'inconnu et nous nous trouvions — hommes sans défense — entourés de ces créatures inhumaines, armées d'aiguillons qu'elles brandissaient.

CHAPITRE XIV

LA PASSERELLE VERTIGINEUSE

Cette pause hostile dura un court instant. Je suppose que les Sélénites eurent, comme nous, quelques pensées très rapides. Mon impression la plus claire fut qu'il n'y avait rien contre quoi je puisse m'adosser et que nous allions sûrement être entourés et tués. L'absolue folie de notre présence en cet endroit m'accabla comme un reproche énorme et noir. Pourquoi m'étais-je lancé dans cette expédition insensée?

Cavor s'approcha de moi et posa sa main sur mon bras. Sa face pâle et terrifiée était effrayante dans cette lumière bleue.

— Nous ne pouvons rien faire, dit-il. C'est une erreur. Ils ne comprennent pas. Il nous faut les suivre où ils veulent nous emmener.

Je le considérai un instant, puis mes regards se tournèrent de nouveau vers les Sélénites qui venaient à la rescousse.

— Si j'avais mes mains libres...

— C'est inutile! fit-il, pantelant.

— Inutile!...

— Suivons-les.

Il tourna les talons et prit les devants dans la direction qui nous avait été indiquée.

(A suivre.)

Variétés

PROBLÈME

Voici une multiplication dont la plupart des chiffres ont été effacés, mais avec ceux qui restent vous pouvez la reconstituer sans difficulté.

```
 .8..8
  .9.
 -----
 7....2
 .9....
7......
-------
88...11.
```

RÉBUS

DEVINETTE

Je suis à la tête de 26 soldats. Sans moi, Paris est pris. Qui suis-je?

CHARADES

Envoi de Maurice Saül.

Mon premier est une ville de la région parisienne.
Mon second fait l'action de tuer.
Mon dernier est une lettre de l'alphabet.
Mon tout est un héros de *Mon Camarade*.

Mon premier est du verbe vivre.
Mon second est la seule boisson naturelle.
Mon dernier n'est pas court.
Mon tout est un instrument à musique.

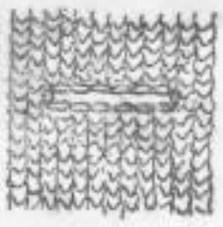
Mon premier sert à dormir.
Mon second est une lettre de l'alphabet.
Mon troisième est un aliment exotique.
Mon dernier est une lettre de l'alphabet.
Mon tout est un État d'Afrique.

(Les solutions au prochain numéro.)

Conseils de TRICOT

BOUTONNIÈRE

Vous voulez faire une jaquette et faire des boutonnières, je vous entends dire : Comment fait-on les boutonnières? Eh bien voici. C'est très simple.



Boutonnière

Vous mesurez à quelle distance du bord de votre vêtement vous voulez la faire, généralement c'est à 4 centimètres. Donc lorsque vous êtes à 4 centimètres, vous laissez tomber 3, 4 ou 5 mailles selon la grosseur de votre tricot et du bouton que vous mettrez, et vous continuez à tricoter les mailles suivantes. Lorsque en revenant, vous arrivez à l'endroit qui forme le trou, vous montez des mailles sur votre aiguille, le même nombre que vous avez laissé tomber et vous tricotez les mailles suivantes; la même opération se répète autant de fois que vous voulez faire de boutonnières.

Les Conseils de tante Camille.

Un moyen original de laver les carreaux. — *Ça n'est pas facile, me direz-vous, de laver les carreaux, il faut de l'alcool ou du blanc d'Espagne, des chiffons et surtout beaucoup de temps. Eh bien voici un moyen original et simple de nettoyer admirablement les vitres. Prenez... un oignon, coupez-le en deux, sans vous mettre à pleurer, et frottez la vitre avec cette moitié d'oignon. Vous serez tout étonnée de voir que votre vitre est débarrassée admirablement de sa poussière et qu'un simple coup de chiffon suffira à la rendre aussi propre qu'après le lessivage le plus soigneux.*

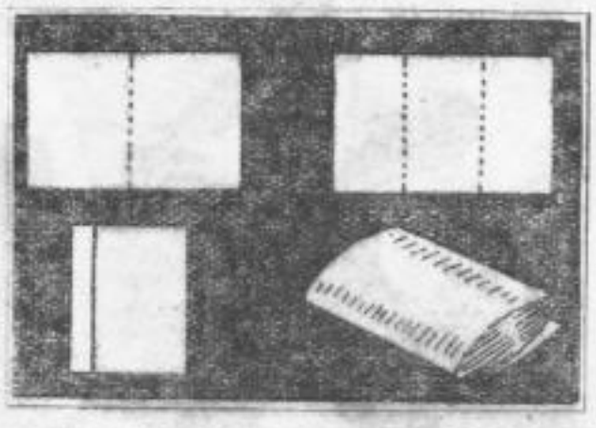
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Le potage à la tomate. — *Voici un délicieux potage, assez rapidement fait et pour lequel il faut : de l'eau, une cuillerée à soupe de tapioca, une cuillerée de purée de tomates et un peu de crème fraîche. Faites bouillir l'eau, ajoutez le tapioca et ramenez à l'ébullition, salez, ajoutez la purée de tomates, laissez cuire très doucement pendant une dizaine de minutes. Ajoutez alors la crème, mélangez et laissez bouillir quelques secondes. Puis servez très chaud.*

Les œufs aux épinards. — *Voici un moyen agréable d'utiliser un reste d'épinards, c'est d'en faire une omelette... Vous cassez le nombre d'œufs nécessaire, vous les battez énergiquement puis vous y mélangez votre restant d'épinards de la veille (pas plus d'une demie-cuillerée à soupe d'épinards par œuf). Vous mettez un bon morceau de beurre dans la poêle et vous y versez votre mélange que vous tournez au commencement de la cuisson. Quand le mélange épaissit, vous laissez encore cuire quelques instants, vous retirez du feu et au bout de quelques minutes vous mettez sur le plat en pliant en deux comme une omelette ordinaire. Savez-vous d'ailleurs que cette omelette est excellente froide aussi bien que chaude?*

BRICOLAGE : Un gobelet de papier

Il arrive, lorsqu'on est nombreux, qu'on n'ait pas assez de verres pour chacun; voici une façon hygiénique d'arranger les choses : Prenez une feuille de papier de format commercial : 1° pliez-la en deux; 2° pliez votre papier double en trois, de manière à rabattre les deux extrémités sur la partie centrale; 3° faites passer un des volets dans l'autre, comme font les pharmaciens pour empaquater une petite dose de poudre; 4° la partie opposée aux volets a deux feuilles d'épaisseur, dégagez-en un et ramenez-le du côté des volets, auxquels vous l'épinglerez si possible. C'est entre ces deux feuillets que vous verserez le liquide, mais faites attention à la qualité du papier dont dépend son imperméabilité. S'il est « buvard » si peu que ce soit, inutile d'essayer.



Calino fait son service militaire. Il se présente un soir chez l'adjudant et lui demande la permission de sortir.

— Vous osez demander à sortir, répond le gradé, habillé comme vous êtes? Vous ne vous êtes même pas aperçu que vous aviez une épaulette pas pareille à l'autre.

— Ah! laquelle donc? interroge naïvement Calino.

○

Ce monsieur a un gros défaut. Il boit trop. Résultat : il souffre d'une maladie de foie, de brûlures d'estomac, etc., etc. Sa femme a réussi à le convaincre qu'une visite chez le médecin serait nécessaire. Quelques jours plus tard il raconte la chose à un ami et lui explique : « Le médecin m'a donné des cachets pour me faire passer l'habitude de la boisson. Mais vois-tu, cela me semble tellement mauvais, que je les prends avec un verre de rhum pour pouvoir les faire passer... »

○

Voici quelques annonces et écriteaux pittoresques notés au hasard des rencontres :

« Appartement à louer à côté de l'épicier. On peut le couper en deux. »

Chez un marchand de volailles : « Ici, en raison de la chaleur, les poulets sont tués vivants. »

Et cet autre : « Appartement à louer au rez-de-chaussée. Ascenseur. »

○

Une célèbre foire aux mariages a lieu chaque année, le 17 juillet, dans un petit village de Transylvanie. Ce jour-là, les jeunes filles à marier, accompagnées de leurs parents et suivies du bétail qui constitue leur dot, se rendent dans la montagne qui domine le village. Durant la journée, les jeunes gens désireux de se marier défilent devant les candidates et font leur choix avant le coucher du soleil. Le soir, on sert un gigantesque banquet de fiançailles.

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, après l'échec de la révolte des chercheurs d'or, Dick Preston, quinze ans, s'est enfui et s'est perdu dans la terrible brousse australienne. Après avoir été accueilli par l'indigène Jim il fait maintenant route avec le lama Ned, un vieux fou mystique.

Chapitre XXIII. — Le vieux Ned *(suite)*

— Fais comme chez toi, dit le vieux Ned en s'asseyant et perdant son air sauvage et dur au début. Procédons avec ordre. Qui t'a envoyé, dis-tu?

— Je me suis perdu et je suis à moitié mort de soif, mais un noir, Jim, a pris soin de moi.

— C'est possible, dit le vieux Ned en hochant la tête. Fais comme chez toi, car dans cette vie, nous sommes près de la mort. C'est une pensée bien profonde, comme dit Lord Nelson. C'était un grand homme et très bon. Ils l'auraient fait roi d'Angleterre si un boulet de canon ne l'avait pas couché par terre. « C'est l'ingratitude qui mène le plus loin », dit-il en rendant le dernier soupir, et comme il a dit vrai. C'est écrit dans les prophéties, chapitre XVIII, verset XVII. Mais ça suffit, silence vieux fou.

Il se dit ces derniers mots à lui-même en marmonnant. Dick commença à se sentir moins à son aise, mais maintenant qu'il avait retrouvé un homme de sa race, il préférait rester avec lui de toutes façons, malgré ses divagations, plutôt qu'avec Jim qui, en dépit de son intelligence et de sa bonté, était un étranger.

— Quand partirons-nous?

— Demain à l'aube. Appelle-moi Ned, car c'est mon nom de baptême, et il fait fuir le démon parce que je ne lui appartiens pas. Je ne peux en dire plus long.

Dick s'installa de son mieux et sortit quelques racines pilées et grillées que la femme de Jim lui avait données en cadeau d'adieu.

Ned était retombé dans son mutisme et lissait sa longue barbe gris jaune. Il avait l'air maintenant tout à fait calme et il aida Dick à faire le dîner. Il sortit quelques biscuits de son sac et mangea tranquillement.

La nuit tombait, et Dick s'étendit pour dormir. Il vit Ned s'agenouiller un instant sur un rocher tourné vers l'Ouest et cela le réconforta. Mais l'effort qu'il avait fait pour parler à Ned l'ayant épuisé, il s'assoupit.

Chapitre XXIV. — Un fou

Il s'éveilla avant l'aurore avec l'impression pénible que quelqu'un le regardait d'un air menaçant. Il avait déjà eu cette sensation, mais l'avait chaque fois trouvée sans fondement; cette fois-là, comme son cerveau sortait des brumes du sommeil, il s'aperçut avec étonnement qu'il ne s'était pas trompé. Le vieux Ned était assis devant lui et le regardait d'un air menaçant, son revolver à la main. Dick chercha aussitôt le sien.

— Tu ne le trouveras pas, traître, dit Ned avec un petit rire insensé. Je l'ai. Que pensais-tu que j'attendais? J'attendais le moment où je pourrais te voler à mon tour et emporter tes pistolets. Vol pour vol.

— Mais pourquoi? cria Dick, je n'ai rien fait.

— Si, dit Ned secouant la tête d'un air rusé. Ce n'est pas ce que tu as fait, c'est ce que tu as l'intention de faire.

— Mais je ne veux rien faire. Je veux seulement atteindre une ville.

— Les mensonges ne te serviront de rien, dit Ned en brandissant son revolver. Tu as affaire à un homme qu'on ne trompe pas. Il a de la salive d'ange sur les paupières, ce qui le rend capable de percer toutes les ruses comme un chat aux yeux verts perce les ténèbres. C'est un don qu'on m'a fait à cause de mes souffrances, ajouta-t-il avec malice. Ma foi, qu'on me barbouille de noir si je sais pourquoi je ne t'ai pas tué pendant ton sommeil

— Mais je ne vous avais jamais vu avant hier.

— Oui, mais d'autres l'ont fait.

— Je n'ai jamais entendu votre nom.

— Je ne me soucie pas de la façon dont on m'appelle. Je ne t'ai pas dit non plus mon vrai nom, personne ne le sait; le nom de Ned m'a été donné pour que le démon ne m'approche pas, mais mon vrai nom n'a jamais été prononcé sur cette terre. Tu ne sais pas ce que tu me demandes, ou peut-être que si! C'est la puissance du démon! Mais laisse-moi te dire que tu ne tireras rien de moi de cette façon, ni d'aucune autre d'ailleurs. Je vois clair en toi, aussi vrai que la balle de mon fusil va illuminer tes ténèbres.

Dick abandonna la partie en désespoir de cause. Il ne pouvait rien dire. Il s'assit, le menton appuyé sur ses genoux relevés, craignant de rencontrer le regard du fou, parce que celui-ci pourrait prendre cela pour une offense, ce qui lui occasionnerait une nouvelle crise de soupçons et d'accusations.

— Maintenant je vais te montrer ce que je sais exactement, dit Ned d'une voix lente et inspirée; je vais faire entrer dans ta carcasse la crainte de Dieu. Regarde-moi dans les yeux, et dis-moi si tu ne connais pas Tommy le Jaune.

Dick eut un sursaut d'étonnement et le regarda, surpris. Ned ricana et secoua joyeusement la tête.

— Ah! ah! ça te chatouille! continue, dis-moi que tu ne le connais pas!

— Je le connais, répondit Dick. Il ne savait pas si Tommy était un ami ou un ennemi de Ned. Mais pensant qu'il le considérait comme allié à Tommy et à sa bande, il résolut de dire la vérité. C'est mon ennemi. Je puis certainement l'appeler ainsi après ce qu'il m'a fait.

Le vieux Ned eut un rire croassant et cassé.

— Formidable! Ainsi tu te figures que tu peux m'avoir comme ça? Si tu étais vraiment son ennemi je t'accueillerais avec une fanfare. Non! tu ne me joueras pas comme ça. Es-tu venu à moi hier en me disant: « Ecoute, Ned, je vais t'aider dans ta chasse, car je suis un ennemi de cette crapule et nous la ferons sauter ensemble. Non, oh! non! tu n'as rien dit de semblable,

(Suite en première colonne page 4.)

Comme un éclair, Dick ôta la gourde de ses lèvres et la jeta à la tête du vieux Ned.

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

tu as rampé vers moi en me racontant des histoires de nègres. C'est seulement maintenant que tu as tout découvert, que tu prétends être de mon côté.

— Mais comment pouvais-je savoir que vous connaissiez Tommy? Je vous aurais tout dit si je l'avais su.

— Oui, si tu avais su que je verrais à travers toi, mais tu as tout caché, tu as pensé que tu pourrais me tromper. Eh bien tu vois que tu ne peux pas, je te connais.

— Que pensez-vous alors? hurla Dick, son exaspération l'emportant sur sa peur.

— Tu es son émissaire, dit Ned, prononçant ce dernier mot avec un sifflement. *Son émissaire!* Il t'a envoyé pour m'attirer vers la mine, comme le démon va parmi les hommes se promener en hurlant et en dévorant le cœur des pécheurs. Il a peur. Il m'a fait du tort, un tort énorme, il m'a fait trop grand tort pour continuer à vivre, tout est décidé, son nom est effacé, il ne vaut pas mieux que s'il était mort. Oh! comme il doit trembler et frissonner dans ses souliers; et comme la sueur doit ruisseler de son âme noire.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider, dit Dick. N'importe quoi pour vous prouver que je ne suis pas un ami de cette brute. Je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez, mais je suis avec vous car il est impossible qu'il soit dans son droit. Laissez-moi tenter ma chance.

— Tu veux te mettre de mon côté, n'est-ce-pas. Tu le jures!

— Oui, je vous demande seulement de me laisser le prouver. Dick parlait sérieusement, il ne voyait aucune autre façon de calmer le fou, et il était certainement tout prêt à aider qui que ce soit à combattre Tommy et sa bande. Comme c'était ridicule d'être ainsi accusé d'être l'ami de Tommy, alors que bien peu de gens avaient d'aussi bonnes raisons que lui de le haïr.

— Bon, dit Ned, tu m'aideras, n'est-ce-pas?

— Oui, oui.

— Bon, alors mène-moi à lui et je saurai si tu dis la vérité.

Dick resta silencieux un moment. Il n'y avait pas moyen de sortir le vieillard de son obsession.

— Je ne sais pas où il est.

— Ainsi, tu commences déjà à renier ta parole. Je savais que tu n'étais qu'un menteur. Et il brandit son revolver. Tu ne me sers à rien, à rien.

— Assez! cria Dick désespéré, je vais vous conduire à lui.

Il n'y avait rien d'autre à faire. En emmenant l'homme dans un long voyage, il aurait peut-être une chance de s'échapper.

— Où est-il? demanda Ned triomphalement.

— Là-haut dans la montagne. A deux jours de marche environ.

Le vieillard réfléchit:

— Deux jours? Bon! il se peut que tu me dises la vérité cette fois-ci. Conduis-moi à lui et je te pardonnerai, et je te marierai avec ma fille qui est en Amérique, celle qui est princesse. Mais, ne crois-tu pas qu'il s'échappera pendant la nuit? Je n'ai pas besoin de dormir, le sommeil m'a fui depuis que je suis sans péché, je ne subis plus la malédiction d'Adam et je me passe de repos.

— Mais vous buvez et vous mangez, s'étonna Dick, aussitôt très ennuyé de l'avoir contredit.

Cela ne fâcha pas Ned.

— Ce n'est pas que j'en aie besoin, dit-il en clignant de l'œil; c'est pour tromper ceux qui me surveillent. Je ne dois pas leur révéler qui je suis. Viens! Lève-toi et mène-moi vers cette crapule qui m'a fait du tort.

Dick se leva et Ned, le menaçant toujours de son revolver, prit une lanière de cuir avec un nœud coulant. Il jeta la boucle vers Dick:

— Passe là dedans.

Dick obéit et le vieux Ned, tenant l'extrémité de la courroie, serra fortement la boucle en pressant les bras de Dick contre ses côtes.

— Mais il faudrait que je mange d'abord quelque chose, dit Dick pour gagner du temps, et de plus il avait faim. Je ne suis pas comme vous, je ne pourrai pas vous guider si vous ne me nourrissez pas.

— C'est vrai, tu n'es pas comme moi, admit Ned, tu commences à dire la vérité, tu vois. Il jeta quelques biscuits sur un rocher et le laissa grimper pour les manger. Il les absorba difficilement; ayant les coudes étroitement pressés contre les côtes, il lui fallait se pencher et se tortiller, et le vieux Ned surveillait ses contorsions d'un regard plein de joie malicieuse.

— Arrive, maintenant, dit-il enfin. Droit sur la trace. Je récompense pour l'éternité mes serviteurs fidèles et tu verras de tes propres yeux ce que je ferai des autres.

Chapitre XXV. — Encore Tommy

A midi, Dick sentit qu'il ne pouvait en supporter davantage. Le vieux Ned le menait à un train d'enfer, le fouettant avec un bout de lanière de cuir et exigeant qu'il trouve un raccourci qui mène à la cachette du bandit.

— Nous n'en sommes plus loin, reniflait-il. Je savais que j'étais sur ses traces et je vais te dire, tu me mènes dans la direction qu'il a prise, à ce qu'on m'a dit. Il ne nous faudra pas deux jours; à cette allure, nous l'atteindrons avant le coucher du soleil. Il se remit à fouetter Dick. Huc! tu ne pensais pas marcher si vite!

A un moment, Dick vit un indigène se glisser derrière les arbres; il essaya de lui faire signe et d'appeler, espérant qu'il faisait partie d'une tribu amie. Mais le vieux Ned, qui n'avait pas vu l'indigène, donna à Dick un autre coup de fouet en grognant et en le menaçant. Il ne montrait aucun signe de fatigue, malgré son âge. Ses yeux brillaient étrangement.

Finalement, Dick conclut qu'il devait tenter de s'échapper, même au péril de sa vie, puisqu'il n'avait aucun espoir de découvrir le bandit, bien que les récits du vieux Ned lui fassent supposer qu'il se trouvait dans les environs. Mais cette conviction n'était probablement, pensa-t-il, qu'une autre invention du fou.

Ils avaient fait halte dans un petit vallon, au flanc de la colline et Ned s'apprêtait à fouetter encore Dick. Celui-ci examina rapidement les lieux; tout près une cascade limpide tombait d'une hauteur de dix pieds dans le lit sablonneux près duquel il se trouvait; environ cinquante mètres plus loin on apercevait la boucle d'un cours d'eau.

— Je ne peux plus avancer sans boire, haleta-t-il.

— Bon, dit Ned dédaigneusement, tu n'es qu'un mortel, tu ne me ressembles pas. J'ai reçu de la manne pendant ton sommeil, des pies me l'ont apportée dans leur bec. Voilà.

Il décrocha sa gourde, en dévissa le bouchon et la tendit à Dick, qui la porta à ses lèvres et en but une grosse gorgée.

— Assez, dit Ned, rends-la moi.

Comme un éclair, Dick ôta la gourde de ses lèvres, la jeta à la tête de Ned, lui arracha le bout de la corde puis sauta aussitôt dans le torrent. Le saut lui blessa les talons et il s'enfonça, mais il revint bientôt à la surface et avança rapidement dans le ruisseau jusqu'au tournant. Il était rafraîchi par l'eau qu'il avait bue et soutenu par l'espoir de s'échapper.

Au moment où il s'était retourné en sautant, il avait aperçu en éclair Ned qui chancelait et tombait dans un buisson d'épines. Il avait sans doute mis beaucoup de temps à s'en dépêtrer, car ce fut seulement après que Dick eût dépassé la boucle qu'il entendit le bruit d'une détonation; Ned avait sans doute tiré sur lui dans une rage aveugle, car il était hors de sa vue.

Il s'enfuit sans s'arrêter, atteignit une gorge transversale, la longea en courant pendant un quart de mille à peu près, puis escalada la côte.

Là il s'arrêta un petit moment, épiant les ravins, car il redoutait la poursuite. Il ne vit rien mais il n'osa pas attendre. Il avait remarqué, d'après plusieurs détails, que le vieux Ned était un trappeur expérimenté, et il le savait bon tireur. Car Ned avait une fois abattu un perroquet perché au sommet d'un arbre à menthe en guise d'avertissement pour Dick.

C'est pourquoi, continuant vers l'Ouest, Dick reprit à nouveau sa fuite, dévalant chaque pente et escaladant en suant l'autre côté. Mais il était libre, libre.

En longeant une crête, il vit un petit coin tranquille au-dessous de lui. L'abondance de verdure décelait une source, et il se sentit de nouveau la gorge en feu. Il descendit en courant, se fraya bruyamment un passage à travers les broussailles et aboutit à un petit espace dégagé. La source tombait d'une pierre cachée dans la fougère dans une mare de galets blancs, et deux hommes étaient assis devant elle, sur un tertre gazonné. *(A suivre.)*

La superficie totale du continent américain, avec ses 30.000.000 de kilomètres carrés, est plus grande que celle de l'Afrique et de l'Australie réunies.

o

L'usage des couteaux à bouts arrondis est dû... au cardinal de Richelieu. A son époque, chaque convive, même lorsqu'il était l'invité d'un ami, se servait toujours de son propre couteau qu'il portait dans sa poche. Ce couteau servait à de nombreux usages, à se curer les dents par exemple. Chez Richelieu, luxe inouï, un couteau était placé, par les soins du maître, auprès de chaque invité, un couteau à bout pointu. Dégoûté de voir que certains de ses amis s'en servaient comme cure-dents, il commanda à ses domestiques d'épointer tous les couteaux. La nouvelle mode était lancée.

o

Un employé travaillant huit heures par jour, et chargé de compter un milliard en pièces de 5 francs, mettrait pour accomplir cette tâche — en comptant 500 francs par minute — onze années, quatre mois, vingt-huit jours, trois heures et vingt minutes.

o

Il n'est pas facile d'obtenir un poste de facteur rural en Chine. Le candidat doit en effet prouver qu'il est très courageux, robuste et bon marcheur. Pour cela on lui fait subir une épreuve qui consiste à parcourir de grandes distances, des montagnes escarpées, des ravins sauvages, des forêts dangereuses où les fauves ont leurs tanières et les bandits leurs repaires, tout cela, chargés de lourds fardeaux.

o

Les fraises furent de bonne heure très appréciées en France, mais pendant longtemps on ne connut que celles des bois. Il fallut attendre la fin du XVIe siècle pour voir véritablement cultiver ce fruit.

Les Femmes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE L'ATLANTIQUE NORD

Et voilà, le service régulier entre l'ancien et le nouveau continent sera bientôt une chose faite.

Les Américains et les Anglais ont réalisé une double traversée New-York-Botwood-Foynes-Southampton dans un sens et Southampton-Foynes-Botwood-Montréal- New-York.

La première réalisation pratique a été accomplie à la date fixée et dans les conditions les meilleures.

Le 3 juillet, un hydravion américain, Sikorsky S-42-B (construit par un ingénieur russe établi depuis longtemps aux Etats-Unis), prenait le départ. L'hydravion, équipé de 4 moteurs américains de 750 CV chacun, fut baptisé « Pan-American-Clipper » et rallia la base de Botwood où il devait attendre le jour du départ, le 5 juillet, pour décoller en même temps que son collègue anglais. A 20 h. 10 il partit pour l'Irlande, qu'il atteignit dans le brouillard en 12 heures 34 minutes, soit à 249 kilomètres à l'heure de moyenne.

Puis il rallia Southampton.

De son côté, l'hydravion anglais Short, baptisé « Caledonia » et équipé de 4 moteurs anglais de 800-900 CV chacun, décolla le 5 juillet à 19 h. 57 et atteignit Terre-Neuve, dans le brouillard également, à 10 h. 20, mais ne put amérir que 40 minutes après, soit un voyage total de 15 heures 3 minutes ou 211 kilomètres à l'heure de moyenne. Les deux hydravions se croisèrent à 4 heures du matin et échangèrent un message radio.

Que font les Français pendant ce temps ?

Nous vous le dirons une prochaine fois.

UNE ARME ORIGINALE

Exceptionnellement, cette fois, nous allons vous parler d'aviation de guerre.

Le sujet est tellement original que nous vous le décrivons à titre documentaire. C'est, du reste, une simple hypothèse, c'est-à-dire que rien n'a encore été tenté de ce genre.

Il s'agit, tout simplement, de couper, en vol, les avions de l'adversaire !

Ainsi vous voyez, du sol, des avions de bombardement ennemis qui s'avancent vers vous. Des avions de chasse alliés se précipitent au-devant d'eux. Vous vous attendez à une suite de cabrioles, un crépitement de mitrailleuses et à une spectaculaire chute en flammes, tandis que les pilotes de l'avion touché se sauvent en parachute.

Mais, à votre grande surprise, les chasseurs se contentent de passer à toute vitesse au-dessus des bombardiers et ils disparaissent bientôt à votre vue. Et, tout à coup, une aile se détache d'un avion de bombardement; un autre perd son gouvernail et les pièces se mettent à tournoyer à une allure vertigineuse vers le sol, accompagnant les avions désemparés. Que s'est-il passé ?

Les chasseurs ont tout bonnement laissé pendre sous leur carlingue un fil d'acier de quelques centaines de mètres de long. Ce fil est relié à un tambour d'enroulement et à un déclencheur en cas d'accrochage.

Comme le chasseur fait 450 kilomètres à l'heure par exemple, et qu'il vient au-devant du bombardier qui fait 350 à 400 kilomètres à l'heure, les vitesses s'ajoutent.

Voici donc un fil d'acier qui, à plus de 800 kilomètres à l'heure, coupe une aile et agit comme une véritable scie sur les parties de l'avion qu'il rencontre et sur lesquelles il glisse.

C'est, en tout cas, une arme de combat originale. Mais il faut bien calculer à une telle vitesse !

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ORNITHOPTÈRE. — Appareil aérien dont la propulsion et la sustentation sont assurées par un battement d'ailes. C'est donc un avion qui se déplace dans l'air comme un oiseau. Cette idée a beaucoup eu d'adeptes depuis les temps les plus reculés et les essais d'oiseaux mécaniques ne se comptent plus. Nous vous en avons parlé dans l'historique des modèles réduits.

Toutes les tentatives en grandeur ont échoué.

CANARD. — Avion qui se déplace à l'inverse des appareils ordinaires, c'est-à-dire avec les empennages à l'avant. Prenez un avion ordinaire, faites tourner l'hélice à l'envers, mettez le bord d'attaque des ailes dans l'autre sens, faites de même pour les empennages et vous avez un avion « canard ». En réalité, le réglage et les commandes sont un peu différents.

Bientôt

DE MAGNIFIQUES HISTOIRES DE Léopold CHAUVEAU

LES DEUX FONT LA PAIRE

Un beau volume avec de nombreuses illustrations

7 fr. 50

E. S. I. 24, Rue Racine PARIS (6e)

Ch. post. 974-41.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

Tarif des abonnements : France : 6 mois 9 fr. 50, 12 mois 18 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e Compte ch. post. : 974.41 Paris

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE PLANEUR

Lancement au sandow

Robuste et élégant

Achetez notre pochette

M. C. 2 Envoi franco contre 6 francs

NOTRE POCHETTE M. C. 1

permet de construire

UN AVION A MOTEUR

de caoutchouc, qui vole

Envoi franco contre 7 francs

E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

L'écrivain Paul Gsell, secrétaire général de la Société Universelle du Théâtre, a écrit sur le théâtre soviétique un beau livre d'où nous tirons ces pages consacrées au principal des Théâtres spéciaux pour enfants qui existent à Moscou.

A Moscou, le Théâtre d'État du jeune spectateur s'appelle Théâtre Boubnov, du nom du commissaire du peuple à l'Éducation nationale. Tout dernièrement, on y jouait deux contes d'Andersen, adorablement adaptés par Smirnov, *La Princesse et le Porcher*, et les *Habits neufs de l'empereur*.

Nous surprenons, la nuit, le jeune Guillmar qui, avant de se coucher, a lu un livre d'Andersen. Il est dans son lit. Il rêve. Et, soudain, se présente à lui le conteur danois qui lui propose une promenade merveilleuse. Guillmar accepte. Il se lève, s'habille bien vite et Andersen le prend par la main. Il leur pousse des ailes et ils s'envolent par la fenêtre. Nous les voyons s'élancer à travers la nuit étoilée, au-dessus des toits de la ville. Suspendus dans le vide, ils planent côte à côte et font de grandes enjambées dans l'espace.

Ce tableau plein de charme frappe si puissamment l'imagination des enfants qu'ils en retiennent leur souffle.

Guillmar et son guide arrivent au pays des songes.

Sous la fenêtre d'une orgueilleuse princesse, un prince amoureux chante une sérénade. Il est très pauvre, mais il offre à celle qu'il aime son cœur, une rose et un rossignol. Cœur, fleur, oiseau, la belle méprise ces présents et, sans même regarder le prince, elle le chasse.

Alors il décide de lui donner une leçon. Il se fait accepter comme porcher par un fermier du voisinage et, dans la porcherie, il fabrique un jouet avec un pot d'argile. Ce petit vase possède la propriété de faire entendre des commérages insipides. Voilà justement ce qui plaira à la frivole princesse. En effet, dès que lui est apporté le vase à bavardages, elle le désire. « Dix baisers! » demande le jeune porcher. Elle hésite un peu, mais elle finit par acquitter le paiement exigé.

Un moment après, le porcher revient avec une crécelle qui joue des mélodies bêtes à pleurer. La princesse trouve ces airs tout à fait à son goût. « Cent baisers! » réclame le porcher. Elle fait la moue. Mais elle s'exécute encore.

Tandis qu'elle imprime ses lèvres sur la joue du porcher, le roi son père la surprend et, furieux, l'expulse du royaume.

Alors le faux gardien de porcs dit à la sotte princesse : « Quand j'étais prince, vous m'avez renvoyé. Mais pour obtenir des jouets ridicules, vous avez donné des baisers à un porcher. Je connais trop maintenant la futilité de votre esprit et je ne veux plus penser à vous. »

Un entr'acte. Puis ce sont les *Habits neufs de l'empereur*.

Des filous viennent à la cour d'un empereur qui souhaite d'avoir de très riches vêtements.

Ils lui promettent un costume que seuls verront les gens intelligents. Ce sera un moyen de reconnaître les esprits distingués des imbéciles. Le souverain avance à ces fripons tout l'argent qu'ils veulent. Ils tissent l'étoffe extraordinaire. En réalité, il n'y a sur le métier ni chaîne ni trame. Ils prennent les mesures de l'empereur. Ils feignent de couper à sa taille justaucorps, chausses, manteau de cérémonie. Ils font semblant d'habiller le monarque. Les ministres sont appelés à donner leur avis sur le costume impérial. Ils se gardent bien de dire qu'ils ne voient rien, parce qu'ils passeraient pour des niais. Au contraire, ils s'extasient sur la splendeur de l'étoffe.

L'empereur sort dans les rues de sa capitale.

Soudain un enfant s'écrie : « Il est tout nu! » Et comme la vérité sort de la bouche de l'innocence, chacun, dès lors, comprend que l'enfant a raison.

Ce conte si finement symbolique, le metteur en scène l'a traité avec une délicieuse ironie.

Les escrocs manient le tissu imaginaire absolument comme s'il s'agissait d'une étoffe très précieuse. Ils passent à l'empereur des culottes fictives avec un sérieux imperturbable. Ils drapent avec art les plis du manteau qui n'existe pas.

Et les hauts fonctionnaires s'extasient à qui mieux mieux en plaçant leur main sur leur cœur pour attester la sincérité de leurs éloges.

Tout cela déchaîne des tempêtes de rire dans la salle. Car les petits spectateurs saisissent tout de suite la « moralité » de cette fable pourtant assez subtile. Pas une minute, eux, ne sont les dupes des filous. Ils se moquent à cœur joie des snobs qui admirent ce qu'ils ne voient pas pour acquérir la réputation de fins connaisseurs.

Je note un détail très ingénieux de la mise en scène. Au milieu du plateau est un paravent qui tourne autour d'un pivot et qui se rabat tantôt à droite, tantôt à gauche. Les acteurs jouent devant ce paravent et ceux qui doivent leur succéder s'apprêtent par derrière. Quand c'est leur tour de paraître, le paravent tourne et les expose aux regards. Et quand vient la scène suivante, le paravent tourne en sens inverse pour démasquer les nouveaux interprètes.

Léningrad aussi a son Théâtre du jeune spectateur. Le célèbre commissaire du peuple Lounatcharski ne dédaigna pas d'écrire pour cette scène un *Don Quichotte*. Il pensait qu'il était possible de divertir le jeune âge avec les plus grandes œuvres de l'esprit humain. Il suffisait, selon lui, de les adapter à l'intelligence des petits. C'est conformément à cette doctrine qu'il avait mis le chef-d'œuvre de Cervantes à la portée de l'enfance et il y avait parfaitement réussi.

Le Théâtre de Léningrad, comme les théâtres enfantins de Moscou, traite également les sujets sociaux. Dernièrement, par exemple, il a représenté la *Mine de Timochka*, de Makariev. Sujet : un orphelin, Timochka, au moment de la guerre civile, assiste secrètement à un conciliabule de contre-révolutionnaires qui veulent faire sauter une importante mine de charbon. Il les guette. Il les surprend en train d'allumer une mèche. Il l'éteint. On apprend cet exploit. On donne à la mine le nom de l'enfant.

Former une jeunesse passionnée pour l'intérêt général, prête à y sacrifier sa vie, désireuse de mériter l'estime publique et la gloire, tel est le but de tous les écrivains dramatiques, qui se consacrent aux enfants de l'U. R. S. S. Noble ambition.

Paul Gsell.

LÉONARD DE VINCI

Peintre, sculpteur, architecte, écrivain, musicien, ingénieur, physicien, philosophe, naturaliste, et dans tous ces domaines grand chercheur et grand créateur, ainsi fut Léonard de Vinci. C'est un des génies de la Renaissance. La Renaissance est l'époque où l'on commença de lutter contre les gens d'Église; auparavant eux seuls s'occupaient de sciences, de lettres, d'art; ils détenaient le privilège de l'instruction, et n'ouvraient que peu d'écoles; la plus grande partie du peuple était illettrée, l'enseignement étant réservé aux nobles, aux riches marchands et à ceux qui désiraient se consacrer à l'Eglise. Grâce à ce privilège, grâce à ses immenses richesses, grâce à l'influence qu'elle exerçait sur le peuple par son ministère religieux, l'Eglise commandait au monde. Un roi ne pouvait régner sans l'assentiment du pape...

Avec la découverte de terres nouvelles, et même d'un Nouveau Monde, la prospérité résulta d'échanges commerciaux plus nombreux, la curiosité s'éveilla pour ces peuples lointains et en même temps pour les peuples qui nous avaient précédés; les fouilles que l'on fit en Grèce et qui ramenèrent au jour les monuments littéraires et artistiques de la plus grande culture antique, permirent, à ceux qui avaient des moyens et des loisirs, d'étudier, de penser, de travailler, avec un esprit *libre*, avec le goût de cette liberté. On sortait du Moyen Age, amas de siècles où il ne se passa rien, si ce n'est une grande misère et une grande patience (patience qui ne créa qu'une belle œuvre : les cathédrales). Maintenant on avait le besoin, on se reconnaissait le droit de tout entreprendre. C'était bien là une *renaissance*.

Léonard naquit en 1445 à Vinci près de Florence. Il était le fils d'un notaire, et dans cette famille on était notaire de père en fils; on imagine les difficultés que dut rencontrer Léonard quand il annonça à ses parents qu'il voulait être peintre; il était alors difficile de prévoir le génie de Léonard, mais on connut bien vite son mauvais caractère. Et la famille dut céder : le jeune homme serait peintre.

Ce fut le grand maître *Verrochio* qui lui enseigna son art. A cette époque on composait de grands tableaux auxquels le maître et ses élèves travaillaient ensemble. Dans un de ces tableaux, le *Baptême du Christ*, actuellement à l'Académie de Florence, Vinci, pourtant un des plus jeunes élèves, peignit un ange avec tant de talent que Verrochio, se sentant lui-même surpassé, renonça désormais à tenir un pinceau. Le résultat de cette extraordinaire réussite ne se fit pas attendre : Léonard fut détesté par son maître, par ses camarades, et cette hostilité qu'il sentait croître autour de lui à Florence à chaque œuvre nouvelle lui fit quitter cette ville. Il part pour Milan où le prince Sforza le prend sous sa protection et le place à la tête de l'Académie de Peinture. Les commandes affluent. Au couvent des Dominicains où il doit exécuter une *Cène*, il fait un magnifique tableau, mais pour se venger du prieur qui n'avait cessé de l'ennuyer, de le vexer, il le représente en Judas! C'est à Milan qu'il montra combien son génie était vaste. Il éleva à son protecteur une formidable statue équestre. Il peignit de nombreuses toiles, notamment cette *Vierge aux rochers* que l'on peut admirer au Louvre. Il construisit des canaux, des places fortes, participa aux fêtes organisées en l'honneur de l'arrivée du roi de France Louis XII : il fabriqua à cette occasion un lion mécanique qui s'avança au-devant du roi et se perça le flanc pour offrir son cœur qui était l'écusson de France... on ne pouvait être plus aimable! Quand Ludovic Sforza fut fait prisonnier par les Français, Vinci quitta Milan, parcourut l'Italie, en séjournant quelque temps à Venise, effectua pour César Borgia quelques travaux d'ingénieur et se fixa à Florence. C'est là, en 1500, qu'il commença de peindre la fameuse *Joconde*. En 1503, le sénat de Florence l'employa, en même temps qu'un jeune homme déjà célèbre : Michel-Ange, à peindre la grande salle du conseil. Malheureusement ces peintures sont perdues, et même les « cartons » où l'artiste avait dessiné d'abord en réduction les diverses parties de cette œuvre immense, cartons qui provoquèrent alors l'admiration des connaisseurs. Cette rivalité grandissante entre les deux peintres obliga Vinci à quitter Florence. Il accompagne à Rome le duc Julien de Médicis quand Léon X est nommé pape en 1513. Mais le pape l'accueillit fort mal et Vinci reprit sa destinée errante. C'est alors que François Ier l'invita solennellement à venir en France; il y vint en 1515, apportant au roi cette *Joconde* que François Ier lui paya 8.000 écus d'or; François Ier lui offrit le château des Cloux, près d'Amboise et lui donna une pension; mais Vinci était alors âgé, malade; cinq ans plus tard il mourut. La tradition veut qu'il soit mort entre les bras du roi, à Fontainebleau.

Léonard de Vinci était très lent à peindre. Avant de faire un tableau il exécutait un nombre d'études considérable, et ces études sont d'une diversité, d'une hardiesse d'expression extraordinaires. Pour que les personnes dont il faisait le portrait ne se lassent pas, il faisait venir des bouffons et des musiciens pour les égayer. Vinci se souciait beaucoup d'anatomie, il l'étudia de très près. Au Moyen Age il était interdit de disséquer les morts, c'était un sacrilège qui vous menait au bûcher. Avec la Renaissance cette interdiction disparut; aussi la médecine fit-elle de grands progrès, et les peintres connurent avec plus d'exactitude la beauté du corps humain.

A la mort de Vinci, on recueillit ses manuscrits dont la plupart sont actuellement à l'Institut de France. Ils sont tous écrits de la main gauche et à rebours sur de grandes feuilles de papier. Bien peu ont été publiés. En 1651 on édita son *Traité de la Peinture* que le peintre *Poussin* illustra; ce traité est célèbre. Mais tous les manuscrits de Vinci sont intéressants. A les lire on est étonné de constater qu'il n'est pas un domaine de l'activité humaine dont Léonard ne se soit préoccupé et où il n'ait projeté les lumières de sa prodigieuse intelligence. Des réflexions philosophiques voisinent avec des croquis, des problèmes mathématiques avec des planches d'anatomie; et les dessins d'ingénieur de Vinci montrent qu'il était sur la voie de découvertes qui ont mis ensuite plusieurs siècles à aboutir. Pour les princes italiens dont il était le conseiller technique, Vinci fit des recherches d'ordre militaire, et on a de lui des plans de canons énormes, et un dessin très curieux d'une « pièce d'artifice pour jeter le désarroi chez les ennemis » : c'est un boulet muni de fusées qui en tournant enflammaient ce qui se trouvait à leur portée, puis le boulet explosait : on peut y voir l'ancêtre de la grenade. Vinci étudia minutieusement le vol des oiseaux et fit les plans d'un appareil permettant à l'homme de voler. Le premier aéroplane, c'est Vinci qui l'inventa! Ses plans très détaillés, chiffrés, ne nous sont malheureusement pas parvenus complets; mais il semble que c'est sur le modèle de la chauve-souris que l'appareil était conçu. Vasari, qui écrivit l'histoire des peintres de son temps, racontait que Vinci fabriquait aussi des ballons en cire fine qu'il remplissait d'air et qui montaient jusqu'au plafond.

Et maintenant n'allez pas vous représenter Léonard de Vinci, peintre minutieux et infatigable chercheur, comme une sorte de gnome avec une tête à gros front sur un petit corps voûté. Cet homme, décidément parfait en tous points, fut un brillant cavalier, un compagnon aimable et un athlète puissant : il arrêta un cheval au galop; rien qu'avec ses deux mains il pouvait plier un fer à cheval et tourner en vis un battant de cloche. Il était habile à l'escrime et à la danse.

BOUR.

Que d'eau, que d'eau...

Nous voici revenus à la géographie. Les chutes d'eau ont le plus grand succès auprès des dessinateurs de timbres, et nous allons en voir aujourd'hui quelques exemples. Voici d'abord, au Mexique, une impressionnante chute d'eau dont nous ignorons le nom. Elle figure sur un timbre émis en 1899, de couleur rouge et noir. Il vaut 50 centavos.

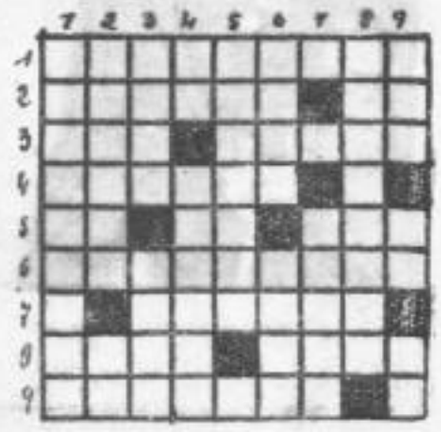
Voici, toujours en Amérique, dans la République de Panama, le saut de la Chorrera sur un des fleuves qui régularisent le canal de Panama. Ce timbre figurait dans une série émise en 1915 à l'occasion de l'Exposition de Panama et de l'inauguration du canal. Cette série comportait 13 vignettes, toutes différentes et qui évoquaient toutes des aspects du canal ou du pays. Celui que vous voyez ici est vert et d'une valeur de 1/2 centésimo.

Si nous passons maintenant à l'Afrique, nous voyons les magnifiques chutes Victoria, dans la Rhodésie du Sud, importante colonie anglaise de l'Afrique du Sud. Ces chutes fameuses figurent d'ailleurs sur les quatre dernières émissions faites par ce pays, qui n'a ses timbres à lui que depuis 1924. Celui qui est reproduit ici date de 1932 et existait en deux valeurs : 2 pence, brun et vert, et 3 pence, bleu.

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Edith et Léopold Vilcorp, Paris : Hélas, *Mon Camarade* ne pourra jamais devenir quotidien, nous verrons s'il nous est possible un jour de publier l'histoire en images de chaque pays. — ***Francis B., Le Chaffaut :*** Tu demandes, toi aussi, une rubrique de pêche, nous verrons s'il nous est possible de la publier. — *Jean Bodoumian, Lyon :* Tu voudrais voir encore des récits d'aventures dans *Mon Camarade*. Nous en publions déjà beaucoup. — *Fernand Delaie, Le Chenay :* Est-ce que « Jim Mystère » ne te suffit pas comme histoire de cow-boy? — *Roger G., Casablanca :* Tu demandes, toi aussi, des modèles réduits de bateaux à voile, sans doute en publierons-nous dans le courant de l'hiver. — *Emile C., Maurice T. et André T., Sainte-Cécile-la-Valeuze :* C'est une très bonne idée que de faire une histoire sur la vie des savants, nous en parlerons à Bour. — *Madeleine Martin :* Tu ne nous a pas donné ton adresse, comment ferons-nous si tu as gagné un prix au concours? Merci de tes suggestions pour le journal. — *Louise Lérin, Paris :* Tu voudrais voir dans *Mon Camarade* des histoires sur la vie des jeunes. C'est une très bonne idée mais que voudrais-tu particulièrement qu'on te dise là-dessus? — *Gisèle V., Paris :* Je vois que la géographie t'intéresse. Nous avons donné récemment une histoire sur le Japon. Nous publierons des récits de nos lecteurs autant que ceux-ci voudront bien nous écrire. — *Eliane H., Châtillon :* Nous allons publier de temps en temps des petites pièces de théâtre comme tu le demandes. — ***Henri Bohin :*** Toi aussi tu voudrais des histoires de gangsters et de policiers. Tu trouves que nous n'en publions pas assez comme cela? — ***P. Hodeau, Guéret :*** Tu voudrais d'autres histoires dans le genre de « Jim Mystère ». Alors le « Rayon de la Mort » t'intéressera. — *Suzanne S., Guéret :* Merci de tes charades, nous les utiliserons, bien que tu ne nous donnes pas les solutions. — *Léa Roudier, Tréton :* Le « coin des fillettes » sera développé. Merci de tes compliments et bonne santé. — *Roger T. et Jeanne B., Labergement-les-Seurres :* Merci tous deux de vos très jolies lettres qui sont très bien décorées en couleurs. Mes compliments pour vos succès à l'école. Nous verrons si nous pouvons mettre plus d'histoires drôles dans *Mon Camarade*. Tu demandes moins de récits d'aventures, mais il est difficile de contenter tout le monde à la fois. — *Gilberte et Denise H. :* Nous publierons peut-être un jour un roman ou des bonnes pages de George Sand comme tu le demandes. Je ne crois pas que ce soit la peine de mettre des oracles. C'est un jeu que l'on prend trop souvent au sérieux. — *Remy K., Harfleur :* Nous demanderons à Bour s'il peut raconter la vie des oiseaux, c'est un très joli sujet, mais je ne crois pas que Bour veuille bien te donner les moyens de prendre au piège, car tous les oiseaux qui vivent dans notre pays meurent très vite quand ils ont été pris et mis en cage. — *Georges C., Falaise :* Je répète que nous publierons des contes et récits des lecteurs à condition que ceux-ci nous en envoient plus souvent qu'en ce moment. — ***Blanche Boude :*** Tu as oublié de nous donner ton adresse, tu ne pourras pas recevoir ton prix si tu gagnes au concours. C'est une bonne idée de faire une rubrique de conseil pour organiser des sorties, monter des pièces de théâtre, etc. — ***Micheline Roche, Nice :*** Nous publions déjà des chansons, nous publierons des pièces de théâtre, nous parlons aussi souvent que possible de la Russie, mais il ne nous est pas possible de lui consacrer une page dans chaque numéro.

MOTS CROISÉS DU N° 97



Horizontalement. — 1. Conversation. — 2. Netteté. A été capable. — 3. Animal de la basse-cour. Dot formé par les cœurs. — 4. Prénom féminin. — 5. Se rend. Possessif. Mesure de surface. — 6. Rendrez plus calme. — 7. Bureau où se trouve un représentant. — 8. Fleuve d'Espagne. Située. — 9. Affolés.

Verticalement. — 1. Terreur. — 2. Ferme du tort. Préfixe. — 3. Adverbe. Tranquille. — 4. Note de musique. Qui se sert de quelque chose. — 5. Devanture. — 6. Une partie essentielle du corps. Ignorance. — 7. Sous-préfecture de l'Aube. — 8. En larmes. — 9. Inexistant. Terminaison de verbe. Conjonction.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 96

Horizontalement. — 1. Postillon. — 2. Rieur. On. — 3. Osa. Styx. — 4. Généreux. — 5. Rats. Is. — 6. Au. Pas. Bé. — 7. Sommeil. — 8. Manière. Me. — 9. En. Suer.

Verticalement. — 1. Programme. — 2. Oiseau. An. — 3. Séant. Su. — 4. Tu. Espoir. — 5. Ir. Ame. — 6. Séisme. — 7. Lotus. — 8. Onyx. Rime. — 9. Bêler.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 96

Problème. — 301 bouteilles, ce qui fait 43 bouteilles par étagère.

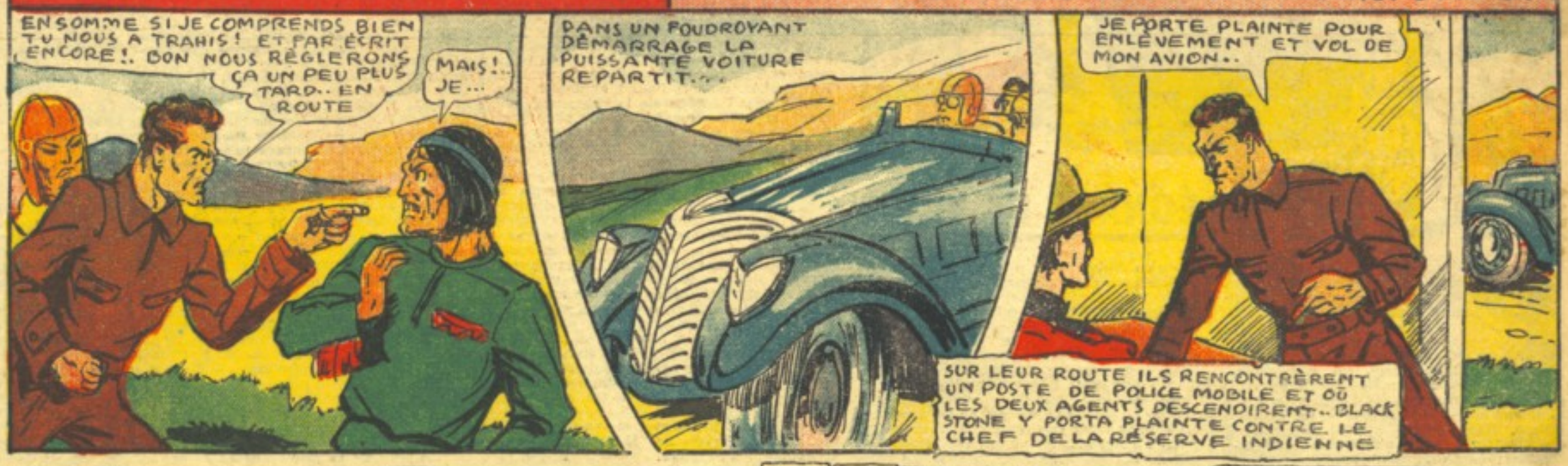
Déchiffrage. — Il faut faire beaucoup d'abonnés à *Mon Camarade*. (Il suffisait de remplacer chaque lettre par celle qui la précède dans l'alphabet.)

Rébus. — Le Détroit de Behring.

Charades. — Manis (Ma-nid). — Piffard (Pis-fard). — Parapluie (pas-rat-pluie). — Chaloupe (chat-loup-peu). — Epidémie (épi-dé-mie).

45 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE PROTÈGE SES AMIS LES INDIENS CONTRE LES AGISSEMENTS DES AGENT D'UN TRUST DE PRODUITS CHIMIQUES QUI VEULENT S'EMPARER DES TERRES DES INDIENS.. POUR MIEUX RÉUSSIR À SE CACHER, JIM S'EST FAIT PASSER POUR MORT..



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.225.

PRIX : 0.50

Mon camarade

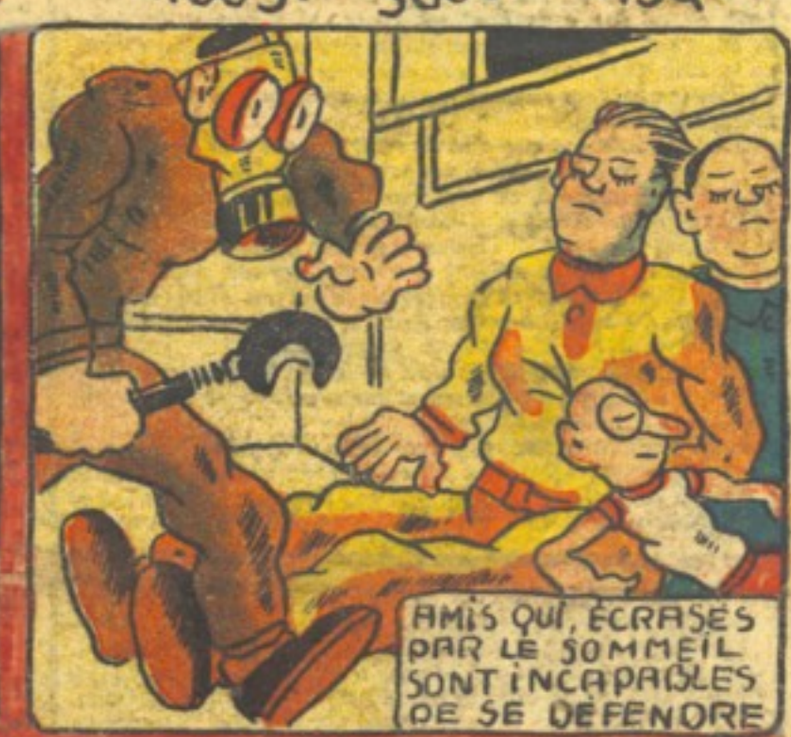
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 98. — 14 OCTOBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LES JEUNES AVIATEURS

LE GROS GABRIEL, Conte par Colette VIVIER

Pat'Loum aviateur : LES MOUSTIQUES SOUS LE MASQUE



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je ne vous raconterai pas encore dans ce numéro-ci la suite de mes aventures dans la forêt avec mon ami Julot, parce que je voudrais laisser la place aux contes et aux récits que m'envoient tous mes petits camarades.

Dans les réponses au concours, à la question : « Que voudriez-vous voir de plus dans *Mon Camarade* ? » *presque tout le monde a répondu que ce qu'on voudrait bien voir c'est une page spéciale, autant que possible toutes les semaines, où on publierait seulement les histoires, les contes et les récits que m'enverraient les lecteurs de* Mon Camarade. *S'il y avait dans le journal une page comme celle-là, je dois vous dire qu'elle risquerait d'être blanche ou presque blanche toutes les semaines de l'année, en dehors bien entendu de la semaine des quatre jeudis. Et si vous voulez un exemple, voilà presque deux mois que je n'ai pas publié d'histoires et de récits écrits par les lecteurs du journal, et quand je cherche dans le grand tas de paperasses qu'est mon courrier, c'est tout au plus si je peux trouver cinq ou six récits qu'on m'a envoyés pour les publier.*

Or il faut que je vous dise une chose qui est toute naturelle : l'our publier des récits il faut qu'ils soient bons. Et ils ne sont pas tous bons parce que certains croient savoir bien écrire, et malgré tout ils n'ont pas encore appris. Pour publier des récits de lecteurs, il faut donc que nous en ayions reçu déjà beaucoup de récits, que nous puissions faire un choix. Comment faire pour publier des récits si vous ne m'en envoyez pas plus de cinq ou six en deux mois ?

Je sais bien que tout le courrier dont je parle c'est du courrier de pendant les vacances. Quand on a des crabes à pêcher au bord de la mer ou des parties de cache-cache à faire dans la forêt, quand il y a du beau soleil qui luit dehors et des drôles de bêtes qu'on ne connaît pas qu'on peut attraper dans l'herbe, on a bien autre chose à faire que d'écrire ou de dessiner, et d'envoyer après ses récits et ses dessins à Janot, à Mon Camarade, 24, *rue Racine.*

Mais maintenant que c'est la rentrée, qu'il fait de la pluie, qu'on a de grandes soirées, un porte-plume dans les mains et un cahier devant soi, on n'a plus d'excuse. Et si la semaine prochaine je ne reçois pas des centaines de milliers d'histoires et de récits écrits par nos lecteurs, je mets à l'amende tous ceux de nos lecteurs qui demandent à cor et à cri une page spéciale réservée aux lecteurs et qui jamais n'ont eu l'idée de nous envoyer le plus petit souvenir de vacances, la moindre histoire vraie ou seulement une charade en trois lignes.

Là-dessus je suis bien content de laisser la plume à Georgette Lamargot, qui a treize ans et qui m'a envoyé cette très jolie histoire vraie.

Dernièrement notre chienne (elle s'appelle Mignonne) avait des petits chiens; on lui en a gardé un. Peu de temps après on découvrait dans la grange, bien au chaud dans le foin, trois petits chats qui étaient ceux de notre voisine. On l'appela pour les lui montrer car elle ne savait pas où sa chatte les avait mis. Elle décida qu'elle en garderait un et après maintes hésitations elle en choisit un, le plus laid à mon avis. Pour voir ce qui adviendrait, mon grand-père porta les deux chats à côté du chien de Mignonne. Celle-ci tout d'abord parut ennuyée de ce cadeau, mais cinq minutes après elle les léchait et les chats essayant de téter elle les laissa faire. J'en pris un pour le caresser, alors croyant que j'allais l'emporter, elle le prit délicatement par la peau du dos et le remit à côté de son chien. Notre chienne voyant les chats abandonnés les avait adoptés. Elle semblait avoir rompu la vieille tradition qui fait des chiens et des chats les plus grands ennemis.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais je trouve que c'est une bien jolie histoire, et en plus rudement bien racontée. C'est vraiment très, très joli.

Mon ami René Lambert m'a envoyé un très joli récit qui s'appelle : Le Port dans la nuit.

La nuit commence déjà à tomber sur le port. Peu à peu, le grand trafic journalier s'est éteint.

Les dockers sont partis, leur journée bien remplie, terminée.

Seuls, quelques pauvres hères sommeillent sur des bancs.

Un phare vient de s'allumer, éclairant au loin une mer calme.

Des chants résonnent : une vieille mélopée nègre chantée par une voix enrouée, accompagnée de grincements d'une mandoline.

Une vedette passe, dardant ses yeux vert et blanc sur l'horizon désert. Un yacht se balance.

Au loin, une cloche tinte. C'est le départ d'un paquebot annonçant, aux parents venus voir une dernière fois leurs chers amis, le départ prochain.

Un accordéon laisse tomber ses notes plaintives. Ce sont les bars du port, où les descentes de polices sont fréquentes.

Des heures sonnent.

Il y en a qui préfèrent peut-être à une description pure et simple une histoire où il se passe quelque chose de dramatique ou d'amusant. Cela n'empêche pas que la description de René Lambert est joliment bien observée et joliment bien écrite. Et qu'il a droit à tous les compliments.

Et maintenant j'ai beau fouiller dans les tiroirs, je ne trouve pas un récit qui puisse être publié aujourd'hui. Ce qui fait que ma lettre sera peut-être plus courte. Mais elle laissera plus de place pour la petite correspondance, et je suis certain que beaucoup attendent leurs réponses avec impatience.

Je vous serre la main bien fort à tous.

JANOT,
Président du club des amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

PETIT COURRIER DE JANOT

Julien Michelet, Vesoul : Nous venons de publier une histoire de marin, j'espère qu'elle t'a plu. — *Robert R., Marseille :* Il nous est impossible de donner une rubrique sportive qui tienne au courant nos lecteurs des faits sportifs de la semaine, pour la raison que notre journal est imprimé un mois ou six semaines à l'avance, mais nous verrons à améliorer notre rubrique de sport. — *Robert P., Bordeaux :* Je n'avais jamais pensé d'appeler ma lettre le « Coin littéraire », mais tu sais bien que je publie très souvent, quand ceux-ci m'en envoient, les essais littéraires de mes amis en donnant mon avis. Nos lecteurs sont une grande famille et ma lettre leur sert de trait d'union.

Résumé. — *Bedford et l'inventeur Cavor, arrivés sur la lune, ont été faits prisonniers par les Sélénites et entraînés par eux dans des cavernes mystérieuses.*

CHAPITRE XIV

LA PASSERELLE VERTIGINEUSE
(suite)

Je lui emboîtai le pas, essayant de paraître aussi soumis que possible et tâtant les chaînes qui me liaient les poignets. Mon sang bouillait. Je ne remarquai plus rien de cette caverne, bien qu'il ait dû s'écouler un long espace de temps avant que nous fussions parvenus à l'autre bout, ou, du moins, si je remarquai quelque chose, je l'oubliai en le voyant. Mes pensées étaient, je suppose, toutes concentrées sur mes chaînes et sur les Sélénites, en particulier sur ceux qui portaient les casques et les aiguillons. D'abord, ils marchèrent à côté de nous à une distance respectueuse, mais bientôt trois autres vinrent se joindre à eux et les premiers se rapprochèrent alors jusqu'à ne plus être qu'à portée de la main. En les voyant si près, j'eus un mouvement d'inquiétude. Le Sélénite court et corpulent marcha d'abord à notre droite, mais il reprit bientôt sa place devant nous.

Avec quelle netteté l'image de ce groupe s'est imprimée dans mon cerveau : le derrière de la tête baissée de Cavor juste devant moi, ses épaules affaissées, le visage béant de notre guide qui s'agitait en tous sens, les porteurs d'aiguillons de chaque côté, vigilants et la bouche ouverte, dans un bleu monochrome.

Pourtant, j'ai effectivement un autre souvenir en dehors de mes impressions purement personnelles : une sorte de caniveau traversait le sol de la caverne et venait courir au long du sentier rocheux que nous suivions. Il était plein de cette même matière lumineuse et d'un bleu brillant qui jaillissait de la grande machine. Je suivais le bord de ce ruisseau et je puis témoigner que le liquide bleu n'irradiait aucune chaleur. Il avait un éclat brillant et n'était cependant ni plus froid ni plus chaud que le reste de ce qui se trouvait dans la caverne.

Nous passâmes juste au-dessous des leviers haletants d'une autre vaste machine, et nous arrivâmes à un large tunnel dans lequel résonna très fort le bruit que faisaient nos pieds sans souliers; à part le mince ruissellement de bleu sur notre droite, la voûte n'était nullement éclairée.

Les ombres travestissaient gigantesquement nos formes et celles des Sélénites sur les plafonds et les murs irréguliers du tunnel. De temps à autre, sur les parois, des cristaux scintillaient comme des gemmes; parfois le tunnel s'exhaussait et formait une grotte à stalactites d'où partaient des galeries qui s'enfonçaient dans les ténèbres.

Il me sembla que nous suivîmes ce chemin pendant fort longtemps. Le filet de lumière ruisselait très doucement et le bruit de nos pas et leur écho faisaient une sorte de barbotement irrégulier. Mon esprit se fixa sur le problème de mes chaînes.

— Si je pouvais faire glisser un tour en ce sens, puis le tordre ainsi... Si j'essayais cela graduellement, s'apercevraient-ils que je délivrerais mon poing du tour de chaîne le moins serré?... S'ils s'en apercevaient, que feraient-ils?

— Bedford! s'écria Cavor, cela descend. Cela ne cesse pas de descendre.

Sa remarque m'arracha à ma sombre préoccupation.

— S'ils avaient voulu nous tuer, continua-t-il, ralentissant le pas pour marcher au même niveau que moi, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne l'eussent fait encore.

— Non, c'est vrai! dus-je admettre.

— Ils ne nous comprennent pas, reprit-il; ils pensent que nous sommes simplement des animaux étranges..., quelque espèce sauvage de veaux lunaires, peut-être. Ce sera seulement quand ils nous auront mieux observés qu'ils commenceront à croire que nous avons des esprits...

— Quand vous tracerez vos problèmes géométriques, fis-je.

— Cela se peut.

Nous continuâmes à traîner la jambe pendant quelque temps encore.

— D'ailleurs, vous comprenez, reprit Cavor, ceux-ci peuvent être des Sélénites d'une classe inférieure.

— Les satanés idiots! répliquai-je en jetant un regard haineux vers leurs faces exaspérantes.

— Si nous endurons ce qu'ils nous font...

— Nous y sommes bien forcés! interrompis-je.

— Il peut y en avoir d'autres moins stupides. Ceci n'est que la couche extérieure de leur monde. Il doit s'enfoncer, s'enfoncer, par des cavernes, des passages, des tunnels, jusqu'à la mer, enfin!... à des centaines de milles plus bas!

Ces mots me firent songer à ce mille de rochers et de tunnels qui devait déjà sans doute s'entasser au-dessus de nos têtes; ce fut comme un fardeau qui s'appesantit sur mes épaules.

— Loin du soleil et de l'air, fis-je, une mine qui n'a qu'un demi-mille de profondeur est suffocante.

— Ce ne l'est pas ici, en tout cas... Il est probable que... La ventilation! L'air soufflerait du côté obscur de la lune vers le côté éclairé et tout l'acide carbonique s'exhalerait par là pour nourrir ces plantes. Au haut de ce tunnel, par exemple, on sent une véritable brise. Et quel monde ce doit être! L'avant-goût que nous donnent ces puits et ces machines...

— Et l'aiguillon! remarquai-je, n'oubliez pas l'aiguillon!

Pendant quelque temps, il marcha un peu en avant.

— Et même cet aiguillon... recommença-t-il.

— Eh bien?

— J'étais furieux sur le moment. Mais... il est peut-être nécessaire que nous persévérions. Ils ont une peau différente et probablement aussi des nerfs différents. Il se peut qu'ils ne comprennent pas notre objection à être traités de la sorte... Tout comme un habitant de Mars pourrait ne pas goûter notre habitude de nous pousser du coude.

— Ils feront bien de prendre garde à la façon dont ils me pousseront du coude!

— Et pour la géométrie, ils procèdent après tout d'une façon intelligente, commençant avec les éléments de la vie et non de la pensée, la nourriture, la contrainte, la douleur. Ils s'adressent aux principes fondamentaux.

— Il n'y a pas de doute là-dessus, fis-je.

Il continua à parler du monde grandiose et prodigieux dans lequel nous nous enfoncions.

Il continua à spéculer sur la possibilité de connaître des choses qu'il n'avait jamais espéré savoir sur terre; il spéculait de la sorte ayant déjà dans la peau la blessure à vif de ces aiguillons.

J'ai oublié beaucoup de ce qu'il disait, car mon attention était absorbée par ce fait que le tunnel que nous suivions s'élargissait de plus en plus. Il semblait, d'après la sensation causée par l'air, que nous arrivions dans un espace plus vaste; mais nous ne pouvions nous rendre compte de ses dimensions, parce qu'il n'était pas éclairé. Notre petit ruisseau de lumière se prolongeait en un filet aminci qui s'évanouissait loin devant nous. Bientôt nos regards n'aperçurent plus les parois rocheuses. On ne pouvait voir autre chose que le sentier qui se déroulait sous nos pas et le ruisselet de phosphorescence bleue.

Les formes de Cavor et du guide sélénite marchaient devant moi; le côté qu'ils offraient au ruisseau lumineux était d'un bleu clair et brillant; leur côté obscur, maintenant que la réflexion de la paroi ne les éclairait plus, se perdait indistinctement dans l'obscurité.

Bientôt je m'aperçus que nous approchions d'une déclivité, car la rigole de liquide bleu plongeait brusquement hors de vue.

Ma main sembla passer à travers le corps qui se brisa comme un œuf.

Au même moment, sembla-t-il, nous eûmes atteint le bord. Le ruisseau brillant faisait un méandre, hésitait, puis se précipitait à une profondeur dans laquelle le bruit de sa chute se perdait absolument pour nous, et l'obscurité du gouffre où il tombait semblait vide et impénétrable, sauf une forme semblable à une passerelle qui se projetait, quittait le bord, s'effaçait et allait se perdre dans les ténèbres.

Un instant, Cavor et moi restâmes aussi près du bord que nous l'osions, cherchant à distinguer quelque chose dans cette insondable profondeur.

Alors notre guide vint nous tirer le bras; puis il nous laissa, s'avança jusqu'à la passerelle et s'engagea dessus en regardant, en arrière. Quand il vit que nous l'observions, il se retourna et continua d'avancer, marchant avec autant de sécurité que s'il eût été sur la terre ferme. Sa silhouette resta un instant distincte, devint une tache bleue, puis s'évanouit. Il y eut une pause.

— Oui, certainement... articula Cavor.

Un autre Sélénite fit aussi quelques pas au-dessus de l'abîme et se retourna de notre côté avec son expression indifférente. Les autres semblaient prêts à s'y engager derrière nous. La face expectante de notre guide reparut : il venait voir pourquoi nous ne l'avions pas suivi.

— Nous ne pouvons traverser cela à aucun prix! déclarai-je.

— Je ne pourrais faire trois pas là-dessus même si j'avais les mains libres, déclara à son tour Cavor.

Avec une morne consternation, nous considérâmes mutuellement nos figures tirées.

— Ils ne doivent pas savoir ce que c'est que le vertige, reprit Cavor.

— Il nous est absolument impossible de nous tenir en équilibre sur cette planche.

— Je ne crois pas qu'ils voient les choses comme nous. Je les ai observés et je me demande s'ils savent que cela n'est simplement pour nous que de l'obscurité. Comment pourrions-nous le leur faire comprendre?

— En tout cas, il faut essayer à toute force!

Je crois que nous échangeâmes à haute voix ces diverses considérations dans le vague espoir que les Sélénites pourraient, d'une façon ou d'une autre, se douter de ce que nous disions. Je savais tout à fait clairement que la seule chose nécessaire était une explication. Mais quand je vis leurs têtes sans visage expressif, je me rendis parfaitement compte qu'une explication était impossible. C'était là que nos ressemblances ne pouvaient rejoindre nos différences! N'importe! Je n'allais sûrement pas m'aventurer sur cette passerelle. Je fis très rapidement glisser ma main hors du tour de chaîne peu serré et je commençai à tordre mes poignets dans le sens opposé. J'étais le plus proche du pont et, au même moment, deux Sélénites me saisirent en me poussant doucement vers le gouffre. Je secouai violemment la tête.

— Pas de ça! m'écriai-je, C'est inutile! Vous ne comprenez rien.

Un autre Sélénite vint joindre ses efforts à ceux des autres et je fus contraint d'avancer.

— Attention! criai-je. Lâchez tout ou gare à vous! Ces tours-là vous sont faciles, mais...

Je fis une brusque volte-face et j'éclatai en malédictions, car l'un des Sélénites armés m'avait frappé dans le dos avec son aiguillon. J'arrachai mes poignets hors de l'étreinte des petits tentacules et je me tournai vers le porte-aiguillon.

— Espèce de brute! Je vous ai prévenu pourtant! De quoi diable pensez-vous que je sois fait pour m'enfoncer cela dans la peau? Si vous me retouchez encore...

En manière de réponse, il me piqua une seconde fois.

J'entendis la voix de Cavor exprimant son alarme et ses instances. Je crois qu'il voulait, même alors, transiger avec ces créatures. Mais cette seconde blessure sembla rendre la liberté à une réserve d'énergie accumulée en moi. Immédiatement, je rompis net un anneau de ma chaîne, et en même temps disparurent toutes les considérations qui nous laissaient sans résistance dans les malus de ces êtres lunaires. Pendant une seconde au moins, je fus affolé de crainte et de colère, et ne pensai nullement aux conséquences. Ma chaîne enroulée autour de mon poing, je frappai droit devant moi, en pleine face, le monstre à l'aiguillon.

Alors se produisit une de ces horribles surprises dont le monde lunaire est plein...

Ma main ainsi cuirassée sembla passer à travers ce corps qui se brisa comme un œuf. On eût dit que j'avais frappé sur une de ces pâtisseries à croûte dure qui renferment du liquide. Cela céda sous mon poing et le corps sans consistance tourna et trébucha pendant une douzaine de mètres et s'affaissa comme une masse flasque. Ma stupéfaction fut extrême, car je ne croyais pas qu'une chose vivante pût être aussi peu solide et j'aurais pu aisément me figurer que j'étais le jouet d'un rêve.

Mais tout cela redevint réel et imminent. Cavor et les autres Sélénites me semblaient avoir bougé entre le moment où j'avais fait volte-face et celui où le Sélénite frappé était allé s'abattre sur le sol. Tous ces êtres en alerte s'écartèrent de nous, et ce moment d'arrêt dura au moins quelques secondes après l'affaissement du Sélénite. Tous devaient s'efforcer de comprendre et je me rappelle que je restai debout, le bras demi-replié, essayant aussi de comprendre.

— Et ensuite? Et ensuite? était la question qui m'étourdissait le cerveau.

Puis soudain, tout se mit en branle. Je vis qu'il nous fallait détacher nos chaînes, mais qu'avant de le faire nous devions mettre en déroute ces Sélénites. Je me tournai vers le groupe des trois porte-aiguillons. Sans attendre, l'un d'eux me lança son arme qui siffla au-dessus de ma tête et alla tomber derrière moi, dans l'abîme de ténèbres sans doute.

Au moment où l'arme passa au-dessus de moi, je bondis de toutes mes forces sur le Sélénite. Quand il me vit prendre mon élan, il fit un demi-tour pour s'enfuir, mais je le renversai à terre, tombai droit sur lui, glissai sur son corps fracassé et culbutai.

Je me remis sur mon séant et, de tous les côtés, les dos bleus des Sélénites reculaient dans l'ombre. Je forçai un chaînon et je détachai l'entrave de mes chevilles; je me redressai aussitôt, ces liens dans mes mains. Un autre aiguillon, lancé comme une javeline, siffla auprès de moi et je fis mine de me précipiter vers les ténèbres d'où il était sorti. Après quoi, je revins vers Cavor, qui était resté auprès du gouffre, à la clarté du ruisseau lumineux, faisant des efforts convulsifs pour libérer ses poignets.

— En avant! par ici! m'écriai-je.

— Mes mains! répondit-il.

Puis, comprenant que je n'osais pas courir vers lui dans la crainte que mes sauts mal calculés pussent m'emporter par delà le bord, il vint d'un pas traînant, les bras étendus; je saisis ses chaînes pour les détacher.

— Où sont-ils? me demanda le pauvre homme d'un ton pantelant.

— Enfuis! mais ils reviendront!... Ils lancent des choses... De quel côté allons-nous?

— Du côté de la lumière, vers le tunnel, hein?

— Oui! répondis-je au moment où je parvenais à délivrer ses mains.

Je me mis à genoux pour attaquer les entraves de ses chevilles. Quelque chose, je ne sais quoi, vint tomber dans le ruisselet livide en lançant des éclaboussures tout autour de nous. Au loin, sur notre droite, un gazouillis et des sifflements commencèrent.

(A suivre.)

Variétés

MÉTAGRAMME

J'ai quatre lettres et je suis un département. Changez la troisième et je suis encore un département. Qui suis-je?

DEVINETTES

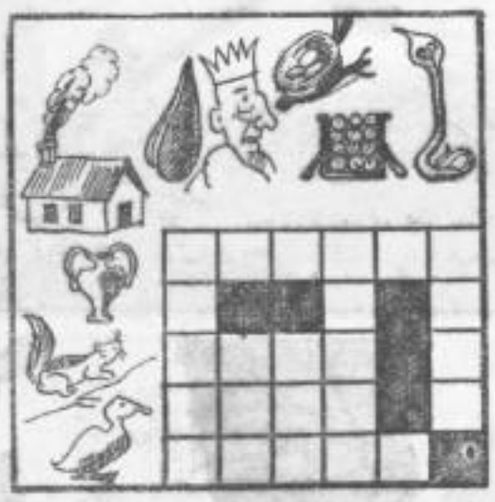
Envoi de Liliane Glasez, Vitry.

Quelle est la couleur du parapluie quand il pleut?

Quelles sont les quatre villes de France qui font 29 au total?

Un homme a atteint cent ans sans voyager et un autre homme a été jusqu'à mille ans en voyageant. Lequel est le plus vieux?

RÉBUS



CHARADES

Envoi de Yvonne Galland, Marseille.

Mon premier pour lui seul n'est pas le tiers de vingt.
Mon second à l'ivrogne est moins doux que le vin.
Mais près de mon entier, il égale soixante.
Prends garde à mon entier, il a la dent tranchante.

L'âne est toujours heureux de toudre de mon premier.
Le créancier souvent exige mon dernier.
De mon tout use le sage.

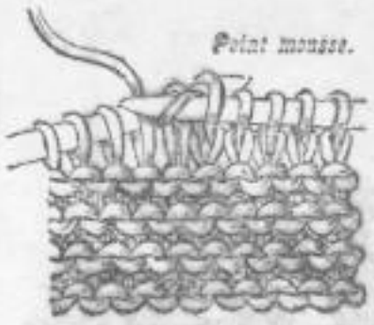
(Solutions au prochain numéro.)

Conseils de TRICOT

POINTS DE TRICOTS

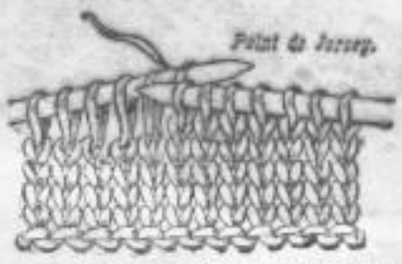
Nous avons reçu de plusieurs de nos petites lectrices des lettres nous demandant des conseils pour débutantes, nous allons donc aujourd'hui commencer par les premiers points :

La figure 1 vous montre comment exécuter le point appelé « point mousse ». Pour le faire, vous tricotez toujours à l'endroit. Comme vous le voyez, c'est le plus simple et celui sur lequel nous vous conseillons de vous entraîner afin de faire votre point très régulièrement, ce qui est essentiel pour faire de jolis tricots.



Point mousse.

La figure 2 est déjà un peu plus difficile, c'est le « point de jersey », vous l'obtenez en tricotant un rang à l'endroit, un rang à l'envers et ainsi de suite.



Point de Jersey.

Lorsque vous savez faire ces deux points très correctement, eh bien vous savez déjà tricoter.

Dans un prochain numéro nous vous donnerons déjà des modèles de combinaisons de points plus difficiles.

Chères petites lectrices, écrivez-nous pour nous dire ce qui vous intéresse le plus.

Les Conseils de tante Camille

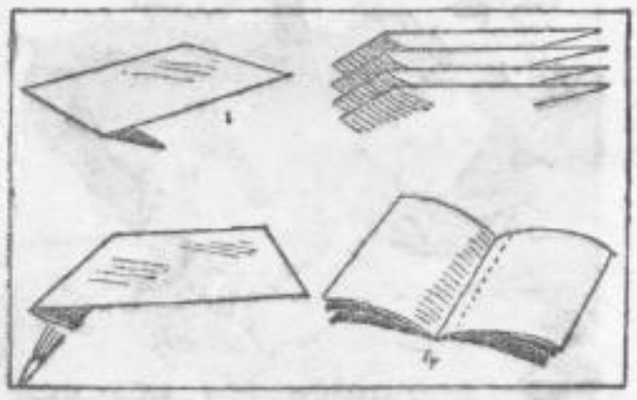
Un moyen simple de se nettoyer les mains. — *Comme toutes les petites filles sont coquettes, vous n'aimez pas beaucoup aider votre maman à faire le ménage ou la vaisselle parce que cela vous abîme les mains. Eh bien, voici un moyen de vous nettoyer les mains quand elles sont noircies par les travaux du ménage : vous vous les frottez tout simplement avec un petit morceau de pomme de terre ferme bien entendu parce que les frites, ça salit plutôt les mains). C'est également un très bon moyen pour enlever les taches d'iode que vous avez pu vous faire en badigeonnant le genou de votre petit frère lorsqu'il vient de tomber.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

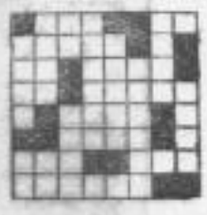
Œufs frits aux bananes. — *Voici un plat qui semble étrange mais qui est très bon et très nourrissant. Vous épluchez vos bananes (autant de bananes que d'œufs) puis vous les coupez en deux sur la longueur et vous les faites cuire à la poêle dans un peu d'huile. Enlevez-les de la poêle, remettez-y un peu d'huile et quand elle est chaude faites-y frire vos œufs, servez chaque œuf sur une banane.*

BRICOLONS : Un Album pratique

On a souvent besoin d'un album, pour coller des timbres, des photos, des images variées, etc. Vous allez en faire un vous-mêmes, auquel vous pourrez donner les dimensions que vous voudrez. Supposons qu'il doive comporter 50 feuillets, mesurant 21-24 cm. chacun. Prenez plusieurs feuilles de papier d'emballage et découpez-les de manière à avoir vos 50 feuillets. Taillez-les de 21 × 27 cm. et repliez à l'intérieur la bande des 3 cm. supplémentaires. Quand tous vos feuillets auront pliés dans le même sens, les 2 cm. en dessous, ajoutez-en deux l'un au-dessus de la pile, l'autre dessous. Ils formeront la couverture, de couleur vive, en papier plus fort, si possible. Enduisez de colle le pli de la couverture, et posez-le sur le premier feuillet, le pli en dessous. Le 2e feuillet viendra s'appliquer sur le premier, et ainsi de suite jusqu'à la fin.



M. Truc est grand amateur de mots-croisés. A un ami qui s'étonnait de son habit leté à trouver rapidement les solutions, il répondit avec le plus grand sang-froid : « Oh, monsieur Truc, c'est la pratique, rien que la pratique. J'en ai déjà fait tellement qu'avec l'œil gauche je m'occupe des lignes horizontales et avec l'œil droit je suis les lignes verticales, voilà tout. »



o

Cette dame ne sort jamais sans son chien, un magnifique bouledogue qui fait peur à tous les enfants tellement sa gueule est menaçante. Son maître s'occupe beaucoup de lui et lui a appris à se dresser sur ses pattes de derrière et à rester ainsi en équilibre jusqu'à ce qu'il ait reçu sa récompense, en l'espèce, un morceau de sucre. Voulant montrer à une amie les talents de son chien, la dame lui demande de faire le beau. Rien à faire. Le chien est sourd. « Je comprends, dit l'amie, qu'avec une tête pareille il lui soit difficile de faire le beau. »

o

Chez l'horloger. — Je vous apporte un balancier à réparer.

Un balancier, c'est l'horloge elle-même que vous auriez dû m'apporter.

— Je ne crois pas, monsieur, l'horloge marche très bien, c'est le balancier qui s'arrête tout le temps.

o

La vieille tante de Monique, qui est petite, ridée, tristement vêtue de noir, l'a fait travailler pendant les vacances. La grammaire surtout, car Monique a une véritable aversion pour les verbes, les participes, etc.

— Quand je dis, je suis jolie, c'est à quel temps? interroge la tante.

— Euh! euh! c'est au passé.

— Comment, au passé, c'est au présent.

— Mais non, tu as peut-être été jolie, mais c'était autrefois!

La révolte des chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — En 1854, après de multiples aventures où il a été menacé de mort à deux reprises par Dick le Chinois, Dick Preston, 15 ans, fils d'un chercheur d'or, s'est perdu dans la terrible brousse australienne. Il a quitté le bon indigène Jim depuis plusieurs jours quand il aperçoit — enfin ! — des blancs.

Chapitre XXV. — Encore Tommy *(suite)*

Ils avaient attaché leurs chevaux dans un autre petit vallon qui donnait sur la gorge. Un foyer de pierre et des lits installés dans une caverne peu profonde à côté de la source donnait à penser que les hommes étaient là depuis quelque temps.

La tête tournée par son désir d'eau fraîche et débordant de joie à la vue des hommes, Dick courut à leur rencontre en criant. Mais en courant, il eut soudain le sentiment du danger jusque dans le sang, et il sentit que ces hommes étaient des brigands.

Il était trop tard pour s'échapper. Il se vit sous le feu d'une douzaine de revolvers, et de plus, il n'y pensait guère. Il désirait tellement une goutte d'eau, et ces hommes au moins, si durs qu'ils soient, n'étaient pas fous.

— Je veux boire, cria-t-il en continuant à courir. Le groupe d'hommes se scinda et le laissa passer sans un mot. Il trébucha jusqu'à la mare, tomba sur les mains et les genoux, et ensevelit dans l'eau froide sa face en feu. Puis il but.

Mais personne ne disait rien. Prenant le temps de rassembler ses esprits fatigués, il se retourna et aperçut Tommy le Chinois à un mètre de lui, le revolver au poing :

— Ah! te voilà, eh! dit Tommy avec son éternel sourire. Tommy siffle et tu accours comme un chien.

— J'étais à l'Entrepôt et je me suis perdu.

— C'est de l'histoire ancienne, dit Tommy d'un air dégagé. Eh bien, nous nous sommes déjà rencontrés. Qu'as-tu à dire ?

— Tu ne peux certainement me reprocher de m'être enfui au moment où tu allais me torturer ?

— Je ne te blâme pas. Mais j'ai bonne mémoire. Nous ferons plus attention cette fois-ci.

— Mince alors, dit le colossal Suédois, arrivant là-dessus. Je ne le voudrais pas.

Il s'apprêtait à donner un coup de pied à Dick, mais Tommy le repoussa.

— Pas encore. Et, de toutes façons, c'est encore trop gentil de ne donner que des coups de pied.

Il se retourna vers Dick en plissant les yeux. Les autres hors la loi s'étaient rapprochés silencieusement. Dick entendait les chevaux brouter paisiblement. Il gardait l'idée de s'enfuir. Il lui semblait impossible que quelque chose de terrible se produisît au milieu de bruits aussi familiers, tels que le gazouillement de l'eau, les chevaux qui mâchaient les feuilles bruissantes.

— Vas-tu être raisonnable, cette fois-ci? Ce n'est pas facile de s'échapper deux fois.

— Si vous me questionnez encore sur l'or de cet homme ou sur ce qu'il possédait, — Macfie, — je ne peux que vous répéter que je n'en sais rien, dit Dick faisant un effort pour regarder les faces terribles qui le cernaient. Si je le savais je le vous dirais. Qu'est-ce que de l'or par rapport à la vie d'un homme.

— L'or c'est la vie, répétait Tommy, tout ce qu'un homme veut c'est de l'or. C'est donc la vie, n'est-ce pas, mes amis? Et les hommes eurent un cri moqueur d'approbation.

— Mince alors, oui, dit le Suédois, souriant avec une vague sauvagerie en frottant ses mains sur sa bouche où ses dents de devant manquaient. Je donnerais ma vie pour un bock. La vie de n'importe qui. Vingt sous.

— Es-tu sûr de ne pas venir pour la récompense? demanda l'un des hommes.

— Quelle récompense?

Avec un éclat de rire, l'homme désigna une affiche du Gouvernement que les bandits avaient collée sur le rocher par dérision. Dick en lut les mots principaux en gros caractères : *500 livres* (1) *pour l'arrestation... Mort ou vivant... Bandit connu sous le nom de Tommy le Chinois et ses compagnons... L'or de la banque d...*

— Dis-nous ce que tu sais sur Macfie, alors, dit Tommy à Dick, et nous te laisserons partir.

— Je ne sais rien là-dessus, répondit Dick en s'efforçant de trouver un argument convaincant. Est-ce que je serais ainsi devant vous si j'avais une charge d'or?

— Oui, mais cet or était là et il n'y est plus. Et tu savais qu'il y était.

— Mais vous savez qu'il y avait des tas de filous dans le campement. Quelqu'un a dû probablement aller avant vous fouiller dans les ruines.

— Eh bien mon petit, dit Tommy après avoir réfléchi un instant, tu dis que tu ne sais rien, n'est-ce pas?

— Non.

— Si tu dis la vérité, alors, mon petit, de quelle utilité nous es-tu?

— D'aucune, dit Dick, mais il n'y a pas de raisons pour que vous me fassiez du mal.

— Mais si, dit Tommy avec le sourire lent de sa bouche mince. Des tas de raisons. Nous n'avons pas besoin de petits garçons qui vont raconter des histoires sur nous. Dis que tu as volé chez le vieux l'or qui appartenait à Tommy, dis que tu nous as tout raconté et que tu as joint cet or à celui que nous avons dans notre coffre. Voilà! Il montra un petit coffre de chêne cerclé de fer qui se trouvait à terre parmi les bagages. Alors tu seras un bon garçon et tu deviendras l'un des nôtres, et nous saurons que tu n'iras pas faire des histoires sur notre compte. Autrement... il cracha.

— Mais ne je sais rien du trésor de Macfie. Je ne sais même pas s'il a jamais existé, dit Dick avec désespoir, sentant que toute discussion serait vaine.

— Alors, tu ne nous sers à rien ici, dit Tommy en armant lentement son revolver.

— Non, ma foi, dit le Suédois en plissant ses lèvres avec un petit bruit, non, pas ça.

(1) 50.000 francs.

(Suite en première colonne page 4.)

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

— Quel mal y aurait-il à ce qu'il vienne avec nous, dit l'un des hommes, le plus jeune, dont la figure reflétait une expression de gaîté rude. C'est un hors la loi comme nous, n'est-ce pas?

Les hommes s'éparpillèrent et commencèrent à parler entre eux. Dick s'effondra à côté de la mare. Une muraille escarpée s'élevait derrière lui; pas d'évasion possible de ce côté. Il ne pouvait descendre la pente et courir vers les chevaux; il serait abattu bien avant d'être à l'abri. Il n'avait plus rien d'autre à faire que d'attendre.

Chapitre XXVI. — Le Vengeur

Tommy le Chinois se détacha du groupe qui discutait.

— Les morts ne racontent pas d'histoires, dit-il en retroussant légèrement ses lèvres minces.

Dick essaya de se préparer au dénouement. Mais il ne voulait pas mourir, pas de cette façon-là. S'il devait mourir jeune, il aurait bien mieux valu qu'il soit tué dans la bataille de l'Entrepôt à Eureka. Cette mort-là au moins aurait eu un sens. Le cri de Raffaello : « Souvenez-vous du jour de Sabbat pour le sanctifier », résonna à ses oreilles.

Mais comme Tommy s'avançait vers lui, une voix forte résonna dans le vallon.

— Je vous remercie beaucoup, mes amis, nous y voilà!

Dick regarda par-dessus les têtes des bandits et vit le vieux Ned debout sur une saillie de rocher. Les spectateurs de la scène étaient pétrifiés d'étonnement.

— Tu m'as offensé, Chinois, dit Ned, et son revolver fit feu.

Tommy chancela, secoua sauvagement la tête et s'écroula. Aussitôt après retentit une autre détonation et le grand Suédois tomba en gémissant la face contre terre.

Voilà pour toi, Gusa!

Les bandits étaient revenus de leur stupéfaction. L'audace inouïe de Ned les avait remplis de terreur. Il se montrait si hardiment et les abattait avec tant de désinvolture que cela les pétrifiait. Mais ils saisirent leurs revolvers et se mirent à tirer. Cependant, dans leur hâte à viser un homme qui les dominait, ils tiraient trop haut.

Ned abattit un autre homme, mais dans la salve qui lui répondit un coup le toucha.

— Vive Lord Nelson et les anges du ciel! hurla-t-il d'une voix brisée, tandis que le sang coulait de sa joue et que son bras gauche pendait inerte. Il tira encore deux coups et chaque fois un bandit tomba. Puis il fit feu encore une fois et manqua son coup. D'autres détonations l'avaient atteint.

Il se pencha lentement en avant, rebondit sur le roc, et s'écrasa au-dessous d'un buisson.

Dick se dissimulait à côté de la source, tâchant d'échapper à l'attention. Cinq hommes gisaient à terre. Trois étaient morts. Les sept survivants se précipitèrent sur le cadavre du vieux Ned pour s'assurer de sa mort. Ils lui tirèrent dessus et lui donnèrent de violents coups de pieds, puis ils examinèrent leur propre situation. Tommy et le Suédois se trouvaient parmi les morts. Les deux hommes blessés gémissaient et juraient, et les autres commencèrent à les panser et à les bander.

— Ils vont venir laver leurs blessures près de l'eau, pensa Dick, et il commença à se glisser hors de là. Mais où aurait-il pu se cacher? Il obliqua vers la caverne et se cacha sur le côté derrière un bloc de rocher.

Un des bandits se retourna, se rappelant soudain de son existence :

— Tout cela est de ta faute! cria-t-il.

Il pressa sur la gâchette. Il n'y eut pas de détonation. L'homme avait tout vidé en tirant sur le vieux Ned, et dans la frénésie du moment il n'avait pas compté les coups.

Il saisit sa cartouchière en jurant et commença à recharger. S'il avait été son seul adversaire, Dick se serait précipité pour le combattre. Mais à quoi bon puisqu'il y en avait derrière lui six autres qui l'abattraient même s'il était vainqueur de l'homme.

Mais avant que l'homme eût poussé la première cartouche dans le barillet, une lance siffla dans l'air et il tomba en arrière en se tordant, la gorge transpercée par la longue pointe barbelée. Dick reconnut la lame. C'était une des lances de guerre de Jim, sculptée à son extrémité. Presque au même moment où la lance avait sifflé, un cri rauque et guttural résonna à travers la gorge, semant la terreur jusqu'au cœur de Dick même. C'était le cri qui l'avait effrayé la nuit de la grande fête de la tribu, mais là au soleil il résonnait d'une façon beaucoup plus terrible, car il était accompagné de sanglantes réalités.

Les six bandits qui restaient se mirent à recharger avec rage. Mais à présent l'air était sillonné de lances. Un homme fut blessé à la cuisse, un autre dans l'estomac. Ils essayèrent d'arracher les pointes des lances mais n'y réussirent pas. Ils ne purent qu'agrandir leurs blessures en hurlant. L'homme atteint à la cuisse réussit à grand'peine à arracher le bois de la lance, laissant la pointe dans la plaie; puis il se traîna vers les chevaux. L'autre blessé s'écroula, le sang écumant entre ses dents. Un autre homme s'abattit, une lance dans le dos.

Les trois bandits qui étaient encore sains abandonnèrent la lutte. Ils coururent vers les chevaux, se mirent en selle et lâchant les rênes galopèrent à bride abattue vers l'entrée du petit ravin. Avec un autre hurlement à vous glacer le sang, les indigènes descendirent en courant la colline, Jim en tête, et commencèrent à mutiler les morts. Jim courut vers Dick.

— Blessé? dit-il en l'aidant à se relever.

— Pas blessé, répondit Dick en souriant.

Il demanda à Jim comment il s'était aperçu de ce qui arrivait; et il apprit bientôt, après avoir mis bout à bout tous les mots et les gestes de Jim, qu'un indigène en train de chasser l'avait vu avec le vieux Ned et qu'il avait été si surpris qu'il avait couru le dire à Jim. Jim, rassemblant quelques guerriers de la tribu s'était mis sur les traces du vieux Ned. Cela avait été facile. Ils l'avaient suivi jusqu'à l'entrée de la gorge, mais s'apercevant qu'il était seul, ils ne s'étaient pas montrés. Puis ils avaient été témoins de la fusillade du vieux Ned sur Tommy et les autres et, voyant Dick en danger, s'étaient mêlés à la bataille.

Tout en écoutant, Dick regarda encore une fois l'arrêt de police collé par dérision sur le rocher, et s'en approcha. Quel dommage qu'il ne puisse pas réclamer la récompense. Cinq cents livres! Cela résoudrait les difficultés de son père. Mais comment un homme étant lui-même un hors la loi pouvait-il faire appel à la police? L'or qu'on avait volé à la banque serait dans le coffre et il y avait sept bandits morts ou blessés.

Regardant autour de lui, Dick vit à son grand désespoir que les noirs avaient achevé les blessés. Il y avait donc sept morts et le coffre. Les cinq cents livres étaient siennes pour peu qu'il puisse les réclamer. Naturellement tout l'or volé se trouvait aussi dans le coffre, mais Dick ne pensait nullement à le voler à son tour. Il aurait plutôt abandonné le maudit coffre dans la clairière.

Plein de désarroi et de doute, il regardait le coffre et les bagages des bandits, se demandant s'il pouvait trouver un stratagème. Puis, remarquant un journal parmi le bric-à-brac, il le ramassa, curieux de voir quelle en était la date et ce qui s'était passé dans le monde depuis son absence. Qu'advenait-il de la guerre de Crimée?

(A suivre.)

Tout l'air était sillonné de javelots.

Et voici une excentricité américaine : l'installation d'un cheval dans un appartement. La chose s'est passée il n'y a pas très longtemps à Los Angeles. La voisine du monsieur, qui avait aménagé au 14e étage une écurie pour son alezan favori, trouva déplaisant un tel voisinage, et se plaignit à la justice. Mais le monsieur répliqua qu'il avait l'autorisation du propriétaire, et il garda son cheval là où il l'avait mis.

o

La fourrure d'hermine qu'on vend dans le commerce n'est, la plupart du temps, que de la peau de lièvre des Alpes. Ce rongeur devient complètement blanc en hiver et sa peau se prête merveilleusement à la fabrication de la fausse hermine. On le chasse avec une relative facilité.

o

Le plus grand transatlantique du monde est le *Normandie*. Sa longueur est égale à la distance de la Madeleine à l'Obélisque et sa largeur dépasse de sept mètres celle de la rue Royale.

o

Lorsqu'on a pris l'habitude de fumer, il est très difficile de se passer de tabac. Mais voici un moyen très efficace, dit-on, pour résister à la tentation d'une cigarette : chaque fois qu'on a envie de fumer, il suffit de se mettre dans la bouche une tête de camomille; on ne se sent plus alors le moindre désir de griller une cigarette; et une poignée de camomille se fourre facilement dans la poche.

o

L'agent phosphorescent. — En Angleterre, on habille les agents signaleurs d'une longue blouse blanche très apparente. Mais aux Etats-Unis, ces vêtements spéciaux sont recouverts d'un produit qui les rend phosphorescents dans les ténèbres. Grâce à cela, de nombreux accidents ont été évités.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE L'ATLANTIQUE NORD

Que font les Français pendant ce temps? disions-nous en constatant la première réussite des essais américains et anglais sur la route de l'Atlantique Nord?

Eh bien, les Français, chers camarades, pris en défaut de matériel pour le moment, préfèrent étudier immédiatement ce que sera la liaison Europe-Etats-Unis demain.

La Compagnie Air-France-Transatlantique, nouvellement créée par union entre l'Air et la Marine civils, projette un Paris-New-York sans escale, tout simplement.

Procédant par ordre, on étudie des avions et hydravions faisant plus de 200 kilomètres de moyenne horaire et pouvant franchir plus de 6.000 kilomètres sans escale par vent contraire pouvant dépasser 50 kilomètres à l'heure.

Il y a déjà le vieux « Lieutenant-de-Vaisseau-Paris » qui a été amélioré depuis son aventure. Il pourra servir de base d'étude.

Puis un Farman, dont la cabine permettra aux passagers de voler sans inconvénient à 6.000 mètres, va être terminé.

Déjà, on étudie les avions qui remplaceront ceux-là, et qui feront plus de 300 kilomètres à l'heure de moyenne, c'est-à-dire Paris-New-York en moins de 24 heures!

Mais ce n'est pas tout d'avoir des appareils capables d'effectuer le parcours. Il faut qu'ils puissent passer. Il faut des renseignements sur l'état du temps.

Une série d'études méthodiques et l'établissement de radio-phares de guidage ont été prévus.

On travaille, on travaille.

HISTORIQUE DU MODÈLE RÉDUIT

1871-75. — *Deux Anglais : Thomas Moy et Shill eurent l'idée de construire un monoplan en tandem, avec une petite surface placée à l'arrière et formant stabilisateur.*

Leurs travaux les conduisirent à exécuter, non un modèle réduit à proprement parler, mais un modèle d'expérience qui avait déjà des dimensions impressionnantes.

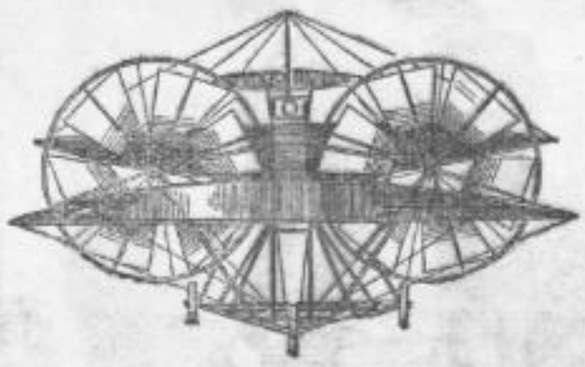
Soutenus par un réseau imposant de cables, deux plans, l'un à l'avant de 6 mètres carrés de surface et l'autre, à l'arrière, de 7 mètres carrés formaient les ailes.

Entre les deux plans, deux grandes hélices à six branches formées d'un cercle et de pales plates en toile tendue assuraient la propulsion.

Une machine à vapeur, placée entre les deux hélices devait, avec un cylindre de 52 millimètres d'alésage et 75 de course, développer trois chevaux.

L'ensemble, monté sur un bâti à trois roues, pesait 108 kilos pour un encombrement de 5 mètres de long sur 5 mètres de large.

Au cours d'un essai, la machine se déplaça à une vingtaine de kilomètres à l'heure, mais ne décolla pas, faute de vitesse suffisante.



Moy proposa alors au ministère de la Guerre de construire un grand modèle de 100 C. V. et 85 mètres carrés de surface. Son projet fut abandonné.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AILE ENCASTRÉE. — Lorsque l'aile rentre dans le fuselage par le côté ou est fixée de chaque côté du fuselage, on dit qu'elle est encastrée. Cette disposition a eu une grande vogue, avec l'aile haute, dans les débuts de l'aviation, et, après guerre, pour quelques monoplans de course.

SOUFFLERIE. — Etablissement dans lequel, par l'intermédiaire d'une ou plusieurs hélices, on crée un courant d'air artificiel dans le but de mesurer les réactions d'avions ou de maquettes. Généralement l'air passe dans un premier entonnoir en entrant par le gros bout et sort par un second entonnoir en passant d'abord par le petit bout, puis par le gros.

La maquette ou l'avion est fixée entre les deux entonnoirs; l'hélice et le moteur sont au gros bout de l'entonnoir de sortie d'air. L'étranglement de l'air par le petit bout du premier entonnoir a pour but d'augmenter la vitesse du courant.

ATTENTION!!!
DANS LE N° 100
du 28 Octobre
paraîtra le
PLAN DU M.C.3
SUPERBE AVION A CONSTRUIRE

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow
Robuste et élégant
Achetez notre pochette
M.C.2 Envoi franco contre 6 francs

NOTRE POCHETTE **M.C.1**
permet de construire
UN AVION A MOTEUR
de caoutchouc, qui vole
Envoi franco contre 7 francs
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

ABONNEZ-VOUS A
Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr
Belgique . .. .. (fr. français)	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)
Compte ch. post.: 974-41 Paris

PORTEZ TOUS
l'Insigne de " Mon Camarade "
Envoi franco contre 1 fr. 75
CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE
adressés 14, r. Racine, Paris-6e.

LE GROS GABRIEL

A l'école, la meilleure place, c'est celle qui se trouve contre la fenêtre, tout au bout du banc. D'abord parce qu'on peut s'appuyer au mur, ou dessiner des ronds dessus, quand M. Tronche ne vous regarde pas; ensuite parce qu'en se tortillant un peu, on arrive à voir, dans la maison d'en face, la petite fille du premier. Tintin lui a même tiré la langue, l'autre jour, et elle a répondu par un pied de nez; malheureusement, M. Tronche s'est retourné un peu trop tôt et Tintin a dû déménager au fond de la classe. Albert a pris sa place, mais, dix minutes plus tard, il partait à son tour, avec 5 mauvais points par-dessus le marché. Et puis ç'a été Bourrit, et Picot, et Lathuille : mais qu'est-ce qu'ils avaient donc tous à faire comme cela des grimaces? se demandait M. Tronche qui ne voyait pas la petite fille, avec son pied de nez toujours prêt.

— Allons, dit-il enfin, je vois qu'il faut que j'aie recours à Gabriel!

Le gros Gabriel ramasse ses cahiers et vient s'asseoir d'un air soumis à la place fatale : avec lui, M. Tronche est tranquille, toujours le dernier en calcul, mais le premier en sagesse!

— Vite, fait-il, reprenons la leçon d'histoire. Albert, parle-moi de François Ier!

Albert ânonne et M. Tronche s'apprête à le reprendre lorsque des rires étouffés lui font tourner la tête. Et que voit-il? Gabriel, le sage Gabriel, en train de faire une horrible grimace!

— Ça, ça, hurle-t-il en donnant un grand coup de poing sur la table; comment, toi, mon garçon, tu t'y mets aussi?

Gabriel devient violet et baisse le nez en reniflant.

— Alors, quoi, vas-tu répondre?

— Oui, M'sieur, je l'ai pas fait exprès, M'sieur!

Toute la classe pouffe de rire, mais le maître prend un air si menaçant que le calme revient comme par enchantement.

— Si-lence! crie-t-il, il n'y a pas de quoi rire! Je comprends très bien ce que veut dire votre camarade : il ne l'a pas fait exprès parce c'est vous qui l'avez obligé à les faire, ces grimaces... Hein, Gabriel, est-ce que je n'ai pas raison?

— Euh, commence Gabriel, mais, au moment ou il va murmurer : « Si », Bourrit qui est son voisin, lui lance un grand coup de pied sous la table; il gémit, et se tait.

— Bon, déclare M. Tronche, tu auras tes 5 mauvais points, mon garçon, et si j'ai un conseil à te donner, c'est d'être un peu moins mollasson : comment, tu n'as pas honte, grand et gros comme tu es, de te laisser mener par le bout du nez par deux morveux?

Les « morveux » ricanent en sourdine; Gabriel secoue tristement la tête : c'est vrai, s'il a fait une grimace, c'est parce que Bourrit l'a menacé de le pincer s'il n'obéissait pas; et Lathuille, qui est derrière lui, lui a piqué le dos avec son canif; et c'est vrai aussi qu'ils le persécutent, et qu'il pourrait bien les rosser, s'il voulait. Mais voilà : sa mère lui a défendu de se battre; et puis, c'est si fatigant... ah que la vie est compliquée!... Il sort de la classe en soupirant.

Sur la place, Tintin et Albert le guettent :

— Hé! la nouille, lui crie Tintin, est-ce que tu la leur flanques aujourd'hui, leur volée? Parce que tu sais, Albert et moi, on est prêts!

— Oui, ajoute Albert, c'est pas des trucs chics, ce qu'ils t'ont fait!... On y va?

Gabriel rougit :

— N... non, il faut que je rentre goûter...

Mais, tout à coup, pffft... une boulette de papier mâché vient lui frapper l'oreille, tandis qu'un caillou bien lancé lui cogne le bout du nez.

— Oh! oh! grogne-t-il, c'est défendu... c'est défendu!

— Et ça, est-ce que c'est défendu? hurlent Bourrit et Lathuille, tapis derrière un banc. Et pang! pang! pang! une volée de projectiles le criblent de tous les côtés.

— Cette fois, je crois qu'ils vont un peu fort! dit-il de sa voix paisible; hein, Tintin, tu es bien d'avis qu'ils la méritent, leur rossée?

— Sûr! fait Tintin.

— Alors, tant pis, qu'est-ce que tu veux!... Prends ma serviette!

Et, après avoir retiré sa veste, il s'avance sans hâte vers ses persécuteurs qui, à genoux derrière le banc, sont tout occupés à préparer leurs boulettes. Bang!... un bon coup de poing, et Bourrit, retourné comme une omelette, tombe à plat ventre sur le trottoir. Bang!... un second coup et Lathuille, lancé à la volée, va le rejoindre, les jambes en l'air. Ils essaient de se relever en braillant, mais Gabriel est déjà sur eux :

— Ça, déclare-t-il, c'est pour lundi, ça, c'est pour mardi, ça, c'est pour mercredi, pour dimanche! Et, à chaque « ça », il leur flanque une grande tape qui les aplatit par terre, pendant qu'autour de lui, le cercle admiratif des écoliers applaudit à tout rompre :

— Vive le gros Gabriel! A bas les morveux!

— As-sez! gémit enfin Bourrit qui a un œil au beurre noir; laisse-nous... par...tir!

— Et vous ne m'ennuierez plus? demande Gabriel, le poing levé.

— N... non!

— Alors, ça va, allez-vous-en!

Bourrit clopinant, Lathuille pleurnichant, s'éloignent sans demander leur reste, poursuivis par les huées des assistants.

— Oh! s'écrie Tintin, enthousiasmé, mais tu es un as, Gabriel!... Moi qui croyais... ça... ça, alors!

— Bah, dit Gabriel, en rattachant sa chemise, ça n'est rien, voyons, rien du tout!

Au milieu d'un silence respectueux, il remet posément sa veste, reprend sa serviette et sourit à ses camarades, de ses bons yeux de chien fidèle :

— Allons, il faut tout de même que je rentre goûter!

Et il s'éloigne, d'un pas tranquille, tandis que M. Tronche, derrière sa porte, se frotte les mains d'un air réjoui :

— Eh! eh! pense-t-il, je crois bien que, désormais, personne n'obligera plus Gabriel à faire des grimaces!

Colette VIVIER.

LE CAOUTCHOUC

COMMENT a-t-on pu vivre sans caoutchouc? Imaginez un monde sans caoutchouc : plus de câbles électriques, donc plus d'électricité; nous voilà revenus au temps des lampes à pétrole et des carrosses (qui peuvent rouler sans pneu — et sans magnétos), ce qui n'implique pas seulement un manque de confort, mais aussi des désagréments plus graves : un homme est blessé grièvement, on le transporte — avec quelle lenteur — à l'hôpital, où il sera opéré sans masque à chloroforme, par un chirurgien dépourvu de gants et disposant d'un matériel trop sommaire... le pauvre homme souffrira beaucoup et aura bien peu de chances d'être sauvé. Et impossible de prévenir rapidement sa famille : pas de téléphone, ni de télégraphe...

D'où vient le caoutchouc? Quelle est cette substance merveilleuse qui représente pour nous tant de choses commodes et agréables, et qui a une telle importance pour l'avenir de notre civilisation? A qui en sommes-nous redevables?

Nous devons le caoutchouc à la méchanceté d'un petit insecte, qui perce l'écorce de certains arbres pour en puiser la sève sucrée. Ces arbres des forêts tropicales, sous peine de mourir, doivent se défendre contre les piqûres de ces insectes; ils n'ont pas pour cela de poils ou de piquants, alors ils secrètent une résine empoisonnée qui englue l'insecte et le tue. Si la substance qui coule ainsi séchait et durcissait comme du mastic, elle se fendillerait quand l'arbre serait secoué par le vent ou même quand il grandirait, et, la blessure se rouvrant, les insectes recommenceraient leur travail destructeur; et même des champignons, qui ont l'habitude de recouvrir l'écorce des arbres, ne perdraient pas l'occasion de s'y enfoncer pour atteindre un bois plus riche et plus tendre : mais la nature fait bien les choses et cette substance *est élastique*, elle reste à sa place et s'étale comme il faut.

Ce ne sont pas des savants européens qui ont d'abord pensé à utiliser cette résine. Quand Christophe Colomb, en route vers le Nouveau Monde, débarqua à Haïti, il vit les indigènes... jouer à la balle. Et vous savez que le jeu de paume était au Mexique le jeu national (« caoutchouc » est un mot mexicain). Torquemada, quand il y voyagea, fut étonné de constater que, dans certaines régions, les Indiens employaient une certaine substance pour rendre leurs vêtements imperméables!

Mais quand le caoutchouc fut importé en Europe, on ne sut lui trouver d'autre emploi que celui de gomme à effacer. Il est vrai que les artistes l'adoptèrent d'enthousiasme et consentirent à le payer très cher : 9 francs un morceau long de 3 centimètres... les écoliers n'en usaient pas encore! Ce fut *Charles Mackintosh* qui, le premier, retrouva le secret des Indiens et fit des vêtements imperméables qu'on appela des « mackintosch », du nom de l'inventeur. On découvrit aussi que le caoutchouc, qui résistait à l'action des liquides, ne laissait pas non plus passer le gaz. Les chimistes et les chirurgiens s'en servirent donc pour faire des vessies et des tubes. Le tuyau de caoutchouc devint rapidement d'usage courant.

Mais la plus grande découverte restait à faire, et vous avouerez qu'il s'agit d'une découverte plutôt bizarre quand on sait les avantages que présente le caoutchouc en raison de sa souplesse, de son élasticité : cette découverte, ce fut de rendre le caoutchouc rigide!... Un Américain, *Goodyear*, y parvint en y mêlant à haute température du soufre. Il créa, puis perfectionna, le procédé appelé *vulcanisation*. On peut ainsi obtenir une substance dure et légère à la fois qu'on nomme ébonite, ou vulcanite. On s'en sert pour fabriquer des disques de phonographe, les bouts noirs des tuyaux de pipes, les cuves à photographie, les stylographes, et quantité d'autres objets. Mais il est aussi possible, par ce procédé, de donner au caoutchouc une grande résistance en lui laissant de l'élasticité. C'est avec ce caoutchouc que l'on fait les pneus, les enveloppes des câbles, les freins, etc...

Goodyear eut pourtant de terribles difficultés à faire adopter son invention; après de longues années, où il supporta toutes sortes de privations et les railleries de ses contemporains, il put imposer sa découverte en 1844. Depuis on a, de la même façon, traité le caoutchouc avec les substances les plus diverses.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, *J.-B. Dunlop*, de Dublin, eut l'idée d'enfermer une « chambre à air » dans un pneu de bicyclette (auparavant les pneus étaient pleins). Grâce à cette invention on évitait les secousses, et l'on pouvait augmenter la vitesse. Pensez à ce qu'aurait été l'automobile avec des pneus rigides! Or, 80 0/0 de la consommation mondiale de caoutchouc est absorbée par l'industrie automobile.

Très rapidement, la demande en caoutchouc augmenta. Dans certaines régions d'Afrique, d'Amérique, de Ceylan, où les Européens s'étaient installés, les indigènes devaient tous s'occuper des arbres à caoutchouc. C'est un long travail : on incise l'arbre, on trace dans son écorce des rainures, et le suc laiteux qui en sort est recueilli dans des bols ou des bassines; on laisse le suc reposer et se solidifier un peu, les indigènes le roulent alors en forme de petites balles, et c'est ainsi qu'il est acheté par les marchands coloniaux. Les balles de caoutchouc, qui contiennent de nombreuses impuretés, sont enfermées dans un sac et battues avec un fléau, ce qui les nettoie; ensuite le caoutchouc est coupé en tranches et séché, soit au soleil, soit au feu. Après toutes ces préparations, on l'expédie en Europe où il sera traité industriellement. Mais les coloniaux qui s'occupaient de ce trafic ne se souciaient que de gagner très vite le plus d'argent possible, et se moquaient pas mal du sort des indigènes et de celui des arbres. Au lieu de payer les indigènes en argent, ils leur donnaient des bouts d'étoffe et des articles de pacotille; beaucoup d'entre eux laissaient donc leurs enfants tailler les arbres, et comme il fallait recueillir beaucoup de caoutchouc on perçait les arbres de nombreux trous, ce qui les faisait mourir. Des forêts entières ont été ainsi dévastées, à cause de la rapacité et de la négligence des colons. Actuellement, on procède d'une façon plus logique et qui, si elle ne donne guère le bonheur aux indigènes, assure tout de même la conservation des arbres; il s'agit de *plantations* faites par les Européens et qu'ils exploitent avec une main-d'œuvre salariée; ainsi l'arbre à caoutchouc, appelé *hévéa*, a été transplanté d'Amazonie en Indochine et en Malaisie où il occupe maintenant d'immenses territoires; là on purifie le caoutchouc par des moyens chimiques, on le sèche au four, on obtient un caoutchouc d'excellente qualité.

Et maintenant ne criez plus tant après les insectes qui ont cette manie de percer la peau des animaux et des végétaux... Quelques piqûres de moustique, ce n'est rien à côté du plaisir de pouvoir jouer à la balle et monter à bicyclette!...

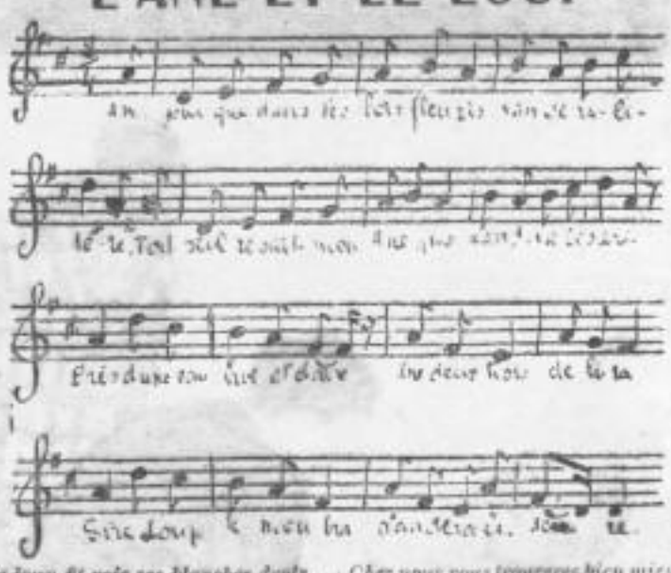
BOUR.

Moissonneurs

Le pain est si généralement répandu que le blé est cultivé dans la plupart des pays. Aussi, sans parler même de la Semeuse qui orna longtemps les timbres français, trouvons-nous sur beaucoup de timbres des scènes de la moisson.

Nous voyons d'abord la moisson dans les temps très anciens, telle qu'elle est représentée sur des sculptures égyptiennes. En effet, en 1931, à l'occasion d'une exposition agricole et industrielle, l'Egypte a émis une série de timbres dont vous voyez le modèle ci-contre. La série comportait trois valeurs : 5, 10 et 15 millièmes qui étaient respectivement brune, rouge et bleue.

L'ANE ET LE LOUP



Le loup fit voir ses blanches dents,
Landéralidère,
Le loup roula ses yeux ardents,
Landéralidère.
Ane fais la prière,
Un, deux, trois, délire,
Car on te croquera,
Landéralidère.

Martin lui répondit : Seigneur,
Landéralidère,
Je suis confus d'un tel honneur,
Landéralidère.
Maigre sera la chère,
Un, deux, trois, délire,
Que vire loup fera,
Landéralidère.

Chez nous vous trouverez bien mieux,
Landéralidère,
Gigots en broche et cidre vieux,
Landéralidère.
Tout ce qui peut lui plaire,
Un, deux, trois, délire,
Votre grandeur l'aura,
Landéralidère.

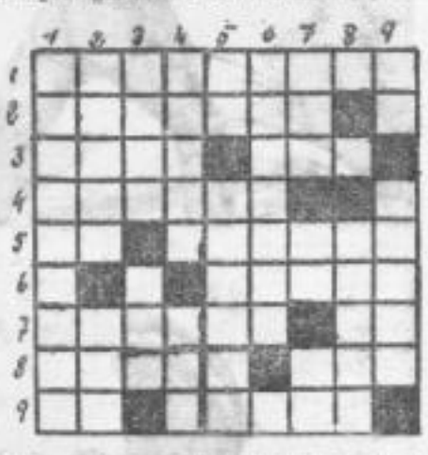
Emporte-moi, reprit le loup,
Landéralidère.
Vraiment, ceci me plaît beaucoup,
Landéralidère.
Donc au grand trot, compère,
Un, deux, trois, délire,
Ou la peur saignera,
Landéralidère.

Le loup sur l'âne allant au trot,
Landéralidère,
Dans notre cour entra bientôt,
Landéralidère.
Ah! la plaisante affaire,
Un, deux, trois, délire,
Vite, on vous l'écorchera,
Landéralidère.

MOTS CROISÉS DU N° 98

Horizontalement. — 1. Pour protéger contre le mauvais temps. — 2. Arbre qui donne des fruits très juteux. — 3. Poids inutile dont on se débarrasse. Est étendu. — 4. Sans mouvement. — 5. Pronom personnel. Prénom masculin. — 6. Tel qu'on le rêve. — 7. Prophétie. Note de musique. — 8. Où l'on est né. Pronom personnel pluriel. — 9. Pour imiter un sifflement. Siège que l'on met sur un cheval.

Verticalement. — 1. Garnements. — 2. Intérieur du cirque. Très court. — 3. Coupe la barbe. Rongeur. — 4. Repaire. Situation particulière. — 5. Deux lettres de page. Roulade musicale. — 6. Rois merveilleux. — 7. Canton Suisse. Terminaison de participe. Pronom personnel. — 8. Très grande pièce. — 9. Conjonction. Album de cartes de géographie.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 97

Horizontalement. — 1. Entretien. — 2. Pureté. Pu. — 3. Oie. Atoll. — 4. Ursule. — 5. Va. Sa. Are. — 6. Assaglrez. — 7. Agence. — 8. Tage. Sice. — 9. Epardus.

Verticalement. — 1. Epouvante. — 2. Nuiras. Ap. — 3. Très. Sage. — 4. Ré. Usager. — 5. Etalage. — 6. Tête. Insu. — 7. Arcis. — 8. Eplorée. — 9. Nul. Ex. Et.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 97

Problème. — La multiplication était 88888 × 999.

Rébus syllabique. — Détroit, débris, délit, décent, détour.

Devinette. — La lettre A.

Charades. — Gargantua (gargan-tue-A). Violon (vit-eau-long). Libéria (lit-B-riz-A).

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE PROTÈGE SES AMIS INDIENS CONTRE LES ATTAQUES DES AGENTS D'UN TRUST DE PRODUITS CHIMIQUES QUI VEULENT S'EMPARER DES TERRES DES INDIENS.. POUR COMBATTRE CES BANDITS AVEC SÉCURITÉ IL S'EST FAIT PASSER POUR MORT...

Le Gérant : LÉON BOUSSINAC

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.225.

PRIX : 0.50

Mon camarade

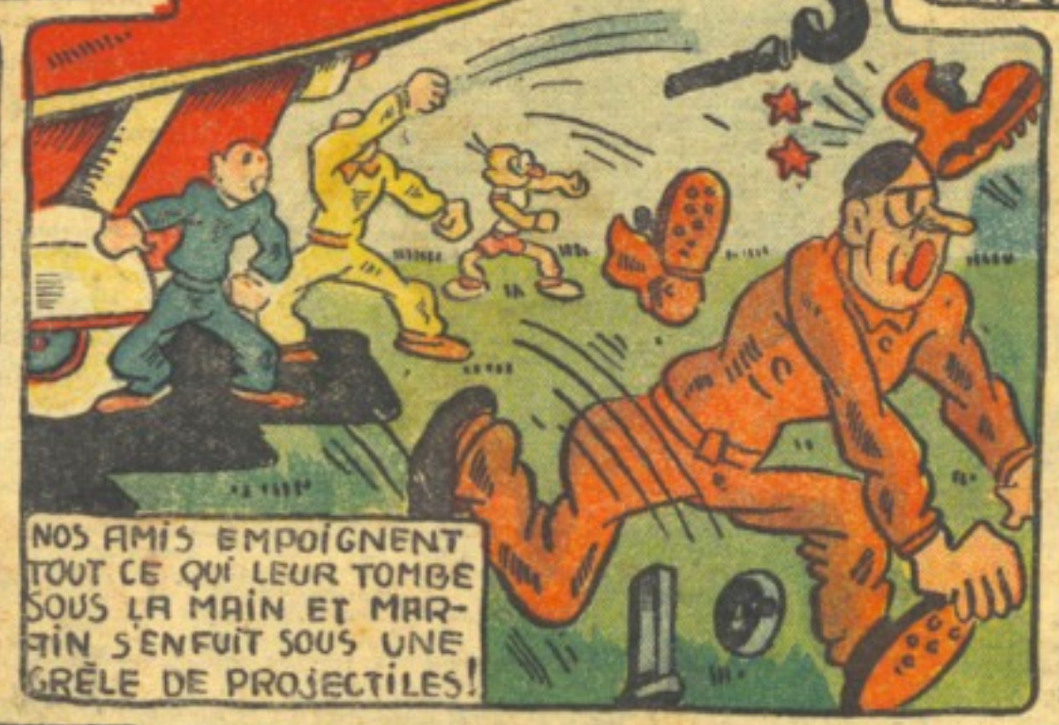
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 99. — 21 OCTOBRE 1937.

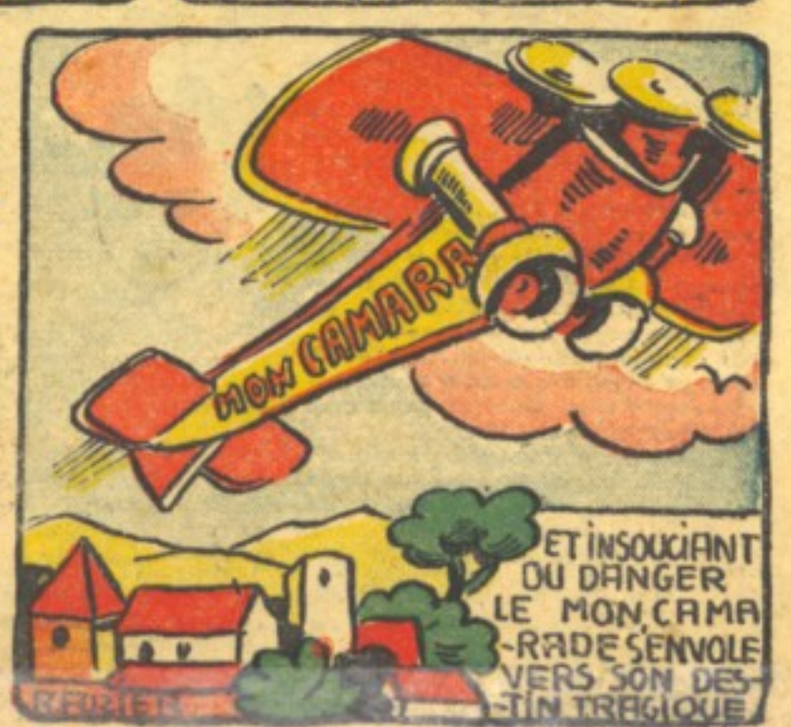
DANS CE NUMÉRO : COMMENT CONSTRUIRE

UN BATEAU QUI VA SUR L'EAU

LE JANOT PREMIER

Pat'Soum aviateur : LE "MON CAMARADE" EN PÉRIL !





La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette fois-ci je vais vous raconter la suite de mes aventures en compagnie de mon ami Julot, l'amateur de journaux d'aventures, la fois que je m'étais mouvé avec lui dans la forêt.

Donc, après avoir pris le train à la gare du Nord, on était arrivés à la gare d'Orry-la-Ville, au plein milieu de la forêt, et Julot avait mis son casque colonial sur sa tête pendant que moi j'allais au café-restaurant de la forêt, acheter une bouteille de limonade. Ceci fait, tous les deux, on s'est enfoncés au plus profond de la forêt.

A vrai dire, cette forêt-là elle ne ressemblait guère à une forêt vierge. Les arbres étaient bien rangés et les chemins très larges, avec des marques de pneus d'automobile dessus. Il n'y avait pas de lions ni de serpents bons géants, ni de baobabs, ni même de palmiers.

— Patience, patience, que me dit Julot, je suis persuadé que nos grandes aventures ne pourront pas tarder à arriver.

Là-dessus le voilà qui sort de sa musette sa carte géosynchronique (c'est comme cela qu'il appelait ou carte de géographie sur laquelle il avait collé une petite boussole) et qui se met à réfléchir des tas et des tas de minutes. Puis qui met son bras dans une direction droit devant lui et qui dit : « C'est par là qu'il faut aller. »

Dans la direction qu'il montrait il n'y avait pas de chemin du tout et on a dû commencer à s'enfoncer dans la forêt.. « On est tout droit en direction du centre de l'Afrique, disait Julot. Tu as Bapa un peu à gauche et Pernambouc derrière mon oreille droite. » Il paraissait être sûr de ce qu'il racontait, Julot, et moi je le suivais. Le suivre c'était pas très, très agréable parce que les branches basses qu'il écartait pour avancer, quand il les lâchait, moi je les recevais en pleine figure. Mais je n'avais pas me plaindre parce qu'il fallait m'apprendre à être courageux quand je rencontrerais des serpents et des loups.

Tout d'un coup (on avait déjà marché depuis un bon bout de temps) voilà qu'on arrive au bord d'un endroit où on avait coupé des tas d'arbres et où il y avait beaucoup de soleil. Et derrière un grand tas de bois rangé en carré, voilà Julot qui me fait : « Chut, chut », et qui sort aussitôt de sa poche son « rayon magique ».

« Il y a du gibier là-bas, je crois que ce sont des gazelles », dit Julot. Moi j'ai reçu tout de suite que ce n'était pas des gazelles, mais des petits lapins de garenne qui faisaient la culbute au soleil, mais je n'ai pas dit le contraire de Julot, parce qu'il ne m'aurait pas cru et que tout de même cela lui aurait fait de la peine.

« Voilà comment il fonctionne, mon rayon de la mort, m'explique Julot. Avec la loupe je condense les rayons du soleil. Tu sais, cela a une force terrible les rayons du soleil, quand c'est pris dans une loupe ça a une force terrible. Même que j'ai fait des magnifiques trous de brûle avec cela dans mon tableur noir, à l'école. Eh bien cette force superbe et magnétique du rayon solaire je l'ai mis à l'intérieur de ma boîte en e-blanc magique.

— Tu veux dire dans la vieille boîte de suppositoires où tu as mis un mélange de sel de cuisine et de charbon pilé.

— Oui, monsieur, c'est cela, un mélange de mon invention. Tu sais bien que la poudre à canon c'est fait avec du salpêtre et du charbon pilé. Eh bien moi, pour faire la même chose que de la poudre à canon j'ai pris du poussier de charbon, et comme du salpêtre j'ai pas pu en trouver, j'ai remplacé ça par du sel de cuisine qui est un détonatif exploseur d'une force bi-craquante. La preuve c'est que si tu en mets sur un bourrican, ça fait des tas de détonations.

— C'est vrai.

— Eh bien ce mélange détonnant de sel et de charbon il va être enflammé par mon rayon solaire condensé. Puis les parois brillantes de ma boîte magique les réfléchiront et en vaudront cent fois la puissance. Si bien que par l'autre petit trou va sortir un rayon magique qui tuera tout le gibier à cent mètres de distance. Et ces gazelles du Gabon n'ont qu'à bien se tenir. »

Moi j'avais peur qu'avec son rayon il ne mette le feu à la forêt. Mais j'étais tellement curieux de son expérience que je l'ai tout de même laissé faire.

Les petits lapins, ils faisaient toujours des culbutes, et cela me faisait un peu mal au cœur que des animaux si gentils soient tués par un rayon aussi terrible que celui qu'avait inventé Julot. Lui, Julot, il s'était mis au soleil. [illegible] prit sa loupe en faisant flamber un tout petit peu le [illegible] son pantalon, et puis il dirigeait le rayon à l'intérieur de sa boîte magique en visant avec le trou de sortie les malheureux lapins-gazelles. Moi je ne voulais pas voir mourir les petits lapins, j'ai fermé les yeux un bon moment jusqu'à ce que j'entende un gros « pataras ».

A ce moment j'ai ouvert l'œil en criant : « Tu ne vois le feu à la forêt », mais c'était seulement le tas de bûches qui venait de s'écrouler sur la tête de Julot, et qui l'avait jeté par terre. La boîte était tombée aussi et tout le sel et le charbon étaient répandus. Les lapins s'étaient sauvés.

Je demandai à Julot si son invention avait réussi. Il me dit qu'elle n'était pas encore tout à fait au point, et puis que comme ses appareils magiques étaient détruits il fallait mieux tâcher de trouver un autre moyen pour attraper le gibier. Si les bûches lui étaient tombé dessus c'est qu'il était très en colère parce que son appareil ne marchait pas et qu'il avait donné un grand coup dans le tas de bois qui s'était écroulé sur sa tête.

Pour consoler Julot je lui ai donné à boire un peu de limonade (elle était encore bien fraîche) et après nous être reposés cinq minutes, nous sommes partis vers d'autres aventures.

Dans ma prochaine lettre je répondrai aux lettres de mes petits amis. Je leur serre bien la main à tous.

JANOT,
Explorateur et chasseur de lions.

(Voir le Petit Courrier de Janot, en page 7.)

Résumé. — *Bedford et son ami l'inventeur Cavor sont arrivés sur la lune. Faits prisonniers et emmenés dans des souterrains par les habitants de la lune (les Sélénites), ils se sont enfuis et sont poursuivis.*

Chapitre XIV

LA PASSERELLE VERTIGINEUSE

(suite)

Ayant alors dénoué la chaîne des pieds de Cavor, je la lui plaçai dans les mains.

— Frappez avec ceci! dis-je.

Sans attendre sa réponse, je me lançai à grands bonds au long du sentier par lequel nous étions venus. J'entendais derrière moi le bruit sourd de ses pas chaque fois qu'il touchait terre.

Nous avancions avec des enjambées énormes. Mais cette façon de courir, on peut aisément le comprendre, était absolument différente de ce qu'est une course sur terre. Ici-bas, on se lance et presque instantanément on reprend contact avec le sol; mais sur la lune, à cause de la pesanteur plus faible, on partait à travers l'air pendant quelques secondes avant de retoucher le sol. En dépit de notre hâte violente, cela nous faisait l'effet de longues pauses, de pauses pendant lesquelles on aurait pu compter jusqu'à sept ou huit. Un coup de jarret et l'on prenait son essor. Pendant ces intervalles, toutes sortes de questions me traversaient l'esprit : « Où sont les Sélénites? Que vont-ils faire? Parviendrons-nous jamais à ce tunnel? Cavor est-il encore loin en arrière? N'y a-t-il pas de danger qu'ils lui coupent la route? »

Je touchais le sol, je me lançais et je partais pour un nouvel élan. Je vis un Sélénite qui s'enfuyait devant moi, ses jambes se mouvant exactement comme celles d'un homme sur la terre! Je le vis, me semble-t-il, regarder par-dessus son épaule et l'entendis pousser un cri aigu au moment où il disparaissait de mon chemin en s'enfonçant de côté dans les ténèbres. C'était, je crois, notre guide, mais je n'en suis pas sûr.

Alors, après une autre vaste enjambée, les parois rocheuses reparurent à notre droite et à notre gauche; deux pas encore et je me trouvai dans le tunnel, modérant mon allure à cause de la voûte qui était peu élevée. J'arrivai à un coude où je m'arrêtai. Je me retournai et Cavor apparut bientôt, barbotant à chaque pas dans le ruisseau de lumière bleue et, se précisant peu à peu, il vint trébucher contre moi. Nous nous cramponnâmes l'un à l'autre. Pour un moment, au moins, nous avions échappé à nos gardiens et nous nous trouvions seuls.

Nous étions hors d'haleine et nous parlâmes par phrases entrecoupées et haletantes.

— Qu'allons-nous faire?

— Nous cacher!

— Où?

— Dans une de ces cavernes latérales.

— Et après?

— Nous réfléchirons.

— Très bien! en avant!

Nous nous remîmes en route et arrivâmes bientôt dans une caverne vaguement éclairée, d'où partaient un tous sens des galeries; Cavor était en avant. Il hésita et choisit une ouverture noire qui semblait promettre une bonne cachette. Il s'avança dans cette direction et se retourna.

— C'est tout à fait obscur, dit-il.

— Vos jambes et vos pieds nous éclaireront. Vous êtes tout trempé de ce liquide lumineux.

— Mais...

Un tumulte de sons et, en particulier, un bruit qui semblait être le résonnement d'un gong devint distinct du côté du tunnel principal. Nous eûmes un instant l'horrible suggestion d'une poursuite tumultueuse. Nous décampâmes immédiatement du côté de la caverne ténébreuse et notre course était éclairée par la phosphorescence des jambes de Cavor.

— Il est heureux, fis-je, qu'ils nous aient pris nos chaussures, sans quoi nous ferions un vacarme épouvantable.

Nous continuâmes à courir, prenant des élans aussi modérés que possible, de peur de heurter le plafond de la caverne. Au bout d'un instant, il sembla que nous avions pris de l'avance sur le tumulte qui s'assourdit, diminua et cessa.

Je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil en arrière et j'entendis s'éloigner le bruit des pas de Cavor. Puis, il s'arrêta aussi.

— Bedford, chuchota-t-il, il y a une sorte de lumière devant nous.

Je regardai et, tout d'abord, je ne pus rien voir. Puis, j'aperçus sa tête et ses épaules faiblement silhouettées contre une obscurité moins épaisse. Je vis aussi que ces ténèbres mitigées n'étaient pas bleuâtres comme l'avaient été toutes les clartés de l'intérieur de la lune, mais d'un gris pâle, d'une pâleur très vague et très faible, la couleur de la lumière du jour. Cavor remarqua cette différence aussitôt, ou même plus tôt que moi, et je pense que cela l'emplit aussi du même espoir désordonné.

J'arrachai une demi-douzaine de champignons phosphorescents.

— Bedford! murmura-t-il d'une voix qui tremblait. Bedford!... Cette lumière... Serait-ce possible?...

Il n'osa pas formuler ce qu'il espérait et nous gardâmes l'un et l'autre le silence. Soudain, d'après le bruit de ses pas, je compris qu'il se remettait en marche vers cette pâleur.

Je le suivis, le cœur battant à tout rompre.

Chapitre XV

POINTS DE VUE

A mesure que nous avancions, la clarté devenait de plus en plus nette. En peu de temps, elle fut presque aussi vive que la phosphorescence des jambes de Cavor. Notre tunnel s'agrandissait en une caverne, de l'extrémité de laquelle venait cette lumière nouvelle. Quelque chose que j'aperçus surexcita toutes mes espérances.

— Cavor! cela vient d'en haut! Je suis sûr que cela vient d'en haut.

Il ne répondit pas, mais accéléra son allure.

C'était indiscutablement une clarté grise, une lumière argentée.

L'instant d'après, nous nous trouvions au-dessous. La lueur filtrait à travers une crevasse du plafond et, tandis que je regardais, la tête en l'air, jusqu'où allait cette fente, une énorme goutte d'eau me tomba sur la figure. Je tressaillis et m'écartai vivement... Toc, la chute d'une autre goutte s'entendit distinctement sur le sol rocheux.

— Cavor! si l'un de nous enlève l'autre, on pourra atteindre cette fissure.

— Je vais vous soulever, me dit-il, et, immédiatement, il me haussa comme si je n'avais pas plus pesé qu'un enfant.

Je passai un bras dans la crevasse et, juste au bout de mes doigts, je trouvai un petit rebord auquel je pus m'accrocher. La lumière blanche était, à présent, beaucoup plus brillante. Avec deux doigts, je me soulevai presque sans effort, bien que, sur terre, mon poids fût de soixante-quinze kilos; j'atteignis un recoin plus élevé de la roche et, de cette façon, j'installai mes pieds sur l'étroit rebord. J'étendis les bras et j'exploral le roc en tâtonnant avec les mains : la fente s'élargissait graduellement.

— On peut grimper, dis-je à Cavor, vous allez sauter après mon bras que je vous tends.

Je me calai entre les parois, posai un pied et un genou sur le rebord et abaissai ma main autant que je pus. Je ne voyais pas Cavor, mais j'entendis le léger bruit qu'il fit en s'accroupissant pour sauter. D'un seul élan, il vint, pas plus lourd qu'un chat, se cramponner à mon bras. Je le tirai jusqu'à ce qu'il eût une main sur le rebord.

— C'est renversant! remarquai-je. Tout le monde pourrait être alpiniste dans la lune.

Sans plus tarder, je commençai vivement l'escalade. Pendant quelques minutes, je gravis la pente avec entrain, puis je levai de nouveau la tête. La fissure s'agrandissait d'une façon continue et la clarté devenait plus brillante. Seulement... ce n'était pas la lumière du jour.

Au bout d'un moment, je pus m'en rendre compte, et, à cette vue, mon désappointement fut tel que je me serais bien cogné la tête contre le roc. J'apercevais seulement un espace ouvert, descendant en pente irrégulière, sur lequel croissait une forêt de petits champignons, en forme de massue, dont chacun rayonnait cette lumière argentée et rosâtre. Un instant, je restai les yeux fixés sur leur éclat adouci, puis je m'élançai sur la plate-forme. J'en arrachai une demi-douzaine et les lançai contre la paroi; enfin, je m'assis, éclatant d'un rire amer, et, à ce moment, la tête rousse de Cavor émergeait.

— C'est encore cette maudite phosphorescence! dis-je. Pas besoin de tant se presser. Prenez un siège et faites comme chez vous.

Tandis qu'il se mettait à bredouiller sa désillusion, je m'amusais à faire tomber dans la fissure des poignées de ces végétaux.

— J'avais cru que c'était la clarté du soleil! dit-il piteusement.

— La clarté du soleil! m'écriai-je. L'aurore, le couchant, les nuages et les cieux orageux! Les reverrons-nous jamais?

Tandis que je parlais, tout un tableau de notre monde semblait s'élever devant mes yeux, brillant, minuscule et clair comme l'arrière-plan de certaines peintures italiennes.

— Le ciel qui change, la mer qui bouge, les collines et les arbres verts, les villes et les cités resplendissant sous le soleil... Pensez, Cavor, pensez à des toits humides sous les feux du couchant!... Pensez aux fenêtres qui scintillent en reflétant l'incendie du ciel!...

Il ne me répondit rien.

— Et nous voilà blottis et terrés dans cette sale planète qui n'est pas un monde, avec son océan d'encre caché dans les abominables ténèbres de l'intérieur et, à la surface, ce jour torride et ce silence mortel des nuits. Et toutes ces choses qui nous pourchassent maintenant, ces horribles êtres de cuir, hommes-insectes et créatures de cauchemar! Après tout, ils ont raison! Qu'avons-nous à faire ici, à les briser en mille morceaux et à apporter le désordre chez eux? Autant que nous pouvons le supposer, la planète tout entière doit être déjà à nos trousses. A chaque minute, nous pouvons entendre leurs pleurnichements et le bruit de leurs gongs. Qu'allons-nous faire? Où allons-nous aller? Nous sommes ici à peu près comme des serpents dans une villa de banlieue...

— C'est votre faute, dit Cavor.

— Ma faute! hurlai-je. Ah! Seigneur!

— J'avais une idée.

— Que le diable soit de vos idées!

— Si nous nous étions obstinés à ne pas bouger...

— Avec ces aiguillons?...

— Oui... Eh bien, ils nous auraient portés.

— Par-dessus ce pont?

— Oui. Ils auraient bien été forcés de nous porter.

— J'aimerais mieux être porté par une mouche au long d'un plafond. Ah! oui, dans!

Je me remis à ma destruction des champignons. Soudain, une constatation inattendue me laissa stupéfait.

— Cavor! dis-je, ces chaînes sont en or!

La tête dans ses mains, il était plongé dans de profondes réflexions. Il se tourna lentement vers moi, me fixa, puis, quand j'eus répété ma phrase, il abaissa ses regards sur la chaîne tordue qui lui entourait le poignet droit.

— Mais oui!... Mais oui! En effet!

Sa figure perdit presque aussitôt la passagère expression d'intérêt qu'elle avait eue. Il hésita un instant, puis s'embarqua de nouveau dans sa méditation interrompue. Pendant longtemps, je fus étonné de n'avoir pas plus tôt observé ce fait et je finis par réfléchir que la lumière bleuâtre qui nous avait jusque-là éclairés avait altéré à nos yeux la couleur du métal. Dès que j'eus fait cette découverte, mes pensées suivirent un cours qui m'entraîna fort loin. J'oubliai que je venais de demander, quelques minutes plus tôt, ce que nous avions à faire dans la lune.

— De l'or... !

Ce fut Cavor qui parla le premier.

— Il me semble que nous avons deux voies à suivre...

— Lesquelles?

— Ou il faut essayer de nous frayer un chemin, de vive force, au besoin, jusqu'à l'extérieur et chercher la sphère jusqu'à ce que nous la trouvions, ou que le froid de la nuit lunaire vienne nous tuer, ou bien...

Il se tut.

— Ou bien? fis-je, à peu près certain de ce qui allait suivre.

— Ou bien nous pourrions tenter une fois de plus d'établir quelque sorte de relations avec ces gens de la lune.

— Pour ce qui me concerne, la première alternative est la bonne.

— J'hésite...

— Pas moi.

— Vous comprenez, dit Cavor, je ne pense pas que nous puissions juger les Sélénites par ce que nous avons déjà vu d'eux. Leur monde central, leur monde civilisé doit se trouver beaucoup plus loin, dans les profondeurs qui avoisinent leur mer. Cette région de la croûte, dans laquelle nous nous trouvons, n'est qu'un district frontière, une région pastorale. En tout cas, c'est là mon interprétation. Ces Sélénites, que nous avons vus, peuvent n'être que l'équivalent de nos bergers ou de nos ouvriers d'usine. L'usage qu'ils ont fait de leurs aiguillons, qui, selon toute probabilité, leur servent pour les veaux lunaires, le manque d'imagination dont ils ont donné la preuve en s'attendant à ce que nous soyons capables de faire exactement tout ce qu'ils faisaient, leur indiscutable brutalité, tout cela semble indiquer quelque chose de ce genre. Mais si nous avions supporté...

— Aucun de nous n'aurait pu supporter bien longtemps la traversée d'un gouffre sans fond sur une planche large de six pouces...

— Non, dit Cavor, mais alors...

— Mais alors, je ne veux rien savoir.

Il découvrit un nouveau filon de possibilités.

— Supposez que nous ayons pu nous réfugier dans quelque coin et nous défendre contre ces travailleurs et ces rustres... Si nous pouvions, par exemple, tenir pendant une semaine, il est probable que la nouvelle de notre arrivée pénétrerait jusqu'aux parties plus populeuses et plus intelligentes.

— S'il en existe.

— Il doit en exister. Ou alors d'où viennent ces extraordinaires machines?...

— C'est probable, mais c'est la pire de nos deux chances!

— Nous pourrions tracer des inscriptions sur les murs...

— Comment savons-nous si leurs yeux apercevraient les marques que nous tracerions?

— Si nous les gravions...

— Oui... peut-être...

Je me lançai dans une série nouvelle de pensées.

— Après tout, dis-je, je suppose que vous ne croyez pas ces Sélénites tellement plus sages que les hommes?

— Ils doivent savoir beaucoup plus de choses... ou, en tout cas, beaucoup de choses différentes...

— Oui... oui, hésitai-je. *(A suivre.)*

ABONNEZ-VOUS A
Mon Camarade
Tarif des abonnements :
France : 6 mois **9** fr. **50**, 12 mois **18** fr.
E. S. I. **24, Rue Racine, PARIS-6e**
Compte ch. post. : 974,41 Paris

Variétés

CUISINE AMUSANTE

Prenez une tête de cerf, une patte d'araignée, une queue de carpe, un peu de persil, une pincée de sel et vous obtiendrez un bon dessert que l'on fait à la chandeleur.

GRILLE

CHARADES

Mon premier est un métal précieux,
Mon second est l'aliment des nouveau-nés,
Mon troisième a 365 jours.
Mon tout est une ville de France.

C'est dans mon premier que barbotent les canards
Mon second est un liquide,
Mon dernier est le contraire d'affirmer,
Mon tout est un arbre.

Mon premier est plus grand qu'un village,
Mon second est un pronom personnel,
Mon dernier est extrait de la houille,
Mon tout est un prénom étranger.

Envoi de Pierre Sagaba

Mon premier abrite les petits oiseaux,
Mon dernier est un adjectif démonstratif,
Mon tout est une grande ville de France.

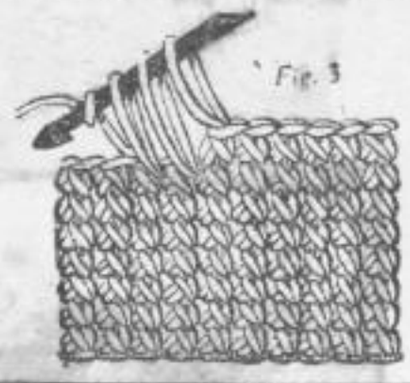
Envoi de Bela Goldstein

Mon premier est un légume,
Mon second est une lettre de l'alphabet,
Mon tout permet d'entendre dans le monde entier.

(Solutions au prochain numéro.)

NOS TRAVAUX

POINT DE CROCHET



Vous avez besoin d'une petite bande pour finir un gilet, vous pouvez la faire au crochet en employant le point suivant (fig. 3).

Vous montez 6 mailles, dont une pour tourner, revenez en faisant le point de diamant; piquer dans une maille puis dans la suivante, fermer ensemble, repiquer dans la même maille, puis dans la suivante, fermer ensemble, etc. Vous avez ainsi une finition très solide de votre tricot

Les Conseils de tante Camille

D'autres usages du sel. — *Dans un ménage le sel peut servir à beaucoup de choses. Il peut d'abord vous servir à conserver les fleurs. En effet, les fleurs se conservent beaucoup mieux à l'eau salée qu'à l'eau pure, à condition bien entendu de ne pas mettre trop de sel. Mais voici un emploi moins connu. Savez-vous qu'une pincée de sel de cuisine sur le feu l'empêchera de s'éteindre, ou s'il s'allume mal lui permettra de s'allumer facilement? Cette propriété est surtout utile pour les feux de camp ou pour les poêles qui chauffent les appartements.*

Lotion contre les pellicules. — *Faites bouillir dans un litre d'eau une petite poignée de bois de quinquina et une petite poignée de bois de Panama. Filtrez et ajoutez un bon verre d'eau de Cologne. Employez en frictions répétées matin et soir et complétez par de fréquents lavages au bois de Panama.*

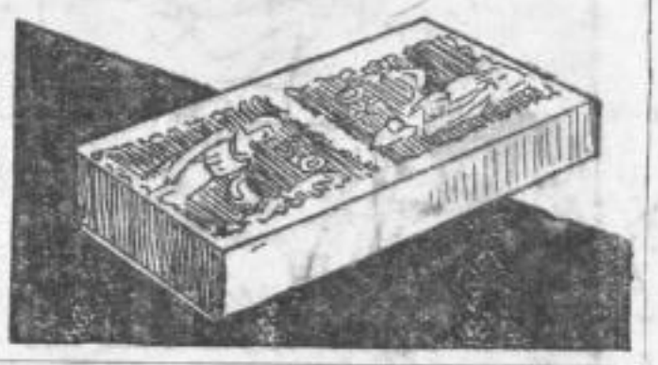
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Fricassée de poisson. — *Le poisson étant bien vidé et lavé, le couper en gros morceaux et le mettre dans une casserole avec un bon morceau de beurre, une pincée de farine et un hachis de champignons et d'oignons. Bien mélanger le tout et faire revenir. Ajouter une demi-bouteille de vin blanc ou simplement de l'eau et faire bouillir. Retirer les morceaux de poisson lorsqu'ils sont cuits et lier la sauce avec deux jaunes d'œufs, ou une cuillerée à café de farine de riz et un seul jaune après que celui-ci aura été délayé avec un peu d'eau. Verser sur le poisson et servir bien chaud.*

Le riz au fromage. — *Voici une façon assez peu connue de manger du riz, alliant à la fois très sain et peu coûteux. Nous avons déjà vu comment on devait faire cuire le riz, c'est donc ainsi que vous ferez; puis, quand votre riz sera cuit vous chercherez une terrine allant au feu, vous mettrez au fond une première couche de riz que vous recouvrirez de fromage râpé puis une seconde couche de riz, du fromage et ainsi de suite jusqu'à ce que la terrine soit pleine ou jusqu'à ce que vous n'ayez plus de riz. Sur le dessus, vous mettrez alors quelques morceaux de beurre et vous mettrez au four quelques minutes jusqu'à ce que le beurre et le fromage soient fondus.*

BRICOLAGE

UN JEU DE DOMINOS EN TIMBRES-POSTE



Pour réaliser cet amusant jeu de dominos, il vous faut d'abord collectionner les vieux timbres français. Lorsque vous en aurez 8 à 0 fr. 05, 8 à 0 fr. 10, 8 à 0 fr. 15, 8 à 0 fr. 20, 8 à 0 fr. 25, 8 à 0 fr. 30 et 8 en blanc non imprimés, il ne restera plus qu'à tailler dans une planchette 28 rectangles mesurant 5 cm. 1/2 sur 2 cm. 1/2. Sur chacun d'eux, collez 2 timbres en vous servant d'un véritable jeu de dominos comme modèle. Au 1 correspondra 0 fr. 05; au 2, 0 fr. 10 et ainsi de suite.

Jacquot et son grand-père ont marché longtemps le long du chemin qui suit la rivière. Ils commencent à être fatigués. Mais le grand-père préférerait traverser la rivière plutôt que de revenir sur ses pas, car de l'autre côté, ils pourraient prendre, pour rejoindre la maison, un chemin plus court. Alors grand-père dit à Jacquot :

— Maintenant, petit, il s'agit de passer la rivière.

— Oh! grand-père, il va en falloir une grande passoire...

○

Un Florentin avait acheté un cheval 25 ducats, mais dans les conditions suivantes :

— Je vous en donne 15 comptant, avait-il dit au vendeur, et je serai votre débiteur du reste. Marché conclu. Or, à quelque temps de là, le vendeur vint réclamer son argent.

— Vous moquez-vous? s'écria le Florentin. Soyons de bonne foi. N'avons-nous pas convenu que je vous devrais ce reste... Si je vous le payais, je ne vous le devrais plus.

○

Souvenirs de l'Exposition :

— Crois-tu, Marius, qu'à Paris tout le monde me connaissait?

— Tu exagères, mon petit Olive. Moi aussi j'y ai été à leur exposition à Paris et j'ai voulu te retrouver; j'ai demandé au premier agent venu : « Avez-vous vu Olive? — Olive? qu'il m'a répondu, Olive? je ne le connais pas, monsieur Marius. »

○

Logique cafouine :

Il est midi. Tante Aurélie qui devait arriver par le train de 11 h. 40 n'est pas encore là. A 12 h. 15, arrive une dépêche : « Ai manqué mon train. Partirai demain à la même heure. » « Elle est bien drôle, tante Aurélie, dit Lili, parce que si elle part demain à la même heure, elle manquera encore son train... »

La Révolte des Chercheurs d'Or

Grand roman d'aventures, par JACK LINDSAY

Résumé. — Dick Preston, 15 ans, a été vingt de longs mois dans la brousse australienne où il avait fui et s'était perdu, après l'échec de la révolte des mineurs. Sauvé d'un terrible péril par l'indien Jim, un journal lui apprend que les mineurs révoltés, dont il était, sont graciés. Il va pouvoir retrouver ses parents, son vieil ami Shane Corrigan et sa charmante amie Cosima.

Chapitre XXVI. — Le vengeur *(suite)*

Un titre lui sauta immédiatement aux yeux : *« Une grande victoire du peuple. Le jury justifie les mineurs.* Il lut avidement. Les prisonniers de l'Entrepôt avaient été jugés à Melbourne le premier avril et acquittés.

Le jury avait refusé la condamnation. *C'était un coup final au parti du Gouvernement qui voulait des représailles.* Il lisait toujours, dévorant l'article. Le journal était évidemment du parti pris du peuple, car il faisait un grand cas du verdict. *Le Gouvernement a entendu la réponse du peuple à ses actes tyranniques... Plus d'impôts proportionnels, le suffrage universel accordé... Le peuple libre de Victoria salue les martyrs qui ont combattu pour la Liberté et vénéré à l'injustice dissimulée sous des formes légales. La résistance à l'injustice est le premier devoir d'un citoyen. Le jury a ratifié ces grandes maximes et nous l'en félicitons. Après avoir été ainsi remis en place, le Gouvernement, si avide de victimes, devra mettre un frein à son ardeur. Nous nous permettons d'affirmer qu'aucun de ces héros ne passera en jugement désormais. Le Gouvernement peut vouloir tout ignorer de cet état de choses et refuser de sanctionner ces erreurs par un acte officiel d'amnistie, car la décision du jury manifeste la volonté populaire. Par suite, les hommes qui ont lutté sur l'Eureka recevront leur tribut de louanges, et seront compté, non parmi les traîtres, où le Gouvernement voudrait les voir, mais parmi les héros de la race...*

Dick se rendit compte peu à peu des faits cachés sous les fleurs de rhétorique. L'acquittement complet des prisonniers marquait la fin des poursuites contre les complices des mineurs révoltés. Il était libre. Il pouvait se montrer à découvert sans crainte du danger. Un immense bonheur l'envahit. Il jeta un coup d'œil sur la date du journal; il était du 2 avril.

Surpris, il essaya de calculer : cinq mois, cinq mois! Était-il resté dans la trousse pendant cinq mois? Il regarda ses habits déguenillés. Il mesura la différence entre le petit garçon qu'il était à sa fuite de Ballarat et ce qu'il était maintenant. Il réalisa qu'il n'avait jamais vécu auparavant cinq mois aussi remplis d'aventures.

— Ecoute, Jim, dit-il, un de tes hommes sait-il à monter à cheval?

Jim fit signe que oui. Dick fouilla les vêtements des morts, besogne ingrate, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un bout de crayon. Puis, prenant l'affiche, il écrivit sur l'envers : « Au blanc à qui on remettra ceci. Pouvez-vous, s'il vous plaît, avertir la police que l'or est avec moi en sûreté et que sept des bandits sont morts. Le porteur de ce mot vous indiquera la route. Dick Preston. » Il hésita un moment avant de signer son nom. Il avait peur que cela ne le trahisse, mais, pensant au journal qu'il avait glissé dans sa chemise car il n'avait pu s'en séparer, et qui était une garantie de pardon, il le mit quand même.

Il était sauf. Il donna le message à l'un des noirs auquel Jim dit ce qu'il avait à faire. Le noir sauta en selle en poussant un cri. Il partit au galop le long du ravin.

— Maintenant nous pourrions manger quelque chose, dit Dick, j'ai remarqué qu'il y avait ici beaucoup de provisions. Crois-tu que les cinq hommes qui se sont enfuis vont revenir?

— Moi, pense non, dit Jim en souriant.

D'un cœur léger, Dick contemplait la scène. Après avoir fait étendre les cadavres à distance aussi convenable que possible par les noirs, il revint près du tas de bagages. Il y avait là des couvertures, des bouilloires, des casseroles, des outils et des boîtes de conserves. Il décida d'en faire cadeau aux noirs, bien que ces fussent des objets volés et qu'il ne lui appartînne pas d'en disposer. Ils méritaient une récompense, et c'était là le seul moyen. De plus, les vols avaient été opérés au détriment de différents Entrepôts et, pour la plupart, seraient impossibles à réparer.

Il dit à Jim que lui et sa tribu pouvaient prendre tous ces objets; ils enlevèrent joyeusement et rapidement tout ce qui traînait çà et là, se hâtant en même temps de les cacher dans les buissons d'alentour. Dick eut un moment envie de leur dire de prendre aussi les chevaux, mais à la réflexion il se dit que les chevaux avaient dû être volés à des relais, et que les noirs qui les prendraient auraient tôt ou tard des ennuis. Néanmoins, les noirs étaient ravis de ce qu'ils avaient et, après un bon dîner fait sur les provisions des bandits, Dick et ses sauveteurs s'installèrent pour la nuit après avoir allumé un grand feu et posté des sentinelles.

Dans l'après-midi du lendemain, on vit le noir envoyé comme messager revenir, suivi de quatre soldats et de deux indigènes, le long du ravin, au trot. A cette vue, le cœur de Dick fit un bond. Sa vie vagabonde était maintenant bien finie, mais il doutait encore de la véracité des articles du journal.

Le sergent, homme à la figure brunie et aux traits accentués sauta à terre et lui serra la main :

— Monsieur Dick Preston? Eh bien, je dois vous dire que je m'attendais à trouver quelqu'un d'un peu plus âgé. Tout le monde ne pourrait pas reprendre un coffre plein d'or et tuer sept hommes en un seul jour de travail. Pour ne rien dire, ajouta-t-il en regardant autour de lui, du régiment de noirs dont vous avez fait votre garde du corps.

— Mais, dit Dick, ce sont les noirs qui ont fait le plus de travail; et il raconta ce qui s'était passé.

— Je crois que je connais ce vieux Ned, dit le sergent. C'est de la mauvaise graine. Mais jamais je n'avais entendu parler d'une inimitié entre lui et les bandits. Cependant, on éclaircira

(Suite en première colonne, page 4.)

— Voilà Cosima, dit Mme Preston.

RÉSUMÉ

PIERRE GARINE, CHIMISTE RUSÉ A DÉCOUVERT UN APPAREIL ANNONCE DESTRUCTIVE ENORME. TOCCLIANI AGENT ITALIEN ESSAIE DE LUI DÉROBER SON SECRET MAIS IL N'Y PEUT PARVENIR. IL PROPOSE SES SERVICES A ROLLING, ROI DE LA CHIMIE, ET A SON ASSOCIÉ ZOE MONADE. ROLLING S'INTÉRESSE AUX TRAVAUX DE GARINE. L'INSPECTEUR FRANÇAIS MARGERIE A ÉTÉ CHARGÉ DE L'AFFAIRE DU MEURTRE DE L'ASSISTANT DE GARINE. ROLLING APPRENDS PAR GASTON SON COMPLICE, QUE ZOE EST AVEC GARINE DANS UN HOTEL DES ENVIRONS DE FONTAINEBLEAU. LES DEUX NOUVEAUX COMPLICES SE CACHENT, EPOUVANTÉS POLICE, ROLLING ET SA BANDE PARTENT A LEUR RECHERCHE...

La Révolte des Chercheurs d'Or *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

cette question. Il y a des proverbes plus faux que celui-ci : *Honneur parmi les bandits.* A propos, quand avez-vous quitté Ballarat?

— Le trois décembre, dit Dick, en regardant le sergent bien en face.

— Je le pensais bien. La figure énergique du sergent se détendit et il se rapprocha. Quelques mots entre nous, jeune Preston. J'aime mieux faire ce travail moi-même quand il s'agit de mineurs poursuivis. Mais les ordres sont les ordres. Quels que soient mes sentiments à votre égard, je vous arrêterais sur-le-champ pour trahison et conduite séditieuse, mais je suis heureux de vous dire que mes ordres sont tout autres, gardez-le pour vous. Il n'y aura plus d'arrestations concernant les événements du trois décembre et d'avant. La tête de Lalor est mise à prix pour quatre cents livres. Nous savons où il est. Mais, Dieu merci, il est en sûreté.

— Il n'est pas mort?

— Non, mais il a perdu un bras. Il y a cinq cents livres sur la tête de Vern, et nous savons qu'il est à Melbourne. Il croit nous avoir gentiment refaits. Mais le Gouvernement a les mains liées et personnellement j'en suis fort aise. Cependant les ordres sont les ordres, et si les choses tournaient autrement je devrais vous passer les menottes. Mais telles qu'elles sont maintenant, vous allez toucher cinq cents livres. Et, serrez-moi encore la main, mon garçon!

Et il secoua chaleureusement la main de Dick.

Chapitre XXVII. — Récompense

— Maintenant nous pouvons quitter Ballarat, dit Dick en buvant le thé que sa mère, pleine d'admiration pour lui, lui avait versé.

Il portait ses plus beaux habits. Ils lui allaient parfaitement bien quand il avait quitté Ballarat, mais étaient maintenant beaucoup trop petits.

— Sanders dit que notre fouille progresse, dit M. Preston un peu effrayé par son fils. Ce serait dommage de s'en aller maintenant. Rappelle-toi que tu as souvent dit toi-même qu'il était stupide de s'en aller trop tôt.

— Je pensais que vous aviez vendu votre mine, dit Dick.

— Tout était prévu pour cela, mais au dernier moment, j'ai pensé qu'il valait mieux attendre encore un peu. Ne penses-tu pas?

— Je déteste le travail de mineur, répondit Dick. Maintenant que nous avons cet argent nous pourrions acheter de la terre. Le sergent m'a dit qu'il y avait de bons terrains de labour à bas prix dans le Sud australien. Je voudrais une ferme où nous pourrions faire pousser du blé et avoir un verger.

M. Preston toussota pour s'éclaircir la voix :

— Il y a pire...

— Il n'y a rien de meilleur, dit Dick. J'ai appris à mieux connaître la campagne et je l'aime.

— Oh! Dick, dit Mme Preston en joignant les mains, j'aimerais tant une ferme. Mais quand je pense à tout ce que tu as enduré!

— Mais je n'ai rien fait, dit Dick se sentant plein d'expérience devant ses parents. A ce que j'ai appris, Shane est prêt à venir avec nous. Il a été plus raisonnable que toi, il s'est caché sous un abri sur le mont Buninyong pendant quelques jours, puis il est allé à Geelong. Il trouve comme moi que prospecter de l'or n'est pas digne d'un homme. Faire pousser du blé! Ça oui!

— Dieu le bénisse, dit M. Preston, il parle comme un livre.

— Cela ne m'étonne pas, dit Mme Preston avec fierté. Ah! au fait, Cosima doit venir après le thé. Elle a été un tel réconfort pour moi pendant que tu étais perdu. Elle est venue un matin et s'est présentée. Mais je t'ai déjà raconté ça.

— C'est vrai, dit Dick qui aurait été ravi de l'entendre une fois encore. Je parierais qu'elle est de mon avis. C'est une fille pleine de bon sens.

— Oh! oui, dit Mme Preston, elle dit que tu es un héros.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Dick en rougissant sous son hâle.

— Mais tu dois admettre, Dick, dit M. Preston, que si je n'étais pas venu ici pour les mines d'or, tu n'aurais jamais attrapé les brigands dans la montagne et tu n'aurais pas l'occasion de faire pousser du blé.

— Je suis plutôt ébloui, dit Dick, mais je suis sûr d'avoir raison pourque qu'il nous reste à faire maintenant.

— Tu as tout à fait raison, dit Mme Preston.

— Tu vas le rendre poseur, dit M. Preston en bourrant sa pipe

— Non papa, dit Dick sérieusement, je sais trop bien ce qu'il faut faire pour devenir orgueilleux comme un dindon. Mais j'aime la campagne et je trouve que c'est bien de faire pousser du blé, de travailler de ses mains, faire quelque chose d'utile.

— Eh bien Dick, dit M. Preston avec élan, peut-être as-tu raison après tout.

— Et nous aurons une jolie maison, dit Dick, je veux dire une petite maison confortable, avec des fleurs, des arbres fruitiers et puis; et puis...

— Je vois très bien ce que tu veux dire, dit Mme Preston, c'est mon rêve aussi.

Dick se souvint d'un autre rêve qu'il ne pourrait jamais oublier, un rêve qu'il résumait de son mieux en revoyant Raffaello courir sur la colline sous une grêle de mitraille et crier : « Souvenez-vous du Jour du Sabbat et sanctifiez-le! »

Mais il n'y avait aucun désaccord entre les deux rêves, entre un monde libre et un champ de blé doré et nourrissant. Puis soudain il réalisa qu'il ne désirait plus avoir une ferme selon le vœu de ses parents. Il en voulait une parce que cela lui permettrait de faire le travail qui lui plaisait, digne de lui, et aussi parce que cela lui donnerait un marchepied pour continuer la lutte.

— Voilà Shane, dit M. Preston en regardant par la fenêtre.

Il entra, vêtu d'un maillot rouge, une ceinture verte autour de la taille, de pantalons de moleskine, de bottes de cuir et d'un chapeau à grands bords autour duquel se balançaient des pompons pour chasser les mouches. Il ôta son chapeau et s'inclina :

— Eh bien, n'ai-je pas un beau déguisement? dit-il, je sais naturellement que la police me me recherche plus maintenant, mais j'ai pensé les en remercier en me déguisant.

— On te reconnaîtrait de toute façon, dit Dick.

— Vous vous faites certainement remarquer, dit M. Preston.

— Bah! répondit Shane, il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau.

— J'espère que vous n'allez pas encore débaucher mon fils? dit M. Preston souriant et tirant sur sa pipe.

— Vous appelez cela débaucher? Je l'ai mis dans le droit chemin. Regardez-le à présent; il est tout à fait capable de se sortir de toutes les situations possibles par ses propres moyens!

— Mais quel a été après tout le résultat de toute cette agitation? demanda M. Preston?

— Le résultat! répondit Shane. Ça a changé la face du monde, rien que ça! Je me suis caché pendant un mois avec le Dr Kenworthy. Il m'a un peu ouvert les yeux. Et maintenant j'ai une plus saine façon de voir les choses. Le Gouvernement a dû céder malgré lui. Il a eu peur. Les propriétaires ne tiennent plus tout dans leurs griffes, ces salés voleurs de terre. Nous allons obtenir tout ce pour quoi nous nous sommes battus. Ce que nous avons, les Chartistes se sont battus en vain pour l'obtenir en Angleterre. Et pourquoi sommes-nous vainqueurs?

— Oui, pourquoi? demanda M. Preston en secouant la tête d'un air de doute.

— Parce que nous avons tous été unis. Pas un homme, même s'il ne valait pas quatre sous, qui ne nous ait encouragés, aidés dans ce que nous avons fait. C'est au moment où a eu lieu la réunion du Gouvernement à Melbourne que les choses ont évolué. Nous allons avoir tout ce pourquoi nous nous sommes battus. Chaque homme est électeur, quel que soit son état de fortune. C'est la fin du règne de la police, de l'oppression des flics. Le scrutin sera secret, ce qui évitera la fraude et les échecs qui ont eu lieu en Angleterre. Et nous réaliserons tout le reste des réclamations chartistes.

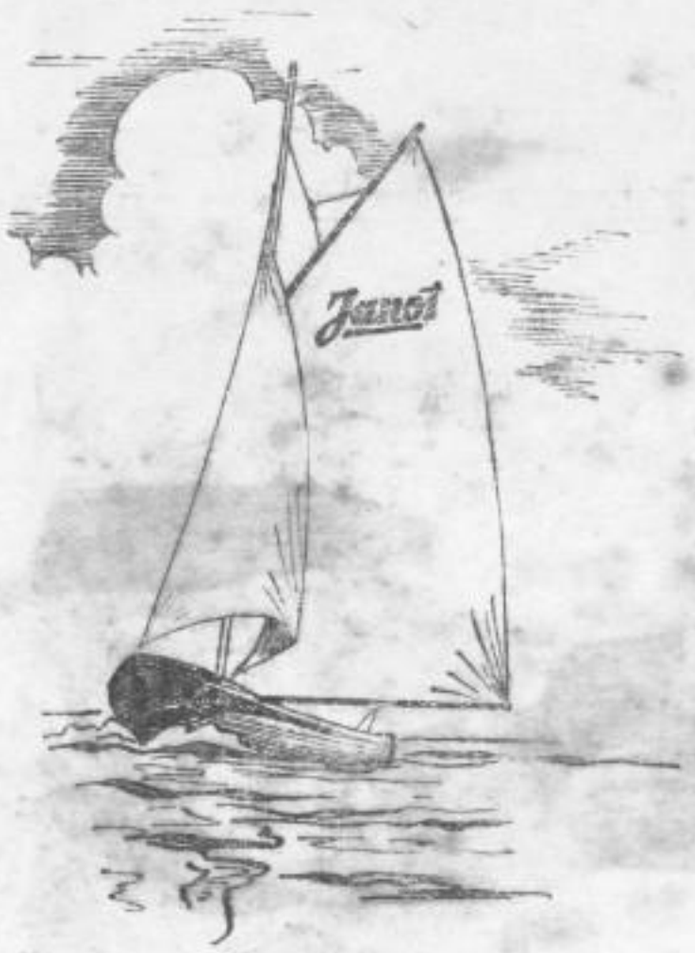
— Hurrah! dit Dick!

— Oh! oui! nous avons bien commencé. Ne croyez pas que nous en resterons là! Ils auront bientôt en Angleterre aussi le vote et le secret. Ils ne peuvent pas continuer à opprimer les ouvriers depuis que nous avons montré le chemin. Après l'Angleterre le reste du monde suivra. Je vous le répète, ce que nous avons fait changera vraiment la face du monde!

(Suite et fin, page 7.)

COMMENT CONSTRUIRE UN BATEAU QUI VA SUR L'EAU

le "JANOT Ier"



Une fois terminé, le « Janot Ier » est un fin voilier qui réalise des performances impressionnantes.

De nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous demander de publier, en même temps que des modèles d'avions qui volent, des modèles de bateaux pouvant aller sur l'eau. Ces lettres se sont multipliées ces derniers temps.

C'est pourquoi nous vous présentons aujourd'hui, au lieu de votre avion maquette, le M. C. 3, qui paraîtra seulement le mois prochain, notre premier bateau le Janot Ier.

Nous avons apporté tous nos soins à établir un modèle d'une extrême simplicité de construction, afin que même ceux d'entre vous qui ne sont pas initiés au maniement des outils puissent le fabriquer.

En effet, l'outillage se résume en un marteau, des pointes, des ciseaux, une aiguille à coudre et un dé. Pour le collage, une seule allumette suffira. Si l'on désire utiliser dans certains emplacements des petites vis de cuivre à la place de clous, il faudra un petit tournevis comme outil supplémentaire.

Pour construire notre navire, il faut se reporter au plan ci-joint en tenant compte qu'étant donné le format de notre journal, nous n'avons reproduit ce plan qu'à la moitié de ses dimensions.

C'est dire que le bateau mesure sur notre dessin, au total, depuis la pointe de son mât jusqu'à la base de sa quille, 16 centimètres de haut. Mais pour avoir la hauteur réelle de notre bateau, vous devrez multiplier par deux les dimensions du dessin et obtenir par conséquent 32 centimètres. De même pour toutes les autres dimensions. Il est indispensable que vous teniez le plus grand compte de cette indication primordiale dans vos mesures. Vous pourrez, si vous le voulez, dresser un plan à grandeur réelle en reproduisant le dessin et en doublant ses dimensions, mais un tel plan n'est pas indispensable pour ceux de nos amis qui se seront procuré notre pochette et vous pouvez donc vous éviter cette peine.

La Construction

La coque du Janot Ier est constituée de deux planches principales maintenues à écartement fixe par quatre bâtons, l'un à la pointe, l'autre à l'arrière, et les deux autres face à face des parties les plus bombées des planches. Une feuille de bois de noyer vient entourer cette première construction en réalisant les flancs du bateau. L'étanchéité est obtenue en enduisant les bords des planches principales d'un produit étanche spécial contenu dans la boîte jointe à notre boîte de construction, ou que vous pouvez nous demander séparément, si vous le désirez.

Le serrage du collage étanche est assuré par de petites pointes de cuivre posées à raison d'une par centimètre.

Pose du mat

Il faut noter qu'avant de poser les flancs du bateau, on aura placé le mât qui traverse de part en part la planche servant de pont et qui sera enraciné dans la planche inférieure grâce à un petit rectangle percé lui-même et collé sur celle-ci.

On remarquera également que le flanc dépasse un peu du pont pour former le bordage. Sous la planche du fond, de chaque côté de l'axe du navire et selon un écartement qui les sépare de trois millimètres, on collera et clouera deux baguettes entre lesquelles on ajustera, collera et clouera la planche verticale arrondie vers l'avant qui sert de quille. C'est à la partie basse de cette quille que l'on fixera par clouage ou vissage les deux lamelles de plomb qui serviront de lest. A l'arrière de cette quille on articulera et fixera le gouvernail, grâce à un petit piton et deux pointes découpées dont l'une est enfoncée dans la partie du fond et l'autre engagée dans l'œil du piton.

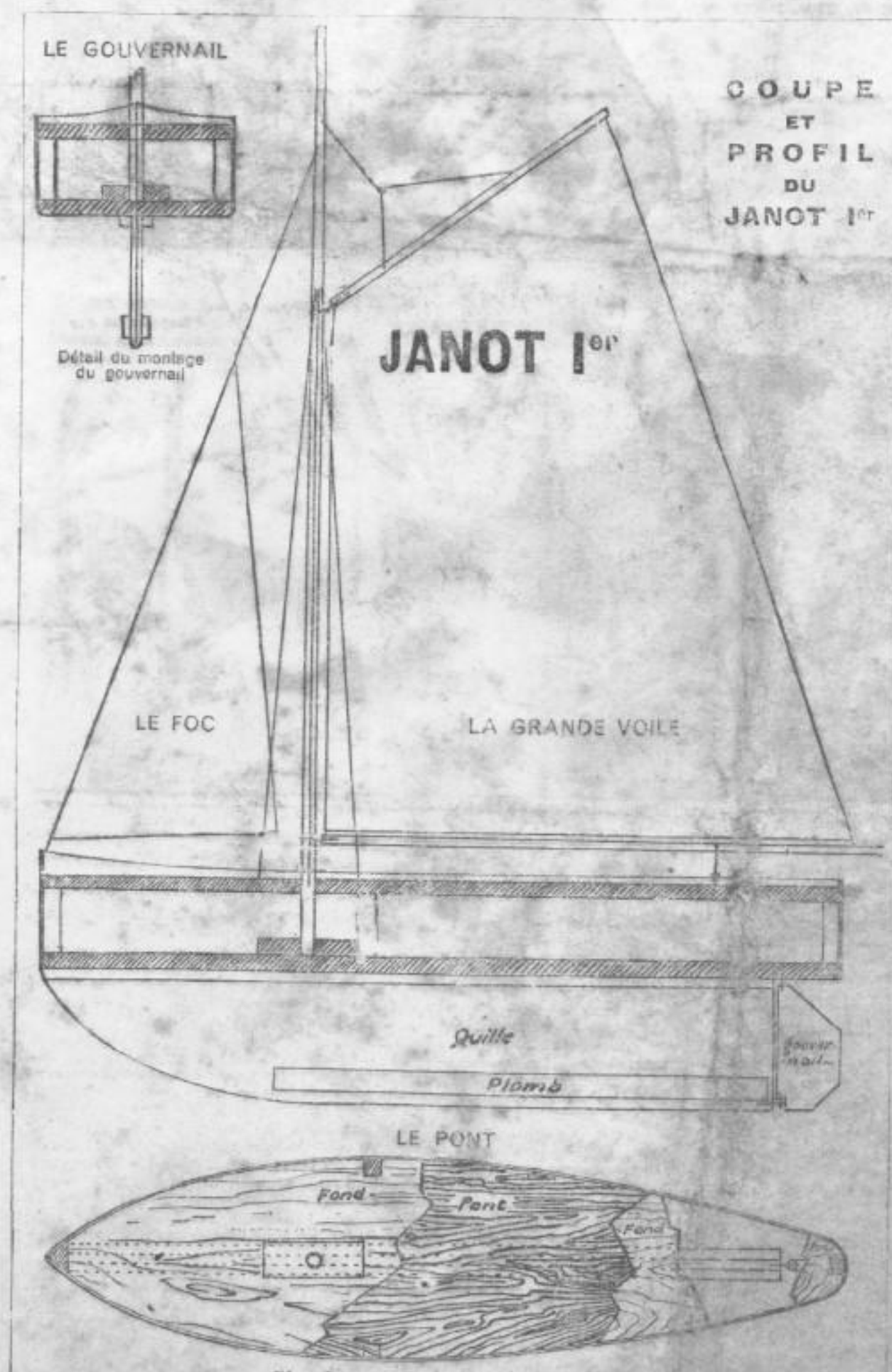
Voilure

La voilure se compose de deux voiles. La première, située à l'avant, est en forme de triangle et s'appelle le foc. L'autre voile posée à l'arrière et plus grande est en forme de trapèze et s'appelle la grande voile. Le foc est simplement maintenu en place par des fils disposés comme il est indiqué sur le dessin, la grande voile est tendue le long du grand mât et sa forme est maintenue par deux vergues.

La pose de la grande voile sur les vergues est obtenue par une couture pour laquelle vous pourrez demander l'assistance de votre mère ou de votre petite sœur. Les vergues sont assujetties au grand mât grâce à deux pitons vissés dans l'une de leurs extrémités et dont les anneaux glissent le long du mât. Un simple petit trou percé dans la partie supérieure du grand mât permet, grâce à un fil accroché à la vergue supérieure, de monter et de descendre à volonté la grande voile. Il faut faire les mêmes remarques en ce qui concerne la mise en place du foc. La tension de la grande voile est réglée par un fil attaché à la vergue inférieure et fixé à longueurs désirées au pont par l'entremise d'un petit piton vissé dans l'épaisseur de celui-ci.

Les essais du « Janot Ier »

Il faudra, avant de mettre votre bateau Janot Ier sur l'eau, vous assurer que le calfeutrage au moyen de la peinture étanche que vous avez mis sur les jointures soit absolument sec afin que votre bateau ne prenne pas l'eau. Avec ce petit voilier dont les lignes sont celles des grands yachts de course, vous pourrez, avec la seule aide du vent, réaliser des performances. Pour faciliter la tâche de nos jeunes amis qui désireraient construire notre Janot Ier, nous avons établi une pochette contenant tout le matériel nécessaire à sa fabrication (clous, pièces de bois, colle étanche, etc.). Ces pochettes sont mises en vente au prix de 10 francs port en sus, soit 11 fr. 80 franco, contre mandat ou ch. post.).



Plan du pont, vu du haut du grand mât

QUEL BEAU BATEAU
le "JANOT"
IL VA SUR L'EAU
25 cent. de long 32 cent. de haut

Pour le construire, envoyez-nous 11 fr. 80 et vous recevrez aussitôt — tout le matériel nécessaire. —

MON CAMARADE
51, rue Monsieur-le-Prince. — PARIS (6e)

E. S. I. 24, rue Racine. — PARIS (6e)
Compte ch. post. : 974.41 PARIS

On se moque souvent des « remèdes de bonne femme », mais nos grand'mères n'avaient pas toujours tort lorsqu'elles affirmaient que telle ou telle plante guérissait telle ou telle maladie... Ainsi, lorsqu'elles disaient que les oignons guérissent les rhumes et autres maux, elles avaient raison. La science moderne a en effet découvert que les oignons contiennent des éléments efficaces dans la lutte contre la tuberculose, la pneumonie, la diphtérie, la lèpre.

o

Les célèbres mines de sel gemme de Wieliczka, sur les bords de la Vistule (Pologne), sont exploitées depuis six cents ans, et forment une immense caverne de 100 kilomètres de long et 400 mètres de profondeur. Deux mille mineurs habitent à l'intérieur de ces mines, ne voyant que rarement la lumière du soleil. Il y a là une véritable ville souterraine, avec ses rues, ses maisons, ses puceaux. Mais n'est-ce pas cruel d'y faire vivre des hommes ?

o

Savez-vous que l'escargot est un animal très gentil et plein de prévenances pour ceux qu'il aime ? Lisez plutôt : quand monsieur escargot est amoureux de mademoiselle escargot, il apporte à sa fiancée de charmants cadeaux, des petits morceaux d'herbe cueillis dans les endroits les plus frais, les plus humides et dont elle sait se régaler.

o

Le pays du monde qui produit le plus de camphre est le Japon.

HISTOIRE DE JEAN SANS TERRE

Il ne s'agit pas de ce Jean sans Terre, roi d'Angleterre vers les années 1200, qui fut vraiment un triste sire, coupable de plusieurs assassinats.

Mais vous connaissez *Jean sans pain* (1); c'est un garçon bien sympathique et qui mériterait bien, n'est-ce pas, d'avoir son petit coin de terre à lui pour y semer du blé (pour y planter aussi des arbres fruitiers) et ne plus jamais manquer de ce bon pain (ni de confitures). Eh bien, grâce à une nouvelle découverte qui nous vient d'Amérique, Jean n'a plus besoin d'être propriétaire d'un bout de terrain pour en tirer sa nourriture. Sans doute, répondront tout de suite les plus dégourdis d'entre vous, il suffit qu'il s'embauche comme ouvrier agricole, il gagnera son pain en travaillant pour le compte d'un gros fermier, mais quel dur travail, et bien mal payé, pauvre garçon... Vous n'y êtes pas, mes amis, je vous fais part d'une découverte considérable : il n'est plus besoin de terre pour faire pousser les plantes, vous pouvez obtenir des récoltes magnifiques en semant des graines... sur votre fenêtre!

Ecoutez donc! Vous savez tout le mal que se donne le paysan sur son sol. Il est obligé de remuer la terre, et c'est dur à remuer la terre! Il faut qu'il y enfonce du fumier qui donnera à la fois de la chaleur et de la nourriture aux plantes ; il faut qu'il débarrasse la surface des mauvaises herbes qui autrement feraient concurrence aux bonnes plantes en leur enlevant de la nourriture. Et puis le paysan sait faire « reposer » la terre. Une année il y mettra des plantes à toutes petites racines qui puiseront leur nourriture tout près de la surface, et l'année suivante il sèmera des plantes à longues racines qui iront pomper une couche plus profonde. Après tous ces soins, après toutes ces peines, le paysan reste inquiet : il suffira de la gelée, de la grêle, de trop de pluie, de trop de soleil, d'une nuée d'insectes pour que sa récolte soit détruite.

Avec le nouveau système, plus rien à craindre. On peut choisir l'endroit où se fera la culture, et l'époque; on peut régler la température et on connaît exactement les qualités du « terrain » où l'on sème, puisque ce terrain... on le fabrique soi-même!

C'est pourtant très simple, mais il fallait y penser. Que font les plantes dans la terre? Elles font comme le petit garçon qui veut grandir : elles mangent beaucoup de soupe; mais n'ayant pas de maman qui leur prépare un bon potage, il faut qu'elles choisissent ce qui leur convient; elles absorbent ainsi une trentaine de corps chimiques : du carbone, de l'hydrogène, de l'azote, du soufre, de l'iode, etc., etc., sans oublier le fer, le cuivre, l'argent et autres métaux (du blé mangeur de cuivre, voilà ce que vous n'imaginiez pas!). Les plantes se donnent ainsi beaucoup de mal à organiser leur déjeuner et vraiment elles abusent des hors-d'œuvre; il suffirait de leur donner à manger dix corps chimiques pour qu'elles engraissent le mieux possible : carbone, oxygène, hydrogène, azote, soufre, phosphore, potassium, calcium, magnésium et fer. Et comme les chimistes sont gens à connaître les « combines » ou plus exactement les *combinaisons*, ils proposent quatre *sels* qui contiennent ensemble les dix corps ci-dessus; les voici : nitrate de calcium, nitrate de magnésium, chlorure de potassium, phosphate de potassium (le jour où vous irez en acheter chez le marchand de couleurs et ferez des mélanges, ne sucez pas vos doigts, car ce sont des poisons, pour vous — pas pour les plantes...).

Mettez donc, dans un litre d'eau, 4 grammes du premier sel, 1 gramme des autres, et ajoutez-y quelques gouttes de chlorure de fer pour que puisse se former la *chlorophylle*, ce vernis vert des feuilles, qui est les poumons des plantes. Placez quelques graines dans un verre, au milieu d'un peu de paille pour que les pousses puissent grimper bien droit, et versez le liquide que vous remplacerez au fur et à mesure qu'il sera absorbé. Vous obtiendrez rapidement de belles plantes. Les Américains ont fait des essais dans d'énormes cuves et prétendent avoir obtenu des résultats extraordinaires : sur 4.000 mètres carrés de cuves treillagées, 217 tonnes de tomates au lieu de 5 tonnes sur la même surface de terre, avec des plants de tomates hauts de 7 m. 50! De même le blé atteint 2 mètres de haut. Et les pommes de terre (sans terre!) ont leurs tubercules enchevêtrés les uns dans les autres. Ce qui est intéressant dans ce procédé, c'est que l'on sait exactement ce que contiennent les plantes; et l'on peut même prévoir une époque où l'on dosera les sels minéraux, où l'on fabriquera telle ou telle « soupe » aux plantes pour que les aliments conviennent à tel et tel malade. Alors, plus besoin de régime et plus besoin de médicaments; au lieu de prendre de l'huile de ricin, on mangera une bonne poire provenant de l'usine X...

Les savants russes, eux aussi, se préoccupent beaucoup des questions agricoles. Le professeur Lysenko, d'Odessa, a découvert qu'en soumettant les graines à une certaine température avant de les semer, on accélère beaucoup la germination. Cette découverte a une importance considérable. Elle a permis d'obtenir de magnifiques récoltes de blé dans le nord de la Russie où auparavant le blé ne pouvait pousser, car le dur froid de l'hiver détruisait les graines; on sème maintenant au printemps et on récolte avant l'automne. Par contre, en Bulgarie, où l'on craint tant la sécheresse de l'été, on espère obtenir la récolte avant les grandes chaleurs. Et, sans doute, parviendra-t-on ainsi à acclimater en Europe des produits exotiques : riz, thé, soja, etc.

Vous verrez qu'en combinant les procédés américain et russe, notre ami Jean va installer chez lui une rizière... dans la gouttière!

BOUR.

(1) *Jean sans pain*, par P. Vaillant-Couturier (Éditions Sociales Internationales).

La Révolte des Chercheurs d'Or

(Suite de la page 5)

— Hum! c'est dur à croire, dit M. Preston, vous avez peut-être raison, mais je n'ai jamais pensé que l'Histoire puisse s'écrire ainsi sous mon nez, pour ainsi dire.

— Et ce ne sera pas fini. Même si nous avons gagné la première manche, quand nous aurons le droit de vote, le combat continuera. Oh! je les connais, ils savent toujours se dérober avec astuce. La lutte ne fait que commencer, mais nous sommes bien partis et les hommes qui sont morts ne sont pas morts en vain.

— Je ne peux pas vous suivre jusque-là, dit M. Preston, clignant des yeux. Mais il semble bien après tout que vous ayiez obtenu résultat. Je vous l'accorde.

— Nous ferons en sorte que le monde vaille la peine qu'on y vive! cria Dick.

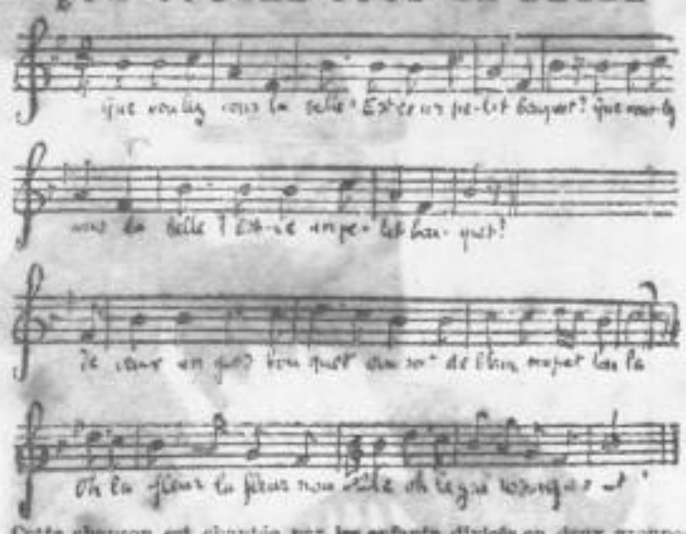
Mme Preston n'écoutait plus et cousait, pleine de joie, soulevant de temps en temps le rideau de cretonne pour jeter un coup d'œil au dehors. Tout à coup, se tournant vers Dick :

— Voilà Cosima, dit-elle.

FIN

Avez-vous l'Insigne
DE " MON CAMARADE "
Envoi contre 1 fr. 75

QUE VOULEZ-VOUS LA BELLE



Cette chanson est chantée par les enfants divisés en deux groupes qui chantent d'abord séparément puis reprennent le refrain ensemble :

1er groupe :

Que voulez-vous la belle,
Est-ce un petit bouquet? } bis

2e groupe :

Je veux un gros bouquet
Qui soit de bleuet mouillé,
Lonla.

Les deux groupes :

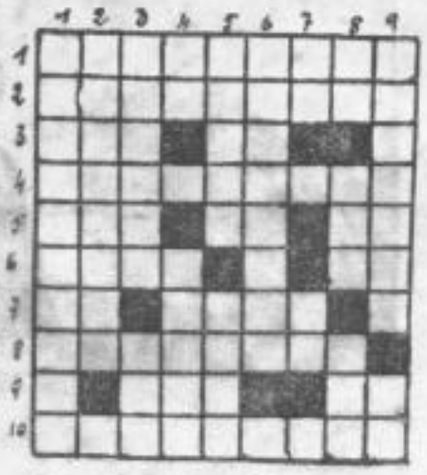
Oh! la fleur, la fleur nouvelle,
Oh! le gai rossignolet.

Que voulez-vous la belle,
Est-ce un gentil bonnet? } bis
Je veux un fin bonnet,
Quand le printemps revient,
Lonla,
Etc.

Que voulez-vous la belle,
Est-ce un ruban coquet? } bis
Je veux ruban coquet
Dentelle et blanc bouquet
Lonla,
Etc.

Que voulez-vous la belle,
Est-ce un mari bien laid? } bis
Plutôt joli que laid,
Mesdames, s'il vous plaît.
Lonla,
Etc.

MOTS CROISÉS DU N° 99



Horizontalement. — 1. Roi. — 2. Qui protège contre le contact du courant électrique. — 3. Enlevé. — 4. Fantaisiste. — 5. Trois lettres de Oran. Conjonction. — Deux lettres de Nord. — 6. Général de l'Empire. Oui allemand. — 7. Terminaison de verbe. Substance chimique très employée comme désinfectant. — 8. Ciseau spécial pour couper les fleurs. — 9. Animal domestique. Pronom. — 10. Vil espoir.

Verticalement. — 1. Qui joue d'un instrument à cordes. — 2. Large embouchure d'un fleuve. — 3. Ville du Centre de la France. Pointe de terre dans la mer. — 4. Prénom. Plante grimpante. — 5. Proche parents. Enlever. — 6. Position. — 7. Cri de la bretis. Possédé. — 8. Parcourus des yeux. Groupé. Bloc de pierre. — 9. Iras à l'aventure. Venu au monde.

SOLUTION DU N° 98

Horizontalement. — 1. Parapluie. — 2. Oranger. — 3. Lest. Gît. — 4. Inerte. — 5. Se. Ernest. — 6. Idéal. — 7. Oracle. La. — 8. Natal. Il. — 9. Se. Selle.

Verticalement. — 1. Pollisons. — 2. Arène. Ras. Rase. Rat. — 3. Antre. Cas. — 5. Pg. Trille. — 6. Légende. — 7. Uri. Ee. Il. — 8. Salle. — 9. Et. Atlas.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS EN IMAGES

Horizontalement. — Maison. — Urne. — Loir. — Eider.
Verticalement. — Moule. — Roi. — Nid. — Stère. — Naja.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 98

Métagramme. — Aube et Aude.

Devinette. — C'est celui qui a atteint cent ans sans voyager car nous ne savons pas l'âge de l'autre, nous savons seulement qu'il a été à Milan (mille ans).

Charades. — Cheveux (six-cas). — Précaution (pré-caution).

Devinettes. — Il est tout vert (s'ouvert). — Sète, Foix, Troyes, Autun : 7 × 3 = 21, ôte 1 = 20.

LES JEUNES AVIATEURS

POUR FAIRE UN FUSELAGE TUBE

Nous avons vu la manière de faire un fuselage tube de section carrée et rectangulaire. Voyons maintenant la section ronde.

La difficulté est d'étudier le diamètre intérieur de votre fuselage en fonction du diamètre extérieur du manche à balai ou de la canne que vous pourrez trouver chez vous!

Car vous devez enrouler une feuille très mince de balsa autour d'un manche à balai qui lui donnera une forme parfaite et vous permettra d'attendre le séchage.

Admettons que vous ayez trouvé la bonne solution. Commencez par graisser le manche à balai. La graisse empêchera la colle d'adhérer, ce qui est indispensable pour le démoulage, car c'est un tube que vous désirez obtenir et non une pièce de renforcement pour le manche à balai.

Humectez la feuille de balsa à enrouler et roulez-la soigneusement en collant.

Inutile de faire plus de deux fois le tour complet.

Laisser sécher en entourant le tout d'une ficelle serrée ou d'une bande de toile.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MONOPLAN EN TANDEM. — C'est un monoplan comportant, cette fois, deux ailes disposées l'une derrière l'autre. Elles peuvent être haubanées ou non, surélevées ou surbaissées.

Il existe peu d'appareils de ce genre.

MOTEUR EN V. — Ce titre ne nécessite pas d'explication. La disposition des cylindres est donnée par la lettre V. Les cylindres représentés ici sont en V simple; le moteur est un bicylindre ou 2 cylindres en V. Lorsqu'il y a deux rangées de cylindres en V on dit : un six cylindres, un huit cylindres ou un 12 cylindres en V.

Un moteur à cylindres en V peut aussi être inversé.

MOTEUR EN W. — Ici le tracé exact de la lettre n'est pas respecté car il n'y a qu'une seule rangée de cylindres au centre du carter entre les deux rangées en V.

Le moteur en W comporte toujours plus de 3 cylindres car la disposition en W à 3 cylindres, employée au début de l'aviation était appelée : en éventail. Il y a même eu des 7 cylindres en éventail, mais cette forme a disparu.

Un moteur à cylindres en W peut aussi être inversé. Celui du dessin qui comporte trois rangées de 4 cylindres s'énonce : moteur 12 cylindres en W.

MOTEUR VERTICAL. — C'est un moteur dont les cylindres ont la disposition classique, c'est-à-dire sur le carter et placés verticalement. La disposition représentée par la figure est celle d'un moteur à cylindres en ligne. Les cylindres sont dits « en ligne » lorsqu'ils se trouvent placés les uns derrière les autres, suivant un même axe longitudinal du carter. Le dessin représente donc un moteur vertical à 4 cylindres en ligne. Le moteur inversé que nous avons décrit est également un 4 cylindres en lignes et s'énonce, moteur inversé 4 cylindres en lignes.

POUR CONSTRUIRE
UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow
Robuste et Élégant
Achetez notre pochette
M. C. 2
Envoi franco
contre 6 frs
•
Notre pochette
M. C. 1
permet de construire
UN AVION
A MOTEUR
de caoutchouc,
qui vole.
Envoi franco
contre 7 frs
E.S.I. 24, Rue Racine, PARIS (6e)

PETIT COURRIER DE JANOT

Jacques Mobille, Maurecourt : Merci des compliments que tu fais pour *Mon Camarade*. Tes charades seront publiées dans le journal. — *Henri Journale, Perpignan :* Nous avons déjà donné dans un numéro des dessins magiques, dis-nous s'ils t'ont plu, nous en donnerons encore prochainement. — *Ginette et Pierre Liger, Bougival :* Le coin des fillettes sera agrandi : quant à la rubrique sportive que tu nous proposes, « l'Entraîneur », nous verrons s'il est possible de la publier. — *Georges Wertheim, Paris (XIXe) :* Ce serait en effet très bien de faire une rubrique de photo, mais je crains que la place ne nous manque. Je me suis réconcilié avec Mme Burette. — *Heziot, Conflans-Sainte-Honorine :* Merci de tes charades, mais tu ne nous donnes pas la solution, et j'ai bien peur de ne pas pouvoir la trouver pour la donner aux lecteurs. — *Gérard Blondin, Nièvre :* Nous allons très prochainement donner dans *Mon Camarade* un modèle de bateau qui vaguer l'eau. De cette façon, je pense que tu seras bien content. — *Jehan, Saint-Maur :* Je te remercie beaucoup de tes charades et de tes métagrammes. Ils seront publiés dans le journal. Plus nous recevrons de devinettes et de métagrammes, plus je serai content. — *Jacques Guesse, Montalibert :* Il est bien tard pour donner maintenant des vues de l'Exposition, mais j'espère que les articles de Bour sur le Palais de la Découverte t'auront intéressé. — *Madeleine Guerre, Montalibert :* Il ne nous est pas possible, malheureusement, de publier des photos dans le journal. — *Eugène Sacy, Reims :* Tu me parles de certaines histoires qui paraissent dans certains autres journaux et où les histoires se terminent toujours bien grâce aux gens riches qu'on représente comme des gens ayant toutes les qualités. Je suis comme toi, je n'aime pas cela parce que ce n'est pas très vrai. — *Robert Dufaye, Liffol :* Nous avons déjà publié des chants dans *Mon Camarade*. L'ont-ils plus? — *Guy Prenel, Club de Pal'Soum, à Levallois :* Merci beaucoup pour tes projets détaillés de transformations de notre journal. Malheureusement tu n'as pas tout à fait assez tenu compte de la place dont nous disposons et je ne crois pas que ton plan soit présentement exécutable, mais nous en tiendrons compte dans la prochaine transformation de notre journal. — *G. Sylberman, Paris (XXe) :* Suis content, tu auras peut-être, au moment où paraîtra cette réponse, un modèle de bateau qui sera publié dans *Mon Camarade*. — *Charles Rosenfeld, Paris (XIe) :* Nous sommes tous disposés à établir dans *Mon Camarade* une rubrique d'échange de timbres et de cartes postales entre des camarades français et étrangers, mais il faut, pour qu'une telle rubrique s'établisse, que des demandes dans ce sens nous soient adressées. Une souscription pour notre journal est impossible, le meilleur moyen de nous procurer de meilleures ressources est de faire mieux la vente.

47

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LES AGENTS D'UN "TRUST" PUISSANT QUI VEUT S'EMPARER DES TERRES DE SES AMIS LES INDIENS D'UNE "RÉSERVE".. POUR MIEUX LES COMBATTRE IL S'EST FAIT PASSER POUR MORT ET DÉGUISÉ EN TRAPPEUR....

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.412.

PRIX : 0.50

Mon camarade

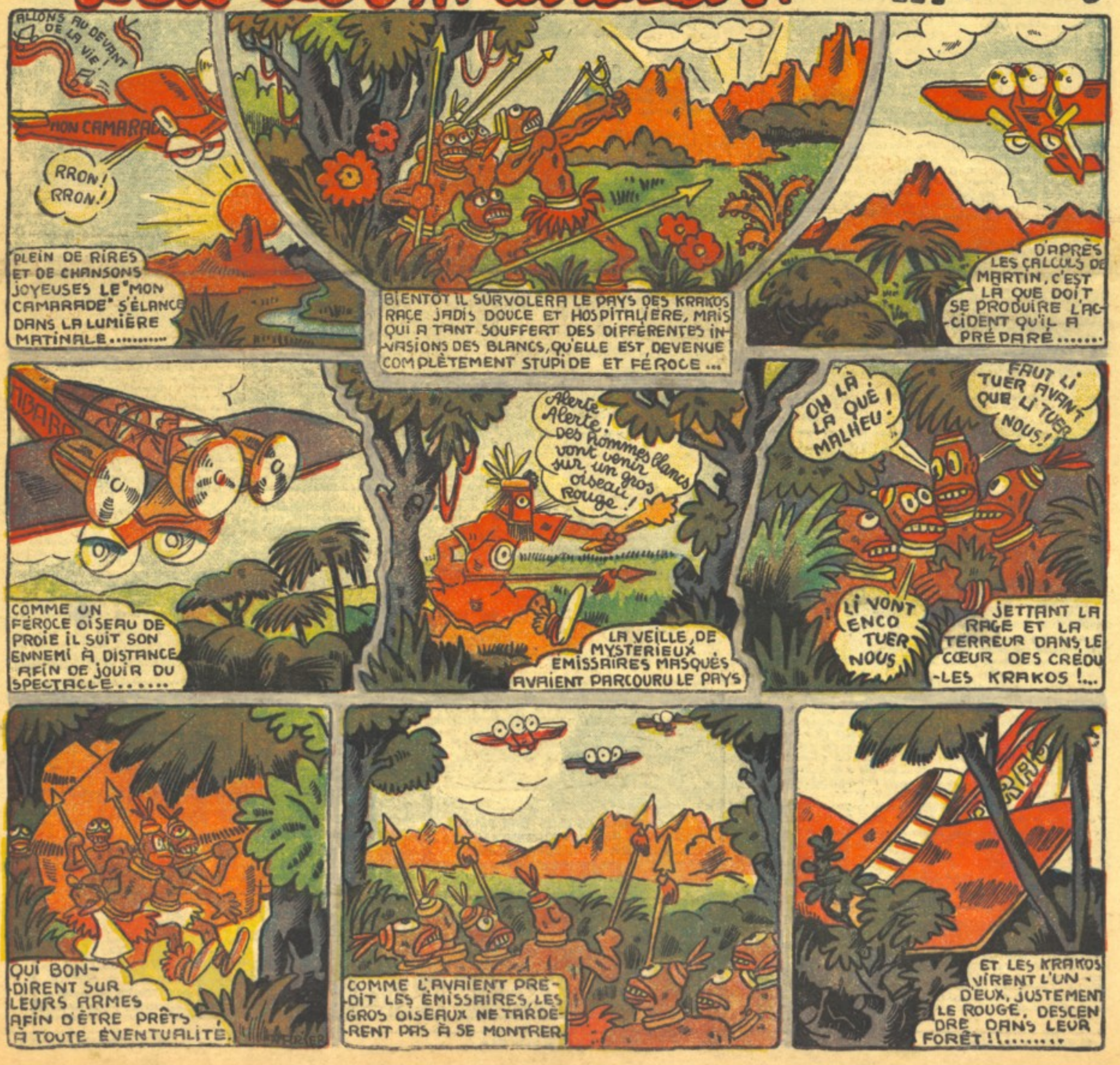
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 100. — 28 OCTOBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LAZARILLE DE TORMÈS

ROMAN COMIQUE ESPAGNOL

Pat'Loum aviateur : CHEZ LES KRAKOS



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Notre grand concours, vous le savez, est terminé depuis le premier octobre et je remercie les centaines et les centaines de petits amis qui m'ont écrit pour me dire leur opinion sur leur journal Mon Camarade *et me dire aussi toutes sortes de choses gentilles. De leurs lettres il est sorti toutes sortes de renseignements très utiles pour ces messieurs-dames de la rédaction. Et dans quelques semaines, grâce à vos lettres, le journal recevoir toutes sortes de magnifiques embellissements ou d'améliorations qui, j'en suis sûr, vous plairont et correspondront à ce que vous demandez.*

Je ne pourrai vous donner les résultats complets du concours que dans le prochain numéro, parce que je n'ai pas encore fini de faire les comptes, mais je puis tout de même vous donner une idée de ce que seront les résultats.

Il y a eu un très, très grand duel entre Jim Mystère *et* Pierrot Lancry. *Rassurez-vous, je ne veux pas dire que Jim Mystère est devenu tout d'un coup un membre de l'association secrète du Trèfle noir et qu'il a mis son plus beau complet de cagoulard pour essayer de tuer Jambe-de-Bœuf. Pas du tout. C'était un duel pacifique, pour savoir celui qui aurait votre préférence.*

Au moment où je vous écris, cette grande lutte n'est pas encore terminée. On ne sait pas si c'est Jim qui battra Pierrot-Lancry ou les Trèfles noirs qui auront raison du célèbre justicier. Mais ce qui est certain, c'est que tous les deux seront en tête du classement.

Après viendra La Révolte des chercheurs d'or, *qui a eu beaucoup de suffrages, tout juste un peu moins que Jim ou Pierrot. En quatrième, vient* Le Rayon de la mort, *qui, pour une histoire toute neuve, est déjà un très, très grand succès.* « Le Rayon de la mort me donne froid dans le dos », *m'écrit un de mes amis. Et ça, je crois que c'est un grand succès pour un roman d'aventures.*

Toto et Toutoune plaisent à beaucoup. Mais ce qui a eu le moins de succès, c'est nos histoires comiques : Patsoum et Zézette et Jojo. *Est-ce que cela veut dire que vos petits amis n'aiment pas les histoires comiques, et qu'ils préfèrent qu'il y ait seulement des romans d'aventures ? Ou bien au contraire qu'ils aiment bien les histoires comiques mais celles que nous publions ne leur plaisent pas tout à fait et qu'ils en voudraient d'autres. Je voudrais bien que vous m'écriviez là-dessus.*

Dans le classement des distractions, je dois vous dire que je vous dois une fière chandelle. Ces messieurs-dames de la rédaction étaient tous furieux contre moi parce que je m'étais sauvé de chez Mme Burette, et ils avaient déjà décidé, pendant le temps que j'avais disparu, que maintenant je ne serais plus président du club et que pour les lettres on demanderait à quelqu'un d'autre de les écrire, à Jacquot ou à Pierrette par exemple.

Mais voilà, il y avait le concours. Et presque tout le monde (ce que vous êtes gentil mon cher tout le monde) il a dit que la distraction qu'il préférait c'était ma lettre à moi. Ce qui fait que je suis resté président du club et que je continuerai à vous écrire une lettre toutes les semaines.

La distraction qui a le mieux plu, aussitôt après ma lettre, c'est les jeunes aviateurs, *pour lesquels on a reçu des tas et des tas de compliments. La Goupille est aussi fier que moi, il se rengorge comme s'il avait été nommé pilote en chef.* Pour rire un peu *a eu aussi beaucoup de succès, ce qui prouve que si vous aimez frissonner aux terribles exploits de Jim Mystère ou de Jambe-de-Bœuf, vous aimez aussi rire une pinte de bon sang.*

Pour le reste des distractions je ne me rappelle plus guère qu'une chose : tout le monde demande — y compris les garçons — que le Coin des fillettes *devienne plus grand, et devant une telle unanimité* le Coin des fillettes *sera agrandi, c'est sûr et certain.*

Maintenant il faut que j'avoue que tout le monde n'est pas également content de ma lettre. J'ai même reçu un mot d'un petit camarade qui s'appelle Rémi Olivier et qui me fait des tas de reproches sur la façon dont j'écris. Voilà ce qu'il me dit :

« Depuis le temps que tu écris dans *Mon Camarade*, tes lettres si intéressantes, pourquoi répètes-tu à chaque instant, il ou elle, après le sujet, comme dans « les vacances, elles sont commencées » ; « mes petits amis ils sont partis », et de même dans la lettre entière. Je suppose que tu le fais exprès, car à ton âge tu ne dois pas écrire comme cela et plusieurs camarades sont choqués comme moi en voyant que tu ne fais pas de progrès. Même ma petite sœur qui n'a pas sept ans me demande pourquoi tu écris comme un bébé. J'ai un cousin qui lit un autre journal et qui se moque de ta lettre à ce sujet. Que veux-tu que je lui réponde ? A part cela *Mon Camarade* me plaît beaucoup et je voudrais bien que mon cousin s'y abonne comme moi. »

C'est sûr, mon petit camarade Rémi Olivier il a raison. Non je veux écrire « Rémi Olivier a tout à fait raison ». *Cette mauvaise habitude que j'ai d'écrire un tout petit peu de travers, Mlle Lebondu a déjà essayé de m'en corriger. Elle disait que je parlais et que j'écrivais comme le célèbre Jeannot (il ne m'est pas parent du tout) qui disait dans la chanson qui porte son nom :* Je vais porter du beurre à ma grand'mère qu'est bien malade là-bas dans un petit pot. *Mais elle a eu beau faire, Mlle Lebondu, elle n'a pas pu me corriger de mon vilain défaut. Et je continue à parler et à écrire un peu de travers.*

Mais tout de même je ferai mon possible pour me corriger. Parce que je ne suis pas un bébé du tout. Mais un ancien explorateur et un chasseur de fauves en retraite. Et le président du Club des Amis de Mon Camarade. *Je vous serre la main à tous.*

JANOT,
Président du club des amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

PETIT COURRIER DE JANOT

Paul B., Bruxelles : Merci de l'histoire que tu m'envoies, nous verrons si nous pouvons la publier. — ***Simone S., Aubervilliers :*** Je te promets que le coin des fillettes sera agrandi. — ***Jacques N., Monmort :*** Nous publierons aussi souvent que possible des histoires d'aviation et de marine. — ***Clara C., Roquebrune :*** Tu voudrais que ma lettre soit plus longue. On voit bien que ce n'est pas toi qui l'écris. Je trouve que j'écris déjà assez comme cela chaque semaine.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et Bedford, arrivés sur la lune, ont été faits prisonniers par les habitants de la lune, les Sélénites. Les deux hommes ont pu s'enfuir mais n'ont pas encore pu quitter les souterrains lunaires.*

CHAPITRE XV

POINTS DE VUE *(suite)*

« Ces Sélénites semblent être une espèce d'êtres habiles et industrieux, mais savez-vous si les plus intelligents même d'entre eux peuvent s'intéresser à nous et à notre monde? Vous voyez bien que les chances sont contre vous, et c'est pour des chances comme cela que nous sommes assis tranquillement ici à ne rien faire, pendant qu'un temps précieux s'enfuit. Nous ne pouvons sortir d'embarras; nous sommes venus sans armes, nous avons perdu notre sphère, nous n'avons pas de provisions, nous nous sommes exhibés aux yeux des Sélénites, nous leur avons donné à penser que nous sommes des animaux étranges, vigoureux et dangereux, et, à moins que les Sélénites ne soient de parfaits imbéciles, ils doivent se mettre maintenant en devoir de nous chercher jusqu'à ce qu'ils nous trouvent, et, quand ils nous auront découverts, ils tâcheront de nous prendre, s'ils le peuvent, ou ils nous tueront s'ils n'y réussissent pas... et voilà le dénoûment! Quand ils nous auront pris, ils nous tueront probablement quand même, par suite de quelque malentendu. Ainsi débarrassés de nous, ils pourront peut-être discuter à notre sujet sans que cela soit pour nous de grand profit...

— Continuez.

— D'un autre côté, voici de l'or qui se balance là comme de la simple fonte. Si seulement nous pouvions en emporter une certaine quantité, retrouver la sphère avant eux et repartir, alors...

— Alors...

— Nous pourrions rétablir les choses sur une base plus équitable. On pourrait revenir dans une sphère plus grande, avec des canons...

— Seigneur! s'écria Cavor, comme s'il eût entendu proférer d'effroyables hérésies.

Je me remis à jeter dans la crevasse de nouvelles poignées de champignons lumineux.

— Écoutez, Cavor, dis-je, j'ai la moitié des voix dans cette affaire où l'opinion d'un homme pratique peut prévaloir. Je suis un homme pratique, moi, et vous ne l'êtes certes pas. J'ai l'intention bien arrêtée de ne plus me confier aux Sélénites et aux diagrammes géométriques, si je peux l'éviter... voilà tout!... Repartir, révéler notre secret, ou au moins une partie, et revenir.

Cavor continua à méditer pendant quelques instants.

— J'aurais dû m'embarquer seul, fit-il tout à coup.

— La question à débattre, dis-je, est de savoir de quelle façon nous allons retrouver la sphère.

Nous nous mîmes à caresser nos genoux en silence. Puis, Cavor sembla se décider à accepter mes raisons.

— Je pense qu'on peut avoir quelques données, dit-il. Il est clair que, pendant le temps où le soleil est de ce côté-ci de la lune, l'air doit souffler à travers cette planète-éponge du côté obscur vers le côté éclairé. De ce côté-ci, l'air arrivera et s'échappera des cavernes lunaires vers le cratère... Or, nous nous trouvons ici dans un courant...

« Et cela veut dire, reprit-il après un silence, que notre situation n'est pas sans issue : quelque part, derrière nous, cette fente continue à s'élever. Le courant d'air souffle vers en haut et c'est le chemin que nous devons suivre. Si nous essayons de grimper dans l'espèce de cheminée ou de fissure qui doit se trouver là, non seulement nous échapperons à ces galeries dans lesquelles il nous cherchent...

— Mais supposons que la cheminée soit trop étroite?

— Nous redescendrons.

— Chut! fis-je soudain.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nous écoutâmes. D'abord ce fut un murmure indistinct hors duquel nous démêlâmes bientôt les sons retentissants du gong.

— Ils doivent croire que nous sommes une espèce de veaux lunaires et qu'ils vont nous effrayer avec ce cavarme!

— Ils viennent par cette galerie, dit Cavor, c'est certain.

— Ils ne penseront pas à la fissure et ils continueront leur chemin.

Nous restâmes aux écoutes pendant quelques minutes.

— Cette fois, murmurai-je, il est probable qu'ils auront avec eux quelque espèce d'arme ou d'engin.

Soudain, je me dressai d'un seul bond.

Les bouchers sélénites étaient en train de dépecer des carcasses de veaux lunaires.

— Bonté du ciel! m'écriai-je, ils vont nous découvrir! Ils verront les poignées de végétaux que j'ai jetés en bas. Ils vont...

Je ne terminai pas ma phrase. Faisant demi-tour et sautant par-dessus des champignons, je gagnai l'extrémité supérieure de la cavité. Je vis alors que l'espace libre r montait et se prolongeait de nouveau en une fente qui suivait le courant d'air et qui se perdait dans les ténèbres impénétrables. J'étais sur le point de recommencer mon escalade quand une heureuse inspiration me fit revenir sur mes pas.

— Qu'est-ce que vous faites? demanda Cavor.

— En avant! en avant! répondis-je.

Je pris deux champignons phosphorescents, et, plaçant l'un dans la poche de côté de mon veston de flanelle, de façon [illegible]rer notre fuite, je donnai l'autre à Cavor.

[illegible]umulte que faisaient maintenant les Sélénites était tel qu'ils devaient se trouver déjà sous l'orifice de la fissure. Mais il se pouvait qu'ils éprouvassent quelques difficultés à grimper ou qu'ils hésitassent à s'y engager, à cause d'une résistance possible de notre part.

En tout cas, nous avions maintenant l'encourageante connaissance de l'énorme supériorité musculaire que nous donnait notre provenance d'une autre planète. L'instant d'après, je gravissais la pente avec une gigantesque vigueur, derrière les talons bleuâtres de Cavor.

CHAPITRE XVI

LE COMBAT DANS LA CAVERNE DES BOUCHERS LUNAIRES

Je ne sais quelle distance nous franchîmes dans cette escalade avant d'arriver à la grille. Il se peut que nous n'ayons gravi qu'une centaine de pieds, mais il me semble alors que nous nous étions hissés, pressés, soulevés, arc-boutés pendant plus d'un mille d'ascension verticale. Chaque fois que le souvenir m'en revient, j'entends encore les lourds entre-choc de nos chaînes d'or à tous nos mouvements. Bientôt mes jointures et mes genoux furent à vif et je me fis une grave meurtrissure à la joue.

Au bout d'un certain temps, notre violence première s'apaisa et nos efforts devinrent plus circonspects et moins pénibles. Le tumulte des Sélénites lancés à notre poursuite s'était évanoui. Il semblait presque qu'ils n'avaient pu, après tout, découvrir notre trace, malgré le tas de champignons révélateurs qui devait se trouver sous l'orifice de la crevasse. Parfois, les parois se rapprochaient tellement qu'il nous était difficile de nous forcer un passage; d'autres fois, elles s'écartaient en formant de grandes cavités aux murs semés de cristaux saillants ou garnis de volumineuses pustules. Quelquefois, le passage se tortillait en spirale ou bien s'inclinait presque jusqu'à une direction horizontale. Par intermittences, nous entendions un bruit de gouttes d'eau. Une fois ou deux, il nous sembla que de petites choses vivantes s'étaient enfuies devant nous sans que nous pussions voir ce que c'était. D'après ce qu'il m'est permis de supposer, cela pouvait être des bêtes venimeuses, mais elles ne nous firent aucun mal et nous étions maintenant dans un tel état de surexcitation qu'une horreur ou une étrangeté de plus ou de moins nous importait peu.

Enfin, très haut, au-dessus de nos têtes, nous aperçûmes de nouveau la familière lueur blanchâtre et nous constatâmes bientôt qu'elle filtrait à travers une grille qui nous barrait la route.

Nous nous indiquâmes la chose à voix basse, et nous continuâmes avec plus de circonspection encore notre escalade. Bientôt nous arrivâmes sous la grille et, en me collant la figure contre les barreaux, je pus voir une portion restreinte de la caverne qu'elle fermait.

C'était évidemment un large espace, éclairé sans doute par quelque ruisseau de ce même liquide bleu que nous avions vu s'échapper du grand mécanisme haletant. Un filet d'eau intermittent coulait sur ma figure entre les barreaux.

Mon premier effort fut naturellement d'essayer de voir ce qui pouvait se trouver sur le sol de la caverne, mais la grille se trouvait placée dans un creux dont le bord obstruait la vue. Notre attention déjouée s'occupa alors d'interpréter les bruits divers qui nous parvenaient, et bientôt mes yeux découvrirent quelques faibles ombres qui s'agitaient sur le plafond obscur et très élevé.

Il devait indiscutablement y avoir dans cet espace plusieurs Sélénites, peut-être un nombre considérable de ces êtres, car nous entendions une rumeur confuse et des bruits sourds que j'identifiai avec leur marche. Il se produisit aussi, à des intervalles réguliers, une succession de chocs suggérant l'idée d'un couteau ou d'une bêche qu'on enfoncerait dans quelque substance molle. Puis, il y eut un cliquetis de chaînes, un sifflement et un grondement, comme si on avait fait courir un chariot sur un plancher creux; et sans cesse reprenait le même bruit intermittent. Les ombres dessinaient des formes qui se mouvaient rapidement et rythmiquement,

selon ce bruit régulier, et elles s'arrêtaient quand il cessait.

Nous nous rapprochâmes pour discuter de ces choses à voix basse.

— Ils ont l'air affairé, dis-je. Ils sont absorbés sans doute par quelque travail.

— Oui.

— Ils ne nous cherchent pas et ne pensent pas à nous.

— Peut-être n'ont-ils pas entendu parler de notre arrivée...

— Les autres nous poursuivent là-dessous... Si tout à coup nous faisions irruption ici...

Nous nous regardâmes en silence.

— Nous pourrions avoir l'occasion d'entrer en pourparlers, dit Cavor.

— Non! répondis-je. Pas dans l'état où nous sommes.

Nous restâmes un instant plongés chacun dans nos pensées particulières.

Le même bruit continuait, et les mêmes ombres s'agitaient. J'examinai la grille.

— Elle est peu solide, remarquai-je. Nous pourrions forcer deux barreaux et nous glisser à travers.

Nous perdîmes du temps à une discussion vague. Puis, je saisis à deux mains l'une des barres, soulevai mes pieds contre la paroi rocheuse jusqu'à ce qu'ils fussent presque au niveau de ma tête et, dans cette position, j'attirai le barreau vers moi. Il céda si brusquement que je perdis presque l'équilibre. Je m'installai dans l'autre sens et je fis fléchir le barreau adjacent. Je retirai alors de ma poche le champignon lumineux et le laissai dégringoler dans la fissure.

— Ne faites rien à l'improviste, murmura Cavor, tandis que je me faufilais par l'ouverture que j'avais élargie.

Quand je fus passé entre les barreaux, j'aperçus des formes qui s'agitaient en tous sens; je me baissai immédiatement de façon que le rebord me dissimulât à leurs yeux, et, presque étendu à plat ventre, je fis signe à Cavor de s'installer dans cette position, car il se préparait aussi à sortir du trou. Bientôt nous nous trouvâmes côte à côte dans le creux de la grille, épiant la caverne et ses occupants.

C'était un espace beaucoup plus vaste que nous ne l'avions supposé d'après notre premier coup d'œil et nous nous trouvions dans la partie la plus basse de son sol en pente. La caverne s'élargissait et le toit s'abaissait de telle sorte que nous ne pouvions apercevoir la partie la plus éloignée. Rangés, en une longue ligne qui se perdait au loin dans cette terrifiante perspective, une quantité de formes immenses, d'énormes masses blanchâtres s'étalaient, autour desquelles s'empressaient les Sélénites. D'abord, cela nous parut être de grands cylindres blancs dont nous ne comprenions pas l'usage. Puis, je remarquai des têtes, tournées vers nous, sans yeux et sans peau, comme des têtes de mouton dans la boutique d'un boucher. Je compris que c'étaient là des carcasses de veaux lunaires, que l'on découpait à la façon dont les baleiniers découpent une baleine échouée. Les Sélénites arrachaient la viande par lambeaux et l'on apercevait les côtes blanches des torses les plus éloignés. Le bruit que nous avions entendu provenait des coups de hachette frappés par les bouchers. Plus loin, un véhicule, semblable à un trolley tiré par un câble et chargé de viande molle, remontait la pente de la caverne.

Cette immense avenue, avec son interminable rangée de masses de vivres, nous donna l'impression de ce que devait être la population du monde lunaire — impression qui ne le cédait qu'à l'effet produit par notre premier coup d'œil dans le puits.

Il me sembla tout d'abord que les Sélénites se trouvaient sur des planches supportées par des tréteaux. Je ne me rappelle pas avoir vu dans la lune aucun objet qui fût en bois : les portes, les tables, tout ce qui correspond à notre menuiserie terrestre était fait de métal, et, pour la plus grande partie, je crois, d'or qui, comme métal, se recommande naturellement de lui-même — toutes choses étant égales — par sa solidité, sa dureté et la facilité avec laquelle il se travaille.

Je vis que les planches, les tréteaux et les hachettes avaient, en réalité, cette même teinte mate qu'avaient eue mes chaînes, avant que la lumière blanche ne les éclairât.

Une quantité de barres ou de leviers, d'aspect massif, étaient épars sur le sol et avaient apparemment servi à retourner la carcasse des veaux. Elles étaient longues d'environ six pieds, avec des poignées façonnées et offraient l'aspect tentant d'armes dangereuses. La caverne était éclairée par trois ruisselets du fluide bleu qui la coupaient transversalement.

Nous demeurâmes longtemps à observer ces choses en silence.

— Eh bien? dit à la fin Cavor.

Je m'accroupis plus bas encore et me tournai vers lui. Il m'était venue une idée brillante.

— A moins qu'ils ne descendent ces masses au moyen d'une grue, dis-je, nous devons nous trouver plus près de la surface que je ne le pensais.

— Pourquoi?

— Le veau lunaire ne saute pas et il n'a pas d'ailes...

Il se mit à regarder par-dessus le rebord de notre trou.

— Je me demande maintenant... commença-t-il. Après tout, nous ne nous sommes jamais beaucoup éloignés de la surface et...

Je l'interrompis en lui saisissant le bras : j'avais entendu un bruit dans la fissure au-dessous de nous!

Nous nous blottîmes contre la grille dans une immobilité absolue, tous les sens en alerte. En peu de temps, je ne pus plus douter que quelqu'un escaladait doucement la crevasse. Lentement et sans le moindre bruit, je pris ma chaîne bien en main et attendis que ce quelqu'un vînt à paraître.

— Surveillez ceux de là-bas, dis-je à Cavor.

(A suivre.)

Variétés

DEVINETTES

Envoi de Jeanine Demanneville

Qu'est-ce qui est noir, qui devient rouge et gris?

Qu'est-ce qui est vert comme pré, blanc comme neige, barbu comme un capucin?

Qu'est-ce qui n'a ni chair ni os et a cinq doigts?

RÉBUS

CHARADES

Envoi de Henriette Hoch

Mon premier est la femelle du chat,
Mon second est un liquide,
Mon dernier est le contraire de faible,
Mon tout est l'habitation des seigneurs au Moyen Age.

Mon premier est un affluent de la Garonne,
Mon second est une province française,
Mon tout un prénom féminin.

Envoi de Marie-Louise Allaire

Mon premier est l'organe de la vue,
Mon second entoure les jardins,
Mon tout est une fleur parfumée.

Envoi de Suzanne Sanioire

Mon premier est un objet rond,
Mon second est un département,
Mon tout est une rue très large.

Envoi de Fernande Sergent

Mon premier est un rongeur,
Mon second est un liquide,
Mon tout est un outil.

(Solutions au prochain numéro.)

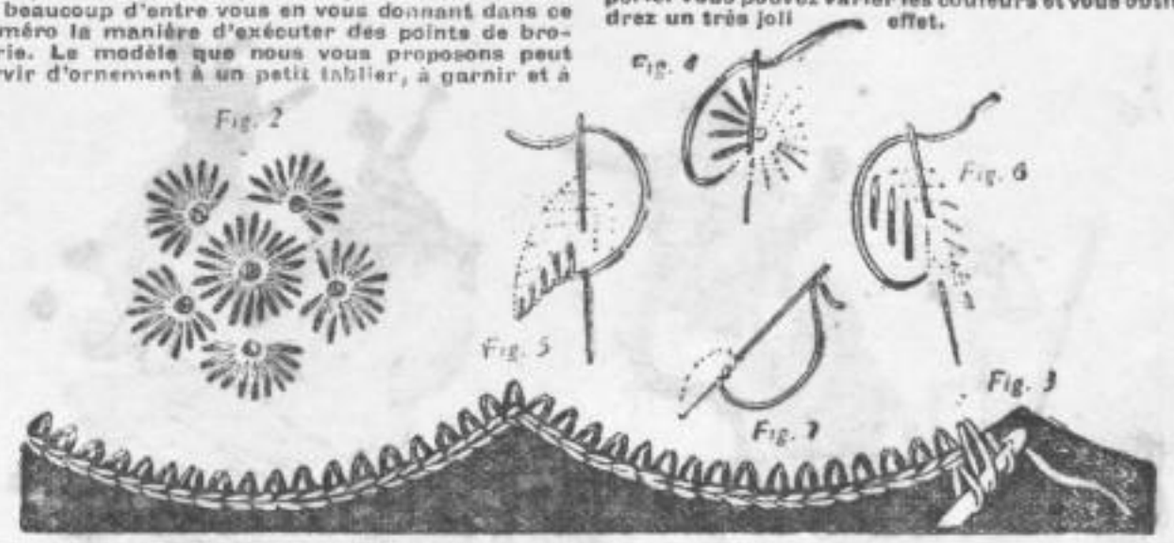
LE COIN DES FILLETTES

Conseils de BRODERIE

BRODERIE

Il ne suffit pas de savoir tricoter, une petite fille doit pouvoir faire des « travaux à l'aiguille ». C'est pourquoi nous avons pensé répondre aux désirs de beaucoup d'entre vous en vous donnant dans ce numéro la manière d'exécuter des points de broderie. Le modèle que nous vous proposons peut servir d'ornement à un petit tablier, à garnir et à broder un petit napperon. Vous commencez par dessiner sur l'étoffe qui doit être décorée le dessin à exécuter. Puis vous suivez les indications données par les figures 4, 5, 6, 7, pour faire le dessin brodé.

Comme vous le voyez sur la figure 3, la bordure est faite au point de grébiche qui se fait au crochet; pour cela vous faites une maille simple, une maille en l'air, une maille simple, une maille en l'air et ainsi de suite en piquant dans votre tissu. Pour cela vous prenez un crochet de fer et du coton perlé. Vous pouvez varier les couleurs et vous obtiendrez un très joli effet.



Les Conseils de Tante Camille

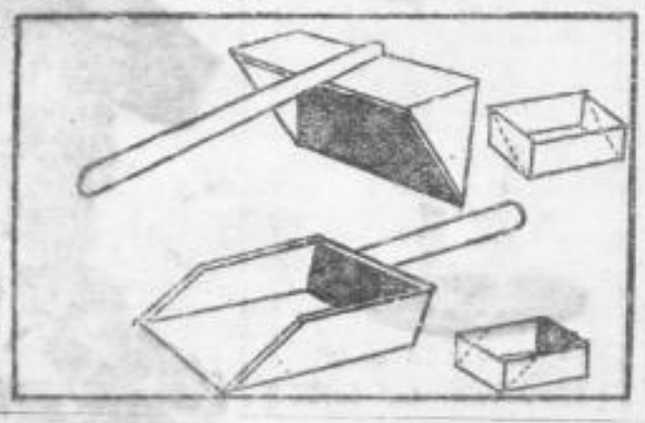
Pour enlever les taches de cambouis. — *Au moment de partir en promenade, vous vérifiez votre vélo tout comme un garçon et puis voilà que vous vous êtes fait aux mains de grosses taches de cambouis qui ne veulent plus s'en aller. Le malheur est facile à réparer : prenez un peu d'essence et frottez les taches, puis lavez-vous les mains au savon noir (ça pique...), ensuite frottez bien avec du savon minéral ou du sable fin et passez à l'eau. Vos mains seront redevenues nettes... et prêtes à se resalir.*

BRICOLAGE

UNE PELLE ET UN RACLOIR MINIATURES

Ces petits outils compléteront le ménage de poupée de votre sœur et pourront, à l'occasion, vous servir utilement.

Prenez une boîte d'allumettes, détachez le couvercle, vous aurez ainsi deux tiroirs. Avec un instrument tranchant, découpez-les selon les figures du dessin ci-contre. Deux branchettes fixées par une pointe feront les manches... et voici notre pelle et notre racloir terminés.



Au bureau de placement se présente un homme, cuisinier de profession, qui cherche une place.

— J'ai quelque chose pour vous, lui répond l'employé, une place sur un transatlantique qui fait le Havre-Rio de Janeiro. Vous êtes nourri et blanchi.

— Est-ce qu'on est également logé?

o

Plus fort qu'à Marseille. La scène se passe entre deux Américains, Jim et John. Jim dit à John : « Mon frère est si fort qu'il peut prendre une boule de billard dans chaque main, les serrer et les faire tomber en poussière. » Alors, pas ébloui du tout, John répond à Jim : « Eh bien, le mien fait mieux. Il appuie chaque matin sur le cou d'un solide bœuf, et il serre avec une telle puissance qu'il en coule un tonneau d'extrait de viande.

o

Lucienne entre en coup de vent dans la cuisine.

— Maman, tu n'es pas superstitieuse, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, voyons.

— Eh bien, tant mieux. Je viens de casser la grande glace de ta chambre.

o

Le fils du dentiste (sept ans), qui a mangé le pot de confiture, va recevoir pour sa peine une bonne fessée. Il pleure, il crie et voilà qu'au milieu de ses larmes, il supplie son père : « Papa, je t'en supplie, tu ne pourrais pas me faire d'abord une piqûre d'anesthésie locale?... »

o

Le petit Fernand et son père se promènent ce dimanche matin dans la campagne. Des centaines de moineaux se sont posés sur les fils télégraphiques comme des notes de musique sur la portée. Fernand les regarde longuement et après avoir réfléchi : « Je me demande, papa, où se poseront les moineaux lorsqu'il n'y aura plus que la télégraphie sans fil? »

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMES

par HURTADO DE MENDOZA

Parmi les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, « Lazarille de Tormès », écrit à l'époque qu'on a appelée le siècle d'or de l'Espagne, est un des plus renommés. Lazarille, qui est censé avoir écrit le récit dû à la plume du noble Hurtado de Mendoza, est un pauvre vagabond comme il y en avait alors sur les routes d'Espagne. Chef un peu sans vergogne qu'on considère à juste titre comme l'ancêtre du Gil Blas de Le Sage et du Figaro de Beaumarchais. Mais on peut dire aussi que Lazarille de Tormès, dans le domaine de la littérature enfantine, est l'ancêtre de ces « Pieds nickelés » qui firent les délices de nos pères et de nos frères aînés.

Chapitre I.

Lazarille et l'aveugle

Un aveugle ayant entendu parler de moi, jugea que je pourrais être propre à le conduire. Il me demanda donc à ma mère, laquelle ne se faisant pas beaucoup prier, me donna à lui.

L'aveugle lui promit plus qu'elle ne voulut, et l'assura qu'il me regarderait, non pas comme un serviteur, mais comme son propre fils. Après ces assurances, je servis et conduisis ce nouveau et vieux maître.

Il demeura quelques jours à Salamanque; mais, n'y trouvant de profit assez grand, il résolut de décamper. Sur notre départ, j'allais prendre congé de ma mère, qui me donna sa bénédiction en pleurant, me disant : « Mon fils, le cœur me dit que je ne te verrai plus : sois honnête homme, et Dieu te conduise, je t'ai élevé avec soin, je t'ai donné un bon maître, fais-en ton profit. »

Après ceci, je fus joindre mon aveugle qui m'attendait pour partir et nous sortîmes ensemble de Salamanque. Arrivant au pont, j'aperçus, à l'entrée, certaine figure de pierre semblable à un taureau. L'aveugle me dit d'en approcher et étant bien près : « Lazarille, dit-il, écoute, tu entendras un grand bruit dedans. » Je fus assez simple de le croire; mais lorsque l'aveugle connut que j'avais avancé la tête, il me la poussa si rudement contre ce diable de taureau, qu'il faillit me la briser en pièces. Je me ressentis plus de trois jours de ce vilain coup de corne.

L'aveugle se mit à rire du tour qu'il m'avait joué. « Apprends, pauvre innocent, qu'un garçon d'aveugle en doit savoir plus que le diable. » C'était un aigle en son fait. Il savait par cœur plus d'oraisons que tous les aveugles d'Espagne. Il les réciteit fort distinctement d'un ton bas, posé et intelligible, faisant retentir toute l'église; le tout accompagné d'une posture humble et dévote, sans gesticuler, ni grimacer de la bouche, ni du visage, ni des yeux, comme le font la plupart des aveugles mal élevés.

Il avait, de plus, mille inventions et manières de s'attirer la pratique et d'attraper de l'argent. Il se vantait de savoir des prières pour différents besoins et effets.

En fait de médecine, Gallien était à peine son novice et n'en savait pas la moitié. Il avait mille sortes de remèdes pour le mal de dents, pour la pâmoison. Personne, enfin, ne se plaignait à lui de quelque mal ou incommodité que ce fût, qu'il n'en n'eût d'abord un à la main. A l'un il disait : « Faites ceci. » A l'autre : « Faites cela; prenez une telle racine, cueillez une telle herbe. » Il s'attirait ainsi tout le monde; les femmes surtout ajoutaient foi à tout ce qu'il leur disait, et elles ne juraient que par leur aveugle.

C'était aussi avec elles qu'il fit le plus grand gain; il profitait lui seul, au moyen de ses artifices, plus en un mois que cent aveugles en un an. Cependant, avec tout son gain, c'était l'homme le plus avare et le plus vilain que j'ai connu. Il ne se contentait pas de me faire mourir de faim, mais il s'y laissait encore mourir lui-même.

Un sot y serait mort cent fois, mais par ma subtilité et mes bons tours, j'ai toujours, ou le plus souvent (malgré toute son industrie), tâché d'attraper la plus grosse et la meilleure portion. Pour cette fin, je me servis de quelques stratagèmes et tromperies endiablées, dont je vais faire le récit, quoique je ne m'en sois pas toujours bien trouvé.

Il portait le pain et tout ce qu'on lui donnait, dans une besace de toile, qu'il fermait d'un anneau de fer et d'un cadenas, et lorsqu'il fallait y mettre ou en ôter quelque chose, c'était avec tant de précaution et en si bon compte, que le plus fin ne l'eût pu attraper.

Je prenais le peu de morceaux de pain dont il me faisait part, je les avalais en deux bouchées; mais quand il avait fermé son cadenas et qu'il n'y songeait plus, me croyant occupé à autre chose, je m'approchais doucement du sac et, le décousant par un côté, j'en tirais non seulement du pain, mais de fort bons morceaux de lard, d'andouille et autre chose, le recousant chaque fois proprement; de sorte que, si je ne mangeais pas autant que je l'eusse souhaité, du moins en avais-je assez pour m'empêcher de mourir de faim.

Tout ce que je pouvais lui escroquer d'argent, je le portais en demi-blancs sur moi; et lorsqu'on me donnait l'aumône, on ne m'avait pas plutôt lâché un blanc dans la main que je le mettais dans ma bouche et tenant un demi-blanc tout prêt, quelque habile que fût l'aveugle à me tendre la main, il trouvait le change fait et l'aumône réduite à la moitié. Il ne manquait point de s'en plaindre à moi, s'apercevant d'abord au maniement que ce n'était qu'un demi-blanc. « Que diable veut

(Suite en première colonne, page 4.)

L'aveugle me donna une andouille grasse afin de la faire rôtir.

Les Aventures de Lazarille de Tormès *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

dire ceci, Lazarille ? On ne me donne, depuis que tu es avec moi, que des demi-blancs et, auparavant, on m'en donnait au moins un entier, souvent même un maravédis. Il faut que je t'attribue ce malheur. »

Aussi ne manquait-il point de n'y rien mettre du sien, car il me commandait de l'avertir à mesure que ceux qui le faisaient prier s'éloignaient : il me dit de le tirer par le manteau et d'abord il cessait de continuer l'oraison, commençant de nouveau à crier : « Bonnes âmes, je dirai l'oraison d'un tel saint ou d'une telle sainte. » Il aurait fallu être sourd pour ne point l'entendre.

Chapitre II. — Lazarille trouve le moyen d'attraper le vin de l'aveugle

Pendant nos repas, l'aveugle avait coutume de mettre son vin, qui était dans un pot de terre, à côté de lui : je le pris subtilement et, lui ayant donné un couple de baisers muets, je le remettais aussi vite que je l'avais ôté. Ceci ne me dura guère, car il s'aperçut, aux traits qu'il en tirait, qu'il n'y trouvait point son compte. Pour le garder donc sûrement, il ne quittait plus le pot de sa main pendant le repas et le tenait toujours par l'anse.

Toute sa précaution n'aboutit qu'à me rendre plus industrieux et ne lui servit de rien, car au moyen d'une longue paille de seigle, dont je mis le bout dans le pot, j'eus bientôt trouvé la manière de le vider, en suçant de l'autre bout partie du vin; ce qui me réussit quelque temps, jusqu'à ce qu'il m'entendit, je pense, sucer; car le traître, changeant d'avis, commença à le tenir entre ses genoux et à y mettre une main dessus, pendant qu'il mangeait de l'autre.

Voyant enfin que l'invention de la paille m'était inutile, et accoutumé au vin comme je l'étais, je m'en serais moins passé que de chemise; je m'avisai donc de faire un petit trou au fond du pot, que je bouchai subtilement d'une plaque de cire fort mince. A l'heure du repas, je m'asseyais à terre et, feignant d'avoir froid, je me fourrais à reculons entre les jambes de l'aveugle. Je pris d'abord la lampe et l'approchant du trou que j'y avais fait, la cire se fondait aussitôt et il s'écoulait doucement une petite fontaine de vin dans ma bouche, sans qu'il s'en perdît une seule goutte.

Lorsque mon pauvre aveugle revenait à la charge pour boire et qu'il ne trouvait plus rien, il donnait au diable et le pot et le vin, ne pouvant deviner ce que ce pouvait être.

« Vous ne m'accuserez point maintenant, lui dis-je, d'avoir bu votre vin. Vous y avez mis bon ordre, Dieu merci. » Il ne me dit mot; il tourna tant le pot de tous côtés et tâtonna si bien partout, qu'il trouva malheureusement le trou. Il n'en fit pas semblant sur l'heure : le lendemain, je crus attraper son vin, comme de coutume; ayant ajusté le pot et ne pensant à rien moins qu'au stratagème malicieux de notre aveugle, je me mis entre ses jambes, à l'ordinaire. Pendant donc que je recevais ces douces gorgées, le visage en haut et les yeux à demi fermés, l'aveugle enragé prit son temps pour se venger de moi : il leva promptement, des deux mains, ce doux mais cruel pot de terre et me le déchargea sur le visage de toute sa force; de sorte que ne m'attendant à rien moins qu'à cela, me réjouissant au contraire du plaisir de boire à mon aise, je m'imaginai dans ce moment que le plancher me tombait sur la tête.

Le coup du pot fut si bien assuré qu'il m'ôta le jugement et la connaissance; le pot se mit en mille pièces; il m'en entra même quelques-unes bien avant dans le visage, qui me balafrèrent en plusieurs endroits et me cassèrent les dents qui me manquent encore aujourd'hui.

Dès le même moment, Dieu me le pardonne, je conçus certaine aversion et haine contre ce maudit aveugle. Il avait beau me panser et me caresser, parmi toutes ses flatteries je ne connus que trop la joie qu'il avait de m'avoir si cruellement châtié; ce qui me tint toujours à cœur.

Il me lava avec du vin les blessures qu'il m'avait faites et me disait en souriant : « Qu'en dis-tu, Lazarille ? Ce qui t'a fait le mal, te guérit et te rend la santé. » Il avait beau dire, sa raillerie n'eut pas le don de me plaire.

Me voyant à demi guéri des contusions et des plaies dont j'étais défiguré, je considérai qu'il ne fallait pas que l'aveugle me donnât souvent de semblables coups pour se défaire bientôt de moi. Je résolus donc de le prévenir et de me délivrer de lui. Je n'en fis pourtant rien sur-le-champ, voulant prendre mon temps, afin de me venger mieux à mon aise.

Quand j'aurais eu assez de bonté pour oublier le passé et lui pardonner le fâcheux coup de pot, le mauvais traitement qu'il me fit toujours depuis n'aurait pas manqué de m'en faire ressouvenir. Il ne cessait jamais de me battre, de me donner des bourrades de son bâton et de me tirer les cheveux; et si quelque personne charitable venait à s'en formaliser, il se jetait à l'instant sur le conte du pot. « Vous croyez, disait-il, que ce soit ici un pauvre innocent; écoutez, je vous prie, de quoi il est capable et dites-moi si le diable pourrait jamais inventer un tour semblable à celui-ci. »

Ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'en témoigner leur surprise, en disant : « Voyez, qui aurait jamais pensé qu'un si petit garçon eût été capable d'une telle malice ! » Et nous quittant en riant : « Châtiez-le, châtiez-le, dirent-ils à l'aveugle, le bon Dieu vous en récompensera. » S'ils le disaient à un aveugle, je vous jure que ce n'était pas toutefois à un sourd, car il suivait exactement leur conseil.

Je m'en vengeais aussi, de mon côté, autant que je pouvais, le menant toujours par les plus méchants chemins. S'il y avait quelques tas de pierres ou quelque amas de boue, il était sûr de passer par là. Il ne m'importait guère d'en avoir ma part; je me serais crevé volontiers un œil pour en crever deux à celui qui n'en avait point.

A chaque faux pas qu'il faisait, il me cognait, du bout de son bâton, le derrière de la tête que j'avais toujours pleine de bosses ou pelée de sa main. J'avais beau jurer que ce n'était point ma faute et qu'il n'y avait point de plus beau chemin, cela ne me servait de rien; le traître était trop fin pour me croire.

Chapitre III.

L'Andouille changée en navet

Nous étions logés dans une hôtellerie à Escalona, ville capitale de ce duché. L'aveugle me donna une andouille grasse afin de la faire rôtir, et ayant achevé de manger les rôties qu'il m'avait fait mettre sous la broche, il tira un maravédis de sa bourse et me commanda de lui aller chercher du vin au cabaret.

Le proverbe assez ancien, qui dit *que l'occasion fait le larron*, se trouva véritable à cette rencontre, car le diable ne manqua pas de se servir de celle-ci pour me tenter. Il se trouva, dans le coin de la cheminée, un gros navet à demi pourri et qui n'avait été jeté là que parce qu'il n'était pas bon pour mettre au pot. Nous étions seuls, l'aveugle et moi; la fumée de l'andouille m'avait déjà pris le nez; mais ne voyant aucun moyen d'en goûter que par un coup, je mis bas toute crainte et résolus de risquer tout ce qui pouvait en arriver.

(A suivre.)

Les os du corps humain peuvent résister à des pressions considérables sans se briser. Pour écraser un humérus, il faut un poids supérieur à 800 kgs; et un tibia d'adulte supporte le poids énorme de 1.600 kgs.

○

Il y a en Angleterre, trois cents femmes qui remplissent le dur métier de forgeron.

○

Les habitants des régions de grandes plaines ont une acuité de vue incroyable. Les Esquimaux par exemple, distinguent à une très grande distance les renards blancs, qui se confondent cependant avec la neige ou la glace; il en est de même des Arabes du désert qui peuvent apercevoir des animaux à une distance de 15 kilomètres.

○

En Nouvelle-Guinée, il existe un oiseau que les indigènes ont surnommé « l'oiseau jardinier ». Cet animal se construit une petite hutte de feuillage au pied des grands arbres. Il décore ensuite cette construction de fleurs, de plumes bigarrées, de chatoyantes ailes d'insectes. Et tous les jours, il passe l'inspection de sa demeure et renouvelle les fleurs fanées, les plumes flétries.

○

Les paquebots modernes ne marchent plus au charbon, mais au mazout. Avant l'utilisation du mazout, il fallait en moyenne à un grand paquebot, 2.000 tonnes de charbon, pour se rendre de Hambourg à New-York. Pour amener cette masse de combustible, il fallait quatre trains de chemins de fer, comprenant chacun cinquante wagons.

○

Les indigènes du Siam ont une véritable horreur pour les nombres impairs. Aucun de leurs temples, aucune de leurs maisons, n'ont un nombre impair de fenêtres ou de portes.

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE DE L'AUTOMOBILE VOLANTE

L'idée ne date pas d'aujourd'hui car, on ne le répètera jamais assez : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Mais cependant, dans la grande course à l'économie, l'aviation était restée un peu à l'écart. Alors que les moteurs d'automobiles gagnaient sans cesse des chevaux pour une moindre consommation d'essence, les moteurs d'aviation restaient très chers, car le seul souci était de faire solide et léger. La consommation venait après.

Aussi était-il logique de penser à mettre le moteur d'une automobile dans un avion. Restait le gros inconvénient du poids, car un moteur d'automobile est relativement lourd pour le nombre de chevaux développés.

Un bon rapport entre le poids et la puissance semble avoir été trouvé avec le moteur Ford V. 8.

Il y a quelque deux ou trois ans, un Américain a construit un monoplan à fuselage constitué par deux poutres. La cabine, conduite intérieure à deux places, a la forme d'une carrosserie d'automobile avec pare-brise incliné et arrondi, et pointe à l'arrière.

Sous le capot, se trouve le moteur V. 58. L'ingénieux Américain a conservé le radiateur et la grille bien connus.

Sur chaque carénage, la marque V. 8 est reproduite. L'avion vole pendant cinq heures à 200 kilomètres à l'heure et consomme 9 litres aux 100 kilomètres.

Voilà une automobile volante économique.

LES TRUCS DU CONSTRUCTEUR

POUR FAIRE UN FUSELAGE TUBE

Si vous voulez confectionner vous-même un fuselage tube, voici quelques procédés que vous pouvez employer et qui ne demandent pas beaucoup d'entraînement.

1° *Fuselage de section carrée : découper quatre planchettes en balsa ou contre-plaqué mince. Deux des planchettes (celle du dessus et celle du dessous) devront avoir une largeur plus grande parce que les flancs sont posés sur le dessous ou « ventre », et que la planchette de dessus ou « dos » est posée sur les flancs. Coller les planchettes.*

2° *Fuselage de section rectangulaire : procéder de la même manière que pour le fuselage carré, mais cette fois, les flancs doivent être plus larges. Leur largeur dépendra évidemment de la forme que vous voulez donner au fuselage.*

Un « truc » employé par des spécialistes consiste à enrouler une bande de soie ou, à défaut, de papier Japon et à la coller tout autour du fuselage sur toute la longueur.

On obtient ainsi une grande rigidité.

(A suivre.)

DICTIONNAIRE D'AVIATION

SANS QUEUE. — Comme son nom l'indique, c'est un appareil qui n'a pas de queue. La limite habitable est donnée par la profondeur de l'aile. Lorsque la cabine est logée dans l'aile ou n'en dépasse que de très peu, le sans-queue prend le nom d'aile volante.

AMPHIBIE. — Appareil qui peut se poser indifféremment sur terre ou sur l'eau. A cet effet, l'amphibie est muni de flotteurs ou d'une coque, et de roues relevables ou escamotables. Ces appareils rendent de grands services et leur vogue tend à se développer actuellement.

MOTEUR INVERSÉ. — C'est un moteur dont les cylindres se trouvent placés sous le carter. Ils ont ainsi la tête en bas car, habituellement, les moteurs ont des cylindres sur le carter (moteurs de motos, d'autos, moteurs industriels, etc.)

Cette disposition nouvelle a permis, pour une même hauteur de capot, d'avoir un axe d'hélice placé plus haut. Le train d'atterrissage peut alors être plus court.

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow. — Robuste et élégant
— Achetez — notre pochette **M. C. 2** Envoi franco contre 6 francs
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)

Record ou pas record.

Le sport ouvrier n'a pas le bonheur de plaire à toute une série de gens pour qui le sport est un ensemble de combines destinées à rapporter de l'argent aux organisateurs, comme Pat' Soum vous l'a déjà expliqué.

Aussi la plupart des journalistes sportifs ont-ils été bien ennuyés des magnifiques performances réalisées aux jeux ouvriers d'Anvers et dont vous avez, je suis sûr, suivi les récits avec passion. Mais de toutes, celle qui a soulevé le plus de cris, c'est le merveilleux record du nageur soviétique Boitsanko. En effet, il a parcouru le cent mètres à la brasse dans le temps extraordinaire de 1 min. 7 sec. 2/10e, alors que le record du monde détenu depuis un an par le nageur américain Higgins est de 1 min. 10 sec. Mais aussitôt que ce record fut connu, ce ne fut qu'un cri dans le sport officiel : les chronomètres étaient truqués. Pourtant on rappela que l'an dernier, Boitsanko avait déjà approché ce record et aussi qu'il était capable de nager la brasse pendant un temps très long, alors que la plupart des nageurs en sont incapables. Alors on a cherché autre chose et toutes sortes de gens qui, si on les mettait dans une piscine se noieraient certainement, faute de savoir nager, remplirent des colonnes et des colonnes de journaux pour nous expliquer que la brasse telle que la pratique Boitsanko et la brasse telle qu'elle est réglementée, codifiée, etc., présentent de grandes différences.

En réalité, la seule différence c'est que Boitsanko va plus vite que les autres, et voilà tout...

Un match disputé par une seule équipe.

Ça a l'air étrange, mais pourtant ce doit être vrai. En effet, un très important club de football envoyant aux autres clubs son calendrier pour la saison prochaine, annonce plusieurs matches contre d'autres clubs et un match où n'est annoncé aucun adversaire? Les footballeurs joueront-ils contre leurs ombres ou se proclameront-ils vainqueurs sans combat ?

LE CENT UNIÈME

On sait les exploits souvent fantastiques des Pigeons voyageurs. Voici l'exploit de l'un d'eux, nommé Pierrot; au cours de la guerre civile qui suivit la révolution russe d'octobre 1917. Nous tirons ce texte de l'excellent journal enfantin de Moscou : la Pravda des Pionniers.

Un matin d'hiver. Du ciel sombre, tombe une neige humide et molle. Elle tombe lentement, paresseusement, comme si c'était une grâce qu'elle vous faisait.

Par ce sombre matin, le commandant à cheveux gris entre à la section postale de l'état-major de la division. Il demande avec inquiétude :

— Quelles nouvelles ?

— Mauvaises : le messager est perdu.

— Et les tirailleurs envoyés ?

— L'attaque a été foudroyante. Les tirailleurs n'ont même pas eu le temps de tirer que l'ennemi plongeait de nouveau dans les airs.

D'un œil bas, le vieux commandant regarda sur la carte les points rouges indiquant le chemin qu'aurait dû suivre le messager.

Il alla vers la fenêtre, examina un moment le ciel sombre. Ensuite il se retourna et dit d'une voix saccadée :

— Au cours des trois derniers mois, cent messagers ont péri. Et jusqu'ici le lieu où l'ennemi s'embusque n'a pu être découvert... C'est honteux!

Un jeune lieutenant, demeuré silencieux, se leva de sa place et proposa d'une voix hésitante :

— Envoyons Pierrot, c'est la seule issue.

Il comprenait combien ce serait pénible, pour le commandant, de se séparer de son vieil ami, de son compagnon de guerre, combien cela l'affligerait d'envoyer Pierrot sur une voie si dangereuse.

— Bon, dit le commandant, envoyons Pierrot.

— Entendu, camarade commandant.

Le lieutenant sortit. Demeuré seul, le commandant alla vers l'armoire, en tira l'état de service de Pierrot et se mit à le lire :

« A l'armée rouge depuis dix ans. Fait 60 kilomètres à l'heure. Peut voler 800 kilomètres sans atterrir. »

Tous les états-majors du pays le connaissent. Depuis dix ans qu'il est au service, pas une seule fois Pierrot ne s'est perdu, pas une seule fois il n'a manqué la délivrance d'un message militaire. Dans la pluie, dans la neige, dans le vent, ses ailes fendent le ciel par-dessus les steppes, par-dessus les forêts touffues, par-dessus les villages et les villes.

Dans les stations postales de l'armée, courent sur lui des légendes. On va jusqu'à raconter que ses ancêtres ont servi de facteurs à l'état-major de la Révolution, au temps de la Commune de Paris.

— Rou... rouou... rou...

Le commandant tourna la tête vers la porte restée ouverte. Il vit le lieutenant qui revenait, Pierrot perché sur la main.

Comme toujours, les yeux de Pierrot étaient clairs et vigilants, ses ailes paisiblement repliées. C'est seulement en roucoulant qu'il manifestait sa joie de la rencontre...

Le pigeon quitta la paume du lieutenant pour l'épaule du commandant. Il donna quelques petits coups de bec aux cheveux gris, picota la moustache écourtée, les joues et le menton.

— Laissez-moi seul avec lui.

Le lieutenant s'en alla. Le commandant enleva le pigeon de son épaule, le posa sur la table, lui parla comme à un homme :

— Ah, mon petit Pierrot, voici pour toi une tâche difficile. Cent jeunes messagers ont péri. J'espère que tu ne seras pas le cent unième...

Pierrot s'envole de la station postale. Il regarde autour de lui. Une neige humide, visqueuse. Un ciel sombre et renfrogné. Aujourd'hui, il ne prend pas son essor vers les nuées. Il vole tout à fait bas, au ras de la terre. Il monte de quelques mètres, puis revient en arrière. Il se repose, regarde encore de tous côtés, tourne autour de la station.

Sentirait-il qu'un terrible ennemi, celui qui a tué déjà une centaine de pigeons militaires, se trouve tout près ?

Sûrement, il en est ainsi. Alors il a raison, Pierrot : mieux vaut affronter la lutte près du nid, ne pas s'écarter de la station.

Mais où donc se cache-t-il, cet ennemi ? Autour, rien que la steppe nue, avec, entre la station et la petite ville proche, une vieille église que les années de guerre civile ont achevé de ruiner.

Alors que Pierrot descend et atteint presque le sol, il se trouve soudain tout près du vieux clocher. Au même instant, un cri jaillit des ruines, un énorme autour noir s'en élève, avec la rapidité de l'éclair. Il s'élance vers le ciel et, comme une pierre, se laisse tomber sur Pierrot.

Celui-ci attend que l'autour soit sur lui, puis, au dernier moment, il se jette de côté, fait demi-tour et fuit vers son nid. Il entend derrière lui le bruit des lourdes ailes. Quelques secondes encore, et les serres pointues lui arracheront l'essor et la vie. Mais la station est toute proche! Encore quelques mouvements... encore un effort!... Non, il n'échappera pas!...

Pierrot pique brusquement vers la terre. L'ennemi revient? Mais non, l'autour a manqué son coup. Pierrot se tire précipitamment de dessous les serres et il plonge en haut vers le ciel sombre.

Et ce jeu se répète et se répète : la chute, puis l'élan.

L'autour est déconcerté. Voilà trois mois déjà qu'il s'habitue à vaincre sans lutte de jeunes pigeons dépourvus d'expérience. Mais celui-ci, comment deviner quand il va filer dans le ciel ou se jeter vers la terre?

Tout à coup, ô joie! Victoire! Il est clair que le messager s'épuise. Après tant de courses en haut et en bas, il vole maintenant tout droit. L'autour noir est aveuglé de haine, avide de sang. Il ne voit plus ni ciel ni murs, il ne voit plus le petit mais solide bâtiment de la station postale, tout se confond pour lui en un sombre chaos. A cette heure, il l'a, le pigeon, il enfonce ses serres acérées dans la chair molle, il l'emporte au loin derrière le toit pourri de l'église en ruines, où il va le dévorer.

— Qu'est-il arrivé? Où est Pierrot? A-t-il péri?

A toutes ces questions inquiètes, le commandant ne répond rien. Il grimpe l'escalier du pigeonnier.

Dans la cage où vivait Pierrot, s'agitait l'énorme brigand noir. Il en frappait les parois de ses puissantes ailes. Il secouait la porte, cherchant des yeux le pigeon.

Mais Pierrot n'était pas dans la cage. Au cours de ce jeu mortel, il avait trompé l'adversaire, il l'avait attiré dans la cage qui, automatiquement, s'était refermée avec bruit derrière eux. Lui s'était ensuite échappé par la petite porte de derrière.

Joyeusement, Pierrot tournoie au-dessus de la station postale...

Le commandant a descendu l'escalier. Il est entré dans son cabinet. Aux états de service du pigeon, il ajoute un exploit de plus.

Quant au vautour, le commandant ordonna qu'il fût donné au club local des jeunes naturalistes.

Dans l'une des pièces du club, en une lourde et énorme cage, se tient le prisonnier. De ses yeux méchants, il regarde les enfants joyeux. On peut y lire la longue liste de ses crimes et l'histoire de sa défaite.

Les enfants s'exercent à imaginer pour lui des surnoms. Ils l'appellent Mussolini, Hitler, Franco. A mon avis, ces surnoms sont par lui pleinement mérités.

(Traduit du russe). M. DANIEL.

L'HOMME INVISIBLE EST NÉ

H. G. Wells, le Jules Verne moderne, avec une imagination encore plus fantastique que Jules Verne, nous a raconté, entre autres histoires extraordinaires, celle de l'*Homme invisible*. Un jeune chimiste découvre une substance qui permet de donner une transparence complète non seulement à la peau, mais aux muscles, aux os, à tous les organes; il fait l'expérience sur un chat qui bientôt disparaît à sa vue et s'enfuit, terrorise les voisins de ses cris insolites. L'expérience ayant réussi, le chimiste s'applique à lui-même sa méthode. Et, un beau jour, dans un petit village anglais, on voit débarquer à l'hôtel un mystérieux visiteur portant des lunettes et plein de bandages autour de la tête, un homme défiguré sans doute. Il reste longtemps enfermé dans sa chambre. Un film récent nous a fait assister à cette histoire extraordinaire; et un prodigieux truquage nous montre l'homme, ayant condamné sa porte et fermé ses rideaux, se déshabiller : il défait ses bandages, ses lunettes... il y a le vide entre son chapeau et ses vêtements; il enlève ses gants... il n'y a pas de mains au bout des manches; le voici en chemise... on dirait une chemise qui se balance au vent, tendue sur un fil; puis la chemise tombe... on ne connaît la présence de l'homme que par les objets qu'il déplace. Quelle existence va avoir l'homme invisible? Il ne peut travailler; il va voler, tuer; tout lui réussit, personne ne croit à sa réalité, et le village semble frappé de folie; l'homme invisible rêve d'être le maître du monde; mais le mystère s'explique, car, quand l'homme invisible a mangé, on aperçoit pendant quelque temps les aliments dans son estomac. Et l'hiver, l'homme nu tremble et éternue de froid; on connaît maintenant l'homme invisible, on le pourchasse, on le traque dans une grange, on l'abattra un jour de neige où il sera facile de suivre les empreintes de ses pieds.

Cette histoire, jaillie du cerveau d'un romancier, deviendra-t-elle bientôt une réalité? Il faut espérer que non. Mais un fait est certain : la science moderne est parvenue à rendre un être humain parfaitement invisible à son entourage. Et, comme cela arrive pour beaucoup de découvertes, ainsi pour l'invention du phonographe (par Edison d'une part et Cros d'autre part) ou pour celle du cinéma (Marey ou Lumière?), c'est presque simultanément que la création de l'Homme invisible eut lieu à Vienne et à Budapest.

Vous connaissez les rayons X, vous savez que ces rayons traversent la chair et que l'on peut prendre des photos où n'apparaissent plus que les os, et, très faiblement, les organes internes. Eh bien le professeur Freund, de Vienne, a découvert des rayons plus subtils que les rayons X, puisqu'ils font disparaître même le squelette. Une personne placée derrière un écran transparent peut donc devenir invisible dès qu'on projettera sur l'écran les nouveaux rayons qui la traverseront. Le professeur Freund dit qu'un phénomène très simple l'a mis sur la voie de cette découverte; cela se passait un jour d'été qu'il faisait la sieste, volets fermés : une raie de lumière intense, passant par la fente d'un volet, vint toucher sa main et la rendit diaphane.

Pendant ce temps-là, un autre physicien (décidément ce ne seront pas les chimistes qui nous rendront invisibles) établi à Budapest, Stéphane Prébil, prétendait, lui aussi, avoir résolu le problème. Et voici ce qu'un journaliste digne de foi raconte de sa visite au laboratoire du jeune savant hongrois : « J'eus bien du mal à joindre Prébil qui n'aime pas à être dérangé dans son travail. Mais je le « filai » et pus le joindre au restaurant. C'est un modeste; il prétend n'avoir fait que perfectionner les méthodes de ses devanciers Justus et Hoffmann. Ceux-ci avaient réussi à produire des rayons qui donnaient une grande transparence aux objets et aux animaux qu'ils traversaient; malheureusement ces rayons, parents en cela avec les rayons X, tuaient la vie sur leur passage, et l'un des expérimentateurs se brûla grièvement la main en essayant de la faire disparaître. Prébil résolut cette difficulté. Mais quand je lui demandai comment, il me dit qu'à défaut d'une théorie scientifique qui serait trop longue à exposer et trop difficile à comprendre, une explication grossière mais claire serait préférable. Donc, comme beaucoup d'autres organes humains, l'œil, s'il est un appareil délicat, est de puissance limitée. Il ne peut recevoir le rayonnement d'une image et transmettre au cerveau une sensation visuelle que si ce rayonnement est composé de vibrations variant entre 400 et 800 billions. En deçà et au delà de ce chiffre, l'appareil ne fonctionne plus, notre « plaque photographique » n'est pas impressionnée. Un phénomène analogue se passe pour les pauvres gens que l'on assied sur la chaise électrique; seule une certaine intensité de courant peut les tuer. Un courant trop fort passe inaperçu, de même qu'un courant très faible. « Eh bien; dit Prébil, j'ai réussi à émettre des rayons qui peuvent traverser sans danger un corps humain et qui ajoutent tant de vibrations aux vibrations du corps lui-même, que l'œil ne les voit plus; le corps est pratiquement invisible. » Et Prébil me fit le grand honneur de me conduire à son laboratoire, tout encombré de réflecteurs et de transformateurs. Il fit asseoir au fond de la pièce sa femme et une amie, et leur donna des lunettes noires, car, dit-il, ces rayons pourraient tout de même à la longue abîmer les yeux. Puis l'inventeur orienta ses projecteurs, fit jouer des manettes; une sorte de faisceau lumineux balaya le fond de la salle. Je ne pouvais en croire mes yeux : les deux femmes devenaient diaphanes, je commençais à voir derrière elles les dossiers des chaises, les rainures de la cloison. « J'ai fait exprès, dit l'inventeur, d'enduire d'une peinture opaque le mur et les sièges ». Les deux femmes prirent l'apparence d'une fumée blanche, puis plus rien. J'étais ému au point que mes jambes tremblaient. « Vous n'avez pas trop chaud ? » disait Prébil; ce n'était pas à moi qu'il s'adressait, mais aux disparues. Et des voix, qui semblaient sortir des chaises, répondaient : « Tout va bien. » Puis l'ingénieur coupa le courant. Des créatures de rêve apparurent, qui se précisèrent, et toutes souriantes voici revenues parmi nous les deux dames. Après ce cauchemar, la vie reprend... Vous ne me croyez pas, monsieur, regardez ces photos! »

Mais qu'en pense Wells? Voit-il déjà ses autres prédictions se réaliser, et les Martiens entreprendre la conquête de la terre et la destruction du genre humain?

Bour.

La caravane

Nous avons vu bien des animaux déjà sur les timbres : des oiseaux, des poissons, des éléphants, etc. En voici encore d'autres aujourd'hui : ce sont des chameaux. Vous savez à quel point cet animal est utile pour transporter les gens et les choses, et remplacer les autos, les trains et les bateaux; aussi les nombreux pays où on l'emploie ont-ils consacré des timbres à cet animal docile et sobre.

Voici d'abord son portrait vu de très

près sur un magnifique timbre du Touva (pour ceux qui ne le savent pas, je peux vous dire, car je viens de regarder dans le dictionnaire, que le Touva est en Asie, entre l'U. R. S. S. et la Mongolie). Cette jolie vignette appartient à une série émise en 1934, elle est de couleur sépia et d'une valeur de 3 tugs.

Puis vous voyez maintenant, se détachant très nettement près d'une oasis, un chameau et son cavalier que l'on voit sur des timbres de Cyrénaïque. Ces timbres servaient à la poste aérienne, comme l'indique l'avion que l'on voit dans les airs. Ce timbre date de 1932 et existait en trois valeurs : 50, 75 et 80 centimes, violet, rouge sombre et bleu.

Enfin, voici un dernier chameau portant, celui-ci, un voyageur qui brandit un magnifique et grand drapeau qui doit être certainement celui de l'Iraq, puisque c'est dans ce pays, l'ancienne Arabie, qu'a été émis ce timbre en 1928.

Il existait en valeurs, 4 annas, violet foncé; 8 anna, jaune verdâtre et 5 roupies, orange.

PETIT COURRIER DE JANOT *(suite)*

M. L. Albère, Robigny : Merci de tes charades, nous les utiliserons.— *R. Lambert, Lourdes :* Je suis content que tu s'intéresses beaucoup aux sciences. Mais ne prends pas pour de l'argent comptant tous les soi-disant renseignements scientifiques qu'on donne dans certains romans d'aventures. Notre ami Jacquot a pris pour de l'argent comptant ces histoires et il lui est arrivé des aventures extraordinaires dont je te raconterai un jour les détails. C'est une bonne idée que l'histoire de France en images. Nous la reprendrons un jour. — *Simone C., Bayonne :* Je crois qu'il est matériellement impossible d'enseigner à nos lecteurs le russe ou l'espéranto en consacrant une rubrique spéciale à cet effet dans notre journal. C'est évidemment une belle et bonne idée que nous reprendrons peut-être un jour, quand nous publierons une revue en plus de *Mon Camarade*. — *Pierre J., Brioude :* Tu demandes davantage d'histoires amusantes; nous allons te satisfaire.—*P. Courtois, Nanteuil-les-Meaux :* C'est bien, pour un garçon, de demander qu'on agrandisse le coin des fillettes. Ce sera fait prochainement. — *André J., Meaux :* Nous avons laissé passer la saison du camping sans donner de conseils pour camper. Nous verrons d'apprendre à faire des flèches et à relier cet hiver. — *R. Lagorgette, Clichy :* Merci des compliments que tu fais au journal.—*Armand N., Perle :* Nous dirons à Bour de consacrer plusieurs de ses articles aux coutumes des peuples étrangers et aux mœurs des animaux. — *Robert, banlieue de Paris :* Tu demandes que dans *Mon Camarade* un coin soit réservé aux jeunes dessinateurs et dessinatrices. C'est une excellente idée. Tu as oublié de nous donner ton adresse, nous ne pourrons pas te donner un prix si tu gagnes au concours, si tu ne nous écris pas d'ici là. — *Simon, Paris (XIXe) :* Il sera impossible de faire un album des 100 numéros de *Mon Camarade*, car nous avons changé plusieurs fois de format et la reliure serait impossible. Mais nous ferons très vite un album avec les derniers numéros quand ils seront assez nombreux. — *Eliane D., Gien :* Tu demandes moins d'histoires d'aventures, d'autres demandent plus d'aventures, il est bien difficile d'arriver à contenter tout le monde. Mais je suis content que néanmoins le journal te plaise. — *Maurice Lenhere, Havre :* Toutes nos félicitations d'avoir eu une récompense au concours pour plâneur de 1 m. 15 d'envergure. J'espère que tu collaboreras à notre rubrique de jeunes aviateurs. — *Aurore B., Vigneux :* Sois contente, Pierrot Lancry aura bientôt de nouvelles aventures. — *Gisèle V. :* Moi aussi je serais content de faire plus ample connaissance avec toi. — *Gilbert G., Hainaut, Belgique :* Il nous est difficile de donner davantage de romans d'aventures. — *Henriette R., Créteil :* Merci de tes charades, elles seront publiées. Hélas! nous ne pouvons avoir plus de pages à l'heure actuelle. — *René Monnier, Teplay :* Nous ne pouvons, pour des raisons pratiques, publier le roman dont tu nous parles.

QUEL BEAU BATEAU
"LE JANOT"
IL VA SUR L'EAU!

Pochette contenant tout le matériel de balsa pour le construire.
Envoi franco contre
11 fr. 80
E. S. I.
24, Rue Racine, PARIS (6e)
Compte ch. post. : 974-41 Paris.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 99

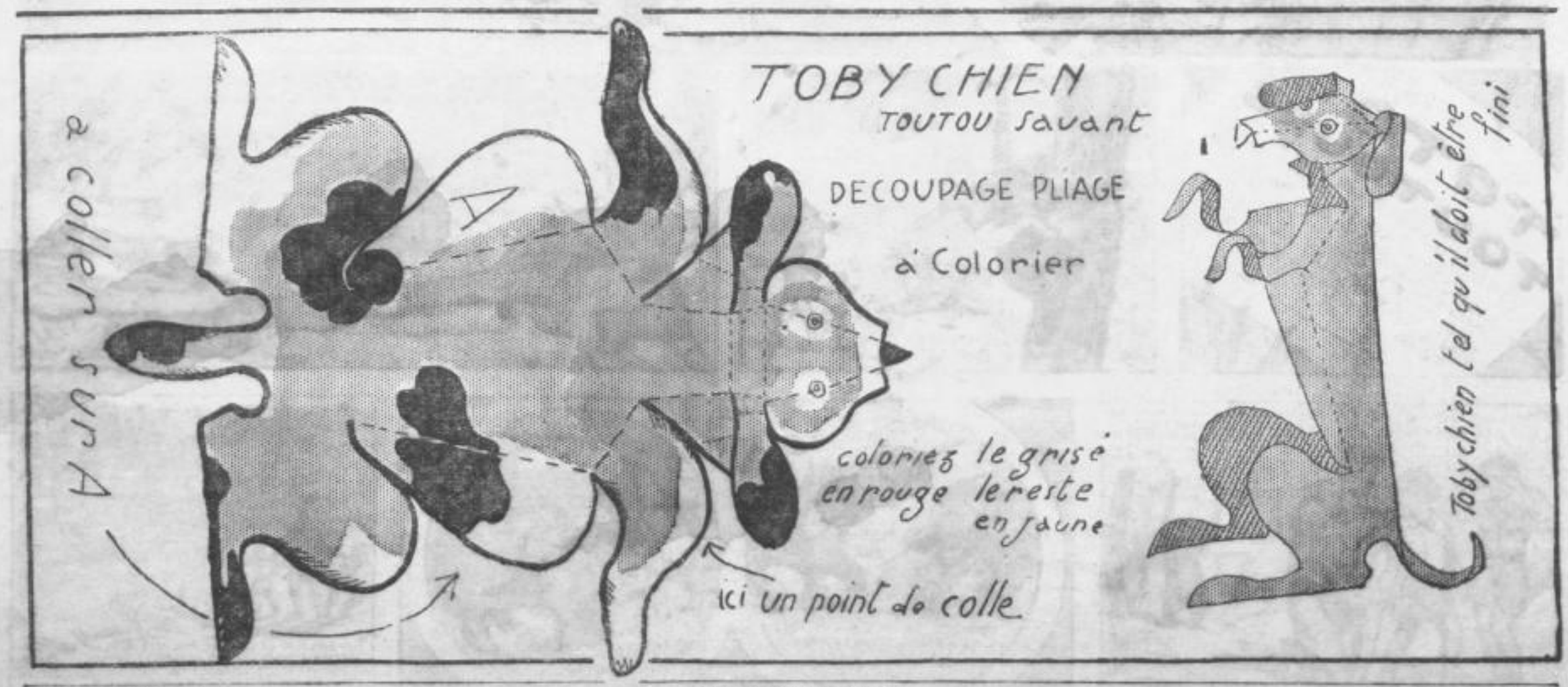
Horizontalement. — 1. Véritable. — 2. Isolateur. — 3. Ota. — 4. Lunatique. — 5. Oan. Et. Nr. — 6. Nial. Ia. — 7. Ir. Iode. — 8. Sécateur. — 9. Ane. On. — 10. Espérance.

Verticalement. — 1. Violoniste. — 2. Estuaire. — 3. Roane. Cap. — 4. Il. Liane. — 5. Tante. Otar. — 6. Attitude. — 7. Bé. Eu. — 8. Lu. Uni. Roc. — 9. Erretas. Né.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 99

Charades. — Orléans (or-lait-an). — Marronier (mare-eau-nier). — Wilhelmine (ville-elle-mine). — Nice (nid-ce). —Radio (radi-o)

Grille. — MITE. — Site. — Sire. — Vire. — Lire. — Cire. — Mire. —Mare. — Mure. — SUKE.



JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE PROTÈGE SES AMIS, LES INDIENS D'UNE RESERVE CONTRE LES ATTAQUES DES AGENTS SANS SCRUPULES D'UN PUISSANT TRUST QUI VEUT S'EMPARER DES RICHES TERRAINS DES INDIENS. JIM ET SON AMI JOHN SE FONT PASSER POUR MORTS....

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC

IMP. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.412.

PRIX : 0.50

Mon camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 101. — 4 NOVEMBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

ILS ONT CONQUIS LE PÔLE NORD

Exploits prodigieux des as de l'aviation

Tat'Loum aviateur : — SUR LE SENTIER DE LA GUERRE !

La Lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ce n'est pas pour dire, mais vous ne m'envoyez guère de belles histoires qu'on puisse publier dans notre journal. Dans le temps (je veux dire avant les vacances), toutes les semaines j'en recevais plus de dix, des histoires vraies, ou des histoires inventées, ou bien encore des rêves, ou bien aussi des histoires qu'on avait purement et simplement recopiées dans des livres. Mais des histoires recopiées dans les livres, celles-là je ne les faisais jamais imprimer, parce que ce n'est pas de jeu et c'est même un peu tricher. Ce que tous nos petits amis veulent lire dans le journal, ce n'est pas des histoires qu'ils ont déjà pu lire dans des livres, mais des histoires que leurs petits camarades ont inventées, ou qui leur sont arrivées pour de vrai, et qu'ils racontent après.

Donc avant les vacances j'en recevais jusqu'à dix et plus chaque semaine, des histoires faites par vous. Tandis que maintenant, même après les vacances où l'on a plus des champs et des forêts pour jouer, mais qu'il fait froid dehors, et qu'on a très souvent une plume et du papier devant soi, c'est tout juste si j'en reçois une ou deux histoires, toutes les semaines.

Et pourtant, au moment de notre Grand Concours, ce qu'ils ont le plus demandé, mes petits amis, c'est qu'on fasse une page spéciale dans chaque numéro qui soit réservée aux belles histoires envoyées par eux. Mais ils ne m'ont pas envoyé d'histoire, et ils continuent à ne pas m'en envoyer, ou si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Tout cela je vous l'ai déjà dit une fois. Mais j'ai continué à ne pas recevoir d'histoires, et c'est pourquoi je recommence à vous dire ce que je vous ai déjà dit.

Et pourtant si vous m'envoyiez souvent de belles histoires, on pourrait peut-être faire ce que m'écrit ma petite amie Le Riebé, du Havre (je dis ma « petite » amie, mais comme elle a quinze ans et demi, elle est bien plus grande que moi, et plus vieille).

Voilà ce qu'elle m'écrit :

Ce que je voudrais voir de nouveau dans *Mon Camarade*, c'est une page où chaque semaine serait un récit ou une histoire vécue (bien entendu tout cela écrit par les lecteurs). Cette page contiendrait deux ou trois histoires qui seraient classées parmi les meilleures, c'est-à-dire que parmi toutes les histoires reçues on choisirait les trois meilleures, et ceux qui auraient envoyé ces histoires qui auraient pour sujet des petits incidents de la vie actuelle recevraient un prix, oh! pas très gros, mais enfin... Ce serait en somme le Concours de chaque semaine.

Je pense qu'on ne peut pas faire un Concours comme cela toutes les semaines, parce que d'autres qui ne savent pas bien raconter des histoires, mais qui savent deviner des rébus, ou dessiner, seraient défavorisés. Mais enfin on pourrait en faire un de temps en temps, de ces Concours. Peut-être même que, pour commencer, on pourrait en faire un très grand de Concours, avec des prix importants. Je vous demande votre avis là-dessus, et puis de mon côté je vais réfléchir et en parler à ces messieurs-dames de la rédaction.

La lettre de ma grande amie Le Riebé, du Havre, est très longue ci elle contient pour le journal des tas de choses intéressantes. Je vais vous citer un ou deux passages.

J'aime beaucoup *Mon Camarade*. Je suis très empressée pour le lire et j'ai hâte que jeudi arrive. Mais une fois *Mon Camarade* lu, il ne me reste plus rien à lire. Alors j'achète un autre journal. Il n'est certainement pas aussi intéressant que *Mon Camarade*...

Il y a beaucoup de journaux d'enfants où les héros sont de grandes dames ou des princes qui font du bien aux malheureux (en paroles seulement), et moi je n'aime pas ces histoires parce que ce sont des histoires fausses. Tandis que dans *Mon Camarade* ce sont des histoires que peuvent lire tous les enfants sans leur tourner la tête vers ce qui n'existe pas pour de vrai dans la vie. Dans la vérité tous ces « bienfaiteurs » ou « bienfaitrices » des grandes familles ne font pas de cadeaux...

Je trouve qu'il serait très agréable d'avoir un journal pour les petites filles. Je serais d'avis de lui donner le nom de ta petite amie Pierrette, et ce serait un très beau journal pour nous. En attendant, je voudrais que le *Coin des fillettes* soit agrandi et qu'on y voie de jolis points de tricot aux aiguilles ou au crochet, ou des modèles de pull-over, de cache-nez et de bonnet. J'aime bien les histoires qu'écrit Colette Vivier.

Comme vous voyez, c'est une lettre, tout ce qu'il y a d'intéressant. Pour le journal Pierrette, *ce n'est pas cette semaine ou même cette année qu'il faut y compter. Il faut d'abord attendre que notre journal soit devenu assez grand et assez fort, et il y a encore beaucoup à faire pour cela. Je vous parlerai une autre fois des transformations qu'on va y faire à la suite de notre Grand Concours et des avis que vous nous avez donnés sur toutes nos histoires.*

Maintenant j'achève ma lettre ici, parce que je voudrais laisser beaucoup de place à mon petit courrier. J'ai beaucoup de réponses en retard et je sais que mes petits camarades les attendent avec impatience. Je vous serre la main bien fort à tous.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

PETIT COURRIER DE JANOT

Antoine Detti, Meurthe-et-Moselle : Tu voudrais de nouvelles histoires drôles. Nous sommes en train d'en établir de nouvelles. — *Serge Nechtstein :* Merci de ta gentille lettre. Tu as 8 ans et tu veux faire de la gymnastique. Je crains qu'il ne soit difficile de faire paraître une telle rubrique dans notre journal. — *Denise Blanchard, Autun :* Tu demandes un coin consacré à l'histoire de France. Nous verrons à l'établir. — *Suzanne Crosse, Boulogne :* Nous ne pouvons pas malheureusement établir de cours d'anglais dans le journal. — *Arthur Dreux, Neuf-Mesnil :* J'espère que le modèle de bateau que nous avons fait paraître t'a contenté.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *Cavor et Bedford, arrivés dans la lune, ont été faits prisonniers par les Sélénites. Ils ont pu s'évader, mais sont poursuivis dans les cavernes lunaires, dont ils ne réussissent pas à trouver la sortie.*

CHAPITRE XVI

LE COMBAT DANS LA CAVERNE DES BOUCHERS LUNAIRES *(suite)*

— Ils vont bien, répondit-il.

J'essayai la portée du coup en lançant mon poing dans l'ouverture de la grille. L'on entendait distinctement le gazouillis tremblotant des Sélénites qui montaient, le frôlement de leurs appendices contre les parois et la chute des fragments de roc qu'ils faisaient tomber.

Bientôt je pus voir quelque chose s'agiter vagnement dans l'obscurité, entre les barreaux de la grille, mais je ne pouvais distinguer ce que c'était. La forme semble me mettre en joue un instant; puis, crac!... Je me mis sur pied d'un bond, frappai sauvagement ce quelque chose qui venait de m'être lancé. C'était la pointe aiguë d'une lance. J'ai réfléchi depuis que sa longueur exagérée avait empêché qu'on l'inclinât dans l'étroite fissure, sans quoi j'eusse été sûrement atteint. Quoi qu'il en soit, elle passa comme une langue de serpent à travers la grille et manqua son but, s'abaissa soudain et reparut. Mais la seconde fois, je la saisis et l'arrachai hors du trou, non sans qu'une autre ait été dirigée sans plus d'effet contre moi.

Je poussai un cri de triomphe quand je sentis l'étreinte du Sélénite résister un instant à mon effort et céder; puis, je me mis immédiatement à cogner de toutes mes forces dans le trou avec le manche; des cris aigus montèrent de ces ténèbres et Cavor, qui s'était emparé de l'autre lance, sautait et gesticulait à côté de moi en m'imitant vainement.

Un tumulte s'élevait à travers la grille et, au même instant, une hache tournoya au-dessus de nous et vint s'abattre contre les roches, pour nous rappeler à temps les manieurs de carcasses du bout de la caverne.

Je me retournai et je les vis tous s'avancer contre nous en désordre, brandissant leurs haches. S'ils n'avaient pas entendu parler de nous auparavant, ils comprirent la situation avec une incroyable vivacité. Je les regardai venir, un instant, ma lance à la main.

— Gardez la grille, Cavor!

Je poussai un hurlement pour les intimider et me précipitai à leur rencontre. Deux d'entre eux me lancèrent leur hachette et manquèrent leur coup; le reste s'enfuit incontinent. Mes deux agresseurs aussi détalèrent, les mains fermées et la tête basse. Je n'ai jamais vu des hommes courir aussi vite que ces êtres-là.

Je savais que la lance, dont je m'étais emparé, ne pouvait m'être d'aucun secours, mince et peu solide, efficace tout au plus pour un seul coup et trop longue pour de rapides parades. Aussi je me contentai de pourchasser les Sélénites jusqu'à la première carcasse; arrivé là, je m'arrêtai pour ramasser une des barres éparses à l'entour. Elle était convenablement lourde et capable d'écraser proprement n'importe quelle quantité de Sélénites. Je jetai de côté mon peu solide javelot et pris une seconde barre dans mon autre main. Je me sentais dix fois plus en sûreté qu'avec la lance. D'un geste menaçant, je brandis mes armes du côté des Sélénites, dont un groupe s'était arrêté dans la partie la plus éloignée de la caverne, puis je revins trouver Cavor.

Il bondissait autour de la grille, enfonçant à grands coups entre les barreaux le manche rompu de sa lance. De ce côté-là, tout allait bien. Cet exercice maintiendrait les Sélénites dans leur trou, pendant un certain temps tout au moins. Je me retournai vers l'autre extrémité de la caverne. Que diable allions-nous faire maintenant?

Nous étions, jusqu'à un certain point, cernés. Mais ces bouchers avaient été surpris, fort probablement effrayés; ils n'avaient pas d'armes spéciales et n'étaient munis que de leurs hachettes. C'est de ce côté qu'était notre salut. Leurs petites formes trapues — car la plupart d'entre eux étaient plus courts et plus gros que les conducteurs de troupeaux que nous avions vus au dehors — se groupaient au haut de la pente d'une façon qui révélait éloquemment leur indécision. Nous profitions évidemment de l'avantage moral que possède un taureau lâché soudain au milieu d'une ville. Malgré cela, il semblait qu'il y en eût des multitudes — et il en était fort probablement ainsi.

Les Sélénites qui grimpaient par la crevasse étaient munis de lances infernalement longues; ils pouvaient nous tenir en réserve d'autres surprises...

Mais, le diable soit d'eux! Si nous poussions une charge en remontant la caverne, nous laissions ceux-ci derrière nous; si nous restions-là, ces maudites petites brutes recevraient à coup sûr des renforts. Le ciel seul savait quels terrifiants engins de guerre, canons, bombes, torpilles, ce monde inconnu, caché sous nos pieds, ce vaste monde, dont nous n'avions pénétré que l'épiderme, allait mobiliser pour notre destruction.

La veste fut aussitôt criblée de flèches.

Il devenait clair que la seule chose à faire était de charger. Cela devint encore plus certain lorsque nous vîmes une quantité de nouveaux Sélénites apparaître et descendre en courant vers nous.

— Bedford! cria Cavor.

Je me retournai et voilà qu'il était à mi-chemin entre la grille et moi.

— Voulez-vous bien retourner là-bas! lui criai-je. A quoi pensez-vous donc?

— Ils ont une sorte de... C'est comme un canon!

Émergeant avec peine hors de la grille, entre des pointes de lances défensives, parurent la tête et les épaules d'un Sélénite, singulièrement mince et angulaire, qui portait une sorte d'appareil compliqué.

Je me rendis compte de la parfaite incapacité de Cavor contre les adversaires qui se présentaient. Un moment, j'hésitai. Puis, je me précipitai en avant, faisant tournoyer mes leviers, poussant des cris et m'agitant en tous sens pour ne pas servir de but au Sélénite. Il visait d'une façon très bizarre, avec la chose contre son estomac. Un léger sifflement s'entendit : son engin n'était pas un canon; il se déchargea plutôt à la manière d'une arbalète et le projectile m'atteignit pendant un saut.

Je ne tombai pas; seulement, je touchai le sol un peu plus tôt que je ne l'eusse fait si je n'avais pas été touché et, d'après la sensation que j'éprouvai à l'épaule, la chose pouvait avoir porté et glissé. Ma main gauche heurta une tige et je m'aperçus qu'une sorte de flèche s'était enfoncée dans mes chairs, vers l'omoplate. Le moment d'après, je touchai terre, et, avec la barre que je tenais dans ma main droite, je frappai le Sélénite. Il s'écroula, s'écrasa, se mit en miettes, sa tête se brisa comme un œuf.

Je posai à terre un de mes leviers, arrachai la javeline de mon épaule et m'acharnai à frapper à grands coups dans l'obscurité au moyen de cette arme, entre les barreaux de la grille. A chaque coup, j'entendais des cris et des plaintes. Finalement, je lançai l'épieu sur eux, de toutes mes forces, me relevai en ramassant une barre de métal et courus sus à la multitude du bout de la caverne.

— Bedford! Bedford! appela Cavor au moment où je passais près de lui.

Il me semble encore entendre le bruit de ses pas venant derrière moi...

Un élan... un bond... puis, à terre; un nouvel élan... un autre bond... Chaque saut semblait durer des âges. A mesure que nous avancions, la caverne s'élargissait, et le nombre des Sélénites augmentait visiblement. D'abord, on eût dit qu'ils couraient en tous sens comme des fourmis dans leurs galeries bouleversées; deux ou trois brandissaient des hachettes et s'aventuraient à ma rencontre, mais la plupart s'enfuyaient, se jetaient de côté entre les carcasses. Bientôt nous en vîmes arriver une troupe qui portait des lances, suivie d'une foule d'autres.

Pendant un de mes bonds, j'aperçus un animal fort extraordinaire qui semblait n'être qu'un amas de mains et de pieds et qui, affolé, cherchait un abri. La caverne s'assombrissait de plus en plus. Quelque chose passa au-dessus de ma tête. Au moment où je prenais un nouvel élan, je vis une javeline s'enfoncer, le manche vibrant, dans une des carcasses à ma gauche. Puis, comme je touchais terre, une autre frappa le sol devant moi et j'entendis le sifflement éloigné de leur espèce d'engin. Pendant un instant, ce fut une véritable averse. Ils tiraient à toute volée.

Je m'arrêtai court. Mes pensées ne durent pas être bien nettes, à cette minute-là. Une sorte de phrase stéréotypée, je me rappelle, me trottait dans l'esprit : zone dangereuse, chercher abri. Je sais que je me jetai entre deux carcasses et restai là, immobile, pantelant, en proie à un véritable accès de fureur impuissante.

Je me retournai, cherchant des yeux Cavor et, pendant un moment, il parut avoir entièrement disparu. Puis il émergea des ténèbres, entre la rangée des carcasses et la paroi rocheuse de la caverne. Je vis sa petite figure bleuâtre et sombre, toute animée d'émotion et ruisselante de transpiration.

Il bredouillait quelque chose, mais je me soucias peu de savoir ce qu'il disait. Je venais de me rendre compte que nous pourrions, en passant d'une carcasse à l'autre, remonter la caverne et nous approcher suffisamment pour pousser une charge jusqu'au bout : c'était cela qu'il fallait faire ou rien.

— En avant! dis-je en montrant le chemin.

— Bedford! implora inutilement Cavor.

Tandis que nous suivions l'allée étroite, entre les corps des veaux et la paroi de la caverne, mon esprit ne cessait de travailler. Les rochers s'incurvaient en tous sens, de façon telle que nos adversaires ne pouvaient nous prendre en enfilade. Bien que, dans cet étroit espace, il nous fût impossible

de sauter, nous étions encore capables, grâce à notre vigueur terrestre, d'avancer beaucoup plus vite que les Sélénites ne reculaient. J'estimai que nous allions bientôt nous trouver au milieu d'eux. Une fois là, ils seraient à peine plus redoutables que des scarabées; seulement il y aurait à essuyer une volée de leurs projectiles.

J'imaginai un stratagème et, tout en continuant à courir, je retirai mon veston de flanelle.

— Bedford! siffla Cavor derrière moi.

— Quoi? répondis-je.

Il indiquait une direction au-dessus des carcasses.

— La lumière blanche! fit-il. Encore de la lumière blanche!

Je regardai aussi et je constatai que c'était vrai : un très faible et vague crépuscule blanchâtre se devinait à l'extrémité de la voûte. Cette vue décupla mes forces!

— Suivez-moi de près! dis-je.

Un Sélénite plat et long se précipita hors des ténèbres et s'enfuit avec des cris aigus. Je fis halte et, de la main, arrêtai Cavor; j'ajustai mon veston sur une de mes barres et, courbé en deux, fis le tour de la carcasse suivante; je posai à terre le veston et la barre, fis un pas pour me laisser voir et reculai immédiatement.

Un sifflement... et une flèche passa.

Nous étions en contact avec les Sélénites réunis là, tous, les gros, les petits et les grands, derrière une batterie de leurs engins pointés vers le bas de la caverne.

Trois ou quatre autres flèches suivirent la première; puis leur feu cessa. Je passai vivement la tête et n'échappai à leur tir que par miracle. Cette fois, je m'aftimai une douzaine de traits et j'entendis les Sélénites gazouiller et pousser des cris, comme si le combat les surexcitait. Je ramassai le veston et la barre.

— Maintenant, allez-y! fis-je, et je projetai en avant le mannequin.

En un instant, mon veston fut couvert de flèches et d'autres venaient s'enfoncer dans la carcasse derrière nous. Instantanément, je laissai tomber le veston (à moins que l'on ne me prouve le contraire, il est toujours là-bas dans la lune), saisis mes deux barres et me précipitai en avant.

Pendant une minute peut-être, ce ne fut qu'un massacre. J'étais dans une telle furie que j'avais perdu tout discernement et les Sélénites furent probablement trop effrayés pour combattre. En tout cas, ils ne m'opposèrent aucune sorte de résistance. Je voyais rouge. Je me rappelle l'impression que j'avais au milieu de ces petites créatures couvertes de leurs enveloppes de cuir. J'avançais comme au milieu de grandes herbes, fauchant et abattant à droite et à gauche. Des éclaboussures de substance molle volaient en tous sens. Je trépignais sur des choses qui s'écrasaient, criaient, et glissaient sous mes pieds. La foule de ces êtres semblait s'ouvrir et s'écouler ainsi que de l'eau, comme s'ils n'eussent eu aucun plan préalable de bataille.

Des javelots volaient autour de moi; un d'eux vint m'écorcher l'oreille. Une fois, je fus atteint au bras, une autre fois à la joue; mais je ne m'aperçus de ces blessures que longtemps après, lorsque le sang qui s'en était échappé se fut refroidi...

Quant à Cavor, je ne sais nullement ce qu'il fit pendant ce temps-là. Un moment, cette lutte me sembla durer depuis un siècle et devoir se continuer ainsi pour toujours. Puis, soudain tout fut fini et je ne vis plus rien que des nuques et des dos qui se levaient, s'abaissaient, s'enfuyaient dans toutes les directions...

J'étais en somme sain et sauf. Je fis quelques pas en courant et en poussant des cris; puis, complètement ahuri, je me retournai.

Dans mes vastes enjambées volantes, j'avais franchi toute la largeur de leurs rangs. Les Sélénites se trouvaient maintenant derrière moi, cherchant précipitamment où se cacher.

J'éprouvai un extraordinaire étonnement et une subite exultation, à voir se terminer de cette façon ce grand combat dans lequel je m'étais lancé à corps perdu. L'idée ne me vint pas que cette issue était due au peu de solidité des Sélénites, à leur débandade inattendue, mais je me figurai seulement que j'étais doué de capacités prodigieuses.

J'éclatai d'un rire stupide. Comme cette lune était fantastique!

Un instant je contemplai les corps écrasés ou secoués de spasmes qui gisaient épars sur le sol de la caverne et, avec une vague idée de violences pires encore, je rejoignis en hâte Cavor.

CHAPITRE XVII

AU SOLEIL

Bientôt nous nous aperçûmes que la caverne s'ouvrait devant nous sur un espace vide et brumeux. Un moment encore et nous émergions dans une sorte de galerie en pente, un vaste espace circulaire, un immense puits cylindrique qui se dirigeait verticalement en haut et en bas. Autour de ce puits, la galerie en pente courait sans parapet ni protection d'aucune sorte pendant un tour et demi et, ensuite, beaucoup plus haut, elle s'enfonçait dans le roc, me rappelant une de ces spirales que décrit la voie ferrée du Saint-Gothard. Tout cela était de dimensions effroyables. Je n'ose espérer donner une idée des proportions titanesques de l'endroit et de l'effet qu'il produisait. Nos yeux suivaient la vaste déclivité de la paroi du puits et, très loin, au-dessus de nos têtes, nous apercevions une ouverture ronde, sertie de vagues étoiles et la moitié de son contour reflétait d'une façon aveuglante la blanche clarté du soleil.

A cette vue nous poussâmes simultanément un cri.

— En route! m'écriai-je, prenant les devants.

— Mais... là! fit Cavor en s'avançant très prudemment jusqu'au bord de la galerie.

(A suivre.)

Variétés

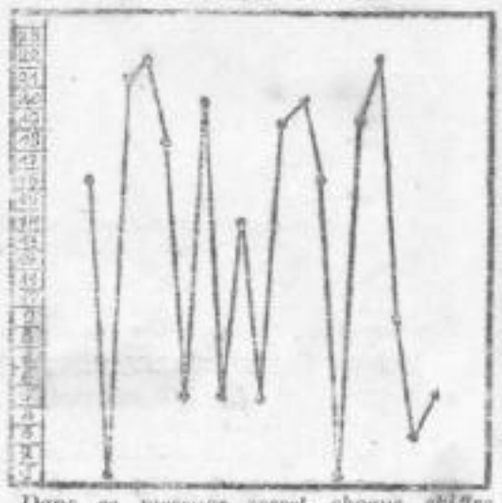
CHARADES

Envoi de Jean Pérot

Les oiseaux de proie possèdent mon premier,
Mon second gonfle les voiles des bateaux,
Mon troisième est un adjectif possessif,
Mon dernier un adjectif démonstratif,
Mon tout est un célèbre écrivain.

Mon premier est un récipient de porcelaine ou de faïence,
Une lettre de l'alphabet est mon second,
Mon troisième est le temps qui s'écoule de la naissance à la mort,
Mon tout un pays de l'Amérique du Sud.

PROVERBE CACHÉ



Dans ce message secret, chaque chiffre représente une lettre, quel est le sens du proverbe?

Envoi du Club des Amis de Mon Camarade, *de Mostaganem*

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon second est un bateau,
Mon tout porte sa maison sur son dos.

Mon premier est une note de musique,
Mon second est une partie du visage,
Mon dernier soutient les cordages et les voiles d'un navire,
Mon tout est une grande distraction du peuple.

Mon premier est un nombre,
Mon second une lettre de l'alphabet,
Mon dernier n'est pas carré,
Mon tout est un célèbre orateur et écrivain latin.

DEVINETTES

Envoi de Eliane Drouin.

Quelles sont les notes de musique préférées des cireurs?

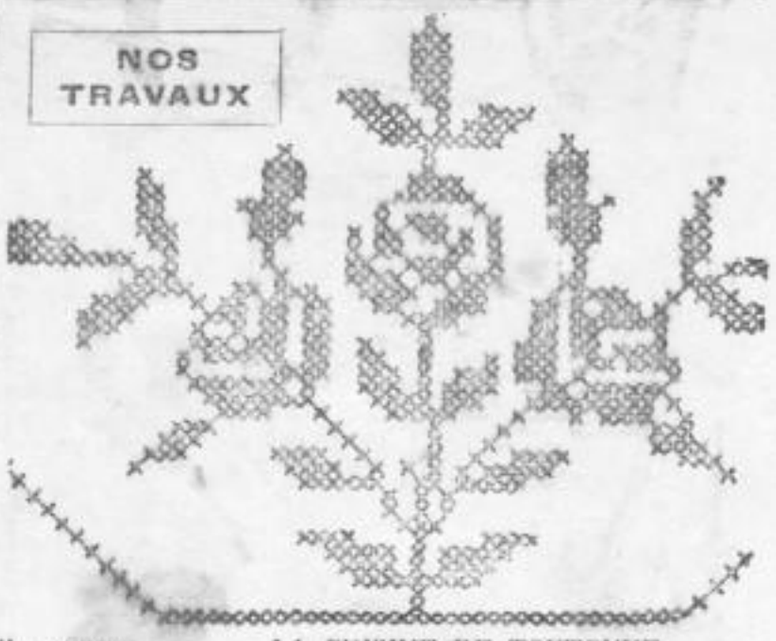
Quelles différences y a-t-il entre un clochard et un champ qu'on vient de moissonner? *(Solutions au prochain numéro.)*

NOS TRAVAUX

BRODERIE AU POINT DE CROIX

Savez-vous déjà faire le point de croix? Pour celles d'entre vous qui n'en ont jamais fait, voici un dessin qui vous montrera comment vous devez vous y prendre pour le faire.

Si vous n'avez pas un tissu qui vous permette de compter les fils (l'étamine par exemple), vous prendrez du canevas, vous l'appliquerez bien soigneusement (surtout bien droit) sur votre tissu à broder, puis vous ferez votre dessin en comptant les points sur le dessin et sur le canevas. La figure ci-contre vous donne un dessin qui peut vous servir à faire un protège-serviette. Vous demanderez à votre maman de vous donner du tissu de 23 centimètres de large sur 30 centimètres de long. Lorsque votre garniture au point de croix est terminée, vous repliez votre tissu en trois pour obtenir la forme d'une enveloppe, vous cousez les côtés et pour la tenir fermée, vous mettez soit une pression, soit un bouton.



Les Conseils de tante Camille

Onglée. — Voici l'hiver et il fait quelquefois si froid que vos mains sont très froides, vous avez l'onglée. Surtout ne les chauffez pas. Nous vous conseillons de les laver à l'eau glacée ou à l'eau très froide salée. Sécher-les entièrement et rapidement, puis frictionnez vos doigts avec de l'alcool camphré.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Vermicelle de marrons. — *Voici les premiers marrons. C'est heureux, c'est très bon, n'est-ce pas? Voici une recette excellente : pour 1 kilog. de marrons, vous prenez 300 gr. de sucre. Mettez les marrons cuits, épluchés et pilés dans un sirop de sucre vanillé; mélanger, puis passer les marrons dans une passoire avec un pilon de bois ou mieux dans un moulin à légumes. En tournant, dressez une pyramide ou un turban. Vous pouvez mettre dessus un peu de crème fouettée. Vous me direz, chères petites camarades, si c'est bon.*

BRICOLAGE

VIDE-POCHES OU DESSOUS DE BOUTEILLE

Ne jetez plus les couvercles de boîtes de camembert : ils vous serviront à fabriquer d'amusants dessous de bouteilles ou des vide-poches si utiles pour y ranger des trésors tels que plumes, billes, etc...

Prenez de la colle forte et enduisez-en vos couvercles intérieurement. Tapissez-les complètement de papier d'étain (celui qui enveloppe le chocolat et les bouchées). Un peu de goût et d'imagination suffira pour la décoration extérieure.

Marius se promenant à l'Exposition rencontre un ami. Ils parlent tous deux du pays, de cette bonne ville de Marseille qu'ils aiment tant, et du jeu de boules, et du Vieux Port et de Notre-Dame de la Garde, etc... Soudain, l'ami s'exclame, interrompant la conversation :

— Eh, Marius, sais-tu que ta femme est au plus mal?

— Mon Dieu, pécharel cria Marius. Et le voilà qui court, saute dans un taxi, prend son billet, saute dans le train où il peut enfin voir la situation clairement.

— Bagasse, dit-il brusquement, je ne suis pas marié.

o

Les parents de Julien sont très faibles, ils lui passent tous ses caprices. Julien a voulu apprendre la musique, alors on lui a acheté un piano. Mais au bout de quelques jours il ne désirait plus être musicien, il voulait être autre chose. C'est ce qu'apprit une amie de ses parents venue en visite. Étonnée, elle voit dans le salon Julien armé d'une paire de tenailles, arrachant une à une les touches du piano :

— C'est que, explique la mère indulgente, il veut être dentiste maintenant; alors il commence à se faire la main...

o

Dans la petite ville de X..., il y a un hôtel où l'on mange très bien. Un jour, un géant y entre et se commande un succulent dîner. Mais le garçon le connaît, il sait que ce géant est mauvais payeur et il refuse de le servir. Colère, menaces. Le géant enfonce son chapeau jusqu'à ses oreilles, serre les poings et se tournant vers l'assistance toute terrorisée, il vociffère : « Si on ne me donne pas à manger, je serai obligé de faire comme mon père. Vous le regretterez tous. » Le patron qui a peur de voir sa vaisselle en miettes, ses lustres brisés, consent à le faire servir. Le calme revient et le géant dîne tranquillement. Au moment où il va s'en aller, le patron lui demande une explication. Et le géant de répondre : « Eh bien, j'aurais fait comme mon père, je serais allé me coucher sans manger. »

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMES

par HURTADO DE MENDOZA

Résumé. — Nous donnons ici la suite d'un extrait d'un roman célèbre de la littérature espagnole dû à Hurtado de Mendoza (XVIIIe siècle). Lazarille de Tormès, pauvre enfant vagabond et farceur, est le serviteur d'un aveugle brutal et méchant à qui il joue mille tours.

Chapitre III. — L'ANDOUILLE CHANGÉE EN NAVET *(suite)*

Pendant donc que l'aveugle était occupé à tirer le maravédis de sa bourse, je tirai subtilement l'andouille de la broche, embrochant habilement le navet en sa place. Je pris l'argent que mon maître me donna pour le vin, je remis la broche, et il commença à tourner, voulant faire rôtir ce qui avait été jugé indigne d'être bouilli.

J'allai chercher le vin; en chemin faisant, j'eus bientôt avalé l'andouille. À mon retour, je trouvai mon pauvre aveugle qui pressait le navet rôti entre deux tranches de pain, croyant que c'était l'andouille; mais comme il voulut mordre dedans, et en emporter une partie, à la première bouchée il s'aperçut du tour. Voyant donc que ce n'était qu'un navet, il pâlit de colère, ne sachant où il en était.

— Qu'est ceci, Lazarille? me dit-il.

— Ne suis-je pas assez misérable? l'interrompai-je. Ne voudriez-vous pas m'accuser de quelque chose? Vous savez que je viens de chercher le vin, quelqu'un sera entré céans, et afin de se divertir vous aura joué ce tour.

— Non, non, répondit l'aveugle, je n'ai point lâché la broche de la main, et personne n'y a touché.

Je commençai à jurer que je n'en savais rien, mais tous mes serments furent inutiles, n'étant pas possible de rien cacher à l'esprit clairvoyant de ce maudit aveugle.

Il se leva promptement, et me prenant par la tête, il se mit à sentir mon haleine. Dans la rage où il était, il ne fit pas la chose à demi; mais m'ouvrant la bouche à deux mains, il y mit son nez long et pointu. Je crus même, dans la frayeur où j'étais, qu'il l'avait allongé d'un pied, car je m'imaginai sentir le bout jusque dans ma gorge.

La peur que j'avais, jointe au peu de temps qu'avait eu l'andouille de se digérer dans mon estomac, et cette trompe d'éléphant qui m'ôtait la respiration, tout cela, dis-je, fit que je renvoyai dehors, avec effort, et l'exécrable nez, et l'andouille mal digérée. J'eusse souhaité volontiers, en cet instant, être enseveli cent pieds sous terre, car, pour mort, je m'imaginais l'être déjà.

La fureur de l'aveugle monta à un tel excès, que, si le monde n'eût accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'aurait sans doute étranglé. On me tira de ses mains qui lui demeurèrent pleines de ce peu de cheveux qui m'étaient restés de nos combats passés, le visage égratigné, le chignon du col et le gosier écorchés. Passe pour ce dernier, il le méritait bien, puisqu'il était la source de tous mes malheurs.

Le maudit aveugle racontait mes infortunes à tous ceux qui voulaient l'écouter, recommençant vingt fois l'histoire du pot et celle de l'andouille. Ce n'étaient que huées et éclats de rire; il ne passait personne dans la rue qui ne s'arrêtât pour avoir part à la fête. Il contait mes aventures d'une telle grâce, et contrefaisait si plaisamment mes gestes, que tout éploré et mal accommodé que j'étais, j'aurais cru lui faire tort que de ne pas rire comme les autres.

Cependant, considérant ses médisances et ses railleries, je ne pouvais me pardonner la lâcheté que j'avais commise, de ne lui avoir pas emporté le nez. Ce qui me causa encore plus de dépit, fut de n'avoir pas profité de cette belle occasion pour me venger de lui, vu qu'il avait déjà fait lui-même la moitié des avances, et que je l'avais eu assez longtemps à ma discrétion; je n'avais qu'à serrer les dents, et j'enfermais ce loup chez moi. Mon estomac aurait sans doute mieux retenu ce traître nez qu'il n'avait fait de l'andouille, et s'il eût voulu me le demander, j'en étais quitte en le niant. Plût à Dieu que je l'eusse fait, du moins n'eût-il pu me convaincre d'avoir volé l'andouille.

L'hôtesse et ceux qui se trouvèrent présents firent notre paix. On me lava le col et le visage avec le même vin que j'avais été chercher.

Chapitre IV. — CONTENANT LE FACHEUX SAUT QUE LAZARILLE FAIT FAIRE À L'AVEUGLE

Cependant, voyant les mauvais tours que mon aveugle maître me jouait, je résolus absolument de le quitter. Il y avait longtemps que j'en avais formé le dessein; mais cette dernière aventure acheva de me résoudre, et je l'effectuai de la manière que je m'en vais vous dire.

Nous allâmes, le lendemain, demander l'aumône par la ville. Il avait beaucoup plu la nuit, et la pluie continuait encore. Nous nous étions mis à couvert sous un grand portail, pour y attendre le monde au passage pendant toute la journée. Mais lorsque la nuit survenait et que la pluie ne cessait point, l'aveugle me dit :

— Lazarille, cette pluie est bien fâcheuse; car plus la nuit

(Suite en première colonne page 4.)

Les Aventures de Lazarille de Tormès *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

s'avance, plus fort la pluie tombe. Retournons de bonne heure au logis.

Pour y aller, il fallait passer un ruisseau qui avait beaucoup grossi. Je lui dis donc :

— Père, le ruisseau est bien large; mais, si vous le trouvez bon, je vois un endroit où il ne l'est pas tant, et par où, en sautant, nous pourrions passer aisément sans nous mouiller.

Il approuva mon conseil et me dit :

— Tu as raison, Lazarille, et je t'aime bien; mène-moi vers cet endroit-là, l'eau ne vaut rien en ce temps d'hiver, et surtout il n'est pas sain d'avoir les pieds mouillés.

Voyant donc l'occasion de me venger, si favorable, je le conduisis et le plaçai vis-à-vis d'un pilier de pierres, qui soutenait les saillies de quelques maisons, de l'autre côté du ruisseau, lui disant :

— Vous voilà à l'endroit le plus étroit, vous n'avez qu'à sauter.

Or, comme il pleuvait fort, mon aveugle se mouillait; et l'envie qu'il avait d'aller chercher l'abri, ou pour mieux dire, le bon Dieu qui me voulait donner le moyen de me venger de lui, lui aveugla si bien l'esprit, qu'il se fia pour lors entièrement à moi, et me dit :

— Place-moi donc bien à l'endroit qu'il faut, Lazarille, et saute le premier.

Je n'y manquai pas; je le plaçai bien vis-à-vis le pilier, puis, ayant sauté, je m'allai mettre derrière le pilier, le regardant en la posture d'un homme qui veut se garantir du choc d'un taureau, et lui dis :

— Allons, sautez donc, le plus avant que vous pourrez, pour traverser ce ruisseau.

A peine eus-je achevé de parler, que l'aveugle, comme un mouton qui veut choquer, reculant un pas en arrière, sauta et vint donner à toute force de sa tête contre le pilier; aussi le coup en retentit comme d'une grosse calebasse qu'on aurait cassée. L'aveugle tomba à la renverse à demi mort, et la tête fendue.

Le voyant tomber, je lui dis :

— Vous aviez si bon nez, lorsqu'il fallait flairer l'andouille; que n'avez-vous flairé le pilier? Or, flairez-le présentement à votre aise.

Puis l'abandonnant entre les mains de plusieurs personnes qui étaient accourues au secours, je gagnai, d'une seule course, la porte de la ville, sans regarder derrière moi, arrivant encore avant la nuit close à Thorrigo. Je n'ai jamais su ce que devint l'aveugle, ni ne m'en suis pas beaucoup mis en peine.

Chapitre V. — LAZARILLE SE MET AU SERVICE D'UN CURÉ

Le lendemain, ne me croyant pas en sûreté à Thorrigo, je m'en allai dans un village plus éloigné qu'on nomme Maqueda, où, pour mes péchés, je fis rencontre d'un prêtre qui me parut le curé du lieu, comme en effet ce l'était. L'ayant abordé, comme je voulus lui demander la charité, il me demanda si je savais servir la messe.

Je lui répondis que oui, ce qui était vrai, car quoique le malheureux aveugle m'eût toujours maltraité, je dois pourtant dire à sa louange qu'il n'avait pas négligé de m'enseigner plusieurs belles choses, dont celle-ci était du nombre.

Enfin le prêtre me prit à son service, et je tombai de fièvre en chaud mal. Quoique l'aveugle fût l'avarice même, comme vous l'avez pu voir, je jure pourtant que c'était un prodigue, auprès de celui-ci. Je me contenterai de dire, en un mot, que toute la quintessence de l'avarice du monde était chez lui. Je ne sais s'il l'avait héritée dès sa naissance, ou s'il l'avait prise avec sa robe.

Il avait un grand coffre à l'antique, avec une bonne serrure dont il portait la clef attachée à sa ceinture avec une longue aiguillette; et lorsqu'il revenait de l'église avec les pains d'offrande, il allait d'abord les ensevelir dans son dit coffre, qu'il refermait chaque fois très soigneusement.

Dans toutes les autres maisons du monde, on trouve toujours quelque chose à manger, quelque morceau de lard pendu à la cheminée, un fromage qui se fait sentir dans l'armoire, ou du moins quelques croûtes ou miettes de pain qu'on ramasse après le repas. Mais dans celle où je venais de m'engager, il n'y avait rien d'approchant à cela, du moins ce n'était pas pour moi, la vue m'en étant interdite.

Il n'y avait, pour toute provision, qu'une botte d'oignons dans un grenier bien fermé, dont il m'en donnait un de quatre en quatre jours. Quand je demandais la clef pour aller prendre ma portion, si c'était en présence de quelqu'un, mon libéral curé détachait la clef tout à son aise, et me la donnant, il disait : « Prends, et rends-la-moi au plus vite; tu ne songes toute la journée qu'à faire le gourmand. » On aurait dit, à l'entendre, qu'il tenait sous cette clef toutes les confitures de Valence; cependant, je vous jure qu'il n'y avait autre chose que la misérable botte d'oignons dont je viens de parler, pendue à un clou : encore en savait-il si bien le nombre, que si par malheur je me licenciais quelquefois à en prendre au delà de ma taxe, cela me coûtait très cher.

Si j'enrageais de faim, de mon côté, ce n'était pas toutefois la même chose à son égard. L'ordinaire de mon curé consistait en cinq blancs de viande par jour, dont il se gorgeait pour le dîner et le souper. Pour moi, je ne pouvais pas dire quel goût avait la viande : un morceau de pain avec le reste du bouillon était toute mon affaire, et encore aurais-je été trop heureux d'en avoir eu pour me raisaster à demi.

Il est permis, en ce pays, de manger des têtes de mouton les samedis : il m'en envoya acheter une qui coûtait trois maravédis. Lorsqu'elle fut cuite, il en mangea les yeux, la langue, la cervelle et la chair d'autour les mâchoires; et, lorsqu'il en eut fait l'anatomie et qu'il n'y restait que les os tout nus, il me donna le plat, en disant : « Prends, mange, fais une fois en ta vie un bon repas, et dis que tu fais meilleure chère que le Pape.

— Dieu t'en donne de pareilles le reste de tes jours! » grommelais-je entre mes dents.

Au bout de trois semaines que je fus avec lui, je devins si faible qu'à peine me pouvais-je soutenir sur mes jambes; je prenais le grand chemin du tombeau, si Dieu et mon industrie n'y eussent porté remède.

Cependant, il n'y avait rien à faire, et quand j'aurais eu cent fois plus d'adresse, il n'y avait ni moyen ni occasion de l'exercer. D'ailleurs, mon curé n'était pas aveugle, comme le misérable à qui j'avais fait sauter le ruisseau. Car enfin, quelque rusé que fût l'aveugle, il y avait bien des occasions où il fallait bien voir pour me surprendre. Mais, pour mon curé, il avait des yeux qui perçaient les murailles.

Je pensai plusieurs fois à me retirer : mais je n'en fis rien pour deux raisons. L'une pour ne me fier point à mes jambes, dont la faiblesse provenant de la faim était si grande, que j'avais lieu de croire qu'elles ne pourraient pas me porter bien loin. L'autre raison était, qu'ayant fait réflexion que j'avais eu deux maîtres, dont le premier m'avait mis en chemin de la mort par la faim, ce second, dis-je, me met par le même moyen sur le bord de la fosse. Si je quitte encore celui-ci, et que j'en rencontre un pire, il n'y aura qu'à me pousser dedans. Ainsi je ne savais à quelle résolution me tenir, étant d'ailleurs très persuadé, par ma mauvaise fortune, que je devais toujours tomber de pis en pis, craignant enfin qu'on ne fît plus mention en ce monde du pauvre Lazarille. *(A suivre.)*

Je demandai la charité au porche d'une église après avoir quitté mon aveugle.

En Europe, il y a davantage de femmes que d'hommes, disent les statistiques. Au contraire, en Asie, en Afrique, en Amérique, le sexe masculin est de beaucoup le plus nombreux.

○

On dit que les nègres africains et leurs descendants purs, quels qu'ils soient à travers le monde, n'éternuent jamais. Est-ce une légende?

○

La ville la plus ancienne du monde est Damas en Syrie, car les autres villes de la même époque ont toutes disparu. Cependant, deux villes sont presque aussi anciennes que Damas; ce sont deux villes espagnoles : Cadix et Sagunte.

○

Quant aux Esquimaux, on dit qu'ils pleurent les larmes les plus salées. Mais on n'a pas souvent l'occasion de le vérifier car les Esquimaux ne pleurent presque jamais.

○

Les noms donnés aux principales mesures électriques, viennent des noms des grands savants qui ont fait les principales découvertes en électricité : Ohm a donné son nom à l'ohm, Volta au volt, Ampère à l'ampère.

○

Qu'est-ce qu'un digitigrade? C'est un animal qui marche sur ses doigts de pieds sans que la plante touche le sol. Le lion, le chat, le chien sont des digitigrades.

○

Voici quelques annonces et écriteaux pittoresques notés au hasard des rencontres :

« Appartement à louer à côté de l'épicier. On peut le couper en deux. »

Chez un marchand de volailles : « Ici, en raison de la chaleur, les poulets sont tués vivants. »

Et cet autre : « Appartement à louer au rez-de-chaussée. Ascenseur. »

Les Jeunes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

LE MODÈLE RÉDUIT EN 1880

Wilhelm Kress, célèbre ingénieur autrichien, était un disciple du modèle réduit.

C'est lui qui, appliquant l'idée de Penaud sur les aéroplanes à plans stabilisateurs et à moteur en caoutchouc pour les modèles réduits, lança l'aviation autrichienne.

Voici son opinion à propos des essais :

« Je ne me hasarderai jamais à passer à l'exécution d'un grand volateur avant d'avoir obtenu un vol libre et stable d'un modèle réduit. On pourra peut-être encore objecter que, lorsqu'un petit modèle aura réalisé un vol libre et stable, ce ne sera nullement une preuve que le même appareil, reproduit en grand, volera aussi.

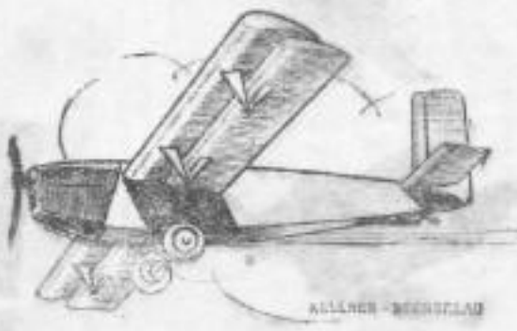
« En tout cas, il faut convenir qu'un modèle volant librement fournit une preuve matérielle de la justesse de l'idée, et qu'il sert pour l'exécution en grand. Mais si l'auteur d'un projet d'aviation n'est pas capable de fournir la preuve matérielle que son idée est effectivement juste, il n'a pas le droit d'exiger qu'on ajoute foi à son idée. »

En fait, Kress établit des modèles réduits volant parfaitement, mais son appareil en grandeur ne put s'élever à cause de son moteur Mercédès trop lourd.

UN AVION NOUVEAU

LE KELLNER-BÉCHEREAU

Cet avion a de curieuses particularités. La première c'est qu'il a été construit en bois, à titre d'essai, et qu'il



a été désigné comme lauréat du Concours du Duralumin!

La seconde est qu'il possède deux ailes accolées qui peuvent n'en faire qu'une : c'est la fameuse aile « à tiroir ».

Imaginez deux ailes. Le bord d'attaque de l'une vient s'adapter au milieu du dessous de l'autre. L'aile du dessus est fixe, d'un seul morceau, et traverse le fuselage. L'aile inférieure est en deux parties (une de chaque côté du fuselage) montées sur des pivots qui permettent au pilote d'ouvrir les deux ailes collées ou d'éloigner les parties mobiles.

Les ailes collées donnent une aile normale.

Les ailes éloignées donnent une aile avec une fente au milieu et avec une courbure changée et de plus en plus accentuée que la fente est importante. Les ailes collées conviennent au vol de vitesse tandis que les vols lents sont obtenus grâce au bon écoulement de l'air sur l'aile à fente.

L'ensemble de la construction est très robuste et ne nécessite que peu d'entretien. Pour l'appareil d'études, le bois a été choisi mais le modèle définitif sera un biplace en duralumin de 8 m. 80 d'envergure et 5 m. 55 de longueur.

Le poids total sera de 500 kilogrammes, la vitesse maximum de 160 kilomètres et la vitesse minimum de 60 kilomètres. Il pourra voler sur 470 kilomètres et montera à 3.500 mètres.

L'aile est de forme rectangulaire ainsi que les empennages. Les deux places sont côte à côte, au centre de gravité.

La coque et la voilure sont construites de façon spéciale, dite corps creux, à revêtement travaillant, c'est-à-dire que la feuille métallique qui recouvre l'aile sert à la rigidité et à la sustentation en même temps.

Pour une des premières sorties du prototype monoplace en bois à moteur train 4 cylindres inversés 40 CV, le regretté Massotte a battu le record français de vitesse sur 100 kilomètres (avions légers 1re catégorie) à 151 kilomètres (15 nov. 1936).

En juin 1937, Duverne, sur le même appareil, a battu les records sur 100 kilomètres à 155 km. 266, sur 500 kilomètres à 154 km. 532, sur 1.000 kilomètres à 153 km. 158.

Belles promesses !

AVIATION ET VIE ÉTERNELLE

Au Palais de la Découverte fonctionne un organisme artificiel étrange.

Cet appareil peut, en effet, maintenir en vie un organe quelconque du corps humain, mais, ceci est plus fort encore : un organe entièrement détaché du corps humain.

C'est quelque chose comme un corps artificiel ayant un organe humain vivant en lui. Peut-être arrivera-t-on ainsi à prolonger la vie pendant quelques jours, puis des mois, puis des années.

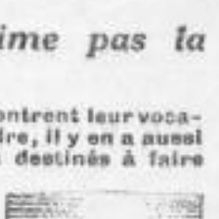
Voyez-vous des « stations-service » où vous vous ferez remplacer un foie ou une glande malades?

Si nous vous parlons de cet appareil, c'est qu'il a été mis au point par Carrel et par Lindbergh.

Lindbergh est un nom connu de vous tous.

Trop parler... coûte

En Italie, on ne badine pas avec la discipline (il est vrai qu'en Italie, on ne badine pas avec grand'chose...) et les coureurs doivent se méfier. Le tour d'Italie s'est disputé récemment et on a voulu que l'épreuve soit sérieuse. Un jeune coureur se permit de dire, pendant la course, quelques mots à un de ses voisins, conseil ou plaisanterie, on ne sait. Mais un commissaire l'entendit et, le soir, le malheureux apprit qu'il avait une amende de 300 lires... La prochaine fois il gardera pour lui ses plaisanteries.



Vénus championne de course.

Vénus est, au choix, une déesse ou une planète. C'est du moins ce que l'on croyait jusqu'à présent, mais il y a quelque temps on vit paraître, dans une épreuve de course à pied pour femmes, une concurrente allemande qui s'appelait Mlle Vénus. Si ce n'était qu'un pseudonyme, peut-être aurait-elle pu en trouver un mieux adapté à sa spécialité.

Le coureur n'aime pas la vitesse...

Il y a des sportifs qui montrent leur vocation dès l'âge le plus tendre, il y en a aussi qui paraissent bien peu destinés à faire parler d'eux. Un fameux coureur automobiliste raconte volontiers ses débuts, qui ne pouvaient guère faire espérer qu'il battrait des records de vitesse. Quand il avait quatre ou cinq ans, son père acheta une voiture à cheval et voulut emmener promener son fils, mais dès que le cheval eut pris de la vitesse, ce qui ne devait guère dépasser 20 kilomètres à l'heure, l'enfant manifesta une terreur violente et ne consentit à rester dans la voiture que lorsque son père lui eut promis d'aller plus lentement.

UNE HISTOIRE DE COLLÈGE

Denis est interne dans un collège; ce n'est pas très amusant, mais enfin, il a de bons camarades et il s'estimait heureux lorsque, ce soir, sans qu'il comprenne pourquoi, on vient de le changer de dortoir. Le voici maintenant logé à l'autre bout de la maison, avec une vingtaine d'élèves qui, à en juger par les regards qu'ils lui lancent, ne semblent pas ravis de le voir venir; d'ailleurs, il est encore moins content qu'eux! Il se couche en grognant. Mais, à peine la porte s'est-elle refermée sur le surveillant que tous les garçons se dressent sur leurs lits :

— Dis donc, Miron, où as-tu mis le paquet? fait une voix.

— Dans le coin du hangar à bécanes, Buquette, comme d'habitude! répond une autre... Alors, on y va?

— Oui!!!

Denis entend un bruit de pieds nus sur le parquet; à la lueur de la veilleuse, il distingue deux silhouettes blanches qui s'approchent et, soudain, son voisin de droite, un petit blond timide, se met à gémir et à pleurnicher.

— Hé, Minet, lève-toi vite! chuchote Buquette; et ne fais pas le bête comme la dernière fois!

— Non, non, supplie Minet plus mort que vif; j'ai eu trop peur lundi, je... j'ai cru que que la corde allait casser... je ne veux plus!

— Tu nous embêtes... allez, allez, obéis... idiot!

Le petit Minet éclate en sanglots; Buquette lui enfonce son drap dans la bouche pour le faire taire; mais Denis a sauté sur lui :

— Fiche-lui la paix à ce gosse!... Qu'est-ce que tu lui veux?

Avant que Buquette, déconcerté, ait pu répondre, Minet a agrippé le bras de Denis :

— Oh, empêche-les de me prendre!... ils veulent... me faire descendre dans... dans le jardin avec une corde pour... pour que j'aille chercher un paquet de choses à manger que Miron a... caché dans le hangar! Mais je n'irai pas, non, non, non!

— Il a raison, déclare Denis; eh, dis donc, le gros Buquette, si tu veux t'empiffrer, va le chercher toi-même, ton colis!

Mais Buquette, que ses camarades sont venus rejoindre, a repris de l'audace :

— M'empiffrer!!! bafouille-t-il, tu serais bien content de t'empiffrer toi-même, espèce de Don Quichotte! Et d'ailleurs *(il ricane)*, puisque tu ne veux pas que Minet descende, prends donc sa place! Allez-y, les gars!!!

Denis veut reculer, mais vingt bras l'ont saisi; pendant qu'un élève lui maintient les mains, deux autres, malgré sa résistance, lui passent une corde autour du corps, et... hop! le traînent jusqu'à la fenêtre, le hissent sur le rebord.

— Tu trouveras le paquet dans le coin du hangar, à droite, chuchote Buquette; quand tu l'auras, tu sifleras doucement... nous ne te remonterons pas sans lui, je te préviens!

— Vous pouvez vous fouiller! gronde Denis, fou de rage; mais on le pousse, il bascule dans le vide, se sent glisser et va tomber, les jambes en l'air sur les cailloux de l'allée. En un clin d'œil, il a défait le nœud qui lui scie la poitrine; la corde remonte sans bruit, la fenêtre se referme... Et voici Denis tout seul, en pyjama, dans le jardin noir de nuit. Que va-t-il faire? Rapporter le paquet? Ah! cela, non, à aucun prix! Mais comment rentrer sans paquet? Et il ne peut pourtant pas rester dehors jusqu'à demain!

Soudain, une idée lui vient! il tâtonne autour de lui, finit par dénicher une grosse pierre; alors, il siffle doucement. La fenêtre s'ouvre.

— C'est toi, Denis? fait une voix étouffée; envoie d'abord le colis!

La corde descend; Denis la saisit et y attache la pierre; quelle tête ils feront, les sales types... Ah! je voilà bien vengé! Il se sauve en riant sous cape.

Maintenant, il s'agit de rentrer. S'il pouvait trouver une fenêtre entre-bâillée, quelque part! Il fait le tour de la maison, à pas de loup : tout est fermé. La porte du devant, peut-être? Denis l'essaie : elle est verrouillée. Et, pour comble, il se met à pleuvoir! Il reste là, tout grelottant... Ah bien, elle tourne mal, sa vengeance!

— Oh! là! là! soupire-t-il, me voilà frais!

Mais, au même instant, un bruit de voix lui parvient. Vite, il se faufile derrière un buisson; il était temps : la porte s'ouvre et le directeur apparaît, suivi d'un monsieur inconnu.

— Au revoir! dit le monsieur; mais... mais... mon parapluie... j'ai dû le laisser en haut!

— Remontons le chercher! s'écrie le directeur.

Tous deux rentrent précipitamment. Chic et chic, alors! En une seconde, Denis a gagné le vestibule... trop tard... les voici qui reviennent. Où se cacher?... Ah cette table!... Il se fourre dessous, le cœur battant, au moment précis où les deux hommes arrivent. Le monsieur part, le directeur referme la porte à clef derrière lui et s'en va après avoir regardé sa montre.

Une minute plus tard, Denis, encore tout tremblant de l'émotion qu'il vient d'avoir, grimpe l'escalier quatre à quatre et longe le corridor des « quatrièmes ». Pourvu qu'il ne rencontre personne, au moins! Mais non, tout est sombre et désert, il atteint sans encombre la porte du dortoir et colle son œil au trou de la serrure : là-bas, près de la fenêtre, se tient le groupe de ses ennemis : ils l'attendent toujours, c'est sûr! Retenant son envie de rire, il tourne doucement, doucement le bouton et entre sans bruit dans la salle à demi obscure. Par bonheur, son lit est tout près de la porte; vite, il se glisse sous ses couvertures, remonte son drap sur sa tête, et écoute.

— Ça, alors, nous voilà beaux! grogne Buquette à voix basse; on ne peut tout de même pas le laisser toute la nuit dehors, cet idiot!

— D'autant plus, ajoute Miron, que, s'il se fait prendre, il est fichu de nous dénoncer!

— Ça m'étonnerait : il a du cran, ce type-là!... Non, mais c'est cette pluie!... ce qu'elle tombe fort!... Il doit dégouliner, dans son pyjama! Non, flûte, ça me dégoûte, je vais le chercher!

— Imbécile, chuchotent les autres, et si on te pince?

— Motus... passez-moi la corde.

Mais qu'est-ce que ce bruit de pas? Le surveillant! En un clin d'œil, chacun se fourre dans son lit et ronfle aussi fort qu'il peut. Buquette, seul, reste immobile. Dehors, la pluie redouble de violence.

— Tant pis, fait-il, je vais prévenir le pion!

Il s'avance à tâtons entre les deux rangées de lits, mais au passage, une main attrape son bras, tandis qu'une voix murmure à son oreille :

— Dis donc, ne fais pas l'idiot, et va te recoucher en vitesse!

— Denis! s'exclame Buquette éberlué.

Il ne peut en dire plus, la porte s'ouvre, et il n'a que le temps de se baisser.

— En voilà un chahut! dit le surveillant, dormez, ou je vous mets tous en retenue pour dimanche!

La porte se referme sur lui. Il y a un silence; mais Denis sent une main qui se glisse dans la sienne :

— Merci, vieux, tu n'as pas cafardé!

— Il n'aurait plus manqué que cela!

— Mais... euh... dis-moi... comment as-tu donc fait pour rentrer?

Pas de réponse.

— Comment? insiste Buquette.

Un ronflement lui parvient. Il se résigne à regagner son lit, tout frissonnant, pendant que Denis cache sa figure dans son oreiller pour qu'on ne l'entende pas rire.

Colette Vivier.

ILS ONT CONQUIS LE POLE NORD

PEARY, Scott, Amundsen et d'autres hardis explorateurs s'étaient déjà lancés à l'assaut du pôle. On n'a pas oublié ces fameux raids qui duraient plusieurs mois et aboutissaient à planter un drapeau sur le pôle. Une expédition polaire devait être préparée minutieusement, car le plus petit détail d'équipement peut avoir une importance considérable; dans ces solitudes glacées, l'homme doit emporter avec lui tout ce qu'il lui faut pour vivre : nourriture, vêtements, combustible, des tentes pour le couchage, des outils, des armes (les ours sont dangereux). Après avoir étudié soigneusement leur itinéraire et réuni le matériel nécessaire, les explorateurs polaires d'autrefois se faisaient transporter par un bateau norvégien sur la *banquise*, cette calotte de glace qui recouvre le pôle, et continuaient seuls leur route dans des traîneaux tirés par des chiens-loups. Ils avaient à lutter contre le froid, les tempêtes de neige, la brume... ; qu'un accident survienne à un traîneau, que des chiens meurent, qu'un de leurs compagnons tombe malade, le voyage devient aussitôt plus difficile, plus périlleux. La route du pôle est une route tragique que jonchent bien des cadavres!

Les deux dernières expéditions polaires qui employèrent des moyens de transport modernes, échouèrent : Nobile avec un dirigeable, Amundsen en avion. Des aviateurs soviétiques réussirent un de leurs plus magnifiques exploits : le sauvetage de Nobile et de son équipage. Mais Amundsen n'est jamais revenu; malgré de multiples recherches on n'a pu retrouver même des débris de son appareil.

Ces voyages polaires étaient plus sportifs que scientifiques, et en tout cas n'avaient pas de but pratique.

Et voici que les Russes s'attaquent au pôle... Après bien d'autres, ils atteignent le pôle, mais, eux, ils s'y installent, ils l'étudient méthodiquement, ils ont l'intention de l'organiser, de l'exploiter. Pendant que les soldats de Mussolini pénétraient en Ethiopie et lançaient des gaz asphyxiants sur de malheureux nègres, les Russes colonisaient des kilomètres carrés de surface glacée (44 fois l'Allemagne), au grand étonnement de quelques pingouins, qui ont l'habitude de s'y promener de l'air le plus sérieux du monde.

Et vous verrez que bien des pays profiteront de cette conquête pacifique.

Pourquoi? Parce que le moyen le plus court de relier Asie, Europe et Amérique, c'est de passer par le pôle. Depuis plus de mille ans on y pensait, mais ce qui était impossible jusqu'à présent devient possible; les Russes ont trouvé la solution : nous créerons des routes aériennes, disent-ils, avec des bases de ravitaillement.

Ils procèdent avec méthode. La première exploration de l'Arctique a lieu par bateaux. Ce sont les voyages désormais historiques des brise-glaces *Sibiriakov*, *Krassine*, l'épopée du *Tchéliouskine*. On emploie les prisonniers politiques à creuser le canal des Deux-mers, qui relie la Baltique à l'océan Arctique, ce qui permet à l'U. R. S. S. de développer ses ports tournés vers le pôle, notamment Alexandrovsk et Mourmansk. La flotte russe comprend maintenant 130 brise-glaces! Beaucoup de ces navires peuvent porter un petit avion.

Deuxième étape : créer des villes polaires et installer au pôle même une mission scientifique. Le professeur Schmidt, qui avait déjà fait partie de l'expédition du *Tchéliouskine*, est chargé de cette seconde opération. Otto Schmidt, bon géant barbu, est un personnage de Jules Verne, qui se tirera de toutes les difficultés par des méthodes à lui, témoignant d'un véritable génie de l'invention. Il faut d'abord se rapprocher du pôle.

En juillet 1936, donc, cinq bateaux quittent la Russie, emportant en pièces détachées, tout ce qu'il faut pour faire une ville et même plus encore; il y a des maisons, des habitants (en tout 517 hommes, dont 15 ingénieurs, 85 mécanos, 4 médecins), du bétail, des machines, des graines. On a prévu une imprimerie, un club, une bibliothèque (3.000 volumes sont embarqués dès le premier voyage). Et cette ville, on l'installe près d'un campement d'Esquimaux, à l'embouchure du Iénisséi. C'est *Igarka*; Igarka est née, Igarka prospère. Dans ce pays où il y a par an six mois de nuit ininterrompue et où l'on compte les jours de soleil pendant la saison claire, la terre ne sèche pas, il a donc fallu faire les rues en rondins; il gèle à —40 degrés. Pour que des plantes puissent pousser on installe des serres souterraines. On a créé des usines, des aérodromes, des laboratoires; il y a maintenant dans ces régions 125 aéroplanes et 40 stations météorologiques. Des femmes ont suivi ces pionniers. On travaille à Igarka. On s'y amuse aussi : dancing et cinéma! Igarka produit par an 150.000 tonnes de sel et débite 500.000 arbres. Les trappeurs y apportent des fourrures, les pêcheurs du poisson.

Mais Igarka n'est qu'une étape vers le pôle. De cette ville, on montera coloniser la Nouvelle-Zemble, la terre François-Joseph, l'île Rodolphe, d'où le pôle n'est plus qu'à 900 kilomètres.

En attendant Schmidt s'installe au pôle même. Quatre avions sont venus y déposer les membres de l'expédition avec tous leurs appareils. Sur cette glace en mouvement (elle dérive lentement : 12 kilomètres par jour; mais quand Schmidt estimera cela nécessaire, l'avion *U. R. S. S.-170* qui l'a amené viendra le prendre pour le replacer à l'endroit voulu) des hommes ont planté les piquets de leurs tentes et travaillent. Ils se nourrissent de pastilles, de poudre de poulet; ils sont habillés de peaux de loup. La plupart des liquides gèlent au pôle; il a fallu trouver des mélanges spéciaux pour le refroidissement des moteurs, des alliages nouveaux pour les appareils (l'acier étant trop fragile à très basse température). Malgré toutes ces difficultés, les recherches de Schmidt ont abouti à des résultats très importants. Il a découvert au pôle un courant marin tiède à une profondeur variant entre 275 et 600 mètres. A 1.000 mètres la vie sous-marine est assez développée : larves, mollusques, méduses, crevettes. Le sol des régions polaires contient des métaux et notamment le plus rare d'entre eux : le radium. Le professeur Schmidt a étudié les phénomènes magnétiques et la gravitation, et a recueilli sur ce point des observations très intéressantes.

Chaque jour « Radio-Pôle Nord » communique au monde les résultats des travaux entrepris...

Pour couronner cet immense effort, plusieurs raids prodigieux au-dessus du pôle ont tracé la ligne aérienne devant relier régulièrement l'U. R. S. S. aux Etats-Unis :

Le 12 juillet 1937, à 3 h. 21, l'*ANT-25* quittait l'aérodrome de Chelkovo, près de Moscou, et se posait, après avoir survolé le pôle, à San-Jacinto, en Californie, mercredi 14 après-midi, ayant tenu l'air 62 heures 17 minutes et couvert 10.200 kilomètres, dont 5.500 au-dessus des régions polaires. Le record du monde de distance, détenu depuis 1933 par Codos et Rossi, pour un vol de 9.104 kilomètres, était battu! Le pilote, Gromov, « héros de l'U. R. S. S. » pour un raid de 12.000 kilomètres en 1934, était accompagné du major Ioumachev et du radio Daniline. Déjà l'an dernier, ils avaient tenté ce raid, mais le mauvais temps les avait obligés à revenir. Avant eux, Tchkalov, Baidoukov et Beliakov avaient relié Moscou à Vancouver.

Et l'on n'a pas oublié le dernier raid polaire qui échoua si malheureusement : celui de Levanevsky qui s'envola de Moscou, le jeudi 12 août, avec six personnes à bord. Voyage qui devait avoir une importance considérable puisqu'il devait tracer la route U. R. S. S.-Amérique pour un service aérien régulier.

Mais d'autres aviateurs sont prêts à recommencer l'entreprise. Le courage et l'intelligence de l'homme sauront vaincre le pôle

BOUR.

Vous appellez-vous

SAGESSE OU BIENHEUREUX?

Vous l'êtes-vous jamais demandé?

Que veulent dire vos prénoms en bon français? Vous l'êtes-vous jamais demandé?

Les prénoms que vous ont donnés vos parents sont très souvent des noms d'origine étrangère. Ils dérivent de mots latins, grecs, hébreux ou gaulois. Bien sûr, on en a tellement l'habitude que personne n'y fait plus attention et si quelqu'un vous donnait votre « nom français » vous ne comprendriez pas. Jugez vous-même :

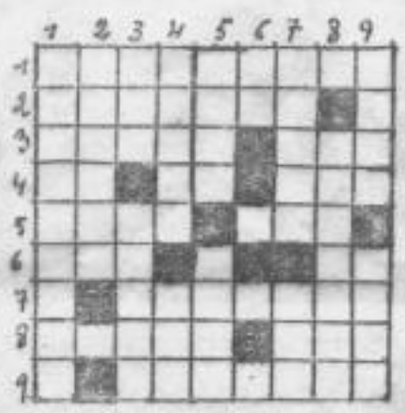
La maîtresse demande : « Sagesse, pouvez-vous raconter les luttes contre Charles-Quint? » Et c'est Sophie, *votre petite voisine qui doit répondre. Cela ne vous étonne plus qu'elle soit si forte en histoire. Par contre on comprend difficilement que* Claude *puisse courir plus vite que les autres; car* Claude, *joli nom de filles et de garçons, veut dire : le boiteux.*

*Et que dites-vous d'*Alfred *(à qui les sylphes donnent conseil), d'*Émile *(le complaisant), ou de* Charles *(l'homme), ou de* Gérard *(dont la lance est solide)? Moi je préfère* Frédéric *(riche de paix). Je ne suis pas surpris que* Rodolphe *(l'ambitieux) remporte tous les prix. Mais à* Marguerite, *qui ne veut pas prendre sa leçon de piano, je donnerais plutôt le nom* Maria *(celle qui ne veut pas obéir).*

Georges *n'est pas tueur de dragons, mais son nom veut dire agriculteur.* Élisabeth *signifie adoratrice de Dieu et* Félix, *le charmant chat que vous connaissez tous, eh — je m'en doutais depuis longtemps — le bienheureux.*

Voici une belle collection de prénoms remis en français. Voulez-vous en connaître d'autres?

MOTS CROISÉS DU N° 101



Horizontalement. — 1. Orner un livre de dessins. — 2. Petit oiseau que l'on voit beaucoup à Paris. — 3. Compassion. Pronom. — 4. Carte à jouer. Existe. Sans vêtements. — 5. Jeux d'adresse. Contraire d'humide — 6. Vieille colère. Pronom. — 7. Star de théâtre ou de cinéma. — 8. Fille de frère. Saison des vacances. — 9. Petites rues.

Verticalement. — 1. Qui n'aime pas attendre. — 2. Temps de récréation. — 3. Endroit où on dort. Songer. — 4. Lléoa. Ancienne pièce de monnaie. — 5. Ville de l'Orne. Façon de penser. — 6. Pronom possessif. — 7. Perte de la fortune. Aloui. — 8. Prénom de petite fille. — 9. Tromperie. Venues au monde.

Moissonneurs

Le très beau timbre que vous voyez représente la moisson dans un kolkhoz d'Ukraine. Ce timbre appartient à une série émise en U. R. S. S., en 1932, à l'occasion du 15e anniversaire de la Révolution. C'est ce qui vous explique les deux dates, 1917-1932, qui figurent sur le timbre.

***

Enfin vous voyez la moisson en Bulgarie, pays très agricole. Ce timbre date de 1925, sa valeur est de 4 levs et il était de couleur jaune et violacé. Il est trop petit pour que vous puissiez bien distinguer les détails, mais s'il figure dans votre collection vous remarquerez que l'un des deux moissonneurs seulement travaille, tandis que l'autre se rafraîchit.

Le plus grand timbre-poste

Le plus grand timbre-poste qui existe au monde est chinois, et est aussi grand que la main.

Mais, fixé au dos des plis, il ne sert que pour certaines distributions spéciales.

JOUONS :

LA QUILLE DOIT TOMBER

Voici un jeu très amusant pour lorsque vous êtes une dizaine. Il vous faut une quille en bois ou en carton, pas trop lourde pour qu'elle tombe facilement. Vous vous donnez la main et vous faites une ronde en courant autour de la quille. Vous devez tirer ou pousser vos voisins pour qu'ils renversent la quille tout en essayant de ne pas la renverser vous-même. Chaque fois qu'un joueur renverse la quille il sort du jeu et la ronde se reforme sans lui jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux joueurs qui se donnent la main. Celui des deux qui ne renverse pas la quille est le vainqueur de la partie.

RÉSULTAT DU CONCOURS

Voici la liste des lauréats du Concours des plus « Belles Histoires de *Mon Camarade* » :

1er *prix*, un appareil photo à Maurice Jacques (Cusset); 2e *prix*, une montre à Micheline Roche (Nice); 3e *prix*, un avion M.C.3 à construire à Gino Andrei (Paris); 4e *prix*, un planeur M.C.2 à construire, à Louise Litvin (Paris); 5e *prix*, boîte de peinture à Jean Larappe (Neuzonville); 6e *prix*, boîte de crayons de couleurs à Madeleine Martin (Tréboul); 7e *prix*, boîte de crayons de couleurs à Jacques Nicolas (Montmort); 8e *prix*, un livre à Fernande Sergent (Fougerolles); 9e *prix*, un livre à André Spinelli (Roblon); 10e *prix*, un stylomine à Jean Bodourian (Lyon); 11e au 20e prix, un livret de *Mon Camarade* à Edith Vitorge (Paris), Roger Canton (Paris), Guy Decatra (Paris), Jacques Guerre (Chatelette), Ida Krebs (Paris), Georges Carpentier (Royé), Henri Bohin (Paris), Lionel Belva (Vincennes), Rosenthal (Vincennes), Gérard Blandin (Arleuf); 21e au 50e *prix*, un album en couleurs à Zylbermann (Paris); Louis Fort (Jarnac), Denyse Rossi (Saint-Ouen), Simonne Vennat (Coene), Robert Bart (Marseille), Bernard Gauthey (Presly), Courtois (Vincelles), Pierre Mongrand (Paris), Amadori Dario (Nanterre), Jacques Mabille (Maurecourt), Blanche Boude, Suzette Maliniak (Paris), Renée Gapp (Paris), Louis Chassagnac (Allassac), Raille Carpo et Tarlet (Mazille), Paulette Canto (Alger), Anna Gerbelei (Grenoble), Micheline Oget (Fère-en-Tardenois), André Berçon (La Boissière), Pierre Ligar (Bouguival), Hélène Lemoine (Cachan), Jeanine Demanneville (Rouen), Georgette Adriaenssens (Lille), Charles Rosenfeld (Paris), Michel Bertrand (Boncourt), Jeanine Ryngert (Ivry), Gaston Tremon (Reyssous), Marcel Masson (Neuville), Maurice Renaud (Lermiers), Annie Chavel (Melun).

VIENT DE PARAITRE

LES ALBUMS DE Mon camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 × 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc
L'album .. .. 9 fr.
— franco . .. 11,50

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 15 fr.
— franco 13,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris, PARIS (VIe) — 51, Rue Monsieur-le-Prince — PARIS (VIe)

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 100

Réponse au syllabique. — Papier. — Patron. — Pavot. — Palère.
Réponses aux Devinettes. — Le charbon. — Le poireau. — Le gant.
Réponses aux charades. — Château fort (chatte-eau-fort). — Germaine (Gers-Maine). — Œillet (œil-lait). — Boulevard (boule-var). — Râteau (rat-eau).

PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

Raymonde M., Gennevilliers : Ce serait une bonne idée de publier *les Trois Mousquetaires*, mais je me demande si beaucoup ne l'ont déjà pas lu et s'ils ne seront pas fâchés de retrouver dans *Mon Camarade* une histoire qu'ils connaissent déjà. — *Albert Morel, Neuilly-Plaisance :* Il ne nous est malheureusement pas possible d'augmenter le nombre de pages. — *Yves M., Ruffec :* Je répète pour toi que la place des petits écrivains n'est possible qu'à condition que nos lecteurs nous envoient beaucoup de récits. — *Raymonde et Jacqueline Vadfrane, Paris :* Tu demandes qu'on supprime le *Bricolage* pour agrandir le *Coin des filettes*, mais que diront les garçons? Mais nous agrandirons le *Coin des filettes* et le *Bricolage*. — *Denise Buisson, Châtillon :* C'est bien gentil de désirer que ma lettre soit plus longue. Mais ces messieurs et dames de la rédaction n'ont pas de place pour moi. Je publierais davantage d'histoires faites par mes petits camarades si ceux-ci voulaient bien m'en envoyer. — *Guy Decatra, Paris :* Nous serons très contents d'avoir des lecteurs étrangers qui désirent correspondre avec nos lecteurs français. Nous avons déjà publié des adresses, mais, semble-t-il, sans grand résultat. — *Georges et Jacques Carpentier :* Nous publierons certainement une histoire de la Révolution. — *Henri Bellot, Caucenaux :* Merci de la gentille lettre, le *Bricolage* sera agrandi. — *Eliane M., Bruxelles :* Il ne nous est matériellement pas possible cette année de faire un almanach, mais nous publierons un album. — *Jacques D., Bruxelles :* Nous avons déjà publié un épisode de *Till Ulenspiegel*. — *Bela Geisstein, Paris :* Merci de tes charades. Nous les utiliserons. — *Bernard C., Cenon :* Il ne nous est pas possible de donner chaque semaine les résultats sportifs, car nous imprimons très à l'avance. Nous ne pouvons pas non plus mettre des pages supplémentaires. Merci de ton intention de faire connaître notre journal à tes camarades de classe à la rentrée. — *Paul Mignot, Saint-Ouen :* Nous commencerons prochainement la publication d'épisodes de la Révolution de 1789. — *Denise Rossi, Saint-Ouen :* Il ne nous est pas possible de publier des histoires déjà parues dans d'autres journaux illustrés.

ABONNEZ-VOUS A Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris.

49 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE QUI S'EST INSTITUÉ LE DÉFENSEUR DE SES AMIS LES INDIENS D'UNE RÉSERVE PERSÉCUTÉS PAR LES AGENTS D'UN TRUST QUI VOULAIENT S'EMPARER DE LEURS TERRAINS, RÉUSSIT À DÉJOUER TOUS LES PROJETS DE CES INDIVIDUS..

AUSSITOT QU'ILS FURENT ARRIVÉS À WASHINGTON LES DEUX DIRECTEURS DU TRUST SE RENDIRENT SANS TARDER CHEZ LE JUGE QUI ÉTAIT CHARGÉ DE L'AFFAIRE DE LA RÉSERVE INDIENNE...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.413.

PRIX : 0.50

Mon camarade

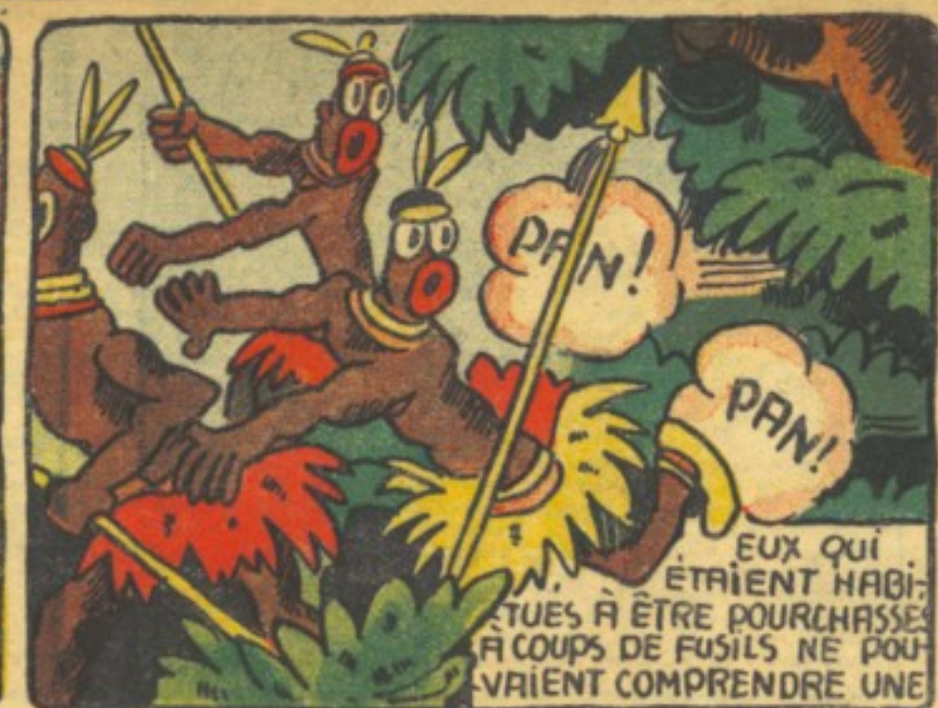
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 102. — 11 NOVEMBRE 1937.

DANS CE NUMÉRO :

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE

La suite du passionnant roman de H. G. WELLS

Pat'Loum aviateur : LA PAIX FORCÉE



La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vais vous raconter la suite de mes aventures avec mon ami Julot, la fois que nous étions partis ensemble dans la forêt, dans l'espoir d'arriver en Amérique ou dans le centre de l'Afrique, et aussi pour qu'il nous arrive de magnifiques aventures comme celles que lisait Julot dans les tas de journaux illustrés qu'il achetait toutes les semaines.

Donc je vous ai dit qu'arrivés dans la clairière où on avait coupé du bois, Julot avait pris des petits lapins pour des « antilopes du Japon » et qu'il avait voulu les tuer avec un rayon mystérieux de son invention, mais que son invention, elle ne valait rien du tout, que les lapins s'étaient sauvés et qu'ils n'avaient pas été tués.

Julot n'a pas été découragé pour cela, mais pas du tout. Il a sorti de sa musette un numéro du Petit Crusoé illustré, *qui est une de ses lectures favorites, et il m'a montré une histoire en images qui s'appelait* Triktrake, prince des magiciens. *Sur cette histoire-là il y avait un monsieur habillé comme les prestidigitateurs qu'on voit dans les cirques et qui vous sortent du bout du nez un œuf en faïence, un jeu de cartes ou bien encore le drapeau américain. Mais on sait bien que c'est pas du nez qu'ils vous sortent ça, mais du creux de leur manche ou bien encore de la poche de leur gilet où ils l'avaient caché.*

Donc Triktrake, le prince des magiciens, *est habillé comme ces messieurs qui font des tours dans une foire, avec un chapeau haut de forme, un habit en queue de morue, une belle chemise blanche amidonnée et une pèlerine sur les épaules, toute noire et doublée de soie rouge.*

C'est sûr et certain que c'est un enchanteur de toute première catégorie, ce M. Triktrake. Parce qu'il trouve toujours le moyen d'avoir son costume tout ce qu'il y a de propre et d'intact. Moi si j'ai mis mon costume des dimanches, et que je vais jouer seulement cinq minutes dans le ruisseau de la rue du Fer-à-Repasser avec mes petits amis, quand je rentre il paraît que je suis « sale comme un peigne » et « pas à prendre avec des pinettes » (c'est Mme Burette qui le dit). Tandis que Triktrake, il peut se jeter dans un lac de goudron et se faire écraser au fond du goudron par un dragon chinois, eh bien l'image d'après (quand il a tué le dragon) il a toujours son chapeau haut de forme avec ses huits reflets sur la tête, ses escarpins vernis aux pieds et sa chemise très bien amidonnée. C'est sûr que c'est un grand magicien, M. Triktrake, à moins que son chapeau ne soit un tuyau de poêle en tôle peinte avec du noir à fourneau, et qui lui est vissé sur la tête, que ses escarpins soient en toile cirée noire et le plastron de sa chemise en vrai celluloïd. Sur tout cela on n'est pas très bien fixé parce que M. Triktrake, prince des magiciens, est un personnage en papier et pas un monsieur pour de vrai.

Donc Julot me montrait les histoires de Triktrake. *Dans l'image qu'il me faisait lire, le prince des magiciens était arrivé chez les hommes de porcelaine transparente qui habitent le pays de cent soixante-douze dimensions. Un drôle de pays celui-là, parce qu'il paraît que notre pays à nous, il n'a que trois dimensions et je n'arrive jamais à les retenir toutes les trois.*

Or les hommes de porcelaine faisaient des tas de blagues à Triktrake et ils voulaient lui couper la tête avec une hache en faïence. Alors Triktrake faisait voler sa cape noire à doublure rouge derrière lui, rejetait son chapeau haut de forme en arrière et tendait le bras en avant, en disant : Armstramgram. *Et tout de suite, il sortait du plancher un tas de cailloux, et Triktrake se mettait à jeter des tas de cailloux sur les hommes de porcelaine qui étaient cassés comme des assiettes ordinaires, et ceux qui n'étaient pas cassés fichaient le camp avec leur hache de faïence.*

« C'est cela que je vais faire », me dit Julot.

Moi je lui ai dit que ça ne servait à rien de faire sortir des pierres de la forêt, vu qu'il n'y avait pas en vue d'hommes de porcelaine, qu'on vivait dans un espace à environ trois dimensions, et que ce n'était pas un bien grand tour de magie de trouver des pierres dans la forêt, parce qu'on marchait dessus à tous les pas.

— T'es bête, dit Julot, c'est pas des pierres que je veux faire sortir de la terre, mais un bout de bois que je veux transformer en fusil, parce que Triktrake le fait bien et qu'il a l'habitude de faire ainsi chaque fois qu'il est dans l'embarras.

Moi j'ai demandé à Julot pourquoi il ne transformait pas tout de suite le bout de bois en saucisson. Ce serait plus simple de le couper en rondelles et de le manger, que d'aller à la chasse avec le fusil, de réussir à tuer un lièvre, qu'après il faudrait faire cuire. Et puis aussi je lui ai demandé pourquoi Triktrake il avait pas fait sortir un fusil pour se défendre contre les hommes de porcelaine, ça aurait été tout à fait comme au tir à la foire, où on casse des pipes.

Mais Julot m'a dit que j'étais un petit imbécile, il a rejeté en arrière son casque colonial et il a dit : Armstramgram *en fronçant les sourcils. Ses doigts, il les avait mis en fourche et il les jetait en direction d'un morceau de bois de la taille d'une canne. Moi je le regardais, ce bout de bois, pour le voir se transformer en fusil, mais il n'était toujours qu'une canne.*

Julot me regarda et vit que j'allais me mettre à rigoler et à me moquer de lui. Alors il m'a dit :

« T'as vaire le beau fusil. » Je lui répondis que je ne voyais qu'un bout de bois pareil à une canne. « On voit bien que tu n'es pas un cuchalisar, me dit-il très dédaigneusement. Et le vollà qui remusse le bout de bois, qu'il épaule comme un fusil et qui vise. « T'as vaire le magnifique ogoupi », qu'il me dit. Moi, je ne voyais rien qui soit vivant, pas même un oiseau.

Julot fait comme s'il tirait et il se met à pousser des cris de joie. « J'ai tué l'ogoupi, je l'ai tué. Je vais me régaler. »

Mais moi je ne voyais toujours rien et je me demandais si Julot n'était pas devenu fou.

Je n'ai plus de place maintenant. Je vous raconterai la suite une autre fois. Je vous serre bien la main à tous.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*.

(Voir le Petit Courrier de Janot, en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford, auteur du récit, sont arrivés sur la lune. Faits prisonniers par les Sélénites et emmenés dans de terribles cavernes lunaires, ils ont pu s'évader.*

CHAPITRE XVII

AU SOLEIL *(suite)*

Je suivis son exemple et, tendant le cou, je regardai dans le puits; mais j'étais ébloui par le reflet de la lumière du haut et mes yeux s'arrêtèrent seulement sur d'insondables ténèbres dans lesquelles flottaient des taches spectrales d'écarlate et de pourpre.

Cependant, si je ne voyais rien, je pouvais entendre. De ces ténèbres un bruit montait, un bruit semblable au bourdonnement menaçant que l'on entend auprès des ruches d'abeilles, une rumeur sortant de cet énorme trou, venant peut-être d'une distance de quatre milles sous nos pieds...

Pendant un instant, je restai l'oreille tendue, puis, serrant mes barres dans mes mains, je me mis à gravir la galerie.

— Ceci doit être le puits dans lequel nous avons jeté un coup d'œil quand le couvercle s'est ouvert, dit Cavor.

— Et les lumières que nous avons vues sont là-dessous...

— Les lumières! fit-il. Oui... les lumières d'un monde que maintenant nous ne verrons plus jamais!...

— Nous reviendrons! déclarai-je, or maintenant que nous avions réussi jusqu'à ce point, je ne désirais plus que retrouver la sphère.

Je ne pus saisir ce qu'il répondit.

— Eh? demandai-je.

— Oh! rien, rien, dit-il, et nous continuâmes à marcher en silence.

Je suppose que cette voie latérale avait quatre ou cinq milles de long, en tenant compte de ses sinuosités, et elle montait avec une pente qui l'aurait rendue presque impossible à gravir sur la terre, mais que l'on escaladait facilement dans les conditions lunaires de pesanteur.

Pendant toute cette partie de notre fuite, nous n'aperçûmes que deux Sélénites et, aussitôt qu'ils furent avertis de notre présence, ils disparurent à toutes jambes. Il était clair qu'ils avaient entendu parler de notre vigueur et de nos violences.

La route que nous suivîmes jusqu'à l'extérieur ne nous offrit aucun obstacle. La galerie en spirale finit par se rétrécir en un tunnel, montant en pente très accentuée et dont le sol portait d'abondantes traces du passage des veaux lunaires, si resserré en proportion de sa voûte aux arches vastes qu'aucune partie n'en était obscure. Presque immédiatement, nous commençâmes à voir de plus en plus clair; puis, loin encore, au-dessus de nous et absolument aveuglante, nous aperçûmes l'ouverture extérieure surmontée d'une crête de hautes herbes baïonnettes, écrasées par endroits, sèches et mortes, silhouettes épineuses contre le soleil.

Il est étrange que nous, hommes à qui cette végétation avait paru, peu de temps auparavant, si sauvage et si horrible, ayons pu la revoir maintenant avec l'émotion qu'un exilé éprouverait en revenant à son pays natal. Nous accueillîmes même avec joie l'air trop rare qui nous faisait haleter en courant et qui rendait notre conversation tout à l'heure facile, plutôt pénible à présent si nous voulions parler assez fort pour nous entendre.

Le cercle ensoleillé s'agrandissait de plus en plus et, derrière nous, le tunnel s'enfonçait dans une impénétrable obscurité. Les touffes de végétations n'avaient plus aucune teinte verte, mais elles étaient d'une couleur brune, toutes sèches et durcies, et l'ombre des branches supérieures montait à perte de vue, projetant un enchevêtrement de formes sur les roches bouleversées.

A la sortie du tunnel se trouvait un espace où les végétaux avaient été écrasés par les veaux lunaires.

Nous parvînmes enfin à ce passage, au milieu d'une clarté et d'une chaleur qui nous blessaient et nous oppressaient. Nous traversâmes péniblement l'air sans ombre, et, ayant escaladé une pente entre des touffes de végétations, nous nous assîmes, essoufflés, dans un endroit élevé, abrités du soleil par une masse de lave surplombante. Même à l'ombre, le roc était brûlant.

Il faisait une chaleur torride et nous éprouvions un grand malaise physique, mais malgré cela nous étions soulagés de n'être plus enfouis dans cet effroyable souterrain.

Il nous semblait qu'ainsi revenus sous les étoiles nous nous trouvions dans notre élément. Tout l'effroi et la détresse de notre évasion à travers les crevasses et les passages obscurs nous avaient quittés. Le dernier combat livré nous avait remplis d'une énorme confiance en nous-mêmes, pour tout ce qui concernait nos relations personnelles avec les Sélénites. Nous considérions maintenant, avec une sorte d'incrédulité, l'ouverture noire de laquelle nous venions d'émerger. C'était là-dessous, dans une clarté bleuâtre, qui semblait maintenant à nos mémoires fort voisine des ténèbres absolues, que nous avions rencontré ces êtres, caricatures humaines insensées, créatures sans visage; c'était là-dessous que nous avions marché craintifs devant eux et que nous avions enduré leurs caprices, jusqu'à ce qu'il nous fût impossible de les subir plus longtemps; et voilà qu'ils s'étaient brisés comme des brins de paille au vent, qu'ils s'étaient enfuis et évanouis comme les fantasmagories d'un mauvais rêve.

Je me frottais les yeux, me demandant si vraiment, après avoir mangé les champignons rouges, je ne m'étais pas endormi et je n'avais pas rêvé ces choses, lorsque je sentis soudain le sang séché sur ma figure, ma chemise collée contre mon bras et mon épaule endolorie.

— Le diable soit d'eux! m'écriai-je, palpant mes blessures d'une main tâtonnante.

Tout à coup, le trou béant du puits me sembla un œil énorme qui épie.

— Cavor, que vont-ils faire à présent? demandai-je. Et nous, qu'allons-nous faire aussi?

Il secoua la tête, le regard fixé sur l'ouverture noire.

— Comment présumer ce qu'ils sont capables de faire maintenant?

— Cela dépend de ce qu'ils pensent de nous et je ne vois pas comment nous pourrions deviner leurs idées sur ce sujet... Cela dépend aussi de ce qu'ils ont en réserve. C'est comme vous le dites, Cavor : nous avons à peine pénétré la couche extérieure de ce monde. Ils doivent avoir toutes sortes de choses dans leurs terriers. Rien qu'avec ces engins qui lançaient des javelines, ils pouvaient nous faire passer un mauvais quart d'heure... Après tout, continuai-je, même si nous ne retrouvons pas immédiatement la sphère, nous avons une chance de reste. Nous pourrions résister et tenir bon... Pendant toute la nuit qui vient... nous pourrions descendre de nouveau dans le puits et nous battre...

Je jetai autour de nous des regards scrutateurs.

Le caractère du paysage s'était entièrement transformé sous la fantastique croissance des végétations qui avaient séché depuis. La crête sur laquelle nous étions assis était fort élevée et commandait une perspective étendue. Nous voyions maintenant le fond du cratère desséché et flétri sous l'automne attardée de l'après-midi lunaire.

S'élevant les uns derrière les autres, ondulaient des champs et des pentes, couverts de végétations brunes écrasées sous le passage des veaux lunaires, et, au lointain, dans le plein éclat du soleil, une troupe de ces animaux s'ébattait, lourdement, formes épaisses projetant chacune sa tache d'ombre, comme des moutons au flanc d'un talus. Mais on ne voyait pas la moindre trace de Sélénites, soit qu'ils eussent pris la fuite à notre sortie des passages intérieurs, soit qu'ils eussent coutume de se retirer après avoir amené les troupeaux.

Sur le moment, je ne songeai qu'à la première hypothèse.

— Si nous mettions le feu à toutes ces broussailles, nous serions sûrs ainsi de retrouver la sphère parmi les cendres.

Nous arrivions enfin, éblouis, à la clarté du grand soleil.

Cavor ne parut pas m'avoir entendu. La main au-dessus de ses yeux, il observait les étoiles qui, malgré l'intense clarté du soleil, étaient encore visibles en grand nombre dans le ciel.

— Depuis combien de temps pensez-vous que nous sommes ici? demanda-t-il enfin.

— Où, ici?

— Dans la lune.

— Deux jours terrestres, peut-être.

— Une dizaine probablement. Voyez donc! le soleil a passé le zénith et il descend vers l'Ouest! Dans moins de quatre jours nous serons en pleine nuit.

— Allons donc!... nous n'avons mangé qu'une fois!

— Je le sais bien et... Il y a les étoiles!

— Mais pourquoi le temps nous semblerait-il différent, malgré les dimensions moindres de la planète?...

— Je n'en sais rien et je me borne à constater le fait.

— De quelle façon vous rendez-vous compte du temps, alors?

— Par la faim, la fatigue... Mais tout cela, ici, s'éprouve différemment... Toutes choses sont différentes... Il me semble même que, depuis notre sortie de la sphère, il ne s'est écoulé que quelques heures au plus... de longues heures.

— Dix jours! cela nous en laisse encore... quatre, fis-je, regardant un instant le soleil et m'apercevant qu'il était déjà à la moitié de sa course, entre le zénith et la cime occidentale des monts.

— Cavor, continuai-je, nous sommes fous de rester là à bavarder et à rêvasser... Par quoi commençons-nous?

A ces mots je me redressai.

— Nous allons établir un point fixe que

nous pourrons reconnaître, reprit-je; par exemple, attacher un mouchoir, quelque chose, pour faire une sorte de drapeau, et diviser ensuite l'étendue du cratère par parties que nous explorerons tour à tour.

— Oui, fit-il en se relevant aussi, nous n'avons pas d'autre ressource, aucune autre, oui, chercher la sphère... Nous pouvons la retrouver... sinon... Nous ne devons pas perdre de vue notre pavillon.

Il regarda de droite et de gauche, leva les yeux au ciel, les abaissa vers le tunnel, puis fit un soudain geste d'impatience qui m'étonna.

— Nous nous sommes conduits comme des imbéciles! Se mettre dans une pareille passe! Alors qu'on peut s'imaginer si bien qu'il aurait pu en être autrement et qu'on aurait pu accomplir tant de merveilles!

— Nous pouvons encore faire bien des choses.

— Mais jamais ce qu'il eût été possible de faire. Là, sous nos pieds, il y a un monde! Songez à ce que ce monde doit être! Rappelez-vous cette machine que nous avons vue!... Et le puits!... Et le couvercle!... Tout cela n'était que l'extrême bord, une infime partie de la croûte! Et ces créatures, contre lesquelles nous nous sommes battus, n'étaient que des paysans ignorants, des habitants de la lisière extérieure, des rustres encore voisins de la brute... Là-dessous!... Des cavernes, des galeries, des voies, des constructions accumulées les unes au-dessus des autres! Et cela doit s'élargir, s'agrandir, s'étendre et devenir plus populeux à mesure que l'on descend... Assurément!... Jusqu'à la mer centrale qui s'agite au cœur même de la lune... Pensez à ces flots noirâtres sous la morne clarté, sous les rares lumières... si même leurs yeux ont besoin de lumière! Songez aux cours d'eau tributaires qui descendent en cascades l'alimenter. Pensez à la houle de sa surface, aux tourbillons et au mouvement de son flux et de son reflux! Qui sait? Ils ont peut-être des vaisseaux qui naviguent dessus! Peut-être qu'au centre de puissantes cités fourmillent d'habitants régis par des institutions d'une sagesse qui dépasse l'imagination humaine. Et nous sommes exposés à mourir ici et à ne jamais voir quels maîtres existent à coup sûr pour gouverner et diriger toutes ces choses. Nous mourrons de froid ici, l'air se congélera et fondra ensuite sur nous... Et alors!... Alors ils nous découvriront, ils trouveront nos corps raidis, ils trouveront la sphère introuvable pour nous et comprendront enfin, mais trop tard, toute la pensée et tout l'effort qui est venu aboutir ici, en vain!

Pendant tout ce discours, sa voix résonnait faible et lointaine comme celle de quelqu'un qui parlerait dans un téléphone.

— Et les ténèbres? demandai-je.

— On pourrait surmonter cela.

— Comment?

— Je ne sais pas... Comment le saurais-je?... On pourrait porter une torche... se procurer une lampe... Et puis, ils pourraient comprendre...

Il resta un moment les bras pendants et la figure lamentable, les yeux fixés devant lui, sur cet espace qui le narguait. Puis, avec un geste de renonciation, il se tourna vers moi et fit diverses propositions en vue d'une recherche systématique de la sphère.

— Nous reviendrons, dis-je pour le consoler.

Il promena son regard sur ce qui nous entourait.

— Tout d'abord il nous faut retourner sur la terre.

— Nous rapporterons des lampes, des outils, tout ce qu'il faut pour grimper, et cent autres choses nécessaires.

— Oui, dit-il, et nous emporterons ces barres d'or comme gage de succès.

Il considéra un instant en silence la paire de leviers. Il était debout, les mains derrière le dos, et il se mit à parcourir du regard l'étendue du cratère. A la fin il poussa un soupir et parla.

— C'est moi qui ai trouvé le moyen de venir ici, mais trouver un moyen ne signifie pas qu'on en soit toujours le maître. Si je remporte mon secret sur la terre, qu'arrivera-t-il? Je ne vois pas comment je pourrais garder ce secret pendant toute une année, ni même pendant une partie d'année. Tôt ou tard, il sera découvert. D'autres hommes peuvent faire la même invention. Et alors... Les gouvernements feront tous leurs efforts pour venir ici. Les nations se battront entre elles pour cette conquête et extermineront ces créatures lunaires. Cela ne fera qu'étendre et développer les industries guerrières et multiplier les conflits. Si je révèle mon secret, en peu de temps, cette planète, jusqu'à ses galeries les plus profondes, sera jonchée de cadavres humains... On peut douter du reste, mais cela est au moins certain! Ce n'est pas comme si les hommes avaient besoin de la lune. A quoi leur servirait-elle? Qu'ont-ils fait même de leur propre planète? Un champ de bataille et le théâtre de crimes et de folies innombrables. Si petit que soit son monde et si brève que soit son existence, l'homme a encore dans sa courte vie beaucoup plus qu'il ne peut faire. Non!... La science a travaillé trop longtemps à forger des armes dont se servent des fous. Il est temps qu'elle s'arrête. Que l'homme retrouve mon secret, lui-même!... Quand ce ne serait que dans mille ans!

— Il y a bien des moyens de garder un secret, dis-je.

Il leva les yeux sur moi en souriant.

— Après tout, dit-il, à quoi cela sert-il de se tourmenter? Il y a peu de chances pour que nous retrouvions la sphère, et là-dessous il doit se préparer bien des choses. C'est simplement l'habitude humaine d'espérer jusqu'à la mort, qui nous fait parler de retour. Nos embarras ne font que commencer. Nous nous sommes montrés violents envers ces gens, nous leur avons donné un avant-goût de nos qualités, et nos chances valent à peu près celles d'un tigre qui se serait échappé et aurait tué un homme dans Hyde-Park. La nouvelle de nos ravages doit courir de galerie en galerie, jusqu'aux parties centrales... Il n'y a pas d'êtres sains d'esprit qui, après ce qu'ils ont vu de nous, nous laisseraient ramener la sphère sur la terre.

(A suivre.)

Variétés

CHARADES

Envoi de Jean Allan Saffar

Mon premier est un animal orgueilleux,
Mon second est un adjectif possessif,
Mon troisième est le contraire de court,
Mon tout une partie de l'habillement.

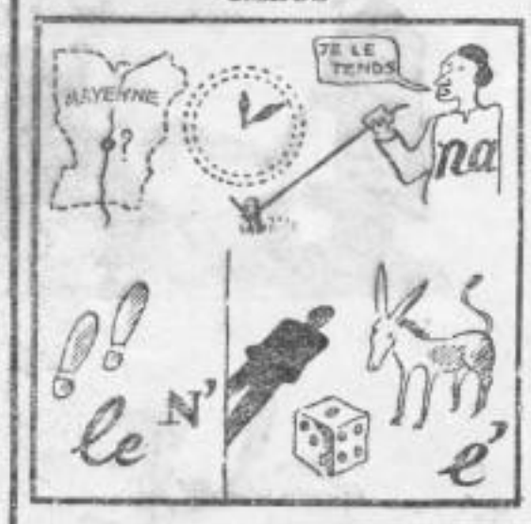
Envoi de Jacqueline Vulfrane

Mon premier est un vêtement de femme,
Mon second est le contraire de tard,
Mon tout vogue sur l'eau.

Mon premier est un animal domestique,
Mon second est un rongeur,
Mon troisième est un chiffre,
Mon tout une distraction de *Mon Camarade.*

Mon premier est un rongeur,
Mon second est une affirmation,
Mon troisième se fait pour attacher,
Mon tout est un grand écrivain.

RÉBUS



ANAGRAMMES

Envoi de Cabroller Justin, Marseille.

C'est un arbre exceptionnellement méditerranéen qui devient un navire en changeant ses lettres de place.

D'un rabais sur le prix de certaines marchandises, je deviens une indigence extrême.

Des bords d'un fleuve je deviens un tourneur.

C'est un homme chargé de porter qui se change en un engourdissement profond.

Que signifie « Tontetatilotetaton?

(Solutions au prochain numéro.)

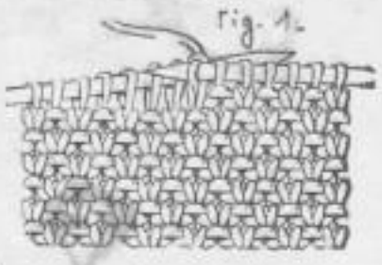
NOS TRAVAUX

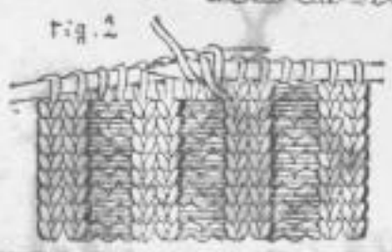
POINTS DE TRICOT

Vous savez déjà faire les points les plus simples, mailles à l'endroit, mailles à l'envers. Les points que nous vous indiquons aujourd'hui sont très faciles à faire.

POINT DE SABLE. — Pour l'exécuter, vous faites une maille à l'endroit, une maille à l'envers et au rang suivant, vous faites la maille à l'endroit sur la maille à l'envers, la maille à l'envers sur la maille à l'endroit, ainsi de suite (fig. 1).

POINT DE COTES. — C'est un point surtout employé pour faire la partie d'un tricot qui doit resserrer un peu le tricot, comme le bas d'un pull-over ou un poignet de manche. Vous faites deux mailles à l'endroit, deux mailles à l'envers, en ayant bien soin au rang suivant de faire les mailles à l'envers sur les mailles à l'envers et les mailles à l'endroit sur les mailles à l'endroit (fig. 2).





Les Conseils de tante Camille.

Comment conserver des artichauts. — Pour les conserver deux ou trois jours, choisissez-les munis de leur tige et placez-les dans un récipient empli aux trois quarts d'eau fraîche. Vous coupez un demi-centimètre chaque jour de la tige et vous changez l'eau comme vous le feriez pour des fleurs coupées. Ceci ne peut se faire que si ce sont des artichauts dont les feuilles ne piquent pas à leur extrémité et dont la tige n'est pas desséchée.

Taches d'encre sur le marbre. — Vous venez de faire une tache d'encre sur le marbre de la cheminée et votre maman n'est pas contente... Vite, consultez les conseils de « Tante Camille » et dites à votre maman le moyen de l'enlever. Vous essayez d'abord avec du vinaigre et si vous n'obtenez pas le résultat désiré, vous appliquez du sel d'oseille et seulement en cas d'échec, vous nettoyez au sel ammoniac délayé dans de l'eau fraîche pour faire une pâte. Dans tous les cas, rincez toujours à très grande eau.

Hoquet. — Il y a plusieurs moyens de le faire cesser :

1° Absorber très rapidement une cuillerée de sucre en poudre, puis une seconde si le hoquet n'est pas passé;

2° Boire un verre d'eau très lentement en se bouchant le nez ou bien encore en se bouchant les oreilles : d'un côté avec un tampon de coton, de l'autre avec le doigt;

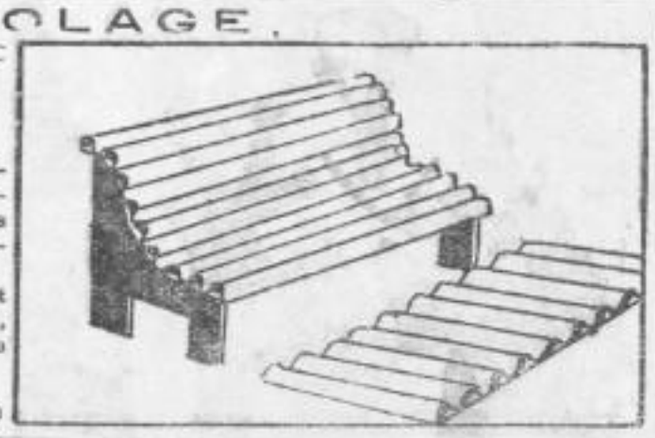
3° Provoquer l'éternuement d'une façon quelconque.

BRICOLAGE

UN PETIT BANC DE JARDIN

Vous réaliserez facilement ce petit banc rustique si vous pouvez vous procurer un peu de carton ondulé servant à l'emballage des ampoules électriques ou de certains produits d'alimentation.

Taillez les deux montants dans du carton fort et collez dessus votre feuille de carton ondulé, suivant les indications du dessin. Une couche de peinture verte... et voici le banc terminé.



La rue Saint-Antoine est en pleine animation. On enlève les rails des tramways qui ne servent plus à rien, puisque tous les trams ont été remplacés par les autobus, et on repavé. Mais il faut ôter d'abord les vieux pavés et le marteau pneumatique travaille toute la journée en faisant un bruit d'enfer. L'autre jour, beaucoup de badauds étaient rassemblés autour de l'ouvrier qui faisait marcher le marteau. Soudain, deux gosses se faufilent entre les jambes des spectateurs et s'approchent de l'ouvrier, tenant une boîte de sardines à la main.

— Vous ne pourriez pas, m'sieur, m'ouvrir cette boîte avec votre appareil, je n'ai pas de clé?...

o

Cette célèbre maison de tapis a embauché un nouveau vendeur qui travaillait auparavant dans les tissus. Or, vous savez que les marchands de tissus donnent aisément des échantillons de leur marchandise. Le lendemain de son entrée dans la maison, le vendeur essaie de faire acheter, par une cliente, un beau tapis d'Orient. Mais la cliente hésite, elle demande à réfléchir, elle ne comptait pas mettre aussi cher. Alors le vendeur, saisissant ses ciseaux et coupant un bon morceau du tapis :

— C'est cela, madame, réfléchissez, tenez, voici un échantillon que vous pourrez montrer à votre mari...

o

On parle des animaux qui aiment la musique : les oiseaux, les serpents par exemple.

— Eh bien moi, dit un jeune homme qui suivait la conversation, je connais des animaux qui aiment la musique encore bien davantage. Ils l'entendent jour et nuit sans se lasser.

— Ah! quels sont donc ces animaux?

— Les chevaux de bois...

DON QUICHOTTE

D'APRÈS LE CHEF D'ŒUVRE IMMORTEL DE CERVANTES (1547) 1616)

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA

Résumé. — Nous donnons ici la suite d'un extrait d'un roman célèbre de la littérature espagnole, œuvre de Hurtado de Mendoza (XVIIIe siècle). Lazarille de Tormès, pauvre enfant vagabond, après avoir été au service d'un aveugle, est maintenant à celui d'un prêtre.

Chapitre V. — Lazarille se met au service d'un curé *(suite)*

J'avais encore une troisième raison de ne pas quitter sitôt le curé. Il m'avait déjà appris à lire, et comme je ne commençais à écrire que depuis peu de temps, je n'en savais pas encore assez pour le besoin que j'en pourrais avoir un jour; et j'étais bien aise d'emporter encore cela de chez lui, avant de me retirer. En effet, la plume m'était d'un grand usage dans mon métier de crieur, que j'ai exercé depuis, et dont je ferai mention ci-après; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu écrire ces mémoires.

Chapitre VI. — Un chaudronnier rend un grand service à Lazarille

Il faut cependant que je vous avoue qu'avec toutes mes raisons, il était bien difficile que je pusse tenir longtemps contre la misère où je vivais. Je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsqu'un jour le curé étant sorti du village, il vint à notre porte un chaudronnier, si ce n'était point un ange que le ciel, touché de mes afflictions et misères, envoya tout exprès à mon secours, déguisé sous cet habit. Il me demanda s'il n'y avait rien à raccommoder dans notre maison. « Hélas! dis-je, tout bas, si tu savais refaire ce qui me manque, je te donnerais bien de la besogne. » Mais n'ayant point de temps à perdre, je revins tout à coup à moi par une pensée qui me fut sans doute inspirée d'en haut.

— Mon maître, lui dis-je donc, j'ai perdu la clef de ce grand coffre que vous voyez là, j'ai peur que le curé ne me gronde. Voyez, je vous en prie, si parmi celles que vous portez dans ce grand trousseau, il ne s'en trouverait point par hasard qui pût l'ouvrir, je vous la paierais bien, et vous me rendriez un grand service.

L'angélique chaudronnier, sans se faire prier davantage, commença à essayer ses clefs, et pendant qu'attentivement je considérais ce qu'il faisait, je tâchais de l'aider par mes faibles prières; et dans le temps même que je perdis toute espérance, je fus agréablement surpris de voir tout à coup le coffre ouvert.

Il me sembla que les cieux l'étaient aussi, en voyant les pains qui y étaient renfermés; et m'adressant tout transporté de joie au chaudronnier :

— Je n'ai point d'argent pour vous payer, lui dis-je, mais tenez, prenez, voilà du pain, payez-vous-en par vos mains.

Il choisit en effet celui des pains d'offrande qui parut le meilleur, et me donnant la clef, il s'en alla fort content, mais non pas tant que moi.

Je ne touchai pourtant à rien pour lors; j'avais trop de peur que l'on n'y prît garde, et d'ailleurs, voyant tant de bien en mon pouvoir, j'en étais presque à demi rassasié, et ne pouvais plus m'imaginer que la faim osât dorénavant s'approcher de moi. Le curé revint, et, par bonheur, il ne fut pas plus tôt sorti de la maison, que j'ouvris le coffre béni, je pris un des pains bénits, qu'en moins de deux *Credo*, je rendis invisible; je refermai le coffre très soigneusement, et puis me mis à balayer la chambre, avec une joie si extraordinaire, que je ne me sentais presque pas, m'imaginant qu'avec l'invention que j'avais trouvée, je ne pouvais plus que vivre heureux. Je passai tout ce jour-là, et le lendemain, dans la joie; mais j'étais trop infortuné pour avoir plus longtemps la jouissance.

La peur me saisit au troisième jour, lorsque je vis mon assassin de maître venir à contre-temps fouiller et refouiller cent fois dans son coffre, et recommencer tout autant de fois le compte de ses pains. Je faisais semblant de rien, pendant cette fâcheuse recherche; mais je me recommandais, par mes prières, à Dieu et à tous les saints du paradis. « Eh! bienheureux saint Jean, disais-je, aveuglez-le, s'il vous plaît. »

Après qu'il eut été longtemps à calculer et à compter par ses doigts les jours et les pains d'offrande :

— Ma foi, dit-il, si ce coffre n'était en lieu sûr, je dirais qu'on a pris de mes pains. Or, sufit, ajouta-t-il; j'en tiendrai dorénavant si bon compte, que je ne m'y pourrai plus tromper : en voilà neuf et un morceau.

« Neuf malédictions que Dieu te donne! » disais-je entre mes dents. Il me sembla voir couler mon sang par terre, lorsque je l'entendis; et la vue de la diète où j'allais rentrer me fit sentir la faim par avance.

Il sortit, après cela; j'ouvris le coffre, pour me consoler, et, me mettant à genoux devant les pains, je les considérais, sans y oser toucher. Je les comptais seulement du bout des doigts, pour voir si, par fortune, le curé ne se serait point trompé dans son calcul; mais je trouvais le compte plus juste que je ne l'eusse voulu. Tout ce que j'en pus tirer fut de leur donner mille baisers, de

(Suite en première colonne page 4.)

L'angélique chaudronnier, sans se faire prier davantage, commença à essayer ses clefs et pendant qu'attentivement je considérais ce qu'il faisait, je tâchais de l'aider par mes faibles prières.

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS LE CÉLÈBRE ROMAN D'A. TOLSTOÏ

RÉSUMÉ. — Garine, chimiste russe a découvert un appareil à puissance destructive énorme. Tuscuiani, agent italien essaie de lui dérober son secret mais n'y parvient pas. L'italien propose ses services à Rolling, roi de la chimie et à son associée, Zoé Monrose. Tous trois essaient vainement de s'emparer de l'appareil de Garine et font assassiner un savant du chimiste. Pour éviter d'être soupçonnée, Zoé consent à suivre Garine. Rolling découvre leur retraite, mais il est lui-même suivi par Margerie, policier français, chargé de l'affaire.

Les Aventures de Lazarille de Tormès *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

les sentir tous, l'un après l'autre, et de couper une tranche fort mince de celui qui était entamé, par le même endroit par où il en avait coupé, en telle sorte néanmoins que cela ne parût point; avec quoi je passai ce jour-là, non pas toutefois si content que les autres.

Mais, comme j'avais accoutumé mon estomac à une plus grande nourriture, pendant ces deux ou trois jours, la faim me tourmentait d'autant plus fort. Je me sentis mourir, et, quand je me trouvai seul, je ne fis qu'ouvrir et fermer le coffre, pour contempler les pains d'offrande.

Chapitre VII. — Lazarille fait la souris

Mon bon génie me servit encore de secours, dans ce pressant besoin, et me suggéra un nouveau remède, léger, à la vérité, mais qui vint pourtant bien à propos. « Ce coffre est vieux, commençai-je à dire, en moi-même, il est même rompu en quelques endroits; et, quoique les fentes et les trous n'en soient pas grands, c'est pourtant assez pour faire croire que les souris auront pu y entrer, pour endommager et manger le pain. D'en prendre un entier, il n'y a point d'apparence, car le curé ne trouverait plus son compte; mais qui m'empêche de contrefaire la souris; il ne peut rien aller du mien. »

Satisfait de l'expédient au point que l'on peut se l'imaginer, je me mets à émietter le pain sur une méchante nappe qui était dans le coffre. J'en émiettais trois ou quatre, et, prenant les miettes dans le creux de ma main, comme de l'anis sucré, je les avalais et m'accommodais le mieux que je pouvais.

L'heure du dîner venue, mon curé ne pouvait manquer, en ouvrant le coffre, de s'apercevoir du beau ménage qui s'y était fait; il ne douta point que ce ne fût l'ouvrage des souris, tant j'avais bien contrefait la chose. Il examina bien le coffre de tous côtés, et, voyant les fentes par où il crut que les souris avaient passé, il m'appela et me dit :

— Regarde, Lazarille, quelle persécution s'est élevée contre notre pain, cette nuit.

Je fis fort l'étonné, lui demandant ce que ce pouvait être.

— Ce que ce peut être? me répondit-il, ce sont des souris enragées, qui rongeraient le diable.

Nous nous mîmes à dîner, et grâces à Dieu, j'eus double profit. Il me donna beaucoup plus de pain qu'il n'avait accoutumé, et, outre ma portion, j'eus encore toutes les ratissures, et ce qu'il avait coupé autour de ce qu'il crut avoir été rongé par les rats.

— Mange, mange, Lazarille, me disait-il, en me les donnant, tout cela est bon, et la souris est un animal fort net.

Et ainsi, ma portion de ce jour-là fut augmentée du travail de mes mains, pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, si l'on peut dire achever en parlant de ce qu'on n'a jamais bien commencé; mais j'eus aussitôt après mal au cœur de voir le curé se tourner de tous côtés, pour tirer les vieux clous des murailles, et ramasser de petits morceaux de bois, avec lesquels il boucha, l'un après l'autre, tous les trous, et même jusqu'aux moindres fentes du coffre. Son ouvrage fini :

— C'est maintenant que je vous y attends, messieurs les traîtres rats, dit-il, tout échauffé; il faudra bien, maudite engeance, que vous alliez picoter ailleurs, car vous feriez présentement ici mal vos affaires.

Dès qu'il fut sorti de la maison, je courus au vieux et triste coffre, et je trouvai qu'il n'avait pas laissé la moindre fente à boucher, par où il pût seulement entrer une fourmi. Je ne laissai pas de l'ouvrir, quoique sans espérance d'en profiter. Je vis les deux ou trois pains entamés, que mon maître avait cru rongés des rats; j'en coupai quelque peu, mais cela aussi mince comme ce qu'un menuisier emporte par son rabot.

Mais, comme ce faible secours n'était rien pour mon appétit enragé, qui était très grand, je ne faisais que penser et méditer, nuit et jour, aux moyens d'y apporter quelque remède. La faim m'en inspirait toujours quelques nouveaux; et en effet, je fis une belle expérience de la vérité du proverbe qui dit : *La faim aiguise l'esprit, comme le trop manger l'émousse.*

Une nuit que ces pensées me tenaient éveillé, et que je rêvais aux moyens de donner un nouvel assaut sans être découvert, j'entendis le curé qui ronflait comme il avait accoutumé de faire, lorsqu'il dormait profondément. Je me levai fort doucement, et, m'approchant vers le triste coffre, je l'attaquai du côté que j'avais connu être le plus faible, avec un couteau qui avait traîné çà et là par la maison, et que j'avais mis à dessein dans un endroit où je pourrais le trouver. Le coffre étant, par sa vieillesse, fort tendre et vermoulu, ne résista pas longtemps, et j'eus bientôt fait une brèche telle que je le jugeai à propos pour mon dessein. Ceci fait, j'ouvris le coffre tout doucement, je prends à tâtons le pain entamé, je le gratte et regratte, j'en avale les miettes, et m'en retourne sur ma paillasse, après ce petit rafraîchissement, pour tâcher d'y prendre un peu de repos, ce qui m'arrivait fort rarement, à cause de mon jeûne perpétuel, car je ne puis l'attribuer à aucune autre raison, vu que, pour lors, tous les desseins du roi de France n'eussent été capables de m'empêcher de dormir.

Le lendemain, le curé, mon maître, voyant le désordre, tant du trou que j'avais fait, que du pain tout rongé, commença à donner les souris à tous les diables, et dit :

— Ce coffre est si mal accommodé, et le bois en est si vieux et si faible, que la moindre souris le percera toujours; et, si je m'amuse à y ravauder, et les rats à le percer, c'est un coffre perdu. Cependant, tout méchant qu'il puisse être, il me ferait faute, et je ne puis pas mettre trois ou quatre écus pour en avoir un autre. Le meilleur remède sera, puisque le précédent ne vaut rien, d'avoir une souricière, et d'attraper ces importuns animaux.

Il en emprunta une sur-le-champ; il l'amorça avec des croûtes de fromage, qu'il se fit donner par les voisins, et il la tenait continuellement tendue dans le coffre. Ce me fut un nouveau ragoût, car, quoique je n'eusse pas besoin de m'aiguiser l'appétit, c'était toujours quelque chose d'assez friand pour moi, que des croûtes de fromage, avec des raclures de pain d'offrande.

Quand le bonhomme revenait, et qu'il trouvait son pain rongé, la souricière sans fromage, et point de souris prise, il se donnait au diable, et allait demander aux voisins comment il se pouvait faire qu'un rat vînt prendre le fromage au crochet de la souricière, et en fît tomber la trappe sans se prendre : les voisins assuraient que cela ne se pouvait point, et qu'il y avait là dedans quelque chose d'extraordinaire.

Chapitre VIII. — Lazarille serpent. Comme il fut découvert, puni et chassé

Un des plus anciens voisins s'alla ressouvenir d'avoir ouï-dire que, du temps du défunt curé, on avait vu un serpent dans cette maison. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que le serpent était l'auteur du désordre.

Un serpent, étant fort long, pouvait facilement aller prendre l'amorce au crochet, et faire tomber la trappe sans s'y prendre, parce qu'il avait toujours une partie du corps dehors, et qu'il pouvait s'en retirer, en se détortillant, après avoir fait son coup. Tout le monde tomba d'accord sur cela, et mon maître en demeura fort alarmé.

(À suivre.)

Les savants sont souvent des gens modestes, effacés et timides. Ainsi on dit que le physicien Newton était l'homme le plus timide de son temps. Il conserva longtemps secrètes quelques-unes de ses découvertes tant il craignait la popularité qu'elles pourraient lui apporter.

○

Les moineaux détestent la couleur bleue, c'est pourquoi, dans certaines régions, les paysans se servent d'épouvantails de papier bleu. Les moineaux n'approchent pas. Ils ne font pas non plus leurs nids dans les interstices des maisons crépies de bleu.

○

Une tartane est une petite embarcation munie d'une voile latine, c'est-à-dire en forme de triangle rectangle et à un seul mât, qu'on rencontre très souvent le long des côtes méditerranéennes; ce mot désigne aussi un véhicule à deux roues munie d'une capote voûtée et de sièges intérieurs.

○

La mouche est essentiellement diurne, c'est-à-dire qu'elle a besoin de lumière. Vous pourrez remarquer que, lorsqu'elle se trouve dans un lieu peu éclairé, elle tombe à demi assoupie. Certes, on voit des mouches voltiger dans la nuit; mais elles volent alors lourdement, elles se posent sur tous les objets et il est facile de les tuer.

○

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, on a parfois trouvé dans des œufs de menus objets inattendus que la poule avait picorés : petites pièces, anneaux... Dans sa gourmandise, une poule a même, une fois, avalé un dé à coudre.

Les Femmes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

J'AI BATTU UN RECORD !

Combien de fois parmi les constructeurs de modèles réduits avons-nous entendu ces mots : « J'ai battu le record de hauteur ! » ou : « J'ai battu le record de vitesse ! » En cette époque où tout est qualifié de superlatif, les mots exacts ont perdu leur valeur véritable.

Il n'existe que des super-films, des super-viseurs, des hyper-revues, des aliments de qualité supérieure, extra, extra-fins. Chaque performance est normalement formidable et chaque record sensationnel.

Attention! un record est uniquement une performance établie dans des conditions précises, contrôlées et chronométrées. Des règlements stricts distinguent des classes, des formes d'appareils; définissent les conditions à remplir par le modèle, et par le modéliste.

Car le constructeur doit aussi satisfaire à certaines obligations. Il doit faire une demande de « Licence Sportive de Modéliste » à l'Aéro-Club de France.

En cas de tentative de record, il faut prévenir la Commission Sportive de l'Aéro-Club de France. Un commissaire examine l'appareil et fait appliquer le règlement; un chronométreur prend « les temps ».

Voyez qu'il ne faut pas employer le mot de « record » à la légère.

LA TOUR AUX PARACHUTES

La fameuse Tour de lancement connaît toujours le succès, jusqu'aux derniers jours de l'exposition.

Le nombre des sauts a vite dépassé le cap des 10.000. Cependant le prix de la « descente » est assez élevé et le succès serait certainement accru si le tarif était plus bas que 15 francs! Néanmoins, l'attraction vaut la peine d'être essayée, car une descente de 54 mètres dans le vide n'est pas un exercice banal! Et puis vous avez droit à un beau diplôme!

L'ATLANTIQUE NORD

Les Anglais et les Allemands continuent leurs essais sur l'Atlantique nord. Le Short *Calédonia*, un gros hydravion anglais quadrimoteur a affectué sa cinquième traversée en parcourant le trajet Irlande-Terre-Neuve à 205 kilomètres de moyenne. L'hydravion allemand *Ha 139*, quadrimoteur également, a effectué sa quatorzième traversée partielle en parcourant le trajet Açores-New-York.

L'hydravion français *Lieutenant-de-Vaisseau-Paris* attend l'autorisation de faire escale à Lisbonne et aux Açores avant de rallier Saint-Pierre-et-Miquelon, ou de faire escale à Foynes, en Irlande, comme les Anglais et Américains, pour prendre la route.

EN U. R. S. S.

Deux nouveaux appareils géants, dérivés du *Maxime-Gorki* disparu le 18 mai 1935 accidentellement, sont en construction. Ils pourront emporter 7 tonnes de charge utile et ne comporteront pas de moteurs extérieurs : les moteurs seront logés dans les ailes. Les noms de baptême choisis seront : *Vladimir-Lénine* et *Joseph-Staline*. D'autre part, les vols d'altitude se poursuivent. Un avion militaire a réussi le trajet Moscou-Kharkov et retour (1.300 kilomètres) en se tenant constamment au-dessus de 8.000 mètres. La température était de — 30°. Une nouvelle tentative aura lieu à 10.000 mètres.

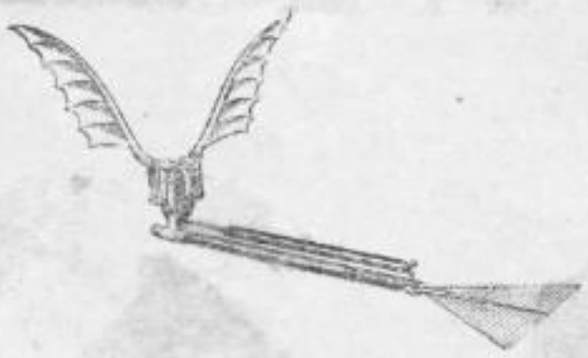
HISTORIQUE DU MODÈLE RÉDUIT

1871-73. — *Lors des descriptions des appareils de Pénaud et de Hureau de Villeneuve, nous avions signalé que la réalisation des « oiseaux artificiels » avait été confiée à un mécanicien du nom de Jobert.*

Jobert devint, à son tour, passionné pour la science aérienne et créa quelques ornithoptères qui, bien qu'étant des copies de ceux de Pénaud et Hureau de Villeneuve, n'en avaient pas moins de grandes qualités de vol.

Plusieurs idées originales furent même essayées par lui.

Vous savez que les oiseaux ne se contentent pas de battre simplement des ailes de haut en bas,



mais que, pendant ces mouvements, l'aile s'incline d'avant en arrière et vice versa, se courbe, exécute toute une série de manœuvres compliquées.

Pénaud et Hureau de Villeneuve avaient trouvé deux solutions différentes à appliquer sur leurs appareils, pour imiter le plus possible l'oiseau naturel.

Jobert réalisa un troisième dispositif par le jeu de la bielle motrice sans grande complication mécanique.

Ainsi, chacun apportait sa part d'étude dans cette science encore obscure.

Une idée originale et qui est en même temps une excellente publicité est celle qu'a eue un grand magasin. Il s'agit de verser 1.000 francs à la Caisse de Prévoyance d'Aide et d'Assistance du Footballeur professionnel, par but rentré par les Français lors du match international France-Suisse. Comme vous le savez, l'équipe France A composée de Di Lorto au but; Cazenave, Mattler; Bourbotte, Desrousseaux, Delfour (capitaine); Curt Keller, Beck, Courtois, Veinante et Langiller, a battu l'équipe Suisse A par deux buts à un. Ce geste généreux et la belle tenue de nos footballeurs seront grandement appréciés.

○

A la fin de 1937 mourra la formule de course automobile qui a guidé pendant quatre ans les constructeurs. Il s'agissait d'établir des voitures pesant 750 kilogrammes, sans pneus ni eau ni essence. Cette formule a vu le triomphe de la technique allemande qui a démoli tous les espoirs français et italiens. La nouvelle formule donne à la France la possibilité de rattraper le temps perdu : il sera permis d'établir des voitures à moteur 3 litres à compresseur ou des 4 l. 500 sans compresseur. Delahaye a déjà une 12 cylindres 4 l. 500 au point. Nous vous en parlerons prochainement, ainsi que des autres concurrents.

○

On est sportif en U. R. S. S. et les meilleures performances étrangères sont égalées... ou dépassées. Les femmes s'en mêlent également. Le record du lancement du disque appartenant à l'Allemande Maeurmeyer a été approché par Nina Doumbadzé, d'Odessa. Elle a atteint 42 m. 13, puis 44 m. 51, ce qui constitue le record local (U. R. S. S.).

Par contre, le record du lancement du disque à deux bras additionnés, appartenant à l'Allemande Gelins, avec 62 m. 43, a été largement battu. Zoé Siniskala vient de conquérir le record du monde officiel avec 74 m. 23.

Charles Darwin et les Origines du Monde (1809-1882)

Ce sont de magnifiques cahiers que ceux de la collection « Les artisans du progrès » (13, rue de Turin, Paris-XVIII°). Pour quarante sous, vous avez en plus d'un beau cahier ordinaire, et pour le même prix, une superbe couverture artistique en couleurs, faite spécialement pour les enfants par un des meilleurs peintres modernes, et en même temps, derrière, un petit texte très simple, écrit spécialement pour les jeunes par un savant ou un écrivain très connu, et qui explique la vie et les œuvres d'un de ces grands génies qui ont été « les artisans du progrès ». Jean Blanzat raconte comment Parmentier déclara la guerre à la famine (image de L. Coutaud); Luc Durtain, la merveilleuse histoire de Thomas More, un « utopiste » qui sut deviner l'avenir (image de Touchargue); Bernard Grethuysen, l'importance du grand philosophe grec Socrate, à la recherche de l'homme (image de A. Bauchant); Wintz Weiler, comment Gutenberg inventa l'imprimerie à caractères mobiles (image de F. Bernard); Henri Pourrat, comment Washington, ami de la nature, fut le père du grand peuple américain (image de L. Coutaud); H. de Callias, comment le grand compositeur Liszt s'inspira de la musique populaire (image de Szenes); notre amie Colette Vivier, comment Magellan fit le tour du Monde (image de Vieira da Silva); Paul Nizan dit quelle fut la vie du philosophe grec Epicure (image de Hursat); Simone Ratel explique ce que furent les ascensions du professeur Piccard dans son célèbre ballon (image de Survage); et le professeur Prenant, enfin, vous fait connaître les origines du monde, telles que les a révélées Charles Darwin (image de J. Hecht).

Pour vous donner envie d'acheter ces beaux cahiers si instructifs et de si belles couleurs, nous reproduisons ici l'article du professeur Prenant. Un autre jour vous aurez ici même la belle histoire racontée par notre amie Colette Vivier.

D'où sont venus les mondes et la vie, et les hommes? A ces grandes questions on a longtemps répondu qu'ils avaient été créés, tels que nous les voyons. Or, depuis deux cents ans, la science a prouvé de plus en plus, au contraire, que la nature change et a changé sans cesse : les astres ont été des nébuleuses; continents, mers et montagnes se sont faits et détruits pendant des millions de siècles; pendant cette longue histoire de la terre, animaux et plantes se sont profondément transformés, et l'homme lui-même est par son origine un animal, issu parmi bien d'autres de cette gigantesque évolution.

Plus que personne, l'Anglais Charles Darwin a prouvé la transformation de tous les êtres vivants. Bien qu'il eût fait des études d'Université, il n'était pas professeur, mais plutôt bourgeois campagnard, à une époque où l'Angleterre était encore un pays d'élevage et de culture, aussi bien que nation industrielle, maritime et commerciale. Il utilise donc beaucoup de documents venus des éleveurs et des jardiniers, comme aussi des marins et des colons. De 22 à 27 ans, lui-même avait fait le tour du monde comme naturaliste à bord d'un vaisseau anglais, visitant des terres alors à peine connues, comme l'extrême sud de l'Amérique et les îles d'Océanie, et rapportant quantité d'observations et de collections.

La force de Darwin est d'avoir compris la puissance des causes infimes, si elles agissent longtemps et en masse : ainsi des êtres minimes, comme les vers de terre ou les coraux, modifient beaucoup la surface terrestre, à la longue et par leur nombre, les premiers en rejetant leurs excréments sur le sol, et les autres en édifiant d'énormes récifs marins. Nul n'a mieux saisi le rôle du temps dans la nature, et la prodigieuse puissance de multiplication des êtres vivants.

Si tous les descendants possibles d'un animal ou d'une plante se développaient, ils occuperaient tout le globe en un temps qui, suivant les espèces, peut varier de quelques heures à quelques siècles, mais qui, en tout cas, est très court par rapport à l'histoire de la vie. La plupart d'entre eux meurent donc très tôt, et ceux qui survivent sont l'exception : parfois un sur mille, sur un million ou un milliard. C'est le grand fait que Darwin a appelé « lutte pour la vie », et où les plus faibles sont éliminés.

Si donc, entre les individus d'une espèce, il apparaît que ces différences donnent à certains un léger avantage dans la lutte pour la vie, et que ceux-là vivent mieux et plus longtemps. Les particularités avantageuses pourront ainsi s'accentuer, au point de caractériser une race ou une espèce nouvelle. Ainsi se fait ce que Darwin a nommé « sélection naturelle », par analogie avec la sélection artificielle que pratiquent éleveurs et jardiniers, quand, pour obtenir des races nouvelles, domestiques ou cultivées, ils conservent les individus jugés avantageux, et éliminent les autres.

La transformation des espèces vivantes que Darwin a ainsi expliquée, était soupçonnée avant lui. Le Français Lamarck, notamment, l'avait affirmée vers 1800, mais n'avait pas été cru. Darwin trouve les mêmes résistances chez ceux qui ne voulaient pas renoncer à de vieilles croyances; mais il en triompha, par la force de ses arguments et le zèle de ses partisans. Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour dire avec lui : Toutes les espèces d'animaux et de plantes proviennent d'une même évolution de la vie, et l'homme aussi, par son origine, est une sorte de grand singe transformé.

Nous ne devons pas nous en sentir humiliés. Depuis plusieurs milliers de siècles qu'a commencé cette transformation humaine, l'homme s'est de plus en plus nettement distingué des singes. Il a peu à peu créé et perfectionné un outillage qui lui est propre parmi tous les animaux, et qui, aujourd'hui, lui permet de dominer et de comprendre le monde, d'y être de plus en plus libre et d'y prévoir ses actes et leurs conséquences. Sa parole, d'abord simple ensemble de grognements mal articulés, est devenue un véritable langage, à mesure qu'il a eu plus de pensées à exprimer, et les mots et l'écriture lui permettent maintenant de préciser des idées aussi compliquées que celles de la philosophie et des mathématiques. L'homme peut être fier, au contraire, en se retournant vers les humbles origines que lui a révélées Darwin, des progrès qu'il a déjà réalisés et de l'avenir qui s'ouvre devant lui.

Professeur PRENANT.

Vient de paraître :

LES ALBUMS DE

MON CAMARADE

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 numéros (57 à 70), 210 pages. Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'-Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.**

L'album.. .. .. .. **9 fr.**
— franco .. **11,50**

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages. Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'-Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**

L'album.. .. .. .. **15 fr.**
— franco .. **18,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

MON CAMARADE, E. S. 1.,
Compte chèque postal 974-41, Paris
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

MARAT

Jean-Paul Mara, dit Marat, naquit le 24 mai 1743, en Prusse, d'un père sarde et d'une mère suisse. Il quitte la maison paternelle à 16 ans, passe six ans en France, onze ans en Angleterre. Il mène une existence difficile, connaît la misère, mais à force de travail acquiert seul un immense savoir; il est précepteur, médecin, physicien, romancier et dans son roman attaque déjà le pouvoir royal. En 1774, il publie en Angleterre *Les chaînes de l'esclavage*; c'est l'exposé des meilleures méthodes à employer pour abattre le pouvoir; cette œuvre, Karl Marx l'a soigneusement annotée, et les historiens soviétiques en font grand cas. Marat s'oppose aux « philosophes », qui font de la politique sentimentale; il est un savant et un homme pratique, il a étudié l'histoire des soulèvements populaires. C'est en usant de la force que le peuple obtient des réformes. Quand il est malheureux, opprimé, il a le droit de se révolter. Ses deux plus redoutables ennemis sont : le Gouvernement et la Religion. Il faut une insurrection générale et qu'un chef en assure la direction. Mais une révolution ne peut aboutir sans que certains hommes surveillent les gouvernants quels qu'ils soient, signalent au peuple leurs trahisons, leurs injustices, et maintiennent l'ardeur du peuple, de ce peuple trop bon qui est toujours prêt à redevenir paisible après avoir exécuté quelques ministres. C'est le rôle que Marat va jouer pendant la Révolution française. Traqué par la police, redouté des hommes politiques, Marat, dans son journal *l'Ami du Peuple*, ne cessera de dénoncer ceux-ci, de crier : « Aux armes, citoyens, voilà quels sont vos ennemis, voici ce que vous devez exiger! » Même quand il semble qu'il attaque quelqu'un injustement, l'avenir lui donnera raison et Napoléon dira : « Marat en 1790 prévoyait 1792. »

De 1777 à 1783, Marat est installé à Paris, rue de Bourgogne. Il est médecin des gardes du corps du comte d'Artois. Et il a une bonne clientèle. Il s'occupe d'anatomie, dissèque. Son appartement est transformé en laboratoire de physique. Et les *Recherches sur le feu, l'électricité et la lumière*, qu'il publie en 1778, sont très remarquées. On l'appelle le nouveau Newton. Franklin s'intéresse à son œuvre. Et Marat bataille avec l'Académie des Sciences. Le premier, en 1780, il soignera des malades par l'électricité; et comme les séances sont fort longues, il engage un « homme d'esprit » pour distraire ses clients! Mais le succès ne change ni ses travaux ni ses opinions. Il publie un *Plan de législation criminelle*, où il indique que les lois sont créées pour qu'un petit nombre puisse tyranniser la multitude. Il faut donc commencer par supprimer l'inégalité sociale, puis faire participer l'ensemble de la Nation à la création des lois. En attendant, les pauvres ne sont pas tenus de respecter des lois qui ne leur rapportent que des désagréments. La police saisit l'ouvrage.

En 1783, c'est de nouveau la misère, la maladie, pendant de longues années.

En 1788, Marat près de mourir « se réveille » en apprenant que le peuple s'agite et que l'on va convoquer les États généraux. Et en février 1789, son *Offrande à la Patrie*, discours au Tiers état, circule dans les Assemblées de Patriotes. « Demeurez ferme pour l'application de votre programme, dit-il, comptez vos forces; vos intérêts ne peuvent s'accorder avec ceux de la noblesse et du clergé. » La police saisit la brochure. Mais Marat est maintenant connu, on l'élit membre du Comité électoral.

Le peuple ayant « compté ses forces », abat la Bastille, le 14 juillet. Marat travaille au siège du Comité trois jours et trois nuits, sans relâche. Son arme, c'est la plume. Le dimanche 19, il demande que l'on crée une presse populaire. Ni le Comité ni les groupes politiques sollicités ne l'approuvent. Et pourtant, il n'existe alors que des journaux réactionnaires; ceux-ci demandent qu'on donne les pleins pouvoirs au gouvernement. Alors Marat lance une brochure : *Projet de déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, suivi d'un plan de Constitution*, où il attaque avec violence les classes privilégiées : le peuple est le véritable souverain.

Enfin, s'étant associé avec un libraire, il fait paraître le premier numéro de son journal, le 8 septembre. Et tout de suite, il attaque : contre le gaspillage de l'Hôtel de ville, contre les membres pourris de l'Assemblée nationale. Marat est poursuivi, se cache. Le journal paraît irrégulièrement. On saisit les presses. Marat est arrêté, puis remis en liberté.

Il imprime lui-même la *Dénonciation contre Necker*. Ce ministre si populaire est un traître, un accapareur; au lieu de faire payer les riches, il établit un impôt très lourd pour les petits (un quart des revenus pour tout le monde), et il pousse le roi à des mesures violentes. Pour ce pamphlet, Marat est traqué, demande l'aide de Danton qui lui offre un local et la protection du corps de garde du district. Son journal prospère. Marat a cinq employés.

Le 21 janvier 1790 on décide d'arrêter Marat. Mais Danton veille, épie certains fonctionnaires. Il n'y a pas que Marat à protéger, mais aussi le journal, et une masse de documents. Donc le 22, un conseiller, deux huissiers et un détachement de la garde nationale veulent s'emparer de Marat. Danton, pour gagner du temps, réclame aux huissiers des visas supplémentaires, et ameute la foule contre la troupe qui se range en bataille. Ce n'est que dix heures après, à 8 heures du soir, qu'il laisse celle-ci pénétrer dans les locaux... qui sont vides, car il n'a pas fallu dix heures pour tout déménager!

Il y a maintenant une affaire Marat et la *Dénonciation* est célèbre. Necker engage une équipe d'écrivains chargés de le défendre. Ils s'acquittent bien mal de leur tâche : ainsi l'un dit : « Si Necker a spéculé, c'est la pratique de tous les banquiers! » Marat a dû se sauver en Angleterre. Il espérait y toucher de l'argent, mais son ami Brissot, le Girondin, l'avait encaissé à sa place. Pendant ce temps de faux *Amis du Peuple* paraissent. Marat rédige un *Appel à la Nation* contre Necker, puis une *Nouvelle dénonciation contre Necker*... Et voici qu'on découvre le livre de comptes du ministre, où figurent d'énormes sommes d'argent versées aux nobles. Marat ne s'est donc pas trompé. Et bientôt Necker tombe.

Marat rentre en France le 15 mai et reprend ses polémiques de plus belle, puisqu'il a maintenant deux journaux : l'*Ami du Peuple* et le *Junius français*, que fait l'Assemblée constituante? Qu'elle proclame l'égalité des droits, le suffrage universel! Seules les classes possédantes ont profité de la Révolution, les autres n'ont rien eu; et pourtant « la Révolution est due à l'insurrection du petit peuple et il n'est pas moins certain que la prise de la Bastille est principalement due à 10.000 pauvres ouvriers du faubourg Saint-Antoine... tandis que les riches, cachés dans des souterrains, n'en sont sortis qu'après le temps de crise et pour s'emparer du commandement, de toutes les places d'honneur ».

Pour l'anniversaire du 14 juillet, Marat lance une brochure, *Infernal projet des ennemis de la Révolution* : « Peuple, ne compte pas sur l'Assemblée nationale entièrement subjuguée par la réaction... » Mais en cette fête de la Fédération, le peuple est joyeux, confiant, et ne l'écoute pas.

Le 26 juillet, nouveau pamphlet : *C'en est fait de nous*. Depuis six semaines que Marat a signalé un complot à la police, celle-ci n'a pas bougé. Que le peuple se méfie! Qu'il agisse! « Cinq à six cents têtes abattues vous auraient assuré repos, liberté et bonheur; une fausse humanité a retenu vos bras et suspend vos coups; elle va coûter la vie à des millions de vos frères. »

Marat s'en prend au marquis de La Fayette, commandant général de la Garde nationale (un marquis dirigeant des milices populaires!). Il l'attaquera sans arrêt pendant deux ans, et l'abattra malgré les écrivains à gages que Lafayette prendra pour sa défense; c'est l'un de ces journalistes, un nommé Estienne qui, à la place de La Fayette, va poursuivre Marat en justice. Le 14 décembre, les journaux de Marat sont confisqués et son imprimerie fermée. Le 14 janvier, Marat passe en jugement. Mais il a ameuté la foule, et le brave Santerre envahit le tribunal avec ses « vainqueurs de la Bastille ». Estienne a amené, lui aussi, des partisans. Il veut lire une déclaration contre Marat, mais la salle le hue, et un des hommes de Santerre, un géant, le sapeur Rocher, le prend au collet et le secoue vigoureusement. Les juges doivent lever la séance. Le 16 janvier, nouvelle audience, mais La Fayette a installé des gardes nationaux, baïonnette au canon. Au lieu de calmer la foule, ce procédé la met en fureur et elle ne cesse de crier. Au bout de trois heures, les juges n'ont pu sortir le nez de leurs dossiers et doivent lever la séance. Le 18 janvier, il y a une telle affluence au procès Marat, qu'Estienne a peur de s'y présenter et est condamné par défaut.

Marat, toujours invisible, continue son journal. L'Assemblée Constituante fait place à l'Assemblée Législative. Mais le peuple de Paris ne bouge pas, n'écoute pas les appels de Marat : qu'il fasse comme les Marseillais qui ont nettoyé les villes du Midi de tous les traîtres royalistes. (C'est l'époque où les émigrés royalistes viennent de s'allier, à Coblentz, avec les Prussiens et marchent contre la France.) Enfin l'insurrection éclate : le 10 août le peuple de Paris s'empare des Tuileries et fait prisonniers le roi et sa famille. Aussitôt voici ce que propose Marat pour que soient maintenues les conquêtes de la Révolution : 1° garder la famille royale en otage et l'isoler; 2° mettre à prix les têtes des Capets fugitifs (6 millions pour chacun des cinq qui pourraient régner; 3° armer tous les citoyens; 4° appliquer immédiatement le décret de vente des biens des émigrés; 5° que les soldats nomment leurs officiers (beaucoup d'officiers étaient encore des officiers d'Ancien Régime); 6° que la commune fasse la guerre aux accapareurs... Il faut reconnaître que ce plan était excellent.

(A suivre.) Bour.

POUR CONSTRUIRE UN SUPERBE
PLANEUR
Lancement au sandow
Robuste et élégant
Achetez notre pochette
M.C.2 Envoi franco contre 6 francs
NOTRE POCHETTE M.C.1
permet de construire
UN AVION A MOTEUR
de caoutchouc, qui vole
Envoi franco contre 7 francs
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)

ABONNEZ-VOUS A
Mon camarade

France	6 mois :	9 fr. 50
	12 mois :	18 fr
Belgique . .. .. (fr. français)	6 mois :	13 fr. 50
	12 mois :	27 fr.
Étranger	6 mois :	19 fr.
	12 mois :	36 fr.

E.S.I., 24, rue Racine, PARIS (6e) Compte ch. post. : 974-41 Paris

TIMBRES

Expositions philatéliques

Vous savez tous qu'il y a très fréquemment dans tous les pays du monde des expositions philatéliques. Il est vraiment très naturel qu'on émette des timbres spéciaux dans les pays où ont lieu ces expositions. Vous avez déjà vu certains de ces timbres et en voici d'autres aujourd'hui. En général ces timbres ne sont vendus qu'aux portes des expositions, soit séparément, soit par feuilles entières et, bien qu'ils puissent être utilisés pour l'affranchissement normal des lettres, ils sont surtout destinés aux philatélistes. Certains sont très intéressants. Voici d'abord un très beau timbre émis en 1932 à l'occasion de l'exposition philatélique de Moscou. Il existe en deux valeurs, 15 et 35 kopeks, respectivement brun noir et bleu outremer. L'année suivante ils furent repris pour l'exposition philatélique de Léningrad, mais avec une surcharge rouge. Léningrad 1933 est la valeur modifiée, 30 et 70 kopeks au lieu de 15 et 33.

Voici ensuite une série émise pour l'exposition philatélique de Kœnigsberg, en 1935; vous voyez ci-contre la première des quatre vignettes (3 pfennigs, brun) toutes différentes.

Les autres valeurs sont : 6 pfennigs vert, 12 pfennigs carmin et 25 pfennigs bleu. On pouvait acheter ces 4 valeurs imprimées ensemble sur un seul feuillet. Enfin, voici une vignette émise pour l'exposition philatélique d'Esch sur Alzette, dans le grand-duché de Luxembourg. D'une valeur de deux francs, elle était noire. Ses bords n'étaient pas dentelés.

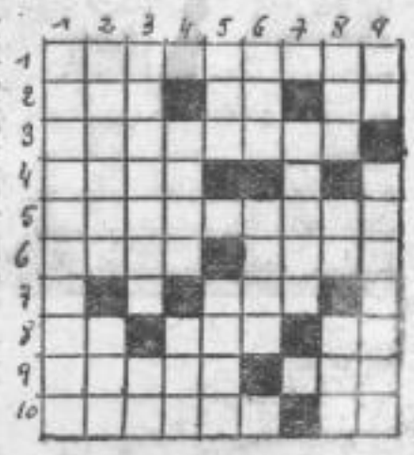
JOUONS : LE CHOIX DE SON VOISIN

Vous êtes environ une douzaine de joueurs ou même plus si vous voulez, à condition que ce soit un nombre pair. Vous vous divisez en deux camps, les assis et les debouts. Il faut autant de chaises que de joueurs. Vous mettez les chaises en un rang et les « assis » prennent place en n'occupant qu'une chaise sur deux. Puis, sans que l'autre camp les entendent, ils se mettent d'accord pour attribuer une chaise à chaque joueur du camp adverse. Quand ils ont fini, un joueur du camp adverse vient essaser de deviner quelle chaise lui a été attribuée. Quand il croit avoir deviné, il s'assied. S'il est tombé juste, il reste à sa place. Sinon, il retourne à son camp et ne reviendra que lorsque tous les joueurs de son camp auront défilé l'un après l'autre.

Quand tous les joueurs sont assis on change de rôle. Les assis deviennent les debouts, et c'est le camp qui aura été le plus vite pour s'asseoir qui aura gagné.

VIENT DE PARAITRE
COLLECTION POUR LA JEUNESSE
LÉOPOLD CHAUVEAU
LES DEUX FONT LA PAIRE
avec illustrations de l'auteur
Les entretiens de Léopold et du Petit père Renaud.
Le volume..... 7 fr. 50
RAPPEL
JEAN SANS PAIN
par
PAUL VAILLANT-COUTURIER
Histoire pour tous les enfants
Illustrée par Jean LURÇAT
Le volume : 10 fr. Sur papier Alfa : 30 fr.
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS
Chèque postal : 974-41

MOTS CROISÉS DU N° 102



Horizontalement. — 1. Délasse. — 2. Habille. Deux fois la même consonne. Pronom. — 3. Province d'Espagne célèbre par sa résistance aux rebelles. — 4. De couleur très sombre. — 5. Celui qui fabrique les tissus. — 6. Animaux domestiques. Qualité d'une chose. — 7. Enlève. — 8. Canton voisin de Dieppe. Mesure de surface. D'un verbe gai. — 9. Coutume. Partie molle du pain. — 10. Prénom masculin. Métal précieux.

Verticalement. — 1. Profitable. — 2. Nécessité. Employa. — 3. Faire mieux brûler le feu. Abréviation. — 4. Grand pays qui couvre 1/6e du globe. Fait. — 5. Contraire de mou. Entrée (se dit surtout pour une forêt). — 6. Affirmation la plus courante. Ne réussit pas. — 7. Met à plat. — 8. Possessif. Lac d'Afrique. Partie du nom de la capitale d'un grand pays d'Amérique du Sud. — 9. Pronom. Construire.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 101

Horizontalement. — 1. Illustrer. — 2. Moineau. — 3. Pitié. Ila. — 4. As En. Nue. — 5. Tirs. See. — 6. Irc. En. — 7. Vedette. — 8. Nièce. Été. — 9. Ruelles.

Verticalement. — 1. Impatient. — 2. Loisir. — 3. Lit. Rêver. — 4. Unies. Eou. — 5. Sées. Idée. — 6. Tu. — 7. Ruine. — Tel. — 8. Lurette. — 9. Rue. Nées.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 101

Charades. — Cervantès (serres-vent-tes-ce). — Bollvie (bol-l-vie). — Escargot (s-cargo). — Cinéma (si-nez-mat). — Clééron (six-c-rond).

Devinettes. — Sol fa si la si ré (sol facile à cirer). — Aucune, ils sont tous les deux fauchés.

Proverbe caché. — Pauvreté n'est pas vice.

PETIT COURRIER DE JANOT

Roger Cantou, Paris : C'est très bien la façon dont tu racontes pourquoi il ne faut pas lire certains journaux. Je reproduirai dans ma prochaine lettre. Je retiens ton idée de donner des renseignements pour apprendre à nager. Nous verrons à établir une rubrique pour la prochaine saison. — *Gaston T., Montfaucon :* Je transmets tes compliments à Bour. C'est bien pour un garçon de demander que le *Coin des Fillettes* soit agrandi. — *Violette Dessanti :* J'espère que nos lectrices établiront une correspondance entre elles dans le *Coin des fillettes*. — *Fernande S., Fougerolles :* Merci de tes charades, elles seront utilisées. — *Janine R., Ivry :* Tu demandes des récits où il y a des coups de feu et des enlèvements. Certains trouvent que nous en publions déjà assez comme cela. — *Léone D., La Rochelle :* Faire un journal pour les tout petits avec seulement des images, ce serait faire un nouveau journal à côté de *Mon Camarade*. Espérons que nous pourrons le faire un jour. — *Club des Amis de mon Camarade, Montapanon :* Merci de vos charades, nous les publierons. Tu trouveras des pièces de théâtre dans notre livret *Pièces à jouer*. — *Louis C., Montmiral :* C'est une bonne idée de publier des descriptions de villes pittoresques et de monuments anciens. Nous en parlerons à notre ami Bour qui l'a déjà donné une vie de Saint-Just et te donnera bientôt une vie de Marat. — *Edmond Eloy, Belgique :* Nous publierons des petites pièces de théâtre. — *Remy Olivier, Montreuil-Bellay :* Nous publierons un jour de la physique amusante. — *Anna Gerbelli, Grenoble :* Merci de tes charades, nous les publierons. — *Maurice Jacquot, Cusset :* Merci de tes petites histoires, elles seront publiées. — *Paulette Canto, Alger.* — *Mon Camarade* s'efforce de lutter contre la guerre par tous les moyens qui lui sont propres. — *Janine Demanneville, Rouen :* Tu as raison, nous ferons plus de concours désormais. — *Simone Charline, Sommis :* Il ne nous est pas possible de publier des romans que publient d'autres hebdomadaires. — *Louis et Lucette M., Massay :* Soyez contents. Le *Bricolage* et le *Coin des fillettes* seront agrandis. — *Georgette L., Saint-Foi-la-Grande :* Je ne comprends pas ce que tu veux dire quand tu demandes que nous publions comme les autres journaux des histoires complètes et qui ne se suivent pas dans plusieurs numéros. Nous en publions pourtant chaque semaine. Par exemple avec les contes de Colette Vivier qui sont généralement ce que tu demandes, des histoires pacifiques et sentimentales en même temps qu'amusantes comme beaucoup de fillettes les aiment. — *Renée Gappé, Paris (XIXe) :* Tu demandes à voir beaucoup plus d'histoires de gangsters. Que serait-ce si tu étais un garçon? — *Yves Verne, Gimasseroix :* Avec le nom que tu portes il est tout naturel que tu demandes une plus grande place pour les nouvelles scientifiques. — *Jean Leblanc, Paris (XXe) :* Bour racontera prochainement comment les aviateurs soviétiques ont traversé le pôle en ligne droite. D'autre part La Goupille t'a donné sur leurs exploits des explications qui sont très détaillées.

50 JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE, DÉFENSEUR DES INDIENS D'UNE RÉSERVE, RÉUSSIT APRÈS BIEN DES PÉRIPÉTIES À FAIRE ARRÊTER LES INDIVIDUS SANS SCRUPULES QUI VOULAIENT S'EMPARER DES TERRES DES PAUVRES PEAUX-ROUGES...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.413.

PRIX : 0.50

Mon Camarade

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE PARAISSANT TOUS LES JEUDIS N° 103. — 18 NOVEMBRE 1937.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO JIM MYSTÈRE ET LES COWS-BOYS — LES AVENTURES DE BÉGONIA
Notre Nouvel Avion qui vole : le M. C. 3
et L'HOMME DES GOUFFRES Les Nouvelles Aventures de PIERROT LANCRY

Pat'Soum et l'aviation : SAUVÉS !

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Vous avez vu dans notre avant-dernier numéro les résultats de notre Grand Concours et je suis rudement content de complimenter ici mon petit camarade Maurice Jacques, de Cusset, qui a remporté notre premier prix, un appareil photographique, *et nos amis Micheline Roche, de Nice, et Gino Andrei, de Paris qui ont eu l'une et l'autre le deuxième et le troisième prix.*

Mais je m'aperçois qu'on n'a pas donné, dans notre avant-dernier numéro, les résultats exacts et complets de notre Grand Concours et je vais les donner ici. Pour faire les comptes on a agi de la manière suivante :

Chaque fois qu'une histoire était classée en premier, on lui mettait un point. Quand elle était classée en second, on lui mettait un demi-point. Quand elle était classée en troisième, on lui mettait un tiers de point, et c'est seulement quand elle était classée quatrième ou plus loin encore qu'on ne lui donnait ni point ni morceau de point.

J'ai reçu environ deux cent cinquante réponses au Concours, et avec chacune des réponses il y avait des lettres très gentilles, très longues et très détaillées, qui montraient combien nos amis aimaient leur journal, et qui disaient aussi les améliorations qu'il fallait y apporter.

C'est moi-même qui ai lu toutes les lettres, ce qui a été pour moi un très grand plaisir. Et c'est moi aussi qui ai fait les comptes et les calculs pour savoir le classement du Concours. Et cela aussi c'est un travail qui m'a bien plu et qui m'a bien intéressé, sauf pour ce qui est de faire des additions et surtout des additions de fraction, parce que cela ce n'est pas mon fort, mais pas du tout. Enfin voilà le classement que j'ai trouvé pour les histoires :

1. Le Trèfle noir, avec 109 points.
2. Jim Mystère, avec 106 pts 1/2.
3. La Révolte des Chercheurs d'or, avec 83 points.
4. Le Rayon de la mort, avec 45 points.
5. Toto et Toutoune, avec 38 points.
6. Les Aventures de Pat'Soum, avec 24 pts 1/2.
7. Zézette et Jojo, avec 7 points.

Comme je vous l'ai déjà dit, le grand succès a été pour Jim Mystère *et pour le* Trèfle noir. *Il s'en est fallu de bien peu de points que* Jim Mystère *ne dépasse le* Trèfle noir, *mais c'est quand même celui-ci qui a fini par gagner.*

Zézette et Jojo *a eu le moins de points (il faut tout de même bien qu'il y ait un dernier), mais on nous a écrit qu'il plaisait bien aux petits. Quant à* Pat'Soum, *qui avait eu tant de succès dans un Concours que nous avions fait l'an dernier, cela m'a bien étonné qu'il n'ait pas eu le même succès cette année-ci. Ecrivez-moi là-dessus, dites-moi donc ce que vous voudriez qu'il y ait en plus dedans, ou ce qui vous déplaît dans les aventures actuelles de* Pat'Soum. *C'est le père de Pat'Soum, le dessinateur Puzier, qui me dit de vous demander cela, parce que son plus grand désir est de faire pour vous des histoires qui vous plaisent le plus possible.*

Voici maintenant le classement des distractions

1. La lettre de Janot, avec 155 points.
2. Les jeunes aviateurs, avec 71 points.
3. Pour rire un peu, avec 57 pts 1/2.
4. Le Coin des fillettes, avec 33 pts 1/2.
5. Les Sports, avec 27 points.
6. A travers le Monde, avec 26 pts 1/2.
7. Variétés, avec 26 points.
8. Découpages, avec 12 points.
9. Timbres-poste, avec 8 points

Moi, j'ai été rudement fier du succès de ma lettre, et qu'elle ait battu tous les records. Ces messieurs-dames de la rédaction m'ont même dit que j'en étais trop fier et que j'allais devenir un vilain petit orgueilleux. J'ai promis de m'en corriger.

Un succès magnifique, pour une rubrique qui n'existe que depuis quelques mois, c'est celle des Jeunes Aviateurs, *qui arrive de très loin la seconde.*

Maintenant que ce Concours est fini, on va transformer le journal selon vos désirs. Et à partir du prochain numéro, Mon Camarade *va avoir une nouvelle figure.*

De nouvelles aventures de Jim Mystère, Jim Mystère *chez les* cows-boys, *vont commencer, et cette histoire sera sur la première page, juste en dessous du titre, puisqu'elle vous plaît tellement. Ma lettre et mon petit courrier vont continuer à la même place ainsi que les* Premiers hommes dans la lune, *mais* le Coin des fillettes *va être bien agrandi et aura toutes sortes de jolis et beaux ouvrages pratiques. Dans la page du milieu, on continuera les Aventures de* Pat'Soum *et* le Rayon de la mort, *mais en plus, la rédaction du journal a pu, à prix d'or, s'assurer la suite des* Aventures de Pierrot Lancry. *Ce roman-là s'appellera* l'Homme des Goufires, *et ce sera une histoire où les grottes et l'aviation joueront un très grand rôle.*

Plus loin dans le journal, les Variétés *qui seront mises en page 8 vont tenir une place plus grande. Et, en dernière page,* Toto et Toutoune *va être agrandi, en même temps que nous commencerons une grande série d'aventures comiques qui auront pour héros le petit* Bégonia, *la petite* Lilie *et le méchant brigand* Grossac. *Je suis certain que ces aventures plairont à ceux qui aiment les histoires drôles.*

Voilà toutes les transformations qui vont être apportées à notre grand illustré de la jeunesse et je suis certain qu'elles sont conformes à ce que vous avez demandé dans toutes vos lettres.

A bientôt, à jeudi prochain, le numéro 104 de Mon Camarade *avec tous ses embellissements et transformations, et avec l'espoir que vous en serez contents.*

Je vous serre la main à tous et je suis votre petit camarade
Janot.

JANOT,
Président du Club des amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

PETIT COURRIER DE JANOT

Violette des Antilles. — C'est une très bonne idée d'avoir choisi un pseudonyme aussi original. Je te remercie de ta très longue lettre et de tes gentils envois, ils seront utilisés. Nous verrons comment organiser dans la page des fillettes une correspondance réservée aux fillettes seules.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford ont échappé aux habitants de la lune dont ils étaient prisonniers. Ils recherchent maintenant la sphère interplanétaire qui leur permettra de regagner la terre.*

CHAPITRE XVII

AU SOLEIL *(suite)*

— Nous n'améliorons pas la situation en ne bougeant pas d'ici.

— Enfin, dit-il, il faut nous séparer. Nous allons attacher un mouchoir sur une de ces hautes tiges et le fixer solidement; avec ceci comme centre nous explorerons le cratère. Vous, vous irez vers l'Ouest, avançant par demi-cercles, de gauche à droite, et vice versa. Vous avancerez d'abord avec votre ombre à votre droite, jusqu'à ce qu'elle se trouve à angle droit avec la direction du point où se trouve le mouchoir; puis de même avec votre ombre à votre gauche. J'en ferai autant du côté de l'Est. Nous regarderons dans chaque ravin et nous examinerons chaque anfractuosité de rocher; nous ferons tout ce que nous pourrons pour retrouver ma sphère. Si nous apercevons les Sélénites, nous nous cacherons comme nous le pourrons. Pour boire, nous trouverons de la neige, et si nous éprouvons le besoin de nourriture, il nous faudra, au cas où cela serait possible, tuer un veau lunaire et manger la chair qu'il peut avoir... cruel! Et maintenant, chacun va partir de son côté.

— Et si l'un de nous rencontre la sphère?

— Il devra revenir au mouchoir et, de là, faire des signes à l'autre.

— Et si ni l'un ni l'autre ne la...

Cavor se mit à observer le soleil.

— Nous continuerons ces recherches jusqu'à ce que la nuit et le froid nous arrêtent...

— Supposez que les Sélénites aient trouvé la sphère et l'aient cachée?

Il haussa les épaules.

— Ou, continuai-je, s'ils sortent pour nous poursuivre et nous prendre?

Il ne répondit rien.

— Vous feriez bien d'emporter un levier, conseillai-je.

Il secoua la tête et promena de nouveau ses regards sur l'étendue déserte.

— En route! fit-il.

Cependant il resta un moment sans bouger, puis, se tournant vers moi avec un air timide, il parut hésiter.

— Au revoir! articula-t-il soudain.

Je ressentis inopinément une émotion bizarre. J'eus le sentiment de toutes les vexations que nous avions pu nous faire réciproquement, et, en particulier, je me rendis compte que j'avais pu souvent l'irriter et le froisser.

— Au diable tout cela, pensai-je, nous aurions pu mieux faire!

Je fus sur le point de lui demander d'échanger une poignée de main pour exprimer en quelque sorte mon present état d'âme, lorsque, prenant son élan, il s'éloigna d'un bond dans la direction du Nord. Il sembla flotter à travers l'espace à la façon d'une feuille morte... Il toucha terre légèrement et repartit.

Je demeurai un moment à le regarder s'éloigner; puis, me tournant à regret vers l'Ouest, je me rassemblai sur moi-même avec l'appréhension d'un homme qui va sauter dans l'eau glacée; je choisis un point d'atterrissage et commençai l'exploration de ma part du désert lunaire. J'allai tomber assez maladroitement dans un amas de rochers, me relevai, et, ayant cherché un nouveau but, je me hissai sur une sorte de dalle rocheuse et me remis en route.

Bientôt je cherchai à apercevoir Cavor, mais il avait disparu; seul, le mouchoir se dressait vaillamment sur son promontoire, très blanc sous l'ardeur du soleil.

Je me résolus, quoi qu'il pût arriver, à ne pas perdre de vue notre pavillon.

CHAPITRE XVIII

M. BEDFORD SEUL

Au bout de quelque temps, il me sembla que j'avais toujours été seul dans la lune. Je poursuivis mes recherches d'abord avec une certaine application, mais la chaleur était encore très grande et la rareté de l'air m'oppressait péniblement. Bientôt, j'arrivai dans un vaste ravin dont l'abord était encombré de hautes frondaisons brunies et sèches sous lesquelles je m'assis pour me reposer et reprendre haleine. Mon intention était de ne m'arrêter qu'un instant. Posant mes barres près de moi, je m'assis et me pris la tête dans les mains.

Avec une sorte d'indifférente curiosité, je vis qu'aux endroits où les lichens secs et craquants les laissaient apparaître, les roches étaient veinées et éclaboussées d'or, et que, par places, des bosses jaunes arrondies et plissées surgissaient d'entre les végétations affaissées.

Qu'importait maintenant? Une sorte de langueur s'était emparée de mes membres et de mon esprit. Un instant, je désespérai de retrouver jamais la sphère dans ce vaste camp retranché. Il me sembla que, hors la venue des Sélénites, je n'avais plus aucun mobile pour agir. Puis je me persuadai que je devais quand même tenter quelques efforts, obéissant ainsi à cet impératif irraisonné qui pousse avant toute chose un homme à préserver et à défendre sa vie, encore qu'il ne la conserve souvent que pour mourir plus douloureusement après.

Pourquoi étions-nous venus dans la lune?

Cette question se présenta à moi comme un problème embarrassant. Quel est cet esprit qui pousse perpétuellement l'homme à quitter le bonheur et la sécurité, à peiner, à courir au-devant du danger, à risquer même une mort à peu près certaine?

Là-haut, dans la lune, je compris, chose que j'aurais toujours dû savoir, que l'homme n'est pas fait simplement pour mener une existence confortable et assurée, bien diverti et bien nourri; presque chaque homme, si vous lui posez la question, non pas avec des mots, mais en lui offrant des occasions, vous laissera voir qu'il le sait. Contre son intérêt, contre son bonheur, il est constamment entraîné à faire des choses déraisonnables. C'est quelque force étrangère à lui-même qui le mène et il faut qu'il marche. Mais pourquoi? Pourquoi?

Assis là, au milieu de cet or inutile, devant ces choses d'un autre monde, je fis le compte de toute ma vie. Présumant que j'allais mourir, irrémédiablement perdu dans la lune, je ne pus voir, en aucune façon, quel but j'avais atteint. Il me fut impossible d'éclaircir ce point, mais, en tout cas, il m'apparut, d'une façon plus évidente que jamais, que je ne tendais pas vers mon propre but, que, dans toute mon existence, je n'avais, à vrai dire, jamais atteint un but qui me fût personnel. Quel objet, quel dessein remplissais-je?...

Je cessai de me tourmenter sur la question de savoir pourquoi nous étions venus dans la lune, et mes pensées prirent un essor plus large. Pourquoi étais-je venu sur la terre? Pourquoi m'avait-on octroyé une existence particulière?... Et je finis par me perdre dans ces spéculations sans fond...

Mes pensées devinrent vagues et nuageuses, sans plus suivre de direction définie. Je ne m'étais senti ni assoupi ni harassé, et je m'imagine qu'on n'éprouve ni sommeil ni fatigue sur la lune; mais je suppose, cependant, que j'étais physiquement épuisé. Quoi qu'il en soit, je m'endormis.

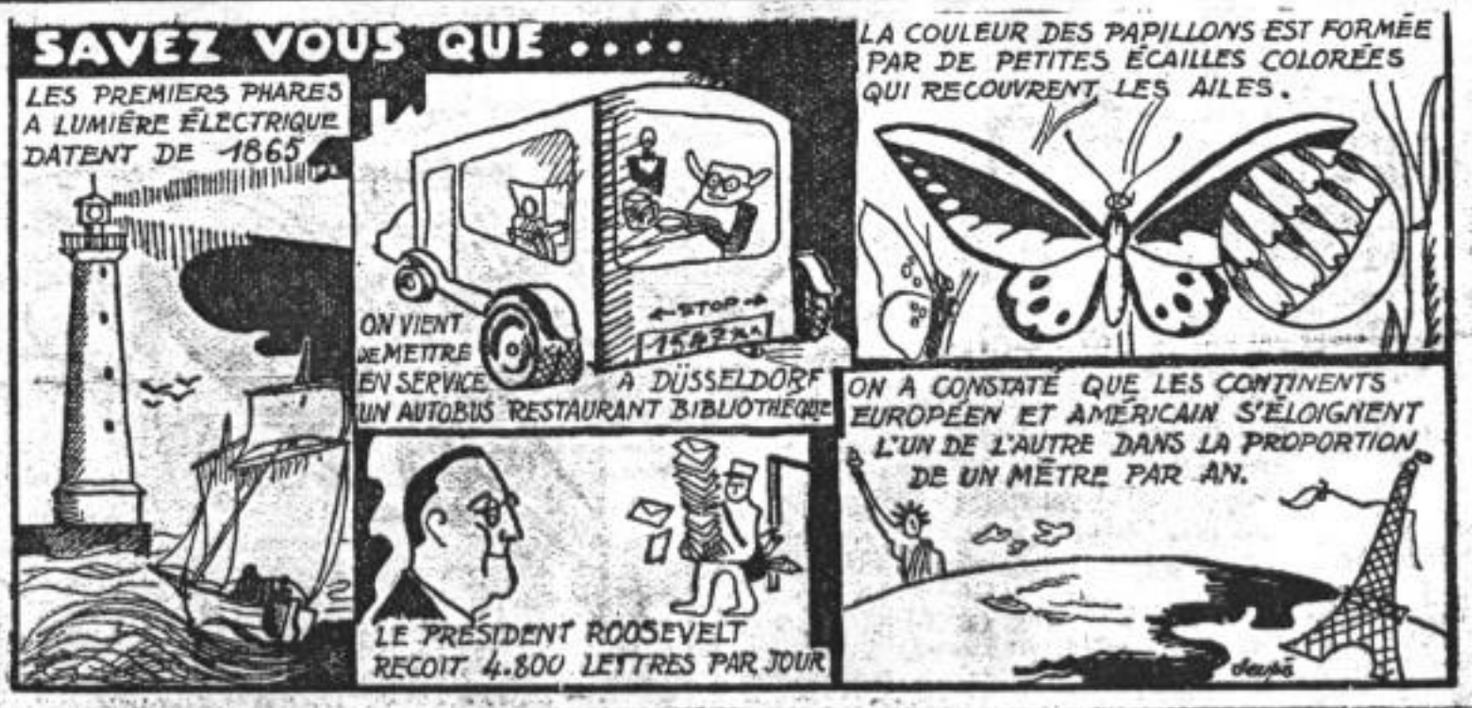
Je dus éprouver, à sommeiller ainsi, un grand réconfort; pendant ce temps, le soleil descendait sur l'horizon, et l'ardente chaleur se calmait. Quand, enfin, je fus éveillé de mon assoupissement par une clameur lointaine, je me sentis de nouveau capable d'agir. Je me frottai les yeux et m'étirai. Puis, me levant, les membres quelque peu raides, je me disposai immédiatement à reprendre mes recherches. Mettant sur chaque épaule une de mes barres d'or, je sortis du ravin des roes aurifères.

Le soleil était certainement plus bas, beaucoup plus bas, et l'air s'était aussi beaucoup rafraîchi. Je me rendis compte que j'avais dû dormir un temps assez long. Une faible brume bleutée flottait devant la muraille occidentale. Je sautai sur un petit monticule rocheux pour surveiller l'étendue du cratère. Je ne trouvai plus aucune trace des veaux lunaires ni des Sélénites, et je n'aperçus pas non plus Cavor; mais je pus voir, au loin, mon mouchoir étalé par la brise, au-dessus du fourré d'épines. Je jetai un coup d'œil autour de moi, et bondis jusqu'à un belvédère plus convenable.

La sphère était là telle que nous l'avions laissée.

Je continuai à avancer, décrivant d'abord un arc de cercle, et revenant ensuite à mon point de départ, formant ainsi une série de croissants toujours plus étendus. C'était ennuyeux et désespérant. L'air était véritablement très rafraîchi et il me sembla que l'ombre de la muraille occidentale s'allongeait. De temps en temps, je m'arrêtais pour examiner l'étendue, mais il n'y avait ni trace de Cavor ni trace de Sélénites, et les veaux lunaires devaient avoir été reconduits à l'intérieur, car je n'en apercevais plus aucun.

J'éprouvais de plus en plus le désir de revoir Cavor. Le disque du soleil s'était abaissé maintenant jusqu'à n'être plus séparé de l'horizon que par une distance égale à peine à son diamètre. J'étais oppressé par l'idée que les Sélénites allaient bientôt refermer leur couvercle et leur valve et nous laisser dehors, exposés à l'inexorable nuit lunaire. Il me parut être grand temps d'abandonner les recherches et de nous concerter. Je sentais combien il était urgent que nous prissions une prompte décision. Nous n'avions pas trouvé la sphère et il ne nous restait plus le temps de la chercher; une fois ces valves closes en nous laissant dehors, nous étions perdus. La grande nuit de l'espace, ces ténèbres du vide qui, seules, sont la mort absolue, descendraient sur nous. Tout mon être frissonnait en pensant à cette approche. Il nous fallait rentrer de nouveau dans la lune; quand même ce serait pour y être tués. J'étais hanté par la vision de nos corps



se raidissant sous le froid, pendant qu'avec nos dernières forces nous ferions résonner, sous nos coups, la grande valve du puits.

Je ne pensais plus du tout à la sphère, et me préoccupais seulement de retrouver Cavor. J'étais presque décidé à rentrer dans la lune sans lui, plutôt que de le chercher jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

Déjà, j'avais parcouru la moitié de la distance qui me séparait du mouchoir quand, inopinément... j'aperçus la sphère!

Je pourrais presque dire que c'est elle qui me rencontra. Elle se trouvait dans un repli situé beaucoup plus à l'Ouest que la partie dans laquelle je m'étais aventuré, et les rayons obliques du soleil couchant reflétés par la paroi de verre avaient tout à coup proclamé sa présence au milieu de scintillements éblouissants.

Un instant, je crus que c'était là quelque subterfuge préparé contre nous par les Sélénites; puis je compris. Levant les bras au ciel, je poussai un cri qui résonna à peine dans la ténuité de l'atmosphère et me dirigea, en quelques vastes enjambées, du côté de ma trouvaille.

Je calculai mal un de mes sauts et j'allai tomber, en me foulant la cheville, au fond d'un ravin profond; après ce fâcheux accident, je trébuchai presque à chaque bond. J'étais dans un état de surexcitation extraordinaire, secoué de tremblements violents et hors d'haleine. Trois fois au moins, je dus m'arrêter, pressant de mes deux mains ma poitrine et, en dépit de la sécheresse et de la rareté de l'air, des gouttes de sueur me coulaient sur la figure.

Jusqu'à ce que je l'eusse atteinte, la sphère occupa seule mon esprit; j'oubliai même mon inquiétude au sujet de Cavor. Mon dernier saut m'envoya atterrir debout, les mains à plat sur la boule de verre, et, m'appuyant alors contre la sphère, j'essayai vainement de crier :

— Cavor! la voilà!

Quand j'eus un peu repris haleine, je regardai à travers la glace épaisse et les objets intérieurs me parurent avoir été bouleversés. Je me baissai pour voir de plus près, puis tentai de m'y introduire : mais il me fallut la soulever un peu pour passer ma tête par l'ouverture. Le stoppeur était en dedans, et je pus voir, alors, que rien n'avait été touché, que rien n'avait souffert. La sphère était là, telle que nous l'avions laissée quand nous nous étions risqués sur le tapis de neige. Pendant un moment, cet inventaire m'absorba tout entier; je m'aperçus qu'un violent tremblement me secouait. Je ne puis vous dire combien il était réconfortant de revoir cet espace familier et sombre. Bientôt, je me glissai à l'intérieur, et m'assis à côté de nos bagages, frissonnant et regardant à travers la paroi de verre l'étrange contrée lunaire. Je plaçai mes barres d'or sur le ballot, cherchai et pris un peu de nourriture, non pas parce que j'avais faim, mais parce qu'il s'en trouvait là. Puis, il me vint à l'esprit qu'il était temps de sortir pour faire à Cavor les signaux convenus. Mais je ne le fis pas tout de suite : quelque chose me retenait malgré moi dans la sphère.

Après tout, notre escapade tournait mieux que je n'avais pensé. Nous aurions encore le temps de nous procurer un peu plus de ce métal magique qui donne la puissance sur les hommes. Là-bas, à portée de la main, on n'avait qu'à se baisser pour en prendre, et la sphère voyagerait aussi bien à demi pleine d'or que vide; nous pourrions, à présent, repartir maîtres de nous-mêmes et de notre monde. Alors!...

Enfin, je me levai et, avec un effort, sortis de la sphère. Une fois dehors, je frissonnai, car l'air du soir était devenu très froid. Je me trouvais dans un creux et, avant de sauter jusqu'à un prochain rocher, je scrutai très soigneusement les buissons qui m'entouraient. Une fois de plus, je refis ce qui avait été mon premier pas dans la lune, mais sans le moindre effort maintenant.

Les végétations avaient crû et dépéri à vue d'œil, et l'aspect des rocs avait changé; pourtant, il était encore possible de reconnaître la pente sur laquelle nous avions vu germer les semences et la plate-forme d'où nous avions jeté notre premier coup d'œil sur le cratère.

Les végétations épineuses de la pente étaient maintenant desséchées et brunies; elles avaient atteint une hauteur de trente pieds et projetaient, à perte de vue, de longues ombres, et les petites graines, qui pendaient par grappes des branches supérieures, étaient noires et mûres. Ces plantes avaient atteint leur but, accompli leur tâche, et elles étaient prêtes maintenant à se casser et à se friper, dès que la nuit arriverait. Les immenses cactus qui s'étaient gonflés sous nos yeux avaient depuis longtemps éclaté, en éclaboussant leurs spores aux quatre coins de la lune.

Prodigieux petit coin de l'univers! Point d'abordage des hommes!

Quelque jour, pensai-je, je ferai placer une inscription juste au milieu de ce trou. L'idée me vint que si ce fourmillant petit monde comprenait seulement la pleine signification de cette minute fatale, combien deviendrait furieux son tumulte.

Mais jusqu'ici ils pouvaient à peine se douter de l'importance de notre venue. Car, alors, le cratère aurait sûrement été rempli du vacarme de leur poursuite, au lieu d'être aussi silencieux et tranquille que la mort! Je cherchai des yeux quelque endroit d'où je pourrais faire des signaux à Cavor, et j'aperçus, encore dénudé et stérile, ce même sommet de rocher, sur lequel, du point où je me trouvais maintenant, il avait pour la première fois sauté. Un moment, je craignis de m'aventurer si loin de la sphère, mais, avec une angoisse de honte à cette hésitation, je m'élançai..

De cette position, j'inspectai attentivement le cratère. Au loin, au sommet de mon ombre énorme, se trouvait le mouchoir blanc flottant au-dessus des buissons. Il était très petit et fort éloigné, mais nulle part je n'aperçus Cavor; il me semblait pourtant qu'il eût dû à ce moment être là-bas à m'attendre : telles étaient bien nos conventions. En aucun endroit du cratère, je ne voyais trace de lui.

(A suivre.)

Variétés

CHARADES

Envoi de Jeumont.

Mon premier est le résidu du fruit,
Mon second est un prénom personnel,
Mon troisième est une espèce de graminées,
Mon tout est un personnage de *Mon Camarade.*

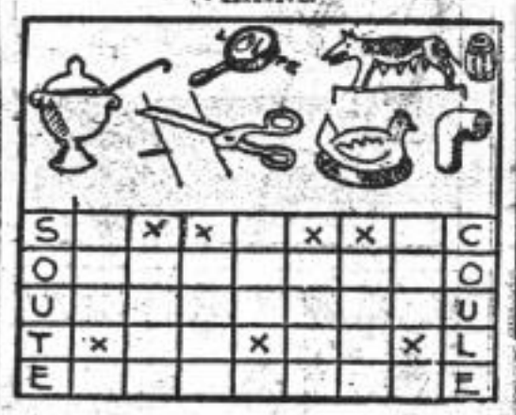
Mon premier est une partie saillante du visage,
Mon second est un liquide rouge,
Mon troisième est un pronom démonstratif,
Mon tout est la venue au monde.

Adjectif possessif est mon premier,
Pays d'Orient est mon second,
Mon tout se trouve dans les usines.

Envoi d'Annie Clavel, Melun.

Mon premier est sept fois dans la semaine,
Mon second est une exclamation enfantine,
Mon troisième est une fleur royale,
Mon quatrième est un pronom personnel,
Mon tout s'occupe d'un journal.

CHAINE



ANAGRAMME

Voici trois mots différents : Léonie. Ras. Moelle.

Ajoutez à chacun d'eux le nom d'un des jours de la semaine et vous obteindrez trois nouveaux mots signifiant : habitante d'une région du Midi, matière ou objet pouvant être acheté, titre donné à une jeune fille.

DEVINETTES

Envoi de Maurice Saul, Paris.

Quelles sont les lettres de l'alphabet les moins élevées?

Quelles sont les lettres de l'alphabet les plus agiles?

(Solutions au prochain numéro.)

NOS TRAVAUX

Pull-over à manches pour 10 ans

Le pull-over à manches est vraiment le vêtement le plus pratique et le plus confortable, surtout en hiver. Voici donc, pour celles d'entre vous qui ne s'en seraient pas encore fait, un modèle facile à exécuter. Vous avez déjà eu, dans le N° 31 de « Mon Camarade », les explications pour faire le point de côtes et le point de sable, c'est justement avec ces points-là que nous vous conseillons de faire ce pull-over.

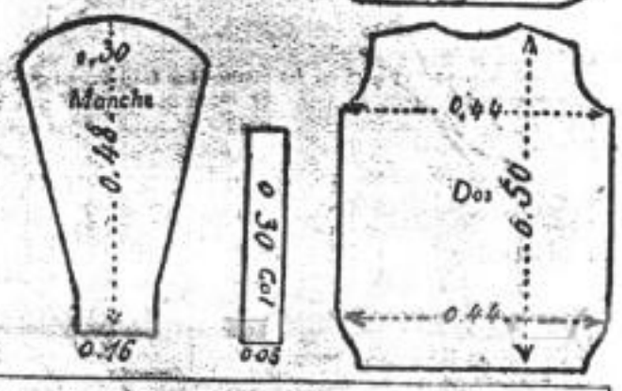
Les dimensions données sont pour des fillettes de 10 ans et la grosseur d'aiguilles est de 3 millimètres. Si vous voulez faire votre tricot avec des aiguilles plus grosses, ce qui a l'avantage d'être plus vite fait, vous devrez alors suivre les indications données, non pas suivant le nombre de mailles, mais suivant les mesures indiquées en centimètres sur les dessins ci-contre.

DOS. — Monter 100 mailles, travailler au point de côtes : 2 m. à l'endroit, 2 m. à l'envers pendant 5 cm., puis continuer en faisant le point de sable (1 m. à l'endroit, 1 m. à l'envers, que vous alternez au rang suivant), cela pendant 40 cm. Fermez les épaules en biais, 7 m. à la fois, 4 fois de chaque côté. Les mailles qui restent au milieu seront fermées en une seule aiguillée et fermeront le dos de l'encolure.

DEVANT. — Monter le même nombre de mailles que pour le devant, faire également le point de côtes pendant 5 cm., puis faire le point de sable, mais à 32 cm. du bas, partager les mailles en deux, tricoter séparément en laissant un côté en attente, tout droit pendant 15 cm., depuis le commencement du décolleté. Fermer l'épaule comme dans le dos. Le second côté du décolleté se fait pareil.

MANCHE. — Commencer par le haut, monter 30 mailles et augmenter de 2 m. à chaque bout d'aiguille jusqu'à ce qu'on ait 76 m., travailler tout droit pendant 5 cm., puis diminuer d'une maille tous les 7 rangs jusqu'à ce que la manche ait 35 cm. depuis le haut. Prendre alors le point de côtes et faire 5 cm. Fermer. Faire la seconde manche pareille.

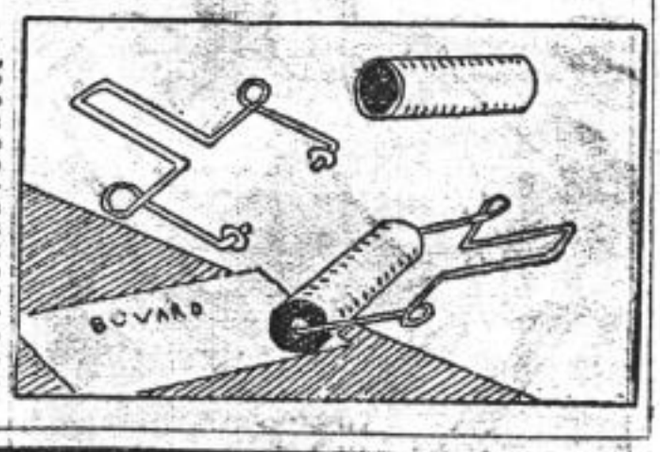
COL. — Pour le col il vous suffit de faire une bande toute droite en point de sable de la dimension de votre encolure. Vous la cousez, autour, à point de surjet. Il vous reste à coudre les coutures des côtés et les manches. Vous mettez la couture des manches quelques centimètres en avant de la couture du côté (sur le devant). Ajoutez une petite cravate de couleur et vous avez un charmant ensemble.



BRICOLAGE

UN BUVARD PERFECTIONNÉ

Procurez-vous une petite boîte de fer-blanc, cylindrique, mesurant 10 à 12 centimètres de hauteur (beaucoup de produits pharmaceutiques sont emballés dans ces boîtes). Pratiquez deux trous bien ronds dans le fond de la boîte et le dessus de son couvercle. Prenez un gros fil de fer et tordez-le comme l'indique le dessin. Engagez chacune des extrémités dans les trous de la boîte métallique qui se trouvera solidement maintenue, lui permettant de tourner. Deux rondelles éviteront le frottement. Découpez une feuille de buvard, en bandes, dont la largeur mesurera 1 centimètre de moins que la hauteur de votre boîte. Enroulez deux ou trois de ces bandes autour de cette dernière, collez-les et laissez sécher. Voici le buvard à rouleau prêt à fonctionner.



« Voyons si tu es intelligent, dit Marius à Olive. Voici : un père et ses deux enfants se promènent sur une route. Ils arrivent à un croisement. Le père s'arrête et dit, en voyant venir par l'autre route un paysan qui se rend au marché : « Maintenant nous sommes cinq. » Explique, mon vieux... » Olive est très embarrassé, se creuse la cervelle, il a beau compter et recompter, le père, les enfants, le paysan, ça fait quatre personnes et non cinq. Il donne sa langue au chat. Et Marius, triomphant : « Té mon bon, le bonhomme ne savait pas compter! »

o

— Quelle reconnaissance je dois vous avoir, comment pourrai-je m'acquitter de toute cette dette que j'ai envers vous, cher docteur, dit au médecin un malade convalescent.

— Par chèque, ou en espèces, comme vous voudrez, cher monsieur.

o

Un cambrioleur passe devant le juge. Il est accusé d'avoir fait une razzia dans un appartement pendant l'absence des locataires. Il a pris des billets de banque, des bijoux, des objets de valeur.

— L'argent ne vous suffisait donc pas? demande le juge.

Alors, le voleur lui répond, modeste.

— Ah, m'sieu le juge, vous savez bien que l'argent ne fait pas le bonheur!

o

Marius est venu à l'Exposition et il a amené son chien, lequel dans la foule se met à aboyer. Rien à faire pour qu'il se taise. « Comme il aboie drôlement, votre chien, dit un voisin. — Ça se comprend, répond Marius, il vient de Marseille, alors, bien entendu, il a l'accent. »

o

Un honorable docteur envoie un de ses commis porter une boîte de pilules à un malade et, à un ami, une caisse contenant quatre petits lapins vivants. Malheureusement, le commis a remis la caisse au malade et la boîte de pilules à l'ami. Quelle stupéfaction fut celle du malade lorsqu'il lit l'ordonnance : « En avaler deux toutes les heures! »

Les Aventures de Lazarille de Tormès

par HURTADO DE MENDOZA

Traduit. — Nous publions ici une partie de l'œuvre célèbre de l'espagnol Hurtado de Mendoza (1502-1575). Le vagabond et espiègle Lazarille après diverses aventures est entré comme aveugle, voler le pain de celui-ci, et prétend

Chapitre III. — LAZARILLE SERPENT. COMME IL FUT DÉCOUVERT, PUNI ET CHASSÉ *(suite)*

Il ne dormit plus en repos depuis cet éclaircissement : il était toujours aux aguets, et le moindre craquement de vers qui travaillaient dans les vieux bois du coffre était pour lui le serpent qu'il rongeait. Il sautait aussitôt en bas du lit, et, avec un gros bâton qu'il tenait à son chevet, il donnait de grands coups sur le pauvre coffre, pour faire fuir le serpent. Le tintamarre qu'il faisait éveillait le voisinage, et il ne fallait plus que je pensasse à dormir.

Bien davantage, raisonnant sur le serpent qui était devenu le sujet de tous ses entretiens, on lui avait dit que les serpents cherchaient la chaleur, qu'ils allaient même jusque dans les berceaux des enfants, et qu'ils en avaient quelquefois mordu et tué. S'imaginant donc que la même chose pouvait bien arriver chez lui, il venait la nuit à ma paillasse, et la renversait sens dessus dessous, et moi avec.

Le plus souvent, je faisais semblant de dormir, et il me disait le matin : « Garçon, n'as-tu rien senti cette nuit? J'ai poursuivi longtemps le serpent, et je crois fermement qu'il se retire dans ton lit. C'est un animal fort frileux, et qui cherche la chaleur. — Dieu veuille qu'il ne me morde point quelque nuit, lui disais-je; j'en ai, ma foi, bien peur. »

Ce dégât continuant, sans qu'il pût y remédier, il ne cessait point de faire sa ronde toutes les nuits par la chambre, et de renverser tout, comme un lutin, pour attraper le serpent. J'appréhendai qu'en furetant ainsi sur ma paillasse et dans mes habits, il ne mît enfin la main sur la clef; et je crus qu'il serait plus sûr de la mettre dans ma bouche, lorsque je voudrais m'endormir.

Elle était fort petite, quoiqu'elle servît à un coffre assez grand, et le curé, pour éviter la dépense d'une serrure, avait arraché celle d'une vieille valise, qui servait à tenir la cendre dans le grenier, pour la mettre au coffre, lorsqu'il en avait voulu faire son garde-manger. D'ailleurs, j'avais si fort accoutumé ma bouche à me servir de poche, pendant que j'étais avec l'aveugle, qu'il m'était arrivé d'y tenir jusqu'à douze ou quinze maravédis, tout en gros sous sans que cela me fît le moindre embarras, ni m'ôtât la liberté de manger. Si je n'avais eu cette facilité, au diable le demi blanc que l'aveugle m'aurait laissé, tant il visitait exactement jusqu'aux coutures et aux moindres pièces de mes habits.

Je mettais donc, chaque nuit ma clef dans ma bouche, et je dormais en repos, n'appréhendant pas que mon maître la vînt trouver là; mais, quand un malheur doit arriver, on a beau faire.

Une nuit que je dormais profondément, la bouche entr'ouverte, sans doute, la clef, qui était percée, se mit en travers, et se trouva située d'une telle manière, que le souffle que je tirais en dormant s'engorgeait dans le trou de la clef, et y formait un sifflement fort aigu.

Mon maître s'en éveilla en sursaut, et ne doutant point que ce qu'il entendait ne fût le serpent qu'il cherchait depuis si longtemps, il se leva doucement, prit son bâton à la main, et, se laissant conduire au sifflet de la clef, il vint tout contre mon lit, où il crut que le serpent était venu chercher la chaleur : il ne fit point de bruit pour ne point l'effrayer; mais, adressant seulement son coup sur l'endroit où il entendait siffler, et levant le bâton bien haut, et à deux mains pour le mieux assurer, il m'en déchargea un si grand coup sur la tête, de toute sa force, qu'il me laissa comme mort.

Il a raconté depuis qu'ayant reconnu qu'il m'avait assommé (il est à croire que je fis quelques cris en me démenant), il s'approcha de moi, et m'appela plusieurs fois : mais, comme je ne lui répondais rien, il voulut porter les mains sur moi pour me secouer, et, sentant le sang qui sortait de la blessure qu'il m'avait faite, il courut tout effrayé chercher de la lumière.

Il revint et trouva que je me plaignais toujours, ma clef dans la bouche, que je n'avais point lâchée, mais qui en sortait à demi. Il ne comprit pas d'abord ce que ce pouvait être : mais, l'ayant tirée hors de ma bouche, et voyant qu'elle avait les gardes semblables à celles de la clef de son coffre, le mystère fut bientôt éclairci. Il en fit l'épreuve sur l'heure, et je m'imagine qu'il ne manqua pas de dire : « J'ai enfin attrapé le rat et le serpent qui m'avaient tant fait la guerre, et qui me mangeaient mon bien. »

Je ne manquerai pas à vous dire non plus ce qui se passa pendant les huits jours qui suivirent mon malheur, car je n'étais pas de ce monde, et je ne pouvais pas savoir ce qui s'y passait.

Ce que je vais vous raconter, je l'ai su de la propre bouche de mon maître, qui ne manquait pas d'en faire le conte à tous ceux qui se rendaient dans la chambre dès que je fus revenu à moi; ce qui ne fut que le troisième jour.

Je me trouvai alors couché sur ma paillasse, la tête toute barbouillée d'onguent et emboguinée de linges et d'emplâtres. Je demandai, tout étonné, ce que c'était; et le curé, en se moquant encore :

(Suite en première colonne page 4.)

Il vint tout contre mon lit, tenant à la main un coup sur la tête.

Il m'en déchargea de toute sa force, et me laissa comme mort.

Une heure sonna, et nous arrivâmes devant une maison, où l'écuyer fit halte, et moi aussi. Nous entrâmes dans cette maison par un passage obscur et de mauvais augure : il est vrai qu'il était suivi d'une petite cour, et de quelques chambres assez raisonnables.

Étant dedans, il quitta son manteau; il souffla sur un banc de pierre qui se trouvait là, il le mit dessus. Ceci fait, il s'assit sur le même banc, m'interrogea fort longtemps sur mon pays, et voulant savoir comment j'avais fait pour venir à Tolède, je lui rendais raison le plus brièvement que je pouvais, et avec cela je trouvai l'entretien assez long pour des gens qui n'avaient pas dîné.

Chapitre V. — LE DÎNER PAR CŒUR.

Après que j'eus appris à mon écuyer tout ce qu'il voulait savoir de moi, il demeura quelque temps à rêver sans me rien dire.

J'étais devant lui, planté sur mes pieds, mes deux mains dans mon chapeau, avalant ma salive, et le regardant avec des grands yeux qui lui disaient de temps en temps : « Monsieur, quand dînerons-nous? » Cependant deux heures sonnèrent et je ne le voyais non plus remuer pour cela qu'un trépassé. D'ailleurs, cette porte fermée, ce silence où était toute la maison, ces murailles toutes nues, et ces chambres que je voyais par les fenêtres basses qui donnaient dans la cour, sans sièges, ni escaliers, tables ni tréteaux, non pas même un méchant coffre, comme je l'ai dit : tout cela ne me promettait rien de bon, et il me semblait être dans une retraite à sorcier.

L'écuyer revint tout à coup de sa rêverie et me dit : — As-tu dîné, mon enfant? — Vraiment, non, monsieur, lui répondis-je; comment l'aurais-je fait? Je vous suis depuis huit heures du matin. — Pour moi, ajouta l'écuyer, j'avais déjà déjeuné lorsque je t'ai rencontré, et quand cela m'arrive, comme il m'arrive quelquefois, il faut que tu saches que jusqu'au soir je ne mange rien; accommode-toi comme tu pourras, jusqu'au souper. »

En vérité, je faillis tomber de ma hauteur à ces cruelles paroles non tant de faim que de voir le malheur obstiné qui me persécutait. En cet instant, toutes mes souffrances passées me revinrent en mémoire. Me contraignant le plus que je pus, je lui dis : « Vous êtes bien bon, monsieur, de penser cela; du naturel dont je suis, je manger, Dieu merci, ne me fait point de peine, et tous les maîtres que j'ai servis en rendraient bon témoignage. — C'est une grande vertu pour un jeune homme, interrompit l'écuyer, et je t'en aime davantage; il n'appartient qu'aux pourceaux de se soûler, et la sobriété est le caractère d'un honnête homme. » Je t'entends, dis-je en moi-même : mais que maudite soit à jamais cette qualité qui plaît si fort à tous les maîtres que je sers, et je ne sais où diable ils ont trouvé qu'un pauvre valet doit crever de faim pour être de mise.

Je me rangeais dans un coin de la cour et je me mis à manger quelques morceaux de pain qui m'étaient restés de la charité des bonnes gens. Il s'en aperçut et me dit : « Viens là, garçon; que manges-tu donc là? » Je m'approchai de lui et lui montrai mon pain, ne pouvant lui faire d'autre réponse, parce que j'en avais la bouche pleine.

(Suite et fin page 7.)

Un jour viendra-t-il où nous vivrons dans des maisons de verre? C'est ce que prédit un ingénieur américain qui a trouvé le moyen de construire des maisons de verre pour des prix inférieurs aux prix habituels. Ces maisons seraient très pratiques (pas besoin de papiers, de peintures, de briques), et d'un entretien facile, de l'eau et du savon suffiraient pour le nettoyage et l'hygiène. Le verre serait opaque et de couleurs variées.

o

L'espèce de mousse moisie qui se forme sur le très vieux pain a été employée pendant très longtemps dans la fabrication des fromages fermentés. Ayant découvert à cette mousse des propriétés spéciales, des chimistes l'emploient aujourd'hui dans de nombreuses expériences.

o

On dit que les Français ne s'expatrient pas facilement; cependant, plus d'un demi-million de Français vivent à l'étranger, aux Etats-Unis surtout, puis en Belgique, en Suisse, au Canada, en Espagne, en Egypte, en Grande-Bretagne; 13.000 seulement en Allemagne et 9.000 à Monaco et en Italie.

o

Le Canada est un pays où les coutumes se conservent longtemps. Ainsi, pendant la nuit de Noël les jeunes filles à marier jouent au jeu de l'oie qui ne ressemble en rien à celui que nous connaissons. Les concurrentes se réunissent et sous l'œil attendri des parents et des amis, elles commencent à plumer une oie. Celle qui a terminé le travail la première est déclarée gagnante; on lui offre un cadeau; mais sa victoire lui permet parfois de trouver un mari, car au Canada on dit que l'oie porte bonheur.

o

Il y a à Londres une célèbre horloge, l'horloge de saint Ignace, dont le cadran mesure 2 m. 25 de diamètre. Le pendule seul a 4 mètres de long.

Les Femmes aviateurs

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Chaque fois qu'un champion nous quitte, les mots de regrets sont toujours les mêmes : irremplaçable et souvenir ineffaçable.

De ces deux choses, une seule est de notre ressort, c'est le souvenir; mais il s'efface toujours petit à petit.

Par contre il n'est pas de cas où un remplaçant n'ait surgi au bout de quelque temps pour, comme l'on dit pompeusement : « relever le flambeau éteint et le brandir à nouveau sur la voie du progrès »!

Lorsque la regrettée Hélène Boucher disparut accidentellement au cours d'un vol d'entraînement, la France se trouva subitement privée d'aviatrice « rapide ».

A l'heure actuelle, Madeleine Charnaux se révèle comme une « nouvelle » sur laquelle nous pourrons compter.

Elle a récemment battu le record de vitesse sur 1.000 kilomètres pour avions biplaces 6 l. 500, à la moyenne de 268 kmh. 740. Et le hasard veut que ce soit justement un ancien record appartenant à Hélène Boucher avec 250 kmh. 066.

LES AVIONS DE L'AVIATION POPULAIRE

LE « CRI-CRI » SALMSON

Vous n'ignorez pas que le grand mouvement de l'Aviation populaire a pris un énorme développement. Les fêtes populaires de Vincennes en ont été une preuve. Mais pour devenir aviateur, pour devenir pilote, une bonne volonté, une instruction sérieuse ne peuvent suffire. Il faut des avions!

En voici :

Le ministère de l'Air a commandé plusieurs séries d'avions légers chez différents constructeurs.

Nous vous donnons aujourd'hui la description de l'un d'entre eux, le Cri-Cri Salmson.

C'est un biplace léger, équipé d'un moteur Salmson, à réducteur type 9 ADR de 70 CV et comportant 9 cylindres en étoile. Le moteur est à refroidissement par air.

Le fuselage de section rectangulaire avec dos arrondi comporte deux places. Le pilote est à l'arrière, le passager à l'avant. Cette disposition est faite pour que l'avion puisse voler sans passager. En effet : vous savez qu'un avion doit être centré. Une fois centré il vole bien. Si vous ajoutez un poids à un endroit, en dehors du centre de gravité, l'équilibre est à refaire.

Or le passager est assis au centre de gravité, sous l'aile, et ne modifie pas le centrage de l'avion.

Il y a double commande; de cette façon l'élève-passager peut piloter lui-même sous le contrôle du moniteur qui peut éviter les « coups durs » du débutant. Chaque place a un pare-brise.

La voilure est du type parasol. L'empennage est de grande dimension, de manière à être très efficace. L'envergure est de 9 m. 66, la longueur de 6 m. 90 et la surface portante de 16 mètres carrés. L'atterrisseur à large voie est sans essieu.

Au poids total de 570 kilogrammes, la vitesse de

croisière est de 182 kilomètres et le 180 kilomètres est atteint en pointe, c'est-à-dire sur courte distance.

Le Cri-Cri atterrit en 58 mètres, à 69 kilomètres, et décolle en 63 mètres, donc sur des distances très courtes. Il peut voler pendant 500 kilomètres et atteint 4.200 mètres en hauteur.

G. Gedo.

LES TRUCS DU CONSTRUCTEUR

POUR RECOUVRIR UNE AILE

Dans le cas d'une aile simple, comme celle du M. C. 3 par exemple, l'aile n'est recouverte que sur une seule face. La face [illegible] le dessus de l'aile ou extrados puisque vous avez vu ce nom dans notre dictionnaire.

Découper votre feuille de papier Japon en laissant une marge suffisante pour pouvoir tenir le papier pendant la pose.

Enduire de colle le bord d'attaque et le bord de fuite seulement, et tendre votre papier du mieux possible.

S'il subsiste quelques petits plis ou ondulations légères, mieux vaut les laisser que d'essayer de les faire disparaître : vous risquez de les aggraver ou de déchirer le papier, ce qui n'avancerait à rien.

Pour obtenir ensuite une tension parfaite, après séchage de votre aile, humectez le papier avec de l'eau. Employez un coton très légèrement humide, et que vous passerez rapidement, mais sans appuyer, dans le sens des nervures, c'est-à-dire de la largeur de l'aile.

Ceux qui pourront se le procurer emploieront un vaporisateur de toilette ou un vaporisateur de dessinateur.

Nous insistons sur le fait que le papier doit être humecté et non mouillé.

Laisser sécher dans un endroit sec.

Grande effervescence dans le monde du rugby.

Le Tournoi international de Rugby-Quinze de l'Exposition est commencé. Le Challenge du Manoir suit son cours. Le Championnat des Treize attire l'attention de son côté.

Pour le Tournoi de l'Exposition, les Roumains, en progrès, accusèrent une très nette supériorité sur les Hollandais, marquant 21 points contre 5 à la première mi-temps et totalisant 42 points à la fin du match sans que la Hollande puisse se ressaisir.

L'Italie a battu, ou plutôt écrasé, la Belgique par 45 à 0.

o

Après le record du kilomètre en 1 minute 1 seconde, le record du monde de l'heure à tandem a été battu par nos compatriotes Richard et Pecqueux à la belle moyenne de 49 km. 038, ce qui fait exactement un parcours de 49 km. 038. Ceux qui font du vélo et qui ont [illegible] prendront toute la valeur de cette performance.

Cependant nos champions, revenus d'Italie, ne sont pas disposés à se reposer sur leurs lauriers.

Ils pensent maintenant aux 50 kilomètres dans l'heure!

o

En athlétisme, notons une victoire de l'Alsacien Messner qui améliora le record de France du 3.000 mètres en 8 minutes 30 secondes 6/10e, battant de 3 secondes l'ancien record de Lefèvre. Messner mena sa course sagement, ne fournissant son effort que 500 mètres avant l'arrivée. C'est une tactique de course souvent employée que de rester derrière le meilleur pour se laisser entraîner et de le « sauter » à la fin du parcours. Essayez vous-même en courant avec quelques camarades et, si vous êtes capables de tenir la distance donnée, vous verrez le résultat.

JEAN SANS-PAIN

Au mois d'octobre dernier, Paul Vaillant-Couturier est mort, brusquement, en pleine activité. Avec Vaillant-Couturier les enfants ont perdu un grand ami, et ils l'ont compris, car nous avons reçu de nos lecteurs de nombreuses lettres extrêmement émouvantes sur sa mort. Paul Vaillant-Couturier avait été en effet le fondateur de magnifiques œuvres pour l'enfance, dans sa municipalité de Villejuif, et il avait veillé personnellement à l'organisation d'une chorale enfantine modèle. Vaillant, dans sa vie active et multiple avait trouvé le temps d'écrire des livres pour l'enfance : Ane pauvre et cochon gras (dans les Livrets de Mon Camarade*), et* Jean Sans-pain. *Ces deux livres sont de vrais chefs-d'œuvre, et sont aimés par tous les enfants. Nous donnons ici le début du célèbre* Jean Sans-pain.

Jean Sans-pain suivait ce chemin-là tous les jours. Il connaissait toutes les caves crevées où l'on trouvait des bouteilles vides, du bois à moitié brûlé, des boîtes de conserves défoncées, des photographies déchirées, des casques et toutes sortes de choses extraordinaires...

Mais cette nuit-là Jean-Sans-pain ne s'arrêtait nulle part...

Les murs se moquaient de lui et faisaient semblant de s'effondrer sur son passage, les caves avançaient leurs trappes jusqu'au bord de ses pieds.

Mais Jean n'avait pas peur de la nuit et il n'avait pas besoin de siffler pour se donner du courage. Il marcha sans hésiter jusqu'à la sortie du village, là où les chemins se croisaient.

Il vit, en avançant, qu'il avait dérangé un braconnier à l'affût, qui s'en fut...

Il s'arrêta. Il s'assit sur une borne kilométrique qui portait le chiffre 3 et regarda devant lui.

Devant lui s'étendait un ancien champ de betteraves et, au fond, sur la lune qui se levait, se dressait un bois que la guerre avait tout déchiré.

Quand il avait une grosse peine, c'était toujours là que Jean venait, parce qu'il y avait là des plantes et des bêtes qui lui donnaient toujours leur amitié...

En été, il s'enfonçait dans l'herbe verte ou dans les blés chauds et jouait avec les sauterelles; au printemps avec les gros grillons musiciens; en hiver, il cherchait entre les nuages les grands vols de hérons, d'alouettes et de canards qui partaient pour des voyages...

Ce soir-là, si froid, si froid, il avait beau regarder en l'air, il ne voyait rien que les étoiles du ciel qui ouvraient et fermaient les yeux.

Comme il soupirait profondément du regret de ne pouvoir aller jouer avec elles, quelque chose froissa les herbes gelées et, du champ de betteraves, sauta, d'un bond souple devant lui, sur les pavés :

Un lièvre...

Jean Sans-pain regarde le lièvre et ne bouge pas.

Le lièvre, qui s'est arrêté, les oreilles dressées, prêt à s'enfuir, semble rassuré par l'immobilité de Jean.

Il s'assoit, ramène ses petites pattes de devant sous son ventre pour les tenir au chaud, rabat ses oreilles un peu de travers, s'installe en se rengorgeant à côté de Jean et lui dit :

— Bonsoir, Jean.

En général, si les lièvres ne parlent pas, c'est peut-être parce qu'on ne leur laisse pas le temps... On leur fait peur ou on les chasse. Alors les lièvres se méfient beaucoup des hommes et même des petits garçons. C'est ce qui leur vaut une terrible réputation de poltrons.

Et pourtant les lièvres sont des bêtes beaucoup plus gentilles que les chats.

Jean enlève sa casquette et dit :

— Bonsoir, lièvre.

Le lièvre retrousse sa moustache d'un air satisfait et tourne la tête du côté de la lune :

— En chassant d'ici ce braconnier, tout à l'heure, tu as rendu à tout le gibier de la plaine et du bois un fier service... Nous avons une nuit claire... Veux-tu faire une promenade avec moi?

— Si tu veux, lièvre, mais je ne te promets pas de courir aussi vite que toi...

Le lièvre se mit à rire...

— Qui t'a dit que je voulais te faire courir et me fatiguer moi-même, pour être pris à la course, demain, par le premier roquet venu du village?

« Écoute, Jean. Les bêtes des champs ont décidé ce soir de choisir un fils des hommes qui n'aurait jamais tué de bêtes des champs, pour lui faire connaître des choses merveilleuses. Les hommes qui travaillent doivent apprendre à être forts et à être libres. Ton papa est resté à la guerre et ta maman n'a eu mal que parce que ces hommes ne sont encore ni assez libres ni assez forts. C'est pour cela que tu n'as jamais pu sourire. Quand ils seront forts et libres, ils ne se feront plus de mal entre eux et ils ne feront peut-être plus de mal aux bêtes des champs...

« C'est toi qui dois connaître ce soir la vérité pour l'apprendre à ceux d'entre eux qui souffrent le plus. Et alors, Jean Sans-pain, pour la première fois de ta petite vie, tu sourires.

« Laisse-moi chercher mon aéroplane...

Le lièvre fait un bond et disparaît dans le champ de betteraves.

— Ton aéroplane?

A ce coup-ci, Jean, que les discours du lièvre avaient déjà rempli d'étonnement, n'en revenait plus. Il allait partir en aéroplane! Et tu m'avoueras que tu n'en serais pas revenu non plus parce que jamais, jamais dans les histoires où parlent les bêtes, elles ne sont, jusqu'à présent, montées en aéroplane.

Jean était ravi à l'idée d'aller où vont les hérons, les alouettes et les canards, et il ne désespérait pas de monter jusqu'aux étoiles...

— Ka-tchouic! Ka-tchouic... Vrrrrou!

Vingt perdreaux venaient maintenant de se poser devant Jean, vingt gros perdreaux gris et bleus, avec un beau fer à cheval rouge sur la poitrine... Et ils étaient conduits par la mère perdrix des perdreaux.

L'élan du vol les fit courir un moment sur la route gelée d'un air affairé.

Puis ils se groupèrent bien dignement sur le talus.

— Katchouic! Katchouic! Bonsoir, Jean!

— Bonsoir, perdreaux, répondit Jean.

Et il chercha dans ses poches des miettes de pain pour les leur offrir, car il pensa qu'avec un froid pareil ils devaient avoir bien faim.

Soudain le lièvre bondit hors des betteraves et s'approcha de Jean.

— Une minute encore et l'on part sur mon appareil!

Jean cherchait l'aéroplane. Il avait beau regarder en l'air, par terre, à droite, à gauche, derrière lui, il ne voyait rien... Tu aurais été étonné comme lui, à sa place. Mais, où sa stupeur fut complète, ce fut quand il vit le lièvre dévisser l'une après l'autre ses oreilles avec ses pattes de devant et les collant racine à racine, en faire une superbe hélice qu'il fixa au bec de la mère perdrix des perdreaux, et qu'il fit tourner en soufflant dessus.

Après quoi, s'étant adapté une feuille sèche sur la tête pour s'en faire un bonnet d'aviateur, il prit Jean par la main et le conduisant vers le talus, lui dit :

— Monte...

« Le plancher de l'avion est solide et tu ne pèses pas lourd. Tu n'as pas peur?

— Non, mais où allons-nous?

— Tu verras...

Jean s'installe parmi les perdreaux qui lui font place avec beaucoup d'empressement. Chacun tient le bout d'une baguette dans son bec et Jean est assis au milieu de toutes les baguettes rassemblées et croisées.

Le lièvre prend place devant Jean et donne un coup de sifflet, les perdreaux prennent leur élan des pattes et ils étendent les ailes...

Alors Jean se sent léger, léger. Le vent souffle plus fort... Jean monte sur la route des hérons, des alouettes et des canards.

MARAT

(Suite et fin)

TRAGIQUE époque que cette fin d'août 1792. L'armée ennemie avance. Longwy est pris, Verdun capitule. Le Tribunal révolutionnaire, créé le 17 août pour poursuivre « l'ennemi intérieur », n'agit pas. **Marat** demande au peuple d'exiger que passent en jugement les traîtres emprisonnés, sinon qu'il aille lui-même aux prisons. Car Marat, qui fait partie du Comité de Surveillance et a étudié beaucoup de leurs dossiers, craint un coup de force des réactionnaires pour libérer ces prisonniers. Le 2 septembre, le peuple parisien, avant de partir pour la frontière, se rue aux prisons et après un jugement sommaire exécute un grand nombre de ces « traîtres ».

Marat est élu à la nouvelle Assemblée, la Convention, le 9 septembre. Il va lutter contre la fraction modérée, ces *Girondins*, qui représentent la bourgeoisie aisée. Ceux-ci l'attaquent le 25 septembre. Marat veut être dictateur en même temps que Robespierre et Danton. Les deux tribuns viennent se disculper. Puis Marat s'avance et doit se battre contre ceux qui lui barrent le chemin. On crie : « A la guillotine ! » Pour ses débuts parlementaires, Marat n'est guère favorisé ! Mais lui, qui dans ses écrits eut le génie de la propagande, se révéla aussi grand orateur : « Je pense et suis seul à avoir pensé qu'une dictature pourrait être efficace pour déjouer les complots d'une cour corrompue... On cite un seul de mes articles, mais pourquoi pas les autres ?... Or, voici ce que j'ai fait pour la Patrie... Si vous voulez me livrer à la tyrannie, vous me verrez... » Et Marat tire de sa poche un pistolet qu'il applique à son front. Malgré les Girondins, on l'acclame.

Tout de même ses ennemis parviennent à le chasser du Comité de Surveillance, à l'empêcher de parler à la Convention; c'est que beaucoup de *Montagnards* (on dirait aujourd'hui « l'extrême-gauche ») sont en mission en Province et aux armées pour défendre la Patrie, et les Girondins ont de ce fait la majorité à la Convention.

Mais Marat triomphe au Club des Jacobins, devant l'assistance populaire. On l'élira président. La salle est pour lui un théâtre; il s'avance, vêtu d'une grande houppelande rouge, les mains en avant...

Marat se méfie de Dumouriez. Est-ce possible : se méfier du généralissime, vainqueur à Valmy? Marat, à propos d'une enquête, part un soir, accompagné de deux Jacobins, interroger Dumouriez; celui-ci est à une fête chez l'acteur Talma; tant pis, on y va; tous ces gens, en habit de soirée, sous les lustres illuminés, voient avec terreur arriver les farouches patriotes. Marat prend Dumouriez à part, l'interroge; Dumouriez ne veut pas préciser certaines choses et dit : « Je crois, monsieur, que je mérite croyance quand je parle. » A quoi Marat répond : « Si vous méritiez une confiance entière, nous n'aurions pas fait cette démarche... Les officiers de Dumouriez ne ménagent à Marat ni les moqueries ni les menaces. Et après son départ l'acteur Dugazon promène dans la pièce un brûle-parfum pour purifier l'air... Mais Marat ne s'était pas trompé. Peu après Dumouriez passait à l'ennemi.

Marat réclame la mise à mort du roi et des Girondins. « A cette double condition la Révolution pourra suivre son cours. » Ici encore, Marat a raison, et beaucoup de Sections de Province manifestent leur approbation.

Malgré les Girondins, la tête du roi tombera le 21 janvier 1793. Quant aux Girondins eux-mêmes, ils se défendent : « Il faut d'abord abattre Marat », pensent-ils. Et comme le peuple, le 25 février, pille quelques boutiques, ils prétendent que c'est Marat qui aurait provoqué cette fureur populaire. Mais ils ne peuvent encore le faire décréter d'accusation.

C'est le 13 avril qu'ils y parviendront. Le 12, on exhibe un article où Marat demande au peuple de prendre les armes contre les Girondins. Ceux-ci, toujours en majorité à l'Assemblée, font voter un décret provisoire d'arrestation. Et ne voulant pas que Marat leur échappe, ils chargent des gardes de se saisir de lui à la sortie; c'était illégal : Marat devait être détenu à domicile. Mais le public des tribunes veillait; il enjambe les balustrades, bouscule les gardes et reconduit Marat triomphalement chez lui. Cependant, les Jacobins ne voulurent pas défendre Marat par les armes. Et le lendemain, la Convention, malgré l'intervention de Robespierre, décréta la mise en accusation de Marat par 220 voix contre 92 et 48 abstentions; le vote, nominal, comme pour Louis XVI, dura neuf heures; Marat en était très flatté!

Le peuple l'appelle : Martyr officiel de la Liberté.

Et le 23 avril, il se constitue prisonnier à l'Abbaye; quelques Montagnards l'accompagnent pour qu'on ne puisse l'assassiner traîtreusement.

Le 24, il passe en jugement. Une foule énorme a envahi le tribunal, la place, et toutes les rues qui y mènent. Fort de cet appui populaire, c'est Marat, et non le Procureur, qui dirige les débats. Marat sera acquitté avec félicitations. C'est un triomphe, on lui pose des couronnes de roses sur la tête. Et en route vers la Convention, le géant Rocher en tête, avec Santerre! La foule suit, tout le monde est aux fenêtres. A la Convention, on tend l'oreille... Les Girondins les moins sourds se dépêchent de fuir, ceux qui restent demandent en vain que l'on suspende la séance : cette fois-ci ils n'ont plus la majorité, et la Montagne sourit! Voici que le peuple entre, forme un défilé, va s'asseoir sur les bancs vides de la Droite. Puis Marat pénètre dans la salle; des femmes accourent pour l'embrasser, ses amis l'entourent. Marat monte à la tribune, y pose ses couronnes, commence : « Je continuerai à vous défendre... »

Le 26 avril la foule se presse aux Jacobins. Marat parle en maître : « Qu'on épure les administrations; donnez-moi la liste de tous les fonctionnaires et je vous indiquerai ceux qui méritent votre confiance. Il faut des réformes sociales. Nous avons un grand moyen de réduire les riches à la classe des sans-culottes, c'est de ne pas leur laisser de quoi se couvrir le derrière. Il faut désarmer les uns, arrêter les autres... Nous lèverons des contributions pour les frais de guerre et nous rendrons les sans-culottes les vrais propriétaires. »

Tous les infortunés ont recours à Marat dont le principal travail consiste en enquêtes de toutes sortes.

Enfin tant d'articles ont porté. Le 2 juin 1793, la foule en armes assiège la Convention, demande l'arrestation des Girondins. A part une trentaine d'extrémistes qui restent à leur place, tous les députés sortent dans les Tuileries, mais devant la Garde nationale et les canons braqués de l'autre côté des fossés, doivent regagner leurs sièges. Et les Girondins sont décrétés d'accusation. Marat, après examen de la liste, en fait rayer trois noms. Les Montagnards, respectueux de la loi, ne font pas emprisonner immédiatement les Girondins; et beaucoup d'entre eux parent s'enfuir. Ils se réfugient en Normandie, s'entendent avec des royalistes, enrôlent des soldats pour marcher contre Paris...

Le 7 juillet, à Caen, ces volontaires défilent sur le Cours la Reine. Les Girondins les passent en revue. Une jeune fille noble, Charlotte de Corday d'Armont, est assise entre deux députés, Pétion l'ancien maire de Paris et le beau Barbaroux. Elle applaudit frénétiquement. Les députés sourient. Se moquent-ils d'elle? Ils verront bien... Et Charlotte part le 9 pour Paris, achète un couteau près du Palais-Royal, se rend chez Marat, n'est pas reçue. Depuis un mois Marat est malade, il est soigné par une ouvrière dévouée, Simone Evrard. Charlotte Corday s'entête. On l'empêche encore d'entrer, malgré un billet qu'elle fait passer au « patriote » : « Je vous désignerai ceux qui complotent à Caen. » Troisième tentative, le 13 juillet avec un autre billet : « Je suis persécutée, malheureuse, il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection. » (C'est le garçon de l'hôtel où elle est descendue qui lui a dit que Marat avait tant de dévouement pour les humbles, pour les malheureux.) Marat demande alors qu'on laisse entrer cette jeune fille. Il est dans un bain, tant il souffre de la chaleur et d'une crise d'eczéma; il y a des planches posées sur la baignoire et Marat est en train d'écrire. Charlotte Corday entre, remet une lettre à Marat, s'approche de lui, et pendant qu'il lit lui plonge son couteau en plein cœur.

L'ami du peuple est mort! Le 16 juillet ont lieu ses funérailles; c'est son ami, le grand peintre David, qui en règle le détail. Le corps est promené sur un lit de parade. Des femmes suivent derrière, portant la baignoire...

Le lendemain 17 juillet, Charlotte Corday montait à l'échafaud.

Le cercueil de Marat ira remplacer, en 1794, celui de Mirabeau au Panthéon (des documents ayant prouvé que Mirabeau s'entendait secrètement avec la famille royale). Sous la voûte devant laquelle sont inscrits les mots : « Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante », il reposera pendant un an seulement. Car, en 1795, on l'en chassera. Marat, comme Robespierre, comme Saint-Just, comme tous les « purs » de la Révolution ne sera plus — et de nos jours on le traite encore ainsi — qu'un « monstre assoiffé de sang »!

BOUR.

TIMBRES

Timbres rares :

On croit généralement que le timbre le plus rare et le plus cher du monde est le célèbre timbre de l'Ile Maurice, émission de 1847, qui existe en deux valeurs : 1 penny (rouge) et 2 pence (bleu).

Ces timbres valent actuellement entre 70 et 300.000 francs et il n'en existe que 23 exemplaires dans le monde. On ne connaît qu'une seule enveloppe où ces deux timbres rarissimes soient réunis et on estime sa valeur à plus de 500.000 francs.

Mais, cependant, le timbre de l'Ile Maurice est loin d'être le plus rare et le plus cher du monde : le timbre le plus coûteux, en effet, de toute la philatélie est un timbre de la Guyane anglaise de 1 cent et de couleur rouge. Celui-ci est absolument unique de son espèce. Il a été retrouvé en 1873, a été vendu quelques années plus tard pour une quarantaine de francs, et sa valeur s'est accrue d'année en année jusqu'à atteindre, lors de sa dernière vente aux enchères à Paris, en 1922, le prix formidable de 325.000 francs.

Mais on estime qu'à l'heure actuelle, il vaut plus des trois quarts d'un million.

Dans la même série de la Guyane anglaise, on trouve un timbre de 4 cents, bleu, dont il existe une trentaine environ et qui ne vaut que la modique somme de 100.000 francs.

Parmi les autres timbres les plus rares, il faut citer le 2 cents bleu des Iles Hawaï, qui atteint la somme respectable de 300.000 francs.

ABONNEZ-VOUS A
Mon Camarade
Tarif des abonnements :
France : 6 mois 9 fr. 50, 12 mois 18 fr.
E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Les Aventures de Lazarille de Tormès

(Suite de la page 5.)

Il en prit un morceau, le plus gros et le meilleur des trois que je lui présentais, et me dit : « Par ma foi, ce pain me paraît bon. — Il est trop rassis et trop dur pour être encore bon, monsieur, lui dis-je. — Je jure qu'il l'est, répliqua-t-il; qui te l'a donné? Celui qui l'a pétri avait-il les mains nettes? — Je l'ai pris sans m'en informer, lui répondis-je, et je le mange sans dégoût, comme vous le voyez. — Dieu veuille que cela soit! » continua mon misérable écuyer. Et portant le pain à sa bouche, il se mit à le manger avec autant d'appétit que je faisais du mien, disant à chaque morceau : « Parbleu! ce pain-là est excellent. »

Comme je vis qu'il y allait de si bon appétit, je trouvai bon d'avancer la besogne, de peur que, s'il eût fini le premier, il n'eût la civilité de m'aider à achever le reste.

Nous travaillâmes si bien l'un et l'autre, que tout fut fait en même temps. Il secoua légèrement, avec la main, quelques miettes qui lui étaient tombées sur le devant de son pourpoint. Il entra dans une espèce d'office, en tira un vieux pot tout étréché et après qu'il en eut bu, il m'invita à boire aussi. Je lui dis, faisant le sobre : « Je n'en ai pas besoin, monsieur, je ne bois pas de vin. — C'est de l'eau, aussi, me dit-il, tu peux en boire sans scrupule. » Je pris le pot et je bus, ou je fis semblant de boire, car ce n'était pas la soif qui me tourmentait.

FIN

VIENT DE PARAITRE

LES ALBUMS DE *Mon camarade*

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 × 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 9 fr.
— franco 11,50

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 15 fr.
— franco 18,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris, PARIS (VIe) — 51, Rue Monsieur-le-Prince — PARIS (VIe)

MOTS CROISÉS DU N° 103

Horizontalement. — 1. Conjonction. Poss. Article. — 4. Interjection. — 5. Inscription latine. Enlève. — 6. Parcouru des yeux. Pronom personnel. — 7. Semblable. Préfixe. — 8. Avec qui on est lié d'amitié réciproque. Espace de terre entouré d'eau de tous côtés. — 9. Sel de l'acide nitrique. — 10. Patrie de Gorki.

Verticalement. — 1. Qui n'est pas vêtu. Nom d'un écrivain français. — 2. Envoya. — 3. Ecrivain russe. Anagramme de cit. — 4. Première note de la gamme ordinaire. Se soutenir et avancer dans l'eau par des mouvements de certaines parties du corps. — 5. Mettre en terre pour germer. Carte à jouer. — 6. D'un verbe gal. Ce que vous retrouvez le soir avec plaisir. — 7. Saint qui a donné son nom à une petite ville de l'Ile-de-France. — 8. Clé en musique. Interjection. — 9. Vêtement d'homme qui couvre les jambes. — 10. La même voyelle trois fois. Pronom personnel. Carte à jouer.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 102

Horizontalement. — 1. Abandonne. — 2. Vêt. UE. Or. — 3. Asturies. — 4. Noir. — 5. Tisserand. — 6. Anes. Aloi. — 7. Oto. — 8. Eu. Are. Ri. — 9. Usure. Ile. — 10. Xavier. Or.

Verticalement. — 1. Avantageux. — 2. Bucola. Usa. — 3. Attiser. Av. — 4. U. R. S. S. Agi. — 5. Dur. Orée. — 6. Dui. Rate. — 7. Etale. — 8. Nos. No. Rio. — 9. En. Editer.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 101

Charades. — Pantalon (paon-ta-long). — Bateau (ba-to). — Charades (chat-rat-deux). — Racine (rat-si-nend).

Anagrammes. — OLIVIER, VOILIER. — REMISE, MISÈRE. — RIVAGE, VIRAGE. — PORTEUR, TORPEUR. — TON THÉ T'A-T-IL OTÉ TA TOUX?

Rébus. — La valeur n'attend pas le nombre des années.

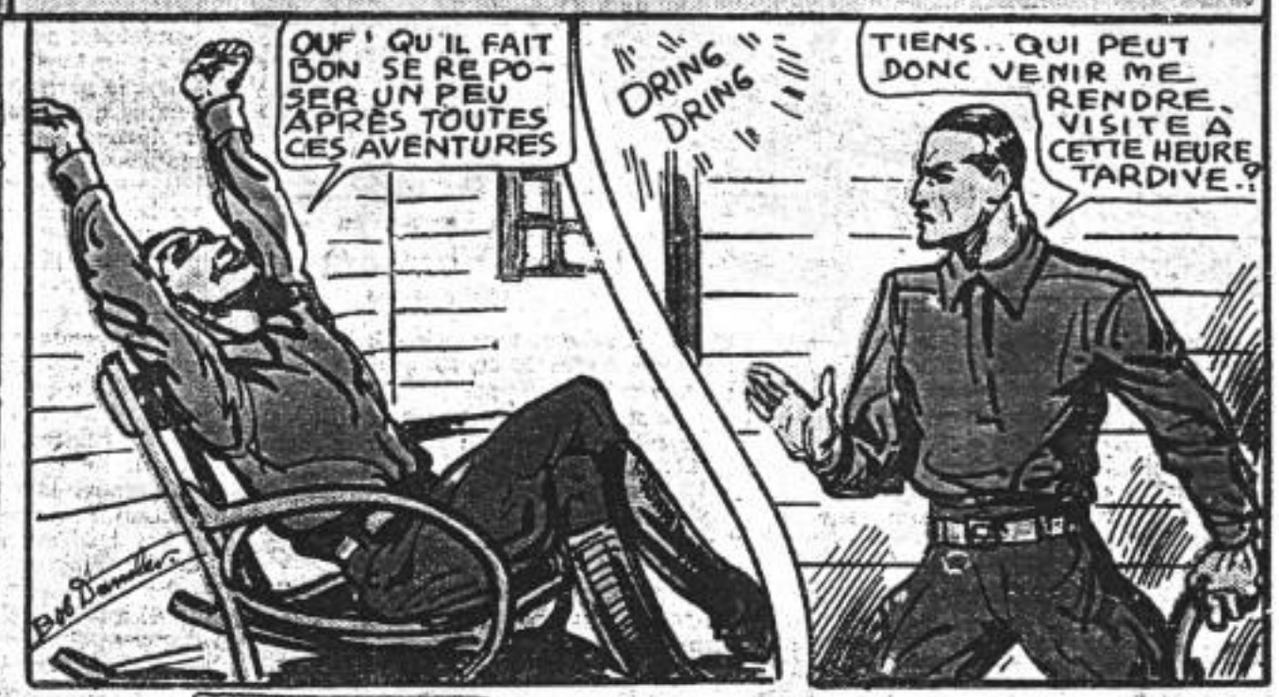
PETIT COURRIER DE JANOT

Rossat, à Abrest (Allier). — Je te remercie des bonnes nouvelles du Club des Amis de *Mon Camarade*, que tu as fondé dans ta localité il y a quelques mois. C'est une très bonne idée d'avoir un alphabet secret pour correspondre entre vous. Nous verrons à utiliser ce procédé entre les membres des différents clubs. J'espère que ton club nous donnera une réponse à notre concours. — *S. Gougat, Chartres :* Je suis content que tu lises *la Gerbe*, c'est un journal instructif, intéressant et amusant que nos lecteurs connaissent très peu. Nous demanderons à Bour de faire pour toi des récits historiques sur des peuples presque inconnus. — *Régine Tuchmaier :* Tu lisais un autre journal et maintenant que tu connais *Mon Camarade* tu ne le lis plus. C'est le plus grand compliment que tu peux nous faire. — *Ginette Jolin, 96, Grande-Rue, à Nancy (M.-M.),* demande à entrer en correspondance avec de petits camarades pour échange de timbres et voudrait bien écrire à un ami d'U. R. S. S. — *Daniel Rabyn, Marseille :* Tu demandes, comme beaucoup d'autres, de petites pièces de théâtre, nous en ferons certainement paraître prochainement. — *Félix Irchkovitz :* Tu écris : « Je lis *Hip Hip Hourra* et *l'Aventurier* parce que c'est guerrier et que je veux être colonel. » Je crois que tu as des goûts qui ne sont pas ceux de la plupart de nos lecteurs. — *Marcel Pichon, Dorian :* Sois content, tu liras bientôt des nouvelles aventures de Pierrot Lancry. — *Roche Ulrich, Bas-Rhin :* Nous verrons si nous pourrons publier des histoires se passant dans le grand Nord comme tu le demandes. — *Marguerite Diels, Arras :* Je suis très heureux que tu lises notre journal depuis le mois d'octobre 1935 et que bien que tu aies 14 ans, le journal te plaise toujours. Tu as raison, d'autres journaux ne font que parler des qualités des gens riches. — *Marcel Levis, Drancy :* Sois content, nous commencerons bientôt les nouvelles aventures de Jim Mystère. — *Céline Wiotte, Drancy :* Tu as tout à fait raison de demander à ce que notre journal soit plus instructif, mais je me demande si cela plairait à nos autres amis. — *Jacqueline Paillot, Les Lilas :* Nous donnerons prochainement des détails sur la vie des Pionniers en Russie. — *Marie Rivas :* Tu voudrais encore d'autres aventures, nous en ferons paraître encore de nouvelles. — *Anithe Trissot :* Tu voudrais voir des contes de fées, nous en publierons au jour prochain. — *Charles G. :* Tu voudrais voir dans *Mon Camarade* plus d'histoires de policiers. Certains trouvent que nous en publions déjà assez comme cela. — *Guy Duprez, Vrignes :* Etant donné le peu de place dont nous disposons, nous ne pouvons pas agrandir les grilles des mots croisés, mais nous essaierons de donner plus de place à nos distractions. *Robert Nogret, Troyes (Aube) :* Je te remercie des gentils compliments que tu m'envoies pour *Mon Camarade*. Je suis content en particulier que *Don Quichotte* t'ait plu; mais malheureusement, peu de lecteurs ont été du même avis que toi et nous avons dû maintenant l'arrêter pour le remplacer par une autre histoire. — *Maurice Saul, Paris :* Ne t'inquiète pas si ton petit ami de Toulouse a cessé de t'écrire pendant quelques semaines : peut-être est-il seulement un peu paresseux. C'est une très bonne idée que tes reportages dans ta journal; j'en parlerai dans ma lettre.

61

JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER

JIM MYSTÈRE PROTECTEUR DES FAIBLES ET DES OPPRIMÉS A RÉUSSI A DÉBARRASSER SES AMIS LES INDIENS DE LOUCHES INDIVIDUS QUI EN VOULAIENT À LEURS TERRES



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BERNAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.114.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 104. JEUDI 25 NOVEMBRE 1937

RÉSUMÉ. — APRÈS DE MULTIPLES AVENTURES AVEC LES INDIENS D'UNE RÉSERVE QU'IL PROTÉGEAIT, JIM MYSTÈRE CROYAIT SE REPOSER UN PEU... MAIS LA FEMME DE SON PROPRIÉTAIRE DE RANCH VIENT LUI DEMANDER SECOURS CAR SON MARI A DISPARU MYSTÉRIEUSEMENT.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'espère que ce numéro-ci, avec toutes ses transformations, va vous plaire. Je dois vous dire que notre ami Dessler m'a déjà montré les images de Jim Mystère *chez les cow-boys qui doivent paraître dans les prochains numéros et que ces images m'ont véritablement enthousiasmé. Maintenant le grand justicier est aux prises avec une mystérieuse association qui s'habille d'une drôle de façon et qui va...*

(Note de la rédaction. Nous avons censuré le reste de la phrase de Janot. Si nous le laissions raconter à l'avance les Aventures de *Jim Mystère*, il n'y aurait plus de plaisir pour personne.)

Quant aux aventures de Pierrot Lancry, qui s'appellent ce coup-ci l'Homme des gouffres, *j'en ai lu déjà huit épisodes, mais c'est tout ce que j'ai pu lire, vu que M. R. Duchâteau est encore plus paresseux que moi et qu'il a pour habitude d'écrire la suite des aventures seulement lorsqu'on va tirer le journal et que l'imprimeur commence à se fâcher.*

Mais j'en ai assez lu pour vous expliquer quelque chose. Au début du roman vous ne verrez pas du tout, mais pas du tout, vos vieux amis Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf et Pierrot Lancry. Et vous vous demanderez où ils sont passés, et si M. R. Duchâteau n'a pas oublié leur existence depuis l'année dernière. Mais rassurez-vous. Il y a dans cette histoire un M. César Boucafeu, un brave homme auquel il arrive des tas et des tas d'aventures malgré lui, et qui à force d'avoir des aventures, finira par rencontrer Pierrot Lancry et tous ses amis. Et alors vous verrez que...

(Note de la rédaction. Pour la même raison que ci-dessus, nous censurons la fin de cette phrase de Janot.)

Mais je ne vais pas continuer comme cela à vous raconter toutes les histoires de Mon Camarade (c'est pas trop tôt. La rédaction); *celles que des grandes personnes écrivent ou dessinent pour vous. J'ai des choses bien plus importantes à vous dire.*

En premier, je dirai à nos nouveaux lecteurs que notre journal est un journal qui a d'abord pour but de bien distraire et d'amuser le plus grand nombre d'enfants possible, mais qui essaye aussi, tout en les amusant, de leur apprendre beaucoup de choses. Et seulement des choses qui soient toutes des choses vraies. C'est pourquoi vous ne verrez pas dans notre journal des hommes volants, des enchanteurs qui font sortir de la terre des hommes en fer-blanc rien qu'en levant le petit doigt, ou des messieurs tout nus qui étranglent un tigre en fureur entre leur pouce et leur index. Toutes nos histoires, même celles qui sont en apparence les plus fantastiques et les plus aventureuses, contiennent des vérités grandes et belles.

Et puis il y a aussi une chose qu'il faut que sachent les nouveaux lecteurs. C'est que tous les lecteurs de Mon Camarade *sont une grande famille, que certains d'entre eux forment des petits Clubs pour se distraire et s'amuser, entre eux (si l'on est que trois ou quatre), ou sous la direction d'une grande personne (si l'on est davantage).*

Et tous les lecteurs de Mon Camarade *font connaissance en s'écrivant et m'écrivant. Toutes les semaines on publie un* Courrier de Janot, *où nos lecteurs reçoivent les réponses aux lettres qu'ils m'ont écrites, ou bien encore correspondent entre eux. Si vous voulez, par exemple, habitant le Nord, écrire des lettres à un petit Marseillais, ou bien encore échanger des timbres ou des cartes postales, envoyez-nous votre demande, je me chargerai de la faire publier ici.*

Pour finir, en m'adressant à tous les lecteurs du journal, anciens et nouveaux, je leur annonce que nous commençons ici un GRAND CONCOURS.

Voilà quelle espèce de Concours je voudrais qu'on fasse. Vous savez que moi, le pauvre Janot, je n'ai jamais connu mon papa et que ma maman m'a quitté quand j'étais encore très jeune. Maintenant j'habite chez une parente, Mme Iturette; et bien que cette dame soit maintenant très, très gentille avec moi, ce n'est tout de même pas ma vraie maman. Aussi, pour me consoler un petit peu, je voudrais bien que tous vous me racontiez comment sont vos parents, ce qu'ils font, ce qu'ils vous racontent, comment vous les aimez et comment ils vous aiment.

Est-ce que vous êtes d'accord là-dessus? Je ne vous demande pas de répondre en m'écrivant tout sèchement : « Papa est menuisier, maman fait des ménages, mon père se sert d'un rabot, ma mère d'un balai, je les aime bien et ils m'aiment bien. » *Non, cela ne suffirait pas. Il faut m'en écrire plus long.*

Ce que je voudrais que vous m'envoyiez, c'est un petit récit qui répondrait à une de ces questions, à votre choix.

Par exemple, Maurice me dirait comment son père part le matin au travail, comment il est allé le chercher un jour au bureau ou lui porter à manger à l'usine.

Pierrette m'expliquerait comment sa maman n'a pas dormi pour la soigner le mois où elle a eu la scarlatine et où le médecin disait en hochant la tête que c'était très grave.

Fernand raconterait comment il est allé à la chasse ou à la promenade avec son papa et comment il s'est bien amusé.

En un mot vous pouvez raconter tout ce qui vous passera par la tête, pourvu que ce soit vrai et que cela parle de vos parents.

Ces récits-là, vous pouvez les illustrer, à l'encre noire. Les plus beaux dessins et les plus belles histoires on les publiera dans le journal. Le Concours va durer plusieurs semaines, mais il ne faut pas que vous attendiez un seul jour pour envoyer vos réponses. Il y aura en effet une superbe prime de rapidité pour les trois premiers.

Et à la fin du Concours il y aura pour les gagnants, ceux dont les récits auront été publiés dans le journal, de superbes prix : des montres, des avions, des bateaux, etc., etc. La liste complète sera publiée la prochaine fois.

J'attends des tas de réponses au Concours et je vous salue tous.

JANOT.
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
24, rue Racine, Paris (VIe).

Voir le Petit Courrier de Janot, en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor et son ami Bedford, arrivés sur la lune, sont poursuivis par les Sélénites. Après s'être échappés, ils recherchent séparément la sphère interplanétaire qui leur permettra de retourner sur la terre. Bedford retrouve la sphère.*

CHAPITRE XVIII

M. BEDFORD SEUL *(suite)*

Je demeurai là, anxieux et attentif, les mains au-dessus des yeux, m'attendant à chaque instant à le découvrir. Très probablement, je dus rester ainsi un espace de temps assez long. Je voulus appeler, mais je me souvins de la ténuité de l'air. Je fis un pas indécis du côté de la sphère. Mais une secrète crainte des Sélénites me faisait hésiter à signaler mes faits et gestes en hissant une de nos couvertures au sommet de quelque buisson adjacent. De nouveau, j'inspectai le cratère. Il me produisit une impression de vide absolu qui me glaça. Tout était immobile. Les bruits du monde intérieur s'étaient évanouis et partout régnait un silence de mort. A part le très faible murmure d'une brise naissante qui caressait les végétations, aucun son ne s'entendait... Et la brise qui soufflait était glaciale.

Le diable soit de Cavor!

J'aspirai l'air à pleins poumons et, les mains de chaque côté de ma bouche, j'appelai de toutes mes forces : « Cavor! »

On eût dit la voix d'un pygmée qui aurait, au loin, poussé un cri.

Il me fallait agir sans plus tarder, si je voulais sauver Cavor.

Je regardai le mouchoir; je regardai derrière moi, l'ombre agrandie de la falaise; en protégeant mes yeux avec la main, je regardai le soleil : il me sembla qu'il s'abaissait dans le ciel presque à vue d'œil.

Je retirai mon gilet et le jetai comme point de repère sur les cimes des végétations, et me mis en route, en droite ligne, vers le mouchoir; il se trouvait environ à une distance de deux milles qui pouvait être franchie en quelques centaines de bonds et d'enjambées.

J'ai déjà dit comment, pendant ces sauts, on parvenait demeurer suspendu au-dessus du sol. A chaque suspension, je cherchais Cavor, me demandant pour quelle raison il se serait caché. A chaque élan je sentais que le soleil descendait derrière moi, et que l'ombre allait me rattraper. Chaque fois que je touchais terre, j'étais tenté de retourner sur mes pas.

Un dernier saut, et je me trouvai dans une dépression de terrain au-dessous du rocher sur lequel s'élevait notre pavillon : un élan encore et j'étais debout sur ce belvédère. Me redressant autant que je le pus, je scrutai le vaste désert jusqu'aux traînées d'ombre qui accouraient. Très loin, au bas d'une large déclivité, s'ouvrait le tunnel hors duquel nous nous étions enfuis; mon ombre fantastiquement allongée s'étendit jusque vers le trou et, comme le doigt de la nuit, vint en toucher le bord.

Dans tout ce silence, pas un bruit, pas trace de Cavor; seuls, le frémissement des végétations et la vitesse de l'ombre s'augmentèrent. Soudain je fus secoué d'un violent frisson.

— Cav...! commençai-je, pour comprendre une fois de plus l'inutilité de la voix humaine dans cet air raréfié.

Le silence!... Le silence de la mort!

Ce fut alors que mon regard errant découvrit quelque chose... un petit objet gisant à cinquante mètres environ plus bas, au milieu de branchages tordus et brisés.

Qu'était-ce?

Je le savais et cependant, pour quelque raison inavouée, je voulais l'ignorer.

Je m'approchai. C'était la petite casquette dont Cavor ne se séparait jamais. Je restai debout à l'examiner sans oser y toucher.

Je m'aperçus alors que les végétaux environnants avaient été trépignés et écrasés avec force. Hésitant encore, je fis un pas et ramassai la casquette. Puis j'examinai les tiges et les branches brisées et aplaties. Par endroits, il y avait de petites taches d'une certaine substance noirâtre que je n'osais pas toucher. A une vingtaine de pas peut-être, la brise qui s'élevait fit voltiger quelque chose de blanc.

C'était un morceau de papier, froissé comme s'il avait été serré dans la main. J'allai le ramasser : il portait des taches rougeâtres et j'y découvris, presque aussitôt, de faibles traces de crayon. Je l'étalai en le défroissant : il était couvert d'une écriture inégale et interrompue, se terminant par un brusque crochet qui avait rayé tout le papier.

Je me mis en devoir de déchiffrer ce document. Il commençait d'une façon à peu près distincte :

« *J'ai été blessé au genou — je crois que ma rotule est endommagée et je ne puis ni courir ni ramper.* »

Puis cela continuait moins lisiblement.

« *Ils me poursuivent depuis un bon moment et c'est seulement une question de...* »

Le mot *temps* semblait avoir été écrit ici, puis biffé en faveur d'un autre mot complètement indéchiffrable.

« ... *avant qu'ils ne me prennent. Ils sont en train de battre les environs.* »

A cet endroit l'écriture devenait convulsive.

« *Je les entends d'ici...* »

Ce fut du moins ce que je devinai; après cela, il y avait une ou deux phrases tout à fait illisibles. Ensuite, venait une série de mots absolument distincts.

« ... *Une espèce de Sélénites entièrement différents qui semblent diriger les...* »

De nouveau l'écriture n'était plus qu'une confusion hâtée.

« *Ils ont des bottes cranienne plus larges, un corps plus grand et plus élancé, des jambes très courtes. Ils font en marchant des bruits très doux et vont et viennent comme s'ils obéissaient à un plan... Bien que je sois ici blessé et impuissant, leur aspect me donne bon espoir.* »

C'était bien le Cavor!

« *Ils n'ont lancé aucun projectile et n'ont pas tenté de me blesser. J'ai l'intention...* »

C'est alors qu'intervenait le brusque crochet qui rayait le papier; au dos et sur les bords, il y avait des taches brunes... Du sang!

Tandis que je restais là, stupéfait et perplexe, avec cette ahurissante relique à la main, quelque chose de très doux, de très léger et de très froid me toucha un instant la main, et fondit : puis un autre petit point blanc passa en biais devant mes yeux. C'étaient de minuscules flocons de neige, les premiers flocons, hérauts de la nuit.

Tressaillant, je levai la tête : le ciel s'était assombri presque jusqu'aux ténèbres, s'était épaissi d'une multitude croissante de froides et vigilantes étoiles. Je tournai mes regards vers l'Est où la clarté de ce monde recroquevillé avait pris une sorte de teinte bronzée; vers l'Ouest, où le soleil perdait maintenant de son ardeur et de son éclat sous d'épaisses brumes blanches, se posait sur le haut de la muraille du cratère, sombrait hors de vue tandis que les tiges des végétaux et les rocs bouleversés et déchiquetés se dressaient contre son disque en un désordre hérissé de formes noires. Dans le grand lac des ténèbres, vers l'Ouest, une immense guirlande de brouillard s'abaissa; un vent glacé fit frissonner le cratère. Tout à coup, je me trouvai pris dans une rafale de neige et le monde autour de moi ne fut plus qu'une confusion grise.

C'est alors que j'entendis, non plus retentissant et pénétrant comme la première fois, mais faible et vague comme une voix mourante, ce fracas, ce même fracas qui avait accueilli la venue du jour.

Boum... Boum... Boum...

Ce bruit se promena à travers le cratère; il sembla palpiter à l'unisson des grandes étoiles et le croissant rouge sang du disque solaire continuait à s'enfoncer derrière la haute muraille.

Boum... Boum... Boum...

Qu'était-il arrivé à Cavor? Au milieu de ce tapage, je demeurai hésitant et stupide. Enfin tout bruit cessa.

Soudain l'orifice béant du tunnel, au bas de la pente, se ferma comme un œil.

Je me trouvai définitivement seul. Au-dessus de moi, m'enfermant et m'étreignant de plus en plus, existait *l'Eternel*, ce qui fut avant le commencement et ce qui triomphera de la fin, ce vide énorme dans lequel la lumière, la vie et l'être ne sont que la mince et fuyante splendeur d'une étoile filante; le froid, la paix, le silence, la nuit de l'espace, infinie et finale!

Mon impression de solitude et de désolation fit place au sentiment d'une présence accablante qui s'inclinait vers moi, qui me touchait presque.

— Non! m'écriai-je. Non! Pas encore! Attendez! Attendez! Oh! Attendez!

Ma voix s'éleva jusqu'à un cri perçant... Je jetai à terre le papier froissé, je regrimpai sur la crête pour y retrouver ma direction puis, avec toute l'énergie dont j'étais capable, je me mis à bondir vers la marque que j'avais laissée, vague et lointaine maintenant, sur la marge même de l'ombre.

Mes bonds se précipitaient et chacun d'eux durait un siècle... Devant moi, le segment pâle du soleil diminuait sans cesse et l'ombre rampait pour s'emparer de la sphère avant que je puisse l'atteindre. Une distance de deux milles m'en séparait encore que je pouvais franchir en une centaine de grands sauts; l'air se raréfiait [illegible] matique et le froid me paralysait les membres. Mais si je devais mourir, je mourrais en sautant.

A plusieurs reprises, mon pied glissa sur la couche de neige qui s'épaississait, brisant mon élan et abrégeant mon saut. Une fois, j'allai tomber au milieu de buissons qui s'écrasèrent et se brisèrent en fragments poussiéreux; une autre fois, je culbutai et allai rouler dans un ravin d'où je me relevai contusionné et sanglant sans plus connaître ma direction.

Mais ces incidents n'étaient rien à côté de ces intervalles, ces horribles pauses pendant lesquelles je volais vers le flot montant de la nuit...

Il me fallait agir sans tarder si je voulais sauver Cavor.

Ma respiration devenait sifflante et l'on eût dit que des lames de couteau me transperçaient chaque fois les poumons. Les battements de mon cœur résonnaient douloureusement contre le sommet de mon crâne...

Tout mon être n'était qu'angoisse.

— Couche-toi là! Couche-toi là! me hurlaient mes souffrances et mon désespoir...

Plus mes efforts étaient grands pour me rapprocher et plus impossiblement inaccessible paraissait mon but! J'étais engourdi et je trébuchais, je me meurtrissais, je me coupais, et je ne saignais pas.

La sphère apparut à ma vue.

Je tombai sur les mains et les genoux... Mes poumons m'arrachaient des plaintes...

Je me mis à ramper; le givre s'accumulait sur mes lèvres et des glaçons pendaient à mes moustaches. Mon sang s'arrêtait dans cette atmosphère glaciale.

Je n'étais plus qu'à une douzaine de mètres de la sphère. Mes yeux se troublaient...

— Couche-toi là! criait le désespoir Couche-toi là!

Je touchai la sphère et m'arrêtai.

— Trop tard! hurla le désespoir. Couche-toi là!

Dans un dernier effort, je me raidis contre cette agonie, j'atteignis l'ouverture, stupéfié et à moitié mort. Autour de moi, la neige s'étendait. Je me laissai tomber à l'intérieur où s'attardait encore un peu d'air tiède.

Les flocons de neige — les flocons d'air congelé dansaient partout.

Avec mes mains glacées, je me mis à refermer la valve et à la revisser à fond. Je sanglotais...

— Je veux! balbutiai-je entre mes dents qui claquaient.

Puis avec mes doigts raidis et que je sentais cassants, j'appuyai sur les boutons qui fermaient les stores de *Cavorite*.

Tandis que je tâtonnais en essayant de les manœuvrer, car c'était la première fois que j'y touchais, j'aperçus vaguement, à travers la glace qui s'embuait, les traînées rougeoyantes du soleil dansant et palpitant à travers les rafales de neige et les formes noires des végétaux se déformant, se ployant et se rompant sous la neige accumulée. Les flocons tourbillonnaient de plus en plus épais, noirs contre la lumière.

Qu'arriverait-il si maintenant les stores n'allaient pas obéir aux ressorts?

Mais alors j'entendis sous ma main un déclic et, en moins d'un instant, cette dernière vision du monde lunaire disparut à mes yeux.

J'étais enfermé dans le silence et les ténèbres de la sphère interplanétaire.

CHAPITRE XIX

DANS L'ESPACE INFINI

C'était presque comme si j'avais été mort. A vrai dire, je m'imagine très bien qu'un homme soudainement et violemment mis à mort éprouverait, de l'autre côté, les mêmes sensations que moi.

Un moment, ce fut une agonie d'épouvante et un désir passionné d'exister: l'instant d'après, l'obscurité et le silence sans lumière ni vie, sans soleil, sans lune et sans étoiles — le vide infini.

Bien que la chose se fût accomplie de mon propre gré, bien que j'eusse déjà ressenti ce même effet en compagnie de Cavor, j'étais étonné, stupéfié et accablé. Il me semblait que j'étais lancé dans d'énormes ténèbres. Je cessai d'appuyer mes doigts sur les boutons et je flottai comme si j'étais annihilé; finalement, j'arrivai très doucement et sans heurt contre le ballot, la chaîne et les pinces d'or qui étaient venus à ma rencontre vers notre commun centre de gravité.

Je ne sais pas combien de temps il me fallut pour y parvenir. Dans la sphère, naturellement, plus encore que sur la lune, le sens terrestre du temps était inefficace. Au contact du ballot, ce fut comme si je m'étais éveillé d'un sommeil sans rêves.

Je me rendis immédiatement compte que si je voulais rester éveillé et vivant, il me fallait une lumière, ouvrir une fenêtre de façon que mes yeux pussent se poser sur quelque chose. De plus, j'étais transi; je donnai au ballot une poussée qui m'envoya contre la glace, et je saisis l'un des minces cordages intérieurs; je rampai alors jusqu'à ce que je parvinsse au bord de l'ouverture; de là, je pus me reconnaître pour retrouver les boutons de la lumière et des stores; je repris un nouvel élan en passant contre le ballot et, me heurtant contre quelques objets sans consistance qui flottaient aussi, je posai ma main sur la corde qui avoisinait les boutons des stores. J'allumai tout d'abord la petite lampe pour voir contre quel objet j'étais venu me cogner et je découvris que le vieux numéro du *Journal des Petites Annonces* s'était glissé hors du ballot et flottait dans le vide. Cela me ramena de l'infini à mes propres dimensions. Je ne pus m'empêcher de rire un instant, mais les secousses me furent pénibles et me suggérèrent l'idée de faire un emprunt au cylindre d'oxygène.

Après cela, j'allumai le chauffoir et pris quelque nourriture. Je me mis ensuite à manœuvrer aussi délicatement que possible les stores de *Cavorite*, pour voir si je pourrais, en quelque façon, deviner comment la sphère voyageait. Je dus aussitôt refermer le premier store que j'ouvris et je restai pendant un certain temps ébloui et aveuglé par l'éclat du soleil qui m'avait soudain frappé. Après un instant de réflexion, je me mis en devoir d'atteindre les fenêtres qui se trouvaient à angle droit avec celle-ci; cette fois, j'aperçus l'immense croissant de la lune, et, derrière, le minuscule croissant de la terre.

(A suivre.)

TIMBRES

Timbres rares

Nous avons, dans un précédent numéro, indiqué quelques-uns des timbres les plus rares du monde et les prix colossaux qu'ils atteignent pour certains amateurs qui n'hésitent pas à dépenser plusieurs centaines de mille francs pour les timbres-poste.

Vous avez sans doute remarqué que presque tous ces timbres sont des timbres des colonies anglaises. Voici maintenant quelques-uns des timbres les plus rares des différents pays européens :

Tout d'abord, voici le plus coûteux et le plus rare des timbres français. C'est un timbre vermillon de 1 franc, représentant la République de profil. Il n'est pas dentelé. Il en existe un nombre d'exemplaires relativement très restreint et sa valeur atteint 15.000 francs. Ce timbre a été émis en 1849. C'est donc un des premiers timbres émis dans notre pays, puisque les premiers timbres en France datent du 1er janvier 1849.

Voici maintenant un timbre d'une colonie française, de l'île de la Réunion, non dentelé, qui est plus rare et plus cher qu'aucun timbre de la métropole. Le 15 centimes noir vaut en effet 30.000 francs à l'état de neuf. S'il est de 20 centimes, toujours noir, sa valeur à l'état de neuf est légèrement inférieure, mais se monte néanmoins à 28.000 francs.

Le timbre le plus rare de toute l'Europe continentale est sans doute ce curieux timbre rond de la province de Moldavie, actuellement en Roumanie, qui est non dentelé et qui a été émis en 1858. Lorsque sa valeur est de 27 pence, il est noir sur rose et vaut, à l'état de neuf, 50.000 francs. Lorsqu'il a la valeur de 80 pence, qu'il est bleu sur bleu, il atteint alors la valeur plus considérable encore de 60.000 francs.

La plupart des exemplaires de ces timbres très rares sont catalogués et connus des marchands et des collectionneurs. Il est peu probable que vous en découvriez jamais en allant chercher de vieilles enveloppes dans le grenier.

Le coin des Fillettes

PETITES FILLES

Voici pour nos petites camarades un modèle de coussin très facile à faire. Vous allez demander à votre maman de l'étoffe pour le fond et pour les applications, soit du feutre, ce qui est facile à coudre puisque cela ne s'effiloche pas, ou alors un tissu très épais. Voici donc comment l'exécuter:

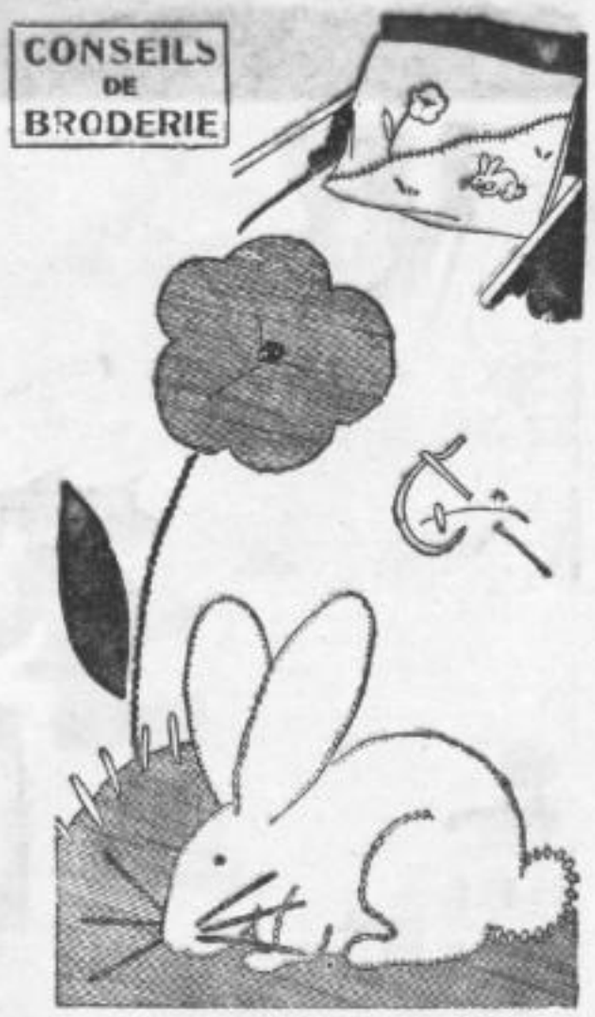
Le fond du dessin peut être exécuté en une seule teinte, vert foncé par exemple. Dans ces cas, la ligne ondulée représentant l'herbe sera brodée au point de tige avec de grands points lancés en travers de cette ligne.

La teinte vert clair sera tout indiquée pour cette broderie. Si on veut obtenir un coussin plus original, on peut faire la moitié supérieure du coussin d'un bleu très clair, presque gris et la partie inférieure vert assez soutenu. Découpez le feutre ou tissu vert suivant une ligne ondulée que vous fixerez sur le bleu à l'aide d'une piqûre à la machine très fine (que vous demandez à votre maman de vous faire). Avec de la laine angora vert très clair, faites de grands points lancés à cheval sur cette piqûre comme le montre le dessin (fig. A). Le fond du coussin ainsi réalisé doit être un rectangle de 50 cm. sur 35 cm.

Reproduire alors le dessin sur ce fond à l'aide d'un papier calque. Conservez ce calque pour découper également les motifs à appliquer. La fleur découpée dans du feutre rouge peut être seulement maintenue par le centre à l'aide d'une grosse perle jaune. Elle se détachera mieux du coussin. La feuille, vert foncé, sera simplement piquée sur le fond. Brodez la tige au point de tige à l'aide d'un coton perlé vert foncé. Découpez ensuite le petit lapin dans du tissu blanc, piquez finement le contour sur le tissu du fond.

Comme l'indique le dessin, un point de tige, ton sur ton, cernera les détails intérieurs. Faites aussi des points lancés en angora blanc autour de la queue et de grands points lancés en soie noire pour la moustache, puis fixez une perle noire pour l'œil.

Il restera à égayer la prairie de quelques touffes d'herbe réalisées grâce à des points lancés vert clair. Coupez un autre rectangle de 50 cm. sur 35 cm., en satinette, ou mieux en feutre également, et formez avec le dessus du coussin un sac cousu sur trois côtés. Bourrez-le avec du kapock et fermez le quatrième côté.



Les Conseils de tante Camille

Comment nettoyer les cuivres ciselés. — *Vous avez probablement des cuivres ciselés et voilà qu'ils sont ternis et vous ne savez pas comment faire pour qu'ils redeviennent brillants? Avec un pinceau vous mettez sur le cuivre une couche très légère du mélange suivant : blanc d'Espagne, 20 grammes; alcool à brûler, 50 grammes; une pincée de cristaux de soude, environ 10 grammes; et enfin un demi-litre d'eau. Vous devrez faire bien attention, avec le pinceau, de bien tapoter afin que ce mélange entre bien dans tous les creux de votre objet. Laissez sécher et frottez avec une peau (un vieux gant fera très bien) pour les parties saillantes; pour les creux, prenez une petite brosse. Vous aurez alors la surprise de voir que votre cuivre est comme neuf.*

CUISINE DE TOUTOUNE

Voici l'époque des endives et cette recette à l'avantage de masquer l'amertume qui quelquefois vous empêche d'en manger. Une fois cuites à l'eau salée, vous les mettez dans un plat à gratin avec une béchamel au fromage et ensuite au four. Vous m'en direz des nouvelles!...

POUR RIRE UN PEU

Une juste remarque. — La conversation roule sur l'instinct des animaux et chacun cite un exemple curieux :

— Il paraît, dit quelqu'un, que lorsqu'un navire est sur le point de sombrer, les rats s'empressent de l'abandonner.

— Et alors, dit un interlocuteur très intéressé, pour aller où?...

Une dame écrivait à son mari qui était en voyage : « Je te dirais beaucoup d'autres choses si Jeannette n'était pas derrière moi en train de lire ce que j'écris, la vilaine indiscrète.

— Oh! maman, s'écrie Jeannette, on ne peut pas être plus injuste. Je t'assure que je ne lisais rien.

Harpagon rencontre son vieil ami Durand qui lui demande des nouvelles de sa santé.

— Ah! ça ne va pas fort, mon vieux, mal à l'estomac, maux de tête, nausées, je ne digère pas. Et toi?

— Moi, mon cher Harpagon, ça ne va guère non plus. Je souffre absolument des mêmes malaises que toi.

— En ce cas, s'écrie Harpagon soudainement inspiré, tu ne veux pas que nous consultions ensemble un médecin, à frais communs?

A Marseille, un Anglais rencontre notre ami Marius et lui offre de se promener ensemble. Marius accepte volontiers et ils se dirigent vers le port.

— Combien de temps a-t-on mis pour construire ce port? demande l'Anglais.

— Euh! euh! une centaine d'années, même pas, répond Marius.

— Aoh! en Angleterre, on construit un grand port tout neuf en moins de trois ans...

Marius est vexé, mais il se vengera. S'arrêtant devant une grande construction blanche, l'Anglais émerveillé s'écrie : « Magnifique. »

— Ah, bon sang, dit Marius, voilà un quart d'heure à peine que je suis passé là et ce bâtiment n'y était pas...

PAT'SOUM EXPLORATEUR

L'HOMME DES GOUFFRES

PAR R. DUCHATEAU.

LES AVENTURES DE PIERROT LANCRY

Chapitre Premier

L'Aéroport d'Alicante

Cinq voyageurs, ce matin de fin mai 1935, étaient descendus du grand avion bleu d'Air France, sur l'aérodrome d'Alicante, qui est une sorte de désert caillouteux et brûlé par le soleil que bordent, à peu de distance, des hangars recouverts de tôle grise, des haies de cactus épineux.

Dans les hangars assez modestes de cette gare aérienne où se rejoignent les lignes françaises d'Algérie et celles de l'Atlantique sud, un petit bar était établi, tenu par une jeune femme aux ongles couleur écrevisse et à la chevelure platinée.

C'est devant ce bar et son aimable tenancière que s'étaient assis trois des passagers de l'avion venu d'Oran, les seuls qui continuaient leur route vers Barcelone et Toulouse.

Un des passagers, un homme d'une quarantaine d'années, à la calvitie naissante, à la figure ronde et pleine, rapet de sa personne et vêtu d'un costume gris à grands carreaux écossais ton sur ton, d'un goût assez douteux, s'occupait à retirer de ses larges oreilles une invraisemblable quantité de coton.

— Je craignais le mal de l'air, expliquait-il à son voisin du bar, un homme âgé, maigre et bilieux, dont les cheveux noirs plaqués étaient séparés par une raie au milieu, trop bien tracée et qui tenait avec obstination une serviette de cuir jaune sur ses genoux. J'avais une peur atroce d'être malade, mais heureusement...

— C'est sans doute la première fois que vous voyagez en avion, répliqua l'homme aux cheveux plaqués avec une bande politesse.

« De vrai, me suis-je intéressé à la question du mal de l'air. Je ne crois vraiment pas à ces drogues que l'on vend sur les aéroports. Elles sont inefficaces. Le meilleur moyen d'éliminer, sinon de supprimer ces malaises, est encore de prendre un double whisky, comme le fait monsieur.

En prononçant ces mots, le docteur se tournait vers le troisième passager et lui souriait.

Celui-ci était un homme ayant une quarantaine d'années, à la figure ronde, au corps grassouillet, et qui portait un costume gris à carreaux, confortable et de bonne coupe, mais d'assez mauvais goût que celui du premier passager.

— En tout cas l'alcool n'a jamais fait de mal à personne, répliqua-t-il en levant son verre et en souriant à la serveuse.

— Je vous demande pardon, protesta le premier passager. Je suis comédien et chanteur à voix, vedette des grands Concerts parisiens, et je joue de fortune une grande tournée en Afrique du Nord, avec un succès que je ne croiais pas de qualifier de formidable.

« Et je suis certain que je n'aurais jamais eu le quart de ce triomphe si je n'avais suivi les conseils de mon docteur, qui m'interdit formellement l'alcool pour ménager ma voix. Le tabac aussi m'est interdit... Mon nom ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis César Boucafeu, vedette des grands Concerts parisiens.

Le gros homme avait prononcé son nom avec une emphase un peu comique, mais son nom ne parut rien éveiller dans l'esprit de ses auditeurs. Levant les sourcils, le docteur s'excusa :

— Je vais peu au théâtre et je visite rarement Paris. Je suis le Dr Merlin.

— Et moi Marcel Clapier, de la Maison Clapier et Cie, commission et exportation, à Alger, dit le troisième passager. Vous boirez bien un verre avec moi. Et malgré votre voix, monsieur Boucafeu, je ne vous conseille pas le café crème. Ces Espagnols n'ont jamais su faire le café.

— Je boirai du café crème, et non du whisky, protesta César Boucafeu. Je me dois à mon public. Je reviens spécialement d'Oran, en avion, après trois semaines triomphales en Afrique du Nord, pour commencer une tournée dans tous les grands établissements de banlieue avec le célèbre Cabbarus, dans le grand drame: *La Petite Fille du Légionnaire*. Je ne puis arriver là-bas avec une voix de mélo-cass. Vous me comprendrez messieurs...

— Vous avez sans doute raison, approuva le docteur avec un sourire quasi mécanique. Ses lèvres minces découvrirent ses dents jaunes et mal rangées. Pour moi, je prendrai un whisky. C'est une gourmandise que mon estomac tolère assez mal. Mais je sais prendre mes précautions.

Il avait tiré de sa poche un sachet de papier blanc. Il demanda un verre avec très peu d'eau et il y jeta une poudre de couleur ivoire. La poudre fondit instantanément et l'eau parut aussi limpide qu'auparavant. Le docteur, sans toucher à son verre de médicament, but une gorgée d'alcool après avoir, comme l'homme d'affaires algérien, coupé son whisky d'un jet d'eau de seltz.

— J'ai eu très mal aux oreilles pendant la descente sur Alicante, expliquait César Boucafeu au docteur. N'est-ce pas un signe que je suis prédisposé au mal de l'air?

— Le mal d'oreille est dû à la différence de pression atmosphérique, lors d'une descente rapide comme la nôtre, qui vient de nous mettre brusquement au niveau de la mer, après un vol de 3.000 mètres. Le mal de l'air est dû au contraire aux balancements de l'avion. Ces deux phénomènes ne sont donc pas liés. Je suis heureux que vous n'ayez pas été malade. Mais le temps a été superbe entre Oran et Alicante. J'ai rarement vu la Méditerranée aussi belle. Pas un souffle d'air, pas un nuage!

— On est plus secoué au-dessus des terres, intervint l'homme d'affaires. Je vais souvent à Barcelone pour mes affaires, et j'ai remarqué qu'en approchant de Valence...

Le docteur parla des Pyrénées où les coups étaient souvent brusques et secouaient durement les avions de la ligne. César Boucafeu sentit, à la description d'une tempête aux environs du cap Creus, son cœur chavirer et il se mit à boire son café au lait.

— Il est brûlant, pestait-il à part lui. C'est la même chose dans les buffets de gare où l'on n'a que cinq minutes d'arrêt. Ils doivent refiler les tasses à peine entamées à d'autres clients...

Il avalait gorgée après gorgée, se brûlant le palais et l'estomac. Les deux autres voyageurs après quelques instants de conversation s'étaient tus, puis l'homme d'affaires s'était tourné vers la charmante tenancière du bar, et plaisantait avec elle. Tout en buvant son café gorgée par gorgée, César Boucafeu s'amusait à suivre dans la glace qui lui faisait face, sans tourner la tête, les jeux de physionomie de l'homme d'affaires. Près de lui le docteur était immobile et silencieux.

Brusquement, l'homme aux cheveux plaqués sortit de son immobilité de statue. Il avait saisi le verre de médicament posé près de lui, et au lieu de le

(Suite en première colonne page 4.)

Tout à coup, l'homme d'affaires porte la main à sa gorge et tombe sur le sol en poussant des hurlements.

LE RAYON DE LA MORT.

D'APRÈS A. TOLSTOÏ

— RÉSUMÉ —

Le policier Margerie s'empare par surprise des valises contenant l'invention diabolique du chimiste Garine. Surpris, le policier est tué par le chimiste et ses deux complices, Rolling et Zoé Monrose.

(A suivre.)

L'homme des Gouffres *(Suite des deux colonnes du milieu.)*

porter à ses lèvres, il l'avait, dans un éclair, versé dans le whisky de son voisin, l'homme d'affaires, tout occupé à faire la cour à la jeune femme du bar.

César Boucafeu, surpris, avala une gorgée de café plus forte que les autres. Il venait de se brûler si fortement le palais qu'une petite peau se détachait sous sa langue.

A ce moment le pilote entra dans la salle du bar.

— Nous partons, messieurs.

César essayait encore d'avaler une gorgée de café trop chaud. Cependant le docteur et son voisin, qui avaient vidé leurs grands verres de whisky d'un seul trait, quittaient le bar.

— L'avion va partir, insista le pilote auprès du comédien. Hâtez-vous, monsieur. Nous devons respecter les horaires.

César Boucafeu abandonna à regret sa tasse encore à demi pleine. Il sortit sur l'aéroport dont les pierres jaunes étaient brûlées par le soleil des derniers jours de mai.

L'avion de Toulouse venait d'atterrir.

Les hélices de l'avion qui allait partir pour Barcelone tournaient déjà. Le médecin et son compagnon n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'escalier transportable qui conduisait à la cabine.

Tout à coup l'homme d'affaires porta sa main à sa gorge et tomba. Quand César Boucafeu fut arrivé en courant près de lui, l'homme se tordait déjà sur le sol, l'écume aux lèvres, tout en poussant des cris incompréhensibles, proches des hurlements.

— Crise d'épilepsie, diagnostica le docteur, qui criait très fort pour se faire entendre dans le ronflement des moteurs.

— Le médecin de l'aéroport va s'occuper du malade, criait à son tour le pilote. Allons, messieurs, nous devons partir.

Le vent des hélices faisait voler les vêtements des passagers. Des employés de l'aéroport avaient placé le malade hurlant sur une civière. César Boucafeu, ahuri par la soudaineté de l'incident, se laissa pousser dans l'avion où était déjà installé le docteur, sa serviette de cuir jaune sur ses genoux.

Quand la portière fut refermée, l'avion roula doucement puis vira. César Boucafeu regardait les énormes pneumatiques de l'avion, lorsque l'appareil eut pris de la vitesse, elles se décollèrent peu à peu du sol. L'avion volait maintenant vers Barcelone et Toulouse.

Chapitre II

La bouteille de whisky

César Boucafeu avait envie de vomir... de plus en plus envie de vomir. Et à son embarras d'estomac s'ajoutait un embarras de conscience. Il était certain que ce docteur, cet homme bilieux et noir avait assassiné le sympathique homme d'affaires algérien, Marcel Clapier. Et César Boucafeu estimait qu'en n'ayant pas encore livré ce criminel à la police, il se faisait complice de cet ignoble assassin qui continuait paisiblement son voyage en avion, sa serviette de cuir jaune sur les genoux.

Qu'il n'ait pas averti la police au départ d'Alicante, cela pouvait encore aller. L'avion partait, il s'était laissé embarquer. Mais à l'escale de Barcelone il aurait dû aller trouver le commissaire du terrain d'atterrissage. Mais celui-ci aurait peut-être obligé César Boucafeu à quitter l'aéroport, à perdre son billet aérien jusqu'à Toulouse pour aller déposer auprès d'un magistrat qui ne saurait sans doute pas un mot de français et qui l'aurait peut-être retenu des jours entiers, alors que la tournée Cabarrus commençait le surlendemain à l'Alhambra de Clamart. C'étaient ces craintes qui avaient décidé le comédien à retarder sa dénonciation jusqu'à Toulouse, où il était certain de mieux pouvoir s'expliquer devant les policiers et magistrats français.

Il faut dire aussi que César Boucafeu avait débarqué à Barcelone dans un état épouvantable. Depuis le départ d'Alicante, il n'avait guère cessé de vomir dans un sac de papier fort, gracieusement mis à sa disposition par la Compagnie. C'était dégoûtant... Mais quoi faire? Lorsqu'on a envie de vomir, allez vous retenir!...

Suivant les conseils de ce criminel de docteur, César Boucafeu avait acheté une demi-bouteille de whisky au bar de l'aéroport de Barcelone. Il en avait bu une bonne partie, et avait emporté le reste, par précaution. Il avait eu raison car sitôt que l'avion décolla, le cœur recommença de lui tourner. Il se refusait à regarder la belle ville moderne étendue au bord de la mer, la colline du Tibidabo, la forteresse de Monejuich, les flèches en forme d'asperge de l'église modern'style de la Sagrada familia. Il ne voulait rien voir d'autre que l'intérieur de l'avion, espérant ainsi échapper au malaise grandissant.

La spacieuse cabine des passagers était peinte en bleu ciel. De chaque côté de l'espèce de long couloir qui constitue l'intérieur du fuselage, de confortables fauteuils étaient alignés devant les fenêtres, depuis la porte close qui communiquait avec la soute aux bagages, située à l'arrière de l'appareil, jusqu'à la porte, vitrée d'un hublot rond, par laquelle on apercevait à l'avant le pilote et son radio-télégraphiste.

A côté de la porte de la cabine de pilotage une porte non vitrée s'ouvrait sur un minuscule lavabo. C'est dans le fauteuil placé devant cette porte qu'était assis le docteur, impassible, sa serviette de cuir jaune sur les genoux.

Il n'y avait dans l'avion que deux autres passagers, embarqués tous deux à Barcelone. Ils étaient grands et forts, aux épaules carrées, à l'élégance voyante, à l'allure brutale. L'un était blond, l'autre était brun. Ils ne paraissaient pas se connaître et s'étaient assis l'un et l'autre à l'arrière de la cabine, à quelque distance l'un de l'autre.

Mais ni l'alcool ni l'inspection des passagers et de la cabine ne réussissaient véritablement à César Boucafeu pâli en deux sur son fauteuil, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, il se sentait malade à mourir. Oui, il allait mourir, comme ce pauvre Marcel Clapier, d'Alger, empoisonné sous ses yeux, qu'il n'avait rien fait pour sauver, et qui maintenant, sans doute...

Ce Clapier était encore tout à l'heure assis à la place même qu'occupait maintenant César Boucafeu. C'était une place fatale, sans doute. Il avait bien eu tort.

L'écœurement se relâcha un peu. Sans oser bouger, le comédien savourait cet entr'acte dans son malaise, contemplait avec obstination le tapis bleu du sol. Il y avait par terre un cornet de papier froissé, les noyaux des cerises qu'avait mangées Clapier entre Oran et Alicante, l'enveloppe de cellophane d'une boîte de cigarettes américaines, une épingle d'acier à tête jaune.

César Boucafeu, le nez de plus en plus incliné vers le tapis bleu, inventoriait minutieusement ces menus débris. La « vedette des grands Concerts parisiens », avant de devenir un médiocre acteur d'opérettes en tournées, avait eu des débuts plus modestes encore. Il avait été longtemps commis dans un grand magasin de confection, et une partie de sa jeunesse s'était passée à ramasser les épingles, comme on dit dans l'argot du métier. Il y a du vrai dans cette expression. L'ancien calicot Boucafeu, malgré son mal de cœur et son mal de conscience, ramassa machinalement l'épingle à tête jaune et la fixa au revers de son veston...

On approchait des Pyrénées. La « météo » avait signalé une tempête à la hauteur du cap de Creuse, à la frontière méditerranéenne franco-espagnole, et l'avion pâquait en direction du col de Puymorens, route directe vers Toulouse, où était indiquée une trouée favorable. C'est rapidement, et comme d'un seul coup d'aile que l'avion avait laissé derrière lui Barcelone et le Tibidabo, puis la magnifique montagne de Monserrat aux pics singulièrement effilés en forme de dents de scie et de tuyaux d'orgues. Sitôt après la ville de Ripoll, au fond d'une vallée dont la terre brune était piquetée des taches vertes des oliviers, les nuages se multiplièrent, enveloppèrent l'avion que des coups de vent secouèrent durement.

Le cœur de César Boucafeu ne résista pas à cette épreuve, et il lui monta brusquement aux lèvres. Il se leva en titubant et se précipita vers les lavabos. Dans la poche de son veston à carreaux écossais gris battait la demi-bouteille de whisky achetée à l'aéroport de Barcelone.

Les lavabos étaient minuscules. César Boucafeu se pencha sur la cuvette d'aluminium, une cuvette qui se replaçait contre le mur, et qui, fixée comme elle l'était sur un plateau rond, ressemblait à une gigantesque tasse à thé posée sur sa soucoupe. Avec des hoquets désespérés, la « vedette des grands Concerts parisiens » vidait son estomac...

Quand il fut enfin soulagé, César Boucafeu crut connaître un véritable bonheur. Tirant sa bouteille de sa poche il en but une rasade. Définitivement réconforté il ouvrit la porte des lavabos, tenant en main son demi-litre de whisky.

C'est alors qu'un spectacle extraordinaire s'offrit à sa vue. Le docteur, un genoux posé sur son fauteuil, le dos tourné à la porte des lavabos, menaçait d'un revolver de gros calibre les deux autres passagers, debout dans l'avion, les mains levées, l'air terrifié. Le sinistre docteur ricanait et criait d'une voix stillante :

— Je ne suis pas né d'hier, messieurs de la bande à Marcel, messieurs du « Trèfle noir ».

Avec le feu de l'alcool, c'était aussi de l'héroïsme qui venait de couler dans les veines de César Boucafeu.

— Pas encore! s'écria l'acteur d'une voix tonnante, celle qu'il employait dans ses rôles tragiques.

Il avait de toutes ses forces asséné sur la nuque du docteur la bouteille de whisky qu'il tenait dans son poing. L'épaisse bouteille ne se brisa pas, mais l'assassin de Marcel Clapier tomba comme une masse, le nez sur son fauteuil *(A suivre.)*

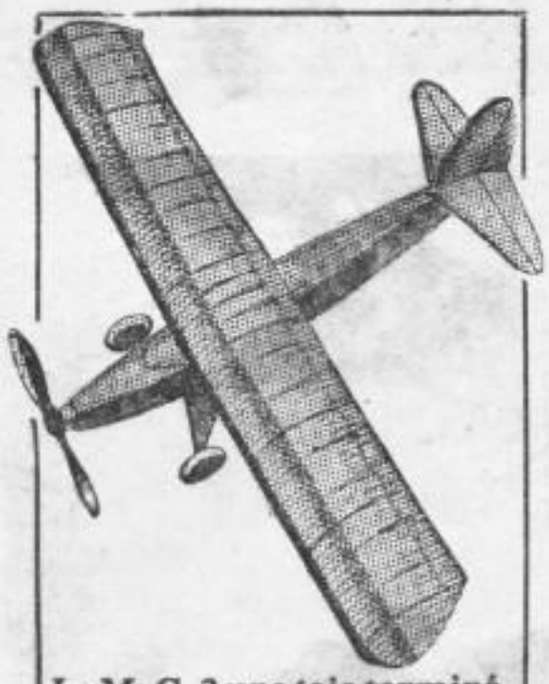
VOICI POUR VOUS LES JEUNES AVIATEURS

UN AVION QUI VOLE :

Le M. C. 3

une réduction exacte d'un véritable

AVION DE TOURISME



Le M. C. 3 une fois terminé.

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Nos jeunes lecteurs déjà initiés à la construction des modèles réduits d'aviation par nos précédents modèles M. C. vont pouvoir mettre en pratique les enseignements reçus en réalisant ce nouvel M. C.

Dans l'évolution de nos créations, nous suivons une ligne de conduite donnant la difficulté au fur et à mesure que nos jeunes constructeurs deviennent plus savants dans l'art à la fois amusant et instructif qui consiste à faire voler des avions sortis de leurs mains.

Tandis que nos précédents avions étaient entièrement réalisés en bois très léger (le balsa), voici désormais une machine conçue selon les grands principes constructifs de la grande aviation.

Nos jeunes amis, en entreprenant la mise en chantier de ce M. C. 3, vont se familiariser avec la structure des ailes d'avion et le mode classique des vrais fuselages.

En effet, tout comme pour les ailes véritables, celles de notre M. C. sont constituées d'éléments et d'organes qui s'apparentent par leurs formes et leur utilité à ceux des grands monoplans. C'est-à-dire que c'est à un ensemble de nervures, de longerons, de bords d'attaque de fuite et marginaux que nous devons l'ossature de notre aile de M. C.

Cette ossature est recouverte d'un fin papier de Japon spécial qui remplace l'entoilage des ailes véritables. Quant au fuselage il est, lui aussi, constitué de longerons et de traverses formant une poutre très solide, elle-même recouverte de papier du Japon.

Voici bien des mots nouveaux pour nos jeunes constructeurs. Ces mots, après en avoir bien compris le sens, ils devront ne plus les oublier, car désormais ils vont les retrouver dans toutes les constructions à venir.

NERVURES ET LONGERONS

Voyons donc à donner à chacun d'eux une définition à la fois simple et claire.

Qu'est-ce qu'une nervure d'aile ?

La nervure d'aile est une pièce de bois ou de métal qui a exactement la forme de l'épaisseur de cette aile, c'est-à-dire que si l'on coupe l'aile en tranche dans le sens de sa profondeur, le dessin de cette tranche a exactement la forme qui est celle d'une nervure. Les nervures ont donc pour but de donner au recouvrement des ailes la forme dessinée par les ingénieurs d'aéronautique. Cette forme varie selon que les ailes doivent être montées sur des avions de voltige, de tourisme, de chasse, etc. C'est à cette forme que l'aile doit d'être plus ou moins bonne porteuse ou plus ou moins apte aux grandes vitesses.

Qu'est-ce qu'un longeron ?

Le longeron d'une aile est une pièce de bois ou de métal qui s'étend sur toute la longueur de l'aile et qui, en unissant les nervures entre elles, assure une bonne solidité à l'aile.

Qu'est-ce qu'un bord d'attaque ? un bord de fuite ? un bord marginal ?

Les bords de l'aile, selon qu'il s'agit du bord avant, du bord arrière ou des bords extrêmes s'appellent bords d'attaque (bord avant attaquant l'air), bord de fuite (bord arrière par où s'enfuit l'air qui a pressé sur l'air, bord marginal (bord extrême).

LE MOTEUR

Le bord d'attaque réunit tous les becs des nervures (partie avant des nervures), le bord de fuite réunit toutes les queues de nervures (partie arrière des nervures). Pour mieux comprendre encore ces explications, il suffit de bien regarder le plan ci-contre. En ce qui concerne le fuselage, les longerons sont au nombre de quatre (aux quatre angles du fuselage); ces longerons sont réunis par des traverses.

Dans notre M. C., une hélice placée à l'avant tire l'avion. Cette hélice tourne sous l'effet de brins de caoutchouc préalablement tordus qui restituent la puissance accumulée en se détordant. Il suffit donc de tourner d'abord, au doigt, l'hélice dans le sens des aiguilles d'une montre, puis de l'abandonner à elle-même pour obtenir la marche de l'appareil.

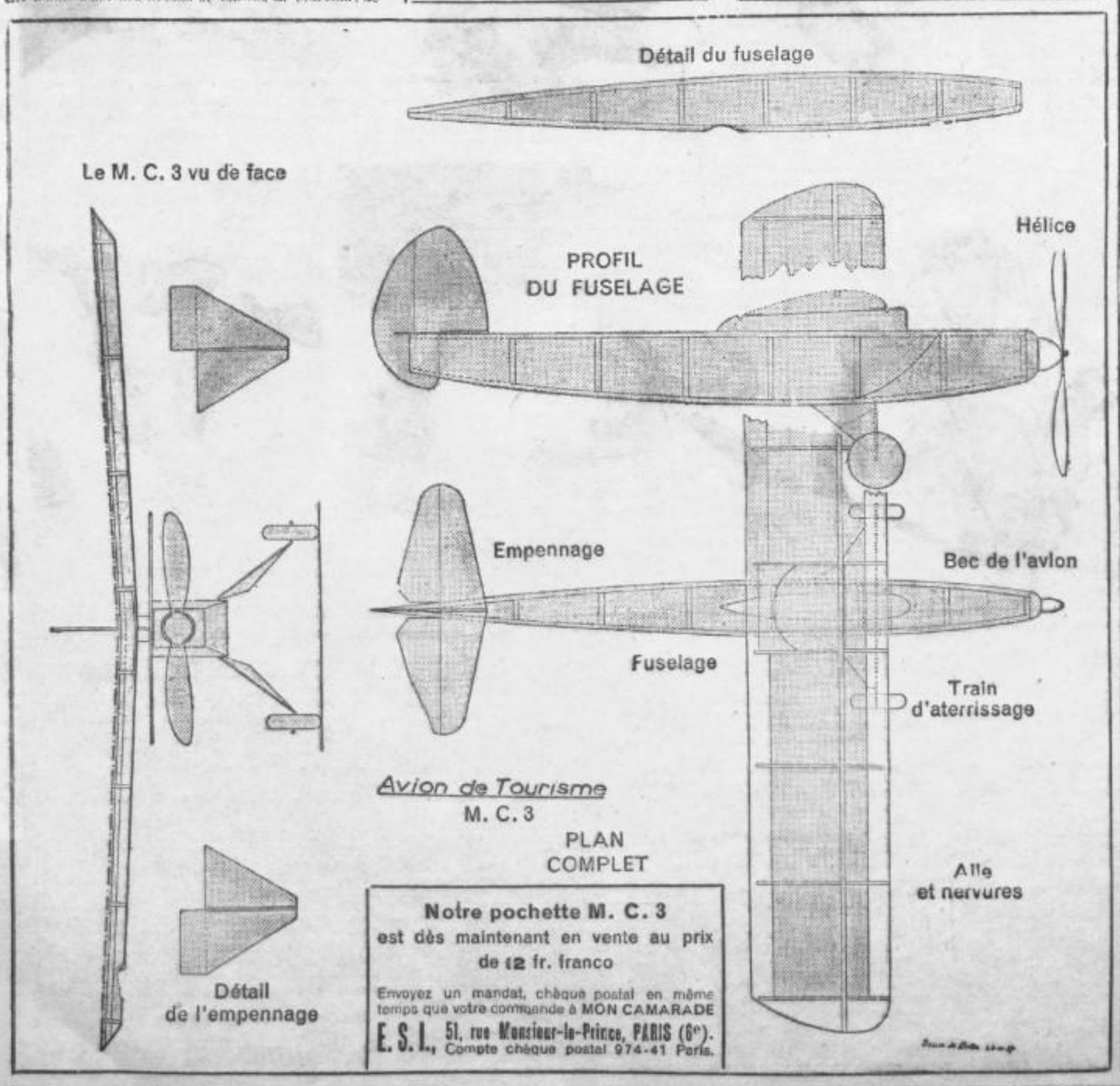
En observant bien nos dessins ci-contre, on se rend compte que l'avion repose sur deux roues et à l'arrière sur une « béquille ». C'est maintenant qu'il convient, pour entreprendre la construction, de se reporter au plan de la boîte dans laquelle se trouvent rassemblés tous les matériaux (bois, papier, caoutchouc, fil d'acier) et la colle spéciale. (A suivre.)

Nous donnerons les détails de construction du *M. C. 4* dans un prochain numéro.

ABONNEZ-VOUS A "MON CAMARADE"

France	6 mois :	9 fr. 50	12 mois :	18 fr.
Belgique (fr. français).	—	13 fr. 50	—	27 fr.
Étranger	—	19 fr.	—	36 fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e). Ch. post. 974-41 Paris.



Notre pochette M. C. 3
est dès maintenant en vente au prix de 12 fr. franco

Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à MON CAMARADE

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e). Compte chèque postal 974-41 Paris.

SPORTS

Au Salon de l'Automobile, on a pu voir la fameuse Delahaye de Grand Prix, celle qui a gagné la crème du Million, pilotée par Dreyfus. Elle sera au départ des grandes compétitions de l'année prochaine avec une autre carrosserie.

Il y avait également une Simca-Cinq de course. Vous connaissez tous la Simca-Cinq, cette petite voiture que l'on prendrait pour un jouet, mais qui roule tout de même à 90 kmh. avec deux personnes et, souvent, un enfant derrière. Carrossée en monoplace par un mécanicien-coureur, la Simca-Cinq a réalisé 103 kmh. de moyenne pendant quarante-huit heures. Qui dit mieux?

o

Victoire française au concours du plus bel athlète non seulement de France, mais d'Europe.

Il ne s'agissait pas, comme vous pouvez le penser, de choisir celui qui aurait accompli les meilleures performances dans tous les sports. Ce n'est pas l'athlète complet qui était recherché, mais l'athlète le plus harmonieusement fait.

Il faut pratiquer constamment une culture physique raisonnée pour arriver à un résultat, et encore faut-il partir avec une harmonie naturelle du corps et principalement du squelette.

Pasquet, le vainqueur, est professeur de culture physique.

o

Les grandes personnes considèrent souvent comme un sport les amusements les plus simples réservés ordinairement aux enfants.

Ainsi, à un concours de petits bateaux dans le bassin des Tuileries, à Paris, la majorité des bateaux était présentée par des grandes personnes.

Si bien qu'il n'y avait plus de place, autour du bassin, pour les enfants.

Mais, le plus amusant, c'est que l'homme qui est chargé de repêcher éventuellement les bateaux en panne est tombé à l'eau de telle façon qu'il a bien failli se noyer!

A TRAVERS LE MONDE

On se sert en cuisine, pour relever le goût des aliments, de condiments de plusieurs sortes : les salés, les acides (citron, vinaigre); les sucrés, les gras (huile, beurre); les âcres (poivre, piment), et les aromatiques (clou de girofle, cannelle). Sachez que si vous voulez devenir des filles et des garçons grands et sains, vous devez en éviter la plupart dont l'abus peut causer des troubles graves dans l'organisme.

o

Près de Nairobi, capitale du Kénya, colonie britannique de l'Afrique orientale, est arrivée une chose comme on en voit parfois dans les dessins animés qui font la joie des enfants. Un rhinocéros — animal qui a, dit-on, le plus mauvais caractère — devint furieux en voyant s'avancer au milieu du désert, le train, qu'il prit sans doute pour un ennemi lancé contre lui. Au lieu de fuir, il se lança résolument contre la locomotive et le choc fut tel que le train dérailla. Plusieurs voyageurs furent blessés, mais le vaillant pachyderme fut tué.

o

Savez-vous que la cendre de tabac permet de fabriquer les fleurs les plus rares? Vous pourrez vous-même en faire l'expérience, qui est très simple. Il suffit de mettre de la cendre de tabac sur une fleur pour en changer la couleur, et c'est ainsi qu'une fleur rouge peut devenir verte ou bleue.

o

Le tatouage est une coutume barbare qui subsiste encore chez certains indigènes d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie. L'opération consiste à imprimer sur la peau des dessins indélébiles au moyen d'encres qu'on injecte sous la peau par piqûres ou incisions. Les Gitans se tatouent aussi les bras et la poitrine de figures étranges, et autrefois il était commun, chez nos marins, de se tatouer le bras d'une ancre de marine.

VARIÉTÉS

MOTS EN CARRÉ

X X X X
X X X X
X X X X
X X X X

Un fleuve côtier de Belgique.
Limonade gazeuse.
Le plus célèbre est celui de Nantes.
Organe du corps humain.

MOSAIQUE

Il suffit de rassembler les syllabes ou demi-syllabes éparses dans ce carré pour retrouver le commencement d'une fable de La Fontaine bien connue.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 103

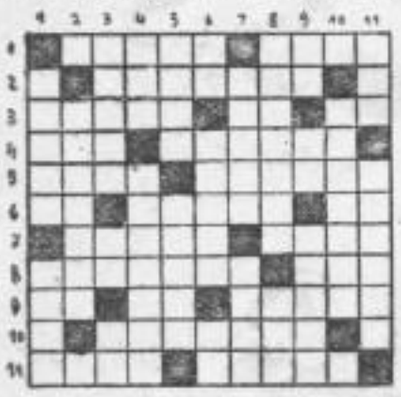
Charades. — MARGERIE (Marc-je-riz). — NAISSANCE (Nez-sang-ce). — MACHINE (ma-chine). — JOURNALISTE (Jour-na-lis-te).

Chaîne. — Soute, soupe, coupe, loupe, louve, douve, couve, coude, coule.

Devinettes. — A B C (abaissées). — L'S T (lestées).

Anagramme. — Léonie — mardi — méridionale.
Has — dimanche — marchandise.
Moelle — samedi — mademoiselle.

MOTS CROISÉS DU N° 104



Horizontalement. — 1. Bureau pour la correspondance. Vous en mangez à chaque repas. — 2. Livre contenant des calculs tout faits. — 3. Joyau. Conjonction. — 4. Colère. Vase dans lequel les peintres en bâtiment mélangent leur peinture. — 5. Réunion de sons correspondant à une idée. Progrès. — 6. Préposition. Décompose un mot. — 7. Que nous apportons en naissant (au pluriel). Liquide qui nourrit les plantes. — 8. Manteau doublé de fourrure. Objets mis les uns sur les autres. — 9. Partie solide qui forme la charpente du corps. Sert à souligner. — 10. Revins à la maison. — 11. Adverbe. Maladie contagieuse très grave.

Verticalement. — 1. Précipice. Permet de passer les fleuves et rivières. — 2. Moqueries. — 3. Qui s'offre à la vue. Préfixe. — 4. Trois lettres d'un affluent du Rhône. Vieux. — 5. Adresse, habileté. Sorte de Lalande. — 6. Charges des ânes. — 7. Port de Lithuanie. Verbe auxiliaire. — 8. Pas grandes. Nom des personnages importants d'Ethiopie. — 9. Carte à jouer. Imparfait d'un verbe auxiliaire. — 10. Agacai. — 11. Adjectif possessif. Se fait dans les pays chauds après le déjeuner.

SOLUTION DU MOT CROISÉ DU N° 103

Horizontalement. — 1. Négus. Duce. — 2. Oter. Tue. — 3. Or. Mit. Le. — 4. Ho. — 5. Inri. Ote. — 6. Lu. Tu. — 7. Egal. Ex. — 8. Amle. Ile — 9. Nitrate. — 10. U. R. S. S.

Verticalement. — 1. Nu. Rolland. — 2. Mit. — 3. Gorki. Eit. — 4. Ut. Nager. — 5. Semer. As. — 6. Ri. Lit. — 7. Leu. — 8. Ut. Ho. — 9. Culotte. — 10. E. E. E. Eux. As.

PETIT COURRIER DE JANOT

Jacques Frank, Paris (17e) : Nous verrons si nous pouvons donner une petite place à la T. S. F. dans notre journal. — *Jacqueline Hubert, Dreux :* Il est difficile de couper notre journal en deux, la moitié pour les garçons et l'autre moitié pour les filles, car beaucoup de garçons suivent les histoires pour les filles et inversement. — *Janine Danchaire, Villeneuve :* Nous donnerons un peu plus de place aux travaux manuels dans le *Coin des Fillettes*. — *Lucie Leon, Stains :* Nous donnons beaucoup de place déjà au roman d'aventures. Nous allons commencer, prochainement, des nouvelles aventures amusantes. — *Rolande Liégeois, Orchies* et *Jacqueline Tourt, Nantes :* Sois contente, le *Coin des Fillettes* sera agrandi, mais nous ne pouvons toutefois pas lui donner une page entière. — *Magali Ducky, Châteauregnault (Ardennes) :* C'est une bonne idée de faire des histoires où les petits garçons et les petites filles se conduisent toujours très bien, mais certains lecteurs trouveraient cela un peu monotone. N'est-il pas préférable de montrer des enfants ne faisant pas toujours bien, mais de montrer comment ils arrivent à faire mieux ? — *Annie Clavel, Meulan :* Il nous est impossible, même si nous le voulions maintenant, de reprendre les 12 pages en petit format, mais nous espérons bien pouvoir, prochainement, donner plus d'expansion à notre journal. Merci de tes charades. — *Lucien S..., Nice :* Je t'ai écrit directement pour te donner l'adresse du club fondé dans le quartier Gambetta. — *Paul Poirier, Corbeil :* Merci de collaborer comme tu le fais à notre journal. Nous t'avons envoyé les conditions nécessaires pour l'achat de cartes, insignes et règlement des clubs. — *Jean Labarre :* Malheureusement, tu nous as envoyé tes réponses au concours le 7 octobre seulement et le concours était clos le 1er octobre. Merci de ta gentille lettre. — *Micheline Oget, Père-en-Tardenois :* Merci beaucoup de ta gentille lettre, je transmets ton bonjour fraternel à ton ami H. Poslaniek. — *Gabriel Cambier, Tarbes :* Merci de tes charades. Nous verrons si on peut les utiliser. — *Alphonse Isaieau, Pouzolles :* Je te remercie de ta très gentille lettre et des très bonnes nouvelles que tu nous donnes du Club Yolande Monteillard, de Pouzolles. Je suis content que votre club marche bien et je partage avec toi le grand chagrin que tu as eu de la mort du grand ami de l'Enfance, Vaillant-Couturier. — *F. C. V., Vincelles :* Nous verrons si nous pouvons faire passer dans *Mon Camarade* des tours de prestidigitation, de physique ou de cartes. Je pense que cela sera, en tout cas, plus facile que de faire un prix d'aventures. Mais cette idée est à retenir. — *Fernande Crampon, Paris (12e) :* Merci de ta devinette qui sera publiée et de ta très gentille lettre. — *X..., Père-en-Tardenois :* Je te remercie de ta très gentille lettre, mais je dois te prévenir que tu as oublié de la signer. Nous ne pouvons pas rendre des timbres-poste comme ceux qui paraissent dans *Mon Camarade* : mais nous pouvons, si nos jeunes lecteurs se mettent d'accord entre eux, organiser des échanges de timbres. — *Louis Chassagnac, Montauriol (Corrèze) :* Je vois que tu aimes énormément les aventures. Je te rappelle qu'il est vraiment difficile d'en mettre davantage dans notre journal. J'espère que la suite des Aventures de Pierrot Lancry, *L'Homme des Gouffres*, qui commence maintenant dans *Mon Camarade*, va te plaire. — *Roger D., Asincourt :* Tu demandes du rire et des aventures, mais c'est ce que nous nous efforçons de donner dans la plus grande mesure possible à nos amis. — *Janine Beaumartin, Dinard :* Si nous avions une page spéciale pour les envois de nos lecteurs, ce serait souvent une page blanche car depuis deux mois je n'ai pas reçu d'histoires ni de contes envoyés par mes amis.

Petite CURIOSITÉ GÉOGRAPHIQUE

C'est une simple petite question que vous pourrez poser à bien des grandes personnes qui seront le plus souvent incapables d'y répondre. Voici : Quel est le cours d'eau qui a donné son nom à un département français et qui ne passe pas dans ce département?

CHARADES

Mon premier fait partie des bagages.
L'on trouve mon second avec une règle.
Mon troisième se récolte en Extrême-Orient,
Mon tout signifie injurier, battre.

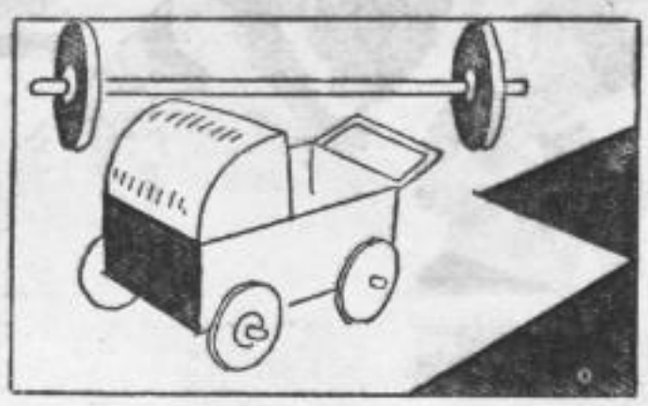
Envoi de Jacqueline H...

Mon premier est un métal précieux,
Mon second est un liquide,
Mon troisième est un pronom,
Mon tout indique l'heure.

Mon premier est une boisson chaude,
Mon second est le contraire de beau,
Mon troisième est un instrument qui sert aux cultivateurs,
Mon quatrième est une négation,
Mon tout est un moyen de communiquer rapidement avec quelqu'un.

BRICOLAGE

VOITURE DE POUPÉE A ROUES CAOUTCHOUTÉES



Une grande boîte d'allumettes vous simplifiera la besogne : le tiroir fournira la caisse de votre voiture à laquelle vous adapterez la capote (taillée dans le couvercle) au moyen d'un peu de colle. Un fil de fer, coudé dans la forme voulue, servira de poignée. Les roues seront fournies par quatre rondelles de caoutchouc, empruntées à des bouteilles de bière ou de limonade. Vous les adapterez après une petite tige de bois en les maintenant à l'aide de deux disques de papier fort, collés à l'intérieur et à l'extérieur de chacune des roues.

DEVINETTE

Envoi de Fernande Crampon, Paris

Quel est le vin le plus utile à la marine française?

MOTS EN CARRÉ

X X X X
X X X X
X X X X
X X X X

Mois de l'année.
Vieille.
Savant naturaliste italien.
Ile bretonne.

REBUS SYLLABIQUE

(Toutes les solutions au prochain numéro)

VITESSES SUR L'ATLANTIQUE

L'HISTOIRE du « Ruban Bleu » et des records de vitesse successifs du *Normandie* passionne le public. Traverser l'océan Atlantique du Havre à New-York en quatre jours et demi, en transportant 1.200 passagers, c'est une merveilleuse réussite. (Christophe Colomb), en 1492, mit soixante et onze jours pour faire cette première traversée de l'Atlantique. Il est vrai que sa caravelle, la *Santa Maria*, ne comptait que sur le vent pour avancer, tandis que le *Normandie* a des machines d'une puissance totale — tenez-vous bien — de 160.000 chevaux! Mais sait-on que cette première traversée, qui témoigne de tant d'intelligence et de courage, fut pendant longtemps un record... de vitesse? En effet, si en 1492 le voyage jusqu'à la côte américaine dura soixante et onze jours, Franklin, en mit quatre-vingts pour rentrer d'Angleterre aux États-Unis, en 1778; et quelques années plus tard la flotte transportant Rochambeau ne fit qu'égaler le temps de Colomb. C'est que la forme des navires ne se modifiait que très lentement; on en restait au modèle coquille de noix, très relevé à l'avant et surtout à l'arrière, sur lequel se dressait une véritable maison, le château; et on se voyait contraint de surcharger le navire de deux rangées de canons pour le défendre des pirates, des corsaires. C'est seulement depuis le début du XIXe siècle que l'on se préoccupe de la vitesse. Les paquebots reliant les continents cherchent à gagner du temps, et les navires marchands pensent que la meilleure façon d'échapper aux pirates est dans une fuite rapide. On fait la police des mers : les navires qui transportent de malheureux nègres saisis en Afrique pour être vendus comme esclaves en Amérique, ainsi que les bateaux contrebandiers de toutes sortes sont pourchassés; ils ont besoin, eux aussi, d'être taillés pour la course.

Donc, en 1818, le premier service régulier anglais entre Bristol et New-York fait la traversée aller en quarante-cinq jours, et le retour en vingt-huit jours. Nous sommes toujours à l'époque des voiliers en bois.

Mais l'année suivante voit la première application de la vapeur. Le *Savannah*, trois-mâts en bois de 350 tonneaux, est pourvu d'une petite machine auxiliaire actionnant deux roues à aubes. Ces roues sont démontables. Par bon vent, ou au contraire, si la tempête risque de les arracher, elles restent, démontées, sur le pont. On ne s'en sert que par calme plat ou faible brise. Vous voyez comme c'était commode. Et pourtant le *Savannah* réussit une traversée de vingt-sept jours.

En 1837, le *Sirius* ne met plus que dix-sept jours. Déplaçant 750 tonnes, il est muni de deux roues jumelées actionnées par une machine à balancier. Après lui, les tonnages augmentent peu à peu jusqu'à dépasser 2.000 tonnes.

Et tout à coup, un mastodonte sort des chantiers anglais : le *Great Eastern*, construit pour la pose du câble téléphonique sous-marin reliant les États-Unis à l'Angleterre, puis transformé en paquebot. Le *Great Eastern* déplace 32.160 tonnes (*Normandie* : 68.530), avec une longueur de 210 mètres (*Normandie* : 313,75); équipé de six mâts (la voile aidait encore les moteurs), ses machines d'une puissance totale de 11.000 chevaux (*Normandie* : 160.000) actionnent deux roues... et une hélice. En 1858, il fait la traversée en huit jours et demi.

Mais un jour on n'eut plus de nouvelles de ce beau bateau : pour une raison inconnue, il se perdit corps et bien.

Et voici encore deux paquebots français qui sombrent, l'*Europe* et l'*Amérique*. Toute une campagne de presse se déchaîne : les machines déséquilibrent le navire, et les trépidations causées par l'hélice nuisent à sa solidité, la manœuvre des paquebots se fait trop lentement, ils tiennent mal la mer; en 1878, un ingénieur de la marine décrète : Il est imprudent de dépasser 130 mètres de long et de déplacer plus de 8.500 tonnes...

Aussi, malgré l'essor prodigieux donné à l'industrie par la technique perfectionnée du fer, malgré les nouvelles machines inventées, on est prudent quant aux constructions navales. On construit plus de voiliers en bois que de vapeurs en fer. Et il n'est pas rare de voir un voilier gagner de vitesse le vapeur. En 1892, les vapeurs *Bourgogne* et *Bretagne* (une seule machine, une seule hélice) comportaient encore des voiles. Et il était imprudent d'agir autrement. Se souvient-on encore de l'aventure de la *Champagne*? Par une avarie grave à sa machine, ce navire, dépourvu de voiles, est immobilisé en plein Atlantique. Rien n'apparaît à l'horizon. La radio n'était pas encore inventée. Aucun signal possible.

Et les jours passent. Alors on met un canot à la mer après y avoir dressé une voile, et c'est cette petite embarcation qui ira trouver du secours pour le gros vapeur en détresse ; un cargo le prendra en remorque.

Mais en 1893 on se paye d'audace. Simultanément, en Angleterre et en France, le *Campania* et le *Touraine* dépassent 10.000 tonnes, et la sécurité est assurée. Comment n'y avait-on pas songé plus tôt? Par l'installation de deux machines, actionnant chacune une hélice. On atteint la vitesse de 20 et 21 nœuds (38 km. à l'heure).

Et la ronde du « Ruban Bleu » commence. Le record avec 22 nœuds obtenu en 1894, par le *Lucania*, de la Compagnie Cunard, est battu en 1898 par le bateau allemand *Kaiser Wilhelm der Grosse*, et l'Allemagne gardera le titre jusqu'en 1907. C'est alors le *Mauretania* anglais qui l'emportera avec 23 nœuds 69 et détiendra le trophée pendant vingt-deux ans, portant son propre record jusqu'à 26 nœuds 25. Le *Bremen*, allemand, fait en effet 27 nœuds 01 en 1929, et 28 nœuds 51 en 1933, mais se voit battre la même année par le *Rex*, italien, qui atteint 28 nœuds 92.

Puis vient le plus grand navire du monde, le *Normandie*, dépassant en longueur la Tour Eiffel, jaugeant 83.000 tonneaux, mû par quatre hélices dont les plus grosses pèsent chacune 28 tonnes. Lancé en 1935, le *Normandie* enlève le « Ruban Bleu » à la vitesse de 29 nœuds 94, plus de 55 kilomètres à l'heure! Mais un autre monstre, encore plus puissant, sort des chantiers anglais, en 1936, le *Queen Mary*, dont les machines développent une force de deux cent mille chevaux! Le *Queen Mary* gagne le « Ruban Bleu » avec 30 nœuds 63. Le navire français va-t-il rester en retard? Non. On change les hélices qui comportent maintenant quatre pales au lieu de trois (plus aucune vibration) et pèsent chacune quatre tonnes de moins. Et en mars 37 le *Normandie* reconquiert le trophée en franchissant l'Atlantique d'Ambrose à Bishop en quatre jours six minutes, à la vitesse moyenne de 30 nœuds 69. Une nouvelle surprise nous était réservée dernièrement.

Ce record était encore amélioré en août avec 31 nœuds 20, près de 58 kilomètres à l'heure!

Mais puisque nous parlons de record sur l'Atlantique, n'oublions pas celui d'un genre tout particulier, le voyage d'Alain Gerbault, conduisant seul son voilier *Firecrest* de Gibraltar au fort Totten (V. S. A.) en cent un jours.

BOUR.

VIENT DE PARAÎTRE : **LES ALBUMS DE « MON CAMARADE »**

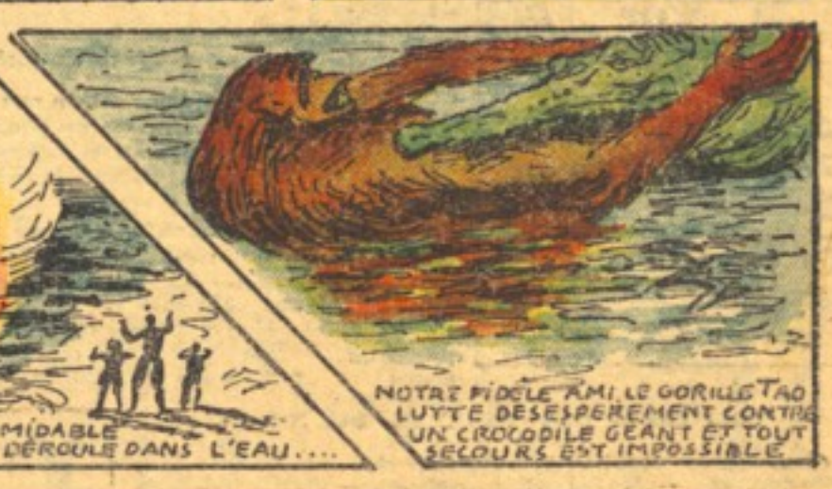
1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 x 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages. — Dans cet Album : T to et Toutoune, Pat' Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc. L'album : **9 fr.**, franco : **11,50**

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 x 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages. — Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat' Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc. L'album : **15 fr.**, franco : **18,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., 51, Rue Monsieur-le-Prince — PARIS (VI) — Compte chèque postal 974-41, Paris

TOTO ET TOUTOUNE

JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, POUR ÉCHAPPER À L'INCENDIE VIENNENT DE TRAVERSER LA RIVIÈRE - UN LÉOPARD SE PRÉCIPITE SUR TOUTOUNE.....



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.414

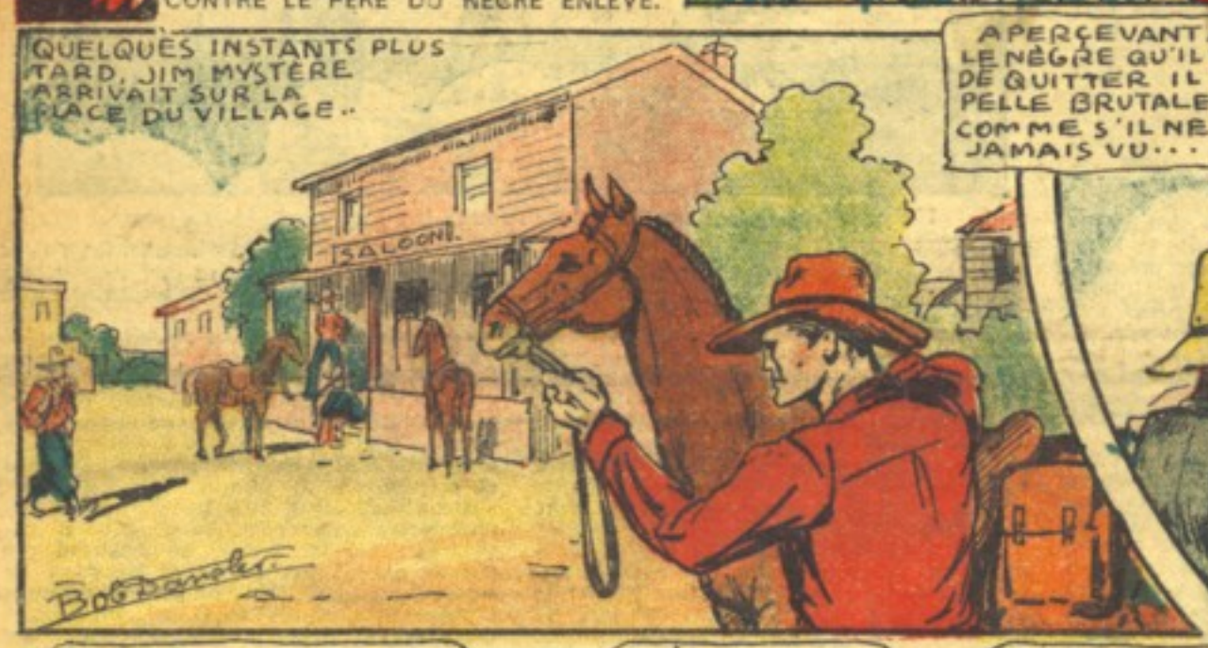
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 105. JEUDI 2 DÉCEMBRE 1937

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE VIENT D'ÊTRE AVERTI QUE LE PROPRIÉTAIRE D'UN RANCH VOISIN VIENT D'ÊTRE ENLEVÉ AVEC SON GARÇON NÈGRE. LA FEMME DU FERMIER PRIE JIM DE RETROUVER SON MARI ET SON COW-BOY NOIR. JIM SE REND AU VILLAGE VOISIN ET Y RENCONTRE LE PÈRE DU NÈGRE ENLEVÉ.



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'espère que le journal, comme il est maintenant transformé, vous plaît, et que ses nouvelles histoires vous intéressent. Mais bien sûr, si vous aviez des critiques à faire sur les nouvelles histoires, ou sur la façon dont on a transformé telle ou telle page, vous n'avez qu'à me l'écrire et vous savez bien que je serai très content de publier vos lettres dans ma lettre à moi, et que ces messieurs-dames de la rédaction tiendront le plus grand compte de ce que vous me direz.

Maintenant je voudrais vous parler un tout petit peu de mon Club des amis de *Mon Camarade* de la rue du Fer-à-Repasser et des rues et ruelles avoisinantes *(C. A. D. M. C. D. L. R. D. F. A. R. E. D. R. E. R. A.), ou plus exactement de ma petite camarade Pierrette, qui en est un des meilleurs membres du club, comme vous le savez bien.*

L'autre jour, quand j'ai été la voir dans sa maison, Pierrette avait à côté d'elle une grosse pelote de laine bleue, des grandes aiguilles à tricoter jaunes, et devant elle, posé sur la toile cirée de la table à manger, le N° 2096 de Mon Camarade. *Le numéro du journal était ouvert à la page du* Coin des fillettes, *à l'endroit où est imprimé un très joli modèle de culotte pour l'hiver.*

J'ai demandé à mon amie Pierrette :

— Tu tricotes une culotte pour ne pas avoir froid ?

— Non, c'est pas pour moi, c'est pour faire un cadeau de Noël.

— C'est pour ta grande sœur, alors. Mais tu t'es trompée de taille, ta grande sœur elle n'entrera jamais dans une petite culotte comme cela. Ou alors seulement une jambe.

— C'est pas pour ma grande sœur, c'est pour quelqu'un qui en a bien plus besoin.

— Pour qui c'est, alors?

— C'est pour quelqu'un que tu ne connais pas, et que je ne connais pas non plus moi-même.

Moi, j'ai pas voulu y croire qu'on puisse se donner du mal pour faire des cadeaux à quelqu'un qu'on ne connait pas. Mais Pierrette m'a expliqué. C'est très simple. Et puis aussi, c'est très joli.

Vous savez qu'il y a en Espagne une guerre terrible. Et une guerre, ça ne tue pas seulement les hommes (et encore, ce qui est épouvantable et sans excuse, les mamans et leurs petits enfants), mais ça tue aussi les animaux, les machines, jusqu'aux vaches et aux chemins de fer. Ça a l'air drôle ce que je dis là, mais ce n'est pas une plaisanterie, parce que je n'ai pas envie de faire rire quand je parle de sujets si tristes. Dans une ville comme Madrid, qui a plus d'un million d'habitants et qui est assiégée depuis plus d'un an par les Allemands, les Italiens et des traîtres espagnols, la guerre a tué toutes les vaches de l'alentour du pays, parce qu'on avait faim et qu'on les a mangées.

Les trains non plus ne peuvent plus venir dans les gares de Madrid, avec des chargements de charbon, de lait, de nourriture, de vêtements, etc. De la nourriture, on en envoie tant qu'on peut par la route, mais il n'en arrive pas toujours assez. Quand on n'a pas bien mangé on a d'autant plus besoin d'avoir chaud, et il faut dire que c'est absolument impossible de faire venir par la route le charbon très lourd dont a besoin une grande ville, et là-bas tout le monde a froid. Surtout les petits enfants... des dizaines de milliers de petits enfants. Et il ne faut pas croire que l'Espagne c'est un pays chaud parce que c'est dans le Midi. Madrid, sur un haut plateau, est bien plus froid que Paris qui est dans une plaine.

Quand on a froid, et surtout quand on ne peut pas toujours manger très bien, à cause de la guerre, un rhume c'est vite attrapé, et ça devient vite grave. On peut même en mourir, ou en rester malade toute sa vie! Et c'est d'autant plus grave qu'on est plus petit.

La culotte que tricotait Pierrette, c'était pour une petite fille qu'elle ne connaît pas, à Madrid. Avec cette culotte-là elle aura chaud la petite fille, et peut-être que Pierrette sauvera la vie d'une petite fille comme elle, rien qu'avec des aiguilles à tricoter.

La belle idée de Pierrette m'a donné une autre idée, à moi. Pourquoi les petites filles ne feraient-elles pas un concours de belles choses pour les enfants de Madrid? Mon Camarade *publie toutes les semaines de beaux modèles de tricot et d'ouvrages dans le* « Coin des fillettes ». *Vous pourriez en tricoter ou en fabriquer un, de ces ouvrages, et puis l'envoyer au journal, qui le ferait aussitôt parvenir à Madrid, ou dans une autre ville d'Espagne, pour les petits enfants de là-bas.*

Et puis, pour stimuler les meilleures ouvrières, on décernerait un très beau prix, une magnifique poupée, à celle qui enverrait le plus beau des tricots. Vous êtes d'accord avec moi. Oui, alors le concours est ouvert, et il le restera jusqu'au 15 janvier. Dépêchez-vous si vous voulez gagner la poupée.

Voilà les belles étrennes que nos lectrices offriront aux petits Espagnols. Mais nous aussi nous offrirons des belles étrennes à nos lectrices. Pour un prix très minime payé en plus de leur abonnement, elles pourront recevoir une superbe poupée appelée Tontonne, pour laquelle on donnera très souvent des modèles de belles robes dans le Coin des fillettes. *Et pour que les garçons ne soient pas jaloux, ils pourront recevoir, dans les mêmes conditions, un joli stylo plume iridium. Qu'est-ce que vous en dites :* Mon Camarade *toute l'année, avec en plus un stylo ou une poupée, c'est-il pas chic? C'est-il pas les plus belles étrennes et les moins chères? J'ajoute que pour ceux qui voudraient payer un peu d'argent en plus du prix de leur abonnement, ils auront quand même un joli cadeau : une superbe trousse scolaire avec plume, crayon, gomme, décimètre, enfin tout ce qu'il faut, ou bien encore un magnifique album relié contenant une collection de* Mon Camarade. *Tous les détails vous les aurez en page 7.*

Et puis je vous rappelle aussi que le moyen d'avoir de plus belles étrennes, et celles-là complètement gratuites, c'est de participer à notre grand concours de récits. Envoyez-nous très vite (il y aura des primes de rapidité dans les points du classement) une histoire, où vous parlez de votre papa, ou de votre maman, ou des deux. Vous verrez peut-être cette histoire imprimée dans le journal, et vous pourrez ainsi gagner un des beaux prix de ce concours. Je vous serre à tous la main bien fort.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (IVe).

(Voir le Petit Courrier de Janot en page 7.)

Résumé. — *Bedford, auteur de ce récit, a réussi à retrouver la sphère qui l'a mené dans la lune, et il quitte la lune en y laissant son ami, l'inventeur Cavor.*

CHAPITRE XIX

DANS L'ESPACE INFINI *(suite)*

Je fus stupéfait de me trouver déjà si loin de la lune. J'avais, il est vrai, compté que non seulement je n'éprouverais cette fois que peu ou pas du tout la violente poussée que l'atmosphère nous avait donnée au départ, mais aussi que l'essor tangentiel de la rotation de la lune serait vingt-huit fois moindre que celui de la terre. Je m'étais attendu à rester au-dessus du cratère, en marge de la nuit lunaire; mais tout cela n'était plus maintenant qu'une partie du contour de ce pâle croissant qui emplissait le ciel. Quant à Cavor?... Il était déjà infinitésimal.

J'essayai de m'imaginer ce qui avait bien dû lui arriver, mais je ne pus alors penser à autre chose qu'à sa mort. Je me le représentais, affaissé et brisé, au pied de quelque interminable cascade de fluide bleu, tandis qu'autour de lui les stupides insectes inclinaient leurs têtes sans visages...

Après le contact inspirateur du numéro du journal, je redevins, pour un certain temps, un homme pratique. Il m'apparaissait clairement que ce que j'avais à faire était de retourner vers la terre; mais, autant que je pouvais m'en rendre compte, je m'en éloignais.

Quoi qu'il ait pu arriver à Cavor, même s'il était encore vivant, — ce qui me paraissait incroyable après le papier taché de sang, — j'étais impuissant à lui venir en aide. Il était là-bas, vivant ou mort, derrière le manteau de ces impénétrables ténèbres et il y devait au moins rester jusqu'à ce que je pusse ramener quelques-uns de nos semblables à la rescousse. Était-ce cela que je ferais? En tout cas, j'avais dans l'esprit quelque projet de ce genre : revenir sur la terre et, selon que de plus mûres réflexions pourraient m'y déterminer, soit montrer et expliquer la sphère à quelques personnes discrètes pour agir avec elles, soit garder mon secret, vendre mon or, me procurer des armes, des provisions et un aide, et, ainsi avantageusement équipé, repartir pour aller traiter sur le pied d'égalité avec ces fragiles habitants de la lune, délivrer Cavor si cela était encore possible, ou tout au moins me procurer une quantité d'or suffisante, pour établir sur une base plus solide ma conduite à venir.

Mais c'était là voir les choses d'un peu loin et il me fallait tout d'abord regagner la terre. Je m'occupai donc de décider exactement de quelle façon devait s'opérer mon retour.

Je pus enfin déchiffrer, dans cette ténébreuse énigme, que ma meilleure chance serait de redescendre vers la lune aussi près que je pouvais l'oser, afin de reprendre de la vitesse, de fermer ensuite mes fenêtres, de passer de l'autre côté du globe lunaire, puis, une fois là, ouvrir mes stores du côté de la terre et partir ainsi à une bonne allure vers notre planète. Mais il m'eût été impossible d'affirmer ou de démontrer que, par ce moyen, j'atteindrais jamais la terre.

Plus tard, j'eus une heureuse inspiration, et, en ouvrant certaines fenêtres du côté de la lune qui, dans le ciel, m'était apparue en face de la terre, je modifiai ma course de façon à avancer droit sur la terre, derrière laquelle je serais passé si je ne m'étais pas avisé de cet expédient.

Je ne livrai sur ces problèmes à toute une série de raisonnements compliqués, car je ne suis pas un mathématicien, et je suis persuadé, en somme, que ce fut ma bonne chance, beaucoup plus que mes facultés, qui me ramena sur la terre.

Si j'avais connu alors, comme je les ai apprises depuis, toutes les chances mathématiques que j'avais contre moi, je doute fort que j'eusse pris la peine de toucher les boutons pour tenter de me diriger. Ayant pu démêler ce que je considérais comme la chose à faire, j'ouvris toutes les fenêtres donnant sur la lune; l'effort me souleva pendant un instant à quelques pieds en l'air, où je restai suspendu de la plus bizarre façon. Je revins m'accroupir alors contre la paroi de verre, attendant que le croissant eût pris des dimensions suffisantes et que je m'en fusse convenablement rapproché. Alors, je fermerais les fenêtres, passerais derrière la lune avec la vélocité ainsi acquise — à moins que je n'allasse me briser à sa surface — et me mettrais ensuite en route vers la terre.

Et c'est ce que je fis.

Je sentis enfin que mon allure était suffisante et, d'un seul coup, je fis disparaître à mes yeux le croissant lunaire. Dans cet état d'esprit qui était, je me le rappelle maintenant, singulièrement libre de toute anxiété et de toute détresse, je m'installai pour commencer, dans cette petite boule tournoyant à travers l'espace infini, une veille qui durerait jusqu'à mon arrivée sur terre. Le chauffoir avait donné à la sphère une chaleur tolérable; l'air avait été rafraîchi par l'oxygène et, à part cette faible congestion qui ne me quitta pas tant que dura mon absence de la terre, je me sentais en excellent état physique. J'avais éteint la lumière de peur d'en manquer plus tard, et j'étais dans une obscurité d'où j'apercevais, au-dessous de moi, la clarté de la terre et le scintillement des étoiles.

Tout était si absolument calme et silencieux que j'aurais pu me croire véritablement le seul être vivant de tout l'univers; et cependant, chose assez étrange, je n'éprouvais aucun sentiment de solitude étendu sur mon lit, dans ma propre maison. Cela me semble maintenant d'autant plus étrange que, pendant les dernières heures passées dans le cratère, la sensation de mon isolement absolu avait été une agonie.

Si incroyable que cela paraisse, le laps de temps que je demeurai dans l'espace n'est en aucune façon proportionné à tout autre intervalle de temps de mon existence.

CHAPITRE XX

DESCENTE A LITTLESTONE

En arrivant dans les couches supérieures de l'atmosphère terrestre, la sphère se mit à graviter selon une courbe à peu près parallèle à la surface de la terre. La température commença immédiatement à s'élever. Je compris qu'il convenait de descendre sans tarder, car, au-dessous de moi, dans un crépuscule assombri, s'étendait un vaste bras de mer.

J'ouvris autant de fenêtres qu'il me fut possible et je tombai du soleil dans le soir et du soir dans la nuit. Plus vaste devenait la terre, dont la masse absorbait peu à peu les astres scintillants, et le voile argenté d'ombre translucide et piquée d'étoiles qui la revêtait se développait comme pour me capturer.

Enfin, notre monde ne m'apparut plus sphérique, mais plat, puis, au bout de peu de temps, concave. Il ne fut plus une planète dans le ciel, mais le Monde... le Monde de l'Homme. Je fermai toutes les fenêtres qui donnaient du côté de la terre, sauf une que je laissai à demi ouverte pour me permettre de voir, et je dégringolai avec une rapidité croissante. La mer s'élargissait, si proche maintenant que je voyais le sombre scintillement des vagues se précipiter à ma rencontre. Le dernier store fut baissé et je m'assis farouche, me mordant les poings et attendant le choc...

La sphère frappa la surface des flots avec un énorme éclaboussement. L'eau dut sauter à des centaines de mètres. Au moment du choc, j'ouvris tous les stores de *Cavorite*. J'enfonçai... mais de plus en plus lentement; je sentis sous mes pieds la pression de l'eau contre la paroi et je remontai comme une bulle.

Finalement, je me trouvai flottant et ballotté à la surface de la mer... Mon voyage dans l'espace était achevé.

La nuit était sombre et le ciel couvert de nuages. Deux points jaunes au loin indiquèrent un navire qui passait et, plus près, un rayon rouge allait et venait. Si l'électricité qui alimentait ma lampe n'eût pas été épuisée, j'aurais pu être recueilli cette nuit-là. En dépit de la fatigue peu commune que je commençais à ressentir, j'étais surexcité maintenant, et j'éprouvai un instant l'espoir furieux et impatient que mon voyage se terminât ainsi.

Un petit homme, son maillot de bain sur le bras, apparut près du rivage.

Mais je cessai bientôt de m'agiter et restai les poings sur les genoux, observant dans la distance cette lumière rouge. Le rayon se balançait de haut en bas, sans s'arrêter jamais. La surexcitation se calma. Je compris que j'avais encore à passer toute cette nuit dans la sphère et je me sentis lourd et las; bientôt le sommeil m'eut gagné.

Un changement dans le rythme de mes mouvements m'éveilla. Je regardai à travers la paroi de verre et je constatai que j'avais atterri sur un large bas-fond de sable. Il me sembla voir au loin des maisons et des arbres, et, du côté de la mer, l'image dénaturée et vague d'un navire, entre ciel et eau. Avec effort, je me mis debout. Mon unique désir était de quitter ma prison. La valve de l'ouverture se trouvait à la partie supérieure de la sphère et je m'attaquai à l'écrou. Lentement je parvins à ouvrir la valve. De nouveau l'air s'infiltrait en sifflant à l'intérieur comme déjà, avec ce même bruit, il s'en était échappé. Mais, cette fois, je n'attendis pas que la pression se fût équilibrée. Un moment après je laissai tomber le poids de l'ouverture et je vis au-dessus de ma tête, large et libre, le vieux ciel familier de la terre.

L'air m'entra si violemment dans les poumons que je perdis haleine; je lâchai l'écrou, et, poussant un cri, je pressai mes mains contre ma poitrine et m'assis. Pendant quelques instants, j'éprouvai de violentes douleurs. Puis je me mis à respirer largement et enfin je pus me redresser et me mouvoir. Je voulus passer ma tête par l'ouverture, mais à ce moment la sphère bascula. On eût dit que quelque chose m'avait tiré la tête en bas; je rentrai bien

vite sans quoi j'aurais été cloué la face sous l'eau. Après quelques oscillations et quelques poussées, je parvins à me glisser sur le sable où les vagues de la marée descendante arrivaient encore.

Je n'essayai pas de me mettre debout. Il me sembla que mon corps s'était soudain changé en plomb. Notre mère la terre avait de nouveau remis sa lourde main sur moi — sans *Caporite* intermédiaire. Je m'assis où j'étais, ne me souciant pas des flots qui me baignaient les pieds.

C'était l'aube, une aube grise, plutôt nuageuse, mais laissant voir ici et là de longues traînées de gris verdâtre. Devant moi, un navire était à l'ancre, pâle silhouette tachée d'une lumière jaune. Les vagues arrivaient sur le sable en longues brisures transparentes. Au loin vers la droite, la côte s'incurvait en une plage où s'élevaient de petites maisonnettes, et à l'horizon, un phare au bout d'une pointe de terre. Une étendue de sable uni s'avançait vers l'intérieur, interrompue ici et là par des étangs et se terminant, à un mille environ, en une bande coupée de buissons bas.

Au Nord-Est, une plage isolée s'apercevait, avec des groupes de maisons et de chalets qui étaient les constructions les plus hautes que j'aperçusse, taches mornes contre le ciel qu'illuminait l'aurore. Quelles étranges créatures pouvaient avoir construit ces piles verticales dans un espace aussi vaste? Elles ressemblaient à des fragments de villes égarées dans un désert.

Longtemps je restai là, bâillant et me frottant les yeux. Enfin j'essayai de me relever. Il me sembla que je soulevais un poids énorme, mais je parvins néanmoins à reprendre mon équilibre.

J'examinai les maisons éloignées. Pour la première fois depuis notre inanition dans le cratère, je pensai à des nourritures terrestres.

— Du jambon! murmurai-je, des œufs!... du bon pain rôti!... du bon café!... Et comment diable vais-je faire pour transporter tout mon bagage à Lympne?

Je me demandais où j'étais. En tout cas, je me trouvais sur une côte est et, avant de tomber, j'avais aperçu l'Europe.

Soudain j'entendis des pas écraser le sable et un petit homme à la figure ronde et à l'aspect amical, vêtu de flanelle, une serviette autour du cou et son maillot de bain sur le bras, apparut non loin du rivage. Je reconnus immédiatement que je devais être en Angleterre. L'homme regardait tour à tour la sphère et moi, avec ébahissement. Il s'avança. Je devais avoir l'air d'un sauvage féroce, sale, échevelé, dégueillé d'une indescriptible façon... mais je ne pensai à rien de tout cela pour le moment. L'homme s'arrêta à une distance d'une vingtaine de mètres.

— Hé! là-bas? fit-il d'un ton incertain.

— Hé! là-bas, vous-même! répliquai-je.

Rassuré par ma voix, il se rapprocha de quelques pas.

— Que peut bien être cette chose? demanda-t-il en me montrant la sphère.

— Pouvez-vous me dire où je suis? questionnai-je.

— Ici, c'est Littlestone, dit-il, indiquant du doigt les maisons; là-bas, c'est Dungeness. Est-ce que vous venez seulement d'aborder? Qu'est-ce que c'est que cette chose que vous avez là? Quelque espèce de machine?

— Oui.

— Est-ce que vous êtes venu échouer là? Etes-vous naufragé ou quoi? Qu'est cette chose?

Je réfléchis rapidement, tâchant de me faire une opinion sur ce petit homme qui s'avança plus près.

— Diantre! fit-il, vous avez dû passer un mauvais moment? Je croyais... Ma foi... A quel endroit avez-vous fait naufrage? Est-ce que cette machine est un appareil de sauvetage?

Je me décidai à confirmer pour l'instant cette explication et lui répondis quelques phrases vagues.

— Mais j'ai besoin de secours, continuai-je d'une voix rauque. Je voudrais débarquer diverses choses que je ne peux guère abandonner là.

A ce moment j'aperçus trois autres jeunes gens d'aspect sympathique, munis eux aussi de serviettes et qui, coiffés de chapeaux de paille, descendaient de notre côté, évidemment la section matinale des baigneurs de Littlestone.

— Du secours, s'écria mon interlocuteur. Certes!

Il fit quelques gestes empressés pour indiquer sa bonne volonté à me venir en aide.

— Que voulez-vous que je fasse?

Il se retourna en agitant les bras. Les trois jeunes gens accélérèrent leur pas et tous quatre m'entourèrent bientôt, m'accablant de questions auxquelles je n'étais guère disposé à répondre.

— Je vous conterai tout cela plus tard, les interrompis-je. Je meurs de besoin et je suis en loques.

— Venez à l'hôtel, dit le petit homme à figure ronde. Nous allons garder votre machine.

J'hésitai.

— Je n'y tiens pas... Dans cette sphère, il y a deux grandes barres d'or.

Ils échangèrent quelques regards incrédules et m'observèrent avec une nouvelle attention.

J'allai jusqu'à la sphère, m'introduisis à l'intérieur et bientôt je déposai devant eux la chaîne frisée et les leviers des Sélénites.

Si je n'avais pas été si horriblement fatigué, j'aurais pu éclater de rire à leur surprise. On eût dit de jeunes chats autour d'un escargot. Ils ne savaient que faire de ce bagage. Le petit homme se baissa, souleva l'extrémité d'une des barres et la laissa tomber avec un grognement. Tous l'imitèrent.

— C'est du plomb ou de l'or, dit l'un.

— Oh! c'est de l'or, fit l'autre.

— De l'or à coup sûr, affirma le troisième.

Ils m'examinèrent tous trois fort étonnés et portèrent ensuite leurs regards sur le navire à l'ancre.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Les employés de magasin ont souvent affaire à des clients difficiles. Il faut les convaincre pour les décider à acheter, et pour cela, trouver de bonnes raisons. L'autre jour, chez le marchand de chaussures, la vendeuse, à genoux au milieu d'un amoncellement de boîtes, tentait de décider une cliente. Il lui fallait un article solide.

— Prenez ceci, dit la vendeuse, vous n'en verrez jamais la fin, le cuir est aussi résistant que l'acier.

— Oh! mais, s'écrie la dame, c'est que j'ai les pieds très sensibles.

— N'ayez crainte, ce cuir est souple comme du velours...

o

Depuis plusieurs mois, le coût de la vie augmente et sans doute entendez-vous vos mamans dire que tout devient très cher, les légumes comme le lait, le poisson comme la viande. Mme Baptiste commande à son boucher un morceau de veau. On le coupe, le pèse.

— C'est 14 francs.

— Quoi? 14 francs ce petit morceau, mais c'est du vol!

— C'est bon, répond le boucher vexé, traitez-moi de vaurien pendant que vous y êtes.

— Fichtre non, lui lance la ménagère, vous pesez bien 100 kilos, car au prix où vous vendez le veau, vous devez valoir cher!

o

Une drôle de logique. — Jacquot a beaucoup réfléchi avant de demander à son papa :

— Dis-moi, pourquoi on ne dit pas « allion » au lieu « d'avion », puisqu'un aéroplane a deux *ailes*?

o

Il y a mendiants et mendiants. — Annette, va donne me chercher des mendiants pour le dessert.

— Bien, maman.

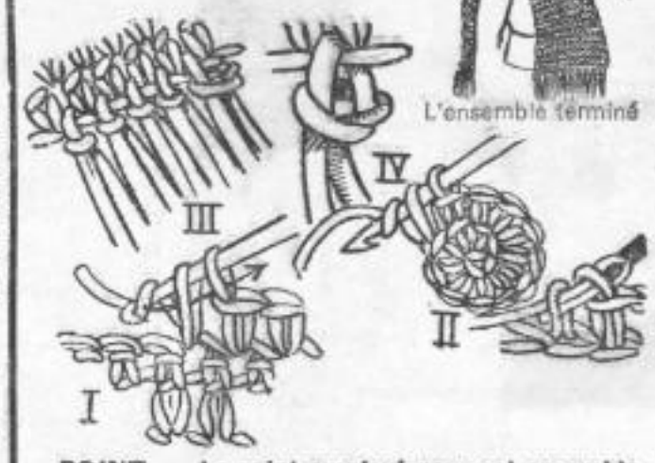
Une demi-heure, une heure passent. Annette ne revient pas. Anxieuse, la maman se penche à la fenêtre et que voit-elle? sa fille, suivie de trois pauvres diables en guenilles.

— Ça y est! s'écrie triomphalement Annette. J'en ai eu de la peine! Mais j'ai réussi à trouver des mendiants.

Le coin des Fillettes

ENSEMBLE AU CROCHET

LES POINTS EMPLOYÉS



L'ensemble terminé

POINT. — Le point employé pour cet ensemble au crochet est la maille simple. Vous la faites en prenant la maille entière de la chaînette (fig. 1).

BONNET. — Commencer par le centre. Monter une chaînette de 14 mailles, repiquer dans la sixième en revenant pour former le rond. Les mailles qui restent forment le centre (fig. 2). Travailler en rond en mettant 2 mailles toutes les 2 mailles, et ceci jusqu'à ce que votre travail ait 24 cm. de diamètre. Il faut faire alors 5 augmentations par tour, en ayant soin de ne pas les faire toujours au même endroit, c'est-à-dire pas au-dessus les unes des autres. Lorsque votre fond est assez grand, vous travaillez tout droit sans augmenter, ensuite vous faites 2 ou 3 tours en diminuant un peu pour resserrer le bord du bonnet. Nous vous conseillons de poser souvent sur votre tête votre travail pendant l'exécution, ce qui vous guidera très bien pour les dimensions.

ÉCHARPE. — Monter une chaînette de 40 cm. et revenir en faisant les mailles simples comme vous l'indique la figure 1. Lorsque vous êtes au bout de votre rang, faire une maille en l'air pour tourner, vous reprenez alors les mailles que vous avez faites au rang précédent, et ainsi de suite à chaque rang. Lorsque votre travail a 1 mètre, vous terminez par un rang de 1 maille simple, 2 mailles en l'air, 1 maille simple, 2 mailles en l'air, ceci pendant tout le rang et à chaque bout de l'écharpe.

FRANGE. — Pour faire la frange, vous coupez des brins de laine de 15 cm. de longueur, vous les pliez en deux en prenant 5 ou 6 brins à la fois; piquer le crochet dans les 2 mailles en l'air du dernier rang de l'écharpe, ramener les brins et faire une maille en faisant passer les bouts de brins dans cette maille (fig. 4). Faire de même dans chacun des trous à chacun des bouts de l'écharpe (fig. 3).

Les Conseils de tante Camille.

Transpiration des mains. — *C'est très gênant de transpirer des mains, pour coudre, pour tricoter, en un mot, pour travailler. Voici donc une recette pour arrêter la transpiration :*

Après vous être bien lavé les mains, de préférence au savon de Marseille, vous vous frottez avec un morceau d'alun, c'est un procédé qui fortifie votre peau en en resserrant les tissus.

On peut également obtenir un bon résultat en se frottant pendant environ une quinzaine de jours les mains avec du sel de cuisine.

Sachets parfumés. — *Voici une recette économique pour avoir des sachets parfumés pour mettre dans votre linge : vous faites un mélange de poudre de girofle mélangée à un tiers de son poids de poudre d'anis, et vous le mettez en sachets d'ouate et de soie. Vous constaterez qu'il émane de ces sachets une odeur persistante. Vous pouvez remplacer la poudre de girofle par le parfum que vous désirerez.*

Comment laver les tricots. — *Ce n'est pas tout de savoir tricoter, il faut aussi savoir laver vos tricots; votre maman ne peut pas tout faire. Voici donc comment vous vous y prendrez : préparez une eau savonneuse, avec du savon de Marseille, c'est le meilleur; lorsqu'elle est tiède vous y trempez votre tricot, vous le remuez et le frottez très légèrement jusqu'à ce qu'il soit propre. Vous le rincez à deux eaux (tièdes) et pour le sécher, vous le pressez dans un linge, puis vous le posez à plat avec un linge entre les deux côtés afin que le séchage se fasse rapidement.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Topinambours au jus. — *En avez-vous déjà mangé? Je vous conseille d'essayer et vous verrez que c'est un légume très bon. Voici une manière de les accommoder.*

Faites un roux brun dans lequel vous mettez un oignon, bouquet garni, sel et poivre, et que vous laissez mijoter pendant vingt minutes. Pendant ce temps, vous faites cuire vos topinambours à l'eau bouillante.

Ensuite, passez le roux et ajoutez du jus de rôti, ou si vous n'en avez pas un peu de glace de viande que vous aurez fait fondre dans de l'eau chaude. Mettez les topinambours et laissez-les cuire encore doucement pendant un quart d'heure environ.

TIMBRES

Les premiers timbres-poste

On fêtera bientôt le premier centenaire des timbres-poste.

Autrefois, c'étaient ceux qui recevaient les lettres et non pas ceux qui les envoyaient, qui payaient la taxe d'affranchissement. Un Anglais, sir Rowland Hill, eut l'idée de transformer tout le système: celui qui payerait maintenant le prix de la lettre serait celui qui l'enverrait; et, pour montrer que le prix était bien payé, il y collerait une petite vignette de papier, un timbre-poste.

C'est en 1840 que le premier timbre-poste du monde fut créé en Angleterre par sir Rowland Hill. Le 1er mai de cette année-là, la première lettre anglaise était envoyée, affranchie par le timbre noir de 1 penny que nous reproduisons ici.

En même temps que le timbre poste était créé, le prix du courrier était notablement diminué.

L'exemple de l'Angleterre ne fut pas imité immédiatement. Il fallut de longues années avant que l'usage du timbre-poste se généralisât dans le monde entier.

En Europe continentale, le premier pays qui adopta le timbre-poste fut le canton de Zurich qui, le 1er mars 1843, mit en service un timbre noir également, comme tous les premiers timbres-poste, marqué d'un 4 qui indiquait sa valeur. Presque en même temps, le 1er juillet 1843, le premier Etat de l'immense continent américain qui mettait en service le timbre-poste était le Brésil, avec un timbre de 60 reis, noir, avec une vignette ronde dans un carré blanc, timbre que nous reproduisons ci-dessus.

Nous donnerons dans un prochain numéro des indications sur le développement du timbre-poste et ses débuts à travers le monde.

ABONNEZ-VOUS A
Mon Camarade
Tarif des abonnements :
France : 6 mois 9 fr. 50, 12 mois 18 fr.
E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Les Aventures de Pierrot Lancry

L'HOMME DES GOUFFRES

Grand roman d'aventures et de mystère par **R. Duchâteau**

Résumé. — *L'acteur César Boucafeu, voyageant dans un avion Air-France, en compagnie du Dr Merlin et d'un certain Marcel Chapier, se trouve, à l'escale d'Alicante, témoin d'un attentat du docteur contre celui-ci. Il remonte en avion en proie au remords de n'avoir pas dénoncé le docteur.*

Chapitre III. — L'ÉPINGLE JAUNE

Lorsque César Boucafeu avait quitté son fauteuil pour aller soulager son mal de l'air dans les lavabos de l'avion, le passager aux cheveux bruns s'était rapproché du passager aux cheveux blonds. Il n'avait fait que s'asseoir dans un fauteuil qui faisait face au sien, mais ce geste avait été exécuté avec des précautions de chat-tigre. C'est avec souplesse et rapidité, sans faire aucun bruit, que l'homme brun et maigre aux larges épaules, aux muscles longs, au visage brutal, avait changé de place. Et tandis que s'entendait le léger ronflement du moteur et le sifflement du vent dans les haubanages du grand avion bleu d'Air France, l'homme brun, ployé derrière l'homme blond, lui soufflait à l'oreille, d'une voix quasi imperceptible, sans remuer aucunement les lèvres.

— Ivan, c'est le signal convenu. Le chef s'est levé, et est allé aux lavabos.

L'homme brun parlait avec un léger accent marseillais. Yvan lui répondit sans remuer davantage les lèvres. On dit que cette façon de parler est familière aux repris de justice qui ont appris dans les réfectoires des prisons, où le silence est obligatoire, l'art de parler à leurs voisins à voix très basse sans qu'un seul muscle de leur visage ne paraisse bouger, avec une bouche dans l'immobilité la plus totale.

— Mais es-tu bien sûr, Amédée, avait répondu Ivan, que ce voyageur soit Marcel?

— Qui serait-ce alors? répliquait le Marseillais. Il n'y a pas d'autre passager dans l'avion. Marcel n'est pas un type à ne pas venir au rendez-vous qu'il fixe. Pépète de la Kasbah m'a parlé de lui, c'est un dur. Et la preuve que c'est lui, c'est qu'il a, comme nous, au revers de son veston, une épingle jaune...

— Il ne l'avait pas quand nous sommes montés à Barcelone, objectait Ivan.

— C'est qu'il n'a pas voulu se faire repérer par le docteur.

— J'aime pas travailler avec des gens que je ne connais pas.

— Suffit, tranchait le Marseillais, nous n'avons pas à discuter les ordres du « Trèfle ».

— On y va?

— On y va. Je me charge du docteur, toi de sa serviette.

Les deux hommes, d'un même geste, s'étaient penchés en avant sur leur fauteuil, et mettant la main derrière eux pour atteindre leur poche revolver, ils allaient atteindre leur browning.

Le docteur, qui leur tournait le dos, semblait ne se préoccuper ni de leur manège ni de leur conciliabule à voix très basse. Le vent qui faisait rage, et dont les rafales augmentaient à chaque seconde, et qui s'ajoutait au ronflement du moteur, l'eût d'ailleurs empêché d'entendre une conversation, même si elle avait été tenue à voix plus haute. Mais l'impassible docteur, aux cheveux noirs plaqués, au teint jaune et bilieux, avait les yeux fixés sur le hublot du poste de pilotage.

Maintenant que l'avion volait dans les noirs nuages de la tempête, au-dessus des dangereuses Pyrénées, la lumière de cette matinée de la fin de mai avait été à un point obscurcie, que le radio-télégraphiste était venu allumer les lampes de la cabine des passagers. Le poste de pilotage, par contre, était resté dans l'ombre. Le pilote et le radio, également inquiétés par la « crasse » où l'avion était maintenant plongé, essayaient de percer la masse coton gris sans cesse renaissante au-devant des hélices, et ils n'avaient aucune seconde à eux qui leur permît de jeter un regard sur les passagers.

Puisque la cabine était éclairée et que le poste de pilotage était resté dans l'ombre, le hublot de la porte qui faisait communiquer entre elles les deux parties de l'avion était devenu pareil à un miroir, comme le deviennent les vitres des trains éclairés quand la nuit est tombée. Et c'est dans cette glace que le mystérieux Dr Merlin observait les deux hommes de main, Amédée et Ivan.

Quand il les vit porter leur main à leur poche revolver, le médecin, avec l'extraordinaire promptitude de geste qui était la sienne, se retourna d'un bond sur son fauteuil. Il tenait toujours sa serviette de cuir jaune dans la main gauche, mais il avait dans sa main droite un lourd revolver qu'il avait sorti et tenu tout armé depuis Barcelone, dissimulé entre sa cuisse et le bras du fauteuil.

— Haut les mains! cria-t-il d'une voix brève.

Surpris par la violence et la brusquerie de l'attaque, se voyant à la merci de l'homme qu'ils croyaient surprendre, les deux hommes de main avaient tressailli. Ils avaient, d'un geste rapide et obéissant, levé leurs deux mains vers le ciel.

Le docteur souriait largement. Ses lèvres minces découvraient ses dents irrégulières et jaunies par le tabac.

— Vous êtes des enfants, mes petits amis. On ne roule pas le Dr Merlin. On voit bien que vous n'avez jamais travaillé au Maroc. Je suis un dur, moi. On ne m'a pas comme ça. Déjà, du beau temps du trafic d'armes avec les Riffains, la bande Premier a essayé de me posséder. J'avais le tort de travailler dans leur secteur, à ce qu'ils disaient. Eh bien on a causé, on a transigé, on est arrivé à un accord. Ça a coûté la peau à Léon le Frisé, que vous avez peut-être connu à Marseille, mais moi, j'ai eu ma part du gâteau.

Les deux hommes regardaient avec inquiétude en direction du docteur. Pourquoi la porte des lavabos ne s'ouvrait-elle pas? Pourquoi Marcel ne sortait-il pas pour prendre le docteur de dos comme il avait été convenu? Et où ce diabolique docteur voulait-il en venir?

Il semblait que Merlin avait lu leurs pensées sur leur visage. Il leur disait maintenant:

— N'attendez de secours de personne. Les pilotes ont trop à faire avec la tempête pour tourner la tête vers vous. Et l'autre idiot qui vomit dans les lavabos ne peut pas vous venir en aide. Je ne vous veux pas de mal, mes garçons, je veux seulement causer un brin avec vous. Je sais bien que vous n'êtes dans l'affaire que des sous-ordres. Vous êtes de vrais « tueurs » bêtes et costauds. Je peux vous descendre tout de suite, mais j'aimerais mieux que vous acceptiez mes conditions. Et je vous laisserai la paix. Je suis « régulier », moi.

« Au débarquée, à Toulouse, vous ne faites rencontrer Premier, dans un endroit que je fixerai moi-même. Ne me répondez pas que Premier n'est pas dans la région, j'en sais long. Tenez, *La Citerne*, cela ne vous dit rien?

La stupéfaction se peignait sur les visages des deux hommes de main.

— En deux mots comme en mille, mes petits agneaux, je veux m'entendre avec Premier au sujet de l'affaire des pétroles. Les loups ne doivent pas se manger entre eux, sinon c'est pas correct. Arrangez-moi une entrevue et il y aura une belle pincée pour vous... Ah mais, du calme, mon petit Amédée!

Le Marseillais, qui avait baissé lentement sa main droite, venait d'essayer d'atteindre sa poche revolver. Sur la menace du docteur il leva à nouveau les mains.

— Approchez, mes amis, je vais vous désarmer. Après nous causerons mieux. Les deux hommes s'étaient levés et les mains en l'air ils s'approchaient du docteur.

— Je ne suis pas né d'hier, messieurs de la bande à Marcel, messieurs de la bande des « Trèfles »!

C'est alors que César Boucafeu, sortant des lavabos, assomma le docteur à coups de bouteille.

Chapitre IV. — GAGNER LE GROS LOT.

César Boucafeu était le meilleur et le plus brave des hommes. Mais cela ne l'empêchait pas d'être une sorte de tartarin, toujours plein de projets irréalisables et d'être infiniment vantard et hâbleur. Il finissait d'ailleurs par croire à ses propres mensonges. Né d'une famille très modeste, il avait débuté, à 15 ans, comme commis d'un magasin de confection.

Le docteur avait mis en joue Ivan et Amédée le Marseillais en disant : Haut les mains ».

Mais il considérait la fonction qu'il occupait au « Petit Saint-Denis » comme indigne de lui, et rêvait de devenir un grand acteur et un grand aviateur.

On venait alors à peine de traverser la Manche et l'aviation d'avant-guerre en était encore à ses premiers balbutiements.

Deux retentissants accidents d'aéroplane enlevèrent au jeune César une bonne partie de son désir de devenir homme-oiseau. Mais se rejetant sur le théâtre, il s'inscrivit au Conservatoire Marcelle Majorel, un petit cours de Montmartre, et y fit, chaque soir, de laborieuses études que la guerre interrompit.

Cette guerre fut pour le soldat Charles Birot — qui prit vers cette époque le pseudonyme roulant de César Boucafeu — l'occasion de se faire connaître dans les théâtres d'amateurs organisés pour les troupes de l'arrière. Il se fit des succès faciles auprès d'un public bon enfant et fit d'utiles relations avec des impresarios, des acteurs professionnels. C'est ainsi qu'en 1920 il fut engagé par la tournée Laboussol pour jouer la *Dame qui rit*, opérette montmartroise, à Nantes, et dans toute la Basse Bretagne.

César Boucafeu, à qui l'on avait confié le rôle du chauffeur, se fit un petit succès dans un air qui connut alors une légère vogue en Loire-Inférieure : *la femme et l'automobil... ils, se ressemblent comm'deux sœurs...*

Ce succès l'attacha définitivement à la tournée Laboussol, qui achevait de s'organiser.

Quinze ans durant, César Boucafeu avait parcouru avec la troupe errante les « Alhambras » des petites villes de province, les casinos des stations balnéaires de quatrième catégorie. Mais on ne lui confia jamais de rôle meilleur que celui du chauffeur de la *Dame qui rit*. César prétendait au café Riboulidingue (le rendez-vous à Paris, porte Saint-Martin, de tous les petits comédiens), que Laboussol jalousait son talent et le confinait en de petits rôles — mais le vrai est que ce pauvre César Boucafeu avait un talent si mince qu'il ne pourrait jamais s'élever au-dessus des rôles de domestiques ou autres « utilités ».

Avec l'âge, l'acteur avait pris du ventre et s'il avait perdu beaucoup de ses cheveux il avait gardé pas mal d'illusions. S'il avait renoncé à tenir les rôles de jeune premier, il ambitionnait de devenir un « père noble », ou un « traître » de grande envergure.

Les de l'opérette, il songeait au drame, à la chanson triste, qui, pensait-il, lui traceraient la route vers le cinéma, une de ses ambitions.

Depuis de longs mois déjà il était en pourparlers avec le célèbre Cabharus, l'auteur et la vedette de quarante drames réalistes, lorsqu'il dut partir avec la tournée Laboussel en Afrique du Nord, pour une tournée qui remporta un succès assez médiocre, à Sidi-Bel-Abbès, Bougie, Biskra, Orléansville, Mostaganem et quelques petites villes de garnison.

La tournée ne faisait pas recette, et plus que jamais César Boucafeu, qui jouait le rôle du marquis de Cachtonnin dans *le Bégum de la Cuisinière* (car dans ce vaudeville militaire c'étaient les domestiques et les ordonnances qui avaient la vedette, et leurs maîtres n'avaient que de très petits rôles), se désespérait de voir son talent et ses dons dramatiques à jamais méconnus.

La troupe terminait sa tournée par une semaine de représentations dans un café-concert de la banlieue d'Oran, lorsque arriva à César Boucafeu une dépêche sur laquelle il ne comptait plus.

« *Te réserve le rôle de Pou-d'Acier dans la Vengeance du bigonnière, pour tournée casinos banlieue. Besoin présence Paris, mercredi sans faute.*

« CABHARUS ».

La dépêche arriva un vendredi. Pour que César fût à Paris à la date fixée, il lui aurait fallu quitter Oran le jour même. Mais Laboussel s'y opposa absolument. Il ne pouvait remplacer César Boucafeu au pied levé. Celui-ci s'était engagé par contrat à jouer jusqu'au dimanche soir et il devait jouer jusqu'au dimanche soir. Et s'il refusait, il aurait à payer un dédit qui s'élèverait au bas mot à 25.000 francs. Laboussel était prêt à [illegible] quarante-huit heures.

César Boucafeu passa quarante-huit heures atroces. Il n'osait répondre à Cabharus, il espérait l'impossible. Le dimanche soir l'impossible était survenu. La Loterie nationale avait été tirée et César Boucafeu se trouvait avoir gagné 10.000 francs avec un dixième de billet acheté trois semaines avant, en débarquant à Alger. Avec cette somme il pouvait prendre l'avion, arriver à temps pour les tournées Cabharrus. Il croyait du même coup réaliser un de ses rêves : devenir aviateur. Et le geste lui paraissait sublime : sacrifier quelques billets de mille pour devenir un acteur tragique à cinquante francs le cachet.

Il télégraphia sur-le-champ à Cabharrus.

« *Accepte engagement et conditions. Stop. Rentre à Paris. Stop, par avion. Stop, pour satisfaire obligations professionnelles.*

César BOUCAFEU.

Le lendemain l'acteur arrivait à l'aube sur l'aérodrome d'Oran, et mettait pour la première fois de sa vie le pied dans un avion, tout en préparant la phrase qu'il avait l'intention de glisser négligemment le lendemain à ses amis du café Riboulidingue :

« Oui, je suis revenu d'Algérie en avion, pour tenir un premier rôle dans la troupe de Cabarrus... »

Tel était le brave homme, vaniteux et fanfaron, pas très courageux, que les deux hommes de main de l'avion Oran-Toulouse avaient pris pour leur chef inconnu...

⁂

Quand il eut assommé le docteur à coups de bouteille, César Boucafeu resta comme interdit du geste qu'il venait de commettre. Le mal de l'air, l'excès d'alcool, tout cela lui montait un peu à la tête. L'avion était durement secoué par la tempête. L'acteur titubа un peu, puis, pour se remettre, but une gorgée à même la bouteille de whisky encore intacte qu'il tenait à la main.

Quand il eut bu il regarda ses doigts avec horreur. Il s'était sali les doigts au sang qui tachait la bouteille.

Mais cette main tachée de sang était déjà saisie par Amédée le Marseillais qui venait de lui sauver la vie.

— Bravo, mon vieux Marcel. Je n'avais pas encore travaillé avec toi, mais on peut le dire, c'est du billard. Et le coup du mal de l'air, ce que tu l'as bien joué. Ça aussi c'était de première. J'avais bien deviné que tu n'étais pas malade. Tu exagérais un peu trop aussi.

— Oui, oui, en effet, balbutiait César Boucafeu, franchement abasourdi.

Une secousse plus forte de l'avion prit dans la tempête fit rouler le corps du docteur du haut du fauteuil où il s'était affalé.

Le choc fit reprendre un peu conscience au médecin-bandit qui poussa un léger grognement.

— Il vit encore? interrogea César Boucafeu avec angoisse. Il ne voulait pas avoir tué un homme.

— Oui, il vit. Ivan va s'occuper de lui. Venez avec moi, patron. Prenez la serviette vous-même. Vous savez, les serrures c'est ma spécialité, ajouta le Marseillais avec orgueil.

L'avion tanguait dangereusement. César, toujours assez inconsciemment, avait pris la serviette du blessé et il suivait le gangster qui le mena près de la porte close qui menait à la soute aux bagages. Amédée le Marseillais se mit en devoir de forcer la serrure.

— Mais, objecta l'honnête César...

— Vous inquiétez pas, chef, je vous ai déjà dit que les serrures et moi, ça se connaît.

Une courte accalmie se fit dans la tempête. Le nuage semblait s'éclaircir autour de l'avion.

Il y eut un instant de silence relatif. Ce fut à ce moment que César entendit à l'autre bout de la cabine le déclic caractéristique d'un couteau à cran d'arrêt qui s'ouvre. Il tourna la tête, et vit avec horreur Ivan abaisser sa lame sur le corps du docteur assommé qui grimissait faiblement, étendu sur le tapis bleu foncé du grand avion d'Air-France.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

La Nouvelle-Zélande est aujourd'hui une des régions les plus riches en moutons qu'on élève pour la laine. Les pâturages y sont excellents et les animaux sont élevés dans les meilleures conditions. On y compte actuellement 35 millions de brebis.

○

Pour enrichir son vocabulaire. — La xylographie est l'art de graver le bois; la taxidermie est l'art de disséquer les animaux de manière à leur conserver ensuite l'apparence de la vie; la numismatique est l'étude des monnaies et des médailles, spécialement des monnaies et des médailles antiques.

○

Les plus célèbres parmi les volcans en activité sont le Vésuve à Naples, le Kilauea aux îles Hawaï, le Stromboli dans les îles Lipari (Italie).

○

La lampe électrique dont on se sert aujourd'hui dans le monde entier, au sein des villages les plus reculés, fut inventée à la fin du siècle dernier par le savant américain Edison, qui naquit en 1847 et mourut en 1931.

○

La locomotive la plus grande du monde n'est pas américaine pour cette fois, elle est française et doit assurer le service du chemin de fer Oran-Constantine. Sa force est de 3.000 chevaux, elle pèse 210 tonnes et fait sans effort, en traînant un convoi complet, ses 130 kilomètres à l'heure. Elle est également construite de telle façon qu'elle peut parcourir les trajets les plus accidentés et les plus sinueux.

○

Savez-vous qu'il existe des plantes carnivores? L'une d'elles notamment est très friande de mouches. Elle les attrape dans ses feuilles garnies de poils durs, les tue et les absorbe lentement.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Après avoir vu, au cours de cette année tous nos beaux records d'aviation passer à l'étranger, voici une période de renouveau.

Et ce n'est pas trop tôt, car il est bien triste d'assister en spectateur à la bataille entre l'Allemagne, l'Italie, l'U. R. S. S. et les U. S. A., sans pouvoir dire son mot faute d'avions au point.

Retard dû à la réforme sociale des heures de travail bouleversant les prévisions, disent les uns. Mauvaise volonté, sabotage, disent les autres. Il ne nous appartient pas d'en discuter ici.

Après l'échec de la course Istres-Damas-Istres, nous ne pouvions que terminer la mise au point des appareils engagés.

Cette mise au point s'achève maintenant et les premiers résultats sont encourageants.

Le Bloch 160 a battu les records de vitesse sur 1.000 kilomètres et 2.000 kilomètres à 317 et 307 kmh. avec 5.000 kilos de charge utile.

Le Farman 2.331 a fait mieux : il a enlevé le double de charge utile, soit 10 tonnes! et les a transportées à 1.000 kilomètres à 264 kmh.

Attendons la suite.

CONSTRUCTION DU M. C. 3

PLAN

Pour entreprendre la construction de notre « AVION QUI VOLE M. C. 3 », *il est avant tout nécessaire d'avoir en mains un plan de l'appareil, grandeur réelle. Pour ceux de nos lecteurs qui ont acheté notre boîte de construction M. C. 3, le problème sera résolu immédiatement : ils trouveront, en effet, dans cette boîte, un plan en grandeur réelle dont ils n'auront qu'à se servir.*

Pour les lecteurs de notre journal qui voudraient construire l'appareil par leurs propres moyens, ils n'auront qu'à agrandir le plan publié dans notre N° 104, en tenant compte de ce que l'envergure, c'est-à-dire les dimensions de l'aile d'une extrémité à l'autre, est de 0 m. 40 ; la longueur totale du fuselage, du bec à l'empennage, de 0 m. 32.

MISE EN CHANTIER

Pour construire votre avion, vous devez d'abord vous procurer une planche bien plane (une planche à dessin serait pour vous ce qu'il y aurait de mieux, mais vous pouvez vous contenter d'une planche ordinaire bien rabotée). Sur cette planche-chantier, vous fixez avec des punaises le plan du fuselage, vu de côté. Vous disposez sur le dessin les longues baguettes (longerons du dessus et du dessous du fuselage). Ces baguettes sont en bois de balsa, section carrée, de 2 millimètres et demi de côté. Pour maintenir ces baguettes en place, vous enfoncez verticalement des épingles dans la planche-chantier. Entre ces longues baguettes, il vous reste à poser les baguettes courtes (montants). Ces baguettes sont du même calibre et de même bois de balsa que les longerons. Ces baguettes, une fois fixées par les épingles, vous mettez une petite goutte de colle cellulosique à chacune des rencontres des longerons et des montants.

Vous devez attendre avec beaucoup de patience que les collages soient secs. Vous dégagez ensuite le premier flan du fuselage de la planche-chantier en ôtant les épingles. Pour avoir le second flan, vous procédez exactement de la même façon.

CONSTRUCTION DU FUSELAGE

Dès que sont réalisés les deux flans du fuselage, vous fixez sur votre planche-chantier le plan du dessus de votre fuselage. Avec des épingles fixées en chicane, vous fixez sur le plan les deux flans du fuselage. Vous réunissez ces deux flans à l'aide de traverses et vous les collez de la même façon que vous l'avez fait pour les flans eux-mêmes. Ces traverses vont par paires : pour une traverse posée entre les flans sur le plan, il faut une autre traverse semblable pour réunir les deux autres longerons des flans. Vous remarquez que le fuselage se construit posé sur son dos qui est plat.

Quand les traverses sont en place, vous les collez comme vous avez collé les montants sur les longerons. Après séchage, vous dégagez le fuselage des épingles. Vous découpez dans une planche de balsa de 1 millimètre d'épaisseur, les pièces qui consolident l'avant et l'arrière du fuselage. Vous aurez pris soin de dessiner ces pièces sur la planche de balsa à l'aide de votre plan et d'une feuille de papier carbone. Nos lecteurs qui auront acheté notre boîte de construction trouveront dans celle-ci des planches imprimées à l'avance et qui leur permettront de découper très rapidement les pièces en question.

On remarque que le fil d'acier qui supporte les roues est encastré dans la planche avant des flans. Dans les mêmes planches, on découpe le gouvernail — ou dérive — et le stabilisateur. Cette dérive est posée entre les flans et le stabilisateur est posé sur le dos du fuselage. On recouvre alors le fuselage en papier du Japon ou papier de soie, en collant avec soin ce papier sur les longerons.

(A suivre.)

DICTIONNAIRE D'AVIATION

I. FLAT-TWIN. — Moteur dont les deux (twin) cylindres sont à plat (flat). Ce genre de moteur s'appelle encore « moteur à cylindres opposés », mais ce dernier mot peut aussi bien désigner un moteur à 6 cylindres verticaux alors que le mot flat-twin (prononcez flatte-touine) s'emploie expressément pour un ou deux cylindres horizontaux. Ce moteur, qui est très bien équilibré, est très répandu dans l'aviation légère.

SPORTS

A propos du plus bel athlète d'Europe, il faut faire une distinction bien nette entre le sport et la culture physique.

Un sportif, mot que l'on emploie très souvent à tort, est un homme qui pratique un ou plusieurs sports. Mais le sport nécessite une spécialisation. Il ne viendrait pas à l'idée d'un coureur à pied, par exemple, de s'entraîner en faisant des poids et haltères, ni à un nageur de brasse de lancer des poids ou de faire de la bicyclette.

Celui qui fait de la culture physique s'appelle un culturiste. Il travaille de toutes les parties du corps et ne se spécialise en rien. On fait souvent même de la culture physique uniquement par hygiène du corps.

○

Le Salon de l'Automobile s'est terminé sur un succès d'entrées, sans toutefois atteindre les records de 1928.

Beaucoup de voitures aérodynamiques auraient besoin d'être un peu mieux étudiées. Le mot « aérodynamique » est torturé par les carrossiers et les concepteurs de catalogues... et les voitures sorties n'en sont pas moins carrées pour cela.

Pas assez de châssis. Les jeunes s'intéressent aux lignes fuyantes et aux chromes harmonieux, mais aiment bien aussi voir la « mécanique ». Comme c'est amusant de soulever un capot ou d'ouvrir un coffre, n'est-ce pas?

Notre pochette M. C. 3
est dès maintenant en vente
au prix de 12 fr. franco

Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à
MON CAMARADE

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte ch. post. 974-41 Paris.

LA BOUILLOIRE EN CUIVRE

Nous avons, dans un précédent numéro de Mon Camarade, *raconté la naissance d'un petit Esquimau. Maintenant le petit Esquimau est devenu plus grand. Il raconte un épisode de son enfance.*

Un jour, vers la fin du mois de la « viande maigre », on entendit un bruit de barres et une voix claire qui faisait : Pou-pou. « Papa, dit ma sœur Néouscate, voilà des hommes qui arrivent. — Pas des hommes de chez nous, répondit mon père. — Ce ne sont pas des hommes à rennes, ce sont des hommes à chiens. Pou-pou, c'est comme ça qu'ils appellent leurs chiens. »

En effet, c'étaient deux traîneaux à chiens, qui s'arrêtèrent devant notre tente en peaux de morse. Deux hommes en descendirent, l'un d'eux était assez trapu et portait une magnifique fourrure, l'autre était maigre comme un hareng et il avait une veste défraîchie. Quand ils entrèrent et qu'ils ôtèrent leurs habits de dessus, ma sœur Néouscate chuchota : « Oh! qu'ils ont l'air farouche. Ils me font peur. Le gros a le visage tout poilu. » Et mon frère aîné qui savait déjà manier la lance, ajouta : « Les poils de son visage sont rouges comme ceux d'une vieille ourse. Probablement c'est un ours déguisé en homme. » Et il saisit sa lance.

Mais mon père ne le laissa pas faire. « Ce n'est pas un ours. C'est un homme à chiens, un Russe, j'en connais déjà. » Alors, ma sœur Néouscate osa s'approcher un peu. Mais elle recula aussitôt : « Tenez, s'écria-t-elle, ses yeux sont tout couverts de glace. Ils doivent être gelés. » Tout le monde regarda terrifié l'homme à la barbe rousse, n'ayant jamais vu pareille chose chez un Esquimau. Cette fois mon père même semblait inquiet.

— Vos yeux sont gelés? demanda-t-il. Vous pouvez voir avec?

L'étranger ne répondit pas. Il tira la langue, toucha ses oreilles et secoua la tête. Je compris qu'il ne savait pas notre langue. La glace qu'il avait sur les yeux c'étaient des lunettes, nous n'avions jamais vu de verre.

Maintenant son copain, celui qui était maigre comme un hareng, s'en mêla. Il se mit à quatre pattes, plaça une de ses mitaines pelucheuses derrière lui comme une queue et aboya.

Mon père Imteourgine le regarda. Puis il regarda son fils aîné. Mais il ne dit rien. Seulement il s'essuya le front. Pourtant il avait bien compris que cet homme voulait dire : « Nos aboyeurs ont grand'faim. Ils désirent quelque chose à croquer. Leur ventre est déjà tout rentré. »

Et c'était précisément cela qui alarmait mon père. Ne vous ai-je pas dit qu'on était au mois de la viande maigre, c'est-à-dire à la fin du long hiver? Or, il ne nous restait que très, très peu de rennes. Juste ce qu'il fallait pour avoir des petits en été. Tous les autres on les avait mangés pendant l'hiver. Et en ce temps-là (c'était au temps du tsar) les avions n'atterrissaient pas chez nous pour nous apporter quelque chose à manger. Il fallait donc abattre les quelques rennes qui nous restaient : Dos-Noir, Œil-Rouge, Poitrine-Blanche et le Bancal.

Fallait-il? Mon père ne pouvait-il pas dire : « Non, je n'ai rien à manger pour vous. Nous avons faim nous-mêmes. » Ah! mais vous ne connaissez pas l'hospitalité des Esquimaux. Jamais un voisin ou un étranger n'a quitté le seuil de notre tente les mains vides. On partagerait le dernier morceau de viande, le dernier bol de thé avec eux. Mon père se remit donc et dit à ma mère : « Femme, donne à manger à nos hôtes. » Et ma mère envoya mon frère aîné tuer les rennes.

En attendant l'hôte tira de son sac une blague à tabac et la donna à mon père. Mon père bourra sa pipe, prit un coup et donna la pipe à ma mère. Ma mère prit aussi un coup, cracha dans le coin et donna la pipe à ma sœur. Néouscate n'en voulait point et la tendit à moi. Je fis comme j'avais vu faire mon père, mais les larmes me venaient aux yeux et je dus tousser. Alors je mis la pipe dans la bouche du tout petit bébé qui commença aussitôt à se débattre et à crier à tue-tête. Le gros homme en semblait bien content. Il éclata de rire en se tapotant les cuisses.

Alors le « hareng » traîna un gros paquet dans la tente. Nous regardions curieusement le gros homme, quand il se mit à défaire le paquet. Il en tira d'abord quelques morceaux de sucre et les distribua entre nous. Mon père en goûta — il n'en avait jamais mangé — et dit : « Très bon. Ça glisse tout seul dans la gorge. » Le gros homme claqua de la langue et répondit quelque chose dans sa propre langue. Beaucoup plus tard, quand j'avais appris le russe, je savais ce qu'il dit :

« C'est le manger du tsar. Il vous l'envoie pour vous faire plaisir. Je suis un marchand, un marchand russe. Cet homme-là est mon serviteur, un cosaque. Nous voyageons à travers la toundra pour faire le commerce. Je vous donne du thé et du tabac et vous me donnez des renards et des peaux. C'est une bonne affaire. »

Puis il tira un glaçon de son paquet, le tint sous le nez de mon père. Quelque chose faisait glouglou dans le glaçon et c'est pourquoi mon père fut très étonné. Comment l'eau pouvait-elle faire glou-glou dans le glaçon? Pourquoi ne gelait-elle pas? Mon père n'avait jamais vu une bouteille pleine d'alcool.

Cependant, le gros homme continuait à parler : « C'est l'eau du tsar. Tu n'as jamais entendu parler du tsar? C'est un grand homme. Il ne boit que ça. C'est l'eau du tsar, de l'eau de feu. » Et il versa un peu du liquide dans un bol et le tendit à mon père. Mon père but un peu et secoua la tête. Ma mère goûta à son tour, bredouilla quelque chose d'une voix rauque et tendit le bol à ma sœur. Néouscate but et dit : « Ça mord. » Elle me donna aussi à boire et comme je trouvais que ça mordait en effet, je versai le reste dans la bouche du bébé. Bébé roula les yeux, ouvrit la bouche et devint tout raide. Le gros homme pouffa de rire.

Mon père se balança de côté et d'autre et se mit à chanter : « Hôte velu, hôte velu. Son visage est couvert de poils rouges comme celui d'une vieille ourse. Il a de petits morceaux de glace sur ses yeux. Ses yeux sont gelés. Hôte velu. — Assez », dit le marchand russe. Il étala devant lui plusieurs objets : des couteaux, des perles, des biscuits. Puis il tira un renard de son paquet, l'agita devant le nez de mon père et dit : « Donnez-moi quelque chose comme ça. » Mon père, bien qu'il ne comprenne pas la langue du marchand, savait ce que cela voulait dire. Il alla chercher un renard, puis un second, puis un troisième. « Encore! » s'écria le marchand; et il fit signe au cosaque. Le cosaque apporta une bouilloire en cuivre rouge avec un long bec, et quelques bols peints de couleurs vives. La bouilloire était belle et étincelante. Mon père pensait à sa bouilloire à lui, dont le bec était cassé et à ses bols qui n'étaient que des débris. Alors il inclina la tête pour dire qu'il était d'accord et entassa toutes les peaux qu'il avait recueillies pendant l'hiver.

C'étaient douze renards blancs, cinq renards rouges et six loups à longs poils.

Le marchand rit dans sa barbe, emballa les peaux et offrit à mon père un autre bol de l'eau du tsar. Mon père le vida d'un seul coup. Puis sa tête tomba sur sa poitrine et il s'endormit. Et toute la famille s'endormit avec lui.

Quand mon père se réveilla, il dit : « Hôte, donne-moi encore de l'eau du tsar. » Mais aucun hôte ne répondit. Alors il dit à ma mère : « Femme, lève-toi et suspend la bouilloire au-dessus du feu. » Ma mère vint et se mit à tourner le foret en bois pour faire du feu. Longtemps le feu ne voulait pas venir, mais enfin elle réussit à allumer la lampe. Tout le monde se regarda; on ne vit ni homme à poils, ni Cosaque dans la tente. Ma mère suspendit la bouilloire au bec cassé au-dessus du feu.

« Femme, dit mon père, prends la nouvelle bouilloire. Je veux boire le thé de la nouvelle bouilloire. — Je ne vois pas de nouvelle bouilloire, répondit ma mère. — Regarde bien, dit mon père. Je sais bien que j'ai une nouvelle bouilloire. Hier un homme velu est venu et m'a vendu une nouvelle bouilloire. Et des bols. »

Ma mère se remit à chercher. Elle ne trouva rien. Mon père non plus. Il n'y avait qu'une bouteille dans le coin. Mon père devint mal à son aise et courut chercher ses peaux. Elles avaient disparu.

Alors il s'écria : « Notre hôte nous a trahis. Il a pris sa bouilloire et mes peaux avec. Il va montrer cette bouilloire à d'autres hommes à rennes et prendre leurs peaux. Il va traverser toute la toundra comme ça avec la même bouilloire, avec ma bouilloire à moi. »

Il prit le grand marteau dont se servent les femmes pour casser les os de rennes, et frappa de toutes ses forces contre la bouteille. « Que la tête de l'homme velu soit cassée comme je casse son glaçon. »

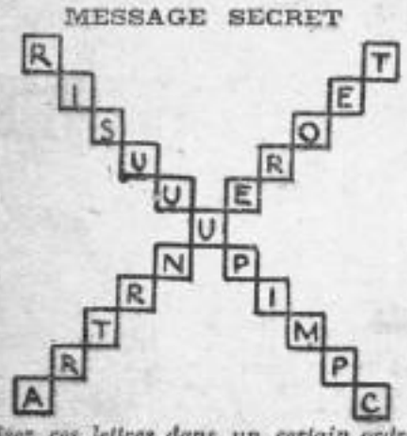
VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est une note de musique,
Mon second est un insecte,
Mon troisième pointe au milieu du visage,
Mon tout est un célèbre gouverneur des colonies sous Louis XV.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon second est un adjectif possessif,
Mon troisième est synonyme de fatigué,
Mon quatrième est oui en une langue germanique,
Mon tout est un grand massif montagneux.

MESSAGE SECRET



Lisez ces lettres dans un certain ordre, et vous trouverez un message.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 104

Mots en carré. — yser, soda, édit, rate.

Mosaïque. — La cigale ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue.

(Fable : *La cigale et la fourmi.*)

Petite curiosité géographique. — Le Var.

Charades. — Maltraité (Malle-trait-thé). — Horloge (Or-l'eau-je). — Téléphone (Thé-laid-faux-ne).

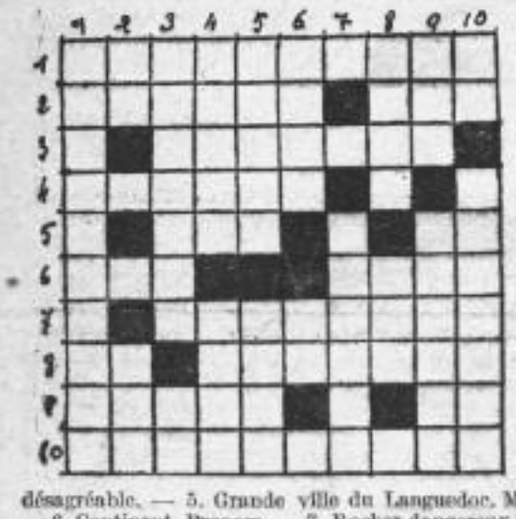
Devinette. — C'est le champagne, parce qu'il produit beaucoup de mousse (mousses ou petits marins).

Mots en carré. — mars, âgée, redi, sein.

Rébus syllabique. — Ciment, cité, cirage, Sicile.

MOTS CROISÉS DU N° 105

Horizontalement. — 1. Qui travaille à la journée. — 2. Province du nord de la France. Voie. — 3. Fit comme un bœuf qui digère. — 4. Mendiée. — 5. Démonstratif. Préfixe. — 6. Exclamation. Magistrat arabe. — 7. Siège sans dossier. — 8. Pronom. Matière brute qui renferme du métal. — 9. Inscrite pour ne pas l'oublier. Article. — 10. Qui durent toujours.



Verticalement. — 1. Prénom féminin. — 2. Métal précieux. Affluent de la Garonne. — 3. Ville de Hollande où fut signé un traité important sous Louis XIV. Pronom. — 4. Chemin important. De goût désagréable. — 5. Grande ville du Languedoc. Marque la satisfaction. — 6. Continent. Pronom. — 7. Rocher dangereux pour les bateaux. — 8. Plateau d'Asie. Affluent du Rhin. — 9. Possédât. Telle qu'on la rêve. — 10. Note de musique. Gentillesses.

SOLUTION DU MOT CROISÉ DU N° 104

Horizontalement. — 1. Poste. Pain. — 2. Barèmes. — 3. Bijou. Et. — 4. Ire. Camion. — 5. Mots. Nettes. — 6. En. Epèle. — 7. Innées. Sève. — 8. Pelisse. Tas. — 9. Os. Trait. — 10. Rentrai. — 11. Très. Peste.

Verticalement. — 1. Abîme. Pont. — 2. Ironies. — 3. Objet. — 4. Saô. Séniles. — 5. Truc. Peson. — 6. Anées. — 7. Memel. Etre. — 8. Petites. Ras. — 9. As. Etais. 10. Enervai. — 11. Nos. Sieste.

LE COURRIER DE JANOT

Pierre B. : Nous donnons déjà des plans d'avions, nous verrons si nous pouvons en donner d'autos et de bateaux. — *Louis Fort, Jarnac :* Bour a déjà écrit des histoires vraies sur les Peaux-Rouges, nous lui demanderons d'en écrire d'autres pour toi. — *Maurice Saül, Paris :* Pardon de ne t'avoir pas dit plus tôt ce que je pense de tes débuts dans la poésie. Je pense que ce sont justement des débuts et que tu devras encore faire plusieurs poèmes avant d'en faire d'aussi bons que les récits que tu nous envoies et dont j'ai déjà publié quelques-uns.

Roger Leblanc, Paris (20e) : Merci de tes charades. Nous demanderons à Bour s'il peut continuer l'*Histoire de la Conquête du Pôle nord et de l'Afrique.*

Aurora Bassi, Saint-Gaudens : Merci de tes charades, elles seront publiées. J'attends ton histoire avec impatience.

Benjamin Barazzioli, Nice : Merci de tes charades et des compliments que tu fais à notre journal et de le faire lire à tes camarades. Je pense que c'est un bon moyen pour former un club dans ton pays.

NOS ABONNEMENTS

— ABONNEMENT-PRIME —
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm.

à 28 francs :
"TOUTOUTE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm., ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium**

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

BRICOLAGE

UN VASE DÉCORATIF

Prenez un pot de fleurs, nettoyez-le soigneusement extérieurement. Procurez-vous d'autre part de jolies feuilles, cueillies aux arbustes du jardin. Appliquez-les sur les flancs du vase, en les tenant de la main gauche, tandis que vous peindrez, de la main droite, avec de la peinture à l'huile. L'endroit où les feuilles auront été appliquées restera de la couleur du fond, se détachant sur le reste qui sera peint. Quand la couleur sera bien sèche, appliquez sur le tout une couche de vernis incolore.

ÉNIGME HOMONYMIQUE

J'adopte des formes très différentes,
Mais que je sois grand ou petit,
Je suis fait pour le repos.

Ma corolle est blanche,
Mon cœur est jaune,
Je fleuris dans les âmes pures.

Epais je repose au fond de la bouteille,
Dont je déprécie le contenu.

MOTS EN CARRÉ

Nous ne vous donnerons pas aujourd'hui la signification des mots. Voici un carré qui comporte 16 cases. Dans ces cases il faut

× × × ×
× × × ×
× × × ×
× × × ×

placer 5 a, 2 d, 3 e, 4 m, 2 n, et la croix représente une même lettre. Un peu de patience et de réflexion, vous verrez que ce mot en carré n'est pas difficile.

ACROSTICHE

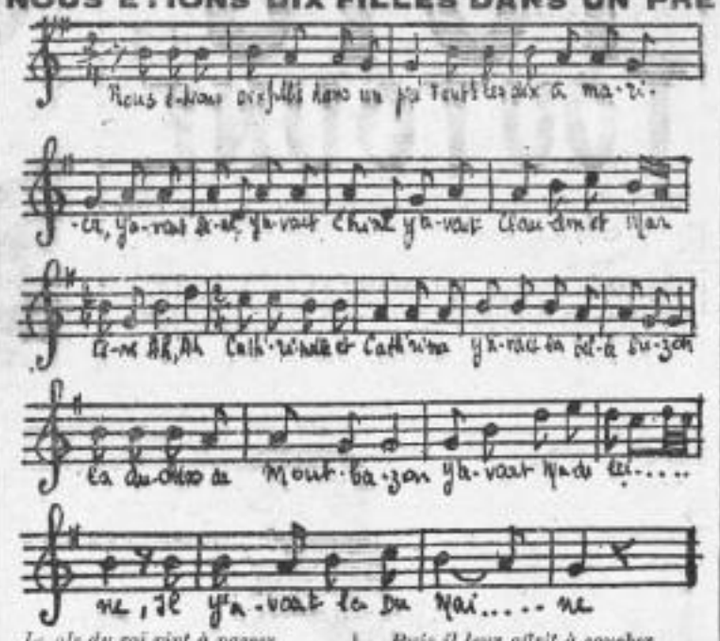
Ecrivez les 7 mots suivants sur 7 morceaux de papier différents. Placez les 7 morceaux les uns au-dessous des autres de manière à lire verticalement, dans les 3 premières lignes : 1° un nom de ville de France, 2° un nom d'une autre ville de France, 3° le nom d'une troisième ville de France.

Mots : Essence, rallier, opacité, léopard, émettre, lenteur, atroces.

RÉBUS

CHANTONS

NOUS ÉTIONS DIX FILLES DANS UN PRÉ



Le fils du roi vint à passer,
L'fils du roi vint à passer,
Salua Dine, salua Chine,
Salua Claudine et Martine,
Ah! Ah!
Cath'rinette et Cath'rina,
Salua la belle Suzon,
La duchess' de Montbazon,
Salua Madeleine,
Embrassa la Du Maine.

A toutes il fit un cadeau,
A tout's il fit un cadeau,
Bague à Dine, bague à Chine,
Bague à Claudine et Martine.
Ah! Ah!
Cath'rinette et Cath'rina,
Bague à la belle Suzon,
La duchesse de Montbazon,
Bague à Madeleine,
Diamants à la Du Maine.

Puis il leur offrit à coucher,
Il leur offrit à coucher,
Paille à Dine, paille à Chine,
Paille à Claudine et Martine,
Ah! Ah!
Cath'rinette et Cath'rina,
Paille à la belle Suzon,
La duchesse de Montbazon,
Paille à Madeleine,
Beau lit à la Du Maine.

Puis toutes il les renvoya,
Toutes il les renvoya,
Chassa Dine, chassa Chine,
Chassa Claudine et Martine,
Ah! Ah!
Cath'rinette et Cath'rina,
Chassa la belle Suzon,
La duchesse de Montbazon,
Chassa Madeleine
Et garda la Du Maine.

DES RUCHES DANS LA MER

Des ruches dans la mer? Tous nos amis qui ne connaissent pas la mer vont déjà s'en étonner. Et ceux qui y ont passé leurs dernières vacances et qui en connaissent « à fond » les habitants, depuis la crevette jusqu'au transatlantique, vont hausser les épaules. Allons! Allons! Ne vous fâchez pas : je le reconnais, ce ne sont pas tout à fait des ruches... mais quelque chose du même genre... Cherchez un peu. Pour faire une ruche on capture un essaim d'abeilles (les abeilles, par goût personnel, préféreraient choisir un bel arbre en un coin tranquille au milieu des champs et manger leur propre miel plutôt que d'être placées dans une usine avec un patron si exigeant!); donc l'homme s'empare des abeilles, les met dans une ruche où petit à petit elles installent leurs rayons, éduquent leurs enfants et fabriquent une nourriture que nous mangeons avec délices. Dans la mer il y a des sortes de ruches, ce sont les *parcs à huîtres*; ce sont aussi les *bouchots*, palissades sur lesquelles se fixent les *moules*.

Les moules et les huîtres sont transportées, traînées par la mer jusqu'à ce qu'elles se fixent; les moules d'une façon temporaire, les huîtres d'une façon définitive. Car l'huître cherche un rocher pour y cimenter une moitié de sa coquille (on dit une valve), l'autre moitié restant libre pour faire office de clapet se fermant en cas de danger. La moule se suspend par des ficelles où elle veut. Ces deux animaux, de la classe des *mollusques* (ils ne sont mous qu'à l'intérieur...), n'ont, en effet, pas besoin de courir après leur nourriture; ils ont dans leur corps une sorte d'aspirateur qui crée un perpétuel courant d'eau; l'eau de mer est toujours chargée de particules alimentaires; des petits volets charnus dirigent ce courant vers l'estomac de l'animal qui peut ainsi se mouvoir à bon compte. Les moules contiennent une glande qui produit une matière analogue à la soie. Quand la moule veut se fixer, elle étend son corps en dehors de sa coquille, dépose sa sécrétion soyeuse en de nombreux filaments bien adhérents puis se rétracte, referme sur elle les deux valves de sa coquille et la voilà suspendue par de petits cordages bruns; l'ensemble de ceux-ci forme le *byssus*. Certaines moules ont un byssus si fin qu'on est parvenu à le tisser et à en faire de belles étoffes. Quand une moule veut changer de place, elle file un nouveau byssus au-dessus de l'ancien, coupe patiemment ses anciennes amarres et se hisse sur le nouveau câble comme un homme sur une corde à la force des bras. Les moules n'ont qu'une envie, c'est de trouver une habitation commode. Les hommes y ont pourvu. Près de La Rochelle, sur des plages vaseuses où la mer se retire à des kilomètres, on enfonce des pieux, espacés régulièrement; plus près de la côte on en plante d'autres, qui sont réunis par des branchages; à certaines époques, on va détacher les jeunes moules fixées sur les pieux les plus lointains et on les transporte sur les pieux à branchages où elles grossissent et où on va les cueillir quand elles ont la taille voulue. Il serait périlleux d'aller vers ces *bouchots* à pied, on s'enfoncerait dans la vase sans pouvoir en sortir; les hommes qui font ce travail ont de petites pirogues plates appelées *accous*, faites pour glisser sur la vase; on les pousse avec une jambe comme on ferait avec une pagale dans l'eau; quand il y a du vent, on hisse une voile qui fait glisser plus vite le bateau.

Et maintenant, vous pourrez dire qu'il existe des petits bateaux qui ont des jambes!

La culture des huîtres est plus difficile. D'abord parce que la jeune huître est vraiment trop vagabonde, c'est une enfant imprudente parce qu'elle se sauve toujours loin de ses parents. On appelle *naissain* les jeunes huîtres; elles ne ressemblent pas du tout aux huîtres adultes, car leur coquille, comme celle des moules, est lisse et parfaitement régulière; au-dessus de la bouche, sortant de la coquille, est une petite touffe de poils qui ressemble au blaireau de votre papa; c'est, comme la queue des poissons, un organe de natation. Ainsi les jeunes huîtres nagent dans la mer; elles sont exposées à toutes sortes de dangers tant qu'elles n'ont pas trouvé un lieu pour se fixer; elles meurent même de mort naturelle si elles ne se décident pas assez vite sur le choix d'une habitation. L'homme a donc pensé pouvoir *cultiver* l'huître en lui procurant un logement. Les ruches qu'il installe dans la mer, ce sont des séries de tuiles creuses posées sans ordre sur une sorte de plancher ou de pavage. Le naissain, croyant avoir affaire à un rocher, s'y accroche. Quelque temps après on va chercher ces tuiles et on les confie à des femmes qui les grattent pour détacher le naissain (les tuiles, soigneusement lavées, passées à la chaux puis séchées au soleil pourront servir à nouveau). Des spécialistes examinent le naissain recueilli, le pèsent, le trient. On va le semer dans des *parcs* où la mer est très calme; il s'y trouve enfermé entre des barrières grillagées. A dix-huit mois, les huîtres quittent le parc où elles ont grandi, sont chargées sur des chalands; à marée montante on les jette par pelletées dans un autre parc d'élevage, un vrai bassin d'eau claire, cette fois-ci, où les huîtres vont s'engraisser et perdre le goût désagréable que leur avaient donné la vase et les détritus au milieu desquels elles vivaient jusqu'alors. Arrivées à maturité, on ira les arracher pour une dernière fois à la mer; elles seront alors lavées, triées selon la grosseur, mises en bourriches et expédiées. Il importe que les huîtres soient très serrées. On voit souvent les commerçants poser des poids ou des pierres sur une bourriche à moitié pleine, ceci pour empêcher les huîtres d'ouvrir leur bec, car elles perdraient leur eau et pourriraient. Beaucoup d'huîtres prennent une couleur verte, voici comment : dans certains types de parcs se développent des végétaux microscopiques dont les huîtres sont très gourmandes; à force d'avaler ces petites herbes qui produisent un liquide coloré, les huîtres se colorent à leur tour.

Et on mange les huîtres. Ainsi se termine l'histoire des huîtres saines. L'histoire des huîtres malades est peut-être encore plus intéressante, puisque la maladie principale de l'huître s'appelle la *perle*. Nous vous raconterons dans un prochain article la vie tragique des pêcheurs de perles...

Bour.

POUR LES ÉTRENNES — Le plus joli cadeau : Un livre

L'ÉPOPÉE DU TRAVAIL MODERNE, par M. Iline, reliure « livre de prix » ..... 15. »
LES AMIS DU PETIT PIERRE, par Hermynia Zur Muhlen ..... 12. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 15. »
JEAN SANS PAIN, par P. Vaillant-Couturier ..... 10. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 15. »
A TRAVERS LES AGES, par Bertha Lask ..... 12. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 15. »
LE ROMAN DE RENARD, par Léopold Chauveau ..... 6. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 12. »
LES TROIS MÉCHANTS GROS, par Jouri Olecha ..... 6. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 12. »
HANS ET SON LIÈVRE ENCHANTÉ, par Lisa Telzner ..... 6. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 12. »
LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES, par R. Duchâteau 7.50
Avec reliure « livre de prix » ..... 12. »
L'ILE AU TRÉSOR, par R. L. Stevenson ..... 10. »
Avec reliure « livre de prix » ..... 15. »
LES DEUX FONT LA PAIRE, par Léopold Chauveau 7.50
ÉMILE ET LES DÉTECTIVES, par Eric Kaestner ..... 9. »
LES MONTAGNES ET LES HOMMES, par M. Iline, (pour les grands de 15 ans) ..... 12. »

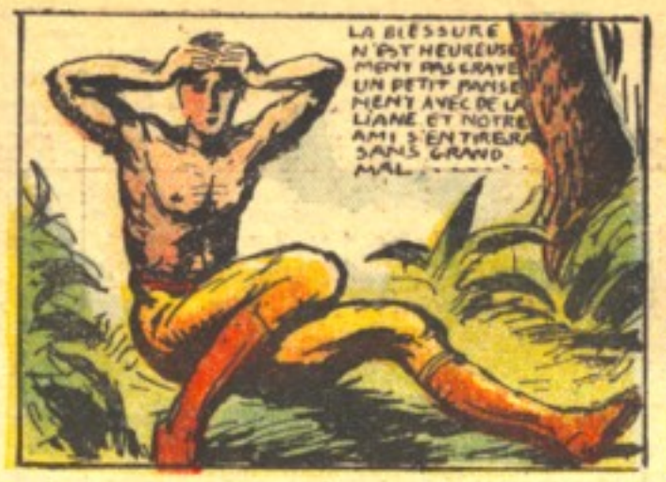
E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS (6e). Ch. postal 974-41

Le Gérant : Léon Moussinac.

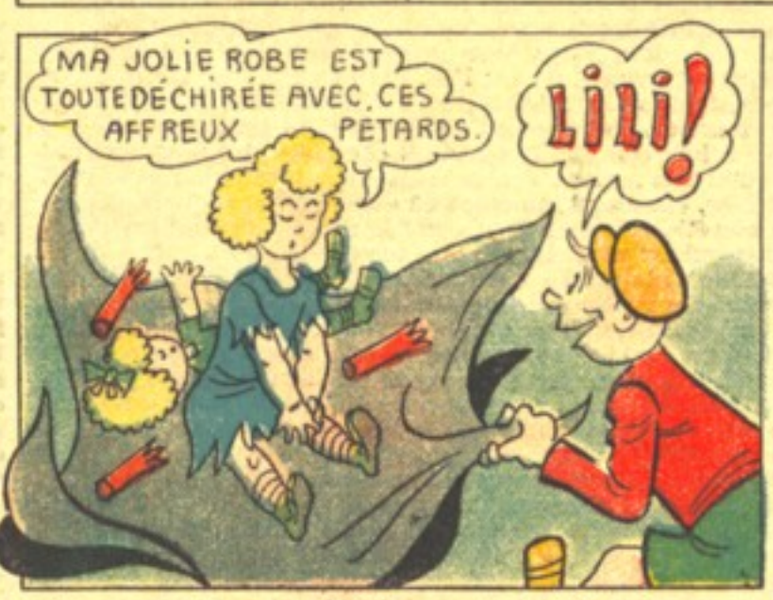
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.763.

TOTO ET TOUTOUNE

PRESQUE SANS VIVRES ET SANS MUNITIONS, JACK-STRONG ET SES AMIS, TOTO ET TOUTOUNE, SONT PERDUS DANS LA JUNGLE. JACK-STRONG VIENT D'ÊTRE ASSOMMÉ AU COURS DE SA CHASSE.....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

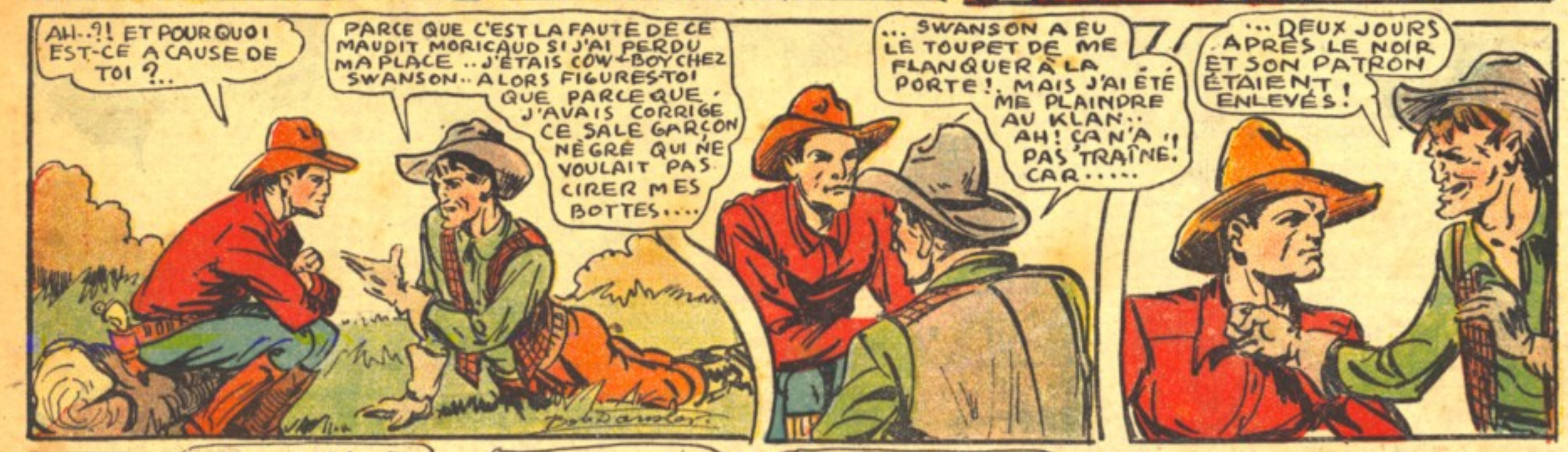


mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 106. JEUDI 9 DÉCEMBRE 1937

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'OCCUPE DE RETROUVER UN FERMIER VOISIN ET SON NÈGRE ENLEVÉS PAR LE KU-KLUX-KLAN, SOCIÉTÉ SECRÈTE PARTISANE DE L'ESCLAVAGISME. JIM, PAR UN SUBTERFUGE, A FAIT CONNAISSANCE D'UN ENNEMI DES NÈGRES ET VEUT LE FAIRE PARLER.



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il y en a beaucoup qui m'ont écrit pour me demander de continuer au plus vite la suite de mes aventures avec mon ami Julot, dans la forêt où nous étions allés pour arriver rapidement au centre de l'Afrique.

Je vous demande pardon de ne pas vous avoir écrit plus tôt la suite, mais il fallait bien que je réponde à mes petits amis qui m'écrivent des lettres si gentilles, et puis aussi que je vous dise ce qui se passe ou ce qui va se passer dans notre journal. Et ça occupe beaucoup de lettres et ça prend de la place.

Donc, comme vous vous le rappelez peut-être, mon ami Julot, qui est un lecteur très fidèle des histoires Triktrake, empereur des Magiciens, dans le Petit Crusoé illustré, *lorsque le moment de casser la croûte était venu, avait jeté ses deux doigts en fourche en direction d'un bout de bois qui était par terre, il l'avait ramassé et mis en joue comme un fusil, et il avait crié très fort qu'avec son fusil magique il venait de tuer un* ogoupi, *alors que dans la clairière où nous étions il n'y avait rien de vivant, pas même un petit lapin, et seulement des oiseaux qu'on entendait chanter, mais qu'on ne voyait pas!*

— Victoire! victoire! qu'il criait, je suis le plus malin des chasseurs.

Mais je lui demandais :

*— Où il est donc l'*ogoupi *que tu as tué?*

— Là-bas, tu ne vois donc pas?

*Moi je ne voyais rien du tout, mais rien du tout que des herbes, des petites fleurs jaunes, un tas de bois, quelques cailloux, des petits arbres, et plus loin, au bout de la clairière, une ligne de grands arbres là où la forêt recommençait. Mais d'*ogoupi, *pas plus que sur ma main. Je le dis à Julot.*

— Bien, me dit Julot, puisque tu ne me crois pas, je vais aller le chercher, mon ogoupi.

— Et tu le feras cuire?

— Et je le ferai cuire.

— Et tu le mangeras?

*— Et je le mangerai, et toi aussi. Tu verras comme c'est bon. L'*ogoupi, *c'est en Afrique comme tu dirais chez nous du poulet, ou encore des huîtres, ou de la langouste, ou bien de la crème au chocolat. C'est le régal favori des indigènes. Ils font des grandes chasses pour cela, et ils vendent l'*ogoupi *très très cher, dans leurs épiceries.*

*Moi je commençais à y croire à cette histoire d'*ogoupi, *avec tous les détails qu'il me racontait, ça me donnait même très faim. Et puis j'étais rudement curieux de voir au plus vite cet animal qui ressemblait à la fois à tant de choses, qui devait* bien sûr *avoir un corps comme celui d'un poulet, une tête en coquilles d'huître, une queue et des pattes comme une langouste, et une couleur de plumes comme celle de la crème au chocolat. Aussi, je répondis à Julot :*

— Bon, va vite le chercher ton ogoupi, *fais-le cuire et tu m'en donneras, hein! pour le déjeuner.*

Julot m'a répondu en grommelant dans ses dents, et je n'ai pas compris grand'chose. Peut-être que c'étaient des mots magiques. Mais moi, qui pendant toute la conversation avais ramassé par terre des petites brindilles de bois bien sec, et qui avais choisi un endroit tout noir de cendres où les bûcherons de la forêt avaient déjà fait du feu, et où par conséquent il n'y avait pas de danger d'incendier la forêt, j'avais préparé un petit foyer (ça, j'avais appris avec la sœur de Pierrette durant les sorties qu'on avait faites, avec mon Club en été) et j'ai sorti des allumettes de ma poche pour l'allumer. Le petit bois se mit presque tout de suite à brûler avec une belle flamme claire et sans fumée. Et je dis à Julot :

— Voilà, pour faire cuire ton ogoupi.

Le voilà qui part rechercher sa bête. Il furetait dans tous les coins et il n'avait l'air de rien trouver. Il répétait plusieurs fois :

— Ah, si j'avais un chien, je le trouverais tout de suite. C'est pas très gros, un ogoupi, *c'est quelque chose qui n'est pas plus grand qu'un chat, sauf que ça a des grandes oreilles, un bec crochu et les pattes palmées. Ça peut être caché derrière un buisson.*

— Mais puisque tu es enchanteur, pourquoi que tu n'en fais pas sortir de terre, de chien?

Il ne répondit rien, mais bientôt après il revint marchant en arrière et portant dans ses mains quelque chose qui avait l'air bien lourd pour ce que c'était gros. Je me suis levé et j'ai couru pour voir ce qu'il portait : c'était une grosse pierre blanche, toute tarabiscotée, avec pas mal de terre glaise dessus.

Alors je me suis mis à rire comme un petit fou.

*— Hé, je le savais bien que tu n'avais pas de fusil, que tu n'avais pas vu d'*ogoupi *et que tu n'avais pas tué de bête du tout. Ce que tu rapportes, ce n'est pas un animal, c'est une grosse pierre avec de la terre glaise dessus.*

Julot est devenu tout rouge, et j'ai bien vu qu'il était vexé comme un dindon. Mais vexé, il n'est pas resté longtemps, parce qu'il s'est mis en colère et qu'il m'a dit, les yeux tout brillants et d'un air furieux :

— Faut-il que tu sois un petit imbécile. Ce que j'ai là, c'est un ogoupi. *Seulement moi je l'ai enchanté, et tu crois voir à la place de l'*ogoupi *une grosse pierre.*

*— Alors, désenchante-moi, que je voie l'*ogoupi.

*— Pas tout de suite, tu es trop bête. Mais je te permets tout de même d'en manger, de l'*ogoupi.

*— Et toi, tu en mangeras, de l'*ogoupi?

— Bien sûr, qu'il me répond, furieux.

Et le voilà qui met sa grosse pierre dans mon feu, sous prétexte de faire rôtir son ogoupi.

La suite, je vous la raconterai la prochaine fois. N'oubliez pas mon grand Concours de récits : *les plus belles histoires sur votre papa ou votre maman. Le Concours durera encore plusieurs semaines, mais il faut envoyer au plus vite vos histoires. Dans le classement du concours, il y aura des primes à la rapidité. Je vous serre la main à tous.*

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
61, rue Monsieur-le-Prince.

(Voir le Petit Courrier de Janot en page 7.)

Résumé. — *Après un voyage dans la lune, Bedford, auteur de ce récit, est redescendu sur la terre dans une sphère et est arrivé sur la petite plage anglaise de Littlestone.*

CHAPITRE XX

DESCENTE A LITTLESTONE *(suite)*

— Mais enfin! s'écria le petit homme, mais enfin! où avez-vous eu cela?

J'étais trop fatigué pour imaginer quelque histoire.

— Je l'ai eu dans la lune.

Ils s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Écoutez! dis-je, je ne vais pas me mettre à discuter et à expliquer. Aidez-moi à emporter ces morceaux d'or jusqu'à l'hôtel. Je suppose qu'avec des repos vous pourrez, à vous quatre, emporter les deux barres, et moi je traînerai la chaîne. Je vous raconterai le reste quand je serai restauré.

— Et qu'allez-vous faire de cette chose ronde?

— Elle ne prendra pas mal, répliquai-je. En tout cas, le diable soit d'elle. Il faut bien qu'elle reste là maintenant. A la marée montante elle flottera sans encombre.

Dans un état de prodigieux émerveillement, les quatre jeunes gens, d'une façon fort obéissante, soulevèrent mes trésors sur leurs épaules, et, avec des membres de plomb me semblait-il, je pris la tête de la procession vers le groupe éloigné des maisons de la plage.

A mi-chemin, nous fûmes renforcés par deux petites filles craintives, portant des seaux et des pelles de bois, et, un instant après, un jeune garçon maigre, qui reniflait régulièrement, apparut. Je me rappelle qu'il menait à la main une bicyclette et il nous accompagna sur notre flanc droit pendant une centaine de mètres; puis, ne nous trouvant plus, il remonta sur sa bicyclette et partit dans la direction de la sphère.

Je ne pus m'empêcher de me retourner pour voir où il allait.

— Il n'y touchera pas! affirma le petit homme d'un ton rassurant.

Je ne désirais que trop être rassuré.

Tout d'abord, quelque chose des teintes grises du matin pesa sur mon esprit; mais bientôt le soleil se dégagea des nuages unis de l'horizon et illumina le monde; la nuance plombée de la mer disparut et les flots scintillèrent. Mon esprit s'éveilla. Je compris toute la vaste importance des choses que j'avais accomplies et celles qu'il me restait encore à faire. Un des porteurs trébucha, chancelant sous le poids de l'or, et cela me fit éclater de rire.

Quand je prendrai ma place dans le monde, combien le monde sera surpris!

Si je n'avais pas été dans un tel état d'épuisement, le propriétaire de l'hôtel eût été pour moi l'inépuisable source du plus comique amusement; il hésitait entre mon cortège respectable chargé d'or et mon apparence malpropre.

Enfin, je me trouvai une fois de plus dans une salle de bains terrestre, avec de l'eau chaude et des habits de rechange, à vrai dire ridiculement trop courts pour moi, mais propres, que le généreux petit homme m'avait prêtés. Il m'envoya aussi un rasoir, mais je ne pus me décider à attaquer en ce moment le poil hirsute qui me couvrait la figure.

Je préférai m'installer devant un breakfast bien anglais que j'attaquai avec une sorte d'appétit languissant, vieux de plusieurs semaines et fort décrépit. Je me mis en devoir de répondre aux jeunes gens, leur avouant simplement la vérité.

— Eh bien, puisque vous insistez, je l'ai trouvé dans la lune.

— Dans la lune?

— Oui! la lune du ciel.

— Mais que voulez-vous dire?

— Rien autre que ce que je dis, ma foi!

— Alors vous arriveriez de la lune?

— Exactement!... A travers l'espace!... Dans cette boule...

Ce disant j'avalai une délicieuse bouchée d'œuf. Je notai tout bas que lorsque je retournerais chercher Cavor, j'emporterais une boîte d'œufs.

Je voyais clairement qu'ils ne croyaient pas un mot de ce que je leur avais dit, mais ils me considéraient évidemment comme le plus respectable menteur qu'ils aient jamais rencontré. Ils se regardaient tour à tour, puis concentraient leur attention sur moi. Je crois qu'ils s'attendaient à trouver la clef du mystère dans la façon dont je me servais du sel. Ils parurent attacher une certaine signification au fait que je mis du poivre dans mon œuf.

Ces masses d'or aux formes étranges sous lesquelles ils avaient ployé occupaient leur esprit. Là, devant moi, étaient posées ces barres et ces chaînes, chacune valant des centaines de mille francs et aussi peu faciles à voler qu'une maison ou qu'un champ. Tandis qu'en buvant ma tasse de café

Ils s'attendaient à trouver la clef du mystère dans la façon dont je me servais du sel.

j'observais leur figure curieuse, je me fis une idée de l'immense désert d'explications dans lequel je devais m'aventurer pour rendre mes paroles compréhensibles.

— Vous ne prétendez pas réellement,... commença le plus jeune de mes compagnons, du ton de quelqu'un qui parle à un enfant obstiné.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me passer le porte-tartines? dis-je en lui coupant la parole.

— Enfin, voyons, commença un autre, nous n'allons pas croire cela, vous savez!

— Ah! bien! fis-je en haussant les épaules.

— Il ne veut rien nous dire, remarqua le plus jeune en s'adressant aux autres, et il ajouta avec une apparence de grand sang-froid : Vous me permettez d'allumer une cigarette?

Je lui fis de la main un geste de cordial assentiment tout en continuant à manger. Deux de mes compagnons se levèrent, gagnèrent la fenêtre la plus éloignée et se mirent à causer à voix basse.

Une pensée me frappa soudain.

— Est-ce que la marée monte? demandai-je.

Ma question fut suivie d'un moment de silence pendant lequel ils semblèrent se demander lequel d'entre eux devait me répondre.

— Le reflux commence, dit le petit homme.

— Bah! en tout cas, elle ne flottera pas loin, répliquai-je.

Je décapitai mon troisième œuf et entrepris un petit discours.

— Écoutez! dis-je, n'allez pas vous imaginer que je veuille me montrer désagréable ou que je m'amuse à vous raconter des histoires malhonnêtes... Non, rien de la sorte. Je suis obligé d'être quelque peu bref et mystérieux. Je comprends parfaitement que cela soit pour vous extrêmement étrange et que vos imaginations soient surexcitées. Je puis vous assurer que vous êtes les témoins d'un événement mémorable. Mais je ne peux pas vous rendre les choses plus claires maintenant, c'est impossible! Je vous donne ma parole d'honneur que j'arrive de la lune et c'est tout ce qu'il m'est permis de vous dire... Tout de même, je vous suis infiniment obligé, vous savez..., oui, infiniment. J'espère que mes manières ne vous ont en aucune façon offensés.

— Oh! pas le moins du monde, dit le plus jeune d'un ton affable. Nous comprenons parfaitement.

Sans me quitter des yeux, il se renversa en arrière avec sa chaise et manqua de culbuter; il ne recouvra son équilibre qu'après quelques efforts.

— Pas la moindre offense! réitéra le petit homme.

— N'allez pas croire cela! renchérit un troisième.

A ces mots ils se levèrent tous, allant et venant dans la pièce, allumant des cigarettes, essayant de mille façons de montrer qu'ils étaient dans des dispositions parfaitement aimables et n'éprouvaient pas la moindre curiosité à propos de moi et de la sphère.

— Quoi qu'il en soit, je vais avoir l'œil sur ce navire, entendis-je l'un d'eux murmurer.

S'ils avaient pu trouver un prétexte pour sortir, ils l'eussent fait. J'achevai mon troisième œuf.

— Le temps, remarqua bientôt le petit homme, a été merveilleux, n'est-il pas vrai? Je ne me rappelle pas que nous ayons eu depuis longtemps un été pareil...

Au même moment un sifflement s'entendit, semblable à celui d'une énorme fusée... Quelque part des vitres se brisèrent...

— Qu'est cela? m'écriai-je.

— Ce n'est pas?... fit le petit homme en courant vers la fenêtre.

Les autres firent de même, et je restai les yeux fixés sur eux.

Tout à coup je bondis, renversant mon œuf, et courus aussi à la fenêtre. Une pensée m'avait traversé l'esprit.

— On ne voit rien de ce côté, fit le petit homme en se précipitant vers la porte.

— C'est ce gamin, hurlai-je, braillant d'une voix rauque et furieuse. C'est ce maudit gamin!

Me retournant, je bousculai le garçon qui me rapportait des tartines et, en deux enjambées, j'étais hors de la pièce et j'arrivais en bas sur la petite terrasse de l'hôtel.

La mer qui, l'instant d'auparavant, était calme, s'agitait maintenant de vagues pressées et, à l'endroit où avait été la sphère, l'eau bouillonnait comme dans le sillage d'un navire. Au-dessus, une bouffée de nuages tourbillonnait comme une fumée qui se disperse, et les trois ou quatre personnes qui se trouvaient sur le rivage regardaient, avec des figures interrogatives, le lieu où venait de se produire cette détonation inattendue. Et c'était tout. Le garçon et les jeunes gens accoururent derrière moi. Des cris partirent des fenêtres et des portes, et toutes sortes de mortels inquiets apparurent bouche bée.

Un instant, je restai là, trop abasourdi par cet incident inopiné pour penser à ces individus.

Tout d'abord ma surprise fut trop vive pour que je pusse envisager la chose comme

un désastre certain... J'étais dans l'état d'un homme qui reçoit, par accident, un coup violent, et qui ne vient à se rendre compte que peu à peu du dommage dont il a souffert.

— Seigneur!

Un frisson me passa comme si l'on m'avait versé quelque corrosif au long du dos. Mes jambes faiblirent. Je me faisais une idée de ce que signifiait pour moi ce malheur. Là haut, dans le ciel, flottait déjà ce maudit gamin. J'étais entièrement délaissé.

Il y avait bien de l'or dans la salle à manger... mon seul bien terrestre. Comment tout cela allait-il s'arranger? L'effet produit dans mon cerveau n'était qu'une confusion gigantesque et sans issue.

— Dites donc? fit derrière moi la voix du petit homme, dites donc, savez-vous ce que c'est?

Je me retournai pour faire face à vingt ou trente personnes qui m'entouraient et me bombardaient d'interrogations muettes et de regards indécis et soupçonneux. La contrainte de tous ces yeux me fut intolérable et je poussai un gémissement.

— Je n'y puis rien, m'écriai-je, je vous dis que je n'y puis rien. Je ne suis pas de force!... Cherchez vous-même et... et... allez au diable!

Je gesticulais convulsivement. Le petit homme recula d'un pas comme si je l'avais menacé, et je traversai les rangs des curieux en m'enfuyant vers l'hôtel. Je saisis le garçon comme il entrait.

— Entendez-vous? hurlai-je. Faites-vous aider et portez immédiatement ces barres dans ma chambre.

Il ne paraissait pas comprendre et je continuai à m'égosiller et à m'emporter contre lui. Un petit vieux parut, l'air effaré, avec un tablier vert et, derrière lui, deux des jeunes gens en costume de flanelle. Je m'élançai vers eux et leur demandai leurs services. Aussitôt que l'or fut dans ma chambre, je me sentis libre de leur chercher noise.

— Et maintenant, fichez-moi le camp! vociférai-je. Tous! Sortez! si vous ne tenez pas à me voir devenir fou furieux.

Je poussai le garçon par les épaules pendant qu'il hésitait sur le seuil. Puis, aussitôt que j'eus refermé la porte sur eux, je me dépouillai des vêtements que m'avait prêtés le petit homme, en les jetant de droite et de gauche, et je me mis immédiatement au lit. Je restai très longtemps couché ainsi, pantelant, jurant et me calmant peu à peu.

Enfin je fus suffisamment apaisé pour sortir du lit et sonner le garçon aux yeux ronds. Je lui demandai une chemise de flanelle, du whisky, une bouteille de soda et quelques bons cigares. Après un délai exaspérant, qui me ramena plusieurs fois à la sonnette, ces diverses choses me furent procurées; je refermai la porte et me mis délibérément à examiner sans détour ma situation.

Le résultat net de notre grande expérience se présentait comme un échec indiscutable, une déroute dont j'étais le seul survivant. C'était un écroulement absolu, et l'accident de tout à l'heure complétait le désastre. Il n'y avait autre chose à faire pour moi que d'essayer de me tirer de là et de sauver de notre lamentable débâcle autant d'espérances qu'il en pourrait rester. Au coup fatal qui couronnait l'affaire, toutes mes vagues résolutions de tenter un autre voyage pour secourir Cavor s'évanouissaient. Mon intention d'aller chercher dans la lune une cargaison d'or, de faire ensuite analyser un fragment de *Cavorite* pour redécouvrir le grand secret, peut-être de retrouver finalement le corps de Cavor... Tout cela s'écroulait.

J'étais le seul survivant et c'était tout...

Me mettre au lit dans une circonstance critique est, je pense, l'une des plus fameuses idées que j'aie jamais eue. Je crois que, sans cela, j'aurais perdu la tête ou me serais livré à quelque extrémité fatale ou imprudente. Mais, enfermé ainsi, et à l'abri de toute intervention importune, je pus examiner la situation sous tous ses rapports et prendre à loisir mes dispositions.

Je me faisais naturellement une idée très claire de ce qui était arrivé au gamin : il s'était glissé dans la sphère, avait manœuvré les boutons, fermé les stores de la *Cavorite* et il était parti malgré lui. Indubitablement, la valve avait dû rester ouverte et, même s'il l'avait fermée, il y avait mille chances contre une pour qu'il ne revînt pas. Il était assez évident qu'il graviterait, avec mes bagages, au centre de la sphère et demeurerait là, n'offrant plus de légitime intérêt à la terre, si remarquable qu'il pût paraître aux habitants de quelque coin inaccessible de l'espace: j'acquis très rapidement une conviction absolue sur ce point.

Quant aux responsabilités que je pouvais encourir à ce sujet, plus j'y réfléchissais, plus je devenais certain que, si je me taisais, je n'avais nullement à me tourmenter. Si je me trouvais en face de parents désolés venant me demander leur enfant perdu, je n'avais simplement qu'à leur réclamer ma sphère égarée ou à n'avoir pas l'air de comprendre ce qu'ils voulaient dire. J'avais eu, tout d'abord, la vision de parents en pleurs, de gardiens et de toutes sortes de complications; mais, maintenant, je voyais que, si je me contentais de ne pas ouvrir la bouche, rien de fâcheux n'arriverait de ce côté. A vrai dire, plus je restais là couché, fumant et réfléchissant, plus évidente s'affirmait la sagesse d'un impénétrable silence.

Il est parfaitement du droit de tout citoyen britannique, pourvu qu'il ne commette aucun dommage ni aucun acte indécent, d'apparaître subitement en n'importe quel endroit, aussi déguenillé et malpropre qu'il lui plaît, avec n'importe quelle quantité d'or vierge dont il lui semble convenable de s'encombrer, et personne n'a le droit de le tourmenter ou de l'inquiéter dans ses actions. Je me formulai finalement la chose, la répétant à plusieurs reprises, comme une sorte de particulière *Magna Charta* de ma liberté.

(A suivre.)

Paul faisant une visite à son oncle le trouve la tête tout emmitouflée.

— Qu'est-ce que tu as donc, mon pauvre oncle?

— Ne m'en parle pas, j'ai un de ces clous! Ah, mon cher neveu, tu ne peux pas savoir ce que c'est!

— Détrompe-toi, mon oncle, je te plains bien, car moi j'en ai tout le temps dans les pneus de ma bécane.

o

Deux bons vieux qui ont travaillé pendant quarante ans à Paris, veulent aller finir leurs jours dans leur village. Ils auront un jardin avec des légumes, une chèvre, un cochon, ils seront tranquilles. Mais il leur faut une petite maison et, dans ce but, se rendent chez l'entrepreneur de maisons à bon marché.

— Regardez, dit ce dernier en leur montrant une grande photographie. Voilà un type de maison que je construis par douzaine.

— Par douzaine! s'écrient ensemble les deux vieux. C'est beaucoup trop pour nous, nous n'en avons besoin que d'une seule...

o

— Papa, voilà 15 jours que tu me promets un cadeau. Tu m'as dit : Dans 15 jours tu auras quelque chose, puis ça a été dans 10 jours, puis dans 8, puis dans 3. Le jour est arrivé et tu ne me donnes rien.

— Eh bien, mon petit bonhomme, détrompe-toi, aujourd'hui tu as 8 ans.

o

Jacqueline a 10 ans. C'est une grande fille et il faut qu'elle apprenne à faire les commissions.

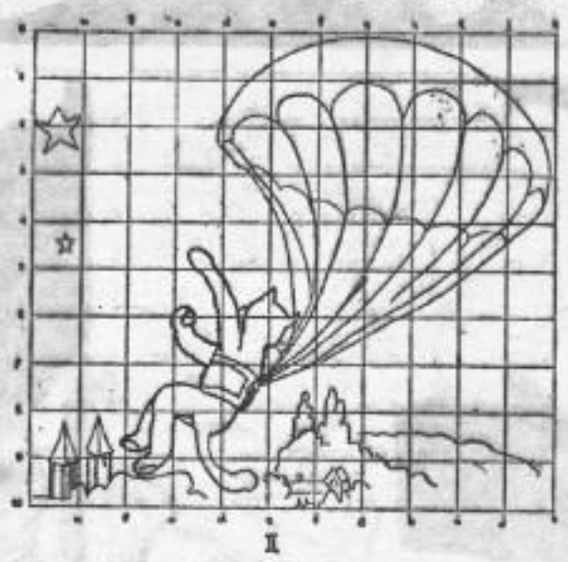
— Va me chercher un kilo de noix de veau, dit la maman.

Au bout d'une demi-heure, Jacqueline revient. Point de viande dans le panier, mais une énorme noix de coco. Etonnement de la maman. Alors Jacqueline explique : « Il n'y avait plus de noix de veau chez le boucher, alors j'ai acheté une noix de coco, ça revient au même...

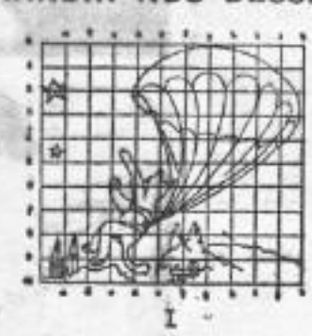
Le coin des Fillettes

BRODERIE AU POINT DE TIGE

COMMENT AGRANDIR NOS DESSINS



II



I

III

Avec tous nos modèles, nous vous donnons les dimensions d'exécution, mais d'autre part, le dessin de votre journal sera un nombre exact de fois plus petit que l'objet que vous ferez.

Vous pourrez donc, en grandissant ces dessins comme nous allons l'expliquer, les reproduire facilement aussi grands que vous voudrez.

Tout sujet, vous pouvez l'enfermer dans un carré ou un rectangle que vous rapprocherez plus ou moins du dessin pour avoir une division juste en centimètres ou demi-centimètres ou millimètres. Voyez le n° 1, je le divise en carrés de 2 mm. 5 de côté. Pour le reproduire au double, je fais une seconde grille dont les carrés ont le double de côté, soit 2,5 × 2 = 5 mm.

Ayant exactement le même nombre, en les numérotant, j'ai des points de repère faciles pour reproduire mon dessin dans chaque carré. Je grandis ainsi 2, 3, 10 fois au choix.

Ce petit travail-ci peut vous donner un gentil napperon brodé en couleurs au point de tige sur toile ou un coussin. Terminez les côtés par un ourlet ou une couture que vous soulignerez d'un point de tige. Pour faire ce dernier on passe l'aiguille sous un ou deux fils horizontaux et sous 4 fils verticaux, de façon que le dernier point dépasse toujours de moitié le précédent (voir fig. 3).

Les Conseils de tante Camille

Pour arrêter les saignements de nez. — *Lorsque vous saignez du nez, nous vous conseillons le moyen suivant qui donne de très bons résultats : ne mettez pas de coton dans la narine qui saigne, car lorsque vous l'enlevez, vous pouvez provoquer un nouveau saignement. Il suffit de faire une compression avec votre index sur la narine, et cela quelques minutes, alors le caillot se forme et si vous ne touchez pas votre nez, vous serez tout à fait remis.*

Comment vérifier des œufs. — *C'est très facile, vous savez, de vérifier des œufs et de dire s'ils sont frais. Vous faites ce qu'on appelle du sel marin. Pour cela vous mettez du sel dans de l'eau dans la proportion suivante : 12 grammes pour 100 grammes d'eau. Si votre œuf est du jour il va au fond, s'il est de cinq jours il arrive à la surface de l'eau salée et le plus vieux dépasse d'autant plus le niveau de l'eau salée qu'il est plus âgé.*

Gargarismes. — *Lorsque vous avez une bonne angine, nous vous conseillons de faire venir le docteur; mais si vous avez simplement un peu mal à la gorge, voici un gargarisme qui vous soulagera : faites dissoudre dans 150 grammes d'eau 3 grammes de chlorate de potasse (que vous achèterez chez le pharmacien) et autant de borax. Gargarisez-vous avec cette préparation et vous serez certainement soulagés.*

CUISINE DE TOUTOUNE

Pain de saumon. — *Vous avez envie de manger du poisson et justement il est cher ce jour-là. Vous proposez donc à votre maman la recette de pain de saumon de tante Camille, et tout le monde se régalera. Pour une grande boîte de conserve de saumon, vous prenez trois grosses pommes de terre cuites à l'eau et trois œufs durs.*

Passer les pommes de terre au tamis, hacher très finement les œufs durs, bien les mélanger au saumon que vous aurez bien égoutté, assaisonner le tout d'huile, de vinaigre, de fines herbes, etc. Mouler dans un bol ou un moule à charlotte, et quand la forme est prise, le démouler dans un plat et le recouvrir d'une mayonnaise.

TIMBRES

Les premiers timbres-poste

Nous avons dit dans notre précédent numéro que sir Rowland Hill, inventeur du timbre-poste, mit en service le premier timbre en Angleterre, le 1er mai 1840, et que le canton de Zurich et le Brésil avaient imité l'exemple de l'Angleterre dans la première moitié de 1843.

C'est en Suisse que, par la suite, le timbre-poste se développa le plus rapidement. Le canton de Genève mit en effet en service les timbres le 30 septembre 1843 et le canton de Bâle le 1er juillet 1845. Les Etats-Unis d'Amérique ne suivirent le mouvement que le 1er juillet 1847, à une époque où les colonies anglaises comme l'île Maurice se préparaient déjà à mettre en service l'invention de la métropole anglaise.

Ce fut enfin dans notre pays, le 1er janvier 1849, que fut introduit le timbre-poste. Il avait fallu pour cela une révolution. Louis-Philippe n'avait pas mis en pratique l'invention appliquée en Angleterre et les premiers mois de la République française de 1848 avaient été trop troublés pour qu'on pût penser bouleverser l'administration des postes en employant désormais des timbres. Le 1er janvier 1849, un timbre de 10 centimes, bistre, fut mis en circulation. Nous décrirons dans un prochain article les premières étapes du timbre-poste en France.

Pour terminer nos indications sur les premiers timbres-poste à travers le monde, nous indiquerons que c'est le 1er juillet 1849 que la Belgique mit en service un timbre de 10 centimes brun-noir et un timbre de 20 centimes, bleu, et que c'est le 1er novembre de la même année que l'État de Bavière introduisit un timbre de 1 kreutzer, noir.

Mon camarade
L'Illustré de la Jeunesse
TOUS LES JEUDIS
Le Numéro : 0.50

Les Aventures de Pierrot Lancry

L'HOMME DES GOUFFRES

Grand roman d'aventures et de mystère par **R. Duchâteau**

Résumé. — Le petit acteur César Boucafeu, voyageant dans l'Avion Oran-Barcelone-Toulouse, a été pris par des bandits pour leur chef Marcel Clapier, empoisonné par le Dr Merlin à l'escale d'Alicante. Les bandits, Ivan et Amédée, viennent d'assassiner le docteur dans l'avion qui vole maintenant au-dessus des Pyrénées, dans la tempête.

Chapitre V. — Les parachutes

En apercevant le geste d'Ivan, César Boucafeu, laissant Amédée le Marseillais forcer la porte de la soute aux bagages, se précipita vers le Russe. Et, dans le court trajet qui le menait d'un bout à l'autre de la cabine des passagers du grand avion bleu, mille pensées lui tournaient dans la tête.

Il avait compris. Ces deux hommes étaient des bandits. Ils ne valaient pas mieux que ce docteur qui avait sous ses yeux, à Alicante, empoisonné le malheureux Marcel Clapier. Ces bandits, qui étaient armés, pouvaient le tuer. S'ils ne le faisaient pas c'est qu'ils le prenaient de toute évidence pour leur chef; un certain Marcel, le même prénom que Clapier. Ce Clapier n'était-il pas le vrai chef des bandits, celui avec lequel on le confondait... Que fallait-il faire? En tout cas, sauver sa peau...

— Mais qu'avez-vous fait? dit César à Ivan lorsqu'il fut arrivé près de ce dernier.

Le grand Russe blond avait des épaules carrées et une stature imposante. Il avait les yeux très bleus, très durs, et de très fortes mâchoires. Il essuyait son couteau à son mouchoir et ses lèvres lippues découvraient, dans un vilain sourire, des dents de loup. Sa carnaute, lors de ses campagnes dans l'armée blanche de Wrangel, l'avait fait, à dix-huit ans, surnommer Ivan le terrible. Ce surnom était encore le sien dans le milieu de bandits internationaux auquel il appartenait.

— Mais, chef, j'exécute les ordres, dit-il de sa voix traînante et modulée. M. Premior m'a bien répété, à Paris, que le docteur devait y passer. Il en sait trop. Et il a même ajouté qu'au besoin, s'il y avait un passager qui soit aussi de trop...

Ivan fit le geste de donner un coup de couteau, puis il conclut :

— Mais pourquoi vous dire cela, cher monsieur Marcel? Je suis certain qu'à Alger on vous a pourtant transmis les mêmes instructions que les nôtres.

— Oui, oui, vous avez raison, balbutia le malheureux César Boucafeu à qui la tête tournait, et qui avait eu terriblement peur lorsque le cruel Ivan avait modulé ces mots : *Et s'il y avait un passager de trop...*

Que faire? se demandait César. C'était atroce. Il avait eu tort de ne pas dénoncer le docteur-assassin à Barcelone. Il lui aurait sauvé la vie. Mais ce bienfait lui aurait-il vraiment valu de la reconnaissance? Ne l'aurait-il pas plutôt exposé à la vengeance d'une bande internationale?... La tournée Laboussol, délaissant pour une fois l'opérette, avait joué une pièce populaire, *Les bas-fonds de Chicago*. On y tuait une pauvre gosse qui en avait fait moins que cela. Et cette pièce était inspirée d'une histoire vraie.

C'était atroce. Lorsque dans *Le bégaiement de la cuisinière*, le cavalier Lidoire était pris pour un colonel, parce qu'il a enfilé par coquetterie la tunique que son chef lui avait ordonné de brosser, cette méprise ne pouvait avoir des conséquences réjouissantes. Mais lorsque, dans la vie, et qui pis est dans un avion que la tempête secouait au-dessus des Pyrénées, être pris par des gangsters pour leur chef, les voir sous vos yeux commettre un atroce assassinat, cela ne pouvait avoir que des conséquences épouvantables. La mort d'un innocent... par exemple.

Pour se donner du cœur, César but une forte gorgée de whisky. D'un pas encore moins affermi qu'auparavant, il revint à nouveau vers la porte de la soute à bagages dont le Marseillais Amédée venait d'achever de forcer la serrure.

— Du beau travail, n'est-ce pas, chef? fit le Marseillais avec satisfaction en montrant à César la porte ouverte.

Il se courbait et pénétrait dans la soute.

— Du beau travail, oui, du beau travail, répéta machinalement César Boucafeu.

Il restait là, les bras ballants, sans savoir que faire. Soudain, un rayon de soleil le frappa au visage. L'avion venait de percer le nuage où il était jusqu'ici enfermé, il débouchait en plein ciel bleu. Sous ses pieds, César Boucafeu distinguait maintenant de grands nuages blancs qui s'en allaient en lambeaux, puis toute une mer de brumes blanches et grises. Par une déchirure de cette mer de nuées on apercevait, comme par une trouée de soleil, la masse brune des Pyrénées, où des plaques blanches de la neige s'étalaient comme du linge qui blanchit sur le pré. La déchirure s'agrandit, en distingua un col, une route. Ivan avait rejoint César.

— Je connais bien le trajet par avion entre Barcelone et Toulouse, chef, et je suis sûr de ne pas me tromper, dit Ivan à César. Nous arrivons au-dessus du col de Puymorens, nous serons avant une minute au-dessus de la France. Le moment est venu. Il faut qu'Amédée se hâte.

— Vous avez tout à fait raison, affirma à tout hasard le craintif Boucafeu.

Et ces mots une fois prononcés, il se sentit un grand remuement d'entrailles et comme un pincement au foie : l'arrivée! Il n'avait pas songé à l'arrivée!

Il était inévitable qu'avant quelques minutes, le crime soit découvert par le pilote ou le radio en jetant un coup d'œil par le hublot dans la cabine. Une dépêche par sans-fil serait immédiatement envoyée à Toulouse. Et, dès l'atterrissage, une compagnie de gendarmes allait arrêter les trois passagers.

Bien sûr, César Boucafeu n'avait rien fait, il était entièrement innocent. S'il avait assommé le docteur, c'est qu'il le prenait pour un bandit. Mais qui le croirait, puisqu'il n'avait dénoncé le crime dont il avait été le témoin, ni à Alicante, ni à Barcelone. Et si le docteur, transpercé, perdait maintenant tout son sang sur le tapis bleu de l'avion, devant la porte des lavabos, c'était bien parce que César Boucafeu avait commencé à l'assommer à coups de bouteille. Il n'y aurait pas une seconde d'hésitation pour aucun jury. César Boucafeu serait condamné comme assassin, comme complice d'assassin. Il aurait sa photo en première page de tous les journaux et ce serait la gloire, certes, mais quelle triste gloire! Et au bout de toute cette aventure se dressait l'ombre sinistre de la guillotine.

César but une gorgée de whisky, puis rejeta loin de lui, avec horreur, la bouteille sanglante qui venait encore de lui salir les doigts.

En quelques minutes, le moteur avait parcouru plusieurs kilomètres. La brèche de nuages par laquelle on apercevait les Pyrénées s'était refermée.

L'avion volait maintenant au-dessus d'un tapis gris blanc mollement ondulé, assez semblable à la laine d'un matelas dont on vient d'enlever les toiles pour le carder.

Amédée sortait de la soute aux bagages. Il tenait une forte valise constellée de multiples étiquettes.

— J'ai eu de la peine à la trouver. Ces idiots l'avaient collée tout au fond, derrière les sacs de courrier...

Le bandit marseillais ouvrait la valise : il en sortait trois paquets de toile blanche entourés d'écheveaux de minces cordelettes et de courroies de cuir.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda César Boucafeu, surpris.

Amédée sembla étonné qu'une telle question lui fût posée. Mais c'est avec respect qu'il répondit à celui qu'il prenait pour Marcel Clapier.

— On ne vous a donc pas mis au courant, chef? Ce sont les parachutes que nous devions, conformément au plan, embarquer à Barcelone. Vous le voudriez tout de même pas que nous nous laissions prendre à l'atterrissage, à Toulouse, comme des rats dans un piège.

— C'est bien mon avis, dit avec conviction l'acteur, qui s'empara du parachute avec le même affolement reconnaissant que celui d'un naufragé qui saisit une bouée.

Chapitre VI. — Tomber comme une pierre

— L'aviation, ça me connaît, avait dit Amédée le Marseillais.

Et de fait, Amédée paraissait bien savoir comment préparer une descente en parachute. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour équiper César Boucafeu et Ivan, pour s'équiper lui-même. Les trois hommes, avec leurs paquets de toile de soie blanche sur les épaules, ressemblaient à des campeurs, sac au dos. Des bretelles sur les épaules et entre les cuisses, une solide ceinture assujettissaient les hommes au gigantesque parapluie qui allait tout à l'heure se déployer.

Amédée le Marseillais faisait à ses complices ses dernières recommandations.

— N'ayez aucune crainte. L'ouverture des parachutes est automatique. Ce n'est guère plus dangereux ou même plus impressionnant qu'une plongée dans l'eau de deux ou trois mètres de haut. J'ai sauté en parachute une vingtaine de fois, à Marignane, durant mon service militaire, alors que j'apprenais à piloter. Pour plus de sûreté, j'ai plié les parachutes moi-même, avant de les embarquer à Barcelone. En approchant du sol, ne manquez pas de faire un mouvement de jambes en ciseaux comme si vous marchiez dans l'air. Cela diminue le choc de l'atterrissage.

César Boucafeu qui, le parachute une fois assujetti sur ses épaules, avait repris un peu de sang-froid, sentit à nouveau la panique l'envahir. Il prit pourtant une voix à peu près assurée et s'efforça d'avoir l'air autoritaire. Il utilisait du mieux son métier de comédien pour essayer de se faire passer pour le chef de bande qu'on croyait qu'il était.

— L'atterrissage en montagne ne semble risqué. On ne voit pas les Pyrénées, avec cette mer de nuages. Si nous tombons sur un plateau, c'est parfait. Mais nous risquons d'arriver sur un pic, dans un précipice, au milieu d'un torrent, que sais-je? Il nous devons avant tout arriver à bon port.

— D'autant plus que ceci doit arriver à destination quoi qu'il arrive, ajouta Ivan, en désignant la serviette jaune du docteur que César Boucafeu tenait toujours machinalement à la main.

— Très exact, répliqua Amédée. Mais d'après mes calculs nous avons déjà passé la zone la plus accidentée des Pyrénées. Nous avons quatre-vingt-dix chances pour cent de tomber, sans aucune casse, sur des hauts plateaux. Croyez-moi, mieux vaut que nous fassions notre petit boulot alors que les nuages cachent l'avion, et que nous débarquions dans une région peu habitée, sans nous faire remarquer, au lieu de descendre comme une fleur dans la plaine de Toulouse où nous nous ferions cueillir par la police.

— « Pravilna » (tout à fait juste), approuva le Russe blanc. Comme dit un vieux proverbe ukrainien : *Mieux vaut une jambe cassée qu'une tête coupée.*

Une tête coupée... César se vit à nouveau en train de gravir les marches de la guillotine. Il se décida tout à coup et mit la main sur la poignée de la portière de l'avion.

— Tout à fait d'accord, allons-y.

— Minute, chef, intervint Amédée. Il n'est pas très facile d'ouvrir les portes d'un avion en plein vol, et je crains que nous fassions du bouchon. Il faut donc qu'avant de toucher à la portière, Ivan aille, selon le plan, faire un petit tour au poste de pilotage. Il ne faut pas que l'alerte soit donnée par radio, et c'est déjà un vrai miracle si nous n'avons pas été repérés plus tôt.

César Boucafeu, qui ne savait que faire, et que la menace d'une alerte par radio effrayait, restait là, la main toujours posée sur la poignée. Rapidement, et sans plus attendre, suivant le plan qui avait été arrêté à l'avance, Ivan s'était dirigé vers le poste de pilotage. Il avait ouvert la porte, puis l'avait refermée derrière lui. Une ou deux minutes passèrent, on entendit un bruit de voix, puis une sorte de fracas d'appareil qui se brise. César Boucafeu poussa à part lui un soupir de soulagement... Tout allait bien se passer, le sang ne coulerait pas... Il ne serait pas complice d'un nouveau crime...

— Nous pouvons y aller, peut-être, maintenant ? interrogea-t-il.

— Oui, répliqua le Marseillais... Il vient de briser les appareils de radio. Mais attendons le signal. Comme on ne peut pas bouxiller le pilote pendant que l'avion est en marche...

Amédée fixait avec attention le hublot de la porte du poste de commandement. Il vit soudain devant la vitre passer trois fois la main du Russe blanc, faisant un geste de haut en bas.

— Allons-y, dit Amédée qui sortit son revolver de sa poche et brisa la vitre de la portière de l'avion.

Il y a un verrou qui ne peut s'ouvrir que de l'extérieur, expliquait-il.

Le Marseillais passait avec précaution sa main par la vitre brisée. Il savait que la vitesse du vent est telle autour d'un avion qui vole à plus de deux cents kilomètres à l'heure qu'on l'a vu parfois briser le bras d'un imprudent.

Il souleva le loquet de sûreté avec l'extrémité de ses doigts. Le vent s'engouffrait dans la cabine par la fenêtre brisée. Il fit en l'espace de quelques secondes un froid terrible. César Boucafeu frissonna dans son vêtement d'été à carreaux gris.

Le Marseillais eut d'abord du mal à pousser la porte. Mais quand elle fut entre-bâillée de quelques centimètres, le vent arracha littéralement la portière et la plaqua à l'extérieur contre le flanc du fuselage.

L'air entrait maintenant en bourrasques, et avec lui le bruit des moteurs qui ronflaient, et celui des hélices qui tournaient.

— Sautez le premier, chef, cria très fort le Marseillais en plaçant César Boucafeu devant lui. Je vous suivrai dès qu'Ivan m'aura rejoint.

César Boucafeu était maintenant au bord de l'abîme. Le vent lui fouettait le visage.

Il se faisait la réflexion qu'on a infiniment moins la sensation de grande vitesse dans un avion qui vole à 250 kilomètres à l'heure, que dans une auto qui fait seulement du 70. Et comme on était en plein ciel, comme le seul repère était la surface cotonneuse et sans relief d'un champ de nuages, on aurait presque cru que l'avion restait immobile, n'eût été ce vent terrible. César Boucafeu n'avait pas le vertige, et il s'étonnait de ne pas l'avoir. Il lui suffisait d'avancer le pied, et il allait s'envoler, atterrir doucement sur ce gros paquet de nuages, comme sur un gigantesque matelas.

Il se pencha en avant, se préparant à sauter. Puis il recula brusquement. César Boucafeu était si craintif qu'il n'avait jamais osé plonger dans une piscine, fût-ce du niveau de l'eau.

Il se rappelait avoir jadis passé une bonne demi-heure en haut du plongeoir des trois mètres, allant jusqu'au bout du tremplin, se préparant à sauter, pliant les jarrets, puis, effrayé, s'arrêtant dans son élan, revenant sur ses pas pour recommencer une nouvelle fois encore ?

Allait-il en être maintenant de même? D'autant plus qu'il n'allait pas tomber, il le savait, sur l'eau propice d'une piscine, mais sur ces affreuses Pyrénées cachées par les nuages.

— Laissez-vous tomber comme une pierre, chef, lui criait Amédée dans l'oreille. Il n'y a pas de danger...

A ce moment quelque chose d'effrayant se produisit. L'avion se mit en chandelle, ses hélices piquant soudain vers le ciel. Et le choc fut si vif, si brutal, que César Boucafeu se trouva précipité dans le vide, suivi par le Marseillais qui l'avait involontairement bousculé.

Les deux hommes étaient arrivés dans le vide sans avoir le temps de se demander ce qui se passait.

Quand il sentit le plancher lui manquer sous les pieds, quand il se sentit tomber, César Boucafeu mit ses mains sur ses yeux pour ne pas se voir mourir, et il appela sa mère, une fort brave femme qui était morte alors que César Boucafeu portait encore des robes blanches brodées et un nœud rose dans ses longs cheveux bouclés.

(A suivre.)

César et le Marseillais furent précipités dans le vide par l'avion qui se mettait en chandelle.

A TRAVERS LE MONDE

Les petites barques qui servent à la pêche à la morue emportent jusqu'à 8 kilomètres de corde sur lesquels on accroche 4.600 à 4.700 hameçons qu'il faut garnir d'appât. Ce n'est pas un petit travail pour les pêcheurs qu'on appelle les Terre-Neuvas, car la pêche à la morue se fait surtout sur le banc de Terre-Neuve.

o

Dans la région du Bengale aux Indes, il tombe tellement de pluie que si on recueillait dans un pluviomètre la pluie qui tombe dans l'année, la hauteur d'eau serait de 12 mètres.

Cela est énorme, car en France, où il pleut très suffisamment, la hauteur moyenne des pluies est de 78 centimètres.

o

Pendant des années et même des siècles, Constantinople (aujourd'hui Istamboul) fut célèbre par la quantité de chiens qui vagabondaient dans ses rues, des milliers, qui étaient une constante menace pour la salubrité publique et un tourment pour les habitants que les aboiements empêchaient de dormir. A tel point, qu'en 1910, 40.000 chiens furent chargés sur des gabarres et transportés sur une île rocheuse de la mer de Marmara. Là, on les laissa mourir de faim. La torture des pauvres bêtes dura longtemps.

De la côte d'Anatolie on entendait leurs lugubres aboiements. Seuls des pêcheurs compatissants s'approchaient de l'île et leur lançait quelque nourriture.

o

Deux fois par an, les Japonais ont l'habitude d'offrir des présents à leurs amis, leurs serviteurs, leurs voisins. D'abord à l'époque du Nouvel An et ensuite, au moment où ils célèbrent leurs morts; car ils croient que leur esprit revient pendant longtemps sur la terre.

LES JEUNES AVIATEURS

COURANTS D'AIR

Votre père a dû, dans sa jeunesse, apprendre de la bouche même de ses professeurs, que le plus lourd que l'air ne volerait jamais. Des grands savants de l'époque héroïque de l'aviation étaient persuadés que le seul avenir était réservé aux ballons. Pensez donc, soulever une centaine de kilos en l'air par la simple action du vent sur une surface inclinée! Quelle folie! Et si le moteur s'arrête : c'est la chute.

Un démenti comme on en a rarement vu a été donné par la suite des événements. Peu à peu, l'aéroplane a supplanté le ballon et est devenu d'un usage si courant que peu de gens oseraient soutenir qu'il ne peut pas voler.

Et ce ne sont plus seulement quelques centaines de kilos qui volent maintenant, mais plusieurs milliers de kilos.

Les Américains sont en train d'étudier un hydravion géant de 55 tonnes. Vous avez bien lu : 55.000 kilos! « Et qu'en feront-ils? » allez-vous dire. Mais, la traversée de l'Atlantique... avec 48 passagers... tout simplement!

LA GOUPILLE

CONSTRUCTION DU M. C. 3

(suite)

CONSTRUCTION DE L'AILE

La voilure est constituée par deux demi-ailes qui se construisent séparément. Pour construire une aile, vous découpez dans une planche de balsa de 1 millimètre d'épaisseur, une série de huit nervures. Tous ces découpages se font à l'aide d'une lame de rasoir de sûreté ou d'un canif fin très bien aiguisé. Vous avez soin de suivre rigoureusement le dessin de la nervure avec son échancrure dorsale et son encoche avant.

Dans la même planche, vous découpez les deux pièces qui réalisent le bord d'attaque, le bord de fuite et la partie centrale. Vous découpez ensuite les deux bords marginaux. Dans les bords de fuite, vous pratiquez les encoches prévues pour recevoir les queues des nervures. Vous posez alors les nervures, d'une part, dans les encoches des bords de fuite, et, d'autre part, sur le bord d'attaque. Vous collez et vous plaçez la baguette longeron dans les échancrures dorsales et, à l'extrémité des demi-ailes, les bords marginaux.

Après ce collage, il faut bien entendu attendre patiemment que le séchage s'effectue complètement.

Ces explications vous paraîtront peut-être un peu techniques, mais elles s'éclairciront aussitôt que vous vous mettrez en train et que vous aurez sous les yeux notre plan.

Il reste à réunir les deux demi-ailes et à les coller en relevant les extrémités à l'aide de cales. Vous pourrez utiliser comme cales deux boîtes d'allumettes. Quand les collages sont bien secs, vous recouvrez votre aile de papier de soie et vous collez sous la partie centrale un bloc de balsa qui sert de « cabane ». Pour cela, suivez de très près le dessin du plan.

Il vous reste à poser l'aile sur le fuselage en la fixant à l'aide de bracelets de caoutchouc qui encerclent le fuselage.

POSE DE L'AILE ET DU MOTEUR

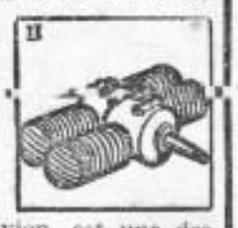
Vous taillez une hélice de 8 à 9 centimètres de diamètre, que vous munissez d'un axe et d'un crochet. Bien entendu, une telle hélice se trouve toute préparée dans notre boîte. Vous tendez le moteur de caoutchouc entre ce crochet et un petit morceau de rotin qui traverse l'arrière du fuselage de part en part.

Nous verrons, dans d'autres numéros de Mon Camarade, *comment régler l'appareil au cours de ses vols d'essai.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION

II. FLAT-FOUR. — Moteur dont les quatre (four) cylindres sont à plat (flat) et opposés deux à deux.

C'est en quelque sorte un double flat-twin. Le mot flat-four (prononcez flatte-faure) est couramment employé, bien que ce soit une désignation anglaise, à cause de sa brièveté. On peut, en ajoutant au premier mot « flat » les chiffres pairs anglais, composer toute une gamme de moteurs : flat-six (6), flat-eight (8), flat-twelve (12), etc.



Ce genre de moteur, facilement logeable dans une aile d'avion, est une des formules de l'avenir.

Notre pochette M.C.3
est dès maintenant en vente
au prix de **12** francs franco

Notre pochette M. C. 2
au prix de **6** francs franco

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à
MON CAMARADE
E. S. I. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte chèques post. 974-41 Paris

SPORTS

Le record de nos compatriotes Richard-Pecqueux à tandem n'aura pas eu la vie longue. Les Anglais Mills et Paul ont battu, le 16 octobre, le record du monde de l'heure à tandem avec 49 km. 991. Ils ont battu également les records intermédiaires, sauf le record du kilomètre et ont poussé leur tentative jusqu'aux 50 kilomètres, qu'ils ont battus de 14 secondes.

Ils ont parcouru 25 km. 107 en une demi-heure.

o

Les records de l'heure, sans entraîneur, ont également subi de rudes assauts. A Milan, l'Anglais Hill a réussi, dans la catégorie des amateurs, à battre le record détenu par l'Italien Saponetti. Il a parcouru 44 km. 490 contre 43 km. 802.

Au Vélodrome d'Hiver, le Français Francis Faure, utilisant une bicyclette à pédalage horizontal, a établi le record de France de l'heure sans entraîneur, sur piste couverte.

Il a couvert 44 km. 227 en une heure après avoir couvert 22 km. 370 dans la demi-heure, ce qui prouve une très grande régularité.

De nouvelles tentatives sont en cours.

o

Dans les sports athlétiques, le Strasbourgeois Messner continue à étonner les connaisseurs en battant les records de France.

Il a couvert récemment la distance de 2 milles (3.216 m. 62) en 9 min. 16 sec. 8/10, ce qui constitue une excellente performance de course à pied. Le record de cette distance avait appartenu à Ladoumègue, en 1927, et à Rochard, en 1934, avec 9 min. 21 sec. 8/10. L'amélioration est donc de 5 secondes.

Le record du monde appartient au Hongrois Szabo avec 8 min. 56 sec., soit 20 sec. 8/10 de mieux.

Travaillons encore.

— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

CONTE BLEU

JAMAIS Margot ne s'est autant dépêchée pour laver la vaisselle du déjeuner : la lavette danse, le torchon vole. Ah! enfin, tout est rangé!

— Maman, j'ai fini! Je peux descendre?

— Oui, ma bellotte!

Sans prendre le temps de se laver les mains, elle dégringole l'escalier quatre à quatre et arrive dans la cour, hors d'haleine. Ses amis sont là, assis sur de vieilles caisses : ils jouent aux métiers.

— Laissez ça, leur crie-t-elle, les yeux brillants, et écoutez vite, vite : j'ai fait cette nuit un de ces rêves!... Non, mais, vous allez voir ça!

Paulette sourit et se recule pour lui faire place, pendant que les garçons se poussent du coude en riant.

— Vas-y toujours, lance Tintin, on est tout oreilles!

— Eh bien, voilà : imaginez-vous que je me trouvais dans une rue bleue, mais alors bleue, tellement bleue...

— Qu'on n'y voyait que du bleu! fait Albert en clignant de l'œil.

Les autres s'esclaffent, mais Margot est tout à son rêve :

— ...Je marchais entre les maisons bleues, sur le trottoir bleu, et ça me semblait bien joli quand, tout d'un coup, arrive une dame, petite, grosse, et toute bleue, elle aussi... Elle agite ses petits bras bleus, et elle me dit : « Je veux vous faire un beau cadeau, mais à une condition : il faut que ce soit bleu... choisissez!... » « Veine »! que je pense, et je cherche, je cherche : impossible de rien trouver de bleu!... Et voilà, je me suis réveillée!... Croyez-vous que c'était rageant?

Elle paraît si désolée que ses amis se mettent à rire :

— Ah! dit Paulette, ça n'était pourtant pas difficile, ma pauvre vieille!

— Ah! ah! vraiment? Alors, trouve donc un peu, toi?

Paulette se gratte le nez.

— Euh! je ne sais pas, euh...

— Tu vois? Et vous, les garçons?

Chacun se creuse la tête; il faut avouer que c'est plus compliqué que ça n'en a l'air! Mais Albert bondit soudain :

— J'y suis : l'histoire de Barbe-Bleue!

— Et celle de l'Oiseau bleu! crie Tintin.

— Très bien, fait Paulette, toute rouge d'émotion, et moi, j'ai une autre idée : une poupée habillée en marin, c'est bleu, ça!... Et toi, Margot?

Margot a trouvé : elle veut une bague, ornée d'un saphir, comme celle de la maîtresse, Mlle Délice. Déjà elle l'imagine à son doigt; comme elle brillerait!... Et, tout d'un coup, elle a tant envie de l'avoir qu'elle en pleurerait.

— Oh! soupire-t-elle, pourquoi est-ce qu'il n'est pas vrai, mon rêve?... Mais toi, Gabriel, tu n'as rien dit?

Le gros Gabriel renifle :

— Ah! voilà, je veux un train.

Un train? Ah! ce Gabriel!

— Tu n'as rien compris du tout, s'écrie Tintin, on te demande une chose bleue!

— Eh bien oui, je veux un train bleu!

Quelle tête d'âne! Margot s'apprête à lui répéter son rêve lorsqu'une voix, derrière elle, la fait tressaillir :

— Qui pourrait m'indiquer où se trouve le charbonnier?

Elle se retourne : une dame est là, petite, grosse, avec un manteau bleu très long et un chapeau de paille blanche. Ça, par exemple! Les enfants la regardent, bouche bée...

— Quoi donc, dit-elle gaiement, je vous fais peur?

Margot veut lui répondre, mais quelque chose se noue dans sa gorge et elle ne peut que tendre la main, vers le fond de la cour. La dame sourit et s'éloigne, une lueur joyeuse au fond de ses yeux gris.

— Oh! murmure Paulette après un silence, tout de même, si c'était la dame du rêve!

— Grosse bête! dit Albert sans beaucoup d'assurance, les rêves, c'est pour de rire, quand on dort!

— D'ailleurs, ajoute Tintin, vous nous embêtez, les filles, avec vos histoires... et la preuve, la preuve, c'est qu'elle avait un chapeau blanc, cette bonne femme!... Non, vous n'allez pas croire aux rêves, maintenant!

Les filles protestent : elles ne sont pas si bêtes!... Et on se met à jouer à chat perché.

Mais voici que, le lendemain soir, la concierge, Mme Fémur, crie dans l'escalier :

— Hé! les gamins, il y a quelque chose pour vous!

Quelque chose? Quoi donc? En une seconde les enfants sont en bas; et que voient-ils? Un énorme paquet, enveloppé de papier bleu sur lequel est écrit en grosses lettres :

POUR LES ENFANTS QUI JOUAIENT HIER DANS LA COUR

— La dame! murmure Margot, bouleversée, pendant que dix mains avides cassent les ficelles et sortent un à un les beaux cadeaux : le conte de *Barbe-Bleue* pour Albert, *L'Oiseau bleu* pour Tintin, et pour Paulette, un gros poupard vêtu en marin qu'elle serre dans ses bras avec transport. Quant à Gabriel, il tire d'une grande boîte, avec des hurlements de joie, un train magnifique, bleu de la locomotive au fourgon : il y a au moins 100 mètres de rails, et des signaux, et un tunnel bleu! Albert et Tintin le regardent avec envie : s'ils avaient su, ils auraient demandé un Meccano bleu! Mais Gabriel est bon garçon :

— On y joue ensemble? propose-t-il, radieux; allez, je suis le chef de gare! Tu viens, Margot?

Margot ne répond pas; elle regarde, pâle de bonheur, la bague qu'elle vient de mettre à son doigt. Comme elle est belle, et comme elle brille! Alors... c'était donc vrai, la dame en bleu? Un doute lui vient : si c'était une simple dame, très, très gentille, qui les aurait écoutés hier, à leur insu, pendant qu'ils parlaient des cadeaux? Et pourtant, sait-on ce qui se passe, quand on rêve? Plus elle y pense, plus elle les voit semblables, la dame de nuit, et la dame de jour.

— Non, non, décide-t-elle, c'était sûrement la même : elle avait seulement changé de chapeau!

Colette VIVIER.

LA POCHETTE M.C.1
vous permet de construire
UN AVION QUI VOLE
Envoyez 10 francs à Mon Camarade
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)
et vous la recevrez franco

VARIÉTÉS

LES RÉGATES

Il s'agit d'atteindre le but représenté par un drapeau. Laquelle des trois barques gagnera ?

Quand vous serez plusieurs petits camarades ensemble, vous pourrez organiser un concours, chacun des concurrents ayant le droit d'essayer le parcours de chaque barque, *une seule fois*.

LES LETTRES MANQUANTES

Remplacez les lettres manquantes par des voyelles appropriées. Vous lirez une phrase avec laquelle vous serez certainement d'accord :

M.N C.M.R.D. .ST L. PL.S .NT.R.S-S.NT D. T..S L.S J..RN..X D'.NF.NTS.

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUE

Voici un triangle. Chaque point représente une lettre. Les syllabes sont séparées par un espace blanc.

× × × × × × × × A un propriétaire
× × × × × × Herbe aux chats
× × × × × Ne pas dire
× × Note de musique

CHARADES

Mon premier est un pronom personnel,
Mon second est une région de France,
Mon troisième est mauvais pour les chiens,
Mon tout sert à faire reluire.

Sur mon premier vont les bateaux,
Dans mon second l'on dort,
Le petit de la biche est mon troisième,
Le brave Roland à Roncevaux sonnait
dans mon tout.

DÉCOUPAGE

Collez sur un carton léger les 8 morceaux qui figurent à droite du dessin et découpez-les. Demandez alors à un petit ami s'il est capable de les disposer de manière à former un œuf. Il est probable qu'il ne saura pas le faire. Ce n'est pourtant pas très compliqué, il faut tout simplement beaucoup d'attention. Le dessin de gauche vous montre la solution.

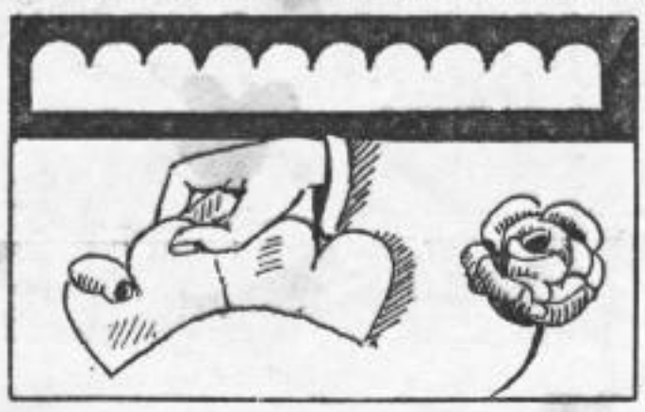
DEVINETTE

Un jardinier avait 9 arbres à planter et il les mit en terre de manière à obtenir 8 rangées de 3 arbres chacune. Comment a-t-il procédé ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

BRICOLAGE

GUIRLANDES DE ROSES EN PAPIER



A l'occasion d'une fête, voici un moyen très simple de confectionner des guirlandes de roses qui égayeront la salle.

Prenez du papier de soie rose, blanc, jaune et rouge. Coupez-le en bandes de 7 cm. sur 40 à 50 cm. de long et découpez-y 8 à 10 dents par bande. Chaque dent formera un pétale que vous ourlerez en passant dessous l'extrémité d'un couteau arrondi. Vous tiendrez entre le pouce et l'index de la main gauche, à la fois le pétale et le bout du couteau que vous tirerez de la main droite. La rose sera formée en enroulant les pétales, les uns autour des autres; le bas du papier tortillé sera fixé à une ficelle par un petit morceau de fil de fer.

DESSIN A RECONSTITUER

LE COURRIER DE JANOT

Jacques B..., Limoges : Je suis bien content de recevoir de toi une lettre pour la première fois. Je te remercie de tes charades, on les publiera. Le « Coin des Fillettes » est déjà agrandi dans ce numéro. — *Lili Guerlot, Paris (16e) :* Tu ne m'as pas donné ton adresse, j'aurai bien du mal à te répondre directement. Merci de tes histoires, elles seront publiées. — *Courtois, Meaux :* Merci de tes bonnes indications pour les concours. Nous en tiendrons certainement compte. C'est très volontiers que nous verrons s'établir une correspondance avec les petits camarades de l'U. R. S. S. Nous demanderons à notre rédacteur sportif de tenir compte de tes demandes. — *Denise Madrius, Le Boucot :* Merci de tes charades et de ton mable lettre.

Les Albums de Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 × 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.

Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc

L'album .. .. **9 fr.**
— franco .. **11,50**

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris, PARIS (VIe) — 51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 105

Charades. — Labourdonnaye (La - bourdon - nez). — Himalaya (I - ma - las - ia).

Enigme homongmique. — Lit ; Lis ; Lie.

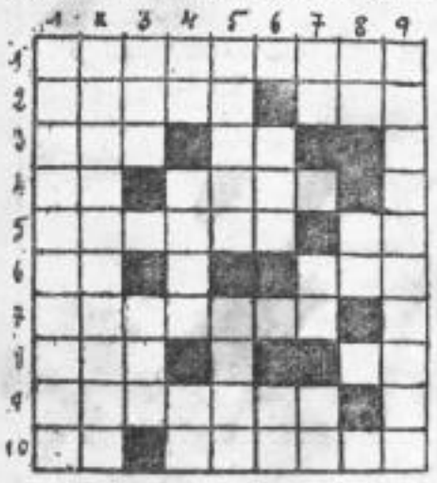
Mots en carré. — ADAM, DAME, MAEN, MENA.

Acrostiche. — Léopard, Atroces, Rallier, Emettre, Opacité, Lenteur, Essence, La Réole, Etampes, Orléans.

Message secret. — Partir c'est mourir un peu.

MOTS CROISÉS DU N° 106

Horizontalement. — 1. Chose sensationnelle. — 2. Ville d'Espagne qui produit un vin fameux. N'avoua pas! — 3. Champ. Possessif. — 4. Partie du squelette. Affluent de la Garonne. — 5. Pierre précieuse. Canton de la Côte-d'Or. — 6. Voyelle répétée. Plusieurs fois 12 mois. — 7. Sous-préfecture d'Algérie. — 8. Affluent du Rhin qui passe à Strasbourg. Métal précieux. — 9. Travaux. — 10. Lettres de nous. Qui a grand besoin de manger.



Verticalement. — 1. Celle de Paris 1937 restera célèbre. — 2. Ville voisine de Paris et où habitaient les rois. — 3. Époque. Pour lequel on a voté. — 4. Au monde. Plante aromatique. Ordre de marche. — 5. Tentative. Animal gracieux qui vit dans les forêts. — 6. Affluent du Rhin. — Préfixe. — 7. Pronom. 12 mois. Possessif. — 8. Négation (dans une énumération). Mot latin signifiant « dans ». — 9. Magnifique tenture.

SOLUTION DU MOT CROISÉ DU N° 105

Horizontalement. — 1. Journalier. — 2. Artois. Rue. — 3. Ruminât. — 4. Quêtée. — 5. Ces. Im. — 6. Euh. Cadi. — 7. Tabouret. — 8. Il. Mineral. — 9. Notée. Le. — 10. Éternelles.

Verticalement. — 1. Jacqueline. — 2. Or. Lot. — 3. Utrecht. Te. — 4. Route. Amer. — 5. Nîmes. Bien. — 6. Aile. On. — 7. Écueil. — 8. Run. Arr. — 9. Eût. Aaltiés.

NOS ABONNEMENTS

— ABONNEMENT-PRIME —
donnant droit à **Mon Camarade** pendant **1** an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm.

à 28 francs :
" TOUTOUTE ", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm., ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium**

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

QUEL TEMPS FERA-T-IL DEMAIN ?

C'était en novembre 1854. Des vaisseaux de guerre français, ancrés dans la mer Noire, essuyèrent une effroyable tempête, qui leur causa quelques dégâts. Le grand physicien Leverrier remarqua que peu de jours auparavant une très forte bourrasque s'était manifestée en France. Il interrogea d'autres savants européens, qui lui indiquèrent à quel moment leurs divers pays avaient subi ce mauvais temps. Et Leverrier put ainsi prouver que c'était le même orage qui avait « navigué » de France jusqu'en mer Noire.

Grâce à cette découverte, une science moderne, la *météorologie*, était née : il devint possible de prédire scientifiquement « le temps qu'il fera demain ». Dans le monde entier des stations météorologiques ont été créées; chaque jour, et plusieurs fois par jour, on y observe le ciel, on calcule la vitesse du vent, la hauteur des nuages (ce qu'on appelle « le plafond » chez les aviateurs), on lit le baromètre, le thermomètre; puis tous ces renseignements sont transmis par téléphone, télégraphe, T. S. F., aux Offices météorologiques, qui les reportent sur des cartes et peuvent ainsi repérer très exactement où se trouvent ces grands vaisseaux aériens que sont les *systèmes nuageux*, dans quelle direction ils se dirigent, à quelle vitesse ils marchent. C'est en consultant ces cartes que le météorologiste peut savoir le temps qu'il fait actuellement dans telle ou telle région, et prévoir ce qui s'y passera le lendemain et, dans une certaine mesure, les jours suivants.

Toute cette organisation n'aurait pas grande utilité si elle ne faisait que renseigner par les journaux le monsieur qui, chaque matin, hésite à prendre son parapluie, ou le cycliste qui tous les samedis prépare soigneusement sa « ballade » du dimanche; et d'ailleurs les renseignements donnés ainsi par les journaux sont approximatifs du fait qu'ils s'appliquent à de grandes régions, toute la moitié nord de la France, par exemple... Mais la météorologie est devenue indispensable depuis l'avènement de l'aviation. Un pilote modifiera sa route ou retardera même son raid après avoir recueilli les renseignements météorologiques, après qu'on lui aura prouvé sur la carte le danger qu'il y aurait à passer en tel ou tel point.

Comment se font les observations météorologiques ? Quoi qu'en pensent les gens qui ont chez eux des baromètres, la lecture de cet instrument malgré ses inscriptions : beau fixe, pluie, tempête, etc., ne suffit pas à indiquer le temps; le météorologiste ne fera que transmettre le chiffre de son baromètre, qui est celui de la pression atmosphérique. Mais ce qu'un seul baromètre ne peut révéler, cent baromètres le détermineront, car il y a des zones de hautes pressions qui sont des zones de beau temps (*anticyclones*), alors que dans les zones de basses pressions se trouvera le mauvais temps (*cyclones*).

L'observation du ciel est pour le météorologiste une tâche plus difficile que la lecture de ses instruments. Car il ne suffit pas de mettre le nez en l'air et d'admirer les nuages, il faut fouiller le nuage, en déterminer la hauteur, la composition, la vitesse. Des méthodes scientifiques ont permis de *sonder* l'atmosphère comme on fait des sondages dans la mer : des appareils enregistreurs de toutes sortes sont placés sur des avions, sur des cerfs-volants, attachés dans la nacelle de ballons-sondes qui sont des ballons recouverts d'un parachute. Quand le ballon, atteignant sa plus haute altitude, éclate, le poids des appareils fait s'ouvrir le parachute qui descend doucement jusqu'au sol (une inscription prévient les personnes qui découvriront ces appareils qu'une récompense leur sera donnée par l'Office national météorologique si elles l'en préviennent); de même à chaque ascension stratosphérique, il y avait des appareils enregistreurs placés dans les nacelles. Mais tous ces procédés de recherches ne sont pas courants et, dans le cas des ballons-sondes notamment, ne donnent pas immédiatement les résultats que l'on désire. Voici donc comment opèrent habituellement les météorologistes : pour savoir à quelle hauteur se trouvent les nuages, ils lâchent un simple ballon dont ils connaissent la *force ascensionnelle* (vitesse de montée : tant de mètres à la seconde); ils mettent en marche un chronomètre au moment du lâcher et l'arrêtent lorsque le ballon disparaît dans les nuages. Si à intervalles réguliers on vise ce ballon avec la lunette d'un *théodolite* (trépied supportant une lunette qui se déplace sur deux cadrans : l'un vertical, l'autre horizontal), on obtient en calculant les angles à la fois la hauteur, la direction, et la vitesse des nuages. A défaut de théodolite, on utilise la *herse néphoscopique* qui est une sorte de râteau les dents en l'air : on vise un point particulier du nuage qui se trouve dans le prolongement d'une des dents, on déclenche le chronomètre que l'on arrête lorsque le point visé arrive en face de la dent suivante; connaissant déjà la hauteur du nuage on obtient, par un calcul d'angle, sa vitesse.

Quand, en mer, un autre navire apparaît à l'horizon, les officiers braquent leurs jumelles; ils observent en quel point se trouve le navire, dans quelle direction il se déplace, ils reconnaissent à certaines caractéristiques quelle sorte de bateau c'est, et quelle est sa nationalité. De même le météorologiste sait à quel type de nuage il a affaire. Mais, pour délimiter le grand vaisseau aérien des nuages, il faut des centaines d'observateurs, car un vaisseau de ce genre domine parfois un territoire aussi grand que la France. C'est vraiment un vaisseau qui s'avance majestueusement, vaste coque à proue relevée. Les nuages de devant (de *front* comme on dit) sont les plus hauts, de 6.000 à 10.000 mètres : on les appelle *cirrus*, ce sont de toutes petites aiguilles de glace en suspension dans l'air, puis viennent ces nuages bien rangés comme des pavés (on dit « voilà les moutons », ou le ciel est « pommelé »), qui sont les *alto-cumulus*, altitude moyenne, 3.000 mètres, ensuite le ciel bas, rideau blanc complètement tiré (*l'alto-stratus*) devant lequel passent des fumées noires, les *nimbus* qui sont les nuages de pluie à quelques centaines de mètres seulement au-dessus du sol; puis vers l'arrière, nous repassons par des phases analogues avec des nuages de plus en plus hauts; mais comme notre vaisseau n'est pas construit en acier, il a un arrière plutôt flottant : la *traîne* où se promènent bien des résidus de nuages; par contre les bords de ce navire, appelés *marges*, sont composés assez régulièrement de grandes bandes parallèles.

Il y a bien d'autres types de nuages. Il y a même des nuages qui n'ont pas l'intention de naviguer et prétendent naître et mourir sur place. Ce sont les nuages de beau temps que tout le monde connaît bien, ces *cumulus* qui sont assis tout gonflés dans le ciel bleu, comme des œufs à la neige sur une crème... on en mangerait, n'est-ce pas! Ces nuages sont produits par l'évaporation, au chaud soleil d'été, de l'humidité du sol (ils ne proviennent donc pas de l'évaporation de la mer). Mais dans certaines circonstances — par un fort courant ascendant — on peut voir l'un de ces nuages se dresser tout boursouflé dans le ciel et se couvrir la tête d'une calotte noire. Alors il devient méchant : c'est monsieur *cumulo-nimbus*. Courez vite vers la maison, car les coups de tonnerre et la pluie d'orage ne vont pas tarder...

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.700.

TOTO ET TOUTOUNE

TOTO, TOUTOUNE ET LEUR AMI JACK-STRONG PERDUS DANS LA JUNGLE, ONT ÉCHAPPÉ A DE TERRIBLES PERILS. ILS N'ONT PLUS DE VIVRES ET A PEINE DE MUNITIONS.....

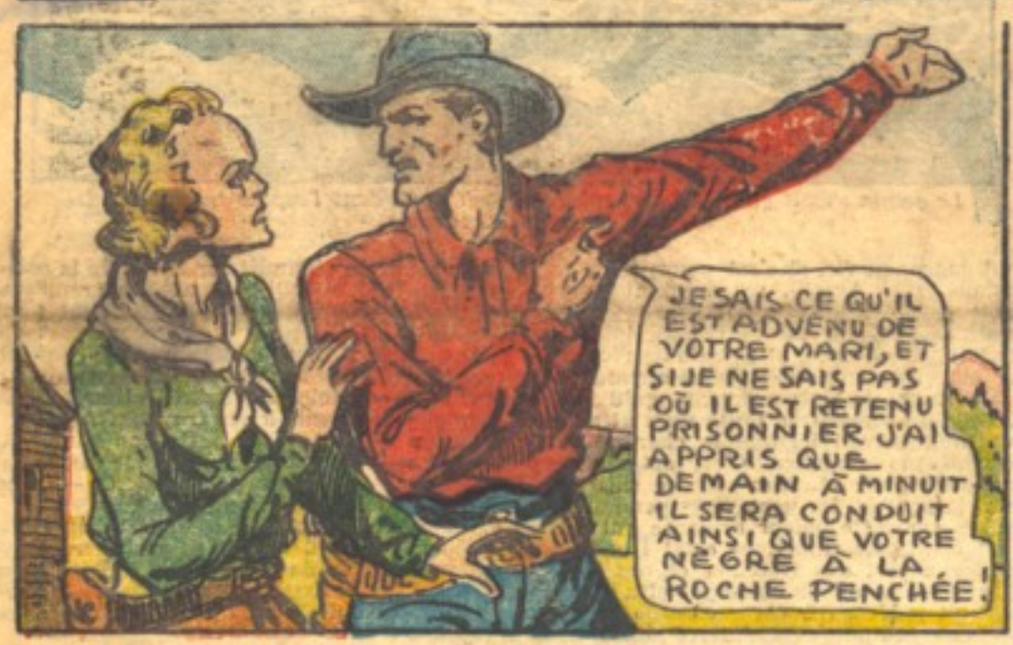
LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 107. JEUDI 16 DÉCEMBRE 1937

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE A PROMIS A Mme SWANSON DE LUI RAMENER SON MARI ET SON EMPLOYÉ NÈGRE QUI ONT ÉTÉ ENLEVÉS PAR LE KU KLUX KLAN; IL A RÉUSSI A SAVOIR OU LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DOIVENT SE RÉUNIR.



AYANT EXPOSÉ A MADAME SWANSON LE SORT QUI ÉTAIT RÉSERVÉ A SON MARI ET A SON EMPLOYÉ NÈGRE JIM LUI DIT ENSUITE CE QU'IL COMPTE FAIRE POUR ARRACHER LES DEUX MALHEUREUX AUX GRIFFES DES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis bien content, cette semaine-ci, parce que je peux mettre dans ma lettre quelques histoires qui m'ont été envoyées par les lecteurs de Mon Camarade *et que ce sont toutes des histoires vraies. Voici d'abord une histoire de Robert Huchin, du Club des Amis de* Mon Camarade, *de Calais, qui m'a d'autant plus fait plaisir que mon petit camarade Robert en a profité pour m'envoyer des belles cartes postales en couleurs représentant sa ville. L'histoire s'appelle :* Le Coq de la tante Babette.

Pour la fête de la Trinité, Babette voulut tuer son coq, mais n'osant pas le tuer avec un couteau, elle prit un sabot à la main et lui donna un coup terrible sur la tête. Elle le déplumа le soir pour le manger le lendemain. La nuit venue, la tante déposa son coq déplumé sur un dressoir et elle monta se coucher. Le matin elle descendit, et que vit-elle? son coq debout! Elle l'avait mal assommé et il vivait encore, tout déplumé. Elle lui mit une couverture pour qu'il n'ait pas froid et, ce jour-là, elle lui fit manger du bouillon au veau. »

Ce que j'ai pu rire à cette histoire de coq déplumé, vous ne pouvez pas en avoir idée, à moins bien sûr que vous riiez autant que moi. Et puis après avoir ri, j'ai eu un peu de remords à cause de cette pauvre bête sans plumes, sous sa couverture et qui devait avoir froid et mal malgré le bouillon au veau. Mais probable qu'après ses plumes ont repoussé et que ce coq, qui était élevé après tout pour être mangé, a eu la chance de vivre plus qu'il ne devait.

Voilà maintenant une autre histoire, moins bizarre mais bien jolie, que m'envoie Raymonde Michaud, de Vincelles.

J'adore la pêche, c'est pourquoi, dès l'ouverture de celle-ci, je suis allée avec papa en vélo, passer une bonne journée à Soulangny, qui se trouve à quelques kilomètres de Vincelles. Il faisait un temps superbe, le soleil dardait ses rayons d'or sur la campagne verdoyante. Après avoir déposé nos vélos à l'ombre d'un grand peuplier, nous nous sommes, papa et moi, occupés de monter nos lignes, de les placer et d'attendre le bon vouloir de MM. les poissons. Mais, tout à coup, il s'est levé une petite brise qui faisait se déplacer nos bouchons à tout moment, ce qui fait que nous avons attendu deux bonnes heures sans pouvoir prendre la moindre petite ablette. Enfin, lassés, nous nous sommes mis à l'ombre pour déjeuner et nous reposer un peu. Et puis nous ne voulions pas rentrer bredouilles et avoir à subir les railleries des camarades ; nous nous sommes remis à l'ouvrage. Nous avons tout de même été récompensés de nos efforts, car nous avons, enfin, pris une livre et demie de goujons. Puis nous sommes repartis à Vincelles. Maman s'est empressée de les préparer pour le souper. En somme, cette partie de pêche n'a pas été miraculeuse, mais nous avons, néanmoins, passé une bonne journée au grand air.

Je vais vous mettre maintenant dans ma lettre une histoire vraie qu'a faite mon petit camarade F.-C. V... et qui, comme l'histoire du coq déplumé, est une histoire sur les bêtes.

C'est une histoire qui s'est déroulée dans notre petite ferme, dans la Brie.

Nous possédons deux chevaux; l'un des deux, le plus jeune, Nono, est assez intelligent.

Pour vous en donner une preuve, chaque soir mon père l'envoie boire dans l'auge située en face de notre cuisine. Après avoir bu il vient pousser la porte de cette dernière, car il sait que je lui donne un morceau de sucre, et nous, ça nous amuse. Mais un beau soir ce petit jeu se gâta. C'était au début de l'hiver, on avait fermé la porte à l'intérieur et allumé la lampe. Comme à l'habitude Nono vint essayer d'ouvrir la porte, mais vainement, et pour cause. S'inquiétant que personne ne vint lui ouvrir, il alla à la fenêtre où il vit de la lumière. Croyant sans doute que la fenêtre s'ouvrait comme la porte et, de méchanceté, que personne ne lui avait ouvert, il poussa la vitre qui se brisa en mille morceaux. Intrigué par le bruit, je m'approchai pour voir mon Nono qui détalait à toutes jambes vers l'écurie. Le chat, qui dormait sur une chaise, alla se réfugier sous un meuble.

Ne voilà-t-il pas une très belle histoire et bien racontée! Mais si vous l'admirez vous admirerez encore plus la lettre de mon petit camarade Louis Chassagnac qui, en me l'envoyant, m'écrit :

Je n'ai réellement pas le temps de t'envoyer plus d'histoires; les veillées, j'aurais bien le temps, mais comme je vais à l'école, qui est située à 6 kilomètres de chez moi, il faut que je parte de fort bonne heure; les matins et les soirs j'ai juste le temps de faire mes devoirs et d'étudier mes leçons; si je t'envoie plus souvent des lettres que des histoires, c'est que les lettres sont plus vite faites, mais je t'en écrirai sans tarder malgré cela. *Voici maintenant l'histoire qui s'appelle :* Les Pommes de terre sous la cendre.

Ce soir d'automne toute la famille est occupée à ramasser les pommes de terre, dans le champ légèrement en pente que borde un bois de pins. Le soleil descend rapidement vers l'horizon, un léger brouillard flotte au creux des vallons; hommes et femmes, penchés vers la terre, ramassent d'un geste vif les pommes de terre qu'ils mettent dans un panier; plus loin, des sacs pleins, masses immobiles, attendent d'être chargés sur la charrette. Les enfants, fatigués par une journée de dur travail, pensent à se distraire. « Si nous allumions du feu », propose l'un. « Et nous ferions cuire des pommes de terre sous la cendre », ajoute l'autre. Vite les voilà partis vers le bois; ils y ramassent des brindilles, des feuilles mortes, des herbes sèches. Tout de suite ils ont fait une petite provision.

Joyeux ils retournent au champ; l'un d'eux va réclamer des allumettes à son père. Les brindilles sont assemblées. Un léger crépitement, la flamme surgit et le feu brille. Les enfants regardent la joyeuse flambée et lorsque le bois est tout consumé, ils glissent quelques pommes de terre sous la cendre brûlante. De temps en temps, ils les retournent à l'aide d'un bâton, jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Ils les sortent du feu, se brûlent en riant pour les éplucher. Les pommes de terre sont délicieuses. La nuit tombe, le travail est achevé, tout le monde quitte la terre où chantent les grillons et regagne le logis.

Moi, je trouve qu'une histoire racontée comme cela c'est vraiment un modèle. C'est si bien raconté qu'on croirait y être. Et moi je vous dis que si cette histoire avait été écrite pour notre grand concours, elle aurait eu sûrement un prix. D'ailleurs, chacune de ces histoires aurait été très bien placée, j'en suis certain. Bien sûr, dans le concours, c'est défendu d'envoyer des histoires qu'on raconte dans les livres ou les journaux.

Voilà donc des modèles de ce que vous pouvez faire. Des histoires comme celles que vous avez lues, mais où il soit question de votre papa ou de votre maman. Envoyez-nous-les très vite et, de la sorte, vous pourrez gagner un de nos superbes prix.

N'oubliez pas que le concours ne sera ouvert que jusqu'au 1er janvier et dépêchez-vous de nous envoyer vos histoires.

Je vous serre la main à tous,

JANOT

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir le Petit Courrier de Janot en page 7.)

Résumé. — *Bedford, auteur de ce récit, vient de redescendre sur la terre dans une sphère, mais son ami l'inventeur Cavor est resté dans la lune.*

CHAPITRE XX

DESCENTE A LITTLESTONE *(suite)*

Une fois que j'eus obtenu ce résultat, je pus entreprendre, dans des conditions identiques, l'examen de certaines considérations auxquelles jusque-là je n'avais pas encore osé penser, c'est-à-dire les conséquences de ma banqueroute. Mais, envisageant maintenant ces circonstances avec calme et à loisir, je me rendis compte que, si je pouvais seulement supprimer mon identité en l'affublant temporairement d'un nom moins notoire, et si je gardais la barbe qui m'était poussée pendant ces deux derniers mois, les risques d'ennuis à venir de la part du créancier intraitable auquel j'ai déjà fait allusion étaient, en réalité, des plus problématiques. Partant de là, il était facile de fabriquer un plan de conduite rationnel.

Je me fis apporter de quoi écrire, et adressai une lettre à la New Romney Bank, — la plus voisine, me dit le garçon, — informant le directeur que je désirais me voir ouvrir un compte et le priant de m'envoyer deux personnes de confiance, dûment autorisées, avec une voiture attelée d'un bon cheval pour me débarrasser d'un quintal d'or dont je me trouvais encombré.

Je signai ma lettre : H.-G. Wells, nom qui me parut d'apparence absolument respectable.

Cela fait, je demandai l'Annuaire du Commerce de Folkestone, choisis au hasard l'adresse d'un magasin et j'écrivis aussi qu'on vînt prendre mes mesures pour divers costumes et qu'on me livrât en même temps une malle, une valise, des chemises, des chapeaux (à l'essai) et autres objets nécessaires. Dans une autre missive, je priais l'horloger de remettre au porteur une montre dont j'indiquais le prix.

Ayant envoyé porter ces lettres à leur adresse, je me fis monter le meilleur déjeuner que l'hôtel pût fournir. Après quoi, je m'étendis paresseusement en fumant un cigare, attendant que, selon mes instructions, les deux employés dûment autorisés vinssent de la banque pour peser et emporter mon or.

Ayant terminé mon cigare, je ramenai les couvertures par-dessus mes oreilles, afin d'étouffer tous les bruits et je m'endormis très confortablement...

Je m'endormis. Sans doute, c'était là pour le premier homme de retour de la lune une chose bien prosaïque à faire, et je me figure parfaitement que le jeune lecteur imaginatif sera fort désappointé par une semblable conduite. Mais j'étais horriblement fatigué et ennuyé... et, en somme, qu'y avait-il d'autre à faire? Je n'avais certainement pas la plus petite chance d'être cru, si je racontais mon histoire, et j'aurais été, en ce cas, exposé aux plus intolérables ennuis.

Je dormis. Quand, enfin, je me réveillai, je me trouvai de nouveau prêt à affronter le monde, comme j'ai toujours eu coutume de le faire depuis que j'ai atteint l'âge de raison.

C'est ainsi que je me décidai à partir pour l'Italie, où je suis en ce moment, occupé à relater cette histoire. Si le monde ne veut pas l'accepter comme un fait, qu'on la prenne alors comme une fiction. Peu m'importe!

Et maintenant que mon récit est terminé, je reste stupéfait de songer que cette aventure a eu lieu et est achevée. Tout le monde pense que Cavor ne fut pas autre chose qu'un expérimentateur peu brillant, qui se fit sauter avec sa maison à Lympne, et l'on attribue la détonation qui suivit mon arrivée à Littlestone aux essais d'explosifs que l'on fait continuellement aux établissements nationaux de Lydd, à deux milles de là. Il me faut avouer que je n'ai pas jusqu'ici révélé la part qui me revient dans la disparition de Master Tommy Simmons, l'imprudent gamin qui s'était introduit dans la sphère; car ce serait là probablement un compte assez difficile à régler. On explique mon apparition en loques, avec deux barres d'or indubitable, sur la plage de Littlestone, de diverses façons ingénieuses... Je ne me soucie guère de ce qu'on peut penser de moi. On va jusqu'à prétendre que j'ai imaginé cette série de contes à dormir debout pour éviter les questions trop pressantes sur les sources de ma fortune. Je voudrais bien voir l'homme capable d'inventer une histoire qui se tiendrait d'un bout à l'autre comme celle-ci. Ma foi, puisqu'on veut prendre mon récit comme une fiction — le voici.

J'en ai achevé la narration et je suppose qu'il va me falloir à présent m'accommoder de nouveau des tourments et des misères de la vie terrestre.

Même quand on a été dans la lune, il faut gagner sa vie, et c'est pourquoi je suis installé ici, à Amalfi, recomposant le scénario de cette pièce que j'avais esquissée avant que Cavor ne vînt faire intrusion dans mon existence, et j'essaie de réorganiser ma vie, comme elle l'était auparavant.

Pourtant, je dois convenir qu'il m'est difficile de concentrer toute mon attention sur mon travail lorsque le clair de lune envahit ma chambre. C'est actuellement la pleine lune, et, hier soir, je suis resté sous la *pergola*, les yeux fixés pendant des heures sur cette pâleur brillante qui cache tant de choses. Imaginez cela! Des tables et des sièges, des tréteaux et des leviers d'or! Que le diable m'emporte!... Si l'on pouvait redécouvrir cette *cavorite !*... Mais une chose comme cela n'arrive jamais deux fois dans une même vie.

Me voici donc en cet endroit dans une situation un peu plus aisée que lorsque j'étais à Lympne — et c'est tout. Et Cavor s'est suicidé d'une façon plus compliquée que jamais humain n'avait pu le faire. Ainsi l'histoire se termine, aussi définitivement et aussi complètement qu'un rêve. Cela s'accorde si peu avec les autres événements de l'existence — une telle part en fut si absolument étrangère à l'expérience humaine : les bonds, la nourriture, la respiration de ces moments impondérables — qu'à vrai dire, par instants, malgré tout mon or lunaire, je doute à demi moi-même que l'histoire entière ne soit autre chose qu'un rêve...

Ici se terminait primitivement la relation de cette aventure, mais pendant que l'ouvrage était sous presse, une communication des plus extraordinaires nous est parvenue qui donne, certes, au récit, un surprenant cachet de véracité. Nous l'avons résumée dans les chapitres suivants, pour l'offrir à la curiosité du lecteur.

CHAPITRE XXI

L'ÉTONNANTE COMMUNICATION DE M. JULIUS WENDIGEE

Quand j'eus terminé le récit de mon retour sur la terre, à Littlestone, j'écrivis en grosses lettres le mot : FIN, le soulignai d'un paraphe compliqué et jetai ma plume de côté, absolument persuadé que l'histoire des « Premiers Hommes dans la Lune » était achevée. Je ne m'étais pas seulement borné à cela, mais j'avais remis mon manuscrit entre les mains d'un agent littéraire, qui l'avait placé, et j'en avais vu paraître une grande partie dans le *Strand Magazine*; j'allais me remettre à travailler le scénario de la pièce que j'avais commencée à Lympne, quand je m'aperçus que je n'étais pas encore au bout de mes aventures. Car alors me fut renvoyée d'Amalfi à Alger (il y a de cela six semaines) l'une des plus surprenantes communications qu'il ait été en mon destin de recevoir.

En résumé, j'étais informé que M. Julius Wendigee, électricien hollandais qui expérimentait certain appareil du genre de celui employé en Amérique par M. Tesla, dans l'espoir de découvrir quelque méthode de communication avec Mars, recevait, jour après jour, de curieux fragments de messages, en anglais, qui devaient indiscutablement émaner de M. Cavor, dans la Lune.

D'abord, je me dis que la chose n'était qu'une farce laborieusement élaborée par quelqu'un qui avait vu le manuscrit de mon récit. Je répondis sur le ton de la plaisanterie à M. Wendigee, mais il me répliqua d'une façon qui dissipait entièrement tout soupçon d'imposture, et, dans un état de surexcitation bien concevable, je quittai en toute hâte Alger pour me rendre au petit observatoire du Saint-Gothard, dans lequel il se livrait à ses travaux. Après sa relation et en présence de son matériel, — et par-dessus tout des messages de M. Cavor qui nous parviennent, — mes derniers doutes s'évanouirent.

Je résolus immédiatement d'accepter la proposition qu'il me fit de rester avec lui pour l'assister dans la tâche d'enregistrer journellement les communications et d'essayer avec lui d'envoyer un message dans la lune.

Cavor, apprimes-nous, était non seulement vivant, mais libre, au milieu d'une inimaginable communauté de ces êtres au corps de fourmi et marchant debout comme les hommes, dans l'obscurité bleue des caves lunaires. Il était resté boiteux, semblait-il, mais autrement en parfaite santé — meilleure, disait-il distinctement, qu'elle ne l'était habituellement sur terre. Il avait eu une fièvre qui ne lui avait laissé aucun effet fâcheux, mais, chose curieuse, il paraissait avoir la conviction que j'étais mort dans le cratère de la lune ou perdu dans l'abîme de l'espace.

M. Wendigee commença à recevoir des messages alors qu'il était engagé dans des investigations tout à fait différentes. Le lecteur se rappellera, sans aucun doute, l'émotion provoquée, au début du siècle, par l'annonce que M. Nikola Tesla, le célèbre électricien américain, avait reçu un message de la planète Mars. La nouvelle ramena l'attention sur un fait qui était depuis longtemps familier aux hommes de science, c'est-à-dire : que, d'une source inconnue de l'espace, des ondes électro-

Le gamin s'était glissé dans la sphère et était parti dans l'espace interplanétaire en tournant les boulons.

magnétiques, entièrement shuntaires à celles qu'emploie M. Marconi pour son télégraphe sans fil, arrivent constamment jusqu'à la terre. En outre de M. Tesla, un grand nombre d'autres observateurs s'occupent de perfectionner des appareils qui recevraient et enregistreraient ces vibrations, bien qu'un petit nombre d'entre eux seulement osent aller jusqu'à considérer ces ondes comme de véritables messages à nous adressés par quelque correspondant extra-terrestre. Parmi ceux-là, cependant, nous devons certainement compter M. Wendigee. Depuis 1898, il s'est exclusivement consacré à ces recherches, et, possédant une certaine fortune, il s'est fait construire un observatoire sur les flancs du mont Rosa, dans une position singulièrement adaptée, à tous les points de vue, pour des observations de ce genre.

Mes connaissances scientifiques, je dois l'admettre, ne sont pas très étendues, mais autant qu'elles me permettent d'en juger, les combinaisons imaginées par M. Wendigee pour surprendre et enregistrer le moindre trouble dans les conditions électro-magnétiques de l'espace sont particulièrement originales et ingénieuses. Par une heureuse coïncidence, ses appareils furent montés et mis en marche environ deux mois avant que Cavor ait fait sa première tentative de communication avec la terre. Nous avons donc, depuis le commencement, les fragments de ces messages. Par malheur, ce ne sont que des fragments, et les plus importantes de toutes les choses qu'il avait à dire à l'humanité — entre autres, les instructions qui permettraient de fabriquer à nouveau la *cavorite*, si, à vrai dire, il les transmit jamais — se sont perdues dans l'espace.

Nous ne réussîmes jamais à envoyer une réponse à Cavor. Il lui est, par conséquent, impossible de savoir ce que nous avons reçu et ce qui nous manque, de même qu'il ignore certainement que quelqu'un sur terre soit averti de ses tentatives. Et la persistance qu'il montra en envoyant dix-huit longues descriptions des affaires lunaires — ce qu'elles seraient, si nous les avions complètes — indique combien son esprit doit s'être tourné vers sa planète native, depuis qu'il l'a quittée il y a deux ans.

On peut s'imaginer combien surpris dut être M. Wendigee quand il découvrit ses enregistreurs de troubles électro-magnétiques entremêlés des phrases nettes de Cavor. M. Wendigee ne savait rien de notre fol voyage dans la lune et soudain — ces mots anglais qui sortent du vide!

Il est bon que le lecteur comprenne dans quelles conditions on peut supposer que Cavor envoya ses messages. Il dut, à coup sûr, pendant un certain temps, avoir accès dans quelque caverne intérieure de la Lune, renfermant une masse considérable d'appareils électriques, et il est possible qu'il ait réequipé, peut-être furtivement, un mécanisme transmetteur du type Marconi, dont il eut le loisir de se servir à intervalles irréguliers, parfois pendant une demi-heure au moins, d'autres fois pendant trois ou quatre heures d'affilée. C'est à ces moments qu'il envoya ses messages vers notre planète, sans penser que la position relative de la lune et des divers points de la surface de la terre se modifie constamment. En conséquence de cela et des imperfections inévitables de nos instruments, ses communications vont et viennent sur nos enregistreurs d'une manière absolument incohérente; elles deviennent tout à coup confuses, elles s'effacent d'une façon mystérieuse et réellement exaspérante. Il faut dire aussi qu'il n'était pas un opérateur très expert; il avait en partie oublié, ou même n'avait jamais complètement su, le code en usage général et, à mesure qu'il se fatiguait, il sautait des mots ou les transmettait incomplètement.

En somme, nous avons probablement perdu une bonne moitié de ses communications, et une grande partie de ce que nous en avons est endommagée, interrompue et souvent effacée. Dans l'extrait qui suit, le lecteur doit s'attendre, par conséquent, à une quantité considérable d'interruptions, de lacunes, et de changements inattendus de sujet.

M. Wendigee et moi préparons en collaboration une édition complète et annotée des documents envoyés par Cavor, et nous espérons la publier avec une description détaillée des instruments employés. Cela sera le rapport entier et scientifique, dont ce qui suit n'est qu'un résumé vulgarisateur. Mais nous donnons du moins ici tout ce qui est suffisant pour compléter l'histoire que j'ai racontée et pour indiquer le contour de ce que renferme cet autre monde, si proche, si analogue et pourtant si dissemblable du nôtre.

Chapitre XXII

EXTRAIT DES SIX PREMIERS MESSAGES TRANSMIS PAR M. CAVOR

Les deux premiers messages de M. Cavor peuvent fort bien être réservés pour le volume complet. Ils relatent avec brièveté et, dans certains détails, avec des différences qui sont intéressantes mais ne présentent aucune importance essentielle, la façon dont nous construisîmes la sphère et quittâmes notre planète. D'un bout à l'autre, Cavor parle de moi comme d'un homme mort, mais avec un curieux changement de ton quand il vient à notre descente sur la Lune : « Ce pauvre Bedford », ou « ce pauvre jeune homme », et il se blâme d'avoir induit « un jeune homme qui n'était en aucune façon équipé pour de telles aventures », à abandonner une planète « sur laquelle il était indubitablement voué à réussir », et cela pour une entreprise aussi précaire. Je crois qu'il estime trop peu la part que mon énergie et mes capacités pratiques eurent dans la réalisation de sa sphère théorique. « Nous arrivâmes », dit-il, sans plus mentionner notre passage à travers l'espace que si nous avions fait un voyage tout ordinaire dans un train de banlieue.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Les Normands ont la réputation de ne pas aimer dire franchement ce qu'ils pensent. « P'te ben qu'oui, p'te ben qu'non », dit-on pour se moquer d'eux. En tout cas, voici une petite histoire qui confirme ce petit travers. Dans un village près de Caen, on mariait une jeune fermière et un jeune paysan. Le maire pose au jeune homme la question habituelle : « Consentez-vous à prendre pour épouse Adélaïde Pioche ? » Et le fiancé de répondre : « J'dis point non, m'sieu le maire... »

o

Bob fait ses devoirs. Penché sur son cahier, il recopie une fable de La Fontaine en lettres minuscules.

— Pourquoi écris-tu si petit, lui demande sa maman, j'aurai besoin d'une loupe pour lire ton devoir.

— Justement, petite mère, c'est pour que tu voies moins mes fautes d'orthographe.

o

Un étourdi. — Deux camarades d'une quarantaine d'années sont assis l'un à côté de l'autre au cinéma.

— Tiens, dit l'un en se retournant et levant la tête, mon fils est là, au balcon, à gauche. Regarde-le, dit-il, en le désignant de son bras tendu.

— Ah ! oui, ce vieux type qui a de la barbe ? répond l'autre distraitement.

o

Mme Dupont arrive chez le marchand de vins, munie de deux litres vides.

— Je voudrais un litre de vin rouge, dit-elle au marchand en lui donnant ses deux bouteilles.

— Un litre, alors pourquoi me donnez-vous deux bouteilles ?

— C'est pour que vous mettiez l'eau à part...

o

Conversation entre banquiers. — Moi, mes clients, je les traite comme mes cigarettes.

— ? ? ?...

— Eh bien, oui, je les roule toujours moi même.

Le coin des Fillettes

Voici notre POUPÉE TOUTOUNE

On verra plus loin dans quelles conditions se procurer cette splendide poupée en prime d'abonnement.

Nous donnerons ici, souvent, des petits vêtements qui seront le trousseau de Toutoune.

Voici pour commencer une petite cape.

Le trousseau de Toutoune

UNE PETITE CAPE

Nous allons commencer le trousseau de Toutoune, par cette petite cape qui est facile à faire et qui est vraiment très utile en hiver. Prenez un crochet, c'est plus facile que le tricot et surtout beaucoup plus rapide, de la laine claire et montez une chaînette qui vous donne 16 cm. (de haut). Faites comme point, pendant 11 cm., le point de bride (vous passez la laine sur votre crochet et fermez en 2 temps), puis pendant 5 cm. le point simple, cela vous fera un petit empiècement qui évitera à Toutoune d'être engoncée. N'oubliez pas de faire toujours une maille en l'air pour tourner votre ouvrage. Faites aussi très attention de faire toujours le même nombre de mailles en point de brides. Regardez alors sur votre poupée pour la largeur, il faudra sans doute 20 cm. de large. Fermez.

Vous faites ensuite le capuchon; pour cela vous ferez une bande de 20 cm. de long sur 9 cm. de large. Lorsqu'elle est terminée, vous la pliez en deux dans le sens de la longueur, puis vous cousez un des côtés, l'autre fera l'ouverture, car les deux bords (de la largeur) devront être cousus sur votre cape. Vous passez alors un petit ruban entre les mailles de l'encolure de votre cape qui vous servira d'attache.

La cape

Toutoune avec sa cape

Les Conseils de tante Camille

Carpettes d'aloès. — *Les carpettes d'aloès ont un double avantage : elles sont relativement bon marché et elles se nettoient très facilement. Voici un moyen très pratique de les nettoyer. Naturellement, vous commencez par enlever le plus de poussière possible, puis vous posez votre tapis sur un sol en ciment ou en carreau, l'endroit sur le sol, puis vous arrosez copieusement d'une eau savonneuse dans laquelle vous aurez mis un peu d'amoniaque (une cuillerée à bouche pour deux litres d'eau). Frottez avec une brosse dure, rincez avec de l'eau et mettez à sécher à l'air.*

CUISINE DE TOUTOUNE

Cœur de bœuf. — *Aujourd'hui c'est lundi et les bouchers sont fermés. Maman se demande : Qu'est-ce que je vais faire ? Vite un coup d'œil dans* Mon Camarade *et Tante Camille lui conseillera de faire du cœur de bœuf. Vous coupez le cœur en gros dés et le faites cuire dans une eau fortement assaisonnée, sel, poivre, thym, laurier, oignons. Quand il est tendre, retirez-le du bouillon et faites-le dorer au beurre dans une cocotte, mettez un peu d'ail (si vous l'aimez), quelques bonnes tomates que vous aurez épépinées et coupées en morceaux. Faites mijoter une demi-heure, passez votre sauce en pilonnant les tomates et servez votre plat très chaud.*

TIMBRES

LES PREMIERS TIMBRES-POSTE FRANÇAIS

En 1849 et en 1850 fut émise, en France, toute une série de timbres qui représentaient la Liberté de profil, à gauche, couronnée de laurier et de grappes de raisin.

1849

Cette série existe en diverses couleurs : 10 centimes, bistre; 15 centimes, vert; 20 centimes, noir; 25 centimes, bleu; 40 centimes, rouge; et 1 franc, carmin. Selon les différentes émissions, chacune de ces teintes est nuancée d'une façon différente et le prix varie considérablement selon la nuance. C'est ainsi que le 1 franc carmin, à l'état neuf, vaut environ 1.500 francs lorsqu'il est carmin franc, mais que sa valeur atteint 10.000 francs lorsque sa couleur tourne, au contraire, vers le vermillon rouge terne.

En 1852, après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, la tête de la Liberté, sur nos timbres-poste, fut remplacée par la tête de celui que l'on appelait alors le prince-président. Les timbres de cette époque portaient en tête : « République française. » Ils existent en deux valeurs : 10 centimes, bistre et 25 centimes, bleu.

1852

Le 2 décembre 1852, le prince Louis-Napoléon, par un coup d'Etat, se proclama empereur et prit le titre de Napoléon III. Aussitôt après, en 1853, l'en-tête : « République française », sur les timbres-poste, fut remplacée par les mots : « Empire français. » Ces timbres restèrent en service jusqu'en 1866 et existent dans de nombreuses valeurs et couleurs qu'il serait trop long d'énumérer ici. Par la suite, en 1866, un nouveau timbre fut mis en service. Il portait toujours l'effigie de l'empereur, mais il était, cette fois-ci, couronné de lauriers. Importante innovation : ces timbres étaient dentelés de façon à être détachés plus facilement.

1866

Auparavant, certaines variétés du timbre Napoléon non couronné de laurier avaient été dentelées, mais il s'agissait d'initiatives privées dues à des particuliers et la dentelure ne fut, en France, une institution d'Etat qu'à partir de 1866.

L'HOMME DES GOUFFRES

PAR R. DUCHATEAU.

LES AVENTURES DE PIERROT LAMORY

Résumé. — Le médecin marron Merlin vient d'être assassiné dans l'avion Oran-Toulouse par deux bandits internationaux. Ivan et Amédée, Tandis qu'Ivan s'attaque au pilote, Amédée quitte l'avion en parachute, au-dessus des Pyrénées, en compagnie de l'auteur César Boucafeu qu'il a confondu avec le chef de bande Marcel Clapier.

Chapitre VII. — L'Avion en flammes

César Boucafeu tombait dans le vide, comme une pierre, les yeux fermés.

Il avait comme un grand déchirement dans le ventre, il lui semblait que son estomac était en train de lui remonter dans la cervelle, comme cela se passe quand on descend trop vite, en ascenseur.

Un bruit claqua soudain, et César Boucafeu sentit dans son corps une sorte de chec mon. Venait-il déjà de s'écraser sur le sol? et était-il déjà mort?

Non... il continuait de descendre, mais beaucoup plus lentement. Il se sentait maintenant planer doucement, presque immobile.

Il ouvrit les yeux. Tout était bleu devant lui. Il baissa le nez. A ses pieds s'étendait, encore très loin, la plaine mollement endulée d'une mer de nuages vers laquelle il descendait très lentement. Il se sentait retenu par la ceinture et par les épaules.

Il regarda au-dessus de lui. Il vit alors son parachute ouvert, pareil à une gigantesque ombrelle blanche bordée de petits festons en demi-lunes. Au milieu du parachute un trou rond laissait voir le ciel.

Sauvé! César Boucafeu se sentait sauvé!

Il trouvait maintenant le plus grand agrément à descendre ainsi en parachute, entre ciel et terre. Il se croyait devenu, sinon un ange du paradis, du moins une espèce de héros. Comme il allait avoir de l'orgueil à raconter cet exploit à ses amis du café Ribouldingue, près de la Porte Saint-Martin, à Paris...

Mais non! il devrait se taire s'il ne voulait pas être inquiété pour ces crimes dont il était, bien malgré lui, devenu le complice...

Que devenait Amédée? César Boucafeu fouilla le ciel, levant la tête autant qu'il pouvait le faire, suspendu comme il l'était par le haut du dos. En tournant fortement le cou vers la droite, il aperçut, bien au-dessus de lui le bandit marseillais qui flottait en l'air, comme une chenille suspendue au champignon blanc du second parachute.

Dans sa joie de ne plus se sentir seul entre le ciel et la terre, l'acteur se mit à faire des signes de reconnaissance, agitant très fort les bras en l'air, les tournant comme les ailes d'un moulin.

Mais, sous l'effet de ces mouvements, son parachute se mit à tourner sur lui-même. Et César, transformé en toupie humaine, se mit à trembler de peur. Il cessa tout mouvement et se retrouva bientôt immobile, droit comme un cierge, au garde-à-vous, le nez vers le sol.

La mer de nuages était maintenant beaucoup plus proche. Il n'y avait plus beaucoup de minutes à attendre avant que le parachute n'atterrisse sur les terribles rochers pyrénéens que dissimulait la brume.

Que devait faire César Boucafeu? Devait-il dès maintenant commencer à marcher en l'air, comme le lui avait recommandé le Marseillais, pour éviter un atterrissage trop brutal, ou devait-il bien au contraire rester toujours immobile?

Le mieux était de modeler son attitude sur celle du Marseillais, qui avait l'habitude du parachute.

César Boucafeu le chercha des yeux, le nez en l'air. Le Marseillais continuait de descendre et ne faisait aucun geste. Très au-dessus de lui, dans le ciel, l'avion d'Air-France reprenait. Au lieu de continuer normalement sa route en direction de Toulouse, le grand oiseau tournait en rond, sur lui-même, comme un rapace qui cherche une proie.

C'est en vain que César essaya de découvrir dans l'espace le parachute d'Ivan. Le Russe n'avait certainement pas encore quitté l'avion.

Tout à coup, le grand avion d'Air-France, interrompant sa ronde, piqua du nez et se mit à descendre comme une pierre d'abord, puis de l'allure brisée d'une feuille morte, et à nouveau en ligne droite, comme monte une fusée.

C'était maintenant une vraie fusée, car une fumée noire venait de sortir du fuselage et accompagnait l'avion dans sa chute sans cesse accélérée. Tout ceci était extraordinairement rapide, mais César Boucafeu, dans sa curiosité terrifiée, distinguait chacun des épisodes comme ceux d'un film au ralenti. La même fumée était soudain devenue prodigieusement épaisse. Une flamme apparaissait, orange dans le noir. L'avion se rapprochait des parachutes à une vitesse fantastique. N'allait-il pas entraîner les deux parachutistes dans sa catastrophe?

César Boucafeu, qui l'avait craint, vit passer l'avion en feu à deux cents mètres de ses yeux. Une grande flamme montait maintenant du fuselage; toutes les portes étaient scrupuleusement fermées. Une aile se désarticulait, prête à se détacher. L'avion avait le nez vers le sol. Son hélice était arrêtée.

Cet aspect de l'avion en flammes fut aussi rapide et aussi précis qu'une photographie instantanée. Un quart de seconde plus tard l'avion s'enfonça dans la mer de nuages et disparut, noyé dans cette mer de brumes.

Presque aussitôt après César Boucafeu entendit un bruit comparable à celui d'un coup de tonnerre que répercutent longuement les échos des vallées.

Sans doute les réservoirs d'essence avaient-ils fait explosion au moment où l'avion s'était écrasé sur les Pyrénées.

L'horreur avait fermé les yeux de César Boucafeu. Quand il les rouvrit il avait quitté le ciel bleu et le soleil, il était entièrement enfoui dans une froide brume humide, mêlée de gouttes de pluie qui transpercaient son vêtement d'été. L'acteur frémit. Il était entré dans les nuages et les Pyrénées étaient proches; peut-être allait-il, dans une seconde, s'écraser contre un rocher, s'effondrer dans un précipice.

Il cherchait en vain à percer le nuage des yeux, il n'y pouvait voir à plus de deux mètres.

Avec toute l'énergie de la peur et du désespoir, l'acteur se mit à manœuvrer ses jambes en ciseaux, comme s'il avait voulu escalader dans une course fantastique les nuages où il était plongé. Il n'aperçevait toujours pas la terre, lorsqu'il entendit un meuglement, puis des clochettes qui tintaient sur plusieurs tons. Il remua les jambes de plus belle. Sa peur était si grande qu'il ferma à nouveau les yeux.

C'est alors qu'il sentit un choc terrible à ses talons, un choc qui se répercuta durement dans sa nuque, tandis qu'un grand drap mouillé lui tombait sur la tête, et que des cordelettes multiples lui paralysaient les membres.

Une fois de plus César Boucafeu se crut mort et attendit le chœur des voix célestes qui devait, croyait-il, annoncer son entrée au Paradis.

Il prêta l'oreille, n'entendit qu'un meuglement de vaches et se rendit compte qu'il était bien tranquillement assis au milieu d'un pré, avec son parachute sur la tête.

Il se tâta un membre, puis l'autre. Il n'avait rien de cassé. Il ne souffrait même pas. Il se dépêtra tant bien que mal des cordages et des toiles des parachutes. Il voyait à ses pieds une prairie que trempait une fine pluie et que piquetaient les taches violettes de pensées sauvages au cœur jaune vif.

A quelques pas devant lui une vache jaune aux larges cornes, aux beaux yeux noirs, aux longs cils, broutait avec un calme parfait. Tout autour de ce petit tableau champêtre un cercle enchanté de brumes empêchait de rien voir d'autre, à quatre mètres. Dans ce nuage, César Boucafeu se sentait aussi isolé que s'il était tombé sur un récif, en plein océan, après un naufrage.

« Hou! Houoouoouou! Hou! »

Une voix hélait, assez proche. Était-ce un berger? un paysan? ou bien encore Amédée le Marseillais?

C'était une créature humaine en tout cas. César Boucafeu se sentait perdu dans cette plaine inconnue, face à cette vache et à ces fleurs. Il lui fallait voir au plus vite figure humaine.

Il répondit par son cri, la voix se rapprocha très vite. Et soudain, à droite de la vache, César vit sortir du brouillard, son parachute grossièrement plié sur son épaule, le bandit marseillais.

— Vous voilà, chef? criait-il joyeusement. Pas de mal, n'est-ce pas? C'est une chance d'être tombés sur ces hauts plateaux.

Quand Amédée fut près de César Boucafeu, il ajouta d'une voix assombrie :

— Ivan n'a pas eu de chance. Il est mort, victime de son devoir... Mais qu'a-t-il bien pu se passer là-haut? C'est incompréhensible...

Chapitre VIII. — Le Pilote automatique

Le pilote Bourguès, du centre aéronautique de Toulouse, et son fidèle radiotélégraphiste Massicot étaient l'un et l'autre de grands héros de l'air, de ces héros inconnus du grand public. Cette vieille équipe, unie par dix années de service commun sur les lignes d'Afrique et d'Europe, avait été un des instruments de la création de la ligne aérienne Toulouse-Dakar, au-dessus des déserts effroyables, de tribus hostiles, de forêts vierges.

Bourguès avait sauvé un pilote perdu dans la terrible zone de la soif du Rio del Oro, et c'est un exploit dont la grande presse n'avait souflé que quelques mots. A trois reprises, au cours de tempêtes, le sang-froid du pilote, le dévouement à toute épreuve du radio, avait évité des catastrophes qui semblaient inévitables. Les deux hommes, qui revenaient de Dakar par étapes, pilotaient ce jour-là l'avion Oran-Toulouse et se réjouissaient de revoir bientôt leurs familles, après quinze jours d'absence.

En arrivant aux hauts sommets des Pyrénées, l'alerte avait été dure pour les deux aviateurs. Il avait fallu toute la calme énergie de Bourguès, cramponné à ses leviers de commande, toute l'attention de Massicot qui se tenait en communication constante avec le centre en luttant contre les parasites que multipliait l'orage grandissant, pour réussir à percer le mauvais nuage, pour retrouver le ciel bleu, au-dessus du col qui menaît à Toulouse.

Sur le versant français l'orage n'était plus menaçant; les deux aviateurs se préoccupaient maintenant de savoir s'ils étaient dans la bonne route. Les nuages les prévaient de leurs habituels points de repère. Ils ne pouvaient se fier qu'aux indications de la radio.

Ils venaient seulement d'être assurés qu'ils étaient en bonne voie, lorsque la porte de la cabine des passagers s'ouvrit brusquement et qu'un homme grand, fort et blond, au visage brutal, fit irruption dans le poste de pilotage. Massicot n'avait pas eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait qu'Ivan avait déjà fait voler en éclat les lampes de l'appareil émetteur de radio.

— Bouge pas, toi le téléphoniste, ni toi, le chauffeur de taxi, ou je vous brûle la cervelle à tous les deux, et nous descendons tous les trois ensemble dans le grand trou.

Le Russe Ivan était debout devant la porte qu'il avait refermée derrière lui. Il avait un revolver de fort calibre dans chaque main. A son dos, le parachute était fixé.

— Je n'ai qu'à tirer, et quelle culbute, mes agneaux...

Il riait d'un rire exagéré, faux, désaxé, et Bourguès se crut en présence d'un fou. Cela s'était déjà vu, des fous, en avion.

Le pilote se rappelait des histoires qui se contaient au mess des vétérans de l'aviation commerciale. Sayaret n'avait-il pas conduit de Biskra à Alger, en avion découvert, un Allemand complètement loufoque, qui après avoir jeté ses bagages par-dessus bord, s'était déshabillé complètement et avait achevé le voyage tout nu, grelottant, à 3.000 mètres d'altitude. Mais le fou qui venait d'entrer était d'une espèce dangereuse. Les revolvers, la radio brisée... Il fallait avant tout sauver les passagers...

Bourguès eut une inspiration subite.

Avec une brusque décision, il cabra son appareil qui se mit en chandelle, l'hélice vers le ciel. Ce brusque coup de gouvernail, qui vida hors de la cabine Amédée et César Boucafeu, jeta du même coup sur le tapis bleu du plancher, à la renverse, le bandit Ivan. Sa nuque heurta la poignée de la porte, et la violence du choc lui fit lâcher ses deux revolvers.

L'avion tombait et César Boucafeu vit une flamme qui montait du fuselage.

Le pilote redressa son appareil et Massicot se rua sur Ivan qui gisait encore sur le tapis, étourdi.

Le radio était un petit blond, très râblé, très nerveux, et au premier choc il parut avoir le dessus. Il pensait avoir déjà mis le bandit en état de naître, lorsque celui-ci, d'un brusque coup de reins se dégagea et réussit à se mettre sur ses pieds. Mais Massicot le sabrait par les jambes, et à nouveau Ivan roulait sur le sol, se débattant autant qu'il le pouvait.

Ce qui décida de l'issue de la lutte, ce fut la soudaine intervention du pilote Bourguès. Les avions modernes possèdent un dispositif spécial appelé « Pilote automatique », qui peut suppléer durant quelques minutes par temps calme, à une défaillance du conducteur de l'avion.

Bourguès, une fois son avion bien stabilisé, bien en main, mit en action le « pilote automatique » et put abattre, d'un brusque coup de rein, quitter son siège. Il tomba à son tour sur le criminel, lui martela la figure à coups de poing et l'assomma à demi.

Bientôt Ivan se trouva debout devant une des fenêtres du poste de pilotage, le nez saignant, un œil tuméfié, deux dents cassées.

Le petit Massicot, qui arrivait à peine à l'épaule du colosse, agitait sous son nez un revolver, une des armes du bandit.

— Et si tu bouges, mon mignon, je te garantis que je tire, disait le radio avec son accent chantant de Toulousain.

— Maintiens-le en respect, dit Bourguès. Je vais voir ce que deviennent les passagers, je suis inquiet d'eux.

Le pilote ouvrit la porte de la cabine, qu'un courant d'air violent referma sur son dos. Il n'eut pas fait un pas qu'il trébucha dans le cadavre du Dr Merlin. Puis il aperçut la porte de la soute aux bagages qui bâillait, forcée par le Marseillais. Enfin, la porte extérieure de la cabine, que l'avion avait refermée en se redressant après sa chandelle et laissait passer un vent violent par sa vitre cassée.

— Incompréhensible, grommelait Bourguès, qui jeta un regard dans les soutes. Un passager est mort, mais que sont devenus les autres, il est impossible qu'ils se soient volatilisés.

Il passa son bras avec précaution par la vitre cassée de la portière, trouva ouvert sous ses doigts le loquet extérieur de sûreté, et il le referma machinalement. Cette porte ouverte, le parachute que portait le Russe, lui firent pressentir la réalité.

— Je croyais être en face d'un fou. Mais j'ai capturé un criminel membre d'une bande organisée. Le crime commis, deux des criminels ont fui en parachute. Nous avons entre les mains un bandit prêt à tout... et je laisse Massicot seul...

Bourguès revint en courant vers la cabine. Mais une détonation claqua, dans la porte de pilotage, dont la porte s'ouvrait aussitôt, encadrant la massive stature d'Ivan qui tenait un revolver fumant à la main. Le pilote, qui était désarmé, n'avait pas eu le temps d'esquisser un geste. Le criminel tira aussitôt.

Bourguès sentit ses jambes fondre sous lui. Une grande chaleur lui montait dans le ventre. Un brouillard doré lui tombait sur les yeux. Le dernier bruit qu'il entendit fut celui de paroles qui lui parurent infiniment lointaines. La voix d'Ivan sifflait à travers ses dents cassées.

— Vous ne connaissiez pas Ivan le Terrible, mes agneaux. Vous avez cru l'avoir, et c'est lui qui vous a... En avant pour le feu d'artifice!

Le bandit avait sorti de sa poche des grenades incendiaires. Il les amorçait, il les lançait dans le poste de pilotage. Presque aussitôt après, une explosion sourde, le moteur s'arrêta et une fumée noire filtra sous la porte refermée par le bandit.

— Et maintenant, la fuite!

Le Russe blanc s'était rué vers la portière. Mais c'est en vain qu'il en manœuvrait la poignée. Il ignorait l'existence du verrou extérieur refermé par Bourguès. Il secoua longuement et lâchement la poignée d'aluminium qui finit par lui rester dans les mains.

L'avion tombait maintenant à une vitesse terrible. Une longue flamme jaillit dans la cabine des passagers, et avec cette flamme une épouvantable odeur d'huile brûlée prit le Russe à la gorge. C'est alors qu'il eut l'idée insensée de vouloir remonter les flammes pour atteindre on ne sait quoi dans le poste de pilotage et qu'il roula, asphyxié, sur le tapis bleu de la cabine.

Quelques instants plus tard l'avion faisait explosion.

(A suivre.)

LE PLUS BEAU CADEAU POUR VOS ÉTRENNES!...

UN ALBUM RELIÉ DE "MON CAMARADE"

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 numéros (53 à 70). 250 pages. Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc. L'album : 9 fr. — Franco : 11 fr. 50

2e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 29 numéros (71 à 100). 232 pages. Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc. L'album : 15 fr. — Franco : 16 fr. 50

Envoyez un mandat chèque postal en même temps que votre commande à "MON CAMARADE", E. S. I., 81, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e. C. ch. postal 974-41 Paris.

A TRAVERS LE MONDE

La mer, comme la terre, recèle d'immenses richesses et trésors. On a calculé que sous chaque kilomètre carré de surface marine, en tenant compte d'une profondeur moyenne, vivent environ trente millions de poissons divers et se trouvent de grandes quantités d'or et d'argent.

o

Lorsque la grande République chinoise remplaça le Céleste Empire, on composa un hymne national qui dit : La Grande Chine existe depuis dix mille ans; des montagnes immenses traversent le pays; de larges fleuves coulent à travers ses plaines; les flots de la civilisation moderne roulent sur le pays. Nous avons maintenant déployé la bannière aux cinq couleurs, de la République, et nous chantons avec enthousiasme, l'hymne national de la Chine. » C'est tout cela que défendent aujourd'hui, avec leur liberté, des millions de Chinois.

o

Un ingénieur américain vient de découvrir une nouvelle méthode pour exterminer les moustiques qui, dans certaines régions, sont pour l'homme un véritable tourment. On sait que tous les insectes sont attirés par la lumière. C'est pourquoi l'ingénieur en question a construit un puissant foyer qui cache un aspirateur, véritable embuscade pour les moustiques, car à peine se sont-ils approchés de la lumière qu'un tourbillon les entraîne vers la mort.

o

Une ville où il ne fait pas mauvais vivre, c'est Orsa, en Suède. La ville est si riche en bois, que les habitants ne paient pas d'impôts; les enfants sont élevés aux frais de la ville, le téléphone et les tramways sont gratuits.

o

L'étroite vallée du Nil nourrissait, dans les temps anciens, 10 millions d'êtres humains. Cette fécondité exceptionnelle était due aux crues du fleuve. Des terres fameuses alors pour leur fertilité, abandonnées par les eaux, ne sont plus aujourd'hui que des déserts sans vie.

LES JEUNES AVIATEURS

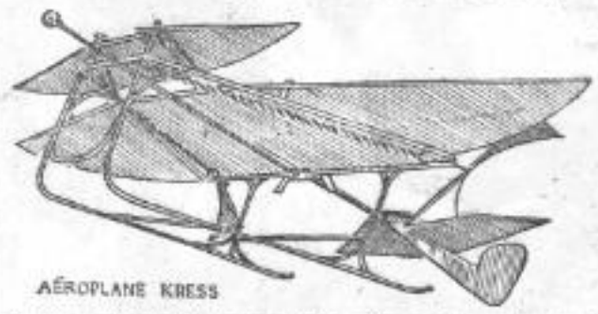
LA GOUPILLE VOUS PARLE

Triste effet de la saison pluvieuse que nous traversons : la majorité des aérodromes en souffre. Les uns sont complètement inondés. Les autres sont transformés en marécages, ce qui les rend, comme les premiers, impraticables au départ et à l'atterrissage des avions. On a même assisté, une année, à un phénomène curieux. Il existe de gros réservoirs à essence pour ravitailler les avions. Plusieurs réservoirs peuvent être enterrés les uns à côté des autres et seules les ouvertures dépassent. L'aspect du champ d'aviation est ainsi dégagé. Eh bien, figurez-vous qu'au moment des inondations, l'eau arrivait à fleur de terre. Ces gros réservoirs ont remonté « à la surface »; l'air qu'ils contenaient et la poussée de l'eau avaient été plus forts que le poids de la terre qui les recouvrait!

LA GOUPILLE

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1877. — *En Autriche, un facteur de pianos, p u au courant de ce qui se passait à l'étranger, travaillait de son côté. De ce fait, il réinventa l'aéroplane et fut tout surpris lorsqu'il apprit que son idée avait déjà été réalisée. Voici un exemple à méditer : instruisez-vous, lisez beaucoup, intéressez-vous à beaucoup de*



AÉROPLANE KRESS

choses et vous risquerez moins de passer votre temps à découvrir... ce qui existe déjà.

Le formidable développement actuel des moyens de diffusion des idées fait certainement gagner un temps infini.

Mais revenons à notre « inventeur » qui avait essayé des hélicoptères avant de se lancer dans la solution déjà popularisée par ses prédécesseurs, et avait fait ses études d'ingénieur.

Il construisit plusieurs appareils sur le modèle du fameux Planophore Penaud, que la fabrication en jouet avait répandu à travers le monde.

Ses modèles étaient munis de deux hélices, prenaient leur essor du sol, sur deux patins. Ils emportaient également un plan de dérive et un gouvernail à l'arrière, mais conservaient un petit plan à l'avant sur certains types.

Un tampon de choc monté sur une tige limitait les dégâts en cas de heurt d'obstacle.

Le modèle illustré ici a une envergure maximum de 1 m. 50 et les plans avant et arrière, plus réduits, ont une surface totale de 0 m² 40. Le modèle pesant 600 grammes décollait à la vitesse de 4 mètres seconde.

L'appareil construit en grandeur en 1901 ne put que naviguer sur l'eau sans s'élever, faute, nous l'avons dit, d'un moteur léger. Son moteur devait, en principe, fournir 40 cv et peser 200 kilos ; en réalité, le Mercédès donnait 30 cv pour 380 kilos et l'appareil surchargé « hydroplanait » lorsque l'inventeur pilote aperçut un tas de pierres. Il arrêta le moteur, vira brusquement et le vent renversa l'hydravion qui coula.

LES TROIS PARACHUTISTES

On raconte une histoire, amusante parce qu'elle se termina bien, mais qui aurait pu devenir tragique. Voici les faits : Trois soldats parachutistes sautent d'un avion pour effectuer l'exercice normal d'instruction. Le premier part correctement. Le second également, et, son parachute ouvert, descend lentement au-dessus de son camarade, premier sauteur.

Mais le troisième, peut-être impressionné, s'élance dans le vide en fermant les yeux, et tombe au beau milieu du parachute du second sauteur.

Surchargé, le parachute supportant deux hommes descendit à vitesse accélérée et accrocha au passage le paisible premier sauteur en mettant son parachute « en torche »! Fameux mélange! Comme dans les films, tout s'arrangea. L'homme « du dessus » fit un mouvement qui déclencha son parachute et le « chapelet » descendit assez lentement pour arriver au sol en bon état.

Mais quelle émotion et quelle punition!...

DICTIONNAIRE D'AVIATION

III. ÉTOILE. — Un moteur en étoile est un moteur dont les cylindres sont disposés autour d'un carter central. Il n'y a qu'un vilebrequin à un seul maneton. D'une manière générale, les moteurs en étoile ont un nombre de cylindres impair (3-5-7-9) au-dessous de 10, et pair au-dessus (14-18), car, au-dessus de 10, ce sont les doubles des moteurs à nombre impair.

Dans les premiers temps de l'aviation, les moteurs en étoile étaient rotatifs, c'est-à-dire tournaient en même temps que l'hélice. Le refroidissement perfectionné a fait abandonner cette solution.

Les moteurs en étoile sont refroidis par air.

SPORTS

Belle leçon de ténacité que cette tentative d'Archambaud contre le record de l'heure. Venu en Italie au début du mois d'octobre 1937, il s'était installé aux portes du vélodrome Vigorelli, à Milan, l'endroit d'Europe le plus propice pour tenter le record. A deux reprises, il s'attaqua au kilométrage du Hollandais Slaats (45 km. 558) et une première fois à la 11e minute, une seconde fois à la 56e minute, il était arrêté par une crevaison.

Revenu vers la fin du même mois, il attendit de longs jours que la pluie et le vent fussent calmés. Si vous n'avez jamais attendu impatiemment quelque chose que vous désiriez par-dessus tout, vous ne pouvez vous imaginer l'énervement qui en résulte. Et il fallait rester calme.

Enfin, un jour, le beau temps arriva.

o

Archambaud décida de profiter de cette occasion tant attendue et, pendant qu'il se préparait, un amateur italien occupa la piste pour battre le record local derrière petite moto commerciale ! Quand ce coureur eut fini, il se mit à pleuvoir, et le pauvre Archambaud dut encore renoncer pour cette fois. Enfin, le 28 octobre, tout est parfait à nouveau. Archambaud démarre de façon superbe et bat les records des 4 milles, 5 milles, 6 milles, 10 kilomètres, 7 milles, 8 milles, 9 milles, 10 milles, 20 kilomètres, et de la demi-heure au cours de laquelle il parcourt 23 km. 659. Mais à la 32e minute il crève encore! C'en était trop. Non, car la ténacité du champion français avait encore à résister. Aussi, le 3 novembre, c'est avec un moral tout neuf, malgré son air soucieux, qu'Archambaud prit un nouveau départ. Cette fois, la déveine l'oublia et, après avoir battu les records des 30 kilomètres, 20 milles et 40 kilomètres, il réussit à porter le record de l'heure à 45 km. 840, battant le précédent record de 282 mètres. Trois jours avant il avait couru et gagné une épreuve locale, ce qui prouve qu'il avait un entraînement hors de pair.

— ABONNEZ-VOUS ! —

FAITES DES ABONNÉS !

PIERROT L'INVISIBLE

Nos lecteurs nous ont souvent demandé de courtes pièces à jouer. Nous commençons aujourd'hui par une saynète de Colette Vivier, Pierrot l'invisible, qui j'en suis sûr vous amusera tous.

PERSONNAGES :

MARGOT. TINTIN. MIMILE. M. LANTERNE, le maître d'école. PAULETTE. ALBERT. PIERROT. Mme BOURRIT, la pâtissière.

SCÈNE PREMIÈRE

(La cour d'une maison. Margot et Paulette sont assises sur un banc. Margot tient un ballon à la main.)

PAULETTE. — C'est comme ce matin, le problème des trains : ce qu'il était dur! Moi, j'ai trouvé qu'il faisait 610 kilomètres à l'heure, le premier train, et papa dit que non, que ça va trop vite!

MARGOT, *riant.* — Je pense bien, moi j'ai trouvé 9!

PAULETTE, *pouffant.* — 9 kilomètres à l'heure ? Mais c'est trop peu, voyons!

MARGOT, *vexée.* — Et pourquoi ça, mademoiselle? C'est un train qui marche mal, voilà tout... ou bien, il y a des travaux sur la voie... Est-ce que je sais, moi? D'ailleurs, c'est Tintin qui m'a aidée, alors!

PAULETTE. — Tintin? Eh, je comprends, il a été dernier en calcul, le grand Pierrot vient de me le dire!

MARGOT, *bondissant du banc.* — Oh! quel toupet, ce qu'il est menteur! C'est lui qui est le dernier, il l'est toujours, en tout! Et il faut que tu sois joliment bête pour croire cette espèce de grand dindon!

PAULETTE, *furieuse.* — Bête vous-même, mademoiselle!

MARGOT. — Bête vous-même!

(A ce moment, on entend des cris; arrive Mimile, hurlant, poursuivi par Pierrot qui veut le battre.)

PIERROT, *l'air très niais.* — Et voilà pour le 72! *(Il le tape.)* Et... et voilà aussi pour le 72! *(Il le tape.)* Et... et voilà encore pour le 72! *(Il le tape.)*

MIMILE, *criant.* — Au secours! Sauvez-moi!... Empêchez-le!... Ouh là! ouh là! *(Ensemble.)*

MARGOT et PAULETTE. — Quoi! Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

(Mimile, tout en criant, se cache derrière Paulette qui se cache derrière Margot qui se cache derrière le banc.)

PIERROT, *renversant le banc.* — Vous, les filles, fichez-moi la paix! Attends un peu, Mimile de malheur, attends un peu!

(Il bouscule les filles qui hurlent, attrape Mimile, lui tire les oreilles, et se sauve par la droite en criant : « Et maintenant, redis-le donc, ton 72! »)

A peine est-il sorti que Tintin et Albert entrent par la gauche.)

TINTIN et ALBERT. — En voilà des brailliards!... Oh mais! Oh mais! Qui est-ce qui vous a mis dans cet état-là?

LES TROIS ENFANTS, *ensemble.* — C'est... c'est Pierrot!

TINTIN. — La brute! Et pourquoi donc?

MARGOT, *hors d'elle.* — Je voudrais bien le savoir, par exemple! On était en train de bavarder, Paulette et moi, quand, tout d'un coup, il arrive avec Mimile; et le voilà qui tape dessus en répétant : « C'est pour le 72! »

TINTIN. — Quel 72? *(Margot hoche la tête.)* Eh, explique-nous ça, toi, Mimile! *(Mimile renifle.)* Quelle chiffe, celui-là! *(Il le secoue.)* Allons, remue-toi, nom d'une pédale! Quel 72?

MIMILE, *hoquetant.* — Mais... le vrai!

ALBERT, *pouffant.* — Le vrai? Il est dingo! Et lequel, gourdiflot?

MIMILE. — Le vrai, quoi, celui de 9 fois 8! Pierrot di...disait que ça faisait 70! Et... et j'ai dit... 72!, et il m'a battu!... Et c'est pourtant vrai que ça fait... 72!

TINTIN, *éclatant.* — Ah mais! Il commence à nous ennuyer, ce Pierrot-là! Il n'y a pas plus bête que lui dans tout le quartier et, pourtant, il faudrait qu'il nous fasse la loi, pour qu'on soit tous aussi bêtes que lui... sinon, pang! un bon coup de poing!... Avec ça, les poches pleines de sous, et avare comme pas un! Ah, le vilain ouistiti, par exemple!

MARGOT. — C'est comme l'autre jour, quand il a flanqué mon carton à dessin par terre sous prétexte que je lui tirais la langue!

ALBERT. — Et tu ne la lui tirais pas?

MARGOT, *péremptoire.* — Si... mais ça n'est pas une raison!

ALBERT. — Quand même, il mérite une bonne leçon. Moi, je serais d'avis qu'on se mette à plusieurs, et qu'on lui tombe dessus pour...

TINTIN, *vivement.* — Pour qu'il nous aplatisse comme des galettes? Non, et puis c'est idiot, les coups, il vaut bien mieux lui faire une farce!

LES AUTRES, *ensemble.* — Oui, une farce ? Et laquelle?

TINTIN, *mystérieux.* — J'ai mon plan : une histoire que j'ai lue, pendant que j'avais la rougeole! Voilà.. c'est... *(Il cherche.)* C'est un type à qui on fait croire qu'il est devenu invisible!

LES AUTRES. — Et comment ça?

TINTIN. — Eh bien, grâce à une pierre noire qu'il trouve soi-disant dans un tas de cailloux. Naturellement, ça n'est pas vrai, mais ses amis font semblant de ne plus le voir, et le type croit que c'est arrivé, qu'il est invisible. Alors, il fait toutes les bêtises possibles et comme, en réalité, il est aussi visible que vous ou moi, ça marche très mal!

MARGOT, *battant des mains.* — Quelle bonne idée! Essayons! Mais dis, quand j'y pense, il ne te croira jamais!

TINTIN, *riant.* — Pierrot? Il avalerait n'importe quoi!

PAULETTE. — Et la pierre noire? Où la trouver?

TINTIN. — Eh, on prendra autre chose... tenez... des crottes de chocolat. J'en ai une boîte toute neuve que l'oncle Arthur m'a apportée. Je cours la chercher et je reviens! Et surtout, hein, tout à l'heure, dites bien tout comme moi!

LES AUTRES. — Oui, oui!

(Tintin disparaît. Rentre Pierrot.)

PIERROT, *rudement.* — Alors, on joue? *(Personne ne répond. Un temps.)* Bon, on joue aux charades! Le premier qui en trouve une la pose!

MARGOT, *moqueuse.* — Eh bien, devine-donc celle-là :

Mon premier n'amasse pas mousse,
Mon second est une voyelle,
Et mon tout est un grand nigaud!

PIERROT, *très vif.* — J'ai trouvé : c'est canard!

LES ENFANTS, *pouffant de rire.* — Canard! Et comment, canard?

PIERROT, *avec assurance.* — Eh bien, ca-nard, quoi, un canard! *(Il imite bêtement le mouvement des ailes et fait : « Coin, coin! »).*

MARGOT, *riant.* — Pas du tout, c'est Pierrot, Pierrot le nigaud!

PIERROT. — Pas du tout, c'est canard, et si tu continues, je... je... *(Il serre les poings.)*

(Entre Tintin, portant une boîte, rouge et essoufflé.)

TINTIN, *s'affalant sur le banc.* — Ah! mes amis, quelle histoire, si vous saviez ce qui vient de m'arriver!

LES ENFANTS, *l'entourant.* — Quoi, quoi donc?

TINTIN. — Oh! mais une aventure, une aventure. Je vous le donne en mille, nom d'une pédale! Imaginez-vous que je revenais de chez l'épicier *(maman m'avait envoyé acheter du poivre)* quand j'aperçois, marchant devant moi, un monsieur très, très chic, en pardessus gris clair, avec... avec un col de fourrure *(il fait les gestes)* et une canne en or!

PIERROT, *ouvrant des yeux ronds.* — En or?

TINTIN. — Oui, ça brillait... fallait voir! Et, tout d'un coup, le monsieur tire une cigarette de sa poche, quelque chose tombe par terre, je le ramasse... *(Un temps.)* C'était un portefeuille, bourré à craquer de billets de banque!

LES ENFANTS. — Oh! qu'est-ce que tu as fait?

TINTIN. — Dame, j'ai couru après lui : « Monsieur, ça n'est pas à vous? » Il était ravi : « Bien sûr que c'est à moi, mon bonhomme, et tu me rends un fier service! *(Il avait un drôle d'accent, je ne sais d'où.)* Et... tiens, il faut que je te récompense! »... Là-dessus, il sort de sa poche cette boîte-là *(il la montre)* et me la donne : « Ce sont des chocolats, dit-il, mais des chocolats pas ordinaires! » Bref, pour tout vous dire en un mot, il paraîtrait qu'il y aurait là-dedans, une crotte de chocolat qui, si on l'avalait, vous rendrait invisible! *(Il éclate de rire.)*

LES ENFANTS. — Invisible!

TINTIN, *riant.* — Oui, rien que ça! Vous pensez comme je l'ai cru! *(Il fait un petit signe à Albert.)*

ALBERT, *feignant d'être impressionné.* — Et pourquoi? On ne sait jamais! J'ai vu un film : « L'homme invisible », eh bien, cet homme-là, on ne le voyait vraiment pas!

MARGOT, PAULETTE, MIMILE. — Il a raison, il a raison!

PIERROT, *niaisement.* — Oui, il a raison! Et comment qu'ils sont, les chocolats?

TINTIN. — Oh, pour ça, énormes! Et ils sentent bon! Faute d'être invisibles, on pourra toujours se régaler! *(Il ouvre la boîte; Pierrot bouscule les autres pour être au premier rang.)*

TINTIN, *offrant galamment les chocolats.* — Qui veut, qui veut devenir invisible?... Allez, servez-vous, messieurs-dames! C'est gratis... mais tâchez de choisir le bon!

(Chacun prend avec lenteur un bonbon. Pierrot choisit le sien, le renifle, en prend un autre qu'il avale gravement. Long silence. Les enfants affectent de se regarder les uns les autres avec inquiétude.)

TINTIN, *au bout d'un moment, d'une voix étranglée.* — Où... où est passé Pierrot?

MARGOT. — Pierrot? Il est là, voyons, à côté de moi! *(Elle regarde Pierrot comme si elle ne le voyait pas.)* Mais non... oh! il n'y est plus!

ALBERT, *très ému.* — Il... il s'est peut-être caché, pour nous faire une farce! Pierrot, hé, Pierrot!

TOUS LES ENFANTS. — Pierrot!

(Pierrot, épanoui, les regarde sans oser bouger ni respirer. Lentement, sur la pointe des pieds comme si personne ne pouvait le voir, il va s'asseoir sur le banc, pendant que les complices retiennent leur envie de rire.)

(A suivre.) COLETTE VIVIER

VARIÉTÉS

CHARADES

Envoi de Aurora Bucci, Saint-Gaudens.

Mon premier est un animal de boucherie à viande blanche, alors que sa mère a la viande rouge,
Du haut de mon second, la femme de Barbe-Bleue regardait la route qui poudroie,
Mon tout est un oiseau de proie.

Suggérée par Benjamin Barazzuoli.

Quand on en voit une on dit « tant pis », quand on en voit deux on dit « tant mieux »,
Dans l'océan Atlantique émerge mon deux,
Mon troisième donne son caractère au visage,
Louis XIV, dans une parole célèbre, a dit que mon tout n'existait plus.

ÉTOILE GÉOGRAPHIQUE

La lettre centrale figurant au centre est la dernière de tous les mots qui composent les rayons de cette étoile. Ses rayons désignent : Capitale d'un pays d'Europe, ville de France, autre ville de France, fleuve de l'Inde, ville d'Asie Mineure, ancienne ville d'Asie Mineure, ville du Portugal, petite ville de France réputée pour ses eaux thermales. Les lettres extérieures donnent le nom d'un habitant d'une capitale européenne et pour vous faciliter votre recherche, nous vous dirons que ce mot est : PARISIEN.

RÉBUS

FEU D'ARTIFICE

Nous vous présentons ici un petit divertissement, mais qui doit *absolument* être réalisé sous la surveillance d'une grande personne, car on sait que les enfants ne doivent pas jouer avec le feu. On dispose sur une feuille de laiton cinq petits cure-dents de bois, selon le dessin. Puis on approche une allumette de l'un d'eux. Vous obtiendrez un très joli effet, chaque fois que la flamme atteindra un croisement.

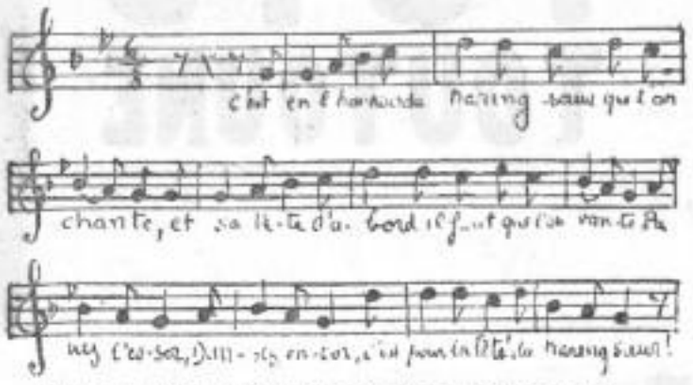
(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco **7 fr.**
M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco **12 fr.**
Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à
MON CAMARADE
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte ch. post. 974-41 Paris.

CHANTONS

LE HARENG SAUR

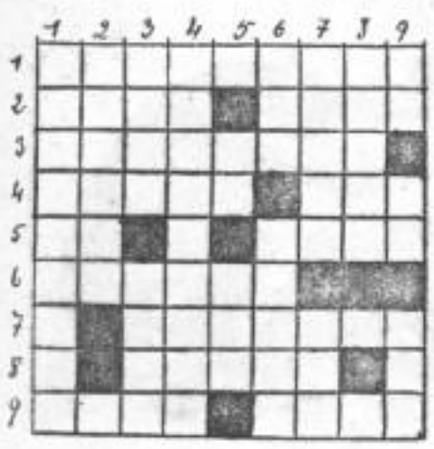


C'est en l'honneur du hareng saur que l'on saute,
Il a l'œil plus voyant que le garde-côte.
Prenez l'essor,
Sautez encor,
C'est pour l'œil du hareng saur.

Jeunes filles's, trémoussez-vous à la danse
Du hareng saur, la mer réfléchit la panse.
Prenez l'essor,
Dansez encor,
C'est pour la pans' du hareng saur.

C'est par la queue du hareng que j'termine,
Elle est plus blanche que celle de la dauphine.
Prenez l'essor,
Sautez encor,
C'est pour la queue du hareng saur.

MOTS CROISÉS DU N° 107



Horizontalement. — 1. Animal qui marche à reculons. — 2. Tua son frère Abel. Contraire de près. — 3. Très fortement. — 4. Affluent du Rhône. Déshabillés. — 5. Deux lettres de vente. Récipient pour porter de l'eau. — 6. Terre que l'on peut modeler. — 7. Vent violent du Nord. — 8. Conduit. — 9. Action de se faire mer. Duché d'Italie.

Verticalement. — 1. Auteurs de livres. — 2. Parler. — 3. Petit pli de la peau. Objet donné en garantie. — 4. Qui a beaucoup de fermeté. — 5. Pronom personnel de la 1re personne. Pronom personnel de la 3e personne. — 6. Terre entourée d'eau. Esclave. — 7. Fait le bruit d'une cloche. Article pluriel. — 8. Place. Connu. Venue au monde. — 9. Pronom personnel.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 106

Horizontalement. — 1. Événement. — 2. Xérès. Nia. — 3. Pré. Sa. — 4. Os. Tarn. — 5. Saphir. Is. — 6. Il. Ans. — 7. Tlemcen. — 8. Ill. Or. — 9. Œuvres. — 10. NS. Affamé.

Verticalement. — 1. Exposition. — 2. Versailles. — 3. Ere. Élu. — 4. Né, Thym. Va. — 5. Essai. Cerf. — 6. Aar. Ef. — 7. En. An. Xa. — 8. Ni. In. — 9. Tapisserie.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 106

Les lettres manquantes. — *Mon Camarade* est le plus intéressant de tous les journaux d'enfants.

Mots en triangle syllabique. — LO CA TAI RE, CA TAI RE, TAI RE, RE.

Charades. — EN-CAUSSES-TIQUE (EN-CAUSTIQUE). — EAU-LIT-FAON (OLI-FANT).

Solution du découpage :

Solution de la devinette. — Vous pouvez compter, il y a bien 8 rangées de 3 arbres.

LE COURRIER DE JANOT

Rose Dumeyer, Hagondange : Merci de ton beau rêve, je verrai si on peut le publier.

Rose Hernandez, Villeparisis : En effet, le premier conte que tu nous avais envoyé, *La Fée de la bonté*, n'a pas pu être publié. Mais j'espère que celui que tu m'envoies aura plus de chance et qu'il paraîtra prochainement.

Lambert, Toulouse : Je suis heureux que tu aies repris ta correspondance avec Maurice Saül. L'adresse de Georges Vidou est boulevard du Nord. Il n'y a pas de numéro.

NOS ABONNEMENTS

– ABONNEMENT-PRIME –
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou **UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un **COUTEAU** 3 pièces, ou **CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUTE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou **Le Stylo de JANOT**, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

UNE HISTOIRE DE GÉANTS

Une histoire vieille de trois mille ans : la guerre qui opposa les Grecs aux habitants de Troie, ville d'Asie Mineure, et le retour de la flotte grecque après la prise et la destruction de Troie (les Grecs pour entrer dans la ville se cachèrent à l'intérieur d'un grand cheval de bois; qui n'a entendu parler de cela?...). Un des plus grands poètes de tous les temps, Homère, nous a raconté — il y a vingt-huit siècles — cette double aventure en deux livres : l'*Iliade* et *l'Odyssée*. Dans *l'Odyssée*, on voit Ulysse, chef grec continuellement empêché de regagner sa patrie, mais parvenant par des ruses multiples à triompher de toutes les difficultés qui se présentent. Quand on pense que ce sont des dieux qui se chargent de tendre à Ulysse tant de pièges, on doit reconnaître qu'il fallait être bien malin pour en triompher. De terribles tempêtes attaquent les vaisseaux d'Ulysse, des sirènes (femmes-poissons) appellent ses matelots pour les entraîner dans la mer, lui-même est retenu prisonnier par une déesse et par une magicienne. Mais il ne fut jamais autant en danger de mort que chez le Cyclope appelé Polyphème, géant « haut comme une montagne », avec un œil au milieu du front. Jugez-en vous-même : Ulysse ayant abordé au pays des Cyclopes, résolut de chasser et partit avec quelques compagnons, puis voulut explorer le pays. Ils entrent dans une caverne aménagée en habitation, avec des dépendances pour le bétail. Bientôt revient avec son troupeau le Cyclope; c'est bien un monstre à l'aspect terrifiant. Ulysse et ses compagnons se blottissent tout craintifs au fond de la caverne. Le Cyclope prépare du feu, trait ses brebis, et quand les flammes montent, il aperçoit les Grecs : « Que venez-vous faire ici? » leur dit-il de sa voix épouvantable.

Ulysse invente une histoire et demande l'hospitalité, mais le Cyclope saisit dans le groupe deux hommes, les écrase contre la muraille et les mange; puis il bouche l'entrée de la caverne avec une pierre monumentale et s'endort. Les Grecs sont bien malheureux, pensant à leur mort prochaine. Seul Ulysse ne se décourage pas, dresse un plan; bientôt, aidé de ses compagnons, il taille dans une grosse branche d'arbre un épieu qu'il fait durcir au feu; tout cela très prudemment pour ne pas éveiller le Cyclope. Ils auraient pu sans doute le tuer pendant son sommeil; mais à quoi bon? Ils seraient bien vite morts de faim, ne pouvant à eux seuls déplacer la grosse pierre qui bouchait l'unique entrée de la grotte.

Le Cyclope, le lendemain matin, mena paître son troupeau, non sans avoir replacé la pierre. Puis il revint le soir, fit du feu, se mit à traire ses brebis, et, à nouveau, tua deux Grecs pour son dîner. Alors Ulysse s'approchant du Cyclope lui offrit du vin qu'il avait apporté. Le Cyclope le trouva bon, demanda à Ulysse qui il était; Ulysse répondit : je m'appelle Personne. Et le Cyclope but tellement qu'il s'endormit ivre.

Ulysse attendait ce moment pour agir; il sortit le pieu qu'il avait caché, le mit à chauffer; les Grecs après avoir placé le pieu sur l'œil du monstre le font tourner comme un vilbrequin. Le Cyclope se réveille l'œil crevé, jette des cris épouvantables qui font trembler la montagne. Les autres Cyclopes accourent :

— Quelqu'un vous menace-t-il?

— Hélas! mes amis, Personne, répond le Cyclope.

Et les voisins, trompés par ce mot, s'éloignent. Alors le géant déplace la pierre, sort, appelle son troupeau, touche chaque bête au passage; quand toutes seront dehors, pense-t-il, les Grecs seront faciles à découvrir. Mais Ulysse trouve encore la solution : c'est de s'accrocher sous le ventre chargé de laine des plus gros moutons. Ainsi parvinrent-ils à s'échapper.

Quand tous furent revenus à leurs vaisseaux, Ulysse cria au Cyclope : « Te voilà puni de ton inhumanité. »

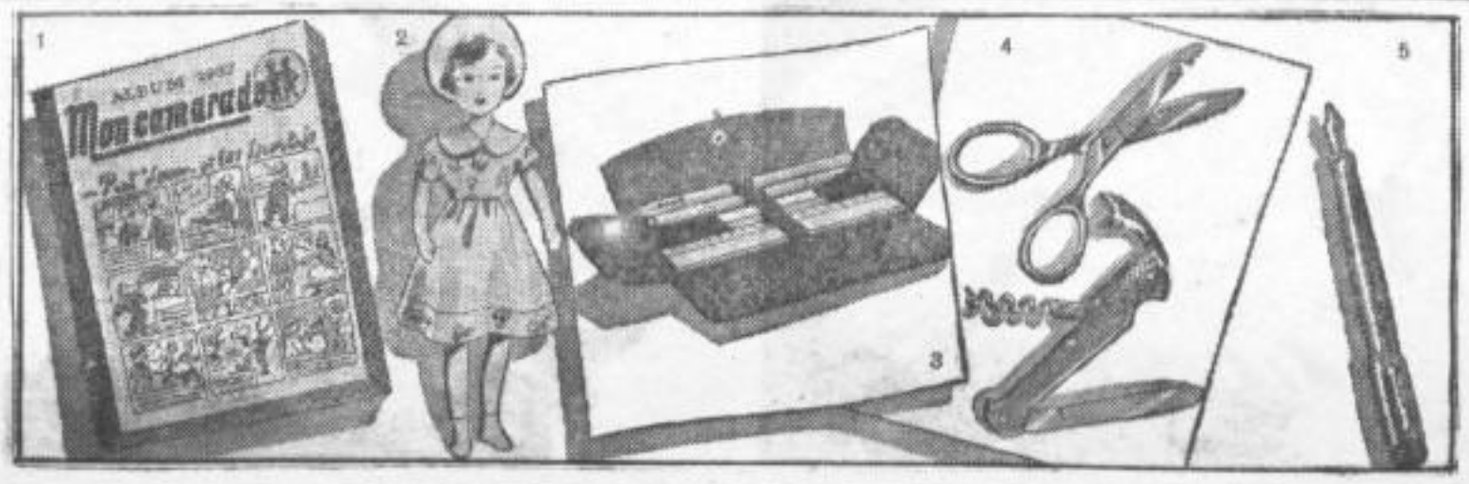
Le Cyclope furieux détacha la cime d'une montagne et la lança dans la direction des Grecs; elle tomba tout près du vaisseau d'Ulysse que la mer soulevée rejeta vers la côte où il faillit se briser. Mais le navire à force de rames ayant pu s'éloigner du rivage, Ulysse interpella encore le Cyclope : « Si quelqu'un te demande qui t'a rendu aveugle, réponds que c'est Ulysse et non Personne. »

Les hurlements du Cyclope redoublèrent, il réclama vengeance aux dieux, et, prenant une roche encore plus énorme, la lança; elle tomba juste derrière le navire qui fut chassé vers la haute mer... Ulysse reprit son voyage vers Ithaque, son pays, qu'il n'atteignit — à la suite de combiens d'autres aventures — qu'au bout de longues années.

Voici l'histoire du Cyclope. Comme les autres récits d'Homère celui-ci est très curieux, et, vous le pensez bien, inexact. La guerre de Troie a bien existé, mais les diverses péripéties racontées, plus particulièrement les prouesses maritimes d'Ulysse sont inventées. En effet les Grecs de cette époque n'étaient pas d'assez bon marins pour courir ainsi toute la Méditerranée. Mais ce qui est bizarre, c'est que l'on peut reconnaître, à travers le récit d'Homère, des pays que des savants modernes ont prouvé être tantôt l'Espagne, tantôt la Sicile, tantôt telle île figurant sur nos cartes. Car Homère accumule les détails. Or quels étaient les grands navigateurs de son temps? C'étaient les Phéniciens, ancêtres des Juifs. Homère a utilisé pour son récit des relations de voyage des Phéniciens, et son imagination a travaillé là-dessus. L'imagination est une merveilleuse machine qui permet de s'amuser tout seul, et même en famille (racontez-moi donc une histoire...), mais il faut savoir que les produits qu'elle fabrique n'existent pas en réalité : il n'y a pas de dieux, de cyclopes, de magiciennes... Toutes ces belles ou terribles légendes ont souvent une origine bien simple. Et pour le Cyclope voici laquelle : on a *repéré* le pays des cyclopes (cyclope veut dire « œil-rond »), c'est la côte nord du golfe de Naples; on y retrouve encore la caverne de Polyphème au flanc du mont Pansilippe et les deux rochers dans la mer. Là sont des volcans, montagnes qui savent rugir et jeter de grosses pierres; quand les volcans sont éteints, souvent la cuvette qui forme leur sommet s'emplit d'eau; voilà les cyclopes — vous l'aviez deviné — hauts comme des montagnes, aux sourcils broussailleux, aux colères terribles, et qui n'ont qu'un œil au milieu du front.

Le vieil Homère, qui n'avait jamais quitté son pays où les montagnes sont bien sages, pouvait bien imaginer les volcans comme des hommes monstrueux!...

BOUR.



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.789.

TOTO ET TOUTOUNE

UN SINGE GÉANT A DÉROBÉ A JACK-STRONG SON FUSIL ET LE POURSUIT COMME UN GIBIER.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 108. JEUDI 23 DÉCEMBRE 1937

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Voici la suite de mes aventures avec mon ami Julot, dans la forêt, le jour qu'on était partis de chez nos parents, pour arriver le plus vite possible au centre de l'Afrique, dans ce célèbre royaume d'Atlantopolis dont on parle très souvent dans Le petit Crusoé illustré.

Et si vous vous rappelez bien, ce jour-là, à midi (c'était le jour de notre départ), Julot qui prétendait avoir un pouvoir formidable comme le célèbre Triktrake, prince des enchanteurs du Petit Crusoé illustré, *avait tué un animal fantastique, un* ogoupi, *et l'avait mis à cuire. Seulement, son* ogoupi *c'était une grosse pierre toute biscornue avec de la terre glaise dessus, et dans l'histoire il n'y avait qu'une chose de vraie, le feu, que j'avais allumé.*

Quand il eut mis sa grosse pierre dans le feu, je lui dis, à Julot :

— Mais tu ne lui as pas enlevé sa peau ou ses plumes, à ton ogoupi, *il ne va pas être bon une fois cuit.*

— Petit imbécile, me répond Julot, si tu lisais un peu plus souvent Le petit Crusoé illustré, *tu apprendrais que les* ogoupis *ont une carapace et qu'on les fait cuire dans leur carapace, comme les écrevisses, ou comme les tortues géantes, ou encore les œufs à la coque.*

— C'est long à cuire un ogoupi? *que je demande.*

— Non, c'est pas long du tout, que me répond Julot, ça se mange saignant, comme les biftecks.

— Alors il suffit de cinq minutes ?

— Cinq bonnes minutes pour un ogoupi *de taille moyenne, c'est bien cela, répond Julot.*

En attendant qu'il cuise, son ogoupi, *à Julot, j'ai sorti de la musette que j'avais emportée avec moi une boîte de pâté de foie et un bon morceau de pain. Tout cela, je l'avais emporté de la ville, en partant pour notre grande expédition. Julot, lui, il était seulement parti avec son casque colonial sur la tête et une musette où il y avait tout un tas de choses inutiles ou magiques en fouillis, mais rien qui se mange.*

Moi j'ai ouvert ma boîte de pâté sans casser la clef (et ça c'était un rude exploit, plus que d'avoir tué un ogoupi, *parce qu'une boîte de conserves, quand on l'ouvre, on casse toujours la clef) et je me suis mis à tartiner le pâté (c'était du bon, du truffé) sur mon pain.*

— Tu m'en donneras de ce que tu manges ? demanda Julot.

*Moi je lui en aurais bien donné, parce que je voyais bien qu'il avait faim, et puis que tout ce que j'ai, je le partage toujours avec mes petits amis, mais avec son histoire d'*ogoupi *il finissait par m'agacer. Aussi je lui ai répondu, pour le faire enrager :*

*— Non je ne t'en donnerai pas, du pâté, parce que je n'aurai que ça à manger pour le midi. L'*ogoupi, *je t'avoue, ça ne me dit rien. J'aime pas manger des choses que je ne connais pas, j'ai peur que ça me fasse mal à l'estomac.*

— Au moins, tu me donneras du pain ? demanda Julot avec un air un peu inquiet.

*— Notre pain, il faut le ménager, parce qu'on n'en a pas beaucoup et que je suis le seul à en avoir emporté. Si des fois on se perd dans la forêt vierge et qu'on est obligés d'y rester pendant plusieurs jours, on aura besoin de beaucoup de pain. Mais je vais quand même te donner un morceau que tu pourras tremper dans la sauce de l'*ogoupi. *On n'a pas besoin de beaucoup de pain, quand on a beaucoup de viande. Mais il va être trop cuit ton* ogoupi, *il y a bien dix minutes qu'il est dans le feu.*

Avec un bout de bois, voilà Julot qui retire sa grosse pierre biscornue du feu. Il me regardait par en dessous. Moi je m'étais fait une grande et grosse tartine avec une bonne couche de pâté. C'était joli à voir, tout jaune doré comme du foie gras, avec les petits points noirs des truffes. Et je mangeais ça à belles dents, et je me graissais le menton et les joues en mordant dedans, et ça me faisait rudement du bien en descendant dans mon estomac.

— Tu ne le manges pas ton ogoupi? *j'ai demandé à Julot entre deux bouchées.*

— Si! si! si! je le mange!

Il tenait son morceau de pain dans la main. C'était un vieux croûton un peu poussiéreux, qui avait au moins huit jours. Je lui avais donné exprès, pour que ça lui apprenne à faire le zouave. Julot se mit à manger un bout de son croûton et ça faisait croc, croc *sous ses dents.*

*— Mais tu n'en manges pas d'*ogoupi, *je répète, est-ce que tu veux mon couteau pour en couper des tranches et les mettre sur ton pain ?*

Il est terriblement fier et entêté Julot. Il voulait à toute force que je croie à ses histoires de Triktrake, prince des enchanteurs, *qu'il lit toutes les semaines dans* Le petit Crusoé illustré.

Alors, avec mon couteau, il a pris un peu de terre glaise cuite sur le gros caillou biscornu, il en a mis sur son pain, et il l'a mangée, la terre. Moi je rigolais en dedans, puisque la terre ça ne peut pas faire de mal. Seulement sous ses dents, au lieu de faire croc croc *comme le pain dur, ça faisait* crac crac, *comme quand il est resté du sable dans la salade. Après ça j'ai pensé que j'étais assez vengé. J'ai fait semblant d'être très occupé à chercher des trucs dans ma musette et pendant ce temps-là, Julot il a mangé très vite son vieux croûton, sans mettre de l'*ogoupi *dessus.*

— T'as fini ? que je lui ai demandé quand il n'a plus eu de pain.

*— Oui, j'ai fini. Ce qui reste de l'*ogoupi, *c'est la carcasse. C'est une bête qui a beaucoup d'os.*

— Ouf! j'ai bien mangé.

Je disais ça en avalant ma dernière bouchée de tartine.

*— Moi aussi, me répond Julot. Mais je voyais bien que ce n'était pas vrai et qu'il était prêt à pleurer. Mais comme il est très crâneur ça ne l'a pas empêché d'ajouter : « Tu as eu bien tort de ne pas en manger d'*ogoupi, *c'est encore meilleur qu'on le dit.* Le petit Crusoé illustré *a tout à fait raison : c'est un gibier de roi.*

Moi j'ai pas osé éclater de rire, parce qu'il avait beau faire le fier, Julot, il avait tout de même les larmes tout près des yeux.

Je vous dirai la suite un autre jour. Je vous serre la main à tous.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris VIe.

(Voir le Petit Courrier de Janot en page 7.)

Résumé. — *Bedford, auteur de ce récit, après son retour d'un voyage dans la lune, reçoit, en 1900, un message par T. S. F. de son ami l'inventeur Cavor resté dans la lune.*

CHAPITRE XXII

EXTRAIT
DES SIX PREMIERS MESSAGES
TRANSMIS PAR M. CAVOR

(Suite)

Puis il devient de plus en plus injuste envers moi. Injuste à un point même que je n'aurais pas soupçonné chez un homme habitué à la recherche de la vérité. Parcourant maintenant le récit que j'avais préalablement narré de toutes ces choses, je dois insister sur ce fait que j'ai été, d'une façon générale, plus juste envers Cavor qu'il ne l'est envers moi. Je n'ai atténué que peu de choses et n'ai rien supprimé. Mais voici ce qu'il dit :

« Il devint rapidement apparent que l'absolue étrangeté de notre situation et de ce qui nous entournait — perte énorme de poids, air raréfié mais hautement oxygéné, avec, pour conséquence, une exagération des résultats de nos efforts musculaires, le développement rapide de végétations fantastiques naissant de spores obscures, un ciel blafard — surexcitait à l'excès mon compagnon. Sur la lune, son caractère sembla s'altérer : il devint impulsif, téméraire et querelleur. Au bout de peu de temps, l'imprudence qu'il eut de dévorer quelques vésicules gigantesques et l'intoxication qui s'ensuivit furent cause de notre capture par les Sélénites — avant que nous ayons eu la plus petite opportunité d'observer convenablement leurs manières d'agir... »

Vous remarquerez qu'il ne dit rien de son absorption de ces mêmes vésicules; et il continue après cela son récit :

« Nous arrivâmes à un passage difficile en leur compagnie et Bedford, méprenant certains de leur gestes (ah! ils étaient jolis, leurs gestes), céda à une violente panique. Il se mit à courir comme un fou, tua trois Sélénites et je dus par force m'enfuir avec lui après cet outrage. Par la suite, nous nous battîmes contre une foule de ces êtres qui voulaient nous barrer le passage et en occîmes sept ou huit autres. Telle est la tolérance de ce peuple que, lorsqu'ils me recapturèrent, ils ne me mirent pas immédiatement à mort. Nous retrouvâmes le chemin de l'extérieur et nous nous séparâmes dans le cratère où nous étions tombés, pour augmenter nos chances de retrouver la sphère. Mais bientôt je fus entouré par une bande de Sélénites, conduits par deux êtres curieusement différents, même de forme, de ceux que j'avais vus jusqu'alors, avec des têtes plus grandes, et des corps plus petits, bien plus soigneusement enveloppés. Après leur avoir échappé pendant quelque temps, je fis une chute dans une crevasse, me blessai assez gravement à la tête et me déplaçai la rotule; trouvant alors qu'il m'était trop pénible de ramper, je résolus de me rendre — s'ils voulaient encore me permettre de le faire... Ils parurent y consentir et, s'apercevant de mon incapacité de marcher, ils m'emportèrent avec eux dans la lune. Je n'ai plus, dès lors, rien su ni vu de Bedford, et, autant que j'ai pu m'en assurer, les Sélénites ne l'ont pas revu, soit que la nuit l'ait surpris dans le cratère, ou bien, ce qui est plus probable, qu'il ait découvert la sphère et, désirant me jouer un vilain tour, se soit enfui avec elle — pour constater, je le crains, qu'il ne savait la diriger et pour trouver une mort plus lente dans l'abîme de l'espace. »

En ces quelques mots Cavor se débarrasse de moi et entame de plus intéressantes matières. L'idée me déplaît de paraître abuser de ma situation d'éditeur pour mutiler son histoire dans mon propre intérêt, mais je suis contraint de protester ici contre le tour qu'il donne à ces incidents. Il ne dit rien de ce papier convulsivement rédigé dans lequel il donnait, ou essayait de donner une version très différente de ces événements. Cette reddition honorable est une vue entièrement nouvelle de l'affaire, vue qu'il se fit — j'insiste sur ce point — après qu'il eut commencé à se sentir en sécurité parmi les peuples lunaires; et quant au « mauvais tour », je laisse très volontiers le lecteur décider entre nous avec le double exposé des circonstances. Je sais que je ne suis pas un modèle — et je n'ai aucune prétention à l'être. Mais suis-je cela?

Quoi qu'il en soit, c'est là la somme de mes torts. De ce moment je puis transcrire ou résumer Cavor, l'esprit bien tranquille, car il ne fait plus mention de moi.

Il faut croire que les Sélénites qui l'avaient surpris le portèrent à quelque endroit de l'intérieur, « descendant un grand puits » au moyen de ce qu'il décrit comme « une sorte de ballon ». Nous inférons, d'après le passage assez confus dans lequel il raconte ce fait et d'après un certain nombre d'allusions occasionnelles, que ce « grand puits » fait partie d'un « énorme système de tubes artificiels qui se dirigent vers la partie centrale de notre satellite, partant chacun de ce que nous appelons un « cratère » lunaire, jusqu'à une profondeur d'une centaine de milles. Ces puits communiquent entre eux par des tunnels transversaux, ils s'évasent en cavernes immenses et en grands espaces sphériques. La totalité de la substance solide de la lune n'est, jusqu'à plus de cent milles à l'intérieur, qu'une simple éponge de roc.

« Cette nature spongieuse, dit Cavor, est en partie naturelle, mais elle est due, dans une large proportion, à la gigantesque industrie des Sélénites des temps passés. Les énormes monts circulaires de roc et de terre extraits du globe lunaire forment autour des puits ces grands cercles que les astronomes terrestres, trompés par une fausse analogie, appellent des volcans. »

C'est dans un de ces puits qu'on le descendit, au moyen de cette « sorte de ballon » dont il parle; une obscurité absolue régna d'abord, puis ils parvinrent dans une région où la clarté phosphorescente augmentait continuellement. Les dépêches de Cavor nous le révèlent singulièrement peu soucieux de détails pour un homme de science, mais il laisse entendre que cette lumière était due aux ruisseaux et aux cascades de liquide — « contenant, sans aucun doute, quelque organisme phosphorescent » — qui coulaient toujours plus abondants vers la mer centrale. « A mesure que je descendais, dit-il, les Sélénites aussi devenaient lumineux. »

Enfin, très loin au-dessous de lui, il vit pour ainsi dire un lac de feu sans chaleur, les eaux de la mer centrale, resplendissant et s'agitant dans une étrange perturbation « comme un lait bleu lumineux qui est juste sur le point de bouillir ».

« Cette mer lunaire, dit Cavor, dans un autre passage, n'est pas un océan stagnant; une marée solaire lui fait décrire un perpétuel mouvement autour de l'axe de la lune; des tempêtes, des bouillonnements, des débordements étranges de ses eaux ont lieu, et, parfois, des vents froids et des grondements s'en élèvent jusque dans les voies affairées de l'énorme fourmilière. C'est seulement quand l'eau est en mouvement qu'elle répand une clarté; dans ses rares saisons de calme, elle est noire. Communément, quand on la voit, des flots s'élèvent et retombent dans un gonflement huileux, des flaques et des masses d'écume bouillonnante et scintillante dérivent avec le courant lent et faiblement lumineux. Les Sélénites naviguent à travers ses détroits caverneux et ses lagunes dans des petits bateaux plats d'une forme assez semblable à celle de nos canots; avant même mon voyage aux galeries environnant le Grand Lunaire, qui est maître de la Lune, on me permit de faire une brève excursion sur ses eaux.

« Les cavernes et les passages sont naturellement très tortueux. Une large proportion de ces voies n'est connue que de pilotes experts parmi les pêcheurs et il arrive fréquemment que des Sélénites se perdent pour toujours dans ces labyrinthes. Dans les retraites les plus éloignées, m'a-t-on dit, d'étranges créatures se cachent, dont quelques-unes sont redoutables et dangereuses, et toute la science lunaire a été incapable de les exterminer. On cite particulièrement le Rapha, masse inextricable de tentacules voraces que l'on taille en morceaux pour les voir seulement se multiplier; et le Tzie, créature foudroyante qu'on ne voit jamais, tant elle tue subtilement et soudainement... »

Il nous donne après cela un vague aperçu descriptif.

« Je me rappelai pendant cette excursion ce que j'avais vu des cavernes des Mammouths; si j'avais eu une torche jaune au lieu de cette sempiternelle lumière bleue et un solide marinier maniant un aviron au lieu d'un Sélénite avec une tête en seau à charbon actionnant une machine à l'arrière du canot, j'aurais pu m'imaginer que j'étais tout à coup de retour sur la terre. Les rocs autour de nous étaient fort variés, parfois noirs, parfois veinés et d'un bleu pâle; une fois même, ils étincelèrent et lancèrent des feux comme si nous étions arrivés dans une mine de saphirs. Au-dessous, on voyait des poissons fantastiques et phosphorescents jeter un éclat et disparaître dans les profondeurs à peine moins phosphorescentes. Puis, bientôt, une longue perspective ultra-marine s'étendit au long d'un bras de mer turgescent, laissant voir un canal sillonné de trafic avec une sorte de quai de débarquement, et ensuite un coup d'œil dans ce qui était peut-être le puits énorme et encombré d'une des grandes voies verticales.

« Dans un vaste espace surplombé de

M. Wendigee et moi écoutions les messages de Cavor.

stalactites scintillantes, un certain nombre de bateaux étaient à la pêche. Nous nous approchâmes de l'un d'eux et j'examinai les pêcheurs sélénites qui relevaient leurs filets avec des bras excessivement longs. Ils avaient l'air de petits insectes bossus avec des appendices supérieurs très solides, des jambes courtes et bancales et le masque facial recourbé. A la façon dont ils tiraient, ce filet me parut la chose la plus lourde que j'avais encore rencontrée sur la lune; il était garni de poids — d'or, sans doute, — et il fallut longtemps pour l'amener, car, dans ces eaux, les poissons les plus grands et les plus mangeables se cachent dans les profondeurs. Les poissons qui emplissaient le filet montèrent comme un clair de lune bleu.

« Parmi leur pêche se trouvait une chose noire à l'œil mauvais, aux tentacules nombreux s'agitant férocement et dont les pêcheurs saluèrent l'apparition de petits cris et de gazouillements; puis ils se mirent, avec des mouvements secs et nerveux, à la tailler en morceaux au moyen de petites hachettes. Tous les membres séparés continuèrent à se tordre et à se détendre d'une façon menaçante. Par la suite, quand la fièvre m'abattit, je rêvai à maintes reprises de cette créature acharnée et furieuse surgissant si vigoureuse et si active de cette mer inconnue.

« La surface de cette nappe d'eau doit se trouver à près de deux cents milles, sinon plus, au-dessous du niveau de la croûte extérieure de la lune; toutes les villes, ainsi que je l'appris, sont situées immédiatement au-dessus de cette mer centrale, en des espaces caverneux et des galeries artificielles tels que je les ai décrits, et elles communiquent avec l'extérieur par d'énormes puits verticaux qui ouvrent invariablement dans ce que les astronomes terrestres appellent les « cratères » de la lune. J'avais déjà vu, lors des courses qui précédèrent ma capture, le couvercle qui fermait la bouche d'un de ces puits.

« Sur les conditions de la partie moins centrale de la lune, je ne suis pas encore arrivé à savoir quelque chose d'absolument précis. Il y a un énorme système de cavernes dans lesquelles les veaux lunaires s'abritent pendant la nuit; il y a des abattoirs et autres établissements semblables — c'est dans l'un de ceux-ci que Bedford et moi nous battîmes avec les bouchers sélénites — et j'ai vu, depuis cela, des ballons chargés de viande descendre des ténèbres supérieures. Jusqu'ici, je ne suis guère plus renseigné sur ces choses qu'un Zoulou échoué à Londres ne le serait, dans la même période de temps, sur les ressources de grains de l'Angleterre. Il est clair cependant que ces puits verticaux et la végétation de la surface doivent jouer un rôle essentiel dans la ventilation et le rafraîchissement de l'atmosphère lunaire. Plusieurs fois, et particulièrement lorsque je sortis de ma prison, un vent froid soufflait certainement de haut en bas du puits et il y eut plus tard une sorte de sirocco montant vers l'extérieur et qui correspondit à mon accès de fièvre. Car, au bout de trois semaines environ, je tombai malade d'une sorte de fièvre indéfinissable et malgré le sommeil et les tablettes de quinine que fort heureusement j'avais conservées dans ma poche, je restai souffrant et misérablement agité, presque jusqu'au moment où je fus mené au palais du Grand Lunaire, qui est le Maître de la Lune.

« Je ne veux pas, remarque-t-il, m'étendre sur l'état pitoyable dans lequel je me trouvai pendant ces jours de maladie. »

Et il continue à donner une quantité de détails minutieux que j'omets ici.

« Ma température, conclut-il, resta anormalement élevée pendant longtemps et je perdis toute envie de manger. J'eus des intervalles de veille hébétée, et des sommeils tourmentés de rêves; je me rappelle avoir passé par une crise de faiblesse telle que j'eus la nostalgie frénétique de la terre. J'éprouvais l'intolérable désir qu'une autre couleur vînt rompre ce bleu perpétuel... »

Il se reprend alors à parler de l'atmosphère lunaire, emprisonnée dans cette éponge. Des astronomes et des physiciens m'ont assuré que tout ce qu'il raconte est absolument d'accord avec ce que l'on sait déjà de l'état de la lune. Si les astronomes terrestres avaient eu le courage et l'imagination de pousser à l'extrême une induction hardie, prétend M. Wendigoe, ils auraient pu prédire presque tout ce que Cavor révèle de la structure générale de la Lune. Ils savent maintenant, à peu près certainement, que la lune et la terre ne sont pas tant un satellite et sa planète que sœurs petite et grande, formées d'une même masse et par conséquent de matière identique. Et puisque la densité de la lune n'est que les trois cinquièmes de celle de la terre, c'est parce qu'elle est creusée et vidée par un grand système de cavernes.

Il n'y avait aucune nécessité, dit Sir Jabez Flap, F. R. S., l'amusant explicateur des côtés facétieux des astres, d'aller dans la lune pour vérifier d'aussi faciles inférences; et il ponctue la plaisanterie en faisant allusion au fromage de gruyère; mais, en tout cas, il aurait bien dû faire connaître avant notre voyage ce qu'il savait des cavités de la lune. Si la lune est creuse, l'apparente absence d'air et d'eau s'explique, alors, très aisément. La mer se trouve à l'intérieur, au fond des cavernes, et l'air voyage à travers les immenses galeries, d'accord avec les simples lois de la physique. Les antres lunaires sont, en somme, des endroits fort ventilés. A mesure que la lumière solaire contourne le globe, l'air des galeries supérieures se trouve surchauffé, sa pression s'accroît, une partie s'échappe vers l'extérieur et se mélange à l'air congelé qui s'évapore des cratères, où les plantes absorbant son acide carbonique, tandis que la majeure partie se répand au long des galeries pour remplacer l'air condensé du côté froid. Il y a donc, constamment, une brise soufflant vers l'Est dans l'atmosphère des galeries supérieures et un échappement par les puits pendant les jours lunaires, échappement grandement compliqué, certes, par les formes et les dimensions variées des grottes et des galeries, et les appareils ingénieux imaginés par les Sélénites...

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

C'est une toute jeune femme nouvellement mariée. Elle ne sait pas faire la cuisine, mais elle est pleine de bonne volonté.

— Fais donc un bouillon aux herbes, lui dit un jour son mari. C'est bon, sain et pas cher.

Deux jours plus tard, un bouillon aux herbes figurait au menu du soir.

— Pouah, fait le mari en y goûtant, que diable as-tu pu mettre là-dedans ?

— Eh bien, j'ai mis de la bonne herbe toute fraîche. J'en avais cueilli pour les lapins. Il y en avait trop, alors je n'ai pas voulu la perdre...

o

Esprit d'à propos. — La scène se passe à la foire aux puces, dans un de ces nombreux bric-à-brac où voisinent, par terre, les objets les plus hétéroclites. Un pauvre regarde une paire de chaussures.

— Je les achèterais bien, dit-il à la marchande, si elles n'étaient pas trouées.

— Ce n'est pas de la chaussure de fatigue, répond-elle, c'est de la chaussure d'intérieur...

o

Deux dames se rencontrent au marché. Elles ne se sont pas vues depuis un an et elles s'interrogent sur l'état de santé de leurs familles respectives.

— Et comment va votre petit dernier, demande Mme X... à Mme Y...

— Très bien, merci. Il marche depuis six mois.

— Pas possible! s'exclame Mme X..., comme il doit être loin maintenant !

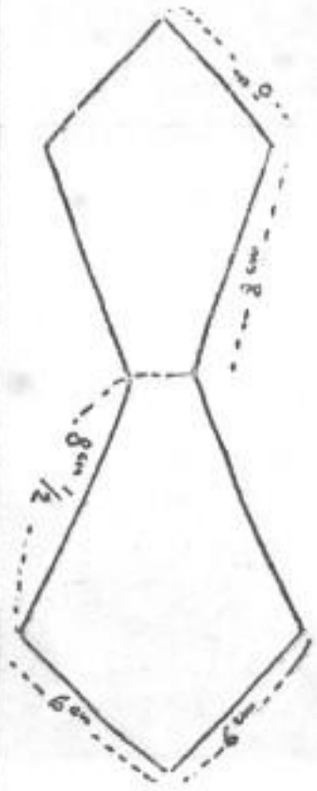
o

M. et Mme Harpagon reçoivent à dîner. Mais ils sont malades en pensant à l'argent qu'il leur faudra débourser.

— J'ai une idée de génie, s'écrie monsieur. Ce dîner de 12 couverts va nous coûter les yeux de la tête. Invite donc ta cousine, ça fera une 13e et comme ils sont tous superstitieux, ça leur coupera l'appétit et nous, nous aurons à manger pour toute la semaine.

Le coin des Fillettes

CRAVATE POUR PETITE FILLE



Patron

Cravate terminée

Achetez une petite pelote de laine angora et vous pourrez faire deux cravates. Vous commencez par deux mailles, puis vous augmentez au commencement du rang et à la fin, cela tous les deux rangs. Lorsque vous avez déjà tricoté pendant 6 cm., vous devez alors commencer les diminutions; vous diminuez donc d'une maille au commencement et au bout de chaque rang, tous les deux rangs. Lorsque votre cravate a la longueur que vous voulez lui donner (fig. 1), vous faites alors le côté suivant; vous commencez par augmenter, puis vous diminuez.

Je vous conseille de faire l'un des côtés plus petit que l'autre.

Prenez une laine de jolie couleur et avec un petit col blanc, vous verrez comme c'est joli.

Faire le point mousse, toujours à l'endroit.

Les Conseils de tante Camille

Comment enlever les taches de graisse. — *Comment allez-vous enlever la tache que vous avez faite sur votre robe ? Naturellement, vous savez déjà que l'on doit prendre soit de la benzine, soit de l'essence. Mais faites bien attention, n'y touchez pas sans l'autorisation de maman, car ce sont des liquides très inflammables et vous mettriez le feu après vos vêtements. Pour bien enlever des taches, vous devez donc prendre de la benzine de préférence, en mettre sur un petit morceau de laine (de la flanelle) et vous frottez sur l'endroit à dégraisser, mais en ayant bien soin de le faire en frottant en rond, en commençant par former un cercle assez éloigné de la tache et en resserrant peu à peu ce cercle afin d'arriver progressivement à la tache. C'est un moyen pour éviter les cernes qui se forment sur les vêtements, après le détachage.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Croquettes de riz. — *Faire cuire le riz avec le sel et le sucre dans le lait aromatisé au zeste de citron ou à la vanille. Lorsque le riz est cuit, le laisser refroidir un peu, puis casser les œufs, les incorporer au riz. Lorsque le riz est complètement refroidi, former des croquettes de la forme que vous voudrez, les rouler dans la farine et frire dans la friture bouillante. Les retirer dès qu'elles sont dorées, les mettre sur un plat et les servir saupoudrées de sucre.*

Galette de citrouille. — *En hiver, c'est la saison des citrouilles, et les mamans sont bien contentes de trouver un légume bon marché. Connaissez-vous cette recette ? Vous faites cuire un gros morceau de citrouille à l'eau, sans sel ni sucre. Faites-le égoutter et passez-le en purée. Faites une pâte avec un œuf, une cuillerée de lait et autant de farine qu'il en faut pour que la pâte soit épaisse sans être dure (il faut qu'elle s'étale sans qu'on ait besoin de l'écraser avec le rouleau). Ajoutez à cette pâte la purée de citrouille. Faites chauffer un peu de beurre dans une poêle, versez-y des tas de pâte qui s'étaleront sans se toucher. Retournez-les pour qu'ils soient bien dorés des deux côtés et servez-les saupoudrés de sucre en poudre.*

Pain perdu. — *Encore une manière d'utiliser du pain rassis, mais cette fois-ci c'est une recette sucrée. Couper le pain en rondelles d'un centimètre d'épaisseur, les saupoudrer de zeste de citron râpé ou de vanille en poudre, les tremper dans du lait sucré, les faire égoutter ensuite sur un tamis, à défaut une passoire.*

D'autre part, casser trois œufs, séparer les blancs des jaunes, battre les blancs en neige avec une petite cuillerée de sucre, mêler ensemble les blancs et les jaunes, tremper les rondelles de pain dans les œufs et les faire frire dans du beurre bien chaud en arrosant chaque rondelle de pain d'un peu d'œuf battu; une fois cuites, mettre les rondelles de pain dans un plat et les saupoudrer de sucre en poudre.

TIMBRES

LES TIMBRES FRANÇAIS

DE LA GUERRE DE 1870 A CELLE DE 1914

1870. — A la suite du désastre de Sedan, l'Empire de Napoléon III s'écroula d'un seul coup. De ce fait, les timbres-poste qui portaient l'effigie de l'empereur furent mis hors de service. On s'empressa d'aller chercher dans les greniers les vieux clichés datant de la IIe République et l'on en fit des réimpressions. Mais le siège de Paris ayant isolé la capitale du reste du pays, il fut procédé, en province, à des émissions provisoires de ce même timbre-poste, qui offrent d'importantes variantes et qui, du fait de leur rareté, se trouvent avoir une grande valeur. C'est ainsi que le 20 centimes bleu, oblitéré, de cette époque, ne vaut que 30 centimes s'il a été émis à Paris et qu'il peut atteindre jusqu'à 1.000 francs s'il a été émis en province.

1870

La Commune n'émit pas plus de nouveaux timbres-poste que de pièces de monnaie : les timbres avec la tête de la Liberté restèrent en service. Il faut noter que cette émission — réimpression du timbre de 1848 — n'est pas dentelée. Elle le fut seulement après 1872.

1876

En 1876, la Liberté fut remplacée par un groupe allégorique : la « Paix » et « Mercure », que nous reproduisons ici et qui fut en service jusqu'en 1900.

En 1900, on mit en service un nouveau timbre représentant une Liberté assise, regardant à droite et qui fut, deux ans plus tard, légèrement modifiée dans son dessin. Puis ce fut, peu de temps après, la célèbre « Semeuse », due au graveur Roty et qui est trop connue pour qu'il soit besoin de la reproduire ici, et qui devait rester en série, pour la quasi-totalité des valeurs, jusqu'en 1932. En trois quarts de siècles (1849-1921), moins de dix types de timbres, avec des variations seulement de tirage, avaient été émis dans notre pays.

1903

POUR LES ÉTRENNES :
LES ALBUMS DE "MON CAMARADE"

RÉSUMÉ. — *Au cours d'une bataille entre deux bandes rivales, l'avion Oran-Toulouse s'est écrasé en flammes dans les Pyrénées. Sont seuls rescapés de la catastrophe le bandit Amédée et l'acteur César Boucafeu, que le bandit prend pour son chef.*

Chapitre IX. — LA BELLE DE CARCASSONNE

Les grandes émotions donnent faim, dit-on. Elles ne donnent pas seulement faim, elles donnent aussi sommeil.

César Boucafeu dormait paisiblement sur l'épaule d'Amédée le Marseillais, lorsque celui-ci, d'un coup de coude, le réveilla et le prévint que Carcassonne était en vue.

César Boucafeu revint désagréablement à lui. Il avait la bouche pâteuse, l'esprit barbouillé. Et soudain, il se souvint. Son départ à l'aube, de l'aérodrome d'Oran, l'assassinat de Marcel Clapier par le Dr Merlin, sous ses yeux, à Alicante, l'orgie de meurtres qui s'était terminée par la chute dans les Pyrénées du grand avion d'Air-France, par sa descente mouvementée en parachute.

Amédée et lui avaient eu la chance de tomber presque ensemble, à peu de distance d'une grande route.

Sur les conseils du Marseillais, ils avaient dissimulé les parachutes dans un creux de rocher, et ils avaient arrêté la première auto qui descendait en direction de la plaine. C'était celle d'un boulanger, un brave homme silencieux, très heureux de rendre service à ceux qu'il croyait être des touristes égarés dans la brume et qui les descendit jusqu'à Aix-les-Thermes.

Un express était en partance pour Toulouse, dans la gare. Ils le prirent jusqu'à Foix, où le Marseillais avait un ami garagiste qu'il alla voir seul, et qui, expliquait-il, avait reçu des ordres pour faciliter les choses.

Il revint presque aussitôt au buffet de la gare avec une belle voiture noire, conduite intérieure, qu'il menait à toute vitesse. César Boucafeu était là, achevant un cassoulet, balancé entre la peur qu'il avait d'être mis en prison s'il soufflait mot de l'aventure tragique de la matinée et le devoir qui lui enjoignait de dénoncer le Marseillais, son compagnon, à la police.

Amédée trancha ce débat de conscience en embarquant César dans sa voiture.

Il annonça qu'il filait vers Carcassonne où les attendait Martha-la-Blonde, qui serait bien surprise de leur voir une telle avance sur l'horaire prévu.

Elle se tenait en permanence à l'Hôtel du Commerce, depuis trois jours, prête à toute éventualité...

César, en proie aux remords et à la peur, fixait les arbres de la grande route.

Les freins grinçaient dangereusement dans les virages que le Marseillais prenait à toute allure. Les bornes kilométriques tournaient dans une ronde folle sous les yeux de l'acteur... Tout se brouilla dans sa tête et il s'endormit.

A son réveil, il vit sur une colline les tours moyennageuses de la cité de Carcassonne, ces tours si outrageusement restaurées qu'elles semblent un décor de théâtre.

La ville moderne de Carcassonne est bâtie en plaine, à quelque distance de la citadelle. Ses rues sont étroites, tortueuses. Le centre de la ville est une grande place, avec de gros platanes méridionaux et une claire fontaine toujours chantante. C'est sur cette place que se trouve l'Hôtel du Commerce.

Martha-la-Blonde faisait la sieste derrière les persiennes closes, lorsque Amédée le Marseillais, suivi de César Boucafeu, firent irruption dans sa chambre.

C'était une femme d'assez petite taille, mais fine et délicée, aux membres ronds.

Son visage était d'une grande beauté, avec ses yeux d'un bleu profond, ses dents très blanches ; son teint éclatant, à la fois rose et bistré, et ses admirables cheveux blonds, qui moussaient comme un nuage doré autour de son front bombé.

— De quoi on frappe avant d'entrer, bande d'ours! Ah! c'est toi, Amédée, faillait le dire!

La femme s'était assise sur son lit. Sa voix eût été belle comme son visage, n'eût été son accent traînant et camelle, celui des mauvais garçons de Montmartre.

— Pas d'histoire, petite, en file. Avant une minute, on bas. T'es prête? répliqua le Marseillais.

— Bien sûr qu'elle est prête ma valise. Tu crois que j'arrive de la dernière marée ? répliqua Martha-la-Blonde. Allez m'attendre dehors, que je m'habille.

— Pas le temps, mon poulet. Tu t'habilleras dans la voiture, si ça te chante, mais on doit filer.

— De quoi? De quoi? Vous avez au moins six heures d'avance sur l'homme et vous ne voulez pas me laisser le temps de me tringuer? T'as toujours été un peu ballot, Marseillais de mes pieds, grand ballot.

Mais avec sa vivacité méridionale, Amédée avait roulé en boule les habits de Martha qui traînaient sur une chaise et il lui avait passé parle sus sa robe de chambre à ramages son manteau de fourrure trouvé dans l'armoire à glace.

La femme eut beau protester, perdre ses pantoufles dans l'escalier, elle se trouva bientôt au fond de la voiture d'Amédée, à côté de César Boucafeu.

Elle avait sa valise à ses pieds, ses vêtements en tas posés sur le couvercle et une pile de journaux illustrés qu'elle avait pris le temps de ramasser, sur sa table de nuit.

Au volant, sans se retourner, le Marseillais lançait à Martha-la-Blonde :

— Faut pas m'en vouloir, ma grosse, si je t'ai bousculée, mais il y a eu un coup de tabac. Ivan est resté dans le coup. Demande à M. Marcel de t'expliquer. C'est lui qui a sauvé la situation.

— Comment c'est vous, monsieur Marcel ?

Martha se retournait vers César Boucafeu et qui souriait de toute la blancheur éclatante et nacrée de ses belles dents.

— Excusez-moi, je ne savais pas être assise auprès d'un aussi grand chef. J'ai à peine fait attention à vous.

Martha s'asseyait à la distraction, minaudait, faisait des grâces, humait avec coquetterie un bouquet de violettes de Parme attaché au collet de son manteau tacheté de panthère blonde.

Elle avait sorti de la poche de son manteau de fourrure un étui à cigarettes en vermeil, d'où elle avait tiré une cigarette à bout doré.

— Pas possible, c'est vous Marcel! *Marcel l'Américain*, le gangster, comme nous disons en France, *Marcel le Français*, comme on vous appelait en Amérique.

Elle regardait le prétendu gangster avec une expression extatique dans ses grands yeux bleus. Elle demeura pensive, tapotant machinalement sa cigarette contre la boîte de vermeil. Puis, sortant un briquet d'or massif, elle alluma sa cigarette et tira machinalement quelques bouffées bleues, l'œil perdu.

— Ah! vous en avez fait rêver des femmes, et pas seulement dans le milieu, avec vos exploits, monsieur Marcel. Ce que vous avez fait à Chicago, en Terre-Neuve, à New-York, ça passe vraiment l'imagination. Et votre dernier coup au Maroc, l'incendie des puits de pétrole, on peut dire que c'était du billard. Vous savez, de ce coup-là, il n'y a pas que Premier qui vous en soit reconnaissant, mais le vieux (le fauteuil à roulettes, vous savez), il a dû avouer qu'il vous devait une fière chandelle. Si on avait pu exploiter du pétrole en Afrique du Nord française, qu'est-ce qu'il aurait perdu comme pèze, tous les ans... Mais vous êtes bien silencieux!...

César Boucafeu ne savait quoi faire de sa personne. Il se rengorgeait en se voyant admirer par une jolie femme, mais il n'en était pas moins terriblement inquiet. Martha-la-Blonde ne paraissait pas bête. N'allait-elle pas tout deviner et dans ce cas ce serait, pour lui, la mort sans phrases. Il devait à toute force se tirer de ce mauvais pas.

Soudain lui revinrent opportunément en tête les souvenirs d'un rôle qu'il avait jadis étudié, celui de Jim-le-Halafré dans *Les Mystères de Chicago*, une pièce qu'il avait dû créer sur une scène des boulevards. Les répétitions étaient terminées, quant à la veille de la première, le producteur avait filé en Belgique, avec la caisse, sans payer les acteurs. Et César, tombant une fois de plus de ses rêves d'acteur dramatique, se retrouva chanteur comique dans la troupe de Laboussol. Mais ce rôle n'avait pas été oublié et il allait lui servir.

Tordant la bouche (on sait qu'obligatoirement les gangsters parlent la bouche tordue), et sans daigner tourner la tête vers Martha, César Boucafeu lança d'une voix théâtralement brutale une phrase tirée du troisième acte des *Mystères de Chicago* :

— Apprends une chose, bébé blond, c'est que Marcel n'aime pas les bavardes et que ça a coûté cher, à beaucoup, de ne pas la boucler...

Il avait accompagné ces sombres paroles d'un regard plus sombre encore.

La belle blonde, dépitée, se retourna d'un mouvement brusque et se mit à contempler obstinément le paysage. Bercé par les cahots de la grosse voiture qu'Amédée continuait de conduire à tombeau ouvert, César Boucafeu, toujours tiraillé par les remords et l'angoisse, ne tarda pas à se réfugier, une fois de plus, dans le sommeil.

Chapitre X. — SHERLOCK HOLMÈS, HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

La nuit était déjà complète lorsque César Boucafeu et Martha-la-Blonde reprirent leur conversation.

Le faux bandit n'eut pu dire combien d'heures il avait dormi. Il n'était certain que de deux choses : il n'avait plus sommeil, mais il avait faim, une faim de loup. Et Martha lui tendait avec un large sourire un croustillant pâté en croûte.

— Il vient de la meilleure pâtisserie de Millau, dit-elle. Nous avons dû nous arrêter, Marcel et moi, nous crevions de faim. On n'a pas pu attendre jusqu'à *La Cilterne*. Il y a encore une bonne heure jusqu'à Florac. Nous avons dû prendre par les gorges du Tarn. La route de la vallée de la Jonte est mauvaise. Et la petite route qui coupe le Causse Méjean, en montant depuis les Vignes, est trop accidentée pour qu'on puisse la prendre de nuit. Ce sera déjà dur, la montée depuis Florac, la nuit...

César Boucafeu ne prêtait guère d'attention aux explications de la jeune femme. Il dévorait à belles dents. Tout ce qu'il retenait, c'est qu'on traversait les célèbres gorges du Tarn, de nuit, qu'on allait vers Florac.

Ah! oui, Florac, *Lozère*. Il était allé deux fois en tournées. Un sale patelin que cette sous-préfecture qui n'avait même pas 2.000 habitants. Plus de la moitié des places étaient vides, au théâtre municipal.

— Nous serons à « la Citerne » avant 11 heures. Premier ne sera certainement pas arrivé. Mais je serais bien surpris que Charles et Antoine soient déjà couchés. Vous serez surpris de ce que vous allez trouver à la Citerne. Vrai, ces cavernes ça dépasse toute l'imagination. Je ne parle pas seulement du pratique, mais de la beauté. L'aven Armand, les grottes de Dargilan, ce n'est rien à côté... Et ce n'est pas parce que Charles est mon mari...

Qu'est-ce que c'était que ces histoires de Grotte, cette Citerne, ce Premier, ce Charles et cet Antoine? S'il se laissait entraîner dans une conversation pareille, César Boucafeu était certain de dire des bêtises. Il fallait faire taire la belle blonde. L'acteur, qui mordait à même une cuisse de poulet froid, retira le morceau de sa bouche et rentrant dans son rôle de gangster, lança une réplique du quatrième tableau des *Mystères de Chicago*.

— Tu ne vas pas la boucler à la fin? Tu ne sais pas ce que je t'ai dit au sujet des bavardes...

Dépitée, Martha se mit à manger silencieusement du fromage de tête et à croquer des cornichons.

Séparé de ses complices par une double glace, Amédée le Marseillais conduisait toujours à une vitesse d'autant plus terrifiante que la nuit était plus sombre et la route plus accidentée. Les pneus hurlaient en glissant sur le bitume, le gravier qui volait venait frapper les vitres de la grosse conduite intérieure.

Martha-la-Blonde tendit à César Boucafeu un numéro de Sherlock Holmes *illustré.*

L'intérieur de la voiture était éclairé. Le reflet des vitres empêchait de rien distinguer à l'extérieur.

César Boucafeu était maintenant rassasié. Avec des façons de midinette, Martha avait rassemblé les miettes et les os rongés au milieu des papiers gras et elle avait fait du tout un paquet qu'elle avait posé dans un coin de la voiture.

Elle jouait maintenant machinalement avec une alliance de platine qu'elle avait à la main droite. Ses ongles étaient recouverts d'un vernis métallique aux reflets nacrés. Ses doigts longs étaient encore tout luisants de la graisse du repas qu'elle n'avait pas pris la peine d'essuyer.

César Boucafeu ne semblant pas prêter attention à son manège, la blonde se saisit d'un illustré posé à côté d'elle sur la banquette, et dit soudain :

— Avez-vous vu, monsieur Marcel, qu'on parlait de vous dans *Sherlock Holmes*? Trois grandes pages avec des tas de photos et votre portrait en couverture...

César Boucafeu sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Le portrait de Marcel en première page d'un illustré... Mais on allait s'apercevoir qu'il n'était pas le vrai bandit, mais quelqu'un d'autre, et alors !

L'acteur affermit sa voix et dit d'une voix d'autant plus brutale qu'il était plus épouvanté :

— Tu y crois, toi, à ces blagues qu'on imprime dans ces journaux. Vrai je te croyais plus dessalée...

Vexée Martha répliquait :

— Bien sûr, que je ne crois pas tout ce qu'ils racontent. Il y a à boire et à manger. Les photos, par exemple, on voit bien que c'est du flan, des photos tirées d'un film. Je pense bien que vous n'êtes pas allé faire cadeau de votre photo à ces messieurs les journalistes.

La jeune femme tendait le journal illustré à César Boucafeu. On lisait en grosses lettres, sur la couverture :

QUAND J'ÉTAIS DE LA BANDE A MARCEL

Les Confessions d'un Tueur.
Révélations sensationnelles sur les gangsters américains.
De Chicago à Oran.
Une exclusivité de Sherlock Holmes.

Au-dessus de ces titres à effet, en blanc sur fond brun, un homme au visage brutal tenait à la main un revolver fumant. La photo ne ressemblait pas plus à Marcel, l'homme empoisonné à Alicante, qu'au brave César Boucafeu, bandit malgré lui. L'acteur reconnut le modèle de cette photo, un habitué du café Riboulingue, un petit acteur spécialisé dans la figuration des films apaches. César ne put retenir un sourire de contentement.

— Je comprends que vous rigoliez devant une photo pareille, s'exclaffait Martha. Ça se voit bien que c'est du cinéma. Un gangster n'a pas une figure aussi tarte. Tandis que vous... Mais pour ce qui est de l'article, ce n'est pas le même tabac que pour les images. C'est un type tout ce qu'il y a d'à la boule qui l'a écrit. Presque tout ce qu'on raconte là dedans, c'est des choses que je connais de vous, et qui sont vraies. A mon avis, c'est un coup de ce vieux crocodile de docteur, qui en savait long sur nos affaires. Il avait des amis à *Sherlock Holmes*. Il a dû les tuyauter. Il ne pourra plus les tuyauter maintenant.

Un sourire cruel retroussa les lèvres de Martha-la-Blonde, alors qu'elle faisait cette allusion à l'assassinat du Dr Merlin. César Boucafeu coupa brutalement la parole à la jeune femme.

— Tu ne vas pas la boucler, grande bavarde. Je voudrais bien lire un peu ce qu'on éructe sur moi dans les journaux.

Martha se tut et resta songeuse. « Éructer » était un mot d'argot qu'elle ne connaissait pas encore. Elle se prenait de le replacer. Le vrai est que le malheureux César, en s'efforçant de parler le langage des apaches, commettait des fautes invraisemblées, et empêtrait des mots savants à la place de mots d'argot.

Cependant, ayant obtenu le silence, il commença à lire l'article de l'hebdomadaire illustré *Sherlock Holmes*, pour y apprendre qui était le mystérieux Marcel qu'il était bien malgré lui chargé d'incarner.

L'article commençait par une fade et bavarde description des bouges de la Kasbah d'Alger. C'est là que le journaliste prétendait avoir reçu les confidences de Z... le tueur, un des plus illustres lieutenants de Marcel, un homme qui avait « *travaillé* » avec le grand chef, aussi bien en Amérique qu'en Afrique du Nord.

Mais cette mauvaise littérature terminée, le ton changeait, et commençait un récit singulier qui passionna César Boucafeu.

(A suivre.)

LE PLUS BEAU CADEAU POUR VOS ÉTRENNES !...

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.
L'album : 9 fr. — Franco : 11 fr. 50

UN ALBUM RELIÉ DE " MON CAMARADE "

Envoyez un mandat chèque postal en même temps que votre commande à " MON CAMARADE ", E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e. C. ch. postal 974-41 Paris.

2e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album : 13 fr. — Franco : 18 fr. 50

A TRAVERS LE MONDE

Le royaume du Yémen, appelé autrefois l'Arabie heureuse couvre une superficie de 62.000 km. et a une population d'un million d'hommes. La capitale en est Sanaa qui compte 70.000 habitants. C'est dans le Yémen que se trouve la région appelée Moka, où l'on cultive le meilleur café du monde.

○

Les microbes qui corrompent les aliments ne peuvent vivre à une température très basse. C'est pourquoi on conserve la viande et les matières alimentaires, dites périssables, dans des frigidaires et des glacières.

○

On donnait autrefois le nom de « Catacombes » à de grands souterrains où l'on avait coutume d'enterrer les morts. Les plus fameuses sont celles de Rome où se réunissaient les premiers chrétiens pour ne pas être découverts. Il en existe également dans d'autres villes d'Italie. Celles de Paris sont également très connues.

○

Les fourmis blanches sont très abondantes en Australie où elles causent de grands dommages, notamment aux objets de métal. En effet, elles déposent sur le métal l'acide formique qui l'altère.

○

D'après les statistiques d'une compagnie anglaise de secours maritimes, depuis un siècle et demi, par suite de naufrages, il est allé au fond de l'eau des milliards de métaux précieux, or, argent, platine... A elle seule, la frégate anglaise, *la Lutine*, qui fit naufrage en 1799 devant les côtes de Hollande, portait un trésor de 15 millions de livres sterling, destiné à couvrir les frais de la guerre contre la France.

● ABONNEZ-VOUS!!! FAITES DES ABONNÉS

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Vous n'avez pas été sans remarquer, si vous vous intéressez aux records d'aviation, que les définitions sont tellement embrouillées qu'il est difficile de reconnaître les distinctions entre les avions.

C'est-à-dire que les performances des avions tiennent compte du nombre de personnes enlevées, de la charge enlevée, de la distance parcourue et du poids de l'avion lui-même.

Sur la proposition de la France, une nouvelle réglementation est entrée en vigueur au 1er janvier 1937. Elle stipule que la classification des avions de sport se fera désormais par la cylindrée du moteur ou des moteurs (au total, dans le cas de bi-moteurs).

Ainsi, vous avez pu lire récemment que le pilote Arnoux avait battu des records dans la catégorie 6 lit. 500.

Il y a quatre catégories : la première jusqu'à 9 litres; la seconde jusqu'à 6 lit. 500; la troisième jusqu'à 4 litres et la quatrième jusqu'à 2 litres.

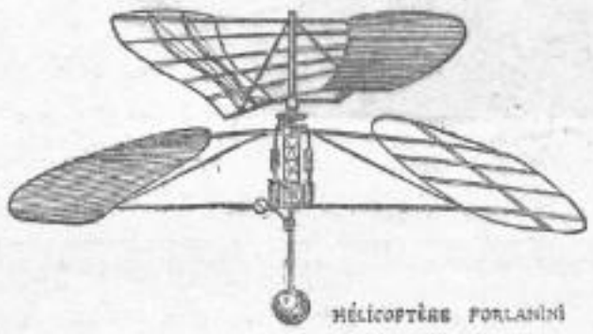
Mais cette année, la confusion subsiste par le fait que la transition permet de battre des records à la fois avec le classement au poids et à la cylindrée!

Et il y a ainsi deux listes, une par classement, pour un même record.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1877. — *C'est à Henrico Forlanini, né en 1848, que revient l'honneur d'avoir réussi le premier hélicoptère à vapeur qui se soit non seulement élevé, mais encore tenu en l'air.*

L'appareil se composait essentiellement d'une grande hélice de 2 m. 80 de diamètre fixée à un bâti portant une machine à vapeur à deux cylindres.



HÉLICOPTÈRE FORLANINI

Le rôle de cette grande hélice, qui n'est pas entraînée par le moteur, est de s'opposer au mouvement tournant résultant de la rotation d'une autre hélice plus petite, de 1 m. 80 de diamètre, située au-dessus.

La vapeur était fournie par une sphère métallique suspendue à son conduit au-dessous de l'appareil, et servant de contrepoids par la même occasion. La sphère était remplie d'eau aux deux tiers et la pression était portée à 8 kilos par cm².

La machine à deux cylindres actionnait un arbre horizontal au moyen d'une manivelle à chaque bout de l'arbre. Sur cet arbre était monté un pignon d'angle engrenant avec un autre pignon à axe vertical. C'est cet axe qui entraînait l'hélice supérieure.

La chaudière pesait 1 kilo avec l'eau; le moteur 1 kg. 600 et le poids total atteignait 3 kg. 500.

Dans une expérience faite le 29 juin 1877, l'appareil, disposant d'une surface d'hélices de 2 mètres carrés, s'éleva librement à Alexandrie.

En décembre 1877, Forlanini renouvela son exploit à Milan en présence du Dr Giuseppe Colombo. L'expérience relatée dans le journal Il Politecnico *confirma les espoirs de l'inventeur. Son hélicoptère s'éleva à 13 mètres de hauteur et s'y maintint pendant vingt secondes. La durée du vol était forcément limitée car l'appareil n'emportait pas de foyer avec lui et n'utilisait que la vapeur contenue dans la sphère chauffée avant le départ, tout comme les montgolfières de 1783.*

En 1879 l'Institut Lombard de Milan récompensa l'inventeur en lui remettant un prix de 1.500 francs.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

III. **MANCHE A AIR.** — Appareil placé sur tous les terrains d'aviation et qui a pour but d'indiquer la direction du vent. C'est un cône en toile, ouvert à ses deux extrémités et peint en blanc et rouge par bandes, pour être mieux visible.

Son utilité est incontestable puisque vous savez qu'un décollage ou un atterrissage doivent toujours se faire face au vent.

La manche à air est d'un usage assez ancien et est complétée maintenant par le té d'atterrissage dont nous parlerons une prochaine fois.

□

MONOPLAN PARASOL. — C'est un monoplan dont l'aile se trouve placée au-dessus du fuselage et est tenue, soit par des mâts, soit par des haubans. Ce type d'avion a connu une grande vogue, mais tend à être remplacé par le monoplan surbaissé. On l'appelle encore monoplan surélevé.

Sports

AUTOS DE COURSE

Nous devions reparler des voitures de course de l'année prochaine. Voici quelques détails : Chez Mercédès, la grande marque allemande, on prépare une 12 cylindres à compresseur, de 3 litres de cylindrée.

Les moteurs 12 cylindres ne sont pas une nouveauté, car en 1924 et 1925 la Delage de 2 litres a fait de remarquables « étincelles », grâce à ses petits pistons et à son vilebrequin tournant très vite. L'autre firme allemande, Auto-Union, rivale de Mercédès, a aussi en vue une voiture 12 cylindres de 3 litres, à compresseur, qui tentera sa chance contre une 16 cylindres 4 lit. 500 sans compresseur, de la même marque. Auto-Union essaie ainsi les deux possibilités offertes par la nouvelle formule.

○

Du côté italien, l'innovation est le départ de chez Alfa-Roméo de l'ingénieur qui avait, ces dernières années, créé et étudié tous les moteurs de course. Aussi ne sait-on pas grand'chose sur les projets de la fameuse Ecurie Ferrari, qui avait l'exclusivité de tous les récents modèles de course de chez Alfa-Roméo.

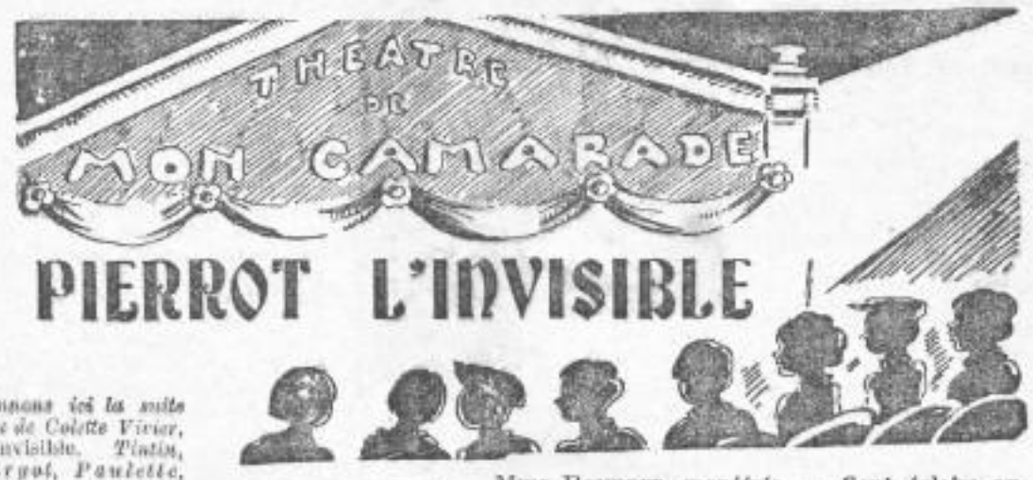
Il est fort probable que l'Ecurie Ferrari utilisera les moteurs anciens de 3 litres, comme base, pour établir des nouvelles voitures à moteurs 3 litres à compresseurs.

○

La France, outre la Delahaye du « Million », a de sérieux espoirs en Bugatti qui a toujours défendu ardemment les trois couleurs, alors que tant d'autres baissaient pavillon.

Chez Bugatti, il existe déjà une 4 lit. 500 sans compresseur, qui a déjà « tourné » à Montlhéry en réalisant une performance très belle, bien que légèrement inférieure à celle de la Delahaye.

Il est possible qu'une autre voiture à moteur 3 litres à compresseur soit étudiée, car Bugatti a réussi un si beau moteur 3 lit. 300, qu'il semble bien qualifié pour en réussir pareillement un autre, légèrement plus petit.



PIERROT L'INVISIBLE

Nous donnons ici la suite de la comédie de Colette Vivier, Pierrot l'invisible. *Tintin, Albert, Margot, Paulette, Mimile, joyeuse bande de farceurs, ont fait croire à Pierrot qu'il était devenu invisible.*

SCÈNE PREMIÈRE *(suite)*

TINTIN, *levant les bras.* — Ça, par exemple, c'est plutôt rigolo! Alors, c'était donc vrai : un des chocolats rendait invisible, il ne m'avait pas trompé, le type au portefeuille? Pierrot, réponds-moi, au moins, dis-nous où tu es!

(Pierrot se garde bien de répondre.)

ALBERT. — Eh bien, il en a de la veine, ce Pierrot-là! Tiens, toutes ces histoires m'ont coupé les jambes... je vais tirer le banc pour m'y asseoir... Oh, ce qu'il est lourd!

(Il tire le banc en le soulevant; Pierrot tombe.)

TINTIN. — Attends, je vais t'aider, nom d'une pédale!

(En courant, il pousse Pierrot qui grogne.)

MARGOT. — On joue au ballon? Oui? Alors je retire mon manteau!

PAULETTE et MIMILE. — Et moi aussi! Et moi aussi!

(Ils retirent manteaux et cache-nez et les jettent à la tête de Pierrot qui en est tout recouvert. Margot lance la balle sur lui, les autres le bousculent. Pierrot ronchonne, mais on fait semblant de ne pas l'entendre, ce qui le ravit.)

PIERROT, *à part.* — Ils ne m'entendent pas! Ils ne me voient pas! Veine alors... je file chez le pâtissier! *(Il se sauve sans bruit.)*

LES ENFANTS. — Suivons-le! *(Tous disparaissent.)*

SCÈNE II

Chez Mme Bourrit, la pâtissière. En face de la porte, une table chargée de gâteaux, d'une carafe d'orangeade, d'assiettes, de verres, de fourchettes. Un peu en arrière, une autre petite table avec une chaise. Mme Bourrit, seule dans le magasin, est en train de compter les gâteaux.)

Mme BOURRIT, *maniérée.* — Sept éclairs au chocolat... *(Elle les touche un par un.)* Six... non... cinq éclairs au café... onze babas... mais où sont-ils, les onze babas? Oh! oh! M. Bourrit a encore oublié de les préparer! Il oublie tout, tout... Ah, quelle existence!... Voyons, ces choux à la crème? *(Elle enfonce son doigt dans un chou, le suce, recommence.)* B...bon... un peu sucré peut-être!... Et les tartes aux cerises?... *(Elle mange une cerise, fait tomber la tarte, la ramasse, l'essuie, y remet les cerises qui ont roulé par terre, tout cela avec de petits gestes prétentieux. On entend un pas.)* Ah! un client!

(Entre M. Lanterne.)

Mme BOURRIT, *saluant et souriant.* — Monsieur Lanterne... bonjour, monsieur Lanterne!

M. LANTERNE, *saluant poliment.* — Madame Bourrit!

Mme BOURRIT, *saluant encore.* — Monsieur Lanterne! Beau petit temps, n'est-ce pas, beau petit temps froid!

M. LANTERNE. — Froid? Il fait chaud comme tout!

Mme BOURRIT. — Je suis si frileuse! Tenez, lorsque je sors...

M. LANTERNE, *agacé.* — Oui, oui, mais, dites-moi, madame Bourrit, je voudrais manger un gâteau!

Mme BOURRIT. — Mais comment donc! *(Elle apporte en toute hâte assiette et fourchette.)* Prenez, prenez ce qu'il vous faut : ils sont exquis, et vous avez le choix! Une tarte? Un éclair au chocolat? Au café?

M. LANTERNE. — Vous n'auriez pas plutôt un baba?

Mme BOURRIT, *très agitée.* — Un ba-ba? *(A part.)* Ah! monsieur Bourrit, monsieur Bourrit, vous me ferez mourir de chagrin! *(Haut.)* Un baba, par cette chaleur, y pensez-vous, monsieur Lanterne? Mais ce serait tout ce qu'il y a de plus indigeste!

M. LANTERNE, *railleur.* — Vous disiez tout à l'heure qu'il faisait froid?

Mme BOURRIT. — Froid... froid... je... je m'entends...

M. LANTERNE, *souriant.* — Bien, bien, ne vous affolez pas : je vais prendre un chou à la crème... là... et un éclair au café! *(Il se sert et va s'asseoir à la petite table où il commence à manger.)* Vous me donnerez aussi un verre d'orangeade!

Mme BOURRIT, *le servant.* — Vous verrez, elle est délicieuse! Et vos élèves, monsieur Lanterne, travaillent-ils bien, ces chers petits anges?

M. LANTERNE. — Couci-couça... il y a du bon et du mauvais, comme partout! Mais il me semble qu'on vous appelle?

UNE VOIX, AU DEHORS, *hurlant, furieuse.* — Hé-lo-ise! Hé-lo-ise!

Mme BOURRIT, *douce comme un agneau.* — Oui, mon ami, je viens, je viens!

(Elle sort. Pierrot ouvre la porte. On aperçoit derrière lui les têtes des autres enfants qui se poussent les uns les autres pour voir.

Jeu de scène : *Pierrot entre sur la pointe des pieds, tout souriant, va se placer devant M. Lanterne et lui fait, en prenant son temps, une série de grimaces horribles. M. Lanterne reste sidéré; il tient en l'air sa fourchette au bout de laquelle est piqué un morceau de gâteau. Pierrot bâille, s'étire, fait une culbute, etc., puis, d'un geste désinvolte, attrape le bout du gâteau, l'avale, s'en va, toujours lentement, vers la table aux gâteaux, en goûte un, en goûte un autre, repousse tout pour se faire une place, s'assied sur la table, se bourre de gâteaux, boit à même la carafe d'orangeade, joue à la balle avec un chou. A cet instant, Mme Bourrit rentre, le voit, crie et reçoit le chou sur la tête. M. Lanterne lui fait signe de se taire et met son doigt sur son front, comme pour indiquer que Pierrot est fou.)*

Mme BOURRIT, *glapissant.* — Quoi? Quoi? Il est fou? Et après? Fou ou non, je ne veux pas qu'il mange mes gâteaux! *(Elle s'élance vers Pierrot, le tire par le bras.)* Dites-donc, vous, qu'est-ce que vous faites là? Voulez-vous bien descendre?

PIERROT, *la bouche pleine.* — M...moi? Moi?...

Mme BOURRIT. — Eh oui, vous! Qui voulez-vous que ce soit d'autre? Qu'est-ce que vous faites là, à manger mes gâteaux, assis sur ma table?

PIERROT, *roulant des yeux éperdus.* — Euh! euh!...

M. LANTERNE, *s'approchant et lui tâtant le pouls.* — Mais non, il n'a pas de fièvre! *(Criant.)* Alors quoi? Tu te fiches de moi, galopin? Comment, me tirer la langue, me faire des grimaces?

PIERROT, *ahuri.* — Vous... vous m'avez vu?

M. LANTERNE. — Si je t'ai vu? Il me demande si je l'ai vu! Et ce morceau de gâteau que tu m'as chipé, je ne l'ai pas vu, celui-là?

PIERROT. — Oh! oh!... si... mais... *(Il se tâte)* vraiment, vous me voyez? Vous... vous êtes sûr que vous me voyez? Je ne suis donc pas invisible?

Mme BOURRIT et M. LANTERNE. — Invisible?

PIERROT, *s'efforçant de réfléchir.* — Ou...i... Personne ne me voyait plus, dans la cour... à moins que... *(Il bondit.)* Oh! j'y suis, c'est un tour de ce sacré Tintin!

M. LANTERNE, *furieux.* — Je ne comprends rien à ton histoire, mais, avec ou sans Tintin, je t'aurai à l'œil à l'école, mon petit faiseur de grimaces! Combien vous dois-je, madame Bourrit?

Mme BOURRIT, *d'une voix mourante.* — Ah, je ne sais plus! Tout ça m'a tourné les sangs!

M. LANTERNE. — Eh bien, je paierai la prochaine fois!

Mme BOURRIT, *se redressant vivement.* — Non, non, je me souviens : ça fait 4 fr. 35!

(M. Lanterne pâle et s'en va.)

Mme BOURRIT, *à Pierrot.* — Et pour vous, ça sera 11 fr. 20, mon garçon, et vous avez encore bien de la chance que je ne vous fasse pas payer toutes les saletés que vous m'avez faites!

(Pierrot pâle avec des gestes rageurs.)

VOIX DE M. BOURRIT. — Hé-lo-ise! Hé-lo-ise! Que signifie tout ce vacarme?

Mme BOURRIT, *charmante.* — Je viens, mon ami, je viens te l'expliquer!

(Elle sort précipitamment. Les enfants entrent aussitôt.)

TINTIN, *d'un air joyeux.* — Mais le voilà! Il n'est plus invisible!

PIERROT, *furieux.* — Tais-toi! Tu m'as fait une farce, idiot, mais je vais te flanquer une de ces volées!

TINTIN. — Pourquoi ça? Est-ce que je t'ai obligé à me croire?

PIERROT, *bafouillant.* — Et... et mes 11 fr. 20, hein... mes 11 fr. 20?

TINTIN. — Eh bien quoi, tes 11 fr. 20? On ne te les a pas volés, tes 11 fr. 20! Ils n'étaient pas bons, les gâteaux?

PIERROT. — Si... c'est-à-dire... non... Je... je...

TINTIN. — Alors, de quoi te plains-tu? Tu t'es bien régalé, gros gourmand, sans compter un crotte de chocolat! Tiens, au fait, je les ai laissés dans la cour, mes chocolats! Viens, on va les finir tous ensemble, si tu n'as pas trop mal au cœur! *(Il lui prend le bras.)*

PIERROT, *résistant.* — Mais...

TINTIN, *généreux.* — Pas de mais! Écoute, je veux bien oublier tout ce qui s'est passé, seulement, tu ne recommenceras pas à nous ennuyer, c'est promis?

PIERROT, *confondu.* — Ça, par exemple!

LES AUTRES, *riant.* — Oui, oui, nous oublierons tout! On n'en parlera plus!... Allons, viens avec nous, Pierrot l'invisible!

(Ils entraînent Pierrot, ahuri.)

RIDEAU.

Colette VIVIER.

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco 12 fr.

Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à MON CAMARADE

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e) Compte ch. post. 974-41 Paris.

VARIÉTÉS

LES ERREURS

Il y a dans ce dessin un certain nombre d'erreurs. Voici une excellente occasion, pour nos petits amis, d'exercer leur sens d'observation.

DEVINETTE

Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?

UNE CURIEUSE ADDITION

Si vous additionnez 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, vous obtenez 60. Essayez d'obtenir ce même résultat, en écrivant ces chiffres en lettres, en plaçant les mots les uns au-dessous des autres, dans un ordre tel que vous lisiez en acrostiche, le total : SOIXANTE.

CHARADES

Envoi de Aurora Bacci, Saint-Gaudens.

Mon premier se trouve dans le flanc du navire,
Mon second, de laine, de coton ou de soie sert à la parure féminine,
Mon troisième est un pronom personnel,
Et mon tout un fruit exotique.

Envoi de Roger Leblanc.

Mon premier se met dans la bouche du cheval,
Mon second est synonyme de deux,
Quant à mon troisième, un espace de temps,
Il vous dira que mon tout n'est qu'un département.

UN MOT EN CARRÉ A TROUVER

Voici 4 mots :

Assis, Avala, Anons, Vénus. Chaque mot a cinq lettres, il manque un mot qui vous permettra de former le carré. Ce motre présente un jour de la semaine.

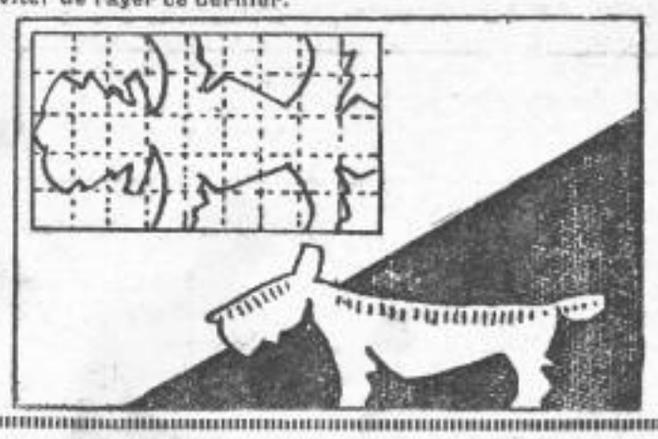
Trouvez-le et formez le carré.

RÉBUS

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

BRICOLONS : « Ric » porte-couteau

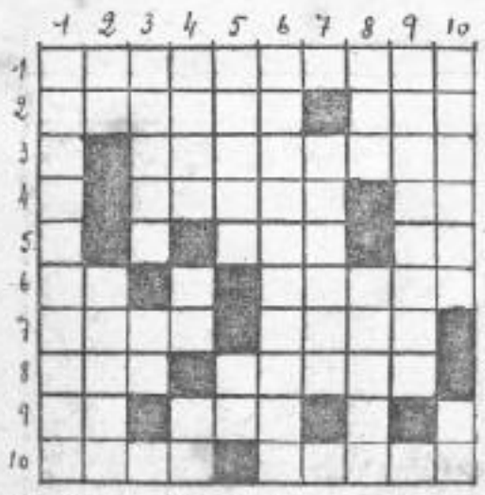
Il est facile de se procurer du fer-blanc, en utilisant de vieilles boîtes de conserves. Mettez votre boîte à plat et taillez dedans, au moyen de forts ciseaux, autant de rectangles de 10 cm. sur 3 cm. que vous désirez fabriquer de chiens porte-couteaux. Indiquez légèrement le quadrillé qui vous aidera à en respecter le dessin. Découpez alors le contour de votre animal, limez les bords et polissez-les au papier de verre pour effacer les aspérités. Il ne vous restera plus qu'à courber le corps en rabattant les oreilles et le museau, vous pincerez un peu le bout des pattes pour que Ric tienne debout. Si vous vous servez de pinces, interposez un morceau de drap entre l'outil et l'animal pour éviter de rayer ce dernier.



MOTS CROISÉS DU N° 108

Horizontalement. — 1. Habitant de régions élevées. — 2. Femelle d'un animal à longues oreilles. Souverain. — 3. Grenouille verte. — 4. Sous-préfecture d'un département de Provence. — 5. Plante médicinale. Note de musique. — 6. Note de musique. Voitures mues par un moteur. — 7. Oiseau échassiers d'Afrique. Le roi des animaux. — 8. Relatif. Possessif pluriel. — 9. Habitude. Possédâ. — 10. Liquides très répandus. Posé à plat.

Verticalement. — 1. Extrêmement beau. — 2. Pronom. User mal ou trop. — 3. Chef-lieu d'arrondissement du Lot-et-Garonne. Terminaison de participe. — 4. Ancien souverain de Russie. Composent le squelette. Ancien. — 5. Refuge. Mis en mouvement. — 6. Forme de gouvernement de la Catalogne. — 7. Enlève l'humidité. — 8. La musique en est un. Mille kilogs. — 9. Ferons cuire une pièce de viande à la broche ou au four. — 10. Signes utilisés en musique. Abréviation employée pour indiquer quelque chose de semblable.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 107

Horizontalement. — 1. Écrevisse. — 2. Cain. Loin. — 3. Rudement. — 4. Isère. Nus. — 5. VE. Seau. — 6. Argile. — 7. Aquilon. — 8. Guide. — 9. Suée. Este.

Verticalement. — 1. Écrivain. — 2. Causer. — 3. Ride. Gage. — 4. Énergique. — 5. Me. Lui. — 6. Ile. Seida. — 7. Somme. Les. — 8. Situa. — 9. En. Su. Née.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 107

Charades : (Veau-Tour) VAUTOUR. — (Pie-Ré-Nez) PYRÉNÉES.

Étoile géographique. — Paris, Alais, Rives, Indis, Sivas, Issus, Elvas Néris.

Anagramme. — Vie et lundi : Diluvien. — Natals et jeudi : Jutlandaise. — Raie et vendredi : Reviendrai.

LE COURRIER DE JANOT

Vladimir, Paris (16e) : Mon cher ami, tu as tout à fait tort d'imaginer qu'on peut faire en France un journal d'enfants ressemblant à celui qu'on peut faire dans d'autres pays, où les conditions sont tout à fait différentes. A mon avis, ton opinion est erronée. Les collaborateurs du journal dont tu es le correspondant ne manqueront certainement pas d'avoir la même opinion que moi sur toi.

Emile Campo (11e) : Merci de tes charades et de ton histoire. Elles seront les unes et les autres utilisées. Tu dessines très bien et je vois que tu sais te servir des moyens les plus modernes dans la photographie.

Maryvonne Demai, Nice : Je te remercie de ta gentille lettre. Tu écris très bien pour tes sept ans et demi. Je ne suis pas étonné que le *Rayon de la Mort* ne te plaise pas beaucoup, mais je suis certain qu'il intéresse ta grande sœur, si tu en as une.

Madeleine Studer, Paris : Tu m'écris que si tu as classé les histoires amusantes à la fin de ta liste ce n'est pas parce qu'elles ne te plaisent pas, et que tu ne voudrais pas les voir supprimer et remplacer par des romans, parce que tu aimes beaucoup les histoires comme *Pat'Sans* et *Zézette et Jojo*. Merci de cet avis qui ne sera pas perdu. Tes charades seront publiées.

NOS ABONNEMENTS

— ABONNEMENT-PRIME —
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, **ou CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUTE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

CHASSEURS DE PERLES

Si les perles valent si cher, c'est, vous le pensez bien, à cause de leur rareté; pour qu'une perle se forme à l'intérieur d'une huître, il faut que cette huître soit blessée, soit gênée par une poussière piquante; elle s'en défend comme le corps humain qui secrète un liquide jaune formant croûte sur une plaie, mais ce que l'huître secrète, ce dont elle entoure le grain qui la gêne, c'est une belle matière, dure, irisée, c'est la *nacre* (il arrive pourtant que sans cause apparente des huîtres fabriquent une perle). Les huîtres contenant des perles ne sont pas seulement rares, elles sont difficiles à atteindre... Ce n'est pas sans raison que nous avons dit : *chasseurs* de perles et non pas pêcheurs.

En général, un bateau utilisé pour la pêche des perles appartient à un financier qui ne navigue pas lui-même; il y a donc à bord du bateau un « patron » qui n'est que le capitaine, et un « représentant » du financier. On embarque sur ce bateau des équipes de plongeurs indigènes; chaque groupe de 2 ou 3 hommes apporte sa pirogue. Un bateau de 10 tonnes emmène ainsi 15 hommes, soit 6 pirogues.

Les indigènes sont pauvres; le bateau part souvent pour plusieurs semaines. Le propriétaire se garde bien de fixer un salaire pour les plongeurs : on partagera plus tard. En attendant, il fait l'avance de la nourriture pour tout le temps de la campagne, leur achète de la farine, du riz, de l'huile, des chiques de tabac, et puis il verse à chaque équipe une petite somme d'argent pour l'entretien de la famille jusqu'au retour. Les indigènes ont ainsi une dette envers le propriétaire du bateau, ils sont à sa merci comme des esclaves, et celui-ci, au moment du partage, en profite...

Voici, en effet comment, après la pêche et la vente des perles, est fait le partage de la recette. D'abord le propriétaire se rembourse largement de ses avances, puis prélève pour lui seul le tiers de la recette; ensuite on fait quatre parts : deux sont pour le « patron », un pour le « représentant », et l'autre est partagée entre les 15 plongeurs. Ainsi chacun d'eux va toucher à peine le centième de la somme distribuée. Encore si la somme répartie était bien l'exact produit de la vente... mais là aussi les pauvres gens sont volés!

La vente va avoir lieu. Les pêcheurs qui ont travaillé en commun remettent le paquet de perles enveloppé dans le foulard rouge du pays et attendent sur le rivage près du bateau le retour des vendeurs. Ce sont le « patron », le « représentant », et un délégué des plongeurs qui visitent les acheteurs de perles. On leur fait des offres; c'est à celui qui en donnera la meilleur prix que le lot sera attribué. Mais, disent-ils, il faut d'abord que les plongeurs l'acceptent aussi, puisqu'ils participent au partage. Et les 3 hommes reviennent au bateau. Pendant le trajet le « patron » et le « représentant » discutent avec le délégué des plongeurs, le flattent ou le menacent, lui donnent quelques pièces d'argent, tant et si bien que le délégué annoncera à ses camarades un prix moitié moindre que le prix réel. Les plongeurs se lamentent : ils ont travaillé pour rien, on ne peut pas accepter ce prix. Alors le « patron » et le « représentant » interviennent : le propriétaire réclame d'urgence le remboursement de ses avances ; pendant l'absence il a encore donné de l'argent aux femmes... Les plongeurs sont forcés d'accepter. Le « représentant » leur donne quittance des dettes, et — il n'y a plus rien à partager après ce remboursement! — ajoute à *titre de cadeau* (comme les blancs sont bons...) de la menue monnaie. Les plongeurs n'ont plus qu'à recommencer aussitôt leur dur métier. Il faut bien manger... Au péril de leur vie ils repartent arracher — pour d'autres! — à la mer ses trésors.

Au péril de leur vie... Le gros bateau a stoppé, au large, près des bancs d'huîtres. Dès l'aube les pirogues sont descendues, qui ne rentreront que le soir. Un ou deux hommes pagaient, lentement, à l'arrière; le plongeur est à l'avant, la tête dans une caisse pourvue d'une vitre posée sur l'eau (pour éviter la réverbération) il voit nettement le fond. S'il aperçoit une huître, il lâche brusquement sa caisse et plonge. Il a emmagasiné de l'air pour quelques minutes. Le pagayeur prend à son tour la caisse et surveille son camarade.

Le nageur voit mal dans l'eau opaque; au contraire, son camarade y voit aussi nettement que dans un aquarium éclairé. En cas de danger le pagayeur plongera à son tour, armé d'une longue lance ou d'un couteau. Les dangers sont de plusieurs sortes : il y a les requins, les murènes ou autres poissons carnivores à qui on devra livrer bataille avec la lance — ou bien le plongeur aura par mégarde touché de la main ou du pied un bénitier, énormes coquilles toujours entr'ouvertes dans l'attente de la nourriture, et qui se referment comme un étau jusqu'à broyer les os. Si le camarade ne vient pas le délivrer en détachant au couteau le bénitier de son rocher, le plongeur se noiera...

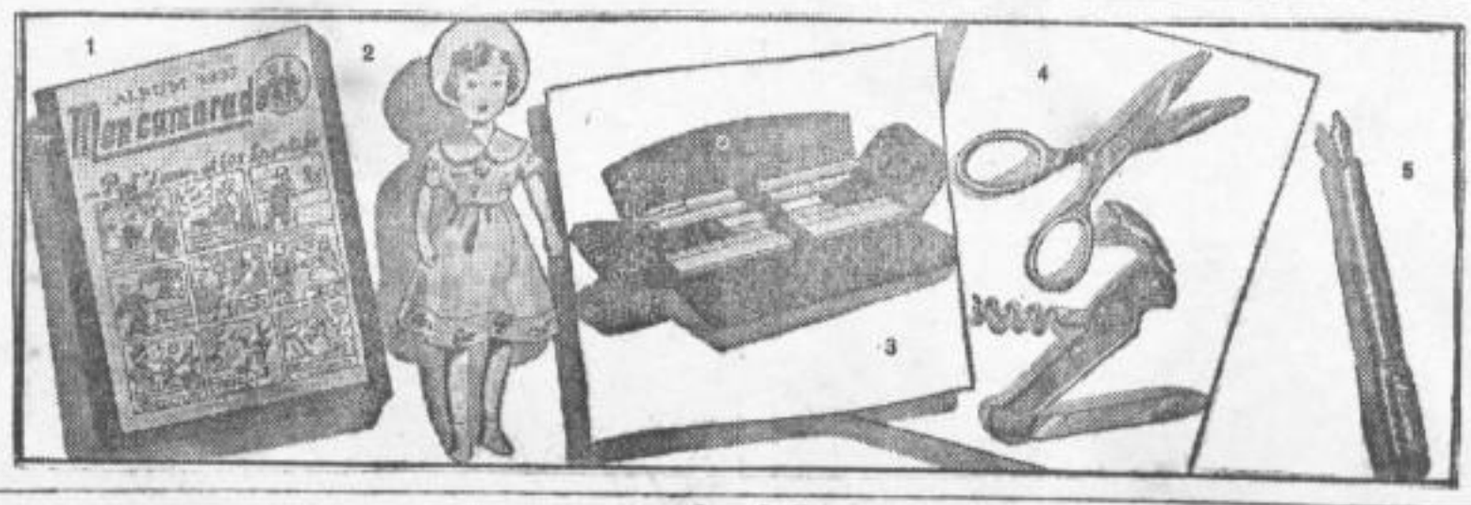
Quand toutes les pirogues sont rentrées, on se réunit sur le pont, pour ouvrir les huîtres. L'homme qui les ouvre écrase dans ses doigts la chair du mollusque pour sentir s'il y a des perles. C'est un véritable jeu; on parie que celle-ci contiendra des perles, on croit reconnaître celles qu'on a pêchées. Les perles sont rangées précieusement, on met de côté les coquilles dont on peut utiliser la nacre, on jette le reste...

Les plongeurs sont parfois tentés de garder pour eux une partie de cette fortune; c'est si simple d'ouvrir dans la pirogue une partie de sa pêche et de cacher des perles. Si l'on découvre cette fraude, les pêcheurs seront sévèrement punis et ne trouveront plus jamais d'emplois. Le « patron », pour éviter la fraude, fait toujours prêter serment et dire une prière avant l'ouverture des huîtres; les indigènes, très superstitieux, auraient peur de mentir, ce qui leur amènerait la malchance.

Les fraudeurs qui ont été « mis en quarantaine » ou certains « risque-tout » qui refusent d'être exploités comme les autres, partent seuls à la recherche des perles. Mais les îles à perles sont loin du rivage. Qu'un coup de vent renverse la pirogue, les deux compagnons mourront; que le plongeur soit happé par un requin, le survivant ne pourra rentrer seul et mourra à son tour. D'ailleurs, les acheteurs de perles connaissent bien ces pêcheurs solitaires et s'entendent pour ne leur offrir des plus belles perles que des prix dérisoires. Au lieu d'être exploités par les vendeurs, ils le sont par les acheteurs. Ces pêcheurs solitaires vivent misérablement. Ils ont une cabane sur la côte et ne mangent que le poisson qu'ils ont pêché.

Depuis plusieurs années on est arrivé à cultiver l'huître perlière; on introduit dans l'huître un petit corps étranger que l'huître entoure de nacre. Les Chinois avaient déjà employé ce procédé d'une façon plus grossière, en glissant dans la coquille d'une espèce d'*Anadonte* toutes sortes de figures d'animaux, de dragons, etc. Ils obtenaient des coquilles où ces images étaient comme sculptées en relief. Maintenant, les perles de culture sont de très belle qualité.

BOUR.

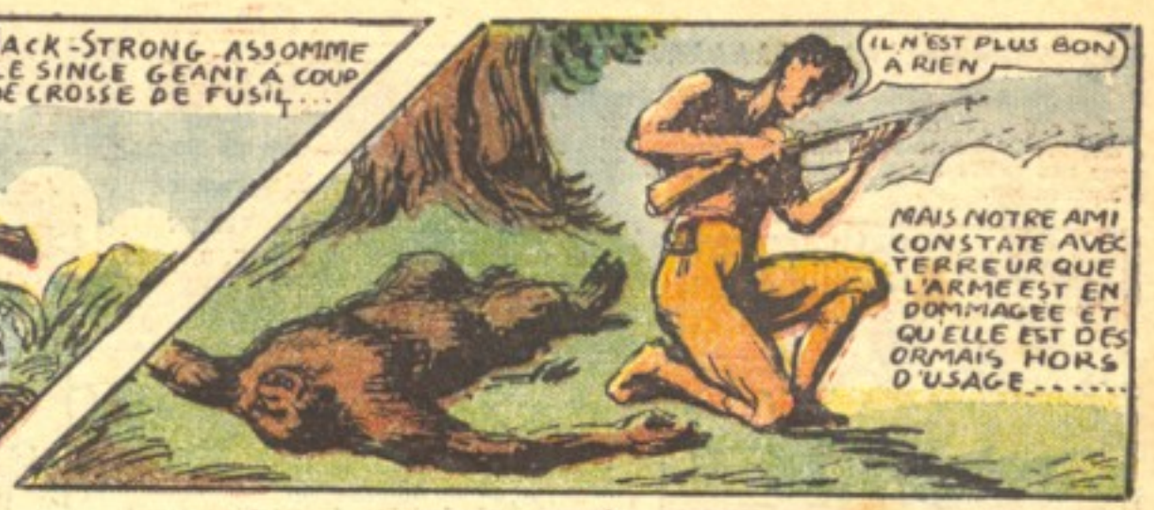


Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

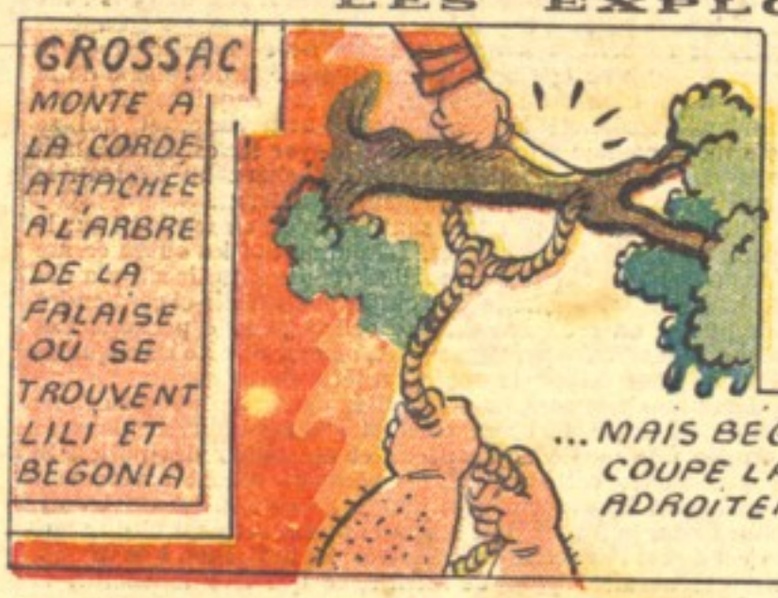
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.379.

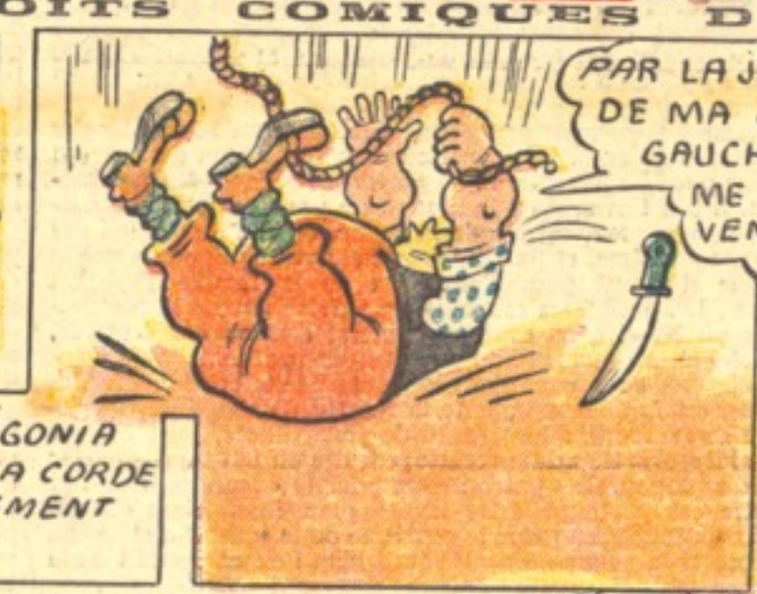
TOTO ET TOUTOUNE

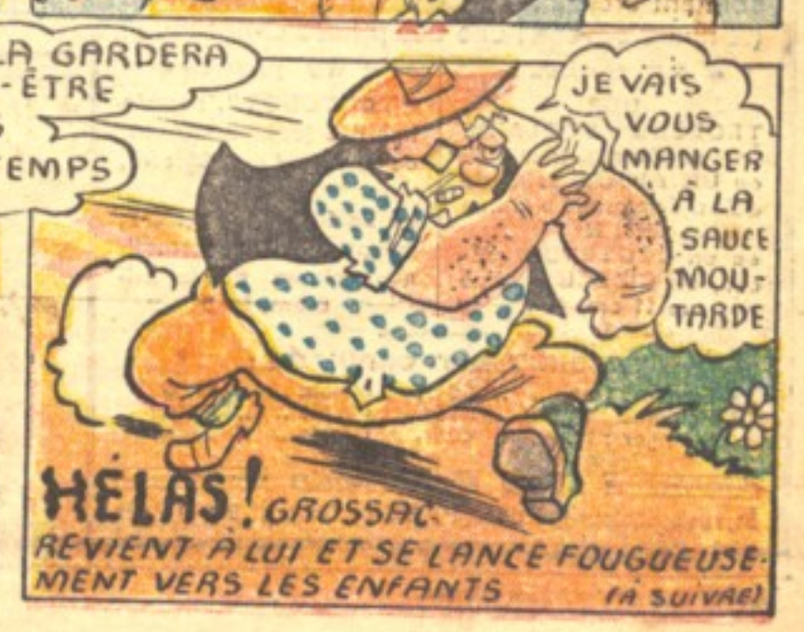
JACK-STRONG LUTTE AVEC UN SINGE FURIEUX TANDIS QUE SES AMIS, TOTO ET TOUTOUNE, À QUELQUE DISTANCE D'EUX, NE SOUPÇONNENT PAS LE DRAME TERRIBLE QUI SE DEROULE DANS LA JUNGLE.....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA







mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 100. JEUDI 30 DÉCEMBRE 1937

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, SUR LES INSTANCES DE LA FEMME D'UN FERMIER VOISIN, PART A LA RECHERCHE DE CELUI-CI AINSI QUE D'UN DOMESTIQUE NÈGRE DISPARU EN MÊME TEMPS. JIM A DÉCOUVERT QUE LES DEUX HOMMES SONT ENLEVÉS PAR LES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN.

(À SUIVRE)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Pour être content, je suis rudement content. Parce que les réponses à mon Grand Concours : « Racontez une histoire où il est question de votre famille, de votre papa et de votre maman », *ce Concours-là il a eu un succès magnifique, et qu'en deux jours seulement c'est des dizaines et des dizaines de lettres que j'ai reçues, et que de cette façon-là on pourra faire dans notre journal, pas seulement une page (ou plus exactement une demi-page 6) mais deux ou trois pages qui seront entièrement écrites et illustrées par nos petits camarades.*

Et le Concours n'est pas fini. Les retardataires ont encore le droit de nous envoyer des réponses et des histoires jusqu'au 2 janvier (délai de grâce), et je suis sûr et certain qu'entre le moment où j'écris cette lettre (au début de décembre) et le moment où elle sera publiée (le 30 décembre) il y aura des centaines et des centaines de petits camarades qui m'auront écrit de belles lettres ou envoyé de magnifiques histoires pour le Concours.

Une chose qui me fait aussi tout chaud et tout bon dans le cœur, c'est de voir combien c'est bon d'avoir des parents (à moi qui n'ai plus ni mon père ni ma mère) et aussi combien vous tous vous aimez vraiment, profondément, votre papa et votre maman.

Quelques-unes des histoires que vous avez envoyées, elles sont publiées dans notre page 7 et dans quinze jours, on en publiera encore de nouvelles d'histoires faites par vous.

Dans tous vos récits vous montrez que vous aimez bien votre papa, parce que c'est lui qui part de bon matin, à l'usine ou aux champs, pour aller gagner votre vie, et qui vous emmène un jour de congé faire une bonne partie de chasse, ou encore de pêche, ou aussi qui vous apprend à cueillir dans la grande forêt les bons champignons et à ne pas risquer d'en prendre des mauvais.

Et puis vous aimez bien aussi votre maman, qui se lève la première pour préparer le déjeuner du père, qui vous réveille quand c'est l'heure de partir à l'école, qui est la dernière à travailler le soir pour laver la vaisselle et qui vous soigne jour et nuit quand vous êtes malade, quand vous avez la rougeole, les oreillons ou la scarlatine.

Tout cela c'est merveilleux, et je dois vous dire que souvent en lisant vos lettres si vraies, si gentilles et si belles, j'ai été si ému et si content que j'ai eu envie de pleurer. C'est drôle d'avoir envie de pleurer quand on est content, mais tout de même c'est comme cela.

Maintenant, je voudrais vous dire une chose. Il y en a qui m'ont écrit des lettres de reproches pour me dire que je n'écrivais pas très bien mes lettres, que j'écrivais comme je parlais et que je parlais un peu comme un bébé. C'est peut-être vrai. Je fais des répétitions dans mes lettres, et souvent les mots, dans mes phrases, ne sont peut-être pas tout à fait à la place qu'ils devraient être. Mais en tout cas, le plus grand nombre de lettres que je reçois elles sont écrites dans le genre de la mienne. J'ai peut-être tort d'écrire comme cela. Mais je pense que certains de mes petits camarades ils ont encore plus tort d'écrire des phrases comme celle-ci : Nous partîmes à la chasse avec papa et mon oncle, nous arrivâmes dans la plaine et nous tuâmes des lièvres que nous rapportâmes à ma mère, qui nous fit un civet dont nous nous régalâmes.

Bien sûr, du point de vue de la grammaire c'est tout ce qu'il y a de correct; on vous l'apprend à l'école et il faut le connaître pour comprendre les vieux livres écrits comme cela. Mais du point de vue de la vérité, c'est tout ce qu'il y a de ridicule. Vraiment, est-ce que lorsque vous racontez à vos petits camarades une histoire qui vous est arrivée la semaine dernière, vous leur dites : Nous jouâmes aux billes et nous courûmes en nous divertissant au jeu de barres.

Non, n'est-ce pas, vous ne dites pas cela ? Alors écrivez-le comme vous le dites d'habitude, ce sera beaucoup, beaucoup mieux, car les bons écrivains d'aujourd'hui, ils n'écrivent pas non plus de cette façon-là. Et puis aussi n'allez pas rechercher des mots extraordinaires dont vous ne savez pas très bien le sens et que vous avez été chercher dans vos livres de lecture. Il y a un petit camarade qui écrit : Mon père rejeta son couvre-chef en arrière de son occiput. *Moi je me suis demandé ce que c'était un occiput. Quelque chose comme un Zébu, un Ogoupi, ou un abracadabra. J'en ai jamais vu, d'animal qui s'appelait occiput. C'est bête d'employer des mots que personne ne comprend, et si on ne peut pas faire autrement que d'employer un mot compliqué, on l'explique. Est-ce que ce n'est pas beaucoup mieux d'écrire :* Mon père rejeta son chapeau en arrière ? *Pas vrai ?*

Moi, c'est ces idées-là que j'ai sur la façon d'écrire : aussi simplement que possible, et pour être compris de tout le monde. Et ces messieurs-dames de la rédaction sont du même avis que moi, et je pense que tous ensemble nous avons raison.

Tenez, un qui écrit rudement bien (et il a gagné notre prime de rapidité et il sera bien placé pour le concours), c'est Louis Chassaignac, de la commune d'Alessac (Corrèze). Vous lirez son récit en page 6. Tous les mots qu'il emploie c'est des mots justes, et qui montrent très bien ce qu'ils veulent dire. On croit être avec lui dans les champs en train de cuire des pommes de terre sous la cendre. Il dit tout ce qui est important, il ne dit jamais de choses inutiles, et il emploie des mots que tout le monde comprend. Vous pouvez tous écrire comme lui, simplement et directement, si vous vous en donnez la peine. Laissez donc les occiputs avec les précipitâmes, j'aime mieux une lettre où il y a des fautes, mais qui est sincère et écrite par vous tout seul, du fond du cœur, qu'une lettre qui a l'air copiée dans le livre de lecture ou qui a été sûrement corrigée par une grande personne (ce qui se voit toujours).

Sur le Concours, je reviendrai dans une autre lettre. Que les concurrents ne s'impatientent pas. Il va falloir quelque temps pour le classement. En attendant on va faire, à partir du 1er janvier, des petits Concours hebdomadaires avec de beaux prix.

Je vous serre la main à tous et je vous rappelle que pour quinze jours encore, en vous réabonnant, vous pourrez avoir des primes magnifiques. Bientôt je vous parlerai du Club des Jeunnots Aviateurs.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
54, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Michel Bertrand : Ton concours est très intéressant, mais je trouve qu'il ressemble un petit peu trop à ce qui est imprimé dans les livres de lecture que nous avons à l'école. J'aurais mieux aimé quelque chose de plus simple et de plus direct. — *Jacques Mobille, Maureecourt :* Merci de ton concours et des jolis dessins qui l'accompagnent. Nous ne pourrons malheureusement pas les reproduire parce que tu y as mis du crayon. — *Marcel Uhrig, Ottendd :* Très joli, ton dessin d'une promenade à Mutzig. Je te souhaite bonne chance pour le Concours. — *Ila Kreibe :* Pardon d'avoir déformé ton joli prénom dans l'un de mes derniers courriers. Merci de ton envoi pour le Concours. — *Roger Didier, Gerardmer :* Tout à fait joli ton dessin qui représente un pont. Malheureusement, nous ne pouvons pas reproduire dans le Journal des dessins aux crayons de couleur.

(Suite en page 7.)

RÉSUMÉ. — *L'inventeur Cavor, arrivé sur la lune et fait prisonnier par les Sélénites, réussit par des messages en T. S. F. à faire connaître son sort aux habitants de la terre.*

CHAPITRE XXIV

L'HISTOIRE NATURELLE DES SÉLÉNITES

Du sixième au seizième, les messages de Cavor sont, pour la plupart, tellement incohérents et interrompus, ils abondent tellement en répétitions qu'ils peuvent difficilement former une narration consécutive. Ils seront donnés, en entier cela va sans dire, dans le rapport scientifique, mais il sera ici beaucoup plus commode de continuer simplement à résumer et à citer comme dans le chapitre précédent. Nous avons soumis chaque mot à un sérieux examen critique, et mes brèves impressions et mes souvenirs des choses lunaires ont été d'un secours inestimable pour interpréter ce qui eût été autrement impénétrablement obscur. En tant qu'être vivant, notre intérêt, naturellement, converge beaucoup plus sur l'étrange communauté des insectes lunaires au milieu de laquelle il vit, semble-t-il, comme un hôte honoré, que sur les simples conditions physiques de leur monde.

J'ai déjà chairement relaté, je pense, que les Sélénites que je vis ressemblaient à l'homme en ce qu'ils conservaient l'attitude debout et avaient quatre membres, et j'ai comparé l'aspect général de leur tête et les jointures de leurs membres à ceux des insectes. J'ai mentionné aussi la conséquence particulière sur leur fragile constitution de la gravitation moindre de la lune. Cavor confirme mes dires sur tous ces points. Il les appelle « animaux », bien qu'ils ne tombent sous aucune division de la classification des créatures terrestres et il remarque que « le type insecte anatomique n'avait jamais, heureusement pour les hommes, excédé sur la terre des dimensions relativement minimes ». Les plus grands insectes terrestres, actuels ou disparus, n'ont, en réalité, jamais mesuré plus de six pouces de longueur; « mais ici, avec la gravitation moindre de la lune, une créature, qui est certainement autant un insecte qu'un vertébré, semble avoir été capable d'atteindre et même, de dépasser des dimensions humaines.

Il ne fait pas mention de la fourmi, mais toutes ses allusions me suggèrent continuellement l'idée de la fourmi, avec son activité sans sommeil, son intelligence, son organisation sociale, sa structure, et plus particulièrement à cause de ce fait qu'elle possède en plus des deux formes mâle et femelle, que presque tous les animaux possèdent, un certain nombre d'autres créatures asexuées, travailleurs, soldats et autres, différant les uns des autres par la structure, le caractère, la puissance et l'emploi, et cependant tous membres de la même espèce. Car ces Sélénites ont une grande variété de formes; ils ne sont pas seulement de dimensions colossales comparés aux fourmis, mais aussi de l'avis de Cavor, en ce qui concerne l'intelligence, la moralité et la sagesse sociales, ils sont colossalement plus grands que les hommes.

Au lieu des quatre ou cinq formes différentes de fourmis que l'on a trouvées, il y a des formes innombrables de Sélénites. Je me suis efforcé d'indiquer les différences très considérables que l'on observe chez les divers Sélénites de la croûte extérieure que j'ai rencontrés. Les différences de dimensions, de teintes, de conformation sont certainement aussi tranchées que les disparités entre les races d'hommes les plus largement séparées. Mais les dissemblances que je vis ne sont absolument rien en comparaison des énormes diversités dont parle Cavor. Il semble que les Sélénites extérieurs avec lesquels je fus en contact étaient, pour ainsi dire, d'une couleur unique et se livraient chacun à une seule occupation — bergers, bouchers, dépeceurs, et autres. Mais à l'intérieur de la lune, pratiquement insoupçonnés par moi, il se trouve, paraît-il, un grand nombre d'autres sortes de Sélénites, différant de dimensions, de formes, de facultés, d'aspect, sans qu'il y ait plusieurs espèces de ces créatures, mais seulement des formes diverses d'une seule espèce. La lune est, en vérité, une vaste fourmilière, seulement, au lieu qu'il n'y ait que quatre ou cinq sortes de fourmis — soldat, travailleur, mâle ailé, reine et esclave — il se trouve des centaines de variétés de Sélénites et presque chaque gradation entre une sorte et une autre.

On peut supposer que Cavor en fit sans tarder la découverte. J'infère, plutôt que je n'apprends d'après son récit, qu'il fut capturé par les bergers des veaux lunaires dirigés par ces autres Sélénites qui « avaient des boîtes crâniennes (des têtes?) beaucoup plus grosses, et des jambes beaucoup plus courtes ». S'apercevant qu'il ne pouvait marcher même avec l'aiguillon, ils l'emportèrent au milieu des ténèbres, s'engagèrent sur un pont étroit, une sorte de planche, qui peut bien avoir été celui même que j'avais refusé de traverser, et le déposèrent dans quelque chose qui dut lui paraître tout d'abord une espèce d'ascenseur. C'était ce ballon — il avait dû sans aucun doute rester pour nous dans l'obscurité absolument invisible — et ce qui m'avait semblé n'être qu'une planche se projetant au-dessus du vide était, en réalité, une passerelle d'embarcadère. Dans ce véhicule, ils descendirent vers des couches constamment plus lumineuses de la lune, d'abord en silence, — à part le chuchotement des Sélénites, — puis ils pénétrèrent dans une confusion de mouvements. En peu de temps, les ténèbres profondes avaient rendu son œil si sensible qu'il aperçut de mieux en mieux les choses qui l'entouraient et finalement les contours vagues se précisèrent.

« Concevez un énorme espace cylindrique, dit Cavor dans son septième message, d'un diamètre d'un quart de mille, peut-être, très confusément éclairé d'abord, puis tout à fait illuminé, avec de grandes plates-formes s'enroulant autour de ses parois en une spirale qui disparaît au-dessous dans un abîme de bleu; la clarté devenait de plus en plus brillante — sans qu'on puisse dire comment ni pourquoi. Pensez à la cage du plus vaste escalier ou montée d'ascenseur dans laquelle vous ayez jamais regardé, et agrandissez-la cent fois. Imaginez-la, vue au crépuscule, à travers des lunettes bleues; votre regard plonge dedans, et vous vous sentez, aussi, extraordinairement léger et vous êtes affranchi du vertige que vous pourriez ressentir sur la terre — ainsi vous éprouverez quelque chose qui ressemble à ma première impression. Autour de cet énorme puits, figurez-vous une large galerie descendant en une spirale beaucoup plus rapide qu'il ne serait croyable sur terre et formant un chemin en pente, séparé du gouffre seulement par un petit parapet qui s'efface dans la perspective une couple de milles plus bas.

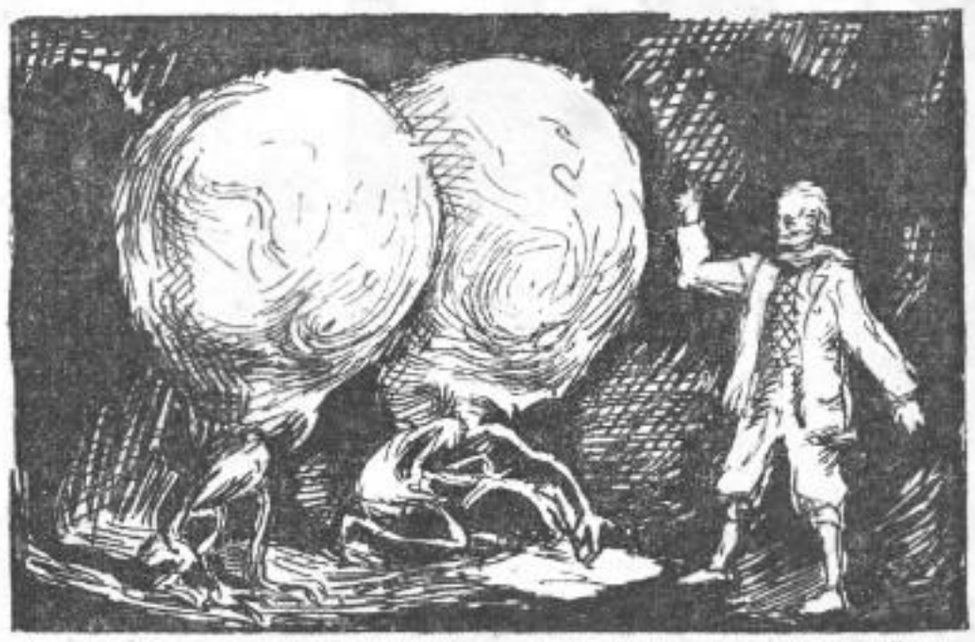
« Levant les yeux, j'aperçus l'inverse de la vision d'en bas, et cela donnait l'effet, naturellement, de regarder dans un cône très pointu. Une brise s'abattait dans le puits, et très loin au-dessus de ma tête je crus entendre, s'affaiblissant peu à peu, les mugissements des monstres lunaires qu'on ramenait de leur pâturage. Et tout au long des galeries étaient épars de nombreux Sélénites, insectes falots et légèrement lumineux, contemplant notre apparition ou affairés à des occupations inconnues.

« A moins que ce ne soit illusion de ma part, un flocon de neige descendit rapidement avec la brise glaciale. Puis, tombant comme un grêlon, une petite figure, homme-insecte, cramponnée à un parachute, nous dépassa à toute vitesse, se rendant vers les parties centrales de la lune.

« Le Sélénite à grosse tête qui était assis à côté de moi, me voyant avancer la tête, indiqua de sa main tronquée une sorte de jetée qu'on apercevait beaucoup plus bas, une sorte de passerelle de débarcadère, pour ainsi dire, se projetant dans le vide; à mesure qu'elle semblait monter vers nous, notre allure diminuait sensiblement et en peu d'instants nous étions arrêtés par son travers. Une amarre fut lancée et saisie, et je me trouvai attiré au niveau d'une grande foule de Sélénites qui se bousculaient pour me voir.

« C'était une multitude incroyable. Soudainement et violemment s'imposa à mon attention l'innombrable quantité de différences qui existent entre ces habitants de la lune.

« A vrai dire, il ne semblait pas y en avoir deux de semblables dans toute cette cohue boudissante. Ils différaient de forme, ils différaient de dimensions! Certains étaient arrondis et haut perchés, d'autres couraient entre les jambes de leurs compagnons ou s'enroulaient et s'entrelaçaient comme des serpents. Tous suggéraient d'une façon grotesque et inquiétante l'idée d'un insecte qui aurait en un certain sens voulu caricaturer l'humanité; tous offraient une inconcevable exagération de quelque trait particulier : l'un avait un vaste avant-bras droit, une immense antenne, pouvait-on dire; l'autre semblait tout en jambes, comme équilibré sur des béquilles; celui-ci projetait un énorme organe en forme de nez à côté d'un œil vif qui lui donnait un surprenant aspect humain tant qu'on ne voyait pas le bas de sa face sans expression. Il faisait penser à ces polichinelles fabriqués avec des pinces de homard. L'étrange tête d'insecte (à part le manque de mandibules et de palpes) des gardeurs de bétail lunaire subissait d'étonnantes transformations : ici elle était large et aplatie; là, longue et étroite; ici, le front absent était remplacé par des cornes et d'autres appendices; là, le visage était entouré d'une espèce de barbe



Deux Sélénites nommés Tsi-Pouf et Phi-ou, chargés d'entrer en rapport avec Cavor, avaient d'énormes têtes.

et avait un profil grotesquement humain. Il y avait certaines boîtes craniennes distendues comme des vessies jusqu'à des dimensions formidables. Les yeux aussi étaient étrangement variés, certains tout à fait éléphantins dans leur petitesse alerte; d'autres, des trous de ténèbres. On voyait des formes déconcertantes avec des têtes réduites à des proportions microscopiques et des corps en boule, ainsi que des choses fantastiques et sans consistance qui paraissaient n'exister que pour servir de base à de vastes yeux fixes et bordés de blanc. Et la chose qui me sembla un moment la plus bizarre de toutes, ce fut de voir deux ou trois de ces fantastiques habitants d'un monde souterrain abrité du soleil et de la pluie par d'innombrables milles de rochers, qui portaient des ombrelles dans leurs mains à tentacules — des ombrelles qui avaient une parfaite ressemblance à celles de la terre! Mais je pensai bientôt au parachutiste que j'avais vu descendre dans le puits.

Ces gens de la lune se conduisaient absolument comme une foule humaine l'eût fait en de semblables circonstances; ils se poussaient et se bousculaient, s'écartaient et montaient les uns sur les autres pour jeter un coup d'œil sur moi. A chaque minute leur nombre augmentait et ils se pressaient plus violemment contre les disques de mes gardiens ». — Cavor n'explique pas ce qu'il veut dire par là; — « à tout instant des formes nouvelles s'imposaient à mon attention désemparée. Bientôt on me fit signe d'avancer et l'on m'aida à m'installer dans une sorte de litière que des porteurs aux bras solides soulevèrent sur leurs épaules, et je fus emporté à travers ce cauchemar vers les appartements qui m'étaient préparés. J'étais entouré d'yeux, de faces, de masques, de tentacules, d'un bruissement assourdi comme le frottement d'ailes de grillons, et de bêlements et de glouissements produits par les voix des Sélénites... »

Nous concluons qu'il fut mené dans un « appartement hexagonal » où il resta confiné pendant un certain temps. Plus tard, on lui accorda une liberté plus considérable; à vrai dire, presque autant d'indépendance que dans une ville civilisée sur la terre. Et il semble que l'être mystérieux qui gouverne et possède la lune dut charger deux Sélénites « à grosse tête » de le garder, de l'étudier et d'établir avec lui toute communication mentale qui serait possible. Si surprenant et incroyable que cela paraisse, ces deux créatures, ces hommes-insectes, ces êtres d'un autre monde, communiquèrent en réalité avec Cavor au moyen d'un langage terrestre.

Cavor les désigne sous les noms de Phi-ou et de Tsi-pouf. Phi-ou, dit-il, avait environ cinq pieds de haut. Sur des jambes grêles d'environ dix-huit pouces de long et des pieds minces de l'ordinaire modèle lunaire se balançait un petit corps, secoué par les pulsations du cerveau. Il avait de longs bras mous à jointures nombreuses se terminant par une grille tentaculée et son cou était articulé à la façon commune, mais exceptionnellement court et épais. Sa tête, indique Cavor, faisant apparemment allusion à quelque préalable description égarée dans l'espace — « est du type lunaire courant, mais étrangement modifié. La bouche a l'habituel bâillement sans expression, mais elle est extraordinairement petite et pointée vers en bas, et le masque est réduit aux dimensions d'un large museau plat. De chaque côté, se trouvent de petits yeux de poule.

« Le reste de la tête distendu en un immense globe et l'espèce de cuir rugueux des gardiens de troupeaux s'amincit en une simple membrane à travers laquelle les mouvements pulsatifs du cerveau étaient distinctement visibles. Phi-ou était une créature, à vrai dire, affligée d'un cerveau terriblement hypertrophié et le reste de son organisme à la fois relativement et absolument diminué. »

Dans un autre passage, Cavor compare Phi-ou, vu de dos, à Atlas supportant le monde.

Tsi-pouf, semble-t-il, était un insecte fort similaire, mais sa « face » était considérablement allongée et, le cerveau étant hypertrophié en différentes régions seulement, la tête n'était pas ronde, mais de la forme d'une poire dont le pédoncule serait en bas. Il y avait aussi, au service de Cavor, des porte-litière, êtres déjetés aux épaules énormes; des espèces d'huissiers aux membres d'araignée, et un valet de pied trapu.

La façon dont Phi-ou et Tsi-pouf s'attaquèrent au problème du langage est assez simple. Ils vinrent dans l'appartement hexagonal où Cavor était détenu et se mirent à imiter tous les bruits qu'il faisait, à commencer par un accès de toux. Cavor semble avoir saisi leur attention avec une extrême rapidité et il se décida à leur articuler ses mots en indiquant du doigt les objets auxquels ils s'appliquaient; le procédé fut probablement toujours le même. Phi-ou écoutait Cavor pendant un instant, puis indiquait l'objet et répétait les syllabes qu'il avait entendues.

Le premier terme qu'il apprit fut *homme* et le second *lunatre* dont, sur l'inspiration du moment, Cavor dut se servir au lieu de Sélénite pour désigner la race des habitants de la lune. Dès que Phi-ou était certain de la signification d'un vocable, il le répétait à Tsi-pouf qui s'en souvenait infailliblement. Ils acquirent ainsi plus d'une centaine de noms pendant la première séance.

Par la suite, ils amenèrent avec eux un artiste pour les assister, dans le travail d'explication, au moyen d'esquisses et de diagrammes — les dessins de Cavor étant plutôt rudimentaires. Cet artiste était, dit Cavor, « un être muni d'un bras actif et d'un œil pénétrant », et dessinant avec une vitesse incroyable.

Le onzième message n'est indubitablement qu'un court fragment d'une longue communication. Après quelques phrases inachevées dont le sens est inintelligible, il continue :

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Au match de football. — Les tribunes sont combles, les spectateurs excités vociffèrent, insultent, crient de joie selon que leur équipe préférée perd ou marque des points. L'un d'eux notamment est plus enragé que les autres. A la mi-temps il s'adresse à son voisin et lui dit :

— Quel match magnifique, je crois que j'en ai perdu la voix.

Mais le voisin lui répond d'un ton résigné :

— Ne vous inquiétez pas, elle est dans mon oreille gauche...

○

Les Dupont ou les Durand sont, en France, très nombreux. Un homme est arrêté pour avoir roulé dans son auto à une vitesse exagérée.

— Quel est votre nom? lui demande l'agent.

— Durand.

— Non, je veux votre vrai nom.

— Mettez Albert Lebrun.

— Bon, ça va, dit l'agent, on ne me la fait pas avec Durand.

○

Entre deux lycéens. — Je suis bien ennuyé, mon vieux. J'ai reçu une lettre du père d'un copain, menaçant de venir me donner une correction si je continue à dissiper son fils en classe.

— Eh bien, tu n'as qu'à cesser.

— C'est facile à dire, mais il a oublié de signer sa lettre.

○

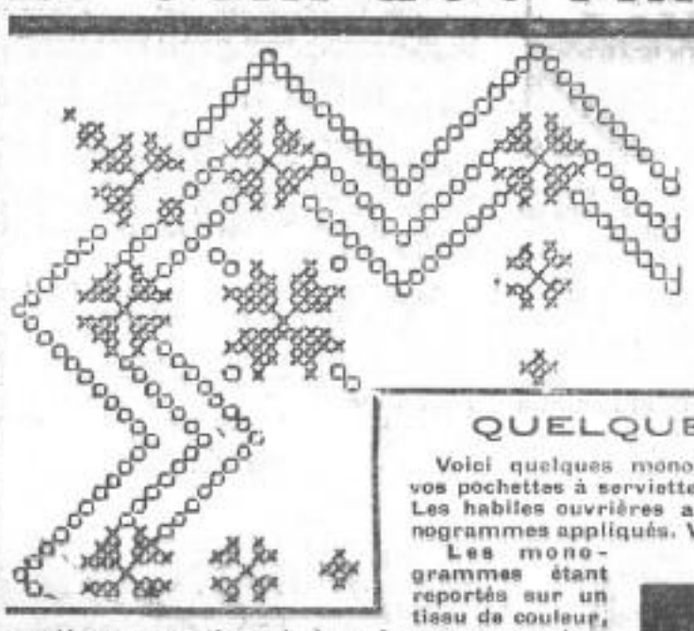
A la montagne. — Le guide emmène quelques touristes dans un coin d'une vallée où, dit-il, il y a un écho remarquable.

— Tenez, vous n'avez qu'à crier fort : « Patron, un demi et un sandwich », vous entendrez parfaitement l'écho. Le touriste s'exécute, écoute, mais n'entend rien.

— Je comprends, lui répond le guide, c'est l'aubergiste voisin qui l'a intercepté; voyez, il arrive avec ce que vous avez commandé.

Le coin des Fillettes

PETIT TAPIS AU POINT DE CROIX



Nous vous avons déjà donné des dessins de points de croix, voici aujourd'hui un modèle de tapis très facile à exécuter. Vous prendrez ou du tissu (étamine) dans lequel on peut compter les trous, ou alors vous mettrez un canevas sur votre tissu avant de commencer votre travail. Vous compterez les points et suivrez exactement le modèle. Si vous prenez du coton de différentes couleurs, vous aurez un tapis très gai. (Le même motif se répète quatre fois pour former les quatre coins.)

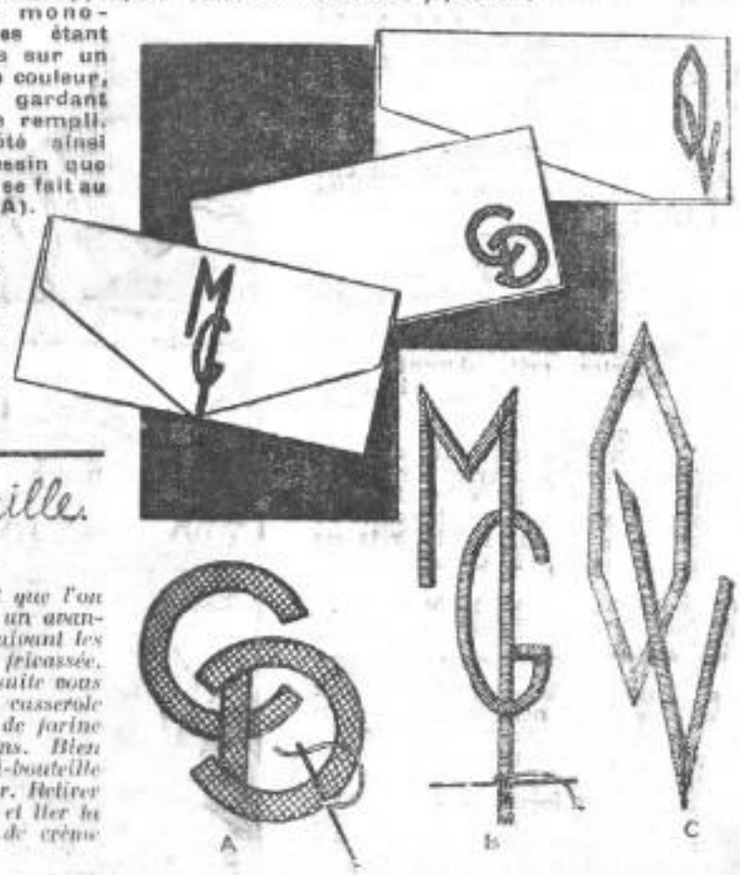
QUELQUES MONOGRAMMES

Voici quelques monogrammes très modernes, dont vous orn erez vos pochettes à serviettes. Deux moyens d'exécution vous sont offerts. Les habiles ouvrières aimeront à entreprendre le premier : les monogrammes appliqués. Voici comment on s'y prend :

Les monogrammes étant reportés sur un tissu de couleur, on découpe ce tissu à leur forme en gardant tout autour un peu de largeur, pour le rempli. Le dessin du monogramme ayant été ainsi reporté sur la pochette, c'est sur ce dessin que l'on applique le tissu coupé. L'application se fait au point cordonnet, après un bâti faufilé (fig. A).

Les modèles B et C sont exécutés au plumetis, bourrés. On bourre très fortement les lettres pour leur donner plus de relief. Puis à l'aide du point lancé, on recouvre exactement les tracés. Il faut que les points lancés soient très rapprochés les uns des autres.

Ces deux modèles peuvent aussi être exécutés de la première manière expliquée plus haut : en application.



Les Conseils de tante Camille.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Fricassée de poisson. — *C'est un plat que l'on peut faire avec n'importe quel poisson, c'est un avantage puisque cela permet de faire un plat suivant les prix du poisson le jour où vous faites cette fricassée. Vous devez bien vider et laver le poisson, ensuite vous le coupez en morceaux. Le mettre dans une casserole avec un bon morceau de beurre, une pincée de farine et un hachis d'oignons et de champignons. Bien mélanger et faire revenir. Ajouter une demi-bouteille de vin, ou simplement de l'eau, et faire bouillir. Retirer les morceaux de poisson lorsqu'ils sont cuits et lier la sauce soit avec un jaune d'œuf ou un peu de crème de riz. Verser sur le poisson et servez chaud.*

ZÉZETTE et JOJO...

JOJO RÈPARE UN OUBLI....

TIMBRES

LES TIMBRES FRANÇAIS

(1921-1925)

Nous avons vu dans les numéros précédents que de 1849, date de la création des timbres, à 1921, les Postes françaises s'étaient contentées de six ou sept types de timbres. Ces types n'ont, en effet, subi que peu de modifications de couleurs et de gravure en trois quarts de siècle. C'est en 1921 seulement que l'on prend l'habitude, en France, d'émettre d'autres timbres que les timbres utilisés pour les affranchissements courants. On émet des timbres pour commémorer des événements, des anniversaires.

1921

Le premier de ces timbres, émis en 1921 et qui est resté en service jusqu'en 1925, était un timbre à l'effigie de Pasteur, à l'occasion du premier centenaire de la naissance du célèbre savant. Il existait en sept valeurs : 10 et 15 centimes vert, 30 et 35 centimes rouge, 50 et 75 centimes et 1 franc bleu.

En 1924, deux nouveaux timbres commémoratifs sont émis à l'occasion des Jeux Olympiques qui se tinrent à Paris. C'étaient des timbres de format double du format normal. Celui que nous reproduisons ici était disposé en longueur, le second était en hauteur. Tous les deux représentaient un athlète levant le bras pour exécuter le salut olympique.

1924

Ces timbres existaient en quatre valeurs : 10 centimes vert, 25 centimes carmin, 30 et 50 centimes bleu foncé. Ils valent, actuellement, entre 10 centimes et 1 franc. La même année, un timbre qui commémorait le quatrième centenaire de la mort du grand poète Ronsard, né en 1524, était émis par les Postes françaises. Il existait en une seule valeur de 75 centimes bleu sur azur. Sa valeur est, actuellement, de 1 franc.

1925

Résumé. — L'auteur César Boucafeu, confondu avec le chef de bande Marcel l'Américain, roule vers une destination inconnue en compagnie de Martha-la-Blonde et d'Amédée le Marseillais.

Chapitre XI. — Les confessions d'un tueur

La lumière du plafonnier de la grosse conduite intérieure éclairait assez mal et les secousses continuelles de la voiture rendaient la lecture encore plus difficile. Mais c'est avec une attention passionnée que César Boucafeu lisait l'article de *Sherlock Holmes* qui le renseignait sur la singulière personnalité de Marcel l'Américain

Le mystérieux « Z... le tueur », qui était censé avoir fait ses confidences au journaliste de *Sherlock Holmes*, prétendait ne pas savoir grand'chose sur les débuts de Marcel. Celui-ci avait mené, dans les premières années de sa vie de bandit, une vie assez obscure à Montmartre, et avait déjà près de 30 ans lorsqu'un hasard le mena, en 1920, aux États-Unis après un séjour assez prolongé à Buenos-Ayres.

Marcel s'établit petitement à Chicago, et soudain son étoile monta au ciel des gangsters pour atteindre très vite un éclat fantastique. Sa bande fut bientôt égale en puissance à celle des plus célèbres bandes américaines.

On sait qu'à cette époque l'alcool était légalement interdit aux États-Unis, et qu'on ne pouvait en boire qu'en cachette. La contrebande des boissons fortes prit, durant cette période, un développement inimaginable. Des milliers d'hommes organisèrent le trafic clandestin de l'alcool et des milliards de francs furent engagés dans ces commerces interdits. Derrière les chefs des « bootleggers » (on appelait ainsi les contrebandiers de l'alcool) se cachaient les intérêts de certaines banques, de certains industriels.

Cette vérité, le journaliste de *Sherlock Holmes* l'exprimait en termes voilés lorsqu'il écrivait :

La stupide loi de prohibition risquait de faire perdre à notre industrie française les fortes positions que la grande guerre lui avait permis d'obtenir lors du séjour des troupes américaines en France. Allait-on laisser gagner un pays de 120 millions d'habitants par des alcools de mauvaise qualité, par une bière sophistiquée, alors que notre pays produisait des cognacs et des fines inimitables, des vins et surtout un champagne que le monde nous enviait? Ce n'est plus aujourd'hui un secret qu'à cette époque plusieurs producteurs intelligents et actifs fondèrent un groupe qui se proposait de faire contrebande, malgré les obstacles policiers, l'excellence de nos produits dans cette Amérique qui bouait ferme, derrière les portes verrouillées des « speak easies », les cabarets clandestins. Le duc de Merchignac et Cheulcher, ces maîtres du champagne ; M. Meressy et le baron Gougeard, ces princes de la Charente et du Cognac étudièrent les meilleurs moyens de s'adapter aux conditions nouvelles. Ils n'avaient pas le choix des moyens. Ils s'entendirent avec Marcel, de Chicago.

Un centre de contrebande des alcools français avait été établi à Miquelon, près de Terre-Neuve. Une organisation extrêmement complexe, avec une flotte, des avions, des camions, fut rapidement mise sur pied par Marcel, Marcel le Français, comme on l'appelait en Amérique. Sa puissance, jadis limitée à un bas quartier de Chicago, s'établit bientôt sur plusieurs États, fit la conquête de New-York et poussa ses ramifications jusqu'à la lointaine capitale du Cinéma, Los Angeles.

Le centre de Miquelon fut bientôt reconnu insuffisant et complété par d'autres centres au Mexique et au Canada. Mais il ne fallait pas croire que l'activité de Marcel avait pu se borner à de pures prises de position commerciale.

On a souvent dit, écrivait l'auteur des « Confessions d'un tueur », que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. La conquête des débouchés commerciaux suppose aussi l'emploi d'autres moyens que les moyens pacifiques. La lutte de Marcel le Français contre le groupe italien, commandé par le célèbre Al Capone, et divers groupes américains qui poussaient l'imprudence jusqu'à importer dans notre pays de l'alcool de contrebande fabriqué sur le sol américain, fut une guerre véritable avec ses armées, son matériel de guerre, son service d'espionnage, ses batailles, et, hélas, ses victimes.

Le journaliste brossait alors un tableau des luttes des différentes bandes de « bootlegers » dans les rues de Chicago et de New-York. Ce fut Marcel qui introduisit dans la lutte des fusils-mitrailleurs à grande puissance que lui fournissaient une célèbre usine allemande d'armements. De véritables batailles rangées eurent lieu dans les rues de New-York et de Chicago. La police semblait impuissante. Le vrai est qu'elle avait partie liée avec les bandits et qu'elle était subventionnée par eux. Le tableau que montraient les films américains des gangsters à cette époque, n'était que trop fidèle. C'est par dizaines et par dizaines que se comptèrent les victimes de la bande à Marcel.

Le journaliste décrivait, avec cette dégoûtante précision dans l'horreur qui est celle des hebdomadaires policiers, les plus célèbres meurtres de la bande et en particulier le célèbre meurtre dit de la Saint-Sylvestre, où douze hommes furent assassinés un soir de réveillon, dans un garage, à coups de mitrailleuse, par les hommes de Marcel.

Mais, ajoutait le journaliste, Marcel le Français, si singulier que cela puisse paraître, avait une véritable horreur du sang. Marcel répétait que la vue du sang répandu lui tournait sur le cœur, et c'est pourquoi, en général, il n'était jamais présent aux meurtres qu'il ordonnait.

A deux reprises, pourtant, ses « tueurs » avaient dû « opérer » en sa présence, mais Marcel était resté à l'écart, sans se mêler en rien du meurtre, un peu *gêné* et comme si l'affaire ne le concernait pas. *Il en avait pourtant décidé leurs péripéties au cours d'instructions minutieusement réglées, à l'avance, avec ses hommes de main.*

César Boucafeu se réjouissait de trouver de tels traits chez le bandit dans la peau duquel il se trouvait si malencontreusement placé. Son attitude dans le drame de l'avion des Pyrénées avait dû paraître toute naturelle à cet Amédée qui semblait si bien connaître de réputation Marcel l'Américain. L'auteur de l'article connaissait en ces termes :

On sait que peu après son élection à la présidence des États-Unis, à la fin de 1932, le président Roosevelt fit abolir les lois de prohibition. Le commerce des alcools devint du jour au lendemain une affaire légale. Marcel aurait pu devenir un honnête commerçant, mais sa nature aventureuse ne le prédisposait pas à un tel « embourgeoisement ». Il avait perdu une partie de son immense fortune à des spéculations malheureuses sur les valeurs de chemins de fer. Sur les ordres de Roosevelt la police traquait les gangsters. Vers la fin de 1932, Marcel disparut des États-Unis, et même de la scène mondiale. Et

tolel qu'au début de cette année 1935, un certain Marcel l'Américain a été signalé en Afrique du Nord. On dit que du pétrole a été découvert au Maroc et que cette découverte intéresse les puissants de la terre. Marcel (car il n'y a qu'un Marcel) est-il aujourd'hui au service de nouveaux maîtres ? Certaine catastrophe marocaine est-elle sans rapport avec la présence de Marcel à la Kasbah ?

C'est la question que je pose à « Z... le tueur ». Un sourire court sur ses lèvres minces. Il en sait visiblement long là-dessus. Au loin le piano mécanique joue le Beau Danube bleu. Près d'un verre de whisky à demi vide monte la fumée bleue d'une cigarette. Une rose effeuillée tra.se dans les cendres. Z... le tueur boit un nouveau verre et me parle de Marcel.

Mais, après avoir dépassé la petite ville de Fleurac dont les 1.860 habitants dormaient du sommeil du juste, la voiture que conduisait Amédée le Marseillais, prit la route qui escalade en neuf lacets les cinq cents mètres d'altitude qui séparent la sous-préfecture du col de la Pierre Plate du bord du Causse Méjean.

Peu après avoir atteint ce col, l'auto s'engagea à gauche, dans un sentier chaotique dont le mauvais état obligea le Marseillais à ralentir son allure.

La lune venait de se lever, les nuages s'étaient dissipés, et César Boucafeu contempla avec étonnement le spectacle du Causse Méjean.

Ce haut plateau de plus de 1.000 mètres semblait, sous la lumière blafarde, un véritable désert. Pas un arbre, pas une herbe, même à l'horizon, mais partout un sable infiniment répété de pierrailles blanchâtres. Çà et là dans l'immensité plate se creusaient des sortes de cratères rigoureusement ronds, de toutes tailles.

César Boucafeu se croyait transporté par miracle sur la surface de la lune, blanche et percée de trous comme un immense gruyère, telle que la décrivent certains ouvrages de vulgarisation astronomique. A main gauche, le plateau se terminait brusquement, en marche d'escalier, et une falaise de plusieurs centaines de mètres s'écroulait d'un seul coup sur la vallée du Tarn.

A l'intérieur de la voiture, Martha-la-Blonde, qui avait renoncé à lier conversation avec César Boucafeu, s'enveloppait dans le manteau bleu de ses cigarettes américaines.

La voiture stoppa brusquement devant une haute maison noire, rectiligne ferme et moitié château, mais sans grande allure, qui paraissait de construction assez ancienne. Amédée le Marseillais, en guise de signal fit entendre trois coups de klaxon, deux coups longs et un coup bref.

— C'est ici la *Citerne*, fit Martha-la-Blonde d'un air maussade. Vous pouvez descendre.

On entendit un bruit de verrous tirés et une grande porte ronde, en haut d'un perron de quelques marches, s'ouvrit brusquement. Un homme apparut et d'un bond Martha fut près de lui.

— Déjà, Charles ! Je ne vous attendais pas si tôt.

— Oui, mon gros chéri. Nous avons eu de l'avance sur l'horaire, tout s'est bien passé. Je te présente M. Marcel, et Amédée le Marseillais, dont je t'ai parlé plus d'une fois.

Les voyageurs étaient entrés dans une grande pièce voûtée, blanche et peinte à la chaux. Dans une grande cheminée, bien qu'on fût à la fin de mai, brûlait un feu de bois aux flammes hautes. La pièce était singulièrement meublée de meubles 1900, aux lignes tourmentées, qui n'avaient été évidemment pas faits pour cette maison rustique, perdue dans le désert des Causses. Sur une grande table aux pieds tordus comme de la guimauve, sous une grande lampe de Gallé en verres de couleurs, il y avait tout un désordre de paperasses, de cailloux étranges, d'ossements fossiles.

— Je vous présente, disait maintenant la blonde Martha, mon mari, Charles Veziers, mon beau-frère, Antoine Veziers, et ma belle-mère, Mme veuve Armand Veziers.

Charles Veziers était un homme d'une quarantaine d'années, mais qui était d'allure jeune. Il était mince, souple, musclé. Il était blond, les cheveux coupés très courts, comme en brosse. Il avait des yeux bleus aigus et froids, et une sorte de rictus un peu amer dans la bouche.

Son frère Antoine était un colosse de quarante-cinq ans, mais qui portait davantage, bien qu'on eût pu découvrir un peil blanc ni dans sa longue barbe ni dans ses longs cheveux en désordre.

Alors que Charles était vêtu avec élégance d'un costume sportif en tissu anglais bien coupé, Antoine, avec son vieux costume de velours à côtes orné de boutons de cuivre, ses bottes graissées que souillait de la terre glaise séchée mêlait en l'air d'un contrebandier, d'un véritable homme des bois, n'eussent été les épaisses lunettes d'écaille qu'il portait devant ses grands yeux sombres, un peu égarés.

La plaque du foyer tourna sur elle-même comme une porte.

Mme Veziers, la mère, portait les mêmes lunettes d'écaille sombre. Ses cheveux noirs en bandeau, sans un poil blanc, eux aussi, encadraient un vaste front, bombé et lunaire. Cette femme distante, réservée et comme effacée, eût un regard de mépris pour sa bru, la blonde Martha, mais sembla à peine remarquer ses compagnons. Ce fut d'une voix impersonnelle et glaciale qu'elle demanda :

— Vous n'avez sans doute pas mangé, messieurs (elle appuya sur le mot messieurs, comme pour montrer qu'elle ne s'adressait pas à sa bru). Je me permettrai de vous faire servir une collation...

La vieille dame, toute vêtue de noir, disparut dans le fond sombre de la grande pièce comme une ombre. Elle avait à peine passé la porte que Martha éclata :

— Cette vieille toupie, cette vieille guenue, disait-elle à son mari, elle ne m'a pas demandé si j'avais faim, moi. Ah, si ce n'était pas ta mère, je sens que je ferais un malheur.

— Calme-toi, ma chérie, dit Charles Veziers très tendrement, d'un ton qui montrait qu'il était habitué à de pareilles scènes.

— Me calmer! me calmer! Tu dirais ça à un cheval de bois il te donnerait un coup de pied! De quoi de quoi! tu ferais mieux de le dire à cette vieille pimbêche, de se calmer. On ne se paye pas ma figure, à moi...

Une autre vieille femme, aux cheveux blancs celle-là, et en tablier bleu, fit son entrée dans la pièce.

— Victorine vient nous prévenir que le souper est servi, dit Antoine Veziers en se levant.

La vieille servante sortit sans prononcer une parole, et elle n'ouvrit pas davantage la bouche durant le souper froid qu'elle servit.

La conversation ne fut pas très animée, autour de la table longue de la salle à manger. La blonde Martha mangeait du gibier froid avec ses doigts, suçait les os et jetait des regards terribles à sa belle-mère.

Mme Veziers ne se désarmait pas d'une froide politesse, offrant du vin, passant le sel, sans dire jamais un mot inutile. Amédée tombait visiblement de fatigue. Il put à peine manger et se retira bientôt dans sa chambre.

Quelques minutes après son départ, Martha se leva de table et embrassa son mari sur le front en lui disant :

— Je sais que vous avez à causer à M. Marcel. Je vais en écraser. Je suis vannée. C'est quelque chose une virée de Carcassonne jusqu'ici.

Charles Veziers regarda s'éloigner sa femme avec un sourire infiniment tendre. Quand elle eut disparu, il se tourna vers César Boucafeu, qui aurait bien voulu, lui aussi, trouver un prétexte pour éviter toute conversation.

— Nous serons mieux au salon...

Mme Veziers mère s'était à nouveau foutue dans un coin noir de la pièce. La table avait été desservie par la servante toujours muette, qui ne parut pas entendre César Boucafeu lorsque celui-ci lui demanda une allumette. Il ne put s'empêcher de dire aux deux frères, quand il fut seul avec eux dans la grande pièce voûtée où brûlait un feu de bois devant un extravagant mobilier 1900 :

— Votre bonne n'est pas bavarde.

Ce fut Antoine Veziers qui répondit :

— J'ai horreur du bruit. Ma mère aussi. Voici quinze ans que nous sommes servis par un ménage de sourds-muets. C'est le meilleur moyen d'éviter les bavardages, ajouta-t-il avec un gros rire.

— Vous voyez, monsieur Marcel, dit Charles Veziers, que vous n'avez pas à redouter les indiscrétions des domestiques. *La Citerne* est peut-être le meilleur endroit du monde où établir un dépôt d'armes clandestin. Mon frère, ma femme, ma mère, sont, dans le plus profond de leur âme, dévoués à notre cause commune...

— Oui, ajouta Antoine, nous ne sommes que quatre à connaître le secret de *la Citerne*. Vous serez le cinquième, puisque la Cause l'exige.

Le géant barbu se leva, s'approcha du feu, et à l'aide d'un tisonnier atteignit une haute plaque de foyer, en fonte noircie et armoriée. La plaque s'ouvrit comme une porte, démasquant au delà des flammes dansantes du foyer un corridor noir, un escalier tournant...

(A suivre.)

LE PLUS BEAU CADEAU POUR VOS ÉTRENNES !...

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.
L'album : 9 fr. — Franco : 11 fr. 50

UN ALBUM RELIÉ DE "MON CAMARADE"

Envoyez un mandat chèque postal en même temps que votre commande à "MON CAMARADE", E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e. C. ch. postal 974-41 Paris.

2e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album : 15 fr. — Franco : 18 fr. 50

A TRAVERS LE MONDE

Qui était le « Manchot de Lépante » ? C'était le grand écrivain espagnol Cervantes, qui a écrit l'histoire de Don Quichotte qu'on vous a sans doute racontée à l'école. On l'appelait ainsi car il avait pris part à la bataille navale de Lépante qui opposa, en 1571, les Turcs aux Espagnols, aux Vénitiens et aux Romains coalisés.

o

Le pain de Noël. — A Sollès-Ville, petite cité française, on distribue à chaque habitant, le 24 décembre de chaque année, un pain frais. Cette coutume s'y est conservée à travers les siècles.

o

D'après des statistiques anglaises, une personne a ainsi, en moyenne, employé sa vie : 21 ans et 9 mois à dormir, 11 ans et 8 mois à travailler, 11 ans et 8 mois en loisirs, 5 ans et 10 mois à manger, 5 ans et 10 mois à se déplacer, 2 ans et 11 mois à se laver, s'habiller...

o

L'olivier est, parmi les arbres, celui qui vit le plus longtemps. En vieillissant, l'olivier prend des formes compliquées et tourmentées qui les font parfois ressembler à des êtres difformes. Athènes s'enorgueillit de posséder un olivier qui aurait plusieurs milliers d'années et l'île de Kos, où se trouve l'olivier surnommé l'Arbre d'Hippocrate, lequel aurait 2.500 ans, rivalise avec Athènes.

o

Avant d'être colonisée par les Espagnols et les Portugais, l'Amérique du Sud était peuplée d'Indiens. C'est pourquoi les noms de pays, Brésil, Chili, Mexique sont d'origine indienne. Ils signifient respectivement : Pays rouge, Pays froid, Terre de Mexitl. Mexitl était pour les Aztèques, ancien peuple du Mexique, le dieu de la guerre.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Voici les fêtes de Noël et du Jour de l'An. C'est l'époque des cadeaux et des compliments. Qu'avez-vous choisi pour combler vos désirs ? Sur les catalogues et dans les vitrines des magasins s'offrent tant de jolies choses à votre tentation!

Naturellement votre préférence va à un avion. Que trouvez-vous ?

Nous avons fait un tour pour vous et la réponse est nette: Rien de nouveau. Toujours les mêmes modèles en métal pour les avions à traîner ou destinés à rouler; toujours les mêmes formes en bois et toile pour ceux qui vont voler. Dans l'ensemble les formes sont très éloignées des vrais avions.

Alors, souvenez-vous que votre journal préféré a créé, cette année, des avions qui volent et avec lesquels un grand nombre de vos camarades se sont amusés. Pourquoi chercher bien loin ce qui est à votre portée ?

Préférez-vous les livres ? Voici la collection reliée de « Mon camarade » dans laquelle vous trouverez, outre d'amusantes et instructives histoires, tout ce qui a été publié sur l'aviation.

Mais, direz-vous, je lis déjà « Mon Camarade » ! Certainement, mais un numéro acheté chaque semaine et plié dans la poche est souvent détérioré, tandis qu'une belle collection reliée a sa place dans une bibliothèque.

UN NOUVEAU RECORD

UN PILOTE ET UN AVION, JUSQUE-LA INCONNUS BATTENT UN RECORD SENSATIONNEL

Nous consacrons cette semaine une grande place à un événement aéronautique de première importance. Pour la première fois depuis que l'aviation existe, l'Allemagne vient d'inscrire son nom à un palmarès des records de vitesse pure. Et c'est à la fois un pilote et un avion presque inconnus qui accomplissent la performance.

L'avion est dérivé d'un modèle de chasse présenté au Concours International de Zurich en juillet dernier. C'est un monoplace B. F. W. (Bayerische Flugzeug-Werke : usine d'avions bavaroise) dû à l'ingénieur Messerschmidt et catalogué sous le n° 109. Il est donc désigné, soit sous le nom de B. F. W. 109, *ou de* M. 109.

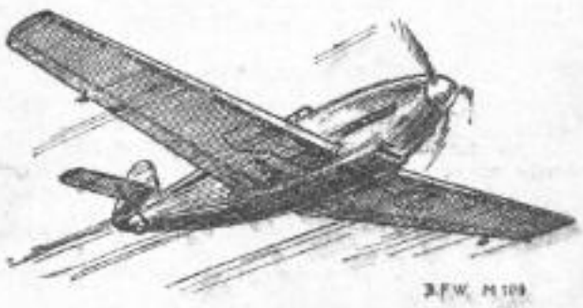
DESCRIPTION

La voilure est monoplane surbaissée, de forme trapézoïdale. Elle présente un dièdre assez prononcé et est, comme dans tous les avions modernes, munie de volets de courbure qui augmentent la portance de l'aile lors des décollages et des atterrissages. Ainsi l'avion, malgré sa grande vitesse de vol, peut atterrir à vitesse réduite et décoller plus facilement, choses que ne permettraient pas une aile simple. De plus, une partie du bord d'attaque (avant de l'aile) peut se déplacer vers l'avant, ouvrant ainsi une fente. Cette fente évite la perte de vitesse et permet un vol encore plus ralenti pour l'atterrissage.

Naturellement, pour le vol rapide, la fente est obstruée et le volet se trouve dans la ligne de vol. L'aile a alors l'aspect classique. Elle est revêtue de feuilles de métal.

Le fuselage est de section ovoïde, à faible maître-couple (voir dictionnaire dans un numéro précédent) et le poste de pilotage est à cabine fermée.

Il y a trois radiateurs. Un sous le fuselage, en avant de l'aile, contenant le liquide de refroidissement du



moteur. Deux, sous les ailes, de chaque côté du fuselage, pour l'huile. Ces radiateurs possèdent des dispositifs spéciaux qui règlent la circulation de l'air de manière à obtenir le meilleur refroidissement pour la moins grande résistance à l'avancement, chose importante pour un avion rapide.

Le train d'atterrissage est repliable vers l'extrémité des ailes dans lesquelles il disparaît entièrement. Les empennages sont classiques, sauf le plan fixe qui est surélevé (au-dessus de la ligne supérieure du fuselage) et haubanné par un mât inférieur de chaque côté.

LE MOTEUR

Le moteur est un Daimler-Benz allemand également. C'est un 12 cylindres inversé en V (voir dictionnaire), d'une cylindrée de près de 34 litres et fournissant une puissance de 1.000 C. V.

Construit avec des matériaux légers, tel que le Silumin-gamma, employé suivant les tout derniers enseignements de la technique moderne, le moteur Daimler-Benz pèse 545 grammes par cheval développé. A titre de comparaison, le Renault coupe Deutsch pèse 640 grammes au cheval.

Le D. B. est refroidi par un liquide spécial car l'eau ne convient plus dans les conditions actuelles d'utilisation des moteurs. (*A suivre.*)

SPORTS

Vous avez suivi avec intérêt les péripéties du match animé qui mit en présence l'équipe de France et l'équipe d'Italie, au Parc des Princes. Quelle partie! et quel triomphe pour le valeureux gardien des buts français, Di Lorto, dont la carrière de « gool » est un exemple pour vous, les jeunes, qui cherchez à l'imiter.

De cette partie nulle (0 à 0), on peut tout de même déduire quelques observations.

D'abord l'équipe de France se montra un peu désordonnée et de ce fait, fut souvent débordée.

Par contre, les Italiens adoptèrent une science calculée dont ils ne se sont jamais départis. Et sans l'erreur de visée de quelques-uns d'entre eux, la France était battue.

o

Encore quelques mots à propos de l'équipe italienne du match contre la France. Les joueurs sont des « athlètes », incontestablement mieux préparés que nos équipiers.

Insistons sur la nécessité de la culture physique pour celui qui se destine au sport. Car le mot sport veut dire compétition, donc rivalité et dépense active de tous les moyens pour triompher.

Comment se dépenser ainsi sans accident ?

En exerçant et assouplissant son corps chaque jour. Consacrez quelques minutes, le matin, à des mouvements respiratoires et culturistes, et vous verrez, au bout de quelque temps, comme vous écouterez mieux les leçons de votre professeur, le matin, et comme vous vous sentirez dispos pour pratiquer votre sport favori.

o

Au risque de vous ennuyer, voici un exemple frappant des résultats de la culture physique. Et ce fait, vous pouvez tous le constater. Il s'est passé au Vélodrome d'Hiver, le 5 décembre, au cours de la réunion cycliste pendant laquelle Toto Grassin faisait ses adieux. Gérardin, bien entraîné par des mouvements appropriés, s'est joué de ses adversaires, revenant sur Van Vliet et Georget en demi-finale, et gardant la tête sans se laisser passer en finale.

De soi-même il en est étonné, bien qu'il soit parti dans l'intention de gagner.

Mon Papa, ma Maman...

Récits écrits et illustrés par nos lecteurs pour notre

GRAND CONCOURS

Je suis très heureux de publier ici quelques-unes des lettres de nos lecteurs, envoyées pour notre grand concours, et je suis certain que tous mes amis les liront avec intérêt.

JANOT.

LA VIE AUX CHAMPS

Je suis heureux de pouvoir te parler de ma famille, j'espère que cela te fera plaisir. Tu vis seul avec Mme Burette, dis-tu; pour moi c'est tout différent, nous sommes une grande famille. Il y a d'abord mes grands-parents, mes parents, ma sœur, mon beau-frère, ma nièce qui a deux ans, mon frère et moi. Dans la propriété de mes parents, il y a du travail pour tout le monde. Ma grand'mère et ma sœur restent à la maison, les autres vont aux champs; mon frère et moi, les jeudis, et quelquefois les dimanches, nous aidons dans la mesure de notre possible. Jeudi dernier mes parents semaient les petits pois dans une terre assez éloignée du village; un peu avant midi nous leurs avons porté le dîner, mon frère s'était chargé du bidon qui était plein de soupe et de la bouteille de vin, quant à moi, je portais, en le tenant autant que possible d'aplomb, le panier qui contenait le pain et le fricot. En arrivant dans la terre, nous crions joyeusement : « Venez dîner tout de suite. » Aussitôt, tout le monde lève la tête, nous sourit et pose son outil, mon père conduit les bœufs près de la charrette et leur donne du foin; ma mère a pris dans le panier les assiettes et les remplit de soupe fumante. « Est-ce que vous avez mangé? demande mon grand-père. — Non, nous voulons manger ici. » Et tout le monde s'assied, les uns sur un panier posé sur le côté, les autres sur le timon de la charrette. Nous nous mettons à manger, tout d'abord personne ne parle, mais la soupe finie, les conversations commencent. « Vous avez été bons bergers ce matin? demande mon père. — Oui, c'est moi qui ai gardé ce matin; cette après-midi, ce sera à Jean. — Si je venais garder ici? demande mon frère. — Si tu veux, mais il faut partir sans tarder, car le village est loin. » Tout le monde a fini de manger, ma mère rassemble les assiettes et dit : « Ce n'est pas la peine que vous emportiez le panier, nous le mettrons, ce soir, dans la charrette. » Mon frère reparti, je restais avec mes parents, mon père amena les bœufs pour les atteler au brabant, et pendant qu'il bêchait sur le bord de la terre, je pris l'aiguillon et fis marcher les bœufs, mon père me laissa faire quelques pas; puis, me rejoignant, il dit : « Ça ne va pas assez profond. » Il donna un tour de clé et l'attelage continua d'avancer. « Tu vois, tu pourrais déjà labourer, dit mon père, ce n'est pas aussi difficile que lorsqu'il fallait tenir le manche de la charrue. » Je restai encore quelques instants, mais comme je n'avançais pas le travail, je repris le chemin de la maison.

Louis CHASSAGNAC,
à Allassac (Corrèze).

UN MATIN EN FAMILLE

Mes parents sont très simples et pas coquets, ils m'aiment bien. Mon père, fort, assez grand, travaille dans les Postes. Tous les matins c'est lui qui vient me réveiller et il me dit : « Roger, tu te lèveras à sept heures et tu habilleras ton frère chaudement pour qu'il n'ait pas froid, car ce matin il fait froid. » Après, je l'entends qui descend les escaliers pour partir à son travail.

Ma mère, forte, travaille dans un tissage; les matins, quand je suis réveillé, je l'entends qui remue les tampons de la cuisinière, prépare un bon feu. Je devine qu'elle prépare notre café au lait et qu'elle va venir nous dire bonjour. Quand j'ai été malade l'an dernier, j'avais attrapé une broncho-pneumonie, maman m'a gardé toutes les nuits pendant cinq jours.

Regarde, mon pauvre Janot, que c'est triste quand on n'a plus ses parents, et je souhaiterais que tes pauvres parents qui ne sont plus soient encore avec toi, car il fait bon être avec ses parents.

Janot, je te quitte en t'embrassant de tout mon cœur car les larmes me viennent aux yeux en pensant à toi.

Envoi de DIDIER,
Gérardmer (Vosges).

UNE JOURNÉE DE VACANCES

Dax, le 27 novembre 1937.

Je fais partie de la catégorie des enfants que l'on appelle heureux, mes parents sont et ont toujours été bons pour moi car je suis fils unique. Je vis tranquillement sans autres soucis que ceux de l'école.

Maman travaille uniquement à la maison, c'est une ménagère très propre et très ordonnée. Aussi, matin et soir, quand nous rentrons, papa et moi, le logis est reluisant, propre comme un sou neuf. Papa, lui, est chef de travaux dans une entreprise d'électricité, ouvrier assidu et sobre, il est la joie et l'honneur du foyer.

Je vais maintenant raconter une journée de vacances passée avec papa au milieu de la campagne, où j'étais tout à fait dans mon élément, moi qui ne rêve que d'espace.

Dès sept heures du matin, nous partîmes. Papa m'avait placé sur le tansad de sa moto, car l'endroit où nous devions faire le relevé de cadastre était à 35 kilomètres de Dax. C'était un petit bourg, perdu au milieu des pins, qui s'appelait Meilhan. Une fois arrivés, nous rangeâmes la moto dans un garage car il ne fallait pas songer à passer avec elle à travers champs.

Nous voilà donc au travail, papa et moi tenant la chaîne d'arpenteur. Jamais je ne me suis tant amusé que ce jour là; je sautais et gambadais, respirant à pleins poumons l'air excellent des pins, et je conseillerais même aux petits Parisiens anémiés de venir dans les Landes, ils seraient tout de suite rétablis. Nous sautions par-dessus ruisseaux et haies, disparaissions dans des champs de maïs dont les tiges nous dépassaient. La lande me déchirait les jambes, mais je ne sentais rien tellement j'étais heureux. A midi, à la table d'une petite auberge, je mangeai avec un appétit féroce. L'après-midi se passa de même, nous passions à travers d'immenses vignobles, et je regrettais sincèrement que le raisin ne fût encore mûr. Après cette journée si bien remplie, nous rentrâmes à la maison, harassés mais joyeux. Je ne couchai de bonne heure et dormis d'une traite jusqu'au lendemain.

Pierre PETITGAND, 12 ans 1/2
(Dax).

DANS LA FORÊT

Mon pauvre Janot, je te plains de ne plus avoir tes parents. C'est si bon d'avoir son papa et sa maman, et des frères et sœurs. Mon papa est garde forestier. Il m'emmène avec lui dans le bois.

Il m'explique toutes sortes de choses, m'apprend à connaître les diverses sortes d'arbres, puis quelques espèces de bons champignons qu'il faut reconnaître parmi les mauvais.

Janot, il ne faut pas se tromper, ça pourrait être dangereux. Il me fait voir les nids des petits oiseaux, mais je n'y touche pas, car ceux-ci sont utiles. J'aime bien sortir avec papa car j'apprends toujours quelque chose.

Quand on rentre le soir on est bien heureux de se mettre à table devant une bonne soupe fumante que maman a préparée pour nous. Car elle nous soigne bien, maman. Elle a toujours peur qu'on soit malade. Elle veille le soir bien souvent pour raccommoder les chaussons ou la culotte de mon frère et moi. Quand on est sage elle nous fait des gâteaux. J'avoue que ce n'est pas souvent. Nos parents font tout ce qu'ils peuvent pour nous. Je fais tout mon possible pour bien travailler à l'école, car je sais que cela leur fait plaisir.

Henri LEFLAT,
à Montillot (Yonne).

UN ACCIDENT

Mon père, zingueur, part pour le travail tout joyeux ; il part installer une cuisinière.

Mais au soir en rentrant mon père avait le doigt tout écrasé ; il nous raconta qu'en mettant la cuisinière un pied de verre se détacha et vlan! elle tomba sur son pouce. Le docteur lui a dit qu'il prendrait quinze jours de repos; maintenant ça va un peu mieux mais il doit toujours porter, jusqu'à sa guérison complète, une bande serrée autour du pouce.

Robert HUCHER
(Calais).

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

UN CHEMIN DIFFICILE

Ces deux petits frère et sœur visitent le Jardin zoologique et de loin, ils ont vu des petits singes qui se disposent à manger. Ils voudraient bien aller les regarder, mais le chemin est long et ils ont peur de se perdre. Aidez-les à trouver le plus court chemin.

CHARADES

Envoi de Madeleine Studer, Paris.

Mon premier est synonyme de fatigué,
Mon second est les trois quarts de rôti,
Mon troisième est arrosé par la Marne,
De mon tout, Richelieu fit le siège.

Envoi de Yvonne Delhermet, Le Puy.

Mon premier est un fleuve d'Italie,
Mon second est un fleuve d'Ibérie,
Mon tout, du dîner, fait partie.

Envoi de Jacques Berrier, Les Molières (S.-et-O.).

Mon premier se dresse au-dessus des vallées,
Mon second se boit en infusions,
Mon troisième est un meuble indispensable,
Sur mon quatrième les canards,
Mon tout est une ville réputée pour son nougat.

CALCUL AMUSANT

Envoi de Yvonne Delhermet, Le Puy.

Tantôt, en partant au marché, 7 marchands j'ai rencontrés; chaque marchand avait 7 sacs; dans chaque sac étaient 7 chattes; chaque chatte avait 7 petits. Par quel nombre peut-on représenter toutes ces quantités : marchands, sacs, chattes et chatons?

CRYPTOGRAPHIE

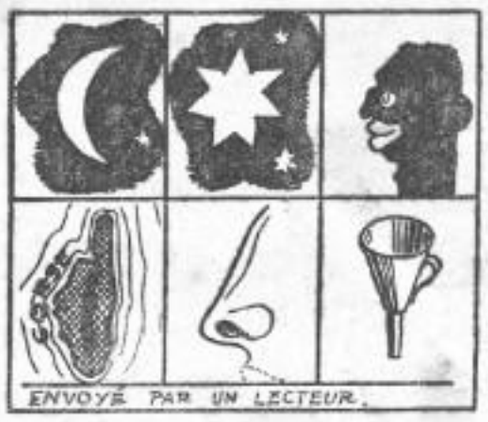
Nier en srte ed uolerr il utaf trarpi a intop.

Cette facile cryptographie, qui semble écrite en langue étrangère, est écrite en français. Les lettres sont simplement mélangées. Un peu de patience et vous trouverez facilement la solution.

MOTS EN CARRÉ

Formez un carré avec les mots qui ont les significations suivantes : Instrument pour mesurer la hauteur. Hommes terribles qui dévoraient les enfants (dans les contes de fées, heureusement). Une des personnes du conditionnel du verbe aller. Nombre plus petit que vingt et plus grand que quinze. Région de l'Angleterre.

RÉBUS



Avec la première lettre de chacun de ces objets, formez le nom d'un homme célèbre mort il y a plusieurs années.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

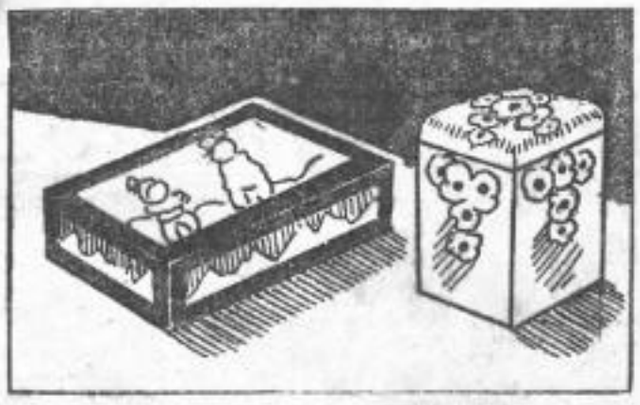
BRICOLONS

DEUX JOLIS COFFRETS

Il existe des boîtes à biscuits en fer-blanc, de formes extrêmement variées. Il vous sera facile de les transformer en coffrets dans lesquels vous pourrez ranger des objets auxquels vous tenez.

Passez sur la boîte une couche de peinture brillante; quand elle sera sèche, passez-en une seconde. Choisissez si possible un joli ton.

D'autre part, découpez dans des magazines des sujets qui vous plaisent et formez-en cinq motifs que vous appliquerez avec de la colle assez forte sur le couvercle et les quatre côtés de votre boîte, quand la seconde couche de peinture sera complètement sèche.



SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 108

Charades. — (Cale-Bas-Se). CALEBASSE. — (Mors-Bi-An). MORBIHAN.

Une curieuse addition. — SIX - ONZE - CINQ - DIX - QUATRE - NEUF - HUIT - SEPT.

Les erreurs. — Étagère mal clouée. Un des rideaux est plus long que l'autre. Le dossier de la chaise n'est pas achevé. Le jeune garçon a la tête devant derrière. Le nègre a les mains blanches. Le devant de la locomotive est à l'envers. L'un des pieds de la table n'est pas à l'angle. Une oreille du chien est dressée, l'autre pendante. Le petit personnage sur la table n'a pas de pieds. Les vitres de la fenêtre ne sont pas toutes de même taille.

Devinette. — Le juge fait lever la main et l'escalier fait lever le pied.

Mots en carré à trouver. — AVALA - VÉNUS - ANONS - LUNAT - ASSIS.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 108

Horizontalement. — 1. Montagnard. — 2. Anesse. Rol. — 3. Rainette. — 4. Arles. Is. — 5. Res. Ré. — 6. Fa. Autos. — 7. Ibis. Lion. — 8. Que. Miens. — 9. Us. Eut. — 10. Eaux. Étend.

Verticalement. — 1. Magnifique. — 2. On. Abusa. — 3. Nème. Ie. — 4. Tsar. Os. Ex. — 5. Aile. Mu. — 6. Généralité. — 7. Essuie. — 8. Ari. Tonne. — 9. Rétirons. — 10. Dieses. Os.

LE COURRIER DE JANOT

Yvonne Delhermet, Le Puy : Tu dis que tu préfères les histoires d'aventures. Merci de tes problèmes et de tes charades qui seront publiés. Tu as tout à fait tort de nous envoyer des histoires que tu as copiées dans des livres de lecture. Tu as pris pour cela beaucoup de peine et c'est une peine inutile, car nous ne pouvons pas publier des histoires déjà imprimées. Mais invente toi-même des histoires et nous serons très contents de les publier. — *Lazare, Biot :* Je suis bien content que tu aies formé le Club de Jim Mystère dans ton beau pays des Alpes-Maritimes. Je lui souhaite longue vie et prospérité. — *Raoul Lambert, Toulouse,* demande à tous les lecteurs de *Mon Camarade* de Toulouse de bien vouloir se faire inscrire au club de la ville, à l'adresse suivante : Raoul Lambert, 4, rue du Rempart, Villeneuve (près Jardin Wilson), au troisième étage. — *Louis Chazaugne :* Ton récit : *Pommes de terre sous la couette* sera lu et je le publierai certainement. — *Fernande Crompon, Paris (12e) :* Tu as déjà dû recevoir ton insigne. Je te remercie des compliments que tu fais à notre journal. J'espère que les nouvelles *Aventures de Pierrot Lancry* et que *Tato et Toutoune* auront le plaisant. — *Michel Bertrand, Pouvoirs :* Je pense que lorsque tu liras cette réponse, une page d'*Histoires vraies,* écrites par des lecteurs, aura déjà paru dans le journal, ton désir sera donc satisfait. Il est, en effet, tout à fait désirable que chaque enfant puisse, comme tu le dis, « coopérer » à la formation du Journal, les envois étant triés et imprimés par la rédaction de *Mon Camarade,* devenu leur père adoptif.

NOS ABONNEMENTS

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou **UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1938, N° 1
ou un **COUTEAU** 3 pièces, ou **CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou **Le Stylo de JANOT**, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

L'Homme et le Serpent

Une légende hindoue raconte que les serpents qui, il y a des milliers de siècles, furent les maîtres du monde (et c'est exact : à l'ère secondaire la terre n'était peuplée que de reptiles), les serpents sont maintenant cachés, partout, sous la terre, dans les herbes, dans les arbres; des millions de serpents attendent que l'homme soit plus faible et plus disséminé pour lui faire la guerre et reconquérir leur ancienne puissance.

Nous autres, habitants des régions tempérées, rions de ces légendes. Nous ne craignons plus les serpents. Il n'en est pas de même dans l'Inde.

A Pondichéry, pour se débarrasser des serpents, le gouvernement français eut un jour l'idée de promettre une récompense à chaque personne lui apportant une tête de serpent... Oh! une bien faible récompense : quelques centimes par tête. Et pourtant il dut bien vite revenir sur cette décision : on lui amenait tellement de têtes de serpents que le trésor public risquait de s'épuiser! Les Hindous sont d'ailleurs persuadés que les fakirs, ces bizarres prêtres mendiants, peuvent faire sortir de terre, en n'importe quel point, des serpents.

Les serpents n'ont qu'une utilité : ils dévorent les rats. Or les rats sont des bêtes qui non seulement font beaucoup de ravages dans les maisons et dans les champs, mais encore transportent une terrible maladie : la peste. Si les serpents ne s'attaquaient qu'aux rats, il y a bien des chances qu'on les élèverait soigneusement et que le serpent, domestiqué, serait, à côté du chien, le compagnon et le défenseur de l'homme. Hélas! le serpent a trop d'appétit, et il ne nous trouve pas tellement dangereux, mais par contre très savoureux; le serpent est un des rares animaux qui, en face de l'homme, ne commencent pas par fuir; au contraire, il attaque. Nous parlons des gros serpents, bien entendu.

Savez-vous combien, d'après une statistique anglaise de la fin du siècle dernier, les seuls *cobras* tuent, par an, de personnes dans l'Inde? 30.000!...

Apprenons donc à connaître notre ennemi le serpent.

Le serpent rampe. Quand vous jouez aux Peaux-Rouges et que vous rampez (sans penser à la bonne correction que vous recevrez le soir à cause de vos vêtements salis!), vous n'allez pas vite. Le serpent, lui, connaît bien cette façon d'avancer; il glisse très rapidement. On voit souvent, sur des gravures, des serpents qui avancent verticalement, c'est-à-dire que leur corps ondule au-dessus du sol en formant des arceaux; cette façon de les représenter est inexacte : s'ils font bien des zigzags, c'est le corps complètement à plat sur le sol. Le serpent est construit comme l'homme; il a dans le dos une colonne vertébrale d'où partent des côtes, et de même que nous, ne peut plier le dos en arrière, mais seulement de droite à gauche et de gauche à droite. De même que nous aussi, il peut remuer librement ce qui correspond chez lui à notre cou et à notre tête. Mais il n'a pas de bras ni de jambes, et la série des côtes qui s'arrête chez nous au ventre, continue jusqu'au bout de son corps. Les gros serpents ont ainsi 300 à 400 côtes, ce qui leur donne beaucoup de force pour serrer leurs proies.

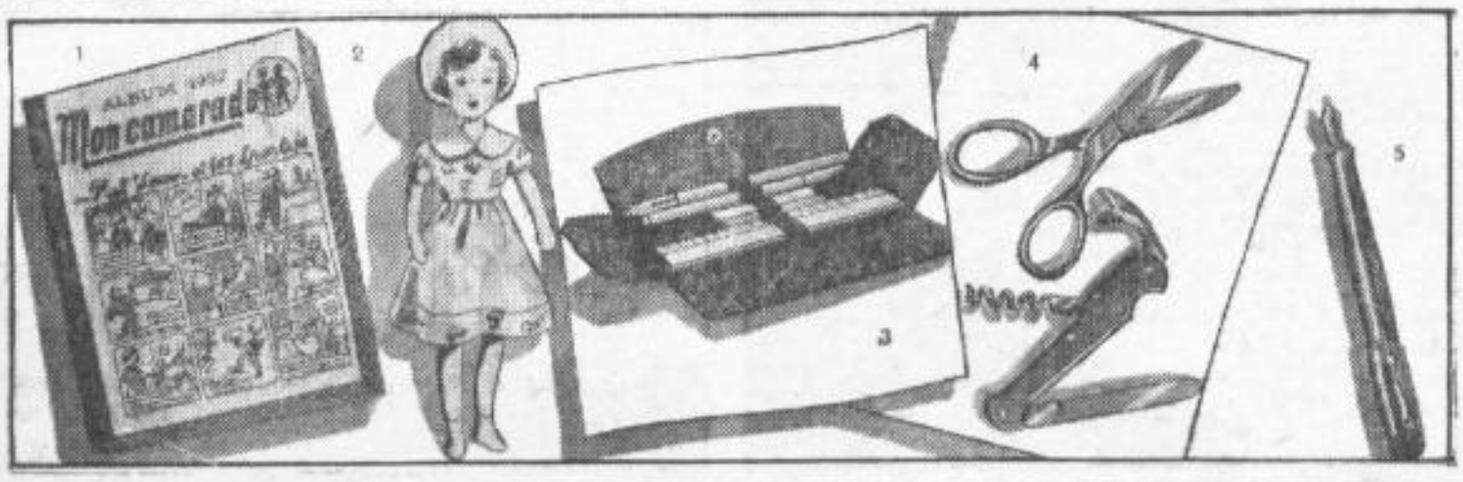
Les serpents ont pourtant eu des membres, mais il y a des milliers d'années de cela. Certains serpents portent encore des restes de pattes qui ne sont plus que de petits éperons; d'autres conservent à l'intérieur de leur corps des os qui correspondaient autrefois à des membres. C'est donc par le seul mouvement des côtes que le serpent avance; son corps repose sur l'extrémité des côtes. Chaque paire de côtes rejoint sous le ventre une écaille solide qu'elle fait bouger par un petit muscle puissant; ces écailles qui adhèrent bien au sol et au tronc des arbres, sont actionnées comme des rames par les côtes. Sur une surface glissante, glace ou verre, le serpent ne pourrait remuer.

Ainsi les serpents sont à la fois rampeurs et grimpeurs. Leurs tactiques de combat sont donc tantôt d'attaquer au sol leur ennemi, tantôt de lui tomber dessus du haut d'un arbre. Leurs moyens de combattre sont également de deux sortes : la piqûre ou l'étouffement. A proprement parler, les serpents ne piquent pas, ils mordent, et encore n'est-ce pas une véritable morsure. Au moment du combat, le serpent, tête dressée, jette en avant sa langue, une langue fourche et pointue qui rentre et sort sans cesse, vibre, menaçante. Cette langue qui, autrement, reste enfermée dans une sorte de tube à l'intérieur de la bouche, n'est pas, comme on pourrait le croire, un dard; elle est inoffensive. Mais le serpent possède, fixées à la mâchoire supérieure, deux dents qui, lorsque la bouche est fermée, s'aplatissent comme les fanons de la baleine, mais se redressent dès que la bouche s'entr'ouvre, et forment crochet; en même temps, les muscles des joues, tendus, compriment une glande, sorte de petit sac à poison. Ce poison, le *venin,* coule dans les dents (qui sont creuses) jusqu'à leur extrémité. Quand le serpent mordra, le poison entrera dans la blessure de la victime. Nous avons dit que le serpent ne mordait pas à la façon d'un méchant petit garçon que je ne veux pas nommer qui, lorsqu'il est en colère, laisse la marque de ses deux mâchoires sur la première main rencontrée... Le serpent *accroche* plutôt sa proie, il donne un coup de tête, sa mâchoire inférieure étant reculée, et fait ainsi rentrer ses deux crochets dans la chair de la victime. Cela vous explique que les serpents qui mordent sont ceux qui ont le moins de dents... Le cobra n'en a que deux, ses deux crochets, mais il sait s'en servir, l'animal (c'est le cas de le dire)!

Le poison, après avoir touché la plaie ouverte, pénètre dans le sang et se répand dans tout le corps de la personne mordue; il y provoque l'asphyxie, la paralysie, et la mort ne tarde pas.

Beaucoup de gros serpents qui ne sont pas venimeux (ils n'ont pas de glandes à venin), n'en sont pas moins dangereux pour cela : ils vous tuent en vous étouffant. Imaginez que tombe tout à coup sur vous une corde longue de plusieurs mètres, épaisse comme un pneu d'automobile et qui s'enroule aussitôt autour de vous, et vous presse, vous étrangle, vous écrase... Voilà ce qui se passe dans les pays où vivent les serpents *boas* et *pythons.* Surgissant d'un fossé herbeux, ou se laissant choir d'une branche d'arbre, ces serpents sont assez forts pour tuer ainsi un homme ou un bœuf.

BOUN.



LE COURRIER DE JANOT *(suite)*

Maurice Rigaud, Blanc-Mesnil : Je suis bien content que la transformation de *Mon Camarade* te plaise. C'est heureux que ta sœur, qui s'appelle Toutoune, s'intéresse aux histoires de sa petite homonyme, mais j'imagine qu'elle a une vie moins mouvementée. — *Henri Bellot, Cosnevoye (Vaucluse) :* Je suis content que *Pat'Souou* te plaise beaucoup, bien que Jim soit ton grand favori. Sois tranquille, nous continuerons longtemps encore les *Aventures de Pat'Souou.* — *Gino Andrei, Paris (18e) :* Merci de ta très gentille lettre; je vois que *Mon Camarade* te plaît. Tu as dû bien t'amuser au Parc des Attractions de l'Exposition. — *Pierre Allard, Courbevoie :* Merci de ton alphabet secret qui est très bien fait et très intéressant; mais il est malheureusement inutilisable dans un journal où nous ne pouvons disposer que des caractères typographiques habituels. Nous mettrons à l'étude l'utilisation d'un alphabet secret pour les membres de notre Club. — *Jacques Perrier, Limours (Seine-et-Oise) :* Tu voudrais qu'on augmente les romans policiers, certains trouvent qu'il y en a déjà beaucoup. Nous nous excusons si, par erreur, ton nom a pu être oublié sur une des histoires que tu nous a envoyées; cela ne se renouvellera plus. Ton récit : « Mon école au printemps » est très joli, nous le publierons.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

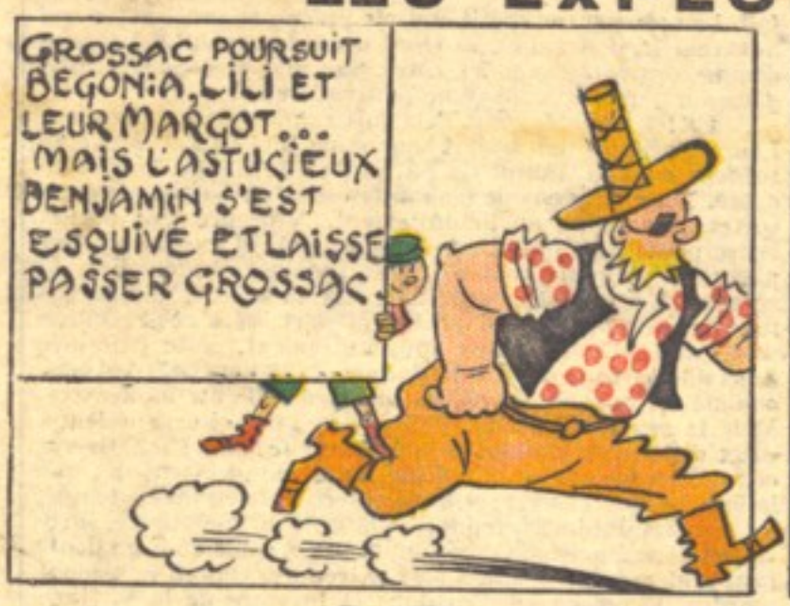
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.790.

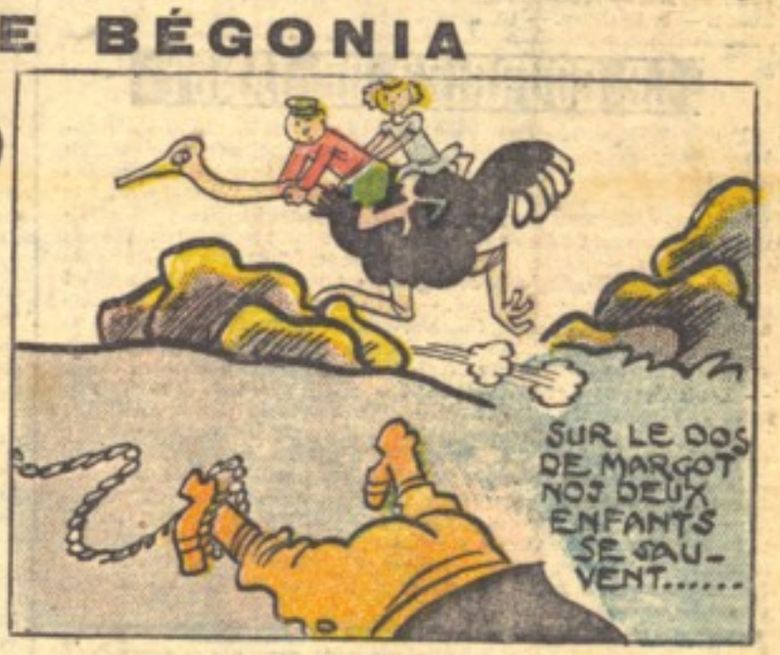
TOTO ET TOUTOUNE

109

JACK-STRONG ET SES AMIS, TOTO ET TOUTOUNE, PERDUS DANS LA JUNGLE REUSSISSENT A VIVRE MAIS LEUR ENNEMI, MOERDER, RODE AUTOUR D'EUX SANS QU'ILS S'EN DOUTENT

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA





mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 110. JEUDI 6 JANVIER 1933

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — UN FERMIER VOISIN DE JIM MYSTÈRE A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE, LE KU-KLUX-KLAN, ENNEMIE DES HOMMES DE COULEUR. LE DOMESTIQUE NÈGRE DU FERMIER A ÉTÉ ENLEVÉ EN MÊME TEMPS QUE SON PATRON. LES DEUX HOMMES DOIVENT ÊTRE SUPPLICIÉS.

JIM TRAINA ENSUITE LE CORPS DE SWANSON QUI SIMULAIT UN ÉVANOUISSEMENT, ET LE DÉPOSA PRÈS DE LA ROCHE PENCHÉE OU SE TROUVAIENT LES TONNEAUX DE GOUDRON ET LE SAC DE PLUMES DESTINÉS À TRANSFORMER LE FERMIER EN OISEAU, APRÈS LE SUPPLICE DU NÈGRE...

L'AUBE POINTAIT QUAND LE NÈGRE FUT AMENÉ AU PIED DE L'ARBRE POUR Y ÊTRE PENDU....

À PEINE LE NÈGRE AVAIT-IL QUITTÉ LE SOL QUE LA CORDE QUI LE SOUTENAIT ÉTAIT HACHÉE PAR UNE SALVE DE MITRAILLETTES...

...TANDIS QUE JIM ENTRAINE SES AMIS..

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je continue de vous raconter cette semaine-ci les aventures que j'ai eues durant les vacances, l'été dernier, dans la forêt, avec mon petit ami Julot, le lecteur jusqu'à la folie de Hip! Hip! Hip! *du* Petit Crusoé Illustré, *du* Journal de Razant *et de toutes sortes de journaux pleins de bêtises du même genre.*

Donc mon ami Jacquot m'avait raconté qu'il avait tué un ogoupi avec une carabine magique, et son ogoupi (une bête extraordinaire du centre de l'Afrique), il m'avait raconté qu'il l'avait mangé avec du pain dessus, mais tout cela c'étaient des blagues, et Jacquot il avait eu très faim et il avait le cœur gros en rougeant un croûton plein de terre pendant que je mangeais des tartines de foie gras en boîte.

Quand il a eu fini son déjeuner d'ogoupi, Julot, il a bu le fond de la bouteille de limonade que j'avais emportée avec moi et sans doute que d'avoir dans l'estomac un peu de liquide en plus du vieux croûton qu'il avait croqué, ça lui a fait du bien, parce que tout d'un coup il a eu l'air tout gai et tout content. Peut-être après tout que la limonade c'est comme le vin ou l'alcool, que quand on boit un peu et qu'on n'a pas mangé avant, ça vous soûle très, très vite.

Pendant que je mangeais des prunes que j'avais emportées avec moi et qui n'étaient pas trop écrasées, voilà Julot qui tout d'un coup grimpe sur un tas de bois qui était dans un coin de la clairière et qui se met à se taper des deux poings sur la poitrine en criant : HOU! HOU! HOUOU! OUOU! HOU! HOU! HOU!

A cela j'ai compris tout de suite qu'il lui arrivait quelque chose de neuf et que ce coup-ci il ne se croyait plus, pour le coup, être le célèbre Triktrake, empereur des magiciens, avec son chapeau haut de forme, sa chemise amidonnée et sa cape noire doublée de soie rouge qu'on voit dans le petit Crusoé illustré.

— Tu n'es plus Triktrake? que je lui demande.

— HOU! HOU! HOU! HOU! *Non c'est trop facile d'être Triktrake, parce que quand on est magicien on n'a qu'à étendre la main et on a tout ce qu'on veut.*

— De l'ogoupi tout rôti par exemple.

— Oui, de l'excellent ogoupi comme celui dont je viens de me régaler, me répondit-il furieux. Je le répète, être magicien comme Triktrake c'est trop facile pour un héros de la jungle comme moi. Tandis qu'être Razant, ça c'est quelque chose. HOU! HOU! HOU! HOU! HOU! HOUN!

Il était là en haut de son tas de bois à hurler comme un chien à qui on a marché sur la patte, ou bien encore comme un chat la nuit au moment du printemps.

— HOU! HOU! HOU! HOU! *Il faut que je l'explique, Julot, je suis le fils de Razant.*

— Mais ton père est épicier, il vend des harengs fumés et du sucre en poudre. Il porte pas du tout un caleçon en peau de panthère, mais un tablier bleu et on l'a jamais vu se promener tout nu dans la rue du Fer-à-Repasser en poussant des cris d'animaux.

— Bien sûr, idiot! le monsieur qu'est épicier c'est pas mon père. Avant lui ma mère a été déjà mariée, une fois, avec le célèbre Razant. Razant depuis il a divorcé pour se marier avec la princesse des Ouistitis, mais ça n'empêche pas que je suis tout de même son fils. Et la preuve HOU! HOU! HOU! HOU! HOU! HOU!

Il criait toujours comme un animal devenu fou, mais ce coup-ci, au lieu de se taper sur la poitrine, il était en train de défaire ses bretelles et d'ôter son pantalon. Bientôt il était presque tout nu, sauf qu'il avait gardé ses sandales aux pieds et qu'il avait une espèce de caleçon en peau de panthère qui lui cachait à peu près le derrière. Cette peau de panthère-là je l'ai reconnue, c'était de la peau de lapin imitation panthère que la sœur de Julot portait l'année dernière au cou d'un manteau qu'elle avait pour aller danser à Nogent, le dimanche.

— Pourquoi que tu t'es mis le col de fourrure de ta sœur sur le derrière?

— Idiot, c'est un trophée de chasse. La peau d'un tigre du Bengale que mon père Razant a tué lui-même et dont il m'a fait un petit caleçon. Et il m'a donné aussi, pour me défendre contre mes ennemis, ce terrible poignard qui lui a permis autrefois de tuer un éléphant avec lequel il s'était battu corps à corps. HOU! HOU! HOU! HOU!

De la ceinture qui retenait son caleçon en panthère imitation, Julot s'est mis à sortir un petit canif bleu, avec deux lames, comme ceux qu'on trouve dans les nécessaires de chasse en crocodile imitation que vend le papetier en face de notre école, et qui coupent si mal qu'on ne peut même pas s'en servir pour tailler un crayon. Moi de tout cela je rigolais en moi-même et je dis à Julot :

— Pourquoi que tu gardes tes sandales aux pieds? Il a les pieds nus, M. Razant, et pas des chaussettes à rayures blanches et bleues, comme toi.

Sans répondre, voilà Jacquot qui s'assied en haut de son tas de bois et qui se met les pieds nus. Et puis, en criant HOU! HOU! HOU! HOU! *le voilà qui fait un bond en l'air et qui dégringole par terre. Le tas de bois n'était pas très haut et c'est sans doute pour cela qu'il est retombé sur ses pieds et pas sur son derrière. Mais peut-être qu'il aurait mieux valu que ce soit sur son derrière qu'il retombe, puisque sur son derrière il y avait un vieux bout de fourrure, tandis que son pied était tout nu. Et son pied il est arrivé droit sur un caillou, ce qui lui a fait sans doute très mal. Pourtant il a continué à crier :* HOU! HOU! HOU! *Mais son* HOU! HOU! HOU! *ça ressemblait beaucoup plus à un* HOUYE! HOUYE! HOUYE! *qu'on dit quand on s'est fait mal, qu'à un cri de guerre; et pendant ce temps, il dansait sur un seul pied en tenant en l'air le pied qui lui faisait mal.*

— Tu t'es fait mal?

— Pas vrai, je fais la danse de guerre de Razant, celle par laquelle il appelle les fauves pour se battre avec eux. HOUYE! HOU! HOUYE! HOU! HOUYE!

Tout d'un coup voilà qu'on entend dans le lointain un cri qui répond à ses HOUYE! HOUYE! HOUYE! *Une bête criait :* OUA! OUA! OUA! *Et ce bruit se rapprochait.*

— Voilà le roi des tigres, dit Julot. Et le voilà qui sort son canif bleu de sa ceinture.

Je vous serre la main à tous. Dans quinze jours la suite de mes aventures dans la jungle de Chantilly.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince.

LE COURRIER DE JANOT

Micheline Oyet, Fère-en-Tardenois : Je te donne ici l'adresse de Ginette Jolin : 96, Grande-Rue, à Nancy. Toi, tu nous demandes de donner moins d'histoires de brigands; je vois que tu n'es pas d'accord avec mon ami Jacques Perrier et qu'il est nécessaire de donner des histoires de toutes les espèces pour satisfaire tous les goûts. — *Chulz et Tintu, Bussy-Saint-Georges :* Je vous fais répondre directement. Je souhaite longue vie au club que vous venez de fonder dans votre ville. — *Gaston Tremon :* Merci des deux beaux récits que tu as envoyés à notre Concours, mais je trouve qu'ils sont écrits dans un langage un peu trop recherché et qui n'est pas celui que les enfants parlent entre eux habituellement. Merci aussi des très bonnes appréciations que tu donnes sur notre Journal.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor, prisonnier sur la lune, raconte par des messages de T. S. F. comment il a pu pénétrer le langage des Sélénites et entrer en conversation avec deux d'entre eux, des êtres à grosse tête, nommés Tsi-Pouf et Phi-ou.*

CHAPITRE XXIV

L'HISTOIRE NATURELLE DES SÉLÉNITES *(suite)*

« Mais je n'intéresserais que les linguistes et je serais entraîné trop loin, si j'entrais dans le détail de la série d'absorbants colloques dont ceux-ci n'étaient que le début, et je doute même de pouvoir donner une idée des tours et des détours que nous dûmes faire pour arriver à une compréhension mutuelle. Les verbes furent franchis sans encombre — du moins, les verbes actifs que je pouvais exprimer par des dessins; quelques adjectifs furent aisés, mais quand nous en vînmes aux noms abstraits, aux prépositions et à toutes ces espèces de figures du discours si banales et au moyen desquelles on dit tant de choses sur terre, ce fut absolument comme si j'avais plongé avec une ceinture de liège. A vrai dire, ces difficultés furent insurmontables jusqu'à ce que parût, à la sixième leçon, un quatrième assistant, porteur d'une énorme tête ovoïde dont le *forte* était évidemment la solution des problèmes compliqués de l'analogie. Il entra avec une allure préoccupée, trébuchant contre un tabouret, et les complexités qui se rencontraient devaient lui être désignées avec une certaine quantité de cris, de poussées et de pincements avant qu'elles aient atteint sa compréhension; mais aussitôt, sa pénétration était surprenante. Chaque fois que se présentait la nécessité de penser au delà de la portée, en aucune façon limitée, de Phi-ou, ce personnage à longue tête était mis à contribution, mais il transmettait invariablement sa conclusion à Tsi-pouf, afin qu'elle ne fût pas oubliée : Tsi-pouf fut toujours un arsenal de faits. Ainsi avançait notre tâche.

« Elle parut longue et fut en réalité très courte — une question de jours avant que je pusse positivement converser avec ces insectes lunaires. Il va sans dire que ce furent d'abord des entrevues infiniment ennuyeuses et exaspérantes — mais imperceptiblement nous en arrivâmes à une entente relative. Et ma patience s'est accrue dans la mesure de ces restrictions. C'est Phi-ou qui se charge de tout ce qui est pourparler, et il le fait avec une énorme quantité de provisoires et méditatifs : hum! hum! et il a attrapé une ou deux phrases : « Si je puis dire, et si vous comprenez », dont il émaille ses discours.

« Imaginez-vous ce qu'il disait pour me présenter l'artiste.

« — Hum! hum!... Lui... Si je puis dire... Dessine. Mange peu... Boit peu... Dessine... Aime dessiner... Rien autre... Déteste tous ceux qui ne dessinent pas comme lui... Coléreux... Déteste tous ceux qui dessinent comme lui mieux... Déteste la plupart des gens. Déteste tous ceux qui ne croient pas que le monde est fait pour dessiner. Coléreux. Hum... Tout le reste n'est rien pour lui... Seulement dessiner. Lui estime vous... Si vous comprenez... Nouvelle chose à dessiner. Laid... frappant... hein?

« — Lui, disait-il, se tournant vers Tsi-pouf, aime se rappeler les mots, se rappelle merveilleux plus que personne. Pense non, dessine non... se rappelle, dit (il se réfère ici à son assistant pour le mot qui lui manque) des histoires toutes choses. Il entend une fois... dit toujours.

« C'est pour moi la chose la plus merveilleuse que j'aie jamais pu rêver, d'entendre ces extraordinaires créatures — car la familiarité même ne parvient pas à diminuer l'effet inhumain de leur aspect — rapprocher sans cesse leurs sifflotements d'une langue terrestre cohérente, posant des questions, faisant des réponses. J'ai l'impression d'être revenu à la période de l'enfance où l'on dévore les récits fantastiques et fabuleux dans lesquels la fourmi et la sauterelle discutent et que l'abeille déchie entre elles... »

Tandis que ces exercices linguistiques se poursuivaient, Cavor semble avoir été gratifié d'un relâchement considérable des rigueurs de sa captivité. La méfiance et la crainte qu'avait soulevées notre malheureux conflit étaient, dit-il, « peu à peu effacées par la logique délibérée de tout ce que je fais »... « Je puis maintenant aller et venir à mon gré, et les quelques restrictions auxquelles je dois me soumettre me sont imposées dans mon intérêt. C'est ainsi qu'il m'a été possible de découvrir cet appareil et, à l'aide d'une heureuse trouvaille au milieu des innombrables matériaux qui encombrent cet énorme magasin, j'ai eu le moyen d'envoyer ces messages. Jusqu'ici on n'a nullement essayé de se mêler de ce que je fais, bien que j'aie nettement déclaré à Phi-ou que je communiquais avec la terre.

« — Vous parlez à autre? demanda-t-il, examinant l'instrument.

« — A d'autres, dis-je.

« Et je continuai ma transmission. »

Cavor corrigeait continuellement ses précédentes descriptions des Sélénites à mesure qu'il connaissait de nouveaux faits qui pouvaient modifier ses conclusions; aussi donnons-nous avec certaines réserves les citations qui suivent. Nous les empruntons aux neuvième, treizième et seizième messages, et, si vagues et fragmentaires qu'ils soient, ils donnent probablement un tableau de la vie sociale de cette étrange communauté aussi complète que l'humanité peut en espérer maintenant avant de nombreuses générations.

« Dans la lune, dit Cavor, chaque citoyen connaît sa place et la discipline compliquée de l'éducation, de l'entraînement et de la chirurgie à laquelle il doit se soumettre le dispose enfin si complètement à son rôle qu'il n'a ni les idées ni les organes pour aucun autre but que celui-là. Pourquoi serait-ce autrement? demanderait Phi-ou. Si par exemple un Sélénite est destiné à devenir un mathématicien, ses éducateurs et ses professeurs l'y disposent dès le début. Ils répriment toute naissante disposition à d'autres poursuites; ils encouragent ses goûts mathématiques avec une habileté psychologique parfaite. Son cerveau se développe ou du moins ses facultés mathématiques croissent avec juste ce qui est nécessaire de sa personne pour soutenir cette partie essentielle. Finalement, en dehors du repos et des repas, son seul délice est dans l'exercice et le déploiement de sa faculté particulière; il s'intéresse uniquement à son application, et fait exclusivement sa société des autres spécialistes de son genre. Son cerveau s'accroît constamment, au moins les seules parties qui sont occupées par les mathématiques; elles se gonflent toujours plus et semblent aspirer toute la vie et la vigueur du reste de sa carcasse. Ses membres se recroquevillent, son cœur et les organes de la digestion diminuent, sa face d'insecte disparaît sous ses contours enflés. Sa voix devient un simple murmure pour l'exposé des formules, et il est sourd à tout ce qui n'est pas un problème proprement énoncé. La faculté du rire, sauf en cas de la découverte soudaine de quelque paradoxe, est atrophiée chez lui; son émotion la plus profonde est le développement d'un nouveau calcul, et il remplit ainsi son but.

« Ou bien encore, un Sélénite, désigné pour être gardien de troupeaux, est, dès ses plus jeunes années, habitué à penser au bétail, à vivre avec lui, à trouver son plaisir dans ce qui le concerne et à s'exercer à les soigner et les diriger. On l'entraîne pour le rendre actif et nerveux, son œil est endurci aux étroites enveloppes aux contours anguleux qui constituent l'uniforme de l'emploi, il finit par ne plus prendre aucun intérêt aux régions profondes de la lune; il regarde avec indifférence, dérision ou hostilité tous les Sélénites qui ne sont pas également versés dans l'art des troupeaux. Il ne pense qu'à des pâturages et son dialecte est composé des termes techniques de son métier. De cette façon, il aime son ouvrage et remplit avec une parfaite satisfaction les devoirs qui justifient son existence, et il en est de même avec les Sélénites de tous genres et de toute condition — chacun est une unité parfaite dans un monde mécanique...

Ces êtres à grosse tête, forment une sorte d'aristocratie.

« Ces êtres à grosse tête, auxquels les travaux intellectuels sont dévolus, forment, dans cette étrange société, une sorte d'aristocratie — et comme chef, ils ont — puissance quintessentielle de la lune — ce merveilleux et gigantesque ganglion, le Grand Lunaire, dans la présence duquel je dois bientôt être admis. Le développement illimité des esprits de la classe intellectuelle est rendu possible par l'absence de tout crâne osseux dans l'anatomie lunaire, de cette étrange boîte qui jugule le développement du cerveau humain, et signifie impérieusement « jusqu'ici et pas plus loin » à toutes ses possibilités.

« Ces intellectuels lunaires se divisent en trois classes principales, différant grandement quant à l'influence et à la considération. Il y a les administrateurs, dont Phi-ou fait partie. Sélénites d'une versatilité et d'une initiative considérables, qui ont à répondre d'une certaine quantité cubique de la masse lunaire; les experts, comme le penseur à tête ovoïde, qui sont destinés à remplir certaines opérations spéciales, et les érudits qui sont les dépositaires de toute science. A cette dernière classe appartient Tsi-pouf, le premier qui professa dans la lune un langage terrestre. En ce qui concerne ces derniers, il est curieux de noter que la croissance illimitée du cerveau lunaire a rendu inutile l'invention de tous ces adjuvants mécaniques du travail cérébral qui ont marqué la carrière de

l'homme. Il n'y a ni livres ni annales d'aucune sorte, ni bibliothèques, ni inscriptions. Toute connaissance s'emmagasine dans ces cerveaux distendus à la façon dont les fourmis du Texas emmagasinent le miel dans leurs abdomens boursouflés. Leurs bibliothèques sont des collections de cerveaux vivants...

« Je remarque que les administrateurs, moins spécialisés, prennent à moi un intérêt très vif chaque fois qu'ils me rencontrent. Ils se dérangent de leur route, m'examinent et posent des questions auxquelles Phi-ou répond. Je les vois aller de ci de là avec une suite de porteurs, de domestiques, de crieurs, de parachutistes, et autres — groupes bizarres à contempler. Les experts, pour la plupart, m'ignorent complètement, de même qu'ils s'ignorent entre eux, ou ne font attention à moi que pour commencer aussitôt une bruyante exhibition de leur talent distinctif. Les érudits sont presque toujours plongés dans une satisfaction d'eux-mêmes, imperméable et apoplectique, d'où seule une mise en doute de leur érudition peut les éveiller. Ils sont habituellement menés par des domestiques nains ou gardiens, et souvent accompagnés de menues créatures, à l'air affairé, de petites femelles ordinairement, qui, j'incline à le croire, sont pour eux des sortes d'épouses. Mais quelques-uns des plus profonds savants ont des dimensions qui leur interdisent la locomotion et on les transporte de place en place dans une sorte de tonneau à porteur, ballottantes gelées de science qui soulèvent chez moi un étonnement respectueux. Je viens d'en rencontrer un, en venant ici où l'on me permet de m'amuser avec ces joujoux électriques : c'était une vaste tête branlante et chauve, recouverte d'une pellicule très mince, portée dans sa grotesque civière. Devant et derrière marchaient ses porteurs, et de curieux propagateurs de nouvelles, avec des figures comme des trompettes, criaient sa renommée.

« J'ai déjà mentionné les cortèges qui accompagnent la plupart des intellectuels, huissiers, porteurs, valets qui, ainsi que des muscles et des tentacules extérieurs, remplaçaient les facultés physiques restreintes de ces esprits hypertrophiés. Les porteurs les suivent presque invariablement — parfois aussi des messagers extrêmement rapides avec des jambes comme des araignées, des domestiques chargés de recevoir des parachutes et d'autres individus munis d'organes vocaux qui pourraient vraisemblablement éveiller les morts. En dehors de leur intelligence spéciale, ces subordonnés sont aussi inertes et impuissants que des parapluies dans une antichambre. Ils n'existent que pour les ordres auxquels ils doivent obéir, les devoirs qu'ils ont à remplir.

« Cependant la masse de ces insectes, qui sillonnent les voies en spirale, remplissent les ballons ascendants et descendants et passent auprès de moi cramponnés à de frêles parachutes, appartiennent à la classe ouvrière. Servants ou fragments de machines, tels sont en réalité certains de ces êtres — sans métaphore; l'unique tentacule du berger des veaux lunaires est remplacé par d'immenses faisceaux, uniques ou en paire, de trois, cinq ou sept doigts pour saisir, soulever, guider — le reste n'étant autre chose que des appendices secondaires strictement nécessaires aux parties importantes. Certains, je suppose, s'occupent de mécanismes à battements de cloches, ont d'énormes oreilles, comme des lièvres, placées juste derrière les yeux; d'autres qui ont pour labeur de délicates opérations chimiques projettent en avant un vaste organe olfactif; d'autres encore ont des pieds plats comme des pédales avec des jointures ankylosées, et certains qui, m'a-t-on dit, sont souffleurs de verre, ont des poumons comme des soufflets. Mais chacun de ces Sélénites ordinaires que j'ai vus est excellemment adapté à la fonction sociale qu'il remplit. Les ouvrages fins sont confiés à des ouvriers affinés, miraculeusement rapetissés et conditionnés. Il en est que j'aurais pu tenir sur la paume de ma main. Il existe même une espèce de Sélénite tournebroche, très commun, dont le devoir et l'unique délice est de fournir la force motrice à de petits appareils variés. Et pour gouverner cela, pour réprimer toute tendance fâcheuse de quelque nature égarée, il y a les êtres les mieux musclés que j'aie vus dans la lune, une sorte de police lunaire, dont les membres sont entraînés dès leurs plus tendres années à obéir aux têtes gonflées et à les respecter parfaitement.

« La confection de ces diverses sortes de travailleurs doit avoir lieu par des procédés curieux et intéressants. Je ne sais encore rien de bien clair à ce sujet, mais très récemment je tombai sur un certain nombre de jeunes Sélénites confinés dans des espèces de bocaux d'où sortaient seuls les membres supérieurs; on préparait ces êtres à devenir servants de machines d'un genre spécial. Le membre ainsi étendu, dans ce système hautement développé d'éducation technique, est stimulé par des irritants et nourri par des injections, tandis que le reste du corps est privé de subsistance. Phi-ou, à moins que je l'aie mal compris, m'expliqua qu'au début ces bizarres petites créatures sont disposées à laisser voir des signes de souffrance dans leurs diverses positions recroquevillées, mais ils s'endurcissent facilement à leur sort; il m'emmena alors dans un endroit où l'on étirait et dressait des messagers aux membres flexibles. C'est parfaitement déraisonnable, je le sais, mais ces aperçus des méthodes d'éducation auxquelles sont soumis ces êtres m'affecta désagréablement. J'espère cependant que cela me passera et qu'il me sera possible de voir encore de semblables aspects de ce merveilleux ordre social. Cette main misérable, sortant de ce bocal, semblait en appeler faiblement de ses possibilités perdues; j'en suis encore hanté, bien que ce soit, en somme, un procédé beaucoup moins cruel que notre méthode terrestre de laisser les enfants devenir des hommes et de les transformer alors en machines.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Les chapeaux de femmes ont parfois les formes les plus extraordinaires. Ils ressemblent à des tours, à des avions, à des casseroles, enfin les modèles sont variés. L'autre jour, entre chez une modiste une femme très excentrique, portant un chapeau qui ne ressemblait à rien. Elle se fait montrer divers couvre-chefs. A un moment donné, la marchande lui en présente un gentil avec un fond rond et des bords, un chapeau tout à fait normal : « Oh! non, fait la cliente dégoûtée, celui-là ressemble trop à un chapeau. »

○

M. et Mme Binocle sont retenus à la maison ce dimanche après-midi par une pluie battante. Les rues sont des cloaques, dangereux pour les petits souliers de Madame. Ils se morfondent derrière leur fenêtre. « Tourne le bouton de la radio, dit Madame à Monsieur, afin qu'on sache quel temps il va faire... »

○

Un célèbre docteur a guéri un malade d'un mal grave. Une fois rétabli, le patient se rend chez le docteur et lui dit : « Oh! cher docteur, je ne sais comment vous témoigner ma gratitude. » Et le docteur de répondre : « Mon cher ami, depuis que les Phéniciens ont inventé la monnaie, inutile de le demander. »

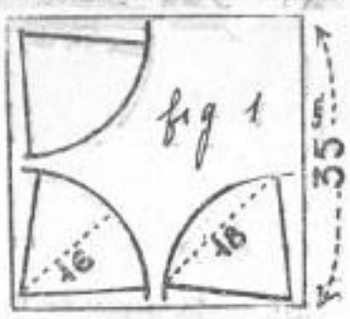
○

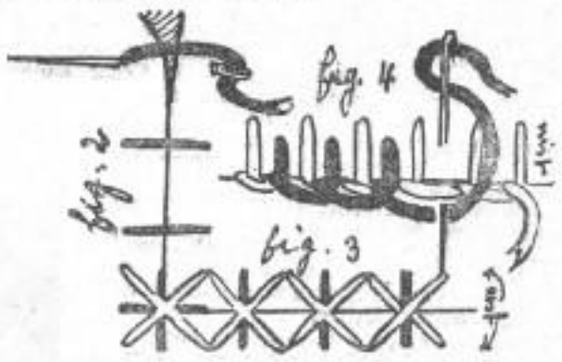
Quatre chanteurs accompagnés d'un impresario font connaissance dans le train qui les emmène dans une ville d'Orient. Ils sont engagés au même théâtre. « Je suis ténor, dit l'un. — Moi aussi, dit le second. — Comment cela se fait-il, dit le troisième, moi aussi je suis ténor. — Diable, intervient le quatrième, moi aussi. »

Quatre ténors, et tous avec le même répertoire! Ils vont trouver l'impresario et lui demandent des explications. « Voilà, nous allons à X... et je veux être sûr d'avoir un ténor pour mes représentations. — Bien, mais nous sommes quatre. — Oui, mais à X... il y a une épidémie de choléra! »

Le coin des Fillettes

UN CHARMANT BONNET POUR VOUS ET POUR TOUTOUNE





Ce petit bonnet, qui est très à la mode, a l'avantage d'être très facile à faire. Il faut, pour le faire, un petit carré de drap ou de feutre de 35 cm. de côté.

Coupez aux dimensions indiquées sur la figure 1 vos morceaux, puis assemblez-les par un bâti; prenez alors du coton perlé assez gros, de deux couleurs différentes, faites un point comme vous le représente la figure 2, ensuite l'étoile comme sur la figure 3. Lorsque cet assemblage est terminé, vous festonnez le bord, toujours en coton perlé, comme vous l'indique la figure 4. Il ne vous reste plus à faire que le dessin (au même point en étoile) qui doit garnir votre bonnet. Vous le disposerez au milieu de chacun des côtés en ayant soin de faire votre point de la même grosseur que celui qui tient les coutures.

Si vous pouvez employer des couleurs vives, vert, rouge, or sur du noir, ou sur du marron, du bleu, du blanc ou du jaune, vous serez très heureuses d'avoir réussi à vous faire un « joli bonnet », peut-être le premier que vous vous serez fait.

Vous pouvez exécuter le même petit bonnet pour Toutouno, mais en prenant les dimensions suivantes : chaque morceau devra avoir 5 cm. de hauteur sur 7 cm. de large.

Les Conseils de tante Camille.

Nos petites lectrices nous ont écrit... et la plupart d'entre elles sont très contentes du coin des petites filles, mais elles désirent se perfectionner en couture, en lingerie et en tricotage. Nous pouvons leur annoncer avec plaisir que dorénavant nous donnerons, et cela à partir du prochain numéro de " Mon Camarade ", alternativement des points de lingerie, de tricot et des conseils de couture. Nous leur demandons de nous donner leurs avis sur ces nouvelles rubriques. Nous commençons aujourd'hui par des conseils de couture.

POUR ARRONDIR UN VÊTEMENT

On suspend un plomb (plomb de couturière ou autre) à une ficelle, et le plomb étant au sol on tient le fil tendu verticalement et on mesure tout le tour la même hauteur en partant de la taille vers le bas, où la longueur est repérée sur la ficelle par une épingle piquée dedans.

Procédés de repassage. — *Si l'étoffe est légère, repassez à sec. Si l'étoffe est épaisse, repassez avec une pattemouille ou linge mouillé.*

Si vous avez du velours, ne le repassez jamais à plat, mais tendez-le et passez le fer à l'envers.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Poireaux braisés. — *Encore un légume de saison, le poireau appelé « l'asperge du pauvre ». De bonnes asperges, n'est-ce pas ?*

Prenez la partie blanche de poireaux (pas des gros) dont vous enlevez les feuilles extérieures (celles qui sont vertes).

Mettez-les dans une casserole plate avec du bouillon, du beurre, deux oignons piqués de clous de girofle et un bouquet garni. Lorsqu'ils sont cuits, égouttez-les, mettez-les sur une tranche de pain grillé et mettez dessus une sauce blanche ou une sauce brune. Vous pouvez les faire gratiner au four.

ZÉZETTE et JOJO.. UNE LEÇON INTERESSÉE...

LES TIMBRES FRANÇAIS

(1925-1927)

Nous continuons ici notre petite histoire des timbres français commémoratifs, de 1921 à nos jours.

En 1925 a lieu, en France, la grande Exposition des Arts décoratifs et industriels qui eut un grand succès, non comparable, cependant, avec celui de l'Exposition internationale qui a eu lieu cette année et qui eut le triomphe que l'on sait. A l'occasion des Arts décoratifs trois timbres furent émis : les une de 10 et 15 centimes vert et l'autre de 25 centimes violet, représentant des fleurs dessinées de façon géométrique. Ces timbres, émis pour une exposition artistique française, n'étaient pas d'un effet très heureux. Ils ont été souvent considérés comme les timbres les plus laids qui aient été émis par notre pays et même dans le monde.

1925

Un autre timbre de 25 centimes violet et 75 centimes bleu, qui représentait une vue d'ensemble de l'Exposition des Arts décoratifs, était peut-être plus laid encore. On y apercevait, en haut d'un escalier, l'une des quatre tours des Vins de France, qui furent élevées sur l'Esplanade des Invalides. Ces tours furent le clou de cette exposition, qui devait avoir une influence si profonde sur l'art décoratif de notre pays. La valeur marchande actuelle de ce dernier timbre est de 1 fr. 25 pour les exemplaires 75 centimes bleus non oblitérés. Elle est plus élevée que celle de l'autre timbre de la même exposition, qui n'est que 40 centimes pour les exemplaires non oblitérés du timbre de 25 centimes.

1925

Si les années 1924-1925 furent particulièrement fertiles en émissions de timbres, il fallut attendre deux ans pour de nouvelles émissions. C'est en 1927 que furent émis deux timbres. Le premier, un grand timbre de 1 fr. 50, outremer, en longueur, était destiné à commémorer la visite de la Légion américaine à Paris, en septembre 1927; l'autre timbre, 90 centimes, rouge, commémorait le centenaire de la naissance du grand savant et chimiste Marcelin Berthelot. Ce timbre ne vaut actuellement que quatre sous s'il est oblitéré, mais sa valeur s'élève à vingt-cinq sous s'il est à l'état de neuf.

1927

Résumé. — *Confondu avec le redoutable chef de bande Marcel, l'acteur César Boucafeu a été conduit par Amédée le Marseillais et Martha Veziers, dite la Blonde, dans la maison des frères Veziers, La Citerne, bâtie sur le plateau du Causse Méjean, près de Florac.*

Chapitre XIII. — Le baron de Salgas

Une heure plus tard la plaque noire du foyer, dans la cheminée de la grande salle voûtée de la maison Veziers, s'ouvrait à nouveau. Charles et Antoine Veziers, puis César Boucafeu enjambèrent successivement les flammes du grand feu de bois.

L'acteur était interdit de ce qu'il venait de voir. Par des escaliers tournants, par des échelles, il était descendu, lui semblait-il, dans les entrailles mêmes de la terre. Et soudain, il avait débouché dans une salle immense de caverne, qu'éclairaient de puissantes lampes électriques et au plafond de laquelle pendaient, aussi ténébreuses que les poils sous le ventre d'une chèvre, la frange merveilleuse de milliers de stalactites.

Tout un coin de la salle était occupé par une espèce de forêt vierge, d'un blanc doré, faite des hauts cierges baroques des stalagmites, qui sortaient du sol comme des arbres de pierre. Toute une autre partie de la caverne, recouverte d'un sable jaune, était plane et sèche comme le sol d'une remise. Il semblait que cette grotte ait jadis servi d'habitation.

Au bout de la plaine de sable coulait un clair ruisseau transparent et bleuté, qui se perdait dans l'ombre et allait avec fracas se précipiter dans un gouffre.

Lors de la visite dans la caverne, les deux frères avaient multiplié leurs explications, mais César Boucafeu les avait mal retenues et il fut heureux lorsque, revenus dans la chaude atmosphère de la grande pièce voûtée, l'hirsute Antoine Veziers se mit à lui raconter, avec une extraordinaire passion, l'histoire du gouffre qu'ils venaient de visiter.

César Boucafeu était d'autant plus heureux de ce flot de paroles qu'il lui évitait de parler, et de se compromettre en jouant mal le rôle du bandit pour lequel il était pris.

— Je crois, disait Antoine Veziers, que les enseignements de l'histoire peuvent être utiles à notre cause. Je vous dirai donc que cette grotte a été comme depuis la plus haute antiquité. Je sais qu'elle a été habitée par des peuplades préhistoriques, dont j'ai retrouvé des vestiges indiscutables. Je vous parlerai de cela plus longuement demain. Puis, pendant des milliers d'années, le chemin de la grotte fut perdu par les hommes jusqu'à ce qu'il fût par hasard redécouvert, alors que les barons de Salgas, au XIIe siècle, construisirent au bord du Causse Méjean leur petit château de *La Citerne*.

A cette époque, je l'ai établi par mes travaux, la grotte servit de refuge et d'arsenal, car *La Citerne* était, il faut le dire, un vrai repaire de brigands qui rançonnaient les voyageurs de toutes les vallées d'alentour. C'est sans doute la raison même pour laquelle le secret de cette grotte fut jalousement gardé par les barons de Salgas, qui se transmettaient de père en fils le moyen de pénétrer dans ce repère caché. C'est ce secret bien gardé qui permit à la grotte de jouer un rôle si considérable lors de la guerre des *Camisards*. Et je dois dire que notre rédécouverte de la grotte a percé l'énigme historique, celle de la condamnation aux galères, en 1703, par le gouverneur Bâville, de M. le baron de Salgas.

Charles Veziers écoutait son frère avec une visible impatience, tout en tapotant nerveusement sur la table, et en buvant coup sur coup des verres d'une bouteille de fine posée sur la grande tabe encombrée de paperasses et de cailloux, face à la cheminée.

Charles interrompit brusquement Antoine :

— Tu ennuies M. Marcel avec ces histoires d'avant le déluge. Ce que nous devons lui apprendre au plus vite, c'est plutôt la façon de transformer la grotte en un grand dépôt d'armes pour nos organisations secrètes. C'est cela qui est l'important.

César Boucafeu n'était pas pressé de se voir poser des questions embarrassantes au sujet d'un dépôt d'armes dont il entendait parler pour la première fois, et il préférait voir se poursuivre le bavardage érudit d'Antoine Veziers.

— Mais non, répondit-il à Charles Veziers, votre frère a tout à fait raison de me faire connaître tout cela. Je pense comme lui que nous avons beaucoup à apprendre dans l'étude des événements historiques.

Il se mordit les lèvres. Cette phrase n'était pas de celles que les gangsters devaient avoir l'habitude de prononcer. Mais déjà Antoine avait repris la parole.

— Vous savez que tout ce pays des Cévennes, qui commence de l'autre côté de la vallée du Tarnon, au bord de laquelle est construite *La Citerne*, a été ravagé, durant les cinq premières années du XVIIIe siècle, par une sauvage guerre de religion menée par des paysans protestants, les *Camisards*, révoltés contre Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes. Deux armées de *Camisards* luttaient contre le gouverneur Bâville. L'une dans les basses Cévennes, vers la plaine, était conduite par le célèbre Cavalier. L'autre, qui avait son centre d'opérations dans les montagnes du Bougès, à dix kilomètres d'ici, à vol d'oiseau, était conduite par un chef moins illustre, mais tout aussi redoutable, qui se faisait appeler Rolland. Cette révolte protestante fut, on l'a souvent répété, une révolte essentiellement paysanne et très peu de bourgeois ou de seigneurs y prirent part. Seul parmi les nobles, M. de Salgas fit exception.

Antoine avait obligé César Boucafeu à se lever, il l'avait mené à une des étroites lenêtres de la grande salle voûtée, et il en avait levé le rideau. De ce côté, la maison de *La Citerne* était bâtie au bord d'un précipice. Au clair de lune on apercevait l'étroite et profonde vallée du Tarnon.

Antoine désigna de l'autre côté de celle-ci la noire montagne du Bougès, couverte de forêts, et, au fond de la vallée, les rares lumières d'un village.

— Ce village c'est Vebron. A peu de distance de là s'élève le château de Salgas. M. de Salgas était, dans son cœur, protestant. Ses deux frères, protestants comme lui, avaient fui à l'étranger, et sa femme, la baronne Lucrèce, les y avait rejoints en 1701, fuyant à toute allure à travers les montagnes sur un cheval ferré à l'envers pour dépister les poursuites.

« Au mois de mai 1703, Bâville, gouverneur du Languedoc, fit brusquement arrêter M. de Salgas qui fut jugé le mois suivant et envoyé pour le reste de ses jours ramer sur les galères du roi. Le vieillard ne fut délivré que par la mort du roi Louis XIV, et mourut sitôt après sa sortie du bagne, en 1717. Cette condamnation, extrêmement dure, indigna d'autant plus l'opinion publique, que son seul prétexte était la trop molle résistance qu'aurait déployée le baron contre un assaut qu'une bande de quatre-vingts Camisards avaient tenu contre son château. Il n'y avait pas de quoi envoyer un des gentilshommes du meilleur sang de France aux galères. Mais la vraie raison de la condamnation de M. de Salgas fut, en réalité, tout autre. On le soupçonnait d'avoir en secret rendu un immense service aux *Camisards*, et ce service, c'avait été de mettre à leur service la grotte de *La Citerne*, alors château ruiné de la baronne de Salgas.

Le feu brûlait haut et clair dans la cheminée. Il faisait trop chaud dans la grande pièce. Antoine Veziers s'enflammait à son propre discours. Il avait desserré sa cravate, il restait le cou nu. Il passait fiévreusement sa main dans ses longs cheveux et sa barbe en désordre.

— Oui, le vrai était que M. de Salgas avait livré au Camisard Rolland le secret de la grotte de *La Citerne*, et que le révolté utilisait cette grotte, comme dépôt d'armes, comme entrepôt, comme arsenal. Et voici la mémoire de notre grand Roi lavée de l'infamant soupçon d'une injustice.

« En établissant son arsenal et ses réserves de guerre dans une grotte, Rolland imitait Cavalier, son confrère en révolte, qui avait établi des réserves d'armes et de vivres, ainsi que des hôpitaux dans des grottes profondes, près d'Euzet. Les grottes de *La Citerne*, à quelques heures de marche du Bougès, furent seulement utilisées comme arsenal.

« Il existait une autre entrée que celle que j'ai restaurée de mes propres mains, et par laquelle vous êtes descendu avec moi dans les entrailles secrètes de la terre, on pouvait aussi pénétrer dans cet arsenal souterrain par un couloir qui s'ouvrait au pied de la falaise au bord de laquelle est bâtie cette maison. Cette entrée est obstruée. Il sera très aisé de la déblayer, et je crois qu'il sera même possible, en empruntant de nuit un chemin assez bien tenu qui conduit au pied de la falaise, de faire pénétrer par ce tunnel des camions d'armes et peut-être même des canons.

— Dire qu'il a fallu entendre tout ton bavardage historique pour arriver à cette seule vérité, coupa avec dépit Charles Veziers.

Chapitre XIV. — Les frères Veziers

La nuit s'avançait. Au coin du feu, dans un fauteuil baroquement tourmenté où le chèvrefeuille se sculptait, se mariait à des imitations de ceps de vigne, César Boucafeu, tout en dégustant un excellent verre de vieil alcool, se laissait bercer par le bavardage des deux frères. Il sentait que ces hommes, isolés sans doute depuis de longs mois dans cette maison perdue dans le désert du Causse Méjean, parlaient à tort et à travers, racontaient, outre ce qu'ils avaient chargé de faire savoir à leur complice supposé, leur vie entière, leurs espoirs, leurs recherches.

Armand Veziers, le père, avait fait fortune dans la fabrication des orgues mécaniques pour manèges de chevaux de bois. Pendant un demi-siècle les *Orchestrions* Veziers avaient été une véritable mine d'or, et les trois fils Veziers avaient été élevés dans le luxe. Jeunes hommes, ils s'étaient passionnés pour les explorations des grottes et cavernes, et cette passion les avait menés à faire de nombreuses excursions dans cette région des Causses si abondante en merveilles naturelles et en gouffres inexplorés. C'est au cours de leurs promenades qu'Antoine Veziers avait entendu raconter, par un très vieux paysan cévenol, une très vague légende selon laquelle la maison de *La Citerne*, bâtie sur les vestiges de l'ancien château de Chinon, cacherait l'entrée d'une grotte, refuge du Camisard Rolland.

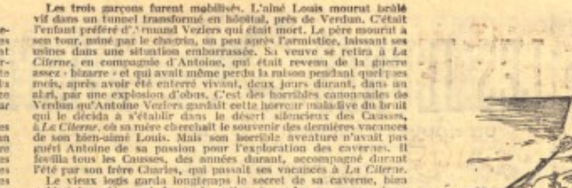
Ce récit romanesque emballa les jeunes gens, qui se jurèrent d'en garder jalousement le secret. Ils n'eurent de cesse que leur père, qui cherchait alors une maison de campagne, n'eût acheté, sans en savoir le secret, cette grande maison du Causse-Méjean à la fois ferme et château.

Armand Veziers ne savait rien refuser à ses fils. Il devint, pour une somme dérisoire, propriétaire de *La Citerne* et les jeunes gens s'y installèrent, l'été suivant, lorsque la guerre éclata.

Les trois garçons furent mobilisés. L'aîné Louis mourut brûlé vif dans un tunnel transformé en hôpital, près de Verdun. C'était l'enfant préféré d'Armand Veziers qui était mort. Le père mourut à son tour, miné par le chagrin, un peu après l'armistice, laissant ses biens dans une situation embrassée. Le vieux se retira à *La Citerne*, en compagnie d'Antoine, qui était revenu de la guerre assez bizarre : et qui avait même perdu la raison pendant quelques mois, après avoir été enterré vivant, deux jours durant, dans un abri, par une explosion d'obus. C'est des horribles cauchemars de Verdun qu'Antoine Veziers gardait cette horreur maladive du bruit qui le décida à s'établir dans le désert silencieux des Causses, à *La Citerne*, où sa mère cherchait le souvenir des dernières vacances de son bien-aimé Louis. Mais son horrible aventure n'avait pas guéri Antoine de sa passion pour l'exploration des cavernes. Il éveilla tous les Causses, des années durant, accompagné durant l'été par son frère Charles, qui passait ses vacances à *La Citerne*.

Le vieux logis garda longtemps le secret de sa caverne, bien qu'Antoine eût passé des mois entiers à sonder les murs de pierre après pierre. Un heureux hasard lui fit découvrir, un jour, l'entrée murée de la mystérieuse cachette, dans une cave. Il n'avait pas eu besoin de demander le secret à son frère, car tous deux professaient cette théorie que, lorsque la foule, quand elle visite les grottes, les détruit et les gâte. Seuls, selon eux, de rares esprits d'élite ont droit à accéder aux merveilles souterraines. Que l'on visite en masse la grotte de *La Citerne*, qu'on connaisse seulement son existence, et elle aurait perdu pour eux tout mystère et toute beauté.

Charles Veziers, qui professait ces théories romantiques, était pourtant dans la vie courante un esprit réaliste et positif. Il menait durement les ouvriers de sa fabrique de pianos mécaniques et d'orchestrions. Il préparait sans cesse de nouveaux agrandissements d'une entreprise qui restait pourtant dans une situation difficile.



M. de Salgas fut condamné à ramer sur les galères du roi.

Charles ne voulut pas s'avouer vaincu. Il voulait battre l'adversaire sur son propre terrain. Il se mit lui aussi à fabriquer des phonographes électriques, à inonder le monde d'appareils de Radio. Mais la crise économique survint. La grande banque qui avait avancé les fonds à Charles Veziers coupa brusquement tous crédits. L'affaire croula et Charles se trouva brusquement ruiné.

L'homme, administrateur de la banque, qui avait causé sa chute, qui racheta, pour une somme très basse, les anciens établissements Charles Veziers, et qui y fit prospérer une fabrique de pièces détachées d'appareils de Radio, se trouvait par hasard être juif et passait pour avoir des idées libérales.

Charles Vezier tira de sa ruine cette conclusion que les obstacles à son bonheur sur la terre étaient les Juifs et la République, et il devint un membre actif de certaines organisations réactionnaires. Son frère Antoine, qui était royaliste, l'approuva bruyamment.

C'était assez peu de temps avant sa ruine totale que Charles Veziers avait fait la connaissance, dans un dancing élégant, de Martha-la-Blonde qu'il avait, en coup de tête, épousée. Martha était liée à tout ce que Montmartre compte de chefs de bande et de mauvais garçons. Elle aimait la vie facile, les belles fourrures, les bijoux. Les folies que fit pour elle Charles Veziers, au lendemain de son mariage, avaient, sans qu'il voulût en convenir, joué un rôle important dans sa ruine.

Même Veziers, la mère, avait hautement désapprouvé ce mariage insensé, indigne du nom des Veziers, et elle, qui possédait encore une assez belle fortune, refusa pour ce motif de venir au secours de son fils quand il fut au bord de la ruine.

Durant deux ou trois années, Charles Veziers et sa femme avaient vécu d'expédients, dans Paris, occupés à des affaires toujours plus ténébreuses, toujours plus louches. Veziers avait fini par devenir trafiquant d'armes. Tout l'y poussait : le trouble milieu qu'ils fréquentait sa femme et où les tripoteurs de toutes marchandises interdites étaient légion, comme ses idées politiques qui le mettaient en rapport avec des groupements qui cherchent, par tous les moyens, à acheter des armes et à les entreposer, en secret.

Charles Veziers avait fait, au début de 1934, par l'intermédiaire d'un trafiquant nommé Matchoukine, connaissance d'un personnage mystérieux, un manchot, un certain Premior, auquel il n'avait pas tardé à accorder toute sa confiance. Ce Premior agissait pour le compte de puissances mystérieuses et jamais nommées; il passait pour être membre d'une organisation secrète; le *Trèfle noir*, qui poursuivait souterrainement un travail étrange.

Ce fut Premior qui ordonna à Charles Veziers de se retirer, avec sa femme, dans la propriété de *La Citerne*, qu'il possédait en indivision avec son frère, et d'attendre là des ordres.

Quatre mois passèrent qui parurent longs à la blonde Martha, avant que Premior n'ordonna à cette dernière d'aller attendre à Carcassonne Amédée, un ami que la jeune femme avait connu alors qu'elle dansait dans un bouge marseillais; Amédée serait accompagné d'un M. Marcel en qui il fallait avoir toute confiance, et que Premior rejoindrait sans tarder. Alors seraient prises les dispositions nécessaires à l'aménagement d'un arsenal secret, d'une immense réserve d'armes dans la grotte de *La Citerne*. César Boucafeu écoutait avec un très vif intérêt cette longue histoire.

L'acteur était extrêmement curieux, et il aimait, avec la grande mémoire qui était la sienne, enregistrer dans sa tête toutes les histoires extraordinaires qu'il lui arrivait d'entendre et qu'il racontait ensuite à ses amis du Café Riboulldingue. Mais oserait-il jamais parler de l'histoire des frères Veziers, puisqu'elle avait pour introduction le drame de l'avion des Pyrénées ?

Quand les frères lui rappelèrent la prochaine arrivée du mystérieux Premior, une angoisse prit César.

— Quand dois-je voir M. Premior ?

— Il n'arrivera sans doute pas avant l'après-midi de demain. Mais il peut débarquer à l'improviste.

C'est à ce moment que les deux grands chiens qui gardaient les portes de *La Citerne* firent entendre des hurlements, tandis que s'entendait dans le vestibule le bruit d'un meuble renversé. La porte s'ouvrit silencieusement. Dans la pénombre, César, qui attendait l'énigmatique et dangereux Premior, aperçut soudain une forme blanche, droite, dressée, étrangement semblable à celle d'un fantôme surgi des profondeurs des cavernes. César eut si peur qu'il ne put réprimer un cri aigu... *(A suivre.)*

LE PLUS BEAU CADEAU POUR VOS ETRENNES !...
UN ALBUM RELIÉ DE " MON CAMARADE "
1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 310 pages. Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc. L'album : 9 fr. — Franco : 11 fr. 50
Envoyez un mandat chèque postal en même temps que votre commande à " MON CAMARADE ", E. S. L. 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e. C. ch. postal 974-41 Paris.
2e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 29 numéros (71 à 100), 332 pages. Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc. L'album : 12 fr. — Franco : 13 fr. 50

A TRAVERS LE MONDE

La France a eu deux présidents de la République assassinés : Carnot et Doumer; les États-Unis d'Amérique en ont eu trois : Lincoln, Garfield et Mac Kinley.

Dans les chemins de fer suisses, pour qu'un enfant puisse bénéficier d'un billet à demi-place, ce n'est pas son âge qui compte, mais sa taille. Au-dessus de 75 centimètres, il doit payer place entière.

Les cocotiers sont des arbres très hauts, à troncs lisses, qu'il est très difficile d'escalader lorsqu'on veut cueillir les noix. Aussi les indigènes de Pattani, province méridionale du Siam, ont-ils eu l'idée de dresser les singes à cet office. Arrivé au faîte de l'arbre, très obéissant, le singe lance les noix de coco à son maître resté en bas.

La verveine est une plante qui, en outre du délicieux parfum de ses feuilles, a des vertus médicinales. Une infusion de verveine est tout à fait indiquée lorsqu'on souffre de l'estomac, ainsi que pour calmer la fièvre.

On compte dans l'Archipel une centaine de dialectes différents, pas encore traduits en langues étrangères. Il en est de même en Nouvelle-Guinée, dans certaines régions de l'Afrique et de l'Amérique. La traduction offre souvent d'insurmontables difficultés pour les explorateurs et les savants, car il arrive qu'un même mot ait 8 ou 10 significations différentes, selon la manière dont il est prononcé.

Il y a une trentaine d'années, l'Angleterre, qui possède des mines de houille très importantes, eut peur de les voir épuisées et interdit l'exportation du charbon. Mais ses craintes s'avérèrent dénuées de fondement; on a calculé que les mines anglaises pourront encore être exploitées pendant quarante siècles.

LES JEUNES AVIATEURS

UN NOUVEAU RECORD

Nous continuons ici les détails que nous avons donnés sur l'avion allemand qui a battu le record du monde de vitesse. Remarquons qu'au cours de la guerre d'Espagne, les nombreux avions allemands qui y participèrent avaient une vitesse insuffisante. C'est donc dans un but non pacifique que ce record a été établi.

Le pilote

Le nouveau recordman est le Dr Wurster, chef pilote des usines B. F. W., à Augsbourg. Il a soigneusement préparé sa tentative grâce à un entraînement méthodique et sans publicité, car les secrets sont bien gardés outre-Rhin. Cinq semaines ont été nécessaires à la mise au point de l'avion et du moteur dont la vitesse prévue de 550 kilomètres à l'heure devait être augmentée en vue de battre le record détenu par l'Américain Howard Hugues par 567 kmh. 115.

Ajoutons que Wurster a trente ans et qu'il a été attaché comme technicien à des instituts aéronautiques avant d'entrer, en janvier 1936, à la B. F. W.

La tentative

Curieux choix que ce jour pluvieux et neigeux pour effectuer une tentative de record. C'est cependant par ce temps peu encourageant du 11 novembre 1937 que le Dr Wurster prit son vol à 14 h. 30.

Il avait choisi comme repère, pour garder la ligne droite, une voie de chemin de fer située aux environs de l'usine. Et c'est à 35 mètres de hauteur environ qu'il effectua ses passages, rapides comme on peut bien le penser!

Des délégués chronométreurs officiels allemands ont enregistré les temps et, de plus, la tentative a été filmée. Ce n'est que deux heures après, lorsque le film fut développé, que l'on put connaître les chiffres exacts et établir la moyenne définitive du record.

Ainsi le M. 109 ayant réalisé 611 kmh. 004 battait le « Hugues Spécial » de près de 44 kilomètres.

La mesure de la vitesse au moyen d'un film est une opération que nous vous expliquerons une autre fois.

Le M 109 avait déjà volé

L'avion M. 109, muni du moteur Daimler-Benz, avait été présenté au concours de Zurich, comme nous l'avons dit.

Dans une épreuve qui consistait à monter à 3.000 mètres et à redescendre jusqu'à 300 mètres du sol dans le moins de temps possible, le M. 109 a réussi le temps extraordinaire de 2 m. 05 secondes 7/10. Nos meilleurs avions mettent plus de trois minutes rien que pour monter à 3.000 mètres.

Dans le circuit des Alpes, le même M. 109 vole à 388 kmh. de moyenne, alors que le premier Français se classe cinquième avec 321 kmh. de moyenne (Dewoitine B. 510 à moteur Hispano-Suiza).

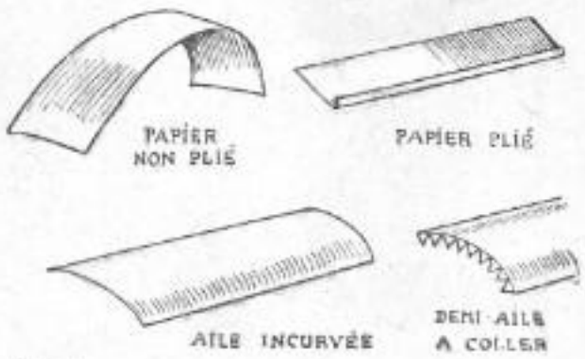
Le Messerschmidt 109, équipé d'un autre moteur, de 640 C. V., gagne encore la course de vitesse de 200 kilomètres à la moyenne de 409 kmh. 640 et l'épreuve de patrouille à trois appareils à 374 kmh. Dans cette dernière épreuve, les Dewoitine français réalisent 336 kmh.

Voyez que les premières sorties de l'avion étaient prometteuses.

TRUCS ET TOURS DE MAINS

L'AILE. — Une aile est facile à faire si vous le voulez, et avec n'importe quel matériau léger.

La première idée qui vient à l'esprit serait de faire une aile en papier. Mais le papier léger n'est pas assez rigide si vous dépassez 10 centimètres de longueur. Il faut alors plier le bord d'attaque pour augmenter la rigidité; vous savez tous que si vous essayez de tenir verticalement une page de *Mon Camarade* en la prenant par le bas, elle se repliera sur elle-même. Si vous la pliez d'un centimètre le long d'un bord, elle se tiendra mieux. Vous pouvez également l'incurver pour la faire tenir.



De même vous pouvez, en incurvant l'aile en papier, lui assurer une rigidité relative.

Il faut également prévoir une fente en arc de cercle dans le fuselage pour y glisser l'aile et qu'elle conserve son profil creux.

Vous pouvez obtenir le même résultat en faisant deux demi-ailes que vous collerez de chaque côté du fuselage.

L'aile en carton n'est pas à conseiller, car le carton est très lourd et il est préférable alors de choisir de l'aluminium ou encore une feuille de balsa comme pour le M. C. 2.

Avec une aile en aluminium mince, il est prudent de recourber le bord d'attaque pour éviter autant que possible de se blesser, car le métal est toujours coupant en feuille mince.

SPORTS

Il paraît que les joueurs de football doivent avoir une résistance physique à toute épreuve. Certaines rencontres de championnat exigent en effet une tension d'esprit en même temps qu'une grande dépense musculaire. C'est que l'honneur du club est en jeu. Et puis tous ces reporters et photographes qui vous épient ont la critique facile! Mais cette fois, ce n'est pas sur le terrain que les équipiers d'un grand club connu se sont vus en défaut. C'est dans un avion, au cours d'un Londres-Paris mouvementé, où le mal de l'air a fait des ravages parmi des cœurs que l'on croyait bien accrochés!

Chez Maserati, une marque italienne qui ne construit que des voitures de course, on essaie également les deux formules : une voiture 3 litres à compresseur et une autre avec le moteur 4 lit. 500 sans compresseur, qui aura 16 cylindres. Ainsi nous allons voir les marques Delahaye, Auto-Union et Maserati avec des moteurs identiques 16 cylindres en V, sans compresseur. La technique, partant d'une même base, sera plus facile à juger.

Quant à Talbot, il n'y a rien de précis. Les moteurs 4 litres du Grand-Prix de l'A. C. F. peuvent être étudiés avec 500 centimètres cubes de plus. Mais on chuchote que la firme anglaise E. R. A., dont les remarquables voitures 1.500 cmc. ont étonné tous les sportifs, serait sollicitée pour créer un moteur de 3 litres. Talbot, du reste, est spécialiste de la collaboration franco-anglaise et un accord en ce genre n'étonnerait pas les connaisseurs.

Avions à construire
M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco 7 fr.
M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco 12 fr.
Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à
MON CAMARADE
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte ch. post. 974-41 Paris.

LE PANIER RENVERSE

Makloufgarde dans la montagne pelée quelques chèvres indociles, quelques moutons maigres et terreux. Makloufest berger.

Il a douze ans à peine, mais il en paraît quinze : il est fort pour son âge, il a les jambes longues, et ses épaules se dessinent déjà, carrées. Le soleil des plateaux, l'air vif des hauteurs, le sirocco brûlant qui souffle du désert ont cuit et recuit son visage. Il va pieds nus : son père, trop pauvre, ne peut lui acheter ces sandales que portent les hommes et qui sont taillées dans de vieux pneus d'auto. Sur son corps maigre il porte une chemise déchirée et un vieux burnous terreux plus percé de trous que le ciel d'étoiles.

Qu'importe! Il vit toute la journée avec ses moutons et ses chèvres, avec ses deux chiens squelettiques et méchants, mais qu'il aime. Et il leur parle souvent.

« Dis, Souf, qu'est-ce que c'est que cette fumée blanche qui marche là-bas au loin, vers la plaine? Tu ne sais pas? C'est le train : un gros taureau qui crache, qui meugle et qui traîne des voitures où voyagent des gens, des roumis surtout. Il va vite, beaucoup plus vite que toi, Souf, quand tu cours après un lièvre.

« Sais-tu où il va, Ras? On dit que c'est dans des villes, très grandes, où il y a beaucoup de gens, beaucoup plus qu'au marché du jeudi où père va parfois vendre ses moutons.

Il y a beaucoup de maisons aussi, des grandes, et des blanches comme les cailloux de la rivière, des bleues comme le ciel, des rouges comme le soleil quand il se couche. Le soir ces maisons s'allument. Oh, que je voudrais bien voir une de ces villes! Et toi, Souf? tu t'en moques. Cours vite après cette chèvre, là-bas...

Est-il malheureux, Makloufl? Il ne le sait pas. Il entend bien son père se plaindre parfois : journalier, il travaille bien loin chez un colon de la plaine. Ce roumi possède des kilomètres et des kilomètres de terre fertile où le blé pousse, où le raisin mûrit, où les oranger sont constellés de fruits. Père dit souvent : « Ces terres riches nous appartenaient autrefois. Les roumis les ont prises à nos tribus et ils ne nous ont laissé que le sol rocailleux où rien ne vient. Il nous faut travailler toute la journée, du moment où l'on ne distingue plus un fil noir d'un fil blanc, au moment où l'on ne distingue plus un fil blanc d'un fil noir, et cela pour gagner un douro! Les Arabes sont bien malheureux! » Un douro, cinq francs par jour. Makloufentend aussi son père dire quelquefois qu'il n'y a point de travail. Il s'occupe alors du carré d'orge, ou de la terre où poussent quelques maigres légumes, ou bien va vendre un mouton.

La mère aussi se plaint : Makloufa quatre jeunes frères. L'huile est chère, la semoule aussi. On ne mange pas beaucoup, un peu de galette le plus souvent. Il y a pourtant un plat que Makloufaime beaucoup : c'est le couscous. Mais il n'y a pas goûté depuis longtemps, depuis la fête du mouton.

Makloufsonge aussi que la maison, le gourbi, où il couche par terre, enveloppé dans son burnous, est bien sombre; il y pleut quand il pleut, il y fait froid en hiver.

Makloufsonge à cela quelquefois, en passant, parmi ses chiens, ses moutons et ses chèvres.

Quand son petit cœur est lourd, il prend sa flûte de roseau et confie à la montagne pelée, aux arbres rabougris, à ses bêtes efflanquées, à ses chiens faméliques, à l'oiseau maigre qui passe, à la masure âpre et déshéritée, la peine infinie de sa petite âme malheureuse... la lamentation monotone de ses douze ans naïfs, le chant plaintif et doux de ses désirs d'ailleurs...

Mais qui comprend les pleurs et les espoirs mélancoliques de la petite flûte de roseau dans le soir calme?

Makloufrêve d'aller là-bas à la ville, là-bas où tout est grand, beau, brillant.

***

Depuis quelques semaines, le père ne travaille qu'à intervalles irréguliers : c'est la mauvaise saison. La faim au foyer n'est pas calmée tous les jours. Un soir que tous les visages sont bien tristes, le père appelle Makloufl :

— Tu es grand maintenant Makloufl, et tu peux gagner ta vie et m'aider un peu à gagner celle de la famille. J'ai décidé de t'envoyer à la ville.

Le cœur de l'enfant bondit dans sa maigre poitrine : la ville! la ville qu'il désire tant voir. Le père continue :

— Ton jeune frère te remplacera auprès des quelques moutons et chèvres qui nous restent. Je ne veux pas te garder ici, il n'y a pas beaucoup de travail, et à la ville tu gagneras davantage. J'ai un cousin là-bas, tu iras le voir et il te dira ce qu'il faut faire. Voilà cinq douros que j'ai pu emprunter encore : c'est pour ton voyage. Tu prendras le train à la petite gare du marché. Tu partiras demain.

Makloufmet longtemps à s'endormir. Il fait des rêves bleus; il se réveille de bonne heure. Dans son petit sac il met quelques pauvres objets, et après avoir dit adieu à sa mère et à ses jeunes frères, il se met allégrement en route. Son père l'accompagne au marché. Ils arrivent, Makloufprend le train. Ils s'embrassent et gravement le père dit :

— Au revoir, mon fils! Ne nous oublie pas.

Malgré la séparation, Makloufest joyeux : le ciel est si bleu, le soleil si clair, son cœur si chargé d'espérance. Il roule vers la ville!

Il y parvient vers le soir : que de monde, que de belles voitures, que de belles maisons! Il est étonné, embarrassé aussi. Il réussit tout de même, en suivant les indications de son père et en demandant plusieurs fois son chemin, timidement, à trouver la rue — bien sombre, bien malodorante — où demeure le cousin. La pièce que ce dernier habite est sombre pareillement. On l'accueille bien. Makloufvit encore dans ses rêves, mais il faut travailler. Le cousin lui dit que c'est assez difficile, mais s'occupant du marché, il pourra, pour commencer, lui faire vendre des oranges.

— C'est la saison. Je te donnerai un panier. Tu iras par les rues en criant : « Les belles oranges! les sanguines! » Tu les vendras cinq sous, et comme tu les pales quatre, il y a un sou pour toi par fruit. Si tu en vends cent, tu gagnes un douro.

Et voilà Makloufl, un panier sur la tête, qui parcourt les rues de la grande ville, un peu embarrassé, les yeux bien ouverts, il regarde. Il y a beaucoup de belles choses, des roumis bien habillés, des dames jolies comme des fleurs, mais pourquoi les gens de sa race portent-ils de vieux habits sales et déchirés? Et on l'insulte souvent, on lui dit des injures, pourquoi? Les jeunes garçons de son âge, il les voit cireurs ou marchands de fruits comme lui, ou de gâteaux multicolores; d'autres, un couffin sous le bras, attendent autour du marché, quoi? Ils sont sales, maigres, pâles, ils n'ont pas l'air de manger à leur faim.

Tout dans la ville n'est donc pas grand, beau, brillant? Une vague angoisse étreint le petit cœur naïf de l'enfant.

Fatigué de marcher, Makloufl s'est assis sur la dalle froide du trottoir, au coin d'une place animée. Il a mis son panier devant lui. Les gens passent et repassent, mais Makloufl, perdu dans les pensées de sa petite tête, ne les voit guère. Il cherche une réponse à ses questions... Tout à coup, une voix brutale le cingle comme un coup de fouet :

— Qu'est-ce que tu fais là?

C'est un homme fort, avec un uniforme, qui lui parle, mais Makloufl ne comprend pas.

— Veux-tu déguerpir! dit l'homme de la police.

Makloufl l'a deviné instinctivement, mais il ne saisit pas ce que le roumi lui veut.

— Je te dis de foutre le camp, et plus vite que ça, comprends-tu, à la fin? répète l'homme.

Makloufl commence, d'après le ton colère, à deviner qu'il doit s'en aller, mais il est encore un peu perdu dans ses rêves. Il va se lever, mais le policier, le père de la matraque, d'un violent coup de pied, renverse le panier en disant :

— Tu te fous de moi?

Les belles oranges vont rouler dans le caniveau où coule une eau sale, et une automobile qui tournait en écrase un grand nombre avec le panier : leur jus tache la chaussée. Makloufl demeure stupide, dégrisé.

Pierre Dornic.

VARIÉTÉS

GÉOGRAPHIE AMUSANTE

Aux six mots suivants il suffit d'ajouter une lettre pour obtenir six noms de villes françaises et, chose curieuse, les dernières lettres de ces six noms, dans le même ordre que les mots donnés formeront également le nom d'une autre ville.

ROUE. MER. BOURSE. MAUX. MISE. OURS.

MOTS EN CARRÉ

Trouvez 5 mots de 5 lettres chacun signifiant :

× × × × × Sans tâche.
× × × × × Dirai non.
× × × × × Portant à la main.
× × × × × Fis un ras.
× × × × × Peintre italien de la Renaissance.

CHARADES

Suggérée par Jacques Perrier, Les Molières.

Mon premier est un garçon pas intelligent,
Le charretier crie mon second pour faire marcher son cheval,
La fermière tire sur mon troisième pour traire la vache,
Mon quatrième est nécessaire à la vie,
Mon tout est porté toute fumante sur la table, au repas du soir.

Envoi de Madeleine Studer, Paris.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon second traduit la joie,
Mon troisième est pauvre et nécessiteux,
Mon tout est une ville renommée pour ses truffes.

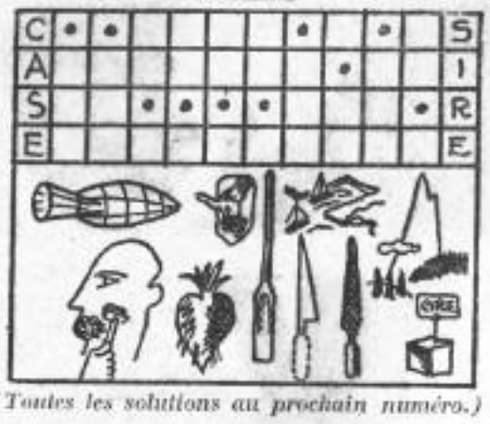
Suggérée par Yvonne Delhermet.

Mon premier est l'intérieur du pain,
Mon second est l'ennemi du chat,
Mon troisième qualifie certains pieds mal conformés,
Mon tout est un orateur de la révolution française.

DEVINETTES

Deux automobiles absolument identiques et marchant à la même vitesse mettent pour parcourir la distance Paris-Rouen : la première une heure dix, la seconde soixante-dix minutes. Comment expliquez-vous cela ?

GRILLE



(Toutes les solutions au prochain numéro.)

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 109

Charades. — (Lac-Rôt-Chelles) LA ROCHELLE. — (Pô-Tage) POTAGE. — (Mont-Thé-Lit-Marc) MONTÉLIMAR.

Calcul amusant. — Avez-vous oublié qu'on ne peut additionner que des objets de même espèce?

Cryptographie. — Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Mots en carré. — TOISE - OGIRES - IRAIS - SEIZE - ESSEX.

MOTS CROISÉS DU N° 110

Horizontalement. — 1. Un des deux grands cercles qui passent par les deux pôles. — 2. Liquide limpide. Arbre toujours vert. — 3. Couler comme un ruisseau moins la dernière lettre. — 4. Sur. Pronom personnel. — 5. Malicieux. — 6. Période fixe. Mis au monde. — 7. Mettre du sel. — 8. Traduction de la langue que l'on parle en une langue étrangère. Note de musique. — 9. Note de musique. Oiseau échassier.

Verticalement. — 1. Océan. Point cardinal. — 2. Liquide limpide. Exclamation. — 3. Couler. — 4. Au-dessus de tout. — 5. Partie du harnais qui se met sur le dos du cheval. — 6. Note de musique. — Suite de mots écrits ou imprimés dans une même direction. — 8. Plante parasitaire qui croît dans le blé. — 9. Adjectif possessif. Carte à jouer.

LE COURRIER DE JANOT

G. Flo, à Mer : J'aime beaucoup ton récit de chasse. Tu es orphelin comme moi, mais tu as la chance d'avoir un frère qui s'occupe bien de toi. — *Eliane Humbert, Chatillon-sur-Loire :* Je suis content que tu aimes bien les contes de Colette Vivier. Merci de ton Concours. — *Pierre Guillemin, Brion :* Ton envoi au Concours est très intéressant. C'est bien gentil à toi de souhaiter que je puisse venir faire une partie de chasse avec ton père et toi; je suis certain que j'aurais beaucoup de plaisir. — *Louis Chassagnac, Aloysiac :* Tu nous as envoyé très vite ton envoi au Concours; il est très intéressant et il sera publié dans le Journal. — *Robert Huchin, Calais :* Ton envoi au Concours est court, mais il est tout de même très intéressant. — *Robert Meponte. :* Tu as très bien rendu dans ton envoi au Concours le travail de ton père qui est menuisier. — *Robert Breuil, Orly* et *Carpeau, Paris* (11e) : Merci de tes charades et de ton envoi au Concours. — *Marcel Le Garrec, Nantes :* Ton envoi au Concours est très intéressant et il décrit bien une partie de pêche. —

(Voir suite en dernière colonne).

NOS ABONNEMENTS

– ABONNEMENT-PRIME –
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

UNE ROSE EN MIE DE PAIN

Prenez de la mie de pain frais, pétrissez-la énergiquement, étalez-la en une bande plus large à une extrémité qu'à l'autre. A la partie supérieure, découpez des dents. Fixez l'extrémité étroite au bout d'un fil de laiton surmonté d'une boulette de mie, enroulez la bande sur elle-même et recourbez légèrement les pétales d'un coup de pouce.

Vous pourrez découper les feuilles dans une plaquette de mie et les monter également sur une tige de laiton.

Quand le pain sera bien sec, un peu d'aquarelle achèvera ce joli travail. D'autres fleurs (œillets, camélias, tulipes) pourront être reproduites par le même procédé.

Ce que raconte la pierre de Rosette

(Le mystère des hiéroglyphes)

CHAMPOLLION

30 ans une salle du musée du Louvre, vous pouvez voir une grande pierre de basalte noir, toute recouverte de signes mystérieux et de petites images. Les visiteurs y passent d'un pas pressé, désireux de voir le sphinx ou la Vénus de Milo. Pourtant, cette pierre est aussi digne d'être admirée que le sphinx ou Vénus. Et si les pierres savaient parler, elle te raconterait bien des choses.

« Petit gars », dirait-elle, « je suis née il y a longtemps, longtemps, quand il n'existait pas encore d'hommes sur la terre. Je suis née dans la forge d'un volcan, qui me cracha sur la terre à l'endroit qu'on devait appeler plus tard l'Egypte. Un jour, un savant égyptien dit à son esclave : « Je vais te dicter l'histoire de notre Pharaon, pour que ceux qui viennent après nous, sachent ce qui s'est passé dans ce pays d'Egypte quand nous y vécûmes. » L'esclave obéissant prit son ciseau et se mit à tailler des signes et des images dans ma surface, selon les règles de la sainte écriture des anciens Égyptiens. C'étaient des *hiéroglyphes*.

« Quand l'esclave eut fini, son maître lui dit : « Maintenant il faut que tu écrives le même texte dans ces caractères qu'utilisent les barbares au delà de la mer, qu'on appelle les Grecs. Nous vivons à une époque trouble, le monde va tout de travers. Un temps viendra peut-être, où personne ne saura plus lire la sainte écriture de nous autres, les Egyptiens. »

« Il avait parfaitement raison, ce vieux savant. L'empire des pharaons tomba en ruines, les prêtres furent enterrés avec leurs secrets, et un beau jour personne ne sut plus déchiffrer les hiéroglyphes. Les hommes passèrent devant les pierres, les temples, les pyramides et regardaient les signes curieux qui y étaient gravés, sans comprendre ce que cela signifiait.

« Il est vrai qu'un jour, l'Égypte endormie fut réveillée par les pas lourds des milices romaines. Mais César, en arrivant en Egypte, s'intéressait à la belle reine Cléopâtre et restait insensible aux vieilles pierres dont j'étais. L'Egypte devint une province romaine, puis arabe, et pendant des siècles on n'en parla guère.

« Vint l'année 1798 que je n'oublierai jamais. Un jeune général français, nommé Bonaparte, s'embarqua pour l'Egypte pour jouer un vilain tour aux Anglais qui possédaient de grands territoires aux Indes. Moi, vieille pierre, je puis te dire que c'étaient de l'argent et du sang gaspillés. Cette campagne ne valait ni les sous, ni les vies qu'elle a coûtés. Mais ce n'est pas de ce jeune général que je veux te parler, bien qu'il soit devenu célèbre dans le monde entier sous le nom de Napoléon. Dans l'état-major de ce général se trouvait un officier qui était aussi un savant, et c'est lui qui me découvrit un jour dans la vallée de Rosette, où je reposais paisiblement depuis des milliers d'années.

« Il vit que je n'étais point comme les autres pierres. Certes, beaucoup d'entre nous portaient des inscriptions. Mais, n'étais-je pas la seule qui, grâce à la prévoyance de ce savant égyptien, présentait des inscriptions en plusieurs langues. « Quelle chance, s'écria le jeune officier, on va pouvoir comparer ces différentes inscriptions, et comme nous connaissons le grec, nous réussirons peut-être à déchiffrer les hiéroglyphes. » Il était tout à fait heureux, car il savait bien que depuis longtemps les savants de l'Europe entière se cassaient la tête pour connaître le secret de l'écriture des anciens Egyptiens. Il me fit donc emballer et transporter en Europe, à Paris.

« J'étais à Paris, et les savants de tous pays arrivèrent pour demander la permission de m'examiner. Il y en avait aussi qui se firent envoyer une copie de la fameuse « pierre de Rosette », car c'est ainsi qu'on m'appelait. Hélas, plus ils réfléchissaient, plus l'écriture hiéroglyphique restait une énigme.

« Entre temps fut né à Figeac un jeune Français, Jean François Champollion. C'était un enfant prodige! A 11 ans déjà, il commençait à étudier les inscriptions de l'ancienne Egypte; à 17 ans il présentait à l'Université de Grenoble ses premières dissertations. Il étudia tous les livres qui avaient été écrits sur l'Egypte. Il apprit la langue copte, langue des Égyptiens chrétiens, il compara les hiéroglyphes des différentes époques. Et quand il avait terminé tous ces travaux préliminaires, il se mit à déchiffrer l'écriture mystérieuse. C'était en 1802. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'il put s'écrier : « J'ai trouvé! » Il eut à peine la force de raconter à son frère qu'il avait trouvé les significations de 14 signes hiéroglyphiques, tant était grand son surmenage.

« Grâce à Champollion, on a pu déchiffrer des milliers et des milliers d'inscriptions de l'ancienne Egypte. On connaît l'histoire de ce pays comme si elle s'était passée de notre temps. On sait que les Egyptiens furent les premiers mathématiciens et les premiers astronomes, qu'ils cultivèrent leurs terres beaucoup mieux que ceux qui vécurent après eux dans la vallée du Nil, et qu'ils inventèrent le calendrier que nous utilisons encore aujourd'hui! Tout cela on le sait, grâce à la découverte de Champollion, grâce à moi, la pierre de Rosette ! »

Ainsi parlerait la vieille pierre dans la salle du Louvre. Mais toi, qui veux savoir comment était faite cette écriture mystérieuse des anciens Egyptiens, écoute la suite :

« Dans toutes les histoires de Peaux-Rouges, il est question d'écritures symboliques. On transmet des messages à l'aide de petits dessins, qui représentent exactement ce qu'on veut dire. En voyant, par exemple, taillé dans un morceau d'écorce, un buffle raide mort et trois hommes sans cheveux, l'Indien saura de suite que son ami lui fait savoir qu'il a tué un buffle et scalpé trois ennemis.

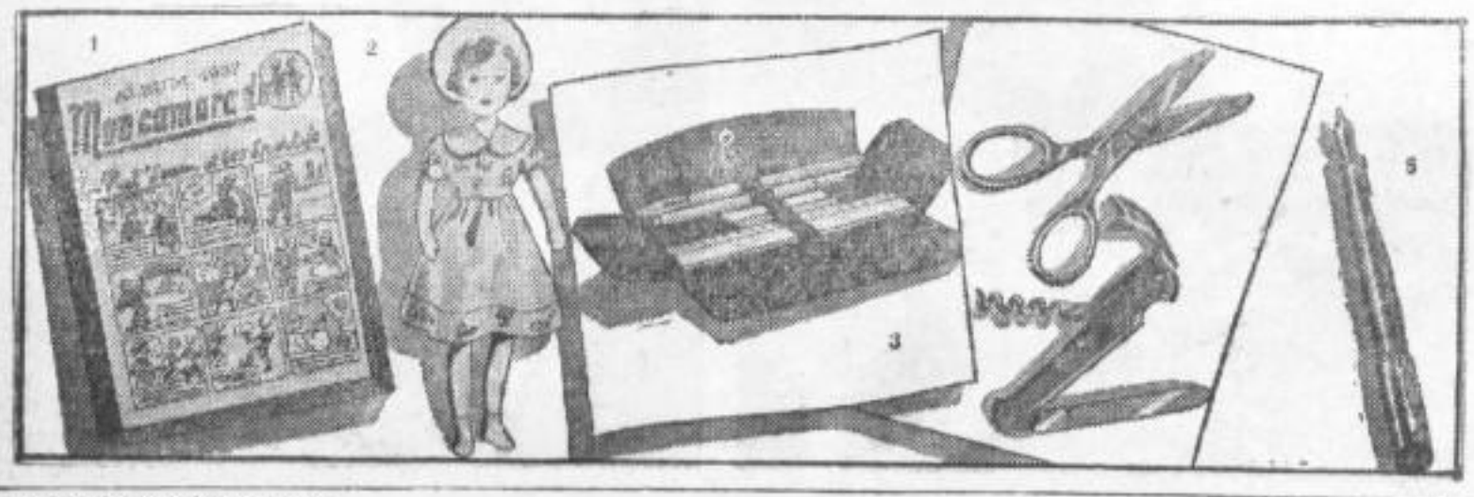
« C'est bien simple, et si l'écriture égyptienne n'était que cela, les savants n'auraient pas eu besoin de se casser la tête pour la déchiffrer. Mais les hiéroglyphes ne représentent que rarement les choses elles-mêmes. Très souvent elles représentent les *sons*.

« Je vais te donner un exemple : Pour exprimer le mot « *bat* », les Egyptiens ne représenteraient pas un homme qui avec un bâton en frappe un autre. Car on pourrait lire « *bat* » ou « *battre* », ou « *battu* », ou même « *hommes* » et « *bâton* ». Ils dessineraient plutôt un « *bas* » comme ceux qu'on met aux jambes. C'est beaucoup mieux, n'est-ce pas? Certes, on peut se tromper encore et prendre le signe pour la chose qu'il représente, c'est-à-dire pour « bas », mais cette difficulté existe aussi bien dans la langue parlée et tout de même on ne se trompe jamais.

« D'autres exemples : Pour « doit », qui vient du verbe devoir, ils dessineraient un *doigt* humain, pour « chapeau » un *chat* et une *peau*. Tu vois, ce n'est pas difficile à comprendre; *les Egyptiens écrivaient en rébus*. Mais ce qui est bien difficile, c'est de trouver la solution d'un rébus sans connaître la langue de celui qui l'a fait. Et c'est ce qu'a fait Champollion.

« Terminons par un « secret des Égyptiens » qui te fera plaisir : Pour écrire 100, les Egyptiens dessinaient une corde roulée, et chacun reconnaissait la mesure pour 100 aunes. Pour 100.000, ils dessinaient un têtard, parce que les étangs sont peuplés de milliers de têtards. Et pour exprimer un nombre encore plus grand que ça, ils dessinaient un homme qui levait les bras au ciel, tellement il est étonné de voir un nombre aussi grand.

W. FRITSCH.



LE COURRIER DE JANOT *(suite)*

Guy Rousset, Nantes : Toi aussi, tu m'envoies une histoire de classe : c'est un des sujets qui a été le plus fréquent dans les envois de notre Concours. — *Pierre Petitgand, Bar :* Ton envoi est très intéressant. Tu as bien fait d'apporter à ton maître d'école un article que tu avais découpé dans notre journal, car ces articles très instructifs peuvent être utiles en classe. — *André Berron, Alençon :* Merci de ton joli récit d'une partie de pêche. — *Guy Borro, Reims :* Je suis bien content de la jolie photo que tu as jointe à ton envoi et qui me permet de connaître toute ta famille. — *Maurice Cartier, Strasbourg :* Merci de ton envoi au Concours. — *Gisèle Billet, Reims :* Merci de ton offre de faire du travail pour nous si nous pouvons t'en envoyer. Malheureusement, je crois qu'un tel envoi serait difficile. Si tu veux nous être utile, répands le journal parmi tes petites amies, et si tu veux travailler d'une autre façon, envoie-nous des tricots pour les petits Espagnols. — *Bernard Gaudhey, Presly :* Tu es arrivé un peu trop tard pour avoir notre prime de rapidité. Ton envoi est intéressant, j'espère que nous pourrons reproduire ton dessin. — *Henri Leplat :* Merci de ton envoi au Concours et du joli dessin qui l'accompagne. — *Pierre Quertinmont, Cognaières, Belgique :* Merci de ton envoi intéressant au Concours.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.790.

TOTO ET TOUTOUNE

110

JACK-STRONG ET SES AMIS, TOTO ET TOUTOUNE, S'EN VONT AVEC TRÈS PEU DE VIVRES ET TRÈS PEU DE MUNITIONS, ÉTANT POURSUIVIS DANS LA JUNGLE PAR LEUR ENNEMI MORTEL MOERDER ACCOMPAGNÉ DE 4 NÈGRES GÉANTS

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 111. JEUDI 13 JANVIER 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, PROTECTEUR DES FAIBLES ET DES OPPRIMÉS EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LE KU-KLUX-KLAN, SOCIÉTÉ SECRÈTE ENNEMIE DES HOMMES DE COULEUR. AIDÉ DE SES AMIS INDIENS, IL ARRIVE A SAUVER SWANSON ET SON EMPLOYÉ NÈGRE QUI ALLAIENT ÊTRE MARTYRISÉS PAR LE KLAN.

N°111

(À SUIVRE)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine-ci je continue à publier, dans la page 5, la suite des meilleurs récits de notre concours, et dans quinze jours, je publierai des plus belles histoires envoyées par nos lecteurs.

Le classement du concours, c'est ces messieurs-dames de la rédaction qui le feront et avant un mois vous aurez les résultats et le nom de ceux qui auront gagné des prix.

Mais ces messieurs et dames de la rédaction tiendront le plus grand compte de l'avis des lecteurs. Et c'est pourquoi je ne saurais trop vous recommander de m'écrire pour me dire : « Ce récit-là il m'a plu. » Ou encore : « Ce récit-là il ne m'a pas plu. » Cela pourra avoir une influence sur le jury et sur le résultat du concours. C'est juste qu'il en soit ainsi puisque Mon camarade, qui n'est pas un journal comme les autres, est un journal qui est fait aussi bien par les lecteurs, si jeunes qu'ils soient, que par les messieurs et les dames de la rédaction, qui sont vieux tous et qui ont des grandes barbes (surtout M. Duchâteau, qui a au moins cent ans et qui a une barbe de 1 m. 25 de long, des lunettes bleues avec le tour en or, une calotte ronde sur la tête pour qu'on ne voie pas qu'il n'a plus de cheveux, et qui ne se promène jamais autrement qu'en petite voiture, tout comme le célèbre Van der Gold).

Dans quinze jours, il se pourrait bien qu'une page entière de Mon camarade soit nécessaire pour donner les récits de nos lecteurs. On verra cela. Mais je dois vous dire tout de suite qu'en rédigeant mon petit courrier, je me suis mis à penser à ceux de mes petits amis qui m'avaient envoyé de jolis récits ; mais des récits qui ne pouvaient pas aller pour le concours, parce qu'on n'y parlait ni de leur papa ni de leur maman. Et je me suis dit qu'ils allaient attendre rudement longtemps s'il fallait aller jusqu'à la fin du concours pour que leurs histoires soient imprimées. Aussi j'ai décidé d'en faire paraître tout de suite dans ma lettre, de ces récits.

Voilà d'abord un très joli récit de mon petit camarade Berier (Jacques), qui a déjà écrit dans les journaux, et qui raconte comment est son école au printemps.

MON ÉCOLE AU PRINTEMPS

J'habite dans un tout petit village, de vieilles maisons, mais une belle école : elle est occupée par un bureau pour le maître, une rangée de trois tables, une autre de quatre, une autre de cinq et encore une de trois; deux tableaux faits avec de la peinture; sur un côté des cartes géographiques, de l'autre des gravures.

A mon école, on a fait une coopérative, elle est bien formée : d'une présidente, d'un vice-président, d'une secrétaire, d'un secrétaire-adjoint, d'une trésorière et d'un trésorier-adjoint. Je suis vice-président. Chaque élève, de mon école, verse 0 fr. 50 par mois, les grandes personnes ce qu'elles veulent. On ramasse chaque année au moins 1.000 francs. Avec cet argent, on fait un beau voyage.

Cette année on a été au Havre, on a déjeuné au restaurant. Après, on a vu *le Normandie* et visité *le Lafayette*, c'est un beau bateau. A Noël on a un jouet : c'est quand même une belle coopérative. A l'école on fait du cuivre et du lino, et aussi du contre-plaqué qui font de beaux objets. A l'extérieur, il y a un préau, des jardins pour les filles, remplis de fleurs, et un jardin pour les garçons qui labourent et cultivent.

***

Et voilà une très jolie légende qu'a inventée, ou racontée d'après les souvenirs qu'il avait, mon petit camarade Romain K..., qui n'a que 7 ans 1/2 et qui écrit rudement joliment pour son âge :

LES DEUX PETITS SOULIERS

Sur une haute montagne était assis un cordonnier avec son marteau, ses clous et son cuir.

Le cordonnier frappe trois fois son marteau sur son cuir, alors deux petits souliers sortent de ses mains.

Ces souliers sont très obéissants. Quand le cordonnier leur dit : « *Achetez-moi du pain* », ils reviennent dans une seconde de chez le boulanger, car ils ne bavardent pas en route.

Or un jour, les souliers sont partis à travers le monde. Devant une porte ils s'arrêtent : « *Toc, toc, toc* », frappe le soulier droit. « *Toc, toc, toc* », frappe le soulier gauche, et une porte s'ouvre pour eux; les souliers rentrent et ils voient un pauvre enfant qui va nu-pieds, alors les souliers sont restés et le cordonnier les attend jusqu'à maintenant.

N'est-ce pas que c'est pas gentil comme tout ?

***

Voilà, pour finir, un court mais joli souvenir de vacances de Guy Biron, de Malakoff :

C'était pendant les grandes vacances, j'étais chez ma grand'-mère, qui a une maisonnette qui touche à un bois. Tu penses, je m'amusais bien, avec mes camarades. Mais on avait eu l'idée de jouer à cache-cache. Alors! là on faisait de bonnes parties. C'était Paul, cette fois-là, qui était le « chat ». Il a eu du mal à nous trouver, car les uns se couchaient dans les buissons (et mangeaient des mûres). Mais, nous, nous montions aux arbres. Et là-haut nous faisions, les uns après les autres : « Coucou. » Paul regardait de tous les côtés, mais le feuillage nous cachait. Alors nous prenions des glands que nous lui lançions.

On ne pouvait pas se retenir de rire. Alors on s'amusait! Oui, mais quand on était pris ce n'était pas la même chose!

Bien le bonjour à tous mes petits camarades et à bientôt. Ecrivez-moi et envoyez-moi de belles histoires.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Pierre Léger, Bougival : C'est très bien d'avoir envoyé une seconde version de ton concours. J'espère avec toi que tu gagneras un prix.

Guy Biron, Malakoff : Très joli le petit souvenir de vacances que tu m'as envoyé. Je crois bien que je le publierai.

André Champion, Martainville (Somme) : Merci de ta lettre, des éloges que tu fais au journal et de ton envoi au concours.

Jean Boudourian, Lyon : Ton envoi au concours est très joli et j'espère bien qu'il sera publié.

Robert Bouzin, Neuilly-sur-Marne : Content que tu aimes *Mon Camarade*. Merci des adresses d'amis que tu nous envoies. Ton petit récit est très joli et j'espère qu'il sera publié un jour.

Favier, Montreuil-sous-Bois : Tu écris : « *Janot me paraît avoir du bagout et il est amusant dans ses expressions.* » Merci du compliment. Heureusement le journal est trop petit pour qu'on puisse agrandir ma lettre comme tu le demandes. Je dis heureusement, parce que je suis très paresseux et que je trouve que ma lettre est déjà assez longue comme cela. M. R. Duchâteau est très content que tu aimes bien l'*Homme des Gouffres*.

Club des castors de Bagneux : Mes compliments, mes chers amis, pour les séances de cinéma que vous avez organisées à l'occasion de Noël. Et encore plus de compliments pour votre remarquable concours de constructions. J'ai vu dans le journal votre cabine d'aiguilleurs qui est très réussie.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor, prisonnier des habitants de la lune, envoie par T. S. F. des détails sur la vie que mènent les peuplades Sélénites.*

CHAPITRE XXIV

L'HISTOIRE NATURELLE DES SÉLÉNITES *(suite)*

« Il y a peu de temps encore, c'était je crois lors de ma onzième ou douzième visite à cet appareil, j'eus une curieuse révélation de la vie que mènent ces ouvriers. J'étais venu ici par un raccourci qui m'évitait les voies en spirale et les quais de la mer centrale. Des sinuosités d'une longue galerie souterraine, nous émergeâmes dans une caverne vaste et basse où flottait une odeur terrestre et qui était assez brillamment éclairée. La lumière provenait d'une tumultueuse végétation de formes fungoïdes livides, dont quelques-unes, à vrai dire, ressemblaient singulièrement à nos champignons, mais dépassaient la taille d'un homme.

« — Les lunaires mangent ceci? demandai-je à Phi-ou.

« — Oui, nourriture.

« — Seigneur, m'écriai-je tout à coup, qu'est cela?

« Je venais d'apercevoir un Sélénite exceptionnellement grand et mal bâti qui gisait immobile entre les tiges, la face tournée vers le sol. Nous nous arrêtâmes.

« — Mort? questionnai-je. (Car jusqu'ici je n'avais jamais vu de mort dans la Lune, et cela avait excité ma curiosité.)

« — Non! exclama Phi-ou. Lui travailleur... pas travail à faire, prend petite boisson alors... fait dormir... jusqu'à ce qu'on ait besoin de lui. A quoi bon lui éveillé, hein?... Pas besoin lui aller et venir pour rien.

« — En voici un autre! m'écriai-je.

« En fait, toute cette vaste étendue de sol à champignons était encombrée de ces formes prostrées, endormies par un narcotique jusqu'à ce que la lune ait de nouveau besoin d'elles. Il y en avait des quantités de toutes sortes et nous pûmes en retourner quelques-uns et les examiner de plus près que je n'avais été capable de le faire auparavant. Ils respiraient bruyamment quand on les remuait, mais ils ne se réveillaient pas. Il en est un dont je me souviens très distinctement; il me laissa, je pense, une impression plus profonde, parce que, par suite de quelque jeu de lumière, sa pose donnait l'idée d'une forme humaine allongée à terre. Ses membres supérieurs étaient de longs et délicats tentacules, il était manipulateur d'objets fins et son attitude faisait penser à une souffrance acceptée avec résignation. Sans aucun doute, c'était de ma part une erreur absolue que d'interpréter ainsi cette expression, mais je le fis, et tandis que Phi-ou le repoussait dans les ténèbres parmi les végétations livides et charnues, je ressentis de nouveau et très distinctement une sensation désagréable, bien qu'en le voyant rouler de côté on ne pût douter que ce ne fût un insecte.

« Cela ne fait qu'éclairer la façon inconsidérée dont nous acquérons nos habitudes de penser et de sentir. Droguer l'ouvrier dont on n'a pas besoin et le mettre en réserve vaut sûrement beaucoup mieux que de le chasser de son atelier pour qu'il aille mourir de faim par les rues. Dans chaque communauté sociale compliquée, il y a nécessairement des intermittences dans l'emploi de toute énergie spécialisée et sous ce rapport l'inquiétude du problème des sans-travail est absolument abolie par les Sélénites. Et pourtant, les esprits même scientifiquement éduqués sont si déraisonnables, que le souvenir me dérange encore de ces formes prostrées parmi ces calmes et lumineuses arcades de végétaux charnus, et j'évite ce raccourci malgré l'inconvénient du chemin commun, qui est plus long, plus bruyant et plus encombré.

« Par cette route je passe auprès d'une immense caverne obscure, dans laquelle j'aperçois — regardant par les ouvertures hexagonales d'une sorte de mur à alvéoles, ou paradant sur un large espace situé plus au fond, ou choisissant les jouets et les amulettes fabriqués pour leur plaire par les joailliers acéphales aux doigts délicats qui travaillent au-dessous dans des terriers, les mères de la population lunaire, les reines de la ruche, pour ainsi dire. Ce sont des créatures à l'air noble, fantasquement et parfois très joliment ornées, avec une allure hautaine et, à part leur bouche, des têtes presque microscopiques.

« Sur la condition des sexes dans la lune, sur les mariages et les naissances parmi les Sélénites, je n'ai pu apprendre jusqu'à présent que fort peu de chose. Avec les progrès rapides que Phi-ou fait en langue anglaise, mon ignorance disparaîtra sans doute bien vite. Je suis d'avis que, de même que chez les fourmis et les abeilles, il y a une grande majorité des membres de cette communauté qui appartient au sexe neutre. D'ailleurs, sur terre, dans nos villes, il est beaucoup d'humains qui ne mènent jamais cette vie de famille, de paternité ou de maternité qui est la vie naturelle de l'homme. Ici, comme chez les fourmis, la chose est devenue une condition normale de la race et la charge du remplacement qui est nécessaire revient à cette spéciale et nullement nombreuse classe de matrones, mères du monde lunaire, créatures corpulentes et majestueuses, merveilleusement destinées à la reproduction des larves sélénites. A moins d'avoir mal interprété une explication de Phi-ou, ces femelles sont absolument incapables de chérir les petits qu'elles mettent au monde : des périodes d'indulgence stupide alternant avec des accès de violence agressive, et, aussitôt que possible, les menues créatures qui naissent molles, flasques et de couleur pâle, sont confiées aux soins d'une variété de femelles stériles — travailleuses qui, en certains cas, possèdent des cerveaux de dimensions presque masculines. »

« Je venais d'apercevoir un Sélénite exceptionnellement grand et mal bâti qui gisait immobile entre les tiges...

Juste à ce point, malheureusement, le message fut interrompu. Si fragmentée et si peu satisfaisante que soit la matière qui constitue ce chapitre, il donne néanmoins une vague et large impression d'un monde absolument étrange et passionnant, un monde avec lequel le nôtre doit maintenant se préparer à compter bientôt. Ce déroulement intermittent des messages, ce murmure de l'enregistreur dans les ténèbres au flanc des Alpes, est le premier avertissement d'un changement à venir dans les conditions humaines, tel que l'humanité n'a jusqu'ici pas su en imaginer. Dans cette planète, il y a de nouveaux éléments, de nouveaux appareils, de nouvelles traditions, une submergeante avalanche d'idées nouvelles, une race étrange avec laquelle nous entrerons inévitablement en lutte pour la suprématie — l'or y étant aussi commun que le fer ou le bois sur terre.

CHAPITRE XXV

LE GRAND LUNAIRE

L'avant-dernier message décrit, avec des détails parfois excessifs, la rencontre de Cavor et du Grand Lunaire qui est le Maître de la Lune. Cavor semble en avoir envoyé la plus grande partie sans interruption, mais avoir été dérangé dans sa conclusion. La fin nous parvint après un intervalle d'une semaine.

Le message commence ainsi : « Je puis enfin reprendre ce... » puis il est soudain illisible et reprend plus loin au milieu d'une phrase.

Les mots qui manquaient à cette phrase sont probablement : « La foule », après quoi on lit clairement : « devenait de plus en plus dense à mesure que nous approchions du palais du Grand Lunaire — si je puis appeler palais une série d'excavations. Partout des visages me regardaient — faces et masques pâles et boursouflés, de gros yeux fixes au-dessus de terribles narines tentaculaires ou de petits yeux sous de monstrueux frontaux; au-dessous, un fourmillement de créatures plus petites se pressaient et glapissaient, et des têtes grotesques plantées sur des cous sinueux se glissaient entre deux épaules ou sous des bras. Maintenant autour de moi un espace libre, marchait un cordon de solides gardes, avec des têtes en seau à charbon, qui s'étaient joints à nous quand nous quittâmes le bateau dans lequel nous étions venus à travers les canaux de la mer centrale. L'artiste au petit cerveau nous rejoignit aussi et une bande compacte de maigres porteurs ployèrent sous la multitude d'objets qu'on avait jugés convenir à mon état. Pendant cette dernière phase de notre voyage, je fus porté dans une litière, faite d'un métal très ductile qui me sembla sombre et tissé par mailles avec des barreaux d'un métal plus pâle et autour de moi, à mesure que j'avançais, une longue procession se groupa.

« En tête, à la manière des hérauts, marchaient quatre créatures à la face en trompette qui faisaient des braiements dévastateurs; puis venaient, devant et derrière, des huissiers trapus ressemblant assez à de gros scarabées; de chaque côté, une file de têtes savantes, sorte d'encyclopédie animée, qui, m'expliqua Phi-ou, devaient se trouver à portée du Grand Lunaire pour lui servir de référence. Il n'était pas un fait de la science lunaire, pas un point de vue, pas une méthode de pensée que ces êtres merveilleux ne tissent pas renfermés dans leurs têtes. Des gardes et des porteurs suivaient, précédant le cerveau frémissant de Phi-ou porté aussi sur une litière; derrière, dans une litière légèrement moins importante, reposait Tsi-pouf; et enfin moi, sur une litière plus élégante que les autres et entouré de mes serviteurs. Sur mes talons, d'autres hérauts-trompettes déchiraient mes oreilles de clameurs véhémentes; puis s'avançaient plusieurs grands cerveaux, correspondants spéciaux, pourrait-on les appeler, ou histo-

riographes chargés d'observer et de se rappeler chaque détail de cette inoubliable entrevue. Une troupe de gens portant et traînant des bannières, des masses fongueuses parfumées et de curieux symboles, complétaient le cortège. Le chemin était bordé d'huissiers et d'officiers couverts de parures qui scintillaient comme de l'acier, et derrière eux, de chaque côté, surgissaient les têtes et les tentacules de cette énorme foule.

« J'avoue que je ne suis encore que très peu familiarisé avec l'effet particulier que produit l'aspect des Sélénites et je ne trouvais rien de très agréable à être, pour ainsi dire, ballotté sur cette vaste mer d'êtres entomologiques surexcités. Un moment, j'éprouvai ce genre de terreur qui ressemble, j'imagine, à ce que les gens veulent dire quand ils parlent de « petite mort ». Je l'avais déjà ressentie auparavant dans ces cavernes lunaires, quand une fois je m'étais trouvé sans défense et le dos découvert au milieu d'une foule de ces Sélénites — mais jamais encore aussi vivement. C'est là une sensation absolument irrationnelle et j'espère en venir graduellement à bout; mais pendant un instant, tandis que j'avançais à travers les flots de cette multitude, ce fut seulement en me cramponnant à ma litière et en ayant recours à toute ma volonté que je réussis à réfréner un cri ou quelque autre manifestation intempestive. Cela dura peut-être trois minutes, puis je repris le contrôle de moi-même.

« Nous gravîmes pendant quelque temps la spirale d'un des puits verticaux et nous traversâmes ensuite une série de salles immenses, au plafond en dôme et magnifiquement décorées. On avait certainement disposé l'approche du Grand Lunaire de façon à donner une vive impression de sa grandeur. Les salles — toutes par bonheur suffisamment lumineuses pour mon œil terrestre — formaient un kaléidoscope d'espace et de décoration. L'effet de leurs dimensions progressives était renforcé par la constante diminution de la lumière et par une fine brume de parfums brûlés qui s'épaississait à mesure qu'on avançait. Dans les premières, la clarté brillante rendait les choses nettes et concrètes, et il me semblait que j'avançais continuellement vers quelque chose de plus vaste, de plus obscur et de moins matériel.

« Je dois dire que toute cette splendeur me faisait sentir à l'extrême dans quel état loqueteux et indigne je me trouvais. J'avais la barbe et les cheveux longs et en désordre, n'ayant pas conservé de rasoir, et une moustache rude me recouvrait les lèvres. Sur terre, j'ai toujours été enclin à dédaigner toute attention envers ma personne au delà du souci convenable de propreté. Mais, dans les circonstances exceptionnelles qui s'offraient, représentant, en fait, ma planète et mon espèce, et devant compter très largement, pour être bien accueilli, sur l'attrait de mon extérieur, j'aurais donné beaucoup pour quelque chose de plus noble et de plus artistique que les étoffes qui me recouvraient. J'avais été assez sereinement convaincu que la lune était inhabitée pour négliger complètement de pareilles précautions; j'étais vêtu d'un veston de flanelle, d'une culotte et de bas de cycliste, tachés de toutes les sortes de malpropreté que renfermait la lune; j'avais aux pieds des pantoufles dont la gauche n'avait plus de talon et je m'enveloppais dans une couverture au milieu de laquelle était un trou par où je passais ma tête. Et ce sont ces vêtements que je porte encore à l'heure actuelle. Des poils raides n'étaient rien moins qu'une amélioration de mes traits, et un des genoux de ma culotte avait une large déchirure des plus visibles tandis que j'étais accroupi dans ma litière; mon bas droit s'obstinait aussi à descendre sur ma cheville. Je me rends parfaitement compte de tout le tort que ma mine dut faire à l'humanité, et si j'avais pu, au moyen d'un expédient quelconque, improviser quelque chose d'un peu spécial et d'imposant, je l'aurais assurément fait. Mais je ne sus rien imaginer. Je tirai de ma couverture tout le parti possible, la drapant à la manière d'une toge, et pour le reste je m'assis aussi droit que le permettait le balancement de la litière...

« Imaginez la salle la plus vaste que vous ayez jamais vue, artistement décorée de majolique bleu foncé et bleu pâle, éclairée de lumière bleue, sans que vous sachiez comment, et emplie de créatures métalliques et livides présentant cette affolante diversité dont j'ai déjà parlé. Figurez-vous que ce hall se termine en une voûte au bout de laquelle se trouve une salle plus grande encore, dans laquelle s'ouvre une autre plus vaste et ainsi de suite à perte de vue. A l'extrémité de la perspective, une série de degrés, comme ceux de l'Ara Coeli, à Rome, qui montent plus haut qu'on ne peut voir et qui semblent s'élever de plus en plus à mesure qu'on s'approche de leur base. Mais j'arrivai finalement sous une immense voûte et aperçus le sommet de ces degrés, sur lequel trônait le Grand Lunaire.

« Il était assis dans un resplendissement de bleu incandescent. Une atmosphère brumeuse emplissait ce lieu, de sorte que les murs semblaient invisiblement reculés. Cela vous donnait l'impression de flotter dans un vide bleu obscur. Le Grand Lunaire parut d'abord être un petit nuage lumineux d'où rayonnait toute la clarté ambiante. Il méditait sur son trône glaciaire et son cerveau pouvait mesurer plusieurs mètres de diamètre. Pour quelque raison que je ne saurais approfondir, un certain nombre de faisceaux de lumière irradiaient d'un foyer situé derrière le trône, comme si le Grand Lunaire eût été une étoile, et un halo l'encerclait. Autour de lui, minuscules et indistincts dans cette splendeur, des serviteurs le soutenaient et le supplémentaient; plus bas, éclipsés et debout en un vaste demi-cercle, étaient ses subordonnés intellectuels, ses mémorateurs, ses calculateurs, ses chercheurs, ses flatteurs et ses serviteurs, et tous les insectes distingués de la cour lunaire.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

La fête bat son plein dans le quartier. C'est dimanche et petit François, accompagné de son père, s'y rend avec enthousiasme. Il y a tant de choses offertes à son émerveillement! Ils s'arrêtent devant une baraque de chiens savants. C'est le moment de la parade et la foule se presse pour regarder. Les chiens savants, selon que leur maître leur montre un, deux, trois... doigts, aboient une, deux, trois... fois.

« Eh bien, dit le papa à l'oreille de François, tu n'as pas honte, toi qui es toujours dernier en arithmétique ? » Mais notre petit ami ne s'inquiète pas. « Interroge-les donc en histoire et en géographie ? »

○

Jacques a 11 ans. Son frère Paul vient d'en avoir 13 et à l'occasion de son anniversaire, on lui a offert une belle bicyclette, toute neuve. J'en voudrais bien une aussi, dit Jacques d'une petite voix humble. — Tu en auras une quand tu auras 13 ans, comme Paul. — Voilà bien la justice, répond Jacques. Son anniversaire est en janvier et le mien est en mai, je perds cinq mois...

○

M. Dubois, soixante ans, barbe encore noire abondante, crâne chauve, fait les honneurs de sa maison à un ami étranger. Il lui montre un tableau représentant un homme jeune, imberbe, portant une belle chevelure brune.

— Me voici à trente ans.

— Vous n'avez pas changé, lui dit l'ami, seulement le poil n'est plus à la même place.

○

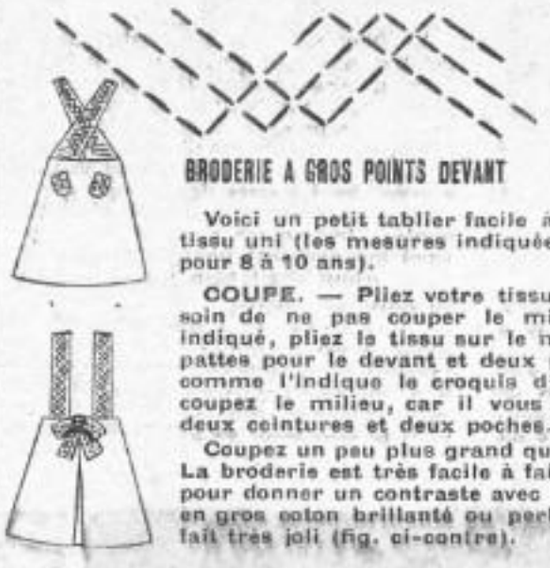
Yvonne a entendu dire que les corbeaux vivent très vieux. Il y en a même qui ont 150 ans.

— Maman, tu ne voudrais pas m'acheter un corbeau à la foire aux oiseaux?

— Quelle drôle d'idée, d'abord on ne vend pas de corbeaux à la foire, et que voudrais-tu en faire?

— Voilà, on m'a dit qu'ils vivaient cent cinquante ans, je voudrais voir si c'est vrai.

Le coin des Fillettes



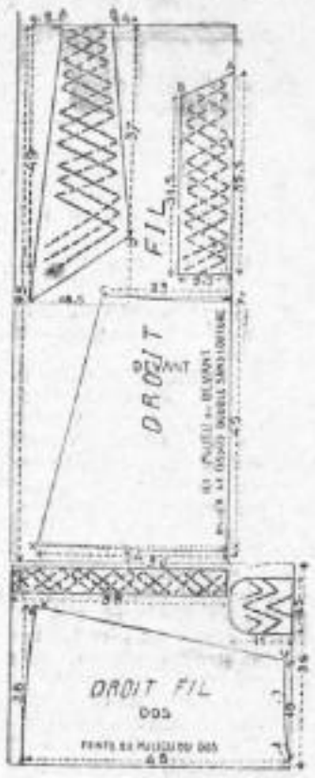
PETIT TABLIER DE PETITE FILLE

BRODERIE A GROS POINTS DEVANT

Voici un petit tablier facile à faire. Il vous faut 1 m. 50 de tissu uni (les mesures indiquées sur le dessin ci-contre sont pour 8 à 10 ans).

COUPE. — Pliez votre tissu pour chaque rectangle. Ayez soin de ne pas couper le milieu du devant comme c'est indiqué, pliez le tissu sur le milieu du devant. Coupez deux pattes pour le devant et deux pour le dos, que vous placerez comme l'indique le croquis d'ensemble. Pour le dos, vous coupez le milieu, car il vous faut deux morceaux de dos, deux ceintures et deux poches.

Coupez un peu plus grand que le patron pour les coutures. La broderie est très facile à faire. Elle doit couvrir beaucoup pour donner un contraste avec le reste du tablier. Elle se fait en gros coton brillanté ou perlé, rouge sur beige, ou bleu, fait très joli (fig. ci-contre).



Les Conseils de tante Camille.

Comment nettoyer les brosses. — *Il faut, pour avoir de jolis cheveux, les brosser chaque jour; mais votre brosse est vite sale, voici comment la nettoyer. Ne pas tremper les brosses neuves dans de l'eau qui détériorerait le dos, surtout s'il est en bois verni ou en ivoire. Mettre une cuillerée à café d'ammoniaque dans un litre d'eau chaude. Retourner la brosse, verser un peu d'eau sur les crins, sans mouiller le dos; rincer en ne trempant que les crins. Secouer la brosse et la bien sécher ensuite.*

Brosses à dents. — *Il est bon d'entretenir très propres les brosses à dents, et si vous ne savez pas comment faire, lisez le conseil suivant :*

Les laver à l'eau bouillante, les rincer jusqu'à ce que l'eau soit parfaitement claire, puis les faire sécher rapidement, à la chaleur si possible, en les maintenant les crins tournés en bas. Certaines de ces brosses étant habituellement attachées avec du fil de laiton, du vert-de-gris peut s'y former.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Haricots rouges à la fermière. — *Tremper, pendant douze heures, 1/2 litre de haricots rouges dits* rognons de coq *ou de haricots roses dits* cocos roses *; ces deux sortes de haricots donnent un mets excellent.*

Les cuire ensuite pendant trois heures et demie à l'eau peu salée, puis les égoutter.

Mettre revenir 1/4 de lard maigre coupé en petits morceaux dans un rien de beurre, joindre une cuillerée à café de farine, obtenir un roux léger que l'on mouille avec un bon verre de vin rouge, y placer les haricots et achever leur cuisson doucement.

On laisse ainsi mijoter la préparation durant une heure et demie, car il faut donner au lard le temps de se bien cuire.

SAVEZ-VOUS VOUS SERVIR D'UN PATRON? OUI? MAIS FACILEMENT, VOILÀ :

1° Avant de placer le patron sur l'étoffe, il faut observer le reflet, le sens, la disposition des tissus.

2° Les morceaux du patron en main, les placer sur l'étoffe en mettant le milieu du dos, le milieu du devant parfaitement droit fil, c'est-à-dire dans le sens de la lisière du tissu. Vous avez trouvé la place de tous vos morceaux, fixez-les par des épingles, ensuite bâtissez chacun soigneusement et tracez-en le contour à l'aide d'une craie de tailleur. Retirez le patron et coupez le tissu en laissant toujours 1 cm. 5 à 2 cm. pour les coutures, en plus du tracé.

TIMBRES

TIMBRES DE BIENFAISANCE

Nous avons dit, dans notre précédente chronique, que quelques modèles de timbres seulement avaient été en service en France depuis 1849 jusqu'à 1921, et que c'est seulement à partir de cette date que commença de s'implanter l'habitude des timbres commémoratifs qui se multiplièrent en quantité considérable, après 1923 surtout.

Mais auparavant, durant la guerre, certains timbres spéciaux, qu'on peut appeler timbres de bienfaisance, avaient été émis. Le principe de ces timbres était le suivant : au lieu d'affranchir une lettre à 10 centimes (il ne coûtait en effet que 2 sous à cette époque pour envoyer une lettre), on l'affranchissait à 3 sous et le sou supplémentaire allait à quelque œuvre de bienfaisance.

Le premier timbre de bienfaisance fut émis en 1914; c'était l'habituel timbre de 10 centimes alors en usage, représentant la Semeuse. Mais dans un coin figurait, dans un cadre, l'indication : + 5 cent.

Le signe +, très gros, pouvait du même coup figurer l'emblème de la Croix-Rouge. Outre les indications habituelles : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE et POSTES, ce timbre portait l'indication : CROIX-ROUGE dans sa partie droite. Ce timbre a actuellement, à l'état de neuf, une valeur de 12 sous environ et de 8 sous seulement s'il est oblitéré.

En 1917, des timbres pour les orphelins de la guerre furent émis. L'un d'eux, de 2 centimes + 3 centimes, brun violet, représentait une mère couverte de voiles noirs, dans un paysage où paraissaient des croix. L'autre de 15 centimes + 10 centimes, vert pâle, qui existait également dans d'autres valeurs, représentait une paysanne poussant une charrue derrière les chevaux. Une troisième série de timbres, de 50 centimes + 50 centimes et autres valeurs, représentait le Lion de Belfort. Ce dernier timbre, lorsque sa valeur est de 5 francs, peut atteindre un gros prix de vente à l'heure actuelle, puisqu'il est coté plus de 250 francs. Aucun de ces timbres ne fut pourtant utilisé pour l'affranchissement et on ne les trouve qu'à l'état de neuf. Ils furent à nouveau mis en vente en 1921 et en 1927, avec une surcharge de 25 centimes.

Résumé. — *César Boucafeu, un brave acteur, a été confondu avec le chef de bande Marcel et amené par Amédée le Marseillais et Martha-la-Blonde à la maison de* La Citerne, *dans le Causse Méjean, où habitent les frères Charles et Antoine Veziers, avec leur mère.*

Chapitre XV. — La somnambule

Antoine Veziers prit le bras de César Boucafeu et lui chuchota à l'oreille, de si près que sa longue barbe en broussaille frôla la joue de l'acteur.

— C'est ma mère. Elle a des crises de somnambulisme. Elle se lève la nuit, se promène sans cesser de dormir. Ne faites pas de bruit, on dit que réveiller un somnambule peut le faire mourir.

Cette forme blanche, qui venait à l'improviste d'apparaître au fond de la grande pièce voûtée encombrée de meubles 1900, c'était en effet, non un fantôme venu des profondeurs de la grotte sur laquelle était construite *La Citerne*, mais la vieille Mme Veziers.

Elle était habillée d'une longue chemise de nuit blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds et qui flottait autour de son corps en plis vagues. Elle tenait le bras droit en avant, à la hauteur de son visage légèrement renversé en arrière. Elle avait pour la nuit natté ses cheveux habituellement coiffés en bandeaux et ses nattes se tordaient sur ses épaules comme de minces vipères noires. Mais le plus effrayant était sa figure plus blanche que la chemise; les lèvres aussi pâles que le reste de la peau montraient une bouche noire où les dents n'apparaissaient pas, car la vieille dame retirait son dentier pour dormir; son grand front bombé, gonflé lunaire, était un peu semblable à une vessie de porc remplie de saindoux; ses yeux, grands ouverts, étaient immobiles et fixes comme ceux d'un mannequin, presque tout blancs en outre, tant le noir de l'œil disparaissait derrière la paupière du haut.

Un grand silence s'était fait dans la pièce que rompait seulement le bruit des flammes dans la grande cheminée de pierre blanche, aussi léger qu'un froissement de papier de soie, et le léger roulement des doigts de Charles Veziers, visiblement agacé, qui tambourinait légèrement sur un coin libre de la grande table.

La vieille dame avait refermé la porte derrière elle.

Elle s'avançait lentement à travers la pièce, évitant aussi sûrement les meubles que si elle avait été éveillée; ses pieds nus glissaient sans bruit sur les dalles de pierre froide. Elle s'arrêta devant la grande cheminée, face à la haute plaque noire de foyer, porte secrète des grottes. Elle rejeta complètement la tête en arrière, le noir de ses yeux disparut totalement et il n'y eut plus rien de sombre dans cette face blafarde que l'ombre de la bouche sans dentier. Puis, de ses lèvres sans couleur monta un hululement comparable à celui des chiens qui hurlent à la mort, les nuits de pleine lune.

— Hou! ouou! ouou! ou! ou! Hou! ououo!...

Ce cri aigu semblait une plainte d'animal fou. Les échos de la grande pièce voûtée amplifiaient ce hurlement, qui monta jusqu'aux sons les plus aigus pour s'arrêter brusquement. Le silence se fit à nouveau.

César Boucafeu, nerveusement, passait l'extrémité de ses doigts sur son menton comme pour s'assurer qu'il était bien rasé. Charles Veziers avait arrêté son tapotement sur la table.

Tout à coup, répondant au hurlement animal de la somnambule, une plainte lointaine et modulée retentit. Était-ce un chien qui, d'une ferme du Causse Méjean hurlait à son tour à la mort, ou bien un cri de guerre répondait-il à ce signal, du fond des abîmes de la grotte secrète?

César Boucafeu sentait la sueur qui lui coulait du front. Il était embarrassé de sa personne, avait un peu peur.

La voix de la vieille dame s'éleva presque aussitôt après. Mme Veziers, qui, dans son état normal avait un ton impersonnel, parlait au cours de ses crises avec des accents déclamatoires ou modulés comme une chanson.

— Vous m'avez répondu Houhoums! ...hommes des gouffres!... hommes des cavernes!... Vous monterez un jour du fond de la terre, Houhoums!... divins Houhoums!... avec vos haches de pierre, avec vos poignards d'os et vous sauverez le monde. Mais restez aujourd'hui en bas, Houhoums!... Le malheur est aujourd'hui sur *La Citerne*. Martha la femme panthère, la fauve aux ongles de métal, la femme du malheur est là. Restez, restez sous terre, Houhoums! Houhoums!... hommes des gouffres!... Restez-y jusqu'à ce que ma voix...

Une des grosses bûches du foyer s'écroula. Un charbon ardent roula et alla toucher le pied nu de la vieille femme. Elle eut un grand frisson, arrêta brusquement son étrange chant modulé et recula d'un pas en arrière. Le noir de ses yeux reparut brusquement, elle passa sa main sur son front : la somnambule était réveillée. Elle regarda autour d'elle, vit sans surprise les trois hommes assis et muets.

— Excusez-moi, dit-elle, j'étais descendue pour chercher à la cuisine quelque chose à boire. Je mourais de soif. Je me suis trompée de porte.

Elle avait repris sa voix blanche et impersonnelle. Elle était redevenue, dans sa tenue de nuit, la vieille dame polie et froide qui avait accueilli César à son arrivée à *La Citerne*. Elle n'avait plus rien du fantôme blanc qui hurlait à la mort, comme un chien, pour appeler dans les profondeurs de la terre les hommes des gouffres, les Houhoums.

Avec un léger salut de la tête, la vieille dame avait quitté la pièce.

— Vous excuserez cette scène ridicule, dit nerveusement Charles Veziers que l'allusion à sa femme Martha-la-Blonde dans les discours somnambuliques de sa mère avait visiblement blessé, mais ma mère est sujette à ces sortes de crise. On dit qu'elles sont héréditaires. Mon frère et moi n'en avons pourtant jamais ressenti.

— Mme Veziers est tout excusée, protestait César Boucafeu. Mais je dois avouer que de telles scènes sont impressionnantes.

— D'autant plus impressionnantes, répondit Charles Veziers, qu'elles montrent que ma mère a eu la tête tournée par les théories de mon frère Antoine. Il s'agit certes là d'hypothèses scientifiques séduisantes, vraisemblables même, mais que mon frère aurait dû éviter d'exposer à une vieille femme nerveuse et malade. Le caractère romanesque de ces théories encore non vérifiées a bouleversé ma mère. Et vous l'avez vue au cours d'une crise nocturne appeler les hommes des cavernes, converser avec eux...

Antoine Veziers protesta. Il n'était pas responsable si ses théories avaient leur place dans le délire somnambulique de sa mère. Quel inconvénient pouvait avoir d'ailleurs cette innocente folie? L'important était bien plutôt de savoir si l'homme des gouffres existait réellement.

— Je crois, disait fiévreusement Antoine, en fourrageant des doigts dans sa barbe noire en broussaille, que les grottes des Causses ne nous ont encore livré qu'une très faible partie de leurs merveilleux secrets. Je crois, en dépit de ce qu'en pensent des savants comme Martel et Norbert Casteret, que le Causse Méjean, cette grande table de pierre entourée de tous côtés par des vallées profondes, est creux comme une cave et qu'il contient une grotte immense avec un ou plusieurs lacs intérieurs qui alimentent toutes les sources qu'on voit sortir de terre dans les vallées qui entourent le Causse. Ces sources si abondantes dès leur naissance qu'elles peuvent toute l'année, et même par les pires sécheresses, faire tourner un moulin.

« Cette grotte colossale dépasse, j'en suis sûr, en importance, les plus grandes grottes du monde.

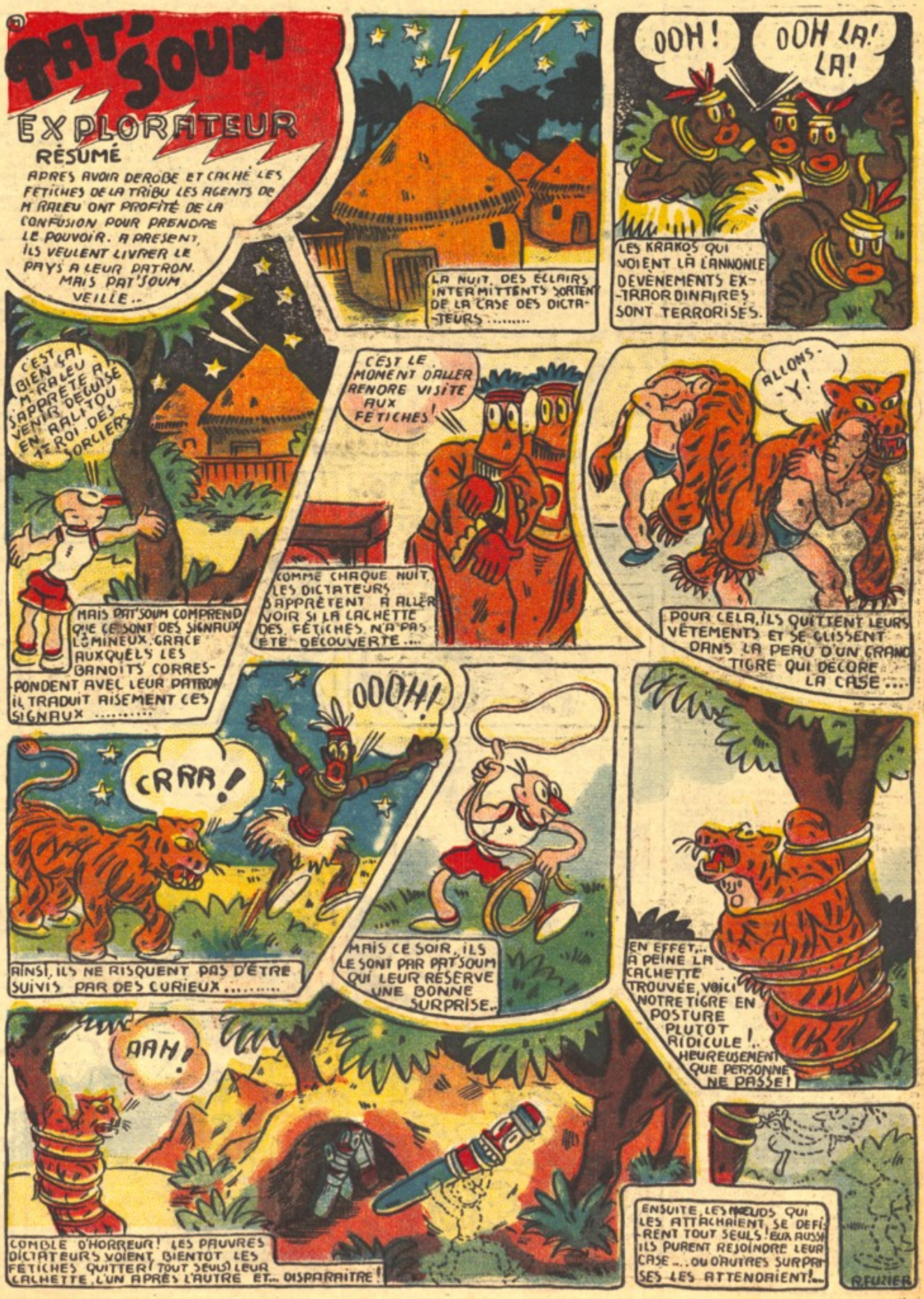
« Des grottes comme celle que vous venez de visiter, comme celle de l'Aven Armand, à quelques kilomètres d'ici, comme Dargilan, sur le Causse Noir, comme Mamouth Cave aux États-Unis, le plus grand gouffre connu, ne sont rien à côté de la grotte secrète du Causse Méjean.

— Mais, objectait Charles Veziers, comment expliques-tu qu'en explorant les innombrables *Aens* du Causse Méjean, ces grands puits qui descendent pourtant jusqu'à plus de deux cents mètres de profondeur, on n'ait jamais découvert ta grotte secrète?

— Tu sais ma réponse à cette objection. J'ai pu prouver par mes explorations dans l'Aven de La Bastide, tout près d'ici, qu'à une époque assez lointaine, le puits avait été volontairement bouché, des éboulements artificiellement provoqués. C'est pour moi une preuve de plus de l'existence d'une race humaine encore inconnue et qui vit sous terre. Je crois à l'existence d'un homme souterrain, que j'ai appelé *l'homme des gouffres* pour le distinguer de son ancêtre, l'homme des cavernes.

Chapitre XVI. — L'homme des gouffres

Maintenant qu'il en était arrivé à la théorie qui lui tenait à cœur, Antoine Veziers était plus que jamais agité.



Sans cesser de fourrager d'une main dans sa grande barbe inculte, il avait de l'autre main pris sur la grande table couverte d'un fouillis de paperasses, de cartes, de cailloux, un gros volume illustré, *Les Causses majeurs*, œuvre de l'ancien président de la Société de géographie, le célèbre Martel, explorateur de la plupart des grands gouffres de la région des Causses. Antoine lisait certains passages et les commentait.

— Martel, dans son chapitre XX, est formel. Il s'accorde sur ce point avec Broca, avec de Quatrefages, avec Boule, avec les vingt-trois années de fouilles du Dr Prunières. Bien avant le début de notre ère, à la fin de cette époque de milliers de siècles que nous autres géologues appelons le quaternaire, ce pays était peuplé d'hommes des cavernes au crâne long et étroit (ou *dolichocéphales*, comme nous disons). Ces hommes étaient les descendants des chasseurs de rennes et ils vivaient une vie paisible lorsque arriva, aux premiers âges de notre ère, un peuple de guerriers à tête ronde (ou brachicéphales). Les hommes à tête longue savaient se servir d'outils de pierre taillée, broyer des couleurs et peindre avec elles, allumer un feu, peut-être même fabriquer des vases d'argile. Les envahisseurs à tête ronde connaissaient les armes de la pierre polie, ils bâtissaient les étranges monuments que sont les menhirs et les dolmens, et ils étaient en possession d'une arme terrible, l'arc, qui lançait de loin des flèches meurtrières et tuait l'ennemi de fort loin. Les hommes à crâne long durent fuir devant les hommes à tête ronde de la même façon qu'aujourd'hui les sauvages fuient devant des civilisés armés de mitrailleuses.

Antoine tournait les pages du gros volume, il montrait des plans, des photographies.

— Les hommes à tête longue se réfugièrent dans les cavernes, s'enfonçant toujours plus profondément dans la terre. On a retrouvé leur trace partout dans les Causses, aussi bien dans les galeries sans fin des grottes de Bramabiau, que dans le puits des enfers, les Baumes chaudes, les gouffres du Causse de Larzac. On a retrouvé dans leurs os les flèches de pierre taillée qui les avaient blessés à mort.

La main d'Antoine fouillait maintenant parmi les fragments géologiques, les cailloux épars sur la grande table et il en tirait un ossement brisé où se trouvait fiché un fragment de silex.

— Cet ossement prouve d'une manière absolument indiscutable que l'homme des gouffres existait à une époque encore très proche de la nôtre, et qu'il vit encore dans la grande grotte du Causse Méjean, cette grande grotte inconnue au centre de laquelle se trouve un lac immense, peuplé de poissons aveugles, d'animaux inconnus, bordé de plantes que l'obscurité a rendues blanches comme des fantômes.

— Tu t'égares, coupa avec impatience Charles Veziers. Martel a prouvé, dans son *Evolution souterraine*, que la végétation et la vie animale étaient impossibles à une certaine profondeur, sans apport de l'extérieur, et Martel traite de baliverne et de sottise l'opinion qu'une grande grotte existe sous le Causse Méjean.

— Ces considérations théoriques de Martel, ripostait Antoine, ont été démenties par l'exploration, par Norbert Casteret, du gouffre d'Oulad Ayach, dans le Moyen Atlas, en Afrique. Il a trouvé là, à plus de cent mètres sous terre, *une prairie souterraine, irréelle, invraisemblable, dont chaque herbe, chaque brin est blanc ou translucide. Un courant d'air agitait et faisait frissonner cette végétation albinos dont les pousses chlorotiques dressées vers une impossible lumière ne verront jamais le soleil.*

Antoine avait lu ces phrases dans un livre. Il reprenait maintenant.

— Une telle végétation souterraine est possible, lorsque des alluvions sont apportées dans les grottes par des rivières englouties. Or la Jonte se perd à Sourbettes, le Tarn à Pas-de-Souci, et des galeries impénétrables conduisent leurs eaux dans les profondeurs du sol. Ces eaux apportent avec elles les poissons, les plantes, les fumiers, les graines qui sont nécessaires à ces *hommes des gouffres* qui vivent dans la grande grotte secrète du Causse Méjean. Et je reviens à la preuve irréfutable de leur récente existence, cet os... Il désignait le morceau de silex enfoncé dans l'ossement qu'il tenait à main.

« L'homme au squelette duquel appartenait cet os a été tué par une flèche de silex. Or ce squelette retrouvé dans la grotte de *La Citerne* était encore vêtu de vêtements tout modernes, ceux des « Camisards » du XVIIIe siècle. Cet homme a été tué au temps de Louis XIV, au siècle de la Révolution, par la flèche d'un homme des gouffres. Sans doute est-ce un des « Camisards » de Rolland qui périt là, frappé par l'arme muette d'un tireur, qui par son seul odorat peut repérer aussi sûrement son ennemi ou son gibier que l'homme de la surface ne le fait avec ses yeux.

César Boucafeu écoutait ces théories, la bouche béante de stupeur. Ainsi, sous ses pieds, vivaient peut-être des hommes des gouffres, survivants de l'âge de pierre, des tribus sauvages qui peut-être allaient monter l'escalier secret de la caverne, sortir vêtus de peaux de bête par la plaque du foyer et envahir, la hache de silex à la main, cette salle voûtée où discourait Antoine, barbu et hirsute lui-même comme un homme des cavernes.

— Tu te laisses emporter par ton imagination, répliquait Charles Veziers. Ce fragment d'os ne me paraît pas convaincant. Le « Camisard » mort a pu faire une chute mortelle au cours de laquelle un fragment de silex pénétra sa chair et son os. Comment au cours de tes innombrables explorations dans les galeries de notre grotte, n'as-tu pas découvert d'autres traces de tes *hommes des gouffres* si, comme tu le crois, leur repaire secret est en correspondance avec notre grotte.

— Alors, comment expliques-tu la découverte de ces peintures représentant des rennes qui, je l'ai établi, remontent à deux ou trois siècles, tout au plus ? Que fais-tu de cette galerie de mine d'étain dont j'ai retrouvé la trace ? Elle ne peut venir de nulle part à l'extérieur, et ne peut avoir son origine que du centre de la montagne même. Casteret, Martel, ont trouvé des mines analogues et ont parlé des Romains, mais c'est folie. Les *hommes des gouffres* ont pu, durant l'époque où ils n'avaient pas encore perdu complètement contact avec le monde extérieur, apprendre l'usage des métaux, creuser des mines. Il existait encore en Summérie des hommes à crâne long, à la surface du sol, deux mille ans seulement avant Jésus-Christ. Il en a été sans doute de même, ici. Un nombre relativement restreint de siècles nous sépare de l'époque où les derniers *hommes des gouffres* quittèrent définitivement la surface du sol pour leur ville souterraine du Causse Méjean.

Antoine Veziers et son frère discutèrent longuement. Ils opposaient argument à argument. La foi d'Antoine était convaincante, sa science et ses arguments ingénieux. César Boucafeu se prenait à croire à l'existence de ces *hommes des gouffres*, à supposer même que la vieille Mme Veziers avait noué des rapports avec eux.

Les deux frères, emportés par leur discussion, par la folle passion que l'un et l'autre avaient pour tout ce qui touchait au monde souterrain, oubliaient le présent, l'arsenal, qu'une mystérieuse association de malfaiteurs devait établir dans leurs grottes, l'arrivée dans les vingt-quatre heures du chef suprême de la bande, le mystérieux Premier.

L'aube blanchissait les vitres lorsque Antoine dit à voix basse :

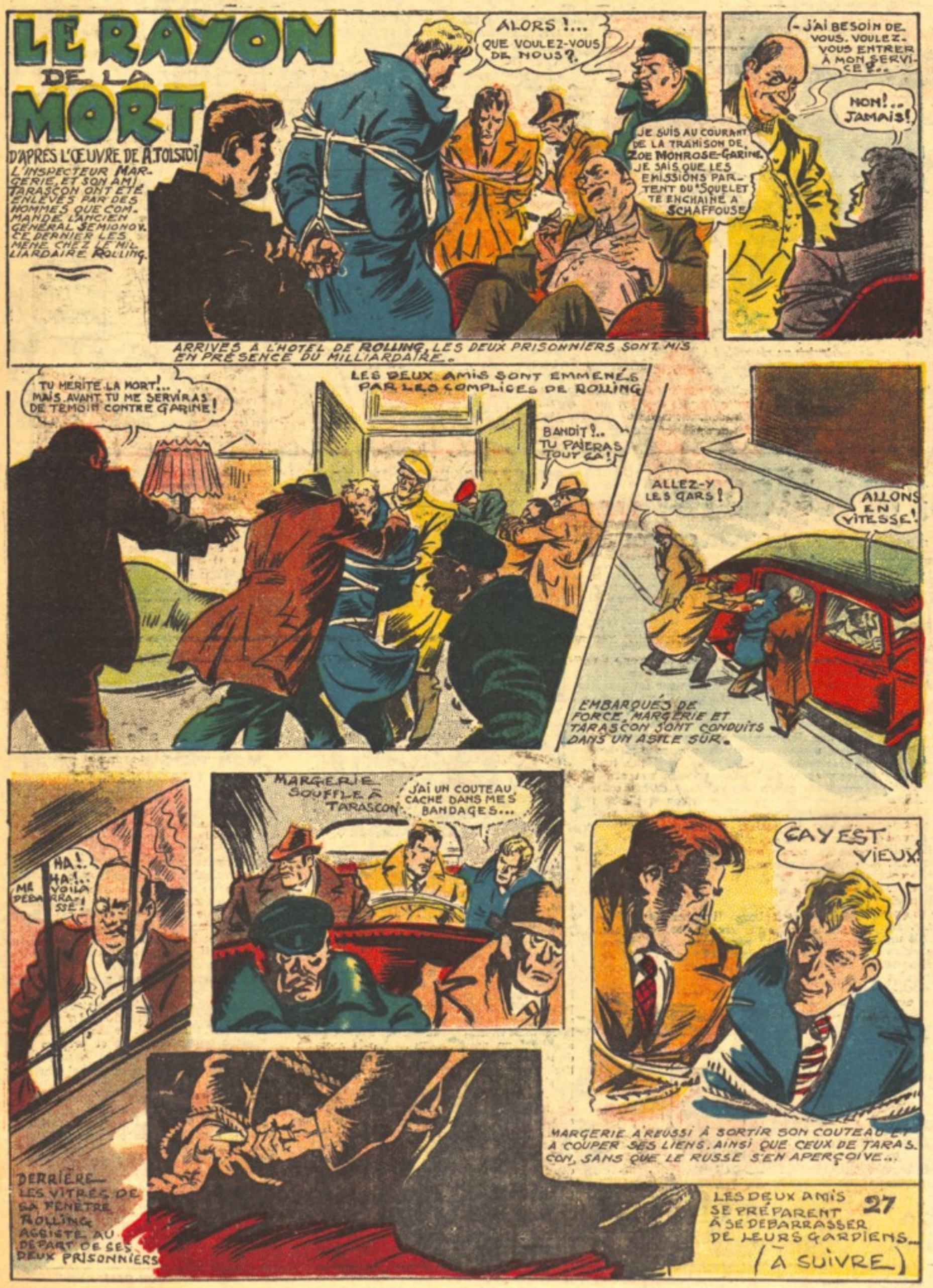
— Je sais que l'*homme des gouffres* vit encore aujourd'hui. Avant-hier j'ai relevé sur l'argile humide de la galerie sud de la salle du trône la trace d'un pied nu, et sur la paroi de terre glaise des signes magiques tracés du bout du doigt. J'ai même aperçu la forme fuyante d'un homme... Je suis sur la trace des *hommes des gouffres*. Avant un mois je les aurai touchés de mes doigts, et vus de mes yeux, je leur aurai parlé.

A ce moment, dans le grand silence du Causse, se fit entendre trois lointains coups de klakson.

— Voici déjà Premier, dit Charles Veziers, c'est son signal.

Malgré lui, César tressaillit. L'arrivée de cet homme réel le terrifiait bien davantage que l'hypothétique arrivée de peuplades préhistoriques annoncée par Charles Veziers. *(A suivre.)*

C'était en effet non un fantôme venu des profondeurs de la grotte, mais la vieille Mme Veziers...



A TRAVERS LE MONDE

En Suède et en Norvège, les jeunes gens et les jeunes filles appartiennent presque tous à des associations sportives; ils pratiquent le sport selon des méthodes scientifiques, sous la direction de professeurs experts. C'est pourquoi la race est en général forte et belle, et il est à souhaiter qu'un jour en France, tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles suivent l'exemple des Nordiques.

o

On sait que les chauves-souris tombent, en hiver, dans un sommeil profond qui dure des mois. On a remarqué que les membres de celles qui se trouvent dans les pays très froids gèlent, et prennent une rigidité telle que si on donne un coup à l'extrémité de l'aile ou de la patte, cela cause une cassure; l'animal demeure immobile et la blessure se cicatrice rapidement.

o

Autres pays, autres mœurs. En Polynésie, une tribu d'Indiens fabrique des plats appétissants avec des fourmis rouges qu'on fait bouillir avec des pétales de fleurs. Des Européens, qui ont goûté ce mets exotique, assurent qu'il est délicieux.

o

D'où vient le nom du continent noir, Afrique? Il vient du mot phénicien « afer », qui voulait dire homme noir, et du mot sanscrit « ac », qui signifiait terre, pays, région. Les langues phénicienne et sanscrite n'existent plus aujourd'hui. Ce sont des langues mortes.

o

L'un des peuples les plus superstitieux du monde est le peuple monténégrin, faisant partie aujourd'hui de la nation yougoslave.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Au début de la nouvelle année, c'est une leçon de morale plus que d'aéronautique que je vais vous exposer.

Regardez bien en vous-mêmes, au fond de votre conscience, ce que vous avez fait, comment vous avez agi, et jugez-vous.

Jugez-vous sévèrement; c'est le moment de prendre de bonnes résolutions et de décider d'une ligne de conduite. Prenez le temps qu'il faudra et essayez de corriger vos défauts si vous en trouvez.

Et maintenant, voici votre revanche :

Jugez la Goupille!

La Goupille a essayé de son mieux d'être votre ami. Peut-être avez-vous pensé certaines fois à lui demander quelque chose; désirez-vous qu'il vous parle d'un avion qui vous intéresse ou d'un sujet qui vous embarrasse?

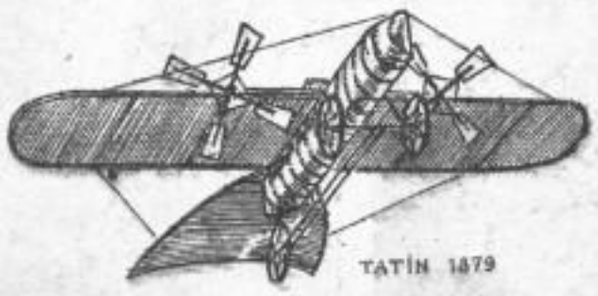
Bien qu'il se fasse un point d'honneur à prévenir vos désirs, il ne peut penser à tout.

Et si vous désirez quelque chose, c'est le moment de le lui demander.

Écrivez-lui pour qu'il puisse penser à vous dans ses nouvelles résolutions pour 1938.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1879. — TATIN. *Nous avons déjà vu comment Victor Tatin était venu à l'aviation en construisant des ornithoptères. Quelques années après, il s'attaqua au problème de l'aéroplane et réussit fort bien, ainsi qu'en témoignent les documents du temps.*



TATIN 1879

Dans l'Aéronaute du mois de septembre 1880, il explique lui-même comment il fit son appareil à air comprimé.

« Je construisis un réservoir à air comprimé formé d'une bande d'acier laminé et roulée en hélice de façon à obtenir un cylindre de 0 m. 12 de diamètre environ; la bande d'acier n'étant pas très large, j'ai dû faire 16 tours. Les deux extrémités sont fermées par deux cônes assez allongés, de même matière.

« La grande longueur des assemblages m'a obligé à employer, pour ce faire, 1.300 rivets. Pour éviter toute fuite, une légère soudure d'étain pénètre tous les assemblages.

« Ce récipient a une longueur de 0 m. 85; sa résistance théorique est de 30 kilos de pression par centimètre carré de surface; son poids est de 700 grammes, son volume de 8 décimètres cubes.

« La machine se compose d'un seul petit cylindre oscillant (la distribution se fait par l'oscillation) sur une plaque latérale parfaitement dressée; on évite ainsi le guide, la bielle et l'excentrique obligatoires dans les autres systèmes de machines.

« Je puis ainsi, grâce à cette disposition, réduire considérablement la longueur de bâti. La surface du piston est de 0 m. 05 carrés, sa course de 0 m. 02. Tout est en acier, sauf le corps du cylindre et les coussinets qui sont en laiton.

« Quoique cette machine soit destinée à faire 8 tours par seconde, il m'a paru cependant nécessaire d'y ajouter deux petits volants destinés à faciliter le passage du point mort; les volants, à gorges, reçoivent les cordes de transmission; la machine, avec les volants, pèse 330 grammes.

« De petites conduites en cuivre amènent l'air du récipient au moyen d'un robinet; un autre robinet est disposé pour l'introduction de l'air en pression dans le réservoir. Les hélices avaient 4 branches, 0 m. 40 de diamètre, 0 m. 46 de pas et, multipliées de 1 à 3 mètres, elles donnaient 0 kg. 325 de traction. Le poids total était de 1 kg. 750, l'envergure 1 m. 90 et la profondeur de plan 0 m. 40.

« La surface de la queue était de 0 m. 60 × 0 m. 60, les surfaces en bambou recouvertes de soie pesaient 300 grammes. »

Pour éviter les essais en ligne droite qui auraient nécessité une grande distance préparée, il fut établi à l'Établissement militaire de Chalais-Meudon une piste circulaire de 15 mètres environ de diamètre.

Au centre de cette piste en bois était fixé un trépied auquel l'aéroplane était relié par une corde. Tournant en rond, bien entendu, l'aéroplane captif s'éleva du sol à une vitesse estimée à 8 mètres à la seconde et atteignit plus de 2 mètres de hauteur, passant au-dessus de la tête des officiers présents à l'essai.

Un atterrissage brusque détériora l'appareil, causa l'interruption des travaux de Tatin, faute de crédits suffisants. Interruption de dix-sept années avant que le génial réalisateur français ne trouve l'appui de M. Richet.

L'aéroplane de Tatin existe au Musée de l'Aéronautique.

SPORTS

Nous allons examiner aujourd'hui quelques records de vitesse, puisque la vitesse est la plus remarquable manifestation du mouvement, en même temps que la plus populaire. Un cycliste rapide vous intéressera bien plus que celui qui restera en arrière, et il n'est guère de jeu ou de concours entre vous dans lequel la vitesse n'entre en ligne de compte. Tout le monde va vite aujourd'hui!

o

Commençons par les vitesses « les plus lentes » si l'on peut parler ainsi, celles qui sont plus près de vous tous : les records de course à pied.

Lors d'un emballage, au cours d'un 100 mètres ou d'un 200 mètres, le coureur donne toute sa puissance. Lancé dès le départ et aiguillonné par ses adversaires, le formidable athlète noir américain, Jesse Owens, a atteint une vitesse de 35 kilomètres à l'heure. Il est bien évident que cette allure ne peut être soutenue pendant longtemps, mais vous pouvez toujours allonger vos jambes !

Pour varier, voici la vitesse atteinte par un des monuments les plus gros qu'il ait été donné de contempler sur l'eau : le paquebot *Normandie*. Deux fois détenteur du fameux Cordon Bleu pour la plus rapide traversée de l'Atlantique, cette énorme masse a réalisé sur une courte distance la vitesse de 58 km.-h. 608.

o

Les cyclistes sont mieux partagés, soit qu'ils opèrent seuls, soit qu'ils usent du stratagème qui consiste à rouler derrière un entraîneur. Les deux solutions appartiennent du reste à deux classes bien distinctes et qu'il serait injuste de confondre.

Le coureur belge Scherens, champion du monde de vitesse pour la sixième fois, a atteint 61 kilomètres à l'heure dans un emballage au cours d'une épreuve sur piste. Avec entraîneur à motocyclette, les vitesses atteintes sont telles que les vélodromes sont trop « lents » pour être utilisés avec succès. C'est à l'autodrome de Montlhéry qu'a dû faire appel Léon Vanderstuyft pour atteindre, derrière son entraîneur, la vitesse effarante de 122 km.-h. 771. Pensez à l'impression que l'on doit avoir, à une telle allure, sur un vélo!

Mon Papa, ma Maman...

Récits vécus, écrits et illustrés par nos lecteurs pour notre **GRAND CONCOURS**

Je continue à publier ici les beaux récits de mes petits camarades. Écrivez-moi pour me dire ceux que vous préférez. JANOT.

MON PÈRE ET MA MÈRE

Mon père est très fort. Il est chômeur depuis quelque temps. Il travaille sa vigne et son jardin ou, de temps en temps, il va à la pêche, sa pipe à la bouche. Une fois j'y suis allé avec lui et il a attrapé un poisson de un kilogramme; quant à moi j'étais fier comme si c'était moi qui l'avais attrapé. Les soirs, papa s'assied à la table et lit le journal. Le matin, à cinq heures il est debout, il réveille mon frère pour le faire partir à l'usine. Il commence à se faire vieux, mais c'est un brave homme tout de même. En hiver, à la veillée, il me raconte souvent de belles histoires. Aussi je l'aime bien.

Maman est de taille moyenne. Elle ne travaille pas à l'atelier, elle a beaucoup de travail chez nous car, mon cher Janot, j'oubliais de te dire que je suis le troisième sur cinq enfants.

Le matin à cinq heures et demie elle est debout. Après avoir fait mon petit déjeuner elle vient me réveiller gentiment. A midi, lorsque je ne viens pas dîner à l'heure et que papa me gronde, elle prend ma défense. Le soir elle veille un peu : elle tricote ou lit un livre. Lorsque je suis malade elle se prive pour moi et lorsqu'elle me contrarie elle est très ennuyée. Quand j'étais petit (je m'en rappelle) elle m'entourait de ses caresses, de ses baisers; elle me berçait et elle me donnait des gâteaux que j'aimais tant.

J'aime de tout mon cœur mes parents qui sont si gentils pour nous, et qui sont prêts à donner leur vie pour mes frères et moi; du reste, eux aussi nous aiment bien.

G. G., Saint-Vallier.

BELLE PARTIE DE CHASSE

Nous sommes une famille de paysans. Mon père est un ouvrier agricole. Il fait toutes sortes de travaux de la campagne. Il part tous les matins au petit jour, et ne revient que le soir à la nuit tombante.

Ma mère fait l'ouvrage de la maison, aidée de mes deux grandes sœurs. Et, à leur tour, elles quittent la demeure à sept heures pour aller à la fabrique de chemises. Pendant ce temps-là, moi, je suis à l'école; je vais te dire, Janot, que je n'aime d'ailleurs pas beaucoup ça. Le soir, après dîner, mon père lit son journal. Maman raccommode le linge et mes sœurs tricotent; et moi, après avoir fini mes devoirs de classe, je lis *Mon Camarade*.

Dans mon pays il n'y a pas beaucoup de distractions, en ce moment les hommes vont à la chasse. Papa est un chasseur intrépide. Ah! mon ami Janot! Si tu pouvais venir faire une partie de chasse avec mon père et moi, quel plaisir tu aurais.

Le jour de l'ouverture, nous sommes partis de bon matin, pour les champs, avec un bon fusil et notre bon chien Dick, qui était tout joyeux en voyant papa prendre son arme. Nous avons parcouru les champs en tous sens. Moi, pour fusil, j'avais un bâton et j'imitais les gestes de papa. D'autres chasseurs parcouraient la plaine. Quelques-uns d'entre eux sont revenus bredouilles. Quand un gibier passe à sa portée, soit un lièvre ou une perdrix, ou d'autres encore, vite papa épaule, vise et tire. Moi je l'imite avec mon bâton, mais je ne fais pas grand mal à la pièce. Enfin nous rentrâmes.

Mon père était chargé. Il rapportait un lièvre, un faisan et une perdrix. Un bon dîner nous attendait, préparé par maman. A midi nous retournâmes à la chasse. Le soir j'étais bien las. Mais j'étais bien content. Quelle bonne journée j'avais passée!

Pierre GUILLEMAIN,
Brion (Indre).

MON PAPA, LE BÛCHERON

Mon papa fait deux métiers. Comme nous habitons un pays boisé, l'hiver il fait le bûcheron, et l'été il se loue dans une ferme comme ouvrier agricole.

Je vais souvent le voir à son travail le jeudi ou pendant les vacances. J'aime surtout aller au bois, soit dans les taillis où se mêlent les jeunes chênes et les jeunes châtaigniers, soit dans les sapinières toutes odorantes de résine.

Dessin de Bernard G.

Mon papa s'en va au travail très tôt le matin, avant que je sois éveillé. Il emporte son repas dans un carnier et il le mange au bois, avec tous les autres bûcherons, assis en rond autour d'un grand feu de branches. Et toute la journée il abat et débite des arbres. A grands coups de sa lourde cognée, il frappe le pied des sapins et fait voler de larges copeaux d'un blanc rosé qui sautent parfois très loin et qui sont tout humides de sève. Si l'arbre est très gros il faut deux bûcherons pour l'abattre. Après avoir fait une entaille au tronc, ils le scient à l'aide d'une très longue lame qu'ils tirent chacun par un bout et qu'ils appellent un passe-partout. Sous la morsure de la scie comme sous les coups de la cognée l'arbre frémit jusqu'à la cime, puis il se penche et s'abat dans un grand bruit de branches brisées. Ensuite, papa frappe à grands coups de hache pour débrancher l'arbre, puis il scie le tronc en étais plus ou moins longs qu'il écorce avec son écorçoir et qu'il entasse en tas réguliers.

Et ainsi toute la journée, ne s'arrêtant que deux fois pour manger, il abat, cogne, scie, écorce, entasse sans relâche. C'est un dur métier que le métier de bûcheron. Il faut être dehors par tous les temps, travailler sous la pluie, manier le bois couvert de givre, ébrécher ses outils sur les troncs gelés, car lorsqu'il gèle, le bois est dur comme de la pierre. Et c'est un métier dangereux aussi, car on se coupe souvent avec les outils tranchants, et parfois un arbre en tombant attrape un ouvrier et l'écrase sous lui. Aussi mon papa a de pauvres mains toutes fendues de crevasses et il porte aussi de nombreuses cicatrices. Il dit que ce sont ses outils qui l'ont « mordu »!

L'été, dans les fermes, le travail est bien pénible aussi. Ici on ne connaît pas les quarante heures. Papa travaille là, comme au bois, de la pointe du jour au crépuscule.

En juin il fait la fenaison, il fauche à la faux les prairies où la faucheuse ne peut pas aller; il fane, met le foin en meule, le charge dans les charrettes et le rentre dans les greniers de la ferme.

Bernard G.,
à Presly (Cher).

MON PÈRE ET MA MÈRE TRAVAILLENT

Mon père est artisan menuisier. Il se lève le matin à 5 h. 1/2. Il s'habille en hâte, se lave proprement avec du savon, fait son café au lait qu'il chauffe sur le réchaud et enfourchant sa bicyclette, il part pour son travail et arrive à son atelier à 6 heures. Le soir, il revient fatigué mais tout joyeux de sa journée. Il s'assoit sur le divan qu'il a fabriqué, en lisant son journal. Après 9 heures il s'occupe de ses comptes et de ses affaires, ou bien il me fait faire une facture. Papa m'encourage dans mon travail. Ce mois, étant cinquième, il m'a promis pour le Jour de l'An la toute du globe terrestre.

Ma mère travaille à une usine de soie. Elle se lève à 5 heures, l'équipe du matin et revient à 2 heures, et la semaine suivante, l'équipe du soir, elle part à 13 h. 1/2 et revient à 22 heures, du travail. Le matin elle se lève en même temps que nous et prépare notre cacao au lait.

Puis mon frère, ma sœur et moi, nous partons pour l'école. Pendant ce temps elle part au marché et revient avec deux sacs pleins. Elle part le jeudi et le dimanche matin au marché. Après le marché elle prépare le dîner et toujours tout est prêt pour midi. L'après-midi, revenue du travail, elle est aussitôt à l'ouvrage. Elle fait les mêmes préparatifs du matin.

Ma grand'mère est une précieuse auxiliaire de la maison. C'est elle qui remplace ma mère quand elle est au travail. Elle lave le linge et la vaisselle, et elle arrange nos lits.

Jean BODOUNIAN (Lyon).

VARIÉTÉS

DEVINETTES

Qu'est-ce qui est toujours devant vous et que vous ne pouvez jamais voir ?

Qu'est-ce qui va à la promenade la tête en bas ?

J'ai un dos, quatre pieds, deux bras. Cependant je ne suis pas un être vivant et je ne peux pas marcher.

Un bougeoir et sa bougie coûtent ensemble 8 francs. Le bougeoir coûte 6 francs de plus que la bougie. Combien coûtent respectivement le bougeoir et la bougie ?

CHARADES

Mon premier est cueilli vert à la fin du printemps.
De la sirène, mon second avertit le marin de s'arrêter par temps de brume.
Sinon, il irait servir de pâture à mon tout.

Suggérée par Benjamin Borozzuoli.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon second un mois de l'année,
Mon troisième est fait de petits grains blancs,
Celle du chien frétille lorsqu'il est content,
Mon tout est un continent.

CURIOSITÉ GÉOGRAPHIQUE

Quelle est la ville maritime de France dont le nom exprime le contraire de sa situation par rapport aux points cardinaux (pour nous, Français, évidemment) ?

MOTS EN TRIANGLE

Lettre de l'alphabet.
Métal précieux.
Vulgaire et bas.
Pasteur a découvert son remède.
Port de la Mer noire.
Je fais pleurer.
Une femme célèbre dans l'Histoire m'a délivrée.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Faire un total à 12 avec trois nombres obtenus en retranchant 5 de 4, 20 de 19 et 100 de 90. Cela vous paraît impossible ?

Un peu de patience et d'imagination et vous trouverez certainement la solution.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

RÉBUS

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco 7 fr.
M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco 12 fr.

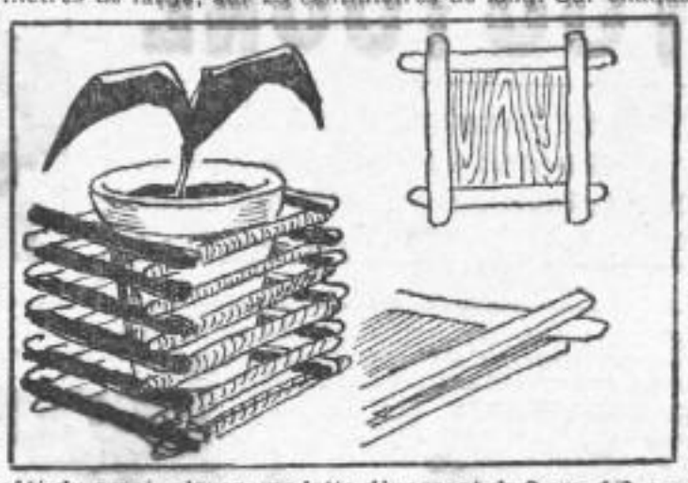
Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à

MON CAMARADE
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte ch. post. 974-41 Paris.

BRICOLONS

UN CACHE-POT RUSTIQUE

Procurez-vous une planche mesurant 80 centimètres de long, 25 centimètres de large, et 2 centimètres d'épaisseur. Taillez un carré de 20 centimètres de côté ; il formera le fond du cache-pot. Coupez ensuite 28 lattes de 2 centimètres de large, sur 25 centimètres de long. Sur chaque



côté du carré, clouez une latte dépassant de 2 cm. 1/2 aux deux extrémités. Recommencez l'opération sept fois de suite (ou davantage, si la hauteur du pot à couvrir l'exige, mais dans ce cas il vous faudra plus de bois) en alternant le sens des paires de lattes comme l'indique le dessin ci-contre. Vous obtiendrez ainsi une jardinière à claire-voie qui, peinte de couleur vive, sera d'un très bel effet.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 110

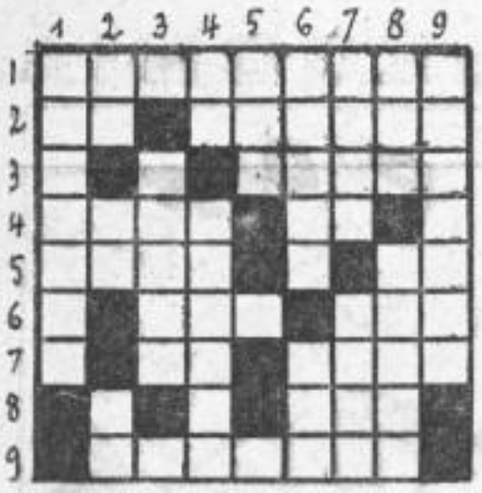
Géographie amusante. — ROMEN - ONER - BOURGES - MEAUX - NIMES - TOURS. La septième ville est NOGENT.
Mots en carré. — INTACT - NIKRAI - TENANT - ARAISAI - TITIEN.
Charades. — (Sol - Hue - Pi - Air) SOUPIÈRE. — (P - Ris - Gueux) PÉRIGUEUX. — (Mie - Rat - Bot) MIRABEAU.
Devinette. — Les deux autos mettent le même temps, car 70 minutes font 1 h. 10.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 110

Horizontalement. — 1. Méridien. — 2. Eau. If. — 3. Ruisselle. — 4. Sus. Ils. — 5. Espiègle. — 6. Ere. Nes. — 7. Salez. — 8. Thèmes. Pu. — 9. Ré. Ibis.
Verticalement. — 1. Mer. Est. — 2. Eau. Ah. — 3. Ruisseler. — 4. Suprême. — 5. Dossière. — 6. Si. — 7. Ligne. — 8. Niedle. — 9. Sos. Ces.

MOTS CROISÉS DU N° 111

Horizontalement. — 1. Journal quotidien. — 2. Carte à jouer. Coiffure des Orientaux. — 3. Fais exactement la même chose. — 4. Contraire de raison. Verbe être au présent. — 5. Ancienne mesure de longueur. Douzième et septième lettre de l'alphabet. — 5. Période définie. Pronom personnel. — 7. Abréviation de stère. — 8. Femelle du canard. — 9. Ornement en forme d'œuf. Allées plantées d'arbres.



Verticalement. — 1. Action de partager. — 2. Charpente du corps. Adverbe de lieu, note de musique. — 3. Vase qui sert à recueillir les bulletins de vote. — 4. Do. Monticule de terre. — 5. Pronom personnel. — 6. Instruments qui servent à se défendre. Partie du corps. — 7. Oiseau échassier. Matière vomie par les volcans. — 8. Petit rongeur. Satellites. — 9. Volonté.

NOS ABONNEMENTS

– ABONNEMENT-PRIME –
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou **UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1938, N° 1
ou **un COUTEAU** 3 pièces, ou **CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou **Le Stylo de JANOT**, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Les Serpents Géants

Il y a dans le monde 200.000 espèces de serpents... Cela ne vous fait pas frémir ? Pensez à certaines peuplades indigènes qui sont obligées de traverser de hautes herbes, ou des forêts vierges si épaisses que le jour y pénètre à peine. Que de dangers sous les pas et sur la tête : le serpent qui pique et le serpent qui étouffe...

Commençons par les monstres : les deux plus gros serpents, le *boa constrictor* et le *python*, sont des grimpeurs. L'*anaconda*, le plus gros des boas constrictors — six fois long comme un homme! — vit en Amérique du Sud, surtout au Brésil et au Pérou ; il rampe assez difficilement sur le sol et préfère l'eau, rivières ou mares. Il reste immobile pendant des heures : on croirait un tronc d'arbre, mais malheur à celui qui en approche! Il grimpe aux arbres avec une vitesse et une précision extraordinaires ; il est capable d'enlever de terre du gros bétail et, quand il est affamé, ose attaquer l'homme.

Les boas constrictors n'ont pas de crocs venimeux : ils attrapent leur proie avec les dents, puis s'enroulent autour d'elle et la broient ; ensuite ils la dévorent.

Vous savez que les serpents ont eu des pattes, il y a des millions d'années. Il reste au boa un souvenir de patte, moignon en forme de crochet, fixé à la partie postérieure de son corps, et dont il sait bien se servir pour grimper aux arbres.

Le python, lui aussi, est un maître grimpeur. Sa mâchoire est d'une force si prodigieuse que sa morsure est mortelle, bien que ce serpent ne lance pas de venin. Un python peut avaler un mouton entier. Les serpents bien outillés au point de vue mâchoire, ont plusieurs rangées de dents, chaque dent en forme de crochet, la pointe tournée vers l'intérieur : aussi, quand un serpent a attrapé une proie, celle-ci est comme fixée par des dizaines d'hameçons et ne peut s'échapper, et le serpent lui-même ne peut pas faire autrement que l'avaler. Ce n'est pas dans la famille des serpents que l'on goûte un plat avant de le manger! Les mâchoires sont mobiles, tantôt la mâchoire supérieure avance, tantôt la mâchoire inférieure, l'autre restant toujours fixe, et chaque fois la proie est ainsi entraînée vers l'intérieur. Cela dure parfois des heures, d'autant plus longtemps que le serpent s'attaque à des objets plus longs...

Ainsi, dans un jardin zoologique, un serpent, se réveillant d'un long jeûne, affamé et distrait en même temps, mit la dent à une de ses couvertures... Il dut continuer à l'absorber. Voilà, chers amis, qui est encore moins drôle que de prendre une cuiller d'huile de ricin!

Autre histoire. Au Zoo de Londres, en 1894, deux boas, longs, l'un de 3 m. 35, l'autre de 2 m. 75, vivaient heureux dans une cage. Un soir le gardien leur jeta deux pigeons à manger, et vit le plus gros en dévorer un aussitôt ; le lendemain matin il n'y avait plus qu'un seul serpent dans la cage, le plus long, mais devenu d'une épaisseur double. Que s'était-il passé? Ceci : notre gros serpent ayant trouvé le premier pigeon excellent, voulut goûter à l'autre que son voisin avait déjà mordu, mais, dans l'ombre, ce fut la tête du serpent qu'il attrapa, et alors — pauvre frère! — il fallut bien vous dévorer... Que serait-il advenu, dites-moi, si c'était le plus petit serpent qui avait mordu le plus gros, combien de centimètres seraient restés à l'extérieur, combien de jours le plus petit aurait-il mis à digérer le plus gros, quand on sait que le plus gros passa vingt-huit jours avant de reprendre de la nourriture ? Et le plus étonnant, c'est qu'on lui servit alors un pigeon et qu'il le dévora sans remords! Nos serpents géants qui avalent ainsi de grosses bêtes, demeurent ensuite engourdis pendant très longtemps ; leur estomac est distendu prodigieusement (imaginez-donc un mouton dans le ventre d'un serpent) et le serpent, allongé sur le sol, ressemble à un pneu qui a une *hernie* ! La femelle du python, elle, reste deux mois inerte, enroulée sur les œufs qu'elle a pondus, jusqu'à ce qu'ils soient éclos. Généralement le sang des serpents est froid, mais pendant qu'elle couve, le sang de Mme Python est chaud — et pourtant elle ne mange pas! Le python, très prudent vis-à-vis de l'homme, ne l'attaque que s'il est endormi.

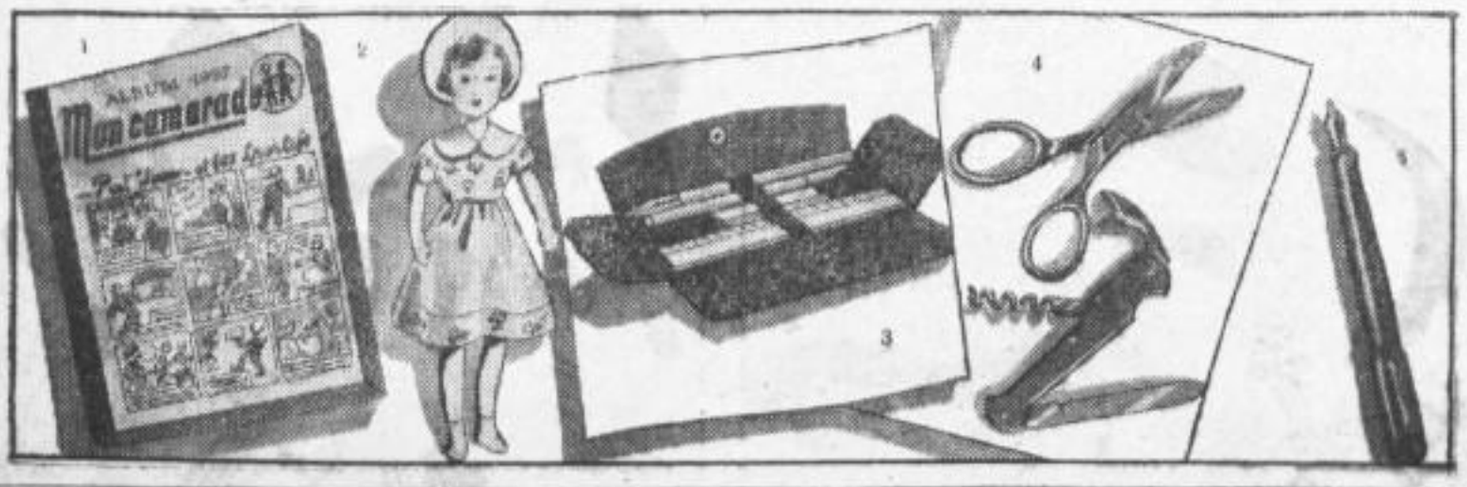
A Malacca, les blancs chargent des indigènes de veiller la nuit autour des maisons ; mais souvent ceux-ci, fatigués, s'endorment. Alors, silencieusement, un serpent long de 8 ou 10 mètres rampe jusqu'à eux et les tue ; c'est le python, terreur des gardiens.

Ceux-ci, en revanche, ne manquent pas de les tuer à la première occasion et apprécient beaucoup sa chair.

Ce ne sont pas les serpents géants qui sont les plus venimeux et donc les plus dangereux pour l'homme. Au contraire, les serpents venimeux sont presque toujours de petite taille. L'un pourtant, de la famille des cobras (ce sont les serpents les plus terribles), l'*hamadryade*, atteint jusqu'à 5 mètres. C'est une bête très dangereuse. Ces serpents ont le sens de la famille très développé, et le mari se promène toujours en compagnie de sa femme. Si l'on tue l'un des deux serpents, on peut être certain que le survivant vous attaquera furieusement. Bien des chasseurs ignorant ce fait ont péri, qui, n'ayant aperçu qu'un de ces serpents, l'avaient tué sans prendre plus de précautions. Ces hamadryades peuvent lancer leur poison, très habilement, à 3 mètres de distance, droit dans les yeux de l'homme leur adversaire. Et ce poison, très violent, le rendra immédiatement aveugle.

Le plus géant des serpents géants, si l'on en croit certains navigateurs crédules et quelques malins journalistes, serait le *Serpent de mer*, énorme bête ayant 30 à 40 mètres de long et qui serait le dernier descendant des monstres de l'Age des Reptiles. C'est cette bête qui apparut tantôt au Loch Ness, en Ecosse, tantôt près d'une île du Pacifique... Malheureusement cette diable de bête n'a pas encore voulu montrer même le bout de sa queue aux savants qui se sont déplacés pour faire sa connaissance. Les seuls serpents de mer que l'on connaisse vraiment sont les *platures* ; ils ont une queue aplatie en forme de rame et nagent très vite. Ils fréquentent les mers comprises entre le sud de l'Inde et la Nouvelle-Calédonie, se cachant parmi les herbes du rivage. De un mètre de long en moyenne, ils sont en général de tête jaunâtre, avec de beaux anneaux bleutés sur le corps. Ils se nourrissent de poisson, mais n'hésitent pas à attaquer l'homme, et leur morsure est mortelle.

BOUR.



LE COURRIER DE JANOT

Gilbert Ot, Saint-Pallier : Malheureusement, nous n'avons pas d'abonnés dans ton pays. Il faudra que tu trouves tout seul les petits amis avec qui tu pourras former le Club des Amis de *Mon Camarade*. Je suis à ta disposition pour tous les renseignements que tu peux désirer. Merci de ton envoi au Concours.

Pierre Leiser, Hazebrouck : Merci de ta lettre très gentille. C'est une excellente idée de nous demander de faire paraître des vies des grands champions. Nous en parlerons à notre rédacteur sportif.

Jules R., Oran (Algérie) : Merci de l'offre que vous nous faites. Nous l'acceptons avec reconnaissance.

Maurice Ch., Paris (XIe) : Merci de ta lettre et du récit qui l'accompagne. Ces messieurs-dames de la rédaction verront s'ils peuvent le publier.

Romain K., Paris (Xe) : Très jolie ta légende des deux petits soldats. Je crois bien qu'elle sera publiée. C'est d'autant plus beau que tu as 7 ans 1/2.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.701.

TOTO ET TOUTOUNE

MOERDER, ALI LE CRUEL ET 3 NÈGRES POUR SUIVENT DANS LA JUNGLE JACK STRONG, TOTO ET TOUTOUNE QUI SONT SUR LE POINT D'ÊTRE REJOINTS.....

JACK-STRONG ET SES AMIS TOTO ET TOUTOUNE POURSUIVENT LEUR FUITE DESESPERÉE, MAIS A CHAQUE PAS LE CHEMIN DEVIENT PLUS DIFFICILE.....

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ AUSSI FATIGUÉ QUE CETTE FOIS CI

UNE BONNE HEURE DE MARCHE ET NOUS SOMMES SAUVES

JE M'EN PEUS PLUS.

UNE LONGUE ÉPINE S'EST ENFONCÉE DANS LE PIED DE TOUTOUNE.....

FAIS VITE, JACK SINON NOUS SOMMES PERDUS

J'AI AFFREUSEMENT MAL!

LES AMIS SONT ARRIVES AU BORD D'UNE RIVIÈRE DE PEU DE PROFONDEUR. TOUTOUNE, EN PLEURANT SE DECLARE INCAPABLE DE POURSUIVRE SON CHEMIN.....

NOUS NE POUVONS PAS RESTER ICI. LE DANGER EST PLUS GRAND QUE JAMAIS

CE QUI NOUS ARRIVE EST AFFREUX

JACK STRONG COLLE DE NOUVEAU SON OREILLE AU SOL. CETTE FOIS, PLUS DE DOUTE, LA BANDE DE MOERDER N'EST PLUS QU'A QUELQUES CENTAINES DE METRES....

EN ROUTE, MES ENFANTS. ET SOYONS SURTOUT SILENCIEUX. ILS SONT TOUS PRES DE NOUS ET PEUVENT NOUS ENTENDRE

TOTO PROPOSE DE S'ENFUIR EN SUIVANT LA RIVIÈRE MAIS JACK-STRONG EST CERTAIN QUE CETTE RUSE SERA DÉJOUÉE PAR MOERDER.

D'AUTRE PART, TOUTOUNE SOUFFRE TROP DE SA BLESSURE ET NE POURRA SUIVRE LONGTEMPS UN TEL CHEMIN.....

FAIS VITE JACK

TIENS TOI BIEN, TOUTOUNE

IL EST TROP TARD POUR FUIR. EN UN CLIN D'ŒIL TOTO MONTE DANS UN ARBRE GÉANT QUI SE TROUVE AU BORD DU RUISSEAU. AUSSITOT JACK-STRONG LE SUIT, EN PRENANT TOUTOUN SUR SON DOS.....

A PEINE SONT-ILS CACHES DANS LE FEUILLAGE EPAIS QUE LA BANDE ARRIVE SUR LE LIEU. LE CHIEN A PERDU LA TRACE MAIS IL TROUVE, CACHÉE DANS UN BUISSON, LA VIANDE ROTIE QUE LES AMIS AVAIENT EMPORTÉE EN PROVISION

GROS MORCEAU VIAN DE ROTIE, SAID

SI CHACALS ONT LAISSÉ VIANDE. SUREMENT PAS POUVOIR ALLER LOIN. BIENTOT MOI TROUVER

LES BANDITS SE SEPARENT EN DEUX GROUPES. D'UNE PART, MOERDER AVEC DEUX NEGRES REMONTENT LE COURS DU RUISSEAU. ALI LE DESCENDRA AVEC LE NÈGRE RESTANT. ILS SE DONNENT RENDEZ-VOUS POUR DANS DEUX HEURES, AU PIED DE L'ARBRE D'OU ILS SONT PARTIS...

A SUIVRE

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

MONTONS SUR LE DOS DE MARGOT ON POURRA DISTANCER GROSSAC.

LE VOICI! VITE, MA BONNE MARGOT SAUTE LA RIVIÈRE!

GROSSAC DANS SA COURSE POURSUITE VEUT SAUTER LA RIVIÈRE. MAIS IL RATE SON ÉLAN...

PLOUF!

IL Y AVAIT LONGTEMPS QUE JE N'AVAIS PAS PRIS DE BAIN!

PENDANT CE TEMPS NOS 3 AMIS SE SONT RÉFUGIÉS DANS UNE CABANE SITUÉE AU SOMMET D'UNE CARRIÈRE...

HA! HA! LA COLLINE EST MINÉE ELLE VA SAUTER!

NOUS SERONS TRÈS BIEN ICI POUR Y PASSER L'HIVER.

ALLUMONS CETTE MÈCHE, DANS TROIS MINUTES IL N'Y AURA PLUS DE CABANON SUR LA COLLINE.

BOUM!

3 MINUTES PLUS TARD!

A SUIVRE.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 112, JEUDI 20 JANVIER 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, PROTECTEUR DES FAIBLES ET DES OPPRIMÉS EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LE KU-KLUX-KLAN, SOCIÉTÉ SECRÈTE ENNEMIE DES HOMMES DE COULEUR. AIDÉ DE SES AMIS INDIENS, IL ARRIVE A SAUVER SWANSON ET SON EMPLOYÉ NÈGRE, QUI ALLAIENT ÊTRE MARTYRISÉS PAR LE KLAN.

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine-ci, je vais continuer la suite des aventures qui me sont arrivées l'été dernier, pendant les vacances, avec mon ami Julot, la fois que nous étions partis à travers la forêt de Chantilly pour arriver dans le centre de l'Afrique.

Donc, si vous vous rappelez bien la lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, Julot, qui prétendait être le fils du célèbre Razant, le héros du journal illustré Premior, *s'était mis tout nu, sauf un petit caleçon en fausse fourrure de panthère et il criait très fort en se tapant sur la poitrine, et il appelait les fauves de la forêt, si bien qu'on a fini par entendre le rugissement d'un fauve qui faisait « OUA! OUA! OUA! »; et Julot, lui, criait : « HOU! HOU! HOU! » et avait sorti son canif à deux lames (son poignard comme il l'appelait) pour se battre avec le fauve.*

« Voilà sir Khan le roi de la jungle, criait Pierrot. Voilà le tigre royal qui plie les cow-boys sous sa loi et qui fait trembler les Olothuries. *Voilà qu'arrive le tigre royal! Oh! sir Kan!* Razinet, *digne fils de* Razant, *l'homme aux muscles de panthère et au caleçon d'acier (non, c'est le contraire) le défie et se prépare à te vaincre.* HOU! HOU! HOU! HOU! HOU! HOU! »

*Moi, je vous demande si ça avait du sens commun de parler de cette façon-là. A quoi ça rime de parler d'*Olothuries *quand on sait pas ce que c'est. Je crois même que ces copains-là, ils n'ont pas eu souvent affaire aux tigres dans leur vie ; vu que d'après le dictionnaire que j'ai pour l'école,* les Olothuries *c'est plutôt des espèces de poissons de mer. Les tigres et les poissons de mer ça doit se rencontrer beaucoup moins souvent encore que les poissons et les pommes, ou bien encore les tabliers et les vaches.*

Là-dessus voilà sir Kan qui débouche dans la clairière où nous étions.

— Te voilà Tigre maudit! que crie Julot-Razinet.

Mais moi, je ne vognais rien d'autre qu'un petit roquet noir et blanc qui criait : « Oua! oua! oua! » *en remuant la queue et les oreilles, et qui n'avait pas l'air plus méchant qu'un sale petit chien qu'il était. Même qu'il était tout essoufflé d'avoir couru, le petit roquet, surtout qu'il était plutôt gras du ventre. Il bavait et il avait l'air très vieux.*

— Je vais te pourfendre, sir Kan, roi des tigres, empereur de la jungle. Je vais te transpercer du poignard que m'a donné mon père Razant, et je vais faire de ta peau un caleçon de rechange, qui couvrira les cuisses musculeuses et rapides à la course de Razant II, *fils et successeur du grand Razant!*

Il avait bien sorti son petit canif bleu ciel, Julot, mais il n'arrivait pas à l'ouvrir. Et il s'énervait, Julot, que c'en était drôle. Il se cassa d'abord les ongles, et puis ensuite il s'ébrécha une dent de devant, mais tout de même c'est avec ses dents qu'il a réussi à ouvrir une des deux lames du canif-poignard.

Pendant ce temps-là, le tigre roquet Sirdar s'était assis sur son derrière ; il n'aboyait plus, il regardait ce que faisait Julot, et il soufflait en tirant une langue très longue parce qu'il avait couru.

Mais quand le fils de Razant se précipita sur le pauvre petit chien en brandissant son canif, le soi-disant Sirdar *roi des tigres se mit à se sauver. Il courait plusieurs enjambées, puis il se retournait pour aboyer contre Razant II, puis il recommençait à courir.*

Il faut dire une chose de Julot, c'est qu'il sait très bien courir et ce jour-là, malgré qu'il avait les pieds nus, il a couru rudement bien. Il faut dire que le roquet était vieux et asthmatique, ce qui a permis à mon copain de le rattraper juste au milieu d'un chemin de forêt, qui passait au fond de la clairière.

Mon Julot, il avait pris le roquet par une oreille, et la pauvre bête poussait des hurlements. Mais ne voilà-t-il pas que Julot lève très haut son bras et qui brandit son canif au-dessus du petit chien en hurlant : Tu vas périr, roi des tigres! *Alors je me suis mis à crier : « Fais pas ça, imbécile. Il t'a rien fait ce pauvre petit chien, tu vas lui faire du mal! »*

J'étais trop loin de Julot pour l'empêcher de faire ce qu'il voulait faire, et il était trop fou pour que mes paroles toutes seules puissent l'empêcher. Le voilà qui envoie un grand coup de canif dans le dos du toutou; mais ce qu'il y a eu de curieux, c'est que c'est Julot qui s'est mis à crier, et pas le chien. Il avait la peau dure, ce vieux cabot, et le canif n'était pas bien pointu. Aussi il s'est refermé tout seul au lieu de percer la peau du petit roquet, et le fils de Razant s'est coupé assez fort au pouce. Et Julot a eu si mal qu'il a lâché le petit chien et que celui-ci, qui n'était pas content du tout, en a profité pour mordre le pauvre Razant II, fils et successeur du grand Razant I er, à la fesse, juste dans le caleçon en peau de panthère artificielle.

Et au même moment, voilà qu'arrive sur le chemin un vieux monsieur avec une barbiche blanche et des lorgnons, et un pantalon à carreaux, et une ombrelle verte, et des accessoires de pêche, et qui lâche tout ce qu'il avait à la main pour aller flanquer des culottes à Julot en criant :

— Ah! petite canaille, tu voulais faire du mal à mon petit Médor? Attends un peu, tu vas voir! Je vais te tirer les oreilles, moi!...

Peut-être que moi, Janot, j'aurais dû courir au secours de Julot. Mais je dois vous dire que j'avais été indigné qu'il ait voulu tuer un pauvre vieux chien malgré ce que je lui avais dit, et que j'ai trouvé que ce qui lui arrivait était bien mérité. Et je suis resté tranquille, caché derrière un tas de bois, sans rien dire. Il faut dire que le vieux monsieur, s'il était très en colère, n'avait tout de même pas l'air très méchant. Quand il a eu donné deux, trois petites taloches à Julot, il a ramassé ses ustensiles de pêche, il a sifflé son vieux cabot et il est parti. Pendant ce temps-là, Julot, fils de Razant, était resté sur l'herbe, la figure sur le sol, et ne disant rien. J'ai eu peur qu'il ne soit en train de pleurer et j'ai couru vers lui.

La suite dans quinze jours. Je vous serre la main à tous.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris VIe.

LE COURRIER DE JANOT

Un ami de Montesson : Très joli ton rébus, et excellentes tes distractions. Mais quel dommage que tu aies oublié de signer ta lettre et le joli récit qui l'accompagne. Envoie-moi ton nom et ton adresse dans le cas où tu gagnerais au concours.

André Wuersch, Drancy : Le *M. C.* à que tous nos amis attendent avec impatience, paraîtra dans les dernières semaines de janvier.

Jacques Berrier, Limours : Merci de tes histoires, de ton concours et des belles distractions que tu m'as envoyées. Ton récit *L'école au printemps* est très joli et tes lettres sont bien gentilles.

Pierre Liger, Bougival : Ton récit est très joli et j'espère qu'avec lui tu auras autant de succès qu'au précédent concours.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor envoie par T. S. F. des détails sur la vie des habitants de la lune dont il est prisonnier. Les Sélénites Phi-ou et Tsi-pouf, qui sont ses gardiens et ses professeurs, le mènent vers le roi de la lune, le Grand Lunaire, qui habite au centre de la lune.*

CHAPITRE XXV

LE GRAND LUNAIRE *(suite)*

« Plus bas encore, se tenaient des huissiers et des messagers; puis, échelonnés sur les innombrables degrés, étaient les gardes et à la base grouillait l'énorme, diverse et indistincte multitude des moindres dignitaires et fonctionnaires de la lune. Leur piétinement produisait un murmure confus sur le sol rocheux et leurs membres s'agitaient avec un bruissement frénissant.

« Quant je pénétrai dans l'avant-dernière salle, une musique s'éleva et s'étendit en une impériale magnificence de son, et les clameurs des crieurs de nouvelles s'apaisèrent...

« J'entrai dans la dernière et la plus vaste des salles...

« Mon cortège se déploya comme un éventail... Les huissiers et les gardes qui me précédaient s'écartèrent à droite et à gauche, et les trois litières qui portaient Phi-ou, Tsi-pouf et moi s'avancèrent sur un sol poli et brillant, jusqu'au pied de l'escalier géant. Alors commença un vaste et haletant bourdonnement qui se mêla à la musique. Les deux Sélénites mirent pied à terre, mais l'on m'ordonna de rester assis — comme une marque spéciale d'honneur, j'imagine. La musique cessa, mais le bourdonnement continua, et, par le mouvement simultané de dix mille têtes respectueuses, mon attention fut dirigée vers le halo de suprême intelligence qui planait au-dessus de nous.

« D'abord, quand j'essayai de le mieux distinguer dans l'éblouissante clarté, ce cerveau quintessentiel me parut fort semblable à une vessie opaque et sans traits, avec des ombres vagues et onduleuses de circonvolutions qui s'agitaient visiblement. Puis au-dessous de cette énormité et juste au-dessus du bord du trône on apercevait, en tressaillant, de minuscules yeux pénétrants qui vous examinaient du milieu de ce rayonnement. Pas de visage, mais des yeux réfugiés dans deux trous. Au premier moment je ne pus voir que ces petites prunelles fixes au-dessous desquelles je distinguai un corps de nain aux membres d'insecte, pâles et recroquevillés. Le regard de cet être s'abaissait vers moi avec une étrange intensité et la partie inférieure du globe céphalique était plissée. De petites mains, tentacules d'aspect inutile, maintenaient cette forme sur son trône...

« C'était grand, c'était pitoyable. On oubliait le vaste hall et la foule.

« Par saccades, on me fit monter l'escalier. Il me semblait que le cerveau à reflets pourpres surplombait au-dessus de moi et, à mesure que j'approchais, il absorbait de plus en plus l'effet de l'ensemble. Les rangées de serviteurs et d'aides paraissaient s'amoindrir et s'effacer dans le resplendissement de ce centre. Je m'aperçus que d'indistincts personnages faisaient couler un liquide rafraîchissant sur ce grand cerveau, le frictionnant et le soutenant. Pour ma part, je demeurais cramponné à ma litière, les regards fixés sur le Grand Lunaire et incapable de les en détourner. Enfin, quand j'eus atteint le palier qui n'était séparé du siège suprême que par une dizaine de degrés, la magnificence confondue de la musique atteignit le sommet de ses gradations et cessa; et je restai *nu*, pour ainsi dire, dans cette vastitude, sous les yeux scrutateurs du Grand Lunaire.

« Il examinait le premier homme qu'il n'ait jamais contemplé...

« Cependant, je parvins à détacher ma vue de sa grandeur, et à porter mes regards sur les vagues figures effacées, dans le brouillard bleu qui l'entourait, puis, au bas des degrés, sur les Sélénites massés là par milliers, immobiles et attentifs. Une fois de plus, monta vers moi de cette cohue une horreur irraisonnée... qui passa...

« Après un arrêt, vint la salutation. On m'aida à descendre de ma litière et je restai gauchement debout, tandis qu'un certain nombre de gestes curieux et sans doute profondément symboliques étaient, par délégation, accomplis pour moi par deux frêles fonctionnaires. Le cortège encyclopédique des savants qui m'avaient accompagnés jusqu'à l'entrée du dernier hall apparut rangé à droite et à gauche, deux degrés au-dessus de moi, prêt aux besoins du Grand Lunaire. Le cerveau blanc de Phi-ou alla se placer environ à mi-chemin du trône dans une position telle qu'il pouvait aisément communiquer entre nous sans être obligé de tourner le dos à l'un ni à l'autre. Tsi-pouf prit place derrière son compagnon. D'adroits huissiers s'avancèrent de côté vers moi, gardant toujours la face entièrement tournée vers la Présence. Je m'assis à la turque et Phi-ou et Tsi-pouf s'agenouillèrent aussi un peu plus haut que moi. Il y eut une pause. Les yeux des courtisans les plus proches allaient de moi au Grand Lunaire et revenaient à moi; un sifflement et une rumeur d'attente passa sur les multitudes presque invisibles au-dessous, puis tout bruit cessa.

« Tout se tut.

« Pour la première et la dernière fois, pendant la durée de mon séjour, la lune fut silencieuse.

« Je perçus une sorte de murmure faible et chevrotant. Le Grand Lunaire s'adressait à moi. Sa voix semblait produite par le frottement d'un doigt sur un panneau de verre.

« Je l'examinai attentivement pendant quelques minutes, puis jetai un coup d'œil vers l'alerte Phi-ou. Au milieu de ces êtres membraneux je me sentais ridiculement épais, charnu et solide, avec ma tête qui n'était que mâchoires et poil noir. Mon regard retourna vers le Grand Lunaire. Il s'était tu. Ses serviteurs étaient affairés et ses superficies luisantes brillaient sous un liquide rafraîchissant dont on les arrosait.

« Phi-ou médita un instant; il consulta Tsi-pouf, puis se mit à pépier des mots reconnaissables — d'abord un peu nerveusement, de sorte qu'il n'était pas très intelligible :

« — Hum! Hum!... Le Grand Lunaire... souhaite dire... il comprend que vous êtes... hum... homme... que vous êtes un homme de la planète Terre. Il souhaite dire que vous êtes le bienvenu... et souhaite apprendre... apprendre, si je puis employer ce mot... l'état de votre monde... et la raison qui vous a amené ici...

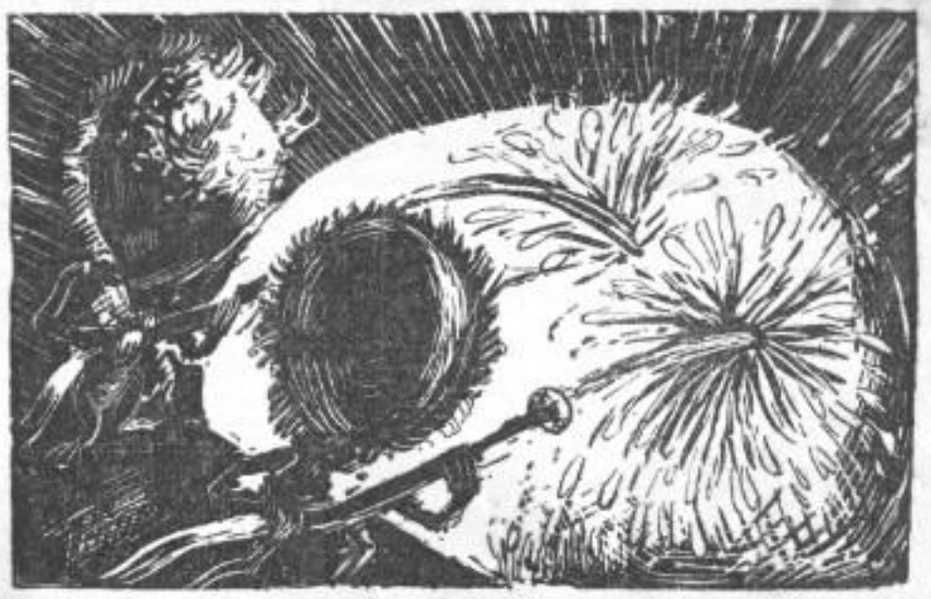
« Il s'arrêta. J'étais sur le point de répondre, quand il reprit la parole. Il émit des remarques dont l'enchaînement n'était pas très clair, bien que j'incline à penser que c'était une série de compliments. Il me dit que la terre était à la lune ce que le soleil est à la terre et que les Sélénites désiraient vivement s'instruire des choses de la terre et de ses habitants. Il mentionna alors, par manière de compliment aussi sans doute, les dimensions et les diamètres relatifs de la terre et de la lune, et dit avec quel émerveillement et quelle curiosité les Sélénites avaient toujours observé notre planète. Je réfléchis un instant, les yeux baissés, et me décidai à répondre que les hommes aussi se demandaient ce que contenait la lune et la croyaient morte, ne soupçonnant pas toute la magnificence que j'avais contemplée ce jour-là. Le Grand Lunaire, en signe de remerciement, fit tourner ses faisceaux de lumière d'une façon des plus déconcertantes, et dans toute l'immense salle coururent les pépiements, les murmures et les gazouillements qui répétaient ce que je venais de dire. Le Grand Lunaire continua alors en posant à Phi-ou des questions auxquelles il était facile de répondre.

« Il avait compris, expliqua-t-il, que nous vivions à la surface de la terre, que notre air et nos océans se trouvaient à l'extérieur du globe; cela, d'ailleurs, il le savait déjà, par ses astronomes. Il était fort désireux d'avoir plus de détails sur ce qu'il appelait cet extraordinaire ordre de choses, car, d'après la solidité de la terre, on avait toujours été disposé à la considérer comme inhabitable. Il s'efforça d'abord de bien s'assurer des extrêmes de températures auxquels étaient exposés les êtres terrestres, et il fut profondément intéressé par la description que je lui fis des nuages et de la pluie. Son imagination était aidée par ce fait que, dans les galeries supérieures du côté nocturne, l'atmosphère lunaire est fréquemment très brumeuse. Il parut s'étonner que nous ne trouvions pas la lumière solaire trop intense pour nos yeux et m'écouta attentivement quand j'expliquai que cette lumière était tempérée jusqu'à une couleur bleuâtre par la réfraction de l'air, bien que je ne sois pas très sûr qu'il ait clairement compris cela. Je lui exposai comment l'iris de l'œil humain peut contracter la pupille et protéger la délicate structure interne contre les excès de clarté et il me fut permis de m'approcher à quelques pas de la Présence, afin qu'elle examinât elle-même cette structure. Cela amena une comparaison entre les yeux terrestres et les yeux lunaires. Ces derniers ne sont pas seulement extrêmement sensibles à toutes les lumières que l'œil humain perçoit, mais ils peuvent aussi voir la chaleur, et, dans la lune, chaque différence de température se voit dans les objets.

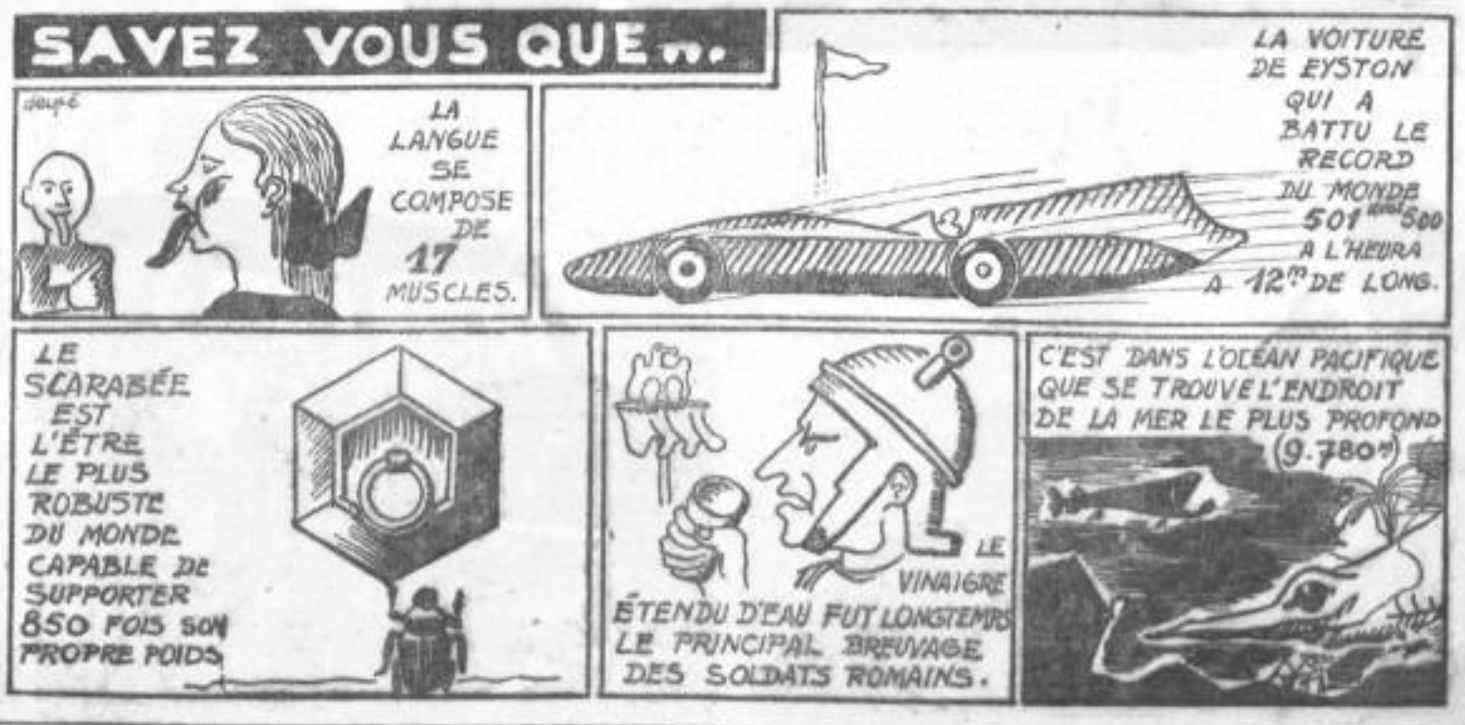
« L'iris fut un organe entièrement nouveau pour le Grand Lunaire. Un moment il s'amusa à m'envoyer ses rayons sur la figure pour voir mes pupilles se contracter. Comme conséquence, je fus ébloui et aveugle pendant quelques minutes...

« Mais, en dépit de ce désagrément, je trouvai, par degrés insensibles, quelque chose de rassurant dans la rationalité de cet échange de questions et de réponses. Je pouvais fermer mes yeux, réfléchir et presque oublier que le Grand Lunaire n'avait pas de visage...

« Quand je fus redescendu à ma place, le Grand Lunaire me demanda comment nous nous abritions de la chaleur et des tempêtes, et je lui parlai de l'art de bâtir et du mobilier. Ici nous nous égarâmes



Au premier moment je ne pus voir que ces petites prunelles fixes au-dessous desquelles je distinguai un corps de nain...



dans des malentendus et des contradictions, dus largement, je dois l'avouer, au vague de mes expressions. J'eus de grandes difficultés à lui faire comprendre la nature d'une maison. Il lui sembla, ainsi qu'à ceux qui l'entouraient, la chose la plus bizarre du monde que les hommes bâtissent des maisons quand ils pouvaient descendre dans des excavations, et j'ajoutai une complication nouvelle en essayant d'expliquer que les hommes avaient originellement logé dans des cavernes et qu'à l'heure actuelle ils plaçaient leurs voies ferrées et maints autres établissements sous la surface du sol. Ici, je crois qu'un désir de perfection intellectuelle me trahit. Il y eut aussi un inextricable embrouillement à la suite de l'imprudente tentative que je fis d'expliquer ce qu'étaient les mines. Abandonnant enfin ce sujet, sans me permettre de l'élucider, le Grand Lunaire me demanda ce que nous faisions de l'intérieur de notre globe.

« Un remous de gazouillis et de pépiements s'étendit jusqu'aux recoins les plus éloignés de cette grande assemblée quand il fut clairement établi que nous autres, hommes, ne connaissons absolument rien du contenu du monde sur lequel ont évolué les immémoriables générations de nos ancêtres. Il me fallut répéter trois fois que, des six mille cinq cents kilomètres de substance qui existent entre la terre et son centre, les hommes connaissaient à peine deux kilomètres, et cela très vaguement. Je devinai que le Grand Lunaire demandait pourquoi j'étais venu dans la Lune puisque nous n'avions pas encore touché à notre propre planète, mais il ne m'importuna pas cette fois pour avoir une explication, étant trop anxieux de poursuivre les détails de cette folle inversion de toutes ses idées.

« Il revint à la question du temps et j'essayai de lui décrire le ciel perpétuellement changeant, la neige, le gel et les ouragans.

« — Mais quand la nuit vient, demanda-t-il, ne fait-il pas froid?

« Je lui répondis que la température était plus basse que dans la journée.

« — Et votre atmosphère ne gèle pas?

« Je lui affirmai que non, qu'il ne faisait jamais assez froid pour cela, parce que nos nuits étaient si courtes.

« — Il ne se liquéfie même pas?

« J'étais sur le point de dire non, mais il me vint alors à l'esprit qu'une partie au moins de notre atmosphère, la vapeur d'eau qui y est en suspension, se liquéfie parfois et forme de la rosée, se congèle aussi parfois et forme du givre et du verglas — procédé parfaitement analogue à la congélation de toute l'atmosphère extérieure de la lune pendant sa longue nuit. Je m'expliquai avec clarté sur ce point et, de là, le Grand Lunaire vint à me parler du sommeil; car ce besoin de dormir qui revient si régulièrement chaque vingt-quatre heures à toutes choses fait partie exclusivement de notre héritage terrestre. Dans la lune on ne se repose qu'à de rares intervalles et après des efforts exceptionnels. Je voulus alors dépeindre les douces splendeurs d'une nuit d'été et je passai ensuite à une description de ces animaux qui rôdent la nuit et dorment le jour. Je lui parlai de lions et de tigres et il me parut que nous arrivions ici à une impasse. Car, sauf sous les eaux, il n'y a pas dans la lune de créatures qui ne soient absolument domestiquées et assujetties, et il en a été ainsi depuis d'immémoriales époques. Ils ont des créatures aquatiques monstrueuses, mais aucune bête de proie et l'idée de quelque chose de grand et de fort existant au dehors, dans la nuit, est pour eux très difficile à admettre... »

Pendant une vingtaine de mots, la relation est ici trop entrecoupée pour être transcrite.

« Le Grand Lunaire s'entretint avec ses savants, selon ce que je suppose, sur l'étrange superficialité et la déraison de (l'homme) qui se contente de vivre à la surface d'un monde, créature soumise aux tempêtes, aux vents et à tous les hasards de l'espace, qui ne sait même pas s'unir pour triompher des bêtes qui dévorent sa race, et qui cependant ose envahir une autre planète. Durant cet *a parte*, je réfléchissais; puis, sur son désir, je lui parlai des diverses espèces d'hommes. Il m'accabla de questions.

« — Pour toutes sortes d'ouvrages, vous avez la même sorte d'hommes? Mais qui pense? qui gouverne?

« Je lui donnai un aperçu de la méthode démocratique.

« Quand j'eus fini il ordonna qu'on répandît sur son front des liquides rafraîchissants; après quoi il me pria de répéter mon explication, croyant n'avoir pas tout saisi.

« — Ils font, alors, des choses différentes? interrogea l'hi-ou.

« — Il en est, répliquai-je, qui sont des penseurs et d'autres des fonctionnaires; certains chassent ou sont mécaniciens, d'autres sont artistes ou travailleurs, mais tous gouvernent, ajoutai-je.

« — N'ont-ils pas des formes différentes qui les adaptent à leurs devoirs différents?

« — Aucune que l'on puisse voir, dis-je, excepté, peut-être, pour les vêtements. Leurs esprits diffèrent sans doute quelque peu, confirmai-je.

« — Leurs esprits doivent différer beaucoup, reprit le Grand Lunaire, ou ils voudraient tous faire les mêmes choses.

« Afin de me mettre en plus intime harmonie avec ses idées préconçues, je répondis que sa conjecture était vraie. Tout est dissimulé dans le cerveau et c'est là que sont les différences. Si l'on pouvait voir les esprits et les âmes des hommes, on les trouverait aussi variés et inégaux que ceux des Sélénites. Il y a de grands hommes et de petits hommes, des hommes qui ont des membres à longue portée et d'autres qui les ont rapides; des hommes bruyants, à l'esprit en trompette et des hommes qui ont des souvenirs et pas d'idées... »

Trois mots du récit sont indistincts ici.

« Il m'interrompit pour me rappeler une de mes précédentes phrases.

« — Vous avez dit que tous les hommes gouvernent? insista-t-il.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Il pleut sans arrêt depuis plusieurs semaines. Dans les allées du jardin les pieds s'enfoncent, la campagne n'est plus que boue. Jean et sa petite sœur sont obligés de rester dans la maison et ils regardent mélancoliquement les gouttes qui viennent s'écraser sur les vitres. Grand'mère et maman se plaignent aussi du temps : « Espérons qu'il va changer avec la nouvelle lune », dit grand'mère.

Nouvelle lune, remarque Jean.

Et se tournant vers sa grand'mère : « Dis-moi, mémé, qu'est-ce qu'on fait donc des anciennes lunes ? »

○

Georges, qui a 6 ans, oublie toujours de dire merci quand on lui offre quelque chose. Hier encore, sa maman lui donne pour son goûter une assiette pleine de confiture de mûres.

— Que c'est bon!

— Et qu'est-ce qu'on dit maintenant, dit la maman d'un ton sévère.

— Oh ! on dit encore, encore...

○

M. Durand, qui adore la pêche à la ligne, cherche à louer sur les bords de la Seine une maison où il pourra venir passer ses vacances et s'adonner à son sport favori. Celle-ci, qu'il vient de visiter, lui plaît beaucoup, mais elle n'a pas d'eau courante au premier étage, c'est très ennuyeux.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit le propriétaire, l'eau monte jusqu'au grenier pendant les inondations...

○

Toto apprend à lire, ou du moins on voudrait lui apprendre à lire. Mais il oppose aux efforts de sa grande sœur une mauvaise volonté déconcertante.

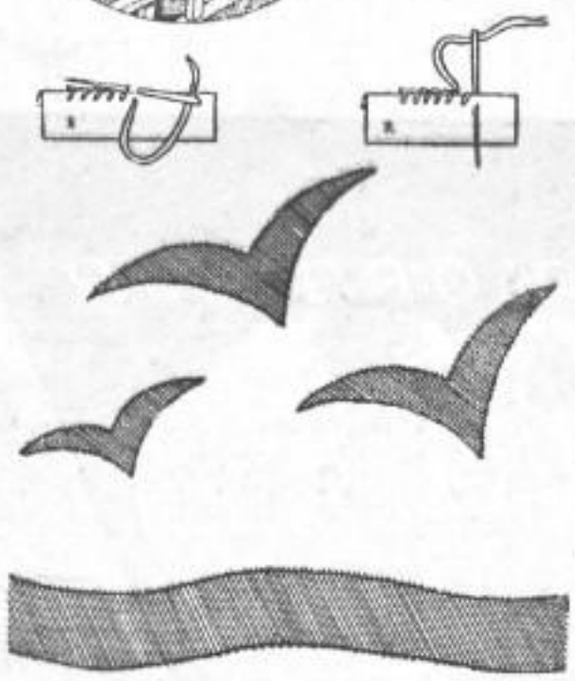
— Il ne veut pas dire A, dit la grande sœur au papa.

— Voyons, Toto, pourquoi?

— Parce que si je dis A on me fera dire B, et ça n'en finira plus...

Le coin des Fillettes

UNE PARURE POUR LE LIT DE POUPÉE



Vous taillerez le drap et la taie d'oreiller aux dimensions de votre lit. Préparez d'abord très soigneusement les motifs à appliquer. Calquez les mouettes reproduites ici, les agrandir du double sur un papier calque, les reporter sur la toile blanche après avoir frotté du crayon derrière. Dessiner également sur un calque une petite bande ondulée aussi longue que la largeur du drap; une autre bande ondulée encadrera la taie en laissant le volant plat rose. Une couture dans chaque coin vous permettra d'obtenir le rectangle voulu.

Commencer par le drap; poser un des bords de la bande ondulée (après avoir fait un rempli) au bord du retour du drap, sans avoir fait d'ourlet au drap. Bâtir cette bande et exécuter le point de Paris de la façon suivante : Travailler de gauche à droite, faire de droite à gauche un point de piqûre dans le tissu du drap (fig. 1), tirer le fil. Ensuite piquer verticalement sous trois, quatre fils environ de l'application (fig. 2) et tirer le fil.

Refaire un point de piqûre en ressortant dans le premier trou du point de piqûre précédent, et ainsi de suite. La bande blanche était entièrement fixée d'un côté, faire sur les bords du drap (côté lisière) un petit ourlet s'ils ne sont pas terminés par les lisières de la toile. Replier ensuite le large ourlet du retour du drap (5 à 6 cm.) à partir de la bande ondulée, et bâtir la bande blanche sur l'endroit du drap et la fixer au point de Paris. Bâtir ensuite les mouettes et exécuter le point d'application.

Pour la taie, préparer en premier le rectangle du dessus en repliant le tissu pour former le volant plat de 5 cm. Puis exécuter le travail d'application; c'est seulement après que l'on fixera le dessous de la taie en la cousant à points perdus dans le point de Paris qui fixe le bord extérieur de la bande blanche. Ce dessous suivra ainsi les ondulations de cette bande et on obtiendra un travail extrêmement propre et soigné.

POUR BATIR UN OURLET

Tracer un trait léger à la craie de tailleur à 1 cm. du bord (ourlet moyen), sur l'envers du tissu.

Plier un premier rempli pour que le bord arrive au trait, puis bâtir.

Du trait de craie en faire un autre 1 cm. 5 au-dessus et replier une seconde fois à cette hauteur en enfermant le bord de l'étoffe et le premier trait. Bâtir.

Votre ourlet est ainsi préparé bien d'aplomb, vous n'avez plus qu'à le coudre.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pain d'épice. — *Pour faire du pain d'épice voici les produits que vous devez avoir : farine, 500 grammes; sucre en poudre, 150 grammes; miel, 400 grammes; bicarbonate de soude, 25 grammes; lait, 1/4 de litre; à volonté, anis vert moulu, 1 gramme; ou canelle, 2 décigrammes. Commencer par faire dissoudre le sucre et le miel dans le lait très chaud, y incorporer le bicarbonate de soude, ensuite la farine et les aromates. Mélanger le tout afin d'avoir une pâte très lisse.*

Mettre la préparation dans deux moules beurrés et entourés avec un papier blanc également beurré, et dépassant les bords des moules de 2 centimètres.

Faire cuire à four doux, sans ouvrir le four surtout au commencement de la cuisson.

On peut à volonté ajouter des fruits confits. Le pain d'épice est cuit lorsque vous entrez un couteau dedans et qu'il en sort sec.

ZÉZETTE et JOJO... N'AIMENT PAS LE TRAVAIL...

TIMBRES

LES TIMBRES ET LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

Nous avons vu, dans de précédents articles sur les timbres-poste, que les timbres reflétaient un peu l'histoire de la France. Voici quelques-uns d'entre eux qui ont été émis dans diverses circonstances historiques : voici d'abord le timbre qui fut émis en 1870 par les Allemands quand ils assuraient la poste dans les départements envahis par eux. Ce timbre qui resta en service pendant un an environ, est généralement connu sous le nom de : timbre d'Alsace-Lorraine.

C'est un timbre extrêmement simple d'aspect; il est dentelé et un gros chiffre indiquant la valeur se détache sur un fond hachuré ou, plus exactement, comme il est dit en terme de métier, « burelé ».

Ce timbre existe en 7 valeurs : 1 centime, olive; 2 centimes, marron; 4 centimes, gris; 5 centimes, vert; 10 centimes, bistre; 20 centimes, bleu; 25 centimes, brun. Sa valeur est plus grande, pour les valeurs inférieures à 5 centimes, lorsqu'il est oblitéré que lorsqu'il est à l'état de neuf. La valeur la plus élevée est atteinte par le 2 centimes marron qui vaut, oblitéré, 200 francs et 90 francs seulement à l'état neuf.

Pendant la guerre de 1914, il n'y a pas eu d'émission semblable de timbres-poste par les Allemands dans les régions envahies. Le seul timbre qui ait été émis à cette époque est un timbre spécial émis pendant l'occupation allemande par la Chambre de Commerce de Valenciennes. Il est dentelé, d'une présentation extrêmement simple et son prix de vente est assez considérable, puisqu'il vaut 200 francs neuf, et 175 francs quand il est oblitéré.

Un timbre extrêmement curieux et dont l'aspect est très semblable à celui de la Chambre de Commerce de Valenciennes, est le timbre émis en 1909, à titre provisoire, par la Chambre de Commerce d'Amiens, à l'occasion d'une grève des postiers qui avaient interrompu la vente des timbres-poste. Ce timbre de 10 centimes existe en 2 couleurs : vert et bleu. Sa valeur est de 5 francs à l'état neuf, 15 francs oblitéré.

RÉSUMÉ. — *Le brave acteur César Boucafeu, confondu avec le chef de bande Marcel, a été conduit chez les frères Veziers, à* La Citerne, *dans le Causse Méjean, au-dessus de grottes immenses. Martha-la-Blonde et Amédée le Marseillais accompagnaient César, qui est en conversation avec les deux frères, lorsque survient Premior, un chef mystérieux.*

Chapitre XVII. — Premior le Manchot

Les deux frères Veziers, sitôt après avoir entendu le bruit du lointain clakson, s'étaient précipités dehors pour ouvrir les portes de la grange à la voiture, et accueillir leur hôte.

César Boucafeu était resté seul dans la grande pièce voûtée, près de la grande cheminée où des cendres grises recouvraient les tisons du grand feu de la nuit. Le soleil allait se lever, un jour gris luttait dans la grande salle avec la lumière d'un lustre aux formes tourmentées, en bronze macaronique et en verre de couleur.

La fraicheur de l'aube fit frissonner César Boucafeu, qui, pour se donner du courage, s'envoya d'un coup sec, au fond de son gosier, un petit verre de fine, et alluma une cigarette.

— Le verre d'alcool, la cigarette, le petit jour, pensa-t-il soudain. Tous les accessoires d'une condamnation à mort.

⁂

Il entendait maintenant, tout proche, le moteur de la voiture qui s'approchait, lentement, sur le mauvais chemin. Les freins grincèrent. Dans une minute Premior allait être dans la salle. Un concours de circonstances avait fait croire à Amédée le Marseillais que César était le gangster Marcel l'Américain.

Le Russe Ivan avait eu quelques soupçons sur l'identité du brave acteur, mais le bandit était maintenant mort carbonisé, dans la chute tragique de l'avion d'Air-France.

La frivole Martha-la-Blonde, seulement occupée à plaire; le barbu Antoine Veziers, perdu dans des théories folles, espèce de savant maniaque que le hasard avait mêlé à une organisation de bandits; le sportif Charles Veziers, si nerveux sous son calme apparent; leur mère enfin, cette somnambule demi-folle, dominée par la haine qu'elle portait à sa belle-fille.

Tous ces gens avaient pu prendre César pour un chef de bandits, mais le grand chef, ce Premior, allait-il vraiment trouver à l'innocent petit acteur pour casinos de banlieue, l'allure, le vocabulaire, l'aspect, ces attitudes du redoutable bandit international qu'était Marcel l'Américain?

Et, en admettant que Premior soit à première vue trompé, quelques minutes de conversation sur des sujets importants et inconnus à son interlocuteur, ne suffiraient-elles pas à démasquer ce bandit malgré lui?

César, qui se faisait en un éclair toutes ces réflexions, se demandait s'il ne devait pas du premier coup tout avouer à l'homme qui allait entrer dans la grande salle voûtée.

Mais presque aussitôt il repoussait avec terreur cette solution. En moins de vingt-quatre heures, il avait été le témoin de plusieurs meurtres, il avait appris l'existence de repaires cachés, et la connaissance d'un seul de cette demi-douzaine de secrets aurait suffi pour le faire tuer par des hommes pour qui la mort est le seul moyen d'obtenir un éternel silence. Dans cette maison déserte, loin de tous, au-dessous de ces grottes où il serait aisé de dissimuler, parmi les ossements préhistoriques, un cadavre moderne, nul ne viendrait au secours du malheureux acteur.

La peur donne parfois vraiment du courage.

Buvant un nouveau verre de fine, César décida de défendre sa peau à tout prix.

Il avait pu abuser Martha-la-Blonde, en jouant le rôle de ce bandit silencieux, que le décrivait « *Sherlock Holmès*, magazine illustré ». Peut-être réussirait-il tout de même à tromper Premior en ne sortant de son silence que pour lui réciter quelques-unes des répliques de son ancien rôle des *Mystères de Chicago*.

César entendit la voiture qui se garait, puis des bruits de voix, et Premior fit son entrée dans la salle.

Il était accompagné des frères Veziers et de quatre gardes du corps, des hommes silencieux, costauds, le feutre vissé sur un coin de la tête, les mains dans leurs poches où elles jouaient avec un revolver, porteurs de chaussures et de cravates trop voyantes.

Premior s'avançait vers César Boucafeu en lui tendant sa main unique.

C'était un homme pouvant avoir une cinquantaine d'années, grand, assez gras. Sa figure rougeâtre, tirant sur le brique, avait l'aspect de certains masques d'empereurs romains. Son visage était entièrement rasé, de hauts sourcils roux, en pointe, dominaient ses yeux bleu clair, impassibles et froids. Il y avait un pli cruel au coin de sa bouche aux lèvres minces qui avaient la même couleur que le reste de son visage. L'homme était revêtu d'un très élégant complet de tissu anglais. Une de ses manches pendait, vide à partir du coude. Premior était manchot.

— Enchanté de faire votre connaissance, mon cher Marcel, j'ai déjà beaucoup entendu parler de vous par des amis communs...

Le ton, cordial, était quasi mondain.

— Enchanté, répondit César Boucafeu entre ses dents, d'une voix qu'il voulait brutale, mais non agressive.

L'homme aux sourcils roux se tourna vers ses quatre gardes du corps.

— Allez vous installer dans le hall d'entrée. J'ai à parler avec ces messieurs, fit-il d'un ton de commandement brutal qu'il ne changea pas pour s'adresser à Charles Veziers. Toi, Charlot, tu vas faire servir à boire à mes hommes, et du sec. Tu en profiteras pour me ramener Martha, j'ai à lui causer.

Sans répondre un mot, les quatre hommes avaient aussitôt quitté la pièce dans un ordre quasi militaire. Charles Veziers s'était presque mis au garde-à-vous quand Premior lui avait donné ses ordres.

Il n'avait répondu qu'un bref « *entendu chef* » avant de sortir à son tour de la grande salle.

Premior se tourna vers Antoine Veziers.

— Vous êtes bien le frère de Charlot, n'est-ce pas? Je sais tout votre dévouement à la Cause. Ravi de vous connaître. Vous êtes un vrai savant, m'a-t-on dit.

Malgré les compliments, le ton restait très sec. C'était celui qu'ont certaines dames quand elles engagent une nouvelle cuisinière qui leur a été recommandée par une amie. Et ce fut du ton dont ces dames disent ensuite : « Ma fille, j'exige que les cuivres soient brillants et que vous laviez votre cuisine tous les matins », que Premior poursuivit :

— Vous serez chargé de l'organisation technique de la réserve d'armes. Vous collaborerez avec notre entrepreneur et notre architecte. Nous pourrons vous donner cinq mille francs par mois, avec, bien entendu, en supplément, des primes de gestion à recevoir dans des conditions que nous déterminerons.

« Nous signerons, cette après-midi, un projet de contrat où tout est dit, à mots couverts, bien entendu. Votre frère a déjà accepté le poste de directeur commercial de notre entreprise de *La Citerne*.

« Je veux voir le plan de la grotte aussi vite que possible. Voudriez-vous me le montrer?

Si Premior était de haute taille, Antoine Veziers était de plus haute taille encore. Le colosse barbu avait d'abord écouté son chef avec une humilité d'enfant, souriant et hochant la tête à chacune des paroles. Mais lorsque Premior avait abordé les questions d'argent, le visage d'Antoine s'était brusquement rembruni.

L'avarice était le vice dévorant de ce solitaire, qui avait commis l'imprudence de ne pas retirer à temps l'argent qu'il avait placé dans les affaires de son frère, et qui s'était juré de rattraper plus vite ses pertes.

Le reste de son capital était placé, dans une importante banque du grand-duché du Luxembourg, en valeurs étrangères, car il n'avait alors aucune confiance dans les entreprises françaises.

— Je n'ai pas le plan ici, monsieur Premior. Je vais aller le chercher.

Il sortit rapidement. Il faisait de grandes enjambées et ses

souliers cloutés grinçaient sur les dalles de calcaire de la grande salle.

Dans l'entrée de la maison où s'étaient installés les quatre gardes du corps de Premior, on entendait de gros rires.

Chapitre XVIII. — Conversation amicale

Premior se tourna vers César Boucafeu :

— Je vous complimente, mon cher Marcel, pour la magnifique façon dont vous avez réussi l'affaire de l'avion de Barcelone. Je dois vous avouer que je craignais un peu que cette affaire ne fît un bruit de tous les diables, et ce n'est qu'en raison des intérêts de tout premier ordre qui y étaient engagés que je m'étais décidé à vous la faire entreprendre. Nous avons, hélas! des ennemis puissants, et la presse est souvent difficile à faire taire. Mais votre habileté nous aura évité ces « arrosages » toujours si dispendieux.

César Boucafeu écoutait Premior avec un étonnement où se mêlait l'intérêt.

Ainsi il avait devant lui un des maîtres du monde, un de ceux qui mènent l'opinion en commandant à une certaine espèce de journaux, en les payant, pour qu'ils n'impriment pas certaines vérités ou pour qu'ils inventent certains mensonges, en les *arrosant généreusement*, comme le disait le manchot aux sourcils roux.

Premior avait tiré de sa poche un exemplaire d'un journal du soir, *l'Exigeant*, et de l'index de son unique main, il désignait, au gangster malgré lui, un article de première page.

TRAGIQUE ACCIDENT SUR LA LIGNE ORAN-TOULOUSE

UN AVION EN FLAMMES S'ÉCRASE SUR LE PIC MAUDIT. SIX MORTS.

Il tombait, sur les Pyrénées, une fine pluie, et la brume cachait les sommets, lorsque M. Julien Fabry, berger ardéchois, gardait son troupeau aux environs du Pic Maudit, lorsque soudain une sourde et proche détonation déchira le brouillard.

Malgré la pluie, une haute flamme apparut à peu de distance du troupeau de M. Fabry.

N'écoutant que son courage, l'héroïque berger se précipita vers l'endroit d'où venait de monter cette étrange lueur.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il aperçut la carcasse d'un grand avion bleu qui se tordait au milieu d'un incendie dantesque.

La chaleur du foyer était telle que le sauveteur ne put s'approcher.

Il alla chercher du secours à la maison forestière de l'Hospitalet, d'où le dévoué garde principal, M. Capendu, put avertir aussitôt téléphoniquement toute la vallée de l'horrible accident qui venait de se produire.

De notre enquête et de celle qui a été menée par les autorités sitôt que l'épouvantable brasier a été éteint, il résulte que le pilote, perdu dans les épaisses brumes qui régnaient dans les Pyrénées, dans la matinée d'aujourd'hui, s'est égaré, et est venu écraser son appareil sur l'un des contreforts du Pic Maudit, hélas! trop bien nommé.

Premior s'avançait vers César Boucafeu en lui tendant sa main unique...

La violence du choc a été telle que l'avion s'est brisé en plusieurs morceaux, et que les corps des passagers, du pilote et du radio-télégraphiste, ont été littéralement réduits en miettes et dispersés au loin par l'explosion des réservoirs d'essence.

Il a été impossible d'identifier les corps.

On sait seulement, par les registres de la compagnie, le nom des personnes disparues dans l'horrible catastrophe.

Ce sont, outre le pilote et le radio-télégraphiste :

MM. Ivan Maximovitch, sujet russe, avec passeport Nansen, habitant Paris depuis vingt ans ; Amédée Donnadieu, négociant à Marseille; le docteur Merlin, d'Oran et Charles Birot, de Paris.

— Vous voyez, reprit Premior, vous passez tous pour mort. Vous aviez bien fait de donner un faux nom à la Compagnie et de prendre le nom de Charles Birot. Ces idiots d'Amédée et d'Ivan n'avaient pas eu l'élémentaire prudence de changer leur nom de baptême. Je laverai la tête à Amédée, puisque vous m'avez débarrassé fort opportunément de ce bavard d'Ivan.

— Mais je ne suis pour rien dans sa mort, balbutia le faux gangster, accablé à la seule idée d'être rendu responsable de la mort du féroce bandit qui avait été son compagnon dans son tragique voyage au-dessus des Pyrénées.

— Je vous reconnais bien là, mon cher Marcel, fit Premior avec un rire épais. Ce n'est pas à tort qu'on répète depuis dix ans, à Chicago comme à Meknès, que Marcel a horreur du sang. Je vous comprends bien. Marcel n'opère jamais lui-même. Mais il s'arrange! n'est-ce pas? Il s'arrange! Et vous vous êtes *arrangé* pour me débarrasser de ce bavard d'Ivan, un garçon qui en savait beaucoup trop, qui était brûlé et qui avait trafiqué avec ce Merlin. C'est épatant, cela!

« Epatant aussi, votre mise en scène de l'accident. Tout le monde y croit, même *l'Exigeant*, qui n'a pourtant rien à voir avec le pétrole, mais plutôt avec le blé.

« Ah! *le vieux fauteuil à roulettes* va vous féliciter...

Ainsi, parce que Charles Birot, plus connu à la scène sous le nom de César Boucafeu, passait pour avoir tué un homme, un meuble à roulettes allait le féliciter.

Le bandit malgré lui n'y comprenait rien. Il eut envie de rire, puis de demander des explications, mais la peur lui ferma la bouche. Mieux valait ne s'étonner de rien, et avant tout il importait de se taire.

Les frères Veziers et Martha-la-Blonde entrèrent en tourbillon dans la pièce. Martha n'était pas fardée. Elle avait sur le visage une espèce de graisse luisante, une « crème nocturne » dont elle usait durant son sommeil pour conserver la fraîcheur de son teint. Elle avait les cheveux en désordre, les sourcils rasés et pas de crayon pour les remplacer, les yeux rouges, et elle était vêtue d'une robe de chambre où les ramages se mêlaient aux taches de graisse.

César la trouva laide.

Martha traversa la pièce avec une vitesse d'ouragan. En une seconde elle était devant Premior.

— C'est comme cela, vieille crapule, que tu veux rouler Charlot et son frère. Cinq billets par mois! Une misère! Mais je ne suis pas arrivée de la dernière marée, je sais me défendre et défendre également les intérêts de mon homme, moi. On va discuter et gentiment, j'te l'dis.

— Si vous le désirez, nous pouvons avoir une petite conversation amicale, dit Premior avec un ton de politesse affecté.

— Je t'en ficherai, moi, des conversations amicales, hurla Martha-la-Blonde, tu dirais cela à un cheval de bois, il te flanquerait un coup de pied.

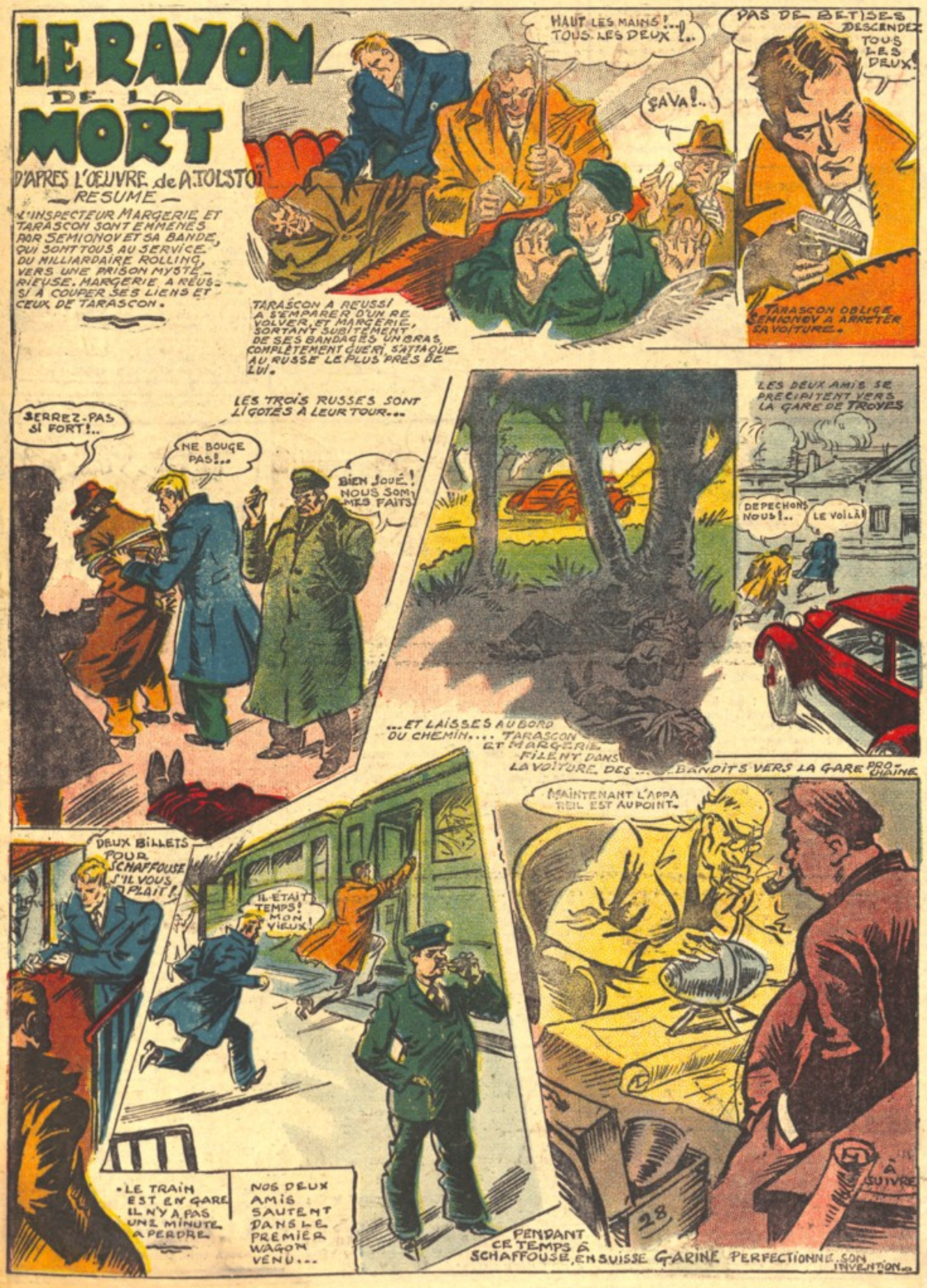
— Haut les mains! cria brusquement Charles Veziers. Il avait sorti un gros revolver qu'il avait tenu caché derrière son dos. Il était très pâle. Ses lèvres minces disparaissaient presque.

Il ajouta :

« Je suis prêt à tout pour défendre mes intérêts et mon patrimoine.

Premior leva sa main unique. César Boucafeu imita Premier.

(A suivre.)



A TRAVERS LE MONDE

D'après un physiologue, le rire en A est le plus franc; en E le plus hypocrite; celui en I serait bien près des larmes; en O serait provoqué par quelque plaisanterie; en U serait celui des brutes. On a remarqué que les femmes rient surtout en E et en I et les hommes en O et en A. Presque tous les vieillards rient en E. A vous de le remarquer autour de vous.

o

L'alphabet tartare se compose de 202 lettres différentes. C'est le plus long de toutes les langues écrites. Voilà qui nécessite beaucoup de mémoire chez les écoliers qui apprennent à lire.

o

Apprenez le chinois... Voici la signification de certains mots qu'il vous est arrivé de rencontrer lorsque vous appreniez vos leçons de géographie : Tao veut dire île; Fu, capitale de province; Kien, ville de troisième importance; Ho, cours d'eau; Yang, bleu.

o

En Australie, il y a des araignées qui tissent leurs toiles exactement du Nord au Sud, avec une telle précision que le voyageur peut s'en servir comme d'une boussole, sans crainte de se tromper.

o

Sous les rois capétiens, l'année commençait à Pâques, qui tombe le plus souvent au mois d'avril. C'était au commencement de ce mois qu'on s'adressait félicitations et cadeaux. Charles IX ayant décidé que l'année commencerait le 1er janvier, au mois d'avril on prit l'habitude de se faire des cadeaux burlesques, qu'on appela « poissons d'avril ».

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Je vous promène sur un champ d'aviation au début de 1910.

Un biplan vient d'atterrir et nous courons à la rencontre de Wilbur Wright qui descend juste de sa machine maintenant immobile. Dérangés par le bruit du moteur, des corbeaux s'enfuient en vol rapide.

— Que pensez-vous de la vitesse des oiseaux et de celle des aéroplanes? demandons-nous au pilote américain.

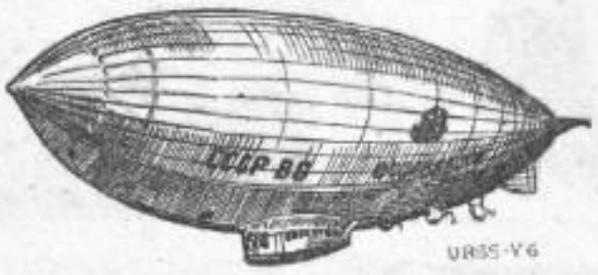
— La vitesse des oiseaux est en général estimée plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Le corbeau que vous voyez ne vole pas à plus de 37 km.-h. Je l'ai chronométré fréquemment. Le canard est l'oiseau qui vole le plus vite sur de grandes distances sans toutefois dépasser de beaucoup 74 km.-h., à moins d'un vent favorable. Mêmes vitesses pour les pigeons. En conduisant mon aéroplane, j'ai souvent remarqué les oiseaux qui volaient devant moi, mais j'ai toujours constaté que la vitesse de mon appareil était plus grande que la leur et qu'ils étaient obligés de s'écarter de ma route pour ne pas être emboutis. Les vitesses pour le vol de l'homme seront un peu plus grandes que celles des oiseaux, sans aller jusqu'aux 350 km.-h. prédits par certains visionnaires.

— Merci, monsieur Wright, nous verrons cela, dans quelques années.

LA GOUPILLE.

LE DIRIGEABLE U. R. S. S.-V. 6

Ce n'est pas souvent que nous parlons de dirigeables, et avouez que ces aéronefs ne sont qu'une toute petite



partie des appareils aériens malgré leur taille imposante.

Les grands dirigeables n'ont pas eu de chance. Les premiers Zeppelins ont tous tourné à la catastrophe.

La France a essayé puis abandonné la formule. Pendant la guerre, les Zeppelins ont subi de lourdes pertes pendant leurs raids nocturnes.

A l'armistice, l'Allemagne livra à la France deux Zeppelins : l'un, le Méditerranée, *fut démonté après quelques sorties; l'autre, le* Dixmude, *connut la fin tragique, en mer, après avoir survolé au-dessus de l'Afrique.*

L'Angleterre et l'Amérique construisirent des « rigides » dont l'énumération serait ici trop longue; disons seulement qu'il n'en reste aucun! Le R-101 anglais et l'Akron américain sont les deux dernières catastrophes.

Enfin, cette année, l'Allemagne perdait un de ses deux dirigeables, le Hindenburg, *incendié à l'arrivée à New-York. Cependant la confiance reste en Allemagne, et trois nouveaux ballons seront construits. L'un est presque achevé.*

En U. R. S. S., le centre d'études aéronautiques a sorti un dirigeable, le C. C. C. P.-B. 6, *autrement dit* U. R. S. S.-V. 6, *dont les essais ont révélé les qualités. Aussi, il fut décidé de tenter un voyage circulaire, partant de Moscou et passant par Novgorod, le lac Blanc, Kazan, Penza, Voronèze, Komsk, Brianck et Moscou. Parti le 29 septembre 1927, il tint l'air plus de 130 heures, battant le record de durée et parcourant plus de 5.000 kilomètres.*

Le précédent record appartenait au Zeppelin L. Z.-127, *qui avait tenu l'air pendant 110 heures environ.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AÉRODROME. — Terrain aménagé et réservé à l'atterrissage, l'envol, et aux évolutions des appareils aériens. Il est indispensable que les abords d'un aérodrome soient bien dégagés, et que la direction du vent soit constamment indiquée.

On choisit en général le terrain de façon à ce que la plus grande distance disponible se trouve dans le sens des vents dominants, pour faciliter les décollages et atterrissages.

Un aérodrome doit, en outre, satisfaire à certaines conditions de règlements administratifs.

SPORTS

Je lis dans plusieurs lettres des demandes de renseignements concernant les records. Aussi vais-je consacrer quelques paragraphes à cette spécialité.

Il est très souvent question de records dans vos conversations, et je vous ai déjà expliqué en quoi consistait un record, c'est la meilleure performance accomplie dans des conditions données et d'après des éléments calculables. Vous pensez bien qu'il ne peut être question de record pour des choses non définies.

o

Pour le nouveau rugby XIII, le championnat, au début de décembre donnait les résultats suivants :

Je cite les matches joués, puis les matches gagnés, les nuls et les perdus.

Villeneuve : 10—7—0—3; Roanne : 8—7—0—1; Côte-Basque : 8—7—0—1; Catalans : 9—6—0—3; Lyon-Villeurbanne : 8—6—0—2; Albi : 9—4—1—4; Bordeaux : 9—4—1—4; Pau : 8—1—0—7; Paris : 8—1—0—7; Dax : 7—0—0—7 et Toulouse : 4—0—0—4.

Paris n'occupe pas une place bien brillante avec ses 7 défaites sur 8 matches; espérons un redressement sensible avant la fin du championnat.

o

Ceux qui s'occupent de natation ont été émus par les accusations portées contre Cartonnet, notre prestigieux nageur de brasse. Pensez donc : un amateur qui reçoit de l'argent!

Seulement l'accusation a dû être abandonnée. Cartonnet, en effet, a su lire et comprendre, et même interpréter les règlements de la F. F. N. S.

Comme amateur, il ne peut recevoir d'argent, il a créé un club dont il est secrétaire. Ce club demande des frais de déplacement aux autres clubs lorsque Cartonnet nageur participe à une réunion. C'est son droit absolu, donc tout est en règle!

Gageons que cela s'appelle jouer agréablement sur la lettre du règlement, et que cela donne une bonne leçon aux « pontifes ».

MON PREMIER SAUT EN PARACHUTE

Liouba Berlize, qui fut l'une des plus célèbres parachutistes d'union soviétique, raconte dans ses mémoires, que nous avons ci-dessous adaptés pour vous, comment elle fit son premier saut en parachute.

Un de mes amis, journaliste chargé d'un reportage photographique sur l'école des parachutistes, m'a invitée un jour à l'accompagner à l'aérodrome. Bien qu'âgée de dix-sept ans, je n'avais jamais vu de près un avion.

Mon ami me présenta au directeur de l'école de parachutisme, Moskovski.

Tout à coup, j'entends crier : « Il a sauté! »

Je levai la tête : un petit bonhomme se balançait en l'air, suspendu sous un parapluie ouvert. D'autres le suivaient, c'étaient les élèves de l'école supérieure du parachutisme. « Maintenant, je vais emmener en avion une jeune fille, Tassia Nefedova, qui va sauter pour la deuxième fois », nous dit Moskovski.

Je fus tout étonnée en voyant la parachutiste, qui était très jeune, presque une enfant encore, et modeste, avec ses cheveux tirés en arrière. Je l'ai regardée de tous mes yeux. Elle demandait joyeusement : « Il faut s'habiller? »

Elle passa sa culotte de sports d'hiver, mit une veste, attacha son parachute et courut vers l'avion. Je l'avais suivie des yeux. L'avion prit de la hauteur. Je la vis sortir sur l'aile, sauter, ouvrir son parachute. J'étais ravie. Et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de devenir moi aussi une parachutiste, et que j'ai demandé à Moskovski, sitôt après son atterrissage.

— Camarade Moskovski, et moi, pourrais-je sauter?

Il plaisanta mon enthousiasme subit. Et cet après-midi-là il n'a fait que m'emmener faire une promenade en avion, qui ne me fit guère d'impression. J'attendais quelque chose d'extraordinaire et tout fut bien trop simple; quelque chose comme une promenade en auto, sauf qu'on était en l'air.

Je n'ai cessé, tous les jours suivants, d'ennuyer Moskovski, jusqu'à ce qu'il eût compris que c'était sérieux et qu'il voulût bien que je devienne parachutiste.

Au comble du bonheur, je courus passer l'examen médical. Ses conclusions ont été favorables; mon cœur fonctionnait admirablement. Mais à trois reprises diverses circonstances empêchèrent mon premier saut, et je crois bien que Moskovski l'a fait exprès pour voir si j'avais de la volonté, de la persévérance.

Enfin, le jeudi 3 août, je me dirigeai vers l'aérodrome, ayant presque abandonné l'espoir d'obtenir ce jour l'autorisation de sauter. Je n'avais rien dit à mes parents pour ne pas les inquiéter. L'autobus eut une panne et j'arrivai en retard. C'est en courant que j'ai traversé le champ d'aviation, en songeant que probablement il ne resterait plus de parachutes libres.

Le soleil baissait déjà, et d'habitude le vent s'atténue vers le soir. Heureusement, il restait encore trois parachutes. Je dis à Moskovski :

— Camarade directeur! Je saute aujourd'hui?

— Quels souliers avez-vous mis? (J'avais des souliers de tennis.) Mais il fallait que vos chevilles soient protégées par des souliers montants. Non, vous ne sauterez pas!

Je sentis la colère monter. Subitement, Moskovski, qui m'observait, s'approcha et dit :

— Bon, vous allez sauter, mais faites bien attention, ne vous cassez pas les jambes.

Une joie immense s'empara de moi. Enfin! Pas d'inquiétude. Autour de moi, une foule de gens. Le premier saut d'une jeune fille est un événement à l'aérodrome. Ce jour-là, précisément, il y avait beaucoup de monde.

On me fit passer une combinaison d'aviateur. Moskovski chargea un instructeur de me remettre mon parachute et de me donner les explications nécessaires. J'attachai mon parachute. J'écoutai de brèves instructions générales. Autour de moi, on plaisantait, on faisait de l'esprit. Quelqu'un demanda :

— Vous n'avez pas peur?

J'étais calme. Evidemment, mon pouls était un peu plus vif, mais mon émotion était joyeuse.

Nous sommes montés en avion. Moskovski m'a averti une fois encore : « Si vous ne vous sentez pas à l'aise, une fois sortie sur l'aile, si vous êtes inquiète ou nerveuse, ne sautez pas. Retournez dans l'avion. Il n'y aurait aucune honte dans ceci, je vous assure. Soyez prudente! » Dans mon for intérieur, j'avais décidé de ne reculer pour rien au monde. Et pourquoi ne devrais-je pas sauter? Tassia ne sautait-elle pas? Quand nous avons eu pris de l'altitude j'ai regardé le sol.

La terre semblait de plus en plus irréelle. Je regardais mon parachute et son anneau qui permet de l'ouvrir, et de plus en plus il me semble que je vais sauter non par terre, mais m'envoler. Nous étions déjà à cinq cents mètres; l'avion avait pris la ligne droite, il suit son chemin.

Je ne sais pas à quel moment il me faudra sauter. J'attends. Tout à l'heure, on va couper les gaz, le moteur se ralentira. Je regarde Moskovski. Il m'indique l'aile. Je me lève. A ce moment, il ne reste plus rien de mon agitation. Ce qui me préoccupe surtout, c'est de sortir de l'avion suivant les règles, ce qu'il faut exécuter avec précision, on n'a donc pas le temps de penser à quoique ce soit d'autre.

Je sors très facilement sur l'aile. Tout d'abord le parachute m'avait semblé très lourd, je craignais de ne pas pouvoir faire un mouvement, maintenant me voici toute légère. Je m'assieds sur l'aile. Le vent n'est pas aussi fort qu'il m'avait semblé. L'avion marche doucement. Quand les gaz sont coupés, on peut parler facilement. Moskovski crie :

— Comment ça va?

— Bien.

— Apprêtez-vous!

L'anneau du parachute était muni d'un élastique destiné aux apprentis. On y passe la main afin de ne pas lâcher l'anneau, une fois dans l'air. Je passe ma main dans l'élastique. Je prends l'anneau. Je m'apprête. Aucune émotion. Je ne pense même plus comment je vais sauter, j'attends seulement le commandement, pour ne pas être en retard. Moskovski jette un nouveau coup d'œil sur moi :

— Allez-y.

Je lâchai la main gauche, tournai le dos à la cabine, et je sautai.

J'eus tout d'abord l'impression que j'étais emportée par le vent. L'air semblait résister très fortement. La vitesse de la chute ne se faisait point sentir.

Je tire l'anneau d'ouverture du parachute et, au même moment, je sens un choc subit. Je regarde. Au-dessus de moi s'ouvre le champignon multicolore du parachute. Un calme étrange s'empare de moi. Un silence profond règne. Je me balançais mollement, descendant vers la terre. Et pourtant, ma première pensée est : « Mais, je ne descends pas! Pourquoi? Il me semble être immobile. Je regarde la terre, elle est loin. Je jette des coups d'œil tout autour de moi, je vois l'avion qui s'éloigne. Comme je suis heureuse d'avoir sauté, comme j'ai bien fait de ne pas reculer! La pensée qui domine c'est que je n'ai pas peur du tout. Tout au contraire, tout est si agréable. Ce qui est le plus précieux, lors d'un saut en parachute, c'est l'immense satisfaction morale d'avoir vaincu la peur, d'avoir vaincu l'émotion. La terre s'approche, il faut détendre son corps. J'ai pris la direction du vent. J'allonge les bras d'abord dans un sens, ensuite dans l'autre. Enfin, je touche terre.

Des gens couraient vers moi. Ils voulaient s'emparer du parachute. Mais je ne veux le laisser à personne. Je le charge sur mes épaules. Evidemment, en route, je laissai tout tomber. L'inspecteur accourut, il me félicita de mon « baptême » et prit le parachute.

Ensuite arriva Moskovski. Il ne dit rien, mais j'ai vu, d'après l'expression de son visage, que tout avait bien marché.

— Eh bien, êtes-vous contente ? demanda-t-il.

— Et comment donc!

J'avais envie de faire tout de suite une nouvelle descente, mais on me l'a naturellement défendu. Ensuite, j'ai reçu mon insigne de parachutiste et je suis rentrée chez moi très tard. Mes parents dormaient déjà. Le lendemain matin, je leur fis part de ma joie. Tout le monde chez nous a été épouvanté. J'ai dû promettre à mes parents de ne plus sauter. Mais je ne rêvais qu'à recommencer.

Liouba BERLIZE.

POUR CONSTRUIRE — UN SUPERBE **PLANEUR**

Lancement au sandow — Robuste et élégant

Achetez notre pochette **M. C. 2.**
Envoi franco contre **8 francs**

Notre pochette M. C. 3
est en vente au prix de **12** francs franco

Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à **MON CAMARADE**

E.S.I. 51, Rue Monsieur-le-Prince PARIS (6e)
Compte chèques postal 974-41 Paris
Aucun envoi contre remboursement

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier donne le ton.
Toujours vert est mon second.
Mon entier est un poltron,
Qui dans son trou se morfond!

ÉNIGME

A quiconque se présente je dis toujours la vérité. Qui ne la trouve pas plaisante n'a qu'à se mettre de côté.

AMUSANT ARTIFICE

Réunissez quelques petits amis et demandez-leur de former un cœur avec le carré et le rond de papier que vous leur remettrez. Vous verrez qu'aucun n'aura l'idée de faire

une petite opération, qui consiste à couper le rond en deux et de placer les morceaux près du carré, comme l'indique le dessin. C'est simple... mais il faut y songer

DEVINETTE

Pourquoi un mouton ne peut-il plus courir quand il est tondu?

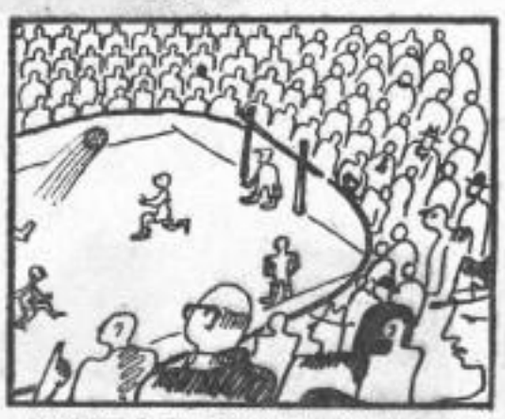
LETTRES A RÉTABLIR

Remplacez les points par des voyelles et vous lirez un vieux proverbe français.
QU'. V..T N...R S.N CH..N L'.G-C.S. D. L. R.G.

ANAGRAMME

Avec les lettres L S E I A formez cinq mots différents désignant : Une bourgade de Bourgogne. Un endroit où l'on peut s'abriter. Une chose qu'on a souillée. Ce que l'avion et l'oiseau ont de commun. Un prénom féminin.

DESSIN AMUSANT



Combien de personnes se trouvent sur ce dessin? Comptez-les bien, pour être sûrs de ne pas en oublier.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

LES ALBUMS DE Mon camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24x37), comprenant 18 nos (57 à 70), 210 pages. Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.**

L'album.. .. .. .. **9 fr. épuisé**
— franco .. **11.50** —

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27x37, comprenant 29 nos (71 à 100), 232 pages. Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

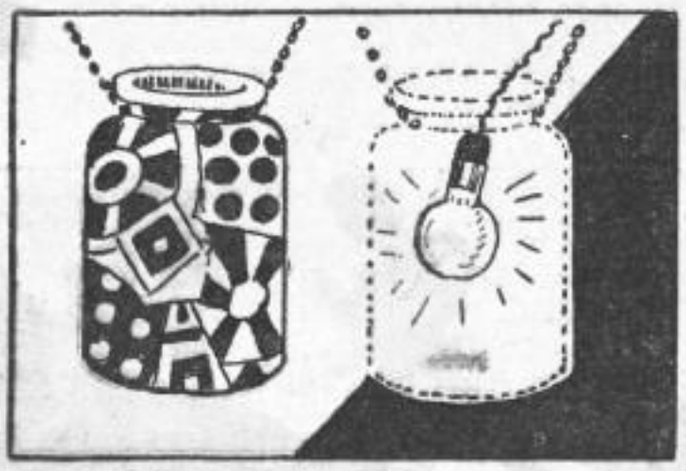
ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

MON CAMARADE, E. S. I.,
Compte chèque postal 974-41, Paris
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

BRICOLONS

UNE LAMPE ORIGINALE

Prenez un bocal de verre. Procurez-vous d'autre part des morceaux de papier peint dans lesquels vous découperez des motifs décoratifs; collez-les sur le bocal en les séparant par une bande de papier noir; vous obtiendrez



ainsi un effet de vitrail très décoratif. Une couche de verni donnera tout leur éclat aux couleurs.

Demandez à votre papa d'installer une ampoule électrique dans le bocal et la lampe sera terminée.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 111

Devinettes. — L'avenir. — Le clou du soulier. — Le fauteuil. — Le bougeoir vaut 7 francs et la bougie 1 franc.
Charades. — Poisson (Pois-Son). — (A-Mai-Riz-Queue) AMÉRIQUE.
Curiosité géographique. — Lorient.
Mots en triangle :

O
O R
V I I
R A G E
V A R N A
O I G N O N
O R L É A N S

Rébus. — Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Arithmétique amusante. — Il suffit d'écrire ces opérations en chiffres romains. Nous obtenons IV-V soit I, XIX-XX soit I, XC-C soit X, total XII.

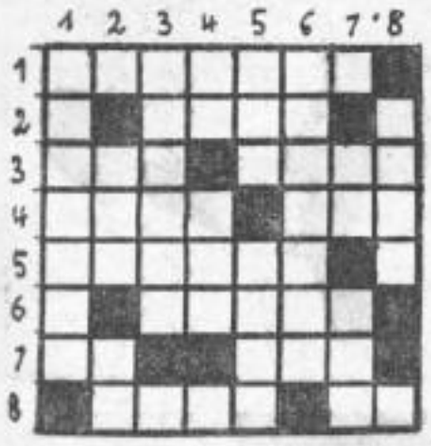
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 111

Horizontalement. — 1. Populaire. — 2. As. Turban. — 3. Imite. — 4. Tort. Es. — 5 Aune. L. G. — 6. Ere. Lui. — 7. St Cane. — 8. Ove. — 9. Avenues.
Verticalement. — 1. Partage. — 2. Os. Où. — 3. Urnes. — 4. Et. Tertres. — 5. Lui. — 6. Armes. Cou. — 7. Ibis. Lave. 8. Rat. Lunes. — 9. Energie.

MOTS CROISÉS DU N° 112

Horizontalement. — 1. Sac que l'on porte en baudoulière. — 2. Inscription qui se met sur les croix. — 3. Article. Rivière qui arrose Périgueux. — 4. Partie d'une plante hors de terre. Oiseau de basse-cour. — 5. Ile de la Charente-Inférieure. — 6. Fleuve français. — 7. Note de musique. Liquide transparent. — 8. Servent à repasser. Pronom personnel.

Verticalement. — 1. Animaux domestiques. — 2. Grand fleuve d'Egypte. Arbre toujours vert. — 3. Qui sert pour s'asseoir. — 4. Pronom relatif. Période définie. — 5. Triage. Gros palmipèdes. — 6. Attisa le feu. — 7. Mesure chinoise. Possédá. — 8. Chef-lieu du canton de l'Orne.



Mots croisés envoyés par G. Tresnon.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE
Mon camarade
ENVOYEZ-NOUS DES
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. **2 fr.**
3 mois (13 nos) .. .. .. **5 fr.**

— ABONNEMENT-PRIME —
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, **ou CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm.**, N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
61, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Cobras et Vipères

Le serpent est un si redoutable ennemi de l'homme que, dans certaines parties du monde, ainsi dans l'Inde, on le considère, non comme un animal, mais comme un dieu. On lui rend un culte, et il est difficile de faire admettre aux indigènes qu'il ne faut pas manquer d'organiser la chasse aux serpents.

Le grand tueur, le seigneur des serpents, c'est le *cobra*, appelé aussi *naja*. Ce qui le caractérise, c'est son cou, plus large que le corps et la tête, et aplati; on dirait un porte-monnaie — en peau de serpent... Quand l'animal se dresse, en colère, avant de frapper, toute cette région se gonfle. Certain naja de l'Inde porte, au dos de cette partie renflée, un dessin bizarre (deux ronds réunis par une branche) qui lui a fait donner le nom de *serpent à lunettes*. Il y a des cobras ailleurs qu'en Inde : à Java, à Bornéo, en Afrique. Le cobra d'Afrique, aussi terrible que celui de l'Inde, était adoré dans l'Egypte antique et souvent représenté par les artistes de l'époque dans sa posture de combat, le corps formant des huit au sol, la tête haut dressée, un peu en arrière, en train de viser, prête à la détente. L'*aspic*, dont il est question dans l'histoire ancienne, est une variété de cobra. Le cobra ne tue pas seulement pour manger, il mord tout ce qui l'approche, et sa morsure fait mourir. Aussi fait-il des milliers et des milliers de victimes par an, victimes humaines et animales. Les Anglais, dans l'Inde, ont organisé des massacres de serpents; on en a abattu jusqu'à 600.000 dans une année!

A côté du serpent à lunettes, il y a le *serpent à sonnettes*, de son vrai nom *crotale*, qu'on rencontre aussi bien en Asie qu'en Amérique. Assez petit (1 mètre), c'est un terrible animal dont la morsure paralyse immédiatement. Il se nourrit de rats, lapins, grenouilles, chiens sauvages. On l'a baptisé ainsi parce que les écailles de sa queue, en frottant l'une contre l'autre, font du bruit comme une crécelle. Pourquoi le serpent agite-t-il ainsi sa queue. Est-ce pour effrayer ses ennemis, ou pour communiquer ses impressions à ses amis serpents? Toujours est-il que si un serpent commence d'agiter sa sonnette, tous les autres serpents de son espèce l'imitent. Savez-vous quel est le plus grand ennemi du serpent à sonnettes? Le porc. On ne sait pourquoi les porcs sont insensibles à leurs morsures et à celles des cobras; les serpents les mordent à plusieurs reprises, mais le cochon a le dernier mot : il avale le serpent. Ainsi ont été complètement nettoyées certaines régions d'Amérique où pullulaient les serpents à sonnettes; ils y venaient de très loin pour passer ensemble l'hiver, enroulés les uns dans les autres.

Il existe un serpent assez dangereux appelé *serpent à longue glande*, parce que sa poche à venin dépasse la tête et s'étend de 20 centimètres le long du corps — le tiers de sa longueur... Quel réservoir de poison! C'est une *vipère*. Les vipères sont, avec les cobras, deux familles qu'il vaut mieux ne pas fréquenter. La vipère à anneaux, très fréquente dans l'Inde, sait attaquer et dévorer un cobra; elle évite l'homme, mais se glisse souvent dans les maisons, et vous pique si on la dérange.

L'Australie est infestée de serpents. Là aussi règne la vipère, et une vipère très dangereuse, la *vipère de mort*. Bien que se nourrissant de petits animaux, grenouilles ou oiseaux, elle attaque l'homme avec rage et sa piqûre est mortelle.

Toutes les vipères sont dangereuses. La vipère des sables, la vipère à chaînes, de l'Inde, qui attaque aux naseaux les bêtes, et aussi l'affreuse vipère d'Afrique dont tout le corps se gonfle lorsqu'elle est irritée. Les Boschimans qui vivent dans les forêts d'Afrique et sont d'adroits chasseurs, garnissent la pointe de leurs flèches du poison de cette vipère. Quand ils ont lancé une flèche sur un gibier, ils voient l'animal courir affolé, puis tomber tout à coup, empoisonné. Les indigènes savent préparer la viande pour que le poison ne les gêne pas.

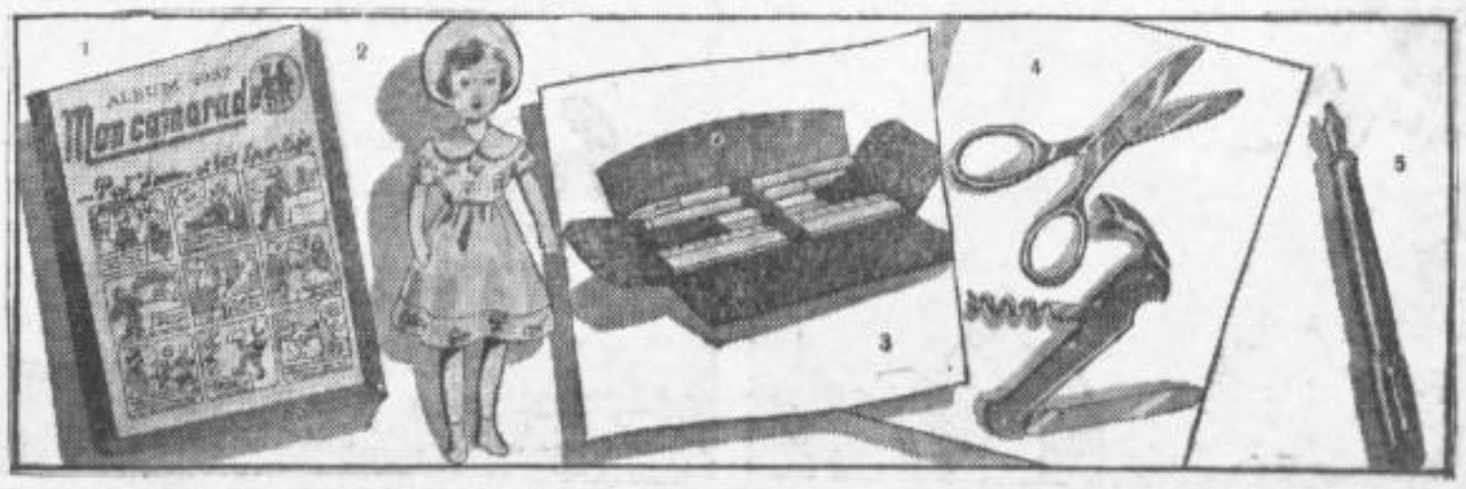
La vipère cornue d'Egypte, ainsi appelée parce qu'elle porte deux petites cornes, est une maligne; elle a remarqué que les caravanes suivent toujours les mêmes routes; alors elle va s'enrouler dans le sable à l'endroit où un chameau a enfoncé sa patte, et attend qu'un autre passe, pour le piquer.

Le seul serpent dangereux qu'il y ait en France est précisément une vipère. Il faut savoir reconnaître une vipère des autres serpents, et notamment de la *couleuvre*, très répandue dans nos régions. Il y en a deux types principaux : la *verte et jaune*, et la *couleuvre à collier*, dépassant 1 m. 50 de long. La couleuvre ne peut faire de mal : elle mange grenouilles, souris, petits poissons; elle vit souvent dans l'eau, étant très bonne nageuse. Elle n'a pas de venin et ne broie pas ses victimes. La vipère est beaucoup plus petite que la couleuvre (75 centimètres au plus). On la reconnaît facilement à sa tête triangulaire. Elle aime les terrains secs, les landes, les buissons, se cache dans les pierres. Prenez garde aux petits murs, aux fagots, aux broussailles, aux tas de feuilles mortes. Elle tue avec son venin les oiseaux et les grenouilles dont elle se nourrit. Elle n'attaque jamais l'homme, mais si on la touche, si on marche dessus par mégarde, elle vous plante ses crocs dans la chair, vous causant une blessure douloureuse et des troubles qui peuvent être très graves. Si on est piqué par une vipère, il faut aussitôt sucer la plaie pour en extraire le venin et le recracher ensuite, et si possible se faire piquer chez un médecin; dans beaucoup de mairies de province on fournit des ampoules de sérum contre les piqûres de vipères.

Les vipères se réunissent pour passer l'hiver, s'enroulant les unes dans les autres, bien serrées, formant un *nœud de vipères*. Beaucoup de serpents ont cette habitude de s'emmêler; certains prennent cette position pour le combat : qu'on imagine ce que peut avoir d'effrayant ce tas visqueux d'où sortent, fouettant l'air, des têtes sifflantes. L'*hydre*, cet animal monstrueux à plusieurs têtes que, d'après la légende, Hercule vainquit en lui coupant toutes ses têtes d'un seul coup d'épée, était certainement un nœud de serpents.

Après toutes ces histoires, la fréquentation des serpents ne vous semble pas très agréable... Et pourtant il y a des hommes qui choisissent de passer leur vie avec eux. Il y a des chasseurs de serpents. Il y a des charmeurs de serpents. Nous vous raconterons cela bientôt.

BOUR.

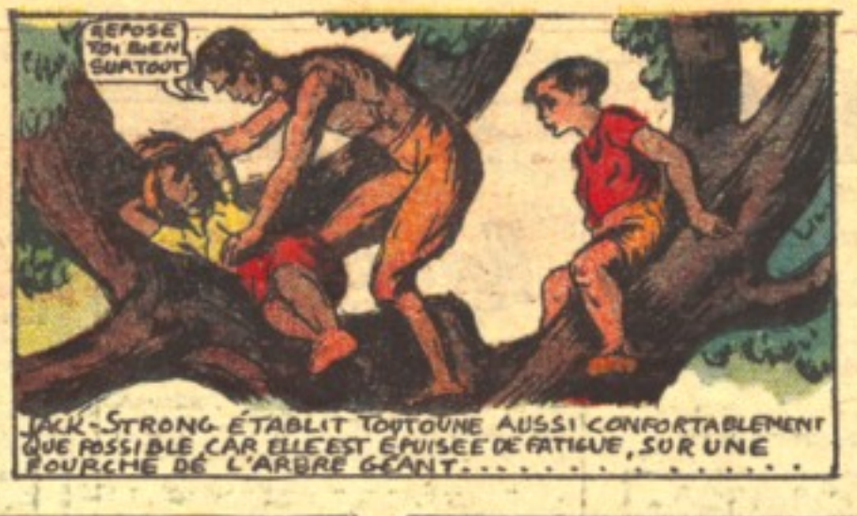


Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

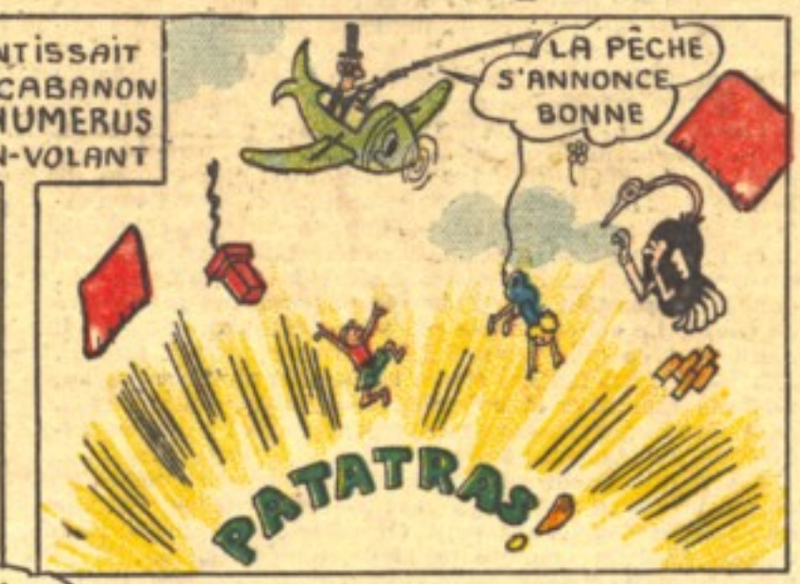
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.791.

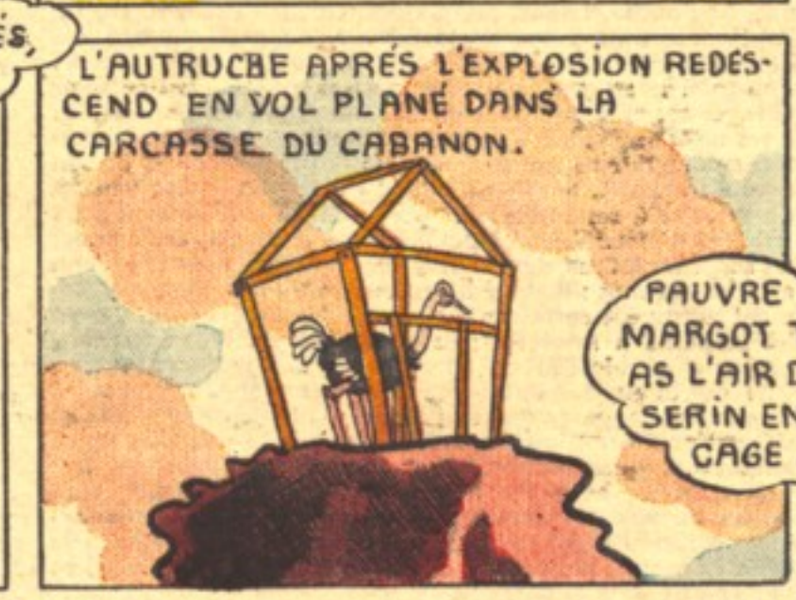
TOTO ET TOUTOUNE

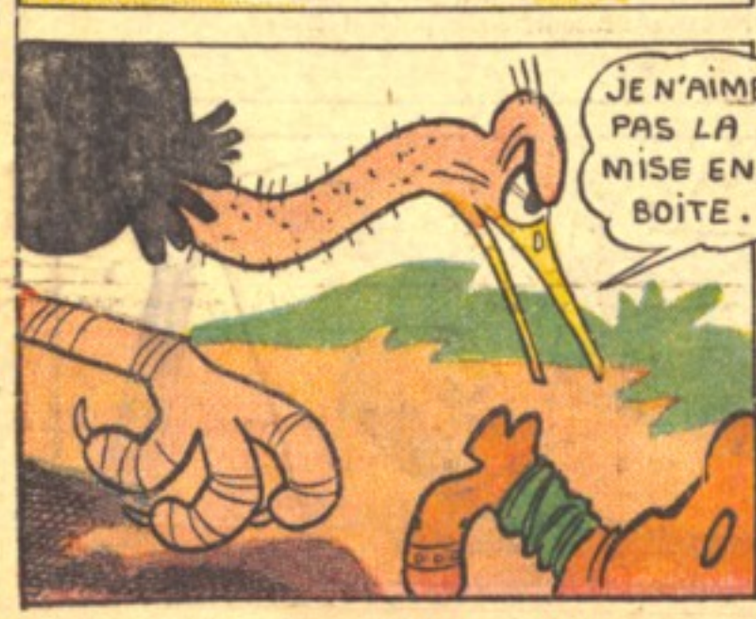
JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, POURSUIVIS PAR MOERDER, ALI LE CRUEL ET 3 NÉGRES GÉANTS, DANS LA JUNGLE DE L'AFRIQUE CENTRALE, SE SONT REFUGIÉS AU SOMMET D'UN BAOBAB.....

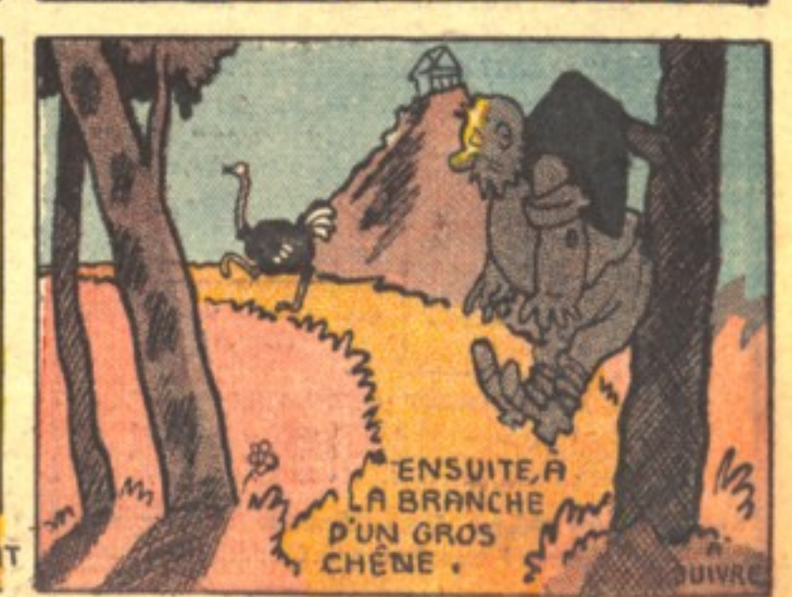


LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA









mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 113. JEUDI 27 JANVIER 1938

RÉSUMÉ. — GRACE AUX BAVARDAGES D'UN DES AFFILIÉS DU KU-KLUX-KLAN, JIM MYSTÈRE A RÉUSSI A ARRACHER A UN AFFREUX SUPPLICE LE FERMIER SWANSON ET SON EMPLOYÉ NÈGRE... LE BAVARD EST INTERROGÉ PAR SON CHEF.

La Lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Cette semaine je voudrais vous parler de nos clubs des Amis de *Mon Camarade* et spécialement d'un club qui est vraiment un club modèle, le *Club des Castors* de Bagneux.

Quand je pense à ce que nous avons fait dans notre *Club des Amis* de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-repasser et de l'impasse de la Machine-à-coudre*, et que je le compare à ce que fait en ce moment le *Club des Castors* de Bagneux, je deviens tout rouge de honte, parce qu'ils en ont fait en quelques mois au moins dix fois plus que nous en deux ans. Mais tout le monde ne peut pas être un bon élève, et tous les clubs ne peuvent pas non plus être des clubs modèles. Le *Club des Castors*, en tout cas, il en est un, de club modèle, et je souhaite à tous nos amis des clubs de faire aussi bien que nos petits camarades de Bagneux.

Dans le prospectus qu'ils envoient pour avoir des adhérents, voici ce qu'ils disent, *les Castors*. Le club est fondé pour développer le grand journal des enfants, *Mon Camarade*, mais *cela ne veut pas dire qu'ils doivent vendre obligatoirement dans les rues*. Ça, c'est bien vrai et je suis bien d'accord, quoique évidemment, c'est très bien de vendre le journal, mais qu'on ne peut pas y obliger tout le monde.

Et le *Club des Castors* donne bien l'exemple en vendant dans tous les environs de Bagneux des numéros de *Mon Camarade* toutes les semaines.

Une troupe de théâtre a été fondée. On prépare une petite pièce qu'on jouera bientôt devant le public. Un cinéma a été installé. C'est un petit cinéma pour sûr, mais qui donne quand même de très bons et très beaux films avec Charlot, Harold Lloyd, Laurel et Hardy, et beaucoup d'autres grands acteurs comiques ainsi que des aventures de cow-boys dans le genre de *Jim Mystère*. Ce cinéma joue tous les mois et les membres du club ont le droit d'y entrer gratuitement. Pendant les vacances du nouvel an, il y a eu des séances presque tous les jours avec des programmes magnifiques, à Bagneux, à Sceaux, à Fontenay, à Montrouge.

En plus du cinéma, des sorties sont organisées avec les grandes sœurs et les mamans des membres du club, et pendant l'hiver on va au cinéma, au théâtre. Mais quand les beaux jours reviendront on fera des grandes sorties et du camping. Il existe aussi une bibliothèque et un groupe d'amateurs de timbres-poste. Enfin on entretient une correspondance avec les enfants des autres pays et l'on échange avec des petits enfants des lettres très loin, jusqu'en Turkménie (au centre de l'Asie).

C'est déjà beaucoup, c'est déjà magnifique... Mais ce n'est pas tout. Voilà maintenant la grande idée, le grand travail du *Club des Castors*.

Je ne sais pas si vous avez vu un beau film (il est déjà vieux, mais on l'a passé quand même l'autre semaine dans un petit cinéma de la rue du Fer-à-Repasser, qui s'appelle *Le chemin de la vie*. Là dedans on voit des petits voyous qui deviennent des braves garçons en construisant une ligne de chemin de fer. *Les Castors* ont fait la même chose ou presque la même chose.

Je dis *presque* la même chose parce que les *Castors* ne sont pas des voyous, mais des braves petits garçons et des braves petites filles. Mais ça ne les a pas empêchés d'avoir la magnifique idée de construire le chemin de fer Paris-Chartres, avec ses wagons, sa locomotive, ses rails et même ses gares, ses voyageurs et un joli paysage.

Bien sûr que ce n'est pas un train aussi grand qu'un vrai train, mais c'est quand même un magnifique train, et qui marche tout seul, à l'électricité. Pour le construire on a fondé une espèce de société. On a fait une coopérative, avec des actionnaires, et le 26 décembre, devant une foule d'enfants, on a inauguré le train électrique Paris-Chartres sur une voie de 35 millimètres, avec des ponts, des poteaux télégraphiques et beaucoup d'autres choses encore.

Mais le mieux ce sera encore qu'un jour j'aille le voir, le train électrique, et que je vous raconte en détail comment il est fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce train on va s'en servir comme d'une loterie dans les fêtes et que cela rapportera beaucoup d'argent au club. Ça aussi c'est une bonne idée.

Des Clubs d'Amis de *Mon Camarade* comme le *Club des Castors*, il faudrait qu'il en existe dans toute la France. Et rien n'est plus beau pour des enfants que de se mettre tous ensemble pour faire un grand travail comme le chemin de fer Paris-Chartres, ou encore, s'ils veulent, le paquebot *Normandie*, l'avion *Lieutenant-de-vaisseau-Paris*, un train aérodynamique, des camions miniatures, enfin tout ce qu'on voudra, tout ce qu'on pourra. Qui parmi nos clubs fera mieux que *les Castors* ?

Maintenant voilà pour nos clubs une autre belle idée. Nos avions qui volent tout seuls ont chaque semaine un succès plus grand. On en vend maintenant par centaines et les bureaux de *Mon Camarade* sont encombrés de boîtes de cartons qu'on expédie par la poste. Nous donnons cette semaine, dans *Mon Camarade*, *l'Avion du pôle*. Des centaines de nos lecteurs vont certainement le construire et je suis sûr que beaucoup d'entre eux sont prêts à fonder des groupes de *constructeurs d'avions*; mieux, des clubs d'aviateurs qui pourraient s'appeler par exemple *Les Janots aviateurs*. Qu'est-ce que vous dites de cela? Est-ce que ce n'est pas une bonne idée? Je vous en reparlerai longuement dans une prochaine lettre d'ici quinze jours, mais dès maintenant, jeunes aviateurs ou *Janots aviateurs*, dites-moi votre avis sur mon idée.

Voilà pour les clubs. Voilà aussi pour les clubs d'aviateurs. Mais voici encore pour le développement de notre journal.

Beaucoup de garçons ou de filles que vous connaissez voudraient bien lire *Mon Camarade*. Mais ils ne le trouvent pas chez leur marchand, et s'abonner, c'est beaucoup d'argent à la fois.

C'est pourquoi on a décidé, à l'administration du journal, de faire des abonnements de propagande, pas chers du tout. Envoyez-nous l'adresse d'un ami ou d'une amie. Si vous joignez à votre lettre 2 francs de timbres, il recevra *Mon Camarade* pendant un mois (5 numéros). Si vous joignez 5 francs, il recevra *Mon Camarade* pendant trois mois, le quart de l'année. C'est pas cher, hein? et c'est un beau cadeau, qui fait bien plaisir et qui aidera rudement le journal.

J'ai plus de place pour cette fois-ci. Je vous embrasse tous. Cette semaine on publie *l'Avion du pôle*. La semaine prochaine, une page spéciale d'envois à notre concours (textes et dessins).

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
41, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Lucien Boutardou, Négrondes : Demande que nous fissions une loterie pour soulager les enfants espagnols. C'est une belle idée, mais malheureusement les loteries autres que la Loterie nationale sont interdites par la loi. — *J. Fournier*, St-Gaudens, *Lucien Fiorick*, Paris et *Martha Prosper*, Tarbes : Merci de ta charade. Elle sera publiée. — *Anna Gerbelli*, Grenoble : C'est une très bonne idée de nous envoyer avec des charades un ouvrage de petite fille. Nous l'utiliserons certainement. Merci de ta lettre qui est comme toujours très gentille.

(Suite en page 7.)

Résumé. — *L'inventeur Cavor, prisonnier sur la lune, envoie par radio des détails sur la société lunaire. Il vient d'être conduit auprès du grand Lunaire, empereur de ce monde, avec lequel il converse.*

CHAPITRE XXV

LE GRAND LUNAIRE *(suite)*

« — Jusqu'à un certain point, dis-je, et rendis, je le crains, par mon explication, ses idées encore plus confuses.

« Il se rattrapa à un fait saillant.

« — Voulez-vous dire par là, demanda-t-il, qu'il n'y a pas de Grand Terrestre?

« Je pensai à divers personnages, mais l'assurai finalement qu'il n'en existait pas. J'expliquai que les autocrates et empereurs que nous avions essayés sur terre avaient habituellement fini dans la boisson, le vice ou la violence et que la section influente du peuple terrestre à laquelle j'appartenais, les Anglo-Saxons, n'avaient pas l'intention d'essayer à nouveau de cette sorte de choses. Ce à quoi le Grand Lunaire fut plus que déconcerté.

« — Mais alors, comment conservez-vous la sagesse que vous pouvez acquérir?

« Je lui exposai de quelle façon nous aidions notre... (ici, un mot omis qui est probablement cerveau) limité, au moyen de livres et de bibliothèques. Je lui contai comment notre science se développait par le labeur uni d'innombrables petits hommes. Il ne fit aucun commentaire, remarquant seulement qu'il était évident que nous avions acquis beaucoup en dépit de notre sauvagerie sociale, sans quoi je n'aurais pas pu venir à la lune. Cependant le contraste était des plus marqués. Avec la connaissance, les Sélénites se développent et changent; l'humanité emmagasine sa science et les hommes restent des brutes équipées. Le Grand Lunaire déclara... »

Ici un fragment du message est incompréhensible.

« Il me fit alors lui décrire par quels moyens nous nous transportions sur cette terre et je le renseignai sur nos chemins de fer et nos vaisseaux. Un moment il ne put pas comprendre que nous n'utilisions la force de la vapeur que depuis une centaine d'années. Quand il s'en fut rendu compte, il fut extraordinairement surpris. Je puis mentionner comme une chose singulière que les Sélénites comptent par années, comme nous le faisons sur terre, bien que je n'aie rien pu deviner de leur système numéral. (Cela d'ailleurs n'importe guère, puisque Phi-ou comprend notre numération.) De là, j'en arrivai à lui dire que l'humanité n'habitait dans des villes que depuis neuf ou dix mille ans et que les hommes n'étaient pas encore unis en une fraternité unique, mais groupés sous de nombreuses formes de dominations. Cela étonna beaucoup le Grand Lunaire, quand il eut saisi. D'abord, il avait pensé qu'il s'agissait seulement de divisions administratives.

« — Nos États et nos Empires ne sont encore que de grossières esquisses d'un ordre de choses qui existera quelque jour, repris-je, et je continuai en... »

A cet endroit, une longueur de transmission qui représente probablement trente ou quarante mots, est complètement indéchiffrable.

« Le Grand Lunaire fut singulièrement impressionné par la folie qu'ont les hommes de s'obstiner à l'inconvénient de langues diverses.

« — Ils veulent communiquer entre eux et en même temps ils ne le veulent pas, dit-il, puis pendant assez longtemps il me questionna de près sur la guerre.

« Il fut d'abord perplexe et incrédule.

« — Vous prétendez, fit-il, voulant être confirmé, que vous parcourez la surface de votre monde — ce monde, dont vous avez à peine commencé à racler les richesses, vous tuant les uns les autres pour des bêtes à manger?

« Je lui répondis que cela était parfaitement correct.

« Il me demanda des détails pour aider son imagination.

« — Mais est-ce que vos navires et vos pauvres petites villes ne sont pas endommagés?

« A ma réponse, je m'aperçus que la destruction et la ruine l'impressionnaient presque autant que le meurtre.

« — Dites-m'en plus, insista le Grand Lunaire. Dépeignez-moi ce qui se passe. Je ne puis concevoir ces choses.

« Ainsi, bien qu'à contre-cœur, je lui racontai l'histoire des guerres terrestres.

Des obstacles durent empêcher Cavor de se servir de son appareil électro-magnétique.

« Je lui narrai les premières cérémonies de la guerre, les avertissements et les ultimatums, la direction et le maniement des troupes. Je lui donnai une idée de ce que sont les manœuvres, les positions stratégiques et les batailles; je lui parlai de sièges et d'assauts, de populations affamées, de fatigues et de privations dans les camps et les tranchées, et de sentinelles mourant de froid sous la neige; de déroutes et de surprises, de résistances désespérées et d'espoirs derniers, de poursuites impitoyables des fuyards et de champs de carnage couverts de morts. Je lui parlai aussi du passé, d'invasions et de massacres, des Huns et des Tartares, des guerres de Mahomet, de celles des Califes et des Croisades.

« A mesure que j'avançais et que Phi-ou traduisait, les Sélénites grondaient et murmuraient, sous le coup d'une émotion graduellement intensifiée.

« J'expliquai qu'un cuirassé peut envoyer à une distance de douze milles un projectile d'une tonne qui pénètre une plaque de fer de vingt pieds d'épaisseur — et de quelle façon nous faisons évoluer sous l'eau des torpilleurs. Je me mis à décrire un canon Maxim en action et ce que je pus m'imaginer de la bataille de Colenso.

« Le Grand Lunaire restait si incrédule qu'il interrompit la traduction de Phi-ou pour me demander de confirmer mon récit. Il doutait particulièrement de la description que je lui fis d'hommes poussant des acclamations et des cris de joie en allant à la (bataille?).

« — Mais certainement ils n'y prennent pas plaisir, traduisit Phi-ou.

« Je lui assurai que des hommes de ma race considéraient une bataille comme la plus glorieuse expérience de la vie : à quoi l'assemblée tout entière fut frappée de stupeur.

« — Mais à quoi est bonne cette guerre? demanda le Grand Lunaire, insistant sur le sujet.

« — Oh! quant à être *bonne*... dis-je. Elle réduit et éclaircit la population.

« — Mais à quoi cela sert-il?...

« Il y eut une pause, les liquides rafraîchissants lui aspergèrent le crâne, puis il parla. »

***

A cet endroit, devient apparente dans le message une série d'ondulations qui sont visibles comme une embarrassante complication dès la première mention que fait Cavor du silence qui règne avant que le Grand Lunaire ait pris la parole. Ces ondulations sont évidemment le résultat de radiations procédant d'une source lunaire, et leur perpétuel rapprochement des signaux alternants de Cavor suggère curieusement l'idée de quelque opérateur cherchant délibérément à les mêler à son message pour le rendre illisible. D'abord, elles sont petites et régulières, de sorte qu'avec un peu de soin et la perte de quelques mots nous avons pu y démêler le message de Cavor. Ensuite, elles deviennent plus larges et plus grandes; puis soudain elles sont irrégulières, d'une irrégularité qui fait penser à quelqu'un qui griffonnerait et raturerait une ligne d'écriture. Sur une certaine longueur, on ne peut rien déchiffrer de cette trace follement zigzaguante; très brusquement l'interruption cesse, laissant quelques mots clairs, puis elle reprend et continue pendant tout le reste du message, oblitérant complètement ce que Cavor essayait de transmettre. Si c'est là, en fait, une intervention voulue, pourquoi les Sélénites aurident-ils préféré laisser Cavor envoyer ses messages dans l'heureuse ignorance de l'oblitération à laquelle ils se livraient, alors qu'il était pratiquement en leur pouvoir — ainsi que plus facile et plus commode pour eux — d'interrompre et de supprimer sa transmission à n'importe quel moment.

C'est là un problème auquel je ne puis apporter aucune solution.

La chose paraît s'être passée ainsi et c'est tout ce que je puis dire. Le dernier lambeau de sa description du Grand Lunaire reprend, au milieu d'une phrase, en ces termes :

« ... m'interrogea très étroitement sur mon secret. Je pus en peu de temps m'entendre avec lui, et finalement élucider ce qui était resté une énigme pour moi depuis que je m'étais rendu compte de l'étendue de leur science; c'est-à-dire, comment il se faisait qu'ils n'aient pas découvert eux-mêmes la *Cavorite*. J'ai donc trouvé qu'ils la connaissent en tant que substance théorique, mais ils l'ont toujours regardée comme une impossibilité pratique, pour cette raison qu'il n'y a pas d'hélium dans la lune et que l'hélium... »

A travers les dernières lettres d'*hélium* reparaît soudain la trace oblitérante. Remarquez ce mot : « secret », car sur lui et sur lui seul je base mon interprétation du dernier message — M. Wendigee et moi le considérons comme tel — qu'il doive vraisemblablement nous envoyer.

CHAPITRE XXVI

LE DERNIER MESSAGE DE M. CAVOR

De cette peu satisfaisante façon l'avant-dernier message de Cavor se termine. Il semble qu'on le voit, là-bas, auprès de son appareil éclairé de lumière bleue, continuant jusqu'au dernier moment ses signaux, sans rien soupçonner du rideau qui s'était interposé entre lui et nous, sans se douter non plus des dangers qui, même alors, devaient le menacer. Son désastreux manque d'ordinaire bon sens l'avait fait se trahir absolument. Il avait parlé de guerre, il avait parlé de toute la force et de la violence irrationnelle des hommes, de leurs insatiables agressions, de l'éternelle futilité de leurs conflits. Il avait donné au monde lunaire tout entier cette impression de notre race, et il est très plausible, à mon avis, qu'il dût admettre que sur lui seul reposait la possibilité — du moins pour longtemps — que d'autres hommes vinssent à la lune.

La ligne de conduite que la raison froide et impitoyable de la lune adopterait me semble assez claire, et Cavor dut en avoir une vague idée, ou peut-être même qu'il s'en rendit tout à coup nettement compte.

On se l'imagine allant deçà et delà par la lune avec le remords de son indiscrétion fatale s'imposant à son esprit. Pendant un certain temps assurément le Grand Lunaire délibéra sur la situation nouvelle et, pendant ce répit, Cavor dut rester aussi libre que jamais. Nous pouvons croire que des obstacles de quelque sorte empêchèrent Cavor de se servir de son appareil électromagnétique après qu'il eut envoyé le dernier message que j'ai transcrit.

Plusieurs jours se passèrent sans que rien ne nous parvînt. Peut-être comparaissait-il à de nouvelles audiences, essayant d'éluder l'effet de ses premières révélations.

Qui peut espérer le deviner?

Puis soudain, comme un cri dans la nuit, comme un cri suivi d'un mortel silence, arriva le dernier message.

C'est le fragment le plus court que nous ayons — les commencements interrompus de deux phrases.

Voici le premier : « J'ai été fou de faire connaître au Grand Lunaire... »

Il y eut un intervalle d'une minute environ, dû, peut-on croire, à quelque intervention extérieure : il s'éloigne de l'instrument, pris d'une horrible hésitation parmi les masses confuses d'appareils entassés dans cette caverne obscurément bleue; il y revient précipitamment, plein d'une résolution qui vient trop tard.

Alors, parvient ceci, comme transmis en hâte : « *Cavorite* fabriquée comme suit : prenez... »

Ici vient un mot, un mot qui, tel que nous l'avons, est absolument dénué de sens : « Inut... »

Et c'est tout.

Il se peut que Cavor ait voulu rapidement épeler le mot « inutile » lorsque son destin devint imminent. Quoi que ce fût qui se soit produit autour de l'appareil, nous ne saurions le dire. En tout cas, nous ne recevrons plus, j'en ai la certitude, de nouveau message de la lune. Pour ma part, un rêve des plus nets est venu à mon aide, et je vois, presque aussi distinctement que si j'avais assisté à la chose, un Cavor échevelé, dans une uniforme lumière bleue, se débattant sous l'étreinte d'une multitude de ces insectes sélénites, luttant de plus en plus désespérément à mesure qu'ils fourmillent plus nombreux autour de lui, criant, suppliant, peut-être même à la fin se défendant, et, refoulé pas à pas hors de toute portée de ceux de sa race, rejeté pour toujours dans l'Inconnu — dans les Ténèbres, dans le Silence qui n'a pas de fin...

FIN

LES ALBUMS DE Mon camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37), comprenant 18 nos (67 à 70), 210 pages.
L'album.. .. .. .. 9 fr. épuisé
— franco .. 11.50 —

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 nos (71 à 100), 232 pages. Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco . 18,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco 7 fr.
M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco 12 fr.
Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à
MON CAMARADE
Aucun envoi n'est fait contre remboursement
E.S.I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)
Compte ch. post. 974-41 Paris

POUR RIRE UN PEU

A la leçon d'histoire, le maître apprend à ses élèves, qu'autrefois une petite rivière, aujourd'hui comblée, se jetait dans la Seine à Paris. Elle s'appelait la Bièvre.

— Pour vous rappeler son nom, ce n'est pas difficile, pensez à « lièvre ».

Le lendemain il interroge Jean :

— Dis-moi quelle rivière se jetait autrefois dans la Seine à Paris?

— Euh! euh! Le Bapin, m'sieur.

— Quoi? quoi?...

— Eh bien oui, vous avez dit de penser à lapin et de mettre un B à la place de la première lettre.

O

Père Dupont, qui est sourd comme un pot, se promène par une belle journée de la fin de l'hiver, le long de la voie ferrée avec son ami Dupont. Soudain, le sifflet violent d'un train rapide déchire l'air.

— Voilà qui annonce le retour du printemps, dit Dupont, n'as-tu pas entendu un oiseau chanter?

O

On a dit à Pierre qu'il ne doit parler à table que lorsqu'on l'interroge. C'est un garçon très obéissant qui se conforme à la recommandation de ses parents. Hier c'était sa fête et on avait acheté en son honneur un magnifique gâteau à la crème. Pierre a dévoré son morceau comme un petit animal gourmand.

— Tu ne vas pas m'interroger, maman?

— Que veux-tu que je te demande, mon petit?

— Demande-moi si je ne veux pas un nouveau morceau de gâteau?

Maman a ri et comme c'était la fête de Pierre, on a accédé à son désir...

O

Ce jeune homme prétentieux et sot se dit « poète ».

— Qu'avez - vous écrit? lui demande un monsieur rencontré chez des amis.

— Pour l'instant, je n'ai écrit qu'un vers. Je n'ai pas encore écrit le second, faute de rime!

Le coin des Fillettes

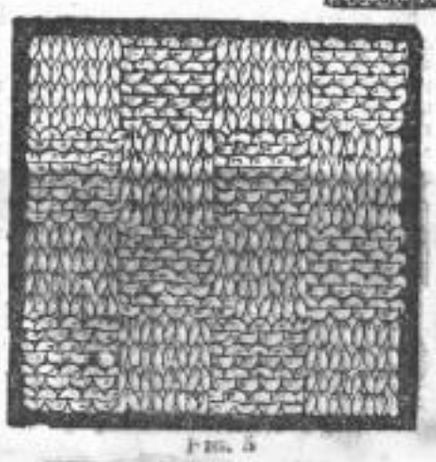


Fig. 5

Fig. 4

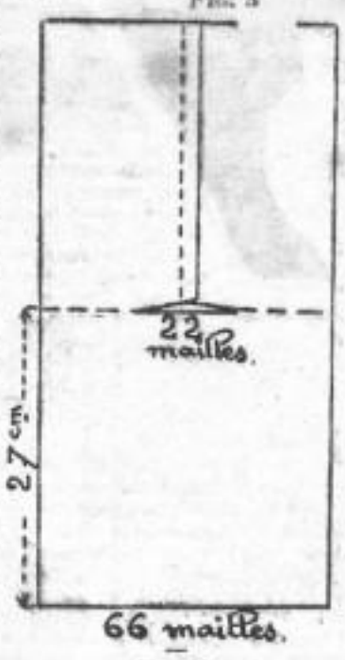


Fig. 1

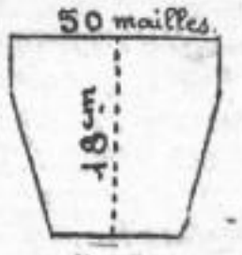


Fig. 2

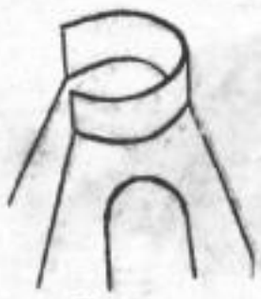


Fig. 3

PETIT VÊTEMENT AU TRICOT POUR BÉBÉ

Ce petit vêtement peut servir pour un bébé de 6 mois à 1 an, ou pour une poupée, en diminuant un peu la quantité des mailles.

Commencer par le dos, en bas. Monter 60 mailles et faire le point de sable (1 m. à l'endroit, 1 m. à l'envers), que vous intervertissez à chaque rang pendant 10 aiguilles (fig. 4), puis commencer le point suivant : 4 m. à l'endroit, 4 m. à l'envers (fig. 5), les unes au-dessus des autres, cela pendant 4 aiguilles; intervertir et mettre les m. à l'endroit sur les m. à l'envers, etc., cela pendant 4 autres aiguilles. Quand le vêtement a 27 cm. depuis le bas, fermer les 22 m. du milieu, travailler chaque côté séparément en ajoutant 13 m. pour le devant (fig. 1), les 7 mailles de bordure se feront en point de sable et les autres au point de fond. Tricoter le devant de la même longueur que le dos et finir par les aiguilles de point de sable.

Pour les manches, commencer par le haut : monter 50 m. et faire le dessin (fig. 2) pendant 10 aiguilles, diminuer ensuite d'une m. à chaque bout d'aiguille tous les 6 rangs; quand il ne reste plus que 40 m. sur l'aiguille (si l'on a 18 cm. de long, sinon continuer sans diminuer jusqu'à ce qu'on ait atteint cette longueur), faire le point de sable, pendant 40 aiguilles, puis fermer. Faire la seconde manche semblable.

Pour le col, remonter des m. tout autour de l'encolure et faire 20 aiguilles de point de sable.

Coudre les côtés et les manches et poser un petit ruban pour maintenir le vêtement fermé.

Les Conseils de tante Camille

Repassage. — *Avant d'essayer, repassez votre objet, vous aurez la certitude que vos coutures, même bâties seulement, sont nettes, qu'elles ne grignent pas, ne font pas de poches. Vous verrez plus nettement l'allure générale de votre ouvrage en prenant beaucoup de soin à le préparer.*

Rectification d'un vêtement. — *Rectifiez toujours un seul côté lorsque vous essayez n'importe quel objet. Pour l'autre côté afin que les deux soient bien semblables, pliez les deux parties l'une sur l'autre, envers sur envers ou endroit sur endroit. On épingle les points symétriques et l'on rebâtit les nouvelles coutures à la place des épingles de rectification. La rectification des deux côtés n'est nécessaire que si vous avez une déformation que vous pouvez ainsi atténuer.*

TIMBRES

TIMBRES RUSSES

On a fêté, il y a quelques semaines, le 20e anniversaire de la Révolution russe d'octobre 1917. Il nous paraît intéressant à cette occasion de donner une courte histoire des timbres russes.

Les timbres ne furent en usage en Russie qu'à partir de l'année 1857. Le modèle qui fut mis en service à cette époque représentait une couronne et un manteau impérial sur lequel, dans un écusson, se détachaient les armes de la Russie des tsars : l'aigle à deux têtes couronné. Autour de ces figures, on lisait l'inscription : Pochtchtovala marka, qui veut dire : timbre-poste, et, des indications touchant le prix de la vignette.

1858

Le premier timbre-poste de ce type est assez rare à l'heure actuelle puisque le 10 kopecks brun et bleu atteint actuellement, non oblitéré, une valeur supérieure à 1.700 francs et, quand il est oblitéré, 360 francs environ. Ce timbre n'était pas dentelé, mais découpé au ciseau. La dentelure ne fut introduite en Russie que l'année suivante (1858). Ce timbre eut son aspect légèrement modifié au cours des années qui suivirent, la gravure et la disposition furent un peu variées, mais le motif central était toujours l'aigle à deux têtes, armes des Romanov, sous lequel on pouvait voir un cor de chasse, emblème de la poste en Russie comme en Allemagne.

1913

C'est seulement en 1913 que, pour la première fois, le visage des tsars apparut sur les timbres. Cette année-là fut fêté le 3e centenaire de la dynastie des Romanov. Ce fut pour le régime tsariste une grande fête à l'occasion de laquelle on émit des timbres-poste représentant, les uns Nicolas II, le tsar en exercice, et les autres, son père Alexandre III.

Un autre modèle, le timbre de 1 rouble en largeur, représentait le Palais des tsars, le Kremlin de Moscou. Ces timbres émis en 1913 restèrent en service pendant la durée de la guerre. Il faut noter, pour les timbres de cette espèce, une particularité singulière. Dès 1915, les pièces de petite monnaie commencèrent à manquer en Russie comme dans la plupart des Etats alors en guerre. Pour remplacer les pièces de 10, 15, 20 kopecks, on imprima alors des timbres-poste à l'effigie des Romanov sur carton et qui portaient au revers, à l'emplacement de la colle, une inscription que nous reproduisons ici et qui indiquait que ces timbres pouvaient être échangés contre la monnaie d'argent et, par conséquent, remplir le rôle de nos pièces de 10, 20 et 40 sous.

1915

RÉSUMÉ. — *Premior le Manchot, accompagné de quatre gardes du corps, vient d'arriver à la maison de* La Citerne, *dans le Causse Méjean, où il veut établir, dans des grottes secrètes, un immense dépôt d'armes. Comme il converse avec César Boucafeu, brave acteur qu'il prend pour le bandit Marcel, Martha-la-Blonde, Charles et Antoine Veziers entrent dans la pièce et menacent Premior.*

Chapitre XIX. — Le lustre 1900

Martha-la-Blonde était vêtue d'un peignoir sale, Charles Veziers, lui, était aussi correct qu'à son ordinaire. Son complet d'étoffe anglaise n'avait pas un faux pli, sa chemise était impeccable. Mais un tic nerveux abaissait le coin gauche de sa lèvre dans un rictus assez vilain à voir et son lourd revolver bien astiqué tremblait à son poing.

— Tu es un enfant, mon cher Charles, fit Premior de sa voix trop polie. Si tu veux discuter argent, pas besoin pour cela de mêler à la conversation des joujoux comme celui que tu tiens si maladroitement. Nous avons trop d'intérêts communs pour ne pas finir par nous entendre ; ce n'est pas la première affaire que nous traitons ensemble...

— Je n'ai pas confiance, riposta Charles Veziers, dont le revolver tremblait toujours. Vous voulez me rouler et rouler mon frère. Cinq mille francs par mois, une misère!

— Tu parles, cinq billets! reprit la voix gouailleuse de Martha-la-Blonde. Cinq billets. Ce qui me faut comme argent de poche.

La blonde jeune femme avait sorti de son sac à main une petite serviette de papier spécial, et devant une glace, elle ôtait méthodiquement de son visage la graisse protectrice de la *crème nocturne* qui le couvrait.

— Il me faut cinq cent mille francs, disait maintenant Charles Veziers. Et autant pour mon frère. Bien entendu, vous annulez mes dettes et vous me rendez les papiers que vous savez.

— Un million! rien que cela, ricanait Premior. Tu as de l'appétit, mon petit Charlot. Une unité! que tu te partageras avec ton frère... Mais je n'ai qu'un cri à pousser et mes quatre hommes, qui sont dans l'antichambre, entreront et vous transformeront tous les trois en écumoires.

— Cela se peut bien, répliqua Charles Veziers, qui tordit encore davantage sa bouche. Mais avant qu'ils entrent, je vous aurai logé deux ou trois pruneaux dans le ventre, ainsi qu'à votre ami Marcel. Je suis prêt à tout, à tout, vous entendez!...

Le revolver tremblait plus encore dans la main de Charles Veziers. Son index se crispait sur la gâchette.

En entendant parler de Marcel, le gangster pour lequel on le prenait, César Boucafeu, le faux Marcel, se sentit une sueur glacée lui couler dans le dos et tremper son caleçon...

Antoine Veziers, dont les doigts sales fourrageaient dans sa longue barbe, intervint :

— Si vous étiez seule partie en cause, monsieur Premior, nous ne formulerions pas de pareilles exigences. Mais nous n'ignorons pas quels intérêts vous représentez ici : ceux de M. Van der Gold, le roi du pétrole, celui que vous appelez si familièrement *le vieux fauteuil à roulettes*.

— Tu es trop bavard, Charlot, coupa brusquement Premior, qui cessa d'écouter Antoine Veziers pour s'adresser à son frère. Je n'aime pas ceux qui ont la langue trop longue. Amédée a dû te dire ce qui était arrivé à Ivan, pas plus tard qu'hier.

— Un crime de plus, répliqua Charles Veziers. Vous ne m'impressionnez pas. Je pense que les lois humaines n'existent que pour les êtres inférieurs, mais que les créatures supérieures sont au-dessus des lois, que les surhommes ont droit à tout ce qui leur permet de réaliser leur puissante personnalité.

Premior éclata d'un gros rire épais.

— Et tu te crois un surhomme, pauvre idiot! ...

— Assez, fit Charles qui frappa du poing un grand coup sur la table. La question est de savoir si M. Van der Gold veut ou ne veut pas nous donner un de ses nombreux millions pour qu'il puisse établir, dans notre grotte, un arsenal secret.

— Vous posez la question d'une façon affreusement matérielle, répliqua Premior d'une voix qui se faisait cauteleuse. Nous ne défendons pas des intérêts, mais une grande Cause, celle de l'Ordre.

— L'Ordre c'est la propriété, fit Antoine Veziers de sa voix de basse. Je suis l'adversaire d'un régime où les droits sacrés de la propriété ne sont pas respectés, où l'usine, qui était le fruit des sueurs et des veilles de mon père et de mon arrière-grand-père, nous a été enlevée par des financiers qui n'étaient pas de notre race. Mais pour défendre l'Ordre, j'estime précisément que notre premier devoir, à mon frère et à moi, est de reconstituer, par tous les moyens, le patrimoine dont nous avons été honteusement frustrés.

— Vous avez une singulière conception de la Cause que vous servez, fit Premior d'une voix un peu trop convaincue.

— Oh! ferme le robinet d'eau chaude, répliqua Martha-la-Blonde. Tu ferais mieux de changer de disque, mon petit vieux. Réserve ça pour ceux qui débarquent. Charles et moi on sait bien ce qu'elle veut dire, ta musique. Tu donnes du fric, oui ou non, c'est de ça qu'on te parle!

— Tout à fait d'accord avec ma belle-sœur, approuva Antoine Veziers. J'ai préparé, moi aussi, un projet de contrat et je vous demanderai de le signer dans le plus bref délai.

— Si dans cinq minutes rien n'est fait, dit Charles de sa voix brève, je tire...

Martha-la-Blonde avait fini d'enlever sa crème nocturne. Elle se poudrait maintenant et se préparait à se dessiner les sourcils. Antoine Veziers fouillait dans la poche de son veston de chasse en velours côtelé beige et il en sortait un papier timbré, sali, plié en quatre : le projet de contrat.

Charles Veziers s'avança vers César Boucafeu, le revolver en avant :

— Allons, allons, reculez au fond de la pièce, monsieur Marcel, vous n'avez rien à faire dans la discussion du contrat.

— Oui, c'est pas vos ognons, ajoutait la belle Martha en esquissant son sourcil gauche avec un crayon gras noir.

La nervosité de Charles Veziers était plus grande que jamais. Il fonçait, avec son revolver, sur le petit ventre rond de César Boucafeu, comme s'il allait le truffer de balles de plomb. Le brave acteur effrayé fit précipitamment plusieurs pas en arrière, les deux mains levées aussi haut qu'il le pouvait, se rapprochant de la haute cheminée qui n'était maintenant plus emplie que de cendres grises. C'est dans sa précipitation qu'il heurta de son bras un prétentieux lustre de style 1900, avec une telle force que ce pesant assemblage de fer forgé et de verre de couleur s'effondra subitement, heurtant dans sa chute le bras de Charles Veziers.

La violence du choc fut telle que celui-ci lâcha son revolver.

César avait à peine eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait que Premior, avec une agilité qu'on n'eût pas supposée à un homme infirme et corpulent, avait, avec sa main unique, ramassé le revolver de Charles, et qu'il tirait un coup de feu en l'air. Ses quatre gardes du corps, revolver au poing, faisaient irruption dans la grande salle voûtée, et sur un signe de Premior, ils faisaient prisonnier Martha-la-Blonde et les deux frères Veziers.

Tout cela avait été si rapide qu'aucun des trois Veziers n'avait pu esquisser de résistance. Ils étaient groupés devant la cheminée, sous le revolver des gardes du corps de Premior. C'étaient eux qui avaient maintenant les mains en l'air et Premior ricanait.

Chapitre XX. — Un œil photo-électrique

Les quatre gardes du corps avaient maintenant quitté la grande pièce dans laquelle brillait les premiers rayons du soleil.

Les trois Veziers, Premior et César Boucafeu étaient assis autour de la grande table encombrée de cailloux et de paperasses. Premior avait devant lui un grand plan au lavis et aux encres de couleur, tout déplié. César Boucafeu tenait à la main un revolver braqué sur les Veziers. Le malheureux acteur se sentait terriblement coupable de tenir ainsi une arme à la main, mais il n'avait pas osé refuser cette mission de confiance lorsque Premior, après l'avoir remercié du sang-froid avec lequel il avait désarmé Charles Veziers, lui avait demandé de prendre l'arme afin qu'il puisse examiner le plan des grottes trouvé en fouillant les poches d'Antoine Veziers.

Premior interrogeait le colosse barbu, et Antoine, si menaçant tout à l'heure, répondait avec une docilité d'enfant.

— Si je comprends bien, il y a trois issues à votre grotte.

— Trois issues, c'est inexact. Il n'y a qu'une issue qui soit actuellement accessible, celle qui aboutit dans cette pièce, derrière la plaque de cheminée, celle par laquelle M. Marcel et moi avons cette nuit visité les grottes. L'une des autres issues, celle de la grande grotte, est un tunnel qui fut sans doute creusé par les « Camisards ». Mais des éboulements, naturels ou provoqués, se sont produits, et il faudrait plusieurs jours de travaux pour déblayer ce tunnel. La troisième issue n'est guère qu'une porte de secours, secrète, très difficilement praticable. Elle donne à plusieurs centaines de mètres d'ici, dans une esquisse très nette de *Lapiez*.

— *Lapiez*, qu'est-ce que c'est que ça? tu ne pourrais pas parler comme tout le monde, Barbe à poux? interrompit brutalement Premior.

Charles Veziers eut un sourire un peu méprisant.

— Nous autres, géologues, nous appelons un *Lapiez* ou *Lapiaz*, d'après une expression usitée en Suisse romande, des plateaux de roches calcaires où toute terre végétale a été enlevée par les eaux de pluie. Le *Lapiez*, dont je parle, est une sorte de chaos rocheux, en bordure du Causse Méjean, analogue à Montpellier-le-Vieux, sur le Causse noir, à vingt kilomètres d'ici. Mais heureusement ce site magnifique n'a pas encore été découvert par les touristes, et les bergers, avec leur terreur superstitieuse, ne s'y hasardent guère. C'est dire que cette issue, perdue dans un chaos de rochers, est pratiquement très sûre.

— Pourrons-nous l'utiliser? interrogea Premior.

— Comme sortie de secours seulement, répondit Antoine, mais nullement autrement. Le trajet pour atteindre cette issue est très difficile. Il faut traverser un ruisseau souterrain coupé surtout, en hiver, de voûtes *syphonnantes*, je veux dire de voûtes rocheuses englouties par l'eau, et où il faut plonger pour pouvoir passer...

Premior coupa court à ces explications techniques.

— Il est impossible de passer des armes par ce chemin qui n'est qu'un passage pour fuir en cas de surprise.

— Tout à fait exact, monsieur Premior.

L'index boudiné du manchot suivait les contours des plans de la grotte dressés par Antoine Veziers.

La grotte, en coupe, avait la forme d'une immense poire dont la queue, très étroite et très allongée, était le puits où avaient été établis les escaliers qui aboutissaient dans la grande salle de *La Citerne*, à la naissance de cette queue de poire, au sommet de la voûte de la grande grotte, à l'endroit où partait du puits principal une galerie secondaire, en partie artificielle, munie d'échelles qui permettait d'atteindre le sol de la grotte, se trouvait indiquée une petite cave voûtée, artificielle, et qui était ainsi désignée « *Soute aux poudres* ».

— Vous avez déjà entreposé des poudres dans les grottes, monsieur Antoine Veziers?

Le ton de Premior était redevenu poli. Mais son *monsieur* était plus méprisant et plus humiliant que son « *Barbe à poux* » de tout à l'heure. Antoine continuait d'être prévenant, humble, empressé.

— J'ai pensé, monsieur Premior, qu'il serait utile d'avoir un dispositif d'alarme et de sûreté pour couper court aux attaques brusquées qui peuvent toujours se produire. J'ai donc disposé là une charge de plusieurs tonnes de *bachmanite*, le plus puissant des explosifs connus. La charge est considérable et je suis persuadé que le jour où elle sautera, cette maison disparaîtra dans le gouffre

César heurta dans sa précipitation un lustre qui s'effondra sur le bras de Charles Veziers.

et avec elle la seule issue accessible de la grotte. Je suis le seul à connaître, en effet, ce que j'ai appelé la « *porte de secours* ».

— Très ingénieux, approuva Premior. Mais comment déclencheriez-vous l'explosion.

— Un dispositif très simple, monsieur Premior. Un *œil photo-électrique* a été placé par mes soins devant la porte secrète de la caverne, celle qui s'ouvre ici dans la cheminée. Vous savez comment fonctionnent ces yeux *photo-électriques* qui permettent de compter, par exemple, les visiteurs qui pénètrent dans une exposition. Un rayon *infra-rouge*, donc invisible à l'œil nu, frappe en permanence l'*œil photo-électrique*. Si quelqu'un vient à passer dans le rayon, à le couper par conséquent, l'œil qui cesse de recevoir l'invisible lumière infrarouge déclenche un mécanisme qui peut être aussi bien le totalisateur des entrées dans une exposition universelle, une sonnerie d'alarme, ou le détonateur qui fera sauter une charge massive d'explosifs.

— Tout à fait excellent, approuva Premior. Ce dispositif *photo-électrique* est-il encore en projet ou l'avez-vous déjà installé?

— L'*œil photo-électrique* est en place, monsieur Premior, fit Antoine avec son humilité coutumière et j'ai muni d'un dispositif semblable, non seulement la porte du souterrain, mais les deux portes d'entrée de la maison. Toutes nos fenêtres sont grillagées ici. On ne peut entrer ou sortir autrement que par la porte. Et comme l'*œil photo-électrique* est amorcé, si l'on veut sortir de la maison, ou y entrer, tout sautera.

— Tout *sauterait*, voulez-vous dire, rectifia Martha-la-Blonde, à demi poudrée et qui boudait, un seul sourcil dessiné au crayon sur son front mal poudré.

— Non, je dis bien. TOUT SAUTERA. La charge de bachmanite est en place depuis plusieurs semaines.

— C'est moi qui te l'ai fournie, précisa Charles Veziers.

— ...Et j'ai mis moi-même en marche, en allant chercher mon frère il y a une demi-heure, le mécanisme *photo-électrique*, que j'ai établi patiemment, au cours de ces dernières années. Si n'importe lequel d'entre nous, si quelqu'un de vos hommes, monsieur Premior, veut quitter maintenant *La Citerne*, tout sautera.

— Mais nous n'avons pas l'intention de sortir, fit Premior avec un gros rire où perçait un peu d'inquiétude. Votre hospitalité est charmante. Nous resterons ici autant qu'il le faudra, jusqu'à ce que vous ayez accepté nos conditions et désarmé vous-même votre machine infernale.

— Je ne vous conseillerai pas de prolonger votre séjour dans de telles conditions, répliqua Antoine, qui n'avait pas quitté son ton humble; il affectait de ne pas regarder Premior en face et il fourrageait dans sa barbe. Je suis en effet décidé à tout pour que nous tombions d'accord sur les propositions que nous vous avons faites. Si à 7 h. 1/2 notre projet de contrat n'est pas signé, tout sautera, et moi avec vous. Que m'importe la vie si c'est pour croupir toujours dans l'ignoble situation où je suis. Et pour que vous soyiez certain que je ne vous fais pas une menace en l'air (oh! j'ai beaucoup réfléchi durant les longs hivers que j'ai passés dans la solitude des Causses), à 7 heures un pétard sautera dans la grande grotte, vous avertissant qu'une demi-heure plus tard, si vous n'acceptez pas, tout sautera...

***

7 heures sonnèrent quelque part dans la maison, à une grande horloge campagnarde. Et aussitôt après, des entrailles de la terre, monta un grondement sourd, semblable à un lointain coup de tonnerre.

Premior s'était levé, il avait arraché le revolver des mains de César Boucafeu. Il écumait de colère.

On ne se paye pas la figure de Premior de cette façon! Je vais vous refroidir tous les trois, canailles!

Le manchot pointa son revolver sur les Veziers, qui tous les trois s'étaient levés à leur tour de l'autre côté de la table.

Charles et sa femme étaient alors blêmes de terreur, mais Antoine semblait calme.

(A suivre.)

Mon Papa, ma Maman...

Récits vécus, écrits et illustrés par nos lecteurs pour notre **GRAND CONCOURS**

MA JOLIE MAMAN

J'aime beaucoup mes parents et eux aussi m'aiment beaucoup. Maman est très jolie, elle a des cheveux noirs et frisés, des yeux marrons, sa bouche est souvent encadrée d'un sourire. Maman est très gentille mais quelquefois elle gronde. Elle se lève presque toujours la première et se couche la dernière.

L'année que j'ai été bien malade, elle couchait avec moi, me soignait avec beaucoup de soins et elle a passé plusieurs nuits sans dormir. Elle se passe de beaucoup de plaisirs pour ses enfants. C'est pourquoi je l'aime.

Mais il y a une autre personne que j'aime autant que maman, c'est papa. Papa lui aussi est joli, ses cheveux sont noirs, sa peau est brune et ses traits sont fins. Je ne vois pas souvent papa car il part le matin de bonne heure et revient assez tard le soir. Nous le voyons le soir, le dimanche et les jours de fête. Mais cela n'empêche pas que je l'aime, quand il arrive le soir je me jette à son cou. Papa travaille beaucoup. Quand, la nuit arrivée, il rentre à la maison, il est très fatigué. C'est pour cela que j'aime beaucoup papa.

Éliane HUBERT, 10 ans 1/2.

DÉPART POUR LE TRAVAIL

5 h. 1/2 sonnent au réveil. Mes parents se réveillent, puis se lèvent. Pendant que mon père fait un petit brin de toilette, ma mère chauffe le café sur le feu déjà allumé. Moi, moins matinal que mes parents, et cependant réveillé, je les regarde.

Maman sort les tasses et sert le café. Vite! Vite! il est 6 h. 5, dans une demi-heure le train part.

Papa mange : maman m'apporte mon café et boit le sien. Malheureusement, il est trop chaud, et papa, à qui le temps presse, ne peut pas boire tout; moi, j'en suis content, car c'est moi qui dois le finir.

Enfin papa est prêt. Après avoir mis vestons, pardessus et casquette, il nous embrasse, et s'en va pour gagner péniblement quelque argent.

Ma mère le regarde partir, puis ferme la porte et va se recoucher.

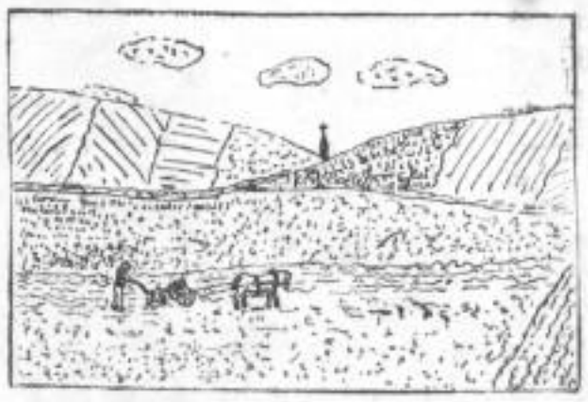
Moi, quelques minutes après, je redors déjà profondément.

Robert BREUIL, Orly.

MON PÈRE LE TAILLEUR DE CRISTAUX

Papa fait le métier de tailleur sur cristaux. C'est un métier bien pénible, il se lève à 4 heures le matin pour partir à 5 heures; le soir il revient à 6 h. 30. C'est un métier qui ne se fait pas avec de petits outils comme le croient beaucoup de gens. Il fabrique des verres, fait des dessins sur le verre. Il nous en a fait de bien beaux. Il travaille avec deux grandes roues de grès qui tournent en sens inverse, et de l'eau coule dessus. Ce doit être froid l'hiver quand l'eau lui coule sur les mains. Maman fait le ménage, fait le manger, elle n'a pas de métier fixe, elle soigne les poules, les lapins, le chien et notre chat. Je ne voudrais pas faire le métier de tailleur sur cristaux.

Jacques BERRIER,
aux Molières, par Limours.



UNE MALADIE

Depuis quelques jours la grippe me retient au lit. Ma mère, inquiète comme le sont toutes les bonnes mamans quand leur enfant est malade, a décidé que je n'irais pas à l'école durant quelques jours.

J'ai d'abord protesté en lui disant que toutes les compositions se faisaient maintenant et que je ne tenais pas du tout à perdre ma place de second. Maman n'a rien voulu savoir de tout cela et j'ai dû rester à la maison pour être soigné, et, depuis quelques jours, je ne fais qu'avaler sirops de toutes sortes, tisanes brûlantes.

Tout cela, en vérité, n'a rien de bien désagréable et, bien au chaud dans mon lit, les couvertures remontées jusqu'à mon nez, je pense... Je pense à ma chère maman qui me soigne avec dévouement, qui m'a soigné encore quand j'étais plus petit. Oh! maman, combien de nuits blanches tu a passées, pleurant, au chevet de mon petit lit blanc. Sans toi, maman, que la maison serait triste. C'est toi qui, chaque jour, accomplit les menus travaux qui égaient notre maison; le matin tu ouvres tout grand les fenêtres, l'air frais vient parfumer les pièces. Puis tu fais le ménage. Sous ton chiffon les meubles luisent, le parquet brille...

Soudain, doucement, la porte s'ouvre, et maman apparaît, elle s'approche de mon lit, pose un baiser sur mon front et dit :

« Tu as moins de fièvre, cependant ne te découvre pas, tu pourrais attraper froid.

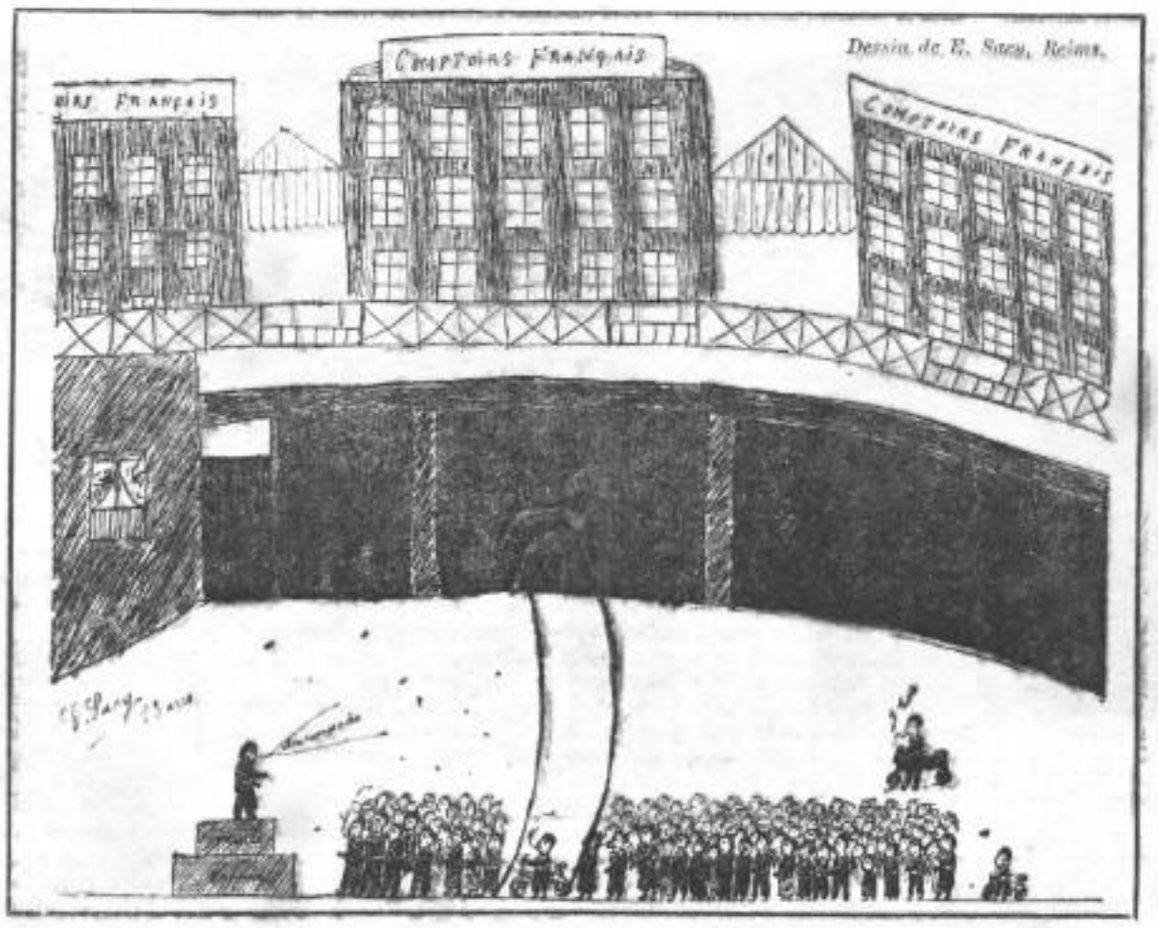
— Maman, veux-tu m'apporter *Mon Camarade*, il va me distraire.

— Oui, mais en même temps je vais te donner de la tisane avec du miel dedans.

Et, doucement, elle part en refermant la porte, de peur des courants d'air.

Que maman est bonne! et je l'aime.

Pierre LIGER, Bougival.



AU PAYS DU COGNAC

Jarnac est dans la région de l'eau-de-vie que l'on appelle Cognac, ce qui occupe beaucoup d'ouvriers. Maman va travailler dans un des magasins. Un jour que j'étais venu lui apporter son parapluie parce qu'il pleuvait, je regardais, émerveillé, sortir pendant cinq minutes ce long défilé d'ouvriers. Quand je vis maman je la rejoignis et elle parut très contente que j'aie pensé à elle.

Louis FORT, Jarnac.

MA PETITE MAMAN

Maman, c'est à 11 ans que j'ai commencé à te comprendre, que j'ai commencé à te voir. Maman tu es toute petite, tu marches dans notre maison, tu ranges le ménage, tu fais la cuisine, et tu es maman. Le matin tu viens m'éveiller. J'entends tes pas dans l'escalier. C'est le jour qui arrive avec l'école, et je ne suis pas bien contente. Mais tu ouvres la porte, c'est maman qui vient avec du courage et de la bonté. Nous nous embrassons. C'était le jour qui accompagnait l'école, maintenant c'est le jour que tu accompagnes. Tu entr'ouvres la fenêtre, et l'air et le soleil, c'est toi et tu es le matin et le travail...

Le soir tu te fais un peu plus belle, tu mets un tablier propre. Tu es assise près de la fenêtre, tu es bien propre. C'est comme cela que je t'aime. Lorsque tu es assise, tu couds et tu penses. Je sais à quoi tu penses. Tu penses à la chemise que tu couds, à la soupe du soir. Tu te dis : « Il va falloir, à 5 heures, que je coupe mon oseille pour faire de la soupe à l'oseille. Tu écoutes mon père qui fait des sabots. Mais surtout tu penses à moi; lorsque tu penses à moi, maman, ta vie est une chose nécessaire. Ton cœur est plein de forces et tu veux toutes les employer.

Suzanne BUCÈRE.

MON PAPA PENDANT LA GRÈVE

Nous sommes en juin 1936, papa, et ma sœur âgée de 15 ans, travaillent dans une grosse maison d'alimentation; un matin, papa revient en courant à la maison en disant que les ouvriers sont en grève et occupent l'usine; il demande à maman d'apporter à ma sœur et à lui leur nourriture. Maman est heureuse de voir les ouvriers se réveiller, car le patron milliardaire payait papa 160 francs par semaine et ma sœur 44 francs pour 48 heures de travail.

Sitôt mis au courant, maman et moi nous décidons d'apporter le diner à papa et à ma sœur. Nous nous pressons de préparer la nourriture et aussitôt nous partons. Devant la maison, des ouvriers mangent joyeusement et rient de grand cœur. Pendant que papa déjeune, un camarade prend la parole au nom de la C. G. T. pour dire aux travailleurs de l'alimentation de se donner toujours la main et de tenir jusqu'au bout de la grève, et pour les encourager dans cette dure période; cette causerie se finit par des acclamations et des applaudissements.

Un accordéon et un jazz furent apportés par quelques camarades, et chaque journée se finit par des danses; les ouvriers dansent joyeusement. Les jeunes gens jouent au football, au coq rouge, à colin-maillard. De 9 à 10 heures des camarades viennent, nombreux, chanter pour terminer la soirée.

Ensuite toutes les femmes et jeunes filles retournent à leur foyer en parlant de la grève. Après, c'est la nuit, et les hommes se couchent sur des sacs pour dormir. Le lendemain tout le monde revient comme d'habitude avec l'espoir d'avoir gain de cause. Le surlendemain ce fut la victoire; les ouvriers ont obtenu ce qu'ils demandaient. Ce fut la joie partout, maman et papa sont contents surtout pour ma sœur et moi.

Mes parents étaient satisfaits d'avoir gagné plus d'argent par semaine, pour nous rendre plus heureux, car ils nous aiment beaucoup.

E. SACY, 13 ans.

UNE PARTIE DE PÊCHE

Un soleil vif se lève à l'horizon; papa, maman et moi nous partons de bon matin car nous allons à la pêche; moi j'emporte tout le matériel et maman emporte du pain, du chocolat, etc., pour le casse-croûte. Après avoir parcouru un kilomètre et demi à travers champs, nous arrivons au bord de la rivière; mon papa défait les gaules, monte les lignes sur le bambou et commence à appâter. Puis il amorce sa ligne et n'oublie pas la mienne, car moi je ne suis pas un as de la pêche.

Et moi, tu sais, je suis un petit garçon de précaution. Comme je ne suis pas un fervent de la pêche, j'ai pris soin d'emporter *Mon Camarade* pour me distraire. Aussi, comme je suis en train de le lire, voilà juste un poisson qui se met à mordre; alors moi qui ne faisais pas du tout attention, papa qui venait de voir mon flotteur couler, me crie : « Ferre, mais ferre donc! » Je laisse tomber *Mon Camarade* et je tire un grand coup sur la ligne qui, à mon grand désespoir, va s'accrocher dans les branches d'un grand saule.

Maman qui est derrière moi me dit : « Vois-tu, si tu avais fait attention, tu aurais attrapé un gros poisson. »

Moi, tout en débrouillant ma ligne qui est accrochée : « Ça ne fait rien, maman, en lisant *Mon Camarade* tout de suite j'ai vu que j'ai gagné un Album en couleurs au Concours des « plus belles histoires », alors tu sais, je suis content. » Et nous sommes rentrés chez nous, moi bredouille mais content, tandis que papa avait une friture.

André BERÇON,
La Boissière, par Alençon (Orne).

UNE GRANDE PEUR

Dans l'atmosphère calme de la cuisine que troublent seuls le tic tac de la pendule et la chanson de la bouilloire, maman, ma petite sœur et moi nous attendons papa qui doit bientôt rentrer de son travail.

Maman qui tricotait pose son ouvrage et dit : « Le père est un peu en retard aujourd'hui, il devrait être là depuis une demi-heure. »

Ces paroles interrompirent la lecture passionnante de mon journal favori *Mon Camarade*, et me firent lever la tête.

« Peut-être a-t-il quitté le travail un peu plus tard qu'à l'habitude. »

Et je me remis à lire.

Insouciante, ma petite sœur confectionnait une robe à sa poupée. La bouilloire continuait son interminable chanson, et les aiguilles à tricoter, maniées par des mains habiles, s'entrechoquaient avec un cliquetis joyeux.

Ding... Ding... 7 heures.

Maman pousse un gros soupir et pose son ouvrage.

« Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, j'ai toujours peur en le voyant partir avec sa grosse moto. »

Depuis longtemps j'avais cessé la lecture car, moi aussi, je commençais à être inquiet, mais devant ma mère je n'osais rien dire.

« Ne t'inquiète pas, maman; papa a certainement eu une panne, c'est si fréquent avec une moto.

— Mais enfin, il serait déjà arrivé. »

Et le silence tombe à nouveau... Que les minutes sont longues, longues... Le moindre bruit dehors nous fait lever la tête. Jamais entendrons-nous le pas bien connu de papa? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé : une collision avec une automobile est si possible; et de folles idées s'échafaudent dans ma tête.

Tout à coup, j'entendis un pas dans l'escalier. D'un seul bond, nous sommes tous trois debout. En tête, je coure à la porte que j'ouvre en tremblant un peu.

« Papa! »

Il nous embrasse tour à tour, et, à peine est-il entré, qu'il est assailli de questions.

« Voilà, dit-il, j'étais prêt à quitter le travail lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus une goutte d'essence dans le réservoir de ma moto. Force me fut de revenir à pied, et dame six kilomètres ne se font pas vite. »

Oh! tout se terminait pour le mieux.

Pierre LIGER, 13 ans.

LES BONS SOINS D'UNE MAMAN

C'est à la fin des vacances que j'attrapai la diphtérie. Vous allez vous dire que j'ai eu une rude chance d'avoir juste à la fin des congés un autre mois de vacances. Détrompez-vous. Si par bonheur vous n'avez pas encore eu cette maladie, j'espère que jamais vous ne la connaîtrez.

C'est grâce à cette maladie que j'ai compris plus que jamais l'utilité d'une maman. Toujours elle était là pour m'encourager, me rassurer et me consoler. Elle se levait la nuit pour me recouvrir, car dans d'affreux cauchemars, je m'étais mis à nu. Le jour, harassée de fatigue, elle avait encore la force de venir dans ma chambre et de faire tout le ménage. Elle cherchait à me distraire et y réussissait toujours. Elle me faisait prendre mes remèdes avec tant de gentillesse que j'avalais sans faire une grimace les potions les plus amères. Je me souviendrai toute ma vie de ces trente jours de maladie et surtout du grand dévouement que ma mère eut pour moi.

Envoi d'un lecteur.

UNE FAMILLE DANS LE NOIR PAYS DE BORINAGE

Depuis mon jeune âge je n'ai plus connu mon premier père, qui, à ce que j'ai appris, n'aimait pas beaucoup le travail. Chaque jour, durant le temps que j'étais à l'école, ma mère se rendait à l'usine pour nous venir en aide et pour nous habiller ma jeune sœur et moi.

Chaque soir elle rentrait très fatiguée à la maison, mais malgré sa fatigue elle reprenait son ménage de bon cœur. Nous n'habitions pas un palais, mais nous étions toujours propres.

Le malheur voulut que j'aie un accident, un bras cassé en tombant. Je n'étais pas encore guéri que maman fut blessée d'une déchirure dans les reins et qu'elle dut subir une grave opération. Puis ce fut à nouveau moi, et encore après ma sœur qui furent opérés.

Combien de nuits maman a-t-elle veillé sur nos petites personnes? Je sais que tu ne riras pas de tous nos déboires.

Pendant que ma jeune sœur était à l'hôpital, ma mère fit connaissance d'un homme et cela se termina par un mariage. Je vous dirai que j'étais bien heureux d'avoir à nouveau un papa. C'était le moment où je commençais à avoir plus de force. Je ne savais quoi faire pour qu'il soit content de nous, pour qu'il soit fier de nous.

Dans les premiers temps je ne connaissais pas mon père convenablement. Petit à petit la connaissance se faisait et un soir je me suis aventuré à lui demander pourquoi il sortait souvent le soir, et pourquoi il était parfois morose. Je croyais qu'il allait me répondre brusquement ou me flanquer son pied quelque part; maman aussi craignait d'avoir des désagréments, mais ce fut tout le contraire.

Il me montra une ruche d'abeilles et me fit comprendre comment le travail y était beau. Il me fit remarquer des abeilles qui restaient sur la planche de sortie. « Ce sont celles qui ne travaillent pas, elles doivent rester dehors. Je sors le soir pour que soit fait un monde où ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas. »

Le lendemain, je croyais revenir sur la question, mais mon beau-père fut blessé très gravement et quand il fut conduit à l'hôpital, il était presque à la mort. Mon beau-père était mineur. Une pierre s'était détachée de la paroi, lui avait cassé une côte qui lui avait percé le poumon et fait du mal au cœur. Le médecin constata également une double pneumonie.

Voilà maintenant quinze mois que mon beau-père ne travaille plus, et deux mois qu'il est revenu à la maison. Ma jeune sœur a fait une pneumonie et on a failli la perdre. Elle a eu 41,6 de fièvre et maman est restée dix jours et dix nuits sur pied. Quel grand courage...

Si je suis classé dans le concours et que j'aie un prix, ne me le donnez pas, mais envoyez-le à un petit Espagnol; cela lui fera plaisir. Mettez seulement mon nom dans le journal.

Pierre Q..., 12 ans,
Province de Hainaut (Belgique).

VARIÉTÉS

ILLUSION D'OPTIQUE

Joignez les deux index comme l'indique le dessin, à la hauteur des épaules et regardez fixement devant vous. Elevez lentement les bras en tenant toujours les doigts joints et

arrêtez-les à la hauteur de vos yeux. Surprise! Vous voyez, entre vos deux index, un index plus petit et si vous séparez légèrement vos doigts, votre troisième index semble suspendu en l'air.

CARRELAGE

Une entreprise a été chargée d'incruster dans le mur d'une maison le nom d'un personnage célèbre dans l'histoire et une inscription dans ce genre : De telle année à telle année, un tel a vécu dans cette maison. Malheureusement, l'entreprise n'a pu retrouver ce nom et la plaque attend toujours d'être apposée. Pouvez-vous retrouver ce nom composé des lettres suivantes :

N N N P P B L R T A A A O O O E E

MOTS CARRÉS

× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×

Je voyage sur les eaux.
Je suis un peuple de race blanche et de religion musulmane.
Sur l'eau, fait que l'on avance.
Habitant de la péninsule ibérique.
Dieu marin des anciens Grecs.

CALCUL AMUSANT

On demandait à Homère (célèbre écrivain grec) de combien de Grecs se composait l'armée qui fit le siège de Troie. Il répondit : « Il y avait 7 feux éclatants, à chaque feu 50 broches. Autour des broches se trouvaient 3 fois 300 Grecs. » Réussirez-vous à faire le calcul ?

LES CONTRAIRES

Avec les initiales des mots contraires aux mots suivants, formez le nom d'un animal très recherché pour sa fourrure. (Respectez l'ordre des mots. Le nom de l'animal est formé de deux mots.) Lenteur, Ami, Factice, Séparer, Fleurer, Permettre, Hausser, Mat, Ombreux, Raboteux.

CHARADE

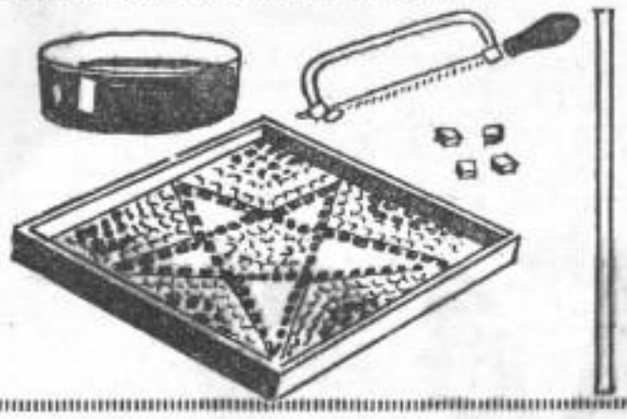
envoyées par Henri Poslianec, Dagny.

Mon premier est un diminutif de montagne,
Les canards se plaisent dans mon second,
Mon troisième est une massue de réglisse,
Mon tout est un col des Pyrénées.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

BRICOLONS : Plateau de mosaïque

Découpez, avec une scie très fine, une réglette de bois blanc, en petits cubes de 1 cm. de côté env. Divisez vos cubes en 4 tas égaux. Le 1er tas restera blanc; le 2e sera teint dans l'encre noire; le 3e dans l'encre rouge, et le 4e dans l'encre bleue. Vous disposez de 4 couleurs différentes pour reproduire l'étoile ci-dessous. Placez vos cubes sur le fond du plateau, fixez-les à l'aide d'un peu de colle forte; mettez du mastic dans les joints, grattez pour que rien ne dépasse; une couche de vernis achèvera votre travail.



SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 112

Charade. — Lapin (La-Pin).
Enigme. — Le miroir.
Devinette. — Parce qu'il a perdu la laine (l'haleine).
Lettres à rétablir. — Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.
Anagramme. — Alise, Asile, Salie, Alies, Elisa.
Amusant artifice. —

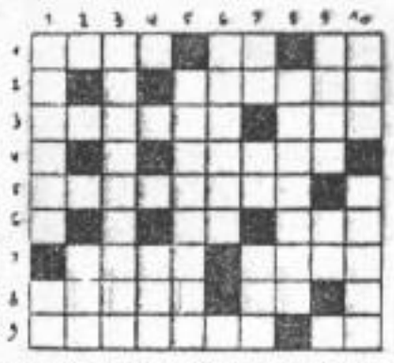
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 112

Horizontalement. — 1. Musette. — 2. Iuri. — 3. Une. Isle. — 4. Tige. Oie. — 5. Oléron. — 6. Seine. — 7. Si. Eau. — Fers. Ts.

Verticalement. — 1. Moutons. — 2. Nil. If. — 3. Sièges. — 4. Ea. Ere. — 5. Tri. Oise. — 6. Tisonna. — 7. Id. Eut. — 8. Seez.

MOTS CROISÉS DU N° 113

Horizontalement. — 1. Animal à fourrure épaisse. Fleuve d'Italie. Adjectif possessif. — 2. Gros oiseau domestiqué à la queue large et étalée. — 3. Imiter servilement et gauchement. Terre entourée d'eau. — 4. Ensemble des animaux d'un pays. — 5. Petit oiseau des champs. — 6. Négation. Jeu d'adresse. — 7. Animaux têtus. Individu. — 8. Os de certains poissons. Note de musique. — 9. Vice qui éloigne du travail. Pronom.



Verticalement. — 1. Il est couvert de plumes. Deux lettres de « part ». — 2. Perroquet. — 3. Faire certain bruit en parlant du chat. — 4. Saison chaude. — 5. Dents saillantes de l'éléphant. — 6. Bandit qui court les mers pour voler et piller. — 7. Pronom indéfini. Note de musique. Epoque. — 8. Petit repas familier. — 9. Poisson plat à chair très estimée. Terminaison d'infinitif. — 10. Homme ignorant ou entêté. Celle du coq est rouge et dentelée.

LE COURRIER DE JANOT

Lucien Desfontaine, Beuvrages (Nord) : La lettre de Janot c'est une lettre faite pour relier entre eux tous nos lecteurs, tous les membres de la grande famille qu'est *Mon Camarade*. Tu auras bientôt des petits Concours toutes les semaines. Je serai content si tu me rends visite. — *Georges Merlier*, Paris : Hélas ! non, il n'existe pas encore de journal dans le genre de nôtre et qui s'adresse à des garçons de seize ans, plus et moins. Mais si *Mon Camarade* prospère, peut-être que nous ferons un jour une revue semblable. — *Louis Chassagnac*, Allassac, demande à correspondre autant que possible avec un petit camarade du nord de la France. Lui écrire à cette adresse : Louis Chassagnac, à Montauval, par Allassac (Corrèze). *Henri Bodillon*, Voiron (Isère) : Merci de ton joli petit récit : *Une Journée en famille*. Je lui souhaite du succès pour notre Concours. — *Paulette Jaros*, Bleux : Tu m'écris : « *Voilà trois ans que je lis Mon Camarade, qui est de plus en plus passionnant. J'ai gardé nos numéros et je suis contente de les relire souvent.* » Quel beau compliment tu nous fais là. Ces messieurs-dames de la Rédaction se sont rengorgés d'aise.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

– ABONNEMENT-PRIME –

donnant droit à Mon Camarade pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou **UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un **COUTEAU** 3 pièces, ou **CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de **JANOT**, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

81, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Nos Frères les Arbres

Tu sais, dit Pierre à sa sœur Hélène, que Jean Fauchet a failli se noyer; c'est un bébé terrible : pendant que sa maman était allée chercher du bois pour la lessive, il a grimpé jusqu'à la grande cuve pleine d'eau et — pleuf! — il est tombé dedans... Heureusement, son frère Jacques n'a pas tardé à rentrer; il l'a vivement tiré de là ; mais, un peu plus, le petit mourait asphyxié.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « asphyxié »? demande Hélène.

— Cela veut dire qu'il n'avait plus d'air à respirer; les grands soufflets de nos poumons ont toujours besoin de faire leur travail : aspirer l'air, le rejeter ensuite, alors...

C'est à ce moment de la conversation que j'arrivai.

— Tu es bien savant, mon cher Pierre; c'est, j'en suis sûr, parce que tu lis chaque semaine *Mon Camarade*; mais dis-moi donc pourquoi nos poumons aspirent de l'air si c'est pour le rejeter aussitôt ?

On ne prend pas facilement Pierre en défaut.

— Parce que, dit-il, nos poumons gardent une partie de l'air, l'*oxygène*, qui va nettoyer notre sang; ils renvoient tout le reste.

— Bravo! Et tout ce reste...

— Oh! je ne m'en occupe pas, puisque c'est une chose inutile, ce n'est pas la peine même de savoir son nom.

— Ah! quel garçon pratique tu fais! Et pourtant tu as tort, car ce que tu rejettes est chargé d'un terrible poison; écoute plutôt : l'air est un mélange de gaz, contenant notamment l'oxygène pur dont nos poumons sont si friands; mais, quand il sort des poumons, il n'est plus reconnaissable, il est tout imprégné de cet *acide carbonique* dont il faut que tu retiennes le nom, car c'est le poison en question; il se dégage du gaz carbonique quand on fait du feu : attention donc aux poêles mal fermés! Fait curieux : la matière qui le constitue est la même que celle du charbon, du diamant, de la mine de ton crayon, c'est du carbone. Ce léger poison que tu souffles tout le jour et toute la nuit, que des millions d'hommes lancent aussi par la bouche, et il n'y a pas que les hommes, tous les animaux en font autant, comment se fait-il qu'il ne forme pas une couche épaisse (c'est un gaz lourd qui resterait au sol), où nous serions aussi mal en point que le bébé Fauchet dans sa bassine?

— Et nous n'aurions pas de grand frère pour nous sauver, dit Hélène.

— Mais si, heureusement, nous avons des grands frères, et qui nous sauvent; Pierre surtout les connaît, ces gaillards-là, il grimpe après, leur tire barbe et moustache.

— Oh! dit Pierre vexé, il y a longtemps que je ne m'accroche plus aux pantalons de la famille.

— Ces êtres à qui tu dois la vie — je ne veux pas te faire chercher plus longtemps — ce sont les arbres, et je sais que tu les connais jusqu'au sommet. Asseyez-vous donc tous deux pour écouter une aventure merveilleuse.

« Les arbres, et toutes les plantes, respirent comme nous, bien que n'ayant ni poitrine ni poumons. La respiration a lieu par les feuilles; il y a sur les feuilles des petits points appelés *stomates*, que l'on peut apercevoir à la loupe, et qui font un travail comparable à celui de nos poumons : prendre de l'oxygène, rejeter de l'acide carbonique. Une plante que l'on mettrait sous un globe de verre, sans air, mourrait bientôt; on peut étouffer une plante comme un animal, en la privant d'air. Mais les plantes ont une respiration très lente. Par contre, ce qu'elles font et grâce à quoi elles nous rendent service est quelque chose qui est en somme juste le contraire de la respiration, quelque chose qu'aucun homme ni animal ne sait faire et que la plante fait pour eux. On a remarqué que les plantes qui travaillent ainsi (à quoi? vous le saurez tout à l'heure), sont seulement des plantes vertes (ce n'est pas le cas, par exemple, des champignons — il n'y a pas de champignons verts). Depuis le brin d'herbe jusqu'au bel arbre à milliers de feuilles, toute une équipe habillée de vert travaille pour nous.

— A quoi faire? A quoi faire?

— Patience!... Puisque vous savez que seule « la verdure » nous rend service, c'est peut-être que la matière verte elle-même qui est sur les feuilles a des qualités particulières... En effet, mais ces qualités, elle les tient du soleil. Une plante, privée complètement de soleil, perd sa matière verte et, en général, meurt très vite.

« Cette matière verte, appelée *chlorophylle*, c'est le soleil qui la crée dans les plantes vertes; elle nourrit toutes les créatures vivantes, y compris vous et moi, puisque nous mangeons des plantes vertes : choux, salades, haricots, etc..., ou que nous mangions des animaux qui sont nourris d'herbe. Donc, sans le soleil il n'y aurait pas de vie sur la terre.

— Pourtant, dit Hélène, les taupes vivent toujours sous terre.

— Sans doute, certains animaux, certains végétaux ne vivent que dans l'ombre (beaucoup de microbes sont tués par les rayons du soleil, et quand le soleil « tape », il peut même tuer des hommes); pourtant eux aussi n'existent que grâce au soleil, puisqu'ils se nourrissent d'êtres qui possèdent ou absorbent de la chlorophylle.

Curieuse affaire, la chlorophylle; regardons une feuille, il y a dessus comme une petite purée verte, bien étalée, vernie. La voilà, la chlorophylle. Pourrait-on mettre plus de matière verte en contact avec le soleil que sur cette chose si mince et plate ? Et regardez comme un arbre est bien construit et sait présenter au soleil toutes les faces vernies de ses feuilles. Voyez aussi comme une plante, placée dans un appartement, se tourne vers la fenêtre par où le soleil entre. Chlorophylle-Soleil... quel est votre mystère? Voici. Tant qu'il fait jour, tant qu'elle est entraînée par le soleil, la plante accomplit le curieux travail que nous allons maintenant vous révéler : par sa matière verte, la chlorophylle, elle absorbe le gaz carbonique qui est, comme vous le savez, composé en partie de carbone, en partie d'oxygène. Elle trouve sa nourriture dans le carbone et restitue à l'air l'oxygène redevenu pur. Elle n'est pas comme cet homme perdu dans des souterrains au milieu de caissettes de diamants et de tas de charbons et qui mourra de faim : donné qui du carbone, elle le mangera... Pour l'extraire, elle accomplit une opération chimique compliquée; les savants ont attendu plusieurs siècles avant de pouvoir la réaliser. C'est tout récemment, en utilisant des rayons puissants, qu'ils ont réussi l'expérience. Ce que l'énergie du soleil fait dans la nature, il a fallu qu'ils l'obtiennent en laboratoire, mais les savants peuvent maintenant « bombarder », comme on dit, un corps avec des rayons plus forts que ceux du soleil...

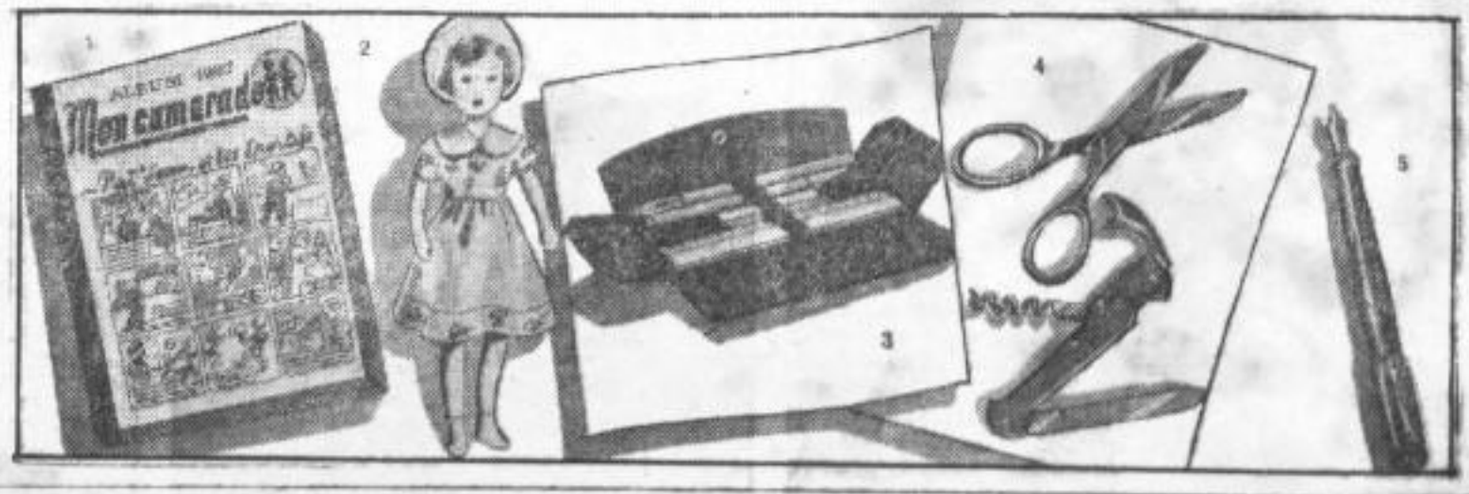
« Imaginez que, chaque fois que vous respirez, vous fassiez la gesticulation suivante : dès que vous auriez soufflé l'acide carbonique, vous vous précipiteriez dessus, bouche ouverte, pour l'aliver, le saliver et le faire descendre dans votre estomac qui serait content de cette nourriture.

— Ce serait une curieuse acrobatie, dit Pierre.

— Eh bien les plantes, les arbres agissent ainsi : ils respirent par leurs stomates, absorbant de l'oxygène et soufflant de l'acide carbonique; et, en même temps, par leur chlorophylle, les voilà qui dévorent le carbone et rejettent de l'oxygène pur. Il est vrai que la respiration est très peu importante par rapport à l'autre travail. Les plantes et les arbres prennent donc beaucoup plus de carbone qu'elles n'en donnent; elles vont chercher ainsi le carbone que vous et moi, et tous les autres hommes, et les animaux, rejettent. Les grands arbres sont des aspirateurs qui nettoient sans bruit tous les appartements de la terre.

« Respectons donc les arbres, nos grands frères. Ne les déchirons pas, n'arrachons pas maladroitement leurs branches. Jouons plutôt aux quatre coins, à la campagne, en respirant largement l'air qu'ils purifient, ces arbres...

Bom.

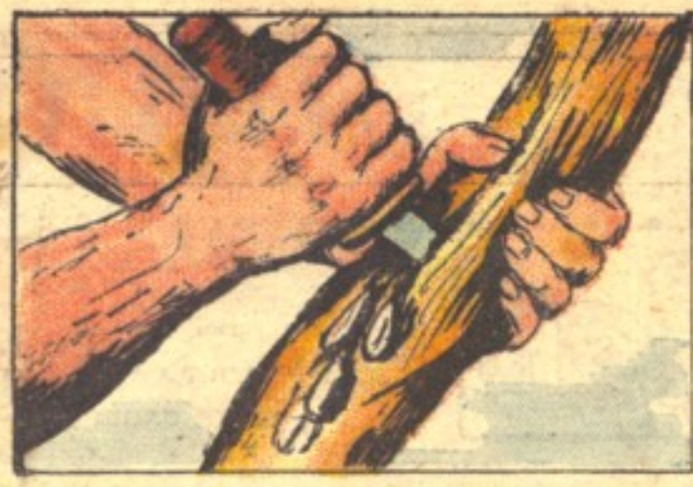


Le Gérant : Léon Moussinac.

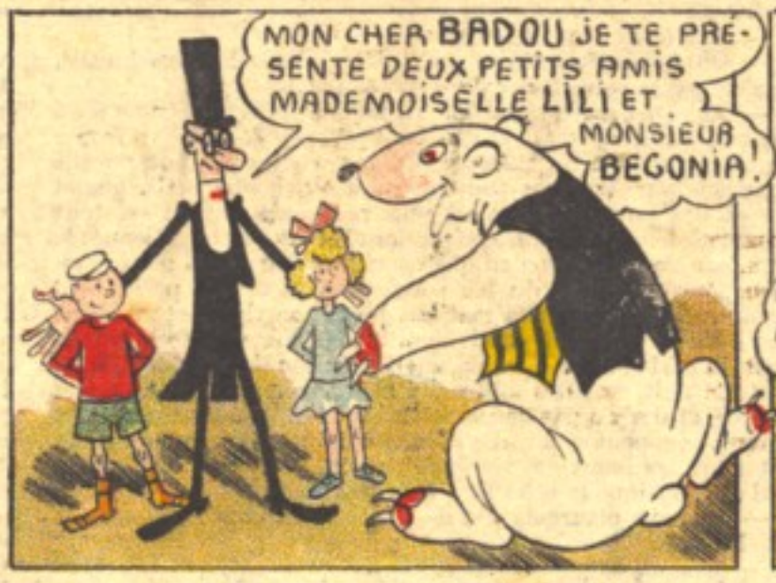
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 36.937.

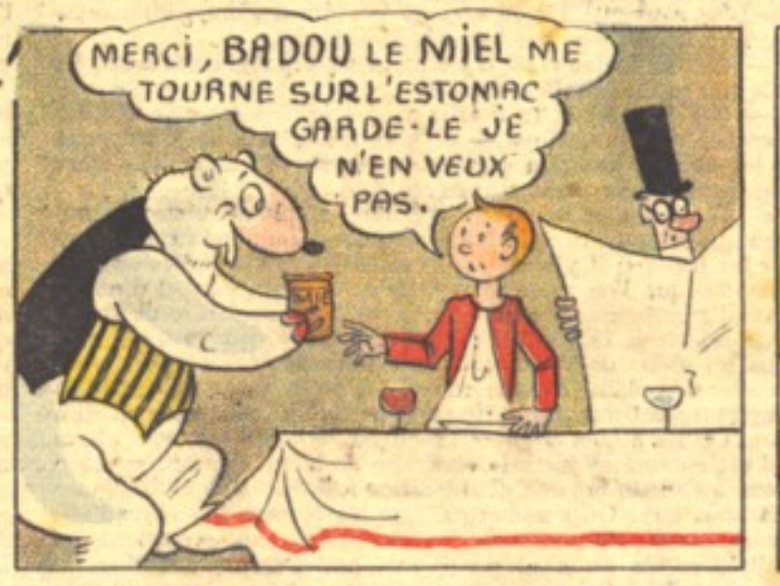
TOTO ET TOUTOUNE

JACK STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, POUR SUIVIS PAR MOERDER SE REFUGIENT DANS UN BAOBAB OÙ ILS SONT ASSAILLIS PAR LES FOURMIS-LIONS. ALI LECRUEL ET UN NÈGRE SONT AU PIED DE L'ARBRE.



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA





mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 114. JEUDI 3 FÉVRIER 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE A RÉUSSI A ARRACHER A UN AFFREUX SUPPLICE LE FERMIER SWANSON ET SON EMPLOYÉ NÈGRE QUI ÉTAIENT TOMBÉS AUX MAINS DES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN.

LE MÉNAGE SWANSON EST PARTI AVEC LES AMIS INDIENS DE JIM.. ET ILS ONT ÉTÉ REÇUS À LA "RÉSERVE" COMME JIM LUI-MÊME... CELUI-CI EST REVENU CHEZ LUI ET PAR TOUS LES MOYENS IL CHERCHE UNE COMBINAISON POUR DÉCOUVRIR LE CHEF SUPRÊME DU KLAN

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vais vous raconter la suite de mes aventures avec mon petit ami Julot, l'été dernier, alors qu'on était partis dans la forêt pour arriver au centre de l'Afrique.

Donc, si vous vous rappelez, mon ami Julot s'était mis tout nu avec un caleçon en peau de panthère; il disait qu'il s'était battu avec sir Dar, lion de la jungle, mais en réalité il s'était seulement battu avec un petit chien et il s'était fait tirer les oreilles par un vieux monsieur qui allait à la pêche.

Quand le vieux monsieur se fut éloigné dans la forêt, Julot me dit :

— Tu as vu comme il a eu peur de moi. Il se sauve devant le fils du célèbre Razant, Razant II, successeur de son père.

Moi, j'étais un peu indigné de la façon qu'il avait de mentir, Julot, en racontant qu'il avait fait peur au vieux monsieur, alors qu'au contraire le vieux monsieur lui avait tiré les oreilles, et puis j'étais aussi furieux contre Julot, parce qu'il avait voulu tuer ce petit chien. Aussi j'avais envie de me moquer de lui et je me suis mis à lui parler de la façon dont parle Razant dans le journal *Premior illustré* :

— C'est vrai, ô fils de Razant, ô créature rapide comme l'éclair et souple comme le macaroni cuit à l'eau. Tu as transpercé de ta lance d'acier sir Dar, immortel prince souverain de la jungle, avec la même facilité qu'on perce un bigorneau avec une épingle à cheveux. Tu es Razant des pieds à la tête, tu es tout à fait Razant, de la barbe aux cheveux. Tu as mis en fuite le roi des Tagadadatsointsoins qui s'est enfui comme le lièvre Couard, ô digne fils de Razant !

Et là-dessus, je me suis mis à genoux par terre, j'ai levé les bras en l'air et je me suis mis à faire des saluts et des saluts devant Julot, comme si j'avais été un esclave devant un sultan ou un empereur pacha.

Julot-Razant, il ne voyait pas du tout que je me fichais de sa figure. Il rentrait son petit ventre (il est un peu gros, Julot), il bombait sa petite poitrine, il tortillait son derrière et son caleçon de fausse peau de panthère et il se croyait le roi de la jungle, bien qu'il ait encore les joues et les oreilles toutes rouges des taloches qu'il avait reçues.

— Je vois que tu as reconnu ma puissance, fit Julot d'un air satisfait. Je consens donc, ô fils de chien, que tu me serves d'esclave dans la grande lutte que je vais mener contre cet horrible vieillard, qui n'est pas comme tu le crois, ô imbécile à la cervelle étroite, le roi des Tagadadatsointsoins, mais l'empereur vert, le fidèle allié de Piperus Myut, l'ennemi mortel de Razant, de mon père. Oui, esclave à la cervelle étroite, j'ai juré à la jeune reine Bekonia de la débarrasser de l'empereur vert et j'irai, superbe dans ma vigueur juvénile, la rejoindre dans la capitale secrète de l'empire argenté pour l'épouser devant le peuple enthousiaste de Cacaanore.

C'était rudement rigolo d'entendre Julot parler comme cela. C'était comme si on était en train de lire la première ou la dernière page de l'hebdomadaire illustré *Premior*, les aventures de Razant ou conditionnelopolis. C'était la même façon pas ordinaire de raconter des phrases, comme si on était un bonimenteur de foire ou un camelot qui vend des nouveaux trucs pour ouvrir les boîtes de conserve.

— Suis-moi, humble esclave à la cervelle étroite, je vais pourfendre l'empereur vert et gagner l'amour de la reine Bekonia et le royaume de Cacaanore.

Je ramassais toutes mes affaires et je me mis à suivre mon ami Julot qui, de plus en plus, se croyait Razant. Nous avions pris le chemin qu'avait suivi le vieux pêcheur à la ligne et nous suivions la même direction que lui. Tout à coup le chemin se mit à descendre une pente assez raide, et à travers les arbres nous avons aperçu de l'eau; beaucoup d'eau. Du coup, Julot Razant s'arrêta net.

— Mais c'est la mer, mon petit Janot. On est bientôt arrivés en Afrique, alors.

Moi, j'étais furieux qu'il m'ait appelé mon petit Janot, parce que je suis presque aussi grand que lui, à un centimètre et demi et à trois mois vingt-huit jours près. Mais j'étais tellement content que ce soit la mer que je ne me suis pas mis en colère.

— Tu es bien sûr que c'est la mer?

Julot me regarda d'un air dédaigneux.

— Si j'en suis sûr, ô imbécile à l'étroite cervelle? Mon flair de fils de la jungle ne peut pas me tromper!...

Nous avons descendu la pente en courant. Mais quand nous sommes arrivés en bas nous avons vu non pas la mer, mais une espèce de grand étang dont on ne voyait ni un bout ni l'autre bout. Sur la rive il y avait un joli petit chemin, et le long de l'eau des roseaux.

— C'est pas la mer.

Julot était furieux de m'entendre dire cela. Il se retourna vers moi et me dit :

— C'est pas la grande mer, bien sûr, esclave à la cervelle étroite, c'est un bras de mer. Il ne nous reste plus maintenant qu'à trouver un transatlantique pour arriver dans le centre de l'Afrique.

Moi, je suis plutôt têtu. J'ai été au bord de l'eau, j'ai trempé mon doigt dedans et je l'ai sucé.

— Non, c'est pas la mer, je l'ai goûtée et c'est pas salé.

Julot se préparait à me répondre quand on entendit pas très loin un aboiement. C'était la voix de ce gros petit roquet que ce maniaque de Julot appelait *sir Dar, roi de la jungle*. Julot-Razant me prit le bras :

— Oh mon fils, l'empereur vert n'est pas loin, il me semble reconnaître le rugissement effroyable de son lion fidèle.

En effet, à un tournant du chemin paraissait le petit vieux pêcheur à la ligne avec son vieux petit cabot. Qu'allait faire Julot?

Mes chers camarades, comme je n'ai plus de place je m'arrête et je vous serre la main à tous. Dans quinze jours la suite de mes aventures.

JANOT A LA CERVELLE ÉTROITE,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
44, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Sereno Bacci, St-Gaudens : Merci de faire des vêtements chauds pour les petits Espagnols. Merci aussi de tes charades. Ton récit est très joli. — *Marcel Prudent*, Massangis (Yonne) : Bien content que tu t'intéresses au football et que tu y joues tous les jours. Vivent les sportifs. — *Maurice Soul*, Paris : Merci de ta gentille lettre et de ses compliments. La question d'un langage secret est à l'étude. — *Huchin Robert*, Calais : Merci de ton envoi pour le Concours. — *Micheline*, au Kremlin-Bicêtre : Tu as vu que nous publions maintenant des dessins de lecteurs. Je pense que tu es contente. — *A nos lecteurs de Reims* : Un Club des Amis de *Mon Camarade* est en formation à Reims. Prière à ceux de nos lecteurs qui veulent faire partie de ce Club, de se rendre chez Mme Sady, 9, rue des Trois-Fontaines. — *Suzanne Brudre*, Soisy : Merci de ton récit pour le Concours. Il est très joli. — *André Veuillemenot*, Mussy : Merci de tes charades et de ton joli dessin que nous publierons. — *Marcel Albert*, Neuilly-Plaisance : Merci des compliments que tu fais sur le journal et de tes charades.

(Suite en page 7.)

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA

Nous avons déjà publié, en octobre et novembre, les premières aventures de Lazarille de Tormès. Elles ont plu à nos lecteurs qui nous ont demandé de les continuer. Lazarille, après diverses aventures, est maintenant au service d'un pauvre écuyer.

Chapitre XII. — Le lit de l'écuyer. Le souper remis. Et pourquoi. La mauvaise nuit. L'épée de l'écuyer.

Nous passâmes le reste du jour, l'écuyer à m'interroger, moi à lui répondre de mon mieux; et la nuit étant venue, il me fit entrer dans la chambre d'où il avait tiré le pot à eau et il me dit : « Mon enfant, faisons mon lit afin que tu puisses remarquer comment il faut s'y prendre et le faire tout seul après. » Je passai d'un côté et lui de l'autre, cela fut bientôt fait et bientôt compris. Son lit consistait en une claie de roseaux, soutenue sur deux méchants tréteaux mal affermis, son linge y servait de matelas, mais il était trop sale et trop noir pour en voir la couleur, et en trop petite quantité pour en faire la figure. Nous l'ajustâmes pourtant, le remuant seulement pour dire que nous l'avions fait; mais c'était du temps perdu, car ce diable de matelas était si mince qu'étendu sur la claie vous auriez compté les roseaux par-dessus l'un après l'autre, tout comme vous comptez les côtes d'un carré de mouton étique.

Nous étendîmes sur le tout une couverture, dont je n'ai pu deviner la couleur. Cela étant fait : « Lazarille, me dit-il, il est bien tard, ce me semble; il y a loin d'ici au marché : tu sais qu'il ne manque pas de filous par la ville, faisons comme nous pourrons; une nuit est vite passée, et demain Dieu nous aidera. Comme j'étais sans valet, je n'ai pu faire mes provisions et j'ai été obligé, tous ces jours-ci, de manger en ville comme j'ai pu, mais cela ne sera plus ainsi. — Eh! monsieur, lui dis-je, que cela ne vous fasse point de peine, je sais bien passer une nuit sans manger, et deux aussi, s'il en est besoin. — Tant mieux pour ta santé, me répondit-il; car, comme je te l'ai dit tantôt, tu vivras plus longtemps : il n'y a rien au monde pour se bien porter, que de manger peu. — Si vous le prenez là, dis-je en moi-même, je ne dois jamais mourir : j'ai toujours vécu de régime depuis que je me connais, et grâce au ciel, j'espère de continuer ainsi le reste de mes jours. »

Il se mit au lit, se faisant un chevet de ses chaussures et de son jupon enveloppés l'un dans l'autre, et il me fit coucher à ses pieds; mais au diable si je fermai l'œil de la nuit, les roseaux de la claie et mes os pointus ne cessèrent point de se quereller et de se chamailler ensemble. Je n'avais pas une livre de chair sur tout mon corps, tant il était atténué par la diète et par les travaux que j'avais soufferts, et j'avais d'ailleurs une rage de faim qui ne pouvait pas s'accorder avec le sommeil.

Je ne fis toute la nuit, Dieu me le pardonne, que me maudire mille fois moi-même, aussi bien que ma mauvaise fortune, et dans la contrainte où j'étais obligé de me tenir, de peur d'éveiller mon maître par le bruit de la claie, de demander cent fois à Dieu qu'il m'ôtât du monde. Nous nous levâmes sitôt qu'il fit jour. L'écuyer commença à nettoyer et à secouer ses habits, il s'habilla tout à son aise, je lui donnai à laver ses mains, il se peigna, et mettant son épée dans les pendants de sa bandoulière : « Si tu savais, Lazarille, me dit-il, quelle lame c'est! Je ne la donnerai pas pour tout l'or du monde; le plus fin acier de Damas n'est, en comparaison de celle-ci, que du fer de Bretagne; tiens, dit-il, la tirant du fourreau, et la faisant glisser entre ses doigts, j'en voudrais couper un cheveu en l'air. — Et moi, dis-je en moi-même, un pain de quatre livres avec mes dents, quoi qu'elles ne fussent pas d'acier. »

Il la rengaîna, se la ceignit, pendit à son col un gros chapelet, et d'un pas grave, le corps droit et étendu, relevant le bout de son manteau sous le bras gauche, la main droite sur le côté, et tournant le corps et la tête d'une manière galante, il sortit enfin, en me disant : « Lazarille, prends garde à la maison pendant que je m'en vais à la messe, fais cependant le lit et la chambre; et après tu iras au ruisseau remplir notre cruche. Mais surtout ferme bien la porte, de peur des larrons, et parce que je pourrais venir ici avant toi, tu mettras la clef au trou que voilà, par la chatière. »

Il me quitta après ces mots, marchant d'un air à faire croire, à qui ne l'aurait pas connu, que c'était le duc d'Arcos en personne, ou, du moins, son premier gentilhomme. « Béni soyez-vous, Seigneur, dis-je en le regardant s'en aller, qui n'envoyez jamais la maladie sans le remède! Quel est celui, qui rencontrant mon maître, ne jurerait pas, à voir son visage content, qu'il soupa très bien hier au soir, qu'il a reposé toute la nuit dans un bon lit, et que, tout matin qu'il est, il ait déjà fait un déjeuner de prince? Et cependant, vous le savez, Seigneur, si le monde l'ignore. En vérité, qui ne serait pas pris à cette démarche si noble, et à cet habit si propre! et qui peut s'imaginer qu'un gentilhomme ainsi fait a passé toute la journée d'hier avec ce misérable morceau de pain que Lazarille, son très humble valet, avait porté un jour et une nuit dans sa poche parmi ses guenilles, où il ne pouvait pas avoir pris une forme trop ragoûtante! Certes, cela passe l'imagination. »

Chapitre XIII. — Le déjeuner.

Je demeurai ainsi sur la porte, tout extasié, les bras croisés sur l'estomac, et les yeux attachés sur l'écuyer, jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue. L'ayant perdu de vue, je rentrai dans la maison. Je la parcourus, du haut en bas, sans y trouver quoi que ce fût à ranger ou à faire que le misérable lit. L'ayant fait, je pris la cruche et m'en allai au ruisseau.

J'allais demander mon pain de porte en porte.

Je trouvai à ronger quelques trognons de choux, ce qui me servit de déjeuner, et ayant rempli ma cruche sans être vu de mon maître, je m'en retournai au logis en grande diligence, comme si je n'y avais pas touché. Je voulus balayer en quelques endroits de la maison qui en avaient le plus grand besoin, mais je ne trouvai pas un méchant bout de balai en toute la maison; et, ne sachant point à quoi m'occuper, je résolus d'attendre avec patience, jusqu'à midi, le retour de mon maître, espérant qu'il pourrait apporter quelque chose pour notre dîner.

Je l'attendis en vain; deux heures sonnèrent, il ne revint pas. Je perdis patience, et pressé par la faim qui, comme on dit, fait sortir le loup du bois, je sortis de ma tanière, fermai la porte et, ayant mis la clef où il me l'avait commandé, je m'en allai reprendre mon premier métier.

J'allais demandant mon pain de porte en porte, d'une voix basse

et languissante, le corps serré de mes deux bras, les yeux tournés vers le ciel, et le nom de tous les saints à la bouche; et je ne manquais pas de m'arrêter aux maisons qui avaient le plus d'apparence.

J'avais sucé, pour ainsi dire, ce métier avec le lait, et j'en avais appris tous les secrets et tout le fin de mon aveugle, qui était un grand maître. Je me servis si bien de ses leçons en cette occasion, qu'avant que quatre heures fussent sonnées, malgré le peu de charité de nos bourgeois, et la récolte qui n'avait point réussi cette année, j'eus mis, par mon savoir-faire, quatre bonnes livres de pain à l'abri dans mon corps, et deux livres pour le moins dans mes poches.

Je m'en retournai au logis, et passant par le marché, une bonne femme me donna, pour l'amour de Dieu, un morceau de pied de bœuf et un peu de tripes cuites. Je trouvai mon pauvre écuyer, qui avait déjà plié son manteau, et, l'ayant mis sur le banc, se promenait à grands pas dans la cour. Comme j'entrais, il vint à moi; je croyais que c'était pour me gronder d'être revenu si tard, mais Dieu l'avait fait d'une humeur pacifique. Il me demanda seulement d'où je venais. « Ma foi, monsieur, lui dis-je, j'ai tenu bon jusqu'à deux heures sonnées, et ne vous voyant pas revenir, j'ai été par la ville, me recommander à la charité des gens de bien : ils m'ont donné ce que vous voyez », ajoutai-je, en lui montrant mon pain et les tripes que j'avais mises dans mes basques.

Je m'aperçus que cette vue le réjouissait. Il me dit pourtant : « Mon pauvre enfant, voyant que tu tardais tant à venir, j'ai dîné; pour toi, tu as fort bien fait : il vaut mieux demander, au nom de Dieu, ce qui nous manque, que de l'aller dérober. Prends seulement garde, pour mon honneur, qu'il ne paraisse pas que tu sois à mon service. Cela te sera facile, je ne suis pas fort connu dans cette ville, et plût à Dieu n'y être jamais venu! — Hélas! monsieur, lui dis-je, et de quoi allez-vous vous mettre en peine? Le monde a autre chose à faire que de me le demander, et je vous jure que je n'irai pas les chercher pour leur en parler. — Or, mange donc maintenant, mon pauvre Lazarille, me dit-il; nous nous verrons bientôt à notre aise, s'il plaît à Dieu; quoique, à te dire ce qui en est, cette maison me porte malheur. Depuis que j'y suis entré, tout bien me manque. Il faut qu'elle soit placée sous une mauvaise étoile : il y a des maisons comme cela, qui ne sont pas heureuses, qui portent malheur à ceux qui y demeurent. Celle-ci est de ce nombre, il n'en faut pas douter; mais je promets que ce mois-ci passé, je ne demeurerai pas, quand même on voudrait m'en faire présent.

Chapitre XIV. — Un pied de bœuf, bon à plusieurs sauce. La bourse de l'écuyer, qui n'est bonne à rien.

Je m'assis cependant sur le bout du banc de pierre, et je me mis à manger, pour lui faire croire que j'étais encore à jeun. Je voyais, sans en faire semblant, mon familier écuyer, qui tenait les yeux attachés sur mon giron et sur ma basque, qui me servaient de table et de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant de pitié de moi, que j'en eus alors de ce pauvre homme. Je ressentais sa peine comme lui-même, et mon expérience me la rendait assez sensible. Je ne savais si je devais l'inviter. Comme il m'avait dit qu'il avait dîné, j'appréhendais qu'il ne se fît un point d'honneur de me refuser, mais enfin, je souhaitais sincèrement de le tirer de la peine où je le voyais, et lui fis part de mon bien, comme j'avais fait le jour précédent; aussi bien avais-je de quoi lui faire meilleure chère, et je n'en avais pas grand besoin pour moi.

Nous fûmes bientôt satisfaits l'un et l'autre. Il s'approcha de moi, en se promenant, et, dès qu'il me vit commencer à manger, il me dit : « Lazarille, je n'ai jamais vu d'homme au monde qui mange de meilleure grâce que toi, et, à te voir faire, il n'y a personne à qui l'appétit ne vienne, quelque dégoûté, ou quelque rassasié qu'il soit. »

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

D'intrépides alpinistes tentent l'ascension du plus haut massif montagneux, l'Himalaya. Arrivés à 3.000 mètres d'altitude, ils ont la surprise de rencontrer un homme vêtu de peaux de bêtes, et cet homme parle le français.

— Que faites-vous ici, seul ? Pourquoi avoir quitté la France?

— Pour oublier, répond le solitaire.

On le presse de questions.

— Pour oublier quoi?

— Je ne pourrais pas vous le dire, je l'ai moi-même oublié.

o

L'institutrice explique, de façon aussi simple que possible, les fractions à ses élèves.

— Voyons Rosette, voici deux assiettes, sur celle de gauche, il y a trois morceaux de gâteaux qui en représentent les deux tiers, dans celle de droite deux morceaux qui en représentent la moitié. Laquelle prendrez-vous?

— Celle de droite.

— Voyons, les deux tiers, c'est plus grand que la moitié! Vous ne comprenez donc pas cela?

— Je le comprends bien, mademoiselle, mais je n'aime pas les gâteaux.

o

Marius rencontre Olive et lui dit :

— Ah! mon cher, je viens de faire un bon déjeuner, j'avais préparé des tas de plats et surtout un plat extraordinaire, de la poule au pot faite avec du canard...

Olive ouvre des yeux tout ronds :

— Avec du canard? Comment est-ce possible?

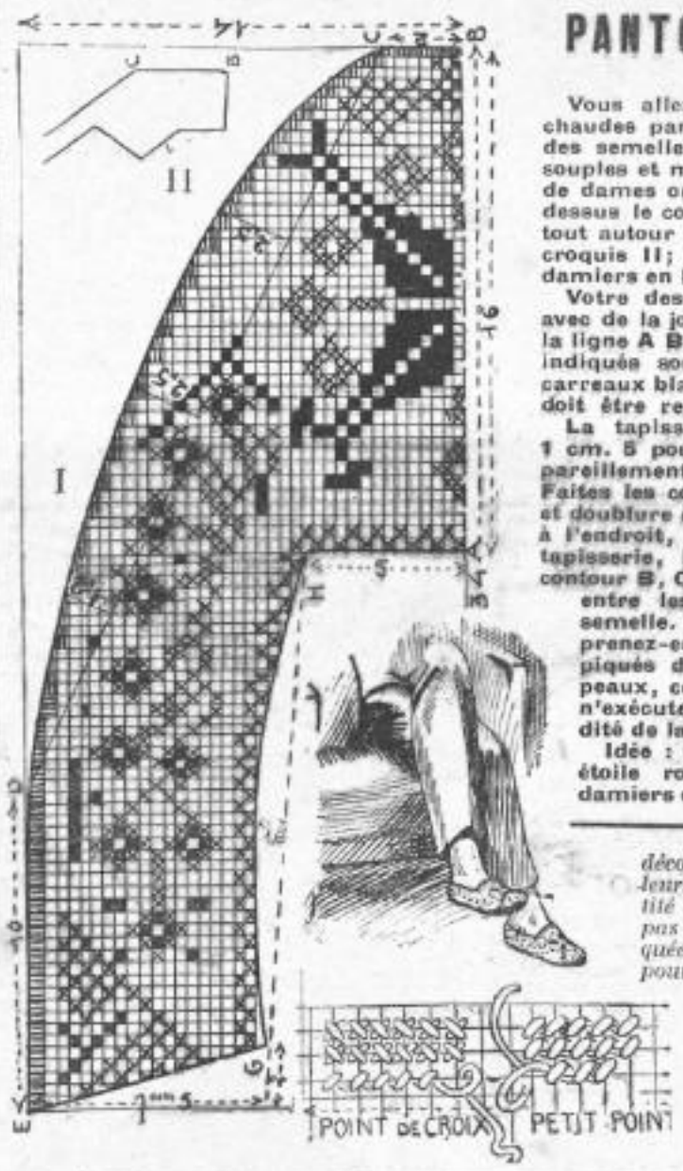
— Pas malin, mon vieux. J'ai fait peur au canard et ça lui a donné la chair de poule...

o

— Venez tous, messieurs et mesdames, voir la plus grande attraction de la foire. Sensationnel ! Merveilleux! Unique!... Un cheval qui a la tête à la place de la queue..

Dans cette baraque de la fête foraine, le public se précipite, donne ses vingt sous, entre pour voir de ses yeux le phénomène. Et quel spectacle s'offre devant lui ? Un cheval qui a la queue attachée à la mangeoire...

Le coin des Fillettes



PANTOUFLES EN TAPISSERIE

(Pointure 44)

Vous allez faire une surprise à votre papa. Pour ces chaudes pantoufles, il vous faut acheter, dans un magasin, des semelles. On en vend de toutes façons en des peaux souples et minces que vous trouverez au rayon d'ouvrages de dames ou d'entretien. Si vous avez des peaux, reportez dessus le contour d'une semelle de votre papa et retournez tout autour une bande de 1 cm. 5 et un bout comme le croquis II; mettez aussi un talon suivant la pointe des damiers en E G.

Votre dessus de pantoufle est fait sur du gros canevas avec de la jolie laine; reporter le dessin en le retournant sur la ligne A B, pour avoir le dessus complet. Tous les motifs indiqués sont faits au point de croix. Le fond, laissé en carreaux blancs, est garni de petits points. Tout le canevas doit être recouvert.

La tapisserie finie, découpez en laissant tout autour 1 cm. 5 pour le rentré (en B, C, D, E, G, H, A). Coupez pareillement une doublure en satinette. Préparez les rentrés. Faites les coutures E G sur l'envers. Réunissez tapisserie et doublure en G, H, A, de façon qu'en retournant l'ouvrage à l'endroit, la doublure à l'intérieur, envers contre envers tapisserie, les rentrés soient à l'intérieur. Rabattez le contour B, C, D, E, légèrement en dedans, rentrés cachés entre les envers. Montez alors votre dessus sur la semelle. Faites un feston tout autour de la tapisserie et prenez-en la tête solidement dans des points arrières piqués dans les trous des semelles. Si vous avez des peaux, ce sont elles qui viennent sur la tapisserie (vous n'exécutez pas alors le dessin caché), renforçant la solidité de la pantoufle; et vous la fixez avec un feston large.

Idée : fond bleu outremer, fleurs rouges et oranges, étoile rouge et, autour, fleurs oranges, tiges vertes, damiers or.

Les Conseils de tante Camille.

Patron personnel. — *Petites amies, vous trouvez peut-être bien difficile de faire un patron pour vous. Eh bien, demandez à maman une de vos vieilles robes, usée; si vous en avez une assez collante vous aurez la forme de votre corps. En décousant les morceaux vous pourrez vous servir de leurs dimensions, largeurs, longueurs, pour faire quantité de patrons, les mesures essentielles ne bougeant pas pour une même personne. Les variantes sont indiquées par la mode à partir de ces mesures. Vous pouvez même, sans l'abîmer, prendre des mesures sur un vêtement qui vous habille bien.*

Vieilles robes. — *N'oubliez jamais que vous pouvez y trouver de petits objets, des vêtements pour poupée, même pour votre petite sœur et quelquefois pour vous. On trouve souvent une jupe dans une robe, un manteau et parfois dans le haut un petit boléro qui fera un gracieux ensemble.*

TIMBRES

HISTOIRE DES TIMBRES EN RUSSIE (1917-1921)

Comme nous l'avons vu dans notre précédent article, au moment où la Révolution de février 1917 renversa le dernier des tsars, 2 sortes de timbres se trouvaient en service en Russie, représentant, les unes l'aigle russe, les autres le portrait des tsars Nicolas II, Alexandre III, ou une vue du Kremlin.

1917

Lorsque le gouvernement de Kerensky se fut établi en février 1917, il fit émettre en remplacement de ces timbres, un timbre-poste qui représentait, dans un ovale, devant un soleil rayonnant, un poing fermé qui tenait une épée coupant une chaîne. Ce timbre exista en 2 valeurs : 35 kopecks, bleu et 70 kopecks brun. Il portait l'inscription suivante au-dessus du soleil : Rossia, qui veut dire : Russie. Les timbres de l'époque tzariste restèrent en usage, mais ils furent surchargés.

Lorsque, en octobre 1917, les Soviets prirent le pouvoir en Russie, aucun timbre spécial ne fut immédiatement émis, on se contenta de surcharger les modèles existants et il fallut attendre jusqu'en 1921 pour que les premiers timbres soviétiques fissent leur apparition. Ils portaient dans un écusson les armes du nouveau régime : faucille et marteau. Leur valeur variait de 20 roubles à 1.000 roubles. En effet, à cette époque, l'inflation sévissait en Russie et il était nécessaire d'user de timbres de 1.000 roubles et plus (valeur nominale : 13.000 francs), pour affranchir une lettre. Cette inflation fut d'ailleurs rapidement résorbée.

1919

Toutefois, il convient de noter qu'entre l'émission Kerensky et la première émission soviétique, d'autres timbres furent en usage dans certaines régions de la future Union des Républiques Socialistes et Soviétiques. Ces timbres avaient été émis par les rebelles en insurrection contre le pouvoir régulier, comme le sont aujourd'hui les troupes de Franco en Espagne. On trouve dans le commerce, pour le prix de 25 centimes, des timbres orange de la série que nous reproduisons ci-dessus et portant l'aigle tsariste; d'autres séries ont été éditées en Ukraine, en Géorgie, en Transcaucasie, en Sibérie, et par les armées Wrangel, bref dans les régions qui restèrent un certain temps aux mains des militaires insurgés.

1921

RÉSUMÉ. — *Le chef de bande Premior veut établir un dépôt d'armes dans une immense grotte du Causse Méjean appartenant aux frères Veziers. Mais une vive discussion s'engage, et malgré la présence des quatre gardes du corps de Premior, les frères Veziers et Martha, femme de Charles, semblent avoir le dessus. César Boucafeu, un brave acteur que tout le monde prend pour le gangster Marcel, a assisté à la discussion.*

Chapitre XXI. — LE BRAS COUPÉ

A 7 h. 20 les frères Veziers tombèrent d'accord avec Premior. Une transaction était intervenue. Les deux frères recevraient immédiatement, non pas un million, mais cinq cents mille francs qu'ils se partageraient. Leur traitement mensuel serait de dix mille francs, avec, en plus, un pourcentage sur les opérations faites dans le grand arsenal secret, une sorte de droit de douane à l'entrée et à la sortie des armes.

Antoine Veziers sortit, seul, désarmer son mystérieux mécanisme. Charles Veziers sortit d'un bahut 1900, aux formes extravagantes, une vieille bouteille d'alcool.

— De l'armagnac comme on n'en fait plus, mon cher Premior. Mon pauvre père l'avait acheté avant-guerre à un de ses cousins, un producteur des environs de Condom. Il ne s'en faut que de peu pour que ce soit de la fine Napoléon. Elle date de 1872.

Premior but un petit verre qu'il envoya d'un trait au fond de son gosier.

— Fameux, dit-il en claquant les lèvres.

César Boucafeu était abasourdi de la facilité avec laquelle la conversation avait changé de ton. Tout à l'heure, les deux camps étaient prêts à s'entretuer, les revolvers étaient en joue, le feu aux poudres, et maintenant la conversation était cordiale, comme elle peut l'être entre deux hommes d'affaires, qui après avoir âprement discuté un contrat, le signent et fêtent leur accord en buvant un verre.

— Vous nous auriez pris pour des poires, si nous avions accepté vos premières conditions, fit gaiement Charles Veziers, qui sirotait son petit verre et était indigné de la façon dont le manchot avait traité son vénérable alcool. Vous nous estimez davantage, j'en suis sûr, depuis que nous avons montré ce dont nous étions capables.

— C'est juste, mon petit Charlot, acquiesça Premior d'un ton bonhomme, je ne t'aurais jamais cru capable de monter un tel coup. Mais tu manques un peu de sang-froid. Ta main tremblait. Et qui manque de sang-froid manque aussi de présence d'esprit. Je voudrais te voir dans un coup vraiment dur, pas un de ces coups qui se préparent minutieusement pendant plusieurs mois, à trois, comme celui où j'ai eu la bêtise de tomber.

— Vous n'avez qu'à m'envoyer dans un coup dur, patron, et vous verrez de quoi je suis capable.

— Non, je ne verrai rien. Je n'aime pas les nerveux, moi. J'aime mieux continuer à te faire travailler dans un boulot pépère, achat d'armes et tout le fourniment. Tu partiras dans huit jours pour Anvers et de là pour Hambourg.

— Dans huit jours seulement, patron!...

— Oui, dans huit jours. J'ai décidé de rester ici quelques jours pour achever la mise au point de l'affaire. Tu me tiendras compagnie, le pays me plaît, on y boit bien. Je suis très fatigué en ce moment...

Quand Charles et sa femme eurent quitté la salle, Premior dit à César Boucafeu avec lequel il était resté seul.

— C'est pas du flan, mon vieux Marcel, je suis affreusement fatigué en ce moment. J'aurai cinquante ans bientôt, et je sens mon âge. J'ai tort de boire, le foie ne va pas, le docteur me l'a dit. Je ne me suis vraiment pas bien remis depuis cet accident (il montra sa manche vide). Tu as su comment cela s'était passé?

— Non, je n'étais pas en France, je crois, fit César, qui craignait de se compromettre et de trahir le brave acteur qu'il était sous la peau du bandit *Marcel le Français*.

— Mais, Marcel, tu étais déjà probablement au Maroc. On ne t'a pas mis au courant, voilà tout. Bien peu de monde, d'ailleurs, a su comment ça c'est passé. Tout le monde m'a cru mort, sans doute toi comme les autres... Mais je m'aperçois que je te tutoies... Je le peux bien après tout, tu m'as sauvé la vie tout à l'heure, avec ton coup du lustre sur le bras de Charles Veziers. Une femmelette, entre nous, ce Charlot. Pas de sang-froid. C'est son frère qui avait tout préparé. Pas bête le barbu, mais un peu piqué. En tout cas c'est des gens dangereux. Je vais rester ici huit jours à les surveiller. Après on verra pour une décision...

Premior se versa un verre d'armagnac et l'avala à nouveau d'un seul coup de gosier.

— Je vais quand même te raconter l'histoire de mon bras. Une histoire comme celle-là montre que le métier est dur, et qu'il faut du courage pour ne pas faire ce dont on a envie. Mais je n'ai pas besoin de te l'apprendre. Il est vrai que jusqu'ici tu as toujours été ton maître, ou à peu près... tes patrons étaient si loin.

Premior soupira.

— Ce bras-là, c'est l'an dernier, en 34, que je l'ai perdu. Pas loin de Digne, dans les Basses-Alpes, en descendant un jour d'orage du haut d'un patelin abandonné sur le plateau, un patelin qui s'appelait les Déjun. On était quatre dans la voiture, il n'y en a qu'un qui en ait réchappé, et c'est moi. Il faut dire que j'ai la peau dure. Quand je me battais dans l'armée de l'amiral Koltchack, en 1919, en Sibérie, on m'avait appelé *l'increvable*. Et je crois bien que c'est vrai, je suis *increvable*...

Il rit de son rire épais qui faisait trembler ses larges joues semblables à des biftecks et but un nouveau verre d'alcool.

— Tu penses bien que cet accident-là c'est pas en faisant du tourisme qu'il m'est arrivé. Je poursuivais, pour le compte du grand patron, une bande de galapiats qui se trouvaient avoir en leur possession un secret plus dangereux qu'un secret d'Etat, et dont le vieux avait besoin qu'il ne soit jamais connu.

« Dans la voiture que je poursuivais, se trouvait, avec un vieux savant gâteux, un gosse qui n'avait guère plus de quatorze ans, Pierrot Lancry, un type qui se faisait appeler Jambe-de-Bœuf, une grosse brute épaisse, dévouée et bornée, quelque chose comme un chien de Saint-Bernard et une petite fripouille de Parigot, malin comme un singe, un type à qui j'aurais donné cher pour qu'il travaille avec nous, un certain Fil-de-Fer...

« Ces trois-là, tu peux t'imaginer ce que je peux les détester, depuis que le bras gauche me manque à cause d'eux. Je ne rêve qu'une chose, avoir leur peau. J'ai bien failli l'avoir, du temps des *Trèfles*, il n'y a pas six semaines, dans un bal à Meudon. Le grand patron était d'accord, à cette époque. Mais il a changé d'avis. On ne saura jamais ce qu'il peut avoir dans la tête, ce *vieux fauteuil à roulettes*.

— Tu veux parler de Van der Gold, fit César Boucafeu, tout fier de montrer sa science, puisqu'il avait appris l'identité du mystérieux maître de la bande de Premior, par les indiscrétions d'Antoine Veziers.

— Pas de nom propre comme celui-là, coupa Premior, irrité. Tu sais comme moi pour le compte de qui tu travailles, mais il n'est pas besoin de prononcer, même entre nous, le nom du patron. (Il but encore un coup, puis reprit.)

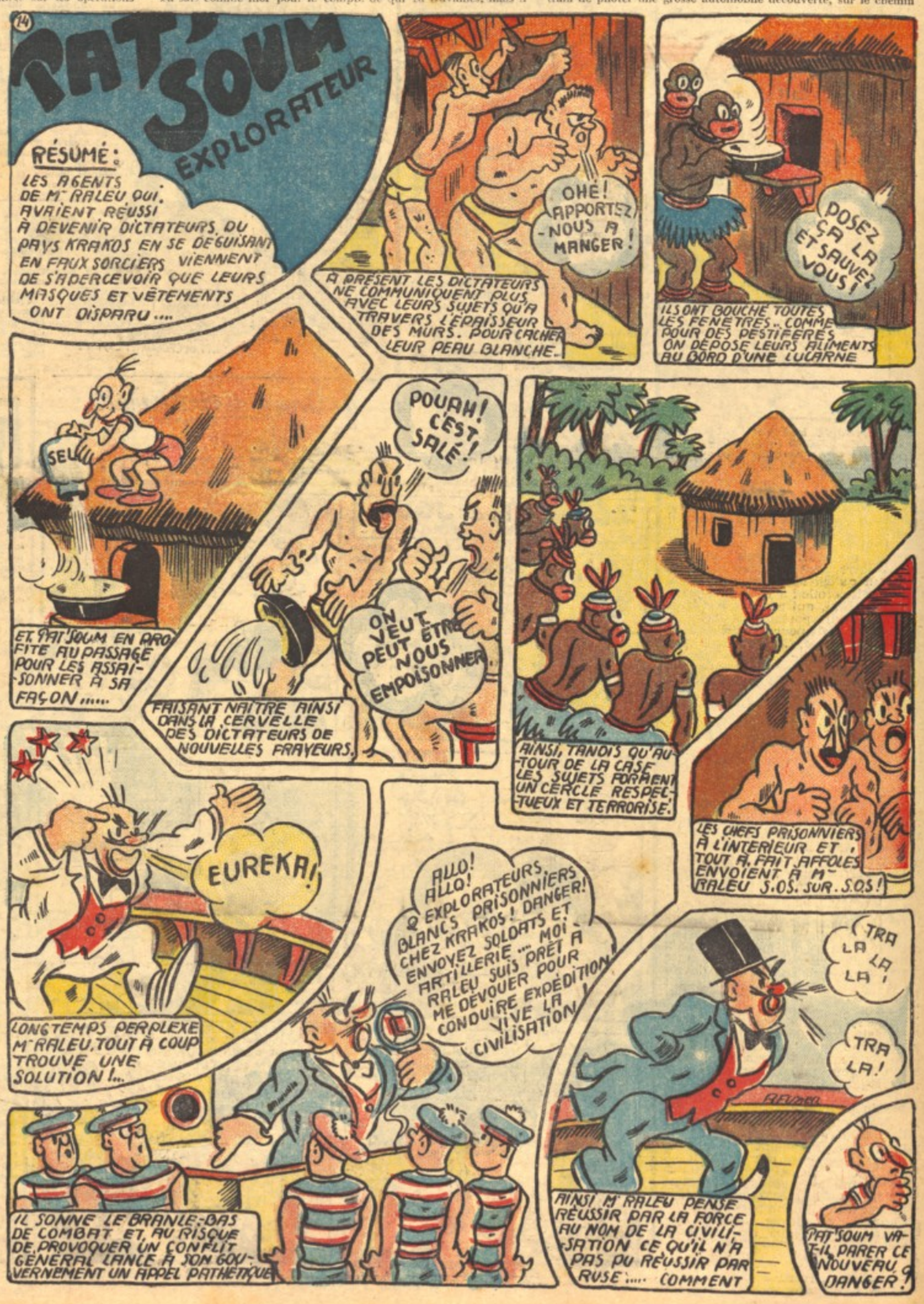
« Ce n'est pas par hasard que je te parle de ce Fil-de-Fer, de ce Jambe-de-Bœuf, de ce Pierrot Lancry. Ces trois canailles vivent, en ce moment, tranquilles comme Baptiste, dans une villa de Clamart, la villa Alfred.

« J'avais, l'autre semaine, tout combiné pour les faire disparaître dans un gentil petit accident. Le patron était d'accord. Il a changé d'avis tout d'un coup. Il faut maintenant que je lui amène les trois types, et en bon état. Il a à leur parler. Une affaire à traiter, à ce qu'il paraît. Je devais régler le coup cette semaine. Il était entendu que tu restais ici pour aménager l'arsenal, recevoir les premiers dépôts. Je devais filer à Clamart, enlever les trois bonshommes en un coup de filet. J'ai des amis dans le cirque Miglione, les Cosaques afghans, et ce cirque sera à Clamart cette semaine. Mais l'attitude des frères Veziers, que je croyais de braves idiots, et qui sont des crapules de premier plan, me font changer tous mes projets. Je reste ici pour étudier quel genre d'hommes ils sont et au besoin prendre des mesures.

« Toi, tu vas partir à Clamart, t'emparer des trois loustics et les planquer où on te dira. Tu te mettras en rapport avec le général des Cosaques afghans. D'ailleurs, il vaut mieux que je ne me montre pas dans l'affaire, ces trois jeunes gens me connaissent trop bien. Et je suis sûr que tu réussiras mieux le coup que moi. Tu es jeune, tu as de la santé, du sang-froid, de l'audace... Mais non, mais non... ne proteste pas... c'était supérieur, le coup du lustre...

Chapitre XIII. — LE PASSAGE DU FACTEUR

Lorsque aux environs de midi, César Boucafeu se trouva en train de piloter une grosse automobile découverte, sur le chemin



mal entretenu qui desservait la maison de *La Citerne*, il fut littéralement ébloui de ce qui lui arrivait.

Il était enfin seul, il avait réussi à échapper à ces bandits aussi féroces que des fauves déchaînés et dont il attendait à chaque minute, depuis vingt-quatre heures, qu'ils découvrent qu'il n'était qu'un brave acteur et non le bandit Marcel, et qu'ils lui règlent son compte de deux ou trois balles de revolver dans le corps...

Et César était maintenant sorti de ce cauchemar atroce, il était seul, sous le grand soleil de midi, au milieu du Causse Méjean, cet invraisemblable désert de pierres blanches.

Le plateau était mollement ondulé. Il était percé de toute part de trous ronds, sortes de cratères, de toutes tailles et de toutes dimensions.

César Boucafeu s'imaginait être une mouche en train de se promener sur un immense fromage de Gruyère, ou bien encore l'un des premiers hommes arrivés dans la lune, car, comme on l'a souvent répété, rien ne ressemble plus à ces paysages lunaires, tels que les montrent les télescopes, que la surface de cet extraordinaire Causse Méjean.

Un valonnement avait caché la maison de *La Citerne*. La voiture avançait lentement dans le chemin défoncé, et César, qui se savait un mauvais chauffeur, conduisait avec prudence et sans se presser. Il était au milieu d'un désert affreux, sans un arbre, sans même un brin d'herbe, sans même un oiseau. Il n'y avait rien que des pierres et çà et là des grands chardons plats posés comme des étoiles de mer sur un rocher.

A droite de César, le plateau s'arrêtait aussi brusquement que s'il avait été coupé net par un coutelas gigantesque.

— Je l'ai échappé belle, se disait César Boucafeu entre les dents...

La conversation avec Premior s'était poursuivie toute une partie de la matinée. Premior buvait beaucoup. Il avait séché, à lui seul, la bouteille d'Armagnac 1872. Il devait être un peu ivre, mais il n'y paraissait pas autrement que par son besoin de confidences. Il avait chaudement félicité César — ou plutôt *Marcel l'Américain* — de ses exploits dans l'avion d'Oran. Et César lui avait remis la mystérieuse serviette que tenait si précieusement sur ses genoux le Docteur Merlin, depuis son départ d'Oran et jusqu'à son assassinat.

Le Docteur Merlin, avait expliqué Premior, était en concurrence avec la bande que commanditait Van der Gold, et Merlin, une crapule de grande envergure, avait quelques semaines auparavant proféré des menaces précises.

Il était en possession, disait-il, d'un secret par lequel il se faisait fort de réduire à néant, non seulement la puissance de Van der Gold, mais aussi celle de tous les marchands de pétrole du monde.

L'impression de la bande de Premior était que le docteur bluffait, qu'il ne faisait que répéter certaines indiscrétions et que s'il en usait comme d'une arme, c'était d'une arme qui n'était sans doute pas chargée.

Un espion de Premior lui avait appris que le docteur comptait, dans quelques jours, partir pour la France, emportant avec lui certains documents. Il fallait agir immédiatement.

Il fut décidé que *Marcel l'Américain*, qui avait quelques semaines auparavant conclu un accord avec un représentant de Premior, devançant de quelques jours son départ projeté pour la France, prendrait l'avion avec le docteur. Amédée le Marseillais et Ivan le rejoindraient à l'escale de Barcelone pour lui prêter main-forte et régler son compte au docteur.

Mais, comme le comprenait maintenant César Boucafeu, le Docteur Merlin s'était aperçu, dès son départ en avion d'Oran, qu'il était pourquivi par *Marcel l'Américain*, et il l'avait empoisonné à l'escale d'Alicante. C'étaient ces circonstances qui avaient fait

César Boucafeu rencontra à un tournant de la route un facteur qui répa rait sa bicyclette à moteur.

prendre, par les bandits Ivan et Amédée, le brave acteur Boucafeu pour le bandit qu'ils attendaient sans le connaître.

Quand il ouvrit la serviette du Dr Merlin, Premior eut un grognement de satisfaction. Son défunt adversaire avait bluffé. Il ne savait rien de ce mystérieux secret dont il se prétendait être devenu détenteur. Par contre, sa serviette contenait un dossier de première importance concernant la fourniture de stocks secrets d'armes, dans la région de Tétouan, au Maroc espagnol. L'affaire se montait à plusieurs millions de pesetas et Premior se réjouit. Il était débarrassé d'un concurrent dangereux, et ces papiers lui permettaient d'enlever une grosse affaire d'armes.

La conversation était ensuite devenue plus confuse. Premior buvait beaucoup et César Boucafeu ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il disait. Il était question d'un certain *Trèfle noir* (qui paraissait être une organisation secrète) à laquelle il venait d'arriver « un coup dur », et qui n'existait maintenant plus.

Premior racontait aussi des histoires extravagantes au sujet d'un certain *bal masqué*.

César Boucafeu était heureux que les bavardages de son compagnon le dispensent d'ouvrir la bouche et de risquer ainsi de se trahir. Mais il ne l'écoutait même plus. Il n'avait pas dormi de la nuit, il avait très sommeil, ses yeux se fermaient malgré lui.

Il ne se réveilla complètement que lorsque Premior lui dit :

— Mon vieux Marcel, ce n'est pas tout cela, il va falloir que tu files sur Paris. Là-bas tu te mettras aussitôt en rapport avec Mechinskof, le colonel des Cosaques afghans, je te donnerai son adresse par écrit.

« Vous pourrez faire le coup de Clamart dans cinq jours au plus tard. Tu vas prendre ma voiture jusqu'à Florac. Tu la laisseras au garage de l'Hôtel du Parc, en demandant qu'on me la remonte.

« Je te donnerais bien un de mes hommes pour te conduire, mais j'ai besoin de toutes mes forces ici. Je me méfie de ces Veziers. A Florac tu as, vers une heure et quart, un petit tortillard qui te permettra de rattraper la grande ligne. Je crois bien que tu pourras arriver à Paris demain matin.

César Boucafeu était arrivé au bout du petit chemin de *La Citerne*. Il débouchait sur la route qui descend vers Florac. Les lacets de cette route, qui se faufilait par une brèche de la falaise du Causse Méjean, étaient véritablement terrifiants. Sans cesse, César Boucafeu craignait de « rentrer dans le décor », de passer par-dessus un talus, de tomber avec sa voiture dans un précipice.

Après deux kilomètres, la route devint un peu plus rassurante. C'est alors que César Boucafeu rencontra, à un tournant de la route, un facteur assis sur un tas de cailloux et qui changeait le boyau du pneu avant de sa bicyclette à moteur, qui venait de crever.

C'était le premier homme que César voyait depuis son séjour chez les bandits. Il lui adressa un joyeux bonjour. Il arriva un quart d'heure plus tard à Florac, remit la voiture de Premior au garage de l'Hôtel du Parc, avec des instructions. Il se renseigna. Il lui restait encore une heure avant le départ du train. Il mourait de faim. Il déjeuna copieusement, pas à l'Hôtel du Parc trop luxueux pour son goût, mais dans un petit restaurant de la vieille ville. Quand il eut mangé, il eut soudain si sommeil, que sans s'inquiéter du train qu'il devait prendre, il demanda une chambre (ce petit restaurant faisait hôtel), se coucha et s'endormit à poings fermés, sitôt la tête sur l'oreiller.

César eût peut-être dormi moins tranquillement s'il avait su que le facteur qu'il avait rencontré sur la route, et qu'une providentielle crevaison avait immobilisé pour une demi-heure, portait à *La Citerne* une dépêche pour Premior... Quand il eut lu ce télégramme, Premior devint blême. Il appela ses gardes du corps et Amédée le Marseillais.

— Le type qui est parti d'ici il n'y a pas une heure n'est pas Marcel l'Américain, mais un flic ou un espion. Je viens de recevoir un télégramme du vrai Marcel. Il est très malade, à l'hôpital d'Alicante. Il faut immédiatement rattraper l'espion qui nous a trompés...

— ... Et lui régler son affaire, fit l'un des hommes de main en caressant un revolver de fort calibre.

Quelques minutes après l'arrivée du facteur, la grosse conduite intérieure des frères Veziers descendait, à tombeau ouvert, sur Florac. Il y avait dans cette voiture six hommes décidés, coûte que coûte, à retrouver César Boucafeu et à le tuer... *(A suivre.)*

VOICI POUR VOUS LES JEUNES AVIATEURS

notre nouvel Avion qui vole, le M. C. 4

Reproduction exacte du célèbre

“ AVION DU PÔLE ”

qui relia d'un coup d'aile Moscou au Mexique

HISTORIQUE

L'un des plus beaux exploits de l'aviation en 1938 est celui de l'équipage soviétique GROMOV-YOUMACHEV-DANILINE, qui réussit à battre le *Record du Monde de distance en ligne droite* que détenait l'équipage français ROSSI-CODOS.

Les aviateurs russes couvrirent la distance formidable de 10.148 km. 293 en un seul vol qui les conduisit de *Moscou à San Yacinto* en Amérique, en passant au-dessus du *Pôle Nord*!

L'avion qui permit cette magnifique performance est l'*A. N. T. 25* qui fut exposé à Paris, au Grand Palais, durant le dernier salon de l'Aéronautique.

Au palmarès de cette glorieuse machine nous relevons : le record du monde de distance en circuit fermé du pilote G. ROMOV (12.411 km.), puis les grands voyages de l'équipage V. TCHKALOV, G. BAIDOUKOW, A. BÉLIAKOV, qui va de *Moscou à Nicolaevsk-sur-Amour*, en Asie, puis de *Moscou en Amérique à Vancouver* (Amérique), en passant au-dessus du *Pôle Nord*.

LES CARACTÉRISTIQUES DE NOTRE AVION

A l'intention de nos jeunes lecteurs qui aiment l'aviation et qui construisent nos beaux avions modèles réduits, nous avons étudié une réduction du célèbre avion russe que nous appellerons désormais l'*Avion du Pôle*.

Nous offrons aujourd'hui, dans une boîte de construction, tout ce qu'il faut pour construire cet appareil et nous allons décrire les différentes opérations de montage.

Voici d'abord les caractéristiques de notre petit « avion du Pôle ». C'est un monoplan à aile basse de 520 millimètres d'envergure. Sa longueur est de 280 millimètres (voir le plan ci-contre). Il est entièrement construit en planches de bois très léger (le balsa). Son hélice tourne par l'effet d'un écheveau de caoutchouc que l'on a préalablement tordu en tournant l'hélice avec le doigt.

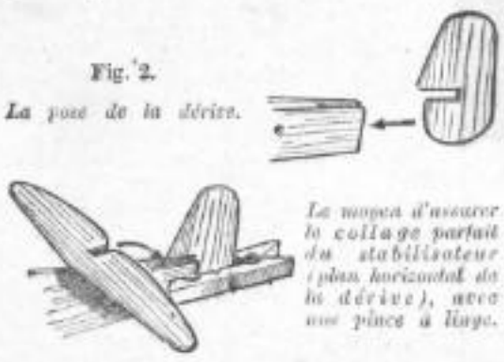
Cette hélice est faite de ce métal léger appelé « duraluminium ».

CONSTRUCTION DU FUSELAGE

Le fuselage est une longue caisse formée de deux flancs, d'un couvercle et d'un fond. Ce fond est constitué de deux planches et un espace libre entre ces deux planches permet le passage de l'aile. Sur le couvercle une feuille de papier fort courbée repose sur des petites planchettes arrondies et donne la

Fig. 2.

La pose de la dérive.



Le moyen d'assurer le collage parfait du stabilisateur (plan horizontal de la dérive), avec une pince à linge.

forme convenable au dos du fuselage. Une planche perforée pour le passage de l'axe de l'hélice ferme la « caisse » en avant, tandis qu'à l'arrière les deux flancs sont resserrés et collés sur le plan

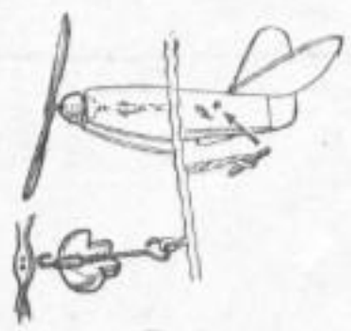
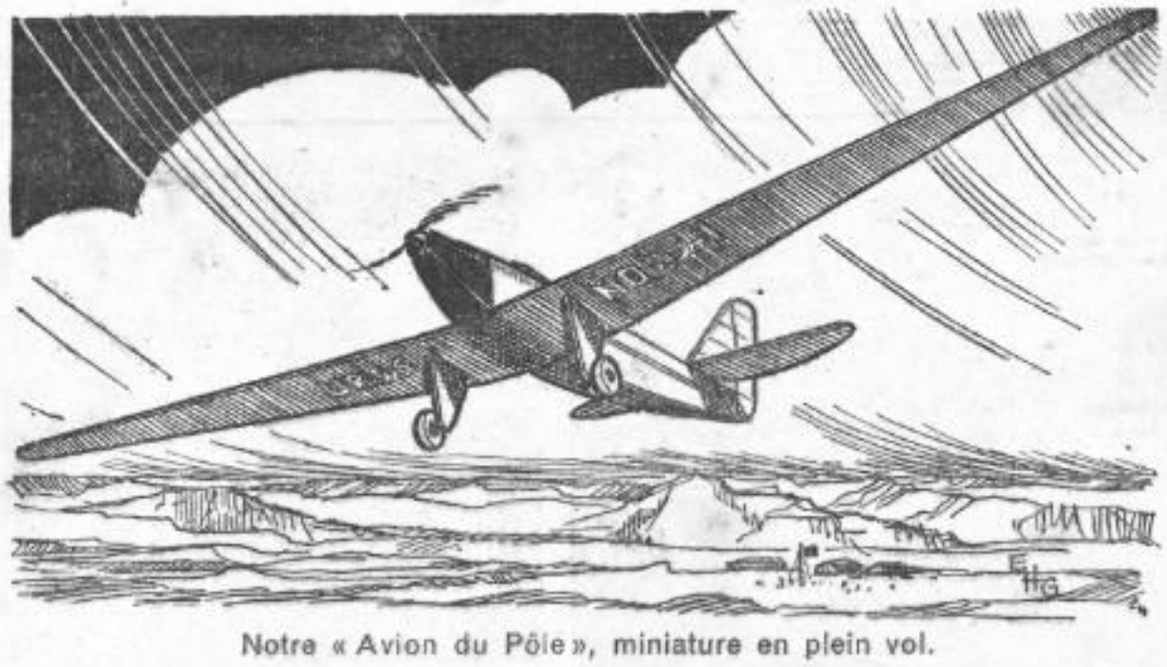


Fig. 3.

La pose de l'hélice et du moteur de caoutchouc tendu entre la dérive et le bec de l'avion.

vertical de la queue qui s'appelle la dérive. Naturellement toutes les parties de cette caisse fuselage sont collées aux emplacements où elles sont en contact.

(Voir la figure 1 qui représente toutes les pièces du fuselage; la figure 2, la pose de la dérive et du plan horizontal de queue qui s'appelle le stabilisateur; et figure 3 les détails de la pose de l'hélice et de son caoutchouc moteur.)



Notre « Avion du Pôle », miniature en plein vol.

CONSTRUCTION DE L'AILE (fig. 4)

L'aile est formée de deux demi-ailes réunies en leur centre par trois petites planchettes verticales collées. Dans l'ajustage de l'aile au fuselage, ces trois petites planches entrent entre les flancs tandis que les deux demi-ailes

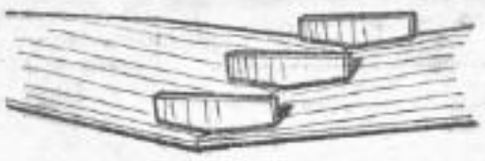


Fig. 4.

Détail de la construction de l'aile. Les trois planchettes qui assurent l'ajustage de l'aile au fuselage.

sont encastrées dans les échancrures des deux flancs du fuselage.

Chacune des demi-ailes est ajourée pour recevoir la pièce n° 3 qui s'appelle « pantalon

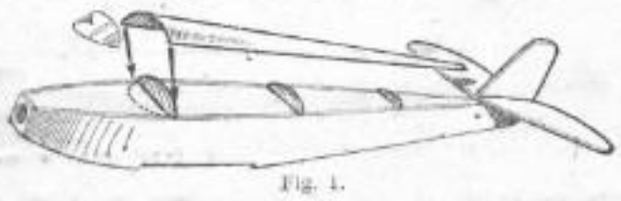


Fig. 1.

Les pièces du fuselage et leur assemblage.

de l'atterrisseur ». Sur cette pièce n° 3 se fixe, à l'aide de la pièce n° 1 (papier fort plié et collé sur le n° 3), la pièce n° 2 qui est un fil d'acier façonné pour s'incruster d'une part dans le centre de l'aile et d'autre part reçoit la roue correspondante. Il y a de la sorte deux roues bien fixées à l'aile.

Pour que notre « Avion du Pôle » soit prêt à voler, il suffit de fixer l'aile au fuselage à l'aide d'un bracelet de caoutchouc.

Sur les planches de balsa qui se trouvent dans la boîte de construction,

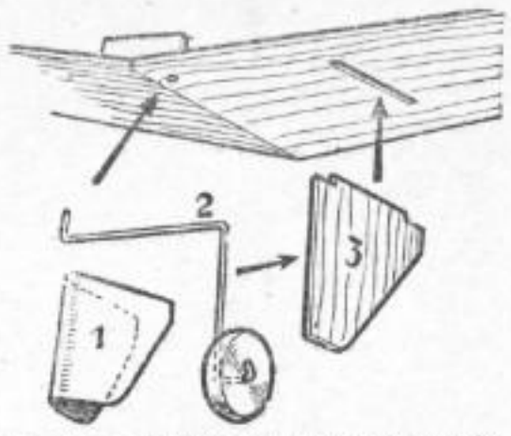


Fig. 5. — *La pose des roues et du pantalon d'atterrisseur sur les ailes.*

le dessin de toutes les pièces de bois est imprimé et il suffit de les découper à l'aide d'une lame de rasoir ou d'un canif bien tranchant. Les collages se font avec la colle cellulosique spéciale (séchage rapide) qui est livrée avec la boîte.

Notre Pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux
E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)
Aucun envoi contre remboursement

La chance tourne. Le grand club de Sochaux a pris une claque magistrale en football par Montpellier : 4 à 0!

Une surprise? Oui et non.

Oui, car le club battu, tenant de la Coupe de France, était redoutable et que Montpellier n'est qu'un club de 3e division.

Non, car Etienne Mattler, capitaine de l'équipe de Sochaux, manquait ce dimanche-là. Et les joueurs, habitués à être commandés, se sont trouvés désemparés, étant livrés à eux-mêmes. Personne pour prendre une décision; un adversaire résolu et soutenu par une foule enthousiaste, et hop! les buts succédaient aux buts, sans que la réaction efficace fasse son œuvre.

Le football est un jeu d'équipe. Mais, si chacun doit donner le meilleur de lui-même, il doit encore accorder son effort à celui des autres joueurs. Il faut une tête, un cerveau qui dirige et des joueurs qui exécutent. Malgré toute la valeur des sochaliens, leurs individualités n'ont pas eu raison de la masse commandée de Montpellier.

○

Il est arrivé une belle aventure à trois boxeurs olympiques qui se réclamaient du droit d'amateur. Un amateur, comme vous le savez, n'a jamais le droit de toucher de l'argent pour combattre ou faire une exhibition. On a convenu que les frais de déplacement, seuls, seraient remboursés, ce qui est juste.

Mais les dénommés Michelot, Tritz et Despeaux, ayant été boxer dans plusieurs endroits et à l'étranger, avaient, non seulement réclamé, mais exigé (!) un déplacement par avion, des remboursements de frais d'entraînement, des « dédommagements » correspondant à une participation aux recettes. En résumé, aucune différence entre eux et les boxeurs qui en font leur métier.

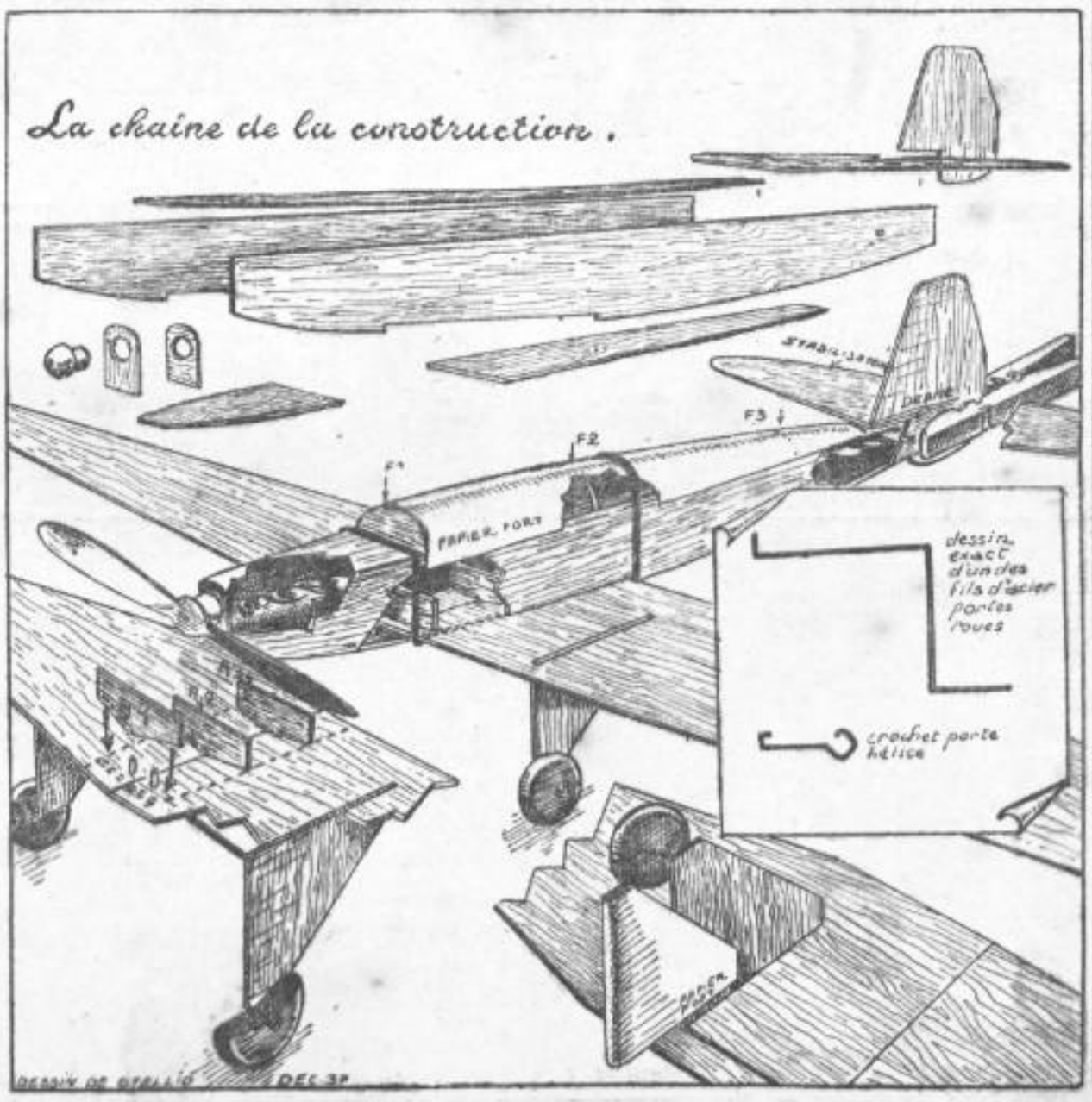
Résultat : la Fédération Française de Boxe les a déclarés professionnels en leur retirant leur licence d'amateur.

○

Une des plus curieuses épreuves de natation est bien la Coupe de Noël. Il s'agit simplement de traverser la Seine à la nage. Oui, mais cela se passe le 25 décembre! Brrr!!! La Seine à 2 degrés, le vent glacial, le courant, l'eau salie par les terres précipitées dans le fleuve par toutes les pluies et les neiges. Quel courage, quels dangers!

Eh bien non. Se jeter à l'eau par n'importe quelle température est à la portée de tout individu entraîné et normalement constitué. A condition de savoir nager, bien entendu, et de savoir prendre le courant de biais pour arriver sur la rive opposée sans avoir été déporté exagérément.

La première de ces coupes a été disputée en 1906. Le président de la société organisatrice se jeta à l'eau lui-même pour démontrer au Préfet de Police de l'époque (M. Lépine) que « c'était possible ». Après cet exemple, comment refuser l'autorisation nécessaire.



VARIÉTÉS

RÉBUS

DEVINETTE

Je n'ai ni bras ni jambes. Je cours éternellement et cependant je ne sors pas souvent de mon lit. Qui suis-je ?

LETTRE A DÉCHIFFRER

Une de nos petites camarades a reçu d'une amie la lettre suivante.

Elle ne l'a pas comprise et demande à tous nos lecteurs de vouloir bien l'aider :

E 1.000 I 10 mois tu tu tu tu tu tu F H E. — L. N.

RÉBUS

ENVOI DE X.. A MONTESSON

CHARADES

Mon second est semblable à mon premier.
Et mon tout est toujours fidèle à son maître.

Mon premier est une pièce de menue monnaie.
Mon second se mange au lait ou au gras.
Mon troisième est un instrument de travail du bûcheron.
Mon quatrième est une lettre de l'alphabet.
Et mon tout est un piège.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Pierre et Paul ont chacun des bonbons. « Donne-moi un bonbon, dit Paul à Pierre et j'en aurai alors autant que toi. » Mais Pierre lui répond : « Donne-m'en un des tiens, j'en aurai alors le double de toi. » Combien de bonbons ont respectivement Paul et Pierre ?

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE

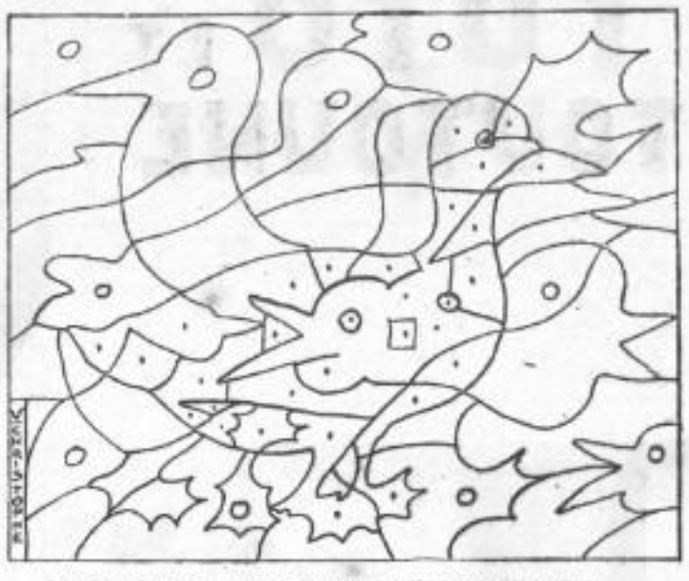
```
X          X     X X X
X          X X   X X
X X X      X X   X X X
```

Je suis un lieu frais et fertile dans le désert.
Je suis du quartz aux dessins richement colorés.
Je suis un chef-lieu d'arrondissement dans les Basses-Alpes.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN MYSTÉRIEUX

Colorier en noir les cases marquées d'un point.



CHARADE : *Envoi de Henri Pesliane, Dugny.*

Mon premier est un diminutif de gymnastique,
Mon second égale mademoiselle,
Mon troisième est une planète,
Mon tout est un personnage de *Mon Camarade.*

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 113

Carrelage. — Napoléon Bonaparte.
Mots carrés. — MARIN - ARABE - RAMEB - IBÈRE - NÈRÉE.
Calcul amusant. — Il y avait 315.000 hommes.
Les contraires. — Renard bleu, formé avec les initiales des mots : Rapidité, ennemi, naturel, assembler, rire, défendre, baisser, laisant, ensoleillé, uni.
Charade. — Montmorency.

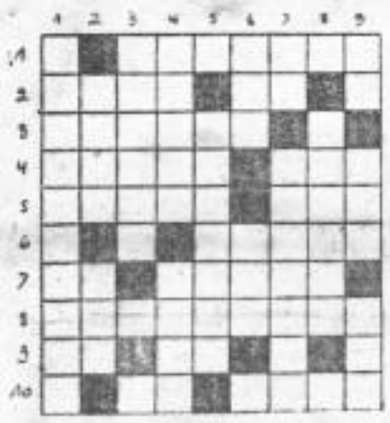
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 113

Horizontalement. — 1. Ours. Pô. Sa. — 2. Dindon. — 3. Singer. Ile. — 4. Fame. — 5. Alouette. — 6. Ne. Tir. — 7. Anes. Etre. — 8. Arête. Ré. — 9. Paresse. Me.

Verticalement. — 1. Oiseau. AP. — 2. Ara. — 3. Bourrouner. — 4. Eté. — 5. Défenses. — 6. Pirate. — 7. On. Ut. Ere. — 8. Dinette. — 9. Sole. TR. — 10. Ane. Crete.

MOTS CROISÉS DU N° 114

Horizontalement. — 1. Animal à deux bosses. — 2. Poisson plat. Conjonction. — 3. En peinture, couleurs obscures. — 4. Fruit juteux et sacré qui se coupe en tranches. Clou rainuré en spirale. — 5. Partie d'un cirque. Terre entourée d'eau. — 6. Prénom masculin. — 7. Division du temps. Le singe l'est. — 8. Penchera. — 9. Note. Pronom. — 10. Note. Individu.



Verticalement. — 1. Animal à une bosse. — 2. Qui a une saveur désagréable. Sur la Rose des Vents. — 3. Planches servant de but pour le tir des armes à feu. — 4. Oiseau échassier à long bec. Instrument de musique. — 5. Puissance, force physique. — 6. Adjectif possessif. Département. — 7. Conjonction. Fougueux, irascible. — 8. Action de délayer. — 9. Note. Pour assaisonner. Animal têtu.

LE COURRIER DE JANOT

Marcel Letribot, Poissy : Ton récit : *Une Veillée en famille* est réussi et je lui souhaite du succès pour notre Concours. — *Gilberte Simon*, Le Pecq : Elle est rudement amusante ton histoire de microbes. J'espère que ta grippe est maintenant finie. Je donnerai bientôt des nouvelles de Mme Burette. Elle est très gentille avec moi, maintenant, tu sais. — *Jean et Jacques Guerri*, Montalibert : Vos deux récits pour le Concours sont bons et je vous souhaite bonne chance. — *Alice Vauthier*, Le Havre : Tu es, en effet, un peu en retard pour nous envoyer ton Concours, mais cela ne fait rien, il était encore temps le 29 décembre. Sois tranquille, les aventures que j'ai eues avec Julot dans la forêt sont très longues et je n'ai pas encore fini de les raconter.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. **2 fr.**
3 mois (13 n^os) .. .. .. **5 fr.**

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm., N° 2**
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

61, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

COMMENT VIVAIT LOUIS XIV

On appelait Louis XIV : le *Roi-Soleil*. Parmi tous les princes de sa suite, il était comme le soleil au milieu des planètes : celui qui distribue la lumière, celui sans lequel il serait impossible de vivre. La plus grande partie de la noblesse avait quitté ses terres pour être auprès de lui; c'était *La Cour*; chacun espérait recevoir une pension, une dot, un grade, un emploi officiel. La principale occupation était de plaire au roi; il fallait que le roi vous remarquât entre les milliers de personnes qui l'entouraient ; un regard du roi, quel bonheur! Une parole de lui, la folle joie! Que n'inventait-on pas pour attirer son attention? Quand le roi, malade, dut être opéré, plusieurs personnes bien portantes voulurent subir la même opération afin que le roi eût ensuite à leur demander « si elle s'était bien passée »!

Le roi était vraiment adoré comme un Dieu, ou plus exactement comme le représentant de Dieu sur la terre.

Louis XIV devint roi à l'âge de 5 ans. Un vieux juge en robe rouge s'agenouilla devant lui, disant : « Vous êtes une image de la divinité... » On comprend la fierté du gosse; et, l'éducation aidant, il joua très naturellement son rôle de Majesté; il eut de l'autorité, de « l'allure », faisant plier les regards; cependant il savait être aimable avec tous, d'une grande politesse avec les dames, saluant chapeau bas toutes celle qu'il rencontrait, même les femmes de chambre.

Le roi, comme tous les nobles de cette époque, portait des habits de soie brochée aux belles couleurs, des chemises avec col et parements en dentelle, des flots de rubans, des plumes au chapeau, des soulliers à hauts talons, des bagues à grosses pierreries, beaucoup de colliers, de broches, de bijoux, et sur la tête une grande perruque bouclée lui tombant comme une crinière sur les épaules.

Il se promenait en carrosse; il y avait toutes sortes de carrosses dans les remises, depuis les petits carrosses pour les chiens de la reine, carrosses faits à leur taille, jusqu'à d'énormes voitures pour de longs voyages, où étaient disposées trois pièces : salle à manger, salon, chambre à coucher.

Il habitait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses châteaux : il aménagea Fontainebleau et Saint-Cloud (brûlé en 1870), fit agrandir le Louvre, et construire entièrement Versailles et Marly (détruit après la Révolution).

Ces châteaux, dont les plans avaient été dressés par de grands architectes, contenant de nombreux appartements richement meublés, d'immenses salles de réception avec des glaces, des décors aux plafonds, des boiseries dorées, des tapisseries, des parquets en mosaïque; tout était somptueux : tableaux de peintres célèbres dans les salons, fleurs rares dans les serres, jardins dessinés avec art où des groupes de statues flânaient parmi les jets d'eau (quel travail considérable il fallut entreprendre pour amener l'eau à Marly!)...

Et pourtant la vie dans ces châteaux manquait de confort. Comment faire pour loger tous ces nobles qui ne quittaient pas la famille royale? On les entassait au petit bonheur, ceux qui ne trouvaient pas de place et habitaient en ville n'étaient pas les plus mal lotis, car, au château, certains devaient coucher dans d'étroites pièces sans fenêtre...

L'hiver on chauffait au bois ces immenses salles. Chauffer est une façon de parler : il faisait si froid que sur la table l'eau et le vin gelaient dans les carafes. A Marly, les cheminées étaient mal comprises, le roi était enfumé comme un jambon de Mayence. Autre inconvénient, non des moindres, à cette époque on ne connaissait pas les cabinets, les égouts n'existaient pratiquement pas (les Romains sur ce point étaient plus civilisés); il y avait bien des petites pièces où l'on pouvait aller faire ses besoins, mais comme rien ne s'écoulait, comme on ne les arrosait ni ne les lavait fréquemment, l'odeur y était si épouvantable qu'on n'osait plus y aller.

Alors, quand c'était possible, on se cachait dans un bosquet du jardin; sinon, sans être gêné le moins du monde par les gens qui passaient, on arrosait le mur d'un couloir ou d'un escalier, on s'accroupissait sur un palier contre une porte. Il existait sans doute des chaises-percées avec un pot de chambre par-dessous, mais ce meuble n'était placé que dans les chambres à coucher et ne servait que le soir; les servantes allaient ensuite vider tranquillement le pot par la fenêtre; les murs et les balcons étaient ainsi couverts de saletés; on y jetait aussi les eaux de vaisselle et tous les détritus!

A part cela, comme tout était bien réglé, bien ordonné à la cour du Roi-Soleil! Chaque matin le roi était réveillé à 8 heures par un baiser de sa nourrice. Un roi ne se lève pas en faisant aussi peu de manières que le petit garçon qui va bientôt partir à l'école et ne veut pas perdre de temps. Il y a pour le roi un petit et grand lever, chacune de ces cérémonies comprenant un nombre différent de spectateurs (un roi a toujours besoin d'être admiré, même lorsqu'il passe sa chemise!); et ces assistants sont de meilleure ou de moindre noblesse, selon la cérémonie. Deux gentilshommes partent lui chercher un bouillon. Un prince lui tend sa chemise, l'autre sa robe de chambre (une personne lui passera la manche droite, une autre la manche gauche) chacun a un mouvement à accomplir, fixé d'avance. Le roi commence sa toilette... toilette bien simple : d'un mouchoir imbibé d'alcool il se frotte le nez puis les mains. Ensuite viennent la coiffure et l'habillage. Tous les gestes sont réglés comme au théâtre et c'est un grand honneur que de pouvoir tendre au roi sa culotte, ou, le soir, tenir un chandelier... car le soir il y a de même un grand et un petit coucher. Il est difficile à notre époque d'imaginer le respect qui pouvait entourer le roi et ce qui touchait la personne royale. On voit encore à Versailles le lit de parade du roi; dans cette salle le roi recevait souvent d'une façon solennelle; même quand le roi était absent chacun se découvrait au passage et saluait le lit vide!

A 9 h. 1/2 petit déjeuner. Tout un cortège l'apporte, archers en tête, puis deux gentilshommes « de la chambre », un garde-vaisselle, deux sommeliers, le médecin du roi (en cas d'indigestion sans doute!) Tout le monde se découvre et s'incline sur le passage du repas...

Le roi mange seul, entouré, à distance respectueuse, d'un cercle, muet d'attention, de spectateurs tête nue. Le capitaine des gardes les surveille. Chaque plat est goûté par un « officier de bouche » avant d'être servi.

Ensuite le roi se rend à la messe, à Saint-Germain-l'Auxerrois s'il est à Paris, à la chapelle du château s'il est à Versailles. Cette chapelle est organisée de telle façon que le roi est bien face à l'autel, mais que toute la noblesse, assise dans le chœur, est tournée vers le roi; même là, c'est le roi qu'on adore!

Le roi va ensuite au Conseil des ministres, les jours où il n'y a pas chasse, ou jeu. Il rentre pour le déjeuner. Un repas de roi n'est pas encore un repas ordinaire : 5 potages, hors-d'œuvre, pigeons en croûte, perdrix, pièces de veau, poulets, dindons, foie gras, légumes verts et salades, encore des volailles rôties, et des desserts de fruits crus, fruits cuits, confitures et compotes, voilà le menu d'un seul déjeuner.

L'après-midi on se promène dans les jardins du Louvre. Chose curieuse, ce jardin du roi était ouvert au premier venu, du moment qu'il était de bonne mine et vêtu proprement. Non seulement la noblesse, mais le peuple y organisait des jeux. Les jardiniers donnaient à manger et à boire dans leurs petits pavillons — qui voulait contempler tranquillement le roi pouvait donc approcher, aucun des 6.000 domestiques, des 10.000 gardes ne l'en empêchant. Si le roi recevait dans son bureau, tout le monde devait être découvert; le roi et la reine avaient seuls droit de s'installer dans un fauteuil; les gens de haute noblesse pouvaient occuper des chaises; des personnages de moindre importance prenaient un tabouret; ceux d'un degré inférieur des coussins; ceux encore moins considérés s'asseyaient à même le plancher; et il y en avait qui, n'étant pas autorisés à s'asseoir, restaient debout. Souvent le roi n'invitait pas les assistants à prendre un siège; alors tout le monde se tenait debout. Certaines dames qui voulaient s'asseoir apportaient un ouvrage : on ne peut guère coudre qu'assise, elles s'asseyaient donc; d'autres amenaient un simple bout de chiffon comme si c'était un ouvrage; on admettait le prétexte, et on considérait qu'apporter un chiffon signifiait le respect des convenances, ce qu'on appelait *l'étiquette*.

Le dîner arrivait, aussi copieux que le déjeuner. Le roi mangeait avec ses mains, trempant ses doigts dans les sauces. Pour se moquer d'une petite princesse étrangère qui se servait d'une fourchette — la poseuse! — il faisait jeter dans son assiette des cheveux et autres saletés. La demoiselle en colère lançait son assiette à la tête de celui qui lui avait fait la farce. Et le roi riait à gorge déployée. En fin de repas, on lui tendait une serviette pour qu'il s'essuyât les mains.

A part ces plaisanteries, à part les chansons que l'on ne cessait de composer pour se moquer de tel ou tel personnage, à par les fêtes et les spectacles, on s'ennuyait ferme à la cour du Roi-Soleil. Alors on se mit à jouer gros jeu, pour passer le temps. Le roi, certains jours, mise jusqu'à 3 millions de franc. L'argent des impôts, l'argent gagné par le peuple en travaillant, était ainsi gaspillé. Et la noblesse ne cessait de tendre la main pour recueillir une part du trésor royal, Mme de Montespan, amie du roi, se retira avec une pension de 600.000 francs par mois !

Pendant ce temps-là, des guerres malheureuses faisaient mourir tant de pauvres jeunes gens partis se battre en Flandre et en Espagne.

Sur la place des Victoires, devant la grande statue de Louis XIV à cheval, des flambeaux brûlaient nuit et jour.

Mais le peuple ne l'adorait plus, ce roi qui le considérait comme un troupeau d'esclaves et regardait la France comme sa propriété personnelle. Quand le roi sera mort, le peuple dansera sur le passage de son enterrement.

Boua.

LES ALBUMS DE « MON CAMARADE »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 x 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages. — Dans cet Album : **Toto et Toutoune, Pat' Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions** (épuisé), etc. L'album : **9 fr., franco : 11,50**

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 x 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages. — Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat' Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions**, etc. L'album : **15 fr., franco : 18,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., 51, Rue Monsieur-le-Prince — PARIS (VIe) — Compte chèque postal 974-41, Paris

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.997.

TOTO ET TOUTOUNE

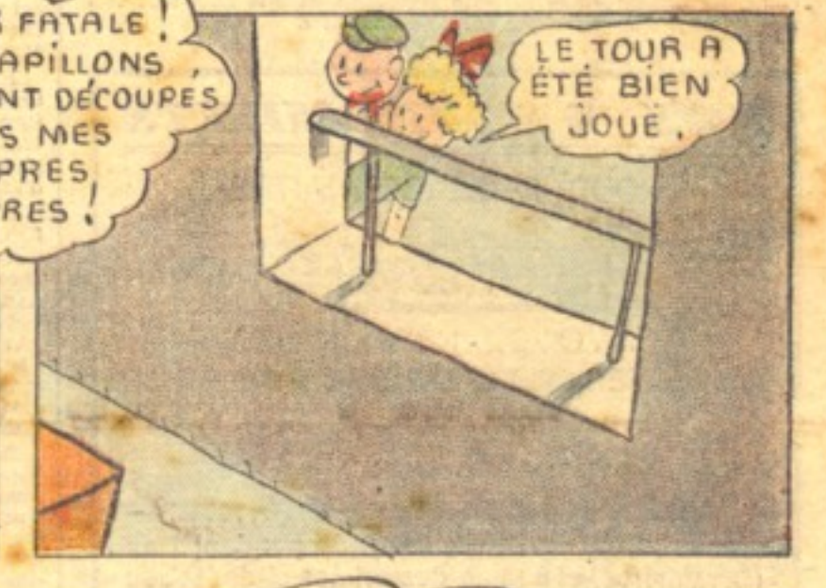
114

JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE SONT POURSUIVIS PAR MOERDER ET SE SONT REFUGIÉS DANS UN ARBRE. DEUX DES NÉGRES LANCÉS A LEUR POURSUITE ONT ÉTÉ ATTAQUÉS PAR LES FOURMIS-LIONS. L'UN D'EUX EST RESTÉ SUR LE SOL, ÉVANOUI.....

MAIS JACK STRONG COUPE LA LIANE AVEC SON POIGNARD CAR S'IL ATTENDAIT UNE MINUTE DE PLUS LA MORT, EST INEVITABLE.

GRACE AUX SOINS LE NEGRE REVIENT A LUI. JACK STRONG QUI CONNAIT LA LANGUE DES SAUVAGES LUI PARLE. LE NEGRE LUI EMBRASSE LES MAINS ET L'ASSURE QU'IL EST PRET A DONNER SA VIE POUR LUI

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA



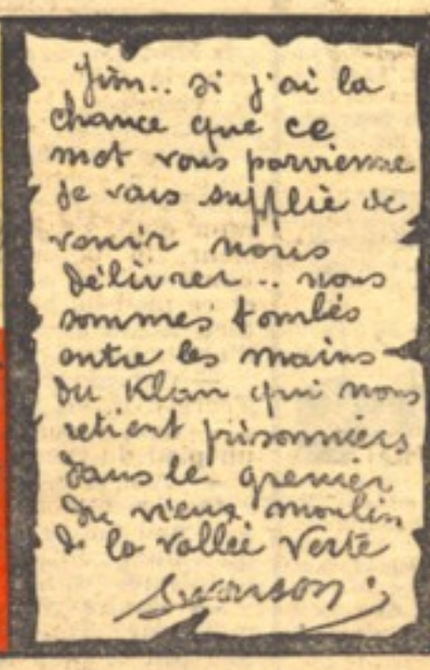
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 115. JEUDI 10 FÉVRIER 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST ENTRÉ EN LUTTE CONTRE LES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN, SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES NÈGRES. IL VIENT DE RECEVOIR UNE LETTRE DESTINÉE A L'ATTIRER DANS UN GUET-APENS.



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans une de mes lettres, il y a quinze jours de cela, je vous avais parlé de l'idée que j'avais eue, et que d'autres aussi avaient eue, de faire à côté de nos Clubs d'Amis de Mon Camarade *des* Clubs d'aviateurs, *des* Clubs de Janots aviateurs. *Bien sûr d'un club d'aviateurs comme cela ce n'est pas moi qui pourrais m'en occuper. Il faut vous dire que malgré que l'aviation m'intéresse beaucoup, je suis encore un peu trop jeune pour penser à devenir bientôt un vrai aviateur. Et même je dois vous avouer une chose, des modèles réduits j'en ai pas encore construits parce que j'ai peur de les rater.*

Pourtant mon ami Jacquot, du Club des Amis de Mon Camarade de la rue du Fer-à-Repasser et des environs, *il n'est pas beaucoup plus âgé que moi (tous juste trois mois et dix-sept jours en plus), et pourtant il en construit des modèles réduits, et des joliment réussis. Il a fait le* M. C. 1, le M. C. 2, *le* M. C. 3, *le* M. C., 4 *et pour le moment il attend avec une impatience fantastique le* M. C. 5, *un grand planeur de concours en structure d'une taille formidable et d'un prix pas du tout élevé, qui doit sortir le mois prochain, à ce que j'ai appris par ces messieurs-dames de la rédaction.*

Bien sûr Jacquot, qui est un garçon tout ce qu'il y a de sérieux, et qui s'y connaît bien en modèles réduits, il aurait peut-être pu s'occuper à ma place des Clubs de Janots aviateurs. *Mais ces ces messieurs-dames de la rédaction ont pensé que pour un club d'aviateurs ce serait tout de même beaucoup mieux et beaucoup plus sérieux s'il y avait à la tête un vrai aviateur, un homme qui serait allé en avion, qui saurait non seulement ce que c'est qu'un petit avion qui vole, mais aussi un gros avion qui vole et qui traverse la mer. Et c'est pourquoi on a demandé à Jean le Pilote de s'occuper de nos Clubs de Janots aviateurs.*

J'ai fait sa connaissance, de Jean le Pilote. Même qu'il m'a promis de m'emmener un jour en avion, et j'espère bien y aller, sauf que Mme Burette elle m'aime tant pour le moment qu'elle a peur qu'il m'arrive malheur et qu'elle ne voudrait pas me laisser monter en avion tout seul. Mais je crois que si Jean le Pilote veut bien emmener aussi Mme Burette, alors elle me laissera aller avec elle. Au fond, je crois qu'elle avait envie d'aller en avion en même temps que moi, Mme Burette. Mais assez parlé de mes petites histoires.

Jean le Pilote me demande de publier pour cette fois-ci dans ma lettre, la lettre qu'il vous envoie. Les autres semaines, la lettre de Jean le Pilote on la trouvera, comme c'est sa place, dans notre page des jeunes aviateurs. Et voilà la première lettre de Jean le Pilote :

Mes chers Janots,

Un est-il parmi vous qui n'aiment pas l'aviation?

Non, n'est-ce pas.

Alors vous allez tous devenir des aviateurs!

Désormais, grâce à Mon Camarade, *nous allons nous rassembler sous le pavillon des « Janots aviateurs ». Un grand club est créé auquel vous allez tous adhérer!*

J'ai accepté l'offre aimable de m'occuper particulièrement de vous. Je deviens votre grand frère Jean le Pilote.

Je suis aviateur depuis longtemps et j'ai un jeune garçon de votre âge. Il aura douze ans au printemps et l'aviation n'a plus beaucoup de secrets pour lui. Il sait construire et faire voler un modèle réduit et en ma compagnie il a déjà voyagé en avion. Il a tenu à s'inscrire parmi les tout premiers à notre club. Tout ce que j'ai appris à mon fils, je vais, dans ce journal, vous l'enseigner.

Voyons tout ensemble comment s'organise notre jeune association. D'abord nous dressons les listes de nos adhérents. Il suffit, pour devenir Jeannot aviateur, de nous en faire la demande par écrit selon cette formule :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de solliciter mon admission au sein du Club « Janots aviateurs ». Je me nomme (nom... prénoms...) j'ai... (âge), je demeure (adresse), puis une belle signature. Alors nous vous enverrons votre carte de membre.

Dès que vous serez assez nombreux, nous vous grouperons par localités et nous confierons la direction de ces groupes à celui d'entre vous qui nous semblera le plus apte à remplir le rôle de « grand frère pilote ».

Ces groupes s'appelleront des volées. Il y aura l'aéro-volée de Saint-Ouen, la volée de l'école communale de Nanterre, la volée du Faubourg-d'Isle de Saint-Quentin, la volée du collège de Vire, etc., etc.

Nous organiserons entre nos volées des concours de modèles réduits par exemple, et les gagnants recevront de magnifiques prix.

Alors, mes chers Janots, prenez votre plus belle plume et envoyez-nous votre adhésion.

Je suis votre grand frère,

JEAN LE PILOTE.

Voilà faite la lettre de Jean le Pilote. Je suis persuadé qu'après l'avoir lue il va y avoir des centaines et des centaines de lecteurs qui vont demander à leurs parents un timbre de treize sous et qui nous enverront leur adhésion. Je vois déjà, dans toute la France, des clubs qui prendront leur volée, ou des volées de Janots qui se formeront, comme vous voulez.

Là-dessus, je vous serre la main à tous, et pour aujourd'hui, surtout aux Janots aviateurs.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Yves Moulinier, Ruffec (Charente) : Merci de ton envoi au Concours, qui est très simple mais intéressant. — *Raoul Lambert*, Toulouse : Nous verrons si nous pouvons créer ici aussi un « petit coin des immobilisés ». Je suis content que tu continues ta correspondance avec Georges Vidou et Maurice Saul. Hélas! *Mon Camarade* n'est pas assez riche pour faire des numéros spéciaux, mais cela viendra. — *Louis Chassagnon*, Alassac (Corrèze) : Merci de ta photo qui m'a fait bien plaisir et de ta carte postale représentant ton école qui est, en effet, magnifique. — *André Rosenthal*, 54, rue de Strasbourg, Vincennes : Agé de 13 ans, désire correspondre avec une jeune fille de province, ayant son âge. Lui écrire directement. Il nous envoie quelques bons conseils et un intéressant poème. Nous verrons si nous pouvons le publier. — *Marie-Louise Jouvaney* : Merci des compliments que tu fais sur notre journal. Nous avons déjà publié des petites scènes de théâtre; nous en publierons d'autres. Merci de ta petite histoire. — *André Coiffe*, St-Germain-en-Laye : Il nous est difficile de faire de l'histoire contemporaine. Nous comptons toujours mettre en train une rubrique d'histoire ancienne. — *Didier Roger*, Gérardmer : Merci de tes idées de jeux que nous transmettons à notre dessinateur. Nous t'enverrons des spécimens. — *Gilberte* : Merci de ton mot croisé; nous verrons si nous pouvons le publier. — *Jean Boucaud*, Mâcon : Bravo pour tes tentatives de fonder un club. Je suis content qu'en définitive elles aient abouti et que vous soyiez maintenant 15 adhérents. Je ne crois pas qu'on puisse demander la diminution du Coin des Fillettes, parce qu'il faut bien aussi quelque chose pour les filles et nous ne pouvons pas encore avoir un journal spécial pour elles. Nous avons envoyé à ton club les spécimens que tu nous a demandés.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA

Résumé. — *Au XVIe siècle, en Espagne, un garnement pauvre, Lazarille de Tormès, est entré au service d'un pauvre écuyer. Il va mendier pour son maître et se fait donner un pied de bœuf.*

Chapitre XIV. — UN PIED DE BŒUF, BON A PLUSIEURS SAUCES. LA BOURSE DE L'ÉCUYER QUI N'EST BONNE A RIEN.

(Suite)

« Ma foi, pensais-je en moi-même, avec la faim qui te presse, l'eau te viendrait à la bouche à bien moins encore. »

Mais, voyant qu'il s'évertuait, et qu'il en venait où je l'avais souhaité, je voulus l'aider, de mon côté, et je lui dis : « Monsieur, la bonne besogne fait le bon ouvrier. Ce pain est admirable, et ce pied de bœuf est si cuit et si bien assaisonné, qu'il ferait envie d'en manger à quiconque le verrait.

— Comment! un pied de bœuf? s'écria-t-il, en m'interrompant.

— Oui, monsieur, lui répondis-je, un pied de bœuf.

— Ah! si cela est, reprit-il, j'ai à te dire que tu as là le meilleur morceau qui se mangera jamais, et qu'à mon goût, il n'y a ni perdrix ni faisans qui le vaillent.

— Voulez-vous en faire l'essai, monsieur? Tenez, lui dis-je, en lui mettant le pied de bœuf entre les mains, avec deux morceaux de pain, les meilleurs que j'eusse, goûtez-en, vous verrez que c'est en effet un manger de roi, tant il est bien assaisonné. »

Il s'assit à mon côté, et, sans se faire prier davantage, il se mit à manger, ou plutôt à dévorer ce que je lui avais donné, à ce point que les os s'en sauvaient-ils. « Oh, disait-il, l'excellent morceau que ce serait avec un petit ragoût d'ail. — Oh, disais-je, à part moi, que tu le manges à une meilleure sauce! — Parbleu! ajouta-t-il à la fin, il faut avouer que j'ai mangé cela avec autant d'appétit que si je n'avais pas mangé pendant le jour. — Aussi est-il dit comme vous venez de le dire, disais-je en moi-même, je n'en doute pas, je le jure. »

Il me demanda le pot à l'eau que je trouvai tout plein, comme je l'avais apporté du ruisseau, et puisqu'il avait oublié de boire, jugez s'il s'était souvenu de manger. Après qu'il eut bu, il m'invita à faire de même, ce que je fis, et ainsi nous finîmes notre repas.

Nous passâmes huit à dix jours de cette manière : c'est-à-dire que mon pauvre hère de maître ne manqua pas, chaque matin, d'aller humer l'air par les rues, avec cette démarche grave et ces façons cavalières, me laissant le soin de lui procurer ses provisions.

Je faisais réflexion sur le caprice de ma fortune, qui, après m'avoir tiré des mains de deux maîtres avares avec lesquels j'étais si mal nourri, m'en avait fait rencontrer un autre, qui bien loin de me donner du pain, avait besoin que je lui en donnasse moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien. Je voyais qu'il ne pouvait faire autre chose, et je le plaignais, sans lui en savoir mauvais gré. Souvent même je me privais de quelque chose pour pouvoir porter au logis de quoi lui en faire manger.

Je fus entièrement éclairci de sa misère. Un jour, s'étant levé tout en chemise pour aller en haut de sa maison, je fouillai dans son haut-de-chausses qu'il avait laissé au chevet, et je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras, toute repliée, dans laquelle il n'y avait ni argent, ni marque qu'il y en eût eu depuis dix ans. « Il est pauvre et misérable, disais-je, et personne ne peut donner ce qu'il n'a point. » Combien de gens aujourd'hui sont bien mis et de bonne mine, et qui n'ont pas le sol dans la poche! Le proverbe est vrai : *Tout ce qui reluit n'est pas or.*

Il n'en est pas de même de l'avare curé, et du vilain aveugle qui me faisaient mourir de faim, quoique Dieu leur en donna de reste, qui ne coûtait à l'un qu'un *pax tecum*, et à l'autre un *Dieu vous le rende*. C'étaient ces tigres que j'avais raison de haïr, mais pour le pauvre écuyer, il mérite qu'on ait pitié de lui, car il ne saurait mieux faire qu'il ne fait.

En vérité, quand je rencontre encore aujourd'hui de semblables gens avec cet air de qualité, et cette démarche affectée, j'en suis touché de compassion, m'imaginant toujours qu'ils vivent dans une misère pareille à celle de l'écuyer.

Avec cela j'aurais toujours préféré son service à celui des autres, pour les raisons que je viens de dire. Une chose seulement me déplaisait en lui : c'était sa sotte vanité; j'aurais voulu qu'il se fût un peu mieux connu, et qu'il n'eût pas fait tant de façons avec tant de pauvreté. Mais c'est un mal sans remède à l'égard de ces sortes de gens, et il serait inutile d'entreprendre de les guérir, car, quoiqu'ils n'aient pas le vaillant d'un carolus dans leur poche, toutefois leur démarche superbe doit aller son train. Dieu veuille y remédier, autrement ils mourront en ce péché; cependant, faute de ces gens-là, on ne pourrait plus trouver à placer ce proverbe : *Gueux et glorieux.*

Chapitre XV. — LES EXTRÊMITÉS OÙ L'ÉCUYER ET LAZARILLE FURENT RÉDUITS PAR UN RÈGLEMENT DE POLICE. DIEU LEUR ENVOIE UNE RÉALE.

Cela ne m'embarrassait pas fort aussi avec mon écuyer; je vivais assez en repos auprès de lui, tout misérable qu'il était. Mais je ne tenais rien encore, la fortune m'en gardait bien d'autres, à quoi je ne m'attendais pas. L'année se trouva, comme je l'ai déjà dit, peu fertile en blé, ce qui donna lieu à un règlement de police par lequel il fut ordonné que tous les pauvres étrangers eussent à sortir incessamment de la ville, sous peine du fouet. Cela fut exécuté avec tant de rigueur que, les quatre jours suivants, ce n'étaient que bandes de gueux qu'on mena et qu'on fouetta par les carrefours.

Lazarille rencontra un enterrement.

J'en fus si fort effrayé, que je n'osais plus risquer de demander mon pain. Il fallait voir l'abstinence où l'on vivait dans notre maison et le silence que nous y gardions. Nous passâmes trois jours entiers sans manger un morceau, sans dire une parole. Bien me prit d'avoir fait connaissance avec quelques pauvres femmes du voisinage, qui filaient du coton à faire des bonnets. Elles me sauvèrent la vie en cette occasion-là. Leur pouvoir n'était pas grand, et le secours que j'en tirai était peu de chose, mais toujours assez pour m'empêcher de mourir de faim.

J'avais plus de pitié de mon écuyer que de moi-même. Au diable le pain qu'il se mit sous la dent pendant huit jours; du moins sais-je bien qu'il ne se mangea rien chez nous de tout ce temps-là. Je ne sais de quoi il vivait, ni où il allait, ni ce qu'il faisait; mais si vous l'eussiez vu revenir chaque jour, le long de la rue, à midi sonné, le ventre plat, le corps étiré et allongeant le col comme un lévrier, il vous aurait fait pitié.

Il se plantait sur la porte, un cure-dent à la main, quoiqu'il

n'y eût rien à curer à ses dents; mais il fallait en faire la grimace, pour son honneur, et revenant toujours à ses moutons : « Il faut bien, disait-il, que ce soit cette maudite maison qui nous porte malheur; j'en suis toujours persuadé de plus en plus. Considérez, ajouta-t-il en se tournant, comme elle est lugubre, triste et obscure. Il ne faut s'attendre à rien de bon tant que nous y serons. Il me tarde bien que le mois soit achevé pour en sortir. »

Nous vivions en cette misère, persécutés de la famine, lorsqu'un jour, je ne sais par quelle aventure, il tomba une réale au pouvoir de mon maître. Il vint au logis, aussi content que s'il eût eu le trésor de Venise. Il me la donna, tout transporté de joie, et me dit :

— Tiens, Lazarille, Dieu commence à ouvrir sa main. Va-t'en au marché, achète du pain, de la viande et du vin; il faut aujourd'hui crever un œil au diable : et, afin que ta joie soit entière, sache, ami, que j'ai loué une autre maison, et que nous ne serons plus, dans ce logis de mauvais augure, que le reste de ce mois. Que maudit soit le gîte, continua-t-il, sans me donner le temps de répondre, et celui qui y mit la première pierre. C'est bien pour mon malheur que j'y ai mis le pied. Par là, morbleu, depuis que j'y demeure, il n'est entré dans mon corps ni vin ni viande, et je n'ai pas eu un moment de repos. Aussi, je crois qu'on aura peine d'en trouver une plus mal percée, plus obscure et plus triste. Va, et reviens vite, nous allons dîner aujourd'hui comme de petits rois.

Je pris ma réale et ma cruche, et j'enfilai la rue, tirant vers le marché, avec la joie que vous pouvez imaginer; mais cela ne dura guère, comme vous allez voir, car ma fortune ne me permit aucune joie sans y joindre quelque obstacle.

Pendant donc que je marchais par la rue, remerciant Dieu du secours qu'il nous avait envoyé, et comptant par mes doigts à quoi je pourrais employer mon argent, je vis paraître un mort qu'on portait en terre, accompagné de plusieurs prêtres, et d'un grand convoi d'hommes. Je me rangeai contre la muraille, pour leur faire place, et, après que le corps fut passé, je vis une femme, apparemment celle du défunt qu'on allait enterrer, vêtue de deuil, et suivie de plusieurs autres femmes qui se tuaient à crier; et, pour bien témoigner l'excès de sa douleur, j'entendis qu'elle disait : « Hélas! mon pauvre mari, où est-ce donc qu'on va vous mettre? On vous entraîne dans cette demeure triste et malheureuse, et dans cette maison obscure et lugubre, où jamais on ne boit ni ne mange. »

Notre logis me parut si bien dépeint dans ce qu'elle disait, qu'il me sembla, entendant ceci, que le ciel se joignit avec la terre, et l'épouvante me saisit tellement que je m'imaginai qu'on allait effectivement porter ce mort chez nous.

Je traversai le convoi avec vitesse, abandonnant le chemin du marché, et je courus en toute diligence vers notre maison, où, étant entré, je fermai la porte, invoquant l'aide et l'assistance de mon maître, l'embrassant même, afin qu'il vînt m'aider à en défendre l'entrée.

Il en fut d'abord un peu ému, croyant que c'était autre chose et me dit :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? Pourquoi fermes-tu la porte si précipitamment et d'une telle furie?

— Oh! monsieur, lui dis-je, accourez ici promptement, car on nous apporte céans un mort.

— Comment, un mort? me répondit-il.

— Je l'ai rencontré là-haut dans la rue, et sa femme venait, disant : « O Dieu, où est-ce qu'on te porte, mon pauvre mari? On t'entraîne dans la maison triste et obscure, dans la maison où on ne boit ni ne mange! » On nous l'apporte droit ici, monsieur.

Mon maître, ayant compris mes pauvres raisons, s'éclata si fort de rire qu'il fut longtemps sans pouvoir parler. Cependant, j'avais verrouillé la porte et m'étais adossé contre, pour plus grande sûreté. Le convoi et le trépassé passèrent, et néanmoins je ne pouvais m'imaginer autre chose, sinon qu'on avait toujours envie de le porter chez nous. Mais enfin, après que mon maître fut plus soûl de rire que de manger, il me dit :

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Dans la rade du Havre, un pêcheur rentrant au port heurte la proue d'un vapeur anglais. La barque est brisée, l'homme n'a que le temps de s'agripper à l'ancre remontée et depuis quelques minutes il attend le secours du marin qui fume placidement sa pipe, appuyé au bastingage, sans se soucier du pauvre naufragé. Puis il se décide à émettre quelques paroles : « Pour l'instant, tout va bien, mon vieux, mais quand nous allons jeter l'ancre, ce sera une autre histoire! »

○

Conversation entendue entre deux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui viennent de se rencontrer.

— Dans mon commerce, dit l'un, j'ai une machine qui m'aurait fait millionnaire, si elle avait pu marcher toute la journée.

— Ah, qu'est-ce donc que cette machine?

— Eh bien, tout simplement une caisse enregistreuse...

○

Un médecin attendu à dîner chez des amis arrive au rendez-vous avec une heure de retard.

— Excusez-moi, dit-il, mais je viens d'avoir une émotion, une émotion! Imaginez-vous que je soigne depuis quinze jours un malade pour la jaunisse, eh bien, je me suis aperçu aujourd'hui que c'était un Chinois.

Transmis par Jean Hugon.

○

Visitant le jardin d'un collègue de bureau qui habite la banlieue de Paris, M. X... s'étonne de voir tout le long des plates-bandes du jardin, se dressant droites, des fleurs de papier.

— Expliquez-moi donc ce phénomène, dit-il à son hôte.

— Eh bien, voilà : elles coûtent moins cher cette année que les fleurs naturelles et elles offrent de sérieux avantages : pas besoin de les arroser et les escargots ne les mangent pas.

Le coin des Fillettes

POINTS DE COUTURE : LES OURLETS

Les points de couture vous sont peut-être apparus sous la forme rébarbative des pièces? Ils vous donnent pourtant de bien jolies possibilités, variées à l'infini.

On classe quatre genres de points. Vous avez déjà utilisé le point devant pour décorer votre petit tablier; j'espère que vous le faites maintenant régulièrement. Il sert pour faire les coutures simples, assembler les étoffes légères, faire les fronces, dont votre journal vous parlera.

Aujourd'hui, voici de jolis ourlets. L'ourlet principe (fig. I), pour lequel on prend l'étoffe du dessous à distance d'un fil de l'ourlet, puis sortir l'aiguille deux fils au-dessus du pli dans l'étoffe supérieure. Chaque point est espacé de deux fils. Ne vous habituez pas à tirer le fil dans un ourlet pour aller droit.

Vous avez ensuite les rouleautés (fig. II), qui servent pour travailler les tissus très légers, monter les dentelles. Les ourlets à jours seront donnés avec ceux-ci.

Pour les figures III, IV, VI, vous pouvez faire l'ourlet simple avant l'ornement, mais le pli maintenu par le fil de couleur seulement est plus léger. L'ourlet à festons (fig. V) est une chose charmante qui vous servira beaucoup; il finit un corsage, un col de voile, ourle un service à thé en toile fine, des napperons bis. Et voici un feston à l'aiguille (fig. VI) qui se fait avec du coton à broder blanc ou couleur. Il ne faut pas trop tirer le fil pour ne pas gondoler le tissu. Il ornera gentiment le petit linge d'enfant et celui de Toutoune.

LES CONSEILS DE TANTE CAMILLE

Pour calquer un dessin. — *Posez soigneusement votre papier transparent sur le modèle en fixant le tout bien à plat sur un carton à l'aide de quatre punaises. Tracez le dessin avec un crayon noir dur, bien taillé, pour avoir une chose nette. Enlevez le calque après avoir vérifié, en soulevant les coins, que tout y est. Ne barbouillez pas tout l'envers, ce qui risque de tacher le tissu et vous empêche de voir. Mais passez un trait large à la craie ou avec un gros crayon à mine taillée plate. La craie a l'avantage de se brosser facilement. Fixez le calque sur le tissu et sur le carton, bien tendu par les punaises, et dessinez soigneusement.*

Conservation des plumes d'oiseaux. — *Le tuyau de la plume contient une certaine quantité de matière animale. Pour éviter la fermentation, coupez la plus grosse partie du tuyau puis faites sécher les plumes dans un four modérément chauffé. On les bat un peu après cela pour les nettoyer. Dans leur boîte, mettez quelques gouttes de térébenthine.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Lapin à la chipolata. — *Ce plat peut se faire, soit avec un lapin de choux ou avec un lapin de garenne. De préférence, prenez un lapin pas trop gros, ils sont toujours plus tendres.*

Dépouiller et vider le lapin, le couper en morceaux. Mettre dans une casserole un bon morceau de beurre, faire revenir les morceaux; lorsqu'ils sont dorés, faire dorer les petites saucisses appelées chipolates, les remplacer dans la casserole par les champignons, les retirer et faire un roux blond avec une cuillerée de farine, mouiller avec du vin blanc et bouillon, sel, poivre et bouquet garni. Au premier bouillon, mettre le lapin, les champignons, des marrons (si c'est la saison) bouillis ou grillés. Environ dix minutes avant la fin de la cuisson, ajouter les saucisses. La sauce étant généralement un peu grasse, il est mieux de la dégraisser avant de servir ce plat.

Riz aux pommes. — *Aimez-vous le riz et les pommes? Oui, alors faites le plat suivant : préparer pour commencer une compote de pommes bien aromatisée, vanille ou canelle suivant votre goût. Faire cuire du riz dans du lait sucré; lorsqu'il est cuit à point, alternez dans un plat à gratin une couche de riz, une couche de compote, saupoudrer de chapelure et de petits morceaux de beurre; mettre à four doux et laisser gratiner. C'est un plat qui est aussi bon chaud que froid.*

TIMBRES

TIMBRES PHÉNOMÈNES

Nos amis savent que les timbres sont ordinairement de forme rectangulaire, rectangle plus ou moins allongé selon les pays et les émissions. Ce rectangle est soit en hauteur, soit en largeur. On sait également que certains pays, dont la Lettonie, la Colonie du Cap, etc., ont émis des timbres triangulaires, en forme de pyramide.

Dans la Côte des Somalis, en U. R. S. S. et dans d'autres pays, on a également émis des timbres en losange.

Mais les timbres ronds sont plus rares. Tels sont pourtant ceux du type que nous reproduisons ici, ceux du royaume d'Afghanistan, royaume de l'Asie Centrale qui a pour capitale Keboul. Depuis 1870 jusqu'en 1880, les timbres de l'Afghanistan furent ronds avec une tête de lion au centre, entourée d'inscriptions dans l'écriture du pays.

Plus extraordinaires encore sont les deux timbres abyssins que nous reproduisons ici. Ce ne sont pas, en réalité, deux timbres distincts, mais deux moitiés d'un même timbre. Le premier timbre abyssin fut émis en 1894 avec, selon les valeurs, l'effigie du Négus d'alors, Ménélik II, ou le Lion de Judas. En 1903, pour certaines raisons, les timbres à l'effigie de Ménélik furent coupés en deux par la diagonale et chaque partie fut surchargée pour une autre valeur.

Nous vous donnons enfin, pour terminer, un petit répertoire des chiffres

employés dans les timbres turcs. On sait que les chiffres employés dans notre pays sont d'origine arabe. Mais, comme l'on voit, les chiffres dans les pays qui sont encore aujourd'hui de langue arabe ont une forme bien différente de nos chiffres modernes.

— ABONNEZ-VOUS! —
FAITES DES ABONNÉS!

RÉSUMÉ. — *Le brave acteur César Boucafeu, confondu avec le chef de gangsters Marcel, a été mêlé, dans le domaine de* La Citerne, *sur le Causse Méjean, à une bande malfaisante commandée par Premior et dont font partie Amédée le Marseillais, les frères Charles et Antoine Veziers, Martha-la-Blonde, le colonel Mechinskoff. Après diverses aventures, César a pu quitter* La Citerne *au moment où son involontaire imposture allait être découverte.*

Chapitre XXIII. — La Fiancée du Légionnaire

C'est le vendredi 31 mai 1935 qu'eut lieu, à l'*Alhambra* de Clamart, la première représentation de *La Fiancée du Légionnaire*, grand drame en 5 actes et 14 tableaux, par Anatole Cabbarus et Jean de la Houpette, interprété par le célèbre Cabbarus et toute sa troupe avec le concours du chanteur populaire à voix César Boucafeu, par autorisation spéciale des tournées Laboussol.

On avait pu craindre que l'annonce de représentations du cirque Miglione, sur la place de la Mairie de Clamart, pour le lendemain samedi, risquât de compromettre le succès de la première représentation de *La Fiancée du Légionnaire*, mais il n'en avait rien été. La petite salle de l'*Alhambra* de Clamart avait un public fidèle et, dès 8 heures du soir, la plupart des places étaient déjà occupées. On remarquait, au premier rang des balcons de côté, trois jeunes gens vêtus comme des ouvriers. Le plus jeune, presque un enfant, devait porter depuis peu des pantalons longs et il n'avait certainement pas beaucoup plus de quatorze ans. Le plus grand des trois, un colosse blond à l'allure un peu rustique, avait dépassé sa vingtième année, comme le troisième, qui, avec ses cheveux frisés, son air gouailleur et son intarissable bagout, avait le type de beaucoup de jeunes ouvriers parisiens. Ce dernier lisait un journal du soir.

— Tu as vu, Jambe-de-Bœuf, dit-il à son colossal voisin, le ministère Flandrin est tombé cette nuit. Et puis tous ces bateaux italiens qui partent pour l'Abyssinie, cela ne m'dit pas grand'-chose de bon. Tu verras qu'un jour il finira par y avoir la guerre dans ce coin-là.

— Tu ne peux pas arrêter cinq minutes avec ta politique, répliqua placidement celui qu'on avait appelé Jambe-de-Bœuf. On est ici au théâtre pour s'amuser. Il y a un temps pour tout. Pas vrai, Pierrot?

Le jeune Pierrot ne répondit pas. Il avait acheté le programme et un cornet de pastilles de menthe. Il suçait les bonbons tout en lisant le programme posé sur l'antique rebord de velours rouge qui tapissait le rebord du balcon. C'était la première fois de sa vie que Pierrot allait au théâtre. Il attendait le lever du rideau comme un moment historique, celui où il allait enfin voir des acteurs aussi illustres que Cabbarus ou César Boucafeu...

De César Boucafeu, à vrai dire, le programme n'apprenait pas grand'chose et il ne donnait même pas la photographie de l'artiste. Mais le programme était infiniment plus prolixe en ce qui touchait Cabbarus, et Pierrot dévorait des yeux un appel qu'avait écrit et signé Cabbarus pour « son cher public », face à une immense photographie de lui-même.

A MON CHER PUBLIC,

Depuis plus d'un demi-siècle, oh! mon cher et fidèle public, tu applaudis mon action pour l'Art Dramatique et mon Inépuisable Courage.

En cinquante ans, Cabbarus (que d'aucuns appellent le Grand Cabbarus) a créé plus de 300 rôles, écrit 200 pièces et 850 chansons dont certaines ont fait le tour du monde.

*Qui ne se souvient d'*Anna t'a les pieds plats, *de* la Mère inconsolable, *de* Julot la limace, *de* la Révolte des nouveaux-nés, *de* Y a de l'eau dans le gaz, *de* J'l'aime mieux aux p'tits oignons, *du* Nid d'hirondelles détruit, *de tant d'Immortels Succès où ma Verve, tour à tour Tragique, Satirique ou Comique, se manifestait dans toute sa Splendeur.*

Mais, oh mon cher et fidèle public! ce n'est pas en vain que j'ai dépensé pour toi ma vie et ma voix. La funeste laryngite a fini par frapper l'organe du petit Moineau Parisien surmené par tant de succès. Le Pierrot de Paname qu'est Cabbarus ne pourra plus jamais chanter. Tels ont été les arrêts de la Docte Faculté, et j'ai dû m'incliner devant la toute-puissance de la Science.

Mais rassure-toi, oh! mon cher et fidèle public, si l'impitoyable maladie ne te permets plus d'entendre mes chants, tu entendras encore la voix de Cabbarus, le Gamin de Paris qui n'abandonne pas les planches, et tu auras le plaisir d'entendre interpréter Ses Chansons nouvelles par le noble organe de César Boucafeu, la célèbre vedette à voix des Tournées Laboussol, dont Nous avons pu Nous assurer le concours par un contrat aussi exceptionnel qu'onéreux.

Et Cabbarus, le Gavroche, le Gamin de Paris, vous demande de fêter son soixante-dix-neuvième anniversaire en applaudissant très fort sa nouvelle pièce (et Nous en sommes sûrs Notre Nouveau Succès), La Fiancée du Légionnaire, *grand drame réaliste en 5 actes et 9 tableaux.*

C'était signé :

CABBARUS, *79 ans de vie,*
51 ans de théâtre.

— C'est vrai qu'il a soixante-dix-neuf ans, Cabbarus? demandait Pierrot à Fil-de-Fer.

— J'crois bien plutôt qu'il en a dépassé quatre-vingts, la vieille bique, gouailla Fil-de-Fer. Mon grand-père avait déjà vu jouer Cabbarus au théâtre de Belleville, vers 1880 et depuis ce temps-là, il continue de jouer en culottes courtes, ce vieux-là.

— Tu ne me feras pas croire qu'il sera en culotte courte aujourd'hui, s'il a l'âge que tu dis, ce Cabbarus, protesta Pierrot.

— Tu verras, tu verras, dit Fil-de-Fer, sûr de son affaire...

Au parterre du théâtre, derrière une cloison de bois peinte en couleur tango et surmontée d'une bordure de bégonias artificiels, l'orchestre de quatre musiciens jouait une marche entraînante, toute pleine de fausses notes. Un discret coup de sonnette se fit entendre. Sur un signe du chef d'orchestre — qui tenait aussi le rôle de pianiste — les musiciens, s'arrêtant au milieu d'une mesure, tournèrent une page sur leur pupitre et jouèrent quelques passages d'une musique larmoyante et lugubre. La lumière de la salle s'éteignit, les ouvreuses cessèrent de crier leur programme, la rampe s'alluma devant un rideau couvert de placards publicitaires, et soudain, dans la coulisse, retentirent les trois coups...

Le rideau se leva sur un décor qui représentait une cabane de la zone. Au loin, on apercevait les fortifications et le Sacré-Cœur.

Une jeune femme et un jeune homme conversaient, tendrement assis sur un banc couvert de liserons en fleurs et effeuillaient entre leurs doigts des marguerites. Le jeune homme s'appelait le capitaine Malafieu; la jeune femme, Zéphirine la chiffonnière. Ils étaient mariés depuis six mois et s'aimaient d'un amour tendre, bien que leur mariage ait été tenu secret pour le comte de Malafieu, père du capitaine, un noble vieillard qui restait dans la coulisse, mais qui n'aurait jamais consenti à ce qu'un Malafieu donnât son nom à une chiffonnière.

Entrait alors en scène Gontran de Malafieu, un jeune homme qui portait à la main un casque colonial pour bien indiquer qu'il était explorateur et qui annonçait à son frère, tandis que Zéphirine cueillait des violettes artificielles sur le gazon du décor, qu'il venait d'être nommé commandant à la Légion étrangère et qu'il devait immédiatement rejoindre son poste.

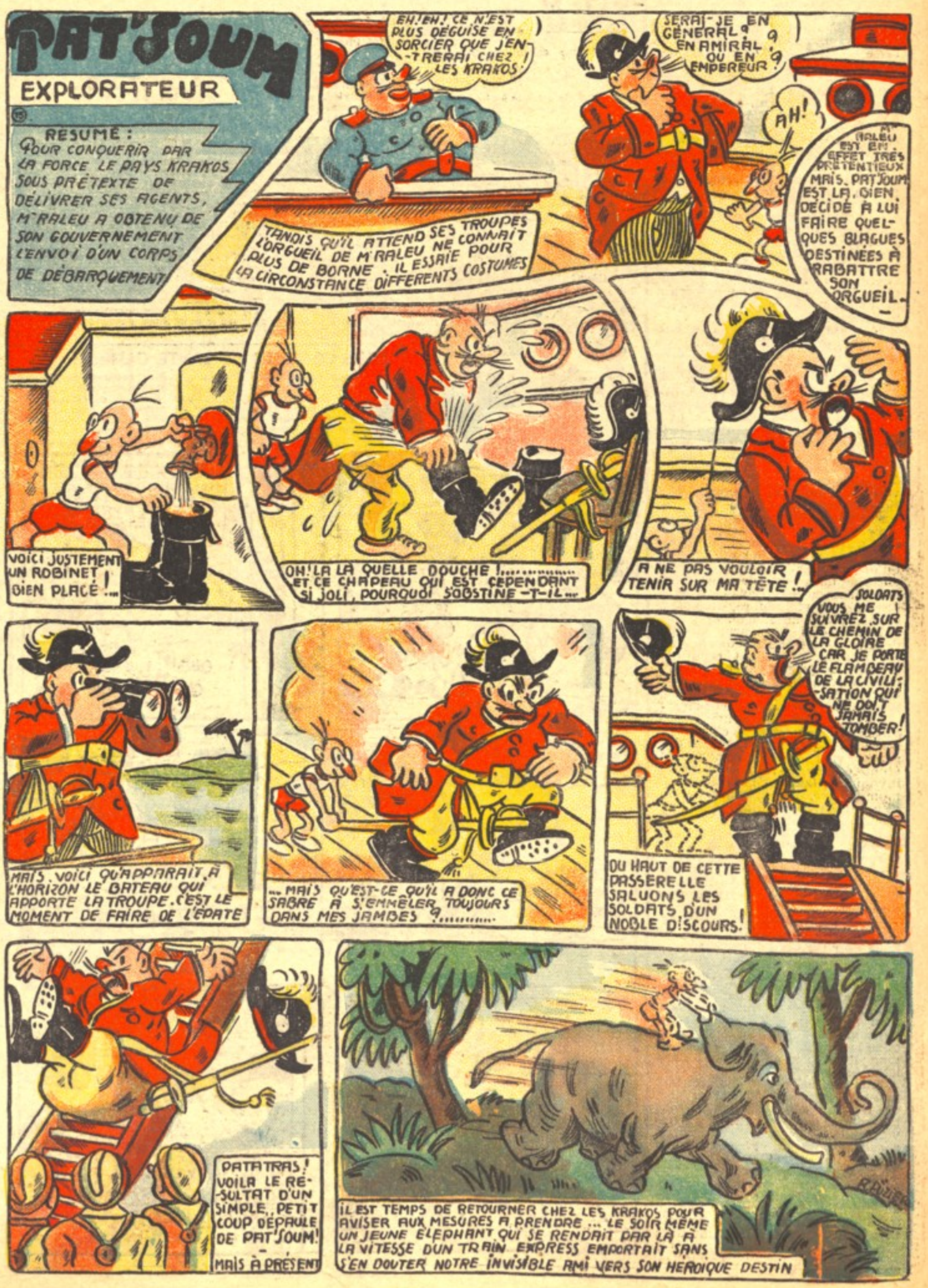
Le capitaine Jules de Malafieu proposait à son épouse de l'accompagner en Afrique. Mais Zéphirine devait refuser. Le climat du Maroc serait fatal à son tempérament délicat. Elle devait continuer de vivre à Paris. Le capitaine de Malafieu, après avoir longtemps hésité entre son devoir qui le retenait à Paris auprès de Zéphirine et sa passion qui l'appelait au Maroc, décidait d'obéir à la passion des armes et il quittait la scène malgré les pleurs de Zéphirine son épouse bien-aimée.

Chapitre XXIV. — Un Sombre drame

Ainsi s'était terminé le premier tableau de *La Fiancée du Légionnaire*, tendre idylle.

Le tableau suivant s'intitulait, selon le programme, *Quinze ans après*, mais il se déroulait dans le même décor que le premier. On avait seulement enlevé le banc fleuri sur lequel l'inconstant Jules de Malafieu avait donné son cœur à la candide Zéphirine.

Zéphirine était maintenant très vieille et portait une perruque blanche. Debout, sur le rebord de la scène, elle raconta au public qu'elle n'avait pas revu son mari depuis quinze ans et que celui-ci ne lui avait donné aucune nouvelle. Elle n'avait au monde d'autre



consolation que son petit Zéphirin, un garçon né peu de temps après le départ de son ingrat de père.

A ce moment des confidences de Zéphirine au public, entrait en scène un vieillard en longue barbe blanche que son casque colonial faisait reconnaître pour l'explorateur Gontran de Malafieu. Gontran, retour du Congo, venait donner des nouvelles de son frère, maintenant général en chef de la Légion étrangère et demandait à Zéphirine d'excuser le silence de Jules qui, très occupé par les devoirs de sa charge, n'avait pas, en quinze ans, trouvé le temps d'écrire à sa femme. Zéphirine, aux applaudissements du public, maudissait l'indigne Jules de Malafieu, déclarait à Gontran qu'elle avait élevé le petit Zéphirin comme un orphelin plutôt que de lui révéler l'ingratitude de son père. Elle chassait l'explorateur colonial quand celui-ci prétendait lui offrir de l'argent pour réparer ses torts de famille.

Une fois Gontran parti, Zéphirine appelait son fils bien-aimé, le jeune Zéphirin, qui était en train de jouer avec son amie chérie, la jeune Mariette.

Quand ce couple d'enfants fit son apparition, la salle entière éclata en applaudissements... Cabbarus, le gamin de Paris, venait de faire son entrée dans le rôle de Zéphirin et, arrivé au bord de la rampe, sans lâcher la main de sa partenaire, il saluait et resaluait.

— Hein, j'ai gagné, dit Fil-de-Fer, le vieux Cabbarus est en culotte courte.

Le vieil acteur était vêtu en effet comme un voyou de treize ans, pour cartes postales, avec une casquette trop large enfoncée sur le crâne, une chemise en lambeaux largement ouverte sur sa poitrine, un pantalon court rapiécé et des chaussettes mal tirées.

A première vue, le vieil acteur qui avait conservé au seuil de sa quatre-vingtième année toute la sveltesse de sa taille, faisait encore illusion, tout couvert qu'il était de fard qui lui donnait l'aspect lunaire d'un Pierrot. Mais dès qu'il ouvrit la bouche et qu'il fit quelques pas, il ne lui fut plus possible de cacher son âge. Il lançait ses répliques d'une voix usée par plus d'un demi-siècle de théâtre, une voix qui raclait le fond de la gorge et qui n'arrivait pas à se faire entendre. Et quand il s'avançait sur ses jambes raides et légèrement tremblantes, avec son dos courbé, ses bras qui pendaient en avant, mais en même temps son accoutrement de gamin et son sourire largement ouvert sur trente-deux fausses dents resplendissantes, on se demandait si l'on était en présence d'un garçonnet qui imitait un vieillard ou d'un vieillard qui imitait un garçonnet.

Cabbarus avait eu la prudence de se réserver un rôle à peu près sans parole, pour ménager le peu qui lui restait de voix. Ce fut sa mère supposée (qui malgré ses cheveux gris aurait aisément pu être sa fille) et son amie Mariette qui prirent la parole. Mariette, qui portait de longues tresses blondes, une robe de lingerie brodée et qui tenait à la main une corde à sauter, était incarnée par une actrice d'une quarantaine d'années, une grosse et brave mémère dont les mollets débordaient en un bourrelet graisseux au-dessus de l'élastique qui retenait ses chaussettes blanches.

Il résultait de leur dialogue que Zéphirin (déjà chiffonnier comme sa mère) aimait tendrement Mariette, fille de M. Gratieux, propriétaire d'une belle villa des environs et que M. Gratieux s'opposait à ce que sa fille joue avec ce garnement. Mais la mère Zéphirine décidait de protéger ces amours naissantes.

Au tableau suivant, qui se déroulait dans le jardin de la villa Gratieux, cinq années avaient déjà passé. Mariette portait des jupes longues et confiait à Zéphirin — qui portait aussi des pantalons longs — que son père voulait lui faire épouser un riche vieillard, le marquis de Bourdichon. Elle ne voulait pas de ce mariage, mais peut-être que son père...

Au théâtre de l'Alhambra de Clamart la troupe Cabbarus donnait une représentation de La fiancée du Légionnaire.

Zéphirin s'en allait désespéré. Zéphirine tentait de consoler sa future bru, puis restait seule. C'était le moment que choisissait pour arriver l'ingrat général de Malafieu. Zéphirine le repoussait, puis se reconciliait avec lui. Peut-être Gratieux, quand il apprendrait que Zéphirin le chiffonnier était aussi le fils du général-comte de Malafieu, consentirait-il à laisser sa fille épouser l'homme qu'elle aimait. Le général jurait à sa femme retrouvée de faire le bonheur de son fils. Il allait faire une démarche auprès de Mariette tandis que Zéphirine irait chercher Zéphirin.

En apprenant la vérité de la bouche du vénérable général, Mariette émue aux larmes se précipitait dans les bras de son futur beau-père et l'embrassait éperdument. La nuit tombait à ce moment et Zéphirin qui survenait, se croyait en présence du marquis de Bourdichon, son rival. Sa colère était d'autant plus bleue que Mariette venait précisément de dire au vieillard : « *Monsieur, je vous aime de tout mon cœur.* » Un drame effroyable se déroulait sur la scène. Zéphirin tuait son général de père et s'enfuyait en se maudissant.

Le général s'apercevait alors qu'il n'était pas mort, il se relevait et essayait de consoler Zéphirine, Mariette et M. Gratieux, accourus pour lui porter secours. Ainsi se terminait le premier acte et le troisième tableau.

Fil-de-Fer était d'avis que *La Fiancée du Légionnaire* était une pièce *tout ce qu'il y a de tarte.*

— Je voudrais bien savoir si cela a du sens commun, disait-il, cette histoire de général qui s'est marié avec une chiffonnière et de fils qui ne connaît pas son père, qui le tue et tout le tralala..

Jambe-de-Bœuf n'était pas de l'avis de son camarade. Il trouvait la pièce intéressante et bien jouée. Ce Cabbarus était extraordinaire pour ses 79 ans. Pierrot délirait d'admiration. Pouvait-il ne pas être ébloui par la première pièce de théâtre qu'il voyait représenter ?

— N'empêche que ta femme, Louise, a rudement bien fait de ne pas venir et de se réserver pour le cirque de demain, conclut Fil-de-Fer en s'adressant à Jambe-de-Bœuf et en se plongeant dans l'étude du programme. Il releva bientôt la tête, triomphant.

— Oh! t'as vu, au tableau *Les Bas-fonds de Sidi-Bel-Abbès*, on aura un as de l'accordéon qui accompagnera le célèbre César Boucafeu... C'est mon fort, l'accordéon. Tu te rappelles avec ce pauvre Raymond... Mais, à propos, qui c'est, le célèbre César Boucafeu? J'en ai jamais entendu parler de celui-là.

Dans les coulisses de l'*Alhambra* de Clamart — des couloirs sales où se répandait la puanteur de cabinets mal entretenus — César se promenait de long en large, la figure couverte d'un fard ocre, revêtu d'un costume kaki de légionnaire, un képi en tête, la nuque couverte d'un mouchoir blanc. Le brave acteur semblait ressasser le rôle qu'il avait en main, mais il était en proie à la plus vive inquiétude. Il était à Paris depuis quatre jours, se terrant, hors de ses heures de répétition avec la troupe Cabbarus, pour échapper aux recherches de la police et de la bande de Premior. Et aujourd'hui, la fatalité le faisait débuter dans ce Clamart qui, il l'avait appris de la bouche de Premior lui-même, devait servir de champ d'action à la bande criminelle cette semaine même. Le pauvre César Boucafeu avait senti la peur lui tremper le dos en apercevant sur les murs de la petite ville de banlieue d'énormes affiches annonçant l'unique représentation que donnerait le lendemain le cirque Miglione, avec le concours de la troupe du colonel Mechinskof... Mechinskof, le cruel cosaque dont la cruauté même effrayait Premior...

Peut-être ce criminel était-il déjà dans la salle, prêt à tuer César... au moment même où il ferait son entrée en scène.

A ce moment, le régisseur de la troupe, un brave et jeune garçon nommé Poivert, interpella César Boucafeu...

— Tu n'as pas vu le patron ? on le demande...

— Il doit être dans sa loge, répliqua César.

— C'est un type du cirque Miglione qui le demande, expliqua Poivert. Un colonel qui s'appelle Machin... Machinscoff, je crois...

César Boucafeu sentit le cœur lui manquer et d'un coup il s'écroula sur le plancher, évanoui.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Un jeune paysan des environs de Vienne aimait une jeune fille de son village et voulait l'épouser. Mais la jeune fille, elle, ne le voulait pas. Espérant la fléchir, chaque fois qu'elle lui disait « non », il avalait ce qu'il tenait à la main. Comme vous le pensez, bientôt il fallut l'opérer et on trouva dans son estomac 66 objets de métal dont 9 épingles à cheveux, 7 clous et un canif.

○

D'aucuns prétendent que les abeilles peuvent remplacer les pigeons voyageurs; en effet, l'abeille possède merveilleusement l'instinct d'orientation et jamais, aussi loin qu'on l'emporte, elle n'oublie le chemin de sa ruche. Mais, direz-vous, comment les abeilles, qui sont si petites, pourraient-elles porter un message? Aujourd'hui cette objection n'est plus valable, car les procédés de la photographie moderne permettent de reproduire des caractères quasi microscopiques. Verrons-nous donc un jour l'abeille-voyageuse?

○

Les matières colorantes sont d'origines diverses, animales, végétales, minérales.

La pourpre, la sépia et la cochenille sont des couleurs animales; le campêche, le santal sont d'origine végétale.

Quant aux matières colorantes minérales, elles se fabriquent artificiellement : le bleu de Prusse, le vert de chrome par exemple.

Notre Pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de

— 16 francs franco —

15 francs pris à nos bureaux

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

Aucun envoi contre remboursement

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'AVIATEUR EN U. R. S. S.

Il parvient en France peu de documents sur l'aviation en U. R. S. S. qu'il s'agisse de sport, de tourisme, de records, de planeurs ou de modèles réduits.

Mais La Goupille a les yeux braqués partout sur le monde et pour répondre à vos désirs, il va entreprendre une série de descriptions d'appareils étrangers et principalement russes.

Et vous verrez que vos petits et grands camarades de là-bas ont bien des idées intéressantes. Le modèle réduit est très développé et beaucoup d'écoles ont un cours de construction incorporé au programme d'enseignement. D'importants concours réunissent des appareils de conception originales comme vous pourrez le voir bientôt, en images, dans « Mon Camarade ».

Puisez dans ces nouvelles idées les éléments qui vous feront trouver des formes nouvelles et qui, peut-être, lorsque vous serez plus grands, feront de vous un pilote averti ou un ingénieur de talent.

En attendant, amusez-vous à contempler le travail méconnu que La Goupille vous présentera.

L'AVION « A. N. T.-35 »

Parmi les avions que nous vous avons déjà présentés figurent deux appareils soviétiques, des A. N. T.

L'un d'eux a transporté au Pôle Nord une mission scientifique. L'autre l'A. N. T.-25 détient le record du monde de distance. Un modèle réduit volant de cet appareil vous est proposé par Mon Camarade.

Voici un troisième avion A. N. T., *le type 35.*

C'est un monoplan cantilever bimoteur de la famille des Douglas américains qui ont créé une mode nouvelle de l'avion de transport.

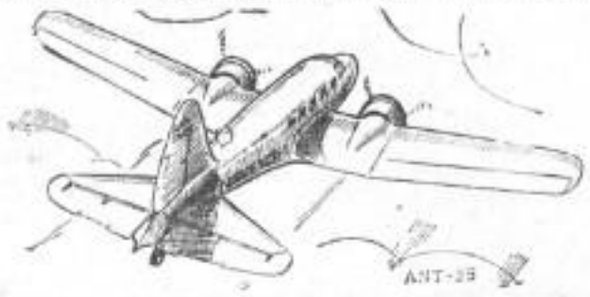
L'A. N. T.-35 a été étudié par A. N. Toupolev. Il est muni de deux moteurs soviétiques M. 85 de 850 CV chacun, à refroidissement par air, disposés symétriquement sur les ailes, de part et d'autre du fuselage.

La cabine a 10 places et double poste de pilotage. Elle est chauffée et ventilée, l'air frais arrivant à chaque passager, individuellement, par un cornet spécial. Les parois sont recouvertes d'une matière légère isolante contre les bruits du moteur. Chaque voyageur dispose à son gré d'un éclairage individuel et un buffet servant des repas chauds est prévu.

Un compartiment sous le plancher du fuselage et un autre dans la queue servent au transport des bagages.

Le poste de pilotage est un modèle du genre, muni de tous les appareils de navigation aérienne et de T. S. F. nécessaires pour le vol dans n'importe quelles conditions météorologiques, aussi bien de jour comme de nuit. C'est une condition indispensable pour un avion destiné à franchir de grandes étapes sous des climats très différents comme on en rencontre en U. R. S. S.

L'avion est entièrement métallique, en super-dural et aciers. Les capots des moteurs possèdent des volets



permettant aux pilotes de régler à volonté le refroidissement.

L'aile, de 20 m. 80 d'envergure, a une surface de 58 mètres carrés. Naturellement, des volets disposés sur toute l'envergure assurent un atterrissage lent, à 90 km.-h., alors que la vitesse maximum atteint 435 km.-h.

Le fuselage a 15 mètres de long.

Le train d'atterrissage, escamotable, se replie grâce à un dispositif électro-hydraulique commandé par le pilote au moyen de boutons et doublé par un dispositif mécanique.

Le poids total en ordre de vol est de 6.620 kilos et le plafond de 8.500 mètres permet de passer pratiquement partout.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

VITESSE ANGULAIRE. — C'est le nombre de tours à la minute d'une hélice ou d'un moteur. Il y a une vitesse angulaire pour laquelle l'hélice ou le moteur rendent le maximum d'effet ou de puissance. Cette vitesse se nomme régime. Le régime d'un moteur est mesuré et contrôlé par un compte-tours. Pour les avions, les voitures et motos de course, le compte-tours est très utile. Le compte-tours se trouve sur toutes les planches de bord.

Si la vitesse angulaire dépasse le chiffre normal de tours-minute, le régime est dit « critique ». Il y a perte de rendement et risque de casse.

La vitesse angulaire de l'hélice étant fonction de celle du moteur, on mesure seulement le nombre de tours-moteur.

SPORTS

Une mission française a été envoyée par la F. F. A. en A. O. F. (Les désignations par initiales sont toujours à l'honneur!) Il s'agit de voir s'il ne se trouve pas, dans « la plus grande France » d'athlètes ignorés que nous pourrions pousser un peu afin de relever notre prestige athlétique. C'est également l'occasion d'une belle ballade pour les membres de la mission.

A chaque visite de village, une démonstration des « productions locales », enfants des écoles et hommes de troupe, a prouvé que la F. F. A. ne s'était pas trompée. Il existe des jeunes gens de couleur qui peuvent faire figures de champions. Tant mieux! bravo! et bonne chance aux nouveaux espoirs.

○

Savez-vous comment sont classés les boxeurs? D'après leur poids, car la boxe met à l'honneur le kilo-muscle. Chaque catégorie a été dotée d'un nom évocateur, mais l'ordre des noms est surprenant.

Ainsi, nous avons, en commençant par les plus légers, les poids Mouche. Puis les Coq: il est évident qu'un coq pèse plus qu'une mouche. Mais ensuite viennent les poids Plume. Ça ne va plus! Une plume ne peut être plus lourde que le coq qui est formé d'os, de chair et de plusieurs plumes. Il aurait fallu préciser de quelle plume il s'agissait : poussin ou autruche?

Les autres noms : Légers, Mi-moyens, Moyens, Mi-lourds et Lourds, sont plus appropriés.

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco 12 fr.

Envoyez un mandat, chèque postal en même temps que votre commande à

MON CAMARADE

Aucun envoi n'est fait contre remboursement

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e)

Compte ch. post. 974-41 Paris

LES FILS BARBELÉS

Histoire d'un petit garçon chinois

Cette fête des Lanternes avait été une des plus belles pour les enfants de Ou-Kiang, grand village au bord du fleuve Jaune. Au clair de la pleine lune, ils avaient promené dans les rues des lanternes en papier multicolore représentant des poissons, des crapauds, des tortues et des dragons fantastiques. C'était magnifique.

A lui seul, Lien, le fils du forgeron, lança trois grands pétards qui éclatèrent en mille étincelles. Tsioun, sa petite sœur, le regarda pleine d'admiration. Elle était bien fière de lui. Surtout parce qu'il était un garçon; en Chine on trouve que les petites filles ne valent pas les garçons et elle, Tsioun, aurait préféré être un garçon, bien qu'elle eût le plus joli nez retroussé, la plus jolie frange de cheveux noirs et le plus joli nom du monde entier : Tsioun, cela veut dire Printemps.

Quand Lien était à son troisième pétard, une petite étincelle malicieuse s'échappa, sauta dans la lanterne de Tsioun, qui avait la forme d'une jolie tortue orangée et la brûla sur-le-champ. Si Tsioun ne l'avait pas jetée par terre immédiatement, elle aurait pu brûler aussi. C'était vraiment effrayant pour Lien et Tsioun, et bien que la fête joyeuse leur ait fait oublier pour quelque temps leur vilaine aventure, ils se remirent à trembler quand ils la racontèrent à la grand'mère.

La grand'mère était très vieille et elle se lamentait toujours. « Que Kouang Yin, la déesse de la Paix nous protège » soupira-t-elle. « J'ai peur que cet événement ne soit un mauvais présage ». Elle se rappelait la guerre de 1885 avec toutes ses horreurs. Pour la première fois la grande Chine avait été battue par le Japon; la souris avait blessé le chat. Or, depuis quelque temps, on ne parlait d'autre chose que de la guerre. Le Japon, petite souris d'autrefois, s'était transformé en un gros rat vorace. Il venait d'avaler la Mandchourie; il se préparait à croquer la Chine, il parlait d'attaquer la Russie...

Quelques semaines après la fête des Lanternes, la guerre éclata aussi vite que les pétards du petit Lien. Le papa du petit Lien dit « au revoir » à sa mère, à sa femme et à ses deux enfants et partit pour s'enrôler dans la huitième armée chinoise du général Tchou-Dé.

La famille ne resta pas au village natal. On était plus en sûreté dans la grande ville que de puissants canons contre-avion protégeaient contre les attaques aériennes de l'ennemi, et c'est pourquoi les deux femmes et les deux enfants s'embarquèrent sur une jonque à grandes voiles et descendirent le fleuve Jaune jusqu'à Shanghaï. Là, le frère du forgeron possédait une petite boutique où il vendait des poissons rouges, jaunes et zébrés, et d'autres encore qui avaient des queues en éventail.

C'est parmi les aquariums qu'on plaça les nattes en paille de riz qui devaient servir de lit à la famille du forgeron. Car il y avait beaucoup de monde dans la ville de Shanghaï. Il y avait même tant de monde que la grande ville de Shanghaï devenait trop petite pour eux. Et ce qui était encore pire, bientôt il n'y avait plus assez de nourriture pour tous ces hommes, femmes et enfants. Souvent on devait faire « *le repas sans riz* », comme on dit en Chine, quand il n'y a plus rien, rien à manger, comme nous disons *un jour sans pain*. Bien souvent on ne mangeait que du riz sans rien de plus. Lien et Tsioun pensaient aux mets délicieux qu'ils avaient mangés autrefois à l'aide de leurs petites baguettes d'ébène et aux pâtés *yuan-siao* farcis de fruits qu'on avait préparés pour la fête des Lanternes. Quelquefois ils rêvaient que les petits poissons rouges de l'oncle étaient de belles carpes grasses bonnes à manger.

Un jour, Lien et sa petite sœur Tsioun se promenaient dans la ville, pas trop loin, la mère l'avait défendu et ils ne voulaient pas la contrarier. Tout à coup, ils virent devant eux une grande, grande porte. Ce qui était drôle c'était que cette porte était fermée avec une barricade de fils barbelés. Derrière la porte on voyait des soldats armés. Pas des soldats chinois, mais des « diables étrangers » aux yeux bleus et aux cheveux jaunes. Devant, il y avait beaucoup de Chinois : hommes, femmes et même de petits enfants. « Ouvrez la porte! » suppliaient-ils.

Les soldats étrangers secouèrent la tête : « C'est défendu d'ouvrir la porte. C'est défendu d'entrer dans la Concession Internationale ».

« Qu'est-ce que la Concession Internationale? » demanda Lien.

« C'est le quartier où habitent les Européens », s'empressa de lui expliquer un petit garçon de son âge. « Là, il y a encore beaucoup de riz et même du poisson à manger. On y danse le soir. Quand les Japonais arriveront, ils n'oseront pas y entrer. »

Tandis qu'il parlait, une femme arriva. Elle aussi voulait passer par la porte aux fils barbelés. « J'apporte une lettre pour mon fils, dit-elle. Mon fils est à l'hôpital américain. Il a été blessé dans la grande bataille. » Mais même pour elle les soldats étrangers n'ouvraient pas la porte. Elle pleurait à chaudes larmes.

Alors Lien avança et dit : « Donnez-moi la lettre, je vais la porter à votre fils. » La femme donna la lettre à Lien. Lien examina attentivement les fils barbelés. Il cherchait un endroit où ils étaient plus éloignés l'un de l'autre qu'ailleurs. N'était-il pas plus mince et plus petit que les grandes personnes? Il réussit à se glisser à travers les fils barbelés, sans trop d'égratignures.

Les soldats l'avaient vu, bien sûr. Mais ils ne disaient rien. « Un petit garçon comme ça, pensaient-ils sans doute, c'est moins que rien. » Lien pouvait donc passer librement. Il trouva l'hôpital américain, remit la lettre et rentra par le même chemin.

Depuis ce jour, le fils du forgeron faisait la navette entre la ville chinoise et la Concession Internationale. Il portait des lettres aux soldats chinois qui se trouvaient à l'hôpital et apporta aux enfants chinois du riz et du pain qu'on lui avait donnés.

Tout le monde aimait le petit Lien. On l'appelait Petit Furet, parce qu'il était si adroit à se glisser à travers les fils barbelés. La guerre continuait. Elle devenait même assez menaçante pour les pauvres Chinois, puisqu'ils ne réussissaient pas tout de suite à enrayer l'avance des Japonais. Un jour, ceux-ci furent tout près de la ville de Shanghaï.

Alors le général chinois dit à ses soldats : « Il vaut mieux rentrer dans la ville et attendre les Japonais à l'intérieur des grands murs. Encore mieux vaudrait si tous ces hommes, femmes et enfants pouvaient se réfugier dans la Concession Internationale. Je vais demander à ces étrangers s'ils veulent les laisser entrer. Et ainsi fit-il. « Il faut réfléchir », répondirent les étrangers. Et ils se mirent à réfléchir.

Ils réfléchirent un jour et une nuit.

Ils réfléchirent deux jours et deux nuits.

Ils réfléchirent trois jours et trois nuits.

Le troisième jour les soldats chinois qui attendaient devant la porte à fils barbelés commencèrent à s'impatienter : « Assez réfléchi », dirent-ils. « Demain à l'aube, si on ne laisse pas entrer nos pères, nos femmes et nos enfants, nous forcerons la porte aux fils barbelés »...

Cette nuit, les soldats étrangers qui surveillaient les fils barbelés, en faisant leur tour, entendirent un léger bruit. « Halte-là! Qui est-ce? » Alors une petite voix timide répondit : « C'est moi, Petit Furet. » Ah! ce n'était que Petit Furet qu'ils connaissaient bien. Ils sourirent et se mirent à bavarder.

Puis vint l'aube. Comme des lions enragés, les soldats chinois se lancèrent vers les fils barbelés, suivis par les femmes et les enfants.

Miracle! à l'approche de la foule les méchants fils barbelés cédèrent. On n'avait qu'à les toucher pour qu'ils tombent par terre. Le chemin de la Concession Internationale était libre. Et avec un cri de joie, la foule se précipita dans le paradis défendu. C'était plus beau qu'un conte de fées. Et pourtant ce n'était pas une fée aux mains enchanteresses qui avait fait céder les fils barbelés. Tout simplement quelqu'un les avait coupés pendant la nuit. Vous devinez qui.

Voulez-vous savoir ce qu'est devenu le fils du forgeron? Je ne le sais pas. La guerre n'est pas encore finie. Mais quand elle sera finie, vous aurez des nouvelles du petit Lien. J'en suis sûr.

W. Fritsch.

VARIÉTÉS

CONCOURS HEBDOMADAIRE

Les instruments de musique

Voici 25 mots qu'il s'agit de compléter pour former 25 noms d'instruments de musique. Remplacer les × par les mots définis entre parenthèses.

1. × × × ton (mamelle). — 2. × × × × bois (élevé). — 3. × × gue (métal précieux). — 4. × × × orbe (boisson chaude). — 5. man × × line (note de musique). — 6. mir × × × × (affluent de l'Eure). — 7. cym × × × e (réunion dansante). — 8. b × × jo (douze mois). — 9. × × × a (douche). — 10. cyth × × × (100 m2). — 11. × × × tare (plante du nouvel an). — 12. c × × × lau (grande auto). — 13. × × th (parcouru des yeux. — 14. × × × × au (dans la bouche du fumeur). — 15. × × × son (monte plus haut que la chaussette). — 16. × × × × × muse (arme défensive du taureau). — 17. viol × × × × lle (ancienne mesure de poids). — 18. fl × × e (note de musique). — 19. bar × × × lum (pronom possessif. — 20. × × × × × on (qui n'est pas obscur). — 21. × × fre (exclamation). — 22. × × ano (en arithmétique, 3,1416). — 23. viol × × (pronon indéfini). — 24. s × × flet (arbre toujours vert). — 25. c × × lag × × × × × × (carte à jouer, propres, claires.

Envoi de Jules Rambaud (Alger).

Voici le premier de nos concours hebdomadaires. Nos 20 premiers lecteurs qui nous enverront leur nom, leur adresse et les 25 solutions exactes avant le mardi 15 février, recevront un joli livre en prix.

LOGOGRIPHE

Sur ses sept pieds, vestige d'autrefois.
Je suis demeure où vécurent les rois.
Coupez-m'en trois, ce qui n'est pas malin.
Et je me change en aimable félin.

Envoi de Jules Rambaud (Algérie).

DEVINETTE

Ce soldat japonais a perdu son officier, où est-il ?

MOTS EN CARRÉ

1. Ville de l'Afrique du Nord. × × × × ×
2. Fleuve et département. × × × × ×
3. Bohémien. × × × × ×
4. A qui on a enlevé la mie. × × × × ×
5. Prénom féminin. × × × × ×

1. Chef-lieu de département d'Algérie. × × × ×
2. Bord de fleuve. × × × ×
3. Confession. × × × ×
4. Qui n'a pas encore servi. × × × ×

ACROSTICHE DOUBLE

1. Mois de l'année et Dieu de la guerre. O × × O
2. Préfixe signifiant opposé, contre. O × × O
3. Main retournée. O × × O
4. Union sans fin. O × × O
5. Sorte de cerf. O × × O
6. Outil de menuisier et de manucure. O × × O

(Les mots lus en acrostiche forment deux prénoms, l'un masculin, l'autre féminin.) *Envoi de Jules Rambaud (Algérie).*

CHARADE

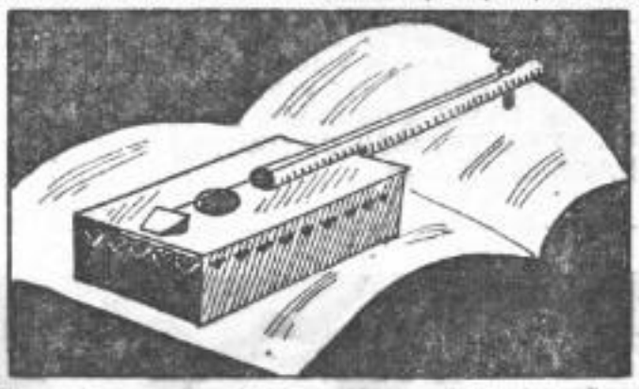
Mon un, lettre un. Tu comprendras,
Mon deux : tête, tronc, jambes, bras.
Mon trois, lui, au doigts de qui coud.
Mon quatre, l'un, l'autre, moi, vous.
Enfin, au bal, mon tout complet.
Instrument à vent à soufflet.

Envoi de Jules Rambaud (Algérie).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

BRICOLONS : Le violon monocorde

Matériel nécessaire : une boîte de bois avec couvercle de 23 cm. 5 de long, 14 cm. de large, 6 cm. 5 de profondeur. Un manche à balai de 30 cm. de long, un morceau de bois de 10 × 10 cm. Un fil de coton de 75 cm. environ. Sectionnez votre manche à balai de façon qu'il ait un méplat sur 10 cm. de long venant s'appliquer contre la boîte. Fixez-le solidement par quelques clous.



Dans votre morceau de bois, taillez un triangle de 3 cm. de côté; collez-le avec de la colle forte à l'extrémité de la boîte; il formera la butée après laquelle viendra s'appliquer la corde pour éviter le frottement. Préparez d'autre part une cheville de 5 cm. (la clef à laquelle vous enroulerez l'autre extrémité de la corde). En guise d'ouïes, une ouverture circulaire de 3 cm. 5 de diamètre pratiquée dans la boîte... et voici l'instrument terminé. En pinçant la corde, vous vous apprendrez à jouer; d'abord en déterminant l'emplacement des 7 notes de la gamme; ensuite vous pourrez exécuter tous les airs que vous voudrez.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 114

Rébus. — L'habit ne fait pas le moine. *(La bin-auf-hoie-pas-lem-ele-mend).*

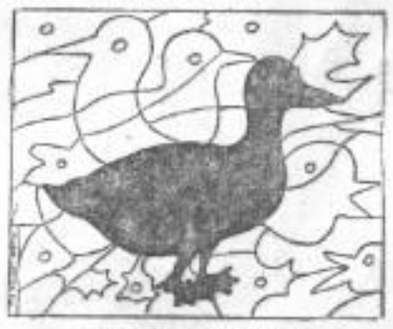
Devinette. — La rivière.

Lettre à déchiffrer. — Énille, dis-moi si tu es fâchée. Hélène.

Charades. — Tou-Tou. — Son-Ris-Scie-R (Souricière). — Jim Mystère.

Arithmétique amusante. — Paul en a 5 et Pierre 7

Mots carrés. — O-A-SIS, A-GA-TE, SIS-TE-RON.



DESSIN SURPRISE

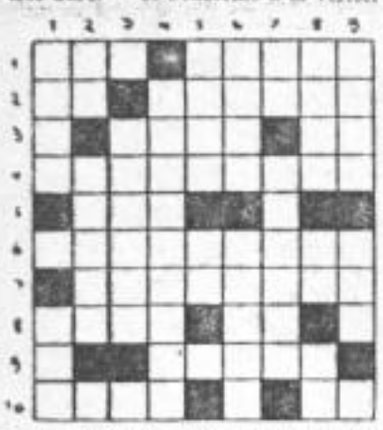
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 114

Horizontalement. — 1. Chanvre. — 2. Raie. Et. — 3. Ombres. — 4. Melon. Vis. — 5. Arène. Ile. — 6. Ducat. — 7. Au. Aglie. — 8. Indiens. — 9. Ré. Te. — 10. Do. Etre.

Verticalement. — 1. Dromadaire. — 2. Amer. N. N. E. — 3. Cibles. — 4. Héron. Alto. — 5. Energie. — 6. Mes. Ais. — 7. Et. Violent. — 8. Diluer. — 9. Ut. Sel. Ane.

MOTS CROISÉS DU N° 115

Horizontalement. — 1. Animal têtu. Catastrophe. — 2. Article. Pierre très dure. — 3. Conforme à la vérité. Terminaison d'infinitif. — 4. Machine capable de se soutenir dans l'air. — 5. Partie du pain. — 6. Une plage est une station ainsi appelée. — 7. Orna un texte de gravures. — 8. Chance, hasard. Deux lettres de « père ». — 9. Faire tort. — 10. Département français. Adjectif possessif.



Verticalement. — 1. On en fait du papier. Rivière de France qui se jette dans le Rhône. — 2. Négation. Matière dure qui recouvre les dents. — 3. Petit outil de fer pour percer des trous. — 4. Vaste contrée au nord de l'Amérique, en grande partie recouverte de glace. — 5. On le met sur le matelas d'un lit. Ville de la Seine-Inférieure. — 6. On l'utilise sur les voies de chemins de fer. Serpent. — 7. Division du temps. Secouer en divers sens. — 8. Adjectif possessif. Deux consonnes semblables. Conjonction qui sert à lier les parties d'une phrase. — 9. Exister. Liquide.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros ..... **2 fr.**
3 mois (13 nos) ..... **5 fr.**

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

13, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

MAGELLAN

Lorsque vous ouvrez votre atlas, vous voyez, à l'extrême pointe de l'Amérique, le « détroit de Magellan »; et puis, tout au sud de l'Afrique, le « cap de Bonne-Espérance ». Vous êtes-vous jamais demandé comment un nom d'homme pouvait correspondre à ce beau nom de Bonne-Espérance? Eh bien, voici.

En 1517, Magellan se trouvait sur le port de Séville, en Espagne. C'était un vieux loup de mer portugais, vêtu à la diable, un de ces marins qui ont tant navigué que, quand ils sont à terre, ils ne savent plus à quoi employer leurs bras ni leurs jambes. Il avait batailli aux Indes, en Afrique, et même canonné, chemin faisant, quelques centaines de pauvres noirs, mais c'était pratique courante à ce moment-là, et nous en verrons bien d'autres tout à l'heure. Magellan errait donc sur les quais de Séville, et il regardait la « mer océane » qui s'étendait vers l'Ouest, jusqu'à l'Amérique, cette Amérique que Christophe Colomb avait découverte vingt-cinq ans auparavant, et il se demandait : « Qu'y a-t-il par derrière? » Personne ne le savait; Colomb lui-même avait fouillé toutes les côtes, sans trouver le moindre passage. Imaginez-vous cela? On vivait, et on ne connaissait pas la terre sur laquelle on vivait; une moitié du globe était mystérieuse et lointaine comme le ciel. Or Magellan avait trouvé, sur une carte marine, le tracé d'une route qui allait vers le Sud : « Si je pouvais la suivre, et contourner l'Amérique, je rejoindrais la route des Indes, je fermerais le grand circuit du monde! » Tout plein de ces pensées, il court voir Charles-Quint, le roi d'Espagne, et lui expose son projet : le grand voyage est décidé.

Dix-huit mois plus tard, le 10 août 1519, cinq navires quittent Séville pour deux ans. Sur le premier, la *Trinitad*, Magellan tient la barre. Il est grave, il sent tous les dangers de l'expédition; il n'ose en parler à ses hommes, et pourtant, il est plus près d'eux que de ses officiers, de fiers gentilshommes espagnols outrés d'avoir pour chef un Portugais. Tout va bien tant qu'on longe la côte fertile du Brésil, pleine de « choses estranges et merveilleuses », mais bientôt, c'est le désert; plus rien que de grandes terres nues et le silence. « Où nous mène-t-on? » crient les matelots. « A la mort, répondent les officiers, le capitaine vous trahit; refusez d'aller plus loin et tuez-le s'il résiste! » Magellan déjoue le complot, condamne à une mort atroce les chefs de la révolte; quant aux hommes, il leur fait grâce.

On est au 1er avril 1520. Six mois plus tard, le 2 novembre, la terre s'ouvre enfin entre de hautes montagnes neigeuses : le Détroit. « Magellan, dit la chronique, en larmoya de réjouissance », et les navires, toutes voiles dehors, déployant allégrement leurs oriflammes, entrent dans le passage, semé d'îles verdoyantes que survolent par milliers les mouettes, les courlis, les oiseaux du grand large. En cours de route, un bateau coule, un autre déserte. L'expédition pourtant suit son destin, et le 28 novembre, la *Trinitad* débouche dans une grande mer inconnue où les étoiles même sont différentes : l'océan Pacifique.

« Droit vers l'Ouest! » ordonne Magellan. Mais un mois passe, deux mois, trois mois; les vivres manquent, et pas une terre à l'horizon. Si, un jour, deux îles rocheuses surgissent de la mer : on les baptise « Les Infortunées ». L'équipage se dispute les derniers biscuits pourris de vers, puis la sciure de bois, puis le cuir des bottes; on paie une souris un ducat; un peu d'eau jaune et corrompue trompe la soif. Des hommes meurent, d'autres se traînent sur le pont des caravelles. On fait ainsi quatre mille lieues, pendant que l'infini tourne autour de vous dans tous les sens.

Et puis, brusquement, un matin de mars : « Terre! » crie la vigie. C'est un archipel, couvert de palmiers. Des sauvages accourent, chargés de noix de coco, d'épices, d'oranges douces, et vous devinez le festin! Le sable de ces îles étincelle au soleil; Magellan en prend une poignée, l'examine : le sable est mêlé d'or! « Archipel des Bons Signes », lira-t-on plus tard sur les cartes marines.

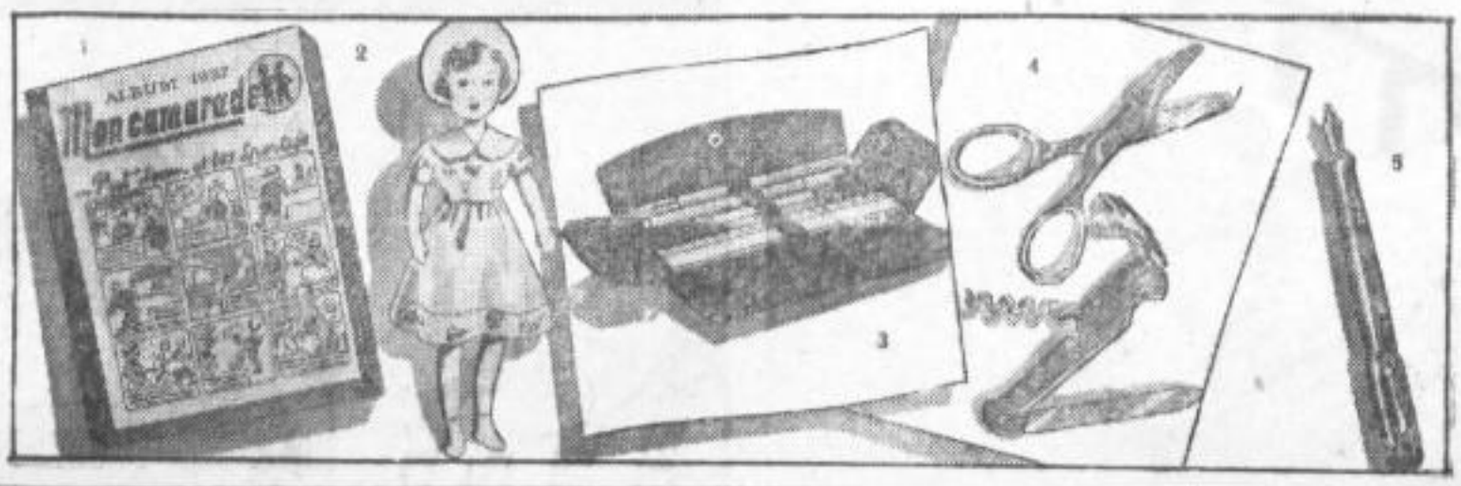
« Le beau cadeau à mon prince Charles-Quint! » Magellan range sa flottille en bataille et lance une décharge de son artillerie. Les indigènes épouvantés s'enfuient : « Acceptez de faire commerce avec nous, devenez chrétiens, et vous n'entendrez plus le bruit de nos canons! » Toute l'île se convertit en huit jours. Un village résiste : Magellan le brûle, Magellan (il ne faut plus l'admirer maintenant) dresse sur les cendres une croix immense. Et, comme le roi d'une île voisine prétend à son tour garder ses idoles, il part en guerre avec ses trois navires, aborde dans le jour levant et se heurte à 1.500 sauvages enragés qui l'assaillent de toutes parts. Une flèche lui perce la jambe, un coup de lance le jette à terre; il meurt, tandis que ses hommes refluent en déroute vers les vaisseaux.

« Ainsi périt notre guide, notre lumière, notre soutien », dit le chroniqueur, et nous comprenons son émotion. Mais pourquoi faut-il que Magellan soit mort seul, abandonné et frappé par des gens dont il avait exaspéré la colère?

Tout l'archipel, dans les jours qui suivirent, reprit ses fétiches, et massacra une bonne partie de l'équipage. Ceux qui restaient se sauvèrent comme ils purent et, près avoir perdu deux bateaux, traversé d'incroyables misères, parvinrent à regagner l'Espagne. Le 8 septembre 1522, un grand navire, demi-pourri, voiles déchirées, entrait en silence dans le port de Séville. Dix-huit hommes le montaient, survivants des 237 qui étaient partis, trois ans auparavant, et si décharnés, si rongés de fièvre qu'on hésitait à les reconnaître. Mais ces hommes avaient fait le tour du monde.

Colette Vivier.

Ce texte de Colette Vivier a été écrit pour la belle collection des Cahiers de Classe, Les Artisans du Progrès, *13, rue de Turin, Paris.*



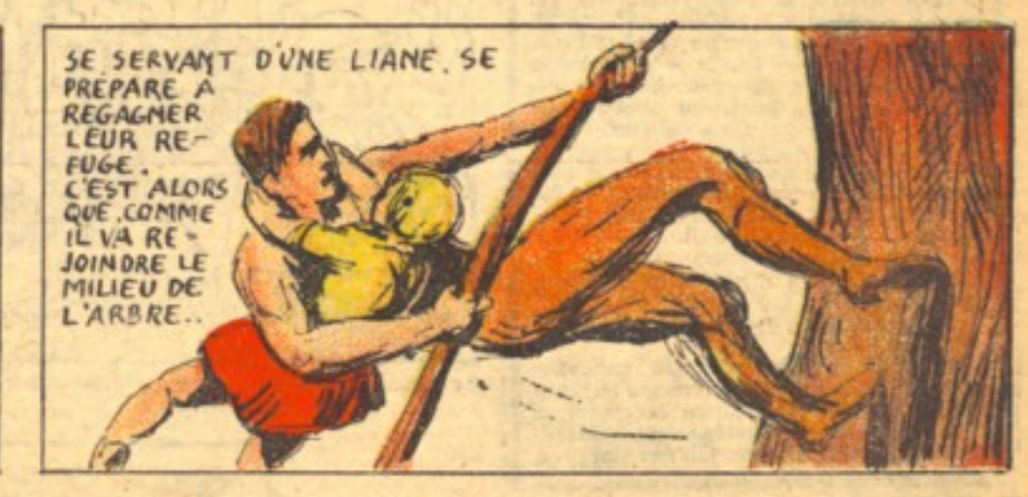
Le Gérant : Léon Moussinac.

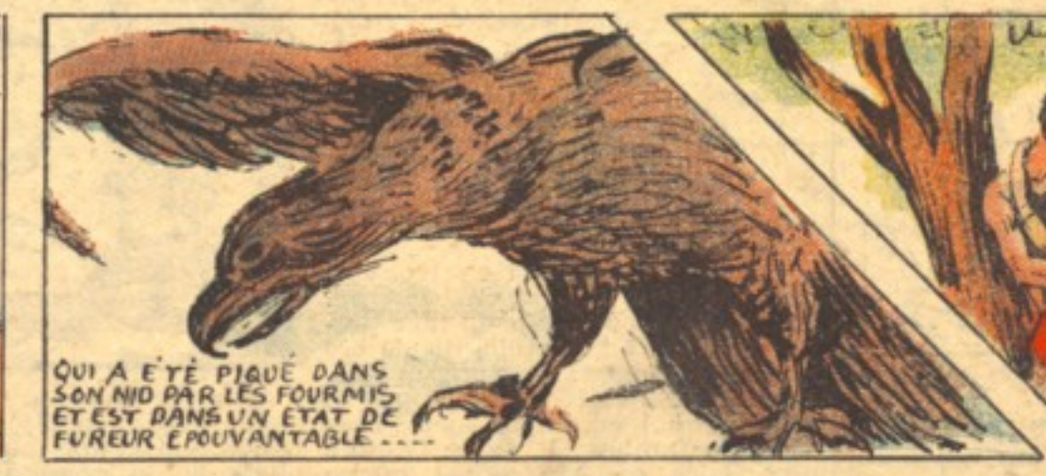
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 53.998.

TOTO ET TOUTOUNE

JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, SONT POURSUIVIS DANS LA JUNGLE PAR MOERDER ET ALI LE CRUEL. ILS VIENNENT DE SAUVER LA VIE A UN NÈGRE ET TOUTOUNE VIENT DE TOMBER DU HAUT D'UN BAOBAB GEANT.....

115





LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 116. JEUDI 17 FÉVRIER 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE QUI EST EN LUTTE CONTRE LES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN CHERCHE A SE FAIRE CAPTURER D'EUX, AFIN DE POUVOIR CONNAITRE LA RETRAITE DU GRAND CHEF DE LA SOCIÉTÉ SECRÈTE.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vais encore cette semaine continuer la suite de mes aventures avec Julot pendant l'été dernier, quand nous étions partis dans la forêt pour aller au centre de l'Afrique. Mais avant de commencer à vous donner la suite, je voudrais vous demander une chose, si ces aventures vous intéressent toujours et s'il ne vaut pas mieux les arrêter. Parce qu'une petite camarade m'a écrit l'autre semaine que mes aventures, elles ne lui plaisaient pas et qu'elle aimait beaucoup mieux, mais beaucoup mieux que dans mes lettres, je me contente de reproduire les belles histoires que vous tous, mes lecteurs, vous m'envoyez, ce que je fais habituellement (sauf exception) une semaine sur deux.

Si tout le monde est de l'avis de ma petite camarade, alors j'arrêterai mes aventures. Ecrivez-moi pour me dire s'il faut le faire, parce que je voudrais savoir quoi écrire. Mais puisque pour le moment je n'ai encore reçu qu'une lettre du genre de celle-là et que d'autre part beaucoup m'ont tout de même dit que mes aventures en forêt avec Julot les intéressaient, alors, pour cette semaine (et pour deux ou trois semaines encore), je vais les continuer.

Donc, si vous vous rappelez bien, Julot et moi on était arrivés à côté d'un étang dans la forêt, et cet étang-là, Julot disait que c'était la mer. Et tout à coup Julot a aperçu un vieux monsieur avec son chien qui pêchait à la ligne (celui qui pêchait c'était le monsieur, pas le chien).

Sitôt qu'il l'a eu vu, le monsieur, Julot s'est jeté à plat ventre dans l'herbe et il m'a demandé d'en faire autant.

— Chut qu'il m'a dit, ce vieux-là, je l'ai reconnu.

— Qui c'est ? je lui demande.

— C'est le roi de la lune. Tu ne lis donc pas Bibi Tonnerre dans le Petit Crusoé illustré *? a-t-il ajouté dédaigneusement en voyant que je n'avais pas l'air de comprendre qui c'était, le roi de la Lune. Eh bien, voilà, c'est très simple.* Bibi Tonnerre, *un jour qu'il se promenait en avion avec Mlle Camomille du Jura et le professeur Blagkoff, est arrivé, par suite d'une erreur d'aiguillage, dans la lune. Naturellement, sitôt que Guy est arrivé dans le royaume des gnomes, qui est un royaume souterrain avec un cratère fulgurant, on a nommé Bibi Tonnerre roi. Et aussi, quand il est arrivé chez les Plesiosaures, on l'a nommé roi encore une fois. Et puis bien sûr toutes les reines sont tombées amoureuses de Bibi Tonnerre qui est un type tout ce qu'il y a de bien taillé, qui est un athlète complet et qui se promène tout le temps sans chemise, à moins qu'il ne soit habillé en général. Et qu'il y ait tant et tant de reines amoureuses de Bibi Tonnerre, ça a fait des tas et des tas d'histoires avec Mlle Camomille du Jura. Et le roi de la lune, qui, de son côté était très, très jaloux de voir Bibi Tonnerre nommé roi à tous les coups qu'il arrivait quelque part, il a fait la guerre à Bibi Tonnerre. Heureusement qu'il y avait le professeur Blagkoff. Celui-là, c'est un type de première force. Il est arrivé sur la lune un peu timbré, et juste avec sur lui une vieille chemise et un vieux pantalon ; mais chaque fois que Bibi Tonnerre a le moindre ennui, le professeur Balgkoff, il sort de ses poches des machines formidables avec des ondes de T. S. F. ou des rayons mortels, ou des ecoulchoues anti-explosifs, ou des radiums à la mord-moi-le-doigt, qui font déborder les fleuves et qui tuent des hommes par centaines par centaines. Oh ! c'est magnifique.*

— Tu trouves ça magnifique? Moi je trouve pas magnifique qu'on tue des hommes. C'est défendu de tuer, d'abord.

— Mais puisqu'il fait la guerre, ce Bibi Tonnerre, que je te dis. Même qu'il a des soldats formidables qui se promènent en calecon de bain avec, sur le dos seulement, des grandes pèlerines et sur la tête un casque de pompier. Ils ont aussi une épée et quelquefois des armures. Enfin je te dis, grâce à l'ingénieur Blagkoff, Bibi Tonnerre il est toujours victorieux; il brûle les villes et il tue les hommes par régiments entiers. Mais ce méchant roi de la lune, il trouve toujours le moyen de fiche son camp. C'est un vilain avec la tête dans les épaules, la peau toute jaune (car tu sais, tous les hommes qui n'ont pas la peau de la même couleur que nous, c'est des méchants), et il a en plus une petite barbiche pointue. Ce qu'il est mauvais, tu ne peux pas savoir.

— Bien sûr qu'il est mauvais puisqu'il fait tuer des tas d'hommes à la guerre.

— Mais non, tu ne comprends rien, c'est pas parce qu'il fait tuer qu'il est mauvais. S'il est méchant c'est seulement parce qu'il ne veut pas que Bibi Tonnerre soit roi à sa place. Et maintenant, j'en suis sûr, à la suite de la tripotée qu'il a reçue par les coups de bâton-revolver-mitrailleuse-électro-magnétique aux rayons gamma du professeur Blagkoff, il s'est caché sur la terre, le roi de la lune, et il se prépare à faire un nouveau mauvais coup contre Bibi Tonnerre. Heureusement que je suis là. Ah ! il a beau se déguiser en pêcheur à la ligne, je l'ai bien reconnu, cette vieille canaille.

— Mais c'est un vieux monsieur comme tous les autres, celui-là, il a la peau toute blanche et rose, un petit ventre et un gros rouge. Tandis que ton roi de la lune tu me dis que c'est un Chinois à peau jaune.

— Tu es bête, me dit avec pitié Julot. Des canailles comme cela ça sait très bien se déguiser. Il n'a eu qu'à se peindre la figure avec de la peinture et du fard, comme faisait l'ancienne amie de Mme Burette, Mlle Lebondu. Si avec de la peinture sur le nez une vieille bonne femme trouve le moyen d'avoir l'air jeune, ou presque, pourquoi qu'un vieux monsieur à la peau jaune trouverait pas le moyen d'avoir l'air blanc et rose. Et la preuve que c'est celui que je cherche, c'est qu'il a la tête dans les épaules et en plus une petite barbiche.

Moi, j'ai pas été capable de répliquer à un raisonnement aussi coté que celui-là. Et, toujours caché dans l'herbe, Julot s'est mis à ricaner :

— A nous deux, roi de la lune, le fils de Razant va venger Bibi Tonnerre.

— Tu vas encore faire des bêtises?

— Ne t'inquiète pas, j'ai mon plan, et le roi de la lune va passer un mauvais quart d'heure.

Moi, je ne demandais ce que Julot allait faire.

J'ai plus de place sur mon papier. La suite vous la lirez dans quinze jours.

Je vous serre la main à tous, mes chers petits camarades.

JANOT,
Président du *Club des Amis de Mon Camarade*,
51, rue Mouffetard-le-Prince.

LE COURRIER DE JANOT

Aurore et Serena Iacci, Saint-Gaudens : Merci, ma chère Aurore, des tricots que tu m'envoies pour les petits Espagnols. Ces tricots partiront tout de suite et seront déjà à Madrid quand tu liras cette lettre. Eh, ma chère Aurore, tu m'écris : « *Si je ne suis pas indiscrète, veux-tu me dire l'âge que tu as, car papa dit que tu es un homme parce que tu écris trop bien dans la lettre de Janot et moi je dis que tu es un garçon parce que tu écris comme tous les enfants.* » C'est bien gentil ces compliments et ils me sont allés au fond du cœur. Mais ta question est vraiment un peu indiscrète. — *Jacques Perrier*, aux Molières : Tu es un correspondant bien régulier. Merci de tes charades et de ton histoire. — *Jean Etienne* : Merci de tes charades et de tes jolis compliments. — *G. Rousseau*, Contlans-Sainte-Honorine : Ton récit sur Noël est très vivant. Tu en as de la veine si tu as eu une bicyclette pour ton Noël. Moi j'en ai pas eu et j'en voudrais bien une. Mais Mme Burette a pas assez d'argent pour cela.

(Suite en page 7.)

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMES

par HURTADO DE MENDOZA

Résumé. — *Au XVIe siècle, en Espagne, le pauvre garnement Lazarille de Tormès est entré au service d'un pauvre écuyer et il n'a pas souvent à manger*

Chapitre XV. — LES EXTRÊMITÉS OU L'ÉCUYER ET LAZARILLE FURENT RÉDUITS PAR UN RÈGLEMENT DE POLICE. DIEU LEUR ENVOIE UNE RÉALE *(suite)*.

« Il est bien vrai, Lazarille, que sur ce que t'a dit la veuve en allant, tu as eu raison de penser ce que tu as pensé, mais puisque Dieu en a autrement disposé et qu'ils passent outre, ouvre la porte et va chercher à dîner. — Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, laissez-les passer la rue! »

A la fin, mon maître, voyant mon obstination, vint lui-même à la porte de devant, et l'ouvrit malgré moi, car il fallut qu'il me forçât, tant j'étais ému par la crainte. Je sortis après cela et repris mon chemin du marché. J'achetai du pain, du vin et de la viande cuite, et je me rendis le plus vite près de l'écuyer. Notre repas était magnifique et nous fûmes les plus contents du monde tant qu'il y eut de quoi manger. Ce fut le seul jour où je me rassasiai dans cette triste et pitoyable demeure.

Chapitre XVI. — LES RAISONS QUI AVAIENT FAIT VENIR L'ÉCUYER A TOLÈDE. IL ENTRETIENT LAZARILLE DE SES BIENS ET DE SES TALENTS, QUI NE LUI SERVAIENT A RIEN.

Je fus ainsi quelques jours avec l'écuyer, mon troisième maître, désirant toujours de savoir ce qui l'avait fait venir à Tolède, ayant reconnu, dès le premier jour que j'étais avec lui, qu'il était étranger, par le peu de connaissance qu'il avait en cette ville : ma curiosité fut enfin satisfaite. Un jour, se trouvant plus content qu'à l'ordinaire, parce que nous avions eu raisonnablement de quoi dîner, il me raconta toutes ses affaires.

Il me dit qu'il était de Castille la Vieille, et qu'il n'avait quitté son pays que pour ne pas être obligé d'ôter le chapeau à un homme de qualité de son voisinage.

— Mais, monsieur, lui dis-je, s'il était au-dessus de vous par sa naissance et ses richesses, comme vous l'avouez, il me semble que vous pouviez le saluer le premier, sans vous faire tort, puisque de son côté, il ne manquait pas de civilité.

— Tout cela est vrai, me dit-il. Il était plus puissant que moi, il me rendait le salut, mais enfin il devait commencer une fois, et me forcer à ne laisser le premier en me prenant par la main, lorsqu'il voyait que je la portais au chapeau.

— Pour moi, monsieur, dis-je, il me semble que je n'y aurais pas regardé de si près.

— Oui, toi, interrompit-il, qui es jeune encore, et qui n'es pas capable de ces sentiments d'honneur qui font aujourd'hui toute la richesse des gens qui en font profession. Mais apprends que, tout simple écuyer que je suis, si j'avais rencontré un prince par la rue, et qu'il ne m'eût pas ôté le chapeau, je dis bien ôté, je saurais morbleu fort bien, à la première rencontre, entrer dans une maison, feignant d'y avoir affaire, ou détourner par une autre rue, avant qu'il s'approchât de moi, pour n'être pas obligé de le saluer. Vois-tu, continuait-il, Dieu et le roi exceptés, un gentilhomme ne doit rien à personne, et il n'est pas juste qu'il déborde d'un seul point de son droit, tant qu'il n'a rien à se reprocher d'ailleurs.

« Il me souvient, poursuivait-il, qu'un jour, je fis confusion à un officier de chez nous, et je faillis à le battre, parce qu'en me rencontrant, il me salua d'un : Dieu vous garde, monsieur. — Apprenez à parler, monsieur le coquin, lui dis-je; vous croyez donc avoir affaire à quelque rustre comme vous, avec votre Dieu vous garde? Il ne se le fit plus dire après cela, et, du plus loin qu'il me voyait, il ne manquait pas de mettre le chapeau bas, et de parler comme il le devait.

Je ne pus m'empêcher de lui dire, en l'interrompant : « Comment, monsieur, est-ce que de dire, Dieu vous garde, à un homme, c'est lui faire tort? — Que tu es sot, garçon! me répondit-il. Cela est bon à de petites gens, mais à une personne de ma qualité, on ne me doit pas moins donner que du très humble serviteur, ou du serviteur, tout court, si celui qui me parle est gentilhomme comme moi, et tu peux voir par là si c'est à tort que je ne pouvais m'accommoder de la manière d'agir de ce noble de chez nous, dont je t'ai parlé, qui, pour t'avouer tout, me venait aussi sangler d'un Dieu vous garde, en toutes les rencontres. Non, morbleu! je ne souffrirai jamais au monde qu'autre que le roi, me traite de Dieu vous garde, à moins qu'il n'y mît un monseigneur au bout, pour l'adoucir. »

« Où suis-je donc tombé? dis-je à part moi, et quel secours dois-je espérer d'un homme qui trouve mauvais qu'on prie Dieu qu'il l'assiste lui-même? »

— Je ne suis pas vraiment si misérable, continuait l'écuyer, que je ne possède chez nous, en pleine propriété, à seize lieues seulement des beaux coteaux de Valladolid, une grande place à bâtir des maisons, qui pourraient valoir deux cent mille maravédis, et davantage même, selon la dépense qu'on voudrait y faire. J'ai un colombier qui est ruiné présentement, à la vérité, mais, à le faire rebâtir, ce serait une rente de deux cents pigeons. Je ne parle pas de cent autres choses de cette importance, que j'ai abandonnées, pour ne pas mettre mon honneur en compromis.

« Je m'étais retiré en cette ville, croyant y trouver quelque bon établissement; mais les choses ne m'ont pas réussi comme je l'avais espéré. J'y trouve des ecclésiastiques avec lesquels je pourrais prendre parti, mais ce sont des gens avec qui on a son pain taillé, et qui ne feraient pas un avantage à un honnête homme, quand tout le monde s'en mêlerait.

« Il y a des marquis qui me souhaiteraient; mais il faut se mettre à tout, avec ces messieurs-là; et si vous marchandez, Dieu vous bénisse, ils vous donnent congé, sans argent; et il faut se contenter le plus souvent de ce qu'on a pu tirer avec les dents. Tout au plus, lorsque le remords de conscience les prend, pour récompense de vos services, ils vous jettent à la tête de vieux habits, et croient, avec cela, que vous leur devez le reste.

« Mais quand on a le bonheur d'entrer au service de quelque grand seigneur, on se tire de misère. Je ne sais à quoi en attribuer la faute, si c'est mon infortune, ou bien si c'est que je ne leur suis pas propre.

« Il est bien sûr pourtant que, si je trouvais quelqu'un qui me voulût prendre à son service, je me

Les créanciers avaient envoyé des hommes de loi pour saisir les biens de mon maître.

mettrais bientôt dans ses bonnes grâces, et je le suivrais à sa fantaisie. Je saurais lui mentir aussi bien qu'un autre, et me rendre agréable par tous les moyens qui sont aujourd'hui en usage. J'applaudirais indifféremment à toutes ses actions bonnes ou mauvaises; je ne lui dirais jamais rien de fâcheux, quelque avantage qui pût lui revenir d'un bon avis. Je m'attacherais à ses intérêts, tant que les choses se passeraient sous ses yeux, mais je ne me tuerais pas de bien faire, lorsqu'il m'aurait perdu de vue; je lui témoignerais de mon zèle, aux dépens des domestiques, que je gronderais toutes les fois que je serais à portée pour être entendu de lui; je saurais donner adroitement le coup d'aiguillon à ceux contre qui je le verrais en colère, en faisant semblant de les excuser; je dirais du bien de ceux qui auraient son approbation, et je raillerais impitoyablement ceux qui me déplairaient.

« Je tiendrais registre exact des actions de tout le monde, pour pouvoir l'en entretenir. Enfin, je saurais bien mettre en usage toutes ces belles manières qui sont si fort du goût des grands seigneurs d'aujourd'hui; car je sais vraiment qu'ils ne se piquent pas d'avoir auprès d'eux d'honnêtes gens; au contraire, ils les ont en aversion, les méprisent et les tiennent pour des bouches inutiles, gens qui n'entendent pas le monde, et dont l'entretien les fait bâiller, au lieu de les divertir. Ce sont à peu près les maximes des courtisans du temps, et, comme tu vois, j'en sais ce qu'il faut savoir, mais je ne suis pas assez heureux pour avoir une occasion de me produire. Mais, comme dit le proverbe, il n'y a pas de bonheur pour les honnêtes gens; il faut faire tout autrement qu'on ne pense, pour réussir dans ce monde.

CHAPITRE XVII. — COMMENT L'ÉCUYER FUT INTERROMPU. INVENTAIRE DE SES MEUBLES. IL QUITTE LAZARILLE.

Mon pauvre écuyer était en si bon train, et il s'étendait avec tant de plaisir sur cette matière, qu'il n'aurait cessé de parler de longtemps, s'il n'eût été interrompu par un homme et une vieille femme qui entrèrent de compagnie; le premier pour lui demander le loyer de la maison, et l'autre, le louage du lit.

Ils comptèrent ensemble, et il se trouva qu'il leur devait, pour deux mois, plus qu'il n'aurait pu amasser dans un an, c'est-à-dire, douze à treize réales.

Il leur donna de fort bonnes paroles, les assura qu'il allait sortir pour changer une double pistole, et qu'ils n'avaient qu'à revenir le soir pour toucher leur argent.

Il sortit à la vérité, mais il ne revint plus. Ses créanciers ne manquèrent pas de se rendre chez nous, à l'heure arrêtée; mais ils furent obligés de remettre la partie au lendemain, parce qu'il était fort tard et qu'ils ne le trouvèrent point. Je n'osai coucher seul au logis; j'allai chez nos voisines, je leur contai ce qui se passait, et je couchai chez elles.

Le lendemain, les créanciers revinrent à la charge, demandèrent aux voisines des nouvelles de l'écuyer; mais les oiseaux étaient dénichés. Les bonnes femmes leur dirent : « Voici son valet, et la clef de la porte, c'est tout ce que nous savons. »

Ils me demandèrent ce qu'était devenu mon maître, je leur répondis que je n'en savais rien, et qu'il n'avait plus paru depuis qu'il était sorti pour aller changer la double pistole; que j'appréhendais fort qu'il n'eût emporté la monnaie de la pièce, et ne nous eût plantés là.

Les créanciers ayant compris ce que je venais de dire, vont prendre un officier de justice et un greffier, reviennent tous quatre ensemble, m'appellent, prennent la clef, font venir des témoins, ouvrent la porte et entrent, pour saisir des effets de mon maître, autant qu'il en faudrait pour payer ce qu'il leur devait.

Ils parcourent toute la maison et ils la trouvent aussi vide que je l'ai déjà dit. Ils me demandèrent qu'étaient donc devenus les meubles, les coffres, les tapisseries et la batterie de cuisine.

— Je ne sais ce que vous me demandez, leur répondis-je.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Dans un quartier populaire de Paris, une dizaine de jeunes garçons entourent un brave homme qui fait à chacun cadeau d'un lance-pierres, vous savez, ce petit instrument qui fait la joie des enfants mais le désespoir des ménagères, qui ont le souci du bon état de leurs fenêtres.

— Comme il doit aimer les enfants, pour faire ainsi tant de cadeaux, dit une dame à la charcutière.

— Oh, détrompez-vous, madame, c'est le vitrier du quartier.

o

Une toute petite voiture automobile traversant un village actionne sa trompe, comme il se doit. Soudain, de toutes les cours de fermes sortent des oies et les voilà qui trottinent après l'automobile.

— Ah! zut, dit le conducteur à son compagnon, j'ai encore oublié de changer ma trompe et chaque fois que je sors dans la campagne, il m'arrive la même chose: elles me prennent pour une oie!

o

Un monsieur très bien entre dans un restaurant. La charmante serveuse s'empresse aussitôt près de lui, pour le débarrasser de son chapeau et de son pardessus.

— Mademoiselle, je voudrais savoir si vous servez des crabes, ici?

— Mais certainement, monsieur, ici nous servons tout le monde!

o

Un homme a été arrêté pour ivresse et tapage nocturne. Le juge de paix vient de lui infliger 20 francs d'amende et 8 jours de prison.

— Mais, s'écrie le délinquant, je n'ai que 20 sous dans ma poche!

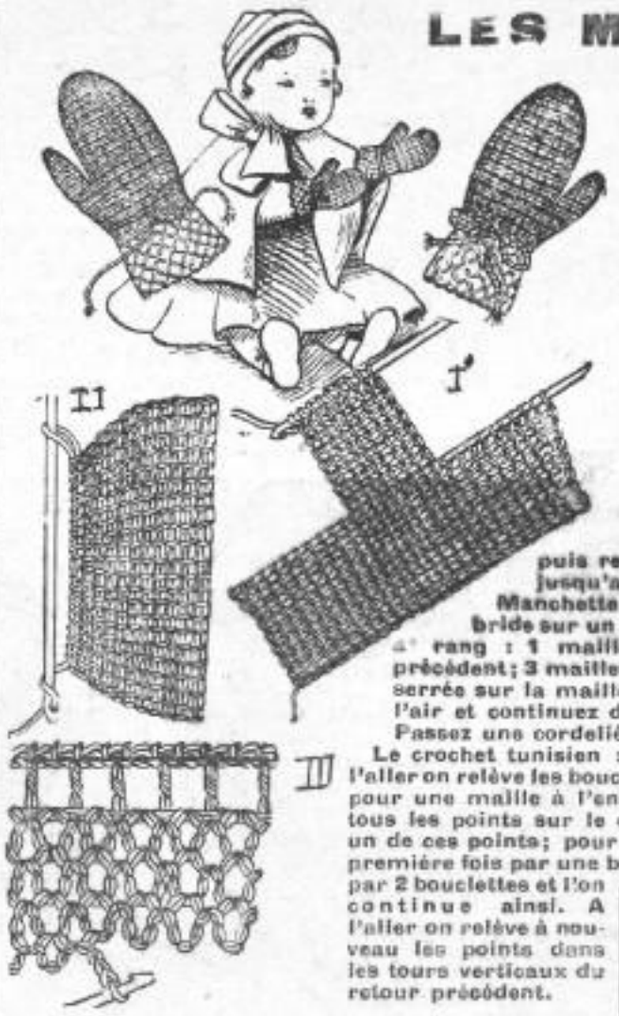
— En ce cas, lui réplique le juge de paix, vous ferez 15 jours de prison. Si vous n'aviez pas dépensé tout votre argent pour vous enivrer, vous auriez de quoi payer l'amende, maintenant!

Ne trouvez-vous pas que ce juge raisonne drôlement, car si l'ivrogne n'avait pas dépensé son argent, il ne se serait pas enivré et il n'y aurait pas eu lieu de le condamner.

Le coin des Fillettes

LES MOUFLES DE BÉBÉ

(25 grammes de laine)



Prenez une jolie laine 3 fils et un crochet de 9 à 10 mm. de circonférence. Commencez par le bas, au poignet (fig. I).

Montez 28 mailles en l'air; faites 27 points tunisiens aller et retour pendant 3 rangs. Au 4e rang, augmenter après le 1er point (fig. I) en relevant une boucle sur le retour du rang précédent. Faites donc ainsi qu'aux 5e et 6e rangs 28 points tunisiens aller et retour. Au 7 rang, 30 points aller et retour; pour cela augmentez après le 2e point et avant le dernier (fig. II). 8e rang, aller 30 points, retour 20 points. Laissez les 10 derniers en attente sur une épingle de sûreté. Continuez les 9 du milieu pour le pouce. Faites 7 rangs de 9 points aller et retour. Fermez. Pour cela, revenez par tous les points à la fois (fig. I). Une fois tiré, arrêtez, surjetez le pouce sur sa longueur. Reprendre la main au 8e rang. Retour sur les 10 derniers points; 9e rang, 22 points aller et retour; pour cela relevez les 10 points avant le pouce, 1 point sur le surjet du pouce, 11 points après. Faites 10 rangs de 22 points; au 22e, allez puis revenez par tous les points (fig. II). Surjetez la main jusqu'au poignet.

Manchette (fig. III) : 1er rang : sur le bas de la moufle, une bride sur un point, 1 maille en l'air, 1 bride, 1 maille en l'air, etc.; 2e rang : 1 maille serrée à cheval sur la 1re maille en l'air du rang précédent; 3 mailles en l'air, une maille serrée au même point; 1 maille serrée sur la maille en l'air suivante du rang précédent; 3 mailles en l'air et continuez de même. Faire ainsi 3 nouveaux tours, 4 en tout. Passez une cordelière dans les brides et nouez dessus.

Le crochet tunisien : les points se font tous sur l'endroit du travail. A l'aller on relève les bouclettes; pour cela faisant pénétrer le crochet comme pour une maille à l'endroit, on retire la laine que l'on garde; on a ainsi tous les points sur le crochet à l'aller. Au retour, on se débarrasse un à un de ces points; pour cela on jette le fil sur le crochet, on le passe la première fois par une bouclette, puis on jette le fil sur le crochet, on le passe par 2 bouclettes et l'on continue ainsi. A l'aller on relève à nouveau les points dans les tours verticaux du retour précédent.

Rappelez-vous que le tour de poitrine que l'on obtient en passant le mètre sous les bras, à la partie la plus large et saillante du buste, bien horizontalement et sans serrer, vous donne l'autre droit fil (vous avez la lisière verticalement) que vous devez toujours retrouver tout autour à cet endroit; c'est la condition essentielle pour l'aplomb du vêtement droit.

Les Conseils de tante Camille.

Pour bâtir. — *Bâtir les parties symétriques à petits points en ayant soin de bien arrêter le point de bâti. Pour que votre vêtement tombe bien, commencez tous vos bâtis à partir de la ligne de taille que vous indiquez bien nettement tout autour. Bâtir d'abord le dos, puis le devant, les coutures du dessous de bras et les épaules. Ensuite le bas.*

Ayez toujours soin, de même que pour coudre, de faire toutes les coutures symétriques dans le même sens, ce qui évite le tiraillement de l'étoffe.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Omelette aux pommes. — *Voici une recette d'omelette qui se sert au dessert. Vous cassez vos œufs comme pour une omelette ordinaire, mais au lieu de la saler, vous la sucrez. D'un autre côté, vous faites cuire des pommes coupées en petits morceaux dans du beurre et lorsque votre omelette est déjà un peu cuite, vous mettez vos pommes au milieu et vous la roulez.*

On peut également remplacer les pommes qui sont un fruit d'hiver, pendant la belle saison par des pranes auxquelles vous avez soin d'enlever les noyaux.

Saupoudrez votre omelette, avant de la servir, de sucre en poudre.

LES TIMBRES DE LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

La minuscule république de Saint-Marin est située dans l'Italie centrale, à peu près sur le mollet de la botte que forme cette péninsule.

C'est en 1877 que furent introduits les premiers timbres du type de celui que nous reproduisons ici. Ils existent en cinq valeurs, de 2 centimes à 40 centimes, et leur prix de vente actuel varie de 2 francs pour le 20 centimes rouge à 30 francs pour les 30 centimes brun et 40 centimes violet.

Jusqu'en 1900, assez peu de types furent en usage dans cette République, mais à partir de cette époque, les collections de timbres ayant pris dans le monde une très grande extension, la minuscule république s'avisa que la vente de ses timbres-poste pouvait être pour elle une source appréciable de revenus et, à partir de ce moment, les émissions de timbres de Saint-Marin se multiplièrent à un rythme accéléré. Il en a été de même dans d'autres petites républiques de l'Amérique du Sud, pour des raisons semblables.

Il nous est impossible d'énumérer ici les innombrables émissions saint-mariniennes. Reproduisons ici toutefois le beau timbre à l'effigie du révolutionnaire italien Garibaldi, qui a été émis en 1924 et qui existe en deux valeurs: 30 centimes et 50 centimes. Leur prix d'achat actuel est environ 1 franc.

Nous reproduisons également un timbre pour la poste aérienne. Il est véritablement paradoxal qu'un tel timbre existe dans un petit pays qui n'a aucun aéroport. Ce timbre émis en 1931 représente Titan, la principale montagne de la petite république.

En 1933, ce type fut surchargé d'un dirigeable à l'occasion d'une traversée du Zeppelin. Ces derniers timbres, dont les valeurs varient entre 3 lires et 20 lires, ont un prix de vente double de leur valeur en lires.

RÉSUMÉ. — *Une bande secrète commandée par Premior et qui collabore avec le colonel russe blanc Mechinskoff prépare un mauvais coup contre Pierrot, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf qui assistent à une représentation à l'Alhambra de Clamart où joue un brave acteur, César Boucafeu, que le hasard a mêlé aux agissements secrets et aux crimes de la bande.*

Chapitre XXV. — Les Coulisses de l'Alhambra

César Boucafeu revint à lui. Il était assis sur une chaise, dans le puant corridor qui servait de coulisses à l'*Alhambra* de Clamart, et son ami, le régisseur Poivert, lui faisait boire à petites gorgées un verre d'eau fraîche. Poivert, qui jouait dans *la Fiancée du Légionnaire* le rôle du vieux Gratieux, était un garçon d'une trentaine d'années. Son visage exprimait la plus sincère compassion, sous les traits de fard noirâtre qui lui servaient de rides. Sa perruque grise, dérangée par l'émotion, laissait apercevoir des cheveux d'un blond ardent...

— Alors ça ne va pas mon vieux, demandait avec compassion l'excellent Poivert.

— Tu le vois bien que ça ne va pas, répliquait la grosse mère Flocon, l'actrice bien en chair qui tenait le rôle de Mariette, et qui, à genoux, tapotait en cadence les mains du pauvre César.

— Mais si ça va, ça va très bien, dit faiblement le pauvre acteur, en assurant sa voix... Ce n'est rien... C'est l'intestin..

— Tu ne me feras tout de même pas croire que c'est le trac après vingt ans de plateau, gouailla la grosse mère Flocon... Les planches ça nous connaît. Tu te rappelles nos succès à Nantes dans la *Dame qui rit*... On était jeunes, c'était le bon temps. Allons, remets-toi, mon gros, ça va passer...

— Faut que je trouve le patron, à cause de cet acrobate de colonel, fit Poivert qui voyait reprendre meilleure mine à son ami.

Ces mots rappelèrent à César Boucafeu tous les périls qu'il croyait courir. Il se leva d'un coup, répétant : « Je vous dis que c'est les intestins », bouscula ses amis et courut s'enfermer dans les cabinets...

Ce réduit était extraordinairement sale et sentait très mauvais. Mais quand il eut tiré le verrou sur lui, César n'aurait pas donné cet incommode refuge pour une place de sociétaire à part entière à la Comédie Française.

Ainsi enfermé il reprenait courage, et même curiosité... Il s'enhardit jusqu'à coller son œil à l'un des trous disposés en forme de cœur qui assuraient l'aération fort précaire de ce petit endroit. Il aperçut Cabbarus qui sortait de sa loge, appuyé sur l'épaule de sa femme en costume de Zéphirine. Le vieil acteur qui hors de la scène ne se roidissait plus, avait maintenant l'allure d'un homme vieux comme les rues. Il avait retiré sa perruque qui lui tenait chaud. On apercevait ses cheveux gris et son crâne demi-chauve. Son dos était irrémédiablement voûté. Le pauvre homme n'avançait qu'avec peine...

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit? demanda-t-il de sa voix éraillée.

— C'est Boucafeu qui s'est évanoui, répliqua Poivert. Mais ne vous inquiétez pas, il va mieux. Il y a un certain colonel Machinski, Machinskoff, un type du cirque, qui vous demande.

— Pas le temps de le voir pendant l'entr'acte.

— Mais il n'en a que pour une minute... Il dit que c'est pressé.

Le colonel fut introduit dans le corridor qu'éclairait mal une antique ampoule couverte de crasse et protégée par un grillage noirâtre à demi couvert de toiles d'araignées. Le colonel salua militairement. C'était un homme grand et svelte, avec des moustaches blondes hérissées comme celles d'un chat. Il y avait dans son allure quelque chose d'un félin, la souplesse et la cruauté..

La vue de ce visage aux yeux bridés, de ces lèvres qui se retroussaient sur des dents blanches et aiguës, de ces mains aux ongles pointus qui semblaient caresser le revers d'un vêtement de sport en tissu aux longs poils, tout ceci inspira à César une terreur telle qu'il vérifia instinctivement si le verrou des cabinets était bien fermé.

— Le but de ma démarche est extrêmement simple, monsieur Cabbarus, dit le colonel. Je viens demander à un collègue un léger service. Vous savez que notre cirque donne une représentation demain. Nous risquons de nous concurrencer l'un l'autre. C'est pourquoi M. Miglione, que j'assiste dans la direction de son cirque, me prie de vous demander s'il ne vous serait pas possible de supprimer votre soirée de demain samedi...

— Impossible, grommela Cabbarus de sa voix éraillée.

— Nous vous indemniserions des dépenses que vous avez pu engager.

— Alors, c'est à voir... Mais je dois consulter ma troupe, mon régisseur.

— Bien naturel, fit le colonel en s'inclinant très bas. Si vous le voulez bien, donnez-moi votre décision au prochain entr'acte. Je resterai en attendant dans la salle pour applaudir votre beau spectacle, si vous y consentez...

Cabbarus ordonna à Poivert de conduire le colonel dans la salle. Peu après la sonnette qui annonçait la fin de l'entracte retentit, et César, à peine rassuré, sortit de sa puante prison pour s'enfermer dans sa loge avant de paraître, à son tour, dans le sixième tableau.

L'insignifiante conversation du colonel et de Cabbarus n'avait pas suffi à rassurer le pauvre acteur. Quelle n'aurait pas été sa terreur s'il avait su que le véritable Marcel Clapier, le gangster dont il avait durant quelques heures joué bien involontairement le rôle, avait échappé à la mort, qu'il avait prévenu Premior, et que celui-ci avait donné à ses hommes l'ordre de retrouver César, mort ou vif...

Cette après-midi où César dormait si paisiblement dans la chambre meublée d'un restaurant de Florac, Amédée le Marseillais, Premior et ses quatre hommes de main, entassés dans une grosse voiture avaient poursuivi à toute allure le petit train automoteur qui va de Florac à Alès et dans lequel ils supposaient que se trouvait le gangster malgré lui.

Descendant la vallée du Gardon ils avaient dépassé le petit tortillard un peu après Grandcombe et étaient allés attendre son arrivée à Alès. Mais personne, à la descente du petit train, ne ressemblait, même de loin, à César Boucafeu. Croyant leur proie descendue en cours de route, les bandits avaient remonté la vallée du Gardon, vers Florac, enquêtant dans chacune des petites gares, toujours en vain...

C'est à l'heure où ils arrivaient à Saint-Julien-d'Arpaon, à quelques kilomètres de Florac, que le brave comédien prit paisiblement un autocar qui le conduisit à Alès par une autre route que celle que suivaient les bandits. César fut à Alès assez tard dans la soirée, mais il eut la chance de trouver un train en partance pour Nîmes d'où il prit l'express de nuit pour Paris. Il arriva dans la capitale vers midi, ayant dormi tout le temps du trajet, du sommeil du juste.

Après avoir battu toute la région sans retrouver trace de celui qu'il cherchait, Premior téléphona longuement à Paris. Il ordonnait à certains hommes de sa bande de faire immédiatement une enquête à Alicante et à Valence, et de chercher par tous les moyens le nom et la piste de cet inconnu qui s'était fait passer pour Marcel aux yeux de toute la bande.

En même temps l'affaire de Clamart devait être réglée avant la fin de la semaine.

Le lendemain Marcel Clapier, immobilisé sur son lit à l'hôpital d'Oran, avait reçu la visite d'un émissaire de Premior, arrivé d'Alicante par avion à la fin de la matinée...

Marcel fut incapable de donner grands renseignements. La drogue mystérieuse avec laquelle le docteur avait tenté de l'empoisonner lui avait ôté une partie de la mémoire... Il avait encore pour plusieurs journées d'hôpital. Il ne manquerait pas d'aller voir Premior sitôt qu'il pourrait se déplacer. L'enquête auprès de la Compagnie Air-France n'en apprit pas beaucoup plus aux agents de Premior. Les livres de bord portaient le nom d'un certain Charles Birot, qui pouvait être l'inconnu que recherchait la bande à Premior. Mais le nom de Birot est assez commun... il devait en outre être faux. Comment retrouver un homme grâce à un indice si minime... D'ailleurs l'agent de Premior ignorait que Charles Birot était connu sous le nom de César Boucafeu.

Premior s'énervait, toujours à *La Citerne*, à recevoir de telles nouvelles. Il avait renforcé de plusieurs hommes sa garde personnelle, puis pour se défendre contre un mauvais coup des Veziers, dont il se méfiait; à la réflexion, certain que les hautes complicités

dont il était assuré le mettaient à l'abri d'une dénonciation et que l'espèce de château fort où il se trouvait était à l'abri d'une surprise de la part d'une bande rivale, il avait donné des ordres pour que commençât l'aménagement du dépôt d'armes...

Chapitre XXVI. — Le joueur d'accordéon

Cependant qu'en proie à la terreur la plus vive, César Boucafeu réfléchissait dans sa loge, le sombre drame qu'était *la Fiancée du Légionnaire* continuait à se dérouler sur la scène...

Zéphirin, qui se croyait toujours parricide, s'était réfugié dans le bouge de la mère Durapin, une espèce de cave où des apaches en casquette et en foulard rouge dansaient la java au son de l'accordéon. Celui qui jouait de l'accordéon s'appelait Gégène et c'était un brave cœur, comme le disait Cabbarus lui-même dans une de ses répliques.

— Un brave cœur peut-être, souffla Fil-de-Fer dans l'oreille de Jambe-de-Bœuf, mais un type qui ne sait pas ce que c'est qu'un accordéon. C'est une honte d'entendre jouer de la musique de cette façon-là.

Le fait est que Gégène — ou plus exactement Poivert, qui avec ses cheveux blonds naturels et un autre maquillage tenait maintenant le rôle du jeune apache — massacrait *La java des fauchés* comme il n'était pas permis de le faire... Quelques sifflets se firent entendre dans la salle... Sur un signe de Cabbarus, qui « sentait » son public, Gégène-Poivert s'arrêta...

— Mais il n'a pas fini de nous faire mal aux oreilles, ce frère-là, dit Fil-de-Fer, qui venait de consulter son programme. C'est encore lui qui va accompagner le chanteur César Boucafeu tout à l'heure, dans le tableau du bouge... Je le plains, ce Boucafeu, s'il sait ce que c'est que chanter...

Un sinistre bandit aux rouflaquettes impressionnantes venait proposer à Zéphirin (qui n'était plus maintenant connu sous un autre nom que celui du Gamin de Paris) et à Gégène de cambrioler une villa... Poussés par la misère, les deux garçons acceptaient. Au tableau suivant, conduits par le sinistre bandit, Gégène et le Gamin de Paris arrivaient dans un jardin qui n'était autre que celui de la villa Gratieux. Reconnaissant à temps leur indignité, les deux braves garçons administraient une volée méritée au sinistre bandit et partaient s'engager à la Légion étrangère *où ils pourraient racheter leur lourd passé.*

On retrouvait le Gamin de Paris et son fidèle Gégène sur le pont du paquebot *Ville d'Alger* où ils étaient aux prises avec un adjudant extrêmement ridicule et désagréable. Mais ils étaient consolés de leur malheur par un ancien légionnaire à nouveau rengagé, un nommé Pou d'Acier, qui n'était autre que César Boucafeu.

Le malheureux acteur, à peine entré en scène, s'était mis à suer à grosses gouttes. Il s'était affublé d'une épaisse moustache de couleur carotte, ce qui lui valut un regard furieux de Cabbarus. Cet accessoire de maquillage n'était pas prévu pour le rôle de Pou d'Acier.

Après quelques répliques, qui portèrent assez bien et qui mirent la salle en joie, César, qui se sentait un peu plus d'assurance avec ce début de succès, osa regarder dans la salle. Debout, derrière les fauteuils du parterre se tenait le colonel Mechinskoff. Il s'entretenait avec deux ou trois hommes dont César ne voyait pas bien le visage. Quelque chose se complotait sans aucun doute dans cette

La grosse mère Flocon et le régisseur Poivert grimé en vieillard, donnaient des soins à César Boucafeu évanoui.

partie de la salle la plus obscure. César vit deux des hommes de Mechinskoff quitter la salle de théâtre...

César tremblait de tous ses membres. A n'en pas douter, tout à l'heure ces deux hommes allaient arriver dans les coulisses, abattre en scène sa malheureuse personne... Quoi! il devrait mourir sous le déguisement d'un légionnaire, avec une moustache carotte sous le nez...

Il constatait, malgré sa peur, que les répliques portaient, que la salle s'amusait...

— Et maintenant je vais vous chanter la *Java de la Légion*, paroles et musique de mon maître, le grand Cabbarus.

Qui donc avait prononcé ces mots?... Mais c'était César lui-même. C'était le moment de la chanson... César devait chanter. Il commença, accompagné par Gégène-Poivert.

A la légion on est tous comme des frères,
Et l'général pour nous c'est comme un [père,
Si n'y avait pas cette vach'd'adjudant
On s'rait heureux comme dans l'eau les [merlans.

César, tout en chantant, jetait des regards inquiets dans la coulisse. Tout était calme.

La mère Flocon, dans son costume de Mariette, attendait son entrée en scène. Le pompier de service bâillait. Le dos tourné à la scène, deux machinistes en combinaisons bleues bavardaient à voix basse... Ce n'était pas — César en était maintenant sûr — par les coulisses que la mort allait venir le frapper. Elle viendrait sans doute de la salle... Y avait-il plus belle cible dans les firs aux pipes, que ce Pou d'Acier qu'il était et qui gesticulait en pleine lumière, sur le devant de la scène, face à ce Machinskoff qui dans l'ombre où il se cachait, devait armer son revolver...

— Allons, tous en chœur!...

Au milieu de ses angoisses César continuait de jouer et de chanter, et il entraînait maintenant le public à chanter avec lui le refrain :

C'est nous les gas de la Légion,
Nous sommes gais, nous sommes mignons,
C'est nous les gas de la Légion,
C'est nous la fleur des troufions.
D'vant Nou-ou-ou-ous,
Les arbis se carapatent,
D'vant Nou-ou-ou-ous,
Les femmes sentent leur cœur bat'...
C'est nous les gas de la Légion,
C'est nous la fleur des troufions...

Son refrain chanté, arrivé à son deuxième couplet, César se réfugia prudemment derrière Poivert, qui, assis à la turque au bord de la rampe, s'escrimait sur son accordéon. Le malheureux s'était définitivement brouillé avec la musique. Les couacs les plus terribles se succédaient. Des galeries, un coup de sifflet terriblement aigu, partit.

« C'est le signal des bandits, pensa César Boucafeu, ils vont me mitrailler... »

Il s'arrêta net au milieu du couplet.

— C'est pas toi qu'on sifle, c'est l'accordéon, cria un spectateur.

— Continue, mais sans musique, hurlait-on maintenant.

Ah! ce n'était pas lui qu'on sifflait. L'orgueil professionnel de César reprit le dessus. Il continua sa chanson... tout seul, se fit bisser et chanta une nouvelle chanson avant d'aller se réfugier, tout surpris d'être encore vivant, dans sa loge...

Cependant sur la scène se déroulait le sixième tableau... Mariette confiait sa peine à la mère Zéphirine... Ils étaient certains que Zéphirin s'était engagé à la Légion. Elle voulait à toute force le retrouver. Mais dans le désert où la légion était campée, les femmes n'étaient pas admises... Comment faire? « On admet pourtant les danseuses, pour la distraction des soldats », apprenait aux deux femmes l'explorateur Gontran de Malafieu. Mariette, héroïque, décidait de se faire danseuse pour essayer de retrouver son Zéphirin.

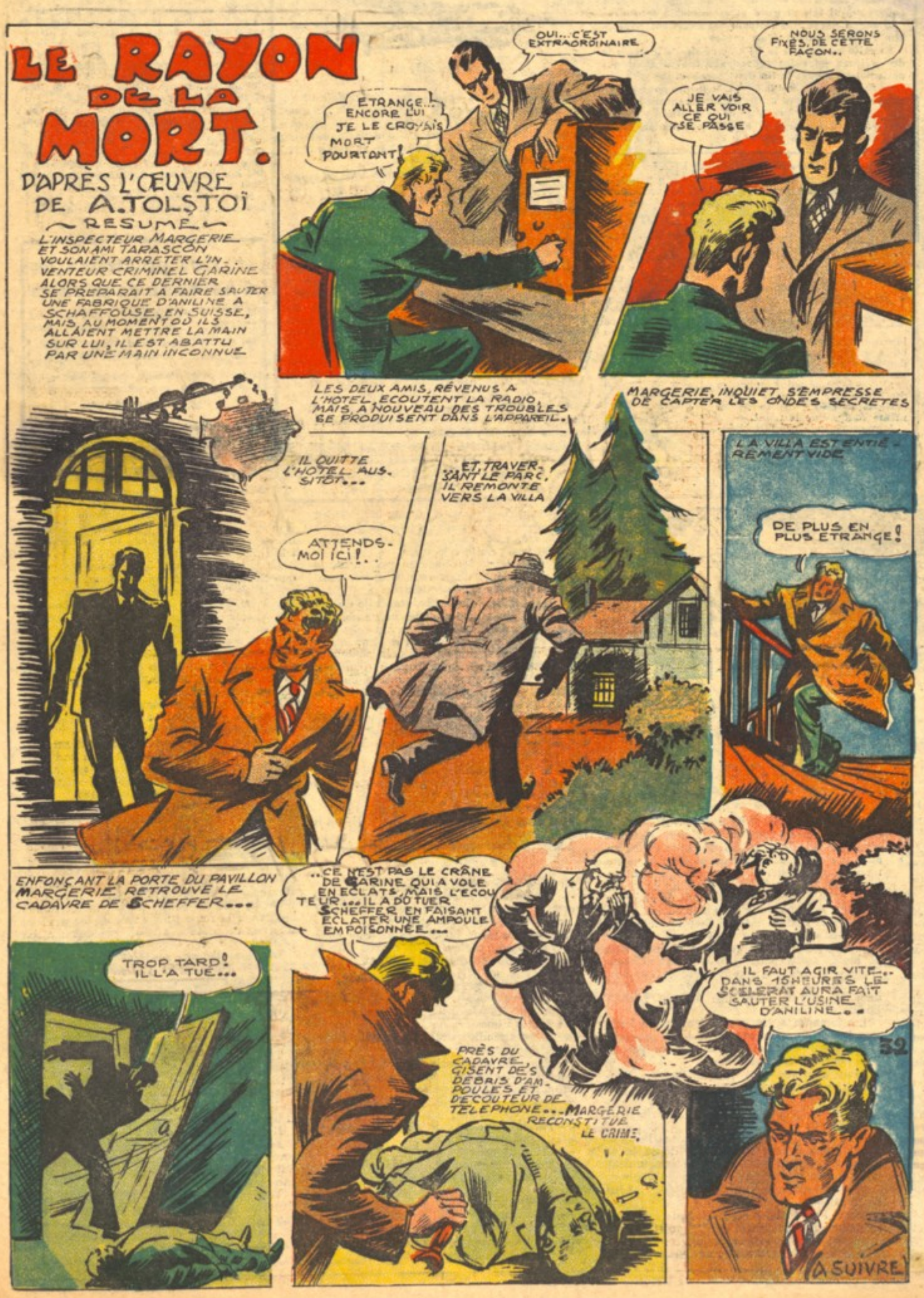
C'est ainsi que finissait le second acte.

— C'est de plus en plus tarte, ta pièce, disait rageusement Fil-de-Fer à son ami Jambe-de-Bœuf... Et cet accordéon, tu as entendu cet accordéon? Mais j'ai mon idée... Je fais aller le trouver, moi, ce monsieur Boucafeu...

Avec son entregent habituel, Fil-de-Fer sut se faufiler dans les coulisses... Mais quand il eut frappé à la porte de César Boucafeu, il n'eut pas de réponse. Il entendit d'abord un bruit de meubles renversés, puis quand il frappa pour la seconde fois un cri affreux; comme si l'on venait d'égorger quelqu'un à l'intérieur...

— Ouvrez, mais ouvrez donc! insista Fil-de-Fer en secouant la porte...

(A suivre.)



A TRAVERS LE MONDE

Comment s'appellent les habitants des villes françaises, la Ferté-Macé, Arras, Biarritz, Chumecy, Saint-Étienne?

On les appelle : Fertois, Arrageois, Biarrets, Clamengeois, Stéphanois?

○

Horoscope annamite. — Il est d'usage chez les Annamites, dès qu'un enfant entre dans sa deuxième année, de le soumettre à l'épreuve des joujoux. Cette épreuve consiste à présenter à l'enfant, sur un plateau, divers objets, parmi lesquels il en choisit un. S'il choisit un livre, on en déduit qu'il sera savant; s'il choisit des bonbons, il sera un gourmand; de l'argent, il sera avare, etc...

○

La chair de l'onagre, âne de l'Asie centrale, est très délicate et d'une exquise saveur. C'est du moins ce qu'assurent ceux qui y ont goûté. Pour les habitants des steppes de l'Asie centrale, ce sont surtout les oreilles de l'onagre qui sont appréciées.

○

Les ongles d'une personne saine se renouvellent complètement, tous les cinq mois.

○

Certains pêcheurs des rives du Gange aux Indes, ne se servent pour leur travail ni d'hameçons, ni de filet. Tout simplement, ils utilisent un sifflet dont le son attire les poissons. Lorsqu'ils l'entendent, ils sortent des profondeurs et s'approchent du rivage. A ce moment-là, l'original pêcheur peut les attraper facilement.

Notre Pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de

— 16 francs franco —

15 francs pris à nos bureaux

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

Aucun envoi contre remboursement

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

LES RECORDS DE FIN D'ANNÉE

A la fin de 1937, comme, du reste, à la fin de chaque année, vous avez assisté à une chute impressionnante de records.

En 1937 la chasse a été particulièrement active par suite de l'entrée en vigueur du nouveau règlement de l'aviation légère classant les avions non par le poids comme dans l'ancienne formule, mais par la cylindrée du moteur.

La cylindrée est le volume des gaz absorbés par le moteur pour un tour.

Comme, en principe, la puissance du moteur est fonction de la cylindrée, ce classement est plus logique que le précédent.

Pourquoi les aviateurs attendent-ils la fin de l'année pour battre des records, alors que les jours sont courts, qu'il fait si froid et si mauvais temps?

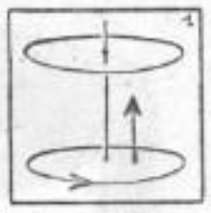
D'abord parce que le froid est excellent pour le bon fonctionnement d'un moteur.

Ensuite parce que le Ministère de l'Air accorde des primes pour les records battus, à celui qui détient le record à la fin de décembre.

Donc chacun attend la dernière limite pour tenter sa chance. Un record battu un 31 décembre au soir a peu de chance d'être attaqué et le pilote « tient » sa prime! Seulement il s'agit de calculer juste. Et surtout, pas de panne!

DICTIONNAIRE D'AVIATION

HÉLICE GÉOMÉTRIQUE. — En géométrie, l'hélice est seulement une ligne. C'est par extension, par analogie, que l'on a donné ce nom à une surface, puis à un appareil propulseur tout entier. Les exemples de mots dont l'usage a étendu la désignation sont nombreux.



L'hélice est décrite par un point qui se déplace à une vitesse constante sur une circonférence. Cette circonférence se déplace elle-même sur une ligne perpendiculaire à son plan. C'est-à-dire que si nous supposons une circonférence dessinée sur un plan horizontal, elle se déplace suivant une ligne verticale, en montant, par exemple. Ainsi, le point, qui se déplace sur le cercle, avance et monte en tournant.

Si l'on joint ce point au centre du cercle par une ligne droite, cette ligne droite va monter en même temps que le point.

Supposons qu'à chaque déplacement du point on puisse tracer, dans l'air, des lignes droites; cela formera quelque chose de visible : une surface en forme d'hélice, appelée surface héliçoïdale. C'est une vis.

LE FARMAN 2.231

Voici déjà un an que le grand pilote Mermoz a disparu sur la ligne de l'Atlantique-sud, pour laquelle il avait tant lutté.

C'est lui qui, le premier, avait réussi une liaison postale par hydravion, remplaçant les avisos « dits » rapides! qui mettaient cinq jours pour faire une traversée que l'hydravion réalisait tout récemment, en 12 heures!

Un avion postal français a, pour la première fois, réussi à parcourir toute la ligne, partant de Paris, et arrivant tout là-bas, de l'autre côté de l'Amérique du Sud, à Santiago du Chili. C'est comme un suprême hommage à Mermoz.

Le Farman 2.331

Le Farman 2.231 qui a permis cet exploit est un grand monoplan conçu et étudié pour la fameuse course New-York-Paris, transformée en épreuve moyenne, aurait été meilleure s'il n'avait été contraint d'atterrir à Belgrade et d'y rester toute la nuit à cause du mauvais temps.

L'aile a une envergure de 33 m. 600. Elle est munie de volets de courbure facilitant les départs qui s'effectuent avec lourdes charges car le rayon d'action est de 8.000 kilomètres.

La forme est trapézoïdale.

Le fuselage, entièrement métallique, est long de 22 mètres.

Il comporte à l'avant le poste du navigateur, puis un poste de pilotage à doubles commandes côte à côte, équipé de tous les instruments de contrôle, pilotage sans visibilité et pilote-automatique. Le poste du mécanicien vient ensuite, et le poste de radio et de navigation auquel on accède par un couloir comportant, de chaque côté, une soute à bagages. Le train d'atterrissage est rentrant.

Quatre moteurs Hispano-Suiza sont disposés en tandem dans deux fuseaux situés de part et d'autre du fuselage. Un mât oblique de chaque côté supporte la voilure dont la surface portante est de 132 m² 400 (à titre de comparaison, le Caudron de Delmotte n'a que 7 m² de surface portante!).

Il est vrai que le Farman pèse à vide 8.000 kilos et qu'il emporte 11 tonnes (hommes, essence, huile et courrier), ce qui fait 19.000 kilos qui se promènent en l'air à la vitesse de 300 km.-h.

SPORTS

Trois sortes de véhicules vont s'affronter : l'antique locomotive à vapeur, modernisée lentement, mais qui constitue encore la majorité du matériel en service; la locomotive électrique qui gagne peu à peu du terrain sur certains réseaux, mais dont l'établissement d'une ligne coûte très cher; enfin, la toute moderne autorail, indépendante et légère (oh, relativement, bien sûr!) qui s'adapte à tous les parcours grâce à son ou ses moteurs dérivés de ceux utilisés en automobile ou dans l'industrie.

Et qui gagne? Bugatti, avec son autorail à quatre moteurs de 200 CV sur laquelle Jean Bugatti, fils du célèbre constructeur, a atteint 196 km.-h. Ensuite, l'ancêtre, vêtu d'une carapace aérodynamique, a réalisé en Angleterre 174 km.-h. Enfin l'électrique ne fait que 152 km.-h.

○

Il n'y a pas longtemps que les grandes vitesses sur l'eau ont donné lieu à des réalisations intéressantes. Le précédent détenteur du record du monde de vitesse sur l'eau, l'Américain Gor Wood s'était contenté de monter, sur une grande coque, quatre moteurs Packard d'aviation. Il avait ainsi, devant lui, une véritable usine de force et parvint à dépasser 200 km.-h.

Le canot de l'actuel détenteur, Malcolm Campbell, nous paraît plus élégant. D'abord, on note une tentative de profilage et, ensuite, il n'y a qu'un seul moteur, un Rolls-Royce d'aviation, le même que celui avec lequel le même Campbell avait atteint 484 km.-h. 619 sur terre, dans son « Oiseau Bleu » (Blue Bird).

Sur le lac Majeur, Campbell a dépassé 208 km.-h. (208,400 exactement).

Nos pochettes d'Avions à construire

M. C. 2 PLANEUR, lancement au sandow .. .. franco **7** fr.

M. C. 3 Réduction d'Avion de Tourisme, moteur caoutchouté, franco **12** fr.

Envoyez un mandat chèque postal en même temps que votre commande à

MON CAMARADE

Aucun envoi n'est fait contre remboursement

E. S. I. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS (6e). Compte ch. post. 974-41 Paris.

LA FICELLE

Guy de Maupassant (1850-1893) est l'un des meilleurs écrivains français de la fin du siècle dernier. Il écrivit plusieurs romans (Une vie, Bel ami, Pierre et Jean) *et surtout de nombreux contes dont* La Ficelle *est l'un des plus justement réputés.*

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Elles marchaient d'un pas court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle épinglé sur leur poitrine, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmonté d'un bonnet.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, Maître Malandrin, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une espèce de honte d'être vu ainsi par son ennemi cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, il s'en alla vers le marché la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agité par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles, qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

— C'est dit, mait'Anthine. J'vous l'donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla et l'Angélus sonnant midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là chez maître Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Tout à coup le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde fut aussitôt debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contre-temps :

— Il est fait savoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre neuf et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter à la mairie, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva. On finissait le café, quand le brigadier de la gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

— Maître Hauchecorne de Bréauté est-il ici ?

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

— Me v'là.

Et le brigadier reprit :

— Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie ? M. le Maire voudrait vous parler.

Le paysan surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva plus courbé que le matin. Il se mit en route en répétant :

— Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil.

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprit pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé le portefeuille ?

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement pas eu connaissance.

— On vous as vu.

— On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et rougissant de colère :

— Ah ! i m'a vu çu manant ! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et il sortit de sa poche le petit bout de corde.

Le maire incrédule remuait la tête.

— Vous ne me ferez pas croire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu. Si on peut dire... Si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme ! Si on peut dire !...

Il eut beau protester on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin le maire, perplexe, le renvoya en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait : « Vieux malin, va ! »

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire et contant toujours son histoire.

Le lendemain vers une heure de l'après-midi, Marius Baumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir en effet trouvé l'objet sur la route ; mais ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement.

— C'quim l'faisait, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous, mais c'te menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure. Maintenant il était tranquille et pourtant quelque chose le gênait, sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui sembla sentir des propos derrière son dos.

Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants, maintenant, lui faisaient conter « la ficelle » pour s'amuser, comme on fait raconter sa bataille au soldat qui a fait campagne.

Vers la fin de décembre, il s'alita. Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans son délire il attestait son innocence, répétant :

— Une' tite ficelle... une' tite ficelle, t'nes la voilà, m'sieu le maire...

Guy de MAUPASSANT.

VARIÉTÉS

ILLUSION D'OPTIQUE

Ce dessin représente un avion, une auto et une bicyclette.

Voulez-vous avoir l'illusion que ces trois machines disputent une course passionnante ? Rien n'est plus facile. Donnez à cette page un rapide mouvement circulaire de gauche à droite et vous verrez les roues et l'hélice tourner.

MÉTAGRAMME

Aux trois lettres M-R-F ajoutez une voyelle de manière à obtenir cinq mots différents désignant : une étendue d'eau morte, une personne chère à tous les enfants, un fruit sauvage qui fait d'excellente confiture, un étranger, le point important d'une arme à feu.

NOTRE 2e CONCOURS HEBDOMADAIRE

Mots en carré

× × × × Promesse réciproque entre deux ou plusieurs personnes.
× × × × Ville française célèbre par son château.
× × × × Prénom bien français.
× × × × Mot latin, entré dans la langue française et qui signifie *aussi* ou *de plus*.

Voici le 2e de nos concours hebdomadaires. Les 20 premiers de nos lecteurs qui nous enverront leur nom, leur adresse et la solution exacte de ces mots en carré avant le mardi 21 février, recevront en prix un joli livre.

CHARADES

Mon premier est un fleuve d'Italie,
Mon second délimite deux champs,
Mon troisième est une note de musique,
Et mon tout est écrit en vers.

Mon premier fait marcher le cheval,
A mon second grimpent les marins,
Les garçons aiment à dénicher mon troisième,
Mon quatrième est la boisson favorite des Russes,
Et mon tout désigne l'ensemble des hommes.

RÉBUS

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 115

Instruments de musique. — 1. Piston. — 2. Hautbois. — 3. Orgue. — 4. Théorbe. — 5. Mandoline. — 6. Mirliton. — 7. Cymbale. — 8. Banjo. — 9. Tuba. — 10. Cythare. — 11. Guitare. — 12. Ocarina. — 13. Luth. — 14. Pipeau. — 15. Basson. — 16. Cornemuse. — 17. Violoncelle. — 18. Flûte. — 19. Harmonium. — 20. Clairon. — 21. Fifre. — 22. Piano. — 23. Violon. — 24. Siffet. — 25. Castagnettes.

Métagramme. — Pou, cou, fou.

Logogriphe. — Château, chat.

Mots carrés

O R A N	A L G E R
R I V E	L O I R E
A V E U	G I T A N
N E U F	E R A T E
	R E N E R

Acrostiche double

M A R S
A N T I
N I A M
U N I O
E L A N
L I M E

Charade. — Accordéon.

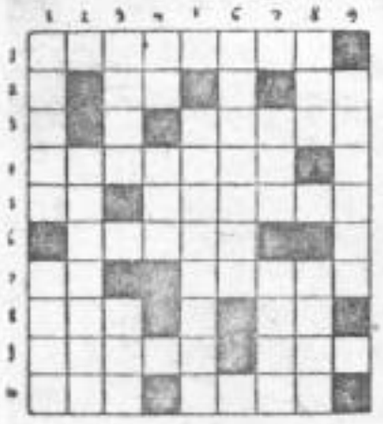
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 115

Horizontalement. — 1. Ane. Drame. — 2. Le. Granit. — 3. Vral. ER' — 4. Aéroplane. — 5. Mie. — 6. Balnéaire. — 7. Ilustra. — 8. Alên. PE' — 9. Naire. — 10. Nord. Ta.

Verticalement. — 1. Alfa. Ain. — 2. Ne. Emall. — 3. Vrille. — 4. Groenland. — 5. Drap. En. — 6. Rail. Aspic. — 7. An. Aglter. — 8. Mien. R. R. Et. — 9. Etre. Eau.

MOTS CROISÉS DU N° 116

Horizontalement. — 1. Vêtements masculins. — 2. Du verbe être. Nombre. — 3. Ruée du cheval est quelquefois dangereuse. — 4. Petit chenin. — 5. Préposition qui a à peu près le sens de « dans ». Se brise violemment. — 6. Pays alpestre partagé entre la Suisse, l'Autriche et l'Italie. — 7. Métal précieux. Animaux dont la tête est garnie de bois. — Coupé très court. Pronom. — 9. Parente. Département. — 10. Divisions du temps. Adjectif possessif.



Verticalement. — 1. Grande île dans la Méditerranée, appartenant à la France. Décora, illustra. — 2. Gaieté franche et animée. — 3. Prénom masculin. Adjectif possessif. — 4. Les chiens les rongent. Trois fois. — 5. Bond que fait une pierre plate jetée de biais sur la surface de l'eau. — 6. Outil de maçon pour appliquer le mortier. — 7. Perroquet. Bord d'une rivière. — 8. Un des quatre points cardinaux. Sorte de tarte à la crème. — 9. Ville du département de la Nièvre.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

– ABONNEMENT-PRIME –

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3 **ou UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1 **ou un COUTEAU** 3 pièces, **ou CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm.**, N° 2 **ou Le Stylo de JANOT**, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an. ..	20 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

61, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Le Travail du Potier

Auriez-vous beaucoup d'appétit si vous deviez, comme un chien, ramasser sur le sol la nourriture qu'on y jetterait? Non, n'est-ce pas... Mais manger dans des assiettes bien blanches et brillantes! Saucer une assiette devient un plaisir, tandis qu'une écuelle en bois... Il n'y a pas si longtemps, on trouvait encore en Bretagne des tables épaisses dont on avait creusé le bois, en forme de bols, à des places régulières : dans ces creux on versait la soupe, puis la viande, les légumes, le fromage, le dessert, on torchait ensuite sa place, et le soir on recommençait. C'était évidemment très pratique — pas d'assiettes à casser — mais guère propre.

Ces assiettes si appréciées, de quoi sont-elles faites, comment les fabrique-t-on ?

C'est une histoire assez curieuse que cette fabrication de la *porcelaine*. Le travail se fait à la main; le *potier*, artisan très habile, a des méthodes et des instruments qui n'ont guère changé depuis l'antique Égypte, depuis la Chine d'il y a plusieurs siècles. Quant à la matière employée, c'est tout bonnement de la terre...

Les peuplades les plus primitives d'Afrique savent construire des cases assez solides avec de la terre qui sèche sur place au soleil. Les peuples plus civilisés font cuire au four des morceaux de terre de forme régulière et obtiennent des briques. A Babylone, il y a quatre mille ans, on édifia ainsi des monuments gigantesques.

L'argile qui sert à fabriquer la porcelaine s'appelle du *kaolin*. Il y a des millions d'années, des montagnes de granit se formèrent en divers points du globe. Puis à nouveau pendant des millions d'années, ces montagnes petit à petit disparurent, se réduisirent en poussière sous l'action de l'eau, du vent, sous la pression des glaciers, par la force des tremblements de terre. La poudre de granit s'accumula dans les vallées, formant la plus fine des argiles, ce kaolin que l'on apporte au potier.

La porcelaine courante ne contient pas beaucoup de kaolin, qui est une matière trop précieuse : le potier y mélange du sable et de la craie; le tout est mis dans un malaxeur rempli d'eau; on obtient une sorte de lait, de bouillie liquide que l'on verse dans des presses où la pâte se dépose; elle est alors prête à être travaillée.

Le potier est devant son *tour*; c'est une sorte de meule, de disque plein placé horizontalement dans un bâtis de bois. Le potier fait tourner cette roue en appuyant régulièrement avec le pied sur une pédale jusqu'à obtenir la vitesse voulue (dans les tours mus par un moteur, la pédale ne sert qu'à régler la vitesse). Pendant que tourne le tour, le potier prend une boule d'argile et la jette au milieu; la pâte adhère au disque et tourne avec lui. Alors le potier, de ses mains habiles, presse doucement la boule, de bas en haut; la terre prend forme. A force de frotter contre les doigts du potier, ses parois deviennent lisses; le potier petit à petit la creuse en y enfonçant toute la main, sauf le pouce, qui de l'autre côté appuie pour obtenir l'épaisseur voulue, et voici qu'un beau vase se dégage, monte comme une fleur jusqu'à l'épanouissement du col. Avec des outils très simples, de bois ou de fer, le potier égalise ceci, trace un filet creux là, puis d'un mouvement de ficelle (de cette ficelle à couper le beurre) il détache du tour la base de l'objet qu'il place de côté pour qu'il sèche.

Tous les objets ne sont pas fabriqués d'une seule pièce; on ne peut faire au tour que des pièces parfaitement arrondies. C'est ensuite qu'on ajoutera par exemple les anses aux tasses. Pour faire des assiettes, le potier fixe sur son tour un moule spécial dans lequel il coule la pâte, puis il actionne son tour et alors presse sur la pâte pour qu'elle prenne bien la forme, et il égalise à l'épaisseur voulue.

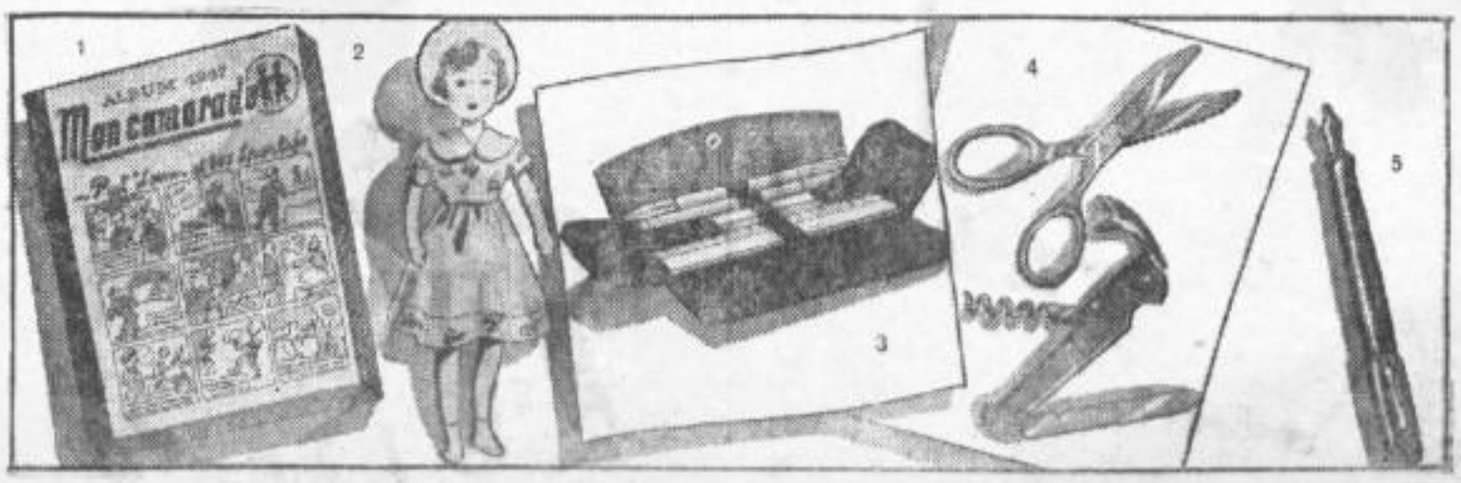
Ce premier travail terminé, les objets vont au four. A une température modérée d'abord, afin qu'ils sèchent. Ensuite on les place dans des boîtes protectrices en argile à l'épreuve du feu, et appelées *cazettes*, que l'on met au four à température élevée pendant quarante heures de suite. On laisse ce four se refroidir lentement. Quand on sort les pièces, elles sont cuites, la pâte s'est transformée en ce qu'on nomme du *biscuit*.

Pour la poterie ordinaire, on a pris soin, avant que se termine la cuisson, d'ouvrir les cazettes et d'y jeter du gros sel; celui-ci, par la chaleur, se transforme en vapeur, se combine avec d'autres vapeurs existant déjà dans la cazette et ce mélange se dépose lentement sur toute la surface des objets en une matière brillante et glacée.

Pour la porcelaine de luxe, on continue l'opération à partir du biscuit. On y peint à la main des décors artistiques, ou plus simplement on y frotte un motif de série par décalcomanie. Puis on trempe l'objet ainsi décoré dans un bain d'émail liquide. Enfin on le replace dans le four, où la chaleur augmente régulièrement jusqu'à la température voulue, qui doit être maintenue au moins quatorze heures. Après refroidissement, les objets sont prêts à être livrés au commerce.

Ainsi, pour obtenir de belles porcelaines, on doit les recouvrir d'émail. Les Chinois, il y a bien des siècles, avaient découvert le procédé. Mais ils le tenaient secret. Ce fut un Français, Bernard Palissy, vivant au XVIe siècle, qui parvint à retrouver ce secret. Il passa toute sa vie à la recherche d'émaux nouveaux, obtenant des couleurs de plus en plus belles, composant des plats richement garnis de fleurs, de poissons, de légumes que l'on croirait véritables, inventant l'émail jaspé. Manquant d'argent pour acheter le bois dont il avait besoin pour entretenir le feu du four, il brûla ses meubles, son plancher, les poutres de sa maison! Sa femme et ses enfants pleuraient, ses voisins se moquaient de lui, le prenant pour un fou. Mais Bernard Palissy retira de son four des pièces splendides qui émerveillèrent son temps, et que nous admirons encore.

BOUR.



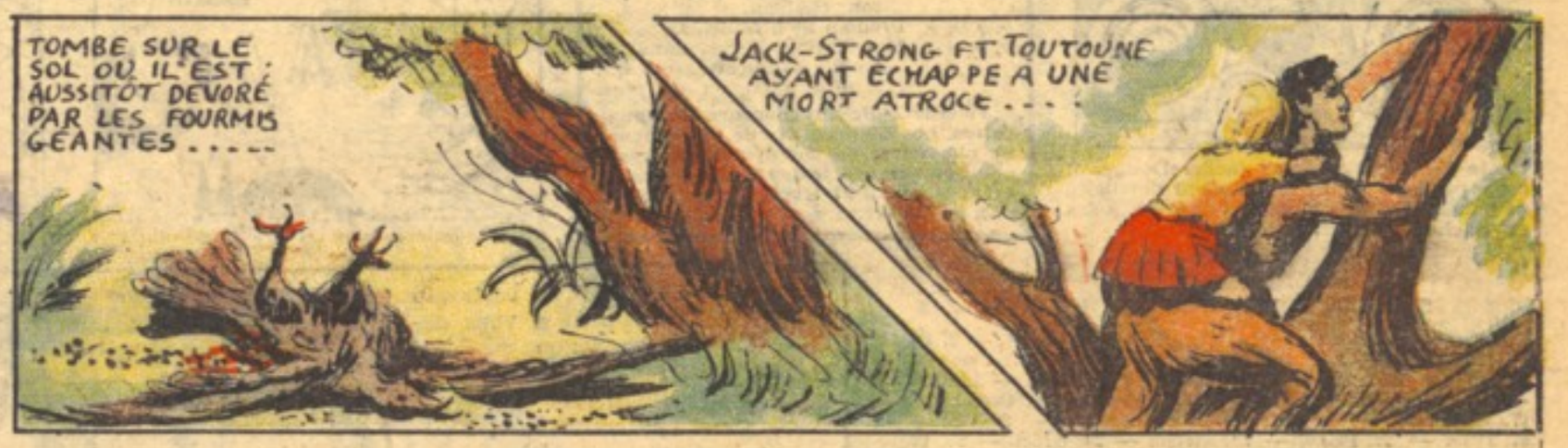
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.995.

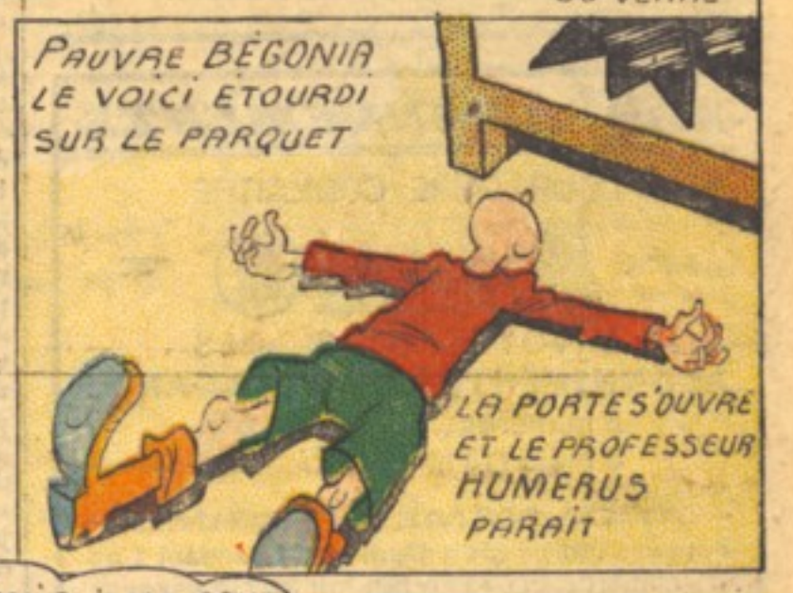
TOTO ET TOUTOUNE

JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, POURSUIVIS DANS LA JUNGLE PAR ALI LE CRUEL ET MOERDER, SE SONT REFUGIÉS DANS UN BAOBAB AVEC UN NEGRE DE LEURS AMIS. UN AIGLE SE PRECIPITE SUR JACK-STRONG ET TOUTOUNE

116



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA



mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 117. JEUDI 24 FÉVRIER 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DU KU-KLUX-KLAN, QUI OPPRESSE ET MARTYRISE LES HOMMES DE COULEUR. POUR APPROCHER LE GRAND CHEF, JIM SE FAIT VOLONTAIREMENT CAPTURER PAR DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Aujourd'hui ces messieurs-dames de la rédaction vous donneront, tout de suite après ma lettre, le résultat de notre grand concours de récits, pour lequel on vous avait demandé de raconter une histoire où il soit question de votre papa ou de votre maman.

Ce concours a été extrêmement réussi et le jury qui était composé de M. Georges Sadoul, rédacteur en chef du journal, de M. R. Duchâteau, l'auteur de l'Homme des Gouffres, et de moi Janot, a eu bien du mal à se décider à donner le premier et le second prix. Il n'a pu le faire qu'après des heures de discussions où j'étais si en colère que j'ai tiré la barbe de M. R. Duchâteau.

Pour les autres prix ça a été beaucoup plus facile parce que c'étaient tous des prix ex æquo. Que mes petits camarades qui ont des prix autres que le premier et le second ne voient pas un classement dans la façon dont ils sont placés. Ils sont tous troisième ex æquo à notre grand concours, et pas un n'est avant l'autre.

Maintenant que j'en ai fini avec la question du grand concours, je voudrais parler de la question des petits concours. Maintenant, toutes les semaines, dans notre page de « Variétés », il y aura un petit concours, un concours pas difficile, mais auquel il faudra répondre très vite, avant le mardi suivant. Des petits concours comme ceux-là nous en avons déjà publiés dans nos deux numéros d'avant, mais nous en ferons désormais un par semaine, sauf bien entendu pendant la durée des grands concours que nous pourrons à nouveau organiser. Nous enverrons aux gagnants de jolis petits prix qui j'en suis sûr leur feront très plaisir. Il faudra joindre à chaque solution les bons de concours que nous publions à partir de ce numéro-ci, en bas de la page 7.

Maintenant je voudrais aussi vous parler d'une chose, c'est des caractères d'imprimerie dont on se sert pour le journal. Vous savez bien que Mon Camarade veut être le plus complet de tous les journaux illustrés. Vous trouvez dans votre journal des histoires pour rire, des timbres-poste, des ouvrages pour petites filles, de l'aviation, des curiosités d'à travers le monde, des récits scientifiques et autres par Jour, des variétés et problèmes amusants, des Savez-vous que ? illustrés, des pages de bons auteurs et de grands écrivains, des bricolages ou des chansons, deux grands romans et des tas d'histoires illustrées, et tout cela doit tenir en huit pages, ce qui est, disent ces messieurs-dames de la rédaction, un vrai casse-tête chinois.

Pour réussir à faire tenir en 8 pages autant que dans un journal de 12 pages et plus, il a fallu employer des caractères d'imprimerie tout petits. Il y a des camarades qui m'écrivent pour me dire qu'ils regrettent que ma lettre soit si courte, que dans le temps elle occupait une page entière et qu'elle était beaucoup plus longue. Ces petits camarades se trompent. Ma lettre est toujours aussi longue qu'autrefois, elle a toujours autant de lignes de mon écriture, et si elle a moins de lignes d'imprimerie c'est qu'elle est imprimée en caractères beaucoup plus fins.

Seulement bien sûr (et c'est vrai pour ma lettre comme pour tout le reste du journal), si on imprime en caractères très fins, ces caractères sont difficiles à lire. Et à plusieurs reprises des parents, des professeurs, des dirigeants de patronages ont dit à ces messieurs-dames de la rédaction : **Mon Camarade, il est très bien, seulement ses caractères sont trop petits et ils font mal aux yeux des enfants.**

Jusqu'ici jamais nos lecteurs ne nous ont parlé de la grosseur de nos caractères. Et c'est pourquoi je leur pose cette question : « Etes-vous contents de la façon dont Mon Camarade est maintenant imprimé ? Si vous le voulez on changera les caractères, ce sera plus lisible, mais bien sûr les histoires seront moins longues et il y aura moins à lire dans le journal. »

Et en même temps je vous pose une autre question : « Plus ça va, plus les enfants aiment les histoires en images, et rien qu'en images. Trouvez-vous qu'il y assez d'histoires en images dans le journal et voulez-vous qu'on supprime un roman sur les deux, pour pouvoir mettre à la place une page entière d'histoires en images (d'histoires en noir, bien entendu) ? »

Voilà les deux questions que je vous pose. Celui qui enverra la meilleure réponse recevra un superbe stylo, le Stylo de Janot. Et dix autres parmi les meilleurs recevront aussi un joli cadeau en livres.

Je vous demande de répondre beaucoup à ces deux questions. Parce que Mon Camarade est le journal de tous les enfants, et que ce sont les lecteurs qui dirigent pour de vrai le journal. Ici on fait tout ce qu'ils demandent. Et ce que vous demanderez comme changements, ces messieurs-dames de la rédaction le feront le plus tôt possible.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Je répète les questions posées et qui peuvent faire gagner un superbe stylo :

1° Voulez-vous oui ou non que « Mon Camarade » soit imprimé plus gros, mais que les histoires soient plus courtes ?

2° Voulez-vous qu'on supprime un des romans pour mettre à la place une histoire en images de plus ?

En bas de chaque réponse mettez votre nom, votre adresse et votre âge.

RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS DE RÉCITS

1er *prix :* **25 francs de livres à choisir dans notre catalogue.** — Louis Chassagnac, à Alassac (Corrèze).

2e *prix :* **Un stylographe.** — Quertinmont Pierre, à Cantèrcs, Hainaut (Belgique).

3e *prix « ex æquo » :* **Un porte-mine pour les garçons, une cousette pour les filles.** — Henri Badillon, à Palrot, Voiron (Isère); Marcel le Trillot, à Poissy; Jacques et Jean Guerré, à Montalibert; Alice Vautier, Le Havre; G. Romagné, à Conflans-Ste-Honorine; Yves Mouligniez, à Ruffec; Jacques Berrier, à Limours; Raymond Ethuin, à Eaubonne; Claude Rumemble (Le Bouscat); Rolande Liégeois (Orchies); Maurice Bonnet, Lamalou-les-Bains; Aurore Bacri, à St-Gaudens; Suzette Molinak, à Paris (Xe); Michel Bertrand, à Boncourt; Paulette Paul, à Epinay; Lucien et Yvonne Bosin, à Bellac; Bertrand Blottin, à Séeaux; Serge Nechtchein, à Boulogne-sur-Seine; Maurice Saül, à Paris (XIe); Pierre Allard, à Courbevoie; Bella Gobistein, à Paris (XIe); Bernard G., à Presly (Cher); Gil Gilbert, à St-Vallier; Pierre Petitgand, à Dax; Didier Roger, à Gérardmer; Henri Leplat, à Montibot; Huchin Robert, à Calais; Pierre Papazian, à Vienne (Isère); R. Flansen, à Grenoble; Gaston Tremon, à Montflanquin; Jacques Mabille, à Maureecourt; Madeleine Whrig, Ostvald; Ita Kreba, Paris (XVIIe); G. Flota, Mer; Robert Peponte, à Melleran; Marcel Le Garrec, à Nantes; R. Carpo, Paris (XIe); Guy Rousset, Nantes; Guy Bureau, Reims; Maurice Carlier, Strasbourg; Maurice Chevitzky, Paris (XIe); André Champion, à Martainville.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA

Résumé. — *Lazarille de Tormès, petit vagabond espagnol du XVIe siècle, est devenu le valet d'un écuyer pauvre comme Job. Les gens de justice viennent avec les créanciers saisir les meubles de l'écuyer.*

CHAPITRE XVII. — COMMENT L'ÉCUYER FUT INTERROMPU. INVENTAIRE DE SES MEUBLES. IL QUITTE LAZARILLE.

(suite)

— Assurément, dirent les créanciers, on a tout enlevé cette nuit. Saisissez-vous du valet, monsieur l'officier, il faut qu'il nous donne des nouvelles de l'endroit où les meubles ont été portés.

L'officier vint à moi, et, me prenant par le collet de mon habit, me dit, pour m'effrayer, que si je ne découvrais tout, il m'allait faire jeter dans une basse-fosse.

Je ne m'étais jamais trouvé en pareilles noces. J'avais été souvent pris par le collet, mais à petit bruit, et d'une manière moins brusque; savoir, en conduisant l'aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyait pas. La peur me prit, et je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'ils voudraient.

« Voilà qui est bien, me dit l'officier en se radoucissant ; réponds donc à tout, et n'aie pas peur. »

Le greffier s'assit sur un banc de pierre pour écrire son inventaire, et me demanda en quoi consistaient les biens de l'écuyer.

— Monsieur, lui dis-je, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place, propre à bâtir des maisons. Il a, outre cela, un colombier : il est vrai qu'il est à présent ruiné.

— Bon, dirent ces créanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toujours assez pour nous payer, mais en quel endroit de la ville se trouvent donc la place et le colombier ? me demanda le greffier.

— C'est en son pays, et non pas en cette ville, répondis-je.

— Par ma foi, nous voilà bien, dirent-ils ensemble. Et de quel pays est-il donc ? continua le greffier.

— Il m'a dit qu'il était de Castille la Vieille, répliquai-je.

L'officier et le greffier s'éclatèrent de rire à cette dernière réponse, et dirent à ceux qui les avaient appelés :

— Il n'en faut pas savoir davantage, et en voilà assez pour vous payer, quelque grande que soit la somme qui vous est due.

— Voyez-vous, messieurs, leur dirent les voisines, qui avaient toujours été présentes, vous parlez à un pauvre innocent qui n'est avec l'écuyer que depuis peu de jours, et qui ne sait non plus ses affaires que vous. Hélas! le pauvre enfant est tous les jours chez nous; nous lui faisons toutes la charité que nous pouvons, et nous l'avons empêché, jusqu'ici, de mourir de faim.

Quand on eut reconnu mon innocence, on ne me demanda plus rien. L'homme et la vieille n'en furent pas quittes à si bon marché. Il fut question de savoir qui payerait les frais : il y eut grand bruit sur cela. L'officier de justice et le greffier demandèrent leurs vacations.

Les créanciers prétendaient que, puisqu'il n'y avait rien dans la maison, et qu'il n'y avait pas de saisie à faire, il n'y avait point aussi de vacations à payer. Les officiers avançaient qu'ils avaient abandonné des affaires où il y avait beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci, sur leur parole.

Enfin, après avoir crié et bien tempêté de part et d'autre, pour conclusion, l'officier et le greffier chargèrent de la vieille couverture, qui appartenait à la vieille femme, un sergent qui vint à passer fort à propos devant cette maison.

Lazarille devint marchand d'eau

Quoique la charge fut légère, il ne fut pas seul à la porter; les officiers et les créanciers se mirent à la tirailler chacun par un bout, jouant à qui l'aurait; et les plus faibles se laissant entraîner par les plus forts, ils allèrent je ne sais où vider leur différend? Je ne vous dirai pas ce qui arriva par la suite, mais je jurerais bien que la couverture paya pour tous, car elle n'était pas dans un état à pouvoir résister longtemps à leurs secousses.

C'est ainsi que mon troisième maître m'abandonna, et que, par un destin assez bizarre, il m'arriva ce qui n'est peut-être jamais arrivé à d'autres qu'à moi; car on voit bien tous les jours, dans le monde, des valets qui quittent leurs maîtres, mais rarement des maîtres qui quittent leurs valets.

Chapitre XVIII. — LAZARILLE, VALET DE PEINTRE, MARCHAND D'EAU, RECORS ET ENFIN CRIEUR PUBLIC.

Je me mis ensuite avec un peintre grossier, pour broyer les couleurs; mais je me lassai bientôt de ce métier; et, comme je me voyais déjà grand, je songeais à chercher quelque emploi qui me fût propre et plus utile, lorsqu'un jour, entrant dans la plus grande église, un chapelain m'envisagea, et, me trouvant à son gré, il me prit à son service et me donna en charge un âne, quatre barriques et un louet, avec quoi je me mis à vendre de l'eau par la ville.

Ce fut là le premier pas que je fis vers le bon temps : nous avions réglé nos affaires de cette manière; je donnais trente maravédis par jour au chapelain; le samedi, je travaillais pour moi, et j'avais, outre cela, tout ce que j'avais pu gagner dans la semaine, par-dessus les trente maravédis par jour.

Je ménageai si bien mon argent, qu'au bout de quatre ans je me trouvai en état d'acheter, chez les tripiers, un viel habit bien propre, et une épée à garde antique, du temps de Roland.

Me voyant si brave, je remis à mon maître l'âne et tout l'attirail, lui faisant connaître que je n'étais pas homme à m'amuser plus longtemps à ce travail, et je pris congé de lui.

Ayant quitté le chapelain, je pris parti avec un officier de justice pour lui servir de recors, mais je ne m'arrêtai pas longtemps avec lui. Je n'eus pas le cœur au métier, depuis une nuit que quelques bretteurs réfugiés de peur de la justice, sortant des lieux qui leur servaient d'asile pendant le jour, nous donnèrent la chasse à grands coups de bâtons et de pierres. Mon maître, qui fut assez sot pour les attendre, fut maltraité; mais, pour moi, je leur fis connaître que j'avais des jambes, et que je savais bien m'en servir.

Je pris congé de l'officier peu de temps après, et ne pensai plus qu'à trouver quelque emploi, où je pusse vivre en repos, et mettre quelque chose à couvert pour ma vieillesse. Le bon Dieu m'a assisté, et m'a fait choisir un métier où je trouve fort bien mon compte.

Grâce à mes amis et à quelques personnes de qualité, j'ai un office royal, après lequel j'ai couru longtemps, parce que je voyais qu'il n'y avait du bien que pour ceux qui en avaient de pareils.

Je l'exerce aujourd'hui avec honneur et profit : l'office consiste à mettre en vente, par les carrefours, le vin qui se débite en ville, demander des nouvelles des choses égarées, faire les enquêtes et criées, accompagner ceux que la justice

a condamnés, et faire savoir au peuple leurs bonnes qualités; en un mot, je suis crieur public.

Cet emploi m'a si bien réussi, et je m'y suis trouvé si propre, qu'il n'y a plus qu'à travailler que pour moi. Si quelqu'un a du vin à vendre, s'il est égaré quelque chose, ou s'il arrive quoi que ce soit, où un crieur soit nécessaire, on ne s'adresse plus qu'à Lazarille de Tormès; et l'on ne croirait pas y réussir, si un autre que lui s'en mêlait.

Chapitre XIX. — LAZARILLE SE MARIE AVEC LA SERVANTE D'UN CORRÉGIDOR.

J'ai l'honneur d'être employé par M. le corrégidor, mon patron, et c'est un vieux garçon qui n'a jamais voulu se marier; je lui crie ses vins depuis quelque temps; et, m'ayant trouvé homme de bien et bon ménager, il m'a marié avec sa servante.

J'ai considéré qu'il ne me pouvait revenir que du bien d'un parti comme celui-là; je l'ai laissé faire, je me suis marié, et je ne m'en repens pas.

La femme qu'il m'a donnée est une bonne ménagère, et monsieur le corrégidor m'assiste et me protège, à sa considération. Il nous fait présent tous les ans, à diverses fois, de la valeur d'une charge de blé; la viande ne me manque pas à Pâques et de temps en temps le couple de petits pains. Je profite de ses vieux habits, et il nous a loué une petite maison joignant la sienne. Nous dînons chez lui presque toutes les fêtes et dimanches.

Sur ces entrefaites, l'empereur Charles-Quint est venu en cette ville avec toute sa cour. Je ne dirai rien des grandes fêtes avec lesquelles on l'y a reçu. Cela n'est pas de mon histoire, et vous l'aurez appris d'ailleurs.

Ce qui me regarde, c'est que, pendant qu'il a été ici, j'ai fait mille connaissances. Comme je ne vais pas sans une bouteille de bon vin, et sans quelques fruits du pays, pour marque de mon métier, j'ai fait amitié avec beaucoup d'Allemands de sa suite; et comme je ne me fais pas haïr du reste du monde, je me vois si appuyé, que, quand j'aurai commis un meurtre, ou que je serai tombé dans quelque plus grand malheur, avec les amis et le support que j'ai, je m'assure que je me tirerai d'affaires.

Pendant que les Allemands étaient ici, je les allais enlever chez eux pour les conduire au cabaret où était le meilleur vin, et nous nous en donnions si bien et si beau, que tel qui y était allé de lui-même, ne s'en retournait plus chez lui, que l'on ne l'y portât à quatre. Et le meilleur était que Lazarille de Tormès n'y mettait pas un blanc du sien.

Vraiment oui, ils auraient bien souffert que j'eusse mis la main à la bourse. Ils faillirent à me battre deux ou trois fois, que j'en voulus faire le semblant. *Point, point, monsieur Lézard Termet*, me disaient-ils en leur jargon; *vous vous moquez de monde : fermez vot l'argent dans vot bourse*; voulant dire que je me moquais du monde, et que j'enfermasse mon argent : qu'où ils étaient présents, nul ne devait payer un seul denier.

J'adorais l'humeur de ces gens-là, et j'en étais d'autant plus charmé, que je ne les quittais jamais, sans revenir chargé de pain, de jambon, de langues de mouton, et de toutes sortes de viandes salées d'un goût admirable, tant ils la savaient bien assaisonner avec le bon vin et les épices.

Ils m'en remplissaient mes basques et mes poches avec tant de profusion, que nous avions à manger, ma femme et moi, pour toute une semaine, de ce qu'ils me donnaient à chaque fois.

La bonne chère me faisait repasser avec plaisir sur la faim que j'avais autrefois endurée, et je rendais de bon cœur grâces à Dieu de tout. Mais, comme dit le proverbe, *le bon temps ne dure pas toujours*. La cour a quitté Tolède, et mes chers Allemands, à leur départ, m'ont fort pressé de les suivre, et de ne me mettre en peine de rien.

Mais me souvenant d'un autre proverbe qui dit : *Mieux vaut un tiens que quatre tu l'auras*, je les ai remerciés fort honnêtement de toutes leurs bontés, et nous nous sommes dit adieu avec mille embrassades.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Dans les petites annonces d'un journal américain ont paru les quelques lignes suivantes : « Dans la matinée d'hier, on a dérobé la montre de M. J..., 16, rue X. La montre n'a aucune valeur, elle est lourde, marche mal et ne coûte que 100 francs. Si celui qui l'a prise a la bonté de la rapporter, on lui donnera gratis l'adresse de quelqu'un qui possède une montre d'or très fin, qui marche bien et qui vaut 1.000 francs. La plus grande discrétion sera observée...

o

Chez le coiffeur. — Un client avare qui n'a plus beaucoup de cheveux sur le crâne demande au garçon :

— Vous devriez bien me compter la coupe des cheveux à moitié prix puisque j'en ai si peu!

— Dans ce cas, monsieur, répond le garçon calmement, ce n'est pas la coupe que nous faisons payer, mais le travail qui consiste à les repérer.

o

Au dîner de Noël, Paul (10 ans) et ses parents sont venus à l'improviste dîner chez l'oncle François. A table, Paul se penchant vers son oncle lui dit :

— Tu ne pensais pas qu'il y aurait tant de monde à dîner, n'est-ce pas, mon oncle?

— Non, c'est un petit oiseau qui te l'a dit?

— Oui, mon oncle, le petit morceau de poulet dans mon assiette.

o

Les fenêtres de la nouvelle maison de M. Dupont s'ouvrent sur un paysage — si l'on peut dire — d'usines dont les cheminées exhalent une épaisse fumée.

— Avec toutes ces cheminées, vous devez avoir un très mauvais air, ici, lui dit un ami.

— Détrompez-vous, mon cher, au contraire, car ce sont des fabriques de médicaments!

Le coin des Fillettes

CHAPEAU TOUTOUNE

CHAINETTE BOBINE

Saviez-vous que, très petite, vous faisiez de belles garnitures. Recherchez vite vos petites bobines avec leurs 4 clous, vous pouvez même en mettre 6, le travail est plus serré et régulier. De même je vous conseille de prendre de la grosse laine (4 ou 6 fils), du lin ou, mieux, de la ficelle fine; vous en avez de toutes couleurs. Votre chaînette ne sera alors pas molle. Du gros coton blanc pour crochet d'ameublement vous donnera une parure blanche qui ira avec toutes vos robes. Assemblez les rangs de chaînette à l'envers avec du fil ordinaire, à petits points, suivant le patron que vous aurez cherché et dessiné à l'avance, puis découpé dans du papier.

Vous devez toutes savoir faire la chaînette ? Les figures I, II, III vous aideront à vous rappeler.

Nous allons constituer une sorte d'alphabet du tricot pour répondre au vœu de beaucoup d'entre vous, petites camarades. Comme il y en a qui sont plus ou moins savantes, après la première explication pour monter les mailles, nous donnerons un point assez courant et un point nouveau pour que toutes vous puissiez connaître tout.

MONTAGE DE MAILLES à mailles glissées (1). — On commence par une boucle simple montée sur l'aiguille, on place le fil sur la main gauche, en le passant une seule fois autour du pouce. On fait entrer l'aiguille de bas en haut sous le fil qui se trouve à l'intérieur vers soi; on retire le doigt de la boucle qui est montée sur l'aiguille et l'on recommence autant de fois que l'on veut de mailles.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Soupe à l'oignon gratinée. — *C'est un vrai régal, une bonne soupe à l'oignon gratinée. Eplucher quelques oignons, les couper en rond très, les faire revenir dans le beurre jusqu'à ce qu'ils aient pris une belle couleur dorée. Tourner dans ce beurre une petite cuillerée de farine, faire un roux légèrement brun, verser de l'eau bouillante, saler, poivrer, laisser bouillir quelques minutes.*

Avez du pain grillé que vous mettez dans votre terrine en alternant une couche de pain, une couche de gruyère râpé, puis vous versez sur le tout votre bouillon d'oignon que vous passez, et vous mettez à gratiner au four. Lorsque votre soupe est bien gratinée, servez. C'est un plat nourrissant et succulent.

Les conseils de tante Camille

Montage d'une manche. — *Pour vous souvenir facilement, petites amies, de l'emplacement du creux de la manche, souvenez-vous que le vêtement doit toujours ménager la liberté de tous nos mouvements. Or, nos mouvements des bras en avant sont plus prononcés, plus violents, que ceux en arrière d'où la nécessité d'une échancrure plus grande sur le devant. L'entournure doit avoir normalement 4 centimètres de creux sous l'articulation. Donc la manche doit avoir la partie la plus grande en avant et la plus creusé correspondant au dos dont l'entournure a plus de tissu.*

Pour essayer et placer une manche. — *1° On passe au milieu du dessus, à l'épaule, un fil dans le sens de la chaîne (sens de la lisière, sens de l'étoffe qui ne pèle pas), et un dans celui de la trame (les fils de trame passent à cheval des fils de chaîne); 2° on pose cette croix sur l'épaule bien d'aplomb; 3° on épingle l'entournure en plaçant bien la couture du dessous de bras. On vérifie alors en pliant le bras la longueur, la largeur, pouvant mettre la croix d'épaule bien à sa place plus ou moins haute.*

ZÉZETTE et JOJO AU JARDIN D'ENFANTS

TIMBRES

POSTE AÉRIENNE

Bien que la poste aérienne ait été en usage dans notre pays d'une façon régulière dès après la guerre, les premiers timbres de poste aérienne ne remontent pas à beaucoup plus de dix ans. Ce furent d'abord, en 1927, une surcharge des timbres de 2 francs, rouges, et 5 francs, chamois, à l'occasion du salon de locomotion aérienne, tenu à Marseille cette année-là. Cette surcharge avait la forme d'un petit avion.

En 1928, le timbre de 90 centimes représentant Marcelin Berthelot et celui représentant Pasteur, furent surchargés de 10 francs à l'occasion du voyage de l'hydravion du paquebot « Ile de France ».

Ces timbres surchargés sont ceux des timbres modernes français qui ont le plus de valeur, puisque la valeur actuelle du timbre Berthelot, oblitéré, atteint 1.000 francs et que celle du timbre Pasteur, également oblitéré, dépasse largement 2.000 francs.

En 1930, fut gravé le premier timbre français représentant la poste aérienne. On y voit un avion survolant la rade de Marseille : ce timbre mal gravé et d'un dessin défectueux, est franchement laid. Par contre, beaucoup plus artistique et beaucoup plus agréable est le timbre de 2 fr. 25, mauve, qui fut émis en 1934 pour commémorer le 25e anniversaire de la traversée de la Manche, par le célèbre aviateur Louis Blériot. On y voit reproduit le modèle de l'avion qui traversa pour la première fois la mer, au-dessus d'une carte de géographie représentant le Pas de Calais. Ce timbre, à l'état de neuf, vaut actuellement 2 fr. 80.

Abonnez-vous !

RÉSUMÉ. — *Une bande internationale commandée par Premior et qui collabore avec le colonel russe blanc Mechinskoff prépare un mauvais coup contre Pierrot Lancry, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf qui assistent, dans un petit théâtre de Clamart, à une représentation où joue le brave acteur César Boucafeu à qui le hasard a fait connaître les secrets des bandits. Mechinskoff est dans la salle avec des hommes de sa bande.*

Chapitre XXVII. — OFFRE D'EMPLOI

Tout restait silencieux dans la loge de César Boucafeu, malgré la façon de plus en plus énergique dont Fil-de-Fer secouait la porte.

— Pas possible, on a tué quelqu'un là dedans, dit Fil-de-Fer, juste au moment où l'antique verrou cédant sous les secousses, laissa s'ouvrir la porte d'un seul coup.

La loge de César Boucafeu, contiguë aux cabinets, n'était guère plus grande que ceux-ci et s'aérait seulement par un jour de souffrance, une fenêtre minuscule et haut placée munie de solides barreaux. C'est sans doute à cette seule circonstance que Fil-de-Fer dut de trouver César Boucafeu, car le brave acteur venait d'avoir une telle peur qu'il se fût enfui par la fenêtre si celle-ci avait pu lui laisser un passage.

Quand il avait entendu un inconnu frapper à la porte, César n'avait pas douté une seconde que ce ne fût Mechinskoff ou l'un de ses hommes qui arrivait pour le tuer. Le pauvre acteur avait tourné dans son étroite loge comme une mouche contre les carreaux. Il n'avait pu se retenir de pousser un hurlement de terreur, il avait renversé son unique chaise, il avait fini par se fourrer derrière un paravent et se tenir là, muet, attendant la mort...

— Il n'y a personne? demanda Fil-de-Fer en entrant dans la pièce... C'est au sujet de l'accordéon...

Fil-de-Fer avait enlevé bien poliment sa casquette et il saluait de la tête, en souriant... César Boucafeu qui apercevait son visiteur par un des interstices du paravent, eut soudain honte de sa propre peur... Celui-là n'était certainement pas un bandit, mais un innocent visiteur, un admirateur peut-être... L'acteur passa sa tête hors de son refuge...

— C'est à propos de l'accordéon, me dites-vous... Excusez-moi de ne pas vous avoir ouvert plus tôt... Je venais de me faire tomber une chaise sur le pied, je m'étais fait mal...

Sans se préoccuper des vagues excuses de l'acteur, Fil-de-Fer répondait :

— Oui, c'est au sujet de l'accordéon... A l'usine Morel, où je travaille, mes copains disent que je suis un as de l'accordéon. Dans le temps j'avais un bon copain, qui chantait rudement bien, et que j'accompagnais. On faisait équipe tous les deux. Raymond Lacombe qu'il s'appelait... On en a eu du succès dans les bals et les goguettes! Mais malheureusement ce pauvre Raymond, un soir du mois dernier... (1).

César Boucafeu s'impatientait. Il s'attendait à ce que son visiteur le complimentât sur la façon dont il avait chanté *Les gars de la Légion*, et c'était le visiteur qui se complimentait lui-même... Un peu vexé, l'acteur coupa :

— Oui, c'est entendu mon garçon, mais où voulez-vous en venir?...

— Je voulais vous dire que c'est un scandale que dans une troupe de théâtre comme la troupe Cabbarus il n'y ait pas un meilleur accordéoniste pour accompagner un chanteur comme vous. Moi, sans me vanter, je joue beaucoup mieux l'accordéon que ce Gégène, et si vous le voulez bien je vous accompagnerai avec mon accordéon pendant vos tours de chant tout le temps que vous donnerez des représentations à Clamart. Et ça ne vous coûterait pas un sou, je vous le dis. Ce serait seulement pour le plaisir...

César Boucafeu cherchait maintenant à se débarrasser de ce gêneur. Ce n'était qu'un de ces ouvriers qui veulent faire du théâtre et qui cherchent par tous les moyens à monter sur les planches. César Boucafeu, acteur professionnel, avait horreur des amateurs...

— Ces questions ne sont malheureusement pas de mon ressort, mon jeune ami. Il faudrait que vous vous adressiez à M. Cabbarus lui-même, et M. Cabbarus est extrêmement occupé. Je ne sais s'il pourrait vous consentir une audition...

— Mais si vous lui demandez de m'entendre, il ne vous le refusera pas, j'en suis sûr. Il n'a rien à vous refuser, M. Cabbarus, vous êtes le meilleur acteur de sa troupe... Et ça ferait pas mal, mon nom, avec celui de votre rôle, quand on les annoncerait au public. Ce seraient des noms tout en métal, d'ailleurs je suis métallo moi-même, « *et maintenant mesdames et messieurs vous allez entendre, dans leur répertoire, le chanteur Pou d'Acier et l'accordéoniste Fil-de-Fer...* »

En apprenant le nom de son visiteur, César Boucafeu changea tout à coup de visage... Fil-de-Fer, mais c'était un des hommes contre lesquels Premior, aidé par Mechinskoff, préparait un mauvais coup.

Sitôt qu'il avait mis le pied hors de *La Citerne*, et qu'il avait échappé aux bandits, César s'était juré d'oublier tous les effroyables secrets que le hasard lui avait donné de connaître. Il était bien résolu à ne pas souffler mot auprès de la police d'aucune de ses aventures, car une telle dénonciation risquerait d'attirer sur lui une vengeance quelconque. Il ne voulait même pas avertir les inconnus de Clamart contre lesquels il avait appris qu'un mauvais coup se préparait. Plus qu'à la vie des autres le peu héroïque César Boucafeu tenait à sa propre peau... Se cacher, tel était tout son désir...

Et voilà que le hasard de la première représentation de *la Fiancée du Légionnaire* l'avait amené à Clamart, cette ville qu'il désirait avant tout éviter, et qu'il y rencontrait, après Mechinskoff, Fil-de-Fer. Son premier mouvement fut de se débarrasser tout de suite de ce visiteur dont le nom venait d'éveiller en lui, avec de nouveaux remords de conscience, de nouvelles terreurs...

— N'insistez pas, monsieur. Je vous dis qu'il est impossible que vous paraissiez sur la scène... Et puis laissez-moi, j'ai à me préparer pour le troisième acte...

— Alors, si c'est comme cela, dit Fil-de-Fer, j'ai compris. J'ai plus qu'à m'en aller. Je regrette bien. Au revoir, monsieur.

César Boucafeu s'était assis devant une glace et avec un crayon de fard gras il rectifiait son maquillage. Fil-de-Fer avait remis sa casquette sur sa tête, il allait quitter la loge, quand César, pris soudain d'un remords, posa son crayon de fard et barra la route au jeune homme.

— Attendez ici. J'ai quelque chose d'important à vous dire...

César Boucafeu passa la tête hors de sa loge, s'assura que le couloir était désert, puis referma soigneusement sa porte et plaça devant elle l'unique chaise de la pièce. Puis s'approchant de Fil-de-Fer intrigué, il lui dit d'une voix très basse, à peine perceptible...

— Vous vous appelez Fil-de-Fer. Vous avez deux amis, l'un qui est Jambe-de-Bœuf, l'autre, le plus jeune, se nomme Pierrot Lancry...

— Eh bien je ne nous croyais pas si célèbres, gouailla Fil-de-Fer...

— Chut, chut, plus bas. On peut nous entendre, on nous épie peut-être... Je vais vous faire une révélation que je risque de payer de ma vie, mais je n'écoute que la voix de ma conscience... Jurez-moi de garder le secret! Ne dites à âme qui vive que vous me connaissez! Que vous m'avez rencontré!...

Fil-de-Fer promit.

— Monsieur Fil-de-Fer, un grave danger vous menace. J'ai appris que des bandits vous poursuivaient de leur haine... Premior et le *vieux fauteuil à roulettes* vont tenter un mauvais coup contre vous et vos amis...

Fil-de-Fer sursauta, surpris... Comment cet acteur pouvait-il connaître qu'il était lui et ses amis, depuis une année déjà, aux prises avec une bande mystérieuse et puissante qui les poursuivait d'une haine implacable ?...

César prit le mouvement de Fil-de-Fer pour de la peur...

— Ne craignez rien, monsieur, du moins pour l'instant. Le colonel Mechinskoff, le chef des cosaques du cirque Miglione a été chargé par Premior de vous enlever, vos amis et vous, avant la fin de la semaine. Mais le colonel, qui est ce soir dans ce théâtre, paraît s'intéresser à d'autres choses qu'à vous-même. Il faudra pourtant que vous preniez bien garde, en sortant. Je serais d'avis que vous quittiez ce soir même votre domicile, que vous alliez coucher avec vos amis, n'importe où, mais ailleurs qu'à Clamart. On veut vous enlever, pour apprendre de vous un secret... Mais j'en ai trop dit...

— Mais qui êtes-vous? demanda Fil-de-Fer abasourdi... Que me dites-vous là?

— Ne me remerciez pas. Je ne veux plus jamais vous revoir,

(1) Voir *Le Trèfle noir*, par R. Duchâteau, 1 vol., aux E. S. I.

sous aucun prétexte, car si l'on sait que je vous ai parlé je risque la mort...

Une sonnette retentit dans le corridor. Poivert, le régisseur, dans son costume de Gégène, entr'ouvrit la porte de la loge en criant :

— Allons, mon vieux César, en scène!... »

L'acteur quitta aussitôt la pièce laissant Fil-de-Fer aux limites de la stupeur.

Chapitre XXVIII. — Représentation tragique

Le nouveau décor de *la Fiancée du Légionnaire* représentait un fort dans le Sahara. Le gamin de Paris, Pou d'Acier et Gégène commençaient par faire les pires blagues à l'adjudant Duschnock qui leur infligeait plusieurs jours de prison. Puis arrivait le facteur qui apportait au gamin de Paris une lettre de sa fiancée Mariette, lui annonçant sa prochaine venue en Afrique. Le gamin de Paris, qui ne savait pas lire (ou plus exactement Cabbarus qui était trop vieux pour pouvoir encore parler), avait donné sa lettre d'amour à lire à Pou d'Acier (César Boucafeu) et l'acteur, debout devant le trou du souffleur avait déclamé la lettre d'amour selon les meilleures recettes du mélodrame pour théâtres de banlieue. On applaudit vivement César qui ne put s'empêcher de sursauter lorsque les machinistes firent éclater quelques pétards dans la coulisse.

— Les Arabes attaquent le fort... tout le monde à son poste, criait l'adjudant Duschnock... Le rideau se baissa sur une fusillade...

Fil-de-Fer qui venait tout juste de regagner sa place dans la salle, avait l'air soucieux. L'orchestre jouait un pot pourri de marches militaires devant le rideau baissé éclairé de feux rouges.

— Qu'est-ce que tu es allé faire pendant l'entr'acte? demanda Jambe-de-Bœuf à son ami...

— Rien, rien du tout, t'inquiète pas, riposta Fil-de-Fer d'un ton presque désagréable...

— N'empêche qu'il était beau ce dernier tableau, dit le têtu Jambe-de-Bœuf.

« Je suis pas de ton avis, c'est bien dommage que Louise ne soit pas venue avec nous, ce soir...

Fil-de-Fer s'était levé d'un bond...

— Qu'est-ce que tu as? demanda Pierrot...

— Rien, faut que je sorte. Je serai ici avant une demi-heure, attendez-moi.

Fil-de-Fer bouscula, pour passer, la voisine de Jambe-de-Bœuf, une grosse femme d'un certain âge qui, malgré la chaleur, se drapait dans une resplendissante écharpe de renard jaune...

— Hé, dites donc, on pourrait s'excuser, quand on écrase les pieds d'une dame qui a des cors! protesta la femme au renard...

Fil-de-Fer ne répondit pas. Il pensait à Louise, la femme de Jambe-de-Bœuf, restée en pleine nuit seule et sans défense dans leur maison, la villa Alfred, solitaire en bordure de la forêt de Meudon, exposée à toutes les entreprises de la bande dont avait parlé le brave acteur. Le Parisien quitta le théâtre en courant... Dans dix minutes, il serait fixé sur le sort de Louise...

— Il est complètement piqué, Fil-de-Fer, déclara placidement Jambe-de-Bœuf. Tu veux un caramel ?

Le colosse tendit un cornet à Pierrot. C'était le quatrième cornet de la soirée. Jambe-de-Bœuf avait un appétit véritablement aussi colossal que sa taille. Il avait pourtant fait un copieux dîner, mais cela ne l'avait pas empêché de se gorger, toute la soirée, de sucreries.

La musique s'arrêta net. Le rideau se releva à nouveau sur le même décor. Mais, apprenait Gégène au public, quatorze jours venaient de passer. Les légionnaires assiégés par les Arabes étaient

César Boucafeu passa la tête hors du paravent et vit Fil-de-Fer dans sa loge.

en proie à une soif terrible. Il ne restait plus qu'un seul verre d'eau. L'adjudant Duschnock voulait à toute force le faire partager par ses hommes, mais les hommes refusaient de céder à leur chef, et l'adjudant, la larme à l'œil, buvait le dernier verre d'eau. Devant une situation aussi désespérée, le gamin de Paris accompagné de son ami Gégène décidait de tenter une sortie. Pou d'Acier, debout sur les remparts, racontait au public les exploits du gamin de Paris. La baïonnette au clair il embrochait les Arabes comme des alouettes. Bientôt l'armée rebelle était mise en fuite. Le gamin de Paris revenait en scène au son de *la Madelon*, massacrée par l'accordéon de Gégène. « Je vous proposerai pour le grade de caporal », disait l'adjudant Duschnock en embrassant le gamin de Paris.

La préparation du tableau suivant prit quelque temps. Les spectateurs que des coups répétés, frappés dans la coulisse avaient priés de rester à leur place, s'impatientaient. Fil-de-Fer n'était toujours pas revenu mais Jambe-de-Bœuf continuait d'engloutir placidement ses caramels, et Pierrot, passionné par la représentation, pensait moins à l'absence de son ami qu'à taper du pied pour demander le lever du rideau.

Le public poussa un « ho! » de satisfaction quand apparut enfin le décor du 9e tableau, le dancing *Au rendez-vous des légionnaires*. Une foule considérable, c'est-à-dire une douzaine de personnes. Toute la troupe des tournées Gabbarus était là et les deux machinistes s'étaient joints à elle, pour faire nombre. Mariette, costumée en femme arabe, dansait la danse du ventre sur une petite estrade dressée contre la toile de fond. Puis à la demande générale Pou-d'Acier, piteusement accompagné par Gégène, se mit à chanter les plus belles chansons de son répertoire.

César Boucafeu, dédaignant l'estrade où avait dansé la mère Flocon dans son rôle de Mariette, s'était avancé sur le devant de la scène et il chanta *Si j'avais des ailes*, chansonnette comique; *Sous le soleil marocain*, triste refrain de circonstance; *Quand les papillons fermeront leurs ailes*, *Le Chaland qui passe*, et pour terminer son vieux succès : *La femme et l'automobile*.

César était content. Malgré l'évidente insuffisance de l'accordéoniste (mais Poivert jouait autant en sourdine qu'il le pouvait) le succès était grand. Le public applaudissait à tout rompre les classiques chansons que détaillait l'acteur, il faut l'avouer, avec une certaine habileté... On l'avait rappelé plusieurs fois. César ne se tenait plus d'aise.

Mais comme il terminait *la femme et l'automobile* en se trémoussant sur une chaise pour imiter les secousses d'une voiture, son regard revint sur le colonel Mechinskoff, qui, toujours debout au promenoir, dans l'ombre, avait suivi le spectacle en lissant ses moustaches de chat. Trois hommes venaient d'entrer dans la salle de théâtre et s'étaient approchés de celui qui semblait être leur chef. Ils avaient ensemble une conversation animée... Ils paraissaient préparer un coup et être prêts à le mettre immédiatement à exécution. César jugea que cette fois-ci il n'échapperait plus à son destin. Il allait mourir, tué en scène par Mechinskoff et ses hommes.

Il s'arrêta avant le dernier couplet, et tous les applaudissements, pas plus que les signes furieux de Cabbarus qui, en coulisse, attendait son entrée en scène, ne purent le décider à commencer une nouvelle chanson. Il s'assit aussi près des coulisses et aussi loin de la rampe qu'il le put, prêt à fuir au moindre geste des bandits qui, croyait-il, dans l'ombre, se préparaient à le tuer.

Cependant la pièce continuait... Le général de Malafieu avait fait son entrée au cabaret, suivi de peu par le gamin de Paris, qui venait fêter ses galons de caporal. Mais, par une indispensable fatalité, Mariette apercevait, avant son fiancé, son futur beau-père et elle se précipitait au cou du général. Le gamin de Paris, furieux, séparait sa fiancée de son père inconnu et emporté par la colère, giflait l'officier. L'adjudant Duschnock, la larme à l'œil, arrêtait le nouveau caporal et lui annonçait que sans aucun doute il serait fusillé le lendemain matin à l'aube, pour avoir offensé un supérieur. Des soldats emmenaient le gamin de Paris qui envoyait de loin des derniers baisers à sa fiancée...

L'acte allait finir, le rideau se baisser. Mais César Boucafeu, maintenant debout au fond de la scène ne cessait de régar- Mechinskoff et sa bande. Soudain l'acteur poussa un cri d'horreur perçant, un cri qui n'était pas dans son rôle. Il venait de voir un des compagnons de Mechinskoff profiter de ce que toute l'attention du public était fixée sur le drame qui se jouait en scène, pour lancer d'un coup rapide un poignard effilé dont la lame brillante volait au-dessus de la tête des spectateurs en direction de la victime que l'assassin avait choisie...

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Il y a au Bengale un curieux palmier qui au lieu de s'élever droit, forme avec le sol un angle de 40 degrés. Il est resté ainsi incliné à la suite d'un cyclone qui balaya la contrée, il y a fort longtemps. Mais le plus curieux, c'est que cet arbre s'incline chaque soir vers la terre qu'il balaie de ses feuilles, pour ne se relever que le lendemain matin. Il dort !

○

Combien de temps vivent les animaux? La fourmi, le grillon, l'abeille vivent un an; le rossignol atteint 12 ou 15 ans; le canari vit en moyenne 18 ans; le crapaud, 20 ans; l'aigle, 30 ans; le lion et l'ours, 50 ans.

○

Les Chinois sont de fort habiles cuisinier; leurs menus sont très variés et même, quelques-uns de leurs plats sont plus raffinés que la cuisine française. Mais leur souci de variété ne va-t-il pas un peu trop loin lorsqu'ils s'avisent de préparer : du rat frit, du hachis de chien, du chat noir en ragoût?

○

La Colombie, pays d'Amérique centrale, s'appela d'abord la Nouvelle Grenade, car elle fut conquise au XVIe siècle par Jimenez de Quezada, originaire de la province de Grenade, en Espagne.

○

Les ailes des pingouins, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne leur permettent pas de voler, mais de nager. Ils s'en servent comme de rames.

○

Dans le dialecte d'une peuplade indienne du Canada, il faut un seul mot pour dire : « J'ai peur »; mais ce mot a 40 lettres; essayez donc de prononcer : Nasplichinikokouanissakénindamichkogobon.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'AVIATION EN U. R. S. S. (1)

Nous allons vous donner, en quelques numéros, un résumé de l'organisation de l'aéronautique commerciale et militaire en U. R. S. S.

La direction du trafic, des projets et de la réglementation de construction de l'aéronautique civile est confiée à un organisme spécial appelé « Inspection principale de la flotte aérienne civile de l'U. R. S. S. »

A la tête de cette organisation est un directeur de l'Aviation civile, et le siège est à Moscou.

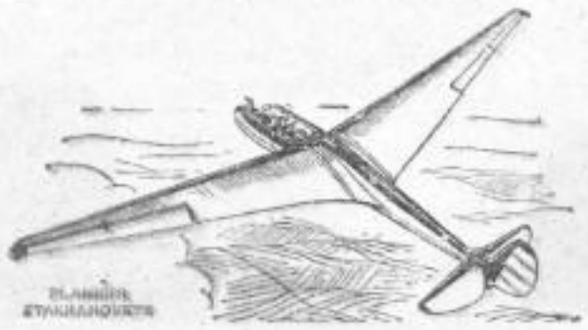
Toutes les lignes aériennes dépendent directement de cette direction.

Le département scientifique et technique du Grand Conseil Economique du Peuple commande à son tour à deux centres d'études : le Central-Aéro-Hydrodynamique, Institut qui s'occupe des constructions, et l'Institut Scientifique des Moteurs, tous deux situés à Moscou.

L'Ossoaviakhim Principal est chargé de la propagande et contrôle tous les « Ossoaviakhim » secondaires qui groupent plus de six millions de membres. L'Ossoaviakhim dispose de planeurs, d'avions et de ballons avec lesquels les chefs font de la propagande pratique. Un programme de conférences est également prévu.

LE PLANEUR BIPLACE "STAKHANOVETZ"

Voici un joli planeur biplace que plusieurs d'entre vous peuvent avoir vu au Salon de l'Aéronautique de 1936. Il existe une quantité de planeurs d'études en



U. R. S. S. et le Stakhanovetz est l'un des meilleurs.

Il est l'œuvre d'un jeune homme, Emelianoff, qui l'a conçu et réalisé seul en 1935. Il a ensuite reçu l'appui d'une Société qui s'était intéressée à cette réalisation brillante.

L'aile est cantilever surélevée, à un seul longeron. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la flèche négative, c'est-à-dire que les extrémités des ailes sont plus en avant qu'à l'attache au fuselage.

Cette disposition a été choisie pour assurer aux deux occupants une parfaite visibilité vers l'avant et le dessous. Les bords marginaux des ailes sont tournés vers le sol et portent des ferrures sur lesquelles repose le planeur au repos. L'envergure est de 20 m. 20 et la surface portante de 23 m² 20.

Le fuselage est de construction monocoque de section ovale.

Sa longueur est de 12 mètres.

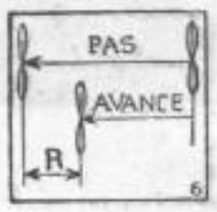
Les cabines sont recouvertes de fenêtres coulissantes formant conduite intérieure et abritant complètement les pilotes. Le poste de pilotage est à double commande embrayable et débrayable en vol. Tous les appareils de vol de nuit et sans visibilité sont montés. De plus, un éclairage électrique est assuré par une batterie d'accumulateurs. Au siège arrière se trouve un poste de T. S. F. émetteur et récepteur ayant un rayon d'action de 3 à 500 kilomètres.

Le ski servant d'atterrisseur, sous le fuselage, n'a pas d'amortisseurs. Un montage de deux roues est prévu en cas d'utilisation pour le vol remorqué, dans lequel les aviateurs de l'U. R. S. S. sont passés maîtres, enlevant des trains de 3, 5, 6 et même 7 planeurs tirés par un même avion.

Les empennages sont classiques : chaque gouverne est compensée et le plan fixe, très court, ainsi que la dérive, sont construits en même temps que le fuselage. Le poids en ordre de vol de 454 kilos est assez élevé mais on obtient ainsi une vitesse relative de 75 km.-h., ce qui permet de longs parcours.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

RECUL. — Nous savons que l'air étant compressible, ne permet pas à l'hélice d'avancer d'un nombre de mètres par tour égal à son pas.



La différence entre la quantité dont devrait avancer une hélice, d'après son pas et sa vitesse angulaire, et la quantité dont elle avance réellement est le recul (représenté par R sur le dessin).

Une hélice tournant au point fixe (pour un essai de moteur, par exemple) a donc un recul total de 100 0%. Si notre hélice du pas de 1 mètre, avance de 50 centimètres seulement pour un tour, le recul est de 50 %, soit 50 centimètres.

SPORTS

Dans l'espace se déplacent les autres mondes, les étoiles, les nébuleuses, les comètes, les soleils et les lunes de terres que nous connaissons en partie seulement. On est parvenu à calculer quelques-unes des vitesses de déplacement des astres et météorites. La moyenne est supérieure à 10 kilomètres à la seconde, ce qui représente 36.000 kilomètres à l'heure!

Tous ces chiffres peuvent vous paraître énormes.

Mais ce n'est rien en comparaison de la plus grande vitesse mesurée par l'homme, celle de la lumière : 300.000 kilomètres à la seconde! Ça, c'est un record.

○

On s'occupe du « Sport » chez les scolaires; la grande bataille commence entre les programmes chargés de l'Enseignement et les heures de détente obligatoires que l'on voudrait augmenter et occuper à la culture physique.

Pas besoin de frais énormes pour construire des stades où il serait difficile de conduire les élèves en les sortant de l'école. Il suffirait de créer ou d'aménager une salle de gymnastique dans l'école et toute école moderne devrait en être pourvue. Les mouvements sans appareils seraient faits dans la cour.

○

En décembre 1937, le lutteur russe Schwartz a fait ses débuts à l'Elysée-Montmartre contre l'Américain Mike Brendel. Schwartz était un élève du Lettan Passmann, champion de gréco-romaine, et, bien que doué d'une force peu commune, dut s'incliner devant Brendel qui possédait plus de « métier ». Schwartz fournit un bon combat, se montrant médiocre encaisseur, mais résistant à souhait.

Attendons que le lutteur russe ait appris toutes les subtilités du match et nous le reverrons avec plaisir.

En décembre également le fameux nageur Boltchenko a triomphé dans un 200 mètres brasse en 2 min. 39 sec. 3/10, battant de 3/10e le record d'Europe, tandis que Mlle Slechina battait le record d'U. R. S. S. des 400 mètres des dames en 6 min. 8 sec. 6/10.

ZADIG

Ce conte est l'un des plus célèbres qu'ait écrits le grand écrivain Voltaire. On a souvent dit de Zadig qu'il était le grand-père de Sherlock Holmes, et en effet le personnage oriental imaginé par Voltaire il y a deux cents ans, procède, en examinant les traces des animaux, comme les détectives modernes le font avec les malfaiteurs.

Un jour, se promenant auprès d'un bois, Zadig vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux.

— Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous pas vu le chien de la reine?

Zadig répondit modestement :

— C'est une chienne, et non pas un chien.

— Vous avez raison, reprit le premier eunuque.

— C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues.

— Vous l'avez donc vue? dit le premier eunuque tout essoufflé.

— Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne.

Le grand-veneur s'adressa à Zadig et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi.

— C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent.

— Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand-veneur.

— Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; Ils le firent conduire devant l'Assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; il parla en ces termes :

— Étoiles de justice, abîmes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable très à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai reconnu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent.

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et, quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné.

Les huissiers, le greffier, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant et il se promit bien, à la première occasion, de ne pas dire ce qu'il aurait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'État s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien, mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

— Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé! Qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! Et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!

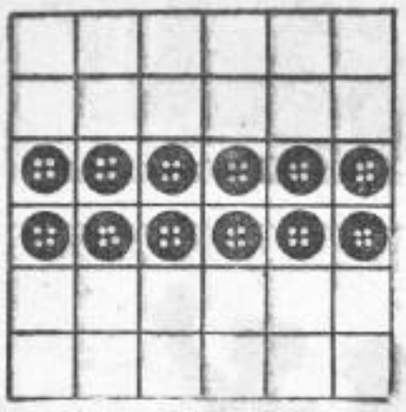
LA POCHETTE M.C.1
vous permet de construire
UN AVION QUI VOLE
Envoyez 10 francs à Mon Camarade E. S. I., 24, rue Racine, Paris (6e)
et vous la recevrez franco

BON DE CONCOURS N° 117

CONCOURS HEBDOMADAIRE

PROBLÈME

Sur une feuille de papier quadrillé, disposez douze boutons comme l'indique le dessin. Le problème consiste à placer



les boutons dans les cases de manière que, verticalement, horizontalement et obliquement on ne compte sur chaque ligne plus de deux boutons.

Quand vous aurez trouvé la solution, recopiez-la sur une feuille de papier quadrillé. Envoyez-la, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e, avant mardi 29 février; vous pourrez gagner un joli prix.

VARIÉTÉS

HOMONYMES

Les dentistes se servent de moi pour soigner les dents.
On me vend chez le tripier.
Autrefois on me portait au cou.
Je suis un fruit très savoureux.

ÉNIGME

De ma tête enlevez 1/4 et vous aurez un petit fleuve. Du petit fleuve enlevez 1/3 et vous aurez une conjonction.

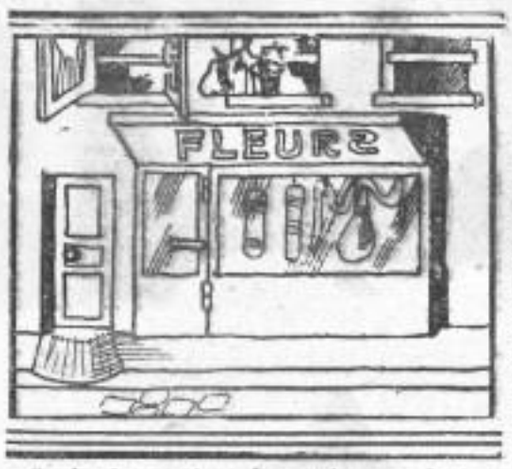
CHARADE

Mon premier sépare les cheveux sur la tête,
Ceux qui se sont rendus coupables de mon deuxième sont condamnés.
Mon troisième sert d'appât aux poissons,
Il ne faut jamais jouer avec mon tout.

DEVINETTE GÉOGRAPHIQUE

Quels sont les gouvernements indépendants limitrophes de la France ?

LES FAUTES DE DESSIN



Ce dessin contient de nombreuses fautes. Voulez-vous nous dire lesquelles ?

★★★

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

BRICOLAGES : Comment reproduire le feuillage

Sans savoir dessiner, voici la façon d'obtenir la fidèle reproduction d'une feuille : Pliez en deux un morceau de papier blanc assez mince. A l'aide d'un bouchon brûlé, noircissez l'une des moitiés. Placez alors une feuille, préalablement aplatie dans un livre, au milieu de votre papier plié. Frottez l'emplacement de la feuille avec un coupe-papier, tous les reliefs se trouveront enduits de noir. Un second morceau de papier plié comme le précédent, mais tout blanc, recevra la feuille à son tour.

Nouveau frottement du coupe-papier, et la feuille enlevée, vous aurez le plaisir d'en voir le dessin imprimé en noir sur blanc. Ce procédé vous composera une collection de motifs décoratifs que vous pourrez utiliser par la suite.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 116

DESSIN SURPRISE

Charades. — Pô-Hale-Si (Poésie). — Hue-Mât-Nid-Thé (Humanité).

Devinette. — Non, car la lune est elle-même éclairée par le soleil dont elle réfléchit la lumière. La lune par elle-même n'est pas lumineuse. — Quand elle est lassa de trèfle (as de trèfle).

Métagramme. — Maro-Mère-Mure-Moro-Mire.

Mots en carré. — Parl — Amet — René — Item.

Rébus. — Qui veut aller loin, ménage sa monture.

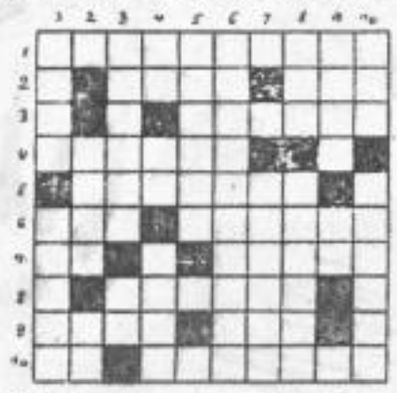
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 116

Horizontalement. — 1. Culottes. — 2. Es. Un. — 3. Ruade. — 4. Sentier. — 5. En. Eclate. — 6. Typol. — 7. Or. Cerfs. — 8. Ras. B. — 9. Nièce. Var. — 10. Ans. Tism.

Verticalement. — 1. Corse. Orna. — 2. Entrain. — 3. Léon. Ses. — 4. Os. Ter. — 5. Ricoulet. — 6. Truelle. — 7. Ans. Rive. — 8. Sud. Flan. — 9. Nevers.

MOTS CROISÉS DU N° 117

Horizontalement. — 1. Qui est située au-dessus. — 2. Grand fleuve d'Europe. Intelligent. — 3. Qui a faim. — 4. On l'extrait du pin. — 5. Que l'on a fait voir. — 6. Bruit, ce qui frappe l'ouïe. Célèbre tour en fer. — 7. D'un verbe auxiliaire. Résultat d'une cause. — 8. Evalue une quantité en la comparant avec une quantité déterminée. — 9. Certain arbre qui joue un grand rôle, à la fin de l'année. Masse de pierre très dure, qui tient à la terre. — 10. Terminaison d'infinitif. Fait certaine opération militaire pour s'emparer d'une ville.



Verticalement. — 1. Dernière partie du jour. Qui est en parfaite santé. — 2. Emotion. Métal précieux. — 3. Lieu où l'on enferme les criminels. Pronom. — 4. Exclamation de surprise. Préfixe. Pronom démonstratif. — 5. Qui n'est pas triste. — 6. Placés au-dessus. — 7. Grande frayeur. — 8. Initiales d'un grand pays d'Amérique. Fait disparaître par frottement. — 9. Capitale d'un Etat d'Europe. Terminaison de participe. — 10. Saison. Dernier.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros ..... 2 fr.
3 mois (13 nos) ..... 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée tablière (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an	20 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

En remontant les Fleuves

Comme il est agréable de descendre un fleuve en bateau. De belles vacances, celles que l'on passe au bord de l'eau! Quand on aime camper, il est facile de mettre dans son canot une tente, si vite montée le soir et pliée le lendemain. Avec quel soin l'endroit du campement sera choisi; y aura-t-il meilleure soupe que celle cuite sur ce feu de bois, et chacun contemplera le soleil couchant avec l'air sérieux d'un Peau-Rouge!

— Les vacances sont, hélas! trop courtes : nous aurions bien descendu le fleuve jusqu'au bout...

— Et qu'auriez-vous trouvé « au bout », mes amis?

— La mer, bien entendu, tout le monde sait cela.

— Alors, puisque vous avez de bons bras, remontez plutôt les fleuves, vous aurez au moins des surprises. Et ce serait un exploit peu banal. Chaque fois qu'on laisserait derrière soi un affluent, le fleuve serait moins large et moins profond. A un certain moment ce beau fleuve serait réduit à n'être qu'un rû non navigable. Alors on mettrait pied à terre et organiserait un jeu : chercher la source du fleuve; parmi les divers ruisseaux qui composent ce rû, il s'agit tout simplement de trouver le plus long qui est encore par définition le fleuve, les autres n'étant que ses affluents. Ce n'est pas un jeu facile — d'autant plus que les fleuves ont l'habitude de prendre leur départ en montagne — mais quelles belles escalades en perspective! quelles bonnes douches sous les cascades! Imaginez le succès qu'obtiendrait une équipe sportive de *Mon Camarade* déclarant aux journalistes : Nous partons en canot à l'assaut du Morvan!

La source est un petit filet d'eau qui part doucement du flanc d'une colline : le débit n'est jamais régulier car cette eau vient de la pluie qui tombe sur les pentes environnantes, pénètre dans le sol jusqu'à une couche de terrain imperméable. Les eaux glissent sur cette couche, se rassemblent, sortent au plus près. Comme il pleut beaucoup plus l'hiver que l'été, vous ne serez pas étonnés que la Loire soit presque à sec l'été et pleine jusqu'aux bords l'hiver. Et si les grandes crues ont lieu à la fin de l'hiver, c'est parce qu'à la pluie s'ajoute alors un phénomène encore plus grave par la masse d'eau qu'il entraîne : la fonte des neiges.

Si nous remontons le Rhône, le fleuve le plus puissant, le plus rapide de France, — impossible de le remonter en bateau, le courant est trop fort, il faut le suivre à pied... ou du doigt sur une carte. — nous arrivons au lac de Genève; mais ce lac lui-même, il faut bien qu'il soit alimenté par des ruisseaux ou même des fleuves, et en effet nous retrouvons le Rhône sur la rive opposée; si nous continuons patiemment de le remonter, où arriverons-nous?

— Cela ne fait pas de doute : à sa source; on l'imagine au creux d'une haute vallée bien verdoyante surplombée par d'énormes rochers. Non, c'est encore plus merveilleux : nous nous trouverons devant une formidable muraille de glace, devant un *glacier*; tout le fond de la vallée est barré par ce glacier. C'est du glacier que sourd le beau filet d'eau fraîche qui deviendra le Rhône. Mais qu'est ce qui alimente le glacier? La pluie et la neige. La différence de température et de pression à ces hautes altitudes fait que les vents qui poussent les nuages butent contre des montagnes, projettent ces nuages vers les sommets; l'eau se condense rapidement, et, aussitôt tombée, devient de la glace; la neige également, qui forme ces merveilleuses fleurs de glace appelées *cristaux*.

C'est en été qu'un glacier est le plus beau. N'est-il pas extraordinaire de voir ce grand fleuve gelé descendre entre des forêts vertes, des champs prospères, des vergers fleuris? Parfois, pour cueillir un fruit, il faut monter sur un bloc de glace. L'hiver et l'été semblent ainsi réunis. Et quand le soleil darde sur lui ses rayons, le glacier « chante ». Petits craquements de la glace se fendillant sous la chaleur, gouttelettes d'eau qui, tombant dans les crevasses, tintent en se brisant; ruisseau profond qui murmure dans sa course; talus de sable qui s'égrène dans un ravin. Etranglée entre de puissantes montagnes, l'énorme masse blanche que son poids entraîne vers la vallée fait des efforts pour passer, se crevasse; une partie monte sur l'autre, la fond, ici se soude, prenant des formes fantastiques. Et ces convulsions retentissent parfois comme des coups de tonnerre : ce sont des galets énormes qui roulent, une muraille qui s'abat. Toutes ces voix du glacier prennent de l'ampleur à mesure que le soleil monte au-dessus de l'horizon, mais, si un nuage l'obscurcit un instant, le silence peu à peu se rétablit et le glacier attend le retour du soleil pour recommencer de chanter — ou de hurler...

C'est un fleuve, le glacier; il ne va pas vite — quelques mètres par an — mais il est tenace, il a l'avenir devant lui, il mettra des siècles, mais il veut atteindre la mer. Et le voilà qui, jaloux des fleuves portant de gros bateaux, a chargé sur son dos d'énormes rochers. On a pu constater le mouvement d'un glacier en piquant en droite ligne une série de bâtons dont les deux extrêmes ne sont plus fichés sur le glacier mais sur la montagne de part et d'autre. Et on a remarqué que, de même qu'un fleuve, le glacier va plus vite au milieu que sur les bords; de même qu'un fleuve aussi, quand le glacier prend un tournant, il accélère à l'extrémité de la courbe. Le tranquille fleuve entraîne des *alluvions*, sable et terre molle qu'il dépose dans les champs au moment des crues, ou à l'intérieur des tournants, puisque par sa vitesse il en creuse l'extérieur. Le gros glacier, lui, arrache aux montagnes des rochers; en plus des quelques rochers qu'il a sur le dos, il en roule une énorme quantité sous ses pas, il y a sous le glacier plusieurs lignes parallèles que le glacier pousse dans la plaine, formant ce qu'on appelle des *moraines*.

Il est passionnant d'explorer un glacier, de passer entre ses murailles, de regarder par ses créneaux, de longer des précipices profonds de dizaines de mètres, d'entrer dans des grottes toutes baignées de lumière bleue et d'où pendent des figures de glace aussi compliquées et brillantes que des lustres de cristal. Qu'est-ce que cette tour? C'est le résultat d'un curieux phénomène. Remarquez qu'il y a une grosse roche sur la tour de glace; la roche abritant du soleil la glace qui se trouvait en dessous, la glace n'a fondu qu'autour de cet emplacement et petit à petit la roche se trouva dominer de plusieurs mètres tous les environs. Elle forme maintenant comme le chapiteau d'une colonne; attention qu'au prochain coup de vent elle ne vous tombe dessus! Il est dangereux de traverser seul un glacier : on peut glisser dans un précipice, passer en un endroit où la glace est peu épaisse parce qu'un petit cours d'eau n'est pas loin, ou s'y trouver à un moment où le glacier forme une crevasse. Aussi part-on en groupe, avec un guide qui connaît les endroits et les heures favorables, et qui a « de l'oreille » encore plus que des yeux; chaque personne est attachée aux autres par une corde : si l'une fait un faux pas, les autres la retiennent. Le guide a un piolet, grosse canne à bout ferré surmontée d'une hache; la corde s'y attache et on plante le piolet aux passages difficiles, on s'en sert aussi pour tailler des escaliers dans la glace.

Auriez-vous pensé qu'en partant avec notre canot, nous finirions par faire de l'alpinisme?

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

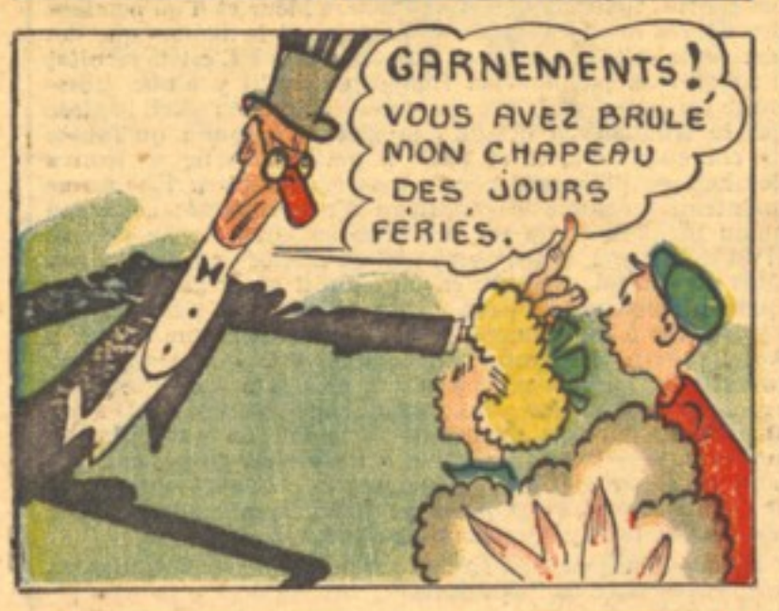
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

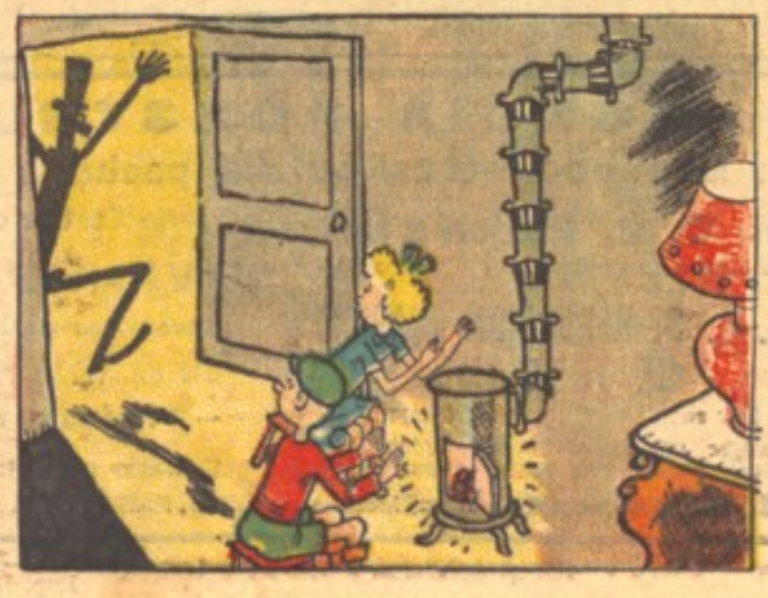
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.999.

TOTO ET TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, POURSUIVIS DANS LA JUNGLE, ONT REUSSI À GAGNER L'AMITIÉ DE PANTHÈRE-NOIRE, UN NEGRE, À QUI JACK-STRONG A SAUVÉ LA VIE.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA





mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 118. JEUDI 3 MARS 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, QUI S'EST VOLONTAIREMENT LAISSÉ CAPTURER PAR LES MEMBRES DU KU-KLUX-KLAN CONTRE QUI IL EST EN LUTTE, VIENT D'ÊTRE TRANSPORTÉ CHEZ UN DES CHEFS DE L'ASSOCIATION A GALVESTON.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Le résultat du concours, vous l'avez eu dans le numéro d'avant celui-ci, et nous publierons encore dans le numéro prochain une série d'histoires sur vos papas et vos mamans, choisies parmi les plus réussies du concours. Mais ce n'est pas une raison parce que notre grand concours est fini pour que vous cessiez de m'envoyer des histoires. Je vous le dis ici, il faut que nous puissions publier très souvent des pages écrites tout entières par nos lecteurs comme celle que nous avons déjà publiée. Et je vous dis aussi que ces messieurs-dames de la rédaction feront un joli cadeau (un livre ou autre chose) à chacun de nos petits amis dont les histoires seront publiées dans le journal. Aussi dépêchez-vous de m'envoyer des tas d'histoires, sur tous les sujets que vous voudrez.

La première histoire que je publie aujourd'hui elle vient de très loin, de Turkménie. La Turkménie, ce n'est pas le pays des Turcs, mais le pays des Turkmènes. Et c'est une des nombreuses républiques d'Asie qui composent le grand pays d'U. R. S. S. Cette histoire, c'est un jeune Turkmène appelé Svetoslav Kolosov qui l'a traduite du russe et qui me l'a envoyée, aux Castors de Bagneux *(Club des Amis de* Mon Camarade*). Et les* Castors de Bagneux *m'ont donné cette histoire que je suis très heureux de publier, parce que c'est une histoire de toqués, et que j'aime bien les histoires de toqués. Le médecin, lui, n'est pas toqué. C'est le petit homme qui l'est. Mais je commence l'histoire :*

Chez un médecin arrive un petit homme, il enlève son chapeau, trépigne un peu sur place, auprès de la porte, et dit :

— Docteur, c'est une poule qui m'a mordu.

— Quoi? s'étonne le médecin.

— Une poule...

— Peut-être vous a-t-elle donné un coup de bec, ou piqué avec son bec?

— Oui, c'est peut-être certainement cela. Coup de bec...

— Mais que voulez-vous donc?

— Rien.

L'homme s'est assis sur une chaise, et tout doucement, commence à regarder le crâne chauve du médecin. Le médecin hausse les épaules.

— Je ne comprends pas, vous avez mal peut-être?

— Oui, je souffre.

— Quel cas étrange. Peut-être est-elle folle?

— Qui, elle?

— La poule.

— Quelle poule?

— Eh bien, votre poule, celle qui vous a mordu... commence à crier le médecin.

— Oui, c'est sûr, elle était folle. Ou peut-être aura-t-elle ri naturellement. Elles rient souvent...

— Qui est-ce qui rit?

— Les poules.

Le médecin hausse les épaules.

— Quelles sottises vous dites... Vous feriez mieux de me montrer votre langue.

— Laquelle?

— La vôtre... ma foi!

— Je vais vous la montrer.

L'homme se met à chercher dans ses poches, et ensuite il commence à fouiller dans la corbeille à papiers.

— Que cherchez-vous? demande le médecin.

— Ma langue.

— Votre langue doit être dans votre bouche et non dans votre poche, le diable vous emporte!... se met à hurler le médecin.

— Ah! oui, s'excuse l'homme, pardonnez-moi, je vous en prie.

Il fourre sa main dans sa bouche, et cherche en se touchant avec la main, et subitement, très étonné, regarde le médecin.

— Je n'ai pas de langue, dit-il.

— Comment vous n'avez pas de langue. Comment s'est-elle donc envolée?

— Je ne sais pas. Vous me pardonnerez; effectivement, aujourd'hui, c'est quelque chose de bizarre...

— Permettez-moi donc de trouver votre langue.

Le médecin lui ouvre la bouche.

— La voici, votre langue... Avez-vous peur de la montrer?

— Oui.

— Pourquoi donc?

— Je crains qu'elle ne se mette à geler, il fait froid ici.

— Ecoutez... crie alors le médecin, impatient, vous êtes venu seulement pour vous amuser. Mais j'ai assez de travail sans que vous me fassiez perdre mon temps...

L'homme rougit fortement, et se remue sur la chaise.

— Oui, docteur, dit-il, une poule m'a mordu, et maintenant je ne sais pas quoi faire...

— Eh bien, racontez comment cela s'est produit?

— Voici donc. Je marchais sur le boulevard et la poule jouait aux quilles avec des enfants...

— Quoi donc, la poule jouait aux quilles?

— C'est ainsi, et ensuite elle a dit : « Arrêtez-vous, monsieur! »

— Oh! attendez... Cessez vos extravagances... Une poule qui parle... Une poule qui joue aux quilles... Quelle histoire me racontez-vous là... gémit encore une fois le médecin.

— Oui... à dire vrai, non... s'inquiète l'homme, pardonnez, à vrai dire non..., elle ne jouait pas du tout aux quilles. Eh bien voilà, je m'en vais...

— Mais, dites-moi, cette poule, elle vous a mordu longtemps?

— Oui, très longtemps.

— Eh bien, combien de temps?

L'homme réfléchit.

— Deux jours...

— Qui?... La poule vous a mordu deux jours... Où étiez-vous donc pendant ce temps?

— Mais j'étais absent.

— Attention... La poule vous a mordu, cela a duré deux jours et pendant de temps-là, vous étiez absent... Cela est en effet un pur galimatias...

— Oui, cela est effectivement étrange, consent l'homme. Donc cela n'a pas pu m'arriver?

— Jamais de la vie! crie le médecin.

— C'est aussi mon avis. Maintenant je suis presque certain que rien de tout cela n'a jamais pu arriver. Je vous remercie, docteur, ajoute l'homme en prenant son chapeau, en saluant et s'inclinant longuement, il sortit de la pièce.

La morale de tout cela : c'est que les poules n'ont pas de dents.

Voilà maintenant une histoire que m'envoie ma petite amie Gilberte, du Pecq, près de Saint-Germain. Elle a eu la grippe et cela lui a donné l'idée d'une histoire de microbes. C'est le microbe Glagratus qui parle dans cette histoire.

Je me nomme Glagratus, je suis un membre de l'armée des microbes de la grippe, c'est moi qui avec d'autres camarades provoquons la toux. Un jour je fus appelé à attaquer une petite fille. Nous sommes entrés dans sa gorge et elle s'est mise à éternuer. Sa mère lui a dit : « Attention, tu vas t'enrhumer », et nous nous sommes mis à rire; alors le général nous a rappelés à l'ordre, et nous avons attaqué nos ennemis les globules blancs et les globules rouges. Je me suis battu avec courage contre un globule blanc qui voulait me faire prisonnier, mais je le tuai. La bataille fut gagnée par nous car la petite était faible. Nous nous sommes installés, faisant le plus de mal possible. Mais un jour, nous nous sentîmes faibles. Le général nous réunit et nous dit : « Vaillante troupe on nous empoisonne avec des médicaments qui rendent la vie aux ennemis. » Alors ce fut la débandade; j'ai pu me sauver pendant que la petite fille toussait; les autres sont tous morts.

Je serre la main bien fort à tous mes petits camarades, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Lazarille de Tormès, vagabond espagnol du XVIe siècle, est après toutes sortes d'aventures devenu porteur d'eau et il s'est marié.*

Chapitre XIX. — Lazarille se marie avec la servante d'un corrégidor.

(suite)

Ma foi, si je n'avais été marié, c'était une affaire faite, et je ne les quittais plus, tant je me plaisais en leur compagnie. Aussi faut-il avouer qu'ils mènent une vie bien douce.

Vous voyez des gens sans cérémonie, qui portent le cœur sur la bouche, qui entrent sans difficulté dans le plus petit cabaret comme dans le palais du prince, et qui ne dédaignent point de saluer jusqu'au moindre bouchon, pourvu que le vin en vaille la peine.

Mais l'amour que j'ai pour ma femme et pour ma petite fille que Dieu m'a donnée, m'a arrêté. Je tâche de me consoler avec elles de la solitude où mes Allemands m'ont laissé. Car, quoique je sois dans une grande ville, et assez connu et bien venu partout, j'aperçois tant de choses blâmables, qu'il me semble être dans un désert.

En vérité, je ne sais ce que je deviendrais sans ma petite Thérèse; et je ne pense plus qu'à passer doucement le reste de mes jours et à amasser de quoi lui assurer un bon mariage. Je comptais que mes aventures finiraient en cette ville avec ma vie, mais comme il arrive bien des accidents dans le monde, et que j'en ai eu ma bonne part, vous verrez, chers lecteurs, dans la seconde partie de mes aventures, celles qui m'ont été les plus funestes, malgré tous les événements fâcheux que j'ai déjà essuyés. Vous saurez par la suite comment je m'en suis tiré et que la Providence n'abandonne jamais l'homme qui a confiance en elle.

***

Ici se finissent les aventures de Lazarille de Tormès telles qu'elles avaient été écrites par Mendoza. En 1820, ces aventures furent continuées par un professeur espagnol, H. Luna, et publié poli que à Paris. Nous donnons maintenant l'histoire continuée par Luna, qui, pour ne pas avoir le mérite littéraire de l'œuvre primitive de Mendoza, n'en est pas moins divertissante.

Chapitre XX. — Nouveaux malheurs de Lazarille.

Après le départ de mes bons amis, dont j'ai parlé ci-devant, je ne fis que songer à eux, et, considérant la faute que j'avais commise de ne les avoir pas suivis, je m'abandonnai totalement à la débauche, afin de m'accoutumer à vivre sans eux.

Mes nouveaux amis de table me les firent bientôt oublier. Je m'étais si bien fait à vivre à l'allemande, que je ne quittais plus le cabaret ni jour ni nuit.

Le mal était que ce n'était plus aux dépens des Allemands. C'était moi qui payais pour tous, à mon tour; et je fus si bon ménager, que dans cinq ou six mois, je vis le bout de ce que j'avais pu épargner.

Je m'attachais si peu à mon emploi de crieur, que le profit que je faisais n'était pas suffisant pour fournir à mes moindres repas; et, lorsque l'argent me manquait, il fallait bien que ma femme y mît ordre, ou le diable était à la maison.

Je vis un homme enveloppé d'un grand manteau.

Elle ne manquait pas de faire grand bruit. De son côté, M. le corrégidor n'était pas pour moi dans nos querelles; il mettait toujours le holà, tantôt se servant de son autorité, tantôt me représentant les choses doucement.

Je passais ma vie dans cette tranquillité, lorsqu'elle fut interrompue par la maladie de M. le corrégidor : il fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'elle le mit, dans les trois jours, à l'extrémité.

Les parents qui prétendaient à son héritage en furent bientôt avertis : ils se rendirent en foule chez lui; et, quoi qu'il semblât que leur intérêt les dût diviser, ils ne s'accordèrent que trop, à mon égard.

Leur premier soin fut de nous interdire, à ma femme et à moi, l'entrée de la maison du corrégidor; et, quoique le bonhomme nous demandât assez souvent, ils surent si bien lui faire entendre qu'il ne fallait plus penser aux choses de ce monde, qu'il passa doucement dans l'autre, sans que nous pussions avoir la consolation de prendre congé de lui, et sans nous laisser de quoi nous souvenir de son amitié.

Un malheur ne vient jamais seul. Le corrégidor était un homme d'autorité, qu'on n'aurait osé importuner pour une bagatelle comme était le loyer de notre maison.

Il se trouva, après sa mort, qu'il en était dû deux années entières. Celui à qui elle appartenait ne convint pas que c'était le corrégidor qui l'eut louée pour nous, parce que ses héritiers n'en voulurent point demeurer d'accord; et il ne fit pas d'autre façon que de nous mettre sur le pavé, après avoir fait saisir, pour le loyer, le peu de meubles que nous avions.

De tant d'amis que je m'étais vus, il n'y avait pas huit jours, il n'en parut un seul pour m'assister dans ce pressant besoin, et pour me donner retraite; et, sans une dame charitable, qui prit ma femme pour donner à téter à un enfant qu'elle avait, et qui se chargea, pour Dieu, du soin de nourrir les miens, j'aurais été obligé d'aller faire par le monde le gentilhomme ruiné par la guerre.

A la vérité, la mort du corrégidor avait été, pour moi, pis que la guerre, la famine, et tous les autres fléaux ensemble.

J'avais, ce me semblait, encore une ressource en mon office de crieur, mais, misérable comme j'étais, et n'ayant plus de quoi fournir au cabaret, je ne pus plus entretenir mes pratiques; elles m'abandonnèrent, et je ne gagnais pas de quoi payer le louage de ma trompette de crieur.

Ce fut pour lors que je détestais mes Allemands autant que je les avais aimés autrefois; et je connus bien, mais trop tard, que, pour m'être accoutumé à la bonne chère en leur compagnie, je m'étais mis en état de la faire très méchante le reste de mes jours.

Chapitre XXI. — Lazarille se résout à faire un voyage aux Indes. Il rencontre l'écuyer, son vieux maître, qui lui raconte ses aventures.

Que faire, en cette extrémité? Je n'eus pas un meilleur parti à prendre, que d'aller chercher fortune au nouveau monde, puisque je n'avais plus de ressource dans le nôtre.

C'était un chemin frayé par beaucoup d'honnêtes gens qui me valaient bien, et il n'était pas bien nouveau en Espagne, lorsqu'on avait mal fait ses affaires, d'aller par les Indes, pour tâcher de les raccommoder.

Je me résolus donc à faire ce

voyage. Je vendis mon office de crieur pour m'équiper, et m'aider à en faire la dépense; et, après avoir pris congé de ma famille désolée, et baisé vingt fois ma petite Thérèse, je partis un beau matin de Tolède, un bâton à la main, un bissac, avec quelques hardes sur l'épaule.

Je n'étais pas fait à la fatigue comme autrefois; je faisais de fort petites journées, ménageant ma bourse le mieux que je pouvais.

Un jour que j'étais parti d'assez bon matin du gîte, pour avancer mon chemin, je vis, devant moi, un homme qui marchait fort lentement, couvert d'un long manteau dans lequel il se tenait enveloppé. Il avait une longue épée dont le bout paraissait derrière le manteau, par un trou qu'il y avait fait.

Ce n'était pas fort l'heure de la promenade; je fus surpris de trouver, dans le grand chemin, un homme en cet équipage, et je ne savais que penser de lui. Dans la crainte que j'eus qu'il ne fût là pour détrousser les passants, je le saluai d'un : « Dieu vous garde, monsieur. »

« Je te pardonne, me répondit-il, sans tirer son manteau de dessous le nez; car, de la manière que je suis fait présentement, tu n'es pas obligé de me parler autrement.

Je fus surpris de sa réponse, que je pris d'abord pour une querelle d'Allemand; et, voulant lui ôter tout prétexte d'en mal user :

— Ce n'a pas été mon dessein de vous offenser, monsieur, lui répartis-je, au contraire...

— Soit, interrompit-il brusquement, mais qui t'a donc appris à te servir de cette sotte manière de saluer les gens? Au diable, si je crois que Dieu vous garde n'a été introduit au monde que pour m'en chasser.

Je le regardais plus attentivement, à ces paroles; et, comme il avait commencé d'abaisser son manteau, je pus voir son visage à découvert, et je le reconnus pour l'écuyer que j'avais servi autrefois.

J'en eus de la joie, pour bien des raisons; et, m'approchant de lui :

— Est-il possible, mon ancien maître, lui dis-je, que cinq ou six années aient si fort changé Lazarille de Tormès, que vous ne reconnaissez plus?

Il m'envisagea, et se jetant à mon cou :

— En vérité, Lazarille, me dit-il, je te pouvais bien méconnaître, gros et gras comme tu es, t'ayant vu si grêle et si mince autrefois.

Après plusieurs embrassades et plusieurs paroles d'amitié de part et d'autre, il voulut savoir où j'allais, et le lui ayant avoué :

— Tu vas le même chemin que moi, me dit-il, allons de compagnie, et raconte-moi comme tu as passé ta vie depuis le soir que je fus obligé de te quitter pour les raisons qu'il te fut facile de deviner.

Je lui rendis compte de mes affaires, sans lui rien cacher, et je fis mon histoire si longue, que nous arrivâmes, comme je l'achevais, au village où nous devions nous reposer. J'entrai au cabaret, et je l'invitai à me suivre.

J'allai chercher de quoi nous rafraîchir, nous nous connaissions dès longtemps, et il ne fit pas de façon avec moi, ni semblant de mettre la main à la bourse.

Il m'apprit ensuite que, lorsqu'il fut sorti de la maison où nous demeurions à Tolède, sous prétexte d'aller changer la double pistole, ne doutant pas que ceux qui lui demandaient de l'argent ne fussent ponctuels à le venir sommer de sa parole, et, considérant d'ailleurs le peu de moyens qu'il avait de subsister à Tolède, il résolut de retourner dans son pays, pour vendre le bien qu'il y avait et aller ensuite chercher fortune.

— Je fus surpris, dit-il, en approchant de chez moi, de voir mon pigeonnier rebâti, et quelques paires de bœufs dans les champs qui m'appartenaient, et que j'avais laissés en friche, à mon départ; je m'approchai d'un laboureur qui était auprès de la charrue; je lui demandai à qui il était, et je reconnus, par les réponses qu'il me fit, que, peu de temps après que j'eus quitté mon village, le même gentilhomme qui m'avait obligé d'en sortir, s'était mis en possession de mon bien, sans que personne s'y fût opposé, et s'y était accommodé comme je voyais.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Chez l'épicier. — Une dame commande une boîte de petits pois. « En voici d'excellents, lui dit la vendeuse, les petits pois Dupont. — Non, je n'en veux pas, répond la dame. — Oh! madame, ils sont cependant très appréciés, nous en vendons beaucoup, je vous les conseille. — Non, non, répond encore la dame, je n'en veux à aucun prix, je suis Mme Lupont, alors vous comprenez... »

○

A l'école de campagne. — L'instituteur gronde un de ses élèves : « Elève Untel, vous n'avez pas votre vocabulaire, eh bien allez me le chercher tout de suite. » L'élève Untel sort et les minutes passent, il ne revient pas. Au bout d'une heure, on entend dans le couloir un grand bruit. La porte s'ouvre brusquement et l'on voit apparaître l'élève Untel, tenant en laisse... un veau. « Que signifie cette plaisanterie, élève Untel? — Ben m'sieu, vous m'avez dit d'aller chercher le *Veau qui a bu l'air.* »

Communiqué par Daniel Pillement.

○

Scène dans l'autobus. — Dans un coin somnole un client. Passe le receveur des billets. « Où allez-vous? demande-t-il à l'homme. — A la maison. — Et où se trouve votre maison? — Là où je vais. — Dites-moi au moins combien de tic-tacs il vous faut. — Eh! mais c'est à vous de me le dire! »

○

Histoire marseillaise. — « J'ai un ami dont le fils s'appelle Gaston, mais il est tellement avare qu'il l'appelle Ton pour économiser le « gaz ». — Oh! ce n'est pas tellement étonnant, moi j'ai un ami qui est tellement petit, que pour cirer le parquet, il est obligé de monter sur un petit banc. »

○

Ceci se passe au cinéma. La séance commence à 9 heures, il en est 8 h. 1/2 et il n'y a encore personne dans la salle, si ce n'est un spectateur que le contrôleur n'a pas vu passer et dont il n'a pas pointé le billet. Il s'approche donc de lui pour vérifier s'il le possède bien. Etonnement : le client lui présente un billet de balcon. « Eh bien, voilà, je suis tombé, répond le spectateur... »

Le coin des Fillettes

MON PETIT GILET

(50 grammes de laine 4 fils, 2 aiguilles de 3 mm.)

Voici une petite fantaisie très rapide à faire et qui vous plaira encore plus parce que facile à exécuter.

Ce point « fantaisie » est un mélange de ceux que vous connaissez : 1er rang : endroit; 2e rang : envers; 3e rang : 1 maille endroit, 1 maille envers; 4e rang : endroit; 5e rang : 1 maille endroit, 1 maille envers. Continuez toujours ces deux dernierc rangs.

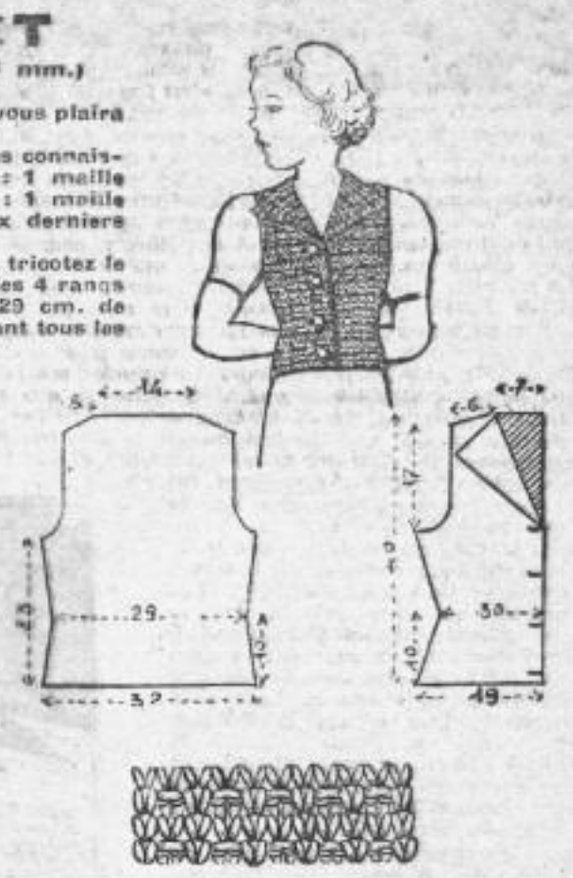
Commencez par le dos, montez 32 cm. de mailles; tricotez le point « fantaisie » en diminuant à la fin du rang tous les 4 rangs pendant environ 10 cm., ce qui fait une taille de 29 cm. de large. Travaillez alors jusqu'aux encoches en augmentant tous les 4 rangs au commencement et à la fin, en faisant dans la première et dernière maille, une maille endroit et une maille envers. Pour les entournures, tricotez d'abord 3 mailles ensemble à chaque fin de rang pendant 4 ou 5 rangs, selon votre travail. Ensuite, tricotez droit pendant 17 cm. Fermez progressivement 4 cm. à chaque rang en commençant, puis fermez en une seule fois les 14 cm. du milieu.

Pour le devant droit, montez 19 cm. de mailles. D'un côté seulement (côté du dessous de bras), faites vos diminutions, un point tous les 4 rangs. Sur le milieu, tricotez droit en observant bien vos boutonnières tous les 8 cm. (Voir explication boutonnières, journal n° 87.)

Continuez ce côté comme le dos en observant les mêmes augmentations et diminutions du côté du bras, mais à l'épaule, entre chaque 4 cm. fermés ensemble, faire un rang sans diminution. Fermez les sept derniers centimètres tout droit sur l'endroit.

Faire le côté gauche de même, mais inversement et en supprimant les boutonnières.

Coudre les longueurs 6 cm. des épaules. Les côtés sur 23 cm. et des boutons au devant gauche. Vous pouvez prendre des boutons de cristal, des boutons de bois qui feront joli.



Les Conseils de tante Camille

Patron. — *Pour obtenir un patron d'une taille supérieure ou inférieure à un modèle, il faut faire en commençant 10 mailles de plus en largeur ou 10 mailles de moins; et environ 12 rangs pour la hauteur. Mais cette dernière est plus liée au patron personnel.*

Pour épingler un bas de jupe. — *Un bon conseil pour laisser toute la souplesse à l'étoffe. Ne pas déformer l'arrondi par les crans que font les épingles; au lieu de les piquer horizontalement, mettez-les dans le sens de la chaîne, verticalement, c'est aussi facile et vous verrez aussi bien qu'avec un bâti.*

Crans. — *Ne coupez pas l'encolure, les entournures, lorsque vous essayez. Faites des crans que vous retournez à l'intérieur, les maintenant avec des épingles, vous risquez moins d'enlever le tissu nécessaire aux reprises qui peut aussi la largeur nécessaire pour ne pas gêner ou faire déchirer les coutures.*

Dictionnaire de tricot

MONTAGE DE MAILLES à mailles tricotées (2). — Ce montage se fait à l'aide de deux aiguilles. Faites une boucle qui sera sur l'aiguille gauche. Prendre la 2e aiguille avec la main droite. Faire pénétrer cette 2e aiguille dans la boucle de l'aiguille de gauche. Avec la main droite enrouler le fil autour de la pointe de l'aiguille de droite. Faire sortir la pointe de l'aiguille de droite par la boucle de l'aiguille de gauche en suivant scrupuleusement le tracé de la flèche (dessin *a*). Nous obtenons une 2e boucle que l'on reporte sur l'aiguille de gauche (*b*). Et l'on recommence pour autant de boucles que l'on veut.

ZÉZETTE et JOJO
DEUX POIDS, DEUX MESURES !..

TIMBRES

POSTE AÉRIENNE

ÉTATS-UNIS

Si, comme nous l'avons vu dans notre précédente chronique, la France a tardé jusqu'en 1927 pour émettre des timbres spéciaux pour la poste aérienne (et encore ne s'agissait-il que de timbres surchargés), les États-Unis d'Amérique furent un des premiers pays à émettre de ces timbres.

C'est, en effet, en 1918 qu'ils mirent en circulation des timbres de 6, 8, 16 et 24 cents, représentant un aéroplane en plein vol. Plus tard, d'autres modèles s'ajoutèrent à celui-là et l'on vit, à partir de 1923, un timbre représentant un radiateur d'avion et une hélice.

En 1926, fut émis un beau timbre en forme de rectangle très long, en largeur, représentant la carte des Etats-Unis survolés de part en part par deux avions.

Par la suite, les timbres de la poste aérienne se multiplièrent. Il faut noter, en 1928, un assez joli timbre-poste représentant un phare spécial pour avions, placé au premier plan sur un paysage avec, au fond, un avion en plein vol. Ce timbre de 5 cents, carmin et bleu, vaut 1 fr. 25 neuf, et 0 fr. 40 lorsqu'il est oblitéré.

Des timbres remarquables également, sont ceux qui furent émis en 1930, pour la traversée de l'Atlantique par le dirigeable « Graff Zeppelin ». Ils représentent ce dirigeable dans le ciel, dans trois positions différentes. Ces timbres existent en 3 valeurs : celui qui vaut le plus cher à l'heure actuelle est le timbre de 2 dollars 60, bleu, qui cote près de 200 francs.

Un autre timbre commémoratif du vol du « Graff Zeppelin » à Chicago est d'une très jolie gravure; nous le reproduisons ici. C'est un timbre de 50 cents, vert-jaune, qui vaut actuellement, à l'état de neuf, un peu plus de 10 francs.

RÉSUMÉ. — *Pierrot Lancry (quatorze ans) et ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf assistent, à l'Alhambra de Clamart, à une représentation à laquelle participe le brave acteur César Boucafeu. Boucafeu ayant averti Fil-de-Fer qu'un danger le menace, lui et ses amis... et que le chef de leurs ennemis, le Mechinskoff, se trouve dans la salle, Fil-de-Fer, inquiet, quitte le théâtre pour voir si rien n'est arrivé à Louise, femme de Jambe-de-Bœuf.*

Chapitre XXIX. — LANCEMENT DU SURIN

Répondant au cri de terreur qu'avait poussé sur la scène César Boucafeu, un véritable hurlement retentit dans les galeries du théâtre. Ce hurlement, c'était une femme qui l'avait poussé, une femme qu'on égorgeait, semblait-il, tant le cri était affreux. Le cri s'arrêta brusquement. On avait dans la salle l'impression que la victime venait de mourir...

Dans le théâtre, en une seconde, le désordre fut à son comble. Sur la scène, la représentation était arrêtée. Les acteurs, tous accourus sur le rebord de la rampe, cherchaient, les yeux levés, à percer l'obscurité de la salle. A l'orchestre, les musiciens, debout sur leur chaise, étaient en proie à la plus grande agitation et l'un d'eux, le flûtiste, avait escaladé le piano... Toute la salle était debout, les yeux regardaient ensemble vers les premières galeries de gauche où, dans l'ombre, confusément, des formes s'agitaient...

Dans la coulisse, les machinistes, en costumes de figurants légionnaires, manœuvraient les tableaux électriques. Mais leur trouble était si grand qu'ils commencèrent par se tromper de boutons, par éteindre la scène. Tout le théâtre se trouva alors dans l'obscurité totale. On entendit des clameurs d'indignation, puis les cris suraigus d'une femme qui commençait une crise de nerfs. Un enfant appelait au secours... Enfin la lumière s'alluma dans la salle et chacun vit, dans la première galerie, appuyée sur le rebord du balcon, une grosse femme blonde, d'un certain âge, la tête renversée... Du sang lui coulait de la gorge. Elle semblait morte. Le robuste Jambe-de-Bœuf soutenait la femme dans ses bras. Tout autour d'eux une foule se bousculait...

La grosse femme poussa un soupir, ouvrit les yeux, porta la main à son cou... Cette blessure, d'où le sang coulait, n'était rien qu'une égratignure peu profonde. La femme expliqua qu'au moment où elle entendait pousser un cri sur la scène, elle avait soudain senti près d'elle un choc singulier, celui d'un outil qu'on enfonce dans le bois. C'est alors qu'elle s'était aperçue que la tête du renard jaune qu'elle portait autour du cou venait d'être clouée par un poignard sur le dos de son fauteuil. Elle avait senti une douleur à la gorge, elle s'était machinalement touché le cou et avait eu une telle peur en apercevant ses doigts pleins de sang qu'elle avait hurlé en s'évanouissant.

Le poignard était encore fiché dans le dossier du fauteuil. Cette arme n'était autre qu'un vulgaire couteau à cran d'arrêt, au manche de corne grise, à la lame extrêmement pointue, un *surin* comme on dit en argot.

Par un petit escalier à côté de la scène, les acteurs étaient descendus dans la salle et Cabbarus usait de toute son autorité pour se frayer un chemin dans la foule auprès de la victime. Mais les couloirs du théâtre étaient embouteillés par la foule, et Cabbarus n'avançait guère... L'agent de police de service coudoyait l'acteur et n'avançait pas plus vite que lui. Près d'eux, César Boucafeu, blême de peur, cédait pourtant à la curiosité...

Dans la galerie, la grosse femme s'était remise...

— C'est rien, je vous dis, c'est rien, pas besoin de faire tant d'histoires. C'est qu'une égratignure. Celui qui a le plus de mal c'est mon pauvre renard... Comme il a la tête arrangé, ce pauvre Ferdinand. Car vous savez je lui ai donné un nom, à mon renard, je l'appelle Ferdinand. On donne bien un nom à un chat, pourquoi pas à un renard, pas vrai ?...

La foule, maintenant, autour de la grosse dame, rigolait un peu. La femme n'arrêtait son bavardage que pour essayer de rattacher à la tête naturalisée de son renard de fourrure l'œil gauche qui en avait été enlevé.

— Vous pensez qu'on pourra lui remettre son œil à mon Ferdinand ? demanda la grosse femme avec une inquiétude qui parut comique...

On multipliait les hypothèses sur les raisons qui avaient fait lancer ce couteau contre une pauvre grosse femme inoffensive. Un monsieur à moustache poivre et sel, et qui parlait haut, déclara :

— Ce serait une jeune et jolie femme, on pourrait encore croire que c'est la vengeance d'un amoureux, mais avec rage que vous avez en veut être sûr que ça doit être autre chose...

La femme entra aussitôt en fureur.

— Non, mais vous entendez ce mal poli, avec sa moustache en brosse à dents, qui se permet de dire que je ne suis plus d'âge à avoir des amoureux ? Tu ferais mieux de la boucler ta grande gueule, parce que t'as les dents gâtées et que ça fait fuir le monde. Mais voyez-vous ça, on manque d'être assassiné et après il y a des gens qui crachent sur les pauvres victimes. Oh! j'aime mieux m'en aller que d'entendre des saletés comme cela. Y a des gens qui n'ont pas de cœur, dans le monde.

La grosse femme, après avoir enfermé dans son sac à main l'œil de verre de son renard, se drapait dans sa fourrure, et à coups de coudes se frayait un passage dans la foule.

— Faut l'accompagner chez elle cette pauvre dame, dit quelqu'un.

— Je m'en charge, dit Jambe-de-Bœuf.

Il se plaça devant la grosse dondon et se mit à fendre la foule avec l'autorité que lui conféraient ses 1 m. 95 de haut et sa largeur d'épaules. Il fut bientôt auprès de Cabbarus, de l'agent de police et de César Boucafeu.

— C'est vous la victime? demanda l'agent...

— Oui, c'est moi, et je ne m'en porte pas plus mal, dit la femme. Qu'est-ce que vous me voulez alors, vous l'agent?...

— Mon devoir est de faire une enquête; de rechercher l'auteur de l'attentat qui a été commis contre vous, de mettre le meurtrier en état d'arrestation...

— Ah! toi, le flic, tu vas me laisser tranquille. Moi j'ai une chose à te dire, j'aime pas les poulets. J'ai pas eu de mal, je veux pas qu'on m'embête. Je sais ce que c'est, j'ai déjà eu des histoires, car, moi, je suis une femme qui sait ce que c'est que la vie, et je sais bien qu'on vous fait des tas de crosses, on vous embête plus que si on était soi-même l'assassin si on a le malheur de porter plainte. Alors non, mon petit, tu peux repasser. Très peu pour moi. J'ai pas eu de mal, je veux pas être embêtée après...

— Vous refusez de porter plainte, madame? interrogeait l'agent...

— Si je refuse?... Ah! mon vieux, si tu comptais là-dessus, tu pourrais toujours te les accrocher. Je rentre chez moi, qu'on me fiche la paix...

D'un vigoureux coup de reins la femme se frayait un chemin dans la foule. Jambe-de-Bœuf, fidèle à son rôle de cavalier servant, la suivit. L'agent, qui ne savait quoi faire de sa personne, écoutait Cabbarus lui expliquer qu'on avait vu le poignard voler du fond de la salle, qu'il s'agissait certainement d'une vengeance passionnelle...

A la porte du théâtre, une foule déjà nombreuse stationnait. Une espèce de remous saisit Jambe-de-Bœuf quand il sortit avec la victime. Il sentit alors qu'on lui glissait un billet dans la main...

— J'saurai bien rentrer à la maison toute seule, dit la grosse femme qui s'en alla presque en courant pour fuir les curieux.

A la lumière de l'enseigne lumineuse du théâtre, Jambe-de-Bœuf lut le billet :

Mes amis,

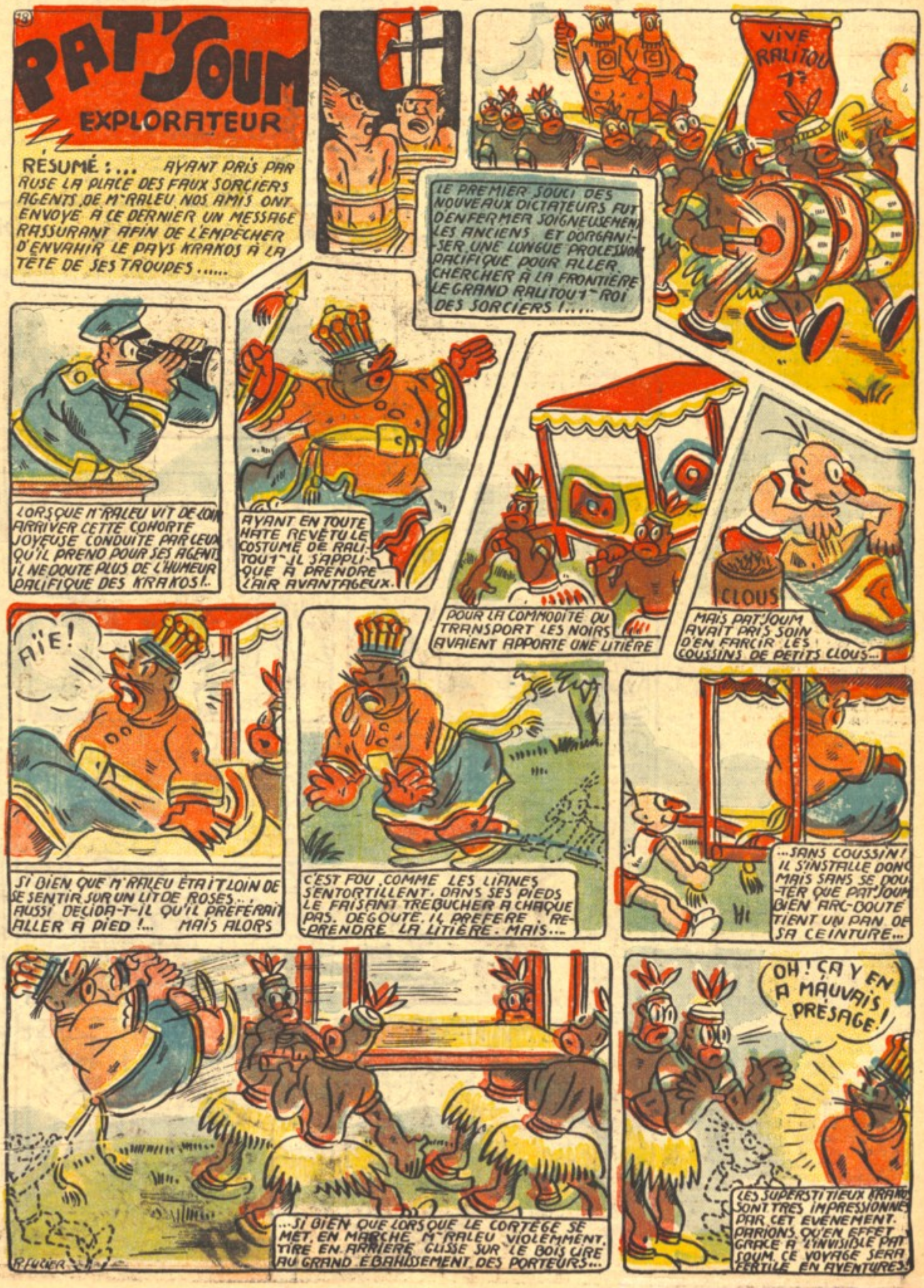
Vous avez reçu ce soir deux avertissements. Vous êtes prévenus que dans le cas où vous ne consentiriez pas à nous envoyer dans les trois jours le secret de Clément Lothaire, vous pourrez vous attendre aux pires malheurs. Adressez la formule, sans faute, à Bedejun, boîte postale 228, bureau Raspail, Paris.

Jambe-de-Bœuf lisait et relisait le billet, sans très bien comprendre. C'est alors qu'arriva, en courant, Fil-de-Fer. Le Parisien était blême et tremblant. Il haletait, d'avoir couru...

— Oh! Jambe-de-Bœuf... les salauds... Louise... ils ont enlevé Louise...

Chapitre XXX. — JOLI CAPITAINE

Il y avait trois semaines que Louise Lacombe avait épousé Jambe-de-Bœuf. Louise était une belle fille brune, au teint doré,



aux grands yeux noirs, aux dents éclatantes, aux cheveux bouclés. Peu de temps avant son mariage elle avait eu le malheur de perdre son frère, Raymond Lacombe, victime d'une bande mystérieuse qui poursuivait des buts terrifiants... La douleur de la mort de son frère était encore toute saignante dans le cœur de Louise, mais l'affection dont l'entourait Jambe-de-Bœuf la rendait malgré tout heureuse.

Louise adorait son mari. Et ce colosse, ce garçon de près de deux mètres de haut, tout en muscles et en os, qui pesait, tout nu, 112 kilogs était le plus doux et le plus affectueux des maris. Lui qui aurait pu d'un revers de main assommer un mulet, il savait avoir des délicatesses d'enfant avec sa femme, qu'il dorlotait comme une poupée. Quand il revenait du travail en même temps que sa femme (ils travaillaient tous les deux aux grandes usines d'automobiles Morel), il collaborait aux travaux du ménage et c'était touchant de voir ce géant éplucher des carottes dans ses gros doigts, ou laver la vaisselle avec des précautions d'acrobate en train de marcher sur des œufs. Le dimanche, Jambe-de-Bœuf et Louise partaient ensemble dans la forêt de Clamart, avec un filet de provisions et deux bouteilles de vin rouge. Ils s'installaient sur la mousse, à l'ombre d'un buisson, dans une petite vallée très solitaire qu'ils avaient découverte, et ils passaient ainsi toute la journée à se dire des riens tendres, à s'embrasser, à pique-niquer, à se faire des farces, à chanter, à s'amuser comme des enfants. Ils revenaient à leur maison, la *Villa Alfred*, quand la nuit tombait, croisant les cyclistes qui revenaient eux aussi des bois, en chantant, leurs guidons chargés de bouquets de grandes grappes de fleurs bleues...

Un soir qu'ils étaient dans le petit jardin de la villa, Louise toute menue, blottie dans les bras de son colossal mari, Jambe-de-Bœuf avait dit à ses amis Pierrot et Fil-de-Fer :

— C'est pas possible, ça ne pourra pas durer, on est trop heureux, nous deux Louise...

— Parle pas de malheur, idiot, avait protesté Fil-de-Fer.

— Tu te rappelles pourtant cette carte de Premior que nous avons reçue, le jour de notre mariage... Depuis ce temps-là je m'attends toujours à quelque chose.

Louise, restée seule à la villa Alfred, ce soir-là, se rappelait ces paroles de son mari. Si elle n'avait pas voulu aller au théâtre, c'est qu'elle voulait achever une robe pour aller au cirque, le lendemain. Une belle robe qu'elle avait fabriquée elle-même en cachette de Jambe-de-Bœuf, et dont elle avait copié le modèle dans *Le Jardin des Modes*, une revue tout ce qu'il y a de chic. Elle avait insisté pour que son mari accompagnât ses amis, afin d'achever seule de coudre les volants, et un joli col de lingerie qu'elle avait acheté d'occasion dans un grand magasin et qui était vraiment très bien. La robe était maintenant finie, et Louise qui l'avait passée se tournait et se retournait en s'admirant dans l'armoire à glace de sa petite chambre.

Joli capitaine
Revenant de la guerre
Cherche ses amours.
Les a tant cherchées
Qu'il les a trouvées
Au fond d'une tour.

La jolie Louise chantait une chanson, une vieille et belle chanson populaire qu'elle avait apprise d'une copine d'atelier, une Ardennaise. C'était une chanson d'amour, et qui lui convenait, par cette belle nuit de juin. Louise avait la voix claire. La nuit sans lune

Un hurlement se fit entendre dans les galeries du théâtre.

qui se voyait par la fenêtre ouverte était bleue, d'un bleu profond. Au ciel brillait une poussière mouvante d'étoiles, au-dessus de la masse sombre des bois de Clamart.

— Dites-moi la belle,
Qui vous a fait mettre
Dedans cette tour ?
— C'est mon père cruel
Qui m'y a fait mettre
Par rapport à vous.

Tout en chantant Louise se souriait dans la glace, faisait bouffer ses cheveux, se trouvait belle, piquait dans son col de lingerie une broche, cadeau de son mari. Et malgré elle sa pensée revenait à la menace dont avait parlé l'autre soir Jambe-de-Bœuf.

L'oncle de Pierrot Lancry, l'inventeur Clément Lothaire, avait découvert l'année passée un produit mystérieux, la Lotharite, un catalyseur qui permettait de remplacer, dans les moteurs d'automobiles, l'essence par de la simple eau de fontaine. Lothaire avait refusé de vendre ce secret au roi du pétrole Van der Gold, et celui-ci lui avait déclaré une guerre sans merci. Le vieil inventeur, fait prisonnier par le roi du pétrole, avait subi de si terribles traitements qu'il en avait perdu la parole et la raison, et qu'il vivait maintenant, à peu près retombé en enfance, dans une retraite secrète que chacun, même Louise et Jambe-de-Bœuf, ignorait. Mais cette aventure n'avait été qu'un des épisodes de la guerre sans merci menée par les bandits à la solde du roi du pétrole contre le neveu de l'inventeur, parce qu'il les soupçonnait de détenir le secret de la Lotharite. Pierrot, Jambe-de-Bœuf, Fil-de-Fer, Louise elle-même avaient manqué périr dans des attentats dirigés contre eux par la bande secrète qui s'était un moment appelée *Le Trèfle noir*... Cette ronde infernale n'allait-elle pas recommencer? Louise aurait voulu qu'on quittât Clamart, qu'on allât se cacher quelque part en province, pour y être en sûreté. Ses amis avaient promis de le faire. Mais il fallait encore attendre quelque temps, après tout, rien ne pressait.

Le père en colère
Va chercher sa fille,
A l'eau la jeta.
Mais l'ami plus sage
Se jette à la nage
Et la retira.

Ce couplet fut entendu par des ombres qui silencieusement se glissaient dans le petit jardinet de la villa Alfred. Les allées étaient bordées de grands lis dont la blancheur perçait la nuit et qui répandaient une odeur sucrée un peu écœurante.

— La femme est seule, Hanz, fit l'un des hommes en allemand, à un de ses compagnons, faudra-t-il tout de même tenter le coup?...

Hanz resta une seconde silencieux comme s'il réfléchissait... Puis il murmura :

— Un camarade de mes services m'a dit : Si tu tiens un homme c'est bien. Si tu tiens sa femme ou son enfant, c'est mieux... Avoir la femme c'est le meilleur moyen d'obtenir les plus grands secrets.

— Mais, Hanz, les ordres de Mechinskoff sont formels. Nous devons enlever les trois hommes dans un seul coup de filet.

— Ferme ça, Luigi; il n'y a qu'un chef ici, pour le moment, et c'est moi. Je prends la responsabilité sur moi. Obéis.

— Mon beau capitaine,
Ne prend point tant de peine,
T'auras pas ma fille.
— Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par guerre
Ou par trahison...

Louise chantait toujours la chanson du *Joli Capitaine*. Soudain elle s'arrêta. Il lui sembla entendre un bruit dans l'escalier, une marche qui craquait. Elle ouvrit sa porte et cria :

— Vous êtes déjà rentrés du théâtre ?

Rien ne répondit. Louise tendit l'oreille, n'entendit rien.

— Je me suis trompée, se dit-elle. Il est trop tôt pour que ce soient déjà eux. Elle revint à sa glace, fit bouffer les ruchés de son col blanc, puis enleva sa broche. Mais elle ne pouvait se résigner à quitter sa belle robe... Elle reprit sa chanson :

Partons, partons, belle,
Partons pour la ville,
Car il y fait bon
A la première...

Le chant s'arrêta brusquement. La porte de la chambre de Louise s'était ouverte d'un coup. La jeune femme avait senti qu'on lui jetait sur la tête une pièce d'étoffe, qu'une main brutale étouffait ses cris, qu'on l'emportait comme un paquet, dans la nuit.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Un palais dans une tour. « Pi-shu-shan-chuang », qui signifie « pavillon de montagne pour fuir la chaleur », fut pendant plus de deux cents ans la résidence d'été des empereurs mandchous, dans le Jehol (Chine du Nord).

o

En 1498, au cours de son troisième voyage au nouveau monde, la flotte de Christophe Colomb jeta l'ancre près de l'île de la Trinité. Pendant la nuit, elle courut un grand danger par suite d'une haute marée; mais la seule avarie qui en résulta fut la perte d'une ancre. Cette ancre qui pesait 1.100 livres fut retrouvée en 1880, elle portait la date de 1497.

o

La plupart des poissons avancent grâce au mouvement latéral de leur queue; quant aux nageoires, elles leur servent peu dans la propulsion en avant, mais beaucoup lorsqu'il s'agit de monter ou de descendre.

o

Le sport favori des habitants de l'île de Nias, près de Sumatraco, nsiste à « sauter la pierre ». Le tournoi des sauteurs se célèbre une fois par an, au cours duquel les champions doivent sauter par-dessus le « pilier du chef », qui mesure plus de 2 mètres de haut.

o

La nourriture du Grec de l'Antiquité ressemblait fort à celle du Grec d'aujourd'hui : pain, olives, figues, fromage et oignons, et pour les jours de fête un peu de vin, de la soupe et de la viande. Mais le pain des anciens Grecs était différent; il n'était ni fermenté ni cuit; ce n'était qu'une simple boule de farine d'orge qu'on mouillait, lorsqu'elle était sèche, de vin ou d'huile et qu'on mangeait sans autre apprêt.

LES JEUNES AVIATEURS

LE VOISIN 1903

Le 13 janvier 1938 a été célébré le trentième anniversaire du premier kilomètre en circuit fermé accompli par un aéroplane.

C'est Henry Farman qui réussit cet exploit en 1908. Il montait un biplan Voisin, un des tout premiers appareils construits, et ce parcours d'un kilomètre qui fait aujourd'hui sourire a donné bien du mal au pilote et au constructeur, car tout était à apprendre et le brevet de pilote n'existait pas faute d'avions et de pilotes!

Un des principaux problèmes était le virage, indispensable pour accomplir un circuit. La théorie indiquait que l'avion devait tomber sur le côté, dès qu'il s'inclinerait. Il est vrai que d'autres savants

prétendaient que l'appareil glissant vers la tangente, c'est-à-dire glisserait jusqu'à perdre son élan, comme dans un dérapage.

Patiemment, Henry Farman s'initia à la conduite du biplan qu'il avait commandé chez Voisin, la seule usine d'aviation en 1907.

Bond par bond, il parvint à voler pendant 770 mètres et découvrit le secret du virage.

Le 13 janvier 1908, devant les commissaires de l'Aéro-Club de France, il gagnait le prix Deutsch-Archdeacon en une minute vingt secondes de vol et battait tous les records existants.

L'avion était un biplan de 10 mètres d'envergure et de 1 m. 50 d'entre-plan.

La profondeur d'aile était de 2 mètres, ce qui donnait une surface portante d'un peu moins que 40 mètres carrés, car deux échancrures étaient prévues pour le passage de l'hélice propulsive.

La nacelle, en partie entoilée, dépassait vers l'avant de 2 mètres et supportait à son extrémité les gouvernes de profondeur constituées par deux plans de 1 mètre de long sur 1 mètre de profondeur.

Le pilote était assis entre les ailes et avait derrière lui un moteur 50 CV. Antoinette, l'ancêtre des moteurs légers, le seul qui ait permis les premiers vols de l'avion.

Ce moteur avait 8 cylindres en V, à 90°, et possédait des pièces en aluminium, des chemises d'eau en cuivre et une alimentation par injection, supprimant le carburateur. Il actionnait une hélice métallique Voisin à deux pôles.

Une « armature de réunion », comme on disait à l'époque, formée de quatre poutres entretoisées, unissait les ailes à la cellule arrière.

Cette cellule arrière ressemblait à un cerf-volant de 2 mètres sur 1 m. 50 constitué par deux faces horizontales de même profil que les ailes, et deux faces verticales planes. Au centre de cette cellule se trouvait le gouvernail de direction, un plan de 1 m. 50 sur 1 mètre.

La longueur totale était de 10 m. 50.

Ajoutons que le train d'atterrissage comportait, sous la nacelle, deux roues indépendantes et que deux petites roues orientales supportaient les plans arrière.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

HÉLICE AÉRIENNE. — L'hélice aérienne est composée de deux morceaux de l'hélice géométrique (deux pales) ou trois, quatre morceaux (tri- et quadripales). Elle se visse dans l'air par l'effet de sa rotation. Mais comme l'air n'a pas une grande consistance, l'hélice n'avance pas comme une vis qui s'enfonce dans du bois, par exemple. C'est ce qui explique qu'une hélice tournant lentement ne fait pas forcément démarrer un avion.

Une hélice se caractérise par un certain nombre de désignations : nombre de pales, profil des pales, diamètre, pas, réglage du pas au sol ou en vol, mécanisme de réglage, construction en bois, en métal ou mixte, nombre de tours d'utilisation.

PAS D'HÉLICE. — Nous avons vu précédemment comment le point décrivant l'hélice géométrique se déplaçait dans l'air. Arrêtons le point lorsqu'il aura fait un tour complet du cercle. A ce moment le cercle (se déplaçant en montant) se sera élevé d'une certaine quantité. Le nombre qui mesure la hauteur du cercle au-dessus de son point de départ est le *pas* de l'hélice.

Pratiquement, l'hélice se déplace sur un axe horizontal (cas de l'avion). Supposons que le nombre soit 1 mètre. A chaque tour d'hélice, l'avion avancera donc théoriquement de 1 mètre. Pour 60 tours à la minute, soit 1 tour à la seconde, la progression sera de 60 mètres (3 km. 600 à l'heure), etc.

SPORTS

Nous avons laissé les records à la motocyclette. L'automobile a fait un bond énorme en 1937. En effet, l'Anglais G. E. T. Eyston a battu l'autre Anglais Malcolm Campbell qui détenait le record du monde de vitesse sur terre avec la jolie moyenne de 484 km. 619 à l'heure. Eyston a fait mieux, avec une voiture spéciale baptisée « coup de tonnerre » et munie de deux moteurs comme celui utilisé par Campbell. Ainsi la vitesse de 502 km.-h. 429 a été atteinte sur la surface séchée de l'ancien lac Salé de Salduro aux Etats-Unis.

La voiture d'Eyston ressemble à un fuselage d'avion muni d'une dérive verticale très importante. La carrosserie est l'œuvre du Français Andreau.

o

Dans l'air, nous vous avons parlé très longuement du record de l'Allemand Wurster qui, avec un Messerschmidt, a atteint 611 km.-h. 004 battant l'Américain Howard Hugues (567 km.-h. 115).

Le record du monde de vitesse appartient à l'Italien Agello depuis le 23 octobre 1934, avec l'étonnante vitesse de 709 km.-h. 209. L'appareil utilisé est un hydravion Macchi-Castoldi-72, équipé d'un moteur Fiat, 24 cylindres en V, de 3.000 CV et 51 lit. 100 de cylindrée.

o

Quittons les moyens de locomotion utilisés par l'homme pour nous lancer dans les vitesses futures.

On parle depuis toujours des fusées et on les donne comme devant être le moyen à venir de circuler autour de la terre et... ailleurs!

Cependant, les obus les plus rapides sortent du canon à la vitesse de 1 km. 500 à la seconde, donc 5.400 kilomètres à l'heure! Les fusées expérimentées jusqu'ici sont plus rapides et atteignent 2 kilomètres à la seconde, soit 7.200 kilomètres à l'heure.

Une fusée destinée à sortir de la zone d'action de la pesanteur, pour aller de la terre à la lune, par exemple, devrait avoir une vitesse de 10 kilomètres à la seconde. Pauvre terre qui ne tourne qu'à 463 mètres à la seconde, soit 1.666 kilomètres à l'heure!

Les travailleurs de la mer

Les travailleurs de la mer, publiés en 1866, sont un des romans les plus célèbres de Victor Hugo. Le grand poète écrivit cette œuvre à Guernesey, où il était exilé pendant que la France était sous le gouvernement tyrannique de Napoléon III. Le poète avait alors 64 ans.

Le capitaine, debout sur le pont de commandement, entre les deux tambours, regardait fixement le timonier. Il répéta entre les dents : Ivrogne! L'honnête Tangrouille baissa la tête.

Le brouillard s'était développé. Il occupait maintenant près de la moitié de l'horizon. Il avançait dans tous les sens à la fois; il y avait dans le brouillard quelque chose de la goutte d'huile. Cette brume s'élargissait insensiblement. Le vent la poussait sans hâte et sans bruit. Elle prenait peu à peu possession de l'Océan. Elle venait du Nord-Ouest et le navire l'avait devant sa proue.

Ce point d'entrée dans le brouillard était encore à une demi-lieue environ. Si le vent changeait, on pouvait éviter l'immersion dans la brume; mais il fallait qu'il changeât de suite. La demi-heure d'intervalle se comblait et décroissait à vue d'œil; la *Durande* marchait, le brouillard marchait aussi. Il venait au navire et le navire allait à lui.

Clubin commanda d'augmenter la vapeur et d'obliquer à l'Est.

On côtoya ainsi quelque temps le brouillard, mais il avançait toujours. Le navire pourtant était encore en plein soleil.

Le temps se perdait dans ces manœuvres qui pouvaient difficilement réussir. La nuit vient vite en février.

Le Guernesiais considérait cette brume. Il dit aux Malouins :

— Que c'est un hardi brouillard.

— Une vraie malpropreté sur la mer, observa l'un des Malouins.

L'autre Malouin ajouta :

— Voilà qui gâte une traversée.

Le Guernesiais s'approcha de Clubin.

— Capitaine Clubin, j'ai peur que nous ne soyons gagnés par le brouillard.

Clubin répondit :

— Je voulais rester à Saint-Malo, mais on m'a conseillé de partir.

— Qui ça?

— Des anciens.

— Au fait, reprit le Guernesiais, vous avez eu raison de partir. Qui sait s'il n'y aura pas tempête demain? Dans cette saison on peut attendre pour du pire.

Quelques temps après la *Durande* entrait dans le banc de la brume.

Ce fut un instant singulier. Tout à coup, ceux qui étaient à l'arrière ne virent plus ceux qui étaient à l'avant. Une molle cloison grise coupa en deux le bateau.

Puis le navire entra dans la brume.

La déviation à l'Est était sans but désormais. Le capitaine remit le cap sur Guernesey et augmenta la vapeur.

Le passager guernesiais, rôdant autour de la chambre à feu, entendit le nègre Imbrancam qui parlait au chauffeur son camarade. Le passager prêta l'oreille. Le nègre disait :

— Ce matin, dans le soleil, nous allions lentement, à présent dans le brouillard nous allons vite.

Le Guernesiais revint vers le sieur Clubin.

— Capitaine Clubin, il n'y a pas de soin, pourtant ne donnons-nous pas trop de vapeur?

— Que voulez-vous, monsieur? Il faut bien regagner le temps perdu par cet ivrogne de timonier.

— C'est vrai, capitaine Clubin

Et Clubin ajouta :

— Je me dépêche d'arriver. C'est assez du brouillard, ce serait trop de la nuit.

Le Guernesiais rejoignait les Malouin et leur dit :

— Nous avons un excellent capitaine.

Vers deux heures, la brume était si épaisse que le capitaine dut quitter la passerelle et s'approcher du timonier. Le soleil s'était évanoui, tout était brouillard. Il y avait sur la *Durande* une sorte d'obscurité blanche. On naviguait dans la pâleur diffuse. On ne voyait plus le ciel, on ne voyait plus la mer.

Il n'y avait plus de vent.

Le bidon à térébenthine suspendu à un anneau sous la passerelle des tambours n'avait pas même une oscillation.

Les passagers étaient devenus silencieux.

Toutefois le Parisien, entre ses dents, fredonnait la chanson de Béranger : *Un jour le bon Dieu s'éveillant.* . . .

Un des Malouins lui adressa la parole.

— Monsieur vient de Paris?

— Oui, monsieur. *Il mit la tête à la fenêtre.*

— Qu'est-ce qu'on fait à Paris? *Leur planète a péri peut-être.*

— Monsieur, à Paris, tout marche de travers.

— Alors, c'est sur terre comme sur mer.

— C'est vrai que nous avons là un fichu brouillard.

— Et qui peut faire des malheurs.

Le Parisien s'écria :

— Mais pourquoi des malheurs? A propos de quoi, des malheurs! A quoi ça sert-il, des malheurs? C'est comme l'incendie de l'Odéon. Voilà des familles sur la paille. Est-ce que c'est juste? Tenez, monsieur, je ne connais pas votre religion, mais moi je ne suis pas content.

— Ni moi, dit le Malouin.

— Tout ce qui se passe ici-bas, reprit le Parisien, fait l'effet d'une chose qui se détraque. J'ai dans l'idée que le bon Dieu n'y est pas.

Le capitaine Clubin, qui s'était approché des deux causeurs, posa sa main sur l'épaule du Parisien.

— Chut! dit-il. Monsieur prenez garde à vos paroles. Nous sommes en mer.

Personne ne dit plus mot.

Au bout de cinq minutes, le Guernesiais, qui avait tout entendu, murmura à l'oreille du Malouin :

— Et un capitaine religieux!

Le brouillard fait le silence sur l'Océan; il assoupit la vague et étouffe le vent. Dans ce silence, le râle de la *Durande* avait on ne sait quoi d'inquiet et de plaintif.

Tout à coup Clubin cria :

— Faichieu! tu viens de donner un faux coup. Tu vas nous faire des avaries. Tu mériterais d'être mis aux fers. Va-t'en, ivrogne!

Et il prit la barre.

Le timonier, humilié, se réfugia dans les manœuvres de l'avant.

Le Guernesiais dit :

— Nous voilà sauvés.

La marche continua, rapide.

Vers trois heures, le dessous de la brume commença à se soulever et l'on revit de la mer.

Une reprise de vent, à ce point critique de la journée, est peu désirable. C'est souvent une annonce d'ouragan.

Du reste, s'il y avait de la brise, on la sentait à peine.

Clubin, l'œil sur l'habitacle, tenant la barre et le gouvernail, mâchait entre ses dents des paroles comme celles-ci qui arrivaient aux passagers :

— Pas de temps à perdre. Cet ivrogne nous a retardés.

Son visage était d'ailleurs absolument sans expression.

Le Guernesiais, armé de sa longue-vue, se tenait comme une vedette à l'avant du bâtiment.

Une éclaircie se fit, puis s'effaça.

— Capitaine Clubin!

— Qu'y a-t-il?

— Nous gouvernons droit sur les Hanois.

— Vous vous trompez, dit froidement Clubin.

Le Guernesiais insista :

— J'en suis sûr.

— Impossible.

— Je viens d'apercevoir du caillou à l'horizon.

— Où?

— Là.

— C'est le large. Impossible.

Et Clubin maintint le cap sur le point indiqué par le passager.

Le Guernesiais ressaisit sa longue-vue.

Un moment après il courut à l'arrière.

— Capitaine!

— Eh bien?

— Virez de bord.

— Pourquoi?

— Je suis sûr d'avoir vu de la roche très haute et tout près. C'est le grand Hanois.

— Vous aurez vu du brouillard plus épais.

— C'est le grand Hanois. Virez de bord, au nom du ciel!

Clubin donna un coup de barre.

On entendit un craquement sourd. La *Durande* s'arrêta net.

Un long cri éclata sur le navire.

— Nous sommes perdus.

La voix de Clubin, sèche et brève, domina le cri.

— Personne n'est perdu. — Et silence!

Clubin commanda : « La chaloupe à la mer. »

. . . . . .

La chaloupe s'enfonça dans le brouillard et s'effaça.

On ne vit plus rien.

Clubin resta seul.

BON DE CONCOURS N° 118

CONCOURS HEBDOMADAIRE

DESSINS CHIFFRÉS

Chacun de ces trois dessins a été fait avec des chiffres de 0 à 9, sans qu'ils soient jamais répétés. Il est évident que vous pouvez changer l'expression de ce personnage et de ces animaux en changeant la forme de vos chiffres. Par le même procédé, vous pouvez trouver aussi d'autres combinaisons originales. Envoyez-nous des dessins chiffrés avant le mardi 8 mars, 51 rue Monsieur-le-Prince, Paris (6e). Les meilleurs envois seront reproduits et récompensés par de jolis prix.

VARIÉTÉS

DEVINETTE

Combien de mots peut-on former avec M.O.I.R.E. ?

PROBLÈME

Au cours d'une randonnée dans la campagne, un chasseur rencontre 2 bergers qui s'apprêtaient à prendre leur repas. Le chasseur, qui a faim, leur demande de partager avec eux. Ils acceptent : Nous avons des fromages, dit l'un d'eux. Moi, j'en ai 3 et mon camarade en a 5. Au moment de partir, le chasseur laisse à ses compagnons 8 pièces de 2 francs. Combien de pièces reviendra-t-il à chacun ?

LETTRES A REMPLACER

Remplacez les points par des voyelles et vous obtiendrez 3 proverbes.

N. d.t.s j.m..s F.nt..n. j. n. b..r.. p.s d. t.n ...

P..rr. q.. r..l. n'.m.ss. p.s m..ss.

MOTS EN CARRÉ

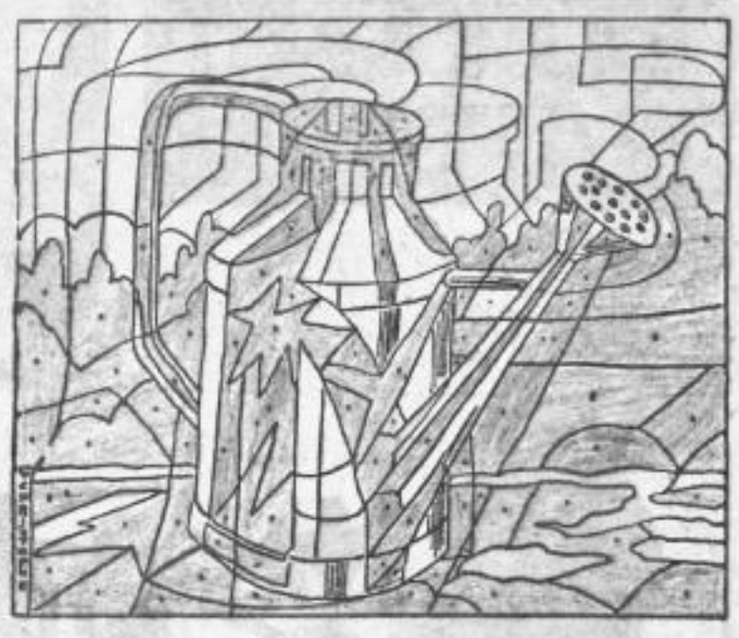
× × × × De sa peau on fait des chaussures.
× × × × Ville française dont les habitants furent persécutés.
× × × × Bel oiseau d'Orient.
× × × × Mademoiselle en anglais.

LE PAYS INCONNU

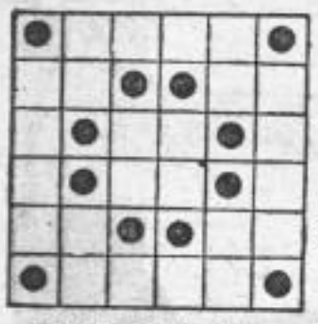
Un touriste visite un pays inconnu. Quel est ce pays et de quel pays est ce visiteur.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE



Colorier en noir les cases marquées d'un point.



Solution du problème.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 117

Homonymes. — WWW. — Fraise. — Têt. — Et.

Charade. — Raie-Voi-Ver (Revolver).

Devinette géographique. — Espagne, Andorre, Monaco, Italie, Suisse, Luxembourg, Allemagne, Belgique.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 117

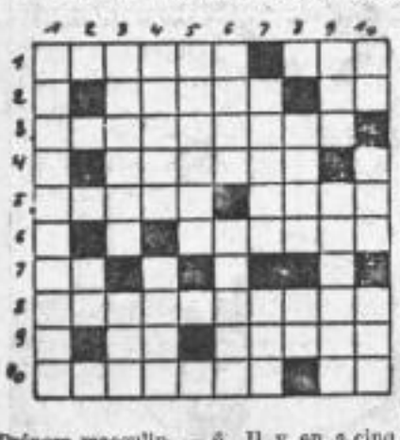
Horizontalement. — 1. Supérieure. — 2. Rhin. Sot. — 3. Affamé. — 4. Résine. — 5. Montrée. — 6. Son. Eiffel. — 7. Al. Effet. — 8. Mesure. — 9. Noël. Roc. — 10. ER. Assiège.

Verticalement. — 1. Soir. Saine. — 2. Emoi. Or. — 3. Prison. Me. — 4. Eh. IN. Cela. — 5. Riante. — 6. Inférieurs. — 7. Effroi. — 8. U. S. A. (Etats-Unis). Efface. — 9. Rome. EE. — 10. Été. Ultime.

MOTS CROISÉS DU N° 118

Horizontalement. — 1. Crustacés comestibles, munis de fortes pinces, Avec qui on est Bé d'une affection réciproque. — 2. Jeanne d'Arc y fut brûlée. Terminaison d'infinitif. — 3. Animaux articulés à huit pattes et sans ailes. — 4. Etat de l'Amérique du Sud. — 5. Fidèle ami à quatre pattes. Bénéfice. — 6. Un vieillard l'est généralement. — 7. Possessif. — 8. Qu'on ne peut nier. — 9. Note. Tout fruit ou semence qui ne présente qu'un petit volume. — 10. Ce qui est reçu en argent ou en nature. Conjonction.

Verticalement. — 1. Qui prépare ou vend de la chair de porc. — 2. Division du temps. — 3. Péninsule à l'ouest de l'Asie méridionale. Titre de noblesse. — 4. Avaler un liquide. Tout animal. — 5. Prénom masculin. — 6. Il y en a cinq : la vue, l'odorat, l'ouïe, le toucher et le goût. Partie de la main. — 7. Tombe en flocons blancs et légers. Mesure agraire. — 8. Mouvement subit avec effort. La moitié du nom d'un gâteau. — 9. Possessif. Pays d'Europe. — 10. Terminaison d'infinitif. Animal têtu. Terminaison de conjugaison.



NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros.. .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3 ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1 ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2 ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Étranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

LA HOLLANDE

Plus loin que la Belgique est un charmant petit pays : la Hollande. Si vous prenez une carte de géographie et cherchez la Hollande, vous serez très étonnés, lorsque vous l'aurez trouvée, qu'un pareil amas de petits morceaux de terre ait pu constituer un pays. La mer a mordu ses bords. Comme si forte mâchoire y a creusé des golfes profonds ! Avec quelle rage elle a dû jeter de côté tantôt des grosses îles, tantôt de minuscules îlots ! On croirait voir un jeu de *puzzle* quand les bizarres découpages de bois sont étalés pêle-mêle sur la table. Mais les Hollandais sont très forts aux jeux de patience : ils ont su rassembler les morceaux, faire un beau dessin de la Hollande, et mettre de jolies couleurs, sur ce dessin.

C'est bien un pays découpé que cette Hollande, découpé par la mer, découpé par de grands fleuves et leurs multiples bras ou affluents ; c'est là qu'aboutissent le Rhin, la Meuse l'Escaut. En ces régions complètement plates, ils s'étalent, vont lentement. De gros chalands les descendent ou les remontent, offrant à l'arrière des rangées de géraniums sur les fenêtres aux rideaux bien tirés. Et les Hollandais ont réuni entre eux tous ces fleuves par des canaux, il y a autant de canaux que de routes. Mais il est plus agréable de suivre ces voies d'eau, leurs quais tranquilles et leurs beaux arbres. Et l'hiver, quand les canaux sont gelés, quelles bonnes courses on y peut faire à patins ou en traîneau ! Cette façon de diriger à son gré l'eau des fleuves tient du prodige. Il y a de nombreuses écluses, et des ponts-levis, de petits canaux qui ne servent qu'à arroser les champs. Beaux champs où de larges chevaux, puissants de cou et de pattes, tirent la herse et la charrue, herbages très verts où se promènent d'énormes vaches luisantes (on doit les brosser trois fois par jour !) Au printemps, des champs entiers se couvrent de fleurs éclatantes, les célèbres tulipes exportées dans le monde entier. De nombreux moulins à vent, qui souvent servent à monter l'eau, épargnant aux hommes un dur travail, tournent sans arrêt : la mer est si proche et le vent n'a pas la plus petite colline contre lui.

Comme les villages sont gracieux avec leurs maisons basses, peintes à neuf, leurs doubles fenêtres, leurs portes cirées ; on surprend des scènes familiales : le père, en sabots sur le seuil, fume tranquillement sa pipe, surveillant du coin de l'œil ses enfants qui jouent au bord du canal ; le grand-père dort dans un large fauteuil sculpté ; une maman toute ronde et sa fille toute rose frottent énergiquement l'une le parquet, l'autre les meubles : il faut que ça brille... Dans ce village, presque entièrement bâti sur l'eau, on circule beaucoup en barque ; de larges barques sont chargées de fleurs et de légumes. Le dimanche matin, un gai carillon secoue le vieux beffroi ; tout le monde se hâte vers l'église, le marché, le café. On a mis ses beaux habits ; les vieux ont le costume du pays, les hommes en pantalon bouffant et petite calotte ronde, les femmes avec leurs jolis bonnets blancs à dentelle sur lesquels tremblent des pendeloques d'or, et le fichu bien épinglé en pointe, et la jupe aux larges plis. L'après-midi on se réunira en famille devant un pot de bière, ou on ira, en famille encore, faire une promenade. Qui n'a pas sa bicyclette ? Un jeune marié fait du *tandem* ; mais le père de famille a un cycle à plusieurs selles : on peut monter ainsi à trois ou quatre personnes sur un vélo, et on construit des tricycles sur lesquels peuvent prendre place plusieurs générations, et peut-être même des cousins ! Heureusement, il n'y a jamais de côtes à grimper...

Ce petit pays de Hollande a réussi de toutes les façons : ses habitants ont su être de bons cultivateurs, de grands marins qui ont installé dans tous les coins du monde des comptoirs de commerce et qui actuellement continuent d'exploiter une partie des Indes ; ils ont créé une industrie prospère, fabriquant surtout des objets de précision (des lampes de T. S. F., par exemple), ils ont été d'admirables ouvriers d'art pour la porcelaine, la dentelle, la bijouterie... Ils ont eu des peintres de génie qui s'appelaient *Frans Hals*, *Ver Meer*, *Quentin Metsys*... et surtout *Rembrandt*. Les villes de Hollande montrent de splendides monuments gothiques ou renaissance, des églises, des hôtels de ville, des beffrois, des halles, tantôt avec des murs épais, des colonnes puissantes, des créneaux, tantôt avec une délicate dentelle de pierre qui court entre les arcades jusqu'au clocher.

Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que le père de celui qui sera plus tard le tsar Pierre le Grand, empereur du plus grand pays d'Europe, ait envoyé son fils dans cette petite Hollande pour faire apprécier au jeune homme le travail bien fait, la pensée juste. On montre encore au village de Zaandam la petite maison de bois où il vécut ; il venait là pour étudier sur les chantiers la construction des navires. Et c'est sans doute parce qu'il connut Amsterdam, la plus grande ville de Hollande, Amsterdam où toutes les maisons à pignons, aux étroites façades, sont bâties sur pilotis, s'alignent le long des canaux, couvrent 90 petites îles, Amsterdam où les ponts se comptent par centaines, qu'il conçut le projet hardi de construire « sa ville », une ville de granit face à la mer Baltique, en un endroit où n'existaient alors que des marais, Petrograd, la ville de Pierre, qui s'appelle maintenant Leningrad !

Mais la Hollande elle-même a fait mieux que de construire une ville sur un marais : elle a en plusieurs endroits chassé la mer pour lui prendre du terrain ! Si vous alliez en Hollande, ce qui vous frapperait le plus serait de voir presque partout les canaux plus hauts que les champs d'alentour ; parfois les péniches dominent le toit des maisons ; ainsi, par des digues puissantes, l'eau des fleuves comme l'eau de la mer est retenue, et ne peut envahir les champs, les villes. Quel effort cela représente ! Et les Hollandais continuent de lutter contre la mer qui ailleurs abat des falaises. Depuis dix-huit ans ils travaillent à barrer par une muraille de béton le grand golfe du Zuyderzée de façon à récupérer sur la mer 300.000 hectares ! Actuellement toutes les digues sont terminées : 130 kilomètres de long. La mer est arrêtée par une digue large de 120 à 150 mètres à la base, dépassant de 7 mètres le niveau de la mer et large au sommet de 90 mètres ; une double ligne de chemin de fer y court à côté d'une route et d'un trottoir cyclable. Il faut compter des années pour rejeter avec des pompes vers l'extérieur toute l'eau emprisonnée : deux stations modernes de pompage utilisant de puissantes machines refoulent 150 millions de mètres cubes par an ! Il faut ensuite, dès que le sol est sec, y mélanger des engrais, le retourner à la charrue, y tailler avec des pelles à vapeur des canaux d'irrigation. Et voici que naît, protégée contre la tempête par une véritable forteresse, une nouvelle terre fertile : un *polder*. Vous comprenez maintenant d'où vient l'aspect si particulier, tout « en creux » de ce paysage, et la raison pour laquelle on appelle aussi la Hollande : *les Pays-Bas*.

Quel courage ont montré les Hollandais quand, pour empêcher Louis XIV d'envahir leur pays, ils n'hésitèrent pas à l'inonder en ouvrant les digues et les écluses !

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR

Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME

Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de

— 16 francs franco —

15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

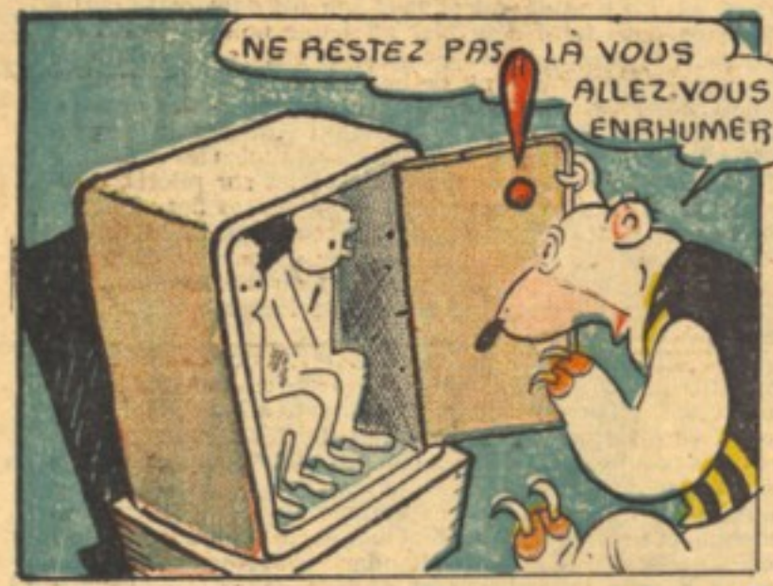
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

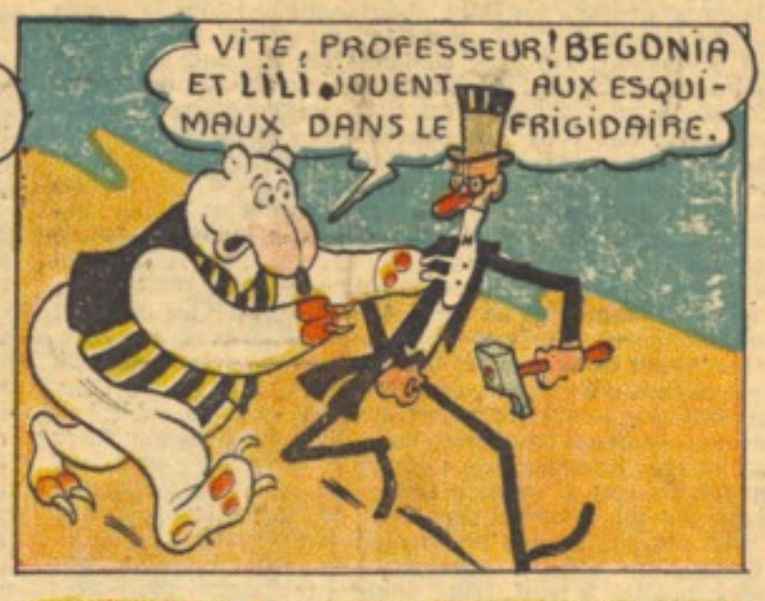
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 56.993.

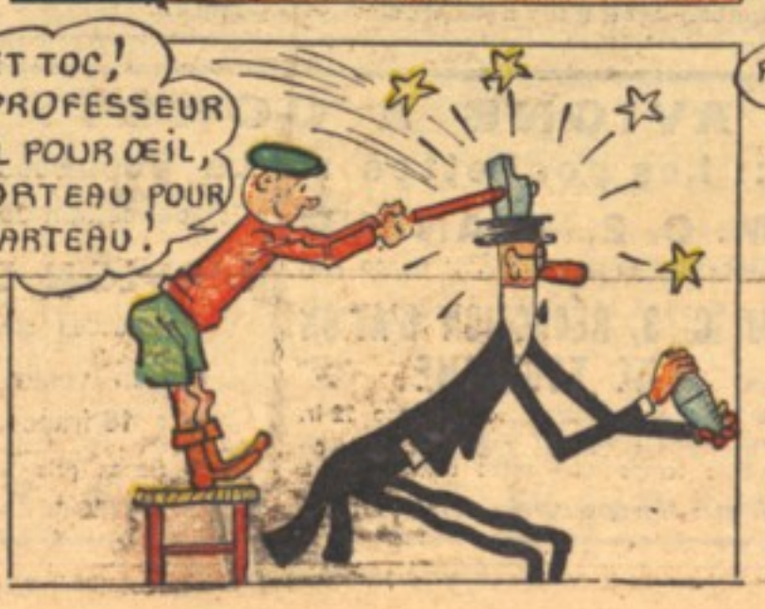
TOTO ET TOUTOUNE

RÉSUMÉ : JACK-STRONG TOTO ET TOUTOUNE ÉCOUTENT LEUR AMI PANTHÈRE-NOIRE QUI LEUR RACONTE QUE SOUS LES ORDRES DU CRIMINEL MOERDER DES HOMMES BLANCS ONT CONSTRUIT UNE VILLE MYSTÉRIEUSE DANS LA JUNGLE....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA







mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 119. JEUDI 10 MARS 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI EST HOSTILE AUX NÈGRES. IL S'EST LAISSÉ PRENDRE EXPRÈS PAR DES MEMBRES DE CETTE SOCIÉTÉ POUR DÉCOUVRIR LE CHEF. UN ENFANT, CHARGÉ D'UN MESSAGE, TOMBE D'UN TRAIN QU'IL AVAIT PRIS EN FRAUDE.

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai reçu la lettre suivante que je vais recopier ici :

Il y a bien longtemps que je lis *Mon Camarade*. C'est un journal très bien rédigé et c'est pourquoi je t'écris, si tu permets que je te tutoie. Voici mon identité : Claude Lévy, quinze ans au mois de mars prochain, le 4. *(Mon petit camarade Claude aura donc quinze ans passés quand sa lettre paraîtra.)*

Je suis immobilisé depuis quatre ans. Je lis, je dessine, je fais des études, sans cela je m'ennuierais. J'ai une belle collection de timbres-poste. Voudrais-tu m'accepter comme président d'un club d'immobilisé que j'ai envie de fonder en France et aux Colonies ?

Je t'envoie et je t'enverrai de belles images pour que tu puisses les distribuer aux enfants qui s'ennuient. Je voudrais aussi que soit créée une rubrique : « *Les Immobilisés* » de *Mon Camarade* où les petits malades pourraient correspondre. Et enfin, quand j'aurai d'autres projets je te les raconterai.

Claude Lévy,
Hôpital de la Salpêtrière, salle Magendie, Paris (13e).

Il y a déjà beaucoup de mes petits camarades qui m'ont écrit pour me demander de créer, dans Mon Camarade, *un « Coin des Petits Immobilisés », comme il en existe déjà dans plusieurs journaux.*

Et c'est une grande et belle idée. Parce que c'est bien, de la part des petits garçons ou des petites filles qui ont toute leur santé, de toutes jambes pour courir et des poings solides pour (des fois) se bagarrer avec leurs petits amis, de penser qu'il y a, derrière les murs des hôpitaux, des petits garçons ou des petites filles de leur âge, qui sont moins heureux qu'eux et qui sont immobilisés pendant des semaines, des mois et, souvent même, des années, par un accident ou par une maladie.

C'est parce que cette idée est très belle que je publie, aujourd'hui, la lettre de Claude Lévy, qui est déjà (comme il le dit dans sa lettre), immobilisé depuis quatre années.

Quand Claude Lévy demande à être président d'un club qu'il veut fonder en France et aux Colonies, ça veut dire qu'il serait très heureux d'entrer en correspondance avec des petits garçons ou des petites filles qui, comme lui, sont immobilisés dans des hôpitaux de France ou des Colonies, et c'est pour que la voix de Claude Lévy soit entendue que j'ai publié sa lettre. J'espère que Mon Camarade *pénètre dans des hôpitaux où la voix de mon petit camarade Claude sera entendue; que des petits immobilisés lui enverront des lettres amusantes, des histoires, des timbres-poste ou des images à échanger, et que tous, du fait de cette correspondance, s'ennuieront moins dans les heures que leur laissent leurs études ou leurs distractions.*

Mais je pense aussi que les petits camarades valides doivent aussi songer à Claude Lévy et à ses pareils; qu'ils doivent lui écrire, se mettre en rapport avec eux, peut-être demander s'ils peuvent aller le voir, lorsqu'ils habitent dans la même ville.

Et je pense encore que ce n'est pas la dernière fois que je pourrai parler ici des petits immobilisés; que cette première lettre va m'en faire recevoir des tas d'autres sur le même sujet, et que je pourrai bientôt, grâce à ces lettres, demander à ces messieurs-dames de la Rédaction d'ouvrir dans les colonnes du journal ce « Coin des Petits Immobilisés » que réclame à si juste titre Claude Lévy et d'autres lecteurs.

Je dois vous dire aussi que Claude Lévy m'a envoyé au moins une centaine de jolies images du Chocolat NeCé, représentant des scènes extrêmement jolies et intéressantes. Comme me le demande Claude Lévy, je tiens ces images à la disposition des petits immobilisés qui s'ennuient et qui me les demanderont.

Voici, maintenant, une très jolie lettre que j'ai reçue du Club des Castors de Sceaux. Des clubs des castors il n'y en a plus seulement maintenant qu'à Bagneux, comme je vous l'ai dit dans une de mes dernières lettres, mais au moins dans dix villes des environs. Et c'est rudement bien. Et ça me donnera, j'en suis sûr, l'occasion de reparler un jour prochain de ces fameux Castors dont mon amie Denise Buisson raconte dans sa lettre les dernières bonnes actions :

Des enfants espagnols sont arrivés, le 15 janvier, à Châtenay-Malabry.

Aussitôt que les Castors ont su cela, ils ont fait une collecte dans leurs écoles parmi les copains et les instituteurs et ils ont ramassé une somme de 95 francs. C'est beaucoup, 95 francs, surtout si on réussit à les récolter dans une seule journée.

Puis les Castors sont allés acheter des bonbons, des fruits et des gâteaux. Tu penses s'ils étaient contents les petits Espagnols.

A Châtenay-Malabry, il y a eu un arbre de Noël pour les enfants des chômeurs. Le Club des Castors de Sceaux, il a appris cela. Ils ont demandé aux dirigeants de la fête de bien vouloir que les enfants espagnols y soient invités. Les Castors ont payé les jouets qui ont été offerts. Les dirigeants ont accepté et les petits Espagnols sont venus. En remerciement, ils ont chanté, et très bien chanté, des chants de leur pays. C'était d'autant mieux qu'ils chantent si bien qu'ils n'avaient pas de dirigeant. Ils ont vu le cinéma du club, qui leur a offert des jouets et du goûter et ils étaient bien contents, nos petits camarades espagnols. Le Club des Castors a eu là une bien bonne idée.

Je suis bien de l'avis de Denise Buisson. Le Club des Castors de Sceaux a de bien bonnes idées et fait du bon travail. Et vivent les Castors de la Vallée de la Bièvre et des environs.

Je vous serre la main à tous et à toutes.

Janot,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Une exposition de dessins d'enfants : aquarelles, crayons de couleurs, etc., aura lieu fin mars à la maison de la Culture de Paris, par la Fédération de l'Enfance. Si vous voulez exposer, envoyez-nous vos dessins avec votre nom, votre adresse et votre âge; nous les transmettrons aux organisateurs.*

LE COURRIER DE JANOT

Jacques Cherrier, Limours : Merci de ton envoi au concours. Nous avons renoncé à faire des découpages dans notre journal parce que cela n'avait pas beaucoup de succès. Nous donnerons une liste des lots du concours avec les résultats. — *Rose Hernandez*, Villequier-s-s : Ton histoire, *Les Crimes de Mademoiselle Odette*, n'était pas tout à fait au point, mais je pense que l'on publiera l'une des histoires que tu envoies cette fois-ci. Nous voulons multiplier les pages consacrées aux histoires de lecteurs. Nous transmettons tes félicitations à Louis Chassagne qui, à ton avis — et au mien — « écrit merveilleusement tout ce qu'il raconte ». — *Un bon Lecteur*, de St-Brieuc : Je t'indique que le prix de l'insigne de notre Club est de 1 fr. 50. Si tu veux, je pourrai te l'envoyer et tu nous régleras par timbres-poste. Fais-nous parvenir tes amusements. — *Marius Cozzani* : Merci de ta gentille lettre, mais tu as oublié de donner le nom de la ville où tu habites : il nous est bien difficile de te répondre. Envoie-nous une autre lettre avec ton adresse complète et des détails sur le Club dont tu parles.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Lazarille de Tormès, pauvre espagnol du XVIe siècle, après une vie de misère et de nombreuses aventures, rencontre son ancien maître l'écuyer qui lui raconte sa vie.*

Chapitre XXI. — Lazarille se résout à faire un voyage aux Indes. Il rencontre l'écuyer, son vieux maître, qui lui raconte ses aventures.

« Après avoir pris cette information, je me rendis chez un de mes anciens voisins, je fis publier mon retour dans le village. Celui qui s'était emparé de mon bien en fut surpris. Il ne put pas me méconnaître. Mon absence n'avait pas été assez longue pour donner lieu à cela.

« Nous en vînmes à un accommodement ; il m'offrit de me nourrir à sa table tant que je m'y trouverais bien, sinon de me faire un présent considérable, et qu'ainsi je le laisserais en repos.

« J'acceptai le premier parti, sans pourtant m'engager à rien, mais, auparavant, je voulus régler qu'il me donnerait du moins la seconde place à sa table; qu'il me saluerait dans les occasions, en disant : Serviteur, et qu'il ne serait jamais parlé de Dieu vous garde. J'aurais plutôt tout abandonné que de me relâcher sur ce point.

« Avec cet accommodement, je passai deux années dans notre lieu, traînant l'épée, et honoré à souhait des paysans; mais enfin cette vie fainéante commença à m'ennuyer, et, m'apercevant, d'ailleurs, que l'on se familiarisait trop avec moi dans cette maison, je ne voulus plus me tenir au premier marché que j'avais fait avec le gentilhomme, et je lui fis entendre que je voulais aller à l'armée.

« Il fut bien aise, de son côté, de se décharger de moi, et il me portait sur ses épaules. Il me donna donc fort généreusement un cheval de son écurie, et de l'argent qui m'était nécessaire pour me mettre en campagne; moyennant quoi je lui fis une cession de tous mes biens et prétentions en bonne forme, et je pris congé pour jamais du lieu de ma naissance.

Chapitre XX. — L'Ecuyer continue le récit de ses aventures. Il s'associe avec Lazarille pour faire le voyage des Indes, et s'enfuit la nuit, avec les habits et le bissac de Lazarille.

« Ce n'avait point été mon dessein, continua mon ancien maître l'écuyer, d'aller à l'armée ; et, à un quart de lieue de mon village, je quittai la route de Catalogne pour prendre celle de Madrid où j'espérais faire fortune avec moins de danger. Car, à te dire la vérité, quoique j'eusse porté l'épée toute ma vie, je n'ai jamais eu beaucoup de penchant pour les armes; et comme j'ai toujours eu le cœur grand et les inclinations élevées, je me suis volontiers réglé sur les grands de notre nation, qui croient que tous les emplois de la guerre sont au-dessous d'eux, et qu'il y a de la bassesse à servir l'armée.

« Pour abréger, j'arrivai à Madrid; je vendis mon cheval, je louai une chambre un peu propre, et je commençai à reconnaître la ville.

Des pêcheurs me trouvèrent sans mouvement sur la plage.

« Mais un laquais me vola. Je restai avec dix pistoles seulement dans ma bourse; il m'en fallait mettre la moitié, pour le moins, à réparer une partie du désordre que le fripon de laquais avait fait dans mon ménage. Il fallait, avec cela, subsister, et je ne le pouvais pas faire longtemps sans emploi. »

L'écuyer finit le conte de ses aventures, en me faisant connaître l'extrémité de sa misère. Ses habits étaient effectivement si méchants et tellement déchirés, que son corps y paraissait au travers; son chapeau, ses bas, enfin, tout ce qui servait à le couvrir ne valait pas vingt sols.

Je fus tellement touché de compassion, que je lui offris de souper et de coucher avec moi; ce qu'il accepta, sans se faire beaucoup prier. Je me mis aussitôt à le consoler le mieux que je pus, et lui dis que, puisque nous étions tous deux réduits à aller chercher aux Indes le bien que la fortune nous avait refusé dans notre pays, nous devions louer Dieu de l'heureuse rencontre qui nous avait mis ensemble; que nous nous entr'aiderions l'un et l'autre; et que c'était toujours une grande consolation d'avoir un ami à qui se confier, dans un voyage aussi long que celui que nous allions entreprendre.

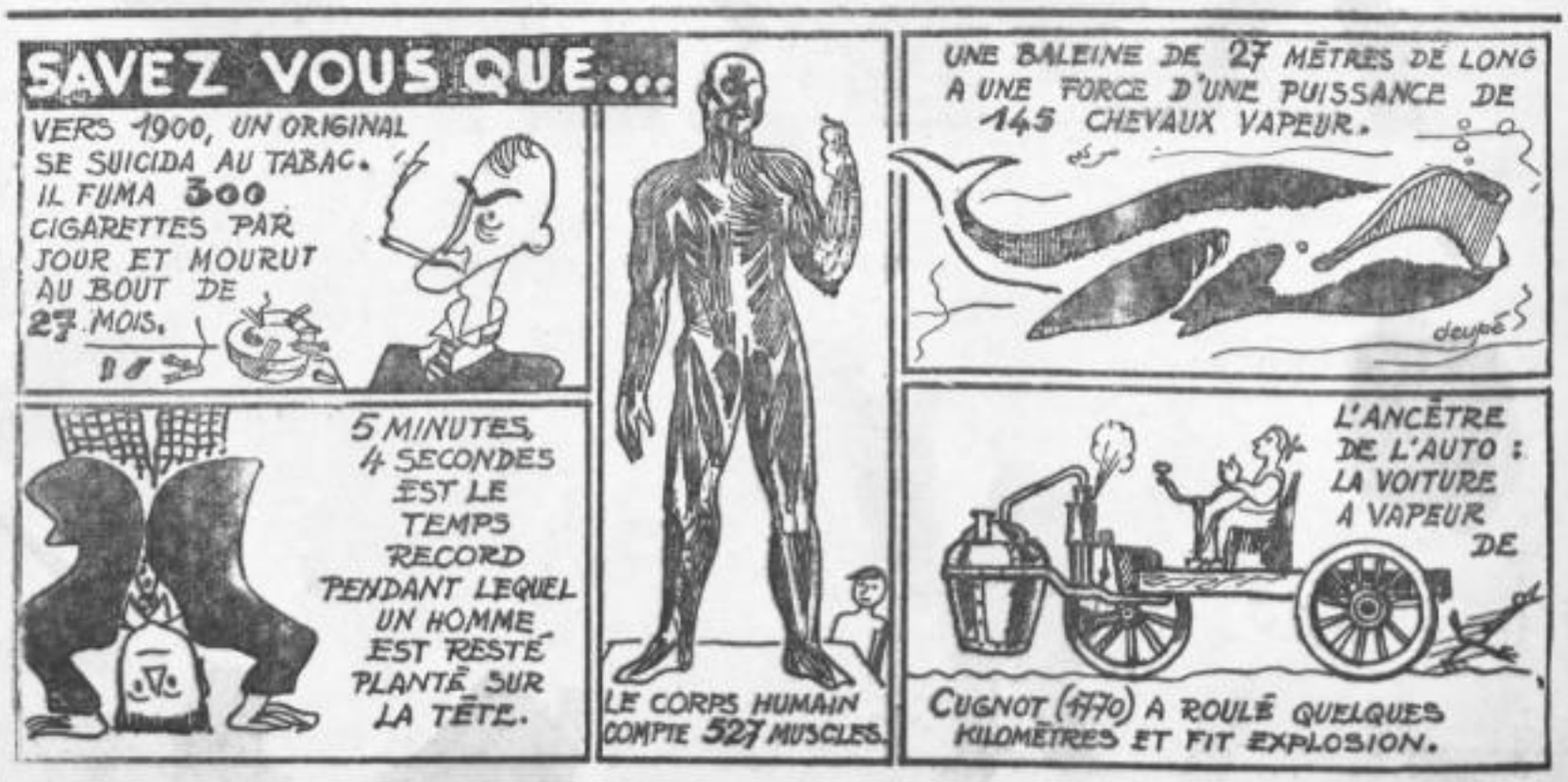
Nous nous mîmes à souper, nous bûmes à la conservation de notre santé et jurâmes de vivre toujours en bons amis et camarades. Après le souper, nous allâmes coucher tous deux ensemble : nous continuâmes, dans le lit, de parler des projets de notre voyage pour les Indes, et nous convînmes entre autres qu'il retiendrait son nom de Don Alonzo Fanegada, et que je prendrais celui de mon père, et me nommerais Don Lazaro Gonzalez; que je me dirais gentilhomme aussi bien que lui, car il est bon et fort aisé de s'enoblir dans le pays où l'on n'est pas connu. Enfin, après plusieurs raisonnements, et mesures que nous avions prises, nous nous endormîmes assez tard.

Le lendemain, étant réveillé, je voulus me lever; mais croyant prendre mes habits, je fus fort surpris de ne les point trouver, non plus que l'écuyer, qui était décampé à la pointe du jour, avec tout le butin, ne m'ayant laissé que de méchants haillons pour me couvrir.

Je fus tellement saisi de douleur, que je pensai rester mort au lit. Aussi m'eût-il mieux valu mourir alors, que de survivre davantage pour éviter tant de maux que j'ai soufferts depuis. Je m'écriai : « Au voleur ! » et je fis tant de bruit, que les gens de la maison montèrent à ma chambre.

Ils me trouvèrent nu comme un nageur, cherchant de quoi me couvrir par tous les coins de la chambre. Ils riaient comme des fous, et je jurais comme un charretier embourbé. Je donnais au diable le voleur et le fanfaron, qui m'avait entretenu toute la nuit de ses histoires, de la grandeur de sa personne et de sa race.

Le seul remède que j'eus à prendre fut de voir si les habits de mon assassin d'écuyer me pourraient servir jusqu'à ce que Dieu m'en donnât d'autres; mais c'était un labyrinthe, sans commencement et sans fin. Il n'y avait pas de différence entre les chausses et le pourpoint. Je mis les jambes aux manches, et les chausses à mes bras sans oublier les bas, qui ressemblaient aux manches d'un jacobin. Les souliers m'eussent pu servir de sandales, s'ils eussent eu des semelles. J'enfonçais le chapeau sur ma tête, et le mis, à cause qu'il me sembla moins gras. Je passerai sous silence la bonne compagnie de gens à pied et à cheval dont je me trouvais garni.



Chapitre XXIII. — LAZARILLE S'EMBARQUE A CARTHAGÈNE. LE VAISSEAU FAIT NAUFRAGE A SON RETOUR DES INDES. IL EST SAUVÉ, AU MOYEN D'UNE PLANCHE QU'IL SAISIT.

Me voyant donc délaissé de tout le monde, et bâti d'une manière si grotesque, je m'acheminai vers Carthagène, à dessein d'y prendre parti, et de m'embarquer pour les Indes.

On se moqua de moi partout où je passai. Les uns me dirent : « Voici un chapeau qui n'est pas mauvais, avec cette belle plume; il ressemble à une coiffe à la flamande »; les autres : « La poupille est à la mode; elle ressemble à un toit à pourceaux, et ne peut être autrement, puisque tu es dedans. Monsieur, me dirent-ils, les poux courent si gros et si gras, que vous les pouvez tuer, et les envoyer tout salés à Mme votre épouse. »

Un traître de garçon me dit : « Lazarille, te voilà plaisamment équipé; tes bas te rendent les jambes comme une grue, tes sandales sont faites à l'apostolique... — C'est, interrompit un officier, qu'il s'en va prêcher l'évangile aux Maures. » Ils m'en dirent de toutes les façons, et me firent tant de honte, que je fus obligé de me retirer à l'écart.

J'eus bientôt trouvé l'occasion de m'engager, je m'embarquai; et, après que nous eûmes fait les provisions de tout ce qu'il fallait pour la subsistance de notre voyage, les matelots tendirent les voiles, et les donnèrent au vent, qui les poussait et les emportait avec une grande légèreté; la terre se cacha à nos yeux, et nous fîmes telle diligence, qu'en moins de trois mois nous arrivâmes à bon port.

Je ne ferai point ici le récit des particularités qui me sont arrivées dans les Indes, non plus que toutes les aventures que nous avons eues à notre retour; il suffira de dire que, lorsque nous étions sur le point de découvrir les côtes d'Espagne, j'étais monté sur le tillac, pour être des premiers à voir cette heureuse terre, qui était alors l'unique but de mes souhaits, et je rêvais agréablement au plaisir que j'aurais à retrouver ma femme et mes enfants, après trois années de dangers et de fatigues, et de leur faire part de la petite fortune que j'avais faite au pays d'où je venais.

Je me voyais devant moi la valeur de quatre ou cinq cents écus de marchandises, avec quoi j'espérais ouvrir une boutique, et, avec mon industrie, faire subsister honnêtement ma famille, que je voulais établir à Cadix, comme lieu le plus propre au commerce que je projetais; mais la fortune n'était pas encore lasse de me persécuter.

Il s'éleva bientôt une tempête horrible. Le pilote et les matelots ayant abandonné notre vaisseau au gré des vents, nous fûmes deux jours entre la vie et la mort.

Les vagues montaient jusqu'aux nues, la tourmente croissait à mesure que notre espérance diminuait : les pilotes et les mariniers nous désespéraient; leurs gémissements et leurs pleurs étaient si grands que je m'imaginais être au sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit, il ne s'entendait rien de ce qu'on commandait; les uns couraient d'une part, les autres de l'autre. Voyant que tous étaient occupés, je me dis en moi-même : « Meure qui voudra, pourvu que je vive »; et, descendant au fond du navire, je trouvai grande abondance de pain, de vin, pâtés et autres délicatesses dont personne n'avait soin.

Je commençai à manger de tout et de remplir mon estomac pour faire provision.

Le capitaine et les gens de considération se sauvèrent dans l'esquif, mais comme je ne faisais pas si bonne figure que ces messieurs, je ne fus pas du nombre de ceux qui entrèrent dedans. Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de vin, et en mis autant dans mon estomac qu'il en put tenir.

Me voyant au dernier danger, lorsque l'eau entrait partout dans le vaisseau, je remontai promptement en haut, et m'étant déshabillé à demi, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous allâmes briser contre un rocher. Et quoique je ne susse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du rivage, où des pêcheurs me trouvèrent sans mouvement, et embarrassé dans la mousse et autres herbes qui naissent dans l'eau.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Ce sont de pauvres chômeurs qui cheminent l'un près de l'autre. C'est l'hiver, ils ont froid, ils ont faim aussi, mais pas d'argent dans leur poche. Ils conservent cependant leur bonne humeur et cet esprit moqueur et bon enfant qui fait dire à l'un d'eux, alors qu'ils passaient devant un atelier de dorure, derrière les vitres duquel on voit travailler des ouvriers :

— Je les envie ceux-là, car tu connais bien le proverbe : qui *dore* dîne.

o

Un paysan était en train de ramasser des champignons dans un bois, lorsque vint à passer le docteur du village : « Comment ça va, père Mathieu? La cueillette est bonne? Mais malheureux, dit-il en regardant le panier, ce sont des champignons vénéneux. Vous allez vous empoisonner!

— Craignez rien pour moi, m'sieu le docteur, c'est pas pour les manger que je les ramasse, c'est pour les vendre! »

o

Nicole serait une gentille petite fille si elle n'était pas colérieuse. Mais à la moindre réprimande, elle se met à gémir, à trépigner, à crier. Sa maman lui ayant refusé un gâteau (elle est aussi très gourmande), la voici qui commence son habituelle comédie. La maman est inébranlable et au bout de dix minutes, Nicole se tait.

« Enfin, c'est donc fini, méchante petite fille? — Non, ce n'est pas fini, répond la rageuse enfant, je me repose. »

Communiqué par Jacques Derrier (Les Molières).

o

Mme Dupont se fait faire un costume tailleur pour le printemps. A l'essayage, elle s'aperçoit que les manches s'arrêtent à 8 centimètres au moins au-dessus du poignet (si c'était la mode elle trouverait cela très bien, mais ce n'est justement pas la mode; aussi est-elle furieuse et sa colère se traduit par d'amers reproches). Mais le tailleur ne s'émeut pas : « Que voulez-vous madame, ce n'est pas de ma faute à moi si vous avez les bras trop longs! »

Le coin des Fillettes

CACHE-CŒUR

Pour ce chaud et pratique fichu prenez de la laine moyenne, des aiguilles aussi. Faites un échantillon de 5 cm. carrés. Conservez-le pour suivre votre travail.

Montez une largeur de 32 cm.

Tricotez toujours à l'endroit, pendant 2 cm. 4. Arrivé là, tricotez en largeur 2 cm. 4 également de points, puis faire : 1 jeté, 1 diminution, 1 maille; reprendre 1 jeté, 1 diminution, 1 maille, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur l'aiguille que 2 cm. 4 de points que vous tricoterez unis. (Vous avez le jour du bas du dos.)

Continuez à tricoter uni, mais faites une augmentation à la fin de chaque aiguille quand il ne vous reste plus que 2 cm. 4; vous obtiendrez ainsi les jours des côtés en même temps que vous arriverez à avoir une largeur de 51 cm. 2. Alors vous ne travaillez plus que sur la moitié (laissez l'autre en attente sur une grosse aiguille de sûreté). On ne fait plus le jour en terminant l'aiguille par une augmentation que d'un côté; de l'autre, l'intérieur, en commençant l'aiguille après 2 cm. 4, on fait une diminution. Quand vous arrivez à 67 cm. 2 de large, faites une diminution des deux côtés en continuant toujours votre jour. Lorsque vous n'avez plus que 4 cm. 2 sur l'aiguille, ne faites plus qu'une diminution au milieu pour terminer.

Faites le second côté comme le premier, mais en sens inverse. Achevez les pointes par une bride. Fixez un bouton à chaque angle du bas du dos.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

MAILLES A L'ENDROIT (3). — Le fil devra toujours être derrière le travail. Introduire l'aiguille droite dans la partie extérieure de l'aiguille gauche. Enrouler le fil de droite à gauche autour de la pointe de l'aiguille droite. Faire sortir le fil par la maille de l'aiguille de gauche. Laisser tomber la maille de l'aiguille de gauche (fig. a).

MAILLES A L'ENVERS. — Le fil devra toujours être devant le travail. Introduire l'aiguille de droite de bas en haut dans la maille de l'aiguille de gauche. Enrouler le fil de droite à gauche autour de la pointe de l'aiguille de droite. Faites sortir le fil et tomber la maille (fig. b).

Le point à l'endroit forme des lignes verticales. Le point à l'envers forme des lignes horizontales.

Les Conseils de tante Camille.

Un col *est monté, en général, à cheval sur le corsage, cousu en dedans et rabattu ensuite, de façon que l'encolure se trouve à l'intérieur du col entre les deux étoffes.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Feuf bouilli en persillade. — *Beurrer un plat, y mettre un lit de chapelure, un hachis de persil et d'échalotes (avez soin de cuire les échalotes dans du beurre sans les faire revenir, elles doivent rester blanches), mettre dessus le bœuf coupé en tranches minces, recouvrir avec le hachis, saler, poivrer, recouvrir de chapelure, mouiller avec du bouillon de votre pot-au-feu et si possible un verre de vin blanc. Mettez votre plat au four un quart d'heure environ. C'est une excellente recette pour finir un reste de bouilli.*

TIMBRES

TIMBRES EXPRÈS

Vous savez peut-être ce qu'est une lettre par exprès : c'est une lettre qui est affranchie à un taux supérieur à celui des lettres ordinaires et qui, moyennant cette surtaxe, est portée immédiatement à domicile dès son arrivée dans une poste, ceci sans attendre la tournée habituelle du facteur.

En France, il n'existe pas de timbres spéciaux pour les lettres exprès et on se contente d'ajouter des timbres pour la valeur nécessaire à la surtaxe.

Mais, dans beaucoup d'autres pays, il existe des timbres spéciaux pour posts exprès. Voici, reproduit ci-contre, le timbre des lettres par exprès utilisé aux Etats-Unis en 1903. Il représente un petit télégraphiste en bicyclette qui va porter les lettres à domicile. C'est un 10 cents bleu ciel dont la valeur, à l'état de neuf, est de 3 francs.

Détail intéressant : le modèle qui était en usage avant 1885, représentait le facteur des exprès en train de courir. Le modèle de 1903 représentait, nous l'avons vu, un bicycliste et, depuis 1922, le modèle actuellement en usage représente un motocycliste.

Verrons-nous demain en France, où certains facteurs parisiens ont été dotés de petites automobiles conduite intérieure, des timbres représentant des facteurs en auto ?

Le Mexique possède également des timbres spéciaux pour lettres par exprès, mais la poste mexicaine a suivi une évolution contraire (si l'on en croit du moins ses timbres-poste) à celle des Etats-Unis. Ces timbres représentaient, en effet, en 1919, un messager en sidecar et, par contre, les timbres de 1934 représentent un Indien en costume national et courant dans un désert.

RÉSUMÉ. — *Tandis que Pierrot Lancry (quatorze ans), Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf assistent, au théâtre de Clamart, à une représentation, Louise Lacombe a été enlevée à la villa Alfred par Hantz et Luigi, sur les ordres de Premior. L'avertissement du brave acteur Boucafeu est arrivé trop tard.*

Chapitre XXXI. — Un grand Cirque

Le cirque Miglione était arrivé à Clamart dans l'après-midi de ce vendredi et, en quelques heures, une tente immense avait été dressée sur la place Jules-Hunnebelle, devant la mairie, à peu de distance de cette rue de La Plâtrière où habitaient Pierrot Lancry et ses amis. Cette place est située sur la lisière des bois de Clamart, et la forêt l'ombrage. La plupart des roulottes automobiles où logeait la troupe innombrable du grand cirque avaient été garées sous les arbres de la forêt, l'espace manquant sur la place.

Le cirque Miglione est l'un des plus grands cirques ambulants qui soient connus, et il peut être comparé au colossal cirque Gleich, avec ses trois pistes et sa tente de 150 mètres de long; au cirque Sarazini, avec sa piste de dix-sept mètres et ses gradins où peuvent s'asseoir près de 10.000 spectateurs; au cirque des frères Bouglione enfin, le plus récent et le plus moderne des cirques, qui venait, à cette époque, de commencer ses tournées.

Plusieurs dizaines de camions et de roulottes peintes d'un vert éclatant transportaient le cirque Miglione à travers toute l'Europe. Il avait, au cours de l'hiver, achevé une tournée en Italie, en Suisse et dans l'Allemagne du Sud. Par Strasbourg, Nancy, Bar-le-Duc, Châlons-sur-Marne, dans des étapes forcées, il était arrivé peu de semaines auparavant dans la banlieue parisienne où il poursuivait la plus fructueuse des tournées. Avec Clamart, le tour de Paris s'achevait, et la troupe allait bientôt partir pour le midi de la France.

Un avion vert pomme accompagnait le cirque Miglione dans tous ses déplacements. Toute l'après-midi cet avion avait étonné la population de Clamart en exécutant de dangereuses acrobaties aériennes au ras des toits, et en jetant à la volée des prospectus annonçant le programme du cirque. L'avion était maintenant garé dans les hangars de l'aérodrome proche de Villacoublay, mais sur les murs de la ville endormie des affiches multicolores, larges de plusieurs mètres, vantaient le prodigieux spectacle que, demain, Miglione offrirait à son public.

Dans le feu des projecteurs on voyait voler des acrobates au trapèze volant; une ligne de tirets indiquait le trajet de leurs doubles et triples voltiges. Dans une cage entourée de serpents, le célèbre dompteur Marah-Djapour faisait passer des panthères noires de Java à travers des cerceaux enflammés, tandis qu'autour de lui rugissaient des lions. Le dompteur était vêtu à l'orientale, avec le torse nu, un collier de perles, un turban et des pantalons bouffants. Sur une autre affiche, les clowns Dubonnez et Pernaud étalaient leur face riante et enfarinée, et le magicien Hanz Deimler sciait en deux, dans une caisse de bois des îles, sa charmante partenaire Miss Gerta. Mais le clou de tout le programme était une pantomime à très grand spectacle : *Le Conquérant des Indes*, dont une affiche détaillait les principaux « clous » : l'entrée de la Begum Sharrar et du Maharadjah de Parapoutala, avec une suite de cent danseuses, de cinquante esclaves et de quatre-vingts chevaux, éléphants, dromadaires et chameaux; les danses sacrées de la déesse Siva; les esclaves jetés vivants en pâture aux crocodiles du lac d'Or; le grand combat équestre entre les cipayes de la Begum et les troupes écossaises de la reine d'Angleterre, avec le concours de la célèbre troupe des cosaques afghans, du colonel Mechinskoff; la finale enfin, l'explosion du fort Nicolas et le mariage de la Begum avec le colonel Lawrence (danses hindoues au son des cornemuses écossaises).

Pour réaliser un aussi formidable spectacle, M. Miglione, qui malgré son pseudonyme était allemand, comme les directeurs de beaucoup de grands cirques, voyageait avec une troupe de plus de 250 personnes et de près de 150 animaux, sans compter les 120 crocodiles nains qu'il logeait dans un seul aquarium, pour le numéro du capitaine Jacobson.

Cette troupe, qui pour l'instant s'endormait dans les roulottes automobiles, à l'ombre des arbres de la forêt de Clamart, était composée d'hommes de toutes nationalités.

Une partie de la troupe était allemande, comme le patron; mais les trapézistes et les équilibristes étaient italiens, ainsi qu'une partie des acrobates équestres. Les clowns, et le dompteur Marah Djapour (malgré son nom oriental) étaient français. La troupe enfin des quarante cosaques afghans, commandée par le colonel Mechinskoff, était d'origine russe ; la troupe des danseuses était anglaise dans sa majorité.

Le colonel Mechinskoff avait sur le capitaine Jacobson, américain et dompteur de crocodiles, cette supériorité que son grade correspondait à une réalité. Mechinskoff avait réellement, en 1918, commandé une bande de cosaques afghans dont la férocité épouvantable avait, plusieurs mois durant, terrifié l'immense Sibérie, mise par eux à feu et à sang. Après la défaite de l'amiral Koltchack, généralissime des Troupes Blanches en Asie, le colonel Mechinskoff avait pu se réfugier, avec une partie de ses troupes, à Kharbine, quartier général des Russes Blancs après leur défaite. Dans cette ville, à la fois chinoise, japonaise et russe, les cosaques de Mechinskoff avaient perdu dans les tripots le produit de leurs pillages de Sibérie. Ils étaient dans la plus noire misère, quand le colonel eut l'idée de monter une troupe de cirque avec ses meilleurs cavaliers. Le succès vint bientôt. Un impresario russe, qui partait exercer son métier en Europe, engagea la troupe et l'emmena avec lui. Les cosaques étaient véritablement des cavaliers de tout premier ordre, et leurs acrobaties équestres connurent un succès qui leur permit de donner, des années durant, des représentations dans toute l'Europe.

Mais les soldats de Mechinskoff, s'ils étaient devenus des acteurs de cirque, étaient restés des soldats, disciplinés, organisés, armés, prêts à entrer en guerre sitôt que le chef qui les commandait leur en donnerait l'ordre. Cet état de choses n'avait pas été modifié depuis le temps où la troupe de cosaques afghans s'était attachée à la troupe du cirque Miglione. Les cosaques formaient une bande à part, une sorte d'armée coupée de la majorité du cirque.

La concorde était loin de régner dans la troupe de Miglione. Aux rivalités habituelles entre les artistes, s'ajoutaient des dissensions qu'avait aggravées la récente tournée en Allemagne. De vives discussions s'étaient élevées entre les membres de la troupe qui admiraient sans réserve le IIIe Reich, et ceux qui plaignaient l'Allemagne d'être tombée sous le joug. Les discussions avaient souvent été extrêmement vives, autour des roulottes, à Munich et à Coblence. Les cosaques blancs se rangeaient dans un camp, les Français, le bas personnel des tentes, des écuries et des camions, le dompteur et ses aides, quelques acrobates italiens dans l'autre camp. Les discussions avaient été si vives, que le jongleur Luigi Parafini avait juré d'avoir un jour la peau des Tziganes, les trapézistes de la mort, pourtant italiens comme lui...

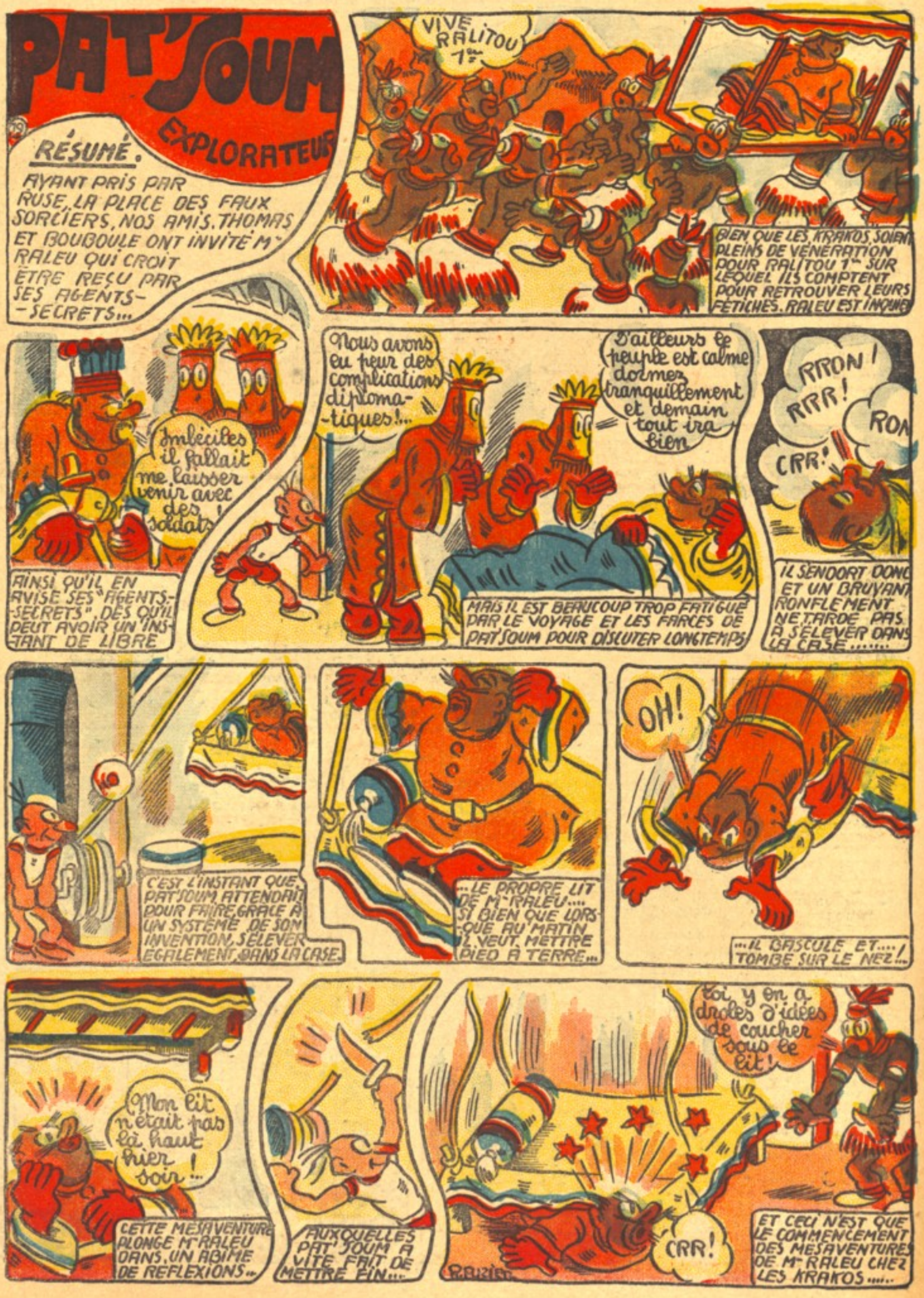
Ce soir-là encore, dans les roulottes, on avait beaucoup parlé de la crise ministérielle, du ministère Flandin qui se formait. Mais après minuit, les lampes s'étaient éteintes dans les roulottes et le cirque dormait; à l'exception d'une ou deux fenêtres, tout était dans l'ombre, sous les grands châtaigniers où chantaient les rossignols...

Cependant, dans la nuit profonde, trois ombres s'avançaient sous bois, vers les roulottes, et s'immobilisaient bientôt sous l'une des rares fenêtres encore éclairées. Pierrot Lancry, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf cherchaient Louise.

Chapitre XXXII. — Batna, la panthère noire

Lorsque Fil-de-Fer, affolé, était venu porter à ses amis, à l'Alhambra de Clamart, la nouvelle que Louise, la jeune femme de Jambe-de-Bœuf, avait été enlevée, les trois amis avaient couru de toute la force de leurs jambes jusqu'à leur maison, la villa Alfred. La petite maison solitaire en bordure de la forêt était restée telle que l'avait trouvée Fil-de-Fer à son retour. L'électricité brûlait dans toutes les pièces, les meubles, qui avaient été fouillés, étaient bouleversés; les tiroirs étaient ouverts, le linge était jeté sur les tapis. Les portes bâillaient, grandes ouvertes ; le silence le plus complet régnait dans la villa.

Les amis restèrent un instant silencieux. On n'entendait rien



d'autre que le sifflet d'un train qui passait dans la vallée et les rossignols qui s'époumonnaient dans les châtaigniers du bois proche. Fil-de-Fer ramassa sur le parquet un réveil qui y était tombé.

— Le réveil s'est arrêté à 10 heures et demie, constata-t-il. C'est à cette heure que Louise a été enlevée. Il est 11 heures et quart. Cette pauvre Louise ne peut pas être loin.

— Je suis sûr que nous la retrouverons, nous allons la retrouver, avait dit Jambe-de-Bœuf. Et nerveusement il avait brisé dans sa forte main les barreaux du dossier d'une chaise, sans se rendre compte des dégâts qu'il commettait.

C'est alors que Fil-de-Fer s'était souvenu d'une des phrases étranges prononcées par l'acteur César Boucafeu, et qu'il acquit la certitude que le colonel Mechinskoff était l'auteur du mauvais coup. Si la police fouillait immédiatement les roulottes, on était sûr de retrouver Louise.

Les trois amis s'étaient précipités au commissariat de Clamart, et ils y avaient trouvé Adolphe Springer, le secrétaire du commissaire, un jeune homme trop correctement vêtu, aux cheveux gominés, aux lunettes d'écaille, qui terminait une réussite sur le buvard vert amande de son bureau.

Quand Jambe-de-Bœuf eut expliqué au jeune gommeux qu'on venait d'enlever sa femme, sa Louise, le secrétaire éclata d'un rire aussi suffisant qu'indécent.

— Et c'est pour cela, mes braves, que vous venez déranger les fonctionnaires du commissariat à une heure déjà avancée de la nuit ? Une femme, une jeune mariée qui disparaît. Mais il n'y a pas d'incident plus banal que celui-là. Il disparaît, dans Paris et sa banlieue, plus de trente mille femmes par an. Elles en ont assez de leur mari. Voilà tout. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Je vous plains sincèrement, mon pauvre monsieur, mais il faudra vous faire une raison. Consolez-vous, mon brave homme, vous n'êtes pas le premier mari malheureux, ni le dernier...

La fureur de Jambe-de-Bœuf fut telle, que si Fil-de-Fer n'avait retenu son colossal ami, le pimpant Adolphe Springer aurait vu endommager sa précieuse personne. Mais s'il parvint à contenir son ami, Fil-de-Fer ne réussit pas à persuader le secrétaire que Louise avait été réellement enlevée. Le bel Adolphe jetait des regards complaisants dans la glace qui lui faisait face, rajustait sa cravate de tricot de soie orange, arrangeait la pochette multicolore, et répétait, sûr de lui :

— M. le commissaire Bernot ne me pardonnerait pas de troubler son repos pour une affaire d'aussi minime importance. Je vous prie d'ailleurs de ne pas m'ennuyer plus longtemps avec cette stupide histoire.

Fil-de-Fer vit qu'il perdrait son temps avec Springer et il prit le parti d'entraîner son ami dans la rue.

— Et que je ne vous revoie plus au commissariat, cria le secrétaire, de son fauteuil...

La grande rue de Clamart était déserte, dans la nuit bleue.

— Il n'y a rien à espérer de cet animal-là, dit Fil-de-Fer. Nous allons être obligés d'agir seuls. Je serais bien surpris que Louise ait déjà quitté les roulottes du cirque. Il faut faire vite, et peut-être pourrons-nous la sauver. L'important est de trouver la roulotte du colonel Mechinskoff. L'embêtant c'est qu'il y en a bien cinquante de roulottes, dans ce maudit cirque, comment nous y retrouver...

— Ce sera très facile, au contraire, déclara Pierrot. Ce soir, en revenant des usines Morel, j'ai passé une bonne heure sur la place de la mairie à regarder monter le cirque, et je suis presque

« Nous avons enlevé Louise sans difficultés », dirent à Mechinskoff, Deimler et Paraffini.

certain d'avoir repéré le colonel. C'est un homme grand et fort, avec une moustache grisonnante et l'air brutal. Il était habillé en cosaque, avec des galons sur sa manche et des décorations. Il commandait à la troupe qui achevait de monter la tente du cirque. Je l'ai vu rentrer dans sa roulotte, qui est juste derrière la tente des écuries, au début de la Route du Cimetière.

— Qu'est-ce que vous attendez alors ? Courrez donc, dit Jambe-de-Bœuf... Quand je pense que ma Louise... Le colosse eut un sanglot qu'il étouffa presque aussitôt. Il se moucha bruyamment et se mit à courir, suivi de ses amis. Quelques minutes après, ils étaient tous trois auprès de la roulotte de Mechinskoff, retrouvée par Pierrot d'autant plus facilement que sa fenêtre était restée la seule éclairée, aux environs des écuries...

Les amis s'étaient glissés sous le camion automobile et ils avaient collé leur oreille au plancher. On n'entendait aucune voix dans la roulotte, et le seul bruit était celui d'un homme qui allait de long en large, nerveusement. Puis soudain un rayon de lanterne sourde perça la nuit et les amis entendirent des pas qui escaladaient les marches de la roulotte.

— *Ach die sind hier, Luigi und Hantz, die kommen spät* (1), dit en allemand une voix brutale, celle du colonel Mechinskoff.

Ni Fil-de-Fer ni Jambe-de-Bœuf ne savaient l'allemand, et leur déception fut grande. Mais heureusement Pierrot, qui avait passé une partie de son enfance en Allemagne occupée, avec son père, connaissait parfaitement cette langue, et, à voix imperceptible, il put traduire à l'oreille de ses amis l'essentiel de ce qui se disait dans la roulotte.

— Ce n'est pas trop tôt, reprenait brutalement le colonel. J'ai l'habitude, moi, que les ordres soient rapidement exécutés, et à l'heure exacte qui avait été prévue. Quand j'ordonne, je veux qu'on m'obéisse, et rondement.

— Je me permets de vous faire remarquer, dit Hantz Deimler, le magicien allemand, que dans cette affaire nous sommes non pas des sous-ordres, mais des associés. Je suis certain que mon collègue le jongleur Luigi Paraffini me soutiendra entièrement.

— Ze zouis entièrement d'accord avec il signor Deimler, zézéya l'Italien.

— Assez de bavardages, protesta le colonel Mechinskoff. Avez-vous la donzelle, oui ou non ? c'est cela seulement qui importe...

— Oui, nous l'avons enlevée sans aucune difficulté, dit Deimler. Cette personne était seule, elle s'est endormie sitôt le tampon de chloroforme sur la figure, et pour le moment elle dort pieds et poings liés dans la roulotte de Paraffini.

Un silence se fit. On n'entendait que le talon des bottes de Mechinskoff frapper rageusement sur le plancher...

— Louise est dans la roulotte de Paraffini, avait traduit Pierrot à l'oreille de Jambe-de-Bœuf.

Puis la voix de Mechinskoff reprit, rageuse, toujours en allemand. Pierrot colla à nouveau son oreille au plancher de la roulotte. Quand il se baissa pour traduire les nouvelles phrases à Jambe-de-Bœuf, celui-ci avait disparu.

Sans mot dire, silencieusement, le colosse avait quitté ses amis, résolu à retrouver Louise, tout seul. Il errait dans le camp des roulottiers, quand il se heurta, dans la nuit, à une ombre.

— Pourriez-vous me dire où est la roulotte de M. Paraffini ? demanda le colosse.

— Cela tombe très bien, zézéya une voix. Ze souis joustement l'assistant de M. Paraffini, Umberto Siciliano. Ze vais vous condouire si vous voulez bien? Mais ze dois vous prévenir que le signor Paraffini ne reviendra que dans quéquè minoutes...

— Oui, oui, je sais, dit étourdiment le colosse. Mais je l'attendrai.

— Alors si messié veut mé souivre...

Jambe-de-Bœuf, tout en marchant, se félicitait... Tout allait être simple. Sitôt entré dans la roulotte, il se faisait fort de mater Umberto et de délivrer Louise.

— C'est ici, zézéya l'Italien. Si sa seigneurerie elle veut bien passer la première.

Jambe-de-Bœuf avait escaladé en deux enjambées le petit escalier qui montait à la roulotte. Sur son dos, brusquement la porte s'était refermée. Et dans la nuit le colosse entendait Umberto éclater de rire.

— Espèce d'idiotissimé, grommela Umberto entre ses dents. Je l'ai fait entrer dans la cagé de la panthère noire de Iava. Batna va le dévorer tout crou, comme oune bisteck... *(A suivre).*

(1) « Ah, c'est vous Luigi et Hantz, vous arrivez bien tard. »

A TRAVERS LE MONDE

On a remarqué non sans surprise que pour transplanter les arbres, plusieurs fois consécutivement, sans leur faire perdre de leur vitalité, il suffisait d'arroser les racines d'eau chloroformée, avant chaque extraction. On conçoit le bien-fondé de cette mesure si l'on se rappelle qu'à petite dose, le chloroforme endort les plantes, dont il ralentit momentanément la circulation de la sève et la nutrition.

o

Les sons courent plus vite à la surface de la terre que dans l'air. C'est pourquoi, à la campagne, il suffit d'appliquer son oreille contre le sol, pour entendre les bruits lointains. Les peuplades primitives se servent de ce moyen pour déceler l'approche de leurs ennemis.

o

Il existe à Londres une maison spécialisée dans l'élevage du serpent comme animal domestique. Il paraît que le public a vaincu son dégoût pour les reptiles... Le serpent dit d'Aesculape, jeli reptile d'un mètre de long, aux brillantes couleurs, tranquille et docile et, d'après les éleveurs, « admirable pour les jeux des enfants », est particulièrement recherché. La couleuvre domestique est également appréciée.

o

Au Mexique et aux Etats-Unis, on nomme cañon la sorte de crevasse profonde et étroite qui s'ouvre entre deux hautes montagnes, aux parois verticales, et au fond de laquelle coule très souvent un cours d'eau.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'AVIATION EN U. R. S. S. (2)

La propagande pratique dont je vous ai parlé précédemment consiste en visites du territoire, vols à l'étranger, conquête de records, compétition, etc.

Ces manifestations font beaucoup pour la propagande et le recrutement de membres dans les Ossoaviakhim secondaires qui sont organisés dans des écoles, bâtiments publics, fermes collectives et villages. Chaque section comporte plusieurs divisions s'occupant d'une spécialité propre.

Ainsi il existe des sections de modèle réduit, de planeurs, d'écoles de mécanique, de pilotage, d'étude de navigation aérienne, etc.

Les transports aériens sont organisés par deux compagnies principales :

1° La Derulult qui est germano-soviétique;

2° La Aéroflot qui groupe toute les lignes.

En général, les routes aériennes suivent les longues routes terrestres qui partent de Moscou.

La ligne la plus longue est Moscou-Vladivostok, de 6.200 milles.

La ligne la plus courte est Moscou-Kharkov : 15 kms.

Le plan quinquennal a porté à 52.800 milles le total des routes aériennes.

La moyenne des transports par année est de 127.000 passagers, 9.800 tonnes de fret et 5.800 tonnes de courrier.

LE NOUVEL A. N. T.-20

Vous vous souvenez du grand monoplan A. N. T.-20, doté de huit moteurs et qui périt dans un accident dû à l'imprudence d'un pilote de chasse qui entra en collision en plein vol. C'était le Maxime Gorki.

Une série de seize est en cours. Les nouveaux modèles auront six moteurs seulement, tous logés dans les ailes. Ces moteurs seront des 1.250 CV 12 cylindres en V refroidis par eau.

Le modèle précédent avait six moteurs de 750 CV. dans les ailes et deux en tandem au-dessus du fuselage. Ce sont ces deux moteurs qui sont supprimés sur les nouveaux A. N. T.-20.

Les modifications de profilage permettront d'espérer une vitesse de 280 km.-h. pour un poids total de 40.000 kilos.

Les ailes sont du type cantilever, passant au centre du fuselage et entièrement métalliques. La partie centrale de l'aile constitue une armature sur laquelle est fixée la partie avant du fuselage et la partie arrière.

Ainsi, contrairement à l'habitude, c'est l'aile qui est la partie principale et le fuselage s'attache dessus.

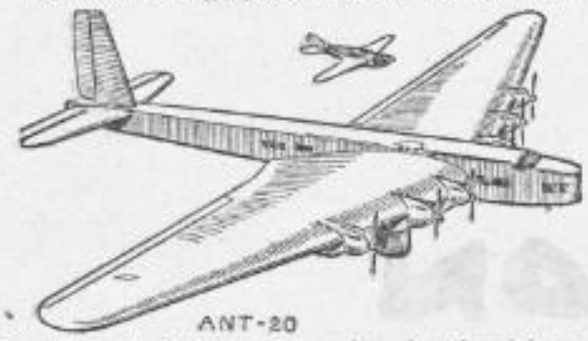
Le fuselage est en cinq parties et métallique.

Les cabines sont à l'avant et à l'arrière de la partie centrale de l'aile.

Il y a ainsi 16 passagers à l'avant, et 16 passagers à l'arrière avec bar-restaurant.

La partie centrale est encore prévue avec 4 compartiments pour 4 personnes chacun.

Huit hommes d'équipage comprenant 1 commandant,



ANT-20

2 pilotes, 1 ingénieur, 1 radio, 2 mécaniciens et 1 steward complètent ce sensationnel oiseau volant.

L'envergure a 63 mètres et la longueur 35 m. 50 pour une hauteur de 10 mètres (les 2/3 d'une maison de 5 étages). La voie du train d'atterrissage a 10 m. 65

La surface portante atteint 486 mètres carrés, et celle des ailerons 31 m² 3. A titre de comparaison, le Condron Coupe Deutsch a 7 mètres carrés de surface portante.

Attendons la sortie de ce gros appareil et nous nous prêterons des performances.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AÉRODYNAMIQUE. — Science qui étudie les gaz, et, principalement, l'air en mouvement.

Par ce seul énoncé vous vous rendez compte des erreurs de langage que l'on commet journellement en parlant d'aérodynamisme des avions ou des automobiles.

C'est un exemple frappant de similitude déformée par l'usage. Une forme aérodynamique désigne maintenant une forme de moindre résistance à l'air.

SPORTS

Nous avons parlé de la mission F. F. A. qui va aux colonies françaises rechercher des athlètes « de couleur ». Il y a bien longtemps que nous aurions pu y penser et nous ne sommes pas les seuls à prospecter outre-mer des futures vedettes.

Ainsi, l'Angleterre, qui possède de fameuses équipes de football et de rugby, a puisé largement en Australie. Plus de soixante joueurs occupant une place d'honneur dans les équipes anglaises sont des Australiens.

En Amérique, vous savez combien les noirs sont peu considérés. Mais on fait exception pour quelques athlètes prépondérants et les blancs sont bien heureux de voir figurer leur pays en tête des championnats grâce à ces « frères inférieurs », comme certains les appellent injustement.

o

La mission française dont nous vous avions parlé est revenue de l'Afrique Occidentale Française où elle était allée chercher quelques champions locaux.

La tournée a permis également l'inspection générale des établissements d'enseignement où le sport est pratiqué au grand soleil.

Chez nous, en France, un mouvement se dessine en faveur de l'éducation physique et on réclame non moins de 5 millions en plus du million prévu, pour l'organisation et l'aménagement de douze terrains scolaires à Paris.

Bravo pour l'initiative, mais quand verrons-nous la réalisation?

Voulez-vous un bon STYLO ?

oui !

Alors envoyez-nous 13 fr. et vous recevrez aussitôt le

« STYLO DE JANOT »

Mon Papa, ma Maman...

Récits vécus et rédigés par nos lecteurs pour notre **GRAND CONCOURS**

(SUITE ET FIN)

MAMAN FAIT LE MARCHÉ

Maman, un panier et un sac à provisions dans ses mains, moi un petit sac dans la main gauche, regardant les étalages pour voir les prix. Enfin ! nous avons vu des oranges pas trop chères. Maman s'avance vers l'étalage, prend un panier et choisit les oranges. Un vendeur prend le panier, le pèse ; il dit le prix. Maman prend les oranges et donne l'argent qu'il faut.

Pierre ALLARD.

SOIRÉE EN FAMILLE

Cher Janot, je t'écris cette petite lettre, comme mes autres camarades, pour te montrer qu'il fait bon avoir sa maman, car tu sais, je suis presque comme toi, car je n'ai plus de papa non plus.

Si tu savais, Janot, qu'il fait bon le soir dans la cuisine chaude, lorsque toute la famille est réunie, près d'un bon feu qui pétille, pendant qu'au dehors, la bise glaciale souffle. Assis les uns à côté des autres, nous écoutons les nouvelles du jour que nous apporte la T. S. F. Ma petite sœur, qui ne veut jamais se coucher, s'amuse avec sa poupée. La tête penchée sur un livre, qui est *Mon Camarade*, je lis une histoire. Maman jamais inactive, ayant devant elle une machine à coudre, achève la confection d'un veston. Puis, bientôt, la soirée s'achève, et nous quittons notre place l'un après l'autre, pour aller se coucher.

ROBERT SALTZMANN,
Wissembach (Vosges).

EN VACANCES

Cher Janot,

J'aime beaucoup ma mère et tous les ans on va en vacances. Cette année, nous sommes allés aux Vosges. On a fait une promenade très belle à une cascade qui s'appelle le « Saut de la bourrique ». C'était comme des escaliers. On dirait qu'ils étaient taillés par l'homme. Le ruisseau de cette cascade entre au lac de Gérardmer.

J'aime aussi beaucoup mon père. Il se lève très tôt. Un jour, il n'est pas revenu. Ma mère est partie avec moi. Ma mère a cru qu'il faisait la grève et on a emporté des provisions. En effet, il faisait la grève ; mais il était inutile d'apporter des provisions. En arrivant dans l'usine, à midi, papa avec les autres ouvriers étaient déjà à table. Il y avait déjà tout ce qu'il fallait, surtout les cerises; ils m'en ont donné plein. Vers le soir, nous sommes partis. Ma mère s'aperçut qu'il faisait froid. Elle voulut aller lui donner un pardessus. Mon père vint quelques minutes après ma mère. La grève était finie.

NECHTSCHEIN SERGE, 8 ans,
Boulogne-sur-Seine (Seine).

UNE JOURNÉE DE VACANCES

Ce matin il fait froid ; aussi, comme nous ne sortons pas, mon père, ma mère et moi, je fais la grasse matinée.

Je me lève à 11 h. 1/2 et, comme mon père est instituteur et qu'il est en vacances, je lui demande s'il veut bien faire une partie de jeu de dames ; il accepte. Et nous commençons une partie endiablée que j'ai le plaisir de gagner. Nous en faisons deux autres. Le jeu de dames terminé, nous déjeunons de bon appétit et copieusement, car ma mère ne travaillant pas au dehors et étant une bonne ménagère, a grand soin de nous.

Dans l'après-midi ma mère fait de la couture. Un peu avant le souper, je joue quelques airs sur ma flûte et elle m'accompagne de sa voix claire.

Nous soupons avec entrain et gaiement après une journée bien remplie.

Je me couche de bonne heure et je ne fais qu'un somme jusqu'au lendemain.

BERNARD BLOTTIN, Sceaux (Seine).

UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE

Ma sœur et moi allons à l'école. Papa et maman sont commerçants et vont travailler à la campagne.

Quand nous arrivons de l'école, à 4 heures, ma sœur me dit : « Lucien, va chercher des branches pour allumer le feu. Moi, je vais éplucher les légumes pour faire une bonne soupe. » Papa et maman arrivent, je les embrasse et les aide à rentrer leurs paquets. Ma sœur, pendant ce temps, met le couvert. Nous nous mettons à table, tous bien contents, devant une bonne soupe. Papa nous demande si nous avons bien travaillé en classe. Justement, ce soir, nous avons notre cahier mensuel. Papa regarde les compositions du mois, puis signe au-dessous d'un air heureux. Maman aussi est bien contente que nous ayons obtenu une bonne place à l'école. Ils nous embrassent. Nous faisons nos devoirs et apprenons nos leçons. Nous allons nous coucher très contents de cette journée de travail.

LUCIEN BONNIN, 10 ans 1/2 et YVONNE BONNIN, 12 ans (Bellac).

JOURNÉE DE VACANCES

Papa est un homme fort et grand ; maman est plus petite.

Maintenant je vais vous raconter ma journée de vacances.

Aussitôt après manger, nous descendons à la rivière ; maman prend nos maillots de bain, les serviettes, les bonnets. Il faut bien un quart d'heure de marche pour arriver à la rivière. Nous nous mettons en maillot et nous nous allongeons au soleil pendant une heure et demie. Ensuite, nous nous jetons à l'eau ; nous nageons, nous plongeons. Moi, qui ne sais pas nager, papa me fait une garbe et je nage sans crainte de me noyer. Mais l'après-midi se passe et maman nous prépare le goûter.

PAULETTE POUL, 9 ans 1/2, Epinay (Seine).

UNE BONNE JOURNÉE

Je suis fille unique et je vais bientôt avoir mes 12 ans, aussi mes parents me gâtent et m'aiment bien ; en revanche, je les aime de tout mon cœur. Mon père, qui travaille dans la maroquinerie, coupe la peau.

Aujourd'hui dimanche, un jour du mois de novembre au temps froid et sec, nous allons à pied jusqu'au jardin des Tuileries. Ma maman, qui n'est pas trop bonne marcheuse, s'assoit sur un banc pendant que mon papa et moi nous nous amusons à courir l'un après l'autre, ou bien on fait la course.

Puis nous nous reposons un peu et, après, nous revenons tout doucement à la maison.

SUZETTE, Paris (XIe).

UNE PROMENADE

Un jour, mon papa, mon petit frère et moi, nous sommes allés à Aniane ; nous avons visité une rivière qui s'appelle : l'Hérault.

Elle murmurait. Sur les rives, de grands arbres se dressaient et de grands prés couverts d'herbe fraîche s'étendaient. On a fait des maisons avec des pierres, nous avons joué au ballon ; des baigneurs plongeaient, les autres ramaient ; mon petit frère sautait dans le ruisseau, moi je faisais des cabrioles. On ne s'ennuyait pas. Le ballon est tombé dans l'eau, un homme est allé le chercher, puis nous sommes revenus à la maison.

BONNET MAURICE, 6 ans et 10 mois,
Lamalou-les-Bains (Hérault).

MES PARENTS

J'aime bien mes parents. Mon père travaille à l'usine, il part quand je me lève. Maman est déjà levée et en train de faire le café ; aussi, vite, je me dépêche de faire mes souliers pour aller à l'école.

J'aime bien papa et maman; quand je fais quelque chose de mal, au lieu de me battre, ils me font comprendre que ce n'est pas bien ce que j'ai fait, aussi j'espère que je vais me corriger et être bien sage, car je les aime bien et je veux toujours les aimer.

RAYMOND ETIENNE (Eaubonne).

SOUS LA CENDRE

Mon père (charbonnier) part au dépôt à 7 heures du matin. Maman reste toujours à la maison. Elle fait le ménage et la cuisine, lave la lessive et raccommode le linge.

Je vais maintenant raconter une promenade faite avec papa, au milieu de la campagne. De bon matin nous partîmes à bicyclette. En passant près d'un champ de pommes de terre, je résolus d'en prendre quelques-unes. Arrivés à une dizaine de kilomètres de Montargis, nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Nous allumâmes un feu polynésien avec du bois mort et nous plaçâmes les pommes sous les braises rouge vif. Quand celles-ci furent cuites, nous les mangeâmes avec du sel. L'après-midi se passa ainsi. Alors que le soleil disparaissait à l'horizon, nous revînmes chez nous. Après cette journée bien passée, je me couchai de bonne heure et je dormis comme un loir.

JACQUES GUERRÉ, à Montalibert.

UNE VEILLÉE EN FAMILLE

Mes parents m'aiment beaucoup et moi je les aime aussi.

Mon père travaille aux chemins de fer de l'Etat, où il est chef de train ; ma mère fait des ménages. J'ai aussi une sœur, mais elle est déjà grande, elle a 17 ans.

Vendredi soir, nous étions réunis autour de la table, devant une bonne soupe fumante dans nos assiettes. Nous commençons à manger notre soupe en bavardant : mon père parle de divers incidents de la journée dont il a été témoin dans son travail ; ma sœur dit qu'elle est très contente parce qu'elle a commencé à piquer une robe (car elle est apprentie dans la couture). Quant à moi, je mange ma soupe, tout en les écoutant jaser. La soupe terminée, ma mère débarrasse la table. Nous restons encore quelques instants à parler, puis nous nous levons. On s'embrasse, on se dit bonsoir et on va se blottir bien douillettement dans son lit bien chaud.

Pauvre Janot, que cela doit être triste de ne plus avoir de parents. Je te plains de tout mon cœur et je t'embrasse bien fort.

MARCEL LEFEBVOT, à Poissy (S.-et-O.).

VIENT DE PARAITRE

60 CHANSONS

POUR LES JEUNES

Recueil avec musique

Campeurs
Ajistes
Touristes
Groupes d'enfants

voici les chants que vous attendez

5 FRANCS

Franco : 6 fr. — *Remises par quantité*

LE CHANT DU MONDE

137, Boul. Saint-Germain, Paris

Ch. postal 2191-62

BON DE CONCOURS N° 119

VARIÉTÉS

UN PIQUE-NIQUE INCOMPLET

Cette petite fille accompagnée de huit amis a organisé un bon déjeuner sur l'herbe.

Mais au moment de se mettre à table — si l'on peut dire ! — tous ses petits compagnons ont disparu. Voulez-vous l'aider à les retrouver ?

CHARADES

Mon premier souffle surtout l'hiver.
Mon deuxième est une ville de France.
Mon troisième est encore une ville de France.
Mon tout est le nom d'un personnage de Robinson Crusoé.

Mon premier est une lettre de l'alphabet.
Mon deuxième protège les mains.
Mon troisième est une lettre de l'alphabet.
Du chien, mon quatrième frétille ou pend tristement.
Mon tout tient du géant

DEVINETTE SCIENTIFIQUE

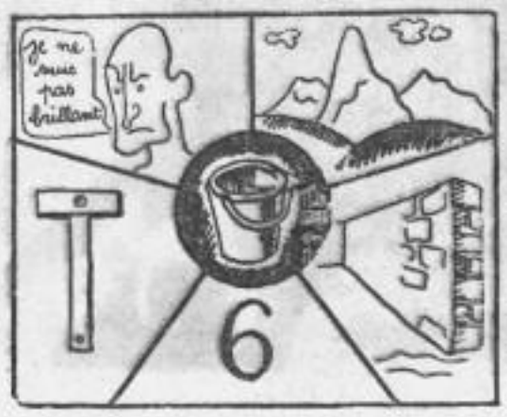
Quelle heure est-il, sachant qu'il s'est écoulé, depuis midi, 1/5 du temps qui s'écoulera jusqu'à minuit ?

MOTS EN LOSANGE

Une consonne.	×
Une étendue d'eau.	× × ×
Sa mousse pique les yeux.	× × × × ×
Il est quelquefois faux.	× × ×
Une consonne.	×

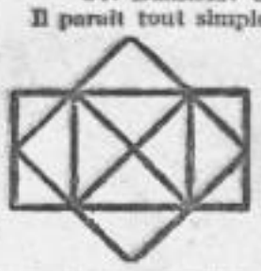
(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DÉPUIS [illegible]



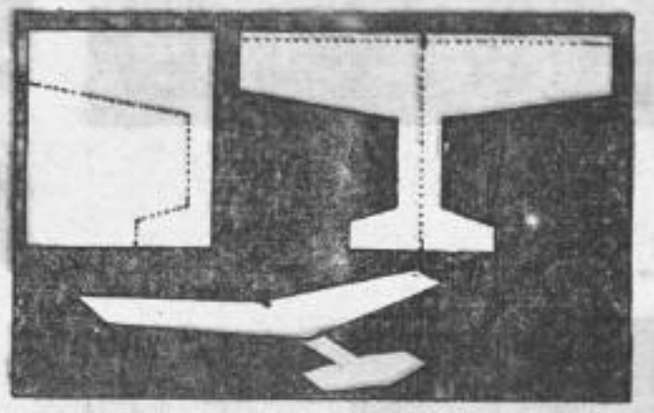
UN DESSIN COMPLIQUÉ

Il paraît tout simple, n'est-ce pas ? Mais il s'agit de le reproduire dans certaines conditions : il faut le tracer d'un seul trait continu, sans que le crayon quitte le papier et sans repasser sur une ligne déjà tracée. Un peu de patience et vous triompherez.



PLANEUR LÉGER

Procurez-vous un carré de bristol de 13 cm. de côté environ ; pliez-le en deux et coupez votre avion selon les indications du dessin ci-contre. Dépliez-le et faites à l'avant un pli parallèle aux ailes, mesurant un demi-

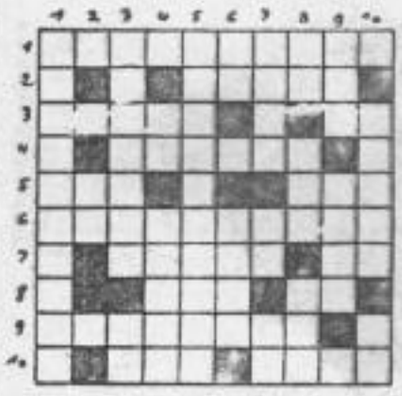


centimètre de large, replié sur le dessus du carton. Prenez d'autre part un petit morceau de bois (de 3 cm. de long sur un demi-centimètre de diamètre) que vous fendrez sur 2 cm. ; placez-le sur l'appareil auquel vous donnerez une légère courbure. Il ne demande plus qu'à prendre son essor.

CONCOURS HEBDOMADAIRE

MOTS CROISÉS DU N° 119

Horizontalement. — 1. Qui n'est plus de parents. — 2. Plante potagère. — 3. Capitale d'un Etat d'Europe. Conjonction. — 4. Louanges. — 5. Signal de détresse. Qui n'est pas intelligent. — 6. Chargé de certaines fonctions de surveillance et de contrôle. — 7. Nommer à une fonction par la voie des suffrages. Note. — 8. La Corse en est une. Costumes. — 9. Petits os tirés du pied de mouton, avec lesquels on joue. — 10. Époque. Ventilé.



Verticalement. — Empêchement, obstacle. — 2. Pronom. — 3. Fainéantise. Pronom. — 4. Pronom. Courber, fléchir. — 5. Couvert de l'éclat du soleil. — 6. Note. Inventé. — 7. Qui a bu excessivement. Pronom. Adjectif possessif. — 8. Venu au monde. Sur la Rose des Vents. Fatigué. — 9. Saison. Ils ont le corps lourd, trapu, et ils sont d'une force redoutable. — 10. Inscription mise en tête d'un livre. Pronom.

Envoyez-nous la solution avant le mardi 15 mars avec vos noms et adresse et le bon de concours, et vous pourrez recevoir un joli souvenir.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 118

Horizontalement. — 1. Crabes. And. — 2. Rouen. ER. — 3. Araignées. — 4. Bréeil. — 5. Chien. Gain. — 6. Edenté. — 7. Ta. — 8. Indéniable. — 9. UT. Grain. — 10. Recette. Et.

Verticalement. — 1. Charcutier. — 2. An. — 3. Arabie. Dec. — 4. Boire. Bête. — 5. Eugène. — 6. Sens. Dolgt. — 7. Neige. Ara. — 8. Elan. Ba (Baba). — 9. Mes. Italie. — 10. IR. Ane. ENT.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 118

Devinette. — Moi, me, mi, mon, mire, roi, Rion, Rome, Rémi, mer, or, rie, rime, Emili, emir, ire, oie, ri.

Mots en carré. — DAIM. — ALBI. — IRIS. — MISS.

Problème. — Si l'on divise chaque fromage en 3 parts, les 5 fromages représentent 15 parts, les 3, 9 parts, ce qui fait 24 parts. Chacun a donc mangé 8 parts. Celui qui avait 5 fromages a donc donné 7 parts et l'autre s'en a donné qu'une. Il leur revient respectivement 7 pièces et 1 pièce.

Lettres à remplacer. — Ne dites jamais Fontaine je ne boirai pas de ton eau. Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

DESSIN SURPRISE

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à Mon Camarade pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 30 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

LES MŒURS ÉTRANGES DES ARAIGNÉES

Il y avait une fois une exposition à Paris. Pas celle que vous avez vue l'année dernière, mais une autre qui a eu lieu longtemps avant que vous soyez nés. A cette exposition, on pouvait admirer dans une vitrine une belle robe de mariée qui était entièrement faite en soie d'araignées.

En effet, pourquoi n'utiliserait-on pas ces fils délicats au lieu de les détruire en grognant lorsqu'on les découvre au plafond ou dans un petit coin oublié ? Pour quoi Jeannette, Pierrette et Catherine ne porteraient-elles pas de belles robes en soie d'araignées ?

— Mes amis, vous allez rire : les robes en soie d'araignées coûtent trop cher.

— Trop cher, comment ça ? Les araignées ne travaillent-elles pas gratuitement ?

— Bien sûr. Mais pour ramasser assez de fils pour faire une seule paire de bas (ne parlons même pas de la robe de mariée), voilà déjà un beau brin de travail. Les araignées ne sont pas comme ces bons vers à soie qui s'enroulent d'un cocon de fils de soie et s'endorment tranquillement sur leurs feuilles de mûriers, en attendant, pour ainsi dire, qu'on les transforme en crêpe de Chine ; les araignées sont des animaux vifs et rapaces, de vrais brigands. On ne peut guère leur courir après. Un abbé espagnol, qui n'avait pas autre chose à faire, a dû mettre trente ans de sa vie pour ramasser 673 grammes de soie d'araignées.

Alors vous comprenez que même les femmes les plus riches du monde préfèrent acheter des bas de soie de vers ou — depuis plusieurs années — de soie artificielle. Une prochaine fois, je vous raconterai des choses très intéressantes sur les bas, sur les vers et sur la soie artificielle. Pour aujourd'hui, nous sommes assez occupés avec les araignées.

Je vous avais déjà dit que les araignées sont des brigands. En effet, les belles toiles d'araignées si gentiment faites et si accueillantes avec les perles étincelantes de rosée dedans, ne sont que des pièges pour les petits animaux ailés, mouches, etc., qui y entrent par mégarde ou par curiosité. La toile ne les lâche plus, car ces gouttelettes sont une vraie colle. Et l'araignée, avertie par un fil d'alarme qu'elle a prudemment installé, accourt vite pour les manger.

Que l'araignée mange d'autres animaux, cela ne nous étonne guère. C'est la règle dans le règne animal que le plus fort mange le plus faible. Mais ce qui nous étonne, c'est qu'elle montre une même agressivité envers sa propre famille. Ses enfants — nous n'en pouvons pas parler, car maman araignée ne les connaît jamais — sortent de leurs cocons sans qu'elle y assiste et souvent même bien après sa propre mort.

Mais son mari ! Elle a, je vous l'affirme, l'habitude déplorable de le manger. Ce n'est pas bien difficile d'ailleurs. Le pauvre bougre est beaucoup plus petit qu'elle. Chez quelques espèces d'araignées, la femelle est même plusieurs fois aussi grande que le mâle, de sorte qu'elle en vient facilement à bout. D'autre part, l'araignée a, en outre, de sa force considérable, une autre arme beaucoup plus terrible encore : son venin. Elle s'en sert contre ses ennemis ainsi que contre les animaux de proie. Quant à vous, vous n'aurez pas à craindre la morsure de l'araignée, car, heureusement, son venin est rarement dangereux ou même sensible pour l'homme, du moins sous notre climat.

Mais laissons les horreurs de la vie familiale chez les araignées. Elles ont de quoi nous en dédommager, puisqu'elles sont les plus adroits artisans qu'on puisse imaginer : fileuses et tisseuses en un. L'araignée fait elle-même le fil qu'elle tisse. Elle le fait dans son propre corps. Dans la partie postérieure de celui-ci se trouvent deux paires de petits trous dont sort un liquide gommeux. Ce liquide s'étire et se durcit à l'air, donnant ainsi les fils souples que vous connaissez tous. En ce qui concerne la substance, ces fils sont les mêmes que les fils produits par les vers à soie. Mais les fils des vers à soie sont cinq fois aussi gros que les fils d'araignées. Il faudrait en mettre cent l'un à côté de l'autre pour obtenir la grosseur d'un seul cheveu d'homme. Par contre, ils sont extrêmement solides et élastiques. Le célèbre physicien Arago a pu étirer un fil d'araignée à cinq fois sa longueur. C'est quelque chose.

Puisque vous connaissez à présent l'appareil à filer de l'araignée, vous me demanderez sans doute : « Et avec quoi tisse-t-elle ? » Eh bien, avec ses pieds. Elle en a huit, et cela lui suffit largement pour marcher et pour tisser en même temps. Dans ce but, quelques-unes de ses pattes sont faites pour tirer le fil, pour mettre la trame, etc., exactement comme les différentes parties d'un métier. L'araignée sait s'en servir d'une façon vraiment ingénieuse. Surtout dans les pays chauds, il y a des espèces qui fabriquent des toiles merveilleuses.

Mais il y en a aussi qui ne font pas de toile du tout. Est-ce que vous vous rappelez avoir vu, en automne, ces fils délicats et soyeux qu'on appelle filandres ou encore fils de la vierge ? Ce sont de toutes petites araignées qui les fabriquent. De toutes petites araignées qu'on ne voit presque jamais parce qu'elle sont timides à l'excès et se sauvent à toutes jambes dès qu'on approche. Et « à toutes jambes », ça veut dire quelque chose quand on en a tellement, pas seulement parce qu'elles en ont huit comme nous l'avons vu, mais aussi parce qu'elles courent aussi vite en arrière qu'en avant, à droite et à gauche sans se retourner. Qui d'entre vous saurait faire ça ?

Mais dans quel but ces petits animaux qui, d'autre part, sont très féroces et très rapaces, font-ils les fils, autrement que pour attraper leurs proies ? On a trouvé que les fils sont des moyens de transport, des avions pour araignées ou plutôt des planeurs ? Les petites araignées se mettent dedans pour voyager en d'autres pays où il y a une nourriture plus abondante, où la concurrence des autres ne se fait pas trop sentir et où enfin elles ne risquent pas être mangées par leurs camarades. Vous connaissez pareils moyens de transport chez les plantes tel que, par exemple, le pissenlit, qui les utilise pour transporter ses graines. Mais les araignées voyagent beaucoup plus loin que les graines de pissenlit. On a trouvé leurs fils à plus de 100 kilomètres de la côte, au-dessus de l'océan et à des hauteurs très considérables.

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

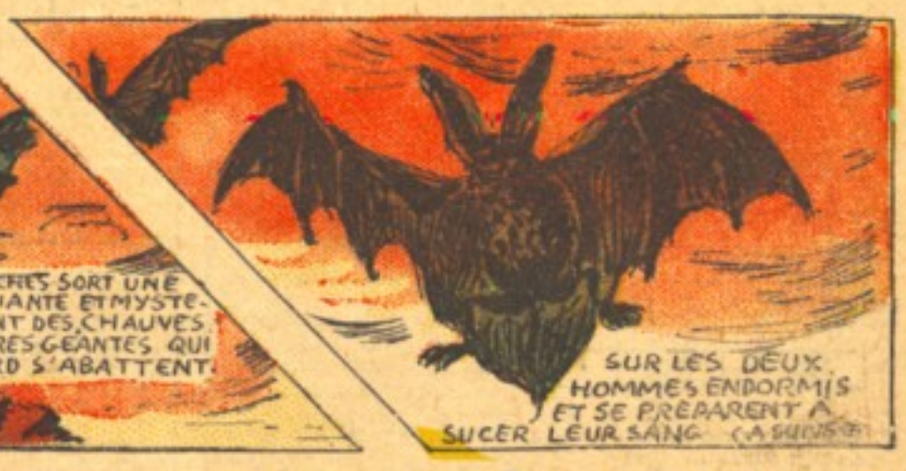
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

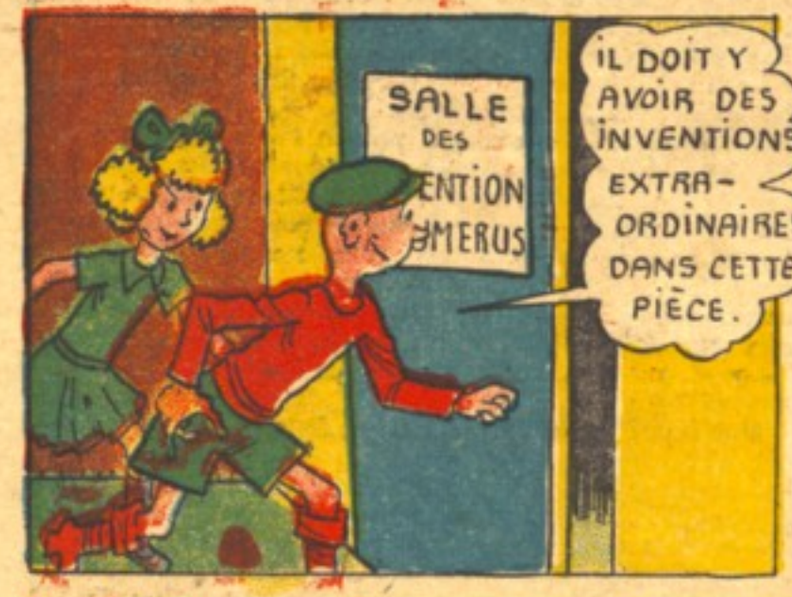
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.000.

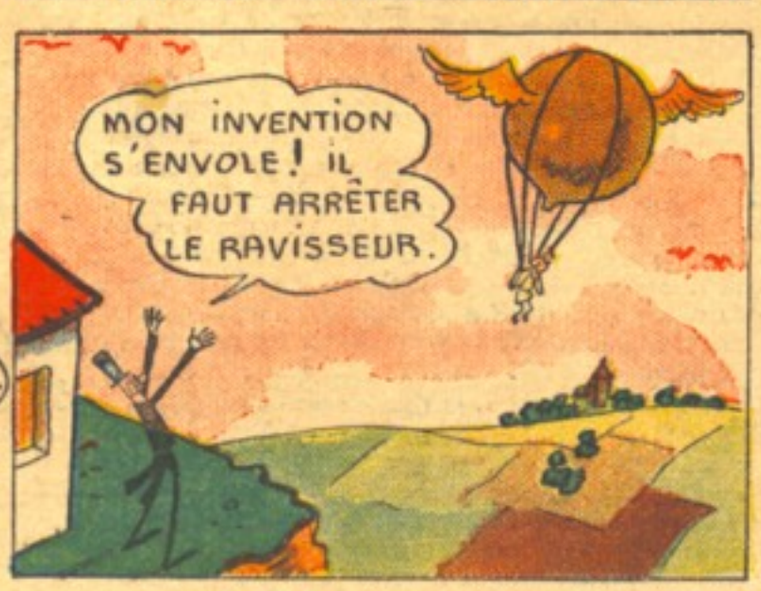
TOTO ET TOUTOUNE

RESUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE SE SONT REFUGIÉS DANS UNE GROTTE ... JACK-STRONG ET PANTHÈRE-NOIRE SE DIRIGENT VERS LA CITÉ MYSTERIEUSE DE MOERDER



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

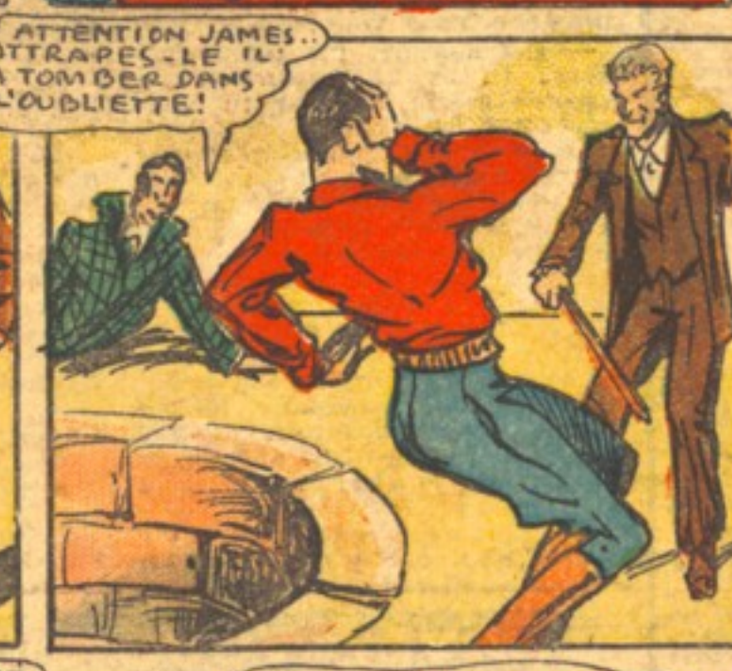




mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 120. JEUDI 17 MARS 1933



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je n'aurai pas mis cette fois quinze jours, mais six semaines, je crois bien, à attendre pour vous raconter la suite des aventures que j'ai eues avec mon ami Julot, l'autre été, dans la forêt, alors qu'on était partis tous les deux loin de chez nos parents, en cachette, pour tâcher d'arriver au centre de l'Afrique.

Donc mon petit camarade Julot se croyait toujours le fils du célèbre Razant et il se promenait tout nu avec tout juste un petit caleçon de peau de panthère, et, comme nous étions arrivés au bord d'un étang, il avait vu un vieux monsieur à barbiche, qui pêchait à la ligne, et il s'était imaginé que ce monsieur-là il n'était autre que le roi de la Lune, le vieux petit chinois qui est l'ennemi de Guiqui, dans les histoires du Petit Crusoé Illustré.

Et Julot, fils de Razant avait décidé de venger Guiqui Tonnerre. Le voilà qui se met à courir à quatre pattes le long du bord de l'étang. Dans ce coin-là il y avait des roseaux et le monsieur ne pouvait pas voir s'avancer Julot fils de Razant et vainqueur de Guiqui Tonnerre. D'ailleurs, le monsieur il ne pensait à regarder qu'une seule chose : le bouchon rouge de sa ligne dans l'espoir qu'il pourrait attraper un tout petit poisson.

A côté du vieux monsieur, son petit chien, un roquet noir et blanc déjà très vieux et très gras, roupillait au soleil le ventre en l'air, en remuant la queue pour faire peur aux mouches. Et pendant ce temps Julot était arrivé tout près, tout près du vieux monsieur.

Maintenant Julot était derrière le vieux monsieur. Il voyait que son chapeau de paille, son dos dans son veston d'alpaga et son derrière dans son pantalon à carreaux, assis sur un pliant.

Tout d'un coup voilà Julot qui se lève en poussant un cri de sauvage (le cri que pousse le célèbre Razant au cinéma) et qui se précipite la tête la première et les bras en avant sur le derrière du vieux monsieur; et patatras, voilà le vieux monsieur qui tombe à plat ventre dans l'étang pendant que Julot, fils de Razant, sur le rivage se met à danser une danse féroce (la danse de la mort, qu'il l'appelait) en chantant : « Hou! Hou! Hou! Hou! Hou! Hou! Le fils de Razant a vengé Guiqui Tonnerre. Hou! Hou! Hou! Le roi de la Lune est tombé dans la flotte. »

Heureusement, il y a tout de même de la justice dans le monde. D'abord, l'eau n'était pas profonde et le vieux monsieur ne s'est pas noyé. Il s'est seulement mis le nez dans la boue et, pas seulement le nez, tous ses vêtements. Quand il est sorti de l'eau il ressemblait à une statue parce qu'il était tout vert, et aussi à un tas d'ordures, parce qu'il était tout couvert de boue.

D'entendre son maître tomber dans l'eau, et Julot chanter son chant de guerre, ça a réveillé le petit chien. Mais tout petit qu'il était, ce chien-là il était assez grand et il avait les dents assez longues pour mordre le derrière de Julot, en plein milieu du caleçon en vraie fausse fourrure de panthère. Et voilà Julot qui se met à pousser des cris d'horreur à la place des cris de victoire, tandis que le vieux monsieur qui sortait de l'eau criait : « Bravo, Mirza! mort à ce sauvage! » Et encore : « Au secours! on a voulu me noyer. A l'assassin! A l'assassin! »

Il a crié si fort le vieux monsieur qu'il a fait venir un garde-champêtre ou, plutôt, un garde forestier; enfin, un monsieur avec un képi de sergent de ville et un habit vert. Voilà Julot qui se sauve, avec toujours le chien qui lui mordait les fesses, jusqu'au moment où le caleçon en fausse peau de panthère est déchiré. Le chien est resté par terre avec un morceau de panthère et aussi un petit morceau de Julot dans la gueule.

Derrière Julot le vieux monsieur courait en agitant sa canne à pêche. Et derrière le vieux monsieur courait le garde qui criait : « Attendez un peu, vilains garnements! »

En voyant cela, moi j'ai eu si peur que j'ai caché dans les roseaux les vêtements de Julot, et ma musette; enfin, tout le fourniment et que je me suis mis à courir avec Julot. Tous les deux on remontait une pente assez raide, sur les bords de l'étang, et le vieux monsieur s'essouflait à courir après nous, et aussi le chien, qui était vieux, et encore le garde qui était encore plus vieux que le chien, qui avait un gros cou avec des plis dedans et une figure toute rouge. Mais nous on courait beaucoup plus vite avec une peur terrible.

On n'entendait plus de bruit derrière nous qu'on courait encore et on n'a été tranquille que quand on a eu trouvé un rocher creux et qu'on a pu se cacher dessous. On est bien resté une heure à rien oser dire, et nos cours battaient très forts. On se voyait déjà tous les deux en prison. C'est Julot qui a parlé le premier :

— Je lui ai fait essuyer une défaite sanglante, au roi de la Lune, dit-il, et j'ai vengé Guiqui Tonnerre. Il a perdu dans la bataille sa mitrailleuse magnétique, et s'il n'avait pas appelé à son secours le dragon noir et blanc et le roi des araignées vertes, j'aurais sûrement eu une victoire définitive.

— Veux-tu te taire, idiot, je lui ai dit en colère; tu as jeté un pauvre brave pêcheur à la ligne à l'eau, tu l'es fait mordre au derrière par son chien et tu nous as fait courser par un garde forestier. Il y pas de quoi être fier. Et à cause de toi on est des hors la loi, on a perdu nos sacs et de quoi manger, et tu es tout nu au milieu de la forêt, avec juste un caleçon en fausse panthère tout déchiré. Et tu oses encore faire le malin. Y a vraiment pas de quoi.

Là-dessus Julot, qui était couché sur le ventre, se retourna pour ne plus me voir et quand il s'assit il poussa un gémissement parce qu'il avait encore mal au derrière. Moi, je suis resté aussi dans mon coin à bouder, et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé il faisait plus frais; il faisait presque nuit et j'avais faim. Julot dormait encore. Je le réveillai aussitôt pour que nous décidions quoi faire.

Je n'ai plus de place pour aujourd'hui. Je continuerai ces aventures un autre jour, si toutefois elles continuent à vous plaire, comme il me semble d'après les lettres que j'ai reçues. Je vous serre la main à tous et à toutes.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Claude Bamel, Le Bouscat (Gironde) : Merci de ton envoi au concours qui m'a beaucoup intéressé et de tes charades. — *Jacques Mabille*, Maurecourt : Merci de tes vœux de bonne année. Tes vers sont très jolis et je pense qu'ils seront publiés. — *Bella Goldstein*, Paris-XIe : Merci de ton joli envoi au Concours. — *Pierre Allard*, Courbevoie : Merci de ton envoi au Concours. — *Yvonne P.*, à Stains (Seine) : Je suis content des distractions que tu m'envoies, ainsi que des compliments que tu fais au journal. — *Maurice Saul*, Paris-XIe : Je te remercie beaucoup de ton envoi au Concours. — *Robert Saltzman*, Wissembach : Je suis content que tu m'aies envoyé ces récits; ils viennent d'un beau pays que je connais et que j'aime bien. — *Carmona*, à Mazargues : Le Club de Mazargues marche très bien et organise des séances de cinéma. Tous nos compliments. — *Serge Netscheim*, Boulogne-sur-Seine : Merci des deux histoires que tu envoies pour notre Concours. Je suis content que tu aimes notre journal et que tu l'attendes avec impatience. — *Bernard Blottin*, Sceaux : Je suis bien content que tu puisses désormais participer à nos concours et je te souhaite du succès. — *Lucien et Yvonne Bonin*, Bellac : Il était encore temps d'envoyer vos récits pour le Concours. Je vous souhaite bonne chance. — *Paulette Peul*, Epinay : Merci de ton envoi au Concours.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMES

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Lazarille de Tormès, pauvre espagnol du XVIe siècle, a voulu faire fortune aux Indes. Mais son bateau fait naufrage. Jeté inanimé à la côte, il est recueilli par de pauvres pêcheurs.*

Chapitre XXIV. — DES PÊCHEURS TROUVENT LAZARILLE DANS LEURS FILETS, ET LE TIRENT DE L'EAU. ILS LE PRENNENT POUR UN MONSTRE MARIN, ET L'OBLIGENT A L'ÊTRE MALGRÉ LUI. ILS L'AJUSTENT COMME UN TRITON, POUR LE FAIRE VOIR AU PUBLIC.

Le rivage où les vagues m'avaient poussé était fort éloigné du rocher où nous nous étions brisés. Il n'était venu jusque-là que ma planche et moi, de tout les débris de notre vaisseau.

Les pêcheurs, comme je l'ai dit, m'ayant aperçu dans leurs filets, me prirent pour un monstre marin, tant j'avais la peau ridée, le visage défiguré, et tout le reste déguisé par les herbes qui m'enveloppaient. Ils me tirèrent de l'eau avec des crochets, de peur de casser leurs filets, et revinrent de leur erreur, après m'avoir bien considéré; mais la figure que je faisais alors, leur donna une pensée qu'ils exécutèrent après.

Ils me firent rendre l'eau que j'avais bue, et je commençai à respirer. Ils m'ôtèrent les habits qui m'étaient restés, et me portèrent dans leur cabane, où, quelques heures après, je repris mes esprits; je me trouvais nu et méconnaissable à moi-même, sur une méchante paillasse.

Cependant les pêcheurs avaient tenu conseil entre eux; et, lorsque je recommençais à rendre grâce à Dieu de m'avoir tiré du danger qu'il me souvenait d'avoir couru, et à me plaindre en même temps de ma mauvaise fortune, qui m'avait fait perdre, dans un instant, ce que j'avais gagné avec tant de peine pendant trois années, un des pêcheurs, et le plus malin d'entre eux, s'approcha de moi et me tint ce discours :

— Monsieur le triton, soyez le bienvenu. Ne pourriez-vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les peuples marins?

— Moi, triton! lui dis-je, et ne voyez-vous pas que je suis un homme comme vous?

— Un homme! me dit le pêcheur; tu es un triton ou un monstre marin, comme tu voudras t'appeler.

Les autres s'approchèrent sur cela, et dirent qu'il n'y avait pas de doute que j'en fusse un. Je leur jurai vingt fois que j'étais un homme, et, autant homme que le fils du meilleur bourgeois de Madrid; que j'étais marié, que j'avais femme et enfants. Ils feignirent de n'en rien croire, et me soutinrent que j'étais poisson, et, pour me le persuader, ils me firent voir dans un miroir. Quoique je parusse à moi-même affreux, je leur niai que je fusse poisson, mais que j'étais un homme.

— Point de raisonnements, dit le malicieux pêcheur : tu es un triton, et des plus hideux; tu n'as qu'à te taire, si tu ne veux pas être mis en rouelles, et salé comme nos thons.

Je voulus répliquer, mais le pêcheur commença à prendre son couteau, comme pour exécuter ses menaces, et, voyant qu'il n'y avait pas de remède, je me résolus à être ce qu'ils disaient, Triton, monstre marin et hareng même, s'ils l'eussent voulu.

Je ne savais cependant à quoi cela devait aboutir; mais j'en fus bientôt éclairci, lorsque je vis venir les pêcheurs, avec une cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'enveloppèrent ensuite d'herbes et de mousse, m'emmaillotèrent et me serrèrent avec une corde, en sorte que je n'avais de libre que la tête, et ressemblais à un de ces dieux Termes, qu'on met dans les jardins.

Ils me mirent une longue barbe de glaïeuls, et un chapeau de mousse, et, en cet équipage, me couchèrent sur le ventre, dans la cuve qui était plate et en ovale, faisant paraître, du bout de mes pieds, une queue de thon qu'ils y avaient ajustée, et me tenait la tête élevée hors de l'eau, au moyen d'un support en glacis, qu'ils m'avaient mis sous l'estomac.

Ils avaient attaché une corde à ma barbe postiche : la corde passait dans une poulie qui était au fond de la cuve, et le bout en venait sortir par un trou qu'ils avaient fait du côté des pieds, à fleur d'eau; de sorte qu'en tirant le bout de cette corde, ils faisaient enfoncer la tête dans l'eau, toutes les fois qu'ils voulaient.

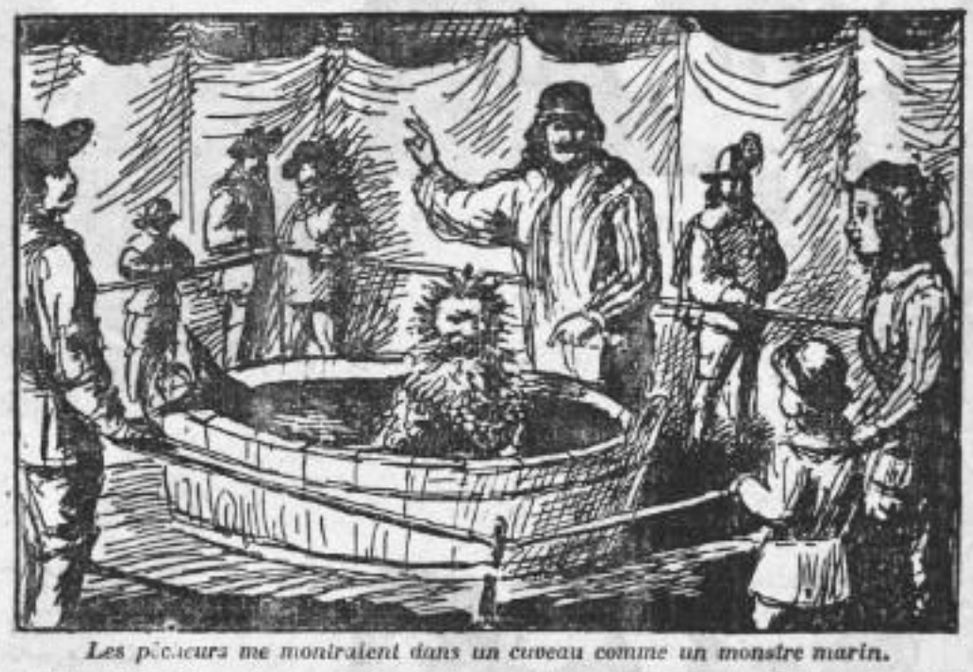
Chapitre XXV. — LAZARILLE DEGUISÉ EN TRITON EST PORTÉ A TRAVERS L'ESPAGNE.

Lorsque ces coquins de pêcheurs eurent bien ajusté leur machine, ils publièrent partout qu'ils avaient pêché un triton; et tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que, quoique les pêcheurs ne prissent qu'un quart de réale par chaque personne, ils ne laissèrent pas de faire une somme considérable.

Je voulais parler, lorsque le monde commença à venir; mais celui qui avait soin de conter l'histoire du triton, et qui était assis du côté de la cuve, tirant la corde toutes les fois que je voulais ouvrir la bouche, me faisait enfoncer la tête dans l'eau comme une grenouille et je fus enfin obligé de me taire, de peur d'étouffer.

Les pêcheurs, ravis de voir si bien réussir leur invention, et alléchés par le profit qu'ils avaient commencé à faire, projetèrent entre eux de me porter par toutes les villes et villages d'Espagne. Pour cette fin, ils envoyèrent demander permission aux seigneurs de l'Inquisition, de montrer au public un poisson qui avait le visage d'homme, ce qu'ils obtinrent assez facilement, au moyen de quelques présents qu'ils firent à leurs seigneuries, de la meilleure pêche qu'ils avaient prise.

Ils me portaient dans une charrette, l'un y servait de charretier, l'autre était celui qui avait soin de rapporter ma vie aux spectateurs et le troisième était monté sur la charrette, pour avoir soin de tirer la corde, si l'envie me prenait de parler, lorsque nous rencontrions quelqu'un. Ils me permettaient seulement de le faire, lorsque nous étions seuls.



Les pêcheurs me montraient dans un cuveau comme un monstre marin.

Je leur demandai un jour qui diable leur avait mis dans la tête que j'étais un monstre marin?

— Vous voyez bien, en conscience, leur disais-je, que je suis un homme parlant, buvant et mangeant comme vous, et vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau, qui me fera crever à la fin.

— Tais-toi, si tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon garde, nous savons mieux ce qu'il te faut que toi-même. Étant poisson, comme tu l'es, sans contredit, tu ne saurais demeurer une heure hors de l'eau sans mourir, et tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens, comme nous, qui savent ce que c'est que de gouverner un monstre marin.

Je n'eus rien à lui répliquer, d'autant moins que je sentais déjà qu'il commençait à tirer la corde, pour achever de me convaincre, en me faisant faire le plongeon, et je me résolus à être poisson, tant qu'il plairait à Dieu, et à ces diables de pêcheurs. Ils se mo-

SAVEZ VOUS QUE...

quaient du pauvre Lazarille, et chantaient à leur aise : « Vive, vive le poisson qui nous donne tant à manger, sans qu'il faille travailler. »

Ils eurent l'effronterie de me mener à Madrid, où le gain fut encore plus grand, par le nombre de courtisans; gens qui, à cause de leur oisiveté, se font un plaisir de se trouver à toutes sortes de spectacles, et par conséquent sont encore plus curieux des nouveautés que le menu peuple.

Cependant leur profit fut moins considérable, dans cette fameuse ville, qu'ils se l'étaient imaginé, et ils reçurent un choc auquel assurément ils ne s'étaient point attendus.

Parmi les personnes qui me vinrent voir, il se trouva quelques écoliers, gens malicieux au dernier point, qui, m'ayant examiné un peu trop curieusement, il y en eut un qui se mit à dire, assez haut, aux autres :

— Ma foi, c'est un triton comme j'en suis un; ce sont ici des fourbes; si j'étais des officiers de justice, j'enverrais les matelots et le poisson aux galères, après leur avoir fait faire le tour de la ville, comme ils le méritent.

« Hélas! dis-je en moi-même, que je voudrais bien en être quitte pour cent coups de fouet et dix ans de galère! » J'y souffrirais bien moins qu'ici. Je priais Dieu en moi-même qu'ils le fissent, pourvu qu'ils me tirassent de là, et leur voulais aider, disant qu'ils avaient raison. Mais à peine eus-je ouvert la bouche, que ma sentinelle me l'avait plongée dans l'eau.

Les cris qu'ils jetaient tous, quand je me plongeai ou, que pour mieux dire, quand on me plongea, empêchèrent que les écoliers ne passassent plus avant dans leurs discours.

Ils me jetaient du pain que je me dépêchais de manger promptement, avant qu'il eut le loisir de tremper; mais on ne m'en donnait pas la moitié de ce que j'en eusse mangé. Je me ressouvenais de l'abondance de Tolède, de mes amis les Allemands, et de ce bon vin que j'avais coutume de crier par la ville. Je priais Dieu qu'il me fît un second miracle de Cana en Galilée, et ne permit point que je mourusse par les mains de l'eau, ma capitale ennemie.

Cependant, ce discours avait tellement alarmé mes conducteurs, qu'ils appréhendèrent, avec juste raison, que quelque autre ne raisonnât aussi justement que les écoliers. Ils délogèrent, le jour même, pour m'aller encore promener par la campagne où le monde était plus facile à tromper.

Un jour que nous étions logés à un village entre Madrid et Tolède, il se trouva que la nuit étant venue, et voyant que mes gardes dormaient d'un profond sommeil, je tâchai de me détirer; mais les cordes étant mouillées, il me fut impossible d'en venir à bout.

Je me voulus écrier, mais, comme je considérais que cela ne me servirait de rien, puisque le premier qui m'entendrait me fermerait la bouche avec un seau d'eau, je commençais donc à me vautrer dans ce bourbier, et me tourner et retourner avec tant de force et d'impatience, que la cuve se renversa sens dessus dessous. Toute l'eau se répandit; et moi, me voyant libre, je me mis à crier au secours.

Les pêcheurs, voyant le tour que je leur avais joué, accoururent tout épouvantés, et pourvurent au remède, qui fut de me fermer la bouche avec de l'herbe; et, pour confondre mes cris, ils en faisaient encore de plus grands, criant : « Justice, justice! »

Parmi ce désordre, ils remplirent derechef la cuve d'eau d'un puits qui était là, avec une vitesse incroyable.

L'hôte sortit avec une hallebarde, et tous ceux de la maison avec lui, ceux-ci avec des broches, et les autres avec des bâtons. Les voisins y accoururent avec un commissaire et six sergents, qui passaient par là.

On demanda aux mariniers ce que c'était : ils répondirent que c'étaient des voleurs qui voulaient enlever leur monstre marin. L'hôte regarda partout s'ils sortiraient par quelque porte; les autres, s'ils sauteraient d'un toit à l'autre, tandis que mes gardes m'avaient déjà remis dans ma cuve.

(A suivre.)

Julien est un enfant terrible. Il se trouvait dimanche chez sa grand'mère, à qui des amis vinrent rendre visite. « C'est merveilleux, dit une dame, de posséder à votre âge des dents aussi admirables, saines et blanches! » La grand'mère eut un sourire un peu gêné et voulut changer de conversation. Mais Julien a de la suite dans les idées, car n'eut-il pas l'audace de s'écrier : « Et puis grand'mère en prend soin, vous savez. Elle les met tous les soirs dans un verre sur sa table de nuit! »

o

L'instituteur interroge ses élèves à la classe de calcul et leur fait faire des additions. « Dis-moi, Jacques, ta mère achète une robe de 500 francs, des souliers de 150, un sac de 100 et un chapeau de 250. Quel est le résultat? — Le résultat, m'sieu, c'est qu'il ne nous reste rien pour manger pendant le mois, car papa ne gagne que 1.000 francs. »

o

Entrant dans sa cuisine, Mme Durand aperçoit le sol jonché de noyaux de cerises. Janot ou Jeannette, ou peut-être les deux, ont encore pris des cerises dans le bocal. Elle les appelle tous les deux et leur demande : « Qui est-ce qui a encore volé des cerises? — C'est pas moi, répondent en chœur les deux gosses. — Alors expliquez-moi pourquoi je trouve des noyaux par terre. — Eh bien, maman, c'est sûrement pas moi, dit Janot, car moi j'ai avalé les miens. »

o

M. Dubois a un chien, un vieux basset gros et gras, dont le ventre frôle la poussière. Son vieil ami Dupont, le rencontrant, lui dit :

— Il est bien trop gros ton chien, je parie bien qu'il ne peut pas courir.

— Tu fais erreur, répond M. Dubois vexé, au contraire, il va ventre à terre...

POUR LES FILLETTES

Une poupée à faire vous-même

La petite sœur Krakos de Toutoune

Et voici une petite sœur un peu sauvage, mais si aimable avec son costume chatoyant.

Rien de plus facile que de créer cette amusante poupée. Prenez un morceau de nubienne ou une étoffe souple, mais pas transparente et mate (une cotonnade mince), de couleur plus ou moins chocolat ou rougeâtre, même jaunâtre si vous n'avez pas mieux. Il faut 60 centimètres de tissu, que vous pliez en deux au milieu; logez une boule d'ouate très, très serrée, que vous entortillez pour former la tête, jugez vous-même la forme plus ou moins ronde et la grosseur (croquis I); la hauteur est d'environ 5 cm. 1-2.

Entortillez jusqu'en Y avec du gros fil; Y est à la moitié de la hauteur totale, soit 15 centimètres. A partir de Y jusqu'en Z, fendez en deux le reste de l'étoffe et entortillez chaque jambe (IV). Le croquis n° IV est au 1/3 d'exécution.

Un autre morceau de cotonnade de 22 centimètres de long plus le nœud, environ 4 centimètres, soit 26 centimètres, se noue à 2 centimètres de la tête et forme les bras (croquis III).

Retournez le bout des pieds et des mains pour qu'ils aient la forme convenable.

Une fois tout enroulé de fil, prenez un lainon et entourez-en bras, jambes et corps pour leur donner de la fermeté et permettre de former des mouvements.

A présent, faisons la tête de la petite Krakos. Prenez deux ronds d'étoffe blanche que vous collez, ou même si c'est du drap ou quelque chose de rigide, fixez-les par une perle noire au milieu; voilà pour les deux yeux.

La bouche est faite d'une partie rouge et d'une blanche; les lèvres seront : soit du tissu découpé, soit de la grosse laine bien vive qui dessinera par des points à cheval, les uns à côté des autres, leur forme. Les dents seront formées par des points qui maintiendront un fond de soie blanche, ou brodées de soie également blanche.

Mettez deux superbes anneaux jaunes à rideaux, aux oreilles. Puis faites la chevelure qui est constituée par de petites nattes de coton perlé noir, courtes pour le dessus de la tête, longues pour le tour. Ces nattes sont doublées et fixées comme l'indique le croquis II; 1re du centre de la tête, les petites, 2e suivant la ligne a, b, les grandes.

Il ne vous reste plus qu'à habiller la poupée. Ne lui ménagez pas colliers, bracelets aux bras et aux jambes.

Prenez un papier à fleurs (vous savez ce papier de soie en rouleaux légèrement gaufré) et coupez-en une bande droite que vous cranterez en bas pour faire les dents et froncerez à la taille sous une ceinture de teinte opposée. Vous pouvez très bien employer du tissu pour cette jupe. (Il faut 9 centimètres de hauteur et 20 à 22 centimètres de large.)

Pour le haut du corps, prenez du raphia de couleur vive; faites une natte et passez dedans des brins qui formeront tout autour cette pèlerine. Un fil de teinte vive la maintiendra en plusieurs places en faisant une piqûre sur plusieurs brins, un petit point en dessous, deux ou trois brins et un large dessus, quatre ou cinq brins, sans trop tirer le fil pour que l'ensemble soit bien plat et encercle seulement bien les épaules. Elle sera garnie de petites rondelles jaunes comme l'indique le croquis IV. Même, si vous avez des paillettes, n'hésitez pas à en coudre un peu partout.

Vous savez, petites camarades, que les peuples des pays chauds suspendent aux colliers et aux ceintures des guirlandes de feuillages semées de fleurs, de verroterie, d'amulettes plus ou moins précieuses. C'est bien souvent tout leur vêtement.

Mais comme votre nouvelle fille a un corps très primitif, je vous engage à l'habiller plus que ne sont les jolies indigènes. Même vous pouvez recouvrir tout le premier laitonnage, s'il est trop apparent, comme une momie par des bandelettes, ou un ruban (chocolat naturellement!) et vous pouvez même revêtir bras et torse d'une légère chemisette de la teinte du fichu qui peut être de papier coupé en petites bandes et traité comme le raphia.

Formez au point de tige les doigts de pied avec une soie blanche et mettez une grosse perle comme bague.

Pour les couleurs, inspirez-vous de votre journal. Justement Pat' Soum a été en expédition chez les Krakos, voyez leurs costumes.

TIMBRES

LES TIMBRES ESPAGNOLS

C'est en 1850 que les premiers timbres furent introduits en Espagne. Ces timbres étaient à l'effigie de la reine Isabelle II et existaient en plusieurs valeurs : 6 quartos, noir; 12 quartos, violet; 5 reales, rouge; 5 reales, bleu; 10 reales, vert. Le plus rare de tous ces timbres est le timbre de 10 reales, dont la valeur, oblitéré, dépasse 2.500 francs.

Jusqu'en 1889, les timbres qui restèrent en service représentaient chacun, soit l'effigie de la reine, soit les armes de la Maison d'Espagne. A cette époque, la première révolution espagnole ayant établi la République, les timbres furent surchargés de la mention : HABILITADO POR LA NADION et, en 1870, un nouveau timbre fut mis en service avec une figure de femme représentant la République espagnole, vue de trois quarts, à gauche, dentelé. Un autre timbre fut mis en service en 1873, il représentait, cette fois, la République sous l'aspect d'une déesse assise.

La même année, l'insurrection réactionnaire de Don Carlos se déroulait en Espagne et, partout, les carlistes émirent des timbres à l'effigie du prétendant. Il exista des timbres à l'effigie de Don Carlos en Catalogne, à Valence et, surtout, en Biscaye et Navarre, où il avait le plus grand nombre de ses partisans. Ces timbres qui circulèrent peu ont beaucoup plus de valeur quand ils sont oblitérés qu'à l'état de neuf. C'est ainsi, par exemple, que le 16 maravédis, rose, émis en Catalogne, et qui ne vaut que 2 francs à l'état de neuf, vaut 200 francs, oblitéré.

Les premiers timbres carlistes avaient été émis en 1873. Les derniers le furent en 1875, date à laquelle la République espagnole céda la place au roi Alphonse XI. Les carlistes continuèrent d'exister en Biscaye et en Navarre. Ils ont joué un rôle important au cours du début de la guerre d'Espagne actuelle.

Abonnez-vous!

RÉSUMÉ. — *Mechinskoff, Hantz Deimler et Luigi Paraffini ont enlevé Louise, femme de Jambe-de-Bœuf. Celui-ci, avec ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans), sont arrivés au cirque Miglione pour délivrer la jeune femme. Trompé par Umberto, valet de Luigi Paraffini, Jambe-de-Bœuf a été enfermé dans la cage de la panthère noire de Java, Batna.*

Chapitre XXXIII. — Conflit d'intérêts

— Jambe-de-Bœuf nous a quittés, souffla Pierrot à l'oreille de Fil-de-Fer.

— Cet idiot est toujours prêt à faire une bêtise, pesta Fil-de-Fer. Sans lui nous ne pourrons nous attaquer à ces trois-là qui bavardent au-dessus de notre tête, ni retrouver Louise. Mais restons ici, il faut que nous sachions ce que racontent ces trois fridolins...

Pierrot traduisit les paroles que venait de prononcer Mechinskoff. Le colonel russe blanc accusait ses complices de le trahir, de ne pas jouer franc jeu avec lui. Pourquoi, contrairement aux ordres reçus, avaient-ils transporté la prisonnière chez Luigi Paraffini, et non chez un lieutenant des cosaques afghan, comme cela avait été prévu. Il y avait quelque chose de louche là-dessous.

— Est-ce qu'il n'y a pas aussi quelque chose de louche dans ton jeu? hurlait tout à coup Hantz Deimler, le magicien. Tu crois que je ne sais pas ce qu'elle cache, cette histoire d'enlèvement.

— Je vous interdis de me parler sur ce ton. Je suis colonel, officier du mérite de Saint-André, quatre fois blessé durant la campagne de Sibérie, j'ai droit à votre respect.

— Eh, je suis aussi colonel ! répliquait Deimler. Et colonel d'active, mon petit monsieur! pas colonel d'une armée fantôme. Sous l'habit d'un magicien de cirque, j'accomplis la mission de confiance dont m'a chargé mon Führer et sa Gestapo. Et cette mission, je l'accomplirai jusqu'au bout, sans me laisser arrêter par les intérêts égoïstes que vous représentez...

— Faire tant d'histoires à propos d'une petite femme, pas possible, vous devez être amoureux, mon cher colonel Deimler...

— Il s'agit bien de petite femme, protesta le colonel-magicien. Croyez-vous que je n'ai pas percé votre jeu et celui de votre maître, Van der Gold, roi du pétrole ?

— Ne parlons pas de cela, voulez-vous ? M. Van der Gold a été d'un appui trop précieux à votre Führer, lors de son arrivée au pouvoir, pour que vous puissiez le mêler à ce débat.

— Le passé est le passé, mon petit monsieur. Il n'empêche que si les intérêts de M. Van der Gold ont pu quelque temps coïncider avec ceux de la race allemande, ces intérêts, dans cette affaire précise et dans cette affaire seule, s'écartent dangereusement. Vous croyez que nos services d'espionnage soient si mal faits qu'ils ignorent encore l'existence de la *Lotharite* ?

— La *Lotharite*, qui est-ce, une danseuse? demanda le colonel sans paraître comprendre.

— Oui, de la *Lotharite*, ce corps récemment découvert par Clément Lothaire, et qui permet de remplacer le pétrole par de l'eau de fontaine dans les motors de les automobiles, expliqua d'un ton un peu pédant Luigi Paraffini...

— Ne faites pas la bête, mon cher Mechinskoff, reprit Deimler. Vous savez bien que l'enlèvement de cette Louise n'est pour M. Van der Gold, Premier et vous-même, qu'un moyen pour retrouver le secret perdu de la mystérieuse *Lotharite*. Et nous savons aussi que M. Van der Gold est décidé, s'il met la main sur le secret de la *Lotharite*, à l'anéantir et à priver l'humanité et en particulier la race allemande de cette découverte sans prix.

— Sans doute que le signor Van der Gold préfère vendre de la gazoline plutôt que de l'eau de fontaine, ricana Paraffini.

— Mais avez-vous songé, colonel Mechinskoff, au tort immense que l'égoïsme de ce M. Van der Gold — que je soupçonne de n'être pas purement aryen, privait la communauté germanique? Qu'une guerre éclate demain, que le blocus arrête les bateaux-citernes que chaque jour M. Van der Gold dirige vers les principaux ports allemands, et voici notre pays sans pétrole, incapable de faire marcher ses avions, ses sous-marins, ses tanks, ses automobiles, voilà la défaite qui risque de venir frapper à notre porte, voici notre Führer — le ciel me pardonne — à la veille de la chute, car notre production de pétrole synthétique, tiré des houilles de basse qualité, est encore insuffisante pour les immenses besoins d'une grande guerre. Mais que nous possédions le secret de la *Lotharite*, et voici pour nous...

— Et pour nous aussi, interrompit Luigi Paraffini. N'oublions pas qu'ici nos deux patries sont associées.

— Voici pour nos deux nations la possibilité de parler haut et fort, dans les conférences internationales, aux nations riches en pétrole, voici...

— Tout ceci est très joli, coupa le colonel Mechinskoff, mais je n'ai pas à entrer dans ces considérations de politique mondiale. Je dois exécuter les ordres reçus, sans plus, messieurs, et je les exécuterai. Allez, menez-moi à Louise, ou je tire.

Brusquement le colonel avait tiré d'un coussin sous lequel ils étaient dissimulés deux revolvers de fort calibre, et il en menaçait ses deux complices.

— Un officier allemand n'a pas peur de la mort, ricanait Hantz Deimler. Vous pouvez tirer, vous n'en serez que plus assuré de ne jamais retrouver la nommée Louise. Vous n'êtes tout de même pas assez naïf pour imaginer que je l'ai cachée chez notre ami Paraffini.

— Comment, la Luisa n'est pas chez moi ? s'étonnait l'Italien. Quelle est votre combinazione?...

— Les intérêts de ma patrie priment ceux de la vôtre, Paraffini, ricanait Deimler. Je sers d'abord mon Führer.

Pierrot entendit un bruit sourd de lutte. Paraffini et Deimler en étaient venus aux mains.

Un pas retentit sur l'escalier de la roulotte, la porte s'ouvrit :

— C'est vous, Umberto? dit la voix acide du colonel Mechinskoff.

— Je vous en prie, messieurs, haletait la voix d'Umberto, calmez-vous, la situation est grave. On a appris que la prisonnière avait été apportée dans une des roulottes du cirque. J'ai rencontré, il n'y a pas un instant, un homme que j'ai reconnu pour l'avoir suivi, ce soir, quand il allait au théâtre avec ses amis. C'était Jambe-de-Bœuf qui me demandait la roulotte du signor Paraffini.

— Et tu l'y as conduit, imbécile ! hurlait le jongleur italien.

— Ne vous fâchez pas, patron. J'ai fait entrer cet idiot dans la cage de Batna, la panthère noire. A l'heure qu'il est cette brave bête doit se repaître de chair humaine. J'ai pris soin d'ouvrir l'électricité dans la cage, en m'en allant, pour que la bête y voit clair. Ecoutez plutôt.

Soudain, en effet, de la ménagerie proche un affreux hurlement de fauve venait de monter. Il y eut un court silence que coupa le chant d'un coq réveillé par le bruit, quelque part, dans une basse-cour de Clamart. Puis les hurlements de la panthère reprirent de plus belle, bientôt accompagnés par les rugissements des lions et des tigres de Bengale, réveillés à leur tour par le barrissement des éléphants géants du Siam, par le hennissement furieux des chevaux des écuries qui se croyaient menacés.

— Allons voir Batna dévorer notre jeune marié, ricana le colonel Mechinskoff.

Ces paroles ne furent pas entendues par Pierrot et Fil-de-Fer. Sitôt qu'ils avaient appris le péril que courait leur ami, sitôt qu'avait retenti le premier hurlement de la panthère noire, ils étaient sortis de dessous la roulotte, et guidés par le bruit, ils s'étaient mis, dans la nuit bleue, à courir vers les cages.

Chapitre XXXIV. — Dans la cage du fauve

Quand Umberto eut refermé la cage sur son dos, Jambe-de-Bœuf se trouva dans un endroit dont il ne comprenait pas bien la destination : une pièce entièrement obscure, et où régnait avec une étrange tiédeur dans l'atmosphère, une âcre odeur d'urine fauve. Le colosse restait abasourdi, dans la nuit compète, et il eut la présence d'esprit de ne pas faire un pas. Derrière et devant lui ses mains tâtaient, touchaient des barreaux de fer.

— Pas possible, il m'a collé dans une cage... Je suis prisonnier... Où suis-je tombé?

Le rire d'Umberto lui perça les oreilles, mais le valet italien prononça trop bas les paroles qui suivirent pour que Jambe-de-Bœuf les comprit.

— Prisonnier. Ils m'ont fait prisonnier, mis en cage comme une bête, comme un ours... Ça pue ici, reprit-il en reniflant l'odeur de ménagerie qui régnait dans l'ombre.

Il se tut, prêta l'oreille. Une forte et régulière respiration se fit entendre. A quelques pas du colosse, dans l'ombre, la panthère noire de Java dormait paisiblement.

De toutes les quatorze espèces de panthères, la panthère noire de Java est la plus féroce, la plus sournoise, la plus brutale, la plus courageuse, la plus sauvage aussi. Batna était l'orgueil du cirque et du dompteur Marah Djapour, car il n'existe, dans toute l'Europe, qu'une dizaine de panthères noires qui soient domptées.

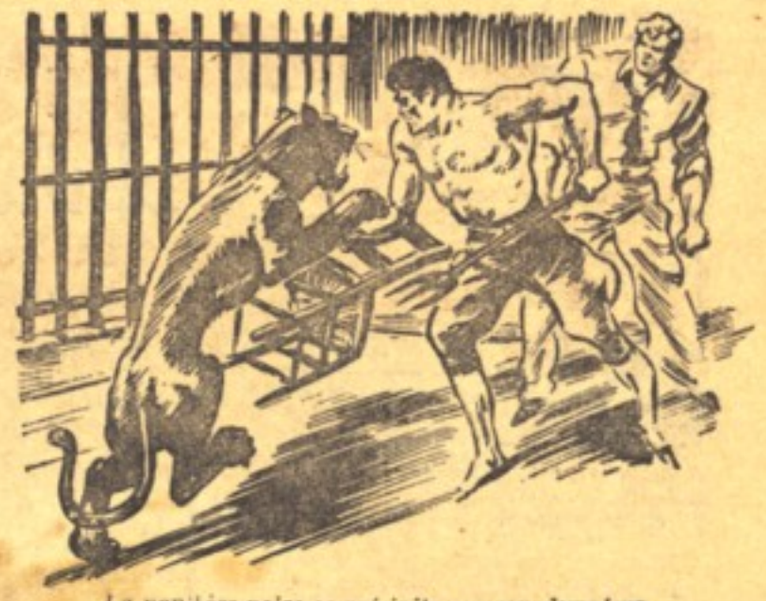
Batna était un animal particulièrement terrible; avant d'être la propriété de Marah Djapour, elle avait appartenu à un dompteur de la célèbre famille des Pezons, et elle avait, un soir, blessé si dangereusement son maître que celui-ci avait préféré s'en séparer. Telle était la bête avec laquelle avait été enfermé Jambe-de-Bœuf, dans une cage d'assez bonne taille, qui servait à Marah Djapour pour ses exercices avec cette bête qu'il était dangereux de mêler aux autres fauves.

Cette cage, comme toutes les grandes cages où travaillent les dompteurs, comportait une sorte de tambour grillagé, à deux portes, qui se manœuvraient l'une et l'autre de l'extérieur et de l'intérieur. C'était dans ce tambour qu'avait d'abord été enfermé Jambe-de-Bœuf. Rapidement Umberto avait tiré la seconde porte, ouvrant ainsi le tambour où le colosse, aveuglé par la nuit, avait été un instant à l'abri. Le valet avait pris soin de coincer la seconde porte. Puis, avant de courir vers la roulotte de son maître Paraffini, il avait allumé l'électricité dans la grande cage de la panthère noire.

Quand la cage s'éclaira, Jambe-de-Bœuf comprit l'horreur de sa situation. Il se vit dans un angle de la cage carrée, entièrement fermée, pour la nuit, par des volets de bois plein, et il aperçut, couchée dans un autre angle de la cage, la panthère noire dont le poil sombre et luisant était à peine tacheté de marbrures moirées, plus foncées encore que le reste de son pelage. La bête monstrueuse dormait couchée en rond, comme un gros chat, et l'on apercevait sur son ventre et au bas de ses pattes énormes quelques zones de poils plus clairs, tirant sur le jaune. Jambe-de-Bœuf restait immobile, sachant que la lutte contre un tel fauve serait inutile et sans aucun doute mortelle. Il ne lui restait qu'à demeurer aussi figé qu'un cadavre, en espérant que le fauve continuerait de dormir, et qu'on viendrait, peut-être, le délivrer avant le réveil de la panthère...

Les secondes passaient, longues comme des siècles. La panthère continuait de dormir, et sa respiration régulière soulevait son flanc clair. Jambe-de-Bœuf se rendit alors compte qu'à peu de distance, devant lui, se trouvaient une chaise et un robuste bâton terminé par une courte fourche, les accessoires de travail qu'avait abandonnés là le dompteur. Avec ces armes primitives, peut-être pourrait-il lutter, se défendre... Mais ne serait-il pas préférable d'essayer de sortir, de s'enfuir...

Sans perdre des yeux le fauve endormi, Jambe-de-Bœuf tâtait derrière lui le loquet refermé, essayait d'ébranler la porte. En vain. Le loquet avait été bloqué de l'extérieur. Il fit un pas en avant pour s'approcher de la seconde porte, et son pied glissant sur une fiente de la panthère, il tomba bruyamment sur le sol. Il fut aussitôt debout, mais déjà le fauve, qu'il n'avait heureusement pas effleuré dans sa chute, avait ouvert ses yeux jaunes aux pupilles d'un noir profond, il se dressait sur ses pattes de devant



La panthère noire se précipita sur son dompteur, toutes griffes dehors.

et, ouvrant sa gueule monstrueuse, il poussait un épouvantable rugissement.

D'un geste rapide, Jambe-de-Bœuf avait saisi le bâton fourchu, qu'il croisait comme une lance et la chaise dont il se faisait un bouclier. Et il restait là, immobile, fixant le fauve dans ses yeux jaunes.

La panthère et l'homme se regardèrent un grand moment en silence. La bête était visiblement surprise d'avoir été réveillée en pleine nuit, et elle croyait à une visite de son dompteur. Mais plus encore que la vue, l'odorat la renseignait. C'était un autre homme qui se trouvait là.

Doucement, avec des mouvements souples, le fauve se mettait sur ses quatre pattes, puis se ramassait d'un mouvement souple, prêt à bondir, à s'élancer sur l'inconnu. Derrière le bouclier de sa chaise, Jambe-de-Bœuf serrait nerveusement le manche de sa fourche, se préparait à défendre sa peau.

A nouveau la panthère rugit, puis à ses cris répondirent ceux de tous les fauves de la ménagerie. Et bientôt, d'un bond formidable, la bête se rua sur le colosse. Mais celui-ci, sans cesser de se protéger de sa chaise avait, plein de sang-froid, fait un pas de côté, et la bête se heurta contre la paroi d'en face.

Jambe-de-Bœuf s'était précipité dans l'autre coin de la cage, et maintenant il avait le courage de foncer sur la bête désemparée, la fourche en avant, et sans cesser de la fixer dans les yeux, espérant la réduire au calme, la faire se coucher docilement. Mais il n'eut pas fait deux pas que la panthère noire, à nouveau, prit son élan et qu'elle se précipita sur son dompteur improvisé, la gueule sanglante grande ouverte, et toutes les griffes dehors.

Cependant, dans tout le vaste camp volant du cirque, les rugissements inaccoutumés des fauves avaient réveillé tous les « roulottiers ».

Le premier debout avait été Marah Djapour, un grand et fort garçon né à Ménilmontant, d'une famille ouvrière, et qui avait mis dix années de sa vie à réaliser son rêve, devenir dompteur, et dompteur célèbre. Djapour aimait ses fauves comme ses enfants, et il comprenait leur langage, leurs rugissements contenant chacun pour lui un enseignement, comme pour le chasseur les aboiements de son chien.

D'un bond Djapour s'était levé.

— Il y a quelqu'un dans la cage de Batna, dit-il à sa femme, une des danseuses de la troupe.

Le dompteur dormait nu. Il prit seulement le temps de passer son pantalon de cheval, et, malgré les supplications de sa femme, il courut, torse et pieds nus, vers la grande cage. Du premier coup d'œil, en voyant la deuxième porte ouverte et la première verrouillée de l'extérieur, il comprit qu'on avait jeté un homme dans la cage.

— Il lutte encore, se dit-il en entendant un bruit de talons, à l'intérieur de la cage fermée par un volet de bois plein.

Il songea dans un éclair à sauver l'inconnu par la manœuvre des portes, mais c'était augmenter pour celui-ci les risques de mort, et du même coup les chances que la panthère puisse s'échapper de sa cage, semer la terreur dans Clamart. D'un bond, le dompteur déverrouilla la première porte, et se trouva soudain dans la cage, derrière Jambe-de-Bœuf.

— Tiens bien mon gars; cria-t-il...

Il avait pris des mains du colosse la chaise et la fourche, il s'était placé devant Jambe-de-Bœuf, il le couvrait de son torse nu...

— Paix, paix, Batna, disait le dompteur.

Le fauve avança; Djapour dut reculer d'un pas, son pied s'embarrassa dans celui de Jambe-de-Bœuf. La panthère avait profité de ce faux mouvement. D'un bond épouvantable, Batna sauta sur son dompteur et ses griffes monstrueuses s'enfoncèrent dans la chair nue de son épaule .. Le sang jaillit.

(A suivre.)

La semaine prochaine

PARAITRA

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

Une aventure de Pierrot Lancry

Si vous aimez

L'Homme des Gouffres, *vous lirez*

LE TRÈFLE NOIR

A TRAVERS LE MONDE

Une singulière école, c'est celle qu'on a récemment ouverte en Argentine pour... les perroquets. Les maîtres chargés de l'enseignement sont tout simplement des disques de phonographes, qui leur répètent sans cesse la même phrase; par exemple : « Bonjour, as-tu bien dormi? » La leçon terminée, les perroquets passent un examen et s'ils savent bien la phrase enseignée, ils passent à la classe supérieure où ils en apprennent une autre.

o

En France, un grand nombre d'aveugles gagnent leur vie comme musiciens; on compte notamment plusieurs organistes, c'est-à-dire ceux qui tiennent les orgues dans les églises. L'Institut National des Jeunes Aveugles compte une classe de musique, qui fut organisée sous l'impulsion de Valentin Haüy. La musique fut d'abord enseignée comme une distraction agréable, mais les progrès des élèves furent tels, que plusieurs d'entre eux virent dans la musique une carrière possible.

o

Les animaux peuvent devenir fous. On l'a principalement remarqué en ce qui concerne les oiseaux, les chiens, les singes, le bétail.

Très souvent, on peut voir à la campagne une brebis ou un mouton tournant plusieurs fois sur eux-mêmes, ce qui constitue un symptôme de folie.

o

Il n'y a pas que certains enfants qui soient paresseux; certain petit poisson est particulièrement connu pour sa fainéantise. En effet, pour parcourir de grandes distances sans se fatiguer, il a l'habitude de s'accrocher à un autre poisson et de se laisser ainsi entraîner.

o

La construction de la célèbre cathédrale Saint-Pierre, à Rome, à laquelle participèrent les plus grands artistes de la Renaissance italienne, a duré trois siècles et demi, au cours desquels régnèrent 43 papes.

LES JEUNES AVIATEURS

LA COQUILLE VOUS PARLE

L'AVIATION EN U. R. S. S. (3)

L'aviation militaire de l'U. R. S. S. a commencé sa réorganisation en 1922.

En construisant sans licence ou copiant des appareils étrangers, les usines se mirent peu à peu au courant de la construction moderne et en 1923 le premier Plan Quinquennal mit au point un programme qui devait être suivi.

De nouvelles usines furent bâties et en 1930 la production fut jugée suffisante.

La majorité des organismes aéronautiques furent invités à remplacer leur matériel mixte par de la construction 100 % nationale.

Progressant sans cesse, l'industrie de l'U. R. S. S. possédait en 1935 dix grandes usines de cellules et quatre fabriquant des moteurs.

Ces usines, équipées de machines-outils modernes, produisaient environ 4.000 avions et 20.000 moteurs par an.

L'aviation militaire active, qui disposait de 1.000 appareils environ en 1931, voyait ce chiffre tripler en 1936 et atteindre près de 4.000 à l'heure actuelle.

La majorité des usines se trouve dans les environs de Moscou et dans le Sud. De nouvelles usines sont construites dans l'Oural.

L'AILE VOLANTE FAUVEL

*Toujours à la recherche des avions originaux, nous vous décrivons aujourd'hui l'*Aile-Volante Fauvel.

Son nom lui vient de ce que c'est un avion sans queue, composé d'une aile et d'une dérive verticale.

Comme la faible dimension de l'appareil ne permettait pas d'avoir une aile assez épaisse pour être habitable, une cabine biplace côte à côte est montée en saillie. Elle supporte également le moteur, un Pobjoy anglais de 75 CV. à cylindres en étoile, refroidis par l'air.

*L'*Aile-Volante *n'est pas une nouveauté, en ce sens que son constructeur l'a étudiée depuis 1928 et que les épreuves pratiques et techniques du certificat de navigabilité ont été passées en décembre 1935. Mais c'est la seule réalisation actuelle d'avion sans queue qui soit suivie et qui ait donné d'excellents résultats.*

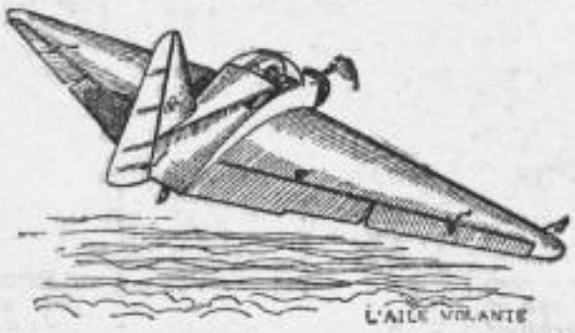
A la fin de 1937, le pilote Touya a battu, avec une Aile-Volante, *le record d'altitude pour avions de la catégorie 2 à 4 litres, en montant à 7.000 mètres.*

Avec une stabilité en vol égale à celle des avions ordinaires, le sans-queue a l'avantage d'une plus grande maniabilité, grâce au rassemblement des masses.

*De plus, la résistance à l'avancement est très faible, car il n'y a ni mâts ni haubans. La ligne très simple et très compacte de l'*Aile-Volante *permet une construction très robuste.*

Cette construction robuste donne toute sécurité aux grandes vitesses et notamment dans les descentes verticales, c'est-à-dire en piqué.

*L'*Aile-Volante *est en bois et toile. L'envergure est*



de 10 m. 50 et la surface portante de 18 m² 35, à laquelle on peut ajouter la surface plane constituant, entre les ailes, le plancher de la cabine.

Avec deux personnes installées en conduite intérieure, le poids en ordre de vol est de 545 kilos.

Le décollage se fait en 210 mètres et l'atterrissage en 130 mètres sans freinage et 70 mètres avec freins.

*Naturellement l'*Aile-Volante *est dotée de volets de courbure augmentant le ralenti pour les atterrissages.*

La vitesse maximum est de 170 kmh. environ.

DICTIONNAIRE DE L'AIR

AÉRONAUTIQUE. — Science qui traite de la locomotion aérienne dans son sens le plus général, c'est-à-dire groupant les études relatives à l'air, aux ballons, aux avions, aux hélicoptères, aux routes aériennes, au personnel des pilotes, des mécaniciens, ouvriers des usines, des usines elles-mêmes. Les manifestations ayant un rapport avec l'aviation ou avec un des sujets cités ci-dessus sont des « événements aéronautiques ».

AÉROSTATIQUE. — Science qui étudie les gaz et les lois qui les régissent lorsqu'ils sont à l'état de repos.

Par extension, le mot aérostatique a servi de qualificatif à des appareils se déplaçant dans l'air.

Ainsi les premières Montgolfières ont été nommées globes aérostatiques, et les essais d'hommes-volants se faisaient en s'équipant « d'habits aérostatiques ». Ce mot a presque disparu aujourd'hui.

SPORTS

C'est avec plaisir que l'on a remarqué la brillante tenue de nouveaux espoirs français de ski et particulièrement du jeune James Couttet, âgé de 16 ans et demi. Ils sont quatre, tous de Chamonix, et le total de leurs âges n'atteint pas 65 ans!

Quel bel exemple!

James Couttet est né le 6 juillet 1921, aux Bossons, glacier des environs de Chamonix. C'est donc un rude Savoyard, fils du reste, d'un guide savoyard et frère de Georges Couttet, champion de France de saut. James est trop jeune pour le saut, mais il atteint déjà 58 mètres dans une de ces belles envolées que vous avez pu voir en photo ou au cinéma.

Votre tour viendra peut-être dans quelques années?

o

Les sports de saison froide exigent du mouvement. Lorsque ce n'est pas du cross-country, c'est du football, de la course à pied ou du cyclisme sur piste couverte.

Une des spécialités originales est le cross cyclo-pédestre dans lequel l'un portant l'autre à tour de rôle, l'homme et le vélo se combinent pour obtenir le meilleur rendement.

Avez-vous essayé de rouler sous bois à vélo? C'est un sport amusant qui exige du coup d'œil pour percevoir la racine traîtresse, l'arbre qui se trouve devant vous ou le fossé trop glissant. Attention à la bûche. Maintenant, portez votre vélo sur l'épaule et escaladez ce talus. Vous comprendrez pourquoi les hommes d'un cross cyclo-pédestre arrivent bien sales et bien essouflés.

Voulez-vous un bon STYLO ?

oui !

Alors envoyez-nous 13 fr. et vous recevrez aussitôt le

« STYLO DE JANOT »

UNE HISTOIRE DE PEAUX-ROUGES

TINTIN a reçu pour sa fête un magnifique costume de Peau-Rouge : chapeau de plumes multicolores, ceinture, arc, tout y est, jusqu'à une hache en carton pour scalper les ennemis. Son arc à la main, il fait les cent pas dans la cour, sous les regards admiratifs de ses camarades.

— Une piste... et une autre... attention! C'est Œil-de-Lynx avec Œil-de-Bœuf, de la tribu des horribles Pieds-Noirs... Sus aux bandits!...

Et pfft... pfft... deux flèches, en plein sur les filles! Paulette hurle, mais Margot rattrape prestement une des flèches et la relance sur l'assaillant : bing, voilà son chapeau par terre!

— Ah, le beau Peau-Rouge, crie-t-elle, qui ne sait même pas enfoncer ses plumes sur sa tête... Parlons-en, de tes Pieds-Noirs!... Est-ce que tu sais seulement comment c'est fait, un vrai Peau-Rouge?

— Moi? Moi? bafouille Tintin, rouge de colère; eh bien, attends un peu, je vais t'en raconter, une histoire de vrais Peaux-Rouges, et tu me diras après si je ne sais pas!

Une histoire! En un clin d'œil la paix est faite, garçons et filles entourent Tintin, qui remet gravement son chapeau.

— Voilà! ça s'appelle : le cobra.

« Vous savez ce que c'est, au moins, un cobra?

— Un... un gâteau? demande le gros Gabriel.

— Bêtassou... tu mélanges avec baba! Non, c'est un serpent, un serpent terrible qu'on trouve dans les montagnes Rocheuses, là-bas, au fond des Amériques. S'il vous mord, vous mourez du coup, et en cinq secs!... Compris? Bon... Imaginez-vous que ces affreux Pieds-Noirs dont je parlais tout à l'heure poursuivaient depuis trois jours, à travers la forêt, la petite tribu des Bouri-Bouri. Les Bouri-Bouri couraient tant qu'ils pouvaient, mais ils n'allaient pas vite du tout parce qu'ils avaient avec eux des femmes, des enfants et que ça n'était pas commode de se faire un chemin parmi les lianes de la forêt vierge.

— Est-ce que les enfants avaient des costumes comme le tien? demande Margot.

— Oui, mais moins beaux, forcément, parce que ça n'étaient pas des cadeaux! Mais ne m'interrompez pas... Les pauvres Bouri-Bouri avaient une peur épouvantable : dame, tomber entre les mains des Pieds-Noirs, ça voulait dire pour eux être scalpés (il brandit sa hache), brûlés à petit feu, torturés, enfin, tout!... Et déjà, derrière eux ils les entendaient hurler : « Amatikambra... Amatikambra! » ce qui veut dire, en Peau-Rouge : « On les aura! On les aura! » et ils étaient à bout de forces.

« — Arrêtons-nous, dit le chef qui se nommait Casse-Tête; ils vont nous rejoindre et, s'ils nous trouvent, nous sommes perdus... Mais je connais tout près d'ici un trou rempli de broussailles et de rochers où ces grosses brutes de Pieds-Noirs ne penseront pas à venir nous chercher. Vite, vite, cachons-nous dedans avant qu'ils arrivent! Mais une fois là, hein, pas un geste, pas un cri qui puisse trahir notre présence, sinon... gare le scalp et la torture! Allons-y!

« Chacun, sans mot dire, se faufile derrière lui et disparaît dans le trou. Il était temps : à peine le dernier Bouri-Bouri est-il à l'abri que les Pieds-Noirs arrivent, flairant le sol, tendant l'oreille pour retrouver la trace de leurs victimes. Rien, nulle part... Ah! dans ce creux, peut-être?

« — Non, non, fait le chef qui paraît mauvais comme tout; par là, c'est plein de serpents venimeux, ils n'ont pas pu s'y réfugier. Courons plus loin!

« Et ils s'éloignent. Vous pensez si les autres ont été contents.

« — Sauvés! soupira Casse-Tête.

« Et il allait se redresser pour donner le signal du départ quand il entend, à côté de lui, la voix tremblante d'un des enfants :

« — Ne remuez pas encore... j'ai... j'ai un serpent qui s'est enroulé autour de ma jambe!

« — Oh! oh! s'écrient Margot et Paulette, le cobra.

« — Justement, les filles! C'était un cobra; le petit l'avait vu ramper vers lui, mais il n'avait pas voulu crier, puisqu'on le lui avait défendu, et il avait laissé le serpent monter sur sa jambe, entourer son genou, avec ses anneaux tout gluants, sans rien dire.

« — Qui es-tu? lui demande Casse-Tête, d'une voix contenue.

« — Petit-Loup, le fils d'Ohimé; ma mère est là, mais qu'elle ne s'approche pas : au premier mouvement, le cobra me mordra!

« C'était vrai, et personne n'osait bouger. Ohimé, épouvantée, se mordait les lèvres pour ne pas hurler.

— Du lait! ordonna Casse-Tête, sans faire un seul geste.

« Lentement, silencieusement, un Peau-Rouge ouvrir un sac, y prit un vase fermé, en retira le couvercle et versa une partie du lait qu'il contenait dans la moitié d'une calebasse; la calebasse passa de main en main jusqu'au chef qui parvint à la glisser par terre, contre le genou de Petit-Loup. Et puis, aussitôt après, il se mit à siffler un air très doux, très monotone. D'abord, le cobra ne bougea pas, mais, au bout d'un moment, il releva sa tête pointue, aperçut le lait, parut hésiter et déroula avec lenteur ses anneaux. Tous les Bouri-Bouri fixaient sur lui des yeux angoissés : allait-il mordre, avant de partir? Non... il s'éloigne de Petit-Loup, il rampe vers la calebasse. Alors, d'un coup sec, Casse-Tête l'écrase sous un fragment de roche.

— Bravo, bravo! s'écrient les garçons, tandis que Paulette et Margot poussent un soupir d'aise; oh! ce qu'il a dû avoir peur, Petit-Loup!

— Je pense bien : il était presque évanoui! Mais les Bouri-Bouri l'ont ranimé en le frottant avec un tas d'herbes. Casse-Tête l'a chargé sur son dos et ils sont tous repartis comme ça vers leur village.

« Et c'est fini... Eh bien, Margot, tu diras encore que je ne sais pas comment c'est, un vrai Peau-Rouge?

— Sûr que non, fait Margot avec élan; mais, écoute : il en avait un cran, ton Petit-Loup! Moi, j'aurais crié quand même!

— Pour que les Pieds-Noirs massacrent tout le monde? Ah non, il ne le fallait pas!

— Pourtant, intervint Albert, si le cobra avait mordu, hein? Non, non, moi, je l'aurais pris par le cou, et je l'aurais étranglé!... couic!...

Les autres rient; Tintin hausse les épaules :

— Oh, là là, tu crois que ça s'étrangle comme ça, un cobra des montagnes Rocheuses?... « couic... couic... », et quoi encore, gourdiflot?... Mais, toi, Gabriel, tu en fais une tête!... A quoi est-ce que tu penses donc?

— Euh!... dit le gros Gabriel... je pensais au lait... Qui est-ce qui l'a bu?

Quel glouton! Tintin lui flanque joyeusement une bourrade, Albert et les filles dansent autour de lui, et il n'est plus question de Petit-Loup.

Colette VIVIEN.

BON DE CONCOURS N° 120

CONCOURS HEBDOMADAIRE

Le jeu des coquilles

Dans l'imprimerie, on appelle « coquille » une faute qui dénature le sens de la phrase ou le lui ôte du fait que dans certains mots une lettre a été remplacée par une autre lettre. Il s'agit, dans ce jeu, de découvrir les coquilles des phrases suivantes :

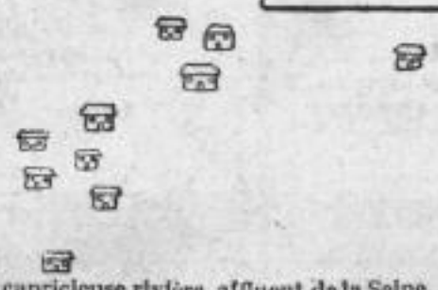
J'ai goûté avec un petit nain blanc et une belle brune.
Le soir était velu et dans le miel, le soleil se mouchait derrière l'horizon.
Quand le raisin lui manque, l'homme est mou.
Nous allons lécher les moissons de l'étang.
Au travail, les petits typographes...

Communiqué par Hélène Lemoine (Cachan).

Nous envoyer des « coquilles » avant le mardi 22 mars. Les meilleurs envois seront primés et récompensés. Joindre le bon de concours, votre nom et votre adresse.

LES MAISONS DU VILLAGE

Un village compte onze maisons. Comment les isoler les unes des autres, en élevant seulement quatre murs droits?



Problème communiqué par André Dausse, de Chalon-sur-Saône.

CHARADES

De mon premier les femmes couvrent leurs jambes.
Mon deuxième est une capricieuse rivière, affluent de la Seine.
Mon tout est une ville célèbre par ses jambons.

VARIÉTÉS

Mon premier est une ancienne mesure de surface.
Mon second est un prénom masculin.
Mon troisième se trouve dans Tiare.
Mon quatrième est une négation.
Mon tout est une république d'Amérique.

Communiquées par Serena Bacci (Saint Gaudens).

P'B'S

Avec mon premier on joue au lacquet.
Mon second relie la tête au corps.
Mon troisième vivait à la cour du roi.
Mon tout est une ancienne distraction de *Mon Camarade.*

Charade de Bernard Lasserre (Paris).

Mon premier est une région élevée.
Mon deuxième est un chêne.
Les canards se plaisent dans mon troisième.
Mon quatrième est une marque de réglisse.
Mon tout est une ville des Pyrénées.

Charade d'Henri Poslaniec (Dugny).

MOTS EN CARRÉ

× × × ×
× × × ×
× × × ×
× × × ×

Beaucoup de pauvres gens n'en ont point pour s'abriter.
Animal sauvage à épaisse fourrure.
Prénom féminin.
Régnait autrefois en Russie.

Communiquée par René Frousin (Grenoble)

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 119

Charades. — Vent-Dreux-Dle (Vendredi). — J.-Gant-S-Queue (Gigantesque).

Devinette. — Il est 2 heures du soir.

Mots en losange

S
L A C
S A V O N
G O L
N

Rébus syllabique

Sauterne
Saumon
Sauté
Saucisse
Saumur.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 119

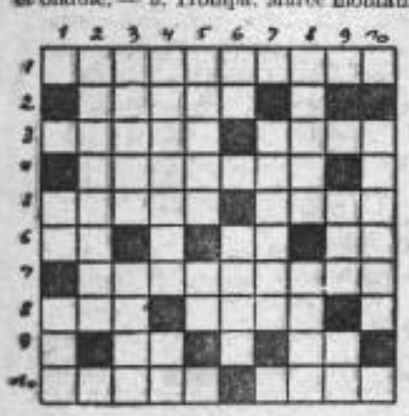
Horizontalement. — 1. Orphelines. — 2. Navet. — 3. Paris. Et. — 4. Eloges. — 5. S. O. S. Sot. — 6. Inspecteur. — 7. Elire. Re. — 8. Ile-Ue. — 9. Coulets. — 10. Ere. Aéré.

Verticalement. — 1. Opposition. — 2. On. — 3. Paresse. Se. — 4. Il. Plier. — 5. Ensoleillé. — 6. La. Créé. — 7. Ivre. Te. Ta. — 8. Né. S. S. E. Ued. — 9. Eté. Ours. — 10. Titre. Me.

MOTS CROISÉS DU N° 120

Horizontalement. — 1. Unité de poids. — 2. Etoffe à reflet changeant et ondulé. — 3. Trompa. Marée montante. — 4. Gai. Alerte. — 5. Vaste étendue d'eau salée. Individu. — 6. Négation. Possessif. Note. — 7. Somptueuses. — 8. La Méditerranée en est une. Impôt personnel. — 9. Négation. Coutumes. — 10. Qui existent vraiment. Pour ouvrir ou fermer une porte.

Verticalement. — 1. Pronom. Ouvrage de maçonnerie. — 2. Sot. — 3. Femelle du loup. Pour recueillir les bulletins de vote. — 4. Ont les membres inférieurs qui servent à la marche et les membres supérieurs qui servent au vol. — 5. Tout fruit ou semence qui ne présente qu'un petit volume. Note. — 6. Ile de l'Océan Atlantique. Pour transporter de l'eau. — 7. L'incendie, l'inondation en sont. — 8. Animal s'apparentant à l'âne. Isolé. — 9. Chemin bordé de maisons. Pronom. — 10. Mouche qui cause la maladie du sommeil.



NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros.. .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3 ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1938, N° 1 ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

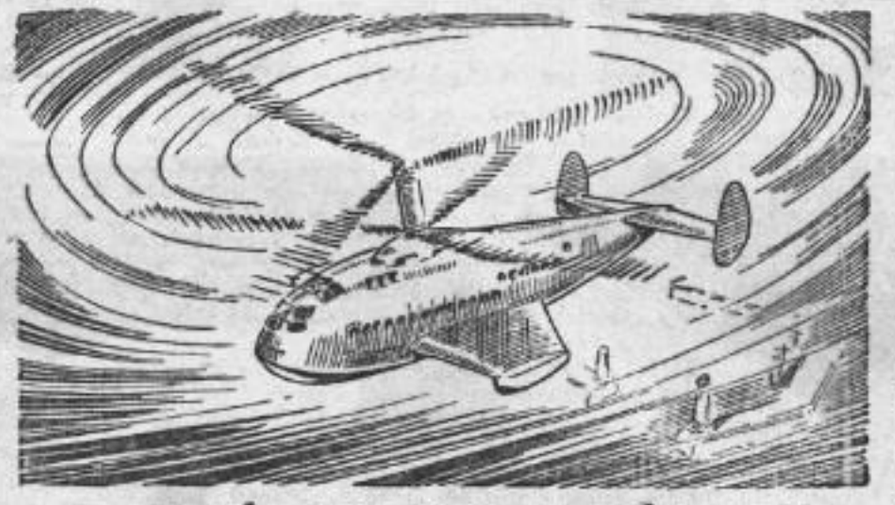
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2 ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris



L'HÉLICOPTÈRE

Qui d'entre vous n'a souri en feuilletant ces vieux journaux d'avant-guerre où l'on voit les photos des premiers avions, où l'on raconte les exploits des « pionniers de l'air » : Un aéroplane a parcouru une distance de 200 mètres sur le terrain d'Issy-les-Moulinsaux — un nouvel appareil a tenu l'air pendant dix minutes — pour la première fois on a « bouclé » le kilomètre en circuit fermé, etc... Si le « plus lourd que l'air » avait réussi à voler, c'était... parce qu'il n'était pas trop lourd : une simple carcasse métallique — ressemblant plus à un séchoir à linge qu'à nos modernes avions! — de la toile tendue sur des châssis pour former les ailes et le gouvernail, un petit moteur, et au milieu de ses tringles et de ses ficelles, assis en plein vent sur une chaise, un homme courageux, constructeur-pilote, qui s'appelle Farman ou Blériot.

Quelques années plus tard, on construisait des trimoteurs entièrement métalliques, capables d'enlever du sol plusieurs tonnes de marchandises et de les emporter à des milliers de kilomètres du point de départ. L'avion est devenu un moyen de transport, une arme de guerre; l'avion a permis des expéditions scientifiques dans des régions d'un accès très difficile (ainsi pour Byrd au pôle sud et les Russes au pôle nord). On utilise des avions postaux, des avions sanitaires; on a construit des navires porte-avions, des hydravions... L'essor de l'aviation est vraiment triomphal.

Et pourtant... il y a encore des hommes qui essaient des appareils aussi ridicules d'aspect que les aéroplanes d'avant-guerre et qui sont heureux d'avoir tenu l'air pendant dix minutes, d'avoir accompli un circuit d'un kilomètre!... Ces gens qui vous disent : « L'aviation a fait fausse route » ne sont pas des fous. Vous vous en rendrez compte en sachant l'objet de leurs recherches et en connaissant les résultats déjà obtenus.

L'avion, disent-ils, est une merveilleuse machine, mais qui présente quelques défauts très graves : l'avion n'est stable que lorsqu'il est lancé à toute vitesse; il lui faut donc continuer sa route en cas de danger, dans la brume par exemple; la « perte de vitesse » entraîne fréquemment des chutes mortelles; beaucoup d'accidents se produisent, soit au départ, soit à l'atterrissage, à cause des remous d'air très sensibles quand un avion vole à vitesse réduite, ou à cause du mauvais état du sol, d'un fonctionnement défectueux du train d'atterrissage (cela s'est produit souvent avec les trains d'atterrissage escamotables); en cas de panne, c'est l'atterrissage forcé — et l'accident grave s'il n'y a pas de terrain favorable à proximité...

L'avion de l'avenir, disent nos chercheurs, est un appareil qui réalisera ce que peuvent accomplir couramment les oiseaux et les insectes : régler à volonté la vitesse de vol au point de pouvoir l'arrêter complètement et de planer immobile en un point de l'espace, partir verticalement et se poser de même « en douceur », évoluer avec une complète maîtrise dans les circonstances les plus difficiles. Lorsque ces conditions seront réalisées, et alors seulement, l'avion sera un moyen de transport pratique : le maniement en sera facile, et sans danger (c'est là le point essentiel); il ne sera plus utile d'avoir des « terrains d'aviation », chaque terrasse de gratte-ciel permettant l'atterrissage, on y disposera un hangar. Il sera plus aisé, moins coûteux, d'avoir un avion demain qu'une automobile aujourd'hui, et les routes de l'air ne seront jamais encombrées!

Soyons donc modestes et cherchons patiemment quel est le secret des oiseaux et des insectes. Il n'est plus question, comme au temps de la Renaissance et au XVIIIe siècle, de vouloir *copier* le vol des oiseaux et d'imaginer des avions à ailes battantes. Il faut s'*inspirer* du vol des oiseaux et réaliser quelque chose d'équivalent avec les moyens techniques dont le progrès des sciences vous permet de disposer. L'avion moderne ressemble plus à un cerf-volant qu'à un oiseau : rigide comme un cerf-volant et utilisant la résistance de l'air pour voler (par sa propre vitesse il fabrique son vent). C'est en somme un cerf-volant qui se tire tout seul, qui progresse horizontalement parce que son hélice *verticale* le visse dans l'air — tandis qu'un oiseau n'utilise que des mouvements de haut en bas et de bas en haut, soit qu'il avance à grands coups d'ailes, soit que par de très faibles battements il se tienne immobile dans l'air. S'inspirant donc du vol des oiseaux, les nouveaux ingénieurs ont imaginé d'utiliser l'*hélice horizontale* pour enlever un avion du sol. L'hélice joue dans ce cas un rôle considérable, car : elle permet à l'appareil de s'envoler tout droit et de redescendre de même — mais aussi de le faire avancer comme un avion ordinaire; cette hélice (ou ces hélices, car il est fréquent qu'on emploie plusieurs hélices horizontales) remplace les ailes de l'avion, les pales de l'hélice tournant à grande vitesse font office de *plans sustentateurs*, de surfaces qui soutiennent l'appareil sur la masse de l'air — enfin tout comme une toupie se tient bien droite quand elle tourne, l'hélice horizontale aide à la stabilité du système.

L'importance de l'hélice a fait appeler ces appareils des *hélicoptères*.

Une grande amélioration fut obtenue le jour où l'on pensa incliner légèrement vers la verticale une hélice horizontale : l'hélice, sans perdre de son effet de soutien dans l'air, permettait à l'appareil d'avancer très rapidement, aussi rapidement que si l'hélice avait été placée tout à fait verticalement, comme cela se passe sur un avion ou sur un dirigeable. L'insecte là encore indiquait la voie à suivre : un insecte, pour quitter la position de « planeur » et filer en avant, incline le plan de battement de ses ailes... Mais la merveille du vol des oiseaux et des insectes est certainement leur façon si élégante de rester dans l'air au même point. « Comme c'est facile, je ne fais pas de grands efforts », semblent-ils dire. Tandis que nos hélicoptères, malgré leurs hélices horizontales, ont bien du mal à ne pas *glisser* : il faut sans cesse manœuvrer manette et manche à balai pour les maintenir au point fixe. Les oiseaux et les insectes savent bien se faire *porter par l'air*; le mouvement régulier de leurs ailes, de ces ailes si larges par rapport à leur corps, *les lie à l'air*; la forme même de ces ailes crée un *appel d'air*.

Les ingénieurs, pour réaliser des hélicoptères aussi bien agencés que des corps d'oiseaux ou d'insectes, doivent donc résoudre cette difficulté : lier l'appareil à l'air environnant de façon que cet air, au lieu d'être par ses remous un obstacle pour l'appareil, provoque au contraire automatiquement son équilibre. Cette *onde liée* que les oiseaux et insectes obtiennent par la vibration de leurs ailes et de leurs élytres, nos modernes ingénieurs cherchent à la créer en faisant tourner des ballonnets remplis d'air, ou des cylindres ouverts. Le jeu même des hélices obtient déjà ce résultat, surtout lorsqu'on fait tourner en sens contraire deux hélices fixées au même axe, mais c'est un résultat insuffisant, car la stabilité dépend seulement de la dimension des hélices et non de la vitesse à laquelle elles tournent.

Nous ne sommes pas loin, paraît-il, d'avoir résolu avec succès tous ces problèmes. Qui aurait pu penser que ce petit jouet de l'hélice horizontale, qui s'envole quand on roule sa tige entre les mains, se transformerait un jour en avion de l'avenir?

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

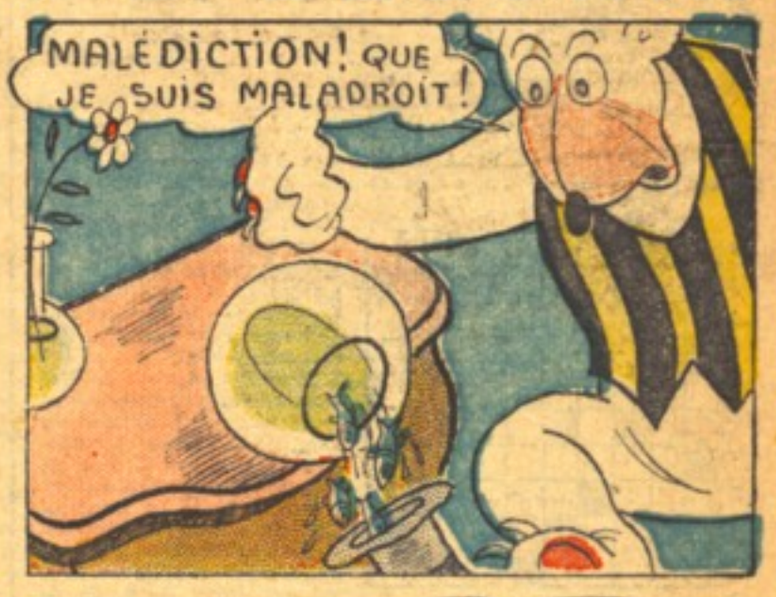
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.000.

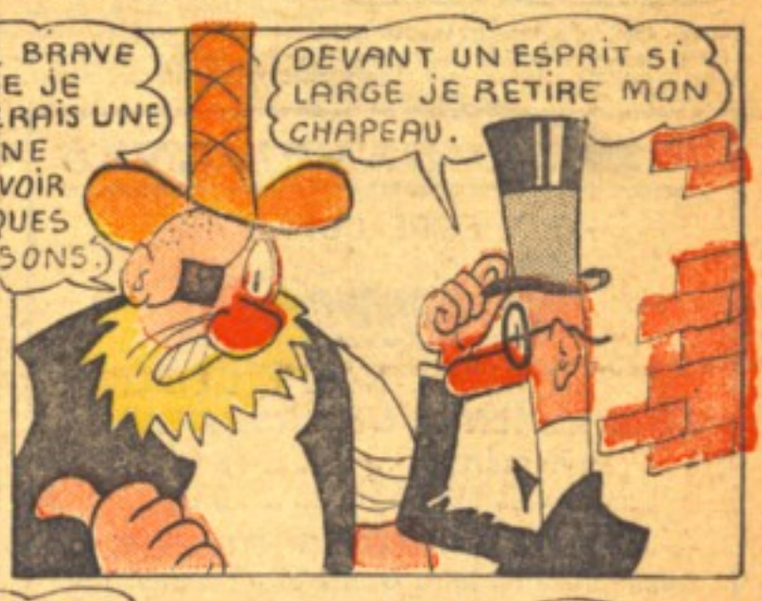
TOTO ET TOUTOUNE

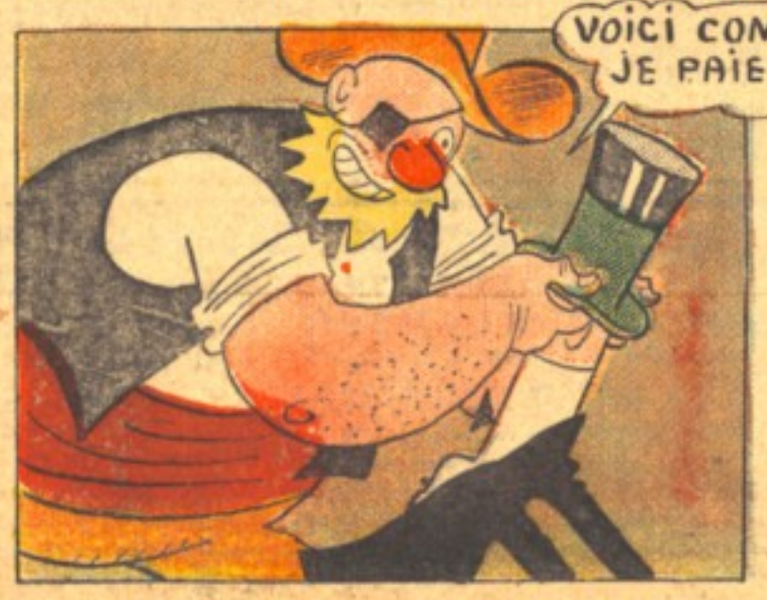
RESUMÉ. JACK-STRONG ET PANTHÈRE-NOIRE, LAISSANT TOTO ET TOUTOUNE DANS UNE GROTTE, SONT PARTIS VERS LA CITÉ MYSTERIEUSE DE MOERDER. DURANT LEUR SOMMEIL, ILS SONT ATTAQUÉS PAR DE TERRIBLES VAMPIRES.....

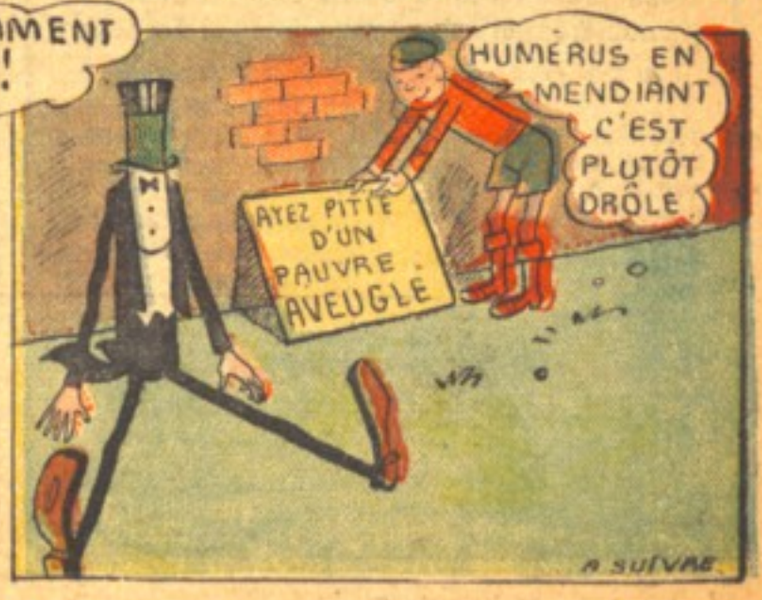
JACK-STRONG ET PANTHÈRE NOIRE DORMENT TOUJOURS... AU BOUT DE 20 MINUTES LA SUCCION DE CES ANIMAUX PEUT CAUSER LA MORT DE LEUR VICTIME... IL Y A DÉJÀ 10 MINUTES QUE LES VAMPIRES.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA









mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 121. JEUDI 24 MARS 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, QUI COMBAT UNE ASSOCIATION SECRÈTE QUI OPPRIME ET POURSUIT LES HOMMES DE COULEUR, VIENT D'ÊTRE FAIT PRISONNIER PAR LE CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, ET VIENT DE TOMBER DANS UN PUITS CACHÉ SOUS LA MAISON DE SES ENNEMIS.

L'ENFANT RACONTA TOUT CE QU'IL SAVAIT DE L'ENTREPRISE MENÉE PAR JIM DEPUIS LE MOMENT OÙ IL AVAIT FAIT SA CONNAISSANCE JUSQU'À CE QU'IL L'AIT LAISSÉ À L'ENTRÉE DU VIEUX MOULIN.. PUIS IL LEUR RÉVÉLA LE NUMÉRO DE LA VOITURE DES BANDITS

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Tout d'abord je voudrais vous adresser une demande. Cette demande-là, l'idée m'en est venue en parlant avec mon amie Didine, qui est aussi une amie de Colette Vivier, une dame très gentille et qui écrit des tas de beaux contes que vous aimez tous.

Voilà ce qu'elle m'a dit, Didine :

Les enfants espagnols, ceux qui sont restés là-bas en Espagne, avant, il paraît qu'il y en avait à peine la moitié qui apprenaient à lire et à écrire et maintenant ils veulent tous savoir : dame, forcément, quand la guerre sera finie, il en faudra des hommes et des femmes pour les champs, pour les bureaux, pour les usines, pour toute la vie qui reprendra; et qu'est-ce qu'on ferait, avec des ignorants? Alors, partout, partout, dans les maisons vides qu'on a pu trouver, on a installé des nouvelles écoles — plus de 5.000 depuis le mois de juillet — et ils s'en donnent un mal, les petits Espagnols, pour être de bons écoliers! Seulement, voilà, ils ont bien des livres, mais pas de crayons et pas de cahiers, non, on n'a pas pu leur en acheter. Et comment est-ce qu'ils peuvent faire leurs problèmes, par exemple, et leurs analyses, et leurs rédactions? »

Vous ne trouvez pas que c'est terrible, une situation comme celle-là ? Mais on peut la changer, cette situation. Et on y a aidé dans la classe de Didine, et on y a aidé aussi dans la mienne.

On a acheté, on a ramassé des crayons (en faisant bien attention que ce ne soient pas des crayons japonais, parce que les Japonais sont méchants avec les Chinois), on a aussi réuni beaucoup de cahiers blancs et on les a envoyés dans un gros paquet à la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou, Paris (VIIIe), *qui s'est chargée ensuite de les donner aux petits Espagnols, ces crayons et ces cahiers, pour qu'ils puissent faire leurs devoirs, apprendre à écrire, à lire et à compter. Je suis sûr que c'est par centaines que mes petits camarades vont envoyer des paquets de cahiers et de crayons à la* Maison de la Culture.

Maintenant que j'ai fait le plus important et le plus pressé, je voudrais vous parler de notre Concours referendum. Franchement je suis bien embarrassé, et ces messieurs-dames de la Rédaction le sont encore plus que moi.

Pour la question : « Est-ce que vous voulez que *Mon Camarade* soit écrit en plus grosses lettres ? » *c'est pas très difficile. Sur cinquante réponses, il y en a eu quarante-deux qui nous ont dit qu'ils voulaient que* Mon Camarade *reste, comme maintenant, imprimé en petites lettres. Mes petits camarades ont donné leurs raisons. Ils ont dit qu'ils ont de bons yeux et que les caractères ne sont pas plus difficiles à lire que dans les livres de classe.*

Michel Bertrand dit par exemple : « Les livres d'école doivent être faits pour la majorité des élèves. *Mon Camarade* doit l'être pour la majorité de ses lecteurs, et pour contenter quelques parents aux enfants à faible vue (je les plains les pauvres gosses), il risque de mécontenter un très grand nombre de ses lecteurs. »

Je crois en effet, avec tous mes amis, que le reproche des caractères trop petits est surtout un reproche de grandes personnes, comme le montre la lettre de Lucien Bouteaudou, de Negrondes. « Mon instituteur ayant vu « *Mon Camarade* entre mes mains voulut le regarder; il ne lui fit qu'un seul reproche, c'est que les caractères étaient trop petits. Je pense que c'est une bonne idée, il faut mieux changer. »

Pour la question des caractères d'imprimerie, c'est décidé, on gardera les mêmes, puisque la majorité des lecteurs, la grosse majorité en a décidé ainsi.

Pour l'autre question de savoir s'il fallait remplacer un roman par de nouvelles histoires en images, *c'est bien plus compliqué. Parce que sur cinquante lecteurs, vingt-quatre ont été d'un avis et vingt-six d'un autre. Ce qui veut dire que la moitié de nos lecteurs veut que l'on mette de nouvelles histoires en images et que l'autre moitié veut qu'on continue comme autrefois à passer deux romans, parce que ce qu'ils aiment encore mieux que les images (dont ils ont assez dans le journal), c'est la lecture.*

Je me demande bien ce que l'on va faire. Je suis rudement embarrassé moi-même. Parce que bien sûr j'aime les romans, mais j'aime aussi les histoires en images et je reste entre mes deux envies, comme l'âne de M. Buridan. On nous a raconté son histoire à l'école; ce bourricot-là il s'est laissé mourir de soif entre deux seaux d'eau parce qu'il ne savait pas par quel seau commencer.

Aussi pour essayer de trancher la question, je vais vous en poser une autre question (et ces messieurs-dames de la rédaction donneront aussi cinq jolis souvenirs aux cinq meilleures réponses): « Est-ce que vous trouvez qu'il y a assez d'histoires amusantes dans *Mon Camarade* ? »

L'autre jour, des petits camarades m'ont dit : « C'est bien, le journal où tu fais paraître ta lettre, mais il y a pas assez d'histoires rigolottes dedans. C'est comme au cinéma, si on veut bien s'y amuser, faut pas seulement qu'on y voie des histoires de cow-boys et des drames, mais aussi des films drôles, des Charlot ou des Laurel et Hardy. »

Dites-moi donc si c'est votre avis, si vous voulez plus d'histoires drôles dans le journal et si vous aimez celles qui paraissent maintenant. Et je vous répète qu'il y aura cinq beaux cadeaux en livres pour les meilleures réponses.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P. S. — Voici les gagnants de notre Concours-Referendum : 1er *prix*, un stylo, Michel Bertrand, à Boncourt; 2e *prix*, 10 *ex æquo*, un beau livre, Raymonde Bronda, Marseille; Gérard André, Aulnoye; Marino Corzani, Auboué; Lucien Boutandou, Negrondes; Paul Prieur, Paris; Gaston Tremon, Le Reyssou; Fernande Crampon, Paris (XIIe); Claude Contie, Capdenac; Maurice Saül, Paris; Roger Didier, Gérardmer.

L'COURRIER DE JANOT

— *Huguette Rivière, Saint-Romain-de-Vignogue :* Merci de ta gentille lettre. Nous essayerons de te mettre en rapport avec un petit camarade de Russie. — *Pierre Hadiquet, Rueil-Malmaison :* Merci des compliments que tu fais au journal. Puisque tu fais de la peinture, envoie-nous de tes dessins, mais pour qu'ils puissent être reproduits dans le journal, fais-les sur papier blanc et n'emploie que de l'encre noire. Je te souhaite de devenir un grand peintre. — *Jeannine Demanneville, Rouen :* Merci des compliments que tu fais à notre journal et, expressément, à ma Lettre. Je suis content que tu aimes mes aventures dans la forêt avec mon ami Julot et que le dessin des pantoufles t'ait plu. Je pense que nous pourrons utiliser tes charades. — *Colette Bonamy, Yzeure :* Merci de ton jeu de lettres; je pense que nous pourrons l'utiliser. — *Guy Stemmler, à Tours :* Ta rédaction est très jolie; je pense que je la publierai dans une de mes prochaines lettres. — *Alina W., à Alger :* Merci de tes compliments pour notre journal. Le « Rayon de la Mort » t'effraie un peu, mais il plaît à beaucoup de nos lecteurs et nous devons le continuer. — *Didier Roger, à Gérardmer :* Merci de tes nombreuses charades que nous utiliserons. Merci aussi de tes deux dessins : ils sont extrêmement jolis et ils me plaisent beaucoup. Je les aurais sûrement reproduits dans le journal s'ils avaient été faits à l'encre noire sur papier blanc.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Lazarille de Tormès a été recueilli par des pêcheurs qui le montrent sur les foires comme un monstre marin.*

Chapitre XXV. — Lazarille déguisé en triton est porté a travers l'Espagne *(suite)*.

Il arriva que l'eau qui s'en était répandue tomba, par un trou, dans une chambre basse, en forme de cave, sur un lit où dormait la fille de la maison. Elle s'épouvanta tellement du déluge qui se déborda sur le lit, et des cris que nous poussions tous ensemble, que, sans savoir ce qu'elle faisait, elle se jeta par une fenêtre.

Les sergents et le commissaire coururent après et l'attrapèrent en peu de pas, parce que, comme elle était pieds nus, les pierres l'empêchaient de courir; ainsi sans être interrogée elle fut mise en prison. Les pêcheurs sortirent de grand matin, et s'en allèrent à Tolède, sans s'informer de ce que devint cette fille.

Chapitre XXVI. — Lazarille est mené a Tolède. Il s'évanouit a la vue de sa femme et de sa petite fille.

Mon travail servit seulement à augmenter le soin et la vigilance de mes gardiens, lesquels ennuyés de l'alarme que je leur avais donnée la nuit passée, me donnèrent tant de coups de bâton par le chemin, qu'ils me laissèrent à demi mort, disant : « Vous voulez donc vous en aller, maudit poisson? Vous ne connaissez pas le bien qu'on vous fait en ne vous tuant pas; vous ressemblez au chêne, qui ne donne son fruit qu'à coups de bâton. »

Ainsi tourmenté, battu et presque mort de faim, ils me conduisirent enfin à Tolède. Ils louèrent une petite salle basse de la maison même où j'avais demeuré. Toute la ville y accourut, et je fus surpris d'y voir venir, avec les autres, ma femme et ma petite Thérèse, qui pouvait alors avoir cinq ou six ans, et qui me parut jolie comme un ange. Hélas! je ne pus empêcher que deux fleuves de larmes ne coulassent de mes yeux.

Le cœur commença à me défaillir, et à suer de l'eau, et m'affaiblir tellement, que je ne pus m'empêcher de tomber évanoui dans la cuve.

Les pêcheurs s'en aperçurent, et ayant fait sortir le monde de la salle, ils me tirèrent la tête de l'eau en diligence. Ils me trouvèrent sans pouls et sans haleine. Ils vidèrent la cuve, s'empressèrent fort pour ma conservation, qui leur était devenue si importante, et se lamentaient, pleurant la perte qu'ils faisaient en moi, qui n'était pas petite pour eux. Ils me tirèrent de la cuve, et me voulurent faire regorger l'eau que j'avais bue; mais ce fut en vain, et ils me crurent mort.

La peur qu'ils eurent que ma mort ne découvrît leur fourberie, fit résoudre ces trois bourreaux à me jeter la nuit dans la rivière, et à sortir du pays; mais Dieu ouvrit les portes de sa miséricorde et empêcha le coup funeste dont j'étais menacé, comme vous verrez dans le chapitre suivant.

Chapitre XXVII. — Lazarille est porté sur un mulet, dans un sac, par les mariniers qui le croient mort, et ses conducteurs sont punis.

Ces bourreaux, sachant que la mort ne se joue pas, comme ce n'est pas aussi sa coutume, me mirent dans un sac, qu'ils mirent sur une des mules qui servaient à tirer leur charrette. Le bonheur voulut que, quand ils me mirent sur le mulet, ce fut sur le ventre; et comme j'avais la bouche en bas, le mouvement de la mule me fit rendre l'eau que j'avais avalée, et revenir le sentiment.

Je reconnus que j'étais hors de l'eau, mais je ne savais où j'étais, ni où l'on me portait. J'entendis qu'ils parlaient de me jeter dans la rivière, disant : « Il est nécessaire, pour notre sûreté, de chercher un endroit qui soit fort profond, afin qu'on ne le trouve si tôt. » Un autre répliqua qu'il fallait me lier une grosse pierre au col, afin que je demeurasse au fond. Par ce discours, je reconnus leur intention; m'imaginant ce que ce pouvait être, je vis que le corbeau ne pouvait être plus noir que ses ailes. Pendant que je considérai le danger où j'étais, j'entendis le bruit de quelques gens qui passèrent assez près de moi, et me mis à crier de toute ma force : « A l'aide! au meurtre! »

C'était la ronde qui passa heureusement pour mon grand bonheur; ils accoururent aux cris, et nous entourèrent dans un moment. Ils reconnurent le sac et y trouvèrent le pauvre Lazarille, comme un merlus sec, détrempé par l'eau. Ils nous conduisirent tous en lieu de sûreté, les meneurs, la mule et moi. Les pêcheurs enragaient de se voir pris, et je me réjouis, de mon côté, de me voir libre. Ils mirent les pêcheurs dans un cachot, et moi je fus mis dans un bon lit.

On nous interrogea le lendemain matin. Les pêcheurs confessèrent qu'ils m'avaient porté par toute l'Espagne, mais qu'ils l'avaient fait, croyant que j'étais poisson, et ayant pour cela obtenu permission des seigneurs de l'Inquisition.

Enfin, ces vilains me menèrent en laisse tellement attaché, que je ne pouvais pas même parler. Ils firent venir ma bonne femme Vrigède, pour vérifier si j'étais Lazarille de Tormès, que je disais être.

Ma femme entra et, me regardant attentivement, elle me dit qu'il était vrai que je ressemblais à son bon mari; mais qu'elle croyait que je n'étais pas lui, parce qu'encore qu'il fût une grande bête, il eût été plutôt un monstre qu'un poisson; et ayant dit cela, elle fit une grande révérence et se retira.

On nous interrogea le lendemain matin.
Les pêcheurs confessèrent qu'ils m'avaient porté par toute l'Espagne...

Le procureur de mes bourreaux requit qu'on me brulât parce que sans doute j'étais un monstre et qu'il s'obligeait à le prouver.

« Ce serait bien le diable, disais-je en moi-même, s'il n'y avait quelque enchanteur qui me poursuivît et me transformât en ce qu'il voudrait. »

On envoya chercher aussitôt, à ma réquisition, le nouveau mari de ma femme, Don Lorenzo, qui avait toujours été de mes amis, pendant la vie du corrégidor.

Lorsqu'il fut arrivé, me voyant décoloré et ridé comme je l'étais, il dit qu'il ne me connaissait ni à ma taille, ni à mon visage. Je lui remis en mémoire quelque chose et même plusieurs secrets qui s'étaient passés entre nous.

Alors, afin que je ne passasse pas plus avant avec de si bonnes preuves, il avoua qu'il était vrai que j'étais son bon ami Lazarille.

Le procès fut conclu, avec le témoignage du capitaine, sur le vaisseau duquel j'avais servi, et qui était de ceux qui échappèrent à la tourmente dans l'esquif, disant que j'étais en personne son serviteur Lazarille. Ce qui fut confirmé par le rapport du temps

et du lieu auxquels les pêcheurs dirent qu'ils m'avaient pêché.

Ils furent condamnés à deux cents coups de fouet, et confiscation de tous leurs biens, une partie au roi, l'autre aux prisonniers et la troisième à Lazarille.

On leur trouva deux mille réales, deux mules et une charrette; de quoi, leurs frais rabattus, il me resta pour ma part trente ducats. Les mariniers demeurèrent pelés et écorchés, et moi, riche et content parce qu'en ma vie je ne m'étais jamais vu tant d'argent à la fois.

Je m'en allais chez un de mes amis, où après avoir avalé quelques verres de vin, pour m'ôter le méchant goût de l'eau et m'avoir équipé en brave, je commençai à me promener comme un comte, mangeant comme un roi, honoré de mes amis, craint de mes ennemis, et caressé de tous.

Les maux passés me semblaient un port de salut, et les espérances de l'avenir un paradis de délices. Tant que durèrent mes trente ducats, je n'aurais pas cédé à un roi. Voilà le naturel des Espagnols : lorsqu'ils ont une réale, ils se croient des princes. Si vous demandez à quelque coquin qui il est, il vous répondra d'abord qu'il descend des Goths, et que sa fortune adverse le tient abaissé; il ne cédera non plus à qui que ce soit, se tenant du moins aussi noble qu'un autre.

Tous les Espagnols sont de même et mourront plutôt de faim que de se mettre en quelque métier; ou ils travaillent si mal, qu'à peine se peut-il trouver un bon artisan dans toute l'Espagne.

Je me souviens qu'il y avait un ravaudeur à Salamanque, qui, lorsqu'on le menait travailler en quelque endroit, faisait toujours des discours et des plaintes de fortune qui le réduisait à s'occuper à un si vil travail, étant descendu de telle maison et de tels parents connus de tout le monde par leur valeur et leur noblesse.

Je demandai un jour à son voisin quels avaient été les parents de ce fanfaron; il me dit que son père foulait les raisins en automne et tuait les pourceaux en hiver, et sa mère en lavait les tripes.

J'avais acheté un habillement de velours ras et une cape rayée de drap de Ségovie; je portais épée, du bout de laquelle je dépavais les rues. Je ne voulus point aller voir ma femme quand je sortis de prison, pour faire désirer ma vue et me venger du mépris qu'elle avait fait de moi. Je m'imaginais que me voyant si bien vêtu, elle se repentirait sans doute et me recevrait à bras ouverts.

Mais un More ne change point de peau; quelque changement qu'il arrive, je la trouvai nouvellement remariée. Quand elle me vit, elle se mit à crier : « Qu'on m'ôte de devant moi ce poisson détrempé, ce visage d'oison pelé; que si l'on ne le fait promptement sortir, je me lèverai et lui arracherai les yeux de la tête. »

Je lui répondis froidement, avec une extrême patience : « Tout beau, ma mie, ne vous pressez pas tant, car si vous ne me reconnaissez point pour votre mari, je ne vous connais point pour ma femme. Rendez-moi ma fille. J'ai gagné du bien, poursuivis-je, pour la marier honorablement. »

Il me semblait que ces trente ducats devaient être comme les cinq sols du petit Jean de Dieu, qui, en les dépensant, en trouvait cinq autres dans sa bourse; mais comme j'étais Lazarille du Diable, je ne réussis pas de même comme on verra par la suite.

Je secouai la poussière de mes souliers et me lavai les mains, marque de mon innocence et de mon départ éternel.

Je fus trouver mes amis pour leur conter mes affaires. Ils me consolèrent, sans qu'il fût besoin de beaucoup de raison pour cela. Je ne voulus pas reprendre mon premier état de crieur, parce qu'il ne s'accordait pas avec les voleurs que j'avais chargés.

Comme je me promenais un jour, depuis la porte de Visagra jusqu'à celle de Saint-Jean-des-Rois, je rencontrai une vieille, de ma connaissance, qui, après m'avoir salué, me dit que ma femme s'était radoucie, ayant su que j'avais de l'argent et particulièrement que le Gabach l'avait étrillé d'importance.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Une histoire marseillaise. — Marius chez le coiffeur. « Vous aimez les cheveux assez longs, n'est-ce pas monsieur? interroge le coiffeur. — Oui, mon brave, assez longs... mais surtout pas plus longs qu'ils ne sont », ajoute Marius vivement!

o

Le père Mathurin sera centenaire l'année prochaine et son petit village prépare déjà les réjouissances : il y aura un grand banquet, des banderoles orneront les fenêtres, la musique du village se fera entendre... Malgré son grand âge, père Mathurin est encore très alerte et il n'est jamais le dernier pour rentrer les foins ou les blés. « Comment se fait-il que vous ne soyiez jamais malade, pas même enrhumé? Donnez moi votre recette, lui demande un jeune campagnard. — Vois-tu, mon petit, c'est bien simple, répond Mathurin, je suis né avant l'invention des microbes. »

o

Le métro de Paris, à l'heure de la plus grande affluence. Des centaines de personnes sont entassées dans les wagons dont il est quasi impossible de fermer les portes. S'armant de courage, un employé de la station pousse de toutes ses forces les voyageurs qui obstruent l'entrée. « Eh! ne pousse pas si fort, Jean, crie un collègue. Tu les presses tellement qu'ils commencent à déborder par les fenêtres... »

o

Mme X. est nouvellement mariée et ce soir elle a voulu faire une surprise à son mari en lui préparant des petits plats de son invention. Mais sa bonne volonté est plus grande que son habileté. « Es-tu content, interroge-t-elle à la fin du repas, c'était bon? — Magnifique, lui répond son mari, surtout la bière et ce bon cigare!...

o

Un grand paquebot glisse sur la grande mer. Soudain, un passager accoudé au bastingage tombe dans les flots. Il a disparu un instant, mais le voici qui revient à la surface et qui flotte. « Un homme à la mer! vite le canot, un homme à la mer! » s'écrient les matelots. Et le naufragé, n'oubliant pas les « bonnes manières » : « Insolents que vous êtes, vous ne pouvez pas dire M. le duc de Tartempion... »

Le coin des Fillettes

COMBINAISON-CORSELET

Patron de " Mon Camarade "

Cet objet est plus compliqué, les coutures sont comprises dans le patron qui doit être coupé tel quel; un peu large, naturellement. Il vous faut un morceau de tissu de 25 × 42 cm.

Pliez-le double dans le sens du droit fil (lisière).

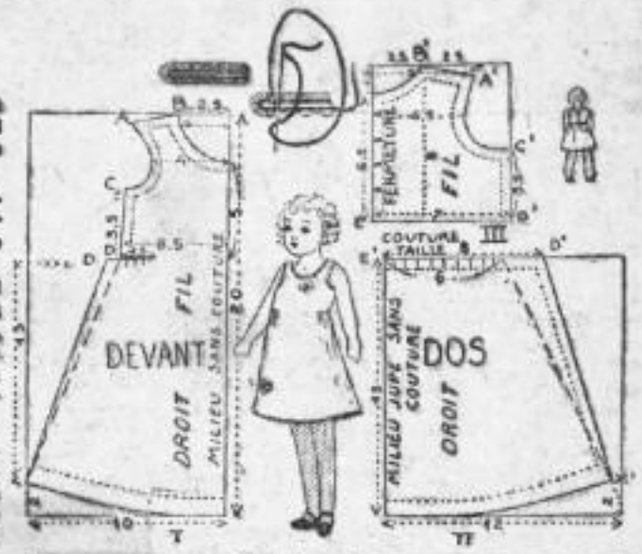
Mettez le patron I, le milieu, sans couture, sur la pliure, il ne sera pas coupé. Coupez fidèlement le reste du contour.

Numéro II : le milieu de la jupe sur la pliure, il ne sera pas coupé; E D' X' et l'arrondi du bas sont découpés. Placez alors le corselet dos (n° III), qui est la seule pièce coupée sur la pliure que vous éloignez d'un centimètre supplémentaire pour la fermeture, afin d'avoir une épaisseur pour vos boutonnières et boutons et le croisement du dos.

EXÉCUTION. — Froncez légèrement la partie coupée de la taille du devant, pour que D arrive au D du corsage; réunissez par une petite couture roulée en dedans. Froncez E' D' de la jupe dos, pour arriver aux 6 cm. de E D' à laquelle vous réunissez par une couture rabattue, en pensant que le dos doit croiser au corsage. Coutures rabattues A B sur A' B', puis O D X sur O' D' X'. Faites l'ourlet du bas, l'encolure, l'emmanchure comme vous avez terminé le petit pantalon; ajoutez de même un petit papillon au point de Paris, dentelle, etc.

Pour fermer, à gauche, cousez les boutons; à droite, faites les boutonnières bien en face.

BOUTONNIÈRES. — Avant de couper l'étoffe, faire deux rangs de points devant, en sens contraire, sur la longueur qui doit être coupée pour laisser passer le bouton. On laisse deux ou trois fils d'intervalle entre les rangs de points; c'est sur cette ligne que l'on entaille. La boutonnière est faite d'un point noué qui s'obtient en mettant le fil sous la pointe de l'aiguille avant de la tirer (fig. IV). Le point doit être serré aussi près que possible contre la fente. Le côté rond est celui où repose le bouton. La bride est faite de trois ou quatre fils jetés sur la largeur de la boutonnière et recouverts de points de boutonnière. On peut faire suivre sous les points de la boutonnière un fil pour les grosses boutonnières.



LA CUISINE DE TOUTOUNE

Bœuf bouilli au gratin. — *Encore une recette pour utiliser un reste de pot-au-feu.*

Mettre du beurre dans un plat à gratin avec une demi-cuillerée de farine, faire un roux blond, mouiller avec du bouillon et vin blanc (moitié de chaque), y ajouter un assaisonnement, persil, échalote, des champignons coupés en morceaux, y placer le bœuf coupé en tranches, ainsi que quelques tranches de jambon cuit, mettre un peu de chapelure et faire gratiner au four.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

TRICOT TUNISIEN avec mailles obliques (4). — Doit être commencé sur l'envers de l'ouvrage.

A la 1re aiguille faire un jeté, glisser une maille, c'est-à-dire portez une maille de gauche sur l'aiguille droite sans la tricoter, 1 jeté, 1 maille glissée, etc.

A la 2e aiguille : une diminution à l'endroit prise par derrière, c'est-à-dire 2 mailles ensemble prises par derrière. Tout le long.

Continuer ces deux rangs tout le temps.

MAILLES A L'ENDROIT prises par derrière (5 *a*). — Faites entrer l'aiguille de droite à gauche sous la partie extérieure de la maille; laissez le fil derrière l'aiguille, puis passez-le de droite à gauche par-dessus l'aiguille et retirez-le par la maille.

Dans les mailles à l'endroit prises par derrière les fils sont croisés au lieu de se trouver les uns à côté des autres comme dans le tricot à l'endroit.

MAILLES A L'ENVERS prises par derrière (5 *b*). — Faites entrer l'aiguille dans la seconde partie de la maille, de bas en haut, tricotez la maille comme toute autre maille à l'envers.

On n'utilise ce dernier point que dans certains dessins de tricot à jour.

TIMBRES

LES TIMBRES ESPAGNOLS (1875-1930)

Nous avons vu, dans une précédente chronique, quels avaient été les différents timbres espagnols jusqu'aux timbres de la monarchie en 1875.

Les timbres qui suivirent cette date furent d'abord à l'effigie du roi Alphonse XII et ils restèrent en service jusqu'en 1889, date à laquelle fut imprimé un timbre représentant le dernier souverain d'Espagne, Alphonse XIII, qui était alors un tout petit enfant. Par la suite, et jusqu'à la fin de la monarchie espagnole, l'effigie d'Alphonse XIII demeura sur les timbres en service, le portrait du roi variant bien entendu, au fur et à mesure que, d'enfant, il se transformait en homme.

De nombreux timbres spéciaux furent émis sous le règne d'Alphonse XIII. Un certain nombre d'entre eux sont d'un mauvais goût tout particulier. Nous reproduisons ici un timbre émis en l'honneur du 3me centenaire de la publication de l'immortel chef-d'œuvre de Cervantes : Don Quichotte. Il n'était sans doute pas possible d'imaginer un timbre plus laid et celui-ci aurait probablement un prix au concours du plus mauvais timbre du monde.

Mais d'autres émissions espagnoles furent plus heureuses, en particulier la série de 1930 consacrée au centenaire de la mort du grand peintre Goya. Ces timbres représentaient soit le portrait du grand peintre (nous reproduisons celui-ci) soit différents de ses chefs-d'œuvre. La plupart de ces timbres, dont la valeur ne dépasse pas plus de 2 francs, se trouvent facilement dans le commerce et ce sont de belles vignettes artistiques qui font honneur à une collection. Une émission d'un intérêt moindre, mais qui n'est pas sans valeur, a commémoré en 1930 la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Nous reproduisons ici un timbre de 1 centime représentant la caravelle qui le conduisit en Amérique. Ce timbre est très réduit, car il est d'un grand format; sa valeur est d'environ 5 centimes.

RÉSUMÉ. — *Sur les ordres de Premior, le lieutenant de Van der Gold, Mechinskoff a enlevé Louise, femme de Jambe-de-Bœuf. Son mari, et ses amis Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (quatorze ans) sont à la recherche de la disparue.*

Chapitre XXV. — Bain russe.

Dans la grande salle voûtée de la maison de *La Citerne*, Premior, debout dans un cuveau, vêtu seulement d'une serviette qui lui entourait la ceinture se faisait frictionner le dos avec des poignées de chanvre par Serguei, l'un de ses hommes de main.

Là où il avait été frictionné, le corps du gros homme avait pris des teintes aubergines, mais son ventre et sa poitrine étaient encore d'un blanc laiteux, ponctué de touffes de poils roux qui semblaient sortir comme du crin hors d'un oreiller déchiré. L'homme avait un gros ventre, distendu par la graisse, et quand il se tourna vers Serguei, de gros plis blanchâtres, des bourrelets se formèrent sur les hanches. Son avant-bras gauche avait été coupé et au-dessous du coude, le moignon ressemblait à l'extrémité d'un énorme boudin blanc.

— Frotte Serguei! par le diable! frotte! rien n'est si bon que ces sortes de frictions pour vous rendre le corps agile et la tête claire. Ce qui m'a toujours manqué dans ce pays barbare qu'on appelle la France, c'est des vrais bains russes, comme chez nous : l'étuve sèche, où la langue se colle au palais, tant il fait chaud, l'étuve humide où l'on bout dans sa propre sueur, et pour faire la réaction les douches froides, la flagellation aux verges de bouleaux, les massages. Tu n'es jamais allé aux bains de Bakou?

— Non, j'étais de Pétersbourg. J'ai fait campagne en Sibérie.

— Si tu ne connais pas les bains de Bakou, Serguei, tu ne connais rien. Ah, ces masseurs! ils vous tordent comme un vieux torchon; ils vous battent comme du linge sale, ils vous piétinent comme du raisin dans une cuve, et l'on sort des bains comme si l'on avait vingt ans... Mais au fait, je n'étais pas loin de mes vingt ans, à cette époque-là. Tandis que maintenant je ne suis pas loin de la mort, Serguei... je suis vieux, malade et même les bains de Bakou ne pourraient rien à cela. Sans compter que ces satanés Bolchevicks ont dû désorganiser les bains comme tout le reste dans notre malheureux pays. Mais frotte donc plus fort, là, sur le ventre maintenant. Abruti! ta mère devait être une rude bête, pour avoir un fils comme toi...

Il y avait maintenant huit jours que Premior était installé à *La Citerne*. Il avait établi son quartier général dans la grande salle voûtée du rez-de-chaussée, là où se trouvait le téléphone. Il s'était fait dresser là son lit, il mangeait sur la grande table, il passait une partie de ses journées à boire et à manger, ou encore à jouer aux échecs avec Serguei.

Premior se plaignait de son foie, de sa santé, de la bouche mauvaise et des envies de vomir qu'il avait le matin, des ballonnements qui lui tenaient le ventre, de ses aigreurs d'estomac...

Martha-la-Blonde, qui venait parfois lui tenir compagnie, lui avait conseillé de boire de l'eau de Vichy et de ne manger que des nouilles. Mais Premior s'était mis en colère, avait crié très fort que ce serait un meurtre de laisser se gâter la merveilleuse fine des Charentes que les frères Veziers gardaient en cave, et de ne pas manger de ce roquefort si excellent dans ce pays des Causses où il est fabriqué.

Quand Amédée avait ramené de Marseille les premiers camions d'armes, Premior avait insisté pour qu'il lui rapportât une grosse boîte noire de caviar noir, un saumon fumé et un tonnelet de vodka. Et, depuis, Premior mangeait du caviar comme de la confiture, en épaisses tartines qu'il arrosait de jus de citron. Sur la grande table, sous une cloche de verre qui n'était autre que celle de la pendule du salon de Mme Veziers, se trouvait une meule de roquefort entamé, montrant dans ses tranches la jaspure verte de ses moisissures.

Durant trois nuits, trois convois d'armes venus de Marseille avaient été emménagés. Les lourds camions étaient arrivés de nuit, montés par des hommes à l'allure brutale recrutés parmi la pègre du vieux port. Ils avaient débarqué de lourdes caisses dans le vaste vestibule d'entrée; puis, sur les ordres d'Amédée, quelques-uns des Marseillais, qui cantonnaient dans une grange, avaient passé deux jours à descendre, les mitrailleuses, les munitions, les bombes par l'escalier secret qui s'ouvrait dans la cheminée de la grande salle voûtée.

Premior avait eu hâte que tout se terminât. Il avait un instant craint que l'entrepôt d'armes qu'il avait établi jadis à Marseille ne soit découvert par des bandes rivales, ou dénoncé par la population hostile aux mystérieuses puissances qui couvraient le pays de dépôts d'armes. Mais si Premior avait pressé ses hommes, c'était aussi parce qu'il se trouvait bien et tranquille à manger et à boire dans cette salle voûtée et fraîche, malgré les chaleurs du début de juin qui rôtissaient les Causses. Le manchot sentait, après des années d'une vie pleine d'aventures et d'assassinats, un inexplicable besoin de repos, de tranquillité, de paix. Peut-être son état de santé aurait-il pu expliquer ce besoin subit d'une vie sédentaire.

C'est cette sorte d'engourdissement paresseux qui retenait Premior à *La Citerne*, après que les premiers camions d'armes eussent été emménagés. Il aurait pu, il aurait dû même se rendre à Paris, surveiller l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour tenter de découvrir le secret de la lotharite, mais le matin où il aurait dû quitter le Causse Méjean, il s'était dit à lui-même qu'il n'avait pas besoin de retourner à la ville, et il avait donné par téléphone à Mechinskoff l'ordre d'arriver à *La Citerne* avec Louise sa prisonnière.

Louise Lacombe était depuis trois jours prisonnière de Mechinskoff et de sa bande lorsqu'elle fut, un soir, embarquée dans une puissante voiture qui se mit en route pour les Causses. Depuis qu'elle avait été enlevée, la jeune femme avait vécu dans l'inconscience la plus totale. Nuit et jour on lui faisait des piqûres massives de scopolamine, cette drogue mystérieuse qui endort totalement le cerveau, et dont Van der Gold avait jadis usée d'une façon si terrible contre le malheureux inventeur Clément Lothaire, qu'il l'avait rendu fou, définitivement semblait-il.

Dans son inconscience totale, Louise ne s'était pas doutée des marchandages et des enlèvements dont son corps inerte avait été l'objet. La nuit où grâce au dévouement du dompteur Marah-Djapour, qui avait payé son courage d'une profonde déchirure à l'épaule, Jambe-de-Bœuf avait été sauvé miraculeusement des crocs de la panthère noire de Java, profitant du désarroi qui régnait dans les roulottes du cirque, le colonel Mechinskoff avait fait fouiller toutes les roulottes par ses cosaques. Ils avaient retrouvé Louise cachée dans un coffre à avoine gardé par un palefrenier allemand, âme damnée de Hantz Deimler, et les cosaques afghans lui avaient arraché sa prisonnière en lui mettant le poignard sur la gorge.

La représentation du lendemain, au cirque, avait été interrompue par un accident. Comme Deimler, dans son numéro de magie, confectionnait une omelette dans un chapeau melon, la lampe à alcool qu'il venait d'allumer avait fait subitement explosion et le malheureux avait été transformé en une torche vivante. Gerta, sa partenaire, qui était vêtue d'une gaze légère, avait pris feu à son tour en voulant lui porter secours, et les deux artistes n'avaient dû la vie qu'à la présence d'esprit de Mechinskoff qui bondit des coulisses avec une couverture humide et sauva les deux victimes en éteignant les flammes dans les plis de l'étoffe.

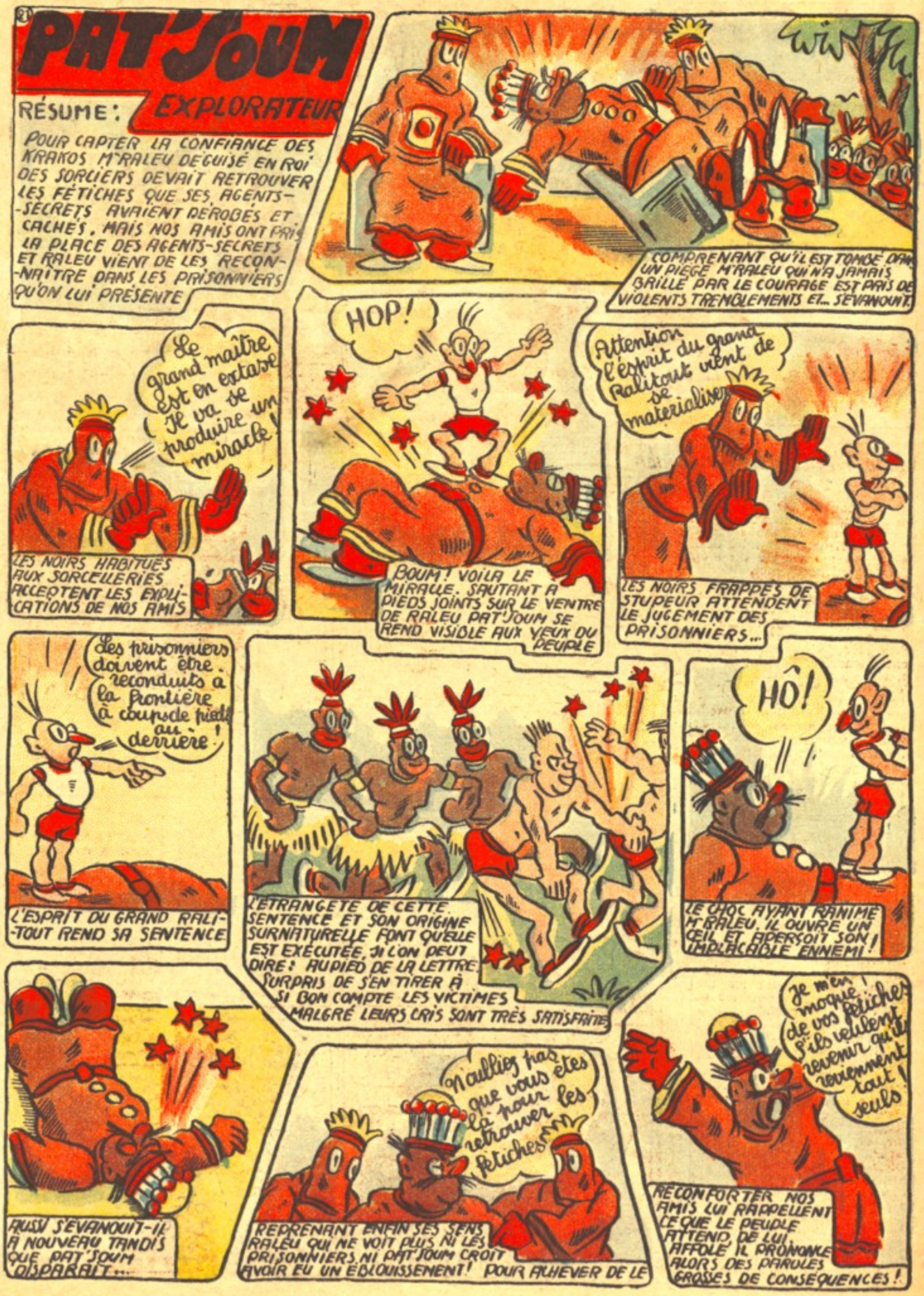
Le colonel fut chaudement félicité de son héroïsme. Les brûlures de Gerta étaient légères, mais celles de Deimler étaient atroces, et l'on craignait pour sa vie. Il reprit connaissance au moment où on le hissait dans une ambulance automobile, et Mechinskoff lui glissa à l'oreille : « Cela t'apprendra, canaille, à vouloir te mêler d'affaires de pétrole. »

Paraffini, qui aidait à hisser le brancard, entendit ces paroles, et il eut si peur pour sa propre vie qu'il alla de lui-même trouver le colonel et lui proposer une entente. L'Italien était vénal. Il s'engagea, moyennant quelques billets de banque, à perdre pour longtemps la piste de cette Louise par laquelle il aurait peut-être pu pénétrer le secret de la lotharite.

Paraffini aurait eu bien du mal de retrouver la jeune fille qui gisait prisonnière, loin du cirque, dans le grenier d'un Russe de Grenelle, ancien capitaine de Mechinskoff et présentement fabricant de Yoghourt. C'est de cette petite fabrique qui empestait le lait aigre que Louise fut embarquée pour *La Citerne*.

Chapitre XXVI. — Radiesthésie

Serguei avait fini de frictionner Premior. Il jeta sur les épaules du manchot une cruche d'eau glacée, essuya son patron avec d'épaisses



serviettes éponge à fleurs jaunes empruntées à Mme Veziers et l'enveloppa dans une élégante robe de chambre de beau satin prune avec des parements de velours noir, et qui appartenait à Charles Veziers. Premior remplit un verre à boire de vodka, et vida l'alcool à 70 degrés comme il aurait fait d'un verre d'eau. C'est à ce moment que la porte de la pièce voûtée s'entr'ouvrit et qu'Antoine Veziers passa par l'embrasure sa tête à la barbe en désordre.

— Je puis entrer, monsieur Premior?

— Entrez donc! il y a plusieurs jours que je ne vous ai pas vu...

La vapeur d'eau venue des marmites d'eau bouillante qu'avait exigées Premior pour son bain russe rendait plus grande encore la grande pièce voûtée. Toute cette eau avait chauffé à la cuisine, sous la direction de Mme Veziers, dont les lèvres pincées retenaient mal le dégoût et la haine qui la gonflaient. La vieille dame souffrait affreusement de voir ce Russe blanc installé comme dans un pays conquis dans la maison qui avait été celle de son mari, avec, campé dans le vestibule, un véritable corps de garde qui crachait par terre, qui mettait les pieds sur les fauteuils de satin apportés du grand salon, qui cassait des verres et des assiettes au cours de fréquentes beuveries, qui brûlait les tapis avec les mégots enflammés et qui chantait durant la moitié de la nuit des chansons dans une langue incompréhensible.

Mme Veziers, dont la bouche était pourtant d'habitude cousue, n'avait pas pu s'empêcher de lancer à son fils, Antoine, le jour où dans le vestibule une caisse qui tombait avait fendu une large et belle dalle de calcaire blanc et fin comme du marbre, en laissant échapper hors de ses étais rompus une cargaison de mitrailleuses Mauser...

— Enfin, tout de même, ces mitrailleuses allemandes qu'amènent ici des apaches de Marseille sur les ordres d'un étranger, vous voulez vous en servir, vous autres, pour tuer des Français qui valent peut-être mieux que ce Premior. J'aime mon pays, mon cher Antoine, mais je dois vous dire que ce n'est pas de cette façon-là.

Antoine avait fait taire sa mère et l'avait entraînée au premier étage pour lui dire :

— Si Charles t'avait entendue, il aurait été capable de le dire à Premior et il aurait fallu craindre que...

Il n'avait pas achevé sa phrase, puis il avait repris...

— Comprends donc mieux les choses, mère. Clemenceau a dit : « Je ne peux pas faire ma police avec des archevêques. » Tu dois aussi comprendre que pour la cause que nous défendons, nous soyions obligés d'employer des créatures aussi dégradées qu'un Premior. La vérité sort d'un puits, notre triomphe peut sortir de la boue. Songe donc que pour vaincre les millions d'hommes qui se révoltent contre leur véritable intérêt, qui ne comprennent pas que leur bonheur est dans une hiérarchie fondée sur la raison d'un chef tout-puissant comme il en existe déjà en Italie et en Allemagne, nous aurons besoin de toutes les armes, de toutes les forces, même les plus mauvaises. Notre triomphe dépend de cela.

Mme Veziers n'avait pas répondu. Elle était descendue à la cuisine surveiller le couple de sourds-muets qui préparaient la soupe pour les trente hommes des camions qui devaient manger à *La Citerne* ce soir-là.

— Je voulais justement vous demander, dit Premior à Antoine, quand il fut assis, quelques détails complémentaires sur la grotte. Nous aurons ici, dans cinq ou six jours, un ingénieur sorti dans un excellent rang des Ponts et Chaussées, un homme tout ce qu'il y a de capable et de sûr. Il fera des relevés et dirigera le percement du tunnel. Il est très important pour nous de pouvoir emmenager ici des canons, qui sont marchandises gênantes et encombrantes, croyez-moi. De même je pense qu'il faudra établir quatre phares sur le plateau voisin pour pouvoir, en cas de nécessité utiliser cet excellent terrain d'atterrissage pour nos avions. L'autorité militaire avait eu jadis le projet d'établir sur le Causse Méjean un aérodrome, mais ils se sont finalement décidés pour le Larzac... Un peu de caviar, dites-moi... Oh! j'oubliais que vous n'aimiez pas ça... Mais j'en reviens à ma question? Quelle épaisseur de rocher nous faudra-t-il percer pour ouvrir ce tunnel.

Premior, debout dans un cuveau, se faisait frictionner...

— 7 m. 95, répondit Antoine Veziers. 3 m. 12 d'argile, le reste est du calcaire.

— Peste! quelle précision. Vous avez fait un sondage?

— Mieux que cela, je me suis servi de mon pendule.

Antoine Veziers sortit de son gousset une chaînette au bout de laquelle pendait une boule de cuivre doré.

— Ce pendule, fit-il en tendant l'instrument, vaut mieux que tous les sondages du monde, que toutes les mesures scientifiques.

Antoine était debout. Il avait la main à la hauteur de l'estomac et y tenait la chaînette au bout de laquelle pendait la boule de cuivre. Bientôt le pendule se mit à se balancer...

— A cent quinze mètres de profondeur au-dessous de cette salle se trouve un cours d'eau de la température de 14 degrés centigrades et qui débite 228 mètres cubes par seconde.

Antoine s'interrompit et reprit, modestement :

— Je n'ai peut-être pas grand mérite à vous dire cela, puisque vous savez comme moi qu'au fond de la grotte qui sert d'entrepôt d'armes et qui se trouve sous nos pieds, coule un torrent que j'ai moi-même exploré. Mais je serais très capable, par la même méthode, de découvrir les choses les plus cachées, les plus mystérieuses, telles que des trésors, des cadavres, ou même des dépôts d'armes, et cela pas seulement sur le terrain, mais aussi sur des cartes géographiques, même sur de simples cartes postales. J'ai fait des expériences aussi décisives que celles de l'abbé Mermet.

Antoine Veziers s'animait; frénétiquement il fourrageait, de ses doigts aux ongles jaunes, dans sa barbe et ses cheveux incultes...

— Oui, monsieur! la prospection sur plan est une réalité, car il est établi que les reproductions d'un site comme les portraits d'une personne émettent des longueurs d'ondes rigoureusement homologues à celles des sujets représentés. Par exemple, le portrait d'une personne déterminée peut être facilement influencé par un radiesthésiste, et je connais un médecin de Florac qui est de mes amis et qui a su guérir une jeune fille qu'il n'avait jamais vue par la seule application d'un traitement radiesthésique à sa photographie. La radiesthésie, je vous le dis, contient d'immenses possibilités! Je rêve des sanatoria de demain où l'on traitera non les malades eux-mêmes qui resteront tranquillement dans les villes à vaquer à leurs occupations, mais leur photographie...

Premior éclata d'un rire grossier.

— Ah! vous, vous me ferez toujours rire avec vos sottises prétendument scientifiques. Les choses seraient aisées si je devais me contenter de kidnapper des photographies pour connaître les secrets que détiennent les personnes dont je me serais procuré les portraits.

La figure de Veziers se referma. Ses yeux prirent une expression méchante.

— Peu importe, monsieur Premior, la science vous convaincra un jour...

Martha-la-Blonde fit irruption dans la pièce.

— Hé! cria-t-elle, vous n'entendez donc pas la bagnole? C'est le colis attendu qui arrive.

Quelques minutes plus tard, Mechinskoff et un de ses lieutenants firent leur entrée dans la grande pièce voûtée, soutenant sous les aisselles Louise pâle et inanimée.

— Nous venons de lui administrer un contrepoison, expliqua le colonel, mais il n'a pas encore eu le temps de dissiper les effets de la scopolamine.

— Elle est jolie, la petite, mais vraiment trop endormie pour mon goût, ricana avec un sourire de haine Martha-la-Blonde qui, après un court silence, cria : Hé, réveille-toi donc, pochetée!

En disant ces mots, la femme de Charles Veziers avait brutalement, d'un revers de main, gifflé de toutes ses forces la jeune femme évanouie. La joue de Louise devint écarlate et un peu de sang lui coula du nez...

(A suivre.)

VOICI POUR VOUS LES JEUNES AVIATEURS

UN PLANEUR DE CONCOURS

LE **M.C.5** avec lequel vous réaliserez des performances remarquables dans les Concours.

PLANEURS M. C. 5

Le planeur M. C. 5 est inspiré dans ses grandes lignes du dessin classique des grands planeurs de performance utilisés par les champions du vol à voile.

En effet, sur un fuselage très fin, admirablement profilé, l'aile monoplane est construite en forme de double trapèze et son épaisseur va décroissante du centre aux extrémités.

Les points de comparaison entre les grands planeurs et le M. C. 5 ne sont pas seulement sensibles quant aux formes générales, mais aussi quant aux méthodes constructives.

Le Fuselage

Voyons séparément chaque organe.

Le fuselage est constitué d'une suite de couples triangulaires réunis entre eux par un jeu de baguettes et une longue planchette dorsale. A l'avant, un « nez » massif en bois de balsa reçoit le plombage ou lest de centrage et un patin de contre-plaqué règne sous l'avant du fuselage, pour le garantir des chocs des envolées ou des atterrissages. Deux plans de stabilisation, l'un vertical (la dérive), l'autre horizontal (le stabilisateur) sont collés à l'arrière du fuselage.

Toute la structure de ce fuselage est recouverte de papier spécial du Japon dont la tension est consécutive au séchage de l'enduit cellulosique posé au pinceau en dernière opération.

La répartition et l'ajustage de tous les éléments de la structure ont été étudiés pour que la construction ne comporte aucune difficulté ni tours de mains, ceci dit pour permettre d'affirmer que les modélistes débutants peuvent réussir sans coup férir.

La Voilure

La voilure est constituée de deux demi-ailes construites séparément et puis soudées avant leur recouvrement en papier du Japon spécial.

Chaque demi-aile comporte une structure faite d'un jeu de nervures. Ces nervures reçoivent, dans des saignées pratiquées dans leur « bec avant » une planchette (le bord d'attaque) et leurs « queues » sont ajustées dans les saignées d'une planchette (le bord de fuite).

Sur le dos des nervures (environ au 1/3 avant), des échancrures sont prévues qui reçoivent une baguette carrée qui court sur le dessus de la voilure (c'est le longeron supérieur), et sous les nervures d'autres échancrures reçoivent une baguette carrée qui court sous toute la voilure (c'est le longeron inférieur). Les extrémités des deux demi-ailes (les bords marginaux) sont réalisées en planches minces de balsa.

Entre chaque nervure le bord d'attaque reçoit une semi nervure, c'est-à-dire une planchette découpée selon la forme de l'avant des nervures. Cette semi-nervure est limitée en arrière aux deux longerons et elles servent à consolider l'avant de la voilure.

Le Montage

Tous les montages et ajustages sont maintenus en place par collage à la colle cellulosique spéciale. Toutes les pièces sont à découper dans des planches imprimées aux dessins de ces planches.

La boîte de construction M. C. 5 contient toutes les planches (balsa et contre-plaqué), le papier spécial du Japon, la colle, l'enduit, un « sandow » de lancement, un plan de montage et un dessin perspectif présentant toutes les phases de la construction.

Voyons en détail toutes les opérations de montage. Pour bien comprendre les textes qui suivent, il faut se reporter, aussi souvent que possible, aux dessins qui les illustrent et au plan qui est contenu dans la boîte.

Construction du Fuselage

Les pièces constitutives du fuselage sont dessinées sur une même planche de balsa; sur la planche de contre-plaqué se trouve le dessin du patin d'atterrissage et sur une plus petite planche de balsa, les dessins des éléments qui, en se collant les uns contre les autres sur les deux faces de la partie supérieure avant du patin forment le « nez » de l'appareil. Deux baguettes de balsa complètent la structure depuis le « nez » jusqu'à la queue ou « dérive », et deux plus petites baguettes collées sur le dessus du fuselage sont destinées à recevoir l'aile.

Construction du fuselage, 1re phase.

Pour mener à bien la construction du fuselage, il faut procéder de la façon suivante :

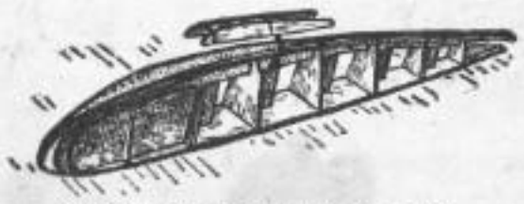
1° Découper toutes les pièces à l'aide de la lame de rasoir ou du canif;

2° Coller sur la pièce qui constitue le dessus du fuselage (fig. 1) les pièces numérotées 1, 2, 3, 4, 5, 6 et celles numérotées I, II, III, IV, V, VI. Naturellement on colle également les pièces en chiffres romains;

3° Coller le patin d'atterrissage contre le dessus du fuselage, l'avant de la pièce 1 et dans les saignées des pièces 1, 2 et 3 ainsi que contre les pièces I et II;

4° Coller dans les saignées des pièces 3, 4, 5 et 6 la plus longue planchette un peu courbée, cette pièce se colle également sur les pièces III, IV, V et VI;

5° Coller sur la partie avant du patin et sur ses deux faces les pièces A/D B/D et C/D et



Construction du fuselage, 2e phase.

A/G B/G C/G et les petits triangles marqués O (fig. 3);

6° Coller tout au long du fuselage et s'appuyant sur les petites surfaces inférieures des pièces 1, 2, 3, 4, 5 et 6, deux baguettes que l'on laisse dépasser de quelques centimètres en arrière (fig. 2);

7° (Voir figure 3). Coller à l'arrière en l'engageant dans la saignée arrière du dessus et entre les deux baguettes, la pièce marquée « dérive »;

8° (Voir figure 3). Coller sur le dessus du fuselage deux baguettes;

Le fuselage terminé.

9° Percer dans le patin des petits trous pour pouvoir y engager un petit crochet de lancement (fig. 3);

10° Recouvrir le fuselage en papier spécial de soie du Japon (se servir de colle blanche de bureau de préférence);

11° Peindre avec un pinceau souple toutes les surfaces avec l'enduit spécial dont le séchage réalise leur parfaite tension.

Construction de l'aile

L'aile ou voilure est constituée de deux demi-ailes construites séparément, recouvertes et enduites séparément, et réunies par mise en contact et collage des deux nervures principales portant les marques A D I et A G I. Ces deux demi-ailes forment entre elles un angle appelé « dièdre », facilement obtenu en soulevant les extrémités pendant le séchage de la colle (se servir de deux boîtes d'allumettes comme cales). Bien observer les dessins du plan en grandeur d'exécution.

Construction d'une demi-aile

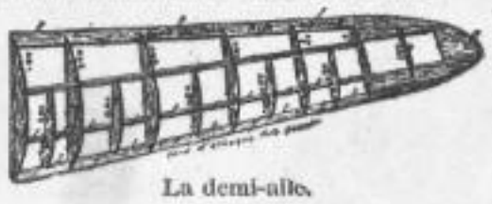
La carcasse ou structure de l'aile s'établit sur le dessin du plan grandeur d'exécution, dès que celui-ci a été posé sur une surface bien plane (planche à dessin par exemple) et dès que ce plan a reçu le jeu d'épingles convenable (voir dessin ci-contre). Les opérations constructives se décomposent de la façon suivante :

1° Pose du longeron avant inférieur (baguette carrée);

2° Pose de la planchette (bord de fuite);

3° Ajustage des nervures A G ou A D I, A D ou A G 2, A D ou A G 3, A D ou A G 4, A D ou A G 5, A D ou A G 6; sur ce premier longeron et dans les saignées du bord de fuite; puis pose sur ce premier longeron des demi-nervures marquées A D ou A G I, A D ou A G II A D ou A G III, A D ou A G IV, A D ou A G V;

4° Pose dans les saignées des becs de nervures et demi-nervures de la planchette bord d'attaque (cette planchette entrant à fond dans les saignées des nervures et particulièrement dans les saignées des demi nervures, celles-ci ne concourant pas comme celles-là, à la rectitude du recouvrement du bord d'attaque, mais servant uniquement à la consolidation de la structure d'aile;



La demi-aile.

5° Pose et ajustage dans les échancrures dorsales des nervures du longeron supérieur;

6° Ajustage en deçà des nervures A D 6 ou A G 6 et entre les extrémités des bords d'attaque et de fuite, des planchettes renfort de ces pièces et des bords marginaux, puis pose aux emplacement convenables des nervures extrêmes A D 7 ou A G 7;

7° Collage de tous les éléments ajustés. Après séchage on dégage la structure du jeu d'épingles. Il reste à poser et coller le papier spécial soie du Japon, d'abord sur la surface ventrale de chaque demi-aile; puis sur la surface dorsale. La parfaite tension de cette feuille est consécutive au séchage de l'enduit cellulosique posé sur elle en dernière opération.

Opérations de centrage préalables au vol

Pour s'assurer que le centrage de l'appareil est correct, il suffit de le suspendre à un fil, noué autour de l'aile, de telle sorte que son point d'application se trouve juste au centre de l'aile au tiers avant de celle-ci. L'appareil, ainsi suspendu, devra être en parfait équilibre, c'est-à-dire que le dessus de son fuselage soit horizontal. On obtiendra cet équilibre par apport de lest dans l'orifice prévu à l'avant du fuselage.

Le M. C. 5 une fois terminé.

La voilure du M. C. 5 a été ouverte pour montrer la structure.

SPORTS

Le dernier mot vient d'être dit, en matière d'innovations, par un grand et riche club de football anglais. On prend un terrain ordinaire sur lequel l'hiver a gelé l'herbe et laissé des plaques de glace. Un ingénieur arrive et vous retourne le terrain. A vingt-cinq centimètres de profondeur il place un réseau de fils électriques et les recouvre de terre, de manière à reconstituer le terrain primitif. Puis on fait passer le courant et voilà que l'herbe redevient verte, que l'eau s'absorbe dans la terre et que la température du terrain s'élève de quelque dix degrés.

Un terrain à chauffage central! Qu'en pensent les amateurs de camping l'hiver?

o

Je vous ai déjà fait comprendre l'utilité d'un chef d'équipe dans le jeu du football. Un nouvel exemple s'est manifesté dans deux équipes : Red Star et Rouen.

Malgré une tactique prévue et ordonnée, un plan de jeu, il aurait fallu pouvoir décider au bon moment d'un changement de méthode après les premières minutes de jeu. Les joueurs « marqués » sérieusement auraient été délivrés d'une partie de leur tâche, au bénéfice de ceux que l'adversaire avait jugés moins dangereux. Alors la surprise aurait avantagé l'équipe qui, la première, aurait su voir et commander.

Néanmoins, les équipes de France sont en progrès.

o

Gros débat à propos de notre populaire Marcel Thil. Malgré avoir annoncé sa retraite, pour la seconde fois, l'ancien champion des poids moyens est encore tenté par l'aventure et par l'occasion de saisir au vol une « bourse » intéressante ou quelques dollars au change élevé.

On dit que Thil voudrait affronter Fred Apostoli, mais le manager Alex Taltard ne pense pas que le combat soit possible. C'est pour une raison de poids et il serait difficile à Marcel de revenir aux 72 kilos fatidiques de la catégorie.

On dit également que Thil n'aspire qu'à la vie calme et familiale. Mais que ne dit-on pas, chaque fois qu'une vedette se retire des feux de la rampe.

On mesure ainsi la sympathie qu'elle a créée parmi ses admirateurs.

Notre Pochette

M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.

Vous trouverez à l'intérieur tout le matériel nécessaire à la construction et le sandow pour le lancement.

Prix de vente :

15 FRANCS

à nos bureaux

16 francs expédié franco.

CONCOURS HEBDOMADAIRE

MESSAGE CHIFFRÉ

Message envoyé par un général japonais au Mikado.

Envoyez-nous la solution avec le bon de concours ci-joint, avant le mardi 29 mars. Les 20 premiers recevront un beau souvenir.

VARIÉTÉS

CHARADES

Sur mon premier les Romains disputaient des courses.
Mon deuxième est un article défini.
Mon troisième est le nom d'un coureur cycliste.
Mon tout est celui d'un grand empereur des Francs.

Mon premier est une lettre de l'alphabet.
Mon deuxième invite au repos.
Dans mon troisième s'installent les soldats en manœuvre.
Mon tout porte ses petits dans sa poche.

Communiquées par Zylbermann (Paris).

Mon premier est une demoiselle étrangère.
Les marins de Colomb crièrent mon second en vue des côtes d'Amérique.
Mon tout est le nom d'un justicier.

Communiquée par Albert Morel (Neuilly-Plaisance).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Dans mon premier on fait venir les primeurs.
Mon deuxième est dans Pantagruel.
Mon troisième se met dans les sauces.
Mon tout se lance dans les bals.

Communiquée par André Vuillemenot (Mussy).

MOTS EN TRIANGLE

× × × × × × ×
× × × × × ×
× × × × ×
× × × ×
× ×
×

Arrêt du chemin de fer.
Ceux qui oppriment les peuples.
Célèbre physicien français.
Fleuve d'Espagne.
Nom d'une divinité mythologique.
On les donne aux chiens.
Lettre de l'alphabet.

DEVINETTES

Quelle est la viande que préfèrent les maraudeurs ?

Quelles sont les villes de France dont la multiplication donne 21 ?

Devinettes données par Anna Gerbelli (Grenoble).

LANTERNE DE PAPIER

Prenez une feuille de carton mince, tracez et découpez ensuite un carré de 12 cm. de côté et 8 trapèzes ayant 12 cm. du petit côté, 16 cm. du grand côté et 12 cm. 5 de hauteur. Dans 4 trapèzes, découpez le centre pour conserver un encadrement de 2 cm. tout autour. Découpez dans les 4 autres trapèzes 3 ouvertures comme l'indique le dessin. Assemblez vos pièces 4 par 4 en collant dessus des bandes de papier, à cheval. Le fond sera fixé de la même manière aux 4 trapèzes formant encadrement, mais auparavant attachez-y une douille de fer-blanc qui recevra la bougie. Il ne reste plus qu'à réunir le toit à la lanterne. Un papier de soie de couleur masquera les ouvertures des côtés, une couche de peinture assortie passée sur l'ensemble dissimulera les bandes d'assemblage. Une anse de laiton et voici notre lanterne terminée.

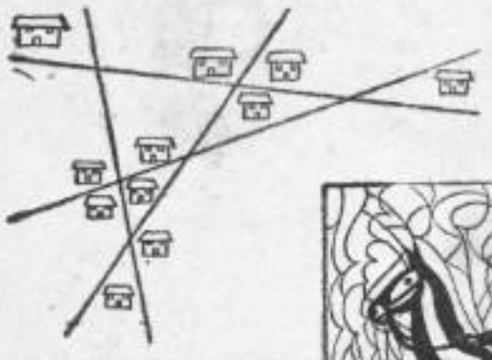
SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 120

Charades. — Bas, Yonne : *Bayonne.* — Are, Jean, Ti, Ne : *Argentine.* — Dé, Cou, Page : *Découpage.* — Mont, Deux, Marc, Zan : *Mont-de-Marsan.*

Mots en carré. — TOIT. — OURS. — IRMA. — TZAR.

Jeu des Coquilles. — J'ai goûté avec un petit pain blanc et une belle prune. — Le soir était venu et dans le ciel, le soleil se couchait derrière l'horizon. — Quand la raison lui manque, l'homme est fou. — Nous allons pêcher les poissons de l'étang.

Rébus. — Mon Camarade est devenu très joli.



Solution : Les maisons du village.

Solution : Dessin surprise.

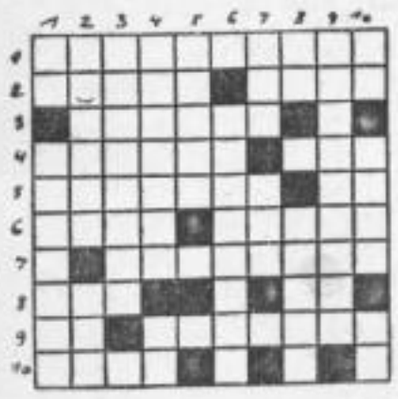
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 120

Horizontalement. — 1. Kilogramme. — 2. Moire. — 3. Abusa. Flot. — 4. Eveillé. — 5. Océan. Etre. — 6. Ni. Sa. Ut. — 7. Luxueuses. — 8. Mer. Taxe. — 9. Ni. Us. — 10. Réels. Clef.

Verticalement. — 1. On. Mar. — 2. Imbécile. — 3. Louve. Urne. — 4. Oiseaux. Il. — 5. Grain. Ut. — 6. Ré. Seau. — 7. Fléaux. — 8. Mulet. Seul. — 8. Rue. Se. — 10. Taé-tré.

MOTS CROISÉS DU N° 121

Horizontalement. — 1. Véhicule à moteur. — 2. Lieu de refuge. Prénom masculin. — 3. Attachement mutuel. — 4. Autre dénomination de l'art gothique. Vieillesse. — 5. Signe orthographique pour changer le son de certaine lettre. La moitié du nom d'un diminutif. — 6. Une des cinq parties du monde. Première expérience qu'on fait d'une chose. — 7. Réservé aux piétons. — 8. La Corse en est une. Préposition. — 9. Négation. Animaux lourds et très lents qui fournissent l'écaille. — 10. Foyer.



Verticalement. — 1. Fleuve qui arrose Saint-Omer. Petit instrument de musique, percé de trous. — 2. Coutumes. Pour dormir. — 3. Le contraire de « effronterie ». — 4. Arbre qui fournit un fruit cher à Marius. Pronom. — 5. Le fer en est un. — 6. Qui ne sait ni lire ni écrire. — 7. Produit le grain dont on fait le pain. Point cardinal. — 8. Deux voyelles. Qui a fait des vœux religieux. — 9. Eloignée du lieu où l'on est. — 10. Préposition. Dernière partie du jour. Note.

OU VONT LES OISEAUX L'HIVER?

On peut être très bête. Mais on peut être aussi trop intelligent. C'était le cas d'un monsieur qui voulait emporter des hirondelles en Australie. Des hirondelles vivantes, bien entendu, qui étaient destinées à massacrer les nombreux insectes nuisibles qui dévastaient le pays. Voulez-vous savoir ce que sont devenues ces hirondelles ?

Quand l'automne fut venu, ou plutôt la saison correspondant en Australie à notre automne, les hirondelles avaient envie de voyager. Pensez-donc, depuis leur plus tendre enfance elles avaient l'habitude de s'envoler vers les régions chaudes. Leurs parents avaient fait comme ça, et leurs grands-parents, et toutes les hirondelles avant elles. Dans le nouveau pays où on les avait transportées, elles n'avaient nullement besoin de partir en automne. L'hiver froid ne les guettait pas. Mais elles se mirent en route tout de même, vers le Sud, comme leurs aïeux! Pauvres hirondelles. Elles n'avaient jamais eu des leçons de géographie, et elles ignoraient qu'elles ne trouveraient pas le soleil et les fleurs en route, mais la *mer Glaciale*. Aucune n'a échappé à la mort.

Je vous ai raconté cette triste histoire parce que je veux vous parler des *migrations des oiseaux*. Vous savez tous, et surtout ceux d'entre vous qui vivent à la campagne, que la plupart des oiseaux qui nous ont quittés à l'automne reviennent maintenant. Le premier oiseau qui s'en alla fut le martinet; le martinet part en juillet. Puis, au mois d'août, ça été le tour du coucou, du loriot, de la gorge-bleue et de la caille. En septembre et octobre : fauvette, rossignol, hirondelle, rouge-gorge, hochequeue et merle nous ont dit « au revoir ». Les derniers furent les alouettes, qui ne sont parties qu'au mois de novembre et dont quelques-unes ont eu une malheureuse rencontre avec les projecteurs de la Tour Eiffel, rencontre dont ont profité les derniers visiteurs de l'Expo, qui se sont remplis les poches d'alouettes rôties.

Il ne nous restait que quelques oiseaux très débrouillards, tels que les moineaux. Et les autres, où sont-ils? Dans un vieux bouquin de la grand'mère de ma grand'mère, j'ai lu : « En automne, le coucou ôte son plumage et se retire dans un arbre creux bien revêtu de plumes et où il a entassé pendant l'été toute la nourriture dont il aura besoin. » D'autre part, on y raconte que les hirondelles plongent dans un étang et passent l'hiver sous la surface de l'eau. Ne riez pas! Dans deux cents ans, on se moquera peut-être de nous et de nos opinions.

Aujourd'hui, on sait bien que les histoires du coucou dans l'arbre creux et de l'hirondelle dans l'étang ne sont que des contes de bonne femme. Les oiseaux ne font pas de sommeil hivernal comme les taupes. Si l'on ne les voit pas en hiver, c'est qu'ils s'en vont.

Ils partent chaque année par grandes bandes pour passer leurs « vacances » dans les régions chaudes de l'Afrique. Quel magnifique voyage! Il y a des oiseaux qui voyagent le jour et d'autres qui préfèrent la nuit, mais ils observent tous un ordre admirable comme des aviateurs bien disciplinés, et ils prennent soin de ménager les jeunes qui fatiguent plus vite.

Lorsque la zone à traverser n'offre pas de nourriture suffisante ou est coupée par un large bras de mer, ils ne prennent presque pas de repos : la traversée se fait en une seule étape et avec une rapidité extrême. Ainsi la Méditerranée est survolée en une seule nuit! D'autre part, ils ont leurs stations habituelles qu'ils ne manquent jamais. C'est merveilleux comme ils trouvent toujours leur chemin. Même ceux qui voyagent la nuit n'ont aucune difficulté à s'orienter. Ils s'élèvent assez haut en l'air et, après quelques hésitations, piquent droit vers le sud.

Les routes qu'ils suivent sont toujours les mêmes, bien qu'ils ne peuvent pas voir grand'chose à cause de l'énorme hauteur à laquelle ils se trouvent le plus souvent. Les phares, le long des côtes, loin de les aider à s'orienter, constituent plutôt un grand danger. Chaque année des milliers d'oiseaux se tuent sur les lentilles, tout comme les abeilles qui se frappent la tête sur les vitres de nos fenêtres. Des milliers d'autres, encore, sont la proie de leurs ennemis dont le plus puissant est... l'homme. Oui, l'homme qui préfère avaler une alouette rôtie en deux bouchées plutôt que de laisser le petit oiseau continuer son œuvre si utile de destruction d'insectes.

Comment est-il possible de connaître si bien les voyages des oiseaux, de connaître leurs routes, de connaître le temps qu'il leur faut pour atteindre leur but? C'est un jeune instituteur danois, *Mortensen*, à qui l'on doit de savoir tout ça. En 1899, celui-ci avait une excellente idée : il proposa de prendre autant d'oiseaux que possible et de les relâcher après avoir mis une bague autour de leur patte. Ces bagues portant la date, le lieu d'origine de l'oiseau ainsi qu'un numéro, permettraient de reconnaître l'oiseau n'importe où et n'importe quand. L'idée de l'instituteur danois fut réalisée, et depuis, il y a dans le monde entier des personnes qui s'occupent du « baguage » des oiseaux et d'autres qui tentent d'attraper les oiseaux munis de bagues pour voir à l'aide de leur numéro d'où ils viennent, depuis combien de temps ils sont en route, etc.

Mais la question : « Pourquoi les oiseaux migrent-ils vers le Sud? » n'a pas trouvé de réponse. Tout ce qu'on sait est que la migration des oiseaux se fait pour de bonnes raisons : Les froids d'hiver leur seraient fatals et, d'autre part, les quelques heures par jour où il y a du soleil ne suffiraient pas pour qu'ils cherchent leur nourriture. Les oiseaux ne mangent jamais dans l'obscurité; ainsi on a observé qu'une poule dans un poulailler éclairé jusqu'à 9 heures mange mieux que les autres et pond seize œufs de plus par an. Il est donc bien raisonnable pour les oiseaux de s'en aller pendant la mauvaise saison.

Pourtant les oiseaux ne peuvent pas savoir tout cela. *Ils fuient l'hiver qu'ils n'ont jamais connu!* C'est drôle, n'est-ce pas? Est-ce qu'un oiseau raconte à l'autre qu'il faut partir? Même des oiseaux en cage, qui n'ont pas de compagnon, manifestent par des mouvements désordonnés leur inquiétude de partir. On dit que c'est l'instinct qui les fait agir comme ça, c'est-à-dire une habitude innée et héréditaire. Sans savoir pourquoi, ils se mettraient à construire leur nid ou à partir pour le Sud. Mais, à vrai dire, personne ne sait exactement ce que c'est que l'instinct. Donc la migration des oiseaux reste, pour nous, une grande énigme.

W. Fritsch.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois	15 fr.
Étranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

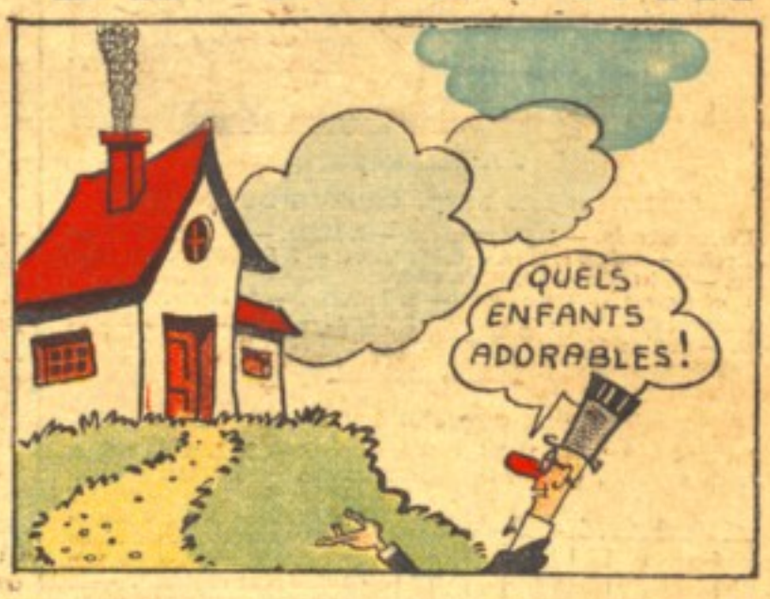
Le Gérant : Léon Moussinac.

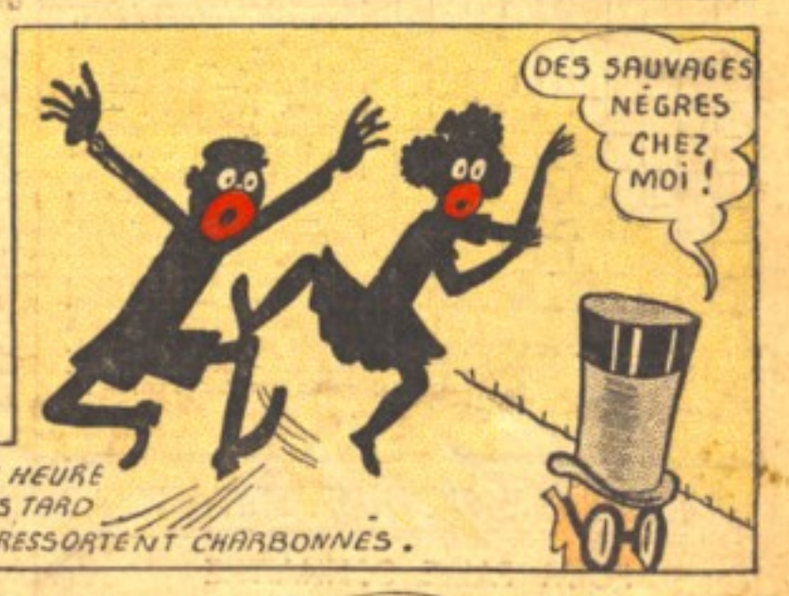
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.381.

TOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK-STRONG ET PANTHÈRE NOIRE SONT PARTIS VERS LA CITE MYSTERIEUSE QUE MOERDER A BATIE AU MILIEU DE LA JUNGLE .....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA





mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 122. JEUDI 31 MARS 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST EN LUTTE CONTRE UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. IL VIENT D'ÊTRE FAIT PRISONNIER PAR SES ENNEMIS, ET IL A ÉTÉ JETÉ DANS UN PUITS CACHÉ DANS LA MAISON OU IL ÉTAIT RETENU. LES BANDITS LE CROIENT NOYÉ.

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans ma prochaine lettre je recopierai de très jolis récits que j'ai reçus et que je serai très content de faire paraître. Mais pour cette fois-ci je veux vous raconter la visite que j'ai faite au Club des Castors.

Les castors, *je ne savais plus très bien ce que c'était, alors j'ai demandé à Bour de me donner des explications et je vous les répète ici. Les* castors *c'étaient des petites bêtes très gentilles, plus grosses qu'un rat, moins grosses qu'un lapin, qui vivaient dans les rivières et qui se construisaient de jolies petites maisons, et qui savaient faire des superbes barrages. Des vrais ouvriers qui seraient animaux, quoi! Il y a encore des* castors *dans certains coins sauvages de la France, mais il n'y en a plus dans les environs de Paris où les derniers* castors *ont habité la vallée de la petite rivière qu'on appelle la Bièvre et qui va se jetter dans la Seine, par les égouts, du côté de la gare d'Austerlitz.*

Eh bien les castors *de la vallée de la Bièvre sont en quelque sorte ressuscités, car c'est tout près de cette folle rivière que se trouvent Fontenay-aux-Roses, Sceaux, Bagneux, Châtenay-Malabry, Le Plessis, Montrouge, toutes les petites villes de banlieue où sont nés des Clubs des* Castors. *Seulement maintenant les* castors *ce ne sont pas des animaux, ce sont des petits enfants comme vous et moi.*

Ces castors *d'un nouveau genre, ils ont commencé par bâtir non pas un barrage sur la Bièvre, mais un magnifique chemin de fer électrique. Ce chemin de fer je vous en ai déjà parlé, mais maintenant que je l'ai vu, je peux vous raconter comment il est. Il est superbe. Il a au moins six ou huit voies, il passe sur deux ponts et dans un tunnel, il a deux locomotives et des tas de wagons, il tourne autour d'un étang en zinc où il y a un petit bateau qui marche à la vapeur. A d'autres endroits il y a des vaches en carton qui font semblant de manger de la vraie herbe. Et puis le train on s'en sert comme de loterie et comme cela on gagne des tas de jolis lots et beaucoup d'argent pour les Clubs. Comment le Club des* Castors *a-t-il pu acheter un train aussi magnifique ?*

Pour cela il a fallu travailler, bien sûr, mais les Castors *n'ont pas eu tant de mal que cela tout de même. Un monsieur, qui s'appelait Jean Viers, les a aidés à former une compagnie de chemin de fer, avec des actions qu'on a vendues à des grandes personnes. Ce qui a rapporté un peu d'argent. Mais le principal argent qu'ont eu les* Castors *c'est en vendant* Mon Camarade. *Ils en vendaient cinquante à soixante toutes les semaines; au bout de deux mois ils ont pu acheter les rails et un train mécanique. Et puis comme la vente du journal a continué tout aussi bien, on a bientôt pu électrifier la ligne.*

Cela, çà se passait à Bagneux. Mais quand les enfants des autres pays des environs ont vu ce qu'avaient fait les Castors *de Bagneux, ils ont voulu faire la même chose et plusieurs autres Clubs de* Castors *se sont fondés, qui jouent avec le beau chemin de fer, chacun leur tour. Et en même temps, toujours grâce à M. Jean Viers, les* Castors *ont pu organiser des séances de cinéma qui ont amusé des tas et des tas de garçons et de filles, qui ont rapporté beaucoup d'argent et beaucoup de membres au Club.*

Les Castors *ont commencé à travailler avant les grandes vacances dernières. Et leur vrai travail n'a tout à fait été en train qu'au mois d'octobre dernier. En janvier ils étaient déjà plus de cent, ce qui est magnifique et splendide.*

Ils se préparent, maintenant que la belle saison arrive, à aller faire du camping et ils sont bien décidés à acheter des tentes par le même moyen qu'ils ont eu leur chemin de fer.

Pensez qu'en quelques mois le bénéfice de la vente du journal et des livrets de Mon Camarade *s'est monté à plus de 700 francs, et que c'est ça qui a permis d'acheter le magnifique train électrique qui transformé en loterie a donné à son tour 832 francs de bénéfice. Aussi vous pensez que ce sera facile pour les* Castors, *qui travaillent bien et qui sont sérieux, d'avoir assez d'argent pour acheter une superbe tente où ils pourront coucher peut-être une dizaine à la fois, et dont ils se serviront à tour de rôle pour aller faire de superbes campings, le dimanche avec des messieurs comme Jean Viers.*

Les Clubs des Castors *sont vraiment des Clubs modèles. Je suis sûr qu'en vous racontant ce qu'ils ont fait cela vous aura donné envie de les imiter et que de nouveaux clubs d'amis de* Mon Camarade *vont s'organiser sur le modèle des* Castors *dans beaucoup de coins de la France.*

Maintenant je voudrais vous parler de nos Clubs d'aviateurs. Des adhésions, j'ai commencé à en recevoir, mais pas encore beaucoup. Et puis mon grand frère, Jean le pilote, doit être un peu malade en ce moment, il y a un bout de temps que je ne l'ai pas vu. Mais je continue à recevoir les adhésions. Je publie ci-dessous les premières adhésions et je suis certain que je vais en recevoir beaucoup de nouvelles.

Quand nos Clubs auront assez d'adhérents, nous ferons faire de beaux insignes dorés, avec des ailes, et puis des cartes de membres du Club. Et nous verrons aussi le moyen de donner aux Janots aviateurs des réductions sur les fournitures d'avions, de bois, etc., etc.

Patientez quelque temps pour avoir les détails, mais envoyez-nous vos adhésions sans tarder, tous, garçons et filles. Car comme l'a demandé Rosine Muller, les filles peuvent faire partie de nos Clubs.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

ADHÉSIONS AU GRAND CLUB DES JANOTS AVIATEURS

Maurice Saül, 13 ans, Paris (XIe); Rosine Muller, Billancourt, Gatineau Michel, 12 ans, Amiens; Luzoro Etienne, 12 ans, Biot; Raymond Favreau, 11 ans, La Roche-sur-Yon; Paul et Charles Miege, jumeaux de 13 ans, à Bourgoin (Isère); Coq Georges, 12 ans, Bergerac; Micheline Sellos, Le Kremlin-Bicêtre; Robert Bouxin, 11 ans, Neuilly-sur-Marne; Yves Rivière, 12 ans, à Saint-Romain; Robert Huchin, 11 ans, Calais; Jean Mirande, 13 ans, Bois-Colombes; Aimé Mochkowitz, Paris (VIIe); Serge Claffaux, Paris (XVIIIe); Geno Andreï, Paris (XVIIIe); André Baux, 14 ans, Chaumont; Marcel Hérard, 9 ans 1/2, Prunoy (Yonne); Mauconduit Jacques, 14 ans 1/2, Saint-Maurice-sur-Seine; André About-Tonneins (L.-et-G.); Michel Bouyer, Pont-Rousseaux (Loire, Inf.).

LE COURRIER DE JANOT

Luzoro, à Biot : Tu as raison, une de nos petites amies a copié pour son Concours de rédaction et cela nous avait déjà été signalé. Elle a été exclue du Concours. — *Henri, à Annecy :* Tu as déjà dû recevoir les vieux exemplaires de *Mon Camarade* que tu as demandés. Merci de tes charades et de tes jeux; nous les utiliserons. — *Pierre Léger, Bougival :* Nous t'inscrivons au Club des Jeunes Aviateurs.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Lazarille de Tormès, après de multiples aventures, a été cru mort et il a retrouvé, à son retour, sa femme remariée.*

Chapitre XXVII. — Lazarille est porté sur un mulet, dans un sac, par les mariniers qui le croient mort, et ses conducteurs sont punis *(suite)*.

Je la priai de me raconter comment ce changement avait pu se faire. Elle me dit que le sieur Lorenzo et ma femme s'étaient mis à jour de me consulter; s'il serait bon de me reprendre encore une fois et chasser Grobach, alléguant des raisons pour et contre.

La consultation ne put être si secrète que le nouveau marié n'en sentît le vent. Il le dissimula pourtant, jusqu'à ce qu'étant allé un jour à travailler à un jardin d'oliviers, quand sa femme lui porta son dîner, il l'attacha au pied d'un arbre; l'ayant premièrement dépouillée, il lui donna plus de cent coups de fouet et, non content de cela, ayant fait un paquet de tous ses habits et lui ayant ôté ses bagues, s'était enfui avec le butin, la laissant attachée nue et dolente, où sans doute elle serait morte, si par bonheur Lorenzo ne l'avait envoyé chercher.

Et, poursuivant son discours, elle me dit qu'elle croyait assurément que si j'employais des intercesseurs, ma femme me recevrait comme auparavant, par ce qu'elle lui avait entendu dire ces paroles : « Ah! malheureuse! pourquoi ne recevrais-je pas mon pauvre Lazarille, qui est aussi bon que le bon pain; point dédaigneux, point scrupuleux et qui me laissait faire tout ce que je voulais? »

L'avouerai-je, ces derniers mots me touchèrent au cœur et me renversèrent sens dessous dessus; peu s'en fallut que je ne suivisse le conseil de la bonne vieille. Je voulus pourtant, avant toutes choses, communiquer l'affaire à mes amis, pour prendre leur avis sur une affaire aussi importante.

Je fus voir un de mes amis, chez lequel j'en trouvai trois assemblés; car, depuis que j'avais de l'argent, ils s'étaient multipliés, comme les mouches sur le miel. Ils ne tardèrent pas à me ruiner.

Je fis un procès à ma femme, que je perdis et, condamné à payer les frais, je donnai jusqu'à ma chemise. En moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avais le plus aimé, où j'avais reçu tant de plaisirs et joui de si chères délices.

Je me souvins de ce que j'avais ouï dire une fois à mon maître l'aveugle (qui était un aigle lorsqu'il se mettait à prêcher), que tous les hommes du monde montaient et descendaient par la roue de fortune.

Je connus alors que j'étais de ceux qui la suivent plus adroitement, et avec tant de vitesse, que je n'étais pas plutôt au-dessus, que je me trouvai incontinent dessous. Je me vis des plus grands coquins du monde, ayant été jusqu'alors des moindres.

Je pouvais dire avec juste raison : « Je suis né nu, nu je me trouve sans avoir perdu ni gagné. » Je marchai vers Madrid, demandant l'aumône, contant mes malheurs à tous, dont plusieurs eurent pitié et d'autres en riaient. Et comme je n'avais ni femme ni enfants à nourrir, j'avais à boire et à manger de reste.

On avait recueilli tant de vin cette année-là, qu'à la plupart des portes où je m'arrêtais on me demandait si je voulais boire, parce qu'ils n'avaient pas de pain à me donner. Je n'en refusai jamais, tellement qu'il m'arriva d'avaler, tout à jeun, quatre ou cinq mesures de vin, moyennant quoi j'étais le plus content du monde.

...et pour le dessert, ils me prièrent que je leur contasse ma vie et mes aventures...

Chapitre XXVIII. — Lazarille se fait crocheteur. Son infortune. Il part de Madrid pour retourner à son pays. Et ce qui lui arriva en chemin.

Je rencontrai près d'Illescas un archigueux que je reconnus du premier abord; je le consultai comme un oracle, pour lui demander comment je me devais gouverner en cette nouvelle vie. Il me répondit que si j'en voulais sortir net de poussière et de paille, il me conseillait d'ajouter un autre travail au mien : savoir qu'à l'office de gueux, j'ajoutasse celui de marmiton ou de crocheteur, qui était comme mettre une sauvegarde à la gueuserie.

Il me dit davantage que, pour n'avoir pas fait ainsi, après avoir exercé vingt ans son office, on lui avait donné, le jour d'avant, deux cents coups de fouet, comme à un fainéant. Je le remerciai de son avis, et je suivis son conseil.

En arrivant à Madrid, j'achetai une petite corde, avec laquelle je me mis au milieu de la place, plus content qu'un chat qui mange des tripes. La première qui m'employa fut une fille d'environ dix-huit ans. Elle me dit de la suivre et me mena par tant de rues que je crus qu'elle se moquait de moi. Au bout d'un temps nous arrivâmes à une maison. Nous montâmes en sa chambre où elle me montra son paquet.

Je le charge et la suis droit à la porte de Guadelvara. Là, elle me dit qu'elle se devait mettre dans un coche pour aller à la foire de Negera. La charge était légère, car elle n'était composée que de deux petites écuelles et de fioles pleines d'eau de senteur.

Dans ces entrefaites, nous arrivâmes au coche, qui était prêt à partir, j'y mis ce que je portais lui demandant qu'elle me payât mon salaire.

Elle sauta dans le coche, comme un petit chevreau, et me laissa plus honteux qu'un songe, sans savoir que devenir, considérant que si la fin de cet office était telle que le commencement, j'aurais bien du profit au bout de l'an.

Je sortis de Madrid, reniant le métier et le premier qui l'avait inventé.

Je voulus me mettre en chemin, mais les forces ne répondaient pas à mon courage; ainsi je m'arrêtai quelques jours à Madrid. Je n'y passai pas mal mon temps; car, m'aidant de potences, vu que je ne pouvais marcher autrement, je demandai l'aumône de porte en porte et de couvent en couvent, jusqu'à ce que j'eusse acquis la force de me mettre en chemin.

Je quittai Madrid avec l'intention de retourner à Tejares, pour voir si, visitant le moule où j'avais été fait, la fortune me serait plus favorable.

Je passai par l'Escurial, édifice qui marque la grandeur du monarque qui l'a fait bâtir; car, quoiqu'il ne fût pas encore achevé, il se pouvait compter dès lors pour une des sept merveilles du monde. On dira peut-être que le terroir où il est bâti est fort montagneux et stérile; cependant l'air ne laisse pas d'y être fort tempéré et tellement sain, que la chaleur n'incommode point en été, ni le froid en hiver.

A une demi-lieue de là, je ren-

contrai une compagnie d'Égyptiens qui faisaient leur demeure dans un canal souterrain. Quand ils me virent de loin, ils crurent que j'étais quelqu'un des leurs, car mon habillement ne promettait pas mieux; mais étant plus près, ils se désabusèrent et se détournèrent un peu, parce que selon ce que je pouvais comprendre, ils avaient quelque consulte à faire parmi eux.

Ils me dirent que ce n'était pas le chemin de Salamanque, mais bien celui de Valladolid. Toutefois, comme mes affaires ne me forçaient pas d'aller plutôt à l'une qu'à l'autre place, je leur dis que puisque ainsi était, je voulais voir encore cette ville avant que de retourner dans mon pays.

Un des plus anciens d'entre eux me demanda d'où j'étais et, ayant su que j'étais de Tejares, il me pria à dîner pour l'amour du voisinage des lieux, parce qu'il était de Salamanque; j'acceptai l'offre, et pour le dessert, ils me prièrent que je leur contasse ma vie et mes aventures. Je le fis sans me faire prier, avec les paroles les plus courtes et succinctes, autant que des choses de si longue haleine pouvaient le permettre.

Quand je vins à parler de la cuve et de ce qui m'était arrivé à Madrid, ils se mirent à rire; principalement un homme et une femme qui faisaient de plus grands éclats de risée que les autres.

Je commençais à rougir de honte et l'homme qui était de mon pays me voyant rougir, me dit : « N'aie point de honte, mon frère; car ces messieurs ne rient pas de ta vie, qui est plus digne d'admiration que de risée; et puisque tu nous l'as contée si au long, il est juste que nous te payions de la même monnaie, nous confiant en ta prudence, comme tu as fait à la nôtre; et si ces messieurs me le veulent permettre, je te conterai d'où procède notre risée. »

Tous lui dirent qu'il le pouvait faire, puisqu'ils savaient bien que sa grande expérience et discrétion ne lui permettaient pas de passer les limites de la raison.

« Sachez donc, poursuivit-il, que ceux qui rient là sont ceux qui sautèrent par la fenêtre, quand le déluge de la cuve les pensa noyer. »

Le bon vieillard m'accompagna une de mi-lieue ; il s'en retourna à son quartier, et moi, à cheval, sur les mulets de saint François, je suivis le chemin de la Vallodolid.

Chapitre XXIX. — LAZARILLE SERT D'ÉCUYER A SEPT FEMMES ENSEMBLE.

J'arrivai à Valladolid avec six réales dans ma poche, car chacun, qui me voyait si faible et si pâle, me donnait l'aumône d'une main, et je la recevais d'une autre qui n'était pas chiche; j'allai droit à la friperie où, pour quatre réales, j'achetai une longue cape de frise, qui avait été portée par un Portugais, étant fort rase et décousue.

J'achetai, pour une demi-réale, un chapeau haut comme une cheminée et large d'un bord et, ayant un bâton à la main, je me promenai par la place. Ceux qui me virent se moquaient de moi, chacun disant son mot; les uns m'appelaient philosophe de taverne; les autres disaient : « Voilà saint Pierre en habit de fête. » D'autres : « Holà! seigneur Ratigo, voulez-vous du suif pour graisser vos bottes? » Je faisais le muet et passais partout.

Je ne passai guère de rues sans rencontrer une femme qui, ayant la main appuyée sur la tête d'un jeune garçon, me demanda si je savais quelque écuyer qui voulût servir. Je lui répondis que je n'en connaissais d'autres que moi-même; que, si je lui agréais, elle pouvait disposer de moi comme de son serviteur.

Nous fûmes d'accord dans un moment; elle me promit trois pièces de trois blancs de salaire ordinaire. Je pris possession de mon office, en lui donnant le bras et je jetai le bâton dont je n'avais plus besoin, puisque je ne le portais que pour faire voir que j'étais malade et pour toucher de compassion ceux qui me voyaient.

(A suivre.)

Une pluie diluvienne vient de s'abattre sur la ville, et M. Durand, sortant de son hôtel, s'aperçoit qu'il a oublié son parapluie. « Tant pis, pour une fois je vais prendre un taxi. » Et, avisant près de la porte un monsieur avec un bel uniforme chamarré et des dorures à la casquette : « Portier, appelez-moi un taxi tout de suite. » Furieux, l'interpellé se retourne : « Vous vous trompez, insolent, je ne suis pas le portier, mais un amiral. — Très, très bien, dit M. Durand avec calme. En ce cas, appelez-moi un sous-marin, par ce déluge ce ne sera pas de trop. »

—o

Un client s'étirant nonchalamment, contemple les restes de son splendide déjeuner. « Garçon, prévenez le gérant du restaurant que je désire lui parler. » Le gérant ne tarde pas à se présenter, un aimable sourire sur les lèvres. « Vous êtes bien le gérant? — J'ai cet honneur. — Très bien, dit le client, il y a cinq ans, j'ai déjeuné ici et comme je n'avais pas d'argent pour payer, je fus jeté dehors sans cérémonie. — Je le regrette sincèrement, monsieur... mais les affaires... le commerce. — Oh! ne regrettez rien, je vous prie, je vous demanderai tout simplement de me pousser dehors, car cette fois-ci je n'ai pas d'argent non plus. »

o

Ce jeudi après-midi, Jean-Paul va goûter chez ses petits amis. Sa maman lui fait toutes sortes de recommandations : « Sois bien sage, ne fais pas de bruit, sois poli et aimable. — Oh! oui, maman. — Eh bien, dis-moi ce que tu diras, ce que tu feras lorsqu'on t'aura donné de bonnes choses à manger? — Eh bien, je dirai au revoir à tout le monde et je reviendrai tout de suite à la maison...

o

Quoique âgée de 7 ans seulement, la petite Jacqueline est très coquette et au courant des choses de la mode, ainsi que le prouve certaine réflexion qu'elle fit à sa maman, au cours d'une promenade au Jardin des Plantes : « Oh! maman, regarde; le zèbre n'est pas à la mode, il a encore ses rayures de l'année dernière; ça ne se fait plus, ce sont les carreaux qui se portent. »

LE BERCEAU DE TOUTOUNE

Ce petit berceau rustique est un bibelot qu'une petite fille réussira très bien et cela lui donnera l'habitude pour en garnir de plus grands.

Prenez, petites camarades, la boîte où était emballée Toutoune, ou toute autre de dimensions convenables, je vous donne ici les proportions moyennes.

Gardez seulement le dedans de la boîte qui sert de caisse au berceau. Evidez les petits trous gris, comme l'indique le croquis I et pour le devant le n° V.

Découpez deux languettes n° III que vous fixez à la tête et au pied sur la partie pleine centrale (fig. V). Entre ces deux languettes, une barre de carton de 3 × 42 cm. est collée également, en repliant 1 cm. à chaque bout contre la languette (voir le croquis d'ensemble en haut et à gauche).

Bien, maintenant la capote, elle est simplement formée par une carcasse de trois bandes de carton de 50 cm. de long sur 1 cm. de large, maintenues toutes trois ensemble avec le bord du berceau de chaque côté (fig. IV). Pour que ces bandes restent mobiles (c'est-à-dire qu'on puisse les replier) prenez simplement deux petits boutons, que vous recouvrirez ensuite; faites un trou de pas plus de 2 mm. de diamètre, à travers les quatre épaisseurs de carton. Un bouton de chaque côté; reliez-les ensuite par un fil qui traversera le trou de 2 mm. En tirant ces fils, on resserre les branches qui peuvent néanmoins remuer. Faites l'autre côté pareil; l'arrondi du dessus se faisant naturellement, mais formez-le avec la main pour le rendre plus plat pour ne pas trop différer de la tête de la boîte rectangulaire si vous baissiez la capote.

Il ne vous reste plus qu'à garnir ce petit lit. Pour cela prenez du tissu imprimé très frais et recouvrez intérieurement; la caisse d'abord : 2 morceaux de 10 × 40, 2 morceaux de 10 × 18 plus les coutures que vous ferez anglaises et fines; recouvrez aussi le fond de la boîte 18 × 40, ce qui fera plus soigné, mais prenez ici une étoffe quelconque. Fixez par quelques points cette caisse en étoffe dans la caisse en carton en ayant soin de mettre l'endroit de l'impression contre les petits trous et visible de l'extérieur puisque l'intérieur sera garni par la literie. Fixez le bord, comme l'indique le croquis I, par un large surjet qui passe par les fentes seulement, mais maintient le tissu tout le long en allongeant plus ou moins les points. Regardez bien.

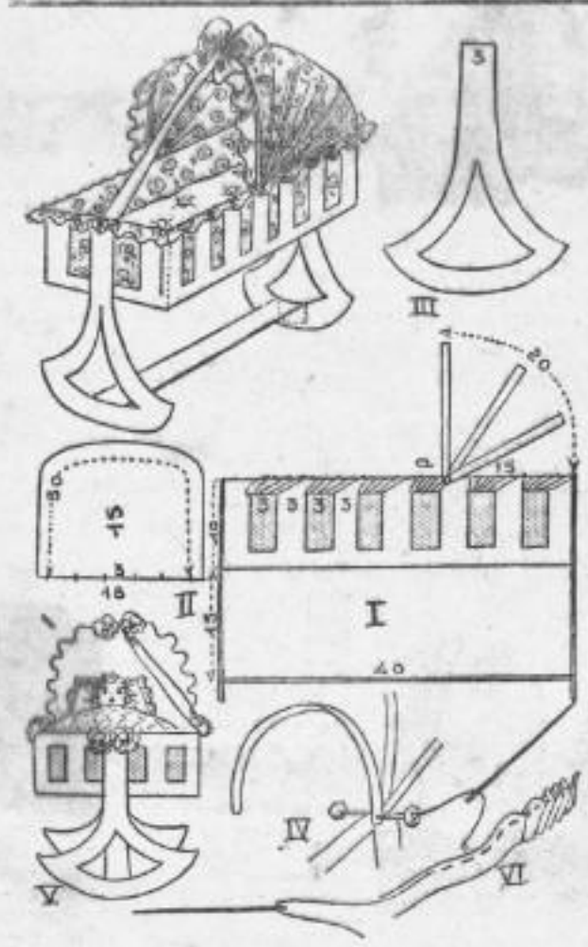
La capote est faite d'un rectangle de 20 × 50 cm. plus les rentrés. Posez ce tissu dessus les arceaux, endroit dehors, froncez au point a, sur la largeur de 20 cm. et fixez par quelques points aux trois arceaux. Si votre tissu est léger, garnissez également l'intérieur, endroit de l'étoffe vers l'intérieur du lit.

Tout autour, un petit volant fait d'un ruban froncé ou du même ton imprimé pris dans le droit fil en double (VI) termine et cache coutures et rentrés. Un ruban fixé au milieu de la capote s'attache soit au milieu du devant, soit sur le côté (fig. V) et maintient la capote levée.

Faites un petit matelas de deux rectangles de toile de 18 × 40, coutures à l'intérieur, bourrez-le de laine ou de chiffons bien effilochés, maintenus de place en place par des points qui traversent en maintenant un morceau de laine ou d'ouate formant e matelassage.

Il faut encore traversin, draps, oreiller, couverture, vous aurez cela un peu plus tard.

POUR LES FILLETTES



Dictionnaire de Tricot

TRICOT ANGLAIS SIMPLE OU POINT DE BRIOCHE (6). — Souple, chaud, peu sujet à s'étirer. 1er *rang* : une maille glissée,* un jeté comme pour une maille à l'envers, passer la maille suivante de l'aiguille de gauche sur l'aiguille de droite, à l'envers, sans la tricoter; avoir soin de conserver le jeté devant soi ; une maille à l'endroit ; reprendre à *, finir par une maille simple.

2e *rang* : une maille glissée,* un jeté et une maille glissée à l'envers comme au 1er rang, tricoter ensemble le jeté du tour précédent et la maille à l'endroit ; reprendre à *, terminer par une maille à l'envers et recommencer toujours le 2e rang.

TIMBRES

TIMBRES ESPAGNOLS
TIMBRES POUR LA POSTE AÉRIENNE

Nous avons vu dans une précédente chronique qu'une partie des timbres émis sous le règne d'Alphonse XIII étaient d'un très mauvais goût. Dans le domaine de la poste aérienne, les premières vignettes émises n'étaient guère meilleures que la très mauvaise vignette consacrée au centenaire de Don Quichotte que nous avons reproduite dans un précédent numéro.

Les premiers timbres pour la poste aérienne à effigie indépendante, furent émis en 1929 pour commémorer les expositions qui se tenaient à Séville et à Barcelone et dont l'échec devait entraîner la chute de la dictature de Primo de Rivera. Ces timbres représentaient un avion assez gauchement placé dans un ciel nuageux au-dessus d'une paire d'ailes couronnées.

Si ces timbres étaient d'une conception et d'une exécution médiocres, par contre, la série des timbres aériens qui furent émis en 1930 pour commémorer, avec un peu de retard, le centenaire de la mort du grand peintre Goya, en 1928, sont tout à fait remarquables. Le grand peintre, dans ses célèbres gravures des Caprices, avait représenté toute une série de monstres fantastiques en train de voler. Ce sont ces gravures qui font preuve de la plus grande et de la plus singulière imagination, qui ont été reproduites sur les vignettes des timbres de poste aérienne de cette époque. Il existe quatre sortes de ces gravures et ce sont de très jolies séries coloriées de façon vive et agréable. La valeur de ces timbres est comprise entre 8 sous pour le 5 centimes rouge, et 35 francs pour le timbre de 10 pesetas noir et bistre. Nous reproduisons ici 2 de ces timbres.

RÉSUMÉ. — *Louise Lacombe a été enlevée par Mechinskoff pour le compte de Premior et emmenée à* La Citerne, *chez les Veziers, sur le Causse Méjean. Jambe-de-Bœuf, mari de Louise, Fil-de-Fer et Pierrot Lancry (14 ans) sont à la recherche de la disparue.*

Chapitre XXXVII. — UNE ESQUISSE TRÈS NETTE DE LAPIEZ.

Les deux voyageurs étaient descendus à l'hôtel du Parc, l'hôtel le plus cher de Florac et le Dr Lagriffoul fut largement payé de la visite qu'il leur fit le lendemain de leur arrivée. Le plus jeune des touristes, un garçon qui n'avait guère plus de 14 ans, s'était plaint de violents maux de tête. Pourtant le Dr Lagriffoul, malgré toute sa science, avait été bien incapable de comprendre la cause de ces maux de tête, qu'on lui disait rebelles à l'aspirine et qui, malgré leur violence, n'échauffaient pas la tête du malade. A tout hasard, le docteur avait ordonné des cachets de pyramidon. Ceux-ci avaient fait merveille et pour remercier le docteur, les touristes l'avaient invité à déjeuner le lendemain, dans un hôtel d'Ispagnac, renommé dans toute la région pour son bon vin et pour sa bonne cuisine.

Ces MM. Marchal (c'était le nom des touristes) avaient une magnifique voiture automobile, et leur chauffeur, qu'on avait fait déjeuner dans une salle à manger spéciale, avait un aspect athlétique aussi impressionnant que sa livrée de cuir blanc. L'aîné de ces MM. Marchal, Henri, un garçon déluré, devait avoir dans les 23 ans; il avait les cheveux frisés, avec une mèche rebelle qui lui tombait souvent sur le front, l'air malin, et malgré ses habits de très bonne coupe et son air cossu, il ne craignait pas d'employer les mots les plus savoureux de l'argot parisien.

Henri Marchal avait témoigné la plus vive sympathie pour le Dr Lagriffoul, un homme d'une cinquantaine d'années, dont la barbiche, sans un poil blanc, frisottait comme une toison de brebis noire. Son panama de coupe désuète, ses solides leggins de cuir, ses joues hautes en couleur attestaient que le docteur était un bon vivant, un grand chasseur devant l'éternel, un homme passionné de grandes promenades et de bonne chère.

Henri Marchal avait confié au docteur qu'il était, avec son frère, l'héritier d'une très grosse fortune gagnée dans l'hôtellerie par leurs parents et qu'il rêvait d'établir dans les environs immédiats de Florac une hôtellerie des plus modernes, à proximité de ces merveilles naturelles que sont les gorges du Tarn, l'aven Armand, la grotte de Dargilan, l'Aigoual, Bramabiau et Montpellier-le-Vieux...

On servait alors, pour accompagner de savoureux petits fromages de brebis, guère plus gros et plus épais que des pièces de cinq francs, un vieux bourgogne qui réjouissait le cœur du Dr Lagriffoul. Le médecin complimenta Henri Marchal de ses projets. Quand il fut lancé sur les splendeurs que contient l'arrondissement de Florac, il ne s'arrêta plus. Il était d'ailleurs l'auteur d'un guide de l'arrondissement qu'il se ferait un plaisir d'offrir à ces messieurs, s'ils voulaient bien l'accepter.

Ces MM. Marchal connaissaient déjà le guide du Dr Lagriffoul, et Henri Marchal sortit de la poche intérieure de sa veste un long volume rose en priant le docteur de le lui dédicacer. Il affirma qu'il avait hautement apprécié cet ouvrage et qu'il était fier d'en connaître l'auteur.

Si l'estomac du docteur débordait d'écrevisses et de truites à la crème, son cœur n'était pas moins rempli d'orgueil. Il se rengorgea sans modestie, puis se reprit à vanter les merveilles du pays. Il n'y en avait point que ces messieurs n'eussent visitées, et ils employaient, pour en décrire les splendeurs les termes mêmes qu'avait employé le médecin dans son guide.

Lorsque les merveilles principales des Causses furent dénombrées, on en vint aux merveilles inconnues et aux merveilles secondaires, et Henri Marchal sortit de sa poche une carte d'état-major en couleurs. On avait servi une vieille eau-de-vie du pays et le docteur parlait d'abondance des merveilles de Nîmes-le-Vieux, un formidable amas rocheux situé à peu de distance du col de Perjuret, entre Florac et Meyrueis, et qui méritait la renommée de Montpellier-le-Vieux. Puis Henri Marchal désigna, sur la carte, au rebord du Causse Méjean, au-dessus de Florac, un point très précis, assez peu distant d'une maison isolée appelée *La Citerne*.

Un de mes copains qui se vadrouillait l'autre année dans cette région, dit Henri Marchal, m'a signalé aux environs de l'endroit que je vous montre sur la carte, au nord de Salgas, un amas rocheux qu'il m'a dit être des plus intéressant du point de vue géographique. Il y a là-bas, m'a-t-il dit en propres termes, *une carcasse très nette de lapin*.

— *Une esquisse très nette de Lapiez*, reprit le plus jeune des Marchal, qui lança à son frère un coup d'œil sévère.

— Je plaisantais, reprit Henri Marchal. Je disais donc, cher docteur, qu'il y avait dans ce coin-là *une esquisse très nette de Lapiez*; connaissez-vous ce coin-là?

— Je connais tout dans la région, reprit le médecin, péremptoire. Ce sont des amis à moi, les Veziers, qui possèdent la maison de *La Citerne*, juste dans la région que vous venez d'indiquer sur la carte. Ce sont de braves garçons, ces Veziers, mais ils sont un peu toqués, un peu ours, depuis la ruine de leur père. Je les ai perdus de vue ces dernières années. Je le regrette un peu, car Antoine était radiesthésiste comme moi et nous aurions pu poursuivre de remarquables travaux, dans une région où l'eau manque souvent et où nous aurions pu découvrir de nombreuses grottes.

Le docteur accepta avec reconnaissance un cigare enveloppé de la cellophane qu'Henri Marchal lui tendit.

— Avec mes amis Veziers, avant guerre, nous avons battu toute la région qui environne leur propriété. Et j'ai gardé un souvenir grandiose du plateau rocher, ou, puisque vous préférez employer le langage scientifique de mon maître Martel, *l'esquisse très nette de Lapiez* qui se trouve au-dessus de Salgas. Je crois que la découverte de ce massif est encore à faire du point de vue touristique. Mais l'endroit est difficile à atteindre. On ne peut guère y parvenir que par des sentiers de chèvre qui partent de la vallée de Salgas et il faut être en compagnie d'un vieux montagnard comme moi pour ne pas se rompre les reins. Je ne suis pas allé dans ce coin-là depuis vingt ans au moins.

« Quand je dis vingt ans, c'est certainement davantage. Tenez, j'y étais avec le frère des Veziers qui a été tué devant Verdun. Ces jeunes gens se passionnaient pour la recherche des grottes si magnifiques sur le Causse Méjean. Ils en avaient même découvert une dont l'orifice se trouvait sur ce plateau rocheux dont je vous parle. Nous avons exploré ensemble quelques dizaines de mètres de couloirs et nous avons été arrêtés par un gouffre. Nous devions revenir avec du matériel pour poursuivre l'exploration, et puis la guerre est venue... le projet a été abandonné, oublié... C'est déjà loin, très loin tout cela.

Les Marchal avaient paru suivre les souvenirs du Dr Lagriffoul avec une attention passionnée. Le médecin s'en aperçut sans doute, car il leur dit :

— Tenez, j'aimerais retourner dans cet amas rocheux. Il est de forme si singulière que mes amis Veziers l'avaient appelé le *Château hanté*. J'ai de bonnes jambes et je ne crains pas une dure grimpette. Voulez-vous m'accompagner?

— Quelle chance, alors! cria le plus jeune des Marchal... J'avais tant envie de visiter ce coin-là. Découvrir un coin des Causses encore presque inexploré, ce sera merveilleux.

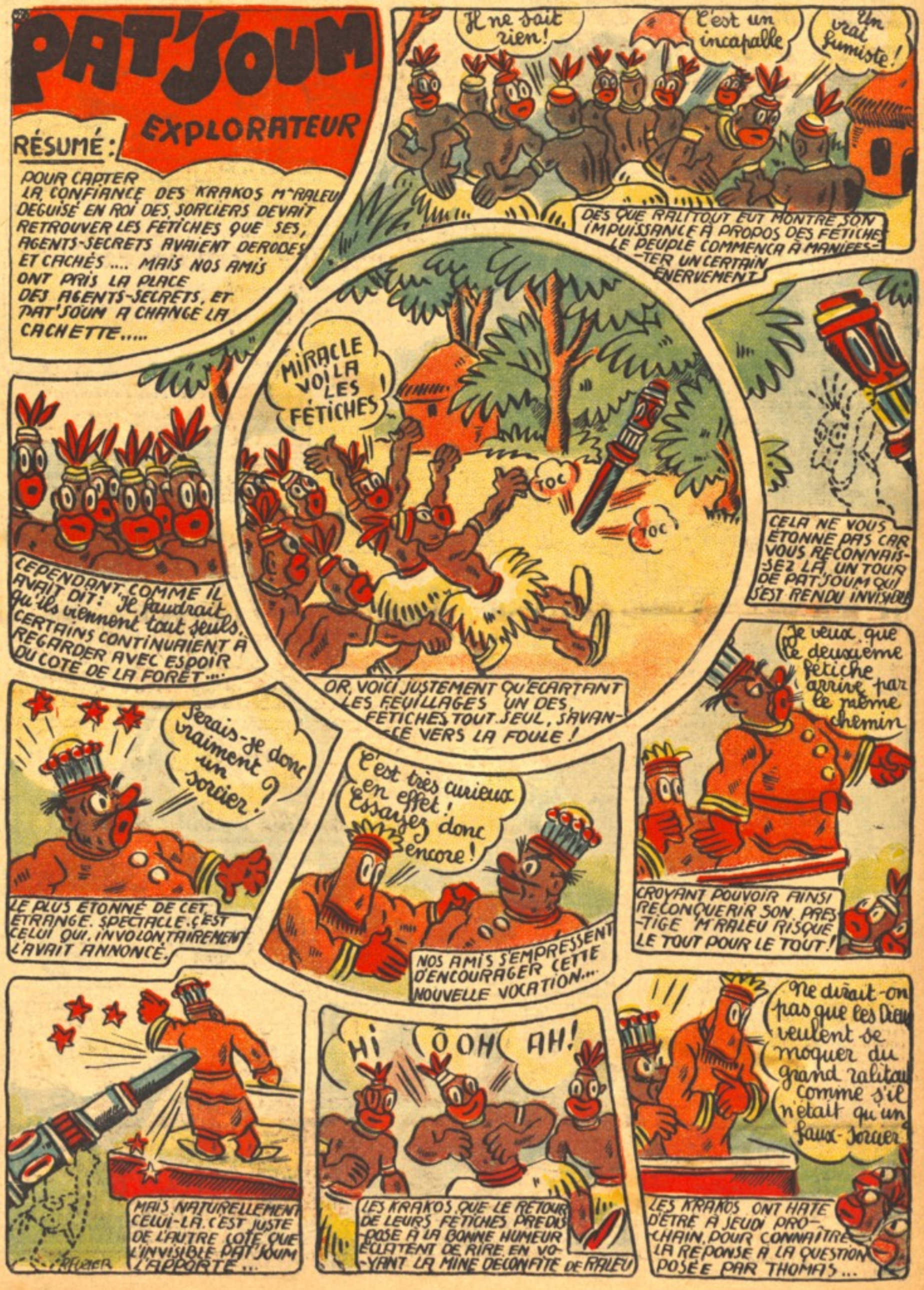
— Voyons, Gaston, tu n'es guère raisonnable. Le docteur n'a peut-être aucune envie de nous emmener là-haut.

Le médecin protesta. Il serait ravi de guider ses nouveaux amis. Peut-être, ajoutait-il, ces MM. Marchal seraient-ils plus tard considérés comme les premiers explorateurs du « Château hanté ». On fait sans cesse des découvertes sur ce Causse Méjean, immense et désert.

Savait-on, par exemple, que Montpellier-le-Vieil, sur le Causse noir, n'avait été exploré qu'en 1886, par Martel; que Nîmes-le-Vieux n'était connu que depuis 1905; que les arcs de Saint-Pierre, près de Saint-Pierre-des-Tripieds, n'avaient été découverts qu'en 1928. Pouvait-on se douter que des parties du territoire français étaient encore aussi inconnues que les glaces polaires ou le centre africain...

Lorsque les Marchal, rentrés dans leur chambre de l'hôtel du Parc mirent au courant leur chauffeur de l'excursion projetée, celui-ci se mit à danser de joie.

— Si c'est comme ça, j'vous jure, mes amis Fil-de-Fer et Pierrot,



que ma Louise ne restera pas longtemps entre les mains de ce bandit de Premior.

— Tu as raison, Jambe-de-Bœuf, répliqua le pseudo Henri Marchal, avant trois jours, Louise sera sauvée.

Chapitre XXXVIII. — La sortie de secours.

Lorsque, durant la nuit où avait été enlevée Louise, le courage du dompteur Marah-Djapour avait sauvé Jambe-de-Bœuf des griffes de la panthère noire Batna, Pierrot et Fil-de-Fer étaient arrivés près de la cage du fauve, ils en avaient vu sortir Jambe-de-Bœuf indemne, puis le dompteur qu'une profonde blessure à l'épaule n'empêchait pas de se tenir debout. Auprès de la cage, presque tout le cirque était réuni. Le cirque avait son médecin et il était déjà là. Il eut vite fait de panser Marah-Djapour qui s'était assis sur les marches de la grande cage.

— Ce ne sera rien, mon ami, dit le médecin au dompteur en frappant sur son épaule valide. Quelques jours de lit, et il n'y aura plus qu'une cicatrice comme souvenir de la caresse de votre amie Batna.

On s'était alors aperçu que Jambe-de-Bœuf, après avoir expliqué à quelques-uns des gens du cirque les circonstances de l'accident, avait disparu dans la nuit, sans autres explications. C'était Fil-de-Fer qui l'avait entraîné et qui, sur le chemin du retour, le chapitrait durement.

— Grâce à ton numéro à grand spectacle avec le dompteur de la panthère noire, nous sommes bien plus sûrs de récolter une balle dans la peau, en rôdant autour des roulottes, que de retrouver Louise. Les hommes de Mechinskoff et de Deimler alertés par tes soins ont dû l'entraîner loin du cirque. Il nous faut maintenant parler d'urgence à César Boucafeu. Je suis certain que cet ahuri a beaucoup à nous apprendre.

Ce ne fut que vingt-quatre heures plus tard, dans la nuit, que les trois amis purent faire irruption dans la chambre meublée d'un médiocre hôtel voisin de la gare de Lyon où s'était réfugié l'acteur. Réveillé en plein sommeil, le malheureux se crut en présence d'hommes de la bande à Marcel, venus pour le tuer, et il faillit s'évanouir de peur. Mais il reconnut Fil-de-Fer, se calma, se laissa interroger, résista, et puis tout d'un coup se décida et raconta tout : le tragique voyage en avion, les morts qui avaient semé sa route, la méprise qui l'avait fait prendre pour un chef de gangsters, et enfin son arrivée à *La Citerne*, sa rencontre avec les frères Veziers, puis avec Premior...

Fil-de-Fer fit honte au malheureux acteur. Il lui expliqua que c'était son silence qui avait permis l'enlèvement de Louise, et le pauvre homme, que les remords étouffaient, se mit à sangloter comme un enfant. Il fallut le consoler, lui essuyer presque les yeux, le persuader qu'il ne pouvait mieux se faire pardonner qu'en disant tout ce qu'il avait appris au cours des heures tragiques qu'il avait vécues.

Fil-de-Fer se fit répéter plusieurs fois les détails touchant *La Citerne* et ses souterrains. Tout particulièrement il était avide de détails en ce qui touchait la seconde issue de la grotte, sur l'endroit où elle aboutissait.

La seule issue accessible de l'extérieur est située dans *une esquisse très nette de Lapiez*, disait César Boucafeu, répétant sans les comprendre les paroles de Charles Veziers. On ne put lui tirer grand'chose de plus.

Le lendemain matin, Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf allaient rendre visite au dompteur Marah-Djapour.

...le docteur parlait d'abondance, des merveilles du pays...

Marah-Djapour espérait pouvoir reprendre ses exercices avant la fin de la semaine. Autour de sa roulotte on démontait le cirque qui serait remonté le soir même à Versailles avant de se diriger vers le Midi...

Le dompteur et Fil-de-Fer sympathisèrent instantanément. Tous deux parisiens, ils avaient le même entrain, le même courage, la même gouaille. Marah-Djapour apprit à Fil-de-Fer l'accident qui, la veille, avait failli coûter la vie à Frantz Deimler, expliqua que le bruit courait que Mechinskoff en était responsable.

Il s'était passé d'autres événements mystérieux dans le cirque, depuis quelques jours. Une mystérieuse auto, qui avait été vue par le clown Pernod, dans la nuit où Jambe-de-Bœuf avait failli être dévoré. Cette auto était conduite par un des Russes blancs de Mechinskoff et on y avait chargé un long et lourd colis qui pouvait bien être une forme humaine enveloppée dans une couverture. La voiture était partie à toute vitesse dans la direction de Paris. Mechinskoff avait obtenu un congé de plusieurs jours. Il rejoindrait la troupe au Puy ou à Montpellier, car il avait à faire dans la région.

Fil-de-Fer ne douta plus que Mechinskoff allait transporter Louise à *La Citerne*, située précisément entre Montpellier et le Puy.

Reprenant une ruse déjà employée par lui jadis, il décida ses amis à louer une belle auto pour pouvoir, à Florac, se faire passer pour de riches touristes et découvrir ainsi l'entrée de la grotte qui leur permettraient de s'introduire secrètement dans le domaine de *La Citerne*.

Tandis que Jambe-de-Bœuf et Fil-de-Fer s'occupaient à louer une belle voiture (l'argent que venait de rapporter à Pierrot une invention de Clément Lothaire vendue en Amérique leur permettait cette dépense), Pierrot se documentait avec passion sur les grottes et leur exploration. Et c'est lui qui après une journée de lectures passionnées, acheta tout le matériel indispensable à l'exploration des grottes.

Pierrot avait lu jadis un vieil ouvrage où le célèbre explorateur Martel racontait ses explorations des grandes grottes du monde. Les détails que donnait Martel étaient restés gravés dans l'esprit du jeune garçon, et son amour des abîmes était tel, que n'eût été le sort tragique de Louise, il se serait préparé à ce voyage vers un gouffre inconnu des Causses comme à une partie de plaisir.

En arrivant à Florac, les amis avaient acheté par hasard le guide du Dr Lagriffoul et avaient trouvé un prétexte pour faire sa connaissance. Le lendemain du déjeuner d'Ispagnac, de bon matin, les soi-disant MM. Marchal montèrent avec le Dr Lagriffoul vers *l'esquisse très nette de Lapiez* où se trouvait l'entrée des grottes de *La Citerne*.

Malgré son âge et sa corpulence, le docteur montait encore gaillardement. L'endroit où ils arrivèrent avait un extraordinaire aspect de ville détruite ou de château en ruines, mais ils ne passèrent à l'admirer que le temps nécessaire pour laisser croire au docteur que seul le goût du tourisme les avait menés là. Ils craignaient beaucoup que le médecin n'ait oublié le lieu de l'entrée des grottes, mais il s'orienta sans difficulté. Au pied d'une aiguille rocheuse, dissimulée par un buisson de noisetiers, se trouvait une profonde fissure. C'était là...

Les promeneurs descendirent bientôt après. Le docteur marchait le premier. Il avait hâte de goûter aux écrevisses à la nage qu'il avait commandées pour son déjeuner dans une auberge de Salgas. Le dîner, fort copieux, fut long. Le docteur mangea comme quatre. Il fut de retour à Florac avec les « Marchal » vers 4 heures de l'après-midi. A 7 heures, les trois amis étaient déjà revenus dans les rochers du « Château hanté », et ils se penchaient sur le gouffre obscur par lequel ils allaient sans doute pouvoir rejoindre Louise.

(A suivre.)

Si vous aimez
L'Homme des Gouffres, *vous lirez*
LE TRÈFLE NOIR
par R. DUCHATEAU
Une aventure de Pierrot Lancry
Vient de paraître aux E. S. I.

A TRAVERS LE MONDE

Savez-vous que les animaux font l'éducation de leurs petits, tout comme les parents font l'éducation de leurs enfants? Et cela, au moyen du jeu. Ainsi, une chatte qui joue avec ses chatons, en leur faisant poursuivre une petite balle, une plume, un papier ou tout autre objet, leur apprend à chasser les souris et à courir après tout ce qui bouge ou fuit.

o

La taille humaine subit des changements sensibles du matin au soir. Un individu qui se lève avec une hauteur de 1 m. 70 par exemple, peut fort bien se coucher avec un centimètre de moins, quelquefois deux, selon l'exercice auquel il s'est livré pendant toute la journée.

o

La construction de la célèbre cathédrale Saint-Pierre, à Rome, à laquelle participèrent les plus grands artistes de la Renaissance italienne, a duré trois siècles et demi, au cours desquels régnèrent 43 papes.

o

Le célèbre médecin Pinel racontait comment un fou, très désireux de quitter l'hospice où il se trouvait interné, avait pu supporter, au prix d'un énorme effort de présence d'esprit, un examen mental dont le résultat lui fut favorable. Mais au moment de quitter l'asile, comme on lui demandait de signer le registre de sortie, il écrivit : « Jésus-Christ. » Le malheureux, fatigué par l'intensité prolongée du pénible interrogatoire, et tellement joyeux de se voir libre, avait oublié la résolution de cacher sa folie.

o

D'après certains documents historiques du Moyen Age, l'usage des mouchoirs de poche viendrait d'Italie où il aurait remplacé celui du « sudarium » romain, dont les habitants de l'ancienne Rome se servaient pour essuyer la sueur de leur visage.

o

Les explorateurs des régions arctiques ont remarqué que lorsque la neige atteint une température extrêmement basse, elle absorbe l'humidité et sèche les vêtements.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Vous savez ce que c'est qu'un moteur à explosion. Certains d'entre vous connaissent même déjà ce qu'il y a à l'intérieur et ce qui s'y tasse.

Ceux qui ne le savent pas vont bientôt l'apprendre en lisant attentivement le « dictionnaire ».

Ainsi vous pourrez tous nommer les principaux organes et en comprendre le rôle.

Vous avez quelques notions sur les moteurs : la puissance s'exprime en chevaux-vapeur ou CV.

Le nombre de CV. développés est fonction de la cylindrée du moteur et du nombre de tours-minute.

Je vous ai déjà dit que la cylindrée était le volume de gaz (mélange air et essence) qui entrait dans les cylindres du moteur, pour un tour complet. Le nombre de tours minute est appelé régime (voir « hélice » dans notre dictionnaire).

La cylindrée du moteur s'exprime en centimètres cubes ou en litres suivant l'importance du chiffre. Un petit moteur de motocyclette aura 100 cm³, 125 cm³ ou 175 cm³.

Un petit moteur de motoplaneur aura de 1.500 cm³ (ou 1 l. 500) à 2 litres.

Un moteur d'avion de chasse a de 25 à 30 litres de cylindrée en moyenne.

Le plus fort moteur est celui de l'hydravion d'Agello qui a 51 litres 100 cm³ de cylindrée.

L'AUTOGIRE LA CIERVA

L'ami Bour vous a parlé de l'hélicoptère et des voilures tournantes.

Dans une des pages de Mon Camarade, *deux explications du dictionnaire ont défini ce qu'il fallait*

AUTOGIRE LA CIERVA

entendre par « autogire » et « hélicoptère ». Mais vous n'avez pas encore lu de description d'autogire. En voici une :

Tout d'abord, revenons sur la définition. L'autogire ressemble à un hélicoptère, extérieurement seulement, à cause de son hélice tournante dans un plan horizontal.

Mais, alors que l'hélicoptère a son hélice commandée et mise en rotation par un moteur, l'autogire a une hélice folle, mise en rotation par le vent relatif créé par la marche de l'appareil.

L'autogire doit donc obligatoirement avancer pour se sustenter, tout comme un avion. C'est donc un avion à voilure tournante.

Certes, on est arrivé à permettre à l'autogire de très faibles vitesses, dans une position cabrée très amusante à voir.

La descente s'effectue presque verticalement et le décollage de même.

Un perfectionnement assurant l'entraînement momentané de la voilure tournante pour la lancer au régime favorable, a fait réaliser un bond vertical de quelques mètres au départ.

Mais, dès ce bond effectué, l'autogire doit prendre de la vitesse pour continuer à se sustenter.

Néanmoins, le bond permet de partir, sans rouler, d'un terrain très accidenté, d'une clairière, ou d'une cour comme le représente le dessin.

L'autogire a un fuselage comme celui d'un avion, avec les empennages très effacés pour ne pas être touchés par les pales tournantes.

Le passager est sous le pylône supportant la voilure. La voilure est à trois pales, et son inclinaison, commandée par le pilote, assure la direction de l'appareil sans le secours des gouvernails habituels. Suivant que l'axe du rotor est incliné en avant, en arrière ou sur les côtés, on obtient les montées, les descentes ou les virages.

La surface portante est calculée suivant la surface du cercle balayé par les pales en tournant. Le diamètre est de 11 mètres environ.

Au poids, en ordre de vol, de 880 kg., l'autogire peut voler à des vitesses variant entre 175 km.-h. et 30 km.-h.

Le train d'atterrissage est spécialement étudié pour amortir de forts chocs verticaux, lorsque l'appareil se pose sans roulement.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MOTOBALLON. — Nom donné à des ballons d'observation de l'armée, ou « saucisses », dotés d'une nacelle et d'un moteur léger. Des essais ont été tentés dans cette voie pour éviter les difficultés rencontrées dans le transport des « saucisses ». Il fallait, en effet, déplacer un important matériel de gonflement, y compris l'enveloppe du ballon. De plus, des systèmes très ingénieux permettaient de faire franchir, au ballon en ascension, les lignes téléphoniques pendant un déplacement, mais ces manœuvres étaient longues.

Le motoballon se déplaçant tout seul, simplifie les manœuvres.

SPORTS

La fin tragique du jeune coureur allemand Rosemeyer, lancé à 440 kilomètres-heure contre la pile d'un pont, a mis à l'ordre du jour la question des records de vitesse en automobile. Est-ce la peine de sacrifier ainsi des vies humaines et des millions pour gagner chaque jour un peu plus de kilomètres dans un temps donné? A quoi sert de rouler à plus de 400 kilomètres à l'heure, puisqu'il est difficile de dépasser 100 kilomètres à l'heure sur les routes normales?

Autant de questions posées par une majorité de gens qui n'ont pas réfléchi à l'utilité de l'étude poussée à son maximum.

o

Nous empruntons à notre confrère le speaker du *Miroir des Sports*, l'anecdote suivante sur les mœurs sportives en Ecosse :

« Lorsque les clubs Rangers et Celtic jouent au dehors, ils attirent sur le terrain de leurs adversaires la troupe habituelle des fanatiques. Quoi qu'ils soient lâches, pris individuellement, il n'y a vraiment rien de trop brutal pour eux.

« Les fanatiques, armés de poignards, de baïonnettes, de coups-de-poing américains et de diverses autres armes de leur fabrication, ont une manière de se conduire qui est une insulte au nom de l'Ecosse. Si un spectateur est assez téméraire pour se laisser entraîner à une discussion avec l'un de ces individus, il sera heureux de s'en tirer sans une blessure grave! »

o

Une soirée de boxe en U. R. S. S. n'a pas le caractère bruyant que nous connaissons ici. Dans les salles parisiennes, chaque coup, ou presque, est souligné par les acclamations et les bravos des partisans, les sifflets et le chahut des adversaires. Chacun s'en donne à cœur joie et c'est un beau tumulte si la décision ne plaît pas. L'atmosphère de combat descend du ring dans la salle. Les spectateurs entament des joutes oratoires et, quelquefois, échangent des arguments frappants, non réglementés ni autorisés.

Qui n'a pas manifesté son opinion en assistant au combat de son favori.

En U. R. S. S., le silence est total pendant le combat. Les boxeurs sont ainsi tout à leur travail. On applaudit pendant le repos et à la fin.

UN PIERROT ÉTAIT TOMBÉ DU NID

C'ÉTAIT par un clair matin de printemps.

Ceci n'est pas un conte, petits amis, mais bien une histoire vraie, réellement arrivée.

Donc, par ce clair matin de printemps, il arriva qu'un moineau, à peine emplumé, tomba de son nid.

Comment cela se fit-il? Je l'ignore. Je le lui ai bien demandé et il me l'a raconté. Mais, hélas! je ne comprends pas le langage des pierrots.

Il faut dire que le vocabulaire des moineaux de province — car c'est dans un paisible bourg campagnard que s'est déroulé le drame — n'est pas varié. Ces sacrés pierrots de campagne crient : « Tchiri! tchiri! quand ils sont joyeux. Ils crient encore : « Tchiri! tchiri! » quand ils ont faim. Et ils disent toujours : « Tchiri! tchiri! » quand, entre eux, ils ont l'air de parler sérieusement. On les appelle même, pour cela, sans plus, des « tchiris ».

Allez donc vous y reconnaître!

Sans doute, il y a dans leur manière de s'exprimer des intonations, des nuances, qu'eux seuls sont à même d'apprécier. Seulement, nous autres, hommes ou enfants, nous ne sommes jamais allés à leur école...

Nous supposerons qu'ils étaient une famille nombreuse dans ce nid de moineaux et que le nôtre, trop curieux, et pas patient, aura voulu prendre le frais et voir ce qui se passait dehors. Il se sera hissé sur le dos de ses frères, puis aura pirouetté hors de la demeure maternelle.

Heureusement, malgré leur faiblesse, ses ailes purent néanmoins lui servir de parachute et il entra en contact avec le sol sans trop de dommages.

Il se demanda tout de même ce qui lui arrivait quand, au lieu du moelleux duvet du nid quitté si brutalement, ses frêles pattes rencontrèrent le gravier et les cailloux rugueux.

« Tchiri! tchiri! » criait-il à l'intention de sa mère. Mais sa mère ne répondait point, occupée qu'elle était sans doute à chercher plus loin la pâture de toute sa famille moineau.

Ce fut un enfant qui, entendant ses appels de détresse, vint à son secours.

***

Un jeune moineau qui tombe du nid n'a jamais vu d'enfant. Pour lui c'était un géant qui le prenait dans ses mains, le portait à ses lèvres, l'embrassait. Ah! il croyait bien sa dernière heure venue, le pauvre pierrot! Sa frayeur était immense. « Tchiri! tchiri! » faisait-il, lamentablement, rentrant sa tête dans ses ailes, cherchant à se faire tout petit, encore plus petit...

Mais l'enfant n'avait pas de mauvaises intentions.

— *Calme-toi, mon Fifi*, disait-il à l'oiselet. *Tu vois bien que je ne te veux pas de mal. Je vais l'emporter jusqu'à la maison de mes parents et je le soignerai avec amour!*

Et l'enfant, redoublant de caresses et de précautions, emporta l'imprudent pierrot qui, peu à peu, reprenait confiance.

Bientôt, quand son nouvel ami lui présenta de la mie de pain tendre trempée dans du bon lait blanc, le moineau oublia tout à fait son infortune. Il ouvrit bien grand son large bec tout jaune au bord et tout rouge au fond, en vous lançant un tas de « Tchiri! tchiri! » avides et insatiables.

Ayant enfin mangé tout son soûl, et, je le crois bien, plus que son soûl, le pierrot fit mine de s'endormir. Mais il se trouvait sur une table ce qui, vous vous en rendez compte, n'est pas une position commode pour un oiseau. Il cherchait l'appui de ses frères, la chaleur de sa mère. Ne trouvant ni l'une ni l'autre, il se prit à voleter de ci de là, s'abattant sur une chaise, puis sur le carrelage où il courait le plus grave danger...

...Car il y avait un chat dans la maison!

***

L'enfant, qui avait sauvé l'oiseau une première fois, lui vint de nouveau en aide.

Il alla chercher une cage et y installa son protégé.

Le moineau ne se sentait plus de joie, car le mobilier de sa nouvelle demeure se complétait d'une charmante assiette de verre dans laquelle trempait, dans du bon lait bien blanc, la bonne mie, ce régal auquel il venait de goûter... le gros gourmand!

L'enfant suspendit la cage au-dessus de la porte de la cuisine.

***

Il faut dire que cette porte était encadrée par une tonnelle de vigne vierge dont le feuillage épais faisait un frais écran contre les rayons du soleil, maintenant haut dans le ciel.

Et, tout heureux de sa bonne action, l'enfant s'en alla à ses jeux, laissant son protégé aux siens.

Le pierrot ne résista pas à la tentation. Il s'en fut encore s'empiffrer de pain mouillé de lait, puis, enfin, il s'endormit.

Il rêvait, non pas à sa mère, l'ingrat! mais bel et bien à de la bonne mie trempée dans du bon lait et à un tas de choses toutes meilleures les unes que les autres.

Cela, j'avoue qu'il ne me l'a pas dit, puisque je ne comprends pas son langage.

Ce qui est sûr, c'est qu'il s'endormit.

Mais pas pour longtemps...

***

Soudain, l'enfant qui l'avait recueilli et qui avait quitté ses camarades pour venir prendre des nouvelles de son ami entendit celui-ci crier :

« Tchiri! tchiri! tchiri! »

Cela n'arrêtait pas.

L'oiseau, blotti dans un coin de sa cage, se débattait et piaillait comme s'il eût été atteint de quelque mal invisible et secret.

« Tchiri! tchiri! tchiri! »

L'enfant, inquiet, voulut voir de plus près la cause de cet effroi.

Il s'avança tout doucement sous la tonnelle. Et savez-vous ce qu'il découvrit alors?

Eh bien, il découvrit un gros chat, le gros chat de la maison, qui s'était tapi traîtreusement dans le feuillage épais de la vigne vierge et qui guettait le moineau, la patte en avant, prêt à saisir sa proie au moment où l'affolement eût amené celle-ci à sa portée.

Ah! il n'était guère rassuré, l'oisillon, et combien justifiée était sa terreur!...

La colère de l'enfant fut grande devant ce lâche guet-apens. Il prit un balai qui pendait là et, à grands coups sur le dos, il chassa le vilain chat qui, tout endolori, se sauva en miaulant de douleur et de déception.

L'oiseau, désormais réconforté, dit en son langage :

« Tchiri! tchiri! »

Et je suis bien sûr que, cette fois, il disait réellement :

— *Merci! merci!*

***

On ne pendit plus la cage dans la vigne vierge, au-dessus de la porte de la cuisine.

On la laissa dans la cuisine même.

Au bout de quelques jours, car les moineaux grandissent vite, on donna la clef des champs au pierrot tombé de son nid.

Il en profita, le diable!

Devinez ce qu'il fait, maintenant?

A chaque instant on le voit devant la porte de son bienfaiteur qu'il salue gaiement :

« Tchiri! tchiri! »

Et il y trouve son compte, le roublard!

Car il y a toujours pour lui, dans un coin, de la bonne mie de pain trempée de bon lait bien blanc.

. . . . . .

Et il est des moments où l'on envoie Minet voir par là s'il n'y a pas de rats!...

Pierre CAMUS.

BON DE CONCOURS N° 122

CONCOURS HEBDOMADAIRE

DEVINETTE ARITHMÉTIQUE

Douze convives dînent ensemble tous les soirs à la table d'hôte d'un hôtel de province. L'un d'eux propose un soir de changer de place entre eux pour chaque dîner. Combien de changements pourront-ils opérer avant qu'ils se retrouvent exactement à la même place ?

Envoyez-nous la solution, avec le bon de concours ci-joint, **avant le jeudi 5 Avril.**
Les 20 premiers recevront un beau prix-souvenir.

CHAINE

P		•			•		•	R
A	•		•					O
I								I
R				•		•		D
E								E

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est un prénom masculin.
Mon second est un liquide.
Mon troisième est un animal domestique.
Mon tout est un amusant personnage.

Communiquée par Pierre Pettigand (Dax).

Mon premier est le nom d'un grand étang du Midi.
Avec mon deuxième on fait de la fine toile.
Mon tout est la capitale d'un grand pays d'Europe.

Communiquée par Louis Chassagnac (Montaural).

Mon premier nous entoure de toutes parts.
Mon second est l'ennemi des vêtements et des fourrures.
Mon tout est un moine solitaire.

D'un lecteur de Mon Camarade.

Mon premier est une grande auto.
Mon second est un panier qu'on porte sur le dos.
Mon tout est un légume sucré.

Communiquée par Rolande Prévot (Font-Romeu).

DEVINETTES

Une nouvelle pensionnaire vient d'arriver à l'école. On lui demande son nom et elle écrit sur une feuille de papier :
MADEMOISELLE.
Quel est son nom ?

Communiquée par Jacques Berrier (Les Molières).

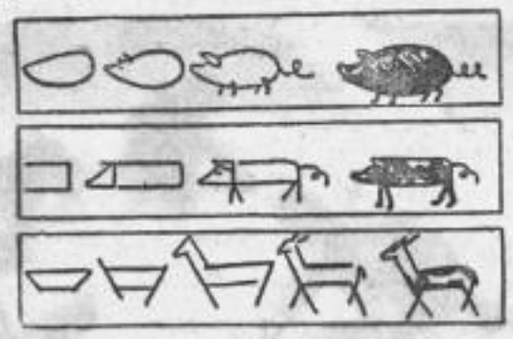
Qu'est-ce qui descend à la fontaine léger et gai et qui en revient lourd et pleurant ?

(Toutes les solutions au prochain Numéro.)

* * *

APPRENEZ A DESSINER

Voici un porc, un veau et une biche qu'il vous sera facile de dessiner suivant le modèle. Essayez maintenant de dessiner un chat, un chien et une oie selon les mêmes principes.



DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTION DU CONCOURS DU N° 121

Message chiffré. — Les Chinois infligent des pertes importantes à nos troupes.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 121

Charades. — Char, Le, Magne : *Charlemagne.* — P, Lit, Camp : *Pélican.* — Miss, Terre : *Mystère.* — Serre, Pan, Thym : *Serpentin.*
Devinettes. — Le lard sain (*larcin*). — *Troyes et Sète,* 3 fois 7 : 21.
Mots en triangle.

S T A T I O N
T Y R A N S
A R A G O
T A G E
I N O
O S
N

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 121

Horizontalement. — 1. Automobile. — 2. Asile. Léon. — 3. Amitié. — 4. Ogival. Ans. — 5. Cédille. To (Toto). — 6. Asie. Essai. — 7. Trottoir. — 8. Ile. En. — 9. Ni. Tortues. — 10. Atre.
Verticalement. — 1. Aa. Ocarina. — 2. Usages. Lit. — 3. Timidité. — 4. Olivier. Te. — 5. Métal. — 6. Illettré. — 7. Elé. Est. — 8. IE. Sœur. — 9. Lointaine. — 10. En. Soir. Si.

LE COURRIER DE JANOT

Michel Bertrand, Boncourt : Je pense que ton envoi : *Le Facteur et le Verglas,* est bien meilleur que le précédent. — *Suzette Stein,* Paris-XIe : Merci de tes souhaits de bonne année et de ton envoi au Concours. — *Aurore Bacci,* St-Gaudens : Ton récit : *Le Repas du soir en famille,* est très pittoresque et je lui souhaite du succès. — *René Francin,* Grenoble : Tous mes compliments puisque tu as trouvé deux nouveaux lecteurs pour notre journal. Merci des sujets de variétés que tu nous envoies et de tes souhaits. — *Maurice Bonnet,* Lamalou : C'est très bien de nous envoyer déjà un récit pour notre concours, quoique tu n'aies que 6 ans. Tu es sans doute le benjamin de notre concours. — *Rolande Liégeois,* Orchies (Nord) : Ton récit : *Le matin à la maison,* est très intéressant. — *Robert Hackin,* Calais : Nous apprend qu'un Club a été formé à Calais et qu'il a pris cette belle devise : « Un vrai camarade aime ses amis. » Le Club fait sa bourse pour essayer d'avoir un petit appareil de cinéma. Il forme également une bibliothèque. Tous nos compliments pour ce bon travail. — *René Picheneau,* Lusigny (Aube) : Merci de tes mots croisés et de tes charades que nous utiliserons. — *Pierre Le Quéinec,* St-Brieuc : Merci de tes charades et des compliments que tu fais au journal.

Odette Thourenot, Font-Romeu : Merci de ta très gentille lettre. Nous recevons tellement de charades qu'il nous est difficile de les passer toutes, mais je pense que les tiennes passeront. Tu pourras te rattraper à l'un de nos prochains concours. Merci des compliments que tu fais au journal.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE
Mon camarade
ENVOYEZ-NOUS DES
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
5 numéros.. .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —
donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :
UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou **UN ALBUM** relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un **COUTEAU** 3 pièces, ou **CISEAUX** ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :
"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique : 1 an.. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Étranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

COMMENT ON MESURE LE FOND DE LA MER

MAIS, d'abord, *pourquoi* mesurer le fond de la mer ?

Par curiosité, par intérêt scientifique, pour ramener des échantillons de végétaux, de minéraux, d'animaux et découvrir ainsi, petit à petit, la vie étrange des profondeurs. Pour des raisons pratiques aussi : nous sommes à l'époque des gros navires et des sous-marins, il est indispensable d'avoir des cartes marines très précises, et ce que l'on cherche à connaître dans ce cas, ce sont les faibles profondeurs, les passes dangereuses ; d'autre part, le fond de la mer, le « relief sous-marin » est très accidenté ; il y a, sous la mer comme sur la terre, des plaines, des montagnes, des vallées, des plateaux ; de même que, sur la terre, on étudie avec soin le tracé d'une nouvelle route — et dans des régions montagneuses les difficultés sont grandes — de même, avant de poser un câble télégraphique sous-marin, on doit limiter très exactement le trajet qu'il devra suivre.

On a cru longtemps — jusqu'à l'époque de la Renaissance — que les eaux de l'Océan recouvraient des « abîmes sans fond ». Maintenant, que nous avons calculé ces abîmes, nous savons que les plus grandes profondeurs ne dépassent pas 10 kilomètres.

On procède à ces mesures par des opérations appelées *sondages.* Une *sonde,* poids en fonte ou en plomb attaché à l'extrémité d'un fil, est jetée à la mer, et on déroule le fil jusqu'à ce que le poids ait touché le fond ; la longueur du fil immergé donne la profondeur de l'eau. Le sondage à faible profondeur se fait à la main ; le plomb est attaché à une *ligne* de chanvre qu'un marin laisse glisser entre ses doigts ; dès qu'il *sent* le petit choc du plomb sur le fond il serre les doigts, remonte la sonde et on mesure immédiatement le nombre de mètres de corde déroulée.

Pour les grandes profondeurs ce n'est plus possible. D'abord parce que la sonde utilisée pèse 50 à 60 kilos ; c'est un véritable petit appareil qui sert à ramener un échantillon du sol sous-marin et un échantillon de l'eau de mer qui s'y trouve, en même temps qu'on enregistre la température de cette eau. Et puis parce que, contrairement à ce qui se passe dans l'air, la vitesse décroît à mesure que la sonde tombe vers le fond : la résistance de l'eau se fait sentir et aussi le frottement du fil sur cette épaisseur liquide de plus en plus tassée, cela freine considérablement la descente ; pour diminuer l'influence du frottement on emploie un fil d'acier très mince et très résistant, d'un millimètre de diamètre, ou un petit câble composé de fils d'acier, câble dont le diamètre n'atteint pas 3 millimètres. Le pauvre marin qu'on chargerait de sonder dans ces conditions aurait en quelques instants la main coupée.

Et, d'ailleurs, aux grandes profondeurs, le fil descend très lentement, et un observateur humain ne pourrait pas *sentir* qu'on a touché le fond. On utilise donc des *machines à sonder.* Le fil d'acier, enroulé sur un tambour, passe ensuite sur une poulie en faisant un tour entier autour d'elle, tour mesurant un quart ou un demi-mètre ; un compteur de tours fixé sur cette poulie permet de calculer facilement combien de mètres de fil se sont dévidés. Le bras qui tient la poulie est supporté par un ressort, tendu tant que le poids au bout du fil « tire » à la descente, mais qui « rappelle » dès la secousse du poids touchant le fond.

Les sondes les plus usuelles portent à leur extrémité inférieure une « cuiller » qui se referme automatiquement dès que le fond est atteint, emprisonnant ainsi un peu de terre et d'eau ; cette cuiller métallique a la forme d'un coquillage — moule, coque — aux deux valves bien articulées fermant hermétiquement. Mais pour les grandes profondeurs, il a fallu trouver autre chose : le fil n'est pas assez fort pour remonter, en tenant compte de la résistance de l'eau, un poids de 50 ou de 60 kilos, il casserait ; il faut donc abandonner le poids sur le fond, à l'aide d'un déclic, c'est le sondage à *poids perdus.*

On a découvert le moyen de séparer la sonde proprement dite de son poids : un mince *tube sondeur,* en touchant le fonds, s'y enfonce, se remplit de matière et un déclic fait se détacher la grosse boule ou les cylindres pesants qui l'entouraient. Avouez que ce moyen est ingénieux ! Hélas, il est encore insuffisant dans certains cas ; par exemple, lorsqu'un courant sous-marin pousse fil et sonde dans une certaine direction, quand la sonde touchera le fond, loin du bateau sur lequel s'effectue le sondage ; le fil ne sera plus vertical, mais tout courbé par le mouvement des eaux et on enregistrera ainsi une profondeur supérieure à la réalité.

Dans ce cas il faut employer d'autres sondeurs, les sondeurs *à pression.*

On sait que le poids, la « pression » de l'eau augmente d'une façon très régulière à mesure qu'on s'enfonce : d'une atmosphère (c'est la mesure employée), tous les 10 m. 05. Un appareil très simple (mais il fallait le trouver...) permet d'enregistrer la plus grande pression atteinte et donc de calculer combien de fois on a franchi verticalement 10 m. 05 d'épaisseur d'eau : c'est un tube ouvert par le bas et donc rempli d'air ; à mesure qu'il s'enfonce, l'eau comprime l'air et monte dans le tube ; l'intérieur du tube est recouvert d'une substance qui change de couleur sur toute la longueur où l'eau salée l'a mouillée ; il est gradué comme un thermomètre ; quand on remontera le tube, il suffira de lire le chiffre atteint par la région colorée pour connaître la profondeur.

Mais la plus merveilleuse méthode de sondage remonte à une vingtaine d'années seulement, bien que le principe en ait été déjà indiqué, en 1830, par le savant français Arago : c'est le *sondage par le son.* Vous savez tous ce que c'est qu'un écho : un mur, une paroi de montagne, placés à une certaine distance, renvoient vos paroles, car le son, qui est une vibration, met un certain temps à cheminer dans l'air, rebondit sur le mur ou la montagne et met le même temps à vous revenir. Dans l'eau de mer, le son parcourt 1.500 mètres par seconde ; on a donc pensé à émettre d'un navire un signal sonore dirigé de la surface vers le fond et de recueillir cette onde après que le fond l'aura renvoyée vers la surface.

Le temps écoulé entre l'émission et la réception permet de calculer la distance parcourue qui, divisée par deux (puisqu'il y a aller et retour de l'onde) donne la profondeur de l'eau. L'utilisation, par l'ingénieur russe Chilowski, de vibrations très rapides appelées *ultra-sons* permet à un navire, sans ralentir sa marche, de prendre la mesure du fond sur tout le chemin parcouru. Ainsi on est arrivé à établir des cartes indiquant les fonds. Et ensuite, au moyen de ce sondage par le son qui est utilisé sur tous les grands bâtiments, il devient possible, lorsque la navigation est difficile (dans la brume, par exemple), de vérifier si l'on est sur la bonne route, de sentir le sol « sous ses pieds », d'éviter les écueils.

La science moderne a donc permis d'éviter des naufrages, de sauver des vies humaines. Et voyez comment a lieu une découverte scientifique : d'abord, partant de l'idée très simple de l'écho, un savant pose le *principe* du sondage par le son ; mais l'état de la science à son époque n'en permet pas la réalisation ; puis des physiciens, dans leurs laboratoires, font des *recherches théoriques,* étudient les divers types d'ondes et leur propagation ; et quand on connaît les ultra-sons, un ingénieur en trouve l'*application pratique,* crée l'appareil de sondage entrevu par un autre chercheur presque un siècle auparavant.

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::
M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.
M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.
Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100). 232 pages.
Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

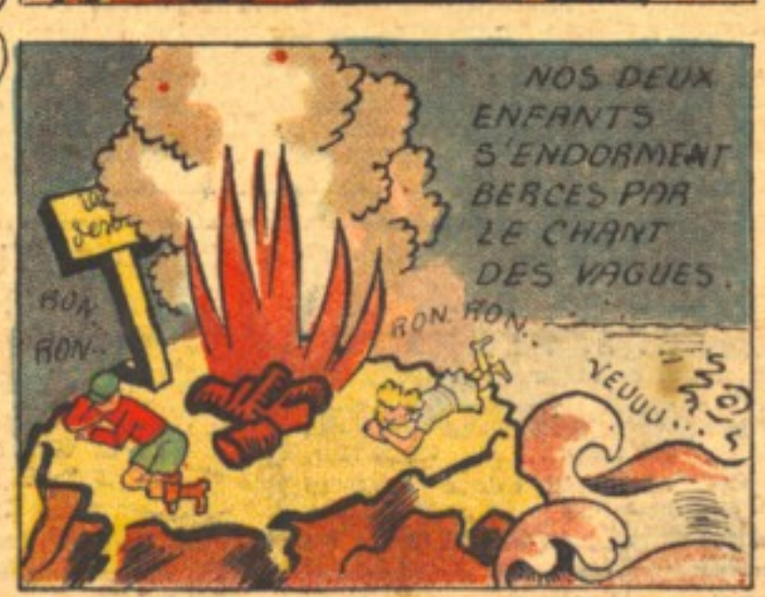
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

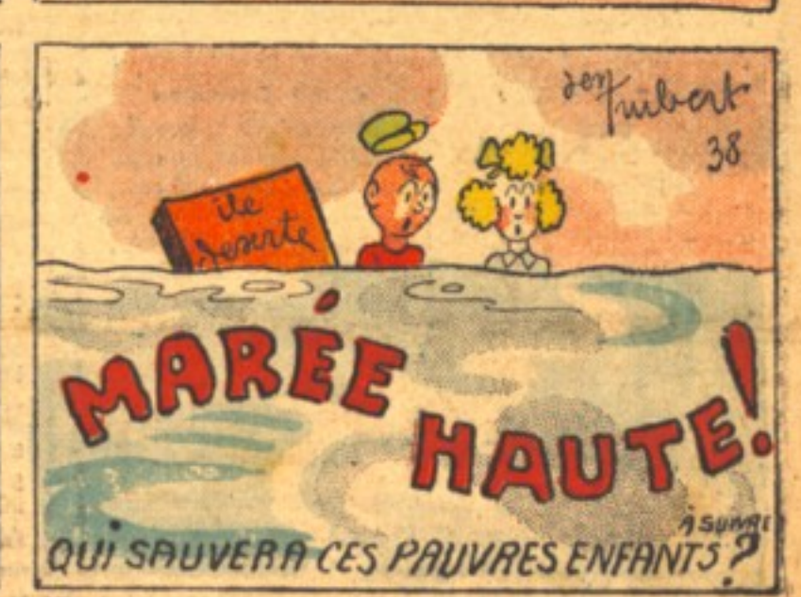
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.381.

TOTO et TOUTOUNE

JACK-STRONG ET PANTHÉRE NOIRE SONT PARTIS VERS LA CITÉ MYSTÉRIEUSE QU'A CONSTRUITE MOERDER AU MILIEU DE LA JUNGLE LAISSANT TOTO ET TOUTOUNE EN SÛRETÉ.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

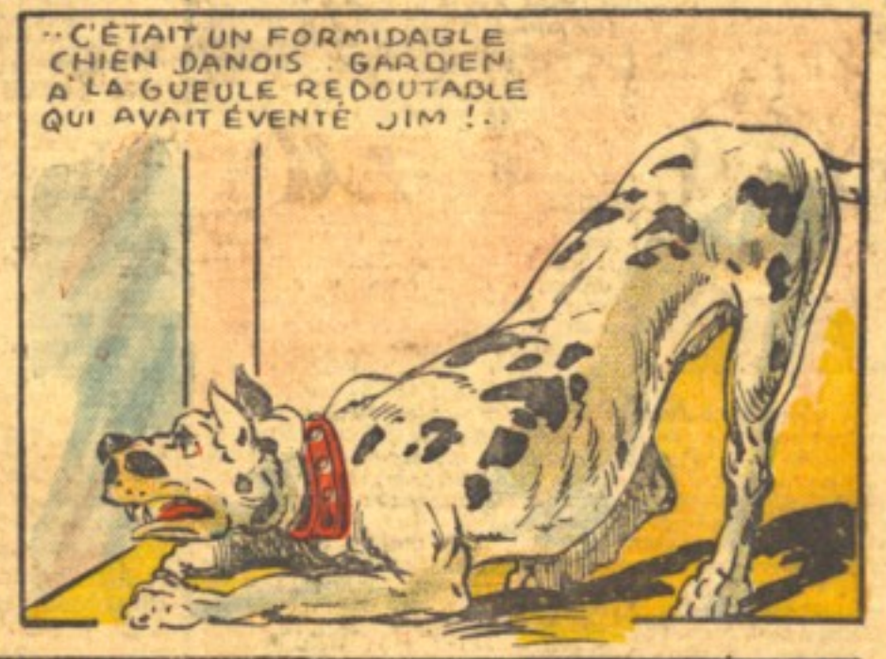




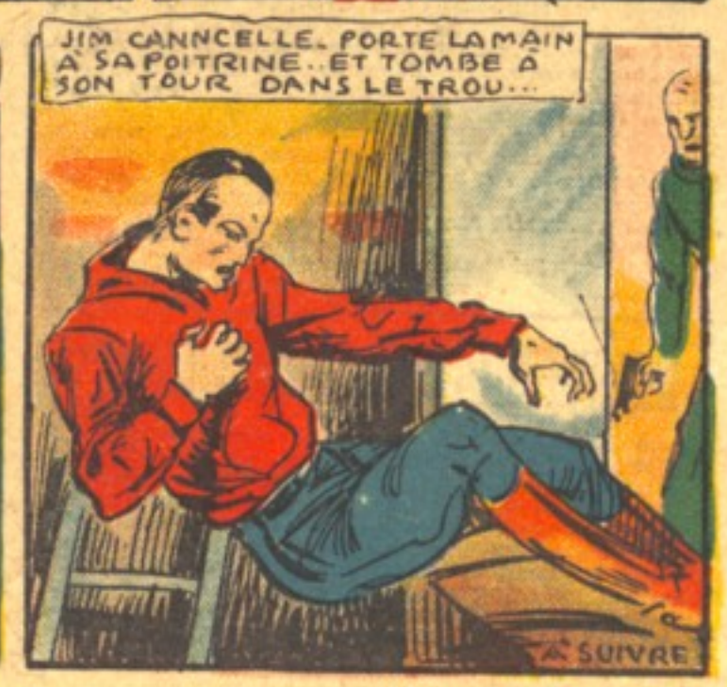
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 123. JEUDI 7 AVRIL 1938



JIM SE SENTANT EN INFÉRIORITÉ DEVANT UN ADVERSAIRE DE CETTE PUISSANCE EUT RECOURS À UNE RUSE, ET D'UN BRUSQUE ÉCART IL TROMPE LA BÊTE QU'IL ÉVITE AU MOMENT OUELLE SAUTAIT SUR LUI.. PASSANT EN FLÈCHE À CÔTÉ DE JIM LE DANOIS SE JETTE DE LUI-MÊME DANS TROU DE L'ESCALIER DE FER...



la lettre de Janot

Chers petits Camarades,

Je vous écris cette semaine pour vous demander de continuer à m'envoyer des récits à publier dans le journal. Notre Concours sur vos papas et vos mamans a eu véritablement un très gros succès et, probablement, nous recommencerons à faire, une de ces prochaines semaines, un concours du même genre.

Mais en attendant ce nouveau Concours et pour que chacun puisse mieux s'y préparer, il faut que vous m'envoyiez des tas et des tas d'histoires que je puisse publier dans le journal. Dans quinze jours, ces Messieurs-Dames de la Rédaction publieront une page qui sera, pour plus de la moitié, faite des jolis récits envoyés par tous mes petits amis. Mais, je ne veux pas attendre pour imprimer dans ma lettre quelques-uns de ces récits qui m'ont été envoyés ces jours-ci.

Voici d'abord une très jolie histoire que m'envoie un de mes petits amis de Boncourt, qui s'est contenté de signer sa lettre : « l' Eclopé ». En effet, mon petit camarade aime beaucoup le sport, il fait de la course à pied et s'est blessé au genou. Il est enflé et l'on craint la coupure d'un nerf; mais son moral est bon et il a profité de cet accident pour vous en faire le récit. Voilà son histoire, elle s'appelle : « Genou contre Tuile : deux blessés. »

« A cinq heures, l'entraînement finissait. Aussi, encore en tenue de coureur, ayant simplement mis mon pull-over sur ma chemisette, je me tâtais le pouls, car je voulais des chaussettes neuves pour mon dimanche. Soudain, à la porte grillagée, Toby aboya furieusement; des gosses le faisaient enrager et je les entendis projeter un « coup de force » contre mon basset.

« Je prévins maman et revins à mes chaussettes : « Eh bien, me dit ma mère, je vais chez l'épicier, nous les choisirons ensemble, tu viens ? — Oui, je prends mes sous ! — Tiens, Michel, voilà les « drôles ! » D'un bond, je m'élançai dans la cour où déjà Toby faisait la navette, du portillon à la porte grillagée. Je sautai sur le tas de pierres et, de là, j'épiai les « agresseurs ». Le plus grand, celui qui avait préparé le « coup », prit deux poignées de gravier sur le bord de la route et, sous les rires de ses complices, s'approcha du grillage. Riant en sourdine de la tête des gamins pris en flagrant délit, je sautai sur le mur..., mais, dans ma précipitation, je heurtai violemment le bord d'une des tuiles qui protègent le mur contre la dégradation des pluies...

« Aussitôt, en courant, je rentrai à la maison en criant : « Il me manque un bout de « bidoche » ! » Je m'affalai sur une chaise. Un peu au-dessus du genou, sur mes blessures, maman versa de l'eau oxygénée... Je m'évanouis... Sous l'effet du vinaigre, je revins à moi. Maman partit chercher le lait et André, un camarade de mon âge, vint me tenir compagnie. Il était très ému, et puis, nous étions en bonne forme pour courir le dimanche : « C'est pas d'chance, soupira-t-il. — Non, dis-je en souriant. » Et le chien continuait d'aboyer et les gosses de rire : « Ils ne se sont pas aperçu de la « casse ».

« André alla constater les dégâts : « Et puis, t'as cassé un coin d'tuile ! — Oui, en échange d'un bout « d'charogne »... J'suis bon payeur, dis ? » Sur un : « A demain ! », André me quitta; la famille arriva et il fallut raconter l'aventure.

« Papa devint infirmier, il nettoya mes blessures à l'eau bouillie et oxygénée, causa de docteur et de « tout un tas de trucs », mais cela ne m'effraya pas. Il passa de la gaze sur mes plaies, y appuya une bonne couche de ouate et me banda la jambe. Le pansement fini, on mangea et moi, de bon appétit. Je souffris un peu pendant la nuit et, aujourd'hui, je me déplace avec une canne. » (L'Éclopé.)

Voici maintenant une lettre d'un petit ami qui écrit de Lyon; la grande ville où l'on fabrique la soie. Son histoire est une petite histoire très simple et très gentille qui s'appelle : « Plaisirs champêtres. » Je vous la recopie tout de suite; la voici :

« Pendant mes vacances de deux mois, je suis allé à la campagne avec ma sœur chez mes grands-parents. Tu penses si je pouvais m'amuser !

« Un jour, grand'mère me permit de me promener avec ma sœur. Je m'installai au bord d'un ruisseau ainsi que ma sœur. Elle cousait, tandis que moi, je confectionnai un moulin à palettes qui, posé sur deux fourches, consentit à tourner après vingt tentatives infructueuses. Après une bonne heure de jeu, je pris un livre que j'avais apporté dans ma poche. Couché à plat ventre dans l'herbe, la tête dans les mains, j'en parcourais les pages, interrompant ma lecture pour suivre le vol d'un oiseau ou la promenade d'un grillon. Mais l'heure du goûter est arrivée. Ma sœur étala sur l'herbe une serviette bien blanche. Elle lui mit une bordure de fin feuillage et elle prépara les provisions. Pour mieux faire valoir le velouté des pêches, elle plaça sous chacune une large feuille verte. Elle découpa en tranches le biscuit confectionné par ma grand'mère. Alors, légère, heureuse, elle m'appela et nous savourâmes le goûter. Puis, nous reprîmes le chemin du retour, contents de cette journée. »

Mon ami de Lyon, qui m'a envoyé ce joli récit, s'appelle Jean Bodourias.

Pour finir, je voudrais vous donner des nouvelles du « Club des Amis de Mon Camarade » de Calais, qui travaille extrêmement bien. Ces nouvelles, c'est Huchin Robert qui me les envoie. Je lui laisse la parole :

« Nous sommes vingt, c'est déjà un beau nombre, mais nous tâcherons d'être plus encore. Nous économisons de l'argent pour faire des excursions à la campagne en autobus pendant la belle saison et nous avons déjà ramassé 45 fr. 60. Nous avons un petit cinéma que l'on fait marcher deux fois par mois; ceux qui font partie du Club paient 2 sous, les autres 3 sous et, avec cet argent, j'achète d'autres films. Dans la salle de cinéma, nous donnons de vieux journaux de Mon Camarade à ceux qui ne font pas partie du Club et qui ne connaissent pas Mon Camarade. Avec cela, nous avons amené huit nouveaux adhérents. Nous avons une bibliothèque avec vingt-cinq livres et des timbres. Nous avons construit un avion de 1 mètre; nous avons mis un mois pour le faire et nous l'avons inauguré le jeudi 10 mars devant nos adhérents et d'autres amis. Ensuite, nous avons fait du cinéma; le film s'appelait M. Fripouilet et sa famille. Mes amis ont bien ri à ce film. C'était gratuit. »

Le Club des Amis de Mon Camarade de Calais, comme les différents clubs des Castors de Bagneux et des environs, est un club qui travaille très bien et qu'on peut citer en exemple. Je serai content de publier des nouvelles des clubs si vous m'en envoyez.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Raymonde Brondat, Marseille : Merci des compliments pour notre journal. Nous envoyons les insignes des Amis de *Mon Camarade*, franco, contre la somme de 2 francs. — *Jean Leproux*, Limoges : Merci des bonnes nouvelles que tu nous envoies de ton club. — *André Bercon* : Je regrette de ne pouvoir te répondre directement, mais je n'ai pas ton adresse. Depuis que *Mon Camarade* est en quatre couleurs, nous sommes obligés de le faire imprimer dans des imprimeries spéciales. Il n'existe en France que trois ou quatre imprimeries de cette espèce et aucune n'est autorisée à faire paraître la marque dont tu nous parles. Voilà la raison pour laquelle *Mon Camarade* ne porte pas cette marque.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Le pauvre vagabond Lazarille de Tormès, après une vie aventureuse a fini par trouver un singulier emploi.*

Chapitre XXIX. — Lazarille sert d'écuyer a sept femmes ensemble.

(suite)

Elle renvoya le garçon à la maison, lui commandant de dire à la servante qu'elle apprêtât le dîner et mît la nappe, afin que tout fût prêt quand elle reviendrait. A la première visite qu'elle fit elle m'avertit que quand elle irait quelque part, je devais prendre les devants et demander le maître ou la maîtresse de la maison où elle avait besoin d'aller, et leur annoncer que Mme Pirez (c'était son nom) était là et qu'elle désirait les voir.

Elle me dit aussi qu'elle ne pourrait me payer à elle toute seule et qu'elle chercherait quelques-unes de ses voisines avec lesquelles je la servirais, et que toutes ensemble me donneraient le salaire qu'elle m'avait promis, et qu'en attendant qu'elle trouvât les autres, elle me donnerait sa part.

En arrivant à la maison, elle me donna son manteau pour le donner à sa servante; elle me donna une pièce en me disant que je l'allasse trouver deux fois par jour, l'une à huit heures et l'autre à trois heures du soir, pour voir si elle voudrait sortir.

Je m'en allai chez un pâtissier et, avec un pâté d'un sol, je dépensai mon salaire. Je passai le reste du jour assez pauvrement, parce que j'avais déjà achevé les aumônes qu'on m'avait faites en chemin et je n'osais plus demander car, si ma maîtresse l'avait su, elle m'eût mangé.

Je retournai sur les trois heures à la maison; elle me dit qu'elle ne voulait pas sortir et que, dorénavant, elle ne me payerait que les jours qu'elle sortirait et que si elle ne sortait qu'une fois, elle ne me donnerait que la moitié de ce qu'elle m'avait promis.

Elle me dit que puisqu'elle me donnait le lit, je devais la préférer à mes autres maîtresses et m'appeler son valet.

Elle me fit dormir, avec les apprentis (son mari était tailleur), au-dessus d'une grande table, sans aucune autre chose qu'une méchante couverture rase.

Je passai deux jours avec la misère, au bout desquels une femme d'un tanneur entra dans la combinaison et marchanda plus d'une heure les autres quatre deniers qu'elle me devait donner. Enfin en cinq jours, j'eus cinq maîtresses, et six ou sept blancs de salaire.

Je commençai alors à manger splendidement, buvant, non pas du plus méchant vin, quoique non plus des plus chers, pour ne pas dépenser plus que je ne le pouvais.

Les cinq autres maîtresses étaient : une veuve d'un recors de sergent, une femme de jardinier, une autre qui se disait cousine d'un carme, et une tripière qui était celle que j'aimais le mieux, parce qu'elle me donnait mon blanc, elle y ajoutait toujours quelques morceaux de viande, et avant de sortir de sa maison, j'avais toujours avalé trois ou quatre écuellées de potage, avec quoi je menais une telle vie, que je priai Dieu qu'il ne me la donnât jamais pire.

La dernière était une dévote, avec celle-ci j'avais plus d'affaires qu'avec les autres, parce qu'elle ne faisait jamais que visiter ses relations; elle aimait la vie active et le mouvement.

Au milieu du repas, mon bon oncle commença à s'écrier : « Je me meurs, je me meurs !... »

Sa maison semblait une ruche d'abeilles, et afin que je fusse fidèle secrétaire, ses amis me donnaient toujours quelques bons morceaux.

Chacune de mes maîtresses avait son heure assignée, et quand l'une me disait qu'elle ne voulait pas sortir, je m'en allais chez l'autre, jusqu'à ce que j'eusse achevé ma tâche.

Il arriva un jour que la cousine du carme et la veuve du recors se rencontrèrent dans l'église et, voulant s'en retourner chez elles toutes deux dans le même temps, il y eut un si grand débat entre elles, chacune voulant que je la reconduisisse la première, qu'il semblait que nous fussions dans un four. Elles me tiraillaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, avec tant de rage qu'elles me déchirèrent ma cape. Je demeurai presque nu, parce que je n'avais sous elle qu'un méchant drapeau de chemise, qui ressemblait au filet d'un pêcheur.

Ceux qui voyaient ma chair, qui paraissait au travers de la chemise rompue, riaient à pleine bouche. L'église ressemblait à une taverne: les uns se moquaient du pauvre Lazarille, les autres écoutaient les deux dames qui déterraient leurs aïeux.

L'empressement que j'eus de recueillir les pièces de ma cape, empêcha que je ne pusse écouter ce qu'elles se disaient.

Je demandai des épingles à une dévote qui se trouvait là, je l'accommodai le mieux que je pus. Je les laissai et m'en allai à la maison de la couturière qui m'avait commandé que je l'allasse conduire sur les onze heures, parce qu'elle devait aller dîner chez une de ses amies.

Quand elle me vit si mal ajusté, elle commença à crier, me disant : « Pensez-vous gagner mon argent et me venir accompagner comme un gueux ? Avec ce que je vous donne, je pourrais avoir un autre écuyer avec les chausses à bas attachées, cape et toque, et vous ne faites que vous enivrer de ce que je vous donne. »

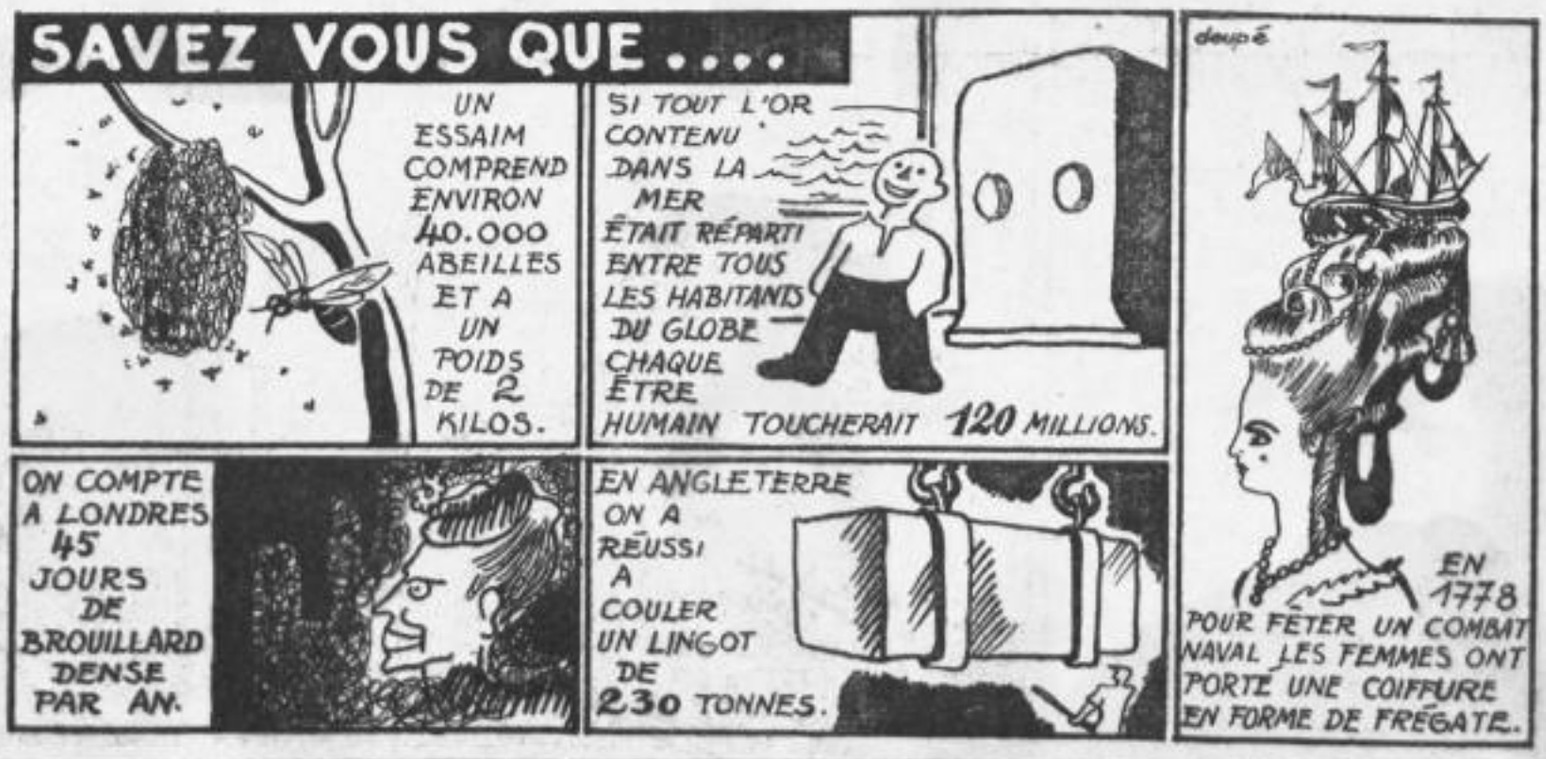
Dieu ! m'enivrer ! disais-je en moi-même, avec six ou sept blancs tout au plus que je gagne par jour, en passant ceux où mes maîtresses ne sortent point pour ne pas me payer un blanc. Elle me fit faufiler les pièces de mon manteau, et avec la hâte qu'elle avait, on mit en haut celles qui devaient être en bas, et en cette manière je l'allai conduire.

Peu de jours après je conduisis mes maîtresses à un banquet, qui finit assez mal pour moi, car je fus rendu coupable des méfaits des convives et roué de coups, si bien que je décidai de quitter cet emploi.

Chapitre XXX. — Comment Lazarille se fit ermite

Étant devant la porte de l'église tout de mon long, et faisant revue de ma vie passée, je considérais les infortunes qui m'étaient arrivées depuis le temps que je commençai à servir l'aveugle jusqu'au point où je me trouvais, et je voyais clairement que, pour travailler beaucoup, on n'est pas plus riche. Ainsi, dit le proverbe, que plus avance celui que Dieu aide, que celui qui se lève de grand matin.

En cette méditation je me recommandais à lui, afin que la fin de ma vie fût meilleure que le commencement et le milieu. Un vénérable ermite était auprès de moi, ayant la barbe blanche, un bâton, un chapelet à la main, au bout duquel pendait une tête de



mort aussi grande que celle d'un lapin.

Comme le bon père me vit si affligé, il commença à me consoler, me demandant d'où j'étais et quels excès m'avaient conduit en cette extrémité. Je lui fis de longs discours de mes amères pérégrinations avec peu de paroles. Il resta tout étonné, et, étant touché de compassion, il me pria de venir dans son ermitage.

J'acceptai le parti, et nous arrivâmes, non sans peine, le mieux que je pus, jusqu'à son oratoire, qui était dans une roche, à une lieue de là. Il y avait une chambre tout contre, avec un lit; il y avait aussi une citerne d'eau fraîche, de laquelle il arrosait un petit jardin plus précieux que grand. « Il y a vingt ans, dit le bon vieillard, que je vis ici, hors du tumulte et de l'inquiétude du monde. C'est ici, mon frère, le paradis terrestre, où je contemple les choses divines et humaines, je mange lorsque j'ai faim. Ici je veille lorsque je ne peux dormir, et dors quand le sommeil m'y convie; ici je suis en solitude quand je n'ai pas de compagnie, et suis accompagné quand je ne suis pas seul; j'y chante quand je suis joyeux, et j'y pleure lorsque je suis triste. J'y travaille lorsque je ne suis pas oisif, et je suis oisif lorsque je ne travaille pas; ici je médite sur ma vie passée, et je contemple la bonne vie présente; enfin c'est là où toutes les choses s'ignorent, et là même où toutes les choses se savent.

Je me réjouissais dans mon âme d'entendre parler ce bon ermite, et, pour en augmenter le plaisir, je le priai de me raconter la vie des ermites qui me semblait, à mon avis, la meilleure de toutes.

« Comment! la meilleure, répondit-il; elle est tellement meilleure qu'il n'y a que celui qui l'a goûtée qui le sache. Mais l'heure ne nous permet pas d'en discourir davantage, parce que celle du dîner approche. »

Je le priai de me panser mon bras qui me faisait grand mal. Il le fit avec tant de facilité qu'à l'instant la douleur cessa. Nous mangeâmes comme des rois et bûmes comme des templiers. Le repas achevé, nous allâmes passer l'après-dînée à l'espagnole; c'est-à-dire en dormant. Au milieu du repos, mon bon ermite commença à s'écrier : « Je me meurs, me meurs, je me meurs! »

Je me lève, et je le trouvai expirant. Je lui demandai s'il se mourait, il me répondit : « Oui, oui », et répétant ce mot, il défaillit dans une heure. Je me vis affligé, considérant que si cet homme venait à mourir sans témoins, on pourrait dire que je l'aurais tué, et que cela me pourrait coûter la vie, que j'avais conservée jusqu'alors avec tant de misérables travaux. Pour m'accuser de ce crime il n'était pas besoin de grands témoignages, parce que ma mine montrait assez que j'étais plutôt un voleur de grands chemins qu'un homme de bien.

Je sortis donc promptement de l'ermitage, pour voir s'il ne paraîtrait personne pour être témoin de cette mort; et, regardant de tous côtés, je vis un troupeau de moutons près de là. J'y courus promptement, quoique avec grand'peine, à cause des coups de bâtons que j'avais reçus chez mon ancienne maîtresse...

Je trouvai cinq ou six bergers et quatre ou cinq bergères, qui passaient la chaleur du jour à l'ombre des saules qui couvraient une claire fontaine. Ils jouaient de leurs instruments, et elles chantaient : les uns au son des musettes, les autres avec des castagnettes.

J'arrivai auprès d'eux tout épouvanté, les priant de venir promptement avec moi, parce que l'ermite se mourait.

Quelques-uns m'accompagnèrent, et les autres demeurèrent pour garder le troupeau. Ils entrèrent dans l'ermitage, et demandèrent au bon ermite s'il voulait mourir; il dit que oui et mentait, car il ne le voulait pas, mais il était contraint contre sa volonté.

Comme je vis qu'il persévérait toujours à dire oui, je lui demandai s'il désirait que ces pasteurs fussent les notaires et exécuteurs de son testament. Il répondit alors oui.

(A suivre.)

L'oncle Paul a emmené son neveu Maurice, au Zoo. Ils se sont arrêtés longuement devant les ours et Maurice les a bien regardés. « C'est drôle, dit-il, tu ne leur ressembles pas. — Aux ours? Pourquoi veux-tu que je leur ressemble? Je suis un homme! — C'est parce que maman dit toujours : « Paul est un ours, un vrai ours! »

o

M. Boncœur est président d'une section de la Ligue de Protection des Animaux. Ce qui ne l'a pas empêché, en se rendant de Paris à Melun, d'écraser poules, canards et chiens qui avaient la malencontreuse idée de traverser la rue du village. « Fais donc attention, lui dit l'ami qui l'accompagnait, tu pourrais freiner; on ne croirait pas que tu es président de la Ligue. — Vois-tu, mon cher, en ce moment, je suis en vacances... »

o

Un automobiliste, arrogant comme beaucoup d'automobilistes, s'arrête, sur une route peu fréquentée, pour demander à un jeune paysan le chemin de Limoges. « Connais pas. — Tu ne connais pas la route de Limoges? Je ne m'étonne pas, au fond, tu es bien trop bête. — Possible, répond l'enfant; en tout cas, j'ai jamais perdu mon chemin, moi. »

o

Les Normands ont la réputation de ne jamais répondre nettement à une question qui leur est posée. « Eh bien, la mère, on va au lavoir? demande un Parisien à une vieille Normande, portant sur son dos un paquet de linge sale. — Mon bon monsieur, répond-elle, on va du côté... »

o

A la leçon d'histoire. — « Elève Durand, dites-moi ce qu'est devenu le fils de Napoléon? — Euh... eh bien, il est mort, monsieur. »

Le coin des Fillettes

LA CULOTTE

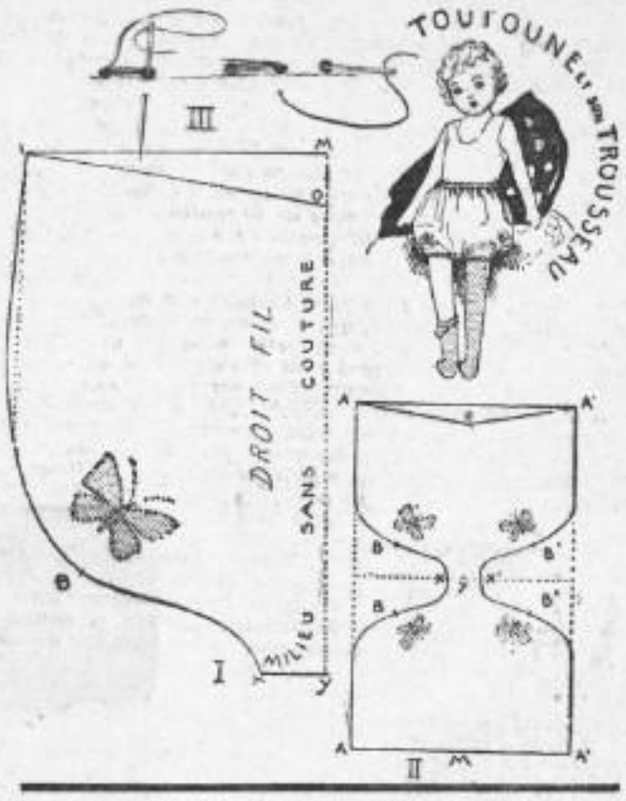
Faire un trousseau pour Toutoune ne sera pas seulement pour vous une distraction, cela vous apprendra beaucoup. En dehors de l'habitude de tailler, d'ajuster, " Mon Camarade " s'efforcera toujours de vous apprendre quelque chose et tout ce qui est nouveau, joli et pratique. Votre poupée est habillée normalement, vous pouviez utiliser nos patrons pour la petite sœur, même pour vous; mais, gare au tissu gâché! Pour les objets compliqués, un petit morceau (quelquefois usagé) n'a pas d'importance et vous vous faites la main sans dommage. Pour vous, il faudrait que Maman ait le temps de vous préparer, vous aider au long du travail.

Cette « petite culotte » se taille d'un seul morceau, comme l'indique le croquis II. Prenez un rectangle de tissu, 26×16 cm., pliez-le en deux dans le sens de la largeur; puis cette double étoffe encore en deux mais dans le sens de la hauteur, cette fois. Posez votre patron I sur ces quatre épaisseurs; M O Y sur la grande pliure n'est pas coupé; X Y sur la petite pliure n'est pas coupé; A M est coupé droit sur les quatre épaisseurs et A B Y est coupé suivant les courbes du dessin. Dépliez alors le tout et pour avoir le point O du devant, remettez en double sur la hauteur et coupez la pointe A O du numéro I. Il ne vous reste plus qu'à faire une petite couture rabattue en A B, réunissant les lettres semblables. B B et B' B' sont les passages de jambes qui seront ourlés et bordés d'une dentelle ou d'un point fantaisie. L'ourlet peut être fait au point de Paris, comme le papillon. La ceinture a un ourlet de 8 mm. dans lequel vous passez un petit élastique.

Le patron I est demi-grandeur exécution, les coutures ne sont pas comprises, ayez donc bien soin de dessiner seulement ce patron tel quel, puis coupez 1 cm. en plus en A M, A O et 7 mm. en A B X.

Faites cet objet dans un vieux corsage à Maman, en crêpe de Chine, voile, linon ou tissu léger. Si vous avez de l'indémaillable, n'employez pas le point de Paris, mais un ourlet fantaisie (voir numéro ourlet).

POINT DE PARIS (III). — Se fait de gauche à droite, en tenant devant soi l'ourlet ou la partie à incruster. Faire deux points de piqûre l'un sur l'autre, en piquant dans les mêmes trous et en tirant bien le fil. Piquer ensuite l'aiguille dans le trou de droite et la sortir verticalement en prenant seulement quelques fils du tissu. Recommencer deux points de piqûre en ressortant l'aiguille dans le trou précédent, un point vertical, etc. Pour l'ourlet la pliure est comme III; pour l'incrustation, on bâtit un morceau de tissu à l'envers et l'on brode sur les deux épaisseurs à l'endroit; on coupe ensuite à ras le surplus du tissu.



DICTIONNAIRE DE TRICOT

POINT DE RIZ (7). — 1er *tour* : Faire 1 maille à l'envers, 1 maille à l'endroit, tout au long.

2e *tour* : 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers.

Reprendre à partir du 1er tour en ayant soin à chaque rang d'intervertir l'ordre des points.

JERSEY PIQUÉ. — Le dessin se décale ici tous les deux rangs. — 1er *rang* : 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers, etc. — 2e *rang* : comme tous les rangs pairs à l'envers. — 3e *rang* : 1 maille à l'envers, 1 maille à l'endroit, etc. — 4e *rang* : comme le 2e. — 5e *rang* : comme le 1er, etc.

TIMBRES

TIMBRES DU POLE NORD

Les journaux nous ont annoncé qu'une émission spéciale de timbres-poste allait être consacrée aux héros du Pôle Nord, à Papanine et à ses compagnons. Il faudra sans doute attendre encore quelques semaines avant que cette émission soit terminée et que des exemplaires de timbres nous parviennent en France.

1 kopeck (Voronine).

Ce n'est pas la première émission soviétique qui représentera des scènes polaires. En effet, en 1935, fut émise une série de 10 timbres qui commémoraient le sauvetage des naufragés du « Tchéliouskine ». On voit sur ces timbres les divers épisodes du sauvetage du « Tchéliouskine » ainsi que les portraits des principaux héros de cette magnifique aventure. Le 1 kopeck rouge représente le navire « Tchéliouskine » et l'explorateur Voronine. Le 3 kopecks, rouge carminé, représente le célèbre savant Schmidt. Le 5 kopecks, vert, reproduit ci-contre, montre l'arrivée de l'avion de Lapidewski et le portrait de l'aviateur. Le 10 kopecks, brun noir, représente l'aviateur Levanewski, disparu depuis, tragiquement, en tentant le raid Moscou-San-Francisco par le Pôle. Les timbres de 15 kopecks, noir, 20 kopecks, brun, 25 kopecks, bleu, 30 kopecks, vert, 40 kopecks, violet, représentent les héros Splenev Doronine, Vodopianov, Molokov et Kamanine. Le dernier timbre de la série, un 50 kopecks, outremer, représente le camp Schmidt où hivernèrent les naufragés du « Tchéliouskine » avec, au premier plan, des ours blancs qui regardent s'envoler des avions.

5 kopecks (Lapidewski).

50 kopecks (Le camp Schmidt).

Cette série est une série extrêmement belle et que vous désireriez certainement voir figurer dans votre collection. Malheureusement, son prix actuel est assez élevé. Il varie de 2 fr. 50 (1 kopeck oblitéré) jusqu'à 25 francs (timbre de 50 kopecks).

La valeur de la plupart des timbres varie entre 5 et 10 francs, ce qui est déjà très cher pour un jeune collectionneur. Hâtez-vous de vous procurer la nouvelle série du Pôle Nord dès son édition, elle montera certainement de valeur par la suite.

RÉSUMÉ. — *Louise Lacombe est prisonnière de Premior, dans le domaine de La Citerne, propriété des frères Veziers, construite sur d'immenses grottes, dans le Causse Méjean. Jambe-de-Bœuf, mari de Louise, Fil-de-Fer et Pierrot Lancry, quatorze ans, vont essayer de délivrer Louise en pénétrant par une issue secrète des grottes dans* La Citerne.

Chapitre XXXIX. — INTERROGATOIRE.

— Non, je ne vous dirai rien...

Après cette phrase, Louise Lacombe serra les dents et jeta un regard de défi sur Premior.

Il y avait déjà deux heures que l'interrogatoire durait, dans la grande salle voûtée de *La Citerne*. On sait la méthode que les policiers américains appellent *grilling*. Durant des heures entières autour d'un accusé peut-être innocent, ou d'un témoin qui ne veut pas parler, les policiers en grand nombre multiplient leurs questions, cherchent à affoler l'interrogé, passent de la ruse et de la douceur aux menaces, emploient parfois les coups, et même les tortures.

C'est cette méthode qu'avait adoptée Premior. Il avait fait venir dans la grande pièce voûtée quelques-uns de ses complices de *La Citerne*, et tous tournaient autour de la jeune femme, la harcelaient de questions, la menaçaient, la frappaient même.

Parmi toute cette meute, Martha-la-Blonde était la plus enragée. La femme de Charles Veziers semblait s'entendre parfaitement avec Premior, et un être qui eût été autre chose qu'un jouet entre les mains de Premior (comme l'était le mari de Martha) en aurait certainement pris ombrage.

Premior, que la solitude rendait bavard et porté aux confidences, s'épanchait auprès de Martha; il lui parlait de fructueuses affaires qui permettraient à la jeune femme de quitter *La Citerne* pour aller vivre à Paris la vie de luxe qu'elle aimait; il lui avait promis une forte somme d'argent si elle parvenait à arracher de Louise Lacombe le secret de la *lotharite*.

Mais l'amour de l'argent — et Dieu sait s'il possédait Martha! — n'était pas la seule raison de l'acharnement de la femme de Veziers contre Louise. Martha avouait parfois qu'elle avait dépassé la trentaine. Cette femme, qui avait fondé toute sa vie sur sa beauté, se sentait vieillir, menacée par les premières rides et les premiers cheveux blancs. Elle avait vu Louise, elle ne lui pardonnait pas d'être dans tout l'éclat et la fraîcheur de ses vingt ans, d'être une ouvrière honnête, la femme d'un brave garçon qu'elle avait choisi avec son cœur.

— Tu veux essayer de la boucler, mais je te ferai parler, toi, canaille... Tu es trop fière de ta figure de poupée. On verra s'il t'aimera encore, ton mari, quand je t'aurai fait rôtir le museau comme une oreille de cochon sur le gril.

Martha-la-Blonde, drapée dans un peignoir kimono à larges fleurs de couleurs vives, les pieds traînant dans des mules roses et éculées, bordées de plumes frisottantes, avait fait chauffer dans le foyer de la grande cheminée de pierre (la nuit tombait et la fraîcheur descendait sur le Causse), un tisonnier de fer; elle venait de le sortir du feu. Dans la pénombre, le métal chauffé à blanc jetait des lueurs bleues et des étincelles blanches.

— Je vais te tanquer une jolie croix sur les joues, sauvage! Si tu y tiens, à ta peau de pêche, il faut te mettre à table et tout de suite. Où est le secret de la *lotharite*? Allons, vas-y!...

Louise était liée sur un extravagant fauteuil de style 1900. Il lui aurait été impossible de bouger un membre, mais elle aurait pu tourner la tête. Son visage était rouge, tuméfié, sanglant des coups que lui avait distribués Martha. La mégère avait fendu une gencive à la jeune femme, et au coin de sa bouche un peu de sang coulait. Mais les yeux de Louise, ces grands yeux noirs où se reflétait la lueur du fer rouge, restaient droits, défiaient Martha. La jeune femme ne tourna pas la tête, elle regardait en face le fer rouge qui menaçait sa beauté.

Dans la pièce, assis autour de la grande table, se trouvaient Premior, Serguei son lieutenant, les frères Charles et Antoine Veziers. Premior contemplait la scène avec une réelle indifférence, mangeant des tranches de saumon fumé sur des tartines de pain noir que lui préparaient Serguei, aussi calme que son maître. Charles Veziers prenait visiblement une joie malsaine à cette scène affreuse. Un rictus lui tirait vers le menton la lèvre inférieure et un peu de bave lui coulait du coin de la bouche. Antoine Veziers, lui, était nerveux, gêné, prêt même à s'indigner, semblait-il. Ses mains sales fourrageaient sa grande barbe mal entretenue...

— Je compte jusqu'à dix, reprenait Martha déchaînée. Si à dix tu ne m'as pas dit ce que tu sais sur la *lotharite*, je t'enfonce la pointe de mon tisonnier dans la joue... Un, deux, trois, quatre...

La mégère rapprochait à chaque chiffre son tisonnier de la figure de Louise.

La mâchoire de la jeune femme eut un léger tremblement, puis elle serra les dents et ferma les yeux, attendant l'affreuse brûlure.

— Cinq, six, sept..., mais ouvre-donc les yeux, fille de rien! ou je te les crève!

Le fer rouge n'était plus qu'à quelques centimètres de la joue de Louise quand tout d'un coup Martha se sentit arracher le tisonnier des mains. C'était Antoine Veziers qui ne pouvait pas en supporter davantage; il s'était levé et il avait bondi sur sa belle-sœur.

— Non, mais des fois! t'es louftingue, Antoine? Je m'en doutais déjà un peu. Tu bouillonnes du couvercle. T'as des crises de somnambulisme la nuit, j't'ai vu te balader en chemise, t'es aussi dingo que ta mère. Mais faut pas que tu m'empêches de faire mon biseness.

— Non! Non! Je ne supporterai pas cela. Voilà des heures que vous battez cette femme et maintenant vous voulez la torturer. C'est trop horrible. Et quelle que soit la cause que nous défendons, nous ne devons pas nous attaquer à des femmes sans défense, les faire souffrir. Je ne suis qu'un savant, moi... mais cette femme ne sait visiblement rien, c'est trop cruel de...

— Tu vas la boucler, hé! professeur Nimbus de mes pieds!... On ne te demande pas l'heure qu'il est. Laisse-moi continuer mon boulot. Hé! Charlot, viens-donc aider ton frangin à se tenir tranquille, il commence à me la courir avec ses histoires à la mord-moi-le-doigt...

Premior regardait toute cette scène sans cesser, avec un sourire méprisant et méchant, de presser une rondelle de citron sur une tartine de saumon fumé. Il ne lui déplaisait pas de voir ces Veziers, quelques jours auparavant unis contre lui, s'entre-déchirer maintenant sous ses yeux. C'était pour lui comme les passes des matadors avant la mise à mort du taureau. N'était-il pas décidé, un jour prochain, malgré tout qu'il s'était fait céder *La Citerne* par un titre de vente en bonne et due forme, à faire disparaître toute la famille Veziers, qui connaissait trop de secrets, et à laquelle il ne pardonnait pas ses chantages, ses manquements à la discipline et aux ordres reçus?

Charles s'était levé pour courir sur son frère, mais le savant, se servant du tisonnier chauffé encore au rouge, comme d'une épée de duel, tenait son frère en respect.

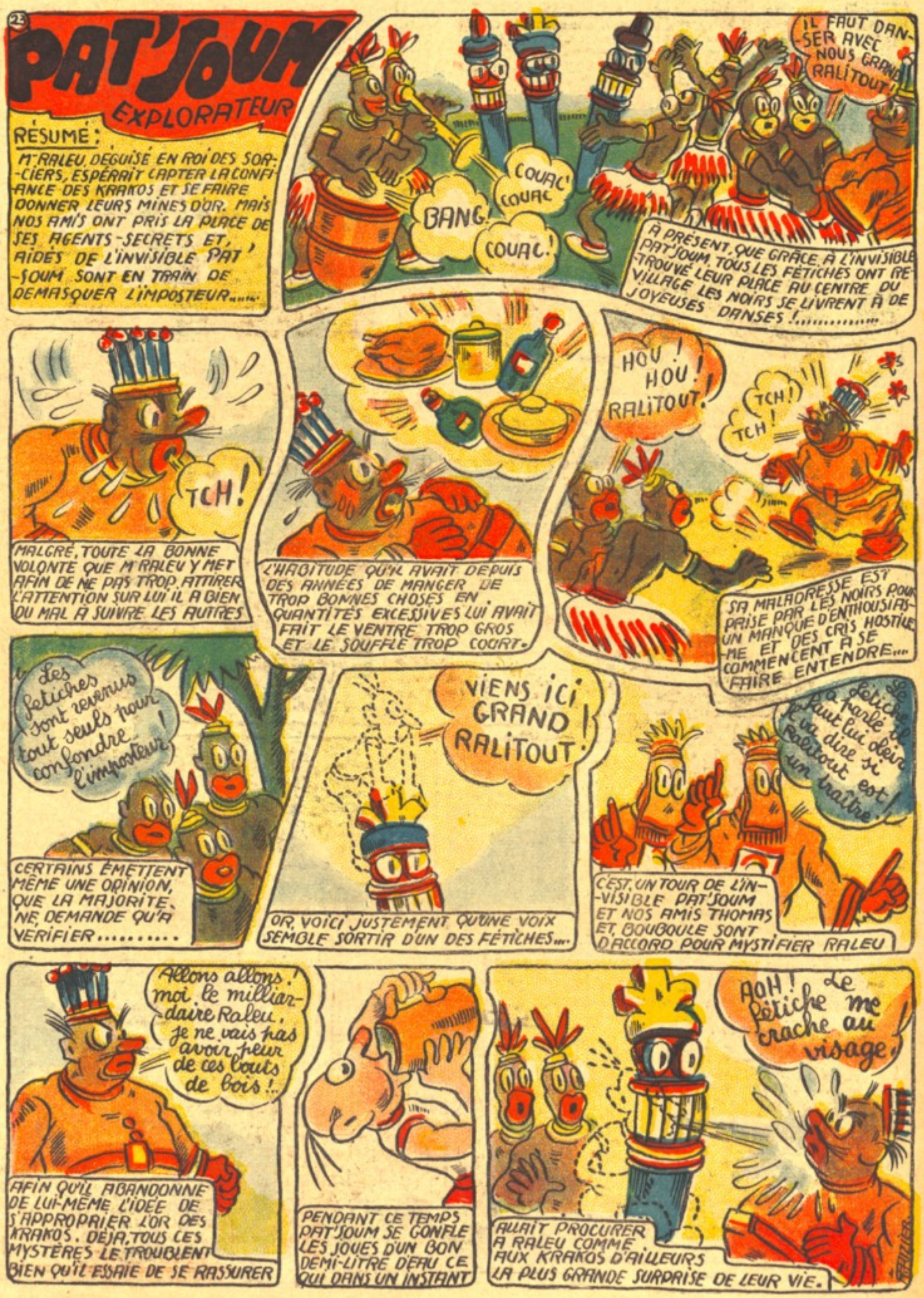
— Du calme, mes agneaux, tonna la voix de Premior. Antoine a raison. Je ne fais pas de sentiment, moi, mais j'ai suivi de près cet interrogatoire et je me connais en hommes, en femmes et en tortures. Je vous dis que vous pouvez couper cette Louise en tout petits morceaux et lui enfoncer ce tisonnier non seulement dans la joue, mais dans le ventre, et vous n'en tirerez pas un mot. Je crois qu'elle ne sait rien, et d'ailleurs c'est une tête de mule. Ce que je veux, avec cette bonne Louise, c'est faire parler son mari. Je connais mon Jambe-de-Bœuf. Il a le cœur tendre, il ne résistera pas à nous s'il voit torturer sa femme sous ses yeux. Gardons-la intacte, jusqu'à ce moment-là.

Les deux frères avaient écouté ces paroles en silence. Martha ravalait sa rage. Premior se tut et cura ses dents jaunes avec ostentation.

— Mais écoutez-moi, monsieur Premior, disait maintenant Antoine Veziers, je vous affirme qu'il y a des moyens autres que la torture. Donnez-moi seulement un morceau de *lotharite* et...

— Mais nous n'en avons pas, de morceau de *lotharite*, dit avec un haussement d'épaules Premior...

— Cela ne me fait rien, reprit Antoine, donnez-moi seulement un portrait de Clément Lothaire et je me fais fort, en promenant mon pendule radiesthésique au-dessus de la carte de France, de



localiser l'endroit où se cache Clément Lothaire. Ensuite avec des cartes à grande échelle de la région...

— Assez! coupa brusquement Premior. Vos bavardages m'embêtent.

— Ce ne sont pas des bavardages. C'est de la science, de la science radiesthésiste. Je vous dis qu'avec mon pendule je retrouverai sur une carte à grande échelle le domicile de Clément Lothaire et qu'il vous sera facile de l'enlever. Son portrait me fera connaître sa longueur d'onde, ce sera une pure question de...

Antoine Veziers était si agité qu'il semblait que rien ne pourrait arrêter le flux de ses paroles. Premior, qui s'était levé et rapproché de lui, le gifla d'un formidable revers de son unique main. Arrêté net au milieu de son discours, Antoine devint blanc comme un linge et ne fit aucun geste pour riposter. Les larmes lui montèrent aux yeux... Ce grand homme barbu avait soudain une mine d'enfant battu...

Dans le silence qui suivit cette gifle on entendit le rire vulgaire et moqueur de Martha-la-Blonde.

— Vous pouvez rire, madame Charles Veziers, lui dit Antoine d'une voix sourde. Vous pouvez rire, mais vous payerez cela un jour, un jour proche. Les hommes des gouffres sauront me venger, je saurai un jour les faire sortir de terre pour établir dans le monde la justice totale et la définitive pureté de la race. Je saurai aussi...

Il se mordit soudain les lèvres et se tut. Un grand tremblement agita ses membres, il baissa le nez, s'assit, et se mit à tripoter nerveusement un des boutons de cuivre repoussé de sa vareuse de velours à côtes. Ce bouton représentait un chasseur avec son chien et qui tirait sur un perdreau.

— Assez de bavardages pour le moment, dit Premior. Je suis fatigué de toutes ces histoires. Vous allez me descendre la nommée Louise dans un coin où elle se tiendra tranquille et où nous n'aurons pas à nous occuper d'elle... Non pas dans la grande grotte, plutôt dans la soute aux poudres en bas de l'escalier secret. On l'attachera solidement et on la laissera mariner là un jour ou deux, sans boire et sans manger. Les poulettes sont plus tendres quand elles sont faisandées... Allons, allons, dépêchons-nous d'obéir. Serguei, Charlot, descendez le colis. Vous les autres, tous, fichez-moi le camp. Non, pas toi, Martha ma jolie, je veux dîner seul avec toi, ce soir. Dis-moi, tu aimes les sprotts? Serguei m'en a trouvé une boîte, à Marseille...

Chapitre XI. — Le château hanté.

Lorsque les frères Veziers avaient, avant guerre, découvert l'amas de rochers où aboutissait la troisième entrée des grottes de *La Citerne*, ils avaient baptisé ce site : *le château hanté*. Et ce nom convenait bien à ce lieu étrange. Ici, en bordure du Causse, était creusé un immense amphithéâtre où s'amoncelaient les roches aux formes les plus extravagantes. On croyait voir des pans de murailles à demi détruits, des châteaux forts ruinés, des créneaux, des mâchicoulis, des tours branlantes. Ce lieu était d'autant plus singulier que tout y était pierre et qu'on n'y voyait aucune végétation hors d'une herbe rare et déjà rôtie par le soleil de juin, et de quelques noisetiers qui tordaient leurs buissons mêlés de ronces dans quelques rares creux de rochers.

— Je vais passer la nuit dans ce patelin de fantômes, dit Fil-de-Fer, pourvu que les morts ne viennent pas me tirer par les pieds.

La nuit montait sur le Causse. Le soleil s'était couché sur la montagne noire du Bougès...

Il avait été convenu entre les amis que Pierrot et Jambe-de-Bœuf

Martha-la-Blonde menaçait le visage de Louise avec un tisonnier chauffé à blanc.

iraient seuls explorer les souterrains. Lorsque le gouffre aurait livré le secret du chemin qui menait à *La Citerne*, Pierrot reviendrait chercher Fil-de-Fer. Mais il fallait, lors de la première reconnaissance qu'un des trois amis restât à l'extérieur pour organiser les secours en cas d'un accident toujours possible.

— Surtout, n'allume pas de feu, il ne faut pas attirer l'attention, dit Pierrot. Je sais bien qu'ici on est assez loin de *La Citerne*, et qu'à cause des roches ils ne pourraient pas nous voir... mais tout de même...

— Je le sais bien qu'il faut pas faire de feu, protesta Fil-de-Fer. Je le sais si bien que je suis certain de grelotter toute la nuit malgré les couvertures. Si je pouvais aller seulement avec vous, remplacer Jambe-de-Bœuf.

— Tu sais bien que je veux être le premier où il y a une chance de retrouver Louise.

Le colosse était seulement vêtu d'une combinaison bleue. Il avait aux pieds de grosses chaussures, et sur la tête un casque de motocycliste. Sa taille était plusieurs fois entourée par une longue corde. Jambe-de-Bœuf venait d'allumer une lampe à acétylène dont la flamme blanche et bleue crachotait un peu. Pierrot portait le même costume que son ami et tenait aussi une lampe.

— Tout est paré, dit Pierrot. Allons-y...

Fil-de-Fer vit les deux amis s'enfoncer dans le trou noir que masquait à demi les noisetiers en buisson. Rapidement la lumière de leurs lampes disparut dans le tortueux corridor souterrain. Jambe-de-Bœuf lança un dernier hèlement et ce cri sembla monter des entrailles de la terre. Puis Fil-de-Fer eut beau écarquiller les yeux, tendre les oreilles, il ne perçut plus aucun signe de la présence de ses amis.

L'obscurité et le froid augmentaient. Fil-de-Fer frissonna et s'enveloppa dans ses couvertures. Il sortit sa blague à tabac, roula une cigarette d'une seule main (talent dont il n'était pas peu fier) et se mit à fumer en regardant le paysage.

Le paysage était véritablement lugubre. Des chauves-souris, attirées par les minuscules insectes qui volent au crépuscule, étaient sorties des rochers aux formes fantastiques, et voletaient partout. Au loin on entendait un hululement de chouette. Les premières étoiles naissaient dans un ciel bleu gris. De grands nuages plats et noirs comme de l'encre barraient la lumière orange et sombre du couchant. Le vent du Causse sifflait froid dans les rochers. Les monts du Bougès étaient noirs. On ne voyait pas la vallée. Sur le ciel, un grand roc étrangement découpé avait un profil de vieille sorcière.

— Pas très gai le patelin, à cette heure-ci, dit à mi-voix Fil-de-Fer. Dégoûté, il jeta sa cigarette, se pelotonna autant qu'il se pouvait dans un creux de rocher à l'abri du vent, et mit sa tête sous les couvertures. Il vérifia s'il avait bien dans sa poche sa petite lampe électrique et à la portée de la main sa lampe à acétylène. Il pesta contre un vent coulis qui lui glaçait la jambe droite, puis il s'endormit avec une brusquerie qui n'eut d'égale que la brusquerie de son réveil...

Ce réveil fut épouvantable. Fil-de-Fer qui n'était pas peureux fut, pour la première fois de sa vie, pris de panique.

Il venait de se retourner en dormant, lorsqu'il sentit soudain sur son visage le contact d'une main. Mais pas d'une main ordinaire, d'une main froide, visqueuse, glaciale, terreuse, une vraie main de mort déterré. Cette main errait sur son visage, cherchant les yeux ou le cou...

Fil-de-Fer ouvrit un œil. Il devait dormir depuis longtemps. La nuit était totale, absolue. Impossible de distinguer aucune forme dans l'air couleur d'encre qui l'enveloppait. Cependant la main glaciale et boueuse errait toujours sur sa figure. Il fallait à tout prix savoir si cette main appartenait à un vivant ou à un mort. Fil-de-Fer fouilla, cherchant sa lampe électrique... elle avait dû glisser dans son sommeil. Malgré sa réelle terreur il put saisir ses allumettes, allumer la lampe à acétylène. Ce qu'il vit du premier coup d'œil l... parut si atroce qu'il poussa un cri aigu. La créature qui se trouvait devant lui avait à peine forme humaine.

C'était une sorte de colossal bloc de terre jaune où ne se pouvaient distinguer ni habits ni visage, car la terre glaise et la boue coulaient de partout.

Le monstre inconnu ne semblait pas avoir d'yeux dans la boule d'argile humide qui lui servait de tête. Etait-ce un fantôme, un homme venu du fond des gouffres, un mort sorti de la tombe et encore tout couvert de terre?

Fil-de-Fer, fou d'angoisse, se mit à crier au monstre inconnu.

— Parlez, mais parlez donc!

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Le magnésium, qu'on extrait du chlorure de magnésium (extrait lui-même de l'eau de mer où il abonde), brûle très facilement en produisant une vive lumière. C'est pourquoi les photographes l'utilisent le soir ou dans l'obscurité; on l'emploie également pour les signaux nocturnes, car sa lumière se perçoit de très loin.

o

La science des empreintes digitales, comme preuve d'identification, nous vient de Chine et remonte à des temps très anciens. Ainsi, lorsqu'un Chinois demandait un passeport on lui peignait la paume de la main d'une encre spéciale, puis il l'appliquait sur un papier où les lignes palmaires se dessinaient nettement.

o

Le « numismate » ou collectionneur de pièces ou de médailles est souvent embarrassé lorsqu'il se trouve devant un objet dont les inscriptions et la date ont disparu. Mais il existe un moyen de déceler les inscriptions effacées : il suffit pour cela de chauffer au rouge une feuille d'acier légère et de l'appliquer sur la pièce ou la médaille. Au bout d'une minute, on peut lire clairement la date ou l'inscription disparue.

o

Les anciens Égyptiens embaumaient le corps d'un mort pour le conserver. Mais dans des souterrains de Bavière, on a découvert de véritables momies, dont la conservation n'était pas le résultat d'une préparation particulière. L'étude des lieux permit de déduire que seule l'atmosphère spéciale de ces souterrains était la cause de cette bonne conservation.

o

L'Arabe considère que c'est une preuve d'éducation de faire beaucoup de bruit en mangeant. Manger silencieusement est pour lui le propre des mendiants, qui éprouvent de la honte pour leur nourriture.

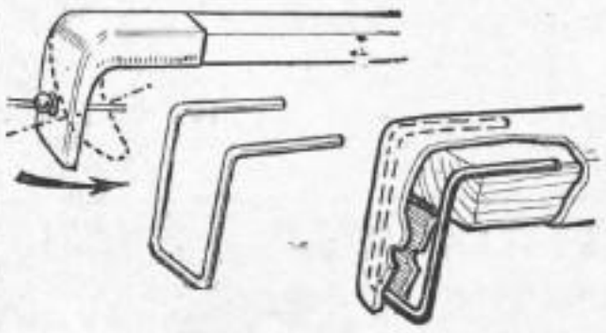
LES JEUNES AVIATEURS

LES TRUCS DE LA GOUPILLE

COMMENT RENFORCER UN TUBE PLIÉ

Vous savez déjà confectionner un fuselage-baguette, si vous avez lu les conseils que nous avons donnés dans des précédents numéros.

Soit que ce fuselage très simple consiste en un morceau de bois plein, de section carrée, rectangulaire ou ronde, soit que vous ayez utilisé un tube en métal léger ou en bois.



Dans tous les cas, le problème de l'attache du caoutchouc est le même.

A l'arrière, on peut se contenter d'un fil métallique en crochet ou servant de béquille. Mais, à l'avant, il faut passer au palier de l'arbre moteur.

En utilisant un morceau de tube recourbé à la pince, vous avez pu remarquer que la traction du caoutchouc tend à plier davantage la partie plate sur le fuselage, changeant ainsi l'inclinaison de l'axe d'hélice.

Pour remédier à cet inconvénient, insérez autour du trou un renfort en fil d'acier recourbé, comme l'indique la figure.

L'AMIOT 370

La construction française a été à l'honneur grâce à la persévérance de deux Français, Maurice Rossi et son mécanicien Vigroux.

A trois reprises différentes, l'équipage s'était attaqué aux records italiens avec 2.000 kilos de charge utile. C'est à la troisième qu'ils ont réussi, ayant été obligés de voler en Afrique du Nord à cause du mauvais temps persistant en France.

L'avion Amiot *370 est un très fin monoplan qui est dérivé du type 341 exposé au Salon de l'Aviation.*

Préparé pour la course Istres-Damas-Paris, il ne put y participer par défaut de mise au point. Il est doté de tous les derniers perfectionnements : pilotage automatique, volets d'intrados, train d'atterrissage et béquille escamotables. Des réservoirs spéciaux le transforment en « citerne » pour les grands raids.

L'aile médiane cantilever a 23 mètres d'envergure. L'allongement est de 8, ce qui donne une forme très élancée et effilée. Un dièdre assez important augmente la stabilité.

L'aile est à trois longerons en tôle mince et semelles en duralumin épais. Le revêtement est métallique.

De part et d'autre du fuselage, quatre réservoirs sont aménagés dans l'aile : deux avant de 685 litres chacun et deux arrière de 735 litres chacun.

Le fuselage forme coque à revêtement travaillant dégageant ainsi tout l'intérieur. La section est circulaire et il comporte seulement quatre longerons principaux dans la partie centrale.

Le poste de pilotage, qui était dans un corps fuselé dépassant sur la gauche pour le type 341 a été rentré dans le fuselage dont aucune saillie ne vient troubler la forme parfaite. A côté se trouve le poste du navigateur et derrière, le poste Radio. Toute la partie avant est vitrifiée, assurant une parfaite visibilité. Sur le dessus se trouve une trappe d'évacuation et une ouverture pour visées astronomiques.

Deux réservoirs, l'un de 1.630 litres, l'autre de 2.870 litres, occupent le fuselage.

Les empennages métalliques sont classiques. Les gouvernes mobiles (direction et profondeur) sont entoilées.

Deux moteurs Hispano-Suiza 12 cylindres de 860 CV. munis d'hélices tripales à pas variable disposent chacun d'un réservoir d'huile de 185 litres.

L'envergure est de 23 mètres, la longueur de 14 mètres, la hauteur de 4 mètres, et la surface portante de 67 m² 500. Au poids à vide de 4.300 kilos et en vol de 10.300 kilos; la vitesse maximum est de 475 kilomètres-heures, et le rayon d'action 7.000 kilom.

Les 2.000 kilomètres avec 2.000 kilos de charge ont été parcourus à 436 km.-h. 363.

Le retour d'Oran à Istres en 2 h. 25 min. donne 420 kilomètres-heure de moyenne.

DICTIONNAIRE DE L'AIR

MOTOPLANEUR. — Nom donné à des avions munis de moteurs de faible puissance. Les motoplaneurs sont, à l'origine, des planeurs sur lesquels on a adopté un moteur de motocyclette. Par la suite, on a étudié des appareils et des moteurs spéciaux, et le motoplaneur est devenu un « tout ». Les premiers motoplaneurs ne devaient évoluer qu'au dessus d'aérodromes. Puis on a démontré qu'ils pouvaient remplir les conditions des avions ordinaires. Leur principal but est de concilier le vol à moteur et l'économie en partant directement du vol à voile.

SPORTS

Lorsque vous assistez à une course, vous vous préoccupez seulement du classement et de la virtuosité des hommes.

Mais l'ingénieur, lui, suit « sa » mécanique. Si l'élément pilote joue un grand rôle, il doit être secondé par l'élément machine.

Cette voiture, dont vous admirez la jolie forme fuselée, l'ingénieur la connaît dans ses plus petits détails. Elle a été montée entièrement et spécialement pour la course. Elle sera démontée après. Tout sera vérifié. Les pièces défectueuses recalculées.

o

Les exigences de la course ont obligé à tenir compte des considérations les plus diverses. Si, par exemple, l'accélération a une grande importance sur un circuit tortueux, le freinage en a une égale. Celui qui perdra sa vitesse le plus rapidement possible, dans le moindre temps, aura un avantage très net. Ceci a conduit à adopter les freins avant.

Quelle folie! disait-on il y a quelque vingt ans! Aujourd'hui toutes les voitures en sont munies.

De même, les soupapes en tête, les métaux légers, les suspensions indépendantes. Tout a été essayé, perfectionné, éprouvé par la course.

Maintenant, c'est au profilage que l'on va s'attaquer, et l'automobile consommera moins pour une vitesse égale.

o

Il a été calculé que, pour une épreuve en **circuit de 155 kilomètres de longueur,** gagnée **en 1 h. 23** par un pilote montant une motocyclette de 350 centimètres cubes, la moyenne était de 112 kilomètres à l'heure. Ceci, tout le monde le sait. Mais ce qui devient intéressant, c'est de savoir que le moteur tournait à 6.000 tours à la minute au maximum. Pendant la course, il a tourné 198.000 fois. Son piston a parcouru 84 km. 640. Chaque soupape s'est levée 249.000 fois et la bougie a allumé 249.000 fois les gaz.

Le volume total du mélange gazeux consommé atteint 87.150 litres!

DEUX LETTRES

Jeudi, 30 avril.

Ma chère tante Fifi,

Je viens te souhaiter une bonne fête pour la sainte Félicie, et tous mes vœux de bonne et heureuse fête. Je te remercie beaucoup pour les ballons : Tiennot a pris le bleu, et moi le rouge, et j'aurais mieux aimé le bleu, mais Tiennot aussi le voulait, et tu sais comment c'est chaque fois : il s'est mis à pleurer et maman a dit :

— Voyons, Charlotte, tu n'as pas honte de faire pleurer ton frère, toi qui es la plus grande!

Alors, il a bien fallu que je cède, mais j'en ai vraiment assez d'être l'aînée. C'est comme le matin, quand il faut toujours que je me lave la première parce que Tiennot doit rester au lit plus longtemps. Et quand il ne reste plus qu'un bonbon pour nous deux. Et quand... enfin tant pis.

Et merci bien aussi pour les livres. Je dois dire qu'*Ali-Baba ou les quarante voleurs* ne m'a pas beaucoup amusée, parce que c'est tout de même trop invraisemblable. Mais *Sans famille*, que c'est beau!... Oh, quand Vitalis meurt, que Rémi est perdu dans la neige!... C'est bien simple : j'en suis à la page 104 et j'ai déjà pleuré 11 fois... Alors!...

En général, j'aime mieux les histoires qui pourraient vous arriver, surtout quand elles sont tristes.

Je suis 23e en géographie avec 6, et 4e en calcul avec 17. Je trouve que c'est tout à fait juste pour le calcul, mais pas du tout pour la géographie, surtout que ça n'est pas ma faute : Aline Hervé m'a poussée pendant que je dessinais l'Angleterre, et ça a fait des taches sur la Manche. Mais maman a quand même dit que c'était mal.

On a des costumes neufs : moi, une robe vert clair, avec un col blanc, très chic, et Tiennot une culotte de velours noir avec une chemisette bleue. On les a mis pour sortir dimanche dernier, sur le boulevard de la Chapelle, et j'étais ravie : j'aime tant quand je suis belle! Oh, on s'est amusés, et le dimanche d'avant, on s'était amusés aussi, parce qu'on a été dans les bois de Clamart avec papa et maman. C'était vert et frais, des jacinthes partout, et j'en ai cueilli tant et tant que j'en avais mal aux mains et que je ne pouvais plus les tenir. Alors, j'ai demandé de la ficelle à maman pour faire un bouquet, mais voilà qu'il n'en restait plus qu'un petit bout parce qu'elle avait donné le reste à Tiennot pour faire un arc : quelle idée de faire un arc, voilà bien les garçons, par exemple!.... Alors, j'ai mis les jacinthes dans mes cheveux et j'ai joué, à croire que j'étais une fée. Il y avait justement un arbre creux, tout plein de fougères : un vrai palais de fée; je me suis couchée dedans et j'ai appelé Tiennot pour qu'il soit un génie. Mais il a dit qu'il était Robinson et que, d'ailleurs, l'arbre était sa cabane, qu'il ressemblait beaucoup plus à une cabane qu'à un palais de fée.

— Pas du tout! ai-je crié, c'est un palais de fée, puisque c'est moi qui l'ai trouvé en premier!

Mais il a dit qu'il l'avait trouvé avant moi, et qu'il était seulement sorti pour tuer un tigre. Et il m'a offert d'être Vendredi, mais ça, je ne l'ai pas voulu, parce qu'il faut courir très fort pour se sauver et que c'est Robinson qui commande tout le temps.

— Jouons aux fées, ai-je répondu, et si tu m'ennuies, je t'endormirai pendant cent ans!

Et on allait se disputer quand papa nous a appelés pour partir. Mais les garçons sont bien assommants!

C'est l'heure du déjeuner : des saucisses aux lentilles, et des pommes cuites; j'aime ça, surtout les pommes cuites... et j'ai une faim!...

Je te quitte en t'embrassant de mes plus affectueux baisers de bonne fête.

Ta nièce, CHARLOTTE.

***

Jeudi, 30 avril.

Ma chère tante Fifi,

Je viens te souhaiter ta fête pour la sainte Fifi, et tous mes vœux pour ta bonne fête. Merci bien pour les ballons : Charlotte a pris le rouge et moi le bleu; j'aurais voulu le rouge, mais Charlotte le voulait aussi, et comme elle est l'aînée et qu'elle se fâche si je ne fais pas ce qui lui plaît, j'ai été obligé de le lui laisser. Ah! j'en ai assez d'être le plus petit! C'est comme le matin qu'il faut toujours que je reste au lit le dernier, sous prétexte que j'ai encore besoin de dormir et que Charlotte, pendant ce temps-là, me mouille tout le lavabo. Et quand il n'y a plus qu'un gâteau. Et quand... enfin voilà!

Les livres sont tout ce qu'il y a de plus jolis; pas *Sans famille*, parce que c'est trop comme tous les jours et que ça n'est pas la peine de se fatiguer à lire pour trouver des histoires qu'on voit tout le temps. Mais *Ali-Baba*!... Quand les voleurs sont dans les pots et reçoivent toute l'huile sur la tête... bing! là... quelle figure ils ont dû faire!... Ce que j'ai ri, tante Fifi... j'aime ça, quand c'est drôle!

A l'école, ça va comme ci comme ça : je suis 27e en calcul avec je ne sais pas combien, et 1er, oui, 1er en gym, avec 19. Pour le calcul, j'avais trouvé que le second tonneau pesait 3.200 tonnes, et c'est non : c'était 30 kilos; mais, en gymn., je grimpe à la corde raide, il faut voir ça... Seulement, papa aurait mieux aimé que j'aie mes 19 en calcul. Pourquoi? C'est utile dans la vie, la gymnastique!

On a des costumes neufs : moi, du noir, et Charlotte du vert qu'on dirait un arbre qui se balade; et il a fallu qu'on les mette dimanche pour aller boulevard de la Chapelle. Chaque fois que je courais : « Arrête, criait maman, tu vas te salir! »

On s'est bien ennuyés!... Tout le contraire du dimanche d'avant où on s'est promenés dans le bois de Clamart. Le bois était plein de branches magnifiques pour se balancer, et j'ai fait un arc. Malheureusement, maman n'a pu me donner qu'un peu de ficelle, parce qu'il fallait garder le reste pour le bouquet de Charlotte : un bouquet... voilà bien les filles!

Enfin, j'ai eu un petit arc et j'ai lancé une flèche tellement haut qu'elle a passé par-dessus un arbre qui avait bien 62 mètres. Je me disais que j'étais Robinson Crusoé dans son île et que je chassais les animaux féroces. Il y avait justement un arbre creux rempli de fougères, parfait pour une cabane; mais voilà que, pendant que je tuais un tigre, cette bête de Charlotte raconte qu'elle est une fée et que l'arbre est son palais!

— Jamais de la vie, ai-je crié, c'est une cabane!

Et je lui ai proposé d'être Vendredi; mais elle a encore dit qu'elle était fée, et qu'elle allait m'endormir.

— Eh bien, ai-je répondu, si tu m'endors, moi, je te tue comme un lapin!

Je brandis mon arc, elle crie; mais là, on est partis prendre l'autobus. Quand même, les filles sont joliment ennuyeuses, tu ne trouves pas?

Maman nous appelle pour déjeuner : des saucisses, des lentilles, des pommes cuites; c'est bon, surtout les pommes cuites... et j'ai une faim!

Alors, je m'arrête en t'embrassant pour ta sainte Fifi.

Ton neveu, TIENNOT.

Colette VIVIER.

BON DE CONCOURS N° 123

VARIÉTÉS

RÉBUS

MÉTAGRAMMES

Il est sur quatre pieds, vigoureux comme [Hercule.
Changez sa tête, alors, et il ronfle aussitôt.
Il abrite la barque et le grand paquebot.
Comme il n'a pas raison, il paraît ridicule.
Puis, en changeant toujours, il est la nuit [sans fin.
Et signifie encore un arrêt du destin.

Sur quatre pieds, par des bonbons gommés,
On me combat quand on est enrhumé.
Puis, n'ayant pas l'air brutal, c'est probable,
Je suis vraiment de saveur agréable.
Changeant toujours, vous devinez, c'est sûr.
Je deviens blond, blond comme le blé mûr.
Enfin je suis, pour finir, cette plante
Décorative et surtout fort piquante.

Envois de Jules Rambaud, Oran.

LOGOGRIPHE

Avec neuf pieds, on sait que je dois être
Une ouverture, une étroite fenêtre.
Coupez-m'en trois, et, vous le comprendrez,
Je suis un souffle exprimant le regret.
Coupez encore, et vous le voyez bien,
Privé de trois, je ne vaux presque rien.

Jules Rambaud, Oran.

CHARADE

Voici de mon premier le rôle :
Il unit la tête aux épaules.
Mon deuxième, lui, est rongeur ;
Dans l'eau des égouts bon nageur.
Mon troisième, je vous le donne !
Pronom personnel singulier, première per- [sonne.
Et dans la souffrance, surtout,
Il nous faut beaucoup de mon tout.

MOTS A DEVINER

Avec un C, gris ou bleu.
Avec un M, doré.
Avec un F, verdâtre.

CONCOURS HEBDOMADAIRE

LE MESSAGE SECRET

Placé au milieu du visage.
Marque la trace d'un passage.
Entre un et trois se trouvera.
Chasse la souris ou le rat.
Semé en bon sol, germera.

Envoyez-nous la solution avant le mardi 12 avril avec la bande concours. Aux 20 premiers nous enverrons un joli souvenir.

ANAGRAMME

Sur quatre pieds je suis ontin.
Puis je deviens liquide exquis.
Zéro, néant, nul, c'est mon nom.
Mêlez et je vais dire non.

PETITS MOTS CARRÉS

× × ×
× × ×
× × ×

1. Qui n'est pas humide.
2. Contient le grain.
3. Poil de la paupière.

DEVINETTE

Quelle est la ville des environs de Paris, où l'on devrait jouer beaucoup de pièces de théâtre ?

Devinettes données par Anna Gerbelli (Grenoble).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE. — Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 122

Chaîne. — Poire, Poivre, Moine, Maire, Maine, Laine, Laide, Raide, Roide.

Charades. — Charles, Eau, Chat : *Charlochat.* — Berre, Lin : *Berlin.* — Air, Mite : *Ermite.* — Car, Hotte : *Carotte.*

Devinettes. — Elle s'appelle *Sophie*, car elle écrit *Mademoiselle sauf i.* — Le seau.

Devinette arithmétique. — S'il y avait 2 convives, ils pourraient occuper 2 places différentes. S'il y en avait 3, ils pourraient occuper 6 places différentes, soit 1×2×3. Pour savoir combien de places différentes les 12 convives peuvent occuper, vous n'avez qu'à multiplier ainsi :

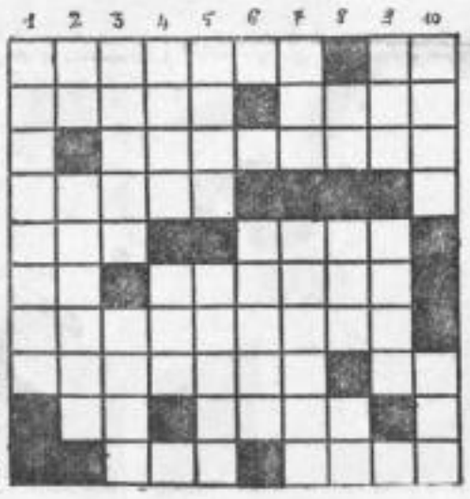
1×2×3×4×5×6×7×8×9×10×11×12 et vous arriverez au total astronomique de 479.001.600.

DESSIN SURPRISE.

MOTS CROISÉS DU N° 123

Horizontalement. — 1. Affluent du Rhin. Est composé de douze mois. 2. Principe odorant. Prénom masculin. — 3. Susciter une idée. — 4. Ont accès à la gaieté. — 5. Première femme venue au monde. Marcha au hasard. — 6. Note de musique. Édifiées. — 7. Fleuve d'Asie. — 8. État européen. Fleuve d'Italie. — 9. Conjonction. Équivalent. — 10. Saison. Rattachée.

Verticalement. — 1. Héros de *Mon Camarade.* — 2. Métal précieux. Grande pluie. — 3. Personne qui ressemble parfaitement à une autre. Qui a des dispositions. — 4. Ame troublée. Serpent de la plus grande espèce. — 5. Héritage. Contenance d'une auge. — 6. Petite étendue d'eau. — 7. Époque. Étoffe suspendue à un mobile qui sert à cacher. — 8. Terminaison d'infinitif. Prénom masculin américain. Deux lettres de l'alphabet. — 9. Bête de somme. Quatre lettres de Asymptote. — 10. Organe conducteur de la sensibilité et de la motricité dans un organisme vivant. A la hardiesse de dire, de faire une chose.



*Envoi de Maurice Saël, Paris XI*e.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros.. .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), haut. 35 cm., N° 2
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Étranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Des savants soviétiques sont en danger sur la banquise, annonçaient les journaux du mois dernier. *Isolés sur un bloc de glace, Papanine et ses compagnons n'ont plus que quelques jours de vivres.* Le monde entier s'inquiétait du sort des courageux explorateurs. *Des avions ont survolé le camp de Papanine, trois navires se portent au secours des savants russes.* Et enfin, la bonne nouvelle : *Ils sont sauvés!*

PAPANINE SUR LA BANQUISE

Aquels dangers ont donc échappé Papanine et les autres membres de l'expédition? Que se passe-t-il dans ces régions éternellement glacées où s'étaient installés des hommes courageux?

Dans les « régions polaires » — Pôle Nord (Arctique) d'un côté, Pôle Sud (Antarctique) de l'autre — la terre est coiffée d'une calotte de glace. Les rayons du soleil qui, à l'Equateur, frappent d'aplomb, bien perpendiculairement la terre (et c'est pourquoi il y fait si chaud), ne la touchent vers les pôles que de biais; ils traversent donc une grande épaisseur d'atmosphère où ils perdent la majeure partie de leur chaleur, ils sont très affaiblis. De plus, la terre tourne autour du soleil comme une toupie penchée sur son axe : pendant la moitié du circuit (six mois), elle cache ses pieds au soleil, et pendant les six mois suivants, c'est la tête qui disparaît. A chaque pôle, l'année ne comprend donc en quelque sorte qu'un seul jour qui dure six mois suivi d'une longue nuit de six mois également.

On devine que l'hiver est particulièrement vigoureux dans ces régions de soleil pauvre, puisque l'hiver il n'y a plus *du tout* de soleil. Il n'est pas rare d'enregistrer des températures de 50 degrés au-dessous de zéro! L'hiver, toute la mer est *prise.* Elle commence à geler le long des côtes au contact de la terre plus froide. L'eau forme des *fleurs de glace,* petits cristaux qui flottent; c'est comme une bouillie glacée qui oppose une grande résistance à la marche des navires. Peu à peu ces cristaux se soudent, formant une couche d'abord mince et élastique, mais qui s'épaissit par en dessous et devient très dure : cette couche de glace, c'est la *banquise,* elle recouvre la plus grande partie de l'océan polaire. Les Anglais l'appellent le *pack.*

On a cru longtemps que la banquise pouvait atteindre jusqu'à 50 mètres d'épaisseur, mais à la suite d'observations nombreuses, on a reconnu que le maximum était de 7 mètres. Il n'est donc pas trop difficile, à quelqu'un se trouvant sur la banquise, de la percer et d'atteindre la mer afin d'y faire descendre des instruments de recherches scientifiques en même temps qu'une bonne ligne pour attraper du poisson...

La surface de la banquise n'est pas, comme on pourrait le croire, plate. Ceci est bien malheureux pour les explorateurs polaires : avec des traîneaux à chiens, seul mode de transport en ces régions, on filerait vite vers le pôle! Cette surface est, au contraire, déchiquetée, crevassée, boursouflée. En voici la raison : comme tous les corps, la glace *se dilate* quand la température augmente, *se contracte* quand la température diminue. Or elle se forme dès que la température approche de — 2 degrés et nous savons qu'au cours de l'hiver la température descendra jusqu'à — 50 degrés. La glace va donc souvent se contracter, formant des *crevasses* dans lesquelles l'eau viendra bientôt se congeler. Vous savez tous que l'eau augmente de volume en devenant glace (une carafe d'eau laissée à la fenêtre par une nuit de gel se trouvera cassée quand vous voudrez la reprendre le lendemain matin). Donc cette congélation va faire pression sur les côtés de glace, tout autour, et la glace ainsi poussée va se relever sur les bords des crevasses, formant des arêtes appelées *hummocks.* Vient la fin de l'hiver, la température passe de — 50 degrés à — 20, — 10, — 5; la banquise se dilate donc d'une façon importante, mais ne pouvant s'étaler comme elle le voudrait elle se gonfle, se casse, entasse des glaçons les uns sur les autres en formant des *toross.*

Un autre mouvement important de la banquise, c'est que dans son ensemble elle *dérive,* entraînée par les courants marins.

Cette fin d'hiver dans les régions polaires est un spectacle impressionnant, tragique. La glace commence d'abord à fondre près des terres, chauffées par le soleil, puis toute la banquise se disloque, en morceaux d'abord énormes, puis moins importants, c'est la *débâcle* : les glaces flottantes sont entraînées par le courant vers les régions tempérées. 20.000 kilomètres cubes de glace en morceaux ! Tout cela craque, se bouscule, éclate, se chevauche, et met des semaines et des semaines à s'user, à fondre.

Le merveilleux exploit de Papanine consiste à avoir « tenu » pendant huit mois sur la banquise! Les savants russes dérivèrent depuis le Pôle Nord vers les côtes sud du Groenland et la mer des Tempêtes, parcourant ainsi 2.000 kilomètres sur une glace de plus en plus instable!

Les glaçons détachés de la banquise ne sont pas les seules glaces flottantes que l'on puisse rencontrer dans les mers polaires. On y trouve aussi ces *icebergs,* « montagnes de glace ». Certains, en effet, sont énormes. Charcot, voyageant avec le *Pourquoi-Pas?,* dans l'Antarctique, en mesura un qui avait plus d'un kilomètre dans tous les sens et dont la hauteur, au-dessus de l'eau, atteignait 70 mètres! On en a même observé qui dépassaient de plus de 100 mètres le niveau de la mer. Or — mettez dans l'eau un morceau de glace, vous en ferez l'expérience — ce qui dépasse de l'eau est le dixième de la hauteur totale... Un si monstrueux glaçon pèsera donc plus d'*un milliard de tonnes*! Comment se forment les icebergs? La neige qui tombe en abondance sur les terres arctiques et antarctiques, se comprimant dans les vallées y forme, comme partout ailleurs, des glaciers. Mais ce sont des glaciers impressionnants : la couche de glace y atteint parfois 1.000 mètres d'épaisseur. Le poids du glacier l'entraîne vers la mer. Quand le front de glace atteint la mer et s'y enfonce, l'eau de mer, plus dense, le presse de bas en haut, la marée le secoue; des blocs de glace finissent par se détacher que les courants entraînent, eux aussi, vers les régions tempérées. Si l'un de vous, devenu marin et naviguant dans les mers froides, rencontre un glaçon et veut savoir si c'est un morceau de banquise ou d'iceberg, que fera-t-il? Tout simplement fondre le glaçon : la banquise étant de l'eau de mer glacée donnera de l'eau salée, l'iceberg provenant de la neige donnera de l'eau douce. Mais conseillons à ce futur navigateur de ne pas approcher trop près d'un iceberg. Vous avez entendu parler de la terrible catastrophe du *Titanic*; quelques années avant la guerre, « le plus beau bateau du monde » effectuant le trajet Southampton-New-York heurta, en pleine nuit, un iceberg — il y en a même dans l'Atlantique — et coula... Il est souvent dangereux de passer près d'un iceberg. Voici pourquoi : arrivés dans une eau de moins en moins froide ils fondent peu à peu, et c'est la partie baignant dans l'eau qui fond, bien entendu; elle se rétrécit, s'affine comme la pointe d'un sucre d'orge bien sucé! Puis à un certain moment, ce qui est au-dessus de l'eau devient plus lourd que le reste et l'énorme masse bascule sens dessus dessous... Si un navire se trouvait à proximité, il serait complètement écrasé.

Quand un navire aperçoit un iceberg il le signale par T. S. F. en indiquant nettement son emplacement et sa « marche ». Pour l'hémisphère Nord, les Américains ont organisé un service de défense contre icebergs : des canonnières, alertées, vont attaquer le géant de glace et par quelques obus bien placés, le réduisent à l'impuissance. Voilà peut-être le seul cas où des coups de canon peuvent sauver des vies humaines...

Bourn.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4 permettant de construire

L'AVION DU POLE

Reproduction exacte et volante est en vente au prix de — 16 francs franco — 15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100). 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

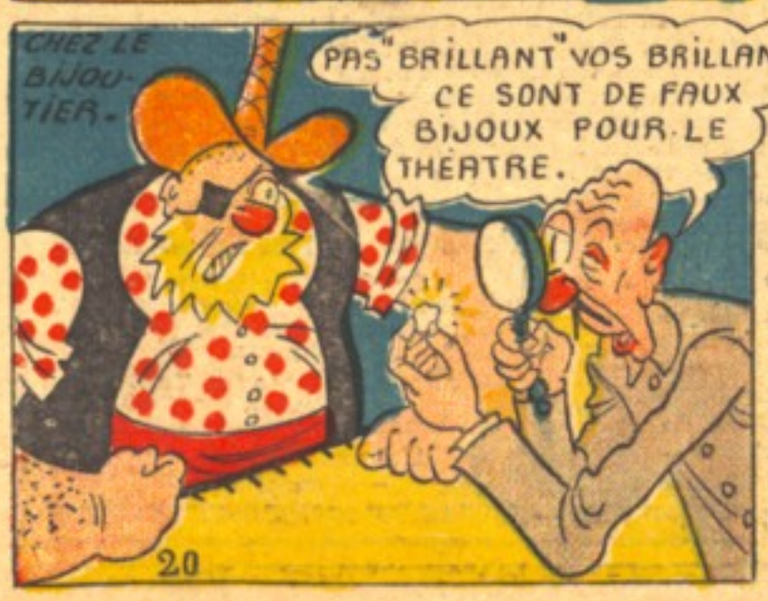
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.392.

TOTO ET TOUTOUNE

RESUMÉ: JACK-STRONG ET LES INDIGÈNES, PANTHÈRE NOIRE ET JAGUAR GRIS, SONT ARRIVÉS AUX ABORDS DE LA CITÉ MYSTÉRIEUSE QUE LE CRIMINEL MOERDER A BATIE AU CENTRE DE LA JUNGLE.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

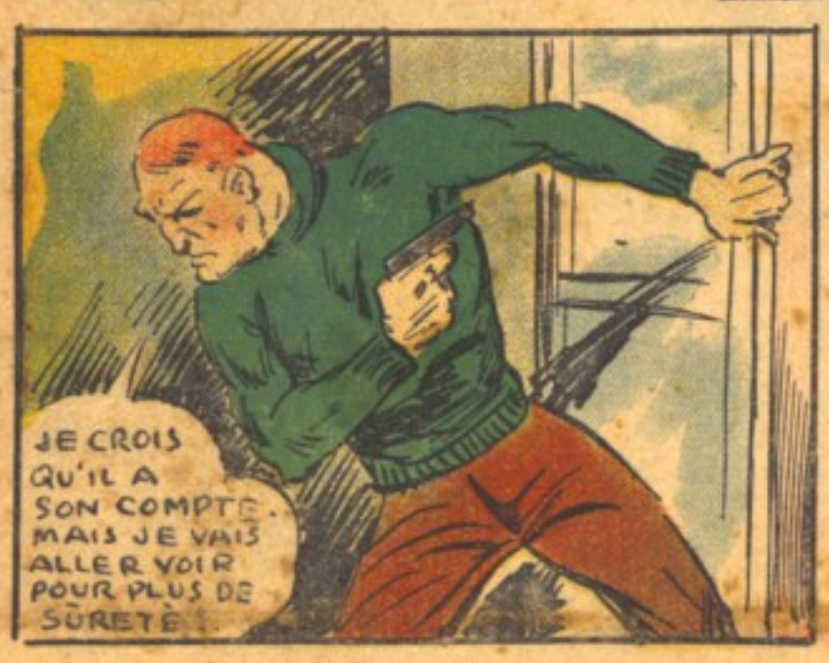


mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 124. JEUDI 14 AVRIL 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST EN LUTTE CONTRE UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. IL VIENT D'ÊTRE FAIT PRISONNIER PAR SES ENNEMIS, IL S'ÉCHAPPE D'UN PUITS DANS LEQUEL IL EST TOMBÉ ET LUTTE CONTRE UN CHIEN DANOIS.



Janot

...ers camarades,

Il y en a qui m'ont demandé de continuer de raconter la suite des aventures que j'ai eues avec mon ami Julot, l'autre été, dans la forêt, alors qu'on était partis en cachette de nos parents pour essayer d'arriver au centre de l'Afrique. C'est pourquoi je continue, cette semaine encore, à vous raconter nos terribles et véridiques aventures.

Je ne sais pas si vous vous rappelez que, la dernière fois, mon petit ami Julot avait jeté dans un étang un brave vieux monsieur qu'il prenait pour le roi de la Lune, l'ennemi mortel de Guigui Tonnerre. Mais le vieux monsieur s'est fâché, il a appelé un garde forestier et nous avons été nous réfugier au beau milieu de la forêt, sous un rocher, où nous nous sommes endormis. Quand nous nous sommes réveillés, il faisait presque nuit.

Nous sommes restés quelques minutes sans oser rien dire. Le vent était plus froid et Julot qui était tout nu, sauf son caleçon en vraie fausse fourrure de panthère, s'est mis tout d'un coup à claquer des dents, et puis il a dit :

— C'est épouvantable! Le roi de la Lune a eu raison du fils de Razant, mais je me vengerai, bien qu'il ait pris soin de signer une alliance avec le roi des Araignées vertes. Je suis persuadé qu'il va lancer contre nous une armée de guerriers volants avec un tank trois fois grand comme la tour Eiffel et des navires souterrains qui voyagent sous les rochers comme les sous-marins voyagent sous l'eau.

En entendant Julot recommencer à dire ses bêtises, je me suis mis franchement en colère. Je lui ai dit :

— C'est pas le moment de faire l'idiot. Nous sommes perdus au milieu de la forêt, il fait froid, nous avons perdu nos sacs avec nos provisions et tu es tout nu. Comment penses-tu que, maintenant, nous pourrons jamais réussir à arriver au centre de l'Afrique ?

A ce moment-là, ce pauvre Julot s'est bien rendu compte que j'avais raison et, tout d'un coup, j'ai vu que le fils de Razant avait les larmes aux yeux et qu'il avançait la bouche en avant comme quelqu'un qui va éclater en sanglots.

Tout de suite, j'ai commencé à lui taper dans le dos en lui disant :

— C'est pas si terrible que ça, tu verras bien qu'on s'en tirera.

Mais rien n'y a fait, Julot s'est mis à éclater tout à fait en larmes; il se mouchait avec ses doigts puisqu'il avait laissé son mouchoir dans son pantalon, et il disait :

— Maman! Maman!... Je voudrais bien être à la maison! Je suis sûr que, cette nuit, si nous ne retrouvons pas notre chemin, les loups vont nous dévorer!

J'ai essayé de réconforter le fils de Razant qui, vraiment, n'était pas brillant avec son caleçon déchiré par le chien qui l'avait mordu et je lui ai prêté ma veste pour le réchauffer.

Pendant ce temps-là, la nuit était presque tombée et des chauves-souris se mettaient à sortir des rochers et à voler autour de nous. Voilà Julot qui les aperçoit et qui, tout d'un coup, se met à crier :

— Au secours! Au secours! Je suis sûr que ce sont des vampires. Ils vont nous sucer le sang!

Et, comme j'étais en train de le rassurer, au fond de la forêt, nous avons entendu un cri qui faisait : « Hou! Hou! Hou! »

— Un tigre! se met à crier Julot.

Mais moi, quand j'étais tout petit, j'ai vécu à la campagne avec ma pauvre maman, j'ai pu le rassurer : c'était pas un tigre, parce que d'abord y a pas de tigres dans la forêt de Chantilly, et puis, aussi parce que les tigres, j'en ai entendus dans les ménageries, ça fait un tout autre bruit. Non! c'était sûrement un chat-huant, espèce de chouette, quoi! Autrefois, y avait un oiseau comme ça dans le grenier de la ferme; ça pousse des vilains cris toute la nuit, ça a des grands yeux qui brillent quand on va dans la grange avec des lanternes et ça fait peur. Mais, à part ça, y a pas plus gentil animal qu'une chouette! Ça mange les souris, les rats et tous les méchants petits animaux qui dévorent les récoltes.

— Mais si! Mais si! disait Julot, je suis sûr que c'est un tigre!

Il s'est mis à claquer des dents. C'était plus maintenant parce qu'il avait froid, mais surtout parce qu'il avait peur.

Moi, j'ai bien réfléchi et j'ai pensé que la seule chose à faire était de redescendre vers l'étang. Là, Julot pourrait retrouver ses vêtements et on trouverait de quoi manger.

Nous nous sommes levés et nous avons commencé à marcher. Mais, d'avoir dormi, on ne savait plus du tout par où on était arrivé. On savait bien qu'on avait commencé à monter une côte, redescendu, marché à plat, mais on ne savait plus où se trouvait la côte. Pendant ce temps-là, la nuit tombait très vite. Julot, qui marchait pieds nus, s'était écorché le talon après une grosse pierre et boitait un peu. Partout, maintenant, on entendait les cris des chouettes et ce n'était pas gai du tout. Maintenant, il faisait si nuit qu'on ne pouvait même pas lire les écriteaux qui se trouvaient aux croisements des chemins et, d'ailleurs, ces écriteaux ne nous apprenaient rien puisqu'on ne savait ni le nom de l'étang où Julot avait laissé ses vêtements, ni où il se trouvait. Partout on arrivait à des carrefours, avec des tas et des tas de chemins dans toutes les directions et jamais on ne savait lequel prendre. Les étoiles brillaient maintenant dans le ciel, mais c'était bien là notre chance, la lune était pas levée et, dans une forêt, vous ne pouvez pas vous imaginer comme il peut faire nuit. Dans une chambre sans lumière, c'est déjà très sombre et on y a très peur. Eh bien ça n'est rien à côté d'une forêt, car une forêt, il fait si noir qu'on ne voit pas où on pose les pieds et on a toujours peur de tomber dans un précipice. On ne savait vraiment pas où on était, si bien que, laissant mon petit camarade — qui n'était plus le fils de Razant, mais un pauvre malheureux petit Julot — sangloter, assis sur le bord du chemin, je décidai de faire comme le Petit Poucet et de monter en haut d'un arbre pour voir si je n'apercevais pas quelque chose de très loin. Je sais très bien monter aux arbres et celui que j'avais choisi n'était pas difficile : il avait des branches dans le bas comme une échelle. Quand je suis arrivé tout en haut, j'ai senti mon cœur battre parce que j'ai cru voir une grande lumière. Mais ça n'était pas une lumière : c'était la lune.

Je vous dirai, dans un prochain numéro, comment nous avons pu réussir à sortir de la forêt.

Je vous serre la main à tous et à toutes.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Jean Montigue, Gagny : J'attends tes charades et je te remercie des souhaits que tu formes pour que *Mon Camarade* devienne le premier journal d'enfants. — *Henri Poslaniec*, Dugny : Je n'ai malheureusement pas pu publier ton téléphone et je ne crois pas que nous puissions faire paraître un *A B C du Patin à roulettes*, car c'est une matière pour laquelle nous n'avons pas de spécialiste. Je regrette autant que toi de n'avoir pas pu faire un numéro spécial de *Mon Camarade* pour Noël, mais nous ne sommes pas encore assez riches pour cela. Merci de tes amusements. — *Yvonne Paruaigiani*, à Stains : Je te remercie de nous avoir signalé la tricherie d'une de nos lectrices. Elle sera éliminée du concours.

Les Aventures de LAZARILLE DE TORMÈS

par HURTADO DE MENDOZA et H. LUNA

Résumé. — *Après de multiples aventures, le vagabond Lazarille de Tormès s'est fait ermite.*

Chapitre XXX. — COMMENT LAZARILLE SE FIT ERMITE.

(suite)

Je lui demandai encore s'il me laissait son unique et légitime héritier; il dit oui. Je poursuivis s'il ne confessait pas que ce qu'il pouvait posséder, il me le devait pour les agréables services et plaisirs qu'il avait reçus de moi; il dit encore oui. Là, j'eusse souhaité que c'eût été le dernier accent de sa vie; mais comme je vis qu'il lui restait encore quelque peu d'haleine, afin qu'il ne l'employât point à mon désavantage, je poursuivis mes demandes, faisant en sorte qu'un de ces pasteurs écrivît tout ce qu'il disait, ce qu'il fit sur une muraille avec du charbon, parce qu'il n'avait ni écritoire ni plume. Je lui dis s'il voulait que ce pasteur signât pour lui ce qu'il avait dit, puisqu'il ne le pouvait faire lui-même, et il mourut en disant toujours : Oui, oui.

Nous donnâmes ordre pour l'ensevelir, faisant une sépulture dans son jardin, le tout à la hâte, parce que j'avais peur qu'il ne ressuscitât. Je priai les pasteurs à goûter, mais ils me remercièrent à cause que c'était l'heure qu'ils devaient repaître leurs troupeaux. Ils s'en allèrent donc, après m'avoir témoigné le regret qu'ils avaient de ma douleur.

Je fermai la porte de l'ermitage et, regardant partout, je trouvai un grand vaisseau de bon vin, et un autre d'huile, deux cruches de miel, deux cochons, force chairs salées, et quelques fruits secs.

Tout ceci me plaisait extrêmement, mais ce n'était pas encore ce que je cherchais. Je trouvais ses coffres pleins de linge et, au coin d'un, un habillement de femme. Cela me rendit tout surpris, et plus encore de voir qu'un homme aussi prévoyant fût sans argent. J'eus l'intention d'aller à sa sépulture lui demander ce qu'il en avait fait. Mais il me sembla qu'après le lui avoir demandé, il me répondit : « Ignorant, penses-tu qu'étant dans un lieu désert sujet aux voleurs et aux brigands, je le dusse tenir dans un coffre en danger de perdre ce que j'aimais le plus que ma vie? »

Cette inspiration, comme si je l'eusse véritablement reçue de sa bouche, me fit chercher par tous les coins, et n'y trouvant rien, je considérai si j'avais à cacher de l'argent en ce lieu, où est-ce que je le cacherais, afin qu'aucun ne le trouvât, et je dis en moi-même que ce serait en cet autel. Je m'en approche, et, étant le devant de l'autel, qui était de terre cuite au soleil, je vis alors une petite fente de la grandeur d'une réale; le sang commença à me bouillir, et le cœur à palpiter.

Je pris une bêche, et en moins de deux coups, je jetai la moitié de l'autel par terre et découvris les reliques qui y étaient ensevelies. Je trouvai un pot tout plein d'argent, que je comptai, et trouvai qu'il y avait six cents réales.

Le contentement d'avoir trouvé cet argent fut si grand que j'en pensai mourir de joie. Je le tirai de l'autel, et fis un creux hors de l'ermitage, où je l'enterrai, afin que, si l'on me voulait tirer de là, je trouvasse dehors ce que j'aimais le mieux.

...Je trouvai un pot tout plein d'argent, que je comptai...

Cela fait, je pris l'habit du défunt ermite, et m'en allai dans la ville avertir le prieur de la confrérie de ce qui s'était passé, n'oubliant pas à raccommoder l'autel, comme il était auparavant.

J'y trouvai assemblés tous les confrères d'où dépendait cet ermitage qui était de l'invocation de Saint-Lazare, d'où je conjecturai un bon augure pour moi.

Comme les confrères me virent déjà chenu, et l'aspect vénérable, qui est ce qui importe le plus en telles charges, encore qu'ils fissent quelques difficultés sur ce que je n'avais point de barbe, comme il n'y avait pas longtemps que je me l'étais rasée, elle n'était pas encore revenue, ce nonobstant, voyant par le rapport des bergers que le défunt m'avait fait son héritier, ils me donnèrent la provision de la chapelle.

Je me souviens, à propos de barbe, d'une chose que me dit autrefois un moine, qu'en sa religion ni aux autres plus réformées, ils ne faisaient supérieur aucun qui ne fût barbu, tellement qu'il arrivait souvent qu'on en excluait les plus capables, à faute de barbe, et qu'on en élisait d'autres moins habiles, pourvu qu'ils eussent de la barbe, comme si le bon gouvernement dépendait du poil, et non de l'entendement mûr et solide.

Ils m'avertirent de vivre avec le bon exemple et réputation que mon prédécesseur avait acquise, étant telle que tous le tenaient pour un saint. Je leur promis de vivre comme un hercule.

Ils m'avertirent que je ne demandasse point l'aumône que les mardis et les samedis, parce que, si je le demandais les autres jours, les frères mendiants me châtieraient.

Je leur promis de faire tout ce qu'ils m'ordonnaient, et leur dis particulièrement que je n'avais point d'envie de me mêler avec eux, parce que j'avais éprouvé déjà en partie ce qu'ils savaient faire.

Je commençai à demander l'aumône par les portes, avec un ton bas, humble et dévot, comme je l'avais appris à l'école de l'aveugle. Je faisais cela, non par nécessité, mais parce que c'est l'usage et la coutume des mendiants, qui tant plus ils ont, tant plus ils demandent et avec plus de plaisir.

Ceux qui m'entendirent demander pour la lumière de Saint-Lazare ne connaissant point la voix, sortirent aux portes pour me voir, et, s'étonnant de voir un autre ermite, ils me demandèrent où était le père Anselme (car ainsi se nommait le bon ermite défunt), je leur répondis qu'il était mort.

Les uns disaient : « Dieu lui fasse paix, il était si bon! » Les autres : « Son âme jouit maintenant de l'éternelle félicité. » Ceux-ci : « Béni soit celui qui menait une telle vie; en six ans, il ne mangea chose qui fût chaude. » Ceux-là disaient qu'il se nourrissait de pain et d'eau.

L'une d'elles me demanda ce que j'avais fait de son habit. Je lui dis que c'était celui même que je portais. Elle tire ses ciseaux et, sans dire ce qu'elle voulait faire, commence d'en couper une pièce du premier bout qu'elle trouva, disant : « Ne nous étonnez pas, mon frère, si je veux avoir quelques reliques de ce bienheureux; je vous payerai le dommage que j'ai fait à votre habit. »

Tant de gens accouraient pour voir son sépulcre, que l'ermitage en était toujours plein, tellement qu'il fut nécessaire de le tirer de la terre pour le mettre au-dessous

d'un petit couvert qui était devant l'ermitage. Dès lors je ne demandai plus pour la lumière de saint Lazare, mais pour celle du bienheureux Anselme.

Comme j'allais un jour mendiant par la rue, car, par la ville je n'osais demander pour le bienheureux Anselme, je fus à une porte, et demandant comme aux autres, j'ouis qu'on me demandait : « Père, pourquoi ne montez-vous pas? Quelle nouveauté est ceci ? » Je montai, et au milieu du degré qui était un peu obscur, je trouvai des femmes dont les unes se pendaient à mon col, les autres me prenaient les mains, me demandant pourquoi elles ne m'avaient pas vu depuis dix jours.

Quand elles me virent le visage, à la clarté des fenêtres, elles demeurèrent toutes ébahies, se regardant l'une l'autre sans parler et elles se mirent tellement à rire qu'il semblait qu'elles fussent devenues folles.

Elles me demandèrent enfin : « Le père Anselme n'est-il pas bien? — Bien, répondis-je, rien ne lui fait mal, car il y a aujourd'hui dix jours qu'il est mort. »

Quand elles entendirent cela, elles se mirent à pleurer très fort. L'une disait : « Que ferai-je sans frère? », L'autre : « Sans mon fils ? » Une autre : « Comment nous as-tu laissées, sans avoir pensé à nous! »

Quand les eaux de ce grand déluge eurent un peu cessé, elles s'informèrent à moi, comment et de quoi il était mort. Je leur racontai, et le testament qu'il avait fait, me laissant son légitime héritier.

Ces mots furent le pis de tout, les larmes se tournèrent en fureur, les plaintes en menaces. « Vous êtes le meurtrier qui l'avez tué pour voler son bien, et si vous ne nous donnez son bien, nous vous ferons pendre, et si la justice ne le fait, il y a ici des épées et des poignards pour vous ôter mille vies, si vous en aviez autant. »

Le soir même, elles envoyèrent à l'ermitage un chariot sur lequel elles emportèrent tout le butin. Elles ne laissèrent même pas le linge de la chapelle, ni les vêtements. Elles ne me laissèrent qu'une pauvre petite paillasse pour me coucher comme un chien. L'une me demanda si je savais où était le trésor, je répondis que non, alors elle me prit par la main afin que nous le cherchassions ensemble. Elle me mena par tous les coins et les cachettes de l'ermitage, sans oublier le marchepied de l'autel, et comme elle vit qu'il avait été raccommodé depuis peu de temps, elle en conçut un mauvais soupçon. Elle me questionna, me disant: « Dis-moi où est l'argent que nous fassions un bon repas ensemble. » Je niais toujours que je susse où était l'argent. Elles allèrent autour de l'ermitage et quand nous fûmes au lieu où j'avais caché l'argent, elle appela sa mère, lui disant qu'elle le cherchât dessous une pierre que j'avais mise. Sa mère trouva l'argent et je pensais trouver ma mort tant elles me battirent.

Je continuais alors à demander la charité et ceux qui avaient coutume de me donner me trouvant si changé, crurent tout bonnement que cela provenait des austérités et de la mauvaise nourriture dont je vivais. Ma façon de m'habiller (étant couvert de haillons) faisait tant d'impression sur le cœur des âmes charitables qu'elles m'en donnèrent davantage, et chacun vantait mon humilité et se recommandait à mes prières.

Je continuai ainsi ma manière de vivre en bon ermite, voyant que c'est la meilleure vie : on se promène, on boit, on mange sans inquiétude de la vie du lendemain, et j'assure que l'on ne peut vivre plus agréablement.

P. S. — Lazarille mourut quelques années après avoir écrit les Mémoires de sa vie, et il fut enterré en la chapelle de son ermitage. La vie contemplative qu'il menait était si austère, qu'on lui fit dresser un tombeau sur lequel on lit encore l'épigramme suivant :

CI-GIT
Frère Lazare Gonzales,
surnommé de TORMÈS,

qui, après avoir fait sur le théâtre de ce monde, les personnages de Garçon d'Aveugle, Valet de Curé et de toutes sortes de Maîtres, Marchand d'eau, Crieur public, Marchand aux Indes, Monstre marin, Crocheteur, Écuyer, etc.,

Mourut ermite le 12 septembre 1540, âgé de 39 ans, 5 mois et 11 jours.

FIN

POUR RIRE UN PEU

Calino est toujours timide et gaffeur. Il rencontre sur les boulevards une dame de ses relations qu'il n'a pas vue depuis six ans : « Oh! bonjour, madame; que je suis heureux de vous voir. — Moi aussi, cher monsieur, il y a, en effet, bien longtemps; me trouvez-vous changée? — Oh! oui, très. — Vraiment ? » Enlaidie ? — Oh! non, madame, vous ne pouviez changer qu'en mieux! »

o

M. et Mme X..., jeunes Parisiens en promenade à la campagne, s'arrêtent devant un pré où s'ébattent de jeunes veaux. « Je me demande pourquoi, dit monsieur, le fait d'être traité de veau est une injure? Car, enfin, regarde-les, ils sont bien gentils... — Ils ne sont pas aussi gentils que leur prix, réplique Mme X..., qui n'oublie pas qu'elle est une bonne ménagère; à 20 francs la livre... »

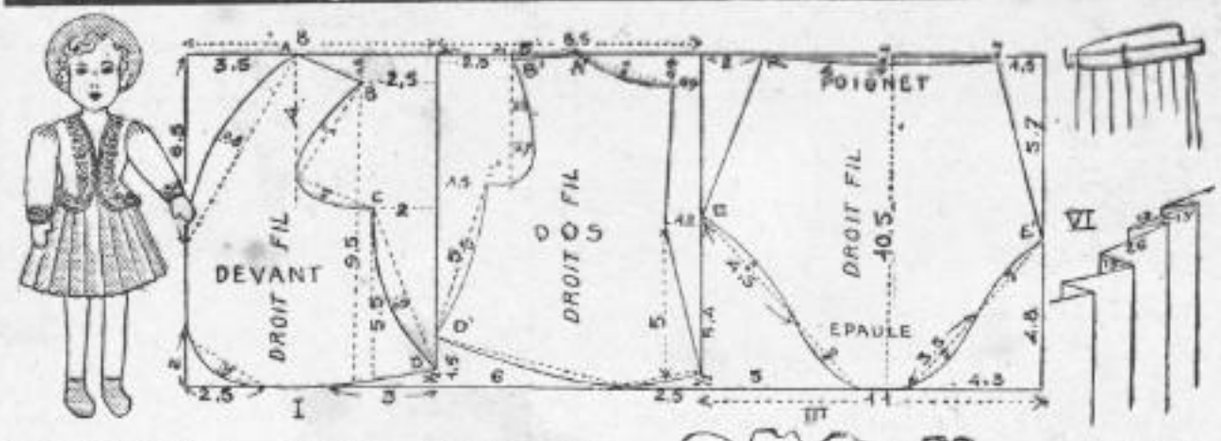
o

Un jeune homme se présente chez un professeur de musique. « Je veux apprendre à jouer. — Mais, de quel instrument? lui demande le professeur. — Ça m'est égal, pourvu que je fasse beaucoup de bruit. Je veux que mon voisin du dessus déménage, je voudrais son appartement... »

o

Chez le juge de paix. — Un jeune porteur de journaux, gavroche toujours gai et rieur, est emmené chez le juge de paix, car un digne monsieur s'est plaint d'avoir été traité par lui de « tête d'idiot. » « Reconnaissez-vous avoir traité monsieur de tête d'idiot? — Je ne m'en souviens pas, m'sieu le juge, mais je vous dirai que plus je le regarde, plus cela me semble possible... »

Le coin des Fillettes



VESTE ET JUPE

Et voici un petit costume que nous compléterons dans le prochain numéro consacré à Toutoune, par un corsage, un chapeau, etc.

Cette « petite veste » n'est pas compliquée si vous établissez déjà très bien le patron, trois fois comme le dessin du journal, en suivant les dimensions qu'il vous donne. Il vous faut 12×34 cm. de tissu pour la veste; du lainage fin sera bien.

Mettez votre tissu double et dessinez chaque morceau séparément en laissant autour de chaque dessin 7 à 8 mm. pour les coutures, qui ne sont pas comprises ici, et coupez à ces 7 à 8 mm. du trait. Vous avez chaque morceau deux fois. Réunissez d'abord les deux dos par une couture simple que que vous ouvrez à l'intérieur et dont vous surfilez les côtés. Puis, unissez les devants au dos, épaules A B à A' B', côtés C D à C' D' par des coutures anglaises. Fermez les petites manches par une couture anglaise. Fixez le point E au point C du corps pour bâtir le dessous et froncez tout le surplus du dessus sur l'épaule, ce qui vous donnera l'ampleur, la carrure à la mode. Le point E, couture d'une manche, doit toujours être sur l'avant de la couture du corsage.

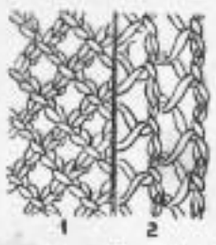
Pour épingler, bâtir et coudre la manche au corsage, on travaille à l'intérieur, c'est-à-dire du côté de la manche (au point arrière), afin de mieux répartir l'ampleur des fronces. Ourlez tout le reste du tour, les poignets et faites, au point de chaînette les fleurettes en bordure (fig. IV). Sur un fond très clair, beige, gris clair, fleurs bleu outremer, cœur jaune avec un point rouge, boutons rouges, feuilles et calices verts.

CHAINETTE. — Se fait de haut en bas (fig. V). On pique l'aiguille comme pour faire un point devant; avec le pouce gauche on maintient le fil qui forme une bouclette; repiquant l'aiguille en arrière dans la bouclette précédente on la fait ressortir dans celle formée avec le pouce.

JUPE. — Elle est très simple. C'est une bande droit fil de 15×72 cm. ourlée au bas (1 cm.), puis plissée comme l'indique le croquis VI. Les plis, bâtis, puis repassés, sont ensuite pris en haut dans une bande droit fil à cheval, cousue dedans, rabattue à l'intérieur de 3×24 cm.; donc finie de 1×23 cm. 1/2. Faites-en dépasser une extrémité de 1 cm. 1/2 qui croisera dessous et supportera les brides plates où viendront s'accrocher les agrafes du côté opposé.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

PREMIER POINT TURC (8). — Très pratique pour rehroder en écossais. Parce que trous bien marqués. Tricot solide, d'une bonne tenue. Montez un nombre de mailles divisible par 3. Faire d'abord un rang à l'envers. 1er *rang* : 1 jeté, lever à l'endroit 1 maille sans la tricoter (c'est-à-dire glisser une maille de l'aiguille de gauche sur celle de droite), tricotez à l'endroit les 2 mailles suivantes; rabattre la maille levée sur ces 2 mailles. — 2e *rang* : toutes les mailles à l'envers. — 3e *rang* : commencez par 2 mailles endroit et ensuite continuez comme le 1er rang. — 4e *rang* : toutes les mailles à l'envers. — 5e *rang* : commencez par 1 maille endroit et ensuite comme le 1er rang. — 6e *rang* : toutes les mailles à l'envers et reprendre au 1er rang. Comme vous voyez, ce point s'exécute toujours de la même façon mais avec un décalage marqué sur 3 rangs, ce qui permet d'avoir un tricot en diagonales. Attention aux diminutions et augmentations.



TIMBRES

I. — TIMBRES CHINOIS

C'est seulement en 1878 que les premiers timbres chinois ont été émis. Les timbres chinois offrent à la lecture beaucoup moins de difficulté que les timbres japonais car ils portent toujours, en plus des caractères chinois, des chiffres européens ou même des indications en langue anglaise.

1878

En 1878, la monnaie en usage était le taël qui se subdivisait en 100 candarins. Depuis 1895, cette monnaie a été remplacée par un dollar chinois qui se subdivise, comme le dollar américain, en 100 cents.

Le premier timbre chinois (1878) était un timbre dentelé qui existait en 3 valeurs : 1 candarin, vert, 3 candarins, vermillon et 5 candarins, jaune. Ces timbres représentaient le dragon, emblème de la Chine. Leur prix actuel varie entre 75 et 25 francs selon les valeurs et les oblitérations.

1894

Le dragon chinois continua de figurer sur la presque totalité des timbres-poste tant que dura l'empire de Chine. Une exception de cette époque est pourtant le 24 cents, rouge, émis en 1895, pour commémorer le 60e anniversaire de l'impératrice douairière et qui représente dans un cadre orné de lettres chinoises, des bateaux sur l'Océan. Le prix de ce 24 cents est de 30 francs, neuf, et 25, oblitéré.

1909

En 1909, d'autre part, pour commémorer le premier anniversaire du règne de l'empereur Hsuan Tung, était émis un timbre qui représentait l'effigie ronde du Temple du Ciel à Pékin. Ce timbre existe en 3 valeurs et son prix actuel varie entre 1 franc et 2 fr. 25. L'empereur Hsuan Tung faisait bien de se dépêcher de commémorer les anniversaires de son règne, car, en 1912, une révolution devait établir la République chinoise.

RÉSUMÉ. — *Louise Lacombe a été enlevée par Premior et enfermée sur le Causse Méjean, à* La Citerne, *propriété des frères Antoine et Charles Veziers. Jambe-de-Bœuf, mari de Louise et Pierrot Lancry, quatorze ans, essayent de pénétrer dans* La Citerne *par des grottes secrètes. Fil-de-Fer, resté dehors, est réveillé par une étrange créature.*

Chapitre XLI. — JAMBE-DE-BŒUF SORT DE TERRE

— Me fais pas de blagues, Fil-de-Fer, j'ai pas le courage de rire...

La panique qui avait saisi le Parisien à la gorge s'évanouit d'un coup quand il reconnut la voix tranquille et lasse de Jambe-de-Bœuf qui lui répondait.

Reprenant son sang-froid, Fil-de-Fer examinait l'animal boueux qui se tenait devant lui. Il avait fallu qu'il fût réveillé en sursaut pour qu'il ne comprît pas que cette créature n'était autre que son ami Jambe-de-Bœuf caché sous une carapace de boue gluante et liquide qui l'enfermait comme une gangue... Le géant avait dû tomber dans quelque marécage souterrain, s'engloutir dans un océan de boue liquide. Il sortait de terre dégouttant de boue, comme dégouline un chien qui sort de l'eau...

— Mais où est Pierrot? demanda Fil-de-Fer.

— Je ne sais pas... Je ne sais même pas s'il est encore en vie. Je crains qu'il se soit noyé. Ces grottes sont un cauchemar... J'ai cru y devenir fou... J'ai perdu ma lanterne. Nous ne retrouverons jamais Louise par là. J'ai froid, j'ai faim...

Fil-de-Fer s'était mis debout d'un tour de reins. Il avait sorti des sacs de tourisme qu'il avait rangés la veille au soir près de l'endroit où il s'était endormi, un petit réchaud à alcool. Il l'allumait, obligeait Jambe-de-Bœuf à se chauffer les mains à sa petite flamme...

— Quelle dommage qu'on ne puisse pas allumer du feu!... Mais bois toujours cela mon brave vieux.

On aperçut soudain les dents blanches de Jambe-de-Bœuf émerger du bloc de glaise qui lui servait de visage. Le colosse buvait, à la gourde d'aluminium que lui tendait son ami, une forte rasade de rhum. Fil-de-Fer força Jambe-de-Bœuf à se déshabiller, mais sous la combinaison, la peau était, elle aussi, couverte d'une boue qui collait. Le géant s'était enveloppé dans une couverture. Il se sentait peu à peu mieux réchauffé par l'alcool, plus sec. Et répondant aux interrogations anxieuses de Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf raconta ses aventures souterraines.

Le colosse avait d'abord suivi avec Pierrot une sorte de long corridor irrégulier, en pente très forte, qui était comme un lit de torrent souterrain et desséché. Des pierres tombées, de larges dalles, obstruaient souvent leur route, et c'est au prix de difficultés énormes qu'ils avançaient. Puis la voûte souterraine s'était élevée. Le sol, toujours en pente, était maintenant recouvert d'une terre glaise humide sur laquelle ils glissaient. Les chutes étaient fréquentes, et c'est là que les deux amis avaient commencé à se sentir recouverts d'une carapace de boue gluante et collante.

Puis le couloir s'était à nouveau rétréci. Il avait fallu se mettre à quatre pattes, ramper dans l'argile molle. Les ténèbres étaient profondes. Le silence total, complet.

Soudain, Pierrot qui rampait le premier avait annoncé à son ami qu'il se trouvait au bord d'un précipice, d'un gouffre, dont il ne pouvait évaluer la profondeur car la lampe à acétylène ne réussissait pas à percer complètement les ténèbres.

Pierrot avait détaché des cailloux de la masse d'argile. Il les avait jeté dans le vide. A cet endroit, le corridor était assez large pour que les deux amis puissent se tenir côte à côte. Ils prêtaient l'oreille, ils entendaient les pierres tomber sur un plancher de roches, avec un bruit sec. Le gouffre n'était pas très profond.

Jambe-de-Bœuf enleva la corde qui lui entourait la ceinture, il y attacha sa lanterne, et la laissa lentement descendre dans le vide. Après six ou sept mètres la lampe se posa sur une dalle de rochers, éclairant autour d'elle une grotte où l'on apercevait confusément les piliers blancs des stalagmites qui montaient du sol et des stalactites qui pendaient du plafond rocheux.

Un rocher émergeait de l'argile du couloir. Les amis y fixèrent solidement leur corde. Pierrot descendit le premier dans l'ombre. Son corps se balançait dans le vide et allait parfois, dans ses oscillations, heurter la falaise rocheuse. Il toucha le sol. Puis Jambe-de-Bœuf descendit à son tour. Ils laissèrent en place derrière eux la corde qui leur permettait de revenir vers l'air libre, à leur retour.

Ils se trouvèrent alors dans une salle à stalactites dont la voûte était si haute qu'ils n'en pouvaient voir le sommet. Ils s'avancèrent à travers la forêt de pierre des stalagmites, suivant une sorte de lit de ruisseau sec bordé de part et d'autre de hauts piliers blancs. Et soudain Pierrot qui marchait le premier poussa un cri. Il venait, sans s'en rendre compte d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. L'eau était si claire, si pure, si calme, dans cet abîme souterrain, qu'il était presque impossible de la distinguer de l'atmosphère de la grotte. Les amis arrivaient dans une sorte de lac souterrain autour duquel les stalactites cessaient.

La clarté de l'eau avait permis aux deux explorateurs de distinguer dans l'eau du lac, entre des gouffres noirs, une sorte de chaussée rocheuse, sur laquelle ils s'étaient engagés à pas comptés. L'eau montait au fur et à mesure qu'ils s'avançaient et Pierrot qui eut bientôt de l'eau jusqu'aux aisselles dut confier son sac à Jambe-de-Bœuf qui le portait sur sa tête. Ils craignaient de ne pouvoir poursuivre leur chemin lorsqu'ils étaient arrivés sur une plage de sable jaune qui leur avait permis de remonter, en pente assez rapide, vers l'autre rive de l'étang.

A partir de cet endroit ils avaient à nouveau suivi un lit de ruisseau à sec. La voûte baissait maintenant à chaque pas. Ils durent bientôt ramper. Cette fois-ci ils ne se trouvaient plus dans un couloir d'argile moite et glissante, mais entre deux dalles de dur calcaire blanc, poli par les eaux qui devaient couler là durant la saison des pluies. Çà et là des colonnes de calcaire rétrécissaient encore le passage. A un endroit où Pierrot n'avait pu passer que difficilement, Jambe-de-Bœuf dut, pour poursuivre son chemin, briser, à coups de marteau, une de ces colonnes qui sont faites d'une stalactite et d'une stalagmite qui étaient soudées depuis des milliers d'années. Puis l'étroit passage s'abaissa encore. Si Pierrot passait avec une relative aisance, Jambe-de-Bœuf sentit bientôt sa poitrine comme écrasée entre les deux blocs de calcaire. Et soudain, dans le silence de la grotte un bruit étrange, terrifiant, s'éleva.

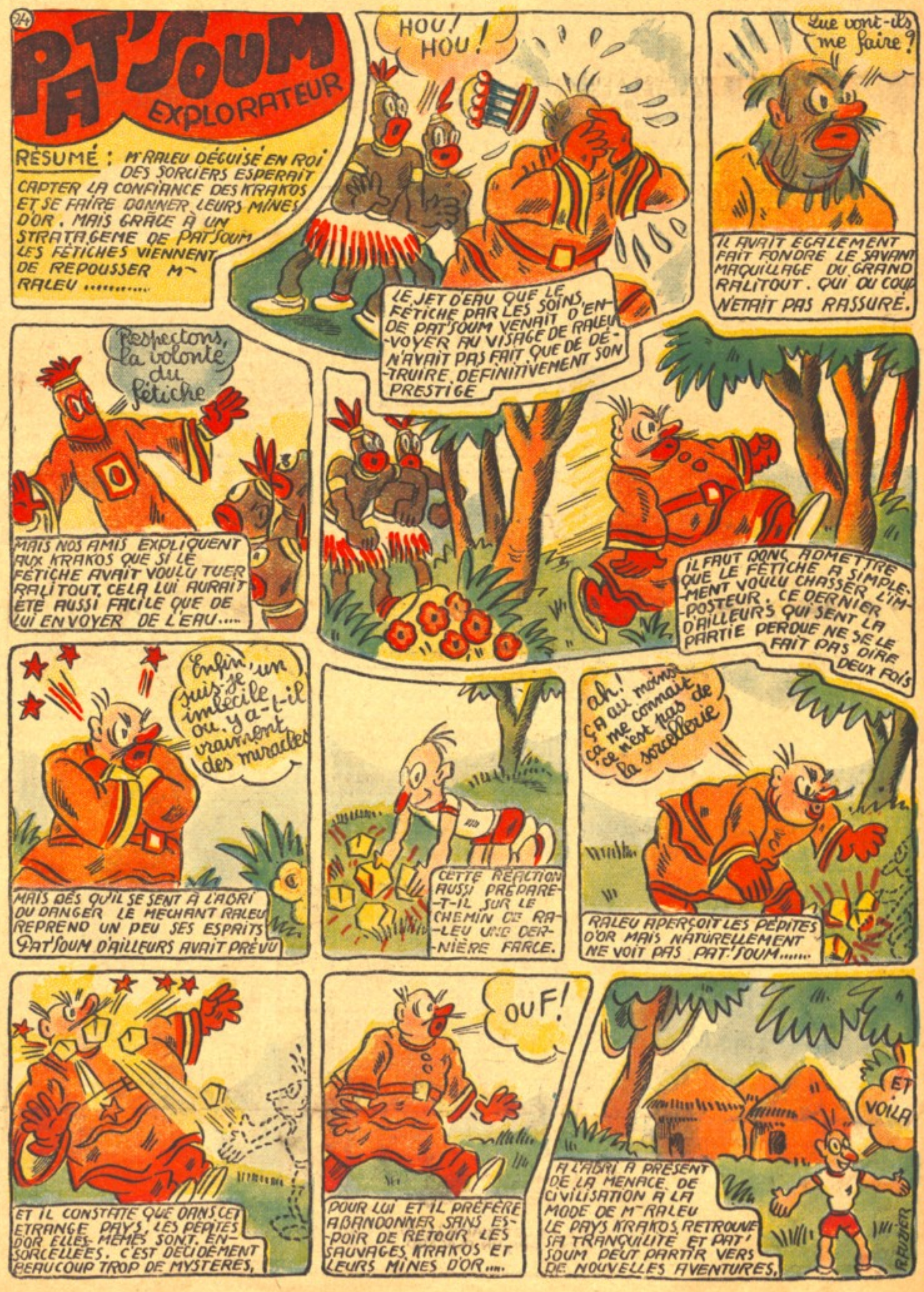
C'étaient des espèces de coups sourds, précipités comme une galopade d'animaux, mais d'animaux qui n'auraient jamais posé qu'un pied à la fois sur le sol. Ce bruit était si fort qu'il faisait vibrer la roche sur laquelle Jambe-de-Bœuf était étendu. Il cria pour demander à Pierrot s'il n'entendait rien. Le jeune garçon était couché sur le ventre, à quelques mètres devant le colosse. Pierrot répondit qu'il n'entendait pas un bruit.

Et soudain Jambe-de-Bœuf comprit que c'étaient les battements du cœur de Pierrot qui lui semblaient, dans le silence de la grotte, être devenus le bruit d'une cavalcade. Pierrot avait la poitrine collée contre la roche, une roche creuse sans doute, et celle-ci amplifiait le bruit de son cœur comme aurait pu le faire un immense haut-parleur...

Fil-de-Fer ne fut pas surpris de ce que lui racontait son ami. Pierrot, la veille, lui avait fait lire la description d'une semblable aventure racontée par un célèbre explorateur de grottes, Norbert Casteret.

Rien n'est plus fatigant que de ramper. Quand ils eurent enfin passé ce détroit de la grotte, ils avaient dû se reposer, manger un peu. La voûte était maintenant plus haute. Ils avançaient debout, sans difficultés, et arrivèrent à un carrefour. Deux couloirs s'ouvraient là. L'un, très large, continuait presque horizontalement. L'autre, plus étroit, descendait en pente assez raide. En se penchant sur ce dernier ils entendirent un bruit de cascade. Ils décidèrent de se partager la besogne. Jambe-de-Bœuf explorerait le corridor du haut, Pierrot prendrait l'étroit passage où bruissait la cascade. Ils devaient se retrouver au carrefour, leur exploration terminée, trois quarts d'heures après.

L'exploration de Jambe-de-Bœuf n'avait pas duré un quart d'heure. Son couloir se terminait en cul-de-sac, arrêté par une paroi rocheuse. Le colosse était retourné au carrefour, il y avait longtemps attendu Pierrot, puis il s'était décidé à aller à sa rencontre. Il avait été bientôt arrêté par un détroit qu'il n'avait pu, malgré tous ses efforts, traverser. Il avait pu cependant passer sa tête par une fissure, et grâce à sa lanterne, apercevoir une petite grotte ronde, sans aucune issue, au fond de laquelle bruissait et bouillonnait une eau noire et qui paraissait sans fond... Et Jambe-de-Bœuf avait été pris de terreur. Si Pierrot, plus mince, avait pu sans aucun doute traverser le détroit, n'avait-ce pas été pour se noyer dans cette eau noire et bouillonnante? Il attendit longtemps, cria. Mais seul l'écho des profondeurs lui répondit. L'eau noire



vibrait et bouillonnait comme une marmite. Gardait-elle dans son sein le cadavre de Pierrot? Jambe-de-Bœuf se décida à remonter pour demander du secours à Fil-de-Fer. Mais si la descente avait été difficile, la remontée fut effroyable. Là où il n'avait eu qu'à se laisser glisser pour descendre un corridor d'argile humide, il lui fallait maintenant déployer des efforts inouïs. Il se couvrit de boue, perdit sa lanterne, et n'en crut pas ses yeux quand, après de longues minutes de lutte avec la nuit, l'argile et les rochers, il sentit les branches de noisetier frapper son visage, quand un vent frais lui souffla au visage, quand il entendit le chant des grillons, quand il put distinguer entre l'obscurité totale des gouffres et l'obscurité moins profonde de la nuit, apercevoir les étoiles. Il fit quelques pas, incapable de rien distinguer dans la nuit. Ses mains glacées par le froid rencontrèrent la figure de Fil-de-Fer que ses doigts frigorifiés eurent bien du mal de distinguer d'une pierre...

— Il n'y a pas une minute à perdre, dit Fil-de-Fer. Il faut aller au gouffre d'eau noire pour y retrouver Pierrot. Pourvu que le pauvre petit ne se soit pas noyé...

Chapitre XLII. — Voute siphonante.

Pierrot qui vivait encore à l'heure où Fil-de-Fer craignait pour sa vie, s'avançait à chaque pas vers des périls plus effrayants que la noyade.

Quand le jeune garçon eut quitté Jambe-de-Bœuf, son sac au dos, ses cordes autour de la ceinture pour s'engager dans la galerie de l'eau noire, il réussit à passer sans difficulté (traînant le sac derrière lui) le détroit qui avait arrêté le corpulent Jambe-de-Bœuf. Pierrot avait atterri sur une très étroite corniche, au bord du gouffre d'eau noire et il s'était installé là, cherchant vainement une issue des yeux.

Le jeune garçon songeait à revenir sur ses pas, à retrouver Jambe-de-Bœuf au rendez-vous du carrefour, lorsqu'il lui vint une idée.

Derrière lui Pierrot entendait couler le ruisseau qui tombait dans le gouffre d'eau noire (ce ruisseau l'avait glacé jusqu'aux os durant la descente) et il s'apercevait que le niveau du petit lac souterrain restait sans cesse pareil. Comme les gouffres sans fond n'existent que dans l'imagination des bonnes gens, il fallait bien que cette mare noire se déversât de l'autre côté du rocher par une *voûte siphonante*.

Ce terme bizarre de *voûte siphonante*, Pierrot l'avait appris en lisant, durant les jours précédents, des livres sur les grottes afin de préparer son exploration souterraine. Voici ce qu'est une *voûte siphonante*.

Imaginez deux caves qui communiquent entre elles par une porte basse et voûtée. Supposez maintenant qu'une inondation remplisse d'eau les deux caves. Tant que l'eau n'aura pas complètement englouti la porte voûtée il sera relativement facile de passer d'une cave dans l'autre. Mais si l'eau continue à monter, elle finira par cacher complètement la porte voûtée qui deviendra invisible.

Si vous arrivez à ce moment dans la première des caves et si vous voulez malgré l'inondation passer dans la seconde, il vous faudra plonger dans l'eau, trouver à tâtons l'entrée de la porte voûtée et la traverser en nageant sous l'eau. C'est le seul moyen qui vous restera pour arriver dans une cave qui n'a plus d'autre entrée que cette porte basse qu'on pourrait appeler « sous-marine ».

Remplacez les caves par des grottes naturelles et inondées communiquant l'une avec l'autre sous l'eau par une brèche. Ces brèches sous l'eau, ces portes *sous-marines* c'est précisément ce que les explorateurs de grottes ont appelé *voûtes siphonantes* ou encore *voûtes mouillantes*.

Pierrot venait de se rappeler que César Boucafeu avait appris d'Antoine Veziers qu'il fallait passer une ou plusieurs voûtes

Jambe-de-Bœuf, couvert de boue, se tenait devant Fil-de-Fer.

siphonantes pour arriver à *La Citerne* par le chemin secret des grottes du « château hanté ».

Le jeune garçon voulut se rendre compte s'il pourrait passer de l'autre côté de la paroi rocheuse où s'appuyait le bassin noir. Il se déshabilla et plongea. L'eau était froide, presque glaciale. Mais Pierrot qui avait appris à nager dans l'estuaire de la Seine, avec ses petits camarades de Port-Morel, alors qu'il était encore à l'école, ne s'effrayait pas de l'eau froide et il savait évoluer entre deux eaux comme un poisson. Il plongea une fois, deux fois, se heurtant toujours à la roche. Il allait renoncer, lorsque au cours d'une troisième plongée il sentit qu'il s'engageait dans une sorte de corridor « sous-marin ». Il nagea jusqu'à perdre le souffle, essaya de regagner la surface, se heurta à la voûte, nagea encore deux brasses et soudain, l'haleine perdue, il se retrouva, tout haletant, à la surface.

Il avait pris soin d'emporter avec lui, accrochée à sa ceinture, une lampe électrique spéciale, dont la pile était protégée par une gaîne hermétique et imperméable. Il avait maintenant pied. Il alluma sa lampe. Il vit devant lui un bassin qui n'était pas celui qu'il venait de quitter. De ce second bassin partait un ruisseau qui descendait dans le dédale obscur d'un nouveau corridor.

Pierrot plongea à nouveau, revint dans la première grotte, enferma soigneusement ses vêtements dans son sac de tourisme imperméable. Il prit soin de fermer hermétiquement sa lampe à acétylène avec un bouchon spécial qui se vissait. Il lui fallut deux voyages pour passer son matériel sous la voûte siphonante. Maintenant qu'il connaissait le trajet, il l'accomplissait sans aucune peine, toute angoisse dissipée.

Pierrot, maintenant rhabillé, suivait un corridor argileux où cascadait le petit ruisseau. La pente était raide. A nouveau, il faisait des chutes violentes. Il se blessa le front, s'écorcha les genoux. La boue dont il s'était débarrassé en plongeant l'entourait à nouveau d'une carapace aussi épaisse que celle d'un homard.

Dans une chute il avait brisé la montre qu'il portait au poignet, et qu'il avait eu soin de passer de l'autre côté de la voûte siphonante, bien au sec dans une boîte en fer blanc enfermée au milieu de son sac imperméable.

En cassant sa montre, il acheva de perdre la notion du temps, car la fièvre de la découverte lui montait à la tête, le poussait en avant. Il se disait qu'il serait toujours temps de remonter. Tant pis, Jambe-de-Bœuf l'attendrait à leur rendez-vous.

Combien de temps lui avait-il fallu pour descendre la pente raide de cette galerie qui le conduisit à une petite salle où se trouvait un petit étang, dont l'eau, heureuse surprise, était presque chaude. Il y plongea tout habillé, se débarrassa de la carapace de boue qui lui collait aux vêtements et au corps. Puis, sur la berge il regarda autour de lui et s'aperçit qu'il était de nouveau arrivé à un carrefour.

Deux chemins s'offraient à lui. La raison lui commandait de revenir sur ses pas, mais Pierrot jugea bon d'explorer le début des deux galeries. L'une d'elles, la première, presque horizontale, lui parut sans grand intérêt. Il l'abandonna à la première difficulté, une dalle tombée de la voûte, inclinée et longue de trois mètres, sur laquelle glissaient les clous de ses souliers.

Il eut bien tort de ne pas poursuivre sa route. De l'autre côté de la dalle, après un tournant à angle droit, s'ouvrait la grande grotte située en dessous de *La Citerne*, celle où Premior avait établi son dépôt d'armes, celle d'où partait l'escalier qui montait vers la soute aux poudres où Louise était prisonnière.

Pierrot revint au carrefour, s'engagea dans la seconde galerie, qui descendait en pente assez raide, parcourue par un ruisseau. Et soudain sur la paroi rocheuse il aperçut, gravée, une inscription étrange d'une écriture incompréhensible, assez parente de celle qu'employaient les anciens Égyptiens, les Phéniciens, et, de nos jours, les Chinois. Sous cette inscription, une flèche montrait la route des profondeurs.

Cette découverte bouleversa l'esprit romanesque de Pierrot. Il songea soudain aux discours insensés d'Antoine Veziers, tels que les avait rapportés César Boucafeu. Ces divagations sur lesquelles les grottes profondes et inexplorées du Causse Méjean étaient habitées par un peuple mystérieux, celui des Houhoums, des hommes des gouffres.

Cette inscription n'était-elle pas une preuve de l'existence des hommes des gouffres?

Pierrot décida de pousser jusqu'au bout son aventure; il revint sur ses pas, prit son matériel et descendit vers les profondeurs, espérant découvrir sur sa route les hommes des gouffres et leurs mystérieuses tribus souterraines.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Le trou le plus profond qu'on ait creusé dans la terre ne dépasse guère 2 kilomètres. C'est en Haute-Silésie, dans les mines de sel de Parnskovitz, qu'il a été pratiqué.

o

Un chat noir, oublié dans une cale à la température de moins 6°, pendant trente-deux jours, en est sorti avec une fourrure toute blanche.

o

Le Brésil est, au monde, le principal pays producteur de café et le port de Santos en est le principal exportateur. Des marins prétendent qu'en mer, à 100 milles de la côte, si les vents soufflent de la terre vers la mer, on sent nettement l'odeur du café. Cela ressemble bien à une galéjade...

o

La « bonite » est un poisson qu'on trouve uniquement dans les fleuves, rivières et lacs de l'Amérique du Nord. Cet animal est véritablement l'ennemi public n° 1 des autres poissons, tant il est vorace. Quant à sa chair à lui, elle n'est pas comestible.

o

Les femmes siamoises ne craignent pas de confier leurs enfants à la vigilance des éléphants et jamais elles n'ont eu à déplorer d'accident. Au contraire, si un danger menace les enfants, l'éléphant les saisit délicatement et tendrement au moyen de sa trompe, pour les poser sur son dos où ils ne craignent que le danger... de tomber.

o

Ceux qui vivent dans les régions désolées de l'Alaska ne peuvent, pendant tout l'hiver, se procurer des vivres frais, car toute communication par mer est impossible, les eaux étant gelées. L'Alaska ne compte pas une seule vache, aussi le moindre bifteck y coûte-t-il très cher, même l'été.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'aviation est une des découvertes de ce siècle, du siècle dans lequel vous vivez et qui a vu tant de merveilleux développements dans toutes les sciences.

C'est donc la grosse attraction des jeunes et même des grands.

Car l'aviation est universelle. C'est le sport, inégalé jusqu'ici, qui permet à l'homme de s'affranchir de la pesanteur, de planer au-dessus du monde terrestre et du monde aérien des oiseaux. Après avoir imité les oiseaux, l'homme les a dépassés.

Vous avez lu les records de la gent ailée dans les échos de sport; ils ne sont plus rien si nous les comparons à ceux des avions modernes.

Mais le sport sert, en quelque sorte, de laboratoire à l'aviation pratique, à l'aviation marchande et de transport.

Peu à peu les gros avions de ligne sont devenus moins pataudes. Ils ont emprunté aux racers de course leurs moteurs, leurs lignes fuyantes, leurs trains d'atterrissage rentrants.

Le résultat a été, tout d'abord, une vitesse sans cesse accrue, puis une économie par suite d'un meilleur rendement.

Nous verrons, une autre fois, comment naît un avion et comment on le construit.

LE LATÉCOÈRE 631 TRANSATLANTIQUE

Parmi les beaux projets de la France pour les lignes d'hydravions transatlantiques, une des meilleures maquettes est celle du Latécoère 631.

La firme Latécoère est particulièrement bien placée pour prétendre à la réalisation d'un hydravion de 66 tonnes car son expérience s'est affirmée dans des expériences précédentes telles que le Lieutenant-de-Vaisseau-Paris *et la* Croix-du-Sud.

La Croix-du-Sud *avait 23 tonnes. Le* Lieutenant-de-Vaisseau Paris *avait 35 tonnes puis 45 tonnes. A titre de comparaison, le* Dornier allemand D.O.X. *avait 50 tonnes.*

Le nouveau Latécoère 631 *est un grand monoplan cantilever de 57 mètres d'envergure et de 42 m. 95 de longueur.*

Une puissance totale de 9.000 CV est assurée par six moteurs en étoile refroidis par air, de 1.500 CV chacun. La coque est à deux étages. En bas, un bar-salon, vingt cabines avec cabinet de toilette, un salon central, des salles de douche, une cuisine et office. Le tout insonorisé, ventilé, décoré.

Au-dessus, c'est l'étage de la manœuvre. Un poste double de pilotage, le poste du commandant de bord-navigateur, le radio, les mécaniciens, les logements de l'équipage et les soutes à bagages.

L'aile à trois longerons et revêtement travaillant supporte les six moteurs.

La coque a un seul redan.

Les empennages affectent la forme d'un U. Des ballonnets de flottaison sont escamotables en vol.

Ainsi, grâce à des lignes très pures et une silhouette nette, la finesse aérodynamique est plus de la moitié de celle du 521 (Lieutenant-de-Vaisseau-Paris), *donc égale à celle des meilleurs avions actuels.*

Le rayon d'action théorique est calculé pour 6.000 kilomètres avec vent contraire de 60 kilomètres-heure, à la moyenne de 350 kilomètres-heure. Ceci donne donc plus de 400 kilomètres-heure de moyenne (le maximum étant 420 kilomètres-heure) avec vent favorable.

Belles performances avec 20 passagers, 3.000 kilos de bagages et 8 hommes d'équipage.

Sur l'Atlantique Sud, avec rayon d'action réduit, on pourrait transporter 40 passagers et 10.000 kilos de fret.

Une version réduite, le 611 *de 27 tonnes, servira de maquette volante.*

DICTIONNAIRE DE L'AIR

AILETTE. — Les cylindres des moteurs qui ne sont pas refroidis par l'eau sont garnis extérieurement d'anneaux aplatis, disposés parallèlement entre eux. Ces anneaux, nommés ailettes, augmentent la surface du cylindre en contact avec l'air et facilitent son refroidissement.

Les ailettes peuvent être, soit rapportées, comme dans les moteurs primitifs, soit fondues en même temps que le cylindre, soit tournées avec le cylindre.

Leur forme et leur section a été déterminée par l'expérience.

★

AVION. — Nom donné par l'ingénieur Ader au troisième appareil qu'il construisit en 1897. Ce nom est aujourd'hui passé dans le domaine public et est employé comme diminutif d'aéroplane, car il est plus facile à prononcer. C'était donc à l'origine un nom propre.

L'avion d'Ader est conservé au Musée des Arts et Métiers. Il a des ailes en forme de chauve-souris, deux hélices en plumes artificielles, à pales repliables, et un moteur à vapeur pour chaque hélice.

L'avion se brisa partiellement après avoir volé 300 mètres devant une Commission de l'Armée, en 1897.

SPORTS

Plusieurs d'entre vous ont demandé ce qu'avait fait Taris en U. R. S. S.

Ayant abandonné la compétition depuis un an, il avait néanmoins réussi, avant son départ, les 100 mètres en 1 m. 3 sec., puis 1 m. 7 sec. 4/10. C'est donc avec espoir qu'il rencontra une première fois, à Moscou, ses adversaires.

L'échec fut cuisant!

Sur 200 mètres, gagnés par Wassilieff en 2 m. 15 sec. 3/10, Taris n'est que quatrième en 2 m. 21 sec. 7/10.

o

A Leningrad, sur 300 mètres enlevés par Wassilieff en 3 m. 42 sec. 8/10, Taris est second en 3 m. 45 sec. 6/10, alors que son meilleur temps est de 3 m. 27 sec. 6/10.

Sur 500 mètres, Goloubieff bat à nouveau Taris par 6 m. 28 sec. 9/10 contre 6 m. 34 sec. 2/10.

A Kiev, nouvel échec : Wassilieff fait 2 m. 17 sec. et Taris 2 m. 19 sec.

La moralité de l'histoire est que la « forme » est obtenue grâce à un entraînement méthodique et, surtout, assidu. Un an d'interruption, et voilà un handicap sérieux.

o

Vous avez eu déjà des échos au sujet des amateurs, en sport.

Un amateur est celui qui travaille pour la gloire ou pour sa satisfaction personnelle. Il ne doit recevoir de rétribution d'aucune sorte et les fédérations y veillent jalousement, férocement, un peu trop même, aux dires de certains.

C'est le dégoût pour ces enquêtes et ces suspicions, qui ont fait de notre grand plongeur, Roger Heinkelé, un professionnel. Il en avait assez et a ainsi donné une bonne leçon, bien nette, aux fédérés.

Mais, si l'on est très strict avec certains, on ferme les yeux pour d'autres.

Il existe toujours un moyen de tourner le règlement. La plus belle réussite du genre est à l'actif de la bien connue vedette de patinage, qui ne touchait effectivement aucun cachet, ça non. Mais demandez ce que faisaient ses parents. C'est une autre histoire.

Je suis tombée sur un toit...

Nous avons déjà publié quelques pages des mémoires de la célèbre parachutiste soviétique, Liouba Berline. Voici maintenant la suite des souvenirs.

Au cours de la quinzaine qui suivit la journée mémorable de mon premier saut en parachute, j'ai sauté à cinq reprises. Ma cinquième descente eut lieu le 18 août 1934, à Moscou, lors de la grande fête annuelle de l'aviation, devant un public nombreux. A partir de ce jour, je me suis mise à travailler avec application à l'école supérieure de parachutisme, afin d'acquérir des connaissances théoriques indispensables pour une bonne parachutiste.

Quelques mois après, le directeur de l'École, Moskovski, me jugea assez qualifiée pour devenir instructrice de parachutisme. J'avais élaboré un programme de préparation pour les parachutistes, et en hiver j'ai pu déjà enseigner dans des cercles de jeunes sportifs. A l'école technique où je faisais alors mes études, j'ai réussi également à organiser un cercle d'étudiants qui s'intéressaient au parachutisme. C'est ainsi que commença mon travail de monitrice, qui devait ensuite me procurer beaucoup de satisfaction et de joie. En effet, au cours des deux années qui suivirent, j'ai eu de nombreux élèves dont certains à leur tour devinrent instructeurs. Quelle joie de voir son ancien élève effectuer un saut bien réussi ou bien faire passer à ses élèves le brevet de parachutiste. On éprouve pour ses « enfants » et « petits-enfants » un sentiment de tendresse presque maternelle.

En même temps, je n'ai cessé de me perfectionner moi-même. Dès la première année, je me suis attachée à l'idée de tenter un saut à ouverture retardée, qui consiste à se lancer tout d'abord dans l'air sans n'être soutenue par rien du tout, comme si l'on n'avait rien pour se soutenir. Ensuite on tire l'anneau du parachute au bout d'un certain laps de temps, rigoureusement déterminé d'avance. Un saut pareil me semblait tout d'abord une prouesse presque extraordinaire. J'avais déjà appris parfaitement les mouvements d'une descente simple : sauter d'avion et tirer l'anneau. Mais comment tenir l'air sans avoir au préalable ouvert le parachute? Je posais cette question à ceux parmi mes camarades qui avaient déjà tenté ce genre de sauts, mais leurs impressions étaient différentes, et je ne pouvais pas m'en faire une idée claire.

Mon désir fut satisfait une après-midi d'été 1934, soit un an environ après mon premier saut en parachute, précisément le jour où mon père, pour la première fois, m'accompagnait à l'aérodrome.

Le directeur de l'école des parachutistes me proposa de retarder l'ouverture de mon parachute de huit secondes. Afin de suivre à la lettre cette recommandation, il convient de compter lentement jusqu'à huit à partir du moment où l'on quitte l'avion. Pour bien compter, les parachutistes s'entraînent au préalable avec un chronomètre.

Quand je fus en l'air, assise à côté du pilote, je me cessai de compter pour bien garder la cadence des secondes. Je sautai comme d'habitude, mais en quittant l'avion, je recommençai à compter. Par habitude, je saisis l'anneau du parachute, mais aussitôt, avec ma main gauche, je retins ma main droite, afin de ne pas tirer sur l'anneau avant le moment indiqué.

Je tombais. L'anneau était à sa place. Je savais qu'au moment voulu je pouvais le tirer. Cette sensation de la chute et en même temps la conscience que le parachute s'ouvrira dès que je le désirerais est extrêmement agréable et ne peut à rien être comparé.

Je comptai jusqu'à huit et je tirai. Le choc fut très violent et... je me mordis la langue. On m'avait en effet appris à compter les secondes à haute voix. Tout en descendant, je disais : un, deux, trois..., et au moment où je tirais l'anneau, j'oubliai probablement de fermer la bouche. Mais ma joie surmonta la douleur. Voilà, songeai-je, mon premier saut à ouverture retardée. Il fut très intéressant, aussi intéressant que la première descente en parachute, peut-être encore davantage!

J'atterris. Le premier qui courut vers moi fut mon papa, il ramassa le parachute. On me raconta ensuite qu'en me regardant monter et sauter, il allait et venait, en proie à une vive émotion.

Depuis ce jour, je sautais toujours en retardant l'ouverture du parachute.

En deux ans et demi, j'ai totalisé 45 sauts en parachute. Ce n'est pas beaucoup, et si l'on me laissait faire chaque fois que j'en avais envie, j'en aurais fait au moins quatre fois plus. Mais nous avons maintenant tant de jeunes gens et jeunes filles qui désirent s'exercer au parachutisme qu'il faut attendre patiemment son tour.

J'ai eu dans ma pratique quelques incidents vraiment drôles.

Je me souviens qu'en été 1934, en effectuant un saut simple, j'avais probablement mal calculé ou bien le vent m'avait portée trop loin, toujours est-il qu'au lieu d'atterrir à l'endroit fixé d'avance, je me suis trouvée sur le toit d'une maison kolkhozienne à Touchino, dans le voisinage de l'aérodrome. Par bonheur, la maison n'était pas haute, les propriétaires me passèrent une échelle et je descendis sans me faire le moindre mal. Quelques semaines plus tard, dans l'autobus qui me conduisait à l'aérodrome, je me trouvai à côté d'une femme kolkhozienne qui revenait au village après avoir fait son marché en ville, toute chargée de bidons à lait vides et de sacs de provisions. En me tendant quelque menue monnaie : « Petite citoyenne, dit-elle, passe donc douze sous au conducteur pour mon ticket, je t'en prie. » Je tournai mon visage vers elle, et subitement, elle s'écria : « Mais je t'ai vue déjà quelque part! Ah! oui, j'y suis! C'est toi qui es venue t'asseoir sur mon toit! »

Et tout le public de l'autobus à éclater de rire.

Je tombai sur un toit une autre fois encore, en hiver 1935. J'avais probablement mal fait mon calcul et au lieu d'atterrir dans l'enceinte de l'aérodrome, je fus poussée jusqu'aux usines de construction de dirigeables. En descendant, je voyais qu'inévitablement il faudrait me cogner contre le toit ou le mur d'une maison d'habitation haute de trois étages. Je me contractai pour affaiblir le choc et d'instinct je fermai les yeux. Je cognai légèrement contre le mur, et aussitôt je me sentis suspendue en l'air : les cordes du parachute s'étaient accrochées au coin du toit, et je me balançais le long du mur au niveau d'une fenêtre du troisième étage. Des ouvriers de l'usine de dirigeables accoururent. J'aperçus leurs visages inquiets, mais dès que j'eus regardé en bas en souriant, ils comprirent que j'étais intacte et entreprirent mon « sauvetage ».

Des pompiers apportèrent une échelle, mais elle était trop courte. Alors l'un d'eux a eu l'idée de passer dans un appartement de la maison, ouvrit le balcon le plus proche et m'attira avec une longue perche. Je sautai sur le balcon et, saine et sauve, sortis dans la rue.

Liouba Berline.

Notre Pochette

M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.

Vous trouverez à l'intérieur tout le matériel nécessaire à la construction et le sandow pour le lancement.

Prix de vente :

15 FRANCS

à nos bureaux

16 francs expédié franco.

Aucun envoi contre remboursement.

BON DE CONCOURS N° 124

VARIÉTÉS

RÉBUS SYLLABIQUE

MOTS A TROUVER

Placez successivement, devant cette terminaison, les lettres répondant aux propositions suivantes :

...OUETTE

1. Interjection exprimant la sensation de peur ou de froid.
2. Queue de cheval.
3. J auvergnat.
4. Lettre, phonétiquement : temps du verbe aimer.

...de façon à obtenir des mots signifiant : Oiseau de nuit. Oiseau des champs. Oiseau de mer. Véhicule de jardinier.

Envois de Jules Rambaud, Oran.

CONCOURS HEBDOMADAIRE

3 MÉTAGRAMMES

Il frappe de sa main méchante.
Il se pavane et il se vante.
Il ronge avec sa dent tranchante.

Je suis le plus dur des métaux,
La nappe mouvante des eaux,
Et le plus nu des animaux.

Tout remplis d'étoiles, parfois.
Furent adorés autrefois.
Où l'on se trouve, assurément.
Graves, recueillis et fervents.
Annonce toujours un progrès.
Ne sont plus ni jeunes ni frais.

Envoi de Jules Rambaud, Oran.

Envoyez-nous les solutions de ces 3 métagrammes avant le 19 avril. Les 20 premiers recevront un joli souvenir. Joindre adresse et bon de concours.

MOTS CARRÉS

× × × ×
× × × ×
× × × ×
× × × ×

1. Département.
2. Un continent en latin.
3. Qui n'est pas quelque chose.
4. A l'intérieur de.

CHARADES

Mon premier nous répond au loin,
Mon second est un article,
Mon tout ennuie un peu les enfants.

Mon premier entoure un champ,
Mon second peut être aigu,
Mon troisième est une boisson,
Mon tout est un homme de lettres.

Envoi de Jacques Mabille

Mon premier est le contraire de froid,
Mon second est un adjectif possessif,
Mon tout se met aux pieds,

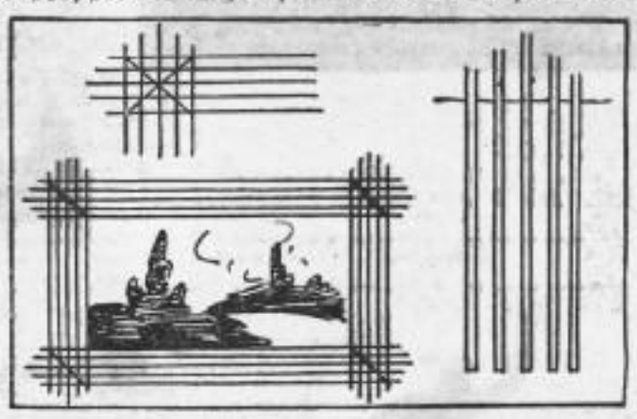
Envoi de Renée Berthier et Ginette Sartorio.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

UN JOLI CADRE FACILE A FAIRE

Qui de nous n'aimerait pouvoir encadrer une jolie gravure ou la photo d'un être cher? Si vous vous procurez une vingtaine de brins de paille, ronds et lisses, ce sera l'occasion d'un travail amusant :

Supposons que votre gravure mesure 20 cm. × 30 cm. Coupez, pour la largeur, 4 brins de 25 cm., 4 brins de



26 cm. et 2 brins de 27 cm. Pour la longueur : 4 brins de 35 cm., 4 brins de 36 cm. et 2 brins de 37 cm. Assemblez-les, à raison de 5 par côté, en passant un fil en haut et en bas, comme l'indique le dessin. Mettez les 2 petits côtés sur les 2 grands, liez-les au moyen d'un fil en croix. Un morceau de cordon tendu de haut en bas maintiendra la gravure dans son cadre.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 123

Métagrammes. — Fort, dort, port, tort, mort, sort, Toux, doux, roux, houx.

Logogriphe. — Soupirail, soupir, sou.

Charade. — Courage (Cou, rut, je).

Message secret. — Nez, pas, deux, chat, grain (n'ale pas de chagrin).

Anagrammes. — Lune, miel. Rien, mer.

Mots carrés

S E C
E P I
C I L

Mots à deviner. — Ciel, miel, fiel.

Rébus. — Franco a fait tuer beaucoup d'enfants espagnols.

DESSIN SURPRISE

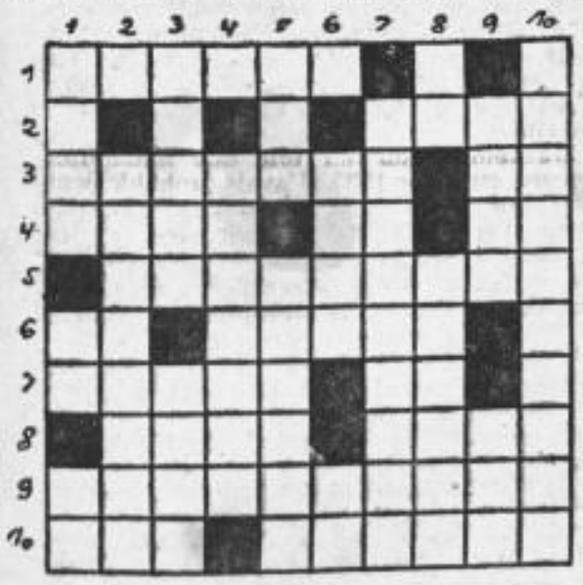
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 123

Horizontalement. — 1. Moselle. Au. — 2. Arome. René. — 3. Suggérer. — 4. Gales. — 5. Eve. Erra. — 6. Ré. Baties. — 7. Iraouaddy. — 8. Espagne. Po. — 9. Et. Egal. — 10. Eté. Unie.

Verticalement. — 1. Margerie. — 2. Or. Averse. — 3. Sosie. Aspic. — 4. Emme. Bon. — 5. Legs. Angée. — 6. Etang. — 7. Ere. Rideau. — 8. Er. Red. LN. — 9. Ane. Asyp. — 10. Nerf. Ose.

MOTS CROISÉS DU N° 124

Horizontalement. — 1. Refuge des naufragés. — 2. Récipient. — 3. Obtiennent, méritent. Terminaison d'infinitif. — 4. Volcan de la Sicile. Fleuve côtier de France. Roulement de tambour. — 5. Qui causent de la terreur. — 6. Pour coudre. Certain corps de troupes. — 7. Peine très vive. (St) Ville de France. — 8. Pronom possessif. Que nous apportons en naissant. — 9. Un moment très agréable dans la journée d'un écolier. — 10. Époque. Lieux où jouent les acteurs dans les théâtres.



Verticalement. — 1. Douleur violente. Article. Note. — 2. Commettre une tentative criminelle. — 3. Honnête, honorable. Belle ville de la Côte d'Azur. — 4. Braver avec insolence. — 5. Vieux. Femmes qui accèdent aux trônes. — 6. Petit homme. Préfixe. — 7. Qualité de ce qui est dans un état d'équilibre. — 8. Négation. Qui se rapporte au lion. — 9. Pourvu d'air. Son arche fut célèbre. — 10. Habitants d'un département montagneux de la France.

LE COURRIER DE JANOT

Raymond Ethunin, 12 ans, Eaubonne : Merci de ton envoi au Concours et de tes charades. Tu es bien gentil de me dire que ma lettre te plaît et que tu trouves que j'écris bien. — *Bertrand, à Boncourt :* Je vois que tu comprends bien le sens de notre journal et je te remercie des compliments que tu nous fais. Tu as, en particulier, très bien compris le sens de « l'Homme des Gouffres ». J'espère que tu pourras courir au crois dont tu nous parles. C'est bien de travailler comme jardinier ainsi que tu le fais. Nous n'avons pas d'abonné du nom de Jean Vacher, à Saint-Sever. — *André Ginot, Paris, 18e :* Merci de ton récit; je pense que nous pourrons nous en servir. — *Henri Leplat :* Mille merciés pour le colis de lainages destinés aux petits Espagnols, que tu nous as envoyés et que tu as tricoté avec ta sœur et ta mère. Tes tricots ont été immédiatement transmis à un comité chargé de les envoyer en Espagne. — *André Champion, à Martainneville :* Tu nous écris : « Tous les mercredis midi, je hâte le pas en revenant de l'école pour pouvoir lire plus longuement *Mon Camarade*, car le facteur ne passe chez nous qu'à 9 heures et à cette heure-là, il y a déjà un bon moment que nous sommes en classe. En entrant, mon premier bonjour est de regarder si *Mon Camarade* est sur le buffet; ensuite, j'embrasse maman. Puis j'ouvre *Mon Camarade* et je me passionne à ses histoires. » Je te remercie de ces très beaux compliments. — *Georges Négre, La Barrugue (Lot) :* Merci de tes amusements que nous utiliserons. Je suis content que Jim Mystère te plaise et que ton stylo marche bien. Nous demanderons à Bour de faire des histoires sur les [illegible] nouvelle. — *André Besson, Digne :* Tu trouves [illegible] ut. Nous verrons si, en gardant toujours [illegible] apporter les perfectionnements que

Quel étonnant petit garçon que Benjamin Franklin ! Appliqué au travail, passionné dans ses jeux, curieux de tout, raisonneur. L'enfant « débrouillard » deviendra un homme « pratique » et un « honnête homme », comme on disait au XVIIIe siècle : nous le retrouverons physicien; mais n'imaginez pas un chercheur qui passe sa vie dans son laboratoire, il sera plutôt un inventeur préoccupé des applications de la science, provoquant de multiples expériences, mettant en rapport les uns avec les autres les savants des divers pays. Nous le verrons, écrivain politique, s'intéresser au sort des hommes, non par la description fantaisiste d'une société future ou l'éloge d'une civilisation antique, mais en proposant des lois nouvelles et une réforme de l'État, en faisant toujours appel à l'intelligence et au bon sens de ses contemporains; pour vaincre l'intolérance religieuse, il va créer des sociétés où on pourra penser et discuter librement, en frères, sociétés qui se multiplieront très rapidement; un petit livre de lui, l'*Almanach du Bonhomme Richard*, rempli d'anecdotes amusantes, exposera quelles sont les règles de conduite très simples qu'il faut suivre pour être heureux, pour vivre en bons rapports avec ses voisins, et ce livre aura un succès considérable. Puis Franklin saura, au moment voulu, être homme d'action, plaider dans le monde entier la cause de l'Amérique, mener à bien contre l'Angleterre la Guerre de l'Indépendance et donner aux « États-Unis » une constitution qui respecte les Droits de l'Homme et établisse la première Démocratie moderne.

Franklin naquit le 17 janvier 1706, à Boston. Son père était un émigré qui dut fuir l'Angleterre où les protestants persécutaient les catholiques. Il avait monté, à Boston, un commerce de savons et de chandelles. Les Franklin étaient robustes, menaient une existence saine, mais très simple... il y avait tant de bouches à nourrir : Benjamin fut le quinzième, sur dix-sept enfants!

A six ans, rencontrant un gamin, il lui remet, pour avoir son sifflet, tous les sous qu'il avait en poche, mais il regretta bien vite d'avoir acheté avec « sa fortune » ce jeu stupide au lieu de tant d'autres objets plus agréables : à partir de cette cruelle expérience, Franklin sera raisonnable... et bon calculateur; combien de fois, avant de traiter une affaire, l'homme réfléchi et souriant se dira : « Ne donnons pas trop pour le sifflet! » Le jeune Franklin ne poursuivra pas ses études — son père manque d'argent, a besoin d'aide. A dix ans, dans l'arrière-boutique, Benjamin monde les chandelles, taille les mèches, fait les livraisons. Il a deux passions : l'aventure (être marin!) il flâne souvent dans les rues, du côté du port — et la lecture, il lira tant de livres, et si attentivement, qu'il apprendra ainsi beaucoup de choses; mais, bien que son père soit fabricant de chandelles, il ne faut pas trop en brûler. Franklin, pour s'instruire, se réveillera de grand matin.

Décidément le livre le tente; il quitte l'atelier paternel, à 12 ans, pour travailler chez son frère imprimeur. Celui-ci le prend comme apprenti et le prévient qu'il ne touchera de salaires qu'au bout de huit ans! Franklin devint rapidement un excellent ouvrier. Et, moins surveillé que chez son père, il put passer des nuits entières à lire; les livres les plus sérieux ne lui faisaient pas peur, grammaire, arithmétique, géométrie, philosophie. Sa décision est prise : il sera écrivain. Et il compose des « poésies pour aveugles », comme il dit, qu'il vend dans les rues. Mais, se rendant compte qu'il ne sera jamais un grand poète, il se promet de n'écrire plus jamais... qu'en prose. Et, comme il était en rapports avec la rédaction du journal *Nouvelle Angleterre* qu'il imprimait, il lui adresse des articles qu'il a écrit en changeant son écriture; la rédaction les accepte sans pouvoir supposer qu'un jeune garçon a pu si bien traiter de graves sujets.

Comme Franklin dut être fier lorsqu'il composa ensuite à l'atelier ses propres articles! Mais son frère, si peu généreux déjà, devint jaloux de lui. Il y eut entre eux des disputes. Et parce que Benjamin était devenu *athée* (c'est-à-dire qu'il ne croyait plus en Dieu), son frère, très pieux, le chassa. Benjamin s'embarque donc, en 1723, pour New-York, où il espérait trouver du travail. Mais, sans emploi, il prend la route de Philadelphie, en bien piteux état, avec 1 dollar en poche. Là, il travaillera encore dans une imprimerie. Et il publie le récit de son voyage; l'histoire en est si amusante que le gouveneur de la province veut le connaître; il le conseille, l'engage à monter une imprimerie. Et Franklin, muni d'une belle lettre du gouverneur, va trouver son père, mais celui-ci ne veut pas avancer la plus petite somme à un garçon de 18 ans.

Franklin revient donc à Philadelphie et le gouverneur lui conseille de partir à Londres, ce qu'il fait aussitôt. Malgré des lettres de recommandation, personne ne veut aider financièrement Franklin qui entre comme ouvrier chez le célèbre imprimeur Palmer. Malheureusement, un compagnon, Ralph, paresseux et dissipé, l'avait suivi à Londres. Franklin, pour subvenir à ses besoins, dépense, en plus de ses salaires, une partie des 35 livres sterlings qu'une personne de sa famille l'avait chargé de placer en banque. Mais, pris de remords, il répare sa faute et rentre en Amérique avec un commerçant de Philadelphie qui le prend comme commis. Ce commerçant meurt sitôt arrivé. Alors Franklin revient travailler chez son ancien patron.

(A suivre.) BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

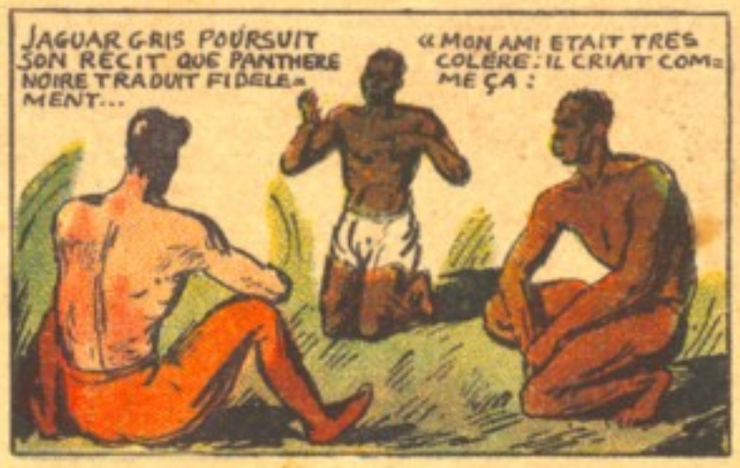
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

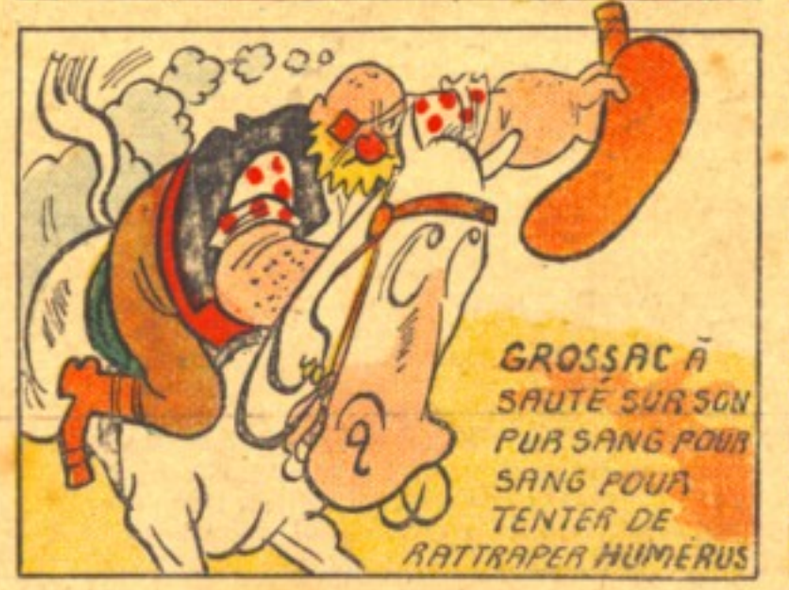
Imp. L. Hellemand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.392.

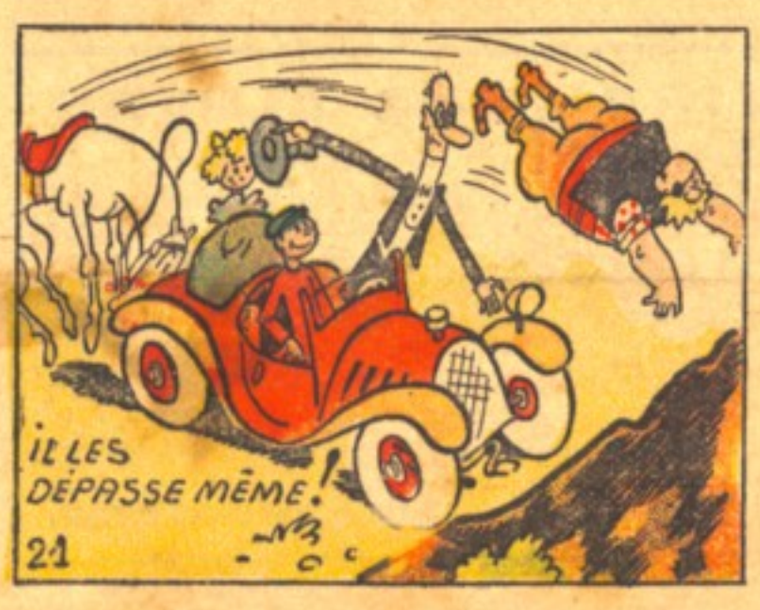
TOTO ET TOUTOUNE

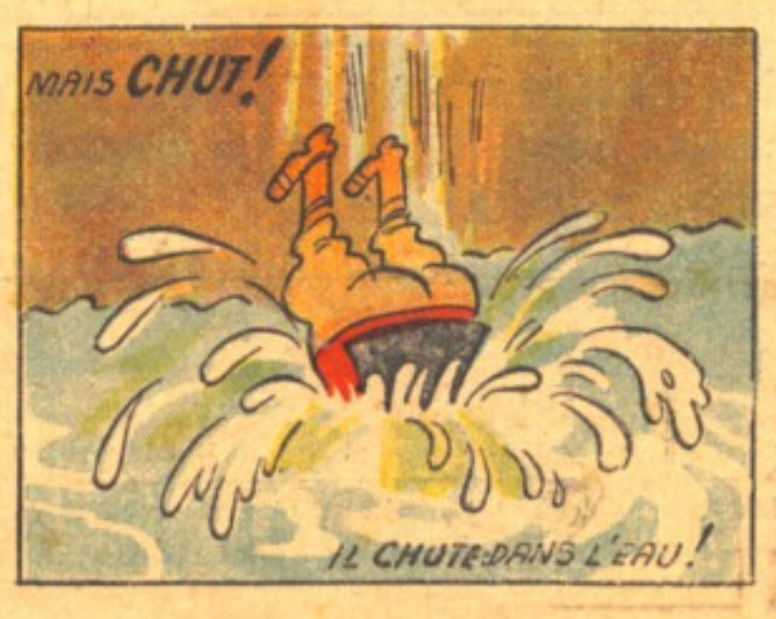
JACK-STRONG ET PANTHÈRE-NOIRE EN ROUTE VERS LA CITÉ MYSTÉRIEUSE CONSTRUITE PAR MOERDER DANS LA JUNGLE, RENCONTRENT LEUR AMI JAGUAR GRIS.....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA







mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 125. JEUDI 21 AVRIL 1933

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, COMBAT UNE ASSOCIATION SECRÈTE HOSTILE AUX HOMMES DE COULEUR. IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR QUE LEUR CHEF EST UN CERTAIN AL SAPONELLI, GANGSTER RÉPUTÉ.

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous vous souvenez peut-être de la question que j'ai posée dans une de mes anciennes lettres, celle de savoir si vous aimiez les histoires amusantes, et si vous trouviez que des histoires de cette espèce il y en avait assez dans Mon Camarade.

J'ai reçu pas mal de réponses à cette demande. Une des réponses les plus intéressantes et les plus décidées est celle de Michel Bertrand, de Boncourt, l'un de mes petits amis qui m'écrit le plus régulièrement. Michel Bertrand a déjà gagné, vous vous le rappelez peut-être, un joli prix à un de nos précédents Concours.

Est-ce que *Mon Camarade* **est un journal « sérieux »? Oui il l'est. Ce n'est pas un journal aux pages remplies d'âneries et ce ne doit pas l'être. Il va de soi que les journaux remplis d'âneries sont des journaux d'ânes.**

Il est bon de rigoler, mais il ne faut tout de même pas exagérer. Ceux qui voudraient des frivolités à la place de récits sérieux comme l'*Homme des Gouffres***, refusent de connaître la réalité et risquent de faire perdre des lecteurs à** *Mon Camarade*. **Si notre journal remplace un roman par des histoires amusantes on risquera de ne plus voir la différence entre** *Mon Camarade* et les autres journaux.

Moi, pour ma part, depuis que je connais *Mon Camarade*, **je ne lis plus d'autre journal, parce que c'est le plus sain de tous. Assez de rigolades; nous voulons savoir, nous instruire, nous ne voulons pas être des ignorants et seulement amateurs de blagues. Nous voulons** *Mon Camarade* **tel qu'il est en ce moment.**

J'ai dit que la lettre de Michel Bertrand était très intéressante. Je ne voulais pas dire pour cela que je pense tout ce que pense Michel Bertrand.

Car tout de même il faut réfléchir que dans la vie — c'est une chose qu'on entend bien souvent répéter autour de soi — il y a un temps pour tout. Un temps pour travailler et un temps pour s'amuser; des heures de classe et des récréations ; des moments où on étudie et des moments où on rigole.

Et moi, Janot, je trouve que c'est **très bien, les moments où on rigole. Dans un passage de sa lettre** *que je n'ai pas reproduit, Jacques Berrier dit à peu près que quand nous serons des hommes nous rencontrerons beaucoup plus d'histoires sérieuses et tristes que d'histoires gaies, que dans la vie on rencontre plus « d'Hommes des gouffres » que des « Zézette et Jojo » et des « Bégonias ».*

Si j'en crois Mme Burette, qui dit qu'elle a eu beaucoup de chagrins dans sa vie et pas beaucoup de joies, c'est peut-être bien vrai ce que raconte mon ami Bertrand, de Boncourt. Mais quand bien même ce serait vrai, est-ce que ce serait une raison pour ne jamais publier dans le journal que des histoires tristes? Au contraire, parce que moi, Janot, je trouve que le meilleur moyen d'être courageux pour passer les mauvais moments, c'est pas de passer son temps à pleurer, mais plutôt de tâcher de rire un bon coup pour reprendre courage. C'est pourquoi il faut que dans un journal comme Mon Camarade, *à côté des histoires sérieuses, il faut qu'il y ait des « rigolades » et des « rigolades » aussi drôles que possible.*

Mon ami Bertrand a exprimé son opinion d'une façon très violente et très catégorique, mais il a été à peu près le seul de son avis. Beaucoup de mes petits amis aiment la rigolade et ils en voudraient davantage. Voici par exemple ce que me dit Maurice Saül, **un de mes plus fidèles amis de** *Paris.*

Oui, il y a assez d'histoires en images dans *Mon Camarade*, **ou plus exactement il y en a presque assez. Notre journal publie chaque semaine trois excellentes histoires amusantes, et en plus, la rubrique « Pour rire un peu » qui ne manque jamais de me faire rire presque autant qu'une histoire en images. Mais à mon avis pour qu'on puisse considérer** *Mon Camarade* **comme un journal complet, il faudrait ajouter une histoire amusante de plus.**

Pierre Liger, de Bougival, a à peu près le même avis.

Moi qui ai 14 ans, je trouve qu'il y a assez d'histoires amusantes. Cependant comparé à certains autres journaux, *Mon Camarade* a moins d'histoires amusantes. Il est certain qu'une équipe de joyeux farceurs aurait un beau succès.

Et Roger Didier, de Gérardmer, m'écrit également :

Les histoires que *Mon Camarade* publie, je les trouve très bien. Mais si l'on mettait une histoire en images à la place d'un roman, je préférerais qu'on mette en plus une histoire drôle.

Beaucoup d'autres lettres sont dans ce sens. Michel Bertrand est le seul à condamner si sévèrement les histoires en images. Mais au fond les condamne-t-il vraiment si sévèrement que tout cela, et ne s'est-il pas laissé entraîner un peu par ses paroles écrites ? Parce qu'il me dit dans un autre endroit de sa lettre que « Bégonia » est une de ses histoires préférées.

En tout cas, toutes les réponses que j'ai reçues me font tous les jours penser davantage qu'on doit perfectionner certaines petites choses dans le journal. Les histoires comiques qu'on publie maintenant vous plaisent bien telles qu'elles sont. On va tout de même essayer de les rendre encore meilleures. Et puis l'on va beaucoup réfléchir, bien se creuser la cervelle pour essayer de trouver un truc qui permette de publier des histoires en images en plus sans tout de même supprimer un deuxième roman. Ce sera sans doute très compliqué. Mais si ces messieurs-dames de la rédaction s'appliquent bien, je suis certain qu'ils vont réussir à le trouver, ce truc.

En attendant, nous commençons cette semaine un grand roman d'aventures, Le Forçat d'Eldorado, **par** Serge Norel. *Je suis certain qu'il va beaucoup vous plaire. Et comme je suis sûr que vous êtes impatients d'en connaître le début, je termine là ma lettre en vous serrant la main bien fort à tous, garçons et filles.*

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Ami inconnu, Martainneville : Tu n'as pas signé le joli conte que tu m'as envoyé et je ne demande, d'autre part, si tu ne l'as pas copié dans un livre de lectures. Ce que nous voulons, c'est que nos amis nous envoient des contes qu'ils ont faits eux-mêmes. Merci de tes distractions; je les transmets à ces Messieurs-Dames de la Rédaction. — ***Roger Didier***, Gérardmer : Merci de ton conte du Docteur, mais il est un peu trop voisin de celui que nous avons publié récemment pour que nous puissions le faire paraître. Merci de tes distractions; je les transmets à la Rédaction. — ***René Frausin***, Grenoble : Merci de ton avis sur la présentation du journal. La question d'une histoire de France en images reste toujours à l'étude, mais je crains que, pour beaucoup de nos lecteurs, cela soit un peu trop sérieux. — ***Roger Jack***, Saint-Louis : Merci de tes distractions; je les transmets à la Rédaction. — ***Francis et René Corbi***, Bougie : Nous ne pouvons pas encore cette année donner un plus long chapitre des *Travailleurs de la Mer*. Nous avons donné ces semaines-ci des histoires sur le Pôle Nord. J'espère qu'elles vous ont intéressés. — ***Jean Lambert***, Paris (18e) : Merci de ta gentille lettre et de tes compliments.

Nous commençons aujourd'hui un roman de l'excellent écrivain Serge Norel, qui se déroule dans l'imaginaire nation d'Eldorado, en Amérique du Sud. Vous y verrez les tragiques aventures du lieutenant Popesco et de ses enfants, Juan et Pedro, et nous ne doutons pas que vous n'y preniez le plus vif intérêt.

Chapitre I

LE TORPILLEUR « LE REQUIN »

Le mince torpilleur s'allongeait dans l'eau glauque, roulant un peu sur ses ancres, à quelque distance du quai... Du bord, on avait aperçu le lieutenant Popesco qui arrivait avec ses deux enfants, Juan et Pedro... Déjà une vedette se détachait et mettait le cap sur les pontons d'embarquement.

— Allons, fit l'officier, il faut nous dire adieu.

Il serra contre lui Juan, un magnifique adolescent de quatorze ans. Puis ce fut au tour de Pedro, d'une année plus âgé, pas beaucoup plus grand, mais solide et râblé, avec de larges épaules qu'on devinait musculeuses sous ses vêtements. Le lieutenant Popesco mesurait lui-même près de 1 m. 80. Il avait les yeux bleus, le teint bronzé. Son nez droit était un peu fort. L'ensemble de sa personne dégageait une impression de force et de bonté.

— Pauvre papa, fit Juan, en désignant le *Requin*; c'est donc là que tu vas demeurer des jours et des jours, entre l'eau et le ciel?...

— Ne me plains pas, mon chéri, répliqua le père. Le métier de marin est le plus beau métier du monde. Si seulement je savais votre mère guérie!... Allez la voir souvent, dès que les médecins le permettront. Entourez-la de toute votre affection et dites-lui bien que je pense à elle sans cesse...

— Oh! papa, faisait Pedro, tu sais parfaitement que tu n'as pas de recommandations à nous faire sur ce sujet. Nous l'aimons tant, notre pauvre maman...

Juan suivait son idée et regardait encore le torpilleur.

— Je ne sais pas pourquoi, dit-il, mais le *Requin* me déplaît. Pourvu que tu y trouves de bons compagnons!...

Le lieutenant de corvette avait repris Juan dans ses bras. Mais une voix aboya, derrière lui.

— Popesco, est-ce vous?

Popesco se retourna, fit face à l'arrivant et salua; l'homme avait les galons de capitaine sur ses manches et sur sa casquette. Il se présenta à l'allemande, sans tendre la main.

— Je suis Guerreria, commandant du *Requin*. J'espère que je n'aurai pas à me plaindre de vous?...

Le lieutenant arrondit les sourcils :

— Excusez-moi, commandant, mais je ne vois pas en quoi j'ai pu vous donner sujet de mécontentement...

L'autre s'emporta :

— Vous ne pourriez pas en terminer un peu plus vite avec ces grimaces et ces embrassades ? Vous devriez déjà être en train de courir me secouer ces lascars comme ils le méritent.

Le commandant désignait un groupe de matelots en train de faire leurs adieux à des parents venus les accompagner, à des femmes, des fiancées, des mères, des sœurs, des enfants...

— Garde à vous!

C'était encore la voix de Guerreria qui claquait. Trouvait-il que le lieutenant n'obéissait pas assez vite? Popesco s'immobilisa et attendit.

— Exécutez mes ordres sur-le-champ, criait Guerreria. Je veux qu'avant cinq minutes tout le monde soit à bord... Compris? Rompez!...

La discipline est la discipline, bien qu'elle soit odieuse lorsqu'elle impose le respect d'une brute... Après un salut à son chef et un brusque coup d'œil à ses enfants, Popesco s'en fut d'un pas rapide vers le groupe des matelots. Ceux-ci rectifièrent la position et mirent la main au béret. D'un geste, il les mit au repos :

— Le commandant veut qu'on fasse très vite, mes amis. Il faut obéir et rejoindre les chaloupes à l'instant même.

Il eut une hésitation. Puis il ajouta :

— Peut-être est-ce mieux, au fond. L'instant de la séparation est si pénible qu'il est préférable de ne pas trop le prolonger...

Le lieutenant s'éloigna et marcha vers les pontons. Une voix de femme s'éleva, au milieu du groupe :

— Celui-là, il a l'air d'un brave homme. Mais l'autre!...

— L'autre, c'est le grand chef, fit un matelot en jetant son barda sur son épaule. Enfin, il faut se faire une raison. Allons-y...

A trente pas de là, « le grand chef » Guerreria arpentait les quais de long en large, l'allure rageuse. C'était un homme court et gras, au visage mafflu, et aux petits yeux porcins. Il devait être d'un tempérament apoplectique. Son nez était violacé, ainsi que ses joues: il avait l'air de porter un masque de couleur aubergine...

Juan et Pedro étaient demeurés à la place même où leur père les avait embrassés. Le plus jeune des garçons retenait ses larmes et l'aîné, qui serrait les poings, murmura entre ses dents :

— Des types comme ce Guerreria, on devrait les mettre en prison...

Son frère Juan lui mit la main sur le bras et murmura à son tour :

— J'ai peur, Pedro. Je suis angoissé. Il me semble que le malheur est là...

— Veux-tu bien te taire!...

Il le morigénait, mais en même temps il lui enveloppait les épaules de son bras, en un geste de douce protection. Juan se serra contre lui :

— Oui, dit-il. Garde-moi contre toi. Papa nous verra, de loin, et il sera content de sentir combien nous nous aimons...

Du bord on avait aperçu le lieutenant avec ses deux enfants...

***

Au ponton, les choses n'allaient pas vite. Non seulement les hommes étaient fourbus par le dur travail, mais pour la plupart, ils étaient « rouilles ». C'étaient des réservistes, des territoriaux qui croyaient en avoir fini avec le service actif et qu'on avait brusquement sortis des arsenaux où ils travaillaient à des postes quasi sédentaires, pour les réembarquer, sans raisons bien précises, au plus dur des labeurs qui soit dans la marine de guerre, servir sur un torpilleur. Pourquoi cette mesure avait-elle été prise par le gouvernement dictatorial de l'Etat d'Eldorado ?

Le lieutenant Popesco se le demandait en surveillant l'embarquement. Et pourquoi son mauvais destin avait-il voulu qu'il soit désigné, à peine remis d'une douloureuse blessure, pour faire partie de cet équipage composé de bric et de broc, sous le commandement de ce Guerreria!

Guerreria était l'officier qui possédait la plus mauvaise réputation de toute

la marine de guerre et, certes, il paraissait ne pas l'avoir volée!...

— Eh bien, lieutenant, on dort?

C'était toujours le commandant, grinchu et hargneux, qui venait de surgir auprès de son lieutenant.

— Voulez-vous, oui ou non, me secouer ce tas de moules ?

— Laissons-leur le temps de se mettre en train tout seuls, commandant, sans les brusquer. Ils ont l'air pleins de bonne volonté...

Contre toute attente, Guerreria ne s'emporta pas. Il regarda Popesco d'un drôle de petit regard en coin, siffiota deux ou trois notes et goguenarda :

— Je vois ce que c'est! On m'avait prévenu, d'ailleurs. Monsieur est un « humanitaire »!... Nous en reparlerons, nous en reparlerons...

Tout à coup, il sursauta et cria :

— Qu'est-ce que c'est?

Un jeune matelot, — il pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, — venait de paraître à la tête du ponton, une vieille femme à son bras... Guerreria se précipitait, hors de lui :

— Des jupes sur le ponton! Ah ça, vous vous moquez de moi! Et le règlement, alors? Vous vous en moquez aussi, probablement?...

Le matelot bredouillait :

— Je ne savais pas, commandant. C'est ma mère. Elle a voulu...

— Vous ne saviez pas? Parfait. Vous me ferez huit jours de cellule. Ça vous apprendra... Quant à vous, ma bonne femme, ouste! Et en vitesse. Déguerpissez!...

Tous les hommes présents sur le ponton étaient indignés. Tant de brutalité dépassait les esprits, surtout à propos d'une maman qui avait voulu accompagner son petit gars aussi loin que possible. Il y eut un silence et une immobilité stupéfaite, chacun retenant le geste ou le mot commencé. Mais la brute ne se démonta pas pour si peu. Il désignait la pauvre mère qui demeurait figée sur place, de l'épouvante plein les yeux.

— Empoignez-moi cette femme! cria-t-il. Qu'on l'enlève de là!...

Personne ne bougea. La rage du commandant s'accrut; il cria :

— Entendez-vous, lieutenant? Obéissez!...

Popesco fit alors trois pas vers la vieille. Il s'inclina et la salua aussi respectueusement que si elle avait été la femme du plus haut magistrat de la capitale d'Eldorado.

— Pardonnez-moi, madame, mais je suis soldat et je dois obéir aux ordres que je reçois, quels qu'ils soient. Veuillez me permettre de vous conduire...

Il la prit par le bras avec une douceur infinie et la conduisit ainsi, tête nue, jusqu'à la limite du quai. Là, il s'inclina à nouveau devant elle et murmura :

— Vous comprendrez, madame, et vous ne m'en voudrez pas. Quant à votre fils, soyez certaine que je ferai pour lui tout ce que je pourrai...

Le lieutenant Popesco revint vers les chaloupes où le commandant, plus apoplectique que jamais, feignit de ne pas le voir... L'embarquement était à peu près terminé. Quelques « bardas » seulement restaient à quai, qui furent rapidement chargés.

— Paré? cria le lieutenant de la vedette où il avait enfin pris place.

— Paré! répondirent les quartiers-maîtres.

Popesco donna l'ordre de rallier le *Requin*, cependant que Guerreria s'emportait contre le mécanicien sous prétexte que le moteur avait quelques menus ratés...

***

Juan et Pedro avaient assisté, de loin, à toutes les scènes que nous venons de décrire. Ils avaient tiré leurs mouchoirs et ils les avaient agités dans le vent durant que s'éloignaient les embarcations. Leur père s'était retourné un instant et leur avait fait un grand signe... Maintenant, ils regardaient le navire de mort s'éloigner vers le large, dans la grisaille du ciel qui se confondait avec la grisaille de l'Océan, car un orage montait. Juan soupira, étouffant un sanglot.

— Viens, lui dit son frère. Avant de rentrer à la maison, nous allons passer à la clinique. On nous donnera des nouvelles de maman...

Les deux jeunes garçons s'éloignèrent à petits pas, comme à regret, sans remarquer un homme à lunettes noires et qui, à demi caché par des tonneaux de goudron, les observait curieusement comme il avait épié, du reste, tous les détails de l'embarquement...

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Le mari d'une brave petite vieille est mort. Aussi, veut-elle faire agrandir l'unique photo qui lui reste de son époux, pour la mettre dans un grand cadre de sa chambre. Mais voilà, son mari porte une casquette et cela ne lui plaît guère. Aussi, demande-t-elle au photographe de la faire disparaître. « Rien de plus simple, lui répond ce dernier. Dites-moi seulement comment était coiffé votre mari et je vais arranger cela. Avait-il la raie à droite ou à gauche? — Mais... mais... je ne me le rappelle plus, mon bon monsieur... mais en lui ôtant sa casquette vous verrez bien... »

o

Un marchand de chevaux n'arrivait pas à se défaire d'une vieille jument dont personne ne voulait. Aussi imagina-t-il un subterfuge : « Ecoute-moi, dit-il à son fils, un jeune déluré de 10 ans, lorsqu'un client se présentera, tu me supplieras de ne pas vendre cette bête-là, tu diras qu'elle trotte si bien, qu'elle est si douce, etc., que tu ne veux pas qu'elle quitte notre écurie. » A quelques jours de là, un paysan se présente pour acheter une jument. Et ainsi qu'il avait été entendu entre le père et le fils, le jeune garçon se met à pleurer, à supplier... Il n'en fallut pas davantage pour que le paysan voulût cette jument et pas une autre. Le marché fut conclu. Mais l'acheteur ne tarda pas à se rendre compte du mauvais état de la bête.

Et sans perdre de temps, il revint chez le marchand : « Ecoutez, je ne viens pas rompre marché car c'est chose faite. Mais je vous demanderai seulement de me prêter votre fils, car sans lui je ne pourrai pas revendre le canasson.

o

Histoire de chasse. — Un certain M. Tartarin se vante d'être un intrépide chasseur; les lapins, les lièvres, les biches ne font pas long feu devant son fusil, croyez-le. Mais racontant une fois ses exploits devant des amis, il leur dit, le plus sérieusement du monde :

« Tenez, je chassais le lapin dans les bois de X.. et mon carnier était déjà plein; tout d'un coup, je me trouve nez à nez avec un sanglier. Je me rappelle alors aussitôt que je fais partie de la Société Protectrice des Animaux et je ne fais ni une ni deux, je monte dans un arbre qui était là. Vous comprenez, je ne voulais pas la tuer, pauvre bête... »

Le coin des Fillettes

Vous pouvez faire une multitude d'objets avec du raphia. Ce n'est pas cher et, très soignés, ils sont coquets.

Vous pouvez l'enrouler ou le coudre. L'enroulage consiste à recouvrir de raphia différentes formes d'objets en carton ou en fil de fer. Il faut recouvrir séparément les différents morceaux de carton qui constituent un objet, puis les réunir ensuite par un fil de raphia, qui peut être de couleur différente et former une crête festonnée par exemple. Pour l'enrouler, manifier le raphia qui se recouvrir facilement. Le carton employé doit être fort et souple.

Voici un dessous de bouteille.

Coupez un rond de carton de la grandeur désirée, dessinez et évidez au milieu un petit cercle de 1 à 3 cm. de diamètre. Passez le raphia à travers ce petit trou, puis autour du bord, de nouveau par le petit trou et continuez bien régulièrement les brins les uns à côté des autres. Vous pouvez nouer deux brins de raphia, et aussi l'enrouler en l'enfilant dans une aiguille, ce que vous faites de toutes façons pour arrêter le travail en passant le dernier brin sous les autres après l'avoir fixé par quelques points invisibles.

Le cadre se fait de la même manière mais le trou est de la grandeur de l'image que l'on collera sur un carton qui sera lui-même fixé à l'envers du cadre. On peut orner d'un tissage avec un ruban dont le nœud enjolive toujours. On passe alors le ruban au point de reprise.

La boîte à ouvrage est faite d'une boîte quelconque en carton. On découpe le fond que l'on recouvre horizontalement, puis verticalement. Le bord est recouvert ensuite comme les ronds précédents, puis on taille une simple feuille pour le couvercle et on le recouvre comme le fond. On coud ensuite le fond sur ses quatre côtés, le couvercle sur 1, au bord, par du raphia, soit d'une manière invisible, soit au contraire en ornement.

La bride est faite de raphia tressé, un petit morceau de bois forme la fermeture.

Faites, en attachant plusieurs brins de raphia ensemble à un petit bâton, un balai pour Toutoune.

Le raphia cousu est soit tordu, soit tressé. Il faut lei plusieurs brins de raphia. On fait une certaine longueur de natte de trois à dix brins pour chaque brin de la natte.

On rallongera cette natte au fur et à mesure du besoin en travaillant l'ouvrage. La natte est roulée en spirale cousue par un brin de raphia. On continue jusqu'à ce que le fond plat soit assez grand pour obtenir des bords droits, on tire sur le travail en relevant la natte verticalement; pour faire un bombé central on relâche le travail que l'on pourrait même ainsi rabattre et former un rebord plat.

La natte de raphia peut être cousue en forme ovale et l'on peut en faire un cabas, des pantoufles, etc.

Vous pouvez vous amuser à faire un étalage de vannier, de fruitier; pensez alors à ces marchés indigènes où les fruits chatoyants sont vendus dans les vanneries les plus originales qui sont si jolies avec les fruits.

Vous pouvez recouvrir des bouteilles, des verres, quantité d'objets, formant ainsi vases, jardinières de toutes couleurs et ornées de rubans; ou faire un mélange de raphia enroulé et tressé.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Poule aux marrons. — *Voici une manière originale de manger une poule pendant la saison des marrons.*

Couper la poule en morceaux, les faire revenir dans une casserole avec du beurre, à volonté un peu de lard coupé en morceaux, saupoudrer de farine; lorsque votre viande a pris un peu de couleur, mouiller avec de l'eau chaude, saler, poivrer. Laisser mijoter doucement, et environ 25 minutes avant la fin de la cuisson, ajouter 250 à 300 grammes de marrons dont on a enlevé les deux peaux.

TIMBRES

TIMBRES JAPONAIS

I

Les premiers timbres japonais ont seulement été imprimés en 1871. Avant cette date, existaient pourtant dans ce pays des bureaux de poste anglais et français; mais ils employaient les timbres de leur pays respectif. Le bureau de poste français de Yokohama fonctionna de 1865 à 1880. On reconnaît ces timbres aux chiffres de leur oblitération. Les timbres japonais comportent des chiffres qui sont, bien entendu, très différents des chiffres européens. Nous reproduisons ici pour nos fidèles lecteurs les 10 premiers chiffres.

一	1	七	6
二	2	八	7
三	3	九	8
四	4	十	9
五	5	百	10
千	18	万	20

Chiffres japonais.

Mais, à la différence des caractères employés dans notre pays, il existe en japonais presque autant de chiffres que de nombres, du moins jusqu'à 100. A titre d'exemple, nous reproduisons ici le signe spécial pour les nombres 18 et 20.

1871.

Le premier timbre japonais de 1871 était un 48 moun, brun. Le moun est au sen japonais ce que nos centimes sont à notre franc. Ce timbre, à l'état de neuf, vaut 175 francs et 200 francs quand il est oblitéré. Il faut, pour cela, qu'il soit imprimé sur un papier indigène spécial : sans cela, sa valeur est environ trois fois moindre.

Depuis cette époque, le Japon a connu de nombreux timbres. Nous reviendrons peut-être un jour sur ceux-ci. Contentons-nous de reproduire ici un timbre édité en 1919 pour la commémoration de la paix et qui représente une colombe perchée sur une branche d'olivier. Au-dessus de la colombe, on aperçoit une marguerite qui est l'emblème du Japon. Ce timbre pacifique reproduit aujourd'hui, semble un paradoxe, car on sait que, depuis 1919, le Japon n'a jamais cessé de faire la guerre et qu'il est actuellement engagé dans une campagne meurtrière contre le malheureux peuple chinois.

1919.

RÉSUMÉ. — *Pierrot Lancry (quatorze ans) explore les labyrinthes de grottes immenses sous le Causse Méjean, pour tenter de retrouver Louise, femme de Jambe-de-Bœuf, prisonnière de Premior et des frères Veziers. Jambe-de-Bœuf et Fil-de-Fer, restés à l'extérieur, dans la nuit, croient Pierrot noyé. Pierrot croit avoir trouvé la trace d' « Hommes des gouffres », peuplades souterraines que dit avoir découvertes Antoine Veziers.*

Chapitre XLIII. — Le peuple des profondeurs.

Le cœur battant, Pierrot s'avançait dans la galerie aux écritures mystérieuses. La galerie était plus facile à parcourir qu'aucune des galeries où il s'était trouvé jusqu'ici. N'eût été le ruisseau qui lui mouillait les pieds, Pierrot eût avancé presque confortablement, car la pente était douce et il ne rencontrait que peu d'obstacles. La voûte de la galerie montait ou s'abaissait. Ailleurs la grotte s'élargissait tellement que ses parois se perdaient dans l'obscurité. Parfois aussi la voûte était si haute qu'il semblait qu'un puits ouvrait au-dessus de la tête du jeune garçon.

C'est au pied d'une de ces espèces de puits que Pierrot heurta quelque chose qui le remplit à la fois d'horreur et de curiosité. C'était, à demi englouti dans l'argile du sol, un cadavre de vache ou plutôt ce qui en restait. La tête, avec ses cornes, était dépouillée de toute chair et d'une blancheur de squelette.

Mais à l'une des pattes de devant de l'animal tenait encore de la chair, et cette chair, par un phénomène fréquent dans les grottes où se décomposent les cadavres, s'était enflée démesurément, devenant semblable à une gigantesque meringue, sinistre et livide. Un peu de cuir adhérait encore aux flancs de l'animal. Pierrot s'enhardit jusqu'à toucher du pied la patte monstrueusement gonflée et sa chaussure s'enlisa dans une matière molle et gluante. Le membre tout entier se dégonfla comme un ballon crevé, en exhalant une si insupportable puanteur que Pierrot se sentit prêt à vomir.

Il s'éloigna de la charogne. Un courant d'air tiède qui montait des profondeurs du sol chassa loin de lui l'épouvantable pestilence. Tout en continuant d'avancer, Pierrot sentait sa tête envahie de nouvelles imaginations.

Si, à une telle profondeur, dans un endroit inaccessible, se trouvait un cadavre de vache, ce cadavre n'avait certainement pas pu venir là de la surface du sol. Il avait donc été amené des profondeurs de la terre.

Pierrot se rappelait les discours fantastiques d'Antoine Veziers, rapportés jadis par César Boucafeu. Selon lui, avant le début de l'histoire, les hommes à tête longue s'étaient réfugiés dans les abîmes des Causses, chassés de la surface par les hommes à tête ronde, les envahisseurs qui connaissaient l'arme terrible des flèches. Les peuplades s'étaient enfouies dans les grottes avec leurs bestiaux et leurs volailles, et depuis des milliers d'années ils menaient là une vie inconnue des hommes de la surface, laissant leurs troupeaux aveugles paître les herbes blanches et translucides des pâturages souterrains. C'était le cadavre d'une bête égarée par les hommes des gouffres qu'avait rencontré Pierrot. Du moins, c'est ce qu'imaginait le jeune garçon.

Le couloir que suivait Pierrot s'était maintenant rétréci. Et il eut la joie de découvrir sur la muraille de calcaire une nouvelle inscription et une nouvelle flèche gravée. Il regarda aux environs, et poussa un cri de surprise qui résonna sous les voûtes souterraines. Il venait de découvrir sur le sol une hache de silex, en pierre taillée, encore emmanchée dans son manche de bois que retenait une sorte de corde de filasse. A côté de la hache avait été abandonnée une autre pierre taillée et qui avait dû servir de ciseau pour graver l'inscription mystérieuse.

Pierrot était sûr d'être tout près de découvrir les peuples inconnus des profondeurs. N'allait-il pas, au coin d'un couloir, voir déboucher un homme à la barbe en désordre, vêtu de peaux de bêtes, qui tiendrait à la main une hache ou un javelot et qui allait le menacer dans une langue gutturale et incompréhensible.

Malgré cette menace inconnue Pierrot continuait sa route. Le couloir s'élargit à nouveau puis devint si étroit que le jeune garçon dut marcher à quatre pattes. Puis il déboucha dans une salle presque ronde d'où partaient, dans toutes les directions, des fissures et des couloirs. Le sol de cette salle ronde était presque plat, et couvert de sable fin.

Au milieu du carrefour naturel une dalle blanche tombée de la voûte formait une table naturelle.

Pierrot tint conseil avec lui-même. Maintenant il ne savait plus quelle route prendre. Il comprit combien il était imprudent de continuer son chemin, seul, au milieu de dangers inconnus. Il valait mieux retourner sur ses pas et retrouver Jambe-de-Bœuf.

Quelle heure était-il donc? Il était bien dommage qu'il ait cassé sa montre... Mais avant de s'en retourner il fallait tout de même mettre le nez à l'entrée des galeries principales.

Il les explora l'une après l'autre, découvrit sur les murs de chacune d'elles des inscriptions mystérieuses et des flèches gravées. Aucune raison donc de prendre une galerie plutôt qu'une autre. Pierrot repris son sac, décidé à partir. Il se sentit soudain le ventre creux. La remontée serait dure. Il fallait mieux manger un morceau.

Pierrot s'assit sur la table de pierre naturelle qui occupait le centre du carrefour. C'était sur cette table qu'il avait posé sa lampe à acétylène. Il ouvrit son sac, tira un morceau de pain, puis un saucisson où il tailla plusieurs rondelles.

Il avait reposé le saucisson sur la table, qui n'était pas parfaitement horizontale, et celui-ci roulant sur la pente, disparut dans un coin obscur, dans un éboulis de rochers. Sans prendre sa lampe, Pierrot fouilla des mains dans la pénombre. Il rencontra sous ses doigts non son saucisson, mais quelque chose de froid et de velu qu'il lâcha aussitôt avec horreur croyant tenir le corps d'un animal caché. Il prêta l'oreille, n'entendit pas d'autre bruit de respiration que la sienne propre; il s'enhardit à éclairer le coin sombre où sa main avait découvert l'objet insolite. Il vit une sorte de paquet en peau de bête, en peau de renne. C'était une sorte de caissette en fourrure fermée par un couvercle de bois grossièrement taillé. La caissette était soigneusement fermée par une corde faite de lanières de peau. Sans doute cette caissette avait-elle été oubliée là par un homme des gouffres... Pierrot dénoua, le cœur battant, les lanières de peau.

La caissette de peau de renne contenait un cahier grossièrement relié dans une couverture de rudimentaire parchemin jaune. De nouvelles lanières de peau fermaient ce cahier. A la vue de ce livre primitif, Pierrot se mit à songer que la civilisation des hommes des gouffres était sans doute supérieure à ce que croyait Antoine Veziers, puisqu'ils devaient connaître non seulement l'écriture, mais le papier.

Pierrot avait enlevé les lanières de peau. Il ouvrit le cahier, et à sa grande surprise il ne vit point des inscriptions rédigées dans la langue inconnue des Houhoums, tracées dans l'écriture inconnue gravée sur les parois des grottes, mais un titre français, tracé en belle anglaise, d'une main appliquée et minutieuse.

Ce titre était ainsi disposé :

Récit de mes Voyages et de mes Explorations
chez les Hommes des Gouffres ou Houhoums
avec un Dictionnaire de la Langue des Hommes
à la tête longue
et des Considérations sur la Régénération souhaitable
de la Race humaine

par Antoine Veziers,
Membre correspondant de l'Académie de Millau et de plusieurs Sociétés philomatiques et savantes.

Chapitre XLIV. — Voyages chez les Houhoums

A la lueur de la lampe à acétylène, Pierrot commença à lire avec passion les premières pages du manuscrit.

C'est le 23 août 1933, commençait Antoine Veziers, dans la nuit, que j'ai pour la première fois rencontré un Houhoum. Il est possible que dans l'histoire du monde, dans l'histoire de demain, cette date du 23 août 1933 paraisse aux hommes aussi importante que ce jour du 12 octobre 1492 où Christophe Colomb découvrit l'Amérique. On verra en effet dans la suite du présent ouvrage,

quelles conséquences incommensurables auront pour notre race la découverte de ces tribus préhistoriques.

« Depuis de longues années je soupçonnais l'existence des *hommes des gouffres* et j'explorais sans relâche les innombrables galeries qui convergent autour de la grande grotte de mon domaine de *La Citerne*, découvrant sans cesse de nouvelles traces des peuples des profondeurs. J'énumérerai plus loin les découvertes d'un intérêt archéologique prodigieux que j'ai faites à cette époque.

« Cette nuit d'août 1933 j'étais, à force d'efforts inouïs, parvenu à progresser d'environ trois kilomètres dans une galerie qui prend dans *le carrefour aux huit galeries* que j'ai aussi appelée *salle de la table*, à cause d'un bloc en forme de table qui se trouve en son centre.

« Si j'avais pu progresser à une telle distance c'est qu'en raison de la sécheresse exceptionnelle cette année-là, j'avais pu traverser plusieurs voûtes siphonantes inaccessibles en temps normal, et aussi parce que près de dix années de fréquentation assidue de ces grottes m'avaient permis de poser sur la route que je suivais d'innombrables repères et commodités.

« Je me trouvais alors dans une grande grotte, située, d'après mes calculs, à deux cents mètres environ au-dessous du point le plus bas de la vallée du Tarnon, à près de 700 mètres de profondeur, par rapport à la maison de *La Citerne*, d'où j'étais parti. A cette profondeur, la chaleur est déjà plus élevée que dans les grottes voisines de la surface, et le thermomètre enregistrait 23 degrés centigrade, la température moyenne de Nice, en plein été.

« J'arrivai à ce moment dans une grotte d'une relative étendue et encombrée de nombreuses stalactites. Fatigué par un trajet pénible, je m'étais endormi derrière l'une d'elles quand je fus réveillé par un cri singulier : *Hou Houm! Houhoum!*

« J'eus la présence d'esprit de ne faire aucun bruit, et passant la tête derrière une stalactite j'aperçus à peu de distance de moi un homme qui était vêtu de peaux de bêtes et qui tenait une torche à la main. Cet homme, dont la barbe et les cheveux blancs avaient un aspect inculte, me tournait le dos et paraissait héler une personne inconnue, qui devait se trouver au fond de la grotte. J'entendis en effet une voix lointaine lui répondre, et l'homme s'éloigna.

« Je suivis ses traces, d'autant plus facilement que ses pieds nus avaient laissé leur marque sur l'argile humide du sol. La piste aboutissait à une ouverture que masquait des peaux de bêtes, des peaux de rennes...

« C'est alors que me vint l'idée d'une ruse qui eut, on le verra, son plein succès. Je quittai tous mes vêtements, que je cachai avec tout mon matériel d'exploration dans le creux d'un rocher. Je ne gardai que ma lampe à acétylène facile à dissimuler à la moindre alerte. Puis, m'emparant d'une peau de renne, je m'en habillai à la façon dont était vêtu le *Houhoum* que je venais d'apercevoir. Sans aucun doute, un tel déguisement devait me permettre de passer inaperçu parmi les tribus qui habitaient dans les grottes où j'allais sûrement parvenir.

« Je n'ai pas ici à raconter les difficultés terribles que je rencontrai dans les couloirs où je m'engageai alors, suivant toujours sur le sol les traces des pieds nus des deux *Houhoums*. Le trajet dura sans doute plusieurs heures, dans une cheminée presque verticale, où heureusement avaient été taillées par les *Houhoums* des marches grossières. Faute d'instruments scientifiques, je n'ai aucune idée de la profondeur à laquelle je suis alors parvenu, mais je suis certain qu'elle laisse loin derrière elle celle des abîmes les plus considérables explorés jusqu'à maintenant? La température restait sans grand changement.

C'était, à demi englouti dans l'argile, un cadavre de vache...

« Et soudain, ce fut l'inoubliable arrivée dans une des grandes grottes où habitent les *Houhoums*.

« Les abords de la première des grandes grottes avaient été autrefois fortifiés comme en attestent de hautes murailles en chicane et les portes basses qui obstruent les galeries.

« On distingue dans ces fortifications des niches avec des sièges, qui devaient être occupés autrefois par des sentinelles. Mais ces précautions millénaires ont été délaissées depuis un très grand nombre de siècles, puisque de mémoire de *Houhoum* aucun homme de la surface n'est descendu visiter les hommes des gouffres.

« Je traversai sans encombre ces fortifications abandonnées et me trouvai sur un balcon naturel, au bord d'une grotte dont les dimensions dépassaient l'imagination. Cette grotte était éclairée par de hautes tours de pierre où brûlaient des bûchers remarquablement lumineux. J'apercevais des champs couverts de plantes et de légumes, un lac bordé d'arbres, et sur celui-ci une cité lacustre bâtie sur pilotis.

« Chose étrange, dans cet empire souterrain tout était blanc, d'un blanc nuancé, mais toujours éclatant. Et ceci ne contribuait pas peu à l'aspect fantastique de la contrée que je venais de découvrir. Je descendis de mon observatoire par une échelle et je fis quelques pas. C'est alors qu'un homme aux cheveux blancs, qui poussait devant lui un troupeau de rennes d'une blancheur immaculée, s'adressa à moi dans une langue rauque et gutturale où revenaient souvent les syllabes *Houhoums*. Je ne savais quoi dire et je craignais d'ouvrir la bouche quand... »

A ce moment la lecture de Pierrot fut interrompue par un bruit de tonnerre qui roula sinistrement sous les voûtes. Des gravats roulèrent à ses pieds, et il s'aperçut alors qu'un éboulement venait de se produire dans la galerie par laquelle il était arrivé au carrefour de la table. Il se précipita vers la galerie d'accès — un énorme bloc l'obstruait quasi totalement. En faisant cette terrible constatation, Pierrot se sentit pris de terreur. Il lui fallait à toute force déplacer le bloc s'il voulait un jour revoir la lumière du jour et ne pas se voir à jamais prisonnier des mystérieux *Houhoums*, dont le manuscrit lui avait annoncé l'existence, ou périr sur place, abandonné de tous; son cadavre comme celui de la vache qu'il avait tout à l'heure rencontrée se gonflerait ignoblement avant de se décomposer entièrement dans le silence du souterrain.

Pierrot examina la roche. Elle n'obstruait pas totalement l'entrée de la galerie, elle laissait en haut et sur les côtés des interstices, mais ceux-ci étaient à peine assez gros pour laisser passer un bras. Sans doute serait-il possible de faire rouler la roche vers le milieu du carrefour, pour dégager l'entrée. Mais une telle opération Pierrot ne pouvait la tenter seul. Il n'était pas assez fort et la roche, en roulant, risquerait de l'écraser.

Pour être délivré il faudrait attendre l'arrivée de Jambe-de-Bœuf, qui inquiet, ne manquerait pas d'arriver avant peu... Si du moins le colosse trouvait le moyen de passer la voûte siphonante.

Soudain Pierrot, arrêtant ses pensées, prêta l'oreille. Il avait cru entendre un rire tout proche. Il en était certain maintenant, cet éboulement n'était pas un éboulement naturel. Sans doute dans l'ombre, depuis la petite salle du lac d'eau chaude, était-il suivi par un *homme des gouffres* et celui-ci l'avait à dessein fait prisonnier en roulant le bloc pour fermer la seule issue vers l'air libre.

Pierrot tendit encore l'oreille, angoissé. Le silence effroyable et total des grottes régnait autour de lui, il n'entendait que son propre sang qui bourdonnait dans ses oreilles. Et parfois (était-ce une hallucination née de la solitude), il croyait percevoir un soupir étouffé, et le froissement de pieds et de mains nues sur l'argile et le granit.

Pour chasser ces pensées terrifiantes, Pierrot prit le parti de recommencer sa lecture. Si les *Houhoums* le guettaient, du moins devait-il, avant de devenir prisonnier des « hommes des gouffres », connaître leurs coutumes, apprendre le moyen providentiel par lequel Antoine Veziers avait pu impunément les fréquenter et apprendre leur langue. Et reprenant son manuscrit Pierrot s'y replongea avec une telle fièvre qu'il en oublia le danger invisible qu'il avait cru sentir rôder autour de lui.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Savez-vous que les animaux font l'éducation de leurs petits, et cela, au moyen du jeu. Ainsi, une chatte qui joue avec ses chatons, en leur faisant poursuivre une petite balle, une plume, un papier ou tout autre objet, leur apprend à chasser les souris et à courir après tout ce qui bouge ou fuit.

o

En 1806, à Paris, une heure de travail était payée 32 centimes au maçon, 55 centimes au couvreur, 30 centimes au charpentier, 35 centimes au menuisier, 50 centimes au forgeron, 32 centimes au terrassier. Le coût de la vie n'était pas ce qu'il est aujourd'hui.

o

Si l'on jette du vinaigre sur de la terre et que le liquide bouillonne, cela prouve que la terre est calcaire; mais si aucun bouillonnement ne se produit, on peut en déduire que la terre manque de carbonate de chaux.

o

La cannelle dont on se sert pour relever certaines sauces, est l'écorce d'une sorte de laurier qui pousse dans l'île de Ceylan et qu'on cultive également dans certaines régions d'Amérique.

o

Pour éviter les contestations entre les usagers des autobus et les receveurs, les compagnies des États-Unis ont placé à l'entrée une marque peinte en noir. Lorsqu'une maman refuse de payer place entière pour son enfant, en alléguant son jeune âge, on conduit l'enfant à cette marque. Si la tête dépasse, l'enfant doit payer et il n'y a pas de discussion possible.

o

Les chiens sont trop souvent, hélas! la cause d'accidents d'automobiles qui les envoient dans un autre monde; aussi est-ce dans le but de voir diminuer leur nombre, que la ville de Londres a décidé d'ouvrir une école spéciale pour chiens. Dans cette école de dressage, on leur apprendra comment traverser les rues correctement.

LES JEUNES AVIATEURS

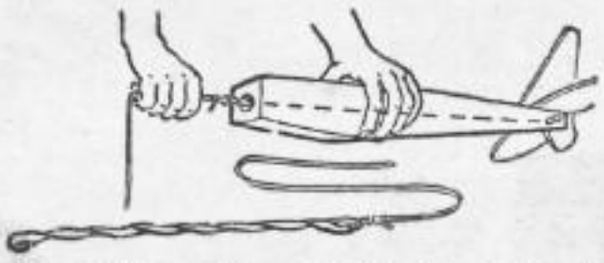
LES TRUCS DE LA GOUPILLE

COMMENT ATTRAPER UN CAOUTCHOUC DANS UN FUSELAGE

Au cours du montage de votre avion, le caoutchouc que vous avez déjà attaché à l'arrière, pend, maintenant, au milieu du fuselage.

Comment l'attraper pour engager le crochet de l'axe d'hélice ?

Malgré vos efforts, la boucle la plus près ne dépasse pas du fuselage à l'avant; si vous enfoncez



votre doigt, à condition que le diamètre du trou du « nez » vous y autorise, vous ne voyez plus votre caoutchouc.

Le dépannage est simple : prenez un crochet en fil de fer ou fabriquez-en un, et... allez à la pêche dans le fuselage.

Mieux vaut prévenir que guérir. C'est pourquoi nous vous conseillons d'attacher une des extrémités de votre écheveau avec une ficelle. La ficelle dépassera toujours du fuselage et vous n'aurez qu'à tirer dessus pour sortir d'un seul coup tous les brins s'accrochant à l'axe de l'hélice.

L'AVION « COMPOSITE AIRCRAFT » MAYO

Vous n'avez pas manqué d'être intrigués par les photos de ce gros hydravion sur lequel était posé un autre hydravion. Il ne s'agissait pas là d'un essai de résistance mais d'une véritable tentative de catapultage aérien.

Il y a déjà eu les navires porte-avions et les dirigeables porte-avions. Seuls les premiers subsistent. Mais, alors que les avions partant d'un navire peuvent y revenir, l'hydravion lancé par son grand frère en est séparé définitivement. Il n'aurait, du reste, aucun intérêt à y revenir car son but est tout autre.

L'hydravion porté, un Short à flotteurs, très chargé au mètre carré de surface portante, ne peut décoller seul. L'hydravion porteur, disposant d'un gros excédent de puissance porte donc en l'air le « petit lourd » et le lance vers le but.

L'appareil porté est un monoplan cantilever équipé de quatre moteurs en H à refroidissement par air. Chaque moteur a 16 cylindres et développe 340 CV. Les hélices sont bipales, en bois, selon la vieille technique. L'envergure est de 22 m. 25 et la longueur de 15 m. 53, avec une surface portante de 56 m² 78. Le poids en vol atteint 9.300 kilos et la vitesse 300 kilomètres-heure.

L'hydravion porteur est du type bien connu de la flotte des Imperial Airways. L'envergure a été

légèrement augmentée et les moteurs plus écartés de la coque pour faciliter le passage des flotteurs du « porté ». Des pylônes métalliques supportent les crochets d'amarrage.

C'est également un monoplan, muni de 4 moteurs Bristol en étoile, refroidis par air. Chaque moteur 14 cylindres donne 950 CV. maximum, soit 3.800 CV. au total.

L'envergure est de 34 m. 75, la longueur de 24 m. 88 et la surface portante de 162 m² 50. Il pèse 11 tonnes et vole à 270 kilomètres-heure.

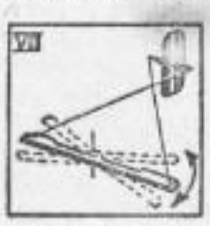
Les deux appareils décollent ensemble, pleins gaz, l'un portant l'autre. Les pilotes communiquent par téléphone; des lampes s'allument lorsque la pression de l'air sur les ailes de l'hydravion supérieur est favorable au lâcher.

Il n'y a plus qu'à tirer sur les leviers et hop! la séparation a lieu. En quelques secondes porteur et porté sont à plusieurs mètres de distance.

Et tandis que le petit vole vers le but, le gros rentre à sa base : sa tâche est terminée.

DICTIONNAIRE DE L'AVIATION

PALONNIER. — Pièce en bois ou en métal, placée horizontalement, articulée en son milieu et servant à la manœuvre du gouvernail de direction de l'avion.



Le palonnier se manœuvre avec les pieds et est de ce fait muni de pédales.

Par la suite, seules les pédales subsistèrent; les organes de commande d'un avion se rapprochant de plus en plus de ceux d'une automobile.

Le palonnier peut être assimilé à la pièce en bois avec laquelle les enfants dirigent certains jouets sportifs à rames ou mus par les bras.

SPORTS

On commence à parler du Tour de France. Précisons tout d'abord les dates : départ mardi 5 juillet, arrivée dimanche 31 juillet.

Il y aura 21 étapes. La plus longue sera Besançon-Strasbourg avec 312 kilomètres. La plus courte sera Bayonne-Pau avec 105 kilomètres.

Pour les heures de départ, conditionnant bien entendu les heures d'arrivée, grande bagarre!

Grande bagarre entre les journalistes. La « Presse » du soir proteste contre les arrivées tardives à 18 h. 30. La « Presse » du matin, dont fait partie le journal organisateur, ne veut pas laisser les confrères du soir les « griller » à chaque compte rendu.

o

Puisque nous en sommes au Tour de France, je vous donne les jours et les étapes afin que chacun de vous puisse retenir la date du passage des Géants de la Route près de chez lui.

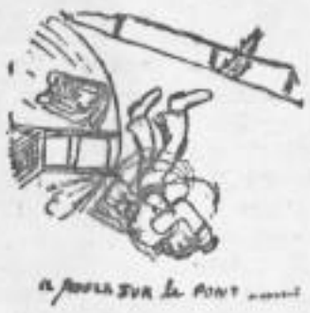
Mardi 5 juillet verra Paris-Caen (238 km); mercredi 6 juillet, Caen-Saint-Brieuc (235 km); jeudi 7, Saint-Brieuc-Nantes (239 km); vendredi 8, Nantes-Royan (220 km); samedi 9, repos à Royan. Le lendemain, dimanche 10 juillet, les coureurs repartent sur Bordeaux (205 km); lundi 11, Bordeaux-Arcachon-Bayonne (223 km); mardi 12, Bayonne-Pau (105 km); mercredi 13, repos à Pau.

o

Lorsque vous croisez une automobile dans la rue vous avez certainement été frappé par un numéro qui vous semble bizarre ou une plaque avec une ou des lettres. Voici les noms des pays les plus courants avec la plaque qui indique que la voiture en est originaire.

Allemagne : D. — Angleterre : G.B (Grande-Bretagne). — Autriche : A. — Belgique : B. — Chine : R. C. — Danemark : D. K. — Égypte : E. T. — Espagne : E. — États-Unis : U. S. — France, Algérie, Tunisie, Maroc, A. E. F., A. O. F.; Côte des Somalis, Établissements français de l'Océanie, Guadeloupe, Guyanne, Inde française, Indochine, Madagascar, Martinique, Nouvelle-Calédonie, Réunion : F, pour tous.

RÉCITS DE NOS LECTEURS



Je suis content de pouvoir donner aujourd'hui une nouvelle page de récits illustrés et écrits par nos lecteurs. Le serpent de mer de Gino André, récit d'une imagination un peu débordante, est très bien illustré. Une partie de cartes de Giglio est finement observée ; La description de mon chat, de M. Saül, est très jolie. Enfin, La chasse aux champignons, de Huchin Robert, est un bon souvenir de vacances.

LE SERPENT DE MER

DANS le journal il y avait écrit ceci : « Un serpent de mer a déjà renversé plusieurs barques de pêcheurs et étouffé des hommes sur les côtes de Floride; il est long de 10 mètres et il a des plumes. »

Justement un paquebot naviguait pas loin de la Floride, et un homme, assis, lisait le journal; tout à coup, il est renversé sur le pont, puis, on veut remettre le bateau en marche, il n'avance pas. Le

capitaine s'avance, et dit à l'homme : « John, mettez votre scaphandre et descendez. »

Quand John a son scaphandre, on le descend. « Ah! je vois ce qui est cassé. »

Il voit une longue forme. C'est le serpent de mer! Vite, il sort son couteau; le serpent l'étouffe presque, avec ses anneaux, il donne des coups de couteau au serpent qui lâche enfin.

John saigne très fort car le serpent lui a arraché une jambe, mais le serpent est mort. On remonte John qui s'en tire avec six mois d'hôpital.

GINO André, 10 ans,
Paris (XVIIIe).

LA PARTIE DE CARTES

Dans la petite cuisine de campagne, tout dort. Près de la table, à la lueur de la lampe, un vieillard à barbe blanche sommeille.

Tout à coup, la porte s'ouvre; c'est le fils du fermier voisin qui entre.

— Bonsoir, Joseph! Allons, faisons-nous la partie?

— Mais oui! *(Plus haut.)* Louise, apporte le jeu de cartes et le tapis!

Et une bonne petite vieille au pas mal assuré apparaît dans l'entrebâillement de la porte.

Nos deux bonshommes s'assoient en face l'un de l'autre. Les cartes sont vites distribuées; les joueurs les examinent attentivement. Dans les petits yeux gris du vieillard se lit une petite joie ironique, tandis que la figure du jeune s'assombrit quelque peu.

Puis, semblant se réveiller de leur première torpeur :

— Tierce! dit l'un en jetant ses cartes sur le tapis.

L'autre regarde le jeu, un petit pli amer au coin de la bouche :

— Ca, par exemple!

— C'était forcé que je gagne, tu n'avais pas le moindre atout.

Les cartes sont à nouveau distribuées.

A mesure qu'elles tombent, les physionomies s'éclairent, s'assombrissent; quelquefois même, les joueurs se regardent l'un l'autre comme pour lire dans la subite expression du regard si la carte que chacun possède est bonne ou mauvaise.

« Tif, tif! » disent les cartes en tombant.

« Taf! » répondent les autres, parfois accompagnées d'un énorme juron.

Ce singulier petit jeu a mis de la vie autour de la table; Louise, la petite vieille, apparaît, pose son tricot sur le buffet, met un fagot de sarments dans la cheminée, puis, prenant son grand fauteuil, s'approche de la table; les petits oiseaux sautent dans leur cage et rient de leur petit cuic-cuic moqueur; le chat se réveille et regarde fixement le bon feu qui flambe; dans l'encoignure, entre les gros chaudrons rouges qui brillent à la lueur de la flamme, la grande pendule balance son ventre doré avec un tic tac approbateur.

— Est-il passé l'as de trèfle?

— Mais oui, où donc as-tu la tête?

Et les duels recommencent, quelquefois sans arrêt, entrecoupés par le petit rire sec de la vieille Louise ou par le sourd grognement du vieux Joseph.

— Attends, nous n'avons pas fini, je veux la revanche!

Et les cartes recommencent à tomber. Pourtant le jeu n'est pas intéressant comme au début. Les bûches, transformées en braises, s'endorment dans le coin de l'âtre; le chat ronronne doucement, tandis que la bouillotte chantonne son continu bou...ou...; la pendule s'est assoupie dans son coin solitaire, et berce de son discret tic tac la petite vieille endormie dans son grand fauteuil; les petits oiseaux se sont mis en boule sur leur perchoir et ferment l'œil à demi. Le pétrole de la lampe se consume; une demi-obscurité règne dans la cuisine; le vieillard se courbe toujours davantage, puis, subitement tiré de sa somnolence par un formidable coup de poing frappé sur la table, et se réveillant en sursaut :

— Quoi? c'est l'as; pas possible! me voilà perdu, mon Dieu! J'ai été bien distrait!

Le garçon regarde d'un air attendri le tableau qui s'offre à sa vue.

— A demain donc! dit-il, en ouvrant la porte.

— Oui, c'est cela, dit le bon vieillard; puis, réveillant sa petite femme encore toute à son rêve, et allumant une bougie, ils montent tous deux goûter le repos d'une soirée si agitée.

GIGLIO.

LA DESCRIPTION DE MON CHAT

Il y a de cela quelques années. En l'honneur de ma fête, un de mes parents m'avait offert en guise de cadeau un beau petit chat blanc tacheté de noir en différentes parties du corps. Il était bien jeune, de belle taille et très intelligent. Il avait un minois très avenant, de beaux petits yeux gris et des oreilles fines et poilues. En somme, il était bien gentil. Il ne griffait que très rarement, et encore ce n'était que si on le provoquait. C'était avec un miaulement de joie qu'il accourait quand on lui présentait un bol de lait, et si l'on faisait mine de le lui arracher des griffes, il laissait entendre un grognement sourd. Quand il s'amuse, il est vraiment comique. Il faudrait voir comme il est drôle quand il joue avec une grosse pelote de laine; s'aidant d'une de ses pattes de devant, il pousse d'un petit coup sec la pelote, puis la rattrape par petits bonds précipités. Je décidai de lui donner pour nom : Gracieux. Avouez qu'il le méritait bien. A part cela, il était d'une malice!...

Je le gardai près de cinq ans.

Maurice SAÜL.

LA CHASSE AUX CHAMPIGNONS

Voici l'histoire :

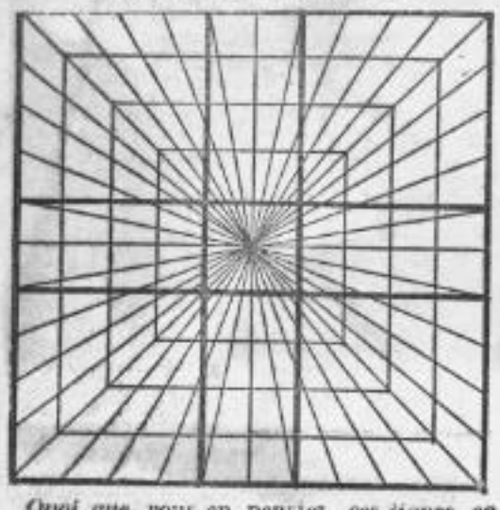
Je me rappelle l'été dernier, mon camarade Henri et moi nous sommes allés au bois de Guine, situé à 5 à 6 kilomètres de Calais, pour y trouver des champignons. Notre première rencontre se fit avec un chasseur visant une perdrix, il nous expliqua comment faire fonctionner un fusil. Ensuite, nous nous sommes séparés du chasseur pour continuer notre chasse aux champignons. Mon camarade Henri m'appelle : « Robert, viens voir, dit-il, j'ai trouvé un champignon »; je m'approche mais au moment qu'il veut le prendre une abeille lui pique la main. Mon pauvre camarade pleurait, criait, enfin je lui pris la main et avec mon couteau j'ai ouvert la piqûre pour en sortir le dard. Ensuite arrivés à la ville, nous nous sommes rendus chez le pharmacien qui lui arrangea complètement la main. Vers 6 heures nous repartons vers notre maison, mon camarade la main enveloppée d'une bande. Arrivés à notre maison, nous racontâmes comment cela c'était passé et maintenant mon camarade est dégoûté de la chasse aux champignons.

HUCHIN Robert,
Calais.

BON DE CONCOURS N° 125

Variétés

ILLUSION D'OPTIQUE



Quoi que vous en pensiez, ces lignes en croix sont parallèles.

MOTS CARRÉS

N° 1

× × × × Récipients.
× × × × Rivière et département de France.
× × × × Ancien souverain russe.
× × × × Paysan sous la féodalité.

N° 2

× × × × × Se dit d'un porc malade.
× × × × × Station.
× × × × × Habilla d'un drap.
× × × × × Pli d'un vêtement.
× × × × × Existait.

CONCOURS HEBDOMADAIRE

ACROSTICHE DOUBLE

× O U ×
× E R ×
× B O ×
× O I ×
× R R ×
× A N ×
× I T ×

1. Mâle de la chèvre. — 2. Avion. — 3. Oiseau de nuit sans tête. — 4. Tombée de la nuit. — 5. Alla sans but. — 6. Alignement, file indienne. — 7. Paysage.

Envoyez-nous, avant le mardi 26 avril, la solution de cet acrostiche et le bon de concours. Un joli prix aux 20 premiers.

ACROSTICHE DOUBLE

× E M U ×
× V I O ×
× E T I ×
× A R P ×
× P P U ×
× V I A ×
× A I D ×

1. Fit un mouvement
2. Aéroplane.
3. Pas grand.
4. Pour capturer la baleine (sans fin).
5. Supporte le poids.
6. Ville d'eaux minérales.
7. Pas jolie.

(Les mots lus en acrostiche forment deux prénoms masculins.)

MÉTAGRAMMES

Poil près de l'œil, on me devine.
Puis, enroulé sur la bobine.
Méchant, impur, qui ne vaut rien.
Millésime, et fleuve égyptien.

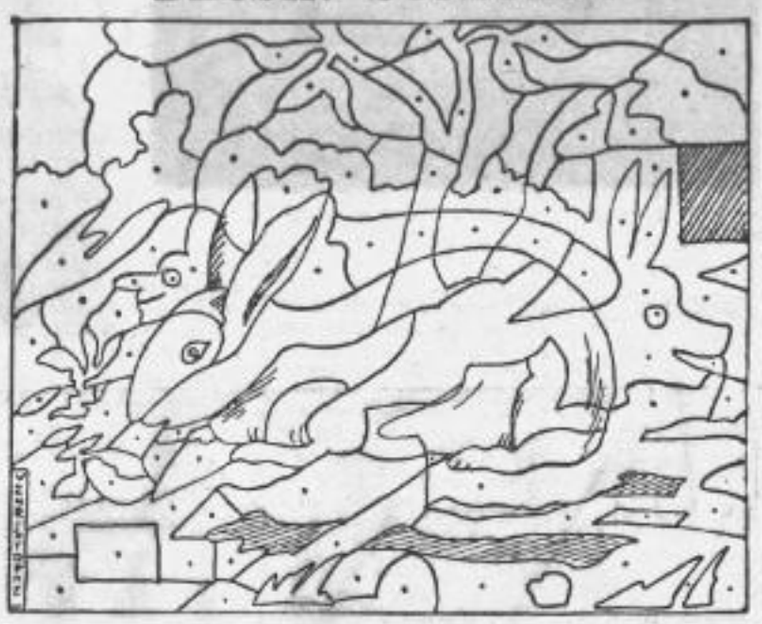
MOTS CARRÉS

× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×

1. Sentiment d'affection très vif.
2. Sort parfois du nez.
3. Meneur d'éléphants (sans tête).
4. Se dit en parlant d'une cure de raisins.
5. Complicité de vol.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE



Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 124

Mots à trouver. — Brouette, alouette, chouette, mouette.

Mots carrés :

G A R D
A S I A
R I E N
D A N S

Charades. — École (Écho-le), Écrivain (Haïe-cri-vin), Chausson (Chaud-son).

Métagrammes. — Bat, fat, rat. — Fer, mer, ver. — Cieux, dieux, lieux, pieux, mieux, vieux

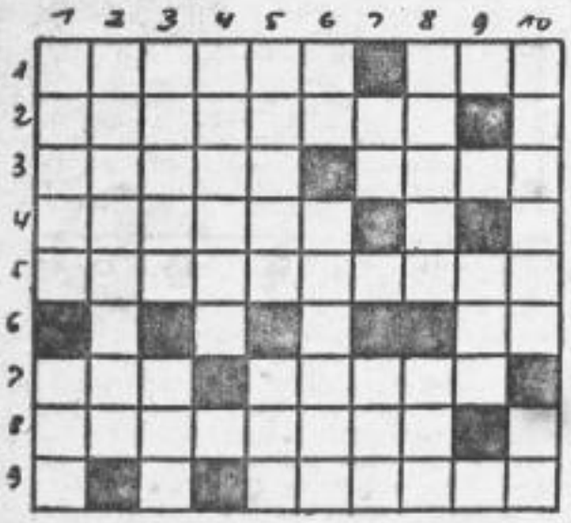
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 124

Horizontalement. — 1. Radeau. — 2. Seau. — 3. Gagnent. Er. — 4. Etna. As. Ra. — 5. Terribles. — 6. Dé. Génie. — 7. Ennui. Lô (St-Lô). — 8. Tien. Inné. — 9. Récréation. — 10. Ere. Scènes.

Verticalement. — 1. Rage. De. Ré. — 2. Attenter. — 3. Digne. Nice. — 4. Narguer. — 5. Agé. Reines. — 6. Nain. Ac — 7. Stabilité. — 8. Ne. Léonin. — 9. Aéré. Noé. — 10. Jurassiens.

MOTS CROISÉS DU N° 125

Horizontalement. — 1. Après-midi. Instrument pour casser les cailloux. — 2. Informera. — 3. Couvrir le sol d'une rue de grosses pierres. — Qui n'a pas été blanchi. — 4. Incapable. — 5. Qui étonne beaucoup. — 6. Deux voyelles. — 7. Vieux. — Empire où se trouve le mont Everest. — 8. Regret d'avoir fait ou de n'avoir pas fait une chose. — 9. Lieu de relâche pour les navires.



Verticalement. — 1. Il recouvre le parquet. — Mesure. — 2. Ce qui est profitable. — 3. Parent proche. Qui renferme le grain. — 4. Piège à bascule au-dessus d'une fosse. — 5. Inflammation de l'oreille. Sur la Rose des Vents. — 6. Répété deux fois signifie gamin de Paris. Vêtements. — 7. Note. Oiseau qui frappe avec le bec sur l'écorce des arbres pour en faire sortir les larves. — 8. Gouverneur de province en Turquie. Perroquet. — 9. Fleuve d'Egypte. — 10. De peu de longueur. Article.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros .. .. **2 fr.**
3 mois (13 nos) .. .. .. **5 fr.**

— ABONNEMENT-PRIME —

donnant droit à **Mon Camarade** pendant 1 an (52 numéros) et à l'une des primes ci-dessous :

à 23 francs :

UNE TROUSSE SCOLAIRE (4 pièces), N° 3
ou UN ALBUM relié de « Mon Camarade » année 1936, N° 1
ou un COUTEAU 3 pièces, ou CISEAUX ronds de 11 cm. N° 4

à 28 francs :

"TOUTOUNE", poupée habillée (de bleu, ou rose, ou jaune), **haut. 35 cm., N° 2**
ou Le Stylo de JANOT, remplissage automatique, plume pointe iridium, N° 5

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France : 1 an	20 fr.	6 mois	10.50
Belgique : 1 an ..	30 fr.	6 mois	15 fr.
Etranger : 1 an ..	40 fr.	6 mois	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

(FIN)

BENJAMIN FRANKLIN, *après une enfance difficile est devenu ouvrier imprimeur et veut s'établir à son compte.*

Enfin, des amis lui prêtent de l'argent, et il peut avoir *son* imprimerie ! C'est le succès. Il crée des succursales en province. Franklin pense alors à fonder une famille, il se marie. Il devient vite un des principaux personnages de Philadelphie, dépense une activité considérable : il ouvre des clubs philosophiques qui vont se multiplier dans toutes les provinces, lance un journal, installe une bibliothèque populaire; à l'aide de souscriptions publiques, il bâtit un hôpital, crée une compagnie d'assurances contre l'incendie, fait paver et éclairer les rues de Philadelphie. Franklin est modeste et connaît bien l'amour-propre des hommes : pour faire adopter ses projets, il ne dit jamais que l'idée vient de lui, mais « d'un groupe de citoyens »!

Comment Franklin va-t-il occuper ses loisirs? Pour une société de lecture qu'il avait fondée, il commande à Londres des appareils scientifiques, et, avec l'aide de membres de cette société, il se livre à des travaux très intéressants sur l'électricité, dont le plus remarquable résultat sera l'invention du *paratonnerre*. Avant Franklin, d'autres savants, l'abbé Nollet entre autres, déclaraient que la foudre n'était qu'une énorme étincelle. Franklin en était persuadé qui, tout jeune, jouant au cerf-volant sous un ciel d'orage, avait ressenti dans le bras des secousses si violentes qu'il dut lâcher prise. Un autre que Benjamin aurait oublié cette aventure ou n'en aurait pas tiré par raisonnement certaines conclusions... Mais l'homme de 40 ans, aussi curieux que l'enfant de 10 ans et plus instruit, recommence l'expérience du cerf-volant, isole le fil de descente, et, le touchant avec une clef de métal, en tire des étincelles. Bientôt on installe sur les toits les premiers paratonnerres : une pointe métallique est dressée vers le ciel et communique à la terre par un câble métallique, le tout bien isolé des murs; si un nuage chargé d'électricité contraire à celle de la terre s'approche de la pointe, le nuage, par ce canal, se déchargera, souvent d'ailleurs sans violence, comme un lac se déverse par un petit cours d'eau dans une vallée plus basse; et si le nuage est vraiment trop chargé d'électricité et foudroie la maison, c'est la pointe, plus élevée que le toit (et parce qu'elle est une pointe), qui recevra la foudre et la dirigera aussitôt vers la terre; sous la chaleur le paratonnerre fondra peut-être, mais la maison sera sauvée...

Bien d'autres expériences sur l'électricité ont été ainsi entreprises par Franklin.

Retiré des affaires, riche, il se consacre à la politique. Il est nommé secrétaire de l'Assemblée Législative de Pensylvanie, occupe de nombreux postes. Dix fois le peuple le réélit à l'Assemblée Provinciale. Vient la guerre entre la France et l'Angleterre (1742-1754). Pour résister aux Français du Canada, Franklin organise militairement le pays et va en ambassade contracter alliance avec les farouches Indiens du lac Ontario. Aidé du colonel *Washington*, un ancien arpenteur, il gagne une grande bataille. Les Anglais sauront-ils reconnaître l'aide de l'Amérique? Non. Les premiers colons anglais de ce pays, descendants de Guillaume Penn, refusent de payer l'impôt. Franklin se rend à Londres pour plaider contre eux et gagne le procès. Mais, à la suite de la guerre, il a fallu établir de nouvelles taxes, et les colons anglais refusent encore de payer et demandent à l'Angleterre l'envoi d'une armée au Massachussetts, pour que l'on supprime par force l'Assemblée de cette Province. Les Américains ripostent en « boycottant » (en refusant d'acheter) les produits anglais. La guerre va éclater; et Franklin est toujours en Angleterre... On cherche à s'emparer de lui, mais il échappe habilement à la police et regagne l'Amérique. Avec Jefferson, il organise la résistance puis part en Europe demander du secours, et bientôt de l'argent, des armes, et une armée de volontaires français commandés par La Fayette partiront pour faire triompher la libre Amérique : car, le 4 juillet 1776, les États-Unis ont proclamé leur indépendance et l'alliance des treize colonies. C'est un homme de 70 ans qui vient à Paris prêcher la cause de l'Amérique. Mais cet homme est Franklin. Les philosophes l'accueillent. L'Académie des Sciences le reçoit comme un de ses membres. Entre le ministre Vergennes et Franklin, le 6 février 1778, un traité d'alliance est conclu auquel s'associe bientôt l'Espagne. Franklin est acclamé par le peuple de Paris. Une rencontre mémorable a lieu : celle de Franklin et d'un autre apôtre de la pensée libre, Voltaire, alors âgé de 84 ans; les deux hommes s'embrassent au milieu des vivats de l'assistance.

Enfin, avec une armée bien équipée et qui se bat pour la liberté, Washington est victorieux à Yorktown. Les Anglais doivent signer la paix, et par le traité de 1783 reconnaître l'indépendance américaine. Franklin rentre en Amérique, le 14 septembre 1785. Il a 79 ans. Ce retour est triomphal; tant de monde dans les rues, et les cloches qui battent à toutes volées...

Cinq ans après, le 17 avril 1790, après une vie si bien remplie, Franklin meurt. Une nouvelle Révolution a été proclamée, en France, aux mêmes cris de « Vive la Liberté ». Quand y parvient la nouvelle de cette mort, Mirabeau s'élance à la tribune, bouleversé, et crie : « Franklin est mort. Nous pleurons un héros de l'humanité! »

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours
Envergure 60 centimètres
Prix de vente :
15 francs à nos bureaux
16 francs expédié franco

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

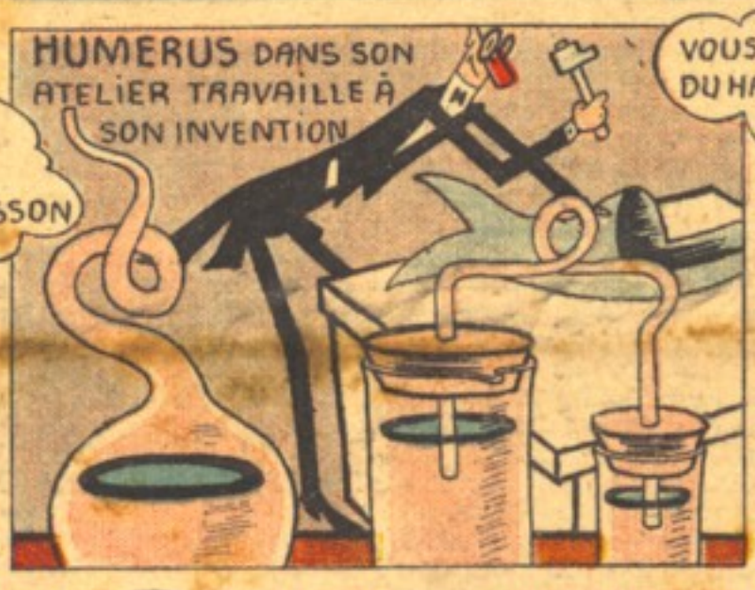
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses. (Seine). — 57.398.

TOTO ET TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK-STRONG ARRIVE AUX PORTES DE LA CITÉ MYSTERIEUSE CONSTRUITE PAR LE CRIMINEL MOERDER AU CENTRE DE LA JUNGLE, S'EST CACHÉ SOUS LE DEGUISEMENT D'UNE SENTINELLE.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

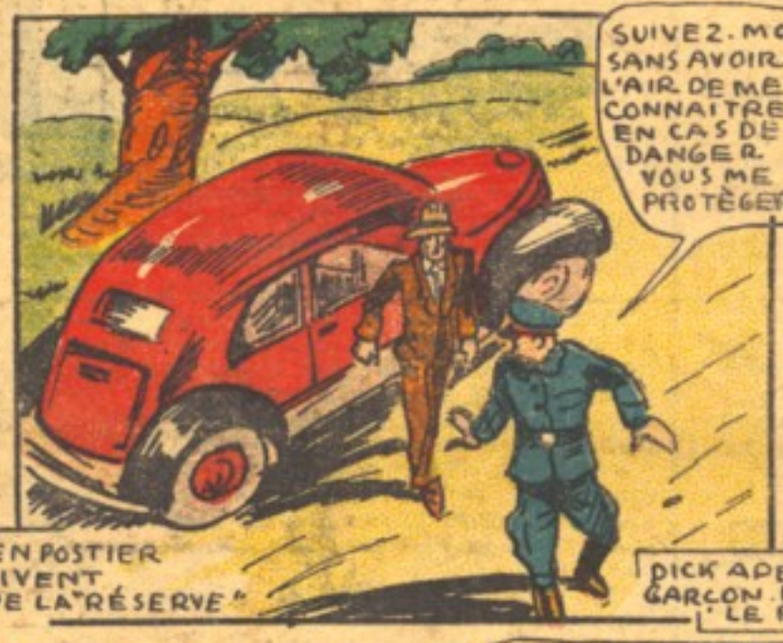


mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 126. JEUDI 28 AVRIL 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT UNE ASSOCIATION SECRÈTE HOSTILE AUX HOMMES DE COULEUR. IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR QUE LEUR CHEF EST UN CERTAIN AL SAPONELLI, GANGSTER RÉPUTÉ.



126

DICK FAIT ALORS À SON COMPLICE UN SIGNE D'INTELLIGENCE QUI COMPREND TOUT DE SUITE LE RÔLE QU'IL DOIT JOUER DANS CETTE COMÉDIE DESTINÉE À TROMPER L'ENFANT ET À L'INCITER À LES SUIVRE SANS MÉFIANCE!

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine-ci je suis très content de pouvoir publier des récits de lecteurs, parce que mes petits camarades ne m'oublient pas et qu'ils m'envoient très souvent de très jolies lettres avec des histoires vraies ou encore des histoires inventées.

La première histoire que je vais vous recopier est une histoire de mon petit ami Louis Chassagnac qui, vous vous le rappelez, a eu le premier prix à notre Grand Concours de récits. Son histoire ***est une histoire vraie et elle s'appelle :*** **Histoire d'un robinet.**

Dimanche soir, alors qu'on se préparait à souper, ma mère me dit : « Prends deux bouteilles et va tirer à boire. » Tenant une bouteille à chaque main, je descendis à la cave. En arrivant devant le tonneau de cidre, je me baissai pour poser mes bouteilles. Mon bras heurta le manche d'un gros marteau qui était posé sur la barrique, il tomba juste sur le robinet et l'entraîna dans sa chute; aussitôt le cidre jaillit à flots. Mon premier mouvement fut de mettre ma main sur le trou, mais le cidre sautait tout de même; je me mis à pousser des cris perçants. Mes parents, qui ne savaient pas ce qui m'arrivait, se précipitèrent; au premier coup d'œil mon père vit la situation, il s'empressa de ramasser le robinet et de le mettre à sa place et tout rentra dans l'ordre; je ne fus pas grondé, car si tout le monde avait eu peur, j'étais encore le plus malheureux.

Voici maintenant un récit d'un petit camarade breton, P. Le Queinec, de Saint-Brieuc. Il nous raconte simplement, mais joliment, comment il va à l'école :

Je vais à l'école du Gouëdic, à Saint-Brieuc. Cette école n'est pas vieille et moi il n'y a pas deux ans que j'habite à Saint-Brieuc. Le vendredi nous allons au parc des sports et là nous jouons au ballon, nous sautons, nous courons. Elle est grande, notre école, et il y a bien quatre cents élèves externes. Quant aux internes, je n'en connais pas et je ne peux pas te dire combien ils sont. Le maître d'école nous donne beaucoup de devoirs, parce que pendant quelque temps il a été malade et maintenant il veut rattraper le temps perdu.

Voici enfin, pour terminer, une histoire d'un tout autre genre, une histoire qui a été imaginée par mon petit ami Cabrolier Justin, de Marseille, et qui s'appelle : Le rêve de Gutenberg. *Cette histoire, il y a déjà longtemps que je l'ai reçue, mais l'autre jour je l'ai retrouvée, je l'ai lue à nouveau et je l'ai trouvée très jolie, c'est pourquoi je la publie aujourd'hui.*

Bien sûr que cette histoire-là c'est une histoire inventée, une histoire d'imagination. Vous savez bien qui est Gutenberg. C'est l'inventeur de l'imprimerie, il vivait à la fin du moyen âge.

Gutenberg s'est ruiné dans son entreprise. Un jour, épuisé après des déboires continuels, il s'asseoit dans un coin de la misérable cave qui lui servait d'atelier; la fatigue l'emporte, il s'endort et rêve.

Il voit un ouvrier (qui n'est autre que lui-même) debout devant une presse; autour de lui des lettres de plomb font une ronde endiablée, chantant, criant, riant à qui mieux mieux. L'ouvrier prend une lettre à la ronde, puis une autre, la classe dans un casier, et toujours la ronde chante de plus belle.

A la fin, il ne reste plus que quelques lettres qui semblent être devenues folles de joie. Gutenberg prend un pinceau et encre les lettres. Il place une feuille de papier dessus les ensembles de lettres, place le tout sous la presse, serre un petit moment et desserre; il retire la feuille et lit.

Tout est conforme à ses prévisions. Pas de taches. Tout est symétrique. La joie lui fait faire des extravagances; il saute, il chante, il danse, il crie; puis tout à coup, s'emparant du fruit de ses calculs et de ses privations (la feuille imprimée), il se précipite dehors, arrête tous les passants pour leur montrer les résultats de son invention, la régularité et la netteté des lettres. Il explique, on le félicite, la foule grossit de seconde en seconde. Des « Vive Gutenberg » retentissent. On le porte en triomphe jusqu'au palais royal; le roi arrive avec sa suite et le félicite. Il lui dit : « Vénéré Gutenberg, empruntez à mon trésor tout l'or dont vous aurez besoin pour me faire construire et équiper une dizaine d'imprimeries dans ma capitale. Je vous nomme directeur de ces imprimeries, et duc. »

Au comble de la joie, il fait construire les imprimeries demandées; les ouvriers sont embauchés et se mettent au travail. Gutenberg visite les ateliers, constate les résultats; les livres sont vite imprimés et vendus bon marché. On se bat dans les magasins pour acheter les livres...

...Mais hélas, ce n'est qu'un rêve. La faim réveille Gutenberg, qui malgré les souffrances se remet au travail, guidé par son rêve magnifique.

Cette histoire montre que mon petit ami Justin Cabrolier connaît parfaitement l'histoire de l'invention de l'imprimerie, et qu'en même temps il a beaucoup d'imagination. Gutenberg fut en effet le premier homme qui eut l'idée de fondre des lettres de métal en caractères séparés, et ainsi il inventa l'imprimerie. Son invention ne l'enrichit pas, au contraire elle le ruina.

J'ai beaucoup de courrier en retard. Aussi pour laisser la place à un plus grand nombre de réponses à mes petits camarades, je termine ma lettre ici en vous serrant la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

Henri Bohin, Paris (18e) : Je suis heureux que tu aies constaté que notre journal se développe et qu'on le trouve maintenant chez beaucoup de marchands de journaux; mais, hélas, son développement n'est pas encore assez grand pour que nous puissions augmenter le nombre de pages. Je suis content que tu attendes chaque numéro avec hâte. — ***André Chatelin***, La Pallice : Merci de vos charades, nous les utiliserons. — ***M. Guyon***, Maisons-Alfort : Vous nous écrivez : « Le journal *Mon Camarade* est un journal très divertissant avec la variété des histoires qui y sont publiées. Il contient de quoi passer quelques heures délicieuses et c'est d'ailleurs ce que pensent tous les lecteurs de *Mon Camarade*. Je suis très content du journal et de la formule employée : Faire un journal qui soit celui de tous les enfants en satisfaisant chacun d'eux dans la mesure du possible. » Merci de ces beaux compliments. — ***M. Renaud***, Cernier : Merci de ta charade. Je comprends bien que, dans ton pays de Champagne, il soit difficile de faire des abonnements, puisque le vin ne se vend pas. Mais tâche de faire acheter *Mon Camarade* au numéro. Il faut le faire réclamer à la marchande de journaux s'il n'est pas en vente chez elle. — ***Jacques Magnan***, Nevers : Nos concours ne sont commencés que depuis quelques semaines. Le problème pour lequel vous nous envoyez une réponse n'est pas un concours. — ***Serge Bonnet***, Paris : Merci de tes charades; l'une au moins est utilisable. — ***Jacques Berrier***, aux Molières : Merci de tes poèmes et de tes charades. Tu as mis sur ton enveloppe, comme adresse : « Janot à la cervelle étroite. » J'espère que cela ne me fera pas mal voir du facteur. — ***Margaritella Blanc***, Marseille : Merci de ton petit récit : *Un Voyage raté*. J'espère que nous pourrons le publier.

Le FORÇAT d'Eldorado

GRAND ROMAN D'AVANTURES

PAR SERGE NOREL

Résumé. — *Le lieutenant Popesco, père de Juan, quatorze ans et de Pedro, 15 ans, est parti en mer sur le torpilleur le Requin, commandé par le cruel Guerreria, brute qui sert les intérêts du gouvernement dictatorial d'Eldorado.*

Chapitre II

Le chalutier torpillé

Depuis plus de dix-huit heures, le lieutenant Popesco n'avait pas quitté le poste de commandement. La fatigue le serrait aux tempes et lui brouillait la vue. Sa blessure aussi le faisait souffrir, réveillée par l'humidité de la pluie et des embruns.

— Quinze à droite! lança-t-il au timonier.

Puis il cria dans le tuyau acoustique des machines :

— Pleine vitesse! Poussez jusqu'à trente nœuds si possible...

La nuit tombait. Popesco avait distingué quelque chose au loin, qui pouvait être un bateau. La mission confiée au torpilleur *Requin* par le gouvernement dictatorial d'Eldorado était de surveiller la haute mer et d'y arraisonner les contrebandiers d'armes; le lieutenant exécutait strictement ces consignes. Bientôt, à la jumelle, il put distinguer plus nettement la forme aperçue. C'était bien un navire, un chalutier, probablement, mais de faible tonnage. Rien d'important, sans doute. Néanmoins Popesco se pencha sur le tuyau acoustique qui lui permettait de se faire entendre des canonniers, et il cria :

— En place à la pièce de tribord avant. Rendez compte et attendez mes ordres...

C'est à cet instant-là que parut le commandant Guerreria, s'élevant pesamment de marche en marche, dans l'escalier de fer. Il grogna :

— Qu'est-ce que c'est?

Pour toute réponse, Popesco lui passa les jumelles et lui désigna, d'un geste, le point à examiner. Le lieutenant demeura muet quelques secondes encore, puis, cependant que le commandant fouillait toujours l'horizon :

— Je viens d'effectuer trois « quarts » consécutifs, commandant, sans une minute de repos. Je suis à bout. Et je crois que, dans l'intérêt même du service...

Guerreria lui fit face, abaissant ses jumelles marines :

— Croyez-vous que je me sois plus reposé que vous?

— Nous ne sommes pas les deux seuls officiers du bord, commandant...

— Et après? Chacun a sa besogne, et nul n'en démarrera avant mon bon plaisir. Vous comme les autres...

Popesco ne souffla plus mot et considéra son chef en silence. Le commandant fleurait légèrement l'alcool et montrait un visage reposé, le visage de quelqu'un qui a plutôt dormi que travaillé... Survint alors Lopez, le lieutenant en second du *Requin*, un personnage chafouin que Popesco avait connu à l'École Navale et qu'il méprisait à la fois pour son caractère, et pour sa nullité professionnelle.

— Alors, fit-il, il y a du nouveau?

Lui aussi sentait l'alcool et montrait un visage reposé, détendu. Popesco n'eut pas le loisir de se livrer à de nouvelles réflexions. Le *Requin* arrivait à une dizaine d'encâblures du chalutier, lequel n'avançait plus.

— Ont-ils stoppé? demanda Guerreria.

— Je crois plutôt qu'ils sont en panne, répliqua Popesco. Pas une lumière à leur bord. Ils doivent manquer de courant... Ah! voici que quelqu'un agite une lanterne. Ce sont des signaux...

Il se pencha sur les tubes acoustiques de commandement et cria :

— Machinerie, en arrière toute! Stop! Canonniers, pointez sur bâtiment et rendez compte!...

Puis il se mit en devoir de déchiffrer les signaux optiques qu'on leur adressait. De leur côté, les deux officiers en faisaient autant. Mais bientôt Guerreria grogna :

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias? Je n'y comprends rien!...

— Moi non plus, admit Popesco. L'homme qui manie la lanterne ne doit pas connaître grand'chose aux codes.

— Vous croyez ça, vous? grincha le commandant. Je pense plutôt que l'équipage de ce maudit chalutier se moque de nous!...

— Dans quel but? interrogea le lieutenant... Simplement il doit se produire ceci : leur T. S. F., par suite de la panne de courant, se trouve inutilisable. Et le radio-télégraphiste, qui n'a peut-être jamais eu l'occasion d'utiliser les signaux optiques de sa vie, s'y perd complètement. Rien de plus... Nous n'avons qu'à nous approcher à portée de voix...

— ...et nous faire canonner à bout portant? rugit Guerreria. Qui nous garantit que ces gens ne démasqueront pas une batterie au bon moment? Hein?...

Popesco ne put retenir un haussement d'épaules, tant cette supposition qu'un chalutier pût attaquer le *Requin* lui paraissait absurde. Un torpilleur n'est pas un sous-marin... Mais son geste n'échappa pas au commandant, qui échangea un regard avec l'autre officier et reprit, plus calme en apparence :

— Des transports républicains me sont signalés, Popesco. Et sans doute aimeriez-vous les protéger, à l'occasion? On vous connaît, mon bonhomme. Mais nous ne nous laisserons pas faire... Suffit comme ça, du reste. Vous vouliez vous reposez? Allez-y. Je prends le commandement...

Dès lors, l'action se précipita. Guerreria fit exécuter les sommations rituelles, qui ne furent pas comprises, comme on le sut par la suite. Puis il fit tirer les deux coups d'avertissement, l'un trop long, l'autre trop court. Enfin, le commandant cria, dans le tube des canonniers :

— Feu à volonté! Envoyez-moi ce rafiot par le fond!...

Deux minutes plus tard, c'était fait. On vit des formes s'agiter sur le pont du chalutier qui s'inclina par bâbord, se retourna et s'enfonça la quille en l'air, dans un remous tragique. Les phares du *Requin* balayèrent un moment l'endroit où cinquante ou cent êtres venaient de périr, assassinés. Et ce fut tout...

— Feu à volonté ! Envoyez-moi ce rafiot par le fond !...

Le torpilleur reprit sa marche, cependant que la T. S. F. du bord transmettait à la capitale le récit des hauts faits de son commandement, convenablement arrangés pour la gloire de Guerreria.

***

Du pont où il était descendu, Popesco avait suivi, la rage au cœur, l'horrible scène. Il s'était accoté à un treuil et il demeurait là, hébété de fatigue et de dégoût, lorsqu'un marin vint lui mettre le poing sous le nez, et l'insulta :

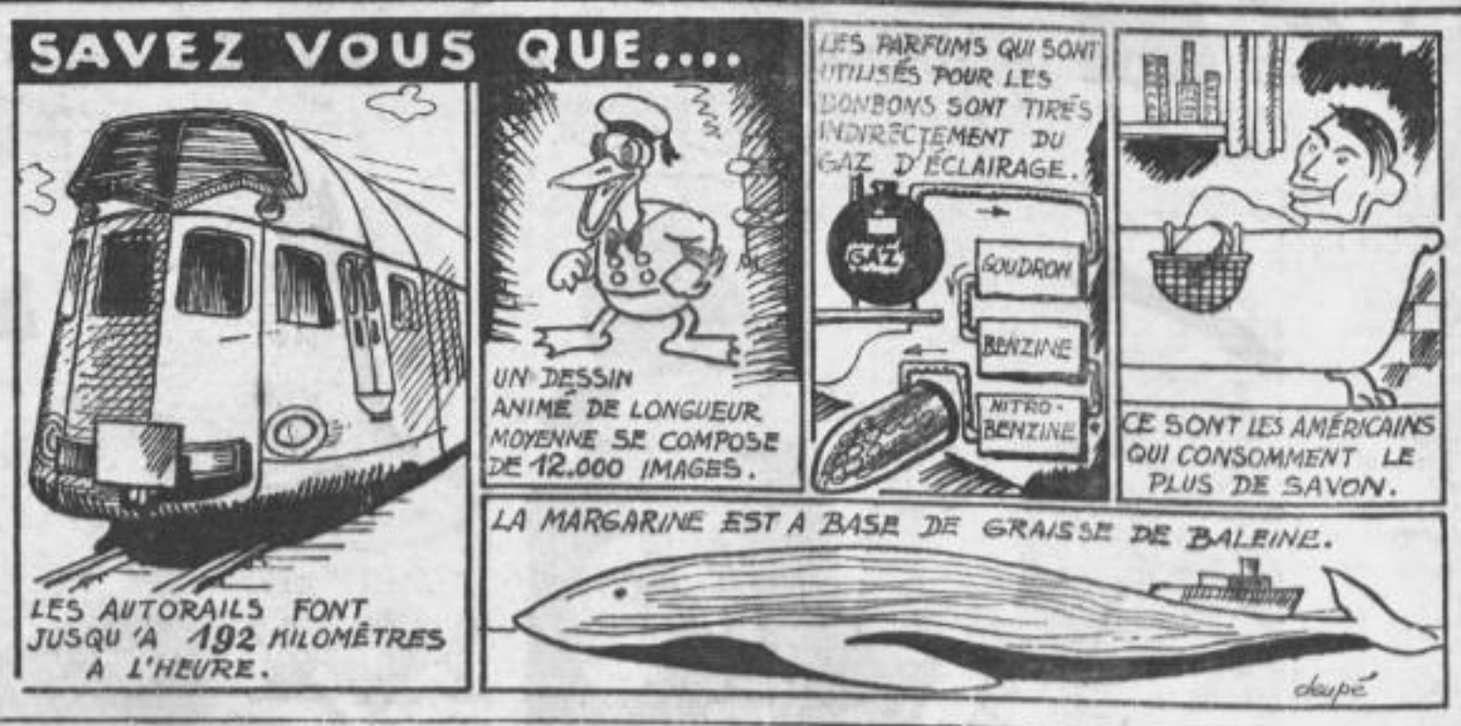
— J'aime autant te dire tout de suite ce que je pense. Vous êtes des brutes! Entends-tu? Des brutes... Tu peux me faire mettre aux fers, comme les autres. Je m'en fiche!... Au moins, je n'aurai pas à travailler à vos sales besognes!...

Popesco avait relevé la tête et l'autre s'était écarté, déjà dégrisé de sa poussée de fureur et déjà tout pâle à l'idée des conséquences qu'elle pouvait avoir. Il bredouilla quelques mots :

— Mon lieutenant, je vous demande pardon. J'étais fou. Mais aussi, il se passe de telles choses ici...

— C'est bon, mon ami. Ne te tourmente pas. Je n'ai rien entendu...

Le matelot n'en croyait pas ses oreilles. Il demeura stupide, figé sur place, cependant que l'officier s'éloignait vers sa cabine, où il entra.



Un homme était assis sur sa cantine, qui se leva et salua : un quartier-maître mécanicien.

— Que fais-tu là?

— Mon lieutenant, il faut que je vous parle. Nous savons que vous n'avez pas quitté la passerelle de commandement depuis le départ et que, par conséquent, vous ignorez tout ce qui se passe à bord... Je vous en prie, mon lieutenant, laissez-moi parler. Je sais que je fais une sérieuse entorse à la discipline, mais il le faut. Vous êtes humain, vous. Vous comprenez...

— Soit. Mais fais vite...

Le quartier-maître conta comment, depuis le départ, le commandant Guerreria n'avait fait que tourmenter les hommes, aidé par Lopez, le lieutenant en second... « Pas tous les hommes, précisa-t-il, seulement ceux qui sont suspects de républicanisme. » « Je vous materai, mes gaillards! avait-il crié. Je vous materai! »... Il leur avait imposé des corvées répugnantes, dangereuses et épuisantes, guettant les premiers signes de faiblesse pour sévir impitoyablement et punir sans merci. Quinze matelots étaient aux fers depuis plus de dix heures. Le résultat ne s'était pas fait attendre; un tiers de l'équipage se trouvait en état latent de rébellion. Au premier signe d'un meneur, il fallait craindre une mutinerie...

— Et c'est cela qu'il faut éviter, mon lieutenant, se lamentait le mécanicien. Guerreria n'hésiterait pas à faire fusiller trente hommes. Or, presque tous les mutins possibles sont des « anciens », qu'on n'a remis en activité qu'en raison des opinions qu'on leur suppose. Ils ont des femmes, des enfants...

Popesco hocha la tête, puis :

— Tu t'inquiètes pour tes camarades, tu es un brave cœur. Mais il faut obéir, le métier le veut, obéir jusqu'au bout, obéir au delà de ses forces...

— Sans doute, mon lieutenant, et nous le ferions tous. Mais le commandant « nous cherche »...

— Vous vous faites des idées...

— Non, mon lieutenant. Et nous savons « qu'il vous cherche », vous aussi. Vous aurait-il laissé vingt heures sur la passerelle, alors qu'il passe son temps, lorsqu'il ne tourmente pas les hommes, à dormir et à boire avec l'autre lieutenant? Vous êtes suspect aussi, citoyen Popesco...

Le mécanicien avait appuyé sur le mot « citoyen ». Popesco, qui l'avait remarqué, répliqua :

— Je ne me suis jamais occupé de politique, et j'entends bien demeurer strictement ce que je suis! Me suspecter de ceci ou de cela est absurde!...

Le quartier-maître reprit avec passion :

— Écoutez, lieutenant, je vais vous dire pourquoi on vous suspecte : c'est parce que vous êtes un brave homme, et que, par les temps où nous vivons, il suffit d'être un brave homme pour être détesté des dictateurs qui oppriment notre malheureux pays d'Eldorado... Et tant pis, tenez! je vais tout vous avouer. Je sais d'ailleurs bien que vous ne me trahirez en aucun cas. Ce n'est pas votre genre... Je suis républicain, et si vous voulez connaître le moyen de sauver tous les malheureux qui, demain ou tout à l'heure, vont se soulever, le voici : prenez la tête de la mutinerie!... Tout l'équipage vous suivra, même les jeunes. Je vous le garantis...

Popesco s'était dressé. Il allait répliquer quand la porte de la cabine s'ouvrit brusquement, tirée de l'extérieur. Guerreria était là, dans le couloir, escorté d'une douzaine de marins baïonnettes au canon. Il ricana :

— Fini, ce petit conviliabule?

Il désigna le quartier-maître :

— Qu'on mette cet homme-là aux fers, dans les soutes...

Le lieutenant s'interposa :

— Qu'a-t-il fait, commandant?

L'autre ricana de plus belle :

— C'est vous, le chef de la conjuration, qui posez cette question? Ma parole, elle est bien bonne!... On aura tout vu!...

Six marins s'étaient emparés du quartier-maître et l'entraînaient vers les soutes. Il se retourna et cria :

— Vive la liberté!

— Qu'on le fouette jusqu'au sang! hurla en écho Guerreria.

Puis, à l'adresse du lieutenant :

— Quant à vous, mon bon ami, puisque vous aimez tant le repos, soyez satisfait. Jusqu'au retour au port, vous resterez ici, dans votre cabine, bien au calme... En un mot : vous êtes prisonnier. Un conseil de guerre statuera ultérieurement sur votre sort...

Le commandant ferma la porte d'un coup de pied et Popesco l'entendit donner ses ordres à travers les tôles :

— Deux hommes en permanence, ici, pour monter la garde devant la porte du lieutenant Popesco.

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Oncle. — Jeannot, que feras-tu quand tu seras grand?

Jeannot. — Je serai explorateur, mon oncle, j'irai chez les Esquimaux, au pôle Nord, je me creuserai une maison dans la glace et j'aurai des traîneaux conduits par des chiens. Maintenant, donne-moi vingt sous.

— Vingt sous, pour quoi faire?

— C'est simple, mon oncle, je dois m'acheter un cornet de glace pour m'entraîner...

o

Les parents de Monique reçoivent des amis et comme Monique a été bien sage pendant toute la semaine on lui a permis de rester à table avec les grandes personnes. Au dessert, elle se penche vers sa maman :

— Maman, je veux te dire quelque chose à l'oreille.

— Ce n'est pas poli, ma petite fille, devant des amis. Dis tout haut ce que tu voulais me dire tout bas.

— Eh bien voilà, je voulais te dire que M. Dubois a pris un deuxième gâteau pendant que tu tournais la tête.

o

Les Écossais sont réputés pour leur esprit d'économie qui va parfois jusqu'à l'avarice.

Un jeune Écossais marié depuis huit jours, accompagne chez le dentiste, sa femme qui vient d'être prise d'une rage de dents. Le dentiste examine la patiente et lui dit : « Madame, vous avez un abcès, vous auriez dû venir me voir il y a au moins quinze jours. » Alors, le jeune Écossais intervient vivement : « Quinze jours, mais alors, c'est mon beau-père qui devra payer la note. Nous n'étions pas encore mariés il y a quinze jours... »

o

Jacquot rend visite à son oncle et à sa tante, qu'il n'a pas vus depuis longtemps. Et ces derniers cherchent ses traits de ressemblance avec ses parents : il a les yeux de sa mère, dit la tante. Il a le front de son père, dit l'oncle. Il a le nez de sa grand'-mère, dit la tante... Alors Jacquot : j'ai aussi hélas, les vieilles culottes de mon grand frère...

Le coin des Fillettes

CHAPEAU DE PAILLE AU CROCHET (modèle pour 10 ans)

Je vous donnerai, mes petites amies, plusieurs petits chapeaux que vous pourrez très facilement exécuter pour l'été et les vacances; vous choisirez, ils ne sont ni longs à faire ni coûteux; cela pour la joie de maman.

Celui-ci peut être en laine si vous avez un ensemble ou une veste pour porter avec; il sera alors de la même laine, sinon, prenez un écheveau de paille à tricoter, la paille mate, qui se tient très bien, coûte dans les 4 francs.

Le fond se fait en quatre triangles réunis ensuite à l'aiguille ou au crochet (fig. I).

Pour un triangle, montez 26 mailles chaînette, tricotez en petites mailles serrées en diminuant d'une maille tous les quatre rangs pendant 16 rangs. Ensuite, une diminution tous les deux rangs jusqu'à épuisement. Faire les quatre triangles exactement pareils.

Pour le bord, si vous travaillez de la laine molle, tricotez sur un laiton qui tourne en même temps que l'ouvrage et se trouve pris sous les points. Pour une paille bien ferme ce n'est pas nécessaire, ou alors mettez un tour de laiton au début et un ou deux à la fin. (C'est un laiton fin, recouvert, spécial, qu'il vous faut).

Le premier tour du bord se fait sur le fond en tournant tout autour en demi-brides coulées. Puis tricotez deux rangs droits, sans changer le nombre de points. Ensuite faire quatre augmentations au 3e rang, en tricotant deux fois dans la même maille. Faites ces augmentations en face des coutures du fond. Au 4e rang, tout droit, pas d'augmentation; au 5e rang, quatre augmentations que vous ferez cette fois entre les coutures. Et vous reprenez à partir du 3e rang. Ainsi vous intercalez tous les deux rangs vos augmentations.

Faites douze rangs et votre bord est terminé. Vous pouvez faire autour un rang de petites mailles serrées pour le soutenir, en ayant soin de ne pas resserrer le bord.

Maintenant, vous pouvez le faire plus ou moins haut et large ce chapeau, et si vous l'appelez « Pour aller aux cerises », mettez non seulement le ruban autour qui retombera derrière en deux pans; mais au lieu d'un élastique qui passe sous les cheveux pour le retenir, mettez une bride, ce qui se fait beaucoup; non seulement elle passera sous le menton, mais vous mettrez ainsi votre chapeau autour du bras en panier.

Demi-brides coulées : vous avez une boucle du point précédent sur le crochet, faire un jeté; passez le crochet entre les mailles du tour précédent, ramenez le fil et passez-le sous les deux boucles du crochet.

Les Conseils de tante Camille

Boutonnière lingerie. — *Dans un tissu fin, faites le point avant de couper, en écartant les fils et en piquant toujours dans l'écart. Quand la boutonnière est terminée, il ne doit rester que les fils en travers que l'on coupe.*

DICTIONNAIRE DE TRICOT

POINT DE BLÉ (1). — 1er *et* 2e *tour :* 1 maille à l'envers, 1 maille à l'endroit. — 3e *tour* et 4e *tour :* 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers. Reprendre à partir du 1er tour. Donc intervertissez l'ordre des points tous les deux rangs. C'est en somme le point de riz double.

Et voici un **3e point turc** (fig. 2). — Nous vous en avons donné deux la dernière fois. Celui-ci forme des jours en biais, travail plus rempli et formes moins marquées. Il forme des tricots légers, souples.

Monter un nombre de mailles divisible par 2.

1er *rang :* 1 maille glissée,* 1 jeté; 1 maille glissée; 1 maille endroit, rabattre la maille glissée sur cette maille endroit*, 1 jeté, 1 maille glissée, 1 maille endroit, rabattre, etc., et toujours *. — 2e *rang :* tricotez tout le long à l'envers.

Reprenez toujours ces deux rangs.

ZÉZETTE et JOJO
LE TOUT EST DE S'ENTENDRE!

TIMBRES CHINOIS

II. — TIMBRES DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

Comme les autres républiques, la République chinoise, en venant au pouvoir, dut utiliser les timbres du gouvernement précédent en se contentant de les surcharger. Pourtant, dès 1912, fut émis un timbre avec inscription en anglais et en chinois, et représentant le fondateur de la République chinoise, Sun Yat Sen. Ces timbres étaient émis en de nombreuses valeurs, variant de 1 cent à 5 dollars. Les timbres de la série qui ont le moins de valeur sont les timbres de 1 à 3 cents (2 fr. 50 neufs et 3 francs oblitérés). Celui qui a le plus de valeur est le 2 dollars, brun, qui vaut 300 francs, qu'il soit neuf ou oblitéré.

1912

En 1913, furent émis de jolis timbres représentant des scènes de la vie populaire chinoise et des monuments des grandes villes. En 1929, pour commémorer la mort de Sun Yat Sen, un timbre fut édité qui représentait, non son portrait, mais le tombeau monumental qui lui a été élevé à Nankin. Ce timbre existe en 4 valeurs : 1 cent, 4 et 10 cents et 1 dollar. Le timbre de 1 dollar, rouge, vaut 35 francs à l'état neuf et 30 francs quand il est oblitéré. Les timbres de 1 et 4 cents valent entre 1 fr. 50 et 2 fr. 50.

1929.

A partir de 1931, de nouveaux timbres furent mis en service et sont utilisés encore actuellement : ils représentent également l'effigie de Sun Yat Sen. D'autres timbres représentèrent des généraux et des hommes politiques chinois.

Un des plus jolis timbres chinois qui ait été publié est le timbre de la poste aérienne en usage depuis 1932 et qui représente un avion en train de survoler la célèbre Grande Muraille de Chine.

1932.

Malheureusement, cette Grande Muraille est maintenant, comme on sait, presque entièrement tombée entre les mains des Japonais qui ont envahi la Chine et l'ont mise à feu et à sang.

RÉSUMÉ. — *Pour délivrer Louise, prisonnière à La Citerne, Pierrot Lancry, quatorze ans, a pénétré dans des grottes immenses, sous le Causse Méjean. Ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf sont hors de la grotte. Pierrot, rendu prisonnier par un éboulement, a trouvé un manuscrit d'Antoine Veziers qui raconte un voyage au pays des Hommes des Gouffres.*

Chapitre XLV. — JUSQU'AU FLEUVE DE FEU.

Pierrot reprit la lecture du manuscrit d'Antoine Veziers là où il l'avait laissée avant l'éboulement.

« ...J'eus l'idée, pour ne pas montrer que je ne connaissais pas la langue des Houhoums, de pousser des cris inarticulés et de montrer ma bouche et mes oreilles pour faire comprendre que j'étais sourd et muet. Cette ruse réussit pleinement. L'homme au troupeau de rennes me fit comprendre par geste que je devais descendre vers le lac où s'élevait la cité lacustre; il me prit la main et me fit suivre la piste qui descendait vers la cité.

« Cet étroit sentier cheminait à travers une prairie d'herbes blanches où les rennes du troupeau s'arrêtaient pour brouter. Cette herbe était livide plutôt que blanche et avait un peu l'aspect de ces germes de pommes de terre qu'on trouve dans les caves, au printemps.

« Je m'aperçus que ces herbes étaient très légèrement phosphorescentes, et qu'elles participaient à l'étrange lumière qui régnait dans l'immense grotte, et que la flamme des grands bûchers allumés sur les tours de pierre n'aurait pas suffi à expliquer.

« J'observais mon compagnon. Il était vêtu de peau de renne, et avait typiquement l'aspect des hommes des cavernes, tel que les ont imaginés les artistes modernes. Il avait le front bas, la tête allongée, les cheveux et la barbe en désordre. Son expression était véritablement bestiale. Un trait caractéristique de son visage était ses yeux saillants et globuleux, de couleur rose clair comme ceux des albinos. Le sens de la vue paraissait extrêmement développé chez mon compagnon. Contrairement aux animaux des grottes qui sont devenus aveugles par la suite de séjours dans l'obscurité durant plusieurs générations, les Hommes des Gouffres, à vivre dans la pénombre des grottes éclairées par leurs bûchers, ont vu leur vue se développer considérablement pour mieux percer la demi-obscurité.

« Nous étions arrivés aux abords du village lacustre. Sur la rive de l'étang, toute une population se livrait à diverses occupations. Des hommes, des pêcheurs, raccommodaient des filets. Des femmes cousaient des vêtements de peau de renne avec des aiguilles d'os et des lanières de cuir. Des enfants jouaient à des jeux qui me parurent proches de notre marelle et des osselets. Tout le village se précipita à notre rencontre. Mais mon guide leva le bras et prononça dans sa langue gutturale des paroles que je ne compris pas. La foule s'écarta de moi respectueusement et, me sembla-t-il, avec une certaine terreur. Toute cette population, comme mon guide, avait les cheveux blancs et les yeux rouges. Il me semblait être tombé dans un monde d'albinos où j'étais le seul à avoir le poil coloré et les yeux bleus.

« Toujours mené par mon guide, je m'engageai sur une passerelle tremblante et je me trouvai dans une espèce de rue de village que bordaient des cabanes bâties sur pilotis au-dessus de la surface de l'eau. Au centre de la rue se trouvait une cabane plus grande et plus belle que les autres, c'était visiblement celle du chef et c'est là que mon guide me conduisit.

« Ce chef, j'ai su plus tard qu'il s'appelait Hou-Louf. Sa vaste maison comportait plusieurs pièces. Le chef était vêtu non de peaux de bêtes, mais d'étoffe. Il tenait à la main un arc et des flèches à pointes de pierre. Il avait les yeux bleus et les cheveux blond foncé. Il était entouré de ses quatre femmes, de ses filles et de ses trois garçons dont l'aîné Mhoumm devait avoir dix-sept ans.

« Hou-Louf parla avec beaucoup de brutalité à mon guide et le chassa de sa présence. Puis il s'adressa à moi avec un infini respect, et je lui fis croire, par signes, que j'étais sourd-muet. Il m'examina curieusement, puis avec beaucoup de précautions il me tâta la tête. Quand il eut senti derrière mon oreille l'emplacement où mon crâne avait été trépané (reste d'une dangereuse blessure reçue sur le front de Verdun), il poussa un cri strident et je le vis, avec toute sa famille, se prosterner devant moi et me baiser les pieds.

« Je vécus plusieurs jours chez Hou-Louf. Les cavernes connaissaient la lumière et la nuit, car douze heures par jour les grands bûchers étaient éteints. Quelque temps encore après l'extinction des feux, on voyait se manifester la phosphorescence des plantes, et même de l'eau du lac. Puis cette trouble lueur disparaissait peu à peu, tandis que volaient au-dessus du lac d'étranges chauves-souris, dix fois plus grandes que nos chauves-souris actuelles? Elles se nourrissaient de poissons. Avec leur grand œil rond et leur bec de corne muni de quatre rangées de dents, ces étranges volatiles étaient sans aucun doute des vestiges d'animaux préhistoriques de l'époque tertiaire.

« Hou-Louf ne me laissait pas sortir de sa case de chef. Il me nourrissait fort bien et me traitait comme un demi-dieu. D'entendre parler sans cesse autour de moi une langue extrêmement simple et primitive (je sais maintenant qu'elle se réduit à quatre cents mots environ), je finissais par la comprendre tout en feignant toujours d'être sourd et muet.

« Un matin (puisque ce mot avait un sens dans la grande caverne des Houhoums) j'entendis une conversation entre les femmes d'Hou-Louf et je pus comprendre que les Grands Houhoums avaient demandé à me voir, qu'il fallait me conduire avant le lendemain à la caverne des dieux où vivait cette caste sacrée.

« Ce fut le fils d'Hou-Louf qui me guida vers cette caverne dont je n'entendais jamais parler qu'avec terreur et respect... Je ne veux pas raconter ici les détails d'un voyage qui dura deux jours et qui fut plein d'incidents nombreux. Nous avons dû en particulier passer sous plusieurs voûtes mouillantes, véritables portes secrètes sous-marines, qui interdisent plus sûrement qu'aucune porte secrète l'entrée de la grande caverne des dieux au commun des Houhoums. Nous avons également parcouru des galeries de mines où des hommes à la tête ronde, aveugles, et menés durement à coups de fouets par des Houhoums, aux cheveux colorés, plaçaient dans de grossiers paniers une substance blanche pareille à du sel ou à de la craie.

« Ce fut un véritable éblouissement quand nous avons débouché dans la grande caverne des dieux. Cette grotte était de proportions qui dépassaient l'imagination, et la légère vapeur qui était répandue donnait presque l'illusion d'un ciel, d'une atmosphère. Une lumière éclatante régnait dans ces lieux, et elle était produite par une espèce d'éblouissant soleil, ou si l'on veut encore, par une formidable et diffuse lampe électrique, située à l'une des extrémités de l'immense paysage. Dans ce pays merveilleux, tout était d'un vert éclatant, et des fleurs éblouissantes se découvraient à chaque pas. Il faisait chaud, et une végétation luxuriante se voyait partout, presque comparable par sa luxuriance à celle des forêts tropicales. Dans de larges clairières, poussaient, soigneusement cultivés par des aveugles à tête ronde, des orangers et des bananiers chargés de fruits.

« Nous avons suivi une large allée sablée d'une poudre d'or et nous sommes arrivés au pied d'un immense château fort, peint de couleurs éclatantes, et fait de blocs cyclopéens échafaudés les uns sur les autres. Un fleuve de feu entourait ce château, et je le reconnus pour un fleuve de lave brûlante produit par quelque volcan souterrain et canalisé par la sagesse des grands Houhoums. Nous avons passé ce fleuve de feu sur un pont de pierre monolithe si ingénieusement monté sur des galets parfaitement ronds qu'il pouvait être retiré à la façon d'un pont-levis. »

Chapitre XLVI. — VOICI LES HOUHOUMS QUI ARRIVENT...

« Le formidable château fort où je venais d'entrer en compagnie du fils d'Hou-Louf comprenait un cirque antique comparable par ses formidables dimensions au Colisée de Rome. Une foule énorme était assise sur les gradins du cirque et quand accompagné de mon guide je parvins dans les couloirs, une formidable clameur se fit entendre.

« Sur la piste du cirque un combat fantastique se livrait. Une centaine d'hommes à tête ronde, aveugles comme ils le sont tous, se battaient avec une troupe de vingt mammouths, ces éléphants géants à longs poils qui ont disparu de la surface du globe depuis la préhistoire, mais qui subsistent encore dans les profondeurs du sol.

« Les mammouths faisaient un véritable carnage d'aveugles, d'autant plus que ceux-ci n'étaient armés que de rudimentaires haches de pierre sans doute insuffisantes pour percer la peau

épaisse des mastodontes. Pourtant deux ou trois des mammouths avaient été abattus par les aveugles que guidaient, à défaut de leurs yeux, leur instinct. Mais il était aisé de prévoir que les animaux préhistoriques finiraient par anéantir les hommes jusqu'au dernier.

« Huit hommes de garde, porteurs d'épaisses cuirasses de bronze et armés d'arcs puissants me conduisirent vers la grande tribune drapée de vert qui se trouvait sur les gradins du cirque. On me menait au grand maître des Houhoums, chef tout-puissant du royaume souterrain. Tout occupés par les jeux du cirque, les spectateurs ne faisaient aucune attention à mon passage. Je remarquai qu'ils étaient tous d'une race d'une pureté supérieure et qu'ils n'étaient pas albinos comme les Houhoums de l'autre caverne, et qu'ils avaient le teint et les cheveux colorés de la même façon que les hommes de la surface de la terre. Le Maître des Houhoums m'accueillit dans sa loge. C'était un homme dans toute la force de l'âge. Il pouvait peut-être avoir une cinquantaine d'années. Ses cheveux étaient noirs, sa tête allongée, ses membres trapus et il était plutôt gras. Il était d'assez petite taille mais il se tenait très droit, presque cambré, et ne perdait pas un pouce de sa taille que grandissait encore un casque de bronze surmonté de cornes d'aurochs et d'un panache en plumes éclatantes provenant d'un oiseau inconnu sur la surface de la terre... »

Ici le manuscrit s'arrêtait brusquement. Pierrot tourna plusieurs pages blanches avant de trouver ces quelques indications sommaires, au crayon, qui résumaient sans doute des chapitres qu'Antoine Veziers se promettait d'écrire.

« *Raconter comment le grand maître des Houhoums apprit que j'étais un homme de la surface. Décrire la société organisée par lui et dont il est le chef tout-puissant. Raconter comment j'ai pu signer un pacte régénérateur avec le maître des puissances souterraines.* »

Les pages blanches recommençaient, puis ce furent les pages qui contenaient un dictionnaire du langage houhoum ainsi qu'une courte grammaire. Pierrot ne lut pas ces pages, car après les avoir feuilletées il en était arrivé à un chapitre qu'Antoine Veziers avait intitulé :

CONCLUSIONS DE L'HISTOIRE DE MES VOYAGES ET PROJETS DE RÉGÉNÉRATION DE LA RACE.

« Ainsi nos lecteurs ont pu s'en rendre compte, la suprême sagesse règne dans le royaume souterrain que commande le grand maître des Houhoums. Tout y est harmonieusement organisé pour le bonheur et le bien-être des hommes dont la race est la plus pure, des aristocrates que sont les grands Houhoums. La marque qui est le signe de leur dignité raciale est un trou percé dans les os de leur crâne, lors de leur plus tendre enfance, au moyen d'une hache de pierre, suivant la mystérieuse coutume de la trépanation dont nos préhistoriens ont souvent retrouvé les traces sans pouvoir jamais l'expliquer.

« Les grands Houhoums, au nombre de 20.000 environ, vivent dans la plus grande et la mieux organisée des cavernes. Ils y sont magnifiquement éclairés à l'aide de bûchers alimentés par du charbon de terre et une substance blanche analogue à notre magnésium, qui brûle en produisant une lumière éclatante et presque comparable à celle de notre soleil. Les grands Houhoums sont les seuls à posséder des arcs et des flèches, armes redoutables dans cette société digne de l'âge d'or et qui ne connaît pas les hideuses machines qui sont la plaie de notre civilisation. Ils passent leur vie dans les plaisirs, attendant un paradis qui, après leur mort, doit être la conclusion de leur félicité présente au centre de la terre.

« A côté des grands Houhoums se trouve leur peuple, fidèles et loyaux sujets pénétrés de cette vérité que le bien suprême est pour un homme du peuple de servir aveuglément ses maîtres. Le peuple Houhoum mène une vie médiocre et laborieuse. Cette médiocrité convient à des hommes de race pure, mais non parfaite.

J'observai mon compagnon qui était vêtu de peau de renne...

« La vie des grands Houhoums qui serait déjà confortablement assurée par les tributs que leur verse leur peuple, les Houhoums, tire un agrément quasi divin du travail que poursuivent les esclaves aveugles, survivants des races inférieures à tête ronde. Ces esclaves sont employés dans les mines de magnésium et cultivent les produits du sol dans certaines grottes pour le compte exclusif des Houhoums. Leur infériorité raciale est sanctionnée par la privation des yeux, selon les justes principes qui gouvernent le monde souterrain. Il est bien entendu établi, par la sage loi souterraine, qu'un Houhoum qui se marierait en secret avec un esclave à tête ronde serait immédiatement mis à mort pour insulte à la pureté de sa race.

« Le grand maître des Houhoums, dans le traité d'alliance qu'il a signé avec moi, s'engage à mettre fin à la barbarie moderne qui sévit à la surface de la terre et à tenter, avec nos amis de la grande cause, de ramener dans le monde qui vit sous le soleil, cet âge d'or qui s'est si miraculeusement conservé au centre de la terre.

« Le premier point est de doter les Houhoums d'un armement moderne et de leur en enseigner le maniement. Le second point est de déclencher une attaque brusquée en accord avec les amis que notre grande cause de la régénération de la race compte en France et dans divers pays étrangers. Le salut est à ce prix.

« Sitôt que la victoire sera nôtre, que les hommes de race impure et les rebelles à notre sainte cause seront définitivement réduits en esclavage et travailleront, les yeux crevés, dans les mines de magnésium ou de charbon, les Houhoums, fidèles et respectueux sujets du grand Maître feront à nouveau régner sur la surface de la terre le bonheur de l'âge d'or.

« Toutes les machines seront détruites, les villes seront rasées, et sur le monde s'étendra comme dans la bienheureuse préhistoire, les marécages et les forêts primitifs où vivront seuls les hommes à tête longue. Les autres, les esclaves, seront pour toujours enfermés dans les profondeurs.

« Armés de haches de pierre, les guerriers de race pure chasseront les grands troupeaux d'aurochs et de rennes. Le monde sera enfin rénové, l'humanité digne de ce nom se sera réveillée à la seule vie véritablement conforme à la sainte nature, et sur les dolmens de pierre recommenceront à couler, en hommage aux dieux du soleil et des gouffres, le sang des sacrifices humains. Des grottes de *La Citerne* sera sortie la rénovation humaine et la vraie civilisation millénaire. Je crois pour ma part... »

Pierrot s'arrêta dans sa lecture. Le feuillet venait d'être percé par un objet rapide et qui sifflait. Il vit à deux pas de lui, à la lumière de sa lanterne à acétylène, au pied de la table de pierre, un long bout de bois qui vibrait encore et qui s'était planté dans le sol argileux. C'était une longue flèche de bambou au bout de laquelle était emmanchée une pointe de silex aiguisée et terrible.

Les Houhoums, voilà les Houhoums qui arrivent, songea Pierrot terrifié. Il scrutait des yeux les recoins de la grotte carrefour où il se trouvait, craignant d'y découvrir des hommes des cavernes, des guerriers armés de flèches redoutables, prêts à l'entraîner vers la mystérieuse grande grotte pour le sacrifier aux dieux inconnus des maîtres des profondeurs.

Pierrot chassa ces pensées. Son long séjour dans la grotte lui faisait perdre le sens des réalités. Il accordait créance à un manuscrit qui ne pouvait être que l'œuvre d'un fou. César Boucafeu, lorsqu'il lui avait parlé d'Antoine Veziers, ne lui avait-il pas dit que, comme sa mère, l'archéologue était *un peu piqué*. Il fallait échapper à ce cauchemar, essayer coûte que coûte de remonter à la surface. Sans doute cette pierre qui s'était éboulée, bouchant le corridor, n'était-elle pas un obstacle insurmontable. Il fallait...

A ce moment un grand cri : « Hou Houm » retentit dans la grotte, répercuté par de multiples échos. Et Pierrot, terrifié, vit sortir d'un des corridors souterrains qui paraissait monter du centre même de la terre, un homme dont les cheveux et la barbe hirsutes cachaient à demi le visage. L'homme était vêtu de peaux de bêtes. Il avait dans une main une hache de pierre, dans l'autre un arc puissant. Il ne fallait plus douter de l'existence des Houhoums puisque l'un d'eux venait de surgir dans la grotte aux yeux épouvantés de Pierrot.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Vous connaissez tous le jeu de colin-maillard, n'est-ce pas? Mais ce que vous ignorez, c'est que l'origine de ce jeu remonte au Moyen Age et que son nom lui aurait été donné par un certain Colin, surnommé Maillard, à cause du maillet dont il était toujours armé. Grièvement blessé aux yeux, au cours d'une bataille, le haut du visage bandé, il aurait continué à se battre courageusement.

o

Il suffit d'un décigramme d'indigo pour teinter une tonne d'eau, soit 1.000 litres.

o

On trouve au nord du Brésil (dans la région de l'amazone) certaine variété de guêpes qui s'attaquent à tous les animaux de la forêt vierge et dont l'aiguillon traverse presque toujours les peaux les plus dures. Lorsque celles-ci sont vraiment impénétrables, ces guêpes savent alors comment piquer les yeux ou la langue.

o

Le plus petit mammifère du monde se trouve en Italie et dans le midi de la France. Il s'agit de la « crocidure étrusque », sorte de petite musaraigne qui ne pèse pas plus de 2 grammes et mesure 3 cent. 1/2.

o

Les enfants de la Grèce antique connaissaient toutes sortes de jouets et de divertissements qui font encore la joie des enfants d'aujourd'hui : cerceaux, balles et pelotes, balançoires, chevaux de bois, animaux sculptés dans de l'argile, et surtout les poupées de bois articulées.

o

La plus grande richesse de la Norvège réside dans ses forêts, dont l'exploitation est rigoureusement contrôlée. C'est ainsi qu'il est impossible d'abattre un arbre sans la permission des autorités; et, de même que la chasse et la pêche sont prohibées à certaines époques de l'année, la coupe des arbres est interdite au printemps.

o

Les Balkans sont la région d'Europe qui compte le plus de centenaires. Les statistiques donnent le chiffre de 4.000, ce qui est considérable. Les peuples des Balkans assurent que cette longévité exceptionnelle est due à leur grande sobriété.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Lorsque vous avez lu l'opinion de Wright sur la vitesse des oiseaux, certaines appréciations ont pu vous paraître timides.

Plus nettes et plus impartiales sont ses vues d'avenir sur les aéroplanes.

« Le monoplan, dit-il, est la forme idéale pour un appareil de course; mais la faute commise avec ce genre d'aéroplanes est d'en avoir toujours établi de trop petits. La conséquence est qu'ils sont tous très difficiles à conduire et que leur stabilité est relative.

« Diminuer les surfaces au profit de la vitesse a pour résultat de diminuer en même temps la sécurité du pilote.

« Le biplan est plus lourd et, par conséquent, moins rapide; sa construction est plus difficile, puisqu'il faut étudier des circonstances qui n'existent pas quand la surface portante est unique, mais sa manœuvre est plus simple et sa stabilité plus grande.

« Le triplan est presque une exagération; son succès dans l'avenir me paraît improbable. »

En fait, actuellement, le triplan a disparu. Les biplans subsistent pour des raisons de solidité et les problèmes, les « circonstances », comme disait Wright, ont été étudiés et résolus.

Mais c'est le monoplan qui domine nettement, grâce à la technique moderne permettant de construire une aile rigide sans haubans.

ENCORE UN AVION DE GRAND RAID

Poursuivant notre visite à travers le monde, nous vous décrivons aujourd'hui un appareil japonais. Les événements actuels ont interrompu momentanément les projets.

On dit que les études et la construction ont duré près de quatre ans et que les frais se sont élevés à 750.000 yens.

La forme est celle des avions classiques de grand raid, dont le Dewoitine « Trait-d'Union *a été le prototype et qui a été suivi par le* Bernard Grand Raid » *et le plus récent* A. N. T.-25 *que vous connaissez bien.*

L'aile de 28 mètres d'envergure est monolongeron en acier et recouverte de toile.

Le fuselage est monocoque, de section circulaire et à revêtement en Alclad. Deux sièges sont à découvert, l'un à gauche, au-dessus du bord d'attaque, l'autre à droite, en arrière du centre de l'aile.

Le moteur 12 cylindres en V Kawasaki de 600-800 CV est refroidi par un liquide spécial, le prestone. Un radiateur se trouve sous le fuselage.

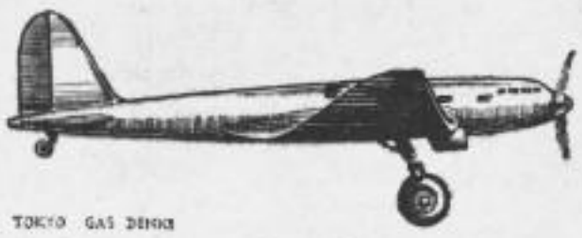
L'hélice classique en bois est bipale, enfermée dans un nez imposant.

L'aile supporte les réservoirs d'essence qui sont au nombre de sept de chaque côté et contiennent un total de 7.000 litres.

La longueur est de 15 mètres, la hauteur 3 m. 60 et la surface portante de 87 mètres carrés. Le poids à vide atteint 3.700 kilos.

Le train d'atterrissage a deux roues de 1 m. 30 de diamètre, se replie, ainsi que la roue de queue.

La vitesse maximum escomptée est de 280 kilo-



TOKYO GAS DENKI

mètres-heures pour une vitesse de croisière de 200 kilomètres-heure.

Le rayon d'action de 15.000 kilomètres permettrait un tour du monde théorique en trois étapes. Pratiquement ce projet est irréalisable à moins de choisir un « petit tour » de la terre.

DICTIONNAIRE DE L'AVIATION

CORDE-A-PIANO. — Fil d'acier servant au renforcement d'une cellule d'avion. La corde-à-piano est, en général, disposée en croix entre des mâts de biplan, en éventail ou parallèlement entre le fuselage et les ailes ou le train d'atterrissage d'un monoplan.

D'abord empruntée au piano, la corde-à-piano devint une spécialité aéronautique et conserva son nom évocateur bien que sa fabrication ne s'inspirât plus que de ses besoins nouveaux. Ainsi beaucoup d'expressions anciennes ont subsisté.

TÉ. — Appareil donnant les mêmes indications que la manche à air, c'est-à-dire la direction du vent sur un aérodrome. Il est formé d'un T en toile, en bois ou en métal, placé parallèlement au sol et articulé de manière à ce que le vent, agissant sur une sorte de dérive verticale, le place dans le sens favorable à l'atterrissage.

En fait, le T figure un avion posé sur le terrain, face au vent. On lui donne quelquefois la forme d'un avion grossièrement dessiné et peint en blanc pour être facilement repérable d'en haut.

SPORTS

La création du Brevet Sportif Populaire a donné lieu à un vaste mouvement. Un mouvement tel que l'on a compté 332.000 brevets délivrés en 1937.

Les fédérations habilitées pour le passage des brevets ont été :

La Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France, qui se classe en tête avec 110.000 brevets.

Armée, tir et marine est seconde, avec 80.000 unités.

Viennent ensuite la F. F. A. (Fédération Française d'Athlétisme, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail.

o

Le fameux coureur américain noir, Jess Owens, est le héros d'une bien curieuse histoire.

Il a battu le record du 100 mètres... mais la piste n'avait que 99 mètres 99 centimètres, soit un centimètre de moins.

Le record, en ce cas, était-il valable?

Oui, disent certains, à la vitesse d'Owens, un centimètre correspond à 1/1000e de seconde. C'est une quantité négligeable.

Non! répondent d'autres. La chose sera examinée incessamment à Londres.

o

Dans la liste des records du monde de natation, les Etats-Unis se taillent la part du lion. La France ne figure pas!

Les 100 mètres nage libre sont à Arai (Japon), en 57 sec. 8/10. Notre meilleur nageur actuel, Nakache, fait 1 m. 01 sec et 1/10 sur la même distance.

Les 200 mètres nage libre sont à Hutter (Etats-Unis), en 2 m. 11 sec. 2/10. Nakache fait 2 m. 21 sec. 5/10.

Les 400 mètres nage libre sont à Flanagan (Etats-Unis), en 4 m. 46 sec., alors que le meilleur temps français est de 4 m. 54 sec. 9/10, par Talli (Toulouse).

Enfin, les 1.500 mètres sont au même Flanagan, en 19 m. 18 sec. 2/10 contre 20 m. 57 sec. 4/10 par Talli.

En 100 mètres dos, Kiefer (Etats-Unis), fait 1 m. 06 sec. 3/10, contre 1 m. 11 sec. du Français Fage (Clermond-Ferrand).

En 200 mètres brasse, Heina (Allemagne) détient le record, en 2 m. 38 sec. 9/10, contre 2 m. 50 sec. 6/10 par Cartonnet.

Amères comparaisons !

En parachute du haut d'un planeur

Nous avons déjà publié deux passages des mémoires de la célèbre parachutiste russe, Liouba Berline. Nos lecteurs nous en ayant demandé la suite et la fin, nous la donnons ici. Liouba Berline devait plus tard, hélas, périr dans un tragique accident, peu après avoir fini la rédaction de ses mémoires. Elle avait 21 ans.

C'ÉTAIT en mai 1935, lors d'une fête des parachutistes. J'avais passé la nuit à l'aérodrome de Touchino, afin de pouvoir m'entraîner le matin avant l'arrivée du public. Dès 5 heures du matin, j'étais prête et je portai mon parachute au champ d'aviation, mais la pluie empêcha tout essai.

Un nombreux public se rassembla. Les sauts commencèrent. Jusqu'à ce jour, des hommes avaient déjà effectué quelques sauts du planeur, mais les femmes ne l'avaient jamais encore tenté, nulle part au monde. Ainsi, le public attendait-il avec impatience mon saut annoncé au programme.

Le planeur à bord duquel je montai était piloté par un des as du vol à voile, l'aviateur Maliouguine, un grand gaillard, gai et aimable. Nous pénétrâmes dans la cabine du planeur et décollâmes. Tout d'abord, le bruit du moteur et les sifflements du vent rendaient impossible toute conversation. Mais nous prîmes de l'altitude, et nous voilà détachés de l'avion qui nous remorquait.

C'était ma première ascension en planeur. J'en fus enchantée : quel calme, quel repos, sans le vrombissement de moteurs. Je me sentais très à l'aise.

Nous cherchâmes avec Maliouguine un endroit propice pour ma descente. Je lui dis :

— Un peu plus à gauche. Vous voyez, là où coule une petite rivière, au-dessus d'un banc de sable.

— Bon, répondit-il, je vous piloterai jusqu'à ce banc de sable et alors décidez vous-même.

Cependant, il me regarda de côté avec une pointe d'inquiétude.

Mais j'étais toute joyeuse. Jamais encore je ne m'étais sentie aussi tranquille.

Nous continuions à bavarder.

— Eh bien, ça vous plaît-il de voler en planeur? demanda Maliouguine.

— Oh! c'est magnifique! Vous m'apprendrez à piloter, voulez-vous?

— Mais oui, évidemment!

Mais il regardait toujours encore autour de lui avec inquiétude. Enfin, nous survolâmes la petite plage de sable.

— Eh bien, je crois qu'il est temps de me préparer... dis-je.

Je sortis tout doucement, en me gardant bien de faire tout mouvement inutile et je m'assis, les jambes pendantes. Je regardais en bas.

— Hallo, je saute!

Sans attendre la réponse du pilote, je sautai très tranquillement, comme si je descendais d'une chaise par terre.

La difficulté d'un saut du planeur consiste en ceci qu'il faut quitter l'appareil très prudemment. Si l'on s'agite, on fait toujours par faire des mouvements inopportuns, cependant chaque mouvement doit être calculé de façon très précise. Aussi, en sautant d'un avion, le parachutiste acquiert une grande vitesse, c'est pourquoi le parachute s'ouvre rapidement et se remplit d'air. Tout au contraire, lors d'un saut d'un planeur, il est indispensable de retarder l'ouverture du parachute, de prendre au préalable de la vitesse, et c'est seulement alors que le parachute peut s'ouvrir normalement.

Je sautai, je retardai l'ouverture. Maliouguine raconta ensuite que, pressée de sauter, j'avais oublié de le prévenir de mon intention de retarder l'ouverture du parachute, et qu'il fut bien effrayé en me voyant tomber. Et ce n'est point étonnant, parce que, si l'on regarde du haut d'un planeur qui s'avance doucement, on a l'impression que le parachutiste s'enfonce littéralement dans la terre.

Bien que nous eussions calculé à deux, nous avons mal calculé : en effet, j'atterris au bord du fleuve, loin du public. Une auto arriva rapidement et m'emmena à l'aérodrome.

***

En 1935, nous avons organisé le premier congrès des parachutistes de l'Union Soviétique. Il fut pour nous d'une grande importance.

En quoi consiste l'utilité de pareilles réunions?

Tout d'abord, on y organise l'émulation, ce qui est très intéressant. Auparavant, on sautait tant bien que mal, on ne cherchait qu'à atterrir n'importe comment dans le champ de l'aérodrome. Mais ici, il nous fallait s'exercer en vue de la précision de la descente, afin d'atterrir à l'intérieur d'un cercle tracé. Il fallait voir comment, lors de notre congrès, il arrivait à nos grands as de parachute de tomber sur un toit, tandis que des jeunes filles qui avaient fait leur calcul de façon précise les faisaient rougir, en atterrissant au milieu du cercle.

Il y eut également des jeux sportifs en parachute, des descentes en groupes ou à deux. Tout cela était nouveau et intéressant.

Nous sommes, entre les parachutistes, de très bons camarades. Les rapports sont très cordiaux. Le sentiment de l'amitié est très développé. Nulle trace de jalousie ou d'envie. Nous avons beaucoup de couples de parachutistes, qui sautent à deux, comme par exemple moi avec Tamara Ivanova qui est ma meilleure amie.

J'aime beaucoup descendre en parachute en même temps que Tamara, surtout pour des sauts à ouverture retardée. On s'entraîne tout d'abord à deux pour compter les secondes de la même façon et ouvrir nos parachutes simultanément. Nous sautons d'habitude du même avion, ou bien des deux qui avancent parallèlement, et toujours moi à gauche, elle à droite. En l'air, nous nous contrôlons évidemment; aussitôt les parachutes ouverts, nous comparons si nous sommes au même niveau. Après le saut, nous nous faisons toujours part de nos impressions, et indiquons nos erreurs ou fautes respectives. Cela nous aide à obtenir une précision et une exactitude de plus en plus parfaites.

Nous sommes très amies, avec Tamara. On nous appelle « sœurs en parachute ».

Ma spécialité ce sont maintenant les sauts à ouverture retardée. Je me suis entraînée beaucoup à ce genre de sauts, et j'ai élaboré déjà mes propres méthodes pour sortir d'une vrille, pour s'orienter pendant la descente, et surtout pour obtenir une précision absolue dans le calcul du temps du retard. J'ai fait également quelques sauts de haute altitude, jusqu'à 5.500 mètres.

On dit que je suis courageuse. Encore enfant, je n'ai jamais eu peur de sortir seule dans la nuit. Jamais, également, je n'ai eu peur de me jeter à l'eau et de nager même dans un endroit inconnu.

Maintenant tout le monde commence à me considérer comme « follement hardie ». Eh bien, c'est absolument faux. Quand on fréquente pendant quelque temps les parachutistes et quand on assiste à plusieurs sauts en parachute, on commence à comprendre qu'il n'y a dans tout ceci rien d'extraordinaire. L'important c'est de respecter la discipline et de suivre fidèlement les instructions.

Liouba BERLINE.

VIENT DE PARAITRE

Si vous aimez L'Homme des Gouffres, *vous lirez*

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

Une aventure de Pierrot Lancry

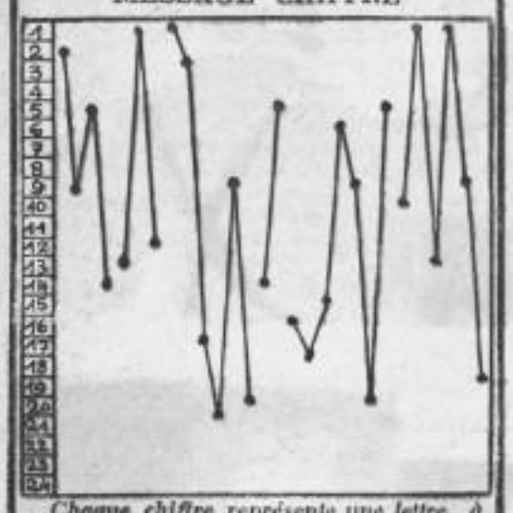
Le volume : 12 francs

E.S.I., 24, rue Racine, Paris-6e

BON DE CONCOURS N° 126

CONCOURS HEBDOMADAIRE

MESSAGE CHIFFRÉ



Chaque chiffre représente une lettre, à vous de le reconstituer. Envoyez-nous solution et bon de concours avant le 3 mai. Les 20 premiers recevront un joli prix.

MÉTAGRAMMES

1.

Avec mes quatre pieds, on m'écosse et me met
En un potage exquis à l'avis du gourmet.
Lorsqu'on me trouve aussi, au gilet, à la [veste,
On me bourre toujours d'objets les plus [divers.
Et pour en terminer, — c'est le dernier qui [reste —
Je forme la falaise environnant les mers.

2.

Puis, coulant dans la branche au printemps [bourgeonnante.
J'anime et je nourris les arbres et les plantes.
Changeant encor mon chef (et aussi mon [accent)
J'apporte à ton sommeil un doux ravisse- [ment.

2.

C'est par moi, sur six pieds, que l'homme [parle et mange.
Mais, lorsque adroitement, tour à tour, mon [chef change,
Je suis le lit douillet où chaque nuit tu dors,
Puis, le jet souvent froid qui ranime et [rend fort.
Cette grande cuiller pour servir le potage,
L'insecte qui parfois bourdonne à son [passage,
Presque au niveau du sol, le tronc d'arbre [scié
Et enfin, au piano, une dent du clavier.

3.

Rampant sur mes cinq pieds, dans la prairie [humide,
Je suis (sans la coquille) un genre d'escargot.
Puis, en troquant mon chef, — le mot [trouvé vous guide —
Je suis laid, sans attrait, dit en terme d'argot
Puis, coulant dans la branche au printemps [bourgeonnante.
J'anime et je nourris les arbres et les plantes.
Changeant encor mon chef (et aussi mon [accent)
J'apporte à ton sommeil un doux ravisse- [ment.

VARIÉTÉS

MOTS EN TRIANGLE

N° 1

×	Consonne.
× × ×	Amoncellement.
× × × × ×	Petits étuis cylindriques.
× × × × × × ×	Demeurer. Loger.
× × × × ×	Notes (renversé).
× × ×	Monnaie japonaise.
×	Consonne.

N° 2

×	Consonne.
× × ×	Dieu de la musique. Joueur de flûte.
× × × × ×	Mis en pénitence.
× × × × × × ×	Dents pointues.
× × × × ×	Petits cigares.
× × ×	Possessif.
×	Consonne.

* * *

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

PLATEAU OU VIDE-POCHE MODERNE

Ne jetez pas les morceaux d'une glace brisée : ils peuvent être de précieux éléments décoratifs.

Si vous possédez un plateau de bois défraîchi, ou un simple vide-poche, vous le rendrez beaucoup plus

attrayant en collant vos morceaux de glace dans le fond, à la façon d'une mosaïque.

Utilisez de la colle forte que vous laisserez apparente aux joints. Quand l'ensemble sera sec, passez sur ces joints une couche de couleur vive, ainsi que sur le cadre du plateau.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS 125

Mots carrés n° 1

P O T S
O I S E
T S A R
S E R F

Mots carrés n° 2

L A D R E
A R R E T
D R A P A
R E P L I
E T A I T

Métagrammes. — Cil, fil, vil, nil

DESSIN SURPRISE

Acrostiches doubles

B	O	U	C	R	E	M	U	A
A	E	R	O	A	V	I	O	N
I	B	O	U	P	E	T	I	T
S	O	I	R	H	A	R	P	O
E	R	R	A	A	P	P	U	I
R	A	N	G	E	V	I	A	N
S	I	T	E	L	A	I	D	E

Mots carrés

A	M	O	U	R
M	O	R	V	R
O	R	N	A	C
U	V	A	L	E
R	E	C	E	L

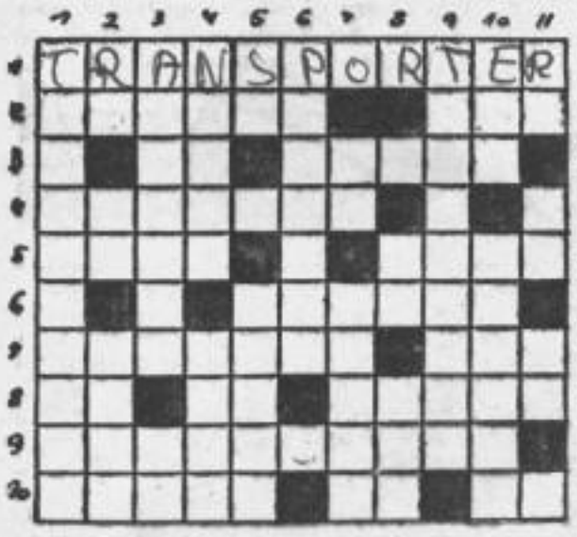
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 125

Horizontalement. — 1. Tantôt. Pie. — 2. Avertira. — 3. Paver. Ecru. — 4. Inepte. — 5. Stupéfiant. — 6. Ie. — 7. Agé. Népal. — 8. Repentir. — 9. Escale.

Verticalement. — 1. Tapis. Are. — 2. Avantage. — 3. Neveu. Epi. — 4. Trappe. — 5. Otite. N. N. E. — 6. Ti (Titi). Effets. — 7. Ré. Pie. — 8. Pacha. Ara. — 9. Nil. — 10. Courte. Le.

MOTS CROISÉS DU N° 126

Horizontalement. — 1. Porter d'un lieu dans un autre. — 2. Examiner de nouveau. Époque. — 3. Conjonction. Artère du cœur. — 4. Donner à manger. — 5. Qui n'est point turbulent. Pasteur a imaginé le vaccin contre cette maladie. — 6. Célèbre tour métallique. — 7. Qui a subi l'action de l'air. Convenu. — 8. Note. Fleuve côtier. Partie du corps. — 9. Qui sont remplies de louanges. — 10. Qui emploient certains moyens pour tromper. Pronom. Préposition.



Verticalement. — 1. Faire passer d'un lieu dans un autre. — 2. Note. 2 voyelles. Couvert de poils. — 3. Infirme. Aimés des chiens. — 4. Pronom possessif. Pratique certain sport. — 5. Note. Du verbe être. — 6. Étendue de terrain qui produit de l'herbe ou du foin. — 7. Métal précieux. Brins de paille. — 8. Initiales d'une grande république. Audacieux. — 9. Solide dont la surface est formée de quatre triangles. — 10. Époque. Se déplace en coulant sur une surface lisse. — 11. Ile de l'Atlantique. Pour coudre. Instrument pour dessiner.

LES SOUS-MARINS

En 1873, Jules Verne écrivait *Vingt mille lieues sous les mers*. Cette histoire d'un navire sous-marin semblait aussi invraisemblable que celle de la fusée lancée *De la terre à la lune*. Pourtant, vingt ans plus tard, le sous-marin existait réellement, et maintenant toutes les flottes de guerre du monde ont de nombreux sous-marins...

Il serait préférable que cet appareil n'ait jamais été mis au point. Des milliards de francs ont été dépensés pour construire ces engins qui, eux-mêmes, n'ont pour but que de détruire des bateaux coûtant aussi des milliards de francs! Avec ces sommes énormes, n'aurait-il pas mieux valu construire des hôpitaux, remplacer les taudis malsains par des cités claires au milieu de jardins?

Qu'est-ce qu'un sous-marin? C'est un navire sans ouvertures, ou plus exactement dont les rares ouvertures peuvent être bouchées hermétiquement; à ce moment, il peut donc s'enfoncer dans l'eau sans que celle-ci y pénètre : il plongera mais ne coulera pas. Pour qu'un sous-marin puisse naviguer aisément sous l'eau, on lui donne une forme *fuselée* (ce qui veut dire forme de fuseau, de cigare si vous préférez), pourtant légèrement aplatie au sommet de façon à obtenir une plate-forme où pourront se tenir les officiers et l'équipage quand le bateau file en surface; sur cette plate-forme des emplacements sont prévus pour les mâts de l'antenne de T. S. F., pour les cheminées d'aération, et pour une mitrailleuse ou un canon léger. C'est au milieu de la plate-forme que s'élève cette tourelle appelée « poste de commandement », qui est à la fois l'endroit où se tient le capitaine et le seul chemin pour pénétrer à l'intérieur du bateau. Cette tourelle est surmontée d'un mât qui porte un instrument ressemblant à un phare, et dont nous comprendrons l'emploi tout à l'heure : le *périscope*.

Comment s'effectue la plongée du sous-marin? La première chose à faire est, bien entendu, que tous les hommes d'équipage rentrent à l'intérieur; l'écoutille du poste de commandement fermée, le capitaine donne l'ordre de plongée, et le navire obéissant disparaît sous les flots; il a fallu moins de deux minutes pour exécuter la manœuvre. En quoi consiste-t-elle? De même qu'un avion, pour s'élever dans l'air, ou redescendre, se sert d'un gouvernail horizontal, de même sur chaque côté du sous-marin est une longue plaque horizontale mobile, un gouvernail de profondeur. Mais cela est insuffisant pour obliger un navire de cette importance à rester longtemps sous l'eau : il faut alourdir le sous-marin; on ouvre donc des soupapes qui font pénétrer l'eau dans des réservoirs qu'elle remplira plus ou moins selon qu'on veut naviguer près de la surface ou en profondeur.

Un sous-marin emmène environ vingt hommes d'équipage. La vie à bord d'un sous-marin est très différente selon que le bateau navigue en surface ou sous l'eau. Quand il est en surface, c'est un navire ordinaire : l'air est amené jusque dans les cales par des manches à air et des ventilateurs, les officiers « font le point » et inspectent l'horizon à la jumelle, de gros moteurs Diésel, chauffés au mazout, actionnent les hélices. Mais, dès que le bateau a plongé, tout change : c'est un moteur électrique qui entre en action, moteur moins puissant peut-être, mais qui ne brûle pas d'oxygène et ne rejette pas de gaz, car il faut que les hommes respirent un air pur; des réserves d'air comprimé serviront à cet usage, et permettront aussi de chasser ensuite l'eau des réservoirs quand le navire voudra remonter; c'est l'air comprimé qui lancera les torpilles lors d'un combat.

Mais, direz-vous, comment dirige-t-on le sous-marin puisque les officiers ne peuvent plus faire leurs observations? C'est alors qu'intervient le *périscope*, petit instrument ressemblant à un phare, qui surplombe la tourelle. « Périscope » veut dire, en grec, *qui regarde tout autour*; c'est un œil merveilleux que ce périscope, car il voit en effet en même temps dans tous les sens. Vous connaissez les miroirs inclinés que les gens curieux, en province, placent contre leur fenêtre pour regarder ce qui se passe dans la rue : de l'intérieur d'une pièce ils aperçoivent tout un côté de la rue. Notre périscope fait de même, mais sa forme très spéciale de miroir en cuvette permet à celui qui se trouve juste en dessous de voir tous les côtés à la fois, et comme il ne serait pas très commode de se mettre « juste en dessous » (on devrait se coucher et placer son visage contre le grand tube au bout duquel est le miroir!) on a préféré disposer sous ce tube et sur une table une glace ronde qui reflète à son tour toutes les images reçues par le miroir-cuvette.

Une loupe en forme d'anneau, placée autour de celui-ci, rend les images nettes et lumineuses. Ainsi, penchés sur cette table, les officiers voient se dérouler tous les événements de la surface, manœuvrent la barre de direction, téléphonent leurs instructions particulières. Ce tube, qui porte à son sommet le périscope, est « à coulisse », ce qui permet au sous-marin de descendre à plusieurs mètres en dessous du niveau de la mer, et aussi, lorsqu'il est près de la surface, de ne pas laisser émerger un long mât, trop visible.

Mais, à partir d'une certaine distance, le sous-marin ne peut plus utiliser le périscope devenu trop court : il navigue à l'aveugle; alors, on ne peut qu'observer, par les hublots de côté, en verre épais, les profondeurs de la mer.

BOUR.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE

Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros.. .. .. 2 fr.
3 mois (13 nos) .. .. .. 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France	: 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique	: 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Étranger	: 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours

Envergure 60 centimètres

Prix de vente :

15 francs à nos bureaux
16 francs expédié franco

La pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**

L'album.. .. .. .. **15 fr.**
— franco .. **18,50**

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

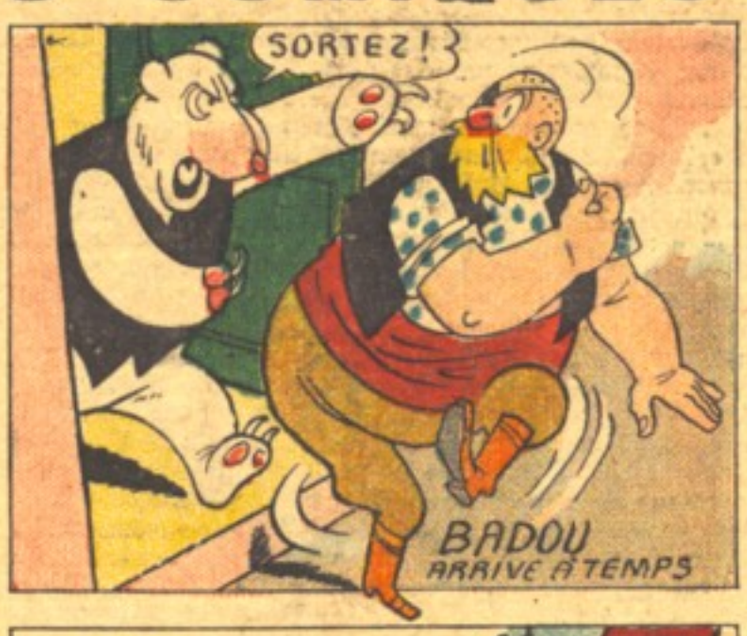
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

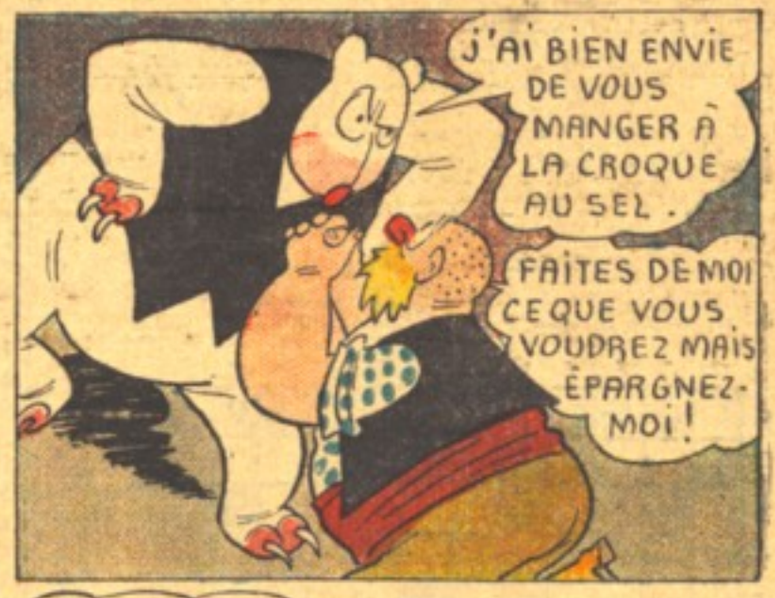
Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.398.

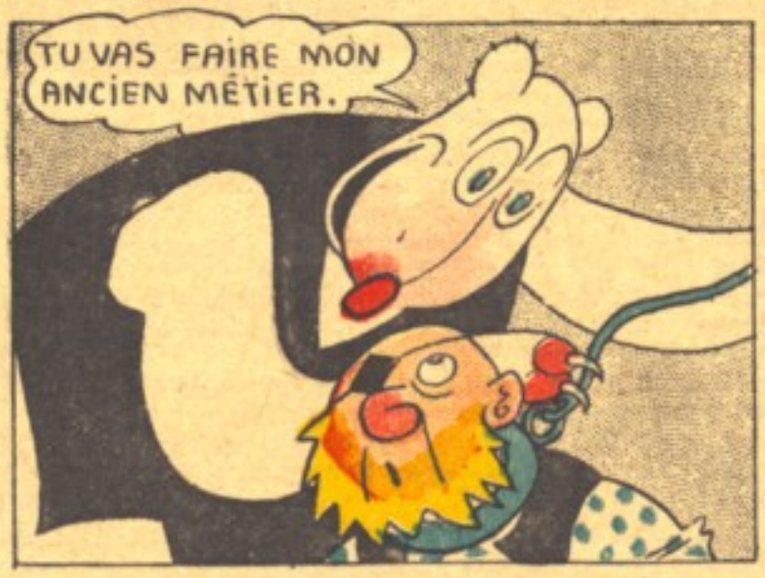
TOTO ET TOUTOUNE

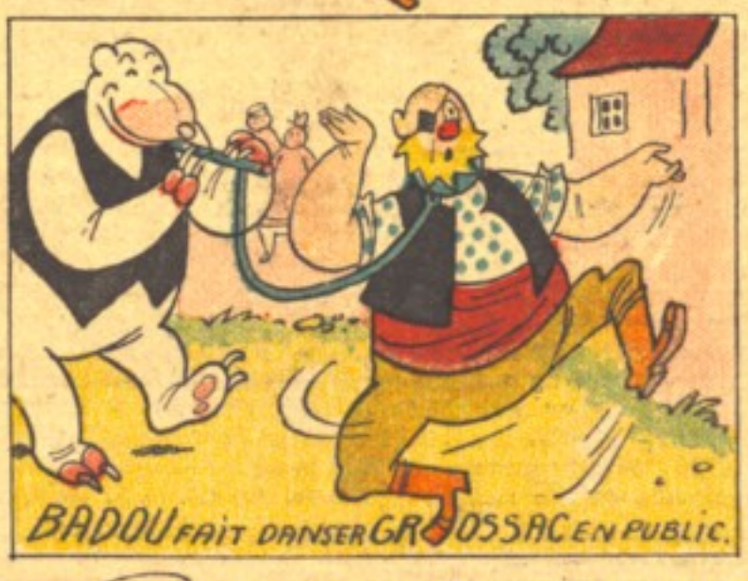
JACK-STRONG A RÉUSSI À PÉNÉTRER DANS LA VILLE MYTÉRIEUSE CONSTRUITE PAR LE CRIMINEL MOERDER, AU CENTRE DE LA JUNGLE. IL EST DÉGUISÉ EN SOLDAT, MAIS NE VA-T-IL PAS ÊTRE RECONNU PAR SES ENNEMIS ?.....

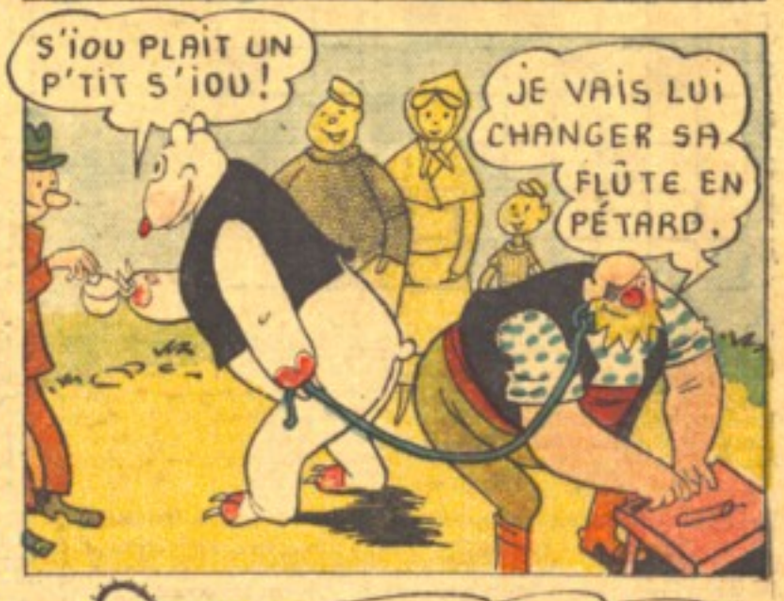
LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

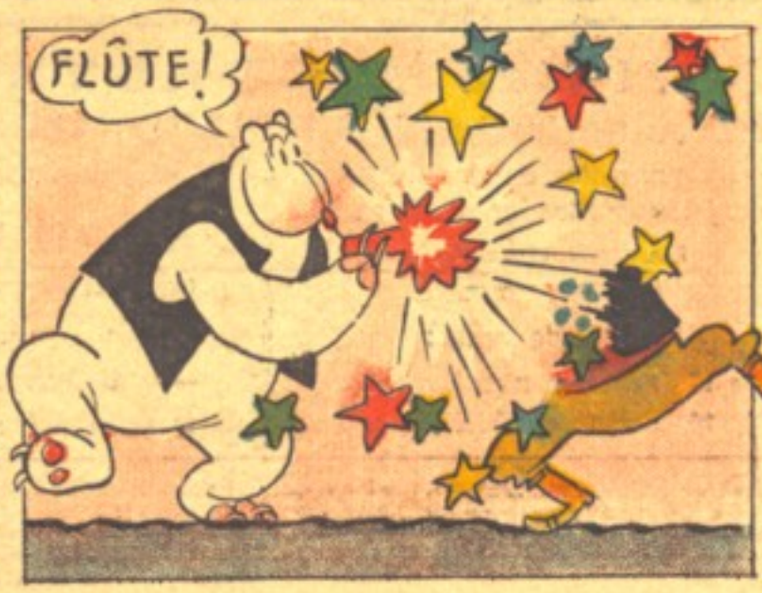










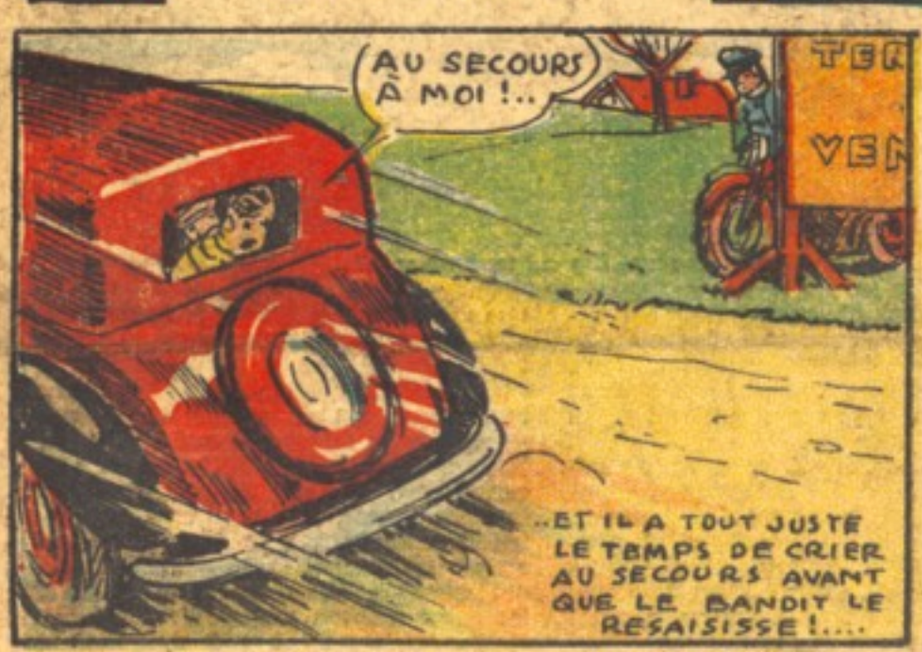


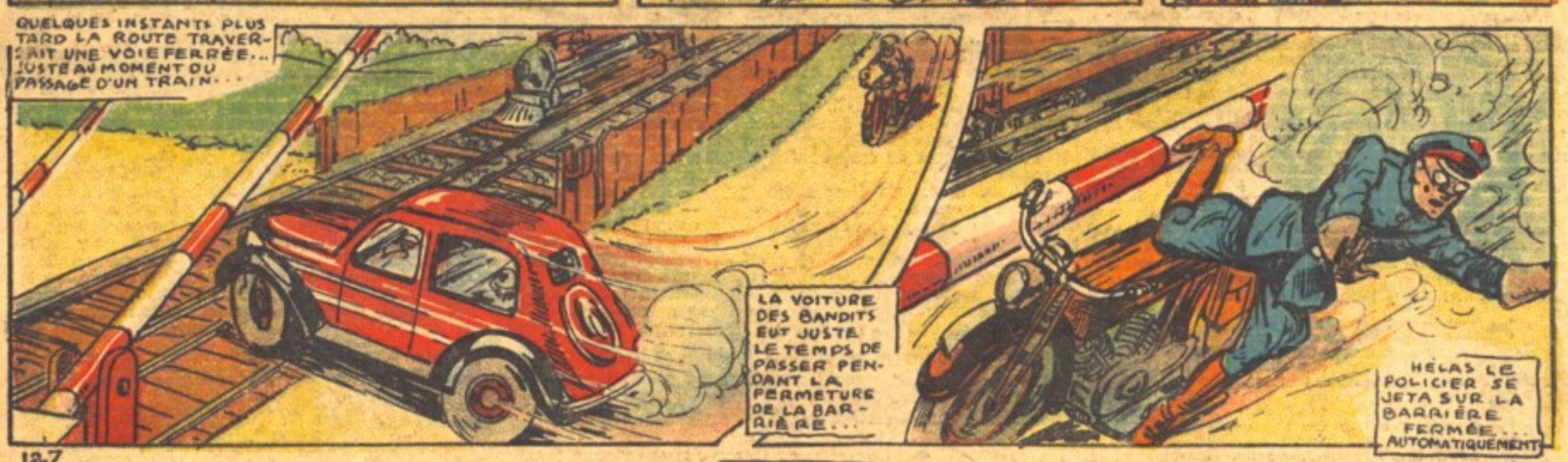
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 127. JEUDI 5 MAI 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CEUX-CI VIENNENT D'ENLEVER LE FILS ADOPTIF DU MÉNAGE SWANSON, AMI DE JIM.





la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine encore je suis bien content de publier des jolis récits de nos lecteurs. Je vous écris cette lettre pendant les vacances de Pâques, et je sais bien qu'elle paraîtra bien plus tard, étant donné le temps nécessaire pour imprimer le numéro. Je suis certain que plusieurs de mes petits camarades ont profité de ces vacances (où il n'y a pas eu tout le soleil qu'il aurait fallu pour pouvoir courir dans les champs, dans les forêts, ou même dans les rues) pour m'écrire des jolis récits que, je l'espère, je publierai dans un prochain numéro de Mon Camarade.

Voici d'abord une charmante petite description que m'envoie ma petite amie Ila Krebs, de Paris (17e). Ila, qui a un prénom qui n'est pas très courant, mais que je trouve pour ma part très joli, est une de mes plus fidèles correspondantes et vous avez souvent dû lire son nom dans mon petit Courrier. Le récit d'Ila s'appelle Maman fait des crêpes.

Maman recouvre la pâte d'un linge. La pâte a besoin de chaleur et de calme. Il faut que je retienne mon petit frère qui voudrait savoir ce qui se passe dans la terrine. Maman annonce : « Elle commence à monter. » Un peu plus tard elle dit : « Ça monte. » Bientôt, elle dit encore : « Ça déborde. » C'est alors que ça devient amusant de faire des crêpes. La première crêpe on la mange, et les autres il faut les répartir sur des assiettes. Une belle fumée bleue file sous la porte annoncer à ceux qui ne le sauraient pas qu'on fait des crêpes chez nous.

Ton récit, ma chère petite amie Ila, m'a donné envie de manger des crêpes et j'ai demandé à ma mère adoptive, Mme Burette, de m'en faire, des crêpes. Comme elle est maintenant très gentille, Mme Burette, elle a bien voulu, surtout que les œufs ne sont pas chers en ce moment, et je me suis régalé. Chez Mme Burette on les mange avec de la confiture, les crêpes, et c'est rudement bon. Dans mon pays, du temps de ma pauvre maman, on mangeait des crêpes d'une espèce un peu différente avec de la salade, et c'était rudement bon aussi, même si ça vous paraît drôle.

Ma petite amie Ila elle fait aussi des poésies, ou plutôt, comme elle me l'écrit, des récitations. Voilà celle qu'elle m'a envoyé :

Pauvres petits enfants d'Espagne,
Vous qui souffrez tant,
Qu'on sauve votre pays et vous serez contents.
A bas les méchants qui vous font tant de mal,
Et vivent les gentils qui toujours bien vous gardent.

C'est très simplement raconté, cette poésie, mais n'est-ce pas, cela dit bien ce que nous pensons tous.

Ma petite amie Ila n'est pas la seule poète parmi nos lecteurs. J'ai reçu aussi une très gentille petite poésie qui chante les louanges de notre journal. Je demande très pardon au petit camarade qui m'a envoyé ces vers, mais j'ai perdu son nom, et c'est tout juste si je me rappelle que peut-être bien il appartient aux « Castors de Bagneux ». Voici la poésie que j'ai reçue il y a déjà quelques mois et que je regrette de n'avoir pu publier plus tôt.

Mon Camarade, ce nom éveille en mon esprit
Comme en celui des écoliers un joyeux cri.
Ma pensée de suite se porte sur *Jim Mystère*,
Ce héros qui garde toujours bon caractère.

Lisons avec plaisir la lettre de Janot,
Rions de la malchance de Zézette et Jojo,
Admirons le courage de Toto et Toutonne
Qui n'auraient pas peur d'affronter le [grand simoun.

Ami Janot et rédaction, je félicite,
Et leur envoie mes meilleurs vœux de [réussite
En cette nouvelle année pour notre cher [journal
Qui sera toujours, pour les enfants, un [régal.

C'est rudement gentil, hein, cette petite poésie. Elle m'a fait en tout cas grand plaisir, et aussi à ces messieurs et dames de la rédaction.

Voici maintenant un joli récit d'un nouveau et déjà fidèle correspondant, mon petit ami Jean Izambart, de Paris (19e). Ce récit s'appelle Le printemps.

Voici le printemps. Les arbres redeviennent verts. Les oiseaux gazouillent dans les ramures à demi vertes, les lapins, les porcs et les bœufs disent : « Ah! si on avait la liberté! » Et l'hiver ils disent : « Heureusement que nous avons un abri. »

Dans un champ voisin d'un superbe bois de sapin, trois enfants vont chercher, l'un des branches d'arbre, l'autre de la mousse pour mettre sur le toit, le troisième plante des piquets pour une barrière. Assis au pied d'un cerisier, maman tricote. Pendant ce temps-là, papa fauche de la luzerne pour ses lapins. A l'horizon, le soleil se couche. Le soir, ils mangent la soupe. Pour qu'ils s'endorment on n'a pas besoin de les bercer.

Et pour finir je vais encore vous donner une petite poésie. Elle est de Lucienne Caprentier, 12 ans, du groupe des « Castors de Bagneux ». Sa poésie elle l'a faite justement sur cet animal, le castor.

Les castors ont les pieds palmés,
Le corps et le museau allongés,
Ils nous regardent avec des yeux clairs
Qui scintillent comme des lumières.
Avec leurs poils luisant et beaux,
On fait de jolis chapeaux.
Très nuisibles aux jeunes arbres,
La nuit, ils s'en font des cabanes.
Ne sont-ils pas très estimés
A cause de leur fourrure renommée.

Bien sûr, toutes ces poésies que je publie aujourd'hui ne sont pas parfaites. Mais c'est pour vous demander de m'en envoyer d'autres que je serai très heureux de publier que je vous recopie celles-ci.

A la semaine prochaine, chers petits camarades. Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

André Samebère, Lamontjoie (Lot-et-Garonne) : Merci de ta très gentille lettre. Tu écris très joliment et très gentiment pour tes 9 ans. — *Suzanne Villiod*, Landry (Savoie) : Je ne crois pas, malheureusement, qu'il nous soit possible de mettre plus d'histoires en couleurs. — *Lucien Boutonnadou* : Je te remercie de ta bonne lettre que j'utilise d'autre part. — *Roger Didier*, Gérardmer : Tes dessins sont vraiment extrêmement jolis mais, comme je te l'ai déjà dit dans une lettre, nous ne pouvons pas les reproduire s'ils ne sont pas faits à l'encre noire sur du papier absolument blanc.

(Voir la suite du Courrier, page 7.)

Le FORÇAT d'Eldorado

GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR SERGE NOREL

Résumé. — *Le lieutenant Popesco, officier de la marine de l'État d'Eldorado (Amérique du Sud), s'est embarqué sur le torpilleur* Le Requin. *Laissant à terre, aux côtés de sa femme malade, ses deux fils, Juan et Pedro, le commandant Guerreria, une brute, a fait emprisonner Popesco, qu'il accuse d'avoir voulu mener une mutinerie.*

Chapitre III

Le navire sans yeux

Ayant fait emprisonner Popesco, son premier lieutenant, le commandant Guerreria remonta sur le pont en se frottant les mains. Il était visiblement content. Et ce fut avec une mine particulièrement réjouie qu'il s'en fut retrouver Lopez, son lieutenant en second, sur la passerelle de commandement. Il lui donna même une bourrade dans l'épaule, ce qui était de sa part un signe peu courant d'amitié. Puis il annonça, avec le geste de tourner une clef dans une serrure :

— Crac! Çà y est, je l'ai bouclé!...

Lopez découvrit ses dents jusqu'aux gencives, ce qui était sa façon de sourire.

— Bravo, commandant! fit-il. Vous, au moins, vous êtes un homme à qui on ne la fait pas...

Guerreria aimait ce genre de flatterie, et il n'en fallait pas davantage pour qu'il se rengorgeât. Il grogna, faussement modeste :

— Avoir l'œil, petit. Tout est là...

Il fit le tour de l'horizon, du regard, consultant la couleur des flots et des nuages. Le torpilleur roulait bord sur bord, assez durement. Les lames étaient courtes et rageuses. Cependant il n'y avait pas un souffle de vent... Lopez questionna :

— Vous craignez un orage, commandant?

— Ma foi non, fut la réponse. J'ai plutôt l'impression que la nuit sera bonne, ainsi que la journée de demain. Le temps ne change pas vite dans ces parages...

Le timonier, qui maniait la roue de direction à deux pas des officiers, fit entendre un petit sifflement. Guerreria le prit par le coude et le secoua.

— Qu'est-ce qui te prend, toi? Tu ne sais plus où tu es?

— Pardon, commandant. Je... je...

— Quoi : je... je... Parle!...

— C'est que, commandant...

Il ravalait sa salive :

— Voilà... Je connais très bien le coin, moi aussi. Nous sommes juste sur le passage des courriers du Sud, où j'ai bourlingué avant ma mobilisation. Alors, n'est-ce pas... je...

— En finiras-tu, nom d'un chien!

— Alors... Je vous demande encore bien pardon, commandant, mais je crois que nous sommes plutôt à l'orage.

— Voyez-vous ça?

Guerreria était furieux. Il considéra l'homme une fraction de seconde, de ses petits yeux plissés, puis il lui porta brusquement un coup au visage, du revers du poing.

— Tiens, fit-il, cela t'apprendra à suivre nos conversations... Et sois bien content que je n'y ajoute pas huit jours de fers.

Le timonier, qui avait chancelé sous le coup se redressa et resta muet, les yeux braqués sur sa ligne de direction. Le lieutenant Lopez, fidèle à sa tactique, cligna de l'œil vers son chef :

— C'est comme ça qu'on les mate, évidemment. Mais il faut avoir votre manière, et tout le monde ne l'a pas...

— Oui, approuva Guerreria, toujours satisfait de lui, mais ne trouves-tu pas qu'il fait soif? Allons, viens boire un verre...

Lopez le suivit dans la chambre des cartes, dont la porte donnait sur la passerelle. Là, les deux hommes sortirent d'un placard des verres et des bouteilles, et le timonier les entendit rire et trinquer, puis encore trinquer et rire... De temps à autre passait le pianton de la T. S. F. qui apportait des radiogrammes et remportait les réponses.

— Ils ne s'en font pas, là-dedans, souffla-t-il à son camarade. Le vieux commence à avoir son compte. Si tu voyais son museau!

L'orage, cependant montait de minute en minute. De lourds paquets de mer prenaient le navire par le flanc, s'écrasaient aux bastingages et, parfois, balayaient le pont d'un bord à l'autre. L'ordre de fermer les écoutilles n'avait pas été donné. On embarquait des tonnes d'eau et l'un des quartiers-maîtres était venu protester :

— Commandant, les hommes sont trempés dans leur hamac. Le service est dur à cause de ceux qui sont aux fers et qu'il faut remplacer. L'on ne peut même plus se reposer... Il faudrait qu'on ferme partout et que...

— M'est égal! Si l'eau pénètre trop, il n'y a qu'à la pomper. Ça dégourdira l'équipage...

— Mais, commandant...

— Suffit! Pour vous apprendre, c'est vous qui allez organiser et commander les corvées... Dépêchez-vous! Dans un quart d'heure, je descendrai voir si ça tourne ou non à mon idée...

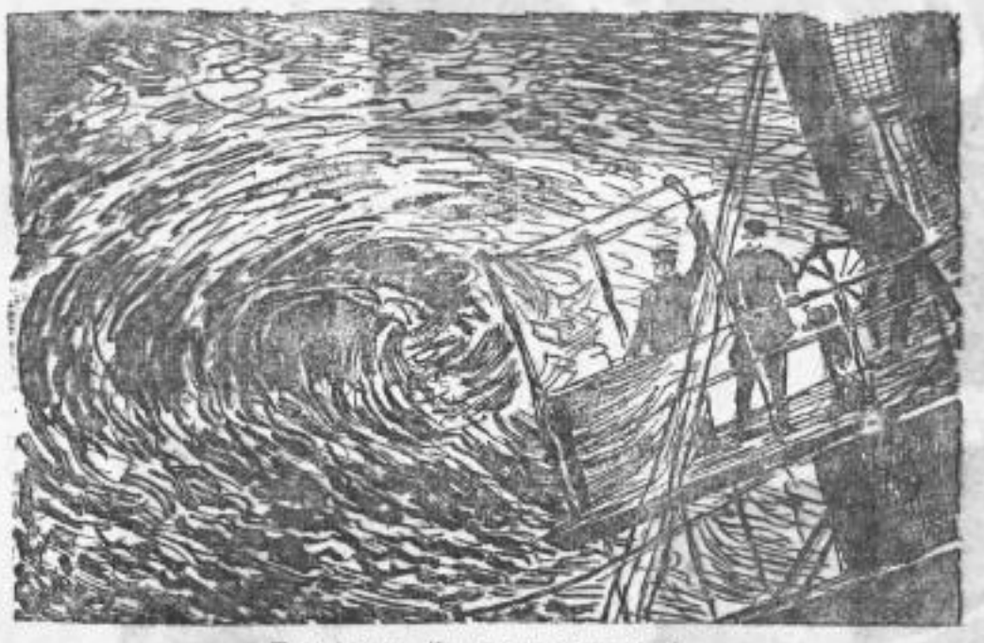
Mais le commandant Guerreria n'était pas descendu. Il était probablement incapable de tenir sur ses jambes. Quand à son lieutenant Lopez, il s'était enroulé dans un coin, les yeux exhorbités et paraissait malade à rendre l'âme... Dès lors, le torpilleur naviguait pratiquement sans yeux. Le timonnier, esclave de sa consigne, suivait tant bien que mal la direction prescrite à la boussole. Il ne voyait du reste pas à cinquante mètres devant lui, le navire étant dominé par d'énormes vagues sombres, qu'il essayait de « piquer » de face à grands coups désordonnés de gouvernail... Mais où était-on exactement? Vers les îles Rimori, toutes constellées de récifs, vers les côtes de Sarratte, toutes encombrées d'épaves et de mines? Seuls les officiers eussent pu le savoir, en faisant le point. Mais à quoi songeaient-ils, si seulement ils songeaient?... Dans sa cabine devenue sa cellule, le lieutenant Popesco écarquillait les yeux contre le hublot sans cesse brouillé par la mer. Lui, il était marin dans l'âme et dans le sang. Et malgré sa capture quelque chose l'avertissait d'un danger, d'un danger monstrueux...

La tempête?

A vrai dire, il n'en avait pas beaucoup vu de pire. Mais le torpilleur était valiant, bien profilé et pourvu d'excellentes machines. Tant qu'on n'aurait affaire qu'aux montagnes d'eau, à la condition d'éviter les fausses manœuvres et de maintenir la vitesse, cela pourrait aller. Si mauvais navigateur que soient Guerreria et Lopez ils parveraient à l'essentiel, du moins fallait-il l'espérer... Popesco ne songeait pas à sa position personnelle, si angoissante fût-elle. Il ne songeait qu'au bâtiment et à sa cargaison d'hommes et maudissait son inaction forcée. Ah! comme il eût travaillé au salut commun s'il eût été libre, avec quel cœur et avec quelle volonté!

Pouvait-il imaginer que là-haut, les deux officiers demeuraient inactifs et inconscients? Il eût été malade de rage et de honte, s'il s'en était douté...

Tout à coup, il y eut un coup sourd contre la coque, puis un long raclement sinistre. On entendit l'hélice battre hors de l'eau, puis des vannes se fermer avec des claquements secs, quelque part. On venait sans doute de rabattre les cloisons étanches. Popesco sentait le navire s'alourdir sous lui. Il se précipita sur la porte de sa cabine et la martela des poings. Il hurlait, mais ce n'était pas la terreur de la mort qui le faisait hurler. Sans doute y avait-il quelque chose à tenter, quelque chose que peut-être il était seul à pouvoir accomplir, et on le laissait là, claquemuré, stupidement inutile... Entre deux cris, il prêtait l'oreille.



Tout à coup, il y eut un coup sourd...

Soudain il entendit une cavalcade effrénée dans le couloir, puis des coups de feu. Étaient-ce les hommes emprisonnés dans les soutes qui avaient pu se libérer de leurs gardes et qui couraient, affolés, aux chaloupes?

Le timonnier n'avait pas quitté son poste. Il tenait toujours la barre, désespérément, n'osant plus faire un geste. Il lui semblait à tout instant qu'un nouveau choc allait achever le navire. Il se raidissait, éperdu d'hébétude et soudain ses yeux s'agrandirent d'horreur. A vingt-cinq mètres à peine, une longue bande de rochers en dents de scie apparaissait entre les vagues gigantesques. On allait droit sur eux, en pleine vitesse... Le malheureux lâcha sa roue, poussa un cri d'épouvante et se cacha les yeux dans son bras replié...

***

A peu près au même instant, Juan et Pedro interrogeaient un planton de l'Amirauté, un brave homme qui leur donnait toutes les nouvelles qu'il pouvait recueillir sur le torpilleur *le Requin* où se trouvait leur père, le lieutenant Popesco. Le planton ne pouvait leur donner que peu de nouvelles mais tout de même, grâce à lui les enfants savaient que le navire poursuivait normalement sa route et cela apaisait leur inquiétude.

— Ils doivent être au nord des îles Rimori, à cette heure. Ils ont coulé un bateau pirate, d'après la radio. Mais il paraît qu'il y a eu une petite mutinerie dans l'équipage...

— Une mutinerie?

— Oui. Je n'ai pas de détails. Mais peut-être en aurai-je demain. Revenez me voir, mes gars...

Ils s'en allèrent songeurs, vaguement inquiets bien qu'ils eussent été incapables de dire pourquoi... A la clinique où ils passèrent ensuite, comme chaque matin et comme chaque soir, pour prendre des nouvelles de leur mère, on les reçut avec plus de tristesse et de gravité encore que d'habitude.

— Mes pauvres enfants, leur dit une infirmière, il va falloir que vous attendiez un long moment. Le docteur est en train d'opérer et il a manifesté l'intention de vous voir, de vous parler...

Ils étaient devenus livides, redoutant le père. L'infirmière le comprit et ajouta précipitamment :

— Oh! ça ne va pas plus mal qu'hier, rassurez-vous.

Puis elle détourna vivement la tête et se sauva, feignant d'entendre un appel dans la pièce voisine...

Juan et Pedro n'osaient pas se regarder. Ils s'assirent côte à côte, sur une banquette, attendant qu'on vienne les appeler.

— Tout ça, finit par dire Juan, c'est des choses qu'elle nous a racontées pour nous préparer...

— Tais-toi! dit Pedro...

Son ton avait été brutal, comme s'il eût voulu chasser cette idée qui s'imposait aussi à son esprit. Cependant, rien jusqu'alors ne permettait une inquiétude excessive. Depuis fort longtemps la mère des deux enfants était surmenée par le travail et surtout tourmentée, déprimée par les soucis extérieurs. A la suite d'un coup de force, la République d'Eldorado était tombée sous la patte d'une brute dictatoriale et la malheureuse femme ne vivait plus à l'idée que son mari, le lieutenant Popesco, homme énergique et droit, paierait un jour de sa liberté, de sa vie peut-être, son indépendance. Une crise récente avait plongé la mère de Juan dans le noir au point qu'elle ne reconnaissait plus personne. Pedro qui en était là de ses réflexions posa la main sur le bras de son frère, avec toute son affection. Et ils restèrent là, immobiles et prostrés, le souffle court, avec une grosse boule d'angoisse dans la poitrine...

Le docteur arriva enfin, encore en blouse blanche. Il toucha Pedro à l'épaule.

— C'est toi l'aîné?

— Oui, monsieur...

— Alors viens. Ton frère va nous attendre ici...

Il avait ouvert la porte de son cabinet, il y fit passer Pedro et l'y suivit. Puis il rabattit le vantail et regarda le garçon bien en face, avec bonté :

— Je vois que tu es un homme, fit-il...

(A suivre.)

VIENT DE PARAITRE

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

La suite des Aventures passionnantes de Pierrot Lancry

Un volume : 12 francs

E.S.I., 24, rue Racine, Paris-6e

POUR RIRE UN PEU

Incroyable. — Parlez-moi, trouveur, dit un jeune homme en s'approchant poliment d'un client debout au comptoir d'un café. « Il me semble bien que je vous connais; j'ai sûrement rencontré votre tête ailleurs... — Vous faites erreur, monsieur, car j'ai toujours eu la tête au même endroit, sur mon cou et entre mes deux épaules. »

o

Un antiquaire de Paris parcourt les campagnes les plus reculées de Bretagne, dans l'espoir de découvrir chez les paysans l'objet ancien qu'il achètera à bon compte et qu'il revendra très cher. Mais, s'il est malin, il a trouvé plus malin que lui en la personne du vieux Yann. Dans la cour de sa ferme, l'antiquaire aperçoit près de la porte, un chat qui lappait du bon lait dans une vieille coupe merveilleuse. Il entre en conversation avec Yann et, au bout d'un long entretien, lui demande d'acheter son chat. « Vous savez, j'y tiens beaucoup, c'est un bon chat et joli; je ne peux pas vous le laisser à moins de 50 francs. — C'est cher, mais je le prends », dit le marchand. Et il s'en va. Au bout de quelques pas il s'arrête et interpelle Yann : « J'ai peur que le chat ait soif avant d'arriver à la gare, donnez-moi donc ce bol. — Pensez-vous, répond Yann, grâce à lui c'est le quinzième chat que je vends. »

o

Le jeune Dédé, qui a dix ans, va à l'école, mais il n'est pas un excellent élève, tant s'en faut. Un jour qu'il se promenait avec sa mère, il rencontre le propriétaire de leur maison qui est professeur de géographie dans une grande école. Celui-ci l'interroge sur ses progrès, son travail, etc. : « J'espère au moins que tu t'intéresses à la géographie et aux cartes... — Quant à cela, oui, dit fièrement la maman, il connaît déjà la manille et il sait battre son père à la belotte. »

o

Le garde champêtre entend des cris et s'approche de la rivière. Un homme est dans l'eau, qui se débat.

— Vous ne savez donc pas lire? lui dit-il en lui désignant une pancarte où s'inscrit cette phrase : « Défense de se baigner. »

— Mais je ne me baigne pas, répond l'homme. Vous ne voyez pas que je suis en train de me noyer?

Le coin des Fillettes

CHEMISE DE NUIT POUR FILLETTE DE 10 ANS

Aimez-vous déjà avoir de la belle lingerie? C'est en tout cas très utile de pouvoir faire soi-même ces petites choses simples et plus jolies que celles que l'on achète et faites en séries.

Rien à rater dans cette chemise de nuit pour l'été. Il vous faut 2 m. 50 de nansouk, batiste rose pâle et du coton brillanté bleu vif et vert vif.

Vous avez ici le quart du patron au 1/20e de la grandeur réelle. Coupez la longueur de votre tissu en deux. Prenez un morceau, pliez-le en deux dans le sens de la largeur cette fois, et posez sur cette pliure la ligne A B du patron. Laissez 3 cm. de plus en haut et le reste en bas, soit 4 cm. Tracez toutes les lignes du patron. Coupez la grande ligne du côté C D à 1 cm du tracé pour la couture. Coupez l'arrondi du bas en ayant soin d'avoir les 4 cm. de plus de B à D. Ensuite, au-dessus du point C, vous avez un tout petit bout d'emmanchure que vous contournez à 1 cm. du trait. Vous coupez ainsi la ligne C E à 1 cm. de l'arrondi du patron (au-dessus, bien entendu, pour le rentré). Vous voyez alors que vous devez seulement, à ce moment, placer la collerette, la pliure du tissu en A E; coupez tout le contour, sauf cette ligne, à 1 cm. du trait.

Si vous voulez la chemise plus large, écartez les lettres C et D de 4 cm. chacune; joignez-les par l'oblique qui se trouve parallèle à la première, mais plus à l'extérieur. L'emmanchure évidemment est la même mais part du nouveau point C et donne le début de l'arrondi qui aboutit en E. De même l'arrondi du bas part du nouveau point D. La collerette seule reste toujours bien plate et ne subit aucun changement. Pour ramener cette trop grande largeur à celle nécessaire, on fronce le corps sous la collerette pour arriver aux points C E normaux.

Le dos est exactement pareil au devant, sauf l'encolure légèrement moins creuse. Enfilez votre aiguille, réunissez les côtés C D devant et dos, faites une petite couture rabattue également en C E, également sur l'épaule droite en G A. Un tout petit ourlet à l'emmanchure C et le mancheron qui vient en G, les deux côtés de l'épaule gauche sont ourlés; le dos recevra les boutons et le devant les brides. En bas de la chemise, que vous couperez à votre longueur personnelle, un grand ourlet. Comme le dessin l'indique, brodez les fleurettes en lançant un fil avec une aiguille et cette boucle retenue par le point devant d'une deuxième aiguille. Trois pétales et la petite queue verte au point de tige. Ces fleurs sont à cheval sur couture et ourlet.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

POINT DE DIAMANTS (10). — Un point bien épais pour pull-over. L'endroit du travail est celui qui présente les petites pointes, formant diamants. Montez un nombre de mailles impair. 1er *rang* : tout à l'endroit. — 2e *rang* : tout à l'envers. — 3e *rang* : tricotez la 1re maille seule, toutes les autres 2 par 2 jusqu'à la fin du rang. — 4e *rang* : tricotez toutes les mailles à l'endroit ainsi que la petite barrette qui sépare 2 mailles. — Au 5e *rang* vous reprenez à partir du 1er rang.

Notre dessin vous montre en somme l'envers du travail à partir du 1er rang et s'arrête aux mailles 2 par 2, vous y voyez donc nettement la petite barrette (*a*). C'est donc le moment où vous allez faire le 4e rang et remonter ainsi toutes vos mailles pour recommencer un dessin.

TIMBRES JAPONAIS

Nous voudrions signaler ici quelques-uns des timbres japonais les plus curieux.

Vous savez tous qu'à la tête du gouvernement japonais, se trouve l'empereur ou mikado. Le mikado est, pour les Japonais, plus qu'un roi : il est une espèce de personnage sacré et son effigie même est l'objet d'une vénération quasi-religieuse. Si, par exemple, vous vous serviez au Japon, d'un journal sur lequel a été publiée la photographie du mikado pour envelopper un poisson, vous risqueriez une peine de prison. C'est peut-être pour cette raison que l'effigie du mikado n'a jamais figuré sur les timbres-poste japonais. Sans doute, craignait-on que le timbre humide qu'on oppose sur les timbres constitue un outrage irréparable à la personne sacrée du mikado.

1915.

Si les mikados n'ont jamais été représentés sur les timbres-poste japonais, du moins leurs épouses y ont-elles figuré, comme, par exemple, l'impératrice Jingo-Kego (émissions de 1908 et 1925).

1933.

On a également fait figurer, en 1915, pour des timbres commémoratifs du couronnement du mikado, le trône impérial, le bâtiment dans lequel a eu lieu le couronnement et, sur la figure que nous reproduisons ici, un curieux petit appareil qu'on pourrait prendre pour une espèce de chaussure et qui est bien la coiffure de cérémonie du mikado, en quelque sorte sa couronne impériale.

Les plus jolis timbres japonais sont certainement ceux qui ont été émis en 1936 et qui sont des timbres de propagande pour les parcs nationaux. Nous reproduisons 2 d'entre eux, qui représentent 2 très jolis paysages : un timbre de 1 sen 1/2, marron, où figure le sommet de la montagne sacrée japonaise qui est le volcan Fouji-Yama et un timbre de 10 sen, bleu, représentant la même montagne en hiver. Ces deux timbres, très artistiques, ont une valeur de 2 fr. 50 qu'ils soient neufs ou qu'ils soient oblitérés.

1936.

RÉSUMÉ. — *Pierrot Lancry, quatorze ans, laissant ses amis Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf à l'entrée d'une immense caverne, s'est enfoncé dans les entrailles de la terre pour essayer de retrouver Louise, femme de Jambe-de-Bœuf, prisonnière des frères Veziers et de Premior dans le domaine de* La Citerne. *Pierrot se trouve en présence d'un homme qui lui paraît être un « Homme des Gouffres » que décrivait Antoine Veziers dans un manuscrit.*

Chapitre XLVII. — CROQUER UNE PRALINE.

Dans la grande salle voûtée du rez-de-chaussée de *La Citerne*, Premior mangeait en tête à tête avec la femme de Charles Veziers, Martha-la-Blonde. Il y avait maintenant près de deux jours que Louise avait été descendue, ligotée, dans la soute aux poudres, et qu'on laissait la malheureuse jeune femme sans manger et sans boire, ligotée et captive, loin de la lumière du jour.

Il y avait vingt-quatre heures aussi qu'Antoine Veziers avait disparu. On avait à *La Citerne* l'habitude de ses absences. On avait été souvent sans nouvelles de lui durant des jours, des semaines entières, puis on l'avait vu revenir, crotté, couvert de boue, le visage blême, l'esprit à demi égaré. Après ses fugues, il s'enfermait des heures entières pour écrire fiévreusement.

L'étrange, dans sa disparition actuelle, c'est qu'Antoine Veziers n'avait pu quitter sa maison, gardée par les hommes de Premior, et où il était, avec toute sa famille, prisonnier de fait. Il n'avait pas pu davantage s'enfoncer dans les grottes immenses situées sous la maison, puisque la seule entrée possible des grottes était située dans la grande salle voûtée que Premior occupait nuit et jour depuis son arrivée à *La Citerne*. Charles Veziers répondait avec un vague sourire aux questions que lui posaient Premior au sujet de son frère.

Ce garçon blond et sournois, Premior le traitait maintenant comme un valet. Un soir qu'il était saoul, il l'avait obligé à lui cirer les chaussures, et comme il n'avait pas su les rendre assez brillantes, le manchot avait parlé de faire battre Charles à coups de fouet, comme cela se pratiquait au bon vieux temps en Russie.

Le lendemain, dégrisé, il avait fait venir Charles Veziers, et s'il ne s'était pas excusé, il lui avait pourtant expliqué que de tels actes étaient indispensables pour bien faire comprendre aux subordonnés combien ils devaient être les esclaves aveugles de la discipline que nécessitait la Cause. Il fallait dans tous les cas vénérer le chef, lui obéir sans murmurer. A *La Citerne*, le chef c'était Premior... Le chef avait toujours raison.

Cependant Premior songeait toujours à *liquider*, comme il le disait, la famille Veziers tout entière. Il s'en était entretenu, l'après-midi précédente, avec son fidèle lieutenant Serguei. Il avait tous les atouts en main. Une dizaine d'hommes armés obéissaient aveuglément à Premior et il leur serait aisé de dissimuler les cadavres dans quelques recoins des cavernes. On pourrait ensuite expliquer aux gens du pays que la famille Veziers avait définitivement quitté le pays pour aller vivre, par exemple, en Amérique, en vendant *La Citerne* à Premior par un acte passé devant un notaire de Florac et que le manchot avait depuis plusieurs jours en poche. Ainsi serait-il débarrassé de complices indisciplinés et indiscrets, toujours prêts à le faire chanter, et à qui il ne pardonnait pas de l'avoir roulé lors de l'installation du dépôt d'armes dans les grottes.

Premior se demandait pourtant s'il ne pourrait pas épargner du massacre Martha-la-Blonde et son mari. Ces deux-là, il les tenait parfaitement en main et il allait peut-être même pouvoir les amener à devenir les complices du massacre de leur famille. Martha ne haïssait-elle pas la vieille Mme Veziers, et avait-elle pardonné à Antoine la scène qu'il lui avait faite le jour de l'arrivée de Louise? Quant à Charles on pouvait être certain de tout obtenir d'une créature assez avilie pour accepter sans rechigner de cirer les bottes d'un homme saoul qui le brutalisait...

Après avoir ruminé tous ces sanglants projets, Premior, qui se sentait l'estomac vide, et qui en avait assez de la compagnie de Serguei, fit appeler Martha-la-Blonde et lui ordonna de souper seule à seul avec lui.

Martha se montra comme à son habitude vulgaire, bruyante et pleine d'entrain. Ils firent ensemble un souper trop riche, arrosé de beaucoup de vins et d'alcools. Ils fumaient beaucoup l'un et l'autre. La grande salle voûtée était emplie d'un épais brouillard bleu. La radio jouait en sourdine des airs de danse américains, transmis par un poste de Londres. Martha qui connaissait les habitudes de Premior, avait préparé du thé sur un réchaud à alcool et il buvait de pleins verres de thé au citron, en croquant des sucreries qu'il sortait d'une grande boîte ronde, pâtes de fruits et crottes de chocolat...

— Tu es une brave fille, Martha, disait Premior en croquant des bonbons, et la vie que tu mènes dans cette bicoque n'est pas pour toi. Une jolie femme comme toi. Tu as besoin de la grande ville, des endroits où l'on danse...

— Parle pas de ça, fit Martha, ces jazz me flanquent un de ces cafards. Ah! quand je pense à Montmartre, aux boîtes, à tous les copains, ça me tourne la cervelle! Bien la peine que Charles ait du fric maintenant pour qu'on reste encore à moisir dans ce sale bled. Je voudrais tout de même revenir à une vraie vie, moi.

— Même à Paris, tu appellerais ça vivre, toi, que de traîner derrière toi un mari comme le tien, une vraie loque, un incapable, une chiffe...

— Dis pas de mal de Charlot, mon gros, t'en as pas le droit...

— Charlot... bon! on en reparlera. Mais tu n'auras jamais ton Charlot pour toi seule. Avec lui il y a son toqué de frère, et son idiote de mère toujours pendus à ses basques, toujours prêts à se faire donner de l'argent qui devrait te revenir, à toi.

— Pour ça, je t'approuve. Ces deux-là, j'peux pas les piffer. Surtout la vieille! Avec ses grands airs dédaigneux, elle est toujours à me rabâcher qu'elle me *supporte*, que son fils a fait un *triste mariage*... Ah! la vieille punaise, j'suis pas méchante, mais je l'écraserais bien sous le pied, comme cela.

Martha écrasa sous le talon Louis XV de son soulier verni un chocolat qui était tombé sur le dallage de calcaire blanc. Premior regardait la femme en souriant. D'un geste qui lui était familier, il caressait de sa main unique son bras coupé à la hauteur du coude, là où commençait son moignon, comme si ç'avait été pour lui une surprise toujours nouvelle de sentir sous sa paume, après les muscles et les os de son demi-membre, la manche soudain vide et qui pendait.

— Ah, crois-moi, Martha, il n'y a rien de bon qui soit venu des Veziers. Une femme comme toi, ça doit poursuivre une ascension continuelle. Je te connais bien, je sais d'où tu es venue et sûr, qu'il y a quatre ans, c'était pour toi un pas en avant formidable de trouver ce petit Charles Veziers. Mais à mon avis cette étape-là a assez duré. On ne s'entend pas si mal nous deux. Si tu te confiais à moi, si tu me laissais t'arranger une bonne grande vie, je te garantis que toutes les femmes de Paris pourraient t'envier...

Premior sourit, prit au milieu des bonbons une praline, la seule de la boîte (c'était un de ses bonbons favoris) et regarda Martha avec insistance... Au moment où la praline craqua sous les dents jaunes de Premior, la jeune femme tressaillit. Les paroles de Premior l'avaient stupéfaite.

— Non mais? répéta! Qu'est-ce que tu me racontes? Moi je croyais que j'étais pour toi qu'une relation de vacances, qu'une copine qu'on laisse tomber sitôt qu'on a quitté le pays. Qu'est-ce que tu vas me proposer là? Et puis tu t'imagines que Charlot te laissera faire? Il a pas l'air jaloux comme ça, mais je suis sûr que si, un jour, je le quittais il me tuerait. Il peut pas se passer de moi, cet homme. Il me laisse tout faire pourvu que je reste à côté de lui...

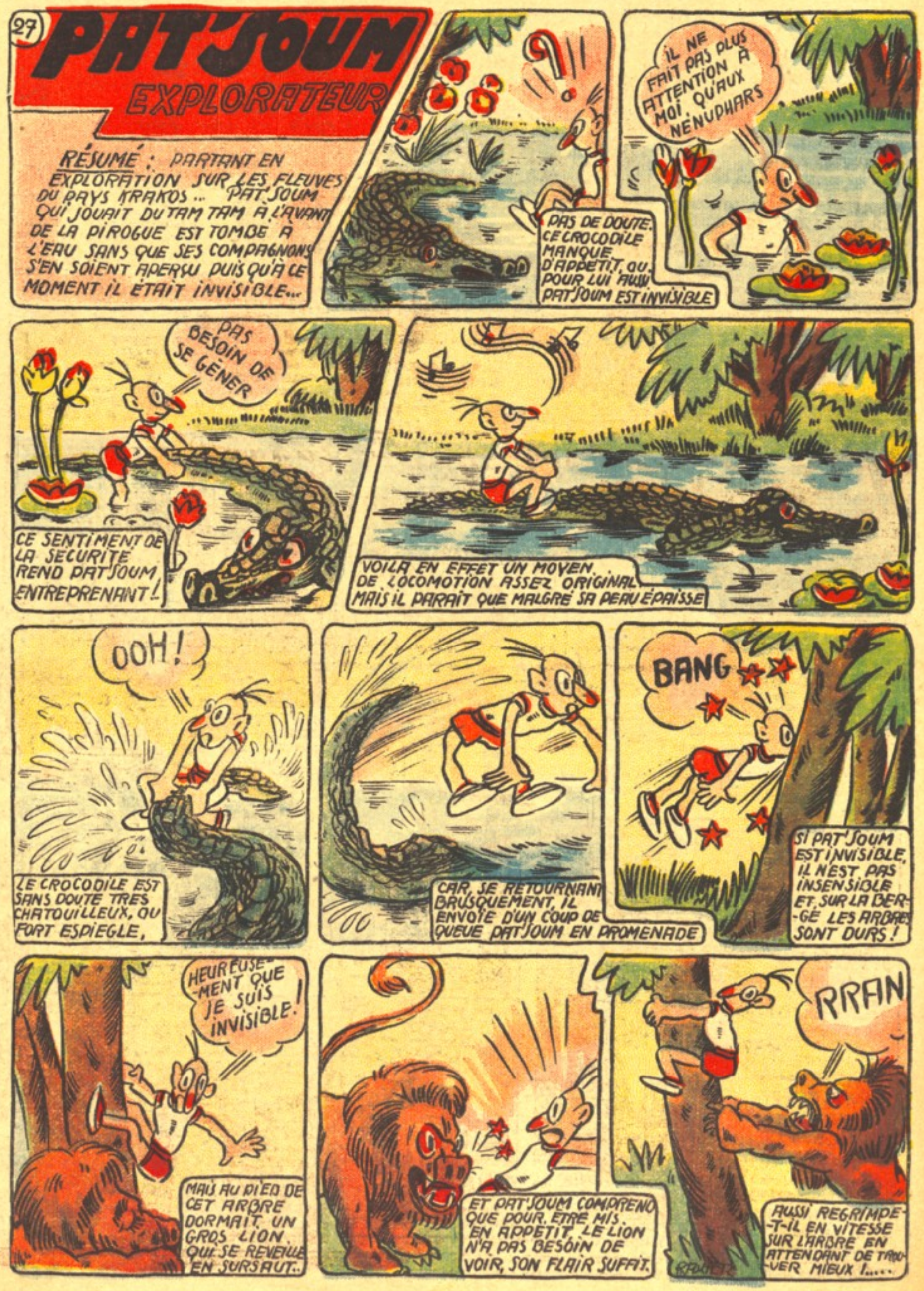
— Tu ne m'as pas tout à fait compris, ma bonne Martha. Quand je te disais que les Veziers ne valaient rien, ça voulait dire que j'étais prêt, demain, à les balayer, comme cela.

De son bras unique Premior balaya un coin de table. Les assiettes sales et les verres se brisèrent sur le pavage de calcaire blanc et fin comme du marbre.

— Oui, je les liquide tes Veziers. Et je fais de toi une femme devant qui tout Paris baissera la tête, dans les boîtes, sur les champs de courses, partout. A moins, bien sûr, que tu ne préfères faire avec ton mari et ta belle-famille un de ces voyages dont pas beaucoup ne sont revenus...

La réaction de Martha devant les paroles de Premior fut tout autre que celle qu'attendait Premior. Il attendait de l'indignation, si Martha aimait son mari; de la joie si elle approuvait ces plans criminels. Mais la jeune femme fit une moue presque enfantine qui abaissa les coins de sa bouche. Elle paraissait prête à pleurer.

— Vrai, pour avoir pas de chance, j'ai pas de chance. On m'a



toujours dit que j'étais gaffeuse, mais cette fois j'ai mis dans le mille. Si j'avais pu me douter de ce que tu allais me proposer, alors!... Mais Charles se doutait bien que tu préparais un mauvais coup contre lui, il se méfiait, il m'avait dit que j'en réchapperais pas. Je me suis laissé convaincre, comme une idiote. Et maintenant il est trop tard. Ce que tu m'offrais c'était trop beau pour me réussir. Ah! j'ai pas de veine... J'suis pas veinie! Ah! ça non!...

Une somnolence bizarre, une torpeur envahissait Premior qui laissait parler la jeune femme sans l'interrompre. Il sentait un bourdonnement dans sa tête, une sorte d'étourdissement. Encore mon foie, pensa-t-il. Il eut du mal pour articuler, d'une langue pâteuse, cette question :

— Qu'est-ce que tu racontes, Martha? Rien n'est fichu pour toi. Qu'est-ce qui t'empêche d'accepter ce que je te propose ?

— Mais non j'te dis, j'peux pas...

Martha but d'un trait un plein verre d'alcool et tout d'un coup éclata.

— C'est pas possible, maintenant, t'as croqué la praline.

— La praline, dit Premior.

Sa voix s'embarrassait, sa langue se paralysait.

— Oui, la praline! c'est Charles et Antoine qui l'ont fabriquée, et moi qui l'ai mise dans la boîte de bonbons. C'est un poison qui ne pardonne pas qu'est dedans. Avant cinq minutes tu seras claqué, mon pauvre Premior. Y a rien à faire. Ah! c'est bien ma veine! Toi vivant, tout se serait si bien arrangé, ça aurait été la bonne vie et puis y a fallu que...

Martha n'acheva pas sa phrase.

Même les familiers de Premior ignoraient que le manchot portait attaché sous sa manche, au bout du moignon de son bras mutilé, un poignard court et effilé attaché par des courroies de cuir, comme la pointe au bout d'un casque à pointe.

Ce fut ce poignard qui pénétra dans le cœur de Martha avant que Premior, vaincu par le poison, ne roulât sur le sol en poussant un hurlement qui attira dans la grande salle voûtée les hommes de garde qui se tenaient dans le vestibule.

Chapitre XLVIII. — L'opération du trépan.

En apercevant l'homme des gouffres qui sortait du corridor souterrain, Pierrot avait voulu s'enfuir, mais l'homme l'avait assommé d'un revers de sa hache de pierre.

Maintenant que Pierrot reprenait lentement connaissance, il s'apercevait qu'il avait les bras liés, qu'il était étendu sur la table de pierre que formait une dalle tombée au centre du carrefour souterrain.

Il vit se pencher sur lui une face aux cheveux hirsutes, à la barbe inculte. L'homme des gouffres ricanait doucement, sa bouche était abaissée vers le menton d'un mouvement nerveux, ses mains tremblaient. Pierrot fit un saut de carpe, essayant de se glisser de côté, d'échapper à l'homme des cavernes et à la férocité qui se lisait dans ses yeux. Mais la lourde main de l'homme préhistorique s'abattit sur lui, l'immobilisa.

Pierrot avait une peur atroce. Il avait été prisonnier des hommes du roi du pétrole, torturé par eux, il avait vécu dans un bagne d'enfants et y avait connu une révolte où il avait failli mourir, il avait manqué brûler vif dans l'incendie d'une maison, mais jamais il n'avait eu si peur.

Là, au fond des gouffres, loin, infiniment loin de la surface de la terre, loin du soleil et du monde, en proie à une créature étrange surgie des entrailles de la terre et du fond des âges, il était terrifié, et regardait, en tremblant si fort que ses genoux s'entre-choquaient, l'homme au rude visage penché sur lui. La lampe à acétylène posée sur le sol éclairait bizarrement la scène. Puis Pierrot reprit un peu courage. Si jadis Charles Veziers avait

L'homme des gouffres penché sur Pierrot se préparait à lui ouvrir le crâne avec une hache de pierre.

pu lier amitié avec les Houhoums, leur inspirer confiance, pourquoi ne pourrait-il de même apitoyer l'homme des gouffres, obtenir de lui la vie, peut-être même la liberté?

Pierrot regrettait de n'avoir pas eu le temps de lire le dictionnaire de Houhoum, établi par Antoine Veziers. Peut-être aurait-il retenu quelques mots, et aurait-il pu se faire comprendre de l'homme des gouffres. Il se rappelait du moins que les hommes du peuple souterrain s'appelaient Houhoums tout court, alors que leurs maîtres s'appelaient Begg-Houhoums, Beg voulant dire Grand.

Pierrot osa fixer le monstre penché sur lui et lui demanda en rassemblant son sang-froid :

— Houhoum?

L'homme eut un sourire méprisant et lentement tourna la tête de droite à gauche. Cette façon de dire non, commune à presque tous les peuples de la terre, vient sans doute du fond des âges du monde puisque ce préhistorique homme des gouffres l'employait. Au moins Pierrot pourrait-il échanger avec l'étrange créature des idées élémentaires, puisque celui-ci pouvait lui répondre oui et non.

— Beg-Houhoum ? interrogea maintenant Pierrot.

L'homme eut cette fois un sourire orgueilleux et il fit oui de la tête. Et pour montrer qu'il appartenait bien à la race des chefs, il souleva derrière l'oreille les mèches de son épaisse chevelure. Là apparaissait, violette et couturée, une cicatrice plus grande qu'une pièce de 5 francs, la trace de la trépanation rituelle que devaient subir les hommes des gouffres pour appartenir à la race supérieure des chefs des Beg-Houhoums.

L'homme éclata de rire, d'un rire cruel et un peu fou. Il tenait à la main son arc et ses flèches, et sa hache de pierre. Il se mit à danser autour de Pierrot toujours étendu sur la table de pierre une danse guerrière, pareille à celle des Peaux-Rouges autour de leurs victimes.

De la bouche de l'homme des gouffres montait un chant étrange, une sorte de mélopée féroce où revenait, comme un obsédant refrain, le « houhoum! », cri de guerre et de reconnaissance du peuple des abîmes. Ce chant, cette danse, devaient être chant et danse de mort. Pierrot se rappelait avec terreur les films de Peaux-Rouges, les récits d'aventures où l'on voit des blancs qui sont faits prisonniers, vont être scalpés tout vivants par des Sioux chasseurs de chevelures...

Dans la mélopée du danseur préhistorique, une nouvelle formule apparut, répétée sans cesse et reconnaissable par Pierrot : « Beg-Houhoum, Beg-Houhoum. » Ce mot rythmait maintenant la danse de l'homme des gouffres comme le roulement d'un tambour. Il avait jeté sur le sol son arc et ses flèches, il n'avait plus en main que sa hache de pierre. L'homme montrait Pierrot du doigt en répétant : « Beg-Houhoum, Beg-Houhoum. » Puis il frôlait de sa hache le crâne de l'enfant à l'endroit même où le crâne du Houhoum avait été percé d'un trou par une trépanation rituelle en usage depuis la préhistoire.

Soudain Pierrot comprit... L'homme des gouffres voulait faire de lui un Beg-Houhoum, en lui écorchant d'abord le crâne, derrière l'oreille, avec sa hache de pierre, puis en creusant, avec cet affreux instrument, dans les os mêmes de son crâne, jusqu'à ce que sa cervelle apparaisse à la lumière de la lampe à acétylène.

L'horrible opération était couramment pratiquée il y a des milliers et des milliers d'années par les hommes des cavernes, et les archéologues ont souvent découvert dans les grottes des crânes d'hommes entaillés et troués au moyen de la hache de pierre, et qui pourtant avaient survécu de nombreuses années après cette horrible blessure, ancêtre de la trépanation chirurgicale moderne. Mais à côté des survivants, combien d'hommes avaient dû périr dans cette horrible et primitive opération...

Seul, impuissant, ligoté dans les entrailles mêmes de la terre, en proie à un sauvage frénétique qui dansait autour de lui la danse de la mort, Pierrot allait-il subir l'épouvantable épreuve de la trépanation rituelle ? Les cercles des danses se rétrécissaient autour de la table de pierre. Au-dessus de la tête de Pierrot, la hache de pierre se faisait sans cesse plus menaçante. Maintenant, balancée dans des moulinets terrifiants, elle lui effleurait les cheveux, l'oreille. Pierrot se raidit. S'il avait encore une chance de sauver sa vie, c'était en ne se laissant pas dominer par la terreur qu'il pourrait la courir.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Avant que la gomme à effacer fût inventée, on se servait dans les écoles, pour faire disparaître les taches des cahiers ou des livres, de simple mie de pain. Avis aux écoliers, lorsqu'ils auront perdu leur gomme...

o

Sage précaution. En Hollande, on a l'habitude d'attacher un mouchoir à la sonnette ou la porte d'entrée des maisons où se trouvent des malades contagieux.

o

Savez-vous que les boîtes en fer-blanc dans lesquelles on sort, le matin, sur les trottoirs, les ordures ménagères, doivent leur nom à un préfet de la Seine, M. Poubelle, qui a décrété leur emploi à la fin du siècle dernier.

o

Bien que la religion musulmane interdise à ses adeptes de boire du vin, au cours des deux dernières années on a ouvert à Istamboul (Constantinople) plus de 3.000 bars et cafés où l'on procure au public des boissons alcooliques.

o

A Reykjavik, en Islande, les habitants utilisent l'eau chaude des fameuses sources appelées geysers, pour le chauffage central des maisons.

o

Il paraît que les aviateurs souffrent plus souvent que le commun des mortels de maux de dents. Telle est, du moins, l'opinion de certains grands spécialistes qui affirment qu'à la racine de chaque dent se trouve une petite cavité très sensible aux conditions atmosphériques dans les vols de grandes altitudes.

o

Lorsqu'il s'agit de chevaux, l'expression « dormir debout » prend tout son sens; en effet, les chevaux n'ont pas besoin de se coucher pour dormir et, endormis, ils ne tombent pas.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Après les grandes manœuvres du Sud pour lesquelles l'aviation française a été à l'honneur, plusieurs raids d'escadrille ont eu lieu.

Lors des manœuvres françaises, un matériel relativement ancien, mais non spécialement préparé a été utilisé.

Il aurait été évidemment difficile de mettre au point particulièrement les six cents avions qui se sont déplacés.

Plus de 3 millions de kilomètres ont été totalisés, représentant près de 15.000 heures de vol.

Les Américains ont entrepris une croisière avec douze hydravions. Le nombre diminue déjà!

Le vol a eu lieu entre San-Diego et Honolulu, soit plus de 4.200 kilomètres, le plus long vol de groupe au-dessus de l'eau. Trois trimoteurs italiens, version poussée des modèles de bombardement, ont rallié l'Amérique du Sud.

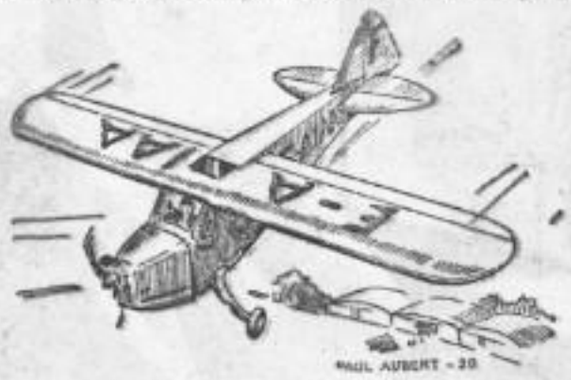
Pour répondre à l'effet de propagande, les Américains ont monté un raid de six « Forteresses volantes » : 8.400 kilomètres à 320 kilomètres-heure. C'est comme au jeu de cartes, chacun abat son atout.

Nous en resterons là pour cette fois.

LE BIPLACE PAUL AUBERT P.-A.-20

C'est un tout nouvel appareil destiné à l'entraînement au second degré des élèves de l'Aviation Populaire. Et il est construit par un nouveau venu dans la production aéronautique, Paul Aubert, qui l'a baptisé Cigale.

La construction a été étudiée tout spécialement en vue d'une grande simplicité de construction, joints



*à une **extrême facilité de** vérification et d'entretien des organes principaux.*

Le Paul Aubert « Cigale » ou P.-A.-20 est un monoplan cantilever à aile haute. L'aile est rectangulaire, d'une seule pièce, avec bords marginaux arrondis. Le profil est autostable et les ailerons occupent toute l'envergure. Un levier spécial permet, outre le contrôle normal de la stabilité latérale, de les braquer pour modifier la portance de l'aile et faciliter ainsi les décollages et atterrissages.

Les empennages sont légèrement décalés et très largement calculés pour obtenir une efficacité maximum à tous les angles. De ce fait la « Cigale » est stable avec tous les centrages, en monoplace ou en biplace et le fait de la suppression du poids du passager ne l'affecte pas. Ceci est remarquable pour un petit avion biplace côte à côte.

Ajoutons que l'aile est entièrement en bois, avec un longeron-caisson unique et un revêtement travaillant. Le fuselage est également tout en bois. Le poste de pilotage en conduite intérieure est aménagé avec beaucoup de confort. Un large pare-brise; une porte de chaque côté; un tableau de bord visible des deux places; double commande avec des palonniers à cale-pieds réglables. Deux fauteuils en tubes d'acier garnis de coussins en caoutchouc gainé de cuir occupent la largeur de la cabine qui est de 1 m. 10. Ils sont réglables dans les deux sens et prévus pour un parachute dorsal.

La soute à bagages est fermée par un panneau en cuir et une fermeture éclair permettant de visiter l'intérieur du fuselage jusqu'au plan fixe.

Un atterrisseur à large voie (2 m. 50) est muni de roues en alliage léger.

Avec un moteur train 6-T, 6 cylindres en ligne inversés, refroidis par air et donnant 60 CV, la « Cigale » décolle en 125 mètres et atteint 180 kilomètres-heure. L'autonomie est de 500 kilomètres à 160 kilomètres-heure. L'envergure est de 9 m. 50, la longueur de 7 m. 15 et la hauteur de 2 m. 63. Le poids de 334 kilogrammes à vide est porté à 580 kilogrammes en ordre de vol. La vitesse d'atterrissage est de 70 kilomètres-heure.

Voici un avion intéressant à construire en modèle réduit, en donnant un peu de dièdre à l'aile.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CARBURATEUR. — Organe dont le but est de fabriquer un mélange explosible destiné à l'alimentation d'un moteur à explosion.

Le « mélange » est composé de liquide inflammable vaporisé et mélangé à l'air. Le dosage des proportions est obtenu au moyen de diverses pièces du carburateur.

En principe, un carburateur se compose d'une cuve recevant de l'essence, d'un gicleur, par le ou les trous duquel l'essence est vaporisée, et d'une buse à air, créant un courant d'air amenant la vaporisation. Pratiquement, le carburateur est très compliqué, car il doit pouvoir fonctionner dans toutes les positions de l'avion.

SPORTS

Je ne tarde pas à vous donner la suite des étapes du Tour de France, car vous brûlez certainement d'envie de les connaître.

Nous avions laissé reposer les coureurs à Pau pendant le mercredi 13 juillet.

Le lendemain, jeudi 14, Fête nationale, ils ne feront que 194 kilomètres entre Pau et Luchon et se reposeront encore un jour; le vendredi 15, à Luchon. Sans doute, à cause des fatigues dues aux bals champêtres du 14 Juillet! Le samedi 16, ils boucleront Luchon-Perpignan (259 km); le dimanche 17 : Perpignan-Montpellier (166 km); le lundi 18 : Montpellier-Marseille (163 km) et, le mardi 19 : Marseille-Cannes, où ils se reposeront une journée dans la ville des élégances.

Vous remarquerez que le Tour de cette année est en sens inverse des aiguilles d'une montre.

o

L'athlétisme se dégage peu à peu du fouillis des performances.

Reprenant une initiative française, l'Allemagne a décidé d'entraîner spécialement ses meilleurs athlètes par des moniteurs, eux-mêmes anciens champions. De plus, afin d'exiger un rendement maximum, les classements de championnats seront faits d'après les « temps » et non d'après les places.

Enfin, un temps minimum fixé par un barème sera exigé de chaque athlète qui, suivant sa performance, sera classé dans l'une des trois catégories suivantes :

1re Classe olympique;
2e Classe internationale;
3e Classe nationale.

La sélection des représentants sera ainsi plus facile à faire et nous pourrions nous en inspirer à notre tour.

En comparant les temps exigés, on constate que bien des performances françaises de première catégorie sont inférieures aux minima de la classe nationale allemande.

Remuez-vous, jeunes, et devenez des « olympiques ».

LES ENFANTS DE HONG-KONG

Nous publions ici un intéressant récit de voyageur sur la vie des Chinois à Hong-Kong. Hong-Kong est une colonie anglaise depuis 1841.

Attablé à la terrasse d'un café en compagnie de mon aimable guide, l'étudiant chinois Mé-Liang, je contemplais avec intérêt le tableau vivant de la rue de Hong-Kong qui s'étalait devant nous.

Une foule dense et pressée de Chinois et d'Européens allait et venait parmi d'innombrables enseignes de boutiques, pareilles à des oriflammes multicolores. Les femmes chinoises, traînant leurs enfants à peine couverts, faisaient leurs achats. Des marchands ambulants installés à même le trottoir offraient du riz cuit, du thé chaud, des fruits. Sur le fond de somptueux bâtiments modernes tranchaient singulièrement des pousse-pousses traînés par des « rikshaws » chinois, dont le torse nu ruisselait de sueur sous le ciel de feu. De gros Chinois en robe de soie, des Européens en toile blanche se prélassaient au fond de voiturettes.

Un petit rikshaw au torse voûté fit virer brusquement son pousse-pousse et, tout essoufflé de sa course rapide, s'arrêta devant le portail en marbre d'une banque anglaise. Son client, un gros Anglais, sortit avec précaution la masse lourde de son corps, jeta une pièce au garçon et sans hâte disparut derrière la porte. Le rikshaw ramassa la monnaie, l'essaya d'un geste habituel entre ses dents et la rangea soigneusement dans les plis d'un sale chiffon qui entourait ses hanches maigres. Ensuite, il prit place juste en face de nous, à la queue d'une petite rangée de conducteurs de pousse-pousses, à demi nus et sales comme lui, dans l'attente d'un client.

A notre gauche, au bout de la rue, s'étalait la rade bleue et immense de Hong-Kong, avec ses innombrables jonques chinoises et ses superbes paquebots transocéaniens. Les murs des rochers encadrant la rade dressaient leur granit rouge dans l'éclat aveuglant du ciel méridional. Une sentinelle anglaise, immobile sous son casque blanc, montait la garde devant un navire de guerre battant le pavillon britannique.

J'ai regardé à nouveau le petit rikshaw; debout et adossé à son pousse-pousse, il mangeait quelque nourriture dans un bol en bois, maniant ses baguettes avec précaution et se gardant bien de faire tomber un seul grain. De temps à autre, il interrompait sa besogne pour frotter de sa main ses yeux aux paupières enflées et endolories.

— Comment cela se fait-il, m'adressai-je à Mé-Liang, que tant de rikshaw ont des yeux malades? Ce n'est pas le premier que je vois — et je lui montrai le jeune Chinois.

L'étudiant baissa la tête. Un sourire triste effleura ses lèvres fines.

— Si vous voulez savoir... permettez-moi de vous conduire dans un des ateliers où l'on travaille l'ivoire, dit-il après un moment de silence.

Je regardai Mé-Liang avec étonnement. Pourquoi l'ivoire? Mais son visage n'exprimait nullement l'envie de plaisanter.

Nous nous mîmes en route. Un des innombrables ateliers de ce genre se trouvait dans le voisinage. Nous montâmes au premier étage d'une maison en état de délabrement extrême et, après avoir ouvert une porte grinçante, nous nous trouvâmes subitement dans une pièce basse et sombre. Un spectacle inattendu s'offrit à mes yeux. En rangs serrés, des garçonnets de l'âge de 6 à 14 ans entouraient des tables basses. Tous, ils étaient d'une saleté repoussante et à moitié nus. Ils n'avaient comme seul vêtement qu'un sale haillon autour de leurs hanches. Leurs têtes rasées, leurs gestes indolents et leurs visages moroses les faisaient ressembler à de petits forçats. Tous, ils étaient occupés à sculpter des morceaux d'ivoire. Les uns tournaient de longs fume-cigarettes, d'autres des pipes ou des cuillères. Des enfants plus âgés ciselaient des statuettes. La poussière qui se dégageait de l'ivoire coupait la respiration. Le plancher était couvert de crachats, de déchets de toute espèce, de sciure.

Un gros Chinois au visage grêlé, portant d'immenses lunettes encadrées d'écaille et une robe de soie bleue, se leva et nous accueillit plein d'importance. C'était le patron de l'atelier.

— Combien payez-vous ces enfants? demandai-je après les premières présentations et les saluts cérémonieux.

— On ne paie rien, je leur donne du riz, répondit le patron. Ses petits yeux bridés me scrutaient attentivement.

— Et combien de riz leur donnez-vous?

— Je leur en donne deux portions par jour.

« Ce n'est pas beaucoup », pensai-je.

— Et combien d'heures travaillent-ils chez vous?

— De six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Il n'y a pas beaucoup de travail en ce moment. Les temps sont mauvais, les acheteurs deviennent rares.

— Et que leur donnez-vous encore?

— Je leur donne une culotte, je leur coupe les cheveux, je les couche ici — et le patron indiqua le plancher crasseux.

Ce n'est que maintenant, en examinant attentivement les sombres coins de la pièce, que je remarquai un petit garçon couché contre le mur, probablement malade. Il dormait roulé en boule, comme un petit chien. Ses pauvres jambes maigres sortaient d'un sac en loques, qui lui servait de couverture.

— Et quand les enfants grandissent, demandai-je encore, alors qu'en faites-vous?

— Alors je les renvoie, répondit tranquillement le patron. Ils deviennent grands, eh bien, il faut leur payer de l'argent... Et puis, leurs yeux deviennent mauvais...

— Comment mauvais?

— Le travail est fin, il abîme les yeux, il brûle les yeux.

— Alors que leur reste-t-il à faire?

— Ce n'est pas mon affaire. Ils n'ont qu'à aller faire les rikshaws.

Je compris maintenant pourquoi tant de jeunes rikshaws avaient des yeux tout endoloris, à moitié aveugles. Le travail dans des ateliers comme celui-là en avait fait des infirmes déjà à l'âge de 16 ou 17 ans!

Nous voulions partir, mais le patron tenait à nous faire acheter un souvenir parmi les objets fabriqués chez lui.

Il nous montra des boutons minuscules portant des dragons microscopiques finement ciselés, de longues pipes ornées d'oiseaux fantastiques et de fleurs de conte de fée, des statuettes de bouddhas graves et plongés dans la méditation, les mains croisées sur leur ventre, — de véritables merveilles sorties des mains patientes de ces petits artistes toujours affamés.

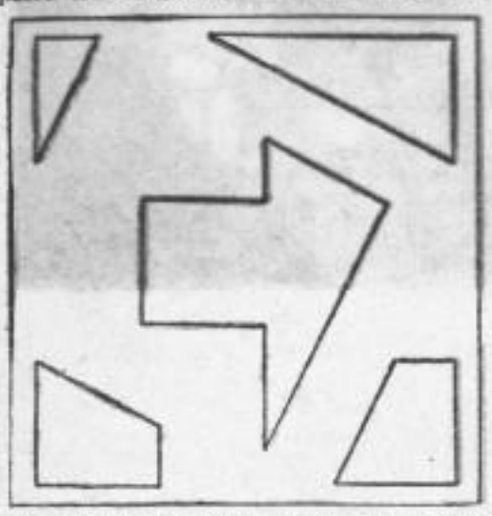
Je n'achetai rien. J'aspirai à sortir au plus vite dans la rue, à quitter cette horrible fabrique d'infirmes, cet enfer qui engloutit les meilleures années de ces enfants qui n'ont jamais connu la joie.

BON DE CONCOURS N° 127

VARIÉTÉS

JEU DE PATIENCE

Voici cinq figures géométriques que vous collerez sur du papier fort et que vous découperez très soigneusement. Une fois découpées, il s'agit de les disposer de manière à en former un T, un carré, une croix. Un peu de patience, vous y arriverez.



DEVINETTE

Enlevez-moi ma première lettre, ma deuxième, ma troisième, ma quatrième; enlevez-moi toutes mes lettres, je n'ai pas changé, qui suis-je?

CHARADES

Mon premier est le cri du mouton.
Mon deuxième est une allure de bête de somme.
Mon troisième est un récipient.
Mon quatrième est un meuble.
Mon cinquième est une plante aromatique.
Mon tout est un chemin de fer parisien.
Envoi de M. Renaud,
(Sermiers.)

Mon premier vit dans la terre.
Mon deuxième est une note de musique.
Mon troisième sert à monter à cheval.
Mon tout se met dans le potage.
Envoi d'André Chatelin,
(La Pallice.)

Mon premier abrite banquets et réunions.
Mon deuxième révèle par sa couleur la santé.
A mon troisième l'on confie son argent.
Mon tout vit dans des maisons roulantes.
Envoi d'Henri Posalnier,
(Digny.)

LOCUTIONS PROVERBIALES

Trouver cinq locutions proverbiales d'usage courant dans lesquelles figure le mot chat?

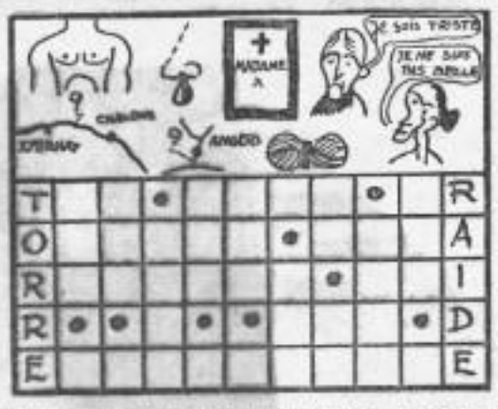
CONCOURS HEBDOMADAIRE

MÉTAGRAMME

Trouver cinq mots de quatre lettres — trois leur sont communes, la première seule diffère — désignant ou signifiant: Un affluent du Rhône; l'aiguillon d'un insecte; de la viande de porc; ce qui sert au maquillage; le contraire de tôt.

Envoyer la solution avant le mardi 10 mai. Prix aux 20 premiers.

GRILLE VERTICALE



(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOTRE DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 126

Mots en triangle n° 1.

H
T A S
T U B E S
M A B I T E R
S E T O N
S E N
R

Mots en triangle n° 2.

C
P A N
P U N I S
C A N I N E S
N I N A S
S E S
S

Solutions des Métagrammes.

1. Fève. Sève. Rêve.
2. Bosche, couche, douche, louche, mouche, souche, touche.
3. Loche, moche, poche, roche.

Message chiffré. — *Bien mal acquis ne profite jamais.*

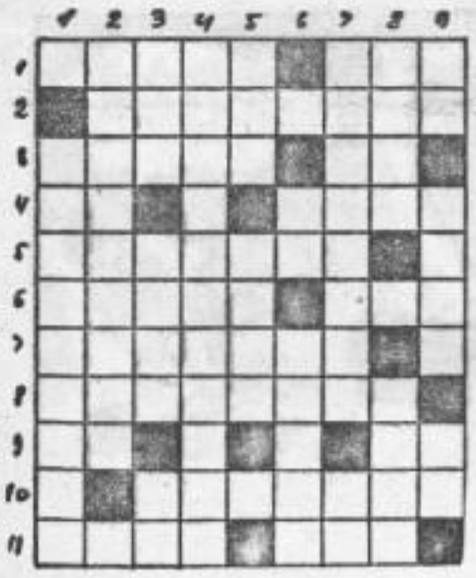
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 126

Horizontalement. — 1. Transporter. — 2. Revoir. Ere. — 3. Et. Aorte. — 4. Nouste. — 5. Sacs. Rage. — 6. Eiffel. — 7. Eventée. Dit. — 8. Ré. Aa. Tocsin. — 9. Ébouleuses. — 10. Rusés. Se. En.

Verticalement. — 1. Transférer. — 2. Ré. Ou. Velu. — 3. Aveugle. Os. — 4. Soins. Nage. — 5. Si. Etais. — 6. Prairie. — 7. Or. Fétus. — 8. R. F. (République Française). Oud. — 9. Tétraèdre. — 10. Ere. Olson. — 11. Ed. Dé. Té.

MOTS CROISÉS DU N° 127

Horizontalement. — 1. Pièce d'artillerie. Partie du corps. — 2. Qui se rapporte à certaine partie du monde. — 3. Os de poisson. Note. — 4. Autre note. Pour faire de la bière. — 5. Qui n'ont pas de voix. — 6. Rivage de mer, plat et découvert. Pronom relatif. — 7. Mâle de la vache. — 8. Accumulés. — 9. Note. Pronom. — 10. Femelle de certain animal domestique. — 11. Intention arrêtée. Interjection qui exprime le dépit.



Verticalement. — 1. Appliquerai convenablement. — 2. Machine volante. — 3. Sans ornements. Elevé. Démonstratif. — 4. Art et manière d'écrire correctement les mots d'une langue. — 5. Son arche est célèbre. Venues au monde. — 6. Pronom. En quantité suffisante. — 7. Dévoile les projets de quelqu'un. Qui n'est pas vêtu. — 8. Dans le visage. Du verbe être. — 9. Deux lettres indiquant deux points opposés. Couverture d'un bâtiment. Négation.

LE PETIT COURRIER DE JANOT *(Suite)*

— *Lucore*, Biot (A.-M.) : Merci de tes compliments pour *l'Homme des Gouffres*. — *Rose Hernandez*, Villeparisis : Je fais demander à ces messieurs-dames de la Rédaction ce que deviennent tes histoires que, j'espère, ils vont publier. — *Huguette et Arlette Mollet*, Petit-Quevilly : Merci de vos lettres et mes bons souvenirs. — *Aurore Badia*, Vigneux-sur-Seine : Je regrette que tu aies reçu comme prix un livre que tu avais déjà, mais nous ne pouvions pas le savoir. Je te fais envoyer, en compensation, *le Pétrole*, par Bour. — *Jacques Degny*, Nanterre : J'espère que tu réussiras à faire lire notre journal à tes petits camarades. — *Pierre Hays*, Jarnac : Merci des compliments que tu fais pour *Toto et Toutoune*. — *Max Girard*, Bouray-sur-Seine : Je vois que tu aimes les romans, nous verrons si tout le monde est de ton avis. — *Jacques Mabille*, Maurecourt : Tu n'es pas le seul à avoir échoué à l'un de nos récents concours à cause du mot Tuba; beaucoup ont été comme toi. Je transmets ici tes félicitations à Louis Chassagnac. — *Raymond Dehainaut*, Jeumont (Nord) : Bien sûr, c'est difficile de contenter à la fois les plus grands et les plus petits; mais nous nous y efforcerons dans la mesure du possible. — *Gino Andrei*, Paris (18e) : Bien que tu n'aies que dix ans, je vois que tu aimes beaucoup la lecture et que *Mon Camarade* te plaît comme il est.

NOS ABONNEMENTS

POUR FAIRE CONNAITRE Mon camarade

ENVOYEZ-NOUS DES

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE :

France	1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. ..	10.50
Belgique	1 an.. .. 30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
Étranger	1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade

51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris

Les sous-marins sont construits presque toujours, non pour des expéditions scientifiques ou des entreprises désintéressées comme celles du célèbre capitaine Nemo, de Jules Verne, mais pour cette horrible chose qu'est la guerre.

LES SOUS-MARINS AUJOURD'HUI ET AUTREFOIS

Le rôle du sous-marin dans la guerre navale est d'approcher, sans être vu, le navire ennemi, et de le couler. C'est souvent trop tard qu'un navire aperçoit le mince sillage que fait le périscope à la surface des eaux. Et souvent le sous-marin, depuis longtemps, a même rentré son périscope...

L'arme du sous-marin, c'est la torpille. La torpille est un véritable sous-marin en miniature; forme allongée, hélice à l'arrière mue par un moteur placé à l'intérieur de l'engin, mais il n'y a pas d'équipage, le moteur est remonté à l'avance, et une énorme charge d'explosifs est enfermée dans ce tube d'acier. Quand la torpille, lancée à toute vitesse par l'air comprimé introduit dans le « tube lance-torpille » atteint la coque du navire ennemi, le choc fait exploser cette charge; le blindage du navire est déchiré par l'explosion, l'eau s'engouffre dans le trou, le bateau coule. Mais une torpille manque souvent son but. Les Japonais viennent de fabriquer des torpilles où un homme qui a fait le sacrifice de sa vie est enfermé; ce canot automobile de la mort, l'homme peut le diriger exactement sur la cible choisie...

Il est difficile pour un navire de se défendre des sous-marins. Pendant la dernière guerre, des sous-marins ont pu pénétrer sans être vus jusqu'à l'intérieur des ports et y accomplir leur terrible besogne. Pourtant d'excellents tireurs ont su pointer des canons de marine assez exactement pour briser le périscope d'un sous-marin ou atteindre la tourelle, forçant ainsi celui-ci à remonter immédiatement à la surface pour éviter que l'eau, pénétrant dans l'ouverture, ne le fasse couler en quelques instants. Du pont d'un navire, on ne peut apercevoir un sous-marin naviguant en profondeur, mais un avion le verra très nettement, essaiera, s'il en est pourvu, de lui lâcher quelques bombes et préviendra le navire menacé. Celui-ci pourra le repérer « par le son » et quand il le croira à proximité lui enverra quelques *charges de fond*, explosifs qui n'éclateront qu'après un délai prévu.

Enfin on a pensé sinon à détruire les sous-marins, du moins à gêner leur action au moyen de filets d'acier : on a tendu ainsi des filets pour leur barrer l'entrée d'un port. Mais on n'est pas encore arrivé à les pêcher comme des morues.

Le sous-marin, menace pour les autres navires, est aussi menacé par eux : si l'étrave d'un navire heurte la coque d'un sous-marin et la déchire, celui-ci coule au fond. Que le sous-marin, ayant perdu sa direction, rencontre un rocher, il en sera de même. Déjà nombreux sont les accidents qui ont coûté la vie à de malheureux équipages. Dès qu'il a senti le choc, le commandant a fermé électriquement les cloisons étanches; hélas! trop de chambres sont pleines d'eau; les moteurs sont noyés; lentement, tout chaviré, le monstre d'acier s'enfonce; et des hommes, emprisonnés entre ses murailles, avec de l'air pour quelques heures, frapperont sans arrêt contre la coque, comme si un secours pouvait encore leur venir...

Terrible mort que celle-ci... Mais savez-vous qu'il y eut une époque où le sous-marin était condamné à disparaître dans le combat, où des hommes acceptaient donc de disparaître avec lui? Ceci nous reporte... au XVIIIe siècle! Le premier sous-marin — peu de personnes connaissent ce détail — vit le jour en 1777 pendant la guerre au cours de laquelle l'Amérique conquit son indépendance. La flotte anglaise bloquait New-York. L'armée américaine venait d'être battue sur terre; de nombreux prisonniers étaient enfermés dans d'horribles bateaux-prisons. Un inventeur patriote, David Bushnell, fabriqua un sous-marin emportant un seul homme, le *Turtle*, qu'il lança contre un grand navire de guerre britannique. Ce sous-marin portait, à l'avant, un éperon qui devait, par la vitesse acquise, crever la coque du bateau; on y roulerait alors une bombe, et tout sauterait, navire et sous-marin... Mais l'éperon ne put percer le navire (pourtant en bois!), la bombe éclata sans faire de grands dégâts, et le *Turtle* put se sauver en plongeant et remontant à la surface. Mais les Anglais eurent peur et les Américains reprirent leur courage.

Presque un siècle après, pendant la guerre de Sécession (le Nord contre le Sud des États-Unis), la flotte des Sudistes bloquait Charleston que, du côté de la terre, leur artillerie bombardait sans arrêt. Le 6 octobre 1863, le deuxième sous-marin américain, le *Petit-David*, avec le commandant Glassell et trois hommes d'équipage sortit du port et s'avança vers le bateau-amiral ennemi. Ce *Petit-David* contenait à l'avant, sur un mât long de 10 mètres qui restait toujours hors de l'eau, une bassine de cuivre, contenant 50 kilos de poudre attachée à des fusils à silex. « Qui vive? » cria la vigie. Le *Petit-David* continua d'avancer. Un officier ennemi se penchant hors du bastingage, Glassell l'abattit d'un coup de feu; puis il stoppa, et lâcha sa chaudière-torpille qui explosa avec fracas contre le bord cuirassé du bateau-amiral. La secousse faillit couler le *Petit-David*. De toutes parts on le canonna. Treize fois atteint par les obus, il semblait perdu. Glassell ordonna à l'équipage de couler le bateau et de sauter à l'eau avec des ceintures de sauvetage. Les ennemis, dans des canots, cherchaient l'équipage. On fit prisonniers Glassell et le canonnier Sullivan. Mais le mécanicien, au bout d'un heure de nage rattrapa le sous-marin qui semblait indemne. Le pilote était encore à bord et les deux hommes regagnèrent Charleston.

Les Sudistes agissaient de leur côté. Il y avait à Mobile un ingénieur, le capitaine Horace L. Hunley, qui construisit aussi un sous-marin. Mais un vrai sous-marin, tout en plaques de fer, avec des ailerons mobiles horizontaux pour la plongée, une hélice à deux pales, un gouvernail; il y avait dans la coque plusieurs pompes à eau. Sur le pont, deux tourelles à fenêtres vitrées servaient de postes d'observation. A l'avant, un éperon long de 3 mètres. Mais, à cette époque, il n'y avait ni moteurs électriques, ni réservoirs à air comprimé, ni pompes à air. Les marins du *Hunley*, en cas de plongée trop longue, risquaient l'asphyxie. Il y eut six accidents de suite! La première fois, lors d'un essai, le sous-marin coula. Quand on le repêcha, tout l'équipage était mort. La deuxième fois, le remous d'un navire voisin fit encore couler le *Hunley*. Tous les marins périrent sauf le lieutenant Payne. Celui-ci trouva d'autres volontaires pour recommencer les essais. Mais le remorqueur partit sans donner le signal. Sur huit hommes, seuls Payne et un mécanicien furent sauvés. On renflouа encore le petit navire. D'autres hommes y descendirent; Hunley lui-même prit le commandement. Plusieurs fois le navire évolua sans encombre dans les eaux de la rivière Stono. Mais un jour le sous-marin s'enlisa dans la vase et tous ses occupants périrent. Cela se passait neuf jours après l'aventure de Glassell. Le cinquième équipage s'exerça longtemps à plonger et à viser une cible. Mais au cours de son dernier exercice le *Hunley* eut son hélice prise dans un câble et coula. Sept morts, cette fois-ci. En tout trente-sept victimes. Quel courage il fallait à des hommes pour tenter à nouveau l'expérience! Un ami de Hunley, le lieutenant Dixon, réunit un sixième équipage et décida d'attaquer une corvette ennemie. Le 17 février 1864, le *Hunley* plongea, s'approcha de la corvette dont il creva la coque; après une minute de silence, Dixon tira la corde des fusils, l'étincelle jaillit, la foudre explosa et la corvette, frappée à mort, s'inclina sur les eaux. Mais le *Hunley*, déchiré lui-même, atteignit avant l'ennemi le fond de l'océan...

Bour.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME — Moteur caoutchouc..... franco 12 fr. — Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade. 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.399.

TOTO ET TOUTOUNE

127

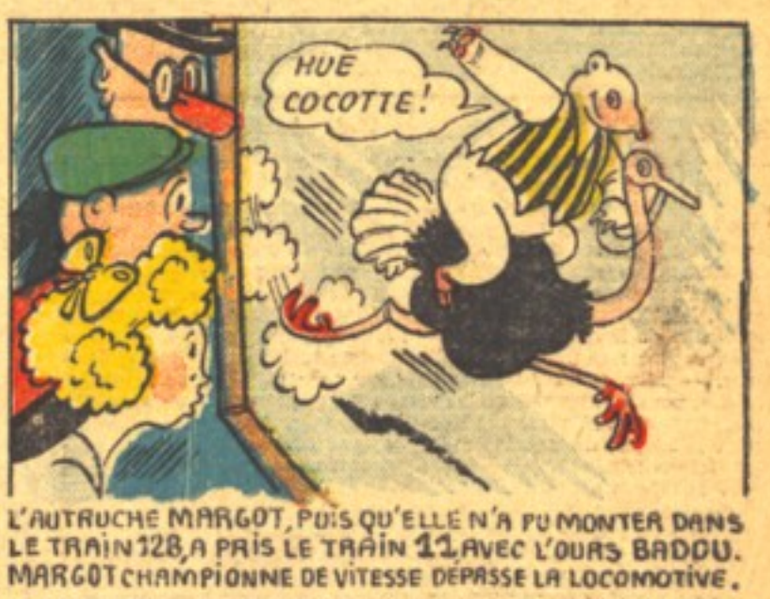
RESUME: JACK-STRONG, SOUS LE DÉGUISEMENT DE L'OFFICIER FRITZ A PU PÉNÉTRER AU CENTRE DE LA CITÉ MYSTÉRIEUSE CONSTRUITE DANS LA JUNGLE PAR LE CRIMINEL MOERDER.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'INVENTEUR LOUFOQUE HUMERUS ANNONCE À SES DEUX AMIS L'ESPIÈGLE BEGONIA ET LA PETITE LILI QU'ILS VONT PARTIR TOUS LES TROIS POUR PARIS.

L'OURS BADOU ET L'AUTRUCHE MARGOT NE SERONT PAS DU VOYAGE "VOUS RESTEREZ CHEZ MOI POUR FAIRE LE MÉNAGE". LEUR DIT LE PROFESSEUR HUMERUS

TANDIS QUE BEGONIA, HUMERUS ET LILI SE DIRIGENT VERS LA GARE, LA SOMBRE SILHOUETTE DU BANDIT GROSSAC APPARAÎT AU COIN D'UNE MURAILLE.



L'AUTRUCHE MARGOT, PUIS QU'ELLE N'A PU MONTER DANS LE TRAIN 128, A PRIS LE TRAIN 11 AVEC L'OURS BADOU. MARGOT CHAMPIONNE DE VITESSE DÉPASSE LA LOCOMOTIVE.

CEPENDANT DANS LE FOURGON À BAGAGES L'EMPLOYÉ DUBLAIR NE SE DOUTE PAS QUE LE REDOUTABLE BANDIT GROSSAC SE PRÉPARE À L'ENDORMIR À COUPS DE BÂTON

LE SINISTRE GROSSAC A RÉUSSI SON MAUVAIS COUP "À NOUS DEUX HUMERUS!" S'ÉCRIE LE BANDIT EN ENDOSSANT L'UNIFORME DU PAUVRE DUBLAIR.

ET LORSQU'HUMERUS DÉBARQUA À PARIS. IL TOMBA À LA RENVERSE EN TROUVANT SUR LE QUAI GROSSAC LE BANDIT, BADOU L'OURS ET MARGOT L'AUTRUCHE

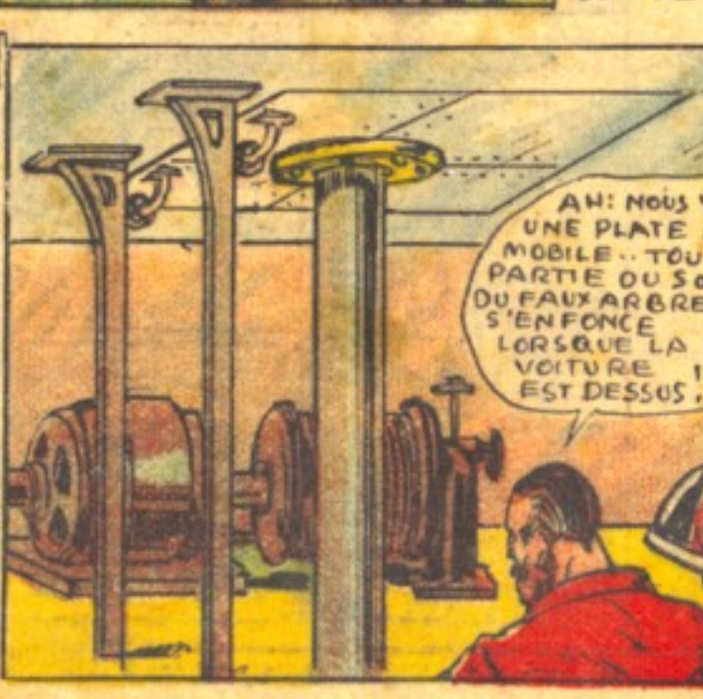
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 129. JEUDI 19 MAI 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS VIENNENT D'ENLEVER LE PETIT BOB, JEUNE GARÇON AMI DE JIM. CE DERNIER CHERCHE LA TRACE DE L'AUTOMOBILE QUI A ENLEVÉ L'ENFANT.



la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. A partir du prochain numéro de notre journal, il y aura des tas d'améliorations et de changements dans Mon Camarade.

Tout d'abord on va commencer un nouveau roman : Les Robinsons d'Insectopolis, *par le célèbre écrivain Jack Larry. Et puis Jeanser, le créateur de* Charlochat *et de* Floche *va faire pour vous une nouvelle histoire en images,* Falzar chien des rues. *Enfin nous allons commencer un grand Concours de mots croisés. Tous ces changements, toutes ces améliorations, je vous les expliquerai plus longuement dans ma prochaine lettre, mais pour le moment je voudrais occuper de jolis récits que mes petits camarades m'ont envoyés.*

Voici, d'abord, un récit qu'a écrit mon petit ami Jean Picat, qui habite aux Jeudons, commune de Jou, par Arvienes (Indre) et qui est, comme vous le voyez par sa seule adresse, un petit camarade qui connaît bien la campagne et qui y vit toute l'année.

Voici son récit. Il s'appelle Le nid :

Un couple d'oiselets construisait son nid dans le feuillage d'un marronnier. Le jour, j'observais leur va-et-vient amusant. Il fallut à ces petits oiseaux quelques jours pour entrelacer les brindilles et la mousse. Lorsque l'intérieur du nid fut garni de duvet, la femelle pondit quelques œufs qu'elle couva. Mais mon chat avait vu ces manœuvres. Un matin, j'entendis les oiseaux piailler. Je courus dehors et je vis mon chat qui s'avançait lestement vers le nid. Je saisis un bâton et le lançai sur le chat qui s'enfuit en poussant un miaulement de douleur. Puis les oiseaux redevinrent tranquilles et la mère reprit sa place au nid sur les œufs.

C'est très simplement et très bien raconté, vous ne trouvez pas ?

Voici maintenant, de ma petite amie Fernande Crampon, un récit d'une jolie partie de campagne. Fernande habite Paris et elle a grand plaisir de quitter de temps en temps la grande ville.

Il y a un mois, papa, maman et moi nous sommes allés à Montfort-l'Amaury, dans la banlieue parisienne, pour passer la journée. Le matin de bonne heure, nous nous sommes levés et nous avons pris le train à la gare Montparnasse; j'étais très contente. Nous sommes allés tout de suite chez mon oncle et ma tante qui habitent Montfort. En arrivant, ma tante m'a préparé un déjeuner avec des croissants tout chauds et des petits pains, et ensuite je suis partie retrouver mon oncle qui bêchait dans le jardin. Il faisait un temps superbe et je me suis allongée sur l'herbe, en plein soleil, et je me suis endormie. Puis midi sonnait et je ne suis seulement réveillée et, tu penses, j'ai couru à toutes jambes pour me mettre à table; papa et maman se demandaient où j'étais.

Après un bon déjeuner, nous sommes tous retournés au jardin. Comme ma tante a un petit champ nous avons pu dresser une tente; maman tricotait ainsi que ma cousine; ma tante s'occupait dans le jardin et moi je l'aidais à planter des échalotes; puis j'ai biné, c'est-à-dire que j'ai retourné la terre pour qu'elle se rafraîchisse. J'ai aussi arrosé les fleurs.

A quatre heures nous avions encore des croissants que je mangeais avec joie. Mais il commençait à se faire tard. A mon grand regret, il a fallu retourner chez ma tante et ensuite reprendre le train, car le lendemain je devais aller à l'école. Enfin j'étais bien contente.

C'est une bien bonne journée qu'a dû passer Fernande. Je suis sûr que vous partagerez tous et toutes sa joie.

Voici, maintenant, un récit de ma petite camarade Leca Pancrace, qui habite Nice, mais qui est d'origine corse, et qui aime beaucoup l'île où elle est née. Elle a fait sur la Corse un grand poème que je publierai sans doute. Pour le moment, contentez-vous de son récit qui pourrait s'appeler Une grande peur.

Ceci se passait pendant les vacances de fin d'année, en Corse. J'avais huit ans. Ma grand'mère étant malade, on me dit d'aller chercher un médicament spécial à trois kilomètres de là. Il faisait nuit et je n'étais pas rassurée, surtout à cause du cimetière qui se trouvait à côté du chemin. Néanmoins, je partis la tête haute et d'un bon pas. Mais, devant le cimetière, mon attitude changea. Je marchais prudemment, sans faire aucun bruit. Tout à coup, j'entendis un bruit sourd, indistinct et continu. Malgré moi, je pensais aux fantômes. (Après tout, je n'avais que huit ans.) Je ris en moi-même, et essayai de siffler. Cela ne me réussit pas; et, comme le bruit continuait, je pris peur et me préparais à faire demi-tour, lorsque la voix puissante et claire d'un pâtre, descendant de la montagne, me ranima. Je marchais encore, mais le bruit continuait, et, toutes les fois que je voulais fuir, le chant, comme envoyé du ciel, venait me redonner courage.

J'arrivais ainsi sur le pont du fleuve qui passait à côté, et là, j'aperçus ce qui avait provoqué ma frayeur : C'était simplement le bruit que faisait un jardinier, qui profitait de l'absence des autres jardiniers, pour arroser ses légumes à pleine eau, il me salua, et je lui répondis.

Le retour se fit sans incident. Je rapportais le médicament qui devait guérir ma grand'mère, mais, naturellement, je ne soufflai mot de mon aventure.

Elle est bien courageuse Leca Pancrace. Je suis sûr qu'il y a beaucoup de garçons de huit ans et même de plus, qui n'auraient pas osé, comme elle, aller faire des kilomètres au milieu de la nuit, dans les montagnes. Son récit m'a rudement bien plu et je suis sûr que vous l'aimerez bien aussi.

Je finis avec l'histoire de ma petite amie corse. J'ai beaucoup de réponses à mon petit courrier en retard, à l'imprimerie et je voudrais laisser de la place pour qu'on puisse les publier.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles,

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

LE COURRIER DE JANOT

P. Le Quinec, Saint-Brieuc : Comme tu l'as vu, nous avons utilisé ton récit qui m'a beaucoup plu. Tâche de répandre *Mon Camarade* autour de toi; notre journal grandit chaque jour. — *Illo Kreibs*, Paris (17e) : Merci de tes distractions et de ta jolie histoire que, je pense, nous pourrons publier. — *Maurice Pilot*, Hagueneau : Tu peux parfaitement nous envoyer 2 francs en timbres pour un abonnement populaire (5 numéros). Envoie-moi de belles histoires, mais à condition que ce soient des histoires que tu aies inventées et pas des histoires que tu aies recopiées dans un livre. — *Manuel Rodriguez*, Saint-Pons : Merci de tes récits. Je les transmets à ces messieurs-dames de la Rédaction pour voir s'ils peuvent les faire paraître dans le journal. — *Gérard Soubry*, Saint-Quentin : Content de te voir renouveler ton abonnement. Merci des beaux compliments que tu fais à notre journal. — *Raymond Sider*, Le Havre : Je suis content que les histoires d'aventures te plaisent, mais il y en a aussi qui aiment les histoires drôles; c'est pourquoi je pense que nous devons continuer à faire paraître *Pat'Soum* qui plaît à beaucoup. — *Jean Intembert*, Paris (18e) : Merci de tes distractions et de ton joli récit. — *Fernande Crampon*, Paris (12e) : Merci de ton joli récit et de tes jeux. Nous les utiliserons sans aucun doute. — *Georges C.*, Saint-Nazaire : Tu me demandes de te donner des renseignements pour former un Club et j'aurais voulu t'écrire directement. Malheureusement, tu as oublié de me donner ton adresse et ta signature est illisible. Content que tu t'intéresses à l'aviation et merci des dessins qui représentent Premior et ses gaules du corps. **(Voir la suite page 7.)**

Résumé. — *Dans le pays d'Eldorado (Amérique du Sud), l'injuste capitaine de vaisseau Guerreria a fait arrêter le lieutenant Popesco, père de Juan et Pedro et qui a laissé à terre sa femme très malade.*

Chapitre V

Le Conseil de guerre

Les huit hommes, sur un signe de Lopez, encadrèrent le lieutenant Popesco. De nouveau, le malheureux était prisonnier, et dans des conditions qui paraissaient plus redoutables que jamais. On approchait du port. Avant une demi-heure, on serait à quai... Et si le capitaine Guerreria avait ordonné qu'on s'assure de la personne du lieutenant, ce n'était évidemment pas sans avoir fait tout le nécessaire, par sans-fil, pour justifier de cette infâmie.

Pas un homme à bord — y compris Guerreria et Lopez — qui ne dut son existence à Popesco. Pas un... Et au lieu de rentrer en héros, il rentrait en malfaiteur. Le lieutenant ricana, à l'adresse du commandant :

— Peut-être pourriez-vous me faire passer les menottes?

Le visage de la brute s'épanouit.

— Tiens, fit-il, c'est une idée. Je n'y avais pas pensé.

Il cligna de l'œil vers Lopez et celui-ci, disparut du côté des coursives. Une minute plus tard, il était de retour, agitant l'odieux instrument d'acier et le faisant tinter comme un trousseau de clefs...

— Allons, fit-il au lieutenant, tends les mains...

Popesco n'eut pas le loisir de résister. Deux marins l'avaient empoigné, de chaque côté. En une seconde ce fut fait et maintenant il était là, les bras liés par la mince chaînette, comme un délinquant de droit commun, comme un assassin ou un voleur...

Il regarda vers le port où l'on distinguait déjà une foule immobile, celle des curieux venus pour assister au débarquement du torpilleur le *Requin*. Juan et Pedro étaient là, fort probablement. Qu'allaient-ils penser en voyant leur père en cette situation? Tragiques et cruelles minutes...

***

A l'instant où le médecin lui avait demandé s'il était un homme, le jeune Pedro, qui redoutait le pire depuis son arrivée à la clinique, s'était raidi dans l'attente de la fatale nouvelle. Il ne voulait pas croire que la vie de sa mère était en danger. Quel fut son soulagement en entendant l'homme de science poursuivre :

— La maladie de votre mère a pris un cours nouveau. Je pense personnellement qu'elle va réellement mieux. Mais ce n'est qu'une impression et je voudrais que vous m'aidiez à la vérifier...

— Je ferais tout au monde, monsieur, répliqua Pedro.

— Je n'en doute pas. Mais je veux vous mettre en présence de notre malade, et vous allez avoir besoin de tout votre courage.

— Comment, monsieur, mais...

— Songez que vous devrez résister à vos élans de tendresse et vous approcher d'elle exactement comme si vous l'aviez quitté une heure plus tôt, comme si elle se trouvait encore chez vous, dans sa maison... Comprenez-moi bien : elle ignore son état et son épuisement nerveux est si profond qu'elle ne résisterait pas au plus léger choc. En outre...

Le docteur précisa par le menu tout ce qui lui parut avoir une utilité. Puis il se leva :

— Allons, fit-il.

Il précéda Pedro dans les vastes couloirs carrelés et, finalement, poussa la porte d'une chambre presque noire.

Dix minutes plus tard, le jeune homme rejoignait son frère au salon, les traits tirés et la voix sèche. Mais il lança tout de suite, pour apaiser l'anxiété de son cadet :

— Elle m'a parlé. Je l'ai vue...

Il marqua une hésitation, mais il ajouta, néanmoins :

— Elle m'a dit de t'embrasser...

Il devint ensuite très évasif, ne répondant aux questions que par monosyllabes ou par vagues formules...

Et maintenant, après cinq jours passés, ils étaient là, tous deux, Juan et Pedro, parmi la foule qui attendait l'accostage du torpilleur le *Requin*... Le planton de l'Amirauté, leur ami, n'avait guère pu leur donner de nouvelles précises. Les bruits les plus contradictoires circulaient.

Il fallait attendre, et les deux garçons attendaient dans l'angoisse, les yeux braqués sur le navire, cherchant à reconnaître leur père dans le nombre des silhouettes qu'ils voyaient s'agiter à bord. Mais Juan et Pedro ne le virent qu'au dernier moment, c'est-à-dire lorsque le lieutenant Popesco sortit de la chaloupe, entre quatre hommes, avec des menottes aux poignets...

Une voiture cellulaire était là. On y poussa le lieutenant avec brutalité. La porte claqua sur lui et la voiture partit à toute allure, entre une double haie de gendarmes venus pour maintenir les curieux.

— Mon Dieu, gémit Juan, que vont-ils lui faire?

Pedro serrait les poings. Brusquement, il prit une résolution et saisit son frère par le bras.

— Viens, fit-il. Il n'y a pas une seconde à perdre...

***

Le procès du lieutenant Popesco commença dès le lendemain matin, en grand secret. Le tribunal militaire avait été convoqué d'urgence, en session extraordinaire, et tout indiquait que les débats seraient menés tambour battant... La lecture de l'acte d'accusation ne dura que quelques minutes. Il portait entièrement sur de prétendus faits de mutinerie.

Le lieutenant Popesco, disait-il, *n'ayant pas hésité, poussé par le fanatisme politique, à s'emparer du commandement du Requin et à se substituer à son chef légitime, etc., etc.*

C'était là un tissu de mensonges qui n'aurait pas résisté à l'audition de trois témoins de bonne foi.

Mais les témoins étaient choisis. Il y avait d'abord Guerreria, naturellement, puis Lopez. Tous deux firent des incidents un récit identique, soigneusement préparé. On entendit ensuite cinq ou six matelots évidemment stylés, et ce fut tout... Un beau procès politique, en somme, un de ces procès qui ne sont faits que pour la forme, qu'on organise à l'avance et où des juges indignes exécutent bassement les consignes données par un gouvernement sans conscience...

Pedro et Juan, qui était venus au Palais, se trouvaient à portée de voix.

De quoi s'agissait-il?- Uniquement, devant l'agitation républicaine sans cesse grandissante contre la dictature, de frapper l'opinion publique par une condamnation exemplaire. Popesco, bien qu'il n'ait jamais adhéré aux formations républicaines, sinon de cœur, avait été choisi pour ce rôle de victime. Pourquoi? Pourquoi lui? Il y avait là un mystère. Peut-être s'éclairerait-il par la suite. Mais en attendant, le malheureux officier se trouvait dans une effroyable position.

— Je n'ai rien à me reprocher, cria-t-il à ses juges. J'ai fait jusqu'au bout mon métier de marin...

Puis, il désigna Guerreria et Lopez, le doigt tendu :

— Voici les hommes que vous devriez juger et condamner... Il y avait cent hommes à bord. Au lieu de n'en interroger que cinq, soigneusement triés, interrogez-les tous!...

Là, le président du conseil de guerre, un certain Herrera coupa la parole au lieutenant Popesco et ricana :

Herrera était un homme long et mince, au visage ravagé, au teint jaune, au nez en bec d'aigle.

— Ce sont naturellement messieurs les républicains, vos amis, que nous devrions interroger?... Soyez tranquille, nous les interrogerons. Mais pas comme témoins, comme accusés...

A cet instant, le président Herrera s'interrompit, car on lui passait une feuille de papier pliée en quatre, qu'il ouvrit et qu'il lut. Toute l'assistance le vit pâlir. Ses lèvres minces se pincèrent sous son nez recourbé.. Une ou deux secondes passèrent. Puis Herrera se leva d'un mouvement brusque et coiffa sa tête d'oiseau de proie de sa toque noire.

— La séance est suspendue...

Hors de l'enceinte de justice, dans les couloirs du palais, les propos allaient leur train. Mais presque tout le monde était d'accord sur un point : le lieutenant serait condamné à mort et exécuté sans délai, c'est-à-dire dès le lendemain matin...

— Rien ne peut le sauver, déclarait un avocat. On doit considérer Popesco comme déjà passé par les armes...

Pedro et Juan, qui étaient venus au Palais où nul ne les connaissait, se trouvaient à portée de voix.

Les deux enfants du lieutenant Popesco entendirent ces paroles, mais leurs visages ne marquèrent pas la crispation douloureuse qu'on pouvait attendre. Juan eut même un vague petit sourire. Puis comme un homme important et décoré, un journaliste d'un des principaux quotidiens d'Eldorado répliquait à l'avocat, Juan donna un coup de coude à son frère qui tendit l'oreille :

— Il s'est produit un incident bizarre, disait le journaliste. Etes-vous au courant? Le président Herrera a reçu un billet et, tout de suite, visiblement ému, il a suspendu la séance. On m'a assuré qu'Herrera s'est enfermé dans son cabinet et qu'il ne cesse plus de donner des coups de téléphone...

— Oui, répondit l'avocat, quelque affaire personnelle, sans doute. Mais cela ne changera rien au procès.

Pedro cligna de l'œil vers son frère et murmura :

— On verra bien...

Juan montra une banquette et dit :

— Tiens, asseyons-nous là. C'est un bon poste d'observation. Dès qu'il se passera quelque chose, nous en aurons des échos...

La porte du tribunal s'ouvrait à peu de distance de la banquette, et des gens allaient et venaient qui échangeaient à haute voix les informations qu'ils avaient recueillies...

L'audience reprenait, du reste, et reprenait pour bien peu de chose, pour la plus vaine formalité de la journée, pour l'audition de la défense...

L'avocat du lieutenant Popesco — un avocat qui avait été désigné d'office par la dictature d'Eldorado — parla pendant plus d'une heure, pour ne rien dire. Le président Herrera donnait des signes manifestes d'impatience et d'inquiétude. A tout instant, il tournait sa tête molle d'oiseau rapace vers l'huissier, comme s'il attendait quelque chose. On sentait Herrera fébrile, et ses traits s'étaient encore burinés et durcis... Popesco, très droit dans son box, se tenait les bras croisés, le visage impassible. Le lieutenant saurait entendre la sentence sans sourciller, quelle qu'elle soit... Quand son avocat eut fini de parler, Herrera lui posa la question rituelle :

— N'avez-vous rien à ajouter pour votre défense?

Popesco se leva :

— Non, dit-il, je n'ai rien à ajouter, car je sais que tout serait inutile. Je veux seulement déclarer, pour qu'on le rapporte à mes enfants, que je leur laisse un nom sans tache, un nom qu'on couvrira en vain d'opprobre et qu'ils pourront toujours porter avec fierté, avec orgueil... Un mot encore... Je n'étais pas républicain. Je n'étais rien. Mais maintenant que j'ai mesuré toute l'ignominie de votre régime, je le suis. Et mon dernier cri, face au peloton qui m'exécutera, sera : « Vive la Liberté! »

Il y eut une longue sensation. Mais le président, déjà, se dressait et articulait :

— La Cour se retire pour délibérer...

Quelques minutes plus tard, un bruit courait dans les couloirs, que Pedro et Juan recueillaient, le sang figé :

— C'est fini. La mort, bien entendu.

(A suivre.)

ABONNEZ-VOUS A
Mon Camarade
Tarif des abonnements :
France : 3 mois **5** francs, 6 mois **10** fr. **50**, 12 mois **20** francs.
E. S. I. 24, Rue Racine, PARIS-6e
Compte ch. post. : 974,41 Paris

Deux amis qui ne méprisent pas la bouteille, devisent attablés à la terrasse d'un café. L'un d'eux a vu hier soir, à la fête foraine, un tour magnifique : « Imagine-toi que j'ai vu un prestidigitateur sortir deux liqueurs de la même bouteille... — Voilà qui est bien malin! Demande donc au marchand de vins s'il ne sort pas plusieurs vins d'un même tonneau? »

o

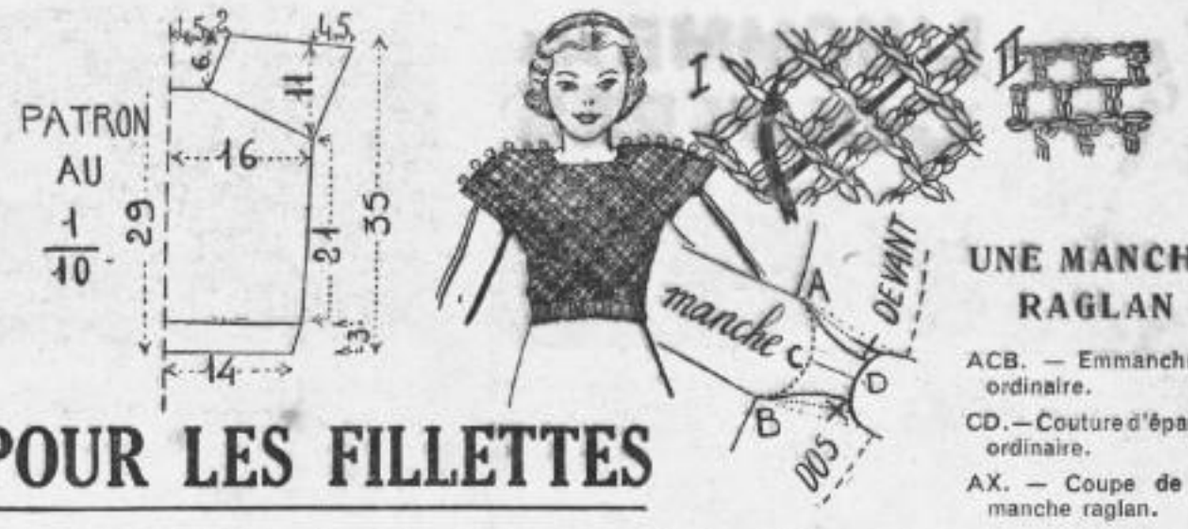
Paul a une très vilaine habitude : il se ronge les ongles. On l'a puni, on l'a privé de dessert, mais il n'y a rien eu à faire. Hier, pendant le dîner, une fois de plus on l'a surpris portant ses doigts à sa bouche. « Paul, je t'ai défendu de manger tes ongles, lui dit sa mère. Surtout à table, petit sale. » Alors Paul de répondre, vexé : « Mais, petite mère, je mange du pain avec... »

o

Une annonce insidieuse. — « Merveilleuse invention, je fournis la manière d'écrire sans plume ni encre et je l'envoie franco, contre deux francs en timbres-poste », pouvait-on lire dans les petites annonces d'un grand journal. M. X., intéressé par cette offre, écrivit à l'adresse indiquée : M. G. B., Poste restante, Paris; et voici la réponse qu'il reçut : « Cher monsieur, prenez un crayon. »

o

Les parents de Jacques lui ont toujours recommandé d'être discret, de ne pas s'occuper des autres, de ne dire de mal de personne, de ne pas se faire l'écho de mauvais propos. Jacques est très obéissant et pousse le scrupule jusqu'à l'extrême. Ainsi, l'autre jour, au cours d'histoire naturelle, le professeur l'interroge et lui demande : « Voulez-vous me dire ce que vous savez de la famille des ombellifères. — Monsieur, il m'est très difficile de répondre, dit Jacques, maman m'a toujours dit de ne pas raconter ce que je savais sur la famille des autres... »



UNE MANCHE RAGLAN

ACB. — Emmanchure ordinaire.

CD. — Couture d'épaule ordinaire.

AX. — Coupe de la manche raglan.

POUR LES FILLETTES

PULL-OVER ÉCOSSAIS

Pour 10 ans (200 grammes de laine blanche, 1 pelote rouge brique, 1 jaune or ou jaune serin de préférence, 1 vert clair et très vif.)

Pour les beaux jours, un pull-over très gai à manches raglan. L'originalité de ce modèle c'est que les manches se tricotent en même temps que le corps. Et vous avez deux morceaux à tricoter en tout. Ils sont pareils.

C'est le point turc suivant qui forme le fond du travail. Il faut avoir soin de monter un nombre de mailles divisibles par 3 (vous pouvez toujours faire un ou deux points de plus sur une largeur de pull).

Fig. I : Tricotez toutes les mailles à l'envers.

1er rang : 1 jeté, lever à l'endroit une maille sans la tricoter, tricotez à l'endroit les 2 mailles suivantes, rabattre la maille levée sur ces 2 mailles. 2e rang : toutes les mailles à l'envers. 3e rang : commencez par 2 mailles à l'endroit et continuez ensuite comme le 1er rang. 4e rang : à l'envers. 5e rang : commencez par 1 maille à l'endroit, puis continuez comme le 1er rang. 6e rang : à l'envers Vous voyez que ce point s'exécute toujours de la même façon, mais avec un décalage d'un point qui doit être très régulier pour avoir une belle diagonale. Attention de bien calculer votre point en moins aux diminutions.

Commencez le pull par le bas. Faites 3 centimètres de côtes, 2 mailles endroit, 2 mailles envers sur une longueur de 28 centimètres, augmentez d'un point de chaque côté, puis commencez le point turc que vous faites sur une hauteur de 21 centimètres, en augmentant encore 4 fois en cours de travail à chaque extrémité pour avoir au bout de ces 21 centimètres, une largeur de 32 centimètres.

A ce moment montez 36 mailles, revenez sur ces 36 mailles en tricotant à l'endroit (point à l'envers sur l'endroit du pull), faites votre point turc sur les 32 centimètres; à l'autre bout, montez encore 36 mailles (2e manche). Revenez jusqu'au point turc à l'endroit. A ce moment vous allez faire le point turc sur toute la largeur des mailles.

Mais n'oubliez pas, pour obtenir le biais du raglan, au 1er retour à l'endroit sur les 36 mailles montées (de chaque côté), tricotez la 37e maille à l'envers; à chaque rang vous ferez, tantôt à droite, tantôt à gauche de cette maille une diminution. Dans un carré de point turc vous ferez un rang sans diminution; si la laine est très fine, 2 rangs (suivez votre patron grandeur exécution pour cela). Choisissez ces rangs à votre choix où il vous serait le plus compliqué de diminuer. A 29 centimètres au milieu, rabattez les mailles. Faites l'autre côté exactement pareil.

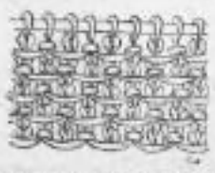
Les épaules se ferment avec 6 boutons recouverts de laine blanche.

L'écossais se rebrode au point de reprise en passant les laines de différentes couleurs dans les trous en diagonales formés par le point. Partir toujours du bas du pull-over et continuez tout droit sur les manches. Dans un sens, puis dans l'autre en intercalant régulièrement les couleurs. Vous pouvez faire 4 fils vert, 2 fils rouge, 4 fils vert, 2 jaune. Ou encore 5 rangs rouge, 3 en vert, mais en mettant toujours un rang jaune entre chacun.

Fig II : Si les diminutions avec le point turc vous effrayent, vous pouvez faire ce gentil vêtement au crochet en faisant des rangs de mailles serrées comme base, puis la grille avec des brides intercalées (4 mailles en l'air pour tourner). Suivez la même façon de travailler qu'avec les aiguilles, ainsi que pour l'écossais.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

POINT FEUTRÉ (14). — Montez un nombre de mailles quelconque. 1er *tour* (à l'envers) : *Tricotez 1 maille, glissez la maille suivante à l'envers sans la tricoter; reprendre à *. — 2e *tour* : entièrement à l'envers. — 3e *tour* (à l'envers) : *Glissez une maille, tricotez la maille suivante, etc. — 4e *tour* : comme le 2e. Reprendre à partir du 1er tour en n'oubliant pas le décalage du 3e tour.



AVEZ-VOUS L'INSIGNE DE Mon Camarade

Prix.... 1 fr. 50

Envoi franco contre 1 fr. 75 adressés **24, rue Racine, PARIS-VIe.**

II. — TIMBRES TCHÉCOSLOVAQUES

L'Etat tchécoslovaque fut fondé en 1918. Dès sa fondation, le Comité révolutionnaire tchèque fit surcharger les timbres autrichiens alors en service dans leur pays avec des armoiries tchèques. Mais la Direction des Postes refusa de légaliser cette surcharge. Malgré tout, un certain nombre de timbres autrichiens furent surchargés de cette inscription en langue tchèque : « Gouvernement provisoire tchèque », en dessous de laquelle se trouvaient les armes de ce pays : un lion dans un écusson.

PROVISORNÍ ČESKOSLOVENSKO VLÁDA

1919

Ces timbres furent rapidement retirés de la circulation par la Direction des Postes. Aussi, les timbres de cette époque avec surcharge sont-ils assez rares.

En 1919, le jeune gouvernement tchécoslovaque émit ses premiers timbres-poste. Ces timbres étaient émis en monnaie autrichienne, le Koruna, qui se divise en 100 Haleru. Cette même année 1919, un timbre qui portait un lion en train de se délivrer de ses chaînes fut émis pour commémorer le premier anniversaire de l'indépendance tchèque.

1920

Par la suite, le gouvernement tchécoslovaque devait émettre des timbres à l'effigie du président Masaryk. Celui-ci figure, non seulement sur une émission de 1920, mais sur des émissions de gravure différente de : 1923, 1925, 1926, 1928, 1929, 1931 et 1935.

La Tchécoslovaquie a émis, d'autre part, d'assez jolies séries touristiques représentant les différents paysages et sites célèbres du pays tels que : l'église Saint-Nicolas de Prague, le château d'Orawa, les pittoresques monts Tatra, le château de Krivoklat, la ville de Bratislava, la cathédrale de Prague, etc., etc.

1928

La Tchécoslovaquie a émis également une série de timbres pour journaux qui fut en service de 1919 à 1921, une série de timbres pour lettres exprès et plusieurs timbres de poste aérienne représentant des avions en train de survoler différents paysages tchécoslovaques et, en particulier, la ville de Prague.

Résumé. — Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf ont réussi à délivrer Louise prisonnière dans les grottes de La Citerne; *dans une autre de ces grottes, Pierrot Lancry,* 14 *ans, est aux prises avec un fou dangereux, Antoine Veziers, qui s'est fait passer pour un homme des gouffres.*

Chapitre XLI. — Le Tonnerre souterrain

Quand Fil-de-Fer et Jambe-de-Bœuf, tout couverts de boue et d'argile eurent fait rouler la grosse pierre qui obstruait l'accès de la grotte du carrefour, quand ils eurent pénétré dans ce réduit où Antoine Veziers, sous sa défroque d'homme des gouffres, se préparait à ouvrir le crâne de Pierrot à coups de hache de pierre, le dément se précipita en courant vers une haute dalle qui se trouvait dans un des coins de la caverne, il escalada le rocher, et soudain dressé dans une pose mélodramatique, brandissant au-dessus de sa tête hirsute sa dérisoire hache de pierre, il se mit à hurler :

— Beg Hou Houms!... beg Hou Houms!... sortez des profondeurs, les hommes au crâne rond viennent vous menacer. Venez!... venez à mon appel avec vos armes de pierre empêcher que soit violée la sublime sagesse des profondeurs!...

Jambe-de-Bœuf laissant Fil-de-Fer délivrer Pierrot avait escaladé à son tour le rocher. Il faisait voler au loin, d'un coup de poing, la hache de pierre dont il l'avait menacé. Puis étourdissant le fou d'un autre coup de poing, le colosse avait chargé Antoine Veziers sur son épaule, comme un sac de pommes de terre.

Pierrot, sitôt délivré, s'était précipité dans les bras de Fil-de-Fer.

Le jeune garçon avait désespéré d'être sauvé. Jambe-de-Bœuf coucha Antoine Veziers sur la table de pierre et c'est là que le prétendu homme des gouffres reprit ses sens... Il ouvrit les yeux, fourragea d'un geste familier de ses gros doigts dans ses cheveux et dans sa barbe inculte. Il regardait avec curiosité et étonnement ceux qui l'entouraient, il semblait sortir d'un rêve.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix pâteuse et comme mal éveillée, qui hésitait sur chaque syllabe.

— Nous sommes venus délivrer Louise, la femme de mon ami Jambe-de-Bœuf, que votre ami Premior retenait prisonnière à *La Citerne*.

— Ah! monsieur est le mari de Mme Louise... Je n'ai jamais approuvé, je tiens à vous le dire, l'attitude de mes amis. Nous défendons une cause trop haute, un idéal trop élevé pour nous attaquer aux femmes, aux jeunes femmes et pour les torturer...

— Vous avez un sacré culot, s'écria Jambe-de-Bœuf. Si nous n'étions pas arrivés à temps, vous alliez ouvrir le crâne de ce pauvre Pierrot avec votre hache de pierre.

— Le crâne de cet enfant?... Que dites-vous?... Vraiment je ne comprends pas. Où voulez-vous en venir. Pourquoi m'avoir dépouillé de mes vêtements? M'avoir revêtu de cette peau de bête, comme ces hommes de la préhistoire dont je cherche vainement, depuis plusieurs années à retrouver des traces dans ces grottes.

Jambe-de-Bœuf bouillait d'indignation.

Fil-de-Fer le calma d'un geste et lui souffla à l'oreille.

— Tu ne comprends donc rien. Tu vois bien qu'il est à moitié fou, ce vieux là. Il a des crises, des espèces d'accès de somnambulisme, comme sa mère, et quand il est revenu de ses crises, il ne se rappelle plus de rien...

— Je puis vous aider à retrouver votre femme, monsieur, disait maintenant Antoine Veziers en s'adressant à Jambe-de-Bœuf. Elle est cachée dans la chambre aux poudres. Je puis vous y conduire mais il faudra me promettre... Antoine Veziers s'interrompit au milieu de sa phrase...

— Quel jour sommes-nous? Quelle heure est-il?

Quand Fil-de-Fer lui eut répondu, Antoine reprit...

— Trois jours, qu'ai-je fait depuis ces trois jours que j'ai quitté *La Citerne*... La vie de ma mère, la vie de mon frère, les vies de tous ceux que j'aime sont en danger. Ils vont les tuer, j'en suis sûr... Ces étrangers, ce Premior, sont des canailles... Ils sont prêts à tout... Je devrais...

Le prétendu homme des gouffres tomba dans un silence complet. Il se laissa lier sans résistance un poignet par Jambe-de-Bœuf qui le tint ainsi comme en laisse. Il ne sembla pas remarquer que Pierrot avait pris sous son bras le manuscrit relié en peau de rennes où était racontée l'histoire extraordinaire des peuples des profondeurs, et quand ils eurent retrouvé Louise, près de la grande grotte, il ne parut pas faire attention à sa présence.

Fil-de-Fer avait décidé qu'Antoine Veziers serait ramené, comme prisonnier vers la sortie secrète des roches du château hanté. Plus tard avec son aide, les amis allaient tenter de pénétrer dans *La Citerne*, essayer de faire échouer les complots de Premior. Mais peu avant d'arriver à la voûte siphonante, il arriva que la seule lampe à acétylène qui éclairait la troupe fut éteinte par un violent courant d'air, et lorsque la lumière revint, Jambe-de-Bœuf s'aperçut que s'il avait toujours en main un bout de cordelette, son prisonnier avait disparu.

Profitant de l'obscurité, Antoine Veziers avait coupé le lien qui le tenait et il avait disparu dans une des nombreuses fissures du couloir souterrain, empreintant quelque passage secret de cette grotte dont dix ans d'exploration lui avaient fait connaître les moindres détours. Fil-de-Fer dissuada ses amis de partir à la poursuite du prétendu « homme des gouffres ». Tous, et surtout Pierrot et Louise, étaient à bout de force. Il ne restait que peu d'heures de lumière, que peu de vivres, l'on risquait de tomber dans un des corridors souterrains, sur les Marseillais de Premior armés et prêts à tout. Puisque l'essentiel de leur mission était accompli, puisqu'ils avaient délivré Louise, il fallait d'abord revenir à la surface pour mettre la jeune femme en sûreté.

Les amis parcoururent le chemin du retour sans trop de grandes difficultés. Pierrot et Louise, aux limites de la fatigue, devaient souvent s'arrêter. Mais Jambe-de-Bœuf en dévorant les boîtes de corned beef que contenait le sac géant qu'il portait avec lui avait retrouvé à chaque bouchée de nouvelles forces. Il servait de guide aux amis, il leur facilitait le chemin, il taillait dans la glaise des marches pour les pieds de sa Louise.

Bientôt très loin, une faible lueur semblable à celle qui pénètre dans une cave à travers un soupirail encombré de crasse et de toiles d'araignée apparut très loin dans l'ombre des cavernes. Les amis approchaient de l'air libre.

C'est alors que monta des grottes un effroyable grondement, semblable à celui du tonnerre ou d'un volcan en éruption. Ce tonnerre souterrain n'en finissait pas, il ne semblait s'éteindre que pour renaître. Un souffle violent monta des profondeurs.

— C'est le dépôt d'armes ou la poudrière qui viennent sans doute de sauter, expliqua Fil-de-Fer...

Ils furent bientôt à l'air libre. Louise, épuisée, s'écroula sur l'herbe humide de rosée, mais aussitôt Jambe-de-Bœuf, prenant sa femme dans ses bras l'enveloppa dans une chaude couverture, la ranima en lui donnant à boire une gorgée de rhum. Quand elle ouvrit ses grands yeux noirs Louise vit au-dessus de son visage la figure anxieuse de son mari, et son premier geste, malgré la boue qui couvrait le visage de Jambe-de-Bœuf, fut d'attirer ses lèvres vers les siennes dans un long baiser.

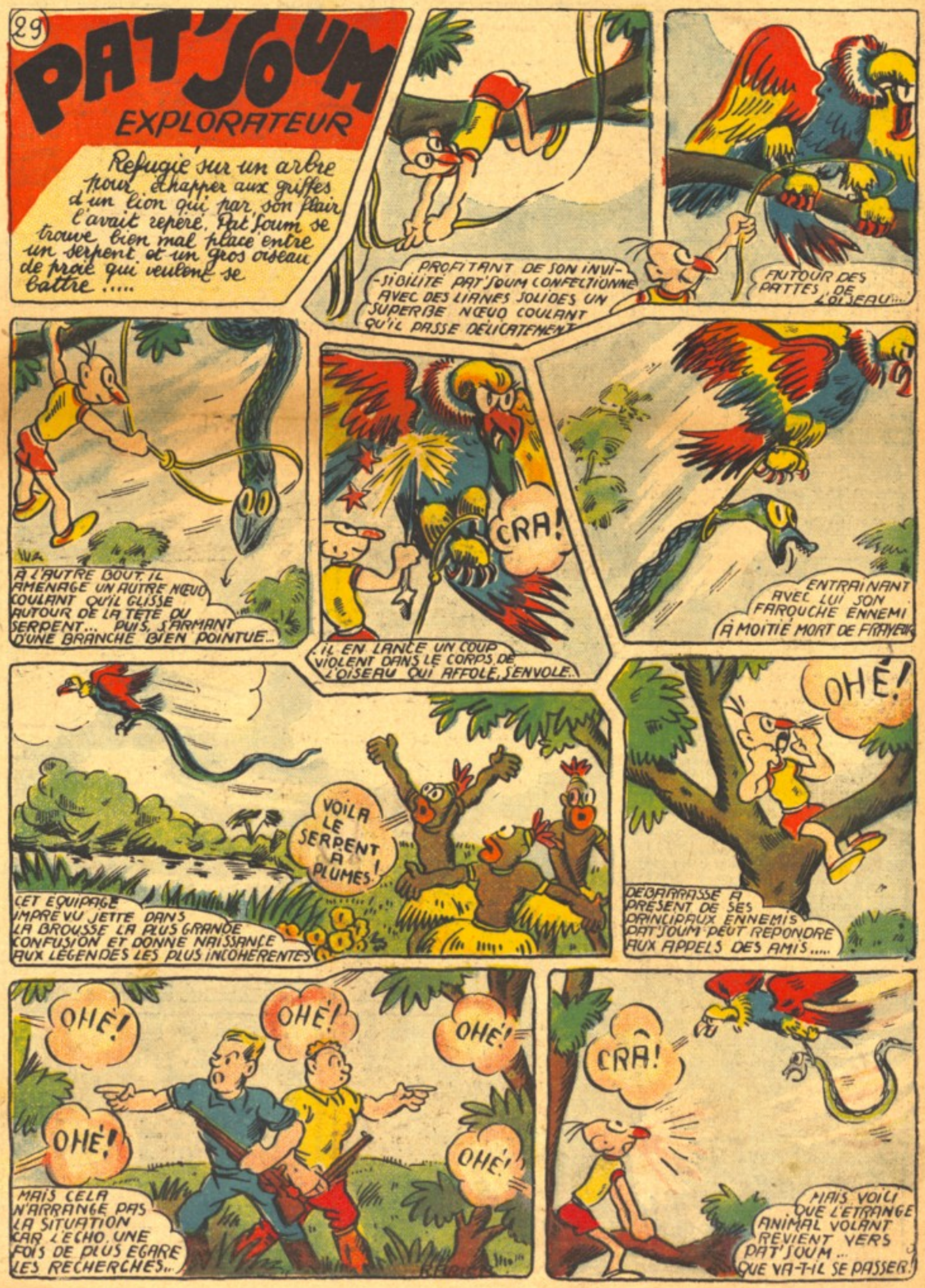
Autour du couple se levait dans une bise aigrelette une aube de juin. A contre-jour les rochers formidables du château hanté paraissaient plus fantastiques encore qu'à la nuit tombante. Derrière eux, au nord, une grande fumée noire se levait...

— Un incendie! vois là-bas! un incendie, dit Pierrot à Fil-de-Fer. Mais c'est là-bas que se trouve *La Citerne*...

Malgré sa fatigue, Pierrot trouva les forces d'accompagner Fil-de-Fer à l'escalade des rochers. Bientôt ils découvrirent devant eux la grande plaine blanche du Causse Méjean. Derrière des nuages noirs, à leur gauche, un soleil rouge se levait, et devant eux, à près d'un kilomètre, sur le bord de la falaise du Causse, au-dessus de la vallée du Tarnon pleine de brumes blanches, le domaine de *La Citerne* brûlait comme un flambeau, et les lueurs orange des flammes se mêlaient aux fumées grises...

Chapitre LII. — Montargis (Loiret)

La troupe du célèbre Cabbarus ne donna que deux représentations, en matinée et en soirée, au théâtre de Montargis, mais ces représentations furent un véritable triomphe. C'est-à-dire que la salle fut à peu près pleine en soirée et presqu'à moitié remplie en matinée. La recette n'avait pas été mauvaise et Cabbarus, pris d'une soudaine générosité, paya à ses acteurs la moitié de ce qu'il leur devait. Un taxi ramena la troupe à l'aube, dans Paris, mais comme les représentations ne devaient reprendre que le vendredi



suivant, au concert Pacra, place de la Bastille, César Boucafeu n'avait pas accompagné ses confrères. Il se répétait souvent depuis quelques jours que l'air de Paris ne lui valait rien, qu'il pouvait soudain, au coin d'une rue, tomber sur l'effrayante figure d'Amédée le Marseillais ou rencontrer Premior le Manchot. Il se sentait plus tranquille dans une petite ville déjà éloignée de la capitale, où il vivrait trois ou quatre jours, petitement, sur les demi-cachets de Cabbarus et les quelques billets qui lui restaient de son gain funeste à la loterie nationale.

César avait aimé Montargis, une charmante ville dans la vallée du Loing. Il aimait croquer les pralines qui sont une spécialité locale, se promener dans les belles allées qui entourent la ville, bâiller d'admiration devant la statue élevée au célèbre chien de Montargis qui, selon la légende, sût châtier l'assassin de son maître au cours d'un jugement de dieu, flâner enfin dans la grand' rue pleine de coquettes boutiques de passants et d'animation à l'heure où la journée finit. Et dans cette agréable paix provinciale César reprenait un peu de courage, calmait sa grande peur.

Un soir que l'acteur regardait fondre un morceau de glace dans la liqueur trouble et verdâtre de son apéritif, à la terrasse du grand café de la place, il eut une brusque frayeur en entendant crier un journal du soir qui venait d'arriver par l'express de Paris.

« *Demandez tous les détails. L'assassinat du Causse Méjean, l'incendie de* La Citerne, 15 *personnes assassinées...* »

Toute la bouffée des mauvais souvenirs remontait à la tête de César. Que s'était-il passé dans ce domaine de *La Citerne* où le hasard l'avait conduit, il y avait peu de jours.

L'acteur acheta le journal, parcourut fiévreusement les titres, les articles...

« *Parmi les victimes de cette incompréhensible tragédie on a pu identifier Mme Veziers, veuve du fabricant d'orgues automatiques Louis Veziers. M. Charles Veziers et sa femme Martha, M. Antoine Veziers. M. Amédée Artaud, connu dans les milieux spéciaux marseillais sous le sobriquet d'Amédée le Marseillais; Madame...* »

— J'te dis que c'est lui... je le reconnais. C'est sûrement César Boucafeu.

Une voix s'était fait entendre derrière l'acteur, qui sursauta, puis se leva d'un bond n'osa regarder derrière lui, renversa son apéritif, prêt à fuir sur la grande place. Mais déjà une poigne formidable s'abattait sur son épaule...

— Laissez-moi, messieurs. Je n'ai rien fait. Je ne suis pour rien dans la mort d'Amédée, votre chef, je...

Une bourrade l'interrompit, un gros rire... C'était Jambe-de-Bœuf qui avait pris l'acteur par l'épaule. Derrière lui, à une table du café se trouvaient Fil-de-Fer, Pierrot et une belle jeune femme aux grands yeux noirs, que César ne connaissait pas encore, et que Jambe-de-Bœuf lui présenta comme sa femme Louise. Les amis revenaient de Florac par la route. Ils avaient décidé de coucher à Montargis.

César Boucafeu connaissait aux portes de Montargis une guinguette où l'on mangeait une friture incomparable et un coq au vin de premier ordre. La maison était honnête et pas chère... C'est là que dînèrent les amis. Le soir tiède tombait. Il eut fait presque trop chaud sans la fraîcheur qui montait du Loing. Il avait fallu commander un coq entier au vin pour le seul Jambe-de-Bœuf. Et tandis que ses amis prenaient le café, le colosse, d'un air distrait, achevait un fromage de brie tout entier qu'il avait rapporté de la cuisine sur sa litière de paille et dont il accumulait les croûtes en montagne sur un plat à tarte.

« Mon cher César, disait Fil-de-Fer au brave acteur, vous n'avez

César Boucafeu connaissait aux environs de Montargis une excellente auberge.

plus à craindre la vengeance des hommes de *La Citerne*. Ils sont morts, tous morts, et c'est même tout ce que nous savons du drame de l'autre nuit. Que s'est-il passé dans cette demeure isolée, alors que nous remontions vers l'air libre par les dédales des cavernes? Il est probable que nous ne le saurons jamais. J'avais d'abord cru qu'Antoine Veziers après nous avoir échappé, avait réussi à regagner la soute aux poudres, qu'il l'avait fait sauter avec la maison et ses hôtes, comme il en avait jadis menacé Premior...

« C'est ce que j'avais moi aussi pensé.

« Mais cela n'est pas vraisemblable pour qui a vu comme moi l'incendie de *La Citerne*. Les flammes montaient à une hauteur formidable, mais les murs étaient encore intacts. Si la dynamite était entrée en action, la maison eut été détruite, engloutie dans un véritable cratère avant de prendre un feu. Et Antoine n'eut pas fait sauter la maison s'il savait que son frère et sa mère s'y trouvaient vivants.

— Mais comment expliquez-vous qu'il n'y ait aucun survivant. Si les Veziers avaient entamé une lutte sans merci avec Premior et sa bande, ils n'auraient pu tous s'entretuer.

— J'ai bien une explication, mais je crains qu'elle ne ressemble à un roman-feuilleton. Antoine Veziers était chimiste. Il gardait des poisons à *La Citerne*. Les Veziers, prisonniers dans leur propre maison, impuissants devant Premior et ses propres hommes, sentaient leur vie menacée à chaque instant C'était Mme Veziers et son couple de muets qui préparaient la nourriture pour la troupe de Premior. Il lui a été facile de mêler quelque poison à leurs aliments. Premior ne se contentait pas de l'ordinaire de sa troupe et vivait surtout de conserves, mais les Veziers ont pu charger Martha-la-Blonde, qui avait sa confiance de lui faire avaler quelque poison. Peut-être est-ce la mort de Premior qui a alarmé ses complices. Ceux-ci, pour venger la mort de leur chef, massacrèrent non seulement tous les Veziers, mais leurs serviteurs... Puis viennent les malaises de l'empoisonnement, et à leur tour...

— Mais c'est *Lucrèce Borgia* que vous me racontez-là, s'écria César Boucafeu. Je vois la vieille Mme Veziers déclarant à ses convives qui viennent de la blesser à mort : « *Messieurs, vous êtes tous empoisonnés.* »

— Ne vous moquez pas trop, mon cher César. La réalité dépasse parfois en tragique les plus invraisemblables inventions du mélodrame...

« Laissez-moi achever mon roman-feuilleton... Alors qu'il n'y a plus dans le domaine tragique que des morts ou des agonisants, Antoine Veziers remonte des grottes... Ces découvertes achèvent de le précipiter dans la folie. Il descend aux grottes, fait sauter derrière lui le dépôt d'armes, tandis que revenu il allume l'incendie où il trouve lui-même la mort. On a identifié son cadavre qu'on a retrouvé dans les ruines de la grande salle voûtée.

— Tout cela est bien feuilletonesque, répliqua César Boucafeu. Enfin, comme dit la sentence « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », j'ai une autre explication à vous donner de tout cela. Le Dr Merlin, assassiné sur les ordres de Premior, commandait une bande redoutable. Cette bande n'a-t-elle pu apprendre par quelque trahison la retraite de Premior, surprendre les habitants de *La Citerne*, les massacrer jusqu'au dernier avant d'incendier la vieille demeure. Rien n'était plus isolé que *La Citerne*. Pas âme qui vive à 10 km. à la ronde. On pouvait tout faire sans attirer l'attention de quiconque.

— Peut-être en avons-nous maintenant fini avec la bande qui s'acharnait contre nous, demanda Louise, anxieuse.

— Je l'espère, dit Fil-de-Fer... Mais je crains que les hommes de *La Citerne* n'étaient qu'une compagnie détachée d'une organisation qui s'étend sur la France entière, menaçant non seulement notre vie mais celle de la majorité des Français? Notre lutte, déjà si tragique, ne fait peut-être que commencer...

— Sommes-nous même certains de ne jamais retrouver sur notre route les plus cruels de nos ennemis. Six cadavres n'ont pas été identifiés. Nous ignorons si Premior est parmi ces morts.

On dut à ce moment éteindre la lampe qui éclairait la table où les amis s'attardaient. Un nuage de hannetons s'était levé sur la campagne et les insectes, attirés par la lumière, heurtaient l'ampoule, tombaient en pluie sur la nappe. Quand Pierrot fut habitué à la demi-obscurité il distingua, dans l'ombre bleue, César Boucafeu qui tapotait nerveusement des doigts sur la table, Fil-de-Fer qui tirait pensivement sur une cigarette, dont le tison ranimé à chaque bouffée illuminait son visage intelligent, Louise enfin qui avait passé un de ses bras nus autour du cou de Jambe-de-Bœuf et qui reposait amoureusement sa tête sur la poitrine de son mari retrouvé.

FIN

A TRAVERS LE MONDE

Presque tous les pays possèdent, dans leurs armoiries, une fleur symbolique : L'Angleterre a la rose, l'Ecosse le chardon, l'Irlande le trèfle, la Grèce le narcisse, la Suisse l'edelweiss, le Japon le chrysanthème.

○

Dans une tomie romaine on a trouvé une bouteille qui contenait du vin datant de 1900 ans.

○

Les dépôts de tourbe proviennent de feuilles aquatiques décomposées qui s'accumulent au fond de l'eau et qui, au bout de longues années, se transforment en boue. Lorsque la tourbe est récente, elle offre un aspect fibreux, mais lorsqu'elle est ancienne, les fibres disparaissent et son aspect, une fois sèche, est granulé et fin.

○

Chez les Hottentots, une veuve qui désire se remarier doit se couper la phalange d'un doigt et l'offrir à son nouvel époux le jour du mariage.

○

Parmi les caprices de la nature, on peut citer un arbre qui croît dans certaines régions d'Asie centrale et dont les feuilles, qui forment un panache à l'extrémité de chaque branche, émettent une lueur phosphorescente.

○

Heureux pays. Dans certaines régions d'Islande, il n'y a ni prison ni police. Les habitants ne savent pas ce que c'est que de fermer leurs portes à clef et tout voyageur peut entrer dans la première maison ouverte qu'il rencontre, pour demander le gîte et le couvert, bien entendu sans rien payer.

○

Il y a cent ans, en avril 1838 exactement, que l'Europe a été reliée à l'Amérique par un bateau à vapeur. Le *Great Western* mit seize jours pour faire la traversée; il était soixante fois plus petit que notre Normandie.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Comme un hommage, comme pour s'acquitter d'une dette envers ses ancêtres, le cerveau directeur de l'aviation civile en France réside tout près du vieux terrain d'Issy-les-Moulineaux.

Issy a vu les premiers soubresauts de l'aviation. Sous l'œil des curieux, des badauds, des sceptiques et même des détracteurs, plus nombreux que les enthousiastes, les Blériot, les Farman, les Delagrange, les Voisin voletaient.

Parcourant sans relâche les longueurs de terrain, les intrépides pionniers roulaient, cassaient du bois, recommençaient sans cesse et apprenaient eux-mêmes ce qu'aucun mathématicien ni savant n'aurait pu leur enseigner d'une science qui n'existait pas!

Ainsi se créa l'aviation.

Maintenant, les grandes bases sont établies et vérifiées par le calcul, mais l'expérience pratique, avec son éternel enjeu : la vie, n'a jamais été remplacée. Toutes les décisions concernant le contrôle, l'organisation et les prévisions de l'aviation civile, émanent de la Direction de l'Aéronautique, au Ministère de l'Air, boulevard Victor. Et c'est dans les bâtiments du Ministère de l'Air que vous pouvez revoir les ancêtres des avions, au musée dont je vous ai conseillé la visite l'année dernière.

L'HÉLICOPTÈRE ALLEMAND F.-W.-61

Lors des records d'hélicoptère du Focke-Wulf-61, nous avons discuté la valeur et la qualité de cet appareil. Il était même contesté que le F.-W.-61 se soit élevé verticalement. La Goupille avait demandé comme preuve, un vol vertical et une station immobile au-dessus du sol. Il a fallu huit mois avant d'obtenir ce résultat. Mais cette fois il est complet et, comme on vous l'a dit récemment, c'est une grande date dans l'histoire de l'Aéronautique.

La jeune aviatrice allemande Anna Reitsch a réussi, non seulement à immobiliser son appareil à une cinquantaine de centimètres du sol, mais encore à le faire évoluer dans le grand Palais allemand, le Deutschlandhalle. Quel est cet appareil?

Dans les grandes lignes, le F.-W.-61 est un fuselage d'avion doté de deux hélices horizontales (une de chaque côté du fuselage). L'étude dirigée par Heinrich Focke a demandé quatre années.

Les hélices sustentatrices tripales ont 7 mètres de diamètre, ce qui donne une surface portante (surface balayée) de 77 mètres carrés. Elles tournent en sens inverse pour équilibrer l'effort de rotation. Les pales ont une double articulation et peuvent tourner, soit commandées par le moteur, soit en rotation libre comme les voilures d'autogires.

Chaque hélice horizontale est montée sur le côté du fuselage au moyen de mâts en tubes d'acier et profilés.

La transmission du mouvement se fait au moyen d'un arbre passant dans le tube avant des supports d'hélices. La commande est débrayable.

Le fuselage est celui du Focke-Wulf « Steiglitz », avion d'entraînement très répandu en Allemagne.

La dérive arrière a été conservée, mais le stabilisateur a été surélevé pour se trouver sur le même plan que les hélices. Un moteur Bramo Sh. 14 A, 7 cylindres en étoile de 160 CV, est monté à l'avant et sert à l'entraînement des hélices. Comme ce moteur, destiné à être refroidi par l'air, ne recevrait pas un courant suffisant au cours des vols immobiles ou au ralenti, une petite hélice-ventilateur a été montée, à l'avant, comme une hélice d'avion ordinaire.

Mais cette hélice ne sert qu'au refroidissement et ceci est prouvé puisque le F.-W.-61 peut même reculer.

Le train d'atterrissage comporte trois grandes roues à l'avant et une petite à l'arrière. Les trois roues avant sont situées en triangle, deux de part et d'autre du fuselage et une sous le moteur. Le F.-W.-61 a battu largement tous les records d'hélicoptères.

DICTIONNAIRE DE L'AVIATION

SPIRALE. — Une spirale est une descente en virage autour d'un axe vertical imaginaire et sans s'écarter de cet axe. Par analogie, l'extrémité d'une pale d'hélice avançant dans l'air décrit une spirale. Lors de la descente en spirale, l'avion est constamment incliné. De ce fait, le gouvernail de direction, étant horizontal, sert à la profondeur, et vice versa. Bien que la spirale ne soit pas considérée comme une acrobatie, elle exige une certaine expérience à cause du renversement des commandes cité plus haut.

SPORTS

Un sport peu connu et cependant très utile est le ravitaillement et les changements de pneus des voitures de course.

Chaque personne, chaque aide a une tâche bien définie pour laquelle il doit mettre le minimum de temps. Voyez-les sauter sur les roues dès que la voiture s'immobilise. Avant que vous ayiez compris, elle est sur cric, les quatre mauvais pneus tombent à terre pendant que le réservoir se remplit et que le pilote avale un verre d'eau ou essuie son pare-brise. En 45 secondes la voiture repart avec 4 pneus neufs et 200 litres d'essence.

○

Notre champion national, Marcel Thil, a signé un engagement de sept mois... avec le Cirque Pinder. Il fera ainsi des exhibitions nombreuses au cours de la tournée qui le mènera dans tous les coins de France, pour la plus grande joie des sportifs qui ne peuvent tous s'offrir un championnat du Monde.

Avant de partir, Marcel Thil a eu un geste qui confirme et honore ses qualités de droiture : il a abandonné ses titres de Champion de France et de Champion d'Europe. Des titres bien à lui, qu'il aurait pu couver pendant sa tournée et qu'il a préféré laisser à qui voudra lui succéder.

○

Quelque chose ne va pas du côté des sports pour les scolaires. Un beau programme avait été tracé. On devait aménager le stade Pershing en stade populaire, le parc de Sceaux en terrains scolaires; améliorer les terrains de la Courneuve et de la Belle-Epine, construire un stade scolaire boulevard Poniatowski et un stade universitaire boulevard Kellermann.

L'État avait bloqué une première somme de 4 millions sur les 10 prévus pour commencer les travaux en décembre 1936! Messieurs les entrepreneurs n'ont sans doute pas trouvé ce programme à leur goût et ont préféré engloutir 20 millions de la Ville de Paris pour la construction du seul stade Pierre Coubertin!

M. PICKWICK à la chasse

Après les fatigantes aventures de la journée, M. Pickwick à peine étendu sur son confortable lit tomba dans un sommeil profond. Il n'en fut tiré que par le soleil du matin dardant ses brillants rayons dans l'appartement avec un air de reproche. M. Pickwick n'était pas paresseux; il sortit de son lit comme un vaillant guerrier sort de sa tente et ouvrit sa fenêtre.

— Jolie, jolie contrée! s'écria-t-il, enthousiasmé.

Le doux parfum qui s'échappait des foins, les mille senteurs du petit jardin fleuri embaumaient les airs. Les vastes prairies brillaient sous la rosée. Les oiseaux chantaient comme si chaque goutte étincelante devenait pour eux une fontaine d'inspiration. M. Pickwick, enchanté, se laissa aller à une délicieuse rêverie.

— Holà! tel fut le bruit qui le rappela à lui-même.

Il regarda à droite et à gauche et ne vit personne. Il consulta le ciel, on ne l'y demandait pas. Il se décida alors à faire ce qu'un esprit vulgaire aurait imaginé du premier coup : il tourna son regard du côté du jardin et reconnut M. Wardle.

— Comment ça va-t-il? demanda notre homme à la belle humeur. Une belle matinée, hein? Je suis enchanté de vous voir debout si tôt. Dépêchez-vous de descendre et venez.

M. Pickwick ne se le fit pas répéter. Dix minutes suffirent pour terminer sa toilette et rejoindre le vieux gentleman.

— Holà! fit M. Pickwick à son tour, voyant un fusil au bras de son compagnon et un autre sur le gazon. Qu'y a-t-il?

— Votre ami et moi, répliqua l'hôte, nous allons tuer des corneilles avant le déjeuner. Est-il bon chasseur?

— Il m'a dit être un chasseur merveilleux, répliqua M. Pickwick, mais je ne l'ai jamais vu tirer quoi que ce soit.

— Bien, dit l'hôte. J'espère qu'il viendra. Joé! Joé!

Le gros joufflu qui, sous l'influence excitante du matin, ne semblait être assoupi qu'aux trois-quarts, sortit de la maison.

— Appelez le gentleman, lui dit M. Wardle, et prévenez-le qu'il nous trouvera, M. Pickwick et moi, dans les bois aux corneilles.

Le garçon parti et l'hôte, portant les deux fusils comme un second Robinson Crusoé, quitta le jardin.

— Voici l'endroit, dit le vieux gentleman, après quelques minutes de marche. Alors, il s'arrêta, posa un fusil à terre et chargea l'autre.

— Les voici, dit M. Pickwick.

Comme il disait ces mots, les formes de M. Tupman, de M. Snodgrass et de M. Winkle apparurent à distance. Le garçon joufflu, ne sachant pas exactement quel gentleman il devait appeler, les avait, grâce à une sagacité particulière et pour prévenir la possibilité d'une erreur, fait venir tous les trois.

— Allons! cria le vieux gentleman en s'adressant à M. Winkle, je vous attends!

Puis, il fit signe à deux enfants en loques qui commencèrent à grimper aux arbres.

— A quoi bon ces gamins? demanda M. Pickwick.

— A faire lever le gibier, répondit M. Wardle en souriant.

Les gamins crièrent en secouant une branche qui supportait un nid. Une demi-douzaine de jeunes corneilles, en violente conversation, s'envolèrent, se demandant ce que cela voulait dire.

Le vieux gentleman répliqua en tirant. Un oiseau tomba.

— Ramasse Joé, dit le vieux gentleman.

Un sourire illumina la face de Joé. Il emporta l'oiseau.

— A vous, monsieur Winkle, dit l'hôte. Tirez!

M. Winkle leva son fusil. M. Pickwick et ses amis se baissèrent involontairement pour éviter la chute des corneilles. Il y eut un silence solennel, un cri. Des battements d'ailes. Un léger déclic...

— Il ne veut pas partir? demanda M. Pickwick.

— Il a raté, dit M. Winkle, très pâle.

— Etrange, dit le vieux gentleman en examinant le fusil. Je ne vois aucun vestige de la capsule.

— Dieu! s'écria M. Winkle, j'ai oublié d'en mettre une.

La légère omission est réparée. M. Pickwick s'abrite de nouveau. M. Winkle s'avance, déterminé, résolu, tandis que M. Tupman se cache derrière un arbre. Le gamin fait du bruit. Quatre oiseaux s'envolent. M. Winkle tire. Un cri d'angoisse est poussé par un être — pas une corneille. — M. Tupman a sauvé la vie d'une innombrable quantité d'oiseaux inoffensifs en recevant une portion de la charge dans le bras gauche.

Impossible de décrire la confusion qui suivit; impossible de raconter comment M. Pickwick, dans le premier transport de l'émotion, qualifia M. Winkle de « misérable »; comment M. Tupman demeura étendu sur le terrain, comment M. Winkle, frappé d'horreur, se tenait près de lui. Comment M. Tupman rouvrit un œil, puis un autre, et comment il retomba en arrière en les refermant tous les deux. Tout cela serait aussi difficile à raconter qu'à peindre. L'infortuné revint peu à peu à lui. Ses amis bandèrent la plaie avec son mouchoir et, emportant leur camarade, reprirent lentement le chemin de la maison.

Ils en approchèrent bientôt. Les dames se tenaient à la porte du jardin, attendant leur arrivée, et aussi le déjeuner. La tante, une vieille fille, parut; elle souriait, leur reprochant de ne pas aller assez vite. Evidemment, elle ignorait l'accident.

— Qu'est-il arrivé? demanda Isabelle Wardle.

— Ne soyez pas effrayées, cria le vieil hôte, craignant d'alarmer ses filles.

La compagnie se précipita auprès de M. Tupman, sans pouvoir discerner clairement la nature de l'accident.

— Ne soyez pas effrayées, répéta l'hôte.

— Qu'y a-t-il? s'écrièrent les dames.

— M. Tupman a eu un petit accident, voilà tout.

La tante poussa un cri perçant et se laissa tomber dans les bras de ses nièces.

— Jetez-lui de l'eau froide, dit le vieux gentleman.

— Non, non, murmura la tante, je me sens mieux. Bella, Emilie, vite un médecin! Est-il blessé? Est-il mort?

— Excusez-moi, dit M. Tupman, ému presque aux larmes des sympathies que lui valaient ses souffrances. Chère, chère madame, calmez-vous aussi.

— Est-ce sa voix? s'exclama la tante.

— Ne vous agitez pas ainsi, très chère madame, dit doucement M. Tupman. Je suis très peu blessé, je vous assure.

— Alors, vous n'êtes pas mort? hurla la tante vieille fille.

— Ne faites pas la folle, Rachel, interrompit M. Wardle! A quoi servirait-il qu'il vous dise qu'il n'est pas mort.

— Non, non, je ne le suis pas, murmura M. Tupman, et je ne veux pas d'autres soins que les vôtres.

La demoiselle agitée lui offrit son bras. Ils entrèrent dans le salon où M. Tupman se laissa tomber sur un sopha et ferma les yeux.

— Il dort, murmura la vieille fille.

A ce moment M. Wardle, accompagné d'un chirurgien, s'avança jusque vers M. Tupman.

Le bras fut examiné, la blessure pansée et jugée très légère. La compagnie, rassurée, décida de satisfaire son appétit et reprit sa belle humeur. Seul, M. Pickwick demeura silencieux, le doute et la méfiance se lisaient sur sa physionomie. Sa confiance en M. Wardle était ébranlée, très ébranlée par les événements du matin.

CHARLES DICKENS (1812-1870), auteur des *Aventures de M. Pickwick*, de *David Copperfield*, etc., est le plus grand romancier anglais du siècle dernier.

VARIÉTÉS

LOGOGRIPHE

Sur 5 pieds je vole sur la mer,
Changez la place de deux lettres et... vous me trouverez au moyen âge, figurant dans les concerts.

★

DEVINETTE GÉOGRAPHIQUE

De quelles villes de France sont originaires les : Pontepicopiens, les Aquisextains, les Caropolitains, les Aiscitains, les Briochins, les Bragards, les Fuxeens ?

★

LES CONTRAIRES

Avec l'initiale des mots contraires aux mots suivants, reconstituer un vieux proverbe français : Inquiétude, Division, Sensé, Repos, Fortune, Souvenir, Activité, Amusement, Santé, Mauvais, Lent, Hostile, Insipide, Grossier, Désespoir, Vivant, Douteux, Blâmé, Insensible, Silence, Lâche, Bas, Borné, Artificiel, Loquace.

RÉBUS

Avec les premières lettres de chacun de ces objets, formez un mot.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

CHARADES

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Pendant longtemps mes hommes ne connurent pas mon deuxième.
Mon troisième se trouve en Tyrol,
Mon quatrième exprime la surface,
Mon tout est un ustensile ménager.

Mon premier et mon deuxième sont des notes de musique,
Mon troisième est fait de terre, de brindilles, de feuilles,
Le paon s'enorgueillit de mon quatrième,
Mon tout est un prénom à la fois masculin et féminin.

Envoi de Jacques Berrier (Les Molières).

Mon premier, lui, est un sommet,
Mon deux commence l'alphabet,
Mon troisième : Note. Tout court,
Suivi de mon quatre, toujours,
Et mon tout : un doux nom d'amour.

Envois de J. Rambaud.

Pas de Concours hebdomadaire cette semaine. — La semaine prochaine :
GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS

DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 128

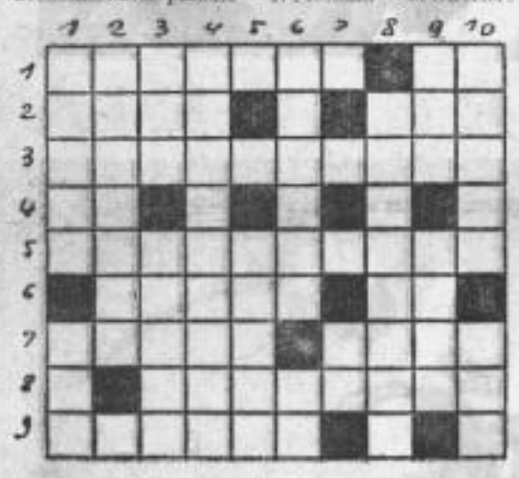
Illusion d'optique. — Les trois personnages sont de même taille.
Devinettes. — Le moulin à café. — La châtaigne.
Charade. — Char-De-Ne-Bé (Charlonnerel).
Jeu de lettres. — Elle est née au pays, elle y a vécu, elle y est décédée.
Problème amusant. — 36+36+18+9+1=100. Il a 36 brebis.
Animaux proverbiaux. — Colère comme un dindon. — Bavard comme une pie. — Vif comme un lézard. — Entêté comme une mule. — Lent comme une tortue. — Poltron comme un lièvre.
Curiosité géographique. — C'est la ville d'Angora qui a donné son nom à une variété de chèvre, de chat, de lapin.
Rébus syllabique. — Mississipi, Mirabelle, Mirabeau, Mi-Carême.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 128

Horizontalement. — 1. Tabatière. — 2. Abri, Agile. — 3. Paons, Août. — 4. Ete, Ennuer. — 5. Thorax, Se. — 6. Cœur. — 7. Lit, Etalon. — 8. Armée, Bé (Bébé). — 9. Etendus. — 10. Rats, Ne.
Verticalement. — 1. Tape, Clair. — 2. Abattoir. — 3. Brochets. — 4. Ain, Oo, Ees. — 5. Serrent. — 6. Ia, Ça, Tien. — 7. Egaux, Acné. — 8. Riore, Ri. — 9. Elues, Obus. — 10. Etreunes.

MOTS CROISÉS DU N° 129

Horizontalement. — 1. Air qui sort des poumons pendant l'expiration. Possessif. — 2. Faire quelque chose. Pronom relatif. — 3. Qui sont accueillies avec plaisir. — 4. Pronom. — 5. Ouvriers qui font de la toile. — 6. Inscription mise en tête d'un livre. Possessif. — 7. Mourir de mort violente. Circule dans les veines et dans les artères. — 8. Se dit d'une chose qui occasionne des frais. — 9. Attend quelque chose, en le désirant.



Verticalement. — 1. Vêtement d'homme. Personne bavarde. — 2. Souplesse. — 3. Se dépose parfois dans le vin. Pour guérir la toux. — 4. Prénom féminin. — 5. Aller çà et là, à l'aventure. — 6. Département. Note. — 7. Pronom. — 8. Deux, représentent 100 kilos. — 9. Grande cage à claire-voie pour une poule et ses poussins. Marque l'état. — 10. Qui ont quelque fortune. Temps où il fait très froid.

LE COURRIER DE JANOT

Maurice Sekleritzki, Paris (11e) : Si ton récit n'a pas été publié c'est que, malheureusement, *Mon Camarade* aurait dû faire plusieurs numéros spéciaux avec un nombre de pages doubles, s'il avait voulu publier tous les récits de ses lecteurs. Envoie-nous d'autres récits, sans doute seras-tu plus heureux une autre fois. — *André Gérard*, Aulnoye : Je te souhaite bonne chance pour ton certificat d'études. Je suis heureux que *Mon Camarade* te plaise particulièrement, bien que tu lises, d'autre part, beaucoup d'autres journaux. Je suis content que tu t'abonnes. Je ne crois pas qu'on puisse donner plus de romans dramatiques qu'actuellement parce qu'il en faut pour tous les goûts. — *Claude Remab*, Le Bouscat : Merci de ta gentille lettre, je l'utilise d'autre part. — *Maurice Sandeau*, Sotteville : Je suis content que *Les Premiers hommes dans la lune* t'ait plu. Nous verrons si nous ne pouvons pas, par la suite, publier d'autres romans de Wells. — *Robert Bernard*, Paris (18e) : Je vois que tu préfères les histoires en images. Nous verrons si nous pouvons te donner satisfaction. — *Geny Cuvère*, Saint-Jory (Haute-Garonne) : Je suis content que tu nous écrives que *Mon Camarade* est instructif par ses pages des bons auteurs et des bons écrivains; intéressant par ses romans et amusant par ses histoires illustrées. Un beau compliment. — *Henri Ipert*, Annecy (Haute-Savoie) : Merci de ta gentille lettre et de tes amusements, que nous utiliserons. — *Jacques Berrier*, Limours : Je transmets tes derniers jeux à ces messieurs-dames de la Rédaction. — *René Planeix*, Chamalières (Puy-de-Dôme) : Je vois que tu aimes l'histoire de France. Nous donnerons, prochainement, des articles de Bour sur les explorateurs du Pôle Nord et nous publierons maintenant, tous les quinze jours, des dessins-surprises. — *G. Bellial*, Béziers : Merci de ta jolie petite histoire. J'espère que ces messieurs-dames de la Rédaction voudront bien la publier.

Louis Chassagnac, Alassac : Comme tu as vu, j'ai pu utiliser ton « Histoire d'un Robinet ». Par contre, ton récit du « Certificat d'Etudes » ne peut guère convenir au journal. — *Georges Frot*, Mer : Il nous est difficile d'agrandir la rubrique des Sports qui, avec l'aviation, compte déjà trois colonnes dans notre journal. D'autre part, *Mon Camarade* étant imprimé plusieurs semaines à l'avance, il nous est impossible de donner toutes les semaines des comptes rendus des matches du dimanche précédent. Merci beaucoup du dessin que tu m'as envoyé pour l'exposition. — *Maurice Carpentier*, Amiens : Mes regrets, mais nous ne pouvons pas insérer d'annonces de timbres à vendre; nous pouvons annoncer seulement des échanges. — *Jean Viallex* : Merci de tes dessins, je les ai transmis à la Maison de la Culture. — *Jean Poget*, Chabrelloche (P.-de-D.) : Les hydravions ont besoin, pour atterrir, d'un étang, d'un lac ou de la mer, ou d'une large rivière. C'est pourquoi il nous est impossible de faire des hydravions en modèles réduits, ces modèles risquant d'être perdus à chaque atterrissage. — *René Pochinet*, Ludigny-sur-Barse : Je regrette que la personne qui est chargée de nos distractions n'ait pas encore inséré tes charades et mots croisés. Envoie-nous-en d'autres; sans doute auras-tu plus de chance. — *Jean Lambert*, Paris (18e) : Nous publierons à nouveau des petites comédies. Nous avons déjà donné des chansons; nous en donnerons encore. Merci de ton histoire. Je transmets tes saluts à Claude Lévy. — *Gaston Tranoy*, Montfranquin : Hélas! nous n'avons pu publier tous les récits sur la vie de vos papas; excuse-nous. Nous avons été contents de publier tes mots croisés.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
5 numéros : **2 fr.** — 3 mois (13 nos) : **5 fr.**

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an . .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

VIENT DE PARAITRE
La 3e série des
ALBUMS DE "MON CAMARADE"
Un volume contenant 26 numéros : **10 fr.**
Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**
1re Série épuisée. - 2e Série, le vol. contenant 30 Nos, franco: 15 fr.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco **12 fr.**
Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.**
Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.**
Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.598.

TOTO ET TOUTOUNE

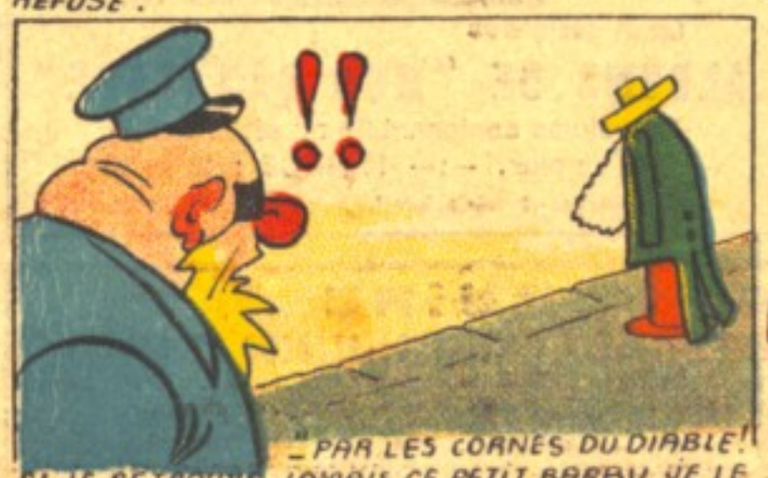
RESUMÉ : JACK-STRONG QUI A PÉNÉTRÉ DANS LA CITÉ MYSTERIEUSE, A REUSSI A PRENDRE LA PLACE DU CHEF CRIMINEL MOERDER...

DE BÉGONIA

TABLE AU CAFÉ DE LA MOMINETTE ET DES AMIS UNIS, GROSSAC ALLAIT COMMENCER A BOIRE LE ODUIT DE SON CRIME, QUAND UN PETIT BARBU LUI DIT

MAIS MON PAUVRE MONSIEUR DIT HUMERUS, LE PIL A COUPER LE BEURRE A ÉTÉ INVENTÉ EN 1412, VOTRE INVENTION NE VAUT PAS 2 SOUS". RAGE DE GROSSAC.

FIL A COUPER LE BEURRE, LE PROFESSEUR HUMERUS A VOULU ME LE PAYER 50.000 FRANCS MAIS J'AI REFUSÉ".



— PAR LES CORNES DU DIABLE ! SI JE RETROUVE JAMAIS CE PETIT BARBU JE LE MANGE A LA CROQUE AU SEL" RUGIT SAUVAGEMENT GROSSAC. MAIS, VOILÀ QU'EN SORTANT DE CHEZ HUMERUS

LA NOUVELLE INVENTION ET VA LA PROPOSER A HUMERUS LE CÉLÈBRE INVENTEUR LOUFOQUE.

GROSSAC APERÇOIT LA BARBE DE SON ENNEMI "JE VAIS TE LA BOULOTER TA BARBE FAUX CAPUCIN" ET LE BANDIT, TEL UN TAUREAU FURIEUX

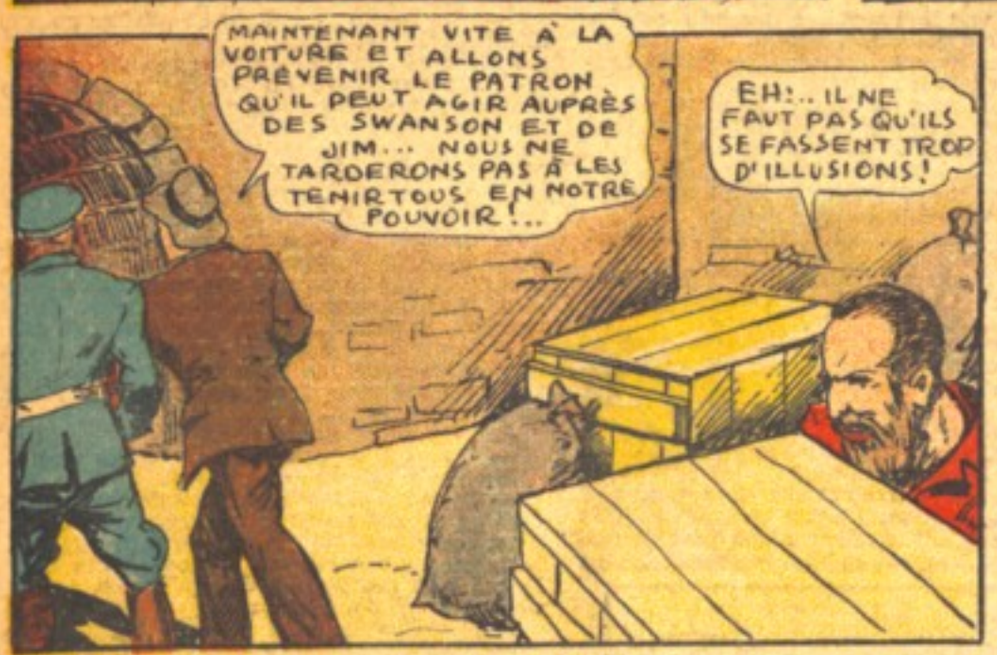
SE RUE SUR LE PAUVRE VIEUX SANS DÉFENSE. MAIS SOUS LA BARBE ET LE CHAPEAU SE CACHE UNE BORNE FONTAINE. UNE FOIS DE PLUS LA MALICE DE BEGONIA A VAINCU LA MÉCHANCETÉ DE GROSSAC.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 130. JEUDI 26 MAI 1933

RESUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS VIENNENT D'ENLEVER LE PETIT BOB, JEUNE GARÇON AMI DE JIM. CE DERNIER CHERCHE LA TRACE DE L'AUTOMOBILE QUI A ENLEVÉ L'ENFANT.



130

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé. — *Dans l'Etat d'Eldorado, région de l'Amérique du Sud, le lieutenant Popesco injustement accusé, passe devant un conseil de guerre que préside Herrera. Juan et Pedro (14 et 13 ans), fils de Popesco, attendent avec inquiétude le verdict.*

Chapitre VI

Dans la forêt de Huantepec

Contre toute attente la nouvelle de la condamnation à mort de Popesco était fausse. Le lieutenant échappait par miracle à la condamnation à mort. Personne n'arrivait à le croire, et cependant des précisions commençaient à circuler :

— C'est le président Herrera qui a sauvé le lieutenant Popesco, disait le journaliste décoré à deux pas des deux frères... Au début du procès, Herrera était l'adversaire le plus acharné du lieutenant. Et voici qu'à la fin, brusquement, il a changé de position et a voté contre la peine capitale...

Juan et Pedro écoutaient de toutes leurs oreilles, on le pense bien. La joie inondait leurs visages et ils avaient envie de sauter, de danser, de crier... Mais ils demeuraient immobiles et ne perdaient pas une syllabe des conversations.

— Il s'en tire avec une condamnation perpétuelle, aux travaux forcés, disait l'avocat de tout à l'heure, ce qui n'est tout de même pas une façon bien brillante de s'en tirer. On va l'envoyer,

Pedro brise la potiche sur la tête d'Hernando.

sans doute, à Montanara, et reste à savoir si Montanara vaut mieux qu'un cercueil...

— Certes oui, répliquait un autre avocat en robe noire. Comme disent les gens du peuple « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Les républicains finiront bien par gagner. Et alors...

— Chut!... fit un troisième avocat. Pas de propos de ce genre ici. C'est trop dangereux...

— Pour moi, reprenait le journaliste, il y a là-dessous un mystère. La volte-face du président ne s'explique d'aucune façon satisfaisante. Je donnerais gros pour savoir le fin du fin...

Juan et Pedro se regardèrent et ceci leur rappela que leur besogne n'était pas terminée... Peut-être étaient-ils en mesure de renseigner le curieux journaliste... Mais ils n'y songeaient guère.

— Sauvons-nous, fit l'aîné.

Il baissa la voix :

— D'abord, nous allons en finir avec le grand dadais de Carlos Herrera. Ensuite, je t'expliquerai mon plan...

La nuit tombait lorsque Juan et Pedro arrivèrent dans la rue. Les deux garçons se rendirent dans un petit café, où ils avaient laissé leurs bicyclettes. Il les enfourchèrent et se mirent à pédaler entre les tramways et les taxis...

Pontagro, la capitale de l'Eldorado est une grande ville, mais non une cité qui puisse se comparer à Paris ou à Londres. Pontagro n'avait pas plus de 300.000 habitants. Les deux frères n'eurent donc pas à rouler bien longtemps pour parvenir, par delà les faubourgs. Là les maisons se raréfiaient et déjà paraissaient avec les parcs et les villas, des champs maraîchers où vivaient dans de pauvres cabanes peintes de couleurs vives, les Indiens, premiers habitants d'Eldorado maintenant réduits à un état voisin de l'esclavage.

Trois-quarts d'heure ne s'étaient pas écoulés que les deux garçons parvenaient à l'orée de la forêt de Huantepec qui était comparable aux bois de Clamart par sa situation par rapport à la grande ville, mais que la situation tropicale de Pontagro rendait par certains côtés déjà mystérieuse comme une jungle, avec ses palmiers et ses lianes, en dépit des larges allées qui y étaient tracées. Juan et Pedro quittèrent la grande route, tournèrent dans une allée secondaire, puis dans un étroit sentier où volaient dans la nuit des mouches lumineuses, trois fois plus grandes et plus brillantes que nos lucioles. Finalement, Juan et Pedro mirent pied à terre et cachèrent leurs machines derrière un massif touffu de cactus géants et de lianes.

— Ce doit être tout près d'ici, fit Pedro, sur la gauche, à deux ou trois cents mètres...

La nuit était presque complètement tombée et on n'y voyait plus guère clair dans l'ombre épaisse des baobabs et des okoumés. Néanmoins les enfants réussirent à s'orienter de façon certaine et s'enfoncèrent dans les taillis, allumant par éclairs une lampe électrique de poche pour bien s'assurer qu'ils étaient dans la bonne voie.

— Ne parlons pas, recommanda Pedro dans un chuchotement. Carlos Herrera pourrait retenir le son de nos voix et ensuite...

Ils avancèrent quelques minutes encore, puis Juan désigna, du geste, un immense cèdre. Pedro acquiesça, et tous deux sortirent leurs mouchoirs. Ils se les nouèrent autour du visage, au-dessous des yeux, par un surcroît de précaution.

Maintenant, les deux jeunes garçons cherchaient à terre, à tâtons, dans une espèce de pli du terrain qui faisait fossé. Ce ne fut pas long. Juan fit entendre un petit sifflement et son frère, le rejoignant, aida à écarter des branchages et des feuilles...

C'est ainsi qu'ils dégagèrent un corps, un grand corps dégingandé de gamin poussé trop vite. Pedro avait sorti son couteau. Il tranchait les liens des poignets, toujours sans mot dire. Puis il s'éloigna en courant, suivi de son frère...

Tant qu'ils furent dans le bois de Huantepec, ils n'échangèrent pas un mot. Ce ne fut qu'en roulant à nouveau sur la grand'route déserte qu'ils s'interrogèrent :

— Qu'est-ce que tu crois qu'il fait ce Pedro, maintenant?

— Peuh!... Il lui aura bien fallu un quart d'heure pour retrouver ses esprits... Gourde comme il est!... Maintenant, il doit se cogner le nez dans les arbres et chercher son chemin. Nous serons à la maison avant qu'il ne soit arrivé sur la route...

— Tu ne lui a pas enlevé son bâillon?

— Pas la peine. Du moment qu'il avait les mains libres, il n'avait plus qu'à l'enlever tout seul. Et c'est aussi tout seul qu'il a du délier ses jambes. Il a du en avoir pour un bon moment. J'avais fait des nœuds terribles.

— Tout de même! Tu parles d'une moule! Ce matin, il n'a pas eu un geste de défense. Ce soir, il n'a pas eu un geste de combat. Il s'est laissé faire comme un paquet!

— Tu veux dire que c'est un ballot... Il suait de peur!

Le moment est sans doute venu d'expliquer ce que le journaliste du Palais eut donné si gros pour apprendre... Au demeurant, c'était fort simple : Juan et Pedro connaissaient de vue le fils d'Herrera, le président du Conseil de Guerre. C'était un grand niais de dix-sept ou dix-huit ans avec des jambes de sauterelle et un grand nez, comme son père. Les deux jeunes garçons savaient que le jeune Carlos Herrera habitait avec ses grands-parents, dans une petite villa éloignée, en bordure du bois de Huantepec, et que, chaque matin, il longeait une allée déserte pour prendre le tramway et se rendre au lycée...

— Nous nous embusquons quelque part, avait décidé Pedro. Nous sautons sur Carlos Herrera par derrière, car il ne faut pas qu'il nous reconnaisse. Nous le bâillonnons, nous le ficelons comme un paquet et nous le tirons dans un fourré où nous le recouvrons de branches et de feuilles...

— Après? avait interrogé Juan.

— Après, rien. Nous attendons que l'audience soit ouverte et nous téléphonons au secrétaire du président Herrera : « Ici, lui disons-nous, un membre de l'organisation secrète du parti républicain. » Et nous expliquons : « Nous venons de nous emparer de Carlos, le fils du président Herrera. Il est en notre pouvoir absolu. Si le président veut revoir son fils, il doit donner aujourd'hui la vie sauve au lieutenant Popesco. »

— Bravo! Voilà ce qu'il faut faire!

Et les deux frères avaient exécuté leur plan, de bout en bout, sans un accroc... Ce qu'avait prévu Pedro était arrivé, exactement. Aussitôt en mains la note rédigée par le secrétaire au reçu du coup de téléphone, le président s'était affolé. Il avait appelé le lycée, demandant si son fils était là, puis la villa, puis d'autres endroits encore. Il avait recherché d'où venait la communication mystérieuse, mais Pedro avait téléphoné d'une des nombreuses cabines de la Poste centrale, et il avait été impossible d'identifier d'où venait l'appel. Convaincu que la menace n'était pas vaine, Herrera avait usé de tout son pouvoir pour éviter à Popesco la condamnation capitale...

C'était une belle partie que les deux jeunes garçons venaient de gagner, là. Ils avaient sauvé leur père de la mort. Mais était-ce fini?

— Il nous faut sauver notre père de la prison et du bagne, maintenant, avait dit Pedro en entrant dans la ville...

— Oui, avait répliqué Juan. Il faut faire n'importe quoi...

Mais le plus jeune des frères s'était soudain tu, car son aîné lui avait lancé un regard méprisant :

— Justement non : pas n'importe quoi. Il s'agit de réfléchir et de ne pas commettre de bévues ou d'actes dont notre père pourrait être honteux.

— Bien sûr... Mais...

— Allons, tais-toi et laisse-moi réfléchir. Je crois que je tiens une idée...

Pedro et Juan avaient dès lors poursuivi leur route en silence, jusqu'à la maison où ils habitaient et où ils avaient connu tant de paisible bonheur, entre leur pauvre maman et leur pauvre papa...

Ils rangèrent leurs vélos sous un appentis, comme ils le faisaient d'habitude, au fond d'une courette. Puis ils poussèrent la porte du couloir et tombèrent sur Mme Gaël, leur gouvernante. Celle-ci avait les yeux rouges et cria, dès qu'elle les vit :

— Ils n'ont pas osé le condamner à mort! Ils n'ont pas osé! Mais c'est tout comme... Il paraît qu'on va le conduire dans une forteresse et que...

Pedro s'était avancé jusqu'à la porte du salon et il avait vu qu'un homme se tenait là, immobile contre la fenêtre. Il se retourna vers la gouvernante :

— Nous avons un visiteur et vous ne nous le dites pas?...

La brave femme ne savait plus où elle en était.

— Ah! c'est vrai, bafouilla-t-elle. Mais avec tout ça, je ne sais plus où j'ai la tête! C'est un bien brave monsieur, allez! Il m'a parlé et je...

Laissant la brave femme au milieu de ses bavardages, Pedro et Juan entraient au salon et se trouvaient en face d'un inconnu qui leur tendait la main.

— Qu'il vous suffise de savoir mon prénom. On m'appelle Hernando. Je sais très bien, leur dit-il, que je ne puis pas vous apporter de bien grandes consolations. Vous vivez de si mauvais moments... Mais, mes amis et moi, nous avons tenu à ce que vous sachiez ceci : les Républicains ne vous oublieront pas. Ils veilleront sur vous et certainement vous feront revoir votre père...

Juan s'était approché :

— Quand le reverrons-nous? demanda-t-il.

Hernando eut un geste vague.

— Je ne puis vous fixer hélas, de date exacte. Cela ne dépend pas d'un seul homme. Le pays n'est pas encore prêt à renverser la dictature. Mais pourtant je sais que les jours de la République sont proches, et dès qu'il sera possible de tenter quelque chose...

Juan s'emporta :

— Mais c'est tout de suite, nous, que nous voulons tenter l'impossible!...

— Mes pauvres enfants!...

Hernando, un homme dans toute la force de l'âge, aux traits réguliers, aux yeux noirs brillant d'une flamme intérieure, montra aux enfants qu'actuellement toute action se heurtait à d'infranchissables barrières, que rien de raisonnable n'était à envisager avant de longs mois et que...

A cet instant, de violents coups ébranlèrent la porte d'entrée cependant qu'une voix criait :

— Ouvrez, là-dedans! Police!...

Hernando sursauta.

— Vous voyez, fit-il. Les gendarmes sont déjà à nos trousses. Ils vont me trouver ici, et dans une heure, nous serons tous en prison, vous, moi et votre gouvernante!... Allez ouvrir, allez... A quoi bon résister?

— C'est juste, coupa Pedro... Juan, va ouvrir. Plus nous les ferons attendre, plus notre attitude paraîtra louche. Dépêche-toi... Quant à vous, monsieur, je regrette, mais...

Il avait saisi une potiche, et, d'un seul coup, il venait de la briser sur la tête d'Hernando, qui s'écroula.

Les policiers, déjà, envahissaient le couloir. L'un d'eux parut à la porte du salon...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine vous allez trouver votre journal un peu changé et j'espère que vous serez contents de ces transformations. En tout cas, ces messieurs-dames de la rédaction ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour essayer de vous plaire.

Vous savez bien qu'il y a quelques semaines nous avions demandé à nos lecteurs de nous dire s'ils voulaient qu'il y ait davantage d'histoires en images dans le journal, et j'avais reçu de très nombreuses lettres, des lettres très différentes, ce qui a donné à ces messieurs-dames de la rédaction l'occasion pour prendre une décision.

En résumé, les garçons et les filles qui lisent Mon Camarade voulaient bien avoir davantage d'histoires en images, mais ils ne voulaient pas qu'en échange on enlève quoi que ce soit, et surtout pas un des romans.

Le problème était très compliqué puisqu'il fallait trouver de la place pour une histoire de plus, sans rien supprimer.

Ces messieurs-dames de la rédaction ont réfléchi pendant bien longtemps et M. R. Duchateau s'est arraché pas mal des poils de sa grande barbe blanche. Le Pr. Humérus avait bien proposé d'imprimer Mon Camarade sur caoutchouc pour qu'il puisse s'agrandir et se rétrécir à volonté, rien qu'en tirant dessus, mais c'est tout de même à une autre solution qu'on s'est arrêté, et cette solution vous l'avez sous les yeux, dans la page de ma lettre et dans la page suivante.

Comme vous voyez, nous continuons de publier, en page 2, Le Forçat d'Eldorado, le grand roman d'aventures de Serge Norel, qui est une histoire pour laquelle j'ai reçu déjà des tas et des tas de compliments. Les épisodes ne seront pas plus courts qu'autrefois (à quelques lignes près) parce qu'on a diminué la taille de l'illustration et puisque nous avons gagné de la place, en page 3 nous pouvons donner une histoire aussi longue et aussi importante que Zézette et Jojo.

Cette histoire-là elle s'appelle Falzar, chien des rues. *Celui qui l'a fait c'est le dessinateur Jeanser. Vous le connaissez tous très bien, le dessinateur Jeanser. Il a fait, dans notre journal,* Les Gangsters de l'Air, *dont beaucoup de lecteurs ont gardé un souvenir magnifique. Il a fait dans d'autres journaux,* Floche le joyeux ourson *et aussi* Les Aventures de Charlochat *dont beaucoup d'entre vous me parlent souvent dans les lettres qu'ils m'écrivent. Je souhaite que le Falzar de Jeanser vous plaise autant que son célèbre* Charlochat.

Pour laisser de la place à Falzar ces messieurs-dames de la rédaction ont été obligés de changer un peu la forme du Coin des Fillettes. *Que mes petites amies ne protestent pas. Si la place qui leur est réservée pour les travaux de couture est deux fois plus étroite, elle est aussi deux fois plus longue. Qu'elles prennent leur centimètre pour mesurer leur* Coin *ou, mieux encore, qu'elles comptent les lignes et elles verront qu'elles ne perdent pas une lettre de texte ni un centimètre carré de dessin. Au contraire, elles en gagnent un tout petit peu. Et il faut dire en plus qu'elles trouveront dans* Les Aventures de Fabar *des histoires faites spécialement pour elles et aussi pour les plus petits.*

Et puis voilà une autre nouveauté de ce numéro de Mon Camarade. *Vous savez tous que* Les Aventures de Pierrot Lancry *sont maintenant terminées (du moins pour cette année). Aussi a-t-il fallu trouver un roman pour le remplacer et ces messieurs-dames de la rédaction ont eu la chance de découvrir un roman véritablement magnifique. Ce roman est l'œuvre d'un écrivain qui s'appelle J. Larry et qui n'est pas, comme on pourrait le croire d'après son nom, un Américain, mais un Russe. Jack Larry a publié récemment, à Moscou, un roman qui a un succès formidable parmi les millions de garçons et de filles de l'U. R. S. S. Ce roman nous l'avons fait traduire pour vous et il commence à paraître aujourd'hui sous ce titre alléchant :* Les Robinsons d'Insectopolis.

Insectopolis, c'est un mot inventé par le célèbre Pr. Mathias Philomicron et qui veut dire mot à mot La Ville des Insectes. *Insectopolis, c'est ce monde minuscule qu'on découvre quand on regarde très attentivement sous une touffe d'herbe, dans la campagne, ce monde qui est habité par toutes sortes de petites créatures, des insectes presque invisibles à l'œil nu. Imaginez un instant que vous deveniez tout d'un coup plus petits qu'une puce et que vous vous trouviez seul et désarmé en face d'araignées devenues plus grosses que des éléphants. Insectopolis, la ville des insectes ne deviendrait-elle pas plus terrible et plus dangereuse que la jungle africaine, avec ses tigres et ses lions? C'est à cette question que répond le roman d'anticipation de Larry dont je ne veux pas aujourd'hui vous raconter davantage les formidables épisodes.*

Voici enfin la dernière nouveauté de notre journal : nous commençons, cette semaine, un grand Concours de mots croisés. Nous publierons, six semaines durant, six mots croisés avec six Bons de Concours. Les premiers mots croisés seront assez faciles, mais attention aux derniers!

Nous publierons, dans un prochain numéro, la liste des prix. Attention, pour être valable un Concours devra contenir la solution des six mots croisés ensemble. Attendez-donc six semaines avant de nous envoyer vos six mots croisés et vos six bons de Concours, tous dans la même enveloppe.

Voilà toutes les améliorations de Mon Camarade. *J'espère qu'elles vous plairont. Donnez-moi, en tout cas, votre avis, je serai content de publier les meilleures de vos lettres.*

Je vous salue tous, mes chers camarades, garçons et filles.

JANOT.

Président du Club des Amis du *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le courrier de Janot.)

LE COIN DES FILLETTES

LES PETITS PANIERS A FRAISES

On présente beaucoup les fraises dans de petits paniers; en dehors de ceux que vous pouvez exécuter en raphia; en voici encore moins coûteux en papier et très élégants. Il vous faut surtout de la patience pour bien entrelacer les bandes.

Sur une feuille de papier assez fort, si vous n'avez pas du papier glacé de couleur et très fort, prenez un gros papier d'emballage. Attention, il faut un morceau assez grand.

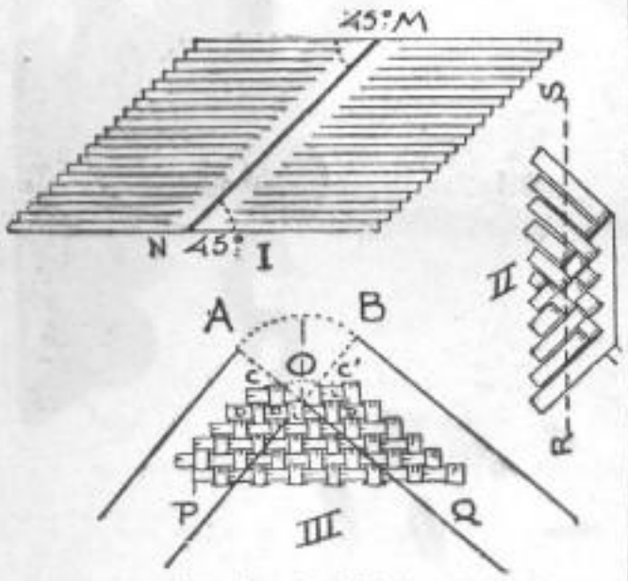
Pour un tout petit panier qui aurait 9 cm. 5 de long, 4 cm. 5 de large et 3 cm. 5 de haut, il faut un morceau de 50 sur 25 cm. Vous pouvez prendre du papier à dessin également.

Donc sur cette feuille tracez un parallélogramme (comme la figure I). Au centre tracez la ligne M N parallèle aux côtés obliques. Divisez cette ligne en

vingt parties égales. Par ces points de division tracez des droites parallèles aux côtés horizontaux. Arrêtez ces lignes à une distance de M N égale à la hauteur d'une division (dans l'exemple choisi c'est 8 mm.). Coupez alors les divisions (elles ont 15 cm. dans l'exemple choisi). Pliez suivant M N qui forme le périmètre autour du panier. Vous voyez donc que pour changer ses dimensions il faut allonger ou raccourcir M N.

Tissez ensuite les bandes comme l'indique le croquis II, deux ou trois rangs selon la hauteur à donner au panier. La hauteur varie donc suivant R S.

Formez un cercle de la ligne M N. Vous pouvez coller les bouts, ce sera plus pratique. En appuyant quatre plis aux dimensions du rectangle on a les côtés du panier. Jusqu'ici vous devez très facile-



ment vous en tirer. Le plus délicat est le fond. Donc beaucoup d'attention. Pliez chaque côté suivant R S à 45°, c'est-à-dire pour former le fond et vous allez voir qu'il est là seulement un peu embrouillant de démêler toutes ces bandes. Dans le détail III j'ai supposé que le coin A O était coupé et aplati pour que vous voyiez bien le fond P O Q. Mais, en réalité, A O est vertical et joint O B, pas de séparation indiquée en pointillé. Les lettres C C', D et I, représentent à chaque endroit où elles sont, un passage de la même bande. Il s'agit, en tissant toujours en carrés, de passer les bandes les unes sous les autres pour que l'on ne retrouve pas les bouts. Ensuite cela doit maintenir solidement la caissette. Et, enfin, de bien plier les coins à angles droits suivant O P et O Q.

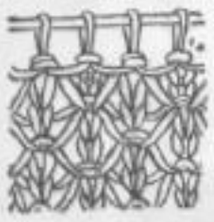
Vous devez arriver à un joli travail bien net. Ajoutez une anse gracieuse et facile à faire. Prenez deux bandes de papier de 1 cm. dans notre exemple et pliez-les comme l'indique le croquis IV. Faites-en une autre soit d'une autre couleur, soit avec le côté mat de votre papier brillant et passez-les l'une dans l'autre comme l'indique le croquis V.

Des feuilles de fraisiers à l'intérieur et voilà une coquette présentation.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

ARABESQUES (12). — Montez un nombre de mailles impair.

1er *rang* : * 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'endroit en piquant dans le trou sous la barre transversale de la maille suivante du rang précédent. Laissez tomber de l'aiguille de gauche tout ce qui appartient à ce point. Reprendre à *. Terminez par une maille à l'endroit. — 2e *rang* : * 1 maille à l'endroit, 1 maille en piquant dans le trou. Reprendre à *. Terminez par une maille à l'endroit. — 3e *rang* : 2 mailles à l'endroit en suivant, * 1 maille en piquant dans le trou; 1 maille à l'endroit, etc. Terminez par 2 mailles à l'endroit. — 4e *rang* : 2 mailles à l'endroit, * 1 maille en piquant dans le trou, 1 maille à l'endroit; terminez par 2 mailles endroit. — Au 5e *rang*, recommencez à partir du 1er rang et toujours ces 4 rangs. Ce tricot léger et souple avec de la laine fine donne écharpes et châles genre cachemire très gracieux, des vêtements de dessous très chauds.



POUR RIRE UN PEU

A l'école. — *L'instituteur* : Quelques savants ont pensé que la lune pourrait être habitée, mais cependant, il ne semble pas qu'il en soit ainsi. — *Jacquot* : Ah! par exemple, ça c'est bien drôle! — *L'instituteur* : Dis-moi donc ce qu'il y a de drôle à cela? — *Jacquot* : Je pense qu'ils doivent être rudement serrés, les habitants, quand il n'y a plus qu'un croissant.

o

Une paysanne se présente au guichet de la gare de son village et demande à l'employé un billet de 3e classe aller et retour. « Pour où, s'il vous plaît? demande l'employé. — Ben, pour ici bien sûr, puisque je veux un aller et retour. »

o

Mme Durand rend visite à son amie, Mme Dupont. Elle a emmené avec elle son petit chien, un Ric insupportable. Dans le salon, l'hôtesse s'aperçoit soudain que le chien est en train de manger, de déchirer avec ses dents les tentures de la fenêtre. « Ah, s'écrie-t-elle horrifiée, votre chien a mangé mes rideaux! — Ne vous inquiétez pas, chère amie, répond l'autre, les couleurs d'une étoffe de cette qualité ne peuvent lui faire aucun mal. »

o

Un jeune homme plein de suffisance exposait ses théories à un vieux monsieur en aucune façon convaincu. « Oui, affirmait-il, je lis dans la pensée des autres et je peux dire exactement ce que quelqu'un pense. Parfaitement, Monsieur. — En ce cas, répond son interlocuteur, je vous demande bien pardon. »

o

M. X. et M. Y. doivent se battre en duel cur, à la suite d'insultes graves, ils ont échangé leurs cartes. M. Y., qui a été l'offensé, dépêche l'un de ses témoins chez son adversaire pour lui annoncer que l'arme choisie est le pistolet : « Mon ami demande un duel au pistolet à cinquante pas, dit le témoin. — Je suis d'accord pour les cinquante pas, répond M. X., mais je propose l'épée... »

NOTRE NOUVEL ALBUM A PARU

Un volume cartonné de 264 pages au prix de **12 francs** — franco de port

10 francs à nos bureaux.

TIMBRES AUTRICHIENS D'APRÈS GUERRE

Après la guerre, l'Autriche devint une République. Les premiers timbres républicains furent émis en 1919, succédant aux timbres à l'effigie de Charles Ier, dernier empereur d'Autriche; timbres qui avaient été émis en 1917 et qui restèrent seulement deux années en service. Les modèles des timbres-poste autrichiens varièrent assez souvent au cours de ces vingt dernières années.

Une assez jolie série fut celle émise en 1922 : la série des musiciens, qui représentait des musiciens célèbres comme Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Bruckner, J. Strauss et Wolf. Les timbres de cette série qui ont le plus de valeur sont ceux de 2 Kronen et demi, représentant Haydn et de 100 Kronen, bistre-olive, représentant Wolf. Ils ont, l'un et l'autre, une valeur actuelle de 20 francs, qu'ils soient ou non oblitérés.

1922.

Tous ces timbres avaient été vendus, lors de leur émission, à dix fois leur valeur réelle au profit des musiciens nécessiteux.

Une autre jolie série, qui fut émise en 1923, représente les principales villes d'Autriche, parmi lesquelles : Salzbourg, Innsbruck, Linz, Bregenz, Gratz, Vienne, etc., etc. En 1929, une autre série touristique, d'une gravure assez agréable, fut également émise. Elle représentait, cette fois-ci, non plus des villes, mais des paysages célèbres de Hongrie. Nous reproduisons ci-contre le timbre de 18 Groschen, gris, représentant le lac de Traun. C'est un joli timbre qui, oblitéré, vaut moins d'un franc et qui figure agréablement dans une collection.

1929.

Par la suite, le succès des séries consacrées aux musiciens entraînèrent le gouvernement autrichien à publier des séries semblables, telles la série des poètes, vendue au double de sa valeur; la série des peintres émise également au profit d'œuvres de bienfaisance, et l'assez jolie série des architectes, émise en 1934, toujours au profit d'œuvres de bienfaisance et vendue au double de sa valeur et, enfin, en 1936, une série de techniciens et d'inventeurs, parmi lesquels Auer von Welsbach, inventeur du célèbre bec Auer.

1936.

Actuellement, on peut se demander si l'Autriche émettra encore des timbres-poste, puisque cet Etat indépendant est maintenant absorbé par l'Allemagne.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Chapitre Premier. — La disparition d'Alfred et de Louise

— Alfre-e-ed! Lou-i-i-ise!

Debout devant la porte de la maison, la mère jetait de longs regards tout autour d'elle, tout en clignant les yeux à cause du soleil.

Au milieu du tas de sable jaune traînaient, abandonnés, le vieux béret bleu d'Alfred et la petite pelle de Louise. Mais les enfants n'y étaient pas.

Le chat Mathurin, gros et roux, se chauffait au soleil, les quatre pattes étendues sur le sable. Lentement, il entr'ouvrit les yeux, regarda la mère et s'assoupit à nouveau.

— Mais où donc ont-ils pu passer? murmura la mère.

Elle fit un tour de la cour, regarda dans la buanderie, lança même un coup d'œil dans les sombres soupiraux de la cave, où s'entassait la réserve de bois. Toujours pas trace des deux enfants.

— Alfre-e-ed! appela-t-elle encore, sans avoir toujours de réponse.

A ce moment, un grand chien de berger, au museau pointu, bondit dans la cour et se mit à se rouler sur le tas de sable, en soulevant d'épais nuages de poussière; puis, il sauta sur ses pattes, secoua vigoureusement le sable, et se jeta sur la mère en aboyant furieusement.

Se protégeant de ses deux bras, la femme recula effrayée.

— Jack! Ici! appela une forte voix d'homme.

Un gros homme apparut, tenant une laisse d'acier qui brillait au soleil. C'était M. Schmidt, le photographe du quatrième étage.

— Qu'est-ce qui te prend, Jack? Hé, du calme, mon cher, s'écria-t-il.

Jack agitait la queue comme s'il demandait grâce. Puis, avec un grand bâillement, il s'approcha de son maître, s'assit à ses pieds, et gratta son cou de sa patte de derrière.

— Oh, le grand bêta! s'esclafa le photographe qui se tourna vers la mère. Il ne vous a pas mordu?

— Vous l'avez encore lâché sans muselière, monsieur Schmidt, dit la mère. Mais c'est un véritable loup. On voit bien qu'il ne cherche qu'à mordre les gens...

— C'est de Jackie que vous parlez? s'étonna le gros homme, mais il ne ferait pas du mal à un enfant! Il est doux comme un agneau! Tenez, voulez-vous le caresser?

Mais la mère s'impatientait.

— Comme si je n'avais pas autre chose à faire en ce moment que de caresser les chiens! Mon déjeuner est déjà tout froid et je ne peux pas mettre la main sur les enfants. Alfre-e-e-ed! Loui-i-i-ise!

— Demandez-donc à Jack où ils sont, fit le gros homme avec importance, et il vous les découvrira en un clin d'œil.

Schmidt se pencha sur le chien et, doucement, lui caressa le cou. La mère souriait.

— Vous avez tort de rire, dit sérieusement le photographe, vous ne savez pas à qui vous avez affaire! Jack est un véritable chien policier. Il suit les pistes comme la locomotive suit les rails. Voulez-vous me donner un objet quelconque appartenant à Alfred ou à Louise... un jouet, une chemise... un béret... N'importe quoi...

La mère en haussant les épaules se pencha, ramassa la petite pelle et le béret et, d'un geste hésitant, les tendit à Schmidt.

— Parfait, fit le gros homme, c'est parfait!

Il appela le chien, attacha la laisse au collier, et fit flairer le béret à l'animal :

— Vas-y, Jackie, montre ce que tu sais faire! Cherche, mon petit chien! Cherche!

Jack aboya, frotta son museau contre le sol, tendit sa queue, et, décrivant de larges cercles, courut à travers la cour.

Arrivé au chat Mathurin, il s'arrêta un instant, et grogna doucement.

— Pas de distractions, Jack, fais ta besogne, dit Schmidt qui tendit fortement la laisse.

Jack se contenta d'adresser un bref aboiement au chat, et il poursuivit son chemin. Au pied de la gouttière, il s'arrêta de nouveau, humant l'air de ses narines, et regarda son maître.

— Vas-y, vas-y! Cherche, Jackie!

Jack glapit, tourna sur lui-même comme une toupie, gratta de ses pattes la terre sous la gouttière, et en aboyant de toute sa voix, s'élança à toutes jambes vers la porte cochère donnant dans la rue.

— Ah, le voilà! Il est sur la piste, s'exclama Saugeron et en sautillant, il suivit le chien.

Jack, qui tirait fortement sur la laisse, traîna le gros monsieur jusqu'en haut de l'escalier. Arrivé au palier du cinquième étage, le chien s'arrêta une seconde, poussa un bref grondement, et se jeta sur une porte capitonnée.

Une plaque blanche émaillée portait l'inscription :

> Professeur
>
> MELCHIOR PHILOMICRON

Un peu plus bas, sur une feuille de papier fixée à la porte, on pouvait lire :

> *La sonnette ne fonctionne pas.*
>
> *Frappez s. v. p.*

Jack sautillait, en glapissant et grattait de ses griffes le capitonnage de la porte.

— Assis! dit son maître. Ici, on demande de frapper et non d'aboyer.

Le photographe épongea son visage et frappa quelques coups. Des pas se firent entendre. La serrure grinça. La porte s'entr'ouvrit et permit d'entrevoir un visage aux épais sourcils blancs et une barbe jaunâtre.

— Vous désirez me voir?

— Veuillez bien m'excuser, monsieur le professeur Philomicron, commença le photographe gêné, j'ai voulu seulement vous demander...

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase : Jack arracha la laisse de ses mains et, bousculant vigoureusement le professeur, s'élança dans l'appartement.

— Jack, ici! cria Saugeron. Vous me permettrez d'entrer, monsieur le professeur? Je vais ramener mon chien immédiatement.

— Mais oui... oui... Évidemment, dit le professeur, en laissant passer Saugeron. Entrez, je vous en prie. J'espère qu'il ne mord pas?

— Oh! cela ne lui arrive pas souvent.

Le professeur et le photographe s'étaient arrêtés dans l'obscure antichambre.

— Monsieur le professeur, dit le gros homme, vous devez avoir ici, chez vous, deux enfants, Alfred et Louise, le fils et la fille de la locataire du deuxième étage. Nous les cherchons... Ils sont ici, n'est-ce pas?

— Alfred? Louise? s'étonna le professeur. Certainement pas. Je n'ai vu personne de toute la matinée.

Dans une pièce voisine, Jack fit entendre un aboiement sonore, et aussitôt quelque chose tomba avec un fracas épouvantable de verre brisé en mille morceaux. Le professeur Philomicron fronça le sourcil.

— Mais votre chien va tout casser! s'écria-t-il, et tirant Schmidt par la manche de son veston, il se précipita dans un sombre couloir.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la pièce, le chien se jeta sur la poitrine du maître de la maison, glapit, et recula en aboyant.

Il gambadait dans le laboratoire, traînait sa chaîne derrière lui, flairait les casiers à livres, bondissait sur les sièges couverts de cuir, tournait sous la table, se lançait en désordre d'un côté de la pièce à l'autre. Sur la table, des bocaux en verre tintaient, de hautes éprouvettes transparentes se balançaient, des tubes en verre fin tremblaient.

Un bond de Jack fit basculer le microscope dont les cuivres étincelèrent un instant au soleil. Le professeur eut juste le temps de rattraper l'appareil, mais ce faisant, il accrocha la manche de sa blouse blanche aux plateaux nickelés d'une balance compliquée. Les deux plateaux roulèrent avec un bruit sonore sur le parquet.

— Qu'y a-t-il, Jack? dit le photographe, en hochant la tête. Nous sommes en train de faire des bêtises. Tu aboies, et c'est pour rien! Les enfants ne sont point là! Alors?

Jack pencha sa tête de côté. Dressant les oreilles, il regardait attentivement son maître, s'efforçant de comprendre pourquoi on le grondait.

— Tu n'as pas honte, Jack? Et on t'appelle chien policier, plus que ça, un chien qui a rapporté des prix dans les concours! Allons, rentrons! Allons!

Mais Jack prit délicatement entre ses dents un coin du pantalon de son maître et, s'appuyant de ses pattes sur le parquet glissant, il cherchait à l'entraîner vers la table.

— Qu'as-tu? s'étonna le gros homme.

Le chien qui glapissait se mit à courir autour de la table, sauta sur un petit divan placé devant la fenêtre ouverte et ayant mis ses pattes sur le rebord de la croisée se mit à hurler.

— Assez, assez, Jack! Nous partons! Excusez-moi, je vous en prie, monsieur le professeur Philomicron.

Schmidt saisit Jack par le collier, mais le chien secoua obstinément la tête et s'élança de nouveau vers le divan.

— Il sent peut-être une souris derrière le divan, dit le professeur, ou bien des miettes de pain ou des restes de viande. Je prends souvent mes repas dans cette pièce.

Le professeur tira le divan vers lui et Jack bondit en avant. S'aplatissant entre le mur et le divan, le chien grogna, agita la queue et saisit quelque chose entre ses dents.

— Eh bien, qu'est-ce? Montre!

Se tournant vers son maître, Jack déposa à ses pieds une sandale d'enfant.

— Une sandale?

Le photographe tourna distraitement la trouvaille entre ses doigts et la passa au professeur Philomicron.

— Hum!... C'est étrange, dit celui-ci en examinant la sandale, très étrange!...

Pendant que les deux hommes tournaient la sandale entre leurs mains, le chien tira de dessous du divan trois autres sandales, l'une était pareille à la première, et les deux autres étaient plus petites.

Ne comprenant rien à ce qui se passait, le professeur et le gros photographe se regardèrent d'un air à la fois étonné et consterné, tandis que Jack ramenait encore une culotte de toile marine et une petite robe en cretonne. Il tenait tous ces objets sous ses pattes en grognant doucement.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela? s'écria le professeur visiblement stupéfait.

Il se pencha et voulut s'emparer des vêtements, mais Jack,

Le chien découvrit sous le divan des vêtements d'enfant,

montrant toutes ses dents, poussa un grondement menaçant et se cabra comme s'il voulait bondir.

Le professeur recula.

— Prenez donc cela vous-même, je vous en prie, demanda-t-il à Schmidt.

Le photographe ramassa les vêtements, les plia soigneusement et les tendit au professeur.

— Oui, oui,... murmura Mathias Philomicron, voici les initiales... L. et A., Louise et Alfred, et il indiqua les lettres brodées en blanc sur les ceintures.

Le gros homme épongea son front ruisselant et demanda :

— Vous avez une salle de bains ici?

— Non! dit le professeur.

— Alors, où diable ont-il pu passer? Tout nus... Sans vêtements et sans sandales? s'étonna Saugeron. J'ai cru qu'ils étaient allés prendre un bain!... Vous permettez, monsieur le professeur, de visiter l'appartement?

— Mais oui, mais oui, je vous en prie! répondit aimablement le professeur et, ouvrant la porte de son bureau, il invita le photographe à passer.

Ils visitèrent toutes les pièces, jetèrent un coup d'œil dans la cuisine, inspectèrent même un cabinet noir qui servait de débarras. Tristement, Jack se traînait derrière son maître. Les enfants n'étaient pas dans l'appartement.

— Mais où sont-ils donc, Jack?

Le chien grogna.

— Eh bien, cherche! Cherche, mon petit chien!

Jack bondit en arrière et entraîna à nouveau les deux hommes dans le laboratoire. Une fois là, il sauta de nouveau sur le rebord de la fenêtre et se mit à aboyer de toutes ses forces, comme s'il voulait persuader son maître que les enfants avaient quitté l'appartement par ce chemin.

Schmidt se fâcha.

— Gros bêta! Tu ne penses tout de même pas que les enfants ont sauté dans la cour par la fenêtre du cinquième étage?

— Je ne comprends ab-so-lu-ment rien, dit le professeur qui hochait la tête.

— C'est comme si le vent les avait emportés, s'écria le photographe.

Le professeur tressaillit.

— Attendez, attendez, murmura-t-il.

Il s'élança vers sa table de travail, s'empara d'un flacon contenant un liquide incolore, le porta à ses yeux et regarda à la lumière. Ensuite, tirant rapidement une loupe de sa poche, il s'écria :

— Ne bougez pas! Ne changez pas de place! Et tenez bien votre chien! Non, il vaut mieux le prendre dans vos bras!

Schmidt saisit le chien et le serra sur sa poitrine, tandis que le professeur, armé de sa loupe, et plié en deux, inspectait minutieusement chaque centimètre carré du parquet.

— Il faudra rester longtemps comme cela? demanda timidement le photographe, en suivant attentivement les étranges mouvements du professeur.

— Posez votre pied ici! lui cria le professeur, lui indiquant une des planches du parquet. Saugeron posa adroitement son pied et serra Jack si fortement contre lui que le chien s'agitait dans ses bras et aboyait.

— Tais-toi! murmura Saugeron.

— Maintenant, l'autre pied. Posez-le ici!

Ainsi, pas à pas, le professeur amena jusqu'à la porte le photographe qui, de surprise, avait perdu l'usage de la parole.

— Et maintenant, dit Mathias Philomicron, en ouvrant largement la porte, et maintenant, allez-vous-en, je vous en prie! La porte claqua au nez du photographe. La clef grinça dans la serrure.

⁂

A la fin de l'après-midi de la même journée, un grand car noir fit son entrée dans la cour. Plusieurs agents de police en sortirent et montèrent au cinquième, dans l'appartement du professeur. Mais Mathias Philomicron avait disparu.

Sur la porte d'entrée, fixée à l'aide de punaises brillantes, se détachait une feuille de papier, portant l'inscription suivante :

Ne me cherchez pas. Ce serait inutile.
PROFESSEUR
MATHIAS PHILOMICRON.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Les premiers billets de banque commencèrent à circuler au IXe siècle de notre ère, en Chine. Le célèbre explorateur, Marco Polo, parle de ces billets dans ses relations de voyage et il raconte que le papier se faisait avec du bois de mûrier qu'on transformait en une pâte qu'on faisait sécher. La valeur des billets dépendait de leur dimensions.

o

— Qu'est-ce que puériculture ?

— C'est la science qui traite des soins à apporter aux enfants lorsqu'ils sont tout petits.

o

Le tissu dénommé calicot fut d'abord fabriqué dans la ville de Calicut (Inde anglaise), dont le nom signifie dans la langue du pays forteresse du coq. Signalons que le fait de fabriquer cette étoffe dans nos pays en fit tomber le prix, de 3 fr. 75 le mètre en 1775 à 0 fr. 30 en 1885.

o

L'arbre à beurre croît abondamment au Soudan, au Sénégal, au Gabon; son fruit, de couleur vert pâle, contient une sorte de beurre dont les indigènes sont très friands. Chaque arbre produit en moyenne annuellement, 4 kilos de beurre.

o

Nos grands amis les livres n'ont pas toujours reçu au cours des siècles les attentions qu'ils méritent. L'histoire compte un certain nombre d'incendies de bibliothèques demeurés célèbres. La bibliothèque d'Alexandrie brûla avec ses 300.000 volumes, ainsi que celle de Pergame; la bibliothèque de Cordoue fut incendiée et presque tous les riches documents arabes qu'elle contenait furent détruits; Cromwell fit anéantir la bibliothèque d'Oxford, les troupes de Napoléon incendièrent celle de Saragosse; quant à celle de Strasbourg, elle fut détruite par les Allemands.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Vous savez maintenant où se trouve la Direction de l'Aéronautique et ce qu'elle a à faire.

Sa création s'est révélée indispensable, dès que l'extension des transports aériens a été décidée.

Pensez donc que chaque pays survolé devait accorder son autorisation. Il y a des zones dites « interdites », pour des raisons dont les principales sont de défense nationale. Les côtes, les ports, les grandes villes ne peuvent être approchées que par des appareils aériens dont la preuve a été faite qu'ils pouvaient voler sans danger, et dont on connaissait la destination, la provenance, le contenu.

Il existe des règles pour le survol des aérodromes, des routes. Il fallait des services de signalisation adoptant tous le même système pour que chacun puisse s'y retrouver en partant des mêmes principes.

Partir d'un aérodrome et atterrir chez le voisin, comportait et comporte encore une multitude de problèmes.

Cette terre, morcelée par les hommes, allait voir un ciel découpé par des règlements.

Et les douanes!

Toute cette suite de soucis et de formalités a donné naissance à plusieurs organismes spécialisés s'occupant chacun d'une série de questions et auxquels se réfèrent les personnes embarrassées par un détail. Un détail du morcellement du ciel!

UN AVION BELGE DE TOURISME

LE TIPSY B

C'est la première fois que nous vous présentons un avion belge.

Pendant très longtemps la Belgique n'a construit que des avions étrangers sous licence et notamment des Fairey anglais.

Peu à peu les marques nationales se développent, mais la production n'est pas encore suffisante pour les besoins dits de défense nationale.

Les établissements belges Tipsy, dont les usines se trouvent à Gosselies, ont créé un petit monoplan monoplace dénommé Tipsy S-2, *qui a obtenu un gros succès national. L'étranger a même acquis plusieurs licences.*

Forts de leur expérience, les ingénieurs ont sorti un nouveau monoplan, biplace cette fois.

Ce petit avion a été baptisé Tipsy B.

Le Tipsy B *est le premier biplace économique belge, et semble être particulièrement adapté à l'école.*

En effet, les deux places sont côte à côte, très légèrement décalées et il est équipé en double commande.

L'aile est cantilever, surbaissée, à deux longerons, et recouverte de bois.

Elle a 9 m. 50 d'envergure et une surface portante de 12 mètres carrés. Le fuselage est en bois, avec dos recouvert de toile. Il a 6 m. 60 de long.

Le moteur utilisé est le Walter Mikron de 50 CV. Ce moteur tchécoslovaque est peu connu en France,

mais existe depuis quelques années et équipe les petits avions tchèques fabriqués par Bata.

Le Tipsy B *pèse, à vide, 225 kilos et il faut compter 200 kilos de combustible, bagages, pilote et passager, soit au total 425 kilos.*

Avec cette charge, la vitesse maximum est de 200 kilomètres-heure au sol, 180 kilomètres-heure à 1.000 mètres et 160 kilomètres-heure à 5.000 mètres.

Ce petit avion monte à 6.000 mètres, peut parcourir 800 kilomètres sans escale et atterrit à 75 kilomètres à l'heure.

Les Belges le présenteront aux Concours de tourisme de cette année.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

FLÈCHE OU V. — La flèche ou le V est l'angle que forment les ailes dans le plan horizontal. C'est-à-dire qu'un avion a les ailes en flèche si la partie centrale du bord d'attaque est en avant ou en arrière de la partie située à l'endroit du bord marginal ou extrémité. La forme de flèche la plus répandue est celle ayant la partie centrale en avant. Cependant on peut rencontrer une flèche contraire avec les bras projetés en avant comme dans le planeur russe Stakhanowetz.

SPORTS

Malgré tout le battage fait par les supporters de Nathan Mann, le fameux boxeur noir Joé Louis a gagné. C'est déjà de l'histoire ancienne mais je vous rappelle quelques caractéristiques.

Mann pesait 87 kg. 770 contre 90 kg. 710 de Louis, ce qui est sensiblement le même poids. Le premier round a été égal. Au second, Mann attaque en confiance mais Louis l'envoie à terre pour huit secondes, et la fin du round sauve Mann du knock-out. A la troisième reprise c'est Louis qui attaque, envoyant Mann encore au tapis puis, prenant son temps, lui ajuste un superbe crochet du droit. Mann s'endort pour le compte. Le combat a duré en tout 7 minutes 56 secondes.

o

La plus grande vitesse en automobile est une préoccupation pour beaucoup. Mais la France joue le rôle du spectateur depuis 1924. Les Anglais viennent d'étudier un nouveau bolide pour John Cobb. Deux moteurs Napier d'aviation, 12 cylindres en W, fournissent un total de 2.500 CV. Ils sont montés de chaque côté d'une poutre en S formant le châssis. Il y a quatre roues motrices et trois vitesses. Avec une carrosserie geure tortue on espère faire rouler ces trois tonnes de métal à plus de 600 km.-heure, soit plus vite que des avions de chasse!

o

Nous avons laissé nos coureurs du Tour de France se reposer à Cannes pendant la journée du 20 juillet. Ils ont accompli déjà 12 étapes sur 21 au total et parcouru 2.319 kilomètres.

Ils repartent donc le jeudi 21 pour Digne via Nice (283 kil.); le vendredi 22 les mène à Briançon (220 kil.) et le samedi 23 à Aix-les-Bains (306 kil.) où ils se reposeront le dimanche 24.

Le lundi 25 ils font Aix-Besançon (187 kil.) puis Besançon-Strasbourg (312 kil.) le lendemain. Encore quatre étapes, un repos et l'arrivée.

Mon Enfance

Jules Michelet (1798-1874) est un des plus grands historiens et écrivains du XIXe siècle. Son œuvre principale est son histoire de France. Ses opinions libérales lui valurent sous le Second Empire plusieurs persécutions.

Si utile que je fusse à mes parents, ils voyaient bien que mon avenir était compromis. Personne n'avait le temps de s'occuper de mon éducation. Déjà rue des Saints-Pères, il avait été question de me mettre au collège pour commencer le latin. Tant que dura cette menace, j'en versais chaque matin, en me réveillant, des torrents de larmes, comme si j'eusse prévu ce que je devais y souffrir un jour.

Ma mère me voyant si malheureux, s'était laissé toucher, et j'avais échappé pour cette fois.

Maintenant, je prenais mes douze ans, il n'y avait plus à reculer. Mon père se mit donc en quête d'une pension peu chère où l'on m'enverrait comme externe.

Il connaissait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, où il avait habité, en 92, avant ma naissance, un homme assez singulier, un vieux jacobin, autrefois maître de pension en province. La Révolution l'avait grisé. Il était venu à Paris, laissant derrière lui son gagne-pain, et pour vivre, il s'était établi libraire. Mais les livres ne se remplaçant pas, il avait fallu qu'il reprit son ancien métier.

Grossièrement et fadement poli, assommant les gens de compliments hyperboliques, se répétant ridiculement, accumulant les proverbes, citant toujours une demi-douzaine de bons mots, voilà l'homme dans sa conversation.

Au-dedans une vertu âpre et farouche. Il parlait de la vertu sottement, et il la pratiquait à la manière antique. Il était resté, pour les opinions, les manières et même le costume en 92. On lui reprochait le bonnet rouge, les clubs, mais au péril de sa vie il avait défendu et sauvé quatre chevaliers de Saint-Louis, qui, le lendemain, allaient sans lui, à l'échafaud.

Voilà le maître auquel je fus confié.

Une fois arrivé chez lui, on me fait barbouiller les conjugaisons (car j'écrivais mal et lentement), puis je traduisais du latin. C'est tout ce que je me rappelle de ces commencements.

Mais, entrant pour la première fois en relation avec mes semblables, je me souviens beaucoup mieux de mes condisciples.

Nous étions environ une douzaine dans la classe.

Ce n'est pas sans émotion que je vais parler d'une rencontre qui fut le grand événement de mon adolescence.

C'était vers la fin de l'année 1811; je commençais à me débrouiller dans mon latin; je lisais et me développais en tous sens. Le cœur seul restait vide et triste : je n'avais pas d'ami.

Un matin, j'entre en classe et je trouve un nouveau venu; personne n'était encore arrivé; nous étions seuls. Il fallut bien, malgré soi, faire connaissance, ou du moins s'examiner, et décliner son nom. Celui qui allait prendre dans ma vie une si large place s'appelait Poinsot. Il était un peu plus grand que moi ou du moins beaucoup plus élancé, en habit-veste de toile, gris rayé, sans contenance, et l'air fort polisson. Il riait toujours, ce qui me mettait mal à mon aise; j'ai toujours eu peur des rieurs; mais il riait sans malice, et sa physionomie était dès lors très douce.

Je lui parlai un peu; mais il ne m'écoutait guère et jouait autour de ses mains avec un canif, ce qui m'impatientait passablement.

Voilà notre première entrevue.

Je ne sais trop ce qui suivit, ni comment s'établit notre intimité. Je me souviens seulement qu'elle fut si prompte, qu'on eut dit plutôt une reconnaissance.

Ce qui nous a attiré l'un vers l'autre, avant de savoir combien nous nous ressemblions, ce fut peut-être, de son côté, le plaisir d'entendre des histoires; du mien, celui d'en raconter. J'avais sur lui quelque supériorité d'instruction, et cela devait être. Vivant toujours seul, il avait bien fallu que je me fisse un compagnon de mes livres, et je lui débitais tout ce que j'apprenais, tout ce que je jugeais de mes lectures.

Nous parlions ensemble de l'histoire ancienne; nous admirions les grandes batailles plutôt que les grandes vertus de l'antiquité. Je parlais avec plus de feu qu'il n'appartient à un enfant de treize ans. Avec mon ami je ne craignais pas le ridicule; cela m'attachait beaucoup à lui. Poinsot était né la même année que moi, le 2 juin 1798, rue Culture-Sainte-Catherine, nº 67. On lui donna le nom de Paul, et sa sœur, qui vint bientôt après, fut appelée Virginie.

Le père et la mère de Poinsot étaient de familles de vignerons de Vermenton, village de Bourgogne, près d'Auxerre. Le mari, grand travailleur, infatigable, mais ne sachant ni lire ni écrire, était resté primitif. Poinsot s'il eut vécu, aurait beaucoup ressemblé à son père.

Mme Poinsot, occupée de son commerce, mit son fils en nourrice dans son pays à Sens, il y resta jusqu'à trois ans. Quand il revint il était fort délicat.

Son frère nous racontait que, dans leurs disputes avec les petits garçons des chantiers, il avait souvent le dessous, tandis que lui, plus jeune de deux ou trois ans, courait après et les rossait.

A neuf ans, Poinsot fut envoyé en pension à Corbeil; il y resta jusqu'à onze ans. Ce fut peut-être de cette séparation, de ce premier éloignement de la maison paternelle, que datèrent en lui ces dispositions à la mélancolie, qui le rendaient si intéressant dans sa jeunesse, mais qui peut-être ont altéré son tempérament et abrégé sa vie. A neuf ans, il avait déjà besoin d'aimer quelqu'un et ce qui lui fait honneur, c'est que les deux camarades auxquels il s'attacha ne l'ont jamais oublié.

Tous les matins, j'allais le chercher; il fallait voir avec quelle ardeur je me levais, tout dormeur que j'étais déjà. Je courais presque toujours, et ne manquais guère de le trouver encore endormi dans son antre. Mon homme se réveillait lentement, s'habillait longuement, il fallait ensuite prendre le fameux panier, le remplir de provisions et disputer un peu avec M. Poinsot père, ce qui nous menait à sept heures.

Enfin nous nous mettions en marche.

Poinsot était presque toujours en habit-veste, chapeau rond, quelquefois enfoncé dans de grandes bottes, jambes et cuisses. Avec cela le panier à deux portes qui se levaient sous l'anse, la bouteille dépassant presque toujours un peu.

Moi, j'avais une casquette verte, le plus souvent un petit carrick, et un gros carton sous le bras; fort assuré, quand j'étais avec mon ami, car je n'avais pas alors la crainte bizarre que les passants me trouvassent ridicule.

On s'inquiéta à la maison de me voir devenu si matinal. Mais au lieu de me contraindre, mon père, par une précaution pleine de bonté, nous suivait, ou nous précédait de loin; mais tel était le plaisir de nos entretiens, que nous nous hâtions de passer les rues basses pour ne pas le rencontrer.

Le souvenir de ces promenades sera toujours entre mes plus doux, mes plus délicieux souvenirs. Rien de ce que j'ai éprouvé depuis, n'en a affaibli l'impression. Nous nous sentions si pleins de vie et d'espérance, le ciel était si pur alors, nous nous trouvions si bien ensemble, que nous prolongions des moments de bonheur le plus qu'il nous était possible.

Nous prenions toujours le plus long chemin. Jamais nous n'allions aux Tuileries, parce qu'on n'y entre pas avec un panier; mais nous traversions le Palais-Royal, la rue de Rivoli, ou bien le boulevard et la rue Napoléon, pour nous asseoir aux Champs-Elysées.

Jules MICHELET.

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 1

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est un ustensile de ménage,
Mon deuxième est une partie d'un tout,
Dans mon tout, la ménagère place divers objets.

Envoi de Henri Ipert (Annecy).

Mon premier est une consonne,
Mon deuxième exprime la valeur d'un devoir d'écolier,
Mon troisième indique le temps écoulé depuis la naissance,
Mon tout est un excellent sport.

Mon premier est la femelle du sanglier,
Mon second est élevé,
Mon troisième est une préposition,
Mon tout est un animal carnassier.

Envoi d'Alphonse Annacrim (Ermont).

DEVINETTES

Quel est le comble du zèle pour un chef de gare?

Qu'est-ce qui n'est pas plus gros qu'une noisette et peut remplir une chambre?

Envoi de Jacques Verrier (Les Molières).

LOGOGRIPHE

Sur 5 pieds je suis un immense pays actuellement envahi,
Changez la place de mes lettres et je deviens un animal domestique,
Changez encore la place de mes lettres et je deviens le logis de l'animal précédent.

RÉBUS

ENVOI DE ANDRÉ LAMBERT A PARIS XVII.

CHARADE

Mon premier supporte les voiles.
L'hiver produit mon deuxième.
Douze mois forment mon troisième.
Mon tout fut un célèbre navigateur.

Envoi de Roger Didier (Gérardmer).

GÉOGRAPHIE GASTRONOMIQUE

Quelles sont les villes de France renommées pour les produits suivants : Saucisson, Nougat, Dragées, Pâté d'alouettes, Huîtres, Jambons, Pruneaux, Berlingots?

MÉTAGRAMME

ENTÊTEZ-VOUS !

Avec trois pieds je marche sur la tête.
Changez ma tête et je porte la tête.
Changez ma tête et j'ai perdu la tête.

Envoi de Jules Rambaud (Algérie).

LA CARTE QUI NE PEUT TOMBER

Prenez une vieille bobine de fil et une carte de visite. Posez-la sur la bobine et posez la bobine sur votre bouche, ainsi que l'indique le dessin.

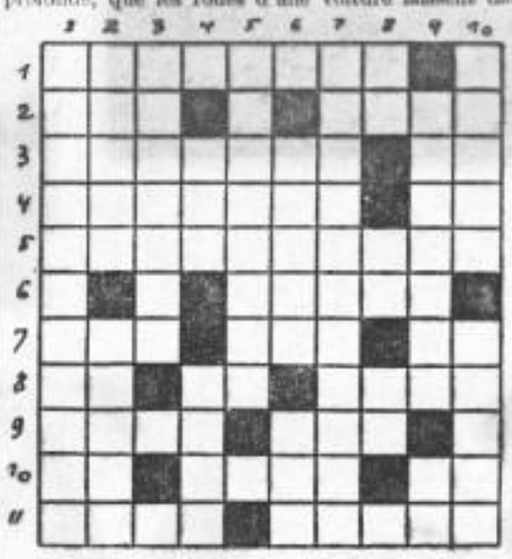
Soufflez par le trou de la bobine. Vous pensez que la carte va tomber? Détrompez-vous, elle se maintiendra sur la bobine.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 1

Horizontalement. — 1. Agilité. — 2. Vieux. Individu. — 3. Tampon qu'on met dans la bouche pour empêcher de crier. Nombre. — 4. Trace profonde, que les roues d'une voiture laissent dans un chemin. Pour contre. — 5. Qui ont obligation à quelqu'un. — 6. Appareils de gymnase. — 7. Fait mourir par la violence. Venue au monde. Adjectif possessif. — 8. Métal précieux. Conjonction. Se servir de. — 9. Ignorance d'une chose. Tente avec audace. — 10. Note. Vêtement. Pronom indéfini. — 11. Crochet. Lieu par où l'on sort.

Verticalement. — 1. Lieu où travaille le savant. — 2. Perdu. Pour mettre les bulletins de vote. — 3. Gémir en travaillant. — 4. Unit. Département. — 5. Redressant. — 6. Grosse pluie de peu de durée. Fleuve de Russie. — 7. Sombres. — 8. Conjonction. Article. Adjectif possessif. — 9. Dureté. Adverbe. — 10. Courroies fixées au mors du cheval. Au centre des cirques.

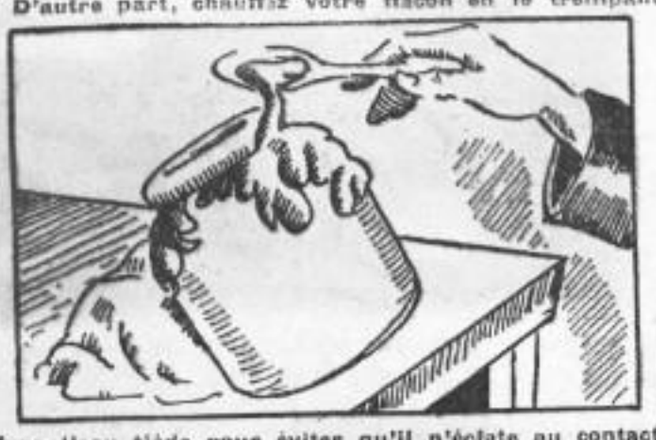


Avis important: *Nous publierons 6 problèmes. Sous peine de nullité, les solutions et les bons de concours doivent être envoyés tous ensemble à la la fin du concours.*

BRICOLONS : Pour imiter le Grès flammé

Procurez-vous des flacons ou bocaux de verre, de préférence choisissez-les avec un orifice assez étroit, bien renflé du haut. Faites fondre dans une casserole des morceaux de cire à cacheter (peu importe la couleur) auxquels vous ajouterez environ 10 % de bougie. La bougie fera adhérer le cire au verre.

D'autre part, chauffez votre flacon en le trempant



dans l'eau tiède pour éviter qu'il n'éclate au contact de la cire chaude.

Versez alors le mélange liquide sur la partie renflée du vase que vous ferez osciller de droite à gauche pour étaler vos coulées. Surtout laissez-les irrégulières.

Quand la cire sera sèche, il ne vous restera plus qu'à supprimer les bavures du col, au canif, et passer une couche de ripolin sur le tout. Un peu de poudre d'or ou d'argent achèvera de donner l'illusion du grès.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 129

Logogriphe. — Voile, Viole.

Devinette géographique. — Pont-l'Evêque, Aix, Charleville, Auch, Saint-Brieuc, Saint-Dizier, Foix.

Les contraires. — Qui trop embrasse mal étreint.

Charades. — K, Feu, Ty, Ere : *Cafetière.* — Do, Mi, Nid, Queue : *Dominique.*

Rébus. — Amitié.

DESSIN SURPRISE

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 129

Horizontalement. — 1. Haleine. Ma. — 2. Agir. Qui. — 3. Bienvenues. — 4. Il. — 5. Tisserands. — 6. Titre. Ta. — 7. Périr. Sang. — 8. Onéreuse. — 9. Espère.

Verticalement. — 1. Habit. Pie. — 2. Agilité. — 3. Lie. Sirop. — 4. Ernestine. — 5. Errer. — 6. Nièvre. Ré. — 7. Se. — 8. Quintaux. — 9. Mule Dans. — 10. Alsée. Gel.

LE COURRIER DE JANOT

Jean Lejarre, **La Selle-en-Hermois** : Je suis content que *Pat'Soum* te plaise bien, **mais nous ne** pouvons pas le donner dans toute la page. — *Colette Haussteuch*, Verneuil : Je suis content que nos récits instructifs te plaisent autant que nos histoires illustrées. — *Paul Prieur*, **Paris** : Sois tranquille, nous nous efforcerons toujours à ce que *Mon Camarade* ne ressemble pas trop aux journaux d'enfants « bêtes », que tu n'achètes pas à cause de cela; mais si nos lecteurs nous le demandent, nous serons tout de même obligés de faire quelques changements à notre présentation. — *François Lurcat*, Paris : Merci de tes jolies histoires. Je les ai transmises. — *Suzanne Maliniak*, Paris : Content des compliments que tu fais sur notre journal et, en particulier, sur l'Homme des Gouffres. Je les transmets à M. Duchâteau. — *Henri Betant*, **Paris (20e)** : Je pense que tu as dû recevoir les timbres que tu nous demandais et que nous avons été contents de t'envoyer. — *Jacques Berrier*, **Limours** : Merci de tes charades. — *André Rosenthal*, Vincennes : Je te félicite d'avoir participé avec tes amis du Club Bara à rassembler des crayons et des cahiers pour les petits Espagnols. Nous les rassemblons centralement; c'est pourquoi nous n'avons pu insérer ton appel pour Vincennes seulement.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : **2 fr.** — 3 mois (13 nos) : **5 fr.**

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an..	20 fr.	6 mois..	10.50
	Belgique : 1 an..	30 fr.	6 mois..	15 fr.
	Etranger : 1 an..	40 fr.	6 mois..	20 fr.

Mon Camarade 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

L'ORNITHORYNQUE

QUEL drôle de nom! et une drôle de bête...

L'ornithorynque—appelé aussi *platipus*, pieds plats — est un animal de 50 centimètres de long, couvert d'une fourrure brune. Sa queue, aplatie, rappelant celle du castor, longue de 10 à 15 centimètres, est ornée d'un poil rare et dru. Il a quatre pattes munies de griffes solides grâce auxquelles il creuse dans les berges des rivières un terrier qui peut atteindre 9 mètres de profondeur; les pattes de derrière du mâle ont un sixième doigt ou plutôt un éperon comme chez le coq. Le très étroit canal qui le traverse (seul un cheveu humain peut y passer) aboutit à une poche à venin, et les blessures que fait l'ornithorynque avec cet éperon sont dangereuses. Son ossature rappelle celle des oiseaux... et il a un large bec de canard sans dents, mais avec des saillies osseuses; bec de teinte rosâtre, pourvu de deux petites narines; depuis qu'on a pu capturer des ornithorynques, on sait que ce bec, quand l'animal est vivant, n'est pas dur comme pourraient le faire supposer les spécimens desséchés des muséums, il est au contraire aussi élastique que du caoutchouc et très sensible.

L'ornithorynque a des oreilles qui ne dépassent pas hors de la tête, et deux petits yeux rapprochés; on pense que sous l'eau, où ses yeux et ses oreilles sont fermés, l'animal est guidé par ce bec si fin, si nerveux. Tout cela est déjà bien surprenant. Mais sachez encore que la femelle de l'ornithorynque pond des œufs, et que, sa couvée éclose, elle allaite ses petits... bien que n'ayant pas de mamelles : les glandes mammaires secrètent du lait qui traverse la peau comme de la sueur, et les petits, dépourvus de lèvres savent téter sans tétine... tant leur bec est habile.

Vraiment l'ornithorynque est un animal extraordinaire! Est-ce un mammifère? Est-ce un oiseau? Est-ce un reptile? Chose curieuse : il n'a pas le sang chaud. Tous les oiseaux ont le sang très chaud, même la mouette sans cesse éclaboussée par les vagues; même le pingouin qui se promène sur la glace sans pouvoir voler. Toutes les bêtes à quatre pattes ont le sang chaud comme nous; la température du renard polaire est même de 5 à 6 degrés plus élevée que la nôtre. Quant aux reptiles, ce sont des animaux à sang froid, ou plus exactement dont la température est très basse et *varie constamment* avec le milieu dans lequel ils se trouvent. Expliquez maintenant le cas de l'ornithorynque : habitant des pays chauds, il a le sang presque aussi froid que celui des reptiles, par contre sa température reste constante...

Est-il étonnant que les savants du monde entier se soient, pendant quatre-vingt-quinze ans, disputés à propos de l'ornithorynque?

L'animal est assez rare; on ne le trouve que dans des pays lointains : Australie, Tasmanie, Nouvelle-Guinée. C'est en 1797 que la peau du premier spécimen capturé parvint en Angleterre; un savant, le Dr Shaw, en fit la description. Mais d'autres savants crurent à une supercherie. Et l'on se battit à coups de rapports aux Académies pour savoir comment classer l'animal. C'est alors qu'on découvrit un parent de l'ornithorynque, bien curieux aussi, l'*Echidné*, dont le corps est couvert de piquants comme le porc-épic; lui aussi a des pattes munies de griffes, mais de griffes si fortes qu'il peut s'enfoncer dans la terre avec une rapidité surprenante : il disparaît sous nos yeux; au lieu de bec il a une mince trompe sans dents, et une langue, longue, visqueuse qu'il projette pour attaquer les fourmis. Devant ces deux animaux on pensa créer une classe spéciale car ils étaient bien intermédiaires entre les mammifères et les reptiles. Puis la question principale devint celle-ci : comment « fonctionnent » ces animaux, plus précisément comment se reproduisent-ils? Un auteur français, le Révérend Père Lesson écrivit « que ces créatures étaient placées par Dieu en travers du chemin de la méthode scientifique pour démontrer son peu de valeur ». C'est en 1824 qu'on découvre des glandes secrétant du lait, mais à quoi peuvent-elles bien servir puisqu'on venait de se rendre compte (et encore certains ne voulaient-ils pas l'admettre) que l'animal pondait des œufs. En 1829, on croit avoir mis la main sur des œufs d'ornithorynque : ce sont des tortues qui en sortent! En 1832 Bennet part en Australie à la recherche de l'ornithorynque. Attraper un de ces animaux n'est pas une tâche facile : il faut s'enfoncer en pleine forêt, dans des régions marécageuses, surveiller pendant des heures un étang; tout à coup une ombre glisse entre deux eaux, un bec plat fouille la vase... Mais les deux petits yeux noirs, des yeux de rat, ont aperçu l'indiscret; l'animal, d'un brusque coup de queue, tourne sur lui-même et s'enfonce pour gagner son repaire... Bennet put mettre à jour des douzaines de terriers à nichée; ce sont de vrais travaux d'art : les galeries souterraines sont voûtées, les parois en sont lisses, le sol est soigneusement aplani. Il y trouva de petits ornithorynques à tous les stades de leur développement. Mais pas trace d'œufs! C'est seulement en 1884 que Haache découvrit un œuf d'échidné: son émotion fut si forte qu'il cassa l'œuf entre ses doigts! Enfin, en 1892, la question est résolue : tous ces animaux, l'ornithorynque et les deux types d'échidnés, pondent des œufs; ils ont sous le ventre une poche pour recevoir les œufs, mais l'ornithorynque a sa poche trop petite et va couver les œufs dans une sorte de nid. Il pond deux œufs à la fois; chaque œuf, trois fois moins gros qu'un œuf de poule, est enfermé dans une coquille blanche, forte et flexible.

Un naturaliste de Melbourne, Robert Eadie, découvrit récemment le repaire d'un de ces animaux et resta huit jours au bord de l'eau pour surprendre sa sortie. Enfin celui-ci apparut, mais son flair qui est très développé lui permit de se rendre compte du voisinage de l'homme, et il plongea aussitôt; puis l'homme ne bougeant pas, il fit de nouveau émerger son large bec et ses petits yeux; la curiosité n'est pas toujours un défaut, mais elle est toujours dangereuse, et notre ornithorynque s'approchant trop près de son visiteur fut saisi par lui et emporté dans sa villa; on lui donna pour résidence la piscine au milieu du jardin; et il fut choyé de mille manières. M. Eadie espérait que l'animal, baptisé *Splash* (« Splash », c'est le bruit de son coup de queue quand il plonge), pourrait vivre quelques semaines, et qu'il aurait le loisir de l'observer. Mais des mois passèrent : le pensionnaire était toujours en vie. Quand vinrent les froids, on installa Splash à l'intérieur de la villa dans une baignoire près d'un feu; plus tard, il regagna son nid bien garni d'herbes, de mousse... et d'une boule d'eau chaude. Et Splash s'acclimata si bien qu'il put supporter un autre hiver dans la piscine du jardin. Splash est devenu un vrai compagnon pour son maître. Celui-ci le siffle comme un chien, et Splash sort aussitôt de l'eau, prêt à jouer : il s'accroche à un bâton qu'on lui tend, s'y suspend, se balance et plonge. Il est très gourmand, mange chaque jour près d'une livre de vers et deux œufs. Après chaque repas il fait sa toilette aussi minutieusement qu'un chat; on a peine à croire combien souple est cet animal disgracieux; mais toutes ses jointures sont agencées comme des roulements à billes!

Remercions M. Eadie d'avoir su le premier apprivoiser un ornithorynque. Il a rendu un grand service à la Science... Et nous espérons bien qu'il nous réservera un enfant de la première couvée!

BOUR.

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : **10 francs.** Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 Nos, franco : **15 francs.**

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco **12 fr.**
Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.**
Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.**
Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

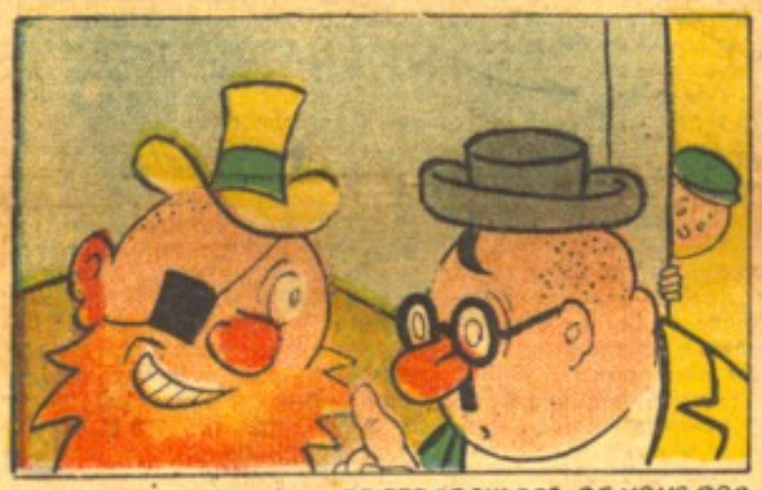
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.598.

TOTO ET TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK-STRONG, ARRIVÉ DANS LA CITÉ INTERDITE, S'EST FAIT PASSER POUR LE CRIMINEL MOERDER. PRIS PAR LES NÉGRES REVOLTÉS, IL VA ÊTRE PENDU...

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA



"JE ME FAIS FORT, MON CHER OTTO SCHLASS, DE VOUS PROCURER LES PLANS DU BIGOPHONE SUBMERSIBLE POUR SCAPHANDRIERS, INVENTÉ PAR LE PROFESSEUR HUMERUS"

CES PAROLES DU SINISTRE BANDIT GROSSAC AVAIENT ÉTÉ ENTENDUES PAR NOTRE AMI L'ASTUCIEUX BÉGONIA. QUAND LE LOUCHE INDIVIDU

EUT QUITTÉ GROSSAC, BÉGONIA L'ABORDA BIEN AIMABLEMENT "BONJOUR Mr OTTO SCHLASS, Mr GROSSAC MON MAITRE M'A ENVOYÉ VERS VOUS POUR

VOUS CONDUIRE VERS LA DEMEURE DE L'INVENTEUR HUMERUS. AVANT UNE HEURE VOUS AUREZ EN POCHE LES PLANS DU BIGOPHONE SUBMERSIBLE".

TANDIS QUE LE CRÉDULE OTTO SCHLASS SUIT BÉGONIA, HUMERUS ACHÈVE DE METTRE AU POINT SON MAILLET-AUTOMATIQUE-POUR-ASSOMMER-CURIEUX-ET-VOLEURS.

BÉGONIA, AU COURANT DES TRAVAUX DU PROFESSEUR N'IGNORAIT PAS QU'HUMERUS PLAÇAIT LE MATIN MÊME LE MAILLET AU DESSUS DE LA PORTE DU SALON

"PASSEZ DEVANT Mr OTTO SCHLASS, DIT BÉGONIA TOUJOURS POLI. OTTO, OUVRE EN TOUTE CONFIANCE LA PORTE DU SALON ET LE MAILLET AUTOMATIQUE

ENVOIE OTTO COMPLETEMENT SCHLASS AU PAYS DES 36 CHANDELLES. "L'EXPÉRIENCE À PARFAITEMENT RÉUSSI !" S'ÉCRIE LE PROFESSEUR HUMERUS RAVI

BÉGONIA ENFERME L'INDISCRET OTTO SCHLASS DANS LA CAVE AUX POMMES DE TERRE OÙ LE MALHEUREUX MÉDITE LONGUEMENT SUR LES BIGOPHONES SUBMERSIBLES

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

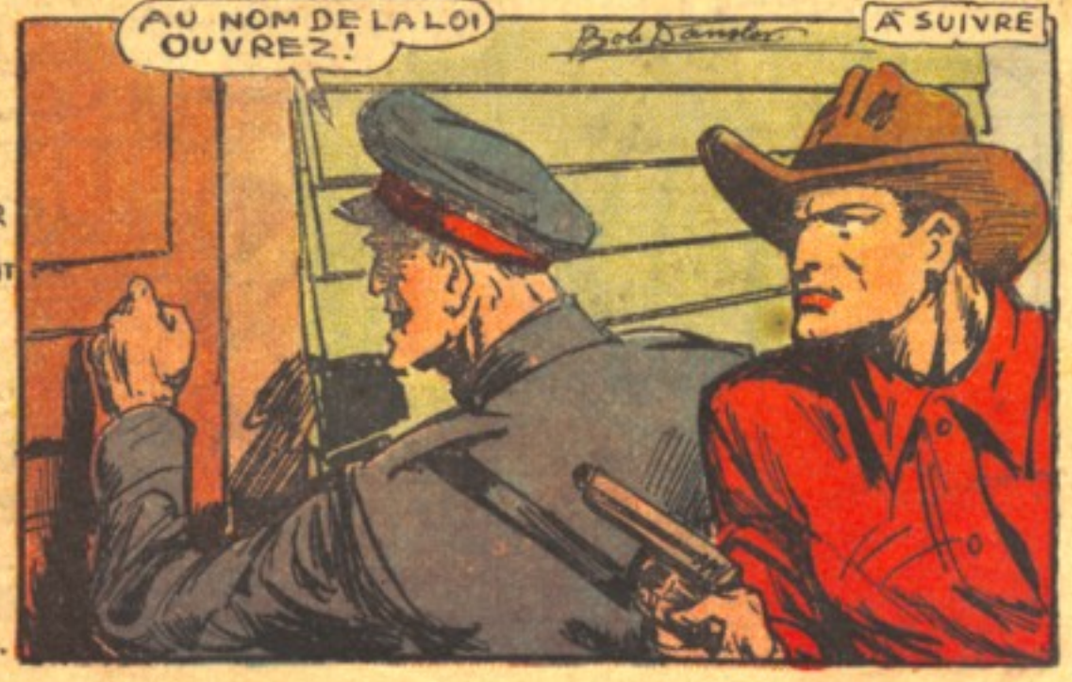
N° 131. JEUDI 2 JUIN 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS VIENNENT D'ENLEVER LE PETIT BOB, JEUNE GARÇON AMI DE JIM, CE DERNIER CHERCHE LA TRACE DE L'AUTOMOBILE QUI A ENLEVÉ L'ENFANT.

CEPENDANT LE PETIT BOB QUI AVAIT ÉTÉ CONFIÉ À BILL LE ROUGE ET À SON IRASCIBLE ÉPOUSE SUBISSAIT SANS MURMURER LES SÉVICES QUE LUI IMPOSAIENT LES DEUX BRUTES! IL ESPÉRAIT EN UN ILLUSOIRE MOMENT D'INATTENTION DE SES BOURREAUX AFIN DE S'ÉVADER MAIS CEUX-CI FAISAIENT BONNE GARDE!..

LE LENDEMAIN LES SWANSON RECEVAIENT UNE LETTRE LEUR INDIQUANT QUE S'ILS VEULENT REVOIR LE PETIT BOB IL DEVRAIENT SE RENDRE LE LUNDI SUIVANT AU "CAÑON DU DIABLE" EN ARIZONA, PORTEURS D'UNE SOMME DE 10000 DOLLARS EN ÉCHANGE DE LAQUELLE ON LEUR REMETTRAIT LE PETIT GARÇON!

JIM A DONC CONDUIT MONSIEUR ET MADAME SWANSON, BIEN ARMÉS AU PIED DE L'ARBRE TRUQUÉ ET IL LEUR EXPLIQUA LE FONCTIONNEMENT DE LA TRAPPE MOBILE AFIN QU'ILS NE SOIENT PAS SURPRIS. PUIS AVEC SON AMI WILLY IL S'EST RENDU À LA FERME À LA PORTE DE LAQUELLE LE POLICIER FRAPPE AVEC AUTORITÉ...



LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge KOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Popesco, lieutenant de la marine de l'Etat d'Eldorado a été injustement condamné au bagne. Ses fils Juan et Pedro (14 et 16 ans), reçoivent la visite d'Hernando, un ami politique de leur père, poursuivi par la police. Pedro assomme le visiteur.*

Chapitre VII. — La police d'Eldorado

Le policier demeura un instant stupide. Il s'attendait assurément à bien des choses en pénétrant en cet endroit, mais certainement pas à y trouver un gamin en train de terrasser un homme.

— Eh bien, fit-il à la fin, que se passe-t-il donc? Je suis l'inspecteur Cabrone, de la Police d'État. Répondez à mes questions.

D'autres policiers s'étaient joints au premier et s'encadraient avec lui dans le rectangle de la porte... Pedro haussa les épaules.

— Est-ce à moi de vous le dire? répondit-il. Vous en savez sûrement plus long que n'importe qui...

Il désigna, d'un geste du menton, Hernando qui gisait inanimé.

— Un voleur, je suppose... Sans doute êtiez-vous à sa poursuite?

Les policiers, maintenant, étaient entrés dans la pièce. L'un d'eux avait retourné Hernando et avait apprécié, en connaisseur :

— Du beau travail. Il en a au moins pour deux heures à ne plus penser à rien...

L'inspecteur interrogeait Pedro.

Mais l'inspecteur-chef Cabrone, ayant rassemblé ses idées, interrogeait à nouveau Pedro.

— Dis-moi ce qui s'est passé, exactement...

— Mais cela ne se devine-t-il pas? répondit le jeune garçon. En arrivant ici, j'ai vu cet individu que je ne connaissais pas. Il a eu un geste de menace, juste comme vous frappiez à la porte en criant : « Police! » Alors j'ai pensé que c'était un malfaiteur que vous poursuiviez et je n'ai pas hésité. Une potiche se trouvait à portée de ma main et, ma foi... Ai-je eu tort?...

Le policier Cabrone se grattait la tête.

Puis, l'inspecteur-chef se mit en devoir de fouiller l'homme, ce qu'il fit avec minutie, aidé par ses acolytes. Pedro profita de leur inattention et se glissa hors de la pièce...

***

Le commissaire Botifarro ne tarda pas à arriver. Il paraissait furieux et, tout de suite, il tança ses gens :

— Vous n'êtes donc pas capables d'accomplir seul votre besogne?

Le brigadier Cabrone tenta de fournir une explication :

— Mais, chef, ce n'est pas du tout ce qu'on a prévu, et j'ai pensé...

— Suffit!

Il désignait le corps étendu.

— L'identité de cet homme?

— Ça, c'est bien ce qu'on nous a dit. Nous avons trouvé ses papiers. Mais pour le reste...

— Quel reste?

— Ben... Tout.

— Allez! Expliquez-vous. J'écoute...

— On dirait que les gosses et cet homme ne sont pas d'accord... On devait les prendre en train de conspirer, pas? Et voilà qu'on tombe sur une bataille, que les gosses nous racontent qu'ils ne connaissent pas le type ni d'Ève ni d'Adam, qu'ils l'ont pris pour un voleur et qu'ils ont pensé nous rendre service en l'assommant...

— Et c'est pour cela que vous m'avez dérangé?

— Dame, monsieur le commissaire...

— Vous ne me l'auriez pas aussi bien raconté en revenant?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais!... Et cette perquisition, où en est-elle?

— Ah! Il faut quand même?...

— Allons, dépêchez-vous! Fouillez-moi la maison des caves au grenier.

— Bien, bien, monsieur le commissaire.

Cabrone partit, entraînant ses sbires qu'on entendit dès lors remuer les meubles, claquer les portes et marcher à grands pas dans toutes les pièces de la demeure... Le commissaire, qui avait mis dans sa poche tous les papiers et tous les objets retirés des vêtements de Hernando, fit alors face à Juan :

— C'est toi, l'interrogea-t-il, qui a mis cet individu dans cet état?

— Non, m'sieur. C'est mon frère...

— Ton frère? Où est-il?

— Il est par là, je suppose...

Et il l'appela :

— Pedro! Pedro!

— Voilà, j'arrive...

Il arriva en effet, la bouche pleine, venant de la cuisine.

— J'avais faim, expliqua-t-il. Moi, les émotions, ça me creuse...

— C'est bon, fit le commissaire. Raconte-moi plutôt ce que tu as vu et fait...

Pedro s'exécuta de fort bonne grâce, mettant même une certaine coquetterie à préciser les détails. Plusieurs pièges lui furent tendus, ainsi qu'à Juan. Mais tous deux surent les déjouer. Ils ne se coupèrent pas et sortirent vainqueurs de ce petit combat de dialectique... Il y eut pourtant un moment où Juan trembla. Ce fut lorsque le commissaire demanda s'il n'y avait personne autre qu'eux deux dans la maison...

— Si, si, répondit Pedro. Il y a notre gouvernante...

— Appelez-la...

Elle vint, et elle fut aussi « *mise au gril* » sans pitié. Dès ses premières réponses, du reste, Juan se sentit rassuré, et il admira la présence d'esprit de Pedro, qui n'était allé à la cuisine, évidemment, que pour dicter à la brave femme les réponses qu'elle devait faire... Tout se passa donc pour le mieux et le commissaire dut s'en aller bredouille après avoir crié à ses agents, du couloir :

— Prenez votre temps, mais ne laissez pas un coin sans y passer deux fois. Vous me rendrez compte au bureau... Quant à l'endormi, vous n'aurez qu'à attendre son réveil pour l'emmener.

Les deux gamins se trouvèrent donc seuls dans la pièce où gisait l'homme.

— Tout de même, dit Pedro en le regardant, je me demande si je n'y suis pas allé un peu fort!

— Ma foi, fit à cet instant-là Hernando « l'endormi » en s'asseyant, je crois bien que si. N'importe. A la guerre comme à la guerre, et vous avez fait la seule chose qui était à faire. Il faut que je vous félicite. Vous êtes de braves gars...

Hernando tendait la main, Pedro la prit en s'excusant :

— Vous comprenez, je me suis dit : Ou cet homme là est un provocateur, et alors pas de pitié; ou il est réellement ce qu'il dit et nous n'avons qu'un moyen de nous en tirer et de le tirer lui-même d'affaire, c'est de faire croire que nous sommes ennemis plutôt qu'amis...

— C'est bien comme cela que je l'avais compris, articula le républicain... J'ai retrouvé mes esprits depuis un assez long moment, et j'ai suivi votre interrogatoire sans en perdre une syllabe bien que ma pauvre tête me fasse horriblement mal...

— Voulez-vous un peu d'eau? proposa Juan.

— Ah! non! fit Pedro. Pas de blagues!...

Devant l'ahurissement de l'homme et de son frère, il expliqua bien vite :

— Il n'y a pas de temps à perdre, Hernando, si vous voulez éviter la prison...

Il prêta l'oreille aux bruits qui venaient d'en haut. Puis :

— Les policiers n'en ont plus pour bien longtemps. Donc, il faut faire vite... Comme ils n'ont pas pris la précaution de laisser un factionnaire à la porte, vous allez tout simplement filer à l'anglaise. Nous, n'est-ce pas, nous ne sommes pas chargés de vous garder. Nous allons aller casser la croûte à la cuisine, et nous n'aurons rien vu ni entendu...

Ce disant, Pedro avait aidé l'homme à se dresser sur ses pieds. Maintenant, il le poussait dans le couloir.

— Prenez seulement garde au bruit de vos pas, dans la cour. Pour le reste, la nuit vous protège. Il fait noir comme dans un four...

Hernando leur serra encore les mains à tous deux :

— Votre père peut être fier de vous, leur dit-il. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui feraient plus et mieux...

La seconde d'après, s'étant doucement glissé hors de la demeure, Hernando disparut dans la nuit. En haut, on entendait toujours le fracas des policiers culbutant les armoires et les commodes.

— Allons, dit Pedro, filons à table. Et que ces messieurs nous retrouvent avec de bonnes têtes de parfaits innocents...

Les choses se passèrent infiniment mieux qu'on ne pouvait l'espérer. En descendant, les policiers négligèrent de donner un coup d'œil dans la pièce où devait rêver « l'endormi ». Ils vinrent directement à la cuisine et, sans y être le moins du monde invités, se mirent à faire un sort à la bouteille de vin qui se trouvait sur la table. Cela les mit en joie et ils devinrent goguenards :

— Evidemment, votre père n'était pas assez bête pour conserver des documents compromettants à son domicile. Nous n'avons rien découvert. Et cependant...

Ils rirent à ventre déboutonné.

— ...Et cependant, vous verrez un peu comment on l'a retournée, votre maison! Un vrai travail de sangliers!

Ce fut à cet instant-là que Pedro bondit vers le couloir, criant :

— Sapristi! L'homme qui fiche le camp!...

Les argousins se précipitèrent, affolés.

— Où? Par où?...

— Il a traversé la cour comme un trait, poursuivit Pedro. Courez! Courez vite!...

Ils coururent et, au bout d'un quart d'heure, revinrent bredouilles.

— Pourquoi as-tu fait ça? demanda Juan à son aîné.

— Mais, mon vieux, tout simplement pour nous rendre plus insoupçonnables encore. Du moment qu'ils croient que l'homme s'est sauvé pendant que nous étions tous à la cuisine, c'est bien mieux. D'abord, ils ne peuvent pas nous reprocher d'être les complices de sa fuite. Ensuite, en donnant l'alerte, je me suis posé en bon et loyal serviteur de la police...

Décidément, Pedro savait ce qu'il faisait...

***

La nuit était encore noire, lorsque les deux frères qui s'étaient vêtus de guenilles, arrivèrent aux abords de la forteresse où l'on incarcérait les prisonniers politiques... Ils connaissaient les lieux, tout au moins par un certain côté. En d'autres temps, en effet, ils étaient souvent venus jouer dans le parc qui flanquait la villa du gouverneur, et ils savaient que ce parc donnait sur un large fossé rempli d'eau et que, de l'autre côté de cette eau, presque à niveau, s'ouvraient les lucarnes des cellules. Peut-être leur père était-il là, et peut-être pourraient-ils, avec un peu d'audace, communiquer avec lui. Projet insensé...

Ils le mirent à exécution néanmoins, s'introduisirent sans encombre dans le parc, franchirent plusieurs taillis ou plates-bandes, et, tout à coup...

— Attention! cria Pedro...

Mais il était trop tard. Une masse sombre, surgie on ne sait d'où, venait de frapper Juan en pleine poitrine et de le culbuter au sol comme un sac de chiffons...

(A suivre.)

La lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Je vais continuer de vous raconter les aventures qui me sont arrivées l'an dernier avec mon petit camarade Julot, la fois qu'on s'était sauvés de chez nous pour arriver au centre de l'Afrique en passant par la forêt de Chantilly. Donc on était un peu perdus dans la forêt de Chantilly, et tout au début de la matinée on était arrivés au pied d'un tout petit et très joli petit château fort, au bout d'un étang, un château qui s'appelait le château de la Reine Blanche, comme je l'ai appris plus tard.

Voilà donc mon Julot, qui avait toujours la tête tournée par les exploits de Dick Blagfort au XLIIIe siècle, qu'il lit toutes les semaines dans le journal Hip, Hip, Hip illustré, qui se met à tourner autour du petit château fort avec des airs d'Indien Sioux sur la piste des chevelures. Il marchait à quatre pattes comme un tigre qui va sauter sur sa proie. Moi j'étais resté au bord de l'étang et je m'inquiétais de ne pas le voir revenir de derrière le château, quand il est sorti de son coin. Il s'était mis sur la tête une vieille marmite qu'il avait dû trouver sur un tas d'ordures, il tenait à la main une épée en bois, il avait enlevé sa chemise et il bombait la poitrine pour faire croire qu'il était un athlète.

— Tu vois, me dit-il d'une aussi grosse voix qu'il pouvait, j'ai pris l'uniforme de Dick Blagfort, qui est général du 18e régiment de plongeurs à cheval aériens, phosphoriques et ininflammables...

— Tu veux dire phosphoriques et inflammables, comme les allumettes.

— Non, je dis bien phosphoriques et ininflammables, comme les plongeurs à cheval aériens des histoires de Dick Blagfort. On voit bien que tu ne lis pas le petit Hip, Hip, Hip illustré...

En me disant cela il me regardait par-dessus son épaule, en faisant la lippe d'un air tout ce qu'il y a de dédaigneux. Moi j'ai pas voulu avoir l'air d'un idiot et j'ai déclaré qu'il ressemblait tout à fait à un capitaine de plongeurs de chevaux aériens dans du phosphore à la salade, et bien que je me sois un peu trompé en répétant ses titres, Julot a eu l'air tout fier. Il a continué :

— Oui, maintenant que j'ai mon uniforme, je vais pouvoir aller délivrer la fiancée de Dick Blagfort, la princesse milliardaire aux grands yeux et aux belles jambes, la ravissante Daisy Prisunik. Elle est prisonnière de l'empereur de Saturne qui la fait garder par des asticots géants, mais je suis sûr d'avoir la victoire grâce à mon épée aérodynamique électrique radioscopique.

En disant cela il se mit à brandir son épée de bois et me dit fièrement : « En avant mes soldats! Je sais, glorieuse armée de plongeurs aériens ininflammables et phosphoriques, que vous ne reculerez pas plus que votre chef. »

Moi j'avais l'air un peu idiot. Quand on joue à quelque chose, pour faire une armée il faut être au moins deux, et j'étais tout seul. Et Julot n'avait pas l'air du tout de jouer, il était très sérieux. Il se croyait sûrement Julot Blagfort et il avait l'air tout prêt à prendre le château d'assaut. Là-dessus il se met à courir, et moi pour n'avoir pas l'air empoté, je lui cours par derrière.

Derrière la tour il y avait une petite porte. Une petite porte ferrée avec des barreaux en fer. Des barreaux en fer qui étaient sûrement assez rapprochés pour empêcher une grande personne de passer, mais un petit garçon comme Julot et moi, ce n'était pas si sûr. En tout cas voilà Julot qui passe d'abord la tête entre les barreaux (elle passait tout juste) et puis la poitrine... Mais plus bas les difficultés ont commencé. Parce que Julot, y a pas à dire, il se porte plutôt bien et il a pas seulement un petit ventre, mais aussi un gros derrière. Il avait eu beau se tortiller il était coincé, il ne pouvait plus avancer. Il tirait, il poussait, ça n'y faisait rien. Et puis j'ai entendu un petit bruit. C'était le pantalon de Julot qui avait un bel accroc, mais lui, Julot, il était de l'autre côté des barreaux.

— Hé! tu as vu, dit Julot tout fier (pourtant une minute avant il était tout prêt à pleurer), comment je les ai pliés à la force de mes bras musclés, ces barreaux de fer. Ils n'ont pas plus résisté devant la puissance prodigieuse de mes biceps que des brins de paille.

Moi je trouvais qu'ils étaient drôlement pliés ses biceps. Mais comme on les voyait pas ses biceps (c'était seulement le pantalon qui était déchiré, pas le caleçon), j'ai pas voulu faire de plaisanteries.

Moi j'ai passé beaucoup plus facilement que Julot, parce que je suis moins gros, ce qui n'a pas empêché le capitaine des plongeurs aériens de dire que j'avais bien de la chance qu'il ait pu plier les barreaux pour me permettre de passer.

Derrière la grille il y avait un escalier en colimaçon qui descendait dans le noir.

Julot y est passé le premier.

Moi je le suivais par derrière, sûr et certain qu'il allait encore nous arriver une nouvelle catastrophe.

— Courage, Daisy Prisunik, cria Julot, ton cher Blagfort vient te délivrer.

Je vous raconterai la suite dans un autre numéro de Mon Camarade.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis
de *Mon Camarade*,

51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

LE COIN DES FILLETTES

LES PETITS CHAPEAUX

Sur cette forme très à la mode vous ferez éclater un ruban de gros grain raide et de couleur vive, opposée (jaune sur brun ou clair sur foncé, bleu clair sur marine). Pliez seulement votre ruban en deux comme l'indique le croquis 1, posez un petit lien formé d'un bout de ruban plié, mais surtout laissez bien le noeud plat, ne froncez pas. Faites une légère incision au bord de la calotte et de la passe par où vous logerez le bout qui remonte sur la calotte pointue. Fixez ainsi que la bride qui passera derrière la tête, mesurez-donc avant de couper. La bride est aussi en ruban.

1

TRANSFORMEZ VOUS-MÊME VOS CHAPEAUX

Voici les beaux jours, vous aimeriez bien être belle, c'est un désir qui s'aiguise toujours avec le soleil. Mais vous avez un chapeau de l'année dernière et, de plus, vieux. Et bien rajeunissez-le, vous serez tellement heureuse qu'un chapeau neuf vous aurait fait moins plaisir.

2

Il y a mille manières; vous n'aurez qu'à choisir parmi nos petits conseils.

Aujourd'hui mettez deux gros pompons sur ce petit chapeau que vous porterez aussi en arrière et de côté au lieu de droit et en avant sur le front comme vous faisiez. Les pompons : Ces boules servent un peu partout, voici comment vous les faites : Prenez deux cartons ronds percés d'un trou au centre et réunissez-les en les recouvrant d'un point très serré comme l'indique la figure 1. Une fois bien recouverts, on fait entrer la pointe du ciseau entre les deux cartons et on coupe le bord extérieur des fils. On écarte les deux cartons et on noue le milieu des fils entre avec un fil assez long qui servira à fixer la boule une fois le carton coupé et enlevé.

2

Les Conseils de tante Camille.

Taches : Encre, rouille. — *Imbibez d'eau la partie tachée, frottez avec du sel d'oseille ou trempez la tache dans une solution d'eau et d'acide oxalique, puis rincez à plusieurs eaux. Vous avez, petites amies, pour remédier au mauvais effet de ces taches de rouille que l'on découvre sur des mouchoirs ou des objets neufs, une poudre toute prête chez les marchands de couleurs que l'on emploie comme je vous ai dit.*

Pour les **taches de vin**, *vous connaissez le procédé, qui consiste à plonger la partie tachée dans du lait bouillant pendant qu'il est sur le feu. Laissez un peu, mais la tache disparaît presque de suite.*

DICTIONNAIRE DE TRICOT

FOND DE DENTELLE à losanges (15). — Pourra vous servir pour faire un devant, un empiècement coupant des fonds unis ou de côtes simples.

1er *rang* : 3 mailles à l'endroit, * 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 1 maille à l'endroit, 1 jeté, 1 surjet, soit : prendre une maille sans la tricoter, tricoter la maille qui vient ensuite, rabattre la maille non tricotée sur cette dernière boucle obtenue; 3 mailles à l'endroit en suivant, reprendre à *. — 2e *rang* : à l'envers. — 3e *rang* : 2 mailles à l'endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit*, 1 jeté, 3 mailles à l'endroit; 1 jeté, 1 surjet, 1 maille à l'endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, etc. — 4e *rang* : à l'envers, — 5e *rang* : 1 maille à l'endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, * 5 mailles à l'endroit, 1 jeté, 1 maille à l'endroit sans la tricoter; tricotez ensemble à l'endroit les 2 mailles suivantes; rabattre la boucle non tricotée sur la maille obtenue, 1 jeté, etc. *. — 6e *rang* : à l'envers. — 7e *rang* : 3 mailles à l'endroit, 1 jeté, * 1 surjet, 1 maille à l'endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 3 mailles à l'endroit, 1 jeté, etc., *. — 8e *rang* : à l'envers. — 9e *rang* : 4 mailles à l'endroit, * 1 jeté, 1 maille sans la tricoter, 2 mailles ensemble à l'endroit; rabattre la maille non tricotée sur la boucle obtenue, 1 jeté, 5 mailles à l'endroit*, etc. — 10e *rang* : à l'envers. — 11e *rang* : 2 mailles à l'endroit, etc., comme 3e rang. — 12e *rang* : à l'envers comme tous les rangs pairs. — 13e, comme 5e, etc., et recommencez.

POINT DE NATTE au tricot (16). — Il faut 14 mailles pour 1 motif, plus 5 mailles pour le début et 6 mailles pour la fin.

1er *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, 4 mailles envers, * 1 maille endroit, 4 mailles envers, 5 mailles endroit, 4 mailles envers, reprendre depuis * et répéter indéfiniment, pour terminer 1 maille endroit, 4 mailles envers, dernière maille à l'endroit. — *Du 2e au 8e rang* : lever 1 maille à l'endroit, puis travailler à l'endroit sur l'endroit et à l'envers sur l'envers, dernière maille à l'endroit. — 9e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, 4 mailles à l'envers, * 1 maille endroit, 4 mailles envers. Puis prendre sur une aiguille auxiliaire les 4 premières mailles de la prochaine raie de 5 mailles endroit par derrière et tricoter d'abord la 5e maille endroit. Prendre alors les 3 dernières mailles de l'aiguille auxiliaire sur l'aiguille gauche, poser la 1re maille avec l'aiguille auxiliaire en avant, tricoter derrière les 3 mailles de l'aiguille gauche à l'envers et ensuite la maille de l'aiguille auxiliaire à l'endroit. Puis 4 mailles envers et répéter depuis *, terminer avec 1 maille endroit, 4 mailles envers, la dernière maille à l'endroit. — *Du 10e au 14e rang* : comme le 2e rang. — 15e *rang* : comme le 9e rang mais en tricotant les 5 mailles croisées à l'endroit. Répétez continuellement du 2e au 15e rang.

POUR RIRE UN PEU

Jeannette est au pain sec, car elle a menti et on l'a privée de confiture. Elle mange tristement son pain dans le jardin et voici qu'une abeille effrontée vient s'y poser. « Oh! s'écrie Jeannette toute joyeuse, elle va peut-être me mettre un peu de miel dessus! »

o

Jacqueline arrive en retard à la maison. « Où es-tu allée? lui demande sévèrement sa mère. — Avec Odette, maman. — Et Odette, où donc est-elle allée? — Avec moi, maman. — C'est entendu, et où êtes-vous allées toutes les deux? — Ensemble, maman... »

o

Deux noctambules, qui ont perdu tout leur argent à boire dans des cabarets, se retrouvent au petit jour au bord du fleuve. « Oh! s'écrie l'un d'eux en désignant une pancarte, regarde, « 100 francs de récompense à celui qui ramènera un homme qui se noie ». — Chic, dit l'autre, je vais me lancer à l'eau, tu me sauveras et nous aurons 100 francs. » Il se lance donc dans le fleuve et se met à crier au secours. Mais l'autre sur le pont ne bouge pas. « Au secours! je me noie. — J'attends un peu, répond l'acolyte, n'as-tu pas vu l'autre côté de la pancarte? Récompense de 1.000 francs à celui qui ramènera un cadavre... »

o

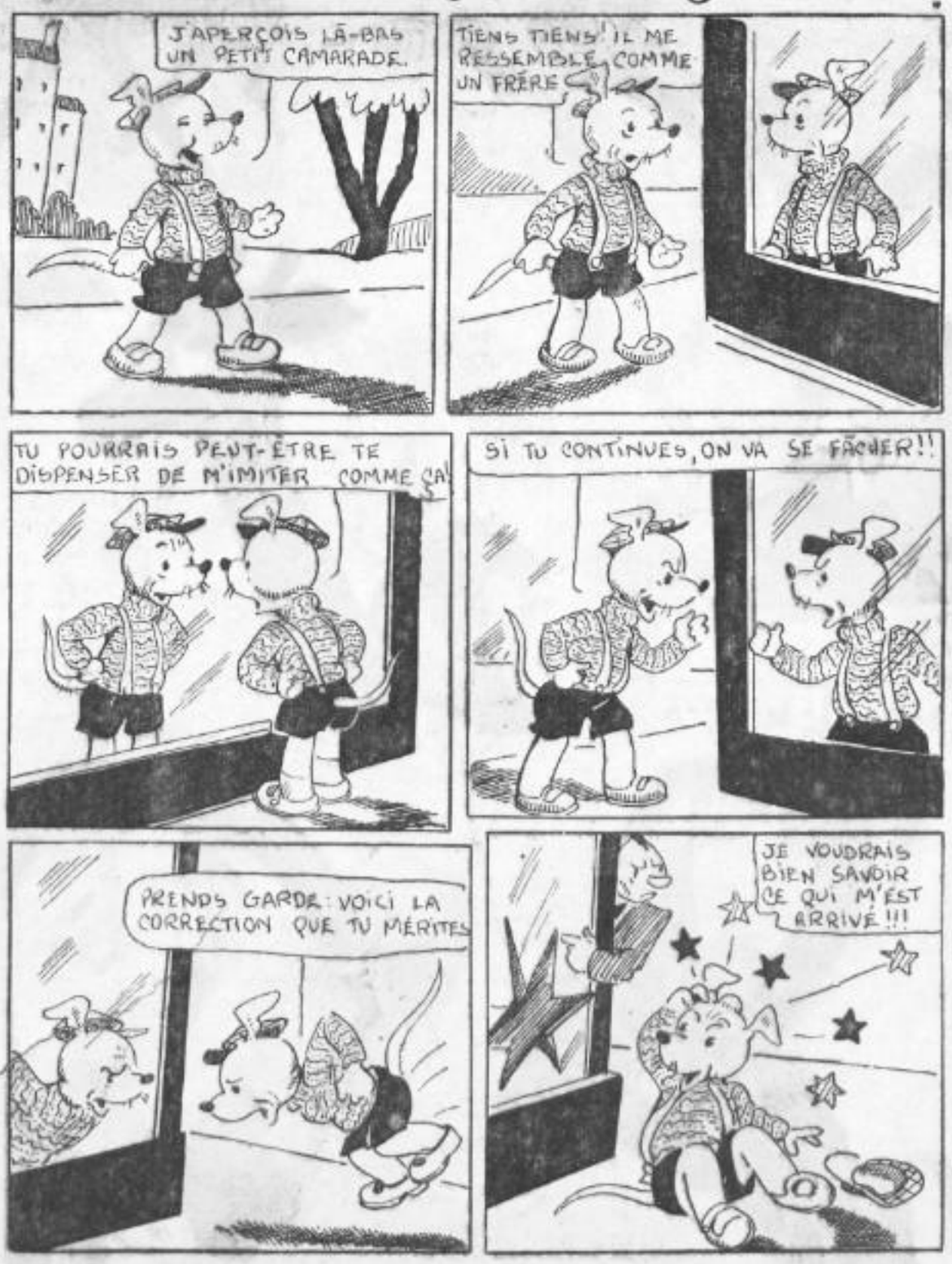
Chasse aux grands fauves. — Deux émules de Tartarin sont partis à la chasse dans la jungle. Soudain, de derrière un repli de terrain, surgit un splendide lion. « Ciel, un lion! s'écrie l'un des chasseurs en lâchant son fusil et en tremblant de peur. — Ne crains rien, mon vieux, lui dit l'autre calmement, je fais partie de la Société protectrice des animaux, il va sûrement le reconnaître... »

o

Deux jeunes filles, bras dessus, bras dessous passent dans la rue. Un monsieur qui les croise les salue. « Tu connais ce monsieur? demande Jeanne. — Oui, je vais chez lui quelquefois et chaque fois, je reste la bouche ouverte. — Quoi, d'admiration? C'est si beau chez lui? Il habite un palais? — Non, c'est mon dentiste... »

ZEZETTE et JOJO ARBITRES SPORTIFS!

FALZAR chien des rues.



TIMBRES

LES ENFANTS ET LES TIMBRES SOVIÉTIQUES

Parmi les nombreuses et très jolies séries qui ont été émises depuis vingt ans en Union soviétique, plusieurs séries ou timbres séparés ont été consacrés à l'enfance.

Aux environs de 1926-1927, alors qu'une grande lutte était menée pour sauver l'enfance abandonnée et sans abri (cette lutte nous a donné, au cinéma, le beau film : « Le Chemin de la Vie »). Une émission au profit de ces enfants fut éditée, qui représentait entre autres, le portrait de Lénine enfant.

En 1929, un timbre spécial fut émis pour commémorer la première assemblée générale des Pionniers. Il représentait un jeune garçon en train de souffler dans un clairon. Mais, l'une des plus belles séries qui fut éditée en U. R. S. S. sur l'enfance, est certainement la série de 1936, série dite des Pionniers. Elle représente toute une série d'actes utiles ou courageux exécutés par les enfants qui appartiennent à la grande organisation des Pionniers.

C'est ainsi que, par exemple, le 2 kopecks, rouge-brun, représente des pionniers en train d'installer une boîte aux lettres et le 5 kopecks, grenat, figure un pionnier qui empêche un garnement de détériorer une ligne télégraphique; que le 10 kopecks, bleu, montre un pionnier aidant à la pose d'une ligne télégraphique; que le 15 kopecks, brun-noir, enfin, figure une jolie petite pionnière en train d'exécuter le salut des pionniers en levant sa main droite à la hauteur de son front.

Cette série est, malheureusement, d'un prix un peu élevé pour nos lecteurs, puisque la valeur commerciale actuelle de chaque timbre varie entre 3 fr. 50 et 4 francs.

Mais, si vous avez la bonne fortune de pouvoir vous procurer cette jolie série à un prix qui n'excède pas vos moyens, ne manquez pas de le faire car ces jolis timbres font honneur à toute collection des jeunes... et même des vieux.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé. — *Alfred et Louise après une visite chez le professeur Philomicron ont mystérieusement disparu*

Chapitre II.

L'ELIXIR DU PROFESSEUR PHILOMICRON

La veille du jour de la disparition des enfants, le petit Alfred avait passé la soirée chez le professeur Philomicron.

Sur la grande table du laboratoire silencieux, les lampes à alcool brûlaient doucement, leurs flammes bleues léchaient les fonds des cornues, où d'étranges liquides bouillonnaient avec un glouglou monotone. A travers un filtre, des gouttes transparentes passaient lentement et tombaient avec un bruit sonore.

Agenouillé sur une chaise et pressant son menton contre le rebord de la table, Alfred, immobile et qui retenait son souffle, suivait avec attention les mouvements prudents et habiles du professeur.

Le professeur travaillait en silence. Les manches de sa blouse blanche retroussées, penché au-dessus de la table, Mathias Philomicron transvasait lentement un liquide épais dans des éprouvettes. De temps à autre, il jetait dans le liquide quelques cristaux brillants; des flocons apparaissaient et tombaient lentement au fond du tube. Puis, dans un verre gradué, le professeur ajouta une substance bleue, et le liquide devint soudain rosâtre.

Tout cela était extrêmement intéressant, et Alfred était prêt à rester au laboratoire jusqu'au matin. Mais subitement, le professeur essuya ses mains avec une serviette et dit au jeune garçon :

— Maintenant, il faut laisser reposer cela durant quelques heures.

— Tout sera alors terminé? demanda Alfred.

— Oui. Il ne restera plus qu'à rendre le liquide incolore et alors, ajouta le professeur en se frottant les mains, nous allons pouvoir faire des miracles!

— Et si le lapin *ne veut pas* boire? demanda Alfred.

— Nous le ferons boire... dit le professeur en haussant les épaules et en consultant sa montre. Hé! Fred, déjà onze heures!...

Alfred comprit qu'il était temps de rentrer. Il soupira, descendit de sa chaise à contre-cœur et demanda :

— Mais demain, vous ne commencerez pas sans moi?

— Mais non, mais non, dit le professeur, en éteignant les lampes à alcool, ne t'ai-je pas promis?

— Et je pourrai amener Louison?

— Louison? — le professeur réfléchit. Eh bien... Qu'elle vienne, ta Louison!...

— Et nous verrons le lapin se transformer en puce?

— Mais non, rit le professeur, le lapin restera un lapin. Assez bavardé. Va-t'en, et plus vite que ça! Je suis fatigué et toi, tu devrais être couché depuis bien longtemps.

Toute la nuit, Alfred s'agitait dans son lit. En rêve, il voyait un éléphant, mais si minuscule qu'il pouvait facilement entrer dans un dé.

Le matin, il réveilla sa sœur et lui dit, important :

— Lève-toi, et fais vite! Nous allons chez le professeur.

Pendant que Louise s'habillait en bâillant, Alfred chuchotait :

— Le professeur a inventé un liquide rose...

— Bon à boire? demanda Louise.

— Je n'en sais rien... Un breuvage pour les lapins! Aujourd'hui, il va les faire boire.

— Et que se passera-t-il? questionna Louise.

— On n'en sait rien encore! Les expériences ne feront que commencer! Allons!

Les deux enfants furent vite habillés. On était en plein été et la chaleur était grande. En dehors des sandales qui chaussaient leurs pieds nus, ils n'avaient sur le corps, elle qu'une petite robe de tussor, lui qu'une culotte de tricot, sorte de maillot de bain que des bretelles de laine retenaient aux épaules.

A pas de loup, les enfants se faufilèrent à travers la chambre de leur maman. Celle-ci, réveillée, les appela, mais Alfred saisit la main de sa sœur et l'entraîna rapidement.

— Tais-toi! chuchota-t-il.

Après avoir traversé la cour, ils s'engagèrent en courant dans l'escalier et d'un bond montèrent au cinquième étage. Sur la porte d'entrée du professeur, une feuille de carton blanc était fixée :

LA SONNETTE NE FONCTIONNE PAS. FRAPPEZ, S. V. P.

Alfred frappa. Pas de réponse. Il poussa la porte qui s'ouvrit. Les deux enfants entrèrent. Un silence complet régnait dans l'appartement. On n'entendait que le tic tac de la pendule de la salle à manger et les chants d'oiseaux qui montaient de la cour.

— Le professeur doit être dans son laboratoire, dit Alfred. Allons-y!

Mais le professeur n'y était pas. Les enfants décidèrent de l'attendre. Les fenêtres du cabinet étaient grandes ouvertes. Le soleil éclairait la table blanche, tout encombrée de bocaux, de cornues, d'alambics. Des fins tubes en verre, pareils à des fleurs exotiques, se dressaient dans des vases. Des plateaux nickelés brillaient, les cuivres du microscope étincelaient au soleil. De joyeuses taches de soleil gambadaient au plafond.

Le long des murs de la pièce, des bibliothèques vitrées s'allongeaient, pleines de volumes à titres incompréhensibles : *Ostéologie des animaux, Hydrobiologie, Les Chironomides, Les Ascarides.*

Les enfants firent le tour de la pièce, manipulèrent les vis du microscope, se reposèrent dans le fauteuil de cuir sur lequel, manches ballantes, était jetée la blouse blanche du professeur. Ils se mirent bientôt à examiner les bocaux sur la table.

Parmi les cornues, Louise remarqua une haute éprouvette à pied, remplie jusqu'au bord d'un liquide clair. De petites bulles argentées montaient du fond et éclataient à la surface. Le liquide ressemblait à de la limonade.

Louise souleva l'éprouvette avec précaution et la porta à son nez.

— Oh! ce que ça sent bon! s'exclama-t-elle.

— Ne touche pas! se fâcha Alfred. C'est peut-être un poison. Va-t'en de la table! Va-t'en!

Louise s'éloigna un instant et se remit à flairer le liquide.

— Mais j'en suis sûr, c'est bien de la limonade, dit-elle, et subitement elle eut si soif que la langue lui colla au palais.

— Laisse donc ça tranquille, reprit Fred, mais avec moins d'énergie parce qu'il venait subitement de s'intéresser à un magnifique microscope.

La désobéissante Louison trempa sa langue dans l'éprouvette.

— Oh là là! que c'est bon, murmura-t-elle, et sans se soucier plus d'Alfred, elle approcha le verre de ses lèvres et but une bonne gorgée. Goûte donc, ajouta-t-elle, en passant le verre à son frère. C'est froid et très bon... Jamais je n'ai bu d'aussi bonne limonade.

— Tu es bien sûre que ce n'est pas du poison? s'inquiéta encore Fred, en examinant le liquide avec méfiance.

— Le poison est toujours amer, dit Louison en riant, et cela, c'est très bon.

— C'est sûrement mauvais, dit Alfred qui soupira, mais tendit la main vers l'éprouvette.

— Mais non, je suis sûre que c'est de la limonade, et de la meilleure. Ça sent la framboise, je n'en ai jamais bu d'aussi bonne.

Alfred jeta un coup d'œil à la ronde, prit le verre des mains de sa sœur, et avala goulûment deux bonnes gorgées.

— Tu as raison, c'est pas mauvais du tout. Il remit le verre à sa place. Mais pas une goutte de plus, autrement le professeur pourrait s'en apercevoir.

Alfred, presque de force, entraîna Louison :

— On va regarder un peu par la fenêtre, proposa-t-il, le professeur Philomicron ne va sûrement pas tarder.

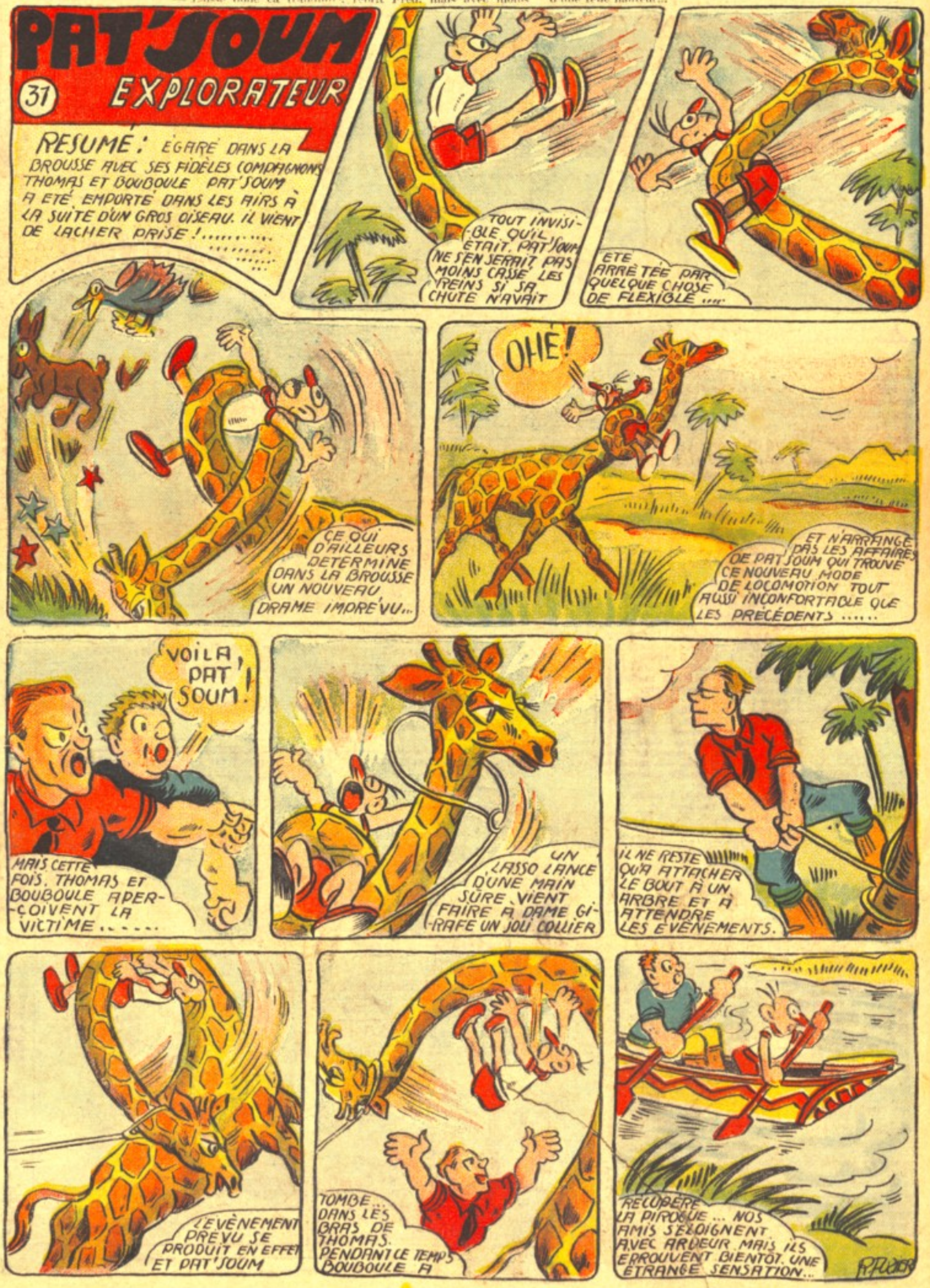
Les enfants montèrent sur le petit divan, et s'installèrent sur le rebord de la fenêtre. Les têtes penchées au dehors, les jambes ballantes, ils observaient la cour lointaine.

— Oh! oh! oh! ce que c'est haut. Tu pourrais sauter, Fred?

— Je sauterais bien, répondit le jeune garçon, mais en parachute.

— Et sans parachute?

— Sans parachute? Oh! non... Sans parachute, on ne saute pas d'une telle hauteur...



Une libellule bleue vint à ce moment se cogner contre le carreau et tomba sur le rebord de la fenêtre. Remuant faiblement ses ailes, elle culbuta queue par-dessus la tête et resta sur le rebord de la fenêtre entre Alfred et Louise, agitant faiblement ses pattes minuscules.

— Elle est à moi! s'écria Fred, et il saisit la petite bête.

— Non, à moi! cria Louison.

Alfred allait repousser sa sœur, quand il sentit tomber sa culotte. Il se pencha, mais n'eut pas le temps de la rattraper; la culotte était tombée sur le parquet et avec elles les deux sandales du jeune garçon. Alfred étendit la main, mais le divan placé à côté de la fenêtre se mit à descendre rapidement, comme un ascenseur. Alfred, qui avait le vertige, se mit à regarder le plafond, mais celui-ci se mettait à monter avec une vitesse formidable.

— Qu'est-ce qui se passe? se mit à crier Fred avec angoisse.

Tout le laboratoire du professeur Philomicron se transformait à vue d'œil. Le mur, le parquet, le plafond s'étendaient comme les soufflets d'un immense accordéon. La lampe électrique du plafond s'enfuyait aussi vite qu'un cheval au galop, toujours plus haut. Le parquet descendait à une allure vertigineuse.

En moins d'une minute, la pièce fut méconnaissable. Très haut au-dessus de la tête d'Alfred, l'ampoule électrique semblait maintenant un immense ballon stratosphérique en verre dépoli. En bas, au fond d'un précipice terrifiant, brillait le parquet jaune et ciré. Les fauteuils noirs s'y dressaient comme des montagnes en cuir, et la blouse blanche du professeur faisait l'effet d'une couche des neiges éternelles couvrant les sommets des montagnes. A la place des bibliothèques vitrées, s'élevaient des gratte-ciels de verre et de bois marron.

— Fredo, qu'est-ce qui se passe? demanda Louise.

C'est alors seulement qu'Alfred aperçut sa sœur. Elle se tenait à côté de lui, également effrayée, sans sa robe ni ses sandales.

Alfred voulut répondre, mais un bruit insolite lui coupa la parole. Les deux enfants se trouvèrent tout à coup entourés dans un nuage de poussière. Louison se cramponna au bras de son frère. Mais un coup de vent dissipa la poussière.

— Mais qu'est-ce qui se passe donc? demanda à nouveau Louise avec un peu d'angoisse dans la voix.

A l'endroit où se trouvait tout à l'heure la libellule, se trouvait maintenant un animal terrifiant, dont le corps long et gras se terminait par une gueule immense et crochue.

Ce corps brun, couvert de taches bleu turquoise se contractait convulsivement. Quatre immenses ailes transparentes, couvertes d'un dense réseau de veines, tremblaient en l'air. La tête monstrueuse se débattait contre le rebord de la fenêtre.

— Fre-edie! murmura Louise.

Alfred fit taire sa sœur et s'avança avec les plus grandes précautions. Après quelques pas, il s'arrêta épouvanté. Il était arrivé au bord d'un précipice si profond qu'il se serait cru en haut de la tour Eiffel.

Dans un éclair, Fredo comprit ce qui venait d'arriver à sa sœur et à lui. Il revint vers Louise, lui prit la main, et bégayant d'effroi, balbutia :

— Ce que nous avons bu... c'était probablement... l'elixir pour les lapins... Tu vois... l'expérience du professeur Philomicron a réussi... Seulement au lieu de lapins c'est nous deux qui sommes devenus tout petits...

— Et qu'est-ce que c'est que cette bête-là? demanda Louise, qui ne paraissait rien comprendre à ces explications, en désignant le monstre.

— Cet animal, mais c'est la libellule.

— Une aussi grosse libellule... on n'a jamais vu ça...

— Elle n'est pas plus grosse que tout à l'heure, la libellule, répondit Fredo en soupirant. Elle a gardé sa taille. Par contre, toi et moi, nous sommes devenus minuscules, aussi petits que des puces...

La libellule posée sur le bord de la fenêtre paraissait maintenant énorme à Alfred et à Louise.

— Voilà ce qui est intéressant, s'exclama joyeusement Louisette.

— Ce que les filles sont bêtes, dit Fred furieux. Qu'est-ce que tu vois d'intéressant à cela? Philomicron va nous mettre dans un bocal et nous examiner au microscope...

— Mais non, au contraire, quand le professeur reviendra, il trouvera bien un moyen pour nous faire grandir.

— Nous faire grandir, mais il faudrait d'abord qu'il nous voie.

— Eh bien, nous... nous... nous allons... Ecoute, Fredo, j'ai une idée... Nous allons nous asseoir sur la libellule. Le professeur apercevra une libellule crevée, et comme il s'intéresse aux insectes, il la mettra sur sa table de travail. Nous n'aurons plus qu'à nous mettre sous les verres de son microcope, et il nous apercevra... C'est sûr, il nous verra... Et il nous fera regrandir.

Saisissant la main de son frère, Louison courut vers la libellule. S'aidant l'un l'autre, les enfants grimpèrent promptement sur le corps de la bête, qui était pareil à un énorme tronc d'arbre. Ils étaient là depuis quelques instants, quand la libellule s'agita, battit de ses ailes transparentes et se mit à virer sur elle-même en faisant autant de bruit qu'un avion qui se met en marche.

Fred et Louise, à cheval sur le corps en tronc d'arbre, le serrait étroitement et restaient assis, en se balançant et sautillant comme sur des ressorts.

— Oh! elle est encore vivante. Descendons vite, glapit Louise.

— Attends! cria son frère.

Toujours à cheval, il s'avança vers la tête du monstre, et rassemblant toutes ses forces, il donna quelques coups de poing dans les yeux de la bête.

La libellule eut un soubresaut et s'immobilisa.

— Ce coup-ci, elle est bien morte, dit Louison.

Alfred descendit, fit le tour de la bête, tâcha de soulever les ailes transparentes. La libellule ne bougeait plus.

— Elle est bien morte, dit le garçon avec assurance, en remontant sur l'insecte.

Pendant quelques minutes, les enfants regardèrent en silence la lointaine porte du laboratoire, guettant le retour du professeur Mathias Philomicron. Mais comme rien ne venait, ils retournèrent leur attention vers l'insecte.

— O-oh! regarde, les terribles yeux! dit Louison en montrant du doigt l'œil de l'insecte.

Les yeux de la libellule étaient en effet surprenants. C'étaient des espèces d'immenses phares bombés. Couverts de mille facettes égales, et qui luisaient d'un feu bleu vert. Ces yeux regardaient à la fois Alfred, Louise, la cour, le ciel, le plafond et le parquet. Il semblait que dans chacun des deux yeux de l'insecte, des milliers d'autres yeux brillaient et observaient le monde entier avec attention et vigilance. Devant ces yeux immenses, au bord même de la tête, trois autres petits yeux bruns suivaient les enfants avec la même vigilance.

— Tu sais, dit Louise, je crois que la libellule est quand même vivante. J'ai peur! Non, il vaut mieux descendre!

Au même moment, une sorte d'explosion se fit entendre dans la maison, suivie d'une sorte d'écroulement lourd et cadencé.

— Qu'est-ce que c'est?

— Cela?... Mais c'est le professeur qui vient d'entrer dans son laboratoire, s'écria Alfred, tout joyeux.

Un homme-montagne, qui portait une barbe pareille à une forêt de coton blanc, venait d'entrer dans le laboratoire.

Alfred et Louise se mirent à hurler de tous leurs poumons.

— Monsieur le professeur Mathias Philomicron!...

— Monsieur le professeur Mathias Philomicron!...

L'homme-montagne s'arrêta et soupira si bruyamment que son souffle faillit faire tomber les enfants.

— Mon-sieur le pro-fes-seur Philomicron!... criaient les enfants en chœur.

L'homme-montagne fit un pas vers la fenêtre.

— Hur-rah! cria Fredo, il nous a entendu!

— Au secours, au secours! Ici, Nous sommes ici, criaient les enfants.

L'homme-montagne s'approcha de la fenêtre. Mais au même instant la libellule s'agita, battit de ses ailes de mica, souleva un nuage de poussière, et emportant sur son corps Alfred et Louise, elle se lança tout d'un coup dans le bleu de l'océan céleste.

— Tiens-toi bien! cria Louison en entourant de ses bras le cou de son frère.

(A suivre.)

LE RAYON DE LA MORT

D'APRES LE ROMAN D'A. TOLSTOI

RESUMÉ
L'INVENTEUR CRIMINEL GARINE ET SA COMPLICE ZOE MONROSE SE SONT EMPARES DE L'ILE D'OR APPARTENANT AU JAPON. LE MIKADO A ENVOYÉ LA CANNONIERE "SOLEIL LEVANT" QUI DOIT REPRENDRE POSSESSION DE L'ILE, UN RECIF SITUÉ AU MILIEU DU PACIFIQUE.

LA CANNONIERE "SOLEIL LEVANT" APRÈS DEUX JOURS DE ROUTE ARRIVAIT DANS LES PARAGES DE L'ILE D'OR QUAND LE COMMANDANT HIROHITO REÇUT PAR LA RADIO UNE SINGULIERE DÉPÊCHE...

C'ETAIT UN ULTIMATUM DE GARINE QU'HIROHITO COMMUNIQUA IMMÉDIATEMENT AU MIKADO EN CONTINUANT SA ROUTE SUR L'ILE..

DANS UNE TOURELLE BLINDÉE OU SE TROUVENT LES HYPERBOLOÏDES GEANTS DU "RAYON DE LA MORT" ZOE MONROSE REGARDE AVEC ANXIÉTÉ S'AVANCER LA CANNONIÈRE...

LE RAYON DE LA MORT SERAIT-IL ASSEZ PUISSANT? HIROHITO EST MAINTENANT TOUT PROCHE DE L'ILE... IL A DONNÉ DES ORDRES ET LA CANNONIÈRE TIRE UN PREMIER COUP DE CANON EN L'AIR EN GUISE DE SOMMATION...

LE CAPITAINE HIROHITO N'EN CROIT PAS SES YEUX L'ILE D'OR QUI ETAIT IL Y A PEU DE TEMPS UN RECIF PERDU DANS LA MER, EST DEVENUE UNE FANTASTIQUE ET SUPERBE VILLE MODERNE... IL AVISE IMMÉDIATEMENT TOKIO DE SA DECOUVERTE...

MALGRÉ UN NOUVEAU RADIOGRAMME DE GARINE, LA CANNONIERE VA DROIT SUR L'ILE. MAIS UN RAYON DE LA MORT FULGURANT PART D'UNE DES TOURS DU PALAIS DE GARINE. UNE EPOUVANTABLE EXPLOSION RÉSONNE LE "RAYON DE LA MORT" A FAIT SON OEUVRE LE BATEAU JAPONAIS EST D'UN SEUL COUP ENGLOUTI CORPS ET BIEN (A SUIVRE).

A TRAVERS LE MONDE

Une petite Américaine de 2 ans est sans doute la linguiste la plus précoce du monde. Elle comprend et parle, quoique bien entendu avec un vocabulaire très réduit, quatre langues : le français, l'anglais, l'allemand et le grec moderne.

o

Dans l'île de Tuberon, en Amérique du Nord, vivent encore des Peaux-Rouges sauvages et primitifs. Protégés par la nature même de la curiosité des touristes, ces Indiens n'ont pas, pendant plus de vingt ans, toléré la présence parmi eux, d'un « visage pâle », plus longtemps qu'un jour.

o

Les tulipes furent introduites en Hollande, dont elles sont devenues une des principales richesses nationales, au XVIe siècle; elles sont originaires de Turquie.

o

Si le phoque est pour l'esquimau le principal animal de chasse, le chien est sa providence comme animal domestique. En effet, il remplace le cheval comme animal de trait, il sert à la chasse, sa peau est utilisée pour la confection des vêtements. Il sert même parfois de nourriture. Chaque famille en possède 12 à 15 qu'on attelle 2 par 2 ou 3 par 3, sous la direction d'un capitaine-chien. On a vu des attelages de chiens parcourir une vingtaine de lieues par jour avec une charge de 750 kilos.

o

Le plus récent des instruments de musique militaire est le saxophone qui fit son apparition vers l'année 1850.

o

Le poisson qui résiste le moins longtemps à la mort une fois qu'il est sorti de l'eau est le hareng.

Par contre, ceux qui se débattent le plus longtemps sont la carpe et l'anguille.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Une campagne de presse a mis en vedette le célèbre inventeur R. Esnault-Pelterie.

Vous savez bien, celui qui a construit avant la guerre un monoplan avec des roues au bout des ailes et une seule au centre. Il avait même inventé un moteur à cylindres en éventail.

Mais cette fois il s'agit d'un procès qui dure depuis vingt ans. En voici l'histoire :

Lors des débuts de l'aviation, la direction des avions était effectuée au moyen de leviers distincts ou de volants. Il y avait la commande d'ailerons ou de gauchissement, la commande de profondeur, la commande de direction.

Robert Esnault-Pelterie eut l'idée de réunir à un même levier articulé les commandes d'ailerons et de profondeur. Il fallait agir d'avant en arrière pour la profondeur et latéralement pour l'équilibre transversal.

Ayant fait breveter son invention, M. Esnault-Pelterie en était maître.

Tout le monde le copia!

Le procès actuel est contre le gouvernement des U. S. A. et ce dernier proposerait... un million de dollars d'indemnité.

Voilà au moins une invention qui profite.

UN AVION ALLEMAND D'ACROBATIE

LE BÜCKER « JUNGMEISTER »

Cette année, les concours d'acrobatie sont à l'honneur et toutes les nations y brillent.

Voici un des avions spécialisés parmi les plus répandus en Allemagne.

C'est le monoplace **Bücker** Bü 133 *appelé « Jungmeister » (jeune maître), nom prometteur. Il dérive du 131 « Jungman » d'école et est, comme lui, un biplan haubanné.*

***Ses dimensions réduites :** envergure 6 m. 60, longueur 5 m. 90, hauteur 2 m. 258 et la puissance assez élevée de son moteur en étoile de 160 CV en font un avion rapide et maniable.*

***La vitesse maximum** est de 235 kilomètres-heure.*

***Il monte à 1.000** mètres en 2 minutes 8 secondes.*

***Grâce aux** forts coefficients de sécurité, le « Jungmeister » permet l'exécution de toute la gamme des figures acrobatiques.*

C'est pourquoi de nombreux pilotes l'ont adopté pour les Concours. Les tours les plus difficiles, tels que loopings vers l'avant, piqués, vrilles, vol à l'envers, sont exécutés avec facilité grâce aux larges gouvernes.

Le poste de pilotage est très spacieux et muni d'un tableau de bord très complet.

La visibilité a été particulièrement soignée, et de larges panneaux latéraux à ouverture rapide donnent accès au siège ou permettent une évacuation instantanée avec parachute.

Principalement destiné à l'entraînement, ce biplan a été doté d'un train d'atterrissage robuste, dont les roues sont munies de freins. Les évolutions sur le

terrain sont facilitées par une roulette de queue commandée par le palonnier.

Ajoutons que la surface portante est de 12 mètres carrés et le poids en ordre de vol de 585 kilos.

L'autonomie, à la vitesse de croisière de 200 kilomètres-heure est de 450 kilomètres.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

DIÈDRE (III). — Le dièdre est l'angle que forment les ailes dans le plan vertical. C'est-à-dire qu'un avion a les ailes en dièdre ou plus exactement a une voilure ayant du dièdre lorsque les bords marginaux sont plus élevés au-dessus du sol que l'attache de l'aile au fuselage. Il n'y a pratiquement que des dièdres de ce genre, le contraire étant très rare. On emploie beaucoup le dièdre pour les modèles réduits, afin de leur assurer une stabilité automatique autour de leur axe longitudinal.

CYLINDRE (IV). — Pratiquement, un cylindre est un tube dont la fonction, dans le moteur, est de guider le piston dans sa course. Un tronçon de tube de section circulaire, une boîte de conserve ronde est un cylindre. Le cylindre est fixé à l'une de ses extrémités au carter du moteur. L'autre extrémité reçoit la culasse qui constitue un fond hermétique. Le cylindre peut être entouré d'eau ou garni d'ailettes suivant le mode de refroidissement prévu. Ce sont le nombre et les dispositions des cylindres qui caractérisent les moteurs pour une part ainsi que vous l'avez déjà vu.

SPORTS

On rencontre rarement des recettes aussi fortes que celles encaissées pour les combats de boxe.

Ceci prouve qu'une majorité de gens aiment voir leurs contemporains s'assommer mutuellement.

Un homme comme Joé Louis déplace une telle foule que l'astucieux Mik Jacobs, grand organisateur, peut assurer au vainqueur d'un combat plus d'un million!

En fait, Joé Louis a dernièrement touché 1.200.000 francs et le vaincu, un demi-million. Il est vrai que l'organisateur empoche près de 3 millions de recettes.

Avec trois ou quatre combats par an, on doit y trouver son compte!

Les Albums de Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 × 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.

Dans cet Album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc**

L'album .. .. **9 fr.**
— franco .. **11,50**

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**

L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris, PARIS (VIe) — 51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

LA RACLÉE

AUJOURD'HUI, Gaspard a manqué l'école : c'est le grand Jojo du meunier qui lui a monté la tête :

— Eh nigaudeau, au lieu de rester là à moisir entre quatre murs, viens-donc avec moi, si tu n'es pas trop bête!

— Trop bête?... Tu vas voir si je le suis!

Et le voilà parti, le naïf, à la suite du grand Jojo qui rit sous cape et guigne de l'œil la sacoche où la mère de Gaspard lui a mis son déjeuner : du pain, du lard frais, du fromage.

Vite, au ruisseau!... Ah! que c'est amusant; les galoches volent en l'air et mon Gaspard barbote à cœur joie dans la vase où il enfonce jusqu'aux genoux... Aïe, ça glisse... bon, le voilà dans l'eau, la vase lui colle partout, sur les yeux, sur la bouche, mais ça ne l'empêche pas de voir Jojo qui, bien installé dans l'herbette, est en train de vider la sacoche.

— Ouh, fait-il, ton lard est d'un bon!

— Eh bien, et moi?

— Tiens, avale-donc ta vase!

Gaspard, indigné, surgit du ruisseau, mais un gros homme barbu arrive sur le pré.. Malheur, c'est son père!

— Ah! ah! crie-t-il, sacré galopin, c'est comme ça que tu vas à l'école!... Eh bien, tu verras, tout à l'heure, la raclée qui t'attend à la maison... Quant au Jojo...

Pfft, les deux complices ont déjà disparu. Jojo court à toute vitesse et Gaspard le suit à grand'peine, tout aveuglé par la vase comme il est; les ronces le griffent, les branches l'égratignent... ah! parlons-en d'une partie de plaisir!... Soudain, plus de Jojo, il a filé, et la sacoche avec lui.

— Sale type, gémit Gaspard. Ah là là, je suis frais!... Si je rentre, j'ai ma raclée... ah ça non, je ne rentre pas!

Et il repart jusqu'au fond du bois, qu'il ne connaît guère. Après, il y a une grande côte, et après un pont, et après une lande, avec des rochers rouges. Gaspard commence à avoir joliment faim. Bon, voici une maison, toute petite, toute noire, d'où sort un filet de fumée. Dedans, un vieil homme crasseux trempe la soupe; il la tire de la marmite avec une louche cabossée et la jette en reniflant sur des tranches de pain moisi. Ce n'est pas très appétissant, mais Gaspard a le ventre si creux... Il entre :

— Bonjour, monsieur, c'est... c'est de la soupe?

— Comme tu dis!... Et d'où que tu viens donc, toi?

— De chez moi, pardi, et puis, vous savez, j'ai rudement faim!

L'homme se met à rire, toujours reniflant :

— Eh eh, bonne maladie!... Tu voudrais de ma soupe, pour sûr? Eh bien, mon camarade, moi, je ne donne rien pour rien : si tu veux ma soupe, il faut la gagner!

— Et comment?

— Pas compliqué : nous allons sauter tous les deux; celui qui sautera le plus loin aura toute la soupe, avec, en plus, un bon gâteau au miel... quant à l'autre, il le regardera!

Drôle d'idée, mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un gâteau au miel, d'autant plus que Gaspard est certain de gagner : il est premier en gymnastique et le vieux est tout éclopé!

— Entendu dit-il, c'est moi qui commence!

Une... deux... trois!... Quel bond, mes amis!... Il va si loin qu'il franchit le seuil et retombe assis dans les orties.

— A vous, monsieur!

Mais le vieux malin a déjà fait claquer sa porte :

— Adieu, adieu, mon barbouillé, et tâche de te régaler!

Quel bandit! Gaspard, tout pleurant, reste là, dans la nuit qui tombe. Les orties le brûlent, il a faim, sommeil; s'il rentrait, tout de même, malgré la raclée? Mais voilà, il ne sait plus où il est : à droite, à gauche, rien que des rochers rouges. Il monte, il descend, il remonte; c'est inouï comme le monde est grand!... Allons bon, à quoi se cogne-t-il? Il fait si noir qu'il n'y voit plus rien! Éreinté, ahuri, il tâtonne, sent une palissade, s'y faufile et s'endort, d'un sommeil de plomb.

— Qu'est-ce que c'est que ce louveteau-là, morbleu?

Quelle voix terrible!... Gaspard se dresse, effaré, et voit trois êtres effrayants, barbus, moustachus, comme les ogres des images.

— Au secours! crie-t-il, ne me mangez pas!

Les autres partent d'un gros rire et puis, bing, les tirent de son coin, comme ils auraient fait d'un fétu.

— Tu nous en as fait une peur, lui dit le plus grand des trois; on croyait que c'était un gendarme!

Un gendarme? Ce sont donc des voleurs? (et c'en était). Gaspard tremble de plus belle, mais le plus petit lui tend une tartine, couverte de pâté... Quelle bonne odeur... il la dévore, et, mis en goût, en reprend une autre, tout en racontant son histoire, que les voleurs écoutent, bouche bée.

— Eh bien, fait le moyen, tu as du cran, mon gas : tout ça pour éviter une raclée?... En attendant, nous filons, nous, avant que ça soit le jour; mais, dame, pour que tu ne vois pas où nous allons, on va jouer à cligne-musette, avec ce petit tonneau qui est là!

— Et comment qu'on y joue, à cligne-musette?

— Comme ça!

Et le voleur empoigne mon Gaspard, et le fourre au fond du tonneau, le derrière dans le vin.

— Je ne joue plus, crie-t-il, car c'est triché!

Mais les autres sont déjà loin!... Gaspard crie, pleure, hurle, gigote et, tout à coup, oh! qu'est-ce que c'est?... quelque chose qui rôde, qui grogne; et ça se frotte, et ça piétine... malheur, si c'était un loup? Gaspard n'ose même plus respirer, son cœur bat si fort qu'il en étouffe. A travers les fentes, dans le jour blanchissant, il aperçoit deux oreilles pointues, une grande langue... oui, oui, c'est bien un loup... et... et... le voilà qui se dresse le long du tonneau, tout haletant; il va y sauter, Gaspard voit sa tête et, affolé de terreur, s'accroche à lui, attrape sa queue, s'y cramponne. Du coup, le tonneau roule par terre, et le loup hurlant part au grand galop, tirant derrière lui Gaspard et son tonneau. Un bond, deux bonds, le tonneau craque, et le loup s'arrête, en aboyant furieusement.

— Castor!!

C'est Castor, le chien des voisins; ça, par exemple!... Gaspard ouvre des yeux ronds quand quelqu'un le saisit par le fond de sa culotte.

— Ah, te voilà enfin, galvaudeux!

Son père... ah, ça y est, la raclée est prête... il n'y pensait plus, ma foi!... Mais le bonhomme lui tire l'oreille :

— Allez, file, va embrasser ta mère qui n'a pas dormi de la nuit!

Gaspard se précipite, et tout d'une haleine raconte son aventure : le petit vieux, les voleurs, le loup... Son père éclate de rire :

— Des voleurs? Mais tu as rêvé, mon gaillard : Castor t'a trouvé ronflant au bout du grand pré où tu avais dû te cacher, hier, pour éviter ta raclée!

Gaspard baisse le nez : il n'a rien rêvé, il est bien sûr; mais il croit plus prudent de se taire : l'essentiel, n'est-ce pas, c'est qu'il n'ait pas la raclée!

Colette VIVIER.

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 2

VARIÉTÉS

LE MESSAGE SECRET
RÉBUS PHONIQUE

Entre F et H, je suppose.
Le coût, la valeur de la chose.
Poisson de mer ou possessif.
Palpite chez un émotif.
Canine, incisive, molaire.
Hauteur, sommet, pic ou calvaire.
Le quatre encor, pour terminer.
(Relis-bien, tu vas deviner...)

FABLE EXPRESS

Le pot de dorure à la main,
A grands coups de pinceau, je peins.
Et c'est pourquoi je n'ai pas faim.
Ça se comprend, ça se devine,
Puisque l'on dit :

Envois de J. Rambaud.

CHARADES

Eau calme où se mirent les cieux.
Métal jaune, brillant, précieux.
Quatrième lettre française.
A l'envers, négation anglaise,
En résumé, vous trouverez
L'instrument que vous préférez.

Avec mon premier je joue ou je couds,
Mon deuxième se fait en laine, en coton, en fil, en soie,
Parfois, on coupe les cheveux comme mon troisième,
Dans mon tout l'on entasse les choses inutiles.

(Envoi d'André Chatelin, La Pallice.)

MESSAGE A DÉCHIFFRER

DEVINETTES

Quelle est la ville la plus proche de l'eau, la ville qui ressemble le plus à un animal, la ville la plus légère et la plus transparente (en France).

(Envoi de Henri Iperl, Annecy.)

Quels mots peuvent se lire de gauche à droite et de droite à gauche et désignent :
— Un prénom masculin et une grande fête.
— Une conjonction et un pays d'Asie.
— Plus qu'il ne faudrait et ville au bord de l'eau.

MOTS CARRÉS

× × × ×
× × × ×
× × × ×
× × × ×

1. Vigoureux.
2. Bêtes fort bêtes.
3. Fit un songe.
4. Souverain russe.

× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×

1. Dans certaines huîtres.
2. Métal.
3. Manquât.
4. Dans la forêt vierge.
5. Greffes.

Envois de J. Rambaud.

× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×

1. Repos.
2. Au canot.
3. Douces émotions.
4. Chance ou petite artère.
5. Crochets de boucher.

× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×
× × × × ×

1. Sentiment d'affection très vif.
2. Sort parfois du nez.
3. Meneur d'éléphants sans tête
4. Se dit en parlant d'une cure de raisins.
5. Complicité de vol.

Envois de J. Rambaud.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 2

Horizontalement. — 1. Celui qui vit d'intrigues. — 2. Partager par lots. Nombre. — 3. Elle se dépose parfois dans le vin. Os des poissons. — 4. Note. Attachement excessif aux richesses. — 5. Fleur de printemps. Ouvrage de maçonnerie. — 6. Époque. Petit légume à saveur piquante. — 7. Époque actuelle. Deux lettres de « dada ». — 8. Qui a plus de valeur. — 9. Qui n'aura point de fin. Négation. — 10. Adjectif possessif. Loi.

Verticalement. — 1. L'État en a le monopole de la fabrication et de la vente. — 2. Véhicule. — 3. Saison. Pierres précieuses quelconques. — 4. Négation. Article contracté. Nom dont on appelle un homme d'un certain âge. — 5. Oreillers longs qui occupent toute la largeur du lit. — 6. Ragoût. Article. — 7. Se dit d'un cheval qui jette avec force en l'air les pieds de derrière. Tablette de pierre pour paver les trottoirs. — 8. Donna de la crainte. — 9. Ils représentent la richesse. Sans inégalités. — 10. Couper très court. Solde des soldats.

Avis important : *Nous publierons 6 problèmes. Sous peine de nullité, les solutions et les bons de concours doivent être envoyés* tous ensemble *à la fin du concours.* (Voir la liste des prix en bas de la page.)

DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 130

Charades. — Plat, Quart : *Placard.* — K, Note, Age : *Caustage.* — Lale, Haut, Par : *Léopard.*

Devinettes. — C'est d'appeler un médecin lorsqu'il a des cols en souffrance. — La flamme d'une bougie.

Logogriphe. — Chine, Chien, Niche.

Rébus. — L'union fait la force.

Charade. — Magellan.

Géographie gastronomique. — Saucisson : Arles, Lyon. — Nougat : Montélimar. — Dragées, Verdun. — Pâté d'alouettes : Pithiviers. — Huîtres : Marennes. — Jambons : Bayonne. — Pruneaux : Agen. — Berlingots : Carpentras.

Mélangramme. — Pou, fou, cou.

LE COURRIER DE JANOT

Jean Declercq, Paris (9e) : Je trouve que ma lettre est déjà assez longue comme cela, parce que je suis très paresseux. Nous publierons le « Coin des immobilisés » sitôt que nos amis nous auront envoyé de quoi l'alimenter. — *André Texier*, Pessac : Tu dois être content puisque Grossac et Margot ont reparu dans les *Aventures de Bégonia*. Merci des appréciations que tu donnes sur notre journal. — *Albert Maurel*, Neuilly-Plaisance : Nous n'avons pas encore reçu assez d'adhésions pour mettre en train notre Club des Aviateurs. — *Léon Lacasse*, Moulins-les-Metz : Tu nous écris : Je trouve *Mon Camarade* très intéressant, car ses histoires amusantes éduquent la jeunesse. Merci du compliment. — *Marc Bigot*, Paris (5e) : Merci de tes « Coquilles » ; nous les publierons. — *Maurice Mirowsky*, Bagnolet : Merci de toutes les distractions que tu m'envoies. Je les transmets pour utilisation. — *Armand Nabedrick* et *Bella Golstein*, Paris : Merci de vos charades ; je les transmets. — *Pierrette et Georges Rosenberger*, Blanc-Mesnil : Merci de vos jolis rébus. — *Robert Huchin*, Calais : Bravo pour le magnifique travail du Club des Amis de *Mon Camarade* de Calais. Vos amis sont passés de 20 à 30 en quelques jours, ce qui est très bien. Merci de tes cartes postales qui me font toujours plaisir. — *Jean Lepreux*, Limoges : Merci des efforts que tu fais pour le club de Limoges. Je lui souhaite beaucoup de prospérité. — *Raphaël Felgerson*, 84, rue Monge, Paris : Pour faire partie de nos clubs, il suffit de nous envoyer ton adhésion et la somme de 1 fr. 50. — *Michel Bertrand*, Boncourt : Merci de tes récits. Je pense que nous pourrons les utiliser. — *Jacques Duprat*, Solarium des Pupilles, Font-Romeu, âgé de 16 ans, demande un correspondant. Lui écrire à l'adresse ci-dessus. Il s'intéresse particulièrement aux timbres-poste et les heures qu'il passe au sanatorium sont longues pour lui.

Roger Person, Le Havre : Merci des compliments que tu fais à notre journal. Nous t'avons envoyé la formule postale que tu nous demandais. — *Paulette Jarou*, Rieux (Oise) : Mes félicitations pour ton habileté au tricot. Nous allons, pendant toutes les semaines qui viennent, donner un grand nombre de nouveaux points de tricot qui, j'en suis sûr, te seront utiles. — *Henri Dath*, Issy-les-Moulineaux : Merci de ta gentille lettre. — *Maurice Lecroat*, Fournules : J'ai transmis ta réclamation au Service des Concours. J'espère que tu auras du succès pour le concours que tu m'as envoyé. — *Maurice Moulinier*, Ruffec : Merci de ta gentille lettre. — *François Lorcet*, Paris (5e) : Merci de ta gentille carte. Où trouves-tu donc les jolies ombres chinoises que tu m'envoies chaque fois ? — *Bella Goldstein*, Paris (11e) : Je suis content que *l'Homme des Gouffres* te plaise.

Adhésions au Club des Jeunes aviateurs : *René Sureille*, Poissy et Marcel Letribot, Poissy.

LISTE DES PRIX DE NOTRE CONCOURS

1er prix, boîte de compas ; 2e et 3e prix, stylos ; 4e et 5e prix, trousses ; 6e, 7e, 8e, 9e prix, albums de *Mon Camarade* 1937 ; 10e, 11e, 12, 13e, 14e prix, ciseaux ou couteaux ; 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e prix, porte-monnaie ; 21e jusqu'au 30e prix, stylomines.

Histoire du Jeu de Cartes

Les *Croisés* qui, au moyen âge, partirent pour combattre les musulmans et leur arracher le « Tombeau du Christ », malgré leur zèle pieux n'accomplirent pas de bien remarquables actions : il y eut beaucoup de maux, des villes pillées, des épidémies ; et pourtant ils ramenèrent d'Orient, à défaut du cercueil de Jésus, quelque chose qui passionne encore tous les gens, les plus sérieux comme les plus farceurs : le jeu de cartes...

Les cartes furent donc introduites en Europe au XIVe siècle.

Mais elles remontent à la plus haute antiquité. Les Anciens avaient des jeux où certaines figures et certains nombres étaient représentés sur des dés ou des tablettes. On trouve le jeu de cartes dans l'Inde au XIIe siècle, et ce jeu de cartes... est un jeu d'échecs! On reconnaît en effet les mêmes personnages, sculptés pour les échecs, peints pour les cartes. Cet ancien jeu d'échecs comprenait deux armées de *pions* commandées chacune par un *roi* (on ne touche pas aux rois! Joueurs d'échecs et joueurs de cartes continuent de le manier avec respect) ; quant au vizir, ministre du roi qu'il conseille dans le combat, il devient *valet* aux cartes et *reine* aux échecs ; le *cavalier* saute toujours sur nos échiquiers modernes ; mais *l'éléphant* est devenu le *fou* ; et du *dromadaire* on a fait une *tour*.

Les cartes et les échecs, venus de l'Inde et de la Chine, passèrent ainsi aux mains des Arabes, des Sarrazins, qui nous les transmirent.

Cartes et échecs sont alors des jeux militaires, non pas seulement parce que ce sont jeux de soldats, mais parce que règles et figures indiquent le combat ; les échecs ont gardé ce caractère, les cartes l'ont perdu. Mais qu'en Italie on appelle les cartes : *naïbi*, du mot arabe « naïb » qui veut dire « capitaine » montre bien cette origine guerrière.

Dès qu'il connaît le jeu de cartes, le roi de France Charles VI, le roi fou, s'en empare ; il y passe ses jours et ses nuits — mais il l'interdit au peuple. Et les prêtres confirmeront la sentence royale : au lieu de passer son temps à manier ces images il faut prier ; jouer aux cartes devient un péché grave. Que vont faire les officiers qui s'ennuient dans les casernes ou dans les camps? Ils y joueront en cachette. Et petit à petit le caractère secret du jeu de cartes donnera l'impression d'une combinaison du diable : les *tarots* — c'est le nom de ces anciennes cartes — serviront aux *sorcières* à prédire l'avenir! Ce qui ajoutait au côté mystérieux des cartes, c'était leur rareté ; les cartes étaient peintes, — celles des seigneurs furent de ravissantes miniatures, — elles ne commenceront à se répandre dans le public qu'avec la gravure sur bois. De nos jours les « prophétesses » qui, dans les foires, vous disent pour quelques francs « la bonne aventure » (avec elles l'avenir est toujours gai — nous sommes loin du moyen âge...) emploient souvent ces tarots copiés sur les anciens, ce qui leur permet de faire payer plus cher les secrets qu'elles vous annoncent : un jeune homme blond, une lettre, beaucoup d'argent!

Examinons de près ces tarots, chers à Charles VI : nous y retrouvons le *Roi*, la *Reine*, le *Cavalier*, la *Tour*, le *Fou*... tiens, voici du nouveau : le *Voyageur à pied* (un pèlerin sans doute), le *Monde* qui tourne, la *Justice* qui pèse, le *Soleil*, l'*Ange*, mais aussi le *Diable*, le *Pape*, le *Bateleur*, la *Potence*, etc... N'est-ce pas toute la Société du moyen âge qui apparaît, et sa façon de comprendre le monde?

Le 29 janvier 1392, c'est la fête de Charles VI. Il y a bal costumé. Les seigneurs et le roi sont déguisés en sauvages, le corps et la tête couverts de plumes multicolores — quelqu'un pousse un cri : le feu! En quelques secondes tous ces joyeux emplumés brûlent. La salle est une fournaise. Seul le roi en sort indemne. Peut-être l'incendie fut-il d'ailleurs non un accident mais une machination pour se débarrasser du roi fou. En tout cas ce *Bal des Ardents* frappe vivement l'imagination populaire. Et dès lors on représente sur les cartes le roi velu.

Peu après, sous Charles VII, la société s'est transformée. Devant de belles dames, des seigneurs bardés de fer se rencontrent dans des tournois. Aussi le jeu de cartes devient jeu de chevalerie : voyez ce *pique*, une vraie hallebarde — le *carreau*, l'ancien croissant musulman qui a pris la forme d'un fer de flèche — on garde le *trèfle* car il figure sur les armes de la belle Agnès Sorel — les coupes deviennent des *cœurs*. Et bien entendu, sauf en Allemagne où les militaires restent seuls dignes d'admiration, les *dames* entrent dans notre jeu.

Maintenant — nous sommes au XVe siècle — à côté des « cartes tarots » apparaissent les « cartes françaises » qui vont peu à peu les remplacer. Le jeu de cartes est devenu un passe-temps innocent. Depuis Charles VII on passe de nombreuses soirées à jouer au *piquet*. Les merciers vendent des cartes à bon marché en même temps que des épingles, et les épingles servent de jetons ; c'est de cette époque que date l'expression : « tirer son épingle du jeu ».

Les cartes se modifieront un peu à chaque nouvelle Cour quant aux personnages, mais les quatre couleurs subsisteront, et, le temps de la chevalerie étant passé, cœur signifie courage, trèfle magasin de fourrage, pique et carreau magasins d'armes ; à qui d'autres répondent que trèfle et pique représentent les armes offensives : épée et lance ; cœur et carreau, les armes défensives : targe et écu (boucliers). Nous sommes à de vraies guerres, sans dames pour regarder le combat....

Avec la gravure et l'imprimerie les cartes se multiplieront — d'autant plus vite que le jeu de cartes était déjà très en vogue ; qu'on en juge : les compagnons de Christophe Colomb, sitôt débarqués sur la côte d'Amérique, n'eurent rien de plus pressé que d'en fabriquer un avec des feuilles!

BOUR.

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : **10 francs.** Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 Nos, franco : **15 francs.**

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME — Moteur caoutchouc..... franco **12 fr.** — Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE — Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.** — Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS — Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.** — Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.590.

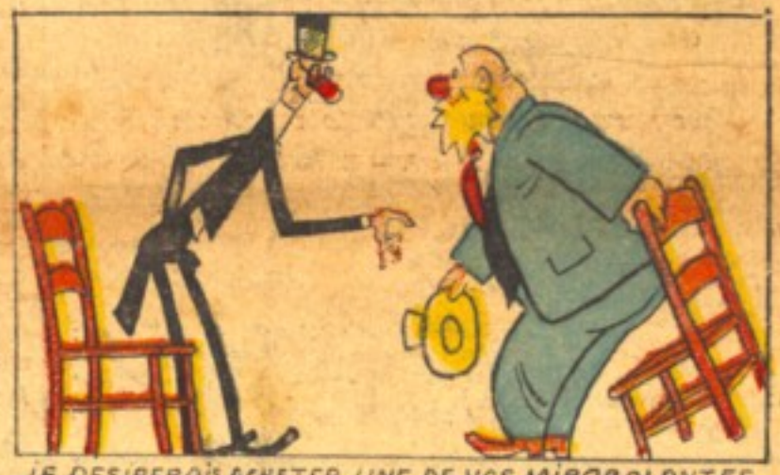
TOTO ET TOUTOUNE

RÉSUMÉ : JACK-STRONG, ARRIVÉ DANS LA CITÉ INTERDITE, A PRIS LA TÊTE DES NÈGRES REVOLTÉS. MAIS SON ENNEMI MOERDER QUI A RÉUSSI À SE DÉLIVRER, SE PRÉPARE À UNE CONTRE-OFFENSIVE

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

LE SOMBRE BANDIT GROSSAC SONNE À LA PORTE DE L'INVENTEUR HUMERUS TANDIS QUE L'ASTUCIEUX BEGONIA PRÉPARE UN TOUR DE SA FAÇON

"JE VOUS SALUE ILLUSTRE PROFESSEUR HUMERUS, S'ÉCRIE L'HYPOCRITE GROSSAC, JE SUIS ENVOYÉ PAR LE MINISTRE DE LA MARINE À RAMES ET



JE DÉSIRERAIS ACHETER UNE DE VOS MIROBOLANTES INVENTIONS" — "DONNEZ-VOUS LA PEINE DE VOUS ASSEOIR NOBLE VISITEUR PROPOSE HUMERUS ET — GROSSAC

S'ASSIED SUR LA CHAISE QUE BEGONIA À SELON LES MEILLEURS PRINCIPES AMÉRICAINS DU CONFORT MODERNE TRANSFORMÉE EN CHAISE ÉLECTRIQUE.

CEPENDANT QUE GROSSAC DEMANDE À HUMERUS SON BIGOPHONE SUBMERSIBLE POUR SCAPHANDRIERS BEGONIA PLACE UNE ÉCRITEAU SUR LA PORTE DE LA CAVE,

TANDIS QU'HUMERUS EST PARTI CHERCHER LES PLANS DE SON BIGOPHONE SUBMERSIBLE GROSSAC EXPÉRIMENTE LA CHAISE ÉLECTRIQUE DE BEGONIA EN

...RÉCEVANT UNE DÉCHARGE ÉLECTRIQUE À FAIRE SAUTER UN HIPPOPOTAME SUD-AFRICAIN. GROSSAC SE PRÉCIPITE EN HURLANT VERS LA SORTIE.

HORREUR! LA SORTIE DONNE SUR L'ESCALIER DE LA CAVE. GROSSAC DESCEND QUARANTE HUIT MARCHES D'ESCALIER SUR SON DERRIÈRE...

ET RENCONTRE DANS LES TÉNÈBRES DE LA CAVE UNE OMBRE MYSTÉRIEUSE QUI N'EST AUTRE QUE SON AMI ET COMPLICE OTTO SCHLASS. (À SUIVRE)

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 132. JEUDI 9 JUIN 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS VIENNENT D'ENLEVER LE PETIT BOB, JEUNE GARÇON AMI DE JIM. CE DERNIER CHERCHE LA TRACE DE L'AUTOMOBILE QUI A ENLEVÉ L'ENFANT.

132

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Au pays d'Eldorado, le lieutenant de vaisseau Popesco a été injustement condamné. Ses fils Juan et Pedro, 15 et 16 ans, rôdent autour de la prison, dans la nuit, quand Juan est assailli par un terrible molosse*

Chapitre VIII. — La lutte avec le molosse

Pedro vécut, à cette minute-là, l'un des plus durs moments de sa vie. Jamais il ne put y songer, par la suite, sans se sentir le front mouillé de sueur froide.

La masse sombre brusquement surgie du fourré n'était autre que l'un de ces molosses que l'on dresse à garder les propriétés, la nuit, et qui tuent ou se font tuer silencieusement, sans un aboiement. Son jeune frère, Juan, était là, dans la nuit, aux prises avec la puissante bête, et il ne pouvait rien pour lui.

Pedro ne pouvait rien voir, et seuls lui parvenaient les bruits que font deux corps mêlés en froissant des herbes ou des brindilles de bois.

Le jeune garçon se précipita en avant, au jugé, jetant les bras dans un tourniquet éperdu. Si au moins il pouvait sentir, toucher quelque chose... Comme il eût avec joie tendu son coude ou son genou pour que le molosse y morde à pleines dents et qu'il puisse libérer son cadet... Savait-il même si les effroyables crocs, pénétrant dans la jeune chair, n'avaient pas déjà accompli leur besogne de mort?

Quelques secondes passèrent, dans un silence absolu. Puis un halètement vint de gauche, indéfinissable. Était-ce un souffle humain ou un souffle de bête? Pedro, de nouveau, lança les bras en avant...

Le chien s'était précipité sur Juan.

Il faillit crier, car, cette fois-ci, il avait touché quelque chose, une étoffe. Il chuchota :

— Juan!...

La réponse lui parvint aussitôt après dans une sorte de hoquet :

— T'en fais pas... Je le tiens...

— Dis-moi ce qu'il faut faire.

— Rien. Laisse...

— Es-tu blessé?

— La paix!

Dès lors, ce ne fut plus long. Dans l'obscurité, Pedro devina une détente. Le souffle de Juan se ralentit un peu. Puis une indication lui parvint :

— J'ai une cordelette dans ma poche. Prend-la et ficelle la gueule du chien.

Pedro obéit à tâtons, bénissant la manie qu'avait son frère — et dont toute la famille s'amusait — de toujours bourrer ses poches de ficelles. Rapidement, sitôt en mains la pelote de chanvre, le jeune garçon remonta les doigts le long des flancs de l'animal, cherchant la tête qu'il fut surpris de sentir pendante, comme morte. Il se mit en devoir de lier, de souder l'une à l'autre les deux formidables mâchoires.

— Ça y est, fit-il.

— Ouf! soupira le vainqueur. Il était temps...

Il s'ébrouait, maintenant, aspirant l'air à larges goulées, avec une évidente satisfaction. Pedro demanda à nouveau :

— Es-tu blessé?

— Vaguement écorché, je crois. Pas la peine d'en parler...

— Et où?

— Au cou, parbleu! Où crois-tu que ça s'attaque, ces bestiaux-là?

— Ecoute, on va rentrer tout de suite...

— Penses-tu! Je ne me suis jamais senti aussi bien!

— Parole?

— Parole... Va, c'est un fier service que m'a rendu papa le jour où il m'a donné le truc...

— Quel truc?

— Le truc pour « tomber » les molosses. Je m'en suis souvenu à temps... Probable que papa n'avait pas idée que j'aurais jamais à m'en servir de son truc. Il me l'avait dit comme ça, pour parler... Et tu vois? Mais dis donc, tu ne crois pas qu'on a mieux à faire qu'à bavarder?...

C'était juste. Dans l'émotion, Pedro avait oublié son devoir de chef d'expédition, lequel est de ne jamais perdre le but de vue, de ne jamais s'en laisser détourner par rien...

— Tu as raison, fit-il. Mais je crois bien que la nuit se termine... Regarde le ciel...

En effet, des taches plus claires apparaissaient entre les branches. Le petit jour poindait. Il était maintenant trop tard.

— C'est raté, consentit Juan. Il faut déguerpir... Et le chien? Qu'est-ce qu'on va en faire?

Ils auraient pu l'étrangler, le tuer d'une façon ou d'une autre. Mais tous deux répugnaient à ces sortes de gestes. La cruauté leur était odieuse, instinctivement. Et puis, seuls, les lâches exécutent froidement les bêtes. Ce chien était-il responsable? Après tout, il n'avait fait qu'accomplir honnêtement la tâche pour laquelle des hommes l'avaient dressé...

— Emportons-le jusqu'au mur, suggéra Juan.

— Si tu veux, accepta Pedro. Nous le libérerons au moment de sauter...

Ils ne purent porter le chien, trop lourd, et durent le tirer. Parvenus au pied du haut mur, ils dénouèrent le lien qui lui garottait la gueule.

— Attention qu'il ne nous attaque plus, fit Juan...

De fait, l'animal, qui paraissait jusque-là étourdi, sauta brusquement sur ses pattes, juste comme les deux frères se hissaient sur le mur à la force des poignets. Mais il n'eut pas un seul mouvement de combat. Il se contenta de tendre le cou et de flairer l'air en remuant légèrement le bout de la grosse truffe noire de son nez, comme font tous ses pareils...

Les deux frères ne reprirent pas le chemin de la ville. Ils contournèrent le parc, par l'extérieur, et bientôt débouchèrent sur la placette qui servait de cour d'honneur, si l'on peut dire, à la forteresse-prison.

Ils ne pouvaient se résoudre à s'éloigner de cet endroit où leur père souffrait. Tout espoir de l'apercevoir, du moins pour aujourd'hui, semblait perdu. Mais quelque chose les retenait et, à défaut d'un but précis, ils avaient un espoir, celui de recueillir une indication quelconque, une précision, un détail...

— On ne va pas garder papa longtemps ici, opina Pedro. Sûrement va-t-on l'expédier au bagne le plus tôt qu'on pourra. Mais quand et comment? Voilà ce qu'il faudrait savoir...

— Bien sûr, répondit Juan en écho...

Il semblait réfléchir.

— Tu as une idée? lui demanda son aîné.

— Non. Mais je pense qu'il y a peut-être des gosses, dans ce coin-ci, qui viennent jouer sur la place. Si oui, nous pourrons nous mêler à eux et les faire parler. Les gosses savent toujours plus de choses qu'on ne croit...

— Oui, répliqua Pedro. Mais ne restons pas ici. Il ne faut pas avoir l'air d'épier, de guetter, d'attendre. Il est bien trop tôt pour que les gosses sortent de chez eux. Allons faire un tour. Nous reviendrons plus tard...

Ils s'éloignèrent vers la campagne et Pedro, pensant subitement au drame de la nuit, arrêta son cadet et dégrafa sa chemise.

— Fais voir!...

— Laisse-moi, voyons!

Mais déjà Pedro hochait la tête en regardant le cou de son frère. Il ne s'agissait pas d'une plaie à proprement parler, mais d'une longue estafilade qui descendait, en diagonale, jusqu'au mamelon gauche.

— Tu ne peux pas rester comme ça! Il faut rentrer. Viens...

— Non!

— Ecoute, Juan! Je suis ton aîné...

— Tu m'embêtes!...

Pedro eut beau insister, rien n'y fit. Il dut céder à son courageux petit bonhomme de frère et se contenta de le conduire à un ruisseau qui coulait à quelque dizaine de mètres de là, pour qu'au moins sa blessure soit lavée.

Et c'est au retour qu'il lui demanda :

— Dis donc, tu ne m'as pas encore raconté quel est le truc de papa, pour les chiens? Ça pourrait peut-être me servir, à moi aussi, à l'occasion...

— Oh! fit Juan, ce n'est pas bien compliqué. Le tout est de ne pas perdre la tête et de résister à l'impulsion d'écarter la bête de soi... Il faut la laisser venir, au contraire, et ne pas songer un instant à lutter de vivacité avec elle...

— Je ne comprends pas...

— Minute. Tu vas saisir... Tout de suite, dès que tu sens l'animal sur toi, tu l'entoures de tes bras et tu le serres sur ta poitrine, de toutes tes forces...

— J'y suis, fit Pedro.

Mais Juan, fier de sa science, tenait à aller jusqu'au bout de son explication :

— A l'écrasement, un homme est toujours plus fort qu'un chien. Alors, que se passe-t-il? La bête ne peut plus souffler. Elle suffoque. Elle étouffe. Et il n'en faut pas plus pour qu'elle lâche prise...

Bien sûr, il n'en faut pas plus... Il n'y faut que le courage d'exécuter l'opération sans un frémissement, et Pedro, se demandant s'il eût été capable d'en faire autant, admira en silence le sang-froid de son cadet.

Puis il lui donna une tendre bourrade sur l'épaule :

— Tu es un dur, frérot. Plus tard, on racontera ça à papa. Et il en sera fier, c'est moi qui te le dis!...

Quand ils revinrent sur la petite place, dix heures sonnaient, quelque part, à une grosse horloge. Et comme l'avait supposé Juan, des gosses jouaient contre les murs mêmes de la prison.

— Allons-y, décida Pedro.

Ils avancèrent. Mais ils n'étaient pas à vingt pas du groupe, qu'un grand diable coiffé d'une vieille casquette de « flic » les interpellait sans douceur :

— Vous êtes pas du quartier, vous autres? Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— On passe, répondit Juan. Et pourquoi qu'on ferait pas connaissance?

— Voui, reprit l'autre, mais nous, on n'aime pas les étrangers et on se mélange pas avec n'importe qui...

Les choses se présentaient bien mal... Les gosses du quartier de la prison n'étaient assurément pas des plus sociables. Et Pedro prévoyait déjà le moment où, de fil en aiguille, il faudrait en venir aux mains, lorsque ses yeux s'agrandirent...

Les portes de la prison venaient de s'ouvrir, livrant passage à un effroyable cortège...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je ne sais pas comment cela se fait, mais depuis quelques semaines des tas et des tas de lecteurs m'envoient des poésies. Moi j'en suis très content parce que moi j'aime ça, la poésie.

Dans le temps, pour faire de la poésie, comme celles qui sont dans les livres de lectures, il y avait des tas et des tas de règles sur le nombre de pieds dans chaque vers, sur les rimes, sur la césure, bref des tas de choses très compliquées qui étaient très difficiles à suivre et que si vous voulez je vous expliquerai un jour parce que j'ai trouvé dans le grenier, chez Mme Burette, un livre pour apprendre à faire des vers, un souvenir de M. Burette une fois qu'il avait voulu tourner un compliment en vers à un commissaire de police adjoint qui venait de passer commissaire principal.

Mais cela est en dehors de ce que je veux vous raconter aujourd'hui; et je veux seulement vous dire que les pieds des vers c'est des pieds très différents des pieds qu'on met dans les chaussures ou qu'on mange à la sauce poulette.

En tout cas, en dehors des vers réguliers il y a des vers libres et les poètes modernes ils les emploient de plus en plus les vers libres. Les enfants aussi. Les vers de ma petite camarade Suzanne Pennec, de Pleuven (Finistère), sont des vers libres et cela n'empêche pas qu'ils sont extrêmement jolis. Les voici :

I. — Le Phare de Penmach

Le Phare
de Penmach
est une merveille.
Il semble qu'il veille
la mer.
Il protège un père
qui ne voit pas dans les ténèbres,
Il a protégé beaucoup de vieux matelots
au visage tanné par les flots.

Ce poème, moi je le trouve d'autant mieux que ma petite camarade Suzanne elle n'avait que 8 ans 1/2 quand elle l'a fait. Le poème suivant, elle avait 9 ans quand elle l'a écrit :

II. — L'Été

En été
il n'est plus qu'un mince filet
d'eau.
Les oiseaux
y viennent se désaltérer.
Les roseaux
se penchent pour les saluer.
Le linge tout blanc
de la vieille Mélanie, fatiguée par les ans,
prend une couleur vive sur le gazon vert tendre.
Un garçonnet cherche du cresson pour le vendre.
Les lavesses aiment ce coin tranquille où l'on peut rire,
les enfants viennent s'y réjouir.

C'est rudement bien, hein? C'est frais et gai comme une belle journée. Voilà maintenant le dernier poème que Suzanne a écrit l'an dernier à 10 ans :

III. — La Pie raconte une histoire

Voyez-vous cette pie
sur un arbre perché.
Elle jacasse pleine de vie
au milieu d'un auditoire émerveillé,
près d'un gênant moineau
et d'autres passereaux.
Les rouges-gorges hochent la tête.
Et en bas les fleurettes
se moquent d'elle.
Le feuillage,
trouvant l'histoire belle
se tait pour ne pas l'arrêter.
Le merle ouvre son bec comme s'il allait parler.

Vous ne trouvez pas que c'est magnifique, dans l'ensemble, surtout le deuxième poème. Et si ma petite camarade s'était donné beaucoup de mal pour faire des vers réguliers comme ceux qu'on lit dans les livres de récitation, probable que ses poésies auraient été beaucoup moins bien. J'ai montré les vers de Suzanne à des grandes personnes, ils m'ont dit que cette petite fille était un vrai poète, et c'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à quelqu'un qui fait des vers.

Voici maintenant un poème en vers très réguliers de ma petite camarade Leca Pancrace, de Nice, dont vous avez déjà lu une jolie nouvelle. C'est un poème dédié à la Corse, le pays de Leca, un pays qu'elle aime de tout son cœur :

Au milieu d'une mer appelée la grande Bleue
que l'on dirait formée de gazon merveilleux,
S'épanouit toujours au large du rivage,
Une fleur délicieuse au doux parfum sauvage.

Ce n'est point une rose, le parfum est plus fort,
Ce n'est point un œillet, ni même un bouton d'or,
Et ce n'est point des champs une petite fleurette,
C'est la Corse, île du Paradis terrestre.

Oui, c'est vraiment un coin de Paradis
Qui s'étale sous le beau soleil du midi
Et que chacun de nous sans exception admire
Pour ses lieux enchanteurs que l'on ne peut décrire.

Quel est donc le poète qui n'a pas chanté,
La vie combien barbare de tous ses grands bandits
Qui, ayant presque tous idée de se venger,
En semant la terreur avaient pris le maquis.

Qui donc a oublié les célèbres vendettas?
La sauvage de Spada, ou celle de Saetta?
Ces deux bandits sont morts, mais chez les paysans,
Leur histoire restera présente encore longtemps.

Et c'est bien pour cela que ce pays magique,
Malgré le modernisme et le progrès croissants,
Tout en prenant sa part aux usages présents,
Conservera toujours ses coutumes antiques.

Je suis sûr que ce poème plaira à beaucoup, et il est certain que ma petite amie Leca s'est donné beaucoup de mal pour le faire. Le résultat est très intéressant et c'est pourquoi je le publie pour la récompenser de son travail. Mais pour moi (tous ne seront pas de mon avis, j'en suis sûr), je préfère encore aux poèmes de Leca ceux plus maladroits, mais si frais, de Suzanne.

Envoyez-moi des poèmes, beaucoup de poèmes. Je serai très content d'en publier dans cette lettre. Et si vous m'en envoyez assez on pourra faire une page spéciale des petits poètes de « Mon Camarade ». Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

Janot,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

LE COIN DES FILLETTES

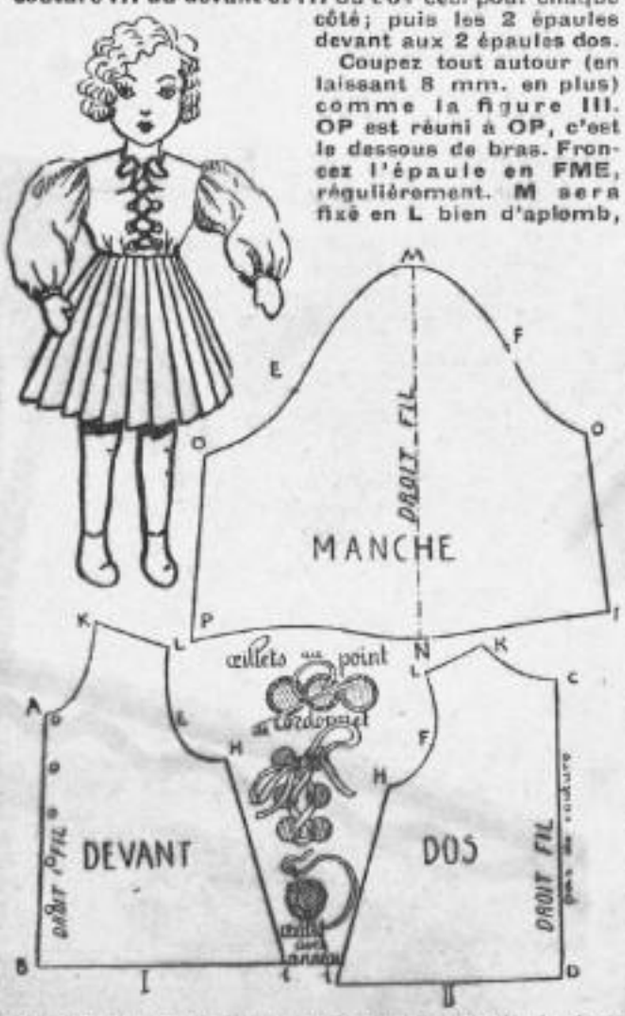
UN CORSAGE LÉGER POUR TOUTOUNE

Pour porter avec le petit costume que vous lui avez fait, j'espère, voici un petit corsage de voile ou crêpe de Chine.

Coupez deux morceaux, comme la figure I, en laissant 8 mm. en plus tout autour pour les coutures, sauf devant où vous laissez 1 cm. 1/2 pour les ourlets qui seront percés d'œillets pour passer le laçage. Posez le tissu double sur le n° II, la pliure posée sur CD, elle ne sera pas coupée, le dos étant d'un seul morceau. Coupez le reste avec 8 mm. en plus autour.

Ensuite bâtir, essayer, puis réunir par une couture HI du devant et HI du dos ceci pour chaque côté; puis les 2 épaules devant aux 2 épaules dos.

Coupez tout autour (en laissant 8 mm. en plus) comme la figure III. OP est réuni à OP, c'est le dessous de bras. Froncez l'épaule en FME, régulièrement. M sera fixé en L bien d'aplomb,



c'est-à-dire le droit fil tombant bien droit. Le bas de la manche PNP est également froncé.

Faites alors deux ourlets devant. Puis de petits œillets — vous savez faire les œillets, j'espère ? — par où vous passerez un ruban de velours ou de soie vive et qui s attachera en haut.

L'encolure a un petit ourlet. Le bas des manches est enserré dans une bande droit fil de 1 cm. une fois finie, c'est-à-dire taillée de 3 cm. à plat en hauteur et 6 cm. 1/2 en largeur.

Faites bien attention de couper un morceau avec le tissu à l'endroit et un avec le tissu à l'envers pour le devant et la manche afin d'avoir un côté gauche et un droit. Que MEO soit sur le devant du corsage avec LEH et MFO, sur le dos avec LFH.

En bas du corsage un ourlet de 1 cm. où vous passerez un petit galon qui sera noué devant et froncera légèrement le corsage dans la jupe.

Pour faire les œillets, un trou au poinçon ou à la pointe de ciseaux ronds, ensuite un point serré tout autour, comme l'indique le croquis IV. L'œillet avec anneau est beaucoup plus lourd, on maintient un anneau de bonne grandeur (de ces petits anneaux d'os fins) par un fil à cheval. Puis on festonne par-dessus. Ces œillets se font surtout dans les lainages ou tissus plus épais.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

MOUCHETS (13). — 1er *tour* : à l'endroit. — 2e *tour* : à l'envers. — 3e *tour* : 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers; à ce point ne pas laisser tomber la maille de l'aiguille de gauche et reporter la boucle sur l'aiguille de gauche. Tricotez cette maille comme une maille à l'endroit, 4 ou 5 fois de suite; sortez de cette même boucle 4 à 5 mailles que vous reportez au fur et à mesure sur l'aiguille de gauche. A la 5e vous les reprenez sur l'aiguille de droite. Tombez la maille de l'aiguille de gauche. Rabattez les 4 premières boucles sur la dernière de façon à n'avoir qu'une boucle pour ce point sur l'aiguille de droite. 2 mailles à l'endroit et recommencez.

Les Conseils de tante Camille.

La fourrure. — *Savez-vous, petites camarades, que vous pouvez très bien éviter à maman de faire nettoyer votre petit gris, votre blanche hermine ? Et rien pour l'effrayer dans ce nettoyage, prenez un morceau de flanelle bien propre, de la farine ordinaire, mais oui, tout simplement ; faites bien pénétrer la farine dans les poils en les retournant, puis frottez régulièrement dans le bon sens avec la flanelle. Secouez, recommencez jusqu'à un bon résultat ; alors prenez un autre morceau de flanelle propre avec lequel vous enlevez les restants de traces de farine et lustrez.*

Pour la lustrer, *humectez-la légèrement et passez dessus une lame chaude sans appuyer. Un fer peut très bien aller, mais attention, vous ne repassez pas! Vous pouvez encore passer une goutte d'essence de térébenthine à l'aide d'un chiffon.*

Couture d'un cordon en biais. — *Voici une manière qui ne gêne en rien le pliage et le rangement bien régulier dans les armoires. Le cordon est placé en travers au-dessous d'un angle formé par une lisière et un ourlet, et fixé par une piqûre à chaque bout. Le cordon est donc à plat sur le torchon et invisible à l'endroit.*

POUR RIRE UN PEU

Un millionnaire vient de mourir. Près de la porte de sa maison, se tient un homme qui pleure à chaudes larmes et se lamente : « Condoléances, lui disent des gens en venant lui serrer la main; vous êtes de la famille, sans doute? — Oh non, monsieur! — Alors, pourquoi pleurez-vous? — Justement parce que je n'en suis pas, l'héritage ne sera pas pour moi. »

o

Ayant réussi à faire acquitter un riche client accusé d'escroquerie, un célèbre avocat reçoit sa visite. « Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, lui dit le banquier. — Cher monsieur, répond l'avocat, depuis que les Phéniciens ont inventé la monnaie, il est inutile de le demander. »

o

Histoire de perroquets. — Un paysan aperçoit, perché sur le toit de sa grange, un oiseau au brillant plumage dont l'espèce lui est inconnue. Il s'approche de lui pour s'en emparer et, au moment où il étend le bras pour le saisir, l'oiseau lui dit : « Bonjour, monsieur. » Le paysan, qui n'a jamais vu de perroquet, demeure interloqué et, ôtant son bonnet, il lui dit : « Excusez-moi, monsieur, je vous avais pris pour un oiseau. »

o

Jeannot s'est coupé très légèrement au doigt, néanmoins il demande à sa mère de le lui entourer d'un chiffon. « C'est inutile, lui répond-elle, ça n'est rien, ça ne se voit même pas. — C'est justement pour ça, dit Jeannot, je saurai au moins quel doigt me fait mal. »

o

Conversation entendue entre une maman et sa petite fille. « Maman, emmène-moi avec toi au bal. — Tu es trop petite, tu ne sais pas encore danser. — Comment? Je sais mieux que toi; l'autre jour, je t'ai vue danser et il fallait que quelqu'un te tienne. Moi, je sais le faire toute seule! »

FALZAR bien des rues...

TIMBRES

TIMBRES AMÉRICAINS DE LA GUERRE CIVILE

En 1861, les Etats-Unis d'Amérique connurent une terrible guerre civile qui dura cinq années. Les Etats du Nord, états industriels et républicains, étaient partisans de l'abolition de l'esclavage qui sévissait dans le Midi des Etats-Unis.

Pour empêcher cette abolition, les grands propriétaires des Etats du Sud de l'Amérique, qui cultivaient leurs terres avec des esclaves noirs traités d'une façon barbare, se révoltèrent et, avec l'appui de l'étranger, menèrent une guerre impitoyable contre le seul gouvernement légal des Etats-Unis.

On le voit, cette guerre civile n'est pas sans analogie avec l'actuelle guerre civile espagnole. Elle se termina par la victoire des Etats républicains en 1865 et, à dater de cette époque, l'esclavage fut aboli aux Etats-Unis et l'unité américaine définitivement établie. Dans le domaine des timbres-poste, cette guerre civile a laissé des traces intéressantes. Les timbres-poste en service aux Etats-Unis depuis 1845 étaient émis par le gouvernement central de Washington. Quand les Etats du Sud se révoltèrent contre les Etats du Nord, commencèrent dans les Etats de Géorgie, Texas, Alabama, de Virginie, de la Caroline, etc., des émissions de timbres faites par les maîtres de postes des différentes localités de ces provinces qui durèrent pendant quelques mois de 1861. Ils furent ensuite remplacés par une émission centrale des rebelles.

Les timbres des maîtres de postes des Etats rebelles du Sud de l'Amérique sont devenus très rares et ont acquis une valeur considérable. C'est ainsi, par exemple, que nous reproduisons ici le timbre lithographié de 10 cents, jaune, de Beaumont (Texas), qui vaut la somme respectable de 150.000 francs; le 5 cents, bleu, de Greenville (Alabama), qui dépasse 50.000 francs; le 10 cents, rose, de Independance (Texas), qui vaut 125.000 francs.

Ces émissions sont très recherchées aux Etats-Unis. Il est évident qu'ils ne sauraient figurer dans les collections de nos lecteurs, étant donné leur prix élevé. Ce sont, parmi les timbres de grande valeur, quelques-uns des moins habituellement connus.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé du chapitre précédent. — *Alfred et Louise, après avoir avalé quelques gorgées de l'elixir du professeur Philogniceron, sont devenus aussi petits que des fourmis. Les deux enfants ont été emportés par une libellule géante.*

Chapitre III

EN PROIE AUX GRANDS FAUVES D'INSECTOPOLIS

La libellule volait avec un bruissement assourdissant de ses ailes rigides et transparentes. Elle fendait l'air à une allure si rapide que les enfants se retenaient à peine sur son long corps allongé, se retenant des jambes et des bras, plus morts que vifs.

Des rafales de vent les frappaient en plein visage, les aveuglaient, emmêlaient leurs cheveux, sifflaient dans leurs oreilles.

— Fredo!

— Tais-toi, Louison, ou nous allons tomber, s'écria Alfred que le vent suffoquait.

Les enfants baissèrent l'échine jusqu'à appuyer leurs têtes contre le corps même de la libellule. Mais le vent menaçait toujours de les désarçonner; ils s'étendirent de tout leur long et, couchés sur le ventre, ils se serrèrent encore davantage contre l'insecte géant. Le vent sembla alors se calmer. Maintenant, ils pouvaient ouvrir les yeux, regarder.

— Maintenant, je n'ai plus peur, cria Louise.

La libellule filait toujours, elle montait brusquement et soudain piquait du nez comme un avion dans un trou d'air. Sur leur route, les enfants rencontraient d'énormes bêtes ailées qui les croisaient comme des trains-bolides. Etaient-ce des oiseaux, des papillons, d'autres libellules ? Ils allaient si vite qu'ils ne pouvaient les distinguer.

Subitement, devant les enfants, quelque chose ronfla avec un bruit de moteur : c'était une bête ronde et velue qui surgissait des profondeurs de l'abîme aérien. Le monstre, repliant ses pattes poilues, se précipitait en avant, se lançait à droite et à gauche, dégringolait et réapparaissait à leur niveau, faisait miroiter au soleil ses ailes verdâtres.

— Qui est-ce? s'inquiéta Louise.

— Une mouche, une mouche géante !

La distance qui séparait la mouche de la libellule diminuait de plus en plus. Louise put distinguer l'insecte énorme, aussi grand que les mouches des affiches où l'on lit : « Prenez garde aux mouches; elles propagent la contagion. » Louise n'eut pas le temps de réfléchir sur la maladie qu'apportait la mouche; celle-ci s'enfuit brusquement et disparut dans la direction du sol. La libellule tourna son énorme tête à droite, à gauche, en haut, en bas, et faisant luire les turquoises bleu-vertes de ses yeux aux mille facettes, elle se lança à la poursuite de la mouche. Louise, effrayée, saisit la jambe de son frère.

Ce fut une chasse mouvementée, pleine de virages brusques, d'ascensions et de descentes vertigineuses. La libellule, qui poursuivait sa proie, se lançait de haut en bas, tombait comme une pierre, décrivait des nœuds, virait sur l'aile. Lorsqu'elle fut près de la mouche elle ouvrit de formidables mandibules toutes couvertes de lames aiguës.

La malheureuse mouche qui sentait venir sa fin bourdonna désespérément, mais les mandibules se refermèrent avec un bruit sinistre. Les ailes et les pattes de la malheureuse victime tombèrent, voltigèrent en l'air. Les mandibules se refermèrent à nouveau.

Elles foulèrent, froissèrent, aplatirent le corps de la mouche comme une galette qu'engloutit la large gueule noire.

Pierre et Louise avaient contemplé ce repas de fauve avec tristesse et terreur.

Mais leur attention fut bientôt attirée par une autre scène. Tout à côté d'eux, d'immenses ailes colorées exécutaient une sarabande dans l'air. De grandes taches de velours sombre ornaient les bouts des ailes que bordaient des bandes de couleurs éclatantes. Lorsqu'ils approchèrent des ailes, les enfants s'aperçurent qu'elles étaient faites d'écailles recouvertes d'un duvet doux et coloré. Les ailes tournaient en l'air, palpitaient comme des voiles au vent.

— Il n'y a que des ailes, et pas de corps, s'étonnait Louison.

Mais déjà, le danseur ailé se tournait vers les enfants, qui purent voir un corps allongé, semblable à un immense dirigeable que terminait une gueule dont les longues moustaches remuaient.

L'insecte aperçut la libellule et s'inquiéta soudain. Battant des ailes il piqua une tête tout droit vers la terre. Mais il ne réussit pas à échapper au fauve de l'air : la libellule se précipita à sa poursuite. Elle fonça sur sa proie, et la renversa d'un choc violent. La malheureuse victime culbuta en plein vol, le terrible chasseur la rattrapa au passage, lui tordit le cou et, après lui avoir arraché les ailes, l'avala d'un trait.

— Qu'est-ce que vient de dévorer la libellule? cria Louison.

— Un papillon! cria Fred à travers le sifflement du vent.

La libellule, véritable tigresse des airs, devait avoir ce matin-là un appétit terrible. Presque aussitôt après le papillon, elle engloutit une nouvelle mouche, puis un papillon blanc taché de bleu, et enfin un moustique.

— Quel monstre, cria Alfred. Elle dévore tout!

Des nuages couraient sur le ciel bleu. De temps en temps, ils cachaient le soleil, et des ombres bleues et froides voilaient la terre.

Les enfants, étonnés, observaient l'attitude de la libellule à ces moments. Sitôt que le soleil venait à se cacher, l'insecte devenait paresseux, et lentement il glissait vers la terre, comme un avion qui va atterrir. Mais sitôt que le soleil se montrait, la libellule s'animait aussitôt. D'un léger battement d'ailes, elle remontait vers l'azur bleu et reprenait sa chasse.

Soudain la libellule aperçut une nouvelle proie, et vira si brusquement et si violemment que Louison glissant du dos de la bête et prête à tomber, s'accrocha à temps aux pieds de son frère.

— Au secours! hurlait la petite fille.

Mais Alfred, lui aussi, avait du mal à se tenir sur sa monture volante. Sa sœur l'attirait vers le vide, comme un poids terriblement lourd. En vain, le jeune garçon faisait des efforts désespérés pour tenir, et il s'accrochait au corselet lisse et glissant de l'insecte géant. Ses ongles glissaient sur la carapace, lourde et épaisse comme celle d'un homard, dure et bleue comme de l'acier trempé.

— Je n'y tiens plus ! cria Alfred.

Il sembla au jeune garçon qu'il apercevait en dessous de lui la surface bleue d'un lac immense, aussi grand qu'une mer. Mais la terreur lui fit fermer les yeux. Ses mains abandonnèrent le corps rugueux de la libellule. Puis tout se mit à fuir sous lui, le vent siffla terriblement à ses oreilles...

Les deux enfants tombaient.

A plusieurs reprises, le ciel et la terre changèrent leurs places l'une pour l'autre. Au-dessus de leur tête, c'était le ciel, puis la terre, puis le ciel, puis la terre... Puis ce fut un choc terrible...

Faisant jaillir des gerbes d'eau, les enfants étaient tombés dans le lac et ils coulaient au fond. Mais presque aussitôt, ils remontèrent à la surface, d'autant plus vite qu'ils avaient plongé de plus haut. Alfred et Louise savaient heureusement nager. Instinctivement ils se mirent à battre l'eau des mains et des pieds, tournant sur place, sans bien comprendre ce qui s'était passé. Enfin, Fred comprit la situation.

— Il faut nager jusqu'à la rive! cria-t-il.

— Où est-elle donc, la rive? demanda Louise, en crachant de l'eau.

D'un mouvement de tête, Alfred désignait une sorte de forêt qui se dressait comme un grand mur vert.

— Nous arriverons jusque-là? demanda Louise avec un peu d'inquiétude.

— Mais oui, bien sûr. Mais ne te presse pas trop, ne te fatigue pas. Au besoin on se reposera en faisant la planche.

Ils nagèrent vers la rive lointaine, soulevant des éclaboussures d'eau, crachant et reniflant.

— Regarde! Qui c'est? Il vient droit vers nous.

C'était Louise qui venait d'apercevoir une bête étrange qui glissait à la surface de l'eau sur de hautes pattes à demi pliées.

— Est-ce que ça mord? Qu'est-ce que c'est que cette bête-là?

— Je ne sais pas ce que cela peut être. On dirait une mouche d'eau, qu'on appelle aussi une hydromètre. Mais c'est tellement grand, tellement terrible.

Fred ne s'était pas trompé. C'était bien un hydromètre géant qui s'avançait sur eux.

Écartant largement ses longues pattes, l'insecte géant, comme un patineur, glissait sur la surface, sautant habilement par-dessus les plantes aquatiques. Ses patins-flotteurs laissaient sur l'eau un sillage à peine perceptible. L'hydromètre géant approchait avec une rapidité incroyable. Son corps brun, au ventre recouvert de poils blanchâtres se balançait légèrement. D'immenses yeux sphériques étaient placés de part et d'autre de sa tête.

L'insecte géant savait tourner et virer sur lui-même avec une extrême rapidité. Pour cela il rejetait en arrière ou lançait de côté ses pattes de derrière et il les traînait derrière lui, en tournant alternativement à droite et à gauche. De toute évidence, ces pattes lui servaient de gouvernail.

Tout à coup, l'hydromètre aperçut Alfred et Louise. Il accéléra sa marche et se dirigea tout droit vers eux. Louise poussa un hurlement.

La bête secoua sa tête et leva sa trompe, longue et aiguë, pareille à une lance toute couverte de sang séché couleur de rouille. L'extrémité de ce dard terrifiant tremblait comme un ressort d'acier bien tendu.

— Elle va nous tuer! criait Louison terrifiée.

L'hydromètre s'approcha encore davantage, leva ses pattes de devant au-dessus de l'eau, et lança son dard droit en direction de la petite fille.

Mais Fred, sans perdre un instant, avait saisi sa sœur par la main et il l'entraîna sous la surface de l'eau.

Les enfants avaient plongé.

Déconcerté, l'insecte monstrueux regarda tout autour de lui avec ses yeux globuleux. Sa proie lui échappait.. Qu'avait-elle pu devenir? Quelques instants durant l'hydromètre scruta les environs, puis repliant son dard contre son ventre blanc, il fila plus loin, patinant sur la surface d'eau, comme sur de la glace.

Suffoquant et crachant, les enfants émergèrent de l'eau.

— Où est-elle? chuchota Louise.

— Je ne sais pas, répondit son frère aussi bas, j'espère qu'elle est partie...

Pendant quelques minutes, les enfants nagèrent en silence, lançant des regards apeurés de tous côtés. Le mur vert de l'étrange forêt s'élevait de plus en plus haut, devant leurs yeux. La rive approchait, ils allaient la toucher.

Soudain, Louison sentit qu'elle se prenait le pied gauche dans un obstacle pareil à des ficelles enchevêtrées. Elle voulut se dégager, mais en vain. Plus elle tirait et plus elle s'embrouillait; les fils entouraient déjà ses orteils, lui ligotaient la jambe presque jusqu'au genou. Louise tenta un effort pour se débarrasser de ces liens avec sa jambe droite, mais aussitôt, elle sentit cette jambe prise à son tour dans un embrouillis de ficelles.

La terrible mouche d'eau dirigea vers Alfred et Louise la lance acérée de son dard.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend? Fred se tourna vers sa sœur. Nage donc plus vite!

— Un filet! cria Louise. Je suis prise... Il y a un filet sous l'eau.

Fred vira en reniflant et retourna vers Louise.

— Tiens, donne-moi la main!

Il n'avait pas encore pris la main de sa sœur que ses jambes se trouvaient également prises dans des fils solides.

Rassemblant toutes leurs forces, les enfants frappaient l'eau de leurs bras. Sous leurs mains, l'eau s'agitait comme dans une chaudière. Ils remuaient et se débattaient, pareils à des poissons pris dans un filet.

— Tiens bon, ne cède pas, Louison! criait Fred.

Mais leurs efforts restaient vains. Ils ne pouvaient maintenant plus bouger. Des fils solides et gluants entouraient maintenant non seulement leurs jambes, mais leur corps tout entier.

Fred et Louison étaient au bout de leurs forces. Tentant un effort suprême, ils levèrent une dernière fois leurs bras qui battirent l'air.

Une minute s'écoula, puis une autre; l'eau se referma sur leurs têtes. Suffoquant, à demi asphyxiés, les enfants sombraient...

Tout à coup, des antennes puissantes et élastiques glissèrent le long de leurs bras et de leurs jambes, arrachèrent les enfants hors du filet qui les tenait emprisonnés et les entraînèrent quelque part vers les profondeurs.

Une eau tiède et dégoûtante leur remplissait la gorge. Des cercles jaunes dansaient devant leurs yeux; des cloches aiguës leur tintèrent aux oreilles.

Ils allaient être totalement asphyxiés lorsqu'une force puissante les rejeta à la surface, et soudain l'air envahit leurs poumons.

Alfred ouvrit les yeux. Il vit le visage pâle et défait de Louison. Tout près d'elle des pattes velues et noires; plus bas, l'eau sombre. Dans la pénombre, le jeune garçon distingua avec peine les voûtes ténébreuses d'un terrier qui ressemblait à une cloche de plongeur. Louise voulut parler à son frère, elle ouvrit largement la bouche, mais Fred n'entendit rien, ne comprit rien.

L'eau noire s'agita sous les pieds des enfants. Elle se gonfla comme une bosse qui, tout d'un coup, se fendit. Un corps gras et immense émergea lentement, tout dégoulinant d'eau. Des pattes velues apparurent, puis d'autres pattes, et encore des pattes.

Les enfants avaient devant eux une épouvantable araignée géante qui se balançait sur l'eau et les regardait de ses huit yeux minuscules et luisants, guettant tous leurs mouvements.

Fred et Louison s'aplatirent contre la paroi, terrifiés, mais l'araignée allongea ses mandibules, attrapa les deux enfants et les serra si fort qu'ils furent incapables de pousser un cri.

Le monstre les tenait maintenant tous deux la tête en bas. Autour d'eux, tout chavira, tout fila vertigineusement, de plus en plus vite... Un voile noir couvrit leurs yeux, mille sonneries leur tintèrent aux oreilles...

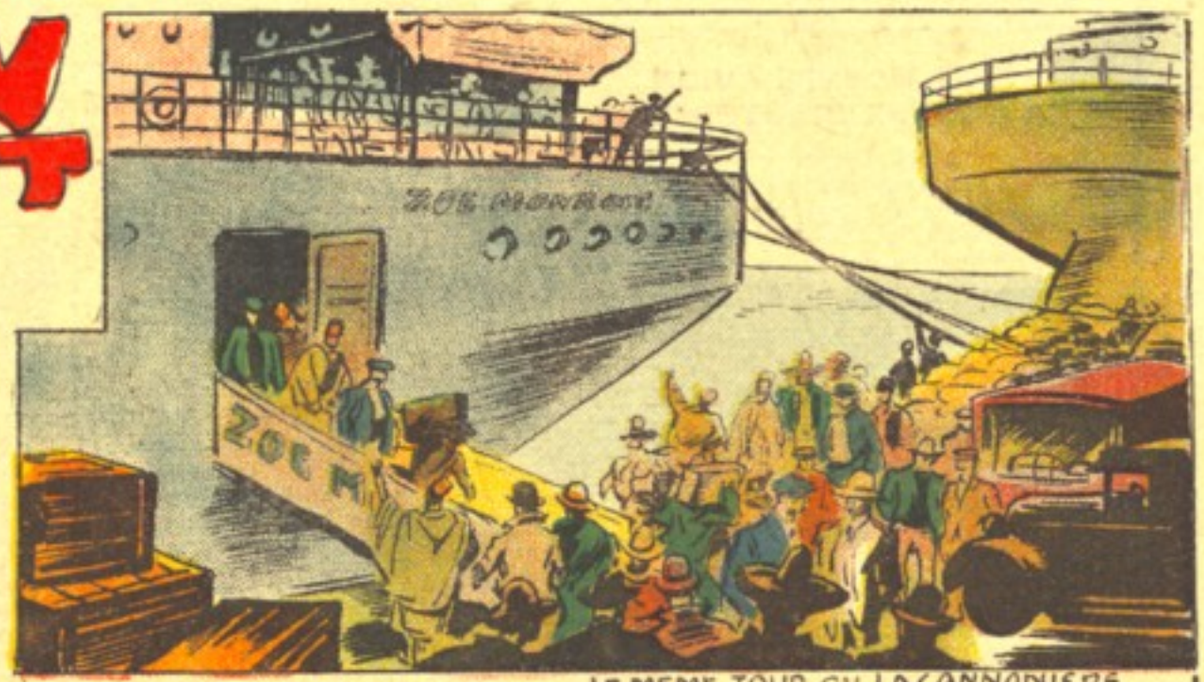
Les enfants perdirent connaissance.

(A suivre.)

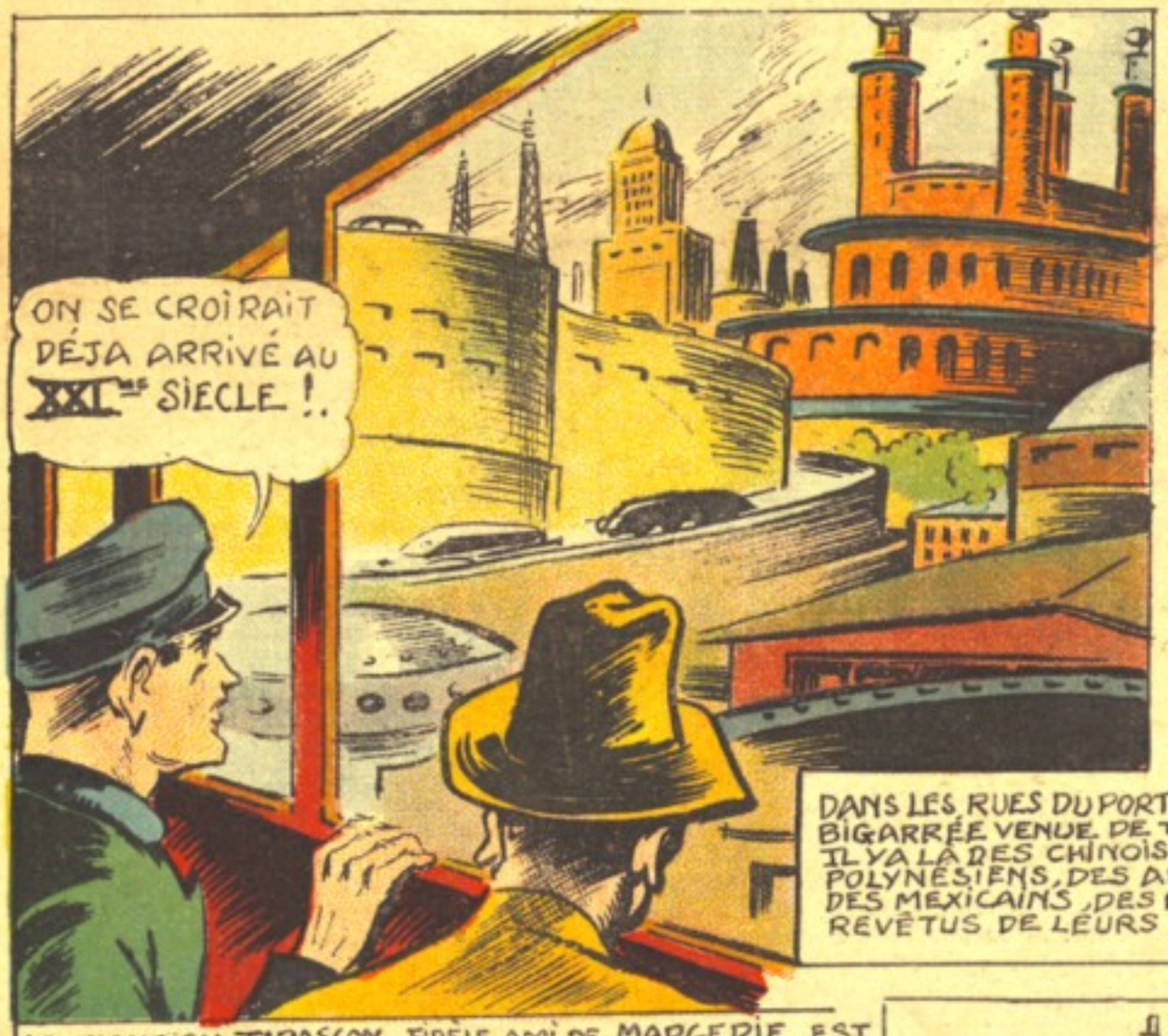
LE RAYON DE LA MORT

D'APRES L'ŒUVRE D'A. TOLSTOI - RÉSUMÉ -

L'INVENTEUR CRIMINEL GARINE A CONSTRUIT AU CENTRE DU PACIFIQUE UNE VILLE FANTASTIQUE. IL VEUT DEVENIR MAÎTRE DU MONDE... MAIS L'INSPECTEUR MARGERIE QUI VIT A L'ILE D'OR SOUS UN DEGUISEMENT S'EST JURÉ DE VAINCRE GARINE. IL ATTEND L'ARRIVÉE DE SON AMI TARASCON. CE DERNIER DOIT VENIR SUR LE BATEAU "ZOÉ MONROSE". IL EST ÉGALEMENT DEGUISÉ.



LE MEME JOUR OU LA CANNONIÈRE JAPONAISE AVAIT ETE COULÉE PAR LE "RAYON DE LA MORT", LE PAQUEBOT "ZOÉ MONROSE" ARRIVAIT AU PORT DE L'ILE D'OR.



DANS LES RUES DU PORT SE PRESSE UNE FOULE BIGARRÉE VENUE DE TOUS LES PAYS DU MONDE IL Y A LÀ DES CHINOIS, DES MARSEILLAIS, DES POLYNÉSIENS, DES ARABES, DES POLONAIS, DES MEXICAINS, DES NÉGRES ETC... TOUS REVÊTUS DE LEURS COSTUMES NATIONAUX..

LE CHAMPION TARASCON, FIDÈLE AMI DE MARGERIE EST STUPÉFAIT DEVANT L'ŒUVRE FORMIDABLE QUI A ÉTÉ ACCOMPLIE PAR LE GENIE MALFAISANT DE GARINE. LE RECIF DE L'ILE D'OR EST DEVENU UNE VILLE ULTRA-MODERNE.

CETTE NOUVELLE TOUR DE BABEL EST GARDÉE PAR UNE ÉQUIPE DE POLICIERS MARSEILLAIS ET RUSSES BLANCS ARMÉS DE MITRAILLETTES....

TARASCON VIENT DE METTRE PIED À TERRE, SOUDAIN UN CHINOIS LUI GLISSE UN PAPIER DANS LA MAIN...

32 - (A SUIVRE)

Vous qui aimez les aventures fantastiques vous lirez :

LE TRÈFLE NOIR

par R. Duchâteau

Une aventure de Pierrot Lancry

Un fort volume illustré

12 francs

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)

Du même auteur :

LE MYSTÈRE DU SERPENT À PLUMES

6 francs

A TRAVERS LE MONDE

Lorsqu'un garçon naît dans l'île de Bornéo, on attache à la porte de la maison un ruban bleu et des épis de blé; lorsque c'est une fille, le ruban est blanc et le blé est remplacé par des fleurs et des fruits.

o

Au Canada, deux hommes voulurent asphyxier leur vieux chat et dans ce but le mirent dans la cuisine et ouvrirent le robinet à gaz. Mais au bout de peu de temps, une explosion se produisait. Les experts établirent que les étincelles projetées par les poils du chat devenu enragé, avaient provoqué cet accident.

o

Il n'y a pas dans la nature de roses noires; les roses noires qu'offrent certains fleuristes ne doivent leur teinte qu'à certaines substances chimiques.

o

Des ingénieurs étudient les éruptions de volcans au point de vue scientifique; car il paraît que les gaz qui s'échappent des cratères sont générateurs d'une grande puissance qui pourrait remplacer le charbon.

o

L'écaille dont on se sert pour la confection des lunettes et autres objets, provient de la carapace d'une tortue de mer, le caret. C'est par un moyen barbare qu'on ôte les plaques qui fournissent l'écaille : en effet, il faut ébouillanter la pauvre bête, dont les plaques se soulèvent sous l'influence de la chaleur. Le caret est ensuite remis à la mer, car l'on croit que ses plaques repoussent au bout de quelque temps.

o

De grandes découvertes ont souvent été faites au moyen de modestes instruments. Ce fut à l'aide d'un simple prisme, d'une lentille et d'un morceau de carton que Newton eut la possibilité de découvrir la décomposition de la lumière et l'origine des couleurs.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Une des grandes sensations du début de cette année a été les vols effectués par l'hélicoptère allemand « Focke-Wulf ».

Non seulement les premiers records ont été confirmés, mais cette fois l'appareil s'est élevé verticalement et s'est tenu immobile en l'air.

Ainsi le rêve de bien des siècles se trouve réalisé.

On peut maintenant voler absolument comme une abeille qui file vers une fleur, en fait le tour, avance, recule, se pose, repart pour un pétale supérieur ou inférieur. Car, non seulement l'aviatrice allemande Heina Reitsch a réussi le vol immobile et le recul, mais elle a répété ces expériences en « vase clos », c'est-à-dire dans un hall.

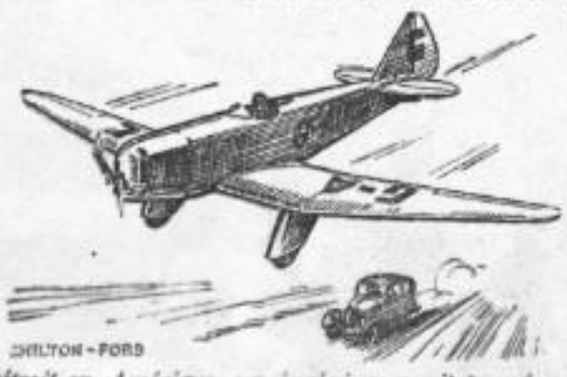
C'est le Grand Palais allemand, la Deutschlandhalle qui a été le théâtre de cet exploit sur lequel on n'a pas assez insisté. C'est une étape nouvelle dans l'histoire de l'aviation.

UN NOUVEL AVION A MOTEUR D'AUTOMOBILE

Nous vous avons déjà décrit un avion américain muni d'un moteur de voiture Ford V-8.

Il était l'œuvre d'un amateur.

En Angleterre, où l'on construit également des voitures Ford dans des usines filiales de celles de



Détroit en Amérique, un ingénieur avait transformé un 7 CV.

Ce moteur de 7 CV Ford était primitivement destiné à être monté sur le Pou-du-Ciel. *Mais ce petit avion n'a pas connu le développement attendu.*

L'ingénieur Carden devait trouver la mort peu après, mais son œuvre restait et la compagnie « Chilton Aircraft » a songé à utiliser ce petit moteur dont les pièces de rechange se trouvent partout dans le monde. Ainsi un nouveau monoplace est né, de lignes très classiques, de construction tout en bois, très légère, mais de résistance supérieure à celle d'un avion d'acrobatie.

L'aile est basse, cantilever, de 7 m. 30 d'envergure et de forme trapézoïdale avec bords marginaux arrondis.

Le fuselage est de section rectangulaire avec dos arrondi. Il possède un poste de pilotage, soit torpédo, soit conduite intérieure. On y accède par de larges portes. Les empennages sont décalés. Le train d'atterrissage à large voie est du type dit « à pantalons ».

Rien ne décèle la présence d'un moteur d'automobile refroidi par eau, car il y a un capotage avant habituel et le radiateur est logé sous le bâti-moteur.

La longueur totale de l'avion est de 5 m. 50. Il pèse à vide 180 kilos et peut être chargé jusqu'à 316 kilos. Sa vitesse de croisière est de 160 kilomètres-heure avec un maximum de 180 kilomètres-heure. Il atterrit à 56 kilomètres-heure en 46 mètres seulement.

L'heure de vol revient à 35 francs environ, ce qui est très intéressant.

PETIT DICTIONNAIRE DE L'AIR

CULASSE (V). — Couvercle du cylindre recevant les soupapes destinées à réglementer l'admission et l'échappement des gaz dans le cylindre. Le fond de la culasse peut être plat, creux ou bombé. Sa forme, laissée un peu au hasard dans les premiers moteurs, a été étudiée par des spécialistes. Dans le cas des culasses comportant des soupapes dites « en tête », la forme hémisphérique a été reconnue comme étant la meilleure. La culasse peut être également refroidie par eau ou garnie d'ailettes tout comme le cylindre. En général les dispositifs de refroidissement de la culasse sont plus importants que pour le cylindre.

PISTON (VI). — Boîte cylindrique contenue dans le cylindre et qui en constitue en quelque sorte un second fond. Ce second fond est mobile. De plus, il est aussi étanche que possible. Lorsqu'il descend dans le cylindre, il aspire des gaz, et lorsqu'il remonte il les comprime. Une fois les gaz comprimés, on les enflamme au moyen d'une étincelle. Sous la force de l'explosion, le piston redescend. Puis il remonte à nouveau pour chasser les gaz brûlés. Pour assurer l'étanchéité du piston contre les parois du cylindre, le piston est muni de segments.

Les pistons d'autrefois étaient en fonte. Ceux d'aujourd'hui sont en alliage léger. Un piston est composé d'un fond et d'une « jupe » ou côté.

SPORTS

Si vous courez, amusez-vous à faire prendre votre « temps » sur une distance mesurée. Voici, d'ailleurs, quelques distances et les meilleurs temps réalisés :

Sur 100 mètres, trois coureurs font 10 sec. 3/10. Le noir J. Owens, après avoir égalé ce temps, a réussi 10 sec. 2/10, ce qui représente un beau démarrage.

Sur 800 mètres, Robinson, Américain, fait 1 min. 49 sec. 6/10.

Pour parcourir deux kilomètres, Romani, Américain, ne met que 5 min. 16 sec. 8/10. Au-dessus de cette distance, c'est la Finlande qui détient la supériorité.

Que pensez-vous, par exemple, de 10 kilomètres en 30 min. 5 sec. 6/10 et de 15 kilomètres en 46 min. 45 sec. 4/10?

o

Voici les beaux jours, le soleil, la chaleur; du moins, officiellement. Il vous faut songer à des distractions de saison. Pas besoin, du reste, de faire des frais extraordinaires.

Savez-vous que la natation est l'un des sports les plus attrayants et les plus hygiéniques?

Il existe, à Paris, douze piscines principales dont voici les noms :

Auteuil-Molitor, Edouard-Pailleron, La Jonquière, Lutetia, Pontoise-Saint-Germain, Piscine de la Gare, Piscine d'Orléans, Piscine municipale de Saint-Denis, Piscine municipale de Pantin, Hébert, Neptuna, La Butte-aux-Cailles.

Pensez-y et profitez de quelques heures par semaine pour vous ébattre et apprendre à vous tenir sur l'eau.

NOS ABONNEMENTS

Abonnements de propagande
5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

Un numéro ordinaire	6 mois :	10 fr. 50
France	12 mois :	20 fr
Belgique	6 mois :	15 fr.
(fr. français)	12 mois :	30 fr.
Étranger..	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

MON CAMARADE
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e.

LES ENFANTS D'ÉDOUARD

Il a l'air d'un brigand, mon petit garçon, avec ses cheveux ébouriffés! Coiffez-le « aux enfants d'Édouard », monsieur Valence.

M. Valence, à qui ma mère parlait de la sorte, était un vieux perruquier agile et boiteux, dont la seule vue me rappelait une odeur écœurante de fers chauds, et que je redoutais, tant à cause de ses mains grasses de pommade que parce qu'il ne pouvait me couper les cheveux sans m'en laisser tomber dans le cou. Aussi, quand il me passait un peignoir blanc et qu'il me nouait une serviette autour du cou, je résistais, et il me disait :

— Tu ne veux pourtant pas, mon petit ami, rester avec une chevelure de sauvage, comme si tu sortais du radeau de la *Méduse*.

Il racontait à tout propos, de sa voix vibrante de Méridional, le naufrage de la *Méduse*, dont il n'avait échappé qu'après d'effroyables misères. Le radeau, les inutiles signaux de détresse; les repas de chair humaine, il disait tout cela avec la belle humeur de quelqu'un qui prend les choses de leur bon côté; car c'était un homme jovial, M. Valence.

Ce jour-là, il m'accommoda trop lentement la tête à mon gré, et d'une façon que je jugeais bien étrange dès que je pus me regarder dans la glace. Je me vis alors les cheveux rabattus et taillés droit comme un bonnet au-dessus des sourcils et tombant sur les joues comme des oreilles d'épagneul.

Ma mère était ravie : Valence m'avait véritablement coiffé aux enfants d'Edouard. Vêtu comme je l'étais d'une blouse de velours noir, on n'avait plus, disait-elle, qu'à m'enfermer dans la tour avec mon frère aîné...

— Si l'on ose! ajouta-t-elle, en me soulevant dans ses bras avec une crânerie charmante.

Et elle me porta, étroitement embrassé, jusqu'à la voiture. Car nous allions en visite.

Je lui demandai quel était ce frère aîné que je ne connaissais pas et cette tour qui me faisait peur.

Et ma mère, qui avait la divine patience et la simplicité joyeuse des âmes dont la seule affaire en ce monde est d'aimer, me conta, dans un babil enfantin et poétique, comment les deux enfants du roi Edouard, qui étaient beaux et bons, furent arrachés à leur mère et étouffés dans un cachot de la tour de Londres par leur méchant oncle Richard.

Elle ajouta, s'inspirant selon toute apparence d'une peinture à la mode, que le petit chien des enfants aboya pour les avertir de l'approche des meurtriers.

Elle finit en disant que cette histoire était très ancienne, mais si touchante et si belle, qu'on ne cessait d'en faire des peintures et de la représenter sur les théâtres, et que tous les spectateurs pleuraient, et qu'elle avait pleuré comme eux.

Je dis à maman qu'il fallait être bien méchant pour la faire pleurer ainsi, elle et tout le monde.

Elle me répondit qu'il fallait, au contraire, une grande âme et un beau talent, mais je ne compris pas. Je n'entendais rien alors à la volupté des larmes.

La voiture nous arrêta dans l'île Saint-Louis, devant une vieille maison que je ne connaissais pas. Et nous montâmes un escalier de pierre, dont les marches usées et fendues me faisaient grise mine.

Au premier tournant, un petit chien se mit à japper :

« C'est lui, pensais-je, c'est le chien des enfants d'Edouard. » Et une peur subite, invincible, folle, s'empara de moi. Evidemment, cet escalier, c'était celui de la tour, et, avec mes cheveux découpés en bonnet et ma blouse de velours, j'étais un enfant d'Edouard. On allait me faire mourir. Je ne voulais pas; je me cramponnais à la robe de ma mère en criant :

— Emmène-moi, emmène-moi! Je ne veux pas monter dans l'escalier de la tour.

— Tais-toi donc, petit sot... Allons, allons, mon chéri, n'aie pas peur... Cet enfant est vraiment trop nerveux... Pierre, Pierre, mon petit bonhomme, sois raisonnable.

Mais, pendu à sa jupe, raidi, crispé, je n'entendais rien; je criais, je hurlais, j'étouffais. Mes regards, pleins d'horreur, nageaient dans les ombres animées par la peur féconde.

A mes cris une porte s'ouvrit sur le palier et il en sortit un vieux monsieur en qui, malgré mon épouvante et malgré son bonnet grec et sa robe de chambre, je reconnus mon ami Robin, Robin, mon ami, qui m'apportait une fois la semaine des gâteaux secs dans la coiffe de son chapeau? C'était Robin lui-même, mais je ne pouvais concevoir qu'il fût dans la tour, ne sachant pas que la tour était une maison, et que, cette maison étant vieille, il était naturel que ce vieux monsieur y habitât.

Il nous tendit les bras avec sa tabatière dans la main gauche et une pincée de tabac entre le pouce et l'index de la main droite. C'était lui.

— Entrez donc, chère dame! ma femme va mieux, elle sera enchantée de vous voir. Mais maître Pierre, à ce qu'il me semble, n'est pas très rassuré. Est-ce notre petite chienne qui lui fait peur? — Ici, Finette.

J'étais rassuré; je répondis :

— Vous demeurez dans une vilaine tour, monsieur Robin.

A ces mots, ma mère me pinça le bras dans l'intention, que je saisis fort bien, de m'empêcher de demander un gâteau à mon bon ami Robin, ce que j'allais précisément faire.

Dans le salon jaune de M. et Mme Robin, Finette me fut d'un grand secours. Je jouai avec elle et ceci me reste dans l'esprit qu'elle avait aboyé aux meurtriers des enfants d'Edouard. C'est pourquoi je partageai avec elle le gâteau que M. Robin me donna. Mais on ne peut longtemps s'occuper du même objet, surtout quand on est un petit enfant. Mes pensées sautèrent d'une chose à l'autre, comme des oiseaux de branche en branche, puis se reposèrent de nouveau sur les enfants d'Édouard. M'étant fait à leur égard une opinion, j'étais pressé de la produire. Je tirai M. Robin par la manche.

— Dis donc, monsieur Robin, vous savez, si maman avait été dans la tour de Londres, elle aurait empêché le méchant oncle d'étouffer les enfants d'Edouard sous les oreillers.

Il me sembla que M. Robin ne comprenait pas ma pensée dans toute sa force; mais, quand nous nous retrouvâmes seuls, maman et moi, dans l'escalier, elle m'éleva dans ses bras :

— Monstre! que je t'embrasse!

ANATOLE FRANCE

Anatole France, de son vrai nom Anatole Thibaut (1844-1924), est l'un des plus célèbres écrivains français. Il a laissé de charmants souvenirs d'enfance, dont celui que nous reproduisons ici et qui est extrait du « Livre de Mon ami » (Calmann-Lévy, éditeur).

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 3

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier fait un délicieux gâteau,
Les Alsaciens prononcent un pronom personnel comme mon deuxième,
Mon troisième valait quatre kilomètres,
Mon tout fut cardinal et ministre.

(Roger Didier, Gérardmer.)

On est toujours content de gagner mon premier.
Mon deuxième est un pronom personnel,
Mon troisième est une particule,
Il ne fait pas bon tomber dans mon quatrième,
Mon tout est une passionnante histoire.

(René Frausin, Grenoble.)

Mon premier est un parasite,
Mon deux est une partie du visage,
Mon tout est un pays africain.

Mon premier est une négation,
Mon deuxième tient du petit nègre,
Mon troisième est le propre des bûcherons,
Mon tout fabrique de bonnes choses, qu'il ne mange pas souvent.

Mon premier est blanc et mou,
Mon deuxième est une ville du Midi,
Mon troisième tourne autour du soleil,
Mon tout est une charge importante dans un gouvernement.

(Envoi d'Armand Nadedri, Paris.

PROBLÈME DE NUMÉROS

Sur un carré, disposez dix-sept allumettes, ainsi que l'indique le dessin. Vous remarquez que, bordant chaque côté du carré se trouvent 6 allumettes. Il s'agit de changer la position de 2 allumettes, de manière qu'il reste toujours, sur chaque côté du carré.

MÉTAGRAMME

Essayez d'obtenir le plus de mots possibles en changeant la troisième lettre du mot C A V E.

LES LETTRES MANQUANTES

Remplacez les points par une voyelle, vous trouverez un célèbre proverbe hollandais :

L..s gr.nds e..t...x n. f.nt p.s l.s b.ns c..s.n..rs.

DEVINETTES

Quand tu m'attrapes, tu essaies de me gagner et quand tu m'as gagné tu ne me possèdes plus. Qui suis-je ?

(Jacques Perrier, Les Malières.)

Quel est le comble de la gourmandise pour un cheval ?

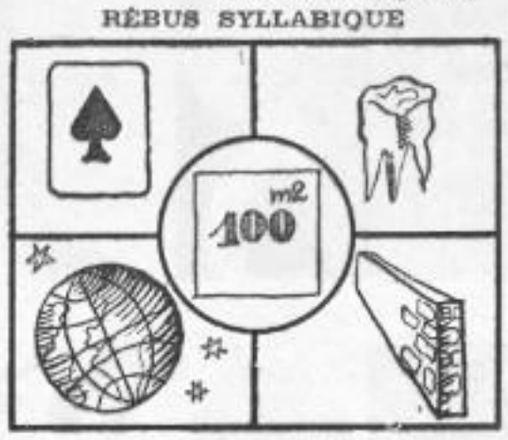
(François Lurçat, Paris.)

LETTRES EMBROUILLÉES

Trouvez une phrase dans les lettres embrouillées suivantes : N P U E R H S E A ?

(Miroswki, Bagnolet.)

RÉBUS SYLLABIQUE



MOTS CARRÉS

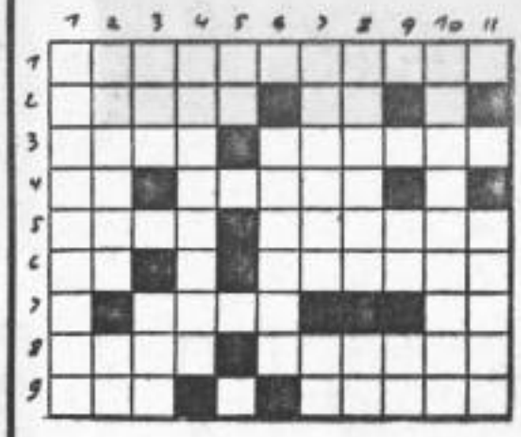
× × × × × Les banques reçoivent ainsi l'argent et les titres.
× × × × × Les soldats trouvent toujours qu'elle est trop longue.
× × × × × Changer de couleur.
× × × × × Est interdit en France à cause de ses ravages.
× × × × × Personne dans une maison, ne l'aime.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 3

Horizontalement. — 1. Qui a de grandes aptitudes naturelles. — 2. Soupe. Deux lettres indiquant deux points opposés. — 3. Ville d'Algérie. Existant. — 4. Division du temps. Qui concerne les brebis, les moutons. — 5. Possessif. Petits oiseaux des îles Canaries. — 6. Terminaison d'infinitif. Toute une chose. — 7. Invente. Note. — 8. Bruit que font les mourants en essayant de respirer. Habitant d'un pays du Levant. — 9. Possédée. Interjection qui marque l'admiration. Judicieux.

Verticalement. — 1. Boîte de priseur. — 2. Accabler d'injures. Article contracté. — 3. Plante textile. Pour ouvrir ou fermer une porte. — 4. Prénom féminin. — 5. Négation. — 6. Buts. — 7. Établissements industriels. Cité légendaire bretonne. — 8. L'opposé de l'endroit. Note. — 9. Deux voyelles. Préfixe. — 10. Mots qui ont à peu près la même signification que d'autres. — 11. Fleuve de France.

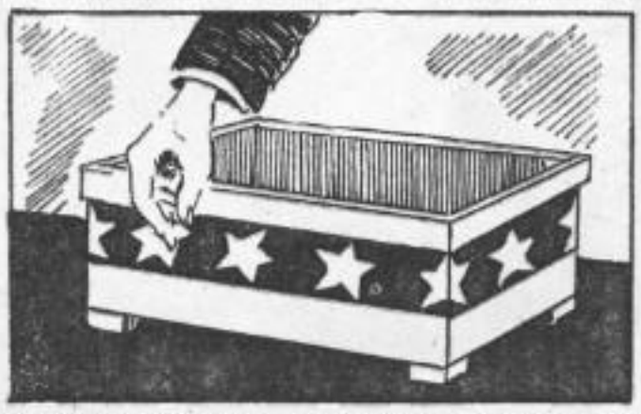


Avis important : *Nous publierons 6 problèmes. Sous peine de nullité, les solutions et les bons de concours doivent être envoyés tous ensemble à la fin du concours.*

(Voir la liste des prix en bas de la page.)

BRICOLONS : Une caisse à fleurs décorée

Sur une caisse de bois, passez une première couche de peinture : jaune par exemple. Quand elle est parfaitement sèche, tracez une bande au crayon, tout autour, et



découpez des étoiles de papier. Avec un peu d'eau gommée, appliquez vos étoiles. Etalez de la peinture bleue en suivant le trait qui limite la bande. Dès que cette nouvelle couche sera sèche à son tour, décollez vos étoiles avec un peu d'eau. Elles apparaîtront réservées en jaune sur une bande bleue du plus joli effet.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 131

Message secret. Rébus phonique. — J'ai pris ton cœur dans mon cœur.

Faible express. — Qui dore dîne.

Charades. — Lac-Or-D-On (L'accordéon). — Dé-Bas-Ras (Débarras).

Message à déchiffrer. — Pauvreté n'est pas vice.

Devinettes. — Bordeaux, Lyon. Tulle. — Léon, Noël. — Mais, Siam. — Trop, Port.

DESSIN SURPRISE

Mots carrés

F O R T	P E R L E	T R E V E	A M O U R
O I E S	E T A I N	R A M E S	M O R V E
R E V A	R A T A T	E M O I S	O R N A C
T S A R	L I A N E	V E I N E	U V A L E
	E N T E S	E S S E S	R E C E L

LE COURRIER DE JANOT

Gérard Soubrie, Saint-Quentin : Merci de ta gentille lettre et de tes critiques intéressantes. — *Louis Chassagnac*, Allassac (Corrèze) : Merci des récits que tu m'as envoyés. Nous préparons, pour une date qui n'est pas encore déterminée, un lancement de *Mon Camarade* dans le genre de celui dont tu nous parles. — *Mandoff*, Rouen : Nous commencerons, prochainement, un Grand Concours avec de beaux prix, comme celui que tu nous demandes. — *Claude Conte*, Capdenac : Nous tâcherons d'apporter à *Mon Camarade* les améliorations que tu demandes. Je suis content qu'on lise *Mon Camarade* dans ta famille. — *Jack Galopin*, Paris (10e) : Merci de tes critiques ; nous allons agrandir les cases des mots croisés comme tu le demandes. — *Marc Guyon*, Maisons-Alfort : Merci de votre aimable réponse. — *Fernande Crampe*, Paris (12e) : Sois tranquille, Mme Burette est toujours gentille pour moi. — *Bernard Gauthey*, Presly (Cher) : Je crois que tu te trompes : nous avons donné des prix semblables à ceux que nous avions annoncés. Merci de ton concours. — *Pierre Montgrand*, Paris (14e) : Je demanderai au collaborateur qui se charge de faire le coin du « Bricolage » qu'il nous donne des bricoles qui ne soient pas en bois. — *Marcel Fusier*, Montreuil-sous-Bois : Merci de ta réponse. — *Gaston Trémou*, Reyssous : Merci de ta très gentille lettre et des compliments que tu fais au journal. — *Pierre Léger*, Bonglival : Tu as bien fait de réclamer; c'est à la suite d'une erreur que tu ne figurais pas parmi les gagnants de notre Concours des Récits. Tu as déjà dû recevoir le stylomine que je t'ai fait envoyer. — *Maurice Carpentier*, Amiens : Nous pouvons faire passer des petites annonces pour des échanges de timbres et autres objets, mais nous ne pouvons pas passer des annonces pour la vente de collections de timbres en gros et en détail. — *Maurice Sael*, 26, passage Charles-Dallery, Paris (11e), demande à correspondre avec un petit camarade de Paris, de banlieue ou encore de la Provence, pour parler de lectures, rédactions, cinéma, etc., etc. — *Raymond Ethain*, Eaubonne et *Allard*, Courbevoie, qui, chacun, ont gagné un porte-mine à notre dernier concours, sont priés de nous faire parvenir leur adresse complète.

LISTE DES PRIX DE NOTRE CONCOURS

1er prix, boîte de compas; 2e et 3e prix, stylos; 4e et 5e prix, **trousses; 6e, 7e, 8e, 9e prix, albums de** *Mon Camarade* 1937; 10e, 11e, 12e, 13e, 14e prix, ciseaux ou couteaux; 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e prix, porte-monnaie; 21e jusqu'au 30e prix, stylomines.

LE FER

De longues cheminées d'usines jettent leur fumée noire. Des tours métalliques deux fois hautes comme des maisons poussent, champignons monstrueux, parmi des tas de charbon, des amas de scories. Passerelles, grues, rails, s'enchevêtrent. Des bennes montent et descendent, des trains circulent; des files d'hommes, fourmis ouvrières, sortent des bâtiments de brique ou y rentrent, conduisent des wagonnets, manient la pelle. Jour et nuit, sans arrêt, on travaille dans cette gigantesque carcasse qui vibre sous quels terribles coups, et qui grince et qui siffle! Le voyageur qui arrive dans cette région le soir est impressionné par ces silhouettes fantastiques déchirant le ciel, par ces gueules béantes crachant des flammes rouges... Où sommes-nous donc, dit-il, qu'est-ce que cet enfer? — Le travail du fer.

Cette fabrication du fer et de l'acier dans les *hauts fourneaux* remonte seulement à cent cinquante ans. Mais elle a permis une prodigieuse transformation de notre société, son outillage industriel, et tant d'objets simples ou de savants mécaniques que nous utilisons chaque jour.

Nous vivons à *l'âge du fer*. Les diverses époques marquant les progrès techniques de l'humanité étaient jusqu'alors : *L'âge de la pierre taillée*; l'homme des cavernes en frappant des silex l'un contre l'autre les rendait minces, tranchants, et avec ces outils rudimentaires dépeçait des animaux, grattait leurs peaux pour s'en faire des vêtements, taillait des os en pointes de flèches ou en hameçons. A l'*âge de la pierre polie* les outils de pierre atteignent une grande perfection, sont fixés sur des manches de bois au moyen d'herbes tressées, l'homme vit en société dans des huttes ou des cabanes montées sur pilotis au bord des lacs, moule l'argile domestique des animaux. Puis vient l'*âge du bronze*, l'homme fabriquant des ustensiles, des armes, des statues, avec cet alliage de cuivre et d'étain; de grandes civilisations antiques bâtissaient en briques des villes fortifiées, des palais; époque où naît l'écriture, où l'art prend son essor. Enfin, nous voici à l'*âge du fer*.

Les Gaulois connaissaient le fer. Des voyageurs, des marchands, venus de l'Orient en Gaule — et en Grande-Bretagne — apprirent à nos ancêtres qu'il y avait dans le sol une matière précieuse : le *minerai de fer*; en le chauffant, on détachait de la roche un métal très solide qui pouvait être aminci, rendu tranchant. Quand les Romains pénétrèrent en Gaule, ils furent très surpris de se trouver devant des hommes munis d'armes en fer. Eux-mêmes tenaient ce secret des Grecs. Les Romains, pendant les cinq siècles qu'ils occupèrent notre pays, y installèrent de nombreuses fonderies. Avec les hauts fourneaux actuels, rien n'est perdu, mais les procédés romains aboutissaient à un gaspillage intense. Qu'on en juge : après que les Romains eurent abandonné l'Angleterre, vingt fourneaux furent entretenus en activité par les Anglais, pendant deux à trois siècles, uniquement avec les cendres laissées par les Romains dans la forêt de Dean, tant ces scories contenaient encore d'énormes quantités de fer!

Et pourtant ces anciens forgerons n'étaient pas encore bien habiles, avec leurs fours chauffés au charbon de bois. En 1713, un Anglais, nommé Dudley, eut l'idée d'employer le charbon de terre, la *houille*, pour ses fourneaux, car ce charbon développe plus de chaleur. Mais son procédé, mal compris, fit diminuer très sensiblement la production de fer pendant les trente ans qui suivirent. Enfin on transforma au préalable le charbon en *coke* et cette méthode donna les meilleurs résultats. Pourtant le fer fabriqué à la fin du XVIIIe siècle n'était guère fameux : on ne pouvait arriver à le rendre à la fois résistant et facile à façonner, il était cassant. Mais un autre Anglais, Henri Cort, inventa, en 1784, le *puddlage* du fer.

Ce procédé consiste à faire passer la fonte du haut fourneau dans un four spécial appelé *four à puddler* où, lorsqu'elle est en fusion, on la bat sans arrêt avec une barre de fer : le fer pur reste au fond, les parties impures viennent nager à la surface. Le travail de l'ouvrier puddleur est un des plus pénibles qui soient.

Voyons quelles sont les diverses étapes de la fabrication moderne du fer et de l'acier.

Un haut fourneau, haut de 30 mètres, ayant souvent 40 mètres de tour, peut produire 700 tonnes de *fonte* (fer fondu) par jour. Une fois qu'un haut fourneau a été mis en marche il ne faut pas l'arrêter, et on entretient sans cesse le feu; autrement le fer contenu à l'intérieur se solidifierait et on serait forcé de démolir en entier le fourneau pour le reconstruire. Dans le brasier qui dégage la plus forte chaleur qu'on puisse obtenir avec du charbon : près de 1.500 degrés, on jette par en haut le minerai amené par wagonnets ou par godets qui basculent au sommet. Le couvercle du haut fourneau est aussitôt refermé après chaque chargement, et les gaz qui se dégagent avec violence en quantités énormes (plus d'un million de mètres cubes en 24 heures!) sont conduits par un gros tuyau vers ces colonnes en batteries appelées récupérateurs, empilages de briques dans des armatures de fer, qui emmagasinent la chaleur du gaz. Le gaz chauffera l'air sortant des soufflerie et actionnera les moteurs à explosion de ces soufflerie. Ces machines envoient en effet à la base du four de l'air chaud sous pression par des tuyaux terminés en sifflet. On a calculé qu'à raison de 29 mètres cubes par seconde il est insufflé pendant une semaine dans le haut fourneau un poids d'air de 3.000 tonnes.

Cet air brûlant active encore le feu, au point que le fer contenu dans le minerai coule comme de l'eau. On ouvre de temps en temps le « trou de coulée » situé à la base du fourneau et la masse en fusion se répand dans des « moules à sable », où elle se solidifie en formant de la *fonte*. La chaleur est si forte que les ouvriers des hauts fourneaux sont obligés de travailler derrière des écrans protecteurs. Il faut sans cesse refroidir, en les arrosant, les foyers et les tuyaux de soufflerie.

(A suivre.) BOUR.

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : **10 francs.** Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 Nos, franco : 15 francs.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME — Moteur caoutchouc..... franco **12 fr.** — Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE — Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.** — Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS — Moteur caoutchouc..... franco **16 fr.** — Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — ***AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT***

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.399.

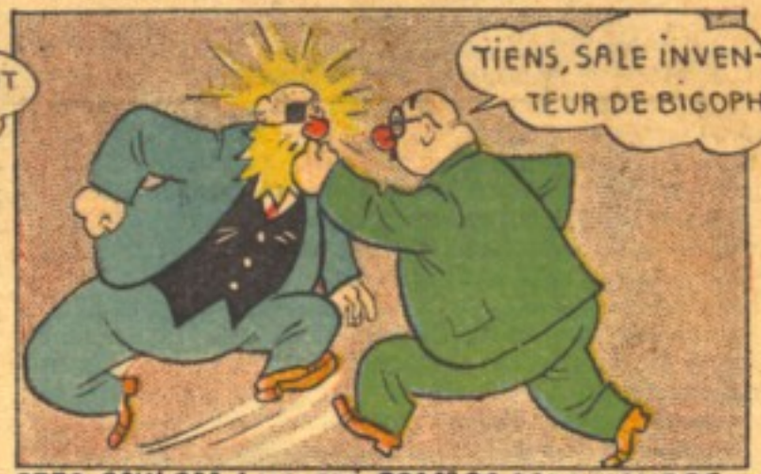
TOTO ET TOUTOUNE

132

RESUMÉ : JACK STRONG ARRIVE DANS LA VILLE INTERDITE A PRIS LA TÊTE DES NÈGRES REVOLTÉS. IL VA COUPER LE COURANT DE LA CENTRALE, MAIS LE CRIMINEL MOERDER PRÉPARE UNE EXPÉDITION CONTRE LUI

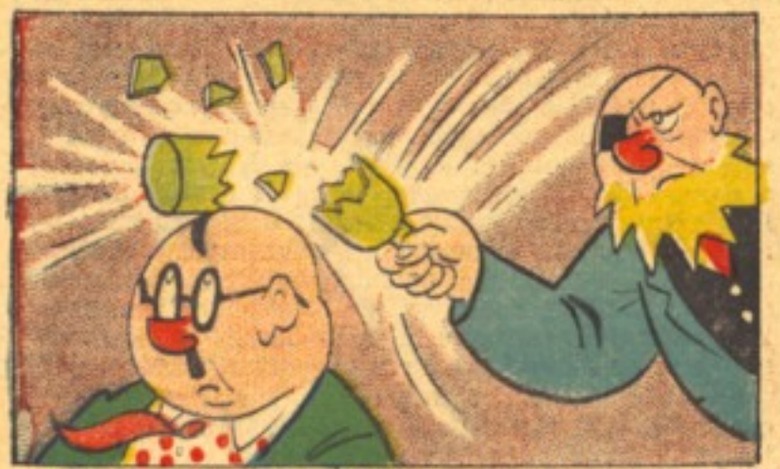
LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

JETÉ DANS LA CAVE DU PROFESSEUR HUMERUS PAR L'ASTUCIEUX BEGONIA, LE BANDIT GROSSAC Y RETROUVE DANS LA NUIT SON COMPLICE OTTO SCHLASS.



OTTO SCHLASS A HEURTÉ GROSSAC DANS L'OMBRE. OTTO PREND SON COMPLICE POUR LE PROFESSEUR HUMERUS "TIENS, CANAILLE VOICI CE QUE JE TE DEVAIS!

GROSSAC REÇOIT SUR LA FIGURE AUTANT DE MARRONS QU'IL EN FAUDRAIT POUR REMPLIR... UN GROS SAC DE MARRONS GLACÉS. BEGONIA CRAINT POUR LA VIE



...DE SES PRISONNIERS. IL ALLUME L'ÉLECTRICITÉ DE LA CAVE MAIS GROSSAC EMPORTÉ PAR SON ÉLAN FAIT DÉGUSTER À OTTO SCHLASS UNE BOUTEILLE DE VOUVRAY D'UNE MANIÈRE IMPREVUE

OTTO QUI ALLAIT TRANSFORMER POUR GROSSAC UNE FINE 3 ÉTOILES EN UNE FINE 36 CHANDELLES RECONNAIT SOUDAIN SON AMI ET S'ARRÊTE À TEMPS

"CE VIEUX GROSSAC!" - "CE VIEIL OTTO!" LES DEUX COMPLICES DÉCIDENT D'UN COMMUN ACCORD QU'IL FAUT MIEUX BOIRE LES BOUTEILLES QUE DE SE LES CASSER SUR LA TÊTE.

"ENCORE UN P'TIT VERRE DE VIN POUR SE METTRE EN ROUTE. ENCORE UN P'TIT VERRE DE VIN POUR SE METTRE EN TRAIN!" LA CAVE D'HUMERUS PASSE UN MAUVAIS QUART D'HEURE

LE SOIR VENU BEGONIA DESCEND VERS LA PAILLE HUMIDE DES CACHOTS AVEC 4 LIVRES DE PAIN SEC ET UN CRUCHON D'EAU CLAIRE

HORREUR! LES PRISONNIERS N'ONT PAS SOIF. LE BANDIT N'EST QU'UN GROS SAC À VIN, ET OTTO QUI VOIT DOUBLE EST DEVENU TRIPLEMENT SCHLASS (À SUIVRE)

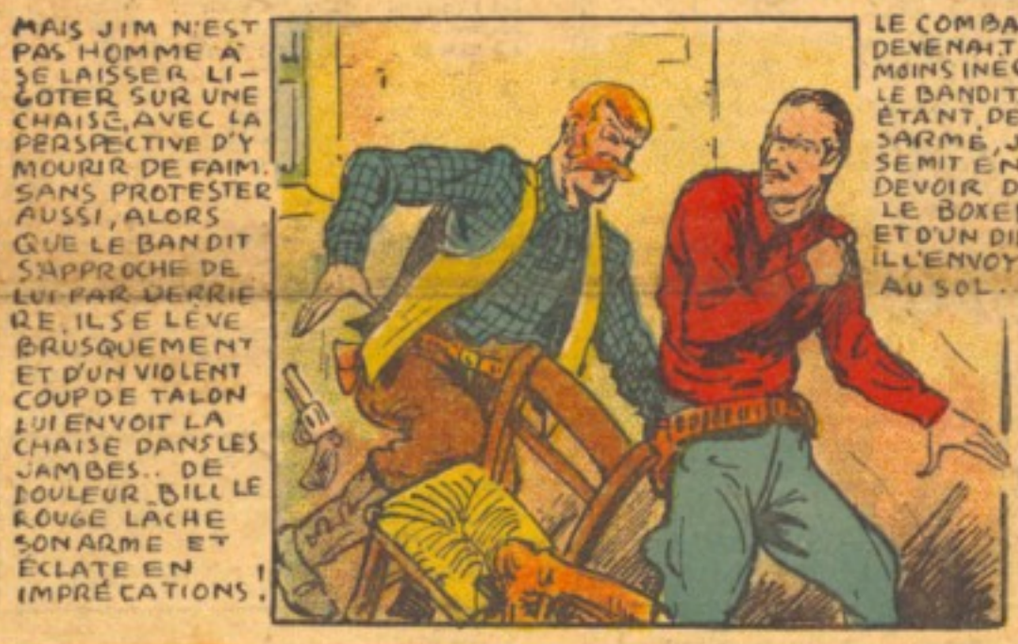
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 133. JEUDI 16 JUIN 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS ONT ENLEVÉ LE FILS ADOPTIF DU MÉNAGE SWANSON, AMI DE JIM, MAIS CELUI-CI VIENT DE DÉCOUVRIR OÙ L'ENFANT EST PRISONNIER.



LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Au pays d'Eldorado, le lieutenant Popesco a été injustement condamné au bagne. Ses fils Juan et Pedro, 15 et 16 ans, rôdent autour de la prison cherchant à communiquer avec leur père, quand apparaît la colonne des forçats.*

Chapitre IX. — Le départ des forçats

Les forçats avançaient par rang de trois, et au premier rang de l'épouvantable cohorte, au milieu, lié à ses deux compagnons par de lourdes chaînes, Pedro venait de reconnaître son père...

Le jeune garçon se sentit vaciller. De telles émotions ne se conçoivent pas, ne s'imaginent pas. Il faut les avoir éprouvées pour en mesurer toute la cruelle intensité. Juan, plus nerveux peut-être, réagit de façon différente. Quelqu'un qui se fut trouvé à côté de lui, l'esprit libre, l'eut entendu grincer des dents...

Le cortège avançait, encadré d'hommes de troupe en arme. Çà et là, parcourant la tragique colonne en voltigeurs, des gardes-chiourmes faisaient claquer leurs fouets à longues lanières.

Juan sentit la main de Pedro étreindre son poignet. Un chuchotement lui parvenait en même temps :

— Tu vois, ils partent. On les emmène. Il faut que nous sachions où et comment...

Juan ne répondit pas tout de suite. Quelques secondes passèrent, extraordinaires de tension. Puis ce fut au tour de Pedro de saisir un chuchotement :

— Papa nous a vus. Il nous a reconnus malgré nos guenilles...

— Oui, souffla Pedro à son tour. Mais ils se

Pedro et Juan avaient vu les forçats prendre la direction de Rigava.

méfie et ne nous jette que des regards furtifs. Faisons comme lui. Un rien suffirait à nous trahir...

La tête de colonne passait à leur hauteur. Bientôt ils ne virent plus, des premiers rangs, que les nuques et les calots des bagnards.

— Ne bougeons pas, articula Pedro à voix plus haute, car le piétinement de la troupe noyait les sons. Nous suivrons à distance...

Les gamins du quartier, distraits par cet affreux spectacle, ne faisaient plus attention à eux. Les derniers bagnards défilèrent enfin, toujours liés par d'odieuses chaînes.

Plutôt que de suivre la colonne par la route, Juan et Pedro s'étaient engagés à travers champs. Ils avançaient donc à hauteur du lamentable convoi, à respectueuse distance, sur la gauche.

— Ils les conduisent sûrement à Rigava, avait dit Pedro.

Rigava était la première station de la ligne de Pontagro, capitale d'Eldorado, à la grosse ville de San-Vérn, et il y avait un gros avantage à embarquer les forçats là plutôt qu'à la gare centrale. On évitait ainsi la traversée de la ville et peu importait que les bagnards eussent à faire vingt kilomètres à pied au lieu de cinq.

Aux premiers cinq kilomètres — il était midi — il y eut une pause. Les deux frères ne purent s'approcher autant qu'ils l'eussent souhaité. Mais ce qu'ils purent observer, de loin, les emplit de rage...

Les gamins de la placette avaient suivi le cortège, eux aussi, mais en le serrant aux talons. Or ils avaient découvert, dans le dépotoir d'un hameau bordant la route, un assez gros tas de vieilles boîtes de conserves. Et voici qu'ils les jetaient aux condamnés, par-dessus la tête des soldats, à la grande joie des gardes-chiourmes. Certains les encourageaient :

— Allez-y, les mômes! On ne leur en fera jamais trop voir, à toutes ces canailles!

Un passant voulut protester. Mais il fut assailli à coup de vieilles boîtes, lui aussi, et il dut partir en courant, sous les quolibets.

— Je ne sais pas ce qui me retient!... grondait Juan.

Le signal du départ fut donné, et l'on vit la cohorte reprendre sa marche.

— Portons-nous en avant, fit Pedro. Nous trouverons bien un endroit, à proximité de la route, où nous pourrons nous embusquer et voir de plus près notre père.

Juan accepta sur la seconde et les deux frères allongèrent le pas... Ils étaient debout depuis la veille au matin, et ils n'avaient pas pris une heure de repos au cours de la nuit. Mais ils ne sentaient pas la fatigue. Pedro, toutefois, s'inquiétait pour Juan. Sa blessure n'était pas très grave, mais pourtant... Il regardait son jeune frère à la dérobée, de temps à autre, et il lui semblait que ses yeux prenaient un éclat inaccoutumé, un éclat fiévreux...

Les deux jeunes garçons firent cinq bons kilomètres avant de découvrir quelque chose d'inespéré : une ferme abandonnée, juste en bordure de la route.

— Nous pourrions peut-être monter au grenier, dit Pedro, nous verrions mieux et plus loin. Mais on pourrait également nous apercevoir. Il serait préférable, je pense, que nous nous installions dans les caves. Il y a un soupirail grillagé au niveau du sol...

Ils étaient très en avance sur la colonne des forçats et rien ne les pressait. Dans une des pièces du rez-de-chaussée, ils découvrirent une botte de paille et s'y allongèrent avec satisfaction.

— Il commence à faire faim, fit Juan...

— Et soif, ajouta Pedro.

Il ne devait pas être loin de deux heures, et ils avaient l'estomac vide depuis le milieu de la nuit... Des bruits de pas venaient de l'extérieur, de loin en loin. Il y eut le brinqueballement d'une carriole, qui passa, au trot, puis le vrombissement d'un puissant moteur d'automobile... Enfin ce fut le piétinement de la cohorte; les deux frères, vifs comme des rats, se glissèrent au sous-sol. Là, dans l'ombre humide des voûtes, ils se hissèrent sur des barriques défoncées et se maintinrent, la tête dans les toiles d'araignées, à la hauteur du soupirail. Ils étaient immobiles, les yeux braqués aussi loin qu'ils le pouvaient sur la route poudreuse. Leurs cœurs battaient fort...

Ils distinguèrent enfin les hommes du premier rang des bagnards. Leur père était toujours là, au milieu, les traits effroyablement tirés... Il avait ses bras repliés, les poignets à la hauteur des épaules :

— Papa se tient ainsi, dit Pedro, pour que tout le poids des chaînes soit sur lui. Ainsi soulage-t-il ses compagnons. Pauvre papa! Il trouvera toujours le moyen de se sacrifier pour les autres!...

Les deux compagnons du lieutenant Popesco n'étaient, du reste, pas brillants. C'étaient des hommes d'étude ou de bureau, sans doute, mal préparés aux efforts physiques, et qu'on avait soudain jetés dans cet enfer. On les sentait à bout et un garde-chiourme, qui ne les perdait pas du coin de l'œil, était prêt à les cravacher à la première défaillance.

— Père tiendra le coup, fit Juan. Il est solide, lui. Si seulement nous pouvions lui faire savoir que nous sommes là. Voilà qui le réconforterait...

— Facile, fit Pedro. Je viens de trouver un truc...

— Un truc?

— Chut! Tais-toi...

Il avait baissé la voix et chuchotait :

— J'entends du bruit. On vient...

La colonne défilait toujours, avec son piétinement de troupeau. Mais il y avait d'autres bruits de pas, plus proches et plus détachés, dans la maison même semblait-il...

Les deux frères descendirent de leurs barriques et, l'oreille aux aguets, se dirigèrent vers la montée d'escalier... Des gens étaient entrés dans la maison, c'était un fait. Ils n'en pouvaient plus douter maintenant. Mais quelles gens? Et pourquoi?

Des paroles leurs parvinrent.

— Dites donc, les gars, si qu'on s'installait ici pour casser la croûte? On est à l'ombre. Après, on pourra piquer un roupillon sur la paille...

— C'est une idée. Justement, j'ai la dent, moi... La colonne va faire sa pause à trois cents mètres d'ici. On la rattrapera sans se forcer...

C'étaient les gamins de la placette, qui avaient suivi les bagnards comme on se rend à une partie de plaisir, ils avaient apporté des provisions et ils se préparaient à leur faire un sort...

— Nous sommes jolis, souffla Juan. Tant qu'ils seront là, nous ne pourrons plus bouger... Combien crois-tu qu'ils soient?

— Ce matin, répondit Pedro, ils étaient cinq ou six. Mais d'après les voix ils sont tout au plus trois, maintenant. Tous n'ont pas dû venir...

— Et tu ne penses pas que...

Pedro comprit l'idée de son frère : les attaquer et leur administrer une bonne « tournée » en souvenir des boîtes de conserves... C'était tentant, mais stupide.

— En admettant que nous soyons les plus forts, répliqua Pedro, ce qui n'est pas prouvé, nous serions repérés. Notre présence intriguera et nous provoquerions ainsi toutes sortes de complications inutiles. A moins que... Chut!...

Un pas se rapprochait, qu'on entendit bientôt à la cime des marches. L'un des gamins, plus curieux que les autres, avait probablement entrepris de visiter toute la maison. Et voici qu'il descendait...

— Laisse-moi faire, souffla Juan...

Il se tenait au débouché du colimaçon de pierre, tassé contre la muraille. Le gamin descendait toujours, à tâtons, car ses yeux n'étaient pas encore faits à l'ombre... Les deux frères possédaient ainsi sur lui une incontestable supériorité. Ils le virent se dessiner dans l'encadrement voûté et Juan, se projetant en avant d'une seule détente, atteignit son adversaire au bon endroit : en plein estomac. Le gamin s'effondra sans un cri et Pedro, lui arrachant un pan de son tablier, ne mit pas cinq secondes à le bâillonner. Le reste du tablier servit à fabriquer des liens de fortune dont les deux frères lui attachèrent les poignets et les chevilles. Ils le cachèrent derrière une barrique et reprirent leur faction.

— Les autres vont sûrement venir le chercher, émit Pedro. Il ne faudra pas les manquer non plus...

— T'en fais pas...

Les autres ne tardèrent effectivement pas à descendre. D'abord, ils appelèrent à tue-tête :

— Arsino! Arsino!...

Mais ne recevant pas de réponse, ils se décidèrent à se déplacer.

— Zut! souffla Juan. On dirait qu'ils sont encore trois...

— Je crois même qu'il y a un homme parmi eux, murmura Pedro à son tour.

Juste à point pour confirmer cette hypothèse, un grognement, poussé par un organe de rogomme, parvint à leurs oreilles, un grognement inarticulé, sans signification, mais qui indiquait un individu d'une bonne quarantaine d'années...

Les deux frères pouvaient-ils se dérober à la lutte? Assurément non. Une seule chance leur restait, que saisit Pedro lorsqu'il vit l'énorme carrure de l'homme se dessiner sous la voûte, suivie des minces silhouettes des deux gamins...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Cette semaine encore, je suis bien content de pouvoir recopier dans ma lettre des tas et des tas de jolis récits que beaucoup de mes petits amis m'ont envoyés.

Je vais commencer par trois petites histoires, très courtes, mais très jolies que j'ai reçues de ma petite amie Monique Olivier. La dernière de ces histoires, La Colombe, *est une rédaction que Monique a faite en classe. On avait apporté une colombe dans la classe et on avait demandé aux élèves de raconter comment elle était. Voici les trois histoires :*

MON JARDIN

J'ai un tout petit jardin exposé au midi. Au milieu, court une petite allée, qui sépare les fleurs des légumes. A droite, il y a un rosier qui donne des roses jaunes. Dessous un massif de tulipes, entouré de corbeille d'argent, embellit mon petit jardin. A gauche j'ai planté des légumes, une rangée de salades, quelques poireaux et deux petites raies de radis. Je le trouve joli mon petit jardin et lorsque j'ai fini mes devoirs, j'éprouve du plaisir à le bêcher.

CHAPERON DANS LE BOIS

« Chaperon » était dans le bois au sol recouvert de mousse. Elle écoutait le chant des oiseaux nichés dans les arbres. Tout à coup, elle aperçut une libellule aux ailes bleu turquoise qui grésillait à l'orée du bois. Elle se précipita dressant son filet pour l'attraper. Mais la libellule est difficile à approcher. Enfin elle la saisit et fut ravie d'avoir capturé un si bel insecte. Puis elle cueillit un gros bouquet de boutons d'or et prit le chemin de chez sa grand'mère.

LA COLOMBE

Elle est plus petite qu'un pigeon. Son fin bec, allongé et rose est légèrement recourbé, ses yeux à l'iris noir, gros comme de petites perles, ont une expression aimable et douce. Son cou est long et souple. Son plumage où tranche le rose du bec et des pattes est uniformément blanc. Les plumes du cou sont plus soyeuses que celles du corps. La queue ressemble à un éventail. Elle me plaît cette colombe, car elle est jolie et gracieuse.

C'est très simple et très joli, n'est-ce pas, ces trois histoires qui sont chacune de vrais petits tableaux, des descriptions très fraîches et très bien faites. Ça m'a beaucoup plu et ça m'a rappelé les beaux poèmes de Suzanne Peuvee que j'ai publiés l'autre semaine et que je suis sûr que vous n'avez pas oubliés.

La poésie, c'est une drôle de chose parce que ça ne se tient pas seulement dans les vers et dans les rimes, et qu'il peut y avoir plus de poésie dans un récit qui n'est pas en vers que dans un poème en vers réguliers. Je trouve qu'il y a peut-être autant de poésie dans les trois petits récits que vous venez de lire que dans le poème, pourtant très joli et très réussi, que m'envoie mon ami, Gaston Tremon, du Reysson (commune de Monflanquin, Lot-et-Garonne), et qui s'appelle La Rose.

J'ai éclos sur la branche, dans la ramure.
Mon cœur est tout or et ma corolle est pure.
Je vis en société [avec mes compagnes,
Et, ensemble, [nous parfumons la campagne.
Je balance ma tête au plus petit vent.
Et mon calice vert et mes pétales blancs
Sont la frêle parure de ma tige très fine.
Sur ma corolle fanée, l'abeille butine.

Un vent doux enlève les chétifs pétales,
Et, tous les uns sur les autres s'étalent
Pour former un magnifique tapis moelleux
Où iront se poser d'autres flocons peureux.

C'est joli, n'est-ce pas? Voici maintenant un autre poème de Violette Kaiser, de Versailles, et qui s'appelle Mai.

N'est-ce pas qu'il est gai,
Le joli mois de mai.
Les hirondelles sont revenues,
Les feuilles des arbres poussent touffues.

Le tic tac de la pendule est plus lent,
Il ne souffle plus qu'un tout petit vent,
Un petit vent qui nous grise
Et qui remplace la froide brise.

C'est simple; mais c'est bien réussi. Vous ne trouvez pas?

Les poèmes, ça sert à tout. Même à faire de la publicité par Radio. Le jour où Mon Camarade *sera assez riche pour faire sa publicité par Radio, peut-être qu'il se servira pour sa réclame des poèmes que lui envoient ses lecteurs sur leur journal. Comme, par exemple, de ce poème de Violette Kaiser, à la gloire de* Jim Mystère.

Jim est un rude détective,
Qu'il s'agisse de Pierre ou d'Yves,
Il sait si Brook l'a torturé,
Si Saponelli l'a torturé.

Il combat le Ku-Klux-Klan,
Protège Bob un gentil enfant,
Il va souvent voir les Swanson,
A qui la Réserve sert de Maison.

Ou bien encore nous nous servirons de ces vers enthousiastes de Pierrot Lebec, à Monteaux :

VIVE MON CAMARADE

C'est le journal lu par tous les écoliers,
Ils le lisent à la veillée,
Ils sont tous des camarades
Et crient : Vive *Mon Camarade.*

Ils lisent *Pat'Soum,*
Ou bien les *Houbouns,*
Ils lisent le *Forçat d'Eldorado,*
Aussi bien que *Zézette* et *Jojo.*

Jim Mystère est dramatique,
Il y a du drolatique.
Mes amis disent qu'ils sont des camarades
Et crient en cœur, avec moi : Vive *Mon Camarade.*

Voilà qui respire l'amour du journal, n'est-ce pas? Pierrot Lebec vient d'ailleurs de fonder un Club d'Amis de Mon Camarade *à Monteux, un club auquel je souhaite longue vie.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade,*
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

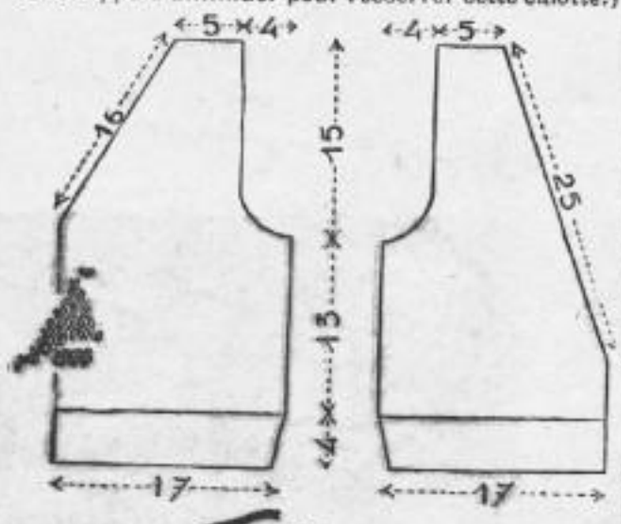
Le coin des Fillettes

PULL-OVER, BAIN DE SOLEIL (10 ans)

Pour la mer, la campagne, voulez-vous exécuter des vêtements légers et pratiques que l'on fait beaucoup. Avec l'aide de maman, je crois que vous pourrez facilement préparer les quelques pièces simples que je vous proposerai. Et dites-moi si cela vous intéresse et ne vous semble pas trop compliqué. Pour les plages du Nord et les temps frais je vous recommande la laine.

Ce pull se porte avec la jolie petite culotte bouffante, ou la jupe, la jupe-culotte.

Il suffit d'une pelote de laine irrétrécissable bleu moyen. Cette quantité étant juste, vous pouvez en prendre 100 grammes et faire un petit bonnet avec le reste. (Un bonnet tout rond au crochet en demi-brides, en les doublant pendant 3 rangs; puis pendant 4 rangs tous les 2 points et selon votre tête, ensuite quelques rangs ou avec 5 ou 6 augmentations, puis diminuer pour resserrer cette calotte.)



DEVANT.— Mais revenons au pull-over, monter des mailles pour une largeur de tricot de 34 cm., environ 89 mailles (essayez-un échantillon). Tricotez 4 cm. de côtes, 2 points envers, 2 points endroit. Puis au point de jersey, en prenant aux rangs endroits la maille à l'endroit par derrière, faites une hauteur de 13 cm. Faire alors l'emmanchure en rabattant 8 mailles à chaque bout, puis 2 mailles et encore 2 mailles; enfin pour avoir une largeur de mailles rabattues de 4 cm. Les emmanchures se continuent tout droit.

Commencez alors l'encolure. Partagez l'ouvrage en deux. Laissez une moitié en attente sur une grande aiguille de sûreté. Pour l'autre, former le biais en faisant un diminué toutes les 4 aiguilles environ (2 points ensemble avant la dernière maille), mais suivre le patron que vous aurez fait à votre taille. Pour avoir plus de biais, le diminué se ferait tous les 3 points; et moins de biais, c'est-à-dire une ligne plus droite, tous les 5 points. Quand vous aurez 15 cm. depuis la base de l'emmanchure, vous devez avoir 5 cm. d'épaule, rabattez vos mailles et faites le 2e côté du devant depuis le début de l'encolure.

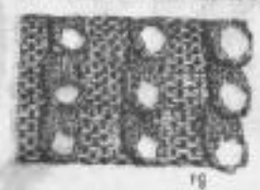
DOS. — Se fait de la même façon, mais en commençant l'ouverture à 4 cm. des côtes, diminuer alors toutes les 6 aiguilles environ. Un rang de mailles serrées bordera l'encolure, les emmanchures. Et cousez ensemble les côtés.

Les petits bateaux sont rebrodés dessus au point de maille (fig. III). La petite voile est blanche, le drapeau bleu foncé, le corps du bateau jaune, ou marron, ou à la rigueur bleu foncé. Ceci fait avec des restants de laine ou de petites pelotes à 1 franc.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

DESSIN RAYÉ avec gros jours (18). — Il faut 8 mailles pour 1 motif, plus 1 maille au début et 6 mailles à la fin.

1er *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, puis alterner 5 mailles envers et 3 mailles endroit, terminer par 5 mailles envers et 1 maille endroit. — 2e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, puis tricoter à l'endroit sur l'endroit et à l'envers sur l'envers, la dernière maille est à l'endroit. — 3e *au* 6e *rang* : comme le 2e rang. — 7e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, * 5 mailles envers, 1 double jeté, 3 mailles tricotées ensemble comme suit : lever la 1re maille à l'endroit, tricoter 2 mailles ensemble et passer la maille levée par-dessus ces 2 mailles tricotées ensemble. Répéter continuellement depuis *, terminer par 5 mailles envers et 1 maille endroit. — 8e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, * 5 mailles endroit, 1 maille envers, tricoter 1 maille envers et 1 maille endroit du double jeté, répéter continuellement à ce rang depuis *, terminer avec 6 mailles endroit. Répéter continuellement du 1er au 8e rang.



Les mailles envers doivent toujours être les unes sur les autres.

Les Conseils de tante Camille

Le linge roussi. — *Procurez-vous un peu de terre à foulon (celle chez le marchand de couleurs), faites-la bouillir dans un verre de vinaigre ; ajoutez-y le jus de deux ou trois oignons, de très petits morceaux de savon ; laisser sur le feu en remuant avec une cuillère de bois, jusqu'à consistance de pâte liquide.*

Versez cette composition sur le linge roussi qui reprend sa première couleur instantanément et rincez-le tout de suite à l'eau claire.

Mais ce n'est pas pour cela qu'il faut vous habituer à laisser chauffer votre fer à repasser.

POUR RIRE UN PEU

Histoire marseillaise. — Marius et Olive se promenaient sur le vieux port, à Marseille. « Moi, dit Marius, j'ai une vue extraordinaire. Tiens, je distingue très bien, en ce moment, une mouche sur le clocher de Notre-Dame de la Garde. — Moi, c'est une oreille épatante que j'ai, réplique Olive, tu n'as pas entendu ce petit bruit? C'est la mouche qui vient de tomber...

Transmis par Robert Bart (Marseille).

○

Deux gendarmes sur une route du Midi provençal. — Au détour du chemin, ils aperçoivent un cheminau assis sur un talus, dévorant un quignon de pain. « Si on lui demandait ses papiers, à celui-là? suggère un des gendarmes. — Minute, fait le collègue promptement. Le roi de Loufoqualie voyage incognito par ici. C'est peut-être lui... »

○

Les chauffeurs de taxis ont la réputation d'avoir la tête près du bonnet et la langue bien pendue, lorsqu'il s'agit de quereller un piéton, ou d'autres conducteurs de voitures. Cependant, l'autre jour, un taxi dut s'arrêter devant un piéton qui, au milieu de la chaussée, allait en avant, revenait en arrière, ne sachant vraiment pas ce qu'il voulait faire. Peut-être cherchait-il son esprit? Au bout d'un moment, le chauffeur interpellant le piéton lui dit le plus aimablement du monde : « Pardon, monsieur, vous serait-il possible de me dire ce que vous avez l'intention de faire? »

○

Chez le commissaire. — « Untel, dit sévèrement le commissaire, vous avez frappé M. Thomas avec une bouteille pleine, vous auriez pu le blesser gravement... — Rien à craindre, m'sieu le Commissaire, c'était du champagne d'avant-guerre. — Et alors? — C'est bien simple, le bon vin ne fait jamais de mal...

TIMBRES

TIMBRES ALLEMANDS D'APRÈS GUERRE

Lorsqu'en 1918, le Kaiser eut pris la fuite devant la défaite de ses généraux et la Constitution, sur tout le territoire, de comités de soldats et d'ouvriers, les timbres impériaux restèrent en service pendant quelque temps, jusqu'à l'émission, en 1919, de timbres commémoratifs de l'Assemblée de Weimar qui venait de donner une Constitution à la nouvelle République.

1919

Ces timbres, conçus selon le goût moderne alors à la mode, représentaient, pour celui de 10 pfennig, un arbre dont les branches coupées commençaient à repousser; pour celui de 15 pfennig, un tronc d'arbre coupé d'où sortaient de jeunes pousses.

Peu après son arrivée au pouvoir, la République allemande eut à faire face à une inflation sans précédent dans l'histoire. Alors qu'elle avait émis, en 1921, des timbres dont la valeur variait entre 5 pfennig et 1 mark, elle dut bientôt assurer l'émission de timbres dont les valeurs allèrent croissant chaque année, puis, bientôt, chaque mois. En 1923, une nouvelle série fut émise dont la valeur la plus basse (celle employée pour l'affranchissement des journaux et imprimés) était de 5 marks et de 10.000 marks pour les valeurs les plus élevées.

1923

En même temps, on surchargeait les timbres des tirages précédents pour des valeurs de 5.000, 15.000, 20.000 et jusqu'à 100.000 marks.

Mais ce n'était encore qu'un commencement : au cours de l'année 1923, une nouvelle série qui commençait, pour la valeur la plus basse, à 5.000 marks se terminait, pour la valeur la plus haute, à 20 millions de marks. Enfin, toujours cette même année, une émission véritablement extraordinaire fut lancée, une émission dont la valeur la plus basse était de 1 milliard de marks et la valeur la plus haute de 50 milliards. On sait qu'actuellement, le mark vaut, à peu près, une dizaine de francs. Si la valeur du timbre de 50 milliards avait été réelle et avait représenté autre chose que du papier, ce timbre aurait valu le chiffre fabuleux de 500 milliards de nos francs. Ce qui n'empêche qu'on le trouve facilement dans le commerce à l'heure actuelle pour la somme de 2 francs à l'état neuf. En 1924, l'inflation allemande se termina et les timbres allemands reprirent, à partir de cette date, des valeurs plus normales.

1923

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé du chapitre précédent. — *L'élixir du professeur Philomicron a la merveilleuse propriété de réduire les humains à la taille d'une simple puce. Alfred et Louise, deux enfants, après avoir bu imprudemment l'élixir, sont perdus dans la jungle des insectes géants. Le professeur part à la recherche des deux enfants.*

Chapitre IV

LE DÉPART DU PROFESSEUR

Au sommet d'un coteau vert, se tenait le professeur Philomicron.

Le costume de toile blanche du professeur était barbouillé de goudron et de terre. Sa cravate était de travers et son chapeau défoncé. Des branchettes sèches se mêlaient à sa longue barbe blanche.

D'une main, le professeur tenait une petite boîte de bois contre-plaqué, de l'autre, une perche longue et mince, au bout de laquelle était attaché un mouchoir rouge.

Le professeur, essoufflé, reprit haleine, en jetant des regards scrutateurs tout autour de lui. « C'est ici, je crois, dit-il à mi-voix ».

Au pied de la colline, un étang calme et somnolent miroitait au soleil. Le professeur posa sa boîte par terre, et tout à côté, il enfonça la perche. Il s'assit sur une pierre, se reposa un instant, puis se leva résolument.

— Allons-y! dit-il à haute voix.

Il jeta son chapeau par terre et se mit à cueillir de l'herbe à deux mains. Après en avoir réuni toute une brassée, il en couvrit soigneusement la boîte, puis saisissant la perche il l'enfonça avec soin dans la terre, aussi profondément que possible. Il s'assura que la perche tenait bien en place. A son extrémité, pareil à un drapeau, flottait le mouchoir rouge.

— Parfait, dit le professeur en sortant de sa poche une petite fiole ventrue.

Il regarda, dans un rayon de soleil, le liquide qu'elle contenait. Des bulles argentées montaient du fond de la fiole, se heurtaient et éclataient. Le professeur rangea soigneusement la fiole par terre à côté de la perche et se mit à se dévêtir. Une fois débarrassé de ses vêtements, il se pencha et ramassa la petite bouteille.

— Je crois que cela suffira — dit le professeur et, en rejetant la tête en arrière, il avala d'un trait tout le contenu de la fiole.

— Parfait, dit-il encore et, d'un élan vigoureux, il lança la fiole vide dans l'étang. Après avoir décrit un arc en l'air, la fiole tomba dans l'eau avec bruit.

Pendant quelque temps, le professeur demeura immobile, en contemplant les larges cercles qui se succédaient rapidement à la surface lisse de l'eau. Puis il fit un pas en avant vers le bord de l'étang, et subitement... il disparut, comme fondu dans l'air de cette chaude journée d'été.

A la place où, il y a un instant à peine, se tenait le professeur, se dressait, solitaire, une longue perche avec, au bout, un mouchoir rouge, et par terre, des vêtements jetés en désordre.

Qu'est devenu le professeur Philomicron?

Après avoir bu le liquide, il était resté un instant immobile, tout occupé à examiner ses mains et ses pieds. Il voulait observer comment son corps allait diminuer. Il attendit patiemment une minute, deux minutes, mais rien de particulier ne se passait.

— C'est étrange, pensait le professeur, il aurait peut-être fallu en boire plusieurs verres? Je n'ai peut-être pas pris assez de mon élixir?

Il fit encore un pas en avant, et subitement sentit que son corps devenait extrêmement léger.

— Voilà, ça y est, ça commence à agir! s'écria-t-il.

De nouveau, il examina ses pieds et ses mains. Ils étaient toujours aussi grands que d'habitude, et ne lui paraissaient pas avoir diminué d'un centimètre. Par contre, autour de lui, tout commençait à se modifier de façon miraculeuse.

L'herbe montait avec une rapidité incroyable — chaque brin grandissait, gonflait, devenait de plus en plus gros. Les feuilles, les fleurs croissaient à vue d'œil. Mais subitement tout tressaillit et s'élança vers le ciel avec une rapidité si grande que le professeur eut l'impression de tomber dans un précipice sans fond. Il n'eut pas le temps de se ressaisir, qu'une forêt épaisse l'entourait déjà. Des troncs verts et luisants se dressaient tout autour de lui.

Cependant, dans cette forêt singulière, il n'y avait ni la pénombre, ni le silence d'une forêt de sapins séculaires. Elle ne ressemblait pas davantage à ces bois de chênes, de hêtres ou de bouleaux où l'on entend le bruissement et le murmure incessant du feuillage. Non, c'était une forêt toute particulière. Elle resplendissait, verte et ensoleillée. Des troncs nus et brillants se dressaient sur des collines ou descendaient dans des ravins. Des lacs bleus miroitaient et des ruisseaux chantaient doucement. Cette forêt n'était pourtant rien d'autre qu'une simple touffe d'herbe.

Le professeur caressa sa barbe blanche et dit tranquillement :

— Eh bien, ça y est... Maintenant, il faut aller à la recherche d'Alfred et de Louise. Ils doivent être tout près d'ici...

Le professeur Philomicron se mit résolument en marche, mais il ne put avancer facilement.

Mille obstacles imprévus lui barraient le chemin, il rencontrait des monts, des ravins, des lacs, des ruisseaux. Dans l'épaisseur des broussailles, des filets gluants étaient tendus; et il fallait contourner prudemment tous ces pièges.

— Travail d'araignée! grognait le professeur en se frayant la route à travers les arbustes.

De temps à autre, il s'arrêtait et examinait longuement le travail habile de ce tisserand forestier. Avec une attention particulière, le professeur étudiait les innombrables nœuds répandus à travers toute la toile d'araignée.

Le professeur savait parfaitement bien que ce n'est pas le filet lui-même qui attrape les insectes, mais précisément ses nœuds minuscules et gluants. Les ailes et les pattes de l'insecte se prennent dans ces nœuds comme dans de la colle fraîchement répandue, et alors l'insecte devient la proie de l'araignée.

Le professeur, lors de ses études et travaux, avait appris toutes ces choses. Mais il y a différence entre savoir quelque chose en tant qu'homme et le voir de ses propres yeux, quand on est devenu soi-même de la taille d'un insecte. L'araignée était aussi grosse qu'un bœuf, et Philomicron pouvait examiner à la fois tous ses huit yeux et ses deux paires de maxillaires, et ses huit pattes munies de petites griffes-peignes, et son ventre mou et gonflé. Ce qui réjouissait le professeur, c'est que l'araignée était vivante et, ce qui est plus, qu'elle s'adonnait à la chasse. Au microscope, — fût-il le plus perfectionné, — il lui était absolument impossible de voir une araignée poursuivre sa proie. Et voici que devant les yeux mêmes du professeur, l'araignée chassait.

L'araignée se tenait, molle et immense, à côté des rets tendus. Entre le filet et le chasseur un fil était tendu. Tel un pêcheur au bord de l'eau, l'araignée attendait patiemment : elle guettait le signal brusque du fil. Alors elle se jetterait sur sa proie, enfoncerait dans son corps ses griffes venimeuses, la tuerait et sucerait son sang. Sans broncher, le professeur contemplait la toile d'araignée tendue. Maintenant, il oubliait tout au monde et serait prêt à rester ainsi jusqu'à la nuit.

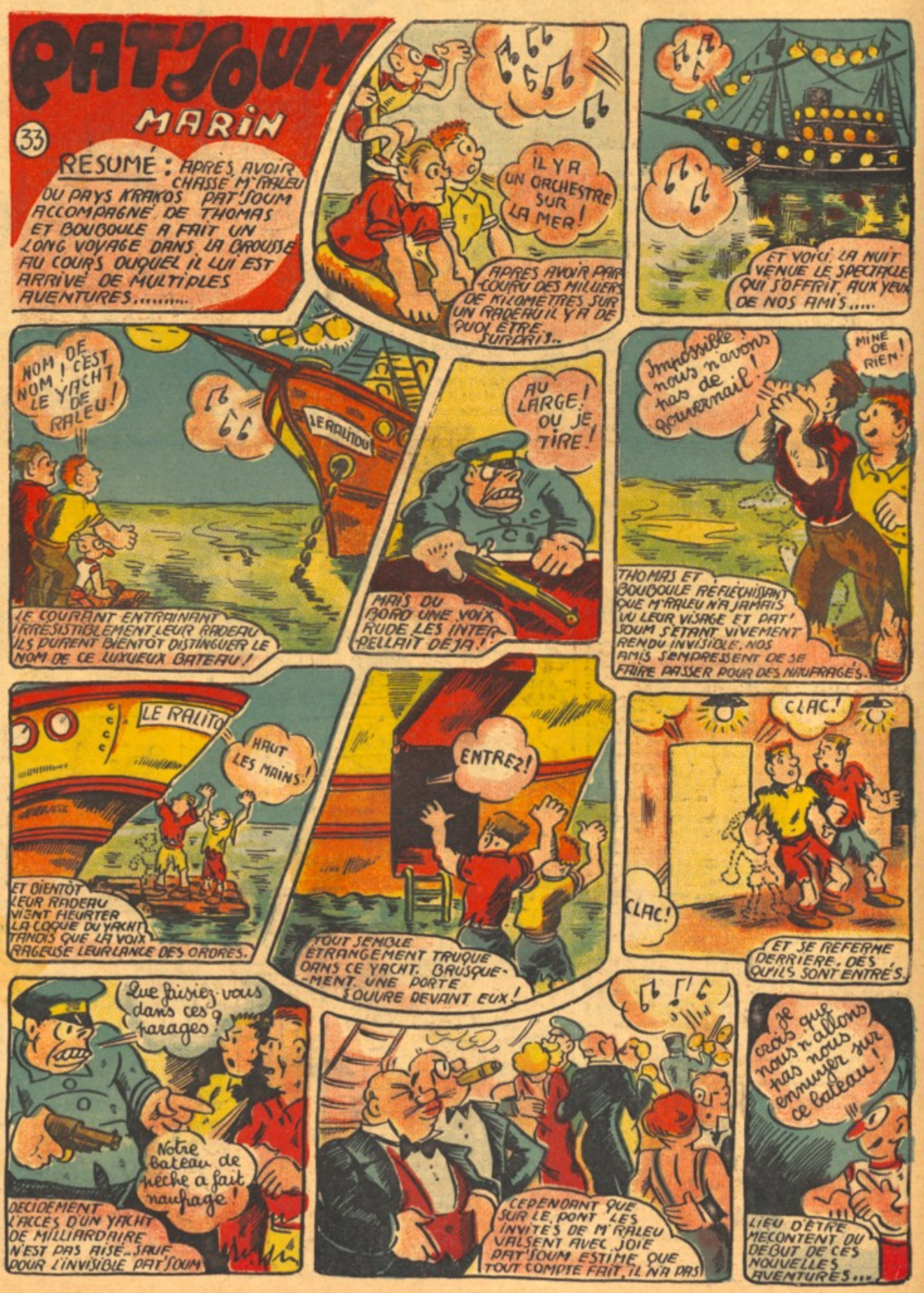
Subitement, dans l'air, au-dessus de la tête de Philomicron, quelque chose vrombit, comme un obus. Le filet tressaillit, sursauta. Une bête immense et ailée s'agitait, se tordait, se débattait dans les mailles du filet. Elle était plus grande que l'araignée, surtout plus longue. Ses ailes transparentes, couvertes d'un réseau de petites veines, se repliaient, battaient, cherchaient à se détacher des nœuds collants de la toile d'araignée, mais en vain.

— Une guêpe, c'est une guêpe qui est prise! s'écria le professeur en courant vers le filet.

« Voilà ce qui est intéressant! Extrêmement intéressant!

Enthousiasmé, il se frottait les mains et tournait autour du filet.

Cependant, l'araignée, appuyée sur les peignes de ses jambes,



glissait rapidement à travers la toile. De ses pattes, elle peignait les fils de la toile, comme un peigne démêle les cheveux. Mais dès qu'elle fut près de la guêpe, celle-ci gonfla son ventre et, menaçante, dirigea vers l'araignée son aiguillon lisse et aigu. Le fauve recula rapidement et se mit à tournoyer. Il essayait d'attaquer sa proie par derrière, de côté, mais chaque fois il se heurtait à l'aiguillon de la guêpe fin et tranchant comme une lame.

Enfin, l'araignée fut obligée de renoncer à la lutte contre sa dangereuse proie. En décrivant de larges cercles autour de la guêpe, elle s'élança à travers sa toile, en arrachant rapidement un fil après l'autre, jusqu'à ce que la guêpe, complètement entortillée dans les mailles, ne s'écroule par terre, au bord même du ravin. Se débattant convulsivement, s'enchevêtrant toujours davantage, elle roula le long de la pente abrupte.

— Enfin, se dit le professeur, en riant de contentement, cela va me rendre un fier service!

Il s'approcha du ravin, se pencha, regarda au fond. Dans le ravin, une guêpe immense s'agitait, crispée. Elle arquait son thorax rayé, se roulait par terre, tentait des efforts désespérés pour se libérer du filet, mais les fils entortillaient de plus en plus ses ailes, ses pattes, sa tête.

Le professeur parcourut les bords du ravin, cherchant des yeux jusqu'à ce qu'il trouvât ce qu'il voulait : une grosse pierre aux bords tranchants. Il ne pouvait même pas songer à la soulever, puisque c'était un véritable rocher, dix fois plus grand que lui. Mais, heureusement, la pierre était en équilibre instable, au bord de la pente. Il suffirait de la pousser pour qu'elle tombe tout droit dans le précipice. Les jambes écartées et solidement appuyées contre le sol, le professeur se mit à pousser la pierre. La besogne n'était pas facile. La pierre remuait comme une dent pourrie, mais elle tenait tout de même solidement.

— Tu mens, marmottait le professeur, le visage rendu écarlate par l'effort, tu mens! Si tu bouges, c'est que tu dois tomber!

Tout en nage, perdant haleine, le professeur concentrait toutes ses forces.

A côté de lui, l'araignée travaillait à tisser un nouveau filet. Presque au-dessus de la tête même du professeur, elle allait et venait. Sur son ventre mou, le professeur remarqua quatre monticules.

— Les mamelons de l'araignée! se dit-il tout en trouvant ridicule d'appeler « mamelons » ces quatre sacs dont chacun était aussi gros que sa propre tête.

Tout en s'efforçant de mettre la pierre en branle, le professeur suivait la besogne de l'araignée. Il pouvait voir, sans l'aide d'un microscope, des centaines d'ouvertures minuscules dans les mamelons de l'araignée. Des gouttelettes d'un liquide visqueux coulaient de ces ouvertures. Elles s'étiraient comme des fils, traînaient derrière l'araignée, et aussitôt se tordaient en formant des câbles solides.

Le professeur sentit enfin que la pierre cédait. Avec un bruit de tonnerre et en soulevant des nuages de poussière, elle s'écroula au fond du ravin. Quand la poussière se fut dissipée, le professeur put voir sous la pierre la guêpe qui ne gigotait que faiblement, écrasée.

— Parfait, dit le professeur et il s'élança sur la pente.

Quand, après un voyage périlleux, il parvint enfin au fond du ravin, la bête était morte. Alors, tranquillement et méthodiquement, il entreprit une longue besogne. Toute une heure s'écoula,

Le professeur était pourvu d'une arme excellente et pouvait se risquer dans la jungle des insectes.

avant qu'il n'eût réussi à tirer du corps de la bête quelque chose qui ressemblait à une longue lance, l'aiguillon de la guêpe. Maintenant, le professeur était pourvu d'une arme excellente. Armé d'un tel javelot, il pouvait se risquer dans la jungle des insectes.

Il fallait maintenant songer à s'habiller. Malgré les circonstances, le professeur n'avait pas l'habitude de se promener tout nu. En manipulant habilement sa lance, le professeur coupa les fils d'araignée, dans lesquels la guêpe était entortillée; il les démêla et s'en entoura. Des ficelles douces et soyeuses entourèrent étroitement son corps. Ce costume n'était pas très beau, mais très solide.

— Le Robinson que je suis vient enfin de trouver un vêtement et je suis là dedans comme dans une cuirasse! dit le professeur avec satisfaction.

Son arme sur l'épaule, Philomicron quitta le ravin et se dirigea vers l'étang. Sautillant sur le terrain inégal, il s'arrêtait fréquemment, s'abritait derrière les troncs verts des herbes, jetant autour de lui des regards craintifs, car la jungle verte grouillait de bêtes qui sautaient, couraient, rampaient, volaient. Le professeur n'avait nulle envie de lutter avec tous ces ennemis. Il ne voulait faire usage de son arme que dans le cas où il serait attaqué.

Au-dessus de lui, dans l'air lumineux, des boules, des cloches, des étoiles, des coupoles se balançaient doucement. Dans l'épaisseur claire de la forêt, il voyait, çà et là, des oriflammes vertes suspendues et pareilles à des langues de bêtes monstrueuses.

— Ce sont des feuilles d'herbe, dit-il, clignant les yeux contre le soleil, mais qu'est-ce cela?

Rejetant la tête en arrière, il contemplait les sphères gigantesques qui s'élevaient au dessus de la forêt. Des tubes d'un rouge-violet en sortaient comme les aiguilles d'un hérisson.

— Mais j'y suis, ce sont des fleurs de trèfles et quant à vous, je vous reconnais, mes chères clochettes, dit le professeur en contemplant d'immenses coupoles d'un bleu presque transparent, mais si l'une de vous me tombait sur la tête, je n'en sortirais pas vivant...

Quand il sortit à la lisière de la forêt d'herbes, en direction de l'étang, il trouva son chemin coupé par une tranchée longue et étroite. Le professeur la franchit d'un saut sans difficulté, mais au même instant il sentit la terre s'affaisser sous ses pieds. Il voulut reculer, mais trop tard... Le sol s'effondrait et il s'écroula dans un trou sombre.

Le terrier où se trouvait Philomicron était large, avec des murs couverts de racines souterraines. Dans un angle, on voyait un couloir ténébreux qui s'enfonçait dans les profondeurs. S'accrochant de ses deux mains à des racines et s'appuyant aux murs du terrier, le professeur se mit à remonter à la surface. Déjà, il était tout près du bord, quand subitement il vit quelque chose, qui ressemblait à une poire géante, rouler droit sur lui. Un hanneton immense la poussait par derrière.

Effrayé, il se mit à pousser la poire de ses épaules et de sa tête. Mais en vain, la poire ne cédait pas. Il redoubla d'efforts, lorsque quelque chose fonça sur la poire avec tant de force, qu'elle ferma le trou comme le bouchon d'une bouteille.

Le coup fit tomber le professeur. Il essayait de se lever, en frottant son genou endolori quand il se rendit compte qu'il n'était pas seul dans le trou noir... Derrière lui, un animal remuait et s'approchait à pas de loup. Le professeur s'aplatit contre la paroi. Il resta immobile, scrutant l'obscurité, retenant sa respiration.

« Ts-a-nk! » un claquement se fit entendre derrière lui, en même temps qu'un souffle sacadé. Effrayé, il cria malgré lui : « Qui est là? » d'une voix rauque.

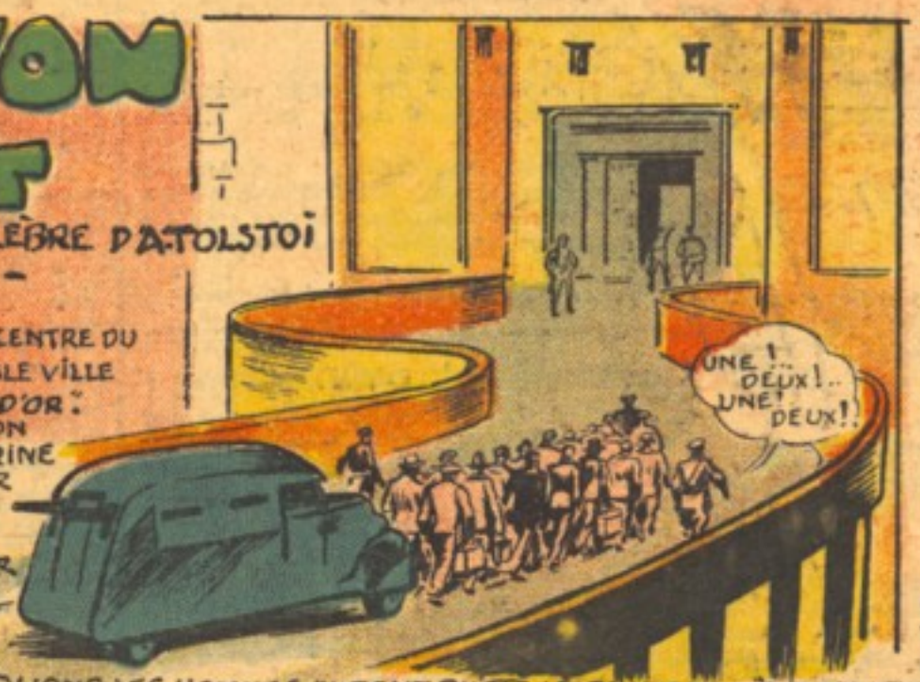
(A suivre.)

LE RAYON DE LA MORT

D'APRES L'ŒUVRE CELEBRE D'A. TOLSTOI

— RESUME —

L'INGENIEUR CRIMINEL GARINE A CONSTRUIT AU CENTRE DU PACIFIQUE, UNE FORMIDABLE VILLE SUR LE RÉCIF DE L'ILE D'OR. LE CHAMPION TARASCON QUI LUTTE CONTRE GARINE VIENT DE DEBARQUER DANS L'ILE OÙ IL COMPTE RETROUVER SON AMI L'INSPECTEUR MARGERIE...



QUAND LES HOMMES EURENT QUITTÉ LE PAQUEBOT ZOE MONROSE ILS FURENT CONDUITS MILITAIREMENT DANS LA GRANDE CASERNE DES POLICIERS QUI SE TROUVAIT AU PIED DU PALAIS DE GARINE. TARASCON ETAIT AU MILIEU DE LA TROUPE DES NOUVEAUX VENUS...

CE FUT LE RUSSE BLANC SÉMIONOV QUI ACCUEILLIT LES ARRIVANTS. SITÔT QU'ILS FURENT EN UNIFORMES IL LES RASSEMBLA DANS LA COUR DE LA CASERNE..

APRES AVOIR FAIT AUX NOUVEAUX POLICIERS UN DISCOURS BRUTAL. LE CAPITAINE SEMIONOV LEUR DONNA QUARTIER LIBRE POUR LA SOIRÉE..

UN DES CENTRES DE L'ILE ETAIT UN IMMENSE PARC D'ATTRACTIONS ETABLI PAR GARINE POUR DISTRAIRE LES OUVRIERS APRES LE TRAVAIL. CE PARC ETAIT BATI PRES D'UN ROCHER EN FORME DE TÊTE DE TAUREAU. C'EST LÀ QUE TARASCON ALLA RETROUVER MARGERIE SUIVANT LES INSTRUCTIONS QUE LUI AVAIT TRANSMISES LE CHINOIS...

MARGERIE EXPLIQUE À SON AMI QUE LES PROJETS DE GARINE MENACENT L'EXISTENCE MÊME DE LA SOCIÉTÉ CIVILISÉE. IL FAUT AGIR AU PLUS VITE. MARGERIE QUI EST ENGAGÉ PARMI LES OUVRIERS CONNAIT LEUR MÉCONTENTEMENT...

TARASCON SOUS L'UNIFORME DE POLICIER POURRA PÉNÉTRER PARTOUT ET AIDER PUISSAMMENT MARGERIE... SOUDAIN UNE FORME SORT DE L'OMBRE. GARINE EST-IL DÉJÀ SUR LA PISTE DE NOS DEUX AMIS?..

(À SUIVRE)

Vous devez lire :
LE TRÈFLE NOIR
par R. DUCHATEAU
Une aventure de Pierrot Lancry
Passionnant roman d'aventures
Un volume illustré : 12 fr.
E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (VIe)
Du même auteur :
Le Mystère du Serpent à plumes

A TRAVERS LE MONDE

Dans une prison de Suisse, on permet, paraît-il, aux prisonniers de sortir une fois par semaine, seuls, et de rester dehors quatre heures durant; mais les prisonniers doivent s'engager à ne pas sortir de la ville, sinon toute nouvelle permission serait suspendue. Jusqu'à ce jour, le cas d'un prisonnier qui se serait échappé ne s'est pas produit.

○

Un cheval dans un appartement. C'est encore une excentricité américaine, dont on parla beaucoup outre-Atlantique, il y a un certain temps. Un gentleman n'avait trouvé rien de mieux que d'installer dans son appartement situé au 14e étage d'un immeuble, une petite écurie pour son alezan. Et comme le propriétaire avait donné son assentiment, toutes les plaintes des autres locataires n'eurent aucun résultat.

○

Au siècle dernier, un épouvantable incendie demeuré célèbre dans l'histoire dévasta Chicago, causant un désastre de 50 millions de livres sterling. Quelle en fut la cause? Tout simplement une vieille vache qui culbuta une lanterne allumée, laquelle mit le feu à un tas de foin.

○

Vous n'avez pas encore d'insomnies, chers petits amis. Mais vous en aurez peut-être un jour. Rappelez-vous alors le meilleur moyen pour les combattre; il suffit, paraît-il, de mouiller d'eau froide une serviette de toilette et de s'en frotter la colonne vertébrale. Cela calme presque immédiatement les nerfs et favorise le sommeil.

○

Un ingénieur allemand a imaginé de fabriquer une immense horloge, très perfectionnée, qui transmettrait l'heure à toutes les grandes villes du monde civilisé... La transmission se ferait par radiotéléphonie.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

UN GRAND CONGRÈS

Pour la première fois, à Paris, s'est tenu un Congrès national des Aéromodélistes.

Cette réunion a eu pour but de faire entendre les représentants de tous les clubs de France, et de noter les avis et observations de chacun sur le développement et l'avenir du Modèle réduit.

Plus de 300 modélistes sont venus des quatre coins de la France et même des colonies.

M. Laurent-Eynac a fait un discours qui démontrait que c'est par le modèle réduit que les jeunes viendront à l'aviation.

On a parlé des associations et de l'étude dans les écoles. Ici il a été démontré qu'il importait d'abord d'avoir des instructeurs pratiquants et conquis au mouvement.

Vous apprendrez, un jour, à construire des modèles réduits à votre école; puis il y aura des « compositions », dans la salle ou dans la cour et, en fin d'année, un grand concours national réunissant les meilleurs élèves de toutes les écoles.

Tous les projets sont prêts : distributions de matériel, conférences, cinéma démonstratif, etc.

Il faut maintenant attendre le geste de l'Etat. Et nous espérons pour vous qu'il ne saurait tarder!

L'AUTOPLAN LACROIX-DE NAZARIS

D'après une formule genre Pou-du-Ciel, *deux Français, Lacroix et De Nazaris, ont réalisé un petit avion très facile à construire et à piloter.*

Le défaut principal du Pou-du-Ciel *semble avoir été un mauvais calcul de l'entreplan, le bord de fuite de l'aile supérieure venant recouvrir le bord d'attaque de l'aile inférieure.*

Dans l'Autoplan, cet inconvénient est écarté, les deux ailes étant fortement écartées l'une de l'autre.

Le moteur est un 40 CV Salmson à cylindres en étoile, ce qui est peu pour un biplace.

La construction est sensiblement la même que celle du Pou-du-Ciel, *mais la carlingue est forcément plus longue, les deux places étant en tandem.*

L'aile supérieure, à l'avant, est supportée par une paire de mâts en N inclinés et haubannée par une paire de cordes à piano.

L'aile inférieure, à l'arrière, est légèrement encastrée dans le dos du fuselage et renforcée par une paire de mâts en N.

Le gouvernail de direction est très Pou.

L'Autoplan a déjà accompli de nombreux vols, piloté par ses constructeurs et par des amateurs et des pilotes.

Grâce à ses deux « ailes vivantes » la conduite est très aisée. Les départs en cabré, les virages à la verticale, les piqués impressionnants s'effectuent facilement, sans tendance à s'embarquer. C'est dire que la machine permet de voler dans toutes les positions avec une grande impression de sécurité et en répondant parfaitement à toutes les commandes.

Le décollage s'effectue en 100 mètres ; quelquefois en 50 mètres. L'atterrissage normal se fait à 40 kilomètres-heure.

L'appareil d'essai, non muni de carenages de roues ni de capot moteur, vole à 115 kilomètres-heure en moyenne. La vitesse maximum pourra atteindre 145-150 kilomètres-heure avec une moyenne de 130 kilomètres-heure.

Voyez que la jeune aviation nait et prospère.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

SOUPAPE (VII). — Bouchon commandé par une tige et situé dans la culasse. L'ouverture et la fermeture de la soupape règle l'entrée ou la sortie des gaz dans le cylindre du moteur. Comme vous régleriez la sortie ou l'entrée du vin dans une bouteille en retirant ou remettant le bouchon. La soupape d'entrée des gaz frais est dite soupape d'admission. La soupape de sortie des gaz brûlés est dite soupape d'échappement.

La soupape repose sur un « siège ». La disposition des soupapes « en tête » ou « latérales » est un autre mode de classement des moteurs.

SPORTS

Voici le moment où vous allez vous déplacer, en équipes, soit avec votre club, soit en scouts, ou simplement en réunions d'amis pour aller faire du sport, vous entraîner ou jouer une bonne partie, un dimanche. Faites très attention à votre tenue. On a trop souvent l'occasion de remarquer combien de petits garçons qui semblent bien élevés lorsqu'ils sont seuls, deviennent insupportables réunis en bande.

Ne confondez pas chahut avec gaieté et ne vous livrez pas, « pour épater les copains », à des actes extravagants.

Pensez, surtout si vous portez un costume de club, que vous devez respecter la réputation de vos maîtres en respectant la vôtre. En un mot, soyez des hommes!

○

Un sport bien délaissé par le grand public est le skating ou patinage à roulettes.

Il y a trente ans, c'était la grande vogue. Le bon ton voulait que les élégantes et les beaux messieurs roulassent ensemble sur les planchers de bois. On faisait fi du bruit assourdissant des lourds patins métalliques.

Aujourd'hui bien des gosses s'amusent avec des patins à roulettes. Pourquoi les laisser dangereusement évoluer sur la route; ne pourrait-on créer, dans quelques squares, des pistes, surveillées, où les amateurs pourraient se lancer en sécurité?

Sans compter que ceux qui ne peuvent acheter des patins, loueraient bien, pour quelques heures, ces amusants jouets sportifs.

VIENT DE PARAITRE

LA TROISIÈME SÉRIE DES ALBUMS DE " MON CAMARADE "

Un volume, contenant 26 numéros

10 frs. — — Franco : 12 frs.

ULYSSE CHEZ CIRCÉ

*On désigne sous le nom d'*Homère, *l'auteur (ou les auteurs) des célèbres épopées de la Grèce primitive,* l'Iliade *et* l'Odyssée *(qui se situent environ au* X*e siècle avant notre ère). Dans* l'Odyssée, *dont nous donnons ici un extrait, sont racontées les aventures du roi grec Ulysse, lors du retour dans sa patrie, après la prise de la ville de Troie.*

Après un voyage paisible, Ulysse et ses compagnons abordent dans une île où une grève bien abritée semble attendre leur navire. Accablés d fatigue, les matelots se couchent ur le sable et pendant deux jours, ne donnent aucun signe de vie.

Le lendemain, Ulysse divise son équipage en deux troupes. On tire au sort pour savoir quelle sera celle qui ira explorer le pays. C'est la troupe d'Euryloque qui partira.

Ils s'enfoncent dans les bois et parviennent bientôt à une belle habitation construite en pierres polies. Quelle n'est pas leur stupéfaction de la voir gardée par des lions et des loups dressés comme des chiens! Ils allaient s'enfuir quand ces bêtes féroces se jettent sur eux, et, loin de les dévorer, les caressent comme l'auraient fait de petits chiens.

Aussi effrayés de ces gambades que de la familiarité des fauves, Euryloque et ses compagnons se demandent quel est le sortilège dont ils sont les témoins, quand une voix argentine se fait entendre. Ils lèvent les yeux et aperçoivent une femme d'une merveilleuse beauté, aux longues tresses d'or et qui chante en tissant une immense toile aux couleurs divines. C'est la reine de ces lieux, Circé, l'enchanteresse. Elle accourt, fait taire les lions et les loups d'un geste, et invite les compagnons d'Ulysse à pénétrer dans son palais.

Euryloque, soupçonnant quelque embûche, reste seul à la porte; mais ses matelots, sans méfiance, s'asseyent sur les sièges que Circé leur avance et goûtent aux mets savoureux qui leur sont présentés. Pendant qu'ils se régalent de gâteaux et de miel, Circé les frappe de sa baguette magique et les voici tout à coup transformés en pourceaux! Ils bousculent les sièges et courent à quatre pattes; des soies raides se hérissent sur leurs dos et leurs visages ne sont plus que des groins, d'où sortent des grognements. Seule, leur intelligence subsiste dans leurs corps d'animaux. Circé les chasse à coups de baguette et les enferme dans une étable à porcs, puis leur jette des glands et des faînes au lieu des gâteaux parfumés qu'elle venait de leur offrir.

Pendant ce temps, Euryloque attendait à la porte du palais le retour de ses amis. A la fin désespérant de les voir revenir il rejoint le navire. Sa douleur est si grande qu'il a peine à trouver des mots pour dire sa triste aventure. Quand Ulysse apprend cette nouvelle, il prend son épée à la lourde lame de bronze, il s'arme de son arc et demande à Euryloque de lui servir de guide pour le conduire chez l'enchanteresse. Mais celui-ci tout tremblant se jette aux pieds de son maître :

— Pars, si tu veux; je sais que tu cours à ta perte, mais laisse-moi ici, car ta mort même ne sauvera pas nos malheureux amis!

— Reste donc ici, répliqua Ulysse avec mépris, j'irai seul; quand à toi, mange, bois et dors tranquille.

Et solitaire, il s'en va à travers les bois dans la direction du palais enchanté.

Il rencontre le dieu Mercure que les dieux lui envoient.

— La méchante Circé a ensorcelé tes compagnons, elle les a changés en pourceaux. Méfie-toi d'elle. Elle compte t'offrir aussi des gâteaux mélangés d'une drogue funeste; quand tu les auras mangés, elle veut te frapper de sa baguette magique et t'envoyer dans l'étable à porcs. Mais je suis là pour te sauver, lui dit Mercure, et Circé ne pourra te causer le moindre mal.

Il donne à Ulysse une plante étrange à la racine noire, aux fleurs blanches comme du lait et qu'il appelle moly.

— Porte ce moly sur toi; il écartera les sortilèges de Circé. Puis quand Circé te frappera de sa longue baguette, tire ton glaive et jette-toi sur elle comme pour la tuer. Saisie de frayeur, elle te traitera avec bonté. Ale soin, toutefois, de lui faire jurer de ne plus te dresser de nouvelles embûches. Après lui avoir donné ces avis, Mercure disparait dans le feuillage. Ulysse continue sa route vers le palais.

A ses appels, les portes s'ouvrent, la belle et perfide Circé apparait sur le seuil. Elle le fait entrer, lui avance un siège et lui offre une coupe d'or pleine de vin drogué. Puis, avec un méchant sourire, elle le frappe de sa baguette en disant :

— Va maintenant te coucher dans l'étable avec tes compagnons!

Ulysse obéissant aux conseils de Mercure, brandit son glaive et se jette sur Circé comme pour la tuer.

Épouvantée, l'enchanteresse tombe aux pieds d'Ulysse :

— Tu dois être le héros dont les dieux m'ont annoncé la venue. Tu es cet Ulysse, seul capable de résister à mes charmes. Remets ton épée au fourreau et soyons amis, je t'en supplie!

— Comment veux-tu que nous soyons amis, répond Ulysse, tant que mes compagnons restent enfermés dans tes porcheries?

Il fait donc promettre à Circé de délivrer ses compagnons et de leur assurer à tous un retour paisible, alors il remet seulement son épée au fourreau. Circé appelle ses servantes, qui disposent des sièges et des tables pour un somptueux banquet.

Mais Ulysse repousse les mets choisis qu'on lui présente, Circé s'en étonne et dit :

— Pourquoi es-tu si triste et silencieux? Pourquoi ne manges-tu pas. As-tu donc peur de mes artifices?

— Comment pourrais-je me réjouir, boire et manger tant que mes amis sont encore en ton pouvoir? Rends-leur d'abord la liberté; je saurai ainsi que tu es prête à tenir tes autres promesses.

Circé s'empresse aussitôt vers la porcherie. Elle ouvre la porte, et dès que les porcs sortent, elle les touche de sa baguette; leurs soies tombent, ils se dressent sur leurs pieds, leurs groins hideux redeviennent des figures humaines et les compagnons d'Ulysse, tout joyeux, s'élancent vers lui, aussi beaux et vaillants qu'avant leur transformation.

Circé ne peut retenir ses larmes en voyant les démonstrations de joie de ces hommes; et pour que la fête soit complète, elle prie Ulysse d'aller chercher ses autres compagnons restés au navire.

D'un pas léger, Ulysse court au rivage. En le voyant revenir sain et sauf, ses compagnons fêtent son retour avec autant d'empressement qu'ils en auraient mis à célébrer leur propre arrivée dans l'île d'Ithaque.

— Tirez le navire sur la grève, déchargez la cargaison, mettez-la à l'abri et venez avec moi. Vos camarades sont joyeusement attablés au palais de Circé, venez prendre part au festin, s'écrie Ulysse.

Les matelots s'empressent d'obéir à leur chef; seul Euryloque s'efforce de les retenir.

— Vous êtes fous d'écouter ce téméraire, leur dit-il; avez-vous oublié que c'est lui qui vous a jetés dans les mains de Cyclope? Si vous le suivez, Circé vous changera en pourceaux, en loups, en lions pour garder son palais.

Irrité par ce discours, Ulysse aurait d'un seul coup d'épée, tranché la tête d'Euryloque si les matelots ne s'étaient jetés sur lui et n'avaient demandé grâce pour leur compagnon.

Pour le punir, disent-ils, laisse-le garder les navires. Hâte-toi de nous conduire au palais enchanté.

A leur arrivée, le palais retentit des joyeuses clameurs des convives attablés.

Une année entière se passa ainsi, à la longue cependant les compagnons d'Ulysse se lassent d'une telle oisiveté et vont trouver leur chef :

— Comptes-tu toujours rester ici? Ne serait-ce pas le moment de regagner nos foyers et notre chère patrie?

Le soir même, Ulysse va trouver Circé pour lui dire que ses matelots ont le mal du pays et pour lui rappeler ses promesses.

— Puisque tu me le demandes, répond l'enchanteresse, je ne te garderai pas une heure de plus contre ta volonté.

Elle lui donne alors toutes les indications qui peuvent lui être utiles pour le voyage. Puis, elle ajoute :

— Que tes compagnons prennent bien soin de suivre mes conseils. Il y va de leur existence même. Toi-même, Ulysse, si tu échappais au désastre, tu ne pourrais rentrer à Ithaque qu'après des mésaventures sans nombre. Prends bien garde, et suis fidèlement les avis que je te donne.

Dès que l'aurore teint de rose et d'or les cimes des arbres de l'île enchantée, Ulysse et ses compagnons s'embarquent avec joie. Ils plongent leurs grandes rames dans les flots bleus, mais ils n'ont pas à fournir un gros effort, car Circé leur envoie une douce brise qui gonfle les voiles, et le navire s'éloigne sur la mer azurée.

D'après Homère.

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 4

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier entre dans le nom d'un personnage de *Mon Camarade*,
Mon deuxième s'établit en 3, 6, 9 (pluriel),
Mon troisième est une ville de Belgique,
Dans mon tout l'on éprouve le vertige.

(*Armand Nabédrik, Paris.*)

Mon premier est une boisson saine,
Mon deuxième se lève avec le soleil,
On se sert de mon troisième pour s'exprimer,
Le foie sécrète mon quatrième,
Mon tout cause souvent des accidents.

LE TRIANGLE RUSÉ

Posez sur une table dix boutons, de manière à former un triangle la pointe en haut. Etes-vous ensuite capable, en changeant seulement la position de trois boutons, d'en faire un triangle la pointe en bas ?

ANAGRAMME

Sur quatre pieds je désespère le poète impatient.

Changez la place de mes lettres et vous aurez le titre d'un grand dignitaire d'Orient :

PROBLÈME PROSODIQUE

Reconstituer le proverbe suivant, dans lequel les consonnes ont été remplacées par des points.

..u. .ni. .ou.eu. .ue .io.e..e.

DEVINETTE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Trouver, dans chacune des phrases suivantes un nom propre, historique ou géographique :

La loi remet en liberté les innocents.

Cheval, sac et fusil, voici l'équipement d'un cavalier.

Où as-tu déposé mes robes, Pierrette ?

Le cultivateur, avec son labour, gagne son pain.

(*Envoi de Maurice Mirowski, Paris.*)

DEVINETTE

Plus on tire dessus, plus on le raccourcit.

MOTS CARRÉS

N° 4

× × × × Excavation.
× × × × Monarques.
× × × × Fin d'histoire.
× × × × Qui ont beaucoup servi.

N° 5

× × × × × Clown. Personnage comique.
× × × × × Imbécile.
× × × × × Chauffé légèrement.
× × × × × Errer autour de...
× × × × × Allonge-Détend.

N° 6

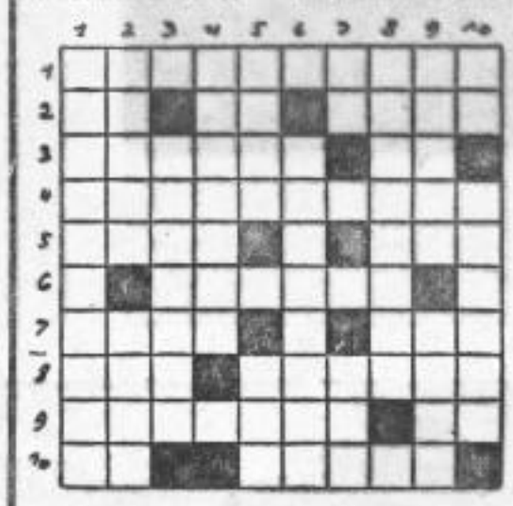
× × × × × Bondit-Escalade.
× × × × × Parfois bissextile.
× × × × × Seul objet.
× × × × × Obstinée.
× × × × × Voyelle quintuplée.

RÉBUS

(*Toutes les solutions au prochain numéro.*)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 4

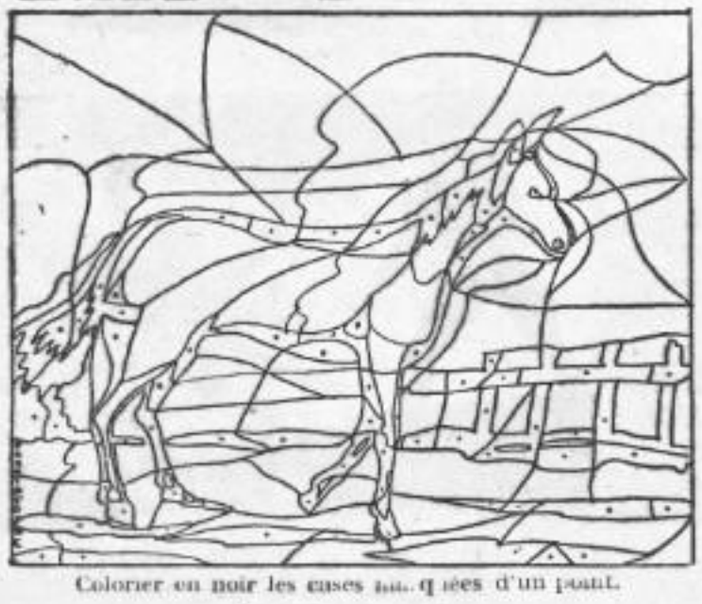
Horizontalement. — 1. Faite à point nommé. — 2. Se jette dans l'océan Glacial. Adverbe. Chute. — 3. Lamartine, Musset, Hugo, en sont de très grands. Adverbe. — 4. Qui arrive après. — 5. Pronom. Magire, déchiré. — 6. Fait certain repas. — 7. Accessoire de literie. Pièce du jeu d'échecs. — 8. Entourée d'eau. C'est le visage, tourné de ce côté, que l'Arabe fait sa prière. — 9. Importunée par des assiduités excessives. Cité légendaire bretonne. — 10. Négation. Londres était la capitale de cet ancien royaume saxon.



Verticalement. — 1. Ensemble des habitants d'un pays. — 2. Très petite somme. Patrie d'un célèbre navigateur français, qui fut massacré dans une île de la Mélanésie. — 3. Examinés. — 4. Réunion de gens qui comploteut. — 5. Détruire. Petit poème. — 6. Assassins gagés. — 7. D'un verbe auxiliaire. Terminaison de participe. — 8. Qui vit sur les bords ou dans les eaux d'un lac. — 9. Briller. Sert à faire de très beaux camées. — 10. Conjonction. Ouvrages de l'esprit.

Nous publions 6 problèmes de mots croisés, le dernier paraissant dans le N° 137 de Mon Camarade. *Pour être valables les solutions, accompagnées des 6 bons de concours, devront être envoyées* toutes ensemble *à partir du 1er juillet au 10 et jusqu'au 11 juillet 1938 inclus.*

DESSIN SURPRISE



Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 132

Charades. — Riz-Che-Lieue (Richelieu). — Lot-me-de-Gouffre (L'Homme des Gouffres). — Gui-Nez (Guinée). — Pas-Ti-Cier (Pâtissier). — Mie-Nice-Terre (Ministère).

Métagramme. — Cave, cade, cage, cale, came, cape, case, cane, café, cake.

Rébus syllabique. — Arras. — Ardent. — Artère. — Armure.

Devinette. — Un procès. — C'est de dévorer l'espace.

Lettres embrouillées. — Une phrase.

Mots carrés. —

D	É	P	O	T
É	T	A	P	E
P	A	L	I	R
O	P	I	U	M
T	E	R	M	E

Les lettres manquantes. — Les grands couteaux ne font pas les bons cuisiniers.

LE COURRIER DE JANOT

Reine Sylvie, Paris (1er) : Tu m'écris : « J'ai lu *Mon Camarade* pour la première fois aujourd'hui et je suis très contente. Tous les jeudis, maintenant, c'est avec une grande joie que je te lirai. » Merci de tes compliments et j'attends les distractions que tu m'as promises. — *Daniel Fortier*, Autun-le-Roman : J'insère d'autre part, ta demande de correspondant. Je ne puis encore te donner le prix de la collection Papanine; je crois que celle-ci est à peine arrivée en France et n'est pas encore cotée chez les marchands. — *Fernande Crampon*, Paris (XIIe) : Merci de ton joli récit que j'ai publié dans une de mes lettres. J'envoie tes distractions à la personne qui est chargée de les utiliser. — *Michel Bertrand*, Blanzac (Charente) : Merci de ta très longue lettre du 25 avril; je voudrais pouvoir y répondre en détail, mais il faudrait pour cela que je consacre à cette réponse toute une de mes lettres. Comme tu as déjà plusieurs fois tenu une grande place dans cette rubrique, je craindrais que nos petits camarades ne soient jaloux de toi. Continue à m'écrire et envoie-moi toujours de jolis récits. — *Louis Chassagnac*, Monteaural (Corrèze) : Nous publions, tu l'as vu, le plus souvent possible les récits de nos lecteurs. Envoie-nous en de nouveaux, nous serons contents de les publier. — *Jean Ferrari*, Gagnes-sur-Mer : Tous mes regrets, mais nous ne pouvons pas insérer d'adresses, ni acheter des timbres. Il existe, à Paris, de grandes maisons dont tu trouveras facilement l'adresse et qui pourront t'envoyer des timbres par correspondance. — *Micheline Oget*, La Fère-en-Tardenois : Ma chère Micheline, tous mes compliments et mes remerciements pour la petite brassière de laine que tu as tricotée et pour le cache-nez que tu as envoyé pour les petits enfants d'Espagne. Ces messieurs-dames de la Rédaction les ont aussitôt fait parvenir à leurs destinataires. Merci encore et je souhaite que de nombreuses petites filles imitent ton exemple. — *Denise Darnault*, Paris (VIIe) : Il n'y a malheureusement pas de Club d'Amis de *Mon Camarade* dans le VIIe arrondissement, mais je vais regarder s'il n'y en a pas dans un arrondissement proche. Je te ferai écrire. Merci de tes distractions. — *Gisèle Renac*, Verdelot (S.-et-M.) : Merci des très beaux timbres que tu m'as envoyés et que je transmettrai certainement à des petits amis. — *J. Bruno*, Hornaing : Il m'est difficile de te dire si le timbre russe qui est dans ta collection a la valeur que tu lui prêtes. Il existe de nombreuses variétés de ce même timbre. D'autre part, pour avoir la grande valeur que nous indiquons dans notre courrier de timbres, l'exemplaire doit être en parfait état. Enfin, le prix que nous avons donné est un prix de vente par un marchand et les marchands achètent les timbres au moins la moitié moins cher qu'ils ne les vendent. Peut-être peux-tu écrire à la maison Yvert, 37, rue des Jacobins, Amiens, qui est une grande maison de timbres.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an..	.. 20 fr.	6 mois..	.. 10.50
	Belgique : 1 an.	.. 30 fr.	6 mois..	.. 15 fr.
	Etranger : 1 an..	.. 40 fr.	6 mois..	.. 20 fr.

Mon Camarade 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

CHASSEURS ET CHARMEURS DE SERPENTS

Tous les amis de *Mon Camarade* connaissent maintenant les serpents. Si Pierre et Jacques, en sortant de l'école, rencontraient sur le trottoir un serpent échappé d'une ménagerie, sans hésiter un seul instant ils s'approcheraient pour l'examiner « scientifiquement » et tomberaient d'accord pour dire : « C'est le cobra d'Afrique, ne le confondons pas avec celui de l'Inde. » Après quoi ils prendraient leurs jambes à leur cou et appelleraient les pompiers.

Tout de même il est humiliant, quand on est un grand garçon, de se sauver devant une sorte de ver de terre, si long soit-il. Aussi nous croyons bien faire en indiquant ici la façon dont on doit tenir un serpent, les diverses méthodes employées pour la chasse et la destruction des serpents. Les futurs explorateurs — vous tous, n'est-ce pas ? — en feront leur profit.

Il y a beaucoup de vipères à la Martinique, et ce sont les vipères « *fer de lance* », si dangereuses. Quand les indigènes partent pour la récolte de la canne à sucre, ils emportent des clairons, des chaudrons, des fusils. N'imaginez pas, comme ce petit sot d'Alfred, que la récolte de la canne à sucre est organisée ainsi : au coup de clairon, tous les chasseurs tirent, et coupent avec leurs balles les tiges de canne à sucre à ras du sol, tiges qui tombent dans les chaudrons placés derrière ! Non, voici ce qui se passe : Arrivés près du champ de canne à sucre, les indigènes, placés tous du même côté, tirent des coups de feu, tapent sur leurs chaudrons, et les vipères effrayées vont se réfugier à l'autre extrémité du champ ; on fait la cueillette jusque-là sans risquer d'être piqués. Puis on sacrifie cette partie de la récolte en y mettant le feu.

Si les serpents ne vous prenaient pas « en traître », il ne serait pas très difficile de les éviter ou de s'en défendre. Mais voilà : on marche sur un serpent, invisible parmi les herbes, et il vous pique à la jambe. Il faut alors immédiatement sucer la plaie et cracher le venin, ou bien brûler la plaie — le venin ne devenant dangereux qu'en se mêlant au sang, — ou encore se faire piquer par un médecin, car il y a des sérums contre le venin de certains serpents (de la vipère, par exemple). Quand on aperçoit sur son chemin un serpent, il vaut donc mieux le laisser partir, mais si on ne l'aperçoit qu'au dernier moment et que l'animal, se croyant menacé, attaque, il faut savoir se défendre. Un petit serpent, avant de mordre, dresse sa tête et fixe pendant un certain temps l'endroit où il va frapper : il tient sa proie sous son regard ; le pauvre oiseau, la petite souris n'ose pas bouger, crie, tremble, jusqu'à ce que la terrible bête vienne l'accrocher, l'avaler. Cette peur du serpent est si forte, la panique provoquée si intense, qu'on a vu des bêtes ainsi menacées mourir sur place, bien que le serpent, attaqué à son tour, ait disparu aussitôt. Mais l'homme doit savoir profiter de ce temps d'arrêt de la bête pour la frapper d'un bâton, pour sauter de côté au moment de l'attaque, ou pour tendre au serpent un chiffon sur lequel celui-ci se jettera.

On voit souvent dans l'Inde arriver sur la place d'un village, au moment du marché, un vieux bonhomme tout crasseux, vêtu seulement d'un turban sur la tête et d'un pagne autour des reins; à son cou pend une petite flûte, derrière son dos un vieux panier. Il s'accroupit sur le sol, se débarrasse du panier, prend sa flûte, en tire des sons aigres, une mélodie bizarre, bien rythmée. La foule s'approche, fait cercle autour de lui. Alors, du panier sortent lentement des serpents, des *cobras*, ces dangereux serpents à lunettes à la tête étrange ; devant le musicien les serpents se tiennent, corps enroulé sur le sol, tête dressée tout près de la flûte, et sans arrêt la tête bat la mesure de droite à gauche, d'avant en arrière ; le serpent est vraiment charmé par cette musique. On jette quelques pièces de monnaie au vieux musicien qui plie bagages, c'est-à-dire passe à son cou la flûte, et fourre dans le panier les serpents aussi tranquillement qu'on range des livres dans son cartable à la fin de la classe. Rassurez-vous : ces serpents ne sont plus dangereux. Le vieux bonhomme qui a plus d'un tour dans son sac sait bien attraper les serpents, si venimeux soient-ils : il leur tend son mouchoir, le serpent se jette dessus, y enfonce ses dents : il suffit alors de tirer d'un coup sec : le serpent a ses crocs à venin cassés. Il n'est pas encore revenu de son émotion que le charmeur de serpents s'est emparé de lui, serre sa tête, fait saillir les glandes à venin ; il arrachera ces glandes ou les brûlera au fer rouge ; le serpent sera devenu alors tout à fait inoffensif.

Les gros serpents, boas et pythons, tombent sur vous du haut d'un arbre, s'enroulent autour de votre corps et vous broient ; mais ces serpents n'ont de force que s'ils prennent un point d'appui, soit sur une branche, soit sur le sol. L'homme attaqué ne pourra donc échapper au serpent que s'il manœuvre de façon à lui faire perdre son point d'appui.

Il y a des hommes dont le métier est de chasser les serpents. La peau de certains serpents vaut assez cher, étant très belle et très solide ; vous savez qu'on fait des chaussures, des sacs, en peau de serpent. On chasse maintenant les serpents, et plus particulièrement les cobras, pour une autre raison : pour recueillir leur venin. Que peut-on bien faire, direz-vous, de ce poison ? Les médecins vous répondront que beaucoup de poisons deviennent, pris à petites doses, d'excellents médicaments. On fait maintenant des piqûres de venin pour calmer certaines douleurs, pour arrêter certaines maladies. Et voilà qu'au lieu de tuer les serpents, on va les élever, les soigner comme un bétail précieux. Il faudra que leurs gardiens se méfient, car ces animaux-là ont tous leurs crocs et toutes leurs glandes ; mais du moment qu'il s'agit de l'homme qui les nourrit, ils le laisseront approcher; le gardien sait bien comment les prendre : juste derrière la tête. Alors il serre la tête, le serpent ouvre sa mâchoire, l'homme masse de chaque côté les glandes à venin et recueille dans un verre le précieux liquide qui sera aussitôt mis en ampoules.

Il y a un moment où aucun serpent n'est dangereux : c'est lorsque l'animal, gavé de nourriture, dort, inerte. Les chasseurs de serpents connaissent bien cette faiblesse de leur ennemi.

Habiter un pays infesté de serpents n'est pas très agréable. Un homme sur ses gardes peut s'en défendre. Mais la nuit... On ne peut dormir fenêtres fermées sous ces climats étouffants ; les maisons sont souvent bâties légèrement et le serpent peut se glisser entre les fentes d'une cloison ou sous une porte. Comment s'en défendre ? On prend d'abord la précaution d'isoler les maisons de la forêt, on débarrasse de toute herbe un grand espace alentour ; dans certains pays on construit des habitations sur pilotis et on ne laisse jamais des plantes grimper après les murs.

Et puis il y a des animaux qui attaquent les serpents et que l'homme peut domestiquer. Certains serpents, vous ne l'ignorez pas, en attaquent d'autres — ainsi le cobra est un cannibale — mais on ne peut domestiquer le serpent dévorant, qui d'ailleurs est lui-même assez dangereux ! Les chiens peuvent toujours donner l'alarme, et certains chiens osent attaquer des serpents. Mais les chats, les siamois notamment, n'hésitent pas à affronter le cobra et ne le manquent jamais.

Il y a un animal qui est un farouche tueur de serpents et que beaucoup de coloniaux gardent auprès d'eux, car il s'apprivoise facilement : c'est la *mangouste*. Le grand écrivain Kipling, dans son *Livre de la Jungle*, a raconté magnifiquement la bataille qui met aux prises le serpent *Nag* et la mangouste en colère : *Rikki-Tikki-Tavi*... La mangouste, bête carnassière qui ressemble à une belette, petite tête aiguë, long corps bien fourni de poils et terminé par une belle queue, pattes courtes, sort de son terrier pour la chasse aux grenouilles et aux reptiles, et elle est très friande de leurs œufs. On a cru longtemps que les mangoustes étaient insensibles aux morsures des serpents ; il n'en est rien. Le combat d'une mangouste et d'un serpent est pour tous deux une lutte à mort. La mangouste est rarement atteinte par le serpent, d'abord parce qu'elle ne se laisse pas fasciner, puis parce qu'elle sait bien bondir de côté quand le serpent jette en avant sa tête ; et quand la mangouste a réussi à mordre le serpent à la nuque, celui-ci est perdu...

BOUR

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.
Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-5e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.600.

JOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ JACK STRONG ARRIVE DANS LA CITÉ INTERDITE, EST ASSIEGÉ DANS LE DÉPOT DE MUNITIONS PAR MOERDER ET SA BANDE.

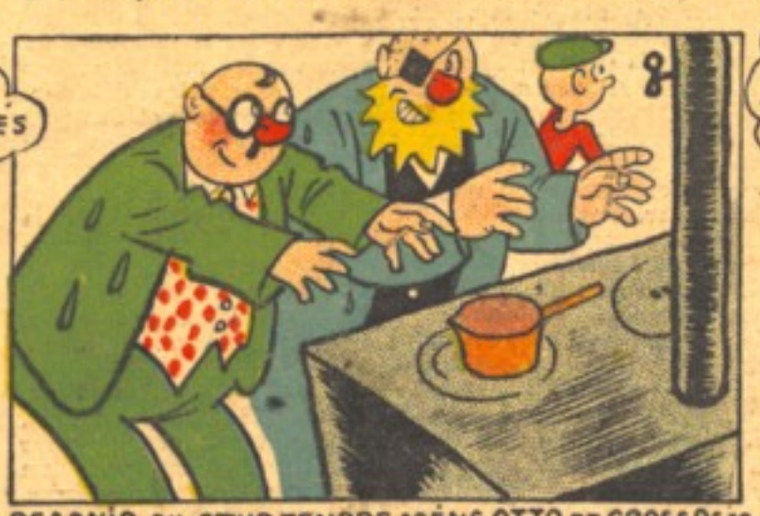
LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA A RETROUVE DANS LA CAVE DU PROFESSEUR HUMERUS SES PRISONNIERS GROSSAC ET OTTO SCHLASS COMPLETEMENT PLEINS A COTÉ DE NOMBREUSES BOUTEILLES VIDES

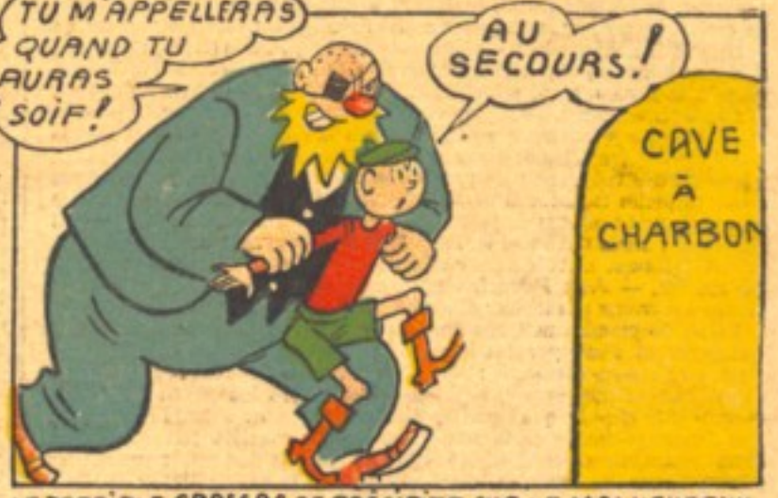
INDIGNE PAR LA CONDUITE DE SES PRISONNIERS, BEGONIA SE PREPARE A EMPLOYER DES MOYENS ENERGIQUES POUR LES RAMENER A LA RAISON

RIEN DE TEL POUR RENDRE LA RAISON AUX FOUS ET AUX IVROGNES Q'UNE BONNE DOUCHE FROIDE. GROSSAC ET OTTO SCHLASS EN FONT LA TRISTE EXPERIENCE.

TREMPÉS JUSQU'AUX OS LES DEUX COMPÈRES QUI GRELOTTENT DE FROID SUPPLIENT LEUR ENNEMI BEGONIA DE LEUR EVITER UN RHUME DE CERVEAU OU UNE BRONCHITE.

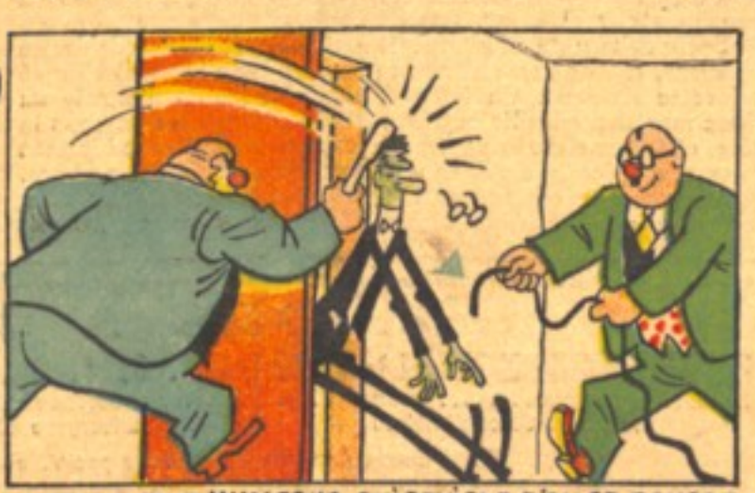


BEGONIA AU CŒUR TENDRE MÈNE OTTO ET GROSSAC SE RECHAUFFER AUPRÈS DU FOURNEAU DE CUISINE. LA CHALEUR SECHE LES VÊTEMENTS ET DURCIT LES CŒURS DES DEUX COMPÈRES



LE TERRIBLE GROSSAC SE PRÉCIPITE SUR LE MALHEUREUX BEGONIA ET L'ENFERME. MALGRÉ SES CRIS, TOUT LIGOTÉ, DANS LA CAVE AU CHARBON, UNE CAVE OU IL N'Y A RIEN A BOIRE.

DÉBARRASSÉ DE BEGONIA LES 2 COMPÈRES SE PRECIPITENT DANS LE BUREAU DU PROFESSEUR HUMERUS POUR VOLER LE PLAN DU BIGOPHONE SUBMERSIBLE POUR SCAPHANDRIER



LE PROFESSEUR HUMERUS QUI REVIENT D'ALLER RENDRE VISITE A UN CAPITAINE DE BATEAU LAVOIR POUR LUI PROPOSER SON INVENTION EST ASSOMMÉ PAR LES 2 BANDITS.

L'INVENTEUR LOUFOQUE A ETÉ ENFERMÉ DANS LA CAVE AVEC BEGONIA. GROSSAC ET OTTO SCHLASS VONT PORTER LE PLAN VOLÉ A LEUR COMPLICE L'INGENIEUR GORGONZOLINI.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 134. JEUDI 23 JUIN 1933

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS ONT ENLEVÉ LE FILS ADOPTIF DU MÉDECIN SWANSON, AMI DE JIM, MAIS CELUI-CI VIENT DE DÉCOUVRIR OU L'ENFANT EST PRISONNIER.

JIM A TOUT ORGANISÉ POUR QU'IL N'Y EUT PAS DE SURPRISE.. LES AGENTS DU DISTRICT DE WILLY SONT VENUS REJOINDRE LEUR CHEF POUR OCCUPER LA FERME DE "BILL LE ROUGE"... TRANQUILLE DE CE CÔTÉ JIM S'OCCUPE DE PRÉPARER LE DÉPART DES SWANSON POUR LE "CAÑON DU DIABLE"

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge KOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Le lieutenant Popesco, lieutenant de la marine d'Eldorado (Etat de l'Amérique du Sud) a été injustement condamné aux travaux forcés. Ses deux fils, Juan et Pedro, suivant le convoi qui mène leur père vers le bagne, se sont réfugiés dans une cave où ils sont traqués par des inconnus. Juan a été la nuit précédente mordu par un chien.*

Chapitre X. — Le wagon de marchandises

Pedro n'hésita pas. Faisant la grosse voix pour donner l'illusion qu'il était un adulte, il cria :

— Vas-y, Gonzalès! Grimpons!...

Dans la seconde même, il se jetait contre l'homme, qu'il faisait rouler à terre d'un croc en-jambe. Après, sans perdre un instant, il rejoignait Juan qui, ayant culbuté les deux gamins qui accompagnaient l'homme, était déjà en haut des marches. Avant que l'homme ne fût revenu de sa surprise, les deux frères débouchaient dans les pièces du rez-de-chaussée et rabattaient sur eux la porte de la cave, dont ils poussèrent le verrou.

— Elle est solide, constata Pedro. Ils ne l'auront pas démolie de sitôt.

Puis il regarda Juan et sourit :

— Je crois que nous avons bien joué. Dans l'obscurité de la cave, ils n'ont évidemment rien pu distinguer, et ils croient qu'ils ont été attaqués par un nommé Gonzalès. Donc, tout va bien. Nous ne sommes pas repérés...

— Oui, fit Juan. Mais ne crois-tu pas que tout ira mieux lorsque nous aurons cassé la croûte?

Des victuailles étaient là, abandonnées par les autres sur de vieilles caisses, à portée de leurs mains. Comme bien on pense, les deux frères ne se firent pas faute de tout rafler, sans oublier une bouteille de vin... Comme des coups commençaient à retentir contre la porte de la cave, ponctués de jurons, les jeunes garçons se glissèrent hors de la maison abandonnée et gagnèrent les proches taillis...

— *La porte est solide, constata Pedro.*

Il était un peu plus de 4 heures lorsque Juan et Pedro arrivèrent à proximité de la station. Le plus jeune, Juan, tirait sérieusement la jambe. Ses pommettes étaient rouges et son souffle court. Pedro ne pouvait plus maintenant en douter. Son frère avait la fièvre. La morsure que le chien lui avait faite la nuit précédente l'avait rendu malade.

Mais Juan ne voulait pas abandonner la partie, malgré les objurgations de son aîné :

— J'irai avec toi jusqu'au bout, s'entêta-t-il, jusqu'au bout... Et d'abord, je veux que nous fassions quelque chose pour que notre père sache notre présence et notre volonté de le secourir. Ne m'as-tu pas dit que tu avais une idée?

L'idée de Pedro était des plus simples. Lorsque les deux garçons eurent regagné la route, ils attendirent que la colonne des forçats, dont l'allure s'était ralentie à chaque kilomètre, ne fût plus qu'à trois cents mètres en arrière, masquée par un tournant.

Et c'est alors que Juan et Pedro dessinèrent, dans la poussière du chemin, avec leurs pieds, d'abord un grand J majuscule, puis, dix mètres plus loin, un grand P... Ils continuèrent ainsi, de dix mètres en dix mètres, mais syllabes par syllabes et non plus lettres par lettres : COU-RA-GE. Enfin, pour terminer, ils ajoutèrent un nouveau J et un nouveau P.

Les malheureux détenus, harassés, marchaient les yeux à terre. Leur père marchait au premier rang des forçats. Ils ne pouvaient qu'être frappés par ces lettres tracées sur la route. Et le lieutenant Popesco, qui avait vu ses fils à la sortie de la forteresse, en retrouvant en cet endroit leurs initiales comprendrait certainement la signification du message...

Quant aux soldats et aux gardes-chiourmes, il y avait peu de chance pour qu'ils s'aperçoivent de quelque chose; ils s'étaient relâchés depuis le départ et bavardaient entre eux avec de grands éclats de voix. Et puis, même s'ils remarquaient les lettres, pourraient-ils en déterminer l'origine?

Tout se passa du reste pour le mieux. Pedro et Juan, qui s'étaient dissimulés dans une cabane de cantonnier assistèrent par les interstices des planches au défilé de la cohorte. Tout de suite, un changement dans l'attitude de leur père les emplit de joie. Ils virent le lieutenant Popesco regarder à droite et à gauche, et sourire. Manifestement, il avait compris et une immense joie, grâce à eux, devait inonder son âme...

Cette minute-là paya Juan et Pedro de bien des peines...

Les deux frères, quand ils eurent quitté leur cachette, firent un large détour et pénétrèrent dans la gare par les voies de garage. Ils longèrent des files de wagons et, finalement, parvinrent aux quais à bestiaux.

Les forçats étaient là, en train d'embarquer.

— La seule chose qu'il faille savoir, maintenant, dit Pedro, c'est la destination exacte du convoi. Je vais m'en occuper. Toi, tu vas te dissimuler au bas du remblai. Je reviendrai te prendre ensuite...

Juan se sentait décidément de plus en plus las et malade. Il consentit à cet arrangement et Pedro partit tout seul. Quand il revint peu après, il dut chercher son frère cadet dans les hautes herbes du talus, car Juan ne donnait pas signe de sa présence. Il découvrit enfin le malheureux étendu, les yeux fermés, et qui ne faisait pas un geste. Il dut le secouer longtemps pour le rappeler à lui.

— Juan! Eh bien? Mon petit Juan!...

— Quoi? Qu'y a-t-il?

Le jeune garçon était brûlant de fièvre, et une espèce de lourde torpeur s'était emparée de lui.

— Où as-tu mal? Que ressens-tu?

— Moi?... Mais rien, rien... Je ne sais pas... dit Juan qui délirait un peu. Alors, tu sais?

— Oui, oui. Sois tranquille...

— Explique-moi, voyons...

— C'est bien ce que nous pensions. Le convoi va jusqu'au terminus de la ligne, jusqu'à San-Vera. J'ai pu lire les étiquettes des wagons... Mais ne t'énerve pas. Sois calme...

Pedro ne savait vraiment pas quoi faire. Il cherchait comment rentrer à la maison, à Pantagro, mais craignait qu'en les voyant en guenilles ou leur refusât le billet, qu'on les inquiète...

Il en était là de ses réflexions lorsque le hasard décida pour lui... Un train de marchandises vint s'arrêter juste à leur niveau. Un homme en descendit, qui se glissa entre deux voitures, désassembla les crochets, ressortit, remonta sur un marchepied et fit de grands gestes des bras dans la direction du mécanicien. Il s'agissait évidemment d'une manœuvre. Il suffisait de se glisser dans l'un quelconque des wagons provisoirement abandonnés pour rouler ensuite vers Pontagro.

Juan sommeillait et Pedro dut à nouveau le secouer. Puis il le prit sous le bras :

— Allons, frérot, encore un peu de cran!...

Dès qu'il eut remué, Juan reprit le dessus. Il put même se hisser tout seul dans un fourgon, dont la porte bâillait. Dès qu'il fut entré, il se laissa glisser sur le parquet en soupirant :

— Je vois tout tourner... tout tourner... tout tourner...

Pedro lui prit la tête sur ses genoux : son inquiétude était réelle.

— Que peut-il bien avoir? se demandait-il. Si seulement le train pouvait partir sans tarder. A Pontagro, je le conduirais tout de suite à la clinique de maman...

Il y eut un coup de tampon, assez rude. On raccrochait, la manœuvre une fois accomplie. Il n'y avait plus qu'à s'armer de patience et de fatalisme. Mais qu'arriverait-il si un employé passait la tête par la porte et les découvrait tous deux, allongés là? En d'autres circonstances, on aurait pu fuir. Mais avec un malade?

Enfin, le train se mit à rouler. Un peu de fraîcheur pénétra dans le wagon de marchandises, et il parut à Pedro que cela faisait du bien à Juan.

Le train marchait assez vite. Bientôt on traversa la banlieue lépreuse de la capitale d'Eldorado, puis on entra dans la ville même de Pontabro. Il y eut un assez long stationnement à l'entrée de la gare de marchandises, et la nuit commençait à tomber lorsque le convoi s'immobilisa contre un quai rempli de ballots.

Pedro passa prudemment la tête par la porte. Il aperçut une équipe d'ouvriers qui poussaient devant eux de lourds chariots. Il s'arrêtèrent devant le wagon voisin de celui des deux garçons et se mirent à le décharger.

Le malade se retourna sur le plancher et il appela :

— Où est-on?

— Tout va bien, Juan. Ne t'inquiète pas...

Le jeune garçon se retourna à nouveau, la face contre la paroi, grommelant quelque chose d'inintelligible.

Dans l'autre wagon, le travail touchait à sa fin. La plupart des hommes d'équipe s'en allèrent, tirant derrière eux leur charriot vide.

Deux seulement restèrent, qui devaient terminer le premier chargement en attendant, les compagnons et les chariots revenus, d'attaquer le deuxième...

Moins que jamais Pedro ne voyait le moyen de s'en tirer. Les deux employés faisaient la navette entre le quai et le fourgon, mais on eût dit qu'ils s'arrangeaient exprès pour que l'un soit dehors lorsque l'autre était dedans. De plus, c'étaient des hommes grands et larges, de vrais hercules... Les lampes électriques s'étaient allumées d'un bout à l'autre des voies et l'on y voyait comme en plein jour...

— J'étouffe! J'étouffe! Aide-moi!...

Juan venait de s'asseoir sur le parquet, dans l'ombre. Il avait crié. Pedro se précipita et l'entoura de ses bras.

— Ce n'est rien, mon petit, rassure-toi...

Derrière la paroi de tôle, cependant, Pedro entendait le pas d'un des employés, qui approchait. Sans doute avait-il entendu le cri de Juan. Deux pas encore et il fut à la porte à glissière, à demi ouverte, et qu'il poussa jusqu'au bout d'un coup d'épaule. La lumière des quais pénétra dans le fourgon et il put distinguer les deux formes tassées dans le coin.

— Silvio! Viens donc voir par ici...

L'employé, après avoir appelé son camarade de travail, se dirigea droit sur les deux frères...

(A suivre.)

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ces semaines-ci vous m'écrivez beaucoup et vous m'envoyez beaucoup de jolis récits. J'en suis rudement content, car plus mes petits camarades collaborent à leur journal et plus ça me fait plaisir.

Voilà d'abord un récit qui est un vrai récit d'aventures et que m'envoie un petit camarade (ou une petite camarade), dont je n'ai malheureusement pas pu retrouver le nom sur la lettre qui m'a été envoyée. Peut-être bien qu'elle a oublié de signer sa lettre, ou bien encore qu'elle avait signé sur une autre feuille séparée et que la feuille a été perdue. C'est bien dommage que je n'aie pas son nom, parce que son récit est très intéressant. C'est une histoire vraie que lui a racontée sa maman et dans l'histoire c'est la maman qui parle.

Un jour, j'avais alors à peu près 10 ans, j'étais restée seule à la ferme avec notre bonne. Mes parents étaient partis faire des achats importants dans une grande ville voisine.

Nous habitions dans un petit village. C'était l'hiver. La neige avait duré et recouvrait le sol à une hauteur assez importante. Notre bonne préparait le dîner. Je sortis pour aller chercher un seau d'eau, lorsque je me trouvai face à face avec un loup de grande taille. Il était entré dans notre jardin et voulait nous voler un petit agneau, car papa possédait un cheval, une vache, plusieurs moutons et une brebis qui avait eu des petits.

A la vue du loup, notre bonne eut tellement peur qu'elle ferma la porte à clef et la fenêtre, me laissant seule avec le loup. J'aurais pu crier, mais il m'aurait dévorée vive. Ma langue était paralysée par la peur et par le froid. J'attendis donc le loup, me collant contre le mur, comme pour rentrer dedans. Le loup s'approchait lentement, fixant ses yeux brillants dans les miens. Il était déjà à quelques pas de moi, prêt à bondir.

Je fermais les yeux, lorsque de l'étable d'un de nos voisins, un long bêlement se fit entendre. Aussitôt, je vis mon ennemi faire demi-tour et aller droit à l'étable voisine. J'étais sauvée. J'appris quelques jours plus tard que des voisins avaient tué le loup à coups de fusils.

Brrr! Cette histoire-là, qui est une histoire vraie, elle m'a fait froid dans le dos. Heureusement que des loups, en France, il n'y en a plus, sauf peut-être pendant les très grands hivers où ils arrivent, paraît-il, poussés par la faim, du milieu de l'Europe. Quand même, ça a dû être bien terrible, cette aventure, pour cette maman-là, du temps qu'elle était petite.

Voilà maintenant une histoire moins tragique, mais qui est joliment racontée. Cette histoire, c'est mon petit camarade G. Phalip, de Béziers, qui l'a faite et il l'a appelée : Un bain forcé.

Je devais aller me baigner avec mon camarade René. Ce jour-là, j'arrivai sur les bords de l'Orb avant mon ami. Je me mis en devoir de revêtir mon maillot. Ensuite je montai sur le plongeoir et m'asseyai tout au bout. J'étais à trois mètres au-dessus de l'eau. De mon observatoire, je contemplais les nageurs en train de prendre leurs ébats. Tout à coup, soit que j'eus glissé, soit qu'on eût remué le plongeoir, je tombai à l'eau en faisant trois à quatre sauts périlleux. Quand je repartis, j'étais pâle, haletant. J'aperçus, sur la berge, René, en maillot, qui riait à gorge déployée. Puis prenant un ton bourru, il me dit :

— Tu avais promis qu'on ferait le premier plongeon ensemble, tu n'as pas tenu parole!

— Je ne l'ai pas fait exprès, j'ai glissé... je ne sais pas comment c'est arrivé.

— Allez va, je vais t'apprendre la vérité... c'est moi qui ai remué le plongeoir, mais tu ne m'en veux pas, eh?

— Coquin! m'écriai-je. Je l'attrapai par le bras et de la berge nous plongeâmes.

Depuis ce jour-là, nous sommes encore plus amis.

Voilà maintenant une gentille petite histoire inventée par Raphaël Feigelson, qui a 12 ans et qui habite Paris, dans le Ve arrondissement.

Cette histoire, elle s'appelle Sur la route nationale, *et c'est un vieux monsieur, M. Dupont, qui en est le héros avec son petit-fils Jeannot. (Ce Jeannot-là c'est pas moi, c'est un autre Jeannot.)*

M. Dupont, le doyen de la région, était très vieux. Il n'avait pas l'âge de Mathusalem, mais il portait barbe blanche et avait quelque cent ans. Assis sur un banc, au bord de la route, il regardait passer de lourds bolides : camions, tracteurs, autocars; des voitures légères : simcas, fiats; des cyclistes montés sur des tandems ou sur des vélos rivalisaient de vitesse; parfois un piéton, une charrette passaient sur la route...

« Grand-père! grand-père!... » A ces mots le centenaire se retourna : son arrière petit-fils, qui était en vacances chez lui, l'appelait pour aller au bois. Il se leva et sourit à Jeannot (l'arrière-petit-fils, 6 ans).

Chemin faisant, Jeannot demanda :

— Tu m'achèteras une auto, grand-père ?

— Pourquoi une automobile et non pas un cheval avec un joli chariot?

— Oh! l'auto va plus vite que le dada.

— Oui, mon enfant, tu auras une auto.

L'enfant, joyeux, partit jouer avec ses camarades.

Le vieillard s'assit. Il pensait : « Maintenant, la vitesse seule compte. Dans le bon vieux temps, les piétons passaient. Aujourd'hui ils vont en voiture à des allures vertigineuses, au risque de se tuer. Jadis les voituriers, les rouliers s'arrêtaient, causaient, buvaient un canon de vin, puis repartaient; maintenant, ils passent sans s'arrêter. Tout cela pour aller plus vite, car tout le monde est pressé. »

« *Ce soir!* demandez *Ce soir!* » C'était le marchand de journaux qui passaient. M. Dupont acheta *Ce soir*. Il le déplia et lut : « Le célèbre coureur automobiliste Barracas s'est tué en faisant du 285 kilomètres à l'heure sur la piste de Montlléry. Barracas avait cinq tours d'avance. »

« Encore un accident », murmura le vieillard.

C'est vrai que la folie de la vitesse cause des accidents, mais tout de même c'est rudement bien et rudement utile de pouvoir aussi maintenant des automobiles, des avions et toutes sortes de belles mécaniques au lieu des chevaux qui, eux aussi, causaient souvent des accidents.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,

51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

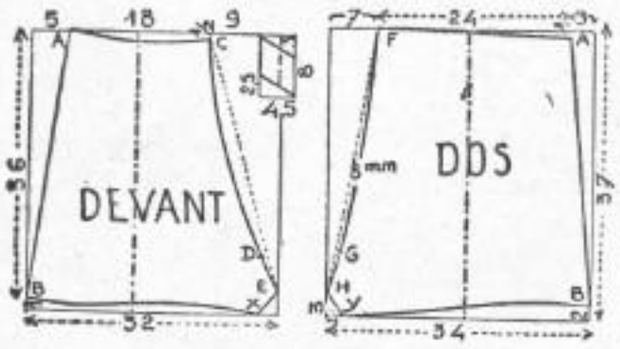
PETITE CULOTTE POUR LA PLAGE

Pour porter avec le pull-over bain de soleil « les Petits Bateaux ».

85 cm. de tissu tobralco, ou une toile quelconque bleu marine.

Tracez sur un papier 2 rectangles, 34 × 37 et 32 × 36, et dessinez le dos et le devant de votre culotte. Avec les dimensions, ceci vous est facile. Faites aussi le losange dans le petit rectangle.

Découpez ces patrons, mais auparavant vous avez tracé la ligne pointillée qui vous donnera le



droit fil et que vous placerez dans le sens de la lisière.

Pliez votre tissu en deux et placez-y vos patrons, comme l'indique le dessin, en laissant 1 cm. 1/2 à 2 cm. en plus, en haut et en bas, et 1 cm. sur les côtés pour les coutures.

Ensuite réunir les côtés AB devant à AB dos par une couture. Puis les 2 devants ensemble en faisant une couture aux courbes (attention à l'arrondi) CC, DD, les deux dos ensemble, couture FF, GG. Enfin le bas de la jambe EX est fixé à HY, devant et dos ensemble surtout.

Il vous reste une fente, devant DE, dos GH, où vous introduirez le petit losange de l'entre-jambe.

Un ourlet au bas des jambes BBXY dans lequel vous passez un élastique. Un ourlet un peu plus grand à la ceinture ACAEA, un autre élastique et vite, vous pouvez aller jouer dans le sable à votre aise dans ce petit costume. Les dimensions sont données pour 10 ans, taille normale.

UN CHAPEAU POINTU ET UN GLAND

Pour faire ce gland, rouler de la laine, de la soie ou du lin selon le chapeau, autour d'un carton de 8 à 10 centimètres de large. Sur une arête, passez un fil triple ou quadruple du même, nouez fortement, ayez soin de laisser des bouts assez longs pour que, roulés l'un sur l'autre, ils forment la queue qui les relie au bonnet. Coupez les fils sur l'arête opposée.

Prenez une boule d'ouate que vous resserrez bien, enveloppez-la avec les fils juste dessous la partie nouée. Formez ainsi une tête ronde le plus dur possible. Entortillez sous la boule en serrant très fort, plusieurs fois, avec un fil que vous nouez. Et le gland est fini.

Les Conseils de tante Camille.

Pour poser des boutons. — *Pour bien coudre un bouton, il faut qu'il soit écarté du tissu d'une distance égale à l'épaisseur de l'étoffe qui porte la boutonnière. Ne serrez donc pas les fils, tendez le bouton pour qu'ils forment une queue que vous entortillez avec le dernier fil de façon qu'elle reste rigide.*

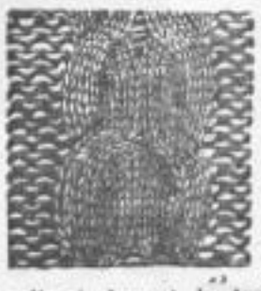
Pour que le tissu ne fronce pas sous le bouton, il faut que l'écartement des points de sortie dans l'étoffe soit inférieur à celui des trous du bouton.

Lorsque l'on pose une rangée de boutons, commencer par la gauche afin que le fil ne se prenne pas à chaque instant dans ceux posés à droite.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

LARGE POINT NATTÉ (17). — Il faut 21 mailles pour 1 motif, 4 mailles pour le début, 7 mailles pour la fin.

1er *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, 3 mailles envers, * 3 mailles endroit, 3 mailles envers, 12 mailles endroit, 3 mailles envers, répéter ainsi continuellement depuis *, pour terminer, 3 mailles endroit, 3 mailles envers, la dernière maille à l'endroit. — 2e *au* 6e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit et tricoter à l'endroit sur l'endroit et à l'envers sur l'envers, la dernière maille est à l'endroit. — 7e *rang* : tricoter aussi à l'endroit sur l'endroit et à l'envers sur l'envers, mais en croisant les 12 mailles endroit pour former le point natté. Pour cela prendre les 3 premières des 12 mailles endroit sur une aiguille auxiliaire, placer celle-ci devant le travail et tricoter les 3 mailles suivantes en ajoutant les 3 mailles de l'aiguille auxiliaire, à l'endroit. Prendre ensuite les 3 mailles suivantes sur une aiguille auxiliaire, tricoter les 3 dernières mailles endroit devant l'aiguille auxiliaire et ensuite les mailles qui sont sur l'aiguille auxiliaire, à l'endroit. Répéter ce croisement sur chaque 10e rang de mailles tout le long du 7e rang. Tricoter les rangs qui sont entre les croisements des mailles en hauteur comme les 6 premiers rangs.



POUR RIRE UN PEU

Ce personnage, pas très honnête qui venait d'être convoqué chez le commissaire de police n'avait pas beaucoup de mémoire. Aussi notait-il sur son calepin ses moindres faits et gestes. « C'est bien vous qui, le 10 janvier, avez dérobé dans leur clapier les lapins de M. X. — Erreur, monsieur le Commissaire, il y a certainement confusion de personne. — C'est bien vous, allons, avouez, on vous a vu. — Je vous demande bien pardon, d'ailleurs ce n'est pas difficile à voir, j'ai mon carnet. » Il ouvre donc son calepin au 10 janvier et, soudain, il reconnaît modestement : « Vous avez raison, monsieur le Commissaire, c'est bien moi. »

○

Le train arrête cinq minutes dans une petite gare. Un voyageur avisant un jeune garçon, lui donne 40 sous et lui dit : « Petit, va vite me chercher deux sandwiches à 20 sous : pour la peine, tu en garderas un pour toi. » Au bout d'un moment, le garçon revient et, tendant au voyageur une pièce d'un franc, lui dit : « Monsieur : voilà vos vingt sous; je n'ai trouvé qu'un sandwich. »

Transmis par François Lurçat (Paris).

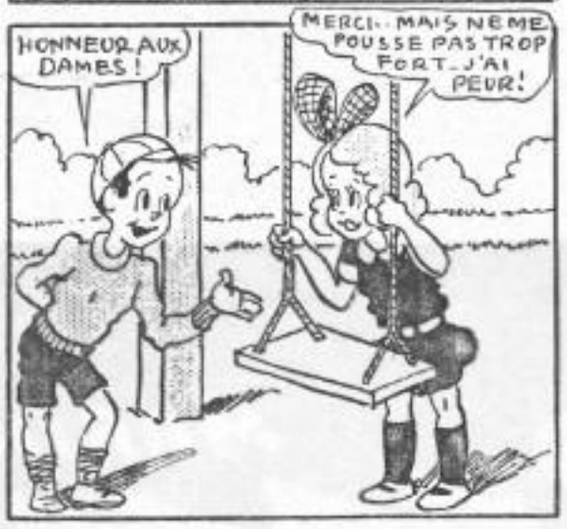
○

« Ah, ça ne va guère, dit Mme Jules à sa vieille amie, Mme Auguste, j'ai le bras droit tout ankylosé, c'est douloureux et ça m'empêche de faire mon ménage. — C'est l'âge, que veux-tu, répond son amie, nous ne rajeunissons pas! — L'âge l'âge, c'est facile à dire. Mais alors, explique-moi pourquoi mon bras gauche, qui a le même âge, ne me fait pas mal du tout... »

○

A la porte d'un cinéma, une pancarte indique le prix des places. Sous ce titre on peut lire : Premières : 6 fr. Secondes : 5 fr. Programme : 1 fr. Michel s'approche du guichet et demande un programme qu'on lui remet contre ses vingt sous. « Oh! fait Michel décontenancé, comment vais-je faire pour m'asseoir dessus? »

Transmis par Jacques Perrier (Les Mollières).



TIMBRES

TIMBRES HONGROIS

Bien que la Hongrie n'ait été un État complètement indépendant qu'à partir de 1918, elle put cependant, durant la période où elle était partie intégrante de l'Empire austro-hongrois, émettre des timbres.

Les premiers timbres hongrois furent émis en 1872, à l'effigie de François-Joseph. Pendant la guerre, de nouveaux timbres furent émis à l'effigie de l'empereur Charles Ier et de sa femme Zita.

MARX

En 1919, une République populaire des Soviets de Hongrie fut fondée et réussit à gouverner le pays durant plusieurs mois, ne cédant qu'à l'invasion et à l'intervention des troupes étrangères. Mais, durant le peu de temps que la République populaire hongroise fut au pouvoir, elle put cependant émettre une curieuse série de timbres-poste. Cette série, qui est assez peu connue, est pourtant des plus intéressante et c'est pourquoi nous jugeons utile de la signaler à nos lecteurs. Cette série se compose de 5 valeurs : un 20 fillér (valeur monétaire qui représente le centième d'une couronne), rouge et brun, à l'effigie du philosophe et révolutionnaire Karl Marx; le 45 fillér, orange et bleu vert, à l'effigie du célèbre poète national hongrois, Alexandre Petofi; le 60 fillér, vert et brun, le 75 fillér, lie de vin et brun violet, à l'effigie de Martinovics et Dozza, héros historique de l'indépendance hongroise et, enfin, le 80 fillér, jaune olive et brun violet, à l'effigie du philosophe Frédéric Engels, ami et collaborateur de Karl Marx. Les trois timbres reproduits ci-contre et ci-dessus font partie de ces séries.

PETOFI

On trouve facilement cette série dans le commerce. Le prix d'achat de chaque timbre varie entre 1 fr. 25 et 2 fr. 50. On peut donc, pour environ 10 francs, se procurer la série tout entière qui ne manque pas d'être l'une des pièces les plus curieuses d'un album de timbres-poste.

ENGELS

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé du chapitre précédent. — *Alfred et Louise, deux enfants qui ont bu un élixir fabriqué par le professeur Philomicron, ont soudain rapetissé jusqu'à devenir aussi petits que des fourmis. Philomicron, se rapetissant à son tour, est parti à la recherche des enfants. Mais ceux-ci ont été faits prisonniers par une araignée d'eau géante.*

Chapitre V

COMBAT DE FAUVES DANS LE REPAIRE SOUS-MARIN

Alfred reprit connaissance. Il ouvrit les yeux et aussitôt se rappela tout ce qui leur était arrivé. Il se rappela comment il avait, avec sa sœur, volé sur le dos de la libellule, il revit la trompe terrible de l'hydromètre, les pattes puissantes et velues de l'araignée.

« Où suis-je? Où est Louison? » songeait-il.

Autour de lui, tout était noir. Une odeur de moisi lui montait aux narines. Bientôt quelque chose remua faiblement à côté de lui.

— Fredo.

La voix de sa sœur se faisait entendre bien faiblement, tout près de son oreille.

En tournant la tête il heurta de son front la tempe de Louison qui poussa un faible cri. Fred essaya de bouger mais on l'avait ligoté. Tous deux étaient solidement attachés l'un à l'autre par de grosses cordes.

Fred ne put se dégager des liens qui l'emprisonnaient. Il fit un saut de carpe qui n'eut d'autre résultat que de balancer les enfants comme s'ils étaient sur une escarpolette.

— Chut! murmura Louise... Tais-toi, je t'en supplie. Elle est en bas.

— L'araignée?

— Mais oui... Elle vient de remuer, je l'ai entendue.

— Et où sommes-nous?

— Je n'en sais rien. Mais tais-toi!

Peu à peu, les yeux des enfants s'habituaient à l'obscurité.

Alfred regarda autour de lui. Au-dessous il apercevait l'eau de l'étang, au-dessus un plafond en pente, des deux côtés des murs lisses et obscurs.

Les enfants se trouvaient suspendus en l'air, dans le repaire de l'araignée geante.

— Tu comprends, chuchota Fred, elle nous a suspendus. Elle nous a accrochés au plafond, comme des saucissons dans une cuisine.

— Pour quoi faire? demanda aussitôt Louise.

— J'aime mieux ne pas le savoir.

Avec beaucoup de peine, Fred réussit à retirer des fils d'araignée l'une puis l'autre de ses mains.

En retenant le souffle, tout doucement il libéra sa tête et se mit à regarder en dessous de lui. Juste à ses pieds l'araignée se démenait. Avec une agitation fébrile elle courait le long des murs de son repaire, puis elle s'arrêtait brusquement, remuait ses longues pattes, semblait écouter des rumeurs lointaines.

Un silence absolu régnait; on entendit des gouttes d'eau tomber quelque part, avec bruit. Puis une rumeur sourde se fit entendre. En dehors du repaire, on eût cru qu'un homme rôdait le long des murs en cherchant, à tâtons, une porte de sa main. Visiblement, ce bruit inquiétait l'araignée. A chaque instant, elle sautait jusqu'à la paroi, guettait quelque chose et reculait à nouveau.

— Tu entends? dit Louison. Il y a quelqu'un par là.

— Où?

— Derrière le mur! Écoute!

Les enfants prêtaient l'oreille. Le bruit se renforçait. Il semblait maintenant que quelqu'un frappait le mur de coups de poings à la fois mous et solides.

Les parois du repaire de l'araignée se mirent soudain à trembler si fort que les enfants suspendus se mirent à se balancer comme le balancier d'une pendule.

D'un saut, l'araignée se plaça au milieu de sa tanière, fixant un des murs de ses yeux méchants. Et tout à coup, ce mur se fendit en deux. D'énormes pattes velues se frayaient le passage à travers la brèche.

— Fredo!... Qu'est-ce que c'est? Regarde, oh, regarde-donc ce qui arrive...

Par l'ouverture agrandie apparut une énorme tête d'araignée. Dans un clapotis d'eau, le fauve hideux faisait irruption dans la demeure sous-marine. Repliant ses pattes articulées, elle se préparait à l'assaut. La maîtresse du terrier agita ses antennes et fonça sur l'intruse. Une lutte farouche commença dans la pénombre.

Les pattes sifflaient dans l'air, claquaient sur la surface d'eau. Des éclaboussures jaillissaient jusqu'au plafond, et bientôt les murs de la demeure furent couverts de gouttes d'eau qui coulaient le long des voûtes et déversaient sur les enfants une véritable pluie.

La bataille des araignées faisait trembler la maison sous-marine. Les murs vibraient, la voûte vacillait.

Les enfants suspendus au plafond de la demeure sous-marine se balançaient à une vitesse sans cesse accrue devant leurs yeux, fuyaient les murs, la voûte, les araignées, l'eau.

Les deux bêtes luttaient sans un cri. Elles s'enlaçaient mutuellement de leurs pattes longues, et ainsi serrées se balançaient de côté et d'autre.

Puis comme deux lutteurs, elles se séparaient d'un saut, et reprenaient aussitôt leur corps à corps.

Une patte arrachée traversa l'air en sifflant et alla s'accrocher à la toile d'araignée où elle resta suspendue juste au-dessus des têtes de Fred et de Louise. Trépignant sur la surface d'eau, les araignées, les membres en lambeaux, se séparaient pour un instant, se reposaient en haletant contre une paroi pour, ensuite, foncer l'une sur l'autre avec une vigueur nouvelle. De nouveau, l'eau écumait avec bruit, et le repaire tout entier semblait en proie à un tremblement de terre.

Les enfants, serrés étroitement l'un contre l'autre, suivaient avec effroi cette terrible bataille, n'osant pas faire un geste, retenant leur souffle.

Dans les chocs du combat, les ficelles qui les entortillaient commençaient à se relâcher. Alfred et Louison avaient déjà les mains libres. Mais chaque choc nouveau menaçait de les faire dégringoler tout droit sur les terribles lutteurs. Ils réussirent heureusement à atteindre un des fils suspendus au plafond et à s'y cramponner.

Juste au même moment les heurts cessèrent. Alfred jeta un regard en bas. Sur la surface noire de l'eau, les deux corps énormes des araignées étaient étendus, agités de légers soubresauts. Les deux ennemis farouches flottaient maintenant l'un à côté de l'autre, déjà indifférents à quoi que ce soit. Après quelques ultimes tentatives pour faire un mouvement, ils s'immobilisèrent, les têtes plongées dans l'eau. Un silence profond régnait dans la maison sous-marine.

— Elles sont mortes, dit Alfred à haute voix.

Il se pencha en avant, allongea son cou et cracha d'abord sur une bête, ensuite sur l'autre. Les araignées ne bougeaient pas.

Les enfants se regardèrent : oui ou non, sont-elles véritablement crèvées?

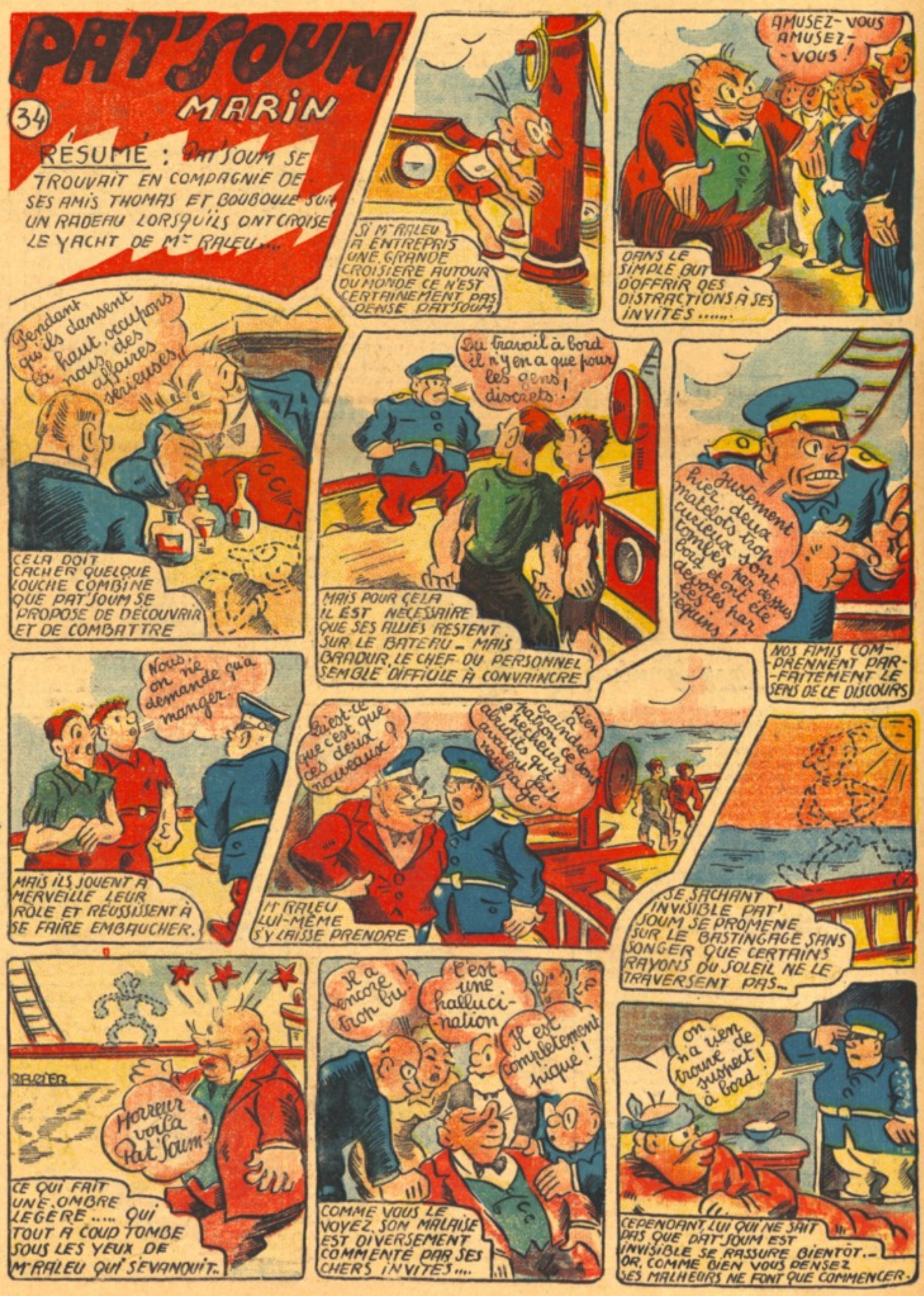
Fred cria :

— Ha-a-l-lo!

Les corps d'araignées se balançaient sur la surface d'eau comme deux chaloupes renversées.

Alfred mesura de ses yeux la distance qui le séparait de l'eau, et, après avoir tâché la corde, se lança dans l'eau. Des éclaboussures jaillirent jusqu'au plafond, et aussitôt après la tête du garçon émergea à la surface.

Fred regarda autour de lui. Les deux corps inertes flottaient toujours sur la surface, comme deux oreillers énormes gonflés d'air. Le garçon s'approcha, asséna un coup à une des bêtes, et l'araignée ne remua pas. Alors Fred grimpa sur son corps comme sur un radeau, et une fois debout, fit signe à sa sœur.



— Hé, Louison, saute!

— C'est trop haut, j'ai peur!

— Quoi, tu ne vas pas y passer ta vie, là-haut? Il faudra que tu sautes un jour ou l'autre. Autant vaut le faire tout de suite... Vas-y donc!

Louison ferma les yeux, lâcha la corde et tomba lourdement. Une pluie d'eau se déversa sur Fred, tandis que sa sœur, crachant et renifiant, remontait à la surface.

— Viens ici! N'aie pas peur! cria Fred.

— Je n'ai pas peur! dit Louise dignement.

Cependant, elle s'éloignait des cadavres des araignées.

— Froussarde, va! cria son frère, viens ici, que je te dis! Tu m'entends? Tu ne vas tout de même pas rester éternellement dans l'eau!

Louison s'approcha de la masse horrible, de sa main tremblante elle tâta le corps gras et velu de l'araignée et s'écria avec effroi :

— Ça bou-ouge!

— Qu'est-ce que tu me chantes? Rien ne bouge! dit Fred en colère. Allons! Vas-y!

Louise se décida enfin de grimper sur cette ignoble île flottante. L'araignée ne bougeait pas. Il n'y avait plus rien à craindre. Louison se mit à tordre ses cheveux mouillés. Les enfants étaient prisonniers dans un repaire sous-marin pareil à une cloche à plongeurs; ils examinaient leur refuge et réfléchissaient au moyen d'en sortir. Les murs se perdaient sous l'eau. Dans l'une des parois s'ouvrait la brèche noire faite par l'araignée. Alfred sauta, parvint à la nage jusqu'à la brèche et se perdit dans le noir.

— Fre-e-ed! cria Louison.

Elle avait peur de rester seule. Il lui semblait que l'araignée recommençait à remuer.

— Hou-Hou!

Fred ne répondait pas.

— Fre-e-ed! cria-t-elle encore, d'une voix de plus en plus stridente.

Mais juste à ce moment, son frère apparut dans l'ouverture noire.

— Qu'as-tu à hurler comme ça? dit-il.

La vue de son frère, sain et sauf, rassura complètement Louise. Elle demanda :

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe par là? Tu as vu quelque chose?

Alfred grimpait sur l'araignée en haussant les épaules :

— Un trou pareil au nôtre.

— Mais y a-t-il quelqu'un dedans?

— Personne.

Fred s'assit sur le corps, releva ses genoux jusqu'au menton et les entoura de ses bras.

— Qu'allons-nous faire? dit-il tout bas en examinant de ses yeux la demeure sous-marine. Le repaire voisin n'a pas non plus d'issue... Comment faire pour sortir d'ici?

Il regarda l'eau obscure. Des fils d'araignée argentés s'étendaient dans tous les sens et se perdaient quelque part dans les profondeurs troubles. Plonger?... Oh non, c'était trop horrible. On risquait de se prendre à nouveau dans des fils d'araignée, d'être dévoré en route par quelque bête, ou de se noyer...

Les deux ennemis farouches flottaient, déjà indifférents à quoi que ce soit.

Contemplant l'eau qui coulait sous ses pieds, Alfred réfléchissait.

« De quelle façon avons-nous pénétré là-dedans? songeait-il. Si nous y sommes entrés, cela ne veut-il pas dire que nous pourrons sortir par le même chemin? Mais où le retrouver, ce chemin? »

Il ne pouvait arriver à découvrir de quelle façon ils avaient pénétré dans leur prison.

Les enfants respiraient de plus en plus difficilement. Fred se sentait pris de vertige, son cœur battait fort comme s'il grimpait une montagne abrupte. C'est avec effort qu'il aspirait l'air lourd et humide.

Comme à travers un rêve, il entendit subitement le chuchotement rauque de Louison

— J'étouffe... je n'ai... pas... d'air...

La voix de sa sœur le fit sortir de son engourdissement.

— N'aie pas peur, Louison, dit-il.

Et il prit la main de la petite fille.

— Nous sortirons! Je trouverai!

Et à nouveau, pour la cent ème fois, il se mit à inspecter les lieux.

Et voici que subitement il comprit ce qu'il fallait faire. A travers les fils enchevêtrés de la toile d'araignée, il aperçut de grands œufs verts fendus à une extrémité, qui remontaient du fond de l'eau et disparaissaient, en frôlant les murs de leur prison sous-marine.

C'étaient des boutons de bogokpac (vodokras) d'une plante aquatique. Alfred les avait observés maintes fois jadis quand il avait encore sa taille normale. Pendant la belle saison, un grand nombre de ces graines monte des fonds des lacs et des étangs. Arrivées à la surface, elles éclatent, jettent dans l'eau des racines pareilles à de petites moustaches, et aussitôt, à la place de la graine, une plante verte flotte sur la surface d'eau. Elle voyage ensuite pendant tout l'été, poussée par le vent, d'une rive à l'autre. En route, elle continue à jeter ses racines qui se couvrent de jeunes pousses; celles-ci remontent à leur tour à la surface, et c'est ainsi qu'on peut voir flotter sur l'eau des feuilles ayant la forme de cœurs. A l'approche de l'hiver, quand les lacs et les étangs se couvrent de glace, la plante gèle, mais auparavant elle sème dans les profondeurs de l'eau ses graines vertes. Le long de l'hiver, ces *œufs* restent au fond. Mais aux premières journées de printemps, ils se remplissent de gaz, et l'un après l'autre, se mettent à monter à la surface où chaque bouton se transforme alors en plante.

C'étaient les graines de cette plante que Fred apercevait ainsi dans leur prison.

— Lève-toi vite, Louison! s'écria-t-il. Dépêche-toi!

Saisissant la main de sa sœur, il lui dit très vite :

— Écoute! Ces machins-là remontent à la surface comme des bouchons... Il faut plonger et s'accrocher à l'un d'eux. Ils nous sortiront d'ici.

— Et les fils d'araignée? Regarde, l'eau en est pleine.

— Là où passent les graines, il n'y a pas de fils. Plonge... Autrement, nous allons étouffer complètement ici! Tu comprends?...

Il n'y avait pas de temps à perdre. Un œuf vert apparut. Louison rassembla toutes ses forces et, plongeant sous le mur du terrier, elle s'aggrippa de ses deux mains à leur surface humide et glissante.

Emportant la petite fille, la graine remonta. En une seconde, Louison se trouva à la surface. Aveuglée par le soleil, elle se débattait dans l'eau et respirait. Elle respirait de tous ses poumons.

A côté d'elle, son frère nageait, et avec la même avidité, il aspirait l'air pur et frais.

(A suivre.)

Si vous aimez l'AVENTURE, VOUS LIREZ :

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

Une aventure de Pierrot Lancry

Un volume illustré : **12 fr.**

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (VIe)

Du même auteur :

Le Mystère du Serpent à plumes

A TRAVERS LE MONDE

Certaines fleurs changent de parfum selon les heures de la journée; notamment l'orchidée, dont le parfum ressemble le matin à celui de l'héliotrope, l'après-midi à celui de la rose, et le soir à celui du lilas.

o

Dans l'île de Java vit une sorte d'araignée dont la toile est si forte, qu'il faut, pour la déchirer, se servir d'un objet tranchant.

o

On assure que le sens olfactif de l'éléphant est très développé et qu'il peut percevoir, par l'odeur, la présence d'un autre animal à plus de huit cents mètres de distance.

o

Sur la lune, la pesanteur est bien différente de ce qu'elle est sur la terre. Elle est six fois moindre.

Un homme qui, sur terre, sauterait à 2 mètres de hauteur, comme certains athlètes le font, sauterait sur la lune à une hauteur de 12 mètres!...

o

La première encyclopédie de toutes les sciences humaines fut composée en deux volumes, vers 1680, par un Anglais, Chambers. Lorsqu'il mourut en 1740, un libraire français demanda à Diderot de traduire l'œuvre de Chambers. Après lecture, Diderot s'aperçut qu'on pouvait faire mieux et plus complet; c'est ainsi qu'avec son ami d'Alembert, des écrivains et des savants, il mit en chantier cette œuvre formidable, l'*Encyclopédie*.

o

Le premier carrosse-omnibus date de 1662. Il faisait le trajet de la Porte Saint-Antoine au château du Luxembourg. La cour entière se déplaça pour le voir circuler dans les rues. Les omnibus étaient toujours pleins. Louis XIV lui-même fit un voyage dans une de ces voitures publiques, qu'il utilisa pour se rendre chez sa mère au Palais du Luxembourg.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

NOS PILOTES

On parle assez peu de nos pilotes de vol à voile. Cependant il n'est pas rare de voir des élèves réaliser des vols splendides et des « anciens » de jolies performances.

Ainsi Nessler, bien connu de tous, notre meilleur homme oiseau, travaille obstinément ses vols et se perfectionne sans cesse.

Il se fixe des itinéraires variés et prouve ainsi qu'avec de l'habileté et du « métier » on arrive où l'on veut.

Les grands déplacements sont possibles en planeur. Nessler part d'un champ, survole une ville, une autre, et se pose près de la troisième, à l'endroit qu'il avait choisi avant de partir.

Malheureusement la limite des exploits est vite atteinte car le matériel dont nous disposons est vieux. Avec ces vieux planeurs, il est difficile de faire mieux que les étrangers, et principalement les Allemands, qui sortent sans cesse des modèles perfectionnés.

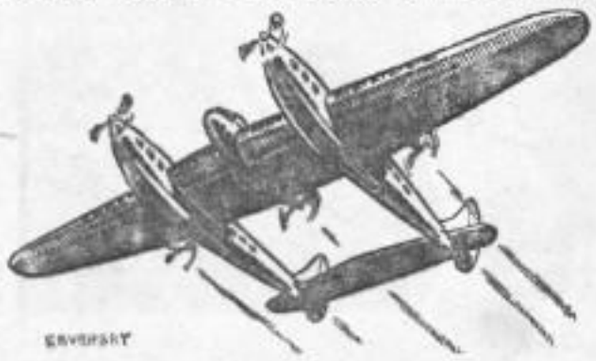
Et déjà on songe à acheter en dehors des beaux planeurs que nous ne pouvons trouver chez nous, pour que nos pilotes rattrapent le retard dans les performances internationales.

Il faudrait construire de nouveaux planeurs français.

LE SUPER CLIPPER SEVRESKY

Voici le dernier en date, le plus osé des projets américains au sujet d'avions transatlantiques.

Ce projet a été étudié par un constructeur russe, Seversky, établi aux Etats-Unis comme Sikorsky.



Seversky construit des amphibies, hydravions à flotteurs. Dans les flotteurs sont logées des roues.

Son projet transatlantique est un hydravion bifuselage à flotteurs escamotables sous les fuselages pour augmenter la finesse pendant le vol.

Baptisé Super-Clipper, *cet hydravion est en quelque sorte une énorme aile volante épaisse et habitée, supportant trois nacelles.*

Celle du milieu contient le logement de l'équipage composé de 16 hommes, et les postes de commandement et de pilotage.

Les deux autres, plus longues, comportent des cabines de passagers et supportent, à l'arrière, un empennage composé de deux dérives verticales avec gouvernails et d'un plan fixe avec gouvernail de profondeur.

Il y a au total 70 cabines, toutes avec cabinet de toilette et téléphone ; elles sont desservies par un couloir.

La partie avant de l'aile, entre les grandes nacelles est aménagée en pont-promenade, fumoir, bar, etc.

Une puissance de 16.000 CV est répartie comme suit : un moteur de 2.000 CV dans le bord de fuite de l'aile, à droite et à gauche ; trois groupes de 4.000 CV (deux moteurs accouplés), un à l'avant de chaque grande nacelle, le troisième à l'arrière de la nacelle centrale.

L'aile aura 76 mètres d'envergure, entièrement en acier inoxydable et à cabines étanches permettant le vol stratosphérique.

Avec 120 passagers, l'équipage et 20 tonnes de charge, le Super-Clipper *parcourt (théoriquement) 9.000 kilomètres à 386 kilomètres-heure de moyenne.*

Il coûterait la bagatelle de... 220 millions de francs! Un vrai paquebot.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

VILEBREQUIN (IX). — Manivelle située dans le carter du moteur et qui transforme, par l'intermédiaire de la bielle, le mouvement alternatif du piston en mouvement rotatif continu. C'est à l'extrémité du vilebrequin que l'on monte l'hélice ou les engrenages du réducteur. La partie du vilebrequin qui reçoit la bielle s'appelle maneton. Les parties qui reposent sur les paliers aménagés dans le carter s'appellent portées. Les portées peuvent tourner à frottement lisse, ou par l'intermédiaire de roulements à billes ou rouleaux. Le vilebrequin est fait en acier et équilibré. Des canalisations d'huile sont percées à l'intérieur pour le graissage des manetons et paliers. Lorsqu'il y a plusieurs cylindres, il y a plusieurs manivelles.

SPORTS

Ceux qui ont eu entre les mains une liste de records de course à pied ont été impressionnés par leur nombre imposant. Il y a les 100, 800, 2.000, 3.000 mètres, 10 et 15 kilomètres, puis les mesures anglaises 300, 600, 880, 1.000, 1.320 yards, 3/4 de mille, 1 mille, 2, 6, 7, 8, 9 et 15 milles plus les relais 4 fois 200 mètres et 4 fois 220 yards; 4 fois 440 yards et 4 fois 1 mille. Ensuite l'heure, les 2 heures, etc.

Au cours du congrès des règles et records, on a supprimé les records des 300 mètres, 500 mètres (pourquoi?), 2.000 mètres, 15 kilomètres, 25 kilomètres, 300 yards, 1.000 yards, 3/4 de mille, et une série de 3, 5, 7, 8, 9, 15, 20 et 25 milles. Ouf!...

o

Dans un grand nombre de sports, une pléiade d'amateurs attendent avec impatience de percer et d'arriver au sommet convoité de la gloire professionnelle. La boxe est l'un de ces sports.

Savez-vous que le pays où l'on a le plus de choix est l'U. R. S. S.? Lorsque le désir vient de sélectionner une équipe, on peut choisir parmi 17.000 noms. Evidemment tous n'ont pas une valeur telle que leur place se trouve immédiatement au premier rang, mais, avec une moyenne de 1.700 noms par catégorie, on peut tomber sur quelques vedettes.

o

Peut-être avez-vous admiré au cinéma la belle musculature du « sauvage » qui a tourné dans le film *Le Chant des Iles* ou *Aloha*. Ce sauvage est Français. C'est un professeur de culture physique, Charles Moulin.

Avant de devenir acteur occasionnel, il a été entraîneur des sections de minimes du S. C. U. F., où des quantités de gosses comme vous ont été guidés de ses conseils. Il a nagé lui-même au S. C. U. F. et a joué dans l'équipe de Paris (XIIIe).

Un reproche au film, en passant : beaucoup trop de bavardages et pas assez de vie de la brousse. Et surtout pas assez de Charles Moulin!

UN CONTE DE FÉES

Il pleut à verse : triste temps pour un jeudi! Les enfants, réunis chez Tintin, baillent à se décrocher la mâchoire. A quoi pourrait-on jouer. A la main chaude? Aux métiers?

— Si je vous racontais une histoire, propose Margot, un conte de fées, par exemple?

Paulette bat des mains, les garçons font la moue... enfin, on peut toujours voir ce que c'est!

— Voilà, dit Margot, ça s'appelle :

LE PALAIS NOIR

Il y avait une fois...

— ...un bûcheron et une bûcheronne! crie Tintin.

— Non, monsieur, une princesse, même qu'elle se nommait Aurore et qu'elle vivait au bord d'un lac, dans un palais blanc...

— Tu avais dit qu'il était noir!

— Pas celui-là, un autre... et puis tais-toi!... Et alors, elle vivait là, la pauvre, avec vingt-quatre dames d'honneur qui n'arrêtaient de jacasser, patati, patata, à lui casser les oreilles; elle avait beau se cacher, elles la retrouvaient toujours, et elle en avait tellement assez qu'un beau matin, elle prend ses jambes à son cou et file comme un trait au bord du lac.

« — Princesse! Princesse! hurlent les dames d'honneur.

« Elles arrivent, elles la rattrapent! Où se sauver? Aurore avise un bateau, un drôle de petit bateau noir, saute dedans, tombe à la renverse et, avant qu'elle ait pu se relever, voilà le bateau qui part à toutes voiles vers le large!

— Bravo! crie Paulette; et les dames d'honneur?

— Tu penses si elles étaient furieuses; et, pendant qu'elles se démenaient, une vague énorme arrive sur elle, et les inonde de la tête aux pieds!... Aurore se tordait de rire, mais elle était quand même un peu inquiète de voir le bateau s'en aller tout seul, sans conducteur; ça ne l'étonnait pas trop parce qu'elle vivait au pays des fées, mais enfin, elle aurait bien voulu comprendre.

« Et voilà que, pendant qu'elle y pense, le lac change, devient tout noir; des centaines de poissons jaunes, verts, rouges, sautent en l'air, de tous les côtés; et puis soudain, une petite plage... la barque s'arrête. Aurore, ravie, saute à terre et, quand elle se retourne, plus de barque : elle avait disparu!

— Oh! fait Paulette, ce que j'aurais eu peur!... Et qu'a fait Aurore?

— Elle a retiré ses chaussures et elle s'est mise à courir sur le sable qui était d'un doux, d'un doux!... Et puis, elle a pataugé, et puis, elle est entrée dans un grand bois qui était là; et qu'est-ce qu'elle a vu au fond du bois?

— Un loup?

— Non, nigaude, mais le palais, le fameux palais noir... tout en marbre, qu'il était, en marbre noir, et c'était d'un triste, surtout qu'on ne voyait personne! Aurore s'approche, toujours pieds nus et, comme elle était curieuse comme toutes les princesses, elle monte l'escalier, pousse une porte, entre... pfft... la porte se referme toute seule derrière elle, avec un petit bruit sec... Cette fois-ci, alors, elle a très peur. Qu'est-ce qui va lui arriver? Le palais est enchanté, pour sûr!... Elle avance en tremblant, à travers de grandes pièces splendides ornées de velours et d'or, avec des tapis où qu'on enfonçait jusqu'au genou, et même plus. Quel silence, quelle solitude... et, brusquement... un gémissement lugubre... ça vient de cette petite porte, à droite...

« Oh! pense Aurore, si c'était le prince, le prince de tous les contes de fées!

« Elle regarde par le trou de la serrure, et c'était lui, en effet, mais, alors, un bien malheureux prince : enfermé dans une pierre noire des pieds jusqu'à la ceinture, et criant, et pleurant pendant qu'une horrible femme maigre le battait à tour de bras avec un fouet immense!

— Quel capon! fait Albert.

— J'aurais voulu t'y voir!... Enfin, au trentième coup, la méchante s'arrête et disparaît en riant aux éclats. Aurore s'élance, le prince la regarde, affolé :

« — D'où venez-vous?... Partez vite!... Si la sorcière...

« — Je me moque bien d'elle!... Est-ce que je ne peux pas vous tirer de là?

« — Hélas, hélas, c'est impossible!... Voici mon histoire : j'habitais ce palais, il était gai, alors, brillant comme un soleil avec, à la place du lac, une ville pleine de gens joyeux... Un soir, arrive cette mégère, suivie d'un petit vieillard chauve. Elle se jette à mon cou :

« — Bonjour, mon cousin!

« Moi, je ne l'avais jamais vue mais, comme un nigaud, au lieu de les mettre à la porte, je les accueille, elle et son bandit de père. Deux mois après, ils étaient encore là, et je demandais comment m'en débarrasser quand, une nuit où je me promenais dans le parc, j'aperçois une grande lueur au milieu des broussailles. Je m'approche, je vois un feu autour duquel le vieillard chauve sautillait comme un possédé en répétant : « Caramba, caramba » pendant que sa fille tournait et tournait, une baguette bleu vif à la main. C'était des magiciens, tout bonnement!... Et moi, pauvre fou, bien loin de m'enfuir, je bondis sur eux :

— Sorciers!... Démons!... Ah! je vous y prends... vous allez déguerpir, et vite!

La femme hurle, le vieux me saute dessus et, sortant son couteau, essaie de me trancher la gorge, mais je le lui arrache et, d'un seul coup, lui en perce le cœur... Comme je me redresse, tout tremblant : « Assassin! me crie la sorcière; tu seras puni!... »

« Et, pointant sur moi sa baguette :

« — Deviens moitié pierre, et moitié homme; que ta ville se transforme en lac et tes sujets en poissons!

« Je me débats, éperdu, mais, déjà, mes jambes raidies s'immobilisent... et je deviens tel que vous me voyez. Matin et soir, cette femme vient me battre. Ainsi depuis un an...

« Il se tait et soupire. Aurore lui prend la main :

« — Alors, alors, comment vous sauver?

« — Rien à faire... pourtant si, il y aurait un moyen : prendre à la magicienne sa baguette qu'elle cache dans sa chambre, tout à côté...

« Alors, ils combinent un plan : dès que la femme reviendra près du prince, Aurore se faufilera chez elle. C'est ce qu'elle fait, le soir même; son cœur bat très fort, mais elle entre résolument dans la chambre, cherche, farfouille... pas de baguette... et, soudain, elle entend des pas : la sorcière!... au même instant, une petite lumière s'allume, dans un coin sombre, et c'est la baguette! Aurore s'en saisit, au moment précis où la magicienne arrive.

« — Rends-la moi! hurle-t-elle.

« Mais Aurore, qui ne perd pas la tête pour si peu, pointe vers elle la baguette magique :

« — Deviens moitié pierre, moitié femme!

« Et clic, voilà l'autre transformée en statue, malgré ses cris et ses hurlements. Quant à Aurore, elle vole auprès du prince, le touche à son tour... La pierre s'évanouit... il est libre!... Ah! mes amis, ce qu'il était content... tellement et tellement qu'il faisait culbute sur culbute; et après ça il a dansé, et après ça, il a pris Aurore par la main et l'a emmenée dans le jardin... Mais où était passé le lac? A sa place, il n'y avait plus qu'une ville pleine de lumières où les gens — les anciens poissons! — se promenaient en chantant. Et le palais, il était devenu blanc... et... et voilà... Aurore a épousé le prince, et ils ont eu beaucoup d'enfants!

— Très bien, fait Tintin; mais les dames d'honneur?

— Qu'est-ce que tu veux : elles attendent toujours! Là-dessus, bonsoir, mon histoire est finie!

Colette VIVIER.

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 5

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon deuxième est une ville française,
Un étant de France est mon troisième,
Mon tout sent mauvais, mais est délicieux.

(*Jean Goulay, Evreux.*)

La maman se réjouit lorsque l'enfant fait mon premier,
Mon deuxième sert à identifier chaque être,
Mon troisième n'est pas intelligent,
Mon tout indique la demeure de certains personnages.

(*Roger Jack, St-Louis.*)

Mon premier se creuse entre deux coteaux,
Mon deuxième a douze mois,
Mon troisième est une ville d'Italie,
Mon tout est une sorte de dentelle.

(*Henri Daih.*)

DEVINETTE

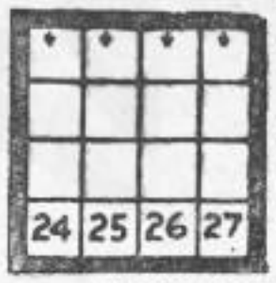
Je suis froid en été, chaud en hiver. Qui suis-je ?
Qu'est-ce qui fait le tour du bois et n'y entre jamais ?

(*Roger Didier, Gérardmer.*)

CURIOSITÉ GÉOGRAPHIQUE

Quels sont les 3 caps qui rappellent : une partie du visage, un roulement de tambour, un objet qui sert à coudre ?

PROBLÈME DE CHIFFRES



Voici 12 nombres :
3.4.5.6.7.8.9.10.11.
12.13.14.

Il s'agit de les disposer dans les 12 petits carrés, de manière à obtenir verticalement les sommes suivantes :

24,25,26,27.

ACROSTICHE DOUBLE

× × × × × × × × × × ×
× × × × × × × × ×
× × × × × × ×
× × × × ×
× × ×
×

Un fabricant d'ustensiles en fer-blanc.
Un grand ministre de la Monarchie.
Prière du matin, du midi, du soir.
Réjouissances d'un mariage.
Qui se tient sans bouger, sans parler.
Une lettre de l'alphabet.

En prenant la première lettre de chacun des mots on trouve le nom d'un grand pays, en prenant la dernière, le nom d'un autre grand pays.

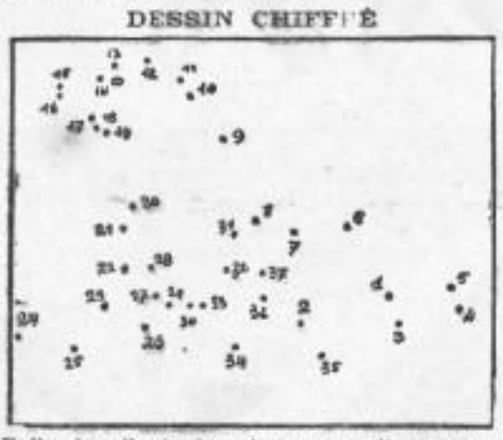
PROBLÈME

Un homme avait déposé dans une banque la somme de 50 francs, qu'il retira en plusieurs fois :

1° Il prit	20 fr., il en resta donc	30
2° Il prit	15 fr., il en resta donc	15
3° Il prit	9 fr., il en resta donc	6
4° Il prit	6 fr., et il ne resta rien	
	50	51

D'où est sorti le franc supplémentaire qui figure dans l'addition de droite ?

DESSIN CHIFFRÉ



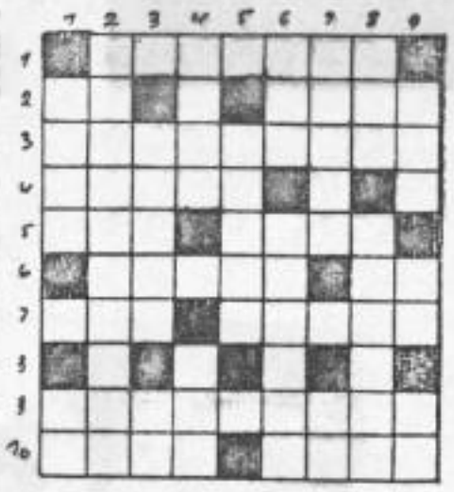
Relier dans l'ordre les points par une ligne droite.

(*Toutes les solutions au prochain numéro.*)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 5

Horizontalement. — 1. Fleuve de France. — 2. Possessif. Homme qui fuit la société. — 3. Qui produisent de l'huile. — 4. A 250 kilomètres de Paris. — 5. Troublé. Maréchal de France qui constitua la garde mobile à la veille de 1870 (1802-1869). — 6. Accueilli favorablement. Adverbe. — 7. D'un verbe auxiliaire. Espèce de nénufar blanc d'Égypte. — 8. — — — —. 9. Fut chargée de l'éducation des enfants de Louis XIV. — 10. Se jette dans la Dordogne. Certain supplice.

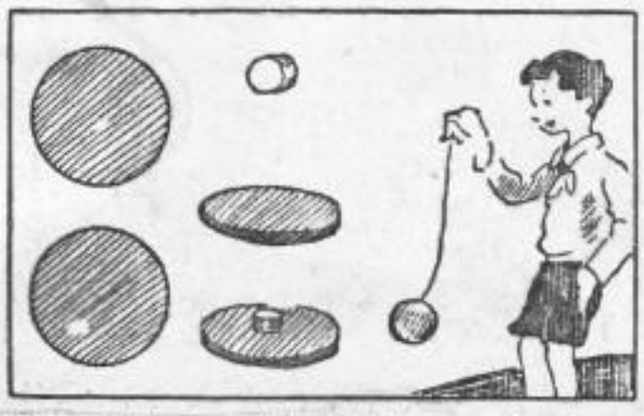
Verticalement. — 1. Fer battu en feuille. Note. — 2. Discours embrouillé et confus. — 3. Évite avec adresse. Prénom. — 4. Voie ferrée. Homme ignorant. — 5. Lieu pour serrer les fous. — 6. Remonte au déluge. Mettre à l'écart des autres hommes. — 7. Bonne d'enfant. Sur la Rose des Vents. — 8. Époque. Clôen. — 9. Sur la Rose des Vents. Coutumes. Négation.



Nous publions 6 problèmes de mots croisés, le dernier paraissant dans le N° 137 de Mon Camarade. *Pour être valables les solutions, accompagnées des 6 bons de concours, devront être envoyées* toutes ensemble *à partir du 1er juillet au 10 et jusqu'au 11 juillet 1938 inclus.*

CONSTRUISONS UN YOYO

Découpez dans du carton fort ou du bois mince, deux cercles mesurant 5 ou 6 cm. de diamètre. Réunissez-les en collant exactement au centre, une rondelle de bouchon de 1/2 cm. d'épaisseur. Attachez autour de la rondelle un morceau de cordonnet ou de ficelle souple, de 80 cm.



environ. A l'autre extrémité, faites une boucle pour passer le doigt.

Le yoyo est terminé. Pour vous en servir, enroulez toute la ficelle autour de la rondelle. Laissez tomber l'appareil qui se déroule brusquement. Une petite secousse imprimée de bas en haut avant qu'il n'ait terminé sa course, le fera remonter vers vous... et ainsi de suite.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 133

Charades. — To-Baux-Gand (Toboggan). — Eau-Tôt-Mot-Bile (Automobile).

Le triangle rusé. — Il suffit de prendre chacun des boutons qui forment les pointes du triangle et de les placer au milieu de chacun des côtés.

Anagramme. — Rime. — Emir.

Problème prosodique. — Plus fait douceur que violence.

Rébus. — L'union fait la force.

Devinettes. — Loire. — Alsace. — Robespierre. — Bourg. — Le cigare.

DESSIN SURPRISE

Mots carrés n° 4.

T R O U
R O I S
O I R E
U S E S

Mots carrés n° 5.

P I T R E
I D I O T
T I E D I
R O D E R
E T I R E

Mots carrés n° 6.

S A U T E
A N N E E
U N I T E
T E T U E
E E E E E

LE COURRIER DE JANOT

Jean Prod, Argentan (Orne) : Merci de tous les compliments que tu fais à notre journal. Avec *Falzar, chien des rues*, tu aurais une histoire comique de plus. Je pense que ton joli récit pourra être utilisé dans notre journal. — *R. Genez*, Staina : Tu verras, d'autre part, que nous avons trouvé le moyen d'ajouter une histoire en images sans supprimer un roman et, comme tu le demandes, nous avons mis une « rigolade » en plus. — *André Kleinmann*, Paris (VIIe) : J'insère, d'autre part, une petite annonce pour que tu te mettes en rapport avec des amis aimant, comme toi, l'exploration des souterrains. Mais il ne faut pas que tu entreprennes de telles excursions sans être accompagné d'une grande personne, car de telles recherches peuvent être extrêmement dangereuses et même mortelles. Non seulement les *Aventures de Pierrot Lunerry*, mais aussi plusieurs faits divers récents prouvent combien les explorations souterraines peuvent être dangereuses. — *Aurore Boulin*, Vigneux : La solution que tu m'indiquais pour donner une histoire amusante en plus dans *Mon Camarade* est bonne, mais j'espère que nous en avons trouvé une meilleure sans supprimer le *Rapou de la Mort*, qui doit encore durer assez longtemps. — *Jean Bouvaud*, Mâcon : Ton idée d'un Concours entre les camarades est une très bonne idée. Nous l'utiliserons prochainement.

LISTE DES PRIX DE NOTRE CONCOURS DE MOTS CROISÉS

1er prix, boîte de compas; 2e et 3e prix, stylos; 4e et 5e prix, trousses; 6e, 7e, 8e, 9e prix, albums de *Mon Camarade* 1937; 10e, 11e, 12e, 13e, 14e prix, ciseaux ou couteaux; 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e prix, porte-monnaie; 21e jusqu'au 30e prix, stylomines.

LE RHINOCÉROS

Après l'éléphant, c'est le plus gros mammifère terrestre — et certainement le plus laid. Laid par son corps épais sur de courtes pattes, par sa peau rugueuse et couverte de crasse, par sa tête ridée, osseuse. Clignant des yeux de myope, dressant ses petites oreilles, les joues et le cou pendants, une lèvre proéminente, le rhinocéros met toute son élégance... sur son nez. Qu'y a-t-il donc sur ce nez ? Les lunettes d'écaille ? Non : une corne ou deux cornes l'une derrière l'autre. Mais de superbes cornes dans tous les genres. Selon les espèces — il y a 5 espèces de rhinocéros, 3 vivent en Asie, 2 en Afrique — et même selon les individus dans chaque espèce, on trouvera des cornes épaisses et courtes (30 centimètres de long), d'autres très minces et longues (jusqu'à 1 m. 50) ; chez ceux qui ont deux cornes, la corne postérieure, la plus près du front, est en général plus petite que la première... mais il arrive qu'elles soient de même taille. Parmi les *rhinocéros blancs*, d'Afrique, la plus longue se porte tantôt courbée vers l'arrière, tantôt droite, ou bien inclinée vers l'avant, ou encore inclinée en arrière ; les rhinocéros qui, plus modestes, n'ont qu'une corne, ont adopté la forme légèrement courbée en arrière ; le *rhinocéros de Java* mâle a une corne de faible taille, sa femelle en est complètement dépourvue.

Le plus curieux est que cette corne... n'est pas de la corne. On ne peut la comparer ni à l'*ivoire* de l'éléphant, ni au *bois* des cerfs, ni à la *corne* des taureaux, ce n'est pas une sorte de pierre aiguisée qui se soude aux os du front, c'est une excroissance de la peau, une masse de matière fibreuse extrêmement serrée, solidement tassée, mais que l'on peut détacher avec un couteau. Sous cet éperon, l'os de la tête est excessivement épais et cintré. Souvent la terrible bête, chargeant droit devant elle, rencontre un arbre : la corne résiste, la tête résiste, l'arbre s'abat... Un éléphant s'y serait brisé les défenses.

La peau du rhinocéros est d'une épaisseur peu commune : 5 centimètres sur le dos et les flancs ; elle présente, dans les régions où elle doit se prêter aux mouvements, des plis monstrueux, de sorte que l'animal semble cuirassé de plaques de cuir. Un de mes amis, revenant des Indes, déclarait que rien ne ressemble plus au rhinocéros qu'un Anglais en voyage, tout encombré de valises ! Cette cuirasse lui donne une incroyable force de résistance aux blessures. Le chasseur ne l'ignore pas : l'animal doit être frappé au cou ou entre les poumons, sinon il s'enfuira. Il peut aller fort loin avec une patte de devant ou une épaule brisées, mais non si c'est une patte de derrière qui est atteinte. Quand la bête est durement touchée, elle s'agenouille sur les pattes de devant, et reste immobile : on croirait qu'elle se repose; puis l'énorme corps bascule, l'animal pousse un très faible gémissement et meurt. On s'acharne à tuer le rhinocéros, et petit à petit l'espèce disparaît. Un chasseur est si fier d'avoir abattu ce monstre, cependant facile à viser et qui ne se défend pas ! On ne peut guère manger sa viande sauf la langue, rôtie, et la bosse située sur le cou en avant de l'épaule, que l'on fait cuire avec sa peau dans un trou creusé dans le sol. La peau donne un cuir solide. Les cornes sont expédiées en Chine où des pharmaciens l'emploient comme médicament.

Le rhinocéros est herbivore. Ce géant est le plus paisible des êtres. Il ne demande qu'à pouvoir parcourir librement de vastes espaces : un herbivore, mangeant une nourriture peu nourrissante, doit en absorber une grande quantité, il lui faut donc être grand marcheur et bon coureur ; ses pieds à 3 doigts savent porter loin un corps si lourd, et à la course il lutte de vitesse avec un poney.

S'il s'approche du chasseur, avançant droit sur lui, c'est seulement par curiosité. Il vient sans se presser, soufflant et renâclant, approche toujours — il est si myope — mais s'enfuit dès qu'il a senti l'homme. Quand on fait feu, il part au galop, en grondant. Le *rhinocéros des Indes* vit au pied de l'Himalaya, dans la vallée du Brahmapoutre. Les terrains y sont marécageux, pleins de roseaux, de hautes herbes longues parfois de 6 mètres. L'animal se cache. On ne le voit guère. Pour le chasser on se sert d'éléphants : les uns portent les chasseurs, d'autres, secouant avec leurs trompes l'épaisse végétation de cette jungle, rabattent les bêtes vers les fusils.

Nous savons que, malgré sa grande taille et sa force (un rhinocéros a parfois 1 m. 80 de hauteur, 4 mètres de long), l'animal, même blessé, ne se retourne pas pour charger son adversaire. Pourtant l'approche des rhinocéros énerve les éléphants ; peut-être est-ce l'odeur qui les incommode ? En tous cas, il arrive qu'un rhinocéros, effrayé, fonce droit devant lui ; un saut de côté suffirait à l'éviter (et l'animal passerait sa colère sur le premier objet rencontré), mais le chasseur peut ne pas l'apercevoir, à cause des hautes herbes. Alors l'homme ou l'éléphant est défoncé, et le rhinocéros furieux contre cet « obstacle », piétine son ennemi, le déchire avec ses dents.

Le rhinocéros se nourrit donc d'herbes. Sa lèvre supérieure, très extensible, lui est bien utile pour saisir tiges, branches, pousses. Il lui arrive souvent d'avaler en même temps de grandes quantités de brindilles, des morceaux d'écorce, qui traversent son estomac sans être digérés.

C'est un animal solitaire. On en a pourtant vu en Afrique qui vivaient par familles : le père, la mère, et deux ou trois petits dont le dernier tétait encore. Quand ils s'en vont, qu'ils soient au pas, au trot, au galop, les rhinocéros ont toujours le nez à terre. Le petit précède sa mère qui semble le pousser avec sa corne.

Les rhinocéros qui préfèrent aux marais les montagnes boisées (ainsi à Java, au Siam) ou les plaines sèches (en Afrique) ne s'éloignent pourtant jamais de plus de quelques kilomètres d'une rivière ou d'un marais ; ils y vont boire régulièrement chaque nuit, et, dans la saison chaude, probablement une seconde fois le matin de fort bonne heure. Ainsi font en Afrique, dans des régions très arides, le *rhinocéros noir* et le *rhinocéros blanc*... qui sont tous deux grisâtres ! Il n'existe pas plus de rhinocéros blancs qu'il n'y a d'éléphants blancs, mais leur peau semble très claire sous les rayons du soleil.

Si le rhinocéros aime l'eau, c'est aussi parce qu'il peut s'y baigner, s'y vautrer, se couvrir le corps de vase. Excusez-le : cette saleté est nécessaire ! La pauvre bête est torturée par la vermine... Sa peau, bien que rugueuse, est très sensible, et de nombreux insectes se glissent dans les gros plis qu'elle forme. Il faut donc essayer de les noyer, de les étouffer sous la boue.

En Afrique, le rhinocéros a heureusement un petit camarade, une sorte d'étourneau, l'oiseau *pique-bœuf*, qui s'installe sur son dos ; le rhinocéros ne bouge pas, se laisse épucer soigneusement, et si l'oiseau s'enfuit, le rhinocéros est prévenu qu'un danger le menace. Voilà un bel exemple d'entente animale !

Et vous comprenez maintenant pourquoi un rhinocéros sans pique-bœuf peut avoir mauvais caractère...

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C.5 vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours
Envergure 60 centimètres
Prix de vente :
15 francs à nos bureaux
16 francs expédié franco

La pochette M. C. 4 permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la 3e série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 26 numéros :
10 francs. -:- Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Épuisée.
2e Série, le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.600.

FOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : JACK-STRONG, ARRIVÉ DANS LA CITÉ INTERDITE, A PRIS LA TÊTE DES NÉGRES RÉVOLTÉS MAIS LE CRIMINEL MOERDER NE DÉSESPÈRE PAS DE VAINCRE SON ENNEMI .....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

OTTO SCHLASS AVEC L'AIDE DU BANDIT GROSSAC A VOLÉ UN PLAN AU PROFESSEUR LOUFOQUE HUMERUS ET VA LE PORTER À SON COMPLICE L'INGENIEUR GORGONZOLINI

"J'EN SUIS CERTAIN CE SONT LES FORMULES QUI VONT ME PERMETTRE DE CONSTRUIRE DANS LES 24 HEURES LE CÉLÈBRE BIGOPHONE SUBMERSIBLE POUR SCAPHANDRIER. VICTOIRE!

HELAS, APRÈS 24 HEURES DE TRAVAUX L'INGENIEUR, GORGONZOLINI QUI A SUIVI À LA LETTRE LES FORMULES DU PROFESSEUR HUMERUS A CONSTRUIT, AU LIEU D'UN BIGOPHONE... UN SUPERBE PANIER À SALADE!

CEPENDANT LE PROFESSEUR HUMERUS ET SON AMI BEGONIA GEMISSENT DANS LES LIENS DE L'ESCLAVAGE... LE CRUEL GROSSAC LES A ÉTROITEMENT LIGOTÉS AVEC DE GROSSES CORDES.

BEGONIA QUI A VU DANS UNE FOIRE DES SERPENTS DANSER AU SON D'UNE FLUTE, SE MET SOUDAIN À PENSER QUE LES CORDES ET LES SERPENTS SE RESSEMBLENT AUX ECAILLES PRES.

MIRACLE! AU SON DE LA FLUTE DE BEGONIA LES CORDES SE SONT MISES SOUDAIN À DANSER COMME DES COBRAS DEVANT UN FAKIR. VOICI LES DEUX AMIS DELIVRES...

HUMERUS S'EST APERÇU DE LA DISPARITION DES PLANS DE SA NOUVELLE INVENTION: LE SALADO-ESSOREUR PAR OSCILLATIONS CENTRIFUGES ET PENDULAIRES (VULGAIREMENT, PANIER À SALADE)

HUMERUS EST ALLÉ ASSITÔT SE PLAINDRE AU COMMISSAIRE DU QUARTIER QUI LUI ASSURE QU'IL SE FAIT FORT DE BOUCLER GROSSAC ET OTTO SCHLASS.

UN PANIER À SALADE EST ENVOYÉ PAR LE COMMISSAIRE POUR ARRÊTER LES 2 BANDITS. DEUX PANIERS À SALADE DANS LA MEME JOURNEE ÇA PORTE GUIGNE C'EST CONNU.

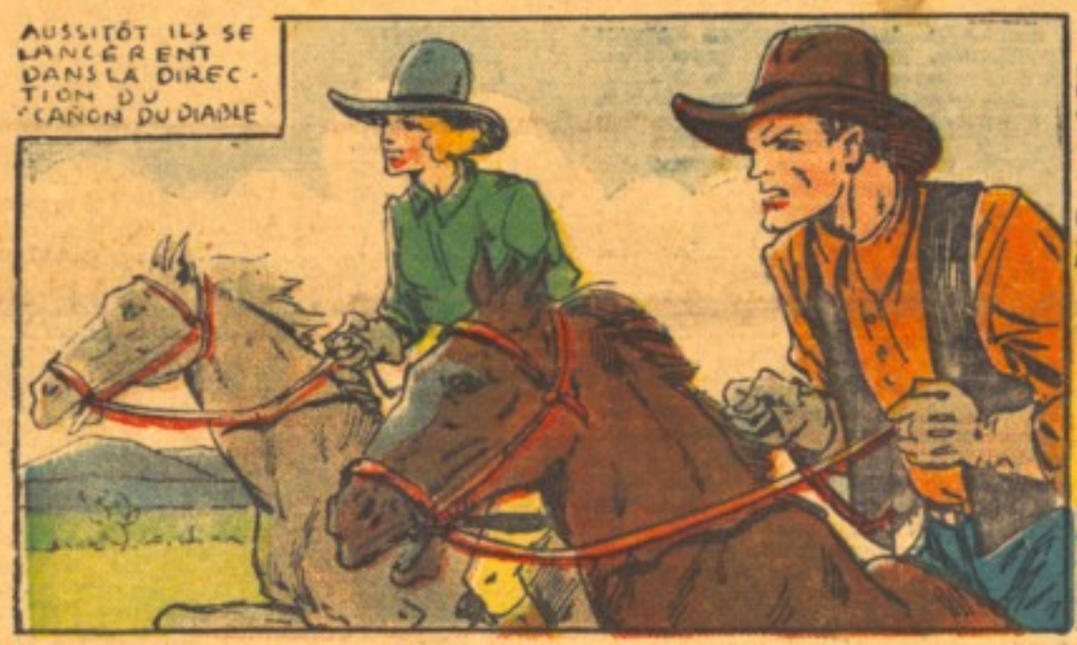
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 135. JEUDI 30 JUIN 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST A LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS ONT ENLEVÉ LE FILS ADOPTIF DU MÉNAGE SWANSON, AMI DE JIM, MAIS CELUI-CI VIENT DE DÉCOUVRIR OU L'ENFANT EST PRISONNIER.

CONFIANTS DANS LA PAROLE DE JIM QUI A PROMIS DE VEILLER SUR EUX MONSIEUR ET MADAME SWANSON PORTEURS DES 10000 DOLLARS QUE LEUR A REMIS JIM, PRENNENT LE TRAIN POUR SE RENDRE EN ARIZONA PORTER LA RANÇON A AL SAPONELLI



PENDANT CE TEMPS LÀ JIM PRÉPARAIT SON EXPÉDITION.. IL AVAIT COMME PLAN DE CONFONDRE SAPONELLI EN LE FAISANT PRENDRE EN FLAGRANT DÉLIT DE CHANTAGE ET DE SÉQUESTRATION.. C'EST POUR CELA QU'IL AVAIT ENVOYÉ LES SWANSON PORTEURS DE DOLLARS.. POUR MENER A BIEN SON PROJET IL DEMANDA À ÊTRE ACCOMPAGNÉ D'UN AGENT DE LA POLICE OFFICIELLE. WILLY LE PRÉSENTE À SON CHEF

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Le lieutenant de marine Popesco a été injustement condamné au bagne par la dictature du pays d'Eldorado (Amérique du Sud). Ses fils Juan et Pedro qui, déguisés en loqueteux, ont suivi le convoi qui menait leur père au bagne, sont revenus en fraude dans un wagon de marchandises. Pedro, mordu par un chien, est malade et délire. Des employés découvrent les enfants.*

Chapitre XI. — NOUVEAU DÉPART

Le deuxième employé qui arrivait en courant entra dans le fourgon presque en même temps que le premier.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des gars qui ont voyagé sans billet, parbleu!...

L'employé écarquillait les yeux dans la pénombre, cherchant à mieux voir.

— Diable! s'écria-t-il. Mais ils n'ont pas trente ans à eux deux!

Son ton était rude et brutal, mais sans méchanceté. Il se pencha davantage et Pedro parla :

— C'est mon frère, dit-il. Il est malade...

L'homme étendit le bras et, du revers des doigts, toucha la joue de Juan.

— C'est vrai, fit-il, il est brûlant...

L'autre cheminot se penchait à son tour. Il grogna, à l'adresse des gamins :

— Vous êtes bien avancés, maintenant! C'est pas des choses à faire, ça! Il va falloir qu'on vous mène aux gendarmes. Et après...

Pedro joua l'innocent :

— *Vous êtes bien avancés, maintenant!*

— On savait pas. Mon petit frère était malade, alors je me suis dit : « Allons à Dontagro. Là-bas, il y a des hôpitaux... »

Le premier des employés jeta un rapide regard sur les quais.

— Faisons vite, dit-il. Les autres arrivent...

Il alla à la porte qui donnait à contre-voie et l'ouvrit toute grande et revint :

— Il ne sera pas dit, grogna-t-il, que j'aurai fait des misères à des gosses. Allez les enfants!

Il avait pris Juan dans ses bras, comme une plume.

— Suis-moi, dit-il à Pedro; puis s'adressant à son compagnon. Toi, tu fermeras la porte derrière moi et tu tiendras ta langue.

Maintenant le cheminot marchait sur le ballast, avec Juan sur les bras et Pedro sur les talons :

— Toi, petit, tu vas pouvoir sauter le mur de la gare, derrière le pont. Je te passerai ton frère. Tu te trouveras dans une rue déserte que tu n'auras qu'à longer pour arriver aux boulevards. Si tu veux un conseil, ne demande rien aux flics. Va à l'hôpital le plus proche. On ne te posera pas de questions. On s'occupera de vous gentiment...

Le mur n'avait guère qu'un mètre cinquante. Pedro le franchit sans peine. De l'autre côté la rue était déserte. Le cheminot lui fit passer son frère presque inerte. Puis...

— Tiens... Allons, prends. Vite. Tu auras bien besoin de cela pour mener ton malade en taxi à l'hôpital.

Le cheminot, après avoir mis de force une pièce dans la main de Pedro, se sauva. On entendit le gravier gémir sous ses larges foulées, de l'autre côté du mur...

Pedro fut assez heureux pour trouver rapidement un taxi et conduire son frère à la clinique où leur mère était soignée pour une terrible maladie.

L'interne de garde rit de bon cœur quand il vit Juan qui dormait maintenant à poings fermés. Il se tourna vers Pedro :

— Je parie que vous venez de Rigavia, fit-il, ou des environs...

— Oui... Comment avez-vous pu le deviner?...

— Alors, la prochaine fois, dites à votre frère d'être moins gourmand...

— Moins gourmand?

— Oui... Les environs de Rigavia sont remplis de petites baies noires qui poussent sur des arbustes à longues feuilles. Elles sont délicieuses au goût, mais quand on en a mangé, peu après, fièvre et délire. Ensuite, sommeil et abrutissement...

— Ce n'est pas grave?

— Une légère intoxication. On s'en débarrasse en trois ou huit jours, selon son tempérament. Il suffit de boire beaucoup pour éliminer le plus possible du poison.

— Et la blessure du cou?

— Ce n'est qu'une écorchure, et déjà plus qu'à moitié cicatrisée... Un seul ennui... C'est un chien qui a fait cela, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et s'il était enragé?

Pedro pâlit. Il y avait déjà pensé, bien sûr. Mais formulée par le médecin, la menace se précisait.

— Que peut-on faire pour savoir? interrogea-t-il.

— Une seule chose : examiner le chien. Les propriétaires sont tenus de s'y prêter...

Il n'y fallait évidemment pas songer. Pedro eut une idée :

— Si je vous apportais un peu de la bave du chien, sur un mouchoir. Ce serait suffisant pour une analyse.

— Oui, à condition qu'elle soit assez fraîche...

— Alors, à tout à l'heure...

Tout le monde connaissait les deux frères à la clinique, et tout le monde avait de la sympathie pour eux, non seulement en raison de leur malheur, mais aussi à cause de leur allure toujours si franche et décidée... Pedro parti, l'interne donna des ordres aux infirmières pour qu'on couche aussitôt Juan. Puis il alla s'enfermer dans un laboratoire, car il profitait de la tranquillité relative de ses nuits pour se livrer à des recherches scientifiques.

Pedro était à bout de forces, et il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour accomplir sa tâche.

En quittant la clinique, il avait acheté un pâté dans une charcuterie encore ouverte. Il l'avait mangé en marchant et il avait bu, au passage, au robinet d'une fontaine publique. Cela lui avait fait du bien — un repas remplace parfois deux heures de sommeil — et il se trouva un peu plus vaillant en arrivant aux abords de la forteresse... à l'endroit où, la veille, son frère et lui avaient libéré le chien. Il attacha son mouchoir, en petits, à une longue ficelle. Puis il escalada les pierres de la muraille et se tint à plat ventre sur le faîte rugueux.

« Le molosse, pensait-il, va certainement accourir. Je lui jetterai mon mouchoir... Dès qu'il l'aura mordu, j'aurai la bave nécessaire pour l'analyse... »

Mais le chien fut long à venir. Une bonne heure passa. C'était en vain que Pedro sifflait doucement pour attirer l'attention de la bête. Pourtant le molosse finit par arriver, sans se presser, la tête basse, l'allure bonasse.

— Allons! fit Pedro, avancez!...

L'animal se coucha les pattes en l'air comme un chien qui veut jouer.

Pedro avait beau agiter son mouchoir sous le nez du molosse, celui-ci n'en avait cure. C'était presque vexant de voir cette bête hier terrible devenir aussi inoffensive qu'un chien de salon. Soudain Pedro se mit à songer.

Ces chiens-là ont besoin d'être matés. Lorsque quelqu'un les a réduits à merci, ils se donnent à lui et le prennent comme maître. Sans doute, dans sa lourde caboche nous confond-il, mon frère et moi.

— Ici! Veux-tu venir ici? commanda-t-il.

L'animal se remit sur pattes, peureusement, et vint au pied du mur.

— Debout! Allons, debout!

Il se dressa, les pattes de devant appuyées contre les pierres, et Pedro put le saisir par son collier. Alors il tira de toutes ses forces et parvint à hisser le molosse à côté de lui. Il commanda de nouveau :

— Saute!

Il en fit autant et, trois quarts d'heure plus tard, il arrivait à la clinique avec le monstre sur ses talons. Le chien flairait le sol et, tout de suite, ce fut vers la chambre où l'on avait étendu Juan qu'il voulut se diriger. Une infirmière tenta de lui barrer le passage, mais il montra les dents et il fallut céder.

Il alla se coucher au pied du lit de Juan qui dormait d'un sommeil de plomb.

— Alors? fit Pedro à l'interne, qui avait assisté à la scène, que pensez-vous? Ce chien est-il enragé?

— ...Je ne voudrais pas rencontrer cette bête-là au coin d'un bois, la nuit... Mais qu'il soit enragé, il n'en est pas question. Il n'y a qu'à le regarder. Il est aussi sain que vous et moi... D'ailleurs, faisons l'expérience classique...

Il remplit un verre d'eau et le tendit au chien qui se mit à boire.

— Peut-être ne le saviez-vous pas, fit-il, mais la seule vue de l'eau donne des convulsions aux bêtes ou aux hommes atteints de rage. Et il suffit qu'ils boivent une seule goutte pour que soit déclenchée la plus effroyable des crises. Et ce chien boit avec un évident plaisir.

Soulagé, Pedro s'allongea sur le lit, aux côtés de son frère.

— Moi aussi, dit-il. Je voudrais bien dormir...

L'interne jeta un coup d'œil au chien.

— Vous serez bien gardés, fit-il.

Il éteignit la lumière et se retira. Pedro, déjà avait perdu conscience.

La journée du lendemain fut, pour Pedro, occupée par cent préparatifs. Il alla chez lui rassurer la gouvernante, et descendit à la cave où il descella deux pierres qui masquaient une cachette. Son père avait dissimulé là (on eût dit qu'il prévoyait les événements) une ceinture garnie d'une certaine quantité de pièces d'or. Pedro boucla la ceinture autour de ses reins après avoir revêtu le meilleur de ses complets de sport. Vers midi, il revint à la clinique, vit le médecin-chef qui se déclara satisfait de l'état de sa mère et monta dans la chambre où Juan venait de s'éveiller, tout ahuri, sous les caresses du molosse. Les explications utiles ne prirent pas beaucoup de temps.

— Je suis pressé, fit Pedro, car j'ai décidé de partir ce soir pour San-Véra, où nous pourrons revoir notre père.

— Et moi?

— Toi, tu as besoin de quelques jours de repos... Alors, écoute-moi bien... Je ne vais pas prendre de billet, ce qui attirerait l'attention et permettrait de retrouver ma trace. Je vais me cacher dans un fourgon du train de marchandises qui part à 21 h. 15. Je vais acheter des provisions, une boîte de pharmacie et deux revolvers automatiques avec leurs cartouches.

Juan ne répondit pas. Il s'étirait dans ses draps et Pedro fut surpris de son peu d'insistance. Il ne paraissait pas complètement remis de son intoxication. Sans doute son esprit sommeillait-il encore...

A 21 h. 15, le train prit le départ, et Pedro, qui s'était dissimulé derrière un amas de caisses et de malles, dans un long fourgon, sursauta soudain en entendant cet ordre brutal :

— Haut les mains! *(A suivre.)*

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je continue encore cette semaine les aventures que j'ai eues avec Julot dans la forêt de Chantilly, les vacances dernières. Ces aventures, elles plaisent à beaucoup, bien qu'il y en ait certains, les moins nombreux, qui me demandent de les finir. Comme d'habitude c'est l'avis de la majorité des lecteurs que je suis en continuant ici mon récit.

Michel Bertrand, de Blanzac, qui est un de mes plus fidèles correspondants, m'écrit à propos de ces aventures :

Je connais un petit garçon de neuf ans, qui lit le journal illustré *Paulot* ; eh bien, il devient comme Julot, fils de Rizzant. Il joue aux soldats avec les lecteurs des autres « beaux » journaux ; il n'aime que la guerre et il n'est heureux qu'avec un vieux bonnet de soldat et une carabine. Ils passent aussi leur temps à jouer au réveil des Peaux-Rouges, l'histoire qui se trouve dans la première page du journal *Paulot*.

C'est parce qu'il y a des petits garçons comme celui dont me parle mon petit ami Bertrand, que je continue mes aventures avec Julot. Je crois qu'elles peuvent en apprendre beaucoup à ceux qui n'ont que des histoires folles et illustrées dans la tête.

Donc Julot venait d'entrer dans le château fort pour délivrer la fiancée de Dick Blagfort, la belle et riche Daisy Prisunic, prisonnière de l'empereur de Saturne.

Après avoir descendu l'escalier en colimaçon, nous sommes arrivés dans une grande cave où il n'entrait seulement qu'un petit peu de lumière par un soupirail, si bien qu'on ne voyait rien ou presque rien.

— Rendez-vous, asticots géants de l'empereur de Saturne! s'est mis à crier Julot, vous avez devant vous le premier lieutenant de Dick Blagfort, le héros de Hip! Hip! Hip! Je suis Julotoff, capitaine du 18e régiment de plongeurs à cheval phosphoriques et ininflammables, et j'ai à la main mon épée aérodynamique, électrique et radioscopique.

Les asticots géants n'avaient pas l'air du tout de répondre. Moi qui commençais à en avoir tout de même assez des singeries de Julot, j'ai eu l'idée de faire une farce. J'avais dans le noir mis la main sur un tonneau et sur ce tonneau, il y avait un magnifique entonnoir. Cet entonnoir, je l'ai pris, et je me suis mis à parler dedans. De parler dans un entonnoir c'est formidable ce que ça vous change la voix. Ça vous fait une voix si grosse et si forte que je me suis fait presque peur à moi-même. Voilà ce que j'ai dit à Julot :

— Ah! ah! misérable, tu es tombé dans le pouvoir du roi de Saturne. Je te tiens, et tu es mon prisonnier!

Je me suis arrêté à ce moment-là, car Julot a poussé un grand cri de terreur.

— Hé quoi! tu ne entends, qu'il m'a dit après plusieurs minutes de silence. On a parlé. Une grosse voix.

J'ai répondu de ma voix naturelle :

— Oui, j'ai entendu. C'est l'empereur de Saturne qui parle. Mais je n'ai pas peur, puisque j'ai ma épée radioaérodynamique et super-électrique avec moi, sans parler de ton casque magique.

— Heu! oui... bien sûr! fit Julot pas rassuré du tout et qui avait l'air de se rendre compte tout d'un coup que son casque n'était qu'une vieille casserole et que son épée était en bois.

— Demande-lui ce qu'il veut, l'empereur de Saturne, et appelle ton régiment de plongeurs à cheval, tu auras vite fait de le faire ton prisonnier.

— Misérable, je vais...! commença Julot d'une voix un peu tremblante.

***Mais il ne put pas continuer** parce que je m'étais mis à crier dans mon entonnoir aussi fort que je le pouvais.*

— Misérable Julotoff ne m'adresse pas la parole. Daisy Prisunic est devenue ma femme, j'ai nommé Dick Blagfort capitaine de mes pompiers, et toi je vais te faire dévorer vivant par mes asticots géants...

— Tu crois qu'il osera le faire? me demanda Julot qui avait l'air tout tremblant.

« Décidément, j'aime mieux remonter. Après tout, si Daisy Prisunic et Dick Blagfort ont trahi...

— Mais tu ne vois donc pas qu'il te raconte des mensonges, ce vieux singe. Je suis sûr que Daisy est ici. Et tu ne me feras pas croire que tu as peur des asticots géants. Toi qui l'as battu avec des tigres, et sans épée radio-électrique encore...

— Rien ne m'arrêtera dans la lutte, misérable empereur de Saturne, commença à répondre Julot d'une voix forte, mais tremblotante.

Tout d'un coup, le voilà qui pousse un grand cri et qui se met à crier « Au secours! » Je venais de lui jeter sur la tête une grosse corde que j'avais trouvée à côté du tonneau, et Julot croyait qu'il venait d'être attaqué par les asticots géants.

C'est des vrais hurlements qu'il poussait.

Moi, j'ai de bons yeux. Je vois facilement dans le noir. Et j'avais bien du mal à m'empêcher de rire.

Julot se débattait avec sa ficelle comme une cuiller qui essaye de se dépêtrer du fromage qui file, quand on mange de la soupe à l'oignon.

Plus il essayait de se débrouiller de la corde, et plus il s'entortillait dedans. Il avait cassé son épée de bois et il criait : « Maman! maman! au secours!... »

Je vous raconterai la suite de nos aventures dans un prochain numéro.

Dans les vacances qui vont commencer, n'imitez ni Julot ni moi.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,

53, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

UN SAC PRATIQUE

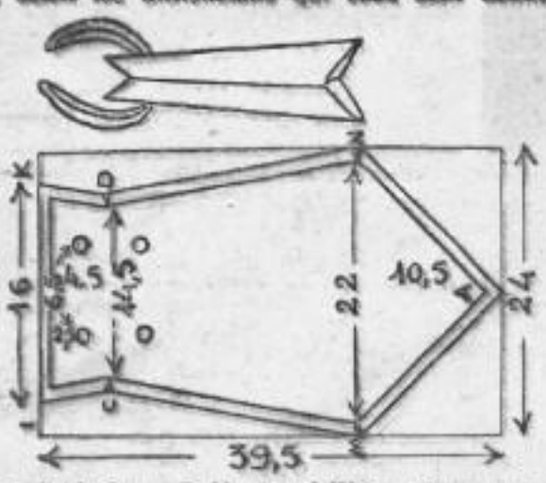
Ce sac carré, très en vogue, vous le ferez vous-même avec 40 cm. de tissu en 1 mètre de large ou 80 cm. si la largeur est inférieure à 1 mètre.

Prenez de la grosse toile bise ou cette toile cirée d'un côté et toile de l'autre, vous mettrez dans ce dernier cas le ciré à l'intérieur, c'est très propre et se nettoie facilement.

Faites un patron grandeur d'exécution et coupez quatre morceaux pareils. Les deux contours vous

donnant la largeur nécessaire aux rentrés. Faites à l'intérieur la couture I, C, M, A, N, D, K. Une encoche en C, en D, en M, en N, vous permettra une pliure facile du fond carré qui se forme tout seul par cette couture, puis pliez le grand ourlet du haut CD sur la longueur 14 cm. 5 en retournant dans cet ourlet le petit rentré du contour, faites un point d'ourlet pour fixer ce grand rebord.

Les quatre morceaux ainsi assemblés (remarquez que I, C, M, A sera cousu à K, D, N, A d'un autre morceau et cela pour chacun d'eux), faites à chacun deux grands œillets de 1 cm. de diamètre et selon les dimensions qui vous sont données,



espacés de 6 cm. 5. Une cordelière passera par ces trous sur les quatre faces du sac et sous ses quatre angles, c'est sous l'un d'eux que vous dissimulerez le nœud à l'intérieur du sac.

Deux côtés vis-à-vis sont considérés comme les faces et les deux côtés entre comme des soufflets et comme tels plissés à l'intérieur comme vous l'indique le petit croquis (regardez aussi comme se plient les sacs). En tirant les cordons des faces vous obtenez un sac assez plat, mais extensible et pouvant renfermer votre ouvrage, votre goûter.

Pour orner ce sac, brodez tout autour au point de croix la petite bande reproduite ici sur un quadrillé qui doit vous représenter la toile. Mais votre tissu est un drap ou autre qui ne se prête pas à compter les fils; n'hésitez pas, prenez un canevas, bâtissez-le dessous à la place voulue et faites votre broderie; vous enlèverez les fils du canevas en les tirant à la fin.

Prenez du coton noir pour la bande noire du centre. Les quatre points de chaque côté sont deux rouges, deux verts vifs.

Les Conseils de tante Camille.

Troisième manière de coudre un cordon. — *On place les deux extrémités l'une à côté de l'autre dans l'angle du torchon, on les fixe tout autour d'un bord à l'autre par un point d'ourlet fin à l'endroit et l'on aplatit la tête suivant le triangle qui se forme ainsi naturellement.*

DICTIONNAIRE DE TRICOT

OVALES EN RELIEF (19). — Il faut 12 mailles pour 1 motif, plus 1 maille pour le début (lisière) et 6 mailles pour la fin.

1er *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, alterner 5 mailles en roit et 1 maille envers, terminer avec 6 mailles endroit. — 2e *rang* : lever la 1re maille à l'endroit, puis tricoter à l'endroit sur l'endroit et à l'envers sur l'envers, la dernière maille est à l'endroit. — 3e au 6e rang: comme le 2e. — 7e *rang* (motifs) : lever la 1re maille à l'endroit, * 5 mailles endroit, 1 maille envers, puis prendre la 1re des 5 mailles suivantes

endroit sur une aiguille auxiliaire, par devant, mettre les 3 mailles suivantes sur une 2e aiguille auxiliaire, par derrière. Tricoter alors la dernière maille à l'endroit (fig. 1) et ensuite les 3 mailles de l'aiguille auxiliaire de derrière, et après la maille de l'aiguille auxiliaire de devant, et tricoter encore 1 maille envers. Répéter depuis *. Terminer le rang avec 6 mailles endroit. — *Du 8e au 10e rang* : comme le 2e rang. — 11e *rang* : lever la 1re maille endroit, * croiser les 5 mailles endroit suivantes comme au 7e rang, 1 maille envers, et répéter depuis *.

Répéter continuellement du 4e au 11e rang en hauteur.

POUR RIRE UN PEU

Un aimable automobiliste stoppe sur la route, car le temps menace fort et ce brave paysan qui revient du marché sera tout trempé avant d'arriver à son village. « Montez donc dans ma torpédo, mon ami. Je sens déjà de grosses gouttes qui tombent. — Merci bien, mon bon monsieur, mais voyez-vous, j'aime mieux attendre qu'il passe une conduite intérieure... »

o

Ah, ces gens du Midi, tous vantards! Les Bordelais aussi bien que les Marseillais. L'autre jour, un citoyen de Bordeaux rencontre un citoyen de Marseille. « Nos athlètes à nous sont épatants, dit le Bordelais, ils sautent aussi haut qu'un poteau télégraphique! — Peuh, en voilà une belle affaire, les sportifs marseillais font bien mieux. Ils sautent tellement haut, qu'ils sont obligés d'apporter un parachute afin de redescendre sans danger. »

Transmis par Jacques Perrier (Les Molières).

o

Un Américain suivi de son petit chien va visiter la Tour Eiffel. Il laisse son chien en bas, car il est interdit de monter dans l'ascenseur avec les chiens. Le chien reste donc assis bien sagement sur une caisse. Quand l'Américain est arrivé en haut de la tour, lequel est le plus haut, le chien ou son propriétaire? « Le propriétaire, bien sûr! — Pas du tout, puisque l'Américain est à 300 mètres et son chien assis sans maître! »

Transmis par François Lurçat (Paris).

o

Jacqueline est sortie de très bonne heure avec sa maman et, sur le trottoir, les poubelles attendent le passage de la voiture des ordures. Un chat n'a trouvé rien de mieux que de s'installer sur une poubelle. « Regarde, maman, s'écrie Jacqueline, on a jeté un chat qui est encore tout bon! »

ZÉZETTE et JOJO.

UN CALCUL DIFFICILE....

FALZAR

Chien des rues

TIMBRES

TIMBRES ALLEMANDS D'AVANT-GUERRE

Les premiers timbres allemands furent mis en service en 1852. A cette époque, l'Allemagne n'était pas un pays politiquement unifié mais composé d'une multitude de royaumes et principautés. En vertu de privilèges extrêmement anciens, c'était un de ces petits princes, le prince de Tour et Taxis, qui avait le monopole des postes pour la plus grande partie de l'Allemagne.

1852

Les premières émissions allemandes furent donc faites par les princes de Tour et Taxis. Cependant, les États allemands indépendants, avaient de leur côté procédé à des émissions, en particulier en Bavière où les premiers timbres avaient été imprimés en 1849. La Bavière émit des timbres jusqu'en 1919.

Les timbres émis par la principauté de Tour et Taxis étaient différents pour les États du nord et pour les États du sud de l'Allemagne. Ils étaient libellés en « groschen » et en « thaler » (160 gr. dans un thaler). Le plus rare de ces timbres est, aujourd'hui, le 1 groschen bleu foncé, de 1852 (États du Nord), qui vaut près de 2.000 francs à l'état de neuf.

1871

En 1867, les postes allemandes furent rachetées par la Prusse et les stocks de timbres restant furent vendus aux collectionneurs. A partir de 1871, l'unification de l'Empire d'Allemagne ayant été faite à Versailles, furent émis des timbres valables pour la totalité du pays. Les premiers de ces timbres qui furent émis portaient l'aigle allemande en relief sur fond blanc. Le premier type de ce timbre, qui ne fut en service que peu de temps, atteint actuellement un prix de vente assez élevé : le 7 kreutzer, bleu, à l'état de neuf, vaut par exemple à l'heure actuelle 900 francs.

1900

L'aigle impériale continua de figurer sur les timbres allemands jusqu'en 1900, date à laquelle elle fut remplacée par une assez lourde figure de femme représentant « Germania », symbole de l'Empire. Cette figurine resta en service jusqu'à la fin de l'Empire allemand.

Résumé du chapitre précédent. — *Après avoir bu l'élixir du Prof. Philomicron, Alfred et Louise sont devenus aussi petits que des fourmis. Ils ont échappé à une araignée géante et ils se trouvent isolés au milieu d'un étang.*

Chapitre VI

Le fraisier géant

Clignant ses yeux aveuglés par le soleil, Louise regardait tout autour d'elle.

— Et où va-t-on aller maintenant, Fred?

Au loin, le mur vert et dentelé de la forêt des herbes géantes se dressait immobile.

Des tourbillons d'énormes nuages s'élevaient. Quelque part, très loin, un monstre mugit :

— Kou-a-a-a- ha-ha! Le hurlement s'étendait sur le lac entier.

Louison frémit et faillit tomber de la graine flottante sur laquelle elle se tenait à califourchon.

— N'aie pas peur, dit Fred. C'est sûrement une grenouille.

— Peut-être, dit plaintivement Louise, mais maintenant qu'une mouche peut nous dévorer, une grenouille c'est plus terrible encore.

— En tout cas, déclara résolument Fred, nous n'avons plus maintenant qu'une chose à faire : gagner la terre à la nage.

Louise regarda la côte lointaine, son frère, et hocha la tête.

— C'est pas possible. Ça fait au moins cent kilomètres.

— Il faut y arriver. Il le faut. Tu comprends?

— Mais moi, je ne le pourrai jamais.

— Nous y arriverons, dit Fred d'un ton assuré, en nous servant de ces graines comme de barques. Tu n'auras qu'à ramer avec tes pieds.

Ils étaient tous deux à cheval sur les graines géantes, et ils se mirent à agiter leurs pieds dans l'eau, en s'efforçant d'avancer. Mais, malgré leurs efforts, ils bougeaient à peine.

— Il nous faut des rames, dit Louison, sans rames, rien à faire.

— Arrête-toi, cria Fred. Monte avec moi. Nous ramerons ensemble.

Louison se mit à côté de son frère. Dès qu'elle s'y f t installée, la graine s'enfonça dans l'eau de plus de sa moitié.

Ensemble, d'un même rythme, les deux enfants ramèrent avec leur main. L'œuf vert qui les portait s'ébranla, s'élança... Tout d'abord, il vira de droite et de gauche, mais bientôt son mouvement fut réglé. Le bourgeon, fendant l'eau de sa proue pointue, comme un véritable canot, se dirigea vers le rivage.

Çà et là, des îles vertes surgissaient à la surface du lac. Elles se balançaient légèrement, pareilles à des radeaux ancrés dans l'eau. Il fallait faire bien attention de ne pas heurter ces obstacles imprévus. Fred et Louison contournaient leurs côtes vertes et coupées de baies longues et étroites, se frayaient le passage à travers les détroits qui séparaient les îles.

— Qu'est-ce que cela peut-être, qu'en penses-tu, Fred? demanda Louise.

— Je ne sais pas, répondit son frère, hésitant. C'est sans doute des feuilles quelconques. Des variétés de plantes aquatiques...

De temps à autre, d'énormes hydromètres, sur leurs longues jambes glissaient sur la surface du lac. A droite ou à gauche, des monstres ronds, au dos lisse et poli, émergeaient de l'eau. Levant leurs ailes, ils s'envolaient, et plongeaient à nouveau, en faisant jaillir des gerbes d'eau.

Dans un large détroit entre deux îles, les enfants aperçurent une bête brune et poilue qui se tenait sur des jambes longues et repliées. Elle glissait en avant et en arrière, touchant la surface d'eau de son ventre rond et gras. Les rameurs approchèrent. Sur le dos du monstre ventru, cinq petites bêtes étaient installées, qui lui ressemblaient absolument, mais en tout petit. Ces « bébés » se tenaient immobiles.

De temps à autre, la bête pêchait quelque chose dans l'eau. Alors, en un clin d'œil, les petits glissaient dans l'eau et revenaient aussi rapidement. Dans leurs pattes, ils serraient des morceaux de nourriture qu'ils dévoraient goulûment.

— Encore une araignée! murmura Louise en cessant de ramer.

La graine qui leur servait de barque s'arrêta, tanguant légèrement.

— Elle porte ses petits sur son dos, ajouta Fred. Il vaut mieux attendre un instant, qu'ils s'en aillent bien plus loin.

Mais à ce moment, une autre araignée, brune et velue, surgit de derrière une île verte. Sur son dos, également, des petits gigotaient.

Les deux araignées foncèrent l'une l'autre.

C'étaient des araignées-tarentules, les tigres des étangs. Elles se rencontrèrent avec tant de fureur que leurs petits, culbutant, dégringolèrent dans l'eau. Pendant que leurs mères se battaient, les enfants-araignées s'agitaient en désordre à la surface, se rassemblaient subitement en groupe, pour se séparer et recommencer leur course incohérente.

Mais la bataille prit fin. L'un des lutteurs se mit à plonger lentement. De larges cercles entourèrent les petites araignées, les firent remonter, redescendre...

Les petits, affolés, s'agitèrent encore davantage, puis tous ensemble ils se précipitèrent vers l'araignée victorieuse et lui grimpèrent habilement sur le dos. Fred et Louise se regardèrent.

— Est-ce qu'elle va se débarrasser des petits qui ne sont pas à elle? demanda Louise.

Mais la tarentule n'avait nullement l'air d'avoir remarqué qu'elle portait sur son dos deux fois plus de passagers qu'auparavant. Tranquille, elle se tenait à la surface, écartant ses longues jambes, attendant patiemment que tous les petits s'installent confortablement. Puis, comme si de rien n'était, elle s'élança et se perdit dans le labyrinthe des îles vertes.

Les enfants reprirent leur chemin.

— J'aurais bien voulu savoir, dit Louison, songeuse, ce que pouvaient bien manger ces petits d'araignée?

Fred haussa les épaules.

— Une saleté quelconque, sûrement.

Louise soupira. Elle se rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis la veille et dit tout bas :

— Et si ce n'était pas des saletés? Tout d'abord, peut-être qu'on ne trouve pas ça très, très bon, mais ensuite on s'habitue.

C'était l'heure du déjeuner.

A la maison, sûrement, on met le couvert. Ils vont probablement manger un hors-d'œuvre, et ensuite des biftecks avec des pommes de terre frites et de la salade.

Qu'allons-nous manger? s'inquiéta Louison.

Et les fraises du bois, sont-elles déjà mûres?

Elle le demanda à son frère, mais celui-ci ne répondit pas. Il contemplait la rive et sifflotait, préoccupé.

Louison s'arrêta de ramer avec ses bras et toucha l'épaule de son frère.

— Fredo, il serait temps de déjeuner.

— Déjeuner? Je crois que nous n'aurons pas de déjeuner aujourd'hui.

— Et à goûter?

— A goûter non plus.

— Et à dîner?

— A dîner non plus.

— Alors, qu'allons-nous faire?

— Rien, dit Fred, nous n'aurons qu'à ne pas penser à cela. Et en attendant, rame vers la côte. Peut-être, y trouverons-nous quelque chose à manger.

La rive approchait. Bientôt, devant les voyageurs, une haute forêt se dressa, cachant le soleil. De puissants troncs d'arbres sortaient directement de l'eau, des troncs hauts, lisses, assez semblables à de fantastiques palmiers.

— Rame plus lentement! commanda Fred.

— Qu'y a-t-il?

— Écoute!

Les enfants s'arrêtèrent. Se regardant avec anxiété, ils écoutaient le bruit insolite qui parvenait de la singulière forêt. Les troncs d'arbres se balançaient, se frottaient les uns contre les autres avec un grincement violent. Dans l'épaisseur des bois on entendait clapoter, jacasser, hurler.

La forêt semblait inondée par les hautes eaux du printemps. A travers les troncs lisses et verts, des flaques bleues miroitaient au soleil, et derrière, des broussailles épaisses s'élevaient comme un mur. Sur la surface d'eau, des animaux étranges glissaient sur leurs longues jambes rapides, poursuivis par d'autres animaux, encore plus énormes et plus horribles. Ceux-ci rattrapaient leur proie, la déchiraient en morceaux et l'engloutissaient sur place.

— Voi-là, dit Fred et il sifflota doucement.

Louison le comprit sans paroles.

— Allons, dit Fred après un bref silence, il faut essayer d'atteindre le rivage à un endroit où il n'y a pas une forêt de roseaux, comme ici. Il y aura moins de monstres, peut-être...

Ils réussirent à se dégager des broussailles et gagner l'eau libre et naviguèrent le long du rivage. Le soleil brûlait si fort que tous les êtres vivants s'étaient réfugiés sous l'ombre des feuilles et des pierres. Les enfants purent avancer sans rencontrer qui que ce soit. La route était libre.

Combien de temps les jeunes voyageurs avaient-ils poussé la graine qui leur servait de barque le long du rivage? Ils n'en savaient rien, mais leurs mains et leurs pieds commençaient à se fatiguer... A tout moment, Fred et Louise faisaient la halte pour se reposer. Puis, s'encourageant mutuellement, ils rassemblaient leurs forces et reprenaient leur besogne.

La forêt de roseaux devenait de plus en plus claire, et bientôt elle prit fin. Devant les voyageurs s'étalait maintenant une plage de sable jaune miroitant au soleil.

— Voilà enfin, ici nous pouvons amarrer, s'exclama Fred.

Fred et Louise ramèrent avec leurs mains pour la dernière fois, et leur vert navire se heurta contre le sable. Le choc violent fit tomber les enfants dans l'eau, mais se remettant aussitôt sur pieds, ils secouèrent l'eau et s'élancèrent sur la rive.

Le sable brûlait les pieds. La vapeur chaude des jours d'été montait des sommets de coteaux. Çà et là se dressaient des troncs gros et noueux d'arbres pareils à ceux de ces baobabs que Fred et Louise avaient vus sur les images. Et devant eux, là où la plage prenait fin, s'ouvrait une forêt épaisse, mystérieuse.

Il y a certainement des fraises par ici, cria Louise qui courut vers la forêt. Dans des bois, il y a toujours des fraises...

Fred pris de vertige tomba à la renverse.

Les enfants s'élancèrent, rivalisant de vitesse. Ils laissèrent derrière eux les sables et des arbres solitaires semblables à des baobabs. Ils s'engagèrent dans la forêt.

L'air y était lourd. Les arbres sentaient l'humidité. Leurs troncs verts n'étaient pas couverts d'écorce. Les rayons solaires, se frayant le passage à travers les broussailles épaisses, jetaient sur le sol des taches jaunâtres. Les pieds s'enlisaient dans un terrain mou et bourbeux. Les enfants avançaient, pénétrant de plus en plus dans l'épaisseur des fourrés. Ils s'arrêtaient, écartaient le lourd feuillage, cherchant des fraises. Ils grimpaient sur des herbes géantes pour mieux voir tout à l'entour. Mais c'était en vain. Il n'y avait nulle part quelque chose qui pût se manger.

Les enfants marchaient, sans se regarder et sans se parler. La faim les tiraillait de plus en plus violemment, et ils ne trouvaient rien à manger. Mourir de faim, voilà ce qui les attendait. Une rumeur sourde frappa subitement leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent et écoutèrent.

— On dirait de l'eau, dit Louison, il y a une rivière près d'ici. Allons-y, il y a toujours des fraises, au bord de l'eau.

Plus ils approchaient du fleuve invisible, plus épais devenaient les arbustes. Des tas de troncs d'arbres abattus, couverts d'une couche épaisse de boue séchée, leur barraient la route. Avec beaucoup de peine, les enfants enjambaient ces obstacles.

Ils sentirent enfin la fraîcheur de l'eau. Ils écartèrent des branches épaisses, ils virent devant eux un torrent qui écumait dans son lit étroit, fonçait sur des pierres et continuait sa course, en roulant ses eaux agitées d'un bord à l'autre.

— Des fraises! cria Louise.

Elle disparut derrière les troncs d'arbres.

— Ici! Ici! Fred entendit la voix joyeuse de sa sœur. Vite! Des fraises, des fraises formidables! Viens vite, Fred!

Fred courut vers Louise. Elle se tenait sous un grand arbre, la tête levée.

— C'est là, disait-elle en frappant sur le tronc d'un arbre vert.

Très haut, serrés contre le tronc, l'un au-dessus de l'autre pendaient des fruits sombres grands comme des tonneaux, remplis de pulpe juteuse, qui se cachaient à l'ombre du feuillage.

Entourant le tronc de leurs pieds et mains, les enfants grimpèrent sans perdre des yeux les fruits géants : Fred était le premier; derrière lui, montait Louise. Le tronc balançait légèrement, les feuilles tremblaient. Au-dessous, en bas du rivage abrupt, le torrent roulait avec fracas. Louise y jeta un regard.

— Oh! Fred, si nous y dégringolons, c'est sûrement la fin! dit-elle subitement effrayée.

— Grimpe toujours, cria son frère d'en haut, nous ne tomberons pas.

Ils approchaient enfin les fraises géantes. Fred avançait la main, quand subitement ses yeux se voilèrent. Il était pris de vertige et ses mains lâchèrent le tronc.

— Qu'as-tu? demanda Louise, qui au même instant sentit sa tête tourner et ses oreilles tinter. Agitant leurs bras dans l'air, les enfants, comme deux pierres, tombèrent tout droit dans le torrent.

Le violent courant d'eau se saisit de Fred et de Louison et les roulant contre des pierres, les emporta en avant, vers une cataracte qui tombait avec un fracas épouvantable.

(A suivre.)

Si vous aimez les aventures, vous lirez :

LE TRÈFLE NOIR

Grand roman de R. Duchâteau

Une aventure de Pierrot Lancry

Un fort volume illustré : **12 fr.**

Du même auteur, dans la même série :

LE MYSTÈRE DU SERPENT A PLUMES

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (6e)

A TRAVERS LE MONDE

Dans l'ancienne Rome, les soldats ornaient leur bras gauche de bracelets d'or. C'était la récompense décernée à la valeur guerrière. Chez les Gaulois, le bracelet représentait aussi une récompense valeureuse. Par la suite, le goût pour ce joyau devint si vif que, hommes comme femmes, s'en paréent à profusion.

o

Depuis que l'automobile a remplacé les voitures à chevaux, certaines essences d'arbres, à Paris, sont en voie de déclin. Par exemple, les marronniers qui embellissent nos avenues et nos boulevards menacent de disparaître, vaincus par les gaz d'échappement qui, littéralement, les empoisonnent.

o

Un petit plaisantin. — En Amérique, un train dut s'arrêter, en pleine campagne, la sonnerie d'alarme ayant fonctionné. Qui avait tiré la sonnette? On ne put le découvrir. Une deuxième fois, pour la même raison, le train dut stopper. Et encore une troisième fois. Il fallut de patientes recherches pour découvrir l'auteur de la plaisanterie; c'était tout simplement un brave éléphant qui se trouvait dans le dernier wagon destiné aux animaux et que la sonnerie semblait amuser...

o

Les marins norvégiens parlent souvent de cet étrange phénomène qui fait que, sans cause apparente, le bateau perd de sa vitesse considérablement. Cela est dû aux « eaux-mortes » qui existent fréquemment dans les fjords, là où une couche d'eau douce vient recouvrir l'eau salée.

o

Avant l'invasion des Normands, l'Angleterre ne connaissait pas les chats. Ce furent les Normands qui introduisirent ces bêtes dans le pays.

o

On trouve dans un lac de Ceylan, des poissons musiciens, qui émettent des sons aussi doux et aussi mélodieux que ceux de la harpe.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Une expérience riche d'enseignements de toute nature a été tentée et réussie.

Grâce à un groupe de savants français agissant selon leur propre initiative, il a été démontré que plusieurs hommes peuvent vivre à 7.500 mètres d'altitude. Non seulement vivre, mais encore travailler, manger, etc... et ce, pendant quarante-huit heures!

Cette expérience n'a pas eu lieu dans un avion. Elle s'est passée au Bourget, dans le caisson pneumatique du Dr Garsaux.

Ce caisson à fermeture hermétique est pourvu d'un compresseur qui fait varier la pression de l'air à l'intérieur. On obtient ainsi les mêmes variations et les mêmes températures que si l'on s'élevait dans l'air.

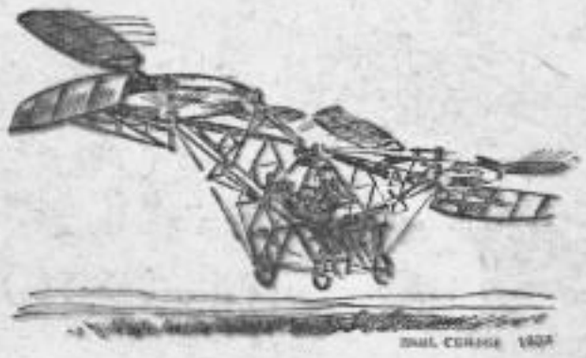
De nombreuses tentatives de records d'altitude ont été préparées ainsi, pour vérifier l'équipement et la résistance physique du pilote.

Le Dr Richou et M. Girardot ont ainsi « tenu » pendant plus d'heures qu'il n'en faudrait pour relier Paris à New-York à 7.000 mètres.

Comprenez-vous la valeur de cet essai unique dans l'Histoire de l'Aviation?

L'HÉLICOPTÈRE PAUL CORNU

Les beaux vols de l'hélicoptère allemand **Focke-Wulf** *ne doivent pas faire oublier les essais du Français Paul Cornu, il y a plus de trente ans.*



C'est en effet en 1906, au mois d'octobre, que Cornu fit des expériences de modèle réduit et reçut d'un groupe d'amis une somme de 12.500 francs pour construire un appareil capable d'enlever un homme.

Cet appareil se composait d'un tube d'acier coudé en V très ouvert, long de 6 m. 20, et entretoisé.

Au milieu étaient placés le moteur, un Antoinette de 24 CV, et le siège du pilote. Le moteur commandait par l'intermédiaire d'une courroie plate, un mouvement de rotation à deux hélices. Ces hélices étaient disposées horizontalement aux extrémités du bâti.

Chaque hélice, de 6 mètres de diamètre, se composait d'une poulie en acier de 1 m. 80 de diamètre montée sur un moyeu en aluminium avec des rayons tangents, comme les roues de bicyclette. Sur la pointée se fixaient deux palettes diamétralement opposées, constituées par des tubes d'acier aplatis vers l'extrémité et se prolongeant jusqu'au moyeu. La pale d'hélice recevait un revêtement de soie caoutchoutée.

A l'avant et à l'arrière, deux plans de 2 m. 50 de long et 0 m. 60 de large (également en tubes d'acier et soie), montés sur supports articulés, servaient à la stabilité et à la propulsion, par la réaction de l'air chassé par les hélices.

Un châssis à 4 roues complétait l'ensemble. En octobre 1907 les essais au sol, avec marche avant et marche arrière par inclinaison des plans, donnèrent satisfaction. Il s'agissait de s'élever.

Cornu accéléra la vitesse des hélices qui passa de 70 tours à 90 tours minute.

Le 13 octobre, l'appareil se soulève, l'avant plus haut que l'arrière. Le frère de l'inventeur se cramponne au châssis avant et est enlevé à 1 m. 50. Cornu réduit le moteur et l'appareil retombe sur le sol où il se brise partiellement.

L'appareil pesait 203 kilos à vide et 328 kilos avec son passager inattendu.

Malheureusement, des ennuis de courroies qui patinaient sur les poulies retardèrent la mise au point et Cornu abandonna.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MANCHE-A-BALAI. — Pièce en bois ou en métal, placée verticalement, articulée à sa base et munie d'une poignée, servant à la manœuvre des ailerons et du gouvernail de profondeur de l'avion. Le manche-à-balai contrôle donc la stabilité transversale et longitudinale, et se manœuvre à la main.

La légende vent que la première de ces pièces ait été précisément constituée par un manche à balai en bois, d'où le nom.

La paternité de l'invention a donné lieu à des procès et des luttes entre les pionniers de l'aviation.

SPORTS

Du sport sans le savoir. C'est ce qu'a fait une bouteille mise à la mer en parcourant 700 milles en sept mois! Elle avait été immergée par un commandant américain, le 27 février 1937, au large de l'extrême pointe Nord de la Nouvelle-Zélande. Elle a été retrouvée sur le rivage de l'île Maré (îles Loyauté).

Cette bouteille contenait une notice du service hydrographique de Washington et servait à l'étude des courants marins.

On peut ainsi dresser des cartes qui donnent de précieux enseignements aux navigateurs.

o

Depuis 1931, Hitler parle d'une voiture populaire que pourront acheter tous les travailleurs allemands. Le prix de vente a d'abord été annoncé à 8.000 francs, puis à 10.000 et c'est enfin à l'équivalent d'un peu plus de 12.000 francs que l'on pourra acquérir cette merveille... l'année prochaine.

Car l'usine qui doit occuper 30.000 ouvriers n'est pas encore construite!

Il y aura trois modèles : conduite intérieure, cabriolet et torpédo, tous avec moteur à l'arrière.

o

Je passe sur les sauts de haies qui sont difficilement réalisables par des jeunes comme vous, et voici les meilleures performances en courses de relais :

Le 4 × 200 mètres est fait en 1 min. 25 sec. par l'équipe américaine de Stanford, en 1937.

On voit nettement le progrès sur le 800 mètres seul (1 min. 49 sec. 6/10), car chaque athlète ne court que 200 mètres.

Le 4 × 800 mètres est encore aux Etats-Unis avec 7 min. 35 sec. 1/10.

Et les 4 × mi.les, toujours aux Etats-Unis, sont en 17 min. 16 sec. 1/10. Quatre mi.les représentent quatre fois 1.632 mètres.

PENDANT LES VACANCES LISEZ **MON CAMARADE** EN PRENANT DES ABONNEMENTS A 1 MOIS OU A 3 MOIS.

L'intrépide petit soldat de plomb

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères, car ils étaient nés d'une vieille cuiller de plomb. L'arme au bras, l'œil fixe, l'uniforme rouge et bleu, quelle fière mine ils avaient tous.

La première chose qu'ils entendirent en ce monde, quand fut enlevé le couvercle de la boîte qui les renfermait, ce fut ce cri : « Des soldats de plomb! » que poussait un petit garçon en battant des mains. On les lui avait donnés en cadeau pour sa fête, et il s'amusait à les ranger sur la table.

Sur la table où étaient rangés nos soldats, il se trouvait beaucoup d'autres joujoux; mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était un charmant château de papier. Tout cela était bien gentil; mais ce qu'il y avait de plus gentil encore, c'était une petite demoiselle debout à la porte ouverte du château. Elle aussi était de papier, mais elle portait un jupon de linon transparent et très léger, et au-dessus de l'épaule, en guise d'écharpe, un petit ruban bleu, étroit, au milieu duquel étincelait une paillette aussi grande que sa figure.

Le soir, tous les soldats furent mis dans leur boîte, à l'exception d'un seul qui s'était étendu derrière une tabatière pour pouvoir regarder l'élégante petite dame de papier qui se tenait en équilibre sur une jambe, sans perdre l'équilibre! C'était une danseuse.

Les autres joujoux commencèrent à jouer tout seuls : d'abord ils jouèrent à colin-maillard, puis ils donnèrent un bal. Les soldats de plomb auraient bien voulu sortir de leur boîte...

Minuit sonna, et crac! voilà le couvercle de la tabatière derrière laquelle était l'imprudent soldat de plomb qui saute; mais au lieu de tabac, il y avait un petit sorcier noir. C'était un jouet à surprise.

— Soldat de plomb, dit le sorcier, tâche de porter ailleurs tes regards.

Mais le soldat fit semblant de ne pas entendre.

— Attends jusqu'à demain, et tu verras! reprit le sorcier.

Le lendemain, lorsque les enfants furent levés, ils placèrent le soldat de plomb sur la fenêtre; mais tout à coup, enlevé par le sorcier, ou par le vent, il s'envola du troisième étage, et tomba la tête la première sur le pavé. Quelle terrible chute!

La servante et le petit garçon descendirent pour le chercher, mais ils faillirent l'écraser sans le voir. Si le soldat eût crié : « Prenez garde! » ils l'auraient bien trouvé; mais il jugea que ce serait déshonorer l'uniforme.

La pluie commença à tomber, les gouttes se suivirent bientôt sans intervalle; ce fut alors un vrai déluge. Après l'orage, deux gamins vinrent à passer :

— Ohé! dit l'un, par ici! Voilà un soldat de plomb, faisons-le naviguer.

Ils construisirent un bateau avec un vieux journal, mirent dedans le soldat de plomb et lui firent descendre le ruisseau. Les deux gamins couraient à côté et battaient des mains. Quels flots, grand Dieu! dans ce ruisseau! Que le courant y était fort! Mais aussi il avait plu à verse. Le bateau de papier était étrangement ballotté, mais, malgré tout ce fracas, le soldat de plomb restait impassible, le regard fixe et l'arme au bras.

Tout à coup le bateau fut poussé dans un petit canal où il faisait aussi noir que dans la boîte aux soldats.

« Où vais-je maintenant? pensa-t-il. Oui, oui, c'est le sorcier qui me fait tout ce mal. Cependant si la petite demoiselle était dans le bateau avec moi, l'obscurité fût-elle deux fois plus profonde, cela ne me ferait rien. »

Bientôt un gros rat d'eau se présenta; c'était un habitant du canal. « Voyons ton passeport, ton passeport! »

Mais le soldat de plomb garda le silence et serra son fusil. La barque continua sa route, et le rat le poursuivit. Ouf! Le rat grinçait des dents, et criait aux pailles et aux petits bâtons : « Arrêtez-le, arrêtez-le, il n'a pas payé son droit de passage, il n'a pas montré son passeport. »

Mais le courant devenait plus fort, toujours plus fort; déjà le soldat apercevait le jour, mais il entendait en même temps un murmure capable d'effrayer l'homme le plus intrépide. Il y avait au bout du canal une chute d'eau, aussi dangereuse pour lui que l'est pour nous une cataracte. Il en était déjà si près qu'il ne pouvait plus s'arrêter. La barque s'y lança : le pauvre soldat s'y tenait aussi roide que possible, et personne n'eût osé dire qu'il clignait seulement des yeux. La barque, après avoir tournoyé plusieurs fois sur elle-même, s'était remplie d'eau; elle allait s'engloutir. L'eau montait jusqu'au cou du soldat, la barque s'enfonçait de plus en plus. Le papier se déplia, et l'eau se referma tout à coup sur la tête de notre homme. Alors il pensa à la gentille petite danseuse qu'il ne reverrait jamais, et crut entendre une voix qui chantait :

Soldat, le péril est grand;
Voici la mort qui t'attend!

Le papier se déchira, et le soldat passa au travers. Au même instant il fut dévoré par un grand poisson.

C'était alors qu'il faisait noir pour le malheureux! C'était pis encore que dans le canal. Et puis comme il y était serré! Mais toujours intrépide, le soldat de plomb s'étendit de tout son long, l'arme au bras.

Le poisson s'agitait en tous sens et faisait d'affreux mouvements, enfin il s'arrêta, et un éclair parut le transpercer. Le jour se laissa voir, et quelqu'un cria : « Un soldat de plomb! » Le poisson avait été pris, exposé au marché, vendu, porté dans la cuisine, et la cuisinière l'avait ouvert avec un grand couteau. Elle prit avec deux doigts le soldat de plomb par le milieu du corps, et l'apporta dans sa chambre, où tout le monde voulut contempler cet homme remarquable qui avait voyagé dans le ventre d'un poisson. Cependant le soldat n'en était pas fier. On le plaça sur la table, et là, — comme il arrive parfois des choses bizarres dans le monde! — il se trouva dans la même chambre d'où il était tombé par la fenêtre. Il reconnut les enfants et les jouets qui étaient sur la table, le charmant château avec la gentille danseuse; elle tenait toujours une jambe en l'air, elle était toujours aussi intrépide. Le soldat de plomb fut tellement touché qu'il aurait voulu pleurer. Il la regarda, elle le regarda aussi, mais ils ne se dirent pas un mot.

Tout à coup un petit garçon le prit, et le jeta au feu dans la moindre raison, c'était sans doute le sorcier de la tabatière qui en était la cause.

Le soldat de plomb était là debout, éclairé d'une vive lumière, éprouvant une chaleur horrible. Toutes ses couleurs avaient disparu; personne ne pouvait dire si c'étaient les suites du voyage ou le chagrin. Il regardait toujours la petite demoiselle, elle aussi le regardait. Il se sentait fondre; mais toujours intrépide, il tenait l'arme au bras. Soudain s'ouvrit une porte, le vent enleva la danseuse, et, pareille à une sylphide, elle vola sur le feu près du soldat, et disparut dans les flammes. Le soldat de plomb était devenu un petit lingot.

Le lendemain, lorsque la servante vint enlever les cendres, elle trouva un objet qui avait la forme d'un petit cœur de plomb; tout ce qui était resté de la danseuse, c'était une paillette, que le feu avait rendue toute noire.

ANDERSEN.

Andersen (1805-1875), poète et romancier danois, est l'un des meilleurs et des plus célèbres parmi les écrivains pour l'enfance.

BON DU CONCOURS
des Mots Croisés numéro 6

VARIÉTÉS

DEVINETTES

Pour les plus grands, une devinette scientifique :

Si le soleil venait à s'éteindre, la lune suffirait-elle à nous éclairer ?

Quand est-ce qu'une vache ressemble à une carte à jouer ?

LOGOGRIPHE

Je me compose de dix lettres,
Je suis une fleur des champs,
Je suis aussi un nom de femme.
Mais si l'on me supprime trois lettres,
Je deviens le refuge
Du soldat en faction.

MOTS CARRÉS

× × × × 1. Sans couleurs,
× × × × 2. Informations,
× × × × 3. Attachas,
× × × × 4. Crochet de boucher.

× × × × 1. Hurlements.
× × × × 2. Gémissement.
× × × × 3. Petite île.
× × × × 4. Port méditerranéen.

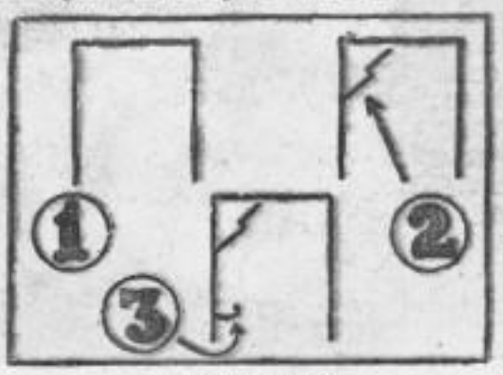
ANAGRAMME

Du temps, je marque le ravage,
Quand je sillonne le visage.
Mêlez mes pieds, vous obtiendrez
Un verbe connu des savants.

RÉBUS SYLLABIQUE

LE SOLDAT ET LE CHIEN

Demandez à un ami s'il est capable de dessiner en trois coups de crayon seulement, un soldat et son chien passant par une porte. Il vous dira certainement que c'est impossible, auquel cas vous lui démontrerez le contraire de la manière suivante : d'un seul trait, vous faites le dessin n° 1, c'est la porte; puis vous dessinez la pointe de la baïonnette, comme dans le n° 2; et en troisième lieu vous ajoutez la queue du chien, telle que vous la voyez dans le n° 3



CHARADES

Mon premier s'élève dans l'air,
Dans mon deuxième l'on puise de l'eau,
C'est bien triste d'être mon troisième,
Dans mon quatrième il y a trop souvent des accidents,
Mon tout est une ville de France.

Envoi d'Odette Thouvenot (Paris).

Les roues d'une auto sont montées sur mon premier,
Mon deuxième supporte les vergues,
Mon troisième affecte les personnes nerveuses,
Mon tout est à la fois lettre et télégramme.

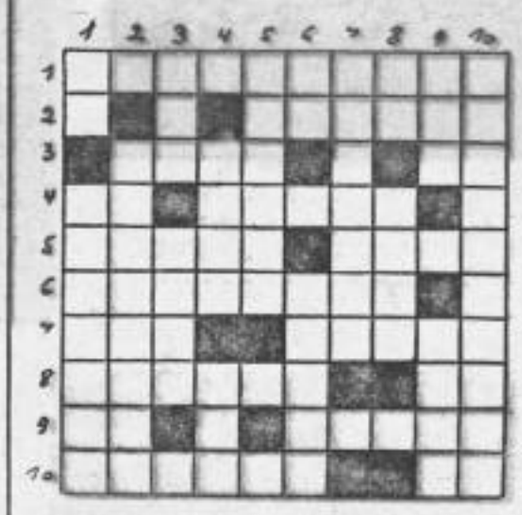
Envoi de Raymond Journeau (Boulogne-Billancourt).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS. Problème n° 6

Horizontalement. — 1. Qui manque de probité. — 2. Plantes grimpantes. — 3. Protection, surveillance. Abréviation religieuse. — 4. Division du temps. Pendant la grande guerre, fut dévastée, mais jamais les Allemands ne purent s'en emparer. — 5. Capitale. Ancienne capitale des ducs d'Auvergne. — 6. Qui dure un certain temps. — 7. Habitant. Au jeu de cartes, couleur qui l'emporte sur les autres. — 8. Qui a donné son adhésion à un parti. Note. — 9. Article. Côté d'un feuillet. — 10. Réparai une faute par un châtiment. Préposition.

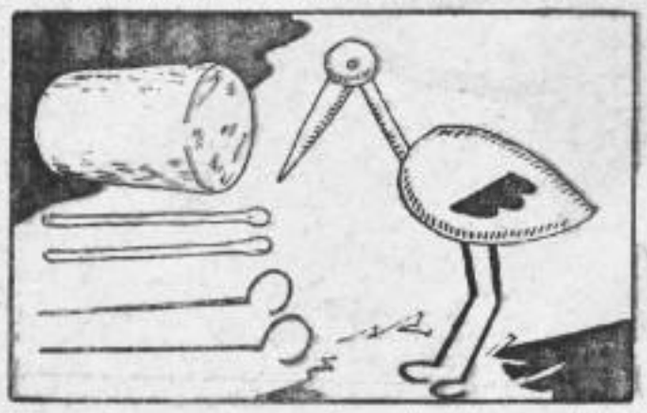
Verticalement. — 1. Note. (8°) S'amuse, perd son temps. — 2. Irréguliers. — 3. Prénom. Canal qui fait communiquer la Baltique avec la mer du Nord. — 4. Route étroite pousée dans une forêt. Edit. — 5. A l'embouchure d'un certain fleuve de France. — 6. Négation. Tache de vin sur la peau. — 7. Rouge clair, entre la cerise et la rose. — 8. Préposition. On y conserve les graines, les légumes. — 9. Pronom. Remarquable château de la vallée de la Loire. — 10. Evaluation.



Nous publions 6 problèmes de mots croisés, le dernier paraissant dans ce N° 135 de Mon Camarade. Pour être valables les solutions, accompagnées de 6 bons de concours, devront être envoyées toutes ensemble à partir du 1er juillet au 10 et jusqu'au 11 juillet 1933 inclus.

BRICOLONS : Une Cigogne en bouchon

Ce gracieux animal est d'une réalisation facile et amusante. Taillez un bouchon en forme de poire, arrondi devant, pointu en arrière. Voici le corps de l'oiseau. Dans un autre bouchon, vous trouverez la tête : une petite boule. Pour éviter qu'il ne reste des angles, vous pourrez



polir ces deux parties avec du papier de verre très fin. Une entaille de chaque côté pour y glisser les ailes (2 morceaux de papier découpé), une allumette formera le cou, une autre bien affilée le bec, 2 morceaux de fil de fer souple seront les fines pattes.

En variant les dimensions, vous pourrez composer ainsi toute une famille.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 134

Charades. — K-Mans-Berre (Camembert). — Pas-Nom-Sot (Panoceau). — Vaf-An-Sienne (Valenciennes).

Devinettes. — Le poêle. — L'écorce.

Curiosité géographique. — Cap Gris-Nez. — Cap Matapan (Grèce). — Cap des Aiguilles (Afrique).

Problème de chiffres. —

14	13	12	11
1	4	5	8
7	8	9	10
24	25	26	27

Acrostiche double. —

F	E	R	B	L	A	N	T	I	E	R
R	I	C	H	E	L	I	E	U		
	A	N	G	E	L	U	S			
		N	O	C	E	S				
			C	O	I					
				E						

LE COURRIER DE JANOT

Lucien Jannon, Paris (XVIIe). Mon petit camarade Julot n'est certainement pas vexant, mais c'est surtout parce qu'il a eu la bêtise de croire les histoires invraisemblables qu'on publie dans certains journaux. Tu nous écris : « Le jeudi matin, je me dépêche de m'habiller pour aller chercher *Mon Camarade*. Aussitôt que je l'ai, je m'empresse de regarder ta lettre qui m'intéresse énormément. Si je l'emmène à l'école, tous mes camarades se battent pour l'avoir, ce qui fait que maintenant, puisque tous l'achètent. » Merci de ces beaux compliments. — *Henriette Bouchard*, Thomassin : Tu nous écris : « Je trouve le journal *Mon Camarade* très intéressant et encore beaucoup plus que les autres journaux parce qu'il a une histoire en images en plus. » Merci de ces compliments et de ta charade. — *Jean Moreau*, Meigne-le-Vicomte : Merci de tes devinettes. Elles sont très jolies, je les ai transmises. — *Raymond Journeau*, Boulogne : Merci des jolies charades que tu m'as envoyées. — *André Texier*, Pessac : Tu voudrais qu'on agrandisse *Toto et Toutoune*; plusieurs petits amis nous ont déjà écrit dans le même sens. Malheureusement, les autres histoires plaisent aussi et nous ne pouvons pas les supprimer. — *Odette Thouvenot*, Paris : Tu nous écris : « J'attends chaque mercredi avec impatience pour lire *Mon Camarade*, surtout l'histoire de *Jim Mystère* et de *Toto et Toutoune*, qui sont très passionnantes. » Merci de tes compliments et des charades que tu nous as envoyées. — *Jacques Berrier*, Les Molières : Je te souhaite bonne chance pour ton certificat d'études et j'espère que tu seras vu mieux. Nous commençons un grand Concours de mots croisés, tu seras content. Merci de tes charades et de tes histoires. — *Lebec*, Monteaux (Loir-et-Cher) : Tu veux fonder un Club dans ta région. Je te gête, comme tu me le demandes, en rapport avec mes amis du Club de Bagneux. Merci de tes charades.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an.. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

FER, FONTE, ACIER

La fonte est du fer contenant du *carbone* (charbon pur) environ 3 à 5 % de carbone. La fonte est trop cassante. Pour beaucoup d'usages on lui préfère le fer qui peut se forger facilement, ou l'acier, si résistant. Le fer est de la fonte sans carbone, *décarburée*; l'acier, du fer contenant très peu de carbone : 0,05 à 1,5 % de carbone. L'acier refroidi très rapidement (à l'air, ou plongé dans l'eau) s'appelle *acier trempé*. La *trempe* resserre le métal, lui donne, en même temps que de la force, de l'élasticité : les fines lamelles des ressorts de montres sont en acier trempé. On sait refondre les aciers pour y mêler d'autres métaux : nickel, chrome, tungstène, etc., ce qui a donné des résultats intéressants; ainsi l'acier chromé ne rouille pas.

La science du métallurgiste consiste donc à diminuer la proportion de carbone contenue dans la fonte pour obtenir du fer ou de l'acier. Il n'y a que deux solutions : ou rajouter du fer pur à la fonte, ou lui enlever du carbone. Il a été très difficile de réaliser cela pratiquement. On y est pourtant arrivé, dans l'un et l'autre cas.

Le *puddlage*, du fait que l'on brassait à l'air le métal fondu, non seulement le débarrassait de ses impuretés, mais diminuait sa teneur en carbone, car le carbone, comme vous pouvez vous en douter, brûle dans l'air. On a perfectionné le puddlage et supprimé le travail si dur de l'ouvrier puddleur en pratiquant ce qu'on appelle le *barbotage d'air* : on insuffle, dans la masse liquéfiée, de l'air, qui brûle le carbone en excès, en même temps que viennent surnager, à l'état de crasses, des impuretés, d'autres métaux oxydés. C'est le procédé *Bessemer* : la fonte en fusion est versée dans un énorme récipient monté sur pivots, appelé *convertisseur*, au bas duquel arrive, par petits jets, l'air froid. Une flamme rugissante s'échappe de la gueule de l'appareil, flamme d'abord violette, puis orange, puis d'un blanc éblouissant, enfin bleu pâle, et à ce moment on sait que tout le carbone contenu dans la fonte a brûlé. On n'a plus qu'à y mêler du métal fondu contenant la quantité voulue de carbone. Puis on incline le convertisseur, et l'acier coule dans une poche métallique. Une tonne à la minute — et un beau spectacle pour celui qui ne travaille pas près de la fournaise!

Le deuxième moyen d'obtenir de l'acier — et c'est le *procédé Martin* — consiste à incorporer aussitôt du fer à la fonte. L'opération à lieu dans un four spécial, et est très économique car ce que l'on mélange à la fonte, c'est de la ferraille ou du minerai.

On évite aujourd'hui que les lingots d'acier obtenus refroidissent et aient besoin d'être réchauffés ensuite. Car un lingot d'acier n'est pas un lingot d'or : on ne le met pas dans les caves d'une banque, on le travaille. D'énormes marteaux-pilons pesant jusqu'à 100 tonnes l'écrasent entre les deux cylindres des *laminoirs*, l'acier, comprimé, s'étire. Ces laminoirs de plus en plus étroits arrivent à faire de cet acier de longues poutres, des barres, des rails, ou des fils aussi fins qu'une aiguille. Avec de grosses pinces un ouvrier saisit habilement le fil rouge qui sort d'un laminoir et l'engage dans le laminoir suivant. Une puissante machine montée sur un pont roulant scie les barres incandescentes. L'acier est prêt pour toutes les transformations, pour devenir à son tour une machine qui fabriquera tout ce dont vous avez besoin.

Mais avant d'être livrés aux industries de transformation, le fer et l'acier sont examinés dans des laboratoires. De même qu'un médecin ausculte un malade, des experts examinent le métal au microscope, aux rayons X, lui font subir de multiples épreuves; ceci a permis d'obtenir des aciers d'excellente qualité, de repérer les pièces contenant des *pailles* et d'éviter ainsi des malfaçons pouvant entraîner de graves accidents.

Boun.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5 vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours
Envergure 60 centimètres
Prix de vente :
15 francs à nos bureaux
16 francs expédié franco

La pochette M. C. 4 permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la 3e série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 26 numéros :
10 francs. -:- Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Épuisée.
2e Série, le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

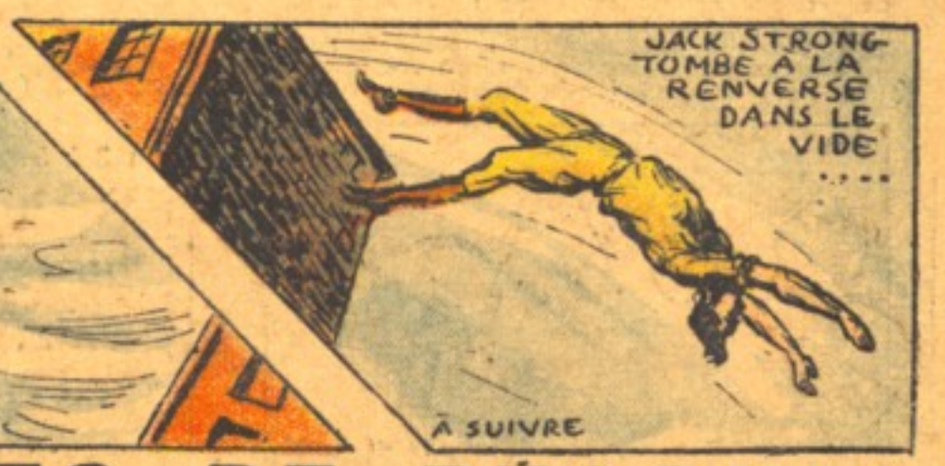
Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.601.

TOTO et TOUTOUNE

135

RESUMÉ : JACK-STRONG EST POURSUIVI DANS LA CITÉ INTERDITE PAR MOERDER ET SA BANDE.....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BÉGONIA A MIS LA POLICE SUR LA PISTE DES BANDITS, GROSSAC ET OTTO SCHLASS. SUR LE POINT D'ÊTRE PRIS LES DEUX COMPARSES SE SAUVENT PAR LES TOITS.

"CACHONS NOUS DANS LES CHEMINÉES, CONSEILLE OTTO. MAIS LES 2 COMPÈRES N'AVAIENT PAS PENSÉ À LEURS GROS VENTRES ! LES VOILÀ COINCÉS COMME DES SARDINES.

MADAME MARIE LA CUISINIÈRE DU GRAND HOTEL "AU-PIED-QUI-REMUE-ET-DE-LA-MAIN-QUI-ETREINT-RÉUNIS," VOIT SOUDAIN UNE ÉPAISSE FUMÉE SORTIR DU FOURNEAU.

ABANDONNANT SUR LE FOURNEAU LA CÉLÈBRE SPÉCIALITÉ DE L'HOTEL "LE LAPIN-DU-CHEF-SAUCE-RAMINAGROBIS"; MADAME MARIE COURT PRÉVENIR LES POMPIERS...

QU'UN FEU DE CHEMINÉE VIENT D'ÉCLATER À L'HOTEL "DU-PIED-QUI-REMUE". SITÔT ARRIVÉS LES POMPIERS. ILS ONT VITE FAIT DE DÉCOUVRIR LA CAUSE DU SINISTRE.

LES BRAVES POMPIERS À LA SUEUR DE LEUR FRONT RETIRENT LES DEUX COMPÈRES DES CHEMINÉES DE L'HOTEL OÙ LEURS FONDS DE PANTALON COMMENÇAIENT À ROUSSIR !

LE SINISTRE GROSSAC EST L'INGRATITUDE FAIT HOMME. SITÔT SORTI DE LA CHEMINÉE OÙ IL SE ROTISSAIT LE BANDIT ENVOIE LES 2 MALHEUREUX POMPIERS DANS LES POMMES.

LE VISAGE BARBOUILLÉ DE SUIE GROSSAC ET OTTO SCHLASS SE SONT DÉGUISÉS EN POMPIERS NÈGRES, ET DESCENDANT PAR L'ÉCHELLE DE SECOURS, ILS POUSSENT L'AUDACE...

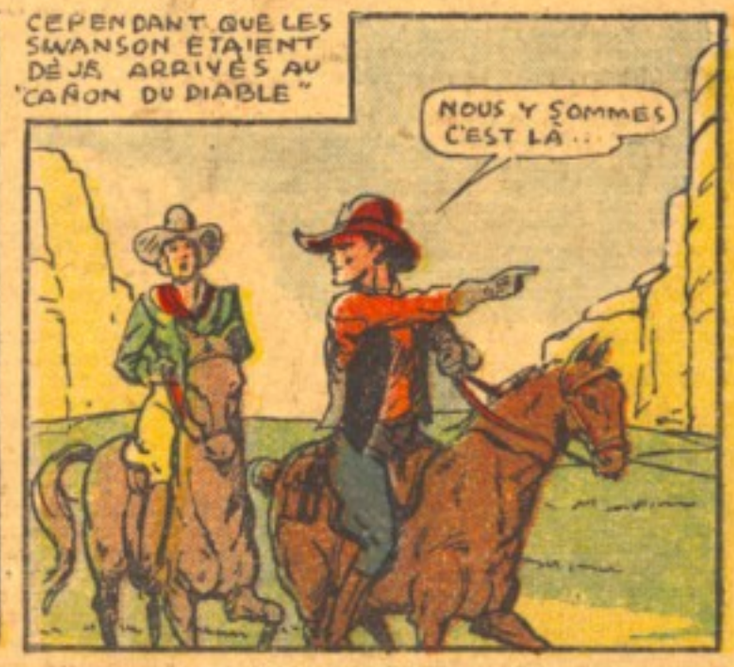
JUSQU'À VOLER LA POMPE AUTOMOBILE. LES AUTRES POMPIERS PARTENT AUSSITÔT À LEUR POURSUITE. MAIS L'ASTUCIEUX BÉGONIA A SU DEVINER LE NOM DES COUPABLES. (À SUIVRE).

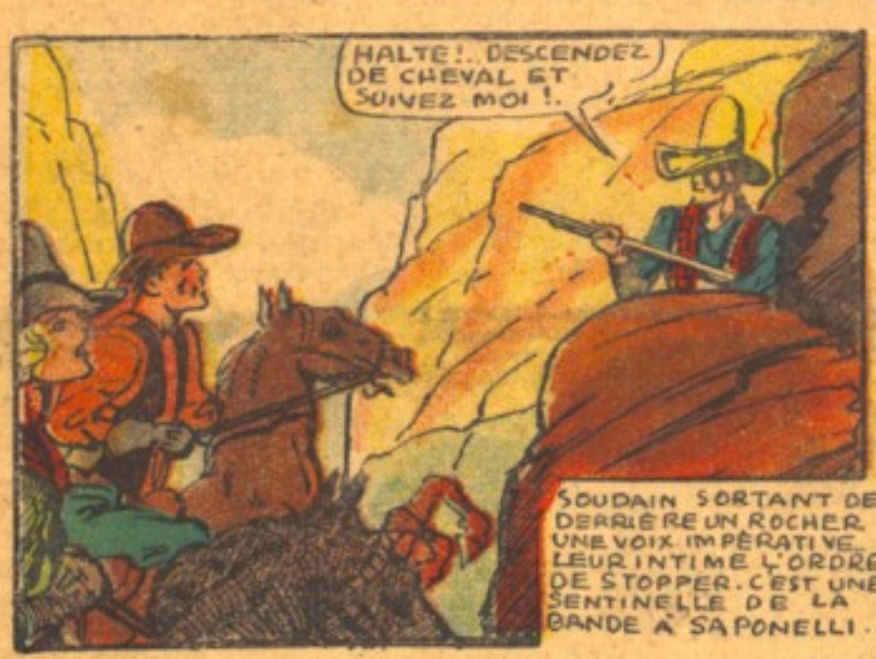
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 153. JEUDI 7 JUILLET 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE EST À LA POURSUITE DES MEMBRES D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI OPPRIME LES HOMMES DE COULEUR. CES DERNIERS ONT ENLEVÉ LE FILS ADOPTIF DU MÉNAGE SWANSON, AMI DE JIM, MAIS CELUI-CI VIENT DE DÉCOUVRIR OÙ L'ENFANT EST PRISONNIER.





LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Le lieutenant de vaisseau Popesco a été injustement condamné au bagne par le gouvernement d'Eldorado (Amérique du Sud). Ses deux jeunes fils, Juan et Pedro, ont juré de le délivrer. Pedro est parti seul, en fraude, dans un train de marchandises vers San-Vera où se trouve son père, quand on lui crie : « Haut les mains ! »*

Chapitre XII. — Le train en feu

Pedro se tassa davantage derrière les colis et mit la main sur l'un de ses revolvers automatiques. S'il fallait se battre, il était prêt... Mais un rire éclata, assez proche, qu'il reconnut tout de suite pour celui de son frère Juan.

— Idiot! fit-il un peu furieux.

Pedro se redressa, aperçut son jeune frère qui enjambait ballot sur ballot, dans l'ombre, pour venir jusqu'à lui :

— Tu ne pensais pas, mon brave Pedro, que j'allais rester tout seul dans mon lit à Pontagro pour t'attendre, attendre ton retour de San-Vera.

— Je pense que tu aurais dû te soigner!...

— Ça va! Dis plutôt bonsoir au copain...

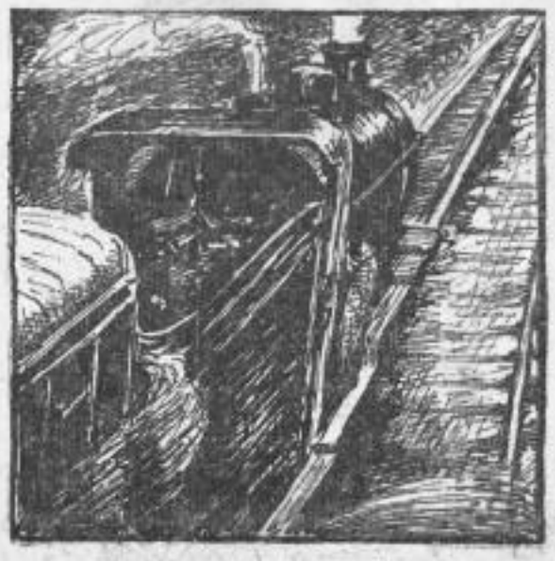
Le copain, c'était le molosse, définitivement maté, qui suivait Juan aux talons comme le plus inoffensif des toutous.

— J'ai pensé, dit Juan, que cet animal pourrait nous rendre pas mal de services...

— On verra, fit Pedro...

« Mais tu relèves de maladie, allonge-toi et tâche de dormir. C'est assurément ce que tu as de mieux à faire...

— Oui. Mais pas avant que tu m'aies donné ma part de joujoux...



Le train roulait à bonne allure.

— De joujoux?

— Ne m'as-tu pas dit que tu t'étais muni de deux automatiques? Alors, passe-m'en un... Et en vitesse...

Pedro s'exécuta avec un sourire.

— Nous n'aurons besoin de cela que pour nous défendre contre les animaux de la jungle... d'ici là...

Juan dormait déjà, la tête sur un énorme rouleau de toile cirée. Son chien à ses pieds.

***

Le fourgon choisi par Pedro était, d'après une étiquette, à destination de « San-Véra », terminus de la ligne. De la sorte, les enfants pouvaient compter être tranquilles jusqu'au bout de leur voyage. Pedro avait eu soin de débloquer les gâches de la porte de contre-voie.

— Si l'on vient d'un côté, se disait-il, on pourra toujours se sauver de l'autre.

Une chose inquiétait Pedro. Il n'avait qu'une gourde de café. Pour lui seul, c'était suffisant. Mais ils étaient trois maintenant, car Juan et le chien aussi auraient soif.

Le train roulait à bonne allure et Pedro finit par s'endormir à son tour, la tête sur le même rouleau que son frère.

Quand il s'éveilla le lendemain il était déjà très tard, 11 heures à son bracelet-montre. Une espèce de demi-jour baignait le fourgon, venant des fenêtres d'un poste-vigie qui s'ouvrait à un bout du wagon.

Pedro se hissa jusqu'à ses fenêtres. Le train roulait toujours, et l'on devinait déjà, vers l'Ouest, les premiers contreforts rocheux de la Cordillère des Géants, cette région abrupte qu'il leur faudrait parcourir à pieds, dans l'infernal grouillement de la jungle...

Le chemin de fer ne s'enfonçait guère qu'à huit cents kilomètres à l'intérieur des terres. Après, il leur faudrait parcourir à pied cent cinquante ou deux cents kilomètres pour atteindre le bagne de Montanara, énorme forteresse de tortures et de mort à laquelle nul ne pensait sans frémir, d'un bout à l'autre de l'Eldorado.

— Alors, tu t'es pris un fauteuil de balcon?

Juan s'éveillait, la plaisanterie aux lèvres.

— Comme tu vois... Tiens, prends le paquet qui est à côté du chien, à gauche, et viens ici. Nous allons casser la croûte en contemplant le paysage. Prends la gourde, aussi...

A son tour, Juan se hissa dans le poste-vigie. Il n'y avait plus de place pour le chien qui resta en bas, tendant son énorme nez frémissant vers les victuailles.

— Il faut lui trouver un nom, dit Pedro.

— Oui, répondit Juan. J'y ai pensé. Mais si l'on pouvait découvrir le nom qu'il a déjà, ce serait mieux.

— Il ne va pas te le dire...

— Non. Mais on peut essayer de dire devant lui les noms les plus courants. S'il se met à aboyer en entendant un nom, ce sera le sien.

Ils crièrent les noms de tout un chenil : Black, Dick, Tremp, Piter... L'animal ne réagissait pas et Juan finit par décider :

— Puisqu'on ne réussit pas à retrouver son nom, tant pis. On va l'appeler : Micaone. C'est exactement le nom qui lui convient.

Sur ce, le cadet des deux frères jeta au chien une tranche de saucisson supplémentaire et pensa à autre chose.

— J'ai mis un mot à la poste pour notre gouvernante avant de partir. Comme ça, elle ne s'inquiétera pas.

— Et que lui as-tu dit? demanda Pedro.

— Que j'allais chez notre tante de Piazzari...

— Tiens, je lui ai exactement écrit la même chose!

— Tu vois, conclut Juan, on est fait pour s'entendre.

Tout heureux de cette rencontre, ils se donnèrent de grandes bourrades affectueuses sur les épaules et dans les côtes.

Deux ou trois fois déjà le train s'était arrêté en rase campagne, à des points d'eau, pour se ravitailler. La machine n'avait pas, comme les deux frères, à rationner les gorgées d'une gourde de café à peu près tarie.

— On se rattrapera cette nuit, à San-Vera...

Juan se rendormit très vite après leur repas. Pedro veilla, surveillant tout de son poste-vigie... Comme la nuit tombait, le convoi pénétra enfin dans le long tunnel qui — il le savait — précédait le terminus de quelque vingt ou vingt-cinq kilomètres. On approchait...

Pedro laissa s'écouler une demi-heure avant d'aller secouer son frère. Tous deux montèrent au poste-vigie. Quand ils eurent jeté un regard par les fenêtres, ils sursautèrent, de chaque côté de la voie, de cinquante mètres en cinquante mètres, ils avaient aperçu des sentinelles en armes. La ligne était gardée...

Ils s'interrogèrent :

— Ce n'est pas pour nous toute cette troupe? On n'a pas pu nous signaler?

— Penses-tu! Est-ce que ça compte, des gosses?

— Il y a peut-être plutôt des républicains qui ont pu se cacher dans le train, en fraude, comme nous... Et les environs du bagne sont très surveillés...

— En tout cas, conclut Pedro, nous sommes coincés. Sitôt le train arrêté, on fouillera tous les coins. Et comme nous serons cernés par la troupe...

— Il y aurait peut-être un moyen, ajouta Pedro pensif. Ecoute... Ils penseront à tout, sauf probablement à regarder sur les toits. Comme il fait déjà nuit noire, avec un peu de chance...

— Et comment monter sur le toit du wagon?

— Par les fenêtres. Au besoin en cassant un carreau.

— Et le chien?

— Oh! le chien... Il n'y a qu'à le laisser. Il s'arrangera bien pour nous rejoindre après...

On se demandera comment il s'est niché dans ce wagon, mais il est peu probable qu'on songe à l'interroger, ni même à le retenir, surtout lorsqu'on aura vu ses crocs...

— Oui... Mais il nous sentira et ne voudra pas s'éloigner du fourgon tant que nous serons sur le toit...

— C'est vrai... Alors...

Pedro écarquillait les yeux contre les vitres.

— Je ne vois pas de lumières, dit-il. Et cependant on dirait que le train s'arrête!

Le convoi s'arrêta une seconde et presqu aussitôt les craquements et les vibrations de la marche reprirent, très faibles, puis plus forts.

— Dis donc, on croirait qu'on recule...

Une angoisse leur venait, à tous deux, sans qu'ils sachent bien pourquoi. Ils s'entre-regardaient, d'instinct, mais sans rien saisir de leurs visages que l'éclat de leurs yeux, car la nuit était complète.

Pedro brusquement brisa l'une des vitres du poste-vigie, d'un coup de coude. En même temps, il criait à son frère :

— Vite, passe-moi le rouleau de toile cirée...

Juan courut et revint avec le colis que Pedro saisit, passa par le châssis et mania comme une sonde, dans le vide.

— Je ne sens rien, fit-il. Il n'y a plus de wagon devant nous...

La catastrophe qu'avait pressentie Pedro n'était hélas que trop réelle. Les attelages s'étaient rompus et le wagon s'en allait à la dérive, sur une pente qui n'était peut-être pas bien forte, mais qui devait être longue. La ligne s'élevait d'une façon à peu près continue, en effet, dès les premières ramifications de la Cordillère des Géants...

Pedro laissa tomber le rouleau de toile cirée, et se précipita sur le frein qui se trouvait dans le poste-vigie. Il le serra à bloc, aussi vite qu'il put. Au bruit, Juan comprit ce qui se passait.

— C'est à peu près comme si tu voulais caler une charrette avec un brin de paille, dit-il...

— Sans doute. Mais que veux-tu faire d'autre?

Ils étaient maintenant obligés de crier pour s'entendre. Les wagons fous prenaient de la vitesse et le bruit devenait infernal, ainsi que les cahots.

— Nous allons dérailler ! hurla Jean...

Pedro était descendu du poste-vigie, une lueur rouge envahissait le wagon.

— Le feu! hurla-t-il à son tour...

La roue, chauffée au rouge par le sabot du frein, projetait une gerbe d'étincelles. Déjà, les flammes montaient le long des revêtements de bois...

Vers quelle mort allaient donc nos jeunes héros? Allaient-ils finir brûlés vifs ou fracassés contre quelque roche?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine encore j'ai reçu des tas de jolis récits et de poèmes. Les poèmes, je les publierai une autre fois, car j'en ai déjà recopié beaucoup, des poèmes, dans les derniers numéros.

Voici donc les récits.

Le premier récit que je donne est un récit de mon petit camarade, Maurice Saül, de Paris, l'un des plus anciens et l'un de mes meilleurs correspondants. Ce récit c'est simplement un récit d'une visite à la foire du Trône, la plus belle des foires de Paris, une foire que vous connaissez sûrement tous, au moins de réputation.

La foire du Trône, ou foire au pain d'épice, se tient chaque année, sur la spacieuse place de la Nation, à Paris, prolongée sur le Cours de Vincennes, sur près d'un kilomètre.

Profitant de mes vacances de Pâques, et accompagné par un petit ami, je suis allé la visiter.

Ce fut un succès; mon petit ami, qui s'appelle Maurice comme moi, ne cessait de s'exclamer : « C'est épatant!... Regarde donc comme ce manège tourne vite! Veux-tu que nous y montions?... ou bien préfères-tu voir un des nombreux phénomènes que renferme cette foire? »

Ensuite, nous poursuivions notre promenade, allant de « L'homme-lion » à « La femme sans tête » et de « L'enfant à deux têtes » aux « Animaux savants ». Se succédant les unes aux autres, les baraques foraines défilaient devant nos yeux ravis.

Enfin, après deux heures de gaieté folle, las et un peu dégoûtés, nous nous assîmes sur un banc.

Je dépliai *Mon Camarade* et en passai la moitié à mon petit ami.

Mais voici que le ciel, qui auparavant était légèrement gris, se couvrit de gros nuages. Bientôt, je reçus une goutte de pluie sur le front, tandis que de son côté, mon petit ami en recevait une autre sur le nez. Puis ce fut l'averse. Dans l'intervalle du temps que nous mîmes pour trouver un abri, le terrain de foire s'était vidé. Les musiques s'étaient tues, remplacées par le doux bruit des gouttes, tombant d'une gouttière voisine. Mais comme tout cela semblait bien monotone!

Voici maintenant comment Salomon Piekarski, 10 ans, de Paris, lui aussi, raconte une partie de cache-cache.

Mes amis Alain, Jacques et moi, nous avons décidé de jouer à cache-cache. Nous comptons.

C'est Alain qui doit nous chercher. Vite nous nous sauvons. Il y a un mur qui n'est pas loin d'ici, nous l'escaladons. Jacques y parvint, mais pas moi. Il saute à terre et nous grimpons sur un arbre. Nous crions : « Ça y est! »

Alain nous cherche. Il passe au-dessous de l'arbre où nous nous trouvons. Il ne nous trouve pas. Il passe et repasse dessous. Alors, pour lui faire une farce, nous prenons des pommes d'un sapin dont les branches se mêlaient aux nôtres et nous le bombardons.

Levant la tête, il nous aperçoit. Nous descendons de l'arbre en riant.

Je recopie ensuite une aventure assez terrible qui est arrivée à mon petit ami Huchin (Robert), de Calais.

Le jeudi 26 mai, vers 8 heures du matin, six de mes camarades et moi nous partîmes pour le bois de Guigne. Arrivés, nous préparons la tente et le feu pour le dîner à midi; comme il manquait de bois sec à la place où on était, j'allais ramasser quelques brindilles d'un autre côté.

En ramassant une brindille, je sentis quelque chose de froid sur ma jambe. Regardant, quelle ne fut pas ma surprise de voir un serpent; vite, prenant une pierre qui par bonheur était à côté, je la jette sur sa tête, qui s'ouvre et s'étale par terre. Déroulant le corps du serpent de ma jambe, je pensais : Si c'était une vipère, elle aurait V sur la tête, comme il n'y en avait pas, je me dis c'est une couleuvre et, en effet, c'était une couleuvre. La peau est pendue au-dessus de mon lit et en me levant je la vois et repense à mon aventure.

Il a dû avoir bien peur, Huchin (Robert). Mais comme il doit être fier en voyant, en se réveillant, le matin, la peau du serpent qu'il a tué. C'est seulement dommage que ce soit une couleuvre, parce qu'il paraît que ces bêtes-là, elles font du bien à la culture en dévorant les insectes et les souris.

Mais bien sûr, Huchin (Robert) a eu raison de ne pas attendre d'être mordu pour se défendre contre le serpent qu'il croyait venimeux.

Voici enfin une histoire avec une morale utile que me raconte mon amie Raymonde Bronda, de Marseille. C'est une histoire vraie qui s'est passée dans les Vosges.

Mon oncle m'a dit qu'il y avait à flanc de coteau, parmi les champs de Saint-Laurent, une route de communication, défoncée, abîmée par la mauvaise saison et la vieillesse. Parfois la roche apparaissait dans les creux. Lorsque la fenaison arriva, les paysans peinèrent beaucoup pour arriver à leur champ. Les bœufs et les chevaux se blessèrent, les charrettes furent abîmées.

Mais aucun faneur n'essaya d'arranger le chemin.

Au bout d'une année d'efforts, quelques paysans se réunirent et décidèrent de transporter, chacun à leur tour, un tombereau de pierres.

Armés de pelles, ils se mirent au travail et bientôt la route se trouva mise en bon état.

L'union fait toujours la force!

J'ai encore beaucoup d'autres belles histoires à recopier.

Mais aujourd'hui je n'ai plus de place.

A la prochaine donc et salut à tous mes petits camarades, garçons et filles.

Janot,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LES FRONCES

Petites camarades, je vous ai promis que nous verrions ensemble tous les points de couture avec l'emploi intéressant, amusant même de chacun. Nous avons employé déjà beaucoup le point devant et vous le connaîtrez parfaitement après cette application : « les fronces ».

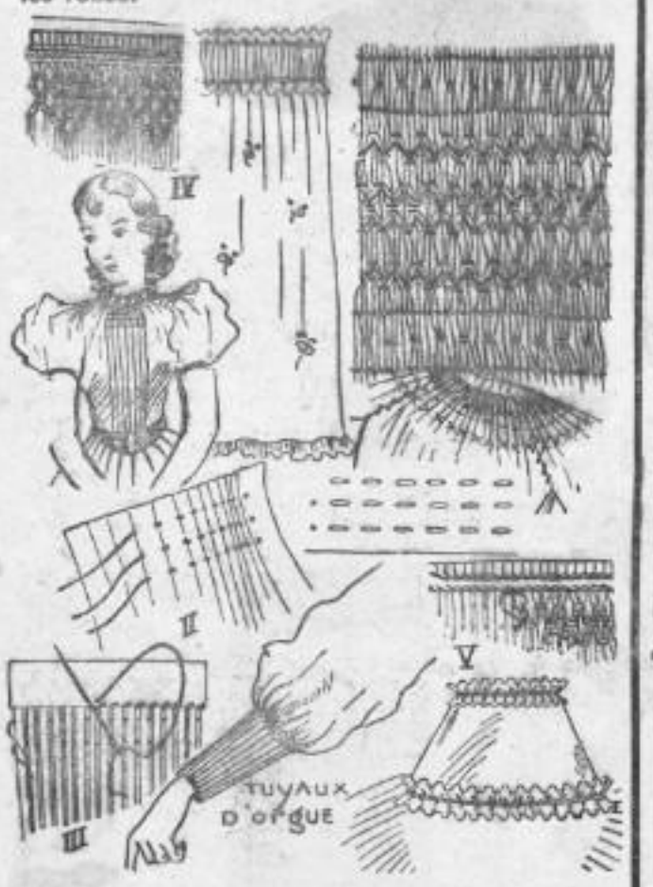
Point de départ : un point devant.

Je vous conseille, lorsque vous voulez froncer un tissu, de le mettre à plat et de passer ainsi plusieurs rangs de points devant, très, très réguliers, les une au-dessous des autres comme l'indique la figure I. (Un rang tous les centimètres.) Puis prenez tous les fils libres à un bout et tirez-les tous également (fig. II). Le travail a déjà une régularité qu'achèvera une aiguille en poussant ou écartant les tuyaux. Ensuite enfermez les fronces dans une bande droit fil pliée en deux; elles sont montées (fig. III). Chaque partie supérieure d'un pli est prise dans un point d'ourlet avec la bande.

Ceci est le point de départ de toutes les fronces.

Des détails : LES FRONCES TUYAUX D'ORGUE. — Le tissu est doublé à plat de façon que le bord ne soit pas à la frange, mais rentre entre deux étoffes ou soit retourné. Puis on tire la hauteur désirée de fronces, qui resteront bien droites, raides comme des tuyaux d'orgue. Un tissu qui se tient bien peut garder tout l'effet de ces fronces.

VOLANT. — Un rang de fronces tiré dans une petite bande de tissu ou de ruban donne un volant. Voile, soie, taffetas, donnent de jolis volants pour l'ameublement, les petites blouses, la lingerie et les robes.



RUCHÉ. — Une bande plus haute avec 2 rangs ou 3 au milieu, forme les deux têtes du ruché de l'abat-jour de la chambre de maman ou la vôtre. Voile ou organdi blanc, c'est délicieux et facile à faire puisque le corps de l'abat-jour est, soit tendu uni, soit un long rectangle froncé en haut et en bas et adapté à la carcasse de fer.

Le haut du rideau a un grand espace entre deux têtes qui forment ainsi un « bouillonné ».

SMOCK. — Ces broderies, qui ornent si gracieusement les robes et les blouses d'été en voile, sont très variées; ce sont des fronces rebrodées où vous pouvez employer de préférence : point d'épine, point lancé, point de tige, point de chausson. Les rangs horizontaux qui forment bordure se travaillent de gauche à droite. On passe le fil par-dessus 2 fronces et l'on revient sous une fronce, on passe ce fil sur 2 fronces, on revient sous une, etc.; en donnant toujours aux points une direction oblique, pour cela l'aiguille sort toujours au-dessus du point précédent (fig. IV). Le smock, lui-même, se fait de droite à gauche. Pour qu'il soit droit, suivez les fils horizontaux qui servent pour ainsi dire de bâti à ces fronces. Conduisez l'aiguille sous 2 fronces, revenez avec un point arrière à ce 1er point de sortie, puis montez d'un 1/2 centimètre, piquez sous 2 fronces (la 1re déjà prise en bas, l'autre libre), faites un point arrière, revenez au 1er point de sortie du haut, descendez à la 1re ligne (fig. V).

A partir du 2e rang, on supprime l'arrière-point du haut puisqu'il est déjà constitué par celui du bas du rang précédent (fig. V). Chaque pointe (fig. IV) est faite en une fois. Les fils primitifs horizontaux qui retiennent les fronces sont à supprimer la broderie terminée, ce qui donne à celle-ci une grande élasticité en raison de laquelle je vous conseille de toujours travailler ces fronces sur un patron de papier fort où sera bâti votre ouvrage suivant la forme désirée.

Pour les fronces ordinaires, il faut à plat une fois et demie la longueur désirée une fois finie. Pour les smock : 2 fois 1/2.

Les Hongrois, les Anglais emploient beaucoup ces ornements et ce sont ces derniers qui leur ont donné le nom de smock.

LE CROCHET

GANSE AU CROCHET. — Le crochet aussi est un instrument bien pratique et aux travaux rapides, nous en parlerons donc également.

Voici pour commencer une petite ganse qui peut vous servir de cordelière.

4 mailles en l'air, 1 petite maille serrée dans la 1re maille en l'air et dans toutes les mailles (en tournant), en piquant le crochet dans la demi-maille extérieure.

Cette ganse se tricote de l'intérieur vers l'extérieur.

POUR RIRE UN PEU

Des amis parlent d'un monsieur de leurs relations qui brille, si l'on peut dire, par la saleté de ses vêtements. « C'est bien dommage, dit une dame, sa tête n'est pas mal du tout. — Oui, dit Toto, il porte les cheveux en brosse, mais il ne peut pas s'en servir pour ses habits... »

o

Un célèbre médecin aliéniste meurt et va droit au paradis. Saint Pierre l'accueille, les bras grands ouverts. « Vous tombez bien, on a justement besoin de vous. — Et pourquoi donc? — Le Bon Dieu est devenu fou. Imaginez-vous qu'il crie comme un forcené, et qu'il court toute la journée dans le paradis en criant : « Je suis Hitler, je suis Hitler! » — Évidemment, son cas est grave, dit le médecin, mais en Allemagne, nous avons bien pire. — Pas possible. — Oui, nous avons un type qui ne fait que répéter : « Je suis le Tout-Puissant, je suis le Tout-Puissant... »

o

Histoire marseillaise. — Deux pêcheurs assis sur le quai dinent sommairement et discutent. L'un d'eux s'écrie : « Si tu savais le dîner que j'ai fait l'autre jour? Je ne sais combien de plats de la bouillabaisse, du rôti et du vin à profusion. Tout ça pour 2 francs. — Vite, donne-moi l'adresse, je veux y aller aussi. — Eh bien, derrière le jeu de boules! — Quoi, mais il n'y a pas de restaurant derrière le jeu de boules. — C'est vrai, mais avoue que pour quarante sous, c'était pas cher, tout de même. »

Transmis par Robert Bart (Marseille).

o

Mot d'enfant. — Maman va sortir avec Simone. Mais le ciel est noir, le temps menace. Tiens, voilà justement une grosse goutte qui tombe, et une deuxième, et encore une troisième. « Simone, ma chérie, cours vite chercher ton imperméable. — Oh, maman, ça n'est pas la peine, tu crois que les enfants fondent pour si peu! »

ZÉZETTE et JOJO..

ZÉZETTE EST TROP COMPLAISANTE !..

FALZAR CHIEN DES RUES

TIMBRES

TIMBRES DE TOUVA

Connaissez-vous l'État de Touva? Je suis presque certain que non! C'est pourtant un État dont la superficie est égale à la moitié de la France. Il se trouve en plein centre de l'Asie, entre l'Union des Républiques socialistes soviétiques et la Mongolie extérieure. Vous pouvez vous reporter à la carte qui figure sur l'un des timbres que nous reproduisons.

Comme la Mongolie extérieure, la République de Touva est une république populaire fondée au lendemain de la guerre et qui a signé avec l'U. R. S. S. un traité d'amitié. Les peuples du petit État et de la grande République collaborent étroitement.

Les premiers timbres de Touva furent émis en 1926. Ils sont d'une lecture extrêmement difficile puisqu'ils sont, à cette époque, uniquement rédigés en caractères mongols. Pour vous aider à la lecture de ces timbres, voici la reproduction des principaux chiffres mongols :

Après 1926, les caractères mongols disparaissent des timbres de Touva et ils sont remplacés par des indications en caractères russes et latins.

La République populaire de Touva a émis des séries de timbres extrêmement belles et qui sont parmi les plus jolies qui puissent figurer dans un album de timbres-poste. La plupart de ces timbres ont une forme très différente de celle des timbres ordinaires. Ils sont, en effet, inscrits soit dans des losanges, soit dans des triangles placés indifféremment la pointe en haut ou la pointe en bas. Ces timbres représentent des scènes populaires de la vie mongole, les principaux animaux vivant sur le territoire de la République, le portrait du Président de la République : Girmittazi et, enfin, pour les timbres de la poste aérienne, des avions survolant les immenses déserts de la Mongolie.

La valeur de ces timbres est relativement peu élevée; on peut se procurer la plupart d'entre eux pour 2 ou 3 francs.

Résumé du chapitre précédent. — *Alfred et Louise, après avoir bu l'elixir du Pr J. Philomicron ont maintenant la taille d'une fourmi et sont perdus dans la jungle des insectes géants. Le professeur, devenu à son tour minuscule, est parti à la recherche des enfants lorsqu'il tombe dans un piège tendu par un fauve inconnu.*

Chapitre VII

LE PISSENLIT VOLANT

Quand les yeux du professeur se furent habitués à l'obscurité, il aperçut au fond de la grotte noire une bête immense aux énormes antennes.

La tête et la partie antérieure du thorax étaient couvertes d'une armure épaisse et bombée. Des pattes au bout dentelé, courtes mais très larges, en sortaient. Le professeur comprit de suite que jamais il ne serait assez fort pour lutter contre ce monstre souterrain qui le tuerait d'un coup de sa patte puissante. Toutefois, le professeur décida de se défendre.

Il se blottit contre la paroi du terrier et se protégea avec l'aiguillon de guêpe qui lui servait de lance.

Le monstre s'agita. Le professeur put voir un grand corps rigide, comme s'il avait été composé de larges anneaux en os. Deux ailes membraneuses repliées couvraient la carcasse. Derrière, pareilles à deux queues, traînaient au sol de longs dards armés de dents aiguisées.

— Une courtilière! La taupe-grillon!

La courtilière se démenait dans le souterrain avec un bruit sourd; elle grattait le sable de ses pattes, elle s'approchait de plus en plus du professeur...

— La courtilière se nourrit des larves des insectes et de vers de terre, se rappela le professeur, cela veut dire qu'elle me mangera, moi aussi.

Jetant des regards de tous les côtés, comme s'il implorait secours, le professeur se mit à reculer lentement vers le coin le plus obscur du terrier, en tâchant de se tenir aussi loin que possible de ce grand fauve de la jungle des insectes. Il avançait le long de la paroi, le dos contre la terre froide, tenant, prêt au combat, sa lance avancée.

La courtilière se retourna, remua ses antennes et, raclant gauchement la terre de ses pattes-pelles, elle s'élança à la poursuite du professeur.

Non! Il n'est point facile de tromper une courtilière dans son terrier. Ne s'y sent-elle pas comme le poisson dans l'eau?

— Je ne lui échapperai pas! Il faut lutter!

Le professeur s'arrêta et brandissant son arme, il se prépara au combat. Mais subitement, il sentit le vide sous son coude. Il se retourna brusquement et vit derrière lui une galerie qui descendait quelque part dans les profondeurs souterraines. D'un saut, le professeur s'enfonça dans la galerie. Trébuchant, se cognant douloureusement contre des pierres, il se fraya une voie dans les ténèbres.

La galerie souterraine n'en finissait plus; tantôt elle descendait, tantôt elle remontait, elle tournait à gauche ou faisait un brusque détour à droite, mais toujours elle devenait de plus en plus étroite. Philomicron devait se pencher très bas, et par moment ramper à quatre pattes, en traînant la lance derrière lui.

Où pouvait bien conduire ce tunnel? Qui l'avait creusé? Ne cachait-il pas de nouveaux dangers inconnus? Mais ce n'était pas le moment d'y songer... Se cacher, fuir, s'enfouir dans la terre, et le plus profondément possible. Voilà les seules pensées qui traversaient à ce moment l'esprit du professeur.

Cependant la courtilière marchait sur ses talons, sans le quitter d'un instant. Sitôt que le professeur s'était engagé dans la galerie, la bête s'était arrêtée, et fouillant le mur de ses mandibules, elle passa sa tête dans l'ouverture du tunnel. Elle resta sur place un moment comme si elle réfléchissait, et ensuite, mettant rapidement en marche ses larges pattes, elle se mit à ramper à travers le tunnel, rejetant la terre tout autour d'elle.

Et subitement, le professeur sentit une des mandibules rigides du monstre lui toucher l'épaule et remuer comme si elle examinait sa proie.

Philomicron poussa un cri. S'aplatissant contre le sol, il continuait de ramper, en accélérant ses mouvements. Les murs inégaux du corridor étroit écorchaient douloureusement ses cuisses et son dos. De petites pierres aiguës lui tombaient sur la tête. L'odeur suffocante du moisi et de l'humidité lui coupait la respiration. Et derrière lui, fendant la terre de ses pattes dentelées, la courtilière continuait son chemin. Plus elle s'engageait, plus elle avait de peine à se frayer le passage à travers l'étroit couloir souterrain.

Le professeur l'entendit ralentir. Mais cela ne dura qu'un instant. Les pattes puissantes se mirent à travailler avec une ardeur redoublée, et de nouveau, le monstre rejoignit sa proie.

Et subitement, dans sa course éperdue, le professeur, de sa tête, buta contre de la terre. Le chemin était barré. Le tunnel aboutissait à une impasse. Désespérément, le professeur tâtonnait dans la nuit, mais partout ses mains se heurtaient contre des solides barrières de terre. Où se réfugier maintenant?

Philomicron était pris dans le cul-de-sac comme un rat dans une ratière. Derrière lui, la terrible courtilière, devant lui, un mur épais. Le professeur sentit un frisson descendre le long de son corps. Ses pieds et mains étaient glacées, sa gorge sèche.

— Il ne me reste qu'à combattre!

Le professeur se blottit dans le coin extrême du tunnel, tourna son visage vers l'ennemi et se couvrit de sa lance.

« Il faut l'atteindre directement dans le centre nerveux, juste sous l'œil », songea-t-il.

Mais une idée nouvelle le fit frémir d'effroi. Sortirait-il de là, même s'il parvenait à tuer la courtilière? Ne boucherait-elle pas alors le tunnel de son cadavre énorme? Comment écarter de son chemin un monstre pareil? Que faire?

Mais Philomicron n'avait plus le temps de réfléchir. Le terrible grillon souterrain était tout près de lui. Ses antennes rugueuses se tendirent vers le professeur et, dans les ténèbres, effleurèrent sa tête et ses épaules. Se dégageant brusquement, le professeur se débarrassa de ces horribles ficelles vivantes et, levant son arme, se mit à asséner coup sur coup sur la tête de l'ennemi.

— Va-t'en! Va-t'en! criait-il d'une voix rauque.

Le monstre, qui ne s'attendait pas à cet assaut, recula et rampa en arrière.

Philomicron ne cessait de frapper, mais la courtilière cacha rapidement sa tête sous sa carapace de corne, et l'arme sonna creux sur cet invincible blindage. La bête s'arrêta de reculer. De toute évidence, elle ne craignait plus la lance de son adversaire qui comprit que la bataille était perdue.

Agitant ses larges pattes, la courtilière passa à la contre-attaque. Le professeur fut forcé de battre en retraite. Brandissant sa lance, il se mit à reculer jusqu'à ce qu'il eût senti derrière son dos un mur solide. La retraite était coupée.

« C'est la fin! » pensa Philomicron qui ferma les yeux, enfonça la tête entre ses épaules, et se fit tout petit.

Mais alors, de la terre s'abattit sur lui.

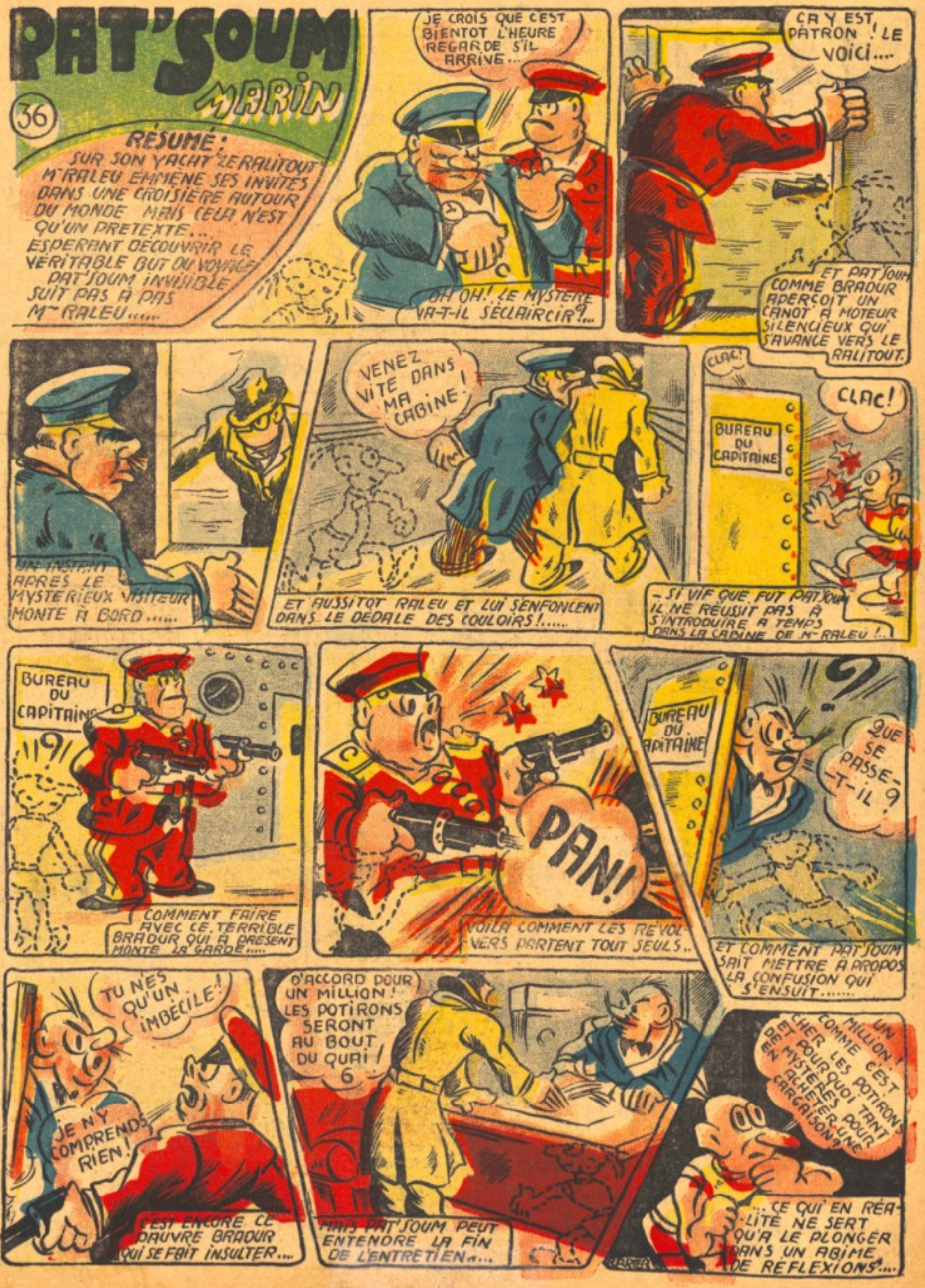
La voûte du tunnel se fendit. Pour un bref instant, la lumière du jour apparut, mais la brèche fut bientôt bouchée par quelque chose dans le genre d'une cosse énorme qui descendait dans le tunnel. Sans avoir le temps d'y comprendre quoi que ce soit, le professeur entoura la cosse de ses bras et de ses jambes, et aussitôt, d'un seul coup, il fut remonté à la surface. Le soleil l'aveugla.

— Sauvé! s'exclama-t-il joyeux, mais aussitôt une force inconnue le lança en l'air, puis le rejeta sur le sol, de nouveau en l'air, en bas...

Comme un ballon lancé en l'air, le professeur montait et retombait.

— Pour quel monstre suis-je? Il va me blesser, me tuer!

Philomicron desserra son étreinte et, pivotant en l'air, il s'abattit sur le sol et, en culbutant, roula sur les pierres. Quand il reprit ses sens, il leva la tête et aperçut, non loin de lui, un grand animal



vert. Il se tenait sur de longues jambes parsemées d'épines pointues pareilles à des éperons. Les triangles de ses deux cuisses puissantes s'élevaient au-dessus de son thorax. L'abdomen, gros et plié, était presque plus long que la bête elle-même. Le professeur comprit que cette queue était précisément la longue cosse qui l'avait retiré du terrier. Après avoir rejeté le cavalier indésirable, le vert sauteur se reposa. Sur sa tête plate, munie d'une bouche énorme, une antenne d'une longueur incroyable remuait.

— A quelle famille appartient-il? Philomicron cligna des yeux et examina avec intérêt son sauveur, tout en s'approchant de lui.

— Mais oui, oui, c'est bien ça. Les oreilles sur les jambes! J'y suis! sourit le professeur. Un vieil ami : le grillon vert. Eh bien, merci, vieux copain! Merci de m'avoir délivré!

Le grillon remua ses jambes. Les fentes longitudinales de ses oreilles, placées sur le devant de ses cuisses, se tournèrent vers le professeur. De toute évidence, le grillon écoutait.

— Ah! tu m'entends, rit le professeur. Eh bien, je te dis encore : merci!

Philomicron se rendait maintenant compte de ce qui lui était arrivé. On en était à l'époque de l'année où les femelles de grillons percent la terre pour y enfouir profondément leurs œufs. Au printemps, des larves de grillons sortent de ces œufs, remontent à la surface de la terre et se mettent à détruire les larves des papillons et des mouches.

Par bonheur pour le professeur, le grillon-femelle avait percé le sol juste à l'endroit où l'avait acculé le monstre souterrain. Effrayée par le professeur, la femelle du grillon retira rapidement sa queue de terre sans avoir pu déposer les œufs qu'elle portait.

— Il n'y a rien à dire, j'ai eu de la veine, dit le professeur à haute voix.

Le grillon sursauta et déployant ses ailes, il disparut dans l'épaisseur de la forêt.

— Bon voyage! lui souhaita le professeur, en lui faisant de sa main des signes d'adieu. Ensuite il regarda autour de lui.

— Où m'as-tu amené, mon coursier vert? Et où est maintenant le lac. A droite, à gauche?

De tous les côtés se dressaient les troncs longs et légèrement inclinés de la forêt d'herbes. Quelque part, à une hauteur vertigineuse, se balançaient d'immenses boules blanches. Elles couronnaient les sommets des troncs, pareilles à des nuages duveteux. Cette merveilleuse forêt ressemblait à un bois de palmiers.

Philomicron s'approchant d'un arbre, vit qu'une partie d'une boule blanche se détachait de la cime et disparaissait rapidement, comme si elle avait fondu dans l'air.

Le professeur, immobile, regardait, n'y comprenant rien. Devant ses yeux, l'une après l'autre, les boules blanches qui couronnaient le sommet des arbres s'évanouissaient en fumée.

Mais voilà que tombant d'en haut une lourde boule tomba sur le sol, tout près du professeur qui se mit à l'examiner. Une tige élancée sortait de la boule, au bout de laquelle balançait un léger parachute, tout en duvet blanc.

— Ah, voilà! s'écria le professeur, comment ne l'avais-je pas deviné tout de suite? Ce sont des « chandelles » de pissenlits.

Il courut vers le plus haut des pissenlits géants, et rejetant sa tête en arrière il l'examina du sommet à la racine.

— Pourvu que je parvienne à y monter, il y a bien longtemps que je n'aie eu l'occasion de grimper sur les arbres.

Le tronc était gros. Le professeur eut beaucoup de peine à l'entourer de ses jambes et bras.

Il partit difficilement et, perdant haleine, tout en sueur, il rampa le long du tronc, comme une mouche sur du papier collant, car la tige du pissenlit était humide et gluante. Il arriva enfin à la cime de l'arbre, près la boule blanche et douce. Lorsque soudain de toutes parts surgirent des nuages de grosses bêtes ailées. Philomicron se colla au tronc et ferma les yeux.

— Ils vont me dévorer, ces bandits... je ne leur échapperai pas... »

Agitant dans l'air leurs pattes longues et fines, les bêtes inconnues voltigeaient tout autour de l'arbre, battant leurs ailes transparentes, couvertes de multiples dessins. Leurs longues queues frôlaient le visage du professeur.

— Mais ce ne sont que des éphémères! dit le professeur en examinant les bêtes de plus près, et, rassuré, il s'accrocha des deux mains au feuillage charnu de la couronne du pissenlit.

Les éphémères, qu'il avait vus d'abord plus grands, n'étaient en réalité qu'un peu plus grands que le professeur. Ils ne paraissaient énormes que parce que de longs fils, partant de l'abdomen, d'une longueur double de celle du thorax, flottaient au vent. Chez certains, ces fils avaient l'aspect d'une fourche, chez d'autres, d'un compas.

— Comme ils dansent! remarqua le professeur. Cela veut dire que le soir approche déjà.

Et sans se soucier davantage des danseurs ailés, le professeur monta sur la couronne du palmier-pissenlit. Il n'avait, en effet, aucune raison de craindre les éphémères. Ces insectes ne possèdent même pas de bouche : leur vie est si courte qu'ils n'ont pas besoin de se soucier de la nourriture. Ils apparaissent à l'aube d'une journée pour danser dans l'air chaud la seule danse de leur vie. Dès que le crépuscule tombe, les éphémères descendent sur l'eau. C'est là qu'ils déposent leurs œufs, et jamais plus ils ne reviennent à la lumière du jour. Entouré de la ronde des éphémères, le professeur atteignit le faîte de l'arbre, qui ressemblait à un vaste dôme. Sur toute sa surface, inclinée en pente, des boules brillantes et noires étaient plantées en rangs serrés. De chaque boule une tige souple partait, munie à son extrémité d'un parachute blanc.

De temps en temps, une des boules tressaillait et se détachait du dôme. Un coup de vent emportait le parachute, et la boule s'envolait, enlevant vers le ciel son parachute duveteux et sa tige. Le professeur prit un bref repos et se mit à la besogne.

Il choisit une dizaine de parachutes parmi les plus importants et enleva les boules qui se trouvaient au bout de leur tige. Le vent tirait violemment sur les parachutes, et le professeur ne se maintenait sur place qu'au prix de grands efforts.

Enfin, il cueillit le dernier parachute et se préparait à un voyage aérien. Le vent ne le laissa pas attendre longtemps : il enleva le professeur et l'emporta au-dessus de la forêt.

— Remarquable! Absolument remarquable! marmottait le professeur, balançant ses jambes en l'air. Je n'aurais jamais cru que j'aurais l'occasion de voler sur les brins du fruit de pissenlit.

Maintenant, vus d'en haut, les arbres immenses avec leurs couronnes blanches redevenus tout petits avaient l'air de ce qu'ils étaient en réalité : de simples pissenlits. La forêt mystérieuse n'était plus elle aussi que de l'herbe verte.

Le professeur fit le tour d'horizon. Au loin, il aperçut la perche, en haut de laquelle flottait un mouchoir rouge. Plus loin, s'étalait le miroir bleu de l'eau.

— Voici mon signal, et voici l'étang! Parfait! Maintenant, je connais la direction!

A ce moment, le professeur survolait une clairière ensoleillée. L'endroit était propice à l'atterrissage. Il décida de descendre. Après avoir lâché, l'un après l'autre, quelques parachutes, le professeur, en planant, survola la terre et commença à atterrir doucement. Et voilà qu'à nouveau l'herbe se transformait en forêt séculaire, et le petit ruisseau étroit devenait un grand fleuve tumultueux.

Tout à coup, dans ce fleuve, le professeur vit Fred et Louison. Les vagues les ballottaient contre les pierres, charriaient leurs corps inanimés à vau l'eau.

— Te-nez bon! cria le professeur. Lâchant son dernier parachute, il tomba, comme une pierre, directement dans l'eau houleuse du torrent.

(A suivre.)

Philomicron prit plusieurs parachutes et s'envola, poussé par le vent.

A TRAVERS LE MONDE

L'île de Terre-Neuve, célèbre par la pêche à la morue, est une possession anglaise. Sa superficie est de 110.000 kilomètres carrés, sa population atteint 280.000 habitants. Sa capitale, Saint-Jean, compte 37.000 habitants.

○

Une des curiosités de Saint-Domingue (Antilles) consiste en une grande montagne de sel pur. Sa base couvre environ 5 kilomètres carrés, et on a calculé que cette montagne compte environ 90.000 tonnes de sel.

○

La peau du saumon peut donner d'excellent cuir et les Esquimaux s'en servent depuis fort longtemps pour se fabriquer des chaussures. Ils utilisent également la peau de morue pour se confectionner des imperméables.

○

Aux environs du Pôle Nord, des explorateurs ont pu rencontrer cinq ou six espèces différentes de papillons. Etrange phénomène : en Islande, dont la latitude est cependant bien plus basse, on ne voit jamais de papillons.

○

Une compagnie londonienne d'appareils téléphoniques établit des sonneries automatiques dans la chambre à coucher des abonnés qui veulent être éveillés à une certaine heure. Sûr moyen pour ne pas arriver en retard au bureau ou à l'école.

○

Il y a en Géorgie un tunnel de près de 4 kilomètres de long, dont la construction nécessita un travail de quatre années et une dépense de plus de 14 millions de francs. Cette œuvre réellement grandiose, terminée en 1890, peut rivaliser avec les plus grands tunnels européens.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il est déplorable qu'un champion d'acrobatie comme Marcel Doret soit obligé de se fournir à l'étranger pour pouvoir nous éblouir de son talent.

C'est, en effet, sur un planeur étranger que Doret a fait ses brillantes exhibitions tant applaudies. Pourquoi a-t-il été payer la coquette somme de 80.000 francs pour acheter son planeur hors de France?

Tout simplement parce qu'il n'y en a pas chez nous.

Les planeurs les plus récents datent de trois et quatre ans.

Il fut une époque où nous eûmes la suprématie en matière de vol à voile.

Le regretté Maneyrol battit tous les records sur le planeur Peyret. Cette formule de planeur donne encore d'excellents résultats avec un moteur. C'est le Peyret-Taupin à la sécurité étonnante.

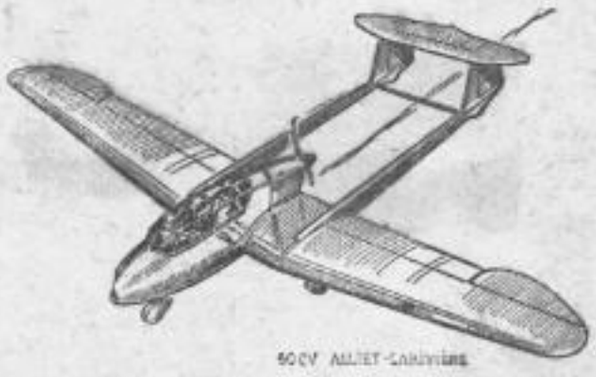
Depuis 1925, l'Allemagne a largement dépassé les autres nations en vol à voile. En U. R. S. S. on réalise également de belles performances.

En France, malgré toutes les demandes, la construction reste au même point.

Et les fervents envisagent l'achat à l'étranger!

LE 60 CV ALLAR DE ALLIET ET LARIVIÈRE

Parmi les lauréats du concours d'avions légers, organisé par la Société du Duralumin, nous avons



60 CV ALLIET-LARIVIÈRE

déjà parlé du Kellner-Béchereau et de sa fameuse « aile à tiroir ».

Récemment, on a essayé un autre appareil primé, fruit des études de MM. Alliet et Larivière, et baptisé « Allar ».

C'est un monoplan en porte-à-faux, avec aile de forme trapézoïdale à bords marginaux arrondis. (Voir les premiers numéros du dictionnaire.)

La partie centrale de l'aile est rectangulaire et reçoit une cabine fuselée.

L'aile ne comporte qu'un seul longeron et son revêtement est en tôle... de duralumin, bien entendu, car tout l'appareil est en duralumin. Les ailerons, dont le bord de fuite est en saillie de celui de l'aile, et arrondi, sont seuls recouverts de toile. Des volets de cambrure occupent l'espace entre les ailerons et la cabine.

La cabine comporte deux places en tandem, en conduite intérieure très profilée et vitrée.

Le pilote a une visibilité totale vers l'avant, car le moteur est à l'arrière. Derrière le pilote prend place le passager qui est séparé du moteur par une soute à bagages.

Il n'y a pas de fuselage, mais deux poutres qui supportent chacune une dérive verticale comprenant un gouvernail de direction. Sur ces dérives est monté un plan fixe ovale dans lequel est découpé le gouvernail de profondeur.

L'envergure est de 10 mètres, la longueur 7 mètres et la hauteur sur 1 m. 68.

Pour une surface portante de 13 m² et un moteur de 60 CV., la vitesse calculée est de 183 kmh. à la charge totale de 540 kilos.

Le « plafond est prévu pour 5.000 mètres et le rayon d'action de 480 km.

Après avoir survolé un obstacle haut de 8 mètres, le 60 CV. Allar peut s'arrêter en 140 mètres.

Sa vitesse minimum est de 65 kmh. et il est reçu au sol par un train d'atterrissage à trois roues, deux sous les ailes, à l'endroit d'attache des poutres, et une sous l'avant.

Il conserve ainsi, au sol, sa ligne de vol, et ne capote pas.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

MONOPLAN SURBAISSÉ. C'est un monoplan dont l'aile s'encastre à la partie inférieure du fuselage.

On a recherché cette disposition à cause des avantages qu'offre le rapprochement de l'aile et du sol, lors des décollages et des atterrissages.

SPORTS

Il a été publié des chiffres amusants sur les examens du permis de conduire les automobiles et les motocyclettes. Nous savons ainsi qu'il y a en moyenne, par an, 500.000 candidats. Quel encombrement si tout le monde conduit une grosse voiture.

Mais tous ne sont pas acceptés. La moyenne des recalés est de 190.000 par an.

Les droits d'examen sont assez élevés, et, même si nous les supposions à 1 franc seulement, attendu que les traitements des inspecteurs représentent 20.000 francs seulement par année, calculez le bénéfice.

○

Voici l'été. Il y a un an, au mois de juillet, Robinson battait le record du monde du demi-mille en 1 m. 49 s. 6/10. Le 15, Gromov, Youmacher et Danilline portaient le record du monde de distance à 10.148 kilomètres; record toujours debout. Le 23, Bernard Schmetz gagnait le Championnat du Monde à l'épée. Le 25, Lapébie gagnait le Tour de France; puis, le 27, les Etats-Unis emportaient la Coupe Davis. Enfin, le 31, Boitchenko battait le record du monde des 100 mètres brasse en 1 m. 7 s. 9/10.

Que verrons-nous, ce mois-ci, comme records?

○

Sautez-vous en hauteur? Vous devrez étudier sérieusement avant d'atteindre le maximum fixé par le record actuel. L'Américain Walker a réussi successivement 2 m. 08, puis 2 m. 09. Sans chercher à dépasser deux mètres, vous pouvez commencer à sauter votre hauteur. Regardez les journaux sportifs illustrés ou faites-vous conseiller pour acquérir un peu de style.

En vous appliquant à rechercher un mouvement correct, vous verrez que vos jambes passeront toutes seules au-dessus du caoutchouc.

LE PETIT BOITEUX

Germanesio, qui est un des bons écrivains italiens contemporains, a écrit un volume de mémoires : "Souvenirs d'un perruquier", d'où nous avons tiré ces pages charmantes.

Mon premier souvenir : la souffrance.

Je m'éveillai en quelque sorte à la vie sous l'influence d'une douleur aiguë, tranchante; on venait de m'opérer à la jambe gauche, atteinte de paralysie infantile.

J'étais étendu dans mon petit lit. Autour de moi, mon père et ma mère, des parents. J'avais alors trois ans.

Ce souvenir est encore vivant dans ma mémoire. Les années n'ont fait que l'y incruster profondément.

Je n'ai pas eu d'enfance insouciante comme les autres enfants. Incapable de courir, gambader, je ne pouvais qu'observer les jeux de mes camarades. Et j'en souffrais plus que d'une douleur physique. De bonne heure, je m'accoutumais à réfléchir. Mon frère et mes sœurs plus jeunes que moi, mais vigoureux — tout le monde dans notre famille était bien portant — avaient été habitués à me venir en aide. Cela me touchait et m'humiliait. Je fus un enfant nerveux, irritable; je sentais en moi une telle force de volonté... et une telle impuissance! Quelle amertume!

Je me souviens des discussions interminables entre mon père et ma mère au sujet de ma maladie. Mon père, ouvrier métallurgiste, incroyant, faisait souvent plus que sa journée de onze heures afin d'amasser de l'argent pour les médecins en vue de ma guérison. Son rêve était de m'envoyer à Turin dans la clinique Mauriziano, renommée entre toutes. Ma mère, très religieuse, ne faisait aucun cas des médecins et ne croyait qu'aux saints et aux thaumaturges. Chaque jour elle en découvrait de nouveaux à mon intention.

Ces disputes entre mes parents aboutissaient pour moi tantôt à des traitements à l'électricité, que mon père payait par des heures de travail supplémentaires, tantôt à des pèlerinages dans les églises et les chapelles des environs, où gîtaient d'innombrables saints et madones, qui devaient infailliblement me guérir. Ma mère alors priait longuement pendant que je regardais les murs décorés, tout en m'ennuyant passablement.

Un jour, j'étais alors dans ma septième année, nous vîmes arriver chez nous une vieille tante, la tante Rosa. J'avais souvent entendu parler d'elle dans notre famille. C'était une personne importante, membre d'un béguinage des environs. Elle avait découvert une nouvelle madone « miraculeuse » des environs. Il y avait là un grand monastère construit par un des princes de la Maison de Savoie, en signe de reconnaissance pour une victoire qu'il avait remportée.

Malgré le mécontentement de mon père, qui affirmait qu'on allait encore me fatiguer inutilement, ma tante, ma mère et moi, nous partîmes pour Mondovi. Cette fois, j'étais heureux : j'allais faire un véritable voyage, tout d'abord en chemin de fer, puis en voiture. Le trajet s'effectua sans incident. Le monastère était vaste; une foule de gens s'y pressaient. Il y avait là une grande statue de la Madone avec tant d'innombrables bougies devant... Un prêtre en rouge, les autres sont généralement en noir, faisait un sermon. Tout cela m'amusait. Mes genoux, il est vrai, s'engourdissaient, mais je ne me plaignais pas, car on m'avait promis du chocolat...

Enfin, nous nous en retournâmes. Du monastère jusqu'à la petite ville de Mondovi, où je devais demeurer plus tard quelques années, le service était assuré par une vieille diligence qui grinçait terriblement. A un tournant, les chevaux prirent peur, s'emballèrent et renversèrent la voiture. Je m'en tirai, ainsi que les autres voyageurs, avec de légères égratignures; mais ma tante se cassa une jambe et eut ses trois dernières dents brisées. Pour une guérison, c'en était une!

En général, nous n'avions pas de chance dans ces voyages.

Un jour, nous revînmes trempés jusqu'aux os. Cette fois non plus la Madone, j'ai oublié laquelle, ne voulut pas me guérir.

A cette époque où l'on recherchait en vain pour moi des moyens de guérison, mon père travaillait aux ateliers mécaniques de Savigliano. La journée de travail était de onze heures, mais, comme je l'ai dit, mon père faisait encore une ou deux heures supplémentaires.

Avec les salaires d'alors cela lui permettait tant bien que mal de joindre les deux bouts.

J'ai un souvenir très net de la première fois où j'entendis parler de la journée de huit heures. Une véritable tragédie! Ce jour-là, mon père revint à la maison, pâle, consterné. Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise. Nous pensions qu'il était malade. Ma mère demanda, alarmée :

— Qu'est-il arrivé?

— A partir de demain nous ne travaillons plus que huit heures par jour, répondit mon père d'un air sombre.

C'était la misère en perspective.

Le soir, vinrent chez nous deux voisins, des ouvriers, désespérés eux aussi. L'un avait huit enfants; l'autre en avait cinq et, par-dessus le marché, ses vieux parents à nourrir. Ma mère s'efforçait de remonter le moral de la compagnie.

— On économisera...

Mon frère et mes sœurs jouaient près du poêle éteint. Pour moi j'écoutais ce que disaient les « grandes personnes » et je n'arrivais pas à comprendre leur tristesse, car mon père et ses camarades jusqu'alors s'étaient toujours plaints de la longueur de la journée de travail.

A une question que je posai à ce sujet, un des ouvriers répondit :

— Maintenant, on gagnera moins, petiot.

Mon cerveau d'enfant commençait à travailler, beaucoup de choses me devenaient compréhensibles.

Un mois après, les ouvriers n'étaient plus occupés que quatre heures par jour. L'hiver approchait. Quelques-uns allaient couper en cachette du bois dans la forêt. Un soir, un ami de mon père rentra, lui aussi, avec une petite charrette de bois. Le lendemain, les carabiniers vinrent et l'emmenèrent, ligoté et les fers aux pieds. Mon père fut profondément affecté.

Ce soir-là, l'usinier donnait un bal, et mon père me porta sur ses bras pour me montrer l'illumination du palais. Regardant les fenêtres brillamment éclairées, il serrait les poings... Nous nous couchâmes aussitôt rentrés pour ne pas allumer les bougies par économie.

Mon père travaillait dans une grande faïencerie de Mondovi où nous étions venus nous fixer, le travail était pénible et la rétribution minime, les hommes touchaient quinze centimes par heure... L'Italie traversait alors une grave crise économique.

Mon père avait perdu l'espoir de me faire entrer à la clinique Mauriziano, mais continuait à travailler quatorze heures par jour : il s'était mis en tête de me donner de l'instruction, de faire de moi un instituteur, peut-être à cause de ma jambe. Mais l'instruction coûte cher en Italie, et la mort dans l'âme, mon père dut renoncer à ce projet.

Pourtant il fallait me « caser » quelque part. Après des recherches et de longues réflexions, on choisit pour moi la carrière de... barbier. Étant donné ma faible santé, mon père jugea que c'était là l'occupation qui me convenait le mieux. Quant à moi, quel avis pouvais-je avoir?

C'est ainsi que j'entrai chez un coiffeur.

GERMANESTO.

VARIÉTÉS

DEVINETTE

Un hêtre a 20 grosses branches. Chaque grosse branche a 10 petites branches. Chaque petite branche a 10 glands. Combien y en a-t-il en tout ?

Envoi d'Ila Krebs (Paris).

RÉBUS SYLLABIQUE

ATTENTION! vous n'avez plus que 4 jours pour nous envoyer les solutions de notre grand concours de MOTS CROISÉS.

CHARADES

Mon premier va d'un pied à l'autre,
Mon deuxième se fait au gras ou au lait,
Mon troisième est une interjection,
La plupart de mon tout ne sont pas mon tout.

Envoi de P. Lebec (Monteaux).

Mon premier est un adjectif possessif,
Mon deuxième était à la mode sous Napoléon III,
Mon troisième égale totalité,
Mon tout est une grande ville noire.

Envoi de J. Perrier (Les Milières).

POUR S'AMUSER A LA RÉCRÉATION

La brosse ou la main ? Dites à un petit camarade de vous tourner le dos et de se boucher les oreilles. Annoncez-lui, en parlant fort, que vous allez le brosser. Montrez-lui la brosse. Après quoi bornez-vous à lui caresser le dos avec la main. Il s'imaginera que vous le brossez. Brossez-le ensuite avec la brosse et demandez : « Je te touche avec la brosse ou avec la main ? » Il répondra : « Avec la main. » En effet, pour discerner le frottement de la brosse de celui de la main, il faut entendre le bruit que font les crins de la brosse en touchant l'étoffe.

ACROSTICHE

Cherchez sept mots de quatre lettres signifiant : instrument de combat, attention, abri des vaisseaux, petite chaussure, poisson plat, route en pente, textile. Mettez-les les uns au-dessous des autres et ajoutez-leur, entre la deuxième et la troisième lettre une autre lettre. Les nouveaux mots ainsi formés signifient : parfum, enduit de plâtre, abrupte, museau, blessure, récit, ancien genre dramatique. Les lettres ajoutées lues en acrostiches forment un mot qui rappelle Roland à Roncevaux.

CASSE-TÊTE

Retrouver dans les lettres suivantes, placées sans ordre et au hasard, un vers de Boileau passé en proverbe.

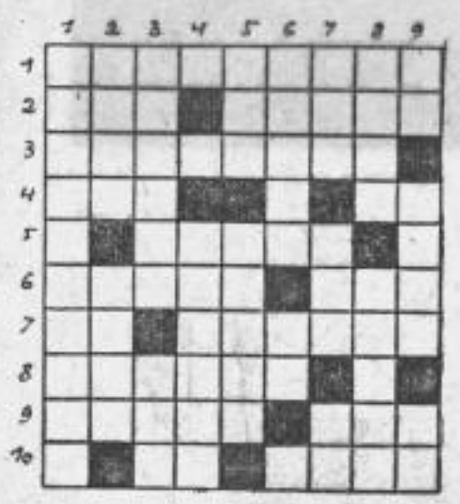
Rieêmaibiupalvofueeqveireueqinsrpsaisle ab.

ANAGRAMME

J'ai cinq lettres et la nuit je remplace le soleil; changez la place de mes lettres et je deviens alors une providence pour les voyageurs du désert qui se reposent à mon ombre.

(Toutes les solution au prochain numéro.)

NOS MOTS CROISÉS. — Problème n° 136



Horizontalement. — 1. Celui de AROUET est VOLTAIRE. — 2. Sélection. Observer secrètement. — 3. Baigner, laver. — 4. Choix. Préposition. — 5. Mariages. — 6. Couleur du jeu de cartes. Personne naïve. — 7. Terminaison d'infinitif. Pronom. — 8. En Italie, agents de la force publique. — 9. Rixe entre plusieurs individus. Condiment. — 10. Pronom. Impôt.

Verticalement. — 1. Capitalisation des intérêts d'une somme prêtée. — 2. Couleur. Espace que parcourt une planète, dans sa révolution autour du soleil. — 3. Inflammation de la gorge. Pronom. — 4. Indignée. — 5. Roue de poulie. Vente publique aux enchères. — 6. Inaltérable au feu et surtout infusible. D'un verbe auxiliaire. — 7. Partie du pain. Bruit. Possessif. — 8. Supérieure d'un couvent. Partie de la main. — 9. Terminaison d'infinitif. Multitude. Article.

BRICOLONS : Le travailleur infatigable

C'est une girouette que vous allez fabriquer aujourd'hui! Pour cela il vous faut simplement une planchette, des clous, un morceau de manche à balai, du fil de fer et une boîte de conserves vide.

Le bois vous fournira le personnage composé de 5 pièces (2 bras, 2 jambes et le corps) et la plate-forme

sur laquelle il se tient; elle sera percée au centre d'un trou laissant passer le manche à balai autour duquel elle pivotera. Deux morceaux de bois verticaux soutiendront la mascivelle. Celle-ci sera formée par le fil de fer coudé qui aboutira d'un côté aux mains du petit bonhomme, et de l'autre traversera l'hélice. Cette dernière, ainsi que la « queue » de la girouette, auront été taillées dans le fer-blanc.

SOLUTION DU PROBLÈME DU N° 134

Problème. — Le problème n'est pas un problème, mais un attrape-nigaud. Il n'y a aucune loi arithmétique qui veuille que la somme des restes de soustractions successives soit égale au chiffre initial. Par exemple : si vous avez 10 pommes, et que vous en mangez 3, puis 1, puis 2, puis 4, il vous est resté successivement 7 pommes, 6 pommes, 4 pommes, 0 pomme. Or 7 + 6 + 4 = 17 pommes, ce qui montre l'absurdité du problème. Si les chiffres avaient été moins proches que 50 et 51, tout le monde comprendrait qu'il s'agit d'un attrape-nigaud. Et d'ailleurs, quand sur 50 pommes vous en avez déjà mangé 10, il vous est impossible d'avoir à nouveau 50 pommes, quelque addition que vous fassiez, à moins, bien entendu, de racheter 10 autres pommes.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 135

Devinettes. — 1. La lune ne fait que refléter la lumière du soleil ; si le soleil s'éteignait, la lune serait donc elle aussi privée de lumière. — 2. Quand la carte et la vache sont dans les trèfles.

Logogriphe. — Marguerite - Guérite.

Mots carrés

F	A	L	E	C	R	I	S
A	V	I	S	R	A	L	E
L	I	A	S	I	L	O	T
E	S	S	E	S	E	T	E

Anagramme — Ride, dire.

Rébus syllabique. — Domaine, Document, Docile, Doit.

Charades. — Mont-Seau-Laid-Mines (Montceau-les-Mines). — Pneu-Mat-Tic (Pneumatique).

LE COURRIER DE JANOT

Louis Levaque, Bron (Rhône) : Parmi les histoires que tu préfères, *Pat'Soum*, *Jim Mystère* et le *Rayon de la Mort* viennent en tête. Nous mettrons davantage d'histoires « rigolotes » dans nos prochaines numéros comme tu le demandes. — *Sandmann*, Ungersheim : Tu nous écris : « J'ai toujours été content de mon journal *Mon Camarade* et chaque semaine il me plaît davantage. Moi, comme tous mes camarades, au commencement de chaque semaine, nous ne pouvons presque plus attendre. Ils me demandent toujours si le journal n'est pas encore arrivé. » Merci de tes jolis compliments. — *André Champion*, Martainneville : Cher petit camarade, la question est réglée : tu t'es contenté de te rappeler un récit que tu avais lu dans un livre de lectures et tu avais très bonne mémoire. Tous mes compliments puisque tu prêtes ta collection de *Mon Camarade* à tes voisins et que tu fais de la propagande pour notre journal. Tu dois être rassuré maintenant que Pierrot Lancry est sorti de ces maudits souterrains. Hélas! nous ne pouvons pas encore faire de la publicité par T. S. F. pour *Mon Camarade*. Espérons que cela viendra un jour. — *Léon Panerace*, Nice : Merci de ta très jolie poésie et de ton récit. Je les utiliserai l'un et l'autre.

Les Gracques

TIBÉRIUS GRACCHUS, TRIBUN DU PEUPLE, AUX CITOYENS ROMAINS : Laissez-vous plus longtemps les riches mépriser la loi et se moquer de vous? Ils ont pris les terres du domaine public, injustement; ils vous chassent, toi, paysan, de ta ferme, toi, artisan, de ta boutique. Spéculateurs, trafiquants d'esclaves, voilà les riches! Entourés de mendiants qui les applaudissent et de domestiques qui les protègent ! Citoyens romains...

Qui est ce Gracchus, auteur de l'affiche ?

Un des plus nobles citoyens de notre ville, étranger. Les deux Gracques, Tibérius et son frère Caius, sont restés les amis du peuple, bien que leur famille se soit alliée à de puissants patriciens. Leur père fut deux fois consul, une fois censeur. Leur grand-père est ce Scipion qui vainquit Annibal. Rendons grâces à Cornélie, mère admirable, qui fit leur esprit agile comme leur corps et qui leur apprit à ne pas mépriser les pauvres, mais à se soucier de leur misère. Et vois-tu : l'aîné s'est fait nommer tribun pour pouvoir améliorer par des lois la condition du peuple, Honnête et travailleur, tel est ce Tibérius. Et courageux! Il fit la guerre en Afrique. Il était en Espagne au siège de Numance. La ville résistait si bien que Mancinus, consul, leva le camp; alors les Numantins le poursuivirent, encerclèrent son armée; et ils se moquèrent bien de Mancinus : ils ne voulurent traiter qu'avec Tibérius; celui-ci retourna seul à Numance chercher ses livres de comptes. De retour à Rome, il fut acclamé tandis qu'on expédia aux ennemis le général vaincu, pieds et poings liés...

Ce fut une belle campagne électorale que celle qui, en l'an 133 avant Jésus-Christ, fit de Tibérius Gracchus un tribun du peuple à Rome. Et aussitôt nommé, Tibérius propose la *réforme agraire*. Les terres enlevées aux peuples vaincus étaient louées à très bas prix par le Sénat à qui voulait les cultiver ou y mener paître ses troupeaux, chacun n'ayant droit qu'à 125 hectares au maximum. Or les grands propriétaires s'arrangèrent pour que des lots bien plus considérables soient mis aux enchères : eux seuls étaient alors assez riches pour les acquérir, et ils les faisaient cultiver par des esclaves, ruinant ainsi tous les paysans d'alentour. Tibérius proposa donc que tous ces grands propriétaires soient tenus de rendre le surplus des 125 hectares prévus par la loi. Les terres ainsi récupérées seraient partagées entre les pauvres qui voudraient les cultiver (défense de les revendre à d'autres). Quant aux propriétaires, ils auraient désormais à employer, en même temps que les esclaves, des ouvriers libres. De la sorte, tous les pauvres chômeurs trouveraient du travail. En contre-partie, Tibérius accordait de notables avantages aux riches propriétaires : droit de posséder encore 60 hectares par enfant mâle, plus aucun loyer à payer à l'Etat, l'Etat leur accordant même une indemnité pour les améliorations apportées aux champs qu'on leur reprenait...

Mais les riches s'opposèrent à cette loi; pour l'empêcher de passer, ils payèrent un autre tribun, Octavius, qui mit son veto.

Alors, Tibérius, irrité, propose une loi encore plus sévère : qu'on enlève aux riches leurs terres sans aucune indemnité!

Octavius résiste encore. A la tribune aux harangues, estrade entourée d'éperons de navires, Tibérius le supplie de revenir sur sa décision : qu'il pense aux milliers et aux milliers d'hommes qui attendent de cette loi une raison de vivre. Lui, Tibérius, est prêt à donner une partie de ses biens à Octavius (Octavius avait des terres). Rien n'y fait. Alors Tibérius édicte que les magistrats cesseront leurs fonctions tant que la loi n'aura pas été approuvée ou repoussée par le peuple. Et lui-même va fermer les portes du temple de Saturne où étaient placés les coffres pleins d'or de l'épargne. Les riches commencent de pleurer après des héritages qui attendent! On en veut à Tibérius; il est épié, il n'ose sortir sans armé.

Le jour du vote approuvant cet édit, les riches emportent les urnes! Colère du peuple. A la demande de deux consuls, Tibérius calme la foule. Que l'on fasse confiance au Sénat. Mais le Sénat où les riches ont la majorité ne donne toujours pas de réponse. Tibérius décide alors que l'on votera sur la question de savoir si Octavius ne doit pas être déposé (il ne serait plus tribun). Devant le peuple assemblé, il cherche encore à convaincre Octavius. Puis on commence le vote. Quand la moitié des voix est acquise, Tibérius supplie une dernière fois Octavius de retirer son veto. Octavius, les larmes aux yeux, hésite, mais derrière l'immense foule qui occupe la place, il aperçoit les riches et leurs partisans. « Fais comme tu veux », dit-il, et le vote reprend; Octavius est battu ; un ami de Tibérius le tire par sa robe et le fait tomber de la tribune. Si les riches n'étaient accourus pour le défendre, Octavius aurait été tué; un de ses serviteurs eut les yeux crevés...

La loi agraire passa — mais Tibérius avait commis un acte illégal (un tribun doit rester en fonctions), et un sacrilège (il est défendu de porter la main sur lui). Beaucoup ne le lui pardonnèrent pas.

Trois commissaires, les deux Gracques, et le beau-père de Tibérius, sont nommés pour organiser le partage des terres. Sur ces entrefaites, Tibérius, dont le tribunat vient à expiration, pressé par ses amis, veut se faire réélire. C'est encore une illégalité : nul n'a le droit d'être tribun deux fois de suite. Il fallut qu'une véritable armée de partisans campât autour de la maison de Tibérius pour le protéger. Aussitôt élu, Tibérius engage la lutte contre le Sénat : il faut diminuer les pouvoirs du Sénat, on n'a pas encore commencé le partage des terres. Le jour où le peuple doit approuver les projets de Tibérius, celui-ci monte au Capitole, vient à la tribune. Ecartant la foule qui se répand en acclamations, un sénateur ami s'approche de Tibérius et lui annonce que les riches sénateurs, aidés par une bande d'esclaves, attendent la fin de la séance pour le tuer. Le bruit de cette attaque court dans la foule qui s'empare des armes des soldats de garde. Devant un tumulte qu'il ne peut dominer, Tibérius porte la main à son front. Quelques gens malveillants vont expliquer au Sénat que Tibérius, par ce geste, réclame la couronne royale! Le Sénat prie le consul d'aller « exterminer le tyran »; le consul, moqueur, répond qu'on n'exécute pas un homme avant qu'il n'ait été jugé et condamné. Alors un sénateur, Nasica, se lève tout en colère et dit : « Puisque le premier magistrat de la République refuse de le protéger, que ceux qui veulent le respect des lois me suivent. » Et de nombreux sénateurs, accompagnés de leurs gens portant des gourdins, arrivent au Capitole. La foule, respectueusement, s'écarte. Quand Tibérius voit qui approche et que personne ne devine leurs intentions coupables, il s'enfuit; on le poursuit, on l'attrape par le pan de sa robe, il laisse tomber la robe, court en chemise, bute, s'écroule. On l'assomme ainsi que ses amis. En vain sa mère réclamera son corps : il sera jeté à la rivière. Les riches se vengent. On traque les partisans de Tibérius. Son fidèle Caïus Billius est enfermé dans un tonneau avec des vipères. Mais Nasica, insulté par le peuple, est obligé de se sauver de Rome; il erre dans la campagne, dénué de tout, meurt bientôt.

La loi agraire ne fut pas exactement appliquée...

Tibérius avait dû, contre son gré, agir illégalement pour faire passer cette loi, mais il ne sut pas mobiliser le peuple pour exiger qu'elle fût rapidement exécutée. Cette violence qu'il éprouvait, les riches n'hésitèrent pas à l'employer contre lui!

Bientôt le peuple trouvera un nouveau défenseur en Caïus, son jeune frère.

BOUR.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
	Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
	Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.601.

TOTO et TOUTOUNE

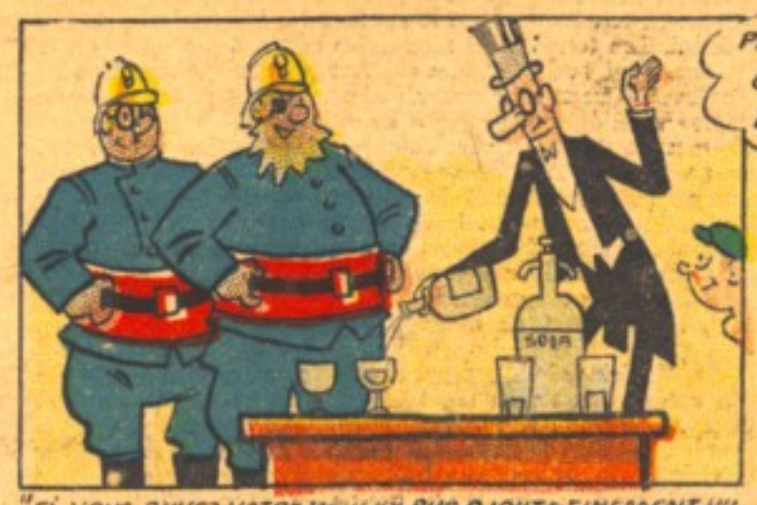
RÉSUMÉ : JACK-STRONG EST POURSUIVI PAR MOERDER SUR LES TOITS DE LA CITÉ INTERDITE. JACK-STRONG SE RATTRAPE AVEC LE BOUT DES DOIGTS À LA GOUTTIÈRE

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

EN VOULANT METTRE AU POINT SON ALLUMEUR-AUTOMATIQUE-POUR-BRIQUET-A-ESSENCE-EN-PANNE LE PROFESSEUR HUMERUS À MIS LE FEU A SA REDINGOTE DES DIMANCHES

APPELES PAR BEGONIA LES DEUX FAUX POMPIERS NEGRES ONT ETEINT LA REDINGOTE DES DIMANCHES QUI RAPIECEE, POURRA ENCORE SERVIR DE REDINGOTE DE SEMAINE

"MESSIEURS LES POMPIERS, DECLARE AIMABLEMENT HUMERUS VOTRE ÂME EST AUSSI BLANCHE QUE NOIR VOTRE VISAGE. VOUS ME FEREZ BIEN L'HONNEUR D'ACCEPTER UN WHISKY SODA.



"SI VOUS BUVEZ VOTRE WHISKY PUR, AJOUTE FINEMENT HUMERUS, VOUS RISQUERIEZ DE VOUS NOIRCIR UNE SECONDE FOIS VOTRE FIGURE. AUSSI NE MANQUEZ PAS D'AJOUTER DE L'EAU DE SELTZ."

LE PROFESSEUR HUMERUS EST L'INVENTEUR D'UN SIPHON-À DOUBLE-EMBOUCHURE-POUR-REMPLIR-DEUX-VERRES-À-LA-FOIS. GROSSAC QUI NE SE MEFIE PAS S'ASPERGE LA FIGURE.

L'EAU DE SELTZ EN LAVANT LA FIGURE DE GROSSAC A FAIT APPARAITRE SON VRAI VISAGE. CRAIGNANT UN MAUVAIS TOUR DE BEGONIA, LES DEUX COMPÈRES S'ENFUIENT.

TANDIS QUE GROSSAC PREND LA POUDRE D'ESCAMPETTE, PHILOSOPHIQUEMENT LES DEUX AMIS BOIVENT LES QUATRE WHISKY-SODA À LA SANTÉ DES FAUX POMPIERS.

EN VOYANT COURIR LES POMPIERS DANS LA RUE, LA FOULE CROIT À UN INCENDIE ET EMBOITE LE PAS AUX DEUX COMPERES QUI SE CROIENT POURSUIVIS ET COURENT PLUS FORT.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 137. JEUDI 14 JUILLET 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AID / DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.

4° Jo 448.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Le lieutenant Popescu a été injustement condamné au bagne par la dictature de l'Etat d'Eldorado, en Amérique du Sud. Juan et Pedro, 14 et 15 ans, sont partis clandestinement dans un wagon de marchandises pour délivrer leur père. Le wagon se détache, s'emballe sur une pente et menace de prendre feu.*

Chapitre XIII. — Prisonniers

Au virage suivant, le plancher prit une inclinaison fantastique. Juan et Pedro eurent, durant plusieurs secondes, le sentiment très net que le wagon ne roulait plus que sur un rail. L'équilibre se rétablit pourtant, et ils crurent deviner un certain ralentissement.

C'était exact. Bientôt, à un nouveau dénivellement du plancher, longitudinal, celui-là, ils comprirent que la rame ne dévalait plus sur une pente mais qu'au contraire elle freinait d'elle-même dans une côte. Le tout était de savoir si la côte serait assez longue pour amener un arrêt complet.

— De toutes façons, dit Pedro, nous devons nous tenir prêts à sauter dès que le ralentissement sera suffisant... s'il le devient...

Ils passèrent à leurs épaules les musettes à provisions, celles des conserves et des munitions, celles aussi de la pharmacie et des cartes...

Les flammes qui sortaient du plancher à la hauteur des roues étaient de moins en moins inclinées. Dans la mesure même où la vitesse diminuait, elles tendaient à la verticale. Mais elles continuaient à éclairer la voie et le remblai comme des torches, d'une dure lueur rouge d'incendie ou de forge.

— Attention, fit Juan, on va pouvoir sauter...

— Une minute encore, répliqua Pedro. Ce n'est pas au moment où tout s'arrange qu'il faut risquer de tout gâcher en se cassant une jambe...

Microbe apportait dans sa gueule un superbe coq.

Le freinage s'accentuait au point que les sabots métalliques broutaient contre les roues.

— Vas-y maintenant, saute!

— Après toi!

Les deux jeunes garçons s'élancèrent en même temps. Le chien les suivit et tous trois se retrouvèrent sans une écorchure sur le revers du ballast. Tout aussitôt, ils rampèrent au premier taillis et s'y cachèrent. Ils n'avaient pas oublié les soldats aperçus peu avant le long de la voie. Rien ne bougeait, du reste, mais la lune dépassait les hauts sommets de la Cordillère et commençait à répandre sa blafarde clarté.

— La troupe s'est probablement repliée tout de suite après le premier passage du train, émit Pedro.

— Sans doute, acquiesça Juan.

— Nous allons donc nous diriger en suivant la ligne de chemin de fer. Comme cela, nous sommes certains de ne pas nous égarer. Mais soyons prudents...

Tout à coup, un frêne épouvantable leur parvint d'assez loin sur la droite. Le chien Microbe grogna.

— C'est certainement le train qui vient de dérailler, dit Juan.

— Oui, commenta Pedro. Il aura de nouveau rencontré une pente, repris de la vitesse...

— En somme, coupa Juan qui aimait mieux parler d'autre chose, nous avons sauté au bon moment... Nous ferions mieux d'essayer de dormir, en attendant le jour.

Le petit matin retrouva les deux garçons en rase campagne absolument transis de froid. Ils n'avaient pas prévu que les régions qu'ils allaient aborder dès San-Vera étaient des régions bien différentes de Pontagro, capitale d'Eldorado, la grande ville où ils vivaient habituellement.

A Pontagro, la température de nuit n'était pas sensiblement différente de la température de jour. Mais sitôt que l'on atteignait les contreforts de la Cordillère, et qu'on s'élevait un peu, la température s'abaissait très rapidement après le coucher du soleil, de telle manière que le thermomètre pouvait indiquer 40° et même 45° à midi et ne plus enregistrer que deux ou trois degrés à minuit ou à 5 heures du matin.

Après avoir bu à un ruisselet et grignoté quelques biscuits, accroupis dans les herbes, les deux frères s'étaient installés dans le tronc creux d'un eucalyptus géant, pensant y dormir tout leur s ul. Ils s'étaient endormis en effet, pelotonnés contre Microbe. Mais pas pour longtemps. La fraîcheur les avait réveillés et ils s'étaient remis en marche.

— Il va falloir que nous trouvions des couvertures, dit Juan.

— Comme si nous avions besoin de cette complication-là! maugréa Pedro...

C'est ainsi, comme le jour naissait, qu'ils parvinrent aux abords des grands bâtiments d'une ferme, une hacienda comme on dit dans ces pays. Des gens s'agitaient dans la cour, des hommes qui mirent en marche un tracteur à chenilles, sautèrent dans un chariot et s'en furent à leur besogne sur un chemin cahotant.

— Maintenant, dit Juan, il ne doit plus rester que les femmes, dans cette hacienda. Si nous allions leur demander une goutte de café? Elles ne nous la refuseraient certainement pas...

Pedro n'était pas partisan du moindre risque.

— Bien sûr. Mais je préférerais qu'il n'y ait aucune chance que la présence de deux gamins inconnus soit signalée dans le district.... Ecoute : file tout droit avec notre chien Microbe, au pied des gerbiers qui sont à gauche. Moi, je vais passer par la droite et, dans cinq minutes, quand je donnerai un coup de sifflet, pousse ton chien dans la basse-cour, excite-le et fais-lui comprendre que tu veux une poule... Pour le reste, t'occupe pas. Rendez-vous dans vingt minutes aux peupliers qu'on voit d'ici, en face, au pied du mamelon.

— J'aimerais mieux que tu m'expliques, dit Juan.

— Sois gentil. Ne perdons pas de temps...

— Bon, bon. Ca va!

Au coup de sifflet, Microbe partit comme une flèche. Il ne lança pas un aboi, mais les poules, les dindes et les canards, voyant s'abattre ce cataclysme sur eux, se chargèrent largement du bourvari. Naturellement, la fermière se précipita...

Pedro avait parfaitement calculé son coup en utilisant la disposition des grands bâtiments de l'hacienda. Il put s'introduire dans la cuisine sans risque, vider une cafetière dans son bidon et reprendre le large avant que le tumulte ne soit apaisé...

— En somme, lui disait Juan en dégustant un bon quart de liquide fumant, au pied des peupliers, tu es un voleur...

— Non, pas moi. Toi, oui. Puisque ton chien a rapporté un coq...

Le cadavre d'un superbe coq, proprement étranglé, était étendu dans l'herbe, à côté des buveurs. Microbe n'y allait pas de patte morte, et il avait indiscutablement choisi la plus belle pièce de la basse-cour...

— Oui, tu as raison, reprit Juan. Nous sommes des voleurs!...

— Eh bien non! précisa Pedro. Car j'ai laissé une large pièce de monnaie sur le coin de la table. La fermière l'aura trouvée en rentrant. Son café et son coq sont payés. Et bien payés...

Et tous deux, la conscience plus légère, achevèrent avec délices ce café qui leur remettait un peu de chaleur dans le sang...

***

Les deux frères n'avaient aucune intention de pénétrer dans la petite ville de San-Vera, terminus des chemins de fer, ils auraient risqué de se signaler à l'attention de la police locale qui surveillait les passants sur la route du bagne où leur père était retenu dans cette région montagneuse d'Eldorado. A quoi bon?

Leur projet était plus simple et plus expédient. Il consistait à tourner la bourgade par le Nord, à joindre la piste routière qui menait au bagne de Montanara et à la suivre jusqu'au bout. Seulement voilà : le problème des couvertures se posait, et qu'on le veuille ou non, c'était un gros problème. Il s'agissait de ne pas rester en route avec une pneumonie ou une pleurésie!

La solution idéale eût été de se présenter dans un magasin quelconque, d'y demander les articles voulus, de choisir et de s'en aller après avoir payé. A Pontagro la chose n'eut pas supposé le moindre inconvénient. L'anonymat des grandes villes dissimule et permet tout...

Mais il n'en allait pas de même à San-Vera, modeste ville où tout devait se répéter, se savoir et s'interpréter... Deux gamins effectuant des emplettes inhabituelles, voilà qui attirerait et fixerait indiscutablement l'attention. Alors?

Juan résumait admirablement la situation en disant :

— Ya pas, faut qu'on trouve un truc...

Et Pedro la situait non moins admirablement, en reprenant en écho :

— Oui. Mais lequel?...

Vers midi, ils s'arrêtèrent au milieu d'un éboulis de roches où serpentait un ruisselet cristallin. Ils assemblèrent quelques pierres, firent du feu et se mirent en devoir de poêler leur coq préalablement plumé, flambé et débité par quarts... Ils ne possédaient pas un gramme de beurre ou d'huile, mais la meilleure façon de cuire les viandes, quelles qu'elles soient, n'est-elle pas d'utiliser les graisses qu'elles rendent elles-mêmes dès qu'on les chauffe? Peu importe du reste. Le coq était aussi vieux et dur que beau et gras, mais ils lui firent honneur, ainsi que Microbe. Celui-ci en eut d'ailleurs la plus large part, et ce ne fut que justice...

Ainsi restaurés, ils reprirent leur chemin, ne sachant toujours pas comment ils résoudraient le problème des couvertures lorsqu'ils tombèrent sur une patrouille, ou plus exactement, lorsqu'une patrouille tomba sur eux : quatre hommes et un brigadier, tous montés sur de superbes chevaux.

Le chef les interpella sans aménité :

— Qu'est-ce que vous fabriquez-là, vous autres?

— Nous? Rien. On se promène. On a le droit!

— Pas d'histoires! Qui êtes-vous? Je ne vous ai jamais vus dans la région...

Il se tourna vers ses hommes :

— Et vous? Vous les connaissez, ces oiseaux?

Les quatre cavaliers, naturellement, répondirent par des signes négatifs. Et le brigadier reprit :

— Allons? Qui êtes-vous?

— On s'appelle Cosculuella, fit Pedro. On est venu en vacances chez des parents...

— Quels parents?

— Les fermiers, là-bas...

En même temps, il montrait une hacienda lointaine à peine visible derrière une série de vallonnements.

— Ouais!... Et comment s'appellent-ils, ces fermiers?

Pedro paya d'audace :

— Comme nous : Cosculuella!...

— Ouais...

Il se tourna vers ses hommes :

— Vous connaissez ça, vous?

Il y eut de nouveaux signes négatifs, après quoi le brigadier hésita une seconde ou deux.

— C'est bon, finit-il par décider. On va vérifier ça. Passez devant. Montrez-nous le chemin... Et si vous nous avez menti, tant pis pour vous. Vous ne l'emporterez pas en paradis. C'est moi qui vous le dis!...

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à s'exécuter. Pedro partit devant, la mine basse. Juan suivit, et derrière eux venaient les cinq soldats...

Microbe n'était plus là. A l'arrivée de la patrouille il avait vaguement grogné. Puis il s'était enfoncé dans les fourrés pour ne plus revenir... Lui, au moins, il restait libre. Mais les deux frères étaient bel et bien prisonniers...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis bien content de pouvoir, cette semaine-ci encore, vous recopier des belles histoires envoyées par mes petits amis.

Quand ce numéro paraîtra ce sera le 14 juillet, qui pour tous les petits enfants est la vraie fête nationale, puisqu'elle marque le début des vacances et que, pendant plusieurs semaines, des mois même, on n'aura plus à aller à l'école et qu'on pourra passer beaucoup de temps à s'amuser.

Je sais que beaucoup de mes petits amis vont partir dans les montagnes et dans les belles forêts, ou bien encore au bord de la mer; là où on peut prendre des bains toutes les heures de la journée, et aussi chercher des coquillages, des crabes, des plantes de mer et toutes sortes de belles choses avec lesquelles on s'amuse bien. Bonnes vacances à tous! Moi, je ne sais pas encore où je partirai, et même si je partirai, parce que cette pauvre Mme Burette, je crois qu'elle n'a pas assez d'argent pour partir en vacances.

Mais si je continue à vous raconter mes petites histoires, je ne laisserai plus de place pour les histoires des autres. Aussi je commence tout de suite à recopier une histoire que m'envoie Raymonde Michaud, de Vauzelles, près de Nevers, et qui raconte une histoire de vacances, mais de vacances déjà anciennes, puisque c'est des vacances de Pâques qu'il s'agit.

Le jour de Pâques, avec des amis, mes parents et les sœurs jumelles, nous sommes allés à Pougues-les-Eaux, petite ville où se trouve une source minérale. Nous nous sommes promenés dans le grand parc.

Dans ce parc, un lac s'étend portant sur ses eaux claires deux maisonnettes de bois, habitations de deux couples de cygnes. Sur l'un des bords, dans un nid de branchettes, un couple de ces palmipèdes couvait. Oui, sous le plumage éclatant de ces beaux oiseaux on apercevait de gros œufs. Là-bas, le miroir limpide était troublé par le passage d'un cygne majestueux. Son beau col allongé se dressait fièrement, puis disparaissait sous l'onde une minute.

Mais ce n'est pas tout : dans un enclos, de mignons petits daims regardaient, effarouchés, prêts à s'enfuir au moindre geste, les nombreux passants. Leur museau fin tremblait, leurs petites oreilles, droites, s'agitaient. A un établissement construit dans le grand parc, nous nous sommes désaltérés en buvant de l'eau de Pougues. Elle avait une légère saveur piquante, pas désagréable du tout. Quelle belle promenade!

C'était une belle promenade, et elle est bien raconteé. Je reprocherai seulement à ma petite camarade d'employer des mots qu'on ne comprend pas. Par exemple, pour parler d'un cygne on dit un oiseau ou un grand oiseau blanc et non un palmipède, qui est sûrement un mot très exact pour les professeurs d'histoire naturelle, mais qui n'est pas bien joli, qu'on ne comprend pas bien et qui, pour ces raisons-là, n'est pas à sa place dans une rédaction. C'est du moins ce que je pense. Et vous? Malgré cette petite critique, tous mes compliments à Raymonde, qui sait vraiment très bien raconter.

Voici maintenant un récit que mon petit ami, Le Garrec (Marcel), de Nantes, m'envoie à l'intention des petits isolés et qui raconte les plaisirs de la vie familiale :

Onze heures sonnent aux oreilles de maman. Alors, elle quitte son racommodage et se lève de sa chaise pour se diriger vers la cuisine.

Bientôt vont arriver des petits enfants, frères et sœurs venant de l'école et amenant avec eux leur appétit; et aussi le père qui se dévoue à son travail, ne tardera pas non plus. Ma mère, gentiment, met la main aux casseroles qui siègent sur les flammes bleues et claires du fourneau à gaz. Elle surveille le pot-au-feu fumant qui bouillonne légèrement. Je la vois maintenant qui baisse un peu la tête pour mieux réfléchir à son travail. Soudain, un toc toc résonnant à la porte lui fait relever le visage. C'est ma petite sœur qui surgit, revenant de l'école, accompagnée de mon grand frère.

Je ne sais pas si vous avez gardé le souvenir de ma petite amie, Suzanne Pennec, de Pleuveun (Finistère), qui m'a envoyé trois jolies poèmes qui sont parmi les plus jolis que j'aie jamais publiés. Dans une lettre elle me raconte sa vie et son pays, et comme je trouve que cette lettre fait un joli récit, je la recopie ici.

J'habite un petit village en Bretagne, perdu dans la campagne, où il fait si bon vivre en été. Autour de sa petite église rustique sont quelques maisons qui n'offrent point de distractions. La mer n'y est pas loin et même, par les jours de tempête, on l'entend de chez moi. A l'entour du bourg sont des fermes malpropres et boueuses. Leurs maisons n'ont généralement que deux grandes pièces : la cuisine où l'on marche sur de la terre battue. Dans cette pièce il y a des armoires bretonnes, une table de hêtre, des bancs, un ou deux lits et la grande cheminée où l'on s'assoit en hiver. L'autre pièce sert de chambre et de salle à manger quand il y a des invités. Cette pièce est moins grande et plus confortable : il y fait plus chaud et le parquet est ciré.

Le dimanche, les paysannes mettent leurs costumes régionaux pour aller à la messe, et aux vêpres l'après-midi.

Je crois que je n'ai plus beaucoup de place et je termine ma lettre ici en vous serrant la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

Le coin des Fillettes

L'ENSEMBLE DE VACANCES :

LA ROBE

Pour compléter bien vite l'ensemble dont vous avez déjà, le mois dernier, culotte et puil-bain de soleil, voici la petite robe, toute simple, qui est quelquefois plus convenable que maillot ou culotte.

Il faut 2 m. 40 de tissu de toile imprimée, ce qui est charmant et pratique (pour 10 ans).

Vous avez 7 morceaux en tout.

JUPE. — Un devant : un rectangle de 50 cm. de haut et de 1 m. 04 de large et un dos : avec également un rectangle de 50 cm. de haut et de 1 m. de large.

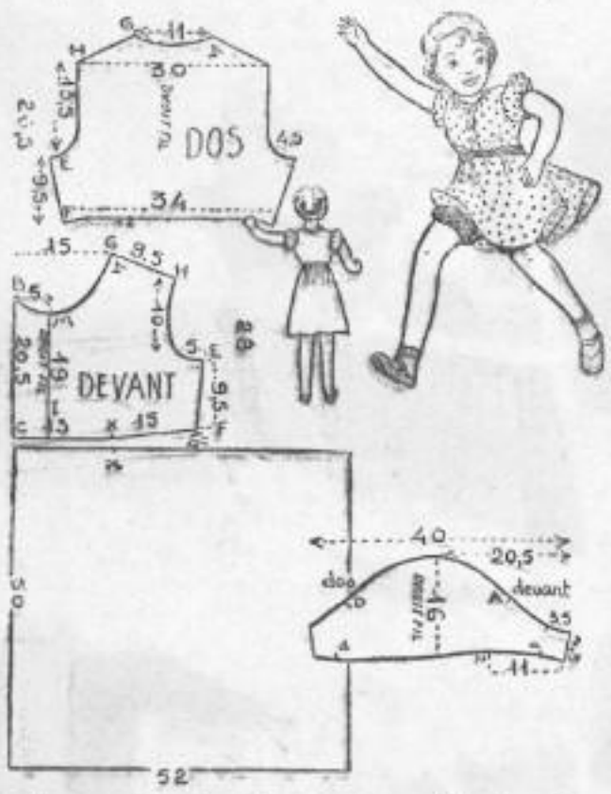
CORSAGE. — Deux devants identiques. C'est-à-dire vous pliez votre tissu double, mais vous coupez les deux morceaux tout autour, même en BC. Un dos : coupez-le à plat comme le modèle.

MANCHES (deux pareilles). — Pliez le tissu en deux et coupez deux manches à la fois, car il y en aura bien ainsi une dans chaque sens (la même chose que pour le devant du corsage).

Vous voyez que, jusqu'à présent, rien d'effrayant pour une petite fille si elle suit bien ces indications. Pour l'exécution, de même.

CORSAGE. — Joignez E F devant à E F dos par une couture simplement ouverte à l'intérieur. L'épaule devant G H à l'épaule dos G H. Faites de même pour le côté droit.

Repliez alors B C à l'intérieur du devant, suivant la ligne M I. Vous aurez ainsi une épaisseur pour le



croisement du devant où vous ferez 3 boutonnières à égales distances sur le côté droit et coudrez 3 boutons au côté gauche. A l'encolure, si vous avez laissé suffisamment de tissu, faites un ourlet et, à l'endroit, 2 ou 3 lignes de points de tige pour l'orner. Ou border cette encolure et ne faites pas de broderie.

MANCHE. — La manche est froncée de A à D et de a à d. N'arrêtez pas vos fronces, vous le ferez sur le corsage après avoir bâti, suivant la grandeur de l'emmanchure. Fermez le petit côté de 4 cm. 5 et bâtissez, puis montez la manche, le pointillé droit fil tombant bien droit du point H de l'épaule. La couture de la manche se fait comme les autres, les fronces bien régulièrement réparties sous le repli du corsage.

Il ne vous reste plus que la jupe : 1° réunir devant et dos, coutures de côté; 2° fronces à la taille tout autour, mais en égalisant; laissez le devant entre les deux X presque plat. Très froncé comme une jupe de danseuse sera pour petite sœur.

Arrêtez les fronces à la largeur du corsage et montez-les à celui-ci. Essayez votre robe, marquez la longueur et faites l'ourlet. C'est fini. Vous pouvez broder une bande droite, pour la ceinture, de raies aux points de tige ou porter une ceinture de cuir de la teinte vive de l'impression.

Ou encore vous reporter au numéro de « Mon Camarade » du mois dernier, sur « les fronces », ce que je vous conseille de toutes façons pour l'exécution de votre robe, et faire 2 ou 4 rangs soit de nids d'abeilles, soit de tuyaux d'orgue; de même à la manche (deux rangs seulement).

Il faut laisser en plus du patron 1 cm. pour les coutures, devant pour le deuxième rentré de la partie repliée.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

CROCHET FANTAISIE : 1er point. — Faire une chaînette de longueur voulue. 1er *rang* : 4 mailles en l'air pour tourner, relever 1 boucle dans chaque maille en l'air, 1 jeté, passer le fil par les 5 boucles se trouvant sur le crochet; * une maille en l'air pour fermer les boucles, continuer en levant 4 nouvelles boucles, 1 dans la maille en l'air fermant les boucles, 1 dans la 1e boucle et les 2 dernières dans les 2 mailles suivantes, 1 jeté, passer le fil à travers les 5 boucles, reprendre à *.

2e *rang* : faire des mailles serrées tout le rang en piquant le crochet dans une maille entière chaque fois.

Reprendre toujours ces 2 rangs.

Les Conseils de tante Camille

Accrocs des vêtements. — *Lorsque vous avez une belle déchirure bien nette sans qu'il manque un fil au vêtement, rapprochez simplement les bords de la fente et placez sur l'envers de l'étoffe une feuille très mince de gutta-percha. Repassez à l'aide d'un fer chaud. La gutta fond à 40°, elle se dissout et colle les deux bords de l'accroc. Pas besoin de fil ni d'aiguille pour cette reprise.*

POUR RIRE UN PEU

Lus dans les petites annonces cette petite perle commerciale : « Toute personne qui pourra prouver que mon cacao n'est pas bon pour la santé, en recevra gratuitement, et franco, trois boîtes! »

o

Au cours d'histoire naturelle, le maître interroge l'élève Jules et lui demande de citer un animal à sang froid. Jules, sans hésiter une seconde, répond avec une assurance imperturbable : « Le chien d'arrêt, monsieur. Des camarades se mettent à rire et le maître à froncer le sourcil. — Pourquoi donc le chien d'arrêt — Eh bien, il faut qu'il en ait du sang-froid pour ne pas broncher aux coups de fusil! »

o

Au tribunal. — « Accusé, quelle est votre profession? — Faiseur de tours en plein air, monsieur le président. — Voyons, ce n'est pas une profession cela... tout au plus un amusement... — Pas une profession? Eh bien qu'est-ce qu'il dirait celui qui a construit la tour Eiffel... »

o

La bicyclette devient de plus en plus à la mode. Tous les amis de Calino parlent le dimanche à la campagne à bicyclette et même en tandem. Mais Calino ne veut pas entendre parler de ce sport. « Et pourquoi, s'il vous plaît? — Moi je n'apprécie pas la bécane, parce que je n'aime pas à marcher assis.

o

Un Marseillais raconte à un de ses compatriotes qu'il a vu un jour quelqu'un traverser le Rhône à son endroit le plus large, en nageant sur le dos, en portant un homme assis sur son ventre. « Té, parbleu! répond l'autre très calme, tu ne m'as donc pas reconnu? C'était moi, mon cher! »

o

Le temps c'est de l'argent. C'était du moins l'opinion de ce capitaine de vapeur américain dont un passager venait de tomber à la mer. « Un homme à la mer! Un homme à la mer! — Stop, fait le capitaine dans son porte-voix, mais se ravisant soudain il demande au comptable du bord : Avait-il payé son passage? — Oui, capitaine. — Bon, alors, laissons-le! »

TIMBRES DE LA SARRE

A la suite des stipulations du traité de Versailles, la région minière de la Sarre, située à la frontière franco-allemande, fut transformée, à partir de 1920, en un territoire placé sous le contrôle des autorités françaises.

Des émissions spéciales de timbres furent faites pour le territoire sarrois. Au début, on se contenta de surcharger les timbres allemands de 1905-1916 et les timbres de Bavière de 1914-1916 avec une barre transversale et les indications : Sarre ou Saargebiet.

1921

En 1921, furent émis les premiers timbres sarrois. Ils représentaient une série de paysages de la Sarre ainsi que des vues des usines et des scènes de la vie populaire. Cette série, qui fut assez peu de temps en service, était libellée en pfennig et en marks.

Les timbres oblitérés de cette époque atteignent une certaine valeur comme, par exemple, le 2 marks, rouge et noir, qui vaut 25 francs, le 3 marks, brun et gris olive, dans une variété rare (quand son centre est renversé), atteint la somme respectable de 1.250 francs.

1921

A partir de la fin de 1921, en raison de l'inflation allemande, les timbres de la Sarre furent libellés, non plus en marks mais en francs. Les timbres de la série que nous venons de décrire ont une beaucoup moins grande valeur quand ils sont surchargés en francs que lorsqu'ils ont été utilisés en marks. Cependant, il faut noter que, lorsque la surcharge en francs se trouve renversée, la valeur de ces timbres devient soudain considérable. Par exemple, le 30 pfennig, vert, surchargé de 10 centimes, a une valeur de 1.250 francs quand la surcharge est renversée.

1926

En 1926, fut émis une assez jolie série de timbres de bienfaisance. En 1927, une nouvelle série de paysages sarrois avec les valeurs en francs, devait remplacer la série de 1921. Plusieurs séries furent émises entre 1925 et 1934 pour l'œuvre du Secours au Peuple (Volkshilfe), imitée de l'œuvre correspondante allemande. Enfin, en 1934, un plébiscite ayant rattaché la Sarre à l'Allemagne, les timbres sarrois cessèrent désormais d'exister.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred et Louise, après avoir bu l'élixir du Pr. Philomicron, sont maintenant de la taille d'une fourmi. Ils vont se noyer quand le professeur, qui s'est lui aussi rapetissé, arrive à leur secours.*

Chapitre VIII

LES VACHES VERTES

Les flots tumultueux submergèrent le Pr. Philomicron et lui firent perdre l'équilibre. Il tomba sur les genoux, les vagues lui passèrent au-dessus de la tête, mais il se redressa à nouveau et il continua sa marche pénible prudemment, de pierre en pierre. Il voulait atteindre le rivage au plus vite.

Dans ses bras gisaient Fred et Louison, pâles et sans vie. Leurs yeux étaient fermés, leurs bras pendaient inanimés, leurs jambes traînaient dans l'eau.

— Ce ne sera rien, ce ne sera rien, tout va bien, se répétait le professeur haletant en serrant les enfants avec tendresse.

Enfin, Philomicron toucha la rive tant désirée. Il étendit Fred et Louise sur le sable brûlant et, de ses deux mains, se mit à les masser vigoureusement. Il pliait leurs jambes et leurs bras, retournait les enfants, les plaçant successivement sur le ventre et sur le dos. Mais tous ses efforts restaient vains. Le frère et la sœur étaient allongés, absolument immobiles, les yeux fermés, leurs lèvres bleues pincées.

— Que faire? pensait le professeur désespéré. Est-il possible qu'ils ne se réveillent plus jamais?

C'est alors qu'il se souvint d'un moyen employé pour sauver les naufragés. Il prit Louison par les pieds et la secoua avec vigueur, la tête en bas. De la bouche et du nez de la petite fille, l'eau jaillit en fontaine. Louison gémit faiblement et Philomicron s'occupa alors de son frère.

Toussotant et crachant, les enfants ouvrirent les yeux et, se soulevant lentement sur les coudes, regardèrent autour d'eux.

Devant eux se tenait le Pr. Philomicron. Leur ami le professeur, en chair et en os, grand, barbu, tel qu'ils étaient habitués à le voir tous les jours. Dans leur joie, les enfants ne remarquaient même pas l'accoutrement étrange de leur grand ami habillé de fils d'araignées. Ils regardaient son visage, voyaient ses yeux qui riaient, sa barbe ébouriffée.

— Monsieur le professeur! s'écria Louison qui se précipita dans ses bras et éclata en sanglots.

— Calme-toi, ma petite Louise, — le professeur caressait les cheveux de la petite fille, — il n'y a plus de raison pour se désoler maintenant.

De son poing serré Louise essuyait ses larmes et s'en barbouillait toute la figure.

— C'est... c'est... l'eau qui sort... J'en ai tellement avalé...

— Oui, pas mal... Mais, dites-moi plutôt, mes amis, qui donc vous a permis de disposer en maîtres de mon laboratoire?

Les enfant baissaient leur tête.

— Vous vous taisez? Eh bien parlez, expliquez-vous!

Les enfants soupirèrent. Ils se tenaient devant le professeur, mouillés, malheureux, pitoyables. La tête de Fred pencha encore plus bas. Louison détournait son visage. Le professeur eut pitié d'eux, il les prit dans ses bras et les serra contre lui, en riant.

— Les petits bandits! Qu'est-ce qu'ils ont pu nous causer comme tourments! Oh! là, là! J'ai failli devenir fou d'inquiétude...

— On n'a pas fait exprès! dit piteusement Louison.

— Et ce n'est pas tout! Quand vous allez rentrer à la maison, je sais trop bien ce que votre mère va vous dire.

— A la maison, à la maison! s'écria Louison en trépignant de joie.

— Nous sommes loin de chez nous, monsieur? demanda Fred. Combien de temps nous faudra-t-il pour y arriver? Une heure ou davantage?

Le professeur hocha la tête, détourna son visage, toussota, troublé.

— Comment te dire?... La maison n'est pas loin, à deux kilomètres à peine. Mais pour nous, comme nous sommes maintenant, cela fait sans doute plusieurs mois de voyage.

— Des mois pour faire des kilomètres? Alors, nous sommes encore petits?

Fred regarda autour de lui, des arbres étranges aux troncs verts et noueux se balançaient au vent. Au bord de l'eau, flânait un monstre ailé, plus petit qu'un veau, mais beaucoup plus grand qu'un mouton. Qu'est-ce que cela voulait bien dire? Le professeur était réel, mais tout autour de lui le monde continuait à être irréel, extraordinaire.

— Alors, demanda Fred, est-ce que vous êtes comme d'habitude? Est-ce que vous êtes grand ou pas grand?

— Autrefois, dit Philomicron avec un sourire un peu triste, j'étais plus grand que vous. Et maintenant je le suis encore. Tu comprends?

— Oui, oui, bien sûr, dit Fred.

Mais à ses yeux Philomicron vit qu'il n'avait rien compris.

— Imagine-toi, dit-il, que mon elixir ait été bu à la fois par toi, par moi, par un éléphant, un cheval, une souris et un chien. Tous ils diminueraient de milliers de fois, mais pour nous, devenus également petits, l'éléphant aurait gardé les mêmes proportions, aurait toujours paru avoir la même taille que l'éléphant du Zoo et la souris serait restée la même petite souris. Seulement nous tous, comme l'éléphant, le cheval, le chien, la souris, nous aurions pu tenir tous ensemble sans peine dans la main d'un homme de grandeur naturelle.

— Ce coup-ci, j'ai compris, dit Fred. Mais comment avez-vous deviné où nous étions?

— Ça je te l'expliquerai une autre fois. Le chemin est long et nous aurons le temps de faire la causette. Ce qu'il faut que vous compreniez, c'est que parce que nous sommes devenus infiniment petits, si petits qu'il y a des millions de chances contre une que votre propre mère ne vous trouverait pas, même si, par hasard, elle regardait la touffe d'herbe où nous sommes en ce moment.

« Nous sommes, en raison de notre taille, aussi loin du monde civilisé et de la société que pouvait l'être Robinson dans son île. Mais Robinson, lui, avait de la chance, il se trouvait dans une île où les bêtes fauves n'étaient pas dangereuses et il avait sauvé du naufrage des outils, des armes. Nous nous sommes trouvés tout nus, sans armes, dans une jungle plus terrible que la jungle du centre de l'Afrique, avec ses lions, ses tigres, ses serpents. Et, pourtant, cette jungle n'est qu'une touffe d'herbe.

— C'est affreux, dit Louison, d'un ton où perçait la crainte.

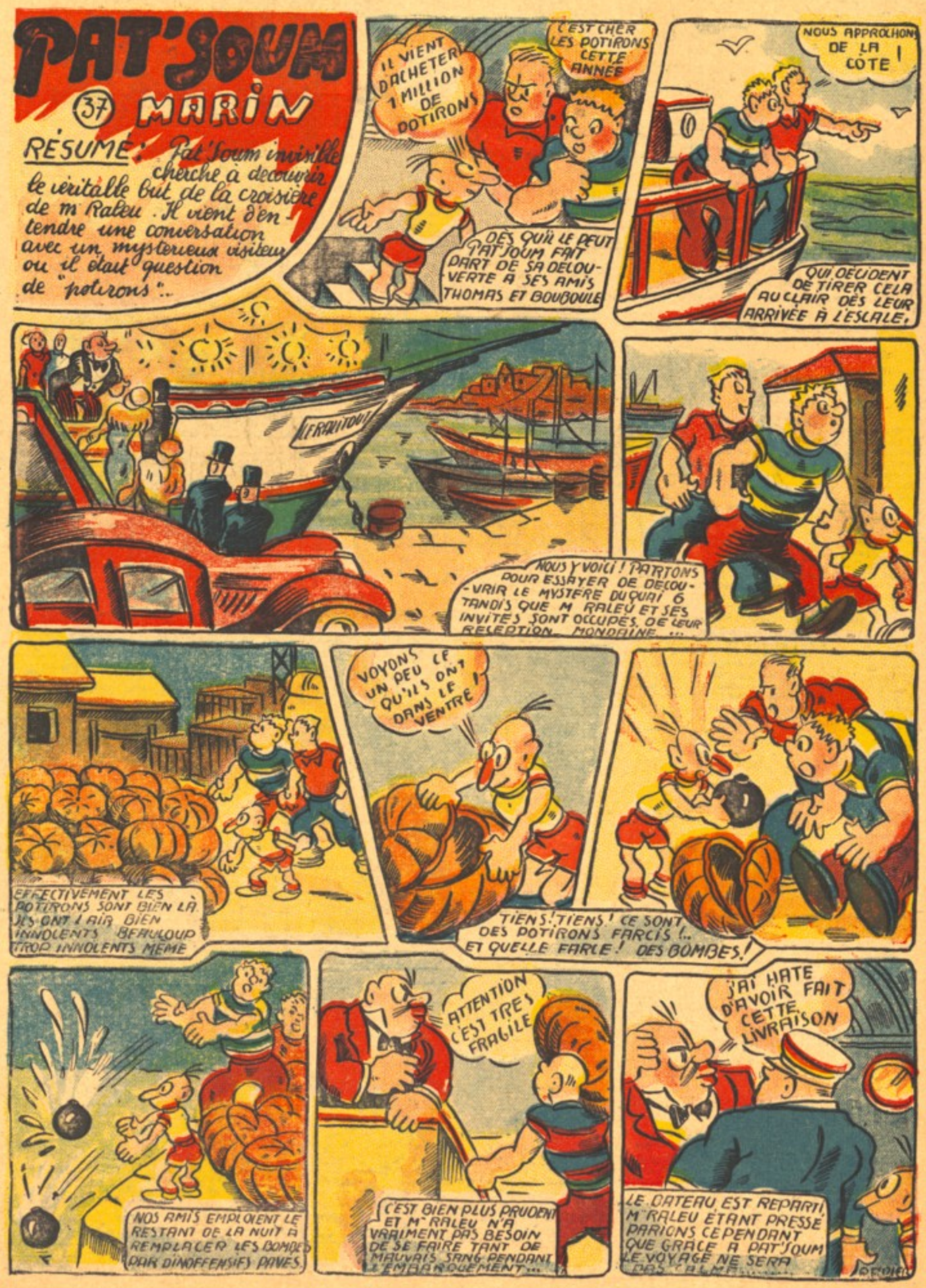
— Mais non, ce n'est pas affreux, reprit le professeur presque gaiement. Ce n'est pas affreux du tout. Robinson était seul. Nous, nous sommes maintenant trois et nous avons pour nous une chose immense : nous connaissons nos ennemis, leurs habitudes, leur voracité. Nous saurons les éviter, et s'il le faut, lutter pour les vaincre. Les Robinsons de la cité des insectes, les Robinsons d'Insectopolis vont partir gaiement vers la victoire.

— Mais s'il faut des mois pour rentrer à la maison, reprit Louise encore mal rassurée, ce sera l'hiver et...

— Ne t'inquiète pas, Louison. Nous avons moins de chemin à faire. Robinson guettait la voile d'un navire sans jamais la voir venir. Nous, nous avons une voile, une voile toute proche qui nous marque le but, et le salut. Venez avec moi, vous verrez notre but.

Les enfants suivirent le professeur au sommet d'une petite élévation de terrain qui dominait la forêt d'herbes. De sa main tendue Philomicron leur désigna un point éloigné où s'élevait, telle une cheminée géante, un poteau immense. Au sommet, une immense voile rouge flottait au vent.

— C'est un piquet que j'ai installé comme signal, dit le professeur, un signal que nous verrons de partout. Par terre, à côté du mât, se trouve une petite boîte ronde hermétiquement fermée, protégée contre la pluie et le soleil. Quand nous serons près de la boîte nous pourrons y entrer par un petit trou que j'y ai fait tout exprès et dans la boîte nous trouverons un petit carton plein



de poudre blanche. Il nous suffira d'avaler une poignée de cette poudre et nous reprendrons notre taille naturelle. C'est compris?

— Ah! mais... dit Louison effrayée, mais si un passant emportait la boîte?

Le professeur se troubla. Il y avait pensé déjà, lui aussi. Mais, ne valait-il pas mieux taire aux enfants ses doutes et son inquiétude? Caressant sa barbe en broussaille, le Pr. Philomicron dit avec assurance :

— Mais, quelle idée! Qui serait tenté par une vieille boîte? Et personne ne passe jamais par ici! Assez bavardé! En route, mes amis! Fred, Louison, prenez-moi chacun par la main.

— Dites, demanda Fred, est-ce que nous arriverons ce soir à votre signal?

— Ce soir? Hum! Hum! Tu dis, ce soir?

Clignant les yeux, pensif, le professeur regarda le signal lointain, ensuite hocha la tête.

— Non, non... Il nous faudra, disons, trois, quatre jours de marche. Evidemment, s'il n'y a pas de complications...

— Quatre jours! s'effraya Louise. Et comment allons-nous dormir, dîner, déjeuner?

Le professeur haussa les épaules.

— Ecoutez, mes enfants, j'aime mieux vous dire franchement : ne comptez pas d'avoir des lits. Nous allons vivre comme de vrais Robinsons, coucher au hasard.

— Et qu'allons-nous manger?

— Ne vous inquiétez pas de cela. De la nourriture, il y en a ici tant qu'on veut! dit le professeur. Nous pourrons déjeuner, goûter et dîner dix fois par jour!

— Si vous saviez le mal qu'on a eu pour essayer de manger une fraise, dit Louise.

— Oui, mais vous ne saviez pas vous y prendre. Venez avec moi, nous allons dîner.

Le professeur, d'un pas assuré entraîna les enfants vers les clairs arbustes de la forêt d'herbes.

— Que diriez-vous d'une tasse de lait?

— Du vrai lait?

— Pas tout à fait vrai, évidemment, mais ce sera toujours du lait.

— Tant pis. On boira du lait pas vrai.

Le professeur marchait et, levant haut sa barbe jaunâtre, il examinait les arbres et cherchait quelque chose des yeux. Il fit enfin halte à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient si grandes que, sur chacune d'elles, on eût pu aménager un terrain de football.

— Il doit y avoir des vaches, là-haut, dit le professeur.

— Des vaches qui se promènent sur un arbre?

— Tu appelles cela un arbre, sourit Philomicron. Tu parais oublier, Fred, que ce n'est point là un arbre véritable et que la forêt n'est qu'une touffe d'herbe. Eh bien, qui grimpera le premier?

Fred et Louise se précipitèrent vers l'arbre. S'entr'aidant mutuellement, les enfants et le professeur montèrent le long du gros tronc velu. Ils s'agrippèrent aux branches vertes et souples et, sans grande difficulté, passèrent sur la feuille large et charnue aussi vaste qu'un pré. Mais après quelques pas les enfants s'arrêtèrent immobiles devant un extraordinaire spectacle. La feuille vivait. Des milliers de bouches s'ouvraient sous leurs pieds, se fermaient, se resserraient, grimaçaient, comme si elles se préparaient à saisir Fred et Louise par la plante des pieds et à les dévorer

Fred et Louise s'étaient fait des vêtements avec des pétales de myosotis.

vivants. Pris de peur ils reculèrent d'un même mouvement...

— Qu'y a-t-il? s'étonna le professeur.

— Mais ce n'est pas une feuille, c'est un monstre avec des tas de bouches! s'écria Louison. Si je reste là la feuille va me dévorer.

— Quelle bêtise! dit le professeur. La feuille ne songe pas à te manger; ce n'est pas une bouche ce que tu vois là, ce sont les pores de la plante, des espèces d'ouverture qui lui servent à respirer. Est-ce que tu as jamais mangé quelque chose avec tes narines, toi? Non, n'est-ce pas? Alors, n'aie pas peur et suis-moi.

Ils avancèrent le long des nervures puissantes dont la feuille était sillonnée dans tous les sens. Sur les bords de la feuille-prairie se tenaient des animaux verts, pareils à des poires, mais à des poires qui auraient eu la taille d'un mouton. Certains d'entre eux flânaient paresseusement sur le pré, en croisant leurs jambes longues et fines; d'autres se tenaient assis, leurs longues antennes baissées, leur trompe recourbée plongée dans la feuille charnue.

— Eh bien, dit le professeur, permettez-moi de vous présenter les vaches vertes.

— Quel est leur vrai nom? demanda Louise.

— Ce sont des pucerons! Si vous aviez eu l'occasion d'apprendre à connaître la vie des fourmis, vous devriez avoir entendu parler des pucerons. Les fourmis transportent souvent ces insectes dans leur fourmilière, elles les nourrissent, en prennent soin. Chez les fourmis, le puceron est traité comme la vache chez l'homme : la fourmi sait recueillir le lait de puceron dont elle se nourrit. Prenez garde, n'entrez pas dans du lait...

Le professeur s'arrêta devant un amas d'épais liquide.

— Je crois, dit-il, que nous n'aurons pas besoin de traire les vaches vertes. Des fleuves de lait coulent à notre disposition. Régalez-vous, mes amis.

Il se coucha de tout son long sur la feuille et, trempant sa barbe dans le lait, il se mit à boire, tel un voyageur assoiffé qui, par une torride journée d'été, se désaltère directement dans le fleuve. Les enfants n'attendirent pas une nouvelle invitation. Avidement ils se jetèrent vers le lait suave et épais.

— C'est bon? demanda le professeur.

— Excellent!

— Meilleur que du lait véritable, ajouta Fred, en essuyant sa bouche de la main.

Les enfants, rassasiés, abandonnèrent la mare de lait et s'étendirent sur la surface de la feuille, comme sur une plage. Le professeur fit comme eux.

Ils restaient allongés, les yeux fermés, les bras et jambes bien étendus.

— On est bien! dit Fred.

Maintenant, les enfants sentaient combien ils étaient fatigués; leurs jambes, leurs bras étaient lourds comme du plomb. Ils avaient du mal à bouger. Quelques minutes s'écoulèrent, puis Philomicron se souleva sur ses coudes et proposa de partir. Mais Louison fit semblant de dormir et Fred ferma les yeux, murmurant d'une voix faible :

— On se repose encore un tout petit peu, on part tout de suite après.

— D'accord, dit Philomicron, fatigué lui aussi et qui ferma les yeux.

Pendant quelque temps nos voyageurs reposèrent en silence. Au-dessus de leur tête, le vent bruissait et, sous eux, la feuille balançait doucement, comme un berceau.

— Tu ne dors pas?

Louise se tourna vers son frère.

— Non!

— Maman pleure maintenant, sûrement!

— Bien sûr qu'elle pleure!

Louison soupira bruyamment, comme si elle allait se mettre à pleurer, mais au même instant quelque chose siffla au-dessus de leur tête et vint s'abattre sur la feuille avec un fracas épouvantable.

— Qui? Qui est-ce? cria Louison, se serrant contre le professeur.

Philomicron ouvrit ses yeux lourds de sommeil. Une tortue immense rampait sur la surface de la feuille. Elle portait sur le dos une carapace rouge laquée semée de taches noires. Les enfants, terrifiés, voyaient cette tortue insolite courir d'un pas léger qui n'avait rien de la démarche lourde et lente d'une tortue ordinaire. Elle fut bientôt toute proche d'eux et les regarda en agitant ses antennes. Fred et Louise, poussant des cris de frayeur, se mirent à fuir. Ils dépassèrent les vaches vertes et bientôt se trouvèrent au bord de la feuille. Il leur était impossible d'aller plus loin et le monstre les poursuivait toujours.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Les Indiens du lac Mono, en Californie du Sud, sont très friands d'un plat constitué de vers de terre, pour lesquels nous n'éprouvons que de la répugnance. Un explorateur, qui poussa le goût de la recherche jusqu'à manger de ce mets, rapporta que ces vers, une fois préparés, avaient le goût d'huile de lin et une odeur âcre et pénétrante.

○

Le felouque est une petite embarcation à 1 ou 2 mâts très inclinés vers la prone, dont les corsaires qui parcouraient les côtes d'Afrique aux XVe et XVIe siècles appréciaient la rapidité. Ces barques, qui étaient rarement pontées, comptaient en général vingt-quatre rameurs et étaient armées de deux petits canons.

○

Les Hindous croient que si un homme profère un mensonge, alors que sa main est posée sur la tête de son fils, l'enfant doit tomber mort. Ils croient également que cet homme sera voué à tous les tourments (après sa mort) s'il dit un mensonge en regardant le soleil. C'est pourquoi tous les marchés verbaux entre paysans se concluent dans l'une ou l'autre de ces attitudes.

○

Les guêpes de certaines régions africaines sont très prévoyantes, comme la fourmi de la fable que vous connaissez bien. En effet, elles enterrent, pour les jours de disette, les aliments qu'elles ont pu récolter, et afin de bien dissimuler leurs cachettes, aplanissent la terre au moyen de pierres minuscules.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Depuis plusieurs mois déjà vous connaissez l' « Aile Volante » de Fauvel.

C'est un avion sans queue réalisé par un particulier qui a fait lui-même des recherches d'aérodynamique et s'occupe seul de sa « petite cuisine ».

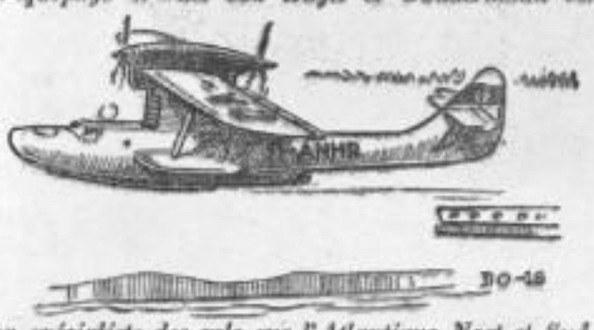
Résultat : la France possède le meilleur avion sans queue du monde.

Les qualités de ce petit avion de 30 CV ont été encore mises en valeur par un exploit peu banal. Un capitaine de réserve avait essayé l' « Aile-Volante ». A sa deuxième sortie sur l'appareil encore nouveau pour lui, il monte à 6.432 mètres, approchant le record de France du Peyret-Taupin (6.518 mètres).

Désireux de faire mieux, il remonte une troisième fois et atteint cette fois 7.000 mètres. Or le record international de la catégorie 2 à 4 litres de cylindrée est à 7.470 mètres par le Tchécoslovaque Karel Bradza sur avion « Tatra-101 ». Si l'on sait que l'« Aile-Volante » n'est plus toute jeune et que le moteur, vieux également, n'a pas 3 litres de cylindrée, il faut admettre, chers camarades, que notre pays est encore riche en hommes dignes d'être encouragés.

L'HYDRAVION POSTAL ALLEMAND D. O.-18

Avec un hydravion postal Dornier du type D. O.-18 équipé spécialement, les Allemands ont battu le record de distance en ligne droite de la catégorie. L'équipage Wernet von Engel et Gundermann est



un spécialiste des vols sur l'Atlantique Nord et Sud. Ces pilotes étaient secondés par le radio Stein et le mécanicien Rassl. C'est en partant de la côte des Cornouailles au sud-ouest de l'Angleterre, que l'hydravion suivit une ligne sensiblement droite pour amérir à **Caravellas près de Rio de Janeiro au Brésil.**

Comme pour tous les départs des hydravions de ce type, on a eu recours à la catapulte. Ainsi la question du décollage rapide sous une forte charge se trouve simplifiée. L'hydravion D. O.-18 est entièrement métallique. La coque est particulièrement renforcée pour supporter les efforts de catapultage. Comme tous les Dornier, l'aile est surélevée et les ballonnets flotteurs sont remplacés par deux nacelles ou ailes très courtes. Chaque nacelle est un réservoir de carburant. A l'avant se trouvent les postes de pilotage, entiers de ceux du radio et du navigant. Quatre réservoirs à combustible font suite. La quantité emportée normalement est de 3.500 litres ; l'appareil du record en emportait beaucoup plus.

L'aile est en deux parties, fixées de part et d'autre du support central appelé « cheminée ». Une paire de mâts parallèles et des haubans relie chaque demi-aile à la nacelle correspondante.

Un volet mobile occupe tout le bord de fuite sauf au passage de l'hélice arrière. Ce volet sert d'aileron aux extrémités et de volet de courbure vers le centre.

Le plan fixe est surélevé et haubanné par une paire de mâts de part et d'autre. Le gouvernail de direction et ceux de profondeur sont compensés.

Deux moteurs Junkers-Diesel, type Junio-5 sont montés en tandem sur la cheminée. L'un à l'avant, entraîne une hélice tripale tractive ; l'autre, sensiblement au centre de l'aile, entraîne une hélice propulsive tripale, par l'intermédiaire d'un arbre. Le fuseau moteur est ainsi très aérodynamique. Les radiateurs sont à l'avant de la cheminée. L'envergure est de 23 m. 70, la longueur de 19 m. 28, la hauteur de 5 m. 45 et la surface portante de 90 mètres carrés. Au poids total de 9.200 kilos il parcourt normalement 4.400 kilomètres à 210 kilomètres-heure de moyenne, avec une vitesse d'amérissage de 90 kilomètres-heure pour un maximum de 250 kilomètres-heure.

PETIT DICTIONNAIRE DE L'AIR

ALIMENTATION. — L'alimentation d'un moteur consiste dans la distribution de l'air carburé aux cylindres.

Le dispositif d'alimentation comprend essentiellement une tuyauterie et un carburateur, auxquels on ajoute un compresseur.

Il existe aussi des moteurs dont l'alimentation se fait par injection directe d'essence ou d'huile dans le cylindre.

SPORTS

Pendant les vacances, vous aurez un peu de temps à consacrer à votre distraction. Essayez donc de prendre note des battements de votre cœur. Le chiffre indiqué par le « pouls » vous renseignera sur votre santé et votre résistance.

Munissez-vous d'une montre à secondes... et d'un camarade qui vous aidera.

Assis sur une chaise, au calme, après quelques minutes de repos, les battements doivent être d'environ 106 à la minute si vous avez 6 ans; 99 si vous avez 7 ans et 88 si vous avez 10 ans, en baissant encore à 86 pour 14 ans.

Pour les filles, les chiffres sont 102 (6 ans), 101 (7 ans), 91 (10 ans) et 88 à 14 ans.

○

Les Jeux Olympiques disputés en Allemagne sont terminés depuis longtemps. Mais le film qui en retrace les péripéties vient d'être terminé.

Tout ce que l'œil du spectateur des gradins n'aurait pu voir, a été saisi et enjolivé.

Mais quel marathon pour ajouter des kilomètres et des kilomètres de pellicule!

Il a fallu tailler, sélectionner, recouper, sonoriser, commenter, présenter, réduire à une longueur convenable des vues prises dans tous les coins et sous tous les angles.

Nous n'avons pas encore vu ce chef-d'œuvre en France.

○

Maintenant que vous connaissez votre moyenne au repos, livrez-vous à quelque exercice accélérant les battements du cœur. Montez et descendez, par exemple, quarante marches d'escalier; faites des flexions sur les genoux (vingt fois au moins); sautez sur place dix ou quinze fois, etc.

Vous constaterez un pouls accéléré. Dans tous les cas, le retour au battement normal doit se faire en moins de cinq minutes.

J'oubliais de vous dire que le pouls se prend un peu au-dessus du poignet.

— ABONNEZ-VOUS! — FAITES DES ABONNÉS!

LANDRY

— Tiens, frère, lui dit-il, si nous pouvons nous décider à la séparation, mieux vaut que je m'en aille. Tu sais bien que je suis un peu plus fort que toi et que, quand nous sommes malades, ce qui arrive presque toujours en même temps, la fièvre se met plus fort après toi qu'après moi. On dit que nous mourrons peut-être si l'on nous sépare. Moi je ne crois pas que je mourrai; mais je ne répondrais pas de toi, et c'est pour cela que j'aime mieux te savoir avec notre mère, qui te consolera et te soignera. De fait, si l'on fait chez nous une différence entre nous deux, ce qui ne paraît guère, je crois bien que c'est toi qui es le plus chéri, et je sais que tu es le plus mignon et le plus tendre. Reste donc, moi je partirai. Nous ne serons pas loin l'un de l'autre. Les terres du père Caillaud touchent les nôtres, et nous nous verrons tous les jours. Moi, j'aime la peine, et ça me distraira, et comme je cours mieux que toi, je viendrai plus vite te trouver aussitôt que j'aurai fini ma journée. Toi, n'ayant pas grand'-chose à faire, tu viendras en te promenant me voir à mon ouvrage et je serai bien moins inquiet à ton sujet.

Sylvinet ne voulut point entendre à cela; quoiqu'il eût le cœur plus tendre que Landry pour son père, sa mère et sa petite Nanette.

Quand ils eurent bien discuté, ils tirèrent à la courte paille et le sort tomba sur Landry. Sylvinet ne fut pas content et voulut tenter à pile ou face avec un gros sou. Face tomba trois fois pour lui, c'était toujours à Landry de partir.

— Tu vois bien que le sort le veut, dit Landry, et tu sais qu'il ne faut pas contrarier le sort.

Le troisième jour, Sylvinet pleura bien encore, mais Landry ne pleura presque plus. La première idée du départ lui avait fait peut-être une plus grosse peine qu'à son frère, parce qu'il avait mieux senti son courage et qu'il ne s'était pas endormi sur l'impossibilité de résister à ses parents; mais, à force de penser à son mal, il l'avait plus vite usé, et il s'était fait beaucoup de raisonnements, tandis qu'à force de se désoler, Sylvinet n'avait pas eu le courage de se raisonner ; si bien que Landry était décidé à partir, que Sylvinet ne l'était point encore à le voir s'en aller.

Et puis Landry avait un peu plus d'amour-propre que son frère. On leur avait tant dit qu'ils ne seraient jamais qu'une moitié d'homme s'ils ne s'habituaient pas à se quitter, que Landry, qui commençait à sentir l'orgueil de ses quatorze ans, avait envie de montrer qu'il n'était pas un enfant. Il réussit donc encore cette fois-là à le tranquilliser, et le soir, en rentrant à la maison, il déclara à son père que son frère et lui avaient tiré au sort, et que c'était à lui, Landry, d'aller toucher les grands bœufs de la Priche.

Le père Barbeau prit ses deux bessons sur un de ses genoux, quoiqu'ils fussent déjà grands et forts, et il leur parla ainsi :

— Mes enfants, vous voilà en âge de raison, je le connais à votre soumission et j'en suis content. Souvenez-vous que quand les enfants font plaisir à leurs père et mère, ils font plaisir au grand Dieu du ciel qui les en récompense un jour ou l'autre. Je ne veux pas savoir lequel des deux s'est soumis le premier. Mais Dieu le sait, et il bénira celui-là pour avoir bien parlé, comme il bénira aussi l'autre pour avoir bien écouté.

Là-dessus il conduisit ses bessons auprès de leur mère pour qu'elle leur fît son compliment; mais la mère Barbeau eut tant de peine à se retenir de pleurer, qu'elle ne put rien leur dire et se contenta de les embrasser.

Il éveilla donc Landry avant le jour, en ayant bien soin de ne pas secouer son aîné, qui dormait à côté de lui.

— Allons, petit, lui dit-il tout bas, il nous faut partir pour la Priche avant que ta mère te voye, car tu sais qu'elle a du chagrin, et il faut lui épargner les adieux. Je vais te conduire chez ton nouveau maître et porter ton paquet.

— Ne dirai-je pas adieu à mon frère? demanda Landry. Il m'en voudra si je le quitte sans l'avertir.

— Si ton frère s'éveille et te voit partir, il pleurera, il réveillera votre mère, et votre mère pleurera encore plus fort, à cause de votre chagrin. Allons, Landry, fais ton devoir tout entier, mon enfant; pars sans faire semblant de rien. Pas plus tard que ce soir, je te conduirai ton frère, et comme c'est demain dimanche, tu viendras voir ta mère sur le jour.

Landry obéit gravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie ni si tranquille qu'elle n'eût entendu tout ce que son homme disait à Landry. La pauvre femme, sentant la raison de son mari, ne bougea et se contenta d'écarter un peu son rideau pour voir sortir Landry. Elle eut le cœur si gros qu'elle se jeta à bas du lit pour aller l'embrasser, mais elle s'arrêta quand elle fut devant le lit des bessons, où Sylvinet dormait encore à pleins yeux. Le pauvre garçon avait tant pleuré depuis trois jours et quasi trois nuits, qu'il était vanné par la fatigue, et même il se sentait fiévreux, car il se tournait et retournait sur son coussin, envoyant de gros soupirs, et gémissant sans pouvoir se réveiller.

Alors la mère Barbeau, voyant et avisant le seul de ses bessons qui lui restât, ne put pas s'empêcher de se dire que c'était celui qu'elle eût vu partir avec le plus de peine. Il est bien vrai qu'il était le plus sensible des deux, soit qu'il eût le tempérament moins fort, soit que Dieu, dans la loi de la nature, ait écrit que de deux personnes qui s'aiment, soit d'amour, soit d'amitié, il y en a toujours une qui doit donner son cœur plus que l'autre. Le père Barbeau avait un brin de préférence pour Landry, parce qu'il faisait cas du travail et du courage plus que des caresses et des attentions. Mais la mère avait ce brin de préférence pour le plus gracieux et le plus câlin, qui était Sylvinet.

La voilà donc qui se prend à regarder son pauvre gars, tout pâle et tout défait, et qui se dit que ce serait grand'pitié de le mettre déjà en condition; que son Landry a plus d'étoffe pour endurer la peine, et que d'ailleurs l'amitié pour son besson et pour sa mère ne le foule pas au point de le mettre en danger de maladie. C'est un enfant qui a grande idée de son devoir, pensait-elle; mais tout de même, s'il n'avait pas le cœur un peu dur, il ne serait pas parti comme ça sans barguigner, sans tourner la tête et sans verser une pauvre larme. Il n'aurait pas eu la force de faire deux pas sans se jeter sur ses genoux pour demander courage au bon Dieu, et il se serait approché de mon lit, où je faisais la frime de dormir, tant seulement pour me regarder et pour embrasser le bout de mon rideau. Mon Landry est un véritable garçon. Ça ne demande qu'à vivre, à remuer, à travailler et à changer de place. Mais celui-ci a le cœur d'une fille; c'est si tendre et si doux qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ça comme ses yeux.

Ainsi devisait en elle-même la mère Barbeau tout en retournant à son lit, où elle ne se rendormit point, tandis que le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages du côté de la Priche. Quand ils furent sur une petite hauteur, d'où l'on ne voit plus les bâtiments de la Cosse aussitôt qu'on se met à descendre, Landry s'arrêta et se retourna. Le cœur lui enfla, et il s'assit sur la fougère, ne pouvant faire un pas de plus. Son père fit mine de ne point s'en apercevoir et de continuer à marcher. Au bout d'un petit moment il l'appela bien doucement en lui disant :

— Voilà qu'il fait jour, mon Landry; dégageons-nous si nous voulons arriver avant le soleil levé.

Landry se releva, et comme il s'était juré de ne point pleurer devant son père, il rentra ses larmes qui lui venaient dans les yeux grosses comme des pois. Il fit comme s'il avait laissé tomber son couteau de sa poche, et il arriva à la Priche sans avoir montré sa peine qui pourtant n'était pas mince.

Georges SAND.

VARIÉTÉS

PASSE-TEMPS

Voici deux messieurs qui ont perdu leurs cheveux et leurs chapeaux. Ayez pitié d'eux et coiffez-les.

CHARADES

Il fait sombre dans mon premier,
Mon deuxième est une rivière de France,
Mon tout porte bottes et éperons.

Envoi de Raymond Journeau.

Mon premier est glané après la moisson,
Mon deuxième se dit parfois du corps,
Mon troisième se fait en ardoise ou en tuiles, etc.,
Mon quatrième indique la répétition,
Mon tout remplace le rasoir.

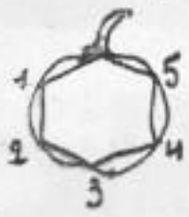
Envoi d'Henriette Biennebant (Foches).

VERS A RETROUVER

Retrouver, en remplaçant les points par des voyelles, deux vers de La Fontaine :

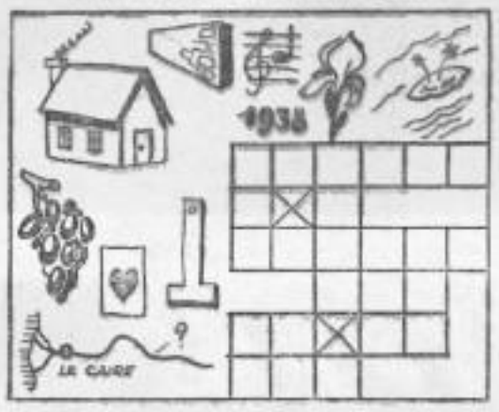
.n r.ne.ntr. s. d.st.n..
S..v.nt p.r d.s ch.m.ns q.'.n pr.nd p..r f.v.t.r.

LA POMME QUI SE COUPE TOUTE SEULE



Enfilez dans une aiguille à coudre très courte un fil solide. Passez l'aiguille et le fil sous la peau d'une pomme en partant de la queue au point 1. Sortir au point 2, sortir au point 3 et ainsi de suite pour revenir au point 1. Tirez alors fortement sur les deux bouts du fil, ce fil ressortira par le point 1 après avoir coupé la pomme en deux parties égales. Recommencez l'opération de manière à couper la pomme perpendiculairement à la première coupure. Si vous donnez alors cette pomme à un camarade, il aura la surprise, en commençant à la peler de la voir tomber en quatre morceaux égaux.

MOT CROISÉ EN IMAGES

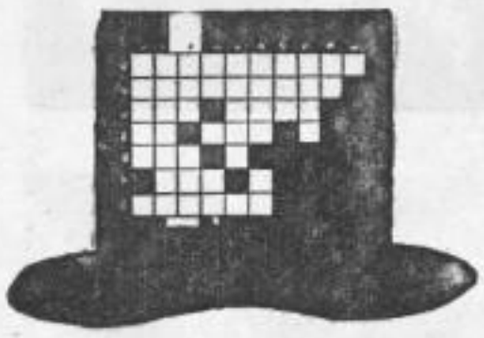


DESSIN SURPRISE

Colorer en noir les cases marquées d'un point.

MOTS CROISÉS N° 137

Horizontalement. — 1. Qui ne peut être rassasié. — 2. Mal du pays, regret de la patrie. — 3. Sous-préfecture du département de la Drôme. Monnaie espagnole. — 4. Doubles consonnes. Adjectif possessif. — 5. La seule boisson naturelle. — 6. Initiales d'un grand Etat américain. — 7. Ville et grand port de l'U. R. S. S.



Verticalement. — 1. Département français. — 2. Qui a des cheveux noirs et un teint sombre. — 3. Sur la rose des vents. En fait usage. — 4. Deux lettres de Anatole. As. — 5. Peser le poids d'une caisse, d'un baril avant de les remplir. — 6. Elles sont entourées d'eau de tous côtés. Du verbe aller. — 7. Commandant turc. — 8. Humeur sécrétée par le foie. — 9. Article.

(Envoyé par Maurice SAUL.)

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 136

Devinette. — Il ne peut pas y avoir de glands, seul le chêne porte des glands.

Rébus syllabique. — Dollar. — Dolent. — Doré. — Domicile.

Charades. — Pas-Riz-Hein (Parisien). — Ton-Bouc-Tout (Tombouctou).

Acrostiche. —

A R M E	A R O M E
S O I N	S O L I N
R A D E	R A I D E
M U L E	M U F L E
P L I E	P L A I E
C O T E	C O N T E
S O I E	S O T I E

Casse-tête. — Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Anagrammes. — Lampe, Palme.

LE COURRIER DE JANOT

Simone Berchebru, Bort-les-Orgues (Corrèze) : Merci de tes jolies devinettes; je les transmets. — *Séverin Torelli*, St-Savine (Aube) : Merci de tes charades; je les transmets à notre service des variétés. — *Jean Jaubert*, Paris (IVe) : Nous tiendrons compte de ce que tu nous dis au sujet de ta correspondance. — *Raphaël Feigelson*, Paris (Ve) : Merci de ton joli récit. Nous verrons si nous pouvons l'utiliser. — *Salomon Piegzaski*, Paris (Xe) : Ton souvenir de vacances m'a beaucoup plu, je pense que nous le publierons. — *Maurice et Eugénie Plocki*, Vincennes : Merci de vos distractions et variétés que je transmets. — *Serena Bacri*, St-Gaudens : Tu nous envoies très fidèlement des distractions; je pense que celles-ci seront publiées. — *Casimir Warzezouski*, Mericourt-sous-Lens (Pas-de-Calais) : Bravo pour votre société de scouts organisée à Méricourt. Vous allez camper dans les bois et vous faites du sport : c'est tout à fait bien. Je suis heureux que *Mon Camarade* vous plaise et que vous le lisiez. — *Gérard Phalip* : Tu nous écris : « *Jim Mystère* est un beau roman d'aventures qui, dans le fond, a un sens. *Le Forçat de l'Eldorado* est, jusqu'à présent, très joli. Quant à l'*Homme des Gouffres*, je le trouve très épatant. » Merci de tes compliments. Comme tu le vois, nous avons jugé que tu avais raison et nous avons mis un peu plus d'histoires comiques. — *Abel Aurin*, la Crouzille, par Limalonges : Merci des compliments que tu nous fais. Je suis content que « tu trouves que le jeudi n'arrive pas assez vite et que tu attendes le facteur avec un grand contentement ». — *Daniel Fortier*, Audun-le-Roman : Nous ignorons le prix de la collection Papouine qui n'est pas encore arrivée en France. J'insère, d'autre part, ta demande d'échange de timbres. — *Reine Sylvie*, Paris (Ier) : Je suis content que *Mon Camarade* te plaise et j'espère que tu en continueras la lecture. — *Serge Nechtschein*, Paris : Merci de tes charades; je les transmets. — *Denise Duray* : Tu aimes beaucoup *Mon Camarade*, surtout *Jim Mystère* et le nouveau roman *Le Forçat de l'Eldorado*. Tu attends le jeudi avec impatience pour voir la suite de ses nombreuses histoires. Merci de tes compliments. — *R. Meunier*, l'Haÿ-les-Roses : Tu nous écris : « Le journal est très bien; il y a de tout : des amusements, des sports, des romans, des courriers et *Mon Camarade* est aussi instructif : par les histoires de Bour, par La Goupille, par « A travers le Monde », il nous apprend beaucoup de choses. » Merci de tes compliments. Je te souhaite de te remettre rapidement de ta fracture à la cuisse; à ton âge, de telles maladies se guérissent vite. — *Roger Jack*, St-Louis (Haut-Rhin) : Merci de tes anecdotes; je les ai transmises. — *Gaston Tremon*, Montflanquin (Lot-et-Gar.) : Merci de ta jolie poésie : La Rose, que je publierai sans doute. Je transmets tes demandes à Bour. Merci de tes encouragements pour les lecteurs qui nous ont déjà envoyé des contes et des poésies montrant leur goût pour la littérature.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an.. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

Caïus Gracchus

CAIUS n'avait que 21 ans quand son frère, Tibérius Gracchus, fut lâchement assassiné par des sénateurs romains. Elu questeur, il partit en Sardaigne. Sitôt de retour à Rome, il voulut se faire élire tribun. Encore un Gracchus tribun! Le Sénat prit peur. A ce nom de Gracchus, qui symbolisait la lutte contre les riches, des gens accoururent de toute l'Italie pour assister à l'élection. La foule fut si intense que certains donnaient leur voix du haut d'un toit. Caïus fut élu triomphalement. Chaque discours de lui frappait les auditeurs. Il commençait toujours par évoquer la mémoire de son frère. Mais son attitude à la tribune était très différente de celle de Tibérius. Autant celui-ci était calme et précis, modéré dans ses paroles comme dans ses intentions, autant Caïus était violent, véhément, arpentant à grands pas la tribune aux harangues. Comme il se méfiait de ses emportements — car dès qu'il était en colère il s'embrouillait dans ses phrases — il plaçait derrière lui un serviteur nommé Licinus, bon musicien, qui à chaque éclat de voix poussait une note très suave pour ramener son maître à un ton plus paisible!

Caïus aussitôt mène la lutte en faveur du peuple contre le Sénat : Que l'on n'enrôle pas de jeunes gens âgés de moins de 17 ans; que les soldats soient habillés aux frais de l'Etat; que l'on nomme des juges autres que des sénateurs; que 300 chevaliers s'asseyent au Sénat à côté des 300 sénateurs; que tous les alliés des Romains aient aussi le droit de vote; que chaque mois tout citoyen puisse acheter à très bas prix 43 litres de blé.

Cette dernière loi, la *loi frumentaire*, avait pour but de secourir les pauvres, de plus en plus nombreux, et en même temps de lutter contre les riches qui, pour se faire élire, achetaient des votes de ces pauvres contre quelques morceaux de pain.

Caïus méprisait le Sénat. Il fut le premier orateur qui, parlant à la tribune aux harangues, ne se tournait pas du côté du Sénat mais du côté où se tenait le peuple.

Il dirigea beaucoup de travaux d'utilité publique, construisit des routes, installa des greniers à blé. Il protesta contre les fonctionnaires qui, dans les Provinces, dépouillaient les habitants. Mais quand il proposa d'accorder les droits de citoyen à tous les peuples latins, il subit son premier échec, la loi fut repoussée. Un ennemi du projet avait persuadé le peuple de Rome qu'il n'aurait plus la même place aux Jeux, aux Comices, etc.

Le Sénat, reprenant courage, voulut abattre son adversaire. Et, s'entendant avec un autre tribun, *Libius Drusus*, il fit de la « démagogie », pratiqua une politique de surenchère : Livius Drusus, pour flatter le peuple, va toujours plus loin que Gracchus, propose des lois encore plus « avancées », que le Sénat accepte aussitôt, alors qu'il s'oppose à celles de Gracchus, si raisonnables. Et Drusus ne manque jamais dans ses discours de vanter ce Sénat « qui a toujours en vue le bien du peuple ». Le peuple qui haïssait le Sénat se reprit à l'estimer. Comme Caïus avait demandé qu'on appliquât très exactement la réforme agraire et qu'on la complétât par la fondation de *colonies* où des paysans pourraient s'installer, Drusus reprit le projet à son compte : Gracchus demandait quatre colonies, lui en proposait douze. Et Caïus, par un plébiscite, fut chargé d'aller fonder la colonie de Carthage. Ayant éloigné son adversaire, et devenu à son tour très populaire, Drusus attaqua le grand ami de Caïus, *Fulvius*. Quand Caïus revint à Rome et proposa le reste de ses lois, il y eut de sérieuses bagarres. Une foule immense circulait dans la ville. Le Sénat, par une proclamation, exigea le départ de tous ceux qui n'habitaient pas Rome. Gracchus apposa une affiche conseillant aux « alliés » de rester. Des troubles éclatèrent et on emprisonna beaucoup de monde.

Mais Caïus ne put se faire réélire tribun. Et alors le Sénat triomphant prend des mesures contre lui, commence à rapporter ses lois. *Opimius*, le nouveau consul, mène la bataille. Fulvius presse Caïus de résister : des étrangers continuent d'affluer à Rome, il serait facile de faire un coup d'Etat. Le jour où Caïus vient défendre son œuvre devant l'Assemblée, il y a foule au Capitole; après le sacrifice aux dieux, un des licteurs du consul, nommé *Quintus Antyllius*, apostrophe les étrangers, les appelant mauvais citoyens. Il fut impossible à Caïus d'empêcher quelques-uns de ses gens de se précipiter sur Antyllius et de le tuer.

Le Sénat prend ce prétexte pour agir. Devant le corps d'Antyllius exposé à la porte du Sénat, il dit au peuple qu'il faut venger ce crime et accorde par décret les pleins pouvoirs au consul Opimius. Celui-ci demande aux sénateurs et chevaliers de revenir le lendemain armés et en compagnie de tous leurs serviteurs également armés. Fulvius se prépare au combat; Caïus, lui, veut éviter un massacre; tout navré, il rentre chez lui après s'être arrêté un long moment devant la statue de son père, ce que voyant, un grand nombre de gens, qui l'avaient en haute estime, vinrent, la nuit, garder sa maison. Le lendemain matin, les compagnons de Fulvius détachent des murs des armes de Gaulois et vont occuper le mont Aventin. Caïus, lui, ne voulut pas s'armer, ne prenant qu'une courte dague qu'il cacha sous sa robe. Sa femme, *Licinia*, s'accrochait à lui, disant : « Ne va pas te faire tuer comme ton frère Tibérius, je n'ai plus confiance dans les lois ni dans les dieux maintenant que les jugements se font avec l'épée... » Mais Caïus s'arrache à son étreinte et Licinia tombe évanouie. « Il faut, dit-il à Fulvius, envoyer au Sénat un message de paix. » Et Fulvius y envoie son plus jeune fils, mais le Sénat réclame la présence des deux chefs et qu'ils se considèrent comme criminels. Pour éviter un massacre, Caïus serait prêt à accepter, mais Fulvius s'y oppose. Encore une fois le petit garçon retourna au Sénat; on l'y garde prisonnier. Et Opimius, avec une armée, part à l'assaut. Fulvius, avec ses gens, s'enfuit. On le retrouvera caché dans une étuve abandonnée où il sera tué en même temps que son fils aîné.

Caïus, toujours respectueux, ne veut pas d'un combat inégal où beaucoup de ses amis périraient. Il se rend au temple de Diane et s'y serait suicidé si des amis ne lui avaient arraché son arme; il s'enfuit. Opimius, face aux partisans de Caïus, proclame à sons de trompe qu'il accordera le pardon à ceux qui ne combattront pas : que ceux-là tournent le dos. Pendant ce temps, on poursuit Caïus; deux de ses amis protègent sa fuite en luttant, jusqu'à la mort, sur un pont. Près d'être rejoint dans un bois, Caïus se fait égorger par son fidèle serviteur, Philocrate, qui se tue ensuite sur le corps de son maître. Un des poursuivants coupe la tête de Caïus pour la rapporter au Sénat; quelqu'un, qui avait entendu dire que le Sénat la paierait son pesant d'or, lui arrache cette tête puis la remplit de plomb avant de la montrer aux sénateurs. Mais on ne lui paya rien, pas plus qu'au misérable qui revint avec la tête de Fulvius. Trois mil partisans de Gracchus furent tués et jetés à la rivière. Licinia, femme de Caïus, se vit confisquer sa dot. Le pauvre petit garçon, fils de Fulvius, emprisonné au Sénat, fut exécuté après la bataille.

Les Gracques étaient morts. Opimius survivait, qui pilla les finances publiques, et trahit l'Etat pour de l'argent.

La loi agraire ne fut pas immédiatement abolie, mais on permit aux pauvres de vendre leurs terres, et petit à petit se reconstituèrent les grandes propriétés cultivées par des esclaves. La classe moyenne, formée de paysans et d'artisans, disparut.

On honora le nom des Gracques. Des chapelles furent bâties aux endroits où ils périrent. Cornélie, leur mère, recevait les visites de voyageurs étrangers, d'ambassadeurs, les présents des rois. Quand elle mourut, on lui éleva une statue : « A Cornélie, mère des Gracques. »

Et le premier communiste français, *Babeuf*, qui après la chute de Robespierre, fomenta la *conspiration des EGAUX*, se souvenant de ces deux amis du peuple qui furent les Gracques, avait adopté le prénom de *Gracchus*.

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la 5e série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 26 numéros :
10 francs. -:- Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Épuisée.
2e Série, le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — Aucun envoi contre remboursement.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.815.

TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ: JACK-STRONG ET MOERDER LUTTENT SUR LES TOITS DE LA VILLE INTERDITE BÂTIE AU CENTRE DE LA JUNGLE .....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

LE BANDIT GROSSAC ET SON COMPLICE OTTO SCHLASS ONT-ILS DÉCIDÉ DE GAGNER HONNÊTEMENT LEUR VIE? PORTEURS DE GROSSES VALISES, ILS VONT RENDRE VISITE À MADAME

LAFLEUR — "BONJOUR MADAME LAFLEUR NOUS VENONS VOUS PRÉSENTER NOTRE CÉLÈBRE ASPIRATEUR "BOUFTOUCRU" GRANDE MARQUE MONDIALE, PAYABLE EN 128 MENSUALITÉS

"NOUS SOMMES PRÊTS À VOUS NETTOYER GRATUITEMENT VOS TAPIS POUS VOUS PROUVER L'EXCELLENCE DE LA MARQUE QUE NOUS REPRÉSENTONS MADAME LAFLEUR JUBILE

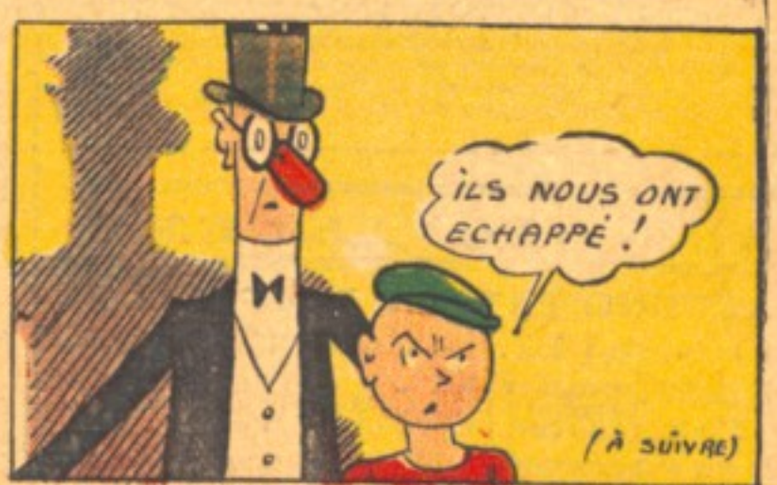
HORREUR! VOICI QU'APRES AVOIR DÉVORÉ LA POUSSIÈRE LE "BOUFTOUCRU" ENGLOUTIT 4 TAPIS D'ORIENT 3 TABLEAUX DE MAÎTRE UNE COMMODE LOUIS XII ET LES BOUCLES D'OREILLE

DE MADAME LAFLEUR QUI TERRIFIÉE TÉLÉPHONE À SON AMI ET VOISIN LE PROFESSEUR HUMERUS TANDIS QUE LES DEUX FILOUS PRENNENT LA FUITE.

LE PROFESSEUR HUMERUS QUI ÉTAIT CHEZ LUI EN COMPAGNIE DE SON AMI L'ASTUCIEUX BEGONIA, PROMET À MADAME LAFLEUR DE LUI RENDRE SES MEUBLES ET SES BIJOUX.

HUMERUS ACCUEILLE AIMABLEMENT GROSSAC QUI EST POUR LUI UNE VIEILLE CONNAISSANCE ET IL SE DÉCLARE TOUT PRÊT À ACHETER UN DE SES MAGNIFIQUES ASPIRATEURS "BOUFTOUCRU"

"PAR LES CORNES DU DIABLE JE SUIS ROULÉ" S'ÉCRIE GROSSAC. GRÂCE À UNE ASTUCE DE BEGONIA L'ASPIRATEUR S'EST MIS À TOURNER À L'ENVERS, RENDANT TOUT SON BUTIN.



MAIS TANDIS QUE BEGONIA ET HUMERUS DANSENT DE JOIE LES DEUX BANDITS EN PROFITENT POUR S'ENFUIR. QU'À CELA NE TIENNE BEGONIA N'A PAS ENCORE DIT SON DERNIER MOT.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 138. JEUDI 21 JUILLET 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AIDÉ DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge MOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Le lieutenant Popesco a été injustement condamné au bagne par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud). Tandis que le lieutenant est dirigé sur la terrible forteresse de* **Montanara, ses deux fils, Juan et Pedro (15 et 16 ans), partent à sa suite dans la jungle. Mais ils viennent d'être arrêtés par des gendarmes à cheval.**

Chapitre XIV. — La morsure de serpent

Juan et Pedro, escortés par les gendarmes, arrivèrent ainsi au bord d'un cours d'eau assez rapide et assez étroit, mais profond, et qu'il fallait traverser sur un pont de fortune, sans parapet ni garde-fous. L'hacienda n'était plus qu'à deux kilomètres environ. Déjà les jeunes garçons apercevaient la fumée qui montait de sa cheminée, toute droite, dans le ciel calme. Il fallait aviser d'urgence et, de l'urgence même, on le sait, naissent les résolutions extrêmes.

Celle que prirent les deux frères était, à peu de chose près, désespérée. Mais d'abord, qui la prit le premier? Cela, ils ne purent jamais le déterminer. La même idée leur vint en même temps dans l'esprit et tous deux, pour la mettre à exécution, accomplirent en même temps les mêmes gestes. Ils s'élancèrent brusquement en avant, distançant les gendarmes à cheval et, traversant le pont en flèche. Sitôt arrivés de l'autre côté de l'eau, ils pivotèrent et revinrent sur les chevaux en agitant les bras en moulinets et en poussant d'horribles cris.

Leur but était simple. Ils voulaient effrayer les montures et les amener à sauter à l'eau. Après, ils tenteraient de mettre assez de distance entre eux et les soudards pour se trouver hors d'atteinte...

Ils doutaient déjà de leur réussite lorsqu'une

Juan fit une piqûre de sérum à l'homme inanimé.

nide inattendue leur vint, celle de leur chien, le colossal Microbe. L'intelligent animal, qui devait suivre la petite caravane à peu de distance, assista d'un fourré à l'attaque conduite par ses deux amis. En bon chien batailleur qu'il était, il n'hésita pas à se lancer lui-même dans la bagarre, attaquant les chevaux par derrière, leur sautant sur la croupe et leur arrachant les crins de la queue. L'effet fut foudroyant. Les hommes eurent aussi peur que les bêtes, deux d'entre eux se laissèrent désarçonner et, en moins de dix secondes, tout le pont fut balayé...

Chose curieuse, les deux chevaux libres de cavaliers réussirent presque aussitôt à gagner le rivage, cependant que les autres, hommes et bêtes, entraînés par de durs courants, disparaissaient au premier coude...

— Un cheval pour chacun de nous! cria Juan...

En même temps, le jeune garçon se précipitait vers l'une des deux bêtes, laissant à Pedro le soin de s'emparer de l'autre. Ce ne fut ni long ni difficile. Les bains ont toujours un effet calmant sur les chevaux. Après, ils ont besoin d'une main qui les rassure et ils se laissent conduire comme des moutons...

— En selle, fit Pedro. Et filons!... Pas une minute à perdre...

Tout en galopant, ils firent l'inventaire de leurs prises : deux bons demi-sang, sellés à l'ordonnance, c'est-à-dire avec une couverture roulée par devant et une autre roulée par derrière...

— Nous avons maintenant de quoi nous couvrir pour la nuit, dit Juan. Mais nous n'allons pas pouvoir nous en servir tout de suite. Elles sont un peu mouillées, nos couvertures. Et il faudra bien une journée entière de bon soleil pour qu'elles sèchent...

Sans cesser de pousser sa monture, Pedro avait sorti sa carte et la consultait.

— Nous allons profiter de notre avance pour couper la grande route et tâcher d'y trouver quelque indice du passage des condamnés. Il ne faudrait tout de même pas qu'on en ait changé la destination et que nous allions pour rien à Montanara...

— Tu as raison, ponctua Juan...

— Ensuite, reprit Pedro, nous irons tout droit à travers la brousse. Plus nous nous tiendrons éloignés de la route, mieux cela vaudra. Il est évident que les soldats ne vont pas chanter nos louanges en arrivant à leur quartier et qu'on va nous signaler et nous rechercher partout...

— Nous nous dirigerons sur le soleil, fit Juan. Avec une montre c'est facile...

— Pas la peine, rectifia Pedro. Nous avons avec nous une carte assez détaillée pour nous donner successivement tels ou tels objectifs précis... Du reste, aussitôt que nous aurons franchi la crête qui est juste en face, nous découvrirons très certainement le Pic des Aigles dans le lointain. Montanara se trouve juste derrière. Il n'y aura qu'à toujours pousser dans cette direction...

Ils avaient parcouru, au jugé, plus de vingt kilomètres depuis le pont, lorsqu'ils décidèrent de mettre pied à terre et de s'installer pour la nuit dans un creux de ravin...

— La route ne doit pas être loin d'ici, dit Pedro. Entravons vite les chevaux et déplions rapidement les couvertures pour les faire sécher. Je voudrais que nous fassions une petite reconnaissance avant que l'obscurité ne rende la chose impossible.

Ils s'affairèrent à la besogne et Juan, en desellant son cheval, mit la main sur un paquet de biscuits qui se trouvait dans l'une des fontes.

— Dis donc! Je viens de trouver notre dîner! Il brandissait un paquet.

— Tu en as trouvé un aussi? Bravo! J'ai déjà découvert le même de mon côté. Cela nous fait donc deux repas assurés en perspective. Le ciel est pour nous...

Sur ce, ils partirent du côté de la route, le chien Microbe courant sur les talons de Juan.

— Et toi, lui dit alors son maître, tâche de mieux te conduire que la dernière fois... Ne pouvais-tu pas renifler la patrouille et nous prévenir, tout à l'heure? On fait son métier de chien, que diable!...

Microbe le regardait en remuant la queue, avec des yeux intelligents qui paraissaient comprendre. Etait-ce de sa faute si on l'avait dressé à ne pas aboyer?

Comme l'avait prévu Pedro, les deux garçons atteignirent rapidement la route, qu'ils longèrent par les bas côtés à dix bons mètres dans les taillis. Parvenus en un endroit suffisamment abrité, ils traversèrent et découvrirent, de l'autre côté, dans les fossés envahis de végétations, plusieurs sacs de ce papier spécial dont on enveloppe les pains de munition :

— Pas de doute, fit Juan, une troupe est passée par là...

— Oui, accepta Pedro. Une troupe importante, et qui a fait une pause en cet endroit précis, les sacs en témoignent...

Il se livra à un petit calcul, puis il articula :

— Ils doivent avoir trois jours d'avance sur nous. Mais en forçant les étapes, nous pouvons arriver avant eux à Montanara, peut-être même les rejoindre en chemin...

— Ce doit être effroyable, cette lente marche avec des fers aux pieds, dit Juan...

— Effroyable!...

Leurs traits s'étaient durcis, car tous deux imaginaient leur malheureux père, ahanant en tête de l'épouvantable cohorte. Pedro se secoua :

— Allons! Tâchons de réagir!... Si le sort de notre père est terrible, c'est pour nous une raison de plus d'agir vite et bien, sans hésitation aucune.

Ils n'avaient pas cessé d'avancer en parlant et ils arrivaient à l'endroit où, fort probablement, la pause finie, les condamnés avaient reformé leurs rangs.

— Regarde, fit Juan, comme la route est raclée à partir d'ici. On voit qu'ils sont obligés de traîner leurs pieds à cause des chaînes...

Pedro ne répondit pas. Il songeait que Montanara ne se trouvait pas à moins de cent quatre-vingt kilomètres, et que beaucoup de bagnards n'auraient plus de chaussures longtemps avant d'arriver. C'est leur chair vive, alors, qu'ils racleraient sur les pierres...

Les deux frères avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire la certitude que les condamnés n'avaient pas été dirigés vers un autre bagne que celui de Montanara. Il ne leur restait plus qu'à rallier leur campement, pour y passer la nuit.

Ils allaient le faire, lorsqu'une masse sombre, cent mètres plus loin sur l'un des bas côtés de la route, attira leur attention.

— Tu as vu, fit Juan, on dirait que ça bouge...

— Peut-être...

Depuis un instant, d'ailleurs, Microbe donnait des signes d'inquiétude. Il sautait, regardant alternativement son maître et la masse sombre.

— Qu'est-ce que c'est? lui demanda Juan.

L'animal bondit, interprétant peut-être la question comme un ordre d'attaque. Déjà, il filait comme une flèche. Mais il fut rappelé :

— Ici, Microbe!

Il revint aussitôt, et Juan le maintint par son collier, avançant doucement... Deux fois, on crut saisir un mouvement dans la masse sombre, si faible qu'on pouvait douter. La nuit tombait du reste...

Ce ne fut qu'à dix pas que les jeunes garçons purent vraiment distinguer quelque chose :

— Mais c'est un homme! s'écria Pedro.

— Oui... On dirait...

C'était un homme en effet, un homme bâti en hercule, avec un torse comme un muids, une énorme tête de dogue et des bras capables de culbuter des tramways. Mais il était étendu de tout son long, sur le dos, et ne donnait pour ainsi dire plus signe de vie.

Pedro lui mit l'oreille sur la poitrine, à l'endroit du cœur.

— Ça ne bat pas fort, fit-il. Mais ça bat...

— Que peut-il bien avoir? interrogea Juan. On ne voit pas trace de blessure... Un coup de soleil? Une attaque?...

Mais Pedro venait de remarquer que l'avant-bras droit de l'homme était infiniment plus gros que le gauche. Il le prit et le retourna. Et tout de suite, il comprit.

— Morsure de serpent, dit-il. Regarde l'enflure... Et tiens, voici les deux marques noires qu'ont laissées les crochets de l'animal. Les chairs se tuméfient et blémissent autour de la place. C'est bien une morsure de serpent. Ecoute...

Il hésitait. Mais le sentiment de l'humanité l'emporta sur celui de la sécurité.

— Ecoute, reprit-il... File au campement et rapporte la musette à pharmacie. Il y a ce qu'il faut dedans...

— Le temps d'aller et de revenir... Mais il est inutile que tu restes sur la route. Cache-toi au moins sous les arbres...

— Et la ligature, crois-tu qu'elle va se faire toute seule?

La ligature!... Il n'était probablement plus temps d'y songer. Mais sait-on jamais? Et Pedro ayant retiré sa ceinture, se mettait en devoir de serrer le bras du moribond...

Juan mit un certain temps à revenir. Mais il revint avec les deux chevaux et les couvertures.

— J'ai pensé qu'il serait inutile de perdre des heures en allées et venues. Il fait presque nuit maintenant et, jusqu'à l'aube, nous ne craignons plus beaucoup d'être vus...

— Oui, répliqua Pedro. Passe-moi la musette et attache les bêtes sous le fourré...

(Suite en page 3, en bas de la première colonne.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai pas donné de nouvelles de nos Clubs, mais c'est parce que nos Clubs ne nous donnent pas souvent de nouvelles. Pourtant, à la veille des vacances, j'ai reçu des tas et des tas de lettres sur les Clubs et je suis bien content de pouvoir en recopier quelques-unes ici.

Voici d'abord des nouvelles d'un Club qui vient de se former à Bonneuil-sur-Marne, près de Paris.

Ce Club, qui a pris le nom de Club des Pingouins, s'est mis en rapport avec nos amis Les Castors et ils ont fait des sorties ensemble, à la Foire de Paris et au camp d'aviation d'Orly. Ils ont l'intention de visiter aussi le Zoo de Vincennes et l'aéroport du Bourget. Ils ont profité des fêtes populaires qui ont souvent lieu dans le beau parc de Bonneuil pour monter un stand avec une loterie et de la réclame pour le Club. Ce qui a rapporté non seulement de l'argent pour la caisse des promenades, mais aussi de nouveaux membres au Club. Et sur la première recette on a pris 25 francs qu'on a envoyés aux petits enfants espagnols. Le stand était si beau que dans un Concours qu'on a fait, il a obtenu le deuxième prix et qu'on en a parlé dans les journaux de Bonneuil et des environs.

Toutes ces belles distractions du dimanche n'empêchent pas les Pingouins de Bonneuil d'être de bons élèves en classe. Quatre Pingouins ont été reçus brillamment au Certificat d'études, et même il y a eu un Pingouin qui a eu une Mention pour son examen, tant il avait bien répondu!

Voilà du beau travail de Club n'est-ce pas? Du si beau travail que les Pingouins sont toujours plus nombreux et qu'on nous a demandé vingt nouvelles cartes de Club, ce qui est rudement bon signe.

Un Club qui travaille aussi bien c'est le Club de Mâcon dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans mon petit courrier. Chaque semaine le Club est plus nombreux et il a maintenant un joli uniforme. La culotte est bleu foncé et la chemise bleu clair, ce qui doit être d'un très joli effet.

A plusieurs reprises, nos petits camarades ont fait des sorties en bicyclette, tous ensemble et ces promenades ont eu beaucoup de succès. Pour les jeux en dehors des sorties, le groupe (grâce aux numéros de Mon Camarade *et l'argent qu'on gagne en les vendant) a acheté un ballon de football, un croquet (c'est joli le croquet, j'aime bien ça, j'y ai joué à l'école), un jeu de quilles et six cerceaux.*

Le Club de Mâcon ne fait pas seulement des sorties cyclistes. Il fait aussi des sorties pédestres et il emporte avec lui une tente pour camper pendant quelques heures. Et le Club s'occupe aussi de sport. Au stade municipal, il a organisé une course cycliste entre les différents membres du Club. C'est Boucaud qui a gagné et qui est arrivé le premier au sprint. C'était une course de vingt tours de stade. On a fait aussi une course pour un seul tour et c'est encore Boucaud qui a gagné en 33 secondes, suivi de près par le secrétaire du Club, Bardin, qui n'a pris qu'une seconde de plus pour faire le même voyage.

Mais le Club de Mâcon trouve que tout cela ce n'est qu'un commencement. Il veut préparer des fêtes et dès maintenant il a organisé une bibliothèque pour ses membres. Enfin, le Club n'a pas oublié les petits enfants d'Espagne qui n'ont dans leurs écoles ni papier ni crayons et ils ont ramassé partout des cahiers, des protège-cahiers, des buvards, des crayons, tout ce qu'ils ont pu trouver et ils l'ont envoyé en Espagne.

Le Club de Mâcon est donc un Club modèle et qu'on peut donner aussi en exemple à tous nos Clubs de France.

Le Club de Saint-Vallier travaille bien, lui aussi. Il marche si bien qu'il va acheter une tente de scouts qui coûte 360 francs et qui va permettre au Club de faire du camping pendant les vacances, dans les belles montagnes du pays. Nos amis ont donné une représentation qui a rapporté 20 francs au groupe. Le groupe est divisé en deux parties : les grands et les plus petits. Ils ont, dans leurs promenades, un joli fanion. Un moyen qu'ils ont eu aussi pour gagner de l'argent, ç'a été de ramasser du plomb et de la ferraille pour aller le vendre; cela les a aidés pour acheter leur tente.

Pour finir et pour que vous compreniez tout le plaisir qu'il y a à faire partie d'un Club, je vais vous recopier la lettre de ma petite camarade, Janine Malzac, qui est membre du Club des Castors de Châtillon-sur-Seine et qui a participé à cette grande sortie de Clubs où étaient, comme je l'ai dit plus haut, les Pingouins de Bonneuil.

Je n'ai pas encore treize ans et je fais partie du Club des Castors de la Bièvre. Si vous le permettez, je vais vous raconter une de nos promenades.

Le jeudi 19 mai nous avions à notre programme une visite au champ d'aviation d'Orly. Dès la veille, mon panier était prêt, car nous devions passer toute la journée dehors. Le rendez-vous était à 7 heures moins le quart et, ce jour-là, il n'y eut pas de retardataires. Nous sommes partis joyeux rejoindre au métro les petits camarades des localités voisines.

Après le métro, nous avons pris le train, le voyage était assez long, mais nous ne nous sommes pas ennuyés du tout.

En arrivant à Orly nous nous sommes rendus au stade, où il y eut des parties de boules, de football, de basket-bal, etc. Ensuite nous avons rendu visite à nos amis du patronage d'Orly et nous avons déjeuné tous ensemble dans un grand réfectoire.

Après ce fut la visite au champ d'aviation. Nous avons admiré les différents modèles d'avions, il y en avait qui survolaient le champ; nous avons vu aussi les débris d'un autre avion, qui s'était brisé huit jours auparavant, ce qui nous a serré le cœur, car le pilote avait peut-être des petits enfants comme nous.

Mes chers petits amis, que vous soyez Parisiens ou provinciaux, vous pourrez faire aussi de belles promenades, sans compter les autres distractions qu'on nous procure : cinéma, fêtes, etc. Venez dans nos Clubs, où vous serez toujours amicalement reçus, en bons camarades, que vous soyez fillettes ou garçons.

Je suis bien de l'avis de ma petite camarade Janine. Venez nombreux vous amuser dans nos Clubs.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

PETIT CHAPEAU AU CROCHET
POUR TOUTOUNE

Mais aussi pour vous, en le grandissant, il est charmant, en paille ou en lin.

Pour Toutoune, prenez de la laine ou du gros coton blanc à tricoter.

Il est fait entièrement en brides simples passées par une demi-maille.

On jette d'abord le fil sur le crochet pour faire une bride simple, puis on passe le crochet par une boucle du tour précédent; on ramène le fil sur l'endroit, on jette le fil sur le crochet, on le tire par 2 boucles, on rejette encore le fil et on le passe par les 2 dernières boucles.

Commencez par 3 points de chaînette, fermez le rond, puis, dans chaque maille-chaînette 2 brides simples. Faites ces 2 brides dans chaque point du tour précédent, en tournant en rond pendant deux rangs. Puis pendant 3 rangs faites : 2 brides dans une maille du tour précédent, puis une bride dans une maille, puis 2 dans une, puis une, etc.

Le fond est fait; il ne reste que la calotte. Pour former cette partie droite, perpendiculaire à l'autre, faire : 1 bride dans une maille pendant 3 mailles,

puis tirer le fil à travers 2 mailles ensemble du rang précédent, ce qui fait une diminution; faire trois mailles régulières, une diminution, 3 mailles, etc. Cela tout le rang et, pendant 4 rangs suivants, tricoter tout droit régulièrement sans augmenter ni diminuer. Et pour terminer, 3 rangs de petites mailles serrées fermeront le bord.

Pour orner ce bonnet, Toutoune aura simplement 2 petits boutons formés comme suit : exécuter comme le début du bonnet une chaînette de 3 points, un tour de brides doublées dans chaque point, fermez en serrant 2 points ensemble. Vous obtenez ainsi une clochette.

Reliez le fond de 2 clochettes et placez-les soit sur le bord, soit au milieu du fond; mais alors faites-en une toute de 5 ou 6, roses et blanches si le chapeau est blanc.

Pour vous, je conseille les pompons, les rubans croisés comme le montre le modèle A ou, mieux, des anneaux de chaînette enlacés avant de les fermer (fig. B). « Mon Camarade » vous a donné le numéro 117 consacré à la chaînette-bobine, revoyez-le.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

BOULES OU POMPONS au crochet. — 3 mailles en l'air. Piquer le crochet dans la 1re maille en l'air, faire 2 mailles serrées dans cette maille; 2 mailles serrées dans la seconde puis la 3e et travailler ainsi en tournant. Faire 2 tours en faisant 2 mailles serrées dans 1 maille entière.

Aux 3e et 4e tours : alterner 1 maille serrée dans une maille entière et 2 mailles serrées dans une maille entière. Continuer en espaçant de plus en plus les augmentations.

Lorsque l'on a la largeur voulue, travailler toujours 1 maille serrée dans chaque maille jusqu'à la profondeur voulue.

Bourrer le pompon de coton et fermer la boule en faisant plusieurs tours ainsi : * 1 maille serrée, sauter une maille du tour précédent, etc., jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 3 mailles que l'on resserre. Terminer par une chaînette avec laquelle on fixera la boule à l'ouvrage.

On recouvre les boutons de bois de la même façon.

Les Conseils de tante Camille

Pour rendre aux chapeaux de paille leur lustre primitif. — *Faire une solution de gélatine blanche, d'alun, de savon blanc. A l'aide d'une éponge, baignez le chapeau avec cette solution tiède.*

LE FORÇAT D'ELDORADO

(Suite de la page 2.)

Défaire la trousse et sortir la seringue de Pravaz, briser une ampoule de sérum et procéder à une injection utile, ne fut l'affaire que d'un instant. Le médecin improvisé rangeait déjà le petit instrument de cristal lorsque son frère revint.

— Nous ne pouvons plus rien faire pour ce malheureux, dit-il, même pas le déplacer, car il est trop lourd, même pas le couvrir pour la nuit puisque tout notre fourniment est mouillé...

— Va-t-il mourir?

— J'en ai bien peur. Enfin, nous allons demeurer à proximité, et si nous pouvons lui être de quelque secours...

De nouveau, le chien donnait des signes d'agitation et flairait le vent. Juan le prit par le collier et l'entraîna avec lui sous les taillis. Pedro suivit...

Et tout à coup, il y eut à quelques pas un grand bruit de branches cassées et de feuillage froissé.

Était-ce quelque bête de la jungle?...

(A suivre.)

POUR RIRE UN PEU

Le directeur d'une grande maison de commerce américaine s'arrache les cheveux de désespoir. Il ne peut ouvrir son coffre-fort, ayant oublié la combinaison de lettres qui le lui permettrait. Comment faire? Alors une idée de génie le traverse et, ayant appelé son secrétaire, il lui ordonne : « Faites vite, j'ai oublié le mot du coffre, cherchez dans le dictionnaire tous les mots de 6 lettres et essayez-les... »

o

Un grand-père indigné par la conduite de son petit-fils âgé de 8 ans, qui a mis les doigts dans son nez devant des invités, lui fait de vifs reproches.

— Petit vaurien, c'est du joli, m'as-tu jamais vu me conduire ainsi, lorsque j'avais ton âge?

o

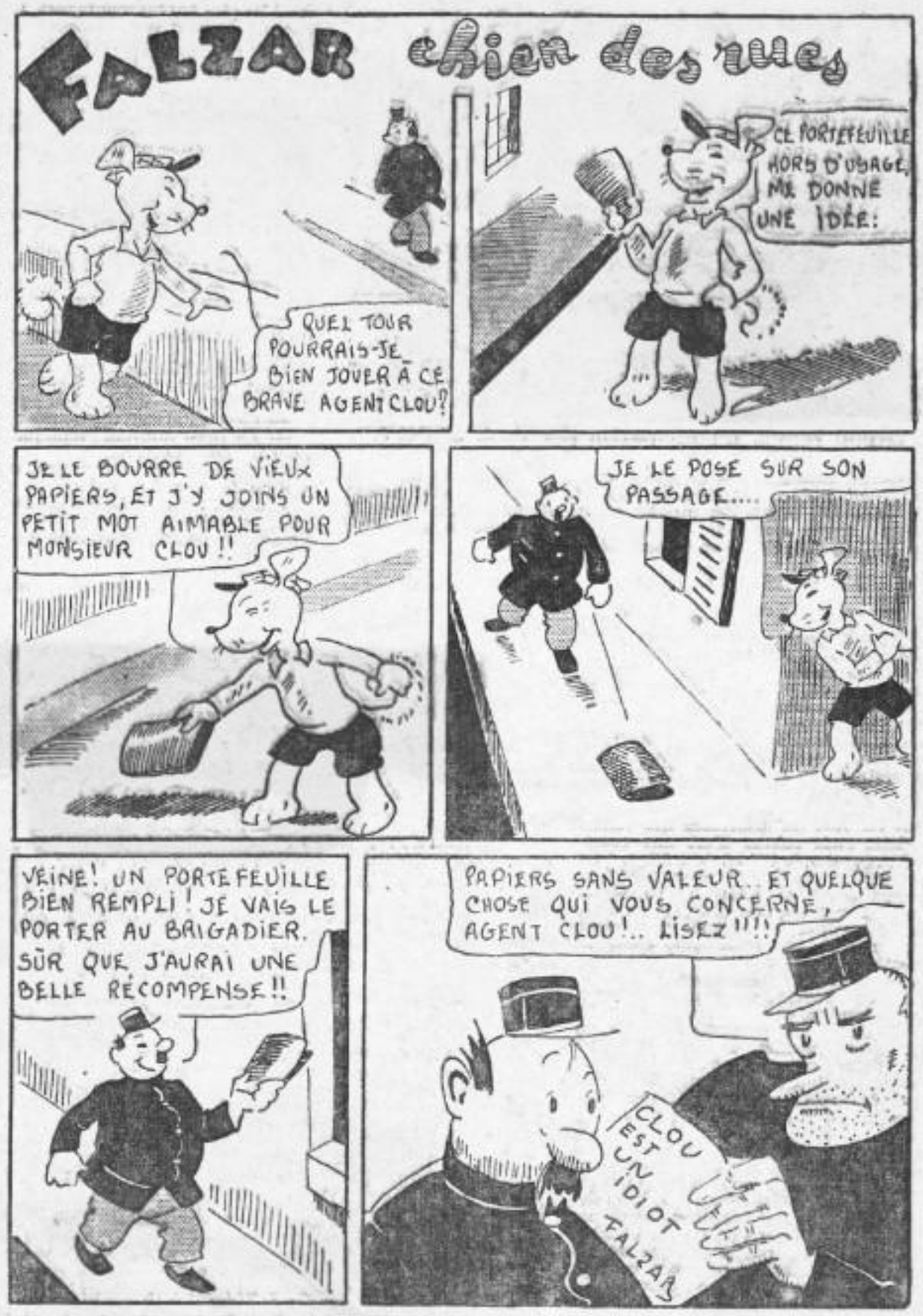
Un homme entre dans un restaurant élégant, s'assoit à une belle table et demande au garçon de lui apporter un verre d'eau fraîche. Puis il sort de sa poche un paquet de sandwiches qu'il étale sur la table. Le maître d'hôtel l'aperçoit et accourt, rouge d'indignation. « C'est précisément vous qu'il me faut, dit l'homme, imperturbable, dites donc à l'orchestre de jouer quelque chose de gai!! »

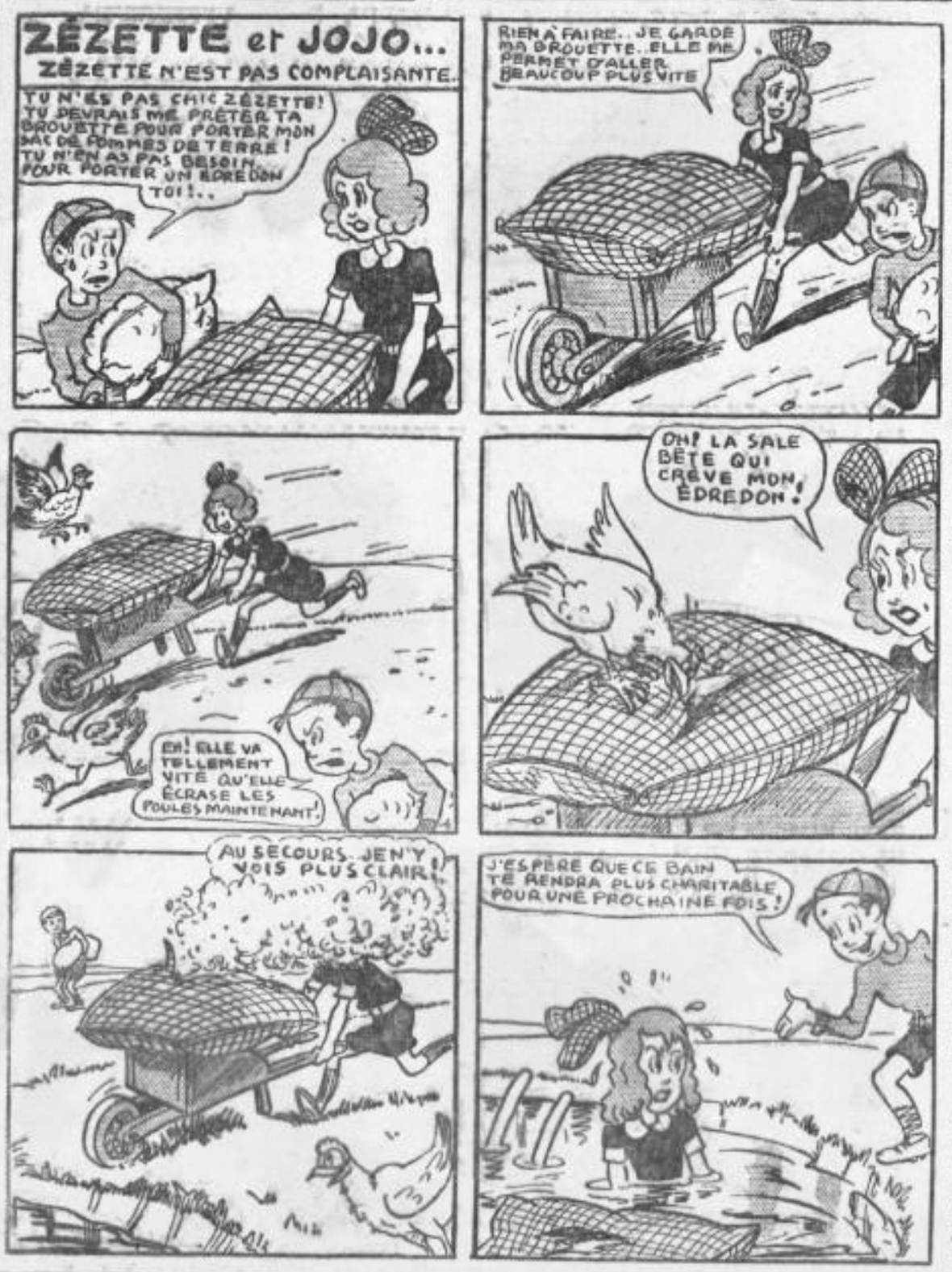
o

Jeannot et ses parents ont pris le train pour aller voir les grands-parents qui habitent en banlieue. Papa veut faire une farce à Jeannot et dans ce but, fait semblant de jeter par la portière le béret basque du jeune garçon. « Tiens, regarde, je vais siffler et le béret va revenir. » En effet, il siffle et il montre triomphalement le béret à Jeannot. Quelques minutes plus tard, Jeannot s'empare, en douce, du chapeau de papa posé sur la banquette, et le jette par la portière. « Papa, fais-le revenir, maintenant! »

o

Tout habillé de noir, un monsieur arrive à l'église de X..., l'air triste, une couronne d'immortelles à la main. O surprise! L'église est pleine de gens en grande toilette, les dames ont des bijoux étincelants, il y a des fleurs blanches partout et une douce musique se fait entendre. « Ah zut! J'ai confondu, j'ai cru que Dupont était mort, et il marie tout simplement sa fille. »





TIMBRES DU LIECHTENSTEIN

Un des plus petits États d'Europe est certainement la principauté de Liechtenstein, située entre le Tyrol et la Suisse, et dont la capitale est Vaduz.

Ce petit État indépendant, qui n'a que 159 kilomètres carrés et 12.000 habitants, est situé en pleine région de montagnes entre le Tyrol et la Suisse, et vit principalement d'élevage. Depuis quelques années, une nouvelle ressource s'est ajoutée à l'industrie de Liechtenstein. En effet, de nombreuses sociétés financières, voulant échapper aux impôts qui existent dans les différents pays européens ou mettre leurs capitaux « en sûreté », ont pris pour siège de leurs entreprises la petite ville de Vaduz avec ses 12.000 habitants.

1912

C'est seulement en 1912 que les premiers timbres de Liechtenstein furent émis. Ils portaient l'effigie du prince Jean II de Liechtenstein. Par la suite, la principauté s'étant aperçue que les collectionneurs de timbres recherchaient ses vignettes postales, les émissions se sont multipliées au cours des années en un nombre véritablement disproportionné pour l'importance de ce minuscule État, mais procurant des ressources non négligeables pour le budget de la principauté.

1930

La plupart de ces émissions sont d'ailleurs assez bien gravées et présentent un certain intérêt artistique. Une des belles séries du Liechtenstein est la série touristique de 1930, qui représente les différents sites célèbres de ce joli pays, de la cour d'honneur du château aux principales montagnes, aux fontaines, aux rochers, et jusqu'aux refuges du Club alpin, les curiosités n'étant pas illimitées dans ce petit pays.

1934

Bien que le Liechtenstein ne possède pas, à notre connaissance, d'aérodrome, la principauté a pourtant, tout comme la République de Saint-Marin, émis toute une série de timbres pour la poste aérienne, les uns représentant des aigles en plein vol, les autres des avions et le dirigeable Zeppelin en train de survoler quelques-uns des sites les plus pittoresques du petit État.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Alfred, Louise et le Prof. Philomicron, réduits à la taille d'une fourmi, sont perdus dans la terrible jungle des insectes géants. Ils essaient, au prix de mille difficultés, d'atteindre un signal où ils trouveront un élixir qui leur permettra de reprendre leur taille normale.*

Chapitre IX

LES VÊTEMENTS DE MYOSOTIS

Fred et Louise étaient arrêtés au bord même de la feuille. Sous leurs pieds, des cimes des arbres se balançaient au vent, et à travers le feuillage épais, ils voyaient se dessiner la terre lointaine. Sauter dans cet abîme? Non, cela faisait trop peur. Et cependant, la tortue rouge était déjà tout près. Encore un instant, et elle bondirait sur les enfants, les saisirait, les dévorerait.

— Ne craignez rien! Ne craignez rien! La voix du professeur qui venait de loin, était calme, C'est une coccinelle, une simple bête à bon Dieu. Elle ne vous fera pas de mal, venez par ici.

Fred saisit la main de sa sœur. Lançant des regards obliques vers la tortue insolite, les enfants revenaient prudemment sur leurs pas, dans la direction du professeur.

— Eh bien, dépêchez-vous!

Fred et Louise se mirent à courir à toutes jambes, et à bout de souffle, ils s'écroulèrent sur la feuille, à côté de leur ami. Terrifiés, ils contemplaient la coccinelle qui, comme un fauve de la jungle, abattait les pucerons verts d'un coup de patte, les croquait comme des noisettes et rejetait leurs peaux loin d'elle.

Avant que les enfants n'aient eu le temps de se remettre de leur stupeur, il ne restait plus un puceron sur la feuille.

Après avoir assouvi sa faim, la coccinelle passa sa patte géante sur sa moustache, comme pour s'essuyer la bouche, et, secouant ses pattes pour se débarrasser des peaux de pucerons qui s'y étaient accrochées, elle s'approcha du bord extrême de la feuille.

Elle souleva sa carapace, laissant apparaître une traîne transparente. Puis avec un léger craquement, la carapace se sépara en deux ailes lourdes creuses et aussi larges que des cuvettes. Deux autres ailes, fines et transparentes, se déployaient avec un bruissement sonore. Elles tournèrent, crépitèrent comme des hélices d'avion. Des rafales de vent frappèrent les visages des visiteurs d'Insectopolis. La coccinelle décolla lentement et s'envola, planant au-dessus de la feuille.

— C'est ça qu'on appelle une bête à bon Dieu! dit Louise. Elle a dévoré tout le monde et elle est partie.

— Elle ne pouvait pas faire mieux que ce qu'elle a fait, dit le professeur.

— Comment?

— Mais oui... En Amérique, on ramasse des sacs pleins de bêtes à bon Dieu et au printemps, on les lâche dans des vergers dévastés par les pucerons. Il existe même des chasseurs de coccinelles qui ont à leur disposition des cartes spéciales sur lesquelles sont marqués les emplacements où ces insectes utiles se rassemblent pour hiverner. C'est là qu'ils vont les chercher.

— Et pourquoi tuer les pucerons? demanda Louison. Ne donnent-ils pas du bon lait?

— Mais le puceron est un insecte très nuisible et en même temps extrêmement prolifique. En été, les arbres, les plantes, les fleurs en sont couverts. Ils attaquent les feuilles des arbres fruitiers et des légumes, ils les rongent, et ils causent ainsi de terribles dégâts. Le puceron ne se contente pas de sucer le suc des plantes; avec son lait vert que tu as trouvé si savoureux, il obstrue les pores des feuilles, les empêchant ainsi de respirer et de se développer. Les feuilles périssent, ce qui veut dire qu'il n'y aura ni fruits ni légumes. Mais assez bavardé. Nous nous sommes assez reposés. En route, mes amis!

Avant de descendre de l'arbre, M. Philomicron regarda encore à l'horizon le mouchoir rouge qui servait de phare aux voyageurs perdus dans la jungle d'Insectopolis. Il claquait à l'Ouest, au-dessus des cimes de la forêt bleutée.

— Voilà! murmurait le professeur en descendant, nous devons aller à l'Ouest en nous orientant d'après le soleil.

Il sauta par terre.

— En route! s'écria-t-il, et à grands pas il se mit à marcher à travers la clairière vers l'épaisse forêt, suivi par les enfants.

Ils furent bientôt dans cette étrange forêt dont les arbres hauts et sans branches se dressaient comme des gigantesques poteaux télégraphiques. Les rayons de soleil formaient par terre des zones dorées, et le sol ressemblait à une peau de tigre. Les voyageurs avançaient, tantôt escaladant des monticules aux pentes abruptes presque verticales, tantôt dégringolant dans des vallées, en soulevant derrière eux de véritables nuages de poussière. La forêt qui descendait jusqu'au fond des vallées couvrait aussi les plus hautes montagnes. Le sol était profondément ravagé, sillonné, couvert de crevasses. A chaque pas s'ouvraient des trous noirs et béants, pareils à des trous d'obus laissés par un bombardement d'artillerie lourde.

— Oh! quel chemin, gémissaient les enfants.

— C'est pourtant le plus uni des chemins, répliqua le professeur en descendant dans un trou, des personnes de taille normale marcheraient aussi facilement, sur ce gazon qui a pour nous les dimensions d'une forêt, que nous marchions autrefois sur un trottoir. Mais pour nous autres, tout petit trou est un précipice, tout caillou une montagne de rocher.

Les mains et les pieds du professeur et des enfants étaient couverts d'égratignures. Le front de Louison s'ornait d'une bosse bleue immense. Le nez de Fred était enflé, une large balafre rouge barrait sa poitrine. Les enfants, essoufflés, suivaient pourtant le professeur. Le soleil leur brûlait leurs épaules et leurs bras. A tout moment, le professeur épongeait son front moite. Louison était rouge comme une écrevisse trempée dans l'eau bouillante.

— Nous sommes en pleine jungle tropicale, dit Fred en essayant de rire. Encore un jour comme celui-ci et nous serons devenus des nègres.

Le Prof. Philomicron et Louise ne répondirent pas. Ils marchaient, passant leur langue sur leurs lèvres sèches et cherchaient en vain des yeux un ruisseau ou un étang.

— Ce que j'ai soif! dit Louise qui n'y tenait plus.

— La belle nouvelle, répliqua Fred d'une voix sourde, j'ai la bouche toute poivrée.

— Ne nous désespérons pas, dit le professeur. Je suis sûr qu'il y a de l'eau tout près d'ici.

Louison, à bout de forces, demandait tous les quarts d'heure qu'on s'arrête. Les voyageurs s'installaient à même la terre pour prendre un peu de repos, mais à peine assis sur le sol brûlant, ils se relevaient et reprenaient leur route, jugeant préférable de marcher que de rester assis sur le sable incandescent.

— Ou-i-i, marmonnait le professeur, au Sahara, nous sommes au Sahara.

Soudain, une lueur bleue miroita à travers les arbres.

Fred puis Louise et le professeur se mirent à courir, et ils arrivèrent au bord d'une large rivière, aux eaux lentes, dont les rives étaient bordées d'arbres aux grandes fleurs bleues. Leur feuillage d'un vert sombre jetait sur le sol une ombre délicieuse.

Sans perdre un instant, Fred plongea, les bras en avant. Il clapota comme un canard, approcha ses lèvres de l'eau, but avidement.

— Dépêchez-vous! Je vais boire la rivière tout entière.

Le Prof. Philomicron et Louise plongèrent à leur tour. Au sortir de l'eau, ils séchèrent leurs corps au soleil, puis s'étendirent à l'ombre des arbres aux fleurs bleues. Ils restèrent ainsi sans bouger, contemplant le ciel bleu, à travers le feuillage, écoutant le murmure de l'eau.

Soudain, le professeur se leva, et se mit à grimper aux arbres.

— Restez tranquilles. Je reviens de suite...

Les enfants suivaient des yeux Philomicron qui s'agrippait des mains et des pieds aux branches, qui montait de plus en plus haut. Soudain retentit un bruit pareil à celui d'une toile qu'on déchire.

— Attrapez, les enfants! cria Philomicron.

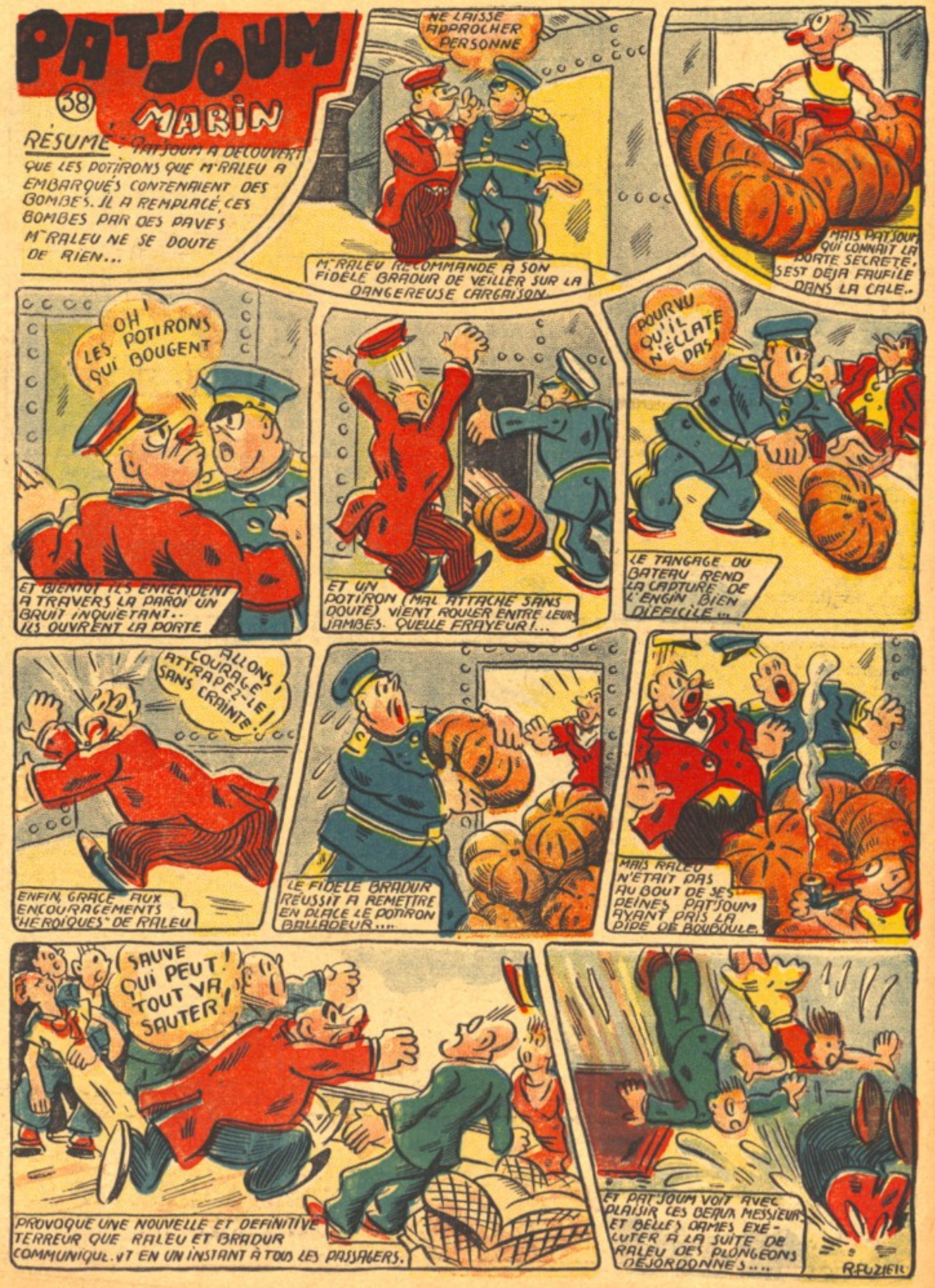
Tournoyant et se balançant doucement dans l'air, une grande couverture bleue descendait directement sur leurs têtes. Les enfants bondirent en arrière. La couverture s'étala à leurs pieds.

— Qu'est-ce que c'est? cria Fred.

— Un pétale de myosotis! répondit le professeur du haut de son arbre.

— Et à quoi cela nous servira-t-il? demanda Louison étonnée.

— Mais voyons, nous allons en faire des costumes, des ombrelles. J'en ai assez d'attraper des coups de soleil.



D'autres pétales étaient tombés. Louison en mit un sur sa tête. Il était grand et large et descendait le long du dos de la petite fille comme une longue pèlerine.

— Est-ce qu'il te va? demanda le professeur, qui sautait à terre.

— C'est beaucoup trop grand, dit Louison.

Philomicron prit le pétale, le tourna entre ses doigts, le plia soigneusement en quatre et, avec ses dents, en arracha un morceau.

— O-oh! que c'est dur, que c'est solide! dit-il en dépliant soigneusement le pétale.

Au milieu de la couverture bleue, se trouvait maintenant un petit trou à bords inégaux.

— Tiens, et maintenant, passe-y ta tête, dit le professeur.

Sur les épaules brûlantes de Louison tomba un vêtement frais et doux. Le pétale habillait la petite fille des épaules aux genoux.

— C'est pas mal, approuva Fred en examinant sa sœur, on dirait une chemise.

— Ce n'est pas une chemise, c'est un manteau de fleurs. Eh bien à ton tour, fais-toi beau! Ces vêtements nous protégeront contre le soleil et cette nuit ils nous préserveront du froid. Robinson s'habillait de peaux de chèvres. Nous nous taillons des complets dans des feuilles de myosotis.

Quand la petite troupe se remit en route, elle ressemblait à un cirque ambulant. M. Philomicron marchait le premier, suivi de Louison, puis de Fred. Tous trois, drapés dans leurs capes bleues, tenaient à la main de longs bâtons munis à leur extrémité de morceaux de pétales. Ces ombrelles bleues les protégeaient contre les rayons brûlants du soleil.

Le professeur avançait, sifflait un air de marche et les enfants l'accompagnaient, en chantonnant. Bientôt, le bois se fit plus clair. Les voyageurs débouchèrent dans une clairière ensoleillée. Au-dessus de leurs têtes, des bêtes ailées passaient en vrombissant. Elles faisaient miroiter leurs ailes transparentes, en rasant presque le sol, Fred et Louison, effrayés, s'aplatirent contre terre.

— Vous n'avez rien à craindre, dit en souriant le Prof. Philomicron. Chaque insecte a sa nourriture à lui. Les libellules mangent des mouches et des papillons, les abeilles, le suc des fleurs. Nombreux sont les insectes ailées qui ne mangent rien du tout; ils font leur apparition uniquement pour déposer leurs œufs et ils meurent ensuite. Plusieurs d'entre eux ne possèdent même pas de bouche. Comme vous voyez, nous sommes aussi en sécurité que dans la rue d'un village, au milieu des poules et des canards.

Mais soudain, Philomicron saisit Fred et Louise par la main et les entraîna. Les enfants s'étendirent par terre à côté du professeur, qui, en s'aplatissant contre le sol, leur fit signe de se taire.

Quelque chose siffla au-dessus de leurs têtes et s'abattit avec fracas tout près d'eux. Le professeur écarta légèrement son ombrelle et regarda.

A une petite distance, derrière un monticule, luisait le dos vert et brillant d'un animal. La bête rampa, puis sauta et s'élança dans l'air après avoir déployé ses ailes avec bruit.

— C'est une sauterelle, dit le professeur en se levant et en secouant le sable qui collait à ses genoux.

— Les sauterelles mangeraient-elles des hommes? demanda Fred malicieusement en poussant sa sœur du coude.

— Il faut le craindre, aujourd'hui. La sauterelle mange tout ce qui lui tombe sous la dent, et nous ne saurions trop prendre de précautions.

Les voyageurs venaient de se remettre en route quand Fred saisit le professeur par le bras.

— Regardez... regardez... Il y a quelqu'un par là...

— Où as-tu vu quelqu'un? dit Philomicron en s'arrêtant.

— Par là-bas, on nous guette.

— Moi aussi, je vois! souffla Louise, ils sont ronds, ils bougent!

Les fourmis géantes traînaient leurs œufs.

— Mais où les voyez-vous? demanda le professeur qui bientôt éclata de rire. Mais ce n'est rien. Allons, marchons sans crainte!

D'étranges boules grises étaient suspendues aux arbres. Plus on s'approchait, plus elles devenaient grandes. De loin, elles faisaient l'effet de ballons de football, de près, chacune d'entre elles avait les dimensions d'un ballon captif. Les parois de ces ballons étaient faites de bûches de bois et de couches de terre.

— Oh! regardez! cria Louise en s'arrêtant net, des maisons rondes. Mais qui vit donc là dedans?

Le long des murs solides et ventrus rampaient des bêtes jaunes à six pattes. Elles se heurtaient aux issues, marchaient paresseusement dans toute les directions, puis se rencontraient à nouveau, se tâtant les uns les autres à l'aide de leurs antennes. Elles disparaissaient ensuite dans les couloirs ténébreux de la maison ronde.

— Mais ce sont encore des pucerons!

Le professeur contourna la maison ronde, l'examina de tous côtés et frappa, de son ombrelle, quelques coups sur les murs.

— Excellent travail, approuva-t-il, quelles gaillardes quand même, ces fourmis.

— Mais pourquoi les fourmis auraient-elles bâti des maisons pour les pucerons?

— Mais, parce que ces maisons sont les laiteries des fourmis. De même que l'homme fait l'élevage des vaches, la fourmi élève les pucerons. Les fourmis protègent leurs vaches-pucerons contre leurs ennemis. Pour qu'ils ne souffrent pas de la pluie, elles leur construisent ces étables.

— Et comment les fourmis transportent-elles le lait des pucerons dans leur fourmilière?

— Les fourmis viennent boire leur lait sur place.

— Alors ce n'est pas une étable, mais un vrai café-bar, dit Fred en riant.

— A l'approche de l'hiver, continua le professeur, certaines espèces de fourmis mènent leurs troupeaux de pucerons dans leur fourmilière. Pendant toute la mauvaise saison, elles se nourrissent de leur lait à domicile.

En causant ainsi, les voyageurs se trouvèrent subitement au bord d'une pente descendant à pic dans une vallée verte, entourée de montagnes. Des nuages légers se mouvaient au-dessus des cimes éclairées par la lumière orange du soleil couchant.

— Regardez, s'écria Louison, les pyramides d'Égypte!

Au milieu de la vallée, une montagne ronde se dressait. Elle était formée de blocs de bois avec, entre eux, des couches de terre. Des galeries suspendues entouraient la pyramide, descendant en spirales. Le long de ces galeries se mouvaient de longues bêtes noires.

— Des fourmis, dit le professeur, des fourmis noires. Ce sont les propriétaires des étables que nous venons de voir.

Des fourmis, au corps long comme celui des chiens de chasse, s'agitaient dans la fourmilière. Elles saisissaient d'immenses œufs blancs et les traînaient rapidement dans les couloirs ténébreux de leur habitation. Les fourmis semblaient effrayées par quelque chose. Elles se précipitaient en avant et en arrière, parcouraient en se bousculant les galeries suspendues, se faisaient tomber les unes les autres, bondissaient et continuaient leur course. De longs œufs blancs flottaient, balançant au-dessus de leurs têtes.

— Pourquoi traînent-elles les œufs? demanda Louison.

Le professeur haussa les épaules.

— Cela veut dire qu'il y aura de la pluie. D'habitude, à l'approche de la pluie, les fourmis mettent à l'abri leurs larves, ou plutôt comme tu les appelles, leurs œufs, et bouchent soigneusement toutes les issues. Mais ne perdons pas notre temps. Pendant qu'elles sont à leur besogne, tâchons de traverser la vallée. A nous aussi, mes amis, il nous faudra trouver un abri pour nous cacher de la pluie.

Les voyageurs se mirent à descendre la pente abrupte. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas qu'un bruit confus frappa leurs oreilles. Le professeur s'arrêta.

— Étrange... Très étrange... murmura-t-il. Ce bruit ne me plaît guère, mes amis.

Pour parer à toute éventualité, le professeur et les enfants s'abritèrent derrière les arbres.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

La plus encombrante monnaie qu'on connaisse est celle qu'utilise une tribu nègre d'Afrique centrale. En effet, les pièces consistent en morceaux de cuivre d'une quinzaine de centimètres de large.

o

Savez-vous que les baies du lierre ne doivent pas se manger, même si elles sont tentantes pour votre gourmandise; l'absorption de ces petites baies noires peut causer de graves intoxications.

o

Les peuples anciens n'ignoraient pas « l'affiche » comme moyen de propagande et de diffusion de certaines nouvelles. Ainsi, on a découvert à Thèbes (Égypte) des papyrus datant de plus de trois mille ans, relatant des évasions d'esclaves et promettant une récompense à ceux qui les captureraient. De même à Pompéi, on a découvert sur les murs des maisons des affiches qui n'avaient rien à envier aux affiches modernes, par leur couleur et leur éclat.

o

D'après le droit (ensemble de lois) musulman, les enfants contractent avec leurs nourrices une parentée aussi étroite que celle du sang.

o

Un grand nombre de poissons contiennent de l'huile qu'on extrait de leurs corps entier ou d'une partie déterminée de leur corps. L'huile extraite des sardines et des harengs servent à la préparation de certains cuirs souples. En U. R. S. S., l'huile extraite des intestins d'esturgeon est utilisée en cuisine. Quant à l'huile de foie de morue ou de raie, vous n'ignorez certainement pas qu'elle est très appréciée en médecine.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

A un concours de vol à voile en Suisse, pour la première fois, la France était officiellement représentée dans une compétition internationale. Six pays y participaient : la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Italie et la France.

Les pilotes français étaient Nessler, Didion, Gandry, Lamort et Denize.

Des performances remarquables ont été accomplies. Les Allemands Karch et Klein en biplace ont traversé les Alpes à 3.720 mètres de haut, parcourant 135 kilomètres.

Le plus long parcours fut effectué par Haase avec 155 kilomètres.

Mais il faut signaler qu'un jour peu favorable, la plus longue distance fut de 85 kilomètres par le Français Nessler, contre 38 et 36 kilomètres des Allemands et qu'un autre jour Nessler encore vola de Berne à Bâle, ayant lui-même choisi, avant le départ, son point d'atterrissage.

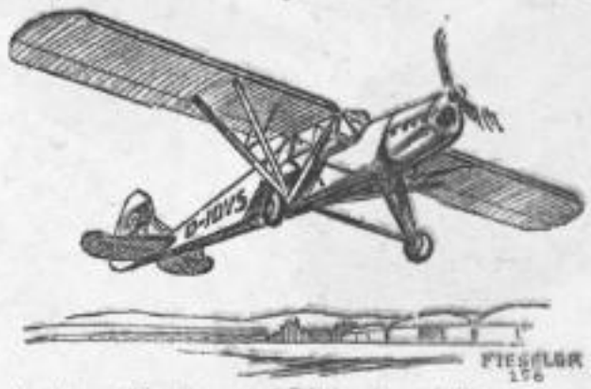
Les Allemands les plus entraînés ne purent faire mieux. Et l'équipe de France prit la seconde place du concours.

Donnons des planeurs modernes aux Français et vous verrez.

L'AVION FIESELER FI-156

C'est un avion à grand écart de vitesse, prévu pour sortir en toute sécurité par tous les temps.

Il peut voler sans danger à 49 kilomètres-heure et



atterrit en 30 mètres à 38 kilomètres à l'heure contre un vent de 3 mètres à la seconde.

En triplace, sa vitesse minimum est encore de 52 kilomètres-heure et l'atterrissage est effectué en 40 mètres à 41 kilomètres à l'heure.

Par quelles dispositions sont réalisées ces performances.

Le Fieseler Fi-156 *est un monoplan à aile haute, haubannée rigidement, sans dièdre ni flèche.*

L'aile est en deux parties, séparées par le toit vitré de la cabine ; elle a deux longerons, et est repliable le long du fuselage.

En avant de l'aile se trouve une fente formée par une ailette auxiliaire sur toute la longueur du bord d'attaque. Le bord de fuite est occupé par des ailerons et des volets de courbure, compensés, et équilibrés par des masselottes.

Une paire de mâts en V de chaque côté assure le haubannage.

C'est dans cette aile en bois et toile que réside tout le secret du vol lent.

Le fuselage est très étroit, avec ses trois places en tandem.

La cabine est constituée d'une charpente en tubes d'acier avec deux parois latérales débordant du maître-couple. Il y a ainsi deux « balcons » vitrés permettant de voir à la verticale.

L'empennage horizontal a une envergure de 4 m. 75; il possède, ainsi que le gouvernail de direction, un important bec débordant réalisant un effet de compensation.

Le moteur est un Argus 240 CV à 8 cylindres en V inversés. Il est suspendu en 4 points et refroidi par air. L'atterrisseur a une voie de 3 m. 40, spécialement large et élastique pour supporter tous les efforts jusqu'à une descente verticale de 5 mètres à la seconde pour atterrissages très courts.

L'envergure est de 14 m. 25, la longueur de 9 m. 74, la surface portante de 26 mètres carrés et la charge au mètre carré de 48 kilos. Voici un excellent appareil d'école facile à piloter. Il donnerait également un bon résultat en magnette volante.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ALLUMAGE. — **L'allumage, dans un moteur classique à explosion, consiste à produire la combustion instantanée (ou explosion) du mélange gazeux introduit dans le cylindre.**

L'allumage se fait, maintenant, au moyen d'une étincelle électrique provenant de la bougie avec le courant de la magnéto.

SPORTS

C'est par un crochet uppercut du gauche, donné avec la paume du gant contre l'arcade sourcilière de notre champion Marcel Thil que Fred Apostoli se sauva d'une défaite. Du reste, il se pourrait qu'une revanche ait lieu, et cette fois... Mais n'anticipons pas!

Thil repartira en Amérique où plusieurs engagements l'attendent.

o

Arrivés à Strasbourg le 26 juillet, les « Géants de la Route » repartent le mercredi 27 pour Metz (170 kil.) et le jeudi 28 c'est Metz-Reims (181 kil.).

Exceptionnellement cette fois, la journée de repos est un vendredi, à Reims. Il faut, en effet, calculer le reste du parcours pour arriver le dimanche à Paris. Ce **retour vers la capitale s'effectue en deux étapes : Reims-Lille (200 kil.),** le 30 et **Lille-Paris, le dimanche 31 juillet.**

Parmi toutes les étapes, cinq seront fractionnées pour permettre une distinction entre les divers spécialistes (grimpeurs, **sprinters, fond). Notons que** les commissaires **pourront infliger des amendes** jusqu'à **2.000 francs et des** suspensions de quinze jours.

o

Les seconds de moto vont à l'Anglais Fernlough et à l'Italien Taruffi.

Le premier utilisait une Brough-Superior à moteur 1.000 cmc., deux cylindres en V et compresseur, moto à peu près normale.

Le second avait une moto italienne carénée, à moteur 500 cmc. quatre cylindres, double arbre à cames en tête et compresseur.

Ils ont atteint 273 km.-h. 244 et 274 km.-h. 181.

JEAN-CHRISTOPHE

Un dimanche que Christophe avait été invité par son maître de musique à venir dîner dans la petite maison de campagne qu'il possédait à une heure de la ville, il prit le bateau du Rhin. Sur le pont il s'assit auprès d'un jeune garçon de son âge, qui lui fit place avec empressement. Christophe n'y prêta aucune attention. Mais au bout d'un moment, sentant que son voisin ne cessait de l'observer, il le dévisagea. C'était un blondin aux joues roses et rebondies, avec une raie bien sage sur le côté de la tête et une ombre de duvet à la lèvre; il avait la mine candide d'un grand poupon, malgré les efforts qu'il faisait pour paraître un gentleman; il était mis avec un soin prétentieux : costume de flanelle, gants clairs, escarpins blancs, nœuds de cravate bleu pâle; il tenait à la main une petite badine. Il regardait Christophe du coin de l'œil, sans tourner la tête, le cou raide, comme une poule; et quand Christophe le regarda à son tour, il rougit jusqu'aux oreilles, tira un journal de sa poche et feignit de s'y absorber, d'un air important. Mais quelques minutes après, il se précipita pour ramasser le chapeau de Christophe qui était tombé. Christophe surpris par tant de politesse, regarda de nouveau le jeune garçon, qui de nouveau rougit; il remercia sèchement, car il n'aimait pas cet empressement obséquieux, et il détestait qu'on s'occupât de lui. Toutefois, il ne laissait pas d'en être flatté.

Bientôt il n'y pensa plus; son attention fut prise par le paysage. Depuis longtemps, il n'avait pu s'échapper de la ville; aussi jouissait-il avidement de l'air qui fouettait sa figure, du bruit des flots contre le bateau, de la grande plaine d'eau et du spectacle changeant des rives: berges grises et plates, buissons de saules baignant jusqu'à mi-corps, villes couronnées de tours gothiques et de cheminées d'usines aux fumées noires, vignes blondes et rochers légendaires. Et comme il s'extasiait tout haut, son voisin timidement, d'une voix étranglée, hasarda quelques détails historiques sur les ruines qu'on voyait, savamment restaurées et revêtues de lierre : il avait l'air de se faire un cours à lui-même. Christophe intéressé le questionna. L'autre se hâtait de répondre, heureux de montrer sa science; et, à chaque phrase, il s'adressait à Christophe, en l'appelant : Monsieur « *Hof violonist!* »

— Vous me connaissez donc? demanda Christophe.

— Oh! oui, dit le jouvenceau d'un ton de naïve admiration, qui chatouilla la vanité de Christophe.

Ils causèrent. Le jeune garçon voyait Christophe aux concerts et son imagination avait été frappée par ce qu'il avait entendu raconter de lui. Il ne le disait pas à Christophe, mais Christophe le sentait, et il en était agréablement surpris. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui parlât sur ce ton de respect ému. Il continua d'interroger son voisin sur l'histoire des pays qu'on traversait; l'autre faisait étalage de ses connaissances toutes fraîches; et Christophe admirait sa science. Mais ce n'était là que le prétexte de leur entretien; ce qui les intéressait l'un et l'autre, c'était de se connaître eux-mêmes. Ils n'osaient aborder franchement ce sujet. Ils y revenaient de loin en loin par de gauches questions. Enfin, ils se décidèrent et Christophe apprit que son nouvel ami se nommait « M. Otto Diener », et était le fils d'un riche commerçant de la ville. Il se trouva naturellement qu'ils avaient des connaissances communes, et peu à peu leur langue se délia. Ils causaient avec animation, quand le bateau arriva à la ville, où Christophe devait descendre. Otto y descendait aussi. Ce hasard leur parut surprenant; et Christophe proposa, en attendant l'heure de dîner, de faire quelques pas ensemble. Ils se lancèrent à travers champs. Christophe avait pris familièrement le bras d'Otto, et lui contait ses projets, comme s'il le connaissait depuis sa naissance. Il avait été tellement privé de la société des enfants de son âge qu'il sentait une joie inexprimable à se trouver avec ce jeune garçon instruit et bien élevé, qui avait de la sympathie pour lui.

Le temps passait, et Christophe ne s'en apercevait pas. Diener, tout fier de la confiance que lui témoignait le jeune musicien, n'osait lui faire remarquer que l'heure de son dîner était déjà sonnée. Enfin il se crut obligé de le lui rappeler; mais Christophe, qui s'était engagé dans une montée au milieu des bois, répondit qu'il fallait d'abord arriver au sommet; et quand ils furent en haut, il s'allongea sur l'herbe, comme s'il avait l'intention d'y passer la journée. Après un quart d'heure, Diener, voyant qu'il ne semblait pas disposé à bouger, glissa de nouveau timidement :

— Et votre dîner?

Christophe, étendu tout de son long, les mains derrière la tête, fit tranquillement :

— Zut!

Puis il regarda Otto, vit sa mine effarée, et se mit à rire :

— Il fait trop bon ici, expliqua-t-il. Je n'irai pas. Qu'ils m'attendent!

Il se souleva à moitié :

— Etes-vous pressé? Non, n'est-ce pas? Savez-vous ce qu'il faut faire? Nous allons dîner ensemble. Je connais une auberge.

Diener aurait bien eu des objections à faire, non que personne l'attendît, mais parce qu'il lui était pénible de prendre une décision à l'improviste; il était méthodique et avait besoin de s'y préparer à l'avance. Mais la question de Christophe était posée d'un ton qui n'admettait guère la possibilité d'un refus. Il se laissa donc entraîner, et ils se mirent à causer.

A l'auberge leur feu tomba. Ils étaient préoccupés tous deux de la grave question de savoir qui offrait le dîner de l'autre; et chacun, en secret, mettait son point d'honneur à ce que ce fût lui : Diener, parce qu'il était le plus riche, Christophe, parce qu'il était le plus pauvre. Ils n'y faisaient aucune allusion directe, mais Diener s'évertuait à affirmer son droit, par le ton d'autorité qu'il essayait de prendre, en commandant le menu. Christophe comprenait son intention; et il renchérissait sur lui en commandant d'autres plats recherchés; il voulait lui montrer qu'il était à son aise, autant que qui que ce fût. Et Diener ayant fait une nouvelle tentative, en tâchant de s'attribuer le choix des vins, Christophe le foudroya du regard, et fit venir une bouteille d'un des crus les plus chers qu'on eût à l'auberge.

Attablés devant un repas considérable, ils en furent intimidés. Ils ne trouvaient plus rien à se dire; et ils mangeaient du bout des dents, gênés dans leurs mouvements. Ils s'aperçevaient brusquement qu'ils étaient des étrangers l'un pour l'autre, et ils se surveillaient. Ils firent de vains efforts pour ranimer la conversation : elle retombait aussitôt. La première demi-heure fut d'un ennui mortel. Heureusement, le repas fit bientôt son effet; et les deux convives se regardèrent avec plus de confiance. Christophe surtout, qui n'était pas accoutumé à de pareilles bombances, devint singulièrement loquace. Il raconta les difficultés de sa vie; et Otto sortant de sa réserve, avoua qu'il n'était pas heureux non plus. Il était faible et timide et ses camarades en abusaient. Ils se moquaient de lui, ils lui jouaient de mauvais tours. Christophe serra les poings, et dit qu'ils ne feraient pas bon pour eux de recommencer en sa présence. Otto était également incompris des siens. Christophe connaissait ce malheur; et ils s'apitoyèrent sur leurs communes infortunes? Les parents de Diener voulaient faire de lui un commerçant comme son père, mais lui voulait être poète. Il serait poète, quand bien même il devrait s'enfuir de la ville, comme Schiller, et affronter la misère. Il avoua en rougissant qu'il avait déjà fait des vers sur la tristesse de vivre, mais il ne put se décider à les dire, malgré les prières de Christophe.

Engourdis par le repas, les coudes sur la table, ils parlaient et s'écoutaient parler l'un l'autre, avec des yeux attendris. L'après-midi s'avançait. Il fallait partir. Otto fit un dernier effort pour s'emparer de la note; mais Christophe le cloua sur place d'un regard mauvais, qui lui enleva tout désir d'insister. Christophe n'avait qu'une inquiétude, c'est qu'on lui demandât plus que ce qu'il possédait; il eût donné sa montre, plutôt que d'en rien avouer à Otto. Mais il n'eut pas besoin d'en venir là; il lui suffit de dépenser pour ce dîner à peu près tout son argent du mois.

Ils redescendirent la colline. L'ombre du soir commençait à se répandre à travers le bois de sapins; les cimes flottaient encore dans la lumière dorée; elles ondulaient gravement avec un bruit de houle; le tapis d'aiguillettes violettes amortissait le son des pas. Ils se taisaient. Christophe sentait son cœur pénétré d'un trouble étrange et doux, il était heureux, il voulait parler, une angoisse l'oppressait. Il s'arrêta un moment, et Otto fit comme lui. Tout était silencieux. Des mouches bourdonnaient très haut, dans un rayon de soleil. Une branche sèche tomba. Christophe saisit la main d'Otto, et demanda, d'une voix qui tremblait :

— Est-ce que vous voulez être mon ami?

Otto murmura :

— Oui.

Ils se serrèrent la main; leur cœur palpitait. Ils osaient à peine se regarder.

Après un moment ils se remirent en marche. Sur le bateau, assis à l'avant, dans l'ombre lumineuse, ils étaient l'un près de l'autre. Près d'arriver, ils convinrent de se retrouver le dimanche suivant. Christophe reconduisit Otto jusqu'à sa porte. A la lueur du bec de gaz, ils se sourirent timidement, et balbutièrent un au revoir ému.

Christophe revint seul dans la nuit. Son cœur chantait : « J'ai un ami, j'ai un ami! » Il ne voyait rien. Il ne pensait à rien autre.

Il tombait de sommeil et s'endormit, à peine rentré. Mais il fut réveillé deux ou trois fois dans la nuit, comme par une idée fixe. Il se répétait : « J'ai un ami »; et il se rendormait.

Romain ROLLAND.

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est le régal des chats,
Mon deuxième est synonyme de défaut,
Mon troisième est un chiffre,
Mon tout de Dijon est célèbre.

Les gens sobres boivent mon premier,
Mon deuxième est parfois synonyme de priorité,
Au troisième les méchants attachent des casseroles,
Mon tout est le caractère de certaines vitres.

Envoi de Jacques Perrier (Les Molières).

Mon premier se charge du courrier,
Mon deuxième est dans la tête du sanglier,
Il est fâcheux de se trouver dans ma troisième lorsqu'elle est mauvaise.

Envoi de Raymond Journeau
(Boulogne-Billancourt).

LES MUSES

Aux mots suivants : Cil, Pur, Thé, Pommelé, Trophée, Ora, Pylone, Rire, Place, ajouter neuf autres mots de manière à obtenir le nom des neuf muses de la Mythologie grecque. Bien entendu, il faut mettre les lettres à leur bonne place.

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUE

++ ++ ++ ++
++ ++ ++
++ ++
++

La Corse s'enorgueillit de l'avoir vu naître.
On y fait pousser de bonnes choses.
Comme une plume.
Qui ?

MÉTAGRAMMES

J'ai cinq lettres et de pain je suis pleine. Changez ma tête et me voici le logis d'une reine ; changez encore ma tête et mettez-moi dans la cheminée.

J'ai six pieds et je suis un verbe qui exprime quelque chose d'indispensable pour vivre. Si vous changez ma tête je suis un autre verbe qui dit ce que doit faire toute personne ordonnée. En changeant encore ma tête je ne suis plus un verbe mais j'éveille la crainte.

OU SONT LES CLIENTS ?

Cette brave vieille marchande commence à s'inquiéter. De toute la journée, elle n'a

pas vu un seul client pour ses excellents bonbons. Cependant il n'y a pas moins de six enfants autour de sa boutique. Où sont-ils ?

APPRENEZ A DESSINER VITE

Il s'agit de dessiner un pingouin avec les lettres suivantes : O, U, V, M, et 2 petits triangles.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Bricolage : Le chien valseur

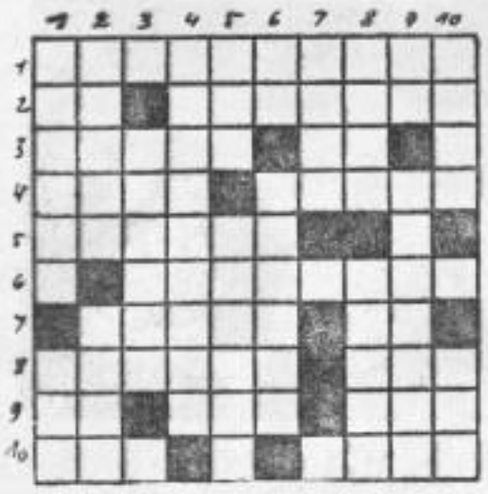
Matériaux nécessaires : une petite feuille de carton mince, un cube de liège découpé dans un bouchon et une coupe de coquille d'œuf, formée par l'extrémité d'un œuf à la coque après son ouverture.

Faites une fente au milieu du liège, puis collez-le au

fond de la coquille. Dessinez le chien et découpez-le, en ayant soin de le prolonger par un carré de carton qui disparaîtra dans la fente du liège, où vous l'insérerez. Pour lui faire exécuter son numéro, placez l'animal au bord d'une assiette humectée d'eau, posée à plat sur votre main ouverte ; inclinez-la en tous sens, le chien se mettra à tourner rapidement sur lui-même en parcourant cette piste improvisée.

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 138

Horizontalement. — 1. Qui agissent par habitude. — 2. Conjonction. Mince, svelte. — 3. Homme peu estimable. Connu. — 4. Enlever. D'un pays d'Europe. — 5. Lieu pour garer des voitures. — 6. Rendra service. — 7. Ville d'Italie. Adverbe. — 8. Ville de Suisse. Roue de poulie. — 9. Coutumes. Possessif. Affirmation. — 10. Un des quatre points cardinaux. Dépense excessive dans les vêtements, la table, etc.



Verticalement. — 1. Action de reporter un total d'une colonne sur une autre. Endroit d'une rivière où l'on peut passer sans nager. — 2. Inflammation de l'oreille. Lieu où mangent les sous-officiers d'un régiment. — 3. Qui a vu ou entendu quelque chose. — 4. Qui causent de la terreur. — 5. Entourée d'eau. D'une race comprenant notamment les Russes, les Bulgares, etc. — 6. Deux lettres de « Nage ». Femmes des souverains. — 7. Ignorance d'une chose. — 8. Anciennes pièces de monnaie d'argent. Pièce de métal percée en spirale, dans laquelle entre une vis. — 9. Note. Qui a un caractère grave. — 10. Port de France. Marque la douleur.

DESSIN SURPRISE

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 137

Charades. — Cave-Allier (Cavalier). — Epi-Las-Toit-Re (Epilatoire).

Vers à retrouver. — On rencontre sa destinée. — Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Mots croisés en images. — *Horizontalement :* Maison. Raisin. Sol. As. Te. Nil. — *Verticalement :* Mur. Ani. Si. Iris. Sok. Ile.

RÉSULTAT DU MOT CROISÉ LE CHAPEAU

Horizontalement. — 1. Insatiable. — 2. Nostalgie. — 3. Dic. Réal. — 4. R.R. Tes. — 5. Eau. — 6. U. S. A. — 7. Odessa.

Verticalement. — 1. Indre. — 2. Noimud. — 3. S. E. Use. — 4. A t. As. — 5. Tarer. — 6. Iles. Va. — 7. Aga. — 8. Bile. — 9. Le.

LE COURRIER DE JANOT

Raymonde Michaud, Vanzelles, par Nevers : Tu nous écris : « Le mercredi à midi, le facteur arrive. Vite, nous voilà toutes les quatre (car nous sommes quatre filles) à nous précipiter sur le journal. Nous nous disputons même. *Jim Mystère* me passionne, *l'Homme des Gouffres* aussi ; les exploits comiques de *Bégonia* me font me tordre, comme on dit, et c'est avec plaisir que je lis ta lettre. » Merci de tes compliments à notre journal et bonne chance pour ton certificat d'études. Merci aussi du joli récit que tu m'as envoyé ainsi que des charades que nous utiliserons sans doute. — *Baudin*, Club des Amis de *Mon Camarade* de Mâcon : Le Club des Amis de *Mon Camarade* de Mâcon est en train de préparer un grand spectacle avec des ballets et la pièce de théâtre : *Pierrot l'Invisible*, qui a été publiée dans *Mon Camarade* et qu'ils ont complétée par un acte de leur invention. Le Club organise également des sorties à bicyclette et le Club marche extrêmement bien. Tous nos compliments à nos petits amis. — *Serge Nechtcheff*, Boulogne : Merci de ta gentille lettre. Je vois que tu aimes les histoires sérieuses plus que les « rigolades », non seulement parce que tu aimes l'*Homme des Gouffres*, qui est très sérieuse pour un garçon de 8 ans 1/2 comme toi, mais aussi parce que le récit que tu m'envoies est assez tragique. — *Roger Didier*, Gérardmer : Je te remercie de la jolie description de la fête des jonquilles. Figure-toi que j'ai vu cette fête l'autre jour dans les actualités au cinéma et je ne pensais pas que tu y participais. Je verrai si je peux faire paraître le récit que tu m'envoies dans le journal ; envoie-moi donc une fois de tes dessins, mais à l'encre noire et sur du papier entièrement blanc (pas du papier quadrillé). Je serais très heureux d'en faire paraître dans *Mon Camarade*, car tu as un réel talent de dessinateur.

L'APPAREIL A VOIR L'INVISIBLE

Il y eut un jour — l'histoire remonte à des milliers et des milliers d'années — un ouvrier habile et très intelligent qui réussit à remuer tout seul une énorme pierre ; jusque-là plusieurs hommes devaient unir leurs efforts pour déplacer un bloc de cette importance ; comment l'ouvrier réussit-il son exploit ? Il eut l'idée de glisser sous la pierre la pointe d'un long pieu très solide qui appuyait sur un tronc d'arbre ou sur une autre pierre et il posa sur l'extrémité du pieu restée libre. Comme au jeu de bascule, direz-vous. Et, en effet, la pierre fut soulevée, puis basculée. Plus tard, partant de ce principe, on fabriqua des *leviers*, barres de fer coudées : « Donnez-moi un levier et un point d'appui, disait Archimède, un des plus grands savants de l'Antiquité, et je soulèverai le monde ! »

De même que muni d'un levier le bras de l'homme développe une force bien plus grande, il existe un appareil qui permet à l'homme de voir des choses qu'il lui est impossible d'apercevoir à l'œil nu. L'appareil s'appelle *microscope*, d'un mot grec signifiant : « Qui regarde l'infiniment petit. » En quoi consiste cet appareil ?

Depuis fort longtemps on utilise les « verres grossissants » : on a retrouvé des loupes dans les ruines de Ninive (3.000 ans avant Jésus-Christ) ; l'empereur Néron, pour mieux contempler les combats cruels des hommes et des fauves dans le cirque, se servait d'un monocle fait d'une émeraude taillée ; et à partir du XIIe siècle, les myopes purent surmonter leur nez de lunettes. Mais c'est seulement au XVIIe siècle que l'on pensa utiliser les verres grossissants à l'étude des petits objets, « pour voir très agrandis des petits objets fort proches », disait *Galilée*, qui, après avoir inventé la lunette astronomique afin de mieux étudier les mouvements des astres, se préoccupa de fabriquer un instrument capable d'atteindre les plus infimes détails de la nature. Et cet appareil, l'*occhialino*, fut fabriqué en 1600. Vient ensuite le microscope de *Jean Faber* (1624). Entre 1670 et 1723 un drapier et géomètre hollandais, nommé *Antoine de Leeuwenhoek* passe son temps à examiner, à l'aide d'un appareil fabriqué par lui, ce monde nouveau qu'il découvre dans un verre d'eau, celui des *protozoaires*, des *bactéries*, animaux minuscules. Il perfectionna son instrument et parvint avec une seule lentille de verre à grossir un objet 270 fois !

Car tous ces appareils étaient des microscopes simples, c'est-à-dire composés d'une seule lentille. Le premier, *John Marxhall*, en 1704, pensa reprendre, au moyen d'une deuxième loupe posée contre l'œil (appelée l'*oculaire*), l'image formée par la première loupe placée près de l'objet. Ainsi il voyait l'objet très agrandi. Mais il fallut encore 150 ans d'efforts pour perfectionner son invention.

Le microscope moderne peut grossir jusqu'à 2.000 fois (au delà l'image n'est plus assez nette). Imaginez le monde grossi 2.000 fois : l'ongle de votre petit doigt qui est long d'un centimètre aurait tout d'un coup 20 mètres de haut, le voilà comme une maison de cinq étages ! Mais pour avoir une image nette avec un microscope, il faut « mettre au point » comme avec un appareil photographique. Et une fois qu'on a mis au point, on ne peut voir que le plan très mince qui correspond à cette mise au point : pas de profondeur, pas de relief — et l'espace observé est très restreint ; pour voir les objets en longueur et largeur, il faut les déplacer sous l'objectif. Autre difficulté : une image agrandie à ce point perd beaucoup de sa luminosité. On y remédie en éclairant l'objet à considérer. En général, un miroir incliné envoie de la lumière sous l'objet, mince coupe de tissu pressée entre deux plaques de verre, qui ainsi éclairée par transparence laisse voir nettement tous ses détails. Mais il est important de pouvoir examiner des êtres vivants sans être obligé de les aplatir, de les couper en tranches, de les rendre transparents par des procédés chimiques... à ce régime bien peu resteraient vivants ! A force de recherches on est parvenu à les éclairer nettement par en dessus et non plus par en dessous. Cette question de l'éclairage en microscopie est très importante : en utilisant la lumière *polarisée* ou fluorescente, donnant une vue colorée des objets (la lumière passant à travers un prisme de spath ou de quartz) on a pu faire des observations impossibles à la lumière ordinaire. D'autre part, en utilisant les rayons infrarouges ou ultra-violets, on est parvenu à photographier et à cinématographier la structure interne de plantes, d'animaux, ce qui permet de bien étudier leurs mouvements, le fonctionnement de leurs organes, etc.

Pour mesurer la taille du jeune garçon qui arrive au régiment, on le fait passer sous la *toise* : c'est un mât de deux mètres, gradué en centimètres, sur lequel on déplace une planchette que l'on pose sur la tête du sujet. On lit en regard le chiffre atteint. Pour mesurer les objets considérés au microscope, on utilise également une règle graduée, appelée *micromètre* : l'échelle, gravée au diamant sur une plaque de verre ou photographiée, puis collée sur cette plaque, est autrement difficile à graduer puisqu'elle n'a qu'un millimètre de longueur et que l'on divise ce millimètre en cent parties ! On est même arrivé récemment à faire tenir 1.000 petits traits dans ce millimètre, c'est un tour de force photographique... Pour vous en rendre compte, demandez donc à votre papa qu'il vous montre sur son mètre quelle est la longueur d'un millimètre.

Les savants ont maintenant avec le microscope un merveilleux instrument de recherches. L'ingénieur l'emploiera pour apprécier la qualité d'un alliage, le physicien pour étudier la constitution de la matière, le biologiste pour analyser les plus petits êtres vivants, le médecin pour déceler les microbes qui se trouveraient dans les crachats ou le sang d'un malade, etc. Dans les laboratoires de police criminelle, on regarde au microscope les empreintes, les poussières, les moindres déchets recueillis près de la victime.

Pour en finir avec le microscope, il nous faut encore parler du *micromanipulateur*. C'est un microscope placé entre deux systèmes mécaniques que l'observateur actionne à main gauche et à main droite, au moyen de nombreuses vis, de façon à mouvoir sur la platine du microscope des instruments minuscules : aiguilles faites d'un très fin fil de verre étiré, spatules, pinces, scalpels. Pourquoi tous ces appareils de chirurgie ? Mais pour faire de la chirurgie : sur des microbes, des cellules, des germes ; de telles expériences ont amené des découvertes très intéressantes. Comme il faut être habile, n'est-ce pas, pour travailler avec des instruments moins gros que des pattes de mouche !...

BOUR.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 n^os) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6^e

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : 10 francs. Port en plus. —:— FRANCO : 12 fr. 50

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 N^os, franco : 15 francs.

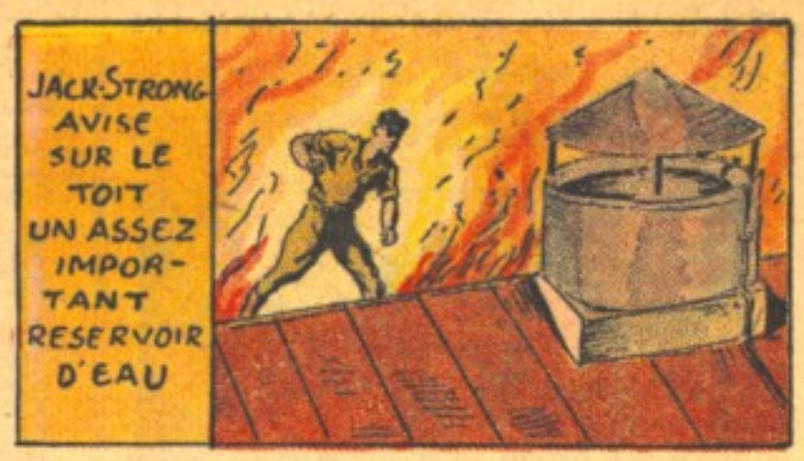
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.815.

TOTO et TOUTOUNE

138

RÉSUMÉ : JACK-STRONG AU MILIEU DE L'INCENDIE DE LA CITÉ INTERDITE EST BLOQUÉ PAR LES FLAMMES ET CRAINT DE NE POUVOIR RÉUSSIR À REJOINDRE LES NÈGRES SES AMIS



LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA

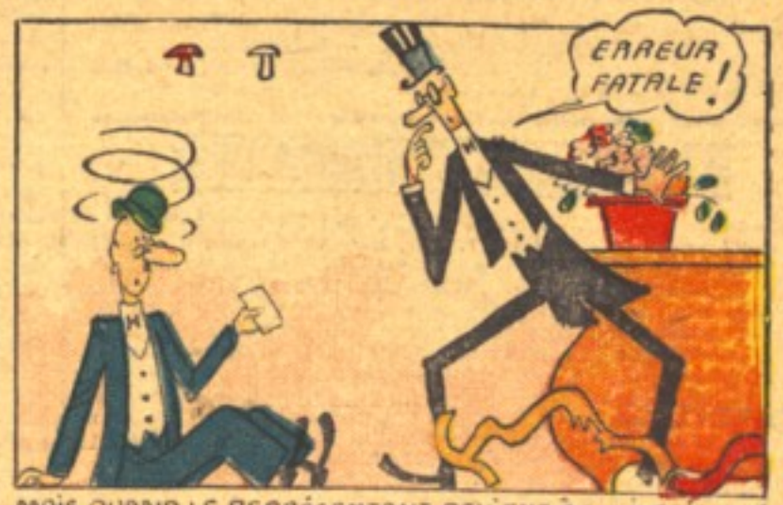
DANS L'ESCALIER DU PROFESSEUR HUMERUS LE BANDIT GROSSAC A RENCONTRÉ MONSIEUR BECDECANE, REPRÉSENTANT DES ASPIRATEURS "CACHEPOUSSIÈRE" ET IL LUI A DONNÉ UNE COMBINE

OR LE PROFESSEUR HUMERUS QUI VIENT D'ÊTRE VICTIME D'UNE TENTATIVE DE VOL À L'ASPIRATEUR DE LA PART DE GROSSAC SE MÉFIE DU MALHEUREUX BECDECANE. BEGONIA LE

JEUNE AMI D'HUMERUS, S'EST ASTUCIEUSEMENT ARRANGÉ POUR DÉTRAQUER SUBREPTICEMENT LE MÉCANISME DE L'ASPIRATEUR, MAIS BECDECANE LE FAIT FONCTIONNER...

...L'APPAREIL SE MET À MARCHER À L'ENVERS ET AU LIEU D'ASPIRER LA POUSSIÈRE SE MET À EN VOMIR D'ÉPOUVANTABLES NUAGES LE PROFESSEUR HUMERUS

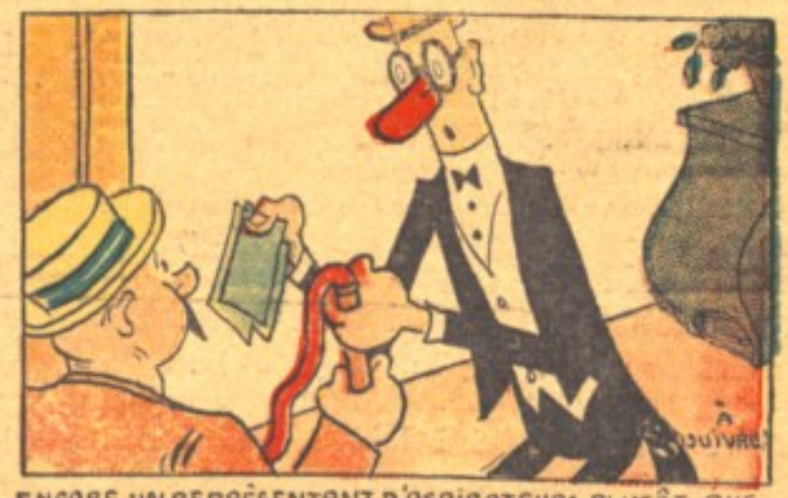
QUI CROIT AVOIR DÉMASQUÉ UN COMPLICE DU BANDIT GROSSAC BRISE UN ASPIRATEUR "CACHEPOUSSIÈRE" SUR LA TÊTE DU MALHEUREUX BECDECANE.



MAIS QUAND LE REPRÉSENTANT REVIENT À LUI IL PRÉSENTE À HUMERUS AVEC SES PROTESTATIONS UNE CARTE DU SYNDICAT PROUVANT QU'IL EST UN VRAI REPRÉSENTANT.

HUMERUS QUI NE SAIT COMMENT S'EXCUSER PAYE À BECDECANE L'ASPIRATEUR QU'IL LUI A CASSÉ SUR LE DOS SI LE PAUVRE A REÇU DES COUPS IL A FAIT UNE BELLE AFFAIRE

TANDIS QUE L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS ÉPILOGUENT SUR LEUR MÉSAVENTURE, ON FRAPPE À LA PORTE ET... Ô SURPRISE : C'EST



ENCORE UN REPRÉSENTANT D'ASPIRATEURS. PLUTÔT QUE DE RISQUER UNE NOUVELLE DÉMONSTRATION HUMERUS PRÉFÈRE ACHETER COMPTANT L'APPAREIL PRÉSENTÉ.

4° Jo 4418 12-6-24 3 Aos

mon Camarade

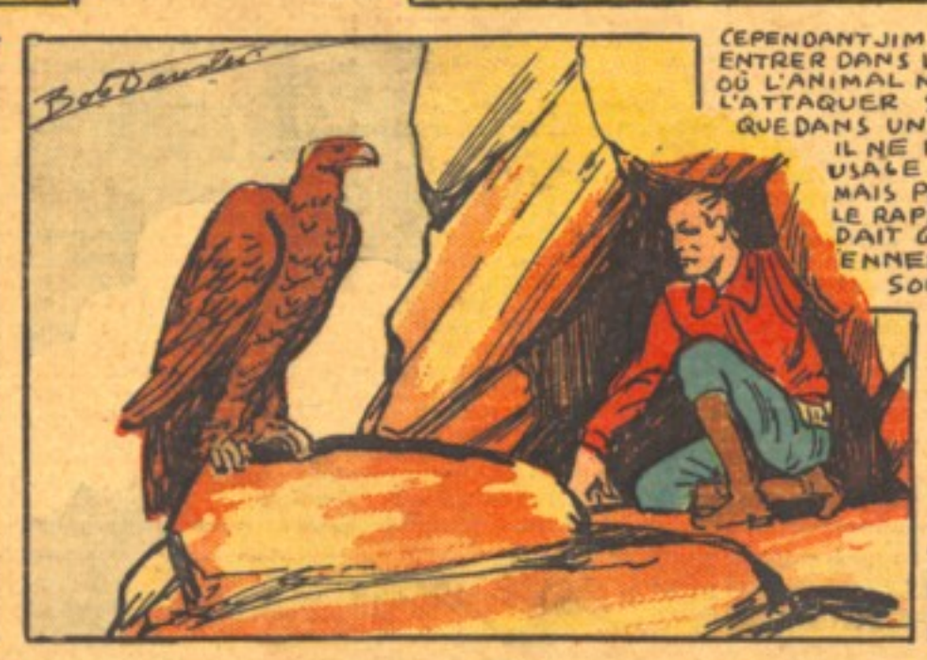
0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e ★ N° 139. JEUDI 28 JUILLET 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AIDÉ DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.

CEPENDANT BOB MIT TANT D'ARDEUR ET DE JUVÉNILE ÉNERGIE DANS SES PAROLES QU'IL RÉUSSIT À CONVAINCRE LE PILOTE QUI LUI REMIT LA CARTE ANNOTÉE QUE JIM AVAIT LAISSÉE DANS L'AVION AINSI QU'UN SECOND ÉQUIPEMENT DE MONTAGNE... BOB AUSSITÔT PRIT CONGÉ DU PILOTE EN LUI PROMETTANT D'ÊTRE PRUDENT..



LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du chapitre précédent. — *Juan et Pedro (15 et 16 ans) sont partis vers Montanara, le terrible bagne de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud), où leur père est injustement prisonnier. Au cours de leurs pérégrinations dans la jungle, ils rencontrent un colosse inanimé, mordu par un serpent. Ils prodiguent leurs soins à l'inconnu qui ne reprend pas connaissance.*

Chapitre XV. — Le scorpion.

L'alerte ne fut pas de longue durée mais elle fut intense...

En même temps, dans l'obscur fouillis des branches, les deux frères venaient de distinguer la forme d'un cheval. Etait-ce une nouvelle patrouille?... Tous deux mirent la main à leur browning... Quoi qu'il arrive, cette fois-ci, ils ne se laisseraient pas prendre sans résistance...

Le cheval ne fit que passer. On le vit pivoter sur place et s'enfoncer à nouveau dans les taillis.

— Bizarre, fit Pedro.

— Zut!

Cette interjection venait d'échapper à Juan qui avait lâché le collier de son chien Microbe. Et celui-ci n'avait pas attendu davantage pour foncer derrière le cheval.

— Ici, Microbe!

Le dogue n'obéit pas. Juan cria encore, toujours sans résultat...

— Suivons-le, dit-il à la fin. On va bien voir...

Ils se guidèrent sur un bruit vaguement perçu, au jugé. Ils avançaient d'arbre en arbre, aussi silencieusement que possible, avec des précautions d'Indiens. Et bientôt ils découvrirent le moins attendu et le plus ahurissant des spectacles...

Le chien était là, à côté d'un cheval tout équipé, avec sa selle et ses étriers, mais sans

Le chien venait d'être piqué par un scorpion.

cavalier. Et Microbe, qui avait attrapé les brides du cheval dans sa gueule (elles pendaient par devant, au bout des naseaux), tirait le cheval en direction du campement, absolument comme l'aurait fait un palefrenier...

Pedro éclata de rire.

— Ton chien est un chien savant, fit-il à Juan...

Celui-ci dut flatter l'animal d'une série de claques aux flancs pour pouvoir lui ôter les brides de la gueule et prendre en main le cheval.

— Pas besoin de plaisanter, répondit Juan à son frère, tu sais pourtant que les gauchos de la prairie dressent leurs chiens à rattraper les chevaux...

— Je sais, coupa l'aîné, et tu as probablement raison : Microbe a certainement l'habitude de ce petit travail. Nous, nous n'avons distingué qu'une forme assez vague. Mais lui a tout de suite deviné qu'il s'agissait d'une bête sans cavalier. Et il s'est conduit en conséquence... D'autre part, ce cheval doit appartenir à notre malade. Il a dû, après l'accident, errer au hasard avant de revenir près de l'endroit où se trouvait son maître.

— Tu as sûrement raison. En tout cas, je vais attacher ce cheval avec ceux de notre écurie...

La nuit devenait rapidement noire — on sait qu'elle tombe très vite sous les tropiques — et un froid pénétrant tombait.

— Je vais jeter un coup d'œil sur notre type, fit Pedro. Pendant ce temps-là, essaye de faire coucher les trois chevaux dans les feuilles. Nous nous serrerons contre eux pour dormir et peut-être aurons-nous moins froid.

L'homme n'avait pas bougé. Mais il paraissait moins fiévreux.

— Dis donc, cria Pedro à son frère, est-ce qu'il n'y a pas une couverture sur son cheval?

— Si!

— Alors, envoie-la-moi par Microbe. On va toujours le couvrir...

Microbe ne tarda pas à arriver, portant la couverture roulée en saucisson dans sa gueule. Pedro l'étendit sur le « type », puis il vint s'allonger à côté de son frère, contre les bêtes.

— Allons, fit-il, tâchons de ne faire qu'un somme jusqu'au petit jour...

Juan ne répondit pas. Epuisé, il dormait déjà...

Le souhait de Pedro se réalisa et les deux frères, malgré le froid, dormirent d'une seule haleine jusqu'à l'aube. Mais une belle surprise s'offrit alors à eux...

— Regarde! s'écria Juan. Il n'y a plus que deux chevaux!...

C'était exact. Le cheval du « type » n'était plus là.

— Voyons, fit Pedro, il ne se serait pourtant pas détaché tout seul? C'est que tu avais oublié de l'entraver?...

— Moi? J'avais même fait trois tours, un de plus que pour les autres!...

— Tu es sûr?

— J'en mettrais ma main au feu...

— Alors, c'est incompréhensible! Et Microbe l'a laissé faire! Allons, il y a quelque chose de pas naturel...

Il s'était dressé et marchait vers la route. Arrivé à l'endroit d'où il pouvait découvrir le malade, il écarquilla les yeux. Il n'y avait plus personne. Le fossé était vide...

— De plus en plus fort!

Juan le rejoignait, une couverture à la main.

— Dis donc, et cette couverture?

— Eh bien quoi, cette couverture?

— Je me souviens, maintenant, elle était sur nous quand nous nous sommes réveillés. Je l'ai écartée machinalement. Ça me revient tout à coup...

Pedro se grattait la tête.

— Diable! fit-il. Ce ne serait cependant pas l'homme, avant de s'en aller, qui nous l'aurait jetée dessus? Hier soir, moribond! Ce matin, capable de s'en aller à cheval sans faire plus de bruit qu'un moucheron!... C'est vrai qu'il avait l'air d'un hercule. Mais tout de même! Et ce sacré Microbe qui aurait tout laissé faire sans un grognement? Allons! Allons!...

Toutefois, les faits étaient là. Plus de cheval, plus d'homme. Et une couverture jetée sur leurs corps endormis...

Ils eurent beau tourner et retourner la question en tous sens, ils n'y trouvaient pas l'ombre d'une réponse satisfaisante. A la fin, il fallut bien qu'ils en prennent leur parti et qu'ils passent outre. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de s'éterniser en cet endroit, mais, au contraire, de fournir une bonne et longue étape...

La route passée ils s'enfoncèrent dans une brousse sèche où les chevaux, à l'heure où nos amis décidèrent de manger leur deuxième ration de biscuits, trouvèrent à loisir de quoi brouter. L'avoine sauvage ne manque pas en ces régions, et elle vaut souvent mieux que l'autre. Ensuite, on aborda un plateau marécageux où abondaient les gros lézards gris et les crapauds buffles, aussi larges que deux assiettes.

Microbe ouvrait la marche; il allait tout droit devant lui avec une sûreté de vieux pilote. On eût dit qu'il connaissait le but et se chargeait d'y conduire ses deux amis par le plus court... De chaque côté de lui, à mesure qu'il avançait, les énormes crapauds gluants sautaient, détalaient ou s'enfonçaient dans la vase. A chacune de ces bêtes il jetait un petit coup d'œil méprisant, d'une façon presque automatique. Mais tout à coup, il bondit de côté, fonça, disparut et revint au bout de quelques secondes, tout fier, tenant en sa gueule un superbe raton-laveur bien gras et bien dodu...

C'était une belle prise... Le raton-laveur est un curieux animal qui tient de l'écureuil, qui ne mange jamais rien sans l'avoir trempé dans l'eau et qui, gros comme un fox-terrier, fournit une chair succulente.

— Bravo! cria Pedro... Microbe, mon vieux, tu es un frère! Je te nomme ministre du ravitaillement...

Juan s'était penché sur sa selle et il avait pris le raton-laveur au dogue. Il le soupesa.

— M'est avis, fit-il, que nous n'aurons plus faim lorsque nous aurons mangé cette bête en gibelotte...

Et le cheminement reprit, harassant et monotone sous le soleil de plomb, car la végétation était rare et rabougrie sur ce plateau marécageux.

— C'est plutôt malsain, ici, dit Pedro. J'espère que nous serons en terrain plus sec pour manger et pour dormir. Sinon, nous récolterons quelque mauvaise fièvre... Mais regarde donc Microbe... Il a quelque chose...

— Eh bien, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a?

L'animal se détourna, regarda son maître et, tout de suite après pointa du nez vers l'avant, comme pour donner l'orientation suspecte... Presque aussitôt, du reste, il obliqua vers la droite et parut flairer une piste.

— Stop! fit Pedro.

Il immobilisa sa monture, mit pied à terre et vint regarder de plus près ce qu'avait découvert Microbe.

— Des empreintes de bottes, fit-il. On dirait qu'elles sont récentes. Un homme nous précède, qui va à pied.

— Un seul homme?

— Oui, certainement...

Ils avancèrent dès lors avec plus de prudence, évitant de parler. Le pas des chevaux ne faisaient pour ainsi dire aucun bruit tant la terre était molle, et Microbe qui suivait toujours sa piste du nez, conduisait la petite caravane...

Vers la fin de la journée, ils recommencèrent à voir de hauts arbres. Le sol prenait plus de consistance et les bottes de l'homme avaient cessé de laissé leurs empreintes. Mais Microbe suivait toujours la piste et la suivait, semblait-il, avec de plus en plus de conviction. On avait l'impression de se rapprocher de l'inconnu, de brûler...

Mais s'il est des jours heureux, il en est aussi de malchanceux. Et il était écrit sans doute que nos deux amis n'arriveraient pas à la nuit sans de pénibles aventures.

Tout à coup, Microbe poussa un jappement, ce qui n'était pas dans ses habitudes, se roula comme un fou sur la terre et, finalement, demeura sans bouger, replié sur lui-même comme une crevette, en gémissant à la façon des tout petits enfants malades... A quelque distance de lui, une ignoble bestiole brune, longue comme un doigt, s'en allait de toute sa vitesse.

— Un scorpion, cria Pedro. C'est un scorpion qui l'a piqué!...

Déjà, il était au sol et courait à la brave bête.

— Vite! La trousse!...

Ils avaient aussi du sérum contre le venin des scorpions, dans leur musette à pharmacie.

— Puisque cet antidote agit sur les hommes, je pense qu'il doit agir sur les chiens également...

Il fit l'injection au haut de la patte atteinte, dans le gras du muscle. Microbe semblait comprendre ce qu'on tentait pour lui. Par deux fois le bon chien tourna sa grosse tête, péniblement, pour lécher la main qui le soignait. Mais il tomba bientôt dans une sorte de fiévreuse torpeur. Il était brûlant.

Juan était bouleversé.

— Il faut faire l'impossible pour le sauver, disait-il. L'impossible...

Pedro ne voulait pas lui donner trop d'espoir.

— Certains scorpions sont plus mauvais que les serpents, disait-il. Il n'y a qu'à attendre et qu'...

Il ne termina pas sa phrase car, brusquement, comme pris de rage, Microbe se dressa sur ses pattes raidies et, poussant un hurlement de combat, essaya de s'élancer en avant, tous ses crocs dehors... Il retomba tout de suite sur le flanc, épuisé. Mais les deux frères subirent alors un terrible assaut. Du fourré, de l'endroit exact où le chien voulait foncer, une masse jaillit, décrivit un arc de cercle et s'abattit sur la nuque de Pedro comme une décharge de foudre...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Michel Bertrand, qui est un de mes plus fidèles correspondants, m'a envoyé ce joli récit, que je suis content de pouvoir recopier ici et qui s'intitule : Vers le Marché.

Le petit âne attelé à la charrette, Frédéric saisit les guides. Aussitôt, Charlot démarre et franchit le portail de la ferme. Le petit âne trottine sur la route blanche et caillouteuse ; les quelques brebis de la ferme l'accompagnent de l'autre côté de la clôture et, arrivées au bout du pré, elles s'arrêtent et lancent quelques bêlements à l'adresse du petit âne.

Adieu cahots, qui donnaient des glouglous de malaise aux poules ; sur la grand'route goudronnée roule, maintenant, la petite charrette jaune et marron.

Frédéric sourit ; Charlot trotte toujours, sans se laisser effrayer par les gros camions. Toujours au même train, l'attelage traverse les villages à peine éveillés, passe devant les fermes d'où se dégage une forte odeur d'ammoniaque, croise quelques bœufs nonchalants qu'un paysan conduit à la charrue, l'aiguillon sur l'épaule, et double quelques fermières qui se hâtent vers la gare.

Lentement, la campagne déroule les tapis de ses labours bruns et de ses vertes emblavures. Au dernier passage à niveau, Charlot s'impatiente, mais le train finit par passer. Doucement! On arrive! Encore deux kilomètres!

C'est aujourd'hui samedi, jour du marché qui se tient sur la place de la petite ville. Les paysans s'y sont rendus en assez grand nombre pour y vendre les produits de leurs fermes. A huit heures ils sont tous arrivés. Les uns, qui sont venus par le train, portent au bras de grands paniers noirs à couvercles. Les autres, les plus riches, sont venus en charrette. Certains d'entre eux ont un cheval ou un mulet, mais la plupart se contentent d'ânes gris, noirs ou blancs.

Frédéric descend de voiture et, tenant par la bride son âne Charlot qui brait, il conduit la charrette au « banc des volailles ». Déjà quelques paysannes sont assises. Les unes tiennent leurs paniers à terre, les autres les tiennent sur leurs genoux, le couvercle relevé pour laisser voir des poulets, des canards et des lapins dont les membres sont confondus comme s'ils faisaient un match de catch. Ces volailles attendent les acheteurs.

L'âne Charlot est attaché à un platane et Frédéric lui fait manger un peu de foin. Puis Frédéric va écouter le bouiment des charlatans, le marchandage des ménagères. Sur la place, les vendeurs sont assez nombreux. En plus des marchands de volaille on trouve des bouchers, des charcutiers, des fromagers, des crémiers, des marchands de légumes et de fruits, de poissons et de coquillages...

Voici un joli récit, n'est-ce pas, et on voit bien que notre petit camarade, qui habite la campagne, a souvent eu l'occasion d'aller au marché. Michel Bertrand, qui écrit beaucoup et a de grandes qualités d'observation, sait bien décrire tout ce qu'il voit. Il a seulement le défaut de ne pas veiller assez à son style et d'écrire un peu vite sans jamais se corriger. Aussi j'ai dû demander à ces messieurs-dames de la Rédaction d'enlever certaines fautes qu'il avait laissées dans son joli récit. J'espère que, la prochaine fois, il corrigera ces fautes lui-même, car je sais bien qu'il en est très capable.

MICHEL

Voici, maintenant, des poèmes que j'ai reçus.

Les deux premiers sont l'œuvre d'une petite camarade qui s'appelle Claire et qui a onze ans et demi. Je les ai trouvés très jolis :

UNE NUIT D'ÉTÉ

La nuit est tombée,
Le bruit s'est calmé.
Une à une les étoiles montent
Et forment dans le ciel serein une ronde.
Et la lune veille sur elles
En les regardant d'un œil maternel.

LES MONTAGNES

O montagnes éternelles,
Vos sommets perdus dans le ciel
Sont recouverts,
Été, hiver,
D'un blanc manteau.
Devant vous les hommes ont courbé le dos.

Voici, pour finir, quelques vers d'un généreux poème d'André Roche, de Saint-Egrève, sur la guerre d'Espagne :

O héroïque Espagne, ta terre ensanglantée
A jamais doit bannir les troupes d'invasion.
Sur ton territoire même les fascistes étrangers
Ont amené en masse des canons, des avions.
Dans Barcelone en ruines, bombardée des fas-
[cistes,
Le sang de tes enfants demande la justice.
De tes ruines fumantes montent, lugubres et
[tristes,
Les plaintes d'une mère qui réclame ses fils...
...Les grands peuples du monde comprenant le
[supplice
Savent bien qu'en Espagne se décide leur sort.
Puisse la grande République un beau jour vic-
[torieuse,
En chassant de chez elle les ignobles vautours,
Faire de la vraie Espagne devenue plus heu-
[reuse
Un des plus grands pays de travail et d'amour.

La pensée est généreuse mais j'aime peut-être mieux des poèmes plus simples.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

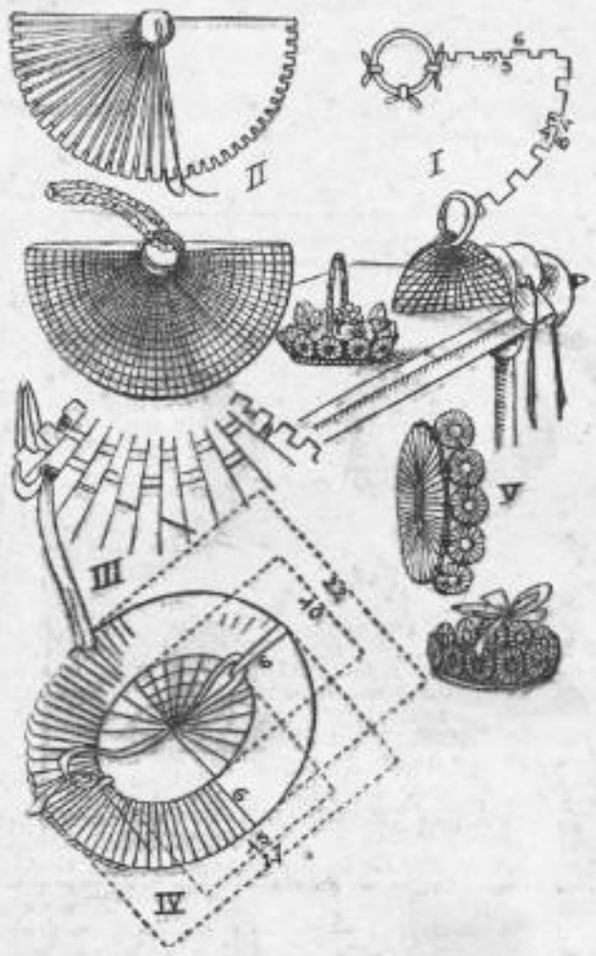
Le coin des Fillettes

ENCORE DU RAPHIA !

Puisque plusieurs d'entre vous se passionnent pour cette agréable matière, voici encore d'autres moyens de l'employer. La maman d'un de nos jeunes amis m'a même envoyé gentiment pour vous un joli procédé que voici :

Prenez des ovales de carton fort (n° 1), comme l'indique la figure IV; coupez aux dimensions données. Le milieu de 15 × 10 est évidé. Recouvrez comme je vous ai déjà appris, mais au point de boutonnière, c'est plus solide. Ensuite, avec une aiguille, on passe le raphia dans le bord intérieur pour former le fond, en piquant dans l'autre côté en face et en croisant toujours au milieu. Autour de ce centre on fait ensuite une reprise en rond à travers les brins du fond.

Prenez alors des petits ronds de carton que vous travaillez comme le grand ovale. Ils seront cousus



bord à bord, puis autour de l'ovale en couronne (fig. V). Il vous faut donc mesurer soigneusement le tour extérieur de l'ovale pour couper des ronds qui tiennent un nombre exact de fois dans cette dimension.

Faites avec de petits ronds des anneaux de serviette en les cousant bord à bord en couronne.

Et maintenant, savez-vous faire du tissage? Vous pouvez faire tout ce que vous voulez en tissant du raphia, du fil, de la ficelle, de la laine et du ruban; c'est pratique!

Le point de départ est toujours le même, une forme en carton assez fort reproduisant les différents morceaux de l'objet à confectionner. Faites des créneaux tout autour comme la figure I. Le creux est plus étroit que la saillie. Pour un sac, je vous donne un maximum de grandeurs de crans en millimètres (fig. I). Fixez par quelques points l'anneau que vous maintiendrez dans les fils. Si votre sac est assez grand et que ce centre puisse supporter un assez grand crantage, faites-y des entailles qui dépasseront le rond, autrement vous aurez soin de placer chaque brin de raphia à côté, très près du précédent, et non dessus, bien régulièrement. Fixez votre raphia au centre puis tendez le brin qui passera sous la dent extérieure pour repasser par le cran; venir par-dessus le rond du milieu, passer dessous et revenir sous la seconde dent et ainsi de suite, tout autour (fig. II). Dans l'autre sens commence le tissage, qui est simplement une reprise. Vous passez de la même façon que précédemment sous chaque dent; mais ensuite vous guidez avec l'aiguille votre raphia, dessous puis dessus les rayons déjà passés au premier sens (fig. III).

Vous faites un deuxième carton pareil. Puis, à chaque, vous coupez toutes les dents au niveau du raphia que vous enlèverez alors facilement; il vous restera deux morceaux tissés que vous réunirez par une couture extérieure. Vous pouvez faire un feston au bord pour plus de solidité (toujours en raphia). Une tresse formera la poignée.

Sur la table un petit sac tissé dans l'autre sens.

Vous pouvez prendre une simple forme rectangulaire et vous aurez un damier au tissage.

En prenant du raphia de différentes couleurs vous obtiendrez de très amusants objets.

Ces formes rondes sont curieuses parce qu'elles ont un aspect plus ou moins compact selon que l'on approche du centre.

Les Conseils de tante Camille

Repassage des chapeaux de paille. — *Nettoyés ou lustrés, on repasse les chapeaux de paille au fer en plaçant une feuille de papier blanc entre la paille et le fer. Et le soleil peut venir, vous allez préparer vos chapeaux.*

Pour la toilette. — *Pour blanchir les mains : Prenez des pommes de terre très blanches et très farineuses. Après les avoir pelées et écrasées, délayez-les dans un peu de lait. Frottez-vous les mains de temps à autre avec cette pâte et vous verrez, la pâte d'amandes n'est pas meilleure.*

Chassez les fourmis. — *Et si vous réussissez, sûrement maman sera ravie, car l'invasion de ces petites bestioles est parfaitement désagréable; placez simplement un citron coupé en deux dans les endroits infestés. Ces insectes n'aiment pas l'acide et vous en serez débarrassée à tout jamais.*

POUR RIRE UN PEU

Julien, le fils du banquier, a certainement toutes les qualités qui lui permettront de succéder à son père. Écoutez plutôt : Après le cours d'arithmétique, il vient trouver le professeur : « Je voudrais vous faire une proposition, monsieur. — Ah! — Oui, voilà, chaque fois que j'ai obtenu 15 pour mon devoir, papa me donne 5 francs! alors, si vous voulez bien me donner toujours une bonne note, nous partagerons le bénéfice, moitié, moitié. »

o

Revenant de l'école, le petit Marius rencontre une vieille dame amie de ses parents, qui lui demande des nouvelles de sa famille et particulièrement de son grand frère. « Quelle place a-t-il, Lucien? — Si c'est au football, il est arrière, madame. — Mais non, à l'école. — A l'école? oh! c'est la même chose, il est toujours dernier... »

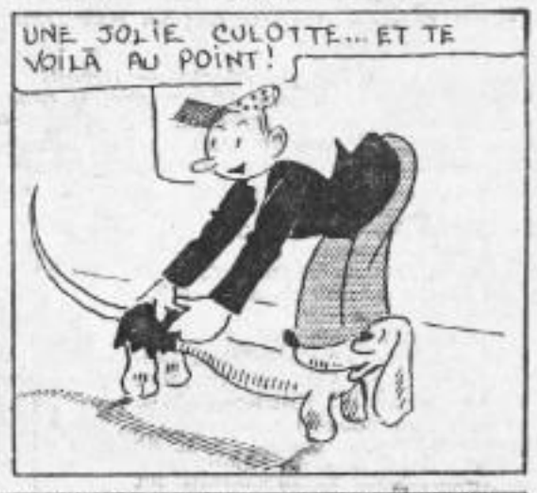
o

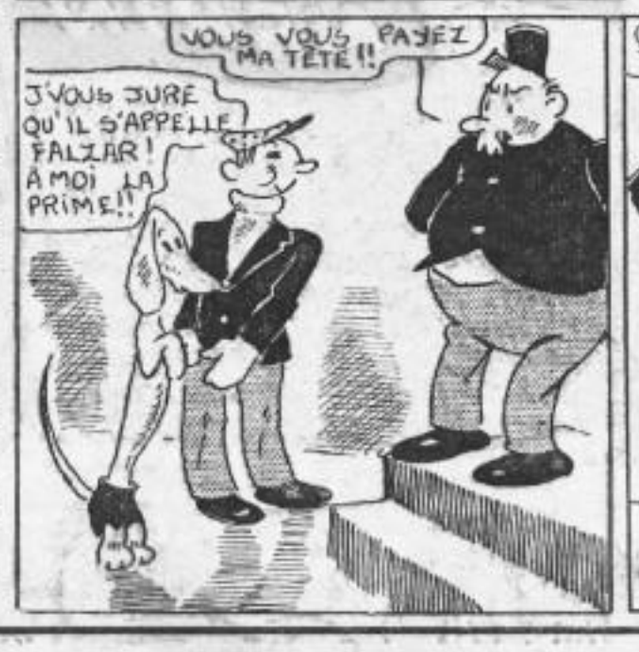
Un acompte. — **Cet homme a été puni de huit jours de prison pour avoir été trouvé en état d'ivresse sur la voie publique. Mais, au bout de huit jours, on a oublié de le délivrer et il a vécu en prison une semaine supplémentaire. Lorsqu'on s'en aperçut, on lui envoya le gardien-chef qui lui dit : « Faites excuse, s'iou plaît, on vous a gardé trop longtemps ici. — Vous en faites pas, répondit l'ivrogne, vous me dédoirez huit jours la prochaine fois. »**

o

Un marchand ambulant poursuit dans la rue un monsieur pressé : « Achetez mes beaux lacets, solides, inusables, etc... — Fichez-moi donc la paix avec vos lacets, ce n'est pas de cela que j'ai besoin. — Si c'est de peignes, j'en ai aussi de très beaux, pas chers et fins... »

Envoi de Jacques Perrier
(Les Molières.)





LA POSTE DANS L'ANTIQUITÉ

Vous qui collectionnez les timbres, savez-vous que, si les timbres sont une invention récente et ne datent même pas d'un siècle, la Poste est extrêmement ancienne.

Déjà, dans l'ancienne Egypte, au temps lointain de la douzième dynastie, plusieurs siècles avant notre ère, les pharaons d'Egypte avaient des courriers à leur disposition; ces courriers étaient des hommes qui étaient chargés de porter leurs messages aux points les plus éloignés du royaume.

La Poste existait également dans l'antiquité chez les Phéniciens, peuple commerçant qui, pour son commerce, avait naturellement besoin d'une bonne transmission des nouvelles et des informations commerciales. Egalement, comme nous l'apprend le célèbre historien grec Hérodote, Cyrus, roi des Perses, avait créé, dès 50 ans avant J.-C., un service de postes entre son armée partie en expédition chez les Scythes — qui occupaient le Sud de la Russie actuelle — et sa capitale, pour toute la durée de l'expédition.

Au temps des Romains, on attribue généralement la fondation des Postes à l'empereur Auguste qui nomma, le premier, pour cinq ans, différents notables des villes à la fonction de maîtres des Postes. Vous savez que les Romains avaient sillonné tout leur immense empire de routes modèles et que ces routes permettaient l'organisation de services de messagers et de Poste. Grâce à ces routes, le service des courriers fut si bien organisé qu'au temps de Jules César, une lettre écrite par ce général romain au moment de la conquête des Gaules, du fond de la lointaine Bretagne, à la destination du célèbre avocat Cicéron qui habitait Rome, lui parvenait dans le temps record de vingt-six jours. Songez que la distance était considérable et qu'il est évident qu'une telle lettre, écrite, selon la coutume de l'époque, sur une tablette de cire et gravée à l'aide d'un morceau de métal pointu en forme de crayon, appelé stylet, ne pouvait être transportée que par des courriers et qu'il fallait que ceux-ci aient changé de monture et se soient relayés sans cesse de façon à ce que la précieuse lettre voyageât nuit et jour, sans arrêt.

PENDANT LES VACANCES LISEZ **MON CAMARADE** EN PRENANT DES ABONNEMENTS à 1 MOIS ou à 3 MOIS.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Réduits à la taille de trois petites fourmis, le professeur Philomicron et deux enfants de ses amis, Alfred et Louise sont perdus au milieu d'insectes géants, dans une touffe d'herbe devenue une jungle peuplée de monstres inconnus et voraces. Ils contemplent une fourmilière paisible quand un bruit les effraye.*

CHAPITRE X. — L'INONDATION

Le professeur et les enfants s'immobilisèrent derrière un arbre, l'oreille au guet.

— C'est comme si quelqu'un courait vers nous, dit Fred, en risquant un œil.

Les voyageurs ne voyaient toujours rien. Et cependant le bruit approchait. Maintenant, l'on pouvait parfaitement distinguer un rapide trépignement de pieds. C'était comme si un troupeau de vaches effarouchées se précipitait directement sur les voyageurs. Un nuage de fumée noire apparut soudain sur les cimes des montagnes lointaines.

— Je vois! s'écria Louise. Les voici! Les voici! Regardez! Ils viennent!

Des points noirs se détachèrent sur les chaînes dentelées des montagnes, une nuée de points noirs qui bientôt se mirent à rouler le long des versants. En un clin d'œil, les montagnes furent noires, recouvertes d'armées innombrables des bêtes inconnues qui dévalaient les pentes, comme une coulée de lave. Bientôt toute la vallée s'anima, remua, grouilla. Et de nouvelles colonnes ne cessaient d'arriver.

Ces armées étaient des armées d'énormes fourmis rouges. Leurs corps puissants, aux reflets de cuivre, étaient au moins deux fois plus grands que ceux des fourmis noires. Sans prendre répit, l'armée des fourmis rouges se lança à l'assaut de la fourmilière.

Bientôt leur torrent vivant submergea la fourmilière dont les propriétaires sortirent en masse de leur habitation pour tenir tête aux envahisseurs. Un combat farouche s'engagea sur les galeries. Comme une meute de chiens affamés, les rouges fourmis guerrières déchiraient les corps des pacifiques fourmis noires, les tuaient, les jetaient au haut des galeries.

La fourmilière était attaquée de tous les côtés. Les fourmis agriculteurs qui l'occupaient opposaient une résistance désespérée. Elles périssaient par centaines, défendant, pas à pas, chaque issue de leur demeure. Mais les forces étaient inégales. A travers, sur les cadavres des noirs, les rouges avançaient pied à pied, piétinant les courageux petits défenseurs, ils envahirent la fourmilière avec un vacarme assourdissant.

Les galeries étaient couvertes de cadavres. En bas, au pied de la fourmilière, de petits groupes de fourmis noires luttaient encore contre les assaillants. Mais la bataille était déjà perdue. Les fourmis rouges se mirent à piller la fourmilière. Les vainqueurs pénétraient dans les tunnels, en sortaient traînant de longs œufs blancs, dégringolaient ensuite le long des galeries et se rassemblaient en foule désordonnée, au pied de la ville conquise.

— Pourquoi toute cette bataille? demanda Fred, stupéfié.

— Tu ne le vois donc pas? répondit Philomicron à voix basse, les fourmis rouges ont enlevé leurs œufs aux fourmis noires. Maintenant, elles vont les emporter dans leur fourmilière, et quand de jeunes fourmis noires seront sorties des œufs, elle deviendront les esclaves des fourmis rouges.

— Qu-oi? Fred bondit comme s'il avait été piqué par une guêpe. Ce sont les négriers qui massacrent et qui pillent, et nous les laissons faire, les bras croisés?

Il ramassa une pierre et la lança avec force sur les bandits qui emportaient leur butin.

— Allez-y donc!... Louise, pourquoi restes-tu plantée là comme une gourde? Tu ne vois pas ce qui se passe?

Des mottes de terre et des pierres s'abattirent en grêle sur les fourmis rouges. Sans songer au danger qui les menaçait, les enfants bondirent hors de leur abri et se mirent à bombarder les assaillants.

Philomicron essaya de les retenir.

— Vous êtes fous !... Vous allez vous faire massacrer!

Mais les enfants n'écoutaient plus.

— Vous n'avez pas honte de rester là, les bras croisés ? cria Louison. Mais aidez-nous donc! Elle mit une pierre dans la main du professeur.

Le professeur, avec un geste désespéré s'éloigna un peu des enfants, s'assit au bord du ravin et se mit à regarder la bataille. Une pierre habilement lancée avait frappé la tête d'une fourmi qui chancelait et qui, lentement, comme au ralenti, commençait à tomber. Alors une autre pierre, en sifflant, atteignit sa poitrine. La fourmi s'immobilisa. Ses pattes lâchèrent l'œuf qu'elle tenait et qui roula en bas de la pente. Mais une autre fourmi pillarde la reprit aussitôt.

Le professeur, presque sans s'en rendre compte, se retrouva sur ses pieds, en train de lancer une pierre sur la fourmi qui s'emparait de l'œuf. Le projectile la toucha à une patte d'avant. La fourmi vira, tournoya et s'éloigna en boitant.

En riant de joie, Philomicron ramassa un autre caillou: une troisième fourmi rouge s'était déjà emparée de l'œuf abandonné, et, portant sa proie, elle courait rejoindre les siens.

— Mais tu ne l'auras pas, ma petite! cria le professeur en lançant sa pierre si adroitement que, d'un coup, il abattit la fourmi. Le cocon roula loin.

— Tapez fort, cria Fred, en passant à côté du professeur, les mains remplies de pierres. C'est dommage que nous ne soyions pas davantage! Si j'avais mes copains d'école, qu'est-ce qu'on leur mettrait à ces bandits... Les canailles! On ne leur a rien fait, et ils se mettent à massacrer des pauvres gens sans défense. Allons, tous ensemble! FEU!

Les fourmis rouges reçurent une volée de cailloux.

— Hourrah! Elles sont en déroute! criait Louison. Elle se penchait pour ramasser une nouvelle pierre quand soudain, devant elle, se dressa la terrible gueule ouverte d'une fourmi rouge. Comment avait-elle franchi la vallée? Personne ne l'avait vue!

— Au secours! cria Louison qui s'empara d'une motte de terre et, la levant au-dessus de sa tête, la jeta sur les mandibules de la fourmi géante qui chancela.

D'un bond, le professeur et Fred s'étaient trouvés aux côtés de la petite fille. Philomicron cria :

— Attaque-la à gauche, je m'occupe de la droite.

Le professeur asséna au monstre un coup de pierre dans les yeux. La fourmi frémit, perdit l'équilibre, eut quelques mouvements incohérents. Fred la frappa dans le dos et Louison, s'approchant, lui écrasa la tête à coups de pierre.

— Hourrah! criait Louison.

Levant haut son arme, elle se tenait toute rose de fierté et d'émotion. Mais il était trop tôt pour se réjouir! Toute une troupe de fourmis rouges se précipitait pour venger leurs camarades.

— Louison, Louison! Regarde... Là, derrière toi! criait Fred.

Louise se retourna. Une armée de fourmis géantes, plusieurs centaines de monstres guerriers montaient à l'assaut de la colline où se trouvaient les trois amis.

Philomicron cria qu'il fallait fuir, et prenant les enfants par la main, il les entraîna dans une course échevelée, au hasard, droit devant eux, sans souci des obstacles. Le vent leur sifflait aux oreilles. Mais les hordes de fourmis serraient de près les voyageurs, toujours prêtes à les rattraper et à les mettre en pièces.

— En avant, cria Philomicron.

A bout de souffle, dans sa course éperdue, il se retourna, mesurant la distance qui les séparait de l'ennemi et se demanda avec angoisse si les enfants allaient pouvoir maintenir leur allure.

« Nous ne pourrons pas leur échapper, j'en suis sûr, pensait le professeur. » C'est alors qu'il lui vint l'idée de s'arrêter lui seul pour faire face aux fourmis. Il était certain de périr dans cette lutte inégale. Mais il gagnerait du temps à Fred et à Louise qui réussiraient peut-être à se mettre à l'abri. Le professeur fit semblant de trébucher, et s'arrêta. Les enfants l'attendirent.

— Allez en avant, leur cria le professeur avec des gestes d'encouragement.

Les enfants s'élancèrent, mais pour s'arrêter après quelques pas.

— Mais dépêchez-vous donc, nom d'un chien! cria le professeur en colère, qu'attendez-vous donc?

— On ne pourra pas aller loin dans cette direction, il y a une rivière, cria Fred.

M. Philomicron rejoignit les enfants, en bas d'une élévation de terrain, un large ruban d'eau bleue miroitait au soleil.

— Vous pourrez passer la rivière à la nage? demanda le professeur, haletant.

— Bien sûr! répondirent les enfants en chœur.

— Alors, en avant! Nous sommes sauvés!

Il donna l'exemple et plongea en ordonnant aux enfants de le suivre, ce qu'ils firent aussitôt. Le contact de l'eau froide leur coupa le souffle. Comme un bouchon Fred remonta à la surface et regarda autour de lui. A son côté, Louison nageait. Devant eux, reniflant comme un phoque, le professeur Philomicron tirait de vigoureuses brasses en direction de l'autre rive. Sa tête chauve luisait au soleil. Fred et Louise suivirent leur guide.

— Vous me suivez? cria le professeur en tournant la tête...

Les enfants brassaient de toutes leurs forces et faisaient leur possible pour ne pas rester en arrière. Mais Mathias Philomicron était, de toute évidence, un excellent nageur. La distance qui le séparait des enfants augmentait chaque minute. Alors le professeur revint vers les enfants et avança désormais à leur hauteur.

— Vous n'êtes pas trop fatigués? Vous vous en tirez? demanda-t-il avec une anxieuse sollicitude.

— Oui, ça va... dit Louise essoufflée.

Sur la rive qu'ils venaient de quitter, les fourmis rouges s'agitaient : elles s'approchaient de l'eau, se penchaient tout près de sa surface, avançaient prudemment les pattes comme si elles se disposaient à nager, mais reculaient aussitôt. Pas une ne se risqua à entrer dans l'eau. Pendant ce temps les voyageurs atteignaient l'autre rive. Philomicron tordit sa barbe ruisselante et dit :

— C'est une vraie bataille que nous avons gagnée.

Les enfants gardaient le silence. Ils n'arrivaient pas à quitter des yeux la rive où les fourmis allaient et venaient.

— Ces fourmis-là ne savent pas nager? demanda Louise.

— Tu vois bien que non, répliqua Philomicron en riant.

— Mais, dit Fred, moi j'ai lu que les fourmis savent s'accrocher l'une à l'autre, former des ponts et traverser les rivières de cette façon.

— C'est exact! acquiesça le professeur. Mais nos ennemies ne sont pas assez nombreuses pour construire un pont.

Le professeur jeta un regard vers le ciel couvert de nuages noirs et s'arrêta net.

— Mes amis, dit-il, un nouveau danger nous menace. Il va pleuvoir.

« Il faut nous abriter quelque part, et sans tarder.

— Pour quoi faire ? dit Louison en riant, nous sommes déjà trempés. Pas besoin d'avoir peur de nous mouiller.

— Tu oublies, dit le professeur, quelle est notre taille actuelle. Une goutte de pluie pour nous est de la taille d'un tonneau. Si nous en recevons une sur le dos, nous tomberons par terre, et les autres gouttes nous enterreront dans le sol. Dépêchons-nous de trouver un abri.

Les voyageurs n'eurent pas le temps de quitter le bord de l'eau le ciel noircit, un vent froid passa au-dessus des cimes de la forêt d'herbe et de grosses gouttes de pluie tambourinèrent sur les feuilles.

Philomicron se mit à courir. Les enfants le suivirent. Le vent faisait voler les pans de leurs habits bleus en feuille de myosotis. Soudain, Philomocron leur cria : « Par ici, les enfants! » et il se précipita vers un roc gris et élevé qui dominait la vallée. Une grosse motte foncée couronnait ce rocher comme un immense chapeau tricorne, comme un immense toit débordant et circulaire. Le professeur atteignit le pied de cet étrange rocher, et regarda au-dessus de lui avec satisfaction.

— Nous ne pouvions trouver mieux, dit-il en se frottant les mains.

— Quel drôle de rocher. Je n'en ai jamais vu de pareil, dit Fred en rejoignant le professeur.

— Comment, vous ne reconnaissez pas?

Philomicron s'était joint aux enfants et lançait des pierres à la fourmi pillarde.

Le rocher rond montait droit vers le ciel, et plus il s'élevait, plus il s'amincissait. Tout en haut, au niveau d'une maison de cinq étages, le toit rond s'inclinait comme les bords d'un immense parapluie.

Ce fut Louise qui reconnut la première que ce rocher n'était qu'un champignon, un simple champignon des champs.

La pluie se fit soudain entendre avec une formidable violence.

De leur vie, le professeur et les enfants n'avaient assisté à une pareille averse. Des sphères d'eau sifflaient dans l'air et s'écroulaient sur le sol avec fracas. Des mottes de terre jaillissaient comme soulevées par l'éclatement d'un obus. A peine les éclats de terre retombaient-ils sur le sol, que des centaines de nouvelles boules d'eau, tonnantes et hurlantes s'enfonçaient dans le sol en faisant sauter, jaillir, se disperser mille éclaboussures de boue noire. Des torrents d'eau s'abattaient sur la terre. Et bientôt un rideau d'eau trouble voila le monde aux yeux des voyageurs.

— Il fait froid! dit Louise en claquant des dents. Elle était glacée par le vent froid qui lançait sur les voyageurs des rafales d'eau froide.

— Nous serons sans doute à l'abri du vent de l'autre côté du champigon! cria Philomicron dans le vent qui soufflait. Ils se mirent en marche, contournant cet énorme rocher qui était la queue du champignon. Passé une saillie, le vent glacial qui leur soufflait dans le dos cessa brusquement. Ils avaient un tapis de branches sèches et de bûches sous les pieds. A une petite hauteur s'avançait, pareille au store d'une boutique, un morceau de peau du champignon. Ils se mirent tous trois à l'abri sous cet auvent.

— Parfait, dit le professeur. Nous serons ici à merveille. Il installait ses amis sur des fagots de tiges d'herbe sèche, lorsque quelque chose de lourd s'écroula sur leur toit improvisé et roula avec fracas.

— C'est un ver blanc, dit Philomicron.

Rassurés, les enfants s'installèrent sous l'auvent.

Soudain, Fred s'écria :

— Oh! encore un ver, mais il est de taille celui-là!

Au-dessus de leurs têtes, sous le parasol charnu, un énorme monstre, nu, gluant, infect, rampait paresseusement, laissant derrière lui une sorte d'écharpe visqueuse et multicolore, large comme une grande route.

— Est-ce que c'est méchant? demanda Louison, se cachant instinctivement derrière le dos du professeur.

— Ce n'est rien qu'une inoffensive petite limace, répliqua Philomicron. Elle dévore le champignon, mais en même temps elle lui donne une vie nouvelle.

— Comment cela se fait-il? demanda curieusement Fred.

— La limace avale les bouts de champignon qui contiennent les spores, les semences du champignon. Ces spores passent par l'estomac de la limace, elles sortent intactes de son tube digestif et c'est ainsi que sont ensemencés de nouveaux cryptogames. Sans limace, les champignons seraient beaucoup plus rares.

Le professeur s'interrompit, soudain inquiet :

— Qu'est-ce donc? Vous entendez?

A travers le tonnerre et le vacarme de l'averse, Philomicron et ses jeunes compagnons distinguèrent un grondement. Il semblait que tout près d'eux l'océan déchaîné s'abattait contre les rochers. Le bruit insolite prenait de plus en plus de force.

Bientôt le fracas fut tout proche, des torrents d'eau boueuse et menaçante entourèrent le champignon.

Renversant tout sur leur chemin, les flots envahissaient la forêt d'herbes, cassaient les arbres, les pliaient contre le sol. Une minute s'était à peine écoulée, et déjà, tout autour des voyageurs, s'étendait un océan aux eaux troubles et écumantes. Le champignon se dressait comme une tour dans une île, mais les vagues s'élevaient de plus en plus haut. Elles rugissaient déjà sous les pieds des voyageurs. Une minute encore et l'inondation allait les engloutir.

— Il faut grimper sur le champignon, dit Fred d'un ton décidé.

Mais Philomicron, après avoir examiné le tronc énorme et lisse du champignon hocha tristement la tête. Il était impossible de grimper là. Et le petit auvent sous lequel ils s'étaient abrités était trop fragile pour pouvoir supporter le poids de trois personnes.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Vous avez certainement entendu parler des grandes marées; celles-ci ont lieu aux époques de la nouvelle lune et de la pleine lune et, pendant les trois jours qui suivent, la mer monte plus haut et descend plus bas qu'en temps ordinaire. Belles occasions pour les pêches fructueuses.

o

Dans les Alpes du Piémont où les vipères sont très abondantes, les gens du pays employaient et emploient peut-être encore un moyen qu'ils disaient infaillible contre la morsure des vipères. Ils faisaient des compresses d'aubier de frêne sur la partie mordue et faisaient manger de cet aubier au mordu, homme ou animal.

o

Ne tuez pas les couleuvres, elles mangent les limaces, les chenilles et les sauterelles; ne tuez pas non plus les taupes qui font une guerre acharnée aux vers blancs; et respectez les chouettes qui protègent les récoltes et les arbres fruitiers de leurs ennemis les insectes.

o

Il faut souvent se méfier des papiers de tapisserie de couleur verte, car il leur arrive de renfermer de l'arséniate de cuivre dont les parcelles se détachent, se mêlent aux poussières voltigeant dans l'air, et peuvent causer ainsi des malaises aux personnes qui couchent dans la chambre.

o

On sait que le fromage est habité par une multitude d'êtres microscopiques ou microbes. Dans trois cent soixante grammes de fromage mou, au bout de quarante-neuf jours, il y aurait plus d'êtres vivants qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'AVION LENT

Depuis 1929, la question des avions lents restait au même point. La lenteur est une qualité primordiale pour la sécurité. Se poser lentement, par exemple, permet de choisir son terrain et d'atterrir très court.

Le vainqueur du concours Guggenheim en 1929 aux États-Unis fut le sesquiplan Handley-Page baptisé « Gugnusse ». Ce biplace de 130 CV volait à 180 kilomètres-heure en pointe et parvenait à ralentir jusqu'à 53 km. 600. L'atterrissage se faisait moins vite encore, l'appareil se posant après une descente presque parachutale.

La principale caractéristique de cet avion était l'aile à fente, cette petite aile devant le bord d'attaque de la grande, et le volet de courbure, toutes choses que vous connaissez par le dictionnaire des termes techniques.

Depuis, tous les avions à grand écart de vitesse ont été équipés de dispositifs analogues.

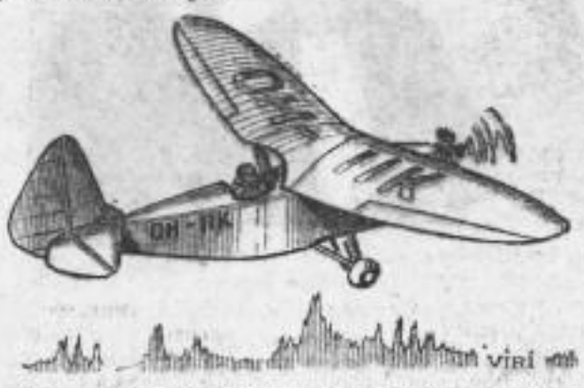
L'année dernière, à Zurich, les Allemands ont présenté le Fuseler Storch, qu ia matché deux autogires.

L'avion de l'avenir réalisera-t-il l'envol vertical?

UN AVION FINLANDAIS LE VIRI DE 37 CV.

Poursuivant notre tour du monde par l'aviation, nous voici arrivés en Finlande.

Il existe peu d'avions en Finlande et tous sont de provenance étrangère.



Un groupe d'ingénieurs, le club des ingénieurs d'aéronautique de Finlande, a étudié un petit avion de tourisme qui a été appelé Viri.

C'est un monoplan parasol à aile haubannée par une paire de mâts en V de chaque côté du fuselage. L'aile est en ovale très allongé et comporte un dièdre assez accentué. Un dispositif simple permet de la replier pour faciliter le garage.

L'envergure est de 8 mètres et la surface portante de 10 mètres carrés.

L'utilisation des matériaux indigènes a été étudiée spécialement. L'aile est en sapin, recouverte de toile ; le fuselage, long de 6 m. 10, est également en sapin, recouvert de contre-plaqué.

Un train d'atterrissage, à trois mâts de chaque côté, est muni d'amortisseur à sandow. Les roues peuvent être remplacées par des skis pour l'hiver.

Un petit moteur américain, à trois cylindres en étoile, est monté à l'avant, sans carénage. Il développe 37 CV et permet d'atteindre une vitesse maximum de 150 kilomètres-heure et de parcourir 540 kilomètres sans escale.

Le Viri monte à 3.000 mètres en 35 minutes et atterrit à 75 kilomètres-heure.

D'une conduite simple, il peut néanmoins se permettre des acrobaties grâce à un coefficient de résistance élevé.

Le poids en ordre de vol est de 370 kilos et la consommation de 11 litres 500 à l'heure, ce qui donne un prix de 55 à 60 francs à l'heure de vol.

Encore un petit avion économique.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AIR. — L'air, dans lequel nous vivons, est un mélange de gaz dont l'oxygène et l'azote forment la plus grande partie (21 % et 79 %).

On y trouve aussi de la vapeur d'eau, du gaz carbonique, de l'argon, de l'hélium, de l'hydrogène, des hydrocarbures, de l'ozone, etc. Un litre d'air pèse 1 gr. 3. La masse d'air entourant la terre exerce donc une pression qui s'appelle pression atmosphérique.

ALUMINIUM. — Métal blanc bleuâtre, très léger, inaltérable à l'air et dont on fait un large emploi dans l'industrie des moteurs, de l'aviation, de l'automobile, des objets ménagers, etc.

L'aluminium pèse très peu; sa densité (poids par rapport à un volume déterminé) est de 2,56, alors que celle du fer, mesurée dans les mêmes conditions, est de 7,9 et celle du plomb de 11,3.

SPORTS

Nos lecteurs nous demandent souvent la liste des champions du monde. Rappelons ici, pour quelques-uns, la liste des champions du monde cyclistes sur route professionnels, depuis dix années.

Binda, 1927; Bons, qui conserva deux années son titre; Binda, qui reprit son titre pour se le voir enlever l'année suivante par Guerra et pour le reprendre encore l'année d'après; puis, ensuite : Speicher, Kaërs, Aerts, A. Magne et, enfin, Meulenberg.

Voici maintenant la liste des champions cyclistes du monde amateurs depuis 1930: Martano, qui se fit prendre son titre par Ansen et le reprit l'année suivante. Puis, année après année, Egli, Pellenaers, Mansini, Buchwalder et, enfin, Léoni.

o

Répétons ici, à la demande de différents lecteurs, les records du monde de course à pied.

C'est l'Américain Jess Owens qui est champion du monde des 100 mètres avec le temps de 10 sec. 2/10. Ce titre lui appartient depuis 1936. L'Américain Williams est champion des 400 mètres avec 46 sec. 1/10. C'est, enfin, notre coureur national, Jules Ladoumègue, qui détient depuis huit ans le record des 1.000 mètres avec 2 min. 23 sec. 6/10. Le 110 mètres haies appartient également à l'Amérique: c'est Towls qui a réalisé le temps de 13 sec. 7/10.

o

Le plus grand événement de boxe, depuis ces dernières années, aura été le match du nègre Joe Louis contre l'Allemand Max Schmelling. Ce match qui a eu lieu à New-York, devant 72.000 spectateurs, a rapporté 32 millions de francs.

Le vainqueur, Joe Louis, reçut, à la fin du match, une bourse de 13 millions de francs. Comme le match avait duré 2 min. 4 sec., le boxeur noir avait gagné la somme formidable de 105.000 francs par seconde. Les gains du vaincu ont été environ moitié moindres.

BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS

Nous avons pensé que nos lecteurs aimeraient connaître ce charmant conte de fées, le chef-d'œuvre de l'écrivain allemand Grimm (1786-1859), qui fournit son sujet au film de Walt Disney qui connaît actuellement un grand succès.

C'ÉTAIT en hiver, les flocons de neige tombaient du ciel comme un duvet.

Une reine était assise près de sa fenêtre dont l'encadrement était en ébène et brodait. Soudain, elle se piqua avec son aiguille, et trois gouttes de sang tombèrent dans la neige. En voyant le joli effet du rouge dans la blancheur de la neige, elle se dit : « Je voudrais un enfant, blanc comme la neige, rouge comme le sang, noir comme le bois de ce chambranle. »

Et elle eut peu de temps après une petite fille qui était blanche comme la neige, rouge comme le sang, et dont les cheveux étaient noirs comme de l'ébène; c'est pourquoi elle fut appelée Blanche-Neige. La reine mourut quand elle naquit.

Un an après, le roi se remaria. Sa seconde femme était très belle, mais elle était fière, hautaine, et ne pouvait souffrir qu'on la dépassât en beauté. Elle avait un miroir magique. Quand elle s'y regardait et qu'elle lui demandait :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Le miroir répondait :

— Madame la reine, c'est vous qui êtes la plus belle.

Et elle était heureuse, car elle savait que son miroir disait la vérité. Cependant Blanche-Neige croissait en âge comme en beauté, et à sept ans elle était belle comme le jour et plus belle même que la reine.

Un jour que celle-ci demanda à son miroir :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Le miroir répondit :

— Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige est mille fois plus belle que vous.

La reine tressaillit et devint verte de jalousie.

Dès ce moment elle ressentit de la fureur en voyant la petite fille. Et son orgueil et sa jalousie augmentèrent et ne lui laissèrent de repos ni le jour ni la nuit. Elle fit venir un chasseur et lui dit :

— Emmenez-moi cette enfant dans la forêt, je ne veux plus la voir devant mes yeux. Vous la tuerez et me rapporterez pour preuve son cœur et son foie.

Le chasseur obéit et emmena l'enfant. Au moment où il tira son couteau de chasse pour lui percer le cœur, l'enfant commença à pleurer et dit :

— O cher chasseur, ne me tuez pas, je resterai dans la forêt et ne retournerai jamais à la maison.

Elle était si belle que l'homme eut pitié d'elle et dit :

— Soit, ma pauvre enfant!

« Les bêtes féroces ne tarderont pas à te dévorer » ; pensa-t-il, et pourtant il se sentait soulagé d'un grand poids.

A ce moment un chevreuil bondit près de lui. Il le tua, prit son foie et son cœur et les porta à la reine pour être ceux de Blanche-Neige. L'affreuse marâtre les fit apprêter par le cuisinier et les mangea.

Demeurée seule dans la forêt, la pauvre enfant eut peur et se demanda ce qu'elle allait devenir. Elle se mit à courir et les cailloux pointus et les épines blessèrent ses petits pieds nus. Les bêtes sauvages passaient près d'elle mais ne lui faisaient aucun mal. Elle aperçut à la tombée de la nuit une petite maison où elle entra pour se reposer. Tout était minuscule dans cette maisonnette, mais joli et propret. Elle vit une table couverte d'une belle nappe sur laquelle il y avait sept petites assiettes, et à côté de chaque assiette une petite cuiller, un couteau, une fourchette, un gobelet. Sept petits lits étaient rangés près d'un mur. Ils étaient recouverts de draps bien propres. Comme elle avait faim et soif, elle mangea un peu dans chaque assiette et but une gorgée dans chaque gobelet; car elle ne voulait priver personne de son repas. Elle voulut se coucher, car elle était très fatiguée, mais aucun lit ne lui convenait, l'un était trop large, un autre trop long; elle essaya jusqu'au septième qui fut à sa taille et dans lequel elle s'endormit.

Il faisait nuit noire quand les maîtres de la maison rentrèrent. C'étaient les sept nains qui dans les montagnes creusent les mines. Ils allumèrent leurs chandelles, et, quand ils virent clair, ils se dirent que quelqu'un avait dû venir, car tout n'était pas tel qu'ils l'avaient laissé. L'un dit : « Qui s'est assis sur ma chaise? » Le second dit : « Qui a mangé dans mon assiette? » Le troisième : « Qui a pris de mon pain? » Le quatrième : « Qui a mangé de mes légumes? » Le cinquième : « Qui s'est servi de ma fourchette? » Le sixième : « Qui a coupé avec mon couteau? » Le septième : « Qui a bu dans mon gobelet? »

L'un alla à son lit et dit : « Qui a touché mon lit? » Les autres s'approchèrent et dirent : « On a touché au mien aussi »; mais le septième en s'approchant du sien vit Blanche-Neige qui dormait. Il appela les autres qui accoururent et furent émerveillés. Ils allèrent chercher leurs chandelles et éclairèrent Blanche-Neige. « Doux Seigneur. Doux Seigneur! s'écrièrent-ils, que cette enfant est jolie! » Ils eurent tant de joie qu'ils ne l'éveillèrent pas et la laissèrent dormir. Le septième nain se reposa tour à tour près de chacun de ses compagnons et la nuit s'écoula ainsi.

Le lendemain en s'éveillant, Blanche-Neige fut effrayée en voyant les sept nains. Mais ils lui sourirent avec douceur et lui demandèrent :

— Comment t'appelles-tu?

— Blanche-Neige, répondit-elle.

(A suivre.) GRIMM.

VARIÉTÉS

LE DESSIN INEXACT

Quelles sont les erreurs que vous pouvez relever dans ce dessin ?

CHARADES

Mon premier sert à exprimer sa pensée,
Mon deuxième s'attache fortement au chêne,
Mon tout est un illustre écrivain français.

Mon premier est un morceau de petit,
Mon deuxième est un fleuve d'Italie,
Charnu est mon troisième,
Autour de mon quatrième on se réunit pour la veillée,
Mon tout est un ouvrier imprimeur.

Mon premier est à la base de notre alimentation,
Mon deuxième est un des cinq sens,
Mon troisième est premier,
Mon tout est un animal des régions froides.

LE PARACHUTE

Il ne vous sera pas difficile de construire ce petit parachute que vous pourrez vous amuser à jeter par la fenêtre. Prenez un carré de tissu fin, aux quatre coins duquel vous attachez 4 morceaux de fil très solide, de même longueur exactement. Réunissez ces fils à leur extrémité où vous attacherez une petite pierre qui figurera le parachutiste. La difficulté réside dans le poids de la pierre, lequel doit être proportionné aux dimensions du morceau d'étoffe. A l'ouvrage, petits amis.

DEVINETTES

On me mélange, on me coupe, on me sert sur la table, mais on ne me mange pas. Qui suis-je ?

Envoi de Robert Bart (Marseille).

Qu'est-ce qui peut tourner sans bouger ?

Envoi de Jean Beslre (Paris).

UNE DETTE

Je te dois un franc. Je peux te donner deux pièces de 50 centimes, ou une pièce de 50 centimes et deux de 25 centimes... Sais-tu combien de combinaisons sont possibles? Cherche, et si tu ne le trouves pas, tu le sauras la semaine prochaine.

LE PHONOGRAPHE INFIDÈLE

L R S
S T A
O E L U
B E
F U E
A R N E
E N S T

A une fête enfantine, un de nos amis a voulu faire réciter une fable de La Fontaine par un phonographe. Mais, mal remonté sans doute, l'appareil s'est contenté de jeter une poignée de lettres toutes mélangées. Précisément, ces lettres composent, le titre de la fable. Essayez de le reconstituer.

(Toutes les solutions au prochain numéro).

DESSIN SURPRISE

Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 138

Charades. — Mon-Tare-Deux (Moutarde). — Eau-Pas-Queue (Opaque). — Poste-Hure (Posture).

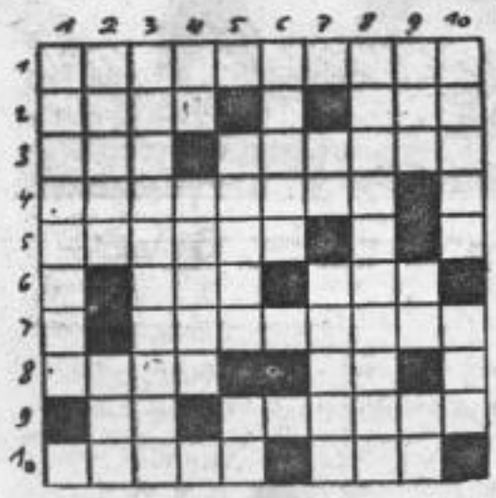
Les Muses. — Cil et O font Clio. — Pure et été : Euterpe. — Thé et ail : Thalie. — Pommelé et en : Melpomène. — Trophée et cris : Terpsichore. — Ora et et : Erato. — Pylone et mi : Polymnie. — Rue et sin : Uranie. — Place et loi : Calliope.

Mots en triangle syllabique. —
N A P O L É O N
P O T A G E R
L É G E R
O N

Métagrammes. — Huche, Ruche, Buche. — Manger, Ranger, Danger

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 139

Horizontalement. — 1. Qui est chargé de l'éducation d'un enfant. — 2. Viande cuite d'une certaine manière. Eclat de voix poussé avec effort. — 3. Troublé. Habitation entourée de terres. — 4. Niaiseries. — 5. Chose difficile à définir, à connaître à fond. — 6. Mesure agraire. Dans les Hautes-Alpes. — 7. Qui est propre à certain empereur romain, célèbre par ses cruautés. — 8. Rongeurs. Le premier en son genre. — 9. Négation. Attribue. — 10. Maladie épidémique. Sur la rose des vents.



Verticalement. — 1. Se déterminer en faveur d'une chose plutôt qu'en faveur d'une autre. — 2. Œuvre d'imagination, pour intéresser le lecteur. Animal têtu. — 3. Personnes qui fréquentent les cours d'une Faculté. — 4. Adverbe. Appareils de gymnase. — 5. Imiter la voix, les manières. Note. — 6. Apparence variable sous laquelle une planète peut se présenter. — 7. Négation. (Populairement). Savetiers. — 8. Habitantes d'une certaine partie de la Grande-Bretagne. — 9. Canton suisse. Précédée de saint, est une ville des Hautes-Pyrénées. Note. — 10. Eclats de joie. Venue au monde.

LE COURRIER DE JANOT

DEMANDES DE CORRESPONDANCE. — *Jacques Duprat*, Maison Pasquet, rue Denis-Papin, Limoges, demande une correspondante d'Angleterre, de Belgique ou de n'importe quel pays étranger et qui sache écrire le français. — *Guy Morizet*, 24, rue de Nantes, désire avoir un correspondant Paris, banlieue ou province, s'intéressant à la lecture, aux rédactions, au cinéma, etc.

André Roche, Saint-Egrève (Isère) : Merci de ton beau poème sur l'Espagne; je pense que nous pourrons l'utiliser. — *Pierre Allard*, Courbevoie : Merci des compliments que tu fais à notre journal. Pour expérimenter le trac de Juan dans *le Forçat de l'Eldorado*, ne va pas t'attaquer à un chien. Il pourrait peut-être t'arriver malheur. Si cela peut te faire plaisir, je crois bien que Pierrot Lauzry n'est pas encore au bout de ses aventures. — *Henri Sport*, Annecy : Tu as bien fait de distribuer des bouillons de *Mon Camarade* dans ton école et je suis content que tu aies fait un abonné. Je compte sur toi pour m'envoyer des lettres. Merci de tes jeux. — *Maurice Salil*, Paris : Merci de ton récit « Foire du Trône ». Je l'utiliserai. — *Maurice Sarfati*, Paris (11e) : Ton système d'écriture secrète est extrêmement ingénieux et peut-être l'utiliserons-nous, ou l'un de ses dérivés, lorsque nous aurons besoin d'une écriture secrète pour correspondre entre les différents membres de notre club. — *Jacques Duprat*, Limoges : J'ai inséré dans *Mon Camarade* ton annonce demandant la correspondante que tu désires. Je te fais envoyer des timbres. Merci des compliments que tu fais à notre journal, spécialement pour nos deux romans. Tu voudrais avoir davantage de lecture dans chaque numéro : malheureusement, notre journal, tel qu'il est, est déjà plein à craquer et nous ne pouvons véritablement pas en mettre plus. — *Raymonde Brando*, Marseille : Merci de ton joli petit récit : « L'Union fait la force. » Je l'utiliserai. — *Bordin*, Mâcon : Merci des longues nouvelles que tu donnes de ton Club. Je les utiliserai dans une de mes lettres. — *Robert Huchin*, Calais : Merci de ton joli récit « La Couleuvre », que j'utilise. — *Janine Malzac*, Châtillon-sous-Bagneux : Merci de me donner des nouvelles du Club des Castors et du joli récit d'une promenade que vous avez faite. — *D. Rouget*, Mouries (B.-du-R.) : Merci de tes jeux que je transmets.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an.. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

LES COURANTS MARINS : LE GULF-STREAM

La mer qui remue sans cesse : c'est le vent qui fait les *vagues*, c'est la vibration de l'eau se propageant par ondes qui amène la *houle*, c'est l'attraction de la lune qui provoque les *marées*. Mais vagues, houle, marées, sont des mouvements « sur place ». Or il y a des mouvements plus généraux, réguliers, qui transportent les eaux de la mer d'un point à un autre. Ce sont des *courants marins*; il y a ainsi *courant froid*, ou *courant chaud*, selon que cette espèce de fleuve d'eau de mer parcourt un océan plus chaud ou plus froid que lui.

Ces courants marins, de même que les « vents réguliers », ont une même origine : la différence de température qui existe entre l'Equateur, région très chaude parce que les rayons solaires y tombent « à pic » et les pôles, régions glacées que le soleil touche « de biais » et qu'il n'atteint d'ailleurs que six mois sur douze, du fait que la terre tourne penchée sur son axe. Les lecteurs de *Mon Camarade* — qui ont tous bonne mémoire — n'ont pas oublié ces curieux phénomènes. L'air froid du pôle, plus lourd, vient donc chasser l'air plus léger chauffé à l'Equateur où il se chauffe à son tour et retourne vers l'Equateur. Ce double mouvement de vent de chaque pôle vers l'Equateur, puis de l'Equateur vers les pôles, forme les vents alizés et contre alizés. Or le vent qui pousse devant lui les feuilles des arbres et soulève des tempêtes de sable n'est pas sans agir aussi sur la mer : par frottement il entraîne l'eau sous lui, lui fait accomplir un mouvement bizarre, car ce « courant d'air », s'il a lieu en ligne droite comme dans un corridor ne nous en donne pas l'impression à nous, hommes; en effet... la terre tourne sur elle-même pendant ce temps et le sol défile donc sous le vent : beaucoup plus vite à mesure qu'on approche du grand cercle de l'Equateur, beaucoup moins vite près du pôle qui, lui, reste toujours immobile. Donc dans chaque grand océan le courant marin suivra un circuit en forme de poire, vent — et courant marin correspondant — parcourant le plus grand trajet possible d'Est en Ouest sur l'Equateur (la base de la poire). Regardons ce qui se passe dans notre continent où circule le plus célèbre des courants marins : le *Gulf-Stream*. Les eaux devenues chaudes et formant le *courant équatorial*, dans la direction côte d'Afrique → côte de l'Amérique, vont buter dans le golfe du Mexique, en sortent par le canal de Floride, et, traversant tout l'Atlantique, atteignent la côte d'Europe : le Portugal, la Bretagne, les îles Britanniques, qui profitent de sa tiédeur (l'eau du courant a en effet une température de 10 degrés supérieure à celle de la mer environnante); le courant va ensuite longer les côtes de Norvège jusqu'au cap Nord. Pour comprendre quelle peut être l'influence du Gulf-Stream, apprenez qu'il charrie 90 milliards de tonnes d'eau à l'heure — 2.000 fois le débit du Mississipi! A la sortie du golfe du Mexique, il a 80 kilomètres de large et fait du 8 kilomètres à l'heure; mais à la hauteur de Washington il n'a déjà plus que 200 mètres de large et sa vitesse est moitié moindre. Quand le Gulf-Stream touche Terre-Neuve, la différence de température des deux eaux est telle qu'on voit très nettement l'eau du courant, plus bleue, *fumer* au milieu de la mer verte et froide. Grâce au Gulf-Stream, on se promène en veston l'hiver à Lisbonne, sous des palmiers, pendant que les glaces encombrent le port de New-York qui est situé à la même *latitude* (même distance du pôle); la côte de Norvège est parsemée de ports actifs en toutes saisons alors qu'en face, au Labrador, au Groenland, ce sont des déserts gelés.

Ainsi les vents provoquent des courants marins; mais à son tour un courant comme le Gulf-Stream crée son vent : l'eau échauffe l'air qui le surmonte. Seulement, une fois « lancé », ce vent n'est pas, comme le courant, arrêté par la première côte venue. Voyez alors ce qui se passe : filant droit, il passe sur l'Angleterre, la Norvège, la Suède, la Finlande, et après s'être déchargé de son eau sur ces pays (quel sale climat, l'Angleterre... mais aussi quelles belles prairies! Et les forêts de Finlande...), c'est un vent sec qui continue et fait le désert sur sa route : Turkestan, Arabie, Sahara, jusqu'à ce qu'il ait rejoint à l'Equateur les alizés.

Revenons à la mer. Du fait que courants froids aussi bien que courants chauds « tournent en rond », il se forme au centre de la piste une énorme flaque d'eau immobile : au centre de l'Atlantique elle s'appelle mer des Sargasses, c'est une véritable plaine tant s'y sont accumulés des algues, des herbes, des bois, des épaves; savez-vous qu'en cette tiède mer des Sargasses les anguilles de tous les coins du monde viennent se donner rendez-vous pour pondre leurs œufs : elles ont su trouver là leur couveuse !

D'après des recherches récentes, cette poche d'eau tiède en suspens sur des eaux plus froides, située en plein Atlantique — à l'emplacement d'un continent disparu : la mystérieuse Atlantide — se contracterait ou s'étalerait très irrégulièrement d'une année à l'autre : cela dépendrait de la position des planètes Lune, Mars, Jupiter, serait fonction aussi de ces taches du soleil qui modifient sa puissance d'attraction sur notre globe. Quand elle s'étale, l'hiver est doux, les récoltes sont bonnes, c'est une « année à vin ». Quand elle se contracte la gelée dure, on manque de tout.

Il y a donc comme un cœur en plein Atlantique : selon qu'il bat plus ou moins fort, notre monde est vigoureux ou transi.

Etudier les courants marins ne présente pas seulement un intérêt scientifique, mais donne aussi des résultats pratiques. Les courants transportent le *plankton*, êtres microscopiques dont la plupart des poissons se nourrissent. Connaître les courants permet de repérer les bancs de poissons. Certains poissons préfèrent les courants froids; ainsi le hareng, gaillard solide. Mais la morue, carnassier avide, se tient à proximité des eaux chaudes, là où des milliers de petits poissons meurent dès qu'ils s'égarent et touchent l'eau froide; la morue, sans effort, les cueille pour son déjeuner.

En France un « Office National des Pêches » renseigne les marins. D'après des cartes à la fois du ciel et de l'océan, un savant, installé à Paris, prévient par T. S. F. les marins de Boulogne ou de Concarneau des emplacements de harengs et de sardines. En 1930, on signala comme prochaine une fuite générale des harengs; et, prudents, les armateurs renoncèrent à leur grande pêche de saison.

BOUR.

SOLUTIONS DE NOTRE GRAND CONCOURS DE MOTS CROISÉS

Nous donnons aujourd'hui les solutions de notre grand concours de mots croisés. Le concours est en cours de dépouillement. Le classement des concurrents sera donné avec la répartition des prix dans un mois.

PROBLÈME N° 1

Horizontalement. — 1. Légèreté. — 2. Agé. Etre. — 3. Ballon. Un. — 4. Ornière. Dé. — 5. Redevables. — 6. Agrès. — 7. Tue. Née. Sa. — 8. Or. Et. User. — 9. Insu. Osc. — 10. Ré. Robe. On. — 11. Esse. Issue.

Verticalement. — 1. Laboratoire. — 2. Egaré. Urne. — 3. Gelades. — 4. Lie. Eure. — 5. Relevant. — 6. Orage. Obl. — 7. Ténébreuses. — 8. Et. Le. Se. — 9. Rudesse. Où. — 10. Rênes. Arènes.

PROBLÈME N° 2

Horizontalement. — 1. Aventurier. — 2. Lotir. Un. — 3. Lie. Arêtes. — 4. Ut. Avarice. — 5. Magnat. Mur. — 6. Ere. Radis. — 7. Temps. Ad. — 8. Meilleur. — 9. Eternel. Ne. — 10. Sus. Edit.

Verticalement. — 1. Allumettes. — 2. Voiture. — 3. Été. Gemmes. — 4. Ni. Au. Père. — 5. Traversins. — 6. Rata. Le. — 7. Ruer. Dolle. — 8. Intimide. — 9. Ecus. Uni. — 10. Raser. Prêt.

PROBLÈME N° 3

Horizontalement. — 1. Tabatière. — 2. Aglie. S. N. (Sud-Nord). — 3. Bône. Vivant. — 4. An. Ovine. — 5. Tieu. Seine. — 6. Ir. Essaye. — 7. Crée. Mi. — 8. Râle. Syrien. — 9. Eue. O. Sensé.

Verticalement. — 1. Tabatière. — 2. Aponir. Au. — 3. Lin. Clé. — 4. Eléonore. — 5. Ne. — 6. Visées. — 7. Usines. Ys. — 8. Envers. Ré. — 9. Ia. In. — 10. Synonymes. — 10. Seine.

PROBLÈME N° 4

Horizontalement. — 1. Ponctuelle. — 2. OB. Où. Sont. — 3. Poètes. Cl. — 4. Ultérieure. — 5. Leur. Sec. — 6. Dénaît. — 7. Tale. Rol. — 8. Ile. Orient. — 9. Obsédée. Ys. — 10. Ni. Essex.

Verticalement. — 1. Population. — 2. Obole. Albi. — 3. Etudiés. — 4. Coterie. — 5. Tuer. Ode. — 6. Sicaires. — 7. Es. ISS. — 8. Lacustre. — 9. Luire. Onyx. — 10. Et. Ecrits.

PROBLÈME N° 5

Horizontalement. — 1. Garonne. — 2. Ta. Ours. — 3. Oléifères. — 4. Lille. — 5. Emu. Niel. — 6. Admis. Où. — 7. Été. Motus. — 8. — — —. — 9. Nainienon. — 10. Isle. Rouen.

Verticalement. — 1. Tête. Mi. — 2. Galimatias. — 3. Etude. Il. — 4. Rail. Ane. — 5. Fend. — 6. Nos. Isoler. — 7. Nuse. N.O. — 8. Ere. LOULOU. — 9. S. S. E. Us. Ne.

PROBLÈME N° 6

Horizontalement. — 1. DÉSHONNÊTE. — 2. Lianes. — 3. Aile. St. — 4. An. Arras. — 5. Tokio. Riom. — 6. Triennal. — 7. Anc. Atout. — 8. Rallié. Si. — 9. Du. Verso. — 10. Espial. En.

Verticalement. — 1. Do. S'attarde. — 2. Anormaux. — 3. Sel. Kieli — 4. Lale. Loi. — 5. Obéron. — 6. Ni. NAEVI. — 7. Nacarat. — 8. En. Sils. — 9. Tes. Usé. — 10. Estimation.

PROBLÈME N° 136

Horizontalement. — 1. Anagramme. — 2. Non. Epier. — 3. Aignayer. — 4. Tri. En. — 5. Noces. — 6. Cœur. Ole. — 7. IR. Tienne. — 8. Sbires. — 9. Mêlée. Sel. — 10. Se. Taxe.

Verticalement. — 1. Anatocisme. — 2. Noir. Orbe. — 3. Angine. Ils. — 4. Outrée. — 5. Réa. Crêle. — 6. Apyre. Ec. — 7. Mie. Son. Sa. — 8. Mère. Index. — 9. ER. Nuée. Le.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 37.516.

139 TOTO et TOUTOUNE

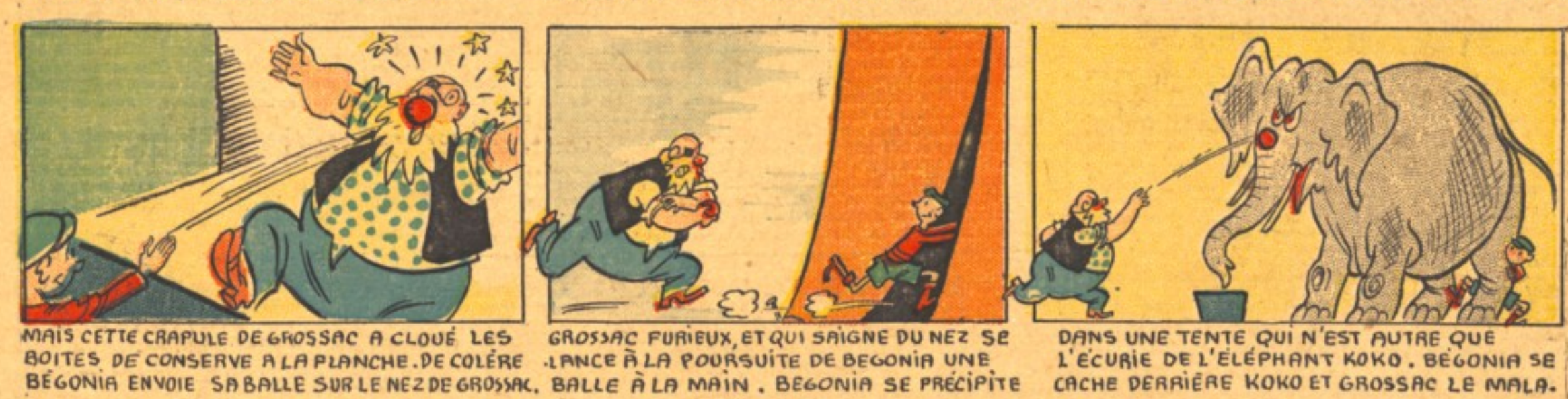
RESUME : JACK-STRONG ET SON AMI, JAGUAR GRIS, SONT BLOQUÉS DANS LE CAMP INDIGÈNE PAR L'INCENDIE DE LA CITÉ INTERDITE.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA

HUMERUS LE CÉLÈBRE INVENTEUR LOUFOQUE EMMENE SON JEUNE AMI, L'ASTUCIEUX BEGONIA À LA FÊTE DU QUARTIER SAINTE URSULE.

OR À CETTE FÊTE GROSSAC LE SINISTRE BANDIT À OUVERT UNE BARAQUE, 3 BALLES POUR 1 FR. UNE SUPERBE BOUTEILLE DE MOUSSEUX À QUI

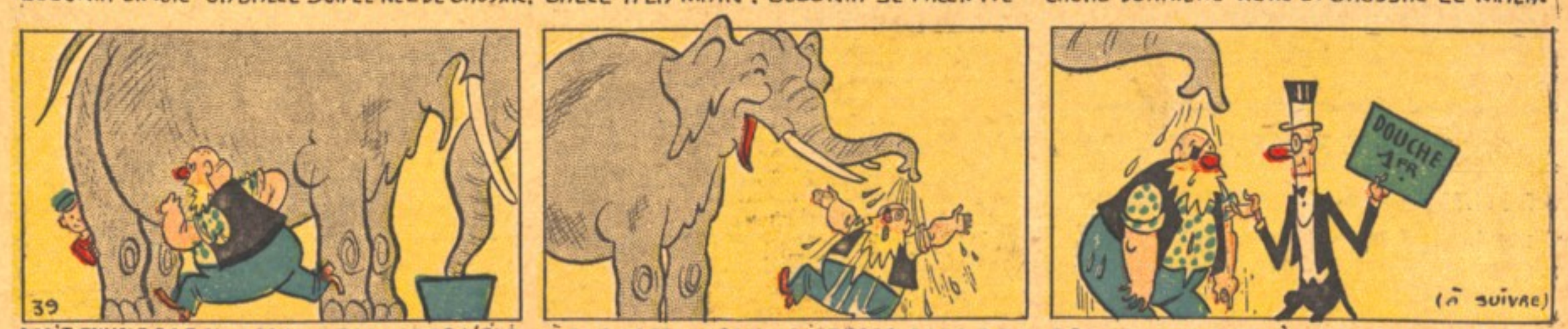
RENVERSE EN 3 BALLES CES 5 BOITES DE CONSERVE. BEGONIA QUI CONNAIT POURTANT CETTE CRAPULE DE GROSSAC S'EST LAISSÉ TENTER



MAIS CETTE CRAPULE DE GROSSAC A CLOUÉ LES BOITES DE CONSERVE À LA PLANCHE. DE COLÈRE BEGONIA ENVOIE SA BALLE SUR LE NEZ DE GROSSAC.

GROSSAC FURIEUX, ET QUI SAIGNE DU NEZ SE LANCE À LA POURSUITE DE BEGONIA UNE BALLE À LA MAIN. BEGONIA SE PRÉCIPITE

DANS UNE TENTE QUI N'EST AUTRE QUE L'ÉCURIE DE L'ÉLÉPHANT KOKO. BEGONIA SE CACHE DERRIÈRE KOKO ET GROSSAC LE MALA-



DROIT ENVOIE SA BALLE DANS LA TROGNE DE L'ÉLÉPHANT. UN ÉLÉPHANT N'OUBLIE JAMAIS! ET GROSSAC QUI COURT APRÈS BEGONIA L'APPREND

À SES DÉPENS, COMME IL PASSE SOUS LA TROMPE DE KOKO, IL REÇOIT UNE DOUCHE MAGISTRALE ET GRATUITE ... GRATUITE

PAS TANT QUE CELÀ. HUMERUS SONGE QU'IL N'Y A PAS DE PETITS PROFITS. UNE DOUCHE D'ÉLÉPHANT VAUT BIEN 20 SOUS

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 140. JEUDI 4 AOUT 1938

Jim Mystère CHEZ LES COW-BOYS

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AIDÉ DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge KOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé du précédent chapitre. — Juan et Pedro sont partis à travers la jungle du pays d'Eldorado (Amérique du Sud) pour rejoindre leur père, le lieutenant Popescu, injustement condamné au bagne. Comme Pedro soigne son chien Microbe, victime d'un scorpion, un fauve se précipite sur lui.

Chapitre XVI. — L'ANTRE DU FAUVE

C'était un chat-tigre qui venait de bondir des fourrés, sur Pedro qui soignait Microbe, le pauvre chien qui gisait, victime de la terrible morsure du scorpion.

Heureusement — nous le savons — Juan ne manquait pas de réflexes. Il saisit son automatique et tira deux coups à la volée. Touché au défaut de l'épaule et à l'échine, le fauve poussa un rugissement dont l'écho se prolongea sous les bois, puis il se retourna d'un coup de reins et, après un saut de carpe, il vint s'abattre sur l'un des chevaux dont il labours le flanc.

Juan se précipitait sur Pedro :

— Où es-tu blessé?

Pedro ne répondit pas tout de suite. Il était à terre et s'étirait à peu près comme on le fait au sortir du sommeil. Il balbutia :

— Blessé?... Je... je ne sais pas...

Son frère le palpait de tous côtés redoutant de découvrir une horrible plaie. Mais non. Des

Puis ils disposèrent leurs couvertures sur un lit de branches et de feuilles...

écorchures partout, surtout au cuir chevelu. Rien d'autre. Le choc seul l'avait éprouvé et il revenait insensiblement à lui, comme un boxeur après le knok-out. Il se secoua.

— Je crois que je reviens de loin !

Il tendit la main.

— Merci, mon vieux. Sans toi...

Il se remit tout seul d'aplomb et, voyant le cheval perdre son sang en abondance, retrouva d'un coup toute sa lucidité et toute sa décision.

— Y a-t-il encore de l'eau dans la gourde? Il faut laver les blessures de ce pauvre cheval.

De menus soubresauts agitaient le chat-tigre. Mais il était mort. Bien mort. Microbe avait réussi à se traîner jusqu'à lui et lui reniflait le mufle en retroussant ses babines. Quant au cheval, il avait écarté ses deux pattes de devant, probablement pour mieux assurer son équilibre, et il restait là, la tête basse et l'œil plein d'une morne stupeur...

Pedro et Juan firent ce qu'ils purent pour le soigner. Mais que pouvaient-ils, au fond, pas grand'chose? Pour faire un pansement il leur eût fallu dix fois plus de coton et de gaze que n'en contenait leur trousse d'urgence. Et quel bien le malheureux animal en eût-il éprouvé?

— Ote-lui toujours sa selle, dit Juan. Ça le soulagera...

— Oui. Bien sûr...

Ils dessellèrent le cheval blessé. Puis Pedro hocha la tête.

— Eh bien, nous voilà jolis! Il y a une heure notre troupe était encore présentable. Mais regarde-nous, maintenant!...

Il réfléchissait.

— Nous ne pouvons pas rester ici. Il nous faut découvrir un abri, un endroit où nous puissions allumer un grand feu la nuit venue, pour tenir les fauves à distance... Nous allons poursuivre notre route en obliquant légèrement à gauche, vers les plis rocheux que nous apercevons là-bas. Peut-être y trouverons-nous une grotte ou quelque anfractuosité qui pourra nous servir de refuge... Voici ce que je propose : tu vas monter sur le cheval valide et tâcher de t'y caler avec Microbe posé sur l'encolure. Ce ne sera pas commode. Mais comme il n'est pas plus question de faire marcher ce pauvre chien que de l'abandonner... Quant au cheval blessé, je vais le conduire doucement, par la guide. Nous ne pouvons pas non plus l'abandonner ici. Ce serait lâche...

Juan hésita un moment. Mais il se dit finalement que son frère aurait moins de peine à marcher qu'à maintenir le chien sur l'encolure du cheval. Et il accepta la proposition.

— Allons, fit-il.

Il sauta en selle. Puis il demanda :

— Peux-tu me faire passer notre copain?

Le copain, c'était Microbe... Pedro le prit dans ses bras et l'éleva précautionneusement, avec peine.

— Je parie qu'il pèse plus lourd que toi ou moi, fit-il.

La chose était probable; ce ne fut pas sans mal que la brave bête fut installée. Enfin, on se mit en marche.

La nuit tombait lorsque la petite caravane mit pied à terre à l'entrée d'une espèce de grotte assez sale et assez malodorante.

— Comme parfum, il y a sûrement mieux, fit Juan. Mais là, au moins, nous pourrons dormir sans craindre les fauves...

Pedro qui avait sorti son automatique, pénétra dans l'excavation et en fit le tour.

— Je pense que c'est ici la tanière de quelque gros fauve ou plutôt que ç'a été autrefois son refuge. Il y a des traces, mais elles paraissent dater d'un temps assez long.

— En tout cas, fit Juan, nous serons beaucoup plus en sûreté là-dedans qu'en pleine brousse. Je ne pense pas que tu veuilles renouveler l'expérience du chat-tigre...

— Non, répliqua Pedro en riant. Même pas pour te donner l'occasion de réussir un nouveau carton...

Ils avaient posé Microbe sur le sol et le chien paraissait déjà plus vaillant. On lui étendit une couverture à l'intérieur de la grotte. Le dogue s'y coucha bien en rond, mais en mâchouillant sa salive.

— Il doit avoir soif, émit Pedro.

— Sûrement, mais où trouver de l'eau? Nous n'en avons plus et nous n'avons pas aperçu la moindre flaque depuis les marais...

— Il faut en trouver, cependant. Pour les chevaux, pour notre chien et pour nous...

— Bien sûr. Mais où?

— T'occupe pas. J'ai une idée... Toi, tu vas rassembler trois pierres à faire du feu. Après tu écorcheras le raton-laveur qu'a tué Microbe cet après-midi et tu le feras cuire...

— Si tu veux...

— Alors, à tout à l'heure...

Pedro avait pris le seau de toile et la gourde. Il partait. Son frère le rappela.

— Dis donc, je ne crois pas qu'il soit bien prudent d'aller l'un sans l'autre. Si un nouveau chat-tigre...

Mais, pour toute réponse, Juan reçut une motte de terre en pleine poitrine...

Juan commençait à sérieusement s'inquiéter lorsque Pedro revint enfin; il faisait nuit noire.

— Je me demandais si les sauterelles ne t'avaient pas mangé en route?

— Sauterelle toi-même!... Tiens, débarrasse-moi plutôt du seau et va ravitailler les chevaux...

Il était harassé, car il venait de faire plusieurs kilomètres dans des rochers éboulés... Son idée, au sujet de l'eau, n'avait pas été mauvaise. Mais elle l'avait entraîné bien plus loin qu'il ne l'imaginait... Il s'était dit, en examinant le ravin :

— Les eaux qui ont creusé ce lit ne proviennent évidemment pas de la fonte des neiges. Nous sommes encore trop loin des sommets. Elles proviennent donc d'une source qui doit couler davantage à certaines périodes qu'à d'autres. Maintenant, elle n'est assurément pas assez abondante pour pousser ses eaux jusqu'ici. Le terrain est marneux et les infiltrations doivent tout absorber avant. Mais en remontant un peu...

Il avait trouvé de l'eau, mais il n'avait pas pu en remonter beaucoup. Pourtant, grâce à son effort, tout le monde put épancher sa soif, aussi bien Juan que les chevaux et Microbe.

De tous les convives ce fut Microbe qui tira de l'aubaine le profit le plus apparent. Dès les premières lampées il parut revivre. Mais il n'alla cependant pas jusqu'à solliciter un morceau du rôti de raton-laveur, que les deux frères mangèrent seuls, sans grand appétit, car ils étaient tristes. On eût dit qu'une angoisse pesait sur eux, bien qu'ils fissent mutuellement effort pour se distraire en plaisanteries.

— Tu es un véritable homme des bois, disait Pedro. Tu manges avec tes doigts d'une façon parfaitement naturelle. On dirait que tu ne t'y es jamais pris autrement...

— Oui, repartait Juan. Toi, tu ne t'y prends pas aussi bien que moi. Mais c'est parce que la viande est cuite. Si elle était crue, tu te mettrais à quatre pattes pour la manger, sans même t'en rendre compte. Tu as ça dans le sang...

Ils se sourirent sans grande conviction. Puis Juan soupira :

— Si seulement on pouvait écrire à maman.

Pedro que le même souci hantait sentit monter une buée à ses yeux. Alors, bravement :

— D'abord on ne peut pas. Et puis le médecin m'a affirmé qu'elle irait mieux mais qu'on devait la tenir loin de tout... Même de nous... Alors, tu vois...

Quand ils eurent terminé leur repas, ils jetèrent quelques branches sur le feu et s'assurèrent de la résistance des entraves mises aux chevaux. Puis ils poussèrent un assez gros rocher contre l'orifice de la grotte, beaucoup plus pour se garantir d'une brise naissante que des bêtes fauves, car le feu qui brûlait bien, suffisait à les éloigner. Puis ils disposèrent leurs couvertures sur un lit de branches et de feuilles, et s'apprêtèrent au repos.

De minute en minute, d'une façon presque rythmée, le cheval blessé hennissait doucement. On eût dit qu'il demandait de l'aide. Mais que pouvait-on pour lui?

— C'est infernal, murmura Juan. Dire que nous ne pouvons rien faire pour cette pauvre bête!...

Pedro ne dit rien mais il en pensait tout autant et ce fut avec un bizarre sentiment de dégoût de la vie qu'il s'allongea sur sa couche.

— Allons, finit-il par articuler, puisqu'on n'y peut rien...

Microbe, décidément, allait mieux. Et ce fut un réconfort pour les deux frères que de sentir le bon chien s'installer entre eux deux pour dormir, tout comme s'il avait été l'un de ces toutous dont on tolère qu'ils montent sur le lit...

Ce fut Pedro qui se réveilla le premier. Microbe grognait en sourdine, presque sans arrêt, les yeux grands ouverts et le nez pointé vers l'entrée de la grotte.

Dehors, c'était le clair de lune, un clair de lune magnifique. Mais on ne voyait rien d'autre, sur le fond clair du ciel, que la découpure de l'échine des deux chevaux, au premier plan et, plus loin, quelques grands arbres secoués par le vent.

Le feu s'était éteint, ou presque. Seule, montait une fragile petite ligne de fumée que le vent déchirait en rafales. On ne distinguait positivement rien. Tout était noyé dans la trouble lueur lunaire. Mais Pedro « sentit » l'inquiétude des chevaux. Il étendit la main et réveilla son frère, en le secouant.

— Ecoute!

— Qu'y a-t-il?

Juan prêta aussi l'oreille. Mais il secoua bientôt la tête, signalant ainsi qu'il ne saisissait rien. Quelques secondes passèrent.

— Je vais aller chercher des branches, fit-il et les jeter sur le feu...

Pedro le retint.

— Non!

— Mais...

— Non, te dis-je...

Le chien grogna plus fort et une rafale de vent rabattit de la fumée dans la grotte. Ensuite, il y eut comme un chuintement indistinct, mais tout proche...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Pour ces vacances-ci, comme pour les vacances dernières, nous allons faire, comme chaque année, le concours de la plus belle histoire de Mon Camarade.

Si je vous demande, et avec moi tous ces messieurs-dames de la Rédaction, de faire ce concours, ce n'est pas seulement pour que vous y gagniez de beaux prix. C'est aussi, c'est surtout pour connaître ce que vous pensez de ce journal qui est votre journal à tous; pour savoir les histoires que vous préférez, celles qui vous plaisent le mieux, celles que vous voudriez voir agrandir ou supprimer.

Car Mon Camarade n'est pas un journal comme les autres journaux. Ce n'est pas un journal qui arrive tout fabriqué, tout préparé, de New-York ou de Milan, comme beaucoup d'autres journaux illustrés pour l'enfance. C'est un journal fait en France pour tous les enfants français, et ce sont ses lecteurs qui décident ce qui doit paraître, ce qui doit continuer de paraître, ou ce qu'ils voudraient voir en plus, pour autant qu'on puisse ajouter quelques pages dans ces huit pages qui sont déjà terriblement serrées.

Mon Camarade a publié, depuis les vacances dernières, la suite de ses grandes histoires en images : Jim Mystère, qui passe maintenant en première page, à la suite des résultats de notre dernier Concours de « La plus belle histoire »; Zézette et Jojo; Falzar, qui n'existe pas depuis longtemps, mais qui, d'après ce qu'on m'écrit, plaît déjà beaucoup à des tas et des tas de garçons et de filles; Pat'Soum, qui continue d'être le fauvi de beaucoup; Le Rayon de la mort, si palpitant dans ses innombrables péripéties; Toto et Toutoune, perdus avec leur ami Jack Strong, parmi les périls et les mystères de la jungle africaine; Bégonia, enfin, l'astucieux Bégonia qui, avec ses amis : Marpot l'autruche, Bodou l'ours et le Pr. Humérus, ne cesse de jouer de vilains tours à ces bandits sans scrupules que sont Grossac et Otto Schlass.

En plus de ses histoires en images, Mon Camarade a publié trois grands romans. Je ne parle pas des Premiers Hommes dans la Lune et de Lazurille de Tormès. C'est déjà un peu vieux, et beaucoup les ont peut-être oubliés. Mais il y a L'Homme des Gouffres, cette nouvelle aventure de Pierrot Lanery, qui s'est terminée il n'y a pas si longtemps; Le Forçat d'Eldorado, le récit de Claude Norel, qui a, je le sais, passionné des masses de lecteurs et, enfin, Les Robinsons d'Insectopolis, ce roman où J. Lasky fait preuve d'une imagination qu'aurait enviée Jules Verne.

Voilà donc — je les donne ici dans l'ordre qu'ils ont dans les pages du journal; les images avant, les romans ensuite — les belles histoires de Mon Camarade, que vous aurez à classer par ordre de préférence :

Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar chien des rues, Pat'Soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, Les Exploits comiques de Bégonia, L'Homme des Gouffres, Le Forçat d'Eldorado, Les Robinsons d'Insectopolis.

Je vous souhaite bonne chance dans ce classement. Mais que nos « vieux » abonnés n'aillent pas rechercher dans leurs collections les résultats de notre concours de l'année dernière, et le recopier en s'imaginant qu'ils gagneront plus facilement. Car ils se mettraient bien le doigt dans l'œil, nos « vieux » lecteurs, en s'imaginant gagner par ce moyen-là. Nous avons déjà fait, il y a deux ans, un concours semblable — et qui n'a pas été publié dans le journal — eh bien, les résultats étaient tous différents de ceux du concours de l'an dernier. Ce qui prouve que le goût de nos lecteurs change et qu'une histoire qui est arrivée l'an dernier au deuxième rang pourra très bien, cette année, arriver sixième ou inversement.

D'ailleurs, cette année, je vous demanderai de m'écrire seulement vos trois histoires préférées dans l'ordre de préférence et ensuite l'histoire qui vous plaît le moins, la dernière de la liste que vous pourrez faire.

Comme l'an dernier aussi, et pour départager les concurrents qui pourraient arriver ex-aequo, nous demanderons à nos lecteurs de classer également, par ordre de préférence, les nombreuses distractions que nous publions chaque semaine dans notre journal et dont voici la liste : Lettre de Janot, Savez-vous que? (dessins), Le Coin des Fillettes, Pour rire un peu, Timbres-poste, A travers le Monde, Les Jeunes aviateurs, Sports, Page choisie (conte), Variétés, Récits historiques et scientifiques de Jacques Bour.

Ces distractions-là aussi, je vous demanderai de dire dans l'ordre quelles sont vos trois préférées et celle qui vous intéresse le moins, la dernière de votre liste, en somme.

Le concours des plus belles histoires de Mon Camarade restera ouvert jusqu'au 30 septembre. La liste des prix sera publiée prochainement. Il n'y a besoin d'aucun bon de concours pour participer à cette grande enquête, ouverte à tous nos lecteurs, et qui pourra leur rapporter des tas et des tas de jolis prix.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis
de Mon Camarade,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — Voilà comment vous devez m'écrire vos réponses :

Les histoires que je préfère dans Mon Camarade sont : 1 ....; 2 ....; 3 .... Celle que j'aime le moins c'est ..... La même chose pour les distractions. Dites-moi, par la même occasion, les améliorations que vous voudriez voir apporter à votre journal.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

JETÉ DE TABLE

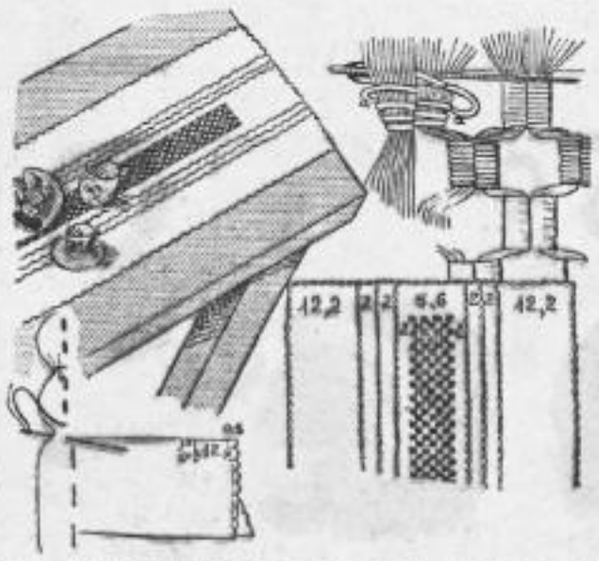
Mes chères petites, l'été, les vacances, les plaisirs, ne vous font-ils pas penser aussi aux petits ouvrages faits en secret pour maman ? Quelle joie de préparer une surprise avec ses simples petits moyens; songez aux gros baisers, au bonheur de maman, de tante, ou d'une [illegible]sonne chère!

En dehors des corbeilles, [illegible] en raphia, très élégants, que vous avez eus ou aurez, des napperons, une plus grosse pièce; c'est l'ancien chemin de table modernisé. Il vient juste au niveau du bord de la table sans retomber.

Procurez-vous de la toile fine, à nappes, écrue, c'est plus doux, 1 m. 20 × 0 m. 42. L'essentiel est que vous comptiez la largeur exacte de votre table à laquelle vous ajoutez 1 cm. à chaque bout pour faire l'ourlet denté, qui a 6 mm. et un rentré de 4 mm., soit 1 cm. en tout.

Je vous conseille de faire d'abord la large rivière de jours.

Prenez le milieu de votre étoffe, en largeur. A 12 cm., plus l'ourlet du bord, faites une fente de 2 cm. 8 de chaque côté du milieu en ayant soin de couper le long du même fil. Cela à chaque bout. Tirez alors cette largeur de 5 cm. 6 de fils qui doit



vous donner 98 fils. Comptez-les avant de couper car le nombre de fils doit être 98 et votre largeur de 5 cm. 6 peut varier selon le tissu employé, qui peut être de fils plus ou moins gros.

Il y a 7 faisceaux qui auraient en hauteur 14 fils, que vous avez enlevés. Travaillez soit par rangs horizontaux, soit en diagonale, 7 par 7. Remarquez bien la façon de séparer et répartir les fils après le premier rang.

Pour exécuter cette rivière au point de reprise, on fixe le fil, puis on le fait passer par-dessus 20 fils, puis par-dessous 20 autres, et l'on revient par-dessus et par-dessous les points de reprise, ceci autant qu'il faut de fois pour couvrir une hauteur de fils isolés correspondante à 14 fils tirés. On fait toujours passer le chas de l'aiguille en premier, la pointe est à tourner contre le dé.

Pour arriver au second faisceau de points on repique l'aiguille sous les derniers points de reprise, on fait passer le brin sous les fils isolés et on commence le second faisceau en partageant soigneusement les fils.

Ensuite, faites les 3 plis crantés de chaque côté de cette rivière; à 2 cm., bâtissez un pli de 6 mm. de haut, cousez-le en faisant 2 points devant, un point qui passe à cheval sur la tête du pli et, tiré, formera une dent; 2 points devant, 1 point à cheval, etc., etc. Espacez chaque pli de 2 cm.

A la fin, faites de même l'ourlet du tour, 2 points d'ourlet ordinaire, 1 point à cheval, 2 points d'ourlet, etc. Prenez le plus grand soin à ce que le bout d'une dent des bandes en longueur arrive dans un creux entre 2 dents du tour. Faites aussi de jolis coins ronds; voyez le dessin d'ensemble.

Repassez avec un linge mouillé pour donner plus de fermeté au tissu.

Vous pouvez faire de petits napperons assortis en réduisant le nombre de faisceaux et, pour cela, de fils tirés.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

CROCHET FANTAISIE : 2e point. — 1er rang et suivants : 2 mailles en l'air pour tourner, piquer le crochet dans la maille entière suivante; * 1 jeté, ramener le le fil devant, 1 jeté, passer le crochet par une boucle, piquer le crochet dans la maille entière suivante; 1 jeté, ramener le fil, 1 jeté, passer le crochet par une boucle, 1 jeté, passer le crochet par 2 boucles, piquer le crochet dans la même maille, puis reprendre à *.

CROCHET FANTAISIE: 3e point. — 1er rang et suivants : Tout en mailles serrées en

piquant chaque fois le crochet dans la seconde maille avant la première, pour croiser les mailles.

Les Conseils de tante Camille

Déchirure effilochée. — *Mais dont il est possible de rapprocher les bords sans qu'il subsiste de trou. Faites une reprise simple, dans un sens seulement. C'est-à-dire faites un point devant très régulier dessus et dessous; au rang d'après on alterne, c'est-à-dire on laisse dessus les fils qui étaient dessous au rang précédent et réciproquement.*

Reprise dans le drap. — *Encore une curieuse reprise petites camarades : rapprochez les bords de l'étoffe par un fil de lacure que vous enlèverez la reprise finie. Faites ensuite la reprise avec un cheveu, dont la finesse se perd parfaitement au milieu du poil du drap. Cette reprise n'a pas besoin d'être régulière, sa grande qualité est d'être invisible.*

POUR RIRE UN PEU

Le petit Maurice (5 ans) se promène avec son papa sur un grand boulevard. Soudain, une voiture tirée par deux chevaux s'arrête à côté d'eux. « Combien y a-t-il de bêtes, mon petit Maurice ? interroge le papa. — Trois, répond l'enfant sans hésitation. — Mais non, voyons, il n'y en a que deux, compte bien ! — Tu oublies le monsieur, papa... » Tête du charretier qui entendait la conversation.

o

Au Zoo, il y avait six chameaux. L'un d'eux prit froid et se mit à tousser péniblement. Le gardien, fort ennuyé, s'en alla trouver le vétérinaire et lui demanda un remède. « Je vais vous le guérir avec une bonne tisane au rhum que vous préparerez comme ceci... » La tisane une fois prête, le gardien la porta au chameau qui se mit à boire ce liquide parfumé, sous le regard d'envie de ses cinq compagnons.

Mais le lendemain, le gardien revint chez le vétérinaire qui s'étonna de cette nouvelle visite : « Le premier chameau est bien guéri de son rhume, monsieur, mais ce sont les cinq autres qui tousseut maintenant... »

o

Quelle différence y a-t-il entre une puce et un lion? C'est que la puce ne peut pas attraper un lion tandis qu'un lion peut fort bien attraper une puce.

o

Un homme demande le divorce parce que sa femme l'a battu. « Citez-moi un exemple de la brutalité de votre épouse, dit le juge. — Voilà, m'sieu le juge. L'autre nuit, j'avais rêvé que j'avais gagné 1 million à la loterie nationale. A mon réveil, j'ai eu le malheur de le lui raconter. Immédiatement elle s'est mise à me rouer de coups. Comme je ne comprenais rien à sa colère, elle m'a expliqué que j'aurais dû porter le million à la banque avant de me réveiller, car, maintenant, il était bien perdu pour toujours... »

TIMBRES IRLANDAIS

L'Irlande qui jouit maintenant, vis-à-vis de l'Angleterre, d'une indépendance relative, n'a acquis cette liberté qu'au cours de luttes, souvent sanglantes, et qui ont duré des siècles. Cette lutte fut particulièrement aiguë au cours de ces dernières années.

C'est seulement en 1922 que l'Irlande entra dans l'histoire des timbres-poste. Encore, à cette époque, utilisa-t-elle seulement des timbres anglais surchargés de cette mention, en langue irlandaise, qui est l'une des langues les plus difficiles d'Europe : RIALTAT SEALADAC NA HEIPEANN, ce qui veut dire gouvernement provisoire irlandais. Cette mention fut remplacée, en 1923, par : SAORSTAT EIREANN, qui voulait dire : Etat libre d'Irlande.

En 1923, furent émises les premières séries véritablement irlandaises. Elles étaient, elles aussi, rédigées dans la langue nationale de ce pays et portaient en particulier l'indication : EIRE, qui veut dire : Irlande. Les timbres de cette première série représentaient, les uns une main tenant un glaive de feu, les autres, une carte d'Irlande, un troisième, les armoiries des quatre provinces du pays et, un dernier, une croix celtique entourée d'un trèfle à trois feuilles, plante nationale de l'Irlande.

En 1929, fut émis un timbre commémoratif pour le centenaire de O'Connell, qui avait lutté pour la liberté du culte catholique en Irlande. En 1930, un beau timbre représente un barrage inauguré sur la rivière Shannon, un des premiers grands travaux entrepris par la jeune République.

En 1933, un joli timbre commémoratif représentant un paysan irlandais revenant des champs, sa faux sur l'épaule, fêtait le 2e centenaire de la Société Royale de Dublin, qui joua son rôle dans l'indépendance irlandaise. Enfin, en 1934, un timbre commémorait la fondation de l'Association athlétique gaélique et représentait un joueur de base-ball, crosse en main.

Nous avons décrit à peu près la totalité des timbres irlandais existants. On voit qu'ils sont peu nombreux. En dehors de quelques exceptions, ils sont d'un prix assez bas et il sera possible à un jeune collectionneur de se constituer une série complète des timbres irlandais s'il veut laisser de côté les surcharges et les variétés auxquelles on attache peut-être souvent une valeur exagérée et purement spéculative.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Le professeur Philomicron et deux enfants, Alfred et Louise, réduits à la taille de petites fourmis, sont perdus dans une forêt d'herbes géantes et ont à lutter avec des insectes féroces. Réfugiés sous un champignon, ils sont menacés d'être engloutis pour une inondation.*

Chapitre XI. — Projets d'avenir

La pluie cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. Des lambeaux de nuages fuyaient au ciel, déjà presque entièrement dégagé. Un immense soleil rouge descendait derrière les collines. Des gouttes rares et lourdes tombaient avec bruit sur le chapeau du champignon. Une forte odeur d'herbe humide et de fleurs montait.

Mathias Philomicron, dans l'eau jusqu'à la ceinture, les jambes largement écartées, et les mains raidies de froid, repoussait les troncs d'arbres qui flottaient dans l'eau bourbeuse et le bousculaient. Puis, soudain, l'eau se mit à baisser. Un arbre immense, qui flottait sur la surface, vint échouer auprès du champignon. Les amis étaient sauvés. Fred et Louise purent descendre de la sorte d'auvent sur lequel ils s'étaient réfugiés. Ils furent vite près de Philomicron.

Le professeur tremblait de froid. Ses lèvres étaient bleues, ses dents claquaient.

— Je vais me réchauffer en courant un peu, dit-il. Mais toi, Fred, monte sur un arbre. Il faut, pour reprendre notre route, nous orienter en sachant où est notre signal.

Fred courut vers une herbe géante dont il se mit à escalader la tige. Sous son poids, le tronc se balança. Des torrents d'eau froide s'abattirent sur le garçon. Mais Fred se secoua comme un chat mouillé et continua l'ascension. Il atteignit enfin le sommet et regarda tout autour de lui.

Sous ses pieds, aussi loin que l'on pouvait voir, s'étendait la forêt d'herbes, dont tous les « arbres » étaient courbés de côté, comme fauchés. Les larges feuilles pliaient sous le poids d'énormes sphères d'eau semblables à des tonneaux en cristal. Le soleil se couchait et un arc-en-ciel de lumière montait de chaque goutte géante.

Au loin, à l'Ouest, Fred aperçut le pilône solitaire, au sommet duquel le mouchoir rouge mouillé se balançait mollement.

Fred fut vite en bas. Les voyageurs se remirent en route, en direction du signal.

La forêt était silencieuse. De temps à autre, des globes d'eau s'écroulaient avec fracas, et puis le calme revenait à nouveau. On ne voyait pas un seul être vivant. Autour de nos voyageurs, la jungle des insectes semblait dormir d'un sommeil de plomb, comme dans un royaume de conte de fées.

— Et où sont les fauves d'insectopolis ? demanda Louise. Ils sont noyés ?

— Les insectes? Ils ne sont pas loin d'ici, répondit le professeur. Ils sont à l'abri.

— Ils dorment?

— Ils se sèchent.

Le professeur frotta ses mains glacées et pressa le pas.

— Tout ce qui vole, dit-il, tout ce qui saute dans les forêts d'herbes, est maintenant à l'abri. Ils attendent que le soleil vienne sécher la terre, alors ils se remettront à courir, à sauter, à voler. De même, chaque matin, les insectes attendent patiemment le lever de soleil, cachés dans l'herbe couverte de rosée lourde.

— Voilà ce qui nous arrange, rit Fred, ils n'ont qu'à sécher toute l'année, je n'en serais pas fâché.

— Mais ne croyez cependant pas que les insectes vont maintenant dormir en attendant demain. Dès que la nuit tombera, des bêtes de nuit particulièrement féroces vont sortir des trous et des crevasses..

La nuit était presque complète lorsque les voyageurs, qui cherchaient partout un gîte sûr, découvrirent, près d'un ruisseau, une étrange construction, faite de pierres et de branches, assez semblable à un immense cigare creux. Mais ce creux était occupé par un être étrange et moustachu.

Sans crainte apparente, Philomicron alla cueillir une grande perche, il l'entra dans le creux du cigare, et se mit à remuer son arme improvisée comme un tisonnier dans le feu. Le monstre, légitime occupant de cette étrange demeure, parut s'inquiéter. Sa tête noire, couverte d'épines, s'éleva au-dessus de l'entrée. Puis la bête, comme piquée par une guêpe, sursauta, lança en avant trois paires de pattes et sortit de son gîte, traînant derrière elle son corps articulé.

Les enfants n'eurent pas le temps d'examiner à leur aise le monstre, car déjà il roulait le long du talus et tombait dans l'eau du ruisseau qui l'emporta.

Le professeur Philomicron était satisfait. Déjà, il avait craint de passer la nuit à la belle étoilé avec ses amis, et voici une maison qui leur tombait comme du ciel. Il suffit en effet d'en fermer les extrémités avec des feuilles et des branchages pour être parfaitement en sûreté.

— Ah! mes amis, disait-il tout en finissant ce travail, aidé des enfants, je ne sais pas où nous aurions pu passer la nuit si cette inondation n'avait pas jeté sur le rivage une larve de phrygane, ce ver d'eau que les pêcheurs appellent porte-bois.

— C'est un animal bien gentil, dit Louison. Il ne s'est pas défendu et il nous a laissé facilement la place. Comment peut-on être à la fois si grand et si doux?

— Doux, un phrygane? mais dans l'eau il n'y a pas de bête plus féroce; un phrygane dévore tout, les larves d'insectes, les petits crustacés, les petits poissons et souvent même ses propres parents. C'est un vrai brigand, qui se rend à la chasse couvert, comme un chevalier, d'une armure solide. Mais tandis que les chevaliers d'antan ne mettaient que le casque, la cote de mailles et la cuirasse, ce monsieur porte sur lui toute une forteresse.

— Il est là dedans comme dans un tank constata Louise.

— Pas tout à fait, un tank traine le soldat, et ici c'est le soldat qui traine le tank.

— Ce que ça peut être lourd, dit Louise avec conviction. Faut-il qu'il soit fort, ce gros ver là.

— Toutes les maisons des vers porte-bois ne sont pas aussi lourdes, expliqua le professeur, dans des endroits où poussent des roseaux, des bouts de roseaux secs tombent dans le fond et les phryganes s'installent à l'intérieur de ces maisons toutes faites. Mais là où le fond est sablonneux ou pierreux, ces vers cimentent ensemble des petites pierres, des coquillages, des grains de sable et en construisent leurs habitations. Il arrive aussi qu'ils se bâtissent des maisons toutes en feuilles.

— Et pourquoi leur maison a-t-elle deux entrées, une petite et une grande?

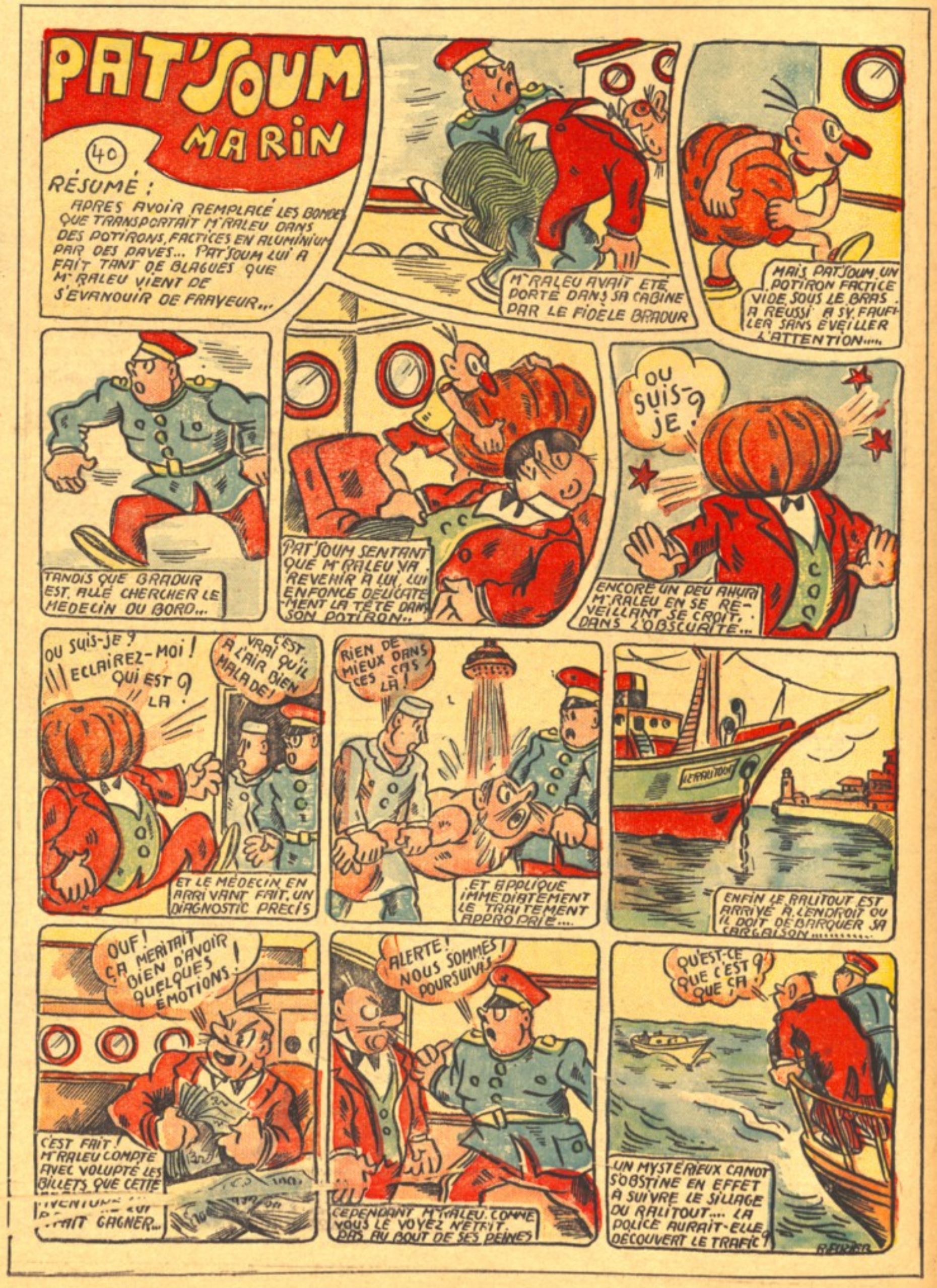
— Pour que l'eau traverse librement ce logis. Sans cela, les murs se couvriraient de moisissure, et des millions de bactéries s'y feraient leur nid. Quand j'étais encore un gosse, je me servais de cette petite entrée de service pour chasser les vers hors de leur refuge. Un gros ver comme cela, il n'y a pas de meilleur appât pour la pêche à la ligne.

Tout en parlant, Philomicron avait fini de barricader les ouvertures de leur logis. Il invita les enfants à entrer par une brèche, l'intérieur de cette grande grotte artificielle était tapissée d'une sorte de revêtement pelucheux et moelleux, qui formait un magnifique matelas. Ils furent bientôt installés, presque douillettement, et Philomicron referma la brèche avec soin pour éviter une attaque nocturne.

La maisonnette était chaude et sèche, les voyageurs moelleusement étendus. Mais ni le professeur ni les enfants ne pouvaient dormir. C'était la première nuit qu'ils passaient dans la jungle effrayante des insectes où, en un seul jour, ils avaient eu tant d'aventures et avaient échappé à tant de périls. A travers les fissures de la barricade qui obstruait l'entrée, on voyait des étoiles immenses clignoter sur le firmament noir.

Louison avait les yeux ouverts. Elle regardait une étoile bleuâtre suspendue au-dessus de la grotte. C'était comme à la maison quand, couché au lit, on regarde la fenêtre : devant les yeux, un grand réverbère rond qui ressemble à la lune, se balance doucement, doucement.

Louison se rappela le grondement des autobus passant dans la rue, les sirènes rauques des automobiles. Elle ferma les yeux. Pendant un instant, il lui sembla être couchée chez elle, dans son petit lit douillet, en train d'écouter les bruits de la rue. La porte, qui donne dans la chambre voisine est fermée, mais par la fente,



sous la porte, on voit filtrer une lumière jaune. Dans la salle à manger, maman dessert la table. Les assiettes et les tasses tintent, les cuillères sonnent. Maintenant, maman ramasse les miettes de la table, elle enlève la nappe.

Louison poussa un profond soupir. Elle songea aux miettes du fromage qui, ce matin, étaient restées sur la table après déjeuner, et elle avala la salive. Oh! si seulement une seule miette de fromage si frais, si bon, pouvait tomber ici, dans la grotte. Elle aurait certainement suffi pour souper au professeur, à elle-même, à Fred, et il en resterait encore pour le déjeuner de demain. Louison soupira profondément. Qui sait, elle resterait peut-être pour toujours dans ce monde où les insectes sont rois, dans l'effrayante insectopolis.

— Maman doit bien pleurer, chuchota la fillette à l'oreille de son frère.

— Elle pleure sûrement, acquiesça Fred, comment veux-tu qu'il en soit autrement ?

Les enfants songeaient. Que faisait-elle, à ce moment, leur maman? Peut-être, toute habillée, étendue sur le lit, elle levait à tout instant la tête et guettait si les enfants ne revenaient pas? Sur la table, leur souper, recouvert d'une serviette, est gardé pour eux. Dans la salle à manger, on entend à peine le faible tic tac de la pendule. Le chat Mathurin ronfle dans un coin. Des larmes jaillirent des yeux de Louison. Elle les essuya de sa main et serra ses poings.

— Non! Je ne veux pas pleurer!

Derrière les murs de la maisonnette, le vent nocturne hurlait lugubrement. Les voyageurs étaient plongés chacun dans ses rêves, mais tous les trois pensaient au monde des grands où, tout récemment, ils avaient vécu. Pourtant ils finirent par s'endormir d'un seul coup, presque ensemble.

A l'aube, le froid et l'humidité de l'aube pénétrèrent dans la grotte. Les enfants, transis, s'agitèrent dans leur sommeil; ce fut Fred qui sauta le premier sur ses pieds. Tremblant de froid, il contemplait avec stupéfaction les voûtes de leur demeure, toutes blanches, à reflets d'argent, comme couvertes de givre.

— Br-r-r-r! il ne fait pas chaud ce matin !

Il réveilla Louise qui dormait dans un coin, couchée en chien de fusil. Mais elle protesta avec mauvaise humeur. Elle voulait encore dormir lorsque la voix de Philomicron, qui venait du dehors, cria gaiement :

— Allons debout, les enfants! Le déjeuner est prêt! L'omelette est servie!

— L'omelette?

Les enfants sautèrent hors de la maison du ver porte-bois.

— Où sommes-nous, Frédo? chuchota Louison, en serrant bien fort la main de son frère.

L'air semblait rempli tout entier de bulles de savon, brillantes et grises, qui montaient, se heurtaient, descendaient lentement et remontaient à nouveau. On ne voyait ni la terre, ni le ciel, ni la forêt. Rien que des bulles de savon.

— Qu'est-ce qui se passe ? monsieur Philomicron, demanda Fred un peu effrayé. Dans quoi sommes-nous?

— Dans le brouillard, tout simplement, répondit la voix du professeur. Il se trouvait certainement tout près d'eux, mais les enfants ne pouvaient le voir.

— Mais le brouillard n'est pas du tout comme ça ! fit Louison, incrédule.

— Mais si, ma petite fille! C'est comme ça qu'il est au microscope!

Les enfants voulaient attraper les bulles brillantes, mais celles-ci éclataient et laissaient dégouliner le long de leurs doigts une eau froide.

Philomicron avait trouvé un moyen de chasser le ver porte-bois de sa maison en forme de cigare.

Le professeur les héla. Ils s'avancèrent dans sa direction à pas prudents et virent bientôt une flamme bleue briller au loin, dans le brouillard.

— Par ici! Par ici! criait le professeur. Dépêchez-vous, venez vite, si vous ne voulez pas que je mange toute l'omelette!

Devant eux, maintenant, dissipant les nuages des bulles, des flammes gambadaient gaiement. Une haute colonne de feu s'élevait jusqu'aux cimes de la forêt. Le professeur accroupi attisait le feu avec un gros bâton. Les deux enfants furent si heureux de ce spectacle qu'ils se mirent à danser une danse sauvage autour du feu.

— Du calme! du calme! Vous allez casser la vaisselle! Vous feriez mieux de vous asseoir et de manger!

Il plaça sur le sol, devant les enfants, un immense plat blanc aux bords inégaux, rempli d'une énorme omelette fumante. Les deux petits se mirent à manger goulûment avec leurs doigts. Pour ne pas se brûler, ils soufflaient de toutes leurs forces sur le mets savoureux. Louison devint toute rouge. Le nez de Fred se couvrit de sueur. Seul M. Philomicron mangeait correctement, en se servant d'un pétale de fleur plié comme de cuillère.

Mais l'omelette n'était pas encore à moitié absorbée que les enfants, gavés, se sentirent incapables d'aller plus loin.

— Eh bien, mes amis, dit M. Philomicron, en essuyant sa barbe avec un bout de pétale, j'espère que vous avez mangé à votre faim?

— Et comment donc! dit Fred en riant, j'ai le ventre comme un tonneau!

— Moi aussi, dit Louise. Mais comment avez-vous fait pour fabriquer une omelette?

— Une omelette ça se fait avec des œufs, c'est pas malin, dit Fred. Mais le feu, c'est plus difficile, quand on n'a pas d'allumettes.

— J'ai eu la chance, dit Philomicron, de trouver dans la forêt deux petits silex. Je n'ai eu qu'à entasser des brindilles bien sèches, à frapper mes cailloux l'un contre l'autre jusqu'au moment où j'ai eu des étincelles...

— Comme un homme préhistorique? murmura Louison.

— Tout juste, dit en souriant M. Philomicron. Je vous avouerai que le travail n'est pas si facile qu'on peut penser. Ce que j'ai pu avoir du mal avant de faire jaillir une étincelle... C'est seulement alors que j'ai compris que la vie de nos ancêtres ne devait pas être bien gaie. Mais où j'ai eu de la chance, c'est quand l'omelette m'est presque tombée du ciel.

« Le feu commençait seulement à marcher quand j'ai entendu tout près de moi un grand bruit, un oiseau immense volait au-dessus de ma tête. Le feu l'avait sans doute chassé de son nid. L'oiseau une fois parti, je me suis mis à chercher son nid et bientôt je l'ai trouvé avec un œuf dedans. C'est sûrement un œuf de fauvette, blanc et tacheté. Pour des hommes normaux, un œuf de fauvette est un peu plus gros qu'un pois. Mais quand on a ma taille, un petit pois, c'est une vraie barrique. J'ai eu bien du mal à traîner l'œuf jusqu'ici et plus de mal encore à le casser avec une pierre. Et quand il a été cassé, j'ai failli me noyer dans le blanc d'œuf.

Le professeur regardait les enfants et riait de son bon rire :

— Le reste a été tout simple. Le blanc était parti tout seul, je n'ai plus eu qu'à faire cuire le jaune dans sa coquille comme dans une poêle.

Louise, qui était restée silencieuse un long moment, se décida soudain à demander :

— J'ai pensé toute la nuit à ce que nous deviendrions si jamais nous ne retrouvions notre taille normale, si nous devions passer le reste de notre vie chez les insectes.

— Mais ce ne serait pas si terrible que cela, fit gaiement Philomicron. Nous continuerions de vivre en vrais robinsons d'insectopolis. Et d'ailleurs, j'ai réfléchi, notre situation est beaucoup plus favorable que celle du véritable Robinson. Il a été obligé, lui, de se créer tout un élevage, tandis que nous avons tout sous la main : des œufs, du lait, du miel, des fruits, de la viande... Nous pouvons vivre tout l'été sans le moindre souci. Et pour l'hiver, nous pourrons sécher des champignons, des fraises du bois, des mûres; nous ferons des provisions de miel, de confiture...

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Il paraîtrait qu'un médecin anglais, chargé de soigner un jeune garçon dont la maladie consistait dans une incurable hypocrisie, le goût du mensonge et du vol, réussit à guérir son patient de ses terribles défauts, après lui avoir fait subir l'opération du trépan, les traces d'une vieille hémorragie ayant été décelées sur une partie du cerveau du jeune homme.

o

Plusieurs variétés d'insectes, de reptiles, de poissons ne dorment jamais. Parmi les poissons, citons notamment la carpe, qui ignore le sommeil au cours de sa très longue existence.

o

La Suisse est le pays d'Europe qui, proportionnellement au nombre de ses habitants, compte le plus grand nombre de bureaux de poste. Sans doute est-ce parce que la Suisse est avant tout un pays de grand tourisme.

o

Chez les anciens Danois et les Scandinaves, le titre de *jarl* correspondait, à l'époque du moyen âge, au titre de comte dans les autres pays. Les *jarls* possédaient de nombreux privilèges, à l'égal des seigneurs féodaux.

o

Dans certaines régions de l'Afrique, on considère comme un manque de respect pour les morts, le fait de les enterrer en dehors de leurs maisons. Cela est tout juste bon pour les esclaves... Mais les morts qui ont droit aux honneurs se doivent d'être enterrés sous le sol de leurs propres maisons.

o

L'Arizona, Etat des Etats-Unis d'Amérique, possède un sous-sol riche en toutes sortes de minerais, pierres précieuses, etc... On y exploite notamment l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure, le charbon, le fer, le nickel, le marbre, le sel, les saphirs, l'onyx, l'opale.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

PILOTES CRIMINELS

Beaucoup de raids, cette année, ont été effectués sur des avions non munis de T. S. F.

Qu'il s'agisse d'un record de distance pour avions légers, d'un record local ou d'une liaison de ville à ville ou de pays à pays, le problème est le même. Il faut emporter le plus d'essence possible.

Alors, pour trouver, non seulement la place nécessaire, mais le poids à supprimer, on élimine la T. S. F.

Du point de vue du pilote c'est un risque certain : il est toujours utile de recevoir un renseignement ou d'en donner un. Mais le pilote accepte volontiers ce risque. Si le raid réussit, la partie est gagnée et l'on n'en parle plus.

Mais si la tentative échoue?

Alors les recherches commencent et l'imprudent, j'ai même dit le criminel, fait risquer la vie des autres pilotes qui se dévoueront pour le retrouver.

Est-ce juste que les sauveteurs dépensent temps et argent en plus de leur vie par la faute d'un inconscient?

La Fédération Internationale devrait interdire toute tentative de record de ce genre si l'avion n'est pas muni d'un appareil de T. S. F. efficace.

UN AVION TCHÉCOSLOVAQUE LE TATRA-101

Il y a, en Tchécoslovaquie, deux grosses firmes industrielles qui se sont adjointes un département d'aviation.

Bata, célèbre fabricant de chaussures, construit les Zlin dont on a pu apprécier les qualités au concours de tourisme.

Tatra, fabricant de wagons et d'automobiles, construit, depuis 1935, des biplaces d'école et des Backer Jungmann sous licence, ainsi que les moteurs allemands Hirth de 100 CV.

Récemment le Tatra T-101 *est sorti et le commandant Brazda a battu avec lui les records d'altitude de la catégorie 2 à 4 litres avec 7.113 mètres en biplace et 7.470 mètres en monoplace.*

Joli résultat pour des vols d'essais.

Le T-101 *est un monoplan cantilever à aile basse rappelant les Caudron et tous les avions de ce type. L'aile est monolonjeron, avec une surface portante de 16 m² 40. Elle est construite en bois.*

Le fuselage en tubes d'acier soudés comporte une conduite intérieure vitrée à deux places en tandem. Sa section est rectangulaire avec dos arrondi.

Les empennages sont trapézoïdaux à coins arrondis, en tubes d'acier soudés et entoilés.

Le moteur est un Hirth appelé Tatra HM-504 *à 4 cylindres en ligne inversés. Il donne 100 CV. L'atterrisseur est fixe. Il se compose de deux jambes profilées, enfermant des amortisseurs oléopneumatiques, garnies de roues à pneus basse-pression partiellement carénées.*

Les performances sont : vitesse maximum 230 kilomètres-heure ; vitesse de croisière 200 kilomètres-heure ; autonomie 800 kilomètres ; plafond normal 4.500 mètres.

Mais l'appareil a prouvé qu'il pouvait monter beaucoup plus haut.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BOUGIE. — En principe, la bougie d'un moteur se compose d'un fil isolé et d'un fil non isolé dont les extrémités se trouvent à l'intérieur du cylindre. Le fil central passe à travers un isolant en porcelaine, en mica ou autre matière spéciale. L'autre fil est soudé au corps métallique qui serre l'isolant et dans lequel est taillé un écrou de serrage et une vis. C'est par cette vis que la bougie est fixée au cylindre.

L'étincelle jaillit entre les deux pointes des fils dont l'écartement est de quelques dixièmes de millimètre.

ATMOSPHÈRE. — Nom donné à la couche d'air qui entoure la terre. On évalue son épaisseur à 100 kilomètres. L'atmosphère est divisée en deux zones : la troposphère jusqu'à 11.000 mètres en moyenne et la stratosphère, dans laquelle la température reste uniformément vers — 55°.

Dans la stratosphère il n'y a ni nuage, ni remous; le vent est faible et la résistance à l'avancement presque nulle.

SPORTS

Après la victoire du nègre Joë Louis, désormais champion du monde de boxe toutes catégories, on peut se demander quand aura lieu un nouveau combat. Il n'existe, en effet, pas de champion qui soit susceptible, actuellement, semble-t-il, d'être opposé au célèbre champion noir. Max Schmelling a été littéralement écrasé et il n'est pas question de revanche. Schmelling est d'ailleurs trop âgé et il n'est plus question qu'il puisse, à l'avenir, entrer en compétition dans un nouveau match de championnat du monde.

On a parlé d'un match avec Max Baer, le « boxeur fantaisiste », mais cela est considéré comme une plaisanterie. On parle également d'un match avec le champion Farr, mais Thommy Farr n'a pas eu une carrière suffisamment brillante pour qu'il puisse combattre avec succès contre Joë Louis et tout porte à croire, d'ailleurs, que le nouveau champion du monde n'accepterait pas un tel match.

o

Le vol à voile se développe dans notre pays, un peu lentement peut-être, mais sûrement. Le plus beau et le principal centre de vol à voile se trouve à La Banne d'Ordanche, près de Royat, dans le Massif Central. C'est un magnifique point de départ pour le vol à voile, que ce sommet dégagé de tous les côtés et entouré d'une chaîne de pays volcaniques. Les colonnes de vapeur d'eau, qui montent des vallées, des forêts et des lacs environnants, permettent aux planeurs d'atteindre de belles altitudes.

C'est en partant de La Banne d'Ordanche, que Mazoyer a pu parcourir 51 km. 800 et Nessler, plus de 65 kilomètres. Les champions de vol à voile, Broussard et Malterre, ont pu monter, l'un à 1.100 mètres, l'autre à 1.200 mètres et atterrir tous les deux à 42 kilomètres de distance du point de départ.

ABONNEZ-VOUS A
Mon Camarade
Tarif des abonnements :
France : 3 mois **5** francs, 6 mois **10** fr. **50**, 12 mois **20** francs.
E. S. I. **24, Rue Racine, PARIS-6e**
Compte ch. post. : 974.41 Paris

Une méchante reine poursuit la gentille Blanche-Neige de sa haine, et celle-ci s'est réfugiée chez sept gentils petits nains.

— Comment es-tu venue dans cette maison? demandèrent-ils encore.

Elle leur conta que sa marâtre avait voulu la tuer, mais que le chasseur lui avait laissé la vie sauve et qu'elle avait couru jusqu'à ce qu'elle eût trouvé leur maisonnette.

Les nains lui dirent :

— Veux-tu te charger des soins de notre intérieur? faire la cuisine et les menues besognes? Tu resteras avec nous et nous ne te laisserons manquer de rien.

— Oh! oui, dit Blanche-Neige.

Et elle demeura avec eux. Elle vaqua aux soins du ménage.

Le matin, les nains s'en allaient creuser les montagnes, ils rentraient le soir, alors leur repas se trouvait prêt. Elle restait seule toute la journée, et les bons petits nains la mirent en garde contre sa belle-mère.

— Elle saura bientôt que tu vis, ne laisse entrer personne, lui dirent-ils.

Cependant, la reine après avoir mangé le cœur et le foie, était persuadée qu'elle était désormais la plus belle.

Elle alla à son miroir et dit :

— Miroir, petit miroir au mur, qui est la plus belle de tout le pays?

Le miroir répondit :

— Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige, par delà les monts, chez les sept nains, est mille fois plus belle que vous.

Elle tressaillit, car elle savait que le miroir ne disait pas de mensonges, et elle vit que le chasseur l'avait trompée et que Blanche-Neige était encore en vie. Elle songea de nouveau au moyen de s'en débarrasser. Car elle n'avait de repos qu'elle ne fût déclarée la plus belle de tout le pays.

Ayant enfin trouvé un stratagème, elle se teignit le visage et s'habilla comme une vieille marchande. Elle se rendit ainsi méconnaissable. Dans cet accoutrement elle se présenta par delà les montagnes, à la porte des sept nains, heurta et dit :

— J'ai des belles marchandises à vendre.

Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit :

— Bonjour, bonne vieille, qu'avez-vous à vendre?

— De belles choses, de jolies choses, répondit-elle, des corsets de toutes couleurs. Et elle lui en montra de satin rose.

« Je puis bien laisser entrer cette brave femme », pensa Blanche-Neige.

Elle lui ouvrit donc la porte et lui acheta un beau corset.

— Comme tu es mal ficelée, mon enfant, lui dit la vieille, viens, je vais te lacer comme il faut.

Sans méfiance, Blanche-Neige se laissa faire. Mais la vieille la laça rapidement, serra si fort les cordons que Blanche-Neige perdit la respiration et tomba inanimée.

— C'en est fait de la plus belle, dit-elle, et elle s'enfuit.

Peu après, la nuit approchant, les nains rentrèrent, et quelle ne fut pas leur stupeur en voyant leur chère Blanche-Neige à terre, étendue sans mouvement. Ils la relevèrent et, la voyant si étroitement serrée, ils entaillèrent le corset. Elle commença à respirer un peu et revint progressivement à la vie. Dès qu'elle leur eut raconté son aventure, les nains lui dirent :

— La vieille marchande n'était autre que la méchante reine. Prends garde à toi, et ne laisse entrer personne en notre absence.

Cependant, rentrée chez elle, la méchante femme alla à son miroir et dit :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Il lui répondit encore :

— Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige, au delà des monts, chez les sept nains, est mille fois plus belle que vous.

Elle tressaillit à ces mots et son cœur se serra, car elle comprit que Blanche-Neige était ressuscitée. Eh bien, se dit-elle, maintenant je vais imaginer quelque chose qui me débarrassera d'elle à coup sûr. Et en sorcière artificieuse qu'elle était, elle confectionna un peigne empoisonné. Puis elle se déguisa et prit la forme d'une autre vieille femme.

Elle se rendit par delà les monts, chez les sept nains, frappa à la porte et dit :

— Belles marchandises à vendre.

Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre et cria :

— Passez votre chemin, je ne puis laisser entrer personne.

— Tu peux toujours regarder par la fenêtre, dit la vieille.

Et elle lui montra le peigne empoisonné.

Il plut tant à l'enfant qu'elle se laissa tenter et ouvrit la porte. Elle acheta le beau peigne et la vieille dit :

— Maintenant, je vais te peigner un peu comme il faut.

La pauvre Blanche-Neige se laissa faire sans méfiance. Mais dès que la vieille lui eut enfoncé le peigne dans les cheveux, le poison agit et elle tomba sans connaissance.

— C'en est enfin fait de toi, ô merveille de beauté, dit la misérable vieille, et elle partit.

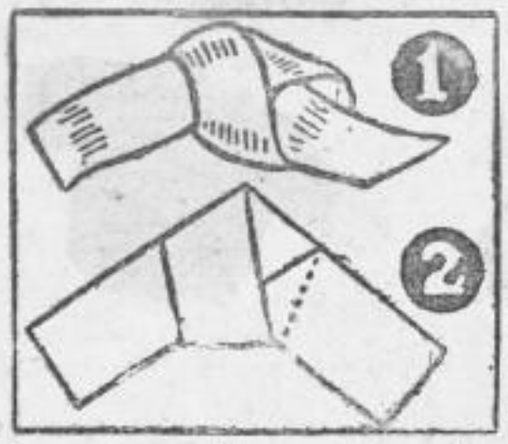
Heureusement, il était déjà tard et les nains ne tardèrent pas à rentrer. En voyant la pauvre Blanche-Neige étendue par terre, ils soupçonnèrent encore quelque artifice de la marâtre, cherchèrent et trouvèrent le peigne empoisonné. A peine l'en eurent-ils débarrassée que Blanche-Neige revint à elle et leur conta ce qui s'était passé. Ils lui commandèrent de nouveau de se méfier de sa marâtre et de n'ouvrir à personne.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

LE PENTAGONE

Demandez à un ami de vous faire un pentagone dont les 5 côtés soient de longueur égale, 1 centimètre par exemple,



Il prendra aussitôt une règle graduée, un crayon, une feuille de papier, un compas. Tout cela demandera du temps. Or, vous, vous pourrez lui montrer à faire un pentagone en quelques secondes. Vous prendrez un long morceau de papier de 1 centimètre de large et vous ferez un nœud, comme l'indique le dessin. Tout simplement.

CHARADES

On boit dans mon premier,
Mon deuxième est canonisé par l'église,
Mon troisième est une lettre,
Mon quatrième est le contraire de raison,
Mon cinquième est presque le dernier de l'alphabet,
Mon tout est le nom d'un célèbre Gaulois.

Mon premier sert à coudre,
Mon deuxième ne croit pas en Dieu,
Nous dormons dans mon troisième,
Mon tout a sa rubrique dans *Mon Camarade*.

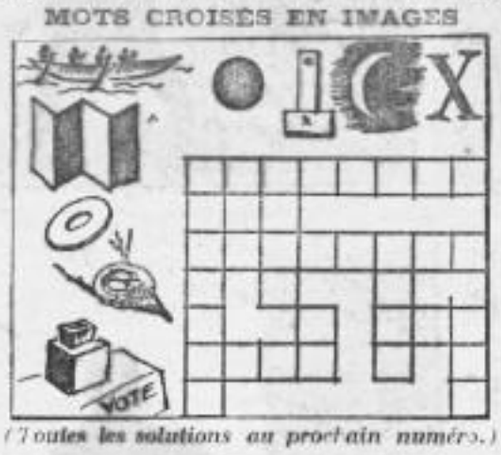
Envoi de Robert Bart (Marseille).

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon deuxième est une négation,
Mon troisième est un pronom relatif,
Mon tout est un grand poisson de la Méditerranée.

L'ŒUF DE COLOMB

Vous prenez un œuf ordinaire que vous faites examiner par vos amis avant et après l'expérience. Puis vous faites tenir l'œuf en équilibre sur la table. Le secret : vous mettez un peu de sel sur la table, qui sert de base à l'œuf. Le sel ne se voit pas. Et lorsque après l'expérience vous présentez l'œuf aux spectateurs, vous l'essuyez habilement, sans avoir l'air de rien.

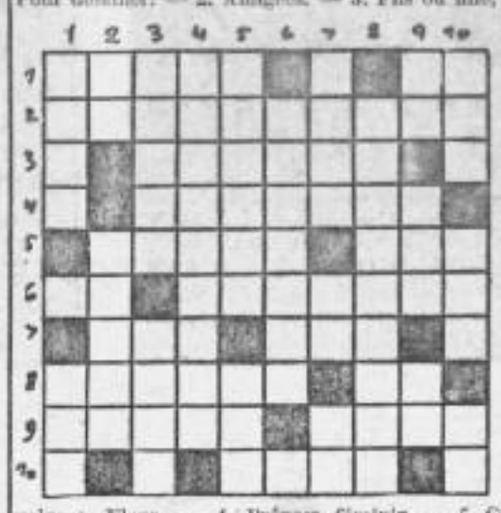
MOTS CROISÉS EN IMAGES



(Toutes les solutions au prochain numéro.)

NOS MOTS CROISÉS. — Problème n° 140

Horizontalement. — 1. Grande collection d'objets d'art ou de science. Pour dessiner. — 2. Affligées. — 3. Fils ou fille, quel que soit l'âge. — 4. Accompagne un couplet. — 5. Coup de dés qui amène deux as au trictrac. Négation. — 6. Note. Ville d'Algérie. — 7. Choix. Désavoue. — 8. Surprend par quelque chose d'extraordinaire. Parcourra des yeux — 9. Effort fait avec un levier. Chance, hasard. — 10. Partie de la surface d'une sphère, comprise entre 2 cercles parallèles.



Verticalement. — 1. Mois de l'année. Renferme le grain. — 2. Note. Chaussure de cuir qui enferme le pied et la jambe. — 3. Unité de mesure de volume. Fleur. — 4. Prénom féminin. — 5. Célèbre tour métallique. Dans le visage. — 6. Ville de Corse. — 7. Volcan de la Sicile. Note. Division du temps. — 8. Ce qui met le feu à... — 9. Pronom. Construisit une arche. Terminaison de participe. —10. Point cardinal. Sur la rose des vents. Le premier en son genre.

DESSIN SURPRISE

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 139

Charades. — Mot-Lierre (Molière). — Tit-Po-Gras-Feu (Typographe). — Pain-Gout-Un (Pingouin).

Une dette. — On ne peut vous énumérer les 1.800 manières de reconstituer 1 franc. En voici seulement quelques-unes : 4 pièces de 25 centimes, 10 pièces de 10 centimes, 20 pièces de 5 centimes, 1 pièce de 10 centimes, 13 de 5; 1 de 25, 4 pièces de 10 centimes; 7 de 5 centimes, 1 de 25, etc., etc.

Erreurs. — La fumée des deux cheminées s'envole en sens contraire. — Les lettres de la rose des vents sont mal indiquées. — La porte de la chaumière est mal faite. — La pompe n'a pas de bouche. — Le seau n'a pas d'anse. — L'orifice de l'arrosoir par où l'on y introduit l'eau est à droite au lieu d'être à gauche. — La brouette n'a pas de pieds. — Un fruit de l'arbre n'est pas rattaché à la branche. — Le coq a une patte de palmipède.

Devinettes. — Le jeu de cartes. — Le lait.

Le phonographe inflexible. — Le laboureur et ses enfants.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 139

Horizontalement. — 1. Précepteur. — 2. Rôti. Cri. — 3. Emu. Manoir. — 4. Fadaises. — 5. Enigme. — 6. Are. Gap. — 7. Néronien. — 8. Rats. As. — 9. Ne. Réfère. — 10. Peste. S. S. E. (Sud-Sud-Est).

Verticalement. — 1. Préférer. — 2. Roman. Ane. — 3. Etudiantes. — 4. Cl. Agrès. — 5. Mimer. Ré. — 6. Phase. — 7. Ne. Gnafs. — 8. Ecossaises. — 9. Uri. Pé. Ré. — 10. Rires. Née.

LE COURRIER DE JANOT

Roland Rollet, Pontoise : Merci des compliments que tu fais à notre journal. Tu aimais mieux Toto et Toutoune autrefois; mais la plupart de mes correspondants ne sont pas de ton avis et ils le préfèrent comme il est maintenant. — *Pierrot Leber*, Montreaux : Je souhaite longue vie au club des Amis de *Mon Camarade* de Monteaux. Je t'ai écrit pour te donner l'adresse du Club des Castors de Bagneux. Merci de ta poésie. — *Suzanne Pennec* : Merci de tes poésies et de la lettre qui, comme je l'ai dit d'autre part, prouvent un véritable talent d'écrivain et de poète. Continue à m'écrire et à m'envoyer tes essais. — *Bardin*, Mâcon : Notre ami nous donne les meilleures nouvelles du Club des Amis de *Mon Camarade* de Mâcon. Le concert qu'ils ont organisé a remporté un plein succès et 5 nouvelles adhésions au Club portent le nombre de ses membres à 16. Ils comptent parvenir rapidement à 20. Ils ont organisé une grande sortie champêtre avec une tente. Ils ont formé également une équipe de sports et ils vont s'entraîner au stade municipal. La seule chose qui ait encore du retard c'est la pièce de théâtre qu'ils veulent monter. Quoi qu'il en soit, le travail du Club des Amis de *Mon Camarade* de Monteaux est tout à fait remarquable et mérite toutes les félicitations. — *Michel Coranni*, Auboué : Merci des efforts que tu fais pour *Mon Camarade*. Nous n'avons malheureusement pas de casquettes de vendeurs. Tous nos compliments pour ton activité. Nous souhaitons prospérité aux organisations d'enfants d'Auboué. — *H. Budillon*, Voiron : Vient de former depuis quelque temps un Club des Amis de *Mon Camarade*. Nous sommes heureux d'apprendre cette fondation et nous donnerons des nouvelles plus complètes du Club aussitôt que nos amis nous en auront envoyées. — *Louis Chassagnac*, Montaural : Merci des appréciations que tu nous donnes sur notre journal. Prends un peu de patience pour mes réponses dans mon courrier car les délais pour la fabrication de notre journal sont très longs. Envoie-nous donc à nouveau des récits, nous serions contents d'en publier. — *P. Le Quenéc*, St-Brieuc : Bravo pour le Club que tu es en train de fonder avec ton petit camarade Guildas. Je suis content que tu aies réussi à faire lire *Mon Camarade* à l'école par de nombreux élèves. On sait ainsi que le journal leur plaît et que tu as fait des efforts pour le faire connaître. — *André Biré*, St-Brieuc : Je suis bien content que *Mon Camarade* te plaise et qu'en joignant tes efforts à ceux de Pierre Le Quéinec, tu aies pu fonder un club dans ton pays. — *Raymonde Michaud*, Vauzelles par Nevers : Merci de ton récit; je l'utiliserai. — *Bernard Moutier*, Oissel (S.-I.) : Merci de ton mot croisé que je pense pouvoir utiliser, ainsi que du dessin de ton frère. — *Jean Beebre*, Paris (7e) : Tu n'as pas ménagé tes critiques à *Mon Camarade* et tu as même eu « la dent un peu dure » pour notre journal. Nous aimons mieux être critiqués que complimentés; je te remercie donc de ta lettre. Je transmets tes jeux. — *François Grasset*, Pouzolles : Je suis fier pour toi qui vends vingt-trois *Mon Camarade* toutes les semaines. Merci de ton dessin. — *Robert Bart*, Marseille : Merci des beaux compliments que tu fais à notre journal, ainsi que des Variétés que je transmets. — *Louis Chassagnac*, Montaural (Corrèze) : Ces messieurs-dames de la Rédaction ont jugé que ton récit « Histoire de mon Certificat » avait moins d'intérêt que les autres récits assez remarquables que tu nous as déjà envoyés. Je ne crois donc pas qu'il soit publié. Mais envoie-nous d'autres récits, nous serons toujours contents d'être tenus au courant de tes travaux.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an...	20 fr.	6 mois...	10.50
	Belgique : 1 an...	30 fr.	6 mois...	15 fr.
	Etranger : 1 an...	40 fr.	6 mois...	20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE

L'Afrique, un continent trois fois grand comme l'Europe.

D'immenses déserts; des fleuves qui s'étalent au milieu d'herbes, ou bondissent parmi les rochers; des forêts où les arbres et les lianes s'enchevêtrent au point qu'il faut y tailler son chemin à la hache; des montagnes hautes de 5 à 6.000 mètres. Beaucoup d'animaux dangereux pour l'homme : lions, tigres, serpents, crocodiles, hippopotames — et le plus terrible de tous, une mouche, la *tsé-tsé* qui donne la « maladie du sommeil », presque toujours mortelle.

Pendant des siècles, nul n'osa explorer l'Afrique; ou ceux qui s'y enfoncèrent n'en revinrent jamais. Pourtant des peuples très civilisés s'étaient installés dès la plus haute antiquité au nord de l'Afrique : Egyptiens, Carthaginois, Arabes. C'est d'abord en longeant les côtes que, prudemment, on affronta l'Afrique. Au VIe siècle avant notre ère, par ordre du roi d'Egypte Néchao, des navigateurs phéniciens, prenant le commandement de sa flotte, dépassèrent Gibraltar et s'enfoncèrent vers le Sud sans s'écarter des côtes; au bout de plusieurs mois ils avaient achevé le tour de l'Afrique, atteignant la mer Rouge et l'Arabie! Au siècle suivant, Hannon, amiral carthaginois, répéta cet exploit, et les Grecs nous en ont transmis le récit; certains d'entre eux n'y croyaient d'ailleurs pas. Ce Hannon, disaient-il, est un farceur puisqu'à partir d'un certain moment il prétendait « voir au ciel d'autres étoiles et trouver le soleil à sa droite », ce qui est impossible; nous qui savons que la terre est une boule ronde tournant autour du soleil, nous y voyons au contraire la preuve qu'Hannon avait bien franchi l'Équateur.

Mais il faudra attendre le XVe siècle pour une exploration sérieuse des côtes d'Afrique. Sous l'impulsion d'Henri le Navigateur, les Portugais, de 1415 à 1463 reconnaissent la Guinée, le Cameroun, le Congo, l'Angola, le Benguéla, c'est-à-dire une grande partie de la côte occidentale. En 1486, Barthélemy Diaz, naviguant jusqu'à l'extrémité sud de l'Afrique, au cap des Aiguilles, s'aperçut qu'il avait dépassé de beaucoup l'imposant promontoire; effrayé il tenta de gagner la côte, fut pris dans un ouragan devant un autre cap qu'il appela cap des Tempêtes, nom que le roi Jean II changea en celui de cap de Bonne-Espérance. Et ce fut Vasco de Gama qui retrouva la « route des Indes ».

Puis vint Magellan qui, le premier, entreprit un voyage « autour du monde ».

Où en était la pénétration à l'intérieur du continent? Egyptiens, Romains, Arabes y avaient fait de rares incursions. Pourtant, au XIIIe siècle, un grand voyageur, Ibn Batoutah, Arabe de Tanger, réussit à atteindre Tombouctou, sur le Niger. Mais ce ne sera qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle que savants et voyageurs tourneront leurs regards vers l'Afrique. A la suite des expéditions, en la même année 1787 de l'Anglais Bruce et du Français Levaillant, une « Association africaine » est créée qui réunit des documents et des fonds pour faciliter ces entreprises. Il y aura plus d'échecs que de réussites. Cependant Mungo-Park est au Niger, Mollien au Sénégal, Browne au Darfour; le Français René Caillié, traversant le Sahara, découvre, pour la deuxième fois, Tombouctou la mystérieuse.

Mais un homme va naître dont la vie héroïque se passera presque tout entière en Afrique, au cœur de l'Afrique, un des plus grands explorateurs qui soient, et qui réussira le premier la traversée d'Ouest en Est du continent noir. *David Livingstone* saura être l'ami des noirs et franchira d'immenses espaces, marchant à pied à côté des guides et porteurs indigènes, traversant des rapides sur leurs frêles pirogues, allant chez des tribus guerrières, chez des « mangeurs d'hommes », sans aucune escorte militaire, sans tirer lui-même un coup de feu, se faisant aimer de tous, tant il était prêt à leur apporter d'utiles conseils, à les aider, à les soigner.

Il naquit en 1813 à Blantyre, un petit village d'Écosse. Sa famille, d'origine noble, était très pauvre. A 9 ans il travaille dans une manufacture de coton de 6 heures du matin à 8 heures du soir! (les conditions de travail à cette époque étaient terribles; les ouvriers ont dû lutter sans cesse durant le XIXe siècle pour obtenir la diminution de la journée de travail, des salaires raisonnables, l'interdiction d'employer des enfants dans les entreprises, etc.). Mais le jeune David était robuste, courageux : en rentrant du travail il allait aux cours du soir, de 8 heures à 10 heures puis, de 10 heures à minuit, il faisait chez lui ses devoirs, apprenait ses leçons! Il se passionnait pour les sciences et les récits de voyages. Il aimait tant lire qu'il emportait en cachette à la filature un bouquin, le posait sur le métier qu'il avait à surveiller et là, sans jamais se faire prendre (d'ailleurs la machine fonctionnait bien), il s'instruisait tout en gagnant sa vie. Bon ouvrier, à 19 ans il est nommé fileur. Ayant fait quelques économies, il part à Glasgow en 1833 pour terminer ses études. Il est reçu bientôt docteur en médecine et passe ses examens de théologie. En 1840, c'est un missionnaire protestant, « le Révérend Dr David Livingstone » qui débarque au Cap, à la pointe sud de l'Afrique.

Livingstone arrive en Afrique avec des idées très précises, et beaucoup d'enthousiasme : il veut découvrir le pays, convertir ses habitants, empêcher les injustices commises par les blancs, il vient en savant et en apôtre.

L'Afrique du Sud est colonie hollandaise. Les Boers sont des fermiers, ont de grandes fermes, sont riches. On voyage en char à bœufs. C'est dans cet équipage que Livingstone gagne la Mission de Kourouman, à 900 kilomètres du Cap. Il y apprend patiemment les langues indigènes et se marie avec la fille du directeur de la Mission, le Révérend Moffat. Ensuite il part fonder deux Missions, l'une chez les Bakouenas, l'autre chez les Bakotlas. A Kololberg où il s'installe, il construit lui-même sa maison, allant chercher des arbres dans la forêt, montant un four à briques, clouant, sciant, du matin au soir. Il faut que la maison soit grande; c'est ainsi qu'on se fait respecter par les indigènes, l'homme étant d'autant plus honoré que son habitation est plus considérable! Livingstone et sa femme font seuls leur cuisine, fabriquent le pain, battent le beurre. Pourtant il serait si facile d'employer les indigènes à toutes ces besognes. On achète — à très bon marché — un esclave qui toute sa vie devra vous obéir comme un chien. Mais Livingstone est contre l'esclavage; l'esclavage le révolte. Et les Boers commencent à le voir d'un mauvais œil, eux qui obligeaient les Hottentots à de très durs travaux qu'ils leur payaient en coups de bâton! Aussi Livingstone est-il bientôt obligé de partir. Et ce sera sa première expédition vers le Nord. Le 1er juin 1849, avec sa femme et ses trois enfants, il s'enfonce dans la brousse. Après les broussailles, c'est un désert à traverser; enfin il atteint l'objectif prévu, le lac Ngami. Mais le chef des indigènes de la région l'empêche de continuer plus avant, et Livingstone retourne à Kolobeng. Deuxième tentative : même échec. Mais une troisième tentative — Livingstone étant toujours accompagné de sa famille — réussit grâce à l'aide de Sébitouané, roi des Makololos, qui envoie à sa rencontre des guides sûrs. Hélas! Sibitouané mourut quelque temps après. Sa fille qui lui succède aide Livingstone à explorer le pays; Livingstone atteint l'immense fleuve Zambèze à 200 kilomètres de leur campement. Atteindre lacs et rivières est la passion du grand explorateur. C'est pour lui un moyen de connaître la géographie du pays; il repère les plateaux, les pentes, les vallées, devine que ce cours d'eau doit se jeter dans tel fleuve. Et il pense aux Missions que l'on pourrait installer à proximité de cette eau, aux régions que l'on découvrirait en suivant, à partir de là, ces larges voies naturelles. Mais pour l'instant il n'en est pas question : le Zambèze s'étale, forme des marais; toute la contrée est malsaine. Il est prudent de rentrer. Alors Livingstone qui sent qu'il lui est impossible de rester chez les Boers ni d'y laisser sa famille, embarque femme et enfants pour l'Angleterre et entreprend seul un nouveau voyage. La petite troupe dut se cacher des Boers qui voulaient tuer Livingstone, ce fou qui parlait aux indigènes comme s'ils étaient des êtres humains!... Triomphant de bien des difficultés, on atteint la capitale des Makololas; et, après un repos d'un mois, le Zambèze. Livingstone décide de remonter en pirogue ce fleuve bien au delà des chutes et des rapides; et, ayant réussi ce circuit, il revient chez ses Makololos. Bientôt un grand projet accapare son esprit : gagner la colonie portugaise de l'Angola sur la côte ouest; c'est une énorme distance à parcourir : deux fois et demie la longueur de la France, de Lille à Marseille — et dans un pays inconnu...

(A suivre.) BOUR.

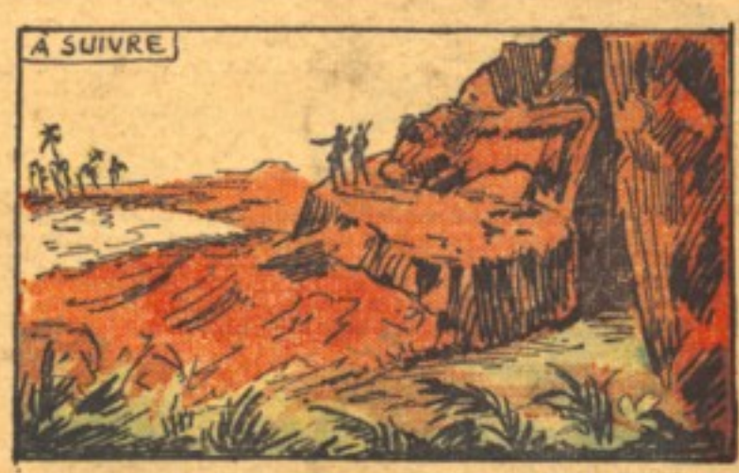
Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : 10 francs. Port en plus. —:— FRANCO : 12 fr. 50

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 Nos, franco : 15 francs.

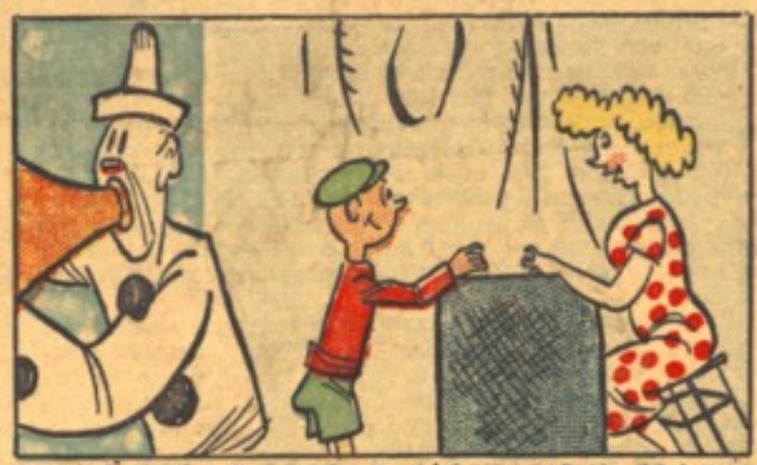
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.816.



LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA

LA MÉNAGERIE PETITBEDON EST LE PLUS BEL ORNEMENT DE LA FOIRE SAINTE-URSULE OU LA PARADE DU CLOWN PERNO ATTIRE LES FOULES



TENTÉ PAR LA PARADE, L'ASTUCIEUX BEGONIA ACHETE POUR QUATRE FRANCS UN FAUTEUIL D'ORCHESTRE A LA MENAGERIE.

LE CÉLÈBRE DOMPTEUR PETITBEDON ANNONCE AUX SPECTATEURS QU'IL VA PRESENTER LE PLUS FÉROCE DES OURS BLANCS DU PÔLE SUD

MAIS QUAND L'OURS PARAÎT, BEGONIA RECONNAÎT UN VIEIL AMI À LUI, L'OURS BADOU QUE LUI A VOLÉ CETTE CRAPULE DE GROSSAC.

"MILLE FRANCS À QUI OSERA ENTRER DANS LA CAGE DE L'OURS BLANC DU PÔLE SUD" ANNONCE PETITBEDON. BEGONIA SE PROPOSE AUSSITÔT.

BADOU L'OURS DANSE DE JOIE SITÔT QUE SON MAITRE EST ENTRÉ DANS LA CAGE. LA FOULE APPLAUDIT L'HÉROÏQUE BEGONIA.

PETITBEDON A ENVOYÉ BEGONIA AU DIRECTEUR DE LA MENAGERIE, QUAND NOTRE AMI LUI A RECLAMÉ LES MILLE FRANCS PROMIS.

OR LE DIRECTEUR DE LA MENAGERIE N'EST AUTRE QU' OTTO SCHLASS LE SINISTRE COMPLICE DU BANDIT GROSSAC.

SOUS PRETEXTE DE PAYER BEGONIA OTTO SCHLASS FAIT ENTRER NOTRE MALHEUREUX AMI DANS LA CAGE D'HANNIBAL, LE LION LA TERREUR DE L'ATLAS.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 141. JEUDI 11 AOUT 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AIDÉ DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Au prix de mille difficultés, Juan et Pedro cheminent à travers la jungle pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, relégué injustement dans le terrible bagne de Montanara, par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud). Les jeunes gens et leur chien Microbe passent la nuit dans une grotte quand ils entendent un fauve approcher.*

Chapitre XVII. — DES PAS DANS LA JUNGLE

L'approche du fauve dura un temps assez long, puis il y eut un petit éboulis de pierres et il fallut retenir le chien Microbe qui, cette fois-ci, voulait s'élancer à l'extérieur...

Les deux frères avaient sorti leurs revolvers et se tenaient à l'affût. Tout à coup, le cheval valide se cabra malgré ses entraves, puis il retomba lourdement et on ne le vit plus. Il devait être sur le flanc, à ruer. On entendait son souffle par saccades et le raclement de ses sabots, par crises. Le cheval blessé n'avait pour ainsi dire pas eu de réaction. On voyait toujours le profil de son échine, nettement découpée sur le fond clair du ciel.

— S'agit-il d'un homme ou d'une bête? interrogea Juan les dents serrées.

Pedro fit un geste évasif. Mais un grognement vint soudain fournir une réponse à la question posée; un grognement plutôt bonasse d'ailleurs, sans férocité, mais fort significatif.

— Un ours, fit Pedro.

— Un grizzli, peut-être?

— Non. Il n'y a que de l'ours brun dans cette région. Mais tais-toi. Peut-être va-t-il s'éloigner sans nous inquiéter davantage...

La bête devait flairer la terre, autour du foyer, derrière la grosse pierre poussée contre

L'ours était en train de dévorer le malheureux cheval.

l'entrée de la grotte, la veille. Les deux frères eurent ensuite le sentiment que le fauve s'éloignait, et c'était exact, car ils le virent bientôt à cinq ou six mètres derrière les chevaux.

C'était une bête énorme, massive, aussi large que longue et qui, debout, devait bien mesurer deux mètres et demi. Un vrai monstre...

L'ours brun s'en allait-il?

On pouvait l'espérer, car on le voyait de dos et il paraissait encore s'éloigner. Mais soudain il se retourna d'une pièce et, tranquille comme Baptiste, il s'assit sur le derrière, se gratta le nez de ses griffes de devant et se mit à observer la grotte. Ainsi placée la bête formait une bien remarquable cible.

— Je tire? demanda Juan.

— Non. Il est trop loin. Tu ne le tuerais pas sur le coup et un ours blessé se bat jusqu'à la mort...

— Et tu ne tiens pas à voir celui-ci en état de fureur?

— Je l'avoue... Et il est inutile de nous le dissimuler : s'il nous attaque, nous sommes cuits...

Toujours placide et bonasse, l'ours venait à nouveau de bouger. Mais il ne s'en allait pas. Au contraire, il revenait sur la grotte et, tout à coup, alors qu'il en était à deux mètres, on le vit bondir de côté.

— C'est le cheval, en ruant, qui a dû lui donner un coup de sabot...

C'était cela, très certainement. La bête géante était maintenant devenue furieuse.

L'ours, se balançant lourdement sur ses pattes, regardait tout autour de lui, en quête de n'importe quoi qui pût assouvir sa rage. Ce fut le cheval blessé qui reçut le choc. D'un seul élan, l'ours lui bondit au défaut des épaules et le culbuta.

Ce fut cet incident qui sauva la vie des deux frères. Le malheureux cheval vint s'abattre contre l'entrée de la grotte, entre la grosse pierre et la paroi. Son énorme corps rendait tout passage impossible, sauf pour un enfant.

— Tire, maintenant, fit Pedro, tire!

L'ours offrait son mufle à moins d'un mètre du revolver de Juan et il reçut la décharge en pleine tête. L'une des trois balles que tira coup sur coup le jeune garçon, lui pénétra dans la cervelle par l'œil, comme il put le constater quand le jour fut venu. Le monstre, foudroyé, s'effondra d'un bloc et ne bougea plus...

Pedro parvint à sortir de la grotte en se glissant entre les parois de roche et le cadavre du cheval. Le sang de la pauvre bête s'étalait en une flaque gluante sur le sol...

— Tu as besoin de moi? interrogea Juan.

— Non. Je reviens tout de suite.

Il se contenta, en effet, de tranquilliser le cheval valide, qui n'avait point de mal et qui, ne sentant plus le danger rôder autour de lui, se rassurait par degrés. L'instant d'après, Pedro revenait auprès de son frère, disant :

— Pour une fois, nous pouvons dormir en toute tranquillité. Nous sommes enfermés là-dedans comme dans un coffre-fort...

— Oui. Mais nous avons perdu un cheval!

— Pauvre bête! Mais elle était perdue de toute façon.

— C'est vrai. Dans l'état où elle était... Enfin, elle ne souffre plus maintenant...

— Et sa mort nous a sauvé la vie...

Ils s'étaient enveloppés dans leurs couvertures et ils s'endormirent, côte à côte, en donnant une dernière pensée à la brave bête qui, bien que morte, leur rendait encore le service de leur faire un rempart de son corps exsangue...

Les émotions les avaient à ce point fatigués qu'ils dormirent très tard le lendemain matin. Le soleil était déjà haut lorsqu'ils se glissèrent hors de la grotte...

Les cadavres de l'ours et du cheval, l'un chevauchant l'autre, formaient une masse hideuse, tragique. Les deux frères en détournèrent instinctivement les yeux et s'éloignèrent aussi vite qu'ils purent, tous deux à califourchon sur leur deuxième cheval. Le chien Microbe n'était évidemment pas encore dans son état normal. Il traînait la patte et ne gambadait pas autant qu'à l'ordinaire. Mais enfin il pouvait avancer par ses propres moyens. Et le cheminement reprit, monotone et lent, pénible, angoissé...

Et cette angoisse était légitime. La région qu'ils traversaient était l'une des contrées les plus redoutables dans celles qui avoisinent la Sierra des Géants. Sur la carte elle portait un nom significatif : *Terra Maldita*, Terre Maudite, et il semblait bien que ce nom soit largement mérité.

A gauche, descendaient des pentes ravinées de marne noirâtre; à droite, se trouvait la brousse, ou, plus exactement, la jungle. D'un côté, un paradis pour les serpents avides de chaleur sèche et brutale; de l'autre, un paradis pour les fauves avides de chaleur humide et molle. Partout, le même grouillement mystérieux d'êtres repoussants ou féroces, cruels, impitoyables...

— Regarde à terre, fit Juan... Non, pas là. Un peu plus loin, à droite...

Ils traversaient une bande humide de terrain, au-dessous d'une anfractuosité suintante de la falaise rocheuse. Et l'on apercevait, bien moulées dans la glaise, les traces de bottes déjà vues la veille. Microbe s'en fut les flairer, du reste, mais moins ardent que douze heures plus tôt; il abandonna bientôt la piste et revint se placer derrière le cheval, le nez à hauteur des paturons.

— Curieux, fit encore Juan, cet inconnu qui semble nous montrer le chemin?...

— La terre maudite, répliqua Pedro, passe pour recéler d'antiques trésors indiens et, de tout temps, dit-on, elle attira les aventuriers. Notre homme est peut-être l'un d'eux...

— Ça, alors!... Mais regarde! Regarde donc!...

Du doigt, un peu au delà des empreintes de l'aventurier supposé, Juan montrait d'autres traces, des traces de pieds nus...

De larges empreintes de pieds spatulés, deux fois grands comme ceux d'un individu moyen, avec de longs doigts écartés... Il y en avait des centaines, du reste, toutes orientées de même façon, ce qui indiquait le passage d'une troupe nombreuse. Juan émit une hypothèse, sous forme interrogative.

— Des Indiens?

Mais Pedro secoua la tête.

— Les Indiens ne vont pas pieds nus. Ils se chaussent de mocassins ou d'espadrilles. Au surplus, ils sont exactement constitués comme nous, et leurs traces ne pourraient être que fort semblables aux nôtres...

— Alors?

— Alors, je conclurais plutôt au passage d'une troupe de grands singes. On en signale souvent dans ces parages et, d'après un livre que j'ai lu l'an dernier...

Il laissa passer une seconde ou deux. Puis il ajouta :

— Mieux vaut ne pas en rencontrer...

— Evidemment. Espérons donc que... Mais dis donc, tu n'as pas faim? Si nous nous arrêtions ici? Le coin est séduisant. Il y a de l'eau et de l'ombre...

Ils arrivaient en effet sur les bords d'un torrent à moitié desséché, qu'on pouvait facilement traverser à gué, et dont les eaux paraissaient bien sympathiques sous l'ardent soleil.

— Si tu veux. Faisons notre pause ici...

Ils avaient conservé les meilleurs morceaux du rôti de raton-laveur préparé la veille. Ils les liquidèrent d'une façon définitive, avec l'éminent concours du chien Microbe, qui avait retrouvé l'appétit.

Ils repartirent sans trop s'attarder et, pour soulager le cheval, décidèrent d'aller à pied. Une fois encore, en passant en un endroit humide, ils retrouvèrent les traces des bottes et des singes.

— L'homme est passé avant, constata Pedro. Regarde ici : son empreinte est écornée par celle d'un gorille.

— C'est juste. Peut-être le suivent-ils, après tout?

— Sûrement non. Les singes ne sont soucieux que d'eux-mêmes et ne suivent jamais rien ni personne. Ils ne chassent pas, car ils ne mangent que des plantes et des fruits. C'est même ce qui me rassure pour notre repas de ce soir. Du moment qu'il y a des singes, il y a du comestible végétal...

— Oui, tiens... Là-bas, sur ce mamelon...

— En effet. Ce sont des oliviers. Il y a aussi des amandiers...

— J'aimerais mieux autre chose. Mais faute de grives.

Ils marchèrent sans mot dire jusqu'à la hauteur des arbres à fruits. Mais arrivés là, Pedro fit une proposition pleine de sagesse :

— Plus loin, nous ne trouverons peut-être plus rien. Allons donc faire des provisions...

Juan accepta et, tous deux, ayant attaché le cheval à un arbuste pour évoluer librement, s'enfoncèrent sous les branches, du côté de la brousse. Au delà des boqueteaux d'amandiers, ils aperçurent bientôt de magnifiques grenadiers chargés de fruits. Ils y coururent et c'est alors qu'ils demeurèrent figés sur place. Une troupe d'au moins trente singes immenses venait sur eux, marchant comme des hommes, debout, avec de longs bras qui touchaient terre par instants.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous trouverez, dans ce numéro, le classement de notre grand Concours de Mots croisés. Ce concours a eu beaucoup de succès et j'en suis bien content.

Certains de mes petits camarades m'ont écrit, en envoyant leur concours, pour dire qu'ils avaient trouvé certains mots carrés un peu difficiles et qu'ils se demandaient même s'il n'y avait pas eu des fautes dans l'énoncé. Des fautes, il n'y en avait pas et je vais vous dire : c'est exprès que ces messieurs-dames avaient fait un concours un peu difficile, parce qu'un concours comme cela, de temps en temps, c'est tout de même plus intéressant, comme l'ont écrit d'autres lecteurs. Et vous verrez, dans la liste qui est publiée dans une autre page, que beaucoup de mes petits amis ont réussi à faire sans faute tous les mots croisés. La seule faute dont on n'ait pas tenu compte (car c'était un piège un peu trop difficile, puisque si on avait mis un nom tout proche, ça marchait tout aussi bien), c'est dans le dernier des mots croisés; le premier mot horizontal : DÉSHONNÊTE, c'était le mot juste. MALHONNÊTE, c'était le mot qui n'était pas tout à fait juste, mais qu'on a compté tout de même comme si c'était le vrai mot. Nous leur adresserons un livret de Mon Camarade.

Mais j'ai assez parlé pour cette fois du Concours de Mots croisés, parce que beaucoup de mes camarades n'ont pas fait ce concours-là et que ce que je dis là-dessus risque de ne pas les intéresser.

En m'envoyant leurs concours, mes petits camarades m'ont envoyé des tas et des tas de jolies lettres. Et ça m'a fait d'autant plus plaisir qu'en dehors du concours je n'en ai pas reçu des masses de lettres. Il y a seulement un mois ou deux, je recevais des tas et des tas de récits et de petites histoires écrites par vous, tant et tant que je craignais de ne pas trouver de place pour les publier. Et puis, ces semaines-ci, presque plus de lettres du tout. Il faut dire qu'il fait beau, qu'il fait chaud et qu'on a plus envie d'aller prendre un bain de mer ou de rivière que d'écrire à Janot. Et Janot, lui-même, en écrivant sa lettre il pense plus aux vacances qu'à autre chose.

Les lettres du concours contenaient des tas et des tas de choses gentilles. Je voudrais en recopier quelques-unes ici.

Voici, par exemple, ce que m'écrit Roger Albert, de Châlons-sur-Marne :

Je profite de notre grand Concours de Mots croisés pour t'envoyer un mot. Mon Camarade me fait toujours plaisir et c'est avec joie que j'ai vu ses nouveaux changements. Le Forçat d'Eldorado est magnifique. Quel dommage que L'Homme des Gouffres n'y soit plus; mais j'espère que Jim Mystère et Pat'soum, et les autres, ne disparaîtront pas de sitôt. C'est avec joie que j'accueilleral un nouveau concours des meilleures histoires de Mon Camarade. Je voudrais proposer un petit changement à notre journal : faire sortir les articles de Bour (qui sont admirables) de la page 7 et les caser autre part et, à la place libre, mettre de l'Aviation et des poèmes écrits par les lecteurs.

L'idée de Roger Albert serait sûrement très bonne s'il y avait une autre place dans le journal pour mettre les articles de Bour. Mais ces messieurs-dames de la Rédaction ont eu beau chercher, ils n'ont pas trouvé d'autre place, si on ne veut pas supprimer une histoire ou un dessin. Alors, à moins de mettre les articles de Bour sur un morceau de papier séparé, ils n'ont pas trouvé le moyen d'arranger les choses.

Voici, maintenant, une gentille lettre de Georges Chauchar, de Boulogne :

Il y a un an et plus, *Mon Camarade*, que nous lisons depuis longtemps, en était encore à ses premiers débuts. « Petit à petit l'oiseau fait son nid », dit le proverbe. Eh bien, *Mon Camarade* en a fait autant et, depuis, il n'a pas cessé de se perfectionner.

Les péripéties de *Jim Mystère*, l'ami de la justice et de la charité, sont passionnantes. Les romans sont toujours très bien choisis, très instructifs, moraux et passionnants. J'aime bien les aventures de *Zézette et Jojo*, *Falzar chien des rues* et de *Bégonia*, qui, j'en suis sûr, fait le bonheur des petits enfants, sans oublier *Pour rire un peu*. Les rubriques instructives sont très goûtées de tous les lecteurs. Les articles de Colette Vivier, la *Lettre de Janot* sont familiers et le lecteur s'en trouve charmé. J'ai eu 13 ans le 9 juillet, et mon petit frère 12 ans, le 19 juillet.

Il ne fait que des compliments, Georges Chauchar, il est bien aimable. Certains autres lecteurs font des critiques et je les en remercie. Leurs lettres, je n'ai pas la place de les donner aujourd'hui, ce sera pour la semaine prochaine. Les critiques, ces messieurs-dames de la Rédaction les aiment bien, parce que ça leur permet de faire des journaux toujours plus beaux.

Et c'est pourquoi dans le Concours des plus belles histoires de Mon Camarade, on vous demande non seulement de dire l'histoire qui vous plaît le plus, mais aussi celle qui vous plaît le moins. Je rappelle ici les conditions du concours :

1° *Classer, par ordre de préférence, les histoires suivantes :* JIM MYSTÈRE, ZÉZETTE ET JOJO, FALZAR, LE FORÇAT D'ELDORADO, LES ROBINSONS D'INSECTOPOLIS, L'HOMME DES GOUFFRES, PAT'SOUM, LE RAYON DE LA MORT, TOTO ET TOUTOUNE, BÉGONIA. *(Ecrire seulement les trois meilleures histoires et la dernière.)*

2° *Classer, dans l'ordre des préférences, les distractions :* LA LETTRE DE JANOT, SAVEZ-VOUS QUE..., POUR RIRE UN PEU, TIMBRES-POSTE, A TRAVERS LE MONDE, SPORTS, AVIATION, BONNE PAGE *(Colette Vivier et autres)*, ARTICLES DE BOUR, VARIÉTÉS. *(Ne dire aussi que les trois premiers et le dernier.)*

Je souhaite beaucoup de réponses au Concours. Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,

51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

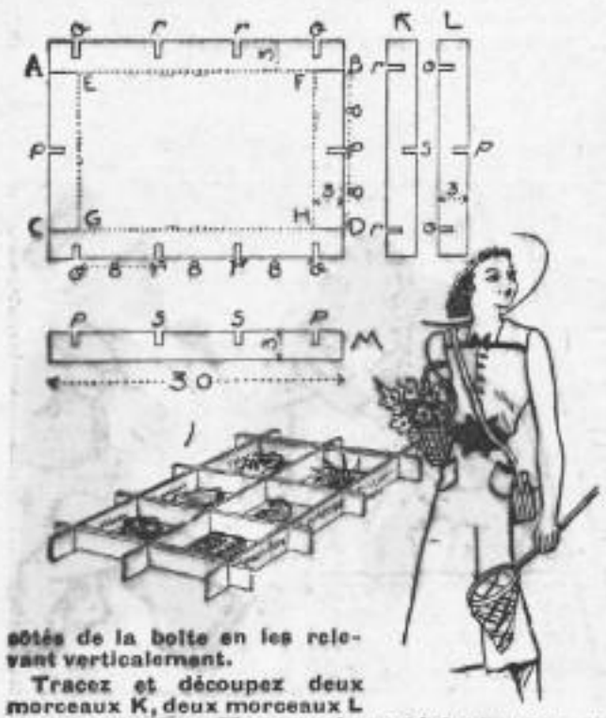
(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

MA PETITE COLLECTION

Pendant les vacances vous allez bien courir la campagne ? Toutoune, elle, pour mieux comprendre ses mille trésors en rapporte des collections, des collections, qu'elle classe avec un art! Ces souvenirs seront aussi des modèles dont je vous apprendrai à vous servir. Fleurs, pierres ou insectes et coquillages qui sont différents dans chaque contrée, quel beau musée où vous irez chercher l'explication de ce que vous lirez. Pour le classer voici de petits casiers bien pratiques et des plus simples.

Prenez un morceau de carton de 30 cm. sur 22 cm. Dessinez-y, avec les dimensions données, le grand dessin I. Coupez A E, F B, C G, H D. Découpez les petites échancrures o, r, p, qui vont jusqu'à la moitié de la hauteur du côté et suffisamment large pour que le carton entre juste dedans. Entaillez légèrement au canif sur le dos du carton les lignes pointillées E F, F H, H G, G E et repliez alors les



côtés de la boîte en les relevant verticalement.

Tracez et découpez deux morceaux K, deux morceaux L et un morceau M, avec leurs échancrures, en faisant bien attention que les échancrures P du morceau M sont doubles de l'épaisseur du carton (toutes les autres sont juste l'épaisseur).

En faisant correspondre les lettres, placez les deux morceaux L aux extrémités de la boîte; o du morceau entrant par la fente O de la boîte. Comme une fente est en haut, l'autre en bas, les deux bords arrivent parfaitement au même niveau; p du morceau est en face et touche p de la boîte.

Placez de la même façon les deux morceaux K à leur place. Puis n au milieu, toutes ses échancrures en bas et entrant par-dessus les autres pièces, les maintient solidement.

Le croquis d'ensemble vous donne une idée de ce que vous obtenez. De petites étiquettes portant les noms seront collées sur les faces de chaque case. Plusieurs petites boîtes pourront être recouvertes par un verre, ce qui fera très propre. Et entre nous, petites amies, ces cartons feront le plus grand plaisir à vos petits camarades, car les garçons sont de grands collectionneurs de toutes sortes de choses.

Les Conseils de tante Camille.

Recette pour nettoyer les chaussures jaunes. — *Vous avez très sali vos chaussures jaunes et la pâte ne suffit pas à les faire revenir d'une folle couleur. Faites la préparation suivante :*

Savon blanc	300 *grammes*
Eau de pluie	1.000 —

Faire dissoudre au bain-marie le savon, en mettant un peu d'eau pour commencer, puis en ajouter à mesure qu'elle s'évapore. Lorsque votre mélange est froid vous pouvez vous en servir. Mettez-le dans un récipient et vous pourrez en avoir pour quelque temps.

Une bague résiste. — *Vous avez mis une bague, et votre doigt est gonflé, vous ne pouvez pas l'enlever. Essayez de l'enlever en vous lavant les mains avec du savon, si vous ne réussissez pas, voici ce que vous pouvez faire.*

Prenez un ruban de soie ou de coton de 1 centimètre environ de largeur; enroulez-le autour du doigt en commençant par le bout, de façon qu'il enveloppe le doigt depuis le bout jusqu'à l'endroit où se trouve la bague : il devra former une bandelette en pas de vis, les bords de la partie qui s'enroule chevauchant constamment sur les bords de la partie déjà enroulée.

En arrivant à la bague, glissez entre la chair et l'anneau, par le côté le plus rapproché du bout du doigt, l'extrémité libre du ruban, de telle façon qu'elle ressorte de l'autre côté; saisissez cette extrémité et opérez sur le ruban une traction lente et régulière comme si vous vouliez le dérouler. En se déroulant, le ruban entraînera infailliblement la bague sans douleur pour le patient.

L'opération faite, frictionnez vivement le doigt pour ramener la circulation.

La bandelette demande à être d'autant plus serrée que la bague comprime plus étroitement le doigt.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Gras-double à la meunière. — *Nous continuons les plats économiques, car vos mamans doivent nous dire « merci » et non pas que nos petites lectrices demandent l'exécution de plats chers...*

Prenez du gras-double de seconde qualité, c'est-à-dire mince ou à feuillets. Hachez-le grossièrement et incorporez-lui des fines herbes hachées (persil, estragon, ciboule, un peu d'oseille). Faites revenir au beurre très chaud, saupoudrez de farine (très légèrement) et tournez à la mouvette. Mouillez d'un verre de vin blanc et assaisonnez de deux cuillerées de purée de tomates. Au moment de servir, versez dessus du jus d'un rôti de veau, de bœuf ou de mouton.

POUR RIRE UN PEU

Le petit Jacques a eu, pendant la nuit, une indigestion. Toute une journée il est resté à la maison auprès de sa maman. Le lendemain, au moment de se lever, Jacques se prétend de nouveau malade et reste au lit. « Dis, maman, c'est trop tard maintenant pour aller à l'école ? demande-t-il au bout d'un certain temps. — Oui, mon petit. — Alors, si tu veux bien, je vais me lever, je me sens mieux. »

o

Deux jeunes polissons étaient montés à l'assaut d'un cerisier, riche en beaux fruits roses et rouges dont ils ne se privaient pas, je vous assure. Tout d'un coup, apparaît dans le verger le propriétaire qui leur crie, furieux : « Eh, qu'est-ce que vous faites là-haut, chenapans? — Monsieur, répond l'un d'eux, c'est lui qui voulait cueillir les cerises. — Et toi, c'est pour les prunes que tu es grimpé là-haut? — Moi, je voulais l'en empêcher, monsieur! »

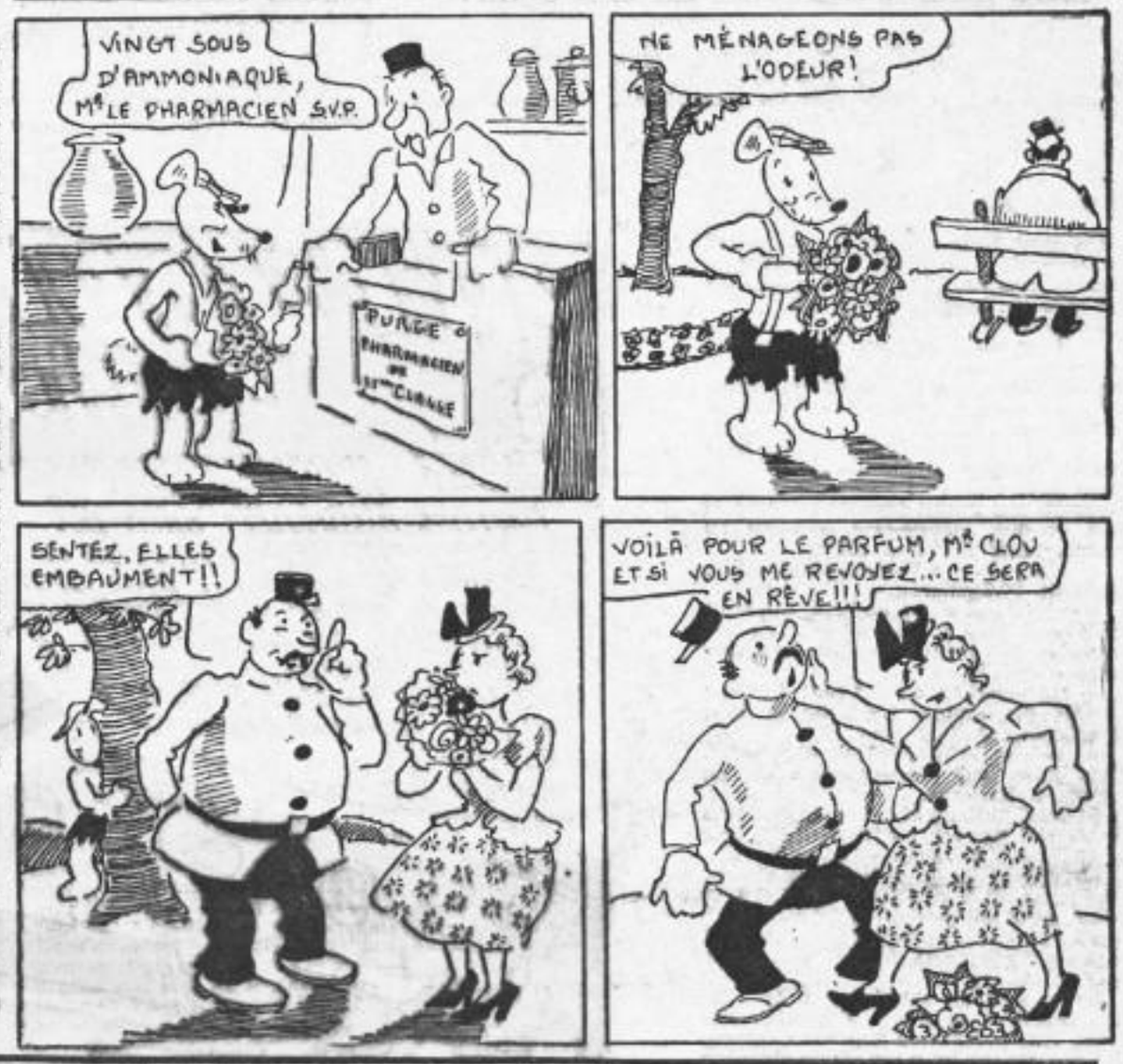
o

Janot a un petit frère de 2 ans qu'il aime bien, mais qu'il taquine aussi. Un jour, plein d'inquiétude, il demande à son père : « Est-ce que mon petit frère sera toujours plus petit que moi ? — Sans doute, mon petit, du moins avant que vous ayiez atteint l'un et l'autre votre plein développement. — Ah! tant mieux, parce que quand il sera assez grand pour nous battre, c'est toujours moi qui serai le plus fort. » Charmant grand frère, n'est-ce pas?...

o

M. Dupont déjeune au restaurant. Comme il est très gourmand, il a commandé une soupe à la tortue. Mais comme il est impatient, il ne cesse de la réclamer au garçon : « Et ma soupe à la tortue?... Est-ce qu'elle vient, ma soupe à la tortue? » etc., etc. Alors le garçon, à bout d'arguments : « Monsieur sait bien que les tortues sont très lentes... »

FALZAR chien des rues



ZÉZETTE et JOJO..

JOJO ÉTRENNE UN COSTUME NEUF.

TIMBRES

LE DÉBUT DES POSTES EN FRANCE

Nous avons vu, dans un précédent article, comment les Postes avaient été organisées dans l'antiquité, il y a plus de deux mille ans, ceci bien avant l'invention des timbres.

Dans notre pays, on considère généralement que les Postes ont été créées pour la première fois par Charlemagne. Le centre des Postes carolingiennes était la ville d'Auxerre, très importante cité à cette époque et bien plus grande et riche que ne l'était le futur Paris. D'Auxerre, trois routes de Postes partaient, l'une en direction de l'Italie, l'autre en direction de l'Espagne et la troisième en direction de l'Allemagne.

Au XIIIe siècle, l'Université de Paris, récemment fondée, organisa, pour son propre compte, un véritable Service des Postes afin que ses étudiants puissent donner des nouvelles à leurs familles et en recevoir. Ce service postal universitaire fut bientôt ouvert à tous et constitua l'un des principaux réseaux postaux du moyen âge.

C'est le roi Louis XI qui institua le premier un service régulier de courriers royaux. Non seulement ce service de Poste était destiné à la correspondance privée et publique du roi, mais elle était aussi ouverte au public. Le roi se réservait toutefois le droit de ne pas transmettre les lettres qu'il jugeait dangereuses pour son pouvoir; c'est dire qu'à cette époque, toutes les lettres qui étaient mises à la Poste étaient lues par les fonctionnaires du roi.

La Poste royale fut réorganisée en 1576, puis en 1622. Depuis la fin du XVIe siècle, un horaire des Postes avait été fixé, c'est-à-dire qu'on pouvait être à peu près certain du jour où arriverait une lettre que l'on avait confiée à la Poste. Cependant, les taxes postales n'étaient pas encore fixées et ce fut seulement en 1627 que le lieutenant général des Postes, Pierre d'Almeras, publia le premier tarif officiel des Postes. Mais, à cette époque, c'était la personne qui recevait une lettre qui devait payer la taxe et non pas celle qui l'envoyait. Cette règle était en service, sauf toutefois dans les lettres pour Paris, où une petite Poste parisienne, créée à la fin du XVIIe siècle par M. de Velayer, acceptait les lettres payées par l'expéditeur; mais cette innovation n'eut pas beaucoup de succès : il était considéré comme une marque de très mauvaise éducation d'affranchir une lettre en l'expédiant. On voit que les usages ont bien changé depuis.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Le professeur Philomicron et deux enfants, Alfred et Louise, réduits à la taille de petites fourmis, sont perdus dans une forêt d'herbes géantes et ont à lutter avec des insectes féroces. Réfugiés sous un champignon, ils sont menacés d'être engloutis par une inondation.*

Chapitre XII

ENLEVÉS PAR UN MONSTRE VOLANT

Un vent frais souffla. Le brouillard commençait à se dissiper. Le vent le portait, comme de la fumée, au-dessus des champs, le balayait au loin.

Le professeur se leva.

— Je crois qu'il faut nous mettre en route, annonça-t-il, préparez-vous, mes amis. Seulement, nous allons auparavant rentrer à notre hôtel et changer de costumes.

— Mais quel costume allons-nous mettre ? demanda Louison, contemplant avec regret sa robe en pétale de myosotis qui s'était froissée pendant la nuit et qui, maintenant, pendait en loques, toute flétrie et pliée.

— Un costume semblable au mien, répondit Philomicron.

Il enleva son manteau bleu, qui était également tout froissé, et montra son costume qui brillait comme une cuirasse d'argent.

— Oh! comme c'est beau! Louison battait des mains. C'est de la toile d'araignée, n'est-ce pas?

— Oui, de la simple toile d'araignée. Mais pour vous j'ai quelque chose de mieux. Suivez-moi.

Et suivi des enfants, il se dirigea vers la maison du ver porte-bois, qui leur avait servi d'abri pendant la nuit.

L'intérieur de la grotte était obscur. Le pâle soleil matinal l'éclairait à peine, mais on pouvait déjà distinguer que les parois, le sol et le plafond étaient tapissés d'une sorte de toile d'araignée épaisse et solide.

Le professeur s'agrippa à la toile d'araignée et se mit à l'arracher des murs. Elle pendait en lambeaux comme des papiers sur les murs d'une chambre humide. M. Philomicron lança quelques-uns de ces lambeaux à Fred et Louise.

— Voulez-vous dévider ces fils ? Ils sont collés à l'aide de la salive gluante du phrygane porte-bois. Il s'agit de les nettoyer de cette colle.

Les enfants se mirent à chiffonner les morceaux de la toile d'araignée. La colle desséchée s'en détachait et tombait par boulettes. Alfred trouva l'extrémité du fil et se mit à le dévider.

Les fils soyeux tombaient en larges spirales aux pieds des enfants.

— Ce que c'est long, un fil comme celui-là, remarqua Alfred, on ne voit pas venir la fin.

— Il y a des fils plus longs, sourit le professeur, le cocon d'un ver à soie, dévidé peut facilement s'étendre sur trois kilomètres, des vrais kilomètres pour personnes de taille normale.

Il ramassa l'extrémité du fil argenté et le tendit à Louison :

— Habille-toi.

— Avec de la ficelle? Mais comment vais-je faire?

— Tu vas voir...

Philomicron fit un nœud coulant qu'il serra autour de la taille de Louison. Puis, prenant la petite fille par l'épaule, il la fit tourner sur elle-même. Le fil s'enroulait autour de son corps comme sur une bobine.

— Remarquable ! Parfait ! Le professeur examinait Louise avec satisfaction. C'est solide, c'est chaud, c'est commode. A ton tour, maintenant, Fredo.

Mais Alfred avait déjà noué l'extrémité du fil autour de sa taille et tournait sur lui-même à toute vitesse, comme une toupie.

Cinq minutes plus tard, les enfants étaient habillés de longs maillots qui avaient l'éclat blanc et métallique d'argent.

— Eh bien, vous voilà prêts, constata le professeur. Faites un petit tour, pendant que je vais me changer.

Les enfants sortirent. Le brouillard s'était entièrement dissipé. La forêt d'herbes se dressait, humide. Comme des sphères de cristal, de colossales gouttes d'eau luisaient sur les feuilles.

Sitôt qu'Alfred et Louise eurent franchi le seuil de la maison, les premiers rayons du soleil levant glissèrent sur les cimes de la forêt. Et en un clin d'œil, tout s'éclaira, miroita, s'alluma de mille feux multicolores. Ce spectacle était si inattendu que les enfants reculèrent et clignèrent des yeux.

Quelques minutes durant, ils contemplèrent en silence l'étrange forêt décorée de boules miroitantes.

— Si seulement maman pouvait voir cela avec nous, ce qu'elle serait contente, dit enfin Louison.

Fred soupira.

— Maman fait maintenant le café, dit-il.

— La laitière est sûrement déjà passée, ajouta tristement Louise.

— Non, Fred hochait la tête, il est trop tôt encore. La laitière ne vient qu'à 7 heures.

— Et maintenant, quelle heure est-il?

— Je ne sais pas.

— Tant pis, ça m'est égal... Fredo, grimpons donc sur cet arbre, voir s'il n'y a pas des vaches vertes, des pucerons.

— Allons!

Ils se dirigeaient vers l'arbre, quand le professeur passa la tête par l'entrée de son étrange maison et dit :

— Vous voulez du lait? Rien à faire aujourd'hui, vous n'en trouverez pas...

— Pourquoi? s'étonna Fred, n'aviez-vous pas dit, vous-même, que les vaches vertes paissaient sur tous les arbres?

— C'était vrai dans la journée d'hier, mais il a plu hier soir et cette nuit, et la pluie a dû balayer tous les pucerons... Eh bien, me voilà prêt. En route maintenant.

Les enfants se tournèrent vers le professeur, mais soudain, en le voyant, ils éclatèrent tous les deux d'un rire homérique.

— Qu'est-ce qu'il y a? M. Philomicron, troublé, inspectait sa personne.

— Oh! comme vous êtes habillé d'une drôle de façon, bégayaient les enfants en riant aux larmes.

Le professeur Philomicron se tenait devant eux, emmailloté du cou aux chevilles dans des ficelles soyeuses. Toute la toile d'araignée qu'il avait pu trouver dans le repaire du phrygane porte-bois entortillait maintenant son ventre, ses épaules, ses jambes, ses bras.

— Vous ressemblez à un saucisson géant, dit Louison en pouffant de rire.

Le professeur semblait vexé.

— Est-ce que vous vous êtes assez moqués de moi, maintenant? Allons, en route!

Fred reprit son souffle, essuya les larmes que le rire lui avait fait monter aux yeux et demanda :

— Et par où va-t-on partir?

Le professeur regarda de tous les côtés.

Pendant la nuit, l'eau avait inondé tout autour d'eux.

Un seul chemin était libre, celui qui suivait un étroit sillon de terre couvert de broussailles vertes et qui partait de la maison du phrygane, comme un pont.

— Il faut d'abord sortir de ces marécages, nous verrons après, dit Philomicron soucieux.

***

Les broussailles épaisses des arbustes se dressaient comme un mur solide. De lourdes sphères d'eau étaient suspendues au-dessus des têtes des voyageurs. En se frayant le chemin à travers les arbustes, le professeur et les enfants frôlaient les branches, et alors les boules luisantes s'écroulaient. Si le malheur voulait que les gouttes d'eau leur tombent sur la tête, le choc serait tel qu'ils tomberaient à la renverse.

— Une douche froide n'a jamais fait de mal à personne le matin, dit en riant Philomicron.

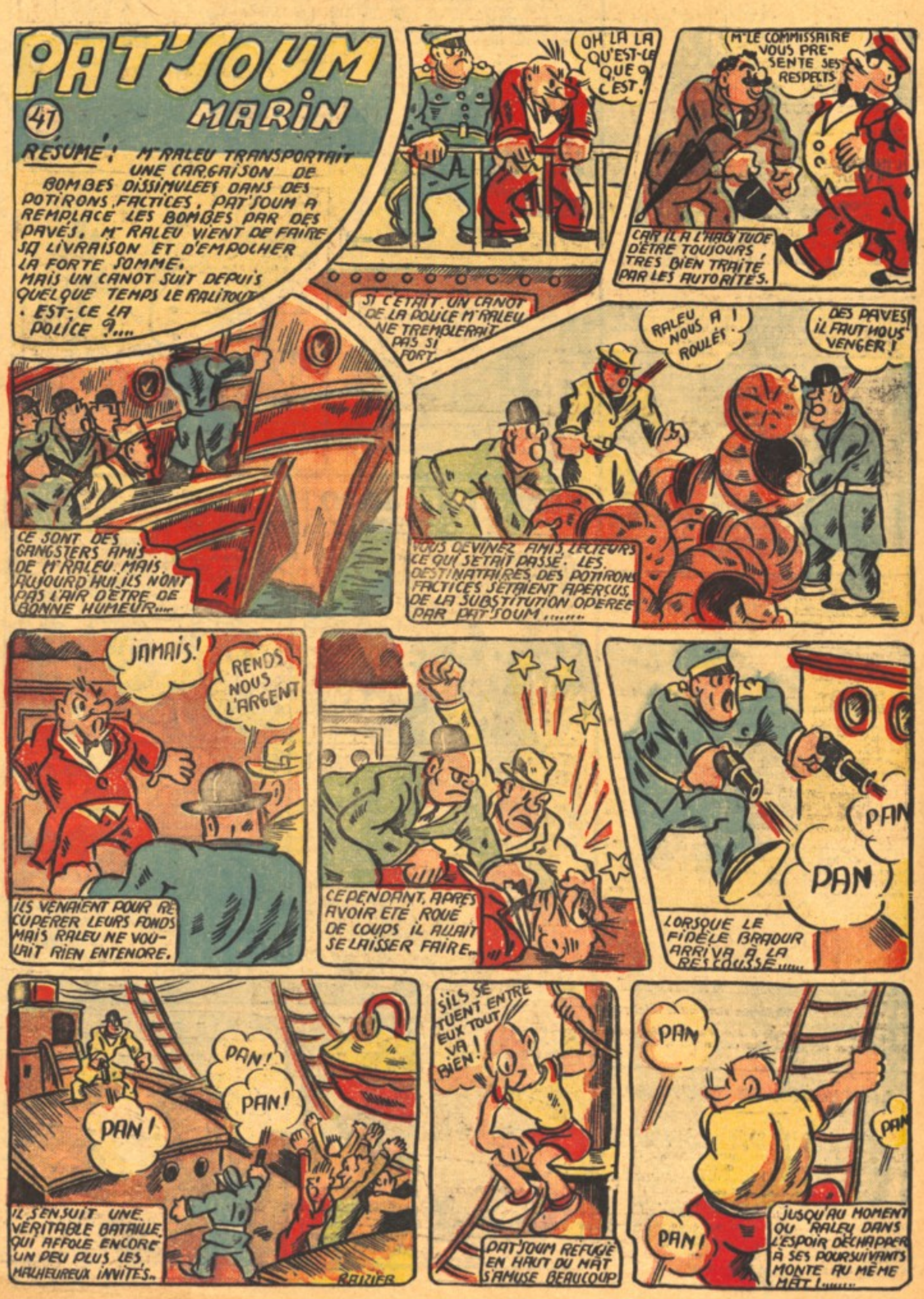
Trempés des pieds à la tête, les enfants le suivaient en courant, plaisantaient et chantaient malgré les difficultés.

Les broussailles se terminèrent enfin. Déjà, à travers les branches, on pouvait voir des montagnes de sable jaune, dont l'une avait la forme d'un pic.

— Voilà ce qu'il nous faut, dit le professeur, de cette hauteur nous allons pouvoir apercevoir notre signal.

— Au pas de course! cria Louison, qui s'élança.

Ils se trouvèrent aux pieds d'une haute montagne de sable. S'agrippant aux pierres, le professeur entreprit l'ascension. Les enfants le suivirent.



Le soleil était déjà haut. Les grains de sable, telles des pierres chauffées à blanc, brûlent les plantes des pieds; et dégringolaient avec un bruit de tonnerre en sautillant et en s'entre-choquant.

Le professeur trébuchait presque à chaque pas; des torrents de sable et de pierres lui glissaient sous les pieds. Grimper sur ses traces devenait dangereux. Alfred et Louise rattrapèrent Philomicron et poursuivirent la montée à ses côtés.

La pente devenait de plus en plus abrupte. Les alpinistes lilliputiens se trouvaient obligés de ramper à quatre pattes, s'accrochant des mains aux saillies.

— On dirait l'ascension du mont Everest, disait le professeur, haletant.

Ni Alfred ni Louise n'avaient jamais entendu parler du mont Everest, mais ils devinèrent que cela devait être une montagne aussi haute que celle qu'ils étaient en train d'escalader.

Couverts de sueur, le souffle coupé, le professeur et les enfants atteignirent enfin la crête.

M. Philomicron se redressa, mit la main devant ses yeux en guise de visière, et se tournant de tous côtés, il inspecta l'horizon.

— Voyons, répétait-il, où se trouve donc notre signal.

Mais il n'eut pas le temps d'achever : la terre tressaillit sous ses pieds et lentement, comme si elle hésitait, elle s'effondra.

Le professeur et après lui les enfants se sentirent précipités au fond d'un puits profond. De lourdes pierres, des blocs de terre les suivaient dans leur chute.

Il y eut un choc violent, et les voyageurs s'enfoncèrent dans le sol humide et bourbeux.

— Je vous félicite d'avoir réussi un heureux atterrissage, marmonna le professeur en se dégageant de la boue épaisse et gluante.

Il essuya ses mains barbouillées et jeta un regard inquiet vers les enfants qui se démenaient dans la boue.

— Tout va bien, Louison? Tu ne t'es pas fait mal?

— Non, Louise se levait péniblement, je me suis seulement écorché le coude.

— Et toi, Fredo?

— Moi, c'est le genou.

Les enfants frottaient leurs membres endoloris en regardant autour d'eux.

— Ce n'est rien, constata le professeur. Nous l'avons encore échappé belle.

— Où sommes-nous? demanda Louison.

Le professeur leva la tête. Tout en haut brillait le ciel lointain. A la pâle lumière du jour qui tombait d'en haut, les voyageurs purent voir des murs élevés en pente douce. Ils étaient au fond d'un puits profond et ténébreux.

— Il me semble, dit Fred, que nous sommes tombés dans le repère d'une araignée-mineur. Ce sont des araignées terribles. Je l'ai lu.

— Comment? Louison frémit, des araignées encore? En l'air, sur la terre, sous l'eau, sous la terre, des araignées partout?

— Mais non, ne crains rien, dit le professeur rassurant, les araignées-mineurs dont parle Fredo n'existent que sur les bords de la Méditerranée. Il n'y en a heureusement pas dans nos régions.

— Alors, à qui appartient ce trou?

Le professeur ne répondit pas. Caressant sa barbe, il fit le tour du puits, cogna sur les parois, et dit pensif :

— C'est cela, c'est bien ce que je pensais.

Il se tourna vers les enfants :

— Voulez-vous manger un bon plat sucré?

— Un gâteau?

— Oui! Patientez une petite minute, et je vous offrirai quelque chose de très bon. Je crois que cela vous plaira bien plus encore que le lait de puceron et même encore l'omelette géante.

Et le professeur frappa de nouveau la paroi.

Prenant Louison par la tête, Philomicron l'entoura, comme si elle avait dié une bobine, du câble de fil d'araignée.

Le mur sonna creux comme s'il avait frappé le fond d'un tonneau vide.

— J'ai trouvé. Creusez la terre de vos mains, commanda le professeur. Creusez ici! Et il se mit lui-même à gratter la terre de ses mains avec la rapidité d'un jeune chien. Les enfants l'imitèrent. Alfred se distinguait par son zèle.

— Doucement, doucement! cria Philomicron. Tu nous jettes du sable dans les yeux.

Fred allait répondre, quand le mur s'effondra, une niche profonde s'ouvrit devant les voyageurs. Une odeur de pain d'épice au miel leur monta aux narines.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Louise, la bouche toute humide de gourmandise.

— Tu vas le voir, répliqua le professeur. Reculez un peu...

Il enfonça ses deux bras dans la niche, et, les jambes largement écartées, il en sortit avec peine une grande boule grise, saupoudrée de sable fin, qu'il posa sur le sol.

A l'aide d'une pierre fine, il nettoya la boule de la couche de sable et en tira quelque chose de blanc. C'était un gros œuf, un peu semblable à un œuf d'oie.

— Ne nous occupons pas de l'œuf, dont nous ne pourrions pas faire d'omelette, dit le professeur. C'est la boule qui m'intéresse.

De la boule, pareille à un formidable gâteau, Philomicron détacha un morceau qu'il mit dans sa bouche.

— Mais ce n'est pas mauvais du tout. Servez-vous donc, s'il vous plaît.

Le gâteau embaumait le miel et la fleur. Il fondait sur la langue.

— Voilà qui est excellent, déclara Louison en se frottant l'estomac avec volupté, c'est encore meilleur qu'une tarte à la crème.

— Si tu trouves cela si bon, c'est que tu as très faim, répondit le professeur. Et cela ne m'étonne pas. Nous avons déjeuné presque avant le lever du jour.

— Ce gâteau a été préparé, expliqua-t-il, pour la larve qui doit sortir de cet œuf, par une abeille souterraine, appelée l'« andrène ». On l'appelle, cette abeille, souterraine, parce qu'elle fait son nid sous la terre. Mais cela n'empêche pas de trouver des nids d'andrène sur la surface de la terre également; dans des troncs pourris, ou dans des branches d'arbres.

Quand ils furent rassasiés de ce mets délicieux, ils décidèrent de sortir du puits. Philomicron fut le premier dehors.

— Ouf! souffla-t-il lourdement. Quelle montée! Qu'avez-vous à rester en arrière? Moi, je ne suis qu'un vieillard, et j'arrive le premier.

Il se pencha au-dessus du puits obscur et tendit la main.

— Allez, je vais vous aider.

Mais Fred n'eut pas le temps de saisir la main qui lui était tendue. Le professeur bondit soudain, comme une balle de caoutchouc. La plante de ses pieds apparut un instant haut au-dessus du puits, puis il disparut.

En proie à l'anxiété la plus vive, Fred se blottit contre le mur de sable. On entendait un formidable bourdonnement.

— Qu'y a-t-il? demanda Louison qui n'avait rien vu.

— Un oiseau géant vient de prendre Philomicron dans son bec et de l'emporter dans les airs.

Louison frémit.

— Tu l'as vu, cet aigle géant?...

— Oui, j'ai vu ses ailes... elles sont formidables...

S'entr'aidant mutuellement, les enfants sortirent du puits et débouchèrent au milieu d'un désert jaune, coupé de collines.

— Allons, appelons ensemble, proposa Fred.

Les enfants, se tenant par la main, forcèrent leur voix tant qu'ils purent :

— Monsieur Phi-lo-mi-cron!

— Mi-cron! répondit l'écho.

Des larmes jaillirent en torrents des yeux de Louison. Elle se cacha le visage dans les mains et sanglota éperdument. Au même moment, une rafale de vent la jeta par terre. Elle roula sur le sable.

Quand Louison se releva et regarda autour d'elle, Fred ne se trouvait plus sur le sommet de la montagne. Elle chercha des deux côtés. Il avait disparu à son tour.

— Fredo! hurla la petite fille affolée, Fredo! où es-tu? Réponds-moi, j'ai peur.

Du haut des nuages, une voix très faible lui répondit. Le rapace qui avait emporté Philomicron venait d'enlever Fredo à son tour.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Horloges d'oiseaux. — Le pinson chante de 1 h. 1/2 à 2 h. du matin la mésange des bois, ; de 2 h. à 2 h. 1/2 ; la caille, de 2 h. 1/2 à 3 h.; le merle, de 3 h. 1/2 à 4 h.; le moineau, à 5 h., etc... A quelle heure chante l'autruche?

o

La rapidité des mouches est très grande; il paraît que leurs ailes battent l'air trois cent trente fois par seconde, et que l'insecte peut facilement parcourir 1 kilomètre en une minute, soit soixante kilomètres à l'heure.

o

L'endurance des oiseaux de mer à la fatigue est très grande. Certains oiseaux peuvent voler pendant plusieurs jours consécutifs sans prendre un instant de repos, ils mangent et dorment dans l'air, soutenus par leurs ailes qui sont souvent très grandes.

o

Une araignée ingénieuse. — Un journal anglais rapporta le cas d'une araignée (en Argentine) qui avait tendu sa toile entre deux arbres distants d'environ trois mètres et, pour empêcher la toile d'être entraînée par le vent, l'animal avait suspendu à un fil une petite pierre de la grosseur d'un pois, ce qui lestait la toile entière.

o

La lumière du soleil peut être favorable à certains vins, auxquels elle donne une qualité de vins vieux.

o

Lors du couronnement de Napoléon Ier, des aéronautes firent partir, du parvis Notre-Dame, à Paris, un énorme ballon qui enlevait dans les airs l'aigle impérial et une couronne formée de trois mille verres de couleur. Le lendemain matin, le ballon plana au-dessus de Rome où le vent l'avait déporté, puis il alla tomber dans les eaux du lac Bracciano.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Maintenant que les transports aériens existent depuis des années au-dessus de la Manche, allons-nous voir fonctionner la ligne de l'Atlantique-Nord?

C'est que les difficultés sont nombreuses. Sans compter la grande distance à franchir au-dessus de l'eau, il y a contre l'avion des courants aériens.

Un rapport du Dr Eckener, grand spécialiste allemand du dirigeable, dit que l'avion a peu de chance de réussite. La charge payante d'un avion étant moindre que celle du dirigeable diminue l'avantage que lui confère la vitesse.

Il pourrait ainsi y avoir trois sortes de services. Le paquebot, le dirigeable et l'avion ou hydravion. L'hydravion, jusque-là handicapé en vitesse, rejoint maintenant l'avion grâce à une meilleure étude de finesse aérodynamique.

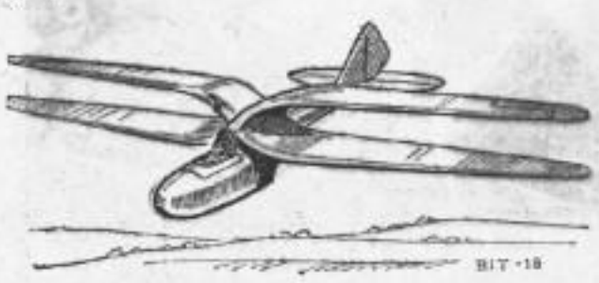
Il est, par contre, impossible que les paquebots accroissent leur vitesse à 100 kilomètres-heure avant de nombreuses années.

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas organiser une ligne régulière de gros dirigeables?

C'est ce que nous verrons une prochaine fois.

UN PLANEUR A AILES BATTANTES

Vous connaissez déjà un planeur allemand avec lequel deux pilotes ont réussi du vol à muscle. Ce planeur utilisait, en effet, l'effort musculaire du pilote, effort exercé sur des pédales et transmis à une hélice.



En U. R. S. S., plusieurs études de vol à muscle ont été faites. Parmi elles, voici un planeur à ailes battantes, de Tscheranowski, le B. I. T.-18.

C'est un biplan dont les ailes se rejoignent à une articulation centrale. L'aile est à profil rigide avec bord de fuite souple. Le battement, vertical seulement, est réalisé avec les jambes. Avec ses mains, le pilote dirige l'appareil au moyen d'un manche.

Le fuselage, de section ovale, rappelle la coque d'un hydravion, avec l'empennage surélevé.

Le gouvernail de direction a une forme spéciale, permettant l'emploi de gouvernes de profondeur d'un seul morceau.

L'aile a 8 mètres d'envergure et est en forme d'ovale très allongé. La surface portante est de 10 mètres carrés au total ce qui donne, avec le poids à vide de 72 kilos et le poids en ordre de vol de 130 kilos, une charge de 13 kilos au mètre carré.

La longueur de cet appareil est de 4 m. 50. Grâce à une finesse de 16, le B. I. T.-18 a une vitesse de chute de 0 m. 97 à la seconde. Il peut ainsi parcourir 300 mètres en étant lancé à 15 mètres de hauteur.

Les premiers essais eurent lieu en plané simple et les vols furent stables avec tous les réglages d'ouverture de l'entreplan dont l'amplitude de battement est de 20 degrés.

Puis le pilote manœuvra les battements. Lancé à 15 mètres comme précédemment, il réussit à parcourir 430 mètres après avoir effectué six battements. Le vol avait ainsi été prolongé de 130 mètres.

Ce n'est qu'un début, mais les Allemands sont déjà à 800 mètres de vol. Il y a là une étude intéressante.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ACCUMULATEUR. — Appareil destiné à emmagasiner de l'électricité et à la restituer suivant les besoins. Un accumulateur se compose essentiellement de deux lames de plomb nommées électrodes, plongées dans un liquide (eau et acide sulfurique) conducteur de l'électricité. On fait passer un courant électrique pour « charger » l'accumulateur. L'eau qui est formée de deux gaz, l'hydrogène et l'oxygène, se décompose sous l'action du courant. Lorsque le courant emmagasiné ainsi est utilisé, le phénomène inverse se produit. Un ensemble d'accumulateurs se nomme batterie.

ALÉSAGE. — L'alésage d'un cylindre de moteur est le diamètre intérieur du cylindre. Le chiffre représentant l'alésage est cité avec celui de la course du piston, comme caractéristique du moteur. Lorsqu'un cylindre est usé, on fait l'opération du réalésage qui, en enlevant du métal pour aplanir les inégalités, redonne au cylindre un nouvel alésage, plus élevé. (G.).

SPORTS

Durant les trente et un premiers Tours de France (1903-1937), les Français ont remporté près de la moitié des championnats.

Ils ont été quinze fois classés en tête de l'épreuve. Après les Français, ce sont les Belges qui ont remporté le plus grand nombre de victoires. On compte, en effet, 11 Belges parmi les champions du Tour. Ensuite, viennent les Luxembourgeois avec trois victoires et, enfin, les Italiens, ou plutôt Bottechia, qui remporta deux fois de suite, en 1924 et 1925, la victoire.

On sait que les équipes belges continuent d'être, à chaque Tour de France, les plus redoutables adversaires des équipes françaises.

o

Les moyennes des vitesses du Tour de France n'ont pas cessé de s'améliorer depuis le début de cette épreuve.

En 1903, première année où fut couru le Tour de France — qui fut alors gagné par le coureur Garin, français, suivi de Pothier — la moyenne était de 25 km. 283 par heure. En 1914, cette moyenne s'était successivement élevée jusqu'à 27 kilomètres à l'heure et elle avait atteint, entre 1906 et 1909, 28 kilomètres.

Après la guerre, il sembla que les coureurs avaient perdu leur vitesse. Les épreuves qui furent courues, en effet, de 1919 à 1925, avaient une moyenne de 23 et 24 kilomètres à l'heure, temps nettement inférieur à tous les temps d'avant-guerre. Mais, à partir de 1926, la moyenne se relève rapidement pour atteindre, en 1936, avec Sylvère Maës, le temps record de 31 kilomètres à l'heure, record qui sera, lui-même, battu l'année suivante par Lapébie.

Sans doute, faut-il attribuer cette élévation de la vitesse, non seulement à l'amélioration de la technique de nos géants de la route, mais aussi au fait que les bicyclettes de course se sont améliorées ainsi que les pneumatiques et qu'également, les routes de France sont, chaque année, en plus parfait état. C'est sans doute le mauvais état des routes après la guerre qui a contribué à abaisser la vitesse des Tours de France, à cette époque.

Nous donnons ici le conte de Grimm qui a inspiré à Walt Disney son célèbre dessin animé. Blanche-Neige, réfugiée chez les sept nains, est poursuivie par une méchante reine.

Aussitôt rentrée, la reine consulta son miroir et dit :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Et le miroir répondit encore comme auparavant :

— Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige, par delà les monts, chez les sept nains, est mille fois plus belle que vous.

Elle frémit de rage en entendant cette réponse :

— Blanche-Neige mourra, s'écria-t-elle, dût-il m'en coûter la vie.

Elle se rendit dans une pièce du château très isolée et y prépara une pomme empoisonnée. Elle aurait l'air si appétissante que chacun désirerait en manger, mais quiconque la toucherait des lèvres mourrait. Quand la pomme fut prête, la reine se teignit la figure, se déguisa en paysanne et se rendit par delà les monts chez les sept nains. Elle frappa à la porte. Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre dit :

— Je ne puis faire entrer personne, les sept nains me l'ont défendu.

— Il n'importe, répondit la paysanne, je tiens à me débarrasser de mes pommes et je vais t'en donner une.

— Non, dit Blanche-Neige, je ne puis rien accepter.

— As-tu peur d'être empoisonnée? dit la vieille. Regarde, je coupe la pomme en deux, tu mangeras la moitié qui est rouge et moi je mangerai la moins belle.

La pomme avait été si ingénieusement préparée que l'on pouvait sans danger manger cette dernière moitié. Blanche-Neige avait envie de cette belle pomme.

En voyant la paysanne en manger, elle prit sans défiance le morceau qu'elle lui tendit et y croqua à belles dents. Mais aussitôt elle tomba raide morte. La reine la regarda avec férocité, partit d'un grand éclat de rire et dit :

— Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noire comme l'ébène, cette fois les nains ne pourront plus te ranimer.

Quand, rentrée au palais, elle se plaça devant son miroir, elle dit :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Le miroir répondit :

— Madame la reine, vous êtes la plus belle du pays.

En rentrant, les nains trouvèrent Blanche-Neige étendue par terre, elle ne respirait plus, car elle était morte. Ils la relevèrent, cherchèrent en vain ce qui avait pu causer sa mort, la délacèrent, la peignèrent, la lavèrent, mais rien n'y fit; la pauvre enfant était morte, et demeura sans vie. Ils la placèrent sur son lit, s'assirent auprès d'elle et la pleurèrent pendant trois jours. Ils voulurent l'enterrer, mais elle avait le teint frais comme une personne vivante et les joues rouges. Nous ne pouvons pas la mettre en terre, dirent-ils; et ils la placèrent dans un cercueil de verre, de manière à ce qu'on pût la voir de tous côtés, et y gravèrent son nom, en lettres d'or. Puis ils exposèrent le cercueil au faîte d'une montagne voisine, et le gardèrent tour à tour. Les bêtes même vinrent pleurer Blanche-Neige : d'abord un hibou, puis un corbeau, en dernier lieu un pigeon.

Blanche-Neige resta longtemps dans le cercueil sans que son teint s'altérât; elle paraissait dormir et elle était toujours blanche comme la neige, rouge comme le sang, noire comme de l'ébène.

Il advint qu'un prince, attardé dans la forêt, demanda l'hospitalité aux nains. Il vit le cercueil sur la montagne, Blanche-Neige à l'intérieur et lut ce qui y était écrit en lettres d'or. Alors il dit aux nains :

— Abandonnez-moi le cercueil, je vous en donnerai ce que vous me demanderez.

Mais les nains répondirent :

— Nous ne te le céderons pas pour tout l'or du monde.

— Faites-m'en cadeau, leur dit-il, car je ne puis vivre sans Blanche-Neige, je l'aimerai et en prendrai soin comme de ma bien-aimée.

Les bons nains furent touchés de ces paroles et ils lui abandonnèrent le cercueil. Le prince le fit emporter par ses domestiques. Il arriva que ceux-ci butèrent contre une racine d'arbre et la secousse imprimée à Blanche-Neige fit qu'elle rendit le petit morceau de pomme qu'elle avait avalé.

Elle ouvrit les yeux, souleva le couvercle, se redressa et revint à la vie.

— Mon Dieu, où suis-je? s'écria-t-elle.

— Tu es chez moi, lui dit le prince; et il lui conta comment les choses s'étaient passées.

— Je t'aime plus que tout au monde, ajouta-t-il, viens avec moi dans le palais de mon père, tu seras ma femme.

Blanche-Neige lui fit bon accueil, le suivit et leurs noces furent célébrées avec pompe et magnificence.

Mais l'affreuse marâtre de Blanche-Neige avait été également invitée au festin. Somptueusement parée, elle alla à son miroir et lui dit :

— Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays.

Et le miroir répondit :

— Madame Reine, vous êtes la plus belle ici, mais la jeune reine est mille fois plus belle que vous.

L'horrible femme proféra un juron; elle eut si peur qu'elle trembla de tous ses membres. Elle eut tout d'abord l'idée de ne pas se rendre à la fête, mais elle ne put résister à l'envie de voir la jeune reine.

Blanche-Neige la reconnut dès qu'elle fit son entrée, et la crainte et l'effroi la clouèrent sur place. Mais des souliers de métal rougis avaient été préparés pour la marâtre. On les plaça devant elle et elle dut les chausser et danser tant qu'épuisée elle tomba morte, à terre.

FIN

VARIÉTÉS

ACROSTICHE DOUBLE

× × × × × Meuble.
× × × × × Personnage d'une pièce célèbre de Shakespeare.
× × × × × Tige de fer.
× × × × × Frapper.
× × × × × Personnage d'un roman de Chateaubriand.
× × × × × Orné.
× × × × × Prénom féminin.
× × × × × Va à l'école.

Les premières lettres de chaque mot, lues verticalement, donnent le nom d'une province française; les dernières, lues de la même manière, donnent le nom d'une autre province française.

DEVINETTE

Quel est le travailleur qui peut dire : « Plus je recule, plus j'avance. »

PROBLÈME

Une famille se compose de quatre personnes : père, mère, deux enfants. Ces quatre personnes ont à traverser une rivière dans un canot, mais ce canot ne peut supporter un poids supérieur à 100 kilos. Or, le père pèse 70 kilos, la mère autant et chacun des enfants, 50 kilos. Comment pourra s'effectuer la traversée?

DESSIN CHIFFRÉ

Relier, dans l'ordre des chiffres, ces points par des lignes droites.

CHARADES

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon deuxième est une lettre de l'alphabet,
Mon troisième est au fond du tonneau,
Mon quatrième est souvent d'aubépine,
Mon tout est indispensable à qui n'habite pas au rez-de-chaussée.

MOTS ENCHAINÉS

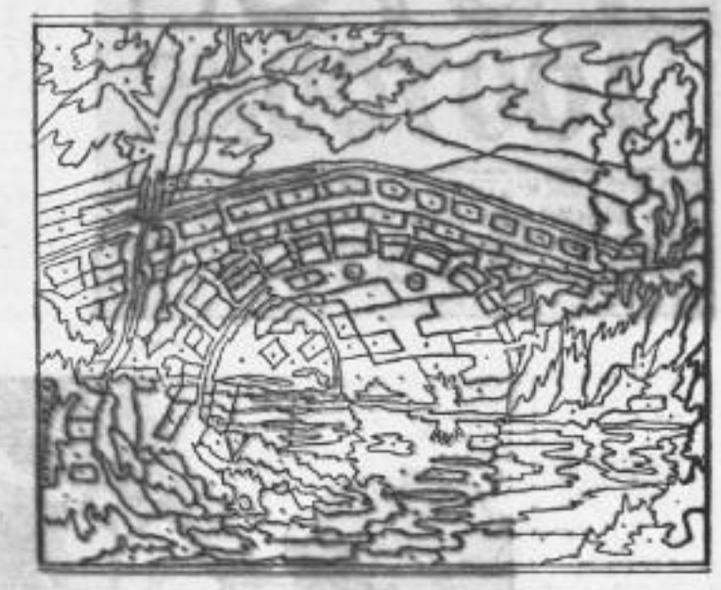
Procédé du jeu : Il s'agit de passer du mot de départ au mot d'arrivée en changeant chaque fois une lettre du mot trouvé. La lettre à changer est indiquée par un gros point.

```
N O I R      V E R      P O U
O . . .      . O .      O . .
. . . O      . . O      . . O
. . O .      O . .      S E L
S A L E      . O .
             O . .
             . . O
             O . .
             R A T

L I O N      C H A T
. O . .      . . . O
O . . .      . . O .
. . O .      . . . O
. . O .      . O . .
. . . O      . O . .
O . . .      . . . O
. . O .      O . . .
. . . O      I L E S
O . . .
. . O .
R A T S
```

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

DESSIN SURPRISE



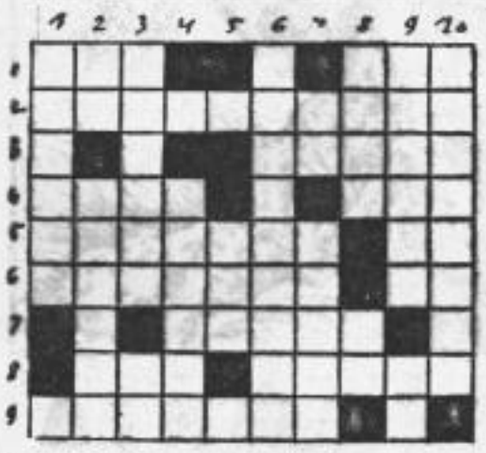
Colorier en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU NUMÉRO 140

Charades. — Verre-Saint-G-Tort-X (Vercingétorix). — Fil-Athée-Lit (Philatélie). — S-Pas-Dont (Espadon).

MOTS CROISÉS DU N° 141

Horizontalement. — 1. On y voit des animaux de toutes espèces. Fleur. — 2. Flottèrent d'une manière sinueuse. — 3. Petite ouverture en long. — 4. Irritant au goût. Atmosphère. — 5. Ponts construits pour le passage d'un chemin de fer ou d'une route. Note. — 6. Bon accord. Deux lettres de sel. — 7. Tombe en flocons blancs et légers. — 8. Ce qu'on dit, ce qu'on écrit brièvement. Décorna. — 9. Logement des soldats.



Verticalement. — 1. Soldat d'un corps d'infanterie française. — 2. Pronom. Salle de spectacles. — 3. Un des cinq sens. Forment la charpente humaine. — 4. Qui n'a plus de dents. — 5. Adjectif numéral. — 6. Action de reconstruire. — 7. Note. Affluent de l'Ebre. — 8. Se jette dans l'océan Glacial arctique. Préposition. — 9. Qui a et pour qui l'on a une affection très forte. Division du temps. — 10. Se dit de terres où les productions sont peu abondantes.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 140

Horizontalement. — 1. Musée. Té. — 2. Attristées. — 3. Enfant. — 4. Refrain. — 5. Beast. Nou. — 6. Do. Tlemcen. — 7. Tri. Nie. — 8. Etonne. Lu. — 9. Pesée. Alès. — 10. Zone.

Verticalement. — 1. Mars. Epi. — 2. Ut. Botte. — 3. Stère. Rose. — 4. Ernestine. — 5. Eiffel. Nez. — 6. Sartène. — 7. Etna. Mi. An. — 8. Etincelle. — 9. Te. Noé. Uc. — 10. Est. N. N. E. (Nord-Nord-Est). As.

LE COURRIER DE JANOT

Adolphe Bogati, Mauris (Afrique du Nord) : Merci du joli récit que tu m'as envoyé. Notre avion à 7 francs marche très bien, mais malheureusement, nous n'en avons plus à vendre. Tu ne regretteras pas d'acheter l'avion à 12 francs car, s'il coûte un peu plus cher, il est beaucoup plus grand et plus beau. — *Raymonde Brondo*, Marseille, *Gérard André*, Aulnoye, *Marino Corzani*, Auboué, *Claude Costie*, Capdenac, qui, chacun ont gagné un prix au dernier concours de *Mon Camarade*, sont priés de nous envoyer leur adresse complète. *Jacques Berrier*, Les Molières, par Limours : Merci de tes charades et distractions.

CLASSEMENT
DU CONCOURS DE MOTS CROISÉS
DE " MON CAMARADE "

1er, Thomas Haruson, Dugny. — 2e, J. Letremy, La Varenne. — 3e, André Verdieyen, Bruxelles. — 4e, G. Champion, Poitiers. — 5e, P. Legrand, Rouen. — 6e, B. Schmitt, Colmar. — 7e, E. Tapin, Apremont, par Vineuil. — 8e, S. Duval, Troyes. — 9e, P. Beerens, Chimay (Hainaut). — 10e, L. Waismark, Bicêtre. — 11e, R. Prieur, Paris. — 12e, Y. Vincent, Paris. — 13e, J.-C. Rodot, Tlemcen. — 14e, G. Coustou, Bagneux. — 15e, N. Nobili, Feliceto. — 16e, R. Delabarre, Le Havre. — 17e, Alexandre Robert, Apremont. — 18e, A. Le Beller, Levallois-Perret. — 19e, R. Fridman, Paris. — 20e, G. Mengny, Versailles. — 21e, Franke (Raymond), Sin-le-Noble. — 22e, C. Willard, Paris (6e). — 23e, A. Baume, Paris. — 24e, J. Laplaud, La Fabrique. — 25e, C. Bonichon, Joigny. — 26e, R. Hervéou, Huelgoat. — 27e, H. Denis, Bezons. — 28e, R. Delaittre, Paris (20e). — 29e, J. Maquart, Montey-Saint-Pierre. — 30e, R. Ugo, Cannes.

Nous rappelons la liste des prix :

1er prix : Une boîte de compas. — *2e et 3e prix* : Un stylo. — *4e et 5e prix* : Une trousse. — *Du 6e au 9e prix* : Un album de Mon Camarade 1937. — *Du 10e au 14e prix* : Une paire de ciseaux ou un couteau. — *Du 15e au 20e prix* : Un porte-monnaie. — *Du 21e au 30e prix* : Un stylo-mine.

LIVINGSTONE
La Première Traversée de l'Afrique

Depuis treize ans qu'il explore l'Afrique, Livingstone sait comment s'orienter dans ce pays, comment on taille son chemin dans la forêt et dans la savane, comment on traverse rivières ou marais, comment on se ravitaille, où il faut camper ; il sait quels dangers, quelles maladies menacent l'homme blanc, il connaît bien la mentalité des indigènes, les paroles de bienvenue auxquelles un voyageur doit répondre, solennellement, les longues « palabres » qu'il tiendra, le soir, près des grands feux. Tout de même son entreprise est bien hardie : partir de Cinianti, capitale du pays Makololo, et atteindre, en Angola, l'Océan Atlantique, cela représente plusieurs mois de marche en pays inconnus, 2.000 kilomètres à parcourir! Heureusement les fidèles Makololos vont l'aider; 28 d'entre eux sont prêts à partir avec lui. On réunit le matériel et les vivres : 5 fusils, quelques biscuits et sacs de thé, 2 chemises, 1 pantalon, 1 paire de souliers de rechange (si peu d'habits pour 29 personnes? — Mais vous n'ignorez pas que les indigènes n'ont qu'un pagne autour des reins et vont pieds nus), une trousse médicale, l'*Almanach nautique*, la *Bible*, une boussole, un sextant; qu'y a-t-il de si précieux dans cette caisse métallique? Devinez : une lanterne magique qui saura amuser tout le monde, et des colliers, des bracelets en verroterie à offrir aux « notables » des villages (là-bas, ce sont les hommes qui portent des bijoux). Pour le couchage, une tente légère, une peau de mouton, une peau de cheval. C'est tout. Le 11 novembre 1853, ils partent, sur plusieurs pirogues, salués par les chants et les souhaits de la foule. Puis on quitte la rivière; et commencent les longues marches. Le soir on établit un camp que ferme un grand feu en fer à cheval; ainsi les bêtes à cornes qu'emmène la petite troupe ne peuvent s'enfuir. Un matin ils rencontrent deux métis portugais qui mènent à la baguette un ramassis de femmes enchaînées qu'ils viennent d'acheter. Et Livingstone songe au triste sort de ces esclaves. Mais voici l'hiver, un hiver brutal; des tornades arrachent les arbres, inondent des plaines. Livingstone continue sa route et arrive enfin au lac Dilolo qu'aucun Européen n'avait encore atteint; il fait une remarque importante : toutes les rivières coulent maintenant vers le Nord, le territoire qu'ils viennent de traverser, montagneux, donne naissance à plusieurs rivières. Bientôt un pénible spectacle afflige Livingstone : sans arrêt passent des convois d'hommes et de femmes exténués, liés les uns aux autres par des cordes qui meurtrissent les poignets, par des fourches qui leur serrent le cou. Ils portent de lourdes charges; des enfants s'accrochent aux femmes, lasses; sans arrêt ils vont, abrutis, ne pouvant se défendre contre les tiques, les poux, les nuées de mouches, ni laver les plaies qui les brûlent, ni poser pour un instant leurs cadres de bois, leurs anneaux de fer, et détendre leurs muscles. Des coups de cravache les réveillent, les poussent. Si l'un d'eux s'abat dans la poussière, on le battra jusqu'à ce qu'il se relève — ou meure. Ces hommes, ces femmes, ces enfants ont été enlevés de force à leurs villages par des tribus guerrières ou des bandes arabes et vendus à des trafiquants qui les céderont à quelque entrepreneur de durs travaux, là-bas, très loin, peut-être en Amérique. Livingstone, sur cette route des esclaves, souffre à la vue de tant de misère; et la fièvre le mine; et des trafiquants le rançonnent. N'importe, il va de l'avant. Le 4 avril il franchit le Kouango. Le voici dans un pays que contrôlent les Portugais. L'ordre et la paix y règnent. Au premier fortin rencontré, on accueille, on fête le héros loqueteux : qu'il se repose donc quelque temps. Mais Livingstone, malgré la maladie, poursuit son chemin, on doit le transporter en hamac. Le 31 mai 1854, c'est un être famélique, brûlé de fièvre, courbé par la dysentrie, qui atteint la côte et entre dans la ville de Saint-Paul-de-Loanda. Le gouverneur donne aussitôt des ordres pour qu'on loge l'explorateur et son escorte, pour qu'on soigne attentivement ce Livingstone, si faible. Voici une chambre claire, un lit. Un lit! Dormir au frais... Bientôt, oubliant toutes ses fatigues, Livingstone rêve d'une autre entreprise, plus audacieuse : traverser *toute* l'Afrique, atteindre l'Océan Indien...

C'est une petite ville prospère que Saint-Paul-de-Loanda, capitale de la colonie portugaise de l'Angola sur la côte ouest de l'Afrique. Livingstone, en cette année 1854, y achèvera sa convalescence. Son escorte de fidèles Makololos se promène fièrement dans les rues. Les nègres sont heureux : la municipalité leur a offert des jupes de coton rayé et des bonnets rouges. Tout les étonne. Et comme deux navires de guerre anglais viennent d'arriver dans le port, ils sont invités en même temps que Livingstone à les visiter; ces maisons de fer flottant sur l'eau leur semblent fantastiques; et ils ont du mal à se remettre des coups de canon qu'on tire en leur honneur.

Mais bientôt, le 18 septembre, Livingstone repart, pourvu de tout : ses hommes sont habillés de pied en cap, il emmène un cheval et un uniforme de colonel qu'il offrira à Sékéléton, le nouveau roi Makololo, un âne et une ânesse pour en introduire la race au pays Makololo, et des articles de commerce offerts comme spécimens, par chaque négociant de l'endroit. On n'a pas oublié la lanterne magique, ni les bijoux en verroterie, ni les munitions pour la chasse. Vingt nouveaux porteurs se chargent du supplément de bagages, puisque les Makololos eux-mêmes ont, cette fois-ci, des bagages. Le 28 septembre, Livingstone est à Kaloungouembo où les indigènes filent la laine avec des quenouilles et des fuseaux semblables à ceux des anciens Egyptiens; il visite la ville de Massangano, les rochers de Poungo Adongo. Puis il retrouve cette route des esclaves et leurs horribles caravanes. Il a des pensées tristes; voilà quinze ans qu'il a quitté l'Écosse, trois ans qu'il vit séparé de sa femme et de ses enfants. La fièvre le tient. Le 19 avril, chez les Chiboques, ce sont des rhumatismes qui l'empêchent de bouger; les indigènes en profitent pour lui réclamer une rançon; mais, Livingstone faisant mine de vouloir combattre, ils y renoncent. Pauvre Livingstone, le voici avec les pieds gelés, puis vomissant le sang. Enfin il arrive devant le lac Dilolo et bientôt il entre au pays Makololo. On lui fait une réception enthousiaste, d'autant plus que les sorciers, ne les voyant pas revenir à l'époque prévue, avaient annoncé leur mort à tous. On échange des présents : une robe de serge rouge brodée d'or et une cuiller d'étain contre des défenses d'éléphant. Livingstone note sur son carnet : On sera toujours bien accueilli des indigènes de ces contrées si on leur veut du bien — même s'ils s'opposent à votre religion, ils respecteront le missionnaire, ils sont plus tolérants que les Européens.

Il faut maintenant s'enfoncer plus à l'Est, vers des régions inconnues. Sékéléton et 200 notables accompagnent Livingstone jusqu'aux chutes du Zambèze. C'est un spectacle formidable que celui d'un fleuve large d'un kilomètre se précipitant d'une grande hauteur dans un gouffre à peine large de trente mètres, puis bondissant de roc en roc, de colline en colline. « Avez-vous, dans votre pays, de la fumée qui fait le bruit du tonnerre? » lui disait un chef indigène; et, en effet, parmi tout ce fracas, de la vapeur d'eau, formant cinq puissantes colonnes, montait jusqu'au ciel. On se sépare à regret; lentement les pirogues s'éloignent, les chants se perdent dans le soir. Livingstone part avec quelques Makololos et cent quatorze porteurs appartenant à diverses peuplades; leur chef connaît admirablement les dialectes des régions qu'ils auront à traverser. Pour éviter aux bœufs la morsure de la tsé-tsé, Livingstone remonte vers le Nord. Il traverse un pays où, dès leur jeune âge, les indigènes se font arracher les incisives : pour ressembler à leur parent le bœuf et non à leur ennemi le zèbre! Chez Mondzé, chef dans un pays des Hauts-Plateaux, il tient une palabre, et explique qu'il veut ouvrir une route qui permettra à son peuple de faire du commerce avec les Européens de la côte. Ailleurs, il demande à acheter du riz, « le blé des hommes blancs », le chef du village réclame un des porteurs en paiement. Livingstone refuse, bien entendu, mais ce détail l'inquiète : il se trouve donc déjà dans ces régions où l'on fait la traite des nègres. Il arrive, en effet, dans des régions où, pour cette raison, l'on déteste les blancs — les Portugais qui y avaient résidé s'étaient montrés très cruels dans ce trafic. Mais Livingstone déclare qu'il est anglais, et, par sa bienveillance, séduit les indigènes. Voici, sur le Zambèze, Zoumbo, la ville et le fort portugais dont tous les habitants furent massacrés quelques années auparavant. Livingstone continue de suivre le grand fleuve. Un jour, un pagayeur, venant de l'autre rive, prévient l'explorateur qu'il ferait mieux, plutôt que de rencontrer sur cette rive le cruel Mpendé, d'aller en face et de gagner la ville portugaise de Tété. Mais, craignant des représailles, nul ne veut traverser. Livingstone doit donc entrer dans le pays de Mpendé. Livingstone sent quel danger le menace; la nuit les tam-tam battent sourdement, annonçant sa venue. Mais il affronte Mpendé et convainc le chef des bonnes dispositions qu'il éprouve à son égard. Nouvelle marche dans une contrée malsaine. Un des chefs de l'escorte, pris de fièvre, disparaît une nuit. Livingstone dépêche des émissaires vers Tété. La faim le tenaille, et une certaine angoisse. Une nuit que, las d'attendre il s'était écroulé de sommeil sur le sol, on le réveille en sursaut : des feux montent vers lui... ce sont heureusement des soldats portugais qui l'amènent à Tété. Après un mois et demi de repos, il part, avec seize rameurs seulement, répartis sur quatre pirogues, et descend le Zambèze. A Nazaro recommence le delta, il attrape les fièvres. Placé dans une bonne chaloupe à l'abri des moustiques, il arrive à Quilimané sur l'Océan Indien, le 2 juin 1856, ayant le premier accompli la traversée de l'Afrique. De là, il s'embarque pour l'Angleterre...

(A suivre.) BOUR.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME — Moteur caoutchouc..... franco 12 fr. — Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 63 centimètres

Envoyez un mandat-chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : Léon Moussinac. Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.817.

TOTO ET TOUTOUNE

141

RÉSUMÉ : JACK-STRONG EST PARTI DANS LA JUNGLE AVEC JAGUAR GRIS POUR TÂCHER DE RETROUVER TOTO ET TOUTOUNE. ILS IGNORENT QUE LES DEUX ENFANTS SONT PRISONNIERS DE MORDER ET D'ALI LE CRUEL.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

ENFERMÉ DANS LA CAGE DU LION HANNIBAL PAR LE BANDIT OTTO SCHLASS, L'ASTUCIEUX BEGONIA SE DEMANDE COMMENT SE TIRER DE CE MAUVAIS PAS

"PLUTÔT VIVRE EN COMBATTANT QUE MOURIR À GENOUX" SE DIT BEGONIA ET D'UN COUP DE TALON BIEN APPLIQUÉ IL ARRACHE UNE GROSSE MOLAIRE D'HANNIBAL LE LION.

LE LION QUI MANGEAIT TROP DE SUCRE, AVAIT UNE DENT GATÉE, ET BEGONIA VENAIT DE L'EN DÉBARRASSER DE JOIE HANNIBAL LÈCHE LES JOUES DE BEGONIA.

HANNIBAL LE LION AVAIT UNE MAUVAISE VUE SON NOUVEL AMI BEGONIA LUI OFFRE UNE SUPERBE PAIRE DE LUNETTES AUX VERRES EXTRA-GROSSISSANTS

MAIS LES VERRES EXTRA GROSSISSANTS SONT VÉRITABLEMENT TROP GROSSISSANT. VOILÀ HANNIBAL LA TERREUR DE L'ATLAS PRIS DE PANIQUE DEVANT UNE SOURIS.

SES LUNETTES SONT EN EFFET SI FORTES QU'HANNIBAL A PRIS LA PAUVRE PETITE BÊTE POUR UN MONSTRE GÉANT PRÊT À LE DÉVORER À LA CROQUE AU SEL

EFFRAYÉ LA TERREUR DE L'ATLAS S'EST RÉFUGIÉ DANS LES BRAS DE L'ASTUCIEUX BEGONIA ET RONRONNE COMME UN GROS CHAT QUAND ARRIVE OTTO SCHLASS.

BEGONIA PRIE OTTO SCHLASS D'ENTRER DANS LA CAGE DE FAUVE MAIS EN MÊME TEMPS IL DÉBARASSE HANNIBAL DE SES LUNETTES. OTTO N'EST

PAS SITÔT ENTRÉ QUE BEGONIA L'ENFERME DANS LA CAGE ET LE LAISSE SE DÉBROUILLER SEUL AVEC HANNIBAL DEVENU LA TERREUR D'OTTO SCHLASS.

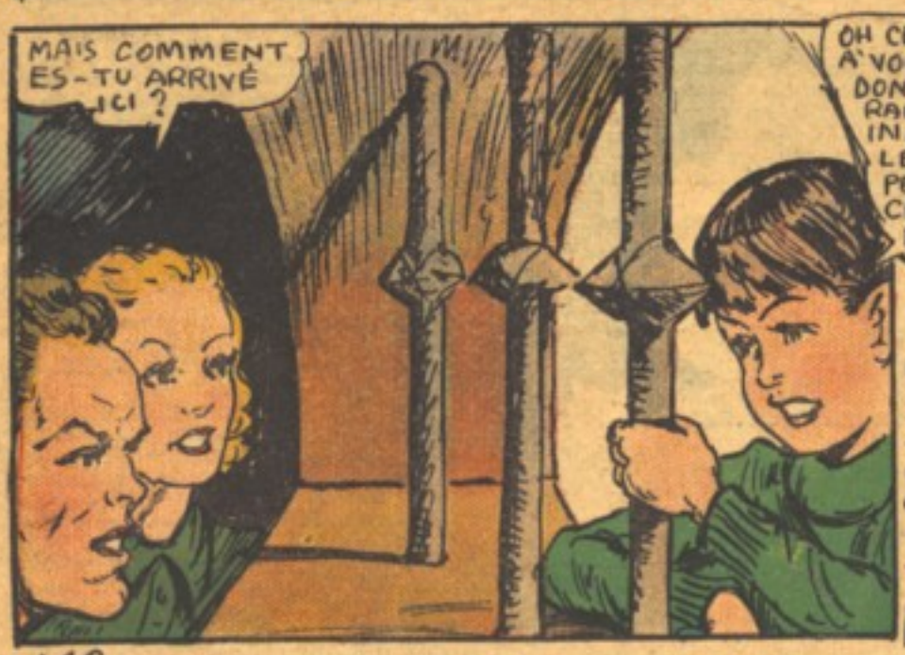
4° fo 4448
12-6-74
2 ex

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e
N° 142. JEUDI 18 AOUT 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AIDÉ DE DEUX FERMIERS QUI ONT ÉTÉ VICTIMES DE CES BANDITS, IL PROJETTE DE S'EMPARER DE LEUR CHEF SAPONELLI.



DÈS QUE BOB EUT BIEN ENREGISTRÉ DANS SA MÉMOIRE TOUS LES DÉTAILS DE L'ENDROIT OU SE CACHE L'ENTRÉE DE CET IMMEUBLE SOUTERRAIN IL SECOUA LA CORDE POUR SE FAIRE REMONTER PAR JIM.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Au prix de mille difficultés, Juan et Pedro cheminent à travers la jungle pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, injustement relégué dans le terrible bagne de Montanara par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud). Les deux jeunes garçons et leur chien Microbe viennent de se rencontrer avec une troupe de singes géants.*

Chapitre XVIII. — Les singes géants

Devant l'alerte, Microbe s'était mis en boule, le nez sous la queue et le gros chien ne bougeait pas plus qu'une pierre.

— Couche-toi, souffla Pedro. Et surtout, ne bouge pas...

Ce disant, le jeune garçon s'allongeait lui-même sur le dos tout en rabattant sa casquette sur les yeux, à cause du soleil. Les deux frères et leur chien se trouvaient en un endroit assez clairsemé de la jungle.

Et les grands singes arrivaient, claudicants et déhanchés, formidables de forces latentes et de brutalité contenue... Les gorilles ne sont pas méchants. Mais tout ce qui est inhabituel les inquiète et les déchaîne. De plus, ils sont curieux. Il faut qu'ils se rendent compte de ce qu'ils voient, qu'ils palpent, qu'ils renifient... Prendre la fuite devant eux, lorsqu'ils sont trop proches, équivaut à signer son arrêt de mort. Ils s'élancent alors, effrayants d'agilité et de vitesse, rattrapent le coureur et l'exécutent sans même

Le gorille s'empara de Pedro immobile.

le savoir, uniquement par excès de force, en lui arrachant un bras d'une secousse ou en lui séparant la tête du tronc par une simple torsion. Cela s'est vu.

Donc une seule chose restait à faire : ne plus bouger et attendre. Mais nul n'a jamais pu prévoir ce qu'allait faire un singe. Il n'est pas d'animaux aux réflexes plus fantaisistes et aux impulsions plus désordonnées. Tomber entre leurs mains, c'est tomber aux mains de la folie...

Le gorille qui marchait en tête de la troupe et qui devait être le chef — car certaines espèces simiesques offrent un embryon d'organisation humaine — s'arrêta à deux pas de Pedro et, penché sur lui, émit un son guttural qui était peut-être une interrogation.

Pedro ne répondit pas. La formidable bête se pencha alors sur lui et l'enleva comme une plume, par une jambe... Puis il le retourna comme un mannequin, le flaira par devant et par derrière et, finalement, le laissa retomber comme un paquet. C'était fini. Dès cet instant, jugés inoffensifs, Pedro et Juan pouvaient remuer, sauter, danser et même crier ou hurler. Ils se contentèrent de se remettre debout et la troupe de singes défila tout entière sans plus s'occuper d'eux. Les garçons étaient sauf...

Ils n'avaient toutefois qu'une hâte, celle de tirer au large. Ils négligèrent même de cueillir grenades ou kakis — il y avait aussi dans cet endroit de magnifiques kakis dorés et juteux, mûrs à point — et rejoignirent aussi vite qu'ils le purent leur cheval. Microbe suivait, l'allure dégagée. Pour le chien, qu'un sûr instinct animal guidait, l'incident n'avait assurément pas eu la même importance que pour les deux frères. Il avait fait le mort, comme il le fallait, ainsi qu'avaient pu faire tous ses ancêtres, dans la jungle, en chaque occasion semblable...

La journée s'acheva sans incident. La nuit aussi fut calme. Mais les deux garçons partirent très tôt le lendemain, ayant décidé de forcer leur allure.

— Tu vois ces crêtes en dents de scies? dit Pedro après un examen attentif de la carte. Eh bien, lorsque nous les aurons atteintes, nous verrons le mont des Aigles et nous serons presque rendus. Montanara est au pied de cette montagne.

— Crois-tu qu'ils soient déjà là-bas?

« Ils », c'étaient les condamnés, les bagnards, parmi lesquels se trouvait leur père.

— S'ils n'y sont pas encore, répondit Pedro, ils y seront sûrement ce soir. La route est plus longue que le chemin que nous avons pris. Elle fait de multiples détours et nous allons tout droit; mais il faut compter avec leur avance... Et la chiourme doit se charger de les faire marcher.

La chiourme!... Il est évident que les gardes ne devaient pas ménager les condamnés et que les coups de fouet servaient de tonique plus souvent que les bonnes paroles... Juan et Pedro y pensaient à longueur de journée, mais par tacite accord, ils évitaient d'en trop parler. A quoi bon ressasser sans cesse les choses qui dépriment, qui usent et qui rongent? Ce qu'il faut, c'est tendre de toute son énergie vers le but. Et le but, qui était uniquement de délivrer le lieutenant Popesco, leur père, ne serait pas atteint à force de jérémiades stériles, mais à force de crâne ardeur et d'efficace volonté!

Juan et Pedro ne songeaient plus beaucoup aux gendarmes qu'ils avaient dépossédés de leurs chevaux, ni même au « type » qu'ils avaient sauvé sur le bord de la route et qui s'était si curieusement volatilisé. Mais ils parlaient de temps à autre de l'homme dont ils avaient suivi les empreintes dans la boue, et dont ils ne trouvaient maintenant plus de traces...

— Il a pu obliquer sur la droite ou sur la gauche, fit Juan.

— Non, car sur la gauche cela ne mène nulle part. Sur la droite, c'est la jungle. S'y aventurer seul serait folie. Il y a déjà suffisamment de fauves en lisière, nous en savons quelque chose... En vérité, l'homme ne peut aller qu'à Montanara, comme nous. Et si nous ne l'avons pas rattrapé, c'est qu'il est toujours devant...

Comme pour confirmer cette théorie, une nouvelle empreinte s'offrit à leurs regards, une empreinte unique, rien qu'un talon, mais profondément marqué dans la terre meuble d'une fourmilière...

— Tu vois, dit Pedro. J'ai raison...

Ils allaient à pied, comme la plupart du temps, pour ménager leur monture. Et quand ils utilisaient le cheval c'était alternativement à tour de rôle.

Pedro se pencha et joua au détective.

— Je puis même te dire que cet homme n'est pas à deux kilomètres devant nous...

— Fichtre! Et d'où te vient cette certitude?

— D'une déduction bien simple...

Ils s'étaient arrêtés et Pedro montra, à cinquante centimètres du talon, une touffe d'herbe légèrement foulée.

— C'est sûrement là, fit-il, que l'homme a posé son autre pied après avoir marché sur la fourmilière. Or, cette herbe est vivace. Et pour qu'elle n'ait pas encore eu le temps de se redresser tout à fait, il ne faut pas que la chose date de plus d'une demi-heure. Conclus toi-même.

— Brava, Sherlock Holmès, fit Juan en riant... Tâchons donc d'aller un peu plus vite encore. Nous verrons si tu as raison, et j'avoue que je ne serais pas fâché de contempler notre homme sous le nez. Il m'intrigue, ce bougre-là... Mais puisque tu expliques tout, explique-moi donc pourquoi Microbe semble se désintéresser de sa trace...

— Tout simplement parce qu'il s'y est habitué. Pour lui, c'est de la vieille histoire. Les chiens sont comme les gens : la nouveauté seule les frappe...

— Je suis cependant persuadé que dans son parc, à Pontagro, même si quelqu'un était venu dix fois de suite, insista Juan.

— Sans doute, répartit Pedro, Microbe était chargé de garder le parc. C'était son métier et son devoir. Tu peux lui confier n'importe quel enclos, dès demain, et il recommencera... Mais il n'est pas chargé de faire la police de la jungle!

— Tu as peut-être raison.

Ainsi passait le temps, lorsque le cheminement s'effectuait sans « coups durs »...

Et ce fut aux environs de midi, ce jour-là, que les deux frères tombèrent sur l'homme au moment où ils s'y attendaient le moins. Il était assis sur une pierre plate, au bord d'un ruisselet, et il regardait dans leur direction tout en mâchant quelque chose, un biscuit de troupe, semblait-il. Probablement les avait-il entendus venir, car il ne parut pas autrement surpris... Microbe, qui s'était arrêté, le regardait et regardait alternativement son maître. Il guettait un ordre, prêt à l'attaque si on le désirait.

Juan l'apaisa d'une caresse et fit un signe à l'homme.

— Salut! cria-t-il en même temps.

— Salut! fut la réponse.

Puis, après une seconde :

— Si vous avez très soif, je ne puis vous offrir que le ruisseau. Mais si vous pouvez vous contenter d'une goutte de remontant, voici...

Il montrait une gourde d'Indien, en cuir brut... Les deux frères refusèrent l'alcool mais s'installèrent à ses côtés.

— On va casser la croûte, nous aussi. Après nous pourrons peut-être faire route ensemble...

— Ma foi, si vous allez à Montanara — et je ne vois pas autrement où vous pourriez aller — ce sera avec plaisir.

La conversation devint vite cordiale. L'homme avait de petits yeux rusés, qui épiaient par moments, mais l'ensemble de sa grosse tête était bonasse, comme d'ailleurs l'ensemble de sa plantureuse personne, car il était énorme, haut, large et gras.

— Je suis de la région, fit-il. Je la connais comme ma poche. Mais vous, vous ne pourriez certainement pas en dire autant. Et du diable si je suis capable d'imaginer ce que vous venez faire ici...

— C'est toute une histoire, fit Juan...

Et de fil en aiguille, bizarrement mis en confiance, ils racontèrent toute leur aventure, y compris leur projet.

— Oui, fit l'homme. Je vois. Mais vous ne réussirez pas comme ça, c'est moi qui vous le dis! Et tenez, confidence pour confidence, je vais vous indiquer mon métier : je fais évader les bagnards... Vous le voyez : vous ne pouviez donc pas tomber mieux que sur moi. Naturellement, je ne travaille que pour de l'argent. Mais si vous n'en avez pas, tant pis. Vous m'êtes sympathiques. On s'arrangera après et, aussi vrai que je m'appelle Serpis, nous serons toujours bons amis...

Vers le soir, il les fit obliquer sur la gauche, au flanc d'un vallonnement.

— Il y a là, expliqua-t-il, une vieille petite cabane, la cabane d'un ermite, un ancien bagnard. L'ermite est mort, mais la cabane tient encore debout et nous y serons mieux qu'à la belle étoile.

La cabane était, en effet, presque confortable et ils trouvèrent dans les environs des fraises sauvages dont ils firent un succulent repas.

— Allons, leur dit Serpis, maintenant, au dodo. Mais avant, un bon petit coup de schnick! Rien de tel pour réparer les forces et, demain soir, si nous ne paressons pas en chemin, nous pouvons être à Montanara... Allons! Allons! Buvez!...

Les deux frères n'osèrent pas refuser et durent avaler une large rasade. Ainsi le voulait leur nouvel ami. Et l'amitié vaut de ces sacrifices...

Un quart d'heure plus tard ils dormaient comme des bienheureux, à poings fermés.

Mais le lendemain matin, quand ils s'éveillèrent ils constatèrent qu'ils étaient, l'un et l'autre, ficelés comme des saucissons et incapables du moindre mouvement. Serpis n'était qu'un traître...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je continue, cette semaine, de recopier quelques-unes des gentilles lettres que vous m'avez écrit en m'envoyant votre concours de mots croisés. Et j'en profite pour vous demander de profiter des jours de pluie (il y en a, même pendant les plus belles vacances), pour m'envoyer des histoires et des petits récits qui puissent paraître dans Mon Camarade. *Je n'en reçois plus guère et c'est bien dommage.*

Voici ce que m'écrit Jacques Mabille, de Maurecourt, en m'envoyant un joli poème que je recopierai une autre fois :

Je suis très amateur de mots croisés et ceux du concours m'ont beaucoup plu, surtout le dernier, parce qu'il n'était pas facile du tout. Le nouveau roman, *Le Forçat d'Eldorado*, m'intéresse énormément et Pedro et Juan me sont très sympathiques; il n'y a pas beaucoup d'enfants qui pourraient faire ce que ces garçons réussissent pour l'amour de leur père.

Voici ce qu'écrit A. P..., de Genève, qui est un très vieux lecteur du journal :

Mon Camarade intéresse non seulement les enfants mais les adultes, parce que ses récits ont un fond, un sens général. C'est un journal d'enfants, unique dans son genre. Bravo pour les réparties si imprévues et spirituelles de *Zézette et Jojo*. *Jim Mystère* est un roman à tiroir, qu'il faudra bientôt terminer, car il commence à lasser. Le roman de Serge Norel, *Le Forçat d'Eldorado* est très intéressant et bien écrit. En un mot, *Mon Camarade* est un rayon de soleil hebdomadaire.

Merci de tous les beaux compliments. Mais pour la critique touchant Jim Mystère, *je crains bien que A. P... soit tout seul de son avis; parce que tous mes petits amis n'écrivent pas de cesser* Jim Mystère, *mais, au contraire, de le faire durer le plus longtemps possible. Et je serais même bien surpris qu'après la lettre d'A. P... il n'y ait pas des tas de lecteurs qui m'écrivent pour protester.*

Voici ce que m'écrit Suzette Malinjak, de Paris :

J'espère que nous reverrons bientôt les Aventures de Pierrot Lancry. *Les Robinsons d'Insectopolis* sont très intéressants, car ils nous expliquent les mœurs et la conformation des insectes. *Le Forçat d'Eldorado*, ainsi que Jack Strong, la *Lettre de Janot* et *Pat'soum* me plaisent beaucoup.

Robert Bauxin, de Neuilly-sur-Marne, m'écrit :

Je voudrais que l'on publie chaque semaine les aventures de *Toto et Toutoune* sur au moins une page, comme il y a trois ans. Depuis le temps que je suis un fidèle abonné de *Mon Camarade*, maman le lit, ainsi que mon grand-père et ma grand'mère.

Je suis bien content que tout le monde lise Mon Camarade *dans la famille Bauxin. Ce qui prouve que* Mon Camarade *n'est pas seulement l'illustré de la jeunesse, mais le vrai hebdomadaire de la famille. Mais pour ce qui est de* Toto et Toutoune, *je crains bien que ce ne soit pas possible de le mettre sur une page entière, tant que le journal n'aura pas 12 pages ou même 16 pages.*

Voici la lettre que m'écrit Guy Laforge, d'Igny-le-Jard :

Je vous envoie mes impressions sur le charmant journal *Mon Camarade*. Toutes ses histoires, en général, sont belles. Le roman policier en images, *Jim Mystère*, me plaît particulièrement. *Le Forçat d'Eldorado* est un bien beau roman. Seulement il est un peu triste. *Zézette et Jojo*, *Falzar chien des rues* sont de bien belles petites histoires et elles devraient être en couleur si vous le pouviez. *Pat'soum* me fait rire chaque fois que je le regarde. Je n'aime pas beaucoup *Les Robinsons d'Insectopolis*, mais je les lis quand même. L'œuvre de A. Tolstoï, *Le Rayon de la Mort*, est très intéressante, et les histoires de M. Bour me ravissent. Les jeux me font passer des heures entières à essayer de les trouver; enfin, *Mon Camarade* est un journal complet avec ses romans, ses histoires dramatiques, ses récits scientifiques. En lisant ce charmant journal j'ai de la joie, du bonheur, de la surprise et, quelquefois même, de la tristesse.

Je suis bien content que Guy Laforge trouve tout cela dans son journal. Je veux encore, avant de finir cette lettre, citer ce que m'écrit un petit ami de Loos-les-Lille :

Je suis très enchanté de *Mon Camarade* et c'est avec impatience que je l'attend le jeudi. J'ai vu, dans le Courrier, que certains petits camarades demandent d'apporter des modifications au journal, mais, moi, je trouve qu'il est très bien ainsi.

Merci du compliment. Mais ce n'est peut-être pas une raison parce que beaucoup de nos lecteurs sont contents qu'il ne faille pas encore essayer de rendre notre journal toujours plus beau. C'est même pour cela que nous faisons, comme pendant chaque vacances, notre grand Concours des meilleures histoires de Mon Camarade. *Je vous rappelle ici les conditions du concours :*

1° *Classer par ordre de préférence les histoires suivantes :* Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, Le Forçat d'Eldorado, Les Robinsons d'Insectopolis, L'Homme des Gouffres, Pat'soum, Le Rayon de la Mort, Toto et Toutoune, Bégonia. (*Ecrire seulement les trois meilleures histoires et la dernière*);

2° *Classer dans l'ordre de préférence les distractions :* La Lettre de Janot, Savez-vous que..., Pour Rire un peu, Timbres-Poste, A Travers le Monde, Sports, Aviation, Bonne page (*Colette Vivier et les autres*), Article de Bour, Variétés (*n'écrire aussi que les trois premiers et le dernier*).

Je souhaite beaucoup de réponses au Concours, qui sera ouvert jusqu'au 22 septembre. Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

Janot,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LES PETITES COIFFURES

Cet été, on ne porte pas de chapeau, surtout les petites filles, c'est très bien; mais il en est d'entre vous dont la tête craint le soleil. Demandez donc à maman d'arranger de façon amusante votre petite galette de l'an dernier, en ajoutant simplement un large ruban de chaque côté; écossais par exemple, puisque l'on parle tant de ces pays. Ce ruban est noué derrière largement, ce qui vous donnera un ravissant air petite fille modèle. J'espère que vous l'êtes ?

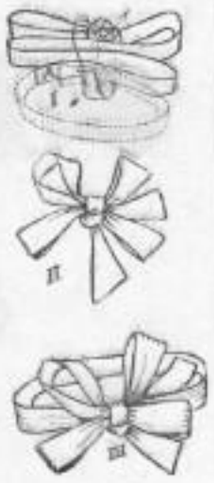
Pour un petit air futé cette torsade retiendra de façon amusante des cheveux fous bien ennuyeux lorsque rien ne les retient. Deux rubans n° 9 ou deux bandes de 4 cm. de large; pliez-les chacune en deux et passez-les l'une dans l'autre pour former la pointe du devant; ensuite enroulez les deux bouts de chaque côté l'un sur l'autre en ayant soin, pour donner de petites pointes tout autour, de laisser toujours bien à plat à l'endroit, sans jamais rien retourner, les rubans; la pointe se forme ainsi seule. Arrivée au bout, fermez par une couture à la grandeur de votre tête et posez à l'intérieur une bande plate en toile qui soutiendra par de petits points le bandeau.

UNE COQUE DOUBLE EN RUBAN SOUPLE

Faite avec un ruban ciré, elle garnira de simples petits bonnets trois pièces que tout le monde porte, depuis votre petite sœur, qui a un an, jusqu'à votre maman, tout dépend de la façon dont on l'orne et le porte.

La figure 1 vous montre comment vous y prendre. Formez la coque A dont le grand bout est tourné en R pour passer en N, puis sous la coque A et revient dans l'anneau RN où seulement vous retournez le ruban pour former la coque B. Serrez fort le nœud et en retournant du côté des bouts vous avez le nœud, 2, tout à l'endroit.

UN MOYEN SIMPLE DE FAIRE QUATRE BOUCLES



En tout petit ruban d'un centimètre il peut être placé sur un bord de chapeau. Et au milieu d'un bord pointu ou plat, sur ce dernier il pourra être en ruban plus large, du n° 5, par exemple.

Le numéro I vous montre les coques pliées et le ruban retourné, le bout prêt à passer en X. On le tire et l'on a le II, c'est fini. Pour avoir une boucle autour du chapeau, rien de plus simple, on laisse le bout A assez long pour entourer la calotte et on le repasse à sa place sur son point de départ, selon le pointillé de la figure 1, et l'on a le numéro III qui peut servir pour faire les beaux nœuds sur les boîtes à chocolats et orner des bibelots.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Lasagnes à l'italienne. — *Cuire à l'eau bouillante salée 250 grammes de lasagnes; les bien égoutter et les tenir au chaud.*

Placer dans une casserole 100 grammes de beurre et, quand il est fondu, 4 cuillerées à bouche de purée de tomates, bien mêler, puis ajouter, après avoir laissé cuire pendant trois ou quatre minutes, en tournant avec une cuillère de bois, 50 grammes de fromage de gruyère râpé et autant de Parmesan râpé, mêler encore, puis mouiller avec 1/4 de litre de bouillon ou de Liebig; poivrer et saler. Quand le tout est bien amalgamé, verser la sauce sur les pâtes et mettre chauffer l'ensemble durant quelques minutes seulement.

Les Conseils de tante Camille.

Nettoyage des glaces. — *Aujourd'hui vous aidez votre maman à nettoyer les glaces, vous ne savez pas comment. Vite regardez dans votre journal comment vous devez faire.*

1° Humecter d'eau une éponge douce, très propre et sans grain, puis la plonger dans de l'esprit de vin. Frotter la glace; 2° saupoudrer la glace de blanc d'Espagne tamisé à la mousseline; enlever la poudre en frottant légèrement et vivement avec un linge; donner ensuite une bonne friction et terminer en frottant bien avec un mouchoir de soie. Si la glace est grande, n'en faire qu'une moitié à la fois; autrement l'esprit de vin sécherait avant la fin de l'opération. Éviter soigneusement de toucher le cadre avec l'éponge, qui endommagerait la dorure.

S'il y a quelques rayures fines, mélanger un peu de rouge d'Angleterre à de l'alcool; étendre le mélange sur la glace; laisser sécher à demi, puis frotter avec une peau de daim. L'éclat redeviendra parfait.

Pour le crochet et le tricot. — *Faites toujours un échantillon de 5 centimètres carrés des différents points à employer en utilisant les aiguilles et la laine choisies. Vous voyez ainsi la largeur et la hauteur que vous donnent votre travail (on tricote plus ou moins serré), votre laine (un même nombre de fils une laine peut avoir par sa composition, sa fabrication, torsion, un rendement très différent d'un modèle). Vous pouvez ainsi travailler d'après les dimensions de votre patron.*

POUR RIRE UN PEU

A la caserne. — Un caporal est chargé par son chef de faire l'appel des jeunes recrues dans la chambrée. « Attention! rassemblement, clame-t-il; je vais faire l'appel... Seulement, comme ce serait un peu long, je demanderai seulement que ceux qui sont absents lèvent la main! »

○

L'oncle Jules a l'habitude de travailler tard le soir et il a interdit qu'on vienne le déranger. Jacquot, qui vient d'arriver chez lui pour y passer les vacances, ignore la consigne et, avant de monter se coucher, ouvre la porte du cabinet de travail. « Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi viens-tu me déranger. — Je viens te dire bonsoir, oncle Jules. — Je n'ai pas le temps pour l'instant, reviens demain matin... »

○

Dans un jardin public, une bonne d'enfant donne une petite fessée au bambin dont elle a la garde, car il a marché sur les plates-bandes, arraché les fleurs, etc... Passe une dame qui, braquant son face-à-main sur la scène, s'écrie : « Oh! est-il possible de fouetter ainsi un jeune enfant. — Faites excuse, madame, mais je ne m'occupe des enfants que depuis huit jours, si vous voulez bien me donner votre méthode et me dire comment vous fouettez le vôtre! »

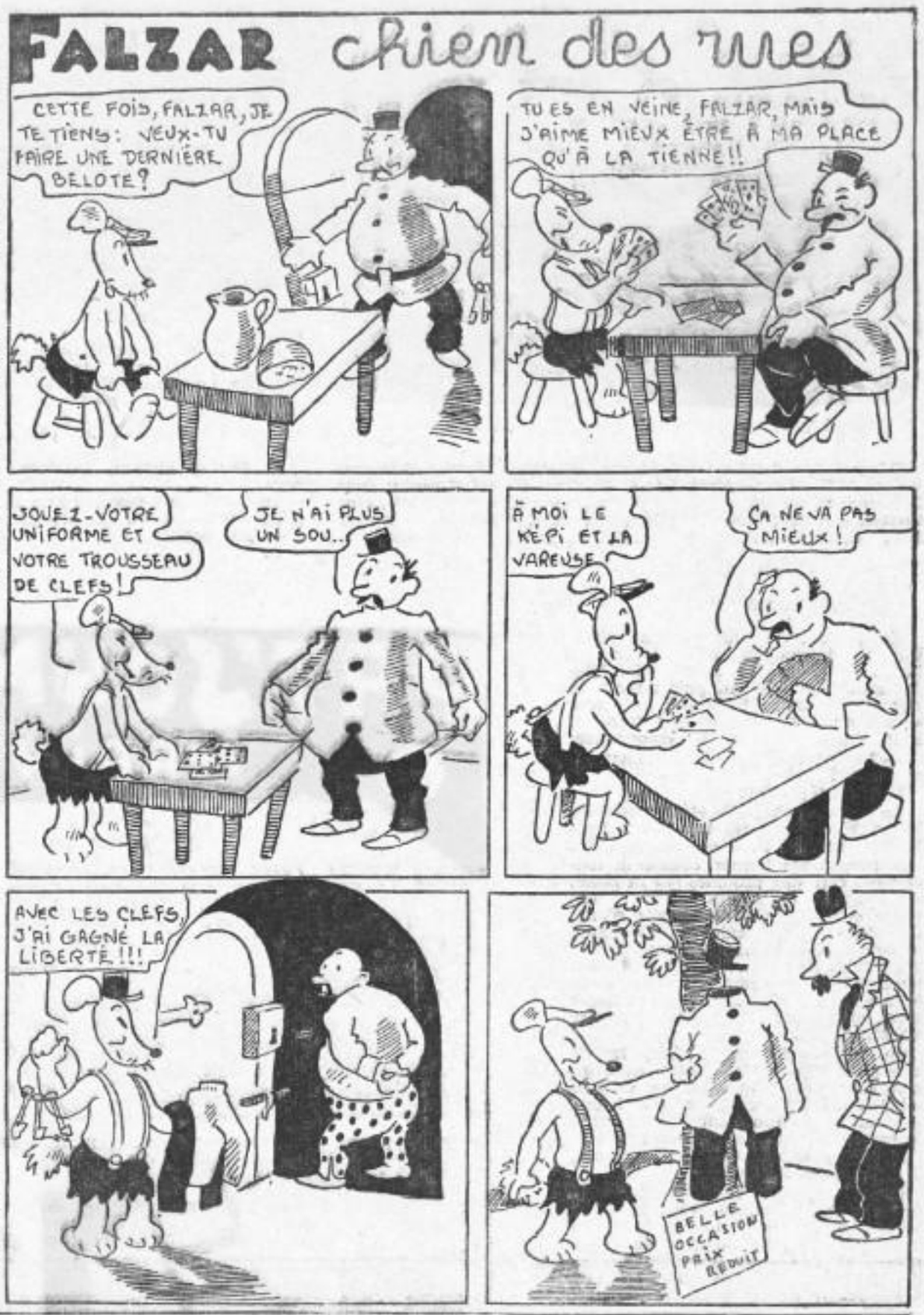
○

En Amérique, la publicité occupe une grande partie des journaux, et il n'est pas rare d'y trouver des petites annonces très amusantes. Voyez plutôt celle-ci : « On demande une jeune femme robuste, bien portante, le teint frais, pour tenir le rôle de « malade guérie » dans le salon d'attente d'un médecin. »

○

Les idées renversées. — Dans le jardin de sa maison, M. Durand s'exerce au jeu de golf et, malheur, il vient de lancer une balle dans la vitre d'une fenêtre. Furieux, son fils paraît dans l'embrasure et lui crie : « Tu ne pourrais pas aller jouer un peu plus loin, surtout quand je suis en train de faire mes devoirs! »

FALZAR chien des rues



ZÉZETTE et JOJO

UNE VENGEANCE QUI TOURNE MAL

TIMBRES ISLANDAIS

Sans doute n'est-il pas de pays plus au nord du monde que l'Islande pour émettre des timbres-poste. Vous savez que cette île, située à l'extrême nord de l'Europe, bien au-dessus de l'Angleterre, est une colonie du Danemark. Jusqu'en 1873, l'Islande employa des timbres danois qui ne différaient de ceux de la métropole que par leur oblitération. C'est en 1873 que fut émis le premier timbre islandais, un timbre où un écusson surmonté d'une couronne s'inscrivait dans un cadre ovale.

1873

En 1876, une seconde émission, presque semblable à la première, à cette seule différence que la monnaie auparavant employée, le rigsdaler, qui comprenait 96 shilling, fut remplacée par une monnaie centésimale, la couronne ou krona contenant 100 aur.

1902

En 1902, différentes émissions représentèrent les rois de Danemark, Christian IX et Frédéric VIII. En 1911, fut émise une assez jolie série en silhouette, qui commémorait le centenaire de la naissance d'un héros national nommé John Sigurdsson. Ces timbres étaient imprimés en relief. En 1925, fut émise une série touristique représentant différents paysages de cette sauvage contrée.

En 1930, enfin, fut éditée une curieuse série qui commémorait le millénaire du Parlement islandais. L'Islande est, en effet, l'une des plus vieilles démocraties du monde. Cette série représentait les scènes suivantes : le premier Parlement des Vikings; le capitale islandaise Reykjavik; l'embarquement des Vikings qui passent pour avoir découvert l'Amérique avant Christophe Colomb; le lieu de réunion du Parlement en 1690; la reine d'Islande, Aud, en costume national; la première réunion du Parlement au lac de Thing en 930; un combat des Vikings avec les membres du Parlement et, enfin, différentes scènes pittoresques ou historiques nationales islandaises.

1930

Cette curieuse série dont les basses valeurs sont à des prix abordables, figurera avantageusement dans une collection. Une assez jolie série a été également émise en 1933 au profit de la Société de secours aux naufragés. Ces derniers timbres sont dans un style très particulier et probablement purement islandais.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred, Louise et le professeur Philomicron, réduits à la taille d'une fourmi et perdus dans la campagne, sont attaqués, tour à tour, par des insectes géants, plus terribles qu'aucun fauve de la jungle. Fred et Philomicron viennent d'être enlevés par un fauve volant, et Louise, restée seule, se désespère.*

Chapitre XIII

Hors du nid de l'aigle

En proie à la plus vive angoisse, Louison tournoyait affolée sur les flancs de la montagne de sable. Elle descendait en courant, puis remontait jusqu'à la crête, inspectait le puits obscur au sortir duquel son frère et Philomicron venaient de disparaître.

— Fredo! appelait-elle. Monsieur le professeur!

Rien ne répondait plus.

La pauvre petite fille était à bout de forces. Elle s'assit sur une pierre brûlante et appuya sa tête sur ses mains.

A travers ses larmes, comme à travers des carreaux brouillés par la pluie, elle voyait d'énormes bêtes ailées passer comme des éclairs à côté d'elle. Dans leur vol, elles effleuraient presque la petite fille. Leurs ailes soulevaient des rafales de vent. Louison se faisait toute petite, enfonçait sa tête dans ses épaules, s'inclinait vers le sol, et suivait avec épouvante le va-et-vient des monstres ailés.

Ces grands fauves de l'air, tantôt montaient vers le ciel, tantôt, avec un vrombissement, dégringolaient vers le sol. Pliant leurs ailes luisantes et transparentes et cabrant leur thorax rayé, ils rampaient gauchement sur le sable, et, après y avoir saisi quelque proie, ils reprenaient leur essor.

Une de ces bêtes rampa tout à côté de Louison, son aile la frôla. Le choc fut si violent qu'il fit tomber la petite fille sur le sol. Le monstre au corps couvert de rayures semblables à celles d'un tigre, se tourna vers elle et se mit à l'examiner de ses yeux brillants et sphériques.

Pétrifiée, Louison ne bougeait pas. Lentement, l'animal s'éloignait. Mais sitôt que Louison eut fait un faible mouvement, le monstre, d'un bond se retrouva auprès d'elle et s'arrêta, faisant balancer tout au-dessus de sa tête une longue antenne.

Glacée de terreur, Louison bondit; affolée elle se mit à remonter la pente, soulevant des nuages de poussière. Mais il était trop tard. Des pattes fortes et velues entourèrent son corps et le serrèrent comme dans un étau. Une lance pointue traversa son maillot de toile d'araignée et lui écorcha la peau du dos. C'était très douloureux, mais Louison n'eut pas le temps de pousser un cri. Les ailes immenses crépitèrent, vrombirent, et la petite fille se trouva enlevée dans les airs.

Les pattes de fer la serraient contre un ventre velu qui tantôt se comprimait, tantôt gonflait comme un soufflet de forge. Louison essaya de tourner la tête pour voir quel était le monstre qui la tenait dans ses griffes, mais aussitôt les pattes resserrèrent leur étreinte de fer. La petite fille gémit de douleur.

Le sifflement du vent étouffait sa plainte. Louise criait à perdre haleine sans pouvoir entendre sa propre voix. En bas, des prairies et des forêts vertes passaient, des surfaces bleues de fleuves et lacs apparaissaient pour disparaître aussitôt, des sables jaunes s'étendaient sans fin. De plus en plus, Louison s'éloignait du puits où le professeur et Fred auraient pu la retrouver. Où l'entraînait cet horrible monstre ailé?

Louison réussit à tourner la tête et, rageuse, elle mordit de toutes ses dents dans la patte élastique. La patte était dure et lisse comme du bois poli. Les dents de Louison ne firent que glisser sans pouvoir pénétrer. Les tenailles se resserrèrent encore davantage.

La malheureuse petite fille ne pouvait lutter contre le monstre, qui volait toujours plus en avant avec un sifflement strident de ses ailes rigides. Tout à coup, il battit des ailes en l'air et, ouvrant ses pattes, il lança Louison dans une ouverture noire comme un four. La tête de Louison cogna contre une paroi dure, et la petite fille glissa rapidement sur une pente glissante comme une piste de ski.

Louison se crut perdue et ferma les yeux. Elle se sentit à nouveau prise dans les serres d'un animal inconnu. Elle se mettait à hurler de terreur et à se débattre, lorsqu'elle se trouva, non dans des pattes d'animal, mais dans les mains du vieux professeur.

— Monsieur Philomicron, c'est vous? s'exclama Louison.

— Moi, ma petite Louisette, c'est moi, répondit la bonne voix du professeur.

— Et je suis là aussi, cria la voix de Fred.

— Où sommes-nous ? demanda la petite fille.

— Nous verrons cela tout à l'heure, répondit Philomicron. L'important, c'est que nous sommes de nouveau réunis...

Encore mal remise de sa frayeur, Louise regardait tout autour d'elle. Dans la pénombre, elle aperçut des murs lisses qui montaient en pente raide. Il n'y avait pas de plafond. Tout en haut, à travers une large ouverture ronde, de pâles rayons de soleil filtraient. Dans ses rayons lumineux, la poussière dansait... La prison où se trouvaient Louison, Fred et le professeur, ressemblait à une cruche en terre glaise, mais une cruche placée obliquement, comme si dans une chute elle s'était accrochée par son anse et était restée ainsi suspendue.

Louison contemplait les murs noirs, le professeur, Fred. Comment se trouvaient-ils ici, tous les deux? Qui les avait fourrés dans cette cruche immense? Était-ce le même monstre qui l'avait apportée ici? Elle posait toutes ces questions, mais M. Philomicron l'interrompit :

— Ce n'est pas le moment de bavarder. Si nous ne remontons pas tout de suite, nous sommes perdus. Allons mes amis... Tentons un effort.

Le professeur se mit à quatre pattes et, en rampant lentement, commença à remonter la pente lisse. Les enfants suivirent son exemple. La montée était très pénible.

Les mains et les pieds glissaient comme sur de la glace. Le professeur était déjà tout au bord du goulot de la cruche, quand ses mains glissèrent le long du mur, et qu'il dégringola au fond, entraînant avec lui les deux enfants.

— Pas de chance, constata-t-il en se relevant. Recommençons.

Les voyageurs tentèrent un nouvel effort. Et de nouveau, ils glissèrent avant d'avoir atteint l'issue.

— Essayons encore.

A plusieurs reprises, ils recommencèrent la montée de la paroi glissante, mais tous leurs efforts restèrent vains.

— Nous ne sortirons jamais d'ici, dit tristement Louison.

Philomicron mesura du regard la distance qui les séparait du bord de la cruche, et prit une décision :

— Monte sur mes épaules, dit-il à Fred.

Fred entoura de ses bras le cou du professeur et grimpa avec agilité sur ses épaules.

— Et maintenant, tâche d'arriver jusqu'en haut.

Avec précaution, le jeune garçon commença à se mettre debout. S'appuyant au mur, il redressa d'abord les genoux pliés, et enfin, tout son corps.

— Et maintenant, monte sur mes mains, dit M. Philomicron, tendant ses deux bras.

Fred mit un pied, ensuite l'autre, sur les mains tendues. Tendant toutes ses forces, rouge d'effort, le professeur levait maintenant Fred de plus en plus haut, comme le font les athlètes qui soulèvent une haltère.

— Ça y est! cria Fredo, en s'agrippant aux bords inégaux de la cruche.

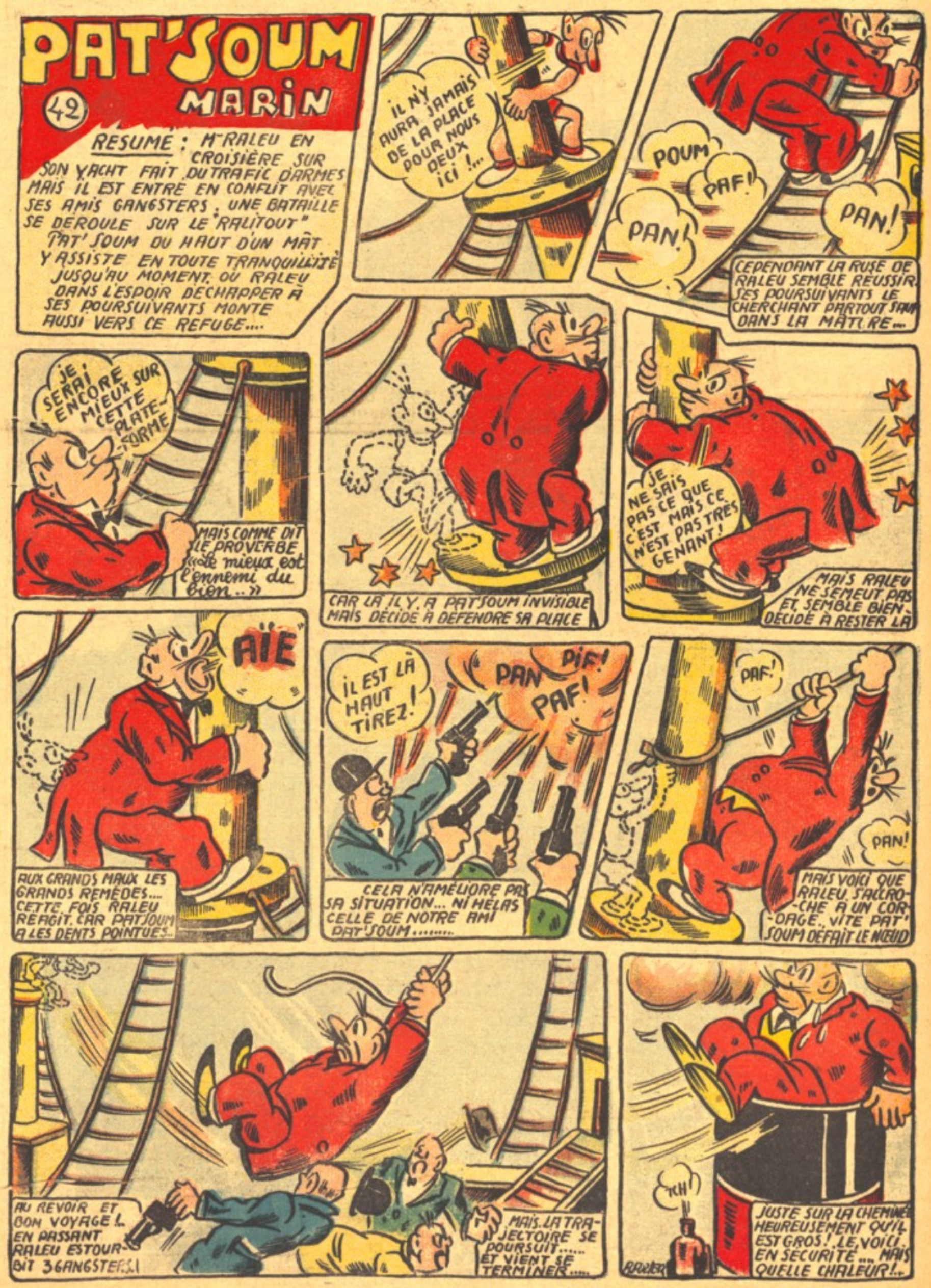
— Parfait! Tâche de te hisser plus haut!

Fred se tortilla comme un serpent en s'accrochant de ses mains aux bords de leur prison et en appuyant les pointes de ses pieds sur les mains du professeur. Enfin, Fred put sauter et monter à cheval sur le bord de la cruche.

— Bravo! dit le professeur, je te passe maintenant ta sœur.

Levant la petite fille, il la passa à son frère; ensuite, sans perdre un instant, il se mit à dévider la toile d'araignée dont il était couvert. Arrivé au milieu, il fit un nœud coulant à l'extrémité de la ficelle d'araignée et la lança aux enfants. Fred saisit le nœud coulant et l'accrocha à une saillie du bord.

M. Philomicron tira sur la corde, essayant sa solidité, puis il



l'empoigna à deux mains et se mit à remonter lentement; avançant par petits bonds, il parvint enfin au bord, en soufflant et en haletant. Les enfants l'aidèrent à s'installer.

La prison dont ils venaient de s'échapper était suspendue à une hauteur si vertigineuse qu'ils n'osaient même pas regarder sous leurs pieds. Elle était attachée à un bloc gigantesque couvert de monticules de couleur brune. De ce bloc, dans tous les sens, partaient des blocs plus minces, sur lesquels se dressaient en bouquets d'énormes lances vertes. A travers les espaces que laissaient ces blocs entre eux, on pouvait voir la terre très loin...

— Où sommes-nous encore arrivés? demanda Louison jetant des coups d'œil effarés sur ce paysage insolite.

Le professeur sourit :

— Nous nous trouvons sur une simple branche de pin.

— Sur une branche? répéta Louison incrédule.

— Oui, sur une branche de pin, comme tu en as vu des milliers dans ta vie. La branche est restée telle qu'elle avait toujours été, mais tu es devenue infiniment plus petite. Voilà pourquoi tu ne reconnais rien...

— Bon, la branche reste une branche, je le veux bien, mais comment allons-nous en descendre? dit Fred. Sans parachute, il n'y aura rien à faire.

— On tâchera de se passer de parachute, dit tranquillement M. Philomicron.

Il indiqua son costume brillant et cligna de l'œil avec malice :

— Vous vous êtes bien moqués de mon costume en fils d'araignée. Eh bien, chers amis, vous allez voir que pour les pauvres voyageurs que nous sommes, chaque fil est un trésor.

Il se mit à dévider les cordes argentés qui lui servaient de vêtement.

— Nous aussi, on se déshabille? demanda Louison.

— Mais certainement! On n'aura pas assez d'un costume.

Les enfants se mirent avec entrain à la besogne. Ils dévidaient de leur corps les fils d'araignée et ils les rangeaient à côté d'eux, en spirales, comme le font les marins.

— Dépêchez-vous! les pressait Philomicron. Cet animal qui nous avait entraînés jusqu'ici peut revenir très vite, et alors nous serions perdus.

Bientôt tout fut prêt pour la descente. M. Philomicron ramassa toute la corde, attacha son extrémité à une saillie pointue de la cruche géante, et d'un coup de pied envoya tout le reste en bas. Le lourd paquet de cordes glissa parmi les branches, se dévidant en route. Le bout de cette corde resta en l'air, suspendu tout au-dessus de la branche inférieure du pin.

— Louison descendra la première! commanda M. Philomicron.

— Pourquoi moi?

— Ce n'est pas le moment de discuter! dit le professeur en fronçant le sourcil.

Courageusement, Louison empoigna la corde et glissa rapidement.

— Bon voyage, dit le professeur lui faisant des adieux de la main, quand tu seras en bas, tiens bien le bout de la corde.

Le professeur et Fred, penchés en avant, suivaient en silence la descente de leur petite compagne.

— N'aie pas peu-eur! lui criait Fred.

— Je n'y pense même pas! répondit d'en bas une faible voix.

Louison glissait tranquillement de nœud en nœud et atteignait déjà le milieu de la corde, quand soudain un violent souffle de vent interrompit sa descente. La petite fille se balançait maintenant comme un pendule. Cramponnée à un nœud de la corde, elle leva la tête, cherchant des yeux le professeur.

— Continue! criaient ensemble le professeur et Fred.

Le vent faisait danser la corde de plus en plus rapidement. La petite fille décrivait de larges cercles au-dessus de l'abîme.

— Descends!

Le monstre ailé avait enlevé Louison et l'emportait dans les airs.

Louison serra les paupières pour ne pas voir le gouffre au-dessus duquel elle était suspendue et se remit à glisser sur la corde de nœud en nœud. Enfin ses pieds touchèrent un fond solide. C'était la branche inférieure du pin; elle semblait être encore plus large et plus grosse que les branches supérieures. Louison pouvait s'y promener facilement, comme les gens de grandeur normale se promènent dans une large avenue.

— J'y suis! cria Louison, levant les yeux.

Très haut au-dessus de sa tête, elle vit, suspendue, la cruche disgracieuse. Le professeur et Fred étaient installés sur son rebord.

Elle tint le bout de la corde qui tressaillit, se tendit. Fred et après lui le professeur descendirent rapidement.

— D'ici à la terre il ne fait pas tellement loin! remarqua M. Philomicron, regardant en bas, allons voir maintenant de quel côté est resté notre signal. Il chercha à droite, à gauche, et cria soudain :

— Le voilà!

A travers les aiguilles de pins géantes, les voyageurs aperçurent, à l'horizon lointain, la perche au mouchoir rouge. Mais elle semblait petite, minuscule, comme les mâts ornés de drapeaux qu'on met sur des bateaux jouets. Louison cligna des yeux, regarda le signal et soupira :

— Nous n'y arriverons pas! dit-elle. Même dans un an, nous n'y arriverons sûrement pas. Nous sommes si petits, et c'est si loin...

— Ou-i, marmonna le professeur, je crois qu'il faudra voyager deux mois, peut-être trois, avant de rejoindre notre signal, et de trouver, auprès de lui, l'élixir qui nous rendra notre taille normale. Cette guêpe géante nous a menés terriblement loin.

— Trois mois? Mais alors l'hiver sera venu... Il faudra bâtir une maison, s'effraya Louison.

— Hum... Possible... Mais à quoi bon rester ici? Achevons de descendre.

Le professeur jeta encore un coup d'œil autour de lui et avança d'un pas sûr. Lentement les enfants le suivirent.

Ils gravissaient des monticules rougeâtres de l'écorce du pin, sautaient par-dessus des crevasses étroites, mais profondes. Enfin, ils atteignirent un mur abrupt. C'était le tronc. Des couches d'écorce, couleur chaudron, s'amassaient les unes sur les autres, des défilés profonds coupaient ces hauteurs. Dans certains endroits, ces défilés étaient remplis de broussailles épaisses et grises.

— Nous allons nous reposer, mes enfants, proposa Philomicron, et puis nous descendrons le long du tronc, comme le font les fourmis.

Les enfants jetèrent un regard en bas, et instinctivement ils reculèrent.

— Rien à faire, il faudra descendre quand même! dit le professeur.

Les voyageurs se mirent à descendre.

Louison passait la première, suspendue à la corde. La petite fille tâtonnait du bout des pieds et quand elle sentait une saillie de l'écorce, elle criait :

— Vous pouvez lâcher la corde.

On relâchait légèrement la corde. C'est alors que descendait Fred. M. Philomicron attendait en haut, écartant bien les jambes et tenant la corde des deux mains, prêt à retenir le garçon s'il tombait dans le vide. Il suivait chaque mouvement des enfants. Sitôt que Fred et Louise étaient en sûreté sur une corniche d'écorce, le professeur leur lançait la corde et, s'agrippant à chaque saillie, descendait avec précaution.

Ils franchirent ainsi presque la moitié de cette effroyable descente. A chaque pas, la terre approchait. On pouvait déjà apercevoir les troncs noueux de la forêt d'herbes.

— Selon vous, demanda Louison, arriverons-nous tout de même chez nous avant le début de l'hiver? Le professeur eut un geste évasif et Louison soupira.

— Alors, nous n'arriverons pas, nous n'arriverons jamais.

— Je ne sais pas!

Tous les trois se taisaient, accablés par les fatigues et les dangers de leur situation lorsque Louise bondit et agita ses bras.

— Oh! regardez! Les voilà! Ils sont terribles!

— Qu'est-ce qui arrive encore? cria le professeur.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Un drapier anglais provoqua, en 1797, des désordres à Londres pour être sorti dans la rue coiffé du premier chapeau haut de forme. La foule se rémit autour de lui, des femmes s'évanouirent, une femme eut le bras fracturé, etc. L'élégant fut emmené au poste, et condamné à une amende. Par la suite, le chapeau haut de forme n'effraya plus personne.

○

Les combats de grillons passionnent les Chinois. Les paris sont parfois très élevés et les grillons-champions atteignent souvent le prix d'un bon cheval. Le grillon qui a obtenu un grand nombre de victoires reçoit le titre de « conquérant » et lorsqu'il meurt, on l'enferme dans un petit cercueil d'argent et on lui fait des obsèques solennelles.

○

Les indigènes de Birmanie sont des fumeurs invétérés. Ils se délectent en fumant des sortes de cigares qui durent toute la journée tellement ils sont longs (30 à 40 cm.) et gros (5 cm. de diamètre). Ces cigares géants servent à la famille entière, y compris les enfants, du matin jusqu'au soir.

○

Le ver à soie, improprement appelé ver, est la larve d'un gros papillon, le bombyx du mûrier, originaire de la Chine septentrionale, d'où il a été répandu dans les Indes, puis en Europe. Depuis la plus haute antiquité les Chinois savaient utiliser la sécrétion naturelle de cette chenille, et longtemps ils conservèrent jalousement leur secret de fabrication des étoffes qu'ils vendaient très cher. Ce n'est qu'au VIe siècle de notre ère, que l'empereur Justinien, qui régnait à Byzance, réussit à connaître le précieux secret de cette industrie, qui devint très prospère.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Nous avons vu précédemment comment le paquebot, le dirigeable, l'avion et l'hydravion se trouvaient en concurrence pour la traversée de l'Atlantique-Nord. Jusqu'ici, les traversées les plus rapides sont à l'actif de l'avion. Mais ce ne sont que des performances purement sportives, et, si des lettres ont été transportées, ce n'était qu'une fantaisie de collectionneurs.

Aucune liaison commerciale n'a été réussie, malgré les tentatives allemandes avec les « DO-18 » transportant du courrier.

La plus juste moyenne commerciale est à l'actif des dirigeables allemands « Graaf Zeppelin » et « Hindenburg ». Les enseignements de ces traversée ont conduit à la construction d'un dirigeable plus grand et plus confortable, doté de 60 places payantes et pouvant enlever 2 tonnes de courrier. En effectuant vingt traversées par an, la compagnie de transport réaliserait un bénéfice de 320.000 dollars, compte tenu des frais de traversée, personnel et amortissement du dirigeable. Ce serait donc une bonne affaire.

Seulement le nouveau « Zeppelin » connaît à l'heure actuelle des difficultés qui le laissent dormir au hangar.

LE S.F.A.N. STABILISÉ

Le motoplaneur S.F.A.N. a été un des premiers avions modernes à faible puissance, descendant direct des « planettes » anglaises. Le moteur est un flattwin à culbuteurs de 25 CV.

Un Français, M. Billioque, a inventé un dispositif additionnel de gouvernes qui permettent la descente parachutale et évitent la glissade sur l'aile, la vrille et la vrille à plat.

M. Billioque a planté, à l'avant du fuselage, un mât incliné au bout duquel se trouve un plan stabilisateur libre. Ce plan trapézoïdal a 2 m. 50 d'envergure et 0 m. 95 de profondeur. Il entre en action, lorsque l'avion descend à plat, pour compenser les commandes de profondeur. En vol normal tout se passe comme avec un avion ordinaire.

Si ce plan est libre dans son débattement vertical, il est toutefois commandé dans ses inclinaisons latérales. A cet effet, le palonnier fait tourner le mât incliné autour de son axe. Cette manœuvre a lieu en même temps que l'action du gouvernail de direction.

De plus, au gouvernail de direction sont adjointes deux surfaces supplémentaires, verticales. Ces surfaces sont montées aux extrémités du plan fixe sur un support à axe horizontal permettant une inclinaison latérale. Cette inclinaison est commandée par des biellettes articulées, reliant chaque surface au gouvernail de direction.

Ce dispositif fut essayé d'abord en 1936, puis les essais furent interrompus pour une tout autre cause que le fonctionnement de l'appareil.

M. Billioque a 54 ans et n'a fait que trois heures et demie de double commande. Il n'a pas hésité à piloter seul son S.F.A.N. transformé et s'est fort bien tiré de ce premier « lâcher ».

C'est assez dire que ses gouvernes rajoutées sont efficaces et rétablissent automatiquement toutes les mauvaises positions de l'avion.

Une intéressante étude est donc faite vers l'avion plus sûr et pouvant être piloté après un apprentissage rapide.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BIELLE (VII). — Elément du moteur reliant le piston au vilebrequin. Vous avez vu que le piston se déplace de haut en bas sous la force de l'explosion. La bielle est une tige articulée à l'une de ses extrémités appelée pied à un axe du piston et articulée également à l'autre extrémité appelée tête, au vilebrequin. Dans un moteur normal, la bielle travaille donc la tête en bas. Son mouvement est assez compliqué puisqu'elle suit le piston dans son va-et-vient alternatif et également le vilebrequin dont le mouvement est rotatif. Une bielle peut être de section diverse, ronde, carrée, etc., elle peut avoir un frottement lisse, à billes, à rouleaux ou à aiguilles.

SPORTS

La longueur du Tour de France varie chaque année, car on sait que de très fréquentes modifications de son itinéraire sont pratiquées.

Lorsque le Tour de France fut couru pour la première fois, il se disputait sur la distance relativement peu considérable de 2.428 kilomètres. Cette longueur fut encore abaissée l'année suivante, en 1904, où le Tour n'eut plus que 2.388 kilomètres. Le Tour de 1904 est, si l'on peut dire, le nain des Tours de France.

Mais, par la suite, le succès de cette épreuve grandissant sans cesse davantage dans la faveur du public, les organisateurs du Tour élevèrent, peu à peu, la distance à parcourir. On passa ainsi, avant la guerre, successivement, de 2.000 à 3.000, 4.000 et, bientôt, à 5.000 kilomètres. Le géant des Tours de France d'avant-guerre fut celui de 1911, gagné par Garrigou et qui se disputa sur 5.344 kilomètres. Le seul Tour de France qui fut un peu plus élevé que celui-ci fut celui de 1919 avec 5.560 kilomètres.

Depuis l'après-guerre, la longueur du Tour de France a légèrement tendance à décroître. Elle n'était plus, en effet, en 1947, que de 4.415 kilomètres. Cette année le Tour de France a été un peu allongé il s'est couru sur 4.684 km. 500.

○

Vous savez que divers records du monde d'athlétisme ont été battus lors des derniers Jeux Olympiques. C'est ainsi que le Japonais Tajima réussit en triple saut la distance de 16 mètres; le Hongrois Durangi, en lancement du poids à deux mains, 26 m. 46; l'Allemand Schroeder, en lancement du disque, 53 m. 10.

Aucune de ces performances n'avait été atteinte avant eux. Mais il est des records qui ont, si l'on peut dire, la vie dure et qui, après de nombreuses années, n'ont pas encore été améliorés. C'est ainsi, par exemple, que le record du saut en longueur sans élan est acquis depuis le 29 août 1904 par l'Américain B.-C. Ewry, qui sauta, ce jour-là, la distance de 3 m. 476 : ce record est vieux de trente-quatre ans. De même, le record du saut en hauteur sans élan reste toujours la propriété de l'Américain Goehring, qui sauta 1 m. 670, en 1913.

LA CAVERNE

TINTIN et Albert passent leurs vacances dans l'Allier, chez l'oncle d'Albert qui est fermier. Ils s'amusent beaucoup : ils couchent tous les deux dans une petite chambre, au-dessus de la grange, qui sent le foin et les pommes de terre, ils mangent, ils dorment, ils aident un peu l'oncle et la tante Fine et, surtout, ils jouent du matin au soir. Malheureusement, là, ça va moins bien parce que les gamins du village sont mauvais comme tout avec eux, toujours à ricaner et à se pousser du coude dès qu'ils les voient arriver, comme s'ils tombaient droit de la lune. Il y en a bien deux, Blaise et Vincent, qui leur sourient de temps en temps, mais les autres, le petit Boule surtout, et ce grand dadais de Charlot...

— Ça, fait Albert un beau matin, ils commencent à m'énerver, tous ces nigaudots: qu'est-ce que tu dirais d'une bonne raclée, hein?

— Sûr, répond Tintin, le seul ennui, c'est qu'ils sont d'un costaud!

Ils arrivent au lavoir: la bande est là, au grand complet, et Vincent, de loin, leur fait des signes :

— Venez vite, les Parisiens, que je vous raconte mon aventure!

Et voilà : il était parti avant le jour pour conduire la jument au maréchal du bourg quand, en passant près du bois Brûlé, il entend tout à coup une longue plainte. La jument hennit, fait feu des quatre fers, et se jette dans les taillis.

— Elle filait, il fallait voir, et moi dessus, ballotté comme un sac de noix, sans compter les branches qui me griffaient au passage, comme autant de méchants démons!...

— Et comment ça a-t-il fini?

— Eh bien, comme ça, la bête s'est calmée... mais vous auriez eu peur, vous, les deux compères?

Tintin se met à rire :

— Pas si bête, mon vieux, il m'en faut davantage!

— Peuh, fait le petit Boule, c'est des paroles en l'air. Je voudrais bien te voir, tiens, dans la Caverne aux Bourrits!

— Qu'est-ce que c'est?

Et Boule explique : c'est une caverne, avec des souterrains à n'en plus finir, derrière la ferme à la mère Fine, et on y voit dedans des choses, des choses...

— C'est tout simple, ajoute le grand Charlot, il y a un proverbe : « Qui n'a pas vu la caverne aux Bourrits, de sa vie n'a jamais frémi. »

— Vraiment? fait Tintin, eh bien, tope là, mon camarade, je vais y aller, et tout de suite, encore!... Et toi, Albert?

Albert hésite; à vrai dire, il n'en a guère envie, d'autant plus que Blaise et Vincent sont là qui remuent la tête comme s'ils lui conseillaient de refuser. Mais ce grand Charlot qui rit d'avance, tout prêt à se moquer de lui!...

— Tiens, dit-il, naturellement que je te suis!

Et l'on s'en va vers la caverne, sous la conduite du petit Boule, tandis que le reste de la bande disparaît mystérieusement. Que complotent-ils donc? Tintin commence à être un peu inquiet, mais il est trop tard pour reculer. On arrive derrière la ferme, on descend au fond d'un ravin; Boule montre du doigt une arcade basse, à demi envahie par les ronces :

— Voilà l'entrée; en dix minutes, si vous marchez droit, vous ressortirez par l'autre bout où on vous attendra. Allez-y!

Tintin et Albert, sans répondre, s'engagent dans le souterrain sombre.

Albert tremble un peu, Tintin, plus hardi, marche le premier, tâtant les murs à l'aveuglette, baissant la tête pour ne pas se cogner à la voûte. Le sol est rocailleux, mais assez uni, à tout prendre.

— Ça ira, ça ira! chantonne Tintin.

Il n'a pas fini sa chanson qu'ils entendent juste devant eux un vacarme épouvantable : on dirait quarante tonnerres éclatant à la fois!... Albert hurle de terreur, mais son ami lui saisit le bras :

— Vas-tu te taire, idiot, ce sont eux, sûrement!... Tiens fort ma veste!

Et il se met à courir dans la nuit pleine de tintamarre, traînant après lui Albert effaré. Au bout de vingt pas, le couloir fait un coude brusque et, bientôt, une clarté trouble laisse apparaître un caveau rond qui a quatre ouvertures, noires et sinistres. La musique enragée reprend de plus belle, répercutée par tous les échos du souterrain, et puis elle s'arrête, et ce sont alors des miaulements, des piaillements, des rugissements tels que Tintin lui-même perd son assurance... Et voici que surgit soudain, à droite, un être effrayant, tout habillé de vert, avec des cornes, des griffes, une queue et une énorme figure grimaçante. De la branche qu'il tient à la main, il fouaille les mollets des deux garçons affolés, en hurlant d'une voix nasillarde :

— Cherchez-la sortie, cherchez la sortie, ou vous resterez là éternellement!

Mais il y a quatre sorties : laquelle est la bonne? Tintin, cinglé par la branche, court éperdu de l'une à l'autre quand il aperçoit, du côté de la troisième, une petite lueur qui s'éteint aussitôt... D'où vient-elle? Qu'importe! Il s'y précipite, suivi d'Albert, mais se heurte à un gros lutin gris qui le pince et le bouscule.

— Attends un peu!... crie-t-il. Mais son poing qu'il brandit, se cogne à un objet dur et coupant, et il recule d'un bond en secouant sa main ensanglantée. Au même instant, trois, quatre, dix lutins accourent de partout et le tiraillent, et le chatouillent, tandis que le grand homme vert fait rouler Albert par terre en miaulant à perdre haleine.

— Ah, les sales types! gronde le pauvre Tintin.

Mais qu'est-ce donc? Une lumière vient de jaillir, et voici qu'arrivent, du bout opposé du couloir, deux ombres silencieuses, vêtues de jaune pâle.

— Hélas! Hélas! gémissent-elles, d'un air lugubre.

Quelle débandade! Les cris cessent, les lutins se sauvent à toutes jambes et le bonhomme griffu part comme un fou, en hurlant : « Au secours! » d'une voix qui ressemble étrangement à celle du grand Charlot.

Alors, les deux formes pâles éclatent de rire, enlèvent leurs costumes, et Tintin reconnaît Blaise et Vincent.

— Ah! ah! disent-ils, quelle frousse nous leur avons faite : ils filaient comme des lapins!

— Oh!... s'exclame Albert, c'est donc vous qui, tout à l'heure, nous avez indiqué la bonne sortie?

— Eh oui, avec une allumette!... Mais venez vite, vite... suivez-nous!

Cinq minutes plus tard, ils sont dans le bois Brûlé où aboutit le souterrain. Blaise fourre les guenilles jaunes au creux d'un taillis et tous quatre, bras dessus, bras dessous, reviennent au lavoir où la bande, encore haletante de la belle peur qu'elle a eue, les regarde arriver en silence.

— Ils ont gagné! s'écrie Vincent, nous les avons cueillis, juste comme ils sortaient... Eh bien, Tintin, dis-nous donc un peu ce que tu as vu, là-bas?

— Peuh... fait Tintin, des bêtises, tout juste de quoi impressionner les nigauds!...

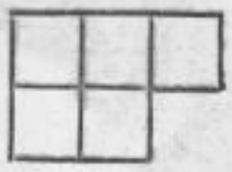
Les complices baissent le nez, penauds, tandis qu'il échange avec Blaise un joyeux clin d'œil.

Colette VIVIER.

VARIÉTÉS

LES ALLUMETTES

Au moyen de quinze allumettes, former cinq carrés ainsi disposés. Il s'agit d'enlever trois des allumettes, de manière à ce qu'il ne reste que trois carrés.



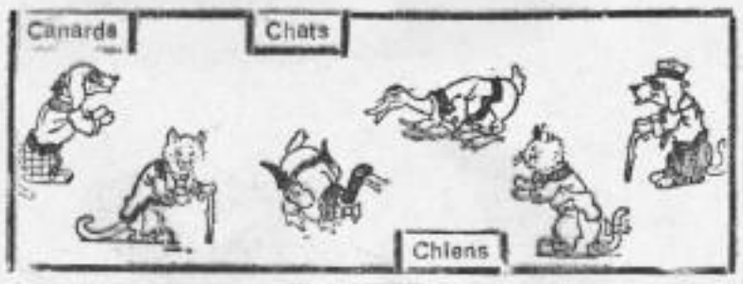
LE PROVERBE SANS VOYELLES

Remplacez les points par une voyelle et vous retrouverez un vieux proverbe français.

.l f..t b.n d. s.rr.r s.n gr..n q..nd .st b... l'.t. d. l. S..nt M.rt.n.

DES ANIMAUX EMBARRASSÉS

Ce sont ces trois paires d'animaux qui veulent revenir à leurs maisons respectives placées là où se trouvent leurs noms. Mais leurs chemins ne doivent pas se croiser, sinon il y aurait une bataille. Désignez avec un crayon le chemin que doit parcourir chaque animal pour arriver à sa maison. Voilà un petit jeu amusant pour les jeudis pluvieux.



ADDITION

Prenez les 7 chiffres inscrits dans la case ci-contre. Si vous les placez dans un ordre convenable, à la place des croix, vous obtiendrez le total de 1.111.

```
  XX
  XX
  XXX
 ----
 XXXX
```

7	4	8
5	9	1
		6

LA PIÈCE QUI NE PEUT TOMBER

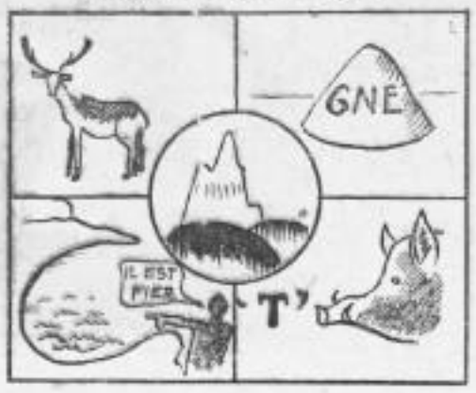
Prenez une pièce de monnaie et tenez-la entre vos doigts de la manière indiquée par le dessin. Quelque effort que vous fassiez, vous ne réussirez pas à la faire tomber.

DEVINETTES

1. Je marche, j'avance et malgré tout je reste en place. Qui suis-je ?

2. J'ai un chapeau et pas de tête. J'ai un pied et pas de chaussure. Trouvez-moi.

CARRÉ SYLLABIQUE



CHARADES

Lorsque l'hiver on sort de mon entier,
On aime, auprès de mon dernier,
A déguster quelquefois mon premier.

Dans mon premier, le flatteur intrigue et s'élève.

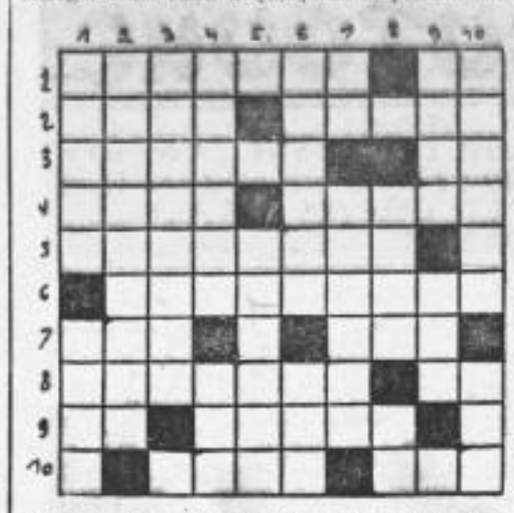
Jamais une femme n'est franche sur mon dernier.

Chez les Espagnols, mon entier est vertu de famille.

(Toutes les solutions au prochain numéro).

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 142

Horizontalement. — 1. Pour préserver ses vêtements. Note. — 2. Refuge. Faire subir à quelqu'un la peine d'une lame. — 3. Métal de couleur rouge brun. Négation. — 4. Tenter quelque chose avec hardiesse. Se dit d'une robe usée jusqu'à la corde. — 5. Affluent du Tibre. — 6. Qui renvoie le son, en accroît l'intensité ou la durée. — 7. Propre. Possédée. — 8. Etat de ce qui est sans mouvement. Note. — 9. Conjonction. Instrument d'agriculture, qui a d'un côté plusieurs rangs de dents. — 10. Attitude. Amas.



Verticalement. — 1. Véhicule démodé et défectueux. Désavouer. — 2. Usèrent mal. — 3. Courte durée. — 4. Forment une bibliothèque. Lettre de l'alphabet grec. — 5. Voies de terre, pratiquées pour aller d'un point à un autre. — 6. Pour piquer le cheval. Colère des anciens. — 7. Petit ruisseau. Divisions du temps. — 8. Recouvre le corps de l'homme. Conjonction. — 9. Certain repas de la journée. Venus au monde. — 10. Point du ciel où le soleil se lève sur l'horizon. Pronom.

[DESSIN SURPRISE

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 141

Acrostiche

B A R U T
R O M E O
E P I E U
T A P E R
A V A L A
G A R N I
N I N O N
E L E V E

Devinette. — Le cordier.

Problème. — 1er voyage : les deux enfants, 160 kilos. L'un d'eux ramène le canot. 2e voyage : le père. L'enfant resté au premier voyage ramène le canot. 3e voyage : les deux enfants. L'un d'eux ramène le canot. 4e voyage : la mère. L'enfant resté au 3e voyage ramène le canot. 5e voyage : les deux enfants ensemble.

Charade. — S-K-Le-Hale (Esculier).

Mots enchaînés

N O I R
S O I R
S O I E
S A L E

V E R
V A R
V A N
P A N
L I N
L I T
R I T
R A T

P O U
S O U
S O L
S E L

L I O N
L A O N
T A O N
T A I N
T A R N
T A R D
L A R D
L A I D
L A I L
R A I E
R A T E
R A T S

C H A T
C H A R
C H E R
C H E F
C L E F
C L E S
P L E S
I L E S

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 141

Horizontalement. — 1. Zoo. Lis. — 2. Ondoyèrent. — 3. Fente. — 4. Acre. Air. — 5. Viaducs. Mi. — 6. Entente. El. — 7. Neige. — 8. Mot. Orms. — 9. Caserne.

Verticalement. — 1. Zomave. — 2. On. Chênes. — 3. Odorat. Os. — 4. Edenté. — 5. Une. — 6. Réfection. — 7. Ré. Ségre. — 8. Léna. Eu. — 9. Intime. An. — 10. Stériles.

LE COURRIER DE JANOT

François Lorrat, Paris : Merci de la gentille lettre que tu m'es envoyée. Nous avons déjà publié une de tes devinettes; nous en passerons d'autres encore. — *Robert Breuil, Orly :* Merci de ton joli récit; je verrai si je peux le publier. — *Maurice Sail, Paris :* Je te souhaite de bonnes vacances. Tu as vu que nous avions publié ton mot croisé : Les Hauts de Forge, et ta rédaction : La Foire du Trône. Si nous avons fait des mots croisés un peu difficiles, c'est que nous ne voulions pas que notre concours soit trop enfantin. — *Maxime, Neuville-s.-Escaut :* Ne t'inquiète pas, il n'y a pas d'importance que tu aies recopié un des mots croisés de ton concours. La liste des lauréats du concours : Mon Papa et ma Maman, a paru dans notre numéro 117 (24 fév. 1938). — *Marcel :* Merci de tes charades. Tu as oublié de nous donner ton adresse complète ainsi que ton nom. — *Louis Chassagnac, à Montauroul (Corrèze) :* Je te remercie beaucoup pour tes distractions, ainsi que pour ton joli petit poème que j'utiliserai. — *Lucien Varin, Fleury-sur-Andelle (Eure) :* Merci de tes nombreuses distractions et de tes petites historiettes que je transmets. — *Yvonne Manuel, Bobigny :* Merci de tes charades. —

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
	Belgique : 1 an.. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
	Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

LIVINGSTONE
CONTRE LES TRAFIQUANTS D'ESCLAVES

On devine comment Livingstone fut accueilli en Angleterre.

« L'homme qui vient de traverser l'Afrique » était partout à l'honneur. Mais Livingstone pense bientôt à repartir. Et le Gouvernement britannique, toujours prêt à aider les hommes d'action, le charge de diriger une expédition dans les régions qu'il vient de parcourir. L'aide, cette fois-ci ne lui manque pas. Et le 1er mars 1858, Livingstone quitte l'Angleterre à destination du Mozambique. Sur le *Ma-Robert*, « navire de poche » construit selon ses indications, il remonte le Zambèze jusqu'à Tété où l'attendaient la plupart de ses Makololos. Il explore le fleuve Chiré, gagne à pied le lac Chirona. C'est de là qu'il repartira peu après pour gagner le lac Niassa. L'expédition est alors composée de 4 Européens (dont le frère de Livingstone), 2 guides indigènes, et 36 Makololas armés de fusils — ils ne savent pas s'en servir, mais cette arme inspire le respect! Il atteint le lac Niassa après avoir traversé le pays des « négresses à plateaux », femmes qui se tirent en avant la peau des lèvres pour y placer deux assiettes de bois. Il ramène chez eux les Makololos. C'est une marche triomphale. Mais, dans l'entourage de Sékélétou, rien ne va : le roi a la lèpre et la récolte a été mauvaise; Sékélétou pensant que quelqu'un lui a jeté un sort a fait exécuter les personnes qu'il soupçonne. Livingstone le rassure et le soigne. Il revient à Tété, retourne au Chiré pour y conduire l'évêque Mackenzie qui cherche un endroit pour une Mission. Surprise : une caravane d'esclaves en ces régions! Il suffit de l'arrivée de Livingstone et de sa petite troupe pour que le marchand d'esclaves et ses compagnons s'enfuient : les prisonniers sont libres...

En janvier 1862, Livingstone redescend le Zambèze pour rejoindre sa femme qui arrive en brick. On devine la joie de l'explorateur; sa femme ne va plus le quitter, il connaît maintenant le pays, plus de dangers pour elle. Hélas! à peine installée, Mme Livingstone attrape les fièvres, et meurt... On voit encore son tombeau sous un énorme baobab, à Choupanga.

Allons! Il faut repartir. Vers le Niassa.

La 3e grande expédition de Livingstone prend son point de départ à Zanzibar, en février 1866. Livingstone revient des Indes, de Bombay, et son escorte, à part 23 nègres, est composée de Cipayes hindous. L'explorateur ne tarde pas à regretter ses Makololos : les Cipayes sont paresseux et brutaux; plusieurs bêtes, mal soignées, meurent. Alors Livingstone part, sans bétail avec une escorte réduite. Le chemin qu'il suit est semé de cadavres d'esclaves. Livingstone, au péril de sa vie, prêche dans les villages : « Quand cesserez-vous cet odieux trafic ? Vous qui vendez aujourd'hui votre semblable, qui sait si, demain, fait prisonnier, vous ne serez pas à votre tour emmené en esclavage... » Il atteint le lac Niassa, cherche en vain les sources du Nil. On approche du pays des féroces guerriers Mazitous. Les Cipayes l'ont déjà quitté, voici que plusieurs nègres l'abandonnent. Puis 2 porteurs s'enfuient avec ses boîtes de médicaments, des outils, deux armes à feu, etc. Tant pis : on reprend la route. Il pleut sans arrêt. Le lac Tanganyka, déjà découvert par Burton, est atteint. Pendant que Livingstone en explore les rives, deux Arabes viennent à son campement. Et quinze jours après, au village de Tchitimba, Livingstone trouve un important groupe d'Arabes. On l'accueille aimablement, on lui donne des provisions, et, puisqu'il n'a plus que quelques porteurs, on l'accompagnera, on l'aidera. Mais bientôt l'explorateur s'aperçoit que les Arabes usent de son nom, de sa bonne réputation, pour inspirer confiance aux indigènes et les voler — pire que cela, pour acheter des esclaves! Il faut qu'il s'échappe secrètement. Il y parvient, découvre les lacs Moéro et Bangouélo mais doit, faute de provisions, revenir chez les Arabes. Avec eux il fait le voyage d'Oudjidji où il attrape une congestion pulmonaire. Là il devait prendre livraison de marchandises envoyées de Zanzibar, mais constate qu'on lui en a volé la plupart. Rétabli, il part pour le pays Maniéma où, dans une admirable végétation, vivent des « mangeurs d'hommes ». Livingstone y fait d'intéressantes études sur... les perroquets et les pièges à éléphants. Mais ce qui le préoccupe le plus est la recherche des sources du Nil et il étudie fleuve après fleuve. Des ulcères au pied vont le condamner au repos. En 1871 il part vers le fleuve Loualaba qu'il atteint le 29 mars; il s'installe à Niangoué qu'il quitte brusquement après avoir vu attaquer à main armée le village un jour de marché. Aux alentours d'autres villages flambent. Il retourne donc à Oudjidji où il arrive dans un pitoyable état après avoir été poursuivi comme Arabe et n'avoir échappé aux poursuivants qu'en abandonnant une partie de ses bagages.

En son absence on a vendu tout ce qu'il possédait : provisions, étoffes, etc. Cinq jours après son arrivée, grand remue-ménage; Livingstone se précipite sur la place : un blanc est arrivé, un Anglais. « M. Livingstone, je suppose, dit-il en s'avançant. — Oui », répond Livingstone, qui, très ému, ne sait que dire à cet homme qui a traversé l'Afrique pour le rejoindre. Mais l'explorateur fera bien vite son ami de ce *Stanley*, reporter du *New-York Herald*, qui accepta d'être envoyé « à la recherche de Livingstone » : voilà un journaliste qui ne manque pas de courage — et qui deviendra bientôt à son tour un célèbre explorateur. Les deux amis parcourent ensemble le nord du lac Tanganyka. Mais Stanley, ayant attrapé les fièvres, part pour l'Europe, emportant le journal de Livingstone, et son testament.

Dès qu'il voit arriver l'escorte et les provisions que lui a dépêchées Stanley à son arrivée sur la côte, Livingstone, bien équipé, s'enfonce dans la forêt, le 25 août 1872. De nouveau le lac Tanganyka. Mais la dysenterie le fait souffrir; partout des villages abandonnés où il ne trouve pas à se ravitailler. Il fait un temps froid et humide, la terre est comme une éponge; on y enfonce parfois jusqu'au cou; pour ne pas s'enliser, il est prudent de suivre les traces des éléphants. Malgré la maladie, Livingstone continue d'avancer; sa main tremble si fort qu'il ne peut pas relire sa propre écriture. Quel triste Noël au milieu de cette forêt pourrissante dont les troncs sont liés les uns aux autres par des lianes plus larges que des cordes; il sacrifie un bœuf, donne à chaque porteur sa part et lui offre 15 perles de verre; il songe qu'il aura bientôt 60 ans; les récentes souffrances ont blanchi ses cheveux... Qu'importe, continuons. Maintenant l'explorateur a des pertes de sang. Le manque de vivres est très pénible et l'oblige souvent à rebrousser chemin. Toutes sortes de malheurs l'accablent. Des fourmis attaquent son campement. Sa fatigue augmente, il est de plus en plus maigre, il ne peut plus marcher, tombe plusieurs fois, évanoui à bas de son âne; on le porte en litière, le plus petit cahot lui fait mal; couché dans une pirogue il perd connaissance. Voici que sa vessie ne fonctionne plus normalement. Un soir, on s'arrête dans un village. Les indigènes, attentifs, font cercle, appuyés sur leurs sagaies et contemplent tristement cet homme étendu, abruti par la fièvre. Ils savent que leur grand ami se meurt, que bientôt ils ne pourront plus lui demander des conseils ni l'aider à leur tour. Mais le corps décharné se redresse, Livingstone ouvre les yeux, réclame un médicament, une tasse de tisane — et maintenant qu'on le laisse en paix.

Le lendemain, on le retrouve, au pied de son lit, à genoux, la tête dans les mains, mort.

BOUR.

D'après le livre de RENÉ MARAN.
" *Livingstone et l'exploration de l'Afrique* " (N. R. F., éd.).

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

NOS ALBUMS

1re SÉRIE : Épuisée.
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27x37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

Dans cet album : Tofe et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.

L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco .. 18.50

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

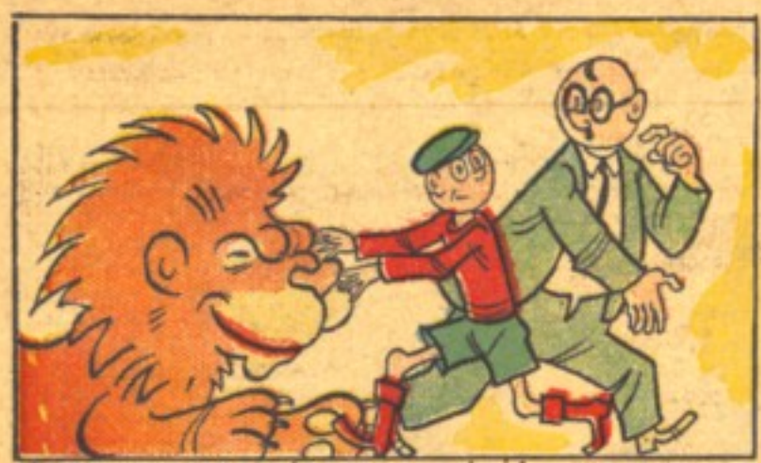
Imp. LOUIS BELLAGAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.817.

TOTO ET TOUTOUNE

142

RESUME : JACK-STRONG LUTTE AVEC UNE PANTHÈRE QU'IL CROIT ÊTRE LA MEURTRIÈRE DE TOTO ET TOUTOUNE. MAIS LES DEUX ENFANTS ONT ETE ENLEVÉS PAR ALI LE CRUEL ET MOERDER.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA



L'ASTUCIEUX BEGONIA PRIS DE PITIÉ A DELIVRE LE BANDIT OTTO SCHLASS DES GRIFFES DU LION HANNIBAL, LA TERREUR DE L'ATLAS.

EN SE PROMENANT DANS LES COULOIRS DE LA MENAGERIE D'OTTO SCHLASS, BEGONIA SURPREND UNE CONVERSATION SINGULIÈRE. LE SINISTRE

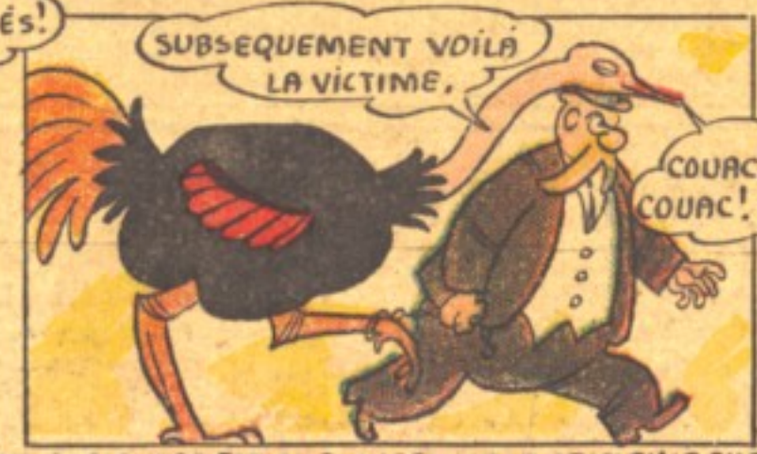
OTTO SCHLASS ET GROSSAC SONT D'AVIS D'OUVRIR LE VENTRE DE LEUR VIEILLE RECELEUSE POUR RÉCUPERER LE TRÉSOR QU'ILS LUI ONT CONFIE ET QUELLE NE VEUT PAS LEUR RENDRE

AFFOLE L'ASTUCIEUX BEGONIA JUGE QU'IL N'Y A PAS D'AUTRE MOYEN D'EMPECHER CE CRIME AFFREUX QUE D'APPELER AU PLUS VITE LA POLICE

LES INSPECTEURS CROQUENOT ET DURIFLARD LES DEUX PLUS FINS LIMIERS DE LA PREFECTURE AUSSITOT ENVOYÉ SUR LES LIEUX ECOUTENT À LEUR TOUR LES 2 CRAPULES.

LA CRUAUTE DE GROSSAC DÉPASSE LES BORNES DE L'IMAGINATION. JE PROPOSE QU'AUSSITOT LA RECELEUSE EGORGÉE DE LA FAIRE CUIRE À LA BROCHE. OTTO PRÉFERE LA MANGER AUX PETITS OIGNONS.

SUBSEQUEMENT JE VOUS METS EN ETAT D'ARRESTATION POUR EGORGEMENT VOLONTAIRE ET TENTATIVE DE CANNIBALISME S'ÉCRIENT DURIFLARD ET CROQUENOT AUX BANDITS.



DURIFLARD EST ALLE CHERCHER LA RECELEUSE ELLE A 2 PATTES DES PLUMES UN GRND COU ET ELLE S'APPELLE MARGOT C'EST UNE BRAVE AUTRUCHE.

MARGOT AVAIT AVALÉ 43 MONTRES, 228 COUVERTS EN ARGENT ET 228 FRANCS EN PIÈCES DE VINGT SOUS VOLÉS PAR LES BANDITS. ELLE LE GARDAIT DANS SON ESTOMAC ET C'EST POURQUOI ILS VOULAIENT LUI OUVRIR LE VENTRE MALGRÉ ELLE.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24 RUE RACINE, PARIS-6e

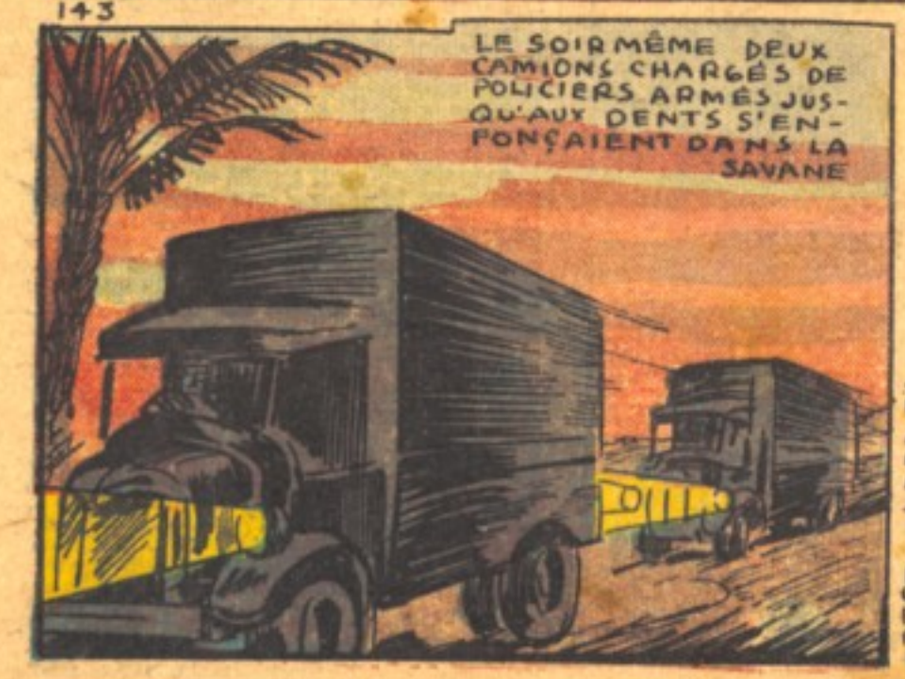
N° 143. JEUDI 25 AOUT 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

POUR GAGNER DU TEMPS JIM AVAIT PRIS BOB SUR SON DOS ET S'ÉTAIT LAISSÉ GLISSER LE LONG DE LA CORDE JUSQU'AU PIED DE LA PAROI ROCHEUSE.. LA DESCENTE S'EFFECTUA SANS INCIDENT ET NOS DEUX AMIS TOUCHÈRENT LE SOL SANS IMPREVU.

QUELQU'UN QUI FUT HEUREUX C'EST LE PILOTE QUAND IL VIT REVENIR JIM ET BOB!...



JIM NE PARTIT QUE LE LENDEMAIN MATIN AVEC L'AVION ET APRÈS AVOIR CONFIE BOB AU CHEF DE POLICE, CAR IL NE SE SOUCIAIT PAS D'EMMENER LE GAMIN DANS UNE EXPÉDITION COMPORTANT DE SÉRIEUX DANGERS....

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Au prix de mille difficultés, Juan et Pedro cheminent à travers la jungle pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, relégué injustement par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud) dans le terrible bagne de Montanara. Les jeunes gens et leur chien Microbe ont imprudemment accepté la compagnie d'un certain Serpis.*

Chapitre XIX. — Dans les marécages de Montanara

Les premiers mots qu'échangèrent Juan et Pedro quand ils se réveillèrent ligotés par le traître Serpis, furent pour se dire leur rage et aussi qu'ils souffraient horriblement de la tête.

— Il a dû nous endormir avec quelque drogue, fit Juan.

— Je le crois aussi, répliqua Pedro. Hier soir avec son alcool...

La cabane était absolument vide et l'on n'entendait pas le moindre bruit à l'extérieur. Juan appela :

— Microbe! Microbe!...

Mais il n'obtint aucun résultat.

— S'il a empoisonné ou abattu notre chien, grinça Juan, il le paiera cher!...

— Oui! confirma Pedro.

Car au fond d'eux-mêmes, bien que leur situation fût désespérée et apparemment sans issue, ils n'admettaient pas que la lutte fût déjà terminée. Quelque chose leur disait que tout n'était pas fini et que la chance tournerait en leur faveur...

— Les autorités, reprit l'aîné, doivent donner des primes aux gens qui dénoncent ceux qui veulent faire évader des forçats et Serpis est sans doute un indicateur... Le bagne de Montanara n'est pas loin d'ici. Ce traître est donc

...Et, du bout de ses dents aiguës, le jeune garçon commença à ronger la cordelette.

parti prévenir le chef de la police. Demain, des soldats viendront pour nous arrêter...

— Si nous sommes encore là, répondit Juan.

— Evidemment. Mais je ne vois pas bien comment nous pourrons nous en tirer, à moins que...

— Tu as une idée? J'en étais sûr...

— On ne peut pas appeler ça une idée, c'est trop simple et trop bête. Mais je crois qu'il n'y a pas autre chose à faire. Ecoute...

Ils étaient contre les parois de la cabane, chacun d'un côté, et Pedro poursuivit :

— Tu vas tâcher de venir jusqu'à moi, en te roulant sur le sol.

— Ce ne sera pas bien commode.

— Je m'en doute, car moi, je suis incapable de bouger d'un millimètre. Mais tu as toujours été plus souple...

— Oui... Tout de même, je crois que je pourrai...

Et Juan commença un savant travail de reptation, gagnant vers son frère, au prix d'efforts inouïs, centimètre par centimètre. Combien lui fallut-il d'heures pour parvenir au but? Deux au moins. Mais il trouvait de temps à autre le moyen de plaisanter.

— Dis donc, tous les records de vitesse sont battus! Faudra qu'on recommence devant des officiels, à Pontagro, pour obtenir l'homologation...

Enfin, il arriva à poser sa tête à hauteur de l'estomac de son frère. Et celui-ci lui dit :

— D'abord, reprends-toi. Fais même un petit somme, si tu veux. Et puis, tu essaieras de me délier.

— Dormir? Tu n'es pas fou? Je me mets immédiatement au travail ou jamais!...

Et du bout de ses dents aiguës, le jeune garçon commença immédiatement à ronger l'une des cordelettes qui liaient les poignets de Pedro.

— Tu avais donc deviné ? fit celui-ci.

Juan ne répondit pas... Il procédait méthodiquement à sa pénible besogne, s'attachant à ne prendre qu'une mince partie de fibre à la fois. Ainsi pouvait-il peu à peu déchiqueter la corde...

Ce ne fut pas aussi long qu'on pouvait le craindre. Bientôt, Pedro put remuer une main, puis la dégager. Le reste suivit rapidement et il n'était certainement pas midi lorsque les deux frères purent sortir de leur cabane...

Naturellement, Serpis les avait dépouillés de tout, de leurs revolvers, de leurs montres, de leurs musettes et même de leurs couvertures. Il était également parti en emmenant le cheval...

— Il n'y a qu'une chose qu'il nous a laissée, dit Pedro.

— Quoi?

— La ceinture. Mais ce n'est pas de sa faute.

Ce disant, le jeune homme s'était éloigné vers un buisson, il s'était baissé, il avait fouillé dans les basses branches et maintenant il se redressait en brandissant la guine de cuir gonflée d'or...

— Je ne sais pas pourquoi, expliquait-il, mais une sorte de prescience m'a poussé, hier soir, à dissimuler ici notre trésor de guerre. Nous n'avons pas à le regretter!...

— Certes! Mais Microbe?...

Ils appelèrent et un jappement leur répondit, qui semblait venir du sol. Ils cherchèrent et trouvèrent la pauvre bête au fond d'un piège à fauves, de l'un de ces pièges qui consistent uniquement en une fosse à pic, qu'on dissimule sous des branches.

— Allons, vieux, lève-toi! On va t'attraper...

Ce ne fut pas sans mal. Mais ils en vinrent à bout et la petite troupe se trouva de nouveau reconstituée.

— Et maintenant, dit Juan, en route vers Montanara... Car les intrépides fils du lieutenant Popesco n'abandonnaient pas la partie.

Rien ne pouvait les faire renoncer, même pas l'idée qu'ils étaient désormais découverts, trahis et qu'ils auraient sans doute à lutter ouvertement contre la police et les soldats...

Ils gravirent une crête et, tout en montant, Pedro désigna un arbuste couvert de baies noires.

— Tu vois, ce sont les mêmes fruits qu'à Rigaria, ces fruits soporifiques. Serpis en avait certainement cueilli quelques-uns, dont il dut exprimer le jus dans sa gourde avant de nous offrir à boire. C'est pourquoi nous nous sommes endormis malgré nous.

— Heureusement, répliqua Juan, la dose était moins forte que celle que j'avais prise et qui m'a laissé si longtemps sans connaissance! Ne te sens-tu pas la tête un peu lourde tout de même?

— Si, il y a quelque chose qui me bourdonne dans la cervelle, comme une grosse mouche bleue qui me serait entrée dans le crâne. Mais cela ne m'empêche pas de continuer.

Parvenus au sommet de la crête, ils aperçurent bientôt le mont des Aigles, ce pic aigu qui dominait le bagne où devait être arrivé leur père.

— Voilà, fit Pedro, Montanara est juste derrière, juste au pied du mont des Aigles. Nous ne pouvons donc plus nous tromper. Il suffit de marcher droit...

— ...et vite!

— Oui. Si nous pouvions arriver dès cette nuit, nous aurions une chance de passer entre les mailles...

— Comment ça?

— Réfléchis... Serpis pense que nous sommes trop bien ligotés pour jamais nous en tirer. Il ne se pressera pas. Les soldats non plus...

— Après...

— Donc, ils ne viendront pas nous chercher avant demain matin, car personne n'aime les marches de nuit en ce pays. Elles sont trop dangereuses...

— Bien sûr...

— Ce n'est donc qu'après-demain au plus tôt qu'on connaîtra notre évasion et qu'on tendra des embuscades. Y es-tu, maintenant? Si nous arrivons dès cette nuit, grâce à notre trésor de guerre...

Il frappa sur sa ceinture...

— ...nous pouvons nous assurer des complicités et nous trouver des cachettes. Avec de l'argent, partout où il y a des hommes on peut se débrouiller...

— Mais Montanara est une si petite ville. Dix mille habitants tout au plus...

— Oui. Mais c'est une ville de passage et d'aventures. La population flottante double ou triple ce chiffre. Et cela doit faire un grouillement favorable... J'ai bon espoir. Un instinct me dit...

Mais Juan ricana :

— Ah! oui, tes presciences?...

Ce n'était du reste que par amusement qu'il « blaguait » ainsi son frère. Lui-même ne s'était jamais senti aussi plein d'optimisme...

Ils n'avaient pourtant plus rien de leur bel entrain, vers dix heures du soir, alors que la nuit était tombée depuis longtemps, à un moment où nos deux « aventureux » tournaient en rond, sans trouver leur route, dans les marécages qui entourent Montanara.

La ville était toute proche. Ils en devinaient le faible halo lumineux dans le ciel. Mais comment et par où l'aborder? Comment franchir ces maudits marécages, célèbres dans tout l'Eldorado, comme le sont en France les sables mouvants du Mont-Saint-Michel. Il y avait des « passes », évidemment, et même des ponts. Encore fallait-il les connaître...

Les deux frères, maintenant, regrettaient leur hâte. Depuis la cabane, à forcer l'allure, il s'étaient épuisés. En outre, ils n'avaient rien mangé d'autre que des kakis, ces gros fruits rouges et sucrés un peu semblables à des tomates, et ils se trouvaient sans forces. Le chien Microbe lui-même semblait éprouver une angoisse. A tout instant, il se serrait contre les jambes de Juan au point de le faire tituber.

— Nous aurions été plus sages, fit Pedro, de nous arrêter à deux ou trois kilomètres d'ici, sur les bonnes terres, et d'attendre la levée du jour...

— Pourquoi dis-tu cela? Pour nous donner du cœur au ventre?

Brave Juan! Il essayait encore de goguenarder, et il n'y voyait plus clair, et la fatigue lui mettait comme un bourdonnement autour des tempes.

— Je dis cela, répéta Pedro, parce que je pense que nous ferions peut-être mieux de retourner en arrière...

— Peut-être...

— Alors, essayons...

Et la déprimante marche reprit, dans l'humidité pestilentielle qui les faisait frissonner des chevilles à la nuque. Deux ou trois fois, en pataugeant dans des flaques nauséabondes, ils dérangèrent de gluantes bestioles. Des crapauds, sans doute, ou des salamandres, ou des serpents d'eau, tous les reptiles affreux des marais des tropiques.

Ils ne parlaient que de loin en loin et ils retenaient leur souffle, à cause de la puanteur par moments intenable.

— A gauche, on dirait qu'il y a une espèce de digue.

— Non... Nous sommes passés là tout à l'heure, souviens-toi. C'est un reflet de lune sur le marais...

— Oui, c'est vrai...

Retournaient-ils vraiment sur leurs pas? Au fond, ils n'en savaient rien. De plus en plus ils se sentaient perdus, désorientés. Leurs membres devenaient gourds et raides, car le froid s'accentuait encore.

— Pedro! Aide-moi!...

Juan s'était senti faiblir et il avait tendu le bras à son frère pour que celui-ci le soutînt... Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, immobiles l'un contre l'autre. Puis Pedro bougea doucement, incitant son frère cadet à un nouvel effort... Les deux frères ne s'en étaient pas aperçus, mais, depuis un moment, Microbe n'était plus là...

— Courage, vieux!

Et, tout à coup, le pied leur manqua, à tous deux en même temps. Ils avaient glissé sur quelque chose de mou et, maintenant, la boue les happait. Pleins d'une infernale épouvante, ils sentirent l'horrible glu les aspirer, leur envahir les mollets, les cuisses, les hanches, la poitrine. Ils s'enlisaient dans une boue gluante, plus affreuse, plus impraticable encore que les sables mouvants du Mont-Saint-Michel.

Et l'on entendait Microbe, quelque part, au loin, qui hurlait à la mort...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades.

Je suis toujours au bord de la mer avec Mme Burette et je m'amuse rudement bien. Même que Mme Burette a pris un bain de mer parce qu'il faisait très chaud, mais elle a été pincée par un crabe et elle a dit qu'elle recommencerait plus. Moi, les crabes, je les attrape et c'est pas eux qui m'attrapent. Et puis je suis allé en bateau dans la barque du père de mon petit ami Jean-Marie. Les poissons on les a pêché avec une ligne mais la ficelle on la tient ***directement dans la main, y a pas besoin de bout de bois pour l'attacher après. On sent un petit truc qui remue au bout de la ficelle, et puis on n'a plus qu'à tirer. Il y a un poisson au bout.***

Des maquereaux j'en ai pêché dix-sept. On en a rapporté près de cent en tout, ça n'empêche pas que le père de Jean-Marie trouvait que la pêche n'avait pas été bien fameuse. Qu'est-ce qu'il dirait s'il venait pêcher dans la Seine.

Mais tout de même je vais pas continuer à vous raconter ce qui m'arrive au bord de la mer, parce que ça serait comme la dernière fois, je n'aurais plus de place pour recopier les lettres de mes petits camarades.

Cette fois-ci c'est des poèmes que je vais publier. Le premier il est de mon ami Paul Ecca, de Nice, et son poème est écrit sur les régates qui, dans son pays, sont une grande fête, des espèces de courses de bateau, qui ont lieu plusieurs fois par an.

Chaque Niçois en se promenant
A vu, non loin du rivage,
Des voiles volages
Qui se gonflent au gré du vent.
Ce sont les régates d'été
D'une blancheur immaculée.
Elles glissent, traçant un sillon merveilleux
Sur les flots bleus...

En voilà une, la plus [blanche
Qui sur la mer se penche.
Elle se penche pour se [mirer.
Comme une fée...

Mais un magicien la [relève
C'est son maître tout- [puissant
Auquel elle obéit sans trêve :
Le vent...

Chacun sur la Côte d'Azur
A vu non loin du rivage
Glisser d'un vol souple et sûr
Des voiles volages...

Voici maintenant un poème que m'envoie mon petit camarade René Fransin, de Grenoble. René Fransin a essayé de faire une chose très difficile, un poème d'une espèce toute particulière, un poème de 14 vers qu'on appelle un sonnet. Son sonnet, il l'a appelé La Source *et je le recopie tel.*

La source est là, qui murmure
Entre deux haies de verdure ;
Elle cascade sur les roches.
Écoutez son chant tout proche.
Les fleurs, le ciel et les oiseaux
Toujours se mirent dans son eau
Elle a ses vagues et ses colères,
Mais rien ne trouble son onde claire.
Les grands arbres qui l'entourent
La voient courir nuit et jour,
Et se balancent au-dessus d'elle
Pour admirer comme elle est belle.
Les fleurs se fanent, les ans s'écoulent,
La source est toujours là, qui coule.

J'ai montré le poème de René Fransin à ces messieurs-dames de la rédaction qui m'ont dit que peut-être bien les rimes n'étaient pas tout à fait comme il faut pour un vrai sonnet régulier, mais qui m'ont dit aussi que le sentiment était joli, surtout dans la fin.

Pour terminer je vais recopier un petit récit de Raoul Lambert, sur une de ces tempêtes qui sont si terribles pour les paysans.

Je regardais le ciel. De gros nuages noirs, planaient sur la campagne plongée dans une pénombre, qui n'indiquait rien de bon. L'atmosphère lourde, était quelquefois traversée par le roulement sourd du tonnerre. Les paysans rentraient leurs bœufs. Les chiens flairant l'orage, grondaient en s'agitant constamment dans leur niche. Les vaches, rentrant à la hâte du pâturage, beuglèrent.

Le ciel était devenu bronzé. Un éclair fulgura. Le tonnerre éclata. Soudain!... Un grésillement sinistre « La grêle! hurlèrent, les paysans ». Des grêlons, de la grosseur d'un œuf de pigeon, tombaient, fauchant les blés, dévastant les vignes. Le vent mugissait, enlevant tout sur son passage. La grêle cessa. La pluie arriva. Les éléments étaient déchaînés. Pendant une heure la tempête fit rage. Puis, progressivement, tout se calma... Hélas! je vis un paysan entouré de sa femme et de ses enfants, pleurant devant leur pauvre maison détruite par la foudre, là, un autre paysan, maudissant le ciel, pour sa récolte détruite. « Pauvres gens!!! » pensais-je.

C'est bien raconté, vous ne trouvez pas. C'est terrible la grêle. Je me rappelle une tempête comme cela, à la veille des moissons, quand j'étais petit. Après, tout le monde pleurait dans le pays...

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles, et je vous souhaite de passer d'aussi bonnes vacances que nous.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Envoyez-moi des tas de réponses au Concours des plus belles histoires de* Mon Camarade *(règlement en page 7). Et du même coup mettez dans vos lettres des récits ou des poèmes, faits par vous pour que je les publie ici.*

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

CEINTURE ET COL BRODÉS

Un col Claudine, voilà ce qui est indiqué pour vos charmantes petites têtes; puis, vous le voyez sur n'importe quelle robe et confectionné en toutes les matières possible, ce qui le rend si varié : en toile blanche empesée, en tissu ciré, crêpe, lainage, uni, à pois, imprimé, en grosse toile brodée, en rabane, etc.

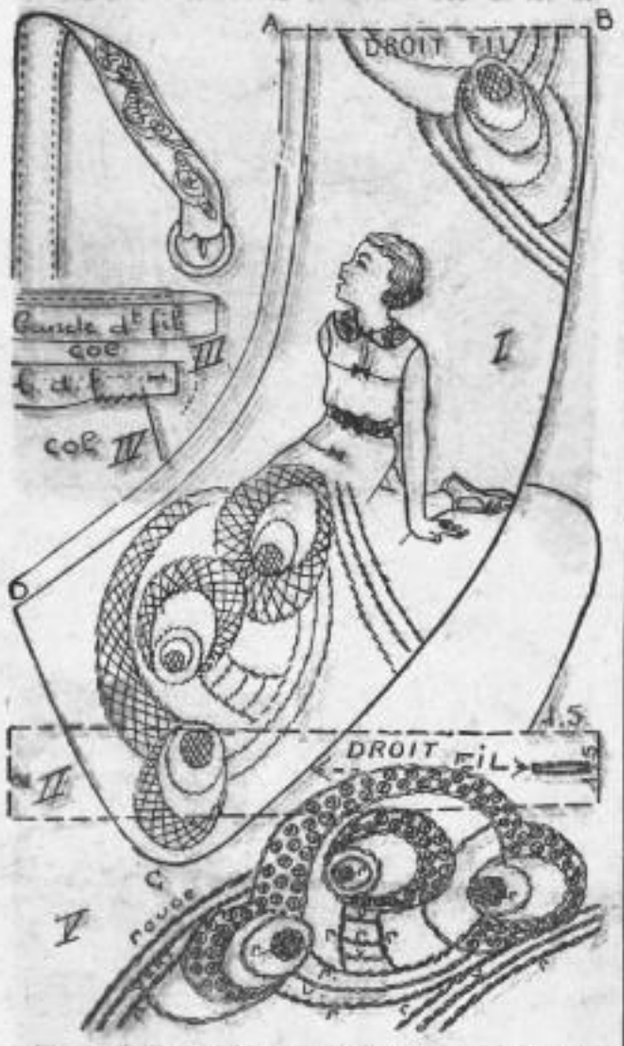
Le patron I, est la moitié du col. Grandissez-le donc, puis posez votre tissu plié en A B, qui n'est pas coupé et qui est droit fil. Coupez en laissant tout autour un centimètre en plus en A B C D. Le rentré D A vous est indiqué ici. Faites deux morceaux pareils.

Posez ensuite endroit contre endroit et cousez A B C D. Retournez à l'endroit en enfermant cette couture que vous crantez pour que le rentré se range bien.

Ensuite, prenez deux bandes droit fil de 35 cm. de long sur 2 cm. de large, plus les rentrés d'un demi-centimètre, soit 36 cm. en tout. Pliant chaque bande en deux découpez-les de façon que les 2 cm. restent au milieu et que les bords n'aient plus que 1 cm. 1/2, plus les rentrés, bien entendu; soit 3 cm. au milieu et 2 cm. 5 aux bouts.

Le croquis II vous indique la forme de la bande.

Mettez les deux bandes l'une sur l'autre, endroit contre endroit; cousez un grand côté et les deux



petits en dedans, retournez à l'endroit; posez cette bande à cheval sur le col. Fixez d'abord le milieu, puis endroit sur endroit; réunissez par une couture (c'est l'endroit du col que vous faites d'abord ainsi). Retournez la bande droite et rabattez sur l'envers du col à points d'ourlet très fins.

La bande droit fil doit dépasser de 1 cm. 5 à chaque bout.

Vous faites là une boutonnière, deux en tout, par où vous fixerez votre col une fois la bande rabattue en dedans et aplatie au fer. Cette bande évite au col de se déformer quand il n'est pas monté sur une encolure (voir croquis III et IV).

Brodez ce petit col sur de la grosse toile bien raide ou de la rabane, qui fait très joli et que vous trouverez dans les magasins. Répétez le motif V en plaçant le milieu comme indiqué pour avoir un nombre exact de fois le dessin et finissez aussi les coins d'une façon jolie en vous inspirant du croquis II.

Les nœuds sont faits au point noué bleu vif clair; toutes les lignes jaunes, sauf celles indiquées, que vous ferez oranges et rouges ou encore rouges à la place d'oranges, et vertes à la place de rouges au point de tige. Je vous ai déjà expliqué ces points, mais pour plaire aux petites brodeuses, je vous donnerai prochainement un petit dictionnaire de broderie.

Faites ceinture et poignets comme le col et vous aurez une gaie parure.

Les Conseils de tante Camille

Comment nettoyer les éponges. — *Voici deux moyens de nettoyer des éponges. Immerger les éponges pendant vingt-quatre heures dans une cuvette d'eau très chaude contenant le jus d'un citron. Rincer à plusieurs eaux et presser les éponges pour les faire sécher.*

Autre procédé. — Jeter 20 à 25 grammes de cristaux de soude dans un litre d'eau chaude; ajouter quelques gouttes d'ammoniaque. Quand le carbonate de soude est bien fondu, plonger l'éponge en l'agitant souvent; laver ensuite à plusieurs eaux, puis presser fortement avec les mains et laisser sécher.

Les éponges de toilette neuves doivent être battues pour en chasser les petits cailloux, sable et coquillages qu'elles contiennent encore, puis on les trempe pendant vingt-quatre heures dans de l'eau fraîche contenant un peu de lait. On les sèche ensuite.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Bifteck cru à la Tartare. — *Voici une bonne recette pour les petits lecteurs qui doivent manger de la viande crue. Hachez pas trop menu du faux-filet de bœuf. Mettez cette viande hachée sur une assiette. Saupoudrez-la de sel et de poivre. Ajouter un oignon blanc haché, un filet d'anchois, coupé très fin et un jaune d'œuf. Mélangez parfaitement le tout. L'assaisonnement doit être relevé. Sur un plat, disposez ce mélange en petits tas bien nets, saupoudrez largement de fines herbes hachées menu.*

POUR RIRE UN PEU

Gribouille dîne chez des amis, et doit passer toute la soirée avec eux. On doit danser. Aussitôt après le dessert, il s'esquive et ne reparaît qu'au bout d'une demi-heure, trempé. « D'où viens-tu, dans cet état ? — Eh bien, voilà, je suis vite allé prévenir ma mère que je ne rentrerai qu'une fois que la pluie aura cessé. »

o

Au restaurant. — Avec étonnement, un client lit sur la carte que lui présente le garçon : omelette de 3 œufs, 3 fr. 50; 2 œufs à la coque, 4 fr. 50; aussi s'empresse-t-il de demander une explication. « Monsieur n'ignore pas, répond le garçon sans se départir de son calme, que pour les œufs à la coque, on ne peut se servir que d'œufs frais... » Il paraît que le client a pris son chapeau et est parti, car il avait justement envie d'une omelette...

o

Jeannette et son papa se promènent au Zoo et s'arrêtent devant les singes, ce qui est très amusant. « Papa, dit Jeannette, la maîtresse a dit que les hommes descendaient du singe, c'est vrai? — Oui, c'est vrai. » Jeannette se met à réfléchir et, interrompant son silence : « Et les singes, d'où est-ce qu'ils descendent, eux? » Et le papa, distrait, de répondre : « Des arbres, ma petite fille... »

o

M. Calino est devenu très myope et il porte de grosses lunettes, avec des verres très épais, derrière lesquels ses yeux semblent sortir de leurs orbites. La nuit, il ne veut même pas quitter « ses yeux », comme il dit; des amis s'en étonnent et voici l'explication que Calino leur donne : « Si je me séparais de mes lunettes, je ne me lèverais jamais, car il me serait alors impossible de distinguer le jour d'avec la nuit. »

o

Un jour, Hitler entre incognito dans un cinéma. Fatigué, il s'endort. On projette alors un film représentant Hitler lui-même, passant en revue la jeunesse nazie. Tout le monde se lève, sauf Hitler qui continue de dormir. Alors son voisin lui frappe doucement l'épaule et, se penchant vers lui : « Je vous comprends, tout le monde pense comme vous, mais il est plus prudent de vous lever à cause de la police. »

LES ORIGINES DES POSTES MODERNES

La France, dans le courant du XVIIIe s., avait connu un début de développement industriel. Avec ce développement, les communications s'étaient améliorées et, partant, le Service des Postes, indispensable au commerce et à l'industrie. On jugera de l'importance de cet essor si l'on sait qu'en 1780, à la veille de la Révolution, les Postes françaises comptaient 1.284 bureaux, 3.000 relais de Poste, 12.000 employés et que, chaque année, ces services transportaient 30 millions de lettres.

Bien entendu, les Postes étaient organisées d'une façon bien différente de ce qu'elles sont maintenant. La Poste était une poste à chevaux. Les lettres étaient transportées par des services de voitures publiques et les maîtres des Postes étaient à la fois chargés de distribuer le courrier et d'assurer, à l'étape, aux conducteurs de voitures, des chevaux frais qui leur permettaient de continuer leur route et, lorsqu'ils passaient la nuit à la Poste, le vivre et le couvert. Dans les voitures de Poste, on ne transportait pas seulement les lettres, mais aussi les voyageurs.

Après la Révolution, les services postaux furent réorganisés. L'industrie, qui se développait tous les jours davantage, avait besoin de transports toujours plus rapides. On multiplia en France les relais, on changea plus fréquemment les chevaux, on supprima les arrêts pour la nuit. Les voitures postales, organisées selon ces nouvelles méthodes, prirent le nom de diligences. Les lettres voyageaient donc plus rapidement, mais il leur fallait tout de même environ quatre jours pour aller de Paris à Sens, par exemple.

Après 1835, les chemins de fer commencèrent de se développer en France et c'est à cette même époque que l'on envisagea, pour la première fois, l'établissement de Postes modernes, selon la réforme que venaient de réaliser Rowland Hill et James Chalmers en Angleterre. Le gouvernement de Louis-Philippe, qui avait envisagé cette réforme, ne la mit pas en application et ce fut à la République de 1848 qu'il appartint de créer le premier timbre-poste. Désormais, le timbre était payé par l'expéditeur et non plus par le destinataire. Les taxes postales étaient abaissées de près de moitié. En même temps, se poursuivait la transformation radicale des méthodes postales, par le remplacement des anciens réseaux de diligences par des réseaux de chemins de fer. Avec l'établissement de ces vignettes, peu après allait naître une nouvelle forme de collection : la philatélie. Ce mot un peu savant est tiré de deux mots grecs dont l'un: « philos », veut dire ami, et l'autre: « ateleia », veut dire affranchissement.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Le professeur Philomicron, Alfred et Louise, réduits à la taille d'une fourmi, sont perdus dans la campagne où ils sont attaqués par des insectes géants, plus terribles qu'aucun fauve de la jungle équatoriale. Echappés aux serres d'une guêpe rapace, ils descendent le long d'un pin géant, comme d'une haute montagne, quand de nouveaux monstres apparaissent.*

Chapitre XIV

Les chenilles géantes

Philomicron aperçut une tête énorme couverte d'une forêt de poils hérissés. Des pattes courtes, mais fortes, s'agrippaient au bord du terrain où se reposaient les voyageurs. Enfin, la bête réussit à se hisser sur le terrain, cabrant son corps allongé et remuant agilement toutes ses jambes innombrables. Elle était suivie par tout un troupeau d'animaux pareils, aussi longs et velus. Les monstres étaient infiniment plus gros que des crocodiles géants, mais étaient plus terrifiants encore.

— N'ayez pas peur, dit M. Philomicron, ce ne sont que des chenilles processionnaires de pins. Elles ne nous toucheront pas.

— J'ai peur quand même, murmura Louison.

— Froussarde! lança Fredo, puisque l'on te dit qu'elles ne nous toucheront pas! De quoi se nourrissent-elles?

— Elles ne mangent que du feuillage vert et de jeunes pousses du pin, répondit le professeur.

— Tu vois, Louison, ce sont des chenilles végétariennes. Tu peux les caresser si tu veux.

Malgré ces avis rassurants, Louison reculait aussi loin que possible et se serra près du professeur.

— N'aie pas peur, dit Philomicron. Ces chenilles ne cherchent rien d'autre que de jeunes pousses. Je connais très bien ces animaux, j'ai écrit autrefois tout un gros livre sur leurs mœurs. Ces chenilles sont de véritables sauterelles de la forêt. Elles se rassemblent en troupeaux et dévastent les forêts de pins comme les sauterelles dévastent les champs de blé. J'ai vu une fois une forêt après leur passage. J'ai parcouru des dizaines de kilomètres, et nulle part je n'ai vu une seule tache verte. Il ne restait plus que des branches dénudées et sèches. Tout était dévoré par ces chenilles qu'on appelle processionnaires, parce qu'elles vont en procession, en foules immenses.

Ici le professeur leva la tête et sourit à l'adresse de quelqu'un, comme s'il voyait son meilleur ami.

— Et voici mon camarade, le *microgaster nemorum*! dit-il. Bonjour, mon vieux, soyez le bienvenu!

Au-dessus des chenilles processionnaires, planaient en silence des insectes minces aux corps étroits et aux ailes longues et transparentes.

— Ce sont des moustiques! s'exclama Louison.

— Oui, ce sont des *microgaster nemorum*! répéta le professeur. C'est l'armée de défense des forêts et des hommes! Regardez, enfants, ce qui va se passer! Je connais des savants qui donneraient beaucoup pour être à notre place en ce moment! Regardez bien, ce sont des as.

Les cavaliers ailés fonçaient d'en haut sur les chenilles, comme des vautours sur leur proie et s'installaient sur leur dos.

— Ce sont de vrais cavaliers, criait Louison.

On se serait cru dans un cirque, où les chiens montent sur les chevaux, et où de petites souris craintives se promènent à dos de chats. Les enfants applaudissaient en riant. Mais soudain Louison regarda le professeur et, consternée, demanda :

— Ces... micro-machin-chose, que font-ils au juste?

Elle avait vu les cavaliers lever rapidement leur ventre muni d'une lance pointue et d'un mouvement brusque plonger ce dard dans le dos de la chenille. Ils reprenaient leur vol aussitôt après.

— Ils ne se promènent pas du tout, dit Louison, ils se battent!

— Ils ne se battent pas, et ne se promènent pas non plus! expliqua le professeur. Les cavaliers ailés percent la peau de la chenille processionnaire et déposent leurs œufs sous la peau. Dans quelque temps, des larves sortiront de ces œufs et se mettront à dévorer les chenilles vivantes, qui périront avant de devenir des papillons. Si ces défenseurs ailés n'existaient point, la chenille du pin aurait déjà dévoré toutes les forêts; seul le microgaster les empêche de se multiplier. C'est pourquoi il mérite d'être appelé le gardien de nos forêts.

— Et ne peut-on pas faire l'élevage artificiel de ces micropanthères.

— Microgaster... corrigea le professeur. On a essayé, mais les expériences ne réussissent pas toujours. C'est que, malheureusement, d'autres ennemis, plus petits encore, déposent leurs œufs dans les larves de ces cavaliers. Et le microgaster périt.

— Les parasites! Et ne pourrait-on pas détruire ces bestioles-là?

— On le peut! Ces petits agresseurs possèdent aussi leurs ennemis; ceux-là sont déjà tout à fait minuscules.

— Quelle affaire! dit Fred, c'est les ennemis des ennemis du microgaster qu'il faudrait multiplier par l'élevage!

— Oui, certainement, acquiesça le professeur, cela ne va pas non plus tout seul : d'autres petites bestioles, à leur tour, déposent leurs œufs dans les larves de ces êtres aussi minuscules qu'utiles.

Fredo fit un geste de découragement :

— Oh! c'est comme qui dirait une vis sans fin... Il y a le commencement, mais la fin se perd...

— C'est cela! Précisément! dit vivement M. Philomicron, un savant croit parfois avoir saisi la fin et connaître déjà absolument tout au sujet d'une bête quelconque, mais il lui suffit de vouloir pénétrer plus profondément et plus sérieusement au fond des choses, et de suite il se rend compte que ce n'est point la fin qu'il tient entre ses mains, mais seulement le commencement d'un nouveau chapitre de recherches, pour le moins aussi passionnant.

Le professeur Philomicron oubliait qu'il était installé sur une petite corniche de l'écorce géante d'un pin. Il se leva et, comme sur une chaire, se mit à raconter, avec enthousiasme, comment des savants tels des Christophe Colomb modernes voyageaient tous les jours dans des océans inconnus et comment ils découvraient des continents toujours nouveaux.

Le long de l'écorce, comme sur une large chaussée, des chenilles processionnaires rampaient; d'autres insectes, pareils à des scarabées, descendaient à leur rencontre. Au-dessus, des bêtes ailées planaient. Le professeur était à tout moment bousculé sans cérémonie par des chenilles; il faillit être jeté par terre par un immense scarabée noir, mais il parlait, parlait sans cesse, oubliant tout au monde.

On ne sait pas combien de temps le professeur Philomicron serait resté sur son bout d'écorce. Sa conférence aurait peut-être duré jusqu'à la nuit, si elle n'avait pas été interrompue par l'intervention inattendue d'un animal ailé qui s'écroula comme une pierre tout à côté du conférencier et le rejeta d'un coup d'aile. Puis, levant son ventre, l'animal, d'un coup violent de son dard long et pointu, perça l'écorce tout à côté de la tête du professeur. Le dard s'enfonça profondément dans le tronc du pin. Les enfants n'avaient pas eu le temps de pousser un cri, que déjà la bête retirait sa lance et disparaissait aussi rapidement qu'elle était apparue. Pâles d'effroi, Fred et Louise se blottirent contre le roc rougeâtre.

— Eh bien — le professeur se levait — je crois que j'ai trop bavardé! Et cependant, il faut qu'avant la nuit nous soyons arrivés à terre.

Il regarda les enfants et ajouta :

— Aucun danger... C'est un insecte qui vient de déposer ses œufs dans la larve d'un insecte qui s'attaque au pin.

— Dans la larve? s'étonna Fred. Mais où est-elle?

— Sous l'écorce.

— Mais comment la voyez-vous?

— Je ne la vois pas, mais je vous garantis qu'au-dessous de nos pieds, sous la couche de cette écorce, se trouve la larve d'un insecte ennemi de l'arbre.

— Cela voudrait dire que celui qui vient de l'attaquer a vu à travers l'écorce?

— Non. Lui non plus ne voit pas la larve, mais il devine sa présence. D'ailleurs, nous ne pouvons pas le comprendre. D'une façon générale, nous autres, les hommes, connaissons mal les mœurs et les coutumes des insectes. Nous ignorons même complètement toutes sortes de choses dans la vie de ces petits êtres merveilleux.

Par exemple, nous ne savons pas exactement à quoi servent les antennes des insectes.

Le professeur se leva, enroula sur sa main l'extrémité de la corde.

— Allons, dit-il, il est grand temps.

La descente pénible et dangereuse recommença le long des saillies de l'écorce. De temps à autre, les voyageurs s'arrêtaient pour se reposer. Ayant choisi un terrain convenable, ils s'étendaient en silence sur des rochers rouges, frottaient leurs jambes et bras engourdis, vérifiaient si les cordes de fil d'araignée n'étaient pas usées et si les nœuds tenaient bon. Ensuite, ils reprenaient leur chemin, sautant comme des chèvres, de rocher en rocher.

A une des étapes, déjà tout près de la terre, les voyageurs furent obligés de s'arrêter pour un temps assez long. Le professeur et les enfants se préparaient à continuer leur route, quand soudain, des ailes bruissèrent au-dessus de leurs têtes. Le professeur Philomicron leva la tête et pâlit. Entraînant les enfants, il s'abrita rapidement dans une étroite crevasse.

— Taisez-vous, ne bougez pas, chuchota-t-il.

Une grande bête poilue survola leur refuge. Son corps long et étroit était rayé noir et jaune comme une peau de tigre. Fendant l'air de ses ailes transparentes, l'animal se précipitait, pressant contre son abdomen quelque chose qui se tordait comme un serpent.

— Une eumène, murmura le professeur, une guêpe-eumène!

La guêpe se dirigea droit vers la cruche qui avait jadis servi de prison aux voyageurs, y jeta sa proie et y pénétra elle-même.

— C'est la guêpe qui nous a enlevés vers midi, dit le professeur, je crois qu'elle nous avait pris pour des chenilles.

La guêpe sortit de son repaire, se précipita vers la terre et remonta aussitôt. Soufflant sur les voyageurs une rafale de vent, elle passa en trombe tout à côté d'eux, se posa à nouveau sur sa cruche, et se mit à s'agiter autour de son ouverture, remuant agilement les pattes et donnant de temps à autre des coups de tête sur les rebords. Ayant fini sa besogne, elle s'envola.

Maintenant, les voyageurs purent se rendre compte de ce que la guêpe-eumène venait de terminer. L'entrée de la cruche était solidement cimentée à l'aide d'une masse grise, au milieu de laquelle, tel un bouchon, se dressait une pierre pointue.

— Vous voyez, dit le professeur, vous voyez comment elle vient de cacheter sa cruche aussi solidement qu'une bouteille de bon vin. Si nous n'avions pas quitté son repaire à temps, nous y aurions péri, emmurés vivants.

— Rien n'aurait pu ouvrir une brèche dans cette fermeture?

— Non, la guêpe fabrique, avec de la poussière et sa propre salive, un ciment si solide que les grandes personnes elles-mêmes arrivent difficilement à le briser.

— Je ne comprends pas, dit Fred, elle nous a apportés et fourrés dans la cruche. A quoi bon? puisqu'elle ne nous a pas mangés ensuite?

— Elle n'avait nullement l'intention de le faire, expliqua le professeur. L'eumène se nourrit du jus de fleurs; elle ne chasse les chenilles que pour nourrir ses futurs enfants. Ainsi que vous avez pu le voir, elle ne tue pas sa proie; d'un coup d'aiguillon, elle rengourdit la chenille et elle en fait ainsi des conserves vivantes.

— Alors pourquoi ne nous a-t-elle pas endormis? demanda Louise.

— Je ne sais pas, le professeur haussa les épaules, moi-même, j'en suis tout étonné. Il se peut que son aiguillon n'ait pu percer nos maillots en toile d'araignée. Et peut-être son venin n'a-t-il pas eu d'action sur nous... Je n'en sais rien. En général, tout cela est absolument surprenant. D'habitude, les guêpes ne se trompent pas. C'est un cas absolument inexplicable pour la science.

— Et qui lui avait fabriqué cette cruche?

— Elle l'avait faite elle-même, continuait le professeur, de

Les monstres étaient plus longs et plus terrifiants que des crocodiles géants.

poussière et de sa salive. Derrière ces murs solides, sa larve peut se développer sans crainte qu'un ennemi la dévore ou l'écrase. La guêpe lui a préparé juste autant de nourriture qu'il lui en faut. Dès que la larve est sortie de l'œuf, elle descend sur un fil d'araignée au fond de la cruche, s'attaque aux chenilles et les dévore. Elle dévore sa victime vivante, avec assez de raffinement pour que durant des semaines et jusqu'au dernier jour les chenilles vivent encore et que leur viande reste fraîche. Le premier jour, la larve suce le sang de la chenille, ensuite elle mange sa graisse, plus tard, ses muscles. Sans sang, sans graisse, sans muscles, la malheureuse chenille continue à vivre et à présenter de la nourriture fraîche pour la larve. Enfin, la larve dévore ce qui reste et se transforme en chrysalide.

Le professeur sortit du ravin, regarda à droite, à gauche, et annonça :

— Maintenant, nous pouvons continuer tranquillement. La guêpe est partie.

La terre était déjà proche et bientôt les voyageurs touchèrent le sol, sans autre obstacle.

Le soir venait. Fatigués et affamés, ils s'arrêtèrent au bord d'une rivière qui roulait des eaux houleuses. Les enfants ne se sentaient plus de force pour le traverser.

Louison s'étendit sur le rivage et dit :

— Je n'en peux plus!

Le crépuscule enveloppait la terre. Le ciel s'obscurcissait. Des nuages écarlates pendaient en tourbillons au-dessus des cimes. Des troupes d'oiseaux survolaient en criant les têtes des voyageurs.

— Eh bien, rien à faire, décida le professeur, nous passerons la nuit ici même.

— Sur la rive?

— Essayons de trouver une caverne, un abri quelconque.

Après quelques minutes de recherches, Fred se trouva en face d'une sphère marron aussi grande qu'une meule de foin. Le mur de l'œuf gigantesque était percé d'un trou noir. Fred jeta un coup d'œil à l'intérieur et appela :

— Venez à moi! Je crois avoir trouvé une maison!

Le professeur s'approcha, examina l'œuf de tous côtés et, après avoir réfléchi, décréta :

— C'est une noix vide. Un local abandonné par la larve d'un petit scarabée. Entrez-y, mes amis, installez-vous!

La nuit tombait. Les enfants, de fatigue, tenaient à peine debout, leurs yeux se fermaient. Sans plus attendre, ils pénétrèrent dans l'ouverture de la noix, tombèrent sur le sol inégal et s'endormirent d'un sommeil profond.

Cependant, le professeur, en soupirant, flânait autour de la noix. L'ouverture d'entrée était trop étroite, et M. Philomicron ne pouvait y passer que la tête, non les épaules.

Dans le voisinage de la noix, il découvrit, enfoncé dans une petite fosse, le coquillage vide d'un escargot. Geignant et gémissant, il y pénétra et se mit à s'y installer. Le sol incliné de la coquille était dur et froid, mais le professeur, fatigué par le voyage, ne s'en aperçut pas. Il mit ses poings sous sa tête, s'étendit de tout son long et aussitôt s'endormit.

Il pouvait être près de minuit, quand un sifflement strident retentit dans l'air.

Derrière le mur du coquillage, un vent violent et froid soufflait comme déchaîné. Des brins de poussière, des brindilles d'herbe, de pétales de fleurs, se précipitaient en tournoyant, balayés par le vent. La noix vacilla sous la rafale, frémit, se balança et poussée par le vent, roula en bas, vers le rivage. Elle bondit sur le talus, tomba à l'eau, se trémoussa sur les vagues, et, lentement se mit à voguer au fil de l'eau.

Les enfants étaient si fatigués qu'ils ne s'étaient même pas réveillés. Serrés l'un contre l'autre, ils dormaient en souriant, tandis que la rivière les emportait vers l'inconnu.

La lune était levée. Elle éclairait la rive silencieuse et déserte, le coquillage d'escargot roulé en spirale d'où parvenaient les ronflements du professeur, et couvrait l'eau de la rivière d'une écaille argentée et comme vivante.

Le vent balançait les arbres noirs au-dessus de l'eau.

Comme sur une route argentée, la noix noire flottait, se balançant légèrement. Le courant l'entraîna, la roula sur les vagues, et bientôt elle disparut derrière un tournant du fleuve.

(A suivre.)

LE RAYON DE LA MORT

D'APRES L'ŒUVRE D'A. TOSTOÏ

— RÉSUMÉ —

L'INGENIEUR CRIMINEL GARINE A CONSTRUIT D'IMMENSES USINES DANS UNE ILE DU PACIFIQUE ET VEUT CONQUERIR LE MONDE. MAIS À LA SUITE D'UN BLOCUS QUE TENTE DE ROMPRE SA COMPLICE ZOÉ MONROSE, GARINE EST EN DIFFICULTÉS. MARGERIE ET TARASCON LUTTENT CONTRE LES CRIMINELS...

DEPUIS UN MOIS LES OUVRIERS DE L'ILE D'OR N'AVAIENT PAS ETE PAYÉS ET LE MECONTENTEMENT GRANDISSAIT...

OUBLIANT LES RIVALITÉS DE RACES LES OUVRIERS SE RASSEMBLENT DANS LE PARC D'ATTRACTIONS ET DES ORATEURS PRENNENT LA PAROLE

GARINE N'A PAS PU PAYER SA POLICE NON PLUS, ET SES GARDES AU LIEU DE DISPERSER LE MANIFESTATIONS LES REGARDENT EN RIANT...

GARINE EST OBLIGÉ DE RECEVOIR UNE DÉLÉGATION DES OUVRIERS, QUI PENÈTRENT POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS LES SALLES DE SON SOMPTUEUX PALAIS...

GARINE, VERT DE PEUR ET QUI CROIT SA FIN PROCHE DEMANDE AUX OUVRIERS DE LUI ACCORDER UN DELAI.

LES OUVRIERS REFUSENT ET DÉCLARENT QUE DANS CES CONDITIONS ILS VONT ARRÊTER IMMÉDIATEMENT LE TRAVAIL DANS LE GRAND SONDAGE...

CETTE MENACE AFFOLE GARINE QUI CRAINT DE PERDRE AINSI TOUT ESPOIR D'ATTEINDRE L'OR DU FEU TERRESTRE QU'IL VEUT TOUCHER PAR SON SONDAGE...

IL N'OSE PAS DIRE QUE DANS L'ÉTAT ACTUEL DES TRAVAUX, L'ARRET DE L'ENTREPRISE SIGNIFIERAIT POUR LUI LA MORT... (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Le traitement usité en Perse contre le choléra, consiste à faire boire une grande quantité de café noir très fort au malade, en le forçant à faire de l'exercice. L'infusion de café est également l'ennemie du bacille de la fièvre typhoïde.

o

Les meilleurs baromètres seraient-ils les animaux? Si vous voyez une poule se rouler dans la poussière en hérissant ses plumes, c'est que l'orage n'est pas loin. Si la vache lèche le salpêtre qui suinte de la muraille, attendez-vous à avoir de la pluie le lendemain. Si les pigeons vont butiner au loin dans la plaine, n'hésitez pas à faire des projets pour le jour suivant : il fera beau. Et vous savez tous que lorsque les hirondelles rasent le sol, c'est signe de pluie.

o

Le célèbre monastère de l'Escorial, près de Madrid, est une véritable petite ville. Il ne compte pas moins de 16 cours, 88 fontaines, 13 oratoires, 7 réfectoires, 9 tours, 15 cloîtres, 86 escaliers, 1.200 portes et 2.673 fenêtres.

o

C'est en 1690 qu'un médecin autrichien inventa la pipe telle que nous la connaissons. Jusqu'à cette date, le seul instrument pour fumer le tabac consistait en un petit fourneau fabriqué avec de l'argile.

o

Le pavillon des bateaux de guerre anglais est blanc, avec la croix rouge de saint George. Dans un des rectangles dessinés par cette croix, le drapeau de la Grande-Bretagne en rouge, bleu et blanc, avec les croix de saint André, de saint Patrice et de saint Georges.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi on construit des avions multimoteurs.

En dehors de la question de puissance maximum des moteurs, que l'on ne peut augmenter sans cesse, il y a aussi un facteur de sécurité.

Si, pour un avion donné, on a besoin de 2.000 CV, il est démontré que deux moteurs de 1.000 CV sont tout indiqués. Avec un seul moteur de 2.000 CV, la panne prive l'avion de toute sa puissance. S'il dispose des deux moteurs, il lui resterait encore 1.000 CV. Mais un avion ayant besoin de 2.000 CV pour voler se tirera mal d'un vol à demi-puissance.

Alors qu'en Amérique on s'en tient à la formule des deux moteurs, en se basant sur la sécurité de fonctionnement, en France on cherche à augmenter le nombre des moteurs.

Évidemment, si nous reprenons notre avion de 2.000 CV équipé de 4 moteurs de 500 CV, nous voyons qu'il lui reste 1500 CV en cas d'une panne. L'expérience peut départager les partisans de chaque formule, mais notre opinion va à la solution des quatre moteurs comme étant la plus logique.

LE 35 CV DASPECT

Le troisième des appareils construits d'après les plans des avions étudiés pour le concours du Duralumin, est le petit monoplan Daspect.

Le « Daspect » est vraiment la motocyclette de l'air. Songez qu'il ne pèse, à vide, que 150 kilos ! Les moteurs de 500 cmc. qui participent à des concours de tourisme pèsent de 130 à 160 kilos.

35 CV DASPECT

La caractéristique principale de la construction est une recherche dans l'emploi de matériaux simples, utilisés tels qu'on peut les trouver dans le domaine de l'industrie.

Le choix a été porté sur le tube, dont le calcul prouve la grande légèreté pour une résistance égale dans tous les sens. Aussi, un large emploi en a été fait, comme vous pouvez en juger par la description ci-dessous.

Le fuselage est constitué par un tube en duralumin, de 160 mm. de diamètre et d'une épaisseur de 3,2 mm. Ce tube représente l'élément principal de l'avion, car il reçoit le siège du pilote, les commandes de vol, les attaches de la voilure à l'avant.

A l'arrière du même tube, un tube vertical et un tube horizontal le traversant, servent d'attaches au gouvernail de direction et à celui de profondeur. Tous deux sont articulés entièrement, de sorte qu'il n'y a pas de dérive ni de plan fixe.

Des compensateurs en caoutchouc rappellent automatiquement les gouvernes dans la position neutre.

Les ailes présentent un dièdre très important permettant, entre autres, de réaliser une très jolie maquette exacte et au vol stable. Elles sont munies d'ailerons sur toute leur longueur. Un dispositif simple permet d'abaisser ensemble les deux ailerons qui jouent alors le rôle de volets de courbure. Il existe trois positions : départ, vol et atterrissage.

L'envergure est de 7 mètres et la longueur de 4 mètres pour une hauteur de 1 m. 50.

La cabine monoplace en torpédo est joliment pavée et reçoit, à l'arrière, un moteur deux cylindres horizontaux (flat-twin), de 35 CV.

Le poids à vide, nous l'avons dit, n'est que de 150 kilos. En ordre de vol, l'avion pèse 260 kilos. Sa surface portante est de 8 m² et les vitesses prévues sont de 150 kmh. au maximum, 63 kmh. au minimum et 58 kmh. pour l'atterrissage.

Le plafond théorique est de 6.000 mètres et le rayon d'action de 400 kilomètres.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AMORTISSEUR. — Appareil destiné à absorber les vibrations et atténuer les chocs. Sur les avions, les amortisseurs sont principalement ceux du train d'atterrissage. A l'origine les amortisseurs étaient de simples sandows, encore utilisés aujourd'hui, mais remplacés de plus en plus par des tubes pneumatiques ou à huile. Les amortisseurs à friction ont eu une grande vogue sur les automobiles. (IL.).

SPORTS

Le trentenaire du sport travailliste a été brillamment fêté dans les derniers jours de juin à Paris.

Un des événements sensationnels de cette fête, a été la très brillante partie de football d'où sortirent vainqueurs les footballeurs de l'équipe Torpedo de Moscou. Les Russes étaient opposés aux travaillistes de Norvège, qui furent littéralement écrasés par 6 buts à 0.

A la suite de cette victoire, qui permit d'apprécier le jeu particulièrement brillant des Russes, la presse a généralement déploré que ceux-ci n'aient pas participé aux récents championnats du monde, championnats auxquels ils auraient eu, dit-on, de grandes chances. En effet, les Norvégiens qu'ils battirent de la sorte, avaient été victorieux d'une sélection qui avait mis en difficulté les Italiens, gagnants de la Coupe cette année.

o

A propos de la brillante exhibition que fit, à Paris, le champion russe, Boitchenko, au mois de juin dernier, on rouvrit une controverse déjà ancienne sur la brasse papillon. On prétendit que, non seulement, la brasse papillon était impraticable en fait sur les 200 mètres, mais, de plus, que le style de Boitchenko était un style parfaitement incorrect et, qu'en même temps, le champion russe était en plein déclin.

Toutes ces affirmations sont également fausses. Boitchenko, en simple exhibition, a réalisé l'excellent temps de 2 min. 46 sec. sur 200 mètres; fait remarquable, il a soutenu la brasse papillon durant tout le parcours, ce qu'il n'avait pas pu faire au cours des précédentes exhibitions en championnat. Il approchait ainsi de très près le temps record des Tourelles : 2 min. 45 sec., en 1937.

Les journalistes sportifs, les plus opposés à la méthode employée par le célèbre champion russe ont, cependant, dû reconnaître que, sur la distance de 100 mètres, sa brasse papillon était absolument imbattable.

Avec Boitchenko se trouvait, en France, la championne russe Alechina, qui réalisa de très intéressantes performances.

LE TRÉSOR

Les quatre enfants suivaient un chemin bourbeux creusé entre deux haies. Les arbustes et les ronces le recouvraient entièrement, s'entrelaçant au-dessus, laissant filtrer sur le sol glaiseux et mou des morceaux de soleil.

Louis était en tête, il portait sur l'épaule une lourde bêche au fer brillant. Émile qui suivait avait une houe rouillée, au manche cassé court. Pierre avait jeté sur son épaule un grand sac presque neuf sur lequel étaient peintes des lettres noires, brouillées dans les plis. Jean qui venait le dernier n'avait rien.

Ils marchaient vite, décidés, malgré la terre lourde qui collait à leurs pieds nus. Louis ne voulait pas se montrer gêné du poids qui creusait son épaule, il n'y pensait peut-être pas tant une autre idée emplissait son esprit, quelque chose d'extraordinaire qui donnait à son visage ce rayonnement, cet air de joyeuse satisfaction, avec peut-être tout de même un brin d'anxiété.

Ce matin, Jean avait dit :

— C'est dans la lande de Kérouze, le « père Matao » (1) a creusé un grand trou, p'is il a enterré sa p'tite caisse; j'me rappelle bien où c'est, j'trouverai tout de suite.

Jean suivait fièrement, c'était lui qui avait vu, lui seul connaissait le secret et il ne l'avait révélé aux autres que comme une preuve de son amitié. Il y avait de cela, mais pour dire les choses en toute vérité, Jean n'aurait jamais osé aller seul déterrer le trésor du père Matao.

Car c'était d'un trésor qu'il était question, là-dessus il ne pouvait y avoir aucun doute, dans le village on disait bien que le vieux avait des écus, de grosses pièces d'or qu'il cachait jalousement dans un coin de sa cabane.

Les gosses arrivaient dans la lande de Kérouse; elle s'étendait dans un creux tout le long d'une côte basse, le chemin ombragé y débouchait en longeant une carrière abandonnée, remplie d'herbes et de ronces; le chiendent s'était accroché aux pentes, agrippant ses racines entre les pierres; la carrière formait ainsi un grand entonnoir vert et roux, avec seulement là-bas un roc gris qui pointait, aigu.

Louis s'était avancé seul, son cœur battait; les autres, restés blottis derrière une haie, suivaient leur camarade d'un regard anxieux. Monté sur une butte, sur laquelle il se redressait peu à peu, Louis inspectait les environs. Il ne voyait personne dans la lande, personne dans le pré voisin où trois vaches déjà gavées étaient couchées dans l'herbe grasse, personne sur les parties de côte qu'il apercevait, bouchée d'un côté par le mur du château, de l'autre par la maisonnette du gardien des parcs à huîtres. Alors il fit un signe bref pour les faire venir, un geste timide encore, un peu craintif, comme s'il pensait que chaque touffe d'ajoncs ou de lande pouvait cacher un danger.

Dès lors Jean prit la tête, il avançait avec précaution, évitant de faire craquer sous ses pieds nus les brindilles sèches.

Au loin, sur l'eau, un cormoran passa, jetant un cri qui eut un long écho; ils s'arrêtèrent surpris, peureux, un peu pâles.

Enfin, là, sous un paquet de ronces où rougissaient des mûres en longues grappes, ils virent de la terre fraîchement remuée, cela faisait une tache jaune auprès de l'herbe qui paraissait plus verte.

Avec sa houe, Émile écarta davantage les broussailles. Ils riaient maintenant, si près du trésor convoité toute leur crainte était disparue, ils vivaient l'instant où les rêves se précipitaient, amenant le flot de désirs trop longtemps refoulés.

Ils voyaient la vitrine de l'épicier avec ses grands bocaux remplis à ras bords de bonbons multicolores, les boîtes de carton avec leurs délices de sucre ou de chocolat, les bouchées enveloppées de papier d'étain couchées sur des lits de papier de soie, les sucres d'orge, les pralines, les dragées... cette vitrine tentatrice devant laquelle ils s'arrêtaient des heures allait leur appartenir tout entière. Il y avait aussi le petit bazar avec ses beaux jouets, des jeux comme n'en avaient que les enfants des riches.

Émile a demandé soudain, bas, très bas :

— Dis, Louis, une trottinette! ça coûte cher une trottinette?

Alors les autres osèrent :

— Et une auto rouge qui marche toute seule? demanda Pierre.

— Et un bateau avec toutes ses voiles pointues, tu sais, un qui ressemble à celui de M. Chassère? murmura Jean.

— Tout ça c'est pas cher quand on trouve un trésor, assura Louis.

Il creusait, appuyant de tout son poids sur la bêche, la terre glaise mêlée de cailloux s'était déjà tassée; Émile piocha avec son outil mais le fer usé se tordit sur les pierres. Enfin chacun à leur tour ils travaillèrent, suant, soufflant, tirant la terre lourde qui leur donnait mal aux bras, aux épaules, aux reins, aux jambes qui tremblaient sous eux. Émile, maladif et mal nourri, était couché sur l'herbe et se plaignait du côté.

— Où y a des pointes qui piquent, disait-il.

Enfin Jean frappa la caisse convoitée avec le fer de la bêche. Elle rendit une sorte de son creux, un peu métallique, et Louis cria, joyeux :

— Les pièces qui sonnent!

Ils s'étaient précipités et, à genoux, ils tiraient la terre de leurs mains. Ensemble Louis et Jean arrachèrent la caisse et la posèrent doucement sur le sol; elle était petite, faite de vieilles planches mal taillées, par les fentes on voyait que l'intérieur était garni de journaux.

Du fer de sa bêche, Louis fit sauter le couvercle que tenait seulement quatre pointes, un chiffon sale apparut, Pierre l'arracha brusquement.

Pas un d'entre eux ne poussa un cri, mais ils reculèrent, pris de peur, avec sur le visage une expression de douloureux étonnement; les ronces arrêtèrent leur recul et ils restèrent de longues minutes muets, avec toujours la même expression de crainte, le regard fixé sur la caisse ouverte qui contenait le cadavre raidi d'un petit chien.

Puis ils eurent honte et baissèrent les yeux. Émile se mit à pleurer, lentement d'abord, puis nerveusement; Jean l'imita, alors Louis dit doucement, prêt à pleurer lui aussi :

— C'est Fidèle, le petit chien à Matao.

Il s'avança, se remit à genoux, arrangea sans dégoût le chiffon sale, puis il rechoua le couvercle tant bien que mal. Il fit tout cela sans un mot, il fit signe à Pierre pour qu'il l'aide à replacer la caisse dans le fond du trou, puis rapidement il rejeta la terre.

Ils ne pensaient plus aux vitrines dévoilant tant de belles et bonnes choses, ils ne voyaient que le petit chien roux qui suivait toujours le vieux Matao, cette petite bête qui seule consolait la vieillesse d'un homme qui dans la vie n'avait pas eu de chance.

Ils s'en retournèrent tristement, désemparés et sur l'épaule de Louis la bêche pesait à lui broyer la chair.

René RENNES.

(1) Prononcer Mataou : père Mathurin.

VARIÉTÉS

DESSIN ALPHABÉTIQUE

Tous les objets de ce dessin commencent par une même lettre. Nommer ces objets.

CHARADES

Une note de musique,
De la naissance à la mort,
Prénom féminin,
Ville de l'Antiquité juive,
Le tout est construit au cours des siècles, grâce au labeur des hommes.

Mon premier est interjection.
Le poisson est quelquefois mon deuxième.
Mon troisième fut son frère.
Mon tout est particulier au continent noir.

ANAGRAMMES ET ACROSTICHES

Aux mots suivants, Rat, Event, Mu, Vote, Serin, ajouter un nom d'oiseau. Mélanger les lettres pour obtenir des mots nouveaux signifiant : Tourner autour d'un point. — Rétablissement de ce qui était abaissé. Signal. Irritabilité. — Détruire une trop grande naïveté.

ANAGRAMME

Je me compose de 5 lettres et je suis, selon la manière dont on me dispose, la trace du temps sur la chair, ou une envie.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

XX XX XX
XX XX XX
XX XX XX

Est récompensé par une croix.
Ne peut se plier.
Se chante dans les églises.

DEVINETTE

Quel est le jour de l'année qui rappelle le cri du chat ?

CRYPTOGRAPHIE

En démolissant une vieille maison, des ouvriers ont trouvé cette pierre curieuse, portant une inscription à première vue indéchiffrable? Cependant, avec un peu d'attention, vous pouvez lire l'inscription de cette pierre. Observer que chaque signe représente une lettre de l'alphabet et peut se trouver répété plusieurs fois dans cette inscription.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS
N° 143

Horizontalement. — 1. Capitale d'un pays voisin de la France. — 2. Lettre de l'alphabet. Qualité de ce qui n'est ni chaud ni froid. — 3. Arbre conifère. Se faire la barbe, à l'imparfait. — 4. Constructeur d'un labyrinthe fameux. Lettre de l'alphabet. — 5. Consonne. Se faire attendre. — 6. Pluie torrentielle. Avec un accent circonflexe nom du soleil chez les Égyptiens. — 7. Détérioration par suite d'usage ou de frottement. — 8. Consonne. Voyelle. Compartiment.

Verticalement. — 1. L'une des premières lettres de l'alphabet. Femme qui fut changée en génisse par Jupiter (mythologie). Qui n'est pas mon. — 2. Consonne. Réjouissances. — 3. Usages. Lettre de l'alphabet. Participe passé de lire. — 4. Consonne. Trait de plume sur ce que l'on veut effacer. — 5. Exposition de marchandises. — 6. Bordé très étroit en étoffe, cuir, etc. Consonne. — 7. Prénom féminin. Lettre de l'alphabet. Note de musique. — 8. Publier. Consonne. — 9. Adjectif possessif pluriel. Qui n'est pas fréquent.

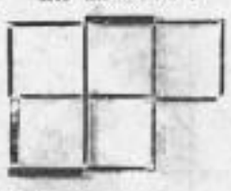
SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 142

Proverbe sans voyelle. — Il fait bon de serrer son grain quand est beau l'été de la Saint-Martin.

Addition :

51
76
984
1111

Les allumettes :



Devinettes. — 1. L'horloge. — 2. Le Champignon.

Charades. — Théâtre (Thé-Âtre). — Courage (Cour-Âge).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 142

Horizontalement. — 1. Tablier. Do. — 2. Atut. Dioir. — 3. Cuivre. Ni. — 4. Ouer. Répée. — 5. Taverons. — 6. Résonnant. — 7. Net. Eue. — 8. Inertie. Si. — 9. Et. Heres. — 10. Pneu. Tha.

Verticalement. — 1. Tacot. Nier. — 2. Abusérant. — 3. Brièveté. — 4. Livres. Rho. — 5. Routes. — 6. Rperon. Ire. — 7. Rue. Années. — 8. Peau. Et. — 9. Diné. Nés. — 10. Orient. Ih.

LE COURRIER DE JANOT

Michel Bertrand, Blanzac : Merci de ta longue lettre et du récit dont tu nous donnes le début. J'attends la fin pour pouvoir l'utiliser. — *Violette Kaiser*, Versailles : Il n'existe pas encore de Club des Castors à Versailles. Les Clubs des Castors existants comprennent des garçons et des filles. Merci de ton poème que j'ai utilisé et de tes histoires drôles que je transmets. — *Lucien Debreville*, Raches : Tous mes compliments pour le bon travail que tu fais pour *Mon Camarade* et pour les nombreux abonnements que tu nous a fait parvenir. Tu mérites d'être cité à notre tableau d'honneur.

NOTRE GRAND CONCOURS

Classer par ordre de préférence :

1. NOS HISTOIRES : Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, le forçat d'Eldorado, L'homme des gouffres, Les Robinsons d'Insectopolis, Pat'Soum, Le rayon de la mort, Toto et Toutoune, Bégonia.

2. NOS DISTRACTIONS : Savez-vous que ? Pour rire un peu, Timbres-postes, Coin des fillettes, Aviation, A travers le Monde, Aviateurs, Sports, Bonnes pages (Colette Vivier et les autres), Variétés, Histoires de Bour.

Nous écrire seulement les trois histoires et les trois distractions préférées, ainsi que la dernière histoire et la dernière variété.

Les participations au concours doivent nous arriver avant le 22 septembre.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 × 37), comprenant 18 numéros (53 à 70), 210 pages.
Dans cet Album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Le Trèfle noir, Jim Mystère, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 9 fr.
— franco . .. 11,50

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 15 fr.
— franco.. .. 18,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris.
51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an.. .. 30 fr.	6 mois... .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois... .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

SPARTACUS

Le peuple de Rome aime les fêtes, les parades militaires. Soixante-quinze ans avant notre ère, personne n'aurait manqué d'assister au « triomphe » du général Scribonius. On n'a pas souvent l'occasion de voir un pareil spectacle : en effet, le Sénat ne donne l'autorisation de « triompher » que si le général a tué au moins 5.000 ennemis dans une seule victoire, a terminé la guerre, et agrandi le territoire romain; autrement l'armée n'a pas le droit de pénétrer dans Rome.

Les trompettes sonnent, le cortège s'ébranle, les pas frappent le sol du Champ de Mars. En tête marchent les Sénateurs et Magistrats; puis les musiques militaires; ensuite les chariots chargés du butin : bijoux, vaisselle, monnaies, volés au peuple vaincu — on a dressé sur chacun d'eux les trophées arrachés à l'ennemi : drapeaux, armures, statues; des taureaux aux cornes dorées, au front couronné, vont, paisibles, accompagnés par les prêtres, qui tout à l'heure les sacrifieront; un autre bétail est là, qui, lui, est étroitement enchaîné, encadré, car il connaît le sort qui l'attend, il rêve de s'enfuir, mais, avec tristesse, avec colère, il comprend que c'est impossible : les prisonniers de guerre défilent sous les cris de la foule — tout à l'heure on les décapitera dans la prison, ou demain on les vendra comme esclaves au marché. Et voici, précédé par les licteurs en robe rouge et faisceau sur l'épaule, le Triomphateur sur un char en forme de tour, tiré par quatre chevaux blancs; il a lui aussi une robe rouge, mais d'un beau tissu brodé de palmes d'or; il s'est épinglé sur la poitrine des insignes, des décorations, mis sur le front une couronne de laurier; assis dans un fauteuil de sénateur, il se tient raide, les joues fardées, un sceptre d'ivoire en main; derrière lui un esclave tend au-dessus de sa tête une deuxième couronne, d'or. L'armée ferme la marche; chaque soldat porte le bouclier à l'épaule gauche et la lance à l'épaule droite; une tradition — républicaine — veut que les soldats plaisantent leur général, ils sont autant si ce n'est plus que lui, les artisans de la victoire, et, entre les chansons de route, de grosses blagues sont lancées : « Eh! l'empaillé, attention au tournant, tu vas te casser la figure!... »

Parmi les captifs enchaînés, un homme dresse sa haute taille. Aucune des pancartes indiquant les noms des chefs vaincus ne signale le sien — et pourtant c'est un chef, bientôt Rome tremblera devant lui... Calme, il regarde avec curiosité l'imposant cortège, et toute cette foule en délire, et les rues aux belles maisons, aux grands monuments : *Spartacus* fait connaissance avec la puissance romaine...

Il va sans doute mourir. Tous les souvenirs de sa courte vie affluent à sa mémoire. Dès son jeune âge il lutte contre les Romains qui occupaient son pays, la Thrace (Bulgarie); embuscades dans les forêts et les montagnes, chasse aux soldats isolés dans la plaine — comme les chevaux sont rapides, avec du courage et de la patience on chassera les lourdes légions! Puis un soir, au cours d'un combat il est désarçonné, désarmé, emmené au camp romain. Honte : Spartacus est condamné à servir l'envahisseur, il fait partie des troupes auxiliaires, il part se battre contre les voisins Dardaniens (du Nord de la Grèce jusqu'au Danube). A la première occasion, il s'évade avec quelques compagnons et organise chez les Dardaniens une guerre de partisans contre Rome. De nouveau on le fait prisonnier; c'est Scribonius, sous les ordres duquel il servait, qui retrouve le déserteur : eh bien qu'on le réserve pour le triomphe.

Le lendemain Spartacus est sur une estrade, en place publique. On ne l'a pas tué. On va le vendre. Un si beau jeune homme vaut cher. « Approchez, messieurs, voyez ses bras, ses épaules, un garçon infatigable, et je n'en veux que 2.000 francs »; pour qu'on apprécie sa marchandise, le vendeur lui donne de grandes claques sur le dos et la poitrine. A ce marché il y a foule : ceux qu'on vend, hommes, femmes, enfants, vieillards, se laissent tâter en silence; ceux qui les vendent sont empressés, bavards; enfin tous ceux qui vont et viennent regardent, font leur choix, mais ils n'ont pas l'air décidés — pour payer moins cher. « Je le prends, celui-là. » Spartacus est emmené par un certain Lenius, marchand... Quel est le sort qui l'attend? Va-t-on lui faire travailler la terre, seize heures par jour, fouetté dès qu'il redressera son dos si douloureux — ou tourner sans arrêt une meule comme un âne aux yeux bandés — l'enfermera-t-on dans une roue de carrier qu'il devra actionner avec ses pieds pour hisser d'énormes pierres? Quelles chaînes, quelles entraves aura-t-il : un boulet de fer au pied, une corde au poignet, une cangue autour du cou pour que ses mains ne puissent porter à la bouche la farine ou l'huile du moulin? Non : Spartacus va être dressé au terrible métier de *gladiateur*; il combattra à mort contre des hommes ou contre des fauves dans le cirque! L'imagination cruelle des riches Romains compliquant à plaisir ces combats dont il était bon de régaler ses invités à la fin d'un banquet : des hommes devaient se battre « à l'aveuglette », la tête entourée d'un capuchon, d'autres n'étaient armés que d'un lacet pour étrangler leur adversaire, certains avaient à jeter un filet de pêcheur sur l'ennemi cuirassé pour l'immobiliser, leur seule arme étant un trident. Dans le cirque, après les courses de chars, et quelquefois un combat naval, la piste étant remplie d'eau, venaient les gladiateurs; on leur donnait d'abord des épées de bois pour apprécier leur force et leur agilité, ainsi on pouvait engager des paris, et ensuite on leur passait de vraies armes. Ceux qui faisaient mine de s'enfuir étaient repoussés vers l'arène par des esclaves les poursuivant avec un fer rouge, les morts étaient tirés hors du cirque avec un croc.

Aussi les gladiateurs étaient-ils soit des esclaves, soit des criminels de droit commun, très rarement des volontaires. Traiter quelqu'un de gladiateur était une injure grave. Devant les souffrances qui les attendaient, beaucoup de gladiateurs préféraient se faire étrangler par des camarades avant le combat.

Spartacus est à Capoue, ville riche, sous un ciel splendide. On lui apprend le métier. Le maître est dur, l'exercice épuisant. Spartacus décide de s'enfuir et prêche ses compagnons. Les gendarmes prévenus montent la garde autour de la maison. Tant pis! Avec soixante-dix compagnons, Spartacus enfonce les portes, bouscule la police, s'empare d'une voiture chargée d'armes, et la petite troupe se réfugie sur le Vésuve.

La liberté! La liberté! Un immense espoir soulève ces hommes, et aussi tous ceux qui sont encore enfermés. Car la nouvelle de l'évasion se transmet, peureusement mais sûrement, parmi les gens à tête rasée. Et chaque nuit voit de nombreux esclaves « sauter le mur », prendre par des chemins détournés, en étouffant le bruit de leurs sandales, en serrant dans leurs pauvres poings quelque bâton, la direction du Vésuve. Ce sont des centaines, ce sont des milliers d'hommes que Spartacus, étonné, voit se ranger autour de lui. On admire le jeune chef, on lui obéira. Et Spartacus organise sa petite armée, désigne deux lieutenants : Crixus et Dennaüs. Plusieurs raids en Campanie, région fertile, les ravitaillent en armes, en habits, en nourriture.

On dépêche alors contre eux Clodius Pulcher, préteur. Il sera facile de se débarrasser de ces « brigands »; tout de même, vu leur nombre, Clodius part avec 3.000 soldats. Spartacus, prévenu, regagne en vitesse le Vésuve, facilement défendable et tient tête à tous les assauts — qu'à cela ne tienne : on l'aura par la famine; sur trois côtés la montagne est abrupte, et l'armée romaine barre étroitement le dernier côté. La troupe de Spartacus, ainsi enfermée, se démoralise. Mais son chef prouve que son intelligence égale son audace, et voici le plan qu'il met bientôt à exécution. Par des cordes tressées à la hâte avec des étoffes, il fait descendre à travers les rochers tous ses compagnons devenus alpinistes, puis c'est l'attaque à revers du camp romain qui est surpris, enlevé d'assaut. Les raids en Campanie recommencent. A défaut de Capoue, fortifiée, Spartacus s'empare de plusieurs villes de la côte, massacre les colons romains, délivre les esclaves, aide les prolétaires, rend les terres aux paysans.

L'affaire devient sérieuse. Publius Varinius lève une nouvelle armée romaine : 8 à 10.000 hommes. Mais Spartacus peut opposer maintenant aux Romains 40.000 hommes. C'est une guerre qui se prépare. Mieux : c'est la grande Révolte des Esclaves qui commence! *(A suivre.)*

BOUR.

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : **10 francs.** Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 Nos, franco : **15 francs.**

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. — IMP. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.898.

TOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK-STRONG VIENT DE REUSSIR À MAITRISER MOERDER QUI TIENT PRISONNIERS TOTO ET TOUTOUNE.....

AVEC LE REVOLVER PRIS SUR MOERDER PENDANT QU'IL ETAIT EVANOUI JACK-STRONG MENACE LE CRIMINEL DE LE TUER SI....

IMMÉDIATEMENT, IL NE LE CONDUIT PAS À LA RETRAITE OÙ IL A ENFERMÉ TOTO ET TOUTOUNE PRIS DE PEUR, MOERDER CONSENT.

IL CONDUIT JACK STRONG DANS LES MONTAGNES VERS UN GROUPE DE ROCHERS AUX FORMES FANTASTIQUES, APPELÉ LA MAISON DES TONNERRES

APRES AVOIR TRAVERSÉ UN LONG CORRIDOR ROCHEUX, JACK STRONG APERÇOIT PRÈS D'UNE GROTTE, TOTO ET TOUTOUNE ETROITEMENT LIGOTÉS. MAIS...

COMME IL S'APPROCHE DES ENFANTS ALI LE CRUEL BONDIT DU HAUT D'UN ROCHER SUR JACK ET LE DÉSARME .....

JACK STRONG EST MAITRISÉ PAR ALI LE CRUEL ET IL EST MENACÉ PAR MOERDER .....

À SUIVRE

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI A SAUVÉ LA VIE À SON AMIE L'AUTRUCHE MARGOT. VEUT EXTRAIRE DE SON ESTOMAC LE TRÉSOR QU'ELLE Y GARDE CACHÉ.

MONSIEUR CANASSON LE SAVANT VÉTÉRINAIRE PRESCRIT DES LAVAGES D'ESTOMAC QUI FERONT RENDRE À MARGOT TOUT CE QU'ELLE GARDE CACHÉ.

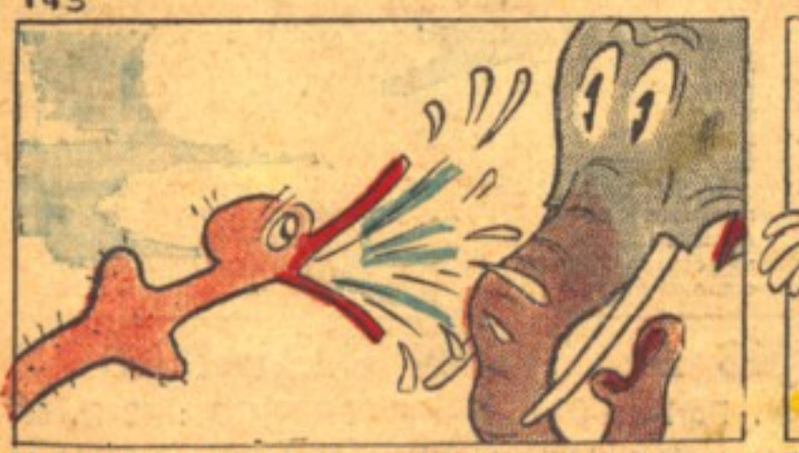
L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI A HÂTE DE DEBARASSER L'AUTRUCHE MARGOT DE SON TRÉSOR LA CONDUIT DANS L'ECURIE DU BRAVE ÉLÉPHANT TOBIE

L'ÉLÉPHANT TOBIE REGARDE AVEC CURIOSITÉ BEGONIA PLACER UN GRAND ENTONNOIR DANS LE BEC DE L'AUTRUCHE MARGOT.

MARGOT QUI A PRIS L'ENTONNOIR POUR UNE FRIANDISE L'AVALE D'UN COUP SEC SITÔT QUE BEGONIA TOURNE LE DOS POUR CHERCHER DE L'EAU.

BON GRÉ MAL GRÉ BEGONIA AIDÉ PAR LE BRAVE TOBIE OBLIGE MARGOT À AVALER 12 SEAUX D'EAU SANS RESPIRER.

143



MARGOT EST DEVENUE GROSSE COMME UN TONNEAU ET SITÔT LACHÉE PAR TOBIE SON BEC SE TRANSFORME EN UNE LANCE DE POMPIER SOUS PRESSION

TOBIE, QUI N'AIME PAS LA PLAISANTERIE REPOND EN LANÇANT DE L'EAU AVEC SA TROMPE. GRAND COMBAT NAVAL DEVANT BÉGONIA TERRIFIÉ.

EN CRACHANT SON EAU MARGOT A RENDU TROIS DOUZAINES DE FOURCHETTES, ET LE PAUVRE TOBIE REGARDE TRISTEMENT SA TROMPE TRANSFORMÉE EN PELOTE À EPINGLES.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 144. JEUDI 1er SEPTEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

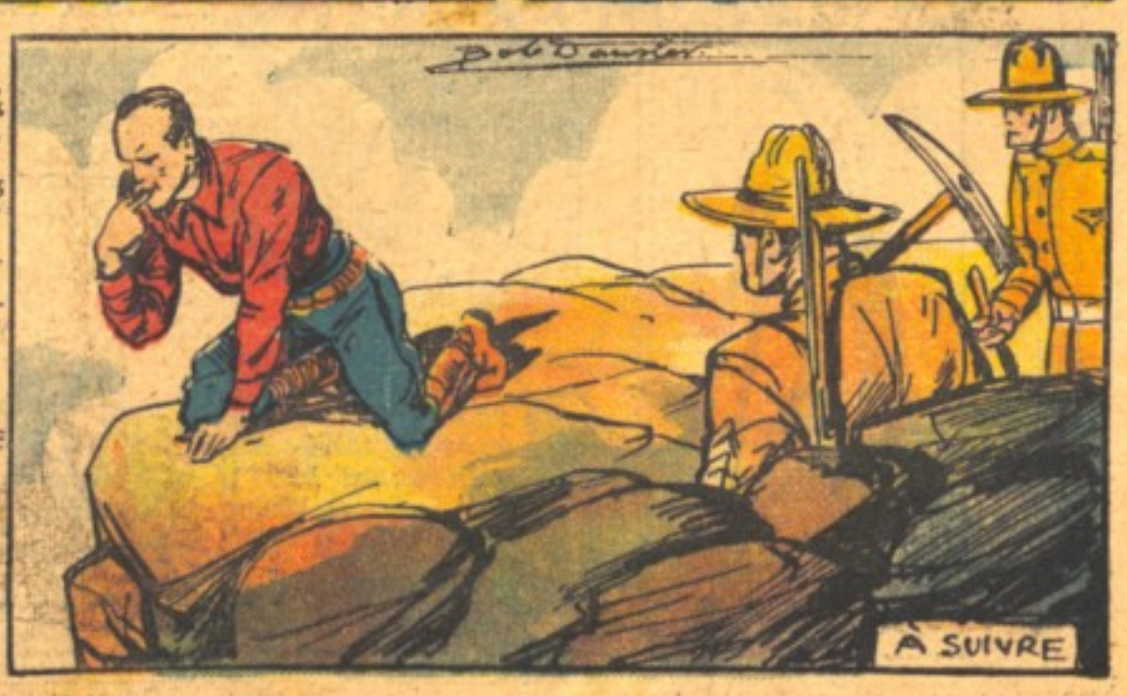
JIM PRIT AUSSITÔT SES DISPOSITIONS DE COMBAT IL SÉPARA SA TROUPE EN DEUX GROUPES.. LE PLUS IMPORTANT COMMANDÉ PAR UN SERGENT IRAIT OCCUPER LA GORGE OÙ S'OUVRE LA PORTE SECRÈTE APRÈS, S'ÊTRE EMPARÉ DES SENTINELLES DONT L'EMPLACEMENT EST CONNU.. PUIS JIM COMMANDANT LE SECOND GROUPE COMPOSÉ DE CINQ HOMMES SEULEMENT GRIMPERAIT SUR LE REPAIRE DES BANDITS....

L'UNE APRÈS L'AUTRE LES SENTINELLES FURENT CAPTURÉES PAR LES HOMMES DU GROUPE OPÉRANT EN BAS, ET QUI S'ÉTAIENT DÉPLOYÉS EN TIRAILLEURS

CEPENDANT DRAKE, LE LIEUTENANT DE SAPONELLI A RÉUSSI A PASSER A TRAVERS LA LIGNE DES POLICIERS, ABANDONNANT SON CHAPEAU SUR UNE ROCHE POUR LES TROMPER....

ET IL PARVIENT A LA PORTE SECRÈTE AVANT LES AGENTS..

PENDANT CE TEMPS-LÀ JIM ET SES CINQ HOMMES SONT ARRIVÉS AU-DESSUS DU REPAIRE DES BANDITS ET IL DONNE UN STRIDENT COUP DE SIFFLET AFIN DE PRÉVENIR LE SERGENT DE SON ARRIVÉE ET DE LUI INDIQUER QUE LE MOMENT EST VENU D'ATTAQUER LA PORTE SECRÈTE..



LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro sont partis vers le bagne de Montanara pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, injustement condamné par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud). Les deux jeunes garçons, qui viennent d'être volés par un bandit sont, dans la jungle, soudain enlisés dans un marécage.*

Chapitre XX. — Un salon sous la boue.

— Ça, par exemple!

Juan et Pedro n'en revenaient pas. Maintenant ils se sentaient délicieusement bien, au milieu des boues mouvantes où ils s'enlisaient...

D'abord, leur descente s'était arrêtée. Sous leurs pieds, ils avaient fini par sentir un glacis résistant, et ils se maintenaient d'aplomb sans peine, bien qu'ils fussent engloutis dans la boue jusqu'à hauteur de poitrine...

Ils éprouvèrent une telle détente nerveuse qu'ils éclatèrent l'un et l'autre d'un rire presque dément. Ils avaient cru mourir et disparaître de la manière la plus épouvantable qui soit, et ils étaient sauvés.

— Sauvés!

Juan murmura deux ou trois fois ce mot avec extase. Puis il interrogea Pedro :

— Qu'est-ce que tu comprends à ça, toi?

— Il n'y a rien à comprendre, sinon que cet

Ils avaient bien cru mourir enlisés et ils étaient sauvés !

endroit est fort probablement aménagé pour des bains...

— Pour des bains! Qu'est-ce que tu vas raconter là?

— Oui. Pour des bains semblables à ceux que nous prenons en ce moment. Le glacis que nous sentons sous nos pieds est trop net et trop uni, trop égal pour être naturel. Il a été fait par des hommes. Et tiens, je suis persuadé, si nous appuyons un peu à droite ou à gauche, que nous allons trouver des escaliers, des marches ou des gradins...

Ils cherchèrent, et ce fut Juan qui découvrit en effet des escaliers sous ses pieds.

Mais alors son ahurissement ne connut plus de bornes :

— Ah! mince! Dis donc, tâte ici. On dirait un fauteuil...

— C'en est un. Du reste, j'en touche un autre...

— Un salon sous la boue! On aura tout vu...

Ils s'assirent et se trouvèrent installés comme des rois, avec de la boue tiède jusqu'au cou.

Les marais de Montanara, dans leur immensité meurtrière, comportaient un tout petit coin merveilleusement bénéfique. Un courant d'eau chaude, venu des profondeurs mystérieuses de la terre, apportait en cet endroit, et en ce seul endroit, des marnes très fines et très diluées, légèrement sulfureuses et dont tout le monde connaissait les vertus thérapeutiques dans la région...

On avait aménagé, dans le périmètre utile, diverses installations. Et les deux frères, étant miraculeusement tombés au beau milieu de l'une d'elles, faisaient sans le savoir une cure comparable à celles qu'on fait en France, à Dax, par exemple, ou dans certaines stations auvergnates, où l'on prend des bains de boue.

— Nous n'avons plus qu'à attendre le petit jour, fit Pedro... Mieux vaut ne pas dormir, car nous pourrions glisser. Mais à part ça, on peut dire que nous avons de la chance. Non seulement nous avons échappé à la mort, mais cette douce chaleur, après le froid que nous avons subi, nous sauve certainement de la pneumonie ou de la pleurésie...

— Sûr... Mais te rends-tu compte de l'état dans lequel nous allons sortir d'ici? Nous ne serons sûrement pas très présentables!...

— Ça, c'est indiscutable. Enfin, on verra bien...

De nouveau, tout leur optimisme revenait, et ils devisèrent jusqu'aux premières lueurs de l'aube, sans désemparer, pour chasser le sommeil...

Et Microbe?

Ils ne s'en inquiétaient pas outre mesure. Deux ou trois fois déjà, ils l'avaient entendu japper, quelque part sur la droite. Et son aboiement, qui avait été si lugubre la veille, était, par périodes, devenu plus rassurant...

— Ne t'en fais donc pas pour lui, avait dit Pedro. Il se débrouillera bien...

***

Dès qu'ils y virent un tant soit peu, tout ce qui avait été si difficile et si dangereux au milieu de la nuit devint remarquablement facile et simple.

Pour sortir du bain, ils n'eurent qu'à monter des marches de pierre, et pour s'éloigner vers la ville, ils n'eurent qu'à suivre un chemin dallé pourvu de balustrades aux endroits probablement les plus dangereux.

Maintenant, de nouveau, ils avaient froid. La boue était une gaine humide autour de leur corps. Leurs vêtements en étaient imprégnés et leurs pieds, en marchant, faisaient un bruit ignoble dans leurs chaussures remplies de boue.

— Courons, fit Juan. Sans cela, nous n'aurions fait que reculer pour mieux sauter et nous ne couperions pas à la congestion.

Leur marche se transforma en pas gymnastique, et bientôt ils se trouvèrent, passé les marais, dans un chemin creux qui contournait la montagne et qui devait aboutir à Montanara.

Le jour montait rapidement et les deux frères commençaient à s'inquiéter des gens. Ils ne resteraient sûrement pas longtemps sans rencontrer quelqu'un. Et ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils allaient faire...

— Pourvu, souhaita Juan, que nous ne tombions pas sur une patrouille...

— Ne parle donc pas de malheur, répliqua Pedro... Et appuie à gauche. J'aperçois des maisons...

Ils sautèrent derrière une haie, en bordure d'un champ, et continuèrent ainsi leur course. On voyait plusieurs maisons, en effet, assez sordides et lépreuses. Ils les contournèrent et virent qu'une charrette à bœufs sortait de l'une d'elles.

Pedro s'arrêta court et se plaqua contre un gros arbre, tout de suite imité par son frère...

— Mon vieux, nous n'avons qu'une chance... Il s'agit de nous glisser dans cette écurie sitôt qu'elle sera vide, et d'y trouver de quoi nous sécher. Peut-être y aura-t-il du foin ou de la paille. Si oui, nous sommes sauvés...

Ils attendirent, en grelottant, que la charrette fut suffisamment loin. Puis ils bondirent...

La tiédeur de l'étable leur fit presque autant de bien que la tiédeur de la boue, la veille. Ils se sentirent revivre. Néanmoins, ils ne s'attardèrent pas au rez-de-chaussée.

Il y avait un étage : la grange.

Ils y accédèrent par une haute échelle et, là-haut, trouvèrent un peu plus qu'ils ne désiraient. De la paille, où ils s'enfouirent après s'être dévêtus, et des prunes, qu'on avait mises à sécher sur des claies pour en faire des pruneaux.

Barement petit déjeuner du matin eut autant de succès. Les deux compagnons d'aventures dévorèrent cette mahaine à belles dents, tout nus, nichés dans la paille tiède comme des rats ou des poules.

Juan plaisanta :

— Nous ne pouvons tout de même pas mettre le feu à la grange pour sécher nos vêtements!...

— D'ailleurs, nous n'avons pas d'allumettes...

Mais le soleil commence à venir et, par la lucarne qu'on voit dans le coin, nous allons pouvoir glisser nos vêtements sur les tuiles. Avant midi, nous pourrons nous en aller...

Il y eut un bruit à l'extérieur. Et Juan s'exclama :

— Tu ne crois pas qu'on va venir?

— Ça, si tu pouvais me le dire...

Il était allé à la lucarne et ses yeux s'étaient soudain fixés sur quelque chose, avec une singulière intensité. En même temps, ses traits s'étaient durcis.

— Viens voir...

Par la lucarne, à moins de deux cents mètres sur la droite, on découvrait une immense enfilade de bâtiments ceinturés de hauts murs crénelés : la forteresse!

— Le bagne, murmura Juan. Père est là...

Ils restèrent un long moment silencieux et méditatifs. Mais le froid les rappela à la nécessité et ils s'arrachèrent à leur douloureuse contemplation.

— Allons, vite! fit Pedro. Tordons encore nos vêtements et poussons-les sur les tuiles...

Ils procédèrent à cette besogne, rapidement. Puis Pedro décida :

— Maintenant, fourrons-nous sous la paille et dormons. Nous avons besoin de repos...

— Et si l'on vient?

— Zut!

Cette réponse était évidemment la seule réponse à faire. Qu'on vienne ou qu'on ne vienne pas, cela ne dépendait pas d'eux, et il est des moments, dans la vie, où il faut savoir prendre son parti de la fatalité...

Ils furent tirés de leur sommeil par des bruits de voix. Cela ne venait pas directement du bas, de l'écurie. Cela venait d'à côté, de l'extérieur, du pied du mur. Le son montait par une manière d'œil-de-bœuf.

— Je ne sais pas ce que c'est que cette bête, disait une femme, mais je ne puis pas entrer dans mon écurie...

— C'est un chien? interrogeait un homme.

— Oui. Un chien énorme... Il est là je ne sais depuis quand. Il est couché au bas de l'échelle, et il ne bouge pas...

— Il faut le faire partir!...

— Allez-y, vous! Il n'aboie pas, mais il vous montre de ces crocs!

— Attendez! J'y vais...

On entendit l'inconnu marcher vers la porte. Mais il n'avança pas beaucoup, et sa voix retentit à nouveau :

— C'est un monstre, ce chien! Ma foi, vous avez raison. Si l'on faisait un pas de trop... Il faut aller chercher les gendarmes! Ils l'abattront!...

Silencieusement, Pedro était allé prendre les vêtements sur les tuiles. Ils étaient secs...

Vite, il lança son paquet à Juan et tous deux s'habillèrent, en hâte.

L'homme et la femme s'étaient éloignés.

— Nous n'avons que le temps de filer, disait Pedro. Pourvu qu'il n'y ait personne sur le chemin!...

Mais quelqu'un se trouva sur leur route...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Je suis bien heureux de vous annoncer une bonne nouvelle. Cette année-ci je vais partir en vacances avec Mme Burette. Et même que je suis déjà parti, que je suis déjà arrivé. On est à Ker Moustiker, en Bretagne.

Tout près de l'hôtel il y a une grande plaine, une lande comme on appelle ça ici, avec des rochers de granit et des herbes toutes piquantes qu'on appelle des ajoncs. L'hôtel il a vue sur la mer. Les servantes et les femmes d'ici elles ont sur la tête des petits chapeaux comme des chapeaux d'évêque, mais tout blanc, et en dentelles. Les chemins alentour il y a des talus de chaque côté et dessus des tas et des tas de mûres. Les gens du pays ils les mangent pas, ils disent que ça donne la fièvre. Aussi moi je m'en régale, ça m'a pas donné la fièvre, mais seulement un peu la colique.

Mais ce qu'il y a de plus beau dans le pays, c'est la mer. C'est beau la mer, sauf que quand on essaye de nager dedans (j'ai essayé d'apprendre) et qu'on boit la tasse c'est tout salé et ça vous fait tousser.

Mais ce qu'il y a de plus chic, dans la mer qui est par ici, c'est qu'à certaines heures de la journée (c'est pas tous les jours à la même heure) elle s'en va très très loin, et puis quand elle est partie on voit des rochers avec dessus des espèces d'herbes jaunes.

Je vais courir dans les rochers avec des amis à moi. Y en a un qui s'appelle Jean-Marie. Y en a une qui s'appelle Annik. Ils m'ont appris comment on trouve des gros crabes dans les trous (des dormeurs qu'on les appelle) ; et comment qu'on les sort avec un fil de fer recourbé, pour ne pas être pincé. Les crabes quand ils sont sortis, ils se mettent en colère et ils crachent ; ils crachent des tas de bulles qu'on dirait des bulles de savon.

Je sais aussi comment avec un couteau on peut enlever des rochers des coquillages comme des chapeaux chinois, et que Jean-Marie il appelle des berniques.

Ces coquilles là ça a des cornes et ça ressemble un peu à des escargots. Seulement on peut les manger tout cru. Ça ressemble un peu à du vieux caoutchouc, et c'est dur à croquer, mais ça a bon goût ; c'est salé.

Les crabes que je pêche je les rapporte à l'hôtel et Marie — c'est le nom de la bonne — elle les fait cuire et ils deviennent tout rouges. On a du mal à les manger mais c'est rudement bon.

Mme Burette elle en mange pas, elle trouve déjà qu'on mange déjà bien assez de poissons et de homards comme ça (elle est bien difficile) et que ça lui donne des boutons et mal à l'estomac. Elle aime pas non plus le cidre, Mme Burette, alors elle boit de l'eau. Moi le cidre j'aime bien ça, mais Mme Burette elle veut m'en donner jamais plus qu'un verre.

L'autre jour j'ai glissé sur les varechs (c'est les grandes herbes jaunes qui poussent sur les rochers) et je suis tombé le derrière dans une flaque. Jean-Marie s'est moqué de moi. Il m'a dit qu'avec ses sabots c'était plus difficile de marcher sur les rochers, et pourtant il ne se casse pas la figure ? Je lui ai dit que lui il avait l'habitude, mais que moi j'avais été élevé, quand j'étais tout petit (je suis pas si grand maintenant) dans un pays où qu'il y avait que des champs, des rivières et pas du tout de mer. Et je lui ai demandé s'il savait pêcher les écrevisses. Je me suis moqué de lui, parce que les écrevisses il ne savait pas ce que c'était.

Avec Mme Burette, l'autre jour on a fait une grande promenade.

On est allé à la pointe de Kerbignon, un truc avec des rochers qui s'avancent dans la mer.

Au bout de la pointe il y a un phare, une espèce de grande tour toute blanche.

Le monsieur qui garde le phare il a été très gentil, il nous a permis de monter en haut. On voyait loin, loin, tout autour.

En haut du phare il y a une grande lanterne entourée de verres épais et taillés en barres qu'on dirait des persiennes. La nuit on allume la lanterne, et la lumière on la voit de très loin. C'est très utile pour les marins.

Moi j'aurais bien envie de faire une promenade en barque. Les marins c'est surtout le maquereau qu'ils pêchent par ici. Mais Mme Burette elle dit qu'une promenade en mer ça lui coûterait trop cher et puis que ça lui donnerait mal au cœur. Alors moi, j'espère que le père de Jean-Marie, qui est pêcheur, un jour, il m'emmènera. Seulement faudra que je l'aide un peu pour son travail. Jean-Marie il n'a que onze ans, mais souvent il aide déjà son papa.

Je voulais recopier ici les gentilles lettres que j'ai reçues de mes petits camarades, cette semaine et puis je m'aperçois que je n'ai plus la place.

Ce sera pour une autre fois.

Je vous demande de ne pas oublier le Concours des plus belles histoires de Mon Camarade.

Vous trouverez tout le règlement à la page 7, près des Variétés.

J'espère que je recevrai beaucoup de réponses à ce concours. Il y a des tas de beaux prix pour les gagnants.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles, mais très vite parce que je vais aller pêcher à la crevette avec Annik dans le coin où il y a beaucoup de sable. Et faut pas attendre le moment où la mer va trop remonter.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

COLLERETTE MULTICOLORE

Toute légère, cette petite pèlerine garnira des épaules un peu nues.

Vite faite, elle est d'un très joli effet; employez soit un genre fil de lin, ficelle ou de la laine. Naturellement, le nombre de mailles à monter varie « beaucoup » suivant la matière employée.

Prenez du vert vif et clair pour le fond et du rouge, du jaune soufre, du bleu sombre.

Des aiguilles n° 3 ou plutôt fines, en rapport avec la grosseur du fil employé, la colleretté se tiendra mieux.

Montez le tour extérieur de la pèlerine avec 250 mailles, si vous employez du fil; 110 mailles avec de la laine, en couleur verte; alors travaillez au point de brioche, 2 rangs rouges, 2 rangs jaunes, 2 rangs bleus. Toujours au point de brioche, 19 rangs verts, ce qui doit faire 9 cm.

Alors, avec les mêmes aiguilles et en considérant chaque groupe de mailles croisées comme une seule maille, faire, en côtes simples, 2 rangs rouges, 2 jaunes, 2 bleus, 7 rangs verts.

Pour l'encolure, prendre des aiguilles d'un numéro plus fines et travailler en côtes simples : 4 rangs verts, 2 rangs rouges, 2 jaunes, 2 bleus.

Les liens seront faits en jaune au moyen d'une chaînette de 22 cm. de long sur laquelle vous ferez

5 rangs de petites brides, 1 maille en l'air pour tourner à la fin de chaque rang.

Cousez ces deux liens à l'encolure que vous pouvez retourner pour former un revers sur le dessus.

Cernez le grand contour extérieur par un rang de mailles serrées.

Point de brioche (voir « Mon Camarade », n° 122.)

1er rang : 1 jeté; faire pénétrer l'aiguille de droite dans la 1re maille de gauche en prenant cette maille comme une maille à l'envers et la faire glisser sans la tricoter; tricoter une maille à l'endroit, etc.

2e rang : 1 jeté, glisser une maille à l'envers, tricoter ensemble à l'endroit le jeté et la maille glissée du rang précédent qui se croisent, etc. Et toujours ce 2e rang. Côtes simples (« Mon Camarade », n° 102.)

Petites brides (I) : sur la chaînette piquer le crochet dans un point, tirer le fil; 1 jeté, le tirer par la 1re boucle; 1 jeté, le tirer par les 2 boucles.

Piquer à chaque rang le crochet entre deux dessins.

Mailles serrées (II) : piquer le crochet, tirer le fil, 1 jeté et tirer par les deux boucles.

Les Conseils de tante Camille

Un bouton nouveau avec un vieux procédé. — *Savez-vous comment on faisait un bouton de percale? Très simplement, on prend un anneau, deux petits ronds de percale de même grandeur que cet anneau; on les fixe de chaque côté de l'anneau par un point à cheval large. Puis tout autour un point de feston enveloppant l'anneau et maintenant le bord de la percale.*

Maintenant on fait de très jolis boutons multicolores, en bois peint, en verre, tissu bordé, tricot brodé. Je vous propose d'employer le système du bouton de percale. Prenez un anneau, un tissu uni comme le vêtement; festonnez le tout d'une teinte vive. Reprenez ensuite le bord de ce feston dans un nouveau point de feston d'une autre teinte ou simplement un petit surjet à cheval sur la crête. Faites au centre trois gros point noués ou un au milieu et une couronne d'une autre teinte autour. Employez par exemple, sur un fond vert moyen, un tour rouge vermillon et vert sombre, écaille or et rose, or et blanc, or et violet. Sur des beiges, les tons rouges, verts, jaunes.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Panade aux légumes. — *Comme c'est difficile de ne pas avoir de croûtes de pain, je pense que vous n'aimez pas beaucoup le pain rassis... alors, maman ne veut pas perdre de pain, il est trop cher. Demandez-lui de faire cette soupe, elle est délicieuse, économique, facile et nourrissante. Faire cuire dans un peu d'eau et pendant une heure et demie, deux carottes, deux navets, deux poireaux, deux pommes de terre, quelques légumes verts (ceux de la saison), quelques feuilles d'oseille, de vert de salade et du pain rassis. Passez le tout, ajoutez du beurre, du lait ou de la crème, et si vous le pouvez, un jaune d'œuf.*

Riz au four. — *Triez le riz et le laver, le mettre dans une terrine allant au feu avec le lait, le sucre, le sel, le beurre, la vanille ou le zeste de citron, bien mélanger et placer la terrine fermée dans un four très doux.*

POUR RIRE UN PEU

Le professeur explique à ses élèves que les Romains avaient de magnifiques établissements de bains appelés *thermes*. « Je le sais, moi, monsieur, dit Jacquot. L'autre jour papa en parlait à maman. — Comment cela? — Eh bien, voilà, il lui a dit : Si le propriétaire vient encore réclamer ses termes, tu l'enverras au bain ».

○

Un instituteur italien enseigne à ses élèves qu'ils doivent être fascistes car le fascisme a sauvé l'Italie, qu'il a conquis un empire, etc. Puis il interroge : « Qu'est-ce que tu es, Giovanni? — Fasciste, monsieur. — Bien. Et toi, Giuseppe? — Rouge, monsieur. — Quoi, tu es fou! Et pourquoi, je te prie? — Que voulez-vous, mon père était rouge, mon grand-père était rouge... — Et si ton père avait été un voleur et ton grand-père un assassin, est-ce que tu le serais aussi? — Alors je serais fasciste, monsieur... »

○

Une dame entre, accompagnée d'une petite fille, chez un grand coiffeur de Paris. Elle se fait faire un shampoing, une friction, une mise en plis, etc. Lorsque ces diverses opérations sont terminées, elle dit au coiffeur : « Prenez la petite maintenant, je reviendrai la chercher dans une demi-heure. » On lui coupe donc les cheveux, on la parfume, on l'ondule, etc. Et le temps passe. Mais la dame ne revient pas. « Dis-moi, ma petite, elle est en retard, ta maman. — Oh! c'est pas ma maman, c'est une dame que j'ai rencontrée et qui m'a dit : Viens avec moi, je connais le truc pour se faire coiffer à l'œil. »

○

Réflexion d'enfant. — Louis a une tante obèse, mais qui le gâte beaucoup. « Tu ne m'aimes pas autant que je le voudrais, dit-elle à son neveu qu'elle adore. — Que veux-tu, tante Antoinette, tu es tellement grosse que je ne peux pas t'aimer tout entière! »

○

Au jardin d'acclimatation. — « J'ai connu un petit qui se nourrissait de lait d'éléphant et qui augmentait de cinq kilos par semaine, dit à un visiteur un gardien du jardin. — Quelle barbarie, quel était donc ce petit? — Quoi? Eh bien, c'était le petit de l'éléphant... »

TIMBRES

LE PAYS DES ANIMAUX

De tous les pays du monde, l'Australie est sans doute le pays qui compte le plus d'animaux extraordinaires. Sachez qu'on y retrouve, paraît-il, certaines sortes de bêtes très voisines de celles qui existaient à l'époque tertiaire et au début du quaternaire, c'est-à-dire à des centaines de milliers et de millions d'années avant notre ère.

Sans doute est-ce à cause de cette faune extraordinaire que l'Australie est peut-être le pays qui a fait le plus souvent figurer les animaux sur ses timbres-poste. Le premier timbre australien, un timbre d'Australie occidentale, remonte à 1854. A cette époque, la colonie anglaise d'Australie s'appelait : la Rivière des Cygnes ou, en anglais : Swan River. Aussi, les premiers timbres australiens portent un beau cygne noir au centre de leur vignette.

1854

Certains timbres de cette époque sont très rares, comme le 3 cents au cadre renversé qui atteint la somme considérable de 150.000 francs.

Le cygne noir resta le symbole de l'Australie jusqu'en 1912 et continua de figurer sur ses timbres-poste. En 1912, l'Australie occidentale et l'Australie du Sud, jusqu'alors séparées, fusionnent en un seul Etat : la Confédération Australienne. Le premier timbre qui fut émis cette année-là et dont la gravure est particulièrement amusante, représente un joli kangourou, debout au centre de la carte de l'île. En 1914, fut émise une nouvelle série qui représentait un oiseau spécial au pays australien, l'oiseau rieur. Cet oiseau rieur continue de figurer encore aujourd'hui dans plusieurs séries australiennes.

1912

En 1932, fut émis un très joli timbre vert foncé représentant l'un des plus singuliers oiseaux d'Australie, l'oiseau-lyre, dont la queue rappelle en effet, étrangement, l'instrument de musique qui a donné son nom à ce volatile.

1914

En 1934, une série commémorative du centenaire de la mort du capitaine John Mac Arthur, un des héros de l'Australie, représentait le mouton mérinos dont la laine et la viande constituent, aujourd'hui, la principale source des revenus de la grande confédération de l'océan Pacifique.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred, Louise et le professeur Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis sont perdus dans une forêt d'herbes, où rôdent des insectes géants plus dangereux que les grands fauves de la jungle. Séparés de Philomicron, les deux enfants, réfugiés dans une noix creuse, sont emportés par un torrent.*

Chapitre XV

LA PRISON PARFUMÉE

Avant l'aube, un vent impétueux s'éleva.

La noix creuse à l'intérieur de laquelle les deux enfants dormaient paisiblement, roulait sur les flots déchaînés; tantôt elle remontait les crêtes d'eau, tantôt elle disparaissait dans l'écume blanche et bouillonnante. Les vagues, en mugissant, passaient sur elle, la projetaient dans tous les sens. Des fontaines d'eau froide pénétraient par le trou qui perçait la coquille de la noix, et tombait en pluie à l'intérieur.

L'eau éclaboussait Fred et Louise, mais les enfants dormaient toujours; ils s'agitaient seulement dans leur sommeil, protégeaient instinctivement leur visage et leur cou de leurs mains. Ils étaient trop fatigués pour se réveiller, fût-ce même sous l'effet d'une douche glacée.

Mais voilà qu'un courant violent fit tournoyer la noix dans un remous. La noix vacilla brusquement et se mit à tanguer sur l'eau. Fred roula pardessus sa sœur et se cogna douloureusement la tête contre le mur.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? s'écria-t-il.

Il essayait de se lever, mais la noix se retourna presque et le jeune garçon roula de nouveau par terre. S'agrippant aux parois rugueuses de leur demeure, il se leva péniblement et appela :

— Louison, je ne sais pas ce qui se passe! Lève-toi! Quelqu'un emporte notre noix!

Mal réveillée, frottant les yeux de ses poings, Louison regardait son frère sans [illegible] comprendre.

— Une bête [illegible] ence nous aura attaqués?... Il faut réveiller [illegible] tout de suite M. Philomicron... Monsieur le professeur!... s'écria Louison se levant. Mais dès qu'elle fut debout, le sol vacilla sous ses pieds, et Louison fut jetée sur l'une des parois. Tombant sur son frère, elle l'entraîna et tous les deux roulèrent sur le sol inégal.

L'obscurité était quasi totale. Seule, par le hublot rond, filtrait la lumière bleuâtre de la nuit.

S'appuyant aux parois de la noix, Fred rampa jusqu'au trou de la coquille et y passa sa tête. Une eau froide mouilla son visage. Des rafales de vent, sifflant, s'abattaient sur le fleuve, soulevant des lames escarpées, écumantes. Partout la rivière mugissait. Autour de la noix, tout bouillonnait comme dans une lessiveuse placée sur un grand feu.

Fred cria :

— Louison!... Viens vite!... Nous flottons sur l'eau.

Louison parvint difficilement jusqu'à l'ouverture.

— Nous sommes sur l'eau, constata-t-elle effrayée. Mais où allons-nous?

Le tangage était aussi violent que si les enfants s'étaient trouvés sur un véritable océan.

Louise pâlit :

— Où est M. Philomicron?

— Je ne sais pas... Peut-être quelque part, dans les environs, répondit Fred d'une voix mal assurée.

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria Louison avec angoisse. Ne sommes-nous pas dans une noix vide, avec de l'eau autour de nous?...

Un choc violent fit de nouveau rouler les enfants au fond de la coquille.

Avec un grondement furieux, le vent faisait rage au-dessus du fleuve. L'eau pénétrait en cascades dans le hublot et s'abattait sur les enfants, en douche froide. Trempés et tremblants, ils étaient assis par terre, serrés l'un contre l'autre et fixaient anxieusement l'écoutille ronde de leur singulier navire.

Dans le ciel trouble passaient des nuages noirs. Quand la noix s'inclinait sur le côté, des lames écumantes dansaient rapidement devant une lune pâle.

A chaque retournement de la coquille, les enfants roulaient des deux côtés de leur navire, un instant séparés. Puis Louise en rampant revenait vers son frère et se cramponnait à lui de toutes ses forces. Les pauvres Robinsons ne savaient que penser. Où était le professeur? Comment la noix s'était-elle trouvée sur l'eau, et où les emportait donc le torrent écumant?

Et cependant, la noix continuait toujours sa dangereuse dérive, en sautant sur les crêtes de vagues, et en descendant dans les trous d'eau.

Peu à peu, cependant, la tempête se calma. La noix se balança bientôt doucement comme un berceau.

Les enfants purent enfin se mettre sur leurs pieds. Il était temps. Louise était à bout de forces, et elle commençait à avoir mal au cœur; un vrai mal de mer.

— Il me semble que c'est fini!... dit Fred.

Il regarda à travers le hublot.

Tout près d'eux, passaient des rives couvertes de forêts. Les eaux calmes clapotaient doucement.

Et subitement, la noix s'arrêta.

Des mottes noires de terre se dressaient juste devant le hublot, comme des murs. Le rivage était si proche que l'on aurait pu le toucher avec la main. La noix venait d'atterrir près d'un débarcadère inconnu.

— Il me semble que nous voici quand même arrivés quelque part! dit Louison tout bas.

— Sors vite! commanda Fred, en s'agrippant au bord du hublot.

S'entr'aidant mutuellement, les enfants quittèrent la noix et sautèrent sur la rive.

***

On était aux premières heures de la matinée.

Dans le petit jour gris qui précède l'aube, les coteaux se dressaient calmes et tristes. Sur l'horizon lointain, brillait une ligne rose à peine perceptible, première annonciatrice du soleil.

Tout près de la rive, dans une baie abritée, flottait la noix vide, toute dégouttante d'eau.

Le fleuve roulait avec bruit. Il emportait sur ses vagues des branches noires, des brindilles, des pétales. Arrivés près de la baie, ils tournoyaient, passaient à côté de la noix, la poussant légèrement comme si ils voulaient lui faire quitter son port.

Les enfants grimpèrent sur le talus et s'arrêtèrent, indécis... Ils se tenaient là, frissonnants, et se regardaient avec anxiété.

Où aller? Que faire maintenant?

Oh! si Philomicron avait pu se trouver là, à côté d'eux!

— Est-ce possible que le professeur ait disparu? soupira Louison

— Nous le trouverons! dit résolument Fred. Il est ici. Sûrement, quelque part par ici!

Il mit ses mains en porte-voix, se souleva sur la pointe des pieds et cria de toutes ses forces :

— Monsieur Phi-lo-mi-cron!

Quelque part, derrière les coteaux noirs, les feuilles bruissaient.

Les enfants tendaient l'oreille.

Des pas?

Non. C'est le vent dans les arbres.

De nouveau, Louison soupira profondément.

— Ne t'inquiète pas. Nous le trouverons, je te le dis. Il ne nous abandonnera pas.

Fred prit la main de sa sœur et ils suivirent tous les deux le rivage. Tous les cinq ou six pas, ils s'arrêtaient et appelaient de toute la force de leurs voix :

— Monsieur Phi-lo-mi-cron!

Mais le professeur ne répondait pas.

— J'ai une idée, dit Fred. Je suivrai la rive, et toi, tu t'en iras un peu plus loin. Tu vois, là, derrière les collines, il y a un bois. Vas là-bas et continue à appeler le professeur, le plus fort que tu pourras. D'abord, ce sera moi qui appellerai, ensuite toi, ensuite de nouveau moi, et ainsi de suite. Ça va?

— Ça va.

— Seulement, écoute, ne t'éloigne pas trop et regarde bien autour de toi... Prends garde!

— Bon.

Fred suivit le rivage, et sa sœur se dirigea vers le bois obscur. De temps à autre, les enfants s'arrêtaient, appelaient le professeur et continuaient leur chemin.

— Monsieur Philomicron! criait Fred de toute sa voix.

Le silence seul leur répondait.

— Monsieur Philomicron! reprenait Louison.

Le silence encore.

Louison atteignit le bois et s'arrêta, indécise.

Le bois était obscur. Les troncs noirs et noueux des arbres levaient des branches tordues, de larges feuilles pendaient jusqu'au sol.

— Ha-l-lo! Louison!... appela une voix venant du fleuve.

— Hal-lo! vint la réponse, me voilà! Je suis arrivée à la forêt.

Louise s'approcha d'un arbre touffu à feuillage vert sombre. Il en montait une odeur délicieuse.

Louison flaira. C'est étrange, songea-t-elle, cela sent les petits fours frais aux amandes. Ainsi, à la maison, quand, à la veille d'une fête, maman retirait du four de bonnes tartes toutes fraiches, dans tout l'appartement se répandait cette odeur de vanille, d'amandes, de pâte fraiche.

De suite, Louison se rappela que, depuis la veille, elle n'avait rien mangé. « Il faut voir ce qui sent si bon », songea-t-elle, et, avec une détermination soudaine, elle s'approcha de l'arbre.

— Hal-lo, Fred! cria Louison. Je grimpe sur un arbre. Je vais appeler le professeur d'en haut! M'entends-tu?

— Vas-y et appelle, mais crie le plus fort possible. Je te rejoindrai tout à l'heure, répondit la voix de Fred.

Louison s'accrochait à des rameaux trempés et glissants.

Écartant les larges feuilles qui lui barraient le chemin, elle grimpait de plus en plus haut. De temps à autre, elle levait la tête et regardait le sommet de l'arbre.

Tout près de sa tête, elle voyait une espèce de coupe immense. Louise l'atteignit, se cramponna aux parois humides, élastiques comme du caoutchouc et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la coupe. Devant le nez de la petite fille, des boules duveteuses se balançaient; elles étaient suspendues sur des perches longues et épaisses qui sortaient du fond de la coupe.

De toute évidence, c'étaient de ces boules que montait la délicieuse odeur qui lui montait à la tête et lui creusait l'estomac.

Louison sentit une faim atroce lui tortiller les entrailles. « Si je ne mange pas une de ces boules sur-le-champ, songea-t-elle, je vais sûrement mourir de faim. »

Elle grimpa sur le bord de la corolle, comme sur le mur d'un verger rempli de fruits tentants.

Une des belles sphères embaumées était à la portée de sa main. Louison l'empoigna et l'attira vers elle, mais elle ne réussit pas à la détacher de la perche qui la soutenait. La boule était solidement attachée. Louise tira plus fort. Le pétale sur lequel elle était installée vacilla, et la petite fille faillit perdre l'équilibre. Pour ne pas tomber, elle dût lâcher la boule et se cramponner au bord du pétale.

La boule, repoussée, oscilla comme un pendule, heurta le bord opposé de la coupe, puis revint danser devant les yeux de Louison.

Alors celle-ci, rageuse, tira sur la sphère si violemment, que toute la coupe se mit à vibrer. Enfin, la boule se détacha de son soutien, mais au même moment Louison, son butin dans les bras, dégringola au fond de la coupe.

La petite fille sitôt debout inspecta les lieux. Elle se trouvait au fond du calice d'une fleur immense. Les pétales humides se dressaient autour d'elle, tels des murs lisses d'une tour ronde. Les grosses perches qui portaient des boules odorantes n'étaient certainement autres que des *styles* qui, à l'intérieur de la fleur, soutiennent la poussière jaune du *pollen*. A travers les fissures, entre les pétales, filtrait la lumière rose du matin.

Quelque part, très loin, des oiseaux criaient. En bas, des pas légers passèrent rapidement, foulant les feuilles.

« Il faut redescendre sur terre », pensa Louison.

Serrant fortement la boule contre sa poitrine, elle fit le tour du calice et s'arrêta devant une fente étroite, entre les pétales. Elle

Louison tomba à l'intérieur de la fleur géante.

essaya de se faufiler à travers cette fissure, mais l'ouverture était trop étroite, et les pétales trop rigides pour qu'elle puisse les écarter. Alors Louison voulut grimper le long d'une des grandes perches jusqu'au dehors, mais dès qu'elle eût saisie l'une d'entre elles, les pétales de la fleur remuèrent comme des êtres vivants et, lentement, se mirent à se fermer.

La fleur immense où avait pénétré Louison eut rapidement clos sa corolle au-dessus de la tête de la petite fille. Aussitôt, l'oscurité envahit l'intérieur du calice.

En vain, la petite fille s'efforçait-elle d'écarter les pétales de ses faibles mains pour en sortir. Les pétales se resserrèrent étroitement et ne la laissèrent pas s'évader de la prison parfumée.

— Fredo! Fre-do! criait Louison prise de peur. Vite! Viens ici! A moi! Dépêche-toi!

Elle criait de toute sa force, mais sa voix ne pouvait percer les murs épais et charnus. C'était comme si elle avait crié la tête sous un édredon.

Ces appels étouffés, à peine perceptibles, comme des reflets d'un écho lointain, parvinrent cependant jusqu'à Fred. Il s'arrêta, prêta l'oreille. Mais, l'idée que ce pouvait être sa sœur qui l'appelait ainsi de loin, n'effleura même pas son esprit. Il lui semblait que, quelque part, loin, très loin, derrière les collines, le professeur lui lançait des appels.

— Enfin! se réjouit Fred. Il vient vers nous. Il nous a quand même retrouvés.

En courant, il remonta la pente d'un coteau élevé, et mettant à nouveau les mains en porte-voix, il cria :

— I-ci! Par i-ci! Nous sommes i-ci!

Le cri du dernier des oiseaux de nuit qui n'avait pas encore rejoint son gîte fut la seule réponse.

Aux pieds de la colline, la rivière roulait ses eaux avec bruit. Les vagues clapotaient contre la rive. Avec un bruissement doux, le sable glissait le long du talus.

— D'où venait la voix du professeur? réfléchit Fred. De droite, de gauche?

Il attendit un moment et appela à nouveau, mais en vain.

— Alors, ce n'était pas le professeur, il m'a pourtant bien semblé entendre des voix...

Il se tourna vers le bois obscur et cria :

— Louison, n'as-tu rien entendu? Il m'a semblé que M. Philomicron nous appelait. As-tu entendu, dis, oui ou non?

Fred attendit en vain la réponse de sa sœur.

— « Eh bien, il ne manquerait que ça, qu'elle disparaisse, elle aussi », pensa Fred, qui appela plus fort :

— Loui-i-son!

Une pierre se détacha du talus et tomba dans l'eau. Fred tressaillit, se détourna. Il resta immobile quelques instants, et, à nouveau reprit :

— Lou-i-i-so-on!

Louison ne répondait toujours pas.

— Je lui avais pourtant bien dit de rester sur l'arbre et de m'attendre, et la voilà partie je ne sais où. Voilà ce que c'est que de se fier aux filles, elles n'en font jamais qu'à leur tête.

Sans se presser, il se dirigea à travers les champs, vers le bois.

Il s'approcha des arbres et la tête levée, il inspecta longtemps le feuillage touffu.

La brise du matin faisait légèrement balancer les larges feuilles, parmi lesquelles brillaient d'immenses boules jaunes.

Nulle trace de Louison.

— Mais où peut-elle se cacher? se dit Fred déconcerté.

Il appela une nouvelle fois, appela encore, mais seul le vent lui répondit.

Fred mordit sa lèvre. Il s'arrêta et réfléchit :

— Louison ne peut être allée loin en si peu de temps et si elle ne me répond pas cela veut dire qu'elle a été prise par un monstre... Emportée quelque part, ou bien... dévorée?

Fred frissonna à cette idée.

— Oh! si M. Philomicron était ici, Il aurait sûrement une idée! Sûrement, il saurait retrouver Louison.

Fred se retourna et regarda autour de lui comme s'il implorait du secours.

De tous les côtés se dressaient les collines silencieuses. Un ciel froid, un ciel d'hiver pesait sur les sables morts. Sur le coteau voisin, la forêt nue et desséchée chantait une complainte lugubre.

Au-dessus de la tête de Fredo, vrombissaient des insectes gigantesques, qui frôlaient de leurs ailes les arbres monstrueux.

Soudain, tout ce monde qui l'environnait lui sembla étranger, insolite, sinistre. Pris de panique, Fred tressaillit, et poussant des cris de terreur se mit à courir devant lui, sans savoir où il allait.

(A suivre.)

LE RAYON DE LA MORT

D'APRÈS L'ŒUVRE D'A. TOLSTOÏ

— RESUMÉ —

ZOE MONROSE A MIS AU PILLAGE UN GRAND PAQUEBOT POUR SAUVER SON COMPLICE, L'INGENIEUR CRIMINEL GARINE QUI EST RESTÉ A L'ILE D'OR. IL EST MENACÉ D'UNE REVOLTE DE SES OUVRIERS, REVOLTE QUE CONDUISENT MARGERIE ET SON AMI TARASCON QUI VEULENT EMPECHER GARINE DE DEVENIR MAITRE DU MONDE...

GARINE A DEMANDÉ AUX DÉLÉGUÉS DES OUVRIERS QUELQUES MINUTES DE REFLEXION ET EN PROFITE POUR MONTER A SA PLUS HAUTE TOUR DU PALAIS...

AVEC UN CRI DE JOIE IL APERÇOIT LE BATEAU DE SA COMPLICE QUI SE DIRIGE DROIT SUR LE PORT DE L'ILE D'OR.

ET LE DRAPEAU NOIR DES PIRATES QUI FLOTTE AU GRAND MAT PROUVE QUE ZOÉ A ACCOMPLI SA MISSION ET QU'ELLE A REUSSI..

GARINE, REVENU VERS SES OUVRIERS LES RENVOIE BRUTALEMENT ET REFUSE DE DISCUTER PLUS LONGTEMPS AVEC EUX, S'ILS INSISTENT, IL SEVIRA IMMEDIATEMENT

NON JE NE LE CROIS PAS!

CEPENDANT LE YACHT "ARIZONA" VIENT D'ENTRER DANS LE GRAND BASSIN DU PORT DE L'ILE D'OR...

ET SOUS LES YEUX EMERVEILLÉS DES OUVRIERS, PORTÉS PAR LE MARINS DE L'"ARIZONA" DEFILENT LES TRESORS PILLES PAR ZOE LA PIRATE. LA PREUVE EST FAITE QUE GARINE POURRA PAYER SES HOMMES AUJOURD'HUI... LE MECONTENTEMENT DECROIT AUSSI RAPIDEMENT QU'IL ETAIT MONTÉ...

TARASCON SE DESESPÈRE MAIS MARGERIE LE RASSURE SI LA PREMIERE BATAILLE A ETÉ PERDUE, IL EST MAINTENANT SÛR DE LA VICTOIRE PROCHAINE...

(A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Tout le monde connaît et redoute la piqûre d'ortie. Cependant, l'ortie est une bonne plante si l'on sait l'utiliser. Il suffit de faire macérer un jeune plant pendant huit jours dans de l'alcool à 60 degrés. Cette liqueur, filtrée, appliquée sur une blessure, arrête le sang presque immédiatement.

○

La lettre Y aurait été inventée par le philosophe grec, Pythagore. Pour lui, cette lettre représentait les deux routes qui s'offrent à l'homme dans le chemin de la vie : la route de la vertu et celle du vice.

○

Petite expérience. — Si vous remplissez partiellement un verre avec de l'eau et que vous frappiez à coups légers la partie du verre restée libre, elle rend un son cristallin. Mais si vous jetez dans le liquide une pincée de bicarbonate de soude, il se produit immédiatement une légère effervescence due au dégagement d'acide carbonique. Si vous essayer de faire tinter le verre, il ne rendra plus qu'un son mat et sourd.

○

L'eau bouillie n'est pas digestive car elle ne confient pas suffisamment d'air et c'est pourquoi il n'est pas bon de la boire. Mais il suffit de la battre pour lui rendre l'air qui lui manque.

○

Il paraîtrait que les moustiques sont sensibles à la musique. Lorsqu'on joue du violon dans un endroit où ils abondent, on remarque qu'ils viennent se poser sur l'instrument où ils demeurent immobiles. Certaines notes leur plaisent particulièrement.

○

Le lieu de pèlerinage sacré des bouddhistes (adeptes du bouddhisme, religion asiatique) se trouve au sommet du mont Omi, entre la Chine et le Thibet. Là est érigé un temple et pour y parvenir il faut monter un escalier de 20.000 marches! Ce chiffre a été confirmé par les rares Européens qui ont fait cette ascension.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Pour terminer l'histoire du transport par dirigeable au-dessus de l'Atlantique Nord, revenons au « Zeppelin » de 60 passagers et 2 tonnes de courrier.

Prévu dès la sortie du « Hindenburg », ce nouveau vaisseau de l'air était basé sur les mêmes principes constructifs.

Peu de temps avant sa finissage, la catastrophe de Lakehurst jeta un trouble parmi les passagers éventuels. Et l'on comprend pourquoi!

Le « Graf-Zeppelin », qui devait sortir, fut rentré au hangar et on envisagea de gonfler le « L-Z. 130 » à l'hélium. Seulement, comme il était prévu pour être gonflé à l'hydrogène, il fallut refaire les calculs de poids. L'hélium a, en effet, une force ascensionnelle moins grande que celle de l'hydrogène.

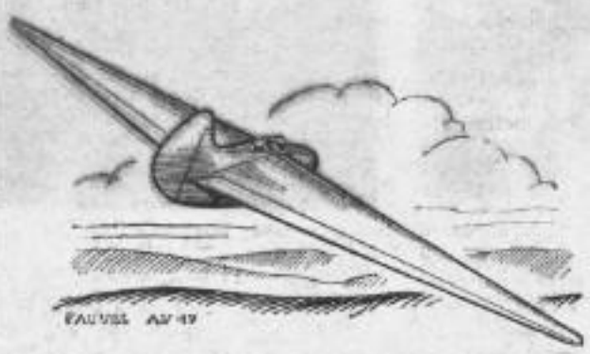
Autre difficulté : l'hélium se trouve aux États-Unis et en U. R. S. S. Comme il ne pouvait être question que l'Allemagne nationale-socialiste achète le gaz à la Russie soviétique, on a fait appel à l'oncle Sam.

Hélas! celui-ci refuse de livrer, en objectant que le but d'utilisation n'est pas exclusivement commercial! Et voilà les Allemands bien embarrassés avec leur « L-Z. 130 » qui promettait de belles traversées et un bénéfice d'exploitation avantageux.

UN PLANEUR FRANÇAIS SANS QUEUE

LE FAUVEL A.V.-17

Le grand spécialiste du sans queue est incontestablement le Français Charles Fauvel. Sa compétence, forte de plus de cinq années d'études, lui a permis, avec l'Aile-Volante, de remporter pas mal de succès.



Si l'on songe que c'est un constructeur livré à ses seules ressources, il est merveilleux de constater sa ténacité. En dehors de l'Aile-Volante, déjà décrite ici, Fauvel a réalisé un planeur, le A.V.-3, qui vole depuis quatre ans.

Toujours sans queue, voici le A.V.-17, dont les lignes extraordinairement pures font honneur au constructeur.

Le planeur A.V.-17 a une envergure de 13 m. 85 pour une surface portante de 16 m² 30. L'allongement (voir dictionnaire dans les précédents numéros) est de 12. L'aile a la forme d'un losange très allongé et a 2 m. 50 de profondeur à l'endroit de la cabine. Elle présente un dièdre assez fort et une flèche prononcée. Sur tout le bord de fuite sont placés des ailerons dont le dispositif spécial permet une grande efficacité. Enfin, le profil, plus fin que pour le A.V.-13, est biconvexe à l'extrados et convexe à l'intrados. Le fuselage, ou plus exactement la cabine de pilotage, est de section ovoïde, assez mince sur la largeur. Un patin central forme train d'atterrissage. Le plan de dérive est assez réduit puisque, en fait, la cabine en tient lieu. Le gouvernail de direction est nettement dégagé de l'aile, et de grande dimension. Il prolonge l'habitude qui a, de ce fait, une longueur de 4 m. 70.

Le planeur A.V.-17 pèse, à vide, 75 kil. et, en ordre de vol, 150 kil. Son coefficient de sécurité est de 12, ce qui permet l'emploi pour le vol remorqué ou le treuil.

La vitesse minimum de descente verticale est de 55 centimètres à la seconde, ce qui est très faible, et la finesse, grâce à la suppression de toute résistance parasite, est de 28.

Attendons les essais de ce beau planeur, en souhaitant que les Français s'en servent utilement.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ANÉMOMÈTRE. — Appareil destiné à mesurer la vitesse du vent. Il se compose d'un moulinet monté sur une tige et relié à un cadran par des engrenages. Le vent, en faisant tourner plus ou moins vite le moulinet, déplace, sur le cadran, une aiguille indiquant la vitesse. L'anémomètre, monté sur un aéroplane donnait la vitesse relative de l'appareil. On ne se sert maintenant d'anémomètres enregistreurs à poste fixe que dans les stations météorologiques. (I.)

SPORTS

Une des luttes qui est restée la plus célèbre dans les annales sportives, est le duel mémorable entre le Français Jean Bouin et le Finlandais Kohlemainen en 1912, à Stockolm, pour le record du monde de course à pied sur 5.000 mètres. Cette année-là, le record du monde fut battu et, l'année suivante, Jean Bouin réussissait à dépasser les 19 km. dans l'heure. On croyait, à cette époque, que les records de Jean Bouin ne seraient jamais battus, mais le Finlandais Nurmi vint qui s'attribua tous les records de 1.500 à 15.000 mètres, en réussissant 19 km. 210 dans une heure. Cependant, Nurmi fut bientôt battu à son tour par Ladoumègue et Ladoumègue, qui détient pourtant encore quelques records du monde devait, à son tour, être battu par le Néo-Zélandais Lovelock aux Jeux Olympiques de 1936.

○

La France détient un certain nombre de records d'Europe en natation et elle détient en fait la majorité des records de nage libre. Les records du monde dans cette catégorie sont détenus en majorité par les États-Unis, grâce à leur formidable champion J. Médica. Toutefois, Médica n'est pas encore arrivé à battre le record des 100 yards établi par Weissmuller (devenu, depuis, le sympathique Tarzan du cinéma), en 51 sec., le 5 avril 1927.

Le Japon qui a fait de gros efforts en natation, a réussi à s'approprier un certain nombre de records du monde, en particulier, celui des 1.000 mètres, détenu depuis 1931 par Négami.

Quant aux records d'Europe qui sont en notre possession, ils ont été tous établis par le célèbre nageur Jean Taris. Malheureusement, Taris qui établit ces records en 1931 et 1932 a maintenant vieilli et est hors d'état de renouveler ses anciennes performances. Il faut d'autant plus craindre que ces records d'Europe nous échappent un jour que l'on n'a pas su faire le sacrifice nécessaire pour que Taris enseigne aux jeunes nageurs français toutes les leçons de son expérience. Mais, fort heureusement, Taris est allé poursuivre son enseignement en Russie, et les récents succès des sportifs soviétiques prouvent combien les enseignements d'un grand champion peuvent être utiles aux jeunes générations de nageurs.

MES 126 GOSSES

Il est temps de faire lever les enfants. Il pleut de nouveau. On monte au grenier prendre les vêtements : misère, ils n'ont pas séché. L'air est si humide que les chemises et les culottes suspendues aux cordes sont encore mouillées. Et le linge de rechange est toujours à la lessive! Défaire les paquets contenant leurs propres hardes. Anna hurle : « Vous allez m'apporter du désordre dans la maison! » Rien à faire, on garde les gamins au lit. On leur monte le café comme à des princes, avec des tapées de pain et de beurre. Pour les occuper, on leur donne des cahiers de dessin, des crayons, du papier pour la lettre hebdomadaire à leurs parents. Ils font preuve de vraie patience! Qu'ils chahutent un peu, c'est excusable... Aussi je décide de les récompenser, et je prends mon parapluie pour aller à la gare, où j'achète quarante-deux illustrés.

— Moi, *l'Epatant*, M'dame!

— Moi, *les Pieds Nickelés*!

— Moi, j'ai demandé *Nick Carter*!

— Moi, *le Petit Mousse!* crie Flampin. J'veux devenir marin!

Marin, mer. Mer qui purifie. Je regarde un peu plus attentivement ce Flampin qui veut m'étrangler et qui aime comme moi la mer. Il est déjà plongé dans *Le Trésor de l'île aux requins*. Curieusement, je les vois dévorer leurs illustrés. Je me penche par-dessus leurs épaules pour découvrir ce qui les calme si bien. Je parcours un petit bout de feuilleton; c'est cousu de ficelles! Je suis sûre que je pourrais faire mieux. Au fait n'ai-je pas, il y a quelques mois, conçu le plan d'un roman d'aventures pour enfants? J'ai abandonné le projet, mais l'achever ne serait pas difficile...

A déjeuner, les gosses descendent pieds nus (ils n'ont pas de pantoufles, et la colonie n'en fournit pas), vêtus de « capuchons » par-dessus leurs chemises de nuit, ce qui leur donne un aspect indescriptible. Après le repas, ils n'ont pas envie de se remettre au lit; je comprends ça! Solennellement, à la surprise générale, j'annonce :

— Vous allez entendre le premier chapitre du roman-feuilleton de la colonie : *Les Aventures de « Pol Pic »*!

Au mot « aventures », murmure favorable dans l'auditoire.

— Au milieu, crient les grands. Au milieu pour que tout le monde entende!

« Pol Pic, le jeune mousse à bord du paquebot *Le Fort-de-France*... »

Au mot « mousse », Flampin (Fernand) tressaille et rapproche inconsciemment sa chaise. Sans paraître m'en apercevoir, je continue :

« ...passait à travers le couloir désert des deuxièmes. Tout à coup, derrière la porte, il entendit un râle étouffé... »

Un frémissement soulève les auditeurs. Les visages se tendent, les yeux s'agrandissent.

« ...Pol Pic se baissa et appliqua son œil au trou de la serrure : horreur! Il aperçut un homme étendu par terre, ligoté; un autre, le genou sur la poitrine, la main sur la gorge, tentait de l'étrangler!... »

Je n'ai pas besoin de forcer ma voix, je peux parler doucement, chuchoter même, tant l'attention est soutenue. Succès foudroyant de Pol Pic, mousse à bord du *Fort-de-France*, où sont également embarqués le sinistre millionnaire Ledur, le noble ingénieur Franc, sa blonde fille Arlette, le détective et une foule d'autres personnages.

Je raconte depuis une demi-heure.

« L'ingénieur, alors repoussant du pied le corps de son ennemi chloroformé, se tourna vers Pol Pic : « Veux-« tu m'aider dans le travail que je « fais pour le bien de l'humanité? « — Oui! » répondit avec force le mousse. Et il leva vers l'ingénieur ses yeux qui brûlaient d'une flamme nouvelle. « Écoute-moi! Je te confierai ce « que nul au monde ne sait! Ma décou-« verte; cette inouïe, extraordinaire, « formidable découverte que veut « m'arracher le millionnaire Ledur... »

Quarante-deux auditeurs s'immobilisent en un silence haletant et, dans ce silence, j'achève :

« Ce qu'est la découverte de l'ingénieur Franc, vous l'apprendrez demain! »

Irrésistiblement, tous s'élancent vers moi :

— La suite! La suite!

— Demain à la même heure, sans faute, si vous vous conduisez bien le reste de la journée.

Sieste relativement calme; mais il a cessé de pleuvoir, impossible de les retenir plus longtemps au lit. Un repassage hâtif sèche les effets. Le parc est inabordable. C'est un lac! Seule la cour, couverte de gravier, est moins humide que le reste. On décide de les y lâcher. Phil et Vincent ont l'idée d'entasser dans un coin des planches, des clous, des cordes, des bûches. Immédiatement, des clans se forment pour construire des cabanes.

— Moi, j'suis dans la bande à Julot!

— Moi, à Etienne!

— Moi, à Flampin!

— Moi, j'bâtis tout seul!

Assise sur un banc, je puise dans le panier à pain que m'a apporté Line. A côté, dans une boîte, s'étalent les tablettes de chocolat. Selon la coutume établie par Phil, une queue se forme tranquillement. Un par un, ils viennent prendre leur portion.

— Un croûton, M'dame!

— S'y vous plaît, un croûton!

— Trois morceaux de pain pour moi!

— Merci, M'dame!

Il y a ceux qui disent « merci » et ceux qui ne disent rien. Ceux qui empoignent leur pain avidement, comme si on allait leur reprendre et ceux qui ont un petit geste maniéré. Ceux qui se jettent d'abord sur le chocolat et ceux qui le mettent précieusement de côté pour le sucer en dernier. Il y a Armand, qui susurre de sa voix d'ange :

— Merci bien, madame la Directrice!

Et Julot, qui me guette à la dérobée, toujours prêt à siffler :

— Le morceau à Bernard est plus gros que le mien! C'est par ici...

Ils sont toujours aussi nombreux, mais ils font moins foule, parce que je mets des noms sur une vingtaine de visages. Voilà Gaston : il est gentil, mais bête comme ses pieds. Voilà Jean, qui grimpe sur tous les poteaux. Voilà Goulet, qui n'aime pas les vaches.

Celui-ci, qui accourt de toutes ses petites jambes hâlées et solides, l'air réjoui, le nez en trompette, c'est Boulole :

— J'suis pas en r'tard, M'dame? J'ai fait une de ces cabanes...

Flampin, tout au bout de la queue, approche à son tour. Nous nous regardons. Dans ses yeux gris profondément enfoncés, tout comme ceux de Pol Pic, « brûle une flamme nouvelle ». Il demande une grosse tranche.

— Comme à tous, Flampin! Comme à tous, dis-je.

Mais il sent le sourire caché et la tendresse de ma voix. Il se penche vers moi et, clignant de l'œil :

— Qu'est-ce qu'il a dit à Pol Pic, l'ingénieur Franc?

— Tu le sauras demain!

Flampin mord dans sa croûte, en me regardant avec malice.

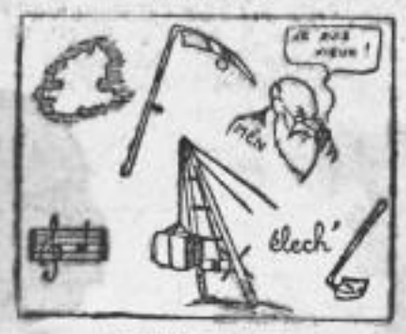
Et le petit Clément, qui mange comme quatre, réclame déjà, en agrippant mes genoux de ses deux allumettes de bras : « Encore! » On doit l'affamer à la maison ce gosse-là...

Eh bien! Après tout... Après tout, je les aime, mes quarante-deux gosses.

Juliette Pary.

VARIÉTÉS

RÉBUS



DEVINETTES

1. Quelle est la ville qui flotte le plus facilement, celle qui est la plus pointue et la plus transparente ?

2. Comment se fait-il que n'ayant ni pieds, ni bras, je puisse sortir de mon lit et avec rage, tout démolir ?

3. Qu'est ceci : un corps sans âme, deux bras sans tête ?

LE PETIT LAPIN EMBARRASSÉ

Chacun des numéros désigne la quantité d'oignons qui se trouvent dans un champ. Or, le lapin doit s'emparer de 28 oignons. Quels champs doit-il visiter et quels chemins doit-il suivre pour cela ? Voilà un petit jeu pour les jours de pluie.

CHARADES

Mon premier aime les boîtes à ordures.
Les bateaux et les trains stoppent à mon deuxième,
Mon troisième est un pronom personnel.
Mon tout est un instrument de sport.

Mon premier servait aux rois fainéants,
Mon deuxième est une partie,
Mon troisième est un pronom personnel,
Sans mon tout, pas de maison.

Envoi de Jacques Perrier (Les Molières).

ÉPREUVES DE VITESSE

Comptez en 15 secondes, tous les 4 de cette série de chiffres qui sont suivis par un 8, à condition que le 8 ne soit pas suivi par un 6. Il y a beaucoup de chances que vous ne parviendrez pas à le faire en 15 secondes et que vous n'aurez pas la réponse exacte du premier coup.

4 8 6 2 4 6 8 3 4 8 8 6 3 8
6 4 6 4 8 7 4 8 4 8 6 2 4 6
8 6 4 2 4 8 7 4

RÉBUS

Avec les premières lettres de chacun de ces objets, formez un mot.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

LES ALBUMS DE " MON CAMARADE "
L'album 1re série : 9 fr. (franco 11 fr. 50)
— 2e série : 15 fr. (franco 18 fr. 50)
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe

NOTRE GRAND CONCOURS

Classer par ordre de préférence :

1. NOS HISTOIRES : Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, Le forçat d'Eldorado, L'homme des gouffres, Les Robinsons d'Insectopolis, Pat'Soum, Le rayon de la mort, Toto et Toutoune, Bégonia.

2. NOS DISTRACTIONS : Savez-vous que ? Pour rire un peu, Timbres-postes, Coin des fillettes, Aviation, A travers le Monde, Aviateurs, Sports, Bonnes pages (Colette Vivier et les autres), Variétés, Histoires de Bour.

Nous écrire seulement les trois histoires et les trois distractions préférées, ainsi que la dernière histoire et la dernière variété.

Les participations au concours doivent nous arriver avant le 22 septembre.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU NUMÉRO 143

Dessin alphabétique. — Lune, lucarne, lanterne, lessiveuse, lime, lance, lampe, lit, lait, litre, loupe, livre, lorgnon, lettre.

Charades. — Civilisation (Si-Vie-Lise-Sion). — Africain (Hat-Frit-Cain).

Anagrammes et acrostiches. — Sain + serin = désinsérer.

Anagramme. — Rides, Désir.

Mots carrés syllabiques.

ME RI TE
RI GI DE
TE DE UM

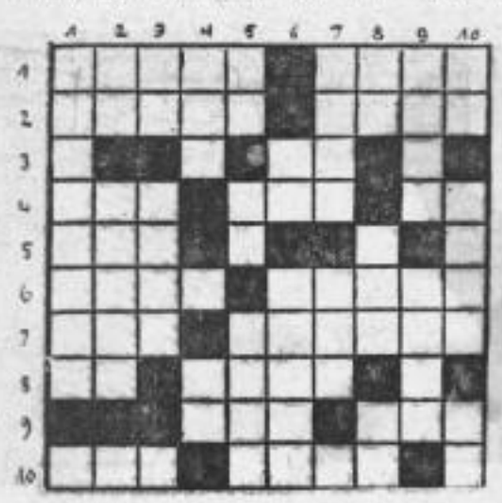
Devinette. — C'est le jour de la mi-août, car le chat fait minou.

Cryptographie. — La société serait une chose charmante si l'on s'intéressait les uns aux autres.

MOTS CROISÉS N° 144

Horizontalement. — 1. Qui n'entend pas. Agréable à voir. — 2. Calvaire. Dieu grec de l'amour. — 3. Lettre de l'alphabet. Une autre lettre de l'alphabet. Participe passé de lire. — 4. Époque. Prénom masculin. Conjonction. — 5. Janit en est un. Voyelle. Lettre de l'alphabet. Consonne. — 6. Les chaussures en sont faites. Trou creusé où se trouve l'eau. — 7. Trois lettres de l'alphabet. Coffrets en bois, carton, etc. — 8. Pronom personnel. Substance utilisée en poudre. — 9. Article indéfini, féminin. Adjectif possessif pluriel. — 10. Les avions y volent. Association de cagoulards. Voyelle.

Verticalement. — 1. Ensemble de connaissances coordonnées. — 2. Métal précieux. Déplacer une chose en la faisant tourner (au présent). Voyelle. — 3. Consonne. Voyelle. Chef arabe. Lettre de l'alphabet. — 4. On en trouve en Indochine. Consonne. Pronom personnel singulier. — 5. Préposition. Adjectif possessif féminin. Siège. — 6. Note de musique. Régions froides du Nord et du Sud. — 7. Divertissements. Anagramme de cui. Voyelle. — 8. Conjonction. Meuble où l'on couche. — 9. Jeu de hasard. Partie du corps. — 10. Deux lettres de l'alphabet. Pays des Soviets. Note de musique.



SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS DU N° 143

Horizontalement. — 1. Bruxelles. — 2. S. Tiède. — 3. If. Rasais. — 4. Dédale. T. — 5. T. Tarder. — 6. Déluge. Rà. — 7. Usure. F. F. — 8. E. Dase.

Verticalement. — 1. B. Id. Dur. — 2. R. Fêtes. — 3. Us. D. Lu. — 4. X. Raturé. — 5. Étalage. — 6. Liséré. — 7. Léa. D. Fa. — 8. Editer. S. — 9. Ses. Rate.

LE COURRIER DE JANOT

Kléber Lefèbre, Sulpet (Marne) : Merci de nous avoir envoyé toutes les solutions de nos distractions; mais, seules constituent un concours, les parties de ces distractions qui sont ainsi désignées. — *Eve (André), à Pleinfaing (Vosges) :* Merci de ta jolie charade. — *Max Giraud, Bourg (S.-et-O) :* Merci de ta charade. — *Albert Morel, Neuilly-Plaisance :* Je suis content que tu aies gagné un livre à notre concours. Merci de tes distractions. — *Rolande Doridant, Saint-Dié :* Je suis content qu'après plusieurs années, tu te sois enfin décidée à m'écrire et à m'envoyer des distractions. — *Paul Leca :* Merci de ta jolie lettre en vers. Je rectifie ici que tu n'es pas une fille, mais un garçon et que Leca n'est pas ton prénom mais ton nom. Tu peux te procurer les Livrets de *Mon Camarade* à nos bureaux. — *Jacques Berrier, Limours :* Merci de tes nouvelles distractions. Un autogyre démarre par la mise en marche de l'hélice comme un autre avion, mais il s'élève presque verticalement alors que les autres avions doivent rouler pendant un certain temps avant de prendre leur vol. — *Michel Bertrand, Blanzac :* Merci de ta nouvelle et longue lettre.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an..	.. 20 fr.	6 mois..	.. 10.50
	Belgique : 1 an..	.. 30 fr.	6 mois..	.. 15 fr.
	Etranger : 1 an..	.. 40 fr.	6 mois..	.. 20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

SPARTACUS (II)

La Révolte des Esclaves

(73-70 avant J.-C.)

Plusieurs fois le Sénat romain avait eu à réprimer des révoltes d'esclaves.

En Sicile, au IIe siècle avant notre ère, Eunus, esclave syrien qui jouait les sorciers et les prophètes, jetant des flammes par la bouche (truc facile : on pose sur la langue une coquille de noix où brûle du soufre) souleva 100 esclaves qui prirent d'assaut la ville d'Euna, dont les habitants furent massacrés, et se proclama roi. Puis un esclave grec, Achaeus, équipa une armée de 6.000 hommes qui battit l'armée romaine. A la même époque, une autre bande de 5.000 esclaves, sous les ordres d'un Cilicien, Cléon, s'allia à Antiochus, roi de Syrie, qui, fort d'une armée de 70.000 hommes, tint tête aux Romains. Toute la Sicile, grenier à blé de l'Italie, était aux mains des insurgés. 200.000 hommes occupent le pays, prennent les villes, protégeant les paysans et la population pauvre, mais n'ayant aucune pitié pour les riches. Ils furent défaits; en 134 av. J.-C., le consul Calpurnius Piso délivrant Messine assiégée, son successeur P. Rupilius pénétrant par trahison dans Taormine, puis dans Euna, après la mort de Cléon. Tous les esclaves furent torturés et jetés du haut des murs. Antiochus, mis au cachot, mourut peu après.

Rome commençant à se faire détester de toute l'Italie, le Sénat prend une mesure d'apaisement : il décrète qu'il sera défendu de rendre esclave un homme né libre chez les « alliés » de Rome et qu'il faut libérer les esclaves de ce genre. Aussitôt, 800 esclaves de Sicile réclament leur mise en liberté. Mais le gouverneur, injustement, les renvoie à leurs maîtres. Alors ils s'insurgent et gagnent la montagne. Un joueur de flûte, Salvius, prend la tête des opérations, réunit 20.000 fantassins, 2.000 cavaliers. La révolte gagne. Un nommé Arthémon qui, de son côté, avait réuni 10.000 hommes, vient s'allier à lui. Mais les deux groupes furent vaincus au cours de combats meurtriers; Arthémon tué, ses soldats s'enfuirent; seuls 1.000 esclaves, sous les ordres de Satyrus, échappèrent au massacre. Le consul Aquillus leur demanda de se rendre, leur promettant la vie sauve. Puis, traître à sa promesse, il les conduisit à Rome pour les faire combattre au Cirque. Alors ils s'entre-tuèrent.

Avec Spartacus la révolte des esclaves prend une autre tournure. L'homme est d'une habileté tactique extraordinaire, il est courageux, beau et fort, il sait haranguer ses troupes, dire à ces pauvres êtres toujours battus qu'ils doivent lutter pour une vie meilleure, pour une vie libre! Et il vient de tailler en pièces une armée romaine...

Pourtant soyons prudents ! Devant les légions de Varinius, Spartacus ne veut pas d'une bataille rangée. Denomaus, d'avis contraire, se fait écraser avec 3.000 hommes, est tué. Spartacus se réfugie dans les monts Apennins, pillant tout sur son passage, faisant le désert devant l'armée romaine (ce sera la tactique de Vercingétorix avec César). 2.000 soldats à la recherche de subsistances s'éloignent du gros de l'armée. Spartacus prévenu fait une marche de nuit, guidé par des bergers du pays et, au matin, anéantit les 2.000 Romains. Mais Varinius accourt, cerne l'armée de Spartacus. Celui-ci fortifie son camp; puis, une nuit, attache des cadavres à des poteaux (de loin on les prend pour des sentinelles), allume de grands feux, fait sonner des manœuvres à la trompette; le lendemain matin Varinius trouve vide le camp des esclaves : tous ont passé de l'autre côté de la montagne! Et Spartacus gagne la Calabre aux épaisses forêts, pays dont les habitants ont plusieurs fois soutenu les ennemis de Rome. Pour protéger les deux côtés, riches, Varinius partage en deux son armée. Spartacus, aidé par la population, attaque la deuxième armée, la bouscule; son chef, qui prenait tranquillement un bain, est tué. Puis Spartacus attaque Varinius; beaucoup de ses compagnons ne sont armés que de fourches, de massues, de râteaux, les seules armes ont été prises à l'ennemi; mais il faut vaincre : la victoire ou la mort! Les Romains sont battus, leur chef s'échappe par miracle, abandonnant tous ses insignes dont Spartacus se revêt.

L'armée des esclaves approche de Thurium, en Calabre. Une armée? Non, une horde indescriptible : farouches cavaliers montant sans selle, soldats amaigris, portant plus d'outils que de lances, tous habillés de loques, traînant des troupeaux, tirant des chariots chargés de tentes, et que suivent, tant bien que mal, les femmes, les enfants, les blessés. Défense d'entrer dans Thurium! On n'a pas respecté les ordres de Spartacus en pillant récemment Métaponte. Spartacus crée donc à côté de Thurium une autre ville, fortifiée; on y fabrique des armes, des boucliers; sans cesse les soldats font l'exercice; Spartacus organise cette fois-ci une véritable armée, forme des officiers, crée des divisions : gauloises, germaines, italiotes, thraces, etc., avec des chefs parlant la langue de leurs soldats. Des marchands s'installent dans cette ville. Les esclaves y accourent. Spartacus envoie dans toutes les directions des émissaires qui appellent à la révolte.

Varinius ayant reçu des renforts s'avance, mais hésite à attaquer un camp si formidable. Les Gaulois tournent son armée qui recule précipitamment pour éviter une grave défaite.

Alors Rome réunit une forte armée, commandée par deux consuls. L'armée de Spartacus, prête elle aussi, avait commencé sa marche vers le Nord. Hélas! on n'écoute plus aveuglément Spartacus : Gaulois et Germains voudraient qu'on s'avance sur Rome, que Spartacus estime imprenable. L'armée romaine est séparée en deux : l'une barrant la route du Nord, l'autre protégeant Rome. Les Gaulois attaquent celle-ci, s'emparent du camp romain, mais, indisciplinés, s'enivrent après la victoire et, pendant la nuit, sont tous massacrés par quelques légions revenues à l'improviste : 20.000 Gaulois tués! Spartacus, pris entre les deux armées a encore une ruse splendide. Il laisse devant l'armée de Rome quelques soldats qui creusent des tranchées, abattent des arbres et il se jette au-devant de l'armée du Nord qui, sachant l'autre armée très proche, ne demande que le combat : il a le temps de la battre complètement avant que l'armée de Rome n'ait pu franchir les obstacles accumulés. Et comme cette deuxième armée s'engage dans un défilé, Spartacus, aidé par des montagnards, garnit d'hommes les deux côtés de la montagne : après avoir fait pleuvoir sur les Romains, pierres, flèches et javelots, ils fondent sur eux : c'est une déroute complète, on abandonne tous les bagages, beaucoup de Romains sont faits prisonniers...

Le chemin de Rome est libre. Mais Spartacus préfère remonter vers le Nord : il ne veut pas la puissance, ni surtout l'acheter par la mort de milliers d'hommes, il rêve seulement de ramener dans leurs divers pays tous les esclaves rassemblés. Donc : sortir d'Italie. Deux armées lui barrent la route, il les bat l'une après l'autre. Mais un obstacle plus fort l'arrête : la crue du Pô; le fleuve a fait des plaines environnantes d'immenses marais. Remonter le fleuve? Deux cents kilomètres perdus, les Romains en profiteraient. Plutôt rebrousser chemin. Avant d'engager cette nouvelle campagne, Spartacus imite les Romains : il fait des sacrifices aux dieux et force 300 prisonniers à se battre comme gladiateurs devant l'armée des esclaves! Le sort en a décidé ainsi : on marche sur Rome. 120.000 hommes, forçant l'allure. Arrius qui essaie de les arrêter est battu. Panique à Rome. Le Sénat nomme Crassus général en chef. C'était un bon général et il avait à défendre une immense fortune, qui représenterait, aujourd'hui, 50 millions de francs-or, acquise malhonnêtement, comme vous pouvez vous en douter. Un homme habile, certainement... 500 esclaves lui appartenant étaient chargés d'éteindre les incendies : mais seulement après que le propriétaire lui avait vendu — à vil prix — la maison qui brûlait! Ainsi le tiers de Rome lui appartenait. Et il avait fait condamner à mort ou exiler des gens dont il convoitait les biens...

Ce petit homme chauve emploie les grands moyens : mobilisation générale, on enrôle même les gens dispensés du service. Bientôt huit légions s'engagent à marches forcées dans les défilés du Latium : 60.000 hommes, plus 40.000 alliés, artisans, etc. Armée bien équipée, bien entraînée. Pourtant son avant-garde se fait battre par Spartacus. Crassus rattrape les fuyards, les fait ranger devant l'armée et les « décime » : un homme sur dix, dont le nom est tiré au sort dans un casque, est tué à coups de bâton. Crassus ayant occupé les défilés, Spartacus change de plan, gagne le Sud, suivi par Crassus. Il s'installe au talon de la « botte » italienne. Par milliers les gens du pays se joignent à lui. Alors il va à la pointe de la botte, face à la Sicile et fait alliance avec les pirates de la Méditerranée dont les navires croisitent au large des îles Lipari, leur demandant de passer en Sicile toute l'armée. En Sicile sévit le cruel gouverneur Verrès, le verral, le cochon; le pays n'attend qu'une occasion de se révolter. Spartacus verse donc aux marins la somme convenue, après quoi ils s'enfuient... Ainsi trahi Spartacus essaie de franchir par ses propres moyens le détroit qui n'est large que de 3 kilomètres; construit des radeaux, y embarque une partie de ses hommes, mais le courant très fort brise les radeaux, les hommes se noient.

Pendant ce temps, Crassus a enfermé Spartacus : un mur joignant les deux mers, Ionienne et Tyrrhénienne, a été construit, long de 40 kilomètres, précédé d'un fossé large de 4 m. 50! Qu'importe à Spartacus : une autre flotte le passera en Sicile, celle de Mithridate, roi d'Asie Mineure. Hélas! il apprend qu'elle vient d'être battue à Lemnos. Plus d'espoir de passer en Sicile. Alors, par une nuit de tempête, on approche des palissades, une partie du fossé est rapidement comblée : on y jette sacs, branchages, cadavres, et l'armée passe. Crassus, découragé, réclame du secours.

Gaulois et Germains commencent de nouveau à vouloir agir à leur guise, se séparent du gros de la troupe, auraient été écrasés à Poestum si Spartacus n'était accouru; cette expérience ne leur est pas profitable et, bientôt, Crassus, les prenant à revers, tous les Gaulois seront massacrés : 12.300 tués; deux seulement furent frappés par derrière! Quel courage magnifique, mais inutile... Spartacus ainsi affaibli doit cette fois-ci reculer, contre son gré, vers les montagnes, vers la Sicile. Crassus détache un corps d'armée à sa poursuite. Spartacus, tel un lion acculé, se retourne et le taille en pièces. Puis il reprend la marche vers le Sud. Mais ses soldats sont mécontents : « Combattons Crassus, nous le vaincrons! » Spartacus s'y oppose; ses lieutenants partagent l'avis des soldats, il doit céder.

Une terrible bataille se prépare; Spartacus voudrait l'éviter, envoie un ambassadeur à Crassus : Que Crassus, au lieu d'engager un combat où le sort de Rome est en jeu, laisse les esclaves sortir d'Italie, rentrer dans leurs pays. Mais Crassus s'y refuse. Le combat s'engagea donc au bord du fleuve Sélé, près du village de Cathène. Les Romains creusent des tranchées. La cavalerie de Spartacus fond sur les terrassiers. On amène des renforts de part et d'autre. La bataille fait rage. Spartacus a exposé sur un tertre un soldat romain mis en croix : « Voilà ce qui vous attend si vous êtes faits prisonniers », crie-t-il à ses hommes. Et il tue son cheval. « Je vaincrai ou je mourrai avec vous. Si je gagne, j'aurai assez de chevaux romains! »

Malgré leur courage, les esclaves furent battus. Aucun ne recula. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit que quelques-uns d'entre eux s'enfuirent. Parmi les morts était Spartacus, l'épée à la main. La répression fut terrible : 6.000 esclaves crucifiés bordèrent la route de Rome à Capoue.

Pendant des siècles la vie des esclaves continua dans sa monotone cruauté. Malgré les bons empereurs, malgré la « paix romaine », malgré la venue d'une nouvelle religion, le christianisme, prêchant l'amour entre les hommes.

Mais le nom de Spartacus, mais l'exemple de Spartacus ne cesseront jamais d'inspirer tous les opprimés qui se révolteront pour construire une société d'hommes heureux et libres.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 37.808.

TOTO et TOUTOUNE

144

RESUMÉ : JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, SONT DANS LA JUNGLE, LES PRISONNIERS DE MOERDER ET D'ALI LE CRUEL.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BEGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA ANNONCE À SES AMIS L'AUTRUCHE MARGOT ET L'OURS BADOU UNE BONNE NOUVELLE, IL VA LES CONDUIRE À UN GRAND BAL MASQUÉ

MARGOT A TOUJOURS RÊVÉ D'ÊTRE UN PETIT OISEAU QUI VOLE DE BRANCHE EN BRANCHE. BEGONIA LA DÉGUISE GENTIMENT EN **SERIN** GÉANT.

BADOU, OURS BLANC DU PÔLE NORD A TOUJOURS RÊVÉ DE VIVRE DANS LE MIDI. BEGONIA LE DÉGUISE EN OURS CHOCOLAT, VARIÉTÉ D'OURS QUI VIT SOUS L'ÉQUATEUR.

BEGONIA QUI S'EST DÉGUISÉ EN DOMPTEUR ET QUI TIENT EN LAISSE SON SERIN GÉANT ET SON OURS CHOCOLAT FAIT AU BAL DU CASINO UNE ENTRÉE REMARQUÉE

BADOU ET MARGOT DÉCHAÎNENT L'ENTHOUSIASME GÉNÉRAL EN DANSANT AVEC UNE GRÂCE SANS PAREILLE LE PAS DES PATINEURS ET LA POLKA-COQUETTE.

D'AVOIR TANT DANSÉ BADOU ÉTOUFFE SOUS SON DÉGUISEMENT, ET IL RETIRE SA PEAU D'OURS DES TROPIQUES POUR AVOIR MOINS CHAUD EN OURS BLANC DU PÔLE NORD.

144

MAIS PARMI LA JOYEUSE FOULE DES DÉGUISÉS, SOUS UN ÉTRANGE TRAVESTI SE DISSIMULE UNE SINISTRE SILHOUETTE, CELLE DU MISÉRABLE BANDIT GROSSAC.

SITÔT QUE NOS AMIS ONT LE DOS TOURNÉ GROSSAC SOUS SON DÉGUISEMENT DE PIE VOLEUSE S'APPROCHE ET EMPORTE SOUS SON BRAS LA PEAU D'OURS CHOCOLAT

GROSSAC, RAVI D'AVOIR PRIS LA PEAU DE L'OURS SANS L'AVOIR TUÉ, PRÉPARE À BEGONIA UNE DES TERRIBLES MACHINATIONS DONT IL A L'HABITUDE.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 145. JEUDI 8 SEPTEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

MAIS SAPONELLI OBSERVAIT LEUR APPROCHE PAR UNE MEURTRIÈRE

DÈS QUE LES POLICIERS FURENT DANS LA GORGE SAPONELLI DONNA L'ORDRE DE TIRER ET L'UN D'EUX S'ÉCROULA GRIÈVEMENT BLESSÉ... LE SERGENT FIT REPLIER SES HOMMES AUSSITÔT...

CEPENDANT PENDANT QUE TOUS LES BANDITS SONT OCCUPÉS À SURVEILLER LA GORGE D'ACCÈS À LA PORTE SECRÈTE, JIM S'ACTIVE SILENCIEUSEMENT SECONDÉ PAR LES POLICIERS, ET ILS DÉSCELLENT LES BLOCS DE VERRE SERVANT DE TOIT AU REPAIRE DE SAPONELLI

MAIS LORSQUE SAPONELLI VIT REVENIR LES TROIS SOLDATS DU SERGENT AVEC DES BOUCLIERS IL BLÊMIT DE RAGE!

BIENTÔT DEUX HOMMES RÉSOLUS S'AVANÇAIENT VERS LA PAROI ROCHEUSE, L'UN ÉTAIT PORTEUR D'UNE PIOCHE A MAIN ET L'AUTRE D'UNE CARTOUCHE DE DYNAMITE

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge MOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro ont traversé la jungle pour arriver au bagne de Montanara dont ils veulent faire évader leur père, le lieutenant Popesco, injustement condamné par la dictature de l'Etat d'Eldorado (Amérique du Sud). Les deux jeunes garçons, épuisés de fatigue, dorment dans une grange, quand ils sont réveillés par des voix.*

Chapitre XXI. — Du fond de la citerne

Lorsque Juan fut en bas, il dut se fâcher pour mettre un terme aux manifestations de joie de son chien Microbe, tout heureux de retrouver son maître. Il n'en aurait évidemment plus fini de sauter et de lécher, et l'heure n'était pas aux échanges de tendresses. Il fallait fuir. Mais sitôt qu'ils eurent quitté la grange, les deux frères constatèrent que le chemin n'était pas libre. Un jeune garçon était là, un jeune garçon de leur âge, qui tournait en rond, sur une bicyclette, juste en face de la seule maison qui eût à peu près figure d'habitation.

Fuir devant l'inconnu, détaler à toutes jambes, c'était indiscutablement se dénoncer. Mais pouvait-on espérer quelque chose d'une allure nonchalante ou dégagée? La présence des deux garçons était trop inhabituelle pour ne pas donner à penser, surtout puisque leurs vêtements étaient sales, fripés et déchirés. Mais Pedro eut une inspiration :

— Nous n'avons pas eu de chance avec les hommes, dit-il à son frère. Peut-être en aurons-

Un garçon de leur âge tournait en bicyclette en face de la maison.

nous davantage avec les futurs hommes. Risquons le coup...

Et il interpella le cycliste :

— Dis donc, vieux? En copain, est-ce que tu veux nous rendre un service?

L'autre hésitait :

— Ça dépend...

— Il n'y a pas de ça dépend... Je t'expliquerai la chose, et si c'est oui, c'est oui...

— Et si c'est non?

— Tu me donnes ta parole de ne rien dire à personne... reprit Pedro. Ça va?

— Ça va...

— Alors, mettons-nous à l'abri des regards. Mieux vaut qu'on ne nous voie pas...

Ils filèrent tous ensemble par une sente latérale. Il y avait là, derrière un mur, une excavation en forme de citerne. Ils y sautèrent et s'assirent dans un coin d'ombre.

— On est des conspirateurs, commença Pedro. On vient sauver notre père du bagne...

Puis il raconta toute leur histoire et conclut :

— Ce qu'on veut, c'est la justice. Rien d'autre. Et si tu consens à nous aider, tu es un frère. On ne l'oubliera jamais...

Mais l'autre secoua la tête :

— Je vous ai promis de ne rien dire, fit-il, et je ne dirai rien. Quant à vous aider, je ne peux pas.

— Tu as une raison?

— Oui. Mon père est le gardien-chef du bagne...

Juan et Pedro frémirent, et Juan ne put retenir une phrase :

— Tu as pourtant l'air d'un brave type!

Le garçon se rebiffa :

— Mon père aussi est un très brave homme malgré son métier. Il fait tout ce qu'il peut pour adoucir le sort des condamnés. Si ce n'était pas le gouvernement..

— Bref, tu ne peux rien faire pour nous?

— Je vous le dis, je ne peux pas. Mais encore une fois, soyez tranquille. J'aurai la bouche cousue...

— C'est bon. On va tâcher de trouver un autre copain.

— Pas la peine. Vous n'en trouverez pas. Tout le monde a bien trop peur. Ici, à Montanara, c'est la terreur...

— Alors, tu crois qu'on va rester sans rien faire?

— Je ne crois rien du tout. Mais ce que je sais, c'est que vous êtes perdus d'avance...

— On verra.

— C'est tout vu.

Le garçon s'appelait Miguel et possédait une tête intelligente sur un corps déjà puissant. Il inspirait confiance. Mais il n'inclinait pas à l'optimisme.

— Je veux tout de même faire quelque chose pour vous, dit-il après un silence. On ne peut pas dire le contraire, mais pour avoir traversé toutes les aventures que vous me dites, il faut que vous soyez de rudes bougres...

Les deux frères reprenaient déjà bon espoir. Mais l'autre, d'un seul coup, rabattit toute la fougue prête à renaître en eux.

— Je veux vous aider à repartir, à retourner chez vous... Il vous faut des provisions et des armes. Je vous en procurerai. Mais avant demain matin, vous devez être hors de la ville...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser...

Miguel s'était levé et remontait vers la sente :

— Vous devez avoir faim... Dans une heure je repasserai par ici et je vous apporterai du pain et n'importe quoi d'autre. Cachez-vous au fond de la citerne, avec votre chien, dans le canal. Il y a de la place...

Il y avait en effet l'amorce d'un canal souterrain contre la paroi de gauche. Ces vestiges étaient probablement ceux d'une antique installation comparable à celles que faisaient les Romains pour alimenter les bourgades en eaux potables...

Juan et Pedro se glissèrent sous la voûte qui paraissait profonde. Ils s'assirent sur des pierres et demeurèrent longtemps sans parler ni bouger. Plus d'une heure s'écoula :

— Tu crois qu'il va revenir? finit par demander le cadet.

— On ne sait jamais...

— Il a l'air franc...

— Serpis qui nous a volés avait aussi l'air franc.

L'attente n'est jamais bonne. Elle déprime toujours, et déjà ils commençaient à douter. Du temps passa encore... Ils avaient faim. L'inquiétude les tenaillait. Et Juan, qui était toujours le plus impatient, n'y tint bientôt plus. Il finit par éclater :

— Ecoute! Il faut faire quelque chose!

— Je veux bien, mais quoi?

— N'importe quoi...

— En plein jour, nous allons sûrement nous faire repérer...

— Surtout si l'autre nous a vendus. Mais tant pis...

Peut-être Pedro ne songeait-il qu'au moyen de tromper la fièvre de son frère. En tout cas, il fit une proposition :

— Explorons le souterrain. Il doit bien conduire quelque part...

Juan ne s'enthousiasma pas. Il leva les épaules. Néanmoins, il consentit :

— Si tu veux.

Ils partirent, suivis par Microbe, et bientôt ils se trouvèrent dans la plus complète obscurité. Ils avançaient en tâtant les murs du bout d'un bâton ramassé à l'entrée, car il fallait toujours craindre, en ces régions, de mettre la main sur un insecte venimeux. Plusieurs fois, ils durent se glisser dans des éboulis de maçonnerie, mais ils ne rencontrèrent rien d'infranchissable et, après un parcours qu'il leur fut difficile d'apprécier, mais qui devait être fort long, ils aperçurent comme une vague éclaircie dans le lointain.

Peu après, cette éclaircie se précisa et devint une lueur, puis une clarté.

— On va tout de même aboutir à quelque chose, dit Pedro.

— Pourvu que ce ne soit pas au corps de garde du bagne, répliqua-t-il...

Il ne croyait pas si bien dire...

Sur la route de San-Vera à la forteresse de Montanara, les condamnés devaient gravir un véritable calvaire. Beaucoup n'étaient pas arrivés du reste, terrassés par les fièvres, vidés par les fatigues et achevés par les gardes-chiourmes...

Le lieutenant Popesco s'en était tiré. Mais en quel état!... Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses os étaient visibles sous sa peau parcheminée au point d'être transparente, et malgré tout il conservait assez d'énergie pour soutenir le courage de ses malheureux camarades.

— Allons, leur disait-il, il faut tenir le coup! La dictature ne durera pas éternellement et la République, un beau jour, nous sortira tous d'ici...

Car le lieutenant était devenu républicain et ne s'en cachait pas, même de ses gardes.

— Si j'avais su, disait-il. Mais je ne pouvais pas imaginer que de semblables choses fussent possibles! Tant d'innocents condamnés par ordre! Et tant de stupides cruautés dans les répressions imméritées!...

Fait paradoxal, malgré les propos que tenait Popesco, les gardes n'en avaient pas fait leur bête noire, leur souffre-douleur. Ils le ménageaient au contraire, et ceci de façon instinctive, car une indéniable autorité se dégageait de sa personne. Autorité intellectuelle et morale... Même sous la bure rayée du forçat, on devinait et l'on sentait en lui le chef.

Un seul incident sérieux s'était produit entre lui et les gardes à l'occasion d'une brutalité sans nom.

Malade à mourir et titubant de fièvre, un condamné, au lendemain de son arrivée au bagne, n'était pas parvenu à fournir le cubage réglementaire de minerai de plomb argentifère que les forçats devaient extraire journellement de mines à ciel ouvert. Le chef de chantier avait pris son fouet et en avait frappé le malheureux sans merci. Et c'est alors que Popesco s'était interposé :

— Brute!

— Quoi?

— J'ai dit : brute!

— Ah! oui? Eh bien, attrape...

La lanière s'était alors dirigée vers le visage du condamné, mais celui-ci, l'ayant évitée, s'était jeté sur le gardien et l'avait renversé... Déjà les autres gardiens se précipitaient, revolvers au poing. Mais un coup de sifflet avait immobilisé tout le monde. C'était le gardien-chef, un homme bâti comme un hercule.

— Que se passe-t-il?

La brute le lui expliqua, à sa façon. Mais il interrogea ensuite Popesco, sans le tutoyer :

— A vous, maintenant...

Le lieutenant, pour toute réponse se contenta de se pencher sur le bagnard toujours étendu par terre. Il le retourna face contre ciel et l'on vit, à ses yeux révulsés et à l'horrible rictus de la bouche, qu'il était mort dans une effroyable convulsion de douleur.

— Voilà, fit-il...

Le chef fit preuve d'un égal laconisme. Il regarda le gardien coupable, puis :

— Tu es relevé de tes fonctions.

Et il s'en alla, énorme et pensif, semblable à un gros ours.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai le plaisir de vous faire savoir que je passe toujours d'excellentes vacances avec Mme Burette au bord de la mer et que je suis très fier parce que j'ai appris à nager avec Jean-Marie. Et comme je m'amuse beaucoup, je n'ai pas envie d'écrire et je suis rudement content de pouvoir recopier aujourd'hui un récit de mon ami Michel Bertrand, de Blanzac, qui est un vieil ami à moi et à vous tous. Voici son conte. Michel Bertrand est du beau pays des Charentes. Aussi trouverez-vous dans son conte diverses expressions qui sont en usage dans son pays. Son récit s'appelle : Le Commissionnaire.

Jean n'était jamais seul lorsqu'il allait aux champs; la bêche sur l'épaule il partait accompagné de Tom. Tom était un basset de trois ans, petit, long et trapu, noir, blanc et feu, la queue courte, les oreilles pendantes; il avait l'air d'un bon chien. Dans son enfance il s'était contenté des tours que vous connaissez. Rapporter un morceau de bois, sauter à la corde, faire le beau, le mort, se tenir sur les pattes de

derrière un morceau de sucre sur le nez et attendre qu'on ait compté jusqu'à trois pour le manger était au programme de ses *singeries*.

Mais Tom avait une intelligence tout à fait rare, même extraordinaire.

Un jour que Jean bêchait sa vigne et qu'il avait un gros rhume, il s'aperçut que son mouchoir était très sale. Il siffla son chien qui dodaillait (qui était mi-éveillé, mi-endormi) sous un cep. Tom arrivé il lui dit : « Mon vieux tu s'rais un chouette type si tu voulais m'apporter un mouchoir, le mien est dégoûtant et je ne veux pas me moucher avec mes doigts. La maison est loin et j'n'ai pas d'temps à perdre; mais toi, tu es rentier et tu as d'bonnes pattes. — Oui! » fit Tom d'un signe de tête. Jean attacha son mouchoir à l'anneau du collier du chien. Et en trottinant vers la maison, Tom disparut derrière les vignes. Jean reprit sa bêche et continua son labeur en doutant de revoir apparaître son commissionnaire.

Dix minutes après son départ, le chien revenait portant un petit paquet bleu attaché à l'anneau de son collier. Jean déplia le papier et trouva un mouchoir bien propre. « Merci! fit-il en caressant le basset qui tirait une langue... immense. Mais t'as soif, j'ai bien à boire, là... mais c'est du « pinard » et je crois que tu ne l'aimes pas! » Tom avait mieux... car un petit ruisseau coulait dans la vallée.

— Tu sais, maman, dit le drôle (c'est ainsi qu'on appelle les petits garçons dans le sud-est de la France) en rentrant, c'est un bon chien et tu le reverras certainement plus d'une fois.

En effet, une occasion se présenta le lendemain. Jean siffla son chien qui dormait au soleil. « Eh! dis-donc, i t'aps pas su l'carafon ç'ui là, là-haut. Si j'avais su, qu'i s'rait si m'l'hant, j'aurais pris mon chapeau. Alors, mon fi, tu s'rais ben aimable d'aller m'le chercher. — Oui! » dit le chien à sa manière.

Le drôle fit une sorte de bonnet avec de l'herbe et l'attacha sur la tête de Tom. Tom partit vers la maison, mais en route, les ronces, les branches s'acharnèrent après le bonnet, si bien qu'il était entièrement démoli lorsque Tom arriva au logis. La mère ne comprit rien à cette herbe et en débarrassa le chien. Tom avait soif, il se dressa vers l'évier en désignant le seau d'eau du museau. Il but et revint vers Jean.

« All'a pas su c'que j'voulais, la mémère, mais attend. Tu veux bien y r'tourner? — Oui! » fit le chien. Jean quitta une chaussette et l'attacha avec de l'herbe sur la tête du commissionnaire. Le chien disparut derrière une haie... et revint, mais sans chapeau. Il rapportait une paire de chaussettes, et... de la ficelle. Jean vit qu'il n'avait pas ce qu'il désirait... et il se coiffa avec une chaussette.

Le soir, la mère dit à son fils : « Ton chien est v'nu deux fois. Une avec de l'herbe et l'autre avec une chaussette au collier et une corde d'herbe dans la gueule; et tu sais, c'est plutôt dur à deviner tes combines. — Bien! » fit simplement Jean.

Il apprit à Tom le nom de quelques objets les plus usités, et pour voir si la leçon était sue, il montra un chapeau qu'il appela couteau. Tom fit : « Non » de la tête; crayon, mouchoir, chaussette... le basset faisait : « Non » et montrait les dents, l'air visiblement agacé. « Chapeau! » Tom remua son « trognon » de queue (ce qui était chez lui un signe de contentement) et fit : « Oui. » Il connaissait tous ces objets et Jean était aussi fier que lui.

Le vendredi, le drôle dit à son ami : « J'ai vu plusieurs merles par ici. Ma carabine est trop lourde, mais apporte-moi ma fronde, veux-tu? » Le chien ne répondit pas, mais il courait déjà vers la maison. La fronde était sous le hangar, Tom la trouva et la rapporta. Jean tua quelques oiseaux que le chien ramassa. « T'auras ben l'droit d'en manger un, et tout cuit! — Non! » dit le basset, avec une moue. Il se mit à flairer un peu, puis fit comme celui qui mange, et encore: «Non!— Je comprends, dit son maître. Tu ne veux pas manger le gibier que tu chasses, c'est bien! — Oui! » et Tom remua la queue. « Puisque tu n'aimes pas le gibier, tu mangeras bien du poisson. On va pêcher. — Non! » fit le chien. Il prit une baguette dans sa gueule, comme s'il pêchait. Brusquement, il lâcha sa « ligne » et tâta le porte-monnaie de son maître en faisant : « Paye ! » « Ah! c'est vrai, s'exclama Jean, la pêche est fermée et pour notre malheureuse benace (petit bien) nous donnons bien assez d'argent, ce n'est pas la peine de récolter une amende pour en donner davantage. Mais... comme demain c'est dimanche et... l'ouverture, nous irons à la pêche. Mais avant (Jean cherchait vainement dans ses poches) je n'ai pas mon couteau! Voudrais-tu aller... » Le drôle se retourna... le chien n'était plus avec lui. Il siffla, appela et ne le vit pas. Qu'était-il arrivé à ce chien si fidèle?

Qu'était-il arrivé à ce chien si fidèle? Je me le demande comme vous, car Michel Bertrand ne m'a jamais envoyé la suite. Ou peut-être bien qu'il me l'a envoyée et que je l'ai laissée à Paris. Je regarderai en rentrant, sitôt les vacances finies, si elle ne se trouve pas dans mes papiers.

En tout cas le récit de Michel Bertrand, même pas terminé, est extrêmement joli et je suis sûr et certain qu'il vous aura plus intéressés qu'aucune de mes lettres.

Je vous serre la main bien fort à tous. Et je vous recommande de ne pas oublier le concours des plus belles histoires de Mon Camarade, *dont vous trouverez le règlement dans la page 7 de notre journal.*

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Le coin des Fillettes

LA POMME DE PIN

Partout, cette année, vous voyez en vitrine et sur des personnes, des colliers, des bracelets de coquillages; je ne vous dirai donc pas comment les faire, vous regarderez et pourrez à votre tour en confectionner. Mais voici ce que les bois vous offriront, eux : ramassez des pommes de pins, des grosses.

I. — Les écailles forment comme de petites soucoupes que vous remplirez, soit de marc de café, en le poussant à l'intérieur, bien entendu; semez dedans des graines de lin ou d'avoine, arrosez tous les jours et vous aurez rapidement de belles boules vertes. Les très grosses, aux écailles bien ouvertes, seront remplies de terreau fin et vous y mettrez de ces jolies plantes qui grimpent dans les murs : les fleurs mauves et blanches de la misère du pape. Les fils élégants qui retombent des tuiles et fleuris de petites étoiles. Et ces suspensions, fixées aux fenêtres, feront un commencement au jardin de

plantes vivaces et grasses que vous ne manquerez pas de chercher dans les bois, les roches, les sables, la montagne.

II. — Que dites-vous de cette sympathique autruche, dont le corps est une pomme de pin, les deux grandes pattes, le cou : un fil de fer plié en deux, fixé au milieu, à la pomme, en l'entortillant de manière invisible; puis les deux bouts enroulés l'un sur l'autre et recouverts d'un petit fourreau de tissu cousu à l'envers, puis retourné ? Peignez ou brodez les écailles au point de tige fin. La base du cou est faite de tissu coupé effiloché. La tête est en mie de pain peinte. Le raccord disparaît facilement, parce que l'autruche a la peau dure et plissée.

III. — Offrez à maman ces jolies fleurs. La rose est une pomme; mais oui, bien que cela paraisse drôle; c'est une pomme choisie avec soin, à tête plate donnant l'aspect du dessin. Coupez cette pomme au niveau voulu, écartez les écailles qui forment les pétales. Queue de laiton vert et feuille en papier raide; verte, si vous teintez la rose en couleur; bois, si vous la laissez en bois sculpté.

Le numéro III du bas c'est le dessous de la pomme, coupée aussi, choisie plate, qui donne une jolie fleur fantaisie que vous teinterez pour en faire un cabochon que vous suspendrez à un cordon, une chaîne. Collez-y, à la colle forte, une patte de clips; faites-y fixer une épingle de broche. Je vous prie de croire que ma boutonnière, ainsi faite, peinte à la gouache, mauve foncé au bord pour arriver presque blanche au milieu; un centre nil pâle et le tout petit cœur violet, c'est très joli. Ah! Vous aurez besoin de demander un coup de main à un bon camarade pour scier vos pommes, car le cœur est très très dur. Prenez une petite scie à main.

Les Conseils de tante Camille

Comment nettoyer une carafe. — *Au moment de mettre l'eau sur la table, vous voyez que la carafe est un peu salie par les dépôts d'eau. Indiquez vite à votre maman le moyen de la rendre propre. Introduire dans la carafe quelques bandes de papier buvard et des coquilles d'œufs concassées; verser de l'eau jusqu'au quart de la carafe, puis agiter celle-ci dans tous les sens, pendant un certain temps, jusqu'à ce que le papier soit réduit en pâte. Vider ensuite et rincer plusieurs fois à l'eau claire. Un peu d'eau avec de la pariétaire (plante des murailles) donne aussi une belle transparence.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Crêpes farcies aux champignons. — *Vous aimez tous et toutes les crêpes, mais l'ennui est qu'il faut les faire au dernier moment et c'est long... Faites-les farcies. Voici deux recettes :*

Vous faites une sauce blanche très épaisse et vous incorporez dedans des champignons dits de couche que vous aurez fait cuire dans du beurre après les avoir coupés en petits morceaux. Vous mélangez le tout, puis vous en garnissez le milieu des crêpes, vous les roulez, puis les mettez dans un plat dit à gratin et ensuite au four, en les recouvrant d'un peu de sauce blanche que vous aurez réservée, en l'additionnant d'un peu d'eau afin qu'elle soit moins épaisse. Lorsque votre plat est bien doré, vous servez vos crêpes.

Crêpes farcies aux abricots. — *Vous faites comme dans la recette précédente, c'est-à-dire que vous faites des crêpes assez minces, vous avez, au préalable, fait une purée d'abricots avec des abricots secs, vous en garnissez vos crêpes, lorsqu'elles sont roulées, vous les mettez dans votre plat et au four en les recouvrant de sucre cristallisé qui dorera à la chaleur du four. Vous servez chaud.*

POUR RIRE UN PEU

Il y avait, dans un petit village de la montagne, un brave homme qui s'appelait Victor Hugo. Il était cordonnier de son état. Un jour un touriste, qui passait à pied par ce village, entra dans son échoppe et se mit à causer avec lui. « Vous avez un nom bien illustre, monsieur Hugo », dit-il au cordonnier. Alors le brave homme répondit fièrement : « Ce n'est pas étonnant, monsieur, il y a soixante ans que je suis établi ici. »

o

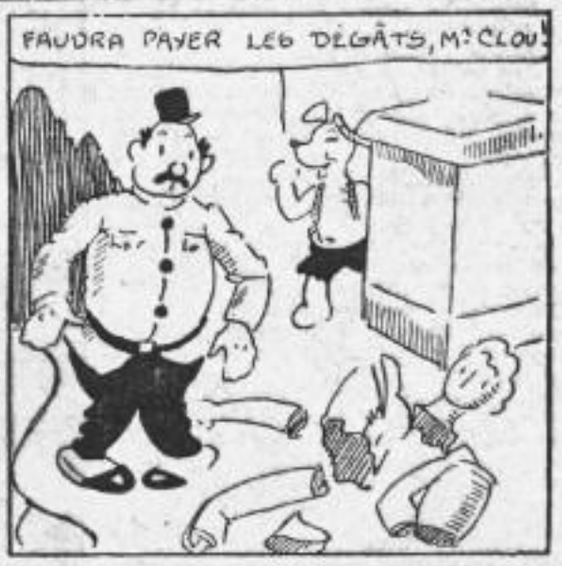
Peut-on avoir meilleur cœur que M. Sensiblard? Ne racontait-il pas un jour à un ami les péripéties d'une journée de chasse : « J'aperçois tout d'un coup un magnifique perdreau, je tire, il tombe et j'accours vers lui. Il n'était que blessé. — Vous l'avez sans doute achevé, lui dit son ami. — Vous n'y pensez pas, mon cher, vous ignorez donc qu'on ne tire pas sur un blessé, quand on se respecte... »

o

Janot est parti en vacances chez sa tante tout seul. Le voyage s'est effectué sans incident. Cependant, lorsqu'il descend du train, sa tante Emma le regarde, affolée: il est entièrement noirci par la fumée de la locomotive. « J'étais placé près de la portière ouverte et j'ai reçu tout le vent à la figure. — Pourquoi n'as-tu pas changé de place, pauvre enfant? — Je ne pouvais pas, ma tante, avec qui aurais-je changé, j'étais tout seul dans le compartiment. »

o

Au marché au poisson de Marseille, on entend souvent d'amusantes réflexions, soit de la part des marchandes, soit de celle des clientes. Un jour du mois d'août qu'il faisait très chaud, un étal se trouvait tout environné de mouches, mais la marchande ne semblait guère y faire attention. Survint une cliente qui demanda le plus aimablement du monde : « Pouvez-vous me dire ce que vous vendez, ce sont des poissons ou des mouches?... »



TIMBRES PÉRUVIENS

Les premiers timbres du Pérou ont été émis en 1858, mais entre 1865 et 1879, certains bureaux péruviens employèrent des timbres de Grande-Bretagne avec surcharges et oblitérations spéciales.

Les premiers timbres péruviens sont d'une gravure curieuse et d'un aspect assez agréable. Les principaux sujets représentés à cette époque sont les armes du Pérou; le lama, sorte de grande chèvre à long cou qui est utilisé, non seulement comme bétail mais aussi comme bête de somme et de selle à la façon d'un cheval ou d'un âne et, enfin, un soleil rayonnant, tantôt apparaissant derrière une montagne, tantôt occupant tout le centre du timbre. Par la suite, le Pérou, s'il conserva le lama comme un de ses emblèmes nationaux, devait abandonner le soleil levant qui était d'un effet agréable.

1873

Le Pérou n'est autre que l'ancien pays des Incas, ce peuple qui occupait une partie de l'Amérique avant sa découverte par les Européens et qui était arrivé, on le sait, à un degré de civilisation extrêmement avancé avant que les conquérants espagnols n'anéantissent leur race et leurs institutions. Les Incas ont fourni le thème à plusieurs timbres péruviens, en particulier la belle série archéologique de 1932, émise au profit du musée national péruvien et qui reproduit de beaux motifs d'anciennes peintures incas. En 1935, pour commémorer le troisième centenaire de la fondation de la ville d'Inca, fut émis, entre autres, un très curieux timbre représentant le dieu suprême d'une tribu péruvienne, la tribu des Nazcas au moment de l'arrivée du conquérant Pizarro.

1874

En 1936, une assez belle série au profit des chômeurs représente diverses scènes : un courrier inca en train de porter un message à travers la montagne; les principales ressources du pays, tels que le coton, le raisin, la laine, le pétrole et le guano qui est, vous le savez, constitué par d'immenses amas d'excréments d'oiseaux de mer et qui fournit un des meilleurs engrais du monde.

Ces diverses richesses, ainsi que les mines, très importantes au Pérou, ont, vous le voyez, fourni le thème à plusieurs timbres d'une gravure intéressante.

1935

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred, Louise et le professeur Philomicron ont été réduits à la taille de minuscules fourmis et ils sont perdus dans une forêt d'herbes, remplie d'insectes géants, aussi dangereux que les plus terribles fauves de la jungle. Tandis que Philomicron dormait dans une coquille d'escargot, les deux enfants, emportés par une rivière dans une noix géante, ont pu aborder loin de leur ami. Louise, qui s'était imprudemment éloignée de son frère, est prisonnière dans la corolle d'une fleur gigantesque.*

Chapitre XVI

A la recherche de Louise

Le froid avait été si vif avant l'aube qu'il réveilla le professeur Philomicron. Il se retourna contre le mur, mais il s'en éloigna aussitôt comme s'il s'était appuyé à un buisson d'épine. La paroi de la coquille d'escargot où il dormait était froide comme de la glace.

— Je ne pouvais rester un instant de plus dans ce frigidaire.

Le professeur quitta son abri et se mit à courir tout autour, battant des bras pour se réchauffer.

La lune brillait encore au firmament. Un vent glacial soufflait, soulevant des nuées de sable fin qui frappait douloureusement les bras et les pieds du professeur.

— Quelle sale nuit! grommela le professeur, heureusement que les enfants sont au chaud...

Il voulut aller voir si Alfred et Louise dormaient tranquilles dans la noix creuse où ils étaient installés.

Philomicron, tout en grelottant, se dirigea vers la berge de la rivière où il avait laissé le refuge des deux enfants.

La lune pâle éclairait un coteau dénudé, couronné d'un arbre sec et solitaire. Le professeur monta sur le coteau désert. L'arbre sec et tordu grinçait au vent; ses feuilles sèches bruissaient lugubrement. Les ombres noires du feuillage rampaient, sinistres, sur la terre froide.

— Étrange... Très étrange!... marmonnait le professeur. Il se rappelait parfaitement bien qu'à cet endroit même, sur la crête, la noix immense était posée, la veille au soir. Il n'en restait qu'une petite cavité ronde, creusée par sa coquille, et qui prouvait que Philomicron ne se trompait pas.

Le professeur se pencha sur le sol et l'examina avec attention.

Une traînée noire qui partait du petit creux laissé par la noix descendait jusqu'à la rivière. Là, la trace des enfants se perdait.

Tirant sa barbe, fronçant les sourcils, le professeur pensait tout haut :

— Si quelqu'un les avait attaqués, ils auraient crié, appelé au secours. J'ai un sommeil léger; je les aurais certainement entendus. Quelqu'un a-t-il pu emporter la noix? Certainement pas; personne n'a besoin d'une vieille noix pourrie. Cela ne tient pas debout. La solution de l'énigme est plus simple : la noix est tombée à l'eau, et c'est le vent qui l'y a poussée.

Le professeur descendit rapidement sur la rive.

— Dans quelle direction ont-ils été emportés. A droite? A gauche?

Il ramassa un petit bout de feuille sèche qu'il jeta à l'eau. Le courant emporta la feuille, la fit tourner et la poussa rapidement sur les vagues écumantes. Philomicron courait sur la rive à la poursuite de la feuille.

La forêt d'herbes descendait jusque dans la rivière. Le professeur, tantôt se frayait le chemin dans des fourrés épais, tantôt avançait dans l'eau, tiède comme du lait fraichement trait. La nuit était claire, la lune brillait au firmament. Ce n'était qu'au bord de l'eau, là où les hautes cimes des herbes se rassemblaient en un mur épais, que les ombres jetaient leurs larges traînées noires.

Au milieu du fleuve, dans le sillage argenté de la lune, flottaient, dépassant le professeur, des pétales, des feuilles, des brindilles qui tantôt disparaissaient et tantôt réapparaissaient à la surface. De loin, il semblait que quelqu'un nageait, qu'il luttait contre les vagues. Toutes les fois qu'une brindille sortait de l'eau, M. Philomicron s'arrêtait et la suivait avec anxiété des yeux, se demandant si ce n'était pas là un des enfants. Il entrait dans l'eau, prêt à se porter à leur secours. Mais la brindille approchait et bientôt il pouvait distinguer sa forme.

— Ce n'est pas ça! soupirait le professeur avec soulagement, et vivement il reprenait son chemin.

Longtemps, la rivière tournait en méandres parmi les montagnes et les bois obscurs, et, enfin, apparut large et luisante sous la lune devant le professeur.

Ecartant de ses bras les branches mouillées, Philomicron sortit de la forêt d'herbes, et s'arrêta soudain :

— Les enfants!

Sur le fleuve inondé du clair de la lune, Fred et Louise nageaient.

— Oui, oui, il n'y a pas de doute! murmura le professeur.

Voici qu'au milieu du fleuve, Fred et Louise étaient apparus. Leurs têtes tantôt disparaissaient sous l'eau, tantôt apparaissaient comme des flotteurs. Il était évident, que, depuis longtemps déjà, les enfants étaient à bout de forces. Encore un instant, et ils allaient couler...

« Oh! pourvu que j'arrive à temps! »

Le professeur se jeta à l'eau. Aussitôt, le courant l'emporta et l'entraîna parallèlement à la rive.

— Te-ne-ez bo-on! cria-t-il.

Fendant l'eau de ses bras, il nageait aussi rapidement que possible au secours des enfants. A chaque brasse diminuait la distance qui le séparait d'eux. Enfin, il les rattrapa, tendit le bras... Mais il aperçut, non Alfred et Louise, mais des vers géants, tordus comme des S.

— Que le diable les emporte! laissa échapper le professeur, qui rebroussa chemin avec dépit. Ce qu'à la lumière douteuse de la lune il avait pris pour des enfants, c'étaient tout simplement des larves de la mouche-lion. Ces monstres se tenaient à la surface, s'accrochant à l'écume des vagues à l'aide de leurs queues, pareilles à des perruques ébouriffées. Les larves nageaient, tête en bas, dévorant, sitôt qu'elles en avaient l'occasion, quelque hôte peu vigilant du fleuve. Leurs queues poilues leur servaient à respirer.

Jadis, le professeur avait élevé ces larves dans son aquarium. Des mouches rayées jaune et noir avaient fini par en sortir qui ressemblaient à de petites abeilles, et qui déposèrent leurs œufs sur les plantes aquatiques qui garnissaient l'aquarium.

Le professeur était l'auteur d'un gros livre consacré aux grillons qui écoutent avec leurs jambes et aux mouches-lions qui respirent avec leurs queues. A un autre moment, aucune force n'aurait pu arracher le professeur Philomicron à ces insectes merveilleux, mais il était trop préoccupé du sort de ses jeunes amis. Il sortit de l'eau et, claquant des dents, se mit à courir sur la rive, pour se réchauffer. De temps à autre, il s'arrêtait, prêtait l'oreille. Mais il n'entendait que les battements précipités de son propre cœur et le sifflement du vent au-dessus de sa tête.

Il montait souvent sur les hauteurs, pour appeler les enfants de toute sa voix. Il attendait longtemps leurs réponses avant de revenir continuer sa route, sur la berge.

— Et si je descendais le fleuve en radeau? songea-t-il tout à coup. Pousser dans l'eau trois, quatre morceaux de bois, les attacher les uns aux autres et le radeau sera prêt. Ainsi, j'aurai plus de chance de rattraper les enfants.

Le professeur n'eut pas besoin de fabriquer un radeau. Comme à l'appel d'une bonne fée, le radeau vint tout seul vers la rive. Il s'arrêta, enlisé dans un banc de sable et tournoya sur place.

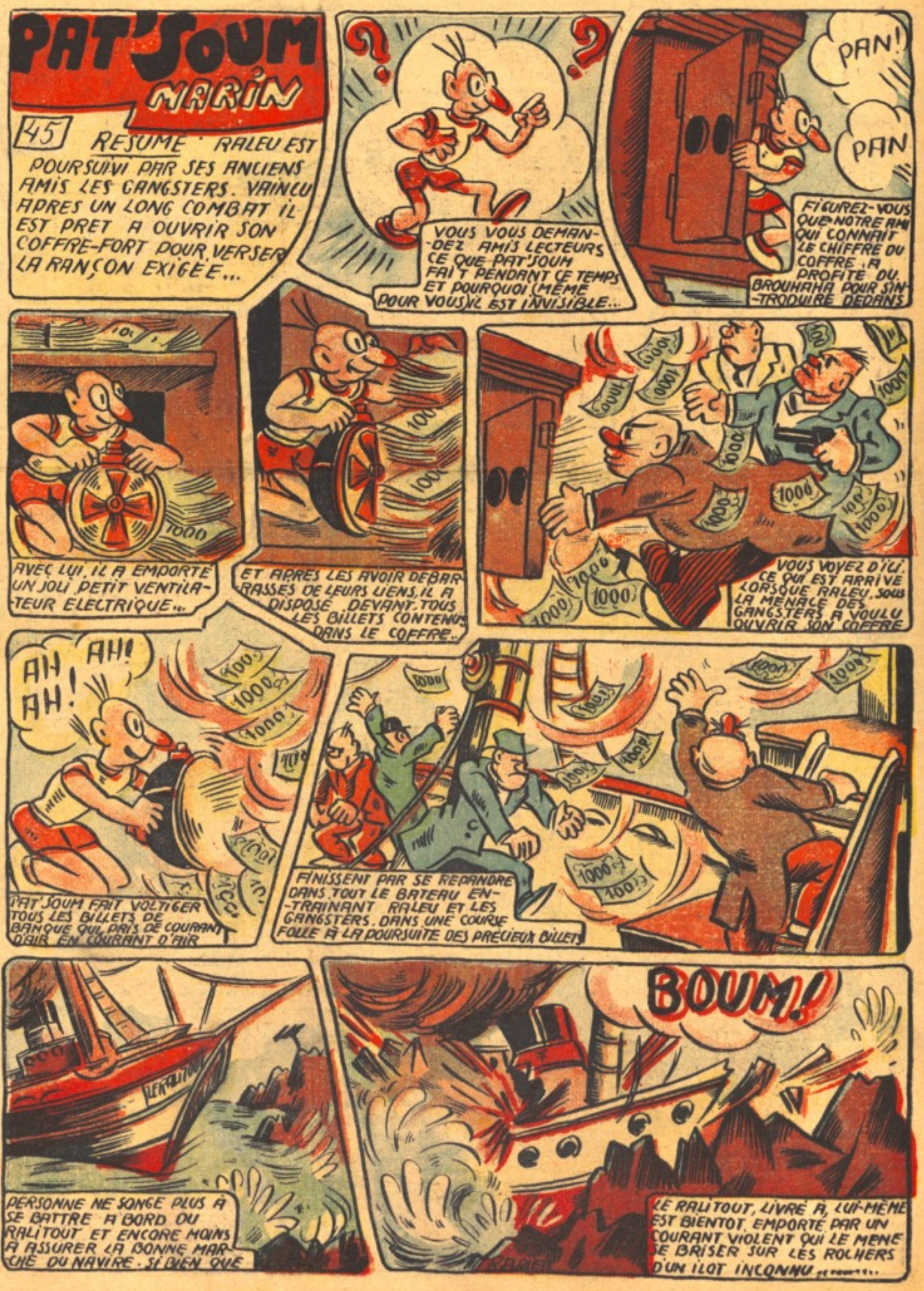
— Voilà qui m'arrange parfaitement! s'exclama le professeur. D'un bond, il gagna son navire improvisé et poussant le fond avec une perche, le lança à nouveau sur les flots. Le radeau se mettait en marche, lorsqu'une autre embarcation, toute pareille, le dépassait, suivie de nombreuses autres.

« C'est étrange, d'où peuvent-elles venir toutes? » se demandait le professeur.

Le courant rapide précipitait les radeaux au cours de l'eau. Dans le sillage lunaire, le professeur examina attentivement son navire féerique. Il vit qu'il voyageait sur des blocs épais aux extrémités pointues. Les blocs ressemblaient à des cigares gigantesques; ils adhéraient si étroitement l'un à l'autre qu'ils semblaient collés par une main d'homme. Le professeur se pencha, les toucha, et grommela stupéfait :

— Voilà ce qu'il en est... Quel navire, tout de même...

Même à la lumière douteuse de la lune, le professeur avait réussi à identifier ces cigares sinistres. Le radeau, sur lequel voguait le professeur Philomicron, était chargé d'une cargaison insolite :



ses cales étaient remplies de miasmes de fièvre; chaque cigare cachait dans son sein une larve du moustique-anophèle, porteur des fièvres paludéennes.

— Aurais-je jamais cru qu'un jour il me faudrait devenir le capitaine d'un vaisseau paludéen? sourit amèrement le professeur.

A droite et à gauche, d'autres navires propagateurs de la malaria dépassaient le professeur. De toute évidence, quelque part, vers la source de la rivière, des moustiques-anophèles déposaient leurs œufs.

De temps à autre, on voyait arriver également des œufs du moustique comme ceux-ci, qui avaient pourtant la forme de canots, se tenaient, non pas horizontaux comme les œufs d'anophèles, mais verticaux, plantés dans l'eau comme des bouées-signaux.

A chaque méandre du fleuve, le professeur scrutait longtemps les ténèbres pour chercher si la noix ne s'était pas échouée, si elle ne flottait pas quelque part dans un golfe abrité. Philomicron avait laissé derrière lui les berges couvertes de forêts. Le fleuve faisait un brusque tournant parmi des collines dénudées qui s'allongeaient en chaînes interminables.

Le jour se levait. La lune pâlissait. Les étoiles disparaissaient l'une après l'autre comme éteintes par une main invisible. Seule, une petite étoile verte brillait encore au loin, au-dessus des montagnes. Un fort courant d'eau précipita le radeau vers la rive. Le professeur se tenait à la proue de son navire, engourdi par le froid de l'aube.

Le fleuve tourna à droite. Et soudain, le professeur entendit une faible voix qui venait de derrière les coteaux. Le cœur de Philomicron se mit à battre précipitamment.

— Hou! Hou! criait-on sur la rive.

Le professeur répondit d'une voix de tonnerre :

— Fred! Louison!

— Mon-sieur Phi-lo-mi-cron! répondit la voix.

— Ici! Ici! Ici!

En haut d'une éminence, apparut la tête de Fredo, ses épaules, et le garçon tout entier, qui sauta sur le talus et regarda autour de lui, comme perdu.

— I-i-ci, Fred, ici! appelait le professeur.

Apercevant Philomicron, Fred éclata en sanglots et il s'élança vers le fleuve avec des gestes de désespoir.

— Débarquez, débarquez tout de suite.

Le professeur se coucha sur son embarcation, essayant de l'entraîner, mais comme exprès, le courant le précipitait dans une direction opposée, le faisait tournoyer dans des remous, le lançait contre les pierres.

— Arrêtez-vous, je vous en supplie, arrêtez-vous! se lamentait Fred, qui courait derrière le radeau.

— Un peu de patience! cria le professeur en redoublant d'efforts.

Comme il ne parvenait décidément pas à diriger son embarcation, Philomicron plongea. Fred fondit en larmes et entra également dans l'eau.

— Mais où vas-tu donc? Tu vois bien que j'arrive! criait le professeur levant sa tête au-dessus de l'eau.

Mais Fred n'avait pas l'air de le comprendre : affolé, sanglotant, il avança dans l'eau à la rencontre du professeur et ne s'arrêta qu'en sentant l'eau lui monter aux épaules. Le professeur rejoignit le jeune garçon.

— Tu es seul? Où est Louison? Que s'est-il passé? demandait-il regardant avec inquiétude le visage bouleversé de Fred.

— C'est terrible! sanglota le jeune garçon. Louison a disparu.

— Qu'est-ce que tu dis? Le professeur effrayé saisit le bras de Fred. Comment cela s'est-il passé? Quand? Où l'as-tu perdue? Mais réponds-moi donc!

— Eh bien, d'abord on a navigué dans la noix, ensuite on est arrivé à la rive, on est parti à votre recherche et après...

En haut d'une éminence, Fredo apparut, sauta sur le talus et regarda autour de lui, comme perdu.

Fred eut un geste évasif et se tut.

Le professeur et Fred gagnèrent la rive, et ils se mirent à marcher silencieusement sur le sol humide et froid.

— Montre-moi le chemin! dit le professeur.

— Mais je vous le montre, soupira Fred qui recommença à pleurer.

— Et puis, fais-moi le plaisir de ne pas pleurer! Nous retrouverons Louise.

Les voyageurs continuèrent leur chemin. Arrivés au petit bois, ils s'arrêtèrent.

— C'est d'ici, dit Fred, qu'elle m'avait appelé pour la dernière fois. C'est à partir de ce moment qu'elle a disparu.

— Et que te disait-elle alors, te rappelles-tu?

— Il me semble qu'elle appelait : « Hallo », répondit Fred peu rassuré.

Le professeur réfléchit :

— L'as-tu cherchée par ici?

— Mais certainement. J'ai fouillé tout le bois.

— Tu vas aller à droite et moi à gauche, commanda le professeur. Mais, surtout, ne perds pas de vue ce bois. C'est ici que nous nous retrouverons. Allons-y...

Le professeur et Fred se séparèrent. Ils allaient et venaient, examinaient minutieusement chaque parcelle de terrain, chaque creux du sol, regardaient sous les pierres, soulevaient de grosses feuilles, cherchaient si Louison n'y était pas cachée, si elle n'était pas endormie.

Fred appelait sa sœur jusqu'à ce qu'il eût perdu la voix. Mais en vain. Louison avait toujours disparu.

Après de longues recherches, ils se retrouvèrent dans le bois. Le professeur et Fred étaient si épuisés qu'ils tenaient à peine debout. Ils n'avaient pas envie de se parler. Ils s'assirent sous un arbre et restèrent la tête basse sans oser se regarder.

Juste au-dessus de la tête du professeur se trouvait une branche couverte de fleurs semblables à des boules jaunes. Les boules balançaient au vent, et avec elles, sur le sol, leurs ombres rondes. Une de ces boules paraissait être vivante : ses parois vibraient, elle remuait étrangement sur sa tige comme si elle voulait s'échapper et sauter par terre. Les autres fleurs restaient immobiles.

— Rien à faire, soupira le professeur, il faut reprendre nos recherches. Tu iras par là, et moi, vers le fleuve. Ensuite tu reviendras dans le bois. Compris?

— Compris, dit Fredo tristement.

Le professeur se leva et à pas rapides, se dirigea vers l'eau. Fred prit la direction opposée. Au moment où il quittait le bois, un faible cri, étouffé, se fit entendre tout près de lui. Il se retourna vivement.

— Dépêche-toi, cria le professeur, tu n'as pas de temps à perdre!

De nouveau, ils se mirent à chercher la petite fille, courant sur les collines et les sables, se hâtant de temps à autre.

Soudain, le professeur s'arrêta net. Il aperçut par terre des traces singulières. Le sol était tout défoncé à cet endroit, la terre retournée. Des empreintes de pieds étaient distinctement visibles; on pouvait voir qu'une lutte farouche avait eu lieu récemment à cet endroit même. Un large sillage, tout frais, partait de cet endroit vers les collines de sable.

Philomicron appela son compagnon. Fred arriva tout haletant. Sans mot dire, le professeur lui indiqua les traces sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit Fred en pâlissant.

— Il me semble, le professeur baissa la voix, que Louison a été attaquée ici même. Elle a résisté, mais...

Le professeur se tut.

— Elle a été dévorée, demanda Fred, la gorge serrée.

— Je ne crois pas, — Philomicron s'efforçait de rassurer le jeune garçon, — je crois plutôt qu'elle a été entraînée dans un terrier.

— Pour quoi faire?

— Nous n'avons pas le temps de discuter là-dessus. Courons à sa recherche. Nous pouvons arriver encore à temps.

Le professeur et Fred couraient à perdre haleine sur la piste toute fraîche. Ils couraient et s'éloignaient de plus en plus du bois où Louison était prisonnière dans le cœur d'une fleur géante.

Sur des collines, le vent soulevait de hautes colonnes de poussière, les faisait tournoyer autour des deux voyageurs et balayait leurs traces légères.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Pour le transport d'un milliard. — Si l'on considère qu'un homme peut porter cent kilos, il faudrait dix-huit hommes pour porter un milliard en billets de mille francs; cent quinze hommes, s'il se compose de billets de cent francs; trois mille deux cents vingt-cinq hommes, s'il se compose de pièces d'or, et cinquante mille hommes s'il se compose de pièces d'argent.

o

Les seuls fruits vraiment français seraient la poire et la pomme. De l'Asie nous viennent divers fruits très appréciés : l'abricot, les cerises, le citron, les citrouilles, les coings, les prunes, les pêches, le raisin; d'Afrique, les amandes et la pastèque. Mais cela remonte à des temps très anciens, et ces fruits se sont si bien adaptés au climat et au sol français qu'on peut difficilement se l'imaginer.

o

Petite expérience. — Si vous remplissez partiellement un verre avec de l'eau et que vous frappiez à coups légers la partie du verre restée libre, elle rend un son cristallin. Mais si vous jetez dans le liquide une pincée de bicarbonate de soude, il se produit immédiatement une légère effervescence due au dégagement d'acide carbonique. Si vous essayez de faire tinter le verre, il ne rendra plus qu'un son mat et sourd.

o

On appelle hauteur de pluie tombée en un lieu donné, pendant un temps donné, la hauteur de la couche que formerait l'eau de pluie tombée pendant ce temps s'il n'y avait eu aucune déperdition. Les appareils de mesure sont appelés *pluviomètres*.

o

De 1914 à 1918, 8 millions et demi de Français ont été mobilisés. Le nombre des tués a été de 1 million 400.000, soit 1 pour 27 habitants.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Les maîtres à l'école!

Tel serait le mot d'ordre à venir si l'on applique le programme de construction des modèles réduits dans les établissements scolaires.

Du matériel est distribué gratuitement. Aux heures fixées pour les loisirs dirigés, on instruira les élèves sur la construction et le vol des petits avions.

Mais le simple instituteur, si dévoué soit-il, est trop souvent éloigné des questions aéronautiques; et plus encore des modèles réduits.

Alors, il serait bon de les éduquer préalablement au moyen de leçons données par des dirigeants de groupements aéronautiques, ayant fait leurs preuves à la tête de sections spécialisées.

Mais pour éviter tout malentendu, le ministère de l'Air devra intervenir auprès de l'Éducation nationale afin que des instructions précises soient données pour l'organisation des cours.

Alors, seulement, les élèves pourront recevoir une éducation intéressante et autorisée.

Il serait, en effet, navrant que les élèves en remontrent au professeur!

L'AVION LÉGER VOLLAND V.-10

L'avion léger **Volland** V.-10 *était exposé au plafond du Pavillon du ministère de l'Air de l'Expo-37. C'est un biplan biplace à ailes très décalées.*

Il a été réalisé pour satisfaire aux programmes

d'Aviation Populaire et est très économique d'achat et d'entretien.

Sa fabrication soignée, son fini, ses qualités acrobatiques jointes à une construction en bois, simple et robuste, en font un avion très intéressant et de bon rendement. La voilure est biplane, à profil biconvexe dissymétrique. Le décalage des ailes augmente la sustentation et ne rend pas nécessaire la présence d'un dispositif hypersustentateur. Cependant le Volland, *qui atteint 170 km.-h. atterrit à 60 km.-h.*

Les ailes sont entoilées mais les bords marginaux sont métalliques. L'envergure supérieure est de 7 mètres et inférieure de 6 m. 30.

Le fuselage, long de 6 mètres, est constitué par quatre pointes en contre-plaqué réunies par des longerons en frêne et entretoisé par des cadres en spruce.

Les postes de pilotage (double commande) sont en tandem, l'un sous le bord de fuite échancré de l'aile supérieure, l'autre au-dessus du bord de fuite de l'aile inférieure. Une soute à bagage sépare le siège avant du moteur qui est le train T.-6, c'est-à-dire un 6 cylindres inversés de 60 CV et de 3 litres de cylindrée.

Les empennages sont tout en bois (revêtement en contre-plaqué) et décalés. L'efficacité des gouvernes est ainsi accrue.

Le train d'atterrissage à roues indépendantes est formé de deux V articulés et d'un amortisseur oléopneumatique oblique. La béquille est orientable.

Avec une surface portante de 12 m², le* Volland V.-10 *pèse à vide 275 kil. et, en ordre de vol, 530 kil. Il est chargé à 44 kil. au mètre carré. Il franchit 1.000 km. sans escale par vent nul.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

AMÉRISSAGE. — Action de **prendre contact avec l'eau. Tout comme pour « atterrissage », ce terme ne désigne pas uniquement l'action de se poser sur la mer; il est aussi bien employé lorsqu'il s'agit d'un port, d'un fleuve, d'un lac, d'une rivière ou d'un bassin. L'amérissage se fait toujours face au vent et est soumis aux mêmes règles que l'atterrissage. (L.)**

ARBRE. — En mécanique, c'est une pièce servant à transmettre un mouvement de rotation. Lorsqu'un arbre est long, il repose sur un ou des paliers. On emploie un arbre de transmission dans le cas où l'hélice est éloignée du moteur, ou dans le cas de plusieurs pièces devant tourner simultanément (arbre à cames). L'entraînement des arbres peut se faire par clabots, engrenages, manchons, poulies, chaînes, courroies, joints souples ou à la cardan. (J.)

SPORTS

Lors d'un récent concours automobile international à Reims, les Français, désavantagés par deux accidents successifs, furent mis en état d'infériorité devant les équipiers allemands. Il est hors de doute que les Allemands font, actuellement, un gros effort au point de vue de leur industrie automobile et qu'ils dépensent des millions, nécessaires à la préparation d'une victoire dans ce sport particulièrement coûteux.

Toutefois, il serait exagéré de parler d'une décadence du sport automobile français, dans un pays qui a des coureurs de la valeur de Dreyfus, l'une des révélations de l'année. D'ailleurs, l'Allemagne, parmi les records du monde, n'en détient actuellement qu'un seul : celui des 10 milles, à la vitesse de 360 kilomètres-heure, enlevé par Rosemayer, en 1937. On sait que le célèbre coureur a, depuis, péri dans un accident.

o

Ce sont les Anglo-Saxons qui détiennent la plupart des grands records de vitesse automobile. L'homme le plus rapide du monde à terre est Eyston, qui a parcouru **le kilomètre lancé en 7 sec. 17,** à la vitesse **véritablement fantastique de** 502 km. 100 **à l'heure. C'est le même Eyston qui détient le record du mille en 11 sec. 56,** à la vitesse de 501 km. 200.

Pour les distances supérieures, les trois records sont détenus par Sir Malcolm Campbell, sur la voiture qu'il a fait construire spécialement et qui est une véritable usine mécanique. Le célèbre coureur anglais détient le record des 5 km. en 38 sec. 287, à la vitesse de 470 km.-h.; le record des 5 milles, à la vitesse de 501 km. et le record du 10 km., à la vitesse de 384 km. à l'heure. Ce dernier record a été établi le 26 février 1932; les autres datent de 1937.

ABONNEZ-VOUS A

Mon Camarade

Tarif des abonnements :

France : 3 mois **5** francs, 6 mois **10** fr. **50**, 12 mois **20** francs.

E. S. I. **54, Rue Racine, PARIS-6e** Compte ch. post. : 974.41 Paris

L'ENFANCE HEUREUSE

Nos lecteurs nous demandent souvent des détails sur la vie des jeunes de l'U. R. S. S.. Voici, ici, un vivant reportage sur les jeux des enfants, qui ont, dans beaucoup de coins de ce beau pays, de vrais chemins de fer et de vrais bateaux pour eux tous seuls.

En octobre 1936, L. M. Kaganovitch, commissaire aux Voies et Communications, reçut une délégation de jeunes cheminots de Dniépropétrovsk (Ukraine).

Ces enfants, avant de former le personnel du chemin de fer, avaient commencé par en être les constructeurs. La voie ferrée avait été installée dans le parc de culture et de repos de leur ville natale. Le tracé avait 2.000 mètres. Il y avait deux vrais tunnels, deux gares et un dépôt de matériel roulant.

Nina Bokatch, chef de gare de 15 ans, informa le commissaire du peuple que le chemin de fer occupait à titre divers 560 enfants, presque tous fils et filles des cheminots de Dniépropétrovsk, qu'ils avaient tous fait leurs études aux cercles techniques et subi des examens sur leurs connaissances techniques et les règles d'exploitation. En six mois, ils avaient fait circuler 2.030 wagons et avaient transporté 135.000 voyageurs, dont 21.000 adultes.

Le commissaire du peuple s'est informé en détail du fonctionnement de la ligne et a promis de la visiter à la première occasion.

Ce chemin de fer unique fut réalisé avec le concours de la communauté; les professeurs de l'Institut des transports aidèrent à en tracer les plans; l'administration des chemins de fer offrit les matériaux nécessaires; les ouvriers des usines de locomotives et de wagons firent bénévolement des heures supplémentaires pour fabriquer le matériel roulant. La ligne fut construite par les enfants eux-mêmes. Dès les premiers beaux jours du printemps, ils y passèrent tout leur temps libre et les vacances permirent d'accélérer le travail et de l'achever pour le début de juillet.

Le 6 juillet 1936, eut lieu la cérémonie d'inauguration. Toute la ville se donna rendez-vous au parc. Les enfants en costume nationaux ukrainiens exécutèrent un programme charmant de chant et de danse.

La ligne suit un tracé circulaire. Au fond du parc, près du lac, on aperçoit la première gare *Enfant d'Octobre*. Des écriteaux portent : *Salle d'attente, Billets, Consigne, Chef de gare, Postes et Télégraphes.*

Les voyageurs attendent le train sur un large quai asphalté. Le voici. L'intérieur des wagons de 12 places est simple, mais propre et confortable. Des ventilateurs silencieux rafraîchissent l'air. D'ailleurs, les fenêtres sont grandes ouvertes. Le chef de gare, en uniforme, donne le signal du départ; un sifflement strident déchire l'air et le train s'ébranle, conduit par Olia Fédorenko, une écolière de 14 ans. Les filles se distinguent dans l'accomplissement de leurs fonctions par une attention soutenue et une précision exemplaire.

La vitesse du train est de 10 kilomètres à l'heure. Il passe devant la cabine de l'aiguilleur. Il s'engouffre sous un tunnel. Aux croisements, les barrières se ferment automatiquement. On arrive à la seconde station : *Komsomol*. Après un court arrêt, le train passe sous un autre tunnel de 30 mètres de longueur. Encore quelques tours de roue et le voici de retour à *Enfant d'Octobre*. Le voyage est terminé.

Le chemin de fer de Dniépropétrovsk éveilla bien des envies et trouva de nombreux imitateurs. Actuellement, il y a déjà en U. R. S. S. 39 lignes semblables. Les plus connues sont celles de Moscou et de Tbilissi (anciennement Tiflis), en Géorgie.

La campagne kolkhozienne, elle non plus, ne veut pas rester en arrière. Les enfants du village de Babtchinetz, région de Vinnitsa (Ukraine), situé à 50 kilomètres d'une ligne ferroviaire, ont décidé, eux aussi, d'avoir un chemin de fer à eux. Un de ces enfants, Sacha Makovitski, établit tout seul le profil de la ligne et en fit un exposé détaillé à une réunion d'ouvriers et de techniciens de la raffinerie de sucre de Vinnitsa. Les enfants finirent par vaincre toutes les hésitations et toutes les objections. Avec l'aide des kolkhoziens, des ouvriers et techniciens de la raffinerie et des employés du chemin de fer du Sud-Ouest, ils finirent par venir à bout de leur entreprise qui fait aujourd'hui la fierté des kolkhoziens de Babtchinetz.

Mais les enfants de l'U. R. S. S. ne se contentent pas d'avoir leurs propres chemins de fer, ils ont aussi leurs propres bateaux, comme ceux de la station nautique de Kiev.

Cette station a été aménagée sur l'emplacement abandonné de l'ancien Yacht Club, lieu de rencontre de la « haute société » de Kiev sous l'ancien régime. C'est le « Palais du pionnier et de l'Enfant d'Octobre » de la capitale ukrainienne qui a pris l'initiative de cette réalisation.

Une grande plage sablonneuse sur la rive gauche du Dniépr, à côté du phare, scintille au soleil, parsemée des taches blanches des tentes. Elle grouille d'enfants en maillot de bain.

De l'autre côté du phare, un magnifique bassin de natation attend les baigneurs. Des petits canots et des périssoires, par leur chavirement continuel, provoquent de bruyants éclats de rire.

La station possède plusieurs dizaines de barques et un grand canot automobile; sa flotte, d'ailleurs, augmente rapidement. La station peut abriter facilement 600 enfants à la fois et bien davantage, avec le parc attenant.

Le parc est planté de bouleaux à l'écorce blanche. Des fleurs abondent sur les plates-bandes et dans les vases. Chaque allée du parc a son nom et son caractère particuliers. Voici l'allée des Hamacs. Cinquante hamacs y sont suspendus entre les arbres. A côté, il y a une allée « zoologique » — coin des animaux. Le jardin zoologique de Kiev a pris soin de l'aménager de la façon la plus intéressante. On y trouve de jolis écureuils, des renardeaux, des lapins, des perroquets multicolores. Les « jeunes naturalistes » peuvent observer les animaux à leur guise et les soigner eux-mêmes. Dans ce parc, il y a aussi un aquarium et des collections de papillons.

Sur les terrains de jeux et de sports, sur la vaste piste de danse et partout ailleurs, on voit des enfants au corps bronzé par le soleil, resplendissants de santé et de bonne humeur. Mais on a pensé aussi au coin de repos où l'enfant puisse se retirer pour retrouver le calme. Une salle de lecture avec une vaste véranda, offrant une vue admirable sur le Dniépr, accueillera les amateurs de livres. Un laboratoire est à la disposition des photographes amateurs, un pavillon spécial pour les constructeurs de modèles d'avions; enfin, un cinéma réserve d'intéressantes séances à nos jeunes estivants.

A Moscou existe une organisation semblable et de grands bateaux conduits par les enfants eux-mêmes.

Nous voici sur la berge de la Moskova. Un élégant bateau y est à l'amarre, fraîchement repeint, avec des cuivres reluisant au soleil. Sur la proue, on lit en lettres d'or *Enfance heureuse*. C'est un yacht à voiles et à deux moteurs de la société nautique *Osvod*. Il part pour une excursion de deux mois sur la Moskova et l'Oka. Vladimir Soukharev, marin de la mer Noire, en est le capitaine. Mais il sera le *seul adulte de l'équipage*. Celui-ci est composé uniquement d'élèves de l'école numéro 40 de Moscou, qui partent pour la première fois en voyage sur un bateau.

Les jeunes mousses apprendront à piloter le navire, à tenir le gouvernail, à déployer les voiles, à sonder la profondeur du fleuve. Que de choses admirables ne verront-ils pas au cours de leur longue randonnée! Ils visiteront des villes, des usines, des kolkhoz. Avant le départ, ils ont déjà passé plusieurs jours à bord et fait des sorties d'entraînement sur la Moskova.

Arrivée à Riazan, l'équipe de l'école n° 10 remettra solennellement le yacht à une autre équipe d'enfants qui reconduira *Enfance heureuse* à Moscou. Plusieurs équipes se relayeront ainsi au cours de l'été.

Le signal du départ est donné. On entend le commandement énergique du capitaine Soukharev :

— Yacht *Enfance heureuse!* Direction Riazan! Enlevez les amarres! Larguez les voiles!

— Prêts! répond le second.

Le gracieux bateau d'une blancheur de neige, les voiles gonflées, se détache lentement de la berge aux applaudissements de la foule assemblée pour saluer son départ. Toute une flottille de canots à moteurs et à avirons escorte le yacht jusqu'au pont de Crimée.

De même, à Léningrad, sur les îles pittoresques de Kirov, un port maritime pour les enfants est en voie de construction.

Situé au bord du golfe de Finlande, il sera protégé contre les marées par une longue digue.

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier se porte au doigt,
Mon deuxième falsifie la vérité,
Mon troisième, dans la fable se pare **des plumes** du paon,
Mon quatrième pénètre dans l'oreille.
Mon tout est une chose bien désagréable.

Mon premier est **un joli mois,**
Dans mon deuxième l'on parque des animaux,
Quand mon **troisième est** pourri, cela **fait des** chansons,
Mon quatrième **est une** passoire,
Et mon tout **s'étend entre** deux fleuves célèbres.

PROBLÈME GÉOGRAPHIQUE

La première lettre des mots à trouver au **moyen** de la **liste** ci-dessous est également **la première des six** mots formant une devise **célèbre**.

— **Une des Républiques de l'Amérique centrale.**
— **Comté de la région** Sud-Est de l'Angleterre.
— **Ville du Mexique** où l'Empereur Maximilien **fut fusillé** en 1867.
— Ville **de France** célèbre par ses fromages.
— **Une des** îles du Japon.
— **Montagne de** Grèce d'où l'on extrayait **autrefois un** beau marbre.

MÉTAGRAMME

Je **suis un** poisson **très** vorace,
qui **menace les tout petits.**
Changez **ma tête et vous me** voyez
devenir **ce que je redoute le** plus **au monde.**

RÉBUS

CALEMBREDAINE

Quel est l'animal qu'un peintre **doit** représenter pour personnifier **à la fois la** danse, la musique, le dessin, **la broderie...**

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Quel est le **chiffre, qui, multiplié** par n'importe quel **chiffre, donne un produit dont les chiffres additionnés latéralement reproduisent toujours le nombre primitif ?**

DEVINETTE PROSODIQUE

Avec les syllabes suivantes, reconstituez un vers de Boileau passé en proverbe : fois ne re vo vra vingt le tre met ou sur tez ge er ti.

MOTS EN CARRÉ

× × × × × Fleur qui pousse **dans** les blés,
× × × × × Contraire du rire,
× × × × × Patrie du peintre Raphaël,
× × × × × Prénom **masculin,**
× × × × × Impératif qu'on **prononce** en tendant la **main.**

(Toutes les solutions au proc'ain numéro).

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 145

Horizontalement. — 1. **Engourdissement de certains animaux** pendant les fortes **chaleurs de l'été.** — 2. **Suprême.** — 3. **Espèce** de mortier. **Note** de musique. — 4. **Os de poissons.** Ébranlé. — 5. Petite **outre.** — 6. Pas **commun. Petit** poids **pour peser les diamants.** — 7. Deux **(à l'envers). Dans la cuisine du** midi. Moitié de gavroche. — 8. Rongeurs qui **restent engourdis** tout l'hiver. Fille d'Inachos changée en génisse par Jupiter. — 9. Fixation, restriction. — 10. Espérance. **Espace** du temps.

Verticalement. — 1. Petite **escadre.** — 2. Dernière **partie** du jour. Cris des éléens. — 3. **Éminence circonscrite et d'un certain** volume qui se développe **dans certaines parties du corps. Trois lettres** d'un imparfait. — 4. **Sorte de germandrée. Premier mot de la capitale** du Brésil. — 5. **Chasser courre,** en **parlant d'un animal domestique.** Vin mousseux **d'Italie.** — 6. **La musique l'est.** Adverbe **de lieu.** Préfixe. — 7. **Adjectif possessif.** Noix **dépouillée** de son **écale.** — 8. Double voyelle. **Esprit posé et réfléchi. Affirmation étrangère.** — 9. Petite onde. — 10. **Préfixe** qui **a la même signification. Existons.**

C'EST un as ! avez-vous dit en apprenant la réussite d'Howard Hughes. Quel raid magnifique, en effet, que ce tour du monde sur un avion de type commercial, en 91 heures 16 minutes, sur un parcours de 23.000 kilomètres, à une moyenne de 250 à l'heure (temps d'escale compris), de 325 kilomètres à l'heure en calculant d'après la durée de vol! Vous savez que dès la première escale : le Bourget, l'aviateur américain était sérieusement en avance sur l'horaire prévu, au point que personne ne l'attendait... il avait traversé l'Atlantique — 6.000 kilomètres — en 16 h. 35!

TOURS DU MONDE

Il y a loin de ce tour du monde à l'exploit imaginé par Jules Verne : Phileas Fogg réalisant « le tour du monde en 80 jours »; à cette époque l'avion n'existait pas et le recordman devait employer les moyens de communication les plus divers, sautant d'un train rapide sur le dos d'un chameau, passant de la pirogue au transatlantique.

Le plus amusant, c'est que le livre de Jules Verne, dont on connaît le succès, piqua l'amour-propre de quelques sportifs qui se mirent en tête de battre le record de Phileas Fogg; plusieurs y parvinrent et on enregistra les records suivants :

En 1889, celui d'une Anglaise, Miss Helen Bly : 72 jours, 6 heures, 11 minutes.

En 1890, 67 jours, 12 heures, 3 minutes, par Francis Train, de New-York.

En 1901, c'est encore l'Amérique qui gagne grâce à Charles Fitzmorris, chef de la police de Chicago. Temps : 60 jours, 13 heures, 29 minutes.

En 1903, l'Angleterre reprend la tête avec J. Willis Sayre de Seattle : 54 jours, 7 heures, 2 minutes.

Record aussitôt battu en cette même année par Henry Frederick, et battu de peu : 54 jours, 5 heures, 22 minutes.

En 1907, le colonel Burnlay Campbell ne met plus que 40 jours, 19 heures, 30 minutes.

En 1911, un Français, André Jaeger Schmidt est deux fois plus rapide que Phileas Fogg, puisque son tour du monde ne dure que 39 jours, 19 heures, 30 minutes.

En 1913, le record est détenu par l'Américain John H. Mears : 36 jours, 21 heures, 36 minutes.

Après la guerre, la ronde reprend, mais avec un nouveau moyen de transport : l'avion, aussi les temps sont meilleurs :

En 1926, 28 jours, 14 heures, 36 minutes, 5 secondes (deux journalistes : Edward S. Evans et Linton Wells).

En 1928, John H. Mears fait de nouveau son tour du monde, accompagné cette fois-ci du capitaine Collyer, durée 23 jours, 15 heures, 21 minutes, et ceci termine si l'on peut dire la « série Phileas Fogg ».

En 1929, record du dirigeable *Graf Zeppelin* : 20 jours, 4 heures. Puis vient le célèbre aviateur Wiley Post.

En 1931, avec son ami Gaty, il fait le premier tour du monde en avion : 25.000 kilomètres en 8 jours, 15 heures, 51 minutes.

En 1933, il améliore son propre record, ne mettant sur une distance légèrement supérieure que 7 jours, 8 heures, 49 minutes, 30 secondes. Ce record reste toujours valable, car Wiley Post était seul à bord.

Le premier tour du monde — vous en avez déjà entendu parler — est celui de Magellan. Aventure si magnifique, et montrant une telle intelligence, un tel courage, qu'on a le devoir de la bien connaître.

Le « temps » de Magellan se chiffre en jours, et même en années, puisque c'est 1.083 jours! Mais c'est un record — à tous points de vue. Ce tour du monde est d'abord la première découverte du monde : il *prouve* que la terre est ronde — ce que beaucoup de gens, parmi les plus savants, contestaient. Il est ensuite une réussite quant à la navigation; hardi et prudent, tel est Magellan; le passage qu'il a fait franchir à cinq navires au sud de l'Amérique et qu'on appelle depuis *détroit de Magellan* sera abandonné après lui tant les naufrages s'y succéderont. Magellan est portugais, mais le roi de Portugal n'accorde aucune confiance à son fidèle serviteur qui pourtant s'est battu pour lui en pays lointain et, plusieurs fois blessé, traîne la jambe. Et cependant Magellan lui a présenté son expédition comme une « affaire intéressante » (car il est indispensable que le grand navigateur donne un but commercial à son entreprise; aujourd'hui ce serait le pétrole, à cette époque c'étaient... le poivre et les épices, qu'on achetait à prix d'or). Magellan prétend connaître une autre route maritime vers les îles des épices : par l'Ouest, comme a fait Colomb (qui jusqu'à la fin de sa vie affirma avoir touché les Indes, et c'est pourquoi on appelle encore Indiens les indigènes américains), mais il existe une *passe* à travers ce nouveau continent. Et Magellan de déployer des cartes... qui nous font bien sourire aujourd'hui. Magellan se verra donc obligé de s'adresser au roi d'Espagne, Charles-Quint.

Mais le roi de Portugal — il est trop tard pour « rattraper » Magellan — enverra des ordres secrets aux gouverneurs des colonies portugaises pour qu'on s'empare de lui, qu'on attaque s'il le faut sa flotte. D'autre part on pousse (« on », c'est peut-être — en secret encore — l'ambassadeur du Portugal) les capitaines espagnols placés sous son commandement à se méfier de Magellan : un traître qui veut ruiner une flotte espagnole...

Voilà dans quelles conditions Magellan, avec cinq navires, quitte Séville le 10 août 1529! Au bout de onze semaines apparaît l'admirable baie de Rio. Le Brésil offre des paysages magnifiques, et puis des ananas, des perroquets, de la canne à sucre... On suit la côte vers le Sud, on explore cette longue côte. Voici qu'un gol'e près d'une petite colline qu'ils nomment Montevidi (où se trouve aujourd'hui la ville de Montevideo) montre à son extrémité la fameuse passe qu'ils cherchent! Hélas non : c'est un fleuve, plus large que tout ce qu'on peut imaginer, le Rio de la Plata. Allons plus au Sud. La côte est désolée. On inspecte chaque golfe. En vain. Les régions polaires sont proches; les mains des marins se gèlent aux cordages. La tempête assaille les navires. Magellan ne reculera pas, donne l'ordre d'hiverner dans une petite baie. Il diminue les rations pour que les vivres ne manquent pas pendant cet arrêt de plusieurs mois. Alors une mutinerie éclate — et ce sont les capitaines espagnols qui mènent la révolte, emprisonnent des marins fidèles à Magellan, tuant même un de ses amis. Magellan doit reconquérir les bateaux où les révoltés sont maîtres. Il y parvient, par un coup d'audace : quelques hommes partent en chaloupe comme pour apporter aux capitaines la capitulation de l'amiral, mais ils sortent leurs armes et bondissent sur les rebelles surpris. Deux capitaines paient de leur vie cette tentative de révolte. Et Magellan abandonne sur la côte déserte un noble seigneur et un prêtre à qui il ne veut pas faire couper la tête. On reste là quatre mois. Les quelques indigènes aperçus sont des géants sauvages, on les baptise *Patagons*, ce qui veut dire « grands pieds », il faut en ramener un spécimen à Charles-Quint, et l'équipage s'en saisit après une longue lutte. Un navire envoyé en reconnaissance vers le Sud ne revient pas. Seuls quelques hommes, ayant longé la côte à pied, arrivent, exténués : leur navire a été jeté sur les rochers... et il n'y a pas de passage. Magellan ordonne tout de même le départ vers le sud. Tout le monde — sauf Magellan — désespère. Dans une baie noire, profonde, tragique, que deux navires explorent, une tempête se lève. Les navires ont disparu... Mais non! Les voici, tirant de tous leurs canons salve sur salve : la passe est trouvée, un nouvel océan s'ouvre devant eux, celui que les premiers conquérants espagnols, les *conquistadors*, apercevaient des hauteurs de Panama! Magellan a réussi ce qu'avant lui avaient tenté — en vain — les plus grands navigateurs, Colomb, Vespuci, Cabot, Pinzon, qui fouillaient les côtes depuis le Labrador jusqu'au Brésil.

« Et maintenant, faut-il continuer? » demanda ironiquement Magellan aux capitaines. Or, la nuit suivante, un navire s'enfuit... Celui qui détenait la plus grande partie des vivres est reparti vers l'Espagne. Tant pis : le 28 novembre 1520 on s'engage sur cet océan. Des milliers d'heures passent, mornes. Oui : océan *Pacifique*, sans vents, mais dans un air brûlant. Ne serait-il pas, cet océan, celui qui termine le monde, notre terre plate, sur le gouffre de feu de l'enfer?... Les matelots, dans leurs vêtements usés, sont affalés sur le pont. La famine apparaît. On fait la chasse aux rats. On en arrive à manger du cuir. Une gorgée d'eau saumâtre par homme et par jour. Et c'est la maladie : abcès dans la bouche, dents qui tombent. Voici des îles! Hélas ce ne sont que rochers. Enfin, le 6 mars 1521, la terre apparaît. Des indigènes poussent leurs petites embarcations contre le navire, y grimpent, et s'emparent naïvement de tout ce qu'ils trouvent. Magellan, qui ne comprend pas la mentalité de ces indigènes envoie à terre quelques hommes armés pour reprendre « tout ce qu'on lui a volé » (jusqu'à une chaloupe!) et il en résulte un regrettable massacre. Les îles succèdent aux îles. Les marins peuvent maintenant manger à leur faim, goûter la douceur de ce climat; en échange de quelques grelots ou verroteries on leur apporte bananes, noix de coco. On a atteint l'archipel des Philippines. Un Malais amené d'un précédent voyage par Magellan comprend quelques mots indigènes : la Malaisie est donc proche, proches sont les îles des épices! Voici Sébu, port important des Philippines; des jonques chinoisées et même des navires arabes y sont rassemblés. Le roi du pays est prévenu par un Maure que ces Européens sont gens dangereux : partout où ils passent, ils volent, ils tuent, ils s'emparent des terres. Et en effet, c'est — déjà — la colonisation qui commence : troquer quelque pacotille contre de l'or ou des perles ne suffit pas aux nouveaux venus, ils veulent faire travailler les indigènes comme des esclaves — après les avoir baptisés... Mais Magellan est un être exceptionnel, il ne pille ni ne brûle, il dit : « Faites-vous chrétiens par amitié pour moi, non par peur de mes canons. » Et après plusieurs festins, il contracte, au nom du roi d'Espagne, alliance avec le roi du pays. Or celui-ci a un voisin qui ne cesse de lui faire la guerre. Magellan se mêle — stupidement — de cette dispute, et avec 60 hommes débarque dans son île. Contre des milliers d'indigènes 60 Espagnols seulement, mais qui ont des armes et des fusils. Malheureusement, les indigènes combattent si habilement que les Espagnols doivent reculer, se sauvent. Magellan qui boite est particulièrement visé, tombe, est percé de coups... Magellan mort! Et le prestige espagnol bien ébranlé! Deux causes d'échec pour la fin du voyage. On s'en aperçoit vite. Au premier festin, tous les Espagnols invités sont pris en traîtres et massacrés. Ceux qui sont restés à bord lèvent l'ancre et s'enfuient après avoir bombardé la ville. Sur les 265 hommes embarqués au départ, il n'en reste plus que 115. On se voit contraint d'abandonner un des navires. Une navigation en zigzag commence. Le nouveau commandant, Carvallo, se comporte en pirate, mais comme il garde pour lui seul tout le butin, les marins le destituent... Enfin, un Malais qu'ils rencontrent les met sur la route des fameuses Moluques, les îles des épices. Le but est atteint! Après réparations, et tout chargés de ces richesses, les deux navires se séparent; l'un continue droit devant par l'océan Indien et pour le tour de l'Afrique, l'autre revient par le chemin de l'aller. Mais qu'on n'oublie pas la consigne : gare aux Portugais! Le deuxième navire ne regagnera jamais l'Espagne; pris par les Portugais, il sera abandonné aux tempêtes avec tous ses occupants pendus aux vergues comme pirates... Mais *Sébastien del Cano*, qui commande l'autre bâtiment saura accomplir son immense circuit *sans débarquer une seule fois*, malgré ce terrible cortège : famine, maladies, morts. Une poignée de riz, une gorgée d'eau saumâtre, il faut « tenir »... Seule escale : aux îles du Cap-Vert. Ceux qui font la navette pour ramener des provisions racontent qu'ils appartiennent à un navire venant d'Amérique et qui a bien souffert de la tempête. Mais les Portugais s'aperçoivent tout à coup de la supercherie, retiennent à terre les marins, se préparent à poursuivre del Cano qui, avec les 18 hommes restants, sur un navire qui prend l'eau, hisse la grande voile, et cingle dans le vent. L'équipage surmené devra sans cesse écoper l'eau qui s'infiltre dans la cale. Le 6 septembre 1522, les 19 hommes, décharnés, les yeux fiévreux, les jambes tremblantes, débarquent à San-Lucar et embrassent cette vieille terre. Ils la connaissent bien maintenant la terre, toute la terre, elle est plus grande qu'on ne s'imagine, pensez donc ils en ont fait le tour, ils ont vraiment conquis la terre.

BOUR.

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS DU N° 144

Horizontalement. — 1. Sourd. Joli. — 2. Craie. Eros. — 3. I. Z. Lu. T. — 4. Ere. Max. Ou. — 5. Nom. A. L. R. — 6. Cuir. Puits. — 7. Trois lettres de l'alphabet. Boîtes. — 8. Se. Talc. T. — 9. Une. Sea. — 10. Air. C.S.A.R.I.

Verticalement. — 1. Sciences. A. — 2. Or. Roule. I. — 3. R. A. Emir. R. — 4. Riz. R. Tu. — 5. De. Ma. Banc. — 6. Ls. Pôles. — 7. Jeux. Oui. — 8. Or. Lit. S. R. — 9. Loto. Tête. — 10. Is. U. R. S. S. Si.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 144

Devinettes. — 1. Liége, La Flèche, Tulle. — 2. Parce que je suis l'eau de la rivière. — 3. Une chemise d'homme.

Charades. — Raquette (Rat-Quai-Te). — Charpente (Char-Pan-Te).

Rébus. — Rabin (Ruche, Arbre, Ile, Seau, Iris, Nid). — Il faut ménager la chèvre et le chou.

NOTRE GRAND CONCOURS

Classer par ordre de préférence :

1. NOS HISTOIRES : Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, Le forçat d'Eldorado, L'homme des gouffres, Les Robinsons d'Insectopolis. Pat'Soum, Le rayon de la mort, Toto et Toutoune, Bégonia.

2. NOS DISTRACTIONS : Savez-vous que ? Pour rire un peu, Timbres-postes, Coin des fillettes, Aviation, A travers le Monde, Aviateurs, Sports, Bonnes pages (Colette Vivier et les autres), Variétés, Histoires de Bour.

Nous écrire seulement les trois histoires et les trois distractions préférées, ainsi que la dernière histoire et la dernière variété.

Les participations au concours doivent nous arriver avant le 22 septembre.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.899.

TOTO et TOUTOUNE

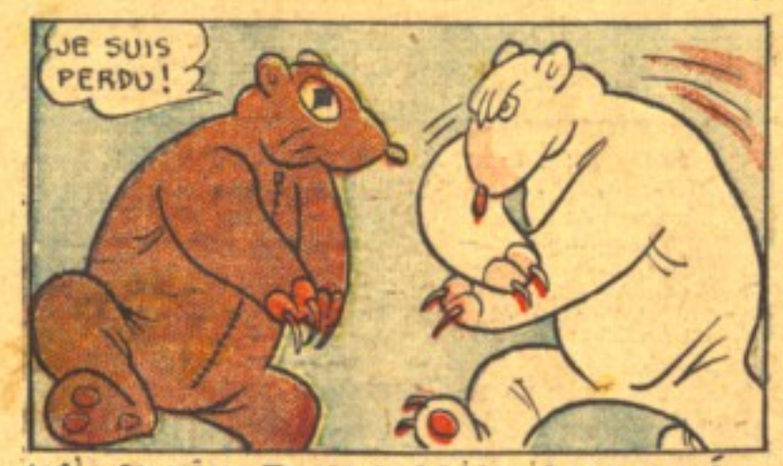
RESUME: JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE SONT, DANS LA JUNGLE, LES PRISONNIERS DE MOERDER ET D'ALI LE CRUEL.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

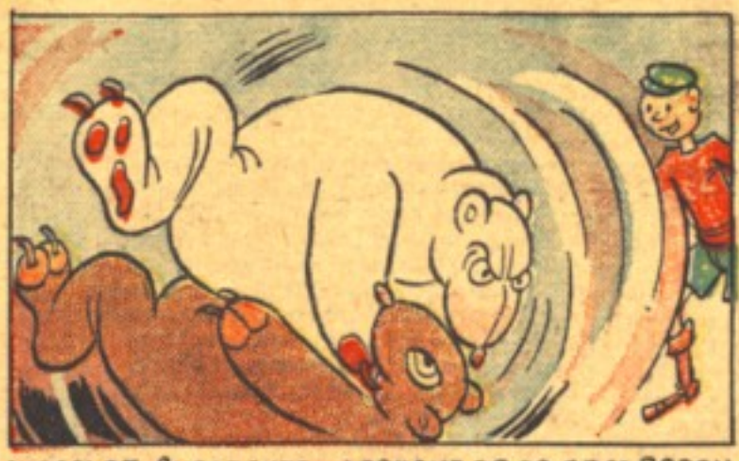
LE BANDIT GROSSAC QUI VIENT DE VOLER À BÉGONIA UNE PEAU D'OURS CHOCOLAT, L'APPORTE À SON COMPLICE OTTO SCHLASS, DIRECTEUR DE MÉNAGERIE.

LE LENDEMAIN LE DOMPTEUR TARABOUM PRESENTE À SON FIDÈLE PUBLIC L'OURS CHOCOLAT. QUI N'EST AUTRE QUE LE BANDIT GROSSAC DEGUISÉ

BÉGONIA QUI A RECONNU SA PEAU D'OURS DEMANDE A ENTRER DANS LA CAGE DU FAUVE POUR GAGNER LA PRIME PROMISE



MAIS, EN MÊME TEMPS QUE BÉGONIA, EST ENTRÉ SON FIDÈLE AMI L'OURS BLANC BADOU, QUI SE PREPARE À FAIRE PASSER UN SALE MOMENT À L'OURS



CHOCOLAT. AVEC TOUTE LA FOUGUE DE SA RACE, BADOU L'OURS BLANC SE PRECIPITE SUR SON RIVAL. CHOCOLAT PREND UNE TERRIBLE ROSSÉE.

BADOU EN VAINQUEUR BRANDIT LA DÉPOUILLE DE SON ENNEMI. LA PEAU ENLEVÉE APPARAIT LA VILAINE TÊTE DU SINISTRE BANDIT GROSSAC...

MAIS LE DOMPTEUR TARABOUM RAMASSANT LA PEAU D'OURS LA JETTE SUR LA TÊTE DU MALHEUREUX BEGONIA QUI EST COMPLETEMENT AVEUGLÉ.

AFFOLÉ SOUS SA PEAU D'OURS, BEGONIA SORT DE LA CAGE ET SE MET À COURIR DANS LA FÊTE SAINTE URSULE À L'EFFROI DE TOUTE LA POPULATION.

PLUS BEGONIA COURT ET PLUS LA FOULE S'EFFRAIE MAIS UNE TROUPE DE COURAGEUX CITOYENS DÉCIDE DE PARTIR À LA CHASSE À L'OURS. INFORTUNÉ BEGONIA

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 146. JEUDI 15 SEPTEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

CE QUE SAPONELLI ET SON LIEUTENANT IGNORAIENT C'EST QUE L'EMPLACEMENT DE LA PORTE SECRÈTE AVAIT ÉTÉ RÉVÉLÉ À JIM, PAR LES SWANSON QUAND ILS AVAIENT PU PARLER À BOB PAR LA FENÊTRE DE LEUR CELLULE

DE LA FENÊTRE DE LEUR PRISON LES SWANSON AVAIENT VU ARRIVER LE DÉTACHEMENT DE POLICE QUE JIM CONDUISAIT ET LEUR CŒUR AVAIT BONDI DE JOIE EN ENTENDANT LES PREMIERS COUPS DE FEU AINSI QUE LE BRUIT SOURD DES HOMMES OCCUPÉS À PERCER LA VERRIÈRE AU DESSUS D'EUX...—

(À SUIVRE)

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro, à travers la jungle, sont arrivés à Montanara pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, injustement condamné par la dictature d'Eldorado (Amérique du Sud). Les deux jeunes garçons, qui se sont liés avec Miguel, fils du gardien-chef du bagne, se sont engagés dans un souterrain.*

Chapitre XXII. — Dans l'enceinte du bagne

Les deux frères approchaient de l'orifice du souterrain. Encore quelques pas et ils pourraient se rendre compte de l'endroit où ils se trouvaient...

Ils n'avançaient qu'avec d'infinies précautions, amortissant le bruit de leurs pas, et Juan retenait son chien Microbe par son collier...

Soudain — on s'use à force d'émotions, surtout lorsque celles-ci se renouvellent à cadences quotidiennes — un appel les glaça :

— Dépêchez-vous, voyons! J'en ai assez de vous attendre.

La sonorité même du souterrain prêtait à la voix d'étranges vibrations. Ils ne la reconnurent que lorsqu'elle reprit :

— N'ayez pas peur, bon sang! Je suis seul...

C'était Miguel. Ils respirèrent et, s'étant remis en marche, ils aperçurent le jeune homme

Pedro s'était déjà emparé de la mitrailleuse et la pointait sur le centre de la carrière.

au débouché du souterrain. Il était assis sur le gazon et il avait à côté de lui un assez volumineux paquet.

Il expliqua :

— Je n'ai pas pu faire aussi vite que je le voulais. Mais en revenant et en ne vous voyant pas dans la citerne, j'ai pensé que vous étiez partis par le souterrain. Alors, comme il n'a que cette seule issue, j'ai pris mon vélo, et me voilà... Mais mangez donc!...

Il tendait son paquet et les deux frères se jetèrent sur les victuailles avec une voracité qui troubla leur nouvel ami.

— Ce doit être terrible, dit-il, d'avoir faim comme ça...

Il les laissa un long moment manger en silence. Puis il reprit, comme précédemment :

— Vous devez vous éloigner de Montanara dès la prochaine aurore. Je me suis renseigné, mais sans donner l'éveil, rassurez-vous. Après les dénonciations de Serpis, on a envoyé des gardes à la petite cabane. Ils seront certainement de retour avant la nuit, et sitôt leur retour on vous cherchera dans tous les coins et recoins de Montanara.

— Nous nous cacherons...

— Oui, et vous saisirez la prochaine occasion de vous livrer vous-mêmes à vos poursuivants. C'est comme aujourd'hui...

— Comment, comme aujourd'hui?

— Savez-vous où vous êtes, ici?

— Non, mais...

— Vous êtes sur l'une des plates-formes de surveillance des carrières du bagne. Aujourd'hui, c'est dimanche, le seul jour où les carrières sont vides de condamnés et de gardiens. Si c'avait été un jour de semaine, vous vous seriez jetés dans les jambes d'une ronde quelconque, qui vous aurait fait prisonniers. Deux heures après, un bon petit cachot était gracieusement mis à votre disposition, avec de gros verrous...

Pedro s'était levé. Il avait fait avec eux quelques pas sur le terre-plein et il leur montrait les carrières en contre-bas...

— Vous voyez, fit encore Miguel, je ne vous raconte pas de blagues... Croyez-moi : soyez raisonnables... Et moi, je vous fais une promesse...

— Laquelle?

— Eh bien, dans huit jours, quand vous serez loin, je parlerai à mon père. Je lui dirai que je vous ai vus. C'est un brave homme. Il fera sûrement l'impossible pour adoucir le sort de votre père...

Ni Juan ni Pedro ne répondaient. L'autre insista, mais en pure perte.

— Ainsi, interrogea l'aîné, notre père vient travailler là, en bas, chaque jour, avec les autres?

— Oui.

— Que fait-il, exactement?

— Cela dépend du coin où ils sont. Tantôt la pelle, tantôt la brouette ou la pioche...

— Et c'est dur, horriblement dur?

Miguel préféra ne pas répondre. Mais il ne tarda pas à se mettre debout.

— Il faut en finir, déclara-t-il. Voilà ce que je vous propose... D'abord, vous allez reprendre le souterrain, regagner la citerne et attendre le petit jour. Je viendrai et vous apporterai des armes et des provisions. Vous avez de l'argent, m'avez-vous dit? Alors, ne retournez pas à San-Vera. Filez sur Limoure. De là, vous pourrez passer la frontière et vous réfugier au Colorado. Car il est inutile de vous le dissimuler, on vous recherchera partout, aussi longtemps qu'on ne vous aura pas trouvés.

— Oui, fit Pedro. C'est bien pour cela, au fond, que nous ne risquons pas plus à Montanara qu'ailleurs...

Miguel se crispa :

— Ah! ne recommencez pas, hein? Sans cela, je vous laisse tomber...

— Bon, bon...

— Alors, d'accord? Demain, au petit jour, dans la citerne?

— D'accord.

Les trois jeunes gens se serrèrent la main et le fils du gardien-chef s'en alla.

Sans s'être consultés, les deux frères étaient d'accord. Ils savaient bien que, le lendemain, quand ils auraient des armes, ils ne s'en iraient pas, mais qu'après un faux départ ils reviendraient aux carrières par la citerne et le souterrain. Ce plan fut exécuté point par point.

Miguel les croyait déjà loin, alors qu'ils étaient tapis dans le souterrain et guettaient les mouvements des gardes de la plate-forme... Pour être plus libres de leurs mouvements, ils avaient attaché leur chien Microbe sous la voûte, à quelques mètres de la citerne.

— Ils passent à peu près tous les quarts d'heure, souffla Juan. Après la prochaine ronde, on bondit...

Leur projet était d'arriver jusqu'à un assez gros rocher qu'ils avaient repéré la veille et d'où ils se trouveraient en fort bonne position pour observer... L'instant arriva :

— Attention! prévint Pedro. Ils reviennent. Je les entends...

— Chut!

Les gardiens passés, les deux garçons filèrent comme des flèches et tout fut pour le mieux. Le rocher constituait un bon abri. Sauf une malchance extraordinaire, personne ne songerait à regarder là...

— Où est donc papa? murmura Juan. Tu le vois?

Ils cherchaient avec l'avidité qu'on imagine à reconnaître leur père. Mais la chose n'était point facile. Tous les bagnards se ressemblent sous le honteux uniforme à larges raies. De plus, beaucoup étaient ployés par l'ouvrage, ou tournaient le dos. Ils étaient nombreux, en outre, au moins quatre cents. Et puis, le lieutenant Popesco n'était plus celui qu'ils avaient connu, avec sa maigreur et sa barbe de trois semaines. Car, depuis qu'il avait quitté le tropilleur *Le Requin*, ses joues n'avaient plus guère connu le rasoir.

La chose peut paraître incroyable, mais il leur fallut plus d'une demi-heure pour identifier celui qu'ils cherchaient. Et quel ne fut pas leur serrement de cœur lorsqu'ils le découvrirent enfin, assez près d'eux, agenouillé dans les roes et grattant la terre avec une courte pioche.

Ils n'échangèrent pas un mot, mais à cet instant-là leur projet, ils se l'avouèrent par la suite, leur parut à tous deux nettement insensé. Faire évader un homme sous la surveillance de cent gardes-chiourmes armés? Quelle folie!...

Mais ils étaient vraiment un peu fous. Depuis trop de jours ils ne vivaient que dans l'idée d'un acte qui voulait être un acte de libération, si bien qu'il ne leur appartenait pour ainsi dire plus de raisonner et de se contrôler... Juan finit par exprimer, à mi-voix, comme malgré lui, leur sentiment commun :

— Tant pis! Advienne que pourra...

Pedro, depuis un moment, observait la gauche de la carrière. Elle était surmontée d'une plate-forme à peu près semblable à celle où aboutissait le souterrain, mais, comme elle commandait toute la longueur des chantiers, elle était pourvue d'une mitrailleuse. Deux hommes montaient la garde à côté, et se tenaient à peu près immobiles, paraissant somnolents...

— Si on pouvait s'emparer de cette mitrailleuse, fit-il...

— Bien sûr...

— On tiendrait toute la carrière sous la menace, on crierait nos ordres...

— Oui. Évidemment...

Du délire! Il n'y avait pas d'autre mot, c'était du délire. Mais un trop-plein d'héroïsme était en eux.

— Écoute, dit Pedro, on va essayer... Il n'y a pas autre chose à faire : éviter la prochaine ronde pour gagner sans être vus le rocher en biseau qui est là, à droite... Après, nous attendrons tout juste le temps qu'il faudra pour retrouver notre souille, et à Dieu vat!...

— Si tu veux...

Ils gagnèrent sans encombre le deuxième rocher. Mais à partir de là, ils devaient courir à découvert sur environ trente mètres. De quoi recevoir dix balles chacun, car aucun des gardes n'hésiterait à tirer...

— Tu y es?

— Oui.

— Alors, un, deux, trois!...

Ils s'élancèrent, et une espèce de miracle se produisit.

A cet instant précis, un pan de roc se détacha à l'autre bout de la carrière, et s'effondra avec un bruit de tonnerre. L'attention de tous fut détournée et les deux frères bondirent sur les gardes de la mitrailleuse par surprise. L'un et l'autre furent promptement endormis à coups de crosses.

— Hurrah! hurla Juan. On a gagné!

Pedro s'emparait déjà de l'arme automatique et la pointait sur le gros des gardiens, au centre même de la carrière...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ce n'est pas drôle, mais le temps où l'on est très, très heureux passe bien vite. Ce qui veut dire que mes vacances au bord de la mer, qui ont été si belles et si jolies, sont toutes prêtes d'être finies.

Il paraît, m'a dit Mme Barette, que j'ai rudement bien profité du bon air. J'ai une figure toute bronzée à cause du soleil et du grand air, je me sens fort comme un Turc et je sais nager comme un poisson. Mais il va tout de même falloir partir dans trois jours. Ce ne sera pas l'école tout de suite, heureusement, mais cela ne va tout de même pas tarder. Heureusement, j'ai de la chance. Hier il est tombé pendant toute la journée une vilaine petite pluie grise, et je crois que je regretterai moins la Bretagne que si je l'avais quittée par beau temps.

Maintenant, je voudrais vous recopier quelques-unes des jolies histoires que m'ont envoyées nos petits camarades. Voici d'abord un simple et joli petit récit de Robert Brenil, à Orig.

UN SOIR D'ÉTÉ

Après souper, vers 8 heures, c'est le meilleur moment d'une chaude journée d'été. Assis au bord de la mare nous aspirons la fraîcheur et la tranquillité. Ma mère tricote, mon père lit son journal et moi *Mon Camarade*. Dans la rue d'en face les enfants jouent bruyamment. Au milieu de la mare sautent de belles carpes, qui semblent narguer les pêcheurs.

Mais comme le temps passe vite. Il faut déjà rentrer. C'est avec tristesse que je quitte des yeux « Le Forçat d'Eldorado ».

***

Voici un autre récit que m'envoie A. Desblache, 11 ans 1/2, avec un très joli dessin que je reproduis ici et qui j'espère ne sera pas trop abîmé par la réduction due au clichage. Son récit s'appelle : La Pluie.

Vhou Vhouuu fait le vent, de fortes rafales de pluie s'engouffrent dans la petite

cabane, mais elles sont heureusement arrêtées par des sarments de vigne. C'est Pierre et Paul qui l'ont construit cette cabane; ils étaient partis de bon matin et l'après-midi ils avaient été surpris par la pluie. Vite ils avaient construit une cabane et, maintenant, sous leur toit improvisé, à côté d'un petit feu de papier et de branches, ils lisent *Mon Camarade ;* Jim Mystère captive Pierre et Pat-Soum fait rire Paul. Mais les gouttes tombent moins vite, le vent se fait moins fort et bientôt tout s'arrête, il faut rentrer; et c'est presque tristement qu'ils quitteront ce coin. Ce soir une bonne soupe chaude que maman a préparée les réconfortera.

***

Voici un autre récit de Morel Albert, de Neuilly-Plaisance, qui s'appelle : Une partie de chasse.

De bon matin nous sommes partis à la chasse, papa sa cartouchière garnie, son fusil à l'épaule, son carnier au dos. Nous arrivons, un lapin déboule d'un fourré. Papa tire : « Pan. » Le lapin est touché à la patte de derrière. Papa re-épaule, vise, tire : « Pan. » Cette fois il tombe, il est mort. Je vais le chercher et je le pose dans la carnassière.

***

Voici maintenant des poèmes. D'abord ceux de Louis Chassagnac, de Montaurel, qui a été le lauréat de notre Concours de récits, et dont nous aimerions publier plus souvent des histoires. Ce poème s'appelle : J'aime.

Oh! j'aime les petits sentiers,
Quand la lune de sa clarté
Baigne d'un reflet argenté
Les ombres noires de leurs côtés.

J'aime le printemps qui verdit
J'aime les grands bois où tout rit
Et les arbrisseaux légers
Aux branches couvertes de rosée.

***

Et voici, pour finir, un sonnet de Jacques Mabille : Chien et Chat.

Ce matin, en descendant dans notre jardin
J'aperçus Minet, dressé sur ses quatre pattes
Qui, à grands coups de [langue lappait une [grande jatte
De lait froid, laissant [de côté d'un air malin
Sa pâtée qui est à côté; [son pelage fin
Reluit au soleil, mais [faut-il qu'une mou- [che s'abatte
Dans son lait, il la [mange, bien qu'elle [se débatte
Et, repu, s'en va dor- [mir sur un coussin.

Il s'endort et commence un très joli rêve;
Il vient de signer avec Médor « une trêve »,
Mais pendant que Minet dévore ce beau songe,

Le traître Médor arrive à la maison,
Et avant de savoir s'il a raison,
Fait sortir Minet de ce beau mensonge.

***

Maintenant je vous laisse car j'ai hâte de profiter de mes dernières heures de plage.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

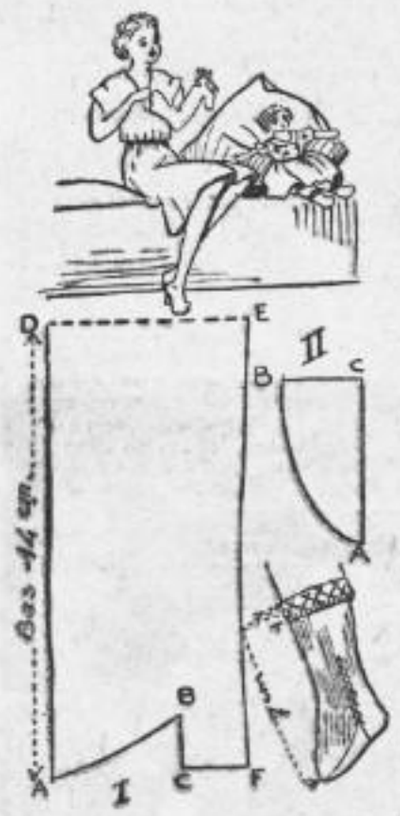
JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Dépêchez-vous d'envoyer les réponses au Concours de la plus belle histoire de* Mon Camarade. *Vous trouverez le règlement et la liste des prix en page 7. Attention, vous n'avez plus que six jours pour répondre. Au prochain numéro il sera déjà trop tard.*

Le coin des Fillettes

LES BAS DE TOUTOUNE

Si nous chaussions Toutoune ? Dans de vieux bas à vous ou à maman, vous allez en trouver, ou des chaussettes, pour votre chère poupée. Les patrons I et II sont réduits sur votre journal de moitié; faites-les donc au double, puis pliez votre tissu bas suivant la longueur de la jambe et droit fil; posez ce pli sur A D et coupez tout autour, sauf sur la pliure, en laissant 3 mm. en plus pour la couture. Pour la petite semelle, le pli du tissu double sera en C A et vous coupez A B C avec 3 mm. en plus. Ensuite, réunir à l'envers avec un surjet très serré qui retiendra le plus possible les mailles, A au point A, B en B et C en C. Puis la grande couture du long de la jambe et qui en prend légèrement la forme E F, le dessous de talon F C. Votre bas est fait ; s'il est long, ce que vous mesurez sur Toutoune, faites en haut un ourlet. Si vous voulez une chaussette sport, retournez le revers sur l'endroit de 1 cm. 1/2, faites au bord un feston en gros coton de couleur opposée à la chaussette et, au-dessus, un point de chausson l'ornera gentiment; de même la baguette en point de chausson ou de croix sur les côtés. Attention, pour une poupée, même en bas sport, n'employez pas de la grosse laine; trop épais ferait très laid pour une si petite jambe.



Faites la broderie de la couleur d'une robe ou de la broderie du petit costume brodé (numéro 124 de « Mon Camarade »).

Les Conseils de tante Camille.

La boutonnière lingerie *qui est arrêtée à ses deux extrémités par une bride plate.*

La boutonnière de confection *n'a qu'une bride au point d'arrêt, l'autre extrémité est arrondie.*

La boutonnière de tailleur. — *Vous faites l'arrondi plus marqué en le perçant au poinçon ou à la pointe des ciseaux. Ensuite, seulement, coupez la fente bien droite. Puis vous fixez au début du travail un gros fil double ci ciré qui est maintenu au bord de la fente par la main gauche sous la crête du point de boutonnière lui donnant plus de solidité. La boutonnière finie, tirez légèrement sur ce fil de soutien, qui peut être une ganse très fine ; cela empêchera la boutonnière de se détendre et sera bien utile dans les lainages, draps, etc.*

Boutonnière poissepoilée. — *Sur l'endroit du tissu, à la place qu'occupera la boutonnière, appliquez par un bâti un petit rectangle de même étoffe, l'endroit sur l'endroit. Tracez à la craie la fente de la boutonnière, à deux ou trois millimètres tout autour ; faites un point devant fin ou même une piqûre, ce qui est plus solide, en ayant soin de faire un joli rectangle aux angles bien droits. A chaque bout de la fente, marquez un point à deux ou trois millimètres des petits côtés du rectangle et ne coupez la fente que sur la longueur du milieu ; c'est-à-dire ne coupez pas ces deux ou trois millimètres de chaque côté. La ligne droite coupée, à chaque bout donnez deux petits coups de ciseaux de la fente à chacun des angles ; ce qui vous donne un triangle pour ces deux ou trois millimètres réservés.*

Rentrez alors tout le tissu à l'envers par la fente. Avec un fer bien chaud et un linge mouillé, appliquez à l'envers, tout autour, le petit rectangle de boutonnière en aplatissant au ras de la couture ensemble les trois millimètres du vêtement et les trois millimètres du petit rectangle de tissu l'un sur l'autre contre le vêtement.

Les petits côtés ne vous gêneront pas puisque les crans du triangle donnent en se rabattant un angle très grand et libre.

Il vous reste alors la plus grande partie du rectangle ajouté. Rabattez-en les deux petits côtés contre le fameux triangle déjà appliqué. Les deux grands, au lieu d'être rabattus juste suivant la ligne de couture, sont pliés trois millimètres au-dessus, c'est-à-dire juste au niveau de la boutonnière de manière à la remplir. Repassez. Les trois bords, l'un sur l'autre, sont ensuite maintenus à l'envers, en général par la doublure.

La doublure est fendue, puis les bords rentrés et fixés à points d'ourlet à la boutonnière.

Ce sont des boutonnières pour les lainages, les draps.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pommes meringuées. — *Lorsqu'il vous reste des blancs d'œufs, voici une excellente manière de les utiliser. Faire une compote de pommes que vous placez dans un plat à gratin, vous montez les blancs en neige (très ferme), vous recouvrez cette compote et mettez au four doux. Lorsque vous voyez que votre plat est bien doré, servez vite, car les blancs peuvent rapidement tomber.*

POUR RIRE UN PEU

Goering, l'un des maîtres de l'Allemagne fasciste, est bien connu pour sa manie des décorations. Il sort, un jour, sa poitrine entièrement couverte de médailles. Un de ses amis avise soudain, parmi les croix, un petit écriteau, une tablette d'or sur laque le sont gravées les lettres : F. T. S. V. P. « Qu'est-ce que cela veut dire? demande-t-il à Goering. — Faites-le tour, s'il vous plaît, car j'ai dû me mettre des décorations dans le dos. »

o

Histoire écossaise. — Mac Farlane assiste pour la première fois à un match de football en compagnie d'un ami.

« Regarde, dit l'ami, ce garçon qui reste là-bas entre les montants du but. Son rôle consiste simplement à arrêter la balle. Et sais-tu combien on le paie pour cela ? Cent francs par partie ! — Quoi, peuvent-ils être bêtes tout de même; avec de grosses planches ou un treillage, ils éviteraient que la balle entre dans le filet, et ça leur coûterait tellement meilleur marché, aux organisateurs... »

o

La maman de Jacques lui a remis deux pommes en lui disant : « Voilà pour ton goûter et celui de ta petite sœur; partage avec elle en bon frère. — Qu'est-ce que ça veut dire? — Cela veut dire que tu dois lui donner la plus belle. » Jacques est bien embarrassé car il aime beaucoup les pommes. Il a alors une idée de génie. « Tiens, dit-il à sa sœur en lui remettant les fruits, partage avec moi, en bonne sœur... »

o

Un monsieur s'amuse à poser des questions à deux petits garçons qui vont en classe depuis peu de temps. On leur a appris que les pommes étaient les fruits du pommier, les citrons ceux du citronnier. « Et où poussent les dattes ? — Ça, on ne me l'a pas encore dit, mais ça doit être sur le calendrier. »

TIMBRES DU LIBÉRIA

Le Libéria est une petite république qui fut fondée sur la côte de Guinée en 1822 par des noirs affranchis, autrefois esclaves aux États-Unis d'Amérique.

En 1847, le Libéria s'affranchit et est aujourd'hui un État indépendant, et c'est une des seules républiques nègres du monde. Le Libéria est assez étendu puisqu'il couvre 94.500 kilomètres et compte 2 millions d'habitants. La capitale du Libéria s'appelle Monrovia, du nom de l'Américain Monroë. Malgré son étendue et le nombre de ses habitants, le Libéria est pourtant une république sans grande importance, le secteur civilisé de ce pays étant extrêmement réduit.

1860

Les premiers timbres de Libéria furent émis peu de temps après que cet État se fut séparé des États-Unis, en 1860. Ce sont des timbres d'un caractère assez naïf et assez agréable, représentant la république assise devant un paysage de mer où se profile un bateau à voile.

1916

A partir de 1882, le Libéria, imitant en cela différents États sud-américains et les petites républiques d'Europe, commença à se livrer à une véritable débauche d'émissions de timbres-poste. On compte, en effet, 28 émissions ou surcharges différentes entre 1882 et 1924, ce qui dépasse considérablement le nombre des émissions faites par les grandes puissances et, en particulier, par la France durant la même période.

Les timbres du Libéria sont, en général, assez bien gravés et ont été pour la plupart exécutés aux États-Unis. Ils représentent, outre les animaux sauvages connus dans cette région, comme l'éléphant, l'hippopotame, l'aigrette, le chimpanzé, certaines variétés de lézards et d'amphibies, les vautours pêcheurs, les antilopes à lyre, la civette musquée, le tigre royal, l'alligator hideux, l'oiseau-rhinocéros, le toucan, les plantes qui font la richesse de cette république comme le poivrier, le caféier, le bananier, des types des principales peuplades existant dans la région et, enfin, les principaux présidents de la république libérienne, en particulier, le président King, le président Howard, le président Gibson et d'autres parlementaires notoires de la république nègre.

1923

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred, Louise et le professeur Philomicron ont été réduits à la taille de petites fourmis. Ils sont tous trois perdus dans la campagne, devenue une jungle peuplée d'insectes plus redoutables que les fauves des forêts vierges. Louise a été engloutie par une fleur géante. Fred et Philomicron la croient enlevée par un insecte géant et partent à sa recherche.*

Chapitre XVII

La plante carnivore

Le professeur et Fred couraient maintenant à travers une vallée large et dénudée. A droite et à gauche, des montagnes de sable s'élevaient, abruptes comme des murs jaunes.

— Louison vit encore, cria Philomicron tout en courant. Tu vois, elle s'est accrochée aux buissons, elle s'est débattue. Il faut nous dépêcher. Nous arriverons à temps. En avant, Fredo!

— Louison est certainement là, cria à son tour le jeune garçon en montrant un buisson qui remuait comme si quelqu'un secouait ses branches.

Le professeur et Fred filèrent comme le vent. Quand ils arrivèrent au buisson, il n'y avait plus personne. Les feuilles étaient piétinées, les branches cassées. La piste continuait vers un fourré épais. Ils la suivirent en courant. Les broussailles cessèrent. Le professeur bondit et, soudain, s'arrêta net.

— Halte! dit-il d'une voix sinistre.

— Qu'y a-t-il? demanda Fred tout bas, n'osant pas regarder.

M. Philomicron montra le désert plat qui s'étalait devant eux. Au loin, sur les sables jaunes, Fred aperçut une bête ailée à longues jambes, pareille à une guêpe. Elle traînait une immense chenille jaune. La chenille était longue et grosse, de beaucoup plus grande que la guêpe. Elle résistait désespérément, mais de toute évidence ne pouvait s'arracher aux pattes crochues de son adversaire. La guêpe traînait la chenille, laissant un large sillage sur le sol. C'était là la piste suivie par les amis.

— C'est une guêpe de sable, un *ammophile*, grommela le professeur avec humeur. Elle traîne vers son repère la chenille d'un ver nuisible, le plus terrible dévastateur de champs de blé et de betteraves... Elle emporte sa proie pour nourrir ses petits, nous n'avons pas à nous en mêler... nous nous sommes trompés de piste.

— Et Louison? demanda Fred avec dépit.

— Revenons sur nos pas, dit Philomicron. Ta sœur n'a pu s'en aller très loin. Il faut la chercher près du golfe. Et si la nuit nous surprend, nous allumerons un feu; il la guidera vers nous.

Mais Fred ne croyait plus jamais revoir sa sœur.

— Disparue! Nous ne la retrouverons plus! Non, c'est certain, nous ne la retrouverons pas! se disait-il avec désespoir en suivant le professeur.

Un singulier sentiment d'indifférence l'envahit. Il aurait voulu pleurer mais ses yeux restaient secs. Fred soupira profondément. Et c'est alors seulement qu'il se rendit compte combien il était fatigué.

Ses jambes vacillaient. Il trébuchait à chaque pas. Sa bouche était sèche, sa langue, enflée, brûlait comme du feu. A ce moment Fred aurait voulu boire d'un trait un seau d'eau glacée, mais autour de lui ne s'étendaient que des sables morts. Trouver de l'eau dans un désert pareil aurait été un miracle.

Aux pieds d'un coteau, il aperçut un tronc nu et élancé qui se balançait doucement au vent. Fred s'approcha. Des feuilles charnues, de couleur gris-vert, s'étalaient aux pieds du tronc; elles étaient entourées de longues cravaches souples et recourbées pareilles aux cils d'un œil immense. Au bout de chaque cil, telles des larmes, pendaient de lourdes gouttes argentées.

— De la rosée! s'exclama Fred en bondissant vers les feuilles singulières. Continuez, monsieur Philomicron, je vais boire.

Fred sauta par-dessus un fossé qui le séparait de l'arbre.

— Arrête! cria le professeur. Tu m'entends? Arrête, Fred! Reviens de suite! Ce n'est pas de la rosée. Il ne faut pas que tu boives. Il y a du danger!

Il prit Fred par le bras, s'approcha avec lui de l'étrange plante et lança au milieu d'une feuille une pierre qui disparut, comme engloutie par une bouche immense.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Fred surpris et un peu effrayé.

— C'est un *drosère*, autrement dit, *rosée de soleil*, répliqua tranquillement le professeur; une plante carnivore, qui dévore les insectes.

— Comment, dit Fred encore plus surpris, il existe chez nous des plantes carnivores? Je croyais qu'il n'y en avait que dans les pays chauds.

— Il est exact, répliqua Philomicron, que ces plantes sont beaucoup plus fréquentes dans les pays chauds que chez nous, mais on les rencontre également dans notre climat. On les voit surtout dans des endroits où le sol est pauvre ou sableux. Sur de pareils terrains, les plantes ordinaires ne pourraient pas pousser, elles manqueraient de nourriture. Tandis que les plantes carnivores prospèrent même sur ce sol stérile. Puisque la terre ne les nourrit pas, elles vivent des produits de leur chasse. Elles capturent des insectes et sucent les sucs nourrissants qu'ils contiennent. Ce ne sont ni bêtes ni plantes, mais l'un et l'autre à la fois. Il y a d'autres plantes carnivores, comme certaines espèces d'*auricule* ou fleur de coucou, la grassette et le méon, herbe aquatique qui dévore même des petits poissons. Elles sont très nombreuses, ces plantes carnivores et je pourrais t'en citer au moins cinq cents espèces.

Fred pâlit, terrifié, à ces paroles du professeur.

— Je comprends maintenant, Louison a été dévorée par une plante carnivore!

— Quoi? s'écria le professeur en s'arrêtant net et en changeant de visage.

— Je me rappelle maintenant qu'avant de disparaître elle m'a crié qu'elle montait dans un arbre. Elle est montée, et elle n'est jamais redescendue. Voilà pourquoi je ne l'ai pas retrouvée dans le bois.

Le professeur saisit la main de Fred et se mit à courir.

— Et comment les plantes carnivores dévorent-elles les insectes, cria Fred tout en courant, d'un seul coup, ou très lentement?

— Les plantes carnivores, répondit le professeur haletant, arrosent d'abord leur proie de suc et la gardent jusqu'à ce qu'elle soit ramollie par l'humidité. Ensuite, elles sucent tous les sucs vitaux de leur victime.

— Louison, est-ce qu'elle est ramollie, maintenant? demanda Fred de plus en plus terrifié.

— Pas de bêtises, je t'en prie!

Ils arrivèrent, à bout de souffle, au bord du golfe où la noix, noire et humide, se balançait toujours sur l'eau.

— Ici! cria Fred. Attendez, c'est ici!

— Où sont les arbres dont tu me parlais? demanda le professeur. En tout cas, je ne vois ici aucune plante insectivore.

— Je suis pourtant sûr que c'est ici qu'a disparu Louison, dit Fred en montrant la direction d'arbres touffus aux fleurs en boules jaunes.

Le professeur Philomicron contempla attentivement les sphères jaunes; puis, se frappant le front, il éclata de rire.

— Oh! là, là, comment n'y avais-je pas songé auparavant? Comment ne l'ai-je pas deviné de suite? Mais ce sont... Oh!...

Se tournant vers Fred, il questionna rapidement :

— A quel moment Louison a-t-elle disparu : le matin, la nuit?

— Au petit jour. Le soleil n'était pas encore levé.

Le professeur se frottait les mains.

— Alors tout est clair, dit-il, oui, oui, maintenant je comprends tout... C'est très bien. C'est même merveilleux.

Il soupira bruyamment, comme s'il était délivré d'un fardeau immense.

— Louison vit. Elle est là, prisonnière dans une fleur.

— Dans une fleur?...

— Mais oui. Ces plantes sont des *œnothères*. Louison est prisonnière dans une fleur d'*œnothère*.

— Ça ne dévore personne, ces espèces de *panthères-là*? demanda Fred inquiet.

— Ne crains rien, dit le professeur rassurant. Bientôt, Louison sortira saine et sauve de sa prison.

— Mais qu'attendons-nous? bondit Fred en s'accrochant au bras du professeur. Grimpons au plus vite dans votre *coléoptère* et aidons Louison à en sortir.

— Le professeur Philomicron hocha la tête.

— Tu t'agites, tu t'agites, mon brave Fredo et tu confonds

de braves fleurs, les *œnothères* avec les panthères et les coléoptères. Mais réfléchis plus loin que le bout de ton nez. Nous ne savons pas dans quelle fleur, ni même dans quelle plante est enfermée Louison. Et il y a ici des centaines de fleurs. Quand bien même nous saurions où elle est prisonnière, nous ne réussirions pas à la libérer, car nous manquerions de force pour écarter les pétales de la fleur.

— Mais est-ce que Louison ne va pas étouffer, là dedans?

— Pas de danger, la fleur est assez grande pour elle. Attendons le soir et la fleur s'ouvrira d'elle-même et délivrera Louison.

— Voilà une fleur étrange, dit Fred mécontent, toutes les autres fleurs s'ouvrent le matin et celle-là, comme exprès, s'ouvre le soir. Pourquoi donc?

— Cette plante est une plante tra e. Elle vient d'Amérique et elle continue à vivre selon ses vie es habitudes américaines.

Fred sourit, incrédule.

— Je ne plaisante pas, dit le professeur, très sérieux. L'*œnothère* a été importée de Virginie, il y a trois cents ans. On envoya des semences de cette plante au botanicien Gaspard Bogen. En trois siècles, l'œnothère a voyagé à travers l'Espagne, l'Italie, et est apparu chez nous, en France. Maintenant, sur les rives sablonneuses de nombreux fleuves, on rencontre plus fréquemment cette plante étrangère que des plantes du pays.

— Vous êtes bien sûr que la fleur s'ouvrira ce soir?

— Sûr et certain. Tous les soirs, les fleurs d'œnothère s'épanouissent, et le matin se referment à nouveau. Dans certains pays on l'appelle même « bougie de nuit ». Nous n'avons qu'à attendre tranquillement le soir et à tuer le temps comme nous pourrons.

— Je mangerais bien un morceau, dit Fred, et après je ferai un somme.

— Excellente proposition, acquiesça le professeur, adoptée à l'unanimité.

Philomicron se leva et, guidé par le bourdonnement d'abeilles qui faisaient autant de bruit qu'un moteur d'avion, il escalada une colline proche. Dans la vallée, des arbres immenses se dressaient, pliant sous le poids de superbes fleurs mauves.

Le professeur s'approcha d'un arbre couvert de fleurs et l'escalada. Il pénétra dans la corolle de la fleur et entreprit une besogne singulièrement compliquée. Fred attendait au pied de l'arbre. Il voyait, à travers le feuillage vert, le dos rouge et brûlé de soleil du professeur Philomocron : le professeur travaillait les bras largement écartés à la manière de la mère de Fred quand elle pétrissait la pâte d'une tarte.

— Attrape les petits pains frais, cria Philomicron qui se pencha et lui jeta quelque chose.

Sur les feuilles, des brioches rondes roulèrent en sautillant. Fred en ramassa une et mordit dedans.

— Eh bien, qu'en dis-tu? demanda le professeur d'en haut.

La brioche était parfumée comme un gâteau de fleurs.

— C'est de la poussière de fleurs et du miel? demanda Fred.

— Oui, c'est de la poussière et du nectar. Ça te plaît?

— Excellent. Comment les faites-vous?

— Tout simplement, je mets de la poussière dans du nectar et je pétris la pâte.

Les brioches tombaient par terre comme des pommes tombent des pommiers en automne. Fred les ramassait et les amoncelait en petits tas. Enfin, le professeur descendit, s'assit par terre, choisit le plus gros pain et en engloutit la moitié d'une bouchée.

— Maintenant, le soir n'est plus très loin. Allons attendre notre Louison. Emporte des brioches, elle aura faim en sortant de sa prison. Mais pour emporter ces provisions il faudrait un panier. Attends une minute...

Il regarda autour de lui, s'approcha de grands tas rougeâtres au bord de l'eau et les sonda avec une perche.

— Parfait, dit-il en s'accroupissant et en déblayant le tas. Il sortit une sphère boueuse qu'il tendit à Fred en lui demandant d'aller la rincer à la rivière.

Le jeune garçon était étendu, pâle, un mince filet de sang coulait sur sa joue.

Entré dans l'eau jusqu'aux genoux, Fred y trempa la trouvaille du professeur. L'eau se troubla. La boue fondait comme un morceau de beurre dans une poêle. Soudain quelque chose de blanc brilla sous la couche de saleté. Fred se mit à gratter la boue séchée et il sentit sous ses doigts une anse mince.

— Cela m'a l'air d'un véritable panier, dit-il en s'étonnant; et il se mit à nettoyer la boue avec plus de soin.

Quand toute la boue fut partie, Fred eut entre les mains un petit panier finement ciselé, d'une beauté surprenante. Il s'extasia devant les festons ajourés de ses petits grillages qui paraissaient sculptés dans l'ivoire.

— Alors? Il est bien, le panier? cria le professeur.

— Merveilleux, on dirait de la dentelle. Fred ne pouvait détacher ses yeux du petit joyau. Je n'ai jamais rien vu de si beau.

— Mais tu n'as encore rien vu. Rince-moi ça, dit Philomicron en lui lançant deux autres sphères boueuses.

Fred se mit à la besogne avec ardeur. Il nettoya soigneusement les petits paniers merveilleux et les rangea au bord de l'eau, tandis que le professeur lui apportait toujours de nouvelles sphères de boue. Les corbeilles étaient plus ravissantes l'une que l'autre. De fines flèches argentées s'entrelaçaient en grillages fins qui portaient des écussons percés de flèches et ornés d'étoiles, des feuilles, des couronnes. Un petit panier rappelait même un tout petit château, à tourelles ajourées, aux fenêtres en ogives gothiques. Des grillages argentés se dressaient autour de ce château de conte de fées, tels des murs sur lesquels des fleurs, des cornes de cerfs, des étoiles étalaient leurs contours délicats.

— Et chacun est différent! s'émerveillait Fred.

— Oui, dit le professeur. On peut les étudier, ces plantes, toute sa vie entière on leur trouvera toujours des formes nouvelles.

— Comment? dit Fred, ce sont des plantes?

— Mais oui, ce sont des algues à une seule cellule, des *diatomées*. Dans ces gracieuses petites corbeilles, vivent de simples algues, des diatomées. Les algues elles-mêmes ont déjà péri, mais leur enveloppe solide leur a survécu. Des dizaines et des centaines d'années vont s'écouler, nous ne serons plus, mais ces petits paniers merveilleux resteront là, tels quels, sans subir l'effet destructif du temps.

— En effet, constata Fred, ils sont en effet extrêmement solides. Regardez, on n'arrive pas à les casser.

Le professeur sourit :

— C'est parce que l'enveloppe de la diatomée est faite en silice. C'est très solide la silice.

— Mais si ce sont des algues, comment se trouvent-elles sur la terre?

— Une inondation a pu les jeter sur la rive. Il se peut aussi que ces diatomées soient à la place d'un lac qu'elles ont maintenant comblé.

— Comment de si petites plantes pourraient-elles combler un lac?

— Elles sont petites, mais nombreuses comme les grains de poussière dans un rayon de soleil. Elles sont des milliards et des milliards. Leur vie est courte. Elles meurent après avoir vécu quelques heures à peine. Jour et nuit, sans cesse, la pluie de leurs cadavres tombe au fond des mers, lacs et fleuves. Leurs squelettes s'accumulent au fond, couche par couche, toujours plus haut, par milliards. Des milliers d'années passent ainsi, des fleuves, des lacs sont comblés par ces algues minuscules, disparaissent du monde. De nouveaux continents sortent de la mer... Dans quelques milliers d'années, peut-être, on pourra aller à pied sec du Havre à Honfleur, parce que les diatomées auront comblé l'estuaire de la Seine... Mais assez sur ce sujet, sers-toi de ces diatomées, pour la première fois dans l'histoire du monde, comme de corbeilles à brioches.

Fred remplit deux paniers de brioches fraîches et suivit le professeur. Les voyageurs retournèrent au bois de fleurs jaunes. Ils étaient morts de fatigue. Ils s'étendirent à l'ombre et bientôt s'endormirent.

A travers le sommeil, ils crurent entendre un bruit confus, comme si un fauve s'approchait à pas feutrés. Puis tout se calma. Et soudain, une voix humaine, toute familière, s'éleva :

— Ah! vous voilà ! Ce n'est pas trop tôt.

Philomicron et Fred se réveillèrent en sursaut.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

On fait aujourd'hui des serrures de sûreté dont le mécanisme est parfois aussi délicat que celui des pièces d'horlogerie. Mais il existe un verrou de sûreté aussi sûr que peu coûteux. A la portée de tous. Il suffit de glisser entre le parquet et le bas de la porte un petit morceau de bois taillé en biseau qu'on fixe au moyen d'une petite vrille ou d'un clou dans le plancher.

o

Sous Louis XIV, dont on fête cette année le tricentenaire, des troupes étrangères étaient incorporées aux troupes françaises : on comptait notamment des régiments suisses, anglais, irlandais, allemands, savoisiens, piémontais, italiens, belges, flamands, espagnols, catalans, suédois, polonais et hongrois. Ce qui fit dire à Louis XIV lui-même que c'était plutôt l'armée de la France que l'armée française.

o

Il semblerait que le froid exerce une influence spéciale sur la couleur du poil. C'est pourquoi les animaux des régions polaires ont des fourrures blanc-bleuté ou gris très clair.

o

Les serpents n'ont ni tympans ni paupières; quant aux éléphants, ils ne boivent pas avec leur trompe, mais ils s'en servent pour s'asperger d'eau; ils sont très propres les éléphants!

o

Toutes les nations ont leur sobriquet et aussi leur emblème. La France a le coq gaulois. L'Angleterre, le lion britannique, dont John Bull est le propriétaire et le maître. Le nom de John Bull vient de l'ouvrage d'un écrivain anglais du XVIIIe siècle. Cet ouvrage traitait des affaires politiques de l'Europe. Les pays étaient personnifiés sous des noms d'hommes et de femmes.

o

C'est en 1886 que fut célébré pour la première fois, le 1er mai, la fête du travail. Ce fut aux Etats-Unis. La France célébra pour la première fois le 1er mai en 1889.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Après tous les brevets d'école, voici ceux que vous pourrez tenter en vacances : les brevets de modélistes. A la suite des décisions prises par le conseil général de la Fédération Aéronautique Internationale, l'Aéro-Club de France délivre des brevets aux constructeurs de modèles réduits.

Il y a deux brevets nationaux et un international. Les brevets nationaux sont les premiers degrés.

Pour le Brevet I il faut faire effectuer un vol d'une durée minimum de une minute à un modèle d'appareil à moteur caoutchouc ou de planeur.

Pour le Brevet II il faut faire effectuer un vol d'une durée de deux minutes pour un modèle d'appareil à moteur caoutchouc, cette durée étant portée à trois minutes s'il s'agit d'un modèle de planeur. Le brevet international F. A. I. pose des conditions précisées par un règlement et exige la licence sportive. Il faut faire voler trois minutes un avion à moteur caoutchouc et cinq minutes un planeur.

Si vous voulez conquérir ces brevets, profitez du peu de vacances qui vous restent !

Un planeur biplace allemand le « Grue »

L'ingénieur allemand Hans Jacobs, de Darmstadt, créateur de nombreux planeurs allemands de hautes performances a été chargé, par l'Institut de Recherches de Vol à Voile, d'étudier un planeur particulièrement destiné à l'entraînement au vol thermique et au vol sans visibilité.

Il fallait donc un biplace pour que l'élève soit secondé par un moniteur.

L'aile est cantilever et encastrée. Cette disposition

permet d'avoir une excellente vue vers le haut, condition indispensable pour le vol thermique.

Comme pour certains modèles réduits de grande envergure, l'aile est en deux morceaux reliés au centre du fuselage. L'envergure est de 18 mètres. Une forme dite en M donne une bonne stabilité et la visibilité est accrue par une flèche. Dans toute la partie en dièdre, la profondeur et le profil sont constants; puis le profil décroît et s'amincit sur les parties horizontales qui contiennent les ailerons. Ces ailerons sont compensés par des volets auxiliaires. Une fente est prévue, dans l'aile, pour accroître la vitesse de descente verticale jusqu'à 3 mètres-seconde.

Le fuselage, de section ovale allongé, est en bois, revêtu de contre-plaqué. Les postes de pilotage en tandem sont recouverts d'un capotage étanche, utile lors de vols dans les temps orageux et dans les nuages.

Les empennages à gouvernes compensées sont classiques. La longueur est de 7 m. 70 et la surface portante de 22 m² 700; le poids à vide de 255 kil. est porté, en charge, à 435 kil. La charge au mètre carré est de 18 kil. 163, ce qui permet, avec une finesse de 24, de descendre à la vitesse minimum de 0 m. 70 à la seconde.

Ce planeur a déjà donné d'excellents résultats.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ATTERRISSAGE. — Action de prendre contact avec le sol. Bien qu'en principe atterrissage contienne le mot terre, il se dit aussi bien lorsqu'un appareil aérien prend contact avec une aire en ciment, en bois ou tout autre endroit tel qu'un toit de maison ou un pont de navire.

Il est essentiel que l'atterrissage soit toujours effectué face au vent. Sur un aérodrome, la partie droite du terrain, vue face au vent, est réservée exclusivement à l'atterrissage. Il est interdit d'atterrir avant qu'un avion plus bas ou roulant au sol ne soit immobilisé; après seulement on se pose à sa droite. (K.)

BAROMÈTRE ENREGISTREUR. — Appareil inscrivant sur un papier une courbe des variations de la pression atmosphérique. Il se compose principalement d'une série de boîtes métalliques dans lesquelles le vide a été fait. La pression atmosphérique comprime plus ou moins les boîtes qui sont superposées de façon à ce que les déformations s'ajoutent. Par un jeu de leviers, ces déformations sont transmises, amplifiées, à une aiguille munie d'une plume. La plume trace sur une feuille de papier millimétrée, enroulée autour d'un cylindre animé d'un mouvement d'horlogerie. Comme la pression atmosphérique varie suivant l'altitude, le baromètre enregistreur est utilisé pour contrôler les records de hauteur. (M.)

SPORTS

Sir Malcolm Campbell, qui détient les records de vitesse automobile pour les distances comprises entre 5 et 10 km., départ lancé, prépare actuellement la mise au point d'un nouveau bolide avec lequel il compte pulvériser ses propres records.

Mais on sait que ces records ont été obtenus en roulant, non sur route, mais sur une large et longue plage dont le sable, tassé par les flots, représentait une piste véritablement idéale. La piste ne pourra sans doute être améliorée, mais pour atteindre une vitesse supérieure, la résistance de l'air sembe être l'obstacle le plus sérieux. On a donc songé, pour vaincre cette résistance, à une méthode particulièrement originale : un avion volerait à ras de terre en avant de l'automobile de course. Il créerait ainsi un « trou d'air » dans lequel s'engouffrerait la voiture. La résistance de l'air serait en partie supprimée et les records pourraient ainsi être battus.

Voilà une méthode qui ne manque ni d'originalité ni de danger pour le coureur comme pour l'aviateur.

o

Si les Anglo-Saxons détiennent la plupart des records en départ lancé et en départ arrêté, pour une distance et pour un temps réduits, ce sont, par contre, les Français qui détiennent, depuis 1933, tous les records d'endurance d'une certaine importance.

C'est ainsi que l'équipe Marchand détient depuis 1932-1933 les records pour les courses ayant duré 20 jours, 30 jours, 50 jours et 100 jours. Les 20 jours de course, qui se poursuivent, bien entendu, sans aucune interruption, furent parcourus à la moyenne horaire très respectable de 122 km. Au cours de cette course, la distance de 58.667 km. fut parcourue, c'est-à-dire beaucoup plus que le tour de la Terre. La moyenne horaire baisse, bien entendu, pour les 100 jours et n'atteint plus que 93 km.; mais la distance parcourue atteint le kilométrage fantastique de 223.300 km., chiffre qui se rapproche de la distance de la Terre à la Lune (384.000 km.).

L'équipe Marchand détient également les records des 50.000, 100.000, 200.000 et 300.000 kilomètres. Cette dernière distance a été couverte en 3.209 heures, en 1933.

Comment le chien Schrupp et le chat Schlipp ont lavé leur parquet

C'était dans le temps où le chien Schrupp et le chat Schlipp vivaient ensemble. Ils avaient leur petite maisonnette près de la forêt. Là, ils habitaient tous deux et ils voulaient faire tout comme les grandes personnes.

Mais ils n'y arrivaient pas toujours, car chien et chat ont des petites pattes maladroites et au bout de ces pattes ils n'ont pas des doigts comme les hommes, mais rien que des petites choses courtes d'où sortent les griffes. Et c'est pour cela qu'ils ne pouvaient pas tout faire comme les grandes personnes. Et aussi parce qu'ils n'allaient pas à l'école, où l'on apprend tant de choses. Mais l'école n'est pas faite pour les bêtes, n'est-ce pas? Mais pour les enfants seulement.

Aussi leur maison avait parfois un aspect bien curieux. Il y avait des choses qu'ils faisaient très bien et d'autres qu'ils faisaient très mal, et c'est pour cela qu'il y avait souvent un grand désordre chez eux.

Un jour, le chien et le chat s'aperçurent que le plancher de leur maisonnette était très sale.

— Ecoute, chien, dit le chat, notre plancher est bien malpropre.

— Oui, il me semble, répondit le chien. Regarde comme j'ai noirci mes pattes.

— En effet! comme tes pattes sont noires! C'est honteux! dit Schlipp! Il faut vite nettoyer notre plancher. Des gens comme il faut n'ont pas un parquet aussi dégoûtant. Ils le frottent quelquefois.

— Bien, dit Schrupp. Ce qu'ils savent faire, nous le savons aussi.

— Par quoi allons nous commencer?

— C'est très simple; toi, tu vas aller chercher de l'eau, moi je m'occuperai du reste.

Le chien prit un seau et alla au puits. Le chat mit sur la table une savonnette, puis il s'en alla dans l'office. Que pouvait-il bien y chercher? Peut-être un morceau de jambon de souris!

Pendant ce temps, le chien revint avec l'eau et aperçut un petit paquet sur la table. Il l'ouvrit et trouva dedans quelque chose de rose et de jolie. « Tiens, ça doit être quelque chose de bon », et comme il se sentait toujours de l'appétit pour les bonnes choses, il mordit vite dedans.

Mais, pouah! ce n'était pas bon du tout, ça avait même un goût tout à fait affreux. A ce moment, le chat rentra et entendit Schrupp tousser et éternuer d'une très étrange façon. Il le regarda et lui vit la bouche pleine d'écume et les yeux remplis de larmes.

— Pour l'amour du ciel, s'écria-t-il, que t'est-il arrivé? Tu as de la mousse qui te sort de la bouche! Mais que t'est-il donc arrivé? Tu es peut-être malade, Schrupp?

— Mais non, répondit le chien. J'ai trouvé sur la table quelque chose de rose. J'ai cru que c'était du fromage ou du gâteau, et je l'ai tout de suite avalé. Aïe, aïe! Comme la langue me pique!

— Que tu es donc bête! dit le chat fort en colère. C'était du savon, grand nigaud. Et le savon est fait pour laver et non pour être mangé.

— Ah! c'est donc ça, dit Schrupp. Aïe! Aïe! que cela fait mal!

— Il te faut boire beaucoup d'eau; beaucoup, beaucoup, et tu ne sentiras plus rien, dit Schlipp.

Le chien but, but et rebut jusqu'à ce qu'il eût vidé entièrement le seau. Il ne souffrait plus, mais ses babines étaient encore toutes barbouillées de mousse. Alors il alla dans la prairie pour essuyer son pauvre nez dans l'herbe et il dut retourner chercher de l'eau, puisqu'il l'avait toute bue.

Le chat avait encore dix sous pour aller acheter un autre savon.

— Je ne mangerai pas celui-là, dit le chien, quand le chat apporta le second savon. Mais comment allons-nous faire pour frotter notre plancher? Nous n'avons pas de brosse!

— J'y ai pensé aussi, dit le chat. Tu ne sais pas ce que nous allons faire? Tu as des poils aussi durs et aussi hérissés que ceux d'une brosse. Je pourrai peut-être me servir de toi pour frotter?

— Bien, dit le chien.

Le chat prit le savon et le seau, se mit à genoux, saisit le pauvre Schrupp comme une brosse et se mit à frotter avec énergie. Au bout d'un moment, le plancher n'était toujours pas très propre, mais tout mouillé.

— Il faudrait l'essuyer avec quelque chose de bien sec, dit Schlipp.

— Tu ne sais pas ce que nous allons faire? dit Schrupp. Moi, je suis déjà tout mouillé, mais toi tu es bien sec et, de plus, ton pelage très doux fera mieux que le torchon le plus cher.

Et le chien saisit son ami chat par les pattes et essuya fort consciencieusement tout le plancher. Celui-ci était maintenant bien propre et tout à fait sec, mais par contre le chien et le chat étaient trempés et affreusement sales. Ce n'était pas étonnant, puisque Schrupp avait servi de brosse et Schlipp de torchon.

— Oh! que nous sommes donc sales! dirent-ils en se regardant. Notre plancher est bien joli à présent! c'est certain! Mais par contre nous, nous sommes affreux. Nous ne pouvons pas rester comme ça, tout le monde se moquerait de nous!

— Il faut vite nous nettoyer! dit Schlipp.

— Nous allons faire comme pour la lessive, dit le chien; d'abord tu me laveras et après, quand je serai bien propre, je te nettoierai.

— Bien, dit le chat.

Ils versèrent de l'eau dans le cuvier; le chien y plongea et le chat se mit à le frotter très fort, si fort que le chien le pria d'être moins énergique, pour ne pas lui arracher tous ses poils. Quand le chien fut bien lavé, le chat sauta dans le cuvier et Schrupp le frotta très fort, si fort que Schlipp lui cria :

— Doucement, doucement, tu vas me décoller la peau!

— Et maintenant il faut nous sécher, dit le chat.

Il aida le chien à tendre une corde.

— D'abord tu me pends sur la corde, dit-il, et ensuite je te pends?

Schrupp prit Schlipp et l'accrocha à la corde, tout comme on accroche le linge. Il n'avait même pas besoin d'attaches, puisque le chat pouvait se tenir avec ses griffes. Quand le chat fut bien installé, il descendit vite et suspendit son ami à la corde. Alors, accrochés tous les deux, le soleil chauffait leur poil.

— Il fait bien chaud, dirent-ils tout joyeux. Nous serons bientôt secs.

A peine eurent-ils dit cela, qu'il se mit à pleuvoir. Ils sautèrent vite de la corde pour aller se mettre à l'abri.

— Est-ce qu'il pleut toujours? demanda le chat après un moment.

— C'est fini, répondit le chien.

En effet, le soleil brillait de nouveau. Vite, tous deux se suspendirent à leur corde et ils étaient bien contents de se voir sécher si vite. Mais la pluie recommença.

— Il pleut, s'écrièrent-ils, notre linge sera mouillé.

Et ils s'enfuirent vers la maison. Puis le soleil revint et ils s'accrochèrent de nouveau à la corde. Mais la pluie recommençait et une fois encore il leur fallut courir vers la maison, et ainsi de suite le même manège se répéta jusqu'au soir. Quand la nuit arriva, ils étaient tout de même bien secs.

— Notre linge est sec, dirent-ils. Mettons-le dans la corbeille à linge.

Tous deux sautèrent dans la corbeille à linge et, à peine y étaient-ils, qu'ils fermèrent les yeux. Après tout ce travail ils dormirent profondément jusqu'au lendemain et firent même la grasse matinée.

CAPEK.

VARIÉTÉS

RÉBUS

CHARADES

Mon premier est une pierre dure,
Mon deuxième exprime le doute,
Mon troisième est un célèbre château,
Ma quatrième est quelquefois barrée,
Mon tout est une vallée française.

Mon premier indique la réunion,
La graine de mon deuxième donne de l'huile,
Mon troisième est une ancienne monnaie de très petite valeur,
Mon quatrième est une mesure de surface,
Mon tout est un jeu très ancien.

Mon premier est un petit volcan émetteur de boue et de gaz,
Mon deuxième est un passage étroit et difficile,
Mon troisième est un poisson plat,
Mon quatrième est une île de l'océan,
Mon tout a une racine dépurative.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Quelle est la ville de France qui a donné naissance à deux hommes qui devinrent rois et qui nés, l'un protestant, l'autre catholique, changèrent de religion pour régner. Et quels sont ces deux rois?

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Vous emplissez un verre de vin, vous buvez le quart du contenu et remplissez ensuite le verre avec de l'eau; vous buvez le tiers du mélange et remplissez de nouveau avec de l'eau; vous buvez la moitié du nouveau mélange et remplissez une dernière fois, toujours avec de l'eau. Quelle est à ce moment la proportion d'eau et de vin contenus dans le verre?

Avec les premières lettres de chacun de ces objets, formez un mot.

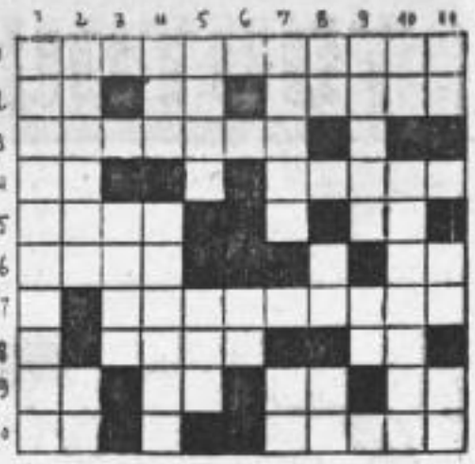
(Toutes les solutions au prochain numéro).

Voulez-vous un bon STYLO ?
oui !
Alors envoyez-nous **13** fr. et vous recevrez aussitôt le
« STYLO DE JANOT »

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 146

Horizontalement. — 1. Qui a pour objet de faire prononcer la cassation d'un acte. — 2. Pronom personnel. Adjectif possessif. Nom donné aux prétendus génies qui habitaient les eaux. — 3. Lieu où s'arrêtent les voitures publiques. Voyelle. — 4. Métal précieux. Lettre de l'alphabet. Amas de vapeur qui se sont élevées dans l'atmosphère. — 5. Qui n'agit pas avec promptitude. Voyelle. Article défini. — 6. Conforme à la vérité. Lettre de l'alphabet. Deux lettres contenues dans «non». — 7. Préfixe indiquant l'absence, la privation. Petite croix d'or suspendue au cou, comme en portent les paysannes. — 8. Lettre de l'alphabet. Instrument qui sert à se battre ou à se défendre. Posséder (au présent). — 9. Adjectif possessif. Adjectif démonstratif. Pronom personnel. Préposition. — 10. Pronom personnel. Voyelle. Certain nombre de feuilles imprimées et réunies en volume.

Verticalement. — 1. Qui produit la résolution des engorgements. — 2. Passer du dehors au dedans. Formé par 365 jours. — 3. Genre de serpent très vénéneux de l'Afrique et de l'Asie. — 4. Camp, armée (vieux). Série de trois cartes de même couleur. — 5. Liquide blanc. Qualités morales. — 6. Adverbe de négation. — 7. Équivalent à 1.000 kilos. Pronom personnel. — 8. Pronom indéfini. Pronom personnel. Mesure itinéraire chinoise valant environ 576 mètres. — 9. Qui n'existe que dans l'idée. Adjectif possessif. — 10. Avec un z est un aliment. Qui vend des gants ou les fait lui-même. — 11. Pronom personnel. Adverbe de négation. Adverbe de négation.



SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 145

Charades. — Démangeaison (Dé-Man-Geai-Son). — Mésopotamie (Mai-Zoo-Pot-Tamis).

Problème géographique. — La devise est : Honni soit qui mal y pense. Les mots sont : Honduras, Surrey, Queretaro, Marolles, Yéso, Pentélique.

Métagramme. — Brochet, Crochet.

Calembredaine. — Un lézard empaillé, qui sert d'ornement, car on peut l'appeler lézard d'agrément (Les arts d'agrément).

Arithmétique amusante. — C'est le chiffre 9.

Devinette prosodique. — Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Mots en carré

B	L	U	E	T
L	A	R	M	E
U	R	B	I	N
E	M	I	L	E
T	E	N	E	Z

Rébus. — Robespierre fut un grand révolutionnaire.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 145

Horizontalement. — 1. Estivation. — 2. Souveraine. — 3. Ciment. Do. — 4. Arête. Ennu. — 5. Utricule. — 6. Rare. Carat. — 7. Ib. Ail. Ti. — 8. Loirs. Io. — 9. Limitation. — 10. Espoir. Ans.

Verticalement. — 1. Escadrille. — 2. Soir. Abois. — 3. Tumeur. Imp. — 4. Ivette. Rio. — 5. Vener. Astl. — 6. Art. Ici. Ar. — 7. Ta. Ecalot. — 8. Il. Mur. Ia. — 9. Ondulation. — 10. Néo. Étions.

Attention !...

DERNIÈRE SEMAINE DE NOTRE GRAND CONCOURS

Classer par ordre de préférence :

1. NOS HISTOIRES : Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, Le forçat d'Eldorado, L'homme des gouffres, Les Robinsons d'Insectopolis, Pat'Soum, Le rayon de la mort, Toto et Toutoune, Bégonia.

2. NOS DISTRACTIONS : Savez-vous que? Pour rire un peu, Timbres-poste, Coin des fillettes, Aviation, A travers le Monde, Aviateurs, Sports, Bonnes pages (Colette Vivier et les autres), Variétés, Histoires de Bour.

Nous écrire seulement les trois histoires et les trois distractions préférées, ainsi que la dernière histoire et la dernière variété.

Les participations au concours doivent nous arriver avant le 22 septembre.

LE COURRIER DE JANOT

Maurice Surfetti, Paris, vient de donner son adhésion au « Club des Jeunes Aviateurs ». — *Georges Thonne, Bl. Camille-Pelletand APT*, demande à correspondre avec un camarade russe ou espagnol connaissant et écrivant bien le français, pour échanger timbres et livres. — *Raoul Lambert*, 16, *rue Victor-Hugo, Bagneux*, demande à correspondre avec un camarade d'Union soviétique, si possible connaissant bien le français et aimant la lecture, la rédaction, le cinéma et les sciences. A défaut d'un camarade russe, *Raoul Lambert* correspondra avec un étranger sachant évidemment le français. — *Jeanne Demanneville, Rouen* : Merci de tes compliments et de tes distractions que je transmets. — *Benjamin Barazzoni* : Merci de tes compliments. Je suis content que tu ales été reçu au Certificat d'études. Merci des renseignements que tu nous donnes sur les prétextes qu'ont d'autres enfants pour ne pas lire *Mon Camarade*. Nous en tiendrons compte.

LISTE DES PRIX
du Concours « Les Plus Belles Histoires »
de *Mon Camarade*

1er Prix : Une Montre.
2e et 3e Prix : A choisir, soit un Stylo ou une Boîte aquarelle, ou Matériel pour construire un avion.
4e, 5e et 6e Prix : Album de "Mon Camarade" (3e série) ou un livre.
7e Prix : Crayons de couleurs.
8e Prix : Un couteau.
9e Prix : Uue trousse scolaire.
10e au 20e Prix : Un stylomine ou porte-monnaie.

LE MUSÉE DE L'HOMME

On vient d'ouvrir un *Musée de l'Homme* dans le nouveau Trocadéro. Nous conseillons à tous nos amis parisiens de visiter ce musée. Dans de belles salles fraîches, ils pourront sans danger, en une heure ou deux, traverser les cinq parties du monde. Voilà un raid qui battra de loin, n'est-ce pas, le fameux record de l'aviateur Howard Hughes!

D'autant plus que Howard Hughes n'a rien vu des continents qu'il traversait : il avait à lutter contre le vent, à surveiller barographe et altimètre, à transmettre et à recevoir des messages par T. S. F. — prisonnier dans sa cage d'acier entre les nuages et l'immense ciel...

Tandis que pour vous le monde entier sera présent, ou plus exactement ce qu'il y a de plus curieux dans le monde; on l'a réuni à votre intention dans des vitrines avec quelques phrases d'explication sur un petit carton... Ne vous y trompez pas : les merveilles naturelles ne sont pas transportables, les chutes du Niagara ou le Fuji-Yama sont donc toujours à leur place...

Ce que vous montre le Musée de l'Homme, c'est la façon dont l'homme a organisé sa vie, les outils qu'il a faits, l'imagination folle qui a produit ces monstrueuses idoles de bois ou de pierre, le goût qu'il a des belles étoffes ou des plumes pour habiller son corps (quand il ne s'agit pas seulement de le couvrir de tatouages bariolés)...

Un tour en Afrique? Voici la maison du bédouin : une large selle bâchée de toile que le chameau emportera à travers le désert — la porte, les poteaux sculptés et les curieuses scènes qui ornaient le palais des rois du Dahomey, près de leurs dieu-lion, dieu-poisson, dieu de la guerre (celui-ci fait de morceaux de fer) — les statues du Congo piquées de centaines de clous (pensez donc : on plantait un clou chaque fois qu'on demandait au dieu la mort d'un ennemi!) — un gros rocher sur lequel les Bochimans ont peint des scènes de chasse, tout comme nos ancêtres en France il y a 50.000 ans — bien des objets éthiopiens, des photos d'Abyssinie, les magnifiques peintures couvrant les murs de l'église de Gondar (pourtant : « Ces Éthiopiens sont des sauvages! » proclame Mussolini).

Un tour dans les terres arctiques. Brrr! comme il doit faire froid... le chasseur est tout emmitouflé dans des fourrures, son fusil posé sur un trépied est lui aussi protégé par un écran : l'ours n'a qu'à venir, on ne le manquera pas. Comme les Esquimaux sont habiles à tailler leurs pointes de harpons pour la pêche, à coudre la peau huilée de leurs kayaks et de leurs capuchons! Et leurs enfants doivent bien s'amuser, toujours en canot sur la mer (et on sait faire le « looping » en canot) ou en traîneau, tirés par des chiens, sur la neige. Mais, n'oubliez pas qu'il fait froid. Brrr!

Un tour en Asie et en U. R. S. S. De nombreux peuples asiatiques font partie de l'U. R. S. S. : les Tchouvaches, les Bouriates, les Arméniens, tous habillés de splendides costumes. Vous connaissez le Thibet, pays où l'on adore le « dieu vivant »; voici les habits et les gros masques que portent les *lamas*, prêtres thibétains, les longues trompes qui servent à rassembler les fidèles dans les grandes circonstances. Comparez maintenant les fêtes et les jouets d'Indochine aux fêtes et aux jouets du Japon (ces petits jouets japonais en bambou sont des merveilles).

Un tour en Océanie, dans les îles du Pacifique? Vous trouverez là une collection de dieux des plus bizarres : ceux que l'on taille dans des fougères grandes comme des arbres, ou bien les colossales têtes en pierre de l'île de Pâques, les hauts masques de Nouvelle-Guinée (imaginez un sorcier, affublé d'un de ces masques, dansant et criant au milieu de grands feux, cela doit être terrifiant... sauf pour le sorcier qui profite de la peur qu'il inspire pour se faire offrir toutes sortes de cadeaux!). Qu'est-ce que cet arbre fendu sur toute sa longueur et entièrement creusé? C'est un tam-tam des Nouvelles-Hébrides, le bois résonne au point qu'on l'entend de plusieurs kilomètres... Les indigènes de Polynésie ont souvent leurs maisons bâties sur pilotis; et ils utilisent pour la pêche des pirogues « à balancier » qui leur donnent une grande stabilité; c'est utile dans un pays où les requins prennent facilement les nageurs pour des poissons!

Il reste encore à voir l'Amérique et toutes ses civilisations indiennes, depuis celle du « Serpent à Plumes » jusqu'à celle des *Apaches* et des *Sioux*.

Avant de visiter ainsi le monde, région par région, les plus savants d'entre vous pourront s'arrêter dans une « galerie des races » où figurent tous les types humains, préhistoriques et contemporains, et notre vieux cousin le singe. Il y verront comment on étudie méthodiquement ces types (couleur de la peau, forme et couleur des yeux, etc.). Et ils constateront que l'homme n'est pas toujours content de son aspect physique : il y a par exemple des pays où les enfants naissent avec une tête parfaitement ronde, ronde comme un ballon de football, et à qui on bande fortement le front pour que plus tard leur tête soit allongée comme un ballon de rugby (ainsi chez les Indiens Natchez, et dans l'île Mallicolo, archipel des Nouvelles-Hébrides, et encore... en France dans certains villages de la Haute-Vienne 1938!). Encore plus drôles sont ceux qui préfèrent à de riches habits quelques dessins à même le corps...

Auriez-vous supposé, avant d'entendre parler de ce Musée de l'Homme, qu'il y avait dans le monde tant de peuples différents, tant de coutumes bizarres? C'est que, voyez-vous, l'homme existe sur la terre depuis plus de 100.000 ans, mais il commence — à peine — à sortir de l'état sauvage, à comprendre et à maîtriser la nature. Comparons cette si longue série d'hommes qui s'est transmis de père en fils les vieilles « recettes » et les plus récentes « découvertes »; comparons donc l'Humanité à un seul homme qui aurait tout appris par lui-même et serait devenu le plus intelligent des hommes d'aujourd'hui; en proportionnant les âges, ce monsieur Humanité qui vient d'atteindre 70 ans, vécut dans les bois ou au fond d'une caverne jusqu'à 65 ans, utilisant des outils et des armes en pierre taillée; l'âge de bronze débute quand il atteint 67 ans; à ce moment il fait partie d'un Etat qui entre en contact — ou en guerre — avec des Etats voisins.

Notre homme de 70 ans ne sait que depuis trois mois que la terre n'est pas au centre du monde; il n'a commencé que depuis trois semaines à construire des usines « modernes » où chaque découverte scientifique trouvera bientôt son application pratique; et depuis huit jours seulement il mesure l'univers de l'atome jusqu'aux nébuleuses, comptant le nombre d'années qu'une étoile peut mettre à nous envoyer sa lumière!

Aussi le « progrès » humain n'est-il sensible que depuis peu de temps; et les échanges entre les hommes sont encore assez rares. Certains peuples ont « vécu » moins que d'autres, ont acquis moins d'expérience, sont restés isolés du reste du monde : on a trouvé tout au sud de l'Amérique ou au centre de l'Australie des êtres humains qui en étaient encore à « l'âge de pierre ». Maintenant le progrès va vite, et l'avion aussi qui peut vous faire passer en quelques heures d'un continent à l'autre. Bientôt, sans doute, tous les hommes se ressembleront par le visage, par l'habit et dans leur vie de chaque jour.

Dépêchons-nous donc de voir le Musée de l'Homme pendant qu'ils diffèrent encore!

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::
M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.
M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.
Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la Troisième série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 26 numéros :
10 francs. — Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Épuisée.
2e Série : Le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

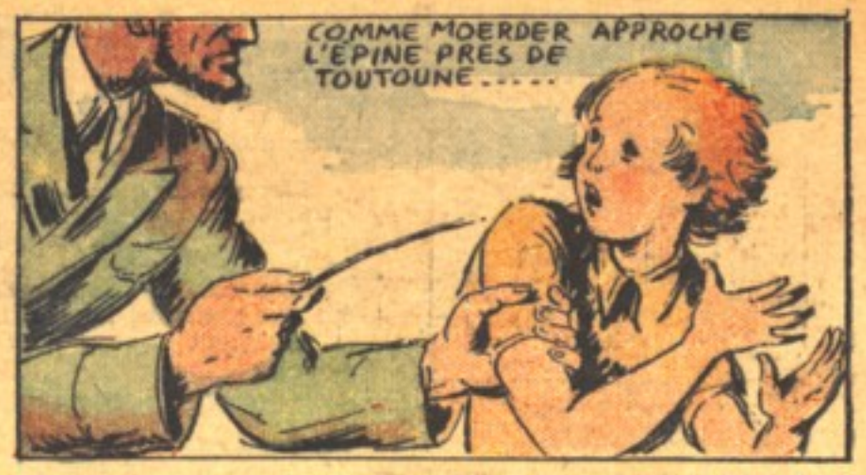
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.890.

TOTO et TOUTOUNE

RESUME: JACK STRONG, TOTO ET TOUTOUNE SONT, DANS LA JUNGLE, LES PRISONNIERS DE MOERDER ET D'ALI LE CRUEL — MOERDER MENACE DE TUER TOUTOUNE SI JACK STRONG NE LUI DIT PAS OÙ IL A CACHÉ SON HYDRAVION....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA REVETU D'UNE PEAU D'OURS BRUN, S'EST ENFUI AFFOLÉ. FORT HEUREUSEMENT L'OURS BLANC BADOU SE PRÉOCCUPE DE SON AMI.

LA FOULE DES COURAGEUX CITOYENS LANCÉS À LA POURSUITE DE BEGONIA QU'ILS PRENNENT POUR UN OURS, SE PREPARE À LUI FAIRE UN MAUVAIS PARTI.

BEGONIA SOUS SA PEAU D'OURS EST ARRIVÉ PRÈS DU MARCHAND DE GLACES NAPOLI QUI, À LA VUE DE CE FAUVE AFFREUX S'EVANOUIT AUSSITÔT

BEGONIA S'EST CACHÉ DERRIÈRE LA VOITURE DU MARCHAND DE GLACES. IL PEUT ÉCHAPPER AUX COURAGEUX CITOYENS ET ENLEVER ENFIN SA PEAU D'OURS.

BADOU REJOINT SON AMI. L'OURS BLANC SERT DE RÉCLAME À LA MAISON DE GLACES QUI AUSSITÔT SE MET À FAIRE DE MAGNIFIQUES AFFAIRES.

NAPOLI ETAIT TOUJOURS EVANOUI. QUAND IL REVIENT ENFIN À LUI, IL SE TROUVE FACE À FACE AVEC L'OURS BADOU, NOUVEAU FAUVE AFFREUX.

AUSSITÔT NAPOLI SE PAYE UNE NOUVELLE SYNCOPE L'ASTUCIEUX BEGONIA CHERCHE UN MOYEN DE RANIMER LE PAUVRE MARCHAND DE GLACES

IL A SUFFIT DE FLANQUER SUR LE NEZ DU MARCHAND 2 OU 3 CORNETS DE GLACE FRAMBOISE (GRAND MODÈLE À 2 FRS) POUR QUE NAPOLI REVIENNE À LUI.

STROMBOLI NAPOLI, BEGONIA ET BADOU SONT DEVENUS DE SI BONS AMIS QUE LA VOITURE DE GLACES S'APPELERA DESORMAIS "A BADOU, L'OURS BLANC (À SUIVRE)

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 147. JEUDI 22 SEPTEMBRE 1938

Jim Mystère chez les cow-boys

RESUME. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

DRAKE RALLIA LES HOMMES QUI RESTAIENT DANS LE REPAIRE, PUIS OBLIGEANT LE FERMIER ET SA FEMME À PASSER DEVANT IL LES OBLIGEA À DESCENDRE LES DEGRÉS D'UN ESCALIER QUI S'ENFONÇAIT DANS LES PROFONDEURS DE LA MONTAGNE

PUIS ILS ARRIVÈRENT DEVANT UNE PORTE D'ACIER!..

MAIS TOUT EN PASSANT MADAME SWANSON TIRA VIOLEMMENT SUR ELLE LA LOURDE PORTE D'ACIER QUI SE FERMA.

147

LE FERMIER QUI A COMPRIS L'IDÉE DE SA FEMME S'EMPRESSE D'ENVOYER TROIS BALLES DE SON PISTOLET DANS LA SERRURE DE LA PORTE D'ACIER AFIN DE LA DÉTRAQUER!

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro ont réussi à s'introduire dans le bagne de Montanara, pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, injustement condamné par la dictature du pays d'Eldorado; les deux garçons viennent de s'emparer de la mitrailleuse qui domine le bagne.*

Chapitre XXIII. — PRISONNIERS!

Juan et Pedro avaient donc réussi ce miracle : s'emparer de la mitrailleuse. Mais ce fut exactement comme s'ils n'avaient rien réussi...

Leur intention n'était pas de tirer sur les gardiens et de les tuer. Elle était seulement de les menacer. Mais pour cela, il fallait lâcher une rafale de balles en visant soigneusement au-dessus des têtes. Il fallait exécuter un petit tir inoffensif qui impressionne et qui serve d'avertissement...

Or les deux garçons furent incapables de déchaîner cette rafale. Une mitrailleuse ne se manie pas tout à fait comme un fusil ou un automatique. Il faut en connaître le mécanisme.

En outre, si la chance les avait favorisés depuis le début de leur entreprise, elle parut les abandonner tout à coup. Moins d'une minute après leur coup d'éclat, une patrouille d'inspection débouchait sur la plate-forme : douze hommes et un sergent...

S'emparer des deux frères ne fut pour les gardiens qu'un jeu, un jeu fort brutal du reste. Sous les coups, Juan et Pedro perdirent à moitié conscience. Et c'est dans une espèce de brouillard qu'ils se sentirent liés aux poignets, poussés

S'emparer des deux frères ne fut pour les gardiens...

dans une voiture, cahotés sur de durs pavés et, finalement, jetés dans une cellule...

Ils retrouvaient seulement l'usage de leurs sens lorsqu'on vint les chercher.

— Allons, les mômes! Debout, là dedans, le patron vous réclame!...

Le patron, c'était Moroni, le chef de la police, un nabaud à binocles, qui parlait en plissant les yeux et qui avait tout à fait l'air d'une fouine et d'une chouette.

On les poussa devant son bureau, où ils se tinrent debout. Et l'interrogatoire commença :

— Vos noms et prénoms?

— Polly Antonesco.

— Hein?

C'était Pedro qui parlait. Il répéta :

— Polly Antonesco, né à Santiago du Chili...

Juan prit la parole à son tour :

— Et moi, Henriquez Ferrero, également né à Santiago du Chili. Nous sommes cousins...

Moroni ricana.

— Où voulez-vous en venir? fit-il... Vous craignez d'attirer des ennuis à votre père et vous préférez qu'on ne sache pas votre identité? Ces sentiments vous honorent. Mais malheureusement, on sait qui vous êtes. Allons, ne perdons pas de temps...

Il fit un signe à son greffier et ordonna :

— Faites entrer Serpis...

Le bandit qui avait dépouillé les deux garçons parut presque aussitôt et, sans être même interrogé, déclara :

— Ce sont bien mes deux gars, patron.

Juan et Pedro demeurèrent muets. Moroni leva le nez vers eux.

— Eh bien, que répondez-vous à ça?

Ils firent les idiots.

— A quoi?

— Cet homme vous reconnaît...

— Possible.

— Vous ne nie-z donc pas?

— Nier quoi? Il se peut fort bien que cet homme nous ait vus quelque part. Nous n'en savons rien, voilà tout...

Serpis ouvrit les bras.

— Ça, par exemple, c'est trop fort! Quel culot!

Contrairement à toute attente, Moroni avait l'air de s'amuser; il s'adressa aux deux frères, de nouveau, avec un drôle de petit sourire :

— Ainsi donc, vous déclarez n'avoir jamais vu cet homme et ne pas le connaître?

— Oui.

— Eh bien, notez, greffier, notez...

Le greffier écrivait, cependant que Serpis, très pâle tout à coup, interrogeait d'une voix étranglée :

— Alors, ma prime?

— Quelle prime?

— Je vous ai livré deux conspirateurs et...

— Pardon... Vous vous êtes moqué de la justice et vous avez inutilement provoqué le déplacement de quinze hommes de troupe. On devait trouver deux personnes dans une cabane, et la cabane était vide. Et d'une... Ensuite, vous profitez de ce que nous avons arrêté deux conspirateurs pour nous raconter que ce sont les vôtres... Mais ils ne vous ont jamais vu. Et de deux...

— Tout ça, c'est des histoires pour donner ma prime à quelqu'un d'autre!...

Le chef s'était dressé :

— Monsieur Serpis, dit-il, veuillez vous retirer. Un seul mot de plus, et je vous inculpe d'outrage à magistrat!...

Le traître serra les poings et roula des yeux épouvantables. Mais il sortit et le chef ironisa :

— Je pense, mes jeunes amis, que vous avez trouvé juste que cet individu ne touche pas le prix de sa dénonciation... Quant au reste, mon opinion est faite, j'aime mieux vous le dire... Vous avez raconté votre histoire à Serpis, et Serpis nous l'a rapportée fidèlement...

Moroni mit la main sur un dossier :

— Votre histoire est là, enregistrée tout au long. Il est par conséquent bien stupide de nier, messieurs Pedro et Juan Popesco... Peut-être faudra-t-il un bon petit passage à tabac pour vous délier la langue? Si c'est cela que vous souhaitez, soyez certains que nous ne manquerons pas de vous satisfaire. Nous possédons ici de remarquables spécialistes, parfaitement entraînés par une pratique quotidienne. Voulez-vous que je mette deux de mes spécialistes à la disposition de chacun de vous?

L'homme était odieux, et l'on sentait qu'il se délectait à l'idée de ces brutalités et de ces coups. Juan et Pedro étaient bien résolus à nier jusqu'au bout dans la crainte que leur père ne payât pour eux. Ils se tenaient prêts au pire. Ils ne faibliraient pas, dût-on les rouer de coups...

Moroni ricana encore. Puis il eut un geste fataliste :

— Allons, fit-il, vous l'aurez voulu...

Et il se tourna vers son greffier :

— Faites venir les gardes.

Déjà le greffier se levait pour exécuter l'ordre, quand un homme fit irruption dans le bureau, le visage décomposé. Moroni se leva, comme mû par un ressort et salua, les talons joints...

— Monsieur le Gouverneur...

— Je reçois des informations de la plus haute importance, il faut que nous prenions d'urgence toutes dispositions...

Mais il s'arrêta court et regarda les deux frères :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Les fils Popesco, monsieur le Gouverneur. Je vous en ai parlé...

— Oui, oui, coupa-t-il. Eh bien, expédiez-les tout de suite en prison. Nous nous occuperons plus tard de leur cas...

— J'allais justement, pour leur délier la langue...

— Plus tard, vous dis-je, plus tard. Qu'on les mette sous clef, en attendant...

Des gardes étaient entrés qui poussèrent Juan et Pedro devant eux au travers de longs couloirs, puis par des ruelles tortueuses. On les fit enfin pénétrer dans l'enceinte même du bagne, et ils furent liés au mur par de lourdes chaînes, dans les bâtiments de la direction, en attendant que le gardien-chef veuille bien les recevoir pour procéder à leur immatriculation...

Ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'on les conduisit dans les bureaux du gardien-chef qui, absent, était remplacé par son secrétaire.

— Approchez! hurla celui-ci dès que les deux garçons eurent franchi le seuil. Dépêchez-vous ou je vais vous cueillir par les cheveux, moi!... La fouille d'abord... Videz vos poches...

On leur avait pris leurs armes dès le début, et ils n'avaient pas grand-chose, sauf la ceinture aux pièces d'or. Un garde vint leur tâter le corps et, tout de suite, sentit aux hanches de Pedro le long boudin de cuir.

— Donne ça...

Pouvait-il résister? Pedro défit la boucle et tendit au secrétaire son trésor de guerre si merveilleusement défendu jusque-là.

— Eh bien, fit-il admiratif, on avait des munitions! Mais le mieux est que vous en fassiez votre deuil dès maintenant... Allons, ne perdons pas notre temps à bavarder... Vos noms et prénoms?

Et la même scène que précédemment recommença... Les deux frères donnèrent à nouveau des noms de fantaisie. Mais le secrétaire avait reçu une fiche du commissariat de la ville et celle ne concordait évidemment pas...

— Vous vous appelez Juan et Pedro Popesco, fit-il. C'est là, sur mon papier... Vous ne voulez pas en convenir? Non? Alors, tant pis pour vous...

Il donnait l'ordre de les passer à tabac, quand le gardien-chef entra dans le bureau. Le secrétaire l'accueillit obséquieusement.

— Bonsoir, chef. Ce sont les deux garnements de la carrière, les fils Popesco. Figurez-vous qu'ils ne veulent pas convenir de leur identité!...

Dès l'entrée du chef, un immense espoir avait envahi les deux frères. Ils venaient de reconnaître l'inconnu qu'ils avaient trouvé mordu par un serpent, sur le bord de la route, et qu'ils avaient sauvé. Mais leur espoir ne fut pas de longue durée...

— Ah! oui... Ce sont les deux garnements qui... Eh bien, je vais les dresser, moi, et ce ne sera pas long!...

Le gardien-chef était venu s'asseoir à son bureau, plus massif et plus lourd que jamais, et il les regardait d'un œil d'ogre...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans cette lettre et dans la suivante, je vais vous terminer les aventures que j'ai eues avec mon ami Julot, l'année dernière, pendant les vacances dans la forêt de Chantilly, la fois qu'on était partis pour aller au centre de l'Afrique.

Donc, je ne sais pas si vous vous le rappelez bien, Julot et moi, après toutes sortes de mésaventures et une nuit passée dehors, nous avions fini par arriver près d'un grand et bel étang, à côté d'un château fort qui s'appelait le château de la Reine Blanche.

Julot qui avait la tête tournée par les images fantastiques du Petit Crusoë illustré et de Hip! Hip! Hip! se croyait Juloskoff, le lieutenant de Brick Blagfort, le célèbre pirate de Daisy Prisunic et il s'était mis à lutter contre des asticots géants avec une épée de bois. Mais ces asticots n'étaient qu'une vieille corde que je lui avais jetée sur la tête pendant qu'il descendait dans la cave du petit château.

Julot criait : « Mamaman... maman... au secours! » et il a crié tant et si fort qu'il n'y avait pas moyen que je l'arrête. Je faisais mon possible pour lui expliquer que tout cela ce n'était qu'une blague, qu'il était tout simplement pris dans une vieille ficelle, mais plus je lui parlais et plus il avait peur.

Et puis, quand il a eu enfin fini de crier, il s'est mis à pleurer comme une fille.

Moi j'étais tout triste et j'ai essayé de le consoler comme j'ai pu. Mais Julot, qui n'était plus Dick Blagfort ni fils de Razant pour un sou ou même pour 80 centimes, ne réussissait pas à s'arrêter. Il disait :

« J'en ai assez, j'en ai assez... Je veux rentrer à la maison... J'en ai assez de ne pas manger chaud, de ne pas me coucher la nuit dans un beau petit lit blanc, d'avoir des tas d'histoires avec les messieurs qui pêchent à la ligne ou avec leurs chiens, j'ai mal aux pieds et je suis fatigué... Je veux rentrer... Je veux rentrer tout de suite. Maman, maman! viens me chercher!... »

Moi je ne m'étais jamais pris pour Razant ou pour Brick Blagfort et j'avais surtout voulu faire une belle promenade de plusieurs jours dans la forêt, vu que cette année-là Mme Burette ne pouvait pas aller en vacances et que j'avais très envie d'aller à la campagne. Mais tout de même je n'étais pas aussi découragé que le héros Julot.

J'ai essayé de lui remonter le moral, mais il n'y avait rien à faire et il se plaignait qu'il avait faim et qu'il avait soif. Et on avait beau faire, il n'y avait même plus un vieux croûton de pain dans ma musette ni même une goutte dans la bouteille de limonade.

Et puis c'était triste cette cave du petit château, très mal éclairée avec des vieux tonneaux et du bois pourri dans un coin, et des toiles d'araignées partout. J'ai dit à Julot qu'on pourrait peut-être remonter.

— Oh! oui, a dit Julot, il faut remonter tout de suite. Et puis tâcher de trouver une gare. Et puis retourner à Paris tout de suite. Tout de suite, très vite, très vite, parce que je veux voir maman et mon joli petit lit, et mon café au lait le matin.

Nous avons monté tous les deux l'escalier de la cave. Et nous avons ouvert la porte. Et à ce moment nous avons eu tous les deux une peur de tous les diables. Devant la porte se trouvait un grand monsieur tout habillé de vert, avec des grosses bottes, un fusil et un képi, et une grosse moustache, un monsieur qui était plus grand que n'importe quel géant et qui en nous voyant s'est mis à crier : « Ah, je vous tiens, les deux petites canailles; je vais vous tirer les oreilles jusqu'à ce qu'elles soient aussi longues que celles d'un bourricot! »

Nous deux on a eu si peur que tout de suite on a refermé la porte. Heureusement l'homme était encore à une petite distance de l'entrée. Il y avait un verrou. On l'a fermé et on s'est mis à descendre l'escalier à toute vitesse. C'est Julot qui est arrivé le premier. Seulement il avait triché. Il avait descendu l'escalier sur le dos et il est arrivé en bas sur un tas de fagots.

Je me suis assis sur la dernière marche. Julot se frictionnait le derrière en se demandant s'il n'avait rien de cassé pendant que l'homme vert, le géant, tapait très fort à la porte et criait avec une grosse voix :

« Ouvrez tout de suite, ou je vous mange à la croque au sel. »

— Sûr que c'est un ogre, dit Julot. Brick Blagfort, dans son 48e voyage au pays de la 578e dimension, il s'est battu avec un ogre et il l'a vaincu. Mais il avait son épée radio-électrique...

— Fiche-moi la paix avec ton Blague Fort, ai-je dit, furieux, à Julot, on est déjà dans d'assez sales draps pour que tu me m'embêtes pas avec tes histoires...

— Oui, mais je ne veux pas être mangé à la croque au sel par l'ogre, dit Julot, qui se mit encore à pleurer. Je veux pas être mangé, je veux manger. J'ai faim. C'est pas la même chose.

Pendant le temps que Julot pleurait, l'homme tapait toujours plus fort à la porte de notre château fort, en disant :

« Ouvrez, ouvrez, ou vous allez avoir de mes nouvelles, misérables petits bandits. »

Julot tremblait maintenant comme une feuille et il est allé se mettre dans un tonneau.

Moi non plus j'étais pas rassuré. D'autant plus que la porte était vieille et vermoulue. A chaque coup elle s'écartait un peu plus. On voyait plus de soleil et de poussière, et j'étais sûr que le géant vert ne tarderait pas à l'enfoncer.

Je ne me trompais pas. Tout à coup la porte s'est ouverte et le géant vert s'est mis à descendre l'escalier en poussant des cris épouvantables.

Moi je me demandais à quelle sauce il allait me manger.

Je n'ai pas de place pour finir. Vous lirez la suite et la fin de mes aventures dans le prochain numéro.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

Le coin des Fillettes

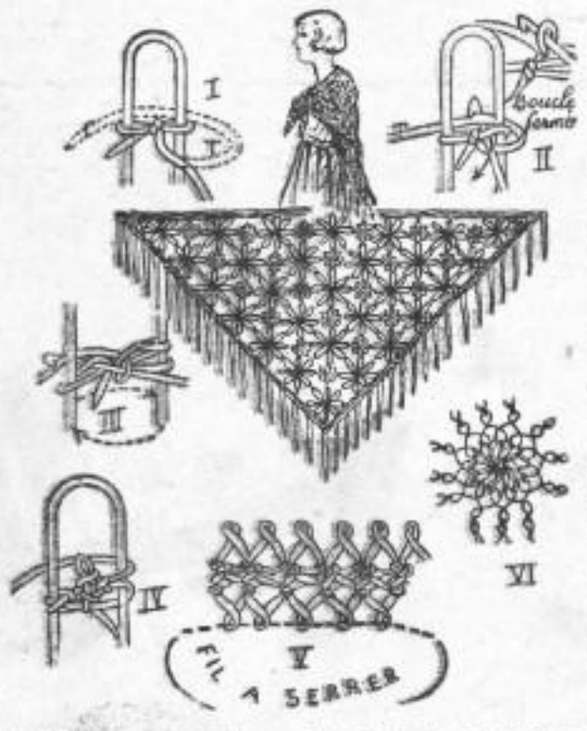
CHALE FLEURI AU CROCHET

Au crochet, oui, mais au crochet à la fourche. Savez-vous faire cette jolie fantaisie que l'on utilise ordinairement comme entre-deux, dentelle?

Le crochet fourche est une sorte d'épingle à deux branches, on travaille dessus avec un crochet ordinaire, voici comment (fig. I): On passe le fil à cheval sur les deux branches et l'on noue le bout bien au milieu, le fil travailleur T restant en avant.

II. On tourne le fil travailleur T autour de la branche droite (pointillé I); on passe le crochet sous la partie avant, de bas en haut; de la boucle qui y est nouée, on tire le fil travailleur qui se trouve en arrière, on rejette une fois le fil sur le crochet et l'on ferme la boucle.

III. Vous avez une première boucle sur le crochet, passez-le à travers la boucle de la branche gauche de la fourche (toujours sous la partie en avant vers soi de la boucle); ramener le fil T, il y a deux boucles sur le crochet. Prenez une autre



fois le fil T, passez-le par les deux boucles; il y a un point de fait. Retirez le crochet.

Tournez la fourche de droite à gauche vers soi (pointillé III), vous obtenez la figure IV avec le fil qui entoure la fourche à droite.

Repassez le crochet dans sa boucle du centre, ramenez le fil travailleur, reprenez-le encore une fois et tirez cette bouclette, la laissant sur le crochet; passez celui-ci dans le fil supérieur et, en avant de la fourche, tirez par là le fil travailleur, reprenez-le une fois et passez-le par les deux bouclettes qui se trouvent ainsi fermées.

Retirez le crochet, tournez et reprenez toujours à partir de cet endroit.

Pour faire un entre-deux on glisse les mailles vers le bas et l'on continue.

Pour les fleurs qui nous occupent, faites 12 bouclettes sur chaque branche de fourche; retirez, arrêtez le travail. Puis prenez un côté seulement de ces boucles têtes, passez un fil dedans, serrez et vous obtenez une rosace que vous fermez (fig. IV et V).

Il ne vous reste plus qu'à en tricoter autant qu'il faut pour le châle. Des grandes, puis des petites pour qu'il n'y ait pas de grands trous. Reliez-les entre elles par les têtes à l'aide d'un petit point. Autour du châle quelques rangs sur une chainette qui l'entoure. De belles franges et c'est fini.

Prenez du fin floche, une soie floche, ou une laine tordue qui se tienne bien.

Plusieurs couleurs gaies, vives, mélangées ou une seule teinte.

Les Conseils de tante Camille

Les boutonnières (fin) : **Boutonnière bordée.** — *Je vous ai donné la boutonnière passepoilée ; celle-ci est un peu différente, plus épaisse, elle ne convient qu'à des tissus mous, souples, légers, malgré cela des lainages également.*

Voici comment on la fait. La préparation est la même que pour la boutonnière passepoilée. Un petit rectangle du même tissu que le vêtement est appliqué à l'endroit, cousu ; la boutonnière coupée ; les coins en triangles ; et tout le tissu rentré par la fente à l'envers. Là, le tissu du vêtement n'est pas replié, il reste bien droit et c'est le morceau rapporté qui est rabattu, mais à cheval cette fois sur la crête que forme les deux épaisseurs de trois millimètres de haut. Ce qui fait que pour remplir la boutonnière, il y a trois épaisseurs de tissu. L'objet et l'étoffe rapportée à cheval dessus le bord, comme un lorde.

Ici aussi la doublure maintient l'envers de la boutonnière.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Haddok à l'anglaise. — *Choisir des filets de haddok ou prendre simplement un haddok d'épaisseur moyenne. Mettre le poisson à l'eau froide et porter celle-ci à ébullition.*

Faire bouillir durant dix minutes. Cuire, d'autre part, des pommes de terre épluchées à l'eau salée.

Égoutter le poisson et égoutter les pommes de terre. Ranger celles-ci autour du poisson et verser par-dessus le haddok du beurre simplement fondu, très poivré.

Charlotte aux pommes et aux abricots. — *Garnir un moule avec des tranches de mie de pain coupées triangulaire pour le fond, rectangulaire pour les bords trempées dans du beurre fondu et en ayant soin de faire chevaucher les morceaux les uns sur les autres. Mettre au milieu une compote de pommes dans laquelle on ajoute un peu de purée d'abricots. Recouvrir de mie de pain et faire cuire un jour pendant trois quarts d'heure. Faire bien attention en démoulant et servir chaud.*

POUR RIRE UN PEU

Quel est le comble pour un dentiste? C'est de plomber la Dent du Midi et de mettre un râtelier aux bouches du Rhône...

○

Lu dans un petit journal de province cette phrase magnifique d'un article qui traitait de la mendicité : « Quand on n'a plus de bras, peut-on rougir de tendre la main? »

○

Galanterie française. — Un monsieur laisse tomber son parapluie dans le ruisseau. Un jeune gavroche se précipite et le lui ramasse, mais au moment de le lui remettre, il s'écrie : « Ah! zut, j'ai cru que c'était le pépin d'une dame... » Et il repose le parapluie là où il l'a trouvé.

○

Une brave dame vient d'entrer dans le cabinet d'un oculiste; elle s'est installée dans le fauteuil et le docteur s'approchant d'elle lui dit : « Voyons vos yeux? » Quel n'est pas son étonnement de voir sa cliente se déchausser et lui tendre le pied droit : « Voilà ce vilain œil de perdrix, docteur... »

○

« Maman, ce n'est pas juste, j'ai eu zéro en composition d'histoire naturelle. — Quelle question vous a-t-on donc posée? — On nous a demandé combien de pattes ont les hippopotames et j'ai répondu trois. — Ton zéro est mérité, ma petite fille, puisque c'est quatre qu'il te fallait répondre. — Oui, mais les autres ont répondu deux, j'étais donc plus près qu'elles de la vérité. »

○

Des garnements s'étaient amusés à attacher une vieille casserole à la queue d'un pauvre chat. Le père de l'un d'eux le gronda sévèrement et le garnement lui répondit avec un semblant de sincérité : « Je ne comprends pas pourquoi tu me grondes, papa. Ça lui plaisait au chat, la preuve c'est qu'il s'est enfui pour qu'on ne lui enlève pas la casserole. »

TIMBRES

TIMBRES MEXICAINS

Le premier timbre mexicain fut émis en 1856. Il représentait le portrait de Hidalgo, héros de l'indépendance mexicaine, fusillé par les Espagnols en 1811. Ce premier timbre, d'une assez belle gravure, atteint une assez forte valeur puisque certaines de ses variétés atteignent jusqu'au prix de 2.000 francs pour une émission de 1863 qui ne fut utilisée que dans quelques États mexicains.

1856

Par la suite, le sujet qui devait figurer le plus souvent sur les timbres mexicains, avec l'effigie de Hidalgo, fut l'emblème du Mexique qui représente un aigle en train de tuer un serpent.

Entre 1864 et 1866, soutenu par l'empereur de France Napoléon III, Maximilien d'Autriche réussit à se faire couronner empereur du Mexique. A cette occasion, il émit une série de timbres qui furent très peu de temps en usage et dont certaines variétés atteignent une grande valeur. Une série de timbres fut même émise avec le portrait de l'empereur Maximilien qui devait, peu de temps après, être fusillé par les Mexicains.

1910

De nombreuses séries de timbres furent émises au Mexique à partir de 1900. La plupart de ces timbres ont été gravés aux États-Unis et sont d'un assez bel aspect. Ils représentent des scènes de l'histoire mexicaine, les portraits des différents héros des nombreuses révolutions du Mexique, les types populaires des principales provinces de ce pays, des monuments et des paysages connus ainsi que des reproductions de quelques-uns des chefs-d'œuvre que l'art aztèque a laissés en de nombreux exemplaires sur le territoire du Mexique.

1915

Une des belles séries qui a été émise est celle de 1910, qui commémorait le centenaire de l'indépendance du Mexique. Cette série montre les effigies des principaux héros de cette lutte pour l'indépendance, comme Josepha Ortiz, Léona Vicario, deux femmes qui se distinguèrent particulièrement, ainsi que Hidalgo, Lopez Rayon, E. Gonzalez, etc.

Les timbres des valeurs les plus élevées représentaient des scènes historiques comme la déclaration de l'indépendance et la prise de la ville de Granaditas.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred, Louise et le professeur Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis, se sont perdus dans la campagne, devenue pour eux une jungle peuplée d'insectes géants aussi terribles que les plus grands fauves. Louison, qui s'était perdue, vient d'être retrouvée.*

Chapitre XVIII

DANS LE PIÈGE DE LA FOURMI-LION

Devant le professeur et Fred, Louison vivante, réelle, qui tenait dans sa main une petite corbeille de diatomée et examinait attentivement les délicates ciselures. Tantôt elle approchait la corbeille de ses yeux, tantôt elle la levait haut au-dessus de sa tête et la regardait, en clignant les yeux.

— Regardez, messieurs, dames, dit Fred. Voilà le vingt-huitième épisode du film d'aventures : *La Vierge de l'Arizona*. La jeune disparue vient de réapparaître mystérieusement sur la côte occidentale du fleuve!

Mais le professeur Philomicron ne disait rien. Il serrait Louison contre lui et caressait ses cheveux.

La petite fille se dégagea de son étreinte et montrant la petite corbeille argentée, demandait :

— C'est vous qui avez fait ce petit panier?... Avec quoi? Et pourquoi sent-il si bon? on peut le manger?

— Pas le panier, mais les brioches qu'il contient, on peut les manger.

Le professeur n'avait pas fini sa phrase que Louison se mit à dévorer.

Ce ne fut qu'en prenant la huitième brioche qu'elle réfléchit un instant et soupira en remettant le gâteau parfumé dans la corbeille.

— Non, dit-elle, décidément je n'en peux plus.

— Alors, dit le professeur, raconte-nous maintenant comment tu as fait pour tomber dans la fleur d'œnothère.

— J'avais très faim et le bois sentait bon comme une pâtisserie. Je suis montée dans un arbre, je suis tombée dans une fleur qui s'est refermée sur moi comme un piège à rat. J'ai crié, j'ai crié tellement que mes propres oreilles m'ont fait mal...

— Et tu as sûrement pleuré?

— Un peu... Et ensuite, je m'endormis, mais si profondément que je n'ai rêvé de rien. Et ensuite, j'entends, on crie : « Louison! Louison! » J'ai voulu me réveiller, je n'ai pas pu.

— Tout est bien qui finit bien! conclut M. Philomicron. Mais pour ne pas risquer de nous perdre à nouveau, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne vous éloignerez plus de moi, même d'un seul pas!

Ils promirent solennellement.

Les voyageurs, leurs paniers de brioches au bras, commencèrent à suivre les rives du fleuve.

A la tombée de la nuit, ils atteignirent les collines élevées. Ils y dormirent dans un terrier, et dès la levée du jour, après avoir déjeuné de brioches parfumées, ils se mirent de nouveau en route.

Ils marchèrent ainsi pendant plusieurs jours, passant les nuits dans des fleurs, dans des coquilles, dans des nids de guêpes vides et sous des pierres, dans des repaires humides et ténébreux. Ils se nourrissaient du nectar de fleurs, du miel d'abeilles, des œufs de papillons, du lait vert de pucerons.

Dans la vallée des Trois-Fleuves, le professeur réussit à tuer une fauvette. Pendant trois jours, les voyageurs purent se nourrir d'un excellent gibier, sauté et fumé, et les provisions de viande fraiche leur auraient certainement suffi pour une quinzaine au moins si, en route, ils n'avaient pas été attaqués par des insectes qui leur enlevèrent toutes leurs provisions; dans la rixe qui s'ensuivit, le professeur faillit être grièvement blessé.

Chaque jour, ils s'approchaient davantage du lac, sur la rive opposée duquel se dressait le signal, la grande perche au mouchoir rouge.

— Dans quinze jours environ, nous serons rentrés à la maison, assurait le professeur...

Un jour, quand les voyageurs étaient déjà sur le point d'atteindre les rives du lac, un incident interrompit leur voyage.

C'était tôt dans la matinée. Le professeur et les enfants venaient de quitter une caverne dans laquelle ils avaient passé la nuit et marchaient sur la terre froide.

— Un froid de loup, frissonna le professeur; on dirait qu'il a gelé cette nuit.

Tremblant de froid, claquant des dents, les voyageurs traversaient monts et vallées. Ils avaient l'impression que leurs pieds nus marchaient sur de la glace, couverte seulement d'une mince couche de terre. L'envie les prenait de s'arrêter et de replier les jambes sous leur corps, comme le font les oies sur la glace. Enfin les enfants, ne tenant plus, s'élancèrent en avant pour se réchauffer tant soit peu.

— N'allez pas loin! leur cria M. Philomicron.

Mais les enfants se précipitaient déjà vers la chaine des collines, rattrapant l'un l'autre, sautant dans leur élan par-dessus de larges fossés et de petits ruisseaux.

— Venez ! criait le professeur. Revenez tout de suite, Fred ! Viens ici, Louison!

Mais Fred, oubliant ses promesses, grimpait rapidement sur la crête d'une colline sablonneuse et disparaissait avec Louise.

Anxieux, M. Philomicron pressa le pas. Et, soudain, un cri désespéré jaillit d'au delà de la colline. Louison apparut appelant au secours.

— Vite! Vite! Fred a été attaqué.

En courant, Philomicron rejoignit Louise qui lui montra un profond entonnoir au fond duquel, enfoui jusqu'à la gorge dans le sable, un monstre épouvantable s'agitait. Sa grande tête noire, munie de longs crocs, lançait des nuages de sable et de pierres.

Sur la pente de l'entonnoir se tenait Fred, absolument perdu. Il se cachait la tête dans ses mains et tournoyait en tous sens. Le sable et les pierres le frappaient. Il tombait, se relevait, détournait la tête pour éviter les coups. Et, sans cesse, le monstre lui lançait ses projectiles. Les murs sablonneux de l'entonnoir s'éboulaient sous les pieds de Fred et il glissait de plus en plus bas, directement vers la gueule du monstre.

Fred ne comprenait rien, n'entendait plus rien. Alors, le professeur descendit en courant, le saisit dans ses bras et se mit à remonter la pente sablonneuse qui s'effritait. Sans souci de la pluie de pierres qui l'assaillait, Philomicron serra les dents et sans lâcher son fardeau vivant, il grimpa à toute allure, courbé en deux, la tête dans les épaules.

Sorti enfin de l'entonnoir terrible, il déposa Fred par terre avec précaution. Le jeune garçon était étendu, pâle; un mince filet de sang coulait sur sa joue. Sa tête et tout son costume en toile d'araignée étaient couverts de sable. Louison s'agenouilla à côté de son frère.

— Il vit, dit le professeur de sa grosse voix. Il va revenir à lui tout de suite.

— Oh! qu'il se remette donc plus vite! Il faut partir d'ici! Le monstre va sortir et nous attaquer!

— La bête ne sortira pas, grommela le professeur, jetant à Louison un regard irrité. N'ai-je pas appelé, crié ? Eh bien, non... Vous n'en faites jamais qu'à votre tête.

Il appliqua l'oreille contre la poitrine de Fred, puis lui tâta le pouls. Le garçon soupira.

— Tu m'entends? demanda Philomicron à haute voix.

Fred se souleva, s'assit et regarda le professeur avec des yeux troubles.

— Il... est... parti?

— Oui, il est parti. Le professeur le rassurait. Mais comment vas-tu? Peux-tu te lever?

— Je crois, dit Fred, les dents serrées, qui se mit debout en titubant.

Pendant quelque temps, les voyageurs avancèrent sans proférer un mot, mais le professeur Philomicron ne savait pas rester longtemps en colère. Quand ils s'assirent pour se reposer, il regarda Fred et dit en souriant :

— Eh voilà un héros... Il est allé tout droit dans la tanière d'un lion...

— Mais c'était par hasard, tentait de se justifier Fred. J'ai simplement couru, et subitement cet entonnoir... J'ai glissé...

— Tu aurais mieux fait de regarder sous tes pieds, au lieu de compter les oiseaux du ciel. Il s'en est fallu de peu que tu serves de petit déjeuner à une fourmi-lion.

— Une fourmi-lion? demanda Louison.

— C'est ainsi qu'on nomme ce monstre, confirma le professeur. Ce n'était pas la fourmi-lion elle-même, mais sa larve. L'insecte une fois formé ne reste pas dans un trou, il vole, et plus souvent encore, il rampe sur les arbres. Vous l'avez peut-être rencontré déjà.

— Comment est-il? A qui ressemble-t-il?

— Il ressemble vaguement à une libellule. Seulement, c'est un sale fainéant, un bon à rien. Il se met sur un arbre, descend ses quatre longues ailes et reste ainsi suspendu la journée entière, sans bouger, comme s'il était fixé à l'écorce à l'aide d'un épingle. Le brigand qui se cache dans un trou et lance des pierres sur les passants, c'est sa larve. Avez-vous vu quel guet-apens ingénieux elle a aménagé à l'intention des passants?

— C'était pour les fourmis?

— Pas seulement pour les fourmis. La fourmi-lion chasse toutes les bêtes. Et ce qui est le plus stupide dans l'histoire, sourit le professeur, c'est que tu as failli être dévoré par un animal qui ne possède même pas de bouche.

— Alors... Avec quoi m'aurait-elle mangé? Avec ses pieds?

— Pas tout à fait, dit le professeur, avec ses cornes. La fourmi-lion n'a pas de bouche, mais sa tête est munie de cornes immenses avec lesquelles elle entortille ses victimes et suce leur sang. Deux, trois minutes de plus, et tu aurais fait connaissance de ses crocs...

Le professeur se leva. Louison le suivit en courant et Fred se traîna derrière eux, s'efforçant de ne pas rester en arrière.

De temps à autre, une souffrance aiguë obligeait le garçon à sautiller et à s'arrêter. Il avait l'impression qu'il marchait sur des aiguilles longues et pointues. Mais il avançait quand même. Il fronçait les sourcils, grimaçait, mordait ses lèvres, mais marchait toujours sur les pas des autres.

Philomicron se retournait à tout moment et, à la dérobée, il observait le jeune garçon. Quand celui-ci trébuchait, le professeur s'arrêtait et demandait d'une voix marquée d'inquiétude :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a?... Tu veux peut-être t'appuyer contre moi? Viens !

— Non, non... Ce n'est rien .. se défendait Fred hâtivement. C'est par hasard... J'ai buté contre une pierre.

Malgré tous ses efforts, le garçon restait en arrière. Maintenant il boitait.

— Je vois que ça ne va pas du tout, dit Philomicron en s'arrêtant.

— Non, non, essaya de protester Fred. Je pourrais faire cent kilomètres.

Il se raidit, fit quelques pas rapides. Mais à bout de forces il tomba bientôt sur le sol et, saisissant sa jambe malade, il gémit faiblement. Alors, sans dire mot, le professeur le souleva et le chargea sur ses épaules.

— Mais j'arriverai tout seul! Laissez-moi! disait Fred en se débattant.

— Tiens-toi tranquille, gronda le professeur en élevant la voix.

Fred appuya la tête contre l'épaule de son ami et se mit à sommeiller, et bientôt il s'endormit d'un sommeil profond.

Sorti enfin de l'entonnoir terrible, il déposa Fred par terre avec précaution.

Quand il ouvrit les yeux, il vit qu'il était couché au bord d'un lac immense. Le professeur se tenait sur un rocher, sa main en visière, examinant la rive opposée où le lointain signal de la perche au mouchoir rouge se dressait solitaire.

C'était le professeur qui disait maintenant :

— Nous allons construire un bateau et finir notre voyage par voie d'eau. Mais avant il nous faut trouver un gîte qui nous permette de vivre au moins une semaine au bord du lac.

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? Tu ne vois donc pas que Fred est malade pour de bon?

— Il ne faut pas!... dit Fred, se soulevant sur les coudes.

Philomicron se pencha sur Fred et tâta délicatement son genou enflé.

— Regarde, c'est tout bleu! Ça fait mal, sûrement?

— Ça fait mal, grimaça Fred et ça brûle comme si l'on repassait le genou avec un fer tout chaud.

Le professeur réfléchit comme s'il cherchait un moyen de soulager le malade et, soudain, se frappant le front, courut vers le lac.

— Oh! comme il a enflé, dit Louison qui toucha du bout de son doigt la jambe malade de son frère.

Le professeur revint. Il tenait devant lui, sur ses mains étendues, une petite feuille, dont des gouttes d'eau coulaient sur le sable.

— Donne ta jambe, dit-il au malade.

Et ayant placé la feuille fraîche et mouillée sur le genou brûlant, il en enveloppa habilement la jambe malade.

— C'est bon comme une compresse, dit Fred. Cela m'a soulagé de suite.

— Parfait! Reste tranquillement couché, et nous allons chercher un abri pour passer la nuit.

Par bonheur les voyageurs n'eurent pas, cette fois-ci, à chercher longtemps un refuge. Ils s'aperçurent bientôt que toute la côte du lac était sillonnée de crevasses profondes. Ils jetèrent un coup d'œil dans l'une et dans l'autre et, enfin, se décidèrent de choisir une grotte sèche, sablonneuse, aux voûtes basses et à l'entrée étroite.

Le professeur retourna sur la rive, souleva Fred et le transporta dans ses bras.

— Reste couché, dit-il, installant le jeune garçon contre le mur. Es-tu bien comme cela? Non?

Fred ne répondit pas. Il dormait déjà d'un sommeil lourd et profond de malade. Philomicron et Louison s'assirent à l'entrée et à la faible lueur du soir, ils soupèrent de restes d'un gâteau de miel.

— Et maintenant, on se couche, décida Philomicron.

Après avoir barricadé avec des pierres l'entrée de la grotte, les voyageurs s'étendirent sur le sable sec et bientôt ils s'endormirent.

A l'aube, le professeur rêva de la fourmi-lion. Le lion tenait Fred dans ses crocs terribles et le regardait fixement de ses grands yeux sphériques. De ses mains et de ses pieds, Fred frappait la tête de la fourmi-lion et gémissait doucement.

Le professeur ouvrit les yeux, mais les gémissements ne cessèrent pas.

— Fred, qu'y a-t-il? appela le professeur.

Fred ne répondait pas.

La caverne était noire. Le professeur se leva et s'appuyant contre le mur, il se dirigea vers la sortie. Ayant tâté dans l'obscurité les pierres qui barricadaient l'entrée de la caverne, il enleva d'en haut deux grosses pierres et, avec précaution, pour ne pas réveiller les enfants, ils les plaça sur le sol.

(A suivre.)

Vous devez lire :

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

Une aventure de Pierrot Lancry

Passionnant roman d'aventures

Un volume illustré : **12** fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (VIe)

Du même auteur :

Le Mystère du Serpent à plumes

A TRAVERS LE MONDE

Les premières universités furent, en fait, des associations religieuses où les élèves étudiaient la théologie. C'est pourquoi les lieux de réunion se trouvaient toujours près de la cathédrale; ce n'est qu'à partir du XIIIe siècle qu'on commença à y enseigner l'astronomie et les mathématiques.

o

D'après les calculs de certains ingénieurs, les mines de platine du monde entier ne pourront plus produire que quelque sept à huit tonnes du précieux métal.

o

Les ouvriers très expérimentés dans la fabrication des tapis, en Orient, ne se servent jamais de modèles dessinés. C'est ce qui explique que chacun de leurs travaux a un aspect particulier. Beaucoup possèdent également leurs procédés à eux, et des méthodes de teinture qui se sont conservées dans les mêmes familles au cours de nombreuses générations. Les couleurs tirées des herbes et des plantes sont celles qui résistent le plus solidement au temps.

o

Le corail est un produit naturel calcaire, de couleur blanche, rose ou rouge, en forme de rameau qu'on utilise dans la fabrication des bijoux, après l'avoir poli, et qu'on trouve notamment dans la Méditerranée.

o

La lycose est une sorte d'araignée qui pousse très loin le sens maternel; cette araignée qui ne tisse pas de toile pour attraper sa proie, mais qui compte sur sa vitesse pour la capturer, est une mère courageuse et dévouée, qui se bat jusqu'à la mort pour défendre sa progéniture.

o

Près de Grenade, en Espagne, sur une colline appelée le Sacro Monte (Mont sacré), se trouve un curieux village peuplé de Gitans. Leurs habitations sont creusées dans le flanc de la montagne. Un trou percé à la voûte laisse échapper la fumée.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le ministère de l'Air a décidé de publier à nouveau la cause exacte des accidents d'aviation. Cette mesure avait été, en effet, abandonnée après la publication de deux rapports.

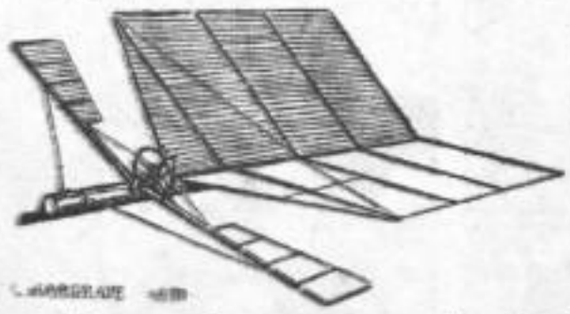
S'il est triste et douloureux de constater un accident, il est lamentable et criminel de n'en pas révéler la cause. Tenir secrète une cause d'accident expose les autres pilotes au même genre de catastrophe, qu'il s'agisse d'une condition particulière d'emploi ou d'un défaut de matériel. Seule la vérité peut engendrer le progrès.

Sur un plan beaucoup moins dramatique vous trouvez la même manière d'agir pour votre modèle réduit. Si vous le cassez, allez-vous en reconstruire un autre sans chercher à savoir si vous avez mal établi ou mal dirigé le premier?

Non, n'est-ce pas. Il est plus logique de tirer de l'accident des conclusions qui vous éviteront une seconde destruction du fruit de votre travail.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1891. Laurence Hargrave. — *S'étant déjà signalé par diverses études sur les cerf-volants et inventeur du cerf-volant cellulaire, Laurence Hargrave était tout indiqué pour réaliser un avion. C'est en Australie, à Sidney, qu'il conçut un appareil qui était, en quelque sorte, un cerf-volant à rames!*



Un plan en dièdre, de 19.827 centimètres carrés assurait la sustentation. Il était plus long que large et monté sur un fuselage tubulaire, il comportait une légère flèche à l'avant. Un fil reliant les bords marginaux servait de hauban. A l'avant, était monté un petit moteur à air comprimé de 50 m/m d'alésage et 32 m/m de course, et pesant 0 kil. 312.

La tige du piston était reliée à deux tiges transversales en bois, articulées sur des axes et portant deux surfaces de 1.390 centimètres carrés. Le mouvement du piston, en faisant battre les ailes, assurait la propulsion.

Le fuselage était constitué par un tube formant réservoir d'air comprimé. Son diamètre de 51 m/m et sa longueur de 2 m. 110 donnaient une capacité de 4 dm³ 110 pour un poids de 0 kil. 438. La pression limite de remplissage était de 17 kil. 600.

Au poids total de 1 kil. 670, l'appareil réussit plusieurs vols d'art, l'un de 156 mètres qui est le premier vol effectué avec succès par un modèle réduit à air comprimé, propulsé par ailes battantes.

Pendant ce parcours de 156 mètres, le moteur fournit 46 battements doubles.

Plus tard, Hargrave essaya, sans meilleur résultat, un moteur à vapeur : il ne put se procurer les éléments indispensables et abandonna ses recherches.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

BATI. — Partie d'un aéroplane qui supporte le moteur. Il y a plusieurs sortes de bâtis pour s'accommoder aux diverses sortes et marques de moteurs. Le bâti, en bois, à l'origine, est maintenant métallique, même sur des avions de construction et revêtement en bois. (N.)

BÉQUILLE. — Pièce en bois ou en métal destinée, en frottant sur le sol, à protéger le fuselage et les empennages d'un avion. La béquille, généralement élastique, était rappelée par des sandows. On a fait des béquilles constituées par un petit ressort à lames. Aujourd'hui la béquille est remplacée par la roulette de queue, qui a l'avantage de pouvoir être orientable. (D.)

SPORTS

Voici les principaux records de course à pied amateurs : le 100 mètres a été couru en 10 sec. 2/10 par le nègre américain Johnson en 1937; le 200 mètres a été couru en 20 sec. 3/10 par le nègre américain Jess Owens en 1936. Tous les records jusqu'à 1.000 mètres sont, 100 mètres par 100 mètres, des records américains. Le 500 mètres, en 1 min. 2 sec. est la propriété de Eastman depuis 1934, comme le 600 mètres en 1 min. 18 sec. 4/10.

Le 1.000 mètres et le 2.000 mètres restent acquis à Ladoumègue depuis plus de sept ans. Il les courut respectivement en 2 min. 23 sec. 6/10 et 5 min. 21 sec. 8/10.

Pour les courses de fond, les Finlandais et les Argentins se partagent les différents records. Le Finlandais Salminen a couru le 10.000 mètres en 30 min. 5 sec.; un autre Finlandais, Nurmi, le 15.000 mètres en 46 min. 49 sec. 6/10; l'Argentin Zabala les 20.000 mètres en 1 h. 4 min. 2/10 de sec.; le Finlandais Mattellin, les 25.000 mètres en 1 h. 22 min. 28 sec. L'Argentin Ribaz, enfin, est détenteur, depuis 1928, du 30.000 mètres en 1 h. 40 min. 57 sec.

o

La marche est un sport qui devient chaque année plus populaire en France, surtout depuis le grand succès de la course Paris-Strasbourg. Mais sait-on que la plupart des records de marche remontent à une date déjà assez ancienne ?

C'est ainsi que le Français Antoine battit en 1913 le record du monde des 50 km. sur piste à la marche, en 4 h. 32 m. 14 s., et le record des 4 heures de marche sur route, en parcourant 44 km. 464. Ce record est resté invaincu depuis cette date, de même que celui de l'Italien Altimati qui parcourut, cette même année 1913, les 10 km. en 44 m. 34 s., et qui battit le record de l'heure en parcourant 13 km. 403 (ces deux derniers records établis sur piste).

Mais il existe encore deux records de marche plus anciens que ceux-là : celui de l'Anglais Hammond qui remporta en 1908 le championnat des 24 heures sur piste en parcourant 241 km. 359 et celui de l'Anglais Perkins qui parcourut 24 km. 863 en 2 heures, à une époque où, seule, vos arrière-grands-pères purent le voir marcher puisque ce record fut établi en 1877.

Palais et Maisons d'Enfants

Voici un intéressant reportage sur les magnifiques maisons et palais qu'ont à leur disposition les enfants de l'U. R. S. S.

Le nom de « palais » n'est pas décerné à toutes les maisons d'enfants. Celles dont l'aménagement n'a coûté que quelques centaines de milliers de roubles ou même un ou deux millions s'appellent modestement « maisons du pionnier ». On en compte des centaines. Quant aux « palais » il n'y en a qu'une trentaine dans les grandes villes. Le dernier en date et le plus imposant est l'ancien palais Anitchkov, devenu le Palais des pionniers de Léningrad.

C'est un palais authentique, bâti autrefois près de la fameuse perspective Nevski, sur le quai de la Fontanka à Saint-Pétersbourg, par des architectes et artistes-décorateurs italiens pour un tsar « de toutes les Russies ». Durant deux siècles, derrière ses portails richement sculptés, s'écoula la vie des nobles fainéants, agrémentée de sombres passions et de crimes, dont les sujets du tsar se confiaient à l'oreille les horribles détails.

La grande Révolution prolétarienne chassa du Palais Anitchkov ses occupants titrés et les enfants soviétiques reçurent ce somptueux palais en héritage légitime.

Il fallut, certes, le transformer de fond en comble. Ce qui était bon pour les tsars, ne pouvait plus satisfaire les enfants des travailleurs; pendant dix mois, des centaines d'ouvriers du bâtiment édifièrent des annexes modernes en ciment armé et aménagèrent l'intérieur du vieux palais. Aujourd'hui, 300 salles spacieuses reçoivent le flot joyeux de 6 à 7.000 enfants.

Qu'ils ont un air pitoyable, ces jouets fabriqués jadis par les fournisseurs attitrés de la cour pour amuser les petites « altesses impériales », en comparaison des jouets mis à la disposition de la marmaille ouvrière de Léningrad! Que vaut ce cadran solaire faisant tourner et culbuter à heure fixe de petits clowns en papier mâché, ces « gladiateurs magnétiques » échangeant des coups de plaire ou ces kaléidoscopes multicolores à côté d'un univers en miniature qui se présente aux yeux émerveillés du visiteur!

Voici des maisons de toute espèce et de toute dimension, depuis les plus simples, en bois, jusqu'à de véritables matériaux de petits chantiers de construction. Pour les enfants plus âgés, il y a même de véritables ateliers où les jeunes constructeurs peuvent bricoler à leur gré, en s'inspirant de leur imagination inventive, ou de dessins et modèles mis à leur disposition.

Voilà une humanité de poupées représentant les peuples les plus divers et les costumes de toutes les époques — voilà des chemins de fer électriques et à vapeur avec une installation complète de gares, de voies et de signaux; de véritables petits centraux téléphoniques; des salles contenant des modèles de navires de tous les âges; des maquettes de ports avec l'installation de bassins; des instruments de navigation; des appareils et équipements de scaphandriers; des salles d'aviation, de géographie, d'astronomie; des bibliothèques et des salons de lecture, des pièces réservées aux jeux d'échecs, de dames et autres « jeux silencieux », une salle amusante de « mots croisés » et rébus, des cabinets de travail littéraire, des salles de gymnastique, de billard et de ping-pong, de musique, de chant, de danse, des ateliers pour les jeunes peintres et sculpteurs, etc.

Les murs et les plafonds sont ornés de peintures représentant des sujets familiers aux enfants, tirés des contes, de l'histoire ou de la vie actuelle de l'U. R. S. S. Les maîtres les plus renommés, les meilleurs artistes, écrivains, musiciens et savants offrent aux enfants leurs connaissances et les font profiter de leurs talents. On peut obtenir ici des conseils et des explications sur toutes les choses qui occupent l'esprit et l'imagination des enfants.

Ce monde enchanté se continue dans le grand jardin, parmi les fontaines, les piscines et les terrains de jeu.

Les parents et les visiteurs adultes se sentent gagnés par la joie communicative des enfants et éprouvent souvent ce sentiment d'envie et de regret qu'un vieil ouvrier exprima en ces termes : « Vraiment, nous autres, nous avons été trop pressés de venir au monde! »

Les « palais du pionnier » des autres villes cherchent à rivaliser avec celui de Léningrad, et les « maisons du pionnier », plus modestes, s'inspirent des mêmes idées directrices. La même voie est suivie par les « maisons d'enfants » des *kolkhoz* ou communautés de paysans dont le nombre augmente sans cesse.

***

Le village de Trikraty, près de Kiev, n'est pas bien grand. Avant la Révolution, on y comptait 300 maisons, une église et beaucoup de débits de boisson. Le grand propriétaire foncier y régnait en maître absolu.

A l'heure actuelle, ce village est entièrement collectivisé. Il est éclairé à l'électricité, possède un hôpital, un poste vétérinaire, une station d'élevage pour l'amélioration du bétail. L'ancienne résidence du seigneur abrite l'école de Trikraty. Mais, malgré l'essor indéniable du pays, cette école fut longtemps considérée comme une des plus mauvaises du rayon : l'assiduité des élèves était médiocre et leur conduite déplorable.

Devant cet état de choses, les Jeunesses communistes proposèrent au Soviet du village de créer pour les enfants un centre d'éducation et d'amusement hors de l'école. Ils obtinrent un local, recueillirent pour commencer 2.000 roubles et achetèrent des jeux, une bibliothèque, etc. Tels furent les débuts.

La maison comprend aujourd'hui six pièces spacieuses et claires, d'une propreté méticuleuse. La plus grande est réservée aux réunions, aux spectacles et aux jeux collectifs. Dans le vestibule, on voit un journal mural et la liste des membres du conseil de la maison de service chaque jour de la semaine.

La maison est entourée de massifs de fleurs. Derrière la maison, s'étend un jardin potager qui fait l'orgueil des enfants; ils le cultivent avec soin et en connaissent chaque plante. Beaucoup de plantes portent des étiquettes avec le nom de celui qui les a plantées. Ce sont des spécimens destinés à l'expérimentation. Les expériences réussies sont communiquées à la Centrale des « jeunes naturalistes ».

Un stade est admirablement agencé pour tous les sports et pour les exercices d'athlétisme léger. Le matériel sportif a été en grande partie exécuté sur place par les organisations locales, de même que les beaux jouets pour les petits. Un pionnier, membre du conseil de la maison, a la garde des jeux : on s'adresse à lui quand on veut emporter un jeu quelconque à la maison. Il vérifie gravement si le jeu délivré est en bon état et inscrit le nom de celui qui l'emporte.

La bibliothèque comprend 650 volumes. L'instituteur distribue les livres, donne des conseils, note les opinions des lecteurs. Deux pionniers l'aident activement dans ce travail.

Le conseil de la maison est élu par l'assemblée générale des enfants du village. Il se compose de cinq enfants et d'un des organisateurs de la maison. Les enfants sont ainsi les maîtres absolus de leur maison. Le conseil publie un bulletin périodique et rend compte de sa gestion à date fixe. Mais à côté de lui existe un comité de parrainage, composé d'adultes.

Quinze cercles avec 267 enfants fonctionnent régulièrement dans la maison. Le cercle de physique a construit un poste de T. S. F. Au moment des travaux agricoles, les sans-filistes ont installé des récepteurs en plein champ pour permettre aux paysans d'écouter des émissions pendant le repos de midi. Les travaux des jeunes photographes ont obtenu également un grand succès.

Le cercle des « jeunes naturalistes » est un des plus nombreux : il compte 48 membres. Il se divise en plusieurs sections. La section d'apiculture est dirigée par le père d'un de ses membres.

Le cercle des jeunes constructeurs de modèles d'avions, sous la direction de l'instituteur, est arrivé à construire de nombreux modèles volants et un petit dirigeable, dont le premier vol fit sensation dans le village. Les meilleurs constructeurs ont entrepris la construction d'un véritable moteur à essence d'un cheval et demi de puissance.

D'autres enfants aiment l'étude de l'histoire, des belles-lettres et du folklore, s'intéressent à l'histoire de la guerre civile dans la localité, interrogent les vieux sur les événements passés, notent les anciennes légendes et les vieilles chansons qui abondent en Ukraine.

Le théâtre et la musique ont également leurs fervents. Le cercle des musiciens possède 26 instruments à cordes. Ses soirées musicales attirent un public nombreux d'enfants et adultes.

VARIÉTÉS

RÉBUS

CHARADES

Mon premier se compose de lettres,
Les enfants sont friands de mon deuxième.
On porte des manteaux en peau de mon troisième,
Mon tout est une possession portugaise.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon deuxième est égal à mon premier,
Mon troisième est une ville suisse du canton de Valais,
Mon tout le nom d'une célèbre guerre américaine.

DEVINETTES

Je pique, je brille, je cheminc dans le tissu; sur les montagnes audacieuses je perce les nuages; sur l'océan, je sers de guide aux marins. Qui suis-je?

On raconte que le philosophe de l'Antiquité grecque, Diogène, pour prouver son dédain de l'argent avait élu domicile dans un vieux tonneau. Pourquoi cela est-il faux?

LOGOGRIPHE

Combien de mots pouvez-vous former avec la totalité ou une partie des lettres qui composent Lamartine.

MÉTAGRAMME

J'ai sept pieds et je désigne une région où le gibier abonde. Si vous changez ma première lettre, je deviens une ville allemande. Changez-la encore et je suis une ville italienne.

Changez-la de nouveau, et je me transforme en un pays d'Europe.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Nous sommes en 1938. Ecrivez l'âge d'une personne que vous connaissez (l'âge qu'elle aura dans l'année en cours), en dessous sa date de naissance. Puis l'âge d'une autre personne et sa date de naissance. Recommencez une troisième fois l'opération. Quelles que soient les personnes choisies, vous aurez la surprise de toujours trouver un total de 5814. Pourquoi?

ACROSTICHE DOUBLE

× O U R I ×	1. Petit rongeur.
× T T I L ×	2. Chef des Huns.
× O U R R ×	3. Alimenté.
× Y P H O ×	4. Violent orage.
× P P R I ×	5. Sut, étudia.
× L I C H ×	6. Prison et avenue de Paris.
× U E L A ×	7. Valeur à l'envers.
× S A G E ×	8. Chose qui a servi.
× E E R E ×	9. Animaux coureurs.

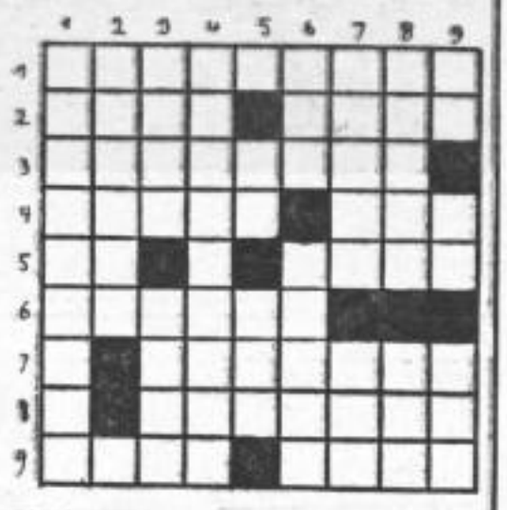
Les mots lus en acrostiche forment les noms: 1° d'une ville de l'énérife; 2° d'une fête qu'on souhaite le 19 Mai.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

ABONNEZ-VOUS!
FAITES DES ABONNÉS!

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 147

Horizontalement. — 1. Sorte de crustacés qui vivent dans l'eau. — 2. Fratricide célèbre. Adverbe marquant la distance. — 3. D'une manière qui n'est pas douce. — 4. Rivière qui passe à Grenoble. Résultat. — 5. Précédé d'un « a », c'est une prière. Consonne. Récipient. — 6. Terre servant à la fabrication des poteries. — 7. Voyelle. Vent du Nord. — 8. Consonne. Celui qui conduit. Lettre de l'Alphabet. — 9. Action de transpirer. Nom d'une célèbre famille de princes italiens.



Verticalement. — 1. Auteurs. — 2. S'entretenir avec quelqu'un. Voyelle. — 3. Pli du visage. Témoignage. — 4. Qui n'est pas mou. — 5. Consonne. Pronom personnel. Brûler (au participe passé). — 6. La Corse en est une. Agent des crimes d'un autre. — 7. Rendre un son (au présent). Article défini pluriel. — 8. Placer (au passé simple). Voyelle. Consonne. — 9. Préposition. Connaître (au participe passé). Venir au monde (participe passé féminin).

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 146

Charades. — Grésivaudan (Grès-Si-Vaux-Dent). — Colin-Maillard (Co-Lin-Maille-Arc). Salse-Pas-Rase-Ieu (Salsepareille).

Curiosité historique. — C'est la ville de Pau qui donna naissance à Henri IV et à Bernadotte, roi de Suède. De protestant, Henri IV se fit catholique; de catholique, Bernadotte se fit protestant.

Arithmétique amusante. — Il reste dans le verre trois quarts d'eau et un quart de vin.

Rébus. — Un clou chasse l'autre. — ROBERT (Rô — Ombre — Banc — Entrée — Rat — Toit).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 146

Horizontalement. — 1. Résolution. — 2. En. Se. Oudin. — 3. Station. E. — 4. Or. Nuage. — 5. Lent. La. — 6. Vrai. M. Na. — 7. Jeannette. — 8. Arme. Ai. — 9. La. Ce. Il. En. — 10. En. E. Livre.

Verticalement. — Résolvante. — 2. Entrer. An. — 3. Naja. — 4. Ost. Tiron. — 5. Lait. Ann. — 6. Ne. — 7. Tonn. E. — 8. On. Me. Li. — 9. Idéal. Ta. — 10. Ri. Gantier. — 11. En. Ne. Se.

Attention !...

DERNIÈRE SEMAINE DE NOTRE GRAND CONCOURS

Classer par ordre de préférence :

1. NOS HISTOIRES : Jim Mystère, Zézette et Jojo, Falzar, Le forçat d'Eldorado, L'homme des gouffres, Les Robinsons d'Insectopolis, Pat'Soum, Le rayon de la mort, Toto et Toutoune, Bégonia.

2. NOS DISTRACTIONS : Savez-vous que? Pour rire un peu, Timbres-poste, Coin des fillettes, Aviation, A travers le Monde, Aviateurs, Sports, Bonnes pages (Colette Vivier et les autres), Variétés, Histoires de Bour.

Nous écrire seulement les trois histoires et les trois distractions préférées, ainsi que la dernière histoire et la dernière variété.

Les participations au concours doivent nous arriver avant le 22 septembre.

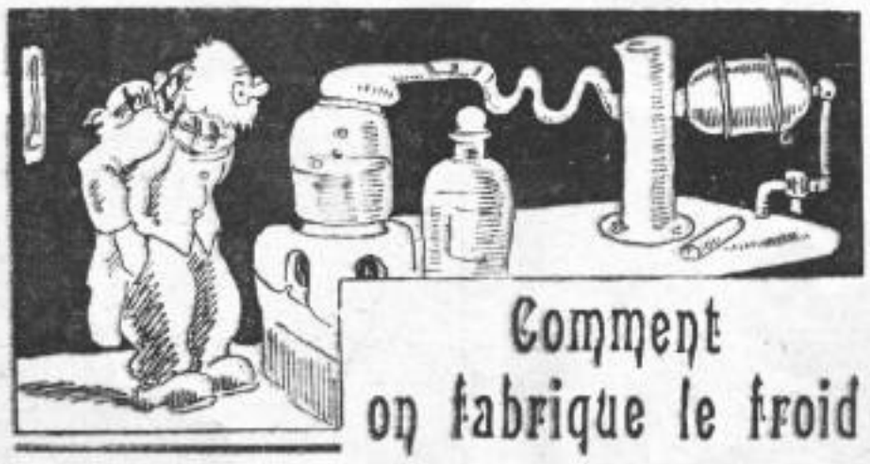
LE COURRIER DE JANOT

Huguette Pommet : Je suis contente que notre *Coin des Fillettes* te plaise et que tu te serves de nos modèles de tricot et de nos patrons. — *Un lecteur de « Mon Camarade » :* Pourquoi ne nous avoir pas donné de nom plus complet ou un pseudonyme permettant de te reconnaître parmi tous nos lecteurs? — *René Maunier :* Merci de ton Concours, mais tu n'as pas donné le résultat sous la forme qu'il fallait et dans ces conditions nous ne pourrons pas te mettre dans le classement. Tu voudras donc, si tu veux participer au Concours, revoir ta solution et nous envoyer une solution conforme. — *René Lambert :* Tu as dû recevoir maintenant notre lettre au sujet de ton timbre qui vaut 17 fr. 50, mais c'est le prix indiqué par le catalogue et je pense qu'en réalité ton timbre doit valoir un peu moins. — *Jacques Bolo, Bucy :* Merci de ta lettre. Je suis content de savoir qu'il existe un Club à Bucy et je lui souhaite longue vie. Je ne crois pas qu'il y ait un Club aux environs de Lagny. S'il s'en monte un, je ne manquerai pas de te le signaler. — *Demarest, Villers-le-Bretonneux :* L'hebdomadaire laïque *Les Petits Bonhommes* a cessé de paraître depuis environ dix ans. Il existe actuellement un autre journal, *La Gerbe* (M. Freinet, à Vence). — *André Boucher, Cachan :* J'espère que tu vas maintenant définitivement bien et que tu auras gagné un prix au Concours des mots croisés.

LISTE DES PRIX
du Concours « Les Plus Belles Histoires »
de *Mon Camarade*

1er Prix : Une Montre.
2e et 3e Prix : A choisir, soit un Stylo ou une Boîte aquarelle, ou Matériel pour construire un avion.
4e, 5e et 6e Prix : Album de "Mon Camarade" (3e série) ou un livre.
7e Prix : Crayons de couleurs.
8e Prix : Un couteau.
9e Prix : Une trousse scolaire.
10e au 20e Prix : Un stylomine ou porte-monnaie.

Comment on fabrique le froid



Et comme on aimerait pouvoir fabriquer du froid aussi facilement que l'on obtient de la chaleur. Si le « froid central » était organisé par les municipalités, comme d'ailleurs le chauffage central en hiver, bien des maladies seraient évitées dont le manque de confort et d'hygiène facilite le développement, et certaines contrées, aux « oueds » par exemple, seraient rendues habitables.

Or, avec les progrès réalisés par les Sciences à notre époque, il serait facile d'installer un système de ce genre, tout à fait inconcevable il y a soixante ans.

Deux méthodes courantes permettent de fabriquer du froid; et pour chacune de ces méthodes le principe est très simple et il se rapporte à notre expérience de tous les jours.

Premier principe : *l'évaporation d'un liquide provoque du froid.* Après les avoir lavées — à l'eau chaude ou à l'eau froide, peu importe — ne vous essuyez pas les mains, mais laissez-les sécher à l'air, votre peau aura une sensation très nette de froid. Si au lieu d'eau vous aviez trempé vos mains dans de l'alcool ou de l'éther, liquides plus *volatils* (qui s'évaporent plus vite), vous auriez les mains glacées comme en hiver.

Deuxième principe : *la décomposition d'un gaz provoque du froid.* Quand vous gonflez les pneus de votre bicyclette que faites-vous? Vous *comprimez* de l'air dans la pompe et le chassez à l'intérieur du pneu. Or, surtout si vous êtes vif, votre pompe chauffe; le fait de comprimer un gaz amène de la chaleur. Inversement une décompression rapide donnera du froid. Quand votre pneu aura été gonflé « à bloc », si vous appuyez sur la valve, l'air sortant brutalement passera froid sur votre main, beaucoup plus froid que l'air extérieur. Et vous êtes-vous trouvé près d'une locomotive arrêtée, qui lâche un jet de vapeur? Cette vapeur qui était sous pression près de la chaudière bouillante, n'ayez pas peur de la toucher : ce sont des gouttes froides qu'elle enverra sur vos doigts, car elle s'est *détendue* (décomprimée brusquement).

Il sera facile maintenant de comprendre comment on a pu industriellement fabriquer du froid.

Un moyen très économique que l'on commence à employer dans des frigidaires domestiques est simplement... de chauffer un liquide! Mais, à bien réfléchir, cela n'a rien d'étonnant : pour faire de la vapeur d'eau, il n'est rien de tel que de mettre l'eau dans une bouilloire sur le feu. Seulement, il faut ici que l'évaporation soit importante et rapide. Aussi on commence par faire dissoudre dans l'eau un gaz, tel que le gaz ammoniac (l'eau en absorbe beaucoup : 1.050 fois son volume); à peine chauffe-t-on le mélange que le gaz s'évapore; on le fait s'évaporer dans un serpentin, long tuyau qui circule dans un bac rempli d'une saumure (cette saumure est de l'eau salée, salée en proportion convenable pour éviter la congélation d'une part — cette saumure ne se « prendra » pas comme l'eau sans sel qui à 0° durcit en glace — et pour éviter la formation des cristaux d'autre part : la saumure à très basse température restera liquide, le sel ne se déposera pas).

Le froid produit par l'évaporation dans le serpentin, se communique à toute la saumure; il suffira donc d'aménager au milieu de la saumure, baignées par elle, des petites cases pour avoir des chambres froides.

N'employer que de l'eau pour faire du froid était une idée séduisante. MM. Leblanc et Foltain l'ont réalisée, et leur appareil a trouvé une utilisation immédiate : pour refroidir les soutes à munitions des navires de guerre, il aurait été dangereux d'y placer des appareils employant des gaz inflammables ou toxiques. Plus exactement c'est la saumure elle-même (l'eau de mer si proche, en quantité illimitée) que l'on fait se vaporiser; tombant en fines gouttelettes, à travers une plaque perforée, dans un *évaporateur*, une partie de cette saumure s'évapore, provoquant du froid, l'autre partie restée liquide tombe au fond, refroidie; un jet de vapeur lancé dans une tuyère communiquant avec l'évaporateur et une pompe à vide aspirent la vapeur de la saumure elle-même, et font un vide assez poussé dans l'appareil — ce qui active l'évaporation. On a soin de placer en étages plusieurs évaporateurs communicants, la saumure tombant de l'un dans l'autre se refroidit ainsi de plus en plus; et c'est un liquide à très basse température qu'une pompe entraînera dans des tuyaux entourant la pièce à rafraîchir et ramènera ensuite au premier évaporateur.

La machine à évaporation la plus employée, notamment par toutes les fabriques de glace alimentaire est ainsi constituée : une pompe aspirante et foulante d'une part aspire au fur et à mesure qu'elles se produisent les vapeurs dégagées par un gaz (gaz ammoniac, gaz sulfureux, gaz carbonique, etc.) évaporation qui a lieu dans un serpentin baignant dans de la saumure, et ensuite comprime ces vapeurs dans un récipient refroidi par une circulation d'eau; à températures et pression voulues, ces vapeurs s'y condensent : le gaz est redevenu liquide — on peut donc sans cesse recommencer l'opération. Comme toujours l'évaporation dans le serpentin produit du froid, qui se communique à la saumure. On obtient ainsi des températures de —15°. Si donc on dispose dans cette saumure des « moulages », bacs contenant de l'eau, cette eau se congèle très rapidement, donnant autant de blocs de glace qu'il y a de bacs immergés; c'est ainsi qu'on fabrique la glace qui est livrée chaque jour dans les cafés, les boucheries, les hôpitaux, etc...

Le froid est utilisé de bien des façons. On l'emploie pour conserver des aliments chez soi, et toutes sortes de denrées chez des commerçants, on empêche ainsi la viande de se gâter, le lait de sûrir, les œufs d'éclore ou de pourrir, les graines de germer. Des œufs frais, placés dans un frigidaire entre — 1° et 2° — sont encore « à la coque » au bout de cinq mois. La viande, à environ 0° se conservera trois semaines. Mais il y a aussi de la viande *congelée* (elle est dure comme de la pierre) à — 15° puis — 7° qui se conservera plus d'un an. Pendant la guerre le « frigo » que l'on donnait aux soldats venait, par bateaux frigorifiques, d'Argentine : c'était de la viande congelée. Un Français, Charles Tellier, en 1876, fit construire le premier bateau frigorifique; son idée n'eut pas de succès en France, mais dès 1885 les Anglais la reprirent et l'exploitèrent. Actuellement un de ces navires promène dans ses cales 40 kilomètres de tuyaux frigorifiques et peut emporter 13.000 bœufs. Il y a aussi dans les ports, dans les abattoirs, dans les laiteries, etc..., des docks frigorifiques, des chambres froides. Pour chaque denrée, il faut d'ailleurs établir une température et une humidité déterminées. Dans tous les cas, les aliments doivent revenir lentement à la température normale avant d'être cuits.

Dans les hôpitaux on utilise la glace : après des opérations, pour éviter la gangrène des plaies, pour empêcher que se développent une congestion, une infection. A la suite des travaux du Dr Carrel on conserve du sang à 0°, en des veines, qui permettront en temps voulu des transfusions ou des greffes.

Grâce au froid on a réalisé des choses bien étonnantes dans d'autres domaines. La plupart des corps se contractent au froid : c'est donc en les refroidissant brusquement qu'on démoulera le chocolat, qu'on décollera les verres d'optique. Quand on a creusé les stations de métro proches de la Seine, on a congelé d'abord le terrain; si on l'eau aurait suinté sans arrêt, empêchant tous les travaux. Les architectes les plus modernes préconisent la « climatisation » des immeubles : les appartements ne seraient plus chauffés par des radiateurs mais approvisionnés d'un air ayant la température et l'humidité voulues, air préalablement désinfecté, débarrassé des poussières de la rue; en hiver on aurait à chauffer cet air, en été on devrait au contraire le faire passer par des tuyaux refroidis. Vous verrez que bientôt on construira des maisons aussi étanches que des sous-marins!

Il nous reste à parler de la deuxième méthode employée pour obtenir du froid : par la détente des gaz. C'est ainsi qu'on réalise les plus grands froids et qu'on atteint le « pôle du froid », le « zéro absolu », la température la plus basse qui existe : —272°! Il y a dans le monde plusieurs « laboratoires du froid », qui font de très intéressantes expériences. On est arrivé, en le faisant se détendre et se détendre encore, à refroidir l'air au point de le rendre liquide, à — 190°! La machine est simple; il n'y a pas de secret à partir de l'air comprimé qui se détendra plusieurs fois de suite dans des cylindres contigus jusqu'à se refroidir et à couler, mais bien des détails ont créé de grandes difficultés : ainsi toute huile ou graisse à machines se solidifie à si basse température... Comme vous pourrez vous en douter, l'air liquide (que l'on transporte dans des sortes de « bouteilles thermos ») présente quelques particularités bien curieuses : si on y trempe une tige de caoutchouc, elle devient dure comme du métal, des cerises sembleront des billes de verre, l'air liquide rend un fil de plomb élastique comme un ressort d'acier, etc. Mais l'air liquide sert à autre chose qu'à de la physique amusante : comme les différents gaz qui composent l'air s'évaporent à des températures différentes, on peut séparer, en faisant « bouillir » l'air liquide, l'oxygène de l'azote et des différents « gaz rares » : l'argon employé dans les lampes électriques, le néon que l'on place dans les tubes de publicité lumineuse, l'hélium dont on gonfle les dirigeables, etc.... Enfin l'air liquide lui-même imprégnant du charbon de bois, est un puissant explosif.

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

:: Les pochettes ::

M. C. 2, PLANEUR
Lancement au sandow..... franco 7 fr.

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la Troisième série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 26 numéros : 19 francs. — Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Épuisée.
2e Série : Le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-44 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57300.

TOTO et TOUTOUNE

147

RESUME: JACK STRONG, POUR DÉLIVRER TOTO ET TOUTOUNE, LUTTE AVEC MOERDER ET ALI LE CRUEL. JACK A LE DESSOUS ET ALI LE MENACE.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI REVIENT DE BECON EN-CHOISY DONNE SON TICKET À L'EMPLOYÉ VIGILANT DE CHEMIN DE FER

— BRR... *QU'IL FAIT FROID DANS CE PARIS !*. BEGONIA POSE SA VALISE ET ENDOSSE SON PARDESSUS INDÉFROISSABLE

UNE MAIN A PROFITÉ DE L'INSTANT POUR ENLEVER LA VALISE DE BEGONIA MAIS DUFLAN LE DOUANIER À L'ŒIL

— *OUVREZ CETTE VALISE S.V.P.* COMME UN DIABLE KIKI LE SINGE, BONDIT DE LA BOITE. *OTEZ CETTE FAUSSE BARBE*

ET OTTO SCHLASS LE BANDIT EST DÉCOUVERT *"AU VOLEUR!* S'ÉCRIE BEGONIA QUI S'ÉLANCE À SA POURSUITE. MAIS PATATRAS

DANS LES VALISES IL CHOIT. KIKI HEUREUX COMME UN SINGE SAUTE DE-CI DE-LÀ IL FAIT MILLE ET UNE FACÉTIES.

IL PINCE LE NEZ DISCRET D'UN MONSIEUR TIRE LES CHEVEUX D'UN CHAUVE, DEROBE UN PORTE FEUILLE, UNE MONTRE ETC...

DUPOTIRON L'AGENT VIGILANT APPARAIT LE BATON LEVÉ. ET *TOC!* UN LARÇIN DE PLUS. KIKI AUGMENTE SA COLLECTION.

MAIS DUPOTIRON A RETROUVÉ BÉGONIA LE PROPRIÉTAIRE DU DÉLINQUANT, — *OUSTE AU POSTE!* DÉCLARE LE PANDORE MOUSTACHU

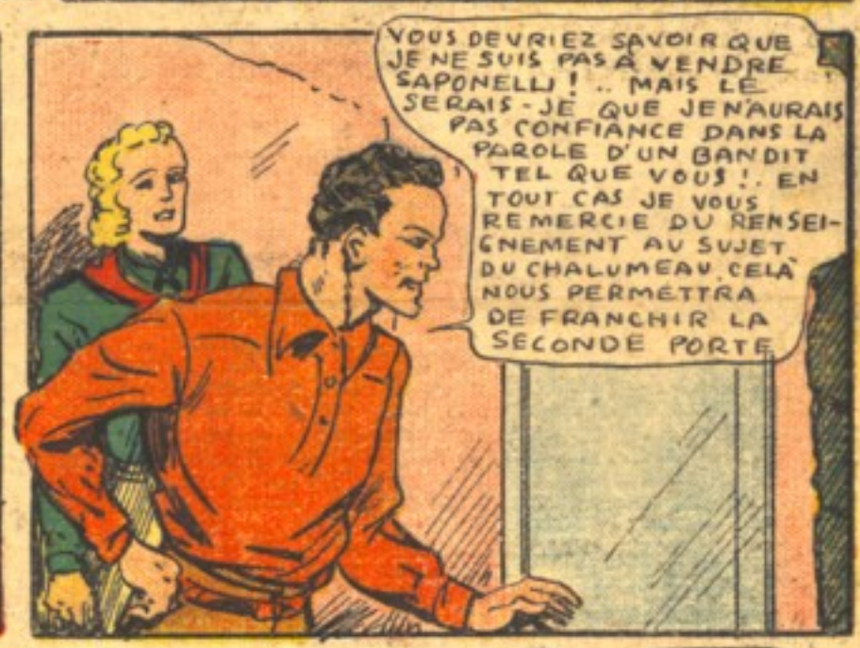
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 148. JEUDI 29 SEPTEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.



148

CEPENDANT SAPONELLI APRES DE VAINS EFFORTS SE RENDAIT COMPTE DU TEMPS QU'IL LUI FAUDRAIT POUR FAIRE FORCER LA SERRURE AUSSI PRIT-IL UNE AUTRE DÉCISION ET IL DONNA L'ORDRE A SES HOMMES DE REMONTER

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge KOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro, arrivés au bagne de Montanara pour délivrer leur père, le lieutenant Popesco, injustement condamné au bagne par la dictature d'Eldorado, ont été fait prisonniers et ils sont interrogés par le gardien-chef du bagne.*

Chapitre XXIV. — Un singulier gardien-chef

A cet instant, quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez! cria le gardien-chef.

Ce fut Miguel, le fils du gardien-chef et l'ami des deux frères, qui entra. Ni Juan, ni Pedro, ni lui-même ne firent semblant de se connaître.

— Père, disait le jeune garçon, je suis venu te prendre pour que nous rentrions ensemble à la maison...

— D'accord. Mais j'en ai pour un bout de temps avec les lascars que tu vois là...

Miguel regarda les deux « lascars », et l'on put lire une vraie détresse dans ses yeux.

Le gros homme s'était mis à signer des notes de service qu'on lui avait apportées entre temps. Pedro profita du silence pour parler à son frère, à haute voix, comme s'ils étaient seuls :

— Dis donc, je pense à notre chien Microbe! S'il ne parvient pas à se détacher, il va mourir de faim et de soif. Je ne pense pas que personne aille le secourir, dans le souterrain de la citerne.

Le secrétaire du gardien-chef le fit taire brutalement, mais Pedro avait tout de même dit ce qu'il avait à dire. Et si Miguel était un brave

— *Allons, vieux, mange maintenant.*

garçon, il ferait le nécessaire. Presque aussitôt, celui-ci se leva :

— Décidément, dit-il à son père, je m'en vais...

— Si tu veux. A tout à l'heure...

Miguel s'en alla et, en passant devant les deux frères, il cligna de l'œil. Il avait compris et ferait le nécessaire...

Le gardien-chef, quand il eut donné sa dernière signature, releva la tête.

— Allons, à nous, maintenant... Toujours bien décidés à jouer aux malins? On va voir ça, mes petits amis, on va voir ça...

Pedro décida de tenter sa chance :

— Pardon, monsieur, fit-il... Vous n'avez pas été piqué au bras par un serpent, voici quelques jours?

— Un serpent? Au bras?

Il s'était tourné vers son secrétaire et le prenait à témoin :

— Ma parole, mais ces gamins sont fous?... Décidément, ils ont bien besoin qu'on s'occupe d'eux...

Il les regardait à nouveau, bien droit dans les yeux.

— Oui, n'est-ce pas?... Soyez tranquilles. Nous allons prendre de vous des soins tout particuliers. Et d'abord, je vais vous installer dans l'un de mes meilleurs appartements. Une cellule de choix, dans la section 15, au rez-de-chaussée...

Le secrétaire intervint :

— Mais, chef, les cellules de section 14, au sous-sol, me paraissent mieux indiquées. Elles sont nettement plus humides et...

— Imbécile! Est-ce qu'ils verraient passer leur père soir et matin, de la section 14? Et je tiens à ce qu'ils le voient passer... Ne sont-ils pas venus pour le délivrer? Ils pourront ainsi savourer tout à loisir l'orgueil de leur triomphe... N'est-ce pas? N'est-ce pas?

Le gros homme paraissait enchanté de sa trouvaille et son rire lui secouait le ventre... Il s'en fut à la porte et l'ouvrit. Puis il ironisa :

— Si ces messieurs veulent bien passer devant...

Des gardes étaient là, qui encadrèrent aussitôt les deux frères :

— Conduisez-les à la section 15, commanda le gardien-chef. Installez-les dans la cellule 30, qui doit être vide. Je passerai un peu plus tard pour les border dans leurs lits.

Et il retourna à sa table, cependant que Juan et Pedro s'enfonçaient dans les longs couloirs voûtés, avec leur escorte...

S'étant muni d'une bonne miche, Miguel s'était rendu à la citerne. A vingt pas sous la voûte il trouva le chien Microbe en assez piteux état. A force de tirer sur sa cordelette et de se tourner et de se retourner, la malheureuse bête s'était à moitié étranglée.

Elle ne fut heureusement pas longue à se remettre. Les animaux ont plus de ressort que les hommes, et tout alla bien lorsque Miguel eut desserré le nœud qui l'étranglait...

— Allons, vieux, mange maintenant...

La miche fut rapidement engloutie, cependant que le jeune homme disait, comme si le chien pouvait le comprendre :

— Le pain sec, ce n'est pas fameux, je le sais bien. Mais il ne faut pas m'en vouloir. J'ai bien essayé de te chiper un bout de rosbeef à la cuisine. Mais que veux-tu, la bouche était là, avec ma mère par-dessus le marché. Alors, n'est-ce pas? Enfin, je tâcherai de faire mieux demain...

Il allait s'en aller. Mais il se ravisa.

— Tu n'as pas eu à boire? fit-il à haute voix.

Il ne pouvait évidemment pas laisser le chien comme ça. Mais il calcula qu'il lui fallait retourner à la maison, se procurer un récipient quelconque, revenir...

— Et si je détachais Microbe? se dit-il. Un chien sait toujours trouver tout seul tout ce qu'il lui faut... Sans compter, si je le laisse ici, qu'il va encore tirer sur sa corde, faire le Jacques et recommencer à s'étrangler, peut-être pour de bon... Ma foi, tant pis...

Miguel se pencha sur l'animal et défit le nœud.

— Tiens, mon gars, voilà la clef des champs. Ne fais pas trop de dégâts dans les poulaillers, et si tu veux un sucre de temps en temps, passe à la maison...

Libéré, Microbe se secoua et remercia Miguel à sa façon, c'est-à-dire en lui sautant dessus, et en manquant de le culbuter.

— La paix! La paix! Allons, viens...

Microbe suivit quelque temps son nouvel ami, puis il fut attiré par le bruit d'un ruisselet qui coulait à quelque distance et disparut...

— Bonne chance! cria Miguel...

Il aurait bien voulu installer le chien chez lui. Mais il y avait deux chats à la maison. Et cela aurait immanquablement mal tourné...

Le gardien-chef vint border Juan et Pedro dans leurs lits, comme il l'avait promis. Le gardien de la section le suivait, ainsi que le porte-pitance.

On leur donna à chacun une miche de pain bis, une cruche d'eau et une gamelle où nageaient quelques haricots dans un innommable brouet glaireux.

— Vous allez vous régaler, hein? fit le gardien-chef. C'est encore trop bon pour vous. L'eau et le pain noir, voilà qui doit vous suffire...

Et d'un revers de main il renversa les deux gamelles sur le sol.

Il continuait cependant :

— Mes petits amis, vous apprendrez à me connaître : je ne suis pas méchant, mais à la première incartade, je vous fais mettre la peau du dos à vif. Vous connaissez ça, le chat à neuf queues? Pas encore? Non?... Soyez patients, quelque chose me dit que ça ne tardera pas...

Tout en parlant, il était allé aux bat-flanc et il avait tâté les couvertures pliées en carré, dans un coin.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Le gardien se précipita :

— Monsieur le directeur, je...

— Vous ne connaissez pas le règlement?

— Je... je...

— Tout détenu de moins de dix-huit ans doit disposer d'une couverture supplémentaire...

— Monsieur le directeur... J'en fais apporter deux autres tout de suite.

Il fit un signe au porte-pitance, qui partit. Le chef poursuivait :

— J'y compte bien. Si vous croyez que j'ai envie de m'attirer des ennuis avec l'administration centrale!... Durs, nous ne le sommes jamais assez. Mais il y a un règlement, et il faut l'observer!...

Il continua un assez long moment sur et même ton, jusqu'à ce que le porte-pitance fût revenu, avec deux couvertures qu'on jeta sur le bat-flanc.

Alors seulement il marcha vers la porte, qu'il franchit le dernier, ayant manœuvré pour cela. Et les deux frères virent avec stupéfaction quelque chose d'assez long et d'assez gros glisser de sa manche et tomber au sol avec un bruit mou...

Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre. Une lourde clef tournait dans la serrure, faisant claquer les énormes gâches...

Au même instant, Microbe flairait une odeur, dans une ruelle, une odeur qui lui rappelait quelque chose...

D'abord, il tourna en rond, fit cinquante mètres d'un côté, trente mètres de l'autre et, toujours le nez au sol, pénétra dans une assez haute bâtisse. Cela se passait en pleine ville...

Dans l'escalier qui montait aux étages, Microbe poussa un premier grognement. Quelqu'un descendait, qui eut peur. Mais le chien passa sans même lever l'œil et, au troisième, se jeta contre une porte en hurlant. Des gens vinrent sur le palier, déjà troublés, lorsque deux coups de revolver retentirent, à l'intérieur de l'appartement, derrière la porte où s'acharnait l'animal...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai raconté dans le dernier numéro comment Julot et moi, l'été dernier, la tête tournée par les histoires extraordinaires qu'on raconte dans certains journaux d'enfants, nous étions partis dans la forêt de Chantilly et comment, cachés qu'on était dans les caves du château de la Reine Blanche on avait été assaillis par un géant vert.

Le géant vert, qui avait réussi à entrer dans notre cachette en défonçant la porte, c'était un garde-chasse ou un garde forestier, je ne sais pas au juste. C'était un homme très grand, très rouge de peau avec des cheveux jaune clair. Il était tellement en colère qu'il en suait à grosses gouttes.

Quand Julot a entendu notre ennemi descendre l'escalier, il a eu si peur qu'il n'a pas pu s'empêcher de pousser un grand cri. Et le garde forestier a été le chercher dans le tonneau où il était caché. Il l'a pris par le fond de la culotte en disant : « Je vous tiens, mes deux petits bandits. »

Moi, j'étais de moins en moins rassuré. Le garde forestier m'a pris aussi par le fond de la culotte et il nous a remontés dehors, au bord de l'étang. C'était encore de bon matin, et il n'y avait personne, pas même un pêcheur autour de l'étang.

— Ah! je vous tiens! répétait le garde forestier. Vous qui avez jeté un pauvre monsieur pêcheur dans l'étang et qui maintenant voulez cambrioler un château historique.

Au jour il avait l'air moins grand et moins géant que dans la cave, le garde forestier. Maintenant qu'il était moins en colère, il était moins rouge, il avait l'air moins terrible. Même un moment il m'a semblé qu'il riait par-dessous en regardant la figure que nous avions. C'est vrai qu'on devait pas avoir très bonne mine, après une nuit passée à dormir dehors, des vêtements froissés et l'air d'avoir faim et froid.

— Je parie que vous vous êtes sauvés de chez vous, a dit le garde forestier.

Cette fois-ci il n'avait plus une grosse voix du tout. Moi je me suis dit qu'après tout il pouvait être un papa qui a des petits enfants, qui fait la grosse voix de temps en temps, mais qui est rudement gentil quand même. Et ça, ça m'a décidé à lui répondre :

— Oui, monsieur, on s'est sauvé de chez nous. On voulait être explorateurs et puis aller au centre de l'Afrique pour découvrir des peuplades inconnues, comme ça se passe toutes les semaines dans le Petit Crusoé illustré *ou dans* Hip! Hip! Hip!

Le garde forestier il s'est mis alors à rire, à rire, comme s'il allait éclater. Sûr qu'il trouvait qu'on était des petits idiots. Mais son rire n'était pas méchant.

— En voilà une histoire, a-t-il fini par dire... Seulement, c'est pas tout cela. Il va falloir que je vous conduise à la gendarmerie de Senlis. Sans ça on me ferait des histoires.

Julot s'était mis à genoux :

— Pitié! pitié! monsieur le garde forestier, qu'il criait. Je ne veux pas aller en prison. Je serais déshonoré, et que dirait ma pauvre maman?

— Et d'abord, qu'est-ce qu'elle pense, la pauvre maman, depuis que tu as quitté la maison, a répondu le garde forestier. Elle te croit mort et elle serait bien contente de te savoir vivant, même si elle devait te tirer de prison. Mais tu n'as rien à craindre, les gendarmes ne vont pas te mettre en prison.

Julot a eu l'oreille basse. Et moi aussi. Car tout de même, bien que Mme Burette était pas gentille avec moi autant qu'elle l'est maintenant, je sentais tout de même qu'elle m'aimait bien et qu'elle devait avoir de la peine.

Le garde forestier nous a d'abord emmenés dans la jolie maison qu'il habitait près de la forêt et où il nous a fait manger du bon café au lait chaud avec ses enfants, deux garçons et une fille dans nos âges, qui étaient gentils comme tout, mais qui nous regardaient comme des bêtes curieuses. Pendant ce temps, il téléphonait aux gendarmes de Senlis et un peu avant midi ils sont venus nous chercher en automobile. C'était joli, une promenade en automobile, dans la forêt, mais on en a pas profité. On avait trop peur.

Le commissaire de Senlis, il n'était pas aussi gentil que le garde forestier, mais enfin il n'était pas vraiment méchant. Il nous a dit qu'on était bien bêtes de croire toutes les bêtises qu'on mettait sur les journaux, et on a attendu très longtemps sans manger sur une banquette, dans un couloir. Heureusement qu'il y avait eu le café au lait.

Et puis, dans la soirée, Mme Burette et la maman de Julot sont arrivées de Paris. Moi, je m'attendais à me faire gronder, mais Mme Burette m'a pris très fort dans ses bras et elle m'a embrassé tant qu'elle a pu, en me disant : « Pauvre Janot. C'est ma faute, j'ai pas été assez gentille avec toi. Mais j'ai été tellement malheureuse que tu sois parti. Je te croyais mort. » Alors moi, je me suis mis à pleurer comme une fontaine et à embrasser Mme Burette qui pleurait aussi, et c'est depuis ces temps-là qu'on est bons amis.

Julot aussi il a pleuré beaucoup. Mais sa maman l'a consolé gentiment. En somme, on s'en était pas trop mal tiré et on n'avait plus du tout, mais plus du tout envie de jamais recommencer. On est revenus à Paris par un train du soir et j'ai été très content de retrouver mon petit lit. Voilà ce que c'est de lire des histoires bêtes et de les croire.

Voilà la fin de mes aventures jubilesques. La semaine prochaine, je recommencerai à recopier ici les meilleurs récits de mes amis. Dépêchez-vous de m'écrire beaucoup. Profitez de la rentrée et des porte-plume tout neufs que vous allez avoir.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

NOS ABONNEMENTS

Abonnements de propagande
5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

Abonnement ordinaire	6 mois :	10 fr. 50
France	12 mois :	20 fr
Belgique (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

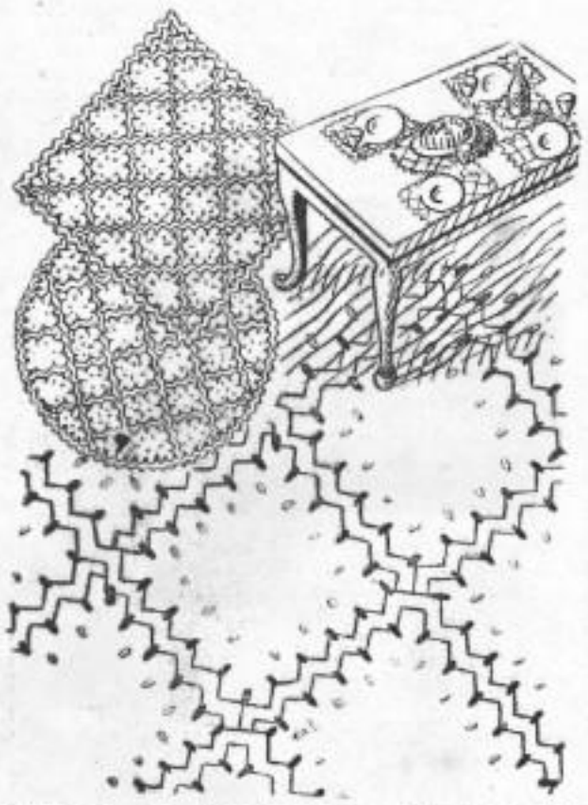
MON CAMARADE
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e.

Le coin des Fillettes

NAPPERONS : LES GALETTES

De petits napperons amusants faits de carrés, de ronds en toile très fine, en étamine très, très fine ou en voile de coton, ce qui est peut-être plus joli, car vous faites contraste entre cette matière molle et le croquet qui l'orne. En effet, l'ornement en losange est de croquet. Vous achetez celui-ci au mètre. Il y en a en soie très jolie et de toutes teintes, ou en coton mat.

Faites un petit rouleauté autour de vos morceaux de voile, puis bâtissez les rangées de croquet sur un trait fin que vous aurez marqué légèrement auparavant (ce trait sera sous le croquet et ne se verra donc pas). Tout autour le croquet est également bâti sur le rouleauté. Ensuite vous maintenez les têtes par des points lancés comme l'indique la figure. Faites d'autres points lancés à l'intérieur, tous ces points sans couper de fil naturellement, vous aurez simplement à l'envers un point en biais. Attention! si votre tissu est du voile, ou quelque chose d'aussi léger, le point à l'envers paraîtra



légèrement par transparence à l'endroit; donc faites-le bien régulièrement et dans le même sens pour les deux rangs, le dégradé fera alors très bien.

Sur du voile beige, crème, employez du croquet blanc que vous fixerez avec des points brun foncé et ceux du centre seront jaune d'or.

Sur du blanc, amusez-vous à combiner des couleurs vives qui chantent et soient très gaies à l'œil.

Sur du vert, du bleu, faites un joli dégradé dans la même teinte.

Et sur du rose, mettez du bleu, du blanc et inversement. Le croquet du tour est fixé par un simple petit point qui fait comme une perle et il n'y a pas de deuxième tour ici.

Vos petites galettes quadrillées sont achevées, repassez-les à l'endroit, mais avec un linge mouillé dessus, où le fer appuiera.

Vos napperons peuvent même être doublés et faire plus ameublement en employant de la soie et, par exemple, du croquet jaune qui fera aussi très joli sur une enveloppe à coussin en soie vert bouteille ou brune.

Les Conseils de tante Camille

Lavage des chapeaux de paille. — *Après les avoir dépouillés de tout ornement, on les met pendant deux ou trois heures dans une solution d'acide oxalique. On les place ensuite sur la forme de bois blanc et on les frotte avec une éponge trempée dans une solution faible de potasse. On les repasse dans l'eau acidulée en les frottant à l'éponge.*

On les laisse sécher sur forme et à l'ombre.

Paille noircie. — *Si la paille est noircie, on baigne les chapeaux dans un bain d'eau de savon, et on les expose aux vapeurs d'acide sulfurique.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Quatre-quarts. — *Peser trois œufs avec leurs coquilles, et prendre leur poids en farine, beurre et sucre en poudre. Séparer les jaunes des blancs ; tourner les jaunes avec le sucre jusqu'à ce que le mélange devienne blanc et coulant. Ajouter un peu de farine, puis du beurre qu'on a fait amollir, mais pas fondre, au feu, au soleil en été. Continuer à ajouter alternativement beurre et farine jusqu'à épuisement, en tournant toujours du même côté. Les blancs battus en neige (légèrement) se mettent à la fin ; ajouter une pincée de sel et pour parfumer du sucre vanillé, du zeste de citron, mettre en dernier lieu 7 grammes de levure anglaise.*

Mettre cette préparation dans un moule beurré et faire cuire à feu très doux, environ une heure, quand il commence à monter, placer dessus une feuille de papier beurré.

On peut, pour changer, mettre des raisins de Malaga épépinés.

On met alors une couche de raisins et une couche de pâte.

Lentilles marengo. — *Voici bientôt l'hiver, l'époque à laquelle il y a peu de légumes verts, et ils sont chers... Maman veut faire des économies. Voici une manière de manger les lentilles que, je suis certaine, vous aimerez toutes, même si vous ne les aimez pas beaucoup. Dans deux cuillerées à soupe d'huile, faites roussir un gros oignon coupé en rondelles et trois gousses d'ail. Ajoutez une forte cuillerée de purée de tomates. Délayez avec deux verres d'eau ou de bouillon de lentilles, si possible. Salez, après avoir goûté, poivrez, terminez par un hachis de persil et de cerfeuil. Mélangez les lentilles, préalablement cuites à l'eau, à cette sauce, un quart d'heure avant de servir, et laissez mijoter sur un feu doux.*

POUR RIRE UN PEU

Dans un jardin public, le chien d'un avocat avait déchiré la robe d'une petite fille. La maman alla trouver l'avocat et, sans s'être fait connaître, lui demanda : « Peut-on se faire rembourser par le propriétaire du chien dans le cas? — Certainement, madame. — Eh bien, monsieur, donnez-moi cent francs, votre chien a déchiré la robe de ma fille. — Rien de plus naturel, madame, mais vous, voulez-vous me donner cent cinquante francs pour la consultation que je viens de vous accorder?... »

o

Un instituteur italien enseignait à ses élèves qu'il y a des animaux qui vivent longtemps, comme le crocodile, l'éléphant. Après la leçon, il interroge les enfants. « Dis-moi, Giuseppe, le nom d'un animal qui vit longtemps. — Le crocodile, monsieur le professeur. — Et toi, Giovanni. — Mussolini, monsieur le professeur! — Mais tu es fou? Pourquoi donc? — Parce qu'on dit toujours à la maison en parlant du duce : Cet animal ne crèvera donc jamais? »

o

Dupont a un grave défaut, il aime trop la bouteille et pour cette raison ne travaille jamais longtemps dans un même chantier. S'étant présenté chez un menuisier, celui-ci lui demande s'il a de bons antécédents. « Je vous crois, lui répond Dupont avec calme, on a toujours été content de mon travail, la preuve c'est qu'on m'en a toujours *remercié*. »

o

Un géant et un nain traversaient une immense plaine sans ombre, le soleil tapait fort. Le nain se mit à se plaindre, à gémir : « Je vais attraper une insolation, je vais attraper une insolation. — Tais-toi donc, lui dit le géant, qu'est-ce que tu dirais à ma place, moi qui suis plus près du soleil? »

o

Jacqueline et son petit frère sont arrivés hier à la campagne et ils découvrent les bêtes, les arbres, toute la nature avec émerveillement : « Regarde, Coco, ces deux vaches, là-bas; une noire et une blanche, c'est la blanche qui donne le lait. — Et c'est sans doute la noire qui donne le café. »

FALZAR chien des rues

ZÉZETTE et JOJO

UN SUPPLEMENT AU PROGRAMME !..

TIMBRES

TIMBRES INDOCHINOIS

Les premiers timbres indochinois furent émis en 1889. Ce n'était pas un timbre spécial pour cette colonie, mais le timbre ordinaire des Colonies françaises usité depuis 1881, et surchargé de cette inscription : Indochine 1889 (5 cent.) RD. Les lettres R et D n'étaient autres que les initiales du gouverneur de la colonie, M. Richaud et du directeur des postes de Saïgon, M. Demars, qui étaient en fonctions au moment de l'émission des surcharges. Ces surcharges ont été apposées avec de l'encre carminée sur des 35 centimes violet noir sur jaune orange.

1892

Ce premier timbre d'Indochine a une valeur assez élevée puisqu'il est vendu 75 francs, qu'il soit neuf ou oblitéré et, lorsque la surcharge est renversée, la valeur devient tout d'un coup beaucoup plus grande et le timbre vaut jusqu'à 3 et 5.000 francs.

Cette surcharge existe également en noir. La valeur du timbre est alors bien moindre.

1907

C'est en 1892 que fut véritablement émis le premier timbre indochinois. C'était le timbre en usage dans la plupart des colonies françaises et il portait dans un cartouche, sous deux figurines assises, le mot : Indo-Chine. Certaines variantes extrêmement rares de ce timbre, le 75 centimes, portent la légende Indo-Chine renversée. C'est un timbre extrêmement recherché qui vaut 10.000 francs.

1931

En 1907, fut gravé un timbre représentant des Annamites et des Cambodgiennes. C'est un des plus jolis timbres qui aient été gravés à l'époque pour nos colonies. Ces timbres sont d'ailleurs restés en usage avec de légères modifications de gravure jusqu'à maintenant. Les autres valeurs de la même série représentent de jolies scènes de la vie coloniale.

En 1931, une assez jolie série touristique fut émise dont les sujets représentent des jonques indochinoises, des rizières, des sculptures, des ruines d'Angkor, etc., etc.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Louison rejeta le couvercle et plongea tout simplement ses deux mains dans le miel. Léchant ses doigts, elle se barbouilla le visage entier et le cou du miel gluant et épais. Elle s'en couvrit tellement qu'elle dut aller se baigner dans le lac. Après le bain, elle retourna à la grotte. A l'entrée de la demeure, le professeur traînait un tas de filaments duveteux.

— D'où viens-tu? demanda-t-il, s'arrêtant.

— Je suis allée prendre un bain.

— Écoute, Louison, cela ne me plaît pas du tout. Je ne te conseille pas de te promener sans moi.

— Mais j'étais toute barbouillée de miel!

— Raison de plus, dit le professeur; avec ton miel, tu aurais pu être enlevée par une mouche, une guêpe, une abeille.

Le professeur entra dans la grotte et jeta par terre sa brassée de longs filaments.

— C'est un véritable matelas, dit Louison. Où l'avez-vous trouvé?

— Je l'ai enlevé à une espèce de ver à soie que l'on appelle *impair* en raison de la disposition des veines sur ses ailes.

— Il couche sur un matelas, ce ver *impair*?

— Non, sourit le professeur, il ne se couche pas. Il vole. C'est se progéniture qu'il couvre soigneusement avec ce duvet. Les œufs de ce ver ne craignent ni froid ni pluie sous ces couvertures chaudes et solides.

— Mais ce n'est pas du duvet. C'est du véritable crin!

— Je vois que, toujours encore, tu oublies que nous autres nous ne sommes pas « véritables ». C'est pourquoi le duvet nous semble être du crin. Et maintenant, allons aménager une couche pour Fredo!

— Laissez-moi faire, s'offrit la petite fille.

Elle étala une épaisse couche de crin le long du mur de sable, la battit comme un édredon, disposa une bonne brassée en guise d'oreiller et recula de quelques pas. Elle avait ainsi préparé un lit superbe.

Philomicron prit Fred dans ses bras et le transporta sur sa couche. Louison déroula un pétale qu'elle avait apporté du dehors et en couvrit son frère comme d'un drap.

— Tu vas le veiller pendant que je m'absenterai pour une petite demi-heure, dit Philomicron. J'ai certaines affaires à régler par ici.

Quand le professeur fut parti, Louison, avec les fibres qui restaient, prépara deux autres lits, apporta dans la grotte deux nouvelles couvertures bleues en pétales de clochette, balaya proprement le parquet sablonneux à l'aide d'un bout de feuille, roula dans leur demeure quatre grandes pierres, plaça par-dessus une pierre plate qu'elle couvrit, comme d'une nappe, d'un pétale blanc de fleur de camomille.

Elle avait ainsi installé une superbe table. Autour de la table, la petite fille plaça des pierres moins grosses, les capitonna des restes du crin et les couvrit des pétales jaunes. Les chaises finies, Louison fit le tour de la demeure. Elle était ravie : l'intérieur de la grotte était vraiment confortable.

Le professeur ne tarda pas à rentrer. Il traîna dans la caverne un autre tonneau rempli de miel et le rangea près du mur.

— Regardez mon ouvrage, dit Louison toute fière

— Bravo, bravo! s'écria le professeur. Tu es une vraie petite ménagère. A propos, je viens de trouver près de la grotte quelque chose de très intéressant.

Il sortit et revint aussitôt, tenant sur une feuille, comme sur un plateau, des œufs oblongs.

— Qu'est-ce cela? demanda Louison. Ça se mange?

— Non, répondit le professeur, on ne les mange pas; mais ils nous seront utiles. Et comment donc!

— Et pour quoi faire?

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred, Louise et le professeur Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis, se sont perdus dans les herbes de la campagne, devenue pour eux une jungle peuplée d'insectes géants aussi terribles que les plus grands fauves. Fred, assailli par une fourmi-lion, est blessé, et les amis ont dû camper dans une grotte, au bord d'un lac.*

Chapitre XIX

Les tonneaux de miel

A la lueur livide de l'aube, le professeur Philomicron put distinguer le sol sablonneux de la caverne et les enfants endormis. Au milieu de leur refuge, couchée en chien de fusil, Louison dormait paisiblement. Contre le mur, Fredo était étendu, tout rouge, la sueur au front. Dans son sommeil, il s'agitait et gémissait.

Le professeur s'approcha du malade, se pencha sur lui et, délicatement, tâta le genou endolori, enveloppé dans une feuille verte. Sans se réveiller, Fred retira sa jambe et gémit fortement.

— Ta compresse, veux-tu que je la change?

— Oui... la compresse!

Philomicron apporta un pétale frais, humide et l'appliqua sur le genou malade.

— Ça va mieux?

Sans un mot, Fred fit un signe de la tête.

Le professeur referma l'entrée de la caverne et partit à la recherche de quelque nourriture.

Non loin de leur retraite, il aperçut une montagne couverte de broussailles épaisses.

— Il me semble que c'est de la mousse. Mais oui, c'est bien ça! J'y trouverai sans doute à manger.

M. Philomicron s'engagea hardiment dans les broussailles épaisses et vertes de la mousse. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'écroulait dans le vide et put tout juste se cramponner à une branche.

Ballottant ses jambes au-dessus du gouffre béant, il distingua dans la pénombre des voûtes en terre et un plancher lisse et bien battu. Une faible lueur pénétrant à travers l'épaisseur des arbustes, éclairait à peine le souterrain obscur. Dans les profondeurs du terrier, le long des murs, des tonneaux blancs étaient alignés dans un ordre parfait.

— Un garde-manger de bourdons, murmura le professeur.

Des yeux, il mesura la distance qui le séparait du plancher de terre et lâchant la branche, il sauta. Philomicron s'approcha des tonneaux. Ils étaient tous hermétiquement fermés à l'aide de couvercles blancs et ronds. Il en souleva un.

Le tonneau était rempli jusqu'au bord de miel parfumé. Cette cave était un véritable entrepôt de vivres accumulés en prévision des jours de famine.

La mère bourdon a l'habitude de déposer ses œufs dans un nid à côté duquel elle place une boule de miel mélangé à la poussière de fleurs. La larve qui sort de l'œuf se nourrit de ce mélange parfumé et se transforme en chrysalide dans un cocon qui ressemble à un petit tonneau. Au bout de quelque temps, le jeune bourdon, sorti de la chrysalide, soulève le couvercle qui ferme le tonneau et s'envole. Mais les cocons abandonnés ne sont pas perdus. L'été venu, les bourdons les remplissent de miel et, ensuite, par le temps froid et pluvieux, quand ils ne peuvent plus quitter leur nid, ils se nourrissent de leurs provisions. C'était dans une telle réserve de vivres que venait de tomber le professeur.

Le professeur déjeuna sans hâte, puis il choisit un tonneau parmi les plus volumineux et s'appliqua à le faire sortir de l'entrepôt. Cette besogne n'était guère facile. Le tonneau, comme un être vivant, fuyait entre ses mains, bousculait le professeur, le faisant tomber. Cependant, ses efforts eurent enfin raison de cette résistance et Philomicron, tant bien que mal, réussit à sortir le tonneau du terrier.

— Et comment vais-je le rouler jusqu'à la caverne? pensait-il, essoufflé.

Il était impossible de rouler le tonneau sur le côté, par terre, car le couvercle serait tombé et tout le miel se serait échappé.

Quand il fut enfin près du lac, il vit Louison courir à sa rencontre.

— Déjà levée? demanda-t-il, s'arrêtant et reprenant haleine. Et comment va Fredo?

— Il dort! Permettez que je vous aide!

Elle s'agrippa au tonneau et se mit à le pousser. Ils arrivèrent ainsi à rouler le tonneau jusque dans leur demeure et à le ranger dans un coin.

— Déjeune, Louisette! l'invita le professeur. Le tonneau est plein de miel. Je vais chercher un matelas pour Fredo. Le pauvre garçon n'est pas bien installé.

— Attends, et tu verras!

Le professeur Philomicron plaça le plateau sur un tonneau et dit :

— Voici mon plan : notre malade sera obligé de rester allongé pendant quelques jours. Pour ne pas perdre de temps, nous transporterons dans la grotte les tonneaux de miel, et commencerons à construire un cuirassé. Sitôt Fred guéri, nous entreprendrons une navigation au long cours. Notre signal se trouve de l'autre côté du lac et il faut l'atteindre en bateau.

Après avoir pris un léger repas de miel, le professeur et Louison se mirent à la besogne : ils roulèrent les tonneaux de miel de l'entrepôt des bourdons jusqu'à la grotte. Fredo dormait d'un sommeil de juste.

Quand tout un angle de la demeure fut rempli de tonneaux de miel, le professeur proposa de commencer la construction du navire.

Après avoir barricadé avec des pierres l'entrée de la retraite pour protéger Fredo d'une invasion possible des fauves, le professeur et Louison se rendirent au bord du lac.

— Et comment allons-nous construire ce bateau? demandait la petite fille, tâchant de tenir le pas au professeur.

— Je vais chercher... Je ne sais pas encore, des feuilles sèches peut-être.

Ils firent quelques pas et, soudain, Louison cria : « J'ai trouvé », en montrant une immense feuille jaune profondément dentelée aux bords. De grosses nervures s'étendaient en éventail dans tous les sens.

Le professeur fit le tour de la feuille, l'examina de tous les côtés et conclut :

— C'est une feuille de chêne, mais nous ne pourrons pas en faire un navire. La feuille est pleine de *galles*.

— Des *galles*, qu'est-ce que cela veut dire?

Le professeur souleva un peu plus haut le bord de la feuille de chêne. Louison, accroupie, regarda dessous. Toute la surface inférieure de la feuille était parsemée de sphères foncées qui semblaient être soudées à la surface. La petite fille les toucha : elles étaient dures comme de la pierre.

— Ces galles sont des nids d'insectes. De nombreux insectes déposent leurs œufs directement sur les feuilles. Mais les feuilles n'en sont point ravies, et elles se défendent comme elles peuvent contre ces visiteurs indésirables. Les cellules de la feuille se rassemblent autour de l'œuf et s'efforcent de le repousser dehors, de même que les globules blancs du sang se débarrassent d'une écharde qui entre dans un doigt, et de même qu'un mal blanc se forme sur le doigt, des excroissances surgissent sur la feuille, qui sont précisément les *galles* que tu vois.

— Et quels sont les insectes qui causent les galles? demanda Louison.

Le professeur haussa les épaules.

— Toutes sortes, dit-il; 60 espèces de papillons, 113 espèces de scarabées, 181 espèces de mouches et 290 espèces d'autres insectes déposent leurs œufs dans les feuilles...

Le jour tombait déjà quand M. Philomicron et Louison trouvèrent une feuille de chêne, sèche, convenable pour la navigation. Mais elle était placée loin de la rive, et la traîner jusqu'au lac était au-dessus des forces du professeur et de Louison.

— Nous n'y parviendrons pas!

Louison hocha la tête.

Le professeur réfléchit.

— Mais si, tu verras, j'ai mon idée.

Ils revenaient à la grotte par la nuit tombante quand Louison saisit la main du professeur et s'arrêta.

— Du feu! Regardez, il y a un incendie dans la grotte. Fred va brûler!

La lueur rouge filtrait à travers les pierres qui bouchaient

Il choisit un tonneau et s'appliqua à le faire sortir de l'entrepôt.

l'entrée de la demeure. Le professeur sourit :

— Ne crains rien! Ce n'est pas grave! Ton frère ne brûlera pas, il n'aura rien du tout!

Ils entrèrent dans leur demeure. Le coin de la caverne où le professeur avait déposé le plateau aux œufs rapportés dans la journée était éclairé d'une lumière bleue, scintillante, pareille à celle des bougies d'un arbre de Noël, mais plus vive. Si les voyageurs avaient eu un livre, ils auraient pu lire sans difficulté.

— Eh bien, qu'en dis-tu? dit le professeur qui entrait.

— Comme c'est beau! Mais ce sont eux... ces œufs qui luisent.

— Oui, sourit le professeur, des œufs du lampyre. Le « ver luisant », comme on l'appelle généralement, vit dans l'herbe humide et se nourrit de petits escargots. On le nomme « ver », je ne sais pourquoi, puisqu'en réalité c'est un petit scarabée. Non seulement il luit lui-même, mais ses larves et œufs brillent également d'une lumière bleuâtre. C'est beau, n'est-ce pas?

— Magnifique! dit Fred qui était dans son lit. Quand je me suis réveillé et que j'ai vu une table, des chaises, du feu allumé, j'ai cru qu'on était déjà à la maison, qu'il faisait jour et qu'il fallait se lever.

— Ça te plaît, notre nouvel appartement? demanda Louison.

— Beaucoup! Et surtout les lampes du ver luisant. Quelle forte lumière ils projettent.

— Oh! ce n'est rien, rit le professeur. Si j'avais pu apporter ici un couple des *pyrophores nocturnes*, vous auriez eu une vraie illumination!

— Et qu'est-ce que cela veut dire... vos pyrophosphores?

— Ce sont des scarabées. Ils vivent dans la Guyane, au Brésil, au Mexique. Un Brésilien ou un Mexicain, obligé de traverser la forêt la nuit, attache des pyrophores à son chapeau. Le rayonnement de ces scarabées-lanternes est si intense, qu'il est sûr d'avancer même dans la brousse des Tropiques la plus épaisse et la plus obscure, sans dévier de son chemin. Et les dames mexicaines emploient les pyrophores comme parures. Elles en ornent leur chevelure, comme des diamants, parfois elles en font des colliers luisants ou bien entourent leur taille d'une ceinture de feu. Après le bal, les grandes dames de ces pays baignent les scarabées fatigués dans leur baignoire et les placent dans des bocaux de verre, et ainsi pendant toute la nuit, le pyrophore nocturne éclaire doucement les chambres mexicaines.

— Et dans notre pays, il n'y a que le ver luisant qui brille? demanda Louison.

— Il n'est pas le seul, répliqua le professeur. J'aurais pu vous préparer un lustre avec des bactéries phosphorescentes. Quand j'étais étudiant, j'ai fabriqué un jour une véritable lampe en microbes. A la lumière de cette lampe, on pouvait lire et écrire.

— Des bactéries? Mais ce sont des êtres invisibles à l'œil nu. Comment peuvent-ils luire, si l'on ne les voit pas?

— Quand il y en a beaucoup, on peut voir cette lumière, bien que les bactéries elles-mêmes restent invisibles. On peut voir, le soir, dans la forêt, des troncs pourris luire d'une lumière bleue ou verte. Il nous semble alors que c'est le tronc lui-même qui brille, mais ce sont des bactéries que viennent ces rayons. Des poissons pourris rejetés sur le rivage brillent également. On voit fréquemment cette lueur bleuâtre entourer les cadavres des animaux.

Le professeur s'arrêta, courut vers un des tonneaux de miel et enleva le couvercle avec bruit.

— On va dîner, mes enfants! Dîner et puis dormir.

(A suivre.)

Si vous aimez les AVENTURES, VOUS LIREZ :

LE TRÈFLE NOIR

par R. DUCHATEAU

Une aventure de Pierrot Lancry

Un volume illustré : **12** fr.

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS (VIe)

Du même auteur :

Le Mystère du Serpent à plumes

A TRAVERS LE MONDE

Les premières allumettes qui apparurent en 1809 étaient de petits bouts de bois grossièrement coupés au couteau et dont une extrémité était soufrée puis trempée dans un mélange de chlorate de potasse, de soufre, d'eau gommée. Mais ces allumettes étaient dangereuses. Ce n'est qu'à partir de 1831 qu'on commença à utiliser d'une façon générale des allumettes qui n'offraient pas de danger d'empoisonnement ou d'incendie.

o

Paris est une ville riche en musées. En effet, elle compte trente-deux musées parmi lesquels est compris le Louvre, qui à lui seul en vaut plusieurs.

o

Les caves à champagne de la région rémoise offrent une curiosité unique au monde. Elles sont en général aménagées très profondément dans de vastes et fameuses carrières de craies reliées entre elles par des couloirs souvent longs de plusieurs kilomètres. La température y est constante, ce qui est favorable à la conservation du vin.

o

Il est possible de peser juste avec une balance fausse; le corps à peser étant dans un des plateaux, on met dans l'autre des grains de plomb jusqu'à la réalisation de l'équilibre. On enlève alors le corps et on le remplace par des poids marqués, et les poids donnent exactement le poids du corps. C'est la méthode de la double pesée.

o

Les arbres les plus hauts et en même temps les plus vieux de la terre, appartiennent aux familles des myrtes, des baobabs, des dracena, des gommiers, des tilleuls, des chênes, des platanes.

o

Dans l'ancienne Rome, les enfants des riches et des nobles portaient au cou un bijou d'or, formé de deux plaques concaves de métal assemblées en une sorte de médaillon; les enfants des ouvriers portaient aussi ce bijou, mais en cuir.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Autrefois, un Meeting d'Aviation était un événement civil sensationnel. Il y avait de nombreuses exhibitions en vol (quand les appareils voulaient bien décoller); des courses de vitesse, des concours de durée, de hauteur, de distance, bref, un résumé des possibilités de l'avion. On se passionnait devant les efforts des pilotes volant contre le vent, et l'angoisse étreignait le spectateur lorsque Lathal disparaissait dans les nuages.

L'avion était considéré comme le futur trait d'union entre les peuples éloignés!

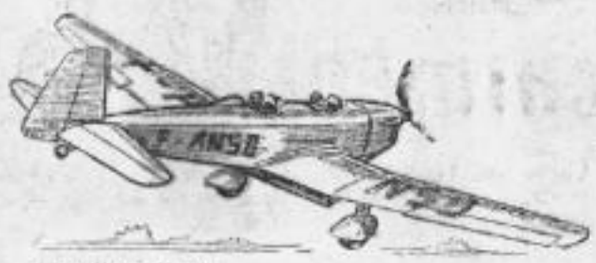
Hélas! le « clou » des Meetings d'Aviation d'aujourd'hui est une présentation de matériel de guerre. On amuse le spectateur en incendiant devant lui des avions maquettes. On l'émeut en simulant des éclatements de bombes avec des sacs de plâtre et des incendies avec des feux de Bengale.

Et l'on traite cela de « revue à grand spectacle ». Mais le spectateur tremble malgré tout car il sent qu'il peut, un jour, devenir la victime d'une réelle revue de ce genre. Les exemples sont encore chauds!

LE GAUDRON « AIGLON »

Plusieurs lecteurs nous ont demandé des détails sur le Caudron Aiglon dont plusieurs exemplaires ont battu des records.

D'André Japy à Mme Dupeyron, tous se servent de ce petit appareil, accommodé en « citerne volante » par le remplacement du siège du passager par un gros réservoir. Ordinairement, le Caudron Aiglon est un monoplan surbaissé, biplace en tandem.



CAUDRON "AIGLON"

La voilure, d'une envergure de 11 m. 5 est bilongeron tout en contre-plaqué, revêtement compris comme pour les « racers » de la même marque. La surface portante est de 14 m² 50, et des volets d'intrados facilitent les envols et atterrissages. Des ailerons à fentes assurent le contrôle latéral aux faibles vitesses.

Les empennages sont de grandes dimensions, principalement l'empennage vertical. Le plan fixe est réglable au sol.

Le fuselage, long de 7 m. 62, est en spince de contre-plaqué; de section rectangulaire à dos arrondi, il possède un vaste coffre à bagages. Le poste de pilotage peut être aménagé en conduite intérieure.

Le train d'atterrissage à roues indépendantes munies de freins est monté en porte à faux. Les amortisseurs oléo-pneumatiques sont dissimulés dans un carénage qui enferme une partie de la roue. La voie est de 2 m. 40.

Le bâti moteur en acier et duralumin est prévu pour recevoir un Renault « Bengali Junior » 4 cylindres en ligne, inversés, de 100 CV.

Au poids total de 865 kilos, la vitesse maximum est de 211 km.-h. pour une vitesse de croisière de 180 km.-h.

L'Aiglon décolle en 180 mètres, atterrit à 55 km.-h. et a une autonomie de 730 km. Il monte à 5.000 mètres et consomme 28 litres à l'heure.

Ces performances sont, bien entendu, celles du modèle courant et non des modèles spécialement préparés pour des tentatives de records.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CAME. — Dispositif destiné à transformer un mouvement rotatif en mouvement alternatif. Une came est soit une roue excentrée, soit une roue possédant une saillie, soit une roue de forme irrégulière. Le profil de la came détermine le temps d'ouverture de la soupape qu'elle actionne. La soupape peut être attaquée directement ou par l'intermédiaire de poussoir ou de tige. Un arbre sur lequel plusieurs cames sont montées, se nomme arbre à cames. (P.)

CARBURANT. — Nom général donné aux combustibles liquides employés dans l'alimentation des moteurs. Un carburant peut être simple : essence, benzol, alcool, huile lourde ; il peut être « binaire » (alcool-benzol, essence-alcool) ou ternaire (essence-alcool-benzol). Le mélange gazeux est nommé air enrburé. (Q.)

SPORTS

La France détient un certain nombre de records de marche à pied; en particulier, elle détient la quasi-totalité des records du monde toutes catégories sur route. Le seul record sur route qui soit entre les mains d'un étranger est en effet celui du Letton Dolinoch, qui a parcouru les 30 km. en 2 h. 35 min. 36 sec. en 1937. Les autres records, tous français, sont les suivants : 50 km. en 4 h. 38 min. 30 sec., établi par Toussaint en 1931; 100 km. en 9 h. 41 min. 7 sec., record établi par Cornet en 1937; 200 km. en 22 h. 26 min. 15 sec., record établi par Damas.

Ce sont nos coureurs qui détiennent la totalité des records du monde toutes catégories sur route, par temps : le record des 4 heures (44 km. 464) est détenu par Anthoine depuis 1913; le record des 6 heures (64 km. 500) est détenu par Toussaint depuis 1939. Les deux records des 12 heures (115 km.) et des 25 heures (244 km.) sont détenus par Damas, depuis le 5 juin 1932.

On voit qu'à la marche comme en course automobile, les Français sont d'excellents champions pour les épreuves d'endurance.

o

Le record du monde des 110 mètres haies est détenu depuis les Jeux Olympiques de Berlin, en 1936, par l'Américain Towns dans le temps de 14 sec. 2/10. On pense que, peut-être, ce record pourra encore être amélioré et battu par l'adoption d'une nouvelle technique.

Jusqu'à maintenant, les coureurs passaient la haie en l'enjambant en quelque sorte et en tendant *un seul de leurs bras* en avant pour maintenir l'équilibre. Or maintenant certains coureurs de haie, projettent, en sautant, *leurs deux bras* en avant, cette méthode donne de bons résultats. De la sorte, on réussira sans doute à améliorer le record du monde de quelques fractions de seconde.

LES ALBUMS DE " MON CAMARADE "

L'album 2e série : 15 fr. (franco 18 fr. 50)
— 3e série : 10 fr. (franco 12 fr. 50)

E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe

UN CONCOURS D'HISTOIRES

Chez Margot, Tintin, Albert, Margot et Paulette sont assis dans la salle à manger. Les filles bâillent, Albert siffote, Tintin feuillette un dictionnaire.

SCÈNE I

ALBERT. — Eh, dites donc, les filles, arrêtez-vous un peu de bâiller, ou vous allez me faire... euh... bâiller à mon tour! (*Il bâille.*)

MARGOT. — Moi, je veux bien; mais alors... euh... (*elle bâille*) jouons à quelque chose!

TINTIN, *levant le nez.* — A quoi?

MARGOT. — Eh bien, racontons une histoire!

TINTIN. — Comme l'autre jour, avec ton conte de fées à dormir debout? Ah! ma vieille, si tu crois que c'est amusant de rester là, bouche cousue, à écouter tes sornettes!

MARGOT, *mais.* — Mes sornettes, mes... (*elle bâille*) sor...

PAULETTE, *l'interrompant.* — Et, dites donc, si on racontait chacun la nôtre, d'histoire? On ferait un concours, quoi?

TINTIN, *battant des mains.* — E-pa-tant!... avec le même sujet pour trois, et on verra qui aura la meilleure idée... Très bien, très bien!

ALBERT. — Moi, je ne saurai jamais.

MARGOT. — Si, tu verras, c'est d'un facile!... Mais quel sujet prendre? Un incendie? Les « Aventures d'une poupée »?

TINTIN, *moqueur.* — Oh! là là! maman, papa!... Soit, voilà ce qu'on va faire : j'ouvre mon dictionnaire (*il l'ouvre*), je ferme les yeux, je pose mon doigt sur le mot... sur le mot... (*il regarde*) fourchette!... Et c'est le sujet : « Histoire d'une fourchette. »

LES AUTRES, *riant.* — D'une fourchette? Ah! quelle invention!... C'est trop bête!... Il vaut mieux...

TINTIN, *péremptoire.* — Il vaut mieux rien. C'est une fourchette, et ça sera une fourchette. Et maintenant, des crayons, du papier... un quart d'heure pour trouver; allez-y, mes enfants!

SCÈNE II

Un quart d'heure plus tard. Tout le monde a fini, excepté Paulette qui griffonne encore d'un air inspiré.

TINTIN. — Alors, tu y es, Paulette?

PAULETTE, *tragique.* — Oui, oui... mais c'est d'un triste... J'ai peur que vous pleuriez!

MARGOT, *riant.* — Ah! cette Paulette!... Mais qui est-ce qui commence? (*Silence. Personne ne répond.*) C'est tout? Eh bien, tant pis, je me dévoue!

Histoire d'une fourchette

« Il y avait une fois une petite fourchette qui menait une vie charmante. D'abord, elle habitait un beau tiroir sombre dans lequel elle se prélassait pendant des heures et des heures en compagnie des autres fourchettes; et toutes ces brillantes demoiselles jouaient à perdre haleine en se racontant les potins de la table, et comment l'assiette s'était ébréchée, et comment le seau de servitte avait roulé par terre...

« — Voulez-vous bien vous taire! leur criaient les cuillers que tout ce vacarme empêchait de dormir.

« Mais les bavardes continuaient de plus belle, comme ça jusqu'au moment où on venait les chercher pour les mettre sur la table. Il fallait voir alors notre fourchette étirer ses petites pointes et lorgner d'un air coquet le couteau étincelant posé à côté d'elle! Arrivait le beefteak.

« — Une valse, mademoiselle? proposait l'aimable couteau.

« Et fourchette et couteau dansaient des entrechats sur l'assiette, coupant de ci, piquant de là, avec la meilleure grâce du monde, sous le regard envieux de la grosse cuiller à soupe que personne n'invitait jamais.

« — Quelle tête elle fait! plaisantait la fourchette; et de rire avec monsieur couteau!

« Mais voilà qu'un jour, en dansant sur une côtelette, elle tomba sur un os si dur qu'elle se cassa deux pointes, d'un seul coup!

« — Maman, j'en voudrais une autre! s'écrie la petite fille qui la tenait à la main.

« Et la pauvre fourchette, arrachée à la table, au couteau, à toutes ses folles petites danses, fut reléguée dans la cuisine où elle ne servit plus qu'à remuer les sauces... » Et voilà, l'histoire est finie! »

LES AUTRES, *applaudissant.* — C'est parfait; très amusante, la danse des côtelettes!... A qui, maintenant, à Albert?

ALBERT, *vivement.* — Non, non, moi le dernier... à Tintin, plutôt!

TINTIN. — Comme vous voudrez!...

Les aventures dramatiques d'une fourchette

« Ah! là là, ce que j'en ai eu des aventures! J'étais dans un buffet quand voilà qu'un soir, juste aux douze coups de minuit, j'entends des pas feutrés, une lumière m'éblouit, trois hommes masqués me jettent dans un sac.

« — Au voleur! Au voleur! crient les gens de la maison.

« Les bandits détalent, mais voilà que le sac avait un grand trou et, une fois dans la rue, je tombe par terre! Un chien me ramasse, me porte à son maître, un monsieur très gentil.

« — Tiens, une fourchette! dit-il.

« Mais, au même instant, quatre agents le saisissent :

« — Vous êtes le voleur!... Ah! ah! vous voilà pris!

« Il a beau se défendre, il est mis en prison, et moi avec lui, car on m'avait oubliée dans sa poche. Et il est condamné à mort... »

MARGOT, *pacifiant.* — Pour un vol de fourchette?

TINTIN. — C'est comme ça... « Mais, la veille de l'exécution, une idée lui vient; il prend son drap et, avec mes pointes, le déchire en lanières dont il fait une corde très serrée. Et puis après, pour déjeuner, il demande du poivre, on lui en donne, et il pose son pot par terre, devant la porte, bien en équilibre sur mon bout.

« — Hé là, crie-t-il, gardien, gardien!

« Le gardien accourt, met le pied sur moi, et voilà que je bascule et que tout le pot de poivre saute en l'air, en plein dans la figure! Il veut hurler, il éternue, encore et encore! Pendant ce temps-là, le monsieur me ramasse, prend la corde, l'attache à une fenêtre du couloir et, deux minutes après, on était loin tous les deux! Et voilà, depuis, je vis chez lui et il ne mange jamais qu'avec moi! » C'est bien?

LES AUTRES, *riant.* — Un peu invraisemblable, mais bien quand même. A Paulette!

PAULETTE, *sinistre.* — Je commence :

Les malheurs d'une malheureuse fourchette

« Une pauvre fourchette vivait heureuse avec son pauvre mari, le couteau. »

TINTIN. — S'ils étaient heureux, ils n'étaient pas pauvres

PAULETTE. — Attends la suite : « Et ses pauvres enfants, le porte-couteau, la cuiller à soupe, la cuiller à sel, la cuiller à poivre... »

ALBERT, *riant.* — La cuiller à pot, le biscuit à la cuiller. (*Tous rient.*)

PAULETTE. — Méchant, tu me coupes mon effet! « Et tous, ils vivaient heureux quand arrive une terrible épidémie de... de coqueluche. Et la cuiller à soupe est morte, et puis la cuiller à sel, et puis la cuiller à poivre, et puis... »

LES AUTRES, *en chœur.* — Et puis la cuiller à pot, et puis le porte-couteau, et puis la pauvre fourchette! » Vrai, ma pauvre Paulette, elle est d'un bête, ton histoire!

PAULETTE, *pleurnichant.* — Vous n'y comprenez rien... en... c'est tellement beau, toujours, quand c'est triste! Mais vous... vous...

MARGOT. — Bien, bon; ça va. Écoutons Albert.

ALBERT, *gravement.* — Oh! moi, ça ira vite.

La fourchette

« Il y avait une fois une fourchette qui coûtait 2 fr. 95. On l'achète, on la mit sur la table, et une dame s'en servit pour manger. » (*Il se tait.*)

LES AUTRES. — Et après?

ALBERT. — C'est tout! Qu'est-ce que vous voulez qui arrive d'autre?

TINTIN. — Eh bien, tu ne t'es pas fatigué! Mais, dites donc, qui a le prix. Moi, je vote pour Margot!

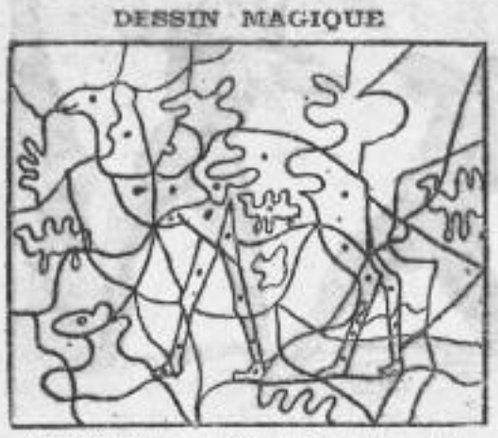
LES AUTRES. — Nous aussi, nous aussi! Et on lui offrira... une fourchette!

Rires. Rideau

Colette VIVIER.

VARIÉTÉS

DESSIN MAGIQUE



Noircir les cases marquées d'un point.

CHARADES

Il ne fait pas bon de s'enfoncer dans mon premier,
Mon deuxième fut pape au premier siècle de notre ère.
« Attention au troisième », disent les marins,
Mon tout est plat et vert.

Mon premier est une grande automobile,
Mon deuxième est une maison provençale,
Mon troisième est en argot, alcool.

G M E T R O P I E R L E V. Pouvez-vous aider à la déchiffrer ?

PROBLÈME FANTAISISTE

Un Péruvien paralytique est cloué dans son fauteuil. Combien de kilomètres parcourt-il à la minute ?

DEVINETTE GRAMMATICALE

Combien de mots pouvez-vous former avec les lettres qui composent le mot MOUSSELINE ? (La totalité ou une partie.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Mon tout était une sorte de veste portée par les révolutionnaires en 1793, qui donna son nom à une célèbre chanson de l'époque.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mesure de distance chinoise est mon deuxième,
Mon troisième se trouve dans Gulliver,
Mon quatrième est le premier,
Mon tout fut un empereur romain célèbre par ses crimes.

LES MOTS DÉCROISSANTS

× × × × × × ×	Ce qu'on laisse d'une pomme
× × × × × ×	Morceau apprécié des gourmets
× × × × ×	Fait pleurer
× × × ×	Attention de ne pas l'attraper
× × ×	Contraire du consentement
× ×	Qui ?
×	Lettre.

ÉPIGRAPHIE AMUSANTE

Dans des fouilles, des savants ont trouvé, gravée sur une pierre, cette inscription :

VIENT DE PARAITRE

LA TROISIÈME SÉRIE DES ALBUMS DE " MON CAMARADE "

Un volume, contenant 26 numéros,

10 frs. — — Franco : **12** frs.

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 148

Horizontalement. — 1. Un des partis de la Convention pendant la Révolution française. — 2. Celle de Balsam est restée célèbre. Souverain. — 3. Lettre de l'alphabet. Grenouille verte. — 4. Consonne. Ville du midi de la France. Précédé d'un « r » on le trouve dans le veau. — 5. Voyelle. Consonne. Genre de légumineuses. Préfixe qui marque la réciprocité, le retour à un ancien État. — 6. Note de musique. Lettre de l'alphabet. Véhicule qui marche à l'aide d'un moteur. — 7. Animal adoré par les Égyptiens. Le roi des animaux. — 8. Pronom relatif. Parents. — 9. Coutumes. Posséder (au passé simple). Consonne. Voyelle. — 10. Liquide transparent (au pluriel). Déployer (au présent).

Verticalement. — 1. Très beau. — 2. Pronom indéfini. Tromper (au passé simple). — 3. Chef-lieu de canton du Lot-et-Garonne. Précédé de « m » est une partie du pain. Voyelle. — 4. Nom donné aux anciens empereurs de Russie. Partie dure de notre corps. Préfixe synonyme d'ancien. — 5. Refuge. Mettre en mouvement (au participe passé). — 6. Qualité de ce qui est général. — 7. Consonne. Sécher (au présent). Lettre de l'alphabet. — 8. La peinture en est un. Au figuré, parler avec véhémence contre quelqu'un (au présent). — 9. Ferons cuire au four. Lettre de l'alphabet. — 10. Signes nasaux. Suivi d'un « a » prénom féminin.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 147

Charades. — 1. Mot-Zan-Bique (Mozambique). — 2. C-C-Sion (Secession.

Devinettes. — 1. Une aiguille. — 2. Parce que les Grecs n'avaient pas de tonneaux, ils mettaient leur vin ou leur huile dans des outres de peau.

Logogriphe. — Au moins 50 : nitre, mal, larme, mare, Nil, Marne, étain, lime, lit, rame, arme, Martin, maître, lame, matin, train, rail, maître, mer, tain, air, Lia, Tara, Ain, trame, miel, rat, lin, Lima, Marie, amiral, are, aile, Alma, Latran, lie, mite, Malte, être, mil, Talma, âme, maire, tir, mine, âne, art, ré, ml, la.

Métagramme. — Cologne, Colgne, Bologne, Pologne.

Arithmétique amusante. — Parce que l'âge d'une personne plus l'année de sa naissance, donne toujours au total les chiffres de l'année en cours. S'il y a deux personnes le total sera double, etc.

Acrostiche double. — Santa-Cruz, Saint-Yves.

Rébus. — Tel est pris qui croyait prendre.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 147

Horizontalement. — 1. Écrevisse. — 2. Cain. Loin. — 3. Rudement. — 4. Isère. Nus. — 5. Ve. G. Seau. — 6. Argile. — 7. I. Aquilon. — 8. N. Guide. E. — 9. Suée. Esse.

Verticalement. — 1. Écrivains. — 2. Causer. U. — 3. Rible. Gage. — 4. Énergique. — 5. V. Me. Loi. — 6. Ile. Sèble. — 7. Sonne. — Les. 8. Situa. O. T. — 9. En. Su. Née.

LE COURRIER DE JANOT

Henri Legdat : Merci de tes distractions. — *Robert Beyrieu, Neuilly :* Il ne nous est pas possible de donner plus de place aux aventures de *Tête et Tautonne*. De même nous ne pouvons donner de mots croisés plus grands. Nous les avons déjà agrandis et nous ne pouvons faire davantage. — *Raymond Léonard, Blanzac :* Merci de ta gentille histoire que je transmets. Ta lettre m'a fait grand plaisir. Je suis content que tu aies fait connaissance de Michel Bertrand et que tu discutes avec lui des *Forçats d'Eldorado*. — *Guy Laforge, Igney :* Merci des remarques que tu fais sur notre journal et dont je parlerai dans une prochaine lettre. — *Marthe Gallazzi :* Il ne faut pas te fâcher si tu trouves notre dernier mot croisé trop difficile. Comme tu as vu dans les résultats donnés dans le journal, beaucoup de camarades ont trouvé la solution exacte. Je suis certain que tu trouveras plus facilement notre prochain Concours de *Mon Camarade*.

Suzette M., Paris (XIe) : Nous reverrons sans doute Pierrot Lancry à la rentrée. Je suis content que les *Robinsons d'Insectopolis* te plaisent parce qu'ils expliquent « les mœurs et la conformation des insectes ». — *Georges Chauchon :* Merci de tes compliments et de tes distractions que je transmets. — *Roger Albert, Châlons :* Sois tranquille, *Fou Mystère* et *Pat'Sous* vont continuer leurs aventures et nous reverrons bientôt Pierrot Lancry. — *Michel Bertrand, Blanzac :* Merci de ta gentille lettre; j'espère que tu es toujours content de *Mon Camarade*. — *Denise Dupey, Argenteuil :* Je souhaite comme toi que tu gagnes un prix à notre Concours parce que tu t'es donné beaucoup de mal pour faire ces mots croisés. — *Nicolas Nobili, Pelletto (Corse) :* Dans notre prochain Concours nous donnerons un délai plus grand pour l'envoi du résultat afin que nos petits camarades corses ne soient pas désavantagés.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.

Envergure 60 centimètres

Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux

16 francs expédié franco

La pochette M.C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de **16 francs** franco

15 francs pris à nos bureaux.

Aucun envoi contre remboursement.

LISTE DES PRIX

du Concours « Les Plus Belles Histoires » de *Mon Camarade*

1er Prix : **Une Montre.**

2e et 3e Prix : **A choisir, soit un Stylo ou une Boîte aquarelle, ou Matériel pour construire un avion.**

4e, 5e et 6e Prix : **Album de " Mon Camarade " (3e série) ou un livre.**

7e Prix : **Crayons de couleurs.**

8e Prix : **Un couteau.**

9e Prix : **Une trousse scolaire.**

10e au 20e Prix : **Un stylomine ou porte-monnaie.**

ARCHIMÈDE

On connaît dans leurs moindres détails la vie des rois: ils ont des courtisans qui racontent les faits dont ils furent témoins; et des historiens de métier écrivent sur eux d'abondants chapitres avant même qu'ils soient morts; faire ainsi l'éloge d'un roi rapporte beaucoup à l'historien... et ne lui donne pas grand mal : tout est si simple, quoi de plus simple qu'une guerre — des armées en marche, des villes qui brûlent, des femmes en deuil, un défilé en l'honneur de ce général, si fier d'avoir fait tuer tant de monde.

Mais la vie des savants est bien mal connue. Qui inventa la plupart des objets que nous utilisons tous les jours? Qui établit ces lois mathématiques dont les applications ont permis toutes nos machines merveilleuses? Qui trouva le moyen de guérir telle ou telle maladie? Le savant bouleverse le monde mieux que n'importe quel chef d'État : il le transforme d'une façon durable, et sans quitter sa chambre!

Mais du fait que le savant se tient à l'écart des autres hommes, et parce qu'il est très difficile de comprendre son travail, de savoir expliquer ses découvertes, l'historien ne s'occupera guère de lui...

D'Archimède, un des plus grands savants de tous les temps, nous savons donc peu de chose. Il naquit à Syracuse, en Sicile, 287 ans avant notre ère. Était-il riche ou pauvre? Comment se passa sa jeunesse? Il fit un long voyage en Égypte où régnaient les Ptolémées et dut nouer des relations avec les principaux savants de ce pays, car, revenu à Syracuse, il entretint une correspondance suivie avec les géomètres et astronomes d'Alexandrie. Hiéron, roi de Syracuse, lui proposa une place à la cour, mais Archimède refusa, préférant travailler seul chez lui. Il était si passionné pour les sciences qu'il en oubliait de boire et de manger. Ses amis l'entraînaient de force aux bains, et là il continuait ses recherches, traçant des figures dans les cendres de l'étuve.

Archimède est le premier qui ait su trouver les formules de mesure des *corps ronds* : cylindre, sphère, cône... Aussi on grava sur sa tombe une sphère inscrite dans un cylindre.

Cette figure permit cent cinquante ans plus tard, à l'écrivain latin Cicéron, de retrouver au milieu des herbes la sépulture d'Archimède dont les Syracusains d'alors avaient oublié l'emplacement.

Archimède étudia aussi, mathématiquement, certaines courbes : spirale, parabole, etc.

Il écrivit de nombreux livres, dont la plupart sont malheureusement perdus. Sa façon de raconter est très amusante. Dans l'*Arénaire*, ou « traité sur le sable », il dit qu'il va faire intervenir des nombres plus grands que celui qui représenterait tous les grains de sable de la terre — car nous allons compter tout à l'heure les grains de sable de la terre : considérons donc le monde, et Archimède expose le système du nombre qu'il adopte après Pythagore et Aristarque de Samos, plaçant le centre du monde au centre du soleil et faisant tourner la terre autour de cet astre, système contraire aux idées de l'Antiquité, puis du Moyen Age, et qui ne triomphera qu'avec Copernic, il y a seulement quatre cents ans : ensuite il indique le moyen de mesurer, approximativement, sans instrument d'optique, le « diamètre apparent du soleil », c'est-à-dire l'angle qui aurait pour sommet l'œil de l'observateur et dont les côtés toucheraient les bords du soleil. Pour en revenir aux fameux grains de sable, il calcule combien de grains de sable pourraient être contenus dans une graine de pavot, combien de graines de pavot tiendraient dans un rouleau gros comme un doigt et, de proche en proche, il arrive au nombre de grains de sable que la terre entière peut contenir et *qui ne peut dépasser le nombre 1 suivi de 36 zéros* — c'est un gros chiffre évidemment, mais qui interdit que l'on dise : le nombre des grains de sable de la terre est *infini*...

Archimède, à la demande de Hiéron, construisit plus de quarante machines ingénieuses dont une sphère céleste où l'on voyait tous les astres se mouvoir comme dans la réalité. Après la prise de Syracuse, cette machine fut transportée à Rome, dans un temple, et beaucoup de savants venaient l'étudier, l'admirer.

Une de ses inventions les plus populaires est la vis qu'on appelle aujourd'hui encore *vis d'Archimède* : c'est une vis creuse qui, inclinée, la pointe dans un bassin, sert à y puiser de l'eau; contrairement à la vis ordinaire qui, lorsqu'on la tourne, s'enfonce dans le bois; la vis d'Archimède est fixée de façon à ne pouvoir s'enfoncer; aussi, quand on la tourne, c'est l'eau qui monte à l'intérieur et vient couler au sommet. On utilise encore des vis d'Archimède en Hollande pour rejeter à la mer l'eau qui s'infiltre sans cesse dans les terres basses, ce sont des moulins à vent qui les actionnent.

On doit à Archimède la notion du *centre de gravité*, « point unique dans chaque corps, tel que, si le corps est soutenu en ce point, il reste en repos, quelle que soit sa position »; Archimède sut expliquer pourquoi toute personne portant un fardeau penche inconsciemment le corps de l'autre côté.

Ses calculs sur l'équilibre aboutirent à la théorie du *levier*, ce levier, une des plus belles inventions de l'homme, sa première *machine* : charrue, bêche, pioche, rame, gouvernail, autant de leviers. Et, résultat pratique : il combine le levier avec la poulie, et les poulies entre elles, inventant *moufles* et *palans*; Hiéron s'intéressait à ses travaux mais doutait de l'efficacité du système. Archimède, pour le convaincre, fit tirer à terre, par un grand nombre d'hommes, une galère, puis la relia, par des chaînes passant sur des poulies, à l'extrémité d'un levier et, seul, déplaça le lourd bateau, le remit à flot. « Donne-moi un point d'appui, dit-il à Hiéron, et je soulèverai la terre! »

Hiéron avait confié à un habile orfèvre, pour qu'il en fît une couronne, une masse d'or; mais après que l'orfèvre lui eût apporté la couronne, Hiéron le soupçonna d'avoir gardé une partie de l'or et d'avoir coulé de l'argent à l'intérieur. Comment s'en rendre compte sans fondre ni briser l'objet? Hiéron soumit la difficulté à Archimède. Celui-ci réfléchit, réfléchit longuement. Aucun des moyens de vérification connus n'était applicable. Tout à coup il entrevit la solution; il était alors dans son bain; fou de joie, il bondit à peu près nu dans la rue, criant : « J'ai trouvé, j'ai trouvé! »

Ce qu'il venait de découvrir était mieux qu'un « truc » pour dépister un voleur, c'était un des plus importants principes de physique; on l'appelle depuis lors *principe d'Archimède*; il dit à peu près ceci : « Tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids égale au poids du liquide déplacé »; une bouteille de 1 litre remplie de limaille de fer pèsera sur la balance de la cuisine 7 kilos 700, mais, dans l'eau, ne pèsera plus que 6 kilos 700 parce que l'eau qu'elle déplace pèse 1 kilo. (1 litre d'eau pèse exactement 1 kilo.). Ainsi tout corps pesant sous le même volume plus que l'eau, ne perd, en entrant dans l'eau, qu'une partie de son poids, et le reste de son poids l'entraînera au fond (c'est le cas des métaux, des pierres); tandis qu'un corps, pesant sous le même volume moins que l'eau, perdra, en entrant dans l'eau, un poids plus grand que son propre poids : au lieu de tomber il sera soulevé par l'eau, obligé de remonter à la surface, de sortir en partie du liquide, mais ce faisant le volume du liquide déplacé diminue, la perte de poids devient de plus en plus faible, il arrive un moment où elle se trouve égale au poids du corps, alors le corps n'est plus entraîné ni vers le bas ni vers le haut, il reste en équilibre à la surface, il *flotte* (bois, cire... et tous les corps dont un décimètre cube — un litre — pèse moins que un kilo, poids de l'eau).

Le principe d'Archimède permet d'expliquer pourquoi un navire en fer peut flotter. Du fer sous forme de lingot ira vite au fond, mais si nous l'étirons et le courbons, son volume augmentera, s'augmentera de tout l'air (combien plus léger que l'eau!) contenu à l'intérieur de cette coque métallique; aussi, le volume d'eau qu'il déplace augmentant, il flottera. Mais qu'on fasse attention : ne chargeons pas exagérément les cales d'un navire avec des matériaux trop lourds, il y aurait danger; en Angleterre un homme de bien lutta pendant des années pour obtenir qu'on traçât sur la carène, à l'extérieur de chaque navire, une *ligne de flottaison*; et maintenant dans tous les grands pays une loi exige que les navires ne soient pas chargés au point que la ligne de flottaison disparaisse sous l'eau.

Un autre exemple est celui du nageur. Un homme, bras serrés au corps, coulera, mais s'il étend les membres et les remue, il déplace alors un volume d'eau plus grand et reste à la surface. Le principe d'Archimède s'applique aussi aux gaz : on peut expliquer quand et pourquoi un ballon s'élèvera dans l'air; les nuages sont soutenus par l'air comme le bois par l'eau.

Donc « ayant trouvé », Archimède se présente chez Hiéron, demande que l'on convoque l'orfèvre — pour une expérience, dit-il.

(A suivre.) BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.909.

TOTO et TOUTOUNE

148

RESUMÉ : JACK STRONG ET SES AMIS, TOTO ET TOUTOUNE, SONT POURSUIVIS DANS LA JUNGLE, À L'ENDROIT APPELÉ LA MAISON DU TONNERRE, PAR MOERDER ET ALI LE CRUEL

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

BEGONIA EXPLIQUE AU COMMISSAIRE LES VOLS DE KIKI LE SINGE. Mr LAPOIRE COMPREND ASSEZ TÔT QU'IL ALLAIT COMMETTRE UN ERREUR JUDICIAIRE.

LES MAINS DANS LES POCHES, BEGONIA QUITTE LE COMMISSARIAT SANS SE DOUTER QUE KIKI A ENCORE PRIS LE BATON DE L'AGENT DUPOTIRON.

ET TOC! SUR LE CHAPEAU DU MONSIEUR! CE N'EST PLUS DE LA CIRCULATION MAIS DU CHAPEAU-STOP, QUE FAIT LE BATON BLANC.

ET TOC! SUR LE CRÂNE DU MONSIEUR! KIKI S'AMUSE FOLLEMENT, SANS QUE BEGONIA S'APERÇOIVE DE SON MANÈGE

ET TOC! SUR LA PETITE MÈCHE DU MONSIEUR - KIKI GAIEMENT COMPTE LES 36 CHANDELLES EBLOUISSANTES.

- PARDON, JEUNE HOMME! QUE SE PASSE T-IL? EST-CE UNE EPIDEMIE? JE VOIS TROIS HOMMES INERTES SUR LE SOL...

148

BEGONIA SE RETOURNE ET À SA GRANDE STUPÉFACTION QUI SE TRANSFORME VITE EN JOIE, IL VOIT LE BANDIT GROSSAC ET OTTO SCHLASS

LE VOLEUR - ET TOC, ET TOC! KIKI VOYANT LES DEUX COMPÈRES SE REDRESSER LES RENVOIE À LEUR POSITION ALLONGÉE. LA TROISIÈME

VICTIME ETAIT LE PROFESSEUR HUMERUS, QUE SON CHAPEAU AVAIT PROTEGÉ. ALLO POLICE. SECOURS. NOUS AVONS 2 BANDITS À VOTRE DISPOSITION.

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 149. JEUDI 19 OCTOBRE 1933

Jim Mystère CHEZ LES COW-BOYS

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro, prisonniers avec leur père au bagne de Montanara, sont aidés en secret par le gardien-chef auquel ils ont jadis sauvé la vie dans la jungle. Cependant leur chien Microbe erre dans la ville.*

Chapitre XXV. — PRÉPARATIFS D'ÉVASION

Les gens s'étaient rassemblés sur le palier du troisième, mais nul n'osait toucher à ce chien hurlant, déchaîné, et qui heurtait la porte de toute sa masse, par à-coups, comme un bélier...

De l'intérieur de l'appartement, nul bruit ne venait plus... On était allé chercher un agent. Il arriva, tout essoufflé :

— Qui habite là? demanda-t-il...

— Deux femmes âgées...

— Et ce chien?

— On ne sait pas...

L'agent avait tiré son revolver, et sans doute allait-il abattre le chien lorsque la porte céda sous ses coups... Microbe disparut dans le couloir intérieur. On entendit le bruit de ses pattes courant sur le parquet, puis un choc sourd et un râle...

La foule qui se précipita aussitôt trouva le chien aux prises avec un homme... L'agent ne manquait pas de sang-froid, ni de courage. En tuant le chien, il aurait immanquablement tué

Il se glissa vers le vasistas...

l'homme, aussi déboucla-t-il son ceinturon, qu'il réussit à passer autour de la gorge de l'animal et à le maîtriser ainsi...

On fut bientôt fixé sur ce que l'homme était venu chercher là, quand on découvrit, sans connaissance, dans le salon, les deux vieilles locataires de l'appartement.

— C'est un voleur, dirent-elles dès qu'elles purent parler. Il a tiré sur nous lorsqu'il s'est vu pris. Puis son arme s'est enrayée et il a voulu nous étrangler. C'est le chien qui nous a sauvées...

Deux citoyens de bonne volonté aidèrent l'agent à conduire le voleur au poste le plus proche.

— Tiens, mais c'est Serpis! s'écria le brigadier en reconnaissant l'homme.

C'était Serpis en effet, dont Microbe avait repéré la trace en souvenir de certaine aventure de piège à sanglier. Car les chiens de l'espèce de Microbe, s'ils n'oublient jamais un bienfait, ne laissent par ailleurs jamais une offense sans punition... Ivre de vengeance, l'animal s'était précipité vers son ennemi dès qu'il en avait eu l'occasion. Et le hasard avait voulu qu'il intervienne singulièrement à propos...

Les deux vieilles femmes sauvées par Microbe avaient fait fête à la brave bête, lui offrant tout ce qu'il pouvait désirer, du sucre, des gâteaux, voire même des confitures et du poulet... Mais le chien n'avait évidemment qu'une idée en tête : rejoindre ses maîtres...

Et il saisit la première occasion qu'il trouva de franchir la porte et de regagner la rue...

Ce qu'avait laissé tomber le gardien-chef dans le cachot de Juan et Pedro au moment où il le quittait n'était autre qu'un énorme saucisson enveloppé dans du papier de soie, qui allait singulièrement améliorer l'ordinaire des jeunes prisonniers. En déballant le morceau de charcuterie, les deux frères eurent la surprise de découvrir une fine et mince lame de scie...

Ce n'était évidemment pas pour trancher le saucisson que le singulier gardien-chef leur avait fait ce cadeau... Il y avait une lucarne grillagée à leur cellule, et cette lucarne allait sans doute être pour eux le chemin de la liberté.

Pedro, du menton, désigna les barreaux :

— On s'y mettra dès l'extinction des feux.

— Tu parles!

Rien ne pouvait abattre leur courage, et ils étaient prêts à recommencer toute l'aventure.

— Tu vois, souffla Juan, notre ami Miguel avait raison : son père est un brave homme, tout gardien-chef qu'il est. Il ne nous insulte et ne nous brutalise en apparence que pour mieux masquer son jeu...

— Crois-tu que Miguel ait raconté toute notre histoire à son père?

— Ça, je n'en ai pas la moindre idée...

Un coup de clairon retentit à l'extérieur, dans une cour sonore. Et tout de suite après toutes les lumières s'éteignirent, celles des couloirs et des cellules.

— Comme nous n'avons qu'une scie et que nous ne pouvons pas travailler ensemble, dit Pedro, nous allons nous relayer. Pendant que l'un s'occupera des barreaux, l'autre dormira. A toi de dormir. Moi je commence...

Il se glissa vers le vasistas qu'on pouvait atteindre facilement et, sans plus attendre, attaqua le fer. La lame était bonne et mordait bien. En assez peu de temps, il accomplit la moitié de la besogne et s'en fut réveiller Juan :

— A toi la suite...

— Tout va bien?

— A merveille. Tu auras terminé bien avant le jour...

Ce qui fut dit fut fait. Aux premières lueurs de l'aube, la besogne était achevée. Les barreaux ne tenaient plus que par de minces pellicules de métal, et une légère pression suffisait à les ôter...

Les deux frères auraient pu dormir. Mais ils ne songeaient qu'à voir leur père, à l'heure où il passerait dans les couloirs pour se rendre aux carrières.

Ils attendirent donc, collés à la lucarne grillagée de leur porte, épiant tous les bruits. Un gardien vint à passer, qui les vit et ricana :

— Pas besoin de vous en faire, allez! Vous ne raterez pas le spectacle. Si vous croyez qu'ils ne font pas assez de chahut avec leurs chaînes!...

C'était en effet un bruit infernal, ils s'en rendirent bientôt compte, un bruit tragique, hallucinant... Tous ces pieds qui tiraient en même temps leur odieuse charge de ferraille, en cadence, sur un rythme marqué par des coups de sifflets des gardes et qui rappelait celui des Bateliers de la Volga...

Et l'effrayant défilé de ces corps exsangues, vidés par les fatigues, de ces faces émaciées, livides, aux pommettes saillantes et aux yeux de fièvre et de martyr...

— Surtout, lorsque père passera, fit Pedro, pas un mot, pas un cri... Rien qui puisse attirer son attention...

— Mais...

— Voyons, Juan! A quoi bon augmenter ses tourments? S'il ne sait pas encore que nous sommes ici, et il se peut fort bien qu'il ne le sache pas. Pourquoi le lui apprendre? Cela ne peut pas lui faire de plaisir de nous savoir prisonniers...

— C'est vrai. Tu as raison...

Le lieutenant arriva devant la cellule de ses deux fils, et ceux-ci eurent du mal à s'empêcher de crier.

La barbe mangeait la moitié du visage de leur père, mais ses lèvres étaient si fiévreuses qu'on les eût dit rougies par du fard. Ses yeux brillaient étrangement et l'on devinait, à toute l'expression de son visage, qu'une sombre révolte s'était allumée en lui et qu'elle l'embrasait.

Dès qu'il fut passé, Juan et Pedro revinrent à leur bat-flanc. Ils s'accroupirent et parlèrent longtemps des bonnes années de Pontagro, alors qu'ils étaient heureux, tous les quatre, au paisible foyer.

— Et notre pauvre maman, murmura Juan. Comment va-t-elle à l'heure qu'il est? Si seulement nous pouvions savoir...

Vers le milieu du jour, le gardien-chef revint les visiter, la bouche hargneuse et les sourcils en bataille.

— Un peu calmés, mes gaillards? Je suppose que cela vous aura fait du bien d'assister au défilé de ces messieurs les forçats... Non? Vous n'avez pas réfléchi? Vous ne vous êtes pas dit que bientôt vous feriez vous aussi partie des chaînes?... Vous ne pensez tout de même pas qu'on va vous féliciter pour votre petite équipée d'hier matin? Avant huit jours, vous serez traduits en jugement et comme c'est vraisemblablement moi qui présiderai l'audience, je ne crois pas trop m'avancer en vous prédire tant un maximum de mansuétude et d'indulgence...

Le gardien-chef donna du pied dans les gamelles posées à terre.

— Bonne, n'est-ce pas, la petite soupe maison? Un vrai régal? Oh! pardon, c'est juste : j'oubliais. Je vous en ai privés, hier soir. Mais ce soir, vous aurez double ration, c'est-à-dire qu'on y ajoutera une bonne moitié du robinet...

Des yeux, le gros homme fit le tour de la cellule, comme s'il cherchait quelque prétexte pour crier et pour grogner davantage. Mais il ne dut rien trouver et conclut :

— Allons, au plaisir de vous revoir, mes bons amis; je n'ose pas compter sur une petite visite de votre part, mais je reviendrai...

A la sortie le gardien-chef recommença sa manœuvre de la veille; il s'arrangea pour être le dernier et laissa glisser de sa manche un nouvel objet, que les deux frères reconnurent tout de suite : la ceinture aux pièces d'or...

Une feuille de papier était enroulée autour de la boucle. Ils la déplièrent en hâte et lurent :

« Ne partez pas avant minuit au moins, et suivez le plan ci-dessous...

Sur le dessin d'un plan sommaire de la prison, un pointillé indiquant le trajet à effectuer. Au verso de la feuille, il y avait un autre itinéraire donnant la route à suivre pour gagner le Colorado par Limoure...

— Je ne m'étais pas trompé, dit Juan. Ce gardien-chef est notre ami.

— Mais notre père?

— Écoute, on va toujours sortir d'ici. Après on ira à Limoure et là, on tâchera de constituer une équipe de républicains décidés. On reviendra en force et...

Jusqu'à l'heure du retour des bagnards, les deux frères complotèrent à voix basse, échafaudant des projets invraisemblables. Mais dès qu'ils entendirent le bruit des chaînes dans les couloirs qui annonçait l'heure du retour des forçats, ils se précipitèrent à la lucarne de la porte et n'en bougèrent plus. Le défilé terminé, ils restèrent, pétrifiés, à leur observatoire... car leur père n'était pas passé avec les autres, car leur père n'était plus parmi les bagnards...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ce n'est pas bien drôle d'être rentré de vacances. Il fait nuit tout de suite. Il fait mauvais temps, et puis — c'est ça surtout qui n'est pas beaucoup agréable — on doit aller en classe tous les jours. Encore que moi j'ai pas à me plaindre. J'ai une belle école toute neuve, des camarades qui sont très, très gentils et un nouveau maître qui n'a pas l'air du tout méchant.

C'est dommage que dans la vie on puisse pas toujours s'amuser. Mais le travail, c'est vrai que c'est bien nécessaire.

Là-dessus j'achève de dire des bêtises parce que je voudrais laisser la place à mes petits camarades. J'ai reçu un grand tas de lettres. J'en ai trouvé plus de deux cents en rentrant. Et j'ai passé plusieurs grands jours à les lire. J'étais très content d'être avec vous tous. J'ai ri à beaucoup de lettres. J'ai aussi pleuré à une qui était très triste et qui m'apprenait la mauvaise nouvelle qu'un de mes plus fidèles petits amis (que je connais par les lettres qu'il m'envoie au journal), avait perdu sa gentille maman.

Beaucoup de mes petits amis m'ont envoyé des poèmes. Et je suis content de pouvoir en recopier ici beaucoup.

Voici d'abord des poèmes de Hélène Rucinki, d'Ostwald, en Alsace. Ses poèmes, ils s'appellent Les Fleurs au printemps, *et il y en a plusieurs sous le même titre.*

LES PAQUERETTES :

Sortons galement...
Et hardiment.
Vive printemps, à bas hiver,
Que tout se couvre de vert.
LES MYOSOTIS :
Printemps arrive
Sur cette rive.
Je te promets de fraîches fleurs.
L'hiver a fui, séchons nos pleurs.

LES NARCISSES :

Jeunes pousses
Sur la mousse.
Nous saluons, faisons le beau,
Vive printemps, hiver à l'eau!

C'est très simple, vous voyez, mais c'est aussi très gentil.

Voici un autre poème, aussi simple et naturel, de Ipert Henri, de Annecy (Haute-Savoie), qui dit la joie des travailleurs qui goûtent enfin le plaisir des vacances.

Les ouvriers sont tous contents,
Ils ont leurs congés payés.
Beaucoup font des campements,
Dans les coins ensoleillés,
Ou bien ils vont se baigner,
Ça fait plaisir par ce beau temps.
Comme ces jours on est en congé,
Les enfants sont tous joyeux,
Ils peuvent gambader dans les prés
Ou se livrer à d'autres jeux.

***

Voici maintenant un poème d'une vieille amie à moi, Fernande Crampon, que vous connaissez déjà sûrement tous par le petit Courrier. Ce poème s'appelle Nuit d'Été.

Tout est calme et silencieux,
Et dans le royaume des cieux
Les étoiles scintillent,
La douce lune brille.
Seul, dans la campagne un joyeux carillon
Accompagne gaiement le chant des grillons,
Qui s'élève et résonne dans l'air pur;
Une brise calme et légère
Passe dans le ciel et l'azur
Et recouvre la terre tout entière.
Mais une lueur perce les nuages
Qui s'enfuient très volages.
Le soleil s'est levé,
La nature s'est réveillée.

***

Et voici, pour finir, trois poèmes de Suzanne Pennec.

Les deux premiers ont été écrits à l'âge de 8 ans, les deux autres à l'âge de 9 ans.

A LA PLAGE

Qu'ils sont jolis les bateaux à voiles!
Un mince brouillard voile l'océan.
Le vent s'est levé
Et menace de chavirer
Une barque légère.
Un cerf-volant vole dans les airs,
Le zéphir me fouette le visage.
Les vagues, blanches d'écume, se brisent sur la plage.

LA COUTURIÈRE

Les doigts de fée,
Toujours en mouvement, courbée
Sur son ouvrage.
Avec beaucoup de courage,
La couturière coud du matin jusqu'au crépuscule.
Son aiguille, très minuscule,
Parfois,
Lui pique un doigt.
Sur le lit est étalée
Une robe de mariée,
D'une blancheur éclatante.
Il y a aussi des robes pour les dames élégantes.

MAMAN

Maman!
Quel mot charmant!
Toute petite je l'ai aimée,
Cette maman adorée.
Elle m'embrasse si gentiment,
Elle me parle si doucement.
Je l'admire, elle est si prévoyante,
Et si patiente.
En hiver elle s'inquiète :
« N'as-tu pas froid, Suzette? »

Je te serre la main affectueusement, à bientôt.

Suzanne PENNEC, 12 ans,
Pleuven (Finistère).

Ces poèmes sont bien jolis tous, n'est-ce pas? Envoyez-moi d'autres poésies. Je serai bien heureux d'en faire paraître.

Je vous serre la main à tous bien fort, garçons et filles, et à la semaine prochaine.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LISEUSE-SAC : LES ÉTOILES D'ARGENT

Les étoiles d'argent, petites amies, ce sont des edelweiss que vous appliquerez sur de la moire nègre, rouge foncé ou bleu foncé ou vert foncé; ou que vous peindrez sur du drap, de la suédine, du daim. Vous pouvez encore les broder. Commencez par ces fleurs une fois le morceau, où elles seront, taillé. Placez-les bien où il faut, au trait, puis recalquez-les dans un tissu doux, une duvetine mince, de couleur blanche qui ne s'effile pas, car vous allez les découper et les coller avec de la gutta. Un peu de couleur (jaune et vert) mélangée à de la gomme arabique vous servira à faire les cœurs et les feuilles. Si vous brodez, employez le point lancé pour les fleurs, des nœuds pour les cœurs, le point de tige pour les feuilles.

Mais voici pour exécuter le sac :

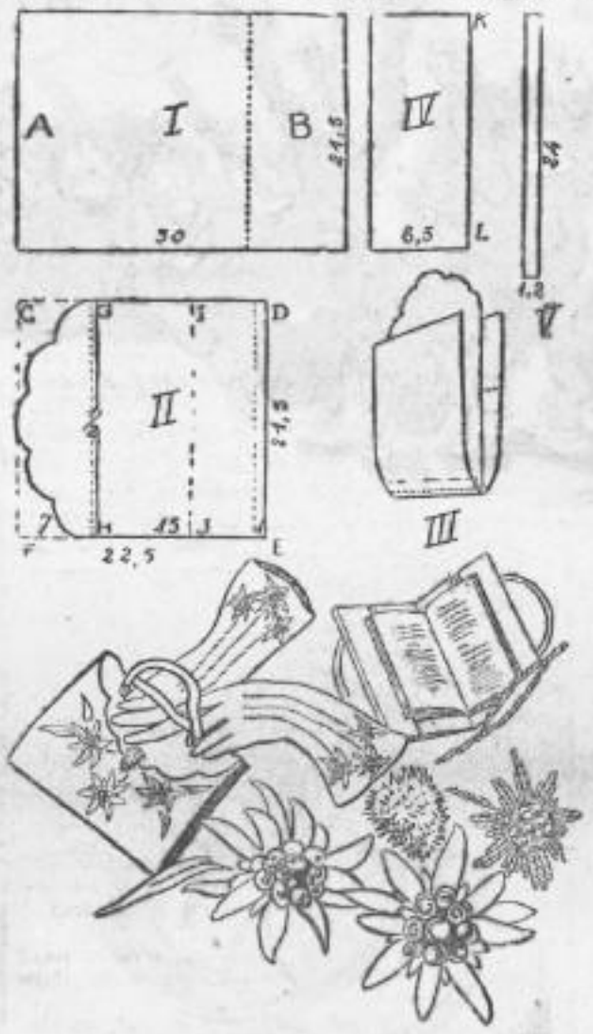
Vous prenez donc de la moire pour le dessus, une soie ordinaire pour le dedans, et de la toile tailleur pour mode que vous mettrez entre.

Rappelez-vous que tous vos morceaux doivent être coupés avec un demi-centimètre en plus tout autour pour les rentrés (sauf la toile tailleur qui est coupée juste comme le patron).

1° Coupez un rectangle, comme la figure 1, en moire et en doublure cinq épaisseurs de toile tailleur.

Avec le patron que vous avez fait à grandeur réelle, cherchez la place du rabat et faites vos fleurs de suite.

Les morceaux de toile tailleur partout seront fixés entre eux au préalable par quelques piqûres.



Placez l'une sur l'autre vos trois épaisseurs I; les bâtir, mais pas auprès du bord.

2° Taillez dans la doublure un rectangle G D E F; puis cinq épaisseurs toile, puis un morceau G D H E doublure, un morceau de moire C G F H.

Commencez par dessiner la forme des dents à l'envers de la moire; mettez l'endroit de la doublure contre son endroit, la toile tailleur dessous et faites en piqûre la forme de ces dents. Retournez à l'endroit après avoir découpé à quelques millimètres de la couture. Sortez bien les dents.

Posez le rectangle G D H E à sa place, bâtissez. Faites au bas D E le rentré pour avoir un bord net, maintenez au bâti.

3° Pliez la doublure en deux et coupez deux morceaux IV, doubles, c'est-à-dire que chaque morceau ne sera pas coupé en K L. Coupez deux fois cinq épaisseurs de toile tailleur que vous glisserez chacune entre les deux doublures IV. Bâtissez. Les placer, l'une sur la figure II, le pli K L en i j. L'autre sur la figure I en B, le pli K L vers le centre.

4° Bâtir alors le côté sac II à la liseuse côté A, en retournant la base D E d'un centimètre contre A vers C F (III). Faites une piqûre pour maintenir ce fond de sac et vous ferez de l'autre côté du fond une piqûre à la liseuse pour faire le pendant. Rentrez alors toutes les doublures sous la patte en G H. Rabattez légèrement la moire dessus et faites une piqûre pour fixer le tout.

5° Tout autour de la liseuse, puis en G D et N E faites les rentrés à l'intérieur. Le IV a ses rentrés avec la doublure. Et bâtissez G D et H E au côté A de la liseuse, puis faites tout autour de celle-ci deux ou trois rangs de piqûres espacés de 3 mm. Faites également ces piqûres sur la patte dentée. Ces piqûres seront blanches comme les fleurs.

Ces fleurs pourront être reproduites sur la manchette des gants.

Les brides seront en moire, cousues à l'intérieur et retournées, donc figure V coupée double sur sa largeur, soit 3 cm. 4 avec rentrés. Elles seront fixées au sac soit comme le croquis d'ensemble et maintenues par un carré de piqûres; soit sur toute la largeur du sac et prises alors dans les coutures du tour.

Le rabat se ferme par un clips ou un bouton-pression dessous, et dessus une broderie forme cette jolie fleur des Alpes (broderie ou tissu collé rouge).

LES CONSEILS DE TANTE CAMILLE

Boutonnière lingerie. — *Dans un tissu fin, faites le point avant de couper, en écartant les fils et en piquant toujours dans l'écart. Quand la boutonnière est terminée, il ne doit rester que des fils en travers que l'on coupe.*

POUR RIRE UN PEU

Fragment d'une lettre écrite par Mme Harpagon à sa fille : « Je t'envoie par la gare un costume neuf, fait dans un vieux costume à moi. Quand il sera usé, renvoie-le-moi, on en fera un costume neuf pour ta petite sœur. »

o

Ce petit garçon a la très mauvaise habitude de se ronger les ongles; les réprimandes, les punitions, les privations de jouets n'ont pas réussi à lui faire passer son grave défaut. Mais l'autre jour, visitant le musée du Louvre, sa maman avisant une fort belle statue sans bras lui dit : « Tu vois, mon petit, ce qui t'arrivera si tu persistes à te ronger les ongles... » Il paraît que cette bonne raison a convaincu l'enfant.

o

La petite Lulu est une enfant terrible. Comme l'institutrice lui demandait son âge, à la rentrée, elle répondit : « Voilà, mademoiselle, à la maison j'ai sept ans; mais, en chemin de fer, je n'en ai pas encore six... »

o

Un homme perplexe c'est Marius. Il a acheté une magnifique pendule, mais il n'en est pas content; il vient de la rapporter à l'horloger en lui disant : « Elle ne marche pas bien, quand elle sonne douze coups, elle ne dit pas si c'est midi ou minuit. Alors, que faire... »

o

Scène vue devant un ascenseur. — Une grosse dame de 150 kilos au moins, portant un tout petit colis à la main, veut se faire monter au 6e étage de l'immeuble. — Attention, attention, madame, lui dit le jeune garçon préposé au service de l'ascenseur, il est interdit de monter les colis par l'ascenseur, cela le fatiguerait!

o

A l'examen, on questionne une candidate sur la Retraite de Russie; il faut dire qu'elle n'est pas très sûre d'elle-même et qu'il faut lui arracher phrase par phrase. « Enfin, voyons, qui est-ce qui régnait en Russie à cette époque-là? — Eh bien, il y régnait un froid intense... »

TIMBRES

TIMBRES PALESTINIENS

La Palestine jouit d'une relative indépendance depuis 1918. Mais, tout en redevenant un pays de peuplement où vivent les Juifs, la Palestine est cependant, en fait, une colonie de l'Angleterre. Ce fait que la Palestine est une colonie anglaise se retrouve jusque dans les timbres-poste.

Le premier timbre émis en Palestine en 1918 était un timbre anglais sur lequel on avait ajouté ces trois initiales : E E F qui veulent dire : Egyptian Expeditionary Force. C'est une vignette rédigée moitié en langue arabe et moitié en langue anglaise. Les timbres de cette époque sont devenus très rapidement rares. Le timbre d'une piastre bleu foncé vaut actuellement 225 francs à l'état neuf; une seconde émission du même type se fit à la fin de l'année 1918 et, au lieu de comporter trois valeurs comme la précédente, elle en comportait dix, allant de 20 piastres, pour la plus haute valeur à 1/1.000 de piastre pour la valeur la plus basse. Il faut noter ici que le millième est, en réalité, la 1/10 partie d'une piastre et non sa 1/1.000 partie, 100 piastres valant une livre sterling.

1918

En 1920 et 1921, le même type de timbre était toujours en usage, mais la colonie juive commençant à se développer en Palestine, le type précédent fut surchargé en hébreu. Il existe deux genres de surcharge de cette époque; la surcharge dite de Jérusalem et qui date de 1920, et une dite de Londres qui date de 1921. Cette surcharge de Londres est de beaucoup la plus rare et augmente dans une assez importante mesure la valeur de la collection où elle figure.

A partir de 1927 fut mise en service une assez belle série touristique représentant les sites les plus célèbres de la Palestine. Ces timbres étaient rédigés en trois langues : anglais, arabe et hébreu. Les principaux sites représentés étaient Galilée, le Tombeau de Rachel, la Mosquée d'Omar et la Citadelle de Jérusalem. Ces timbres qui sont d'une valeur peu élevée, en exemplaires oblitérés tout au moins, sont d'un assez joli aspect, et figurent d'une façon intéressante dans une collection de débutant.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Alfred, Louise et le Pr. Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis, sont perdus dans la campagne, devenue pour eux une jungle redoutable peuplée d'insectes géants plus terribles que les grands fauves. Arrivés au bord d'un lac, les voyageurs se préparent à construire un bateau. Ils ont aménagé une grotte en maison où Fred, malade, achève sa convalescence.*

Chapitre XX

Le cheval du diable

Un matin, le Pr. Philomicron partit en reconnaissance.

Il ne revint que le soir et apporta une grosse brassée de fils d'araignée. Jusqu'à une heure tardive, il resta occupé à en faire des cordages, et lorsque Louison se prépara à dormir, il lui dit :

— Demain matin, nous pourrons sans doute lancer notre bateau. Fred va mieux, nous allons bientôt pouvoir partir.

Le lendemain de bon matin, Philomicron et Louison arrivèrent, chargés de cordage, auprès de la feuille de chêne dont ils devaient faire leur navire.

— Allons chercher des chevaux, dit Philomicron en jetant son fardeau sur le sol.

Il alla près de l'étang et regarda longuement. Près de l'une d'elles il découvrit un trou noir où il jeta une poignée de sable, après un long examen. Quelque chose remua sous la pierre.

— Qui est là, sous la pierre? chuchota Louison.

— Un cheval sauvage, plaisanta le professeur. Un cheval à six jambes! Allons, Louisette, donne-moi un coup de main!

M. Philomicron traina la corde d'araignée jusqu'à la tige de la feuille de chêne, qu'il attacha solidement.

Puis, prenant le bout libre du cordage, Philomicron fit une sorte de large nœud coulant qu'il tint ouvert à la façon d'un cerceau, soutenu par deux légers piquets plantés en terre.

— Voilà, dit Philomicron satisfait, il nous suffit maintenant de faire sortir notre cheval de son écurie et de le convaincre de passer sa tête dans le nœud. Il sera attelé et conduira la coque de notre navire jusqu'à l'étang.

Le professeur prépara deux longues perches aiguës, en donna une à Louison, garda l'autre, et la conduisit au terrier qu'il avait inspecté tout à l'heure.

— Écoute-moi bien, dit-il, sous cette pierre se cache une larve de *carabe doré*, de cet insecte que tu connais bien, j'en suis sûr, et qu'on appelle souvent *jardinière* et aussi *cheval du diable*. Le carabe est un carnassier, un vrai fauve des prés et des jardins. Il dévore par dizaines des insectes souvent plus gros que lui, et surtout toutes sortes de chenilles nuisibles. Sa larve n'est pas moins vorace. Dans la journée, elle reste tranquillement sous les pierres, mais la nuit elle va chasser. Elle a une force extraordinaire. C'est une vraie tigresse.

— J'ai peur, murmura Louison.

— Ne t'inquiète pas, répondit le professeur. Il faut que nous fassions sortir la larve de son repaire et que nous l'obligions à passer le cou dans le nœud qui lui servira de collier. Une fois là, ce cheval du diable va traîner notre navire jusqu'au lac. Je crois que nous aurons facilement raison de ce fauve. Seulement, il ne faut pas avoir peur.

— Il ne peut pas nous mordre?

— Il mordrait si nous le laissions faire!

— Alors, comment allons-nous faire?

— Quand il sera sorti de son trou, tu vas te mettre d'un côté et moi de l'autre. Dès qu'il commencera à ramper, à coups de perche, toi à droite, moi à gauche, nous ne le laisserons pas s'écarter du droit chemin et nous le ferons rentrer directement dans le collier. Alors, tu es prête? Recule un peu.

Louison s'éloigna en se protégeant de sa perche comme d'une pique. Philomicron enfonça sa perche dans le terrier et se mit à le remuer comme un tisonnier dans du feu.

— Le voilà! Il vient! il vient!

Le professeur bondit en arrière. Sortant son corps allongé d'en dessous la pierre, un monstre immense rampait directement vers Louison. La petite fille donna un coup de perche sur le dos du carabe. La bête tressaillit et se tourna vers le professeur. Celui-ci la frappa sur la tête.

Alors, remuant ses six jambes monstrueuses, le fauve marcha tout droit vers la feuille de chêne. A mi-chemin, il s'arrêta et, sans hâte, voulut revenir vers le lac. D'un saut, le professeur frappa la bête qui frémit et tournoya sur place.

— Louison, frappe-la, mais frappe-la donc!

Un coup d'aiguillon de la petite fille mit le monstre, ébloui et endormi par la lumière du grand jour, dans le droit chemin. Ainsi, pas à pas, ils avancèrent vers la feuille de chêne, guidant de leurs perches la larve du carabe.

Enfin, la tête de la bête passa à travers le nœud. D'un coup de bâton, le professeur fit tomber les piquets. Le nœud se resserra autour de la tête du carabe. Le monstre était attelé. Il tira de toutes ses forces sur la feuille qui tressaillit. Soulevant des nuages de poussière, elle s'ébranla lentement dans la direction de la rive.

Le carabe se débattait, se lançait de tous côtés, mais chaque fois il rencontrait les pointes des perches. Les voyageurs ne lui permettaient de tourner ni à droite ni à gauche. Enfin, la bête se résigna et se mit à traîner la lourde feuille directement vers le lac. Elle avançait, regardant le professeur et Louison de ses yeux énormes, ne comprenant pas ce que voulaient ces étranges insectes à deux jambes, qui tenaient dans leurs pattes de longs aiguillons pointus.

— En voilà un cheval de trait, un vrai phénomène, s'enthousiasmait Louison, ravie.

— Ce n'est pas un cheval, c'est un *carabus cancelatus*, corrigea le professeur. *Carabus* est son nom, *Cancelatus* son prénom.

La larve du carabe traîna la feuille de chêne jusqu'à l'eau, mais une fois sur la rive, elle devint soudain enragée. Elle courut le long de l'étang puis revint en arrière.

En vain, Louison et Philomicron essayèrent-ils de lui faire rebrousser chemin à coups de perche. Le monstre disparut soudain sous un rocher tout proche de la rive. Heureusement sa corde était assez longue pour que la feuille de chêne restât tout près de l'eau.

— Nous en voilà débarrassés, dit Philomicron en détachant la corde de la feuille. C'est bien dommage de perdre un si beau cordage, mais que faire? Allons! C'en est assez pour aujourd'hui. Il faut aller se reposer.

Ayant laissé la feuille au bord de l'eau, les voyageurs rentrèrent.

Pendant le déjeuner, Louison raconta à son frère avec quelle habileté ils avaient fait transporter la feuille à la larve du carabe.

Fred écoutait avec envie.

— Quel dommage que je n'y ai pas été, soupira-t-il, je l'aurais poussée directement dans l'eau.

— Il est facile de donner des conseils, dit le professeur, mais si tu avais travaillé comme nous autres, tu aurais bien vu que la besogne n'était pas des plus simples.

D'un bout de pétale, il essuya le miel qui lui coulait sur la barbe et se leva.

— Allons, il faut tout doucement commencer à préparer notre traversée. Avant le soir, il faudra avoir chargé les tonneaux de miel, trouvé des habits convenables pour nous trois, préparé des mâts, des voiles, des cordes. En un mot, il nous reste beaucoup à faire.

M. Philomicron ramassa par terre une brassée de fils de ver à soie et se dirigea vers la sortie de la grotte :

— Allons, Louisette!

Le professeur et Louisette passèrent tout l'après-midi au bord du lac. La petite fille tressait des cordes, et le professeur allait et venait sur la rive à la recherche d'un mât.

Enfin, il revint. Il portait, chargée sur ses épaules, une longue brindille sèche qu'il fixa au centre du navire dans un tas d'argile qui sécha très vite au soleil. Puis plaçant sous la coque du bateau des bûches rondes, et poussant de toutes ses forces la coque du navire, Philomicron et Louison réussirent à le mettre à l'eau. Deux longs cordages qui reliaient le mât à chacune des extrémités de la feuille donnaient déjà à l'esquif l'allure d'un vrai navire.

— Oh! si l'on pouvait y mettre maintenant une voile! cria Louison joyeuse et qui oubliait ses fatigues.

— Sois tranquille, promit le professeur, nous fabriquerons bientôt une voile dans un pétale. Mais nous ne le ferons que le jour du

départ, sans cela la voile se dessécherait au soleil, se ratatinerait.

Philomicron enfonça dans la terre un gros pieu et y amarra son navire à l'aide d'une corde de fil d'araignée.

Pendant ce temps, Louison grimpait sur la proue du navire et, d'un éclat de coquillage, y traçait quelque chose.

— Que fais-tu là? s'intéressa le professeur.

— Je veux donner un nom à notre bateau, répondit la petite fille.

— Et comment l'appelles-tu?

— Regardez!

Louison sauta par terre. Le professeur s'approcha et, clignant de ses yeux myopes face au soleil couchant, il put lire, sur l'avant du bateau, tracé en gros caractères :

CARABUS

— Pas mal, approuva-t-il.

Le lendemain matin, les voyageurs se firent des habits de pétales et durant l'après-midi, le professeur et Louison roulèrent les tonneaux de miel sur le bateau.

Fred pouvait déjà se lever. Il marchait et, s'appuyant contre les murs de la grotte, à tout moment s'offrait à aider le professeur et Louison. Philomicron tempérait son zèle.

— Couche-toi, grondait-il, il faut que tu restes couché encore un ou deux jours. Nous nous débrouillerons sans toi.

Fred, très vexé, ne protesta pourtant pas. Il alla s'allonger sur son lit, tourna le visage au mur et fit semblant de dormir, pendant qu'à la dérobée, il observait les gestes du professeur et de sa sœur.

— Bon, songeait-il, quand vous serez partis d'ici je vais faire sans vous la moitié de la besogne. Vous verrez, vous me remercierez ensuite.

Dès que le professeur et Louison eurent tourné le dos, il sauta sur ses pieds, saisit un tonneau et se mit à le pousser vers la sortie de la grotte. Il était à peine arrivé dehors qu'un malheur arriva. Sous les pieds de Fredo, une pierre ronde roula. Le garçon tomba droit sur le tonneau que le choc fit pencher de côté et bientôt rouler sur le sol. Le couvercle se détacha. Un flot de miel se répandit par terre.

Fred se leva. Secouant la poussière, il regardait, consterné, le tonneau renversé.

— J'ai bien travaillé, on peut dire!...

La mare de miel se répandait par terre comme de la pâte liquide et gluante. Fred recula, regarda autour de lui comme pour trouver un remède; puis, comprenant qu'il n'y avait rien à faire, revint à la grotte et s'étendit sur son lit, furieux contre lui-même.

La nuit était déjà tombée, quand le professeur et Louison revinrent chez eux. De loin, Fred entendit leurs voix. En bavardant, ils s'approchaient de la demeure. Fred enfonça la tête dans son matelas de crin et fit semblant de dormir.

— Aïe, qu'est-ce que c'est? cria la voix effrayée de Louison, juste à l'entrée de la grotte.

Fred boucha ses oreilles et serra les paupières aussi fort que possible.

— Aïe, je ne peux pas marcher! criait Louison. Mes pieds sont collés au sol.

Le professeur se précipita à son secours, mais dès qu'il fut auprès de la petite fille, ses pieds s'embourbèrent également dans une bouillie gluante.

— Mais qu'est-ce donc? s'étonna-t-il.

Enfoncé jusqu'à la cheville, il parvint difficilement à rejoindre Louison.

— Donne ta main!

Louison tendit la main au professeur qui fit un pas en avant en cherchant à l'aider de sortir; Louison tituba et faillit tomber : elle ne pouvait plus retirer ses pieds de la vase collante.

Le monstre était attelé.
Il tira de toutes ses forces sur la feuille...

— Attendez, cria-t-elle. Je suis prise là dedans comme une mouche dans un pot de confitures!

M. Philomicron retira la petite fille du miel, la prit sans ses bras et, levant ses pieds avec difficulté, se traîna, titubant, jusqu'à la caverne.

Sous ses pieds, le miel clapotait, glougloutait, gémissait comme un être vivant. La bouillie collait aux pieds comme une boue visqueuse.

Enfin, le professeur sortit de la flaque de miel. Il posa Louison par terre devant l'entrée de la grotte; ensuite, à l'aide d'un gros bâton, il enleva le miel de ses pieds et aida Louison à nettoyer les siens.

— Hello, Fredo! appela-t-il, en jetant un coup d'œil à l'intérieur de la grotte. Qu'est-il arrivé?

Fred enfonça plus profondément encore la tête dans son matelas.

Le professeur et Louison se regardèrent sans mot dire.

— C'est bien clair, dit Philomicron, c'est Fredo qui a trouvé le moyen de nous aider. Et tu penses qu'il dort? Pas du tout! Il nous entend parfaitement. Seulement, il a honte de nous regarder dans les yeux. Hello, Fred!

Fred retourna la tête avec précaution et entr'ouvrit un œil. Il vit que Louison le regardait tout droit, en face. Fred ferma rapidement l'œil et ronfla aussi fort qu'il put.

— Il dort, dit Louison en riant.

Le professeur hocha la tête sans rien dire, puis chacun se coucha et s'endormit.

Longtemps avant l'aube, Fred entendit à travers son sommeil un bruit insolite. Il sauta du lit, s'approcha de l'entrée et regarda à travers les fentes des pierres entassées qui servaient de porte.

Sur le terrain plat devant la grotte, de grosses bêtes ailées rampaient. Fred les reconnut aisément : c'étaient des mouches. Elles s'agitaient sur la mare de miel, se bousculaient, s'envolaient en bourdonnant et redescendaient. De minute en minute, leur nombre augmentait.

Au matin, des nuées de mouches bourdonnantes voltigeaient autour de la retraite des voyageurs.

Un bruit abasourdissant réveilla également le professeur et Louison. M. Philomicron dit quelque chose, mais les enfants n'en distinguèrent pas un seul mot. Les mouches menaient un tel tapage que mille tonnerres tonnaient dans les oreilles des voyageurs, comme si des moteurs puissants vrombissaient devant la grotte.

On ne pouvait plus songer à transporter les tonneaux restants sur le navire. Les mouches pouvaient attaquer les voyageurs, les tuer même. Le professeur et les enfants durent se résigner à rester dans leur retraite la journée tout entière. Les mouches se rassemblaient à l'entrée, lançaient des coups d'œil dans la grotte, passaient à travers les fentes des pierres leurs longues trompes.

Elles rampaient sur les pierres qui fermaient l'entrée, et sous leur poids, les pierres vacillaient. Les voyageurs contemplaient ce spectacle avec effroi. A tout moment, la barricade de pierres menaçait de s'écrouler, des nuées de mouches envahiraient la grotte et alors... ils seraient perdus. Mais vers le soir les mouches s'éloignèrent.

— Parties! se réjouit Louison.

— Pas du tout, dit Fred morose. Demain, elles reviendront et de nouveau elles chercheront à entrer chez nous. Elles sentent nos tonneaux de miel.

— Allons, barricadons mieux l'entrée, proposa Louison.

— Jamais de la vie, protesta le professeur. Rester une journée de plus à trembler de peur; non, merci pour ce plaisir.

— Alors, que faire?

— Attaquer, dit le professeur. Attaquer, au lieu de se défendre.

Il saisit une corbeille de diatomée, y plaça un des œufs de ver luisant qui leur servaient de lampes et, l'élevant au-dessus de sa tête comme une lanterne, il quitta la grotte.

— Où allez-vous, monsieur le professeur? crièrent les enfants.

— A tout à l'heure! Je vais leur réserver une surprise.

La lueur bleue vacilla dans les ténèbres et disparut.

— Où est-il parti?

— Je ne sais pas! Je crois qu'il a une bonne idée.

— Bon! Attendons!

Le professeur ne rentra que tard dans la nuit, très gai et content. Il posa la corbeille par terre et dit, tout essoufflé :

— Voilà! J'apporte des bombes! Demain, nous ouvrirons sur les mouches un tir d'artillerie. *(A suivre.)*

A TRAVERS LE MONDE

Il existe un moyen très simple de mesurer la hauteur d'un arbre, dans certaines conditions toutefois. Il faut que l'arbre se dresse dans une plaine et qu'il y ait du soleil, car c'est la longueur de l'ombre qui permet le calcul. A côté de l'arbre, on enfonce perpendiculairement un bâton dont on mesure l'ombre. Il suffit ensuite de faire une règle de trois, de multiplier la longueur du bâton par la longueur de l'ombre de l'arbre et de diviser par la longueur de l'ombre du bâton.

o

Il existe au Brésil un bon domestique; c'est un serpent long de trois à quatre mètres, de la grosseur du bras, qui n'est dangereux que pour les rats dont il fait chaque nuit un véritable carnage.

o

Le premier Européen qui fit connaître la Chine et le Japon fut Marco Polo, qui vivait au XIIIe siècle. Ayant traversé toute l'Asie, il vécut à Pékin pendant vingt ans; il fit le récit de son voyage dans un livre qui demeure un document unique et fort important.

o

Le *caviar*, mets très apprécié, est fait avec les œufs de l'esturgeon, poisson qui remonte les fleuves au printemps. L'U. R. S. S. est le principal pays producteur de caviar; les plus grandes pêcheries se trouvent à l'embouchure de la Volga (mer Noire) et travaillent surtout en automne, car c'est à cette époque-là que l'esturgeon produit la plus grande quantité d'œufs.

o

D'après des statistiques, la couleur blanche serait la plus répandue parmi les fleurs; viennent ensuite le jaune, le rouge, le bleu, le violet, le vert, l'orange. Les fleurs blanches sont proportionnellement les plus parfumées et sont suivies des rouges, des jaunes et des bleues.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il n'est pas coutume de vous parler de guerre, mais si je vous en dis quelques mots, c'est pour vous indiquer un moyen de protection. C'est aussi pour vous dire qu'il ne faut jamais s'affoler à l'idée d'armes extraordinaires et qu'il existe toujours un moyen de protection.

Quel danger plus menaçant en effet que les fameuses bombes « électron ».

La combustion en est amorcée par une composition en forme de cigare placée au centre et qui est allumée par un percuteur. Le mélange d'aluminium-oxyde métallique brûle à son tour en dégageant une température de 1.700 degrés centigrades.

L'eau active sa combustion; le sable l'éteint mais explose s'il y a trace d'humidité.

Un grave problème vient d'être résolu et on peut maintenant éteindre la bombe électron en trois minutes dans les conditions les plus défavorables.

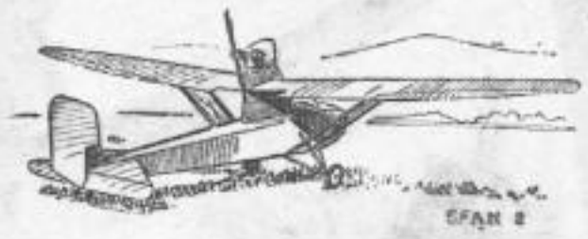
On l'isole d'abord avec un corps gras qui désamorce la réaction et qui brûle à son tour. Mais on l'éteint avec un autre produit courant.

Chaque mal trouve son remède.

LE S.F.A.N.-2

Le S.F.A.N.-2 est un perfectionnement du numéro 1 et est utilisé comme avion d'entraînement. Il permet de préparer au brevet de pilote les élèves sortant de l'école du planeur. En fait, le S.F.A.N. ressemble à un planeur auquel on aurait ajouté un train d'atterrissage et un moteur au-dessus de l'aile.

Ce moteur est un flat-four A.V.A. à deux temps



ou un flat-four Poinsard dont les puissances sont d'environ 25 CV.

La voilure est en bois, recouverte de toile. Elle se compose de deux parties symétriques surélevées en dièdre et repliables le long du fuselage. Ces deux parties s'attachent sur une partie centrale qui constitue un dossier profilé et supporte le bâti moteur en tubes d'acier doux soudés, et en tôle.

L'aile, de 12 mètres d'envergure, est à deux longerons. Le bord d'attaque en contre-plaqué forme poutre avec le longeron avant.

Deux paires de mâts parallèles croisillonnés de cordes à piano rattachent l'aile en fuselage.

Le fuselage, long de 6 m. 72, à quatre longerons avec traverses et montants, est en spruce. Il est de section carrée et est recouvert de contre-plaqué. Le poste de pilotage, à grande visibilité, est situé à l'avant, bien en dehors du champs de l'hélice propulsive et peut être équipé en conduite intérieure.

Le train d'atterrissage, à large voie, est rappelé par sandows. Il se compose de trois jambes de part et d'autre du fuselage.

Le S.F.A.N. pèse 315 kil., a une surface portante de 16 m² 600 et peut enlever un poids de 123 kil., comprenant le pilote muni de parachute.

Il roule 50 mètres au décollage, atterrit à 35 km.-h. et vole 5 heures à 95 km.-h.

Sa vitesse maximum est de 115 km.-h.

C'est sur un S.F.A.N.-2 que Thoret a traversé les Alpes.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CARTER. — **Partie de moteur qui enferme de manière étanche des** organes **de transmission de mouvement. Ordinairement le carter enferme les parties inférieures des cylindres et des bielles, et contient les manivelles du vilebrequin et les organes de graissage. Les carters de moteurs d'avions sont en aluminium ou autre alliage léger. (R.)**

CERF-VOLANT. — **Appareil captif de petites dimensions susceptible de s'élever dans l'air en utilisant la réaction du vent sur ses surfaces. Le cerf-volant peut être de forme et de conception très variées : plat, cellulaire, à poches, à plumes, en forme d'oiseau, à queue stabilisatrice, etc... Des appareils météorologiques, des appareils photographiques et même des hommes ont été enlevés en cerf-volant. Un avion est un cerf-volant rendu autonome par l'adjonction d'un propulseur. (S.)**

SPORTS

L'amélioration de la technique sportive est très évidente dans le domaine de l'athlétisme. Par exemple, pour le lancement du poids aux Jeux Olympiques, personne, avant la guerre, n'avait pu atteindre la distance de 16 mètres. Aux Jeux Olympiques de 1936, l'Américain Torrance a pu atteindre la distance record de 17 m. 40. De même, avant 1914, il était extrêmement difficile, pour les meilleurs champions, d'atteindre 45 mètres dans le lancement du disque : maintenant, nous avons près d'une dizaine d'athlètes qui réussissent à dépasser facilement les 50 mètres.

De même, avant guerre, on n'avait pu dépasser les 4 mètres dans le saut à la perche; aujourd'hui, les athlètes américains Lefton et Meadows ont atteint le record de 4 m. 54.

o

Voici quelques indications élémentaires sur la technique du football. Peut-être tous nos lecteurs ne connaissent-ils pas tous ces détails et ceux qui les connaissent seront peut-être heureux de se les voir rappeler.

Un ballon de football, pour être utilisé dans un grand match et pour être véritablement réglementaire, doit avoir, au plus, 71 centimètres de circonférence et, au moins, 68 centimètres. Son poids — étant entendu que le ballon est pesé avant le match — doit être obligatoirement compris entre 297 grammes et 453 grammes.

Si vous jouez au football en amateur, vous pourrez vous amuser à vérifier le poids et la circonférence de votre ballon et voir ainsi s'il est réglementaire.

Avez-vous l'Insigne de *Mon Camarade* ?

Prix. . . . . 1 fr. 50

Envoi franco contre 1 fr. 75 adressés

24, rue Racine, Paris-6e.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

Comment le chien Schrupp déchira le fond de sa culotte

Cela se passait un dimanche de Pâques. Comme le soleil brillait splendidement, le chien Schrupp et le chat Schlipp décidèrent de faire une belle promenade.

— Irons-nous dans la forêt? demanda le chien. Quand il fait aussi beau, il faut aller dans la forêt.

— D'accord, allons dans la forêt, répliqua le chat. Mais il est vraiment dommage que je ne possède pas d'ombrelle. Je ferais sûrement sensation, car je suis certain que personne n'a encore jamais vu de chat avec une ombrelle.

— Tant pis. Cela ne te fera pas de mal d'être un peu bruni par le soleil. Tu es un peu pâle après ce long hiver. Cesse donc de te lécher et de te pourlécher, et viens.

— Laisse-moi donc, répondit le chat, il faut bien que je fasse toilette avant de sortir. Tu ferais mieux de te regarder toi-même. Tu as l'air bien mal fichu. Tu as l'oreille droite levée et la gauche rabattue. Un chien de bonne famille porte toujours ses deux oreilles bien droites, voyons.

Schrupp redressa vite son oreille gauche et ils partirent. Sur le chemin ils discutaient pour savoir à quoi ils joueraient dans la forêt. A cache-cache, à la poursuite, à chat perché. Ensuite ils s'allongeraient dans l'herbe pour contempler le beau ciel bleu.

Tout à coup ils aperçurent un lapin qui les regardait, caché derrière un buisson. Il riait : « Hi, Hi, Hi, ce chien-là est vraiment drôle avec son oreille droite et son oreille rabattue. » Et le lapin, tout en riant, se mit à imiter Schrupp.

Celui-ci avait vraiment un aspect comique, car depuis un moment il ne faisait plus du tout attention à ses oreilles.

— Regarde, il se moque de toi, dit le chat au chien.

Schrupp se fâcha sérieusement, il redressa vite ses oreilles et courut après le lapin. Mais celui-ci était déjà loin.

— C'est de la faute à ces maudites broussailles, dit le chien, et d'ailleurs, si j'avais bien voulu, je l'aurais aisément rattrapé, ce vaurien de lapin.

— Ne t'en fais pas. Il eût été dommage d'abîmer tes vêtements avec ces vilaines épines, dit le chat.

Ils continuèrent leur chemin. Au bout d'un moment ils rencontrèrent Solange, Paulette, Pierre, Marie-Louise, Monique, Henri et encore d'autres enfants qui faisaient eux aussi une promenade. Ils furent étonnés de voir Schrupp et Schlipp se promener si convenablement et ils leur plurent beaucoup. Après les avoir dépassés, toute la bande se retournait pour les admirer encore. Et tout à coup ils éclatèrent de rire. « Oh! regardez, regardez; ce chien a un trou à sa culotte et sa chemise sort. »

— Que disent-ils donc ? demanda Schrupp. Ma culotte n'est pas déchirée. Regarde donc, chat.

Le chat regarda de tous les côtés et dit :

— C'est honteux, tu as un trou énorme.

— Quand cela peut-il bien être arrivé? grogna Schrupp. Sans doute quand je poursuivais ce maudit lapin. Il n'est vraiment pas convenable de se promener avec un trou à sa culotte, surtout un dimanche de Pâques. Si seulement on pouvait le réparer. As-tu du fil sur toi?

— Je n'ai pas de fil, répondit le chat. Mais peut-être trouverons-nous en chemin un bout de ficelle ou quelque chose de semblable.

— Tiens, regarde donc! s'écria le chien. Qu'y a-t-il donc là-bas?

Ils regardèrent et virent quelque chose de long et de gris foncé. C'était un ver de terre. Il s'était allongé, raide, ne bougeait pas, pensant que personne ne le remarquerait.

— C'est dur, ça doit être un crayon, dit le chat, et il voulut le rejeter. Mais le ver, effrayé, se mit à ramper.

— Mais regarde donc! s'écria le chien. Ce n'est pas un crayon; c'est une ficelle. Prends-la et recouds vite cette maudite culotte qui m'ennuie.

Le chat ramassa le ver et répara l'accroc.

— Bravo! personne ne peut plus se moquer de moi, dit le chien fort content, et, joyeusement, ils continuèrent leur chemin. Ils arrivèrent au sommet du Mont-Joli, coururent le long d'une pente rapide et arrivèrent aux « Sept Lacs ». Mais pendant qu'ils marchaient ainsi, le ver de terre se remit de ses émotions.

— Je ne suis pas une ficelle, pourtant. Suis-je une ficelle? Il me semble bien être un ver de terre, sapristi!

Et, lentement, il commença à ramper et à sortir de l'étoffe. C'était difficile, car le chat avait cousu à tort et à travers, passant et repassant dans tous les sens. Mais enfin il parvint tout de même à se dégager.

— Je suis bien un ver de terre, pensa-t-il. Cela se verra encore plus nettement quand je serai entièrement sorti.

A ce moment une poule passait en trottinant. Elle aperçut le ver.

— Pardon. Un instant, dit-elle à Schrupp. Voilà!

Et déjà elle avait, d'un coup de bec adroit, piqué, sorti et avalé le pauvre ver.

— Vous aviez là un asticot et je crois même qu'il a fait un trou dans votre culotte. Je ne savais pas encore que les vers mangeaient aussi les culottes. C'est vraiment incroyable, comme il y a des méchantes personnes de par le monde. Mais je l'ai puni. Je l'ai mangé et c'en est bien fait pour lui.

Le chat, se doutant de quelque chose, regarda et vit que la culotte de Schrupp était de nouveau trouée.

— Mais c'était une ficelle, dit-il à la poule, et vous l'avez avalée. Mademoiselle, mademoiselle, comment voulez-vous que je recouse la culotte de mon camarade?

— Vous vous trompez. Parole d'honneur! C'était un ver et pas une ficelle. Si vous aviez vu comme il se tortillait. Les vers de terre, ça me connaît. Mais si vous voulez recoudre cet accroc, — car il est vraiment une honte, surtout le dimanche de Pâques, — je regrette bien de n'avoir ni fil ni aiguille à vous prêter. Mais si vous continuez encore un peu votre chemin, vous trouverez une couturière, qui peut-être vous fera ce travail.

Vivement, le chien et le chat se dirigèrent vers la couturière.

— Pas mal! Pas mal! dit celle-ci. C'est un fort joli trou. Il est de belle taille, monsieur. Mais je regrette infiniment; aujourd'hui, c'est Pâques et je ne travaille pas, à moins que vous n'acceptiez vous aussi de faire un travail pour moi. Vous allez attraper toutes les souris dans l'office. Mais gare à vous. Ne touchez pas au lait et ne mangez ni le gâteau ni la compote. Je vous préviens tout de suite.

Le chien et le chat promirent de ne goûter à rien et de croquer toutes les souris. La couturière les mena dans l'office. Mes les souris s'effrayèrent en voyant Schrupp et Schlipp, et en un clin d'œil elles disparurent toutes.

— Je les ferai sortir de leurs trous, chuchota le chat. Chien, mets-toi là et danse, moi je ferai le reste.

Le chien se planta au milieu et sautilla en rond.

— Oh! que c'est drôle! Que c'est drôle. Ce chien à la culotte percée est vraiment comique! Hi, hi, hi! Il tourne comme une toupie! Hi, hi, hi!

Cela excita la curiosité des souris. Elles auraient bien voulu rire avec le chat. Aussi, bientôt elles sortirent toutes de leurs trous et se mirent à rire. Vivement, Schlipp bondit sur elles et happ, happ, happ! l'une après l'autre, les croqua jusqu'à la dernière.

C'était très malin.

La couturière les félicita et répara l'accroc.

— Puisque vous n'avez touché à rien, je vous donnerai quelque chose de bon!

Et elle donna à chacun du lait, du sucre et un gros morceau de gâteau.

Schrupp et Schlipp étaient très contents et ils rentrèrent à leur maison.

VARIÉTÉS

RÉBUS

CHARADES

Mon premier est quelquefois volant sans avoir d'ailes,
Mon deuxième permet d'apprécier certaines choses,
Mon troisième se fait avec du beurre et de la farine,
Mon tout est un curieux animal d'Australie.

Ma première plaît au regard,
Prêtresse de Vénus, dans la mythologie, fut ma deuxième,
Mon troisième représente la partie inférieure d'une chose,
Mon tout est un célèbre héros mythologique.

Mon premier est un récipient demi-sphérique,
Mon deuxième est une voyelle,
Mon troisième est un département français,
Mon tout fut un grand général et homme d'Etat américain.

DEVINETTE HISTORIQUE

Il fut une époque où il était de mode de ne pas prononcer une certaine consonne. Quelle est cette époque, quelle est cette consonne ?

MÉTAGRAMME

J'ai cinq lettres et suis un coquillage attaché au rocher.
Changez ma première lettre et me voici couverte de plumes.
Changez encore ma tête et vous verrez une multitude.
Par le même procédé, je deviens un corps qui roule.
Et un autre corps qui roule.

SCIENCE AMUSANTE

Si vous vous trouvez à la campagne et que vous vous soyez perdus, comment ferez-vous pour vous orienter, s'il n'y a pas de soleil, et si vous n'avez pas de boussole ?

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

Dans une cage, on a mis ensemble des lapins et des faisans; il y a en tout 35 têtes et 94 pattes. Combien la cage contient-elle d'animaux de chaque espèce ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

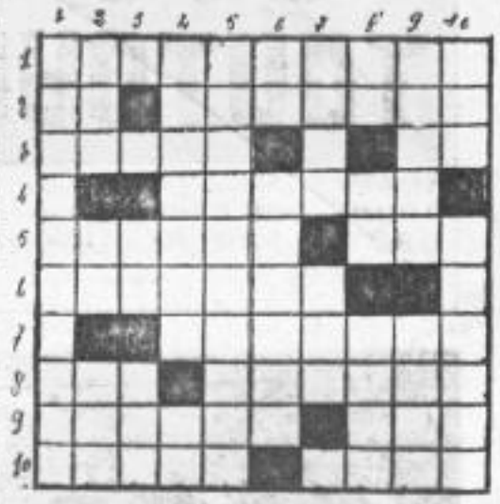
AVEZ-VOUS L'INSIGNE DE Mon Camarade ?

Prix.... **1 fr. 50**

Envoi franco contre **1 fr. 75** adressés **24, rue Racine, PARIS-VIe.**

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 149

Horizontalement. — 1. Qui connaît les règles de l'harmonie. — 2. Ville d'où partirent les Hébreux. Dépouiller de branches inutiles. — 3. Ile de la Méditerranée. Négation. — 4. Réunion de quelques maisons. — 5. Obligé de partir. Adjectif démonstratif. — 6. Métal blanc. — 7. Ravir. Emporter. — 8. Emploie. Roi de Thèbes. — 9. Qui fait manger par force. Gendre de Mahomet. — 10. Vernis vitreux que l'on applique sur les métaux. Cri désapprobateur.



Verticalement. — 1. Ne prend pas l'humidité. — 2. Perroquet. Terminaison d'infinitif. Oncle d'Amérique. — 3. Mesure chinoise. Prénom féminin. — 4. Manière d'agir. Canton de la Seine-Inférieure. — 5. De la nature de l'huile. — 6. Mot d'enfant. Aiguiser. — 7. Puits ne se trouvant que dans le Lot. Place. Pose. — 8. Connaissance. Initiales d'un général français (1823-1883). Poète français. — 9. Fort défié, minces. Dieu le vent. — 10. Époque. Qui n'a plus d'éclat.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU NUMÉRO 146

Charades. — 1. Boue-Lin-Grain (Boulingrin). — 2. Car-Mas-Gnole (Carmagnole). — 3. K-Li-Gul-A (Caligula).

Mots décroissants

TROGNON
ROGNON
OGNON
GNON
NON
ON
N

Épigraphie amusante. — J'ai aimé les héros fiers et élevés.

Problème fantaisiste. — Le Pérou se trouve situé à l'Equateur. La terre faisant un tour complet sur elle-même en 24 heures, le Péruvien en question a donc parcouru 40.000 kilomètres dans le même laps de temps, soit plus de 27 kilomètres à la minute.

Devinette grammaticale. — Miel, Ile, lune, Nîmes, Melun, Oise, Seine-maine, lion, âme, sole, moule, mois, semoule, mie, sel, mise, moue, Moïse Elle, mousse, Noël, sou, Nil, solo, messe, mule, sel, mi, si, moine, mil, lin, oie, Louise, Elise, Émile, Léon, loi.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 148

Horizontalement. — 1. Montagnard. — 2. Anesse. Roi. — 3. G. Rainetti. — 4. N. Arles. Is. — 5. I. C. Ers. Re. — 6. Fa. O. Autos. — 7. Ibis. Lion. — 8. Que. Mieux. — 9. Us. Ent. N. I. — 10. Raux. Étend.

Verticalement. — 1. Magnifique. — 2. On. Abusa. — 3. Nérac. Ie.U. — 4. Tsar. Os. Ex. — 5. Asile. Mfi. — 6. Généralité. — 7. N. Essuie. T. — 8. Art. Tonne. — 9. Rôtirons. N. — 10. Dîtes. Id.

LE COURRIER DE JANOT

André Desbloche, Grenoble : Merci de tes distractions que je transmets à la Rédaction. — *Jacques Berrier, Limours :* Merci de ta réponse au Concours, de tes Charades et de tes Devinettes. — *E. Goldstein, Paris :* Merci de tes charades. — *Jean Picot, Ardentes :* Il nous est impossible malheureusement d'agrandir *Mon Camarade* maintenant, peut-être que par la suite... Actuellement il nous est difficile de mettre un conte ou un récit de Bour en plus. — *Legouy, Châteauregnault :* Merci de ta lettre et de ta réponse au Concours. Il nous est impossible de faire le *Forçat d'Eldorado* plus long et aussi *Jim Mystère* si nous voulons conserver toutes nos rubriques, ainsi que les *timbres-poste* et *Savez-vous que* pourraient être supprimés à ton avis, d'autres petits lecteurs ne le voudraient absolument pas. — *Gisèle Vaux, Villefranche-sur-mer :* Merci de tes Charades et de tes compliments. Je transmets ton idée à la Rédaction, mais je crois que nous allons commencer bientôt un autre Grand Concours. — *André Bire, Saint-Brieuc :* Il n'est malheureusement pas possible d'ajouter des pages pour le moment. Nous reprendrons le *Bricolage* à la rentrée. — *A. Morel, Neuilly-Plaisance :* Le Club des Castors continue à se bien porter et son activité reprendra à nouveau à la rentrée des vacances. — *Roger Wolff, Châlons-sur-Marne :* Nous transmettons tes propositions à Bour. Merci des indications que tu nous donnes pour la transformation de notre journal, malheureusement nous ne pouvons pas actuellement ajouter des pages en plus ni agrandir notre journal. — *Odette Forrière, Gentilly :* Merci de tes Charades et de ta réponse à notre Concours.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.

Envergure 60 centimètres

Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédié franco

La pochette M.C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs pris à nos bureaux.

Aucun envoi contre remboursement.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : **2 fr.** — 3 mois (13 nos) : **5 fr.**

ABONNEMENT	France : 1 an..	.. 20 fr.	6 mois..	.. 10.50
	Belgique : 1 an..	.. 30 fr.	6 mois..	.. 15 fr.
SIMPLE	Etranger : 1 an..	.. 40 fr.	6 mois..	.. 20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

Dans un article précédent nous avons expliqué comment Archimède, le plus grand savant de l'antiquité, avait été chargé par Hiéron, roi de Syracuse, de savoir si un orfèvre, en fabriquant une couronne, n'avait pas volé le roi. Après avoir longuement réfléchi, Archimède annonce qu'il a trouvé.

ARCHIMÈDE
Premier citoyen de Syracuse

Il y avait un grand concours de peuple le jour où Archimède, devant Hiéron, tyran de Syracuse, et les nobles, les juges, les prêtres, les gardes armés, prit la parole : « Le roi soupçonne cet orfèvre de lui avoir ciselé une couronne, non d'or pur comme il avait été convenu, mais d'or à l'extérieur, d'argent à l'intérieur; je dois donc devant vous tous procéder à une vérification. »

Et le savant, connu maintenant de tout le monde civilisé, prit la couronne, se fit donner... peu de chose : un bocal d'eau et une balance; il pesa la couronne et constitua deux lingots de même poids, l'un d'or pur, l'autre d'argent pur; puis il refit les pesées, chaque corps étant alors placé dans le bocal d'eau; l'or pur y perdait 1/19e de son poids total, l'argent 1/11e environ; quand il pesa la couronne, il constata que la perte du poids était intermédiaire. Il donnait ainsi la preuve que la couronne était constituée en partie d'or et en partie d'argent; il était facile même de calculer dans quelles proportions.

L'orfèvre, coupable de vol, fut condamné.

Applications modernes de ce principe : le pèse-lait, les alcoomètres, etc., ce sont des appareils flottants qui, en s'enfonçant plus ou moins dans un liquide indiquent la proportion de liquide pur (lait ou alcool) contenue dans l'eau; on lit le chiffre sur une règle graduée le long de la paroi.

Hiéron chargea Archimède de construire une galère merveilleuse qu'il destinait au roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe, et ce vaisseau fut longtemps célèbre. Imaginez un grand bateau : 20 rangs de rames et 3 étages, avec des jardins au sommet, contenant des plantes de toutes espèces et des promenades ombragées par des berceaux de lierre et de vigne. Au-dessus, 30 appartements somptueux, pavés de mosaïque. Bibliothèque, salle de bains. La galère était protégée par huit tours pourvues de machines à jeter des pierres et des flèches à 130 mètres de distance; rempart de bois, rempart de fer; crochets pour agripper les navires ennemis; sur chaque bord 60 hommes d'armes, 60 encore autour des trois mâts et des machines. Pour vider la cale, bien entendu : une vis d'Archimède. Des centaines d'ouvriers passèrent un an à construire cette galère. Quand il fallut la mettre à l'eau, à moitié achevée, Archimède imagina la *vis sans fin*, qui est si fréquemment utilisée aujourd'hui dans l'industrie; une seule manivelle actionnait cette vis sans fin sur laquelle s'engrenait un petit pignon commandant à d'autres de plus en plus gros, comme cela se passe dans les horloges — une machinerie formidable était ainsi mise en branle...

Le génie d'Archimède eut à s'exercer ensuite dans une entreprise encore plus difficile : défendre Syracuse attaquée par les Romains.

Cette ville était devenue la plus riche de Sicile. Elle avait résisté victorieusement à Athènes, et vaincu Carthage. Syracuse était l'alliée de Rome, elle aida les Romains contre Carthage. Mais Hiéron, le sage, après soixante-deux ans de règne, mourut. Hiéronyme qui lui succéda rompit avec les Romains et gouverna si cruellement qu'il fut assassiné. Les Romains profitèrent de la guerre civile qui s'ensuivit pour venir, avec Marcellus sur mer et Appiussurterre, mettre le siège devant Syracuse. La ville fut aussitôt placée en état de défense.

Déjà, sous Hiéron, Archimède avait construit de nombreuses machines à lancer des traits; il entreprit cette fois-ci d'organiser méthodiquement la résistance. Les Romains avaient une flotte considérable : 60 galères à 5 rangs de rames, et des machines de guerre. Mais des flèches nombreuses arrêtaient loin des remparts l'infanterie romaine, des pierres tombaient dru sur les navires. Si l'un d'eux s'approchait trop près des murs, d'autres dangers l'attendaient : poutres chargées de poids énormes qui le brisaient — ou bien une main de fer attachée à une chaîne, saisissait la proue, un contrepoids placé à l'intérieur des murailles redressait le navire qui prenait l'eau, coulait. Marcellus construisit des ponts-levis pour l'escalade, et un immense plancher réunissant plusieurs galères. Des pierres si grosses y furent lancées que les vaisseaux se disjoignirent. Les Romains tentèrent une attaque de nuit, avec l'espoir que les pierres iraient se perdre au loin, mais Archimède avait prévu cela : des meurtrières assez basses permettaient aux Syracusains de tirer sous le plancher, et des machines, jusque-là cachées, étendirent leurs bras en dehors des remparts, laissant tomber les pierres où il fallait! Les Romains prirent la fuite, des traits les poursuivirent encore loin en mer...

Il en résulta chez eux, depuis cet échec, une panique à la vue d'une corde ou d'une poutre garnie d'une poulie. Aussi Marcellus transforma le siège en simple blocus, les navires restant loin de portée des traits. Quelle ne fut pas l'étonnement du général quand sa flotte fut incendiée... à distance! Archimède avait concentré la chaleur des rayons solaires par plusieurs glaces orientées toutes vers les vaisseaux; de même qu'une seule loupe en ramenant sur un point les rayons du soleil peut enflammer de l'amadou, Archimède fit brûler ainsi les voiles de toile, les carènes de bois. (Bien que Buffon ait répété l'expérience des miroirs et fait fondre jusqu'à des métaux, argent, étain, beaucoup de gens mettent en doute l'incendie de la flotte romaine, disant : Il suffisait aux navires de se déplacer rapidement pour être à l'abri des rayons, car le réglage de tous ces miroirs prenait un temps très long; Archimède voulait seulement aveugler les soldats, les gêner pour le combat.)

A l'occasion d'une fête qui occupa Syracuse pendant trois jours, et avec l'aide d'un traître, Marcellus pénétra dans la ville. Ce fut le pillage. Archimède était penché sur des figures de géométrie quand un soldat lui commanda de le suivre; sans lever la tête, il répondit : « Attendez quelques instants, ma démonstration va être faite »; le soldat, furieux, le tua.

Marcellus apprit avec tristesse la mort d'un tel homme et lui fit élever un monument.

BOUR.

Vient de Paraître la 3e série des **ALBUMS DE " MON CAMARADE "**

Un volume contenant 26 numéros : **10 francs.** Port en plus. —:— FRANCO : **12 fr. 50**

1re Série épuisée. — 2e Série, le volume contenant 30 numéros, franco : **15 francs.**

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — [illegible]

TOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ : JACK STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, SONT POURSUIVIS DANS UNE GROTTE PAR ALI LE CRUEL ET MOERDER.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA PREND LE METRO EN COMPAGNIE DE KIKI LE SINGE. SON REGARD EST ATTIRÉ PAR UN SAC MOUVANT PLACÉ PRÈS DE

LUI — OH ! OH ! S'ÉCRIENT TOUR À TOUR BEGONIA ET KIKI À LA VUE D'UN SERPENT BOA QUI SORT DU SAC OÙ IL SE SENTAIT À L'ÉTROIT.

— OUF ! J'AVAIS LES JAMBES ENGOURDIES, DIT-IL EN S'ÉTIRANT SUR 3M20. LES VOYAGEURS SONT PRIS D'UNE PANIQUE BIEN COMPRÉHENSIBLE

BEGONIA QUI NE PERD JAMAIS LA TÊTE SIFFLE UN AIR DE FLÛTE EN RÉ BEMOL MAJEUR ET LE BOA EST CHARMÉ DU MÊME COUP.

— QUI A PU INTRODUIRE LE SAC ET LE BOA DANS LE METRO ? COMME S'IL AVAIT COMPRIS CETTE QUESTION LE BOA DÉSI-

GNA GROSSAC. À LA STATION LE BANDIT GROSSAC SE SAUVE À TOUTES JAMBES VERS LA SORTIE. BEGONIA, KIKI ET LE BOA L'ONT...

DEVANCE PAR UN RACCOURCI — ES-TU BON POUR LE SAUT EN HAUTEUR ? INTERROGE BEGONIA COMME GROSSAC S'ÉTALE DE TOUT SON LONG

— VOILÀ UN EMBALLAGE BIEN FAIT ! "UN PAQUET FICELÉ AVEC LA CORDE BOA-BOA EST GARANTI LONGTEMPS MA FOI".

DERRIÈRE LES BARREAUX DE SA CELLULE GROSSAC SONGE QUE : "BOA MAL ACQUIS NE PROFITE JAMAIS". (À SUIVRE)

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 150. JEUDI 13 OCTOBRE 1938

A SUIVRE

LE FORÇAT D'ELDORADO

par Serge NOREL

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Résumé des chapitres précédents. — *Juan et Pedro, prisonniers avec leur père, le lieutenant Popesco, à Montanara, bagne du pays d'Eldorado, se préparent à s'évader avec l'aide secrète du gardien-chef, un brave homme auquel ils ont jadis sauvé la vie.*

Chapitre XXVI. — Le nouveau gouverneur

Avec l'extinction des feux, une obscurité totale enveloppa la prison. Mais les deux frères ne songeaient plus à fuir... Qu'était-il arrivé à leur père, et comment se faisait-il qu'il ne soit plus avec les autres condamnés?

Voilà la question qu'ils ne cessaient de se poser depuis le passage du sinistre défilé des bagnards... S'était-il heurté à l'un des gardiens? Avait-il été l'objet d'une horrible punition? Qui sait même si l'une de ces brutes en uniforme ne l'avait pas abattu d'un coup de revolver?

Mais Juan toucha Pedro au bras et le serra :

— Tais-toi, souffla-t-il... Écoute...

Il avait entendu un léger bruit derrière la porte, et maintenant celui-ci se précisait... On entendit un craquement et comme l'introduction furtive d'une clef dans la serrure... Oui, c'était bien cela... la clef tournait, on entendait un premier, puis un deuxième déclic de la gâche...

La nuit était telle qu'on ne pouvait absolument rien distinguer. Mais les deux jeunes gens avaient les nerfs tellement tendus qu'ils « sentirent » que la porte s'écartait et que quelqu'un

Puis il les attira tous deux contre lui et les serra dans ses bras...

entrait. Deux ou trois secondes s'écoulèrent, effrayantes d'angoisse. Puis une voix appela, presque imperceptible :

— Pedro! Juan! Êtes-vous là?

Ils étouffèrent un cri et se jetèrent en avant, dans l'ombre.

C'était leur père!

— Toi! Papa!

— Vous deux! Mes chéris!...

Ce que fut leur mutuelle étreinte, après tant d'aventures et de souffrances, nous laissons à chacun le soin de l'imaginer. De semblables choses ne se décrivent pas.

Mais il ne s'agissait pas de perdre aux manifestations de tendresse, si légitimes soient-elles, un temps qui pouvait être précieux.

— Il faut fuir, dit Pedro.

— Oui. Par où?

Les deux frères entraînèrent leur père vers la lucarne, dont ils eurent du mal à trouver l'emplacement tant il faisait sombre, même dans la cour. Mais une nouvelle angoisse leur vint.

Ils n'avaient scié que deux barreaux sur trois, ce qui suffisait pour leurs corps minces d'adolescents. Pouvaient-ils prévoir que leur père se joindrait si miraculeusement à eux à la dernière minute?

— Il faut scier le troisième barreau pour que papa puisse passer, fit Pedro. Vite, reprenons notre lame. Ce ne sera pas long...

Il attaqua sans plus tarder le troisième barreau, cependant que leur père les pressait tous deux de partir les premiers...

— Je vous rejoindrai plus tard, disait-il. Il est inutile que nous courions tous trois le risque de rester en prison...

Mais les garçons ne voulurent rien entendre. Le dernier barreau allait céder quand un incident terrifiant se produisit : l'électricité se ralluma partout à la fois : dans la cour, dans la cellule, dans le couloir...

Ils s'entre-regardèrent tous les trois, pâles comme des morts. Après l'immense espoir de la délivrance proche, ils venaient de retomber sans transition au plus profond de leur misère. Le beau rêve d'évasion était-il déjà fini?

— C'est le gardien-chef qui m'avait donné, avec la clef, le moyen de me dissimuler à l'entrée des couloirs, dit le lieutenant. Mais sans doute avons-nous été aperçus, dénoncés au gouverneur...

Un instant, le lieutenant songea à quitter la cellule et à s'enfoncer n'importe où dans les longs couloirs. Mais il était trop tard. Déjà les portes claquaient de tous côtés et l'on entendait, aussi bien dans la cour que dans le couloir, un immense vacarme de cris et de piétinements.

— Mes pauvres enfants!

Juan trouva le courage de mentir :

— On a des amis, tu sais, à Pontagro. Ils s'occupent activement de nous et ils nous tireront de là, toi et nous.

— Mes pauvres chers enfants! répéta le lieutenant.

Puis il les attira tous deux contre lui et les serra dans ses bras...

La porte, cependant, s'ouvrait à grand fracas, et le gardien-chef se précipitait, sa large face illuminée de joie.

— Vous êtes encore là? Ah! tant mieux!... Dieu que j'ai eu peur que vous ne soyez déjà loin!...

La stupéfaction s'était peinte sur les visages de Pedro et de Juan aussi bien que sur celui de leur père. Le gardien-chef était-il devenu fou pour parler ouvertement de leur fuite, dont il était le complice? Car ils n'étaient pas seuls dans la cellule. D'autres gens étaient entrés avec le gardien-chef, des civils et quelques officiers de la garnison, tous paraissant plus animés les uns que les autres. Mais le gardien-chef, d'un mot, mit toutes choses au point :

— Mon lieutenant, notre beau pays d'Eldorado est à nouveau un pays libre. La dictature s'est écroulée.

— Vive la République! crièrent tous ceux qui se trouvaient là.

Le gardien-chef ajoutait :

— Le gouvernement provisoire de la république vient de télégraphier ses ordres et vous êtes désigné, mon lieutenant, pour occuper le poste de Gouverneur général de la province. Nous nous mettons à vos ordres, ces messieurs et moi...

Le premier acte du nouveau Gouverneur, en se rendant à sa résidence, fut de dicter un ordre — un secrétaire en nota le texte tout en marchant — pour que soient immédiatement libérés tous les prisonniers politiques internés dans l'odieux bagne de Montanara. Quant à son deuxième acte, il fut d'appeler la ville de Pontagro au téléphone, de se faire brancher sur la clinique et de demander des nouvelles de sa femme. Après cinq minutes d'une conversation au cours de laquelle on avait vu son visage s'éclairer par degré, le gouverneur Popesco posa le récepteur et se tourna vers ses fils :

— Mes enfants, votre maman est guérie, complètement guérie. Nous irons dès demain soir la chercher à San Vera en voiture, car le docteur va tout de suite la conduire à la gare et l'accompagner jusqu'au terminus de la ligne...

Ni Juan ni Pedro ne purent retenir leurs larmes. Mais c'étaient de bien douces larmes, de celles que les hommes les plus courageux n'ont pas honte d'avouer, au contraire...

— Quelle était donc au juste la maladie de maman? interrogea Juan. Et pourquoi n'a-t-on jamais voulu me le dire exactement?

Le lieutenant sourit tristement :

— On ne voulait pas que vous ayez plus de peine qu'il ne fallait. Un jour, dans la rue, votre maman prit le parti d'un gamin de votre âge, que des policiers brutalisaient. Elle voulut le défendre et fut blessée à la tête. Depuis, elle demeurait dans une espèce de coma, et les médecins désespérèrent de lui rendre la vie d'abord, la raison ensuite... Mais tout est fini, maintenant. Soyez heureux et laissez-moi à mon travail... Je crois que je ne vais pas en manquer dans mes nouvelles fonctions...

Quand ils furent sortis, Juan regarda Pedro :

— Tu savais quelle était la vraie maladie de maman?

— Oui.

— Et pourquoi ne m'avais-tu rien dit?

— Parce qu'elle ne m'avait pas reconnu, à la clinique, quand je suis allé la voir... Elle était comme folle...

Avant même de songer à se procurer des vêtements propres, les deux frères descendirent dans la ville, qu'ils se mirent à parcourir en sifflant de toutes leurs forces.

— Nous n'avons pas de meilleur moyen de retrouver Microbe, avait dit Juan. Dès qu'il nous entendra...

De fait, ce ne fut pas long. Ils n'avaient pas traversé le boulevard central que l'animal déboulait d'une rue et se précipitait sur eux, la langue en avant, comme un ouragan d'amour et comme une tornade d'affection...

— Allons, vieux! Sois sage!...

Pour l'apaiser, ce fut tout un travail. Mais un inconnu les aborda et leur dit :

— Il est à vous, ce chien?

— Oui...

— Vous ne savez peut-être pas ce qu'il a fait, hier soir?

— Non.

Ils s'attendaient à la pénible révélation d'un vol de gigot à l'étalage d'un boucher. Et ils furent bien ahuris lorsque l'inconnu poursuivit :

— Il a arrêté un voleur, un assassin...

— Quoi?

— Un nommé Serpis qui...

Et toute l'histoire y passa, avec des détails, ce qui leur permit de dire à leur père, au repas du soir :

— Dis donc, papa, si tu as besoin d'un chef de la police, on en a un à t'offrir...

— Qui ça?

Ils montrèrent le chien.

— Ben... Celui-là, Microbe!

Mais la place était prise. Le nouveau Gouverneur l'avait donnée au gardien-chef, qui l'avait acceptée d'enthousiasme. Son fils Miguel devint rapidement le meilleur ami des deux frères...

On sait que depuis la proclamation du nouveau régime, l'Eldorado vit enfin dans une paix profitable à tous, et nous ne pensons pas que des aventures semblables à celles du lieutenant Popesco et de ses fils soient actuellement susceptibles de s'y renouveler. Nous ajouterons seulement, pour être complet, que le commandant Guerreria et son âme damnée Herrera ont été destitués et qu'ils ont dû quitter le pays sous la réprobation générale...

FIN

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

La prochaine fois on bavardera davantage, et je vous donnerai mes impressions sur notre Grand Concours des plus belles histoires de Mon Camarade, *qui est maintenant terminé. Mais cette fois-ci, j'ai peur que les camarades qui ont fait de belles histoires pour le journal s'impatientent et je veux leur laisser le plus de place possible. Je commence donc tout de suite à recopier leurs envois.*

Voici d'abord un récit de notre ami Chassagnac, d'Allassac (Corrèze), qui a été, l'an dernier, le lauréat de notre Grand Concours de récits.

Cette histoire s'appelle La Batteuse.

C'est un peu un jour de fête que celui où la grosse machine ronfle devant la porte de la grange. Les hommes travaillent dans un nuage de poussière, ils sont couverts de sueur. Le mécanicien est devant sa machine; il la surveille, attise le feu, ajoute de l'eau.

Dans la grange, des hommes approchent les gerbes près de la batteuse; un les jette dessus, et deux autres égalisent la paille, qui est frappée par les dents de la grosse machine. A l'arrière, le lieur rassemble la paille, la lie, puis la lance à quelques pas. Le grain coule dans une grande caisse de bois, un homme remplit les sacs, deux autres les emportent et vont les verser dans le grenier du grain.

Dans la cuisine, les femmes sont pressées, elle aussi. La grande marmite de soupe cuit sur le feu; sur le fourneau la fricassée chante doucement, et dans le four les poulets rôtissent.

Quand tout est fini, tout le monde se réunit autour de la grande table. Le repas est joyeux. Au dessert on chante. Dans le grenier il y a un gros tas de grain blond et on est sûr d'avoir du pain pour toute l'année.

Vraiment, quand Louis Chassagnac raconte une histoire, on croit y être, tant tout est raconté avec des détails vrais. On croit tout voir devant soi.

Voici maintenant une jolie rédaction de Fernande Vandenhecke, qui s'appelle Un Enfant dans un berceau. *C'est bien raconté aussi, mais il y a certaines expressions qui, à mon avis, ne sont pas très naturelles, et qui ressemblent plus à des choses qu'on a lues qu'à des choses qu'on a vues.*

Le soleil est déjà haut dans le ciel où zigzaguent les hirondelles. Tandis que la maison s'anime, mon petit frère dort dans son berceau aux longs rideaux.

Il est là, mon petit frère, enfoui dans ses couvertures; sa grosse tête brune en travers de l'oreiller, ses longs cils reposant sur sa joue empourprée; une mèche de cheveux frisés descend doucement sur son front, avec des reflets soyeux. Ses lèvres vermeilles laissent apercevoir une geneive rosée. Parfois, de sa bouche s'échappe un long soupir. Il sourit. Il doit rêver à quelque pays merveilleux, à quelque jouet qu'il voudrait posséder.

Sa main droite étreint encore un petit chat noir, tandis que son poing gauche s'appuie sur sa tempe.

Il fait un mouvement. Je retiens mon souffle. Un petit genou rondelet émerge d'un flot de couvertures. Sa main décrit un vaste signe, elle tâte les rideaux, puis finalement s'accroche aux barreaux de fer.

J'éprouve une forte envie de l'embrasser, mais une crainte me retient : il est si joli comme ceci! Si je le réveille, le charme de cet enfant dormant sombrera comme ses rêves... Je me retiens donc. Il est si bien là, dans quelques féeries où l'on ignore tous les tourments de la vie.

Plus il y restera longtemps, mieux cela vaudra, car il a bien le temps d'avoir des peines et de voir pleurer les autres.

C'est bien joli, n'est-ce pas? La fin est un peu triste. J'espère tout de même que Fernande, qui a 13 ans 1/2, ne souffre pas encore trop des tourments de la vie. Elle aura bien le temps plus tard, comme me dit Mme Durette quand elle me voit triste.

Voici un autre petit récit d'Aurora Bucci, de Saint-Gaudens. Il s'appelle Mon premier Livre.

Derrière le buffet, j'ai aperçu un jour un petit livre : c'était mon premier livre de lecture. J'étais très contente de le revoir. Mais dans quel état! Les pages étaient décollées, et la couverture s'était fanée depuis le temps. Tout en le feuilletant j'aperçus l'image du chat où j'avais appris à lire la lettre A, et des souvenirs de mon enfance me revinrent à l'esprit. Je me souvins, alors, que lorsque j'allais en classe, j'étais toute fière avec mon A. B. C. sous le bras.

Après l'avoir feuilleté, je l'ai recouvert et placé soigneusement dans le tiroir.

Voici, pour finir, un joli et simple petit récit de Paulette Poul, La Cueillette des pommes de Pin.

Par une belle journée de vacances, nous entreprenons d'aller chercher des pommes de pins. Un panier sous le bras, nous allons au bois, allant en marchant lentement; ma cousine et moi emplissons chacune peu à peu notre panier, et nous revenons en glanant, cueillant des mûres au passage. Aux environs de midi, la chaleur est terrible. Nous rentrons à la maison, nous déposons nos paniers pleins dans un coin auprès du foyer et nous mangeons bien tranquillement.

A la prochaine fois. Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles. Votre ami

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Le coin des Fillettes

Veste au tricot pour l'automne

Songez, petites filles, qu'il va faire plus frais et, dès maintenant, préparez des vêtements de laine.

Cette amusante petite veste est très simple, chaque partie est tricotée séparément comme les différents morceaux du patron.

Le travail est ici exécuté en deux couleurs comme ceci : deux rangs bleu vif ou foncé tous deux tricotés à l'endroit; 1er rang de laine rouge feu : tricoter un point, prendre simplement la maille bleue sans la tricoter, tricoter le point suivant, etc.

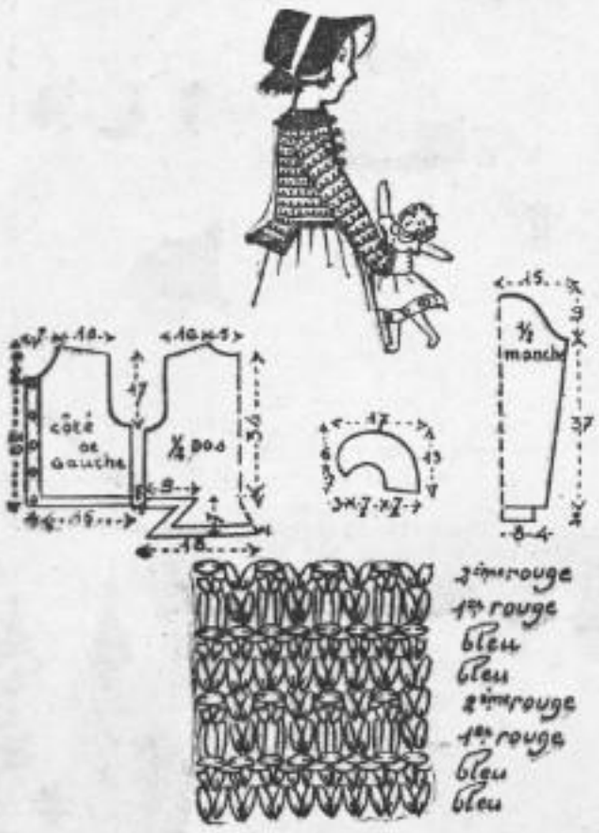
2e rang rouge : 1 point à l'endroit, 1 point à l'envers, etc.;

2e rang bleu et ainsi de suite.

Vous ne cassez pas la laine rouge qui reste dessous l'ouvrage, à l'envers et, ainsi, le rend très chaud en le doublant par endroit.

Il faut environ 150 grammes de chaque couleur pour 12 ans.

EXECUTION. — Devant : le bas est au point mousse, c'est-à-dire toujours à l'endroit en bleu sur 2 cm. de haut. Ensuite faites le tricot deux couleurs suivant le patron que vous avez fait grandeur nature. Pour les bandes de fermeture de



chaque côté du devant, tricotez un bord de 10 mailles de large au point mousse tout le long du travail en deux couleurs et en même temps jusqu'à l'encolure.

Au côté de droite, faites cinq boutonnières. La première commence après 10 aiguilles, et les autres sont à distances régulières. Sur la bande devant du côté gauche, coudre cinq boutons recouverts au crochet avec la laine rouge.

DOS. — Montez 36 cm. au point mousse bleu que vous faites pendant 2 cm. de haut; ensuite faites 2 cm. de large au point mousse bleu, puis le point deux couleurs et finir par 2 cm. point mousse bleu, ceci pendant une hauteur de 7 cm. (en tout avec les 2 cm. de point mousse). Mais, tout en tricotant cette basque, diminuez 3 points par rang; 1 point au quart, 1 point au milieu, 1 point à l'autre quart. Calculez ceci suivant votre laine car il faut que vous arriviez au bout de 7 cm. de haut à une largeur de 18 cm. Ici, remontez à chaque bout les points mousse : 9 cm. de chaque côté, ce qui vous fait le bas du dos de 36 cm. Suivant le patron pendant 2 cm., vous aurez vos points bleus sur 9 cm. de large, les deux couleurs, 9 cm. de points bleus; ensuite le point deux couleurs. Suivre le patron.

Le bord des manches et le col sont au point mousse. Le reste des manches point deux couleurs.

Faites les coutures, côtés, manches; cousez votre col.

Les Conseils de tante Camille.

Les reprises. — *Usure ou accident, voici des trous à réparer. Après la reprise à la gutta sans fil, vous avez les clairs et les vides à remplir. Prenez du fil semblable au tissu le plus possible, même effilez-en s'il est assez solide et que vous pouvez en tirer d'assez longues aiguillées.*

Des clairs. — *En surveillant régulièrement linge, vêtements (les coudes principalement), on découvre des clairs qui deviendront des trous. N'attendez pas ceux-ci, consolidez votre tissu par des fils qui remplacent ceux détruits et se perdent dans le tissu et le rendent très solide.*

Les cordons : Couture simple d'un cordon. — *L'une des extrémités du cordon, une fois légèrement rentrée contre le tissu y est fixée à un centimètre du bord par des points arrière ; rabattez ensuite le cordon sur lui-même, la deuxième extrémité sur la première et fixez le tout à un centimètre et au bord par un point de croix ou deux rangs de points arrière.*

(Dans le prochain numéro nous donnerons la manière de poser un cordon en biais.)

POUR RIRE UN PEU

Lucienne est très gourmande et le sucre du buffet disparait avec une rare rapidité.

Sa grande sœur vient de la surprendre, s'efforçant de croquer un énorme morceau de sucre :

« Fais attention, tu risques de te casser les dents. »

Mais d'un coup brusque, Lucienne vient d'en manger la moitié.

« Et maintenant, dit-elle à sa sœur en lui montrant la deuxième moitié, est-ce que je peux le manger? »

o

Un autre jour, on lui avait donné une bouchée de chocolat en lui recommandant de la partager avec son frère. Mais elle la mangea entièrement et donna le papier à son frère en lui disant : « Tiens, tu aimes tellement lire, toi... »

o

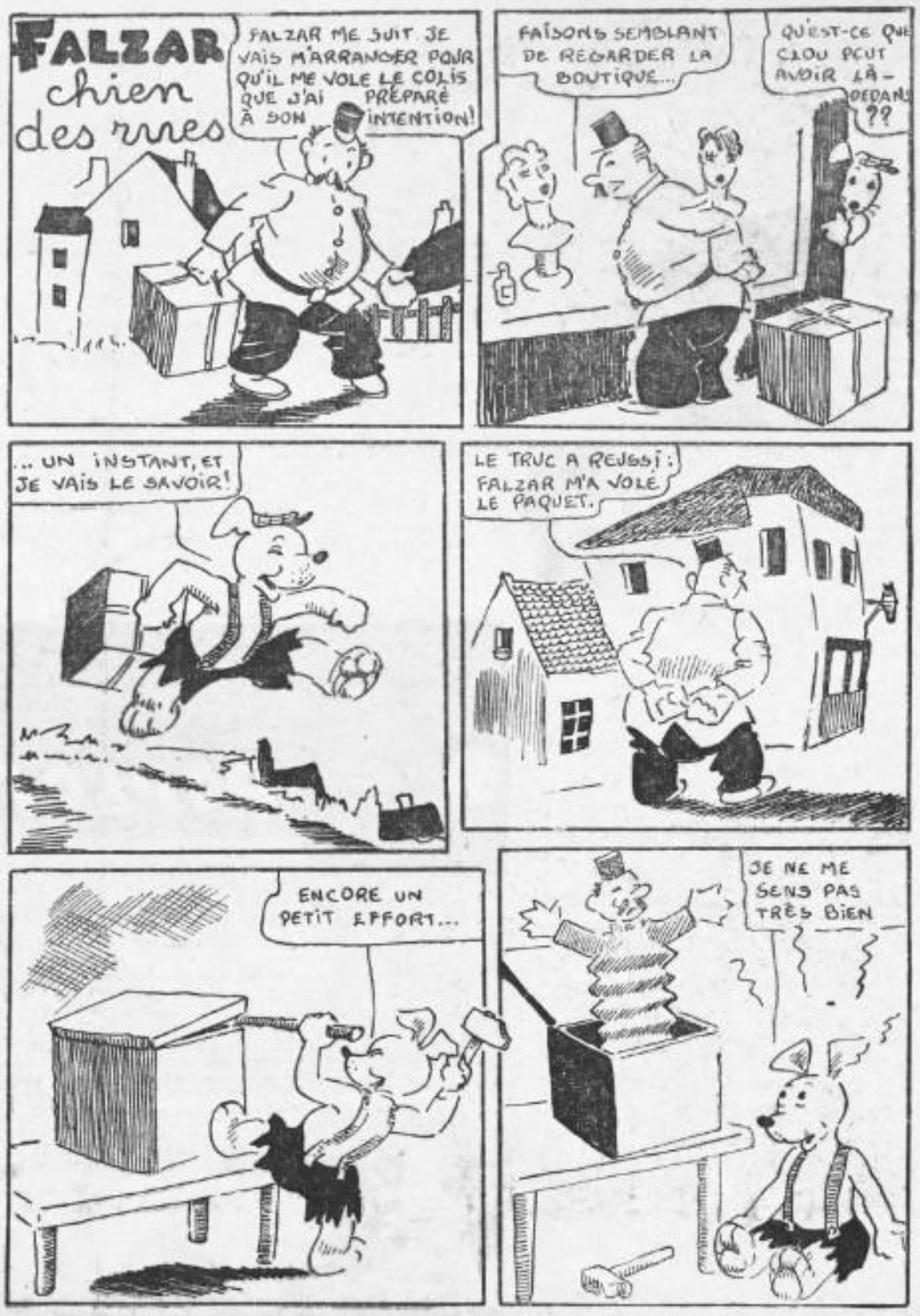
Le maître vient de faire une leçon sur les îles de la Méditerranée, et il a parlé de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile. « De quelles îles est-ce que je viens de parler ? demande-t-il à un élève qui n'avait pas cessé de bavarder. — Euh! de la Sardine, de la Cécile et de l'Écorce, m'sieu... »

o

Une histoire juive. — A minuit, Moïse et Japh qui rentraient du cinéma dans leur quartier désert, se trouvent nez à nez, au coin de la rue, avec un bandit masqué qui brandit un revolver et les menace : « La bourse ou la vie ! » Aussitôt Moïse tire son porte-monnaie de sa poche, et, en sortant le billet de 100 francs qu'il contient : « Tiens, Japh, voilà les 100 francs que je te dois. Nous sommes quittes... »

o

Au cours d'une bataille, le général remarque qu'un jeune soldat le suit partout comme une ombre. Pensant que c'est pour l'aider en cas de besoin, le général lui dit : « Vous me suivez fidèlement, mon brave. — Oh! oui, mon général, répond le soldat en se mettant au garde-à-vous, maman m'a toujours dit : « Suis toujours le général et tout ira bien. Les généraux ne sont jamais tués. »



TIMBRES MAROCAINS

Le Maroc n'est colonie française que depuis 1911. Mais déjà, auparavant, des postes françaises avaient été organisées par des entreprises particulières à partir de 1891. Ces timbres-poste n'étaient pas valables pour la totalité du pays; ils étaient seulement valables pour une correspondance qui allait d'une ville à l'autre. Les plus anciens timbres français du Maroc sont les timbres de 1896 et 1897, qui assuraient le courrier entre Alcazar et Ouezzan, Fez et Meknès, Fez et Sefrou. Ces timbres ont une valeur relativement peu élevée; ils ne dépassent pas 20 fr. et ils n'atteignent pas la valeur des timbres espagnols de la même époque qui valent jusqu'à 200 francs environ. Outre des postes espagnoles, des postes allemandes fonctionnèrent durant cette période.

1896

En dehors des différentes surcharges et timbres du type colonial habituel qui furent en circulation au Maroc à partir de 1902, les premiers timbres marocains furent émis en 1917. Ce sont des timbres de grand format et d'une assez belle gravure, représentant les principaux monuments dont ce pays nord-africain est si riche. On y voit, par exemple, la Tour Hassan de Rabat, le Grand Mechouar de Fez, la Porte de Chella, le Minaret de la Koutoubia de Marrakech, la Porte Bab-el-Mansour de Meknès, les ruines romaines de Volubilis. Cette dernière variété est l'une des plus rares parmi les timbres marocains. Le 2 francs, brun noir de 1917, vaut en effet 400 fr. à l'état neuf et 300 oblitéré.

1917

1933

Par la suite, durant les années 1933, 1934, fut émise une nouvelle série touristique dont l'aspect, il faut le dire, est, en général, moins heureux que celui de la série précédente. Le timbre le plus réussi de cette série est le timbre de 2 fr. qui représente la Kasbah de Si Madani el Glaouli. C'est un timbre à 2 fr. brun, et à 3 fr., rouge carminé.

Une série du même type, destiné aux avions, a été émise en 1928 au profit des victimes de la sécheresse et des inondations. Cette série est d'un prix assez élevé puisque chacun des timbres vaut 10 francs et plus.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred Louise et le Prof. Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis et perdus dans la jungle des insectes sont assiégés dans une caverne par des mouches géantes qui les empêchent de rejoindre leur navire : le* Carabus.

Chapitre XXI

Les mouches bombardées

— Pam! Pam!

Les enfants sautèrent en bas de leurs lits et, frottant les yeux, effrayés, regardaient tout autour d'eux.

La grotte où ils logeaient était toujours baignée de la douce lumière bleue des œufs de ver luisant. Ses voûtes ténébreuses s'abaissaient au-dessus des têtes. Dans un coin, les blancs tonneaux de miel s'étalaient en rangs ordonnés le long du mur.

Le bruit recommença. C'étaient des coups répétés qui venaient de dehors.

— Ça y est! s'écria le professeur en se réveillant. Mon artillerie fonctionne!

Les voyageurs s'approchèrent des pierres qui barraient la sortie de la caverne.

A travers les fentes, les premiers rayons de soleil pénétraient dans la grotte. L'espèce d'esplanade qui se trouvait devant leur retraite étincelait au soleil du rayonnement aveuglant de sable jaune. Les mares de miel brillaient comme de l'or. Le tonneau blanc, renversé sur un côté, gisait par terre.

Les voyageurs clignèrent les yeux à cause de la lumière trop crue.

— La journée sera belle! dit le Prof. Philomicron.

— Mais que de mouches! Il y en a encore bien plus qu'hier! soupira Louison.

— Ça ne fait rien, la rassura le professeur, bientôt il y en aura moins.

— Pourquoi moins?

— N'entends-tu pas exploser mes bombes?

— J'entends, dit Louison; seulement, il me semble que les mouches s'en moquent. Elles continuent comme si de rien n'était.

— Patiente un peu. Une mouche frappée de ma bombe ne meurt pas de suite. Un éclat la touche, et elle continue de vivre encore pendant cinq ou six heures; mais, subitement, elle tombe.

— Alors, toutes ces mouches sont déjà blessées?

— Certainement. Puisque la canonnade dure depuis le lever du soleil.

Louison enleva une pierre de la barricade et, à travers l'ouverture, elle se mit à observer ce qui se passait sur le terrain.

D'immenses mouches velues allaient et venaient sur le sable. Elles s'approchaient de la mare de miel, trempaient leurs trompes dans la bouillie gluante, se bousculaient les unes les autres. Une mouche, très grasse et au ventre blanc, s'assit sur le tonneau renversé. Le tonneau vascilla. Effrayée, la mouche s'envola, tournoya en l'air, examinant le tonneau de ses énormes yeux sphériques. Enfin, elle descendit prudemment et s'installa à côté du tonneau.

Mais, soudain, elle se leva et tituba, comme ivre. Ses pattes se replièrent. Elle s'écroula sur le sol, traina sur le sable sa tête alourdie et s'immobilisa. Seules, ses ailes écarquillées remuaient encore faiblement.

— En voilà une! s'exclama Fred.

— Ce n'est pas tout! dit le professeur. Attendez encore un peu.

Après quelque temps, M. Philomicron et les enfants s'approchèrent de nouveau de leur fenêtre improvisée.

Sur le terrain, devant la grotte, plusieurs mouches étaient déjà abattues. Certaines vivaient encore et remuaient leurs ailes, d'autres étaient toutes raides, les ailes écarquillées, les têtes enfoncées dans le sable. Elles étaient saupoudrées d'une couche blanchâtre, semblable à du givre, et la mouche abattue à côté du tonneau avait un long champignon mince qui lui sortait du ventre.

— Mais qu'a-t-elle donc? demanda Louison. On dirait un champignon...

— Oui, c'est bien un champignon qui s'appelle *empuse*.

Le chapeau du champignon se détacha soudain et tomba par terre.

— Une nouvelle *empuse* est mûre! constata le professeur.

— Quel drôle de mot, *empuse*! pouffa Louison.

— Drôle? Jamais il ne m'a paru drôle et, pourtant, j'ai affaire avec ce petit champignon depuis bien longtemps. C'est une vieille connaissance : un champignon-parasite. Un des champignons les plus utiles à l'homme .. Il tue les mouches. Voyez-vous, cette nouvelle *empuse* qui vient de tomber, va éclater à son tour dès qu'une mouche s'en approchera, et alors elle ne versera car la mouche ses éclats qui contaminent des semences. Celles-ci vont pousser, tueront la mouche et sèmeront une nouvelle bombe-champignon pour la perte d'autres mouches.

— Et si les mouches n'approchent pas des bombes?

— Alors le champignon n'explosera pas, il demeurera tel qu'il est.

— Et si ce n'était pas une mouche qui approchait, mais, par exemple, une abeille, alors exploserait-il, ou non?

— Non, il n'exploserait pas!

— Alors ce sont des bombes qui ne peuvent rien contre les abeilles?

— Ces espèces de bombes-là, non. Mais l'abeille subit également un champignon-parasite qui s'introduit dans les rayons de miel et les dévaste. Comme vous voyez, les champignons de cette espèce particulière, loin d'être utiles, sont, tout au contraire, extrêmement nuisibles.

— Pam!

Quelque chose venait d'exploser sur le champ de bataille. Le professeur passa la tête à travers le trou dans la barricade.

— Cinq autres mouches sont touchées! Bientôt elles vont aussi tomber.

Quelque temps après, le terrain entier était couvert de cadavres de mouches.

Le chemin du lac était dégagé.

M. Philomicron décida aussitôt de se rendre sur la rive pour aller voir son beau bateau, le *Carabus*. N'avait-il pas été emporté par le vent? Renversé?

Le professeur ramassa une brassée de fils d'araignée, la chargea sur ses épaules et, après avoir passé dans sa ceinture une pierre pointue, il se dirigea vers la sortie.

— Allons, Louison! Tu viens m'aider?

— Mais certainement, je vais vous aider, pourvu qu'il n'y ait plus de mouches! dit Louise, en suivant le professeur.

— Ça mord!

Fred sauta de son matelas.

— Et toi, tu vas rester au lit! Il faut d'abord que tu te guérisses! Nous arriverons bien à faire le nécessaire sans toi?

— Sans moi? s'indigna Fred. Mais avez-vous au moins une idée de ce que c'est le grand mât? Et l'artimon? Et le foc? Et les écoutilles? Et les voiles de perroquet?

— Oh! là, là, sourit le professeur. Regardez-moi ce vieux loup de mer?

— Je ne suis peut-être pas un loup de mer, mais j'ai la prétention de m'y connaître un peu en navigation, répondit fièrement Fred qui avait eu l'occasion d'apprendre d'un matelot quelques termes maritimes.

Le professeur fit un geste de résignation.

— Eh bien, si c'est comme cela, allons-y! Seulement, marche prudemment pour ne pas fatiguer ta jambe malade.

Les voyageurs quittèrent la grotte.

— Un véritable champ de bataille! dit le professeur en se frayant le passage parmi les mouches mortes.

Louison contournait de loin les cadavres, les regardant à la dérobée. Les mouches étaient mortes, mais il valait toujours mieux s'en tenir à distance. On ne sait jamais...

— Attendez! cria soudain Fred.

Philomicron et Louise se retournèrent. Fred se tenait à côté d'une grosse mouche allongée, aux ailes largement déployées.

— Qu'y a-t-il, Fredo?

— Regardez, répondit le garçon en soulevant de ses deux mains une aile transparente de mouche. C'est une voile! Vous comprenez?

— Si je comprends, mais je comprends parfaitement.

Philomicron était tout heureux de cette découverte. Il s'approcha de la mouche, examina l'aile et conclut :

— On peut en faire une voile magnifique! Profitons-en!

Il tira de sa ceinture la pierre aiguisée et grimpa sur la mouche. D'un violent coup de pierre, il détacha l'aile et la jeta sur le sol. L'aile tomba aux pieds de Fred.

— Une seule ne suffira pas, opina le garçon; celle-ci ne nous servira que pour le foc. Il en faut une maintenant pour la grande voile.

— Eh bien, ce n'est pas difficile, nous pouvons en avoir aussi pour la grande voile, dit le professeur, et il se mit à la besogne.

Habilement, il coupait de sa pierre tranchante les ailes bruissantes et les jetait en bas, tandis que les enfants les rangeaient en tas. Enfin, Fredo fut satisfait :

— Je crois que cela suffira!

Les voyageurs rangèrent les ailes l'une sur l'autre, en pile, comme des tôles. Le professeur attacha une corde à la feuille d'en bas, jeta l'autre bout de la corde sur son épaule et se mit en marche, traînant derrière lui la charge bruissante jusqu'au lac.

Fred et Louison, tout en maintenant les ailes de leurs mains, suivaient leur ami.

— Vous voyez, disait Fredo tout joyeux, je m'y connais en matière de voiles. Je n'ai eu qu'à voir ces ailes de mouche et j'ai compris tout de suite ce qu'il fallait faire!

— Ça va, ça va, riait le professeur. Ose encore prétendre que tu ne te vantes pas! Tu ferais mieux de surveiller les ailes, autrement nous en perdrons la moitié en route.

Les voyageurs traînèrent ainsi leur lourde cargaison jusqu'à la rive.

Amarré dans un havre tranquille, le magnifique navire *Carabus* se balançait légèrement sur l'eau. Sa proue recourbée se reflétait dans les flots bleus. Les bords, plus bas, étaient presque au niveau de la surface du lac. Autour du grand mât, de blancs tonneaux de miel s'alignaient.

— Un vrai navire! s'exclama Fred. Il n'y manque que des voiles.

Les voyageurs transbordèrent les ailes de mouches sur le bateau et se mirent à le gréer. Fred grimpa sur le mât et cria :

— Allons, passez-moi les voiles et les cordages.

La besogne alla bon train.

Le professeur passa les ailes à Fredo, celui-ci les attacha au mât, l'une au-dessus de l'autre, et bientôt le grand mât fut couvert de superbes ailes transparentes.

Le vent souffla dans les ailes de mouche. Les voiles du *Carabus* frémirent. Mais, soudain, le pieu qui maintenait l'amarre grinça et se cassa en deux.

— Oh! s'écria Louison.

Le Prof. Philomicron, sans proférer un mot, sauta dans l'eau.

— Qu'est-il arrivé? demanda Fred d'en haut.

Ni Louison ni le professeur ne répondirent. Alors Fred passa sa tête entre deux ailes et vit le professeur qui, debout dans l'eau jusqu'à la taille, le visage rougi par l'effort, traînait le navire jusqu'au bord.

— C'est la corde qui s'est détachée? demanda Fred.

— Mais non. C'est une guêpe qui a coupé le pieu en deux.

L'étonnement de Fred était si grand qu'il en descendit sur le pont.

— Une guêpe? demanda-t-il. Serait-elle folle, quoi, pour manger des bâtons?

— Pas du tout, expliquait le professeur en enroulant le bout de la corde autour d'un gros tronc. La guêpe ne mange point de bâtons, elle en prépare du papier pour la construction de son nid.

Louison ouvrit largement des yeux étonnés.

— Les guêpes sauraient-elles faire du papier?

— Ce sont précisément les guêpes qui avaient appris à l'homme de fabriquer du papier avec de la fibre de bois, répondit M. Philomicron, et il profita de la circonstance pour faire aux enfants tout un cours sur les guêpes, la fibre de bois et sur les anciennes découvertes, depuis longtemps oubliées.

— Il fut un temps, dit-il, où on fabriquait le papier exclusivement avec des chiffons. C'est en étudiant la vie et les mœurs des insectes que le savant Jacob-Christian Scheffer, qui a vécu il y a un siècle et demi, a appris des insectes de préparer du papier en se servant du bois. En examinant un jour un nid de guêpe, il remarqua qu'il était fait dans une matière qui ressemblait à du carton. Désormais, il s'attacha à observer le travail des guêpes, et il ne fut pas long à découvrir que les guêpes mâchaient la fibre des arbres et en fabriquaient de l'excellent papier. Cependant, à cette époque, cette découverte passa inaperçue. Cinquante ans s'étaient passés. Un autre savant, Keller, rappela au monde la découverte de Scheffer et la rappela fort à propos. Le papier était déjà très demandé et on manquait de chiffons. On essaya donc de fabriquer du papier avec de la fibre, en suivant l'exemple donné par les guêpes. Les premiers essais ne donnèrent rien du tout, mais, peu à peu, on réussit quand même à mettre cette fabrication au point. Et depuis, presque tout le papier se fait exclusivement avec du bois.

— Oh! conclut Louison, après avoir écouté toute la leçon, cela veut dire qu'il y a des guêpes par ici. Je ne reste pas ici, rentrons vite chez nous.

— En effet, il est temps de rentrer, s'aperçut le professeur.

Les voyageurs retournèrent à la grotte.

Le jeune garçon se démenait plus que les autres. Il parcourait le bateau dans tous les sens et criait d'une vraie voix de capitaine.

— Hallo! vous autres, sur la dunette!

— Qu'est-ce que c'est « sur la dunette »? demandait timidement Louison.

— Mais c'est là où tu te tiens, c'est la dunette. La poupe, si tu veux.

— Et ne pourrait-on pas, demanda timidement le professeur, appeler l'arrière du navire tout simplement l'arrière ?

Fred sourit dédaigneusement.

— Si vous voulez, appelez-les comme ça! Mais, dans ce cas, je vais appeler les larves de fourmis, des œufs de fourmis.

Le professeur leva les bras au ciel.

— Non, non, ne parle pas d'œufs, ce sont des larves! Va, je tâcherai de me familiariser avec ton charabia des marins!

Fred s'agitait de nouveau sur le navire et hurlait d'une voix de tonnerre :

— Débordez! Les gabiers à leurs postes! Levez les signaux!

Fred fit un tour de navire, balança des hanches comme un loup de mer authentique, inspecta d'un regard son équipage, et cracha par-dessus bord.

La minute était solennelle.

Fred leva le bras :

— Attention!

Les yeux fixés sur son capitaine, l'équipage suivait ses mouvements.

— Sud-est! Toutes les voiles au vent! Mille diables et une sorcière!

— A vos ordres, mon capitaine! tonna le Prof. Philomicron en clignant gaiement de l'œil à Louison.

Louison largua les cordes. Le vent gonfla les voiles. Le *Carabus* tressaillit et se balança comme s'il réfléchissait pour savoir s'il voulait se mettre en route ou bien rester au port.

— Toutes les voiles au vent! cria encore le capitaine.

Le *Carabus* se mit en route.

Le vent soufflait.

De petits moutons blanchissants couraient sur la surface du lac. Le bateau tanguait, sursautait sur les vagues. Des éclaboussures frappaient les visages des navigateurs. Le magnifique navire filait.

Autour du *Carabus*, d'étranges êtres vivants nageaient à la surface. Ils s'amusaient à dépasser le bateau et gambadaient dans l'eau comme des delphins. L'un d'entre eux, pareil à un lapin qui aurait eu des cornes de cerf, mais absolument transparent, nagea longtemps parallèlement au navire sans le lâcher. A travers la peau transparente de cet animal étrange, on pouvait voir tous ses organes intérieurs.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Louison.

— C'est une simple puce d'eau, une parmi la centaine d'espèces de ces bêtes.

De son bâton, Louison frappa la puce d'eau à la tête. L'animal disparut.

(A suivre.)

Les voyageurs quittèrent la grotte et se frayèrent un passage au milieu des mouches mortes.

A TRAVERS LE MONDE

La façon dont les taupes creusent leurs demeures souterraines révèle chez ces animaux une intelligence surprenante. Leurs longs tunnels sont construits dans un but de conservation individuelle et aussi pour se soustraire à la poursuite de leurs ennemis. Ces labyrinthes comprennent un domaine de chasse, longues galeries marquées d'espaces en espaces de monticules (taupinières) et du gîte où la taupe se retire pour dormir. Par intérêt stratégique, ce réduit se trouve souvent sous un arbre, dont les racines défendent efficacement l'approche des ennemis.

o

Certains animaux peuvent vivre plus de cent ans; ce sont notamment le perroquet, la carpe, la tortue, l'éléphant et le corbeau.

o

Aux îles Hawaï existe une profession unique au monde, celle de cueilleur de dattes. Il faut une grande souplesse, un sens parfait de l'équilibre, un grand sang-froid, et surtout ne pas être sujet au vertige. Le salaire de cueilleur est un des plus élevés qui soient alloués dans les îles.

o

L'un des grands reproches faits au chou, c'est d'avoir une mauvaise et envahissante odeur. Or, un professeur américain a trouvé le moyen de produire des choux qui n'ont pas cet inconvénient. Il lui a fallu, pour mener à bien son expérience, une bagatelle de 6.000 choux et six ans d'efforts. Espérons que ce n'est pas au détriment du goût de ce légume malodorant, mais délicieux.

o

Le premier looping aérien eut lieu le 1er septembre 1913, à Juvisy. Ce fut l'aviateur Pégoud qui vola le premier la tête en bas. A la fin de 1913, le corps des « acrobates » de l'air était ainsi créé. Malheureusement, ce pionnier trouva la mort dans un combat aérien pendant la Grande Guerre.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Fini le temps où les exhibitions de planeurs se faisaient dans un rayon de deux à trois kilomètres.

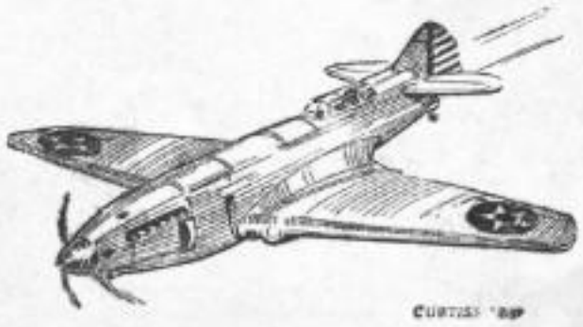
C'est maintenant une traversée de l'Allemagne qui est accomplie. Et pour corser la difficulté, le trajet projeté est presque uniquement en plaine. Ainsi les pilotes seront obligés d'utiliser les ascendances thermiques.

Voici plus de 800 kilomètres à franchir en onze étapes. Les planeurs biplaces et monoplaces sont inscrits. Les concurrents sont remorqués à cinq cents mètres au-dessus du point de départ et doivent atterrir dans un rayon de 10 kilomètres autour du terrain d'étape. Si le pilote pose son planeur sur le terrain même, il a droit à un supplément sur les points alloués au parcours de chaque étape.

Voilà où en est le vol sans moteur grâce à une plus grande connaissance de l'air et des phénomènes météorologiques, et grâce aussi à un excellent matériel qui permet de tirer parti des enseignements nouveaux.

LE CHASSEUR AMÉRICAIN CURTISS P-37

A la suite de la venue en France des avions anglais Hawker Hurricane, *nous vous avons décrit un de ces appareils. Voici maintenant son équivalent américain, le* Curtiss P-37. *A l'encontre du Hawker et, bien que ce soit également un monoplan cantilever surbaissé, le* Curtiss *est de conception moderne.*



La voilure de 11 m. 40 d'envergure comporte une section centrale sur laquelle sont montés l'atterrisseur et l'armement secondaire. De chaque côté de cette partie centrale s'attachent deux demi-ailes avec bords marginaux amovibles. L'aile comporte 5 longerons-caissons et des nervures, recouverts de tôle d'alcad. Les ailerons sont entoilés. Un dièdre important assure une bonne stabilité.

Le fuselage, long de 8 m. 85, commence par un nez en pointe, de section circulaire dans lequel est dissimulé le nez du canon de 37 m/m et le mécanisme de l'hélice tripale à pas variable qui a près de 3 mètres de diamètre. La construction est également métallique et recouverte d'alcad. Après le moteur, un 12 cylindres en V Allison de 1.000 CV, la section du fuselage est rectangulaire avec dos et ventre arrondis.

Les panneaux latéraux sont donc verticaux et ajoutent à l'efficacité de la dérive.

Le poste de pilotage est très à l'arrière, ce qui permet une bonne visibilité par-dessous. Il y a, naturellement, un inhalateur d'oxygène et un poste de T. S. F.

Le plan fixe et la dérive sont entièrement métalliques, mais les gouvernes de profondeur et de direction, compensées, sont à armature métallique recouverte de toile.

Le radiateur à éthyl-glycol (liquide de refroidissement du moteur) se trouve dans le fuselage. L'air entre par des ouïes latérales et sort par des fentes à ouverture réglable. Le train d'atterrissage s'escamote vers l'arrière et la roue tourne d'un quart de tour pour se plaquer sous l'aile.

Avec sa surface portante de 29 m² 50 et un poids total de 2.460 kil., le P-37 *vole en croisière à 525 km.-h. pour une vitesse maximum de 570 km.-h. C'est dire que si cet avion était traité en appareil de record, il dépasserait les 630 km.-h. des Allemands.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CENTRE DE GRAVITÉ. — La pesanteur agit sur toutes les parties d'un corps. On considère un corps comme formé d'un grand nombre de points reliés au centre de la terre par une ligne imaginaire figurant la force de la pesanteur. Le point où toutes ces lignes se trouvent en équilibre se nomme centre de gravité. Si l'on supporte un objet par son centre de gravité, on peut lui faire prendre n'importe quelle position sans qu'il ait tendance à revenir à la position précédente. (T.)

SPORTS

Si, dans certains sports d'une technique relativement simple, les records du monde peuvent être restés intacts depuis de nombreuses années (c'est ainsi que le record des 2 heures de marche n'a pas été battu depuis 1877), par contre, les sports d'une technique plus compliquée, les temps sur une même distance ont été, d'année en année, littéralement pulvérisés. C'est ce qui découle, par exemple, des temps établis pour les 100 mètres nage libre au cours des Jeux Olympiques.

Aux premiers Jeux Olympiques de 1876, cette épreuve fut remportée par le Hongrois Hajos, en 1 min. 22 sec. 2/10. En 1904, un autre Hongrois, De Halmay, a abaissé déjà le temps de ces championnats de 20 sec. en obtenant le temps de 1 min. 2 sec. 8/10. Ce championnat ne devait être battu qu'en 1921 où Weissmuller atteignit d'un seul coup le temps record de 59 sec.

D'année en année, ce temps fut abaissé et l'actuel champion olympique des 100 m. nage libre a parcouru cette distance en 57 sec. 6/10. Un tel abaissement de temps ne peut être possible que par une amélioration de la technique de la nage moderne et, en particulier, par la mise en usage de nages telles que le crawl et ses différentes variétés.

o

On s'est souvent demandé comment, d'année en année, la plupart des grands records sportifs « tombaient » les uns après les autres. D'année en année, par exemple, le temps pour parcourir les 1.000 mètres diminue, tandis que la hauteur sautée à la perche augmente. S'agit-il, comme on pourrait le croire au premier abord, d'une amélioration des capacités de la race humaine depuis les quarante ans qu'on pratique largement le sport? A cela, les médecins répondront que quarante ans, par rapport à l'histoire de l'homme, constituent un délai beaucoup trop court pour qu'on puisse considérer que le sport ait si rapidement amené une amélioration des capacités chez les meilleurs athlètes.

PÊCHE A LA COTE

LOUIS disait :

— M. Ferjon nous donnera cinq sous par pieuvre qu'on lui apportera, il dit qu'elles mangent ses huîtres.

Le parc à huîtres de M. Ferjon s'étendait sur tout un endroit de la côte, long de cinq à six cents mètres, limité à chaque bout par une ligne de rocs, vers la mer par un chenal qui s'enfonçait tout droit jusqu'aux fonds qu'on ne voyait jamais. Le parc était tracé par de simples pierres empilées à la hauteur d'un pied et le sable, la vase et le goémon les avaient liées ensemble.

En cette fin d'été les pieuvres, bien plus nombreuses que de coutume, se donnaient rendez-vous à chaque marée dans le parc où elles faisaient ripaille.

Cinq sous par pieuvre! Une mine d'or pour des gosses qui chaque jour en attrapaient une douzaine, rien que pour le plaisir de les prendre et aussi pour les jeter dans le lavoir où, avant de crever, elles effrayaient les femmes.

Pierre, enthousiaste, déclarait :

— La mer sera basse dans une heure, alors y a qu'à aller tout de suite.

Jean accepta sans hésiter; Émile se sentit obligé de faire comme les autres, mais il ressentait une répulsion qu'il ne pouvait vaincre contre ces bêtes visqueuses qui se collent aux jambes et grouillent dans les mains, une sensation inexprimable que dans son esprit d'enfant il appelait du dégoût.

Le parc était plus loin, derrière la cale, après un tournant de la côte; on pouvait couper au plus court en traversant la vasière. La vase encore saturée d'eau était molle, on y enfonçait jusqu'aux chevilles et l'on devait faire un effort pour arracher les pieds. A certains endroits la vase était si liquide qu'on descendait brusquement jusqu'aux genoux, et qu'on avait l'impression de plonger et que tout le corps allait disparaître. Habitués, les enfants n'avaient aucune crainte, au contraire, ils en faisaient un jeu qui valait bien un autre, mieux même car à chaque fois il leur paraissait inédit.

Au bout de la vasière la côte est sablonneuse, faite d'un gros gravier qui va jusqu'à la ligne de rocs derrière laquelle se trouve le parc.

La mer est presque basse, presque tous les rochers sont à sec, le dernier, là-bas, au ras du chenal, émerge presque entièrement. Ils sont gris avec, tout autour, accrochés des goémons noirs, de loin on dirait des crânes chauves avec une couronne de cheveux, teints pour être si foncés.

Entre les rocs des trous d'eau ont retenu prisonniers quelques poissons, de petits mulets argentés qui s'effraient de voir leurs élans tout de suite contenus par des rives, des loches noires qui tournent éperdument, des anguilles immobiles dans le fond qui se contorsionnent et glissent au premier bruit. Les crevettes sont nombreuses, on ne les devine que par les deux points de leurs yeux noirs, leur corps a exactement la même teinte que l'eau, on ne sait pas au juste s'ils sont gris ou incolores.

C'est sous les goémons qui pendent des rochers, dans les creux, que se tiennent les pieuvres. Louis en tient une enroulée autour de son poing, une petite masse informe de chairs flasques et des tentacules qui sortent de partout; elle est collée à la main du gosse qui rit comme fier de sa force et qui s'amuse de sentir les ventouses lui chatouiller la peau. D'un geste adroit de son autre main, il lui a retourné « la poche » sur la tête, une sorte de capuchon de peau qui vient recouvrir les yeux glauques et tout de suite les ventouses se décollent, les tentacules ont deux ou trois contorsions, puis la bête tombe. Louis l'a jetée dans un vieux seau rouillé en disant :

— V'là déjà cinq sous de gagnés!

Pierre en a pris une à son tour, puis Jean une plus grosse qui se débattit longtemps avant d'aller choir parmi les autres. Émile, qui ne veut pas trouver de pieuvre, poursuit un crabe qui s'est réfugié dans un trou et en défend l'entrée à grands claquements de pinces.

Ils en ont pris une bonne demi-douzaine qui forme dans le vieux seau une écœurante masse visqueuse, un mélange de chairs gélatineuses, de tentacules rougeâtres avec les petits ronds plus gris des suçoirs.

Avec une moue dégoûtée, Jean dit :

— Ça ressemble à du mou d'veau juste bon à fiche au fumier.

A quoi Louis répond :

— Ça vaut quand même au moins trente sous!

Émile poursuit son crabe qui fuit à reculons, menaçant de ses lourdes pinces la main qui s'avance vers lui, hésitante, puis se recule prestement, peureuse.

Louis a murmuré à Pierre et à Jean, à voix basse :

— On gardera juste cinq sous pour nous, le reste on le donnera à la mère d'Émile.

La mère d'Émile est veuve et pauvre, et Émile maladif a toujours besoin de soins qu'elle ne peut lui donner faute d'argent.

Le crabe s'est caché sous un gros rocher noir, un rocher haut, oblique, avec une sorte d'avancée plate comme un auvent. Émile est si occupé qu'il n'a pas senti tout de suite qu'un long tentacule lui entourait la cheville; il a été soudain déséquilibré quand un autre est venu s'enrouler autour de sa jambe. Il n'a rien vu d'abord, il s'est raccroché à la pierre et il a hurlé, un cri d'épouvante qui arrêta ses trois camarades. Louis, d'un saut, est venu près de lui et a eu un mouvement de recul, une énorme pieuvre tenait Émile, cinq tentacules serrés autour de lui, trois autres rivés au roc qui tiraient lentement, attirant le gosse insensiblement; l'eau était là, à deux mètres, avec juste au ras le chenal profond de cinquante pieds.

Jean et Pierre hurlent à leur tour. Louis cependant, après un premier moment de peur, juge les choses avec sang-froid; les mains d'Émile glissent sur la pierre où elles s'accrochent, la traction de l'affreuse bête va tout de suite avoir raison des forces de l'enfant, puis la masse va crouler d'un coup vers le fond du chenal, entraînant sa proie; s'il s'approche, il ne pèsera pas davantage dans l'étreinte du monstre. Il a tout jugé d'un coup d'œil rapide, raisonné en une seconde; là, tout près, au bord du parc, il a aperçu un casier à huîtres, un carré de bois avec un grillage épais comme un grand tamis. Il s'est rué vers lui, bousculant Pierre et Jean qu'il entraîne, et les trois gosses portent avec peine le lourd objet. Ils tombent sur les rochers, se blessent, il leur semble que leurs bras vont se détacher des épaules tellement ça pèse, mais ils ne connaissent pas leur fatigue et approchent du but. Ils ont laissé tomber le casier sur la bête, seules les tentacules qui tiennent Émile dépassent; ils pèsent de tout leur poids en même temps qu'ils crient, hurlent, pour appeler au secours. Le poulpe s'est inquiété de ce poids qui pesait sur ses membres, de cette cage qui l'entourait; un à un les tentacules ont lâché Émile, ils fouettaient l'air essayant de se saisir de ces trois autres proies qui dansaient sur lui et qu'il regardait de ses gros yeux noirs et ronds, saillants sur la tête lisse.

Enfin délivré, Émile paraît inconscient, il a eu à peine la force de s'écarter de trois pas pour se laisser tomber sur un rocher.

Puis des hommes sont venus du parc, ils se sont saisi du monstre qu'ils ont traîné sur le sable où il se débat et se contorsionne nerveusement. Attiré par les cris, M. Ferjon est venu à son tour; il a frémi de dégoût en voyant la bête immonde qui achevait de crever.

Louis a murmuré :

— C'est Émile qui l'a pêchée, m'sieur!

Alors M. Ferjon, tendant à Émile une grosse pièce, a dit :

— Tiens, mon petit, voilà cinq francs. Tu les as bien mérités. Tu achèteras ce qui pourra te plaire.

Le gosse n'a rien répondu, il a seulement pensé :

— Ce sera pour maman, elle achètera du pain.

René RENNES

LES ALBUMS DE Mon camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24 x 37), comprenant 18 nos (57 à 70), 210 pages.
L'album... 9 fr. épuisé
— franco... 11.50 —

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 x 37, comprenant 29 nos (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album... 15 fr.
— franco... 18.50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

VARIÉTÉS

RÉBUS

CHARADES

Mon premier égale trois,
Mon deuxième se cache parfois sous le toit,
Mon troisième se boit en infusion,
Mon tout est une île des Antilles.

Mon premier est un outil de menuisier,
Mon deuxième est un coup de baguette donné sur le tambour,
Mon troisième distrait les enfants,
Mon tout, de toutes les couleurs, fait briller.

Envoi de Maia Prosper.

Mon premier s'emploie pour encourager, exciter, envoyer,
Mon deuxième se compose de petits grains,
Mon troisième est une saison,
Mon tout le titre d'une rubrique de *Mon Camarade*.

Envoi d'Yvonne Pannigiani (Stains).

MOTS A RETROUVER

Une personne a mis des lettres à la poste; bien que l'indication de leur destination parmît indéchiffrable, grâce à la perspicacité de l'employé, les missives sont parvenues à leur destinataire. Voici : i i i i s m s p s s (Etats-Unis), n n r o e a (Loire), s s s s o o n i (Aisne).

PROBLÈME

Dans un compartiment de chemin de fer, se trouvent le petit Georges et sa maman. Il y a en face d'eux un militaire qui va en permission, un abbé, un collégien blond, un voyageur de commerce qui fume un gros cigare. A côté d'elles, sur la même banquette, un paysan qui revient de Paris. « Maman, nous sommes huit ici, pourquoi ? — Huit ? Mais non voyons, nous sommes sept seulement. »

Pourquoi le petit Georges a-t-il dit qu'il y avait huit personnes ?

L'AFFICHE DÉCHIRÉE

A D E
I Q U E
M E U R
L O T E R
R U R E
A G E

Sur cette affiche étaient écrits six mots. La première partie de ces mots a été déchirée, elle était la même pour tous. Il s'agit de les compléter.

LES HOMONYMES

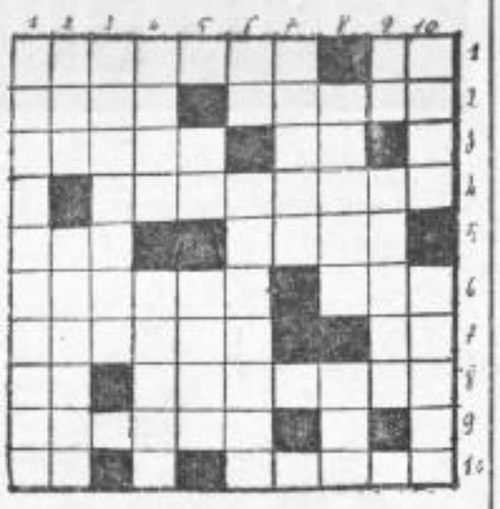
Compléter la phrase suivante par un mot (toujours le même phonétiquement, mais s'écrivant différemment).

M. Gougou passant dans la rue est frappé au ... Très violent, le ... le fait tomber. C'était un pot de fleurs du premier étage. Le médecin arrive et le ... Un procès s'en suivra. Le propriétaire en connaîtra le ...

(Toutes les solutions au prochain numéros.)

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 150

Horizontalement. — 1. Repos annuel. Qui marque la joie. — 2. Déesse. Maxime. Proverbe. — 3. Faire du tort. Pronom personnel. — 4. Relâcher les fils d'un tissu. — 5. Oignon très fort. Peintre hollandais. — 6. Roche primitive. Époque. — 7. Qui est rauque. Conjonction. — 8. Voyelle répétée. Moulure. — 9. Fourni par l'éléphant. — 10. Pronom personnel. La plus belle.



Verticalement. — 1. Habitant d'un petit pays. — 2. Unité de mesure. Qui est nouveau. — 3. Sculpter. — 4. Fils de Jacob. Pays de l'Asie Mineure. — 5. Dieu du soleil. Avoir chaud. — 6. Adverbe de lieu. Introduire. — 7. Magistrat municipal. — 8. Chemin bordé d'arbres. Associés. — 9. Phonétiquement vieux. Aller à l'aventure. — 10. Chance. Qui a la tête coupée.

— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 149

Charades. — 1. Camp-Goût-Roux (Kangourou). — 2. Belle-Hero-Fond (Bellerophon). — 3. Bol-I-Var (Bolivar).

Devinette historique. — A l'époque du Directoire, les jeunes gens à la mode qu'on nommait les muscadins, les merveilleux, les incroyables affectaient de ne pas prononcer l'R; ils disaient par exemple : « Hoible » pour « horrible », ma « pnole supême » pour « ma parole suprême », etc.

Métagramme. — Moule. Poule. Foule. Boule. Houle.

Science amusante. — Il suffit de bien regarder les arbres qui vous environnent, car c'est toujours du côté du nord qu'il se trouve sur les troncs des taches vertes formées par une sorte de mousse.

Arithmétique amusante. — Douze lapins et 23 faisans.

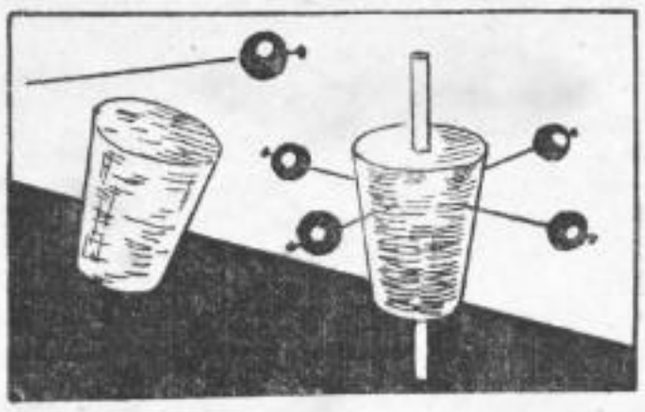
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 149

Horizontalement. — 1. Harmoniste. — 2. U R. Élaguer. — 3. Malte. Ne. — 4. Hameau. — 5. Déluge. Cet. — 6. Iridium. — 7. Enlever. — 8. Use. Eetion. — 9. Gaveur. All. — 10. Émaux. Huée.

Verticalement. — 1. Humidifuge. — 2. Ara. Et. Sam. — 3. Li. Eva. Méthode. Eu. — 5. Oléagineux. — 6. Na. Meuler. — 7. Igue. Met. — 8. S. U. Vinu. — 9. Ténue. Éole. — 10. Ere. Ternir.

LA ROUE QUI TOURNE

Au centre d'un petit bouchon bien lisse, faites passer une allumette le traversant dans toute sa longueur; l'extrémité de l'allumette devra être aussi pointue que possible. Enfilez quatre perles de même couleur dans quatre épingles et selon la façon indiquée par



le dessin ci-contre. Ramenez les perles contre le bouchon puis, le prenant entre le pouce et l'index, faites-le tourner vivement. Vous verrez les quatre perles, projetées violemment par la force centrifuge contre les têtes des épingles, tracer autour du bouchon un cercle ininterrompu, imitant la jante de la roue, dont les épingles figureront les rayons.

LE COURRIER DE JANOT

Robert Cogne, Reims : Il ne nous est malheureusement pas possible d'agrandir *Toto et Toutoune*. — *Adriaenssens, Fives-Lille :* Je suis très content que *Blanche Neige* t'ait plu. Nous passerons encore d'autres contes par la suite. *Blise Puiseux, Nanterre :* Merci de ta gentille lettre. Je vois que tu t'amuses beaucoup avec *Pat'Souple*. L'insigne de *Mon Camarade* coûte 1 fr. 75 franco. — *Emile Corpo, Paris :* Nous constatons avec plaisir que les histoires de notre journal te plaisent. Ce serait avec plaisir que nous ferions une page consacrée aux récits de nos lecteurs, mais il faudrait pour cela que tes lecteurs nous écrivent plus souvent et nous envoient des histoires pour que nous puissions en donner chaque semaine. — *Roger Didier, Gérardmer :* Mes compliments pour ta réussite au Certificat d'études. L'histoire de *Jim Mystère* donne déjà beaucoup de choses sur les Indiens. — *André Berron, Alençon :* Merci des compliments que tu fais de notre journal et de la réponse très complète que tu donnes à notre Concours. — *Suzanne Jouande, Bondy :* Merci de tes Devinettes que je transmets. — *François Chevaldonné, Mimizan :* Merci de ta réponse au Concours. Malgré ton goût pour *Jim Mystère*, *Toto et Toutoune* et *Bégonia*, il nous est impossible de leur donner plus de place que maintenant et même d'agrandir notre nombre de pages.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : **2 fr.** — 3 mois (13 nos) : **5 fr.**

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
	Belgique : 1 an.. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
	Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

LES GERMAINS

Dans l'Antiquité on appelait les Allemands : les *Germains*.

Eux-mêmes ne s'appelaient pas ainsi; ce sont des peuples voisins qui leur donnèrent ce nom. Que signifie-t-il exactement ? Les savants hésitent : « Hommes de guerre », « Orientaux », « Voisins », ou... « Hurleurs » ? Si l'on en jugeait par Hitler qui, bien qu'autrichien d'origine se prétend un pur « Germain », il faudrait admettre que « Germain » signifie « hurleur » !

Avant la conquête romaine, le monde civilisé ignorait ce peuple et le pays où il habitait. Le grand passage d'Orient en Occident avait lieu plus au Sud, par la vallée du Danube. Et les nombreuses grottes très anciennes que l'on trouve encore creusées au flanc des collines danubiennes servaient certainement de refuges aux paysans lorsque par ce passage s'avançaient des tribus guerrières et non des caravanes de marchands.

A ces époques lointaines l'Allemagne était couverte de forêts touffues, impénétrables.

Les habitants restaient à la lisière de ces forêts, sur les prairies naturelles ou bien dans les steppes.

Il y avait ainsi des petits groupes humains ici et là, s'ignorant les uns les autres, ne formant pas une nation. Agriculteurs, mais nomades pendant longtemps, ils ne bâtirent pas de maisons : ils avaient un chariot par famille, un lourd chariot bâché où ils vivaient plus mal que des saltimbanques ; ces chariots suivaient les armées, et dressées sur les chariots les femmes guettaient l'issue des combats, prêtes, en cas de défaite, à se tuer et à tuer leurs enfants. A l'époque romaine il n'y avait pas encore de villes, ni même de villages, mais seulement des maisons de bois disséminées.

La guerre jouait un grand rôle chez les Germains comme dans la plupart des tribus primitives. Ils défendirent farouchement leur indépendance contre les Romains « impérialistes » venus pour les coloniser.

Dans le combat, ils se servaient de leur bouclier comme porte-voix et poussaient des cris de guerre d'où peut-être leur nom de « hurleurs ». Leurs armes étaient la *framée*, forte pique, et le javelot, qu'ils pouvaient lancer très loin. Ils étaient à la fois cruels et courageux.

Un homme qui dans le combat avait perdu son bouclier était « mis en quarantaine » ; on l'empêchait d'assister à des réunions publiques, cet homme était déshonoré. Les Germains ne devaient rien abandonner à l'ennemi, pas même leurs morts qu'ils savaient emporter en cas de défaite. On est attaché à son chef qui paye les armes et le cheval de bataille, on est le soldat de ce prince, et s'il meurt au combat on doit mourir aussi. Cette coutume se retrouve dans de nombreuses peuplades primitives.

Beaucoup de guerriers n'ont ni raison, ni métier, ni terres : en temps de paix, ils demandent aux uns et aux autres (ou exigent...) qu'on leur donne l'hospitalité gratuitement.

Les Germains avaient des esclaves qu'ils traitaient durement. Quand un enfant naissait, il était indispensable que son père l'« adoptât » : en l'élevant dans ses bras et lui donnant un nom ; autrement, on laissait l'enfant mourir de faim. On brûlait ses vieux parents, après les avoir poignardés. Une femme, quand son mari mourait, devait monter sur le bûcher où on brûlait le corps, pour y périr à son tour.

On laissait pourtant à la femme une assez grande liberté et on la considérait avec respect. Elle était l'égale, sinon la supérieure de l'homme. C'est l'homme qui doit apporter une dot pour se marier : il offrira à son beau-père quelques bestiaux et bien entendu des glaives et des framées « à la dernière mode ». La fiancée, de son côté, donnait à son futur mari des armes de guerre.

Les Germains pratiquaient des sports assez curieux : par exemple, des garçons nus dansaient et sautaient au milieu de pointes d'épées dressées. Les Germains passaient aussi pour passionnés au jeu de dés : celui qui perdait devenait l'esclave de l'autre.

La religion jouait un grand rôle dans les tribus germaniques. Ils s'enfonçaient dans la nuit des forêts pour invoquer des dieux et des démons à leur image. Ils prédisaient l'avenir d'après les dessins que formaient entre eux des morceaux de bois jetés sur un drap blanc, et aussi d'après le vol et le chant des oiseaux, et puis par un procédé encore plus bizarre : ils avaient un char sacré que traînaient des chevaux blancs réservés à cet usage, chevaux dont les prêtres guettaient la marche et les hennissements ; selon que les chevaux se comportaient de telle ou telle façon, cela prenait telle ou telle signification... et tout le monde croyait les prêtres ! Pour deviner qui devait gagner dans une guerre, on faisait se battre un soldat, pris au hasard, avec un prisonnier ennemi ; si l'ennemi était battu, c'était bon signe!

L'état de l'antique Germanie était à peu près celui de toute l'Europe septentrionale, avant le début de l'ère chrétienne. Avec les siècles l'Europe évolua, et les Allemands, comme les Français, descendants des Gaulois, figurèrent à la tête des nations civilisées. Il faut déplorer qu'aujourd'hui certains Allemands — qu'il ne faut pas confondre avec le peuple de ce pays — préconisent le retour à la barbarie germaine, considérée comme un idéal!

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 5
PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc
FRANCO : **16 francs**
Envergure 60 centimètres

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU POLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de
— 16 francs franco —
15 francs pris à nos bureaux

Vient de paraître la Troisième série des
ALBUMS DE « MON CAMARADE »
Un volume contenant 20 numéros :
10 francs. — Port en plus
FRANCO : **12 fr. 50**
1re Série : Épuisée.
2e Série : Le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : **15 francs.**

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

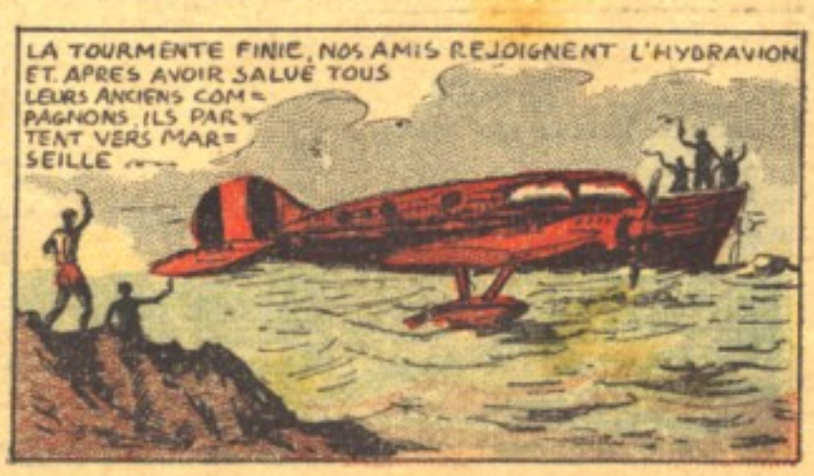
Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.983.

TOTO et TOUTOUNE

150

RESUME: JACK-STRONG, TOTO ET TOUTOUNE, SONT POURSUIVIS DANS LES ROCHERS PAR MOERDER. UN TERRIBLE ORAGE TROPICAL APPROCHE....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

BEGONIA A INVITE SES 3 AMIS A DÉJEUNER. — ON VA ENFIN ETRE TRANQUILLE! SONGE-T-IL. — METS DONC PAS TES COUDES SUR LA TABLE! LANCE KIKI

LE SINGE AU BOA SON AMI. — ET TOI AS-TU FINI DE FAIRE DES SINGERIES? — CHAT! C'EST TOI QUI T'Y COLLE — ANNONCE KIKI. ET TOUS

DEUX A TRAVERS LES RUES S'ELANCENT. ILS ARRIVENT BIENTÔT AU CIRQUE "BARMAN". CHIC ON VA VOIR DES COPAINS S'ECRIE KIKI.

— BONJOUR CAMARADE LION! DIT LE BOA EN SE GLISSANT DANS LA CAGE DU ROI DU DESERT — ET MOI? CLAME KIKI, JE NE PEUX PAS PASSER A TRAVERS LES

BARREAUX. — PRENDS L'ESCALIER DE SERVICE! LANCE LE BOA. KIKI HABILE SERRURIER A VIVEMENT OUVERT LA PORTE — PLUS ON EST DE FOUS

PLUS ON RIT! TU VAS JOUER AVEC NOUS. PUIS KIKI QUI PREND GOUT A LA SERRURERIE LIBERE UN TIGRE, UN OURS ETC...

LE GARDIEN LATROUILLE SURVIENT AU DETOUR D'UNE BARAQUE — ENFER ET DAMNATION! PRENONS NOTRE COURAGE A DEUX MAINS, FUYONS!...

RAPIDE COMME L'ECLAIR UN JOUR D'ORAGE LATROUILLE S'ENFERME DANS UNE CAGE. KIKI REUNIT LES AMIS POUR LE SPECTACLE.

— MESDAMES, MESSIEURS PERMETTEZ MOI DE VOUS PRESENTER LE TERRIBLE LATROUILLE QUI A DÉJÀ DEVORÉ 3 LIONS... (A SUIVRE).

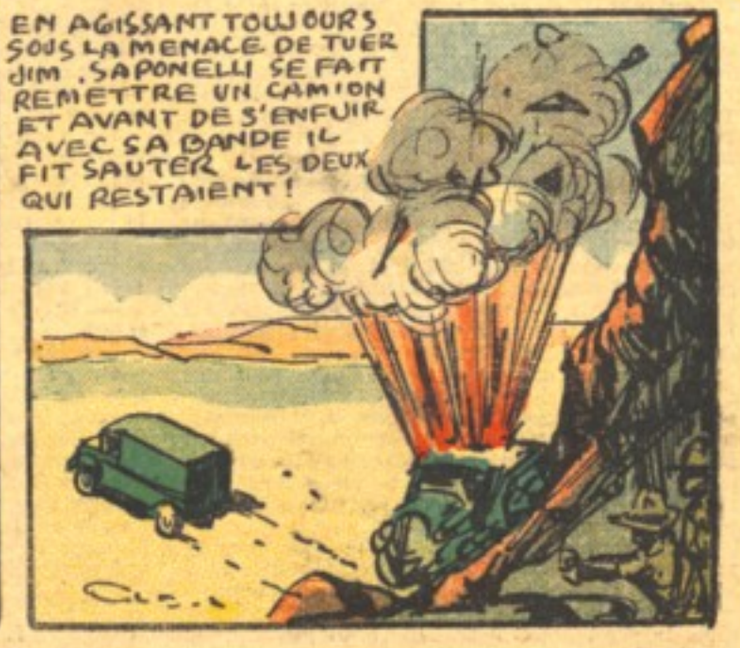
mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24 RUE RACINE, PARIS-6e

N° 151. JEUDI 20 OCTOBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.



Le Maître de la Soif

Roman d'aventures inédit, par **YVES DERMÈZE**

PROLOGUE

La Chose se produisit pour la première fois dans un de ces étangs entourés de roseaux qui font, de certaines régions du centre de la France, de véritables marécages. Il faisait grand jour. Le soleil — un magnifique soleil de juillet — dardait ses rayons sur la campagne accablée.

L'étang miroitait par plaques, reflétant des lueurs insoutenables.

Ludovic Dorichon, pour échapper à cette chaleur torturante, s'était étendu sous un ormeau gigantesque, et, à plat ventre, surveillait les trois lignes qui, à peu près invisibles parmi le rideau vert des roseaux, attendaient le bon vouloir des gardons et des tanches. L'étang était renommé poissonneux, et, de fait, la pêche ne s'annonçait pas mauvaise.

L'homme s'amena comme une légère touche agitait le flotteur de droite. Soucieux, Ludovic Dorichon retint son souffle et fixa son regard sur le liège qui, convulsif, vibrait doucement. Le nouveau venu l'inquiétait fort peu : quelque concurrent voulant tâter du gardon, sans doute, et qui n'allait pas manquer de s'établir face à lui, à la place amorcée, facilement reconnaissable à son herbe foulée.

Le nouvel arrivant, sans doute soucieux d'échapper aux rigueurs du soleil, parut supputer la marche de l'astre durant quelques secondes, puis se dirigea vers un chêne rabougri dont les branches s'étendaient parallèlement à la surface de l'eau. Ludovic Dorichon le vit s'asseoir, et saisir sur ses genoux un caisson de bois qu'il portait en bandoulière.

Alors, seulement, il constata un fait pour le moins étrange, qui le frappa de stupeur : l'inconnu, qui portait un caisson de bois rigoureusement semblable à tous ceux que l'on utilisait dans le pays pour le transport du poisson, ne possédait aucune canne à pêche, aucune.

Le fait étonna Ludovic Dorichon au point qu'il en oublia la légère touche qui avait ébranlé son flotteur. De plus, l'homme, extrêmement maigre, le visage caché sous un immense chapeau de feutre gris, était à lui seul tout un mystère.

En vain le pêcheur fouilla ses souvenirs : nul parmi les nombreux habitués de l'étang ne possédait cette allure dégingandée, ni ces gestes secs. Curieusement, Ludovic Dorichon, toujours dissimulé derrière les roseaux, épia les gestes du nouveau venu. Celui-ci ouvrit le caisson de bois, fouilla à l'intérieur un court instant. Malheureusement, la réverbération des rayons dans l'eau dormante ne permit point au pêcheur de distinguer ce que renfermait la boîte mystérieuse. Un appât quelconque, songea-t-il, jaloux de ce concurrent bien outillé...

Un ronronnement de moteur changea le cours de ses pensées. Il leva la tête, cherchant machinalement l'avion qui bourdonnait :

« Le courrier Paris-Toulouse », songea-t-il.

L'avion domina l'étang durant quelques secondes, et Ludovic Dorichon, la main droite à hauteur des yeux pour se protéger de l'intense réverbération, détailla l'appareil qui, rapide, filait vers le Sud...

Ce fut alors que se produisit la Chose...

Il y eut dans l'air un flottement soudain, une sorte de tremblement qui, pendant quelques secondes, troubla la netteté de la vision... Tout fut trouble, comme baigné dans un brouillard épais...

Les sourcils écarquillés, surpris par ce phénomène étrange, Ludovic Dorichon abaissa machinalement les yeux. Tout d'abord, il aperçut, en face de lui, l'homme au caisson de bois qui disparaissait parmi les roseaux.

Puis, d'un bond, d'un seul, il se redressa, cependant qu'un gémissement de stupeur s'échappait de sa gorge contractée!

Un homme était venu, porteur d'un caisson de bois blanc, un avion était passé, qui se dirigeait vers le Sud...

Et, dans l'espace de quelques secondes, d'un seul coup, avec simplement une légère vibration de l'atmosphère, l'étang s'était vidé!

Entièrement vidé!

Au point que, dans le fond, sur un lit de vase, tanches et gardons se débattaient dans des sursauts d'agonie!

Et que les trois lignes de Ludovic Dorichon flottaient maintenant dans le vide!

De cette immense fosse de plus de cent cinquante mètres de diamètre, toute l'eau avait fui! Décomposée, volatilisée, vaporisée...

Et, dans le fond, soulevant la vase en cascades boueuses, quelques sources, lentement, commençaient à remplir à nouveau l'immense espace!...

***

Ludovic Dorichon ne manquait pas de raisonnement. Il y avait là un de ces mystères comme il est rarement donné à l'homme d'en voir. Le plus urgent était non pas d'essayer de comprendre, mais de faire constater.

Dans un sursaut d'incrédulité, il se pencha sur la rive, et, de la main, chercha l'eau. Il ne rencontra que le vide. Alors, passant sur son front une main moite, hésitant, il se dirigea vers la route toute proche.

Pour croire, il avait besoin de témoignages autres que celui de sa vue, que celui du toucher. Il voulait amener là quelqu'un et demander :

— Suis-je fou?... Est-ce ma raison qui chancelle?...

A toute vitesse, sa petite cinq chevaux l'emporta vers la ville voisine, à la recherche de témoins.

...Et, le soir même, avec une légère nuance d'incrédulité, la presse rapportait en première page l'étrange aventure, et les constatations des témoins qui, de leurs yeux, avaient vu l'étang vide... Les commentaires ne manquaient pas, plus fantaisistes les uns que les autres. Mais qui se serait douté de la vérité et du danger qui menaçait le monde?...

I. — LE CŒUR D'UN PÈRE

Dans la petite ville, Ludovic Dorichon était vraiment l'homme du jour! Au matin, de la petite gare sommeillante, une nuée de journalistes s'était abattue dans les rues, en direction de la villa des Sirènes, où le héros de l'aventure, arrosoir à la main, comme il le faisait tous les matins, soignait avec amour de magnifiques salades.

Au bruit qui envahit la rue, le digne homme releva la tête et écarquilla les yeux. Ils étaient une dizaine qui se pressaient devant la grille, se bousculant, s'écartant mutuellement afin de passer le premier...

Immédiatement, il comprit : des journalistes. Oh! bien que sorti très peu de sa petite ville, Ludovic Dorichon ne manquait ni de bon sens ni de décision, et il devait le montrer par la suite!

Devant cet affolement qui se manifestait à sa porte, il se contenta de sourire. Paisiblement, il posa à terre son arrosoir et se dirigea vers l'entrée, nullement impressionné.

Il avait à peine parcouru quelques mètres qu'une main s'abattit sur son épaule :

— Monsieur Dorichon?...

Surpris, il se retourna brusquement. Un jeune homme, souriant, était devant lui, qui contemplait narquoisement, derrière les barreaux, les faces surprises et maintenant silencieuses.

— C'est moi, monsieur! Puis-je savoir?...

Le jeune homme s'inclina légèrement :

— Jacques Sernin, reporter au *Grand Journal*, envoyé spécial!

Ludovic inclina la tête en signe d'assentiment. Parbleu! Il savait bien qu'il avait affaire à un journaliste! Et, au fond de lui, il reconnaissait la supériorité de celui-ci sur ses collègues, puisque seul, il avait constaté que l'entrée habituelle du logis était la petite porte qui, au fond du parc, demeurait constamment ouverte.

Sans prendre garde à ses collègues qui, indécis, ne savaient quelle contenance garder, il murmura :

— Je suis ici, monsieur Dorichon, avec pleins pouvoirs de la part de mon journal! J'ai ordre de souscrire à toutes vos exigences pour lui assurer l'exclusivité de vos déclarations! Et... poursuivit le jeune journaliste avec un regard inquiet vers ses concurrents, j'ose espérer que vous me prêterez attention... Du reste, ce sera pour vous beaucoup plus reposant que de subir les questions de tous ces messieurs! Que dites-vous de cette idée d'exclusivité?...

Ludovic Dorichon hocha la tête. Le jeune homme lui était particulièrement sympathique. D'un autre côté, il devait reconnaître qu'il ne manquait pas d'audace!... Cela ne devait pas être pour lui déplaire, car il finit par murmurer :

— Soit donc, monsieur Sernin!... Moi, vous savez, un journal ou l'autre! Pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en faire dire plus que je n'en sais!...

Jacques Sernin eut un rire joyeux et, fou de joie, s'élança vers la grille :

— Messieurs, narqua-t-il gentiment, je crois que vous pouvez vous retirer!... Le *Grand Journal* a l'exclusivité des déclarations!... D'ailleurs, M. Dorichon ne m'a pas l'air de savoir grand'chose!... N'est-ce pas, monsieur?...

Ludovic Dorichon surprit un clin d'œil complice et bougonna :

— Que voulez-vous donc que je sache?... J'ai vu la scène, mais je n'ai rien compris! Rien!... D'ailleurs, monsieur Sernin, ajouta-t-il à voix basse, autant pour vous exposer la chose que pour nous débarrasser de cette assistance, il vaudrait mieux pour nous, sans rien dire, aller *là-bas*!... Qu'en dites-vous?

Sans répondre, comprenant que Dorichon lui était tout acquis, Jacques Sernin passa son bras sous celui du pêcheur et s'éloigna de la grille, laissant ses collègues déconfits...

Quelques secondes plus tard, les deux hommes pénétraient dans la villa, sortaient par la petite porte, au fond du parc et s'embarquaient dans la petite cinq chevaux.

Ludovic Dorichon, ému par l'intérêt subit qui s'attachait à son nom, conduisait aussi vite que la voiture le permettait. Dans les tournants, il y avait des bruits de freins, des glissements de pneus sur l'asphalte, de légers dérapages.

Jacques Sernin, devant cette furie subite du brave homme, souriait. Tout s'arrangeait au mieux pour lui. Il ne restait plus qu'à se faire exposer l'affaire le mieux possible. Il ouvrit la bouche pour questionner. La voix hésitante de Ludovic Dorichon lui coupa la parole.

— Dites... dites-moi, monsieur Sernin... Je... je crois que j'ai quelque chose qui vous intéresserait... Un... un papier que j'ai trouvé là-bas, sur le bord de l'étang, et que je n'ai montré à personne... Vous comprenez, ça m'amuse de jouer au détective, et j'aurais bien voulu découvrir la vérité!... Alors, j'ai gardé ma trouvaille, et mes réflexions... Tenez... Regardez...

De son portefeuille, péniblement, n'osant lâcher le volant que d'une main, il sortit un rectangle de papier blanc : une carte de visite!... Avec un rugissement de joie, Jacques Sernin s'en empara.

Et, brusquement, sa main s'abattit sur l'épaule du pêcheur qui, surpris, décrivit une embardée formidable...

— Qu'est-ce que ?...

— Arrêtez!... Inutile d'aller plus loin!... Voilà où nous trouverons la clef de l'énigme!...

Interdit, Ludovic serra les freins à bloc. Dans un grincement effroyable, a petite voiture s'immobilisa.

— Vous n'avez donc pas lu ça?... s'étonna le journaliste en présentant la carte qui venait de lui être remise...

Ludovic parut stupéfait :

— J'ai vu ce nom : professeur Lucien Merlain... Mais...

— Et vous ne connaissez pas le professeur Merlain?...

— Je... non...

— L'un de nos plus grands physiciens actuels!... J'ai eu affaire à lui dernièrement au cours d'une enquête sur les étudiants modernes!... Ce serait donc lui qui...

Jacques Sernin réfléchit quelques secondes, puis conclut :

— Voulez-vous me ramener à la ville?... Je reprends immédiatement le train pour Paris!... Il n'y a pas une seconde à perdre!... Pas un instant!...

Narquois, son compagnon haussa les épaules :

— Vous n'avez pas de train sur Paris avant ce soir!...

— Un taxi, alors!...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ces messieurs-dames de la Rédaction vous donneront, une autre semaine, les résultats de notre Grand Concours de la plus belle histoire de « Mon Camarade », *mais je veux tout de suite remercier les dizaines et les centaines de petits camarades qui m'ont envoyé leurs réponses avec de très gentilles et très folies lettres en plus, presque toujours.*

Je peux toujours vous dire (sans vous donner les résultats définitifs) que les histoires qui ont eu le plus de succès ce sont, comme les années dernières, nos histoires dramatiques : Jim Mystère, *qui reste toujours le grand favori de la plupart de nos lecteurs;* Le Forçat d'Eldorado, *le roman qui vient de se terminer et qui a véritablement eu un très, très grand succès.* Toto et Toutoune, *qui ont de très fidèles et presque de très vieux amis, depuis quatre ans et plus qu'ils ont des aventures dans notre journal, et aussi* Le Rayon de la Mort, *qui va se terminer au prochain numéro et qui a fait frémir beaucoup d'entre nous.*

Par contre, les histoires qui ont eu le moins de succès ont été nos histoires comiques, toutes, dans leur ensemble, que ce soit Bégonia, Zézette et Jojo, Falzar *ou même notre vieil ami* Pat' Soum.

Bien sûr, si mes petits camarades aiment moins les histoires comiques que les histoires dramatiques, cela n'empêche pas qu'ils aiment tout de même bien rire, et ils ne demandent pas la suppression des histoires drôles dans notre journal. Et puis si ceux qui nous ont écrit (et qui sont parmi les plus âgés, ceux qui ont 12 ans et plus) préfèrent les histoires dramatiques, ils nous ont dit que leurs petits frères ou leurs petites sœurs, qui ont entre 8 et 12 ans, préfèrent franchement les histoires drôles comme Pat'Soum ou Bégonia.

A la suite des résultats de ce Concours, ces messieurs-dames de la Rédaction ont décidé de faire plusieurs modifications dans le journal. Ces modifications je ne vous les dis pas encore tout entières, pour la bonne raison qu'elles ne sont pas encore toutes décidées.

Mais, dès maintenant, je puis vous dire que le numéro de Mon Camarade *du jeudi 17 novembre sera un numéro plus beau qu'aucun autre, et que ceux de mes petits camarades qui vendent le journal, peuvent, dès maintenant, pour le jour de ce grand lancement, faire de formidables commandes.*

Dans ce numéro, en effet, vont commencer des tas et des tas de nouvelles et de magnifiques histoires : de nouvelles aventures de Jim Mystère, *dans un des plus beaux et des plus étranges des pays d'Amérique. Une nouvelle série de* Toto et Toutoune. *Un formidable roman d'anticipation qui vous transportera non seulement en l'an 2039, mais encore dans une planète inconnue, fantastique et mystérieuse; un grand roman de M. R. Duchateau, où* Pierrot Lancry, Fil-de-Fer *et* Jambe-de-Bœuf *seront, une fois de plus, entraînés dans une suite d'incroyables et véridiques aventures.*

Enfin, une histoire en images inédite, qui retracera les exploits d'une bande de formidables aviateurs.

Voilà ce que sera Mon Camarade *à partir du 17 novembre. Ces messieurs-dames de la Rédaction se donnent en ce moment beaucoup de mal pour que ces numéros soient aussi parfaits que possible, et je suis certain qu'ils ne seront pas si mal que cela.*

Maintenant, je voudrais aussi vous parler de quelque chose.

Vous savez que les autres semaines beaucoup de petits enfants de Tchécoslovaquie ont été obligés de quitter le coin de terre où ils avaient toujours vécu, et leurs parents aussi, pour s'en aller très vite ailleurs, dans des pays où ils seraient tranquilles, mais dans des pays qu'ils ne connaissaient pas.

C'est terrible de quitter l'endroit où on est né et où vos parents ont vécu. Vous savez bien que quand j'étais tout petit (je ne suis pas encore bien grand, maintenant), après que ma pauvre maman est partie pour toujours, j'ai dû quitter la ferme où j'avais toujours vécu, pour aller rue du Fer-à-Repasser, chez Mme Burette.

C'était joli la ferme où j'étais né (si c'était pas riche), avec les ruisseaux, les papillons, les poules, et l'herbe, et les fleurs.

La maison de Mme Burette elle était toute noire, toute grande dans une vilaine rue, et il n'y avait dedans que deux petites pièces pour elle et pour moi. Je crois que c'est à cause de cela, qu'au début, j'ai été si malheureux et que j'étais en colère contre Mme Burette, parce que je croyais (c'était pourtant pas vrai) que c'était sa faute à elle si j'avais quitté mon pays.

Ces semaines-ci, des milliers et des milliers d'enfants de Tchécoslovaquie ont quitté leur pays avec leur papa et leur maman pour aller vivre ailleurs que dans les régions qui avaient toujours été les leurs, et venaient d'être données aux Allemands.

Je pense que tous ceux-là qui sont partis avec leurs matelas sur des charrettes, leurs poules dans les paniers, les petits enfants dans leur bras, et les chiens qui suivaient derrière eux, ils doivent être très, très malheureux. Surtout que comme ils n'ont plus de terre ou d'usine, ils ne savent plus comment gagner leur vie, et qu'ils logent n'importe où, comme des pauvres réfugiés qu'ils sont.

En pensant au malheur des enfants tchèques, j'ai cassé ma tirelire et, d'accord avec Mme Burette, j'ai donné les 12 fr. 50 qu'il y avait dedans.

Je suis sûr que beaucoup voudront faire comme moi, s'ils ne l'ont pas déjà fait.

Ces messieurs et dames de la Rédaction aussi ils ont envoyé de l'argent et le journal a donné 250 francs.

Envoyez donc de l'argent aux petits enfants tchèques et pour que le temps ne soit pas perdu, envoyez-le directement à L'Union des Syndicats, 12, *boulevard Magenta, Paris (X^e).*

Là-dessus, mes chers camarades, je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

Un pull-over sans manches pour un petit camarade de 9 à 11 ans

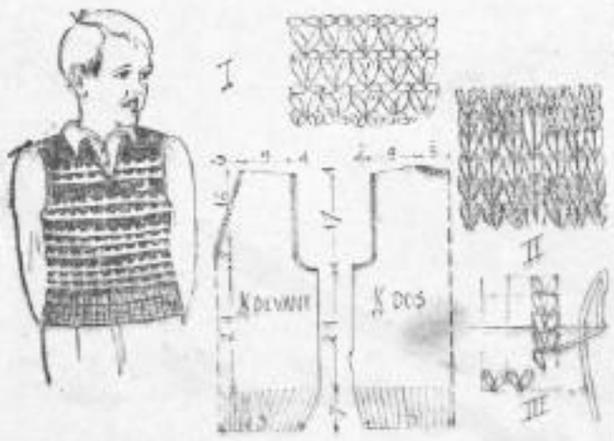
Tous les Janots et autres seront bien contents, certainement, si leurs sœurs leur tricote ce pull facile à porter sur la chemise. Donc, petites camarades, au travail.

Comme il vous faut un peu plus de 50 grammes de laine de fond, je vous conseille d'en prendre 2 pelotes pour le fond et une pelote des deux autres couleurs.

Prenez soit : fond bordeaux, bandes n° 1 : bleu gris; bandes n° 2 : vert moyen. Soit : fond marron, bandes n° 1 : beige; bandes n° 2 : jaune.

Travaillez votre pull-over en deux parties, d'après le patron (je vous le donne chaque morceau à moitié suivant le pointillé; faites-le entier et grandeur réelle).

Commencez le devant. Montez 88 mailles environ (essayez un échantillon, les laines différentes fournissant plus ou moins en largeur comme en hauteur); puis faire une hauteur de côtes ainsi : la couleur n° 1 pendant 4 rangs; ensuite laine n° 2,



4 rangs; laine n° 1, 2 rangs; laine n° 2, 6 rangs; laine de fond 2 rangs; n° 2, 6 rangs; laine fond, 2 rangs.

Ensuite travaillez avec des aiguilles un numéro plus grosses. Tricotez 1 rang à l'endroit sur l'endroit en prenant les mailles du rang précédent 2 mailles ensemble; sur l'envers un rang également à l'endroit mais en tricotant deux fois dans la même maille du rang précédent; vous retrouvez ainsi vos 88 mailles.

Suivez le dessin en faisant 2 rangs n° 1, 2 rangs de fond, 2 n° 1, etc. Mais ayez soin à chaque premier rang de fond, après une rayure de couleur différente quelle qu'elle soit (pour le corps), de tricoter toujours 3 mailles, faire passer la 4e maille de l'aiguille de gauche sur l'aiguille de droite sans la tricoter.

Vous obtenez ainsi le créneau.

Continuez la suite des couleurs. Entre les n° 1 et 2 faites 4 rangs de fond. Suivez le modèle, le haut est de couleur unie.

Faites une hauteur de 21 centimètres; puis abattre de chaque côté de l'ouvrage 4 mailles, 2 mailles et 1 maille.

Abattre la maille du milieu de l'ouvrage que vous partagez en deux. Une partie restera en attente. Travaillez l'autre en abattant, côté encolure, 1 maille tous les 2 rangs sur 16 centimètres de hauteur verticalement. Rabattre alors l'épaule en 3 fois.

Travaillez les mailles restées en attente de même.

Faites le dos comme le devant en partant avec 84 mailles, et suivant le patron et mêmes indications que le devant, car les raies doivent parfaitement correspondre lorsque vous réunissez ensuite devant et dos.

Crochetez 2 rangs de petites mailles serrées et un rang de mailles serrées en couleurs claires, autour de l'encolure et des emmanchures.

Pour faciliter la compréhension, je vous donne au croquis I le point d'ensemble et au croquis II la maille glissée. Le croquis III représente l'initiale rebrodée sur le point, mais avec une couleur tranchante, n° 1 sur fond.

Les Conseils de tante Camille

Pièce invisible. — *Raccommodage très propre, doit être le moins visible possible après des reprises; voici une belle pièce.*

Coupez un morceau carré de 1 cm. 1/2 de plus au moins que l'endroit endommagé dans un bout de tissu identique au vêtement. Défilez tout autour 1 centimètre. Posez l'envers de ce morceau sur l'endroit de l'étoffe. Bâtir tout autour assez finement. Enfilez alors une courte aiguillée de fil par les deux bouts, de manière à avoir une bouclette. Piquez l'aiguille à la naissance des défilures, faites-la traverser à l'envers du vêtement en faisant entrer dans la bouclette un fil ou deux des effilures qui reviennent ainsi à l'envers.

Passez tous les fils à l'envers de la même façon sur les quatre côtés et à l'endroit, si la pièce a été bien tendue au bâti, on ne voit rien.

DICTIONNAIRE DE TRICOT

DEUXIÈME POINT TURC. — Très simple, il forme des rivières de jours dans le sens vertical. Monter un nombre de mailles pair. 1er *rang* : 1 jeté, pour faire ce 1er jeté, il suffit tout simplement de passer la laine sur la pointe de l'aiguille de droite.* Tricotez 2 mailles à l'endroit en suivant, rabattre la 1re de ces 2 mailles, celle de droite sur la 2e, celle de gauche; faire 1 jeté et reprendre* jusqu'au bout du rang. Et tous les rangs sont pareils. C'est simple vous voyez. Ce point peut servir pour des emplècements, des dessins dans un travail.

POUR RIRE UN PEU

Un colonial venu en France en congé racontait, à ses amis rassemblés, une histoire de chasse formidable : « Je me trouvais dans la forêt vierge, sans arme, soudain un tigre bondit sur moi, je n'ai que le temps d'ôter mon soulier et je me mets à frapper sur la bête à tour de bras, au point de la laisser morte par terre. — Vous êtes un blagueur, mon cher, lui répondent ses amis, vous nous racontez là une bien bonne histoire. — Vous avez tort de ne pas me croire; la veille encore, au même endroit, j'avais tué deux lièvres. — Quant à cela, dirent les amis, nous voulons bien le croire. — Et pourtant, conclut le colonial en faisant une pirouette, cette histoire n'est pas vraie non plus. »

o

Un commerçant nouvellement enrichi dans les affaires, et qui ne sait pas très bien l'orthographe, s'est retiré à la campagne. Il y possède un beau jardin où poussent toutes sortes de fleurs. Un jour qu'il arborait à sa boutonnière un beau chrysanthème, il rencontre son vieil ami Justin. « Comme tu as une belle rose, lui dit celui-ci. — Ce n'est pas une rose, c'est un chrysanthème. — Ah! et comment écris-tu ce nom là? » Notre homme se met à réfléchir et au bout d'un moment : « Tu as raison, c'est une rose. »

o

« Vas-tu te décider à cirer tes chaussures ? Toto, lui dit sa mère d'un ton sévère. — Ce n'est pas la peine, dehors il y a de la poussière et elles seraient sales en un instant. » Toto se met alors à table pour prendre son petit déjeuner, mais à sa grande surprise il voit sa mère ranger la cafetière, le bol, le pain. « Je ne mange pas? j'ai faim! — Crois-tu que ce soit bien utile, lui réplique sa mère, si tu manges, tu auras quand même faim à midi... »

o

Deux gamins regardent avec mélancolie la pluie tomber sur le jardin, ce qui les empêche de jouer. Tout d'un coup l'un d'eux éclate de rire. « Ah! ah! ah! — Tu trouves ça drôle, toi ? lui dit son camarade. — Ah! ah! Je me demande ce que ça ferait si la pluie tombait à l'envers! »

TIMBRES

LES TIMBRES DE L'ILE MAURICE

L'Ile Maurice, appelée aussi Ile de France est une possession anglaise, près de Madagascar. Une légende prétend que l'Ile Maurice a eu le privilège d'émettre le timbre devenu par la suite le plus rare du monde. La légende est fausse. Les deux timbres de l'émission de 1847, car il y en a deux, le 1 pence vermillon et le 2 pence bleu indigo, existent chacun en une douzaine d'exemplaires au moins. Ils sont donc moins rares que le célèbre 1 cent carmin de la Guyane anglaise, dont n'existe qu'un seul exemplaire, ou que le 1 mark carmin du Togo.

Les Maurice de 1847 se vendent tout de même 300.000 fr. l'un, un demi-million pour les exemplaires neufs. C'est coquet!...

On peut facilement réunir une jolie collection de l'Ile Maurice, ces timbres possèdent d'ailleurs un attrait évident provenant de la légende citée plus haut.

Les timbres à la vieille gravure de l'effigie de Victoria, ou à la déesse assise, sont rares et chers, à part le bleu de 1858 (d'ailleurs non émis et toujours neuf) qui vaut environ 2 fr., et fait toujours très bien dans une collection.

Après 1860, l'effigie de Victoria, mieux gravée, continua à orner les timbres. Une douzaine d'entre eux, de diverses émissions, valent de 1 à 2 fr. pièce. Puis apparurent dès 1895 les séries portant des armoiries, 5 séries différentes dans lesquelles on peut se procurer environ 40 beaux timbres pour 10 ou 12 fr. En 1909 fut émise une série à l'effigie d'Edouard VII, puis de 1912 à 1933, les timbres portèrent le profil de Georges V; la série Edouard VII est déjà très chère; dans celles de Georges V on peut trouver 10 timbres pour moins de 5 fr. Une petite collection de l'Ile Maurice de 60 timbres coûterait une trentaine de francs, elle est jolie dans tout album et n'oublions pas que les timbres des colonies anglaises sont toujours intéressants et susceptibles de hausse.

(Les prix indiqués ne sont pas des cotes, mais des prix justes.)

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred, Louise et le Prof Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis et perdus dans la jungle des insectes viennent de s'embarquer sur un bateau fait d'une feuille sèche, le Carabus, pour rejoindre le signal lointain où ils pourront retrouver leur taille normale.*

Chapitre XXII

La traversée du « Carabus »

Le *Carabus* filait de toute la vitesse de ses voiles. Mais, peu à peu, le soleil se leva et le vent se calma.

Maintenant, le navire traînait paresseusement sur la surface lisse du lac, avec un balancement à peine perceptible. Les voiles pendaient, flasques. Le capitaine Fred perdit sa belle humeur.

Les voyageurs s'installèrent au bord de leur bateau et plongèrent leurs pieds nus dans l'eau fraîche.

Dans les flots, des bêtes aquatiques nageaient. Elles allaient et venaient au milieu des immenses et vertes forêts sous-marines qui se dressaient dans le fond ténébreux du lac.

Louise s'étendit sur le pont et, la tête penchée par-dessus bord, elle observait les arbres qui se balançaient au fond du lac.

Mais bientôt les forêts sous-marines prirent fin. Maintenant, le fond était gris et montagneux. Sur les versants des coteaux rampaient, en se tordant, des serpents rouges et géants. Ils étaient si nombreux que le fond en semblait tout rouge.

— Oh! ce qu'il y en a! Et qui sont-ils? demanda Louise.

— *Culicida chironomus*... Et, en français, tout simplement, des larves d'une espèce de moustique, le moustique-tireur... Un appât admirable pour un pêcheur. Nourriture préférée des tous petits poissons.

— Et pourquoi les appelle-t-on « tireurs »?

— Mais, parce qu'ils tirent toujours, en remuant les pattes.

— Et les autres moustiques, sont-ils également des tireurs?

— Non, répliqua le professeur, on ne nomme ainsi qu'une variété de moustique. Les autres ont des noms différents.

— Comment, s'étonna Fred, y aurait-il plusieurs espèces de moustiques? Je pensais que tous les moustiques se ressemblaient.

— Oh! non! Il y a des centaines de moustiques! Dans notre seul climat, il y a des quantités de variétés de moustiques. Je connais des moustiques-tireurs, des moustiques barbus, des moustiques anophèles porteurs de fièvres paludéennes, des moustiques-amphibies, les moustiques ordinaires et de nombreux autres. Il existe même un moustique neigeux.

— Il est blanc?

— Non! On l'appelle ainsi parce qu'il vit sur la neige.

— Mais les moustiques peuvent-ils vivre en hiver?

— La vie ne s'interrompt ni en hiver ni en été. En hiver, on peut voir ramper et voler des insectes tout différents de ceux de l'été. On peut observer, sur la neige, des variétés particulières de puces de neige, des vers, des araignées de glace, des moustiques sans ailes et de nombreux autres êtres vivants.

— Tous les moustiques piquent-ils? demanda Louison, jetant des regards craintifs sur les larves du moustique-tireur.

— Les larves ne piquent jamais et certaines variétés de moustiques, comme le moustique-tireur, ne touchent ni les hommes ni les bêtes. Et qu'est-ce qu'une piqûre de nos moustiques? Mais rien du tout, une plaisanterie!

Le Prof. Philomicron caressa sa barbe et, souriant, dit :

— Dans l'île de Barbade, par exemple, les moustiques piquent; alors là, vraiment, je conviens que cela s'appelle piquer!

— Quoi? Cela fait très mal? demanda Louison.

— Plutôt... Voilà un cas que je vais vous raconter. Dans la ville de Vera-Cruz, une femme était tombée dans un sommeil léthargique. On croyait qu'elle était morte. Et, en effet, sa figure était cireuse et tout son corps froid comme de la glace. Alors, on l'a mise dans une bière et on a placé la bière sur la terrasse.

— Et alors?... murmura Louison.

— La nuit venue, des nuées de moustiques envahirent la terrasse, se ruèrent sur la fausse morte et se mirent à la piquer. La douleur fut si vive qu'elle se réveilla de sa léthargie; prise de terreur, elle saisit le couvercle de son cercueil et, comme elle était dans son linceul, son couvercle sous le bras, elle se précipita, affolée, dans la rue.

— Et après, elle n'était plus morte? demanda Fred, du haut du mât.

— Non, jusqu'au jour de sa mort elle est restée en vie, répliqua ironiquement le professeur.

Soudain, Louison sursauta et cria :

— Oh! regardez donc celui-là, quel monstre, alors!

Sous la surface d'eau, à une certaine distance du bateau, filait un long être grisâtre, muni d'une tête immense. Il avait l'air fait de petits morceaux de tissus, cousus ensemble. Une large queue, pareille à trois plumes de coq, flottait de part et d'autre de son corps.

La bête étrange s'arrêtait, se tendait comme une corde, et soudain se mettait à gonfler très vite. Arrivée à la limite de sa capacité, elle lançait en arrière un grand jet d'eau. C'est ce jet d'eau qui la poussait en avant et la faisait filer comme une fusée.

— C'est une larve de libellule! expliqua le professeur.

— Voilà ce qu'il nous faudrait, dit Fred songeur, ça ferait un moteur excellent.

Le professeur rit.

— Je ne crois guère que nous serions en état de venir à bout d'un moteur pareil. La larve de libellule est une bête très dangereuse. Elle attaque même le menu poisson et le dévore. Et, comparé à nous, un petit poisson est une vraie baleine!

— Et voici sa maman, la libellule! dit Louison. Regardez, où va-t-elle comme ça?

Serrant les ailes contre son dos, une libellule à grande tête, aux yeux immenses, cramponnée à un tronc d'arbre sous-marin, descendait au fond de l'eau, la tête en bas.

— Que fait-elle? s'étonna Fred. Est-ce qu'elle veut se noyer?

Louison observa l'insecte, réfléchit un instant, et dit, d'un ton incertain :

— Elle est venue probablement pour voir sa larve. Elle s'ennuyait sans enfant et elle est allée le voir! C'est tout naturel!

Le professeur se mit à rire.

— Ce qui est encore plus naturel, et surtout plus vrai, dit-il, c'est que la libellule descend sous l'eau pour y pondre ses œufs.

— Mais comme elle est horrible! remarqua Louison.

— Qu'est-ce que tu dis? Elle est très jolie, protesta le professeur. Ce n'est pas par hasard que dans le peuple on l'appelle « demoiselle », et les Allemands ne lui ont-ils pas donné le nom poétique de « Wasserjungfer », ce qui veut dire « nymphe des eaux »?

A ce moment, des vagues s'élevèrent sur le lac. Les voiles frémirent, bruissèrent. Derrière la poupe, l'eau se mit à clapoter. Le vent se levait.

— L'équipage, à vos postes! commanda Fred.

— A vos ordres, mon capitaine! répondit M. Philomicron.

Le navire prit à nouveau une allure rapide.

Fred grimpa sur le mât et se mit à inspecter l'horizon.

Le *Carabus* naviguait, se faufilant entre des îles plates et vertes, feuilles charnues des nénuphars et des lotus.

Enfin, ils sortirent sur de l'eau claire. Fred protégea ses yeux de la main, comme d'une visière.

Loin, loin, après la surface bleue du lac, qui miroitait au soleil, il aperçut la rive brumeuse. La terre se fondait presque avec l'eau. Des nuages immenses tourbillonnaient au-dessus de la bande bleutée de la terre.

Fred regardait attentivement et, soudain, remarqua à l'horizon un trait minuscule comme une épingle. A son extrémité, quelque chose flottait qui ressemblait à un duvet rouge.

— Voilà notre signal, monsieur le professeur, à droite, toctes! Oui, comme ça! Encore plus à droite, mille sabords! Encore! Encore! Stop!

Le *Carabus* filait maintenant tout droit vers le rivage. Et, subitement, tout autour du navire, des chants s'élevèrent. L'eau, le ciel, tout chantait. Fred jeta autour de lui un coup d'œil apeuré et, hâtivement, descendit du mât sur le pont.

— Mais qui c'est qui chante ici, dites, monsieur le professeur?

Le Prof. Philomicron, songeur, clignant les yeux, la tête penchée de côté, écoutait la musique merveilleuse.

Il semblait que des milliers de violons et de flûtes jouaient une seule chanson, une mélodie assez simple, mais très prenante.

Le professeur soupira.

— Vous voyez, c'est de la même façon que naviguait sur la mer, dans *l'Odyssée*, le poème d'Homère, Ulysse, le héros légendaire; autour de son navire, des sirènes chantaient.

— Ce sont des sirènes qui chantent?

— Non, dit le professeur, les sirènes ne sont que des créatures de contes de fées, qui passent pour séduire les voyageurs par leur chant. Et ces êtres qui chantent à présent s'appellent tout simplement *cigara mantissima*. N'est-elle pas douce, leur musique?

— Oh! oui, très belle, s'émerveilla Louison.

— Oui, ils savent chanter, ces fauves féroces! dit le professeur.

— Des fauves?...

— Mais oui, ce sont bien des cigales d'eau, des « coryx ». Goinfres et brigands, mais musiciens admirables, comme des sirènes légendaires.

— Mais comment chantent-ils donc? Les cigales possèdent-elles une voix?

— C'est avec leurs pieds qu'ils chantent, expliqua le professeur. Une patte avant du mâle est munie de petits poils dans le genre des dents d'une boîte à musique... C'est sur ces petites dents que la cigale passe sa seconde patte comme un archet, et cela donne de la musique.

Fredo et Louison avaient grande envie de voir les cigales violonistes, mais ils avaient beau tirer leur cou, ils ne pouvaient apercevoir les punaises d'eau. Les *coryx* étaient bien à l'abri dans les fourrés épais de la forêt sous-marine.

Cependant, le *Carabus* filait, toutes les voiles déployées, vers la pente douce du rivage qui s'approchait de minute en minute.

Déjà des pierres sortaient de l'eau et, de temps à autre, des bancs de sable jaunissaient.

— Où allons-nous atterrir? demanda Fred.

— Mais où tu veux, répondit le professeur contemplant la rive; un peu plus près ou un peu plus loin, cela n'a plus aucune espèce d'importance. Il nous faudra encore, de toute façon, nous traîner à pied pendant au moins une quinzaine de jours.

Louison soupira :

— A pied, encore? Oh! non, j'en ai assez!

— Courage, Louison, patiente encore un peu, l'encouragea le professeur; j'espère que notre voyage prendra tout de même fin. Moi-même, je voudrais être au plus vite rentré. Mes étudiants ne m'attendent-ils pas à l'Université? Songez donc, les examens d'automne approchent!...

Le Prof. Philomicron se mit soudain à rire.

— Imaginez que mes étudiants me voient ainsi, sur ce petit navire de feuille de chêne, sous des voiles en ailes de mouches, que diraient-ils? Mais chacun d'entre eux pourrait facilement me fourrer en ce moment dans la poche de son gilet! Ha! Ha! Ha!

Grattant de son fond contre les pierres, le *Carabus* s'approcha doucement de la rive et s'arrêta, balançant sur l'eau.

Les voyageurs débarquèrent sur la rive sablonneuse.

Derrière la forêt, se dressait le signal noir, la tour du bâton près duquel ils trouveraient le salut. Le signal paraissait tout proche, il semblait qu'il suffirait de traverser le bois pour l'atteindre.

— Est-il possible qu'il nous faudra vraiment deux semaines de marche pour arriver là-bas? demanda Fred.

— Mais oui, deux semaines seulement, répondit gaiement le professeur. En avant, mes amis!

Louison, à la dérobée, essuya une larme et, soupirant profondément, se traîna derrière le professeur et Fred.

Le Carabus, le bateau des robinsons, s'avançait sur l'élan.

Fred se retourna, jeta un triste regard sur le magnifique *Carabus* et lui fit un signe d'adieu.

— Adieu, *Carabus*! N'oublie pas ton capitaine!

— Et moi qui avais cru qu'on allait arriver en bateau jusqu'au signal même! dit Louison, plaintive.

— Tu as eu tort de le croire! dit le professeur en haussant les épaules.

— Alors, à quoi bon avoir chargé tant de ravitaillement?

— Comment, à quoi bon? s'indigna Fredo. Et si une tempête s'était déchaînée. Et si nous avions fait naufrage dans une île déserte? Qu'aurais-tu mangé, alors?

— C'est parfaitement exact, approuva M. Philomicron, il faut être prévoyant quand on s'en va en voyage. Il vaut mieux jeter le superflu par-dessus bord que de mourir de faim. C'est pourquoi, mes chers amis, nous allons emporter ce baluchon que voici.

Et il montra aux enfants un gros baluchon fait de pétales de fleurs, bien bourré de miel.

Après deux ou trois heures de marche, le professeur et les enfants s'installèrent sur la lisière du bois et déjeunèrent copieusement.

Le professeur se leva, essuya avec un pétale ses moustaches, sa barbe, ses mains, et dit :

— Et maintenant, allons...

Il ne finit pas sa phrase, jeta loin le pétale qui lui servait de serviette et, agile comme un jeune garçon, grimpa sur le coteau voisin.

— Oui, dit-il, regardant vers le ciel, oui, ce serait vraiment chic!

Les enfants levèrent également les yeux.

Au-dessus de la forêt, des bêtes lourdes et velues filaient sur des ailes larges, rigides, qui paraissaient faites en verre. Était-ce bien cela que regardait le professeur?

— Des guêpes! dit Fredo.

— Non, pas des guêpes, des bourdons! corrigea M. Philomicron.

Des bourdons bruns, bordés d'or, tournoyaient au-dessus des arbustes épais de la forêt d'herbes, s'envolaient et descendaient sur des arbres étranges qui, à la place de couronnes, avaient d'énormes bonnets rouge-violet. Les bourdons se perchaient sur ces bonnets, s'y démenaient quelques instants et ensuite, s'élevant soudain, s'envolaient dans la direction du signal et disparaissaient ainsi; de toute évidence c'est dans cette direction qu'ils allaient.

Le professeur saisit les enfants par les mains, les regarda bien dans les yeux et dit :

— Ecoutez, mes amis! Il m'est venue une idée très hardie! Nous continuerons notre voyage sur le dos des bourdons! *(A suivre.)*

L'équipe de " Mon Camarade " placée 2e dans une course cycliste

Savez-vous ce qu'on appelle, à Paris, « Le Croissant »? Le Croissant n'est pas seulement l'espèce de petit pain au beurre que vous aimez tremper le matin dans votre café au lait, c'est aussi une rue de Paris, la rue du Croissant, où sont rassemblées quelques-unes des plus grandes imprimeries de France, celles où on imprime les journaux. Quand on dit « les travailleurs du Croissant », ce n'est pas des boulangers qu'on parle, c'est des porteurs de journaux, des typographes, des rotativistes, de toute cette population laborieuse grâce à laquelle chaque matin vous pouvez lire un journal.

Le Club populaire du Croissant avait organisé, le dimanche 25 septembre, tout autour de Paris, une grande course cycliste à laquelle participaient quatorze équipes, qui portaient chacune le nom d'un grand journal... ou même d'un journal pour les petits, puisque *Mon Camarade* était représenté par l'E. S. Bolivar.

La course fut des plus disputées. Partie du Bourget sous un ciel gris, elle arriva sous une pluie battante à Gennevilliers, après avoir parcouru un vaste itinéraire qui passait par La Chapelle-en-Serval, Senlis, Creil, Valmondois.

La course fut gagnée par l'équipe de *la Lumière* (T. S. C. V.) en 8 h. 45' 50". *Mon Camarade* suivait de très près, ayant parcouru l'itinéraire en 8 h. 46' 55", précédant *Ce Soir* (Pédale Maisonnaise), qui avait réalisé le temps de 8 h. 49' 23".

Un beau succès pour notre journal, grâce à la courageuse équipe de l'E. S. Bolivar.

A TRAVERS LE MONDE

Il y a cent ans que le revolver existe. C'est le colonel Colt qui présenta le premier « modèle d'appareil portatif, commode et rapide pour la défense personnelle ». Depuis, cet appareil portatif fit son chemin et on en « joua » trop partout, et notamment aux États-Unis.

o

A Paris, en année normale, l'eau de la Seine, à partir du 1er juin atteint une température de 18°; par les fortes chaleurs, elle se lève souvent jusqu'à 23 ou 24°. En un quart de siècle, on a constaté quatre fois seulement 27°.

o

Le Palais de Justice de Paris fut construit pour être une demeure royale. Philippe Auguste et saint Louis y habitèrent. Ce fut Charles V qui l'abandonna pour aller loger à l'Hôtel Saint-Paul.

o

Les *lamas* qui constituent des espèces de l'Amérique du Sud, sont des petits chameaux sans bosse, à long cou, bas sur pattes, portant grande queue et belle toison laineuse qui s'arrête à la tête. Le lama est très doux et facilement domesticable. Certains lamas fournissent une laine très fine qui sert au tissage de l'*alpaga*.

o

Avant la Révolution française, tout accusé judiciaire était soumis à la torture. C'est une loi votée par l'Assemblée constituante, en septembre 1792, qui mit fin à cet usage barbare.

o

Vers 1910, un jeune Américain qui occupait un poste dans une fabrique où de lourdes machines communiquaient leur trépidation à tout l'édifice, eut l'idée d'apporter dans son bureau un tapis de caoutchouc qu'il mit sous ses pieds. La trépidation ne le gênait plus. Il eut ensuite l'idée de clouer deux morceaux de caoutchouc sous ses chaussures. Le talon de caoutchouc fut ainsi inventé et depuis il fit fortune.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Nous n'avons pas fini de nous étonner des progrès du vol à voile.

Chaque concours nous apporte d'étourdissantes performances. Les pilotes sont de plus en plus habiles et sont servis par un matériel sans cesse perfectionné.

Qui n'aurait souri de pitié en 1920 seulement (il n'y a pas même vingt ans !) si l'on avait ouvert un concours pour un vol de ville à ville à bord d'un avion sans moteur?

Aujourd'hui, c'est une traversée d'un pays entier, avec escales prévues, qui est réalisée, non par un pilote, mais par plus d'une douzaine.

Notre national Eric Nessler, parti de Coulommiers, se dirigea vers Paris qu'il traversa de la porte de Vincennes à la porte de Saint-Cloud, pour se poser ensuite à Saint-Cyr.

Petit voyage de 70 kilomètres, mais comportant un passage sur Paris, chose jamais réussie jusqu'alors.

L'AUTOMOBILE VOLANTE

L'idée ne date pas d'aujourd'hui car, on ne le répétera jamais assez : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Mais cependant, dans la grande course à l'économie, l'aviation était restée un peu l'écart. Alors que les moteurs d'automobiles gagnaient sans cesse des chevaux pour une moindre consommation d'essence, les moteurs d'aviation restaient très

chers, car le seul souci était de faire solide et léger. La consommation venait après.

Aussi était-il logique de penser à mettre le moteur d'une automobile dans un avion. Restait le gros inconvénient du poids, car un moteur d'automobile est relativement lourd pour le nombre de chevaux développés.

Un bon rapport entre le poids et la puissance semble avoir été trouvé avec le moteur Ford V. 8.

Il y a quelques deux ou trois ans, un Américain a construit ***un monoplan*** *à fuselage constitué par deux poutres.* ***La cabine****, conduite intérieure à deux places, a la forme d'une carrosserie d'automobile avec pare-brise incliné et arrondi, et pointe à l'arrière.*

Sous le capot, se trouve le moteur V. 58. L'ingénieux Américain a conservé le radiateur et la grille bien connus.

Sur chaque carénage, la marque V. 8 est reproduite. L'avion vole pendant cinq heures à 200 kilomètres à l'heure et consomme 9 litres aux 100 kilomètres.

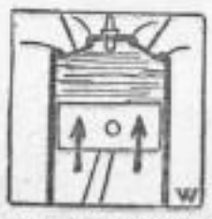
Voilà une automobile volante économique.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CIRCULATION D'EAU. — Dispositif employé pour refroidir les cylindres de moteurs à explosion. L'eau chauffée dans les chemises par les explosions à l'intérieur des cylindres, part dans une tuyauterie et est refroidie par un radiateur; elle retourne ensuite vers les cylindres. La circulation peut être automatique (thermosiphon) ou mécanique (par pompe). (V.)

CHEMISE. — Primitivement ce mot désignait seulement une enveloppe métallique entourant la culasse et le cylindre d'un moteur. Entre la chemise et le cylindre était établie une circulation d'eau ou de liquide de refroidissement. Aujourd'hui on nomme également chemise un cylindre en acier spécial fixé dans le cylindre normal. Un changement de chemise évite un réalésage, par exemple. (U.)

COMPRESSION. — Action de resserrer les molécules (parties infinitésimales) d'un gaz ou d'un solide. Dans le moteur à explosions, le piston, en remontant vers la culasse, resserre le mélange gazeux. Cette action assure une combustion plus complète. Une très forte compression peut déterminer l'explosion du mélange. Le rapport ou taux de compression est le rapport qui existe entre le volume engendré par le déplacement du piston et le volume de l'espace compris entre le piston et le fond de culasse. Ce rapport est en moyenne de 6 à 1. (W.)



SPORTS

L'amélioration des méthodes d'entraînement et de la technique sportive compte pour beaucoup dans la pulvérisation successive de la plupart des records mondiaux depuis ces dernières années. Mais ce facteur n'est pas le seul à envisager. Il faut aussi considérer qu'il y a trente ans, par exemple, un nombre très restreint de personnes pratiquaient le sport. Aujourd'hui, les sportifs se comptent dans le monde par millions et, par conséquent, une sélection beaucoup plus large des athlètes peut être opérée.

Il existait peut-être, il y a cinquante ans, dans une ferme ou dans une usine, un paysan ou un ouvrier qui était capable de mieux courir que ne l'a jamais fait Ladoumègue; mais, à cette époque où peu de personnes s'intéressaient au sport, cet athlète est resté inconnu.

De tels faits peuvent évidemment se produire encore à l'heure actuelle, mais il est évident qu'ils sont infiniment plus rares, puisque toute la jeunesse du pays s'intéresse au sport et que le rêve de la plupart des jeunes est de **devenir champion.**

o

Parmi les améliorations de la technique sportive qui ont permis aux athlètes de pulvériser les uns après les autres les records du monde, ceux de la course à pied sont particulièrement remarquables. Aurait-on pu imaginer jadis, par exemple, que Ladoumègue, avec son immense foulée, serait mis en danger par des coureurs ayant des foulées plus courtes que les siennes, et pourtant il fut battu par Lovelock dont les foulées étaient relativement petites.

On réussit d'ailleurs, maintenant, par des méthodes appropriées, à accroître notablement les foulées trop courtes de certains coureurs. C'est ainsi que Seron, récente révélation du cross-country, avait une foulée trop courte; son manager a pu l'accroître de 10 centimètres, augmentant ainsi son efficacité.

Parmi les méthodes d'amélioration de la course à pied, sait-on celle du fameux athlète finlandais Nurmi, qui contrôlait son allure et sa course en consultant un chronomètre fixé à son poignet gauche, de façon à diriger la magnifique machine humaine qu'il était.

LA VIE AU POLE NORD

Vous vous êtes tous intéressés à la vie des explorateurs du pôle nord, qui hivernèrent sur la banquise en dérive. Voici d'intéressants détails sur la vie que Papanine, Krenkel, Churchov et Fédorov menèrent sur la banquise en dérive, neuf mois durant.

Une maison noire se détache sur le blanc paysage de neige. (La couleur noire fut choisie à dessein pour aider les avions à la repérer et aussi pour utiliser les rayons du soleil). Sur la paroi, quatre lettres scintillent au soleil: U. R. S. S.

Sa légère carcasse en tubes de duralumin est recouverte d'une toile caoutchoutée. Sur la toile sont disposés des sacs en caoutchouc, gonflés d'air; sur les sacs — des peaux de rennes et au-dessus, deux couches de duvet. Les angles de la tente sont attachés par des cordes en soie aux pieux enfoncés dans la glace.

La « maison » a 2 mètres de haut, 2 m. 50 de large et 3 m. 70 de long. Ses fenêtres sont en verre incassable, spécialement fabriqué pour les premiers habitants du pôle nord. Le plancher, recouvert d'épaisses fourrures, est isolé des « fondations » de glace par une chambre d'air de 15 cm. La porte en caoutchouc est garnie à l'intérieur de peaux de loups. L'éclairage de la tente est assuré par des lanternes et des lampes de poche.

Le mobilier est fort modeste : une table pliante, des tabourets et des sacs de couchage — « les lits ». Ces sacs de couchage sont fourrés de duvet très léger et pèsent 900 grammes chacun. Le poids de toute la maison, y compris « les lits », est de 53 kilos.

Pour ne pas périr de froid dans le cercle polaire où la nuit dure six mois entiers, les hivernants devaient avoir un habillement spécial pour empêcher le gel des membres et du visage. Leur trousseau fut étudié dans le moindre détail, sa confection fut facilitée par l'expérience des hivernants arctiques.

Leurs bottes de feutre, si elles ne pêchaient pas par l'élégance — pointure 48! garantissaient leurs pieds des froids les plus terribles. Pour l'été, ils avaient de belles bottes de cuir, garanties à l'intérieur d'une vessie de bœuf pour les rendre étanches.

Le matériel de la station comprenait encore des traîneaux, des canots pneumatiques pouvant porter une tonne de charge et que l'on remplissait d'air en cinq minutes, à l'aide d'une pompe à main.

Comme armement, les hivernants possédaient des revolvers et deux carabines pour faire la chasse au veau marin. Le chien Joyeux, le cinquième habitant de la banquise, assurait la garde de la tente contre une visite éventuelle des ours.

Le poids total de la station « Pôle Nord », y compris les membres de l'expédition, les provisions, le combustible, la tente, la T. S. F. et les appareils scientifiques était de 9 tonnes.

Pour résister aux dures conditions d'existence dans le Bassin polaire, les quatre hivernants devaient disposer d'une excellente nourriture, saine et variée.

La maladie la plus redoutable des régions polaires, le scorbut, est due principalement à l'absence de nourriture fraîche et rationnelle. L'Institut des ingénieurs de l'alimentation fut donc chargé d'une tâche bien difficile : il s'agissait de préparer des aliments complets résistant au gel, pour un an et demi. La norme de nourriture par personne prévoyait l'absorbtion d'au moins 7.000 calories par jour.

Les 4 tonnes de vivres que les hivernants emportèrent se composaient de : 180 kilos de saucisson ; 300 kilos de viande de poulet en poudre (5.000 poulets l'ont payé de leur vie!) biscottes contenant 30 % de poudre de viande; café, thé et chocolat sous formes de cubes; lait et œufs en poudre; rations de soupe de légumes en tablettes; caviar et fromage fondu.

La cuisine des hivernants, composée de 2 réchauds à réservoir pouvant contenir 12 litres de pétrole fut d'abord installée dans une hutte de neige, mais la vapeur des casseroles faisait fondre le toit. Il a donc fallu l'aménager dans la tente d'habitation, c'était d'ailleurs très pratique, car la température de la maison était de —10°. La vaisselle en aluminium ou en matières plastiques prenait peu de place, c'était un jeu d'ustensiles de cuisine à manches démontables s'emboîtant les uns dans les autres.

Le menu était établi de la façon suivante :

A déjeuner. — Les excellents cuisiniers qu'étaient devenus Papanine et Krenk : (les deux savants étaient exempts de tous travaux domestiques pour s'adonner entièrement aux investigations scientifiques) servaient : du caviar, des galettes au beurre, des saucisses fumées ou une omelette (faite avec de la poudre d'œufs) et du fromage.

A dîner. — On mangeait de la soupe aux choux, à l'orge perlée ou aux pois, des boulettes de poulet ou de bœuf et de la compote. Parfois ce menu traditionnel était agrémenté de quelques rares spécimens de la faune polaire, comme ces trois ours blancs tués par Papanine.

Une telle cuisine a permis aux quatre explorateurs de supporter à merveille leur dur hivernage. Aucun d'eux n'est tombé malade, au grand regret du « docteur » Chirchov qui n'a pas eu l'occasion de faire la démonstration de ses remarquables connaissances médicales.

Ainsi, au milieu des bons mots, des rires et du travail acharné, se poursuivait la vie des quatre habitants du pôle.

Des journées bien remplies passaient suivant un plan rigoureusement observé. Lever à 8 heures; toilette, réduite à sa plus simple expression d'ailleurs : ils se contentaient de se laver avec de l'alcool dilué. Pour obtenir dix verres d'eau il fallait fondre plusieurs seaux de neige. Ils se permettaient ce luxe seulement les jours de fête, le 7 novembre et le 1er janvier. A 9 heures, le petit déjeuner. Ensuite, les travaux scientifiques et domestiques, interrompus seulement par le déjeuner à 3 heures.

Après le dîner, vers 8 heures du soir, nos hivernants pouvaient jouir d'un repos bien mérité. Les uns écrivaient leur journal. Les autres jouaient aux dames, aux échecs, aux dominos, aux cartes, ou bien faisaient marcher le phono. Chirchov étudiait l'anglais une heure tous les soirs. Fédorov donnait des leçons d'astronomie à Papanine. Les livres de Barbusse et de Gorki passaient de mains en mains. Le vieux bolchévik Papanine dirigeait le cercle d'études politiques. Les réunions du Parti se faisaient régulièrement tous les dix jours.

Et pendant ce temps, la banquise s'en allait à la dérive; le 1er décembre elle était au 82° 56' de latitude et Papanine écrivait dans son journal de bord : « Nous sommes gênés d'appeler notre station « Pôle Nord ».

Pourtant, quel effort véritablement surhumain cet hivernage sur la banquise flottante a-t-il demandé à ces hommes! Quelle présence d'esprit de tous les instants!

Au cours des premiers mois d'été l'eau fut leur pire ennemie. Tout fondait autour d'eux, ils étaient plongés dans l'eau jusqu'aux genoux. Ils en ont attrapé des rhumatismes! Le pauvre Fédorov, dont les instruments étaient fixés sur des supports fondants de neige, devait sans cesse les réparer.

La gelée de septembre les fit souffrir tout autant. Lorsque l'eau des troucés par lesquelles on descendait les sondes gelait, Chirchov passait des heures entières à forer la glace avant de pouvoir recommencer ses observations hydrologiques.

Le 22 mai, alors que l'attention du monde entier était dirigée sur les aviateurs intrépides lancés à la conquête du pôle, un message partit du « sommet du globe » : « Allo! Allo! Ici le Pôle Nord. »

La station était munie de deux émetteurs à ondes courtes (20-40-60 mètres) et à ondes longues. La hauteur du mât portant l'antenne était de 12 mètres.

Les deux jeux complets d'appareils de radio étaient alimentés par des accumulateurs alcalins d'une grande capacité et résistant au gel, fabriqués spécialement pour l'expédition.

Les radiogrammes, avant d'arriver à Moscou (en l'espace d'une heure ou deux) passaient par les îles Rodolphe et Dickson. Krenkel a transmis 1.555 radiogrammes et en a reçu plus de 1.300.

Les observatoires lui sont redevables de 1.000 bulletins météorologiques!

Claire HOUGARDY.

VARIÉTÉS

COURSE DE POMMES OU D'ORANGES

Voici un petit jeu très amusant et qui ne nécessite qu'une pomme et une longue corde. Les pommes sont rangées sur une même ligne, non loin du mur, tandis que les joueurs se tiennent debout de l'autre

côté de la pièce. Sur l'ordre du chef, les joueurs se précipitent vers leurs pommes respectives et se servant de leur corde comme d'un lasso essaient de l'attirer vers eux, jusqu'à l'extrémité de la pièce. Le premier qui revient à son point de départ est déclaré vainqueur.

DEVINETTE

Quelles sont les trois villes de France qui forment vingt et un ?

CHARADES

Mon premier est couvert de soies,
Mon deuxième est jaune dedans, blanc dehors,
Le mouton nous donne mon troisième,
Mon tout rend Limoges célèbre.

Mon premier est une voyelle,
Mon deuxième est une consonne,
Mon troisième est une cérémonie religieuse,
Mon tout constitue un terrible gaz.

Mon premier est premier,
Connu égale mon deuxième,
Plante est mon troisième,
Mon quatrième suit mon premier,
Et mon tout est un archipel.

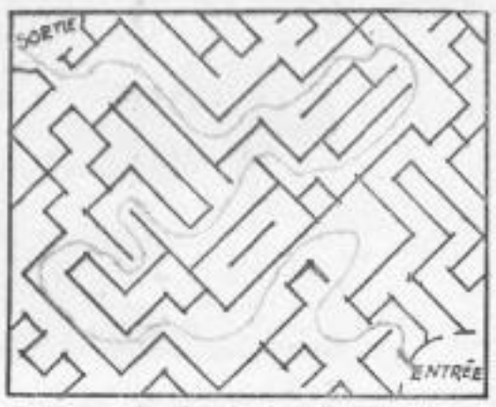
DESSIN AMUSANT

Il s'agit d'écrire 100, d'un seul trait de crayon, de manière cependant à ce que les chiffres soient séparés.

Cela peut vous paraître à première vue insoluble, mais il suffit de plier la feuille en deux et de tracer un trait.

Quand la feuille est dépliée, le nombre 100 apparaît.

LABYRINTHE



Trouvez le chemin le plus court pour aller de l'entrée jusqu'à la sortie de ce labyrinthe.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

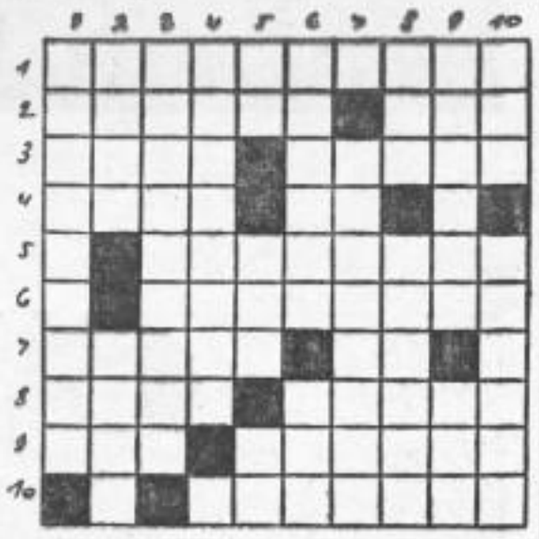
Avez-vous l'Insigne de *MON CAMARADE* ?

Prix. . . . . 1 fr. 50
Envoi franco contre 1 fr. 75
adressés
24, rue Racine, Paris-6e.

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 151

Horizontalement. — 1. Courir après pour atteindre. — 2. Sorte d'anneau suspendu par une courroie de chaque côté de la selle du cavalier. Se jette dans le Rhin. — 3. Propres. Instrument pour tailler des arbres. — 4. Donne la couleur particulière aux yeux de chaque individu. Note. — 5. En 1792, lieu de ralliement des émigrés, qui y formèrent l'armée de Condé. — 6. Folles. — 7. Jointes. Article. — 8. Adverbe. Pied et jambe des quadrupèdes. — 9. Saison. Raconter. — 10. Bien équilibré.

Verticalement. — 1. Est formée par l'Espagne et le Portugal. — 2. Enlever. Observation écrite. — 3. Eruption cutanée semblable à celle que produit le contact de l'ortie. — 4. Filets à petites mailles, pour pêcher les anchois dans la Méditerranée. — 5. Pronom. Gris brun. Sur la rose des vents. — 6. D'après la légende, fille du roi de Bretagne Dénatus. Partie d'un mur. — 7. Petit drapeau. — 8. Département. Qui ne prend pas parti entre des puissances belligérantes. — 9. Oiseau carnassier comme l'aigle. Trois fois. — 10. Epoque. Met sa confiance en.



SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 150

Charades. — 1. Tri-Nid-Thé (Trinité). — 2. Scie-Ra-Jeu (Cirage). — 3. Va-Riz-Été (Variétés).

Mots à retrouver. — Mississipi, Roanne, Soissons.

Problème. — Le petit Georges ne sait pas compter.

L'affiche déchirée. — Dorade, Dorique, Dormeur, Dorloter, Dorure, Dorage.

Homonymes. — M. Gongon passant dans la rue est frappé au cou. Très violent, le coup le fait tomber. C'était un pot de fleurs du premier étage. Le médecin arrive et le coud. Un procès s'ensuivra. Le propriétaire en connaîtra le coût.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 150

Horizontalement. — 1. Vacance. Ah. — 2. Isis. Adage. — 3. Léser. Il. — 4. Frailler. — 5. All. Neer. — 6. Gneiss. Ere. — 7. Enroué. Et. — 8. Nervure. — 9. Ivoire. — 10. Se. Reine.

Verticalement. — 1. Villageoise. — 2. Are. Innove. — 3. Ciseler. — 4. Aser. Ionie. — 5. Ra. Suer. — 6. Ça. Insérer. — 7. Edille. — 8. Aller. Uni. — 9. Ag. Errer. — 10. Heur. Etêté.

LE COURRIER DE JANOT

Liliane Poulain, Saint-Quentin : Je suis très content que tu trouves *Mon Camarade* parfait comme il est. — *Boisramé, Paris :* Nous avons déjà souvent pensé à faire dans *Mon Camarade* une rubrique de jeunes navigateurs, mais le bateau en modèle réduit que nous avions donné n'a pas eu beaucoup de succès, cela nous a fait penser que nos jeunes lecteurs ne s'intéressaient pas énormément aux choses marines. Mais lorsque nous augmenterons notre nombre de pages, nous donnerons régulièrement une rubrique pour les petits marins. — *Odette Vergriete, Bouchain :* Pour sûr qu'on a le droit d'envoyer des histoires et des poésies! Je suis toujours content d'en recevoir. Nous pourrons faire paraître bientôt des extraits des souvenirs d'enfance de Paul Vaillant-Couturier. — *Robert Cholet, Pré-Saint-Gervais :* Je suis très content que ce soit par hasard que tu aies acheté *Mon Camarade* chez un marchand de journaux et que notre journal te plaise. Je te remercie des nombreuses distractions que tu veux nous envoyer et qui paraîtront sans aucun doute dans notre journal. Je transmettrai ton idée au sujet du poste à galène à la Rédaction, mais je ne sais pas si un tel sujet intéresserait nos lecteurs. — *Le Quesnoy, Saint-Brieuc :* J'espère que tu as vu sur notre journal le résultat de notre Concours des Mots Croisés qui a paru dans le n° 141.

Jacline Lefebvre, Le Havre : Tu me demandes *Toto et Toutoune* sur toute la page. Mais que deviendraient les autres histoires? — *Bernard Blottin, Châlenay :* J'attends avec impatience tes histoires et tes poèmes. — *Félix Pying, Paris-XIXe :* Merci de ton histoire marseillaise que je transmets. — *René et Alphonse Annebeim, Ernont :* Merci de tes nombreuses et très jolies distractions que je transmets. — *Michel Guillon, Saint-Gervais-la-Forêt :* Nous dirons à nos dessinateurs de mieux écrire. Mais la plupart de nos lecteurs aiment bien que nos histoires durent longtemps.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : **Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.**
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco . .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris.
51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

LA GIRAFE

Un Anglais se promenant en Afrique — il chassait dans la brousse — crut, de loin, voir un poteau bariolé portant à son sommet une flèche. « Est-ce pour indiquer qu'il y a près d'ici un terrain de golf ? demanda-t-il. » (Il faut dire que cet Anglais venait pour la première fois passer quelques jours en Afrique : en avion, c'est si près.) Mais voici que le poteau en question remue, s'enfuit : c'était le cou d'une girafe, émergeant des hautes herbes!

Ce qui caractérise une girafe, bien entendu, c'est ce cou. Un si long cou! Vous serez bien étonnés d'apprendre qu'il y a moins d'os (de ces os comme des ronds de serviette placés l'un à la suite de l'autre) dans le cou d'une girafe que dans le cou d'un moineau... sept pour la girafe, neuf pour le moineau — mais ce sont là des os de taille.

Grâce à son cou, une girafe peut atteindre 5 m. 70 de haut, trois fois la hauteur de l'homme!

La girafe est un ruminant, elle appartient à la même famille que les daims et les cerfs. Sans doute a-t-elle préféré, au lieu de brouter comme eux l'herbe, si rare ou si sèche en Afrique, tendre le cou pour attraper — elle y parvient aisément aujourd'hui — les pousses tendres des arbres et leurs feuilles fraîches. Remarquez que son corps est adapté à cet exercice, les pattes sont longues, et celles de devant plus longues que celles de derrière. Si la girafe veut maintenant toucher la terre pour paître ou pour boire, elle est forcée de faire une gymnastique bizarre : les jambes de devant, restant droites, s'écartent comme les deux branches d'un compas, et le museau atteint le sol au milieu des deux sabots. Heureusement pour elle la girafe n'aime pas paître et peut rester des mois sans boire.

On ne trouve des girafes qu'en Afrique. Mais à des époques très anciennes, il y en eut au sud de l'Europe, en Perse, dans l'Inde, en Chine.

En Afrique sont deux espèces de girafes; elles ont l'une et l'autre de belles robes; la *girafe du Sud*, ou du Cap, est à fond clair ou jaune pâle avec des taches irrégulières qui changent de couleur avec l'âge, passant du citron à l'orange ou même au noisette sombre chez les animaux très âgés; l'ensemble du corps fonce en même temps et la *girafe du Nord*, ou de Nubie, plus rare, dont la robe est rouge noisette; sur cette robe sont disposées, comme un filet très fin, des lignes blanches formant des dessins géométriques, mais de loin l'animal semble avoir un pelage uni, pelage qui devient aussi plus foncé d'année en année; le premier type de girafe a sur le front deux cornes couvertes de poils en touffe, l'autre type a encore une troisième corne au milieu du front, toutes trois sont également couvertes de poils.

La nourriture préférée de la girafe est l'acacia, surtout l'espèce que l'on appelle acacia-girafe. L'acacia a des épines, mais la girafe ne les craint pas; son nez est muni d'un muscle spécial qui ferme les narines et empêche les piquants d'entrer, de même que le sable du désert d'y pénétrer quand souffle en tourbillons le vent. La lèvre supérieure peut s'allonger, elle est sensible, mais très dure, couverte par un duvet de poils courts, une vraie « moustache en brosse », ce qui permet à la girafe de courber les branches sans que les épines lui déchirent la bouche ; puis la langue sort — 45 centimètres de langue! — et habilement détache feuilles et pousses.

La girafe court admirablement : elle a de très longues jambes, des sabots, vastes, allongés, pouvant atteindre 30 centimètres chez les vieux mâles ; sa démarche est très gracieuse (mesdemoiselles, imitez-la!) ; son galop, qui balance sans arrêt la tête, est très curieux; elle court tellement vite que le meilleur cheval ne peut rivaliser avec elle; le lion non plus ne peut la rattraper, il ne tient pas d'ailleurs à l'attaquer : la girafe lui décocherait de ses pattes de derrière des coups trop terribles, et elle frappe alors si rapidement qu'on ne peut suivre ses mouvements.

Ainsi cet animal paisible (comme ses yeux sont doux! Jamais elle ne crie. Elle aime mieux se sauver que se battre... sauf contre une vieille voisine girafe trop méchante), cet animal vivrait en paix, s'il n'y avait l'homme, et son goût de la chasse. Une si grande bête est facile à tuer. L'espèce tend à disparaître.

Les girafes ont appris à se méfier de l'homme; sitôt poursuivies, elles se précipitent dans les fourrés; elles savent écarter, en courant, les branches, éviter les troncs, les épines ne peuvent piquer leur peau très dure (dès qu'une girafe est tuée, les indigènes découpent cette peau pour en faire des lanières de fouets, pendant que les maîtres blancs mangent sa chair, très savoureuse, et sucent les os à moelle).

La forêt est devenue le refuge des girafes qui s'aventurent rarement en plaine.

On croyait, il n'y a pas encore très longtemps, que la girafe était seule de son espèce. Des nègres africains parlaient bien d'un animal qu'ils appelaient *okapi*, élan à pelage de zèbre, mais on mettait en doute leurs récits. Il fallut explorer minutieusement une certaine contrée située au sud du lac Albert, à la lisière de l'Ouganda, pour capturer le fameux animal. Les principaux Zoo en possèdent maintenant; c'est, en effet, une bête de taille moyenne, qui tient de la biche et du zèbre par le pelage, de la girafe par la forme du corps et par les restes de cornes (chez la girafe il n'y a pas, à vrai dire, de cornes, comme chez le taureau, mais des os qui devraient — et ont dû, autrefois — soutenir des cornes; l'okapi, lui, n'a plus que deux petites bosses sur le front).

Capturer un okapi n'est pas facile; il a l'ouïe tellement fine qu'il se cache dans la forêt dès qu'on veut l'approcher, tant il est timide et sauvage; même le père et la mère okapi vivent chacun de leur côté. Heureusement, les *pygmées*, ces nains sauvages qui vivent dans la forêt et savent si bien grimper aux arbres, facilitèrent grandement le travail de la première expédition scientifique partie à la recherche de l'okapi.

BOUR.

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. ..	20 fr.	6 mois.. ..	10.50
	Belgique : 1 an. ..	30 fr.	6 mois.. ..	15 fr.
	Etranger : 1 an.. ..	40 fr.	6 mois.. ..	20 fr.

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.
Envergure 36 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.981.

TOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE ONT ÉTÉ REMIS À LEURS PARENTS PAR JACK STRONG, LEUR GRAND AMI, DONT ILS GARDERONT LONGTEMPS UN TRÈS BON SOUVENIR.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

L'ASTUCIEUX BEGONIA APPORTE À CHACUN DE SES AMIS 2 SPLENDIDES COLLIERS — MAINTENANT JE VOUS PROMENERAI EN LAISSE POUR MIEUX VOUS SURVEILLER.

— UN PORC-EPIC ! QUI A UNE TÊTE SYMPATHIQUE, VIENS DONC AVEC NOUS, BEGONIA NOTRE MAITRE EST UN CHIC TYPE ! S'ÉCRIE AVEC JOIE KIKI LE SINGE.

— BONNE IDÉE QUE TU AS EUE LÀ KIKI, JE VAIS AVEC LE SERPENT BOA ET NOTRE NOUVEL AMI TROUVER DU TRAVAIL — PARDON MADAME

JE SUIS LE RAMONEUR, LE TRAVAIL EST ENTIÈREMENT FAIT À LA MAIN AU BOA ET AU PORC-EPIC — ALLEZ-Y FAITES VOTRE OUVRAGE

JEUNE HOMME, MON PATRON VOULAIT JUSTEMENT LE FAIRE FAIRE. BEGONIA COMPTE BIEN QUE SON BOULOT TERMINÉ IL RECEVRA

UNE PIÈCE DE 10 FRANCS EN ÉCHANGE — ÇA Y EST C'EST FINI, ET DU BEAU TRAVAIL ! — JE VAIS APPELER MONSIEUR, SUSURRE GRACIEUSEMENT

LA SERVANTE. MAIS BEGONIA RESTE BOUCHE BÉE EN APERÇEVANT L'INFAME GROSSAC — AH ! AH ! POUR CE MÉDIOCRE TRAVAIL JE VAIS TE

DONNER DIX COUPS DE MA MAIN GAUCHE SUR TA FIGURE. MAIS AU MÊME INSTANT LE BOA ASSÈNE UN COUP DE PORC-EPIC SUR LE CRANE DE

GROSSAC LE LAISSANT SUR LE CARREAU. BEGONIA PENSE QU'IL EST PRUDENT DE METTRE DES PROTÈGE POINTES POUR SON USAGE PERSONNEL

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 152. JEUDI 27 OCTOBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AU MOMENT DE CAPTURER SAPONELLI, IL EST ATTAQUÉ PAR DERRIÈRE PAR UN DES BANDITS.

L'IDÉE QUE LE PILOTE EXPOSA À GÉO PARUT EXCELLENTE À CE DERNIER ET ILS LA MIRENT AUSSITÔT À EXÉCUTION.. ET SAPONELLI QUI CONDUISAIT LUI-MÊME LE CAMION APERÇUT SOUDAIN DEVANT LUI UN AVION POSÉ SUR LE SOL ET UN HOMME QUI COURAIT AU-DEVANT DU CAMION...

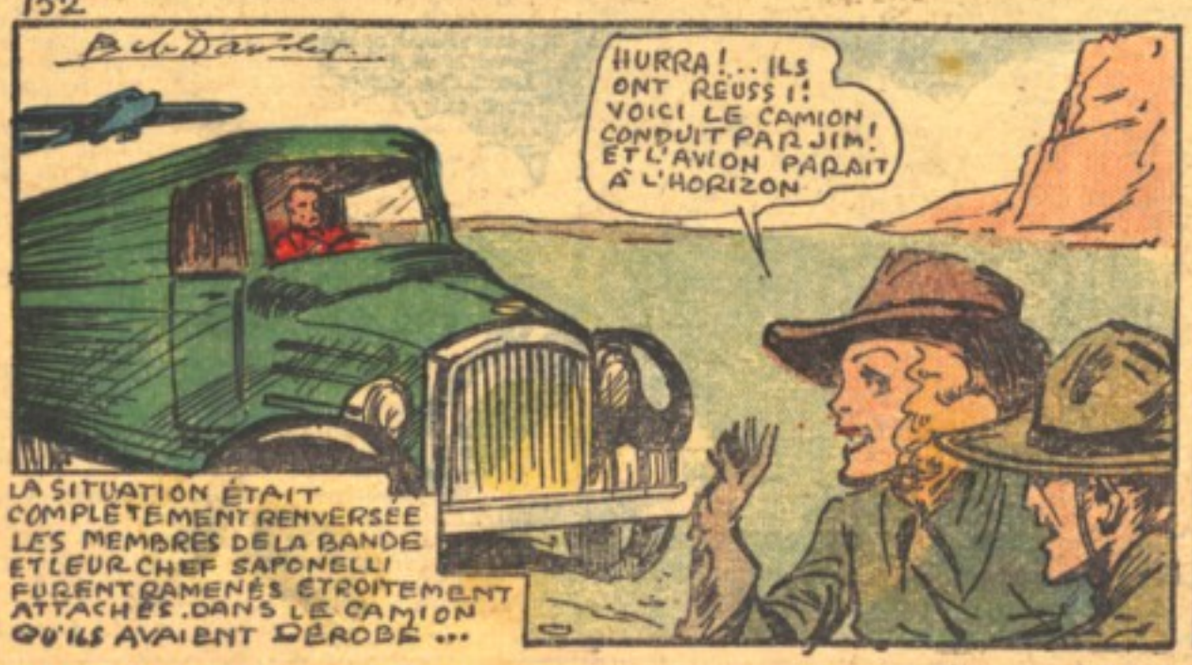
LE PILOTE FAIT SEMBLANT DE PRENDRE LES BANDITS POUR DES POLICIERS!..

FOU DE JOIE À LA PENSÉE D'UNE TELLE AUBAINE SAPONELLI ORDONNE À SES HOMMES DE LE SUIVRE À BORD DE L'AVION AFIN DE TRANSBORDER L'OR.. ET IL LEUR RECOMMANDE DE NE PAS S'ENCOMBRER DE LEURS ARMES POUR AVOIR LES MAINS LIBRES. ET DONNER CONFIANCE AU PILOTE.....

MAIS LES BANDITS DURENT DÉCHANTER QUAND ILS FURENT À QUINZE PAS DE L'APPAREIL, GÉO DÉMASQUA LA MITRAILLEUSE ET LES TINT EN RESPECT!..

TANDIS QUE LES BANDITS RESTENT MÉDUSÉS DEVANT LA MITRAILLEUSE MENAÇANTE LE PILOTE S'EN FUT DANS LE CAMION DÉLIVRER JIM...

152



LA SITUATION ÉTAIT COMPLÈTEMENT RENVERSÉE LES MEMBRES DE LA BANDE ET LEUR CHEF SAPONELLI FURENT RAMENÉS ÉTROITEMENT ATTACHÉS DANS LE CAMION QU'ILS AVAIENT DÉROBÉ...

À SUIVRE

Le Maître de la Soif

Roman d'aventures inédit, par **YVES DERMÈZE**

Résumé du chapitre précédent. — *Un mystérieux phénomène a soudain fait disparaître l'eau d'un étang. Jacques Sernin, journaliste, va interviewer à ce sujet le professeur Merlain.*

I. — Le cœur d'un père

(Suite)

— Un taxi dans un village de douze cents habitants?... Non! Tenez : je vous dis, cela m'intéresserait fort de connaître le fin mot de l'affaire!... Je vous mène à la gare de Vierzon — nous en sommes à soixante kilomètres — et nous prenons le prochain rapide vers Paris!... Cela me fera une sortie intéressante!... Les distractions manquent tellement ici!...

Chaleureusement, Jacques Sernin remercia le brave homme.

— Mais... poursuivit Dorichon inquiet, vous... vous ne voulez pas voir l'étang?...

— Inutile!... Pas une seconde à perdre!... Aussitôt que le professeur Merlain sera au courant, s'il n'est pas le responsable du mystère, il préviendra les journaux. Et, à tout prix, il me faut l'exclusivité pour le *Grand Journal*! C'est ma carrière qui se joue, vous comprenez!...

Ludovic Dorichon inclina la tête. Le jeune homme lui était de plus en plus sympathique!... Sans plus attendre, il se lança dans un chemin transversal, pour rejoindre la route de Vierzon.

***

Le professeur Lucien Merlain était plongé dans la lecture d'un vénérable bouquin lorsque le timbre de la porte d'entrée résonna. Victorine, la vieille servante, s'était absentée pour faire quelques courses. Il lui fallut se lever du fauteuil où il était effondré, ouvrir la porte.

Deux hommes pénétrèrent dans le vestibule, et, immédiatement, Lucien Merlain reconnut Jacques Sernin, qui l'avait interwievé une semaine auparavant.

Machinalement, il les introduisit dans son bureau, leur offrit un fauteuil...

— Que puis-je pour votre service?...

Du coin de l'œil, Jacques Sernin le dévisageait. Le digne professeur paraissait interdit de cette visite soudaine. Donc, il ne devait pas être l'auteur du mystère de l'étang. Mais alors? Assez inquiet, le journaliste commença à exposer les faits. Evidemment, Lucien Merlain, brave homme s'il en fut, n'en imposait aucunement!... Son visage, dont les yeux de myope clignotaient derrière d'énormes bésicles, respirait la douceur et la sympathie.

— Un faible!... songea Ludovic Dorichon. Saurait-il quelque chose?...

Ils devaient bientôt être rassurés!... A l'exposé des faits, le professeur Merlain s'intéressait énormément. Lorsque Jacques Sernin lui conta la disparition soudaine de la masse d'eau de l'étang, il hocha la tête avec satisfaction... Et il ne sembla étonné que lorsqu'il fut question de la carte de visite à son nom, trouvée sur le bord de l'étang.

Jacques Sernin s'interrompit et le professeur Merlain resta quelques instants songeur.

— Sans doute, murmura-t-il, sans doute avait-il quelque carte à moi dans sa poche, et, sans y prêter attention, l'a-t-il égarée?...

Ludovic Dorichon haleta :

— Ainsi, vous le connaissez?...

Le professeur fronça les sourcils :

— Je le connais, parfaitement!... Si ma fille Ellen était ici, elle vous donnerait d'amples renseignements, étant donné qu'elle a préparé son doctorat en même temps que lui... Je puis tout au moins vous dire ce que je sais!...

Jacques Sernin saisit son bloc-notes, impatient.

— Parmi mes plus brillants élèves, exposa calmement le professeur Merlain, j'ai eu voici trois années un certain Stephens Gildy, d'une intelligence remarquable. Il passa brillamment son doctorat sciences, puis, un beau jour, vint me trouver pour m'exposer une invention, dont l'idée était tout particulièrement remarquable. Il s'agissait tout simplement de décomposer, grâce à une radiation particulière, l'eau en ses deux éléments constitutifs, oxygène et hydrogène. Son appareil n'était pas tout à fait au point, et, intéressé par l'idée, je m'offris à l'aider. Ce fut alors que je lui demandais ce qu'il comptait faire de son engin et à quels buts il pensait l'utiliser!...

Le professeur s'interrompit, poussa un faible soupir et reprit :

« A l'exposé de ses idées, et malgré toute la sympathie que j'éprouvais pour une intelligence si brillante, je lui fis la morale, puis, comme il insistait, je le mis proprement à la porte, honteusement.

Ludovic Dorichon sursauta :

— C'était donc... si grave?...

— Bah!... une idée de fou, d'homme qui souffrait de ne pouvoir trouver, dans notre société actuelle, les fonds nécessaires à la poursuite de ses recherches... Il s'agissait ni plus ni moins que de priver d'eau une ville entière, et de ne rendre le liquide aux habitants assoiffés que sous rançon... Vous comprenez? A première vue, l'idée paraît baroque!... Mais on doit bien reconnaître tout ce que pourrait celui qui appliquerait réellement cela! Supposez Paris, et ses trois millions d'habitants, entièrement privés d'eau... La Seine réduite à un mince filet liquide! Stephens Gildy peut tout cela!... Il peut terroriser une population sans même qu'on soupçonne sa présence : c'est si facile! Son appareil, émetteur d'une radiation qui décompose une quantité d'eau proportionnelle à l'énergie communiquée, fonctionne sur un moteur quelconque, et est de dimensions extrêmement réduites. Il est donc possible à un tel homme de se cacher sans attirer l'attention, au cœur même de Paris, et de tarir toute arrivée d'eau dans un rayon de dix kilomètres, pour peu qu'il dispose d'une énergie suffisante!...

Le professeur Merlain reprit haleine, et conclut :

« Vous voyez que cette expérience de l'étang n'est que le prélude de ce qui pourrait atteindre l'humanité, lorsque Stephens Gildy le voudra bien...

— De ce qui pourrait, avez-vous dit? remarqua Jacques Sernin qui, passionné, suivait les explications fournies.

— Parfaitement!... affirme le professeur Merlain avec un sourire... Ce qui *pourrait* advenir... Car je préfère vous dire — et Stephens Gildy ne l'ignore pas — que j'ai, dernièrement, mis au point une radiation d'effet absolument opposé au rayon décomposant l'eau, et me permettant d'annihiler complètement ses effets! Vous comprenez?... Aussitôt Stephens Gildy en action, j'agis, et annule son action destructrice!... Donc, aucun danger!...

Jacques Sernin hocha la tête. L'affaire devenait de plus en plus intéressante. Un homme qui, grâce à une étrange invention, pouvait bouleverser le monde, un professeur qui parlait déjà de lutter par radiations...

A part lui, le journaliste ne pouvait que penser qu'il y avait là beaucoup d'invraisemblance!...

Pourtant, l'étang s'était bien volatilisé!...

— Enfin, conclut-il, nous verrons bien par la suite!... En tout cas, voilà pour moi un fameux reportage dénicher... Et, comme vous m'avez l'air extrêmement bien renseigné, je me permets de vous demander des précisions!...

Le professeur Merlain sourit :

— Bah!... Les projets de Stephens Gildy, je les connais à fond, par l'explication qu'il m'en a donné lui-même, au temps où il voulait m'entraîner à sa suite!... Il lui faut de l'argent!... Pour cela, il n'hésitera pas à tenter de priver d'eau une ville entière. Et...

— Mais... interrompit Sernin avec beaucoup d'à-propos... ce n'est pas à lui seul qu'il peut tenter cela!... Où recrutera-t-il ses hommes?...

— Selon ses projets que, je vous le répète, il m'a confiés pour m'entraîner à sa suite, il compte recruter des bagnards, qu'il fera lui-même évader de la Guyane!... Un avion extrêmement rapide lui permet de se déplacer sans se rendre compte des distances... Sur son avion, il projetait d'installer un appareil, de manière à tarir toute eau survolée!...

Une fois de plus, le professeur Merlain sourit, et conclut :

« Chimère de fou, qui suppose son invention plus forte que tout, alors qu'en réalité, elle se trouve déjà neutralisée... Je vous l'ai déjà dit, en admettant que Stephens Gildy exécute ses projets, je me charge à moi seul de les réduire à néant!...

Il s'interrompit, et tendit l'oreille. Dans la boîte aux lettres de la porte d'entrée, un bruit caractéristique venait de se produire.

— Vous permettez?...

Il entr'ouvrit la boîte métallique, et on l'entendit déchirer une enveloppe... Il y eut un silence prolongé. Puis le professeur Merlain revint dans son bureau, soucieux, et déposa sur sa table la lettre reçue. Jacques Sernin et Ludovic Dorichon remarquèrent le bouleversement de ses traits. Sans doute, quelque mauvaise nouvelle, songèrent-ils.

— Je vous remercie, monsieur, conclut Jacques Sernin ne voulant pas se montrer importun... Tous les renseignements que vous m'avez donnés sont du plus haut intérêt... J'ai là matière à un article de premier ordre... et je...

D'un geste cassant, le professeur Merlain l'interrompit. Sa voix était subitement durcie, comme sous le coup d'une colère violente.

— Écoutez... il... il vaut mieux ne pas parler de l'entretien que nous venons d'avoir... Sans quoi... sans quoi je me verrais dans l'obligation d'exiger une rétractation publique. Vous comprenez?... Je n'ai rien dit... Je ne sais rien... Et je vous serais reconnaissant d'oublier tout ce que vous avez pu entendre ici. Cette affaire, je veux l'ignorer... Quoi qu'il arrive, je ne m'en mêle pas... Sur ce, adieu, messieurs...

Et, fermement, sans vouloir entendre les protestations indignées des deux hommes, le professeur Merlain les accompagna jusqu'à la porte qui, brutalement, se referma derrière eux.

***

Ils se retrouvèrent tous deux dans la rue, et, machinalement, hélèrent un taxi. Affalés sur les coussins du véhicule qui les ramenait au domicile du journaliste, ils demeuraient encore tout éberlués. Soudain, Ludovic Dorichon frappa l'épaule de son compagnon.

— Ai-je bien fait?...

Et, de la poche de son veston, il extirpa la lettre qui avait si subitement modifié les projets du professeur. Jacques Sernin se contenta de pousser une exclamation de joie. Ah! dans une pareille affaire, les convenances étaient bien loin.. La vérité devait éclater par n'importe quel moyen...

« Monsieur Merlain, disait la lettre, entièrement dactylographiée. Cette lettre est la suite à notre dernière conversation, datant du jour où vous m'avez honteusement chassé de chez vous. Sans doute, lorsque vous la recevrez, vous aurez connaissance des expériences que j'ai déjà réalisées. Vous comprendrez alors que mon invention est entièrement au point. Et vous vous empresserez sans doute, quant à vous, d'étudier les moyens de me mettre en échec.

« ...Et c'est justement votre antipathie que je veux éviter dans cette affaire. Je sais que, dès le départ, vous pouvez annihiler tous mes efforts. Un seul moyen me reste pour pouvoir agir : m'imposer à vous, vous réduire à l'impuissance...

« ...Et je crois avoir trouvé le meilleur moyen...

« ...Ce matin, vers huit heures, votre fille Ellen a quitté votre domicile comme tous les jours, pour se rendre à son laboratoire. Or, j'aime mieux vous avertir qu'il serait vain de l'attendre pour le repas de midi.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

C'est la semaine prochaine que Mon Camarade *va publier la liste des gagnants de notre Grand Concours de* La plus belle Histoire de « Mon Camarade ». *C'est dans quinze jours que je vais, dans ma lettre, vous donner toutes les précisions sur notre grand lancement du 17 novembre et que je vous énumérerai en long, en large et en travers, toutes les magnifiques améliorations qui vont être apportées à votre journal.*

Cette semaine, je vais recopier quelques-unes des jolies histoires que m'ont envoyées mes petits camarades, et qui sont de très jolies histoires.

Voici d'abord un récit qui a été écrit par ma petite camarade Odile Simon, qui habite dans le beau pays ensoleillé de Marseille.

Ce récit s'appelle Histoire d'un Bouc, *et c'est une histoire qui n'est pas arrivée à Odile, mais à son papa.*

Mon père, étant enfant, habitait Dinard. Avec des camarades, il s'en fut un jour en canot à l'île Ago, pour y chercher du sable. L'herbe pousse drue à l'île Ago, c'est pourquoi l'on y rencontre des troupeaux de boucs et de chèvres capricieuses qui s'égaillent de tous côtés. Mon père, ayant apporté des sacs à l'endroit choisi, se mit en devoir de les remplir. Il se baissait pour creuser le sable, lorsqu'il reçut dans le... derrière un grand coup d'il ne savait quoi. Il fit ainsi une gracieuse pirouette (acrobatie qu'il n'eût pas réussie s'il l'avait essayée) et vint s'asseoir dans le sable, accueilli par le rire homérique de ses compagnons.

S'étant frotté les yeux, il aperçut devant lui un superbe bouc à barbiche qui agitait ses cornes d'un air menaçant. Une poursuite s'organisa, mais il fut impossible d'attraper ce vieux rusé. On revint donc aux sacs, riant encore, et l'on était en plein travail, lorsque l'on s'aperçut que le fameux bouc était revenu, et qu'il exerçait ses cornes solides sur les sacs, les renversant un à un.

Jugez de la rage de nos joyeux compagnons. La poursuite s'avérant vaine de nouveau, on dut placer un garçon auprès des sacs pour les garder. Oh! nos amis ne riaient plus; pensez donc, des hommes avaient été joués par un simple bouc.

C'est bien amusant, n'est-ce pas, ces farces d'un bouc malicieux qui s'est si bien moqué des hommes ?

***

Voici maintenant, pour la deuxième fois dans le mois, une histoire faite par le lauréat de notre dernier Concours de récits écrits pour nos lecteurs, Louis Chassagnac, d'Alassac (Corrèze). Son récit s'appelle, cette fois-ci, Les Vendanges, *et je suis certain que vous le trouverez aussi bien écrit que les précédents.*

Samedi dernier mes parents vendangeaient dans une vigne un peu éloignée du village. Le matin de bonne heure les vendangeurs, un panier au bras, partent pour la vigne. Mon père conduisait la charrette pleine de comportes dans lesquelles, tout à l'heure, on allait verser les raisins. Arrivés dans la vigne, chacun prend une rangée de ceps et les ciseaux entrent en jeu. Les grappes vermeilles tombent dans les paniers; les feuilles de vigne sont couvertes de rosée qui s'égoutte quand on les touche, aussi les mains sont vite mouillées. Les paniers se remplissent et chacun va vider le sien dans la comporte au bout de la rangée, puis on les écrase un peu. A midi j'ai apporté le dîner, tout le monde a mangé joyeusement et on s'est remis au travail jusqu'au soir. Les vendanges, cette année, ne connaissent pas l'abondance : les vignes ont gelé au printemps et il n'y aura pas beaucoup de vin.

Louis Chassagnac est aussi poète et il m'a envoyé ces vers que je suis content de reproduire ici. Ce poème s'appelle : Le début de l'orage.

I

A l'Ouest le ciel est gris, presque noir,
Partout on sent l'approche du soir
Et aussi de l'orage
Que l'on craint à tout âge.

II

Un éclair déchira la masse sombre,
Illuminant brusquement l'ombre.
Un vent léger passa,
Le tonnerre gronda.

J'aime moins peut-être ses vers que ses récits, mais on y retrouve les mêmes qualités ; on croit toujours qu'on y est.

***

Voici, pour finir, un petit poème humoristique que m'envoie mon petit camarade Paul Leca, de Nice. Ce poème s'appelle : Un chasseur amateur.

Regardez de loin comme il bombe le torse,
Equipé tout de neuf et armé jusqu'aux dents,
Voulant représenter, sans doute, un bandit [corse
Ou bien un formidable et moderne brigand.
Et maintenant, voyons son attirail de chasse :
Le costume tout neuf, les bottes, le chapeau
Et un fusil deux coups modèle « Grande [Chasse »,
Qui de son œil tout noir va tuer les oiseaux.

***

Ce sera fini pour aujourd'hui. Je souhaite que vous m'envoyiez beaucoup de belles histoires et que nous puissions bientôt refaire à nouveau des pages spéciales du journal faites par nos lecteurs.

Des pages comme cela je voudrais bien qu'il y en ait souvent dans le journal et beaucoup, en m'écrivant pour le Concours, m'ont dit aussi qu'ils le voudraient. Mais s'il y avait une page comme cela elle risquerait souvent d'être toute blanche, parce que, certaines semaines, je ne reçois pas un seul récit.

Maintenant que l'on a des grandes soirée d'hiver et qu'on a du papier et de l'encre tous les jours devant soi pour faire ses devoirs, ce sera sûrement plus facile d'écrire des récits que pendant le beau soleil des vacances. Je suis sûr que je vais maintenant recevoir des tas et des tas de jolis récits. Ecrivez-moi souvent et beaucoup.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

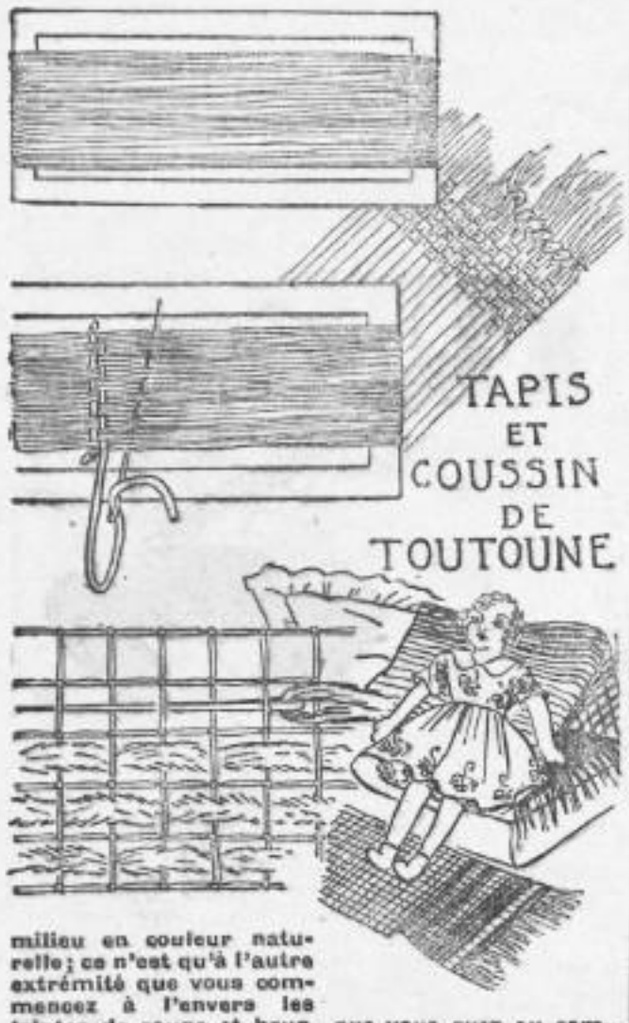
Le coin des Fillettes

Mes petites amies, voici, pour la toilette d'hiver de l'appartement de Toutoune, un tapis, des coussins.

Pour la descente de lit, il vous faut déjà un cadre de bois. Vous avez bien un petit camarade Toto qui vous en fera un avec quatre baguettes bien droites.

Vous tendez alors du raphia tout autour comme le premier croquis vous le montre. Ensuite, avec d'autres brins de raphia, vous croisez, au point de reprise, les fils que vous avez tendus en longueur.

Prenez du raphia naturel pour le fond. Puis au début du travail de reprise, 3 rangs de raphia rouge-grenat, 3 rangs naturel, 6 rangs brun foncé, 4 rangs naturel, 3 rangs rouge-grenat, 3 rangs naturel, 3 rangs brun foncé; puis faites tout le



milieu en couleur naturelle; ce n'est qu'à l'autre extrémité que vous commencez à l'envers les teintes de rouge et brun, que vous avez au commencement.

Calculez bien à l'avance en mesurant l'endroit où doivent commencer ces rayures. Marquez au début du travail un point de repère, car n'oubliez pas que vous devez réserver à chaque extrémité une partie non croisée destinée à former la frange.

Le tissage terminé, coupez au ras du cadre les fils à l'endroit où ils se replient sur l'envers. Prenez les bouts libres et nouez-les deux à deux pour former la frange finale.

Ce tapis peut être fait en grosse laine, de préférence un peu rugueuse et poilue. C'est avec elle que je vous conseille de faire le coussin. Prenez un rectangle, ou un carré, ou un morceau de la forme que vous voulez donner à votre coussin en fond de filet. Il s'en vend dans tous les magasins. Travaillez ce fond au point de reprise avec de la grosse laine; si le réseau est grand, mettez plusieurs brins à la fois. Il faut qu'il soit bien rempli pour donner cet aspect moelleux si agréable. En dégradé marron, rouge et blanc, c'est très joli. Le morceau ainsi tissé, doublez-le pour en former comme une enveloppe d'oreiller. Le coussin étant une toile fermée sur trois côtés et bourrée de kapok, puis fermée sur le dernier côté. Introduisez ce coussin dans l'enveloppe tissée sur le dessus, et fermez à petits points le dernier côté.

Pour faire l'enveloppe vous avez simplement posé l'endroit du tissage contre l'endroit d'une doublure et fait sur trois côtés une couture piquée de préférence ou à points arrière.

Et pourquoi ne feriez-vous pas aussi un coussin pour maman? Et un petit jeté en raphia pour une petite table?

Les Conseils de tante Camille

Tabliers de cuisine. — *Soyez pratiques et économes comme maman. Aidez-la, mais en ayant soin de garantir votre robe et même votre petite blouse ou le tablier propre de classe. Pour ces simples tabliers, un rectangle de toile. Ourlez le bas et le haut, et ici cousez un cordon à chaque extrémité pour attacher. Si vous voulez mettre un peu de fantaisie, pliez l'étoffe une seule fois en haut, laissez un petit intervalle au milieu, puis bâtir de chaque côté trois ou quatre plis plats à quelques centimètres de distance. Bordez le tout à cheval avec un ruban de retors. Aux deux coins du tablier, une piqûre arrête le ruban qui est libre ensuite sur une longueur suffisante pour entourer la taille.*

Et... lorsque le tablier commence à s'user, mettez le haut en bas, le bas en haut. Usés également des deux bouts, faites-en des torchons. Voilà qui est bien utilisé je crois!

Pour adoucir les mains. — *Voici une pommade très simple à appliquer le soir : mélanger 50 grammes d'huile d'amandes douces à autant de graisse d'oie, ajouter 20 grammes de teinture de benjoin et 10 gr. d'alcoolat de citron. Ce mélange se fait dans un récipient de porcelaine, placé au bain-marie; ensuite on le transvase (encore chaud) dans un pot pouvant être bouché.*

Mélange pour mettre sur des mains abîmées. — *Lorsque vos mains ont été abîmées par un travail fait pour aider votre maman, vous mettez le soir, avant de vous coucher, le mélange suivant, en ayant soin de mettre des vieux gants sur vos mains : délayer un jaune d'œuf dans 10 grammes de glycérine pure, ajouter un gramme d'acide phénique.*

POUR RIRE UN PEU

Dans un asile, des fous sont chargés de transporter au moyen de brouettes le sable qu'on destine aux allées du jardin. A la queue leu leu ils viennent faire remplir leur brouette qu'ils vont décharger à un endroit donné. Or l'un d'eux s'obstine à pousser sa brouette à l'envers. « Pourquoi fais-tu cela ? lui demande un contremaître, tu vois bien qu'on ne peut pas y mettre de sable. — Justement, je ne suis pas fou, moi... »

o

A la fin du mois d'octobre, Janot est rentré à la maison sans la croix. Son père lui fait quelque réprimande : « Si tu n'as pas la croix, c'est que tu as mal travaillé. — Oh ! non, papa, mais nous sommes si nombreux dans la classe, que lorsque mon tour est arrivé, il n'en restait plus. »

o

A la foire, un théâtre ambulant a dressé sa tente. Le soir, tout le village est venu au spectacle, notamment une brave paysanne qui assiste à une pièce pour la première fois de sa vie. Sur la scène, on voit un traître, qui veut faire du mal à toute une famille d'honnêtes gens. A un moment donné, le traître s'est caché derrière un rideau et il tient un poignard dans sa main. Entre le père de famille qui ne se doute de rien. Brusquement, la paysanne se lève et crie, à la grande joie de tous les assistants : « Méfiez-vous, monsieur, il est caché derrière le rideau... »

o

Porteur d'une carte d'entrée, un monsieur se présente à l'observatoire de Paris, un jour d'éclipse de soleil. Mais il arrive trop tard, l'éclipse est passée depuis plus de deux heures. Le portier le lui explique, mais le monsieur veut malgré tout entrer. « Le directeur de l'Observatoire est un ami intime, je suis sûr qu'il voudra bien recommencer pour moi. »

o

Après le repas, on a donné au chat les arêtes de poisson, dont il semble se régaler. « Maman, viens vite voir ! s'écrie le jeune Itiri (trois ans), le chat est en train de manger des peignes. »

FALZAR chien des rues

ZÉZETTE et JOJO..

TIMBRES

LES TIMBRES DE NORVÈGE

Les premières émissions portaient les armoiries du pays, sauf celle de 1856 représentant le roi Oscar Ier. L'émission de 1855 n'eut qu'un timbre qui est maintenant rare ; dans celles de 1856-63 et 67 on ne peut se procurer que les 4 S. bleus pour 2 francs chacun. L'émission de 1872-75 représente le chiffre de la valeur dans un cor, ce sont les derniers timbres de Norvège dont la valeur est en shilling, les 1, 2 et 3 s. valent 2 francs pièce.

1872-75

En 1877-78, les timbres parurent dans le même dessin, mais la valeur était en ore, de plus le cor était ombré, cinq ou six de ces timbres sont de prix moyens.

En 1878, une émission à l'effigie du roi Oscar II comportait trois timbres. Elle fut suivie en 1883 d'une émission au même dessin que celle de 1877, mais le cor n'avait plus d'ombre ; à part quelques valeurs, ces timbres sont communs. L'émission de 1894-1907 ne diffère de la précédente que par un détail: un petit trait d'ombre traverse le haut du cercle formé par le cor. L'émission de 1910-1920 aussi est identique, le trait d'ombre n'existe plus, mais ce qui est intéressant à noter, c'est que la série complète de 15 timbres peut s'acheter pour moins de 2 francs.

1922-24

Le jeune collectionneur pourra se satisfaire de cette émission sans s'intéresser davantage aux émissions précédentes du type cor.

Les 4 timbres de 1911-19 représentent le roi Haakon VII, ils valent tous quatre moins de 1 fr. 50.

En 1914 parurent 3 timbres oblongs représentant l'Assemblée constituante, les 2 premiers valent 0 fr. 40 pièce, le troisième 2 francs.

La série de 1921-29 complétera celle de 1910-1020, elle est de 7 timbres au type cor et son prix total n'excède pas 1 fr. 25.

En 1922-24 paraissaient 4 timbres portant le lion héraldique, ils valent 0 fr. 10 pièce.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred, Louise et le professeur Philomicron, réduits à la taille de minuscules fourmis, sont perdus dans la terrible jungle des insectes et sont en train de regagner un signal où ils pourront retrouver leur taille normale. Le professeur propose de continuer le voyage sur le dos d'un bourdon.*

Chapitre XXIII

LA FIN DU VOYAGE

Les enfants reculèrent, épouvantés.

— Sur les bourdons?... Je... je... ne veux pas aller sur les bourdons, murmura Louison, non j'ai peur!

De ses bras, le professeur entoura la taille de la petite fille.

— N'aies pas peur, ma petite Louise chérie! Cela ne présente absolument aucun danger! Les larves du *méloé* ne voyagent-elles pas sur le dos des abeilles, et les abeilles ne les touchent pas!

— Peut-être ferions-nous mieux d'aller aussi sur les abeilles? proposa Fredo.

Le professeur hocha la tête.

— Non, c'est impossible! Les abeilles nous emporteraient dans leur ruche, et là, nous serions perdus. Tandis que les bourdons nous transporteront directement à notre signal. Probablement, ils y ont leurs nids. Vous voyez, où ils se dirigent tous? Cela veut dire que le bourdon nous convient plus qu'une abeille.

— Non, non, j'ai peur quand même! — Louison hochait la tête, désespérément. — Je...

— Mais attends donc, l'interrompit le professeur, je vais te raconter comment les larves du *méloé* voyagent sur les abeilles, et j'espère qu'ensuite tu n'auras plus peur.

Le professeur s'assit sur un monticule de sable, installa les enfants à côté de lui, et commença :

— D'abord, il faut que je vous dise que le *méloé* est un insecte qui possède une particularité surprenante... En général, tous les insectes subissent trois transformations : de l'œuf sort la larve, celle-ci devient chrysalide, et enfin, la chrysalide se transforme en insecte adulte. Eh bien, le méloé, lui, a quatre transformations : l'œuf, la larve-triunguline, ensuite une larve simple, la chrysalide, et enfin, le méloé adulte. Rappelez-vous bien ce mot : triunguline. Le grand naturaliste Fabre l'a appelée simplement « *petit pou* ». Cette triunguline se nourrit de miel d'abeille. Mais comment trouver les rayons de miel? Qui lui indiquera le chemin des abeilles? Qui l'emportera dans la ruche?

— Sa maman! répondit Louison.

— Oh, tu te trompes, elle ne peut guère compter sur sa maman. Généralement la larve n'a pas encore quitté l'œuf, que la mère n'est déjà plus du monde depuis longtemps... Pour arriver dans un nid d'abeille et y prendre pension, la triunguline entre dans une fleur et, cachée dedans, attend la venue d'une abeille. Sitôt celle-ci descendue sur la corolle de la fleur, la larve-triunguline se cramponne de ses pattes à la fourrure de l'abeille et s'y tient jusqu'à ce que l'abeille soit rentrée à la ruche. As-tu compris, Louisette? Et maintenant, réfléchis : une triunguline, une petite larve absolument bête, et même celle-là ne craint pas les voyages aériens, et toi, petite fille courageuse, en aurais-tu peur?

— Oui, c'est précisément parce qu'elle est bête, la triunguline, qu'elle ne comprend pas et qu'elle n'a pas peur, soupira Louison.

— Mais n'aie donc pas peur, Louise, dit Fred fermement, écoute, si nous n'allons pas sur les bourdons, il nous faudrait traîner à pied au moins pendant trois semaines, un mois, peut-être. Et encore, on ne sait pas ce qui pourrait nous arriver en route. Nous y serions exposés à mille dangers nouveaux. Un insecte quelconque pourrait nous dévorer, une chenille nous piétiner, un papillon, d'un coup d'aile, pourrait nous jeter dans un précipice. Est-ce que je sais encore, moi? Non, il vaut mieux partir avec les bourdons !

— Eh bien, allons sur les bourdons! consentit Louison d'une voix tremblante. Sur quelle fleur va-t-on s'embarquer?

— Sur celle-ci! Sur cette boule ronde et rouge qui se balance en haut! C'est un trèfle incarnat, la fleur préférée du bourdon.

Le long de la haute tige, M. Philomicron et les enfants grimpèrent sur le bonnet rouge-violet du trèfle et se cachèrent au milieu des tuyaux de la fleur qui contenaient des gouttes de miel pur et clair.

— Viendra-t-il bientôt, ce bourdon? chuchota Louison.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi? répondit son frère, également tout bas.

— Chut! taisez-vous! souffla le professeur.

C'est ainsi qu'ils passèrent plus d'une heure.

Enfin, au-dessus de leurs têtes, des ailes vrombirent. Une ombre large cacha soudain le ciel, comme si un nuage avait couvert le soleil.

Louison se serra contre son frère. Son cœur battait, ses jambes et ses bras tremblaient. Elle voulut dire quelque chose, mais ne parvint qu'à remuer les lèvres.

— Préparez-vous, souffla le professeur d'une voix à peine perceptible.

Louison serra encore la main de son frère.

Les ailes puissantes grondèrent de plus en plus fort. Le bourdon, velu et hérissé, tournoya, en descendant vers la fleur. Il tendit les pattes pour s'y poser.

Ce qui arriva ensuite, Fredo et Louison ne se le rappelèrent pas. Un corps immense, poilu, les couvrit comme une lourde pelisse d'ours.

Les enfants entendirent la voix sourde du professeur :

— Cramponnez-vous bien!

Ils plongèrent leurs mains dans les poils, s'agrippèrent et, au même instant, comme enlevés par un coup de vent, ils montèrent dans les airs.

La montée fut si brusque, que le vent coupa le souffle aux voyageurs. La terre tourna devant leurs yeux et disparut.

— Tenez-vous bien! cria le professeur.

C'est à peine si sa voix put parvenir aux enfants abasourdis par le vrombissement régulier des ailes du bourdon, par le sifflement strident du vent.

Tout d'abord, le bourdon planait haut au-dessus de la terre. Mais ensuite, il devint évident qu'il commençait à sentir le poids de ses passagers et peut-être en était-il incommodé. Trois paires de pattes s'agrippèrent à sa pelisse velue, et à chaque tournant brusque trois paires de pieds donnèrent des coups vigoureux sur son ventre et sur sa poitrine.

Le bourdon se mit à s'agiter comme un possédé, désirant apparemment rejeter loin de lui ces voyageurs indésirables.

Il fila, descendit de plus en plus, se secoua en plein vol, cependant il n'arriva pas à se débarrasser de la charge inopportune.

La tête de Louison tournait, son cœur palpitait. Le professeur regardait avec angoisse sa compagne de voyage.

« Pourvu qu'elle se cramponne bien, la pauvre petite, pourvu qu'elle ne lâche pas sa prise... »

Soudain, le bourdon battit des ailes avec plus de violence. Comme une flèche, il piqua vers le sol...

« Ah, quel dommage s'il descend avant la fin du voyage, se dit Fredo, qu'il nous amène au moins à mi-chemin. »

Le professeur et les enfants ramassèrent leurs jambes sous leurs corps pour ne pas se cogner contre quelque chose de dur à l'atterrissage.

Les cimes de la forêt d'herbes étaient de plus en plus proches.

Puis ce fut un choc violent, d'abord un, ensuite un second, un troisième...

Projetés violemment en dehors de la fourrure du bourdon, nos trois héros, effectuèrent des culbutes la tête en bas, roulèrent sur un champ bleu, coupé de ravins et de monticules.

Enfin, après avoir fait une dernière culbute, le professeur Philomicron s'agrippa au bord d'une immense pierre ronde.

Sans lâcher ce rebord, reprenant haleine et toussotant, le savant se leva et fit le tour de la pierre.

— Étrange rocher, marmonnait-il, en tâtant la pierre, plate et lisse, qu'est-ce que cela pourrait bien être? une roue, une meule?... Et voici une autre pierre ronde, absolument pareille... une troisième... une quatrième...

Avec grande peine, le professeur réussit à monter sur l'une de ces pierres, examina attentivement sa surface lisse, noire et brillante, et subitement, fut frappé par une idée lumineuse :

— Un bouton... Je suis debout sur un bouton. Et le champ bleu au-dessous, mais c'est... C'est...

— Mes enfants! cria-t-il à Fredo et à Louison qui, assis sur un monticule, frottaient leurs genoux et leurs hanches endoloris par la chute, mes chers amis, nous sommes presque arrivés! Nous sommes sur mon veston!!...

Oubliant leurs douleurs, les enfants, tout joyeux, sautèrent sur leurs pieds.

— Et alors, la boîte avec la poudre agrandissante, elle doit être quelque part par ici?

— Mais oui! La voilà!

Le professeur indiquait les buissons touffus de la forêt d'herbes.

— Hurrah! Victoire!

Hurlant de joie, les enfants s'élançaient dans la direction indiquée.

Au milieu des arbres, ils aperçurent un bâtiment de bois de forme rectangulaire. A côté de lui, telle une formidable cheminée d'usine, s'élevait le signal placé par le professeur, une simple perche. Le mouchoir rouge qui le surmontait, se perdait au loin, presque dans les nuages.

Arrivé au signal, le professeur s'arrêta, se tourna vers les enfants et dit, ému :

— Ainsi, mes chers amis, dans une minute nous redeviendrons des gens grands, véritables. Ici, sur cette colline, prend fin notre voyage difficile et dangereux. Nous voici arrivés au seuil du monde des grands. Mais avant de quitter ce monde des petits, je voudrais vous dire encore quelques mots. Vous avez pu voir beaucoup, pendant ces jours inoubliables, mais, pour vous dire la vérité, vous n'aviez jeté un coup d'œil que dans un coin minuscule du monde des petits. Vous n'avez lu que quelques lignes du gros ouvrage qui s'appelle « La Nature ». Et ces lignes, dirais-je, n'étaient de loin pas les plus passionnantes. Dans le livre de la nature, il existe des pages et des pages dont il est absolument impossible de se détacher.

« Vous n'avez pu voir qu'un bout tout minime du monde étrange d'Insectopolis. Le monde des insectes est petit, à peine perceptible, Souvent, nous n'y prêtons pas attention. Nous le connaissons mal. Et cependant, c'en est une partie très importante de notre grand monde, du monde dans lequel nous vivons. Sa vie est intimement liée à la nôtre.

« Dans la jungle d'Insectopolis, il y a nos amis, mais il y a aussi nos ennemis.

« Il nous faut connaître les uns et les autres.

« Nous reviendrons certainement ici un jour prochain. Mais ce sera cette fois à la tête d'une grande expédition, armés des pieds à la tête, et nous irons conquérir ce monde, encore si peu étudié.

« Pour le faire, nous n'aurons pas besoin d'un élixir qui rende les êtres minuscules.

« Nous viendrons armés de microscopes, de grandes connaissances, de l'expérience de nombreux savants.

« Notre arme sera la persévérance.

« Mais nous en reparlerons encore à la maison, quand nous serons rentrés. Et pour le moment, il s'agit de s'occuper de l'œuvre la plus pressante.

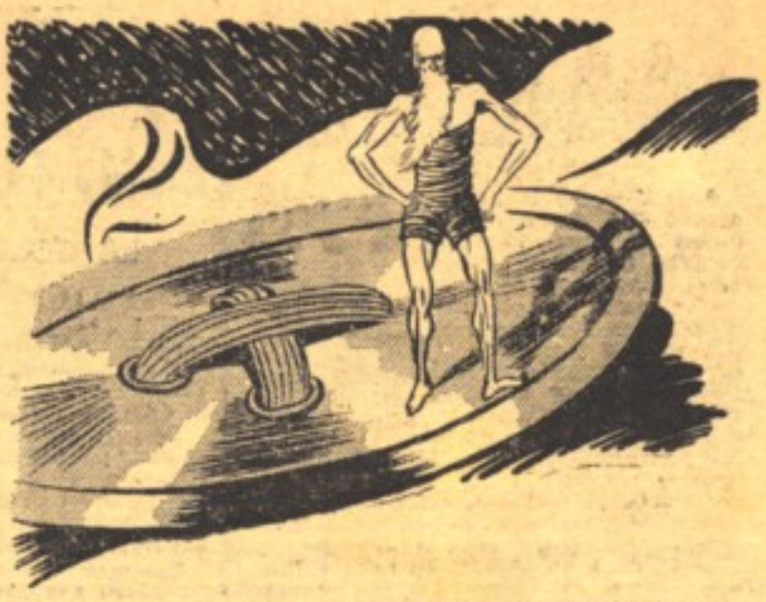
« Allons, agrandissons-nous! »

Le professeur s'approcha du mur du bâtiment en bois et jeta un coup d'œil à travers son unique fenêtre ronde.

— Tout est bien en place, semble-t-il. Entrez dans la boîte, mes chers amis. A droite, dans le coin, vous trouverez le petit carton avec de la poudre agrandissante. Allez-y!...

Fred, suivi de Louison, escaladèrent le mur et entrèrent dans l'ouverture.

Le professeur les aida à monter et déjà il s'apprêtait à les suivre,



Le professeur se trouvait sur une étrange pierre plate et ronde.

quand soudain, un papillon aux ailes d'un reflet métallique, s'assit sur le mur de la boîte.

C'était un tout petit papillon, dont les dimensions étaient à peine doubles de celles du professeur.

M. Philomicron le regarda et resta en place, comme rivé au sol.

— Une *œcophore d'olivier*! murmura-t-il, le souffle coupé d'émotion.

Il s'adossa contre le mur en bois plaqué, et resta sur le qui-vive, comme un chasseur qui aurait aperçu une bête rare et précieuse.

Sans se soucier du professeur, l'œcophore rampait tranquillement le long du mur.

Le cœur du savant battit, palpita.

— Arrête-toi! cria-t-il.

Et, sursautant, il attrapa une aile du papillon.

Ensemble, ils roulèrent sur le sol.

Le papillon, en voulant se dégager, battit de son aile libre, et appuya ses pattes contre la poitrine du professeur. Mais Philomicron ne le lâchait pas. Allongé sur le sol, tendant toutes ses forces, il faisait des efforts surhumains pour garder sa proie précieuse.

Il oubliait tout au monde.

Et ce n'était point étonnant.

Dans ses mains, se débattait une *œcophore d'olivier*, un papillon-teigne extrêmement rare, un représentant minuscule d'insectes lépidoptères.

Comment avait-il pu se trouver sur les murs de cette boîte de bois, — ce papillon qui n'habitait que le climat méditerranéen, — le professeur n'y songeait pas pour le moment. Une seule chose importait : dans sa riche collection, section des papillons, famille des teignes, là, où traversés par des épingles fines, s'étendaient sous verre, leurs ailes fragiles déployées, la mite des tapis, celle de fourrure, les teignes de champ, de blé, de cerisier, et tant d'autres, — dans cette famille nombreuse manquait toujours encore l'œcophore d'olivier.

Et maintenant, elle y prendra sa place.

— Mais attends donc! Oh! la méchante!

Le professeur persuadait le papillon qui le traînait par terre.

Chapitre XXIV

Retour au foyer

Pendant que le professeur Philomicron se débattait avec le papillon, Fredo et Louison pénétraient dans le coin droit du caisson où se trouvait la boîte contenant la poudre agrandissante.

Peu à peu, leurs yeux s'habituaient à la pénombre.

Ils purent voir une pièce vide, aux murs nus. A travers la fenêtre ronde, un rayon oblique de soleil filtrait et tombait sur le plancher. Dans le coin, un immense carton blanc était placé, couvert d'une grosse feuille de parchemin.

— La voilà! dit Fred.

Il grimpa sur le bord du carton et tendit la main à Louison.

— Viens ici! Allons, dépêche-toi!

Louison s'assit à côté de son frère.

— Mange, agrandis-toi! dit Fredo.

— N'allons-nous pas attendre le professeur? demanda Louison.

— Non. Et sais-tu ce qu'on va faire? On va s'agrandir avant lui. Pense, comme ce sera amusant. Nous serons déjà grands, et lui encore tout petit!

— Bon, consentit Louison.

Et passant sa main sous le parchemin, elle en sortit toute une poignée d'une poudre blanche et brillante comme de la neige.

Elle leva la main à la bouche et soudain s'arrêta.

— Fredo, mais sais-tu au moins combien il faut en prendre? Que ferions-nous si nous grandissions plus qu'il ne le faudrait?

— Ça ne fait rien, mange toujours, répondit Fred, imperturbable. Si tu t'agrandis plus qu'il ne le faudrait, eh bien, tu n'auras qu'à boire un peu d'elixir rapetissant et tu te mettras au point. Voilà tout.

Les enfants versèrent de la poudre dans leurs bouches.

— L'élixir qui rendait petit était bien meilleur, jugea Louison en avalant de la poudre.

— Non, cette poudre n'est pas mauvaise non plus. Elle est seulement un peu aigrelette.

Fred sauta par terre et tira Louison par la jambe.

— Filons vite d'ici. Bientôt, la boîte sera trop petite pour nous...

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Lorsqu'en été la banquise se désagrège sous l'effet des rayons solaires devenus moins obliques, les produits de cette débâcle, *icefloes* et *icebergs* s'en vont à la dérive vers les côtes d'Amérique et de Terre-Neuve. Les *icefloes* ne dépassent guère les îles Feroé, fendus qu'ils sont par les eaux chaudes du Gulf-Stream. Ils présentent peu de dangers pour nos gros paquebots. Mais il n'en est pas de même des *icebergs*, véritables montagnes de glace redoutables. Rappelons le désastre du *Titanic*, dû à un iceberg, en avril 1912.

o

Les poissons dits volants ne sont point, à proprement parler, capables de se maintenir et de se mouvoir dans les airs, mais ils sortent parfois des eaux pour effectuer au-dessus des flots quelques bonds dont la rapidité rend leur capture extrêmement pénible. Ce sont plutôt des poissons « sauteurs » qu'on capture au harpon. Ces curieux animaux abondent sur les côtes du Mexique.

o

Au XIXe siècle, les montagnards des environs de Saint-Jean-de-Maurienne parcouraient les routes de France, portant une lanterne magique sur leur dos. En effet, beaucoup avaient adopté le métier de montreur de lanterne.

o

Voici, classés du plus petit au plus grand, les quatre États européens les moins étendus :

Principauté de Monaco (149 hectares), la République de Saint-Marin (100 km²), la Principauté de Lichtenstein (200 km²), la République d'Andorre (495 km²).

Il est curieux de constater que les chiffres de population de ces États sont d'autant plus élevés que leur superficie est de moindre importance.

Ils sont, dans le même ordre : 20.000, 13.000, 12.000, 5.000.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

D'ici le 31 décembre nous allons assister à une chasse aux records pour l'obtention des primes allouées par le ministère de l'Air.

Il y a, en effet, une coquette somme de 5 millions 300.000 francs répartie en plusieurs catégories qui se divisent en trois groupes principaux.

Le premier comporte les records du monde et records internationaux de distance en ligne droite, vitesse sur base, altitude; puis vitesse sur 2.000 kilomètres avec 2.000 kilogrammes de charge; sur 5.000 kilomètres avec 1.000 kilogrammes de charge et sur 10.000 kilomètres sans charge.

Les hydravions n'ont qu'un record « primé » : les 2.000 kilomètres avec 2.000 kilogrammes de charge.

Par contre, une large part est prévue pour les records féminins. Pour tout ce premier groupe, des performances minima sont exigées.

Le second groupe est spécialisé dans l'aviation légère et le troisième pour le vol sans moteur.

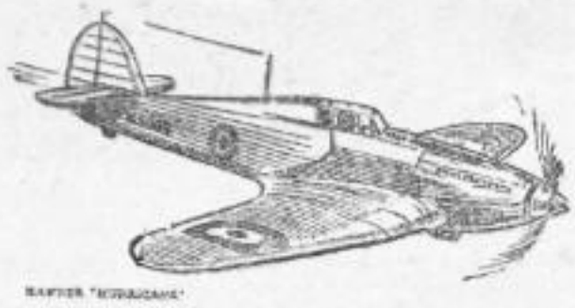
Naturellement, le matériel et l'équipage doivent être français.

L'Avion de chasse le plus rapide

LE HAWKER " HURRICANE "

Bien que chaque nation mette en vedette la vitesse de ses prototypes, la véritable base de comparaison est celle des modèles de série.

En effet, pour un record, on prépare l'avion spécialement en éliminant tout ce qui freinerait la vitesse.



HAWKER "HURRICANE"

L'équipement des avions de chasse modernes est très important en poids et en volume, et plusieurs organes font saillie. Ainsi, des ailes ou du fuselage émergent mitrailleuses ou mâts de T. S. F.

Vous comprenez alors que les performances de l'avion de série que l'on trouve dans les escadrilles soient assez loin de celles du même modèle affiné pour les records.

Il se trouve ainsi que l'Angleterre possède, à l'heure actuelle, les avions, en service, les plus rapides du monde. Ce sont les chasseurs Hawker baptisés « Hurricane » (ouragan).

Hawker construit depuis plusieurs années des biplans. Sans chercher à se lancer dans la technique moderne, l'ingénieur Sydney-Camm a dessiné un monoplan dont le fuselage est sensiblement le même que les Hart *et* Fury *pour lesquels il avait bien réussi.*

L'aile basse cantilever a 12 m. 20 d'envergure et 21 m² 60 de surface portante. Elle est sans dièdre ni flèche, dotée de deux longerons réunis par des croisillons, supportant des nervures en duralumin, et entoilée. Le bord d'attaque est renforcé par une bande métallique. Le fuselage, long de 9 m. 58, est formé de quatre tubes-longerons réunis par des montants et des traverses. Il est entoilé sur des lisses à l'arrière et tôlé à l'avant avec du duralumin.

Le poste de pilotage, à conduite intérieure coulissante, est équipé d'un inhalateur d'oxygène et d'un appareil radio. Huit mitrailleuses dans les ailes tirent en dehors du champ de l'hélice.

Les empennages entoilés sont arrondis. L'atterrisseur escamotable vers le fuselage se manœuvre au moyen de trois dispositifs.

Grâce au moteur Rolls-Royce Merlin II *à réducteur de 1.050 CV, l'excédent de puissance permet l'emploi d'une hélice à deux pales, en bois, à pas fixe.*

Le Hurricane *vole à 545 km-h. à 5.000 mètres, monte à 12.000 mètres et pèse au total 2.718 kilos.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION

CULBUTEUR. — **Petit levier** servant, dans les moteurs, à produire l'ouverture des soupapes. Ce levier est articulé sur un axe transversal et une extrémité appuie sur la tige de soupape tandis que l'autre est attaquée soit par une came, soit par une tige dite tige de culbuteur lorsque la came est éloignée. Le culbuteur est situé sur la culasse, et est maintenant enfermé dans un boîtier. (X.)

SPORTS

Si l'amélioration des records sportifs du monde au cours de ces dernières années a été si considérable, c'est surtout grâce à l'amélioration de la technique employée dans les différents sports. Par exemple, pour le saut en hauteur, la position la plus naturelle et celle qu'on adoptait autrefois, était de sauter la barre de face ainsi que se trouve le coureur lorsqu'il arrive en face de l'obstacle. Mais il apparut bientôt préférable de franchir la barre, non plus de face, mais de côté, les jambes placées plus horizontalement et le corps restant moins longtemps au-dessus de la barre, diminuant ainsi les chances de la faire tomber.

Puis on s'aperçut que cette dernière méthode présentait aussi quelques inconvénients, et l'on combina la méthode de face et la méthode de côté avec la méthode dite du « rouleau », qui permit d'améliorer dans une large mesure les performances. C'est ainsi que le record de saut en hauteur avec élan, qui n'était que de 1 m. 60 environ vers 1890, a été successivement amélioré jusqu'à atteindre 2 m. 07 à l'heure actuelle.

o

Curieuses conceptions du sport que celles des athlètes sénégalais.

La mission envoyée par l'*Auto* et dont nous avons parlé en son temps, a repéré quelques hommes qui méritent d'être suivis et entraînés.

Doués naturellement pour la course, le lancer, le saut, ces noirs feraient bonne figure dans nos rangs.

Mais les entraîneurs se sont heurtés à une difficulté inattendue.

1° Sont considérés comme fous tous ceux qui s'exhibent devant leurs compatriotes.

2° Tout noir qui a montré sa force en public est considéré comme anormal et ne peut trouver à se marier.

Heureusement que ce ne sont que des coutumes locales.

— ABONNEZ-VOUS ! —

FAITES DES ABONNÉS !

PINOKIO

La demeure de Geppette se composait d'une petite pièce au rez-de-chaussée. Le jour y pénétrait par une lucarne. Le mobilier ne pouvait pas être plus simple : une chaise lamentable, un misérable lit, une table en ruine.

Dans le fond, on apercevait un feu superbe. Mais le feu était peint sur le mur et, à côté du feu, on avait peint également un pot-au-feu qui bouillait joyeusement en laissant échapper l'illusion de la réalité.

A peine rentré chez lui, Geppette prit à la hâte ses outils et se mit à tailler dans le bois pour fabriquer son pantin.

— Comment l'appeler? se demanda-t-il à lui-même?

« Je l'appellerai Pinokio : ce nom lui portera bonheur. J'ai connu une famille entière de Pinokio : Pinokio, le père; Pinokis, la mère; et Pinoki, les enfants. Et tous se coulaient la vie douce! Le plus riche d'entre eux demandait l'aumône.

Quand il eut découvert un nom pour son pantin, il commença à travailler avec courage. Puis rapidement il fit les cheveux, le front et les yeux.

Les yeux terminés, imaginez la stupéfaction de Geppette en s'apercevant que ces yeux remuaient et le regardaient fixement.

En se voyant fixer par ces deux yeux de bois, Geppette fut sur le point de se trouver mal. Il s'écria avec un accent sévère :

— Vilains yeux de bois, pourquoi me regardez-vous?

Après les yeux, il fit le nez; mais à peine terminé, le nez commença à s'allonger.

Et il s'allongea, s'allongea, au point de devenir, en quelques minutes, un grand nez qui n'en finissait plus.

Le pauvre Geppette se fatiguait à le retailler. Mais plus il le retaillait et le raccourcissait, plus ce nez impertinent s'obstinait à s'allonger.

Après le nez, il fit la bouche. La bouche n'était pas terminée qu'elle se mit à rire et à chanter.

— As-tu fini de rire? dit Geppette.

Ce fut comme s'il eût parlé au mur.

— As-tu fini de rire, je te le répète? hurla-t-il d'une voix menaçante.

Alors la bouche finit de rire, mais la langue sortit, démesurément longue. Pour ne pas gâter sa besogne, Geppette feignit de n'y rien voir et continua son œuvre.

Après la bouche il fit le menton, le cou, les épaules, la poitrine, les bras et les mains. A peine eut-il terminé les mains qu'il sentit sa perruque se détacher de sa tête. Il se retourna et que vit-il?

Il vit sa perruque jaune entre les mains du pantin.

— Pinokio, rends-moi vite ma perruque!

Et Pinokio, au lieu de rendre la perruque, l'enfonça dans sa tête et resta dessous, à demi étouffé. A ce geste comique mais insolent, Geppette se fit triste et mélancolique comme il ne l'avait jamais été de sa vie.

Se retournant vers Pinokio, il lui dit :

— Coquin de fils! Tu n'es pas encore terminé, et déjà tu commences de manquer de respect à ton père... C'est mal, c'est très mal, mon enfant.

Et il essuya une larme. Il restait encore à faire les jambes et les pieds. Quand Geppette eut fini les pieds, il reçut un coup de pied sur la pointe de son nez.

— Je le mérite bien, se dit-il à lui-même. Je devais le prévoir. Maintenant, il est trop tard...

Il prit le pantin sous les bras, le posa debout sur le parquet de la pièce afin de le faire marcher.

Comme Pinokio avait les jambes engourdies et ne savait pas se mouvoir, Geppette le conduisit par la main pour lui apprendre à mettre un pied l'un devant l'autre. Quand les jambes furent dégourdies, Pinokio commença à marcher tout seul et à courir. Enfin, il prit la porte, sauta dans la rue et décampa. Le pauvre Geppette courut à sa poursuite sans pouvoir le rejoindre. Ce pantin de Pinokio bondissait comme une chèvre. Ses pieds de bois, en battant le pavé de la rue, faisaient plus de bruit que vingt passants en sabots.

— Arrêtez-le, arrêtez-le! criait Geppette.

Mais les gens de la rue, à la vue de ce pantin de bois qui galopait comme un cheval de course, s'arrêtaient émerveillés à le regarder et riaient, riaient à perdre contenance.

A la fin, et par bonheur, un sergent de ville arriva. A entendre pareil tapage, il crut avoir affaire à quelque poulain échappé à son maître. Pour conjurer les accidents, il résolut courageusement de se planter au beau milieu de la rue pour arrêter l'animal.

Lorsque Pinokio aperçut de loin l'agent qui barricadait toute la rue, il tenta de passer par surprise entre les jambes du sergent de ville. Mais il échoua. L'agent, sans s'émouvoir une seconde, le saisit par le nez — par son grand nez disproportionné qui semblait fait exprès pour être attrapé par les agents — et il le remit entre les mains propres de Geppette qui, pour correction, prétendit lui tirer les oreilles.

Mais figurez-vous son ébahissement! Geppette chercha les oreilles sans les trouver. Et savez-vous pourquoi?

Parce que dans sa fougue et son inspiration, l'artiste avait oublié de les sculpter. Alors il prit Pinokio par le cou et, tandis qu'il le ramenait, il lui dit en le malmenant :

— Rentrons vite à la maison. C'est là que nous réglerons nos comptes.

A cette menace, Pinokio se laissa tomber et ne voulut plus marcher. Si bien que les curieux et les badauds commençaient à faire groupe autour de lui.

Chacun donna son opinion.

— Pauvre pantin! disaient les uns. Il a raison de ne pas vouloir rentrer. Qui sait les coups qu'il recevra de ce mauvais Geppette!

D'autres songeaient malicieusement :

— Avec son aspect brave homme, ce Geppette est un véritable tyran pour les enfants. Si on lui laisse entre les mains ce malheureux pantin, il est bien capable de le mettre en morceaux!

En somme, on en dit tant et on en fit tant que le sergent de ville remit en liberté Pinokio et conduisit au poste l'infortuné Geppette qui, ne trouvant pas de paroles pour se défendre, pleurait comme un jeune veau, et, à la pensée de la prison, balbutiait en sanglotant :

— Scélérat d'enfant! Et dire que j'ai tant peiné pour faire ce beau pantin!... Mais j'aurais dû prévoir ce qui m'arrive!...

Pendant que le pauvre Geppette était conduit à la prison, sans l'avoir mérité, ce garnement de Pinokio, sorti des griffes du sergent de ville, se sauva à toutes jambes à travers champs pour rentrer plus vite à la maison.

Dans sa course précipitée, il franchissait les précipices, les haies couvertes de prunelles et des fossés pleins d'eau, avec la rapidité d'une petite chèvre ou d'un levreau poursuivi par les chasseurs.

Arrivé à la maison, il trouva la porte entre-bâillée. Il la poussa, entra et, après avoir poussé la targette, il s'assit par terre et poussa un grand soupir de satisfaction. Mais cette satisfaction dura peu, car il entendit dans la chambre quelqu'un qui fit :

— Cri, cri, cri.

— Qui m'appelle? interrogea Pinokio tout effrayé.

— C'est moi.

Pinokio se retourna et aperçut un gros grillon qui montait lentement le long du mur.

VARIÉTÉS

PROBLÈME

Voici un carré où sont dispersés des chiffres. Il s'agit de tracer dans ce carré

5 lignes droites, de manière qu'elles le divisent en 7 parties, à l'intérieur desquelles se trouvera chacun des chiffres.

LE JEU DES CHIFFRES

Si vous avez bonne mémoire, vous pouvez vous amuser au petit jeu suivant. Vous dites à des amis de penser un nombre. Vous leur demandez de retirer 1 de ce nombre, puis de doubler le reste, de retirer 1 de ce total. Demandez alors d'ajouter mentalement le nombre pensé à ce nombre, que vous vous faites fort de deviner. L'interlocuteur vous donne le total obtenu. Alors, très vite, vous ajoutez 3, puis vous divisez ce total par 3, le résultat sera le nombre pensé. Exemple :

$45 - 1 = 44 \times 2 = 88 - 1 = 87 + 45 = 132 + 3 = 135 : 3 = 45.$

CHARADES

Mon premier marque le mépris,
Mon deuxième sert au cavalier,
Mon troisième exprime le plaisir,
Mon tout est une fabrique.

Mon premier est une préposition,
Mon deuxième est la loi,
Mon troisième commence en janvier,
Mon quatrième sert de tuyau d'écoulement,
Mon tout est un vers français.

Mon premier sera marin,
Mon deuxième prolonge l'épine dorsale,
Doublé, mon troisième s'adresse à un oncle,
Mon tout est dangereux à manier.

DEVINETTE

Quel être vivant, s'il savait parler, pourrait dire : « Je suis une femme, je suis un homme, je suis les deux à la fois, et cependant, je ne suis ni l'un ni l'autre ? »

LA PLAQUE BRISÉE

Une plaque commémorant un grand écrivain français du XIXe siècle était apposée sur le mur d'une maison. Elle tomba et se brisa; les lettres dispersées durent être remises à leur bonne place. Voulez-vous essayer de la reconstituer ?

TTUCDBEIVAUAIHCIEACUR

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

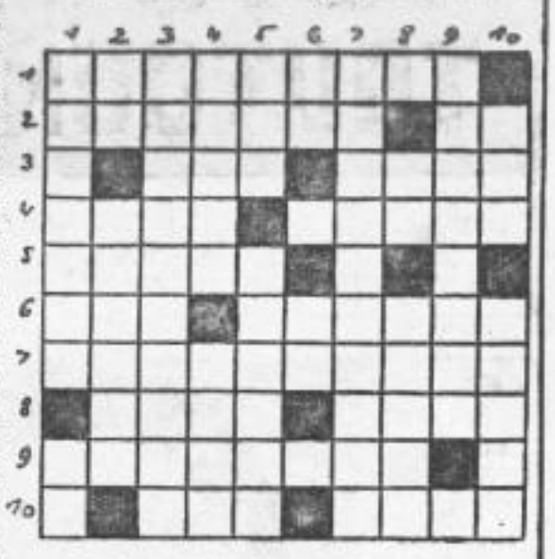
AVEZ-VOUS L'INSIGNE DE Mon Camarade ?

Prix.... 1 fr. 50

Envoi franco contre 1 fr. 75 adressés 24, rue Racine, PARIS-VIe.

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 152

Horizontalement. — 1. Mouvement alternatif. — 2. Objets curieux. Fleuve de Sibérie. — 3. Exprime une douleur physique. Prénom masculin. — 4. Fait partie de la locution adverbiale : en un clin d'œil. Prénom féminin. — 5. Panier qui se fixe sur le dos et qui sert à transporter divers objets. — 6. Possédée. Parentes. — 7. Avec une certaine crainte. — 8. Port sur la Méditerranée. Manche d'un pinceau. — 9. Donnent une nouvelle forme. — 10. Massacre. Espèce de tonneau qui sert à transporter de l'eau.



Verticalement. — 1. Poisson d'eau douce. Note. — 2. Arrose Saint-Omer. Prénom féminin. — 3. Appointements d'un fonctionnaire. — 4. Coloris du visage. De même. — 5. Saison. Endiablé, indiscipliné. — 6. Pronom. Terminaison de participe. — 7. Distance entre deux corps. — 8. Article. Préfixe qui indique la division par cent. — 9. Torture. — 10. Céréale. Unité de mesure de volume.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 151

Charades. — 1. Porc-Œuf-Laine (Porcelaine). — 2. I-P-Rite (Ypérite). — 3. Un-Su-Lin-Deux (Insulinde).

Devinette. — Cette, Foix, Troyes, car : 7 fois 3 = 21.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 151

Horizontalement. — 1. Poursuivre. — 2. Etrier. Aar. — 3. Nets. Serpe. — 4. Iris. Ut. — 5. Cobience. — 6. Aliénées. — 7. Unies. Du. — 8. Lors. Patte. — 9. Eté. Narrer. — 10. Pondéré.

Verticalement. — 1. Péninsule. — 2. Oter. Noto. — 3. Urticaire. — 4. Rissoles. — 5. Se. Bis. N.-O. (Nord-Ouest). — 6. Ursule. Pan. — 7. Etendard. — 8. Var. Neutre. — 9. Rapace. Ter. — 10. Ere. Espère.

LE COURRIER DE JANOT

Robert Meponts : J'ai transmis tes charades et devinettes. J'espère qu'elles ne tarderont pas à paraître. Mais il passe de longues semaines entre le moment où on donne une devinette à imprimer et le moment où elle paraît dans le journal. — *André Chevalier, Montigny-en-Gohelle* : Salue de ma part les pionniers de Montigny. Bien content que tes vacances aient été aussi bonnes que les miennes. — *Jean Lefaure, La-Selle-en-Hermois* : Merci de tes charades. — *Michel Bertrand, Saint-Sever* : Merci de ton *Bec points* que je vais lire très vite. Et je suis bien triste du terrible événement qui t'est arrivé. — *Lilia, Paris-XIe* : Merci de ta lettre. C'est très bien d'avoir, avec des camarades, organisé des fêtes pour les enfants d'Espagne. Merci des charades. — *Jacques Dumesnil, La Houlme* : Merci pour les charades et devinettes. — *Yvonne Dauchaine, Villeneuve-Triage* : Le Coin des Fillettes est déjà bien grand... à l'avis des garçons. — *Antoine Senzerre, Bône* : Merci de ta très gentille lettre. Mais pour les poèmes nous ne publions que des vers faits par nos lecteurs eux-mêmes et non ceux qui sont copiés sur les livres. — *Josette Lapland* : Content que tu fasses connaître notre journal autour de toi. Merci de tes jolis poèmes. — *Suzanne Pennec, Pleuven* : Merci de tes poèmes et de ton récit de vacances. Tu as fait un rudement beau voyage, presque le tour de France ! J'aurais bien voulu être avec toi. — *Henri Rampini, Chevillon* : Merci des charades, que je transmets. — *Henry Olympe, Plainfaing* : Merci de ta gentille lettre et des compliments que tu fais. Je suis passé une fois à Plainfaing. C'est bien joli les Vosges, du côté de Saint-Dié. — *Simone Vandenkoke, Moutrouge* : Merci de ton joli récit que j'utiliserai. — *Robert Vandekoke, Moutrouge* : Je vois que tu es très heureux de faire partie des « Castors de la Vallée de Bièvre », et tu as bien raison. — *René Sabatier, Billiat* : Merci de tes distractions. Mais nous avons déjà publié ton problème. — *Sanson Pierre* : On a déjà dû te dire que tu écrivais mal. A moi aussi ! Je ne crois pas que nous puissions changer le journal comme tu dis. Nous ne pouvons pas avoir six ou huit pages de plus. — *Claude Pouzols, La Mothe-Fenelon* : Achète n'importe quel autre journal d'enfants et amuse-toi, si tu en as le temps, à compter les lettres dans les pages de lecture. Tu verras que *Mon Camarade* est le journal qui donne le plus de lecture pour 10 sous, et qu'il est donc le moins cher des journaux d'enfants. — *Gisèle Mengay, Versailles* : Merci de tes distractions, que je transmets.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album .. .. 15 fr.
— franco 18,50

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco . .. 12,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris.
51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

LE SEL

POURQUOI la mer est-elle salée ? Il y a une histoire orientale (beaucoup de contes de fées viennent de l'Orient) qui prétend qu'un homme possédait un moulin merveilleux : un petit moulin de rien du tout, qu'on pouvait emporter sous son bras, mais ce moulin de bois, sans arrêt fabriquait du sel. En général, ceux qui détiennent un pouvoir extraordinaire n'en font pas bon usage (pensez aux dictateurs, par exemple et un beau jour ils « font la culbute ») ; par malheur, l'homme au moulin fit la culbute dans la mer : on ne put le repêcher, encore moins son moulin — et celui-ci étant magique continua de moudre son sel tout au fond de l'océan.

Combien de pauvres marins assoiffés, combien de nageurs maladroits, regrettent maintenant que l'eau de mer ne soit plus de l'eau douce !...

L'histoire de la mer salée que nous allons raconter aux jeunes savants de 1938 sera encore plus fabuleuse... mais vraie. A l'origine de la terre, il est venu un moment où toute l'eau de l'atmosphère, cette buée chaude entourant le globe en fusion, s'est condensée et a ruisselé sur l'écorce terrestre toute neuve — un vrai déluge, jusqu'à ce que l'eau se fût accumulée dans les creux, formant les mers et les océans. Sur son passage l'eau avait emporté et dissous tous les corps, les éléments chimiques les plus divers qui constituaient alors le monde. Aussi trouve-t-on actuellement de tout dans la mer... même de l'or : 50 milligrammes par mètre cube d'eau. C'est peu — mais si l'on pouvait « traiter » toute l'eau de la mer pour recueillir son or que l'on partagerait entre les habitants du globe, chacun en aurait pour environ 1 milliard de francs ! Il est vrai que le franc ne conserverait plus sa valeur — ni l'or non plus...

Ce que l'on trouve surtout dans l'eau de mer, c'est, vous le savez, du sel : environ 35 grammes par kilo d'eau; sur ces 35 grammes, 27 sont du *chlorure de sodium* (sel marin proprement dit, sel de cuisine) et 4 du *chlorure de magnésium* qui donne à l'eau son goût amer.

Que diriez-vous si, après avoir partagé également l'or de la mer et rendu chacun d'entre vous milliardaire, un gouvernement à la fois précis et démocratique s'avisait, grâce à un programme de grands travaux, de répartir tout le sel de la mer également sur la surface entière de notre planète ? Eh bien ce serait un désastre : la masse de sel répandue atteindrait la hauteur d'une maison de douze étages.

Mais ne craignez rien, on recueille le sel très prudemment, juste pour les besoins de la consommation. Il y a en France, au bord de la mer, des *marais salants* (à Aigues-mortes, au Croisic). L'eau de mer arrive d'abord dans un petit golfe peu profond appelé *vasière*, que l'on ferme par une digue et qui ne se remplira qu'à la prochaine grande marée de nouvelle ou pleine lune; l'eau, dans cet endroit calme et peu profond, dépose ses impuretés, s'échauffe au soleil, après quoi on la fait passer dans une série de compartiments de plus en plus petits appelés *fares* et *œillets*, sur une terre brûlante où elle s'évaporera en déposant les cristaux brillants qui forment le sel; les ouvriers peuvent passer d'un compartiment à l'autre par des chaussées, des digues, des petits sentiers surélevés; il y a toutes sortes d'ustensibles que les *saulniers* emploient dans leur travail : des râteaux spéciaux pour étaler le sel, pour le racler dans les œillets ou au fond des compartiments du salant; des écopes, des paniers à égouttoirs, des hottes, des boisseaux à mesurer, etc. Du sel recueilli on fait des meules appelées *mulons* qu'on recouvrira ensuite d'argile et où le sel continue de sécher.

Il existe aussi du « sel en roche » ou *sel gemme*, que l'on va chercher dans des mines (là, il y a des centaines de siècles, existaient des marais ou lagunes qui se sont depuis longtemps desséchées). De même que, pour extraire le charbon, on creuse des puits et des galeries, ici on va détacher le sel par abatage; mais un autre procédé est également employé : on injecte de l'eau dans le sol, puis, lorsqu'elle a dissous le sel, on la pompe. Il y a aussi des sources qui, naturellement, amènent à la surface de l'eau salée. Mais dans tous les cas la proportion de sel est trop faible, aussi on doit « concentrer » en jetant le liquide sur d'immenses tas de fagots abrités de la pluie : assez rapidement une grande partie de l'eau s'évapore, et c'est une eau très salée qui s'écoule en dessous; pourtant, cette méthode est pratiquement abandonnée car on perd beaucoup de sel; il est préférable d'aller chercher l'eau à de grandes profondeurs où elle contient du sel en quantité bien plus grande. Ensuite, on obtient le sel en vaporisant l'eau dans une chaudière, dans un « poêle à sel ». C'est en Europe Centrale que l'on exploite surtout ces mines; il est plus économique pour ces pays de développer une industrie de ce genre que d'acheter à l'étranger du sel et d'en payer le transport depuis les marais salants.

On *raffine* le sel pour en faire du sel de table, très fin; on lui enlève ses impuretés — mais aussi beaucoup de ses qualités; il est donc meilleur pour la santé de mettre du « gros sel » dans les salières.

Le sel assaisonne tous nos aliments. De plus on l'emploie pour conserver, parfois pendant plusieurs mois, des denrées : viande ou légumes; le sel conserve les viandes en agissant comme un antiseptique à l'égard des agents de putréfaction; il enlève aux produits qu'il recouvre une grande proportion d'eau et de sucs, resserre les chairs. Il y a deux moyens de conserver par le sel les aliments : dans le sel lui-même, ainsi le porc qui fait du *salé* — ou dans de l'eau salée, ainsi des poissons (que l'on peut fumer au préalable), des olives, etc.

Manger seulement des salaisons sans y joindre d'aliments frais donne une terrible maladie : le *scorbut*, dont souffraient autrefois marins et explorateurs. Mais si l'on n'en abuse pas, le sel est très profitable, il est même indispensable à l'organisme, aidant le sang à se reconstituer. Les rois de France étaient donc bien coupables de s'être attribués le monopole du sel, et de forcer chaque famille à l'acheter — très cher — aux greniers de l'État. Malheur à ceux qui l'achetaient aux contrebandiers, ces farouches *faux-saulniers*, ils risquaient la pendaison !

C'est la Révolution qui supprima cet odieux impôt, appelé *gabelle*.

BOUR.

DIFFUSEZ VOTRE JOURNAL : MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

ABONNEMENT ORDINAIRE	France : 1 an.. .. 20 fr.	6 mois.. .. 10.50	
	Belgique : 1 an.. .. 30 fr.	6 mois.. .. 15 fr.	
	Etranger : 1 an.. .. 40 fr.	6 mois.. .. 20 fr.	

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME — Moteur caoutchouc..... franco 12 fr. — Envergure 38 centimètres

M. C. 4, AVION DU POLE — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS — Moteur caoutchouc..... franco 16 fr. — Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.984.

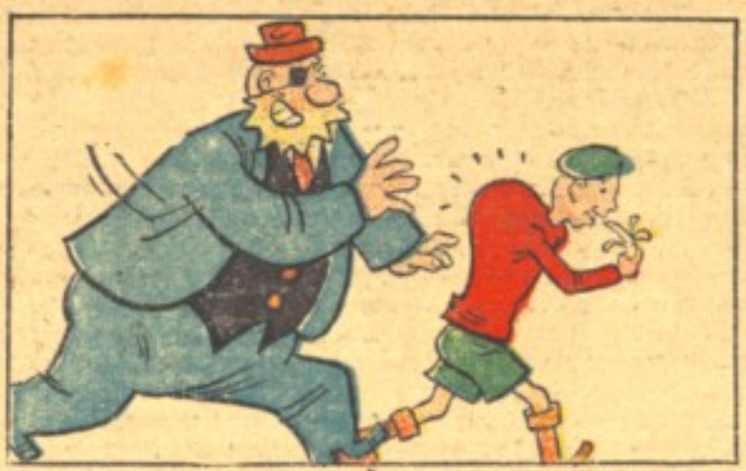
TOTO et TOUTOUNE

152

RESUME. LE PÈRE DE TOTO ET TOUTOUNE EST PARTI EN AMÉRIQUE DU SUD OU UN TRAVAIL BIEN PAYÉ L'ATTENDAIT.....

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

JE VOIS GROSSAC QUI RÔDE PAR ICI, JE VAIS LUI FAIRE UN BON TOUR! ANNONCE BEGONIA AU PORC-EPIC DE SES AMIS. GROSSAC QUI VOIT

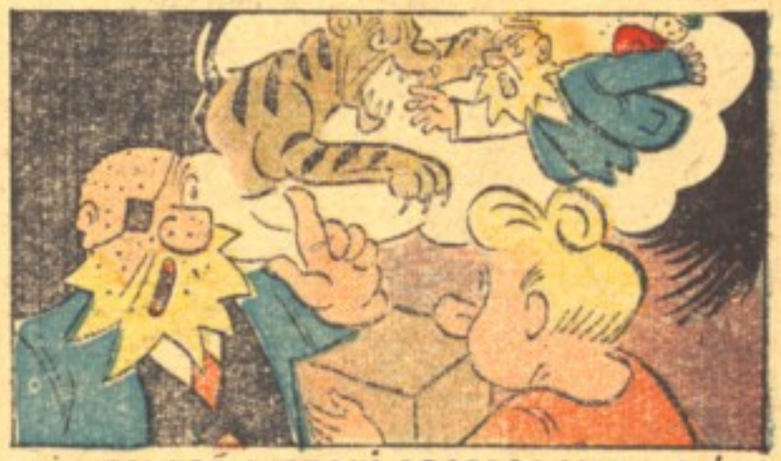


UN BOSSU MARCHER À GRANDS PAS PENSE : _TOUCHONS SA BOSSE ÇA ME PORTERA BONHEUR! SITÔT PENSÉ SITÔT FAIT ET PAN!

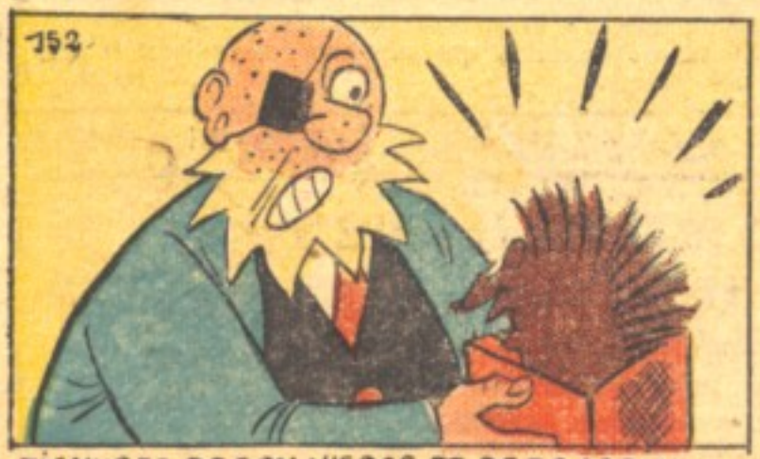
BRUTALEMENT IL ASSÈNE UN COUP SUR LE DOS DU BOSSU. AIE! LE BOSSU N'EST AUTRE QUE BEGONIA ET LA BOSSE LE PORC-EPIC...

DONT LES POINTES ONT BLESSÉ PROFONDÉMENT GROSSAC LE BANDIT. BEGONIA PRÉVOYANT UNE POURSUITE JETTE LA PELURE D'UNE BANANE

QU'IL DÉGUSTAIT ET POSE LE PORC-EPIC. LE GROS GROSSAC GLISSE SUR LA PELURE ET VIENT ÉCRASER SA TERRIBLE FACE SUR LE PORC



EPIC. RENTRÉ CHEZ LUI GROSSAC CONTE QU'IL A SAUVÉ UN BOSSU DES GRIFFES D'UN TIGRE, À SA DOMESTIQUE AFIN D'EXPLIQUER LES ÉGRA



TIGNURES DE SON VISAGE ET DE SA MAIN. _TENEZ MONSIEUR GROSSAC VOICI UNE BOITE POUR VOUS! LUI DIT MARIE LA SERVANTE.

_ENCORE CE PORC-EPIC! S'ÉCRIE-T-IL EN OUVRANT LA BOITE QUE BEGONIA AVAIT FAIT REMETTRE. _BEGONIA TU VAS ME PAYER ÇA! MAIS

DEVANT SA PORTE UN NŒUD COULANT ENSERRE LA GORGE DE GROSSAC _BONJOUR MONSIEUR! DIT BEGONIA, AINSI PENDU VOUS AVEZ L'AIR D'UNE ANDOUILLE!

mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 153, JEUDI 3 NOVEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

IL A RÉUSSI A DÉCOUVRIR LE REPAIRE DU CHEF DE CETTE SOCIÉTÉ, LE BANDIT SAPONELLI, ET S'APPRÊTE A LE CAPTURER.

UNE FOIS QU'IL EUT LES MAINS LIBRES CE NE FUT PLUS QU'UN JEU POUR LE BANDIT DE DÉFAIRE LES ENTRAVES DE SES COMPLICES MOINS DE DIX MINUTES PLUS TARD ILS SE TROUVAIENT TOUS LIBRES.. ... MAIS SANS ARMES..

LORSQUE JIM S'APERÇUT DU MOUVEMENT INSOLITE DU CAMION IL ÉTAIT DÉJÀ TROP TARD POUR INTERVENIR... LE BRUIT CARACTÉRISTIQUE DU MOTEUR SE FIT ENTENDRE ET LE PUISSANT VÉHICULE PRIT DE LA VITESSE...

AFIN DE PRÉVENIR LE PILOTE QU'UN INCIDENT ANORMAL VIENT DE SE PRODUIRE, JIM TIRE À TOUT HASARD PLUSIEURS COUPS DE REVOLVER DANS LA DIRECTION DU CAMION

(À SUIVRE)

Le Maître de la Soif

Roman d'aventures inédit, par YVES DERMÈZE

Résumé du chapitre précédent. — *Stephens Gildy, le Maître de la Soif, inventeur et bandit, vient d'enlever Ellen, fille du professeur Merlain, que Ludovic Dorichon et Jacques Sernin venaient de convaincre de lutter contre Gildy.*

I

LE CŒUR D'UN PÈRE *(suite)*

« Ellen Merlain est en ma possession, à bord de mon avion spécial *Nihil*, et, en ma compagnie, vogue vers la Guyane où, ainsi que je vous l'ai déjà exposé, je tâcherai de recruter le plus possible de partisans.

« Le moindre acte de votre part tendant à entraver mon action serait pour elle une condamnation proportionnée à votre action : n'ayez crainte à ce sujet, Ellen ne mourra pas de mon fait, car ce serait là m'enlever un puissant moyen d'action sur vous. Mais je connais bon nombre de supplices capables de venger, je vous le répète, tout ce que vous pourrez faire contre moi.

« Il vaudrait donc bien mieux pour vous — et pour elle — que vous observiez en tout cela une attitude strictement neutre, opposant un silence dédaigneux à toutes les questions qu'on ne manquera pas de vous poser. Vous ne savez rien, vous ne pouvez rien.

« Condition à laquelle pas un cheveu ne tombera de la tête de votre fille...

« Espérant que j'ai eu bonne idée en jouant sur votre sentiment paternel, que je sais particulièrement développé, je vous prie de croire à mes meilleurs sentiments... »

Et c'était signé :

« Stephens GILDY,
le Maître de la Soif. »

***

Ludovic Dorichon consulta le visage de son compagnon. Sourcils froncés, Jacques Sernin réfléchissait. Évidemment, le professeur Merlain avait cédé à la menace. Et, après vérification, il ne manquerait pas de s'apercevoir que sa fille Ellen n'avait pas paru au laboratoire, et que Stephens Gildy, son plan combiné d'avance, l'avait bel et bien enlevée. Aucun doute.

A la réflexion, le journaliste se remémorait les attitudes tranquilles du vieux savant, et son opinion fut rapidement formée : il ne parlerait pas! Jamais, tant que sa fille serait entre les mains du bandit, jamais le professeur Merlain ne consentirait à utiliser son rayon, le seul moyen de vaincre le maître de la soif!...

Jamais!...

Fallait-il conter l'aventure aux pouvoirs civils?... Jacques Sernin, qui connaissait bien l'inertie et le dédain des grands de ce monde, jugea la chose absolument inutile. On lui aurait ri au nez, d'autant plus que rien ne prouvait que le professeur Merlain consentirait à répéter les confidences déjà faites.

Une seule chose demeurait possible. Jacques Sernin fit un signe à Ludovic qui saisit son chapeau.

Et tous deux, sans perdre une seconde, se firent conduire aux bureaux du *Grand Journal*.

Par bonheur, Jacques Sernin était suffisamment estimé pour parvenir à convaincre son directeur. Oh!... Ce ne fut pas l'affaire de quelques instants! Mais, après une bonne heure de discussions, de supplications, de bluff aussi, les deux hommes se retrouvaient dans la rue, nantis de tous les crédits nécessaires...

— Et maintenant?...

— Maintenant?... Eh bien?... Nous savons où se situe le premier terrain d'action de Stephens Gildy... La Guyane! Sans hommes, sans personnel, il ne peut rien faire! Même en admettant que tout son matériel soit au point, qu'il possède déjà un repaire quelconque — et il doit être homme à posséder tout cela — il n'en demeure pas moins qu'il n'a pas de personnel. Donc...

— Donc?...

— Donc... en route pour Cayenne!...

Et, sans perdre une seconde, nantis de plusieurs lettres de recommandation du directeur du *Grand Journal*, ils se dirigèrent vers Le Bourget, où d'ailleurs Jacques Sernin comptait plusieurs amis personnels...

II

LA PREMIÈRE MANCHE

Le soleil, un épouvantable soleil équatorial, perçait la voûte des feuillages, et, dans la demi-obscurité de la forêt guyanaise, régnait une chaleur de serre...

Il y avait là une vingtaine de bagnards, jambes entravées qui, péniblement, au commandement d'un surveillant attitré, soulevaient péniblement, en unissant leurs efforts, d'énormes troncs allongés sur le sol. Quelques jours auparavant, des compagnons à eux étaient venus les abattre. Et maintenant, dans cette région où seule comptait la force de l'homme, il fallait transporter les formidables rondins.

Passionnément intéressés par cette vie misérable des bagnards, Jacques Sernin et Ludovic Dorichon, abrités à l'ombre d'un épais feuillage, devisaient mélancoliquement.

Depuis deux jours et demi, ils étaient parvenus dans cette Guyane où devait se manifester la puissance de Stephens Gildy, le maître de la soif.

Et rien n'avait eu lieu!...

Pas le moindre événement n'avait troublé la monotonie de cette vie si rude!

Tous les jours, ils accompagnaient tous deux la petite troupe des forçats chargés de l'exploitation de la zone la plus éloignée du pénitencier, et qui leur semblait la plus propice à une tentative d'évasion.

Cependant, une sourde terreur les tenait toute la journée : celle que la tentative se produise justement là où ils ne seraient pas, sans eux!...

Ludovic Dorichon lui-même, le bon pêcheur si tranquille, se sentait envahi d'une ardeur bouillonnante. L'inaction qui lui pesait tant en France s'était envolée pour céder la place à la plus étrange des aventures : allaient-ils manquer l'occasion de se signaler?...

Certes, Jacques Sernin, d'ores et déjà, avait matière suffisante à une série d'articles sur le bagne... son temps ne serait pas du temps perdu. Mais, à part lui, il songeait à l'humeur du « grand patron », si par hasard Stephens Gildy ne mettait pas ses projets à exécution!... C'était pour lui, journaliste débutant, la chute dans les bas emplois, un arrêt brusque dans une carrière si bien amorcée!...

Stephens Gildy, *le Maître de la Soif*, attaquerait-il?...

De leur poste d'observation, où la bienveillance du directeur du bagne avait bien voulu les autoriser à surveiller le travail, ils avaient sous les yeux une immense clairière.

A droite, à gauche, de tous côtés, la forêt, la forêt équatoriale absolument impénétrable. Certes, point n'était besoin d'une surveillance incessante!... Il aurait fallu être fou pour se livrer là à une tentative d'évasion! Mieux que les gardiens, mieux que les murs les mieux conçus, la forêt était un sûr garant de la sagesse des détenus.

Pour quitter la Guyane française, il fallait franchir des centaines de milles parmi les fauves, s'exposer aux maladies de toutes sortes!... Le fait était classique : jamais, dans ce chantier très éloigné du pénitencier, en plein cœur de la forêt, ne s'était produit une tentative quelconque!... Et c'est ce que le directeur avait objecté à Jacques Sernin lorsque celui-ci, sans entrer dans les détails, lui avait fait part de ses craintes. Pour faire plaisir au journaliste, chaudement recommandé, il avait néanmoins consenti à doubler la surveillance.

Une chaîne de bagnards surgit de la forêt, traînant avec peine un tronc vaguement équarri. Avec des hahan! pénibles, ils déposèrent leur fardeau au centre de la clairière, où une nouvelle équipe devait les relayer pour transporter l'arbre à la rivière.

Grossie par les pluies, celle-ci (un vague affluent du Maroni) présentait en cet endroit un cours à peu près tranquille.

Sur l'autre rive, c'était la forêt guyanaise, avec de place en place des étendues précédemment défrichées. Sur la rivière, trois canots sommeillaient.

Comment Jacques Sernin eut-il le pressentiment que la partie allait se jouer à cet instant? Il aurait été lui-même bien incapable de le dire!

Toujours est-il que les surveillants — huit hommes bien armés — s'étaient rassemblés autour d'un groupe de forçats qui, fatigués, demandaient quelques instants de repos. Seul, le garde-chiourme demeurait avec l'équipe qui, maintenant, se rapprochait de la rive pour transporter un nouveau tronc.

Le groupe disparut derrière un énorme tronc d'acajou.

Et, subitement, on perçut dans le ciel un vrombissement continu. Jacques Sernin sentit son cœur se serrer. Un avion!...

Stupéfaits (de mémoire de garde-chiourme, jamais un avion n'avait survolé la forêt guyanaise!), les surveillants fixèrent leurs regards sur l'appareil qui, parvenu tout près de la rivière, planait maintenant à basse altitude...

L'avion plana un instant, cherchant visiblement un terrain propice, puis, verticalement, descendit sur l'autre rive. La masse sombre des feuillages le déroba à la vue.

— Un autogyre!... murmura Jacques Sernin, pensif et angoissé.

Il s'agissait en effet d'un autogyre de très grande taille qui ne pouvait appartenir qu'au Maître de la Soif.

Il y eut quelques exclamations de rage, puis des hurlements.

— Tirez!... Mais tirez donc!...

(Voir la suite page 5.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues à propos de notre Grand Concours, il y en a une qui m'a paru particulièrement intéressante et que m'a envoyée mon petit camarade Albert Carpentier, de Vincennes.

Voici ce que propose Albert Carpentier :

« Innovation à tenter, *Mon Camarade*, bi-hedbomadaire.

Profiter de cette occasion pour faire un lancement étendu de notre beau journal.

Des petits amis lecteurs de *Mon Camarade* achètent comme moi régulièrement d'autres illustrés ; bi-hebdomadaire, *Mon Camarade* ne reviendrait pas plus cher à notre petite bourse car nous supprimerions tous nos extras.

Pour ce lancement, on pourrait faire des affiches passe-partout, des tracts, des papillons, des envois d'invendus à distribuer, etc. On pourrait aussi donner des primes d'abonnement.

On pourrait créer une carte amicale de *Mon Camarade*. Son prix aiderait la propagande du journal et son placement pourrait nous être fait auprès des grands camarades. On pourrait faire également des carnets de timbres de *Mon Camarade* à poser sur les lettres.

Voilà une lettre qui est pleine d'idées.

Malgré tout, je ne crois pas que, comme le demande mon petit camarade Alfred Carpentier, on puisse faire un Mon Camarade *qui paraîtrait deux fois par semaine.*

Pour une raison bien simple, que ça coûterait beaucoup trop cher et que Mon Camarade *n'est pas assez riche. Mais, même si on était assez riche, je crois qu'on préférerait doubler le nombre des pages, ou bien encore faire un second journal qui serait spécialement pour les plus petits, ou pour les petites filles, ou pour ceux qui aiment beaucoup les aventures ; ce serait plus utile que de faire* Mon Camarade *deux fois par semaine. Mais enfin de toute façon c'est impossible et c'est pas la peine de discuter sur les choses impossibles.*

Ce qui est très intéressant dans la lettre d'Albert Carpentier, c'est l'idée d'un grand lancement du journal. Et même qu'on a trouvé son idée si bonne qu'on va faire un grand lancement du journal pour jeudi en quinze, pour le 17 novembre.

Vous savez que le Jeudi 17 novembre *nous allons commencer deux magnifiques romans nouveaux :* La Mort du Loup *(une nouvelle aventure de Pierrot Lancry) et* Tom Sawyer, *de Mark Twain, l'œuvre célèbre d'où a été tiré cette année un des plus beaux films en couleurs qu'ont ait jamais faits.*

Et en même temps vont commencer deux fantastiques histoires en images : Fred Hardi en l'an 2039, *un grand récit d'anticipation fantastique et* Fou volant, *récit de passionnants exploits d'aviation. Sans compter la suite de* Jim Mystère, *de* Toto et Toutoune, *de* Bégonia *et toutes nos autres belles histoires.*

Eh bien, pour un numéro aussi grand et aussi beau, il faut que nos fidèles amis fassent un effort pour faire connaître autour d'eux le grand illustré de la jeunesse qu'est Mon Camarade, *qui est un journal qui n'est pas comme les autres, qui est un journal digne de devenir le journal de tous les enfants de France.*

Il faudra, pour ce grand lancement, que tous nos fidèles et dévoués vendeurs fassent un effort pour vendre beaucoup plus de journaux que d'habitude. Pour les encourager, on a décidé de leur donner une prime de 10 francs de livres s'ils réussissent à augmenter, d'ici le 1er janvier *leur vente de 25 %. Si par exemple vous vendez quarante* Mon Camarade *il vous suffira d'en vendre cinquante à partir de notre lancement pour avoir 10 francs de livres en prime.*

Je suis sûr que beaucoup voudront en profiter et gagner ce beaux prix.

Nos abonnés auront aussi des cadeaux. Tous les abonnés, qu'ils soient anciens ou nouveaux, et s'ils renouvellent leur abonnement avant le 15 janvier, auront en prime un superbe insigne de Mon Camarade *en émail bleu et or, avec le petit garçon et la petite fille qui figurent sur la première page du journal. Les insignes seront en épingle ou en broche, au choix.*

Maintenant, si vous réussissez à faire cinq abonnements, vous recevrez une magnifique trousse de couture, si vous êtes une petite fille (ou une grande), ou un superbe couteau à deux lames et un tire-bouchon si vous êtes un petit garçon (ou un grand). Si vous réussissez à faire dix abonnements autour de vous, vous aurez droit à 12 francs de livres à choisir dans un très beau catalogue, et si vous réussissez à faire vingt abonnements, vous aurez un magnifique stylo. Un stylo pas seulement très beau, mais aussi très bon, un stylo d'excellente marque, puisqu'il s'appelle le stylo de Janot.

Comme le propose notre petit camarade Albert Carpentier, rien ne vous sera plus facile que d'avoir des numéros invendus à distribuer ; pour cela vous n'aurez qu'à nous écrire et à nous les demander. Peut-être aussi qu'on va faire une jolie affiche pour mieux faire connaître le journal, votre journal. On étudie l'idée de la carte de propagande et des timbres. Je vous demande de bien vous préparer tous pour notre lancement du jeudi 17 novembre, vendeurs petits et grands. Parce que si Mon Camarade, *grâce à vous, réussit à se vendre plus et davantage, il deviendra encore plus beau, je vous le garantis. Et toutes les améliorations qui viendront avec notre numéro 155 seront suivies de beaucoup et de beaucoup d'autres.*

Ces messieurs-dames de l'administration attendent avec impatience les milliers de lettres de commande que vous n'allez pas manquer de leur adresser très vite. Ne les faites pas trop attendre. Écrivez dès maintenant pour passer vos commandes.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles,

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Vous trouverez dans ce numéro la liste des gagnants de notre grand concours et ces plus belles histoires.*

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LES PAPILLONS

Une distraction avec laquelle vous ferez de jolis panneaux décoratifs.

Prenez du papier assez mince, un papier à machine à écrire serait bien; un papier mat de préférence et blanc. D'autre part, préparez vos couleurs d'aquarelle. Prenez, par exemple, du rouge avec un peu d'eau pour bien gonfler un pinceau, faites sur le papier deux taches, comme l'indique la figure I, l'une au-dessus de l'autre; prenez de même un peu de noir (très peu) et faites un cerné ou un point, toujours assez liquide comme un pâté, mais aussi pas trop coulant, cela s'étalerait de trop. Pliez alors votre papier au long de ces pâtés et, légèrement, avec le doigt, pressez dans la forme des ailes d'un papillon. Ouvrez, vous avez alors la figure III. Quelquefois, au lieu d'un trait autour, vous aurez une tache à la place de l'aile sur toute la surface; avec des mélanges des deux couleurs vous obtenez de très jolis effets, des dégradés très doux.

Dessinez et peignez le corps au milieu. Puis

repliez encore votre papier envers sur envers, mais au long de la même ligne et avec de fins ciseaux à broder; découpez ce papillon en arrangeant la forme des ailes parfaitement, ajoutant ou retranchant sur les taches.

Faites plusieurs papillons, soit de couleurs différentes, soit d'une même teinte, formes et grandeurs différentes. Posez-les sur une feuille de papier à dessin en cherchant une jolie disposition, soit qu'ils volent autour de fleurs, soit une envolée dans un champ avec les plus lointains plus petits. Mettez de la colle bien régulièrement à l'envers de vos papillons et collez-les à leur place.

Dessinez ensuite vos fleurs ou vos herbes très légèrement. De petits papillons bleus qui volent en tous sens sur un champ de fleurs blanches, est très printemps.

Vous obtenez ainsi l'incomparable velouté des papillons, mais il vous faut faire des essais avant d'arriver à la perfection.

Vous pouvez placer ces papillons décoratifs sous verre pour faire un tableau pour votre chambre, le fond d'herbes, de fleurs fait de quelques lignes seulement donne un effet très moderne. Ou faites un plateau pour la table de maman. Pour ce dernier, achetez un plateau de bois blanc, vous placerez votre dessin sous verre, tous deux de la dimension du fond et vous passerez un peu de ripolin sur tout le restant du plateau; ripolin d'une couleur qui fasse ressortir vos papillons.

Les Conseils de tante Camille.

Contre l'onglée. — *Voici un très bon moyen contre l'onglée : laver les mains à l'eau très froide, salée. Sécher entièrement et rapidement, puis frictionner les doigts avec de l'alcool camphré.*

Soins aux plantes et fleurs en pots. Destruction des insectes. — *Saupoudrez feuilles et fleurs avec de la fleur de soufre à l'aide d'un morceau de coton, et mettez sur la terre des pots un peu de poudre de camphre.*

Des festons. — *Dans le n° 115, avec les points de couture, vous avez eu la manière de former des dents au bord d'un ourlet ; en faisant un point devant en une ligne brisée qui rejoint le bord de l'ourlet à la pointe du haut, le procédé fait froncer légèrement le tissu ; en voici un autre tout aussi joli et qui laisse l'ourlet bien plat. Faites deux points d'ourlet ordinaires, au troisième passez le fil par-dessus la pliure ce qui la resserre contre le point d'ourlet lorsque vous repiquez l'aiguille pour ressortir comme pour les points ordinaires et recommencez, deux points ordinaires, un à cheval, deux points, etc.*

Cette petite dent peut orner également des plis.

Puisque vous faites un pli avec des points devant, vous faites deux points devant : un à cheval, deux points devant, etc. Je vous recommande ces petits plis dans de la toile fine pour nappe, napperons.

Destruction des pucerons. — *Jetez sur les rameaux et les feuilles un peu de cendres tamisées, ou bien faites des fumigations légères de tabac, ou lavez les feuilles avec une macération de tabac. Pour obtenir cette macération, trempez pendant plusieurs jours le contenu des cendriers de fumeurs dans un peu d'eau. Le liquide passé à travers un linge est aussi bon que n'importe quelle préparation nicotinisée.*

POUR RIRE UN PEU

Marius a beaucoup voyagé et il raconte à son ami Olive sa grande croisière dans l'océan Indien. « Nous venions de jeter l'ancre en face d'une île dont les bords étaient rouges de homards. — Est-il possible ? je croyais bien que les homards n'étaient rouges qu'une fois cuits. — Tu as raison, mais je dois te dire que cette île était un volcan qui renfermait un grand nombre de sources d'eau brûlante. »

o

On parlait devant M. Prudent de ces jeunes gens téméraires qui se noient en se baignant. « Voilà qui n'arrivera pas à mon fils, dit-il, car je lui ai interdit de se baigner tant qu'il ne saura pas nager. » Cela n'est-il pas le comble de la prudence ?

o

Quand un bifsteck peut-il être mécanique? Quand il est *aux tomates*.

o

Lorsque le roi d'Angleterre, qui a le titre d'amiral en chef de la flotte anglaise, faisait son service dans la marine, le commandant lui demanda un jour de *faire le point*. Faire le point signifie déterminer exactement la position du navire sur la carte. Le prince fait divers calculs et les apporte au commandant. Celui-ci les ayant regardés, se découvre et demande au prince d'en faire autant. Etonnement de ce dernier. « D'après vos calculs, nous sommes actuellement dans la cathédrale de Westminster », dit le commandant, avec cet humour britannique bien connu.

o

Mme Durand est venue au cinéma avec son beau petit chapeau à fleurs et elle l'a posé à côté d'elle, dans le fauteuil vide. Entièrement attentive à ce qui se passe sur l'écran, elle n'a pas vu qu'un gros monsieur s'est installé dans le fauteuil. Lorsqu'elle s'en aperçoit, elle pousse un cri. « Monsieur, vous êtes assis sur mon chapeau, levez-vous. — Un peu de patience, madame, la séance n'est pas encore terminée... »

CONSEILS AUX JEUNES PHILATÉLISTES

Il y a de nombreuses façons de collectionner les timbres, elles dépendent peut-être du goût de chacun, mais aussi et surtout des moyens dont on dispose.

Des controverses ont aussi divisé les philatélistes. Certains prétendent que, vu la quantité de timbres émis par tous les pays, il était indispensable de se spécialiser. Il y a les spécialistes de l'Europe qui ne collectionnent que les timbres de l'Europe; en France la mode a été et reste encore de se spécialiser dans les timbres de France et de ses colonies. Nous prétendons, par expérience, qu'une telle façon de collectionner ne peut être adoptée par les collectionneurs qui ne sont pas très riches, et surtout par les jeunes collectionneurs. Tout au plus, par exception, peut-elle être adoptée par des gens riches disposant d'un budget philatélique très élevé.

En effet, pour un jeune collectionneur, il est par exemple impossible de posséder plus de 1.500 timbres différents des colonies françaises. S'il devait les acheter tous, il en aurait pour 500 francs environ.

Or, pour la même somme, il peut se procurer plus de 6.000 timbres dans une collection comprenant tous les pays. De plus, les timbres manquants dans la collection spécialisée ont, à partir du 1.501, une cote élevée; quand notre jeune collectionneur possédera 10 francs, il pourra acheter tout au plus 1 timbre ou 2 ; dans la collection générale, ses 10 fr. lui paieront une cinquantaine de timbres. Pour exprimer ceci par une expression consacrée en philatélie, on dit que dans la collection spécialisée on se trouve rapidement devant un mur, un mur d'argent.

Et puis, pourquoi les timbres d'un pays et non pas d'autres? Pourquoi, lorsque l'on a le goût et le plaisir de collectionner des timbres, se spécialiser par exemple dans l'Europe et rechercher certaines horreurs tout en méprisant les belles séries de l'Iran, du Nyassa, de la Compagnie du Mozambique, ou de certains pays d'Amérique? Pourquoi refuser les timbres que l'on peut se procurer par relations pour aller en payer d'autres?

Nous prétendons que le jeune philatéliste doit collectionner tous les timbres, et d'en avoir de ces noms qui enchantèrent mon enfance : Négri-Sembilan, Nicaragua-Bornéo-les-Indes et la Jamaïque, faire en imagination de grands voyages au travers des continents et des mers.

Nous reproduisons deux timbres de Mozambique, émission de 1937.

Grand roman d'anticipation par Jack LARRY

Résumé des chapitres précédents. — *Fred, Louison et Philomicron qui étaient réduits à la taille de minuscules fourmis, viennent de rejoindre enfin la boîte où se trouve la poudre qui leur permettra de retrouver une taille normale.*

Chapitre XXIV

Retour au foyer *(suite)*

— Pourquoi? demanda Louison.

— Mais, parce que, tout de suite, tu vas grandir! cria Fred.

Et, soudain, il se mordit la langue.

Sa tête venait de cogner contre le plafond.

Avec fracas, la boîte s'écroulait autour d'eux.

La lumière du jour aveugla Fredo. Il frotta les yeux et vit devant lui sa sœur. Elle n'était point changée. Par contre, autour d'eux, tout s'était absolument modifié : la forêt était redevenue une touffe d'herbes; le mât, gros comme une cheminée d'usine, n'était maintenant qu'une perche toute fine; les moustiques étaient redevenus de la taille des moustiques.

— Quelle chance, dit Louison, songe seulement, on n'a plus besoin d'avoir peur des moustiques... Voilà, je n'ai qu'une tape à leur donner pour les écraser...

— Attends, l'interrompit Fred, soucieux, où est la poudre?

Ils regardèrent sous leurs pieds, où traînaient les débris de la boîte de bois. Parmi les débris ils découvrirent une minuscule feuille de papier parcheminé et le fond d'une toute petite boîte en carton. Le vent dispersait sur l'herbe une légère poudre blanche.

— Mais c'est notre poudre agrandissante! s'exclama Fred.

Et il s'élança pour en rattraper quelques grains.

Mais il était déjà trop tard.

— Qu'arrivera-t-il maintenant? demanda Louison, anxieuse. Alors, le professeur Philomicron restera petit toute sa vie? Et peut-être l'avons-nous déjà écrasé?

— Mais ne remue donc pas! cria Fred. Tu serais capable de l'écraser pour de bon...

Louison s'immobilisa net, et Fredo, accroupi, se mit à peigner l'herbe de ses doigts, comme avec un râteau.

Mais c'était en vain.

Alors Fred choisit parmi les débris de la boîte une planchette petite et lisse, l'essuya de poussière et la plaça bien en vue sur un terrain égal. Ensuite, il dit d'une voix plutôt basse, mais très distincte :

— Monsieur le professeur, allez vous mettre sur ce plateau. Ne craignez rien. Nous ne bougerons pas.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Les enfants, sans oser faire un geste, accroupis, les têtes penchées, fixaient la petite planchette.

Et soudain, sur le bois jaune parut une bestiole minuscule.

— Attends, murmura Fredo, retenant le souffle.

Il se pencha encore davantage sur la planche, cligna un œil et se mit à regarder fixement l'avorton qui courait, allant et venant le long du bord de la planche.

— C'est lui, souffla Fred, couvrant sa bouche de la main.

— Oui, lui! chuchota Louison. Tu vois, il agite ses petits bras. Est-ce possible que nous ayons été pareils?

— Encore plus petits, répondit Fred. Ne cause pas, tais-toi, reste tranquille.

Louison n'osait même plus respirer.

Et soudain, en plein silence, ils entendirent un bourdonnement plus faible que celui d'un moustique.

— Il dit quelque chose, murmura Fred, mais on ne le comprend pas.

Cependant, le professeur sauta de la planchette et disparut à nouveau dans l'herbe.

Au bout d'un instant, il apparut, traînant derrière lui un papillon de couleur foncée.

Le papillon se débattit, agita ses ailes, fit tomber le professeur.

— Aidons-le, dit Louison.

Le professeur s'agita au bord de la planche, hurlant quelque chose.

— Attends, — Fred arrêta sa sœur, — de nouveau, il parle!

Mais Louison avait déjà saisi le papillon et, d'un geste large, l'avait jeté loin; ensuite elle leva la planchette qui portait le professeur jusqu'à ses yeux.

— Il me semble qu'il est très mécontent! dit-elle.

Le professeur, levant les bras au ciel, courait sur la planchette et hurlait.

— Qu'avez-vous, monsieur le Professeur?

— Mais ne crie donc pas, chuchota Fred. Tu vas l'abasourdir. Tu oublies qu'il est minuscule! Passe-le-moi!

Avec beaucoup de précautions, Fred ôta le professeur de la planchette, le plaça sur sa main et le souleva jusqu'à son oreille.

— L'*œcophore*, criait la voix presque imperceptible du professeur. La seule œcophore! Un si bel exemplaire! un exemplaire unique.

— Il parle de quelque chose comme un sémaphore! souffla Fred à Louison.

— C'est certainement sa poudre qui s'appelle comme ça, souffla également la petite fille. Et nous n'en avons plus... Dis-le lui...

Fred regarda sa main et dit, lentement, et articulant les syllabes :

— Monsieur le professeur, que faire maintenant? Le vent a emporté la poudre... Ce n'est pas notre faute...

Et de nouveau, il mit le professeur contre son oreille.

— Cela ne fait rien, hurla la petite voix, à peine perceptible, je possède dans mon laboratoire encore tout un gramme de cette poudre. Portez-moi à la maison! Mais d'abord, retrouvez, dans l'herbe, mon œcophore!

— Et qu'est-ce que c'est que ce sémaphore?

— L'œcophore, piaulait le professeur, c'est un petit papillon de la famille des teignes ou mites. Il ne vit que dans le Midi. Il se nourrit de graines d'olives. Sous notre climat, ces papillons sont extrêmement rares, et Louison me l'a pris. Qu'elle me le retrouve, mais sans faute.

— Eh bien, Louise, dit Fred, recherche le petit papillon qu'il tenait tout à l'heure. C'est toi qui as jeté cette rareté, tu n'as qu'à la retrouver.

Louison se pencha, tâtonna dans l'herbe et prit par son aile un petit papillon, à moitié mort.

— C'est cela? demanda Fred, le montrant au professeur.

— Oui, oui, cela, se réjouit Philomicron, emportez-le à la maison, et surtout, ne le froissez pas.

— Et comment retrouver la maison? demanda Fred.

— Allez d'abord au lac, et derrière le lac, vous verrez le chemin de la ville, répondit le professeur.

Fred cueillit une petite feuille, la roula en un minuscule cornet et, avec mille précautions, y plaça le professeur Philomicron.

— Eh bien, maintenant, sans perdre une minute, courons à la maison, dit-il à sa sœur, mais surtout, fais attention, ne perds pas son papillon.

— Attends, l'arrêta Louison, comment veux-tu qu'on aille tous nus dans la ville?

— Cela ne fait rien, nous arriverons toujours.

— Non, non, protesta la petite fille, il faut nous habiller. Je n'irai pas comme ça.

Louison ramassa par terre la chemise chiffonnée du professeur, et s'en habilla.

Fred la regarda et éclata de rire.

— Un vrai épouvantail. Regarde à quoi tu ressembles.

La chemise du professeur tombait jusque sur les chevilles de la petite fille. Les manches pendaient jusqu'aux genoux. Mais c'était tout de même un vêtement.

Louison releva les manches et souleva le bas de la chemise comme une traîne.

— Et toi, demanda-t-elle à son frère, tu mettras aussi quelque chose?

Fred n'avait pas d'autre choix que d'entrer dans le pantalon du professeur. Il le remonta jusqu'à la gorge.

Noyé dans le pantalon trop grand, Fredo fit quelques pas, mais trébucha et tomba. Heureusement qu'il avait pu lever à temps la main, dans laquelle il serrait le professeur, autrement il l'aurait sûrement perdu ou écrasé.

— Mais roule donc le bas de ta culotte, conseilla Louison, en aidant son frère à se lever et à arranger le pantalon.

Les enfants partirent sur la grande route.

La soirée était déjà bien avancée quand Fred et Louison pénétrèrent dans les sombres faubourgs de la ville.

Dans les fenêtres des maisons, des lumières jaunes brillaient.

Les rues étaient désertes.

Fred aperçut de loin les arbres du jardin public.

— Eh bien, nous voilà bientôt chez nous! dit-il gaiement.

Mais dès qu'ils eurent fait quelques pas, que, bondissant d'une porte cochère, un petit chien tout ébouriffé, avec une oreille décollée, se jetait sur eux, aboyant furieusement, en cherchant à mordre leurs chevilles.

Fred lui lança une pierre, et les enfants continuèrent leur course.

Fred courait; d'une main, il maintenait la culotte qui glissait, de l'autre, qu'il élevait haut au-dessus de sa tête, il serrait la feuille avec le professeur.

Louison avait de la peine à suivre son frère.

Et soudain, devant eux, une troupe de garçons surgit.

Fred et Louison s'arrêtèrent. Les garçons s'arrêtèrent également.

— Laissez passer, s'il vous plaît! dit Fredo, l'air sérieux.

— Et d'où venez-vous comme ça?

— Et qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous autres?

— Certainement, cela nous intéresse. Justement, ici, chez nous, deux épouvantails se sont sauvés de notre pommier, un était en chemise, l'autre en culotte...

— Alors, quoi?

— Alors, nous les avons rattrapés.

Les garçons rirent bruyamment.

— Eh gars, cria l'un d'entre eux, ne perdez pas votre temps. Emmenez-les dans les pommiers qu'ils fassent peur aux corbeaux.

— Allons, venez, et pas de chichis.

Fred leva la main qui tenait le professeur au-dessus de sa tête, roula de grands yeux et hurla d'une voix de tonnerre :

— Micro-o-gaste-e-er ne-mo-o-or-r-u-um!

Les garçons reculèrent.

— Des fous! dit quelqu'un dans la foule d'une voix apeurée.

Fred tapa des pieds et cria d'une voix encore plus terrible :

— Car-r-rabu-us... Cor-r-ry-yxa... Triun-g-gu-li-ne...

Bousculant les uns les autres, les garçons s'enfuirent à la débandade.

La rue redevint déserte.

Dans l'obscurité, on vit les galopins qui s'éparpillaient à droite et à gauche, des portes des maisons qui claquaient.

— Et tout de même, la biologie nous a servi à quelque chose, constata Fred, reprenant son souffle, seulement, maintenant, nous allons courir le plus vite possible pour ne plus rencontrer personne... Certainement, nous avons, en effet, l'air des épouvantails...

Fredo et Louison s'élancèrent si vite que le vent leur soufflait aux oreilles.

Maisons, ruelles, rues, jardins, tout filait devant eux comme sur l'écran du cinéma.

Et voici enfin la porte verte de leur maison, si bien connue et à laquelle ils avaient rêvés si souvent.

Sans ralentir, dans leur élan, les enfants bondirent dans la cour et s'arrêtaient, haletants. La cour était déserte. Les enfants levèrent les yeux. Ils virent, au second étage, une fenêtre éclairée, et, derrière la fenêtre, assise à la table, leur maman.

Dépassant l'un l'autre, Fred et Louison franchirent d'un bond l'escalier et, arrivés sur leur palier, se mirent à tambouriner violemment dans la porte.

Les enfants du quartier se moquaient de Fred et Louison.

Quand elle vit les enfants, la mère éclata en sanglots et serra fortement Fredo et Louison contre elle.

— Ne touche pas! Attends! criait Louison en se dégageant, tu vas écraser le professeur Philomicron.

— Louisette, chérie, qu'as-tu donc? dit la maman épouvantée qui se mit à pleurer de plus belle.

— Attends, maman, ne pleure pas, dit Fredo, sérieux, donne-nous plutôt un petit verre propre.

— Un verre?

— Mais oui, acquiesça Fredo, nous allons mettre le professeur dans le verre, et ensuite ..

— Aïe, aïe, aïe! Tous les deux ont perdu la raison!

La mère levait les bras au ciel avec désespoir, et déjà elle s'apprêtait à courir au téléphone pour appeler un médecin, mais en quelques minutes tout finit par s'expliquer.

Rassurée, la mère se mit à préparer le souper, tandis que les enfants portaient le professeur dans son laboratoire.

***

Le lendemain, comme si rien n'était, le professeur Philomicron était assis à sa table de travail.

Dix reporters prenaient ses photos et notaient ses aventures dans leurs bloc-notes.

Bientôt après un journal publiait un grand article, avec le portrait du professeur Mathias Philomicron.

Quelqu'un lança le bruit que le professeur Philomicron aurait trouvé le moyen de transformer un éléphant en mouche, mais ensuite on embrouilla les choses et on se mit à dire : « Il fait un éléphant d'une mouche. »

Il se peut d'ailleurs qu'il existe au monde un professeur qui fait un éléphant d'une mouche, mais je n'en sais rien, et je ne peux rien en dire, parce que je n'aime pas écrire sur ce que je n'ai jamais vu de mes propres yeux.

— FIN —

LE MAITRE DE LA SOIF

(Suite de la page 2)

Deux, trois, quatre coups de feu... Au milieu du courant, un canot avançait à toute allure vers l'autre rive!... Les six bagnards, profitant de l'instant d'inattention, avaient libéré leurs chevilles des liens (Stephens Gildy ne devait pas être étranger à ce mystère), avaient réduit leur surveillant à l'impuissance et, bondissant dans une pirogue, avaient gagné le large!..

Furieux, les gardes-chiourmes déchargèrent leurs carabines en direction des fuyards : bien en vain! Le courant était à cet endroit assez rapide, et emportait le canot qui, guidé par des mains expertes, zigzaguait de gauche à droite, se rapprochant sans cesse de la rive!...

Ludovic Dorichon comprit le premier la nécessité d'agir et, entraînant Jacques Sernin, se précipita dans l'un des canots qui semblaient les attendre. Que craignaient-ils? Les forçats n'avaient aucune arme!...

Lorsque les surveillants, ayant enfin retrouvé leur sang-froid, songèrent à les imiter, ils ramaient déjà avec rage!...

Ludovic Dorichon, malgré son apparence lourdaude, possédait une vigueur d'athlète, et une résistance à toute épreuve. Jacques Sernin, lui, ne manquait pas d'entraînement sportif! Tout comme les bagnards évadés, ils avaient en leur possession deux paires de rames, et leur canot était bien moins chargé! Aussi, peu à peu, la distance qui les séparaient de ceux qu'ils poursuivaient diminua notablement.

Il était visible qu'ils allaient rejoindre le canot avant que celui-ci ne touche la rive. Les surveillants, eux, s'étaient entassés dans la même embarcation, et se gênaient mutuellement.

Pour l'instant, ils ne pouvaient leur être d'un grand secours. Il fallait agir seuls!...

(A suivre.)

PRIMES AUX ABONNEURS

Si vous nous envoyez cinq abonnements d'un an

VOUS RECEVREZ UNE DES PRIMES SUIVANTES :

Trousse scolaire, couteau ou ciseaux

10 abonnements : **Un livre** (valeur 12 francs)

20 abonnements : **Un stylo**

NOS ABONNEMENTS

Abonnements de propagande
5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

Abonnement ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr
Belgique . .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

MON CAMARADE
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e.

Voici les Résultats de notre

GRAND CONCOURS

de la plus belle Histoire de « **MON CAMARADE** »

1er prix, **une montre** : Annette Giunta (Toulon).

2e et *3e prix, au choix* : **un stylo, une boîte d'aquarelle ou un avion à construire** : Denise Darnault (Paris) ; Berrier Jacques (Les Molières).

4e, 5e et *6e prix, au choix* : **un album « Mon Camarade » (3e série) ou un livre** : Andrée Clidière (Nogent-sur-Marne) ; Antoine Scozzaro (Bône) ; André Villeste (Draveil).

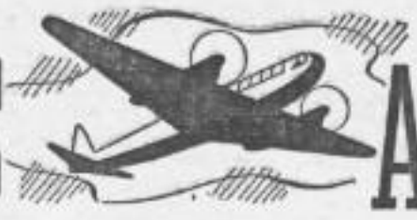
7e prix, **une boîte de crayons de couleur** : Maurice Saudeau (Cholet).

8e prix, **un couteau** : Ruffin Raymond (Cambrai).

9e prix, **une trousse scolaire** : Debruilh Lucien (Râches).

10e au 20e prix, **un stylomine ou un porte-monnaie** : Léon Weismark (Kremlin-Bicêtre) ; Colette Le François (Meylan) ; Boccard (Bobigny) ; Gilberte Rousselet (Paris-12e) ; Madeleine Jouvet (Troyes) ; Pierre Boutmy (Bondy) ; Marcel Masson (Neuville-sur-Escaut) ; Roger Thomas (Monteaux) ; Paulette Réhis (Pau) ; René Sabatini, Génissiat (Ain) ; Robert Meponte.

Nous demandons aux heureux gagnants qui ont le choix entre plusieurs prix de bien vouloir nous dire au plus vite leur choix.

LES JEUNES  AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

La menace de guerre étant écartée, les essais sur l'Atlantique Nord vont reprendre.

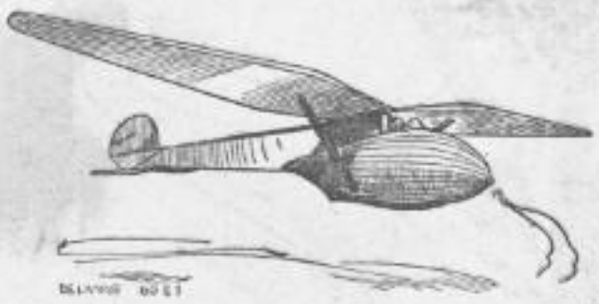
A cette occasion, il faut vous signaler que le voyage effectué par le grand hydravion français « Lieutenant-de-Vaisseau-Paris » a été beaucoup critiqué et même tourné en ridicule par certains.

Précisons qu'il n'était pas question, pour les Français, de faire une tentative de record, mais seulement de reconnaître un parcours et des bases pour préparer la ligne transocéanique. Ce vol d'études, d'escale en escale, sans cesse interrompu pour des raisons diverses et principalement pour prendre des notes et des renseignements, n'a rien de commun avec une traversée rapide. C'est un voyage scientifique et non un exploit sportif. Les comparaisons ont été faites par des gens mal informés.

Le « Latécoère 521 » n'est pas un appareil rapide. La France aurait choisi un autre type d'hydravion ou d'avion si l'on avait cherché une démonstration de vitesse.

UN PLANEUR D'ENTRAINEMENT

Un nouveau planeur d'entraînement de transition, le Delanne 60 E. 1, *vient d'être essayé. Il doit permettre aux élèves de passer le Brevet D. Le Brevet D consiste en 50 kilomètres de distance en ligne droite,*



1.000 mètres de gain d'altitude et un vol de plus de cinq heures avec retour au point de départ.

Ce planeur est un monoplan surélevé dont l'envergure de l'aile est de 13 m. 35. La voilure affecte la forme de deux trapèzes et le profil est croissant du fuselage au mât de haubannage, et décroissant vers les extrémités de l'aile. Cette disposition procure l'avantage d'augmenter la finesse et de diminuer le poids.

La voilure, de plus, est facilement démontable.

Le fuselage, long de 7 m. 50, est en deux parties distinctes : une cabine avant ou siège à carenage profilé de section ovale, et une queue triangulaire portant les empennages à son extrémité arrière. Ainsi, lorsque l'appareil est manœuvré au sol, seul le patin d'atterrissage est en contact, ce qui évite des détériorations.

L'empennage horizontal est surbaissé et haubanné par une paire de mâts obliques. Il comporte un plan fixe de surface très réduite.

Le gouvernail de direction est compensé et décalé. Le plan de dérive se résume au carénage de l'axe de pivotement et de la béquille de queue.

Le poids à vide est de 140 kilogrammes, ce qui donne 225 kilogrammes environ en ordre de vol.

Le Delanne 60 E. 1 *a été essayé par tous les as du vol à voile et a donné toute satisfaction.*

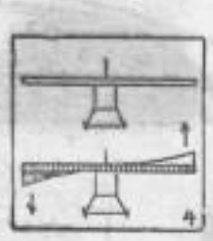
Enfin, un matériel moderne français se révèle !

DICTIONNAIRE D'AVIATION

FLOTTEUR. — Pièce d'un carburateur dont le rôle est de maintenir, dans la cuve, un niveau constant. Le flotteur, comme son nom l'indique, flotte. Il est calibré. Lorsque l'essence entre dans la cuve, le flotteur monte ; il monte jusqu'à ce que la quantité d'essence voulue soit entrée. Alors, au moyen d'un pointeau fixé en son centre, le flotteur bouche le trou d'arrivée d'essence. Dès que le niveau baisse, le flotteur, en redescendant, entraîne son pointeau qui débouche le trou d'arrivée et laisse à nouveau pénétrer l'essence. Et ainsi de suite.

Nous avons déjà expliqué le mot flotteur appliqué aux hydravions. (3.)

GAUCHISSEMENT. — Dispositif utilisé sur les premiers aéroplanes pour corriger l'équilibre latéral. Il consistait, au moyen de leviers et de câbles, à faire varier le profil de l'extrémité des ailes en les tordant. Le gauchissement a disparu depuis le perfectionnement des ailerons avec lesquels le résultat est meilleur.



Notre modèle réduit peut, accidentellement, avoir les ailes gauchies. Il aura alors tendance à se retourner et ce défaut devra être corrigé. (4.)

JEUDI 17 NOVEMBRE

2 nouveaux romans

TOM SAWYER
le roman célèbre de **Mark TWAIN**

LA MORT DU LOUP
une nouvelle aventure de Pierrot Lancry, par **R. DUCHATEAU**

2 nouvelles histoires en images

LE FOU VOLANT
un formidable récit d'aventures aériennes

FRED HARDI EN L'AN 2039
un fantastique récit d'anticipation

BÉGONIA Chercheur de Trésors | **PAT'SOUM** L'amusant génie des machines

FALZAR
le chien aimé des petits

TOTO ET TOUTOUNE
font le Tour de France

JIM MYSTÈRE
au pays des Aztèques

RUBRIQUE DES JEUX

LA LETTRE DE JANOT

GRAND CONCOURS
" LES JOUETS "

GRATUITEMENT

Du 16 novembre au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un Insigne de « Mon Camarade »**.

UN DRAME SUR LA BANQUISE

Nous avons vu, l'autre semaine, comment Papanine et ses héroïques compagnons avaient vécu 9 mois sur les banquises du pôle nord. Voici maintenant la fin de leur dramatique aventure.

Mais voilà que « la villégiature au bord de la mer », comme disait narquoisement Papanine, prend brusquement fin.

Le 1er février, après une tempête qui fit rage pendant six jours, la banquise se brise. Des crevasses profondes et nombreuses se forment jusque sous la tente d'aluminium; sa carcasse craque; l'eau apparaît déjà dans la cuisine. Bravement, nos quatre hivernants montent aussitôt une légère tente en soie et un abri pour le poste de T. S. F. de Krenkel.

Les coordonnées indiquent 74° 16′ de latitude; le courant pousse les glaces vers les côtes du Groenland et la banquise continue de se rompre. L'eau noire forme déjà une large flaque, le dépôt de vivres est immergé; la tempête déchiquette la tente. Les « papaniniens » chargent tout ce qui reste de leur camp sur les traîneaux, prêts à déménager sur un autre glaçon, si le leur se brise. La banquise se morcelle toujours. Le 2 février elle ne mesure plus que 50 mètres de long sur 30 mètres de large. Du même coup, le sauvetage devient plus difficile, le petit glaçon étant insuffisant pour permettre l'atterrissage d'un avion.

Mais sous les rafales déchaînées de l'orage, sur un débris de glace qui oscille sous leurs pieds, nos quatre explorateurs ne perdent pas la tête. Harrassés de fatigue, trempés, ballottés par le vent, ils poursuivent avec calme et assurance leurs investigations scientifiques dans la mer froide du Groenland. Leur courage, leur endurance soulèvent l'étonnement et l'admiration du monde entier, même ceux des ennemis de l'U. R. S. S.

Mais le « cran » des « papaniniens » procède de leur profonde conviction que la mère-patrie ne les abandonnera pas; ils savent que le pays veille sur eux et cette confiance leur donne du calme et du courage. La patrie a-t-elle trompé leur confiance ? Le sauvetage fut organisé avec une ampleur indicible; mais non, ne parlons pas de « sauvetage », Papanine se fâche terriblement quand on lui parle du sauvetage de la station; disons plutôt que la station *fut enlevée* de la banquise le 19 février par 70° 48′ de latitude et fermée officiellement le jour même.

Lorsque la nouvelle de la rupture de la banquise flottante parvint à Moscou, le pays tout entier n'eut plus qu'une pensée : ramener ses fils sains et saufs sur la terre ferme.

Aussitôt se constitua une commission pour l'organisation du retour du groupe Papanine, sous la présidence de Mikoïan, vice-président du Conseil des commissaires du peuple. Elle désigna Otto Schmidt, le Christophe Colomb soviétique, pour diriger l'ensemble des expéditions de secours.

En quelques jours, 4 brise-glaces furent préparés pour se porter au secours de l'expédition polaire, avec un équipage qui ne comptait pas moins de 150 personnes. Il a fallu que toute l'Union soviétique fût touchée profondément par le sort de ses quatre fils pour parvenir à réaliser de tels records de vitesse dans la préparation et l'aménagement des brise-glaces!

L' « état-major flottant » de l'expédition, avec Otto Schmidt à sa tête, prit place sur le brise-glaces géant l'*Ermak*, le plus puissant du monde. Après une réparation exécutée en un temps record par 500 ouvriers, l'*Ermak* quitta Cronstadt le 10 février, emportant un autogire et un avion amphibie, capable d'amérir et d'atterrir sur la glace. Mais déjà avant lui deux brise-glaces, le *Taïmyr* et le *Mourman* partirent du port de Mourmansk, dans la presqu'île de Kola, et c'est à eux que devait revenir l'honneur de ramener les quatre hivernants du pôle. Quant à la quatrième unité de l'expédition, le petit navire de reconnaissance le *Mourmanetz*, il était chargé d'examiner l'état des glaces, sans s'approcher de la banquise.

Les équipages des navires, fiers de la tâche que leur avait confiée le gouvernement, animés des mêmes sentiments que le pays tout entier, déployèrent des prodiges de courage pour se frayer une route à travers les glaces, justifiant cette belle expression de Fridtjof Nansen : « Sur les vaisseaux en bois ne peuvent naviguer que des hommes en fer ».

Le *Mourman* qui emportait deux avions (un avion sur skis et un avion amphibie) et une provision de combustible pour six mois subit d'importants dégâts, après une bataille de vingt et un jours contre les rafales furieuses du vent. Mais l'équipage répara tout avec une maîtrise admirable et le 16 février, le pilote Vlassov s'envolait vers la banquise Papanine.

Le *Taïmyr* rencontra les mêmes difficultés. Les glaces compactes bloquaient le navire; il fallut les faire sauter à la dynamite et profiter de chaque fissure pour s'approcher du camp. Le temps incertain ralentissait encore davantage une avance par trop lente. Mais le 19 février, 1.500 mètres seulement séparaient le *Taïmyr* du camp Papanine et les héros polaires pouvaient apercevoir de ce qui restait de leur banquise, la fumée du navire. Le jour même, sous la direction de leur chef Ostaltsev, les marins du *Taïmyr* nettoyèrent et nivelèrent le champ, en bouchant les crevasses avec de la glace fraîche.

Enfin l'instant mémorable arriva. On put descendre sur la glace pour atteindre le camp de Papanine. Quatre-vingt marins de deux navires se forment en deux colonnes et, drapeaux rouges en tête, se dirigent vers le drapeau de l'Union soviétique, planté sur un monticule de glaces. C'est là que les quatre héros les attendent. Les marins s'élancent vers eux, les prennent dans leurs bras. La joie est immense. Les deux navires se disputent l'honneur d'avoir pour hôtes les illustres habitants du pôle, arrachés à l'étreinte des forces dangereuses de la nature. Pour ne pas faire de jaloux, on tire au sort. Papanine et Krenkel montent sur le *Mourman*, Chirchov et Fédorov s'embarquent sur le *Taïmyr* qui emporte également la tente et le matériel scientifique.

A bord des navires, tout est prêt pour la réception des explorateurs : le bain, le linge propre et le repas succulent.

Il ne reste maintenant qu'à rejoindre l'*Ermak* qui cingle à leur rencontre et revenir au pays qui les attend impatiemment. Le *Taïmyr* et le *Mourman* rencontrent l'*Ermak* en haute mer, au milieu des glaces du Groenland et remettent à Otto Schmidt leur précieuse cargaison; puis, leur tâche périlleuse accomplie, ils mettent le cap sur Mourmansk, tandis que l'*Ermak* va repêcher le petit *Mourmanetz*, pris dans les glaces. Le 26 février, les deux brise-glaces opèrent leur jonction et se dirigent ensemble vers le Nord de l'Écosse d'où ils mettent le cap sur Léningrad.

Aux heures dramatiques de la rupture de la banquise, la grande famille que forment les peuples de l'U. R. S. S. suivait avec angoisse l'odyssée des « Papaniens ».

Et, quand le 19 février 1938, Krenkel adressa son dernier radiogramme pour annoncer la fermeture de la station scientifique « Pôle Nord » et l'abandon de la banquise, la joie de toute la nation fut immense. Pendant les entr'actes dans les théâtres et les cinémas, la T. S. F. annonçait les détails de l'embarquement des hivernants sur les brise-glaces de secours. Dans les écoles, les professeurs étaient assaillis de questions sur le pôle nord, ses conquérants et leurs travaux scientifiques.

Des usines, des syndicats et des kolkhoz, de l'armée et de la flotte, des académies et des palais des pionniers partaient des résolutions acclamant les quatre héros nationaux et le régime socialiste qui les a engendrés. L'Association géographique de l'U. R. S. S. décerna à Papanine et à ses trois compagnons le grade de docteur ès sciences géographiques.

Des affiches sur l'expédition polaire couvrirent les murs des villes, des films sur la vie sur la banquise furent projetés dans les cinémas. Des cartes postales, à l'effigie des quatre hivernants s'arrachèrent dans les magasins.

Le 17 mars 1938, Moscou en liesse acclamait les vaillants explorateurs. Le pays tout entier est entré en émulation pour les recevoir dignement. Les pionniers décidèrent d'obtenir des notes « très bien » à l'école, les ouvriers s'engagèrent à battre de nouveaux records de productivité, comme si chaque citoyen soviétique se devait, à l'image des « papaniniens », d'atteindre son pôle à lui.

Claire HOUGARDY.

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier partage parfois la poire,
Mon deuxième est plus ou moins long.
Mon troisième ignore la saleté,
Comme les charades, mon entier nous distrait.

Envoi de Raymonde Michaud (Nevers).

Mon premier est une arme à feu,
Mon deuxième s'étend dans toutes les fermes,
Mon tout était trois, mais aussi quatre.

Envoi de Jacqueline Brugne.

Une pièce de théâtre peut faire mon premier,
Mon deuxième est une mesure de longueur,
Aujourd'hui sera demain mon troisième,
On compare souvent Paris à mon tout.

Envoi de Jacqueline Brugne.

DEVINETTES

Je suis à la tête de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique, de l'Asie. Je suis au centre de la France et de l'Italie, et sans moi Paris serait pris. Qui suis-je ?

Envoi de Fernande Crampon (Paris).

Quelle différence y a-t-il entre un taxi et un fusil de chasse ?

Quels sont les adjectifs les plus redoutables ?

Envoi de Simone Berchebru (Bort).

Quelle différence y a-t-il entre un oiseau et un stylo ?

QUE SIGNIFIE CECI ?

Envoi d'André Kleineman.

UN TOUR DE CARTES

Mettez à l'insu du spectateur 3 cartes dans votre poche. Dans un jeu complet prenez 4 cartes, étalez-les, le dos en l'air, puis sortez de la pièce. Un spectateur regarde une des cartes et la remet en place. Rentrez. Prenez les 4 cartes dans un ordre connu, mettez-les dans la poche où se trouve déjà les 3 autres cartes que vous sortez. Étalez-les sur la table en demandant au spectateur le numéro d'ordre de la carte manquante. Vous cherchez dans votre poche la carte en question et vous la montrez au spectateur ébahi. C'est simple, mais il vous faudra un peu d'habileté tout de même.

PROVERBE EN IMAGE

Quel est le proverbe que représente ce dessin?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Abonnez-vous !

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 153

Horizontalement. — 1. Il paraît chaque jour dans le journal. — 2. Sert à l'ouvrier. — 3. Saveur aigre. Abréviation courante signifiant « le même ». — 4. Adverbe de lieu. Carte. Liquide qui circule dans les diverses parties des végétaux. — 5. Allure du cheval. Pièce de la charrue. — 6. Ville des Pays-Bas. — 7. Rongeur. Plaisanta. — 8. Ouvrier qui fait des meubles. — 9. Ce qui attache. Fleur. — 10. Assaisonnement. Subdivisions d'un acte théâtral.

Verticalement. — 1. Rupture violente d'un os. — 2. Sac d'écolier. — 3. Aplani. Doigt du pied. — 4. Temps précis où un événement a eu lieu. Négation. — 5. Actes de l'autorité souveraine. Poils qui viennent au cou et à la queue du cheval. — 6. Enduit tenace pour boucher hermétiquement les vases. Trou d'une aiguille. — 7. Sabona. Qui possède un titre nobiliaire ou honorifique. — 8. Deux lettres de TIC. En matière de. Prénom masculin. — 9. Compagnon de Marius. Pronom. — 10. Corrompus.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 152

Dessin amusant. — Il suffit de plier la feuille de papier comme l'indique le dessin. Lorsque la feuille est dépliée, le chiffre 100 apparaît.

Charades. — 1. Fi-Selle-Bi (Ficelleric). — 2. A-Lex-An-Drain (Alexandrin). — 3. Mousse-Queue-Ton (Mousqueton).

Devinette. — C'est le chien qui suit son maître ou sa maîtresse et qui n'est ni l'un ni l'autre.

Plaque brisée. — Ici vécut Chateaubriand.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 152

Horizontalement. — 1. Battement. — 2. Rarelés. Ob. — 3. Ale. Paul. — 4. Clin. Laure. — 5. Hotte. — 6. Eue. Nièces. — 7. Timidement. — 8. Sète. Ente. — 9. Rénovent. — 10. Tue. Tine.

Verticalement. — 1. Brochet. Ré. — 2. Aa. Louise. — 3. Traitement. — 4. Telut. Itou. — 5. Eté. Endèvé. — 6. Me. Ie. — 7. Espacement. — 8. Au. Centi. — 9. Tourment. — 10. Blé. Stère.

55 lignes. Cal. 65. Total : 3.575

LE COURRIER DE JANOT

Paul Chazel, Saint-Martin-le-Supérieur : Merci des distractions et des critiques. Mais nous avons déjà demandé à nos lecteurs de supprimer un roman pour mettre des histoires en images plus grandes, et ils n'ont pas voulu qu'on change. De même pour *Toto et Toutoune*, on ne peut pas l'agrandir sur toute la page. — *Gisèle Faux, Villefranche-sur-Mer* : Merci des charades. L'idée du Concours de la meilleure charade est à retenir. — *Jacques Berrier, Les Molières* : Merci de tes distractions. — *André Deshlaches, Grenoble* : Merci des rébus et charades. Mais le rébus a déjà été publié. — *Georges Thome, Apt* : Nous allons réfléchir à ton idée du *Coin des Echanges*, mais elle nous paraît un peu difficile à réaliser. J'insère ailleurs ta demande de correspondant. — *Odette Ferrière, Gentilly* : Merci de tes jolies charades. — *Suzanne Jouannès* : Je transmets tes devinettes. — *Albert Carpentier, Vincennes* : Plutôt que de faire *Mon Camarade* bi-hebdomadaire, ce serait bien mieux de faire deux journaux, un pour les garçons, un pour les filles, par exemple. Mais cela c'est un rêve très lointain. Tes idées de lancement me paraissent bonnes. Je les transmets à ces messieurs-dames de la rédaction. — *S. Antoine, Paris-X^e* : Merci de ta longue lettre et des gentils compliments ou critiques. — *Paulette Poul, Epinay* : Merci de ton joli petit récit. Je m'en serviral. — *Serena Bacci, Saint-Gaudens* : Je vais bientôt donner des nouvelles du club de la rue du Fer-à-Repasser. J'ai transmis tes charades et je pense qu'elles seront publiées. Remercie Aurora de ses charades et de son récit. — *Ginette Mariée, Paris-XIe* : Merci de ta lettre et surtout de tes critiques. — *Roland Brunetti, Villerupt* : Je suis très content que tous tes parents et tous tes amis lisent *Mon Camarade*. Bravo pour ton bon travail. — *Marcelle Maillé* : Merci de ta gentille lettre de compliments. — *Gilberte Apcher, Meknès* : L'an dernier tu aimais mieux les histoires en images. Maintenant c'est les romans. Il faut bien que nous tenions compte du goût de tous nos lecteurs, c'est la leçon de ta lettre.

POUR 20 FRANCS

Voici une série d'albums soviétiques en langue française, illustrés en couleurs, que voudra posséder chaque ami de « Mon Camarade »

Un citoyen distrait	2 fr. 50
Bagages	2 fr. 50
Au feu	2 fr. 50
La petite pleurnicheuse	3 fr.
Comment l'automobile apprit à marcher	3 fr.
Les joujoux	4 fr.
Les poupons au jardin d'acclimation	5 fr.

Envoyez vos commandes à
« MON AMARADE »
24, Rue Racine, Paris-6e

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. 15 fr.
— franco 18,50

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco . .. 12,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris.
51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

LA NORVÈGE

La Norvège est certainement un des pays les plus curieux d'Europe. Regardez cette côte déchiquetée qui remonte jusqu'au cap Nord, face aux glaces du pôle. Des montagnes — une étroite bande de hautes montagnes — et puis ces rochers sur la mer, voilà, si étrange que cela paraisse, qui forme un pays, un pays prospère.

Il n'a pas, comme la Suède sa voisine, de richesses naturelles, plaines fertiles ou mines; sa richesse, c'est avant tout la mer et, grâce à ce courant tiède que vous connaissez maintenant : le *Gulf-stream*, la Norvège ne voit pas ses ports bloqués par les glaces. Aussi les Norvégiens sont de rudes gaillards qui ne craignent pas les multiples écueils dont leurs côtes sont semées; la pêche est là-bas la principale ressource, et des milliers de bateaux partent, chaque semaine, jeter leurs filets. Les ports de Norvège montrent une grande activité; sans cesse des camions roulent sur les quais devant les grands magasins de bois, peints de toutes les couleurs. Les Norvégiens sont grands, blonds aux yeux bleus, paisibles et forts. Qui pourrait croire qu'il y a mille ans leurs ancêtres venaient fréquemment, en pirates, sur les côtes de France, de Hollande, d'Angleterre, et que les gens d'Occident craignaient de voir apparaître ces navires rouges ayant à la proue une tête de dragon, avec tant de boucliers étincelants sur chaque plat-bord, navires d'où allaient s'élancer pour le carnage et le pillage les farouches *Vikings?*

Maintenant, ils sont tranquillement installés dans de coquettes maisons de bois, repeintes fréquemment, au toit desquelles un drapeau flotte sur un long mât; on est surpris de voir apparaître dans un site sauvage — creux de vallée, île minuscule — une si calme maison autour de laquelle des vaches paissent; il y a aussi des châlets de montagne à moitié enfoncés dans la terre, dont le toit est recouvert, comme d'un chaume, d'épais gazon piqué de fleurs; tout autour, des champs très en pente où des filles vêtues de robes éclatantes chargent des légumes dans de curieuses charrettes, mettent à sécher le foin sur des râteliers en lignes...

Un commerce important de la Norvège est celui des fourrures. Du Nord du pays, région où les cheveux sont plus pâles, le soleil plus rare, des chasseurs, norvégiens ou lapons, partent traquer, pendant la longue nuit du pôle, l'ours blanc, le renard, la martre, la zibeline. On fait aussi l'élevage de ces renards argentés, à la si belle peau.

Nombreux sont les touristes qui viennent de toutes les parties du monde entier visiter la Norvège, pour naviguer le long de ses côtes à pic, au milieu des multiples îles, jusqu'au cap Nord, le point le plus au Nord de l'Europe, devant la mer polaire, face aux déserts du froid, et contempler le « soleil de minuit », car en ces régions, pendant la belle saison, le soleil ne disparaît pas derrière l'horizon : il descend tout rouge jusqu'à toucher les flots et repart vers le zénith, clair dans le ciel pâle — une nuit longue de six mois succédera à ce jour de six mois.

La Norvège est le pays des curiosités naturelles. C'est l'atelier de la Nature; des glaciers longs de plusieurs kilomètres carrés écrasent ses montagnes, de hautes cascades jaillissent partout; sans cesse dans d'immenses couloirs montagneux des rochers roulent, sans cesse l'eau ratisse et organise les vallées. Mais que signifie ce mystère? La côte n'est pas seulement dentelée, déchirée par les flots comme l'est notre côte de Bretagne; entre d'épaisses falaises de granit il y a des passes, souvent très étroites, par où la mer, toujours encadrée de montagnes, pénètre très loin à l'intérieur des terres; ces bras de mer, ces magnifiques couloirs d'eau, sinueux, surprenants, couverts de brume le matin, rayés d'ombres mauves le soir, s'appellent des *fjords*. L'explication, la voici : imaginez la Suisse tout à coup envahie par la mer, le mont Blanc ne dépassant plus que de 2.810 mètres (au lieu de 4.810 m.) la surface des eaux — les vallées seront entièrement submergées, et aussi la plupart des collines — les prés des montagnes moyennes émergeront formant des îles et des îlots, et le plus haut massif montagneux sera comme une gigantesque araignée rocheuse avec de l'eau entre chaque patte! Cette Suisse inondée, c'est la Norvège; à des époques très anciennes, soit par un glissement de la croûte terrestre, soit sous le poids de la calotte de glace qui la recouvrait à l'époque glaciaire, la Norvège s'est enfoncée dans la mer; il paraît d'ailleurs que depuis lors elle se redresse, très lentement...

Toute montagne comporte de sa base à son sommet plusieurs régions : vallées riches à cause d'une terre épaisse abondamment arrosée, forêts, alpages (prés où l'on monte paître les troupeaux), hautes vallées étroites, rochers surmontés de glaciers. En Norvège, du fait de l'inondation, la montagne ne commence qu'au niveau des forêts... et souvent à la hauteur des rochers; on peut même voir des glaciers qui débouchent directement dans la mer : atteindre un glacier sans longue marche, sans escalade à la corde et au piolet, mais tranquillement accoudé au bastingage d'un bateau, voilà qui n'est pas banal!

Bour.

DIFFUSEZ VOTRE JOURNAL : MON CAMARADE

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME	M. C. 4, AVION DU POLE	M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 38 centimètres	Envergure 48 centimètres	Envergure 60 centimètres

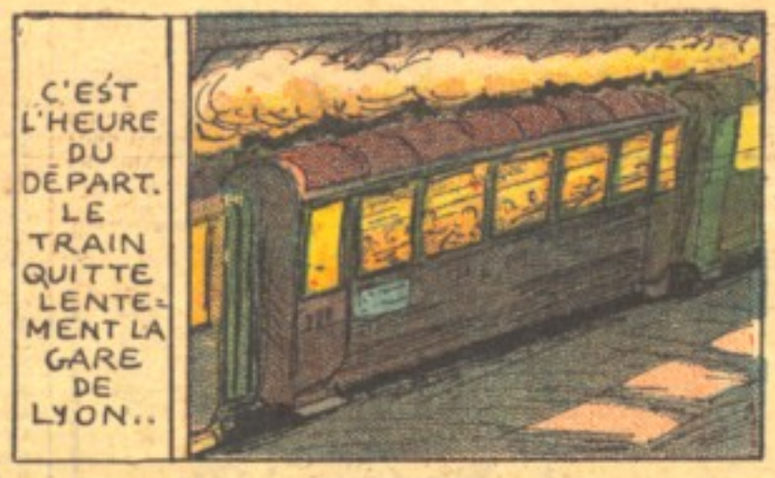
Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :
Mon Camarade.
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — *AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT*

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.982.

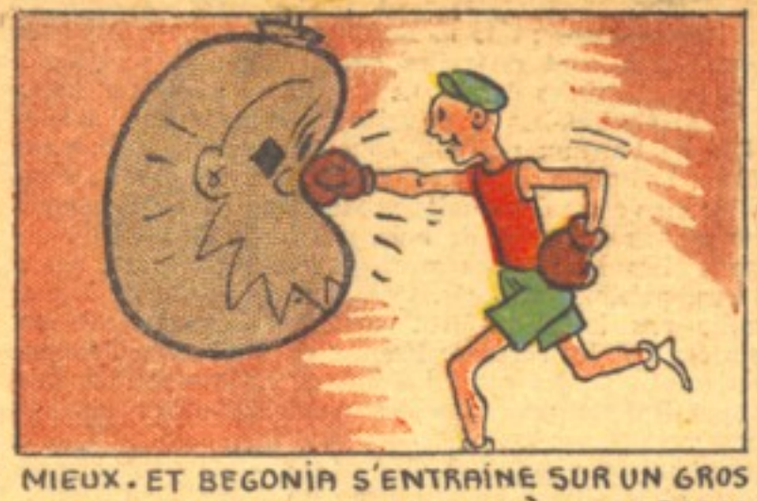
TOTO et TOUTOUNE

RESUMÉ : DEVANT REJOINDRE LEUR TANTE, Mme MARCHAND, QUI HABITE PRÈS DE MONTPELLIER, TOTO ET TOUTOUNE S'EMBARQUENT SEULS A LA GARE DE LYON PAR UN TRAIN DE NUIT.....



LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

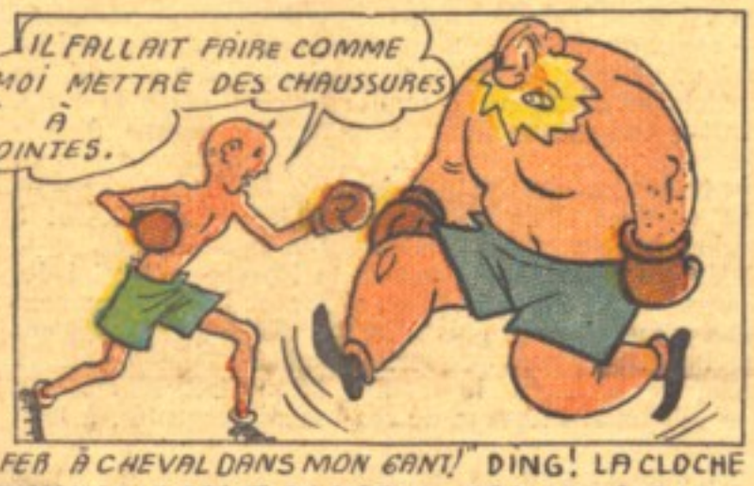
L'ASTUCIEUX BEGONIA TOMBE DEVANT UNE AFFICHE ALLÉCHANTE – GAGNER 10.000 FRANCS C'EST TRÈS INTÉRESSANT MAIS BATTRE GROSSAC VOILÀ QUI EST



MIEUX. ET BEGONIA S'ENTRAINE SUR UN GROS SAC DE SABLE. IL Y A PEINT LA TÊTE DE GROSSAC ET IL LUI TAMBOURINE LA FACE AVEC JOIE.

MAIS LE PROFESSEUR HUMERUS SONGE QU'IL VAUT MIEUX COMPTER SUR LA RUSE QUE SUR LES POINGS DE SON AMI BEGONIA, ET ASTUCIEUSEMENT

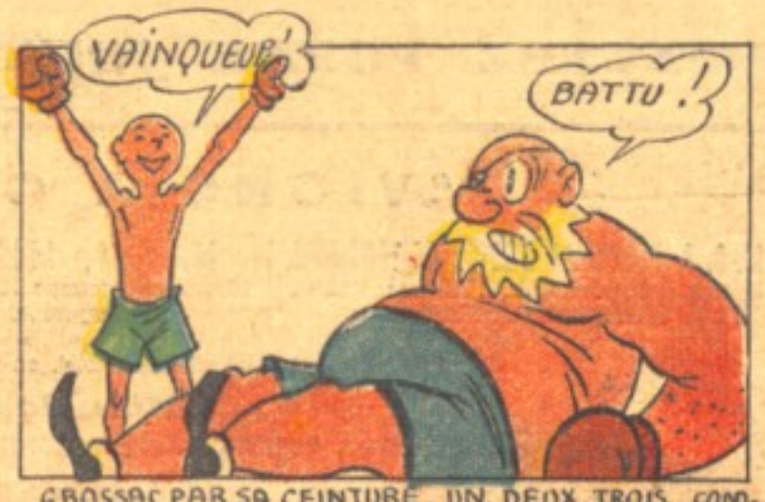
IL CIRE LE PARQUET DU RING. LE GRAND JOUR DU COMBAT ARRIVE. SUR LE RING GROSSAC PENSE "PAUVRE NAÏF IL IGNORE QUE J'AI MIS UN



FER A CHEVAL DANS MON GANT!" DING! LA CLOCHE ANNONCE LE DEBUT DU MATCH. GROSSAC SUR LE PARQUET GLISSANT A PLUTÔT L'AIR D'UN

PATINEUR QUE D'UN BOXEUR, ET MÊME D'UN MAUVAIS PATINEUR CAR AU BOUT DE QUELQUES SECONDES IL CHOIT LOURDEMENT SUR

LE PARQUET. HUMERUS PLEIN D'A-PROPOS SE GLISSE SOUS LE PLANCHER DU RING PASSE UN CROCHET ENTRE DEUX LAMES DE PARQUET ET CROCHETE



GROSSAC PAR SA CEINTURE. UN, DEUX, TROIS.. COMPTE L'ARBITRE, A DIX, BEGONIA EST VAINQUEUR IL LEVE LES BRAS DE JOIE. LA FOULE L'ACCLAME.

GROSSAC HURLE DE RAGE MAIS LE PUBLIC RECLAME LA REMISE DE DEUX GROS SACS D'OR A BEGONIA, QUI PART JOYEUX DU TOUR QU'IL A JOUÉ

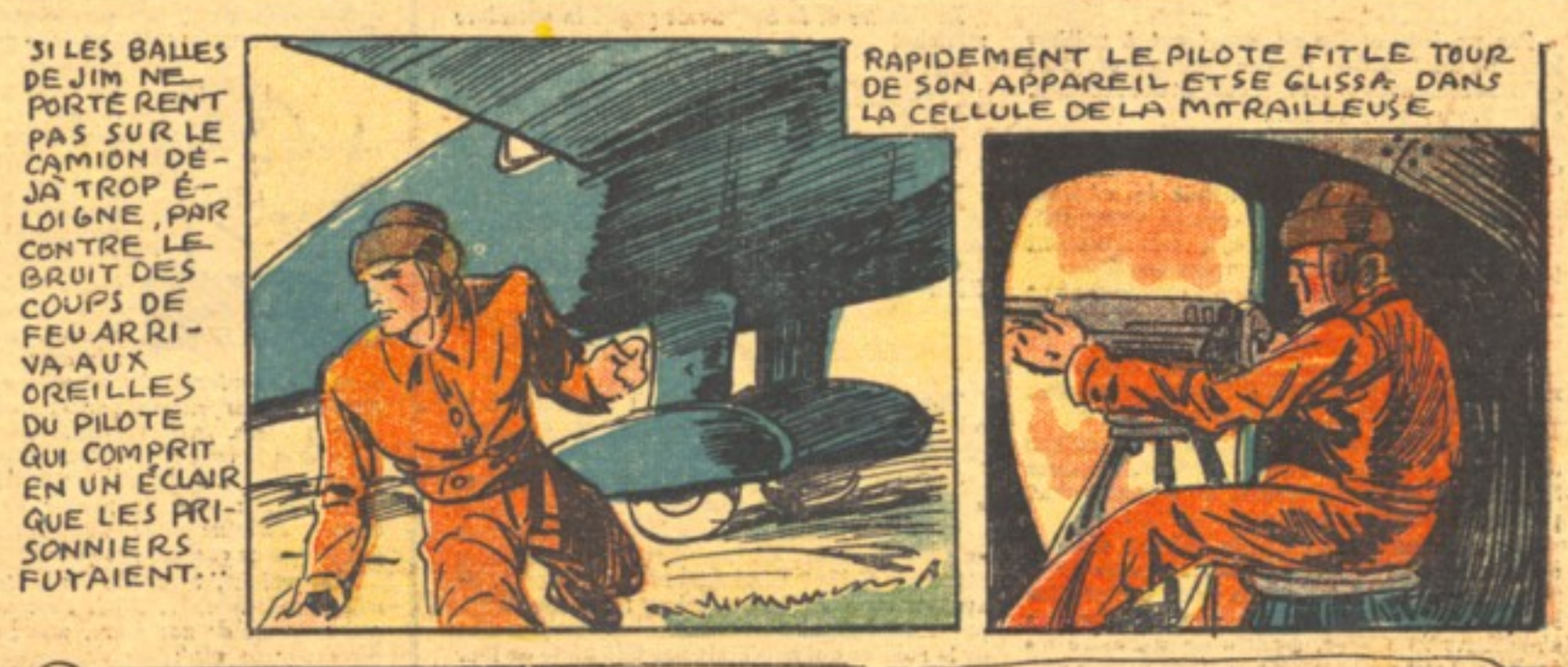
mon Camarade

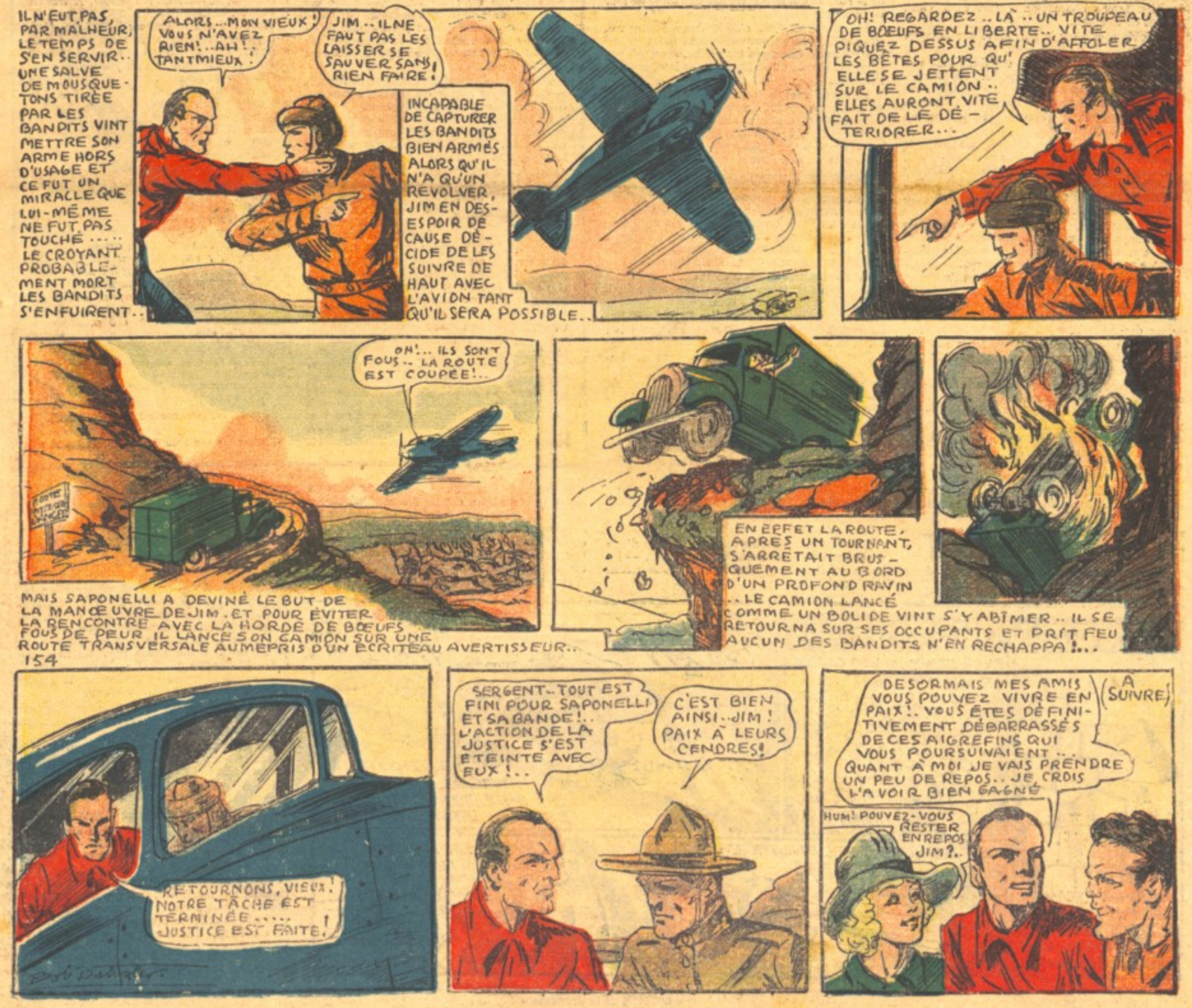
0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 154. JEUDI 10 NOVEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE COMBAT LES AGISSEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE QUI PERSÉCUTE LES HOMMES DE COULEUR.

AU MOMENT DE CAPTURER SAPONELLI, IL EST ATTAQUÉ PAR DERRIÈRE PAR UN DES BANDITS.





Le Maître de la Soif

Roman d'aventures inédit, par YVES DERMÈZE

Résumé du chapitre précédent. — *Jacques Sernin et Ludovic Dorichon à la poursuite d'un bandit mystérieux,* le Maître de la Soif, *qui a trouvé le moyen de faire disparaître l'eau à volonté, sont arrivés en Guyane.*

II

LA PREMIÈRE MANCHE

(Suite)

Pas un instant ils ne songèrent à utiliser leurs pistolets automatiques : après tout, ceux qu'ils tentaient de rattraper étaient des hommes, et des hommes désarmés!...

Les cinq forçats, cependant, approchaient de la rive.

La rivière, large à cet endroit de soixante mètres environ, était par bonheur tranquille. Les fortes pluies s'annonçaient, mais n'avaient pas encore démesurément grossi les flots.

L'un derrière l'autre, les trois canots filaient rapidement. Les surveillants, sûrs à présent de rattraper les fugitifs, renonçaient à user de leurs armes. Où donc les forçats évadés auraient-ils pu se dissimuler?... Sur l'autre rive, la forêt les empêchait de fuir rapidement.

Le canot se rapprocha à quelques mètres de la rive, aborda. A cet instant, Jacques Sernin et Ludovic Dorichon ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres.

En un élan désespéré, ils prirent contact avec la rive à l'instant où les bagnards s'enfonçaient dans la forêt. De peur d'atteindre les deux journalistes, les gardes-chiourmes s'abstinrent de tirer, assurés de rejoindre les fugitifs. Leur embarcation n'était qu'à vingt mètres de la rive!...

Ludovic sauta sur le sol, suivi par Jacques Sernin...

A cet instant précis, il y eut dans l'air une sorte de flottement imperceptible, un changement de la transparence de l'atmosphère, qui éveilla chez Dorichon des souvenirs très nets.

D'un bond, il se retourna, et poussa un rugissement de rage.

D'un seul coup, comme dissipée par une force mystérieuse, l'eau de la rivière avait disparu!... L'incroyable, une fois de plus, s'était produit : Stephens Gildy, atterri avec son avion *Nihil*, avait expérimenté son engin extraordinaire!...

La rivière s'était asséchée!...

Et les surveillants, terrorisés par ce miracle d'un nouveau genre, se précipitèrent dans la vase, sans songer qu'ils allaient immanquablement s'y enfoncer jusqu'à mi-corps!

Sans perdre une seconde, Jacques Sernin et Ludovic Dorichon, après s'être assurés d'un regard que les surveillants se tireraient seuls de leur difficile situation, s'élancèrent sur les traces des fuyards.

Dans la rivière asséchée, l'eau recommençait déjà à circuler, preuve que le maître de la soif avait arrêté son engin affolant!

Ludovic s'enfonça dans le rideau de feuillage, et Jacques Sernin, à sa suite, disparut.

Lorsque les gardes, après s'être hissés sur la rive, coururent sur leurs traces, les deux amis avaient disparu.

Ce fut d'ailleurs très rapide : il y eut un sourd vrombissement, un ronflement de moteur entraîné à pleine allure, et, au-dessus des feuillages épais, l'autogyre s'éleva presque verticalement, à moins de cinquante mètres.

En vain, ils déchargèrent leurs carabines sur cet adversaire mouvant : sans même daigner leur répondre, le *Nihil*, à toute vitesse, s'élança vers l'Orient...

L'eau circulait maintenant à nouveau dans la rivière, tout comme si Stephens Gildy n'avait pas, une nouvelle fois, montré la puissance infernale dont il était le dépositaire!...

Et, avec les cinq forçats évadés, Jacques Sernin et Ludovic Dorichon avaient disparu!...

Le *Maître de la Soif* avait gagné la première manche!

III

LE MAITRE DE LA SOIF

Le journal s'étalait devant eux, avec son immense titre qui flamboyait sur toute la largeur de la page :

UNE PIRATERIE DES TEMPS MODERNES : LE MAITRE DE LA SOIF !

Toute la première page était consacrée à la relation des faits, avec de-ci, de-là, quelques photographies suggestives.

Jacques Sernin, pâle comme un linge, se laissa tomber sur le canapé.

Il y avait maintenant six jours qu'ils étaient aux mains de cet étrange génie qui avait nom Stephens Gildy! Pendant ces six journées, ils avaient eu à maintes reprises l'occasion d'approcher celui qui s'intitulait lui-même le maître de la soif, et qui ne s'était pas fait faute de leur dévoiler ses projets!...

La première fois, c'était dans l'autogyre, dans cet engin remarquablement perfectionné qui les avait emportés tous deux, terrassés par surprise, ligotés et bâillonnés, sur le chemin de l'Europe.

Privés de leurs armes, au milieu d'une dizaine de sacripants prêts à tout, il leur avait bien fallu se soumettre! Et il avait bien fallu ne rien répliquer lorsque Stephens Gildy les avait mis au courant de ses projets!... Le pouvoir du Maître de la Soif était véritablement infernal! Non seulement il lui était possible d'assécher un étang, un lac quelconque, mais encore son engin, braqué en permanence sur une rivière, sur un fleuve, même important, réduisait celui-ci à un sillon de vase où serpentait un mince filet d'eau boueuse!... La dépense d'énergie, bien que formidable, correspondait approximativement à celle d'une vaste usine...

Et Dieu sait combien il était facile, dans une grande ville, de trouver les moteurs nécessaires à créer le phénomène!

C'est avec une joie diabolique que le Maître de la Soif leur avait communiqué ses projets : cela tenait de la folie!

Placer, en plein cœur de Paris, dans une importante usine qui était sa propriété, et sous couleur d'une industrie quelconque, l'une de ses machines infernales, qui, rayonnant son énergie dans un cercle de plusieurs kilomètres, priverait la ville d'eau jusqu'à ce qu'elle se soit débarrassée du mystère affolant par une énorme rançon!...

Pirate moderne : certes, le journal avait bien trouvé son titre!...

Tout d'abord, ils s'étaient refusés à croire à cette utopie, malgré les expériences à petite échelle auxquelles le démon s'était déjà livré.

Et pourtant!...

Et pourtant, à moins qu'il ne s'agisse d'une vaste fumisterie, — mais dans quel but? — les journaux étaient là, tous formels, tous précis, tous nets.

Depuis ces journées atroces passées dans un cauchemar continu, depuis l'instant où on les avait débarqués ils ne savaient où, et où on les avait confinés dans cette pièce minuscule, ils étaient tenus au courant par les hebdomadaires que l'un des hommes de Gildy leur communiquait matin et soir.

Il y avait d'abord eu, en seconde page, quelques lignes, aimablement encadrées au crayon bleu :

UN PLAISANTIN SE LIVRE A UNE FARCE ÉTRANGE

L'article relatait que tout un quartier de la capitale s'était vu privé d'eau pendant une demi-journée. Très peu de chose, certes. Mais, dès le lendemain, et pendant que la « police enquêtait », suivant la phrase consacrée, le préfet de la Seine avait reçu un avis signé « Le Maître de la Soif », l'avertissant, « à titre gracieux », que le lendemain la capitale tout entière serait privée d'eau.

Haussant les épaules, il avait jeté la lettre au panier, sans y attacher autrement d'importance.

Et pourtant, le lendemain, 8 mai, subitement, le miracle avait eu lieu, dès six heures du matin!...

C'était quelque chose d'effrayant, d'incompréhensible!

Cela passait le raisonnement!...

A quelque deux kilomètres en amont de la capitale, les flots de la Seine cheminaient calmement. Tout paraissait normal. Et soudain, en l'espace d'une minute, il y avait eu comme un brusque déchirement de la nappe liquide. Des mariniers, qui, levés de bon matin, étaient montés sur le pont de leur péniche, étaient les uniques témoins du miracle. Leurs déclarations, d'ailleurs, se payaient à prix d'or!...

(Suite et fin pages 4 et 5.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai déjà parlé des améliorations qu'il y aurait dans le prochain numéro de Mon Camarade, *celui du* jeudi 26 novembre. *Et j'ai reçu des lettres impatientes qui me demandaient des détails. Je vais donc vous en donner.*

Voilà d'abord pour nos nouvelles histoires en images. Il y en aura deux : Fred Hardi en l'an 2039 *et* Fou volant.

Fred Hardi en l'an 2039 *est une formidable histoire d'anticipation. Elle se passe dans l'an* 2039, *c'est-à-dire dans* 101 *ans d'ici. A ce moment-là, sur la terre, il n'y a plus depuis longtemps déjà de frontières, ni de guerres, et tous les hommes sont très heureux, et la science fait des progrès fantastiques dans la République Universelle. Tout à coup des drôles d'incidents se produisent, et Fred Hardi, un ouvrier métallurgiste, qui est aussi malgré sa jeunesse un célèbre inventeur et un sportif connu dans toute la République Universelle, semble être victime de mystérieux ennemis. Son maître, le célèbre Pr. Mourier, sa fiancée, l'exploratrice sous-marine Vivian Merlin, sont entraînés avec Fred Hardi dans des aventures si fantastiques et si terrifiantes qu'elles finissent par les conduire sur la planète Mars. Sur la planète Mars règne... Mais si je vous raconte tout à l'avance vous n'aurez plus d'intérêt à lire* Fred Hardi *et vous n'aurez plus le plaisir de l'attendre chaque semaine avec impatience... Alors, je ne vous en raconte pas plus.*

Fou volant, *c'est aussi une très belle et très grande histoire. Mais c'est une histoire qui se passe de nos jours, une histoire inspirée par la vie réelle de quelques-uns des plus grands pilotes de l'aviation de grand raid. Vous connaîtrez les fantastiques aventures du* Fou volant *qui le conduiront de l'Equateur aux terres glacées qui environnent le Pôle Nord.*

En dehors de ces deux histoires en images, nous allons, à partir du prochain numéro, commencer deux nouveaux romans.

Le premier roman sera une œuvre célèbre dans toute l'Amérique, mais presque inconnue en France. C'est Les Aventures de Tom Sawyer, *le chef-d'œuvre du célèbre humoriste américain Mark Twain.* Tom Sawyer *est considéré comme l'un des plus beaux livres d'enfants qui aient jamais été écrit, et vous savez que cette année on a tiré de* Tom Sawyer *un magnifique film en couleurs, une splendide superproduction. Si vous ne l'avez pas encore vu, ce film, vous le verrez sûrement cet hiver. Et vous revivrez en le voyant les aventures de notre héros. Moi j'ai lu le livre et j'ai vu le film, je peux vous dire qu'ils sont tous les deux magnifiques.*

Le second roman sera la suite des Aventures de Pierrot Lancry, *la suite du* Serpent à Plumes, *du* Trèfle Noir, *de* l'Homme des Gouffres.

Moi, je voudrais bien savoir ce qui va se passer dans cette histoire-là et l'autre jour, quand M. R. Duchâteau est venu prendre une tasse de camomille chez sa vieille amie Mme Burette, je l'ai embêté pendant une heure au moins pour qu'il me dise ce qu'il comptait mettre dans son prochain roman. Il s'est gratté sa grande barbe blanche, M. R. Duchâteau, il a fait semblant de ne pas entendre, il a avalé de travers en buvant sa camomille, mais il ne m'a pas répondu rien de bien précis. Moi j'ai dans l'idée qu'il n'est pas encore très fixé sur ce qu'il va écrire, M. Duchâteau. Enfin j'espère que son nouveau roman sera bean tout de même.

En dehors de ces quatre histoires et romans nouveaux, nous allons publier des histoires inédites avec des personnages déjà connus et qui vont, j'en suis sûr, beaucoup vous plaire.

Tout d'abord Jim Mystère, *qui en a fini avec Saponelli et toute sa bande, va partir passer ses vacances au Mexique. Et je crains bien que dans ce pays étrange et mystérieux de nouvelles et terrifiantes aventures lui arrivent, des aventures que je me réjouis de lire.*

Toto et Toutoune, *vous l'avez vu, n'ont pas été très longtemps tranquilles chez leurs parents. Déjà ils connaissent de nouveaux les aventures et ces aventures vont leur faire faire* le Tour de France. *Avec eux, au milieu de passionnantes péripéties, vous allez faire un voyage à travers notre beau pays et apprendre à le connaître. J'espère que cette grande randonnée vous plaira. Et d'ailleurs, comme beaucoup l'ont demandé,* Toto et Toutoune *occuperont une place bien plus grande dans le journal.*

Les Aventures de Bégonia, *que certains avaient critiqué, vont se poursuivre, mais d'une façon toute nouvelle, qui combinera les épisodes comiques et le roman d'aventures. Sachez que Bégonia et Humérus vont devenir* chercheurs de trésors *et qu'ils seront poursuivis à travers le monde entier par leurs implacables ennemis Grossac et Otto Schlass. J'espère que ces épidodes vous feront bien rire.*

Falzar, *comme* Pat' Soum *vont continuer de vous divertir. Et vous trouverez comme par le passé les dix rubriques que vous aimez tant :* Pour rire un peu, les Sports, les Timbres, les bonnes pages, les articles de Bour, l'Aviation, Savez-vous ? Variétés, A travers le monde, le Coin des fillettes, etc.

Comme plusieurs amis me l'ont demandé, je vais parler davantage dans mes lettres de mes amis du Club. Et puis aussi de Mme Burette.

Voilà les améliorations du journal, à partir du numéro prochain.

Je vous rappelle ici, que tout abonné qui renouvellera son abonnement avant le 15 janvier *recevra en prime le superbe Insigne de* Mon Camarade ; *qu'un Concours d'abonnement est ouvert entre nos lecteurs, avec, en prix, la trousse de couture ou un couteau pour qui nous enverra cinq abonnements ;* 12 *francs de livres à choisir pour dix abonnements ; un stylo pour vingt abonnements. Ce Concours est ouvert à tous et je suis sûr que vous y participerez nombreux.*

Mais plus nombreux seront encore les participants à notre grand et facile Concours Les Jouets de Noël *avec* 100 *prix magnifiques. Ce Concours commencera dans le prochain numéro.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles,

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LE FAUTEUIL DE TOUTOUNE
« LES BOUQUETS »

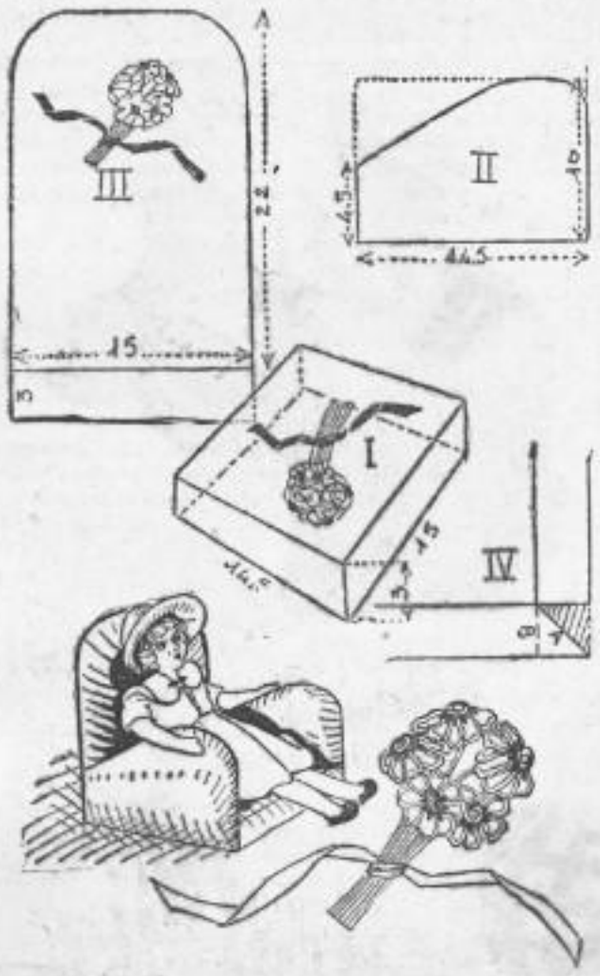
Pour confectionner ce gentil fauteuil à votre poupée, c'est très simple, vous prenez une petite boîte de carton d'environ 15 centimètres de large, 14 cm. 5 de long et 3 centimètres de haut. Si vous n'avez pas cette boîte toute faite, prenez un morceau de carton plat de 20 cm. 5 sur 21 centimètres; tracez au crayon un rectangle intérieur de 14 cm. 5 sur 15 centimètres. Coupez l'angle (fig. IV) de biais A, enlevez le morceau rayé et repliez l'autre en B qui sera collé dessous le côté C, lorsque le carton aura été plié suivant la ligne au crayon du rectangle intérieur. En fixant ainsi les quatre angles, vous formerez la caisse I de votre fauteuil.

Coupez dans du carton deux fois le morceau II : ce sont les bras.

Coupez le morceau III complet, c'est-à-dire de 25 centimètres sur 15 centimètres : c'est le dos.

Il vous faut, maintenant, une feuille d'ouate, un morceau de satinette et du coton à broder de couleur.

Dans votre feuille d'ouate découpez un morceau de 14 cm. 5 sur 15 centimètres, un morceau de 15 centimètres sur 25 centimètres et quatre morceaux bras, de forme et dimensions de la figure (I); les deux intérieurs sont un peu plus courts, comme le dos.



Un morceau de satinette gris souris sera très bien pour garnir ce fauteuil. Taillez dans ce tissu un morceau de 17 cm. 5 sur 15 centimètres, plus les rentrées, soit 19 cm. 5 sur 17 centimètres.

Posez l'ouate sur la caisse puis la satinette en la repliant d'un centimètre vers le dos sur les 3 centimètres de hauteur de caisse; collez ce centimètre. Le tissu bien tendu recouvre le siège et vient en avant recouvrir complètement les 3 centimètres de hauteur de caisse; vous repliez le centimètre qui reste en dedans et collez dessous. Sur les côtés, rabattez le centimètre en coupant le tissu en trop dans les angles, puis collez.

Occupez-vous alors du dos : posez une couche d'ouate, un morceau de satinette qui dépasse d'un centimètre tout autour, repliez, coupez les angles et collez à l'envers; l'autre côté est préparé de même, la couche d'ouate jusqu'au bas, cette fois, ainsi que la satinette (de l'autre côté l'ouate arrêtée à 22 centimètres de haut et la satinette peut s'arrêter à 23 centimètres, puisque 3 centimètres du bas seront appliqués contre la caisse). Pour ce deuxième côté du dos, vous rentrez le tissu en dedans après avoir coupé les angles et fixez au bord à grands points pris dans le premier côté.

Procédez de même pour les deux bras.

Alors fixez le dos du fauteuil et les bras à la caisse en collant les 3 centimètres du bas. Vous pouvez, tout autour, coudre un cordon d'ameublement ou une grosse soutache grise qui cachera le bord.

Si vous brodez ce fauteuil, faites-le aussitôt votre tissu taillé.

Le dos et le dessus de la caisse sont ornés de ces petits bouquets, exécutés au point de chaînette, qui, faits très régulièrement sur de la satinette, donne l'impression d'un cuir travaillé. Faites vos fleurs cernées bleu roi clair. L'intérieur des pétales remplis de quelques points beiges. Le cœur grenat, ainsi que les rubans. Tiges tantôt beiges, tantôt bleues.

Les Conseils de tante Camille

Nettoyage des chaises cannées. — *Nettoyez-les en brossant à l'eau savonneuse chaude. Rincez et séchez le siège à l'air et à la chaleur. Si le cannage a besoin d'être raidi, employez après le nettoyage une seconde eau de savon presque bouillante et enduisez-en l'endroit et l'envers du cannage. Séchez très rapidement au soleil.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Liqueur de menthe. — *C'est en ce moment que vous devez recueillir la menthe pour la faire sécher en pieds.*

Dans un litre d'alcool à 90°, faites infuser 15 grammes de menthe. Au bout de 8 à 10 jours filtrez, ajoutez 175 grammes de sucre dissous dans le moins d'eau possible et 1 gramme d'essence de menthe. Filtrez, mettez en bouteilles que vous pourrez garder très longtemps.

POUR RIRE UN PEU

Le lion a la réputation d'être brave, l'autruche d'être bête, l'âne d'avoir mauvais caractère, le chat d'être hypocrite, le cheval d'être peureux. « C'est bien drôle que le cheval soit peureux, dit le petit Jacques, il dort bien cependant tout seul à l'écurie.

o

On sait que le général Bonaparte devint chef de l'armée d'Italie alors qu'il était encore très jeune. Tout le monde n'était pas d'avis de lui confier un poste aussi important. « Comment, je suis trop jeune, aurait dit Bonaparte; cependant, dans six mois j'aurai *Milan*. » Calembour qui est devenu réalité.

o

« Victor, je reviens du marché; j'ai acheté une carpe vivante. Vite, prépare un grand bac plein d'eau, pour que je l'y mette. J'ai l'intention de l'élever. — L'élever? On ne va donc pas la manger? — Penses-tu, on m'a dit que les carpes vivaient plus de cent ans, je veux voir si c'est vrai. »

o

M. Cœurdelion est très courageux, ainsi que vous allez le voir. L'autre nuit des cambrioleurs ont tenté de pénétrer dans sa maison. Il a aussitôt bondit du lit, saisi son revolver, s'est précipité vers la porte; mais il s'est ravisé. « Passe devant, dit-il aimablement à sa femme terrorisée, il faudrait qu'ils soient vraiment mal élevés pour s'attaquer à une femme. »

o

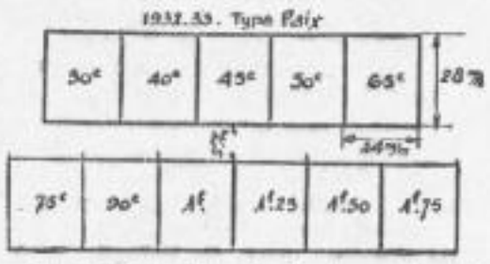
On vient d'apprendre au jeune Rémi que le petit doigt se nomme l'auriculaire car c'est le doigt qu'on met dans l'oreille, que son voisin se nomme l'annulaire car il porte l'anneau, et que celui-là, que Rémi a l'habitude de mettre souvent dans son nez, s'appelle l'index.

« L'index, pourquoi qu'il ne s'appelle pas le nezeulaire? »

CONSEILS AUX JEUNES PHILATÉLISTES

Il n'est pas nécessaire pour le jeune philatéliste de posséder un album de prix. Pour commencer, il est toujours plus simple de se servir d'un gros cahier à couverture rigide; pour sa division on peut respecter l'ordre des géographes : Europe, Afrique, Asie, Océanie et Amérique ; dans chaque partie du monde on dispose les pays par ordre alphabétique.

A chaque pays on peut réserver sensiblement le même nombre de pages, car les plus grands pays ne sont pas toujours ceux



qui émirent le plus de timbres. Ainsi la Lithuanie, petit pays formé en 1918, a émis déjà plus de 450 timbres, alors que la Grande-Bretagne n'en a émis qu'un peu plus de 300 depuis 1840.

Il ne faut pas que les timbres soient disposés de façon à en mettre le plus possible dans une page, c'est inélégant et disgracieux. Il est très facile pour un jeune collectionneur français de posséder toute la série de France du type paix de 1932-1933, l'on doit les disposer suivant le croquis 1. Quant à la série de l'exposition coloniale de 1931, avec ses quatre timbres de format ordinaire et le 5e long, on le disposera suivant le croquis 2.

Il faut écarter de sa collection tout timbre qui n'est pas absolument propre ; il faut décoller les papiers ou cartons qui adhèrent au timbre. Il suffit, pour cela, de les mettre dans un peu d'eau, une demi-

heure environ, puis de les mettre ensuite à sécher entre deux feuilles de buvard blanc. Il est préférable de les coller dans l'album à l'aide de « charnières », petites bandes de papier collant de 2 centimètres de long sur 1 centimètre de large, collées à moitié sur le timbre, à moitié sur l'album.

Quand la collection deviendra plus importante, lorsqu'elle sera intéressante, il sera temps de se procurer un album que l'on pourra tenir très propre, puisqu'on évitera les tâtonnements et les erreurs du début.

Le Maître de la Soif

Roman d'aventures inédit, par YVES DERMÈZE

(Suite de la page 2)

Ils avaient senti soudain le niveau baisser sensiblement, pendant que la péniche, amarrée à la rive, s'inclinait dangereusement. Il y avait eu quelques oscillations de la nappe liquide, puis soudain, d'un coup, une nouvelle baisse brusque. En moins de trente secondes le niveau de la Seine avait baissé de moitié!...

Puis le même phénomène s'était reproduit, et la péniche, bloquée dans la vase, s'était couchée sur le côté, tout le long de la rive.

Épouvantés, ils avaient instinctivement cherché la cause du désastre : le ciel était d'un bleu sans tache, et le soleil rougeoyait déjà à l'Orient.

Mais (et c'était là l'incroyable!...) il était très net que, à partir de l'endroit où se trouvait la péniche, la Seine s'était soudainement asséchée.

Et, plus haut, on distinguait pourtant la masse liquide qui, du fond de la rivière, paraissait s'élever jusqu'au niveau normal, en pente douce, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres!... Mais, en aval de cette étrange coupure, seul un mince filet liquide serpentait au fond du lit de la Seine!

Et, sur toute la traversée de Paris, l'immense fossé demeurait vide!...

Dans Paris, on considéra d'abord cela comme un phénomène étrange. Les gens venaient « voir la Seine », étrange fossé boueux d'où montaient déjà des odeurs écœurantes. Déjà, cela semblait formidable!

Ce fut bien autre chose quand l'heure du repas fut arrivée!...

Une consternation générale saisit tous les Parisiens : non seulement la Seine ne débitait plus d'eau, mais encore cette eau si nécessaire ne pouvait être trouvée nulle part!... Les robinets se refusaient à en livrer si peu que ce soit. Les bornes fontaines demeuraient hostiles à toute sollicitation.

Et bientôt il fallut se rendre à l'évidence : dans tout Paris, on ne pouvait recueillir un verre d'eau!... Du vin, certes, des liqueurs, des liquides divers. Mais de l'eau, point.

Pourtant, aussi bien pour le ménage que pour diverses industries, il fallait le liquide sauveur!... Quelques-uns, plus malins, voulurent en aller prendre en amont, à cet endroit où les flots de la Seine crépitaient en se volatilisant. Là, ils purent boire. Mais lorsqu'il s'agit de rapporter dans la ville quelques gouttes de cette eau salvatrice, ils comprirent l'inutilité de leur tentative. Aussitôt franchie cette sorte de barrière de la soif, toute eau, en n'importe quelle quantité, se volatilisait!...

Il y eut dans Paris quelques heures de panique. Puis, par la voie de lettres adressées aux journaux et aux autorités, le Maître de la Soif se dévoila. Une simple indemnité, destinée à poursuivre d'autres travaux, lui suffisait, prétendait-il. Quelque cent millions.

— Ce n'est que cela?... s'écrièrent les Parisiens... Qu'on lui donne cent, deux cents, trois cents millions s'il les exige. Cet homme est, pour l'instant, plus fort que nous tous et seul ce moyen demeure pour le réduire!... Payez!...

Les pouvoirs publics, bien entendu, se firent tirer l'oreille. Et, depuis trois jours, la capitale vivait l'étrange aventure, dans l'attente d'une décision. La police s'avouait impuissante à trouver la source de ce mal mystérieux. Et le seul homme qui eût pu réduire Gildy à l'impuissance, le professeur Merlain, n'avait rien dit, parce que son Ellen était la prisonnière du démon!...

Il allait falloir capituler, car l'eau manquait sérieusement!... On ne pouvait, dans tous ses usages, la remplacer par d'autres liquides plus ou moins appropriés!...

Voilà ce que les journaux, que leurs geôliers ne manquaient jamais d'apporter, apprenaient aux deux prisonniers.

Et que faire?... Plus que les Parisiens, ils étaient impuissants!... Stephens Gildy le leur avait promis : lorsqu'il aurait satisfaction, il les libérerait, purement et simplement, et disparaîtrait avec son avion infernal!... En attendant, ils ne pouvaient agir!...

Avec accablement, Ludovic Dorichon se laissa retomber sur son siège. L'inaction lui pesait.

— Écoutez, mon vieux Sernin... Tentons n'importe quoi, mais agissons! Peu à peu, je me sens devenir fou!...

De la main, Jacques Sernin le calma : il lui avait paru que, dans le couloir, retentissait un léger bruit de pas.

— Un homme!...

Ce devait être celui qui, normalement, leur apportait nourriture et journaux, une sorte d'hercule à face bestiale, dont la ceinture s'ornait d'un magnifique pistolet automatique. La porte grinça légèrement, et, en effet, l'homme parut.

Comme à l'habitude, il portait sous le bras gauche un panier empli de victuailles. Sans un mot, il le déposa sur la table, et s'apprêta à disparaître.

— Pas si vite! intima impérieusement Ludovic, décidé à tout... Pas si vite!...

Et, résolument, il fit quelques pas vers l'homme.

Celui-ci n'eut pas une hésitation. Ses doigts brandirent le pistolet à deux mètres de Ludovic qui, malgré lui, recula de deux pas. L'homme ricana, et, à reculons, s'approcha de la porte. Sa main gauche saisit le battant, l'attira pour le fermer... Et, brusquement, il y eut un choc sourd. Sans un gémissement, il s'abattit sur le sol, assommé par une masse pesante.

Et une grande jeune fille parut, tenant à la main droite un rondin encore revêtu de son écorce.

A leur vue, elle témoigna d'une grande joie, et s'avança vers eux. Déjà, Jacques Sernin, dont la mémoire était quasi infaillible, l'avait reconnue : Ellen Merlain, la fille du célèbre professeur, la prisonnière de Stephens Gildy!...

Ellen Merlain, qui, détenue sans doute près d'eux, avait, comme elle devait le leur conter plus tard, réussi à se débarrasser de son gardien, et, les sachant détenus, avait résolu de tout faire pour les libérer et pour fuir.

Elle avait guetté le moment où le gardien des deux jeunes gens pénétrait dans la chambre, et, armée d'un rondin de bois à demi consumé, elle les avait libérés!

— Vite!... Vite!... murmura-t-elle sans plus d'explications.... A la chaloupe!...

— La chaloupe?...

— Vous ignorez donc où vous vous trouvez ici?... Dans une île de la côte bretonne!... A moins d'un kilomètre de la côte! Mais je ne pouvais songer à faire ce trajet seule, et rapidement!... Je sais où se trouve le canot qui sert à ravitailler l'îlot. Et Stephens Gildy est parti ce matin, à bord de son autogyre!... J'ai même réussi (on ne se méfie pas d'une femme, quand elle joue l'ignorance!) à voir de près son engin... et à le dérégler à peu près complètement! Avant de pouvoir agir, Stephens Gildy devra le remettre au point! Au moins trois journées gagnées, pendant lesquelles nous préparerons la riposte! Mais vite! Sans quoi, au point où les journaux présentent la capitale, nous arriverons trop tard, et le Maître de la Soif gagnera la partie!...

Convaincus par l'ardeur communicative de la jeune fille, ils se précipitèrent. Comme elle le leur exposa en chemin, elle jouissait d'une grande liberté dans l'île : Stephens Gildy n'ignorait pas qu'elle ne savait ni nager ni même ramer. Comment aurait-elle quitté sa prison?... Mais elle avait profité de sa liberté pour combiner minutieusement un plan d'évasion qui pouvait fort bien réussir!...

Dehors il faisait grand jour. La mer scintillait de mille flammes et, tout près, on apercevait la côte bretonne.

Le petit canot se balançait, amarré à une sorte de débarcadère.

— La côte est déserte dans un rayon de quelques lieues! Et Stephens part toujours de nuit, avec son autogyre! Vite! Embarquons!...

Dans le canot, il y avait deux paires de rames.

Ils s'en saisirent, et, de toutes leurs forces ranimées par l'approche de la délivrance, s'élancèrent vers les rochers de la côte.

A peine avaient-ils parcouru quelques centaines de mètres, que des exclamations retentirent sur l'îlot.

— Ils sont prévenus! murmura Ellen Merlain... Mais ils ne pourront pas nous poursuivre! Stephens Gildy, pour que nous ne puissions pas nous évader, a exigé la présence d'un canot *unique*! A moins de filer à la nage, ils doivent nécessairement renoncer!...

Et elle se mit à rire d'un rire argentin...

Jacques Sernin sourit. Et, plus fort, il tira sur ses avirons.

Derrière lui, Ludovic Dorichon le secondait vaillamment. Le canot filait littéralement sur les flots. La côte se rapprochait rapidement.

Encore quelques centaines de mètres...

Ils étaient maintenant beaucoup trop loin pour que les habitants de l'île puissent faire usage de leurs revolvers. Par bonheur, ils ne semblaient pas posséder de carabines.

Ludovic Dorichon souffla un instant, et épongea son front couvert de sueur.

— Mon pauvre ami! sourit la jeune fille... Il va maintenant falloir parcourir trois bons kilomètres à pied, et sans flâner... Car si Stephens Gildy revient ici, il va partir à notre poursuite! Tant que nous ne serons pas rendus dans quelque ville suffisamment importante, nous ne pourrons pas nous considérer comme sauvés!...

Ludovic Dorichon approuva : mieux que personne, il était à même de juger de la puissance du Maître de la Soif!

Avec un soupir, il reprit ses avirons.

La tâche devenait maintenant plus rude, par le simple fait qu'un courant marin longeait la côte, et s'opposait à leurs efforts.

Il leur fallait ramer dur pour se rapprocher lentement des rochers.

Et tout à coup, il y eut une exclamation.

Sans pour cela s'arrêter de ramer, ils se retournèrent vers la jeune fille, qui, du doigt, leur désigna le ciel. Sans même regarder, ils comprirent! Stephens Gildy revenait avec son autogyre!

On entendait maintenant le ronflement du moteur, augmentant de seconde en seconde : l'engin devait se rapprocher rapidement du sol!

— Plus vite! hurla Ellen Merlain, affolée...

Là-haut, on devait les avoir aperçus, car l'autogyre descendait à pic, exactement au-dessus de leurs têtes!

— Ils ne peuvent pas amerir! murmura Ludovic Dorichon. Ils ne peuvent non plus atterrir parmi les rocs! Ils ne peuvent rien contre nous!... Rien!...

Le Maître de la Soif avait dû comprendre qu'il ne possédait qu'un moyen de réduire ses ennemis : la mort!... C'était de les mitrailler!...

Sans doute Stephens Gildy, qui ne manquait pas de génie, hésitait-il devant le fait de supprimer une vie humaine, car pas un seul coup de feu ne fut tiré.

— Nous arrivons!... hurla Jacques Sernin redevenu tout joyeux...

Allons! Le Maître de la Soif n'était pas un assassin!

Encore cinquante mètres... Ils s'arcboutèrent sur les avirons...

Et, subitement, ce fut la catastrophe!

Dans l'eau vert-bleu, il y eut un léger grésillement. Une horreur infinie passa dans les yeux d'Ellen Merlain :

— Il est fou!... Il va...

Elle n'eut pas le temps d'achever!... Confiant dans sa diabolique invention, Stephens Gildy avait braqué son rayon infernal sur la chaloupe, espérant créer une fosse profonde dans l'Océan, et immobiliser les fuyards!...

Mais Ellen Merlain, comme elle l'avait dit, avait déréglé l'engin!...

Il y eut un remous brutal, un scintillement de gouttelettes liquides. L'Océan bouillonna brutalement, se souleva comme sous le coup d'une tempête subite!...

Une sorte de maelstrom attira le canot, qui sombra d'un coup dans les flots affolés!...

Et, là-haut, l'autogyre, atteint par le remous gazeux produit par la décomposition des flots, l'autogyre, dans lequel se trouvait Stephens Gildy, le *Maître de la Soif*, tangua un instant, et, incapable de retrouver son équilibre, s'abattit alors pesamment!...

Lentement, les flots reprirent leur immobilité normale.

***

Épilogue

Remarquables nageurs, Jacques Sernin et Ludovic Dorichon reparurent rapidement à la surface, le premier tenant Ellen Merlain inanimée.

Ce fut en vain qu'ils cherchèrent des yeux l'autogyre infernal : ce ne fut que beaucoup plus tard qu'un forçat de l'île leur apprit la catastrophe...

Ils ne purent que regagner la côte, et, après avoir ranimé la jeune fille, s'éloigner en direction du village le plus proche.

Dix heures plus tard, ils étaient à Paris, se présentant au domicile du professeur Merlain qui pleurait de bonheur.

Paris fut privé d'eau encore une demi-journée. Le temps sans doute aux acolytes de Stephens Gildy d'apprendre sa triste fin... Puis tout rentra dans l'ordre normal. On ne put d'ailleurs jamais mettre la main sur les auteurs de la piraterie. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on captura l'un des bagnards de l'île, qui expliqua la fin du Maître...

Le professeur Merlain enfouit à jamais, au fond de sa mémoire, le souvenir de l'engin infernal...

Et la vie reprit son cours normal, et la Seine coula à nouveau, dolente, et M. Ludovic Dorichon, heureux de ce dérivatif à sa vie si morne, revint pêcher à la ligne, dans des étangs qui ne se vidaient plus subitement...

FIN

A peine avait-on fait quelques pas que l'eau se volatilisait mystérieusement des seaux.

PRIMES AUX ABONNEURS

Si vous nous envoyez cinq abonnements d'un an
VOUS RECEVREZ
UNE DES PRIMES SUIVANTES :
Trousse scolaire, couteau ou ciseaux
10 abonnements : **Un livre** (valeur 12 francs)
20 abonnements : **Un stylo**

NOS ABONNEMENTS

Abonnements de propagande
5 numéros : 2 fr. — 3 mois (13 nos) : 5 fr.

Abonnement ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr
Belgique . .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger..	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

MON CAMARADE
51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e.

Voici les Résultats de notre
GRAND CONCOURS
de la plus belle Histoire
de « MON CAMARADE »

1er prix, **une montre** : Annette Giunta (Toulon).

2e et *3e prix, au choix* : **un stylo, une boîte d'aquarelle ou un avion à construire** : Denise Darnault (Paris) ; Berrier Jacques (Les Molières).

4e, 5e et *6e prix, au choix* : **un album « Mon Camarade » (3e série) ou un livre** : Andrée Clidière (Nogent-sur-Marne) ; Antoine Scozzaro (Bône) ; André Villeste (Draveil).

7e prix, **une boîte de crayons de couleur** : Maurice Saudeau (Cholet).

8e prix, **un couteau** : Ruffin Raymond (Cambrai).

9e prix, **une trousse scolaire** : Debruilh Lucien (Râches).

10e au 20e prix, **un stylomine ou un porte-monnaie** : Léon Weismark (Kremlin-Bicêtre) ; Colette Le François (Meylan) ; Boccard (Bobigny) ; Gilberte Rousselet (Paris-12e) ; Madeleine Jouvet (Troyes) ; Pierre Boutmy (Bondy) ; Marcel Masson (Neuville-sur-Escaut) ; Roger Thomas (Monteaux) ; Paulette Rébis (Pau) ; René Sabatini, Génissiat (Ain) ; Robert Meponte.

Nous demandons aux heureux gagnants qui ont le choix entre plusieurs prix de bien vouloir nous dire au plus vite leur choix.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Encore un record de distance battu dans la catégorie des hydravions.

Le « Mercury », lancé par le short « Maïa », s'en est allé vers le Cap et a approché de 500 kilomètres le record du monde détenu par l'A. N. T. russe.

Mais le départ du petit hydravion, très chargé, n'a pu avoir lieu que grâce au système « Composite Mayo », que nous avons décrit dans cette rubrique.

De même, le Dornier allemand, précédent détenteur, avait été catapulté.

Le problème du départ des avions ou hydravions de raid est ainsi facilité par le lancement artificiel.

La méthode anglaise est meilleure puisque l'appareil est lâché à la hauteur qu'il désire, et que le décollage du sol s'effectue à une allure et une accélération normales.

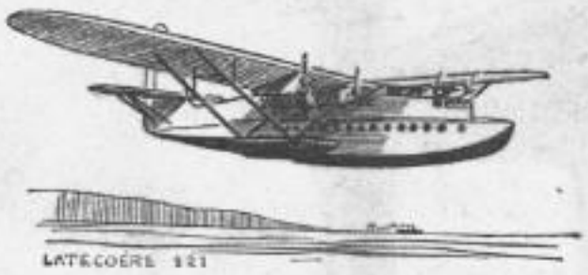
Il sera même difficile de lancer à la catapulte des avions de plusieurs tonnes. Quelle est la solution que nous verrons adopter en France?

LE LATÉCOÈRE 521 LIEUTENANT-DE-VAISSEAU-PARIS

Le plus gros hydravion français est un sesquiplan haubanné à coque centrale.

L'aile à deux longerons et profil semi-épais Latécoère présente un fort dièdre. La structure en est métallique mais le revêtement est en toile.

Les nageoires latérales assurent l'équilibre à flot.



Sur elles s'appuient les mâts de haubannage. Leur bord d'attaque est relevé pour faciliter le décollage. Chaque nageoire est divisée en 3 compartiments formant réservoirs d'essence. La contenance totale atteint 24.000 litres.

La coque, entièrement métallique, est en alliage léger L. 2 R. Elle se divise en 7 compartiments étanches. Conçue pour transporter 70 passagers sur les lignes de la Méditerranée, elle a reçu un aménagement spécial pour les études sur l'Atlantique Nord.

Le poste de pilotage à double commande se trouve dans la partie surélevée, à l'avant du bord d'attaque.

Six moteurs Hispano-Suiza de 650 CV sont disposés dans des fuseaux, sous l'aile. Les groupes extrêmes sont simples: les groupes centraux sont en tandem. Il y a donc 4 hélices tractives et 2 propulsives. On accède, en vol, aux moteurs, par un couloir ménagé dans l'aile.

Les empennages sont classiques.

L'envergure est de 49 m. 314, la longueur de 31 m. 620, la hauteur de 9 m. 070 et le poids à vide de 23 tonnes et demie.

La vitesse maximum au sol est de 254 kilomètres-heure et, à la vitesse de croisière, de 180 kilomètres-heure; le rayon d'action atteint 6.500 kilomètres. Ce sont là des performances modestes, mais honorables, pour un appareil d'études.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

ÉCHAPPEMENT. — Evacuation des gaz brûlés hors du cylindre **d'un moteur. L'**échappement d'un **moteur à deux** temps et quatre **temps sans** soupape est fait **par une ouv**erture démasquée **par le piston** ou par une chemise **tournante.** L'échappement du **moteur** classique se fait par **l'ouverture** d'une soupape. Les **gaz d'échappement peuvent sortir directement des** cylindres **ou être conduits vers** l'arrière **dans un tuyau. (Y.)**

EMPENNAGE. — Ensemble des plans de **queue d'un** appareil aérien. L'empennage comprend donc, pour un avion, le plan fixe, les gouvernes de profondeur, le plan de dérive et le gouvernail de direction. Lorsque le plan fixe et le plan de dérive ne sont pas montés directement sur le dessus du fuselage, on dit que les empennages sont surélevés. (Z.)

JEUDI 17 NOVEMBRE

2 nouveaux romans

TOM SAWYER
le roman célèbre de **Mark TWAIN**

LA MORT DU LOUP
une nouvelle aventure de Pierrot Lancry, par **R. DUCHATEAU**

2 nouvelles histoires en images

LE FOU VOLANT
un formidable récit d'aventures aériennes

FRED HARDI EN L'AN 2039
un fantastique récit d'anticipation

BÉGONIA Chercheur de Trésors | **PAT'SOUM** L'amusant génie des machines

FALZAR
le chien aimé des petits

TOTO ET TOUTOUNE
font le Tour de France

JIM MYSTÈRE
au pays des Aztèques

RUBRIQUE DES JEUX

LA LETTRE DE JANOT

GRAND CONCOURS
" LES JOUETS "

GRATUITEMENT

Du 16 novembre au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement,** à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un Insigne de « Mon Camarade ».**

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

TINTIN ET SA TROUPE

TINTIN, Margot, Albert et Paulette sont en train de jouer dans la cour quand on entend soudain des cris effroyables et un petit blondin arrive, affolé, sur sa patinette. C'est Riquet, le petit-fils de la grand'mère Prune qui habite au premier étage.

— Au secours! hurle-t-il, cachez-moi vite!

Albert pouffe de rire :

— En voilà un braillard!... Tu es poursuivi par un lion ?

— Non, non... le père Tempête... son carreau... le voilà!!

— Où est-il? crie la grosse voix de Tempête, le cordonnier; je vais lui tirer les oreilles, à ce bandit, à ce sacripant!

Tintin saisit Riquet par le bras et le fourre derrière la charrette, pendant que les filles, faute d'une meilleure cachette, s'asseyent sur la patinette. Il était temps, voici Tempête, son marteau à la main :

— Alors, où est-il passé?

— Qui ça, monsieur Tempête? fait Tintin d'un air innocent.

— Eh mais, Riquet, naturellement! Il est entré ici, j'en suis sûr!

— Tiens, tiens, on ne l'a pas aperçu! Et qu'est-ce que vous voulez lui dire?

— Lui dire? fulmine le cordonnier; eh, parbleu qu'il m'a cassé mon carreau, avec sa sacrée patinette, et que ça lui coûtera dix-huit francs, pas un sou de moins, et que... et que si je ne les ai pas avant ce soir, je vais de ce pas au commissariat!... Ah! mais, on ne le roule pas comme ça, le père Tempête!

Il part, au milieu d'un silence consterné que coupent les sanglots de Riquet. Tintin hoche la tête :

— Mon pauvre vieux, tu n'as rien d'autre à faire que de le dire à ta grand'mère Prune!

— Jamais, jamais! gémit Riquet; on n'a déjà pas pu payer la note du gaz, même que grand'mère est partie pour leur expliquer!... Et dix-huit francs... dix-huit francs...

Il pleure de plus belle; Tintin hausse les épaules, mais Margot intervient :

— C'est vrai, tout ce qu'il dit : elle n'a pas d'argent, la grand'mère Prune... Mais, écoutez, si on arrangeait ça, à nous quatre?

— Quelle bonne idée! Mais comment s'y prendre?

— Dame, fait Albert, on pourrait réunir nos sous?

Le compte est vite fait : 1 fr. 55. Il manque encore 16 fr. 45!

— Si je travaillais? propose Riquet, tout reniflant; je vendrais des journaux, ou... ou bien...

— Complètement stupide, coupe Tintin; ne parle donc pas pour ne rien dire... mais, écoutez, si on jouait une pièce... Mais non, on n'aura jamais le temps... Alors, alors, oh! la bonne idée : si on allait chanter dans les rues?

Quelle trouvaille! Les filles rient de plaisir, Albert danse sur place, Riquet renifle tant qu'il peut. Paulette, cependant, fait des réserves : elle aura trop peur, elle n'osera rien dire; et puis, si on les voit, si on les gronde...

— Laisse donc, déclare Tintin, il n'y aura qu'à aller loin, là où personne ne nous connaît. Moi je chanterai *Le petit négro.*

— Et moi, dit Margot, je poserai des devinettes!

Albert, lui, fera le poirier, son grand succès; Riquet récitera *Le loup et l'agneau* qu'il sait si bien; quant à Paulette, elle se chargera de la quête : comme ça, elle sera sûre de ne pas bafouiller.

— Vite, vite, s'écrie Tintin qui bout d'impatience, il est 6 heures, il faut partir... filons pendant qu'on ne nous voit pas!

Les voilà sur le pont Cardinet, un coin tranquille, derrière le square. Margot a tant couru qu'elle est toute décoiffée, et Riquet est rouge comme un coq.

— Arrêtons-nous là, dit Tintin, haletant; et puis, ouste, hein, commençons!

— C'est ça, commençons! Commençons!

— Oui... Mais... comment commence-t-on?

— On fait une annonce, suggère Margot; à toi, Tintin!

— Tiens, et pourquoi pas toi?

— Si tu veux... 1... 2... 3... j'y vais : mesdames et messieurs, vous voyez devant vous la célèbre troupe... euh... Tintin, dans ses différents exercices!

Une dame s'arrête, avec une petite fille, et puis deux messieurs, et puis un gros garçon.

— Ça marche! souffle Margot (et, tout haut) : voici, tout d'abord, M. Tintin, qui va vous chanter quelque chose!

— Tintin! Tintin! Ecoutons-le! crient les gens, qui se font plus nombreux.

Tintin s'avance, salue, tousse et chante à tue-tête :

Le petit négrillon
Sur son grand bateau,
Descendant à vau l'eau
Le fleuve du Congo,
Aperçoit des reptiles
Et de gros crocodiles...
Il se fait de la bile
Le petit négro!

— Bravo! fait la foule, au suivant!

— C'est moi, dit Margot, et je vais vous poser une charade, messieurs, mesdames. Voilà :

Mon premier n'est pas froid,
Mon second sert à coller,
Mon troisième est une voyelle,
Et mon tout est...

— Chocolat!

Margot ouvre des yeux ronds :

— Comment? Vous la connaissiez?

— Elle était trop facile! crie le gros garçon.

— Alors, voici une devinette :

« Je suis la tête de l'Angleterre, le centre de l'Espagne, je prospère au Canada et, sans moi, Paris serait pris. Qui suis-je? »

Cette fois, tout le monde se creuse la tête.

— C'est l'Écosse! crie un monsieur; elle est en haut de l'Angleterre!

— Tiens, fait Margot, et elle empêche Paris d'être pris? Ça n'est pas ça; qui est-ce qui trouve?

— Personne!... Langue au chat, langue au chat!

— Eh bien, c'est la lettre A, messieurs-dames; elle est la première du mot Angleterre, on la trouve une fois dans Espagne, trois dans Canada, et Paris sans A égale « pris »!

— Parfait! font les gens; au renifleur, maintenant!

Riquet s'avance et, faute de mouchoir, essuie son nez avec sa manche.

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un a-gneau (il renifle) *se désaltérait*
Dans le cou- (il renifle) *rant d'une on-de pu-re* (il renifle).

— Mouche-toi! hurle la foule qui renifla avec lui, en cadence.

— Euh! gémit Riquet... *Quand un loup...* (il renifle, tous reniflent) *un loup...*

Et il fond en larmes, au milieu des rires.

— Méchants. Je le dirai à ma grand'mère Prune!

Quel succès! Tout le monde trépigne, et personne ne regarde Albert qui essaie de faire le poirier. Margot pousse Paulette en avant.

— Fais la quête, vite avant qu'ils partent.

Mais, au même instant, un agent survient :

— Qu'est-ce que c'est que ce rassemblement?

Sauve qui peut! La troupe Tintin file à toutes jambes tandis que les gens se dispersent, riant encore, et que l'agent continue sa ronde.

— Oh! là là, gémit Margot en se laissant tomber sur un banc du square, pour être raté, on peut dire que c'est raté!... Tu ne pouvais pas te moucher, aussi, Riquet?

Riquet baisse le nez... et renifle... Oh! celui-là!... Et 7 heures sonnent, il faut rentrer, sans les 16 fr. 45!... La troupe Tintin regagne tristement la maison. Pauvre grand'mère Prune, la vie est bien mal faite!

Mme Tronche, la concierge, appelle Riquet, de sa loge :

— Eh, vaurien, où étais-tu fourré? C'est qu'il y en a eu, une histoire, avec le carreau que tu as cassé!

— Le carreau? gémit Riquet en reniflant de plus belle.

— Eh oui, le père Tempête a fait un raffut du diable, rapport à ses 18 francs!... Enfin, voilà, on s'est arrangé, on a fait une collecte entre voisins, et il est payé, ton carreau. Seulement, n'en dis rien à ta grand'mère Prune, et tâche de ne pas recommencer!

— Oh! madame Tronche, fait Riquet, si heureux qu'il en pleure, pendant que ses amis soupirent d'aise. Oh... que vous êtes gentille; qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vous remercier tous?

Margot cligne gaiment de l'œil :

— Ça, mon vieux, c'est tout trouvé : mouche-toi!

Colette VIVIER.

VARIÉTÉS

CHARADES

Le balsamodendron produit mon premier,
Mon deuxième à la première place,
Mon tout n'était pas mon troisième,
Mon tout fut un grand orateur.

Envoi de Serge Nechtschein.

Si mon un est un pronom,
Mon deux est un ami,
Mon troisième existe bien,
Mon quatrième est un chiffre,
Un certain Philippe était mon cinq,
Mon un et mon deux réunis entre dans le genre de mon sixième,
Mon tout forme une vérité.

Envoi de R. Meunier.
(Cette charade forme une phrase).

DEVINETTES

Un vieux loup de mer, un canard et sa femme et un hibou sont allés au théâtre. Le marin et le hibou son revenus enchantés, mais le canard était furieux.

Pourquoi ?

Que mettons-nous sur la table, que nous coupons et que nous partageons entre plusieurs personnes, mais que nous ne mangeons pas ?

Où voit-on des villes sans habitants, des rivières, des mers et des lacs sans eau ?

Envoi de Maurice et Eugénie Pinqui, Vincennes.

ÉCRITURE SECRÈTE

Notre ami Séverin Torelli a découvert un moyen de correspondre secrètement. Essayez de lire les noms de ces deux départements et peut-être aurez-vous trouvé la clef.

COQUILLES

Sérèna Bacci de Saint-Gaudens a trouvé, dans un livre mal imprimé, les phrases suivantes :

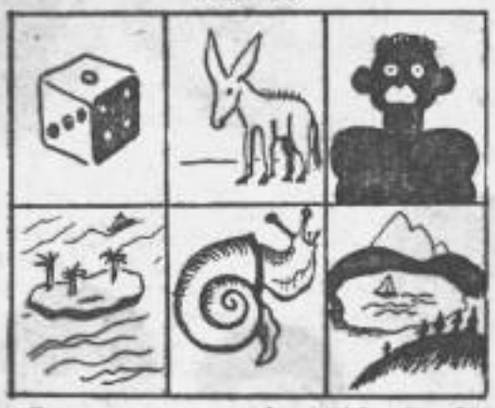
Un ruisseau ronge le pur osé,
Le verger barde les boutons,
La bouche mauvais infecte,
Pique les gras et la bête.

ERREUR

Mme Durand, qui est très maninque, a fait poser sur la porte de son jardin une plaque et sur la porte de sa maison, une autre plaque. Malheureusement personne ne comprend les inscriptions dont les lettres ont été mises de travers. Pouvez-vous les déchiffrer ?

NHEICCHMNTAE
S X S Z E U e
S V O d S p i e
p S V

RÉBUS



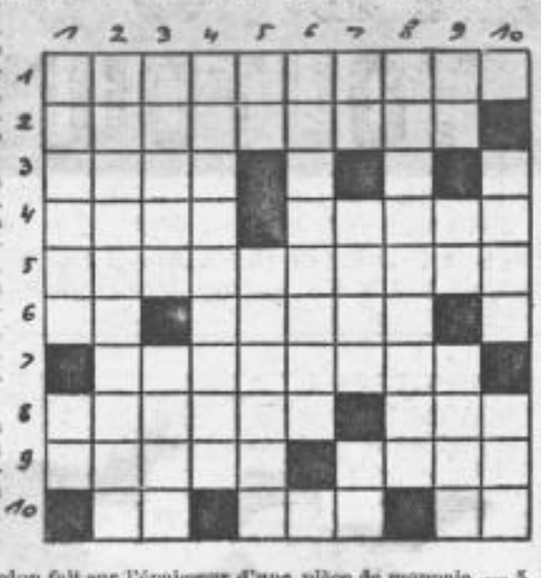
Former un nom avec les initiales des objets représentés.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 154

Horizontalement. — 1. Tâcher d'obtenir à meilleur marché. — 2. Action de purifier au point de vue moral. — 3. Où les navires peuvent mouiller. — Pour attacher. Que l'on apporte en naissant. — 5. Nécessaires. — 6. Pronom. Vanter le mérite de... — 7. Sinuosités d'un fleuve. — 8. Nom vulgaire de l'aune. Partie d'une église. — 9. Division du temps. Individu. — 10. Pronom. Bruit. Autre pronom.

Verticalement. — 1. Certains oiseaux. Du verbe aller. — 2. Action de calmer. — 3. Raboteux. Fleuve d'Irlande. — 4. Cordon fait sur l'épaisseur d'une pièce de monnaie. — 5. Marque la surprise. Religieuses. — 6. Position du corps. — 7. Négation. Ne pas avouer. Préposition. — 8. Firent don. — 9. Pronom personnel. Article arabe. Se consacre au service de. — 10. Crochet. Incendie.



SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 153

Charades. — Deux-Vie-Nette (Devinette). — Mousquet-Aire (Mousquetaire). — Four-Mille-Hier (Fourmillière).

Devinettes. — A. — Il n'y en a pas, tous deux partent quand ils sont chargés. — Nos. Vos. Leurs. — Il n'y en a pas. Tous deux portent plumes.

Que signifie ceci ? — J'ai traversé Paris sans danger.

Proverbe en image. — Prendre ses jambes à son cou.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 153

Horizontalement. — 1. Feuilleton. — 2. Outil. — 3. Acidité. Id. — 4. Ça. As. Sève. — 5. Trot. Sep. — 6. Utrecht. — 7. Raf. Raffia. — 8. Ebéniste. — 9. Lien. Rose. — 10. Sef. Scines.

Verticalement. — 1. Fracture. — 2. Curtable. — 3. Uni. Orteil. — 4. Date. Ne. — 5. Lois. Crins. — 6. Lat. Chas. — 7. Etés. Titré. — 8. Tl. Es. Lème. — 9. Olive. Se. — 10. Dépravés.

LE COURRIER DE JANOT

René Faloreyt, Dormans : Bien content de tes bonnes vacances. Merci des distractions que j'ai transmis. — *Micheline Roche, Nice* : Hé oui, il faudrait que *Mon Camarade* ait plus de pages ! mais ce n'est pas possible. Et ce jour-là, je te promets qu'on agrandira *Toto et Toutoune*. — *Jean Guerre, Montalibert* : Je suis content que tu aies passé d'aussi bonnes vacances que moi. — *Jeanne Letienny, Champigny* : Merci de tes charades et distractions. — *Claude Labaiffe, Fleurance* : Je suis bien content de te connaître, et aussi ta sœur Nénette, maintenant que Tonton Martial t'a abonné au journal. Toi aussi tu veux qu'on agrandisse *Toto et Toutoune*. — *Lucero Etienne, Biot* : Pour l'instant, le club des aviateurs ne fonctionne pas encore, mais nous le ferons marcher un jour prochain. — *Tafael Fegelson, Paris-Ve* : Merci de ton joli récit et de ta lettre. — *Véronique Blum, Selon* : On peut dire que tu n'es pas de l'avis de tout le monde. Tous nos lecteurs demandent qu'on agrandisse *Jim Mystère* et *Toto et Toutoune*. Toi tu demandes qu'on les supprime. Il n'y a pas, j'en suis sûr, un de nos lecteurs qui soit de ton avis. Mais merci de tes critiques générales, qui sont intéressantes. J'aime mieux, tu as raison, les critiques que les compliments. — *Louis Chaugnac, Montaural* : Merci de ton récit que j'utilise. — *André Chevalier, Charleval* : Merci de tes aimables compliments. — *Pierre Gaba, Meschers* : Bien le merci pour ton rébus. — *Denise Darnault, Paris-VIIe* : Sois tranquille, nous demanderons à Serge Norel d'écrire d'autres beaux romans comme *Le Forçat d'Eldorado*. — *Aurora Badia, Vigneux-sur-Seine* : Hélas oui ! nous ne pouvons pas ajouter de pages à *Mon Camarade*. Merci de ta lettre. Tu n'es pas si étourdie et tu sais l'orthographe mieux que moi. — *Antoine Firette, Savoie* : Merci de ta lettre très intéressante. Nous pourrons peut-être un jour donner des conseils de plein air et de camping. — *Gisèle Menguy, Versailles* : Tu as raison, nous mettrons dans le *Coin des Fillettes* des modèles pour les plus âgées. — *Henri Ipert, Annecy* : Merci de tes poèmes. — *Marcel Letribot, Poissy* : Merci de tes critiques. Nous reprendrons prochainement notre coin de bricolage. — *Raymonde Brossin, Marseille* : Merci de ta très gentille lettre.

POUR 20 FRANCS

Voici une série d'albums soviétiques en langue française, illustrés en couleurs, que voudra posséder chaque ami de « Mon Camarade »

Un citoyen distrait	2 fr. 50
Bagages	2 fr. 50
Au feu	2 fr. 50
La petite pleurnicheuse	3 fr.
Comment l'automobile apprit à marcher	3 fr.
Les joujoux	4 fr.
Les poupons au jardin d'acclimation	5 fr.

Envoyez vos commandes à
« MON CAMARADE »
24, Rue Racine, Paris-6e

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. 15 fr.
— franco 18,50

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco . .. 12,50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE à :
MON CAMARADE, E. S. I., c. ch. postal 974-41, Paris.
51, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VIe)

LES JUIFS

MORT AUX JUIFS ! C'est le cri des hitlériens, d'Allemagne et d'autres pays. L'*antisémitisme* (quel vilain mot!) est une théorie qui prêche le mépris des Juifs et veut qu'on les chasse. Vous savez que dans les pays fascistes on a, légalement, dépouillé, emprisonné, torturé, tué les Juifs; de grands savants juifs comme Einstein ou Freud ont dû fuir à l'étranger.

Raconter l'histoire des Juifs, depuis l'origine, devient donc un sujet d'actualité. C'est d'ailleurs une histoire extraordinaire...

Il n'existe plus de « races » pures; en raison des échanges normaux, à la suite des guerres et des invasions, il y a eu des mélanges trop fréquents entre les hommes; le climat, le genre de vie modifient aussi les êtres. De sorte qu'un Juif d'Amérique ressemblera plus à un autre Américain qu'à un Juif de Pologne. Tout de même, par certains caractères communs, on a pu assigner aux hommes des origines différentes et parler pour des temps anciens de grandes familles qu'on appelle « races » : ainsi la race *sémitique* occupait l'Arabie, et l'Asie Mineure jusqu'à la Perse; de grandes civilisations s'établirent en ces pays : *Chaldée, Assyrie*, et quels rêves éveillent encore dans notre esprit ces villes splendides que furent Ninive et Babylone; les *Phéniciens*, sémites entreprenants, furent les premiers navigateurs du monde antique; aujourd'hui on peut rattacher à la race sémitique : les *Arabes*, les *Syriens*, et ces *Juifs* éparpillés dans les cinq continents.

Les premiers Juifs, appelés Hébreux, occupaient la partie la plus pauvre de l'Arabie. C'étaient des bergers très simples, habillés de peaux de bêtes, maniant des outils de silex, ils adoraient des idoles de bois ou de pierre, croyaient aux démons, offraient parfois en sacrifice aux dieux leur premier-né. Hélas! malgré les prières, le désert reste désert, le ciel écrasant, l'eau rare. Alors les Juifs émigrent vers le « Croissant Fertile », plus au Nord, se heurtent aux villes fortes des Hittites, des Phéniciens, des Babyloniens... Après avoir erré longtemps, ils organisent leur territoire avec Abraham, Isaac et Jacob. Les gens du pays de Canaan, sentant leur indépendance menacée, leur font la guerre, et les Juifs fuient vers l'Égypte (c'est l'*exode*), restent près du delta du Nil.

Il y a plus de 3.000 ans, un pharaon (roi d'Égypte) les attaque, les emmène en esclavage pour construire ses pyramides. Après la mort du pharaon, profitant du désordre causé par une famine et des assauts de peuples barbares, les Hébreux s'évadent sous la conduite de Moïse.

D'après la légende biblique, Moïse était un enfant abandonné; une princesse égyptienne découvrant un jour un petit berceau de bois qui flottait sur l'eau (de là vient qu'on appelle certains berceaux des « moïses »), avait recueilli le bébé qui s'y trouvait et l'avait élevé à la cour. Moïse, homme instruit et intelligent dirigea tout son peuple — aux Hébreux s'étaient joints d'autres gens, les *Kénites* — à travers le désert, leur faisant éviter les routes des caravanes. Sur une montagne, appelée Horeb ou Sinaï, que les Kénites croyaient être la demeure de leur dieu Yaveh, Moïse prêcha une religion nouvelle, ne reconnaissant qu'un seul dieu, ce Yaveh, avec lequel il fit alliance; il ordonna que l'on construisit aussitôt une « arche d'alliance » qui serait une protection pour le peuple élu de Dieu; à ce peuple, il dicta en même temps ses lois : Dix Commandements — juste le nombre des doigts, pour qu'on les retienne facilement. Craignant toujours Canaan, les Hébreux restent quarante ans dans le désert, au sud de ce riche pays, guerroyant contre les nomades. Mais la génération suivante — les fils d'esclaves — se trace sa route jusqu'au fleuve Jourdain; et avec des haches de pierre, les Juifs enlèvent les forteresses de Canaan, renversent des chars de combat.

Voici la vie des Juifs transformée : ils deviennent agriculteurs, bâtissent des maisons groupées en villages. On exploite en commun le sol (les collectivités agricoles ne datent pas de la révolution russe : pendant des siècles l'humanité primitive a vécu sous des régimes communistes). Chaque petite tribu a pour chef et prêtre un « juge ». En cas de guerre, on élit le général qui retournera à la charrue la guerre finie.

Les Juifs ne furent pas longtemps tranquilles. D'un côté les Philistins venus des îles de la Méditerranée attaquèrent Canaan et les Hébreux; de l'autre côté ce furent les Ammonites. Saül, proclamé roi, réunit pour la première fois en une nation toutes les petites tribus juives, et parvint ainsi à repousser Ammonites et Philistins. Mais les guerres reprennent. Le deuxième roi, David, pénètre dans un village philistin, par ruse, en suivant la canalisation d'eau ; de ce village, il fait sa capitale, Jérusalem. Il triomphe de tous les peuples d'alentour et demande aux habiles Phéniciens de lui bâtir une belle ville. C'est son successeur, Salomon, qui construira cette ville, mais n'hésitera pas pour cela à pressurer d'impôts son peuple et à réduire des milliers de gens en esclavage, même des Hébreux. La révolte gronde, après sa mort éclate. Deux royaumes se forment : au Nord, Israël, pays de fermiers et commerçants riches; au Sud, Juda, région pauvre peuplée de bergers. Ce royaume d'Israël qui occupe la Palestine fertile se trouve malheureusement sur la route menant d'Orient en Occident. Aussi les invasions s'y succèdent et le royaume du Nord disparaît : 27.000 parmi les meilleurs Juifs sont emmenés captifs en Assyrie. Et Juda subit bientôt le même sort : en 597 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor, roi de Babylone attaque le pays, Jérusalem est détruite en 586.

Le peuple juif, la religion juive, ne disparaîtront pas. Depuis des siècles, des « prophètes » accourent du fond du désert pour prêcher le peuple et lui rappeler que sa religion enseigne la justice, la fraternité; ces prophètes osent maudire les riches, si durs, insulter les rois, si orgueilleux. L'esprit des prophètes subsistera.

Les tribus juives sont démembrées. Quelques débris restent en Palestine. D'autres fuient en Egypte. La plus grande partie est en exil à Babylone. C'est une puissante ville : quatre chariots pouvaient marcher de front sur les remparts qui avaient 90 kilomètres de long! Il y avait à Babylone des temples nombreux, des palais à terrasses fleuries. Mais la plupart des Juifs regrettent leur petit pays, et adorent en secret leur dieu unique et universel.

Voilà qu'en 538 avant Jésus-Christ, Cyrus, roi de Perse, prend Babylone, libère les exilés. Quelques-uns seulement eurent le courage de rejoindre leur pays où ils savaient ne trouver que des ruines : trois mois de marche dans le désert, il y avait de quoi les effrayer. Ceux qui rentrent réparent la ville, élèvent un nouveau temple. Hélas! les « temps nouveaux » qu'annonçaient les prophètes n'arrivent pas, non plus que ce « Messie » qui doit balayer tous les rois.

Ce fut Néhémie qui rendit courage aux Juifs. Gouverneur du pays, il le fortifia, lui rendit sa prospérité; beaucoup d'exilés y revinrent. Mais on avait perdu confiance en les prophètes, et ce sont les prêtres qui maintenant abusent de leur pouvoir, accaparent les richesses, créent des règles très précises pour mieux tenir en mains les fidèles, modifient même les dogmes, inventant des anges, des démons, un ciel, un enfer...

Quand en 332 avant Jésus-Christ, Alexandre le Grand, ayant conquis la Perse, s'empare de la Judée et y installe des colonies grecques, les Juifs font connaissance avec la science, l'art, la raison grecques. Le vieil esprit juif va disparaître, s'adapter petit à petit. Alerte : un roi syrien, Antiochus Epiphane, a la malencontreuse idée de vouloir qu'on l'adore et punit de mort tout Juif sacrifiant à son dieu ou porteur d'un livre hébreu. Alors un homme se lève, Judas Macchabée, qui ameute le peuple, organise la révolte et parvient à vaincre coup sur coup quatre puissantes armées syriennes... En 143 la Judée est complètement libérée.

Mais la libération de la Judée devait être de courte durée. Bientôt les Juifs allaient être de nouveau obligés de reprendre leur voyage à travers le monde. Nous raconterons la suite de leur histoire dans un prochain numéro.

BOUR.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 3, RÉDUCTION D'AVION DE TOURISME	M. C. 4, AVION DU POLE	M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 12 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 18 fr.
Envergure 38 centimètres	Envergure 48 centimètres	Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :
Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 57.982.

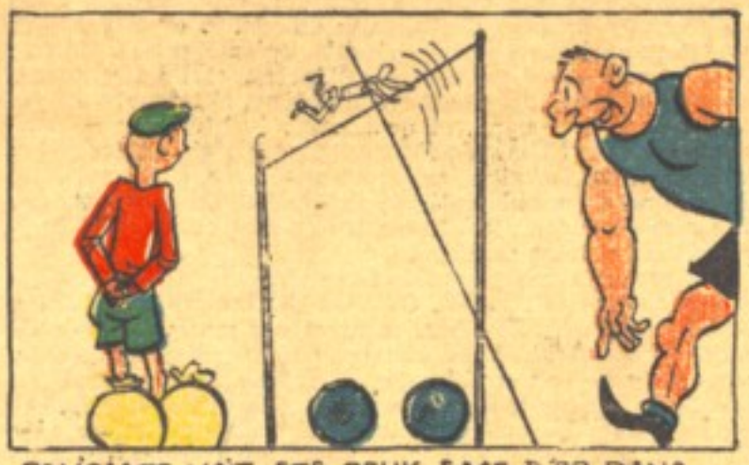
TOTO et TOUTOUNE

154

RESUMÉ : A L'ARRÊT DE LA ROCHE-MIGENNES, UN HOMME CHAUVE A LUNETTES SE SAISIT DE LA VALISE DES ENFANTS ET SE SAUVE. TOTO SE PRECIPITE A SA POURSUITE . . . . . .

LES EXPLOITS COMIQUES DE BÉGONIA

CET ARGENT FERA LA JOIE DES JEUNES SPORTIFS! PENSE L'ASTUCIEUX BEGONIA EN PENETRANT DANS LE STADE. GROSSAC CACHE DERRIERE LA

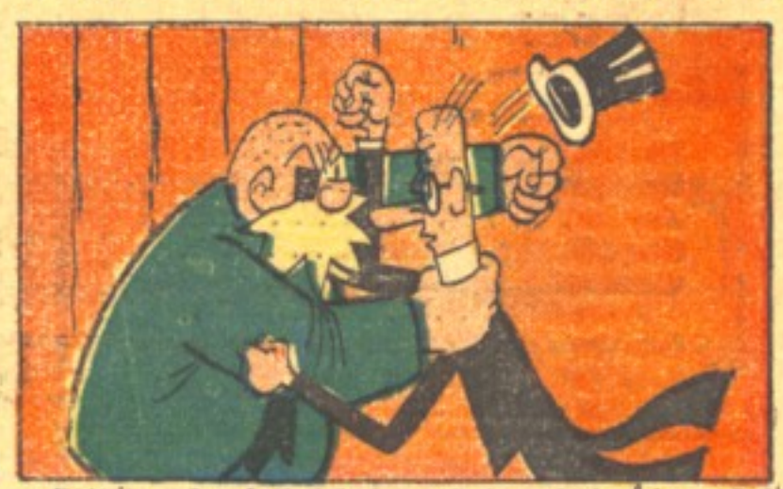


PALISSADE VOIT SES DEUX SACS D'OR DANS LES MAINS DE BEGONIA ET SOURIT. EN EFFET UN COMPLICE A MINE PATIBULAIRE ET AUX

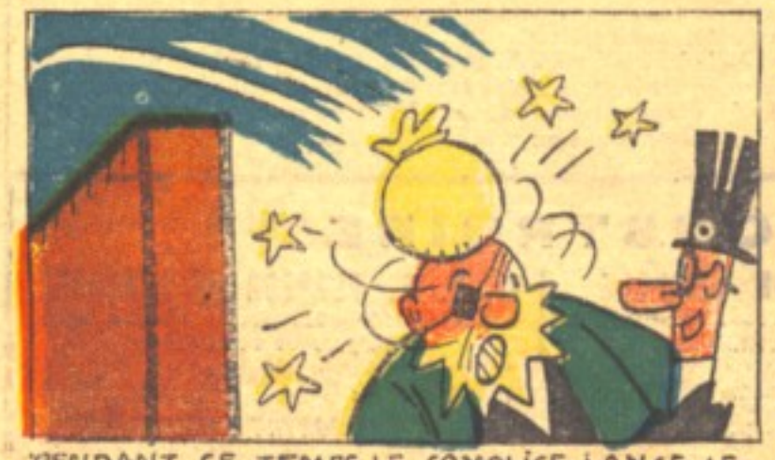
MUSCLES SAILLANTS A REPERE LES DEUX MAGOTS. TENEZ JEUNE HOMME! REGARDEZ COMME ON LANCE LE POIDS! BÉGONIA REGARDE, MÉDUSÉ.

PAR LA PUISSANCE DE L'ATHLÈTE. ENCORE UN POIDS! ENLEVEZ C'EST PESÉ! DIT-IL JOYEUSEMENT EN JETANT A LA PLACE UN DES SACS

D'OR. CELUI CI PASSE LA PALISSADE ET TOMBE AUX PIEDS DU BANDIT GROSSAC. ENFIN! JE VOUS RETROUVE, PETITS SACS D'OR!..

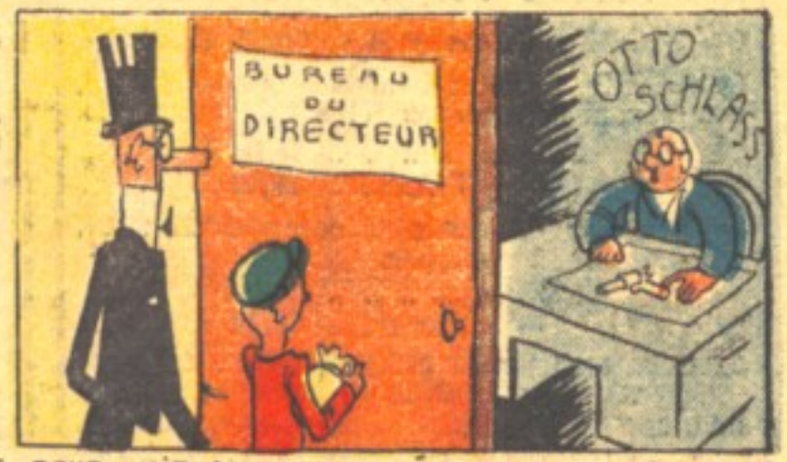


- ENFIN JE VOUS RETROUVE GROSSAC! IGNOBLE VAURIEN! ET NOTRE BRAVE PROFESSEUR HUMÉRUS S'EMPOIGNE AVEC LE COLOSSE BANDIT



PENDANT CE TEMPS LE COMPLICE LANCE LE SECOND SAC .. ET VLAN! DANS LE MILLE.. SUR LE CRÂNE DE GROSSAC QUI, AU LIEU DE

VOIR UN SAC DE 5 MILLE FRANCS VOIT 36 ÉTOILES. NOTRE AMI BÉGONIA QUI COMPREND LA MACHINATION DU COMPLICE ARRIVE JUSTE À TEMPS.



POUR VOIR HUMERUS RÉCUPERANT LES 2 GROS SACS D'OR. - ALLONS VOIR LE DIRECTEUR! IL DOIT ETRE UN HOMME CHARMANT. (a suivre)

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 155. JEUDI 17 NOVEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER, APRÈS DE NOMBREUSES PÉRIPÉTIES CHEZ LES COW-BOYS, A DÉCIDÉ DE SE REPOSER. IL RETROUVE SON PETIT AMI BOB. ILS PARTENT POUR UN VOYAGE AU MEXIQUE...

ILS PASSÈRENT DES ÉTATS-UNIS AU MEXIQUE ENTRE "EL-PASO" ET PASO DEL NORTE, QUI EST LA PREMIÈRE VILLE MEXICAINE QU'ILS RENCONTRÈRENT ET OÙ EUT LIEU LE CONTRÔLE DES PASSEPORTS...

MAIS TOUT À COUP... TANDIS QUE LE PROFESSEUR RAMON CORTÈS, AINSI SE NOMMAIT LE SAVANT, EXPOSAIT À NOS AMIS L'ÉVOLUTION DE LA CIVILISATION MEXICO-COLOMBIENNE, UN BRUSQUE ARRÊT DU TRAIN REMVERSA LES VOYAGEURS LES UNS SUR LES AUTRES ET DES VISAGES PEU ENGAGEANTS APPARURENT AUX PORTIÈRES !..

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

MARK TWAIN (1835-1910) *est un des plus grands écrivains américains et son roman,* Tom SAWYER, *dont nous commençons aujourd'hui la publication dans une traduction nouvelle, est considéré comme son chef-d'œuvre. Mark TWAIN était né à Florida (Missouri), et c'est cette petite ville du sud des États-Unis qu'il a peinte ici sous le nom de Saint-Pétersbourg. Les aventures de* Tom SAWYER *se déroulent aux environs de 1845.*

Chapitre Premier

TOM SAWYER ET LA TANTE POLLY

— Tom!

Pas de réponse.

— Tom Sawyer!

Pas de réponse.

— Où donc a-t-il pu se cacher? Ah çà, te montreras-tu, mauvais garnement?

La vieille dame qui s'exprimait ainsi abaissa ses lunettes et regarda par-dessus; puis elle les releva et regarda par-dessous. Il ne lui arrivait jamais de s'en servir autrement pour découvrir un objet aussi peu volumineux que maître Tom. Elle portait ce matin-là ses lunettes des grands jours, dont la monture lui inspirait un orgueil légitime, mais dont les verres, en dépit de leur transparence, gênaient sa vue presque autant qu'auraient pu le faire deux couvercles de casserole. La propriétaire de cet instrument d'optique d'une utilité contestable demeura un instant perplexe et reprit sans trop de colère,

Il rentra pour aider le négrillon

assez haut toutefois pour que les meubles puissent l'entendre :

— Si je mets la main sur toi, je...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle venait de se courber et lançait sous le lit des coups de balai si formidables qu'elle avait besoin de son souffle pour ponctuer chaque effort. Par malheur, elle ne réussit qu'à épouvanter le chat.

— Il me semblait bien l'avoir vu entrer ici, le vaurien, murmura-t-elle.

Déposant le balai dans un coin, elle se dirigea vers le seuil de la porte ouverte d'où elle contempla les tomates et les mauvaises herbes qui constituaient le jardin. Pas de Tom. Les mains allongées en guise de porte-voix, elle cria de nouveau à plusieurs reprises, de manière à être entendue au loin :

— Holà, Tom!

Au troisième appel, un léger bruit résonna derrière la vieille dame qui se retourna juste à temps pour saisir par le bas de sa jaquette un jeune garçon d'une dizaine d'années, à la mine éveillée, qu'elle arrêta dans sa fuite.

— Ah! j'aurais dû penser à ce cabinet! s'écria-t-elle. Que faisais-tu là-dedans, Tom?

— Rien.

— Rien? Regarde ta bouche.

— Je ne peux pas regarder ma bouche.

— Regarde tes mains, alors. D'où vient ce barbouillage?

— Je ne sais pas, ma tante.

— Ah! vraiment! En tout cas, tu sais ce que je t'ai promis si tu touchais encore à ces confitures. Avance ici.

Un bâton planait dans l'air. Le péril était imminent.

— Oh! vois donc derrière toi, ma tante! Est-ce que ça mord, ces bêtes-là?

La vieille dame fit aussitôt volte-face, serrant ses jupes pour parer au danger d'une morsure. Le coupable profita de cette diversion pour opérer sa retraite; il escalada la clôture en planches qui entourait le jardin et eut bien vite fait de disparaître, tandis que sa tante brandissait son bâton devenu inoffensif.

— Toujours la même histoire, pensa la vieille dame. Ne m'a-t-il pas déjà joué assez de tours de ce genre pour que je ne m'y laisse plus prendre? Seulement, il a soin de les varier, de sorte qu'on ne sait jamais ce qui va arriver. Et puis quand il ne parvient pas à s'échapper, il s'arrange de façon à me faire rire, et alors, pas moyen de taper pour de bon. Je ne remplis pas mon devoir, je le sens. « Qui aime bien, châtie bien », je ne lui rend pas service en le gâtant ainsi, c'est sûr, mais c'est le fils de ma pauvre sœur morte, et le courage me manque trop souvent. Chaque fois que je lui pardonne, ma conscience m'adresse des reproches, et chaque fois que je le corrige, mon vieux cœur est triste. Allons, il va encore faire l'école buissonnière cet après-midi et me voilà forcée de le punir demain. C'est dur de l'obliger à travailler un jeudi, alors que ses camarades ont congé, mais il déteste le travail plus qu'autre chose et il faut espérer que la leçon lui profitera. Quel dommage qu'il ne ressemble pas plus à son jeune frère Sid. En voilà un qui ne me cause aucun tintouin.

Tom fit, en effet, l'école buissonnière et s'amusa beaucoup. Il rentra à peine à temps pour aider le négrillon à scier du bois et à fendre les bûches qui devaient servir à chauffer le souper. Du moins, il arriva à temps pour raconter à Jim ses exploits, tandis que Jim abattait les trois quarts de la besogne. Sidney, dont on vient d'entendre l'éloge, avait déjà rempli sa part de la tâche et rentré une bonne provision de combustible. C'était un garçon très tranquille, et si les deux orphelins ne se ressemblaient pas, cela tenait sans doute à ce qu'ils n'étaient que demi-frères. Mme veuve Sawyer s'étant remariée un an après la naissance de Tom.

Pendant que Tom faisait honneur au souper et bourrait ses poches de sucre dès qu'il en avait l'occasion, la tante Polly lui adressa une foule de questions insidieuses dont chacune cachait un piège. Comme beaucoup de bonnes âmes naïves, elle se piquait de posséder un talent diplomatique de premier ordre, et ses feintes les plus simples lui semblaient des merveilles d'astuce. Mais il était difficile d'arracher au rusé Tom des aveux compromettants.

— Tom, il a fait chaud à l'école aujourd'hui?

— Pas si chaud qu'hier, ma tante.

— Tu n'as pas eu envie de te baigner, Tom?

Tom se sentit un peu effrayé. Il regarda le visage de tante Polly; mais il n'y lut aucune certitude et se contenta de répondre :

— Je crois bien que j'ai eu envie de me baigner!

La vieille dame allongea la main et tâta la chemise de Tom.

— En tout cas, tu n'as pas trop chaud, maintenant.

Et elle se flatta d'avoir découvert, sans que personne se fût douté de sa manœuvre, que le linge était parfaitement sec. Tom qui voyait de quel côté soufflait le vent, se hâta à une nouvelle attaque.

— Il y en a qui se sont amusés à se pomper de l'eau sur la tête, mes cheveux sont encore humides, tâte.

La tante Polly fut vexée de n'avoir pas pensé à ce moyen de s'assurer de la vérité, lorsqu'elle eut une inspiration.

— Tom, tu n'as pas eu besoin de découdre ton col puisque tu ne t'es mouillé que la tête? demanda-t-elle.

Le visage de Tom se rasséréna, il ouvrit sa jaquette, le col était solidement cousu après sa chemise.

— C'est bon, c'est bon, je pensais que tu avais fait encore l'école buissonnière.

Elle était à moitié fâchée de s'être trompée, moitié satisfaite que Tom, pour une fois, n'eût pas mérité de reproche.

Mais Sidney dit à sa tante :

— Je croyais que tu avais cousu son col avec du fil blanc, et le fil est noir!

— Oui, je l'ai cousu avec du fil blanc... Tom.

Tom n'attendit pas le reste; comme il fermait la porte, il dit :

— Siddy, tu me paieras cela.

Dès que Tom se sentit à l'abri, il examina les deux aiguilles piquées au revers de sa jaquette, l'une de fil noir, l'autre de fil blanc.

— Elle ne se serait jamais aperçue de cela sans Sid, pensa-t-il, elle se sert tantôt de fil blanc, tantôt de fil noir. Mais je donnerai une raclée à Sid pour cela.

Tom n'était pas un garçon modèle dans le village; au contraire de son frère, et au lieu de prendre exemple sur lui, il l'exécrait.

Au bout de quelques minutes, il oublia toutes ses peines, non qu'elles fussent moins grandes que celles d'un homme, mais il était occupé par une autre pensée qu'il ne pouvait chasser de son esprit. Un nègre lui avait appris, le matin même, une nouvelle manière de siffler, et il voulait étudier en secret cette nouvelle méthode avant d'émerveiller le public. Il s'agissait d'imiter certaine roulade d'oiseau, une sorte de gazouillement liquide qui s'obtient en touchant le palais avec la langue, à de courts intervalles. A force de s'exercer, Tom fut bientôt en état de rivaliser avec son professeur.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ce numéro de Mon Camarade *est un numéro que ces messieurs-dames de la rédaction appellent* un numéro de lancement. Un numéro de lancement *ça ne veut pas dire, comme on pourrait le croire, un gros chiffre, un 6 ou un 8 par exemple, qu'on lance très loin, comme un caillou ou une flèche. Non,* un numéro de lancement, *c'est un numéro de journal qu'on essaie de faire le plus beau possible et qu'on essaie de vendre le plus possible, grâce aux vendeurs (les vendeurs de* Mon Camarade *se donnent beaucoup de mal pour leur journal), à la réclame qu'on fait dans les journaux, etc.*

Ce numéro de Mon Camarade *sera lu, sans doute, par beaucoup de petits garçons et de petites filles qui ne connaissent pas encore notre journal et qui deviendront nos nouveaux amis. Je veux aujourd'hui me présenter à tous ces nouveaux petits camarades.*

Mon nom, c'est Janot. Janot tout court. Parce que mon nom de famille c'est Jacquot. Et si on disait Janot, Jacquot ça ferait des tas d'embrouillis, surtout qu'un de mes amis s'appelle Jacquot, pas de son nom de famille, mais de son petit nom.

Je n'ai plus de papa ni de maman, ce qui est bien malheureux. Mon papa, je ne me rappelle pas de lui. Mais de maman je m'en rappelle. Dans le temps, quand j'étais petit (je ne suis pas encore bien grand maintenant), je vivais avec elle à la ferme. Et puis après (il y a déjà plus de trois ans), je suis venu vivre à la ville chez ma grand'tante, Mme Burette.

Avec Mme Burette, dans le temps, ça n'a pas toujours été tout seul et mes petits camarades qui me connaissent déjà depuis plusieurs années se le rappellent bien. Je ne la trouvais pas très gentille et puis elle me trouvait très méchant. Je lui faisais des tas de vilaines farces et elle se mettait souvent en colère. Et puis un jour je me suis laissé monter un peu la tête par mon ami Julot, un grand lecteur de journaux comme Hip! Hip! Hip! *et* Le Petit Crusoé Illustré, *et nous nous sommes sauvés de chez nous pour aller au centre de l'Afrique faire les explorateurs.*

Naturellement, ça n'a pas marché aussi facilement qu'on le raconte dans certains journaux illustrés. Deux jours après notre départ, on a été pris par les gendarmes qui nous ont renvoyés à la maison.

Moi, je m'attendais à ce que Mme Burette se mette très en colère contre moi et qu'elle me punisse très fort. Mais pas du tout. Elle était seulement très triste que je me sois sauvé; ce jour-là on s'est aperçu qu'on s'aimait bien tous les deux.

Comme je suis déjà un grand garçon (pas si grand que cela), ça fait déjà plusieurs années que je vais à l'école. Je me plais assez bien en classe, parce que le maître, M. Martin, est très gentil et qu'il nous apprend des tas de choses d'une façon très intéressante.

J'ai beaucoup de petits camarades très gentils à l'école, avec lesquels j'ai fait de fameuses parties dans la rue du Fer-à-Repasser, que j'habite avec Mme Burette, au coin de l'impasse de la Machine-à-Coudre.

Il y a deux ans, avec mes petits camarades, on a fondé un grand club : le Club des amis de *Mon Camarade* de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre *(C.D.A.M.C.D.L.R.D.F.A.R.E.D.L.-I.D.L.M.A.C.).*

La première année notre Club a marché très bien; si bien que dans toute la France des tas et des tas de petits camarades ont voulu nous imiter, et que partout des Clubs d'Amis de Mon Camarade *sont nés et se sont développés.*

Parmi tous ces clubs, les plus réussis ont été peut-être ceux de la région de la Bièvre, aux environs de Paris, qui ont pris le nom très joli de Castors *et qui ont fait des tas et des tas de belles choses, comme je vous l'ai raconté autrefois.*

Notre Club à nous, qui avait donné l'exemple, il n'a pas marché si bien que tout cela l'année dernière. Et c'est pourquoi je ne vous en ai pas parlé souvent avant ces dernières vacances.

Mais ce mois d'octobre dernier, notre Club a été réorganisé de fond en comble et il marche très bien. Je vous en donnerai maintenant souvent des nouvelles.

Qu'est-ce qu'il faut faire pour fonder un club? D'accord avec le journal, on se réunit à quelques amis, et on se donne quelque chose à faire ensemble. *Ce* quelque chose à faire ensemble, *ça peut être des promenades, ou des jeux, ou des collections de timbres, ou des avions en modèle réduit, ou un magnifique jouet mécanique comme un chemin de fer (qu'on ne pourrait jamais avoir tout seul, parce qu'on ne serait pas assez riche), ou bien vendre le journal à la criée (ce qui rapporte beaucoup d'argent au Club), ou encore beaucoup d'autres choses, chacune séparément ou toutes à la fois.*

Les membres du Club doivent porter des insignes d'amis de Mon Camarade. *Je vais vous dire un bon truc pour l'avoir pour rien, cet insigne. Abonnez-vous, on vous le donnera gratuitement, en épingle ou en broche, comme vous en aurez envie.*

Je n'ai plus beaucoup de place pour écrire. Je m'arrête ici. Mais je voudrais avant de finir vous demander de me donner très vite votre avis sur les nouvelles histoires qui commencent aujourd'hui dans le journal. Je serais content de pouvoir publier les meilleures réponses. La semaine prochaine, je vous présenterai les meilleurs membres de notre Club.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Post-scriptum. — *Voici la liste des prix du nouveau Grand Concours, celui des cadeaux de Noël, un Concours qui commence dans ce numéro.*

1er prix : jeu de Ping-Pong; *2e prix :* appareil photographique; *3e prix :* une montre; *4e prix :* un ballon; *5e prix :* une boîte de compas; *6e au 10e prix :* un album de *Mon Camarade*; *11e au 40e prix :* un stylo; *41e au 100e prix :* un petit livre.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

NOTRE SUPERBE PULL-OVER D'HIVER

pour 9 à 10 ans

Chères petites amies, pour vous satisfaire toutes, je vais donner un ensemble complet en laine; faites-en une partie à votre choix ou tout pour les plus courageuses au travail. Dans votre journal vous aurez ainsi bonnet, écharpe, veste, pull-over, gants, sac, jupe et soquettes.

Aujourd'hui voici le pull-over.

Il faut des aiguilles de 2 millimètres de diamètre (en fer si vous voulez), des aiguilles de 4 millimètres de diamètre. De la laine sport belge (400 grammes), 50 grammes de laine écureuil.

PULL-OVER SPORT. — Devant : Montez 26 mailles avec les aiguilles fines, 4 centimètres au point de côtes doubles, 2 mailles endroit, 7 mailles envers.

Grosses aiguilles ensuite : 1 augmentation au milieu du travail et point jersey, envers sur l'endroit de l'ouvrage. Augmentation de chaque côté tous les 2 centimètres pour avoir 91 mailles à 18 centimètres de haut.

A 14 centimètres de hauteur totale : boléro en damiers.

Points damiers pendant 28 mailles, 31 mailles milieu en jersey fond, 28 mailles damiers. Lignes du boléro devant toujours droites.

EMMANCHURES. — A 23 centimètres de hauteur totale, rabattre, au début de chaque rang, 3 mailles, puis 2 fois 2 mailles. Reste 77 mailles que vous travaillez tout droit.

A 34 centimètres de hauteur totale rabattre au milieu 11 mailles. Travaillez chaque côté séparément en rabattant quatre fois 5 mailles côté épaule et deux fois 5 mailles côté encolure.

DOS. — 76 mailles aiguilles fines et 4 centimètres côtes doubles.

Grosses aiguilles : Jersey sur 14 centimètres; puis sur toute la largeur du dos, damiers. Augmentation de chaque côté tous les 3 centimètres.

Emmanchures comme devant. Puis deux rangs de 72 mailles. Séparez l'ouvrage en deux. Travaillez séparément, à 33 centimètres de hauteur totale rabattre toujours 6 mailles au commencement de chaque aiguille jusqu'à la fin.

MANCHES. — 46 mailles aiguilles fines; 6 centimètres côtes doubles.

Grosses aiguilles point jersey envers sur endroit avec une augmentation de chaque côté tous les 3 centimètres jusqu'à 62 mailles. Continuez sans augmentation jusqu'à 34 centimètres de haut. Rabattre 3, puis 2 mailles au début de chaque rang jusqu'au reste de 12 mailles rabattues en une fois.

COL. — 75 mailles avec les grosses aiguilles, teinte écureuil: 8 rangs jersey environ; 6 rangs endroit, 8 rangs envers, 6 rangs endroit, 8 rangs envers, 6 rangs endroit, 9 rangs envers. Rabattre. Repliez le col en double autour du cou. Faites toutes les coutures au point de piqûre.

6 boutons, 6 brides dans le dos (2 col, 4 corps).

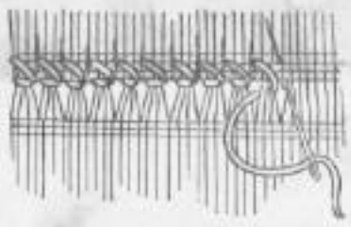
(Voir les détails pour la jupe et les points de tricot à employer dans notre prochain numéro.)

LES JOURS

Comme vous devez avoir une bonne collection de points de tricot, voici, pour changer un peu, quelques jours et conseils pour exécuter les jours.

Les rivières à jours sont produites en retirant des fils de tissu dans l'un ou l'autre sens seulement; tandis que pour le point coupé le fil est enlevé dans les deux sens.

OURLET A JOURS SIMPLES : On bâtit l'ourlet comme à l'ordinaire, puis en dessous, à un ou deux fils, tirez le nombre de fils, ce qui vous donnera la hauteur de votre jour. Fixez alors votre fil à gauche, faites passer l'aiguille de droite à gauche sous trois ou quatre fils; tirez et retirez l'aiguille que vous faites passer de bas en haut sous un ou deux fils du rempli.



LA CUISINE DE TOUTOUNE

Carottes au beurre. — *Choisir de jeunes carottes, assez petites, les gratter, les faire revenir dans du beurre frais avec un peu de sel. Les remuer sans cesse pour qu'elles n'attachent pas à la casserole. Lorsqu'elles sont presque cuites, les saupoudrer de sucre en poudre. Continuer la cuisson. Les servir lorsqu'elles sont bien rissolées. On peut remplacer les petites carottes par des grosses carottes coupées en lamelles fines.*

Les Conseils de tante Camille

Nettoyage d'un parapluie. — *Ne brossez jamais un parapluie avant que la boue ne soit complètement sèche. Tamponnez alors, sans frotter, avec un linge imbibé d'eau ammoniacale. Si vous tenez absolument à enlever les taches fraîches, faites couler l'eau du robinet ou d'une carafe sur le parapluie ouvert.*

POUR RIRE UN PEU

Sur la place publique, M. Loublieux vient d'entendre un magnifique concert de musique. Il est ravi et, sortant de sa poche un large mouchoir à carreaux, au grand étonnement de ses voisins se met en devoir d'y faire des nœuds. « J'ai si peu de mémoire, explique-t-il, que je fais des nœuds pour me rappeler cet air-là demain, sinon je l'oublierais et ce serait vraiment dommage. »

o

Revenu au pays après un long séjour à Paris, où il exerçait la profession de marchand de vins, un Auvergnat va rendre visite à son cousin, le fermier. Celui-ci lui fait visiter sa basse-cour, et lui montre des poules, des coqs, des chapons. « Je ne vois pas la différence entre une poule et un chapon, dit l'Auvergnat-citadin. — Une Poule chapon et un chapon chapon pond pas », répond le cousin avec l'accent bien connu.

o

« Lorsque vous êtes au bord de la mer et que vous regardez très loin, vous voyez le ciel rejoindre l'eau, c'est l'horizon. » Après cette explication, donnée par l'instituteur, l'élève Durand se dresse à son banc et demande : « M'sieu, si le ciel et la mer se touchent, comment font les bateaux pour passer ?

o

Au bureau des objets trouvés, une dame s'est présentée il y a une demi-heure pour réclamer le sac à main qu'elle avait oublié dans l'autobus. La voici qui revient et qui s'adresse à l'employé : « Lorsque je suis venue prendre mon sac que j'avais oublié dans l'autobus, est-ce que je n'ai pas oublié mon parapluie ? »

Les Aventures de Pierrot Lancry

La mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU

Chapitre I. — Le camion noir

La nuit tombait déjà quand les cyclistes quittèrent la petite ville d'Audierne. Ils étaient quatre, et aucun d'eux n'avait 20 ans. Le soleil les avait brunis. Tous respiraient la santé et la gaieté. Sur le porte-bagage de leurs vélos, sur leur guidon, dans des sacs s'entassait tout l'attirail des campeurs. Celui qui menait le train, la tête baissée sur le guidon, pédalait fort, les dents serrées, la figure tendue.

— Pas si vite, Tonin! lui cria un de ses suivants. On fait pas le Tour de France cycliste, on se promène.

— J'suis sûr que tu vas pas si vite quand t'es sur ton triporteur, gouailla un garçon de 17 ans aux membres longs, au corps souple, aux cheveux bruns, bien fournis, qu'on appelait La Ficelle. Tonin ralentit un peu l'allure. Tonin, de son vrai nom André Mougin, ne rêvait que sports, records de vitesse, Six jours, Tour de France... Il riposta hargneusement à ses camarades.

— Faut tout de même se grouiller. Si vous voulez coucher à la pointe du Raz ce soir, fallait pas rester si longtemps à Audierne. Pierrot nous a mis en retard. C'est sa faute...

— Ma faute, ma faute, protesta Pierrot. Si on t'avait écouté, Tonin, on aurait campé à Audierne. Tu ne voulais pas partir sans savoir les résultats du Tour de France.

— Hé oui, j'aurais mieux fait d'y rester. A votre allure

En revenant des noces,
J'étais bien fatigué
Auprès d'une fontaine
Je me suis arrêté.

C'était le dernier de la bande, Maurice Poujade, un garçon bien découplé, blond, aux yeux très bleus, qui entonnait l'une des chansons de la bande. Arrêtant leur discussion, ses compagnons reprirent en chœur le refrain!

Ah! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celle que j'aime, que mon cœur aime,
Ah! j'l'attends, j'l'attends,
Celle que mon cœur aime tant...

Tonin était livreur pour une grande pharmacie du centre de Paris, mais tous ses amis travaillaient aux Usines Latourrette, d'Issy-les-Moulineaux, une des plus grandes fabriques d'avions de la région parisienne. Maurice Poujade, qui avait 19 ans, travaillait depuis cinq ans à l'usine, où La Ficelle se trouvait depuis dix-huit mois; Pierrot Lancry, que ses 15 ans faisaient le benjamin de la troupe, n'était entré comme apprenti chez Latourrette qu'un an auparavant.

Pour la première fois, ce mois de juillet 1936, au lendemain des grèves de juin, les ouvriers de chez Latourrette étaient tous partis en congés payés, pour quinze jours. Pierrot et La Ficelle, fervents du cyclisme, s'étaient entendus avec leur ami Tonin et Maurice Poujade, qui possédait une tente à quatre places. Ils avaient décidé d'employer leurs deux semaines de vacances à faire le tour de la Bretagne.

Le train les avaient conduits jusqu'à Rennes d'où ils avaient filé en vélo sur Vannes... De là, ils avaient parcouru les côtes par petites étapes, campant au hasard du beau temps et des rencontres. Depuis cinq jours, ils menaient une vie libre et sans souci. Jamais peut-être dans toute leur vie ils ne s'étaient sentis si libres, si heureux.

— Qu'est-ce que je vous disais? reprit Tonin, quand les chansons s'arrêtèrent. Vous voulez pas vous presser. Et maintenant, il fait presque nuit. Bien plus, il va pleuvoir...

Le ciel s'assombrissait en effet. La route, après avoir durement monté au sortir d'Audierne, suivait depuis plusieurs kilomètres des plateaux où les fermes se faisaient rares. Un grand vent souffilait qui contrariait maintenant les cyclistes. Les arbres, d'abord nombreux s'espaçaient. A un tournant la mer apparut au fond d'une baie. De grands nuages noirs, à peine encore teintés de rouge par le soleil couchant, couvraient presque tout le ciel. Les amis allumèrent leurs lanternes.

— Là-bas, dit Maurice Poujade, en montrant de hautes falaises, qui dominaient la mer, c'est l'Enfer de Plogoff. Les plus vieux loups de mer ne parlent pas sans trembler de l'Enfer de Plogoff. Une vieille légende bretonne prétend que l'âme des marins morts en mer...

— Ah! la barbe, avec tes boniments pour vieilles Anglaises, coupa Tonin. Pendant que les autres l'écoutent, c'est autant de perdu pour notre moyenne. Jamais on ne réussira à monter la tente, par la nuit qu'il va faire.

— Mais c'est instructif ce que raconte Maurice, protesta La Ficelle, que passionnaient les légendes que celui-ci tirait d'un guide de Bretagne.

— Ce sera pas la première fois qu'on montera une tente de nuit, ajouta Pierrot.

— On a dîné à Audierne, appuya Maurice... Qu'est-ce qui nous presse?

— Oh! j'en ai marre de ces escargots, protesta violemment Tonin. Lambinez si vous voulez, mais je fonce...

— Tu nous attendras près de l'hôtel de la Pointe du Raz, cria Maurice. T'oublieras pas qu'on doit camper près de la baie des Trépassés. Tâche de trouver un bon endroit.

Sans répondre autrement que par un grognement, Tonin avait baissé sa tête sur son guiden de course et il pédalait aussi vite qu'il lui était possible.

Ses amis, qui le suivaient, virent sa lanterne vaciller, puis s'éteindre, puis se rallumer, puis s'éteindre encore.

— Il devrait bien réparer sa lanterne, dit La Ficelle. D'ici qu'il se fasse tamponner par une auto, il y a pas loin.

— Pas de danger ce soir, dit Pierrot. La route est déserte. On n'a pas vu une voiture depuis le départ.

— Rien d'étonnant, expliqua Maurice. Il n'y a rien d'autre à la Pointe du Raz qu'un sémaphore et un hôtel. C'est une route de touristes, et à cette heure-ci, pour les touristes...

Soudain, avec fracas, derrière eux débouche à une vitesse folle un gros camion gris foncé, bâché de noir, tous phares éteints. La voiture frôla de près La Ficelle.

— Hé! Écraseur! Chauffard! cria l'apprenti indigné. On devrait lui fiche un procès à celui-là pour ne pas allumer ses phares...

Le camion était déjà loin. On entendit un coup de tonnerre.

— La pluie. Faut se presser, dit Maurice...

Les trois amis forcèrent l'allure. Pierrot menait le train. L'averse les douchait de larges gouttes. Soudain, Pierrot freina, mit pied à terre...

— Qu'est-ce qu'il y a? cria La Ficelle.

— Là, regarde... Pourvu qu'il ne soit pas mort...

A la lumière de sa lanterne, Pierrot aperçut Tonin, immobile à côté de son vélo brisé.

A la lumière de la lanterne de Pierrot, ils aperçurent Tonin, à côté de son vélo brisé, qui gisait inanimé sur la route, du sang sur le visage...

Chapitre II — Les lumières sous-marines

Maurice fut le premier à retrouver son sang-froid car il était un peu la bonne à tout faire de la petite troupe en même temps que son chef.

Agenouillé près de Tonin sans connaissance, Poujade avait pris la tête du blessé dans ses mains et il essuyait le sang. Pas de blessure apparente, Tonin avait seulement saigné du nez. Entre les dents serrées de son ami, Maurice introduisit le goulot d'une petite gourde d'aluminium. Tonin toussa, s'étrangla cracha, et, ranimé, s'assit sur son séant.

— Qu'est-ce que tu m'as fichu dans la bouche? grogna-t-il. Ça brûle.

— C'est du rhum de première qualité. Toujours râleur, Tonin? plaisanta Maurice. Pierrot et La Ficelle, délivrés de leur angoisse, éclatèrent de rire.

— Tu ne t'es pas blessé en tombant? demanda Maurice.

— Blessé? s'écria Tonin un peu inquiet à cette question et qui se tâta les membres... Non, j'ai pas mal... Comment ai-je pu tomber? C'est ces abrutis du camion qui m'ont fichu par terre. Mais ce qui est arrivé après, je me rappelle plus.

Tonin s'était remis debout. Il marchait, les genoux un peu endoloris.

— Tu étais évanoui, dit Maurice. Je me demande comment on va faire pour arriver jusqu'à la pointe du Raz.

La roue avant de la machine de Tonin était en huit. Il allait falloir camper sur place.

— Camper ici, vous êtes pas fous? protesta Tonin. Pas du tout! Faut que je retrouve mes écraseurs. Ils ont pas pu aller loin, puisque c'est la mer au bout de la route. Faudra qu'ils me payent un vélo neuf. Sans compter que si dans huit jours je peux avoir des contusions internes et être obligé d'aller à l'hôpital, faudra bien quelqu'un pour m'indemniser à ce moment-là.

On ne put pas détourner Tonin de son projet. L'accidenté se mit à cheval sur la fourche de La Ficelle. Maurice traîna la bicyclette éclopée, Pierrot roula à l'avant-garde suivant sur la route grise piquetée de larges gouttes de pluie les traces laissées par les pneus du gros camion noir. La pluie avait heureusement cessé et la piste était nette, sous la lumière de la lanterne électrique. A l'horizon noir, les éclairs de l'orage, maintenant plus lointain, perçaient le ciel.

— Il a tourné par le petit chemin, cria Pierrot.

On apercevait, dans la poussière mouillée, la large piste du camion noir. Le chemin sableux, tracé dans une lande granitique était mauvais mais fréquenté, car plusieurs traces de pneus s'y mélangeaient.

— Probablement un chemin de carrières, dit Maurice.

Le vent redoublait. Les cyclistes durent mettre pied à terre. Ils entendaient maintenant le fracas des vagues qui se brisaient sur les falaises de la Baie des Trépassés.

— Faut faire gaffe, tout à l'heure on va glisser et tomber à la flotte, dit Tonin, soudain prudent.

— Mais il y a pas de danger, on suit une piste, protesta La Ficelle qui se croyait devenu un Peau-Rouge sur le sentier de la guerre.

Ils arrivèrent près d'un bâtiment noir, un grand hangar aux portes closes. C'est devant ces portes, à quelques dizaines de mètres du bord des falaises que s'arrêtaient la piste des camions. Le bruit et la fureur de la mer emplissaient l'air. Le hangar solitaire était clos et sans lumière. Les jeunes gens tambourinèrent longuement à sa porte.

— Pas besoin de se faire mal aux poings, hurla Maurice dans le vent. Il n'y a sûrement personne ici. On a dû se tromper de piste.

— Sûr que non, dit Pierrot vexé.

Ils frappèrent longtemps encore, jusqu'au moment où La Ficelle remarqua le gros cadenas qui fermait la porte de l'extérieur. Il était impossible qu'il y eût quelqu'un dans le hangar.

Maurice proposa de revenir sur la grand'route, mais Tonin protesta. Il était fatigué, son genou lui faisait mal, il n'irait pas plus loin. Puisqu'on avait une tente, on n'avait qu'à s'établir ici. Maurice se rendit à ses raisons. A la lumière d'une lanterne il défit les courroies qui retenaient à son sac arrière sa tente roulée, semblable à un traversin de petites dimensions. Il s'était placé du côté le plus abrité du hangar, mais quand il eut déplié ses toiles, le vent s'y engouffra les faisant claquer au vent comme des drapeaux.

— On n'arrivera pas à monter la tente ici, constata Maurice. Bougez pas, je vais chercher un endroit plus abrité.

Il s'éloigna dans la nuit. On vit sa lanterne s'agiter, disparaître. Il revint bientôt. Il avait trouvé un petit vallon parfaitement abrité avec une herbe rase sur laquelle il ferait bon dormir.

L'endroit était en effet bien choisi. Dans ce pli du terrain où l'on ne sentait plus le vent, on apercevait pourtant, devant soi, dans une échancrure, la tache claire de la mer.

Maurice, aidé de La Ficelle, son habituel assistant, montait rapidement la tente. Ils fixèrent d'abord les mâts de bambou, dont les pièces s'emboîtaient comme les morceaux d'une canne à pêche, puis ils accrochèrent les ficelles des tendeurs à des piquets d'acier qui terminaient un anneau.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider? demanda Pierrot à Maurice.

Poujade, qui aurait voulu coucher ce soir-là non au-dessus de l'Enfer de Plogoff, mais dans la Baie des Trépassés, répondit, d'assez méchante humeur:

— Pas besoin de toi pour la tente, va plutôt voir si il y a pas du bois. Un petit feu de camp ne ferait pas de mal.

Les nuages venaient de se déchirer. La pleine lune faisait briller la mer, au bout du petit vallon. Pierrot se dirigea vers le bord de l'eau. Son expérience de ces derniers jours lui avait appris que le bois d'épave que la mer rejette sur le sable des plages, est, quand il est sec, un excellent combustible.

Mais au bout du vallon, la lande s'arrêtait brusquement, comme tranchée au couteau. Un gouffre de 70 mètres s'ouvrait devant Pierrot. Il n'était pas question de descendre en bas de ces falaises.

L'Enfer de Plogoff était pourtant moins sinistre que son nom n'eût pu le faire croire. La mer était belle sous la lune et au loin brillaient les petites lueurs des barques de pêche parties d'Audierne, qui voguaient vers le large. Pierrot se mit à plat ventre sur l'herbe rase de la lande et la tête par-dessus l'abîme il regarda longtemps les vagues qui se brisaient sur les rochers. La lune se cacha derrière un gros nuage noir. Pierrot se leva, jeta un dernier regard sur l'océan, prêt à rentrer.

C'est alors qu'il vit une chose qui le stupéfia. Au fond de l'eau noire, au cœur de l'océan, une lumière venait d'apparaître. Ce ne pouvait pas être le fanal d'une barque, c'était une lumière qui, sans aucun doute, se trouvait non pas sur la mer, mais sous la mer. C'était une sorte de long rayon trouble qui rampait lentement, à quelques centaines de mètres des falaises.

Pierrot retourna en courant vers la tente.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

155

RÉSUMÉ: TOTO ET TOUTOUNE, QUI SONT PARTIS POUR REJOINDRE LEUR TANTE À MONTPELLIER, ONT ÉTÉ VICTIMES D'UN VOLEUR EN GARE DE LA ROCHE MIGENNES ET TOTO A ÉTÉ BLESSÉ EN LE POURSUIVANT.....

A TRAVERS LE MONDE

Le drapeau américain se compose de 13 bandes rouges et blanches, alternées. Près de la hampe se trouve un rectangle bleu où se détachent 48 étoiles blanches. Ces 48 étoiles représentent les 46 États et les 2 territoires qui constituent les États-Unis.

o

La ville de Pompéi fut complètement ensevelie sous la cendre lors de la célèbre éruption du Vésuve, à tel point qu'on avait totalement oublié son existence. Ce n'est qu'en 1748 qu'on commença les fouilles qui permirent de mettre à jour ces grands vestiges de l'antiquité. Mais c'est surtout pendant l'occupation française (1799) que ces fouilles furent activées.

o

L'allure moyenne de l'homme est d'environ 3 kilomètres à l'heure. Un bon nageur peut en parcourir 5 dans le même temps. Sur patins à roulettes, des champions peuvent atteindre une vitesse horaire de 29 kilomètres et sur glace de 33 kilomètres.

o

L'Australie, qui est presque aussi étendue que l'Europe, possède moins d'habitants que la Belgique : 6.800.000, alors que la Belgique en a 8.000.000. Ce grand continent, pour ainsi dire inconnu, est couvert d'immenses forêts et de plaines arides. Seules les côtes sont fertiles, aussi l'activité du pays s'y est-elle entièrement concentrée.

o

2.600.000 tonnes d'essence sont consommées annuellement en France. 75.000 seulement sont extraites de notre sol, qui fournit en outre 40.000 tonnes de benzol. L'Allemagne produit 10 fois plus que la France de carburants utilisables, sans suffire pourtant de très loin à ses besoins. Le développement de l'automobile a formidablement développé dans le monde la consommation de l'essence.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il est très difficile de projeter dans l'avenir. Quels seront les appareils volants de l'an 2000 ou plus? Nul ne peut le dire.

Ecoutons ce petit dialogue entre les ailes et le fuselage, que La Goupille a surpris l'autre jour :

— Foin de toi et de ta résistance parasite, dit l'aile, vé! Je me gonfle, je me grandis et je loge tout le monde dans ma carcasse.

— Si fait, répond le fuselage, je me moque bien de toi. Je mets mon hélice sur mon dos et je vole tout seul.

Chacun disait vrai. Les deux solutions existent. L'aile volante et l'hélicoptère ou l'autogire ne sont pas encore très répandus, mais subsisteront peut-être seuls dans cinquante ans.

Et l'avion actuel, démembré par cette querelle, volera en deux morceaux!

LES AVIATEURS CÉLÈBRES :

LE CAPITAINE FERBER

Le capitaine Ferber est une des figures les plus marquantes des débuts de l'aviation, à l'époque où beaucoup ne croyaient pas à l'avenir du plus lourd que l'air.

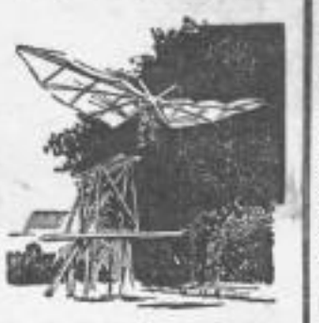
Né à Lyon, le 8 février 1862 il fit, en 1904, la connaissance du colonel Renard dont vous connaissez déjà le planeur décaplan.

Ferber s'intéresse aux essais de planeurs de l'Allemand Lilienthal et construit, sans succès, trois planeurs. Persévérant, il parcourt 15 mètres avec un quatrième planeur, en 1901. Pour les essais, il se lance du haut d'un échafaudage de 5 mètres, cramponné à une grande chauve-souris en toile et canne à pêche. Il faut un beau courage pour risquer à chaque saut un accident. L'appareil n'a pas de moyens de contrôle. Il s'enfonce, glisse à droite ou à gauche, se cabre ou tombe suivant les sautes de vent.

Sur les conseils d'Octave Chanute, il construit un cinquième planeur avec lequel il vole 25, puis 50 mètres. Ferber songe alors à prolonger son vol au moyen d'un moteur, mais ne peut trouver qu'un 12 CV. La puissance étant trop faible, il accroche ce planeur n° 6 « motorisé » à un manège de son invention.

Dans son avion qui tourne, suspendu à un câble, Ferber peut étudier moins dangereusement le pilotage. Il doit tout apprendre de lui-même, car personne ne peut le conseiller utilement puisque personne n'a volé.

Ferber achète alors le seul moteur léger et puissant : le 24 CV Antoinette. Il gare son avion dans un hangar à dirigeable et travaille sans cesse. Mais l'Autorité militaire voyait d'un mauvais œil cet avion intrus et un beau jour, un papier officiel ordonne d'expulser l'avion du hangar. La mort dans l'âme, Ferber se résout à laisser dehors son fragile esquif. Un jour, une tempête achève de détruire l'avion fatigué par ses séjours en plein air. En quelques heures, les années d'efforts d'un homme courageux sont anéanties par l'aveugle obstination des bureaucrates de l'armée.



Justement furieux, Ferber se fait mettre en congé pour trois ans. Sous le pseudonyme de De Rue, il construit le n° 9, qui utilise déjà deux hélices concentriques tournant en sens inverse.

Ferber se tua sur un biplan Voisin qu'il avait acheté. Entraîné par le vent, il culbuta à l'atterrissage et fut écrasé par le moteur tombé sur lui.

C'était le 22 septembre 1909.

DICTIONNAIRE D'AVIATION :

JE VEUX DEVENIR PILOTE

Vous voulez devenir pilote aviateur ?

Rien n'est plus simple si vous connaissez toutes les lois qui régissent l'air dans lequel vous allez manœuvrer et la façon d'y manœuvrer.

Comme dans toute chose, il faut débuter par des exercices simples.

Rares sont les exemples de réussite spontanée. Et puis il est préférable d'avoir derrière soi une bonne série de connaissances théoriques et pratiques.

Donc, commençons par le commencement.

LA RÉSISTANCE DE L'AIR

L'air dans lequel vous vivez a une résistance qui a été mesurée. Pour vous rendre compte de cette résistance, il suffit de prendre dans la main un morceau de carton assez long et de le déplacer rapidement à bout de bras, en tournant sur vous-même, ou en courant. Le carton se pliera.

SPORTS

En motocyclisme (comme en automobilisme) la France détient un certain nombre de records mondiaux. C'est ainsi que dans la catégorie des motos de 350 cmc., le Français Marchand a réalisé sur la distance de 50 kilomètres la vitesse moyenne de 168 kilomètres, et que ce record n'a pas été battu depuis plus de dix ans qu'il a été établi. Dans la même catégorie, le Français Monneret détient le championnat des 100 kilomètres en départ lancé ou arrêté, ayant couvert cette distance, le 12 octobre 1936, à la vitesse moyenne de 169 kil. 750 à l'heure. C'est aussi Monneret qui détient le record des 24 heures, ayant parcouru dans ce temps la distance de 2.802 kilomètres.

La lutte est très vive pour la conquête des championnats motocyclistes sur de courtes distances. Et les coureurs ont mis sur piste des motocyclettes revêtues d'une sorte de carène aérodynamique, munie de stabilisateurs, et qui ressemble plus à une auto de course ou même à un fuselage d'avion qu'aux ordinaires motocyclettes.

TIMBRES-POSTE

AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE

En 1936, les timbres de quatre colonies françaises furent supprimés : Congo, Gabon, Oubangui et Tchad. Réunies sous le nom d'Afrique-Équatoriale française elles emploient des mêmes timbres. D'abord les séries en cours au Congo et au Gabon reçurent en surcharge : « Afrique-Équatoriale française. » Ces deux séries sont encore bon marché.

En 1937, fut créée une série spéciale pour la colonie, elle a 24 timbres; il est intéressant de se la procurer dès maintenant. Elle se complète par huit timbres pour la Poste aérienne dont toutes les valeurs seront excellentes et par une série de timbres-taxe qui est et restera bon marché.

LES ALBUMS DE " MON CAMARADE "
L'album 2e série : 15 fr. (franco 18 fr. 50)
— 3e série : 10 fr. (franco 12 fr. 50)
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe

Journal de Tintin

Mardi.

Je déteste le mardi : le lundi, on se souvient du dimanche; le mercredi, on pense au jeudi, tandis que le mardi on n'a rien du tout pour se réconforter, ni avant, ni après, et ça me décourage tellement que, quand je me réveille ce jour-là, je n'ai jamais envie de me lever.

— Veux-tu bien te dépêcher, flemmard ! me crie maman.

— Oh! maman, rien qu'une minute, une toute petite!

De petite minute en petite minute, huit heures sonnent que je suis encore au lit. Alors, vite, il faut que je m'habille en coup de vent, que je fasse semblant de me débarbouiller, semblant de me laver les dents et que je coure comme un dératé jusqu'à l'école où j'arrive quand même en retard. Résultat : deux mauvais points, et je suis à peine assis que M. Tulipe me fait un signe :

— A toi, Tintin, quel est le chef-lieu de la Côte-d'Or?

La Côte-d'Or? Où est-ce que c'est donc?

— Eh bien?

— Voilà, m'sieur... C'est Nîmes!

— Nîmes? Comment ça, Nîmes? Répète un peu?

— Ah! pardon, m'sieur, je vois : j'ai confondu avec les Côtes-du-Nord!

— Mais le chef-lieu des Côtes-du-Nord est Saint-Brieuc et non pas Nîmes!

— C'est vrai... mais voilà, voilà : j'ai encore confondu avec le département du Nord!

— Ah! dis donc, tu te moques de moi : Nord, chef-lieu Lille, mon garçon!

— Oui, m'sieur. Ah! oui, que je suis bête : c'est que j'avais reconfondu avec la Charente-Inf...

M. Tulipe donne un grand coup de poing sur la chaire :

— C'est bon, ça te fera un zéro bien rond, et tâche de ne pas le confondre avec 10!

Et voilà! Ah! la vie est trop dure, et quel malheur d'habiter un pays qui a 89 départements! Il paraît que ce sont les gens de la Révolution qui ont inventé ça, et ils auraient vraiment pu se tenir tranquilles! Surtout qu'après, vous savez ce que c'est : j'étais si énervé que je n'arrivais pas à rien écouter; je soupirais, je reniflais...

— Écoute, me souffle Albert, veux-tu un caramel? C'est excellent pour faire passer un zéro!

Et il me glisse sous la table un caramel énorme. Ah! que c'était bon, ça remplissait la bouche!...

— Tintin, me dit le maître, récite-moi donc la table des 8!

Malheur!... J'essaie d'avaler mon caramel, impossible, il collait partout! Et comment parler avec un truc comme ça? Je veux dire : 8 fois 1 = 8...

Et ça produit seulement une sorte de bêlement tellement comique que tous les camarades de rire et moi avec eux!

— Ah! très bien, déclare M. Tulipe d'un ton sec, je vois ce que c'est, mon ami, et ça te fera un zéro de plus. Quant à la récréation... bernique, tu seras en retenue pendant ce temps-là!

— Ah! je n'avais plus du tout envie de rire!

— C'est de ma faute, me dit Albert, je n'aurais pas dû te donner le caramel!

Mais non, ce n'est pas lui, c'est la fatalité, et qu'est-ce que je vais prendre à la maison!... Je suis dans la classe, tout seul, pendant que les autres jouent au gendarme et au voleur, et juste que c'était à mon tour de faire le voleur!... Je me creuse la tête : comment faire, à midi, pour éviter les claques? Ça va être rudement délicat!

Mardi soir.

Je n'ai eu qu'une claque, en fin de compte, et même, j'aurais mérité de ne pas en avoir du tout : j'avais si bien préparé mon affaire! Le ton, d'abord : fallait-il, pour annoncer les zéros, prendre un air tragique, ou bien négligent, ou bien tout crier d'un seul coup, ou bien encore me forcer à pleurer (je sais très bien). J'ai fait quelques essais en montant l'escalier; je me suis décidé pour un ton très calme, un peu détaché, avec un rien de tristesse, et pour plus de prudence, j'ai attendu pour parler que papa soit descendu acheter le journal, et que maman soit en plein dans sa mayonnaise :

— Oh! maman, figure-toi que ce matin j'ai attrapé deux zéros! Ce n'est pas de ma faute, c'est la fatalité!

— Tu n'as pas honte ? s'est écriée maman.

Et j'ai bien vu à sa figure qu'elle avait envie de me claquer, mais comment donner une gifle quand on a les deux mains prises, une par la fourchette, l'autre par la bouteille d'huile, et qu'on risque, en lâchant le tout, de manquer sa mayonnaise? Oh! j'avais bien tout prévu!... Non, malheureusement, pas tout, parce qu'au moment même où je lui sautais au cou en jurant d'avoir désormais toujours 10, voilà papa qui rentre, hors d'haleine.

— Mon porte-monnaie!... Où donc ai-je fourré mon porte-monnaie?

— Il est ici, lui crie maman, sur le buffet de la cuisine!... Et viens donc un peu que je te dise ce qu'a encore fait ton Tintin!

Et papa arrive, et maman lui raconte tout, et c'est comme ça que j'ai eu ma claque, mais pas trop forte, parce que papa était content d'avoir retrouvé son argent.

Mais c'est vrai, je vais bien m'appliquer et, à partir de demain matin, j'aurai 10, ou, tout au moins, j'essaierai, et puis en plus :

1° Je serai sage;

2° Je ne soufflerai plus à personne;

3° Je ne pinceral plus Fenouillet dans le dos;

4° Je ne ferai plus de grimaces à la gymnastique;

5° Je ne me cacherai plus sous la table pendant la classe d'histoire;

6° Je ne mangerai plus de trop gros caramels;

7° Je tâcherai d'écouter tout ce que dit le maître, même quand ça m'ennuiera;

8° ...

Je m'arrête, il y en aurait trop, mais, la prochaine fois, je vous dirai toutes mes notes, et je parie que vous en serez stupéfaits! Quant à papa, il me fera un cadeau, pour sûr, et qu'est-ce que je pourrai bien lui demander? Un canif à six lames? Une auto? Un ballon de foot? Peut-être un ballon, qu'en pensez-vous? Et j'y jouerai avec Albert, à condition qu'il ne me l'abîme pas. Très bien, voilà qui est réglé, et ça va mieux que ce matin!

J'oubliais de vous dire, avec tout ça, que la mayonnaise était excellente.

Colette VIVIER.

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon **premier** est une ville de la Drôme,
Mon **deuxième** a des dents terribles,
Mon **troisième** marque le pantalon,
Mon **quatrième** est une négation,
Les écoliers qui ne respectent pas mon **tout** sont punis.

Mon premier est une lettre de l'alphabet,
Mon deuxième est un animal carnivore,
Mon troisième est un autre animal,
Mon tout est un condiment apprécié.

Mon premier est la « langue verte »,
Mon deuxième désigne d'anciens navigateurs,
Mon tout se composait d'environ cinquante héros grecs.

MOTS EN ÉTOILE

Il s'agit de trouver huit mots de quatre lettres; la lettre centrale est la dernière de chaque mot.

A une grande distance. Animal des régions du Nord. Dans une glace. Du jeu de dames. Propriété. Poussière qui tombe du bois. Petite partie. Entaille qui arrête.

POUR LES PETITS

Il faut suivre le même chemin que le raton, qui se trouve bien embarrassé pour

arriver au fromage. Mais, si vous vous aidiez d'un crayon ce serait trop facile, aussi vous devez vous contenter de le suivre du regard. En même temps, comptez les numéros qui se trouvent sur votre chemin. Leur total doit faire 40.

ADDITION INGÉNIEUSE

a	e	i	o	u
i	u	i	o	y
8 1		9	6	8

Le résultat de cette addition est : 81.968. Il s'agit de trouver les chiffres qui doivent remplacer les lettres. Il vous suffira d'un peu de patience.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

PRIMES AUX ABONNEURS

Si vous nous envoyez cinq abonnements d'un an
VOUS RECEVREZ UNE DES PRIMES SUIVANTES :
Trousse scolaire, couteau ou ciseaux
10 abonnements : **Un livre** (valeur 12 francs)
20 abonnements : **Un stylo**

NOTRE GRAND CONCOURS
LES JOUETS DE NOËL

Il y a sur ce dessin 5 jouets. Avec les initiales de ces 5 jouets, former les deux premiers mots d'une phrase qui sera complète en six dessins. Attendre la fin du concours pour nous envoyer la solution et les bons de concours; 50 magnifiques prix.

Bon de Concours Numéro 1

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 154

Charades. — Myrrhe-A-Beau (Mirabeau). — Mon Camarade est un bel illustré.

Devinettes. — Le marin a trouvé ça chic (chique), le hibou a trouvé ça chouette, le canard était furieux car il a été obligé de laisser sa cane au vestiaire. — Le jeu de cartes. — Sur les cartes de géographie.

Ecriture secrète. — Voici la clef de l'ingénieux alphabet secret proposé par notre camarade Severin Torelli et les noms des deux départements chiffrés : Calvados, Manche.

A	B	C	J	K	L	S	T	U
D	E	F	M	N	O	V	W	X
G	H	I	P	Q	R	Y	Z	

Coquilles. — Un ruisseau longe le mur usé. — Le berger garde les moutons. — La mouche mauvais insecte pique les bras et la tête.

Erreurs. — Chien méchant. — Essuyez vos pieds s. v. p.

Rébus. — DANIEL (Dé, Ane, Nègre, Ile, Escargot, Lac).

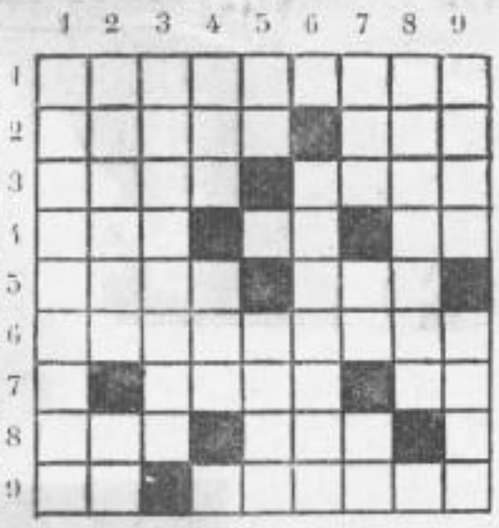
SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 154

Horizontalement. — 1. Marchander. — 2. Épuration. — 3. Rade. — 4. Lien. Innés. — 5. Essentiels. — 6. Se louer. — 7. Méandres. — 8. Vergne. Nef. — 9. Année. Etre. — 10. Te. Son. Tu.

Verticalement. — 1. Merles. Va. — 2. Apaisement. — 3. Rudes. Erne. — 4. Crénelage. — 5. Ha. Nonnes. — 6. Attitudes. — 7. Ni. Nier. En. — 8. Donnèrent. — 9. En. Il. Sert. — 10. Esse. Feu.

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 155

Horizontalement. — 1. Clôture qu'on fait avec des pieux enfoncés les uns à côté des autres. — 2. Ligne courbe fermée qui n'est pas un cercle. Adjectif possessif pluriel. — 3. Outil qui sert à ronger. Tous les hommes qui ne sont pas infirmes en ont cinq. — 4. Vieille colère. Petit cours d'eau. Partieule négative. — 5. Feuille métallique souvent ondulée. C'est un signe de grand étonnement que de rester la bouche ainsi. — 6. Les visages des convives le sont souvent après un bon repas. — 7. Division administrative d'un grand territoire. Pronom réfléchi. — 8. Appel de détresse. Semblable. — 9. Préposition marquant le lieu. Très lourd.



Verticalement. — 1. Qualité que possèdent tous les gens bien élevés. — 2. Sert à ramer. Pronom indéfini. — 3. On en trouve sous la calotte de presque tous les champignons. — 4. Terre isolée. Possédé. — 5. Pronom réfléchi. Dompte. — 6. De telles morts sont généralement inattendues. — 7. Quadrupède qui passe pour têtu. Dans. Note de musique. — 8. Il faut bien comprendre celles du problème avant de le résoudre. — 9. Crochet en forme de S. Utilise son odorat.

LE COURRIER DE JANOT

Philippe Lucien (Ferrière-la-Petite) : « Pour rire un peu » a été placé presque en tête de notre Grand Concours des plus belles histoires. Nous ne pouvons donc le supprimer puisqu'il plaît à beaucoup. Merci de ta lettre si longue et si pleine d'intérêt. — *Pierre Pepszion (Vienne)* : Merci de ta lettre. Ton concours est arrivé à temps, mais tu n'as pas gagné. — *Pierre Desserin (Thiers)* : Merci de tes suggestions dont il sera tenu compte. Merci des charades. — *André Sage (Brive-la-Gaillarde)* : Merci des intéressants poèmes que tu m'as envoyés. Jack Terroir est un beau pseudonyme, mais ton nom de famille a aussi une belle signification.

CLUBS D'AVIATION

L'Aéro-Club des IIe et IIIe arrondissements de Paris, informe que des *Cours techniques d'Aviation et de Maquettes réduits* ont lieu tous les mardis et vendredis, à 20 h. 30, au Centre syndical, 93, rue Montmartre (IIe). Inscriptions chez M. P. Barry, 275, rue Saint-Denis.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Tarif ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr.
Belgique (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

GRATUITEMENT

Du 16 novembre au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement,** à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade ».**

Ce monstre marin la baleine

Quand j'entends prononcer ce mot de *baleine*, ne croyez pas que j'imagine aussitôt le « monstre marin » aux terribles coups de queue, à la mâchoire colossale au-dessus de laquelle montent deux longs jets d'eau; ce n'est pas cette baleine, popularisée par l'image, que j'ai d'abord devant les yeux, c'est... une petite tête rouge entourée de cheveux blancs et de barbe blanche, avec des yeux terriblement précis, deux points bleus luisant entre des paupières qui semblent cousues par mille rides; tous les marins à force de regarder dans le vent ont ces yeux-là, et tous les marins sont aussi peu bavards que mon *Père la Baleine* installé, la pipe au bec, dans le coin le plus sombre du *Café Ménard*, au Portel.

Le Portel est un village de pêcheurs à 6 kilomètres de Boulogne. Quand j'étais petit garçon, j'allais souvent y passer des vacances. Mme Ménard avait un rayon d'épicerie. Et si j'entrais souvent dans la salle enfumée, c'était sans doute pour recevoir, en échange de mes sous, de gros bonbons, — la patronne faisait bonne mesure, — mais c'était aussi pour approcher ces gaillards que j'admirais, car bravant la tempête, ils étaient allés regarder de l'autre côté de cette ligne pâle, là-bas, à l'horizon...

Celui qu'on appelait *la Baleine* n'était pas un marin comme les autres : habits de drap bleu, casquette à visière vernie; les pêcheurs qui n'avaient pas quitté leurs vêtements de toile rapiécés ni leurs bottes de caoutchouc manifestaient un grand respect pour ce vieillard presque centenaire qui, parti simple mousse, faisait maintenant figure d'amiral et s'était payé une belle maison : ça rapporte gros la chasse à la baleine!

Le dernier chasseur de baleines qu'il y eût à Boulogne et peut-être dans toute la France ne parlait pas volontiers de ses exploits.

Un jour que nous étions seuls « clients », le vieux loup de mer et moi, je fus brave et posai une question :

— Je voudrais bien savoir comment on pêche la baleine et faire le mousse sur un baleinier au lieu d'aller à l'école, dites, monsieur...

— Ah! mon petit gars, quand tu seras d'âge à monter sur un bateau il n'y aura plus de baleines sur aucun océan du monde. Maintenant ce n'est plus de la chasse, c'est du massacre, avec leurs mécaniques. Cherche encore un trois-mâts dans le port... il n'y en a plus. Pas étonnant que les gens qui voient mes harpons me prennent pour un sauvage!

— On ne pêche donc pas la baleine à l'hameçon ou au filet?

— Et qu'est-ce que tu crois donc que c'est une baleine?

— Un poisson, le plus gros des poissons...

— Eh bien tu te trompes. Va demander à ton papa qu'il te trouve un livre où il y ait le portrait de la baleine, regarde-le bien, ce portrait, et ensuite je t'expliquerai pourquoi et comment on fait la chasse à la baleine...

Il faut donc que je commence, à mon tour, à vous dire tout ce que j'ai appris dans les livres sur ce sujet. C'est très intéressant.

Poisson ou pas poisson, la baleine est le plus gros animal vivant à l'heure actuelle. Nous regrettons tous, n'est-ce pas, qu'aient disparu les animaux gigantesques qui peuplaient notre globe aux ères secondaire et tertiaire: *diplodocus, mastodontes*, etc... Notre curiosité étant plus grande que notre peur, nous voudrions bien — pour quelques instants! — voir ces monstres évoluer près de nous. Heureusement il nous reste la baleine qui est d'une taille aussi impressionnante. Que ceux qui disposent de pas mal de temps s'engagent sur une baleinière, ils iront dans l'océan Arctique ou dans les mers du Sud poursuivre des animaux longs de 18 à 30 mètres pesant une centaine de tonnes.

Si étrange que cela paraisse, la baleine qui ne vit que dans l'eau (ce n'est pas le cas du phoque ou du morse, animaux amphibies) n'est pas un poisson. En effet, elle n'a pas d'écailles, sa queue est horizontale et non verticale, elle n'a pas d'ouïes communiquant avec des branchies (comme le poisson qui absorbe l'air mêlé à l'eau), elle a des poumons qui ont besoin d'aspirer de l'air pur. Donc — ne riez pas — une baleine se noierait, comme vous et moi, si on lui maintenait la tête sous l'eau — il y faudrait d'ailleurs du temps, car la baleine peut rester une heure sous les flots avant de venir respirer à la surface; ses poumons sont mieux adaptés que les nôtres à la nage sous l'eau, ils contiennent un réseau de petits vaisseaux qui gardent en réserve le sang purifié par l'air qu'elle vient de respirer; ainsi l'oxygène est très lentement et complètement absorbé; la baleine ne risque pas de « boire une tasse », d'aspirer de l'eau en même temps que de l'air et de suffoquer, — tous les nageurs savent que c'est une sensation désagréable, — la *trachée* de la baleine (tuyau par lequel l'eau descend aux poumons) lui permettant de respirer la bouche pleine d'eau.

Que peut donc être la baleine puisqu'elle n'est pas un poisson? C'est un mammifère. Elle est construite comme nous. Les jambes ont disparu, remplacées par une queue. Mais si nous observons attentivement ce qui lui tient lieu de nageoires sur la poitrine, nous verrons que ce sont de vraies mains (à 4 ou 5 doigts selon le type de baleine) enfermées dans des gants de natation.

Allons, soyons fiers, la baleine est de notre race!

Je vous dirai un autre jour quels ennemis redoute la baleine et comment se pêchent les monstres marins.

BOUR.

POLYCARPE

veut plonger, mais... l'eau n'était pas assez profonde !...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.234.

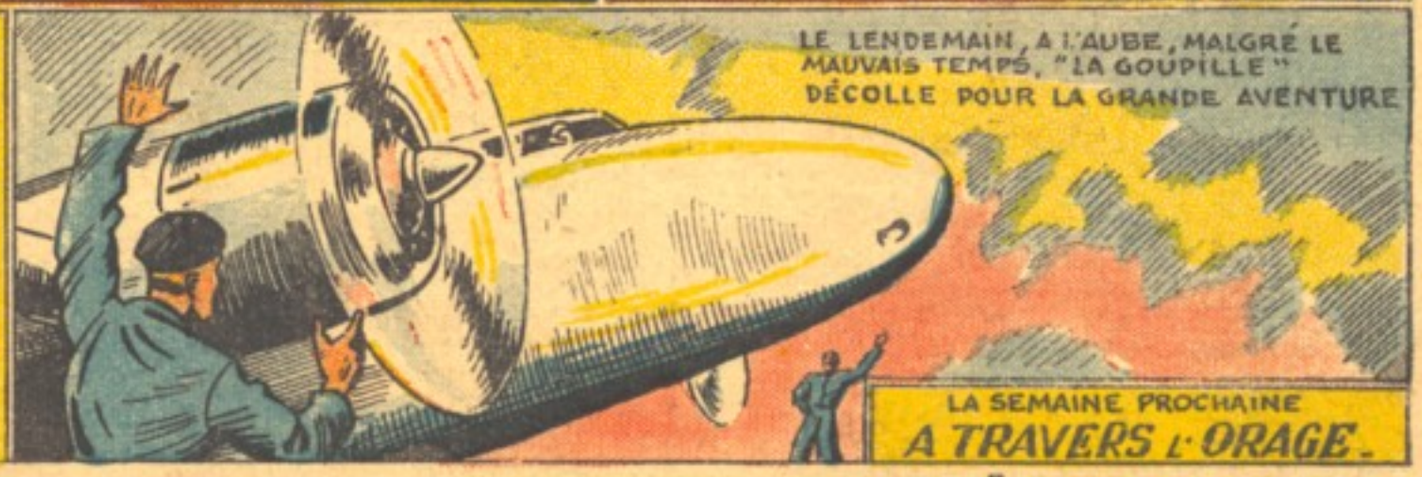
"FOU VOLANT"

PAR Z. Melliès

JEAN FAURET, CHEF PILOTE DE LA Cie AÉRONAUTIQUE, SOUDOYÉ PAR UN CONCURRENT, TROUVE TOUJOURS UNE EXCUSE POUR AJOURNER SA TENTATIVE DE RECORD DE DISTANCE EN LIGNE DROITE

— FAURET REFUSE TOUJOURS DE PARTIR. J'EN AI ASSEZ !! LE RECORD DOIT ÊTRE TENTÉ LE PLUS RAPIDEMENT POSSIBLE IL FAUT PARTIR DEMAIN. J'AI PENSÉ A VOUS ÇA VA ?

— ÇA... ALORS... OUI !



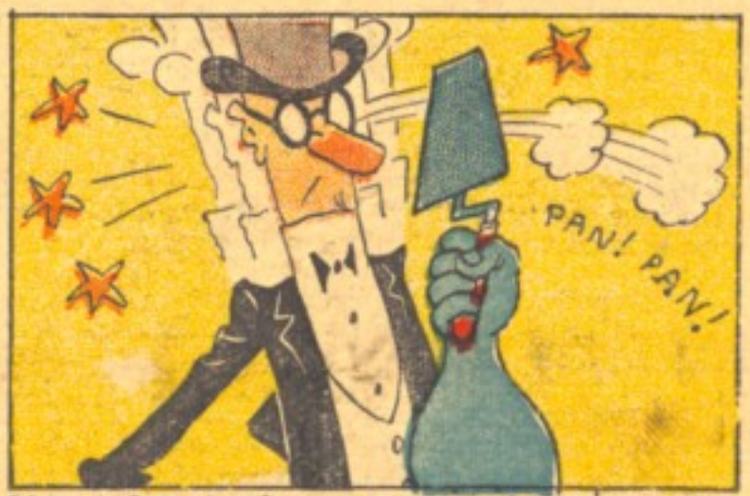
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE CÉLÈBRE PROFESSEUR LOUFOQUE **HUMERUS** POUR REPLATRER SA MAISON DE CAMPAGNE VIENT D'INVENTER UNE NOUVELLE MACHINE PERFECTIONNÉE.

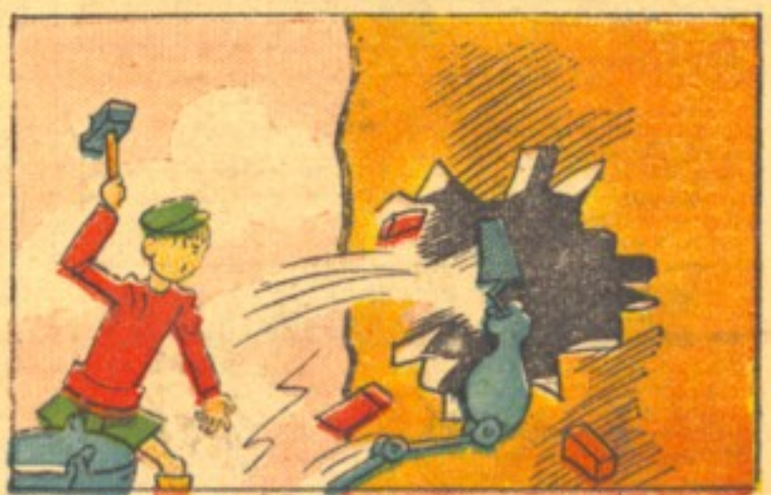
L'ASTUCIEUX **BÉGONIA** APRÈS AVOIR MIS EN MARCHE L'INGÉNIEUSE INVENTION APPROCHE DU BRAS MÉCANIQUE UN GRAND SEAU DE MORTIER

"FLOC!" LA MIRIFIQUE INVENTION ENVOIE SUR LE NEZ DU PROFESSEUR **HUMERUS** UNE TRIPLE RATION DE MORTIER BIEN TASSÉ

FLOC! FLOC! LA MACHINE S'EST EMBALLÉE ET LE PROFESSEUR HUMERUS REÇOIT COUP SUR COUP DE NOUVELLES RATIONS DE MORTIER. BÉGONIA RETIRE LE

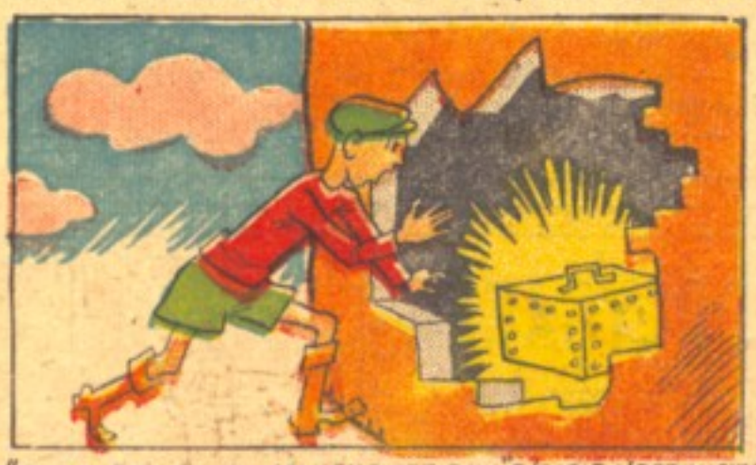


SEAU, MAIS LA MACHINE DÉCHAINÉE NE S'ARRÊTE PAS POUR SI PEU *PAN! PAN!* L'AUTO-MORTIER S'EST TRANSFORMÉE EN MACHINE À FLANQUER DES PLATRÉES



HUMERUS RÉUSSIT À S'ÉSQUIVER, LA MACHINE S'ACHARNE MAINTENANT SUR LE MUR DE LA MAISON ET LE DÉMOLIT *"AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES"* S'ÉCRIE

BÉGONIA. IL VA CHERCHER UN GRAND MARTEAU ET RÉUSSIT ENFIN À ARRÊTER LA MACHINE EN LA METTANT EN MIETTES ET EN PIÈCES DÉTACHÉES.



"A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON" S'ÉCRIE L'ASTUCIEUX BÉGONIA EN DÉCOUVRANT DANS LE TROU DU MUR UN MYSTÉRIEUX ET SYMPATHIQUE COFFRET.

— HURRAH! J'AI DÉCOUVERT UN TRÉSOR! S'ÉCRIE BÉGONIA. *— TU VOIS BIEN QUE MES INVENTIONS SONT TOUJOURS MERVEILLEUSES* RÉPOND FIÈREMENT HUMERUS

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e
N° 156. JEUDI 24 NOVEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER, APRÈS DE NOMBREUSES PÉRIPÉTIES CHEZ LES COW-BOYS, A DÉCIDÉ DE SE REPOSER. IL RETROUVE SON PETIT AMI BOB, ILS PARTENT POUR UN VOYAGE AU MEXIQUE...

JIM, PÂLE DE RAGE CONTENUE REGARDAIT, IMPUISSANT EMMENER LE PAUVRE SAVANT LORSQUE SOUDAIN L'UN DES AVENTURIERS INTERPELLANT UN DE SES COMPLICES DÉSIGNA JIM EN AFFIRMANT QU'IL L'AVAIT VU PARLER AVEC LE PROFESSEUR!

LE TRAIN REPARTIT AVEC UN PASSAGER DE MOINS.. LE PROFESSEUR.. CEPENDANT JIM SE DEMANDAIT OÙ ÉTAIENT PASSÉS LES OBJETS REMIS À LUI PAR LE SAVANT!..

À LA PREMIÈRE STATION JIM TÉLÉGRAPHIA AU DIRECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MEXICO LE MESSAGE SUIVANT:
« PROFESSEUR RAMON CORTÈS ENLEVÉ PAR BANDITS... DERNIÈRE PERSONNE LUI AYANT PARLÉ DÉSIRE VOUS VOIR EN PARTICULIER
SIGNÉ: JIM MYSTÈRE

.. SI BIEN QU'À SON ARRIVÉE À MEXICO, JIM ET BOB FURENT REÇUS AUSSITÔT PAR LE DIRECTEUR DE L'UNIVERSITÉ...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé du chapitre précédent. — *Dans un petit village de l'État de Missouri, Tom, orphelin, a été recueilli par sa tante Polly, il a été prendre un bain et jouer au lieu d'aller en classe. Tante Polly l'a puni...*

Chapitre Premier

Tom Sawyer et la tante Polly *(suite)*

On était en été, les soirées sont longues, il ne faisait pas encore nuit. Subitement Tom s'arrêta de gazouiller. Un étranger était devant lui; un garçon plus grand que lui. Dans une petite ville comme Saint-Pétersbourg, l'arrivée d'un étranger, quel que fût son âge ou son sexe, causait une profonde sensation. Ce garçon était vraiment bien habillé, très bien pour un jour de semaine. C'était surprenant. Il portait une mignonne casquette, une jaquette de drap bleu qui lui serrait la taille et qui ne laissait voir aucune trace de déchirure, vieille ou récente. Bien que ce ne fût pas dimanche, il portait des souliers. Il avait même une cravate, un bout de ruban noué autour de son cou. Bref, sa tenue correcte excita l'envie de Tom qui rougit de sa tenue débraillée. Les deux promeneurs se rapprochèrent, s'arrêtèrent à quelques pas de distance sans se dire une parole, puis

Tante Polly avait puni Tom.

tournèrent l'un autour de l'autre en se regardant toujours face à face, d'un air provocant.

Finalement, Tom dit :

— Je suis assez fort pour te rosser.

— Essaie un peu, dit l'autre.

— Oui, je peux le faire...

— Non, tu ne le peux pas.

— Oui, je le peux.

— Tu ne le peux pas.

— Je peux...

Une lourde minute de silence, puis Tom dit :

— Comment t'appelles-tu ?

— C'est pas ton affaire.

— Tu verras si ce n'est pas mon affaire.

— Qu'est-ce que tu feras ?

— Si tu dis un mot de plus, tu vas voir!

— Un mot, non, mais dis donc!

— Tu te crois très malin, n'est-ce pas? Je te ficherais par terre d'une main seulement si je le voulais!

— Fais-le donc, puisque tu dis que tu le peux.

— Crâneur!

— C'est toi le crâneur.

— Tu as peur.

— Non, c'est toi.

— Je te dis que c'est toi.

Un nouveau silence s'établit et les deux adversaires, se regardant fixement, furent bientôt épaule contre épaule. Tom dit alors :

— Passe ton chemin!

— Passe-le toi-même.

— Je n'en ferai rien.

— Moi non plus.

Ils étaient là, pied contre pied, se poussant de toutes leurs forces et se jetant des regards de haine. Mais ni l'un ni l'autre ne prenait l'avantage. Après avoir lutté un bon moment, les voilà cramoisis et relâchant leur effort avec prudence.

— Espèce de lâche, dit Tom en traçant une ligne dans la poussière avec son pied. Et il ajouta : Je te défends d'aller plus loin que cette ligne, sinon je te rosse.

L'autre franchit aussitôt la ligne et déclara :

— Fais un peu ce que tu as annoncé, on va voir...

Un instant après les deux garçons roulaient dans la poussière, agripés l'un après l'autre comme des chats et en moins d'une minute, s'étaient arraché les cheveux, déchiré les vêtements, s'étaient aplati le nez et poché les yeux, en un mot, s'étaient couverts de poussière et de gloire; puis la situation se précisa et dans les fumées de la bataille, Tom apparut à cheval sur son adversaire, qu'il bourrait de coups de poing.

— As-tu ton compte ? demanda-t-il.

L'autre cherchait toujours à se libérer, il pleurait, mais surtout de rage.

— En veux-tu encore ?

Et la dégelée de coups continua. Enfin, le garçon murmura : « A... assez », et Tom l'aida à se relever :

— Ça t'apprendra une autre fois à faire attention avant de te moquer de quelqu'un.

L'étranger se mit à brosser la poussière de ses vêtements, en reniflant, en toussant, en hochant la tête et en déclarant finalement : que Tom verrait la prochaine fois qu'il le rencontrerait. A quoi Tom répondit par des railleries tout en s'en allant. Dès que Tom eût tourné le dos, l'autre prit une pierre, la lança et atteignit Tom entre les deux épaules, puis il fila comme un zèbre. Tom le poursuivit jusqu'à sa maison et ainsi découvrit sa demeure, il s'installa à la porte pendant un certain temps, en invitant son ennemi à sortir de chez lui, mais l'ennemi ne lui répondit que par des grimaces derrière la fenêtre. A la fin, la mère apparut et traita Tom de gamin méchant et vicieux, et l'invita à déguerpir. Il fallut bien que Tom levât le siège.

Il était assez tard quand il rentra à la maison, et lorsqu'il sauta par la fenêtre avec prudence, il ne vit pas que sa tante s'était cachée pour l'attendre; et en présence de l'état des vêtements de Tom, elle décida fermement de transformer le jour de congé du lendemain en une journée de punition à la maison.

Chapitre II. — Un jour de congé

Le lendemain arriva, c'était une belle journée d'été; toutes les figures étaient souriantes et on se sentait léger. Les buissons étaient en fleurs et leur parfum emplissait l'air.

Tom apparut sur le chemin qui bordait la maison, tenant à la main un seau de peinture blanche et une brosse au bout d'un long manche. Il considéra la palissade et une profonde tristesse l'envahit. Trente mètres de palissade de près de deux mètres de haut... La vie lui sembla sombre et l'existence un fardeau. En soupirant, il trempa sa brosse dans le seau et badigeonna la planche la plus haute; il recommença une fois, puis deux fois et puis encore une autre fois, puis il compara la petite surface qu'il venait de blanchir avec l'immense surface qu'il restait à couvrir et il s'assit, sur un tronc d'arbre, découragé. A ce moment, Jim, le petit nègre, sortit de la maison avec un seau de fer-blanc en sifflotant.

Aller chercher de l'eau à la fontaine avait toujours paru à Tom un travail détestable, mais aujourd'hui il n'avait pas la même opinion. Il se souvenait qu'il y avait toujours beaucoup de monde à la fontaine : des garçons et des filles qui attendaient leur tour, bavardaient, s'amusaient, se disputaient, échangeaient des jouets. Il se souvint aussi que bien que la fontaine ne fût qu'à 150 mètres, Jim ne revenait jamais avant une heure et que même on devait la plupart du temps aller le chercher.

— Dis donc, Jim, dit Tom, si j'allais chercher de l'eau pendant que tu badigeonnerais à ma place.

— Je ne peux pas, monsieur Tom, répondit Jim en hochant la tête. La vieille maîtresse m'a dit d'aller chercher de l'eau et de ne m'amuser avec personne. Elle m'a dit que monsieur Tom me demanderait de badigeonner et que je devais faire seulement mon travail, et elle a dit qu'elle aurait l'œil sur moi.

— Il ne faut pas faire attention à ce qu'elle dit, Jim, elle parle toujours comme cela. Passe-moi le seau, je serai de retour dans une minute, elle n'en saura rien.

— Non, monsieur Tom, je ne le ferai pas, la vieille maîtresse m'a dit qu'elle m'arracherait la tête. Elle a dit qu'elle le ferait.

— Elle! Elle ne touche jamais personne. Tout au plus un coup avec son dé sur la tête. Et à qui est-ce que ça fait pour ? je voudrais bien savoir. Elle crie, mais les paroles ne font pas mal. Tiens, je te donnerai cette bille.

Jim commençait à hésiter.

— C'est vrai qu'elle est très belle, mais, monsieur Tom, j'ai terriblement peur de la vieille maîtresse.

Mais Jim n'était qu'un enfant et la tentation était trop forte. Il posa son seau et prit la bille. Mais une minute plus tard, il se sauvait au triple galop avec son seau, Tom badigeonnait avec frénésie, car tante Polly avait fait une distribution de coups de pantoufles, et se retirait avec un éclair de triomphe dans les yeux.

Cependant l'énergie de Tom ne dura guère. Il se reprit à penser à tous les plaisirs qu'il s'était promis pour cette journée et sa tristesse en fut plus grande. Bientôt ses camarades allaient passer pour aller à toutes sortes de délicieuses promenades et ils se moqueraient de lui en le voyant travailler. Rien qu'à cette pensée le rouge lui montait au visage. Il tira de sa poche tous ses trésors, les contempla, c'étaient des billes, des jouets de toutes sortes; pourrait-il les échanger pour une demi-heure de liberté? Rien n'était moins sûr... A ce moment plein de tristesse, il lui vint une idée, une véritable inspiration. Il ramassa sa brosse et reprit son travail. Il venait d'apercevoir le camarade dont il craignait le plus les moqueries.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'avais promis dans ma dernière lettre de vous parler de mon Club, le Club des Amis de « Mon Camarade », *que nous avons fondé dans notre quartier et qui existe depuis deux ans déjà. Le Club, celle qui le dirige vraiment, c'est Suzanne, la grande sœur de mon amie Pierrette. Suzanne est une vieille. Elle a au moins vingt ans. Elle va bientôt se marier avec le grand frère d'Alfred, qui s'appelle Raymond. Seulement, pour le moment, Alfred est au service militaire et il faut que Suzanne attende qu'il revienne de la caserne.*

Elle est très gentille la dirigeante du Club (une dirigeante, *vous avez compris ce que ça veut dire,* celle qui dirige). *Suzanne a de grands yeux bleus, des cheveux blonds. Elle est très douce, mais il faut pas qu'on lui fasse de vilaines farces parce qu'elle se fâche. D'ailleurs on ne lui en fait pas des farces, parce qu'on n'a pas envie de faire de vilaines farces aux gens qu'on aime bien. Suzanne a beau être très douce, cela n'empêche pas qu'elle sait bien nous commander et qu'elle nous empêche de faire les diables par trop fort.*

Dans notre Club, il y a des garçons et des filles. Mais parmi les nombreux Clubs d'Amis de « Mon Camarade », *il y a des clubs qui sont pour les garçons tout seuls et d'autres pour les filles toutes seules. Cela dépend de la façon dont le Club est formé. On fait comme on veut.*

La plus gentille petite fille de tout le Club, elle s'appelle Pierrette. C'est la sœur de Suzanne et je trouve qu'elle est encore beaucoup plus jolie que sa sœur. C'est ma préférée, Pierrette. Même qu'on me fait parfois un peu enrager à cause d'elle.

Julot, celui qui s'est sauvé avec moi l'an dernier dans la forêt de Chantilly pour aller en Afrique Centrale, il n'est plus dans le Club. C'est pas qu'on soit brouillé avec lui, non, mais il a changé de quartier; il habite très loin, et il ne peut plus venir comme autrefois.

Jacquot, maintenant c'est mon meilleur ami. Jacquot, c'est le meilleur élève de la classe, mais faut pas croire pour cela qu'il n'aime pas jouer ou qu'il soit grognon et renfermé, ou bien encore un vilain cafard. Pas du tout, Jacquot c'est un très bon élève, mais c'est aussi le plus en train pendant la récréation. Il bat tout le monde aux barres.

Jacquot a envie de devenir aviateur. Comme il paraît que pour devenir pilote ou mécanicien, c'est très nécessaire de bien connaître les mathématiques, Jacquot est toujours premier en calcul. C'est pas comme moi, je suis mauvais en calcul, parce que cela ne m'intéresse pas beaucoup. J'ai jamais été premier qu'en une chose, en français. Faut dire que je m'applique pas plus dans mes rédactions que dans mes lettres.

Lulu, sa manie c'est de collectionner des timbres. Il en a de tous les pays et il fait des échanges. Les timbres c'est intéressant parce que ça vous fait connaître des tas et des tas de pays, et c'est peut-être à cause des timbres que Lulu a toujours une bonne place en géographie. Lulu a envie de devenir facteur, parce qu'avec un métier comme cela il sera toujours au courant de toutes les dernières nouveautés en timbres. S'il n'arrive pas à être facteur, il deviendra explorateur.

On joue souvent au facteur avec Lulu, mais c'est encore mieux de jouer à l'aviateur avec Jacquot. Pour jouer à l'aviateur (mais je suis sûr que vous y avez déjà joué avant moi) c'est pas difficile. Il faut 2 chaises et 2 planches.

On met une des planches sur les deux chaises pour faire le fuselage et l'autre planche en travers pour faire l'aile. On se met à deux ou trois à cheval sur le fuselage. C'est Jacquot qui se met devant parce qu'il est un futur pilote. Moi, je suis derrière et je fais le radio en écoutant la T. S. F. avec un écouteur fait avec deux bobines et un bout de fil de fer. Derrière moi, il y a Lulu, qui est notre observateur *parce qu'il connaît bien la géographie. Il lit les pays où l'on passe sur un vieux catalogue de timbres-poste.*

C'est Jacquot qui met en marche l'avion. Il enfonce son béret jusqu'aux oreilles pour qu'il ait l'air d'avoir un casque, et il s'attache son tablier entre les jambes pour avoir l'air d'avoir une combinaison d'aviateur. Jojo, qui est myope, lui prête ses lunettes pour que ça ait l'air encore plus sérieux.

Alors, on s'envole pour battre le record de vitesse et de distance en passant par-dessus le pôle Nord pour aller en Amérique.

Julot crie : « Ça y est, on vole au-dessus de Hambourg. Et maintenant c'est le Hanovre. » *Le début ça peut encore aller parce que ces deux pays-là c'est en Allemagne. Mais où ça ne va plus, c'est quand il continue à lire son catalogue par ordre alphabétique :* « Maintenant, crie-t-il, nous survolons le Haut-Sénégal, la Haute-Volta et Hawaï... Oh! mais là-bas, le pays écrit en turc c'est le Hedjaz ou Nedjed. »

Si on l'écoutait on suivrait un bien drôle de chemin pour arriver au pôle Nord.

C'est à cause de Lulu ce jour-là qu'on n'a pas battu le record, parce qu'il était si content d'être arrivé au Honduras en passant par Héligoland qu'il s'est remué, qu'il a fait tomber la chaise de derrière et qu'on s'est tous cassé le nez sur le pavé. Heureusement il n'y a pas eu de morts dans la catastrophe.

Je vous raconte ça et je ne vous parle plus du Club. Je voudrais bien vous dire tout de même le plus beau jeu de Jacquot au Club, qui est de faire des Modèles réduits, *des vrais petits avions qui volent tout seuls. Mais je n'ai plus assez de place pour vous le raconter aujourd'hui. Ce sera pour la prochaine fois, où justement on publiera un magnifique modèle réduit dans le journal. Je vous serre la main à tous, garçons et filles.*

Janot,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Post-scriptum. — *Voici la liste des prix du nouveau Grand Concours, celui des cadeaux de Noël, un Concours qui commence dans ce numéro.*

1er prix : un jeu de Ping-Pong; *2e prix :* un appareil photographique; *3e prix :* une montre; *4e prix :* un ballon; *5e prix :* une boîte de compas; *6e au 10e prix :* un album de *Mon Camarade; 11e au 40e prix :* un stylo; *41e au 100e prix :* un petit livre.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

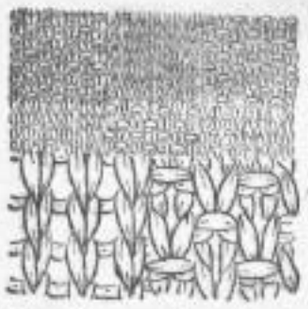
Le coin des Fillettes

NOTRE SUPERBE JUPE D'HIVER

pour 9 à 10 ans

LA JUPE. — Très simple; 2 morceaux semblables, sauf un panneau damiers devant.

DOS. — 164 mailles, 8 rangs jarretière (toujours à l'endroit). Puis 24 centimètres jersey envers sur endroit, en faisant une diminution de chaque côté tous les 2 cm. 1/2 jusqu'à 144 mailles. A 26 centimètres de haut, rabattre 12 mailles de chaque côté (pour former un pli). Reste 120 mailles. Dans tout le rang suivant diminuer 10 points et 10 autres 4 centimètres plus haut. Et toujours une diminution tous les 2 cm. 1/2.



DEVANT. — Se fait de même, mais dès le 1er rang jarretière : 68 mailles jarretière, 28 mailles damiers, 68 jarretière. A 120 mailles les diminutions sont faites dans chaque côté jarretière :

1° 1 diminution, 10 mailles, 1 diminution; 1 à 20, 1 à 35 et 1 à 46.

2° 1 diminution; 1 à 10, 1 à 20, 1 à 30, 1 à 14.

Cousez plis plats dessous, fente pressions côté gauche, gros grain à la taille.

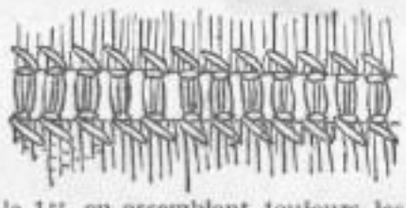
DAMIERS. — 1er rang : 1 maille endroit, 1 maille envers, 1 maille endroit, 1 maille envers, 1 maille endroit, 1 maille envers, 1 maille endroit, puis 7 mailles endroit prises par derrière (voir « Mon Camarade », n° 121). Reprendre de même.

2e rang : point de riz, 1 maille envers, 1 maille endroit, etc., puis 7 mailles à l'envers prises par derrière. Continuez ainsi 8 rangs; au 9e, contrarier les damiers soit en reprenant d'abord 7 mailles endroit prises par derrière. Au 17e rang, reprendre comme au 1er (Point de riz, voir n° 123).

BORDURE DU BOLÉRO BRODÉE. — Former une bordure ou pli de 1 centimètre d'épaisseur, un demi-centimètre faite. Enfilez une grosse aiguille de laine écureuil; faire un grand point de 8 millimètres à l'envers, juste au-dessous de la nervure, et maintenir par le pouce, noué à l'endroit en laissant une boucle haute de 1 cm. 1/2. La nervure garnie, coupez les têtes des boucles.

LES JOURS

RIVIÈRE ÉCHELLE A JOURS : Peut aussi souligner un ourlet joliment. Le 1er rang de jours en haut se fait comme l'ourlet à jours simples. Retirez ensuite encore deux ou trois fils en hauteur, tournez votre ouvrage et faites le 2e tour comme le 1er, en assemblant toujours les mêmes fils qu'au 1er rang, ce qui forme les échelons.

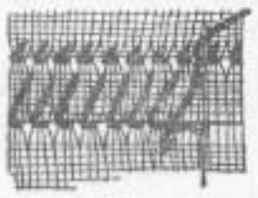


UNE RIVIÈRE A DOUBLE RANG : Faites un ourlet à jours ordinaires ; puis laissez un nombre de fils supérieur d'un au nombre de fils sur lesquels passe le point en l'air du 1er tour.

Tirez alors autant de fils qu'au 1er rang de jours.

Exécutez ensuite le 2e rang comme vous l'indique le dessin ci-dessous.

L'aiguille passe sous le même faisceau de fils verticaux que le 1er rang. Elle entoure ensuite complètement la bande isolée entre les deux jours, en passant de biais sur l'envers puis descendant verticalement sous l'endroit, pour recommencer votre point.



Les Conseils de tante Camille.

Biais. — *Il n'est pas indifférent d'avoir un faux biais, pourvu qu'il gode un peu en le tirant, ou un vrai biais. Celui-ci se tend beaucoup plus régulièrement et également. De plus, si vous avez des coutures pour en former un morceau suffisamment long, vous aurez bien du mal à raccorder de mauvais biais et risquez d'avoir des bouts de tissus dans tous les sens, et quelque chose de pas joli comme résultat.*

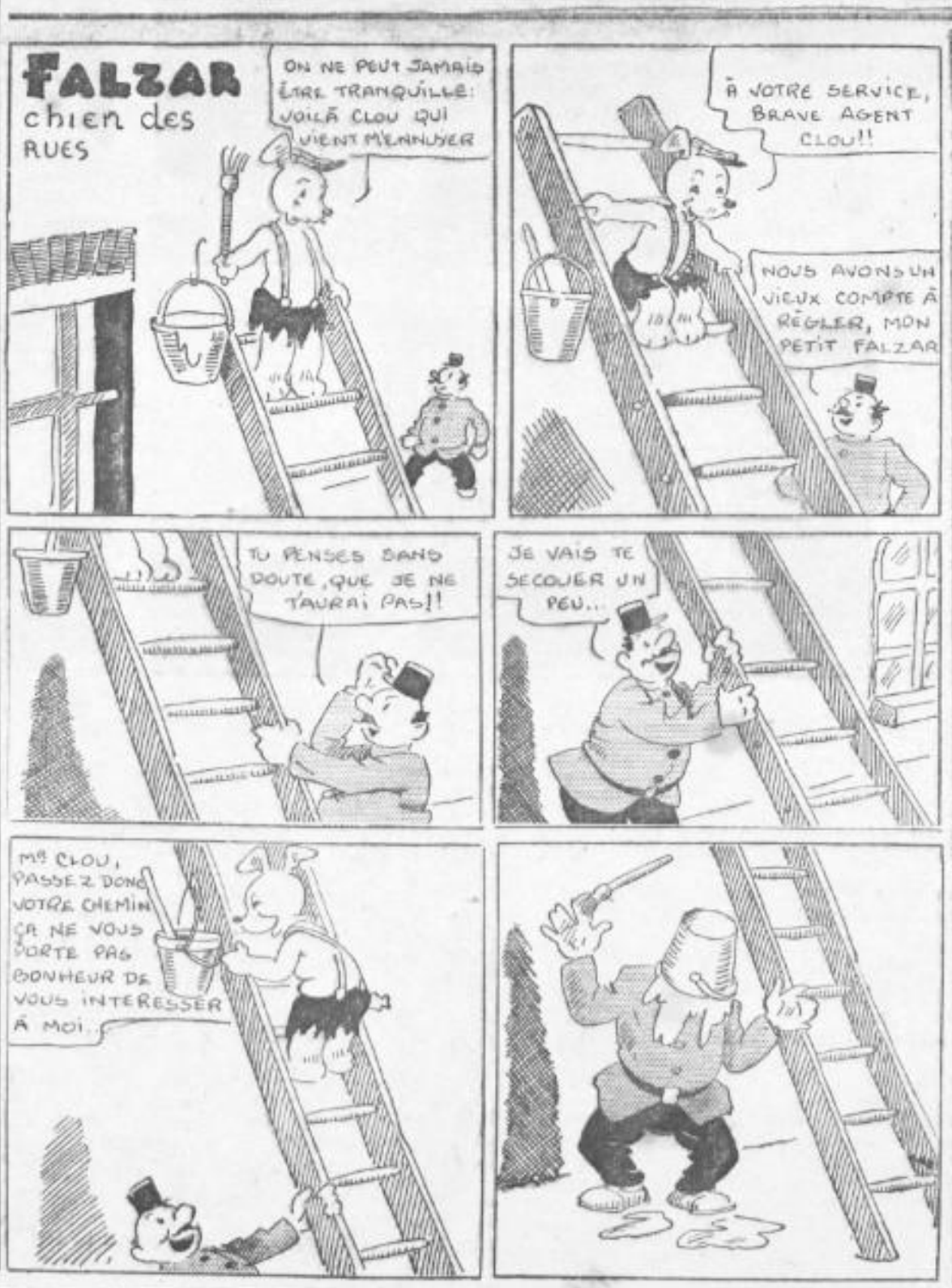
Un bon vrai biais se coupe sur la diagonale d'un carré qui aurait les droits fils comme côté. Et cela toujours. Pliez votre étoffe le droit fil largeur sur la lisière formant deux triangles dont la pliure de base sera un bon biais.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Céleri-rave en salade. — *Eplucher soigneusement le céleri-rave, le couper par le milieu, le faire cuire à moitié dans l'eau bouillante salée, le couper en lamelles, ou mieux, en petits bâtonnets d'un centimètre d'épaisseur environ, l'assaisonner pendant qu'il est encore chaud avec une sauce rémoulade.*

Pommes Condé. — *Peler et enlever les pépins de pommes d'api ou de petites pommes de reinettes, les faire cuire dans un léger sirop de sucre. D'autre part, faire cuire du riz dans du lait sucré et aromatisé avec du zeste de citron comme pour un gâteau de riz. Mettre le riz en pyramide sur un plat, ranger les pommes autour. Recouvrir si possible avec de la gelée de groseille.*

Compote de marrons. — *Choisir de beaux marrons, bien sains, ôter les peaux. Pour cela, enlever la première peau, les mettre à cuire à l'eau froide très légèrement salée, de façon qu'ils baignent seulement, jusqu'à ce que la seconde peau puisse s'enlever facilement. Enlever alors la seconde peau. Les mettre à cuire dans de l'eau légèrement sucrée jusqu'à ce qu'ils soient cuits. Faire alors réduire le sirop en y ajoutant du sucre et jeter dans ce sirop les marrons qui finiront de se glacer. C'est un excellent dessert d'hiver.*



POUR RIRE UN PEU

Ce marchand de quatre-saisons est un habitué du commissariat de police. Un jour, il a trop bu, une autre fois il a injurié des agents, un autre jour il s'est battu, etc. Ce matin encore, il est emmené au commissariat. « Encore vous ! dit le commissaire en levant les bras au ciel, qu'est-ce qui vous amène encore ici? — Ceux-là », répond le récidiviste en montrant les deux agents.

o

Marius est venu à Paris avec la ferme intention de se débrouiller tout seul. Débarqué à la gare de Lyon, il monte dans un autobus et voit son voisin tendre sa monnaie au receveur en disant : « Etienne-Marcel »; puis sa voisine tend également sa monnaie en disant : « Madeleine. » A la suite de quoi, Marius, très à la page, dit en remettant son argent à l'employé : « Marius. » Inutile de vous dire que tout le monde s'est mis à rire. Notre ami avait pris le nom des stations pour celui des voyageurs.

o

Dans une catastrophe de chemins de fer, le roi d'Anglomanie, le roi d'Atilie, l'empereur du Soudan, le président de la République et Hitler ont trouvé la mort. Ils se présentent tous ensemble au Paradis. Saint Pierre les présente à tour de rôle au Père Bon Dieu qui se lève, leur tend la main, les fait asseoir. Toutefois, à Hitler, qu'on lui a présenté le dernier, il se contente de lui dire : « Vous, mettez-vous là-bas. » Saint Pierre s'étonne et demande au Père Bon Dieu pourquoi il ne s'est pas levé, pourquoi il ne lui a pas tendu la main. « Pas si bête, lui répond celui-ci, il ne se serait pas gêné pour prendre ma place. »

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère, par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Quatre jeunes amis : La Ficelle, Tonin, Maurice et Pierrot Lancry campent, de nuit, au-dessus de « l'Enfer de Plogoff » dans le Finistère, près de la Pointe du Raz. Un mystérieux camion a légèrement blessé Tonin, et Pierrot a cru apercevoir au fond de l'Océan des lumières mystérieuses.*

Chapitre III. — LE SECRET DE LA VILLE D'Ys

Les trois amis étaient déjà installés sous la tente, déshabillés et étendus dans leurs sacs de couchage quand Pierrot était revenu vers eux. Ils s'étaient moqués de lui quand il avait prétendu avoir vu « des lumières qui se promenaient au fond de la mer et, un peu furieux de n'avoir pu convaincre ses amis, Pierrot Lancry s'était déshabillé et couché à son tour, à la dernière place qui restait, celle qui était voisine de la porte de la tente.

On n'avait pas encore éteint la lampe électrique suspendue au mât de la tente et qui l'éclairait tout entière, quand une discussion s'éleva sur le programme de la journée du lendemain. Tonin voulait retourner seul à Audierne pour y faire réparer son vélo; il retrouverait ses amis dans la soirée à Douarnenez, qu'il rejoindrait, de la pointe du Raz, par des petits chemins côtiers. Peu lui importait de ne pas voir la pointe, le Raz de Sein et la Baie des Trépassés. Il se moquait pas mal de tous ces trucs-là. Ce qu'il voulait surtout, c'était faire de bonnes moyennes, en vélo, sur de bonnes routes.

— Alors t'avais qu'à faire pendant tes quinze jours de vacances 100.000 fois le tour de la piste de Buffalo, dit La Ficelle dédaigneux. Si on se promène, c'est pour voir des choses, pour s'instruire. Ainsi, la Baie des Trépassés, c'est tout ce qu'il y a d'intéressant. Maurice m'en a déjà dit un mot, et j'ai rudement envie d'en savoir plus. Lis-lui donc le guide, Maurice, pour qu'il sache ce qu'il perdrait...

Maurice commença à lire d'une voix un peu emphatique :

« Au fond de la Baie des Trépassés s'élevait la fameuse ville maritime d'Ys submergée, selon la légende, au vᵉ siècle. Cette ville, où régnait le roi Grallon, était défendue par une forte digue dont les écluses ne livraient que l'eau nécessaire aux bassins du port. Le roi portait toujours, suspendue à son cou, la clef d'argent des écluses, car leur ouverture aurait pu provoquer une catastrophe. La fille de Grallon, nommée Dahut, présidait aux fêtes de la cour et elle avait commis de nombreux crimes. Une nuit que son père dormait d'un paisible sommeil, elle réussit à enlever de son cou la clef d'argent, pensant que celle-ci lui suffirait pour être nommée reine, à la place de son père dont elle craignait le juste courroux. »

— C'est pas fini ? dit Tonin.

— Tais-toi donc, protesta La Ficelle.

— Dahut, pour montrer qu'elle avait désormais la même puissance que son père, fit sur-le-champ ouvrir les écluses. Grallon, tiré de son lit par un fidèle serviteur, sauta aussitôt sur son cheval et fit monter sa fille en croupe. Suivi de ses officiers il se dirigea vers les portes de la ville d'Ys. Au moment où il les franchissait, il entendit un terrible fracas. Il se retourna et poussa un cri. A la place de la ville il n'y avait plus maintenant que la mer. Cependant la vague poursuivait son cheval et gagnait du terrain avec une effrayante rapidité. Une voix cria soudain :

« — Oh! roi Grallon, si tu ne veux être englouti comme la ville dont tu étais le roi, débarrasse-toi du diable femelle que tu portes en croupe.

« Dahut, terrifiée, se précipita dans les flots... »

— C'est plutôt le vieux qui l'aura poussée, à mon idée, interrompit Tonin.

— Dis pas de bêtises, fit Pierrot.

« A peine les flots eurent-ils englouti Dahut qu'ils s'arrêtèrent de progresser. Le roi put arriver sain et sauf à Quimper où il établit la capitale et où il mourut à un âge avancé. On a retrouvé, dans les environs de la Baie des Trépassés, des morceaux de maçonnerie noyés dans l'eau qui passent pour être les remparts de la ville. Une voie romaine, dont les vestiges sont apparents, semble s'enfoncer dans l'Océan. Ces faits tendent à prouver que la légendaire ville d'Ys a véritablement existé. Quoi qu'il en soit, la légende de Grallon reste très vivace dans ce coin du Finistère. Un petit havre de la côte s'appelle encore Poul-Dahut ou le gouffre de Dahut, et les pêcheurs prétendent avoir, à certaines époques de l'année, entendu les cloches de la ville d'Ys sonner au fond de la mer ou aperçu dans les profondeurs les lampes allumées du palais de Gannelon, où le fantôme de Dahut donnerait toujours des fêtes criminelles. »

Maurice arrêta sa lecture.

— C'est fini? demanda La Ficelle, visiblement émerveillé.

— Et que c'est pas trop tôt, dit Tonin...

— N'empêche qu'il avait raison, Pierrot, reprit La Ficelle, avec ses histoires de lumières au fond de la mer. Tu vois bien que c'est pas une légende, la ville d'Ys, puisqu'il les a vues, de ses propres yeux, ces lumières.

— Moi je crois pas aux revenants, dit Pierrot.

— Et puis nous ne campons pas dans la Baie des Trépassés, mais au-dessus de l'Enfer de Plogoff, c'est pas la même chose, dit Maurice.

— Oh! Trépassés ou Enfer, dit Tonin, c'est toujours des trucs pas gais... Mais j'y crois pas non plus, à ces histoires...

La Ficelle, lui, ne tenait plus en place, tant il avait envie de voir ces lumières fantômes. Il avait trop peur pour aller seul, et Pierrot ne voulait plus retourner au bord de la falaise. Tonin, qui se passionnait maintenant à la légende de la ville d'Ys, proposa de tirer l'affaire au clair. Malgré le vent l'air était tiède et les deux garçons sortirent de la tente en chemise, bannière claquant au vent, les pieds dans leurs souliers bas de cycliste, leur lampe allumée à la main. Ils revinrent quelques minutes après, déçus. Ils n'avaient rien vu. Pierrot leur avait « bourré le mou ».

La discussion allait recommencer. Mais Maurice, usant de son autorité d'aîné, déclara qu'il était onze heures, et qu'il fallait dormir, si l'on ne voulait pas encore dormir à dix heures du matin, comme cela était arrivé l'avant-veille. Il s'assit sur son sac de couchage, éteignit la lampe électrique, et presque aussitôt les quatre garçons s'endormirent.

Au milieu de la nuit, Pierrot se réveilla en sursaut. Il avait cru entendre des voix, des cris même... Il tendit l'oreille, n'entendit plus rien d'autre que le fracas de la mer proche, et le sifflement du vent sur les falaises... Il ne réussit pas à se rendormir. Il revenait malgré lui à ces lueurs sous-marines qu'il était sûr d'avoir vues et il regrettait de ne pas avoir élucidé ce mystère. Il regarda sa montre en craquant une allumette... Il était une heure.

Décidément, il voulait en avoir le cœur net. Sans quitter son sac de couchage, il rampa hors de la tente. Ses compagnons ne s'étaient pas réveillés. Il courut jusqu'au bout de la falaise, se pencha à nouveau sur les flots. Et à nouveau, tout près de la côte maintenant, à trois ou quatre cents mètres à droite, il aperçut les lumières sous-marines. Il se mit à courir dans leur direction, suivant le bord de la falaise, à quelques mètres du gouffre.

Comme il arrivait à la hauteur du hangar où avait disparu le mystérieux camion, il coupa un petit sentier et s'aperçut que celui-ci, par une brèche des rochers, descendait vers la mer, droit en direction des lumières sous-marines. La lune était voilée par les nuages, mais il régnait assez de clarté pour qu'il pût descendre sans s'aider de sa lampe électrique. Pierrot s'engagea dans le sentier.

Chapitre IV — LE SOUS-MARIN INCONNU

Pierrot n'avait fait qu'une centaine de mètres dans le sentier, qu'il aperçut en bas de la falaise, sur une digue de pierre, quatre hommes qui semblaient attendre. A cinquante mètres en dessous du jeune garçon, leur silhouette se détachait sur la mer argentée avec une grande netteté. Ils semblaient regarder en direction des lueurs sous-marines qui, lentement, se rapprochaient de la digue.

Bientôt Pierrot vit sortir de l'eau un long bâton, puis une espèce d'énorme barrique qui s'élevait perpendiculairement au-dessus de la mer... Pierrot comprit soudain... Un sous-marin inconnu abordait dans ce coin dangereux et inconnu de la côte bretonne.

Le premier mouvement de Pierrot fut de revenir vers la tente et d'aller avertir ses amis. Mais il songea soudain à ce que la présence de ce sous-marin pouvait avoir d'insolite à cette heure de la nuit. Sans doute s'agissait-il d'un trafic mystérieux de contrebande, peut-être. Il y avait un mystère à percer, et Pierrot, alors que la prudence lui commandait d'aller chercher un refuge dans la tente bien abritée dont les mystérieux bandits ne soupçonnaient pas l'existence, se laissa entraîner par la curiosité. Pierrot était naturellement intrépide, et bien qu'il n'eût que quinze ans, il avait déjà donné maintes preuves de son courage. Rapide et silencieux, le garçon se mit à descendre le sentier qui menait au port secret de la falaise.

Lorsqu'il arriva en bas, le sous-marin inconnu avait déjà accosté à la digue de pierre. Sur celle-ci se tenaient quatre civils, un officier, des matelots... Le dernier tournant du chemin était brusque, et Pierrot n'était plus qu'à quelques pas des inconnus. Les nuages noirs que chassait sans cesse le vent venaient heureusement de voiler à nouveau la lune et la nuit était presque complète. Tout près de l'endroit où commençait la digue, une petite caverne trouait le mur de la falaise, à quelques mètres derrière les hommes... Avec audace, le jeune garçon s'y précipita et s'y dissimula... Il était si près que le vent lui apporta aux oreilles des bribes de conversation.

Le port secret du sous-marin inconnu était abrité de trois côtés par les murailles abruptes de la falaise, et du quatrième par la digue de pierre.

La mer était calme dans ce bassin et le bruit des vagues qui se brisaient contre les roches n'arrivait plus ici que comme un murmure assourdi.

Les inconnus parlaient allemand, mais Pierrot les comprit parfaitement. Son père, mort deux ans auparavant dans l'horrible catastrophe qui anéantit la raffinerie de pétrole de Port-Morel avait, dans les années qui suivirent la guerre, travaillé comme ouvrier dans les régions de Rhénanie alors occupées par les troupes françaises. Élevé près de Mayence, Pierrot avait appris l'allemand en même temps que le français, et il le parlait toujours avec aisance. Bientôt le ton des deux étrangers s'éleva, et le jeune garçon put entendre tout un important dialogue.

— Mais, mon général, criait l'officier en s'adressant à l'un des hommes en civil, il nous est impossible de partir immédiatement. Nous avons notre ravitaillement à assurer. Nous n'avons pas assez de combustible pour pouvoir regagner Hambourg sans escale.

Celui qui avait été appelé général répliqua avec une vivacité impatiente. Il parlait l'allemand aisément, mais avec un fort accent étranger.

— Mon commandant, durant les longues heures où j'ai dû attendre que votre bâtiment accostât avec la marée, j'ai eu le soupçon qu'on surveillait votre port secret. Je suis certain qu'on a rôdé dans la soirée autour du dépôt-d'essence. Je n'arrive pas à comprendre, d'autre part, pourquoi vous n'avez pas jugé bon de faire votre plein à votre départ d'Espagne. C'est véritablement inconcevable. Nous avons vraiment trop tendance, nous autres Espagnols, à surestimer l'organisation allemande. Mais je suis dans l'obligation de constater...

— Il n'y a rien à constater, mon général, coupa brutalement le commandant qui parlait au général avec l'autorité d'un supérieur. Je n'ai pas d'explication à vous fournir. Mais sachez que vos partisans ne sont pas encore maîtres de l'Espagne, et que cette circonstance a empêché notre ravitaillement à Cadix. Nous devons prendre notre combustible ici. Cela ne peut se discuter.

— Nous avons déjà perdu beaucoup de temps avec la marée, il faudra faire vite, dit le général espagnol en baissant le ton.

— Nous ferons bien entendu diligence. Tout mon équipage, tous les hommes, gradés ou non, vont monter au dépôt pour descendre les barils d'huile. Malgré le terrain difficile, il suffira certainement de deux voyages.

Le commandant lança deux coups de sifflet. L'équipage du sous-marin inconnu fut bientôt au complet sur la jetée et il reçut des ordres. Deux hommes resteraient seuls pour assurer la garde du bâtiment. Tous les autres matelots, sans exception, allaient aider au ravitaillement. Pierrot vit passer devant lui, à deux mètres à peine du fond de la petite caverne où il se blottissait, les matelots du mystérieux navire... Le général et le commandant fermaient la marche. Comme ils passaient devant Pierrot, l'Allemand saisit l'Espagnol par la manche, l'arrêta et lui demanda à voix basse, distincte :

— Pouvez-vous me remettre maintenant la lettre de M. Van der Gold...

L'Espagnol sortit un pli de sa veste, le tendit au commandant... et lui dit :

— Notre accord avec M. Van der Gold est complet. Le premier versement sera effectué le 8 juillet, c'est-à-dire après-demain, à la succursale de Burgos de la Banca de Bilbao, au nom de...

— Vous ne devez de rapports qu'à vos supérieurs, mon général. Veuillez garder ces informations pour notre chef Baldung, qui vous verra dès notre arrivée à Hambourg... Pour ma part, je n'ai rien à connaître de ces secrets.

L'Allemand entraîna l'Espagnol. On entendit leurs pas s'éloigner.

Pierrot restait au fond de sa cachette, stupéfait d'avoir entendu prononcer, si mystérieusement mêlé aux affaires d'Allemagne et d'Espagne, le nom de Van der Gold, l'homme mystérieux de l'Europe, le roi du pétrole... Ce milliardaire avait si durement persécuté l'oncle de Pierrot, Clément Lothaire, un génial inventeur.

(A suivre.)

Un sous-marin inconnu venait d'accoster.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE SONT PERDUS DANS LA NUIT, AUX ENVIRONS DE LA ROCHE MIGENNES, SANS AMIS ET SANS ARGENT.....

TANDIS QU'EN L'ABSENCE DE SES ASSISTANTS LE PROFESSEUR MOURIER FAIT VISITER SES LABORATOIRES À VIVIANE MERLIN L'INVENTEUR EST MENACÉ D'UN TERRIBLE DANGER

L'IMPOSSIBLE SE RÉALISE. D'UN BOND SOUPLE VIVIANE MERLIN A ENTRAÎNÉ LE PROFESSEUR ET L'ENORME POUTRE S'ABAT AVEC FRACAS SUR LE SOL SANS FAIRE AUCUNE VICTIME.

FRED HARDI QUI AVAIT ÉTÉ APPELÉ À L'AUTRE BOUT DES USINES LABORATOIRES ACCOURT SUR LES LIEUX. À SES YEUX CET ACCIDENT EST TOUT À FAIT INEXPLICABLE.

MAIS LE SECOND ASSISTANT DE MOURIER L'ANTIPATHIQUE JARNAC EST D'AVIS QUE CET ACCIDENT IMPREVU EST CERTAINEMENT DÛ À UN SABOTAGE

JARNAC ENTRAÎNE MOURIER ET VIVIANE AU CENTRE DE COMMANDES RADIO-MÉCANIQUES. IL A TÔT FAIT DE TROUVER DANS LES MACHINES UN FIL ÉLECTRIQUE COUPÉ.

ET PRÈS DU FIL COUPÉ VIVIANE MERLIN RAMASSE UNE FINE PINCE D'ARGENT. MOURIER STUPÉFAIT RECONNAÎT CET OUTIL QUI APPARTIENT À SON AMI FRED HARDI

FRED HARDI A ÉTÉ APPELÉ PAR MOURIER DANS SON BUREAU EN PRÉSENCE DE VIVIANE ET DE JARNAC. MOURIER DÉCLARE QU'IL A LA PREUVE QUE LA GRUE ÉLECTROMAGNÉTIQUE A ÉTÉ SABOTÉE. FRED S'INDIGNE. IL Y A UN DEMI SIÈCLE PEUT-ÊTRE QU'IL N'Y A PAS EU SUR LA SURFACE DE LA TERRE UN ACTE DE SABOTAGE

EN RICANANT JARNAC PRÉSENTE À FRED LA PINCE QUI A SERVI À COUPER LE FIL. FRED SE SENTANT ACCUSÉ NE MAÎTRISE PAS SA COLÈRE ET SE PRÉCIPITE SUR JARNAC...

(A SUIVRE)

LA SEMAINE PROCHAINE.

LE TRIBUNAL D'HONNEUR (2)

A TRAVERS LE MONDE

La puissance d'explosion d'un volcan est si grande qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour faire trembler la terre, agiter la mer, détruire les villes.

La plus célèbre éruption du Vésuve est celle de l'an 79 qui ensevelit les villes d'Herculanum et Pompéi. De nos jours, les éruptions les plus célèbres ont été celle du Krakatoa, qui détruisit une partie de l'île de ce nom (îles de la Sonde) et celle de la montagne Pelée qui, en 1902 fit, à la Martinique, 35.000 victimes.

o

Il existe un moyen bien simple pour éprouver la fraîcheur d'un œuf. Pour cela, il suffit de le plonger dans un demi-litre d'eau additionnée de 75 grammes de gros sel. Si l'œuf est du jour il plonge au fond, s'il est vieux de 3 ou 4 jours, il nage entre deux eaux; plus il est vieux, plus il remonte à la surface.

o

Les animaux sont souvent doués d'un sens particulier qui peut nous renseigner sur les variations de l'atmosphère. Ainsi, avant la pluie, le ver sort de terre, l'araignée raccourcit et consolide sa toile, les martinets se groupent autour des clochers, les hirondelles volent bas. Si le cri du hibou se fait entendre pendant l'orage, c'est que le beau temps revient.

o

D'après de récentes statistiques, Paris ne possède même pas 10 fiacres.

Les fiacres ont été remplacés par les taxis qui atteignent un chiffre impressionnant : près de 12.500.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Cette fois, une aventure amusante autour d'un sujet grave.

Vous savez qu'un des moyens de défense employés contre les avions de bombardement consiste en câbles tendus par des « saucisses ».

Les ballons captifs sont montés à une altitude qui varie de 2.000 à 7.000 mètres. Ils sont espacés de façon à ne pas se gêner mutuellement, mais pas assez pour qu'un avion ne puisse les accrocher au passage. Mais voilà qu'au cours d'une répétition de défense, plusieurs ballons, chassés par le vent, ont rompu leur câble.

Comme toujours, la saucisse commence par s'élever, puis disparaît. Elle perd du gaz et redescend. Le câble touche le sol, ce qui allège le ballon qui remonte, et ainsi de suite, au grand dommage **des obstacles rencontrés.**

Le record de distance dépasse 95 kilomètres.

HISTOIRE DU MODÈLE RÉDUIT

1907. — *Pendant que Farman, Voisin, Esnault-Pelterie, Blériot et Santos-Dumont s'essayaient à voler, Robert Gastambide, Mengin, Archdeacon, Levavasseur et le capitaine Ferber construisaient un*

ANTOINETTE 1907

monoplan de 100 CV. Avant d'entreprendre la construction, des essais avaient été effectués avec une maquette.

Comme toujours le modèle réduit avait permis une étude à peu de frais. La carlingue avait 4 mètres de long et une section triangulaire. Toute la structure était triangulée, c'est-à-dire sans tendeurs ni raidisseurs, comme l'on disait à l'époque.

Ce monoplan était muni d'empennages à l'arrière, et d'un plan fixe à l'avant. Ce plan possédait à ses extrémités deux gouvernails dont le réglage permettait de faire monter ou descendre l'appareil et de le faire virer à droite ou à gauche.

Au milieu de chaque aile était fixée une tige verticale portant un petit tampon assurant l'équilibre au sol. Une seule roue centrale et un patin constituaient le train d'atterrissage. Un lest représentait, proportionnellement, le poids d'un pilote.

Muni d'un petit moteur, cet appareil réussit plusieurs vols de 100 à 110 mètres, vérifiant les calculs des inventeurs, Levavasseur, père des moteurs Antoinette, et Ferber.

JE VEUX CONSTRUIRE DES MODÈLES RÉDUITS

Ceux d'entre vous qui ont suivi attentivement les causeries et les conseils de La Goupille, savent déjà bien des choses.

Les causeries ont appris comment il fallait classer les modèles réduits. Le dictionnaire a défini les diverses formes d'avions et d'appareils volants.

Quelques trucs, enfin, vous ont conseillé sur le matériel à utiliser.

Nous allons revenir sur certains points et vous donner une série de conseils pratiques pour vous aider en vous amusant

MATÉRIAUX

Le bois, le métal léger, le papier et le caoutchouc sont les principaux matériaux de construction. On peut y ajouter la corde à piano pour les ligatures et les trains d'atterrissage, les colles et les enduits de finition.

Parmi les bois, plusieurs sortes sont employées. Chaque bois ayant des propriétés différentes qui influent sur son utilisation.

Le bois le plus léger est le balsa.

Le bois le plus résistant pour sa légèreté est le frêne. Par contre le rotin est le plus souple.

SPORTS

La saison des sports d'hiver va bientôt commencer. Le ski, qui était encore presque inconnu dans notre pays il y a trente ans, devient, d'années en années, plus populaire et surclasse maintenant nettement chez nous tous les autres sports d'hiver. Dans toutes les stations de montagne de nouvelles pistes de skis, de nouveaux téléfériques ou monte-pentes sont ouverts à chaque saison. On estime à plus de 400.000 les sportifs qui pratiquent le ski dans notre pays, et nous comptons dans ce sport des champions remarquables, comme Émile Allais, qui fut trois fois champion du monde au cours de l'avant-dernière saison; comme Maurice Lafforgue, comme René Beckert, comme Romain Morand. Mais notre pays est en net état d'infériorité en ce qui concerne les sports d'hiver autres que le ski.

TIMBRES-POSTE

ANDORRE

La République d'Andorre est un petit pays mi-français, mi-espagnol, situé à cheval sur la frontière des Pyrénées. Elle émet des timbres depuis 1928. D'abord les timbres en cours de l'Espagne furent surchargés « Andorra ». En 1929 parut une série spéciale; puis dès 1931 ce furent des timbres français qui eurent cours avec la surcharge « Andorra ». Depuis 1932 les timbres sont spéciaux au pays, et les inscriptions et les valeurs sont françaises. La série en cours a 24 timbres; tous très beaux et bon marché ils représentent des sites et quelques monuments. Une petite série de 7 timbres émise en 1936 montre les armes de la République, elle coûte moins de 1 franc.

La semaine prochaine :

UN AVION EN MODÈLE RÉDUIT

• A CONSTRUIRE •

Tous les plans, toutes les indications seront donnés

L'HOMME QUI VOLA LA MER

La grotte de Kerbéluc se creusait dans la falaise qui s'élevait assez loin sur la côte, derrière « l'anse des dauphins ». Sur la mer, en face, une multitude de rocs noirs émergeait et faisait que la falaise n'était pas abordable en barque. Chaque année, deux ou trois navires, portés par de puissants courants, venaient y briser leur coque les jours de tempête. Dans le port et sur les cartes marines, on nommait la falaise « le mur des naufrages ».

Louis disait aux autres :

— J'sais qu'il y a des homards dans la grotte de Kerbéluc, j'ai entendu l' grand Job qui l'expliquait à Garigues; on va y aller à mer basse, y a des sous à gagner.

Émile s'exclama, peureux :

— Faut pas aller là, y a des fantômes!

Louis rit longtemps, amusé et moqueur.

— Tout ça c'est des histoires, dit-il enfin, et puis celui qu'a peur n'a qu'à rester, moi, j'y vais.

Pierre suivit sans hésiter. Jean pâlit mais emboîta le pas, alors Émile marcha à leur suite. La mer était basse, découvrant en bas de la falaise une plage de galets. Ils marchaient vite, la grotte se trouvait là-bas, au-dessous du mur oblique qui portait en haut une touffe de hautes landes. Après avoir contourné un bloc de rochers gris qui s'accrochait à la paroi, ils se trouvèrent devant le trou. La mer avait taillé l'entrée en ogive et décoré tout le tour avec de la dentelle de roc.

Le trou était empli d'ombre, on ne voyait pas où il allait. Le sol était une roche plate recouverte de mousse verte, au milieu l'eau avait creusé une rigole où coulait un ruisseau. On y voyait des petits poissons noirs qui se cachaient sous les pierres, des algues serpentaient comme des anguilles, des crabes remontaient le courant de leur marche lourde et grotesque.

Louis s'enfonça dans le trou, les trois autres eurent un mouvement de crainte, mais entrèrent à leur tour. Tout de suite, ils ne virent presque plus rien et l'ombre s'épaississait davantage encore au-devant d'eux. Louis craqua une allumette et la flamme d'une bougie éclaira le couloir qui allait droit jusqu'au bout de leur regard. Les parois étaient lisses et nues, coupées parfois de fentes profondes qui montaient des murs à la voûte et formaient comme des arceaux.

La rigole tenait toujours le milieu, plus profonde par endroit, ou plus large. Juste aux pieds de Louis, l'eau claqua soudain, des battements réguliers, précipités, comme un bruit assourdi de castagnettes. La bougie éclaira un petit homard arrêté dans son recul par une pierre, il battait l'eau de ses lourdes pinces. Rapide, la main de Louis l'attrapa derrière les pinces et le jeta dans le sac que portait Jean.

Ils en attrapèrent quatre autres, Pierre se fit pincer par le dernier et son pouce saigna. Ils marchaient toujours, puis le couloir tourna soudain à droite et, ce qui les stupéfia, c'était qu'au bout de ce tunnel qui se continuait il y avait de la lumière.

— Retournons! dit Émile, saisi d'un tremblement.

Louis éteignit sa bougie après avoir remarqué que la rigole obliquait pour suivre la paroi de gauche; puis il murmura :

— Je vas aller voir tout seul, attendez-moi ici!

Il partit lentement, hésitant de ses pieds nus sur la pierre glissante. Il n'avait pas peur, il savait pourtant que l'on disait dans le port qu'il ne fallait jamais dépasser le coude de la grotte, qu'un mystérieux danger attendait les imprudents. Louis pensait qu'il aurait toujours le temps de fuir si ça devenait nécessaire. Il approchait du bout et il lui semblait aller en effet vers le jour. Là-bas, ses camarades le suivaient d'un regard anxieux, à mesure qu'il s'éloignait ils le voyaient mieux; soudain ils l'aperçurent hors du couloir leur faisant de grands gestes d'appel.

Ils n'hésitèrent pas à accourir, la curiosité l'emportait sur la crainte, et personne n'avait mangé Louis.

Stupéfaits, ils s'arrêtèrent près de leur camarade. Ils se trouvaient dans une immense salle, presque circulaire, avec des murs droits, une voûte incurvée et le sol couvert de sable blanc et fin. La lumière l'emplissait, non pas vive, pleine, mais tamisée et elle ne leur avait paru brillante que parce qu'ils sortaient de l'ombre.

Louis, le bras tendu, montrait de la main un endroit de la voûte, presque en face d'eux. Ils virent une série de crevasses, des fentes régulières, étroites, mais longues, et l'on devinait que par là venait le jour. Toujours le bras tendu, Louis dit :

— Je suis sûr que ce sont les crevasses de Kermen, comme on a marché je suis sûr. Et je sais maintenant pourquoi on les appelle les « pierres qui chantent », quand la mer monte et rentre dans le couloir, elle fait du bruit.

Mais Jean s'exclamait :

— Regardez en face, on dirait un mur.

Ils remarquèrent alors que la rigole se continuait dans le sable et allait droit devant, jusqu'à une paroi qui semblait en effet un mur bâti par des hommes. Dans le sable, la rigole était sèche.

Ils allèrent tous quatre vers ce curieux mur qui paraissait boucher une autre grotte. Tout près leur stupéfaction devint sans borne dès qu'ils aperçurent une vanne que l'on avait scellée avec du ciment. Elle se prolongeait par une tige de bois, longue de deux mètres, s'arrêtant à hauteur d'une plate-forme qu'ils voyaient seulement. D'étonnement en étonnement, Louis remarqua que des marches creusées dans la pierre permettaient d'y monter. Il n'hésita pas et entreprit l'ascension.

La tête au ras de la plate-forme, Louis s'arrêta figé, effrayé cette fois, incapable de monter plus avant, ou de descendre. Devant lui, allongé sur un lit de varech, un homme dormait, un être étrange, squelettique, vêtu de quelques chiffons de toutes couleurs, et ses cheveux et sa barbe lui couvraient tout le haut du corps. D'en bas des voix interrogatives venaient jusqu'à Louis, il eut peur qu'elles réveillent l'homme et il descendit rapidement.

Il n'eut le temps de rien expliquer aux autres, à peine sauta-t-il sur le sable qu'en haut éclata un rire sardonique, horrible et si puissant que son bruit tourna dans l'immense pièce, s'engouffra dans le couloir et se répéta longtemps. Cloués par la peur, les enfants ne bougèrent pas; d'en haut, l'homme les regardait.

Il se tut, parut soudain étonné, puis avec une agilité surprenante, il descendit et vint près d'eux.

Il se dressa alors, essayant de cambrer le torse, ce qui fit saillir les côtes entre les chiffons sales, puis il se mit à parler, très vite :

— Je suis le plus puissant des hommes, le plus fort, le plus grand; la mer m'a vaincu une fois, elle m'a tout pris, ma femme, mes enfants, mon navire, ma fortune, mais moi j'ai vaincu à mon tour, j'ai volé la mer!

Il lança cette phrase de toute sa force et avec un tel ton de défi que les enfants tremblèrent; alors il leur montra du doigt le mur qui bouchait l'autre grotte.

— Voilà ce que j'ai fait, dit-il, la nuit j'allais au port voler du ciment et du bois, j'ai construit ça, un piège, et à la grande marée de septembre, quand la mer tout entière est entrée dans le trou, j'ai fermé la trappe. Elle est là depuis et je veille.

Son rire horrible éclata encore. Émile, le premier, se mit à courir et les trois autres se ruèrent derrière lui, vers le couloir qui menait à la côte, poursuivis par le rire qui devenait terrifiant tant les échos se multipliaient sur les rocs. Ils ne s'arrêtèrent que loin de la falaise, haletants, le souffle coupé, les jambes molles.

Ils racontèrent l'histoire, on se moqua d'eux; pourtant, une semaine plus tard, des hommes plus curieux voulurent se rendre compte. Juste après le coude, le couloir se terminait brusquement sur un chaos de rocs et de terre. Ils remontèrent autour des crevasses de Kermen, la terre s'était affaissée et les pierres ne chantaient plus.

Un éboulement avait enseveli l'homme, libérant la mer qu'il avait cru voler.

René RENNES.

VARIÉTÉS

CHARADES

Mon premier est ce fruit d'un arbre rési-
[neux,
Ce cône avec lequel on fait de si bons feux.
Mon deuxième appartient au groupe des
[voyelles.
Et c'est en ouvrant bien la bouche qu'on
[l'épelle.
Mon troisième désigne en un partage égal,
En langage enfantin, la moitié d'un cheval.
Et puisque nous voici arrivés à la fin,
Mon tout se trouvera dans un grand bois
[de pins.

★

Je sais que vous aimez pour vôtre amu-
[sement
Mon premier qui vous donne un aimable
[agrément.
On vous a sûrement grondé plus d'une fois
Lorsque dans mon deuxième on vous a vu
[les doigts.
Voyez les taches d'or des fleurs de mon
[entier.
Qui pousse dans la lande et borde le sen-
[tier.

★

Mon premier, qui ressemble en tous points
[au canard
Est — dit un vieux proverbe — un animal
[fort bête.
Mon dernier est un parc, où souvent l'on
[s'arrête
Pour voir singes, girafe ou tigres, léopard.
Je résume : mon un, symbole de sottise.
Mon deux, ménagerie ou jardin d'animaux.
Pour finir, mon entier — il faut que je le
[dise,
Niche au sommet de l'arbre et chante tout
[là-haut.

★

Mon premier est une lettre,
Mon deuxième est encore une lettre,
Mon troisième est encore une lettre,
Et mon tout est très utile dans la vie.

Envoi de Séverin Torelli.

CRYPTOGRAPHIE

Mon Camarade a publié dans différents journaux une annonce. Malheureusement, il a fallu être très intelligent pour la comprendre car l'imprimeur a décalé les lettres. A la place d'un A il a mis une autre lettre, d'un B une autre et ainsi de suite. Essayez de lire cette annonce :

Lnm Bzlzqzcd ozqzhs sntr kdr idtchr.

LES PETITS BOUTS DE BOIS

Prenez vingt-quatre petits morceaux de bois et disposez-les sur les tables, comme l'indique le dessin. Pouvez-vous ôter huit

morceaux, de manière à ce qu'il ne reste plus que deux carrés ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

PRIMES AUX ABONNEURS

Si vous nous envoyez cinq abonnements d'un an

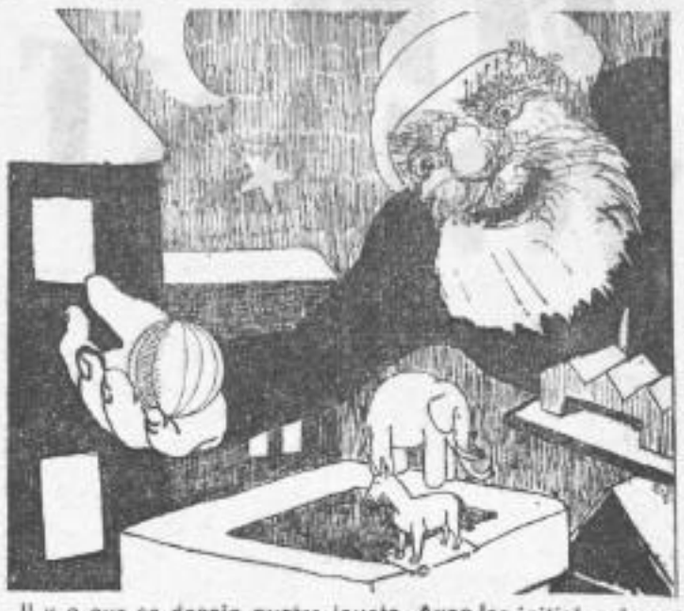
VOUS RECEVREZ UNE DES PRIMES SUIVANTES :

Trousse scolaire, couteau ou ciseaux

10 abonnements : **Un livre** (valeur : 12 francs)

20 abonnements : **Un stylo**

Notre grand Concours "LES JOUETS DE NOËL"



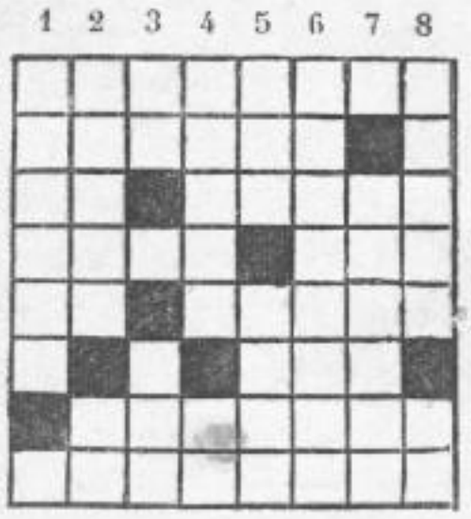
Il y a sur ce dessin quatre jouets. Avec les initiales de ces quatre jouets, formez le troisième mot d'une phrase qui sera complète en six dessins. Attendre la fin du concours pour nous envoyer les solutions et les bons de concours.

CINQUANTE MAGNIFIQUES PRIX

BON DE CONCOURS Numéro 2

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 156

Horizontalement. — 1. On les reconnaît en général à l'S qui les termine. — 2. Sont le gagne-pain de tous les ouvriers. — 3. Pronom personnel de la deuxième personne. Les animaux n'ont pas besoin de l'être. — 4. Fils d'Enée. Enlevé. — 5. Métal qui causa bien des maux. Crible fin. — 6. Vieil instrument de supplice. — 7. Elles sont l'origine de beaucoup de rivières. — 8. Misère.



Verticalement. — 1. On fait généralement la grimace en la buvant. — 2. Faible clarté. Pronom réfléchi. — 3. L'un des deux noms d'une note de la gamme. Celui-ci n'a que trois lettres. — 4. Sorte de chou dont on aplatit les deux extrémités. Vieille ville de Chaldée. — 5. Est toujours entourée d'eau. Rude au toucher. — 6. Au contraire des autres mammifères les ruminants en ont plusieurs. — 7. Beaucoup d'animaux le sont pour les hommes. — 8. Situées. Accompagne les verbes pronominaux à la troisième personne.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 155

Horizontalement. — 1. Palissade. — 2. Ovale. Nos. — 3. Lime. Sens. — 4. Ire. Ru. Ne. — 5. Tôle. Bée. — 6. Enluminés. — 7. Etat. Se. — 8. S. O. S. Tel. — 9. En. Pesant.

Verticalement. — 1. Politesse. — 2. Aviron. On. — 3. Lamelles. — 4. Ile. Eut. — 5. Se. Mate. — 6. Subites. — 7. Anc. En. La. — 8. Données. — 9. Esse. Sent.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS N° 155

Charades. — Die. Scie. Pli. Ne (Discipline). — E. Chat. Lotte (Echalote). — Argo. Nautes (Argonautes).

Mots en étoile. — Loin. Elan. Tain. Plon. Bien. Bran. Brin. Gran.

Addition ingénieuse. —
3 5 4 8 6
4 6 4 8 2
8 1 0 6 8

LE COURRIER DE JANOT

Rogers Wolf, Châlons-sur-Marne : Merci de tes critiques. Mais, hélas! pas possible d'avoir plus de pages. — *Legouy, Château-Regnault* : Merci de tes critiques et de tes conseils. — *Jean Piot, Ardentes* : Content que les récits de Bour te plaisent. — *Gérard Bordes, Mondeaux* : Merci de tes charades.

CERCLE LITTÉRAIRE

Maurice Saül, Paris et *Raoul Lambert, Toulouse*, ont l'idée de former un grand club littéraire. Tous les jeunes lecteurs de *Mon Camarade* qui l'idée intéresserait et qui voudraient faire partie de ce club littéraire sont priés de nous écrire. Les lecteurs dont le nom commence par des lettres entre A et M sont priés d'écrire à *Raoul Lambert*, 4, rue du Rempart-Villeneuve, à Toulouse. — Entre N et Z, à *Maurice Saül*, 26, passage Charles Dallery, Paris (XIe).

Les reportages, contes, charades, mots croisés, etc., dignes d'être publiés, le seront dans la revue que fondera le club.

DEMANDES DE CORRESPONDANTS

Daniel Fortier, Audun-le-Roman (Meurthe-et-Moselle), demande à se mettre en relations avec un petit camarade philatéliste pour échange de timbres. — *André Kleinmann*, 21, rue Casimir-Perrier, Paris (VIIe), demande à correspondre avec des amis parisiens s'intéressant particulièrement aux grottes.

Daniel Fortier, Audun-le-Roman, demande à entrer en relations avec un camarade philatéliste pour échange de timbres.

Jeunes accidentés. — Roger Perrin, 1 *bis*, rue de Chambay, Mars-la-Tour (Meurthe-et-Moselle).

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	6 mois : 10 fr. 50 12 mois : 20 fr. »
Belgique .. .. (francs français)	6 mois : 15 fr. » 12 mois : 30 fr. »
Étranger	6 mois : 20 fr. » 12 mois : 40 fr. »

GRATUITEMENT. — Du 16 novembre 1938 au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade »**.

LE PAPIER

Quand le jeudi vous ouvrez si grands vos deux yeux sur les images en couleurs et sur les petites lignes noires de *Mon Camarade*, c'est pour savoir si Jim Mystère est sauvé, quel nouveau tour Pat-Soum a bien pu inventer etc...; peut-être pensez-vous — un peu — à tous ceux qui ont composé les histoires et les dessins qui vous amusent, à Janot qui vous écrit chaque semaine une longue lettre, et aussi, n'est-ce pas, aux ouvriers qui ont mis en marche les grosses machines au sortir desquelles le journal tout brillant vient s'empiler avant d'être expédié à travers le monde.

Il y a certainement quelqu'un que vous oubliez : c'est un monsieur bien gros pourtant, mais timide, il reste dans son coin derrière une porte (quand ce n'est pas au sous-sol), il a un teint gris, manque d'aplomb, bien qu'il soit noble, — sa noblesse remonte aux Croisades, — ce monsieur s'appelle... devinez : Bobine de Papier.

Eh oui! On n'imagine guère qu'un journal puisse paraître si le papier n'existait pas. Que diriez-vous si *Mon Camarade* était « tiré » sur brique, une belle brique cuite comme à Babylone... pas commode à glisser dans sa poche avant d'entrer en classe! Au Moyen Age on mettait parfois plusieurs années à fabriquer un journal — c'était en général un livre d'*Heures* (des prières pour chaque jour). Des gens qui écrivaient très bien (mieux que des premiers prix d'écriture) traçaient des lettres compliquées et régulières; puis des artistes plus patients encadraient ce texte de filets d'or et y intercalaient de véritables petits tableaux peints avec des couleurs si précieuses qu'elles n'ont pas bougé à travers les siècles... C'était très joli, mais voilà : seul un riche seigneur pouvait se payer un « journal », l'unique exemplaire d'un journal dont tous les feuillets étaient en peau de veau, en *vélin*!

Donc faisons connaissance avec le papier. *Papier* vient du mot *papyrus*, qui est le nom d'un roseau d'Égypte. Les Égyptiens d'il y a 2.000 ans et plus, avaient trouvé le moyen de décortiquer les tiges de ce roseau de façon à étendre le tissu végétal; plusieurs morceaux de cette écorce étant placés bord à bord, une autre couche semblable était posée dessus, en travers, de façon à croiser les fibres. Le tout était alors mis en presse puis séché au soleil; la feuille obtenue était polie. On y pouvait alors tracer des signes d'écriture. Les Romains améliorèrent le procédé en « collant » la matière; même notre papier moderne a besoin d'être collé pour ne pas « faire buvard ». Les Romains fabriquaient un papyrus épais de plusieurs couches qu'ils battaient longuement au maillet, ce qui donnait une feuille bien dense et blanche. Mais tout cela n'était pas du papier.

Ce sont les Chinois qui inventèrent le papier il y a au moins 21 siècles, et le *chine* est encore aujourd'hui le plus fin de tous les papiers. Bien des choses entrent dans sa pâte : écorce de mûrier, liber du bambou, d'autres écorces, et de la bourre de cocon, des vieux chiffons, des fils de chanvre, des filets de pêcheurs hors d'usage, tous produits qui contiennent une matière que l'on appelle chimiquement *cellulose*.

L'invention du papier se propagea en Corée, passa au Japon qui fabrique toujours des papiers superbes (là on cultive spécialement l'arbre à papier : le *kaadri*); puis à travers le Turkestan et la Perse jusqu'à Damas, jusqu'à l'Arabie. Les Arabes, en envahissant l'Égypte, toute l'Afrique du Nord et enfin l'Espagne, y répandront l'usage du papier. On peut suivre d'année en année ce circuit : en 751 Samarkand est le grand marché du papier; en 795 c'est Bagdad; au XIe siècle ce sera Valence. Les Croisés découvrirent le papier chez ces « barbares » Sarrazins — et bien d'autres recettes artistiques ou scientifiques. On rapporte que *Jean de Montgolfier* ayant pris part à la 2e Croisade en 1147, fut fait prisonnier avec une dizaine de ses compagnons. Employés à Damas chez un Sarrazin, ils apprirent ensemble à travailler le papier. S'étant évadés ils purent regagner l'Europe et vinrent s'installer dans un village d'Auvergne auquel Montgolfier donna son nom. Les « moulins à papier » d'Auvergne prospérèrent, se multiplièrent; certains de ces vieux moulins existent encore aujourd'hui: ils ont gardé cuveaux et grosses poutres. On y fabrique « à la main », comme dans l'ancien temps, des papiers de luxe *pur chiffon*.

Ce sont des moulins à eau. Il faut de l'eau pour faire de la bouillie. Et l'eau sert de force motrice. Les chiffons bien préparés (après avoir enlevé boutons et agrafes, on les a déchirés en bandelettes) sont mis dans une grande cuve où ils barbotent et fermentent. On les sèche ensuite, et des lames d'acier les effilochent. On les débarrasse des impuretés et poussières. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'ils sont triturés et réduits en bouillie. Vient alors la fabrication du papier proprement dite. Un ouvrier plonge dans la cuve où se trouve la pâte un cadre rectangulaire appelé *forme*, sur lequel est tendu un treillis métallique très fin (le tout ressemble à un tamis de forme carrée). En relevant cette forme il a recueilli une mince couche de pâte qu'il secoue pour l'étaler régulièrement, et par la toile métallique l'eau de la pâte s'égoutte; les fibrilles de cellulose s'entremêlant donnent de la consistance à cette matière et bientôt un second ouvrier prenant la forme la renverse au-dessus d'un feutre sec : une feuille de papier s'y dépose. Quand on a constitué une pile de feuilles et de feutres intercalés, on porte le tout sous une presse pour en extraire le plus d'eau possible. Puis on retire les feutres et on fait sécher à l'air les feuilles. Ensuite on « encolle » le papier; et on le lisse, on le « satine » de même qu'on repasse une étoffe qui vient d'être lavée. Après la découverte de l'imprimerie, livres et journaux se multiplièrent de plus en plus : il fallut trouver autre chose que du chiffon pour faire du papier.

Maintenant, le papier ordinaire n'est composé que de bois. Les bûches sont pressées sur des meules qui les réduisent en une poudre devenant, mêlée à l'eau, une pâte épaisse; cette pâte « mécanique » est mélangée à de la pâte de bois « chimique » (bois traité par de l'acide sulfureux et du bisulfite de chaux en vase clos, sous pression). Plus il y a de pâte mécanique, moins le papier est solide (le papier journal en contient 80 0/0). A ce mélange on ajoute encore bien d'autres ingrédients : matières colorantes, argile, etc.. Puis une merveilleuse machine fait rapidement à elle seule toutes les opérations qui au « moulin à papier » réclament plusieurs habiles ouvriers et prennent tant de temps.

La première *machine à papier* fut inventée par un Français nommé *Robert*, en 1799. La pâte coule bien régulièrement sur une « toile sans fin », métallique, analogue aux tapis roulants des grands magasins, mais cette toile est agitée mécaniquement pour que la pâte s'étale et s'égoutte; bien égouttée, la pâte passe entre des cylindres qui la pressent et la sèchent (cylindres feutrés, cylindres polis, cylindres chauffés intérieurement); elle est alors devenue papier et n'a plus qu'à s'enrouler automatiquement sur des bobines ou à être coupée non moins automatiquement, au format voulu, par des coupeuses mécaniques.

Ainsi à la papeterie arrivent des bûches de sapin et de bouleau, et il en sort des bobines de papier que l'on va livrer à l'imprimerie de *Mon Camarade*.

Bour.

POLYCARPE...

...Faux estropié, est puni par où il a pêché.

Le Gérant : Léon Moussinac.

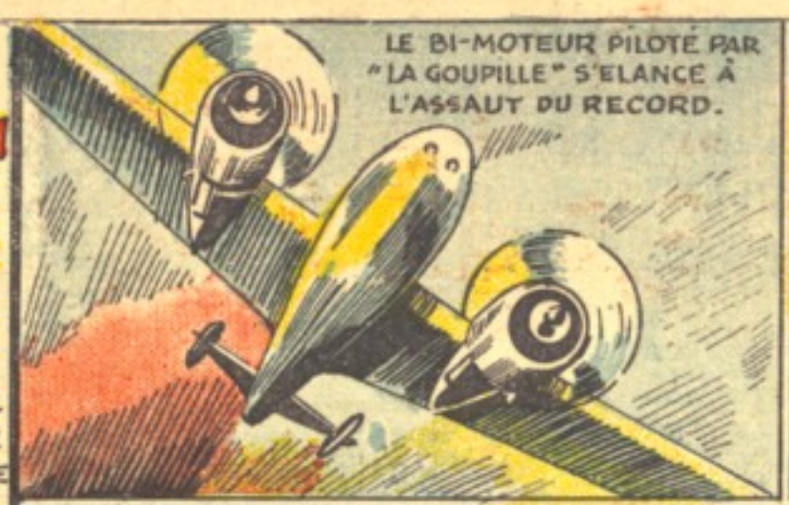
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.234.

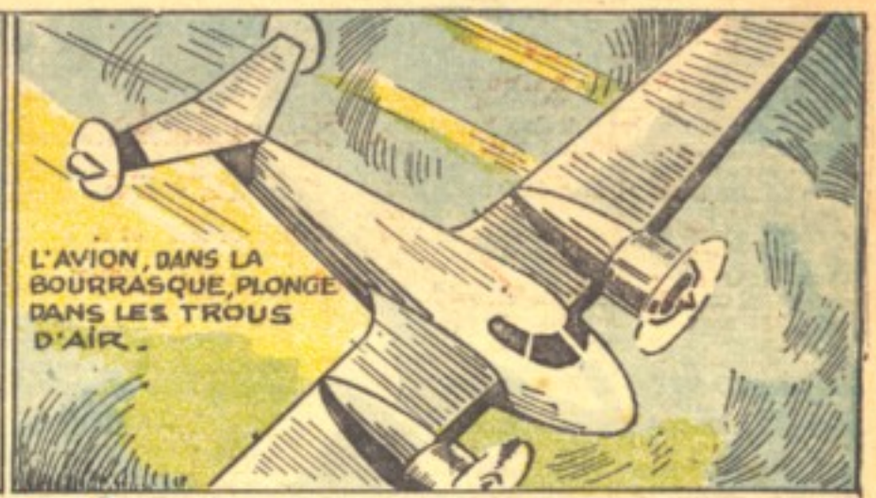
"FOU" VOLANT

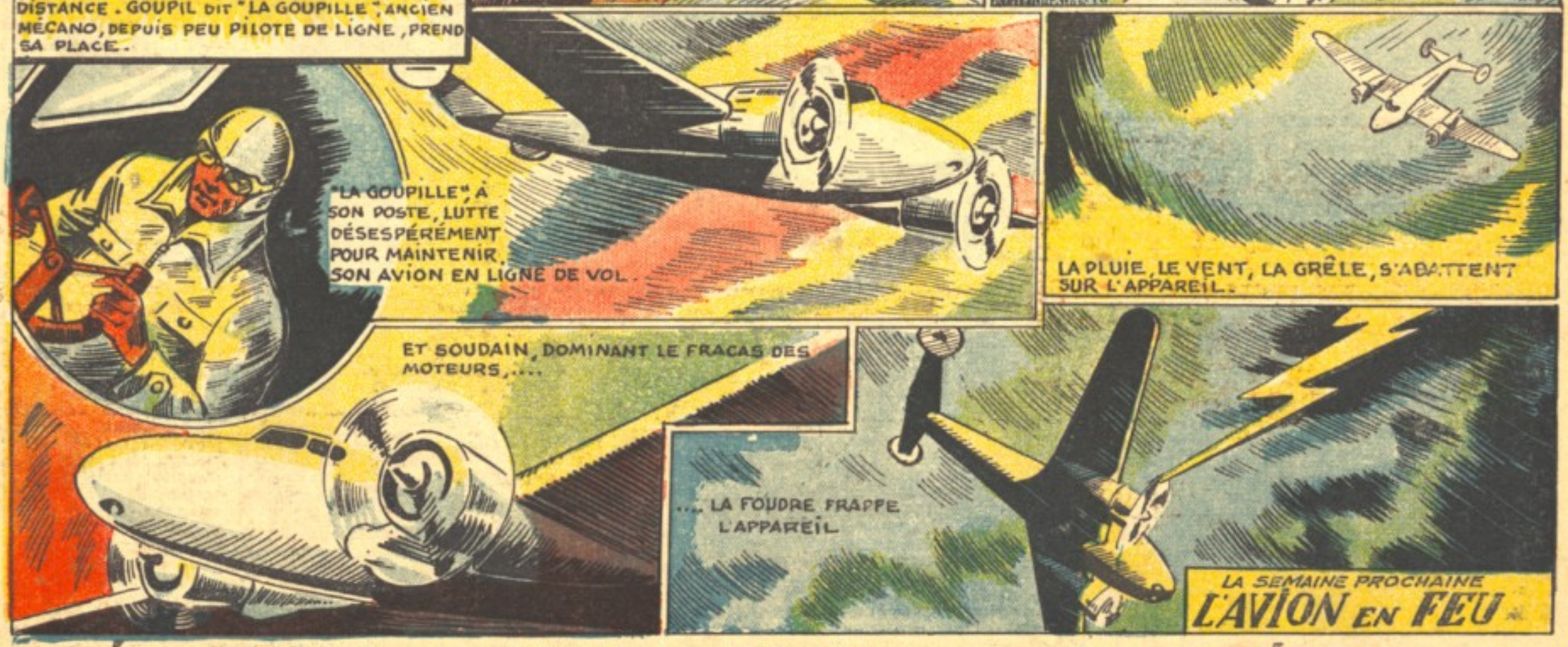
PAR J. Mellier

RÉSUMÉ

JEAN FAURET, CHEF PILOTE DE LA Cie AÉRONAUTIQUE, SOUDOYÉ PAR UN CONCURRENT, REFUSE DE PRENDRE LE DÉPART POUR UN RECORD DE DISTANCE. GOUPIL DIT "LA GOUPILLE", ANCIEN MÉCANO, DEPUIS PEU PILOTE DE LIGNE, PREND SA PLACE.







BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX **BEGONIA** ET LE PROFESSEUR LOUFOQUE **HUMERUS** ONT DÉCOUVERT DANS LE TROU D'UN MUR UN MYSTÉRIEUX ET SYMPATHIQUE COFFRET.

MAIS LE COFFRET QUI CONTIENT CERTAINEMENT UN TRESOR, EST FERMÉ À CLEF — *QU'À CELA NE TIENNE, JE L'OUVRIRAI OU JE NE SUIS PAS UN INVENTEUR!* S'ÉCRIE HUMERUS

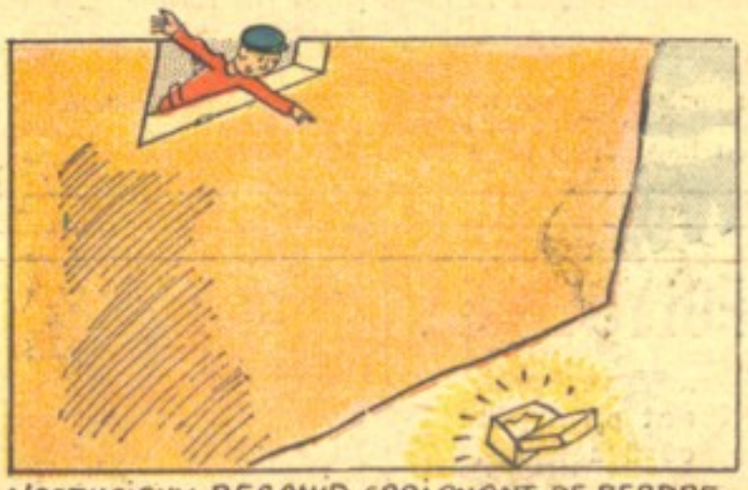
PAS PLUS QUE LA CLEF DE BOITE DE SARDINES L'OUVRE BOITE DE CONSERVES ET LE TIRE BOUCHON N'OUVRENT LE COFFRET DU TRESOR.

RENONÇANT AUX PROCÉDÉS MÉCANIQUES, HUMERUS FURIEUX ESSAYE LA FORCE DE SA MACHOIRE ET SE CASSE TROIS DENTS.

DE PLUS EN PLUS FURIEUX HUMERUS ATTAQUE LE COFFRE À COUPS DE MARTEAU ET NE RÉUSSIT QU'À S'APLATIR LE POUCE GAUCHE.

FOU DE RAGE HUMERUS SAISIT LE COFFRET RÉCALCITRANT ET POUSSANT DES CRIS INARTICULÉS IL SE PRÉCIPITE VERS LA FENÊTRE

HUMERUS A GLISSÉ SUR L'OUVRE BOITE, ET AU MOMENT OU IL JETTE LE COFFRE PAR LA FENÊTRE IL RAMASSE UNE FORMIDABLE BUCHE.



L'ASTUCIEUX BEGONIA CRAIGNANT DE PERDRE LE MYSTÉRIEUX TRESOR SE PRÉCIPITE À LA FENÊTRE MIRACLE! EN TOMBANT LE COFFRET S'EST OUVERT

HUMERUS ET BEGONIA CERTAINS MAINTENANT D'AVOIR LEUR TRESOR DESCENDENT SUR LA RAMPE À LA RENCONTRE DE LA FORTUNE *(A SUIVRE)*

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 157. JEUDI 1er DÉCEMBRE 1938

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER, APRÈS DE NOMBREUSES PÉRIPÉTIES CHEZ LES COW-BOYS, A DÉCIDÉ DE SE REPOSER. IL RETROUVE SON PETIT AMI BOB, ILS PARTENT POUR UN VOYAGE AU MEXIQUE...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Dans un petit village de l'État de Missouri, Tom orphelin est élevé par sa tante Polly. Il a fait l'école buissonnière, tante Polly l'a puni et il doit passer son jeudi à peindre une barrière.

Chapitre II

UN JOUR DE CONGÉ *(suite)*

L'ami Ben venait en sautant et en chantant, ce qui prouvait un cœur léger et une absence de soucis. Il mangeait une pomme, poussait de temps à autre un cri mélodieux et prolongé qu'il faisait suivre de l'imitation de la cloche du départ d'un bateau : ding, dong; ding, dong... en s'approchant il renversa la vapeur, diminua de vitesse, prit le milieu de la chaussée, pencha à tribord et manœuvra avec précaution, car il personnifiait le steamer *Le grand Missouri*, ne jaugeant pas moins de pieds d'eau. Il était à la fois le bateau, le capitaine, le signal d'alarme, si bien qu'il devait en même temps se tenir sur le pont, donner des ordres, et les exécuter.

— Stop, ding ding ding!

Et l'avant se rapprocha doucement du trottoir.

— Serrez à l'arrière, ding, ding, ding! dit-il

Dis, Tom, laisse-moi badigeonner un peu...

en faisant des grands moulinets des bras et en s'immobilisant bientôt.

— Stop, ding, ding, ding! tchou tchou, tchou!

Tandis qu'avec la main droite il imitait le mouvement de la roue :

— Stop, à bâbord, lâche la vapeur, jette l'amarre! Tchou, tchou, tchou... Largue l'amarre, accoste à terre. Tchou, tchou, tchou...

Comme Tom continuait à badigeonner sans prêter la moindre attention au vapeur, Ben le regarda un instant :

— Ah, ah! tu m'as l'air bien amarré, n'est-ce pas?

Pas de réponse. Tom considérait son dernier coup de pinceau avec un regard d'artiste, puis il donna encore un léger coup de brosse et admira le résultat à nouveau. Ben s'approcha de lui. Sa pomme faisait rudement envie à Tom, au point que l'eau lui en montait à la bouche, mais il ne broncha pas.

— Alors, mon pauvre vieux, tu as du travail?

— C'est toi, Ben? Je ne t'avais pas remarqué.

— J'ai envie d'aller me baigner, ça ne te ferait bien envie, dis donc? Mais naturellement tu ne peux pas, tu as du travail.

Tom prit un air étonné et dit :

— Qu'est-ce que tu appelles du travail?

— Quoi, ce n'est pas du travail, ce que tu fais là?

Tom regarda son badigeonnage d'un coup d'œil circulaire et déclara d'une voix extrêmement douce :

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non; tout ce que je peux dire, c'est que cela me plaît.

— Allons, allons, tu ne me feras pas croire que tu t'amuses?

Le pinceau continuait à monter et à descendre.

— Si, je m'amuse! Pourquoi est-ce que je ne m'amuserais pas? Est-ce que tu connais beaucoup de garçons qui ont la chance de pouvoir faire du badigeonnage pendant toute une journée?

L'affaire prenait une autre allure. Ben s'arrêta de manger sa pomme, tandis que Tom passait délicatement son pinceau en long et en large, se reculait d'un pas pour admirer son travail, ajoutait une petite touche par-ci, par-là, se critiquait à haute voix pour refaire encore une touche et recommençait son manège. Ben ne le quittait pas des yeux, de plus en plus intéressé, de plus en plus absorbé. Enfin, il n'y tint plus :

— Dis, Tom, laisse-moi badigeonner un peu.

Tom réfléchit, fit mine d'accepter, puis semblant changer d'idée :

— Non, non, je pense que tu ne saurais pas le faire. Vois-tu, tante Polly tient particulièrement à cette palissade et elle est là au bout de la rue. Si c'était la palissade de derrière, je ne dirais pas non et cela lui serait égal, mais tu sais, elle tient beaucoup à cette palissade-ci et il faut que ce soit très bien fait. Il n'y a pas un garçon sur mille, peut-être même sur deux mille, qui sache comment s'y prendre.

— Non, sans blague, laisse-moi essayer, un petit coin seulement; je t'aurais laissé faire, moi, si j'avais été à ta place.

— Je le ferais moi aussi, parole d'honneur, mais il y a tante Polly! Tiens, Jim il voulait peindre, elle ne lui a pas permis. Sid voulait aussi, elle ne l'a pas voulu...

— Si, laisse-moi essayer un peu, dis, je te donnerai la moitié de ma pomme.

— Non, j'ai peur.

— Je te donnerai tout ce qui reste de ma pomme.

Tom lui remit le pinceau avec une sorte de regret dans les yeux, en vérité avec la joie dans le cœur, et tandis que l'ex-steamer *Le Grand Missouri* travaillait au soleil et transpirait à grosses gouttes, l'ex-artiste, juché sur un tonneau à l'ombre, les jambes ballantes, savourait sa pomme et méditait le massacre d'autres innocents. Il n'en manquait pas. Des garçons arrivaient en masse par groupes, les uns après les autres, avec l'intention de se moquer de lui, et ça se terminait par une séance de badigeonnage. Ben avait déjà fini son temps et Tom avait déjà vendu le droit à la suite à Bill pour un cerf-volant en bon état, et puis ça avait été le tour de Johnny qui paya son tour de peinture d'un rat mort et d'une ficelle pour l'attacher, et ainsi de suite des heures durant, et quand l'après-midi prit fin, Tom, si pauvre le matin, roulait littéralement sur l'or. En dehors des richesses que j'ai déjà mentionnées, il possédait maintenant douze billes, un morceau de sifflet, un morceau de verre bleu au travers duquel on peut regarder, une vieille clef, un morceau de craie, un bouchon de carafe, un soldat de plomb, une grenouille, six pétards, un petit chat borgne, un bouton de porte en cuivre, un collier mais sans le chien, le manche d'un couteau, quatre morceaux de pelure d'orange et un vieux châssis de fenêtre tout abîmé. Il avait eu, en outre, une merveilleuse après-midi, pendant laquelle il avait pu paresser à son aise, au milieu d'une nombreuse société, et, quant à la palissade, elle avait reçu au moins trois épaisseurs de badigeon. Heureusement que le seau de peinture finit par s'épuiser, sans quoi Tom aurait ruiné tous les garçons du village. Il se disait que la vie n'est pas si triste au fond. Sans s'en douter, il avait découvert une des grandes lois qui régissent les actions des hommes : pour qu'on obtienne d'un homme ou d'un garçon qu'il fasse quelque chose, il suffit de lui présenter qu'il n'est pas forcé de le faire. S'il avait été un grand et sage philosophe comme l'auteur de cette histoire, il aurait compris que le travail consiste à faire les choses que l'on est obligé de faire, et que le plaisir consiste à faire les choses que l'on n'est pas obligé de faire, et ceci explique pourquoi faire des fleurs artificielles ou tourner une roue c'est un travail, tandis que de grimper sur le mont Blanc est un amusement. Il y a de riches gentlemen qui conduisent un coach à quatre chevaux pendant un trajet de trente à quarante kilomètres un jour d'été, parce que ce privilège leur coûte beaucoup d'argent, mais si on leur offrait un salaire pour le même travail, ils refuseraient de le faire.

Chapitre III

UNE INJUSTICE

Tom se présenta devant tante Polly qui se tenait devant une fenêtre ouverte, dans une agréable pièce qui tenait à la fois lieu de chambre à coucher, de salle à manger, de salon et de bibliothèque. Le calme d'une journée d'été, la tranquillité de l'atmosphère, le parfum des fleurs et le bourdonnement des abeilles avaient produit leur effet, et elle somnolait sur son tricot, sans autre compagnie que son chat, lui-même endormi sur ses genoux; elle avait relevé ses lunettes sur son front. Elle pensait bien que Tom avait filé depuis longtemps, et elle fut toute stupéfaite de le voir se présenter aussi audacieusement devant elle.

— Est-ce que je peux aller jouer, maintenant, ma tante? dit-il.

— Comment! déjà? Où en es-tu de ton travail?

— Tout est fini, ma tante.

— Tom, ne mens pas, je ne peux pas le supporter.

— Je ne mens pas, ma tante, tout est fini.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Comme vous l'avez vu, dans ce numéro Mon Camarade *publie un magnifique avion en modèle réduit, le* M. C. 6.

Je ne sais pas si vous savez ce que c'est qu'un avion en modèle réduit, mais moi il y a pas très longtemps je n'en avais jamais encore vu. C'était il y a un an ou deux, avant que je fasse la connaissance de Jacquot, le garçon dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et qui dans notre Club des Amis de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-Repasser est celui qui fait les plus beaux modèles réduits.*

En ce temps-là, je me promenais avec Mme Burette, au bois de Vincennes — c'était en hiver, il faisait un peu froid mais très beau — et l'allée que nous suivions arrivait à un grand endroit sans arbres qu'on appelle le polygone.

Je regardais en l'air (j'ai souvent le nez en l'air et on se moque souvent de moi pour cela) quand tout d'un coup j'ai vu dans le ciel des tas et des tas d'avions. Des avions qui prenaient le départ, d'autres qui atterrissaient! On les voyait haut dans le ciel au-dessus des arbres et il en venait de tous les côtés. C'était splendide.

J'ai montré ça à Mme Burette et elle s'est mise aussi à regarder et puis, tout d'un coup, après un bon moment, on s'est aperçu que ces avions-là, c'étaient pas des grands avions, mais des petits. Pendant qu'ils étaient au-dessus des arbres, dans le ciel, on ne se rendait pas compte de leur taille, mais quand ils descendaient vers le sol, on voyait bien qu'ils étaient si petits que tout juste des souris aviatrices auraient pu s'embarquer dessus.

Au milieu du polygone, il y avait des groupes de messieurs et de dames qui regardaient partir les petits avions, et, dès que j'ai vu cela, je me suis tout de suite précipité près des endroits de départ.

C'était bien beau et bien curieux à voir des modèles réduits, ceux que j'ai vus ce jour-là étaient des avions en papier blanc ou en papier de couleur, si bien faits qu'ils ressemblaient entièrement à des grands avions. Ils avaient des hélices, des roues pour atterrir et la seule différence avec des vrais aéroplanes, c'est qu'au lieu d'avoir un moteur à essence ils avaient un moteur en caoutchouc.

Le moteur en caoutchouc, c'est comme un écheveau rouge qui est logé à l'intérieur du fuselage des modèles réduits. Cet écheveau, on le tourne pendant très longtemps sur lui-même, de façon à ce qu'il soit aussi tendu que possible. Pour aller plus vite à remonter le moteur, j'en ai vu qui se servaient de petites manivelles comme celles qu'on se sert pour percer le bois.

Quand le moteur de caoutchouc est remonté à fond (pas trop fort car il ne faut rien faire craquer) on lâche l'hélice, et le moteur la fait tourner. Alors le petit avion s'envole comme si c'était un grand. Il y en a même, les plus grands et les plus perfectionnés, qu'on n'a pas besoin de lancer à la main, qu'on fait rouler par terre, et qui décollent comme si c'était le Paris-Londres *au Bourget.*

Alors l'avion se met à voler, souvent très haut, pendant une minute, deux minutes même. Il vole encore, même quand l'hélice est arrêtée, souvent longtemps si le vent est favorable. Et puis il tourne sur lui-même, parfois il pique du nez, et puis enfin il atterrit.

L'atterrissage, il peut être très dangereux. C'est même pourquoi il ne faut lancer son avion que sur un bon terrain. Je me rappelle le premier avion qu'avait fait Jacquot; nous avons été tous les deux l'essayer impasse de la Machine-à-Coudre, où il ne passe presque jamais de voitures. Mais l'impasse est pavée avec de gros pavés carrés très durs, et quand l'avion Jacquot premier est arrivé par terre il s'est cassé en morceaux.

Jacquot s'est mis en colère, il a dit que le bois n'était pas assez solide, que ce n'était pas de sa faute, qu'il se plaindrait, mais quelques jours après il a bien dû reconnaître que le tort qu'il avait eu c'était de choisir un terrain d'atterrissage trop dur.

Parce que, un modèle réduit, c'est forcément construit en bois très léger pour pouvoir voler, et le bois léger, ça n'est pas fait pour résister à une dégringolade sur les pavés. Depuis ce jour-là, quand Jacquot veut essayer ses modèles il va au polygone, ou dans un endroit où il y a pour atterrir de la terre et de l'herbe. Depuis, il n'a plus jamais eu d'ennuis.

C'est amusant d'essayer un modèle réduit, mais c'est peut-être encore plus amusant de le construire. Un avion en réduction, quand ce n'est qu'un squelette, on voit que c'est fait de petits morceaux de bois pas plus gros qu'une allumette, qu'on a découpés dans des planchettes, avec un canif et qu'on a collés ensemble. Dessus on met du papier du Japon. On ne croirait jamais qu'une chose comme cela, qu'on a construite tout seul, ça va pouvoir voler, et pourtant ça vole magnifiquement. J'ai lu dans le journal que l'été dernier un petit avion comme cela a tenu l'air une heure et demie. C'est formidable!

Il y a souvent des Concours entre les constructeurs de modèles réduits pour savoir celui qui volera le plus longtemps. Le modèle M. C. 6 *que publie aujourd'hui* Mon Camarade *est un modèle de performance et je peux vous dire qu'il aura des chances de remporter des prix dans des petits Concours.*

Moi j'ai demandé le M. C. 6 *à Mme Burette comme cadeau de Noël, et je suis sûr que beaucoup de vous vont faire comme moi. Pour quelqu'un qui veut être aviateur, il n'y a pas de plus beau cadeau, parce que ça apprend à devenir pilote. Et pour les Clubs la construction de modèles réduits est une des plus belles distractions possibles.*

Justement la semaine prochaine je vais vous donner des nouvelles de nos meilleurs Clubs.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Post-scriptum. — *Voici la liste des prix du nouveau Grand concours, celui des cadeaux de Noël, un Concours qui continue dans ce numéro.*

1er prix : un jeu de Pong-Pong.
2e prix : un appareil photographique.
3e prix : une montre.
4e prix : un ballon.
5e prix : une boîte de compas.
6e au 10e prix : un album de *Mon Camarade*.
11e au 40e prix : un stylo.
41e au 100e prix : un petit livre.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

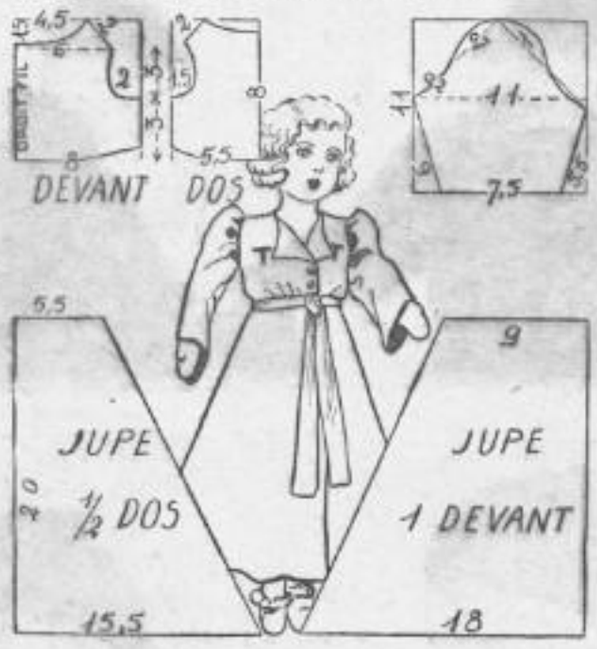
Le coin des Fillettes

LA ROBE DE CHAMBRE DE VOTRE POUPÉE TOUTOUNE

Toutoune réclame une robe de chambre comme sa petite maman. Donc à toutes vos filles faites, dans des morceaux de nublenne, ratine, molleton, velours de coton, ce peignoir d'hiver.

D'abord un patron grandeur réelle, d'après les mesures de votre journal, puis posez vos manteaux découpés sur le tissu, la lisière dans le sens du droit fil du journal (qui est toujours du haut en bas).

Sur le tissu double coupez deux devants. Pour le dos, pliez le tissu sur la ligne de 8 centimètres que vous ne coupez pas, c'est le milieu. Coupez autour du reste à un demi-centimètre. Coupez deux manches sur le tissu double. Pour la jupe, de même que pour le corsage, coupez deux devants, un dos, pliure sur les 20 centimètres droit fil milieu.



Tout autour vous laissez un demi-centimètre et 1 cm. 1/2 pour les deux côtés du devant.

Cousez les deux dessous de bras du corsage. Les deux épaules. Les deux manches pliées en deux, faites les coutures du dessous de bras. Montez la manche, les deux coutures l'une sur l'autre sous le bras; remontez chaque côté en bâtissant jusqu'à l'épaule que vous froncez.

Pour la jupe une couture de chaque côté relie les devants au dos. Ensuite réunir la jupe au corsage. Les deux côtés devant arrivent bien en face; froncez plutôt ce qui serait en trop dans le dos.

Votre peignoir est monté, essayez-le, faites un ourlet aux manches, au bas, puis un large ourlet de 1 centimètre sur les côtés du devant qui se recouvrent. Autour du cou faites un petit bordé. Deux boutonnières à droite, deux boutons à gauche, repliez les coins du haut. Un ruban ou une longue bande droite formera la ceinture nouée devant.

Les deux lettres sont brodées au plumetis. L'originalité c'est que la barre du dessus est formée de deux bandes de plumetis serré, séparées par un fil que vous tirez et à la place duquel vous coupez la broderie finie, ce qui vous fait une fente; vous mettrez à l'intérieur une poche formée d'un petit sac rectangulaire en soie finement cousue dans les points du plumetis à l'envers. Cette lettre en ton opposé au peignoir a 2 centimètres de large et de haut.

Les Conseils de tante Camille.

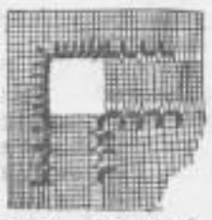
Chaleur des vêtements. — *Vous savez que les vêtements conservent simplement la chaleur qu'ils emmagasinent, mais n'en fabriquent pas par eux-mêmes. C'est la couche d'air qu'ils peuvent contenir entre leurs mailles qui conserve la chaleur du corps, la préservant du froid ou du chaud extérieur.*

Donc les tissus souples aux mailles lâches préservent mieux du froid, vos tricots seront donc très souples et en laines douces pour l'hiver; ne faites pas un tricot dur, épais, serré. Pour l'été, les laines sèches et tordues, lin et fil.

LES JOURS

IV. — POUR FORMER DE JOLIS COINS DE RIVIÈRES : Lorsque vous avez un ouvrage carré, coupez vos fils dans les coins à 1 centimètre du bord (voyez le croquis).

Isolez vos fils, puis faites-les rentrer dans le rempli de l'ourlet et fixez-les par des points de boutonnière qui auront la même hauteur que les fils verticaux de la rivière.

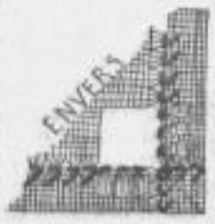


Mais le point horizontal est légèrement plus petit pour bien soutenir le coin.

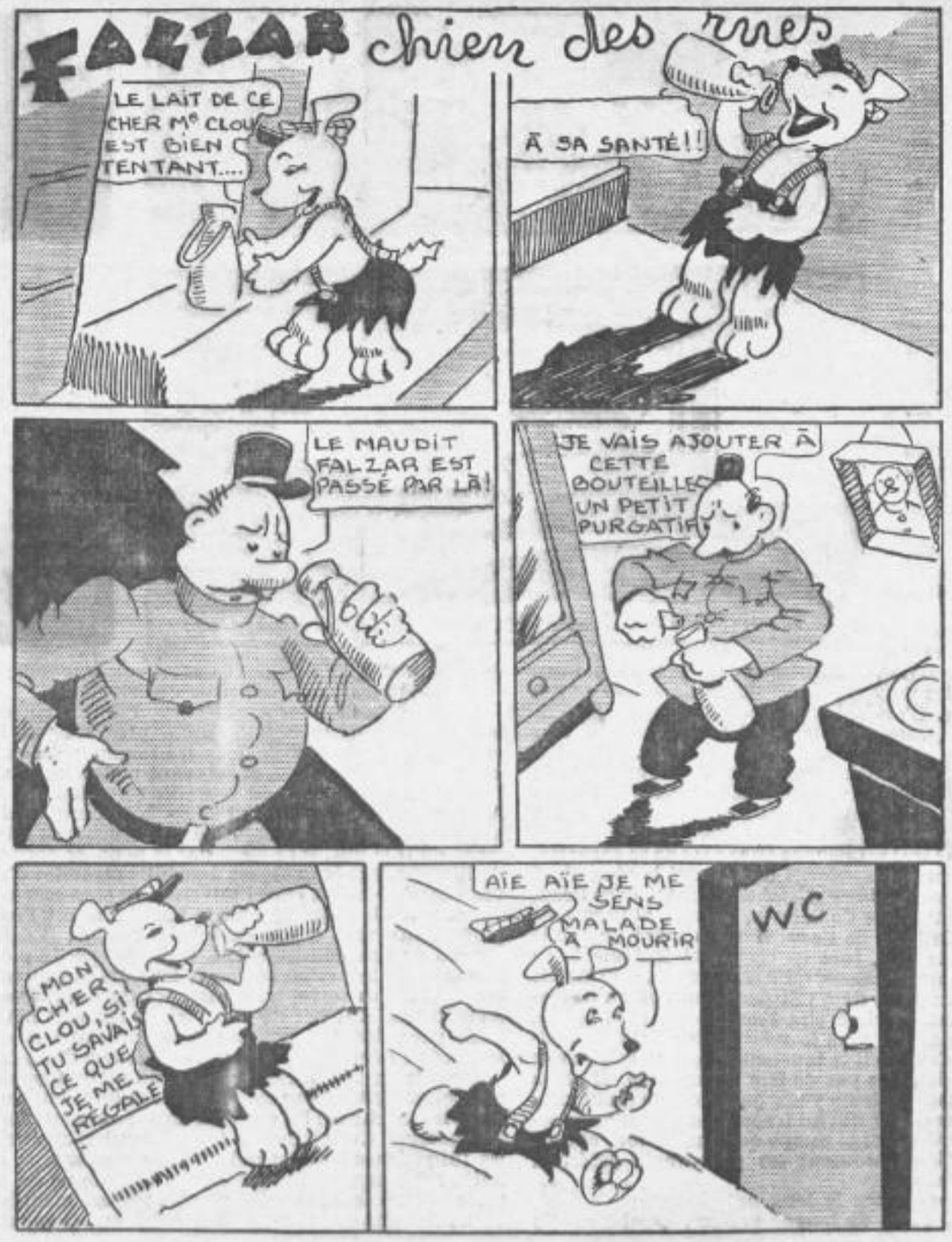
Vous avez ici, figure ci-contre, le point coupé.

V. — COIN COUPÉ, ARRÊT DES FILS SUR L'ENVERS DE L'OUVRAGE : On ne peut pas toujours interrompre le point d'ourlet de la rivière, ce qui ferait quelquefois laid.

Dans ce cas, petites amies, retournez vos fils coupés et isolés des coins à l'envers, après avoir eu soin de continuer le point du jour jusqu'au bout, comme vous l'indique le dessin.



Puis sur l'envers vous fixez vos faisceaux libres par quelques points invisibles à l'endroit.



POUR RIRE UN PEU

Les Écossais ont la réputation d'être avares, et leur légendaire esprit d'économie se trouve encore moqué dans l'histoire suivante : Un voyageur revient d'Écosse et raconte qu'il a été invité à une soirée. Ses interlocuteurs s'étonnent, car une soirée coûte cher.

— Et l'on vous a invité à souper?

— Je vous l'affirme. Le maître de maison avait fait installer un buffet automatique et il suffisait de mettre un franc dans la fente pour obtenir un gâteau ou un sandwich.

o

Dans leur salon, les parents de Jacques ont monté un arbre de Noël et ils ont invité les petits amis de leur fils à venir détacher les menus jouets accrochés aux branches. Le lendemain, la fête terminée, Jacques s'introduit doucement dans le salon, muni d'un seau d'eau et il se met en devoir d'arroser le sapin.

— Que fais-tu, petit malheureux? s'écria sa mère en voyant l'inondation.

— Tu vois, maman, j'essaie de faire repousser les jouets.

o

— J'ai fait un rêve la nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais né en Angleterre, raconte le jeune Julien à son père.

— C'est affreux, mon petit.

— Pourquoi donc, papa?

— Eh bien parce que tu ne sais pas un mot d'anglais.

o

On sait que la plupart des habitants de Paris sont des provinciaux et que rares sont les vrais Parisiens. Quelques amis parlaient un jour de leurs diverses origines et M. Calino dit :

— Moi, je suis parisien à 92 %.

— Expliquez-vous cher ami, que voulez-vous dire par là?

— Très simple, lorsque je suis venu à Paris, je pesais 8 kilos, maintenant j'en pèse 100.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, 15 ans, campe avec des camarades d'atelier sur la côte de Bretagne, lorsque réveillé par des bruits de voix, il s'aperçoit qu'un mystérieux sous-marin vient d'aborder en pleine nuit dans un port secret de la côte.*

Chapitre V. — DANS LA GUEULE DU LOUP

Van der Gold... Ce nom avait été prononcé par ces hommes mystérieux, dans ce coin perdu de Bretagne... Le cœur de Pierrot battait à se rompre dans sa poitrine, alors que les pas du commandant du sous-marin et du général espagnol s'étaient déjà éteints dans la nuit.

Il y a quelques années, l'oncle de Pierrot, le célèbre inventeur Clément Lothaire, avait découvert le moyen de remplacer le pétrole par de l'eau dans les moteurs des automobiles et des avions. Cette invention, destinée à bouleverser le monde, Clément Lothaire se préparait à la donner à l'humanité, lorsque Van der Gold, le roi du pétrole, avait donné l'ordre d'enlever le savant. Le vieillard avait été si maltraité qu'il en avait perdu la raison. Il avait pu échapper par miracle aux mains de ses bourreaux, mais il vivait, la tête toujours perdue, dans une retraite connue de ses seuls amis...

Van der Gold n'était pas seulement responsable de la mort de l'oncle de Pierrot, mais aussi de la mort de son père et de nombreux crimes atroces. Pendant des mois et des années, il avait poursuivi de sa haine Pierrot et ses amis, qu'il soupçonnait de connaître le secret de Clément Lothaire.

Et voici que le hasard fournissait au jeune apprenti une occasion de surprendre une intrigue mystérieuse conduite par les hommes de Van der Gold, le moyen peut-être de déjouer un complot où allaient sans doute être menacées des vies humaines.

L'abordage de ce sous-marin, en pleine nuit, dans les conditions les plus dangereuses, sur la côte bretonne, dans le terrible enfer de Plogoff, montrait l'importance de ce nouveau complot... Il fallait empêcher le crime qui devait se préparer... tenter d'en découvrir les raisons secrètes...

Une idée folle germa dans la tête de Pierrot. D'après les paroles du commandant, le sous-marin n'avait plus maintenant aucun homme d'équipage à son bord. Le jeune garçon ne pouvait-il se glisser au bord du sous-marin, essayer peut-être de saboter le navire, pour empêcher les bandits de poursuivre leur entreprise?...

La grotte où Pierrot était blotti n'était séparée de l'entrée du sous-marin que par quelques dizaines de mètres. Le bâtiment était rangé le long d'une digue de maçonnerie sur laquelle les deux hommes de garde laissés par le commandant faisaient les cent pas. C'étaient deux jeunes marins qui parlaient avec sentiment de Hambourg, leur patrie, où ils avaient laissé leur fiancée.

Les deux hommes allaient ainsi, en devisant d'un bout à l'autre de la jetée. Pendant plusieurs secondes, après avoir dépassé l'entrée du sous-marin rangé parallèlement à la digue, ils continuaient leur chemin, tournant à la fois le dos au submersible et à la grotte où se cachait Pierrot.

Le jeune garçon profita de ce court instant pour se jeter hors de sa cachette, franchir d'un pas rapide et silencieux les quelques mètres qui le séparaient de la jetée, et une fois arrivé là, pour se laisser glisser doucement dans l'eau. Accroché à un anneau de fer, dans l'ombre de la jetée, presque entièrement immergé, la moitié de la tête seule hors de l'eau, il resta aussi immobile qu'un galet à demi recouvert par la mer, tout en comptant lentement, en pensée, jusqu'à quatre-vingt-dix. Il avait calculé qu'à ce moment, continuant leur marche régulière, les marins auraient déjà fait demi-tour, et qu'ils resteraient un long moment en ayant derrière eux l'arrière du sous-marin.

Il se mit alors à nager silencieusement vers le submersible dont il atteignit l'arrière en quelques brasses. Comme il le touchait, il put voir les deux marins le dos tourné, achever les derniers pas de leur promenade. Il passa la poupe du bâtiment et fut alors caché à leurs yeux par la coque du navire.

Il se heurta sous l'eau à une barre de fer qui lui frappa assez douloureusement le bras. C'était comme une sorte de large rampe qui courait tout autour du navire. Ces barres de protection entouraient les gouvernails latéraux pour les abriter contre les chocs possibles.

Pierrot n'eut plus qu'à se laisser glisser le long de ces barres.

Le sous-marin ressemblait à une sorte de longue barque, à peine sortie de l'eau. Au milieu du pont se trouvait une sorte d'édifice rond, le kiosque, chemin d'accès vers l'intérieur du bâtiment.

Arrivé à la hauteur du kiosque, Pierrot, en se hissant sur les barres de protection des gouvernails, passa prudemment la tête par-dessus le pont pour voir ce que devenaient les hommes de garde. Ils continuaient leur promenade sur la jetée, et faisaient pour l'instant face au bâtiment.

Mais trop occupés par leur conversation, ils n'aperçurent pas Pierrot. A nouveau le jeune garçon se cacha durant quelques secondes, puis sortit à nouveau la tête et aperçut les dos tournés des deux hommes; aussi rapidement qu'il le put, il se hissa sur le pont, se cacha derrière la masse sombre du kiosque. Après quelques nouvelles secondes d'attente, Pierrot, d'un nouveau bond, pénétra dans l'intérieur du sous-marin...

Après avoir passé une porte basse, Pierrot descendit dans une espèce de puits, en suivant une raide échelle d'acier. Il débouche alors dans le poste central de commandement. C'était une petite pièce tout entourée d'instruments singuliers et au centre de laquelle se trouvait, comme un pilier qui ne toucherait pas terre, les périscopes du bord. Dans le poste de commandement donnaient, par deux portes de fer sans battants, deux petites pièces, l'une avec des lits, une table, un bureau : le carré des officiers; l'autre, le carré de l'équipage, n'était meublée que d'une table et de hamacs.

Dans le poste central s'ouvrait un nouveau puits, avec une échelle de fer qui permettait de descendre à l'étage inférieur du sous-marin, celui où sont logés les machines, les moteurs Diesel qui actionnent le bâtiment en surface, les moteurs électriques et les accumulateurs qui l'actionnent en plongée, les tubes lance-torpille qui font du sous-marin, dans la guerre navale, un bâtiment dangereux et meurtrier. Chacun de ces éléments est logé dans une pièce différente, et ces pièces sont compartimentées entre elles par des portes et des cloisons étanches, de telle façon que si une avarie atteint une partie du bâtiment on puisse, en fermant hermétiquement les portes, continuer de vivre dans le reste du bâtiment, attendre l'arrivée des sauveteurs.

Pierrot perché de l'instant où les deux hommes s'éloignaient pour se jeter hors de sa cachette.

Tout était allumé à l'intérieur du sous-marin vide et silencieux. Malgré ce calme, Pierrot n'avançait qu'avec d'infinies précautions. Ses chaussures de cyclisme étaient aussi silencieuses que des espadrilles de corde...

Maintenant qu'il était arrivé dans les œuvres vives du bâtiment, avec ses parois voûtées toutes recouvertes de leviers, de tuyaux de toutes tailles, de volants, de lampes électriques, de cadrans, de mécanismes compliqués, il lui semblait être non pas à bord d'un navire, mais avoir échoué dans les entrailles d'une monstrueuse locomotive où il se serait égaré comme un rat traqué...

Que fallait-il faire pour saboter la machine, pour la mettre hors d'état de nuire, de repartir ? Il y avait trop de cadrans, de tubes, de volants pour qu'il puisse choisir. Il réfléchissait, quand son pied heurta une clef anglaise.

— C'est toi, Karl? cria une voix qui venait de la chambre des torpilles.

Un homme était donc resté à bord? Pierrot allait être découvert. Il fallait fuir. Rapide et silencieux, il escalada l'échelle qui montait au poste central.

Chapitre VI. — LE PUITS DU PÉRISCOPE

Il n'avait fallu que quelques secondes à Pierrot pour revenir à la porte de sortie du sous-marin. Il n'avait qu'à s'enfuir, pour aller alerter ses amis qui campaient en haut de la falaise. Il tiendrait conseil avec eux, il avisenait...

Arrivé en haut de l'échelle de sortie il passa prudemment la tête au bas de la porte. Des profondeurs du sous-marin une voix criait, en répétant le cri de tout à l'heure : « C'est toi, Karl? » Sur la jetée les marins s'avançaient. L'un d'eux arrêta son compagnon, lui montrant du doigt le sentier de la falaise.

— Tu vois, Karl, dit-il, les voilà qui descendent. Rentre à bord pour prévenir Fritz.

Sur le sentier de la falaise des lumières se rapprochaient de la jetée, dans la nuit. Karl, abandonnant son compagnon, se dirigea vers le sous-marin.

Pierrot se sentit perdu. S'il restait dans le kiosque, réduit minuscule et qui n'offrait pas la moindre cachette, il était découvert par Karl, le matelot qui allait monter à bord. S'il essayait d'aller se cacher dans les profondeurs du navire, il allait sans aucun doute rencontrer Fritz, l'inconnu dont il avait entendu la voix... Peut-être pourrait-il trouver une cachette dans la chambre de commandement, sous la table recouverte d'un tapis, ou sous le lit du commandant... Il descendit rapidement l'échelle vers le poste central.

Il ne cherchait une cachette que pour quelques minutes. Il savait que sitôt chargé le combustible à bord du sous-marin, tout l'équipage allait repartir pour une nouvelle expédition vers le magasin qui se trouvait en haut des falaises. Le bâtiment resterait vide à nouveau... Pierrot pourrait alors le quitter sans difficulté.

Pierrot, parvenu dans le poste central, allait pénétrer dans le carré des officiers, lorsque, sous les tubes du périscope il avisa une sorte de large tonneau recouvert d'un couvercle mobile. Il souleva le couvercle, y aperçut une cavité assez profonde pour se cacher et s'y blottit en refermant sur lui le couvercle d'acier. Pierrot avait disparu dans le puits du périscope.

Un sous-marin n'est rien qu'une bête aveugle s'il ne dispose pas d'un périscope qui est une sorte de long tuyau muni de glaces, ou plus exactement de prismes qui jouent le rôle de miroirs.

Lorsque le sous-marin est en plongée, l'extrémité du long bâton qu'est le périscope sort seule de la surface de l'eau. Grâce aux miroirs de l'appareil, l'observateur placé dans le poste central qui se trouve alors sous l'eau, peut voir avec assez de netteté ce qui se passe à la surface, et ainsi repérer les bâtiments ennemis ou guider la route de son navire en plongée.

Tous les sous-marins modernes sont munis de deux périscopes. Le premier, le plus généralement utilisé, sert pour les petites plongées, alors que le bâtiment affleure presque à la surface de l'eau. Le second, périscope beaucoup plus long et beaucoup plus compliqué, n'est utilisé que dans les plongées à une certaine profondeur. C'est ce dernier appareil qui, en temps normal, est gîté à l'intérieur de ce que l'on appelle le puits du périscope. Pierrot s'était réfugié dans le puits du périscope.

A peine avait-il disparu dans cette cachette providentielle qu'il entendit à la fois les pas de Fritz qui montait au poste de commandement, venant de la chambre des torpilles, et sur le pont les pas de Karl qui arrivait prévenir son camarade.

De longues minutes passèrent. Pierrot se retourna dans sa cachette, cherchant une position confortable. Il tendait l'oreille, espérait parfois que les hommes avaient quitté le pont du sous-marin, et qu'il allait pouvoir s'enfuir. Mais il entendait à nouveau leurs pas : la retraite lui restait coupée.

Bientôt de nouveaux pas retentirent sur le pont. On déchargeait de lourds tonneaux métalliques. Des hommes descendirent le long des échelles de fer, et de lourds tonneaux métalliques heurtèrent les barreaux d'acier. Les matelots passaient à deux pas de Pierrot. En haut, sur le pont, la voix du commandant criait des ordres.

Le chargement du ravitaillement n'en finissait plus. Une demi-heure au moins s'était écoulée depuis que Lancry s'était blotti dans sa cachette, et le va-et-vient continuait toujours.

Ce qui était inquiétant, c'est que l'embarquement du combustible semblait terminé sans que l'animation cessât. Qu'attendait donc l'équipage pour partir dans un second convoi? Pierrot se le demandait avec une petite angoisse au creux de l'estomac.

— Tout est donc pour le mieux, mon général...

— Dans les trois jours, mon général, répliqua le commandant. Nous naviguerons en plongée jusqu'en vue d'Ouessant, nous plongerons encore pour passer le Pas de Calais, et dans les parages d'Heligoland.

— Trois plongées, c'est encore trop pour mon goût, dit le général d'un air contrarié. Êtes-vous certain qu'un accident...

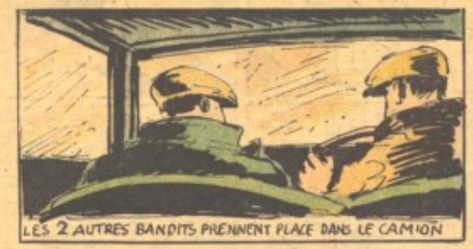
— Notre Führer nous a ordonné de veiller avec un soin jaloux sur votre vie. Nous ne vous exposerons à aucun danger inutile. Nous savons trop combien la vie de Votre Excellence est précieuse à notre cause, répliqua le commandant d'une voix respectueuse, mais autoritaire.

Le commandant se leva. Pierrot l'entendit crier des ordres dans un langage technique qu'il ne comprit pas bien. Il entendit un moteur qui se mettait en marche, des portes qui se fermaient lourdement, un bruit de vannes qui se remplissaient d'eau... Puis ce fut un léger choc... A n'en pas douter, le sous-marin plongeait, prenant sa route vers Hambourg.

Trois jours! Pierrot avait trois jours à rester dans cette cachette inconfortable. Pourrait-il résister à la faim et à la fatigue? N'allait-on pas, pour un motif de service, soulever le couvercle qui était sa seule protection? Quel sort lui serait réservé quand on le découvrirait? *(A suivre.)*

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RESUME : TOTO ET TOUTOUNE TRAVERSENT LA BOURGOGNE CACHÉS DANS UN GROS CAMION DE TRANSPORT QUE CONDUIT LEUR AMI, LE CHAUFFEUR VICTOR . . . .



FRED HARDI EN 2039

RESUME

FRED HARDI ACCUSE PAR JARNAC EN PRESENCE DE VIVIANE ET DU PROFESSEUR MOURIER NE PEUT MAITRISER SA COLERE

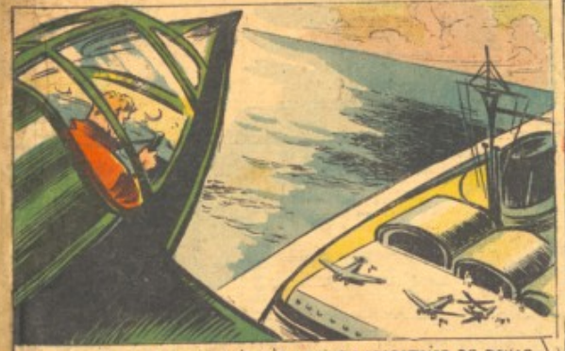
LE PROFESSEUR MOURIER EMPÊCHE FRED DE CEDER A LA PROVOCATION

MAIS LES ACCUSATIONS PORTEES CONTRE FRED SONT TROP GRAVES, LE PROFESSEUR MOURIER PROPOSE UN JUGEMENT PUBLIC.

LE LENDEMAIN FRED COMPARAISSAIT DEVANT UN TRIBUNAL CONSTITUÉ PAR LES DÉLÉGUES DES OUVRIERS. APRÈS UNE MINUTIEUSE ENQUÊTE FRED HARDI EST RECONNU INNOCENT

GAUTHIER CHEF DES OUVRIERS PROUVE SA CONFIANCE A FRED EN LE CHARGEANT D'UNE GRANDE MISSION.

IL DOIT PARTIR EXPLIQUE MOURIER AIDER LE PAQUEBOT EDISON QUI RECHERCHE AU LARGE DE BORDEAUX LE MYSTERIEUX METEORE EPSYLON TOMBE DE LA PLANETE MARS DANS L'OCEAN EN L'AN 2.035.



LE LENDEMAIN FRED HARDI QUITTAIT L'USINE-LABORATOIRE DE DOUARNENEZ EN AVION ET ARRIVAIT PEU APRES AU DESSUS DU PAQUEBOT EDISON VERITABLE, ET FORMIDABLE VILLE FLOTTANTE AVEC SES ATELIERS ET SON AERODROME. IL RECHERCHE DEPUIS DEUX ANS L'EPSYLON

EN DÉBARQUANT SUR L'EDISON FRED A L'HEUREUSE SURPRISE D'Y RENCONTRER VIVIANE MERLIN. (A SUIVRE)

VOICI POUR VOUS

LES JEUNES AVIATEURS

UN MAGNIFIQUE AVION QUI VOLE

le M. C. 6

un appareil de performance

Le modèle réduit d'avion M. C. 6 que nous vous présentons, peut se classer parmi les appareils de performance pour les jeunes constructeurs et leur permettra de participer à leurs premières compétitions.

Cet appareil, très facile à construire, peut être entrepris par nos jeunes constructeurs sans aucune crainte d'insuccès.

Nous donnons ici les indications pour sa construction.

Construction du fuselage

1re fig. A (vue de côté). Fixer votre plan bien à plat sur une planche très plane (rallonge de table), puis sertir les deux longerons, supérieur et inférieur, à l'aide de petits clous ou d'épingles à tête (1 et 2) à la hauteur des couples (3), en respectant bien la courbe du longeron inférieur.

On aura bien soin de mettre des petits clous de chaque côté des longerons, afin de faciliter le travail et la bonne tenue à plat du flanc du fuselage. Lorsque vos deux longerons seront en place, couper et ajuster les entretoises ou couples (4); avant de les coller, vérifier l'aplomb avec l'équerre, coller, laisser sécher deux à trois heures environ.

Procéder de la même façon pour le second flanc. Lorsque les deux flancs seront terminés, les placer par leurs parties supérieures sur le dessin en plan du fuselage (*fig. B*), puis couper et ajuster les entretoises « e n° 5 » dessous et dessus, continuer par les deux extrémités « e 1 et e 9 ». Coller et maintenir l'écartement à l'aide de bracelets de caoutchouc, puis continuer à poser toutes vos entretoises. Coller et laisser sécher.

Pendant le séchage, préparer vos planchettes de caissonnage « c 1 et c 2 » de côté avant du fuselage « c 3 et c 4 » dessus et dessous du fuselage en avant. Faites de même pour le caissonnage arrière. Les planchettes de côté arrière « c 5 et c 6 » doivent être mises en place de telle façon que le fil de bois se trouve dans le sens vertical; dans ces deux planchettes (côté) on percera un petit trou qui servira à fixer le tube d'aluminium support du moteur (*t. I, tube alu*).

Dès que votre fuselage sera sec, faire à la hauteur du 2e couple, dans le caissonnage avant au niveau inférieur, un petit trou suffisant pour laisser passer un petit tube d'aluminium de 3 mm. « *t II* ». Faire, à la base du 4e couple, un petit gousset en balsa, dans lequel sera percé un trou qui permettra le passage du tube alu de 3 mm. « *t III* », support du train d'atterrissage.

Couper et ajuster le cadre en balsa sur lequel viendra s'appliquer le nez d'hélice. Comme le montre la figure « n », ne pas oublier de coller un petit tube d'aluminium dans le nez pour servir de coussinet à l'axe d'hélice.

Le fuselage est terminé, il ne reste plus qu'à le poncer très légèrement pour enlever toutes les rugosités du bois et à l'entoiler à l'aide de papier du Japon.

Entoilage. — Mettre un peu de colle de bureau sur chaque longeron, puis appliquer votre feuille de papier qui sera découpée légèrement plus grande et plus large, afin de pouvoir bien la prendre pour tendre le mieux possible cette feuille de papier Japon.

Répéter cette opération sur les 4 côtés, puis une fois sec, enduire votre fuselage d'une couche de vernis cellulosique à l'aide d'un pinceau plat (queue de morue).

Construction de l'aile (*fig. C*)

Ici, le travail est plus délicat et il faudra prendre beaucoup de soins pour le découpage et l'entoilage des nervures imprimées, ainsi que pour l'encastrement des longerons.

Préparer tout d'abord vos nervures, les découper puis les réunir toutes ensemble afin de les poncer très légèrement pour leur donner une bonne courbe.

Commencer une demi-aile en fixant le bord de fuite (longeron arrière) toujours au moyen d'épingles, encastrer les nervures, coller et laisser sécher. Ensuite, passer les longerons dans les entailles respectives, ainsi que le bord d'attaque (longeron avant), coller et laisser sécher, poser les bords marginaux, coller et laisser sécher.

Effectuer la même opération pour la deuxième demi-aile.

Une fois terminées, ces deux demi-ailes sont raccordées par des petites planchettes centrales (voir fig. assemblage des 2 demi-ailes), en leur donnant le dièdre nécessaire à la bonne tenue de vol.

Raccord. — Prendre les deux demi-ailes et faire des petites saignées aux endroits marqués (s. 1, 2, 3, 4, 5, 6), saignées qui permettront de donner le dièdre. Une fois ces entailles terminées, ajuster les demi-ailes, bout à bout, fixer les planchettes centrales « P 1 et P 2 » à l'aide de punaises, sur le chantier de construction. Puis prendre deux petites cales d'une épaisseur telle que, ces deux cales étant placées sous la dernière nervure en bout d'aile, la hauteur entre la planche de construction et le bout de l'aile soit de 30 mm.

Une fois le tout en place, maintenir par des bracelets de caoutchouc, puis coller les planchettes centrales « P 1, P 2 », en même temps coller de chaque côté des longerons, au centre, des petites planchettes qui réuniront et maintiendront les deux demi-ailes.

Après séchage, entoiler et enduire à une couche, puis attendre que le vernis ne colle plus pour remettre votre aile sur ses cales afin de la maintenir en forme pendant 12 à 15 heures.

Plan fixe ou stabilisateur

Fig. D. — Procéder de la même façon que pour l'aile, mais en le montant d'une seule pièce et en ayant soin de percer les nervures aux endroits indiqués sur les planchettes de balsa imprimées.

Ne pas oublier de coller entre les nervures « s 3 et s 4 » les petites planchettes « P 3 et P 4 » qui serviront d'assises au plan fixe. Entoiler et enduire de la même façon que l'aile et le fuselage.

Dérive

Fig. E. — Découper dans une planchette de balsa une bande épousant les formes données sur le plan « d 1 », sur laquelle les nervures viendront s'encastrer comme le montre le plan.

Sur la partie inférieure de la dérive vue de face (voir fig. 2 détails de la dérive), coller un petit rectangle de balsa qui, s'appliquant sur l'arrière du fuselage, aidera au maintien de la dérive à l'aide du bracelet de caoutchouc (voir fig. 1 et 2).

Sous la dérive et pour la consolider, coller une petite planchette triangulaire « p. t. » (voir fig. 1, détails de la dérive).

Enduire et entoiler comme pour le reste.

Train d'atterrissage

Le train d'atterrissage, fait avec de la corde à piano 8/10, viendra se fixer dans les petits tubes d'aluminium (voir plan et fig. 0, détails de l'atterrisseur) et sera maintenu en plan par des bracelets de caoutchouc.

Faire une petite béquille en rotin qui sera encastrée dans le caissonnage arrière et contre l'entretoise n° e 8.

Fixer votre aile, ainsi que le plan fixe ou stabilisateur, à l'aide de bracelets de caoutchouc formant un X à la partie supérieure.

Constituer le moteur avec 4 à 6 brins de caoutchouc n° 18 ou 8.17, le lubrifier avec de l'huile spéciale, ou bien de l'huile de ricin.

L'appareil est terminé, l'essayer tout d'abord en plané, pour vérifier le centrage, puis remonter le moteur à 50 tours, lancer votre appareil. S'il vole correctement, remonter peu à peu de 50 à 150 tours. S'il cabre et retombe, reculer l'aile et vérifier l'axe de traction, qui doit être légèrement incliné vers le bas et à droite. S'il pique, avancer l'aile et marquer au crayon le centrage correct.

Par la suite, c'est-à-dire après quatre ou cinq vols, on pourra remonter le moteur à fond, ce qui porte le nombre de tours à 300 environ (limite de rupture).

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours

Envergure 60 centimètres

Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux **16 francs** expédiée franco.

La pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de **16 francs** franco **15 francs** prise à nos bureaux.

Aucun envoi contre remboursement.

JEUNES AVIATEURS...

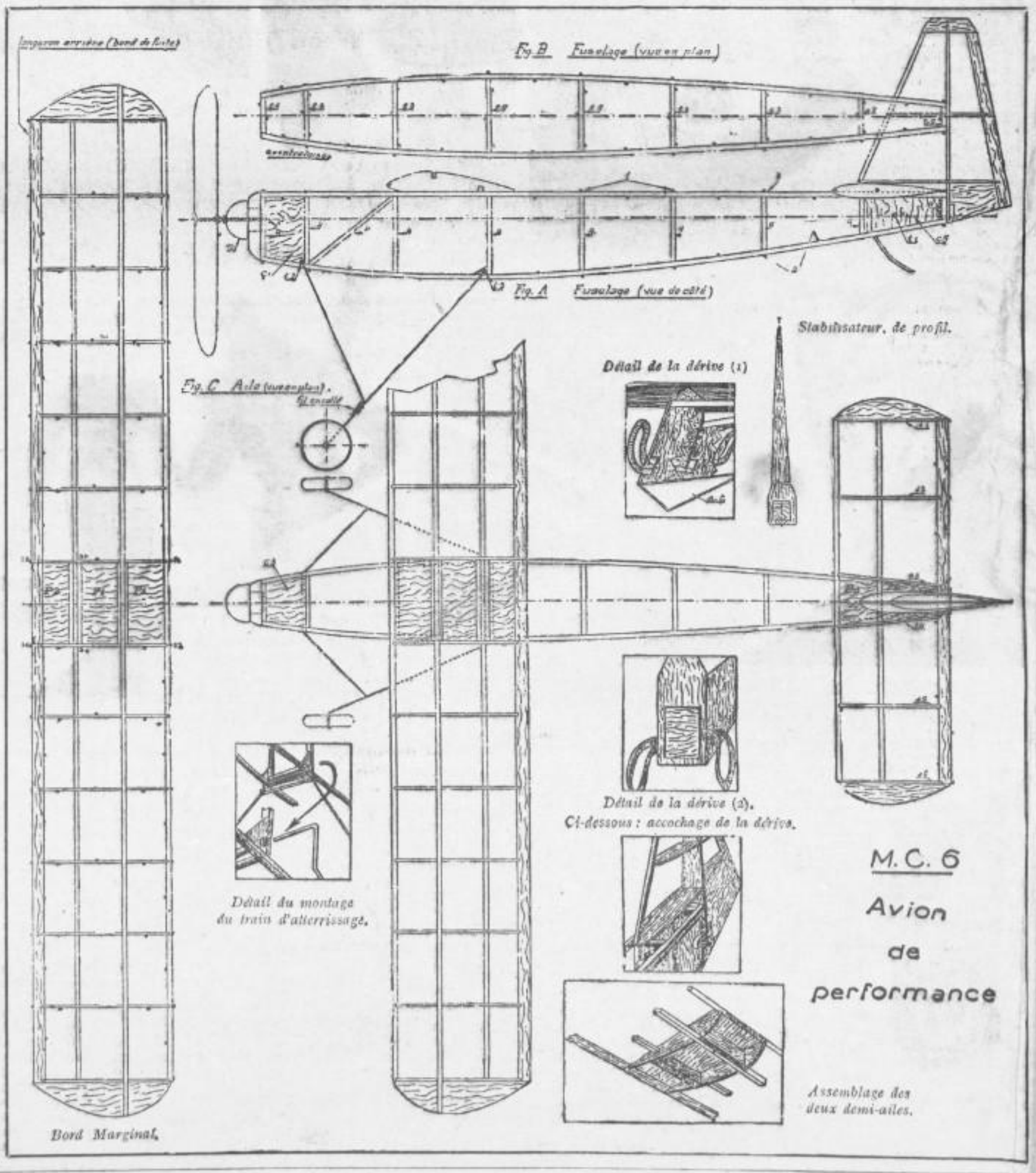
Vous devez construire l'avion de performance

LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL

LA POCHETTE : Prix franco 16 fr. 80, à nos bureaux 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

M. C. 6



VARIÉTÉS

RÉBUS

Formez un nom avec les initiales des objets représentés.

DEVINETTES

Je suis né dans une mine, j'ai une ceinture de bois et je rends grand service aux gens sans mémoire.

Qui suis-je ?

Qui naît en hiver et meurt au printemps ?

Envoi de Jacques Perrier (Les Molières).

Dans mon jardin il y a un beau poirier qui a vingt grosses branches. Ces branches se ramifient en 5 petites branches. Sur chaque petite branche il y a 2 fruits qui pèsent 85 grammes chacun. Combien de kilos de pommes récoltera-t-on ?

CHARADES

Mon premier est le contraire de mon troisième,
Mon deuxième se trouve dans joli,
Mon tout est une région de France célèbre par son vin.

Mon premier est une lettre,
Mon deuxième un adjectif possessif,
Mon troisième une haute vallée,
Mon tout est célèbre à Rome et aussi à Paris.

Les fruits contiennent mon premier,
Mon deuxième est une lettre grecque,
Mon troisième tourne autour d'un astre,
Mon tout était un dieu suprême.

ÉNIGME

Je me cache dans un grain de blé,
Je sors d'une trompette,
Je suis blond et propre,
Qui suis-je ?

MOTS EN CARRÉ

× × × × × Non réel.
× × × × × Aimée des enfants.
× × × × × Vers la source.
× × × × × Fleuve sacré.
× × × × × Greffer.

PROVERBE INCOMPLET

Les consonnes de ce proverbe ont été remplacées par des consonnes fausses. Reconstituer le proverbe.

Xuasg ip lheuv à ja xaifr Najcleu, kaiw moufged peq badjeq el leq noeusx.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

UN BEAU CADEAU DE NOËL !

Un Album de Mon Camarade

Prix franco 13 fr. A nos bureaux 10 fr.

Notre grand Concours "LES JOUETS DE NOËL"

Il y a sur ce dessin six jouets. Avec les initiales de ces six jouets, formez le quatrième mot d'une phrase qui sera complète en six dessins. Attendre la fin du concours pour nous envoyer les solutions et les bons de concours.

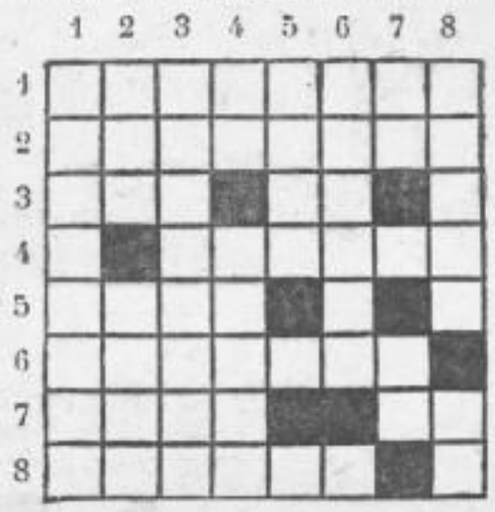
CINQUANTE MAGNIFIQUES PRIX

BON DE CONCOURS Numéro 3

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 157

Horizontalement. — 1. Homme qui joue d'un instrument. — 2. Boisson pernicieuse de couleur verdâtre. — 3. Initiales d'une invention qui permet de suivre les concerts sans se déranger. Note de musique. — 4. Grosse guêpe dont la piqûre est mauvaise. — 5. Soupira comme un moribond. — 6. Maladie du blé qu'on appelle communément le charbon. — 7. Témoigna en justice. Un des deux noms d'une note. — 8. Plaie interne d'un organe.

Verticalement. — 1. Qualifie l'amour que les mères ont pour leurs enfants. — 2. Pronom indéfini. Confort et tranquillité. — 3. Instruments à vent dans lesquels tous les garçons aiment bien souffler. — 4. Canton situé près de Dijon. Rendis un son enroué en respirant. — 5. Caché aux yeux de tous. — 6. Pays méditerranéen en forme de botte. — 7. Conjonction de coordination. Ce qui l'est bien a plus de chances d'être retenu. — 8. Bien. Pronom personnel de la deuxième personne.



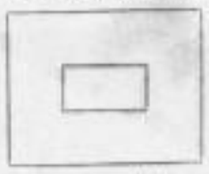
SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 156

Horizontalement. — 1. Pluriels. — 2. Outils. — 3. Te. Vêtus. — 4. Iule. Oté. — 5. Or. Tamis. — 6. Pal. — 7. Sources. — 8. Détresse.

Verticalement. — 1. Potion. — 2. Lueur. Se. — 3. Ut. Mot. — 4. Rivet. Ur. — 5. Be. Apre. — 6. Estomacs. — 7. Utiles. — 8. Sises. Se.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 156

Petits bouts de bois. — Il faut laisser le grand carré et le petit.



Cryptographie. — L'imprimeur a pris le *a* pour l'*ab*, le *e* pour le *b*, et ainsi de suite; le *z* pour l'*a*. — *Mon Camarade* paraît tous les jeudis.

LE COURRIER DE JANOT

André Bibe, Saint-Brieuc : Merci de ton poème. — *Henri Lespagnandelle, Savigny-sur-Orge* : Tu m'écris que tous tes petits amis se battent chez le marchand de journaux pour avoir *Mon Camarade*. S'il en était ainsi dans toute la France, nous aurions 16 pages par semaine. — *Serge Lebourg, Oissel* : Bien content des bonnes nouvelles que tu me donnes du Club d'Oissel. Je suis bien embarrassé pour trouver un nom à ton Club. Pourquoi pas Club des Joyeux Cabris. Ou encore, Club des Janots. Mon nom n'est pas à moi tout seul. — *Bedourian, Lyon* : Tu n'es pas le seul à demander l'agrandissement de *Toto et Toutoune*. Merci de ton récit. — *Benjamin Barnizzoli, Cap-d'Ail* : Merci de tes charades. — *Pierre Poncet* : Nous avons publié ces semaines plusieurs articles sur l'U.R.S.S. et je pense que tu es content. C'est difficile de trouver un journal pour les plus âgés. — *Roger Colman, Marcq-en-Barœul* : Merci de tes distractions et de tes critiques dont je tiendrai compte. Nos concours hebdomadaires vont bientôt reprendre. — *Georges Duplay, Villeurbanne* : Merci de tes charades. — *Madeleine Jouvet, Troyes* : Bonne chance pour ton premier concours. Merci de tes charades. — *Hélène Rucinki, Ostwald* : Merci de tes poèmes. — *Gilberte Hogan, Casablanca* : Merci de tes jolies devinettes que je transmets. — *Fernande Crampon, Paris-XII*e : Merci de tes jolis poèmes.

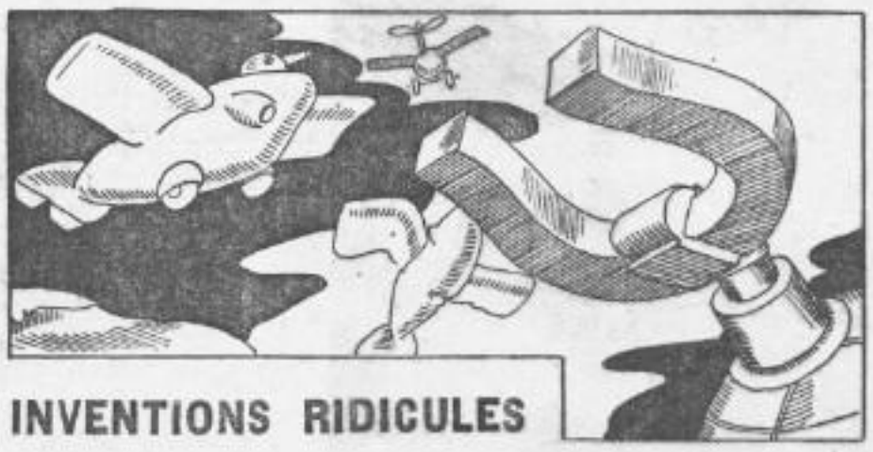
CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	6 mois : 10 fr. 50 12 mois : 20 fr. »
Belgique .. .. (francs français)	6 mois : 15 fr. » 12 mois : 30 fr. »
Étranger.	6 mois : 20 fr. » 12 mois : 40 fr. »

GRATUITEMENT. — Du 16 novembre 1938 au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade »**.

INVENTIONS RIDICULES



QUAND M. Thiers vit partir le premier train de voyageurs — de Paris à Saint-Germain — il prononça cette parole désormais fameuse : « Ce n'est qu'un joujou pour amuser les Parisiens. » Si Thiers ne croyait pas à l'avenir des chemins de fer, l'empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, lui, considérait l'avion comme une invention stupide et condamnable.

Comme *Edison* présentait pour la première fois son phonographe à une assemblée de savants, l'un des membres, après la démonstration d'Edison, interpellant grossièrement ses collègues, leur demanda s'ils allaient être encore longtemps dupes de ce ventriloque!

De grandes inventions ont pu être ainsi considérées comme sottises ou tromperies; par contre bien des propositions ahurissantes, d'abracadabrants systèmes, ont été signalés comme des trouvailles de génie.

Chercherait-on seulement dans les journaux de la fin du XIXe siècle, il y aurait de quoi s'amuser. Jugez plutôt :

Un colonel, *King*, de l'armée américaine, inventa un canon d'un genre spécial... un canon à arrêter les obus — notre colonel était un pacifiste! L'étrange appareil, une « magnéto géante », devait attraper au vol (puisqu'un aimant attire le fer) les boulets les plus lourds; alors, n'est-ce pas, plus besoin d'artillerie. Non seulement toute la presse d'Amérique, mais aussi quelques journaux parmi les plus sérieux d'Europe parlèrent de « l'immense portée militaire et politique » de cette découverte, « premier pas vers la paix universelle ». Hélas! les essais qui eurent lieu près de Washington ne furent pas concluants, ou plutôt le furent trop; on était tellement sûr du succès qu'on ne prit pas toutes les précautions désirables... et les premiers obus, mal « arrêtés », réduisirent en cendres une maison voisine.

Aussi enfantin était le projet de l'Anglais *Stevenson* qui, pour éviter les cahots, et les « accrochages » dans la rue, imaginait des omnibus sans roues suspendus à des câbles de fer — un seul cheval suffisait à tirer chacune de ses voitures! Cependant un des ancêtres de M. Chamberlain trouva ce projet « digne d'un intérêt tout particulier ».

Un ingénieur américain nommé *Matheson* voulut modifier la forme des locomotives de façon qu'elles ne puissent plus effrayer les chevaux; cela évitera, disait-il, de nombreux accidents (les trains circulaient alors sur les routes et dans les rues, non, comme aujourd'hui, sur des voies séparées). Il fit donc... un « cheval à vapeur », une locomotive en forme de cheval; c'était vraiment bien imité, on n'avait oublié ni les œillères ni les harnais. Le plus surprenant est qu'Edison trouva l'idée de Matheson ingénieuse! Ce projet ne fut pourtant pas réalisé, car « s'il était rassurant pour les chevaux, par contre il effrayait les enfants »; une petite fille, à la vue de ce monstre, était tombée évanouie et resta malade un mois !

Un autre chemin de fer américain, très moderne celui-ci, « aérodynamique » même, était l'engin dont *M. V. Meigs*, de Boston, envisageait la construction : en forme de mille-pattes, c'était plutôt un « mille roues », plusieurs roues couplées en V s'appuyant sur un rail unique, tandis que d'autres roues horizontales glissaient de chaque côté d'un rail supérieur parallèle; pourquoi diable mettre les deux rails en hauteur alors qu'il est si simple de les poser sur le sol? Pour assurer l'équilibre, répondait l'inventeur : plus de déraillement en perspective. Et pourtant, il admettait la possibilité d'un accident... au moment où le train passerait sur un pont; mais que le train tombât à l'eau n'aurait pas de suites fâcheuses, disait-il : la matière légère dont étaient composées ses voitures l'empêcherait de couler à pic, il resterait à la surface!

Encore une idée de chemin de fer, due cette fois-ci à un ingénieur français, *Gaston Menier* : le « chemin de fer électrique de table » amenant, de la cuisine à chaque convive, les différents plats, et remportant assiettes sales et bouteilles vides. Les plus avancés parmi nos grands-parents ne cachaient pas que cette invention, « sérieux péril social », allait réduire au chômage les domestiques !

Revenons aux inventions « qui ont réussi ». Quand, quelques années avant la guerre, on commença d'installer à Paris le métro, certaines personnes protestèrent contre ce moyen de locomotion « qui — voyez nos statistiques — emmènerait sous terre la plus grande partie de la population, donnant à notre belle capitale l'aspect d'une ville morte »!

Dès les débuts de l'automobile, on se préoccupa de « battre des records », on construisit des voitures « de course » — qui ressemblaient plus à des caisses de savon montées sur bobines qu'à l'auto d'Eyston! « A quoi bon cette recherche de la vitesse, déclara un savant; qu'un jour une auto fasse du 60 à l'heure, son conducteur, suffoqué par l'air le frappant au visage, ne pourra plus respirer, il mourra asphyxié! »

BOUR.

POLYCARPE

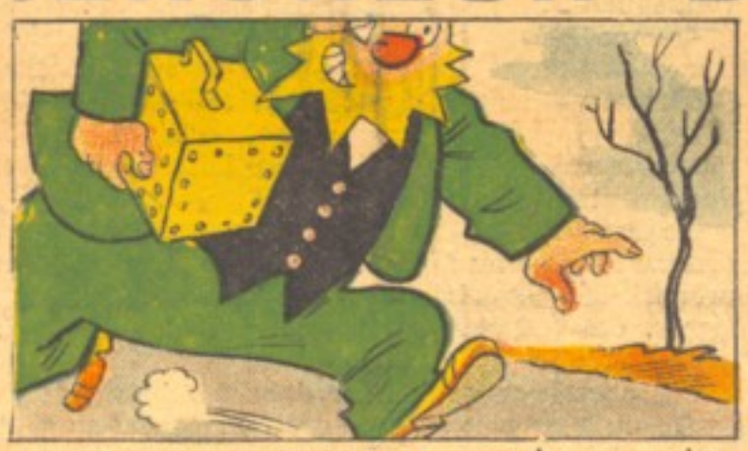
LE BOUC ET LE PORC-ÉPIC.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 38.259.

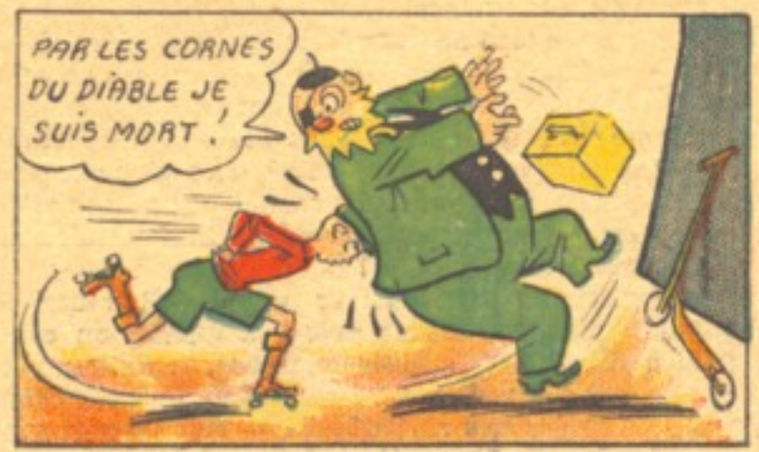
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS QUAND ILS ARRIVÈRENT DEVANT LA MAISON POUR S'EMPARER DU COFFRET AU TRÉSOR



EURENT LA DOULOUREUSE SURPRISE DE VOIR LE SINISTRE BANDIT GROSSAC S'EMPARER DU COFFRET ET S'ENFUIR AU GRAND GALOP

L'ASTUCIEUX BEGONIA N'ÉCOUTANT QUE SON COURAGE CHAUSSE SES PATINS À ROULETTES ET S'ÉLANCE À LA POURSUITE DU BANDIT



LANCÉ LA TÊTE LA PREMIÈRE COMME UN BOULET L'ASTUCIEUX BEGONIA CATAPULTE GROSSAC QUI PERD À LA FOIS LA CONNAISSANCE ET LE COFFRET

BEGONIA A PERDU UN PATIN DANS LA BAGARRE MAIS PROFITANT DE L'ÉTOURDISSEMENT DE GROSSAC IL S'EMPARE DU MYSTÉRIEUX ET PRÉCIEUX COFFRET

HORREUR ET STUPÉFACTION! TANDIS QUE BEGONIA S'ENFUIT SUR UN SEUL PATIN, GROSSAC, QUI S'EST EMPARÉ D'UNE TROTINETTE SE LANCE À SA POURSUITE

RE-HORREUR ET RE-STUPÉFACTION! LE PIED SANS PATIN DE BEGONIA A GLISSÉ ET LE MALHEUREUX PERD L'ÉQUILIBRE ET LA FORTUNE

PATATRAS! GROSSAC ENTRAINÉ PAR SON ÉLAN EST VENU BUTTER DANS BEGONIA ET DÉGRINGOLE DU HAUT DE SA TROTINETTE GRAND SPORT

MAIS GROSSAC EST VITE RELEVÉ ET LE MALHEUREUX BEGONIA VOIT S'AVANCER VERS LUI LES PATTES VELUES DE L'ÉPOUVANTABLE BANDIT. (A SUIVRE)

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 158. JEUDI 8 DÉCEMBRE 1938.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE LE JUSTICIER, APRÈS DE NOMBREUSES PÉRIPÉTIES CHEZ LES COW-BOYS, A DÉCIDÉ DE SE REPOSER. IL RETROUVE SON PETIT AMI BOB, ILS PARTENT POUR UN VOYAGE AU MEXIQUE...

QUELQUES MINUTES PLUS TARD LA PUISSANTE AUTOMOBILE DU DIRECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DÉPOSAIT NOS AMIS À LA PORTE DU MINISTÈRE DE LA JUSTICE. AUSSITÔT ILS FURENT INTRODUIS DANS LE BUREAU DU MINISTRE...

JIM EXPOSA AU MINISTRE AVEC MINUTIE TOUTES LES PHASES DE L'AVENTURE PUIS AVEC LE DIRECTEUR IL COMPLÉTA SON RÉCIT EN Y AJOUTANT LES CONCLUSIONS QU'ILS EN AVAIENT TIRÉES. LE MINISTRE FUT ENTIÈREMENT DE LEUR AVIS

FINALEMENT JIM ACCEPTA SOUS CONDITION QU'IL EÛT CARTE BLANCHE.. LE MINISTRE LUI REMIT UN ORDRE OFFICIEL LUI PERMETTANT DE REQUÉRIR L'ASSISTANCE DES POLICES LOCALES SUR TOUT LE TERRITOIRE MEXICAIN. JIM SE FIT AUSSI REMETTRE LE PLAN DRESSÉ PAR LE PROFESSEUR....

JIM ET BOB SONT PARTIS EN VILLE POUR ACHETER TOUT UN ATTIRAIL D'EXPLORATEUR.. AINSI QU'UNE PAIRE DE LUNETTE QUE JIM SE PLACE SUR LE NEZ POUR AVOIR DAVANTAGE L'AIR "PROFESSEUR".

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — *Dans une petite ville d'un Etat de Missouri habitent Tom et son frère, jeunes orphelins élevés par leur tante Polly. Tom, un enfant diable, vient d'être puni pour avoir fait l'école buissonnière.*

Chapitre III

Une injustice *(suite)*

Tante Polly n'accordait que peu de confiance à une telle affirmation, et elle sortit pour voir de ses propres yeux. Elle aurait été contente de vingt pour cent de vérité... Lorsqu'elle constata que non seulement toute la palissade était badigeonnée, mais peinte et repeinte avec le plus grand soin, ainsi qu'une bande de la chaussée, son étonnement fut presque indescriptible.

— Par exemple, dit-elle, si je m'attendais à cela ! Quand tu le veux, Tom, tu peux joliment bien travailler.

Mais elle affaiblit son compliment en ajoutant :

— Malheureusement, c'est bien rarement que tu le veux, il faut le reconnaître. Allons, va jouer, mais tâche d'être de retour avant la fin de la semaine, ou prends garde à toi!

Elle était si ravie de la splendeur du travail

Les doigts de Sid glissèrent et le sucrier tomba et se cassa.

exécuté qu'elle l'emmena avec elle au placard et lui choisit elle-même une superbe pomme, en même temps, elle lui faisait un petit sermon sur l'agrément que présentait une récompense quand on l'obtenait à la suite d'une bonne action. Disons que ce discours que tante Polly prononçait les yeux mi-fermés, permit à notre ami Tom de s'adjuger deux gâteaux.

Et il fila. A ce moment Sid grimpait l'escalier extérieur qui conduit au deuxième étage. Des mottes de terre étaient à portée de la main de Tom et bientôt elles s'abattirent comme la grêle autour de Sid. Avant que tante Polly fût revenue de sa surprise et eût pu venir au secours de la victime, six ou sept mottes avaient atteint leur but et Tom avait déjà sauté par-dessus la palissade. Il y avait bien une porte, mais d'une manière générale, les portes sont toujours encombrées et il vaut mieux ne pas les utiliser. Son âme était rassérénée maintenant qu'il avait réglé son compte à Sid pour cette histoire de fil noir qui lui avait procuré tant d'ennuis.

Tom fit le tour de la maison et s'engagea dans une allée boueuse qui conduisait par derrière à l'étable; il ne courait plus maintenant le risque d'être puni et il gagna la grande place du village où deux armées de gamins avaient rendez-vous pour se battre suivant une règle établie entre eux. Tom était le général de cette armée et Joe Harper, son meilleur ami, était le général de l'autre. Ces deux grands chefs ne daignaient pas combattre en personne, cela ne convient guère qu'aux simples soldats, mais étaient assis à côté l'un de l'autre sur une éminence et dirigeaient les opérations en donnant des ordres par l'intermédiaire de leur aide de camp. L'armée de Tom gagna une grande victoire après un combat long et acharné. On compta les morts et on échangea les prisonniers, on arrêta les conditions de la prochaine guerre et le jour de la bataille indispensable, après quoi les deux armées formèrent les rangs et se séparèrent, et Tom regagna la maison.

Tandis qu'il passait devant la maison où habitait son ami Jef Thatcher, il vit dans le jardin une fille qu'il ne connaissait pas, une charmante petite personne aux yeux bleus, aux cheveux blonds divisés en deux longues nattes. Elle portait une robe d'été aux volants brodés. Notre héros qui venait de gagner une si brillante victoire succomba d'amour sans coup férir. Une certaine Amy Lawrence s'évanouit de son cœur sans laisser le moindre souvenir. Il avait pensé l'aimer à en perdre la tête, c'était plus que de l'amour, c'était de l'adoration, et voilà qu'en un instant elle avait disparu de son cœur comme un de ces étrangers dont la visite est terminée.

Il considéra ce nouvel ange d'un œil furtif jusqu'à ce qu'il vit qu'elle l'avait remarqué. Alors, il fit comme s'il ne faisait pas attention à elle et se mit à faire toutes sortes d'absurdités pour exciter son admiration. Cela dura un certain temps, mais alors qu'il était en train de faire une dangereuse démonstration acrobatique, il s'aperçut que la petite fille se dirigeait vers la maison. Tom bondit aussitôt à la haie et s'y appuya, dans l'espoir qu'elle resterait un instant avec lui. Mais elle resta seulement un instant sur les marches et repartit vers la porte. Tom poussa un gros soupir, mais son visage s'éclaira bientôt, car elle lui avait lancé une fleur par-dessus la haie avant de disparaître. Il resta encore devant la maison jusqu'à la tombée de la nuit, mais la fillette ne se remontra pas; finalement il regagna sa maison. Pendant toute la durée du dîner il fut tellement excité que sa tante se demandait ce qui avait bien pu lui arriver. Elle lui fit pourtant une bonne réprimande pour le bombardement dont Sid avait été victime; cela ne parut pas lui faire de peine, mais quand il essaya de chiper du sucre au nez de sa tante, il reçut une grosse gifle, si bien qu'il dit :

— Pourquoi tu ne dis rien quand c'est Sid qui en prend ? ?

— C'est parce que Sid ne me tourmente pas comme tu le fais. Il n'y aurait plus un seul morceau de sucre dans la maison si je ne te surveillais pas, dit tante Polly en se dirigeant vers la cuisine.

Sid, heureux de son immunité, attrapa le sucrier avec l'idée de narguer Tom. Mais les doigts de Sid glissèrent et le sucrier tomba et se cassa. La surprise de Tom fut telle qu'il en resta bouche bée : il se dit qu'il ne dirait pas un mot, même quand sa tante reviendrait jusqu'au moment où elle demanderait qui était le fauteur du désastre; alors il parlerait et ce serait le spectacle le plus drôle du monde que d'assister à la punition du petit chou-chou. Il en était tellement excité qu'il pouvait à peine se contenir lorsque la vieille dame revint et contempla le désastre en lançant des éclairs de fureur à travers ses lunettes. Il se dit : « C'est le moment. » Mais la minute d'après il roulait par terre. Et une main vigoureuse se levait à nouveau. Tom s'écria :

— Pourquoi est-ce que c'est moi qui reçoit ? C'est Sid qui l'a cassé.

Tante Polly s'arrêta, perplexe et Tom espéra qu'elle aurait pitié de lui; mais dès qu'elle eut retrouvé sa langue, ce ne fut que pour dire :

— Tu dois avoir fait quelque chose de mal, il suffit que je sorte pour que tu inventes quelque méchanceté.

Néanmoins, sa conscience n'était pas très tranquille, elle brûlait du désir de dire quelque chose de gentil, mais c'eût été avouer qu'elle avait eu tort et un tel aveu aurait été mauvais pour la discipline, aussi garda-t-elle le silence et retourna à ses affaires, le cœur gros.

Tom boudait dans un coin en maudissant ses malheurs; il savait qu'au fond d'elle-même, tante Polly reconnaissait ses torts envers lui et il en était flatté; mais il ne voulait pas faire le premier pas. Il ne doutait pas qu'un regard plein de tendresse lui serait adressé sous peu au milieu d'un déluge de larmes, mais il serait insensible. Il se voyait déjà gravement malade et sa tante penchée sur lui, le suppliant de lui dire un mot de pardon, mais il se retournerait contre le mur et mourrait sans avoir prononcé un mot. Ah! que ressentirait-elle alors ? Et puis, il se voyait ramené de la rivière, noyé, les cheveux tout mouillés, ses pauvres mains glacées pour toujours et le cœur arrêté à jamais. Comme elle se jetterait sur lui! et ses larmes couleraient abondamment et de sa bouche monterait une prière pour que son neveu lui soit rendu et jamais, jamais plus, elle ne le punirait! Mais il demeurerait blanc et glacé, sans un geste. Il se laissa tellement attendrir par ses pensées tragiques qu'il en eut la gorge serrée; il étouffait littéralement.

Enfin, il se leva en poussant un gros soupir, et il s'éloigna dans l'obscurité. Il se promena dans les rues désertes jusqu'à neuf heures et demie, pour se trouver enfin devant la maison qu'habitait l'inconnue adorée. Il s'arrêta un moment, aucun bruit ne parvenait à son oreille attentive, la lumière d'une bougie éclairait tristement les rideaux d'une fenêtre au deuxième étage.

Était-elle là ? Il escalada la haie, se faufila à travers les bosquets du jardin et s'arrêta sous cette fenêtre. Il la considéra avec émotion et patience, puis il s'allongea sur le sol, couché sur le dos, et les mains croisées sur la poitrine en tenant la petite fleur qu'elle lui avait donnée.

Alors, il aurait voulu mourir.

Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit, la voix criarde d'une servante perça le silence et un déluge d'eau inonda le martyr imaginaire, qui se releva en éternuant bruyamment.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je continuerai une autre semaine à vous raconter les histoires de notre Club de la rue du Fer-à-Repasser. Mais pour cette semaine, je veux vous donner des nouvelles des meilleurs Clubs d'Amis de « Mon Camarade ».

Voici des nouvelles, pour commencer, du Club d'Oissel, qui est une petite ville avec des usines de filature, pas très loin de Rouen. Ce Club est un Club tout nouveau, et il a déjà fait des choses importantes. Son secrétaire, Bernard Moutier, est un très bon dessinateur, et il m'a envoyé un joli paysage de son pays qui sera reproduit dans un prochain numéro du journal.

Voilà la lettre que m'envoyait mon ami Bernard avec son dessin :

Voilà quelques nouvelles du Club. Il a en caisse 107 fr. 90. Il y a eu en septembre une fête à Saint-Etienne-du-Rouvray et nous y avons monté un stand. Il faisait beau le matin, mais à partir de 5 heures, la pluie est tombée. Alors nos affaires sont tombées elles aussi, malheureusement. Nous avons tout de même fait 152 francs, et comme nous avions 70 francs de frais, il nous est resté un bénéfice de 82 francs. C'est ce qui fait que nous avons tant d'argent en caisse.

Avec tellement d'argent (c'est déjà beaucoup 107 francs dix-huit sous, un Club peut faire beaucoup de choses. Voici par exemple ce que fait le Club de Bonneuil-sur-Marne, près de Paris, qui a pris le nom de Club des Pingouins et qui marche extrêmement bien, sous la direction de grandes personnes.

Nous vendons le journal depuis le mois de février et nous avons réussi à faire se fonder un Club comme le nôtre à Créteil. Notre Club des Pingouins de Bonneuil a envoyé à *Mon Camarade* 25 francs pour les enfants tchèques, et il a recueilli quatre boîtes de lait condensé pour les bébés d'Espagne.

Pour aider financièrement nos amis du Club de Créteil, nos Pingouins ont formé une troupe de théâtre. Nous allons jouer une pièce féerique (conte de fées) et un sketch (Toto apprend le piano). Nous avons un groupe de chant, un joueur de clarinette âgé de 15 ans qu'accompagne un petit tambour de 12 ans pour jouer *Sur le Marché persan*. Nous avons aussi deux chanteuses et deux petites danseuses étoiles avec de beaux costumes. Pour compléter le programme, nous aurons une pièce jouée par des élèves de l'école supérieure et le concours d'un groupe rythmique de jeunes filles.

Pour pouvoir monter ce grand spectacle, nous comptons nous procurer de l'argent, en organisant deux soirées de cinéma, pour le jeudi en matinée, à un prix très abordable. C'est tout un travail, et de la réussite de ces premières représentations dépend la réussite des autres. Mais nous tenons bon et ce sera fait.

Pour le lancement de *Mon Camarade* nous avons décoré quatre ou cinq petites autos de gosses que pilotaient leurs jeunes propriétaires, et nous avons organisé un défilé que suivaient aussi une dizaine de petits vélos décorés de banderoles et de fleurs en papier. Comme vous le voyez, on ne chôme pas chez les Pingouins... »

En effet, les Pingouins sont de magnifiques travailleurs.

Nos amis de Mâcon travaillent aussi très bien. Ils nous ont envoyé un très intéressant procès-verbal des séances qu'ils ont tenues au mois d'octobre et où ils ont décidé d'organiser un radio crochet enfantin, de jouer les petites pièces de théâtre publiées par Mon Camarade, *d'organiser la propagande du journal par quartiers et enfin de fonder une équipe de football avec la tenue suivante : béret basque, chemise bleue avec l'écusson F. M. C.* (Football Club de « Mon Camarade »). *Chemise bleue, cuissard blanc et chaussettes bleues. Onze joueurs se sont inscrits au football Club.*

Voici enfin des nouvelles de Clubs qui sont très populaires parmi nos amis : Les Clubs des Castors de la Vallée de Bièvre.

Les Castors, qui existent déjà depuis plus de dix-huit mois, ont des groupes à Montrouge, Plessis-Robinson, Bagneux, Fontenay, Sceaux, Châtenay, etc.

Au mois de novembre, ils ont organisé en quatre jours, du jeudi au dimanche, 11 séances de cinéma, ce qui est vraiment un record. Une chorale est organisée à Châtenay, et des visites collectives au musée du Louvre ont eu lieu. Un superbe arbre de Noël des Castors a permis de distribuer, par une loterie, des tas de beaux jouets. On a organisé aussi la distribution et la vente de pochettes de timbres-poste, pour les collectionneurs. Un gros effort a été fait pour la vente des numéros de lancement de Mon Camarade.

Enfin Les Clubs des Castors *continuent l'amélioration de leur magnifique jouet collectif : le train électrique. Chacun des Clubs va construire une gare qui portera son nom et les petites filles vont se mettre à fabriquer des petites poupées de trois centimètres de haut qui serviront de voyageurs dans le train miniature. C'est du bon travail, n'est-ce pas ?*

Les Clubs des Pingouins annoncent aussi qu'ils participeront à la grande fête enfantine qui aura lieu au Vélodrome d'Hiver, à Paris, le jeudi 29 décembre, avec un arbre de Noël géant et une distribution monstre de jouets.

Je recommande à tous mes petits amis de Paris et des environs de ne pas manquer cette fête. J'y serai sûrement. Surtout que je sais qu'on va y voir Jim Mystère *en chair et en os, ainsi que* Toto et Toutoune, *que* Bob *et d'autres héros de* Mon Camarade... *Vous pensez bien que je ne vais pas manquer cela. Un drame à grand spectacle montrera aux spectateurs un des épisodes de* Jim Mystère au Mexique... *Je suis sûr qu'il y aura beaucoup de nos lecteurs qui regretteront de n'être pas de Paris.*

Je vous serre la main, à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Post-scriptum. — *Voici la liste des prix du nouveau Grand Concours, celui des cadeaux de Noël, un Concours qui continue dans ce numéro.*

1er prix : jeu de Ping-Pong ; *2e prix :* appareil photographique ; *3e prix :* une montre ; *4e prix :* un ballon ; *5e prix :* une boîte de compas ; *6e au 10e prix :* un album de *Mon Camarade* ; *11e au 40e prix :* un stylo ; *41e au 100e prix :* un petit livre.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

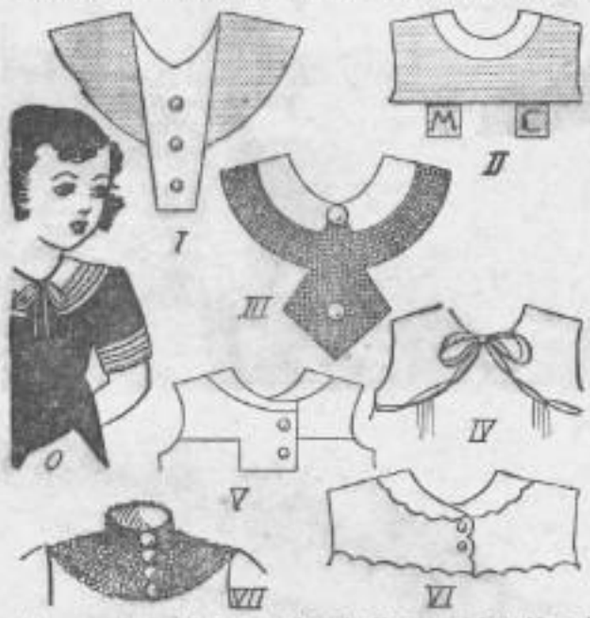
LES EMPIÈCEMENTS

Pour vous, petites camarades adroites, pour vos poupées, les empiècements sont très pratiques pour changer un costume, réparer des endroits usagés ou même compléter une quantité de tissu qui vous permette de réaliser robe ou corsage pour quoi il vous manquait un peu d'étoffe.

C'est, en somme, des idées pour découper le haut de quelque chose.

Le numéro 0 égayera une robe foncée d'un col clair, incrusté en haut et brodé de couleurs vives en chaînette. Le numéro 1, le tissu ne montait pas d'une seule pièce jusqu'en haut, vous avez cherché la forme de cet empiècement rond sur une autre robe mise à plat; puis vous avez cousu l'empiècement rond dans le dos et comme devant vous n'aviez pas encore assez de tissu, coupez seulement les deux morceaux de chaque côté et le plastron blanc avec ses boutons lingerie fera très bien.

Le numéro 2 a deux petites poches qui forment



pattes sur le fond de la robe et elles sont brodées de vos initiales.

Le numéro 3 est tricoté aux aiguilles : 1° comme une petite cravate, en augmentant tous les deux rangs, puis diminuant (suivre la forme), puis travailler comme pour l'empiècement rond ou la collerette (n° 144), mais faites le devant, puis le dos et des coutures aux épaules.

Le numéro 4 a un empiècement monté par cette broderie qui forme un nœud brodé sur l'empiècement. Les deux tissus bâtis l'un sur l'autre, dessinez, brodez plumetis ou feston; coupez le tissu après.

Le numéro 5, déco ipé et ouvert d'une façon originale, peut vous être utile car il est grand; il est droit dans le dos.

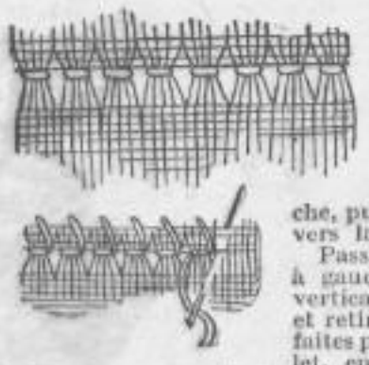
Le numéro 6 est monté par de petites dents piquées à l'envers, que je vous ai également déjà expliquées. Le petit col est fait à part et monté après.

Le numéro 7 est tricoté aux aiguilles en laine astrakan, bouclette ou angora, exactement comme la collerette (n° 144), mais un peu plus de mailles pour fermer devant; la collerette est ouverte en biais. Puis vous faites une bande droite qui fasse le tour du cou et la cousez à l'envers, invisiblement, dans ces laines. Devant, une rangée de gros boutons comme le manteau ou de sa couleur et deux agrafes sous le col qui serviront seules à fermer.

Et cherchez avec du voile, de la soie, de la laine à compléter ou garnir joliment lainages, tissus vifs ou foncés.

LES JOURS

L'OURLET ANTIQUE A JOURS : Que vous trouverez dans les anciennes broderies de la Renaissance. Le dessin vous le montre bien grandi puisque l'ourlet, très étroit, n'est pas plié, mais roulé, à la hauteur d'un fil tiré pour les jours. Dans les tissus fins on ne retire pas de fils.



Fixez votre fil à gauche, puis travaillez en allant vers la droite.

Passez l'aiguille, de droite à gauche, sous quatre fils verticaux de l'ourlet, tirez et retirez l'aiguille que vous faites passer alors sous l'ourlet, entre ses épaisseurs de façon a ne pas voir de fil verticalement à l'endroit. De cette épaisseur vous ressortez votre aiguille tout près de la tête de l'ourlet, un fil, et au milieu des quatre fils, destinés au faisceau suivant.

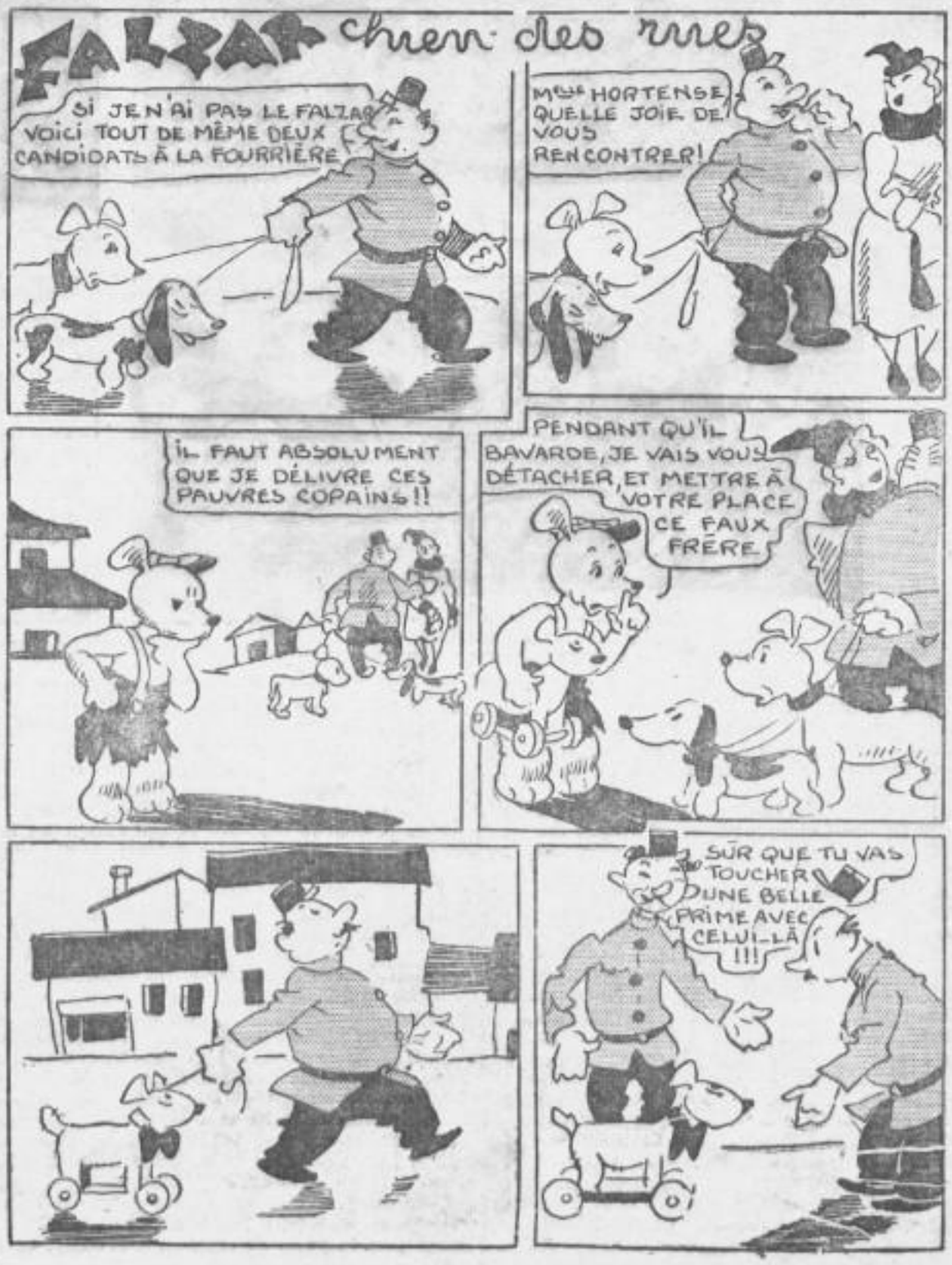
LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pommes de terre à la Dauphinoise. — *Prendre des pommes de terre de Hollande, les couper en rondelles d'un demi-centimètre d'épaisseur, les mettre à cuire dans une casserole avec de l'eau et un morceau de beurre, la quantité nécessaire pour qu'elles soient recouvertes. Lorsqu'elles sont à moitié cuites, les mettre dans un plat à gratin en alternant une couche de pommes de terre et une couche de gruyère râpé, et ainsi de suite. Verser alors l'eau dans laquelle elles ont cuit, la quantité nécessaire pour mouiller le fond du plat. Mettre de la chapelure sur le dessus de ce plat, quelques morceaux de beurre et ensuite au four pour obtenir un gratin, qui devra rester blond.*

Les Conseils de tante Camille

Pour border. — *Un biais est cousu à cheval sur le bord du tissu. Pour ne pas tirer du tout, ce qui déformerait votre objet, bâtir soigneusement. On pose endroit contre endroit, bord contre bord, on fait un point devant à quelques millimètres du bord, puis on replie sur l'envers de l'étoffe comme un ourlet.*

Un galon peut border joliment certains ouvrages, des petites vestes. Il a l'avantage de ne pas avoir de rentré, mais se pose à cheval, à plat sur le bord.



POUR RIRE UN PEU

Dans un café italien, un consommateur s'écrie :

— Décidément, le chef (duce) est fou!

Un policier l'entend et se précipite, lui passe les menottes, l'entraîne vers la prison. Le brave délinquant tente de s'expliquer.

— Ce n'est pas de notre chef que je parlais, mais de celui des Allemands.

— Ce n'est pas la peine d'insister, il n'y a qu'un chef fou au monde, alors, suivez-moi...

o

Un orage qui vient d'éclater surprend Mme Zénobie chargée de paquets qu'elle a bien du mal à porter avec son parapluie. Soudain, elle entend la voix de Mme Ursule, sa voisine, abritée sous une porte cochère.

— Attendez-moi, je vais vous aider pour rentrer à la maison, tenez, passez-moi votre parapluie, ça vous débarrassera un peu...

o

Le neveu de Calino vient d'entrer dans une grande administration comme comptable.

— Au bout de combien de temps auras-tu droit à ta pension de retraite? lui demande son oncle.

— Au bout de trente ans, mon oncle.

— Eh bien, mon cher neveu, il faut te dépêcher de les faire pour être tranquille ensuite.

o

Les surprises de l'orthographe. — Un professeur dicte à ses élèves la phrase suivante : « J'ai expédié par le chemin de fer de ceinture deux sangliers. » Et voici comment la phrase a été entendue et transcrite par deux élèves : « J'ai expédié par le chemin de fer deux ceintures de sangliers. » Et : « J'ai expédié par le chemin de fer deux ceintures de sangle hier. »

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère

par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, en villégiature en Bretagne à la pointe du Raz, en juillet 1936, à surpris les mouvements d'un mystérieux sous-marin et il a pu se glisser à son bord. Surpris, il a dû se cacher et il a dû emmené à bord du bâtiment qui vogue vers l'Allemagne.*

Chapitre VII. — FRITZ HERMANN

Pierrot se réveilla en sursaut. Il se croyait encore au camp, en Bretagne, avec ses amis, sous la tente. Mais il eut du mal à remuer les bras, et soudain il se souvint. Il y avait deux jours et demi qu'il était à bord du mystérieux sous-marin. Il avait passé une demi-journée caché dans le puits du périscope, abominablement installé, les membres rompus par les courbatures. Puis (le sous-marin voguait alors dans la Manche en surface) les marins avaient commencé un grand nettoyage du bord. La porte du kiosque, ouverte sur le large, apportait un peu d'air frais dans le poste central. Les marins, en astiquant les cuivres avec des chiffons sales, chantaient des romances sentimentales du peuple allemand.

Et soudain Pierrot avait entendu un cri au-dessus de sa tête, vu la lumière envahir sa retraite. Un matelot avait soulevé le couvercle du puits du périscope, aperçu le garçon qui y était caché. On avait appelé le commandant. Pierrot avait été conduit dans le carré des officiers.

Le commandant était un homme raide, correct, décoré. Le général espagnol, debout à ses côtés, était un homme de cinquante ans, en civil, à la figure grasse et molle, au corps lourd et massif; il avait quelque chose de cruel dans les yeux surmontés de paupières rouges et tombantes.

Les deux hommes avaient commencé l'interrogatoire de Pierrot en allemand; il n'avait pas fait semblant de comprendre. Le général lui avait posé quelques questions en espagnol, puis en français, et c'est seulement alors que Pierrot avait répondu. Dans sa cachette, le jeune garçon avait longtemps réfléchi à son système de défense. Il avait préparé ses réponses et il se mit à raconter l'histoire qu'il avait imaginée.

Il était un étudiant parisien et campait seul, profitant des vacances, sur la côte bretonne. Il dormait dans une grotte dans la falaise, sur la côte, quand il avait vu paraître le sous-marin. Profitant de ce que le navire était resté vide et sans gardes, il s'y était introduit, par simple curiosité, et avait été surpris par le retour de l'équipage. Il avait eu peur d'être puni de sa curiosité. Il s'était caché, et il attendait la prochaine escale pour sortir. Il demandait à être débarqué le plus vite possible. Sa mère devait être inquiète de sa disparition.

Il s'en tint à cette déposition, qui se rapprochait d'assez près de la réalité, à cela près que Pierrot n'était pas étudiant, qu'il savait parfaitement l'allemand et qu'il était monté à bord pour tenter de découvrir le complot qu'il croyait s'y tramer, sur les ordres de Van der Gold...

Le commandant du bord ne savait pas le français. Le général lui traduisait en allemand les réponses de Pierrot, commentant chaque phrase, donnant son avis sur la sincérité du prisonnier, Pierrot apprit ainsi que les deux hommes jugeaient son histoire vraisemblable.

Mais le commandant ne voulait et ne pouvait prendre sur lui de libérer l'enfant. Quand bien même il aurait été innocent, et si rien n'avait paru suspect dans cette visite nocturne au bord d'un sous-marin allemand arrêté sur les côtes bretonnes, quand bien même son ignorance supposée de l'allemand ne lui aurait permis de surprendre aucune des compromettantes conversations qui avaient pu se tenir à bord, même dans ce cas, Jacques Mercier (c'était le nom que Pierrot s'était donné) en savait trop et le commandant devait, sitôt arrivé à Hambourg, remettre son prisonnier entre les mains de la police allemande, la « Gestapo ».

Pierrot n'entendit pas cette nouvelle sans inquiétude. Mais il n'eut garde de montrer son émotion, et il parut se réjouir quand le général espagnol lui apprit, avec un sourire mielleux, que le bâtiment ne faisant pas escale avant son arrivée à sa base, il était impossible pour l'instant de le débarquer, mais qu'il pouvait être certain que sa famille allait être au plus tôt prévenue par T. S. F., qu'elle viendrait l'accueillir en arrivant au port.

Mais, ajoutait le général, la manœuvre d'un sous-marin était chose délicate et la place à bord était très limitée. La présence d'un jeune homme serait les plus gênantes pour les mouvements des marins. Il faudrait qu'il acceptât de loger, jusqu'à l'arrivée au port, dans la chambre des tubes lance-torpille, qui serait aménagée pour lui, et où il pourrait se reposer tout à son aise.

On avait aussitôt conduit Pierrot dans la chambre des torpilles, et l'on avait refermé sur lui une lourde porte. Le jeune garçon était prisonnier dans cette cellule sous-marine. Il régnait dans cette pièce une chaleur humide où se mêlaient les lourdes puanteurs du pétrole. Les heures paraissaient infiniment longues. On avait fouillé Pierrot, mais on lui avait laissé son argent, sa montre et tout le bric-à-brac qui encombre les poches d'un campeur. Il avait heureusement laissé dans la tente, avec son portefeuille, les papiers qui auraient pu l'identifier. Sa montre, qu'il avait, avant de plonger, enfermée dans son porte-monnaie lui-même enveloppé dans un mouchoir, avait été à peine mouillée et elle marchait encore.

Pierrot, qui reposait dans un hamac de toile accroché pour lui dans la chambre des torpilles, regarda l'heure... Il était trois heures du matin... Les lampes électriques avaient été mises en veilleuse... Tout dormait à bord, hors les hommes de quart, occupés à conduire le bâtiment dans la nuit.

Pierrot allait se rendormir quand il entendit un bruit suspect.

Dans la pénombre, sous les lumières bleues de l'électricité en veilleuse, le prisonnier vit la porte s'entr'ouvrir, une forme silencieuse pénétrer dans la pièce. Pierrot, les cils baissés, mais un œil entr'ouvert, s'efforçait de garder une respiration régulière, pour faire croire qu'il dormait.

Mais son cœur battait d'émotion. N'avait-on pas jugé sa présence gênante à bord de ce sous-marin mystérieux ? N'avait-on pas envoyé quelqu'un pour le supprimer ? Il attendait avec angoisse, prêt à bondir de son hamac au moindre geste suspect de l'inconnu. L'homme, un marin, avait refermé la porte aussi doucement qu'il l'avait ouverte. Il s'approchait du hamac, avançait la main...

— Tu dors, mon petit ? chuchota l'inconnu en français.

Pierrot prit le parti de sembler s'éveiller, de répondre :

— Tu peut avoir confiance en moi comme j'ai maintenant confiance en toi... répondit Pierrot.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Chut! moins fort! reprit l'inconnu. Mon nom est Fritz Hermann. Je suis le radiotélégraphiste du bord. Tu peux avoir toute confiance en moi...

— Mais que me voulez-vous? demanda Pierrot, soudain méfiant.

Il lui était tout à coup venu à l'esprit que cet homme venait là pour l'espionner, pour tâcher de lui tirer ses secrets, pour aider à sa perte.

— Ne tinquiète pas, petit, reprit Fritz comme s'il avait deviné sa pensée. Je ne te demanderai rien. Je suis venu ici pour te sauver la vie. Il ne faut pas que tu débarques à Hambourg. La mort t'attend là-bas. La Gestapo ne te lâchera pas vivant... Il n'y a qu'à lire les messages envoyés à ton sujet pour en être sûr. Il faut que tu aies quitté le bord avant notre arrivée en Allemagne.

— Mais je n'ai rien à craindre, je n'ai rien fait de mal, protesta Pierrot. Et puis il n'y a pas moyen de sortir d'un sous-marin sans être vu.

— De cela j'en fais mon affaire, dit Fritz.

Chapitre VIII. — LA VIE D'UN HOMME

La voix de Fritz, toujours chuchotante, se faisait chaude, persuasive. Les yeux de Pierrot, habitués à la pénombre, la perçaient maintenant, et il distinguait dans l'obscurité le visage de Fritz. Fritz avait quarante ans, à la figure grave, aux traits réguliers, aux cheveux blonds, à l'air loyal...

— Mais pourquoi voulez-vous m'aider à fuir? demanda Pierrot, qui s'était assis dans son hamac et qui considérait l'Allemand avec attention.

— Je veux te faire fuir, parce que je ne veux pas que se commette un crime de plus. Je hais le régime qui opprime l'Allemagne. Je me suis juré d'empêcher de nouvelles atrocités. Je te sauverai malgré toi, bien que tu n'aies pas confiance en moi. Mais si! Ne dis pas le contraire. Je comprends cela au seul son de ta voix. Je vais te dire pourquoi je hais le régime actuel de l'Allemagne. Tu me croiras peut-être, alors...

D'une voix sourde et basse, Fritz Hermann commença son histoire. Il était né à Altona, un faubourg de Hambourg, dans une famille catholique. Il avait fait toute la guerre de 1914-1918, comme matelot à bord des sous-marins. Il avait échappé par miracle à la mort. La paix venue, il était devenu radiotélégraphiste à bord d'un navire de commerce et avait vu s'établir, en 1933, le régime du IIIe Reich.

La politique ne l'intéressait pas. Il était souvent à l'étranger, il menait une vie solitaire à bord des cargos de commerce qui allaient de Hambourg en Amérique. Quand l'Allemagne réorganisa la flotte sous-marine interdite par le traité de Versailles, la marine de guerre manquait de personnel spécialisé, et Fritz Hermann fut contraint d'accepter de rengager dans la flotte sous-marine pour être radiotélégraphiste.

C'est alors que deux événements bouleversèrent sa vie, alors qu'il était en congé à Hambourg.

Son frère, prêtre catholique, était curé d'une petite ville bavaroise. Il se trouva que le coq qui servait de girouette à son église eut besoin d'être réparé. C'est une habitude en Bavière de placer à l'intérieur de ces coqs, soigneusement enfermée dans une boîte soudée, une lettre aux générations futures, aux hommes qui ouvriront la boîte le jour où le coq du clocher aura à nouveau besoin d'être réparé.

Le jour où on allait monter la girouette neuve sur le clocher, une dénonciation anonyme parvint à la police de la petite ville, qui fit ouvrir la boîte où se trouvait la lettre. Ce message était de la main du curé Hermann. Il y disait aux générations futures que le gouvernement actuel persécutait les catholiques et supprimait la liberté. Il terminait en espérant qu'au jour où son message parviendrait aux hommes, la justice serait revenue sur la terre d'Allemagne. Le soir même des hommes en chemise brune vinrent prendre le curé Hermann pour l'emmener vers un camp de concentration. Depuis Fritz n'avait plus jamais eu de nouvelles.

Mais un événement plus affreux encore l'avait frappé à la même époque. Sa sœur, Gretchen, était mariée à Berlin avec un marchand de tissus nommé Meyer. La mère de ce marchand était juive. Puisqu'il était marié (et depuis de longues années déjà) avec une « Aryenne », Fritz commettait le crime nouveau de « souiller de la race ».

Un jour des policiers, porteurs de la croix gammée sur leur brassard, vinrent chercher le mari et la femme, les promenèrent dans la ville avec des écriteaux injurieux sur la poitrine. Deux heures durant les malheureux durent rester au pilori, sur une place publique, exposés aux injures, aux pires plaisanteries...

Le mari fut mis en prison. Gretchen resta libre. Mais la honte qu'elle avait subie était telle qu'elle n'y put résister. Fritz, qui était accouru à Berlin pour réconforter sa sœur, eut l'horrible surprise de la trouver pendue dans sa cuisine, morte déjà depuis des heures...

— Depuis ce terrible mois de juillet 1934, disait Fritz à Pierrot, mes yeux se sont ouverts. Et je suis prêt à donner ma vie pour sauver une seule victime de ce régime. Je n'ai plus de famille, maintenant qu'ils les ont tous tués, et je suis prêt à donner ma vie pour sauver un seul enfant. Et plus encore tout un peuple, car c'est un peuple entier que je puis, avec toi, sauver. As-tu confiance en moi, véritablement, entièrement ? Réponds-moi... les secrets que j'ai à te confier sont trop graves pour que je puisse les livrer à quelqu'un qui n'aurait pas foi dans sa mission, qui ne me donnerait pas un gage de sa sincérité...

— Tu peux avoir toute confiance en moi comme j'ai maintenant confiance en toi, répondit Pierrot en allemand.

— Tu comprends l'allemand, dit Fritz Hermann. Et tu n'en avais rien dit aux officiers. Je sais maintenant que tu as pu surprendre quelques-uns des secrets de ce sous-marin maudit, que ce n'est es arrivé à notre bord. Il prit le jeune garçon dans ses bras, avec effusion.

Sans cesse la voix de Fritz se faisait plus convaincante. Au cours de ce voyage sous-marin, le radiotélégraphiste avait pu surprendre un terrible secret.

Un complot d'une ampleur inouïe était préparé contre le gouvernement espagnol. Le voyage du sous-marin allemand avait eu pour but de transporter dans un endroit désert de la côte espagnole, près de Cadix, des mitrailleuses et des armes de précision. Et il ramenait en Allemagne le général Carlos Tarragon, un des chefs de la conspiration, qui devait régler avec l'état-major allemand les derniers détails d'une bataille qui allait s'engager.

Dans dix jours au plus tard, sous un prétexte quelconque, Madrid, Séville, Barcelone, Valence, allaient voir éclater des soulèvements sanglants.

Dans l'ombre s'agitaient aussi les puissants agents des vrais maîtres du monde. Le financier Juan March avait été vu à Berlin. Des généraux espagnols avaient en secret rendu visite au roi du pétrole, à Van der Gold.

Et si le général Tarragon retournait en Allemagne par le chemin ultra-secret suivi par le sous-marin, c'est qu'il portait là-bas un message secret qu'il ne pouvait courir le risque de laisser intercepter aux frontières.

— Tu m'écouteras, tu quitteras le bord, répétait Fritz Hermann. Et tu emporteras un message qui pourra sauver la vie à des milliers d'Espagnols. J'ai pu dérober la liste des officiers félons. Si tu arrives à temps...

— Mais comment sortir ? dit Pierrot. Il n'est pas d'autre issue que la porte du kiosque, et celui-ci, comme le poste central, sont sans cesse occupés par des officiers et des matelots.

— Tu sortiras en plongée par une porte secrète, dit Hermann, avec une telle exaltation que Pierrot le crut fou.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : 2 BANDITS COMMANDÉS PAR LA TEIGNE SE SONT EMPARÉS DU CAMION DE TRANSPORT QUE CONDUIT LE CHAUFFEUR VICTOR ET DANS LEQUEL SONT CACHÉS TOTO ET TOUTOUNE.....

(A SUIVRE)

FRED HARDI EN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI QUE JALOUSE JARNAC VIENT DE RETROUVER VIVIANE MERLIN SUR LE BATEAU L'EDISON.

VIVIANE MERLIN APPREND A FRED QU'ILS PARTIRONT DEMAIN A LA RECHERCHE DU MÉTEORE A BORD DU SOUS-MARIN LA PIEUVRE.

LE SOUS-MARIN TOUT EN ACIER RENFORCÉ PEUT DESCENDRE A 4.000 MÈTRES DE PROFONDEUR ET IL A LA FORME D'UNE POULPE GIGANTESQUE.

LES TENTACULES DU MONSTRE D'ACIER FORMÉES DE VENTOUSES DE CAOUTCHOUC LUI PERMETTENT D'AVANCER ET AUSSI DE SAISIR TOUT CE QU'ON DÉSIRE AMENER A LA SURFACE.

AINSI SANS AUCUN DOUTE LES DEUX JEUNES GENS VONT-ILS RAMENER DE 4.000 MÈTRES DE FOND LE MÉTEORE EPSYLON QUI TOMBA DE LA PLANÈTE MARS EN L'AN 2.035 ANÉANTISSANT DANS SA CHUTE LE PAQUEBOT TRANSATLANTIQUE EINSTEIN QUI CROISAIT DANS LES PARAGES.

LES DEUX JEUNES GENS QUITTENT LE HANGAR DU SOUS-MARIN LA PIEUVRE.

MAIS A L'HEURE OU TOUT DORMAIT A BORD DE L'EDISON UNE OMBRE MYSTÉRIEUSE PÉNÉTRA DANS LE HANGAR.

C'ÉTAIT JARNAC PORTEUR D'UN MYSTÉRIEUX PAQUET QU'IL DISSIMULA DANS LES OEUVRES VIVES DU SOUS-MARIN ABYSSAL.

SITÔT SON MAUVAIS COUP FAIT JARNAC QUITTAIT L'EDISON AUSSI SÉCRÈTEMENT QU'IL ÉTAIT VENU, EN HÉLYCOPTÈRE ULTRA RAPIDE. (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Le métro de Paris date de 1900. Depuis cette date, des métros ont été installés dans plusieurs grandes villes, notamment à Londres, New-York, Berlin, Vienne, Madrid, Barcelone, Moscou.

o

Le roi fou Charles VI serait l'inventeur — bien inconscient — du jeu de cartes. Enfermé au Louvre, il s'amusait avec des livres d'images. Peu à peu il en arracha les pages, mêla les gravures, leur donna des noms. Il y eut les rois avec leur suite, et il leur fit faire la guerre entre eux.

o

Par sa situation, Budapest, capitale de la Hongrie, est une des plus jolies villes du monde. Formée par la réunion de deux villes, Buda et Pest construites sur les deux rives du Danube que des ponts merveilleux unissent, elle offre, à ceux qui aiment les promenades nocturnes, des panoramas d'une extraordinaire beauté.

o

On trouve au Congo belge, en Afrique, d'énormes pommes de pin, qui pèsent parfois 10 livres.

o

L'abbé Faria, sympathique personnage que nous présente Alexandre Dumas dans son œuvre le *Comte de Monte-Cristo*, a réellement existé. Né en 1756, il possédait une grande intelligence et ses idées avancées lui firent prendre part à la Révolution de 1789.

o

Les îles Caraïbes, aujourd'hui appelées Antilles étaient, dans les temps anciens, habitées par une population très farouche. Les conquérants espagnols durent leur livrer de nombreux combats. Les Caraïbes étaient très courageux, mais leurs armes étaient faites de pierre, aussi furent-ils vaincus. Ils vivaient de la chasse et de la pêche. Leurs derniers descendants vivent aujourd'hui dans les Honduras et quelques petites îles des Antilles.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il y a en France de bons avions. On trouve même quelques très bons avions. Malheureusement, les performances de beaucoup d'entre eux sont éclipsées par des appareils étrangers.

En attendant d'avoir des avions meilleurs encore, pourquoi n'utiliserait-on pas les très bons avions existants en les confiant à nos excellentes femmes pilotes?

Les performances féminines sont inscrites au palmarès avec des chiffres inférieurs aux performances masculines. Si nos avions de records ne peuvent servir à améliorer les catégories hommes, ils sont encore excellents pour les femmes pilotes.

Il y a toute une liste de records, à portée de la main, comme on dit.

La France se constituerait ainsi un lot de premier choix en attendant de nouveaux appareils. Ce serait une excellente propagande. Parlez-en à vos sœurs, chers camarades.

LES AVIATEURS CÉLÈBRES :

PAULINE OSSIPENKO

Une aviatrice russe, parmi les plus brillantes du monde, a été révélée par la grande presse. Il n'a fallu qu'une forte publicité faite autour d'un record de distance pour que le nom de Pauline Ossipenko soit sur toutes les bouches.

Et cette publicité a été faite parce que le record battu avait été conquis de haute lutte successivement par deux aviatrices françaises et que trois autres tentatives étaient prévues.

En portant de 4.300 kilom. 400 à 6.450 kilomètres le record féminin de distance, Pauline Ossipenko a mis un terme aux efforts français. Le matériel dont disposent nos aviatrices ne permet pas, en effet, de parcourir une distance supérieure.

Pauline Ossipenko n'en est pas à son premier record. Elle est premier lieutenant et possède un joli palmarès.

Record de distance en avion : 6.450 kilomètres avec Grisodoubova (pilote) et Marina Raskova (navigatrice), les 24-25 septembre.

Record de distance en hydravion : 2.451 km. 501 avec Vera Lowako (pilote) et Marina Raskova (navigatrice), le 2 juillet.

Record de distance en hydravion (ligne brisée) : 2.371 km. 990 avec le même équipage à la même date.

Record de distance en hydravion (circuit fermé) : 1.749 km. 213, même équipage le 22 juillet.

Le dernier record en date a été battu sur avion Rodina à 242 kilomètres-heure. Partie de Moscou, elle a été retrouvée, après maintes recherches, près du lac Evoron.

Il est à remarquer que la « lieutenant » a recours à un équipage de deux femmes, une co-pilote et une navigatrice. Elle peut ainsi franchir de grandes distances sans fatigue. C'est un point important lorsque le vol dépasse vingt heures. Une femme seule à bord ne peut tenir plus que ne tiendrait un homme et les chiffres des records sont trop élevés maintenant.

Outre ces quatre performances de distance, Pauline Ossipenko détient encore trois records d'altitude. Un en hydravion, le 22 mai 1937, avec 8.864 mètres. Deux en avion : 7.605 mètres avec 500 kilos de charge et 7.009 mètres avec 1.000 kilos de charge le 25 mai 1937, voici donc plus d'un an et demi.

Toujours plus loin, toujours plus haut, telle doit être la devise de cette vaillante aviatrice.

DICTIONNAIRE D'AVIATION :

ENVERGURE. — En aviation ce mot désigne la longueur totale des ailes d'un aéroplane. C'est par analogie avec les ailes des oiseaux. L'envergure est donc le chiffre que donne la distance mesurée entre les limites extrêmes des bords marginaux. (1.)

FLASQUE. — Nom donné à une patte, métallique et générale, qui relie un moteur à un cadre ou un châssis. Le nom flasque est du masculin. On dit un flasque. Ordinairement les flasques sont parallèles et par paires puisque les moteurs et bâtis sont symétriques. (2.)

SPORTS

On sait qu'entre les grands clubs de football sévit la déplorable pratique de la vente et de l'achat des meilleurs joueurs. Plus un club est riche, plus il peut, par conséquent, améliorer sa qualité par des achats massifs et cela lui est facile s'il sert directement ou indirectement à la publicité d'une grande firme industrielle, par exemple. Pourtant, ces trafics produisent parfois un effet contraire à celui qu'on pourrait supposer. C'est ainsi qu'en première division, au début de cette saison, le Racing de Paris s'est trouvé avant-dernier, bien qu'ayant acheté pour 250.000 fr. de joueurs, alors que le Club de Lille, qui avait vendu pour 200.000 fr. d'hommes, s'est trouvé premier. Mais ne pourrait-on mettre fin à de telles pratiques qui ont plus à voir avec le commerce de chair humaine qu'avec le vrai sport?

TIMBRES-POSTE

SUISSE : TÊTE-BÊCHE

Avez-vous entendu parler du tête-bêche? On appelle ainsi l'état de deux timbres tenant l'un à l'autre et dont l'un est à l'envers.

En Suisse on trouve beaucoup de tête-bêche, ils proviennent des feuilles imprimées spécialement pour la confection des carnets.

Le tête-bêche est plus cher que le timbre ordinaire, il est quelquefois très rare. En Suisse, cependant, on le trouve à bon marché; certains d'entre eux ne coûtent que 1 franc.

Un ou deux tête-bêche font très bien dans une collection; on aime les montrer comme des curiosités.

UN BEAU CADEAU DE NOËL

ALBUMS DE « MON CAMARADE »

Un volume contenant 26 numéros :
10 francs. — Port en plus
FRANCO : 12 fr. 50
1re Série : Epuisée.
2e Série : Le volume contenant 30 numéros.
FRANCO : 15 francs.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

LE GATEAU DU CHIEN SCHRUPP ET DU CHAT SCHLIPP

C'ÉTAIT la fête du chien Schrupp et — quelle coïncidence — c'était aussi ce jour-là l'anniversaire du chat Schlipp. Les enfants le savaient et voulaient leur faire un beau cadeau comme surprise. Ils réfléchissaient à ce qu'ils pourraient bien donner ou faire de joli au chien et au chat. Pierre eut une bonne idée et il dit : « Savez-vous ce qu'on va faire, les enfants? Nous allons fabriquer un beau gâteau pour la fête du chien et du chat. »

Et voilà ce qu'ils firent. Ils prirent un moule, le remplirent de sable mou qu'ils comprimèrent bien fort; au-dessus ils mirent cinq cailloux, plats et blancs (c'étaient des amandes) et le tout avait l'air d'un vrai gâteau. Alors, ils l'apportèrent à leurs amis.

« Tenez, nous vous apportons un gâteau pour votre fête. Il est épatant et vous pouvez le manger tout entier. »

Le chien et le chat prirent le gâteau, le sentirent et le léchèrent, et firent comme s'ils le mangeaient vraiment. « Oh! comme il est bon! Vous l'avez vraiment bien réussi », dirent-ils. Nous vous remercions, jamais encore nous n'avions mangé un si bon gâteau. »

Les enfants furent très contents de cette plaisanterie.

Lorsqu'ils furent repartis, Schrupp dit à Schlipp : « Au fait, c'est dommage que les chiens et les chats ne mangent pas de sable. Quel gâteau merveilleux! On eût pu en manger jusqu'à demain. Tu sais, chat, rien que de le regarder, cela m'a donné une envie folle d'en manger un véritable. Mais tu sais, il faudrait que ce soit un véritable gâteau. »

« Exactement mon cas, dit le chat. Et puisque c'est demain mon anniversaire et ta fête, nous pourrions en effet faire un gâteau. Seulement, je ne sais pas comment on fait un véritable gâteau. »

« Oh! ce n'est pas difficile, dit le chien. Moi, je sais comment faire un véritable gâteau. On y met tout ce qui est bon et tout ce qu'on aime le plus, et alors le gâteau a le meilleur goût. Si tu y mets cinq friandises, le gâteau devient cinq fois meilleur. Si tu en mets dix, il devient dix fois meilleur. Mais nous y mettrons cent friandises et alors notre gâteau sera cent fois meilleur. »

« C'est vrai, dit le chat, nous allons donc faire le meilleur des bons gâteaux. »

Le chien et le chat prirent des tabliers et se mirent à faire la pâte. Ils commencèrent par mélanger de la farine, du lait et des œufs.

« Un gâteau doit être sucré », dit le chat, et il versa du sucre. « Et aussi un peu salé », dit le chien qui ajouta du sel. « Et maintenant nous y mettrons du beurre et des fruits confits », dit le chat. « Pas seulement des choses que tu aimes, toi, dit le chien. Pas de fruits confits, plutôt du camembert, je l'adore. » Alors, ils ajoutèrent un bout de camembert. « Il me semble ne pas être assez gras, dit le chat, mettons-y quelques couennes de lard. »

« Et n'oublions pas des noix », dit le chien, et il versa un sac de noix. « Les noix sont bonnes, approuva le chat, mais je suis sûr qu'il faut ajouter encore un cornichon », et il mit le cornichon dans la pâte. « Des os! s'écria le chien. Nous devons y mettre quelques os bien juteux. » Et ils ajoutèrent quatre os de veau. « Et aussi une souris! moi qui adore les souris », se rappela le chat, et il ajouta quatre souris. « Voilà, et encore quelques saucisses, mais des bien poivrées, comme je les aime », dit le chien qui jeta plusieurs saucisses dans le moule.

« Et n'oublions pas le principal, dit le chat, un gâteau doit être fait avec de la crème fraîche. » Et ils versèrent un pot entier de crème. « Il manque encore un peu d'oignon », dit le chien. « Et du chocolat », dit le chat. « Et de la sauce », dit le chien qui ajouta de la sauce.

De cette façon, ils mélangèrent encore toutes sortes de choses pour faire le gâteau : du foie et des figues, de l'ail et de l'huile, du pain d'épice et du vinaigre, du choux, de la semoule et des épinards, des raisins secs et des tomates, une tête d'oie et du fromage, et encore beaucoup d'autres choses — sauf du pain. Car ni les chiens ni les chats n'aiment beaucoup le pain.

Lorsqu'ils eurent fini de mélanger tout cela, ils avaient un gâteau aussi grand qu'une roue d'auto. « Mon cher, dit le chien fort content, ce qu'il est grand, notre gâteau! Pour une fois, nous pourrons manger à notre faim et bien davantage encore! » « Et maintenant, mettons-le dans le four! » dit le chat.

Ils se réjouirent beaucoup de manger le gâteau qui ne tarderait pas à être cuit. Une fumée épaisse sortait du four et on entendait la pâte bouillonner, gémir, bourdonner, craquer; elle mijotait, se gonflait, débordait, brûlait et répandait une odeur de vieux chiffon roussi. Quand ils jugèrent leur gâteau cuit à point, ils le sortirent du four et le mirent tout fumant devant la porte pour le refroidir.

« Écoute, dit le chat. Les enfants ont été très gentils de nous apporter leur gâteau. Si nous les invitions maintenant à se régaler du nôtre! »

« Très bien, dit le chien, allons inviter les enfants. »

Ils se débarbouillèrent et allèrent les chercher. Ceux-ci jouaient aux billes dans le jardin devant leur maison. Le chien et le chat se mirent à jouer un peu avec eux; d'abord aux billes, puis au ballon et enfin aux cubes.

Mais pendant ce temps, un méchant roquet passait devant la maison de Schrupp et de Schlipp. Du gâteau qui refroidissait sur le seuil montaient toutes sortes d'odeurs. « Houhou, grogna le méchant chien. Cela sent bon! Cela doit être quelque chose pour mon petit ventre. » Il renifla, flaira et renifla jusqu'à ce qu'il eût trouvé le gâteau. « Hou-hou, fit-il en riant. Le voilà! Je suis bien tombé », et il se précipita sur le gâteau. Il l'avala et l'engloutit, l'engloutit et l'avala, et avait les yeux pleins de larmes car le gâteau était encore très chaud sous sa croûte. Mais il le dévora quand même, et avec une telle voracité qu'il avala plusieurs fois de travers et toussa très fort. Il s'empiffra jusqu'à ce qu'il l'eût mangé entièrement. Puis il but tout un pot d'eau et partit furtivement.

Quand Schrupp et Schlipp eurent assez joué avec les enfants, ils se souvinrent enfin du gâteau. La main dans la main, toute la bande se mit en route pour voir s'il était refroidi.

« Mesdames et messieurs, mes enfants, ce que ça va être bon! Ce sera un régal merveilleux! dit le chien. Si vous saviez tout ce que nous avons mis dans cet admirable gâteau! »

Ils arrivèrent devant la maison, regardèrent de tous les côtés et — pas possible! le gâteau avait disparu.

« Tonnerre! s'écrièrent le chien et le chat, notre gâteau a disparu, quelqu'un l'a volé! »

Ils cherchèrent et fouillèrent et, tout à coup, ils virent là-bas, sous un arbuste, un gros vilain chien qui soupirait et gémissait pitoyablement. Il avait mangé trop de gâteau et était bien malade. Il avait terriblement mal au ventre. « Que je souffre, que je souffre, se lamentait le vilain mâtin. Que m'est-il arrivé? Mais qu'est-ce que vous avez bien pu mettre dans ce gâteau pour qu'il me donne de telles douleurs? »

« C'est bien fait pour toi, dit notre chien. Tu n'avais qu'à ne pas toucher au gâteau, puisqu'il n'était pas à toi. »

« Tu sais, mon cher, dit le chat, je ne m'en fais pas parce que ce sale chien a mangé notre gâteau. Peut-être, nous aussi, serions-nous tombés malades et cela aurait bien gâché notre fête! »

« C'est vrai! dit le chien. Qu'il gémisse et pleurniche! C'est bien fait pour lui, ce vilain roquet. Mais moi, j'ai une faim terrible et je mangerais n'importe quoi. Seulement nous n'avons plus rien à la maison, puisque nous avons mis tout ce qui était mangeable dans ce fameux gâteau. Et quand même, le jour de ma fête, je voudrais bien ne pas rester sans manger. »

« Ne vous en faites pas! dirent les enfants. Venez avec nous, nous partagerons notre déjeuner avec vous. »

Alors ils acceptèrent. « Venez, les enfants, le déjeuner est prêt! » criait la mère, au loin. « Maman, ce chien a sa fête aujourd'hui et ce chat a son anniversaire, s'écrièrent les enfants, nous devons leur donner à manger quelque chose! »

Et ils partagèrent leur repas avec Schrupp et Schlipp. D'abord du pâté de foie, puis du veau et des pommes frites. Et la maman retrouva même encore un bout de tarte aux pommes de la veille. Vous pouvez imaginer combien le chien et le chat se régalèrent.

Schrupp et Schlipp dirent merci aux enfants et rentrèrent fort contents. « Nous avons eu de la chance pour notre fête. Quel déjeuner! Cela n'arrive pas tous les jours. Et je n'ai même pas mal à l'estomac. »

Ils rentrèrent chez eux et sous les buissons, ils virent le gros vilain chien qui gémissait et soupirait toujours.

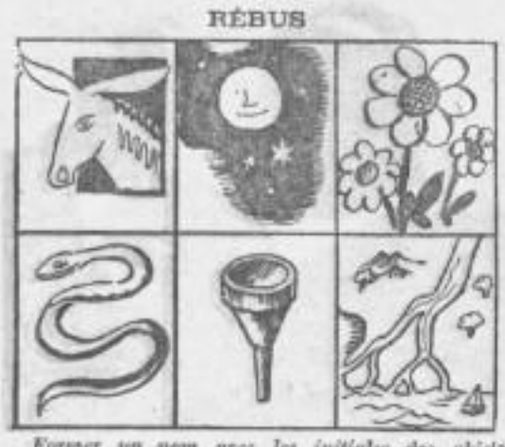
Après ce bon déjeuner ils s'endormirent bientôt, et comme ils se trouvaient bien, ils dormirent d'un sommeil merveilleux.

Par contre le méchant roquet, qui avait avalé le gâteau avec tant de voracité, souffrit encore pendant plusieurs jours.

Josef CAPEK.

VARIÉTÉS

RÉBUS



Former un nom avec les initiales des objets représentés.

CHARADES

Mon premier réunit talent, habileté, adresse,
Mon deuxième fut un dieu grec,
Mon troisième coule en Espagne,
Mon tout consiste à évaluer la superficie.

Mon premier est une partie du corps,
Mon deuxième est un fleuve de France,
Mon tout est marque d'honneur.

Du chien de garde mon premier est menaçant,
Par mon deuxième le même animal manifeste sa joie.
Nos grand'mères portaient mon troisième,
Mon tout est redouté des enfants.

LES ROUES

Vous pouvez, en traçant seulement 3 lignes droites, mettre chacune de ces

roues dans un compartiment séparé. Essayez, ce n'est pas si difficile que cela en a l'air.

JEU DE LETTRES

Avec les lettres P E I S R, former 5 mots différents.

JEU DE CHIFFRES

Trouver le nombre de 8 chiffres qui, multiplié par 9, donne 111.111.111, par 18, 222.222.222, par 27, 333.333.333.

LES HOMONYMES

Je suis une ville sur le Rhône; je suis essentiel dans une glace; je suis la parure de la femme; j'ai été changé de couleur.

POMME OU OIGNON

Bandez les yeux d'un ami avec un mouchoir et serrez-lui hermétiquement le nez avec les doigts pour qu'il ne puisse respirer que par la bouche. Ensuite présentez-lui un oignon épluché et une pomme. Faites-le mordre dans l'un ou l'autre et faites-lui deviner. Vous aurez la surprise de voir qu'il hésitera.

COMBIEN DE CRAYONS

A ce même ami, faites croiser l'index et le majeur de la main droite. Dites-lui de fermer les yeux et introduisez un crayon entre les deux doigts croisés. Demandez-lui : « Combien as-tu de crayons ? » S'il ne connaît pas le truc, il répondra certainement deux.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

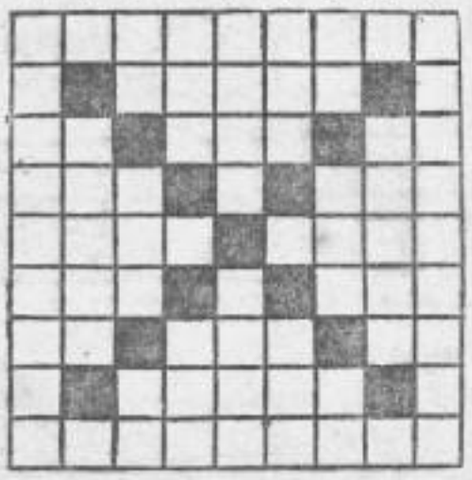
Il y a sur ce dessin 6 jouets. Avec les initiales de ces 6 jouets, former les 5e et 6e mots d'une phrase qui sera complète en six dessins. Attendre la fin du concours pour nous envoyer la solution et les bons de concours; 50 magnifiques prix.

Bon de Concours Numéro 4

— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 158

Horizontalement. — 1. Incident remarquable. — 2. Braise encore rouge. — 3. Exclamation. Direction. Métal assez rare. — 4. Petits ruisseaux. Fait tout le tour d'une chambre sans bouger. — 5. Allure habituelle des chevaux. Creusa. — 6. Nommé par des électeurs. Pronom personnel de la troisième personne. — 7. Article défini. Nécessaire pour la préparation du cuir. Vieille préposition. — 8. Nom commun du serin. — 9. Auxquelles on a mis le feu pour la seconde fois.



Verticalement. — 1. Faire tirer les membres d'un condamné par des chevaux. — 2. Crie très fort. — 3. Conjonction de coordination. Petite monnaie. Initiales d'un roi de Pologne dont la fille fut la femme de Louis XV. — 4. Reconnaît comme faux. Semblable. — 5. Crochet en forme de S. Publié. — 6. Partie du vocabulaire. Chaque objet en porte un. — 7. Préposition. Ce n'est pas toi. Pronom personnel de la deuxième personne. — 8. Borde un tissu. — 9. Elles servent de toit à certaines maisons.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 157

Horizontalement. — 1. Musicien. — 2. Anisette. — 3. T. S. F. La. — 4. Frelon. — 5. Rala. — 6. Njelles. — 7. Esta. Ut. — 8. Léslon.

Verticalement. — 1. Maternel. — 2. Uns. Alse. — 3. Sifflets. — 4. Is. Rala. — 5. Celé. — 6. Italie. — 7. Et. Su. — 8. Néant. Tu.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 157

Devinettes. — Le crayon. — Le glaçon. — Aucun, car un poirier ne peut pas donner de pommes.

Charades. — Beau-Jo-Laid (Beaujolais). — K-Tu-Combe (catacombe). — Jus-Pi-Terre (Jupiter).

Énigme. — Le son.

Mots en carré. —

I	M	A	G	E
M	A	M	A	N
A	M	O	N	T
G	A	N	G	E
E	N	T	E	R

Proverbe. — Quand il pleut à la Saint-Mathieu, fais coucher tes vaches et tes bœufs.

LE COURRIER DE JANOT

Odette Vengriette, Bouchain : Bien sûr, envoie-nous des histoires et poésies, et le plus tôt possible. — *Boisrumé, Paris-XXe* : Nous avons déjà fait paraître un *Coin des Jeunes Navigateurs*, mais il n'a pas eu de succès et nous y avons pour le moment renoncé. — *François Chevalconnet, Mioisin* : C'est bien difficile de faire tous les changements que tu demandes. Tous nos lecteurs ne seraient pas contents. — *Carpo, Paris-XIe* : Moi aussi je voudrais bien 4 pages de plus à *Mon Camarade*. Mais malheureusement ce n'est pas possible. — *Robert Coqus, Reims* : Tu demandes aussi l'agrandissement de *Tato et Toutoune*. Ces messieurs-dames de la Rédaction verront si c'est possible. — *André Birc, Saint-Étienne* : Pas possible d'augmenter le nombre de pages. Nous reprenons nos bricolages.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr
Belgique .. .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

GRATUITEMENT

Du 16 novembre au 1er janvier 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade »**.

UN MYSTÉRIEUX NAVIRE

Depuis des mois un navire battant pavillon français est immobilisé en plein Atlantique. A quoi peut bien servir un bateau si ce n'est à traverser les océans? Or celui-ci est resté à mi-chemin entre la France et l'Amérique. Bien qu'il n'y ait pas de passagers à bord et qu'on voie rarement l'équipage, ce cargo de 6.000 tonnes n'est ni une épave, ni un « vaisseau fantôme » ! Il n'est pas arrêté par une avarie car aucun S.O.S. n'a été lancé de son poste radio. Les pêcheurs naviguant dans ses parages se demandent à quelles manœuvres peuvent bien se livrer ces officiers qui inspectent le ciel avec des instruments plus compliqués que les longues-vues habituelles ; ces matelots qui très sérieusement lâchent chaque jour un beau ballon tout blanc pour le voir se perdre dans les nuages...

Mais vous tous, vous avez deviné que le mystérieux navire — il s'appelle le *Carimaré* — est un observatoire météorologique. On y fait des observations analogues à celles des postes continentaux, observations qui transmises par T. S. F. permettront d'établir les différentes cartes : état du ciel, pression atmosphérique, etc., à l'aide desquelles se fera la *prévision du temps*. Ce navire, se tenant en contact avec tous les bateaux qui sillonnent l'Océan, leur fournit d'utiles renseignements et complète les siens propres.

Pourquoi avoir installé un poste météorologique en plein Atlantique : ceux des côtes ne suffisent-ils pas? Non. Car toutes les grandes perturbations se déplaçant de l'Ouest vers l'Est, il est utile de signaler le passage sur l'Atlantique de phénomènes atmosphériques qui seront demain sur Paris et Strasbourg.

Mais il y a plus : le *Carimaré* a l'ambition d'être pour les avions un *poste d'aiguillage* analogue à ceux qui fonctionnent dans les chemins de fer et qui dirigent les trains sur telle ou telle voie. Actuellement, les pilotes de raid attendent pour franchir l'Atlantique que la *météo* soit bonne. Demain, les avions commerciaux devront partir à heure fixe par n'importe quel temps — comme des trains. Or ce sera le *Carimaré* qui dirigera très exactement leur parcours, leur indiquant que de tel point à tel point ils devront voler à 1.500 mètres d'altitude, puis dans un autre secteur à 4.000 mètres, etc...

Car le ciel est très différent « en épaisseur » de ce qu'il est « en surface »; le *Carimaré* saura dire : En telle région c'est entre 2.000 et 3.000 mètres que la visibilité est la meilleure, les vents les plus favorables, et qu'il n'y a pas à craindre de *givrage*.

Cette météorologie des grandes altitudes très différente du système actuel d'observations en surface (marche des nuages et hauteur du « plafond »), c'est grâce aux petits ballons blancs qu'elle fonctionne. Ce sont des *ballons-sondes*. Chaque ballon emmène une nacelle dans laquelle sont disposés des appareils-enregistreurs (de température, pression, humidité, etc...). Le ballon monte bien plus haut que celui du professeur Piccard, mais — comme tout ballon sans pilote — il éclate; alors un parachute se déploie qui ramène au sol les instruments.

Dès la fin du XIXe s. on utilisa ces ballons-sondes pour des recherches scientifiques, sans but pratique. Car il ne faut pas être trop pressé pour recueillir les observations lorsqu'on doit attendre qu'une personne complaisante découvre dans son champ ou sur son toit les précieux appareils et vous les renvoie — par sympathie pour la science... et désir de toucher la récompense promise. Cela demandait souvent une ou deux semaines, parfois beaucoup plus : un ballon lancé aux États-Unis le 25 juillet 1913 ne fut retrouvé que le 22 octobre 1936! Les inscriptions des enregistreurs étaient encore lisibles... Il arrive que des personnes, trouvant bizarres ces engins (maintenant ils sont mus par un mouvement d'horlogerie) prennent peur, croyant qu'il s'agit d'une bombe de « cagoulard » et alertent les gendarmes; ou bien ils expédient en hâte non seulement la nacelle, mais le parachute et tout ce qui se trouve autour — un jour l'Office National Météorologique, en déballant un de ces paquets, vit deux loirs en sortir!...

Ces premiers ballons-sondes ont tout de même permis d'étudier le ciel en comparant les observations des enregistreurs avec les cartes établies le jour du lancer du ballon, jour parfois très lointain.

Mais les ballons-sondes modernes, et précisément ceux qui partent du *Carimaré*, si étrange que cela paraisse, réussissent à transmettre *immédiatement* les renseignements recueillis par les appareils. Cela sans que prenne place dans la nacelle un homme qui, le malheureux, risquerait fort de retomber ensuite en parachute dans la mer... Grâce aux travaux de MM. Bureau et Idrac, ces ballons sont en effet munis d'un petit appareil émetteur de T. S. F., qui donne *automatiquement* les chiffres enregistrés par les divers appareils placés dans la nacelle; on devine l'ingéniosité que les deux inventeurs ont dû déployer pour mettre au point le système de transmissions nécessaire.

Voilà donc notre *Carimaré* installé comme un poste d'aiguillage : dans les chemins de fer, chaque fois qu'une voie est occupée par un train, une lampe rouge s'allume à un point correspondant du tableau d'aiguillage — ici l'appareil récepteur placé sur le bateau reçoit par T. S. F. l'indication qui s'interprète « ciel bouché »; puis l'aiguilleur consultant d'une part ses horaires, d'autre part les lumières qui s'allument au tableau, manœuvre les leviers qui dirigeront les express sur la bonne voie — de même le poste de T. S. F. du *Carimaré* connaissant le parcours suivi par les avions et l'état du ciel sur ce parcours, leur lancera message sur message : naviguez à telle altitude, augmentez la vitesse en cette région, etc...

Bientôt, sans doute, plusieurs *Carimaré* s'échelonneront le long des routes aériennes de l'Océan. Et nous pourrons sans crainte aller de temps en temps passer le dimanche à New-York!

BOUR.

POLYCARPE...

...CHASSE AU LAPIN.

Le Gérant : LÉON BAGARNAC

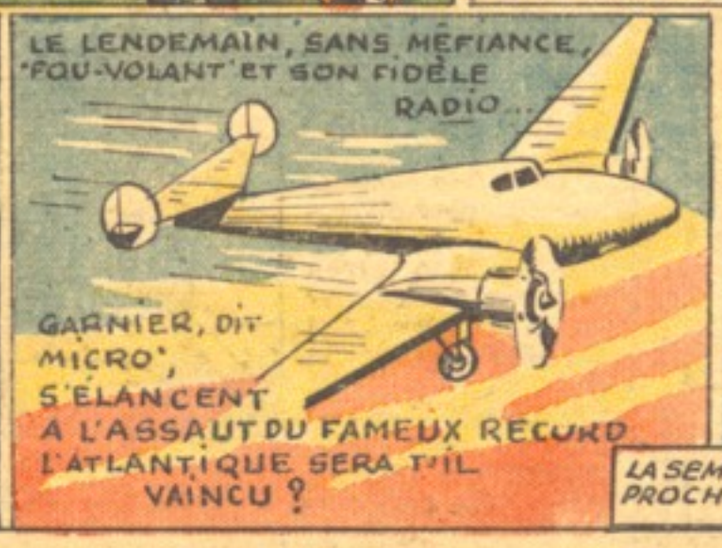
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.235.

"FOU VOLANT"

PAR R. Mellies

. RÉSUMÉ .

GOUPIL "LA GOUPILLE" DIT "FOU-VOLANT" EST UN JEUNE PILOTE PLEIN D'AVENIR. QUE JALOUSE SON RIVAL FAURET. CELUI-CI A QUITTÉ LA COMPAGNIE AÉRONAUTIQUE POUR ENTRER CHEZ UN CONCURRENT. LE RECORD DE DISTANCE EST EN JEU.



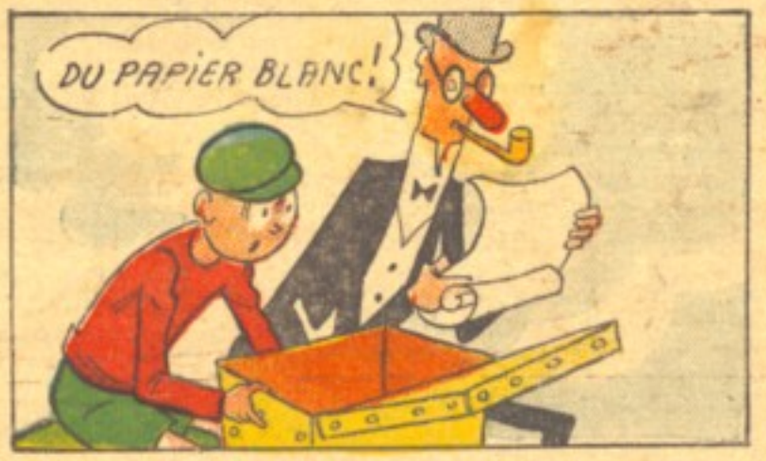
LA SEMAINE PROCHAINE : PERDUS EN MER

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BEGONIA EST TOMBÉ ENTRE LES MAINS DU BANDIT GROSSAC QUI VEUT LUI ARRACHER LE MYSTÉRIEUX COFFRE AU TRÉSOR

PAR BONHEUR LE CÉLÈBRE INVENTEUR LOUFOQUE LE PROFESSEUR HUMERUS N'EST PAS LOIN, ET TRANSFORMANT SON PARAPLUIE EN CASSE-TÊTE

GROSSAC N'A PAS RESISTÉ À L'ASSAUT ET IL S'EST ÉVANOUI. CONFORTABLEMENT INSTALLÉS SUR SON VENTRE LES DEUX AMIS OUVRENT LE COFFRET.



HUMERUS ET BEGONIA CROYAIENT TROUVER DES PIÈCES D'OR... HÉLAS! IL N'Y A DANS LE COFFRE QU'UNE FEUILLE DE PAPIER BLANC.

DÉPITÉ HUMERUS VA SE SERVIR DU PAPIER POUR ALLUMER SA PIPE... MAIS L'ASTUCIEUX BEGONIA ARRÊTE CE GESTE INCONSIDÉRÉ

LA FLAMME DU BRIQUET A FAIT APPARAÎTRE UNE ÉCRITURE SECRÈTE ET BEGONIA DANSE UNE GIGUE JOYEUSE SUR LE VENTRE DE GROSSAC

CE QUE CONTENAIT LE COFFRET, C'ÉTAIT LE TESTAMENT DU TERRIBLE CORSAIRE GRADOUBLE ET LE PLAN QUI PERMET DE RETROUVER SES TRÉSORS

LAISSANT GROSSAC INANIMÉ BEGONIA ET HUMERUS VONT CHERCHER LE MOYEN LE PLUS RAPIDE D'ARRIVER À L'ÎLE DU CHIEN CREVÉ OÙ SE TROUVE LE TRÉSOR

MAIS GROSSAC QUI N'ÉTAIT PAS ÉVANOUI A ENTENDU TOUTE LA CONVERSATION, ET IL SE JURE QUE TÔT OU TARD IL AURA POUR LUI LE TRÉSOR DE GRADOUBLE

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 159. JEUDI 15 DÉCEMBRE 1933.

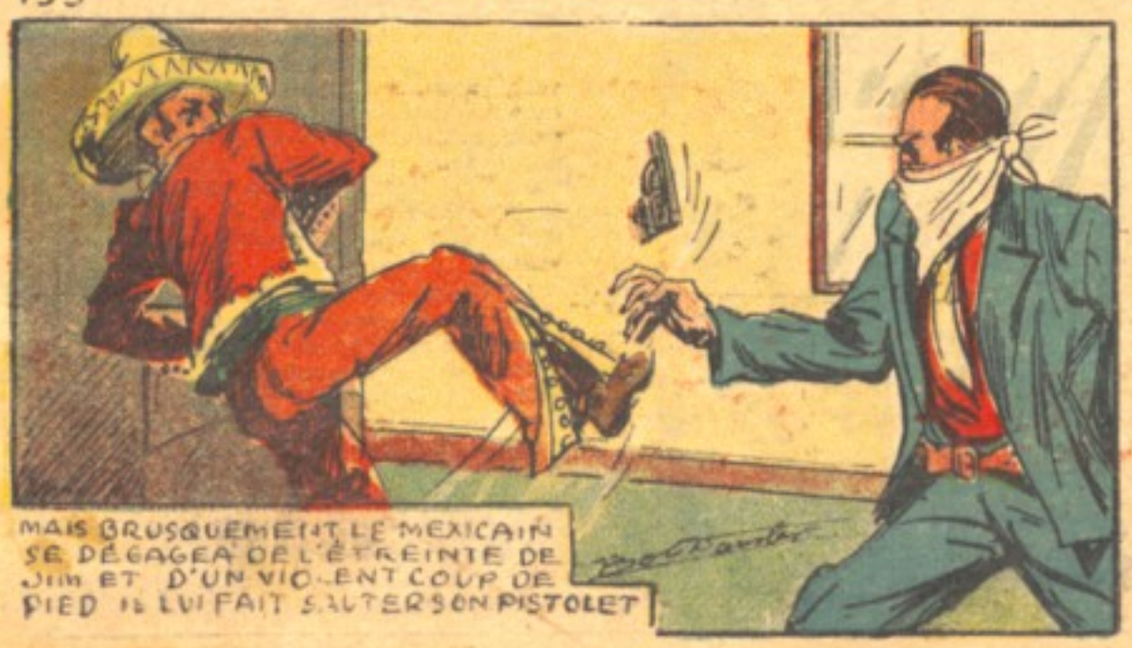
RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET BOB SONT PARTIS A LA RECHERCHE DU Pr CORTÈS QUI A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES TROUPES REBELLES DE VIRGULIO. DANS LA RUE ILS VIENNENT DE REPÉRER UN DES RAVISSEURS DU PROFESSEUR.

JIM S'ÉTANT DÉBARRASSÉ DE SON SAC DE SES LUNETTES ET DE SON CHAPEAU S'APPROCHA DE LA MAISON OÙ LE MEXICAIN VENAIT DE PÉNÉTRER. IL N'Y AVAIT PAS DE CONCIERGE ET LE NOM DES LOCATAIRES ÉTAIT INSCRIT PRÈS DE LA PORTE D'ENTRÉE MAIS QUELLE NE FUT PAS LA STUPÉFACTION DE NOTRE AMI LORSQU'IL Y LUT CELUI DU PROFESSEUR RAMON CORTÈS!

S'ASSURANT QUE SON PISTOLET JOUAIT BIEN DANS SA GAINE JIM BONDIT SANS BRUIT DANS L'ESCALIER DONT LES TAPIS ÉTOUFFAIENT LE GLISSEMENT DE SES PAS. IL MONTA AINSI JUSQU'AU TROISIÈME ÉTAGE, INDICATION QU'IL AVAIT LUE SUR LA PLAQUE DE RAMON CORTÈS

SOUDAIN JIM A L'IDÉE DE SE FAIRE PASSER POUR UN AFFILIÉ DE LA BANDE DE VIRGULIO. IL DISSIMULA LE BAS DE SON VISAGE AVEC SON MOUCHOIR PÉNÉTRA DANS L'APPARTEMENT ET INTERPELA BRUSQUEMENT L'HOMME EN MEXICAIN, LANGUE QUE JIM CONNAIT BIEN

MAIS VISIBLEMENT L'HOMME SE TROUBLE!. IL NE SAIT QUE RÉPONDRE ET JIM SE REND AUSSITÔT COMPTE QUE LE MEXICAIN EST ICI SANS ORDRE ET QU'IL EST VENU CAMBRIOLER A SON PROPRE PROFIT. HEUREUX DE CETTE SITUATION IMPREVUE JIM EN PROFITE ET RUDOIE L'HOMME POUR EN TIRER LE MAXIMUM DE RENSEIGNEMENTS



MAIS BRUSQUEMENT LE MEXICAIN SE DÉGAGEA DE L'ÉTREINTE DE JIM ET D'UN VIOLENT COUP DE PIED IL LUI FAIT SAUTER SON PISTOLET

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Dans une petite ville d'un Etat de Missouri habitent Tom et son frère, jumeaux orphelins élevés par leur tante Polly. Tom, un enfant diable, vient d'être puni pour avoir fait l'école buissonnière.

Chapitre III

Une injustice *(suite)*

Il y eut comme un sifflement de projectiles dans l'air combiné à un bruit de verre cassé, et une forme indistincte sauta par-dessus la haie et disparut dans l'obscurité.

Peu de temps après, tandis que Tom, déshabillé et prêt à se mettre au lit, considérait à la lumière d'une faible bougie ses vêtements trempés, Sid se réveilla. Mais s'il eut un moment l'idée de faire une allusion aux événements de l'après-midi, il tint sa langue, car le regard de Tom lui parut menaçant.

Chapitre IV

Une histoire de bons points

Le soleil se leva sur un monde paisible et éclaira un village calme et tranquille.

Le déjeuner fini, tante Polly s'occupa du ménage, tandis que Tom apprenait ses leçons.

Tom échangeait deux quilles contre trois bons points rouges et autres bricoles contre deux bons points bleus.

Il mettait toute son énergie à se fourrer dans la tête cinq versets de la Bible qu'il devait réciter au pasteur. Au bout d'une demi-heure, Tom avait une vague idée générale de sa leçon, mais guère plus, car son esprit avait exploré tous les domaines de la pensée humaine, et ses mains avaient trouvé mille et un sujets de distractions. C'est alors qu'on l'appela pour mettre ses habits du dimanche. Sa cousine Marie lui emplit une cuvette d'eau et lui remit un morceau de savon, mais il sortit, posa la cuvette sur un petit banc qui se trouvait tout près, plongea le savon dans l'eau, releva ses manches et renversa gentiment l'eau par terre. Après ces différentes opérations, il rentra à la cuisine en se frottant la figure avec une serviette. Marie regarda la serviette et lui dit :

— N'as-tu pas honte, Tom ? C'est très vilain ce que tu as fait, l'eau ne fait de mal à personne!

La cuvette fut emplie à nouveau et cette fois Tom réfléchit un bon moment, à la recherche d'une décision. Finalement, il prit son courage à deux mains, respira un bon coup, et quand il rentra dans la cuisine, les yeux fermés, cherchant des mains une serviette, une preuve honorable de savon et d'eau coulait sur sa figure. La cousine Marie, quand il fut habillé, passa une inspection rigoureuse, peigna ses cheveux bouclés d'une manière bien symétrique, arrangea sa cravate, rabattit le col de sa chemise sur ses épaules et le couronna d'un chapeau de paille léger. Il avait maintenant fort bonne allure, mais il se trouvait très mal à son aise. Son costume de tous les jours lui plaisait beaucoup plus.

Bientôt Marie fut prête à son tour, Sid aussi, et les trois enfants partirent pour l'école du dimanche, que Tom détestait de tout son cœur.

L'école du dimanche durait de neuf heures à dix heures et demie, et ensuite c'était l'office. Sid et Marie restaient au sermon de leur plein gré, et quant à Tom, il restait aussi parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. A la porte du temple, Tom laissa passer son frère et sa cousine et, abordant un camarade, il lui demanda :

— Dis donc, Bill, as-tu un bon point jaune ?

— Oui.

— Veux-tu me le céder ?

— Qu'est-ce que tu me donnes ?

— Un bout de réglisse et un hameçon.

— Montre voir.

Tom montra, l'examen fut satisfaisant et le marché fut conclu. Puis Tom échangea deux quilles contre trois bons points rouges et quelques autres bricoles contre deux bons points bleus. Ce marché se prolongea pendant dix à quinze minutes et il acquit ainsi toute une série de bons points de couleurs diverses. Puis il pénétra dans le temple avec une bande de garçons et de filles bruyants et endimanchés, gagna sa place et se prit immédiatement de querelle avec son voisin. Le maître, un homme âgé et grave intervint, mais dès qu'il eut tourné le dos, voilà Tom qui tire les cheveux de celui qui était assis sur le banc devant lui, celui-ci se retourne et voit Tom absorbé dans sa lecture. Une minute après, Tom piquait avec une épingle un autre garçon pour avoir le plaisir de l'entendre crier : « Oh, là là! » ce qui lui valut une nouvelle réprimande du maître. Toute la classe agissait de la même manière : insupportable, turbulente, dissipée. Personne n'était capable de réciter deux versets sans faute et le maître devait constamment les aider. Néanmoins, il suffisait de réciter à peu près deux versets pour recevoir un bon point bleu; dix bons points bleus s'échangeaient contre un bon point rouge et dix rouges s'échangeaient contre un jaune. Quand on avait dix bons points jaunes, l'inspecteur remettait à l'élève une Bible reliée qui pouvait bien valoir deux francs cinquante, en ces temps heureux... Combien de nos lecteurs se résoudraient-ils à apprendre par cœur deux mille versets de la Bible, même pour recevoir une Bible illustrée par Gustave Doré (1) ? Et pourtant, Marie avait ainsi gagné deux Bibles, résultat d'un travail patient de deux années. On raconte qu'un petit garçon d'origine allemande en avait gagné quatre ou cinq en récitant trois mille versets sans s'arrêter. La distribution de ces Bibles était un événement rare et considérable, et elle remplissait les élèves d'un tel désir de bien faire qu'il en résultait un travail soutenu pendant une quinzaine de jours. On peut affirmer que Tom n'avait jamais aspiré à obtenir un de ces prix, bien qu'il aurait souhaité être distingué par la gloire qui l'accompagne.

A neuf heures, l'inspecteur entra dans la classe, un livre de prières à la main et réclama le silence. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, qui avait une barbiche et des cheveux blonds. Il portait un faux col empesé dont les pointes atteignaient le milieu de ses joues, et qui l'obligeaient à tenir la tête en arrière et à se tourner tout d'une pièce quand il devait regarder sur le côté. Son menton plongeait dans une énorme cravate aussi large qu'un billet de banque, et les pointes de ses bottines se relevaient, selon la mode du temps, comme des skis.

Il commença en ces termes :

— Mes enfants, je vous demande d'être aussi tranquilles que possible et de m'accorder une ou deux minutes d'attention. Là, c'est parfait, c'est ainsi que de gentils enfants doivent être. J'aperçois une petite fille qui regarde par la fenêtre, peut-être pense-t-elle que je suis perché sur un de ces arbres, en train de faire un petit discours aux oiseaux (sourires approbateurs). Je veux vous dire combien je suis heureux de voir tant de petits visages intelligents réunis dans ce lieu, pour y apprendre le bien et le bon.

Il continua ainsi longtemps, et je n'ai pas besoin de vous répéter la fin de son discours, c'est un cours de morale qui est familier à tous.

Le dernier tiers fut troublé par une reprise d'hostilités et autres distractions, par des chuchotements et bavardages gagnant de proche en proche, mais sans réussir néanmoins à émouvoir ces roc incorruptibles qu'étaient Sid et Marie.

Une bonne partie des chuchotements avait été provoquée par un événement assez rare : l'entrée de visiteurs, l'avocat Thatcher accompagné d'un vieillard à cheveux gris et d'une dame imposante qui était sans aucun doute sa femme. La dame donnait la main à une enfant. Tom qui avait été insupportable jusque-là, n'arrivait pas à attirer les regards d'Amy Lawrence ; mais quand il vit qui était la nouvelle venue, son âme exulta ; il bouscula ses camarades, tira des cheveux, fit des grimaces, en un mot entreprit tout ce qui lui paraissait devoir fasciner une fille et gagner son admiration. Son allégresse n'était gâtée que par une seule ombre, le souvenir de son humiliation d'hier soir dans le jardin de sa nouvelle passion.

On donna aux visiteurs la place d'honneur et dès que l'inspecteur eut terminé son allocution, il les présenta aux élèves. Le vieux monsieur était un personnage important, rien de moins que le juge du comté ; et c'était sans doute le plus haut personnage que ces enfants eussent vu jusque-là. Ils étaient émerveillés de voir de près comment était fait quelqu'un d'aussi considérable ; ils n'étaient pas loin de penser qu'il devait avoir une voix formidable dès qu'il ouvrait la bouche.

(A suivre.)

(1) Gustave Doré, célèbre graveur français du XIXe siècle, qui a illustré de nombreux chefs-d'œuvre, et notamment une Bible.

La lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai déjà donné, dans ma dernière lettre, des nouvelles des Clubs des Amis de Mon Camarade, *et vous savez que parmi ces Clubs l'un des meilleurs était depuis longtemps celui des* Castors de la Vallée de la Bièvre, *qui compte de nombreux groupes dans la banlieue sud de Paris.*

Je vais aujourd'hui vous parler longuement des Castors.

Si les groupes de Castors *ont pu se multiplier et prospérer, c'est bien sûr parce que les enfants n'ont pas été tout seuls pour s'en occuper. Nous pouvons bien tout seuls nous réunir pour échanger des timbres-poste, jouer à Jim Mystère ou à cache-cache, mais on ne pourrait jamais tout seuls organiser des choses aussi compliquées qu'une séance de cinéma ou l'achat d'un train électrique.*

Si les Castors *ont fait de si belles choses, c'est qu'ils ont été aidés par des grands et en premier lieu par leur secrétaire Jean Viers, qui a collaboré avec les parents des* Castors.

Une société a été fondée, et une cotisation très petite demandée aux jeunes Castors : 0 fr. 25 par mois, 1 fr. 50 par an, ce qui n'est pas une très grosse somme, mais qui permet d'avoir une carte sur laquelle on colle des timbres, et qui prouve qu'on est un Castor *et en même temps un ami de* Mon Camarade.

Si les Clubs n'avaient pour ressource que la cotisation de leurs membres ils ne seraient pas bien riches et ils ne pourraient pas faire grand'chose.

Aussi leurs principales ressources viennent de travaux faits en commun : la vente de Mon Camarade, *des séances de cinéma, des loteries. Et cela finit par rapporter pas mal d'argent : 100 à 150 francs par mois pour la vente de* Mon Camarade, *50 à 200 francs pour les séances de cinéma.*

La vente de Mon Camarade, *qui est la ressource la plus considérable et la plus régulière des* Castors, *est organisée d'une façon particulière sur laquelle certains de nos Clubs pourront prendre modèle.*

Les Castors ne se contentent pas de vendre Mon Camarade *à la criée, dans les rues ou sur les marchés, et même ils ont tendance à abandonner cette méthode.*

Les Castors vendent surtout Mon Camarade *à domicile.*

Chaque vendeur (plus il y en a et mieux c'est) a des clients qu'il connaît bien parmi des petits camarades, 10, 15 ou 20.

Chaque jeudi ou chaque dimanche il va porter ses numéros à domicile.

C'est le petit camarade qui paye, ou sa maman s'il n'est pas là; s'il n'y a personne le vendeur laisse le journal dans la boîte et il se fait payer la semaine suivante.

Cette méthode donne de très bons résultats et elle évite des grandes promenades dans la rue qui peuvent peut-être faire craindre à certaines mamans des pieds mouillés, ou des extinctions de voix à force d'avoir crié.

Pour le vendeur, ce n'est pas beaucoup de mal, et pourtant c'est le moyen d'aider énormément le journal d'une façon régulière en même temps que de remplir d'une façon appréciable la caisse du Club.

Dans une autre lettre, je parlerai des séances de cinéma, qui ne sont pas à la portée de tous les Clubs, parce que pour faire des séances de cette espèce il faut avoir un appareil, et qui coûte cher.

Les Castors ont eu une chance. Au moment où le premier Club a été fondé, ils ont eu un ami qui a pu leur prêter un appareil, ce qui a été bien sûr un très gros atout pour la vie du Club par la suite.

Maintenant je voudrais vous dire tout de suite ce que les Castors *ont fait avec leur argent.*

Je suis sûr que tous vous avez rêvé d'avoir un jour pour vous un magnifique jouet comme ceux qu'on voit dans les vitrines des grands magasins au moment de Noël, de ces jouets qui sont si beaux, mais qui coûtent si cher. Seulement vos papas et vos mamans ne sont pas riches, et des jouets comme celui-là vous avez peur de ne jamais les avoir.

Eh bien les Castors, *parce qu'ils étaient tous ensemble et qu'ils gagnaient de l'argent en vendant leur journal* Mon Camarade, *ont pu s'acheter un magnifique train électrique, un train qui a coûté cher et qui vaut plusieurs centaines de francs.*

Au début on a acheté le moins possible : des rails, une locomotive et quelques wagons. Puis au fur et à mesure qu'on avait de l'argent, on a acheté davantage de matériel, on a même demandé aux grandes personnes d'aider un petit peu les Castors *en achetant des actions de chemin de fer qui valaient cinq francs pièce.*

Tant et si bien qu'après dix-huit mois, le chemin de fer des Castors *est un chemin de fer électrique pour lequel on a acheté 1.200 francs de matériel. C'est vous dire que c'est un chemin de fer plus beau que ceux dont vous avez jamais pu rêver.*

Mais ce chemin de fer vaut encore beaucoup plus qu'il n'a coûté en argent. Parce que les Castors *se sont donné beaucoup de mal pour en faire quelque chose de très beau.*

Pour faire circuler leurs wagons sur une grande table, ils ont construit un vrai pays, avec des arbres, de l'herbe, des maisons, un petit étang, une cabane d'aiguilleur. Et pour le moment les différents groupes de Castors *font un Concours à qui fera la plus belle gare, pendant que les petites filles castors confectionnent des petites poupées qui pourront aller dans les wagons comme voyageurs ou sur le bord des voies comme employés, chefs de gare, etc.*

Vous voyez ce qu'on peut faire avec un Club.

On pourrait aussi bien, si on voulait, s'acheter un magnifique meccano, ou de quoi construire de splendides avions en modèle réduit à présenter dans les Concours, enfin parce qu'on s'est mis ensemble pour vendre Mon Camarade, *réussir à se payer des magnifiques jouets qu'on ne pourrait jamais avoir tout seul.*

Je vous parlerai dans deux semaines une nouvelle fois du Club des Castors, *et des très belles choses qu'ils ont faites, parce que cette fois je n'aurais pas assez de place.*

Mais je voudrais que d'ici la fin de l'année, tous nos Clubs nous envoient de leurs nouvelles d'une façon détaillée, pour que nous sachions combien ils sont, ce qu'ils font et comment nous pouvons les aider. Que tous nos secrétaires de Clubs ne manquent donc pas de nous écrire avant le 1er janvier.

Je vous rappelle aussi que dans quinze jours il y aura pour Noël une formidable fête d'enfants à Paris, au Vélodrome d'Hiver. Et aussi que notre prochain numéro sera un splendide numéro spécial de Noël, avec de magnifiques surprises.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe)

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

Le coin des Fillettes

UN KALÉIDOSCOPE

« Un instrument avec lequel on peut voir de magnifiques images »; peut-être en avez-vous déjà eu en mains à l'école? Mais fabriquez-en un à bon marché et vous pourrez y prendre des idées toujours nouvelles, car ses images sont infinies.

I. — Une petite boîte ronde en métal ou en carton (boîte à cacao, à thé. Toutoune, elle, a pris une boîte vide de schampoing).

Percez un trou au milieu du fond (avec poinçon, clou, ou ciseaux dans du carton). Agrandissez ce trou grand comme une pièce de 50 centimes.

II. — Trois morceaux de verre ayant : en hauteur 1 cm. 1/4 de moins que la hauteur de la boîte, et en largeur le côté d'un triangle qui entrerait juste dans la boîte. Cherchez déjà avec du carton à former exactement cette partie de trois morceaux. Puis faites tailler les verres pareils au vitrier. Vos morceaux doivent être égaux, puis recouverts d'un côté de papier noir et enfin ficelés ensemble en forme de triangle (fig. IV) et introduits dans la boîte (fig. V). Ils doivent entrer facilement mais juste arriver à 1 cm. 1/4 du rebord de la boîte.

III. — Maintenant une rondelle de verre qui entrera aussi juste dans la boîte viendra se placer sur le triangle. Ce verre-là doit être tout à fait transparent sur papier noir.

IV. — Une bande de carton souple d'environ 8 millimètres de haut viendra s'enrouler au-dessus de cette rondelle de verre à l'intérieur de la boîte (fig. VI.) Il ne faut donc pas que le rond de verre puisse passer à l'intérieur de cette bague qui la séparera d'une seconde rondelle de verre qui, elle, arrivera au bord de la boîte et sera en verre dépoli, ce verre laiteux et mat d'un côté que vous trouverez chez le marchand de couleurs qui vous coupera également ces ronds.

V. — Avant de fixer cette 2e plaque de verre, mettez entre les deux des éclats de verre de couleurs, des perles ou des morceaux de papier de couleurs de formes variées, des fragments petits de tissus effilochés font aussi très bien. Mettez-en suffisamment, mais pas de trop, essayez avant de fermer définitivement votre instrument.

Pour fermer le kaléidoscope, si vous avez un couvercle, évidez le milieu à trois ou quatre millimètres du bord, ce qui retiendra tout l'appareil. Sinon, collez une bande de papier autour du tuyau, faites des crans et rabattez en collant sur le verre (fig. VIII). Recouvrez votre boîte d'un beau papier et regardez par le trou, le verre tourné du côté de la lumière. En remuant sans cesse, de nouvelles images se formeront. Le croquis d'ensemble vous montre une installation pour pouvoir poser votre instrument sur une lampe électrique et copier ainsi facilement un modèle.

LES JOURS

ROUE DANS UN COIN COUPÉ

Voici un joli ornement de rivière.

Conduisez votre fil de rivière par le vide obtenu dans le coin au côté opposé à la rivière; piquez dans l'ourlet, puis ramenez au centre du coin qui sera le centre de la roue. De là, menez aller et retour tous les rayons, sauf le dernier. Vous faites donc votre roue sur 7 rayons.

La roue, rien de plus facile, elle se fait au point de reprise en tournant toujours, c'est-à-dire que vous passez successivement dessous un rayon, puis dessus le rayon suivant, etc.

Lorsque vous jugez que la roue est suffisamment grosse, arrêtez votre fil au côté opposé à la seconde rivière, puis conduisez-le sous la roue et formez le huitième rayon; puis lancez le fil vers la seconde rivière.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pommes de terre au fromage. — *Pelez des pommes de terre, puis les couper en rondelles d'un demi-centimètre d'épaisseur, beurrez un plat allant au four, y mettre successivement un lit de rondelles de pommes de terre placées les unes après les autres, un lit de gruyère coupé en lamelles minces, un peu de sel, de poivre, de la muscade lorsqu'on en aime le goût, terminer par quelques morceaux de beurre frais de place en place, couvrir le plat et faire cuire à four doux pendant une heure environ.*

Les Conseils de tante Camille.

Renouveler le fil. — *Ne faites pas de nœuds dans les coutures du lingerie. A un ourlet on fait rentrer les deux extrémités du brin sous le rempli. Dans les coutures à points arrière, les piqûres, on réunit sous le doigt la fin du fil et le commencement de l'aiguillée suivante, de droite à gauche, et l'on fait les points par-dessus les deux bouts qui serpentent entre les points.*

POUR RIRE UN PEU

Le train lancé à toute vitesse vient de s'arrêter brusquement et les voyageurs ont été précipités les uns sur les autres. Une mallette, mal équilibrée dans le filet des bagages, est tombée lourdement sur la tête d'un pauvre bougre qui en a vu trente-six chandelles. Et le propriétaire de la valise, se précipitant pour ramasser son bien, s'adresse au voyageur meurtri.

— Ne vous en faites pas, monsieur, il n'y a rien de fragile dedans.

o

Par un bel après-midi d'automne, ces deux jeunes mariés ont voulu faire une promenade en barque. Mais, par suite d'une fausse manœuvre, la barque a chaviré et les occupants sont tombés à l'eau, sans grand dommage car on les a repêchés aussitôt. Emue, la jeune femme se mit à pleurer toutes les larmes de son corps et voulant arrêter ce torrent, son mari lui dit :

— Ne pleure pas, ma chérie, tu vas tacher ta robe avec tes larmes.

o

Robert, qui a 6 ans, commence à écrire et, pour la fête de sa marraine lui écrit une petite lettre, dont sa maman lui a fait un brouillon. Mais en recopiant, Robert n'a mis qu'un *r* au mot marraine.

— Que faut-il faire, maintenant ?

— Eh bien, ajoute un *r*, lui répond sa maman.

— Oh ! non, dit Robert, efface plutôt le tien sur ton brouillon, comme cela ce sera pareil.

o

On donne au théâtre une mauvaise pièce. Les spectateurs mécontents sifflent, sauf trois ou quatre qui applaudissent. Etonnement des voisins.

— Vous osez applaudir une horreur pareille ? Sans doute êtes-vous un ami de l'auteur ?

— Détrompez-vous, s'il vous plaît, nous partageons votre avis, mais comme nous ne savons pas siffler, nous applaudissons ceux qui sifflent.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère

par R. DUCHATEAU

Résumé des chapitres précédents. — Pierrot Lancry, quinze ans, est prisonnier à bord d'un sous-marin allemand qui fait route vers Hambourg. Le radiotélégraphiste du bord, Fritz Hermann, s'est engagé à sauver Pierrot du sort qui l'attend.

Chapitre IX. — La torpille vivante.

Le sous-marin, une des plus prodigieuses découvertes de la science moderne, a été inventé, construit, perfectionné dans un seul but : la guerre. On pourrait aisément compter sur les doigts de la main les sous-marins qui ont été construits en un demi-siècle pour des fins uniquement pacifiques : aider les scaphandriers, explorer les profondeurs, relever les épaves, pêcher des éponges ou des perles...

Le sous-marin allemand au bord duquel se trouvait Pierrot était un bâtiment de guerre. La principale arme de la guerre navale est la torpille. Une torpille est une espèce de sous-marin en réduction, avec un moteur, une charge, la possibilité de marcher sous la mer. Mais la torpille est un sous-marin où l'équipage est remplacé par une charge d'explosif. Une fois lancée, la torpille va de toute la vitesse de ses hélices et de son petit moteur essayer d'atteindre le but qu'elle doit détruire. Les sous-marins comme d'autres bâtiments de guerre peuvent lancer des torpilles, et c'est ce qui les rend le plus redoutables.

Une torpille est un appareil de grande taille. De si grande taille que les Japonais disent avoir fabriqué des torpilles où un homme peut prendre place. Cet homme dirige la course de l'engin de mort droit vers le but, et bien entendu il est tué au moment même où la torpille, touchant le cuirassé, fait explosion.

Les torpilles sont envoyées hors du sous-marin par des tubes lance-torpille. L'une des extrémités du tube s'ouvre dans le navire, l'autre sous la mer. On comprime l'air dans le tube, on l'ouvre tout d'un coup sur la mer, et la torpille est brusquement chassée en avant comme peut l'être un bouchon hors d'une bouteille de champagne par l'acide carbonique comprimé...

Une torpille est aussi grande qu'un homme... Et c'est pourquoi le tube lance-torpille a servi parfois de porte de secours dans les sous-marins naufragés au fond de la mer, pour les hommes qui y étaient enfermés vivants.

Fritz Hermann voulait se servir du tube lance-torpille pour sauver Pierrot...

Dans la chambre des torpilles qui servait de prison au garçon, le radiotélégraphiste expliquait son plan. Demain, dans l'après-midi, le sous-marin croisera au large de l'île d'Héligoland, et naviguera alors en plongée vers l'estuaire de l'Elbe et le port de Hambourg, c'est le moment que choisirait Fritz pour rejoindre en secret Pierrot dans sa prison; il enfermerait lui-même le jeune garçon dans le tube lance-torpille, il l'enverrait à la surface comme un boulet. Et il lui serait alors aisé de rejoindre à la nage les côtes d'Héligoland, toutes proches.

— Mais, objecta Pierrot, la manœuvre du tube lance-torpille ne peut se faire sans bruit. On s'apercevra de mon départ. Vous serez certainement inquiété. Vous risquez votre vie pour sauver la mienne...

— Il ne s'agit pas de sauver ta vie, ta vie seulement, répliqua Fritz Hermann, mais la vie de centaines, de milliers de femmes et d'enfants espagnols. Et ne t'inquiète pas de moi. J'ai mon plan, un plan que je ne dirai pas. Ton départ ne sera connu de personne, personne ne pourra dire que tu t'es réfugié à Héligoland, qui n'est pas seulement une île fortifiée, tu sais, c'est aussi une plage connue dans toute l'Allemagne. La saison des bains de mer est déjà commencée et il te sera aisé de passer inaperçu. Tu pourras rapidement rentrer en France, avertir les Espagnols du sort qui les menace. Tu pourras empêcher cette guerre affreuse qui se prépare, empêcher l'écrasement d'un peuple... Tiens, voilà pour toi....

Fritz Hermann avait mis dans la main de Pierrot une épaisse liasse de billets allemands.

— Avec cet argent, tu te débrouilleras toujours...

Le jour allait venir. Fritz dut quitter Pierrot. Il ne fallait pas que son absence fût remarquée à bord.

...Les heures passèrent avec une invraisemblable lenteur pour Pierrot, dans sa prison de la chambre des torpilles. Sans cesse le jeune garçon regardait les aiguilles de sa montre et s'étonnait de la lenteur avec laquelle elles avançaient. Sa vie monotone de prisonnier se déroula avec la monotonie habituelle. A 8 heures, Otto, le cuisinier, un gros homme jovial, vint lui apporter un bol de mauvais café au lait, avec des tartines de margarine. Otto croyait que Pierrot ignorait l'allemand, mais le gros homme était si bavard que ce détail ne l'empêchait pas de lui raconter en allemand ses soucis et ses menues occupations. Ce matin, comme d'habitude, en surface, Otto avait cuisiné sur le pont, en s'aidant d'un réchaud à pétrole; mais le temps était mauvais, et il avait eu bien du mal à faire chauffer le café au lait. A midi ce serait bien pire, on serait déjà en plongée, il allait falloir utiliser le réchaud électrique, dans les soutes, pour réchauffer le ragoût de veau. C'était vraiment une sale corvée que celle de la cuisine sous-marine... Drôle de boulot que celui d'un cuisinier submersible.

Le cuisinier partit avec le bol de café vide, les heures passèrent plus lentement encore. Puis le cuisinier revint avec le repas de midi et son bavardage... Bientôt sans doute ce serait le retour de Fritz Hermann, avant l'évasion... ou la mort.

Après le départ du radiotélégraphiste, le garçon n'avait pu se rendormir, et son énervement était tel qu'il se croyait bien loin du sommeil. Ce qui ne l'empêcha pas soudain de tomber dans un sommeil agité mais profond, étendu dans son hamac, face aux quatre tubes lance-torpille... Ce fut Hermann qui l'éveilla en entrant brusquement dans sa prison. L'homme était blême et son visage était visiblement bouleversé d'angoisse.

— Vite, lève-toi, dit-il d'une voix hachée. Il est temps. Nous n'avons que quelques minutes devant nous...

Pierrot se glissa dans le tube lance-torpille.

Pierrot fut aussitôt en bas du hamac. Fritz lui glissa dans les mains un paquet enveloppé de toile huilée.

— Voilà pour toi, les lettres. J'ai pu en avoir beaucoup plus que je ne le pensais. C'est très grave. Il faudra tout faire parvenir, vite, aux ministres...

— Vous êtes blessé? demanda soudain Pierrot apercevant du sang sur la main de Fritz.

— Non, ne t'inquiète pas, ce n'est pas mon sang... Il m'a fallu, pour sauver des innocents du massacre, sacrifier... Mais faisons vite. Il ouvrit la culasse, espèce de couvercle rond qui fermait l'un des tubes lance-torpille. Un trou rond pareil à un puits obscur apparut aux yeux de Pierrot.

— Glisse-toi vite là dedans, vite...

Pierrot obéit. Il eut juste assez de place pour pouvoir tenir la tête la première dans le tube lance-torpille. Au moment où Fritz allait refermer la culasse du tube en frappa violemment à la porte de la chambre des torpilles.

— Qu'y a-t-il? demanda Pierrot qui entendait Fritz, au lieu de refermer la culasse, se précipiter pour fermer de nouveaux verrous intérieurs de la porte.

— Ce n'est rien. Ne t'inquiète pas... Bonne chance... Il faut sauver la vie à tout un peuple! cria Hermann...

La porte ronde fut refermée. Pierrot était dans la nuit, boulet vivant dans un canon sous-marin... Un sifflement se fit entendre. L'air comprimé entrait dans le tube... La pression montait. Pierrot sentit ses oreilles qui bourdonnaient, son cœur qui battait trop vite. Une espèce d'angoisse s'emparait de lui. N'allait-il pas mourir? Aurait-il assez de souffle pour remonter jusqu'à la surface de la mer? Il tâtait nerveusement le sachet imperméable suspendu à son cou, dans lequel il avait enfermé, avec son argent et sa montre, le paquet de documents que lui avait donné Hermann « *pour sauver la vie d'un peuple* ». Allait-il pouvoir, en se sauvant, sauver ce peuple?... Il y eut soudain un bruit d'une détonation qui ne se produisit pas.

— L'imbécile a dû heureusement prendre une torpille d'exercice, une torpille à blanc, fit von Habsdorf... Allons, ce chalumeau...

Des hommes avaient apporté les lourdes bouteilles d'acier. Ils allumèrent les becs oxhydriques. Un fort sifflement se fit entendre.

— Vous n'entendez pas un bruit d'eau? cria un des hommes au lieutenant, dans le sifflement aigu du chalumeau qui emplissait l'étroite antichambre de la chambre aux torpilles.

— Et après? cria le lieutenant. C'est le tube qui se vide après le tir. Je n'entends d'ailleurs rien, avec ce chahut...

Un marin, aux yeux protégés par des lunettes bleues, avait approché le jet éblouissant de l'arc oxhydrique de la porte d'acier, et lentement, comme on découpe une boîte à cigares avec une scie à déchiqueter, il traçait, assez haut dans le battant, la ligne d'une découpure brûlante.

— Attention, il tire les verrous! cria quelqu'un...

Les hommes reculèrent, et soudain la porte s'ouvrit, laissant le passage à un torrent d'eau de mer qui emportait avec lui le corps d'Hermann...

— Le triple porc! il a ouvert une voie d'eau par le tube lance-torpille! hurla le lieutenant qui courut vers les échelles pour donner l'ordre de remontée... Mais avant de parvenir à l'échelle, il avait déjà de l'eau jusqu'à la ceinture et une odeur atroce le prenait à la gorge.

L'eau de mer, pénétrant dans les batteries d'accumulateur, avait causé une explosion qui remplissait le submersible d'une nappe épaisse de gaz asphyxiants.

— Nous sommes fichus, eut encore le temps de penser le lieutenant von Habsdorf avant de s'écrouler, suffoqué, dans l'eau huileuse...

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

159

RÉSUME: TOTO ET TOUTOUNE ET LEUR AMI, LE CHAUFFEUR VICTOR, SONT POURSUIVIS PAR DES PILLEURS DE ROUTE COMMANDÉS PAR LA TEIGNE

FRED HARDI EN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN VONT DESCENDRE AU FOND DES ABIMES DANS LE SOUS-MARIN LA PIEUVRE POUR RETROUVER LE MÉTÉORE EPSYLON.

LE LENDEMAIN UNE GRUE DESCEND LE SOUS-MARIN LA PIEUVRE DE SON HANGAR DE L'EDISON.

FRED HARDI EST AUX LEVIERS DE COMMANDE ET LA DESCENTE TERRIFIANTE COMMENCE ... 2.000 .. 3.000 .. 5.000

DEVANT LES GRANDS HUBLOTS QUI SERVENT D'YEUX A LA PIEUVRE VIVIANE VOIT DEFILER DES MONSTRES ETRANGES.

PARCOURANT SA DESCENTE VERTIGINEUSE LA PIEUVRE TRAVERSE DES FONDS D'ALGUES GEANTES PLUS MYSTERIEUX QUE LES FORETS TROPICALES.

UN MONSTRE, FORMIDABLE VESTIGE DES EPOQUES PRÉHISTORIQUES SE RUE SUR LE SOUS-MARIN.

D'UN COUP DE SA GUEULE IMMENSE IL PEUT GOBER LA PIEUVRE. LA MORT SEMBLE INEVITABLE.

TERRIFIÉE VIVIANE MERLIN SE SERRE CONTRE FRED.

LA SEMAINE PROCHAINE — LA LUTTE AVEC LE MONSTRE.

450

de rouages qui fonctionnent. Brusquement, l'eau envahit le tube lance-torpille et Pierrot se sentit lancé à travers l'océan noir, flèche sous-marine...

Chapitre X.

Le lieutenant von Habsdorf.

Le lieutenant du sous-marin avait, après déjeuner, l'habitude de faire une heure de sieste, dans le carré des officiers, et il abandonnait généralement à cette heure le poste de commande à son second, le lieutenant von Habsdorf. Le général, comme tous les Espagnols, avait aussi l'habitude de la sieste, à la même heure.

Le lieutenant regardait danser, sur un petit écran, l'image des formidables falaises calcaires, toutes proches, de l'île d'Héligoland.

— Nous sommes loin d'Héligoland? demanda une voix.

— Quatre cent mètres environ des côtes, répliqua machinalement le lieutenant, qui ajouta bientôt d'un ton cassant : Vous me demandez cela pour votre service, Hermann?

Le radiotélégraphiste claqua des talons, au garde-à-vous...

— Simple curiosité, mon lieutenant... J'allais porter un message personnel au commandant.

— Il doit dormir. Mais si c'est urgent.

— C'est urgent et personnel, mon lieutenant...

Hermann entra dans le carré des officiers.

Quelques minutes plus tard, le lieutenant dit au matelot qui exécutait les manœuvres de plongées.

— Gardez les mêmes directions... Le commandant doit être réveillé. J'ai un mot à lui dire...

Il sortit quelques secondes plus tard du carré des officiers, blême d'émotion. Il s'était trouvé à l'improviste devant les cadavres sanglants du général Carlos Tarragon et du commandant, tués en pleine sieste...

Dès lors les événements se précipitèrent... Le radio en second à qui von Habsdorf avait donné l'ordre de se préparer à aviser les autorités de Hambourg du double meurtre, revint presque aussitôt apportant de singulières nouvelles. La porte de T. S. F. avait été saboté et il était totalement inutilisable. En même temps arrivèrent les sous-officiers envoyés à la recherche de Hermann. Le radiotélégraphiste, qui était à n'en pas douter l'assassin du capitaine, s'était réfugié avec l'adolescent prisonnier, dans la chambre des torpilles. Il fallait tout craindre, car on l'avait entendu, à travers la porte, manœuvrer le tube lance-torpille...

— Les misérables vont bombarder Héligoland. Il faut à toute force empêcher ce crime, hurla le lieutenant, en donnant l'ordre de changer la position du sous-marin pour que la torpille supposée n'atteignit pas son but, mais sans ordonner de revenir en surface.

En hâte le lieutenant descendit les échelles de fer. Devant la porte close de la chambre aux torpilles, les hommes rassemblés frappaient à la porte, criaient...

— Ouvre, ouvre, Hermann... Tu es donc devenu fou?... Ouvre, on ne te fera pas de mal...

Le lieutenant fit taire les hommes. Ils prêtèrent l'oreille. Ils entendirent, dans le ronronnement des dynamos, un sifflement caractéristique, celui de l'air qui se comprimait dans le tube...

— Le misérable va tirer, dit von Habsdorf. Il faut tout faire pour le forcer dans son repaire.

— Nous avons le chalumeau oxhydrique, mon lieutenant, dit un des sous-officiers...

— Très bien, essayez le chalumeau pour découper cette porte de fer...

Il y eut un choc...

— La torpille est partie, dit un des hommes...

Un grand silence se fit, dans l'attente d'une détonation qui ne se produisit pas.

A TRAVERS LE MONDE

Sous l'effet d'une émotion, il arrive fréquemment qu'on rougisse; la rougeur est le plus souvent localisée au visage, mais il arrive aussi qu'on rougisse du cou. Or, certains voyageurs qui ont étudié des tribus primitives, vivant à demi nues, ont remarqué que la rougeur s'étend parfois jusqu'à la taille.

○

Il existe plusieurs sortes de boas : le boa constrictor qui vit dans les régions tropicales de l'Amérique du Sud; le boa « empereur » qu'on trouve au Mexique et dans le Guatémala; un boa atteint parfois sept mètres de long; il n'attaque pas l'homme.

○

L'étain est un métal blanc comme l'argent, très malléable; lorsqu'on le frotte il exhale une odeur désagréable. On le trouve en abondance en Bolivie, en Sibérie, en Angleterre, en Allemagne.

○

L'eau du lac Salé, aux Etats-Unis, possède 30 % de sel.

Au milieu de ce lac s'élève une île, l'île d'Antilope, où l'on a la surprise de trouver une source d'eau douce.

○

En Bolivie, les femmes de classes différentes se distinguent par leur chapeau. Il y a une véritable loi des chapeaux; ainsi les femmes indiennes portent des chapeaux mous en feutre; ceux des métisses sont hauts, durs, blancs et vernis; les femmes blanches adoptent les formes européennes.

○

L'ancre de marine permet aux bateaux de se fixer en un lieu déterminé. Elle est en fer et peut peser des milliers de kilos; lorsque le bateau est en mouvement, l'ancre et ses chaînes sont remontées à la partie supérieure de la coque.

La fabrication d'une ancre demande un soin tout particulier, afin que le fer puisse conserver toute sa force.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

L'Italie a battu une fois de plus le record de hauteur. Et par quelle marge! Les 16.440 mètres du regretté lieutenant anglais Adams sont dépassés de 634 mètres. Il est difficile de se représenter l'effort nécessaire pour gagner quelques mètres en altitude ou quelques secondes en vitesse. Ce sont toujours les fractions de chiffres meilleures que le record qui donnent le plus de mal.

Mais, dans le cas présent, le résultat peut encore être augmenté. Pezzi utilisait une cabine étanche et une combinaison chauffeuse. Il a annoncé qu'il pourrait dépasser ces 17.074 mètres lors d'une prochaine tentative.

Rappelons que le record français est de quatorze mille huit cent quarante-trois mètres.

LES PILOTES CÉLÈBRES :

SANTOS-DUMONT SAUVÉ PAR DES ENFANTS

Le plus parisien des Brésiliens, Santos-Dumont, vint à Paris en 1891.

Doté d'une assez jolie fortune, il fit d'abord de l'automobilisme, puis de l'aérostation avec des ballons libres.

Son faible poids (50 kilos) et sa petite taille le rendirent particulièrement apte au sport aérien auquel il se consacra.

Hanté par l'idée de diriger à volonté les ballons, il tenta des expériences dans cette voie nouvelle encore, où tant d'autres avaient échoué.

Il construisit alors un petit dirigeable, le N° 1, fait d'un cylindre en soie du Japon, à extrémités coniques. A la nacelle en osier était fixé un moteur de tricycle de 3 CV 1/2.

Santos-Dumont.

Le 18 septembre 1898, l'aérostat mal lancé se déchira sur les arbres du Jardin d'Acclimatation.

Le 20 septembre, remis en état, il passa sans encombre au-dessus des arbres devant une foule considérable. Dès qu'il eut dépassé les arbres, Santos mit le moteur en marche et évolua facilement à faible altitude. Encouragé, le pilote monta à 400 mètres.

Hélas! le gaz contenu dans l'enveloppe, se dilatant, s'échappa. Le dirigeable commença à perdre sa forme au moment de la descente. La pompe à air chargée de maintenir la rigidité et de compenser la perte de gaz s'avéra insuffisante : le dirigeable se dégonflait de plus en plus.

L'instant devint critique lorsque l'enveloppe, devenue trop flasque se plia soudainement en deux, par le milieu, les pointes vers le ciel!

Sauvé par des enfants !

La nacelle tirait inégalement sur les cordes de suspente et risquait de les rompre. C'était la mort certaine de Santos-Dumont. Et la descente s'accélérait de plus en plus.

L'aéronaute se rendait bien compte du danger et, par une de ces décisions qui lui étaient familières, trouva instantanément la solution. Comme il allait s'écraser sur la pelouse de Bagatelle, il cria à des enfants qui jouaient, de saisir la longue corde guide-rope qui pendait et de courir le plus vite possible contre le vent. Les enfants furent assez prompts pour effectuer correctement la manœuvre. Ainsi transformé en cerf-volant, le dirigeable flasque atterrit sans trop de mal pour le pilote. Mais l'enveloppe, les suspentes et le gouvernail furent détruits.

Ainsi se termina la seconde ascension du premier ballon dirigeable de Santos-Dumont.

JE VEUX CONSTRUIRE DES MODÈLES RÉDUITS

LE BALSA. — Le balsa est un bois provenant d'un arbre qui pousse dans les pays au climat chaud et humide. La croissance du balsa est très rapide. C'est le plus léger des bois et sa densité varie de 0,12 à 0,15 (le sapin a 0,55).

De plus, il se vend sous forme de baguettes, de profilé, de lames, de planches, de blocs et de contre-plaqué. Il peut ainsi servir à n'importe quelle partie de modèle réduit, y compris le revêtement (B).

SPORTS

La Fédération sportive et gymnique du Travail, qui vient de fêter son trentième anniversaire est, actuellement, en plein développement. Si ses débuts furent parfois lents, difficiles, entravés, cette organisation est, maintenant, devenue une force importante du sport français, puisqu'elle compte, maintenant, cent quarante mille membres. La F. S. G. T. a multiplié ses clubs dans les usines et elle a puissamment contribué au développement de certains sports délaissés par les officiels. Rappelons que l'adresse de la F. S. G. T. est 80, boulevard Saint-Denis, Paris (3e).

TIMBRES-POSTE

NOUVEAUX TIMBRES D'U.R.S.S.

Une série de quatre beaux timbres vient de paraître, en souvenir de la mission scientifique Papanine au Pôle Nord. On peut se la procurer neuve pour 12 francs, oblitérée pour 6 francs.

Une autre série plus importante a douze timbres de grand format; elle a pour but de populariser le tourisme et les voyages. Les sites représentés appartiennent à la Crimée et au Caucase, qui sont à l'U.R.S.S. ce que la Côte d'Azur est à la France. Ils sont, comme beaucoup de timbres russes, en phototypie. Neuve, la série vaut 10 francs; oblitérée, 15 francs environ.

Suit une émission consacrée aux enfants et à leur profit, sept timbres typographiés représentant tous des scènes de la vie enfantine. La série vaut 25 francs neuve et 10 francs oblitérée.

Afin de commémorer les records et performances de l'aviation soviétique, l'administration des Postes va émettre une série de neuf timbres à la gloire de l'aviation. Ils seront typographiés et représenteront, modèles réduits : planeurs, ballons captifs et dirigeables, parachutistes, hydravions et quadrimoteurs. Son prix sera sensiblement celui de la série de propagande touristique.

LES ALBUMS DE " MON CAMARADE "
L'album 2e série : 15 fr. (franco 18 fr. 50)
— 3e série : 10 fr. (franco 12 fr. 50)
E. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe

MON VILLAGE DES PYRÉNÉES

L'ARRIVÉE dans la maison des Pyrénées constituait la plus grande joie de l'année.

Cette maison, pour Paul, c'était le rêve dans lequel les êtres, ses parents, n'étaient plus ce qu'ils étaient mais apparaissaient transfigurés, grandis, à l'échelle des vastes pièces et des horizons.

Une large maison, sur le flanc d'une montagne, au bord de la route, au-dessus de la rivière, assise comme dans un fauteuil entre deux cours. A droite, en arrivant, un chêne, qui avait bien plus de cent ans. A gauche, de l'autre côté de la cour, le jardin que la maison rejoignait par un pont... Et sur toute la maison des vignes vierges, des rosiers et du jasmin...

Dans la grande salle à manger, les cuivres luisaient au-dessus des vieux meubles de chêne massif ou de merisier. La maison, c'était plus qu'une maison, c'était une ville pour Paul.

Paul courait d'une pièce à l'autre, montait les étages, passait au jardin malgré les dangers du pont; allait voir « son » jardin... Un petit carré de terre où les plantes de l'année précédente qui avaient grandi lui donnaient le sentiment du temps écoulé. Et la chienne Phane, un épagneul breton, courait avec lui, heureuse d'être libre après la chaîne et les noirs corridors de l'appartement de Paris... Cela durait jusqu'à ce que des cris se fissent entendre. On cherchait Paul partout...

Il était tout au fond du jardin, dans la charmille, perdu dans la contemplation de la circulation polie des antennes, et infatigables des pattes de deux lignes inverses de fourmis...

La campagne, c'était bon comme le fruit défendu. C'était encore les fêtes où Paul enfin courait avec les gamins et les gamines de son âge à travers les couples de danseurs de la Saint-Fiacre ou du 14 juillet.

Le 13 juillet, papa préparait un vieux drapeau tricolore qui dormait au grenier toute l'année et dont les rats avaient attaqué le rouge, ce qui lui donnait un air de trophée. Ce drapeau, c'était un peu comme les souliers dans la cheminée de Noël. On le mettait au balcon la veille, entouré de quatre lampions tricolores en papier. Et puis on courait sur la route le voir flotter; comme s'il était venu là par miracle. Le soir, on allumait des bougies dans les lampions pour répondre au passage de la retraite aux flambeaux, dont les musiciens venaient jouer une sérénade devant la porte. Le 14 juillet, dans les Pyrénées, c'était la fête de la poudre. On en bourrait un vieux mortier et un spécialiste des farces, le tailleur Marius, mettait le feu à la mèche; puis il faisait écarter tout le monde. Car il arrivait qu'en fusant le mortier éclatât... Plus il y avait de bombes, et plus la fête était belle. Papa disait :

— Décidément, ils prennent la Bastille!

Le pays, encore en proie au souvenir de la tyrannie de diverses familles bonapartistes, fêtait alors, avec quelque émotion encore, la fête de la République bourgeoise, qui n'était plus à Paris qu'une formalité officielle et une série de bals publics dans les rues. Après les bombes, le feu d'artifice : fusées, soleils, bouquet... On s'installait sur le pont et l'on suivait le trajet des belles comètes qui perçaient le vent, percutaient contre les étoiles et éclataient en plein ciel dans une pluie d'étoiles colorées...

Enfin, dans les baraques, les garçons achetaient des pétards, des « pisse-feu » et diverses autres pièces d'artifice à leur échelle qu'ils faisaient partir dans les jambes des danseurs, ou avec lesquelles ils effrayaient les petites filles, et des pistolets à amorces qui faisaient du bruit...

Pour la fête locale, c'était autre chose. Tout le pays mangeait à se rendre malade, pendant trois jours. C'était la seule fois de l'année, avec la fête du cochon en février, où le paysan mangeait chez lui de la viande fraîche. Cette fois-ci, c'était du bœuf. La vie était dure, beaucoup de biens étaient hypothéqués, une journée d'homme ne valait que deux francs, une journée de femme qu'un franc.

Les seules autres fêtes étaient les foires avec leurs bœufs et leurs mouches. Il y avait cependant quelquefois des gitanes qui s'arrêtaient dans le village, donnant un spectacle de marionnettes, ou bien quelques bergers des hautes vallées de Massat, d'Oust ou de Vetou, qui montraient un ours qu'ils avaient capturé petit dans les forêts. Ils le racontaient encore, mais ces captures étaient bien rares et ils achetaient le petit ours de Russie, à Marseille.

Un soir papa avait emmené Paul sous l'ormeau voir un combat d'ours et de chiens... C'était l'été, mais il faisait déjà nuit, une nuit étouffante de vent d'autan. Paul en avait conservé un souvenir âpre et barbare.

L'ours : une bête qui sentait fort, ronde, poilue et lourde, aux oreilles petites et déchiquetées. Les chiens : des dogues hauts, râblés et furieux. L'homme : un grand montagnard noir au béret large... L'éclairage : trois torches de résine plantées, fumeuses, sur des piquets, trois torches qui faisaient danser en l'air d'énormes ombres dans l'arbre... L'assistance : derrière des cordes, des faces rudes, sans cesse retaillées par l'éclairage mouvant, tendues, vieillies par le travail de la terre avec, au premier plan, Turenne, le vieux lutteur d'ours de la Serre, fier des cicatrices blanches de son dos, qui dataient du temps où les montreurs d'ours pariaient qu'on ne tomberait pas leur bête...

Dans le silence de la nuit, la fête sombre du combat se déroulait, ponctuée d'aboiements, de grognements, de cris, de murmures.

Le premier chien attaquait l'ours... L'ours muselé le surveillait de son petit œil implacable et aigu... Soudain, d'un revers de sa patte large, aux griffes cliquetantes, il renversait le dogue et, de tout son poids, commençait à l'étouffer... Alors le montagnard lâchait un second chien pour obliger l'ours à lâcher le premier dogue...

La foule retentissait d'exclamations patoises sourdes, secouée d'une joie de sang. Il arrivait qu'un chien parvînt à planter ses crocs dans une oreille de l'ours... L'ours secouait alors la tête de douleur et sa force était telle que le dogue voltigeait de droite et de gauche, mais sans désserrer sa mâchoire.

Et Paul voyait alors l'homme s'approcher de la mêlée un fouet à la main, saisir le chien et lui tordre la queue... Le chien hurlait et lâchait sa proie... Et la foule noire s'exclamait.

Sous les éclairs rouges des torches, la petite oreille de l'ours tremblait convulsivement, toute rouge...

L'été, c'était pour la maison une période de fêtes et de bombance auxquelles Paul participait comme enfant, c'est-à-dire avec la joie de voir du monde, beaucoup de monde assis à table...

Paul VAILLANT-COUTURIER.

VARIÉTÉS

LE SAUTEUR AVEUGLE

Vous disposez par terre un certain nombre de petits objets pas fragiles. Vous permettez au danseur de voir comment ces objets sont placés. Puis vous lui bandez les

yeux. Il doit alors passer entre les objets sans les renverser. Le joueur qui se sera le mieux tiré de cette épreuve sera déclaré vainqueur.

CHARADES

Mon premier est couvert de plumes,
Mon second est couvert de poils,
Mon troisième a des poils et des plumes,
Mon quatrième a des poils et pas de plumes,
Et mon tout est une fleur.

Envoi de Max Giraud (Bouray).

Moins mon premier se voit mieux il est,
Mon second est un pronom personnel,
Une gerbe de blé doit être mon troisième,
Mon tout conduit des petits bateaux.

Envoi de Roland Daridan (St-Dié).

OU SONT LES ERREURS DE CE DESSIN

DEVINETTE

Un monsieur possède douze chaussettes noires et douze chaussettes vertes. Un soir, au moment de changer de chaussettes pour aller dîner en ville, une panne d'électricité plonge son appartement dans la plus noire obscurité.

Comment faire pour prendre deux chaussettes de la même couleur? (Il a l'intention d'aller les mettre dans l'escalier, qui est éclairé.)

Envoi de Jeannine Demaneville (Rouen).

CURIEUSE ADDITION

Dans les neuf petites cases du dessin, il faut placer les chiffres de 1 à 9 de manière

à ce que le total fasse toujours 15, aussi bien verticalement qu'horizontalement.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

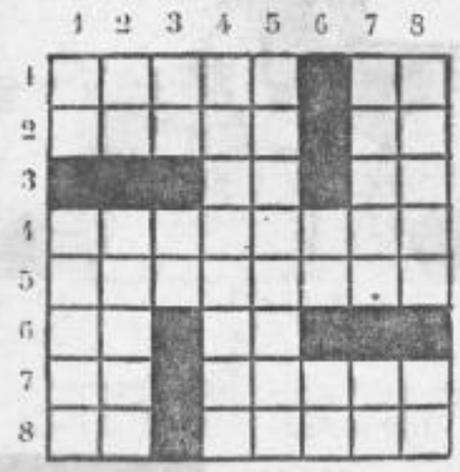
NOTRE GRAND CONCOURS "LES JOUETS DE NOËL"

Il y a sur ce dessin 9 jouets. Avec les initiales de ces 9 jouets, former les 7e et 8e mots d'une phrase qui sera complète en six dessins. Attendre la fin du concours pour nous envoyer la solution et les bons de concours; 50 magnifiques prix.

Bon de Concours Numéro 5

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 159

Horizontalement. — 1. Forme de l'eau qu'on trouve quelquefois en hiver pour la plus grande joie des patineurs. Pronom démonstratif contracté. — 2. Magasin où l'on trouve à peu près de tout. Participe d'un verbe de gaîté. — 3. Dieu égyptien. Pronom personnel de la troisième personne. — 4. Accablé. — 5. Triées avec une sorte de grand tamis. — 6. Adjectif démonstratif. Pronom personnel. — 7. A manifesté bruyamment sa joie. Amoncellements de neige tassée dans la montagne. — 8. Adjectif numéral. Privé d'un organe qu'on dit gênant pour la course.



Verticalement. — 1. Initiales d'un pays d'outre-Manche. Augmenté. — 2. Note de musique. Très utile pour ralentir ou s'arrêter. — 3. La première et la dernière lettre. Exclamation qui marque le mépris. — 4. Arme à feu. — 5. Egratigner superficiellement. — 6. Pronom réfléchi. Impératif de départ. — 7. Aggravation subite d'un état mauvais. Conjonction de coordination. — 8. Servent à voler. Accompagne les verbes pronominaux.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 158

Rébus. — ALFRED (Ane, Lune, Fleur, Reptile, Entonnoir, Delta).
Charades. — Art-Pan-Tage (Arpentage). — Cou-Rhône (Couronne). — Croc-Queue-Mitaine (Croquemitaine).
Jeu de lettres. — Épris. Prise. Pires. Pédis. Spira.
Jeu de chiffres. — 1 2 3 4 5 6 7 9.
Homonymes. — Tain. Tain. Teint. Teint.

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS N° 158

Horizontalement. — 1. Événement. — 2. Thon. — 3. Ah. Est. Or. — 4. Rus. Mur. — 5. Trot. Fora. — 6. Elu. Ils. — 7. Le. Tan. Es. — 8. Sérot. — 9. Rallumées.

Verticalement. — 1. Ecartelée. — 2. Hurle. — 3. Et. Sou. S. L. (Stanislas Leckzinski). — 4. Nie. Tel. — 5. Esse. Paru. — 6. Mot. Nom. — 7. Ra. Moi. Te. — 8. Ourle. — 9. Terjasses.

LE COURRIER DE JANOT

Josette Laplaud : je suis bien content que tu lises *Mon Camarade* depuis sept mois et que, même, tout le monde chez toi le lise. Je te souhaite bonne chance à notre Concours des Jouets. J'espère que tes envois seront publiés par ces messieurs-dames de la Rédaction. Bonne chance au club que tu as l'intention de fonder avec ta petite amie Madeleine. — *Louis Champagne (Montmirel)* : merci de l'histoire que tu m'as envoyée : *Une grande peur*. Je la publierai certainement. — *Aurora Bucci (Saint-Gaudens)* : merci de ta jolie petite poésie qui a été utilisée. Tu seras gentille d'envoyer un sachet de timbres que je transmettrai à nos petits camarades collectionneurs. — *Dominique (Laon-en-Gohelle)* : tu m'écris : Depuis le peu de temps que je lis *Mon Camarade*, je le trouve toujours plus joli et plus amusant. Parmi les autres journaux que j'ai lus, aucun ne m'a plu : on y retrouve toujours des histoires d'animaux et des choses invraisemblables. Pourtant je trouverai *Mon Camarade* encore mieux s'il y avait une page consacrée aux ouvrages des lecteurs. Je suis d'autant plus d'accord avec toi que tu joins à ta proposition un joli récit et un très beau dessin qui me permettra, avec les envois trop rares encore des autres lecteurs, de faire prochainement une page spéciale des dessins et des récits de nos petits amis. — *Paul Lecco* : je te remercie beaucoup pour ton poème et ton récit.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr
Belgique .. .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

GRATUITEMENT

Jusqu'au 1er JANVIER 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade »**.

LA FAMILLE BALEINE

AUCUN d'entre vous n'a vu de baleine. Mais tous ceux qui sont allés à la mer connaissent les cousins de la baleine, les petits *marsouins*, longs de 1 m. 50 environ qui, toujours en bandes, ont l'air de bien s'amuser à des pirouettes dans l'eau; vite on aperçoit une tête noire, un bout de nageoire ou de queue, un ventre blanc, de nouveau la tête — l'animal a l'air de rouler sur les flots — et soudain il file droit dans une autre direction. Les marsouins nagent merveilleusement : aucun poisson ne saurait leur échapper. Un marsouin joue avec un congre comme un chat avec une souris. Les marsouins font des battues au saumon dans les estuaires de rivières et dévastent les pêcheries de sardines. Leurs dégâts en Méditerranée furent une année si importants que les pêcheurs de Collioure, sur le golfe du Lion, réclamèrent aux autorités de Toulon l'envoi d'une canonnière pour détruire ces marsouins.

Le *dauphin* est aussi très fréquent dans nos régions; il ressemble au marsouin, mais la tête est plus longue, se terminant par une sorte de grand bec pourvu de dents : plus de 120 dents, aucun animal n'en possède autant... La plupart de ces dents sont à la mâchoire inférieure; faut-il que le bec soit long! Quand le dauphin appelle ses compagnons, son cri ressemble aux beuglements de la vache.

Le *rorqual* est le plus gros représentant de la famille baleine. Mais les fanons qu'il a dans la bouche sont bien plus petits. Il a une mince nageoire le long du dos. Son ventre est plissé en long comme un accordéon, il le gonfle et le replie — en silence.

Le phénomène de la famille est le *narval*. Connaissez-vous la *licorne*, ce cheval qui porte une corne en plein front? On ne peut guère le voir que sur les armoiries du roi d'Angleterre, car il n'existe pas en réalité. Mais la « licorne de mer » existe, et c'est le narval dont le museau est surmonté par une longue corne d'ivoire tournée en spirale, pouvant atteindre 2 m. 50 de long! Les narvals jeunes, ont à la mâchoire supérieure deux petites défenses. Chez les femelles, les défenses ne grandissent pas, mais chez le mâle, celle de gauche — parfois les deux — s'allonge pour former cette bien jolie lance.

Ainsi armé le narval va transpercer des poissons — ou des barques! On pense que c'est par distraction, car n'ayant pas de dents il ne mange pas les poissons — encore moins les barques ou leurs occupants... Il se nourrit seulement de mollusques.

Sans doute cette corne menaçante inspire-t-elle le respect : le narval n'est pas attaqué. Quant aux dauphins et aux marsouins, vraiment ils vont trop vite — un marsouin battrait facilement à la course un transatlantique.

Et voilà que ce sont les grosses baleines, les cachalots plus gros encore, les rorquals et autres baleinoptères longs de 30 mètres qui vont être pourchassés dans l'océan, traqués par une meute qui, si elle ne hurle pas, n'en mord que mieux.

Nous ne parlons pas de ces milliers d'ennemis sournois que la baleine ne voit pas, tous ces parasites qui se collent à sa peau, la crèvent, lui sucent le sang. Quand on est un pareil tas de graisse on a bien du mal à se gratter, à écraser ses « poux », et d'ailleurs j'oubliais : nous n'avons plus de mains, encore moins d'ongles. Pauvre baleine!

Une meute autrement féroce la poursuit. Et qu'on vous présente les molosses de cette meute; ce sont les méchants cousins de la baleine : les épaulards. Longs de 6 mètres. Tête énorme. Les deux mâchoires sont pourvues de dents solides. L'épaulard pourrait attaquer seul une baleine. Mais il préfère organiser la chasse avec ses pareils — et aussi avec de bizarres alliés.

Représentez-vous le monstre marin fuyant, fonçant à droite, à gauche, soulevant la mer, soufflant avec un bruit de forge deux hauts jets de vapeur, plongeant parmi les vagues, sortant, et sa queue jette des gerbes d'écume; la baleine a vu le danger, croit qu'elle peut l'éviter. Mais tant d'ennemis courent sur elle, souples, silencieux, sillages à peine visibles, et d'autres qui ne se montrent pas à la surface.

Cernée! Un coup l'arrête dans sa course. D'un formidable effort elle se redresse, tournoie, cherche une échappée.

Mais le combat commence. Un combat? Non : une mise à mort — scientifique.

(A suivre.) BOUR.

POLYCARPE...

ne veut pas que les mouches empêchent Anatole de dormir.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

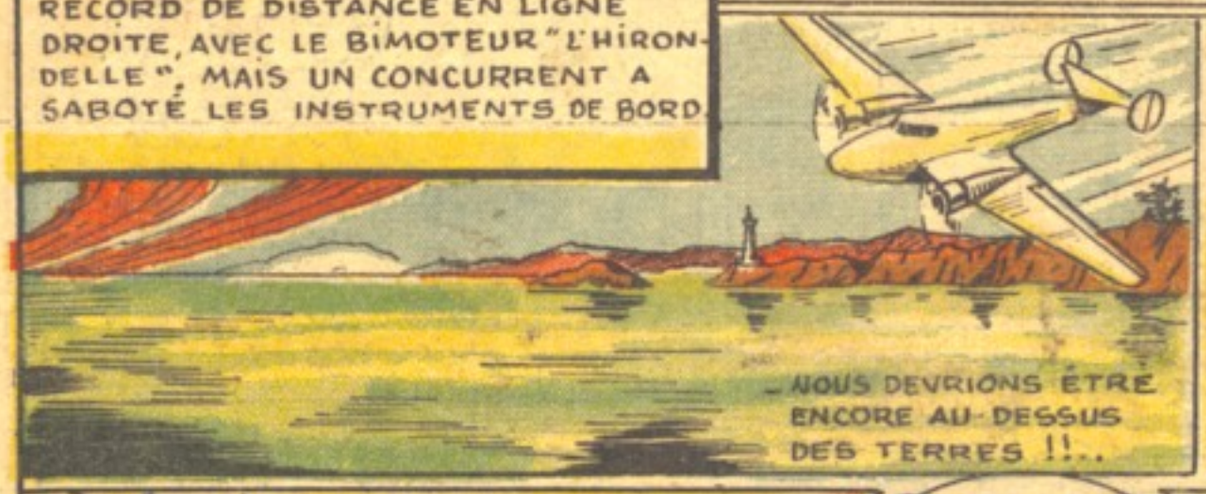
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.236.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

GOUPIL, LE "FOU VOLANT", ET SON FIDÈLE RADIO "MICRO", TENTENT LE RECORD DE DISTANCE EN LIGNE DROITE, AVEC LE BIMOTEUR "L'HIRONDELLE", MAIS UN CONCURRENT A SABOTÉ LES INSTRUMENTS DE BORD.

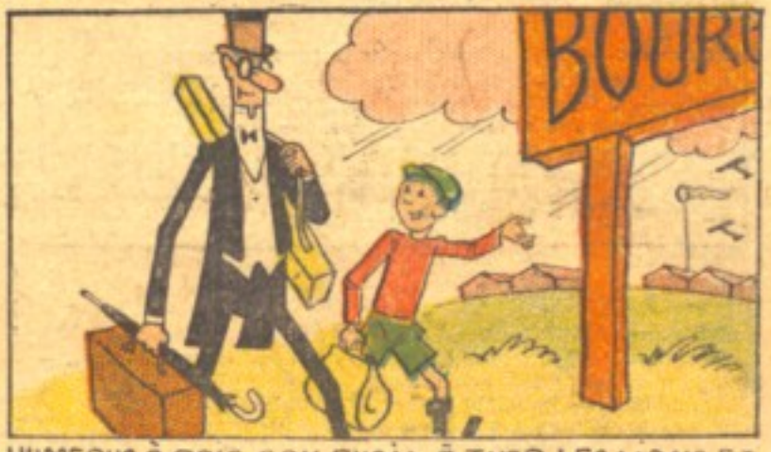


LA SEMAINE PROCHAINE : LE POT AU NOIR

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE CÉLÈBRE PROFESSEUR LOUFOQUE HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA SE PRÉPARENT À PARTIR À LA RECHERCHE DU TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE.

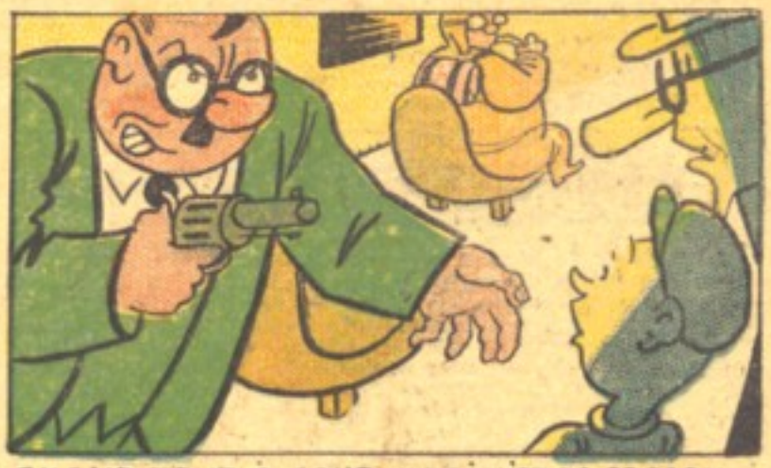
LE TRÉSOR SE TROUVE DANS L'ÎLE DU CHIEN CREVÉ AU CENTRE DE L'OCÉANIE. HUMERUS ET BEGONIA FONT FIÉVREUSEMENT LEURS BAGAGES.



HUMERUS À PRIS SON FUSIL À TUER LES LIONS ET SON PARAPLUIE. LES DEUX AMIS SE DIRIGENT ENSEMBLE VERS LE BOURGET.

HUMERUS ET BEGONIA S'EMBARQUENT SUR L'AVION "FEND-L'AIR" QUI DOIT LES CONDUIRE RAPIDEMENT À MARSEILLE

BEGONIA QUI N'EST JAMAIS MONTÉ EN AVION S'AMUSE COMME UN PETIT FOU À REGARDER LE PAYSAGE...



QUAND TOUT À COUP UN SINISTRE PERSONNAGE MENACE LES AMIS DE SON REVOLVER
- "À MOI LE TRÉSOR !" HURLE LE BANDIT OTTO SCHLASS

N'ÉCOUTANT QUE SON COURAGE L'ASTUCIEUX BEGONIA VA DEMANDER DU SECOURS AU PILOTE DU "FEND L'AIR"

HORREUR LE PILOTE N'EST AUTRE QUE LE SINISTRE GROSSAC. BEGONIA SENT SES CHEVEUX SE DRESSER SUR SA TÊTE.

VISIBLEMENT AFFOLÉ HUMERUS SAISIT BEGONIA SOUS SON BRAS ET POUR FUIR LES BANDITS, SE PRÉCIPITE DANS LE VIDE.

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e
N° 160. JEUDI 22 DÉCEMBRE 1938

LE PÈRE NOËL CHEZ LUI

La scène représente une chambre confortable, la veille de Noël. Dans un grand lit surmonté d'un édredon rouge, le père Noël dort, couché bien à son aise, ses grosses mains croisées sur le drap. Il ronfle. La mère Noël va et vient dans la pièce, activant le feu, ouvrant les volets et ronchonnant tant qu'elle peut. On entend la sonnerie stridente d'un réveil, puis un bruit de clochettes.

Mère Noël. — Ça y est, le réveil sonne, le traîneau arrive, et mon grand nigaud qui ronfle encore! *(Elle crie.)* Père Noël! Père Noël! Dépêche-toi, voyons, c'est l'heure!.. *(A part.)* Oh! celui-là! *(On frappe à la porte.)* Entrez!

(Entrent les sept nains, amis de Blancheneige, couverts de pèlerines.)

Pierrot le grognon. — Bonjour, mère Noël, il faut que nous partions tout de suite, vous savez, si nous ne voulons pas être en retard comme l'année dernière!

Mère Noël, *agitée.* — Et quand tu m'en rabattras les oreilles, de ton retard! *(Elle montre le lit.)* Regarde, impossible de le réveiller!

Pierrot le grognon. — Attendez. *(Ils chantent tous en chœur, l'air de Frère Jacques.)*

Père Noël, Père Noël,
Réveille-toi, réveille-toi,
Allons, lève-toi vite, allons, lève-toi vite,
Une, deux, trois, une, deux, trois!

Ah! ah! *(Il bâille.)*

Père Noël, *s'étirant longuement.* — Ouh là! Encore une petite minute, rien qu'une, mes nains chéris!

Mère Noël. — Pas la queue d'une! Et tu n'as pas honte, paresseux, de faire la grasse matinée, un 24 décembre?

Père Noël, *sursautant.* — Un 24?... C'est ma foi vrai, nous sommes au 24!... Oh! là là, que le temps passe vite, et quel travail j'ai devant moi!... Si je déjeunais au lit, hein, mérotte? Pendant ce temps-là, les nains me diraient où en sont les préparatifs, et ça me permettrait de me... *(Il bâille)*... réveiller!

Mère Noël, *indignée.* — Non, non, vous l'entendez? Ah! je te l'ai toujours dit, mon pauvre ami, ces 364 jours de vacances ne te valent rien, absolument rien; tu te rouilles complètement et, quand la rentrée vient, te voilà plus mou qu'une chiffe!

Père Noël, *suppliant.* — Mérotte...

Mère Noël. — Allons, j'y consens encore pour cette fois, mais c'est la dernière!... Je t'apporte ton café au lait. *(Elle sort.)*

Père Noël, *épanoui.* — C'est ça, et moi, je vais me mettre au travail!... *(Il bâille.)* Pierrot, allez, grimpe sur mon lit, et dis-moi si tes trains sont prêts!

Pierrot le grognon, chantant un air de *Malborough.*

Mes trains sont tous en gare,
Le fourgon, le sifflet, la machine,
Mes trains sont tous en gare,
Ne demandent qu'à partir! (ter).
Le premier est tout rouge,
Le fourgon, le sifflet, la machine,
Le premier est tout rouge,
Et fait du 3 à l'heure! (ter)
Le second est...

Père Noël, *l'interrompant.* — Il y en a beaucoup comme ça?

Pierrot le grognon. — 697.

Père Noël, *riant aux éclats.* — Oh! alors, je te fais confiance, ou nous y serions encore demain! Allez, dégringole!

Mère Noël, *entrant.* — Voilà ton café au lait.

Père Noël. — Merci, mérotte. J'ai une faim! *(Criant.)* Au suivant! Petit nain Pouf, et tes poupées?

Nain Pouf. — Euh... euh...

Père Noël, *paternel.* — Allons, n'aie pas peur!

Nain Pouf, *d'une voix timide,* chantant l'air du *Pont d'Avignon.*

Dans leurs jolies robes claires,
Elles sommeillent, les merveilles,
Dans leurs jolies robes claires,
Elles sommeillent doucement...
Et les unes disent : Pa-pa,
Et les autres disent : Ma-man! (Il se tait.)

Père Noël. — C'est tout? Très gentil, très gentil!... Allons, le nain Pion, à toi, où en est la flotte?

Nain Pion, *avec assurance,* chantant l'air du *Petit navire.*

J'ai de bien beaux petits navires (bis)
Et qui n'ont ja-ja-jamais navigué (bis)
Oh hé! oh hé!
Les uns naviguent à la voile (bis)
Les autres se r'montent, se r'montent avec une clef...

Père Noël, *la bouche pleine.* — Oh hé! oh hé! Parfait, mon nain Pion, et vive la marine! Mérotte encore une tartine, hein?

Mère Noël. — Père Noël, tu manges trop, tu vas grossir.

Père Noël. — Ça m'est égal!... Vite, vite, l'Enrhumé, au tour de tes patinettes!

L'Enrhumé, chantant l'air de *la Bergère.*

Voyez mes patinettes,
Atchoum, atchoum, petit patatachoum,
Voyez mes patinettes,
Toutes du dernier modèle, atchoum...

Père Noël, *riant.* — Assez, tu vas me passer ton rhume! Et petit Luron, où est-il, celui-là, avec ses images?

Petit Luron, *joyeusement.* — Me voilà. Chantant l'air d'*Au clair de la lune :*

Mes livres d'images,
Très bien coloriés,
Par les enfants sages,
Sont très appréciés.

On y voit des princes
Battre des géants,
Et de belles princesses
Qui dorment cent ans!

Père Noël, *avec envie.* — Ah! les veinards!... A l'Endormi, maintenant! Qu'est-ce qu'il fait? Ah! il dort! *(Hurlant).* Eh là! et tes ballons rouges?

L'Endormi, chantant l'air d'*Auprès de ma blonde :*

Près des ballons rouges,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Près des ballons rouges,
Qu'il fait bon dormir! (Il se rendort.)

Père Noël, *riant.* — Rien à faire avec lui! *(Il rit et s'agite tant qu'il renverse son plateau.)*

Mère Noël, *furieuse.* — Maladroit! J'aurais dû m'y attendre! Et puis, d'abord, vas-tu te lever?

Père Noël. — Voilà, voilà, ne te fâche pas! Pierrot le Grognon, mes chaussures, Petit Luron, ma culotte, mon manteau, mon cache-nez! *(Il s'habille.)*

Mère Noël, *confondue.* — Tu... tu ne te laves pas?

Père Noël. — Ah! non alors, c'est trop ennuyeux!... Le traîneau est là?

Mère Noël. — Ah bien! depuis longtemps!... Et voilà tes gants fourrés, hein, tâche de ne pas les oublier sur un toit, comme il y a deux ans!

Père Noël. — Non, non, mérotte, j'y ferai attention. Mais où est mon chapeau?

Mère Noël. — Sur ta tête, étourdi!

Père Noël. — Et ma liste d'adresses... oh! je ne la trouve pas!

Mère Noël. — Elle est dans ta poche droite, sous ton mouchoir.

Père Noël. — Ah oui! Mais quel froid il va faire... Les vacances devraient durer toujours! Quel métier, oh! là là, quel métier! *(Il soupire.)* Allons, mes petits nains, au travail!

(La porte s'ouvre. On aperçoit un grand traîneau chargé de jouets.)

Tous en chœur, chantant l'air de *Blancheneige.*

Père Noël, part en voyage,
C'est Noël, c'est Noël,
Et dans son bel équipage,
S'envole à travers le ciel!

(Ils sortent.)

Colette Vivier.

NOËL DE MER

Les maisons dormaient, le port aussi. La nuit immobilisait les choses, et plus que la nuit le froid. Il gelait, sous les lampes éclairant le quai les flaques d'eau s'étaient figées et la glace brillait.

L'horloge de la mairie sonna douze coups brefs, des sons fêlés qui ne portaient pas loin. Le 25 décembre naissait, nous étions dans la nuit de Noël.

Dans les maisons basses aucune lumière ne filtrait au travers des volets clos. On ne réveillonnait pas dans les logis pauvres; les hommes étaient en mer, pêchant au chalut, quelque part au large.

Le souffle du vent était fort, mais régulier, un vent sec d'hiver qui balayait les rues et taillait dans la mer des vagues courtes mais pressées. Là-bas, à l'une des pointes de la passe, brillait l'œil géant du phare restant toujours fixé au même endroit de mer.

Et, dans cette nuit toute pareille aux autres, rien ne chantait Noël, ni la mer, ni le vent, ni les cloches, ni les hommes. Le ciel noir n'avait pas une étoile.

C'est pourtant tout de suite après minuit qu'éclata le tocsin. Tous ceux réveillés en sursaut se demandèrent quel diable pouvait ainsi appeler à une messe de minuit à sa manière. Quelques-uns se hasardèrent au dehors, quittant la place chaude creusée dans le lit, des hommes traversaient les rues en courant : à la passe un bateau se perdait sur les rochers du sémaphore.

Sur le quai, où tous les hommes valides étaient accourus, on s'affairait près du bateau de sauvetage. Quand il fut à la mer des marins sautèrent à bord et prirent les avirons. Debout sur l'arrière, serrant déjà la barre entre ses jambes, le patron Le Goff cherchait à reconnaître son équipage. Il voyait mal dans la nuit, mais il remarqua un trou parmi les rameurs.

— Qui manque? demanda-t-il.

— Carrec! dit une voix, il est tombé dans le bassin et s'est cassé un bras.

— Alors il faut un homme! cria Le Goff en regardant le quai.

Les hommes étaient presque tous en mer; des vieux s'approchèrent, mais quelqu'un passa près d'eux, courant, et sauta dans le canot.

— Pas de gosse! hurla alors Le Goff.

— L'autre s'attacha sur le banc et saisit l'aviron.

— Je remplace mon père, dit-il simplement.

Le patron bredouilla quelque chose, mais voyant là-bas, à gauche du phare, le navire naufragé agitant ses feux de détresse, il se décida et dit :

— Souquez, garçons!

Les dix rames en même temps arrachèrent le canot du quai et le lancèrent d'un coup à dix brasses.

Louis appuyait de toutes ses forces sur son lourd aviron, il était content et fier de lui. Tout à l'heure son père lui disait, alors que le tocsin achevait de réveiller le village :

— Habille-toi, va voir et reviens tout de suite me dire ce qui se passe. Le docteur ne veut pas que je bouge avec ses planches et ses chiffons, mais si personne ne me remplace j'irai; tu diras à Le Goff, il prendra mon aviron et je tiendrai sa barre.

Le phare se rapprochait, le vent et le courant poussaient le canot de sauvetage vers le navire naufragé. Puis un trou s'était fait dans le noir et la lune éclairait toute la passe d'une lumière pâle et blanche. Le navire apparut alors comme une masse un peu confuse, mais cela suffit à Le Goff qui seul regardait devant et qui hurla pour prévenir les autres :

— C'est un petit cargo, il a dû toucher les rochers de la pointe et il a de la bande sur tribord.

Dans le vent, plus violent parce qu'ils approchaient du large, ils ne purent comprendre que quelques mots, mais ils appuyèrent plus fort sur les avirons.

La mer était mauvaise, les vagues dures et glacées venaient fouetter les hommes; au passage de la barre le canot chavira deux fois de suite, mais grâce à ses caissons d'air et à sa quille de plomb, il se redressa aussitôt. Louis perdit ses sabots et sa casquette, et ses vêtements trempés collaient à sa peau et le faisaient frissonner. Hors de la rade, les vagues se formaient encore plus grosses et le vent venait par rafales violentes, le canot avançait par secousses, obéissant à peine à sa barre et mal poussé par des avirons qui souvent ne rencontraient plus l'eau.

Ils se trouvèrent bientôt derrière le naufragé, à trente brasses à peine, mais le courant les porta plus loin. Ils avaient pu voir cependant la position du navire; il était couché sur le flanc, drossé contre les rochers de la pointe et faisait eau de l'arrière qui s'enfonçait.

Deux fois Le Goff tenta une manœuvre pour se rapprocher du navire, il n'y avait qu'un passage possible, entre l'avant et le sémaphore, mais le patron put se rendre compte que jamais il ne pourrait accoster l'épave : sur bâbord il se briserait contre elle, sur tribord il s'écraserait sur les rochers.

Au moment de virer une fois de plus, Le Goff a hurlé au rameur le plus proche :

— Le lance-amarre!

René Rennes.

Voir la suite de NOËL DE MER en page 6
En même page LA LETTRE DE JANOT

Le coin des Fillettes

UN JOLI CADEAU DE NOEL POUR VOTRE MAMAN

Voici le moment où vous allez déjà penser aux petits cadeaux pour ceux que vous aimez bien. Rien ne leur fera plus plaisir que les objets confectionnés par vous avec tout votre cœur. Cette boîte de verre peut servir pour les bijoux de maman ou les cigarettes de papa.

Il vous faut six plaques de verre que vous ferez couper par votre vitrier. Deux plaques pareilles pour le fond et le couvercle, deux plaques pareilles pour les grands côtés et deux plaques pareilles pour les petits côtés. Nettoyez-les bien et préparez-les de la façon suivante :

Faites un calque des dessins que vous repassez à l'envers sur chaque trait avec un crayon très mou, de façon à avoir un large trait qui couvre bien celui du dessin. Passez une légère couche d'essence grasse (achetée chez un fournisseur pour dessin). Posez votre calque sur la plaque gluante côté crayon mou contre le verre. Repassez votre dessin de l'autre côté; en retirant doucement le calque vous trouverez votre décor au crayon gras sur le verre. Pour le fixer, délayez un peu de carmin, en couleur d'aquarelle, avec de la gomme arabique fondue; ensuite avec un petit pinceau refaites tout le dessin en passant le trait rouge à côté du

trait de crayon (mais pas dessus, juste à côté). Laissez sécher.

A l'aide d'un peu de térébenthine vous nettoierez votre plaque avec un chiffon propre, il ne doit plus y rester que le trait de couleur.

La peinture pourrait être faite avec la peinture spéciale pour verre (ces jolis coupes et vases que vous pouvez décorer vous-même), mais je vous propose le procédé plus pratique, probablement pour vous, de la cire à cacheter délayée dans de l'alcool.

Maintenant, vous savez qu'il y a des pensées de toutes couleurs, violettes, bleues, grenats, brunes, feux, jaunes, blanches; suivant les cires que vous possédez et en suivant les tons plus ou moins foncés de votre journal, faites vous-mêmes de jolis coloris.

Pour fabriquer la boîte, prenez un ruban étroit et collez-le à cheval autour de chaque plaque, cela sans tirer l'arrondi du bord pour pouvoir prendre une petite tête par un point de feston qui réunira les plaques les unes aux autres (le feston ne sera pas trop tiré pour pouvoir plier les plaques selon les angles de la boîte.

Si le coffret est destiné à maman, faites un petit coussin, d'une des couleurs pâles des fleurs, avec deux rectangles de soie entre lesquels vous mettrez une feuille d'ouate.

Vous pouvez changer les dimensions du coffret et en faire une boîte à mouchoirs. Encore le faire en bois (vous savez, avec une boîte à cigares en bois mince); naturellement, pas d'essence grasse ici, avec votre couleur très peu d'eau, et la couleur sera de l'aquarelle que vous employez pour vos dessins.

Dans la boîte à papa, mettez des cigarettes et il sera bien content (le modèle du journal grandi trois fois en contient trois douzaines).

LES JOURS

POINT TURC CORDONNÉ : Les points turcs sont faits sans tirer les fils des jours. Dans des tissus légers de préférence; pour la lingerie ils sont pratiques. Ils sont maintenant utilisés dans de plus gros tissus avec une grosse aiguille et donnent un bel effet.

Les deux bords sont cordonnés, quelle que soit la forme du dessin, avec une aiguille ordinaire, réservant la rivière centrale cordonnée à l'aide d'une grosse aiguille et d'un fil fin en forme d'échelons. Le lacet s'obtient en contrariant les faisceaux aux deux côtés.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Boulettes de poisson. — *Ces boulettes peuvent se faire avec des restes de poisson cuit au court-bouillon. Oter les arêtes et la peau, hacher très fin du lard gras, des fines herbes hachées, y incorporer un peu de mie de pain trempée dans du lait chaud, saler, poivrer, former des boulettes, les tremper dans un jaune d'œuf, les rouler dans la farine et faire frire.*

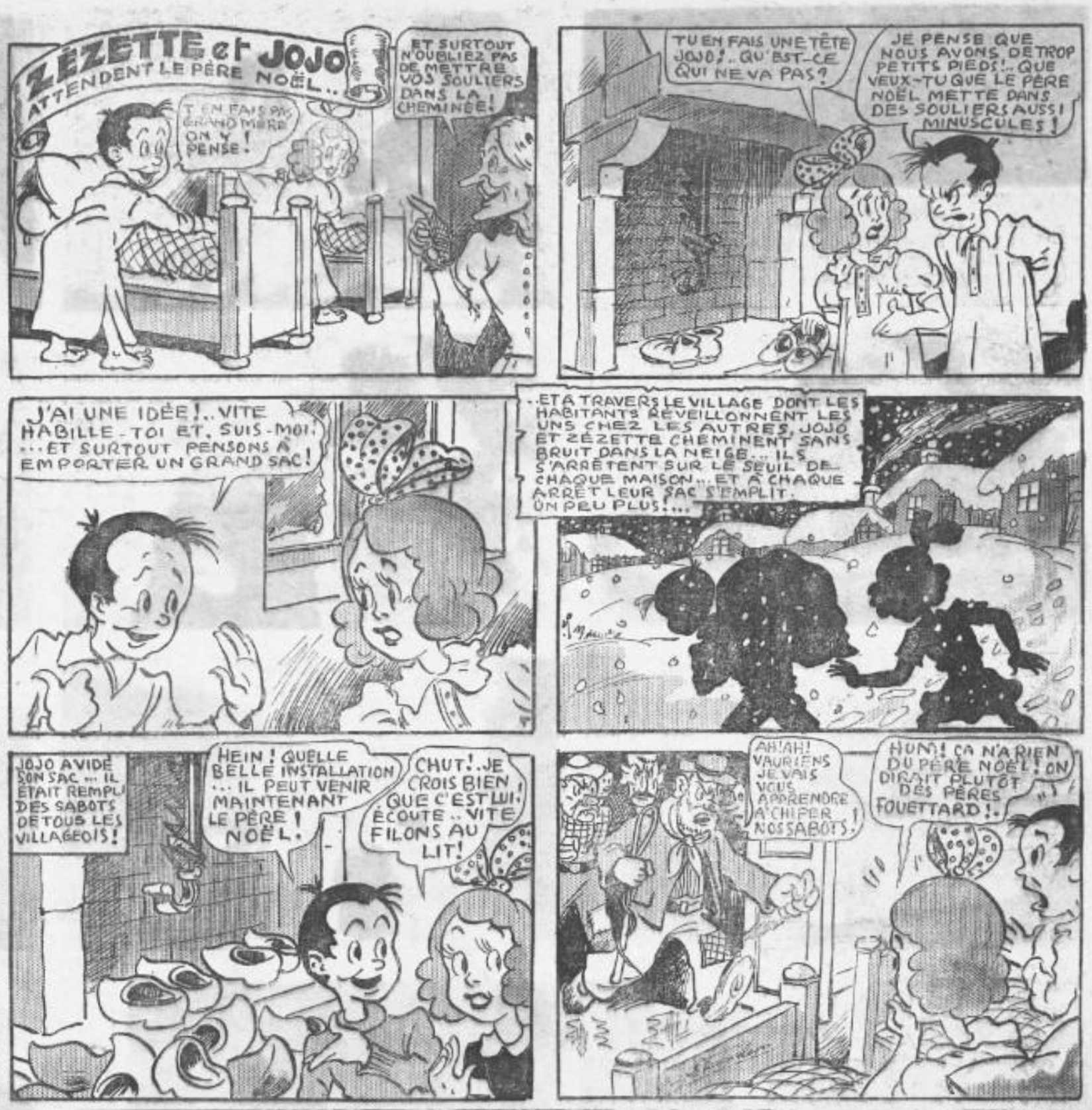
Les Conseils de tante Camille.

Le fil. — *Pour n'importe quel ouvrage, le nœud du fil doit être soigneusement fait et presque imperceptible.*

Enfilez dans l'aiguille le bout du fil détaché de la bobine, il est plus brillant, moins pelucheux.

Enfin, rompre le fil le détend et l'affaiblit, coupez-le avec des ciseaux.

Ne prenez pas d'aiguilles trop longues, le fil s'emmêle, se noue.



POUR RIRE UN PEU

Un ménage de riches commerçants trouve en rentrant de vacances une invitation gratuite pour assister à une grande représentation de gala à l'Opéra. L'invitation n'étant pas accompagnée d'une carte de visite, les époux se creusent la cervelle pour découvrir lequel de leurs amis a pu leur faire cette agréable surprise, mais ils ne trouvent rien. Au jour dit, ils se rendent à l'Opéra, assistent à la représentation et rentrent chez eux sur le coup d'une heure du matin. Oh! horreur, l'appartement est bouleversé de fond en comble, les bijoux, l'argenterie sont volés. Et sur la cheminée du salon, trône une blanche pancarte portant ces mots : « Maintenant, vous savez qui vous a invités. »

o

Le grand paquebot vient au milieu de l'océan de heurter une roche. C'est la nuit et les passagers dorment. Des marins se chargent de venir les réveiller dans leurs cabines :

— Levez-vous! le bateau coule.

— Quoi! s'écrie un voyageur à demi endormi, il coule, mais je ne sais pas nager...

— Vous en faites pas, lui répond le matelot, vous avez le temps d'apprendre, le navire s'enfonce très lentement.

o

Au café. — Qu'est-ce que vous prenez, mon cher Dupont, un café ou une liqueur?

— Cela dépend, mon cher Durand.

— Ah! de quoi donc, mon cher Dupont?

— Cela dépend de celui qui paie, mon cher Durand, si c'est vous, je prends une liqueur, si c'est moi, un bock.

o

Les robes et les tabliers de la jeune Alice se boutonnent toujours par derrière et cela l'ennuie, car elle ne peut pas se déshabiller toute seule.

— Petite mère, dit-elle un jour à sa mère, je me demande pourquoi toutes mes robes s'agrafent par derrière, puisque moi je suis toujours devant?

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RESUME. TOTO ET TOUTOUNE PARTIS POUR REJOINDRE LEUR TANTE DE MONTPELLIER, VIENNENT DE S'ÉGARER DANS LA FORÊT ET ILS SONT SEPARES DE LEUR AMI, LE CHAUFFEUR DE CAMION VICTOR.....

FRED HARDI EN 2039

—RÉSUME—
FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN, A BORD DE LEUR SOUS-MARIN LA PIEUVRE EXPLORENT LES PROFONDEURS MYSTERIEUSES DE L'OCEAN.

UN MONSTRE FORMIDABLE CACHE DANS LA FORET D'ALGUES SE PREPARE A AVALER D'UN COUP LE SOUS-MARIN.

VIVIANE S'EST EFFRAYEE MAIS FRED HARDI QUI N'A PAS PERDU SON SANG-FROID ABAISSE UN LEVIER

UNE FORMIDABLE DECHARGE ELECTRIQUE JAILLIT DE LA CARAPACE D'ACIER DE LA PIEUVRE FOUDROYANT LE MONSTRE QUI S'ENFUIT.

LA PIEUVRE A MAINTENANT TOUCHE LE FOND ET S'AVANCE EN RAMPANT SUR SES TENTACULES MOBILES.

FRED HARDI REGARDE AVEC INQUIETUDE LES INSTRUMENTS DU BORD. ON EST A 5.500 METRES.

AU-DESSOUS DE 5.000 METRES LE SOUS-MARIN RISQUE D'ETRE ECRASE. IL A TOUCHE LE FOND, MAIS IL EST COINCE ENTRE DEUX TRONCS D'ARBRES GEANTS. IL NE PEUT PLUS REMUER.

—LA SEMAINE PROCHAINE—
VERS LE MÉTÉORE EPSYLON.

JIM MYSTÈRE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET BOB A LA RECHERCHE DU Pr CORTÈS, ENLEVÉ PAR DES REBELLES AU GOUVERNEMENT MEXICAIN, VIENNENT DE REPÉRER UN DES RAVISSEURS DU PROFESSEUR. JIM SUIT L'HOMME QUI S'EST ENGOUFFRÉ DANS UNE MAISON.

LES DEUX HOMMES ALLAIENT DE NOUVEAU EN VENIR AUX MAINS LORS QUE SOUDAIN LA PORTE S'OUVRIT AVEC FRACAS LIVRANT PASSAGE À BOB ACCOMPAGNÉ D'UN AGENT DE POLICE LA DEMIE-HEURE D'ATTENTE S'ÉTANT ÉCOULÉE L'ENFANT S'EST CONFORMÉ AUX ORDRES DE JIM !

À SUIVRE

A TRAVERS LE MONDE

La statue de la Liberté, érigée dans une île de la rade de New-York, est due au sculpteur français Bartholdi. Elle fut offerte aux États-Unis en 1886. Sa hauteur totale est de 71 mètres (avec le socle). Un homme adulte pourrait se tenir dans une de ses oreilles.

o

On trouve en Abyssinie des sycomores géants dont le feuillage peut couvrir 5.000 mètres carrés. Leurs racines vont parfois jusqu'à un demi-kilomètre et, en cas d'orage, 1.500 personnes peuvent se réfugier sous leur ombrage.

o

Les immenses forêts d'eucalyptus qui couvrent certaines régions montagneuses de l'Australie abritent d'infinies variétés d'oiseaux. Le plus remarquable est l'oiseau-lyre, ainsi nommé parce que sa queue rappelle la forme de l'instrument de musique. Cet oiseau peut imiter parfaitement le cri des animaux qui vivent très nombreux dans son voisinage.

o

On peut modifier la couleur de l'or : en y ajoutant du cuivre, on obtient de l'or rouge; on obtient de l'or vert en y ajoutant de l'argent. Quant à l'or blanc, il contient à la fois du cuivre et de l'argent.

o

L'Angleterre ne possède pas le système métrique et son système de poids et mesures est de ce fait très compliqué, d'autant plus que le poids est variable selon les circonstances, la nature des marchandises. Ainsi une « stone » égale 14 livres quand il s'agit du poids d'un homme, 8 quand il s'agit de viande. Un « baril » de beurre doit peser 224 livres, mais un baril de farine, 196. Lorsqu'il faut faire des calculs, il y a de quoi devenir fou...

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

C'est la semaine prochaine qu'aura lieu, le jeudi 29 décembre, à Paris, au Vélodrome d'Hiver, une magnifique fête enfantine à laquelle je suis sûr que tous mes petits amis de la capitale et de la banlieue voudront assister.

A cette grande fête vous aurez le plaisir de voir Jim Mystère *en personne, en chair et en os, avec son habit de cow-boy, son grand chapeau, son cheval. Vous verrez aussi son fidèle petit ami* Bob *et encore en plus* Toto et Toutoune.

Pour la première fois, Toto et Toutoune *vont se rencontrer avec* Bob *et* Jim Mystère, *et cela se passera sous vos yeux. Je ne veux pas vous raconter d'avance toutes les aventures qui leur arriveront, mais je peux tout de même vous dire, moi qui les ai lues avant la grande représentation, qu'elles seront véritablement palpitantes, avec des cavalcades, des enlèvements, des poursuites, des appels à la Radio, des rebelles et toute une troupe de vrais cow-boys.*

C'est vous dire que ce sera tout simplement magnifique.

Mais ce ne sera pas tout ce que vous aurez le plaisir de voir au Vélodrome d'Hiver.

Vous applaudirez aussi de grands chanteurs, des vedettes de cinéma très célèbres, des clowns, des artistes de cirque et de music-hall, et enfin des chorales avec des centaines et des centaines de petits enfants comme vous qui chanteront de très belles choses.

Et puis, et surtout, il y aura au Vélodrome d'Hiver un arbre de Noël monstre, un vrai sapin des plus grandes forêts, avec des tas et des tas de jouets qu'on distribuera aux jeunes spectateurs en même temps qu'un excellent goûter !...

Je vous en raconterais encore pendant des pages et des pages sur cette grande fête de l'enfance, si je ne pensais pas à tous mes petits amis qui n'habitent pas Paris ou la banlieue, mais des villes, grandes ou petites, de la province, ou encore dans la campagne et qui j'en suis sûr ont le cœur gros de ne pas pouvoir assister à cette grande fête enfantine.

Pour en venir à un sujet qui intéressera tout le monde sans exception, je vous parlerai de ce numéro de Noël où ma lettre est publiée.

J'espère que ce numéro vous aura plu. Bien sûr ces messieurs-dames de la rédaction auraient pu faire un numéro avec le double de pages, mais ça aurait été aussi un numéro qui aurait coûté le double à nos lecteurs, vingt sous au lieu de dix sous, et ils ont pensé que c'était mieux de laisser le numéro au même prix pour que tout le monde puisse l'acheter.

Dans ce numéro, vous avez déjà vu qu'il y a toutes sortes d'articles ou de dessins spécialement écrits pour Noël. J'espère qu'ils vous plairont.

Mais on a fait aussi une autre chose. On a passé dans les pages du milieu des histoires en images sur toute la page, ce qui fait, dans ces pages-là, trois histoires en images au lieu de deux. Si un jour les lecteurs du journal demandaient qu'on fasse les deux pages du milieu tout en images, il y aurait une histoire en images de plus dans le journal, et, en compensation, un roman de moins. Par exemple, on supprimerait Tom Sawyer *dès qu'il serait terminé et on mettrait à sa place la suite de* La mort du loup. *Il y aurait un roman de moins, et une histoire en images de plus, et les pages du milieu seraient plus belles.*

Puisque vous allez voir avec notre numéro de Noël à peu près ce que donnerait Mon Camarade *ainsi transformé, donnez-moi votre avis sur un tel changement. Je serais content de pouvoir publier ici les meilleures réponses.*

Pour finir, une bonne nouvelle. Mes petits amis m'ont envoyé assez de récits et de dessins pour que la semaine prochaine on puisse faire une demi-page entièrement écrite et dessinée par eux. Je suis bien content et j'espère que cela va vous encourager à m'envoyer de nouveaux récits et de nouveaux dessins que je pourrai bientôt publier.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Dans ce numéro, fin du Concours des jouets de Noël. Vous avez jusqu'au 1er janvier pour envoyer les six solutions et les six bons de concours. La phrase totale à reconstituer a 11 mots.*

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SPORTS

HIVER ET PLEIN AIR

Vous trouverez peut-être que ce n'est guère la saison de parler des jeux de plein air : il fait froid, ou il pleut... Mais s'il fait froid, raison de plus pour vous réchauffer! Aujourd'hui, les conditions de vie ont changé, et on redoute si peu le mauvais temps qu'on va très loin chercher le froid, aux sports d'hiver. Le tout est de se couvrir d'une bonne manière : pas trop, pour éviter de se mettre en sueur et d'attraper une bronchite; suffisamment tout de même, avec un ou deux tricots, par exemple. Le principal est de veiller à se dévêtir légèrement lorsqu'on remue, pour pouvoir se recouvrir dès qu'on revient au calme : la plupart des rhumes proviennent de ce qu'on néglige cette précaution.

Sans aller aux sports d'hiver, voilà par exemple un concours où vous ne risquerez guère de prendre froid : réunissez-vous avec quelques camarades de votre âge, emportez un mètre, un papier et un crayon, et gagnez un endroit plat où vous pourrez prendre de l'élan pour sauter. Chacun aura droit à trois essais, le meilleur saut étant inscrit. Vous recommencerez ce concours de temps en temps, et vous serez heureux de vous améliorer chaque fois, en vous approchant de plus en plus d'une bonne moyenne.

Savez-vous qu'un garçon très moyen saute 2 m. 80 à 12 ans, 3 m. 20 à 14 ans et 3 m. 50 à 16 ans? Pour être supérieur, il faut dépasser ces chiffres de 30 centimètres. Mais si vous voulez vous approcher des limites inaccessibles au meilleur, il vous faudra atteindre 4 m. 50, 5 mètres ou 5 m. 50, suivant votre âge. Essayez et vous verrez que vous avez de la marge.

TIMBRES-POSTE

POSTE AÉRIENNE FRANÇAISE

Les timbres émis spécialement pour la Poste aérienne sont, en général, intéressants; moins communs que les timbres-poste. Les premiers de ces timbres parurent en France en 1927, deux timbres-poste surchargés d'un avion et de la mention « Poste aérienne »; ils coûtent 20 francs la paire. En 1930, furent émis deux timbres de 1 fr. 50, un rouge et un bleu, ils sont très bons neufs, surtout le bleu. En 1934, un 2 fr. 25 violet commémora le 25e anniversaire de la traversée de la Manche par Blériot. En 1936, enfin, une plus grande série comportait huit timbres, les six premiers sont de prix moyens, les deux autres, deux figurines de 50 francs, sont des timbres spéculatifs et trop chers pour nous intéresser.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — *Dans une petite ville d'un État de Missouri habite Tom et son frère, jeunes orphelins élevés par leur tante Polly. Tom, un enfant diable, vient d'être puni pour avoir fait l'école buissonnière*

Chapitre IV

UNE HISTOIRE DE BONS POINTS *(suite)*

Il venait de Constantinople, une ville des Etats-Unis qui se trouve à quelque quinze kilomètres de Saint-Pétersbourg, il avait donc vu du pays. Il siégeait dans un tribunal dont on disait qu'il avait un vrai toit de zinc. Le respect que ces réflexions inspirèrent se manifesta par un profond silence et par la fixité de dix rangées d'yeux grand ouverts. C'était donc là le grand juge Thatcher, et c'était le frère du notaire de notre village, le père de notre camarade Jeff. Celui-ci s'approcha immédiatement de son père et du grand homme, ce qui excita la jalousie de toute la classe.

L'inspecteur, voulant se faire remarquer à son tour, allait et venait, donnait des ordres et des contre-ordres, faisait des remontrances à droite et à gauche à propos de tout et de rien. Le bibliothécaire, aussi, était entré dans la salle, courant de tous côtés, des livres plein les bras, agité comme une fourmi. Le premier moment d'émotion passé, ce fut au tour des petites filles de s'agiter de diverses manières et quant aux garçons, ils firent diligence à coups de boulettes de papier.

Le juge conservait une sérénité souriante de magistrat, et répandait sur la salle les rayons de sa propre grandeur. Il ne manquait qu'une seule chose à l'inspecteur pour que son plaisir fût complet, il aurait bien voulu avoir à exhiber un prodige et pouvoir remettre une bible en prix. Mais si quelques élèves avaient bien des bons-points jaunes, pas un n'en avait en quantité suffisante pour mériter la récompense. Il aurait donné n'importe quoi au monde pour avoir de nouveau dans sa classe ce petit garçon allemand à l'extraordinaire mémoire.

Et voilà qu'au moment même où tout espoir paraissait impossible, on vit s'avancer Tom Sawyer avec neuf bons points jaunes, neuf bons points rouges et dix bons points bleus. Tom Sawyer qui réclamait une bible ! Un véritable coup de tonnerre dans un ciel bleu. L'inspecteur était loin de s'attendre à ce que ce fût lui le bon élève... mais il n'y avait rien à faire ; les bons points étaient bien là, dûment signés par lui et parfaitement valables. Aussi on fit place à Tom sur l'estrade à côté du juge et des autres personnages de qualité, et la grande nouvelle fut proclamée du haut de l'estrade. La stupéfaction fut si profonde que toute la classe en resta bouche bée. Les garçons en crevaient de jalousie ; mais ceux qui étaient les plus vexés étaient ceux qui avaient contribué à cette gloire détestable, ceux qui avaient échangé avec Tom leurs bons points contre les objets qu'ils lui avaient précisément donnés la veille pour avoir le droit de badigeonner la palissade.

On remit le prix à Tom avec autant de pompe qu'on en met dans ces circonstances, mais il y manquait quelque chose de naturel. L'instinct du pauvre inspecteur lui disait qu'il devait y avoir là un mystère à éclaircir ; en effet, il était invraisemblable qu'un tel élève eût pu emmagasiner dans sa tête les deux mille versets de la sagesse biblique ; à peine une douzaine lui aurait paru possible. Amy Lawrence était heureuse et fière, et elle essayait de le montrer à Tom, mais il n'y faisait pas attention, si bien qu'un vague soupçon, qui devint vite un doute sérieux, s'empara d'elle. A un clin d'œil de Tom, elle comprit la vérité et son cœur fut gros de déception. Elle détestait tout le monde et Tom par-dessus tout.

On présenta Tom au juge, mais sa bouche était comme cousue : il n'osait pas respirer, il défaillait presque, d'abord parce que ce personnage était terriblement imposant, mais surtout parce qu'il était l'oncle de sa nouvelle petite amie. Le juge posa sa main sur la tête de Tom et l'appela « mon petit homme » en lui demandant son nom.

— Tom, bégaya notre héros.

— Non, pas votre diminutif, mais votre nom.

— Thomas.

— Parfait, je pensais bien que votre nom était plus long. Tout à fait parfait, mais vous en avez sans doute un autre et vous voudrez bien me le dire, n'est-ce pas ?

— Allons, dites à M. le Juge votre autre nom, Thomas, et dites « monsieur » quand vous parlez ; il ne faut pas oublier les bonnes manières.

— Thomas Sawyer, monsieur.

— Parfait, quel gentil garçon, et intelligent. Deux mille versets, ce n'est pas mal, c'est même très bien, tout à fait très bien. Et vous n'aurez jamais de regrets de la peine que vous avez prise... La science vaut plus que tout au monde, c'est elle qui fait les bons et grands citoyens. Vous serez vous-même un jour un bon et grand citoyen, Thomas ; vous repenserez à votre jeunesse et vous vous direz : « Tout cela je le dois à l'instruction que j'ai reçue dans ma jeunesse à l'école du dimanche. Je le dois aux bons maîtres qui m'ont enseigné, au bon inspecteur qui m'a encouragé, qui m'a surveillé et qui m'a donné une belle bible, une bible élégante, splendide, que j'ai gardée toute ma vie. » Voilà ce que vous vous direz, Thomas ! Et ces deux mille versets que vous avez appris, en vérité, vous ne les échangeriez pas pour tout l'or du monde. Maintenant, vous voudrez bien me dire, et à cette dame aussi, quelques-unes des belles choses que vous avez apprises ? Je suis sûr que vous ne le refuserez pas, car nous sommes fiers des petits garçons studieux. Certainement, vous connaissez les noms des douze apôtres ? Voulez-vous nous dire le nom des deux premiers ? *(A suivre.)*

NOËL DE MER

(Suite de la page 2.)

Le matelot a lâché son aviron, détaché l'orin accroché près de lui, puis, debout, il attendit, balançant le poids comme un encensoir. Le câble a sifflé soudain, se déroulant avec violence de la main du lanceur et Le Goff a viré court parce que les hommes, là-bas, s'en étaient saisis.

Il s'agissait maintenant d'accoster à la côte. Le seul moyen de sauver les marins en péril était de tirer une amarre à terre, un « va-et-vient » par lequel un à un ils pourraient se laisser glisser jusqu'à la terre ferme.

Mais atteindre la côte parut bientôt aussi difficile que d'accoster le navire, la petite crique abritée était trop lointaine, à une distance longue plusieurs fois comme le câble qui reliait maintenant l'épave au canot. En face, la côte de sable était haute, il ne se trouvait qu'une partie plate, presque en face du navire en perdition, mais jamais le canot de sauvetage ne pourrait éviter les rochers qui l'entourent.

Le Goff jure, on entend les lambeaux des mots qu'il clame dans le vent, son canot tourne dans un espace restreint, il se rend compte que lentement l'épave s'enfonce de l'arrière, qu'à tout instant une plus forte lame peut l'engloutir en entier.

Soudain détaché de son banc, se cramponnant aux matelots, Louis est venu jusqu'à l'arrière et, par les gestes plutôt que par les mots, Le Goff a compris ce que voulait le gosse.

Il a refusé, jurant encore, mais c'est lui-même qui a attaché autour des reins de Louis, qui venait de se débarrasser de sa vareuse, le bout du câble du lance-amarre.

Il a approché au plus près de la côte, frôlant le rocher qui porte la balise noire et là, sans hésiter, Louis s'est jeté à l'eau. Du canot ils ne l'ont pas vu, la mer était trop creuse ou les lames trop hautes et l'eau noire. Le Goff vira plus haut et navigua en dehors du passage pour ne pas recrocher le canot au câble que tirait Louis.

Louis nage de toutes ses forces, allant des creux aux sommets des vagues, ballotté comme un fétu, noyé par l'eau qui s'écrase sur lui et sentant surtout, dans toutes ses articulations, une brûlure atroce provoquée par le froid. La côte est là toute proche, plusieurs fois il a cru l'atteindre, mais alors le ressac l'éloignait d'un coup.

Il eut peur parce qu'il sentait diminuer ses forces, parce qu'il avait plus mal dans les bras et dans les jambes, parce que les vagues le roulaient plus durement et que la côte ne se laissait pas atteindre, qu'elle le repoussait à chaque instant.

C'est une plus grosse vague qui l'a jeté sur le sable, l'y a roulé, a essayé, mais vainement, de le reprendre.

Deux hommes, les gardiens du phare, attendaient plus haut et virent le gosse qui tirait son orin au bout duquel les naufragés avaient attaché une amarre. Ils l'attachèrent solidement près du sémaphore et l'un d'eux recouvrit Louis de son lourd caban. Un quart d'heure plus tard les seize hommes de l'équipage du petit cargo se réchauffaient dans la maison des gardiens. A peine le dernier homme avait-il touché terre que le cargo sombra. Quand ils virent celui à qui ils devaient surtout la vie, le commandant dit :

— A ton âge, moussaillon, les gosses dorment dans la nuit de Noël et rêvent aux jouets qu'ils trouveront dans la cheminée.

Louis regarda ses pieds nus et répondit simplement :

— Je ne pourrai rien avoir, je n'ai même plus de sabots.

— Eh bien je te prêterai mes bottes, dit l'homme, et nous les remplirons.

René RESSES.

L'abondance des matières nous oblige à reporter la suite de notre passionnant roman « La mort du loup » au prochain numéro.

VARIÉTÉS

NOM A RECONSTITUER

Quel est le prénom de cette gentille petite fille ? Remettez en ordre les lettres qui ont été mélangées.

DEVINETTE

A la cantine, tout le monde se tait, car il vient d'y avoir une dispute entre un caporal, un sergent et un adjudant. Quel est le plus gradé ?

ANAGRAMMES

Je suis, en cinq lettres, une plaque installée très haut par le couvreur et que vous n'aimeriez pas recevoir sur la tête. Si vous changez l'ordre de ces lettres, je serai le qualificatif d'un objet qui peut rendre de grands services.

En quatre lettres, mises dans un certain ordre, on trouve ce que possède le cycliste, ce que fait l'aviateur et ce que fait le serpent.

MÉTAGRAMME

En six lettres, je suis une ligne avec laquelle on ne peut pas dessiner de carrés. Si vous changez l'avant-dernière lettre, je serai tour à tour un gros fruit comestible, un genre de chasse particulièrement cruel, une compétition sportive, la qualité d'une chose de très petite taille.

LOGOGRIPHE

En cinq lettres, je dis ce que fait le chirurgien. Si vous mélangez ces lettres en en retirant chaque fois une, je serai ce que chaque homme a eu, la limite d'une forêt, un petit champ plein de verdure, une partie du temps et une note de musique.

MOTS EN ESCALIER

1. Vieilles colères. — 2. Ce que joue l'acteur. — 3. Ancien État voisin de la Chaldée. — 4. Division de l'année. — 5. Très petite terre isolée. — 6. Prit en note. — 7. Partie de la fleur. — 8. Petit îlot. — 9. Fleuve de Russie. — 10. Celui des livres d'un élève soigneux est toujours bon.

MOTS EN LOSANGE

1. Dans la colle. — 2. Chef éthiopien. — 3. Usât avec un instrument spécial. — 4. Essentiel. — 5. Etoffe soyeuse. — 6. Produit tiré d'une écorce, qui sert aux fabricants de cuir. — 7. Dans la colle.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

ABONNEZ-VOUS!
FAITES DES ABONNÉS!

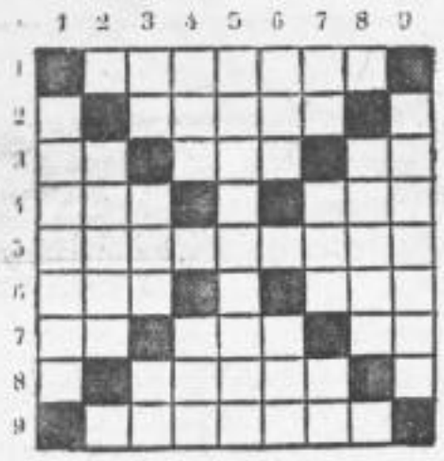
NOTRE GRAND CONCOURS "LES JOUETS DE NOËL"

Il y a sur ce dessin 12 jouets. Avec les initiales de ces 12 jouets former les 3 derniers mots d'une phrase qui a été écrite en six dessins. Vous pouvez dès maintenant nous envoyer la solution et les bons de concours : 50 magnifiques prix. Dernier délai d'envoi du concours : 1er Janvier 1939.

Bon de Concours Numéro 6

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 160

Horizontalement. — 1. On va y regarder bouger des ombres. — 2. Voûtes en forme de demi-sphères qui servent de toit à un certain nombre de monuments. — 3. Le premier dans son genre. Qui n'est pas brillant. Affirmation enfantine. — 4. Servent à jouer ou à coudre. Se relève en hiver pour protéger la gorge. — 5. Mettra en ordre un appartement. — 6. Petite vallée. Arbre qui produit des pommes de bois. — 7. Participe gai. Poil qui protège l'œil. En épelant les lettres suffisamment. — 8. Tient pour vrai. — 9. Mises autour du corps.



Verticalement. — 1. Corps d'un mort. — 2. Mis en terre pour faire germer. — 3. Abréviation très employée qui signifie de même. Indispensable pour assaisonner. Adjectif démonstratif. — 4. Tout le monde en a un pour se faire reconnaître. — Eclat de voix qu'on pousse sous le coup d'une émotion. — 5. Gaz qui peut sortir d'un poêle à mauvais tirage. — 6. Pluriel. Sert à se coucher. — 7. Carte maîtresse. Pied de vigne. Pronom personnel de la deuxième personne. — 8. Vieille pompe à âne. — 9. Sert à peser.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 159

Charades. — Geai-Rat-Nid-Homme (Géranium). — Bas-Te-Liée (Batelle.).

Devinette. Le monsieur prend 3 chaussettes dans le tiroir.

Addition. —

4	9	2	= 15
3	5	7	= 15
8	1	6	= 15
15	15	15	

Erreurs. — La table n'a que 3 pieds. Le coussin est accroché au mur. Le cadre est suspendu à l'envers. Le tapis de table n'a qu'un gland. Un cadre et le canapé à la place du coussin. Le petit meuble n'a pas de pieds. La porte est mal placée.

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS N° 159

Horizontalement. — 1. Glace. Ca. — 2. Bazar. Rl. — 3. Ra. Il. — 4. Affaissé. — 5. Crilées. — 6. Ce. Il. — 7. Ri. Névés. — 8. Ua. Eraté.

Verticalement. — 1. G.-R. Accru. — 2. La. Frein. — 3. Az. Fl. — 4. Caraïtoc. — 5. Érailler. — 6. Se. Va. — 7. Crise. Et. — 8. Alles. Se.

LE COURRIER DE JANOT

Huguette Limage, Huy (Belgique) : merci de ta jolie petite histoire, *La Cueillette du muguet*, qui m'a beaucoup plu. — *Madeleine Carpentier (Vincennes)*, nous propose de faire une reliure mobile pour collectionner *Mon Camarade* à l'année. Cette suggestion est des plus intéressantes mais, pour que nous puissions la réaliser, il faudrait que nous recevions plusieurs commandes. Que nos petits amis qui pensent que cela peut les intéresser nous écrivent. — *Robert Cholet, Le Pré-Saint-Gervais* : envoie-nous le moyen de construire un petit poste à galène; nous serons très heureux de le faire passer dans notre rubrique des bricolages. Merci de tes mots croisés et de tes distractions. Si nous ne t'avons pas répondu directement, c'est que nous n'avions pas ton adresse. J'ai bien reçu ton récit et je le transmets à ces messieurs-dames de la Rédaction. — *Léa Jausson* : merci de ton récit qui m'a beaucoup intéressé et de tes charades. — *Pierre Dupont (Paris, (15e)* : comme tu aimes beaucoup la lecture et que *Mon Camarade* ne te suffit pas entièrement, tu nous demandes s'il n'existe pas un autre illustré pour les enfants de ton âge. Nous avons déjà signalé ici *La Gerbe* (s'adresser à Freinet, à Vence, Alpes-Maritimes). Nous voulons signaler aussi le beau journal *Copain-Cop* (3, rue Récamier, Paris-7e). Ce beau journal paraît tous les quinze jours et il est des plus intéressants.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	6 mois : 10 fr. 50 12 mois : 20 fr. »
Belgique (francs français)	6 mois : 15 fr. » 12 mois : 30 fr. »
Étranger	6 mois : 20 fr. » 12 mois : 40 fr. »

GRATUITEMENT. — Jusqu'au 1er JANVIER 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade »**.

Noël dans tous les Pays

Noël! Noël! C'est une belle fête que Noël. Une fête qui pour les « grandes personnes » se prolonge toute une nuit par un réveillon en famille ou avec des amis. Malheureusement l'oie farcie ne fume pas sur nos tables (la vie plus chère ! et ces impôts!), mais il y a toujours des gâteaux, du vin, quelque plat bien mijoté. Et les enfants qu'on a envoyés dormir après leur avoir fait goûter ces bonnes choses, savent que la nuit leur apportera — s'ils ont été sages — des cadeaux, les jouets qu'ils désirent le plus.

Noël! Noël! Au Moyen Age c'était devenu un cri de joie qu'on poussait en levant les bras à n'importe quel moment de l'année; maintenant Pierrot dit : « Chic! Chic! alors », en faisant claquer ses doigts, ce qui, vous le savez, n'est pas joli du tout.

C'est qu'au Moyen Age on n'avait pas souvent l'occasion de s'amuser. Mais à Noël on s'en donnait à cœur joie. Et les premiers théâtres qu'il y ait eu en France, théâtres uniquement religieux, donnaient alors des représentations, appelées *mystères*, sous le porche des églises; on chantait aussi, dans une grange illuminée et tapissée de feuillages, des *Noëls*, chansons populaires, très naïves, nées dans chaque province, coutume qui s'est continuée de siècle en siècle. Ainsi dans le pays de Bresse où on a bon appétit :

Dès que la ville de Bourg
En apprit la nouvelle,
On fit battre le tambour
Pour mettre tout par écuelles
Les bécasses, les levrauts,
Les cailles, les chapons gras, etc.

et en Bourgogne :

Guillot, prends ton tambourin,
Toi prends ta flûte, Robin,
Au son de ces instruments
Turelurelu patapatapan,
Au son de ces instruments,
Je dirons Noël gaiement...

Pour beaucoup de gens, Noël rappelle avant tout la naissance du *petit Jésus*, dans la crèche, sur la paille, entre le bœuf et l'âne. On installe encore des crèches dans les églises; mais elles sont souvent bien laides, avec leurs poupées et animaux en carton-pâte, en dépit d'un habile éclairage électrique et d'autres inventions. Figurez-vous qu'en Belgique on met dix sous dans un tronc placé sous la crèche pour entendre un air d'orgue de barbarie et voir l'enfant Jésus ouvrir les bras! Heureusement, il y a en France des artisans qui fabriquent pour Noël ces belles poupées appelées *santons* de Provence, figures de bois ou statuettes de plâtre peintes de belles couleurs et représentant tous les personnages et bêtes de la légende : les rois mages et leurs chameaux, les bergers et leurs moutons, les laboureurs aussi, et tous les corps de métiers défilant avec leurs instruments de travail.

Les enfants aiment Noël parce qu'il leur apporte des jouets, des bonbons, des livres. Ils mettent le soir, dans la cheminée, leurs souliers (les Anglais y placent des bas — autant que possible des bas énormes pouvant contenir beaucoup de choses), puis s'endorment, un peu inquiets de ne pas se sentir des « enfants modèles ». Qui apporte les jouets ? Est-ce le petit Jésus qui doit être agile comme un jeune ramoneur, ou ce brave Père Noël avec de la neige sur sa hotte, sur son manteau, sur sa barbe; ou le bon saint Nicolas qui, ayant trouvé trois petits enfants décapités leur recolla la tête et les envoya jouer avec les autres gamins du village? Pourvu qu'on n'ait pas la visite du Père Fouettard à la longue figure et qui ne sort de sa poche que des paquets de verges...

Noël est l'occasion, surtout dans les campagnes, de bien des coutumes destinées à vous « porter chance ». En Grèce, on partage entre tous les convives du réveillon une galette contenant comme fève une pièce d'or. Celui qui aura la pièce sera riche toute l'année. Aux pays froids, on met dans la grande cheminée la *bûche de Noël* qui doit brûler la nuit entière : qu'elle ne s'éteigne pas avant le jour signifie que le bois ne manquera pas de l'hiver. Manquer de feu, ce serait la mort. Aussi on fête l'arbre qui donne son bois, on installe le sapin dans la plus belle chambre, on le décore de guirlandes, de boules brillantes, de bougies, de cadeaux, on danse autour de l'*arbre de Noël*.

Dans les pays scandinaves et au nord de l'Ecosse, on retrouve la trace de coutumes très anciennes, d'habitudes païennes vraiment bizarres. En Suède et au Danemark, c'est le *Porc de Noël*. Ne pensez pas qu'il s'agisse de tuer le cochon pour cette fête. Le porc de Noël c'est un pain que l'on cuit spécialement après l'avoir pétri en forme de porc.

La pâte provient du grain de la dernière gerbe ramassée à la moisson (gerbe qu'on garde précieusement et qu'on appelle souvent *la jeune fille* — on l'a ficelée de façon à lui donner forme humaine). Pendant toutes les fêtes de Noël le pain restera sur la table. Et aux prochaines semailles, on en éparpillera une partie dans les champs pendant que le laboureur et ses bêtes mangeront le reste : il paraît qu'ainsi la nouvelle moisson sera abondante! Ce n'est pas tout, on utilise aussi la paille de cette dernière gerbe. Voici comment. En ce même jour de Noël chaque paysan, bien enfermé dans sa maison de bois, s'assied sur une bûche : son fils aîné, ou sa fille aînée, ou sa femme si les enfants sont trop petits, place sur ses genoux une poignée de cette paille; l'homme en sépare les tiges qu'il jette l'une après l'autre au plafond; autant de ces brins de paille resteront logés dans les poutres, autant il aura de gerbes à récolter à la prochaine moisson. Et pour que le « charme » opère mieux, les enfants passeront leur nuit de Noël sur un lit de cette paille! Précieuse paille : C'est elle, elle seule, qui servira à lier les arbres fruitiers — ceux-ci donneront alors beaucoup de fruits, n'en doutez pas...

Dans l'île d'Œsel (Esthonie) c'est un vrai petit porc en chair et en os qu'on partage. Et dans certaines régions de Suède, une vieille femme fait semblant de tuer un homme, couvert d'une peau d'animal, qui tient dans sa bouche une poignée de paille. Cela prouve qu'à des temps très anciens on tuait vraiment chaque année un homme en qui s'incarnait « l'esprit du grain ».

Au nord de l'Écosse, la dernière gerbe, la même « jeune fille » est habillée d'une robe de papier, on la pare de rubans, on l'installe au-dessus de la cheminée jusqu'au matin de Noël où on la partage entre tous les animaux de la ferme pour que pendant l'année le bétail croisse et multiplie.

Ce n'est donc pas seulement en Afrique ou dans les forêts brésiliennes, qu'instruits par les sorciers les hommes se livrent à des pratiques étranges. En Europe, voyez-vous, on agit de même — le plus souvent sans savoir ce qu'on fait.

Mais vous, enfant poli qui dites « bonjour » la première fois que vous rencontrez quelqu'un et « à vos souhaits » au voisin qui éternue, sachez que ce sont là aussi des *mots magiques* « pour porter chance »...

Boun.

JEUNES AVIATEURS... LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE	M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS	M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE
Moteur caoutchouc..... franco 18 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 18 fr.	Moteur caoutchouc..... franco 16.80
Envergure 48 centimètres	Envergure 63 centimètres	Envergure 60 centimètres

Envoyez un mandat chèque postal, en même temps que votre commande, à :

Mon Camarade, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e. Ch. post. 974-41 Paris. — ***AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT***

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.236.

"FOU VOLANT"

par R. Melliès

- RÉSUMÉ -

GOUPIL, LE "FOU VOLANT" ET SON FIDÈLE RADIO GARNIER DIT "MICRO" TENTENT LE RECORD DE DISTANCE EN LIGNE DROITE AVEC LE BIMOTEUR "L'HIRONDELLE". MAIS UN CONCURRENT A SABOTÉ LES INSTRUMENTS DE BORD.

LA SEMAINE PROCHAINE : EN PAYS INCONNU.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

POUR ÉCHAPPER AUX BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS, LE PROFESSEUR HUMERUS SAUTE D'AVION AVEC L'ASTUCIEUX BEGONIA.

LE PARAPLUIE DU PROFESSEUR HUMERUS N'EST AUTRE QUE ÇA 2328ÈME INVENTION LOUFOQUE : "LA BOUÉE DE SAUVETAGE AÉRIENNE".

GRÂCE AUX BALEINES DU PARAPLUIE-PARACHUTE EN ARÊTES DE CACHALOT YOUGOSLAVE LES DEUX AMIS ATTERRISSENT SANS ENCOMBRE

MARSEILLE N'EST QU'A 150 KILOMÈTRES ET LE BRAVE MONSIEUR MARIUS-OLIVE VEUT BIEN CHARGER LES DEUX AMIS DANS SON AUTO.

LA VOITURE DE MARIUS-OLIVE BAPTISÉE L'OURAGAN A ÉTÉ CONSTRUITE PAR LE CÉLÈBRE CONSTRUCTEUR VIEUCLOU... EN 1908.

SOUDAIN L'ASTUCIEUX BEGONIA POUSSE UN CRI D'EFFROI. L'AVION DES BANDITS PIQUE VERS LE SOL ET SE MET À LEUR POURSUITE

LE "FEND L'AIR" EST MAINTENANT TOUT PRÈS DU "VIEUCLOU 1908". LA PLUS DRAMATIQUE DES POURSUITES AÉRIENNES S'ENGAGE.

L'HÉROÏQUE MARIUS-OLIVE APPUIE DÉSESPÉRÉMENT SUR L'ACCÉLÉRATEUR. LE VIEUCLOU 1908" ATTEINT LA VITESSE FABULEUSE DE 38 KM À L'HEURE

HÉLAS ! LE VIEUCLOU-1908 NE RÉSISTE PAS À CET EFFORT ET UNE TERRIBLE EXPLOSION ANÉANTIT L'AUTO DE MARIUS-OLIVE.

(À SUIVRE)

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

N° 161. JEUDI 29 DÉCEMBRE 1933.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET BOB SONT PARTIS A LA RECHERCHE DU Pr CORTÈS ENLEVÉ PAR LES TROUPES DE VIRGULIO. ILS ONT FAIT ARRETER UN DES RAVISSEURS ET VONT CHEZ LE MINISTRE.

PENDANT QUE JIM ET BOB ÉTAIENT CHEZ LE MINISTRE UN HOMME ÉTAIT AUX AGUETS DANS LA RUE ET IL SURVEILLAIT ATTENTIVEMENT LA PORTE DU MINISTÈRE.. CE MYSTÉRIEUX PERSONNAGE AVAIT AUSSI ASSISTÉ A L'ARRESTATION DU MEXICAIN QUI CAMBRIOLAIT L'APPARTEMENT DU PROFESSEUR!..

JIM EXPOSE SON PLAN AU MINISTRE ET AU DIRECTEUR DE L'UNIVERSITÉ..

MAIS LORSQUE JIM AYANT REPRIS SA PLACIDE APPARENCE D'INSTITUTEUR SORTIT AVEC BOB, LE MEXICAIN QUI LES SURVEILLAIT NE FUT PAS DUPE DE CE SUBTERFUGE CAR IL AVAIT RECONNU BOB.. IL LEUR EMBOITA LE PAS

JIM ET SON JEUNE AMI SE DIRIGÈRENT VERS LA GARE...

DÈS QUE L'HOMME FUT EN POSSESSION DU RENSEIGNEMENT CONCERNANT LA DIRECTION PRISE PAR NOS DEUX AMIS, IL SORTIT DE LA GARE ET PRENANT SES JAMBES A SON COU IL SE PRÉCIPITA VERS LA BANLIEUE DE MEXICO

LE MEXICAIN FUT BIENTÔT DEVANT VIRGULIO, LE CHEF DU MOUVEMENT INSURRECTIONNEL. IL LUI RENDIT AUSSITÔT COMPTE DE SES OBSERVATIONS....

LA-BAS DANS LA SAVANE A QUELQUES KILOMÈTRES DE JIMENEZ, GARCIA, AFFILIÉ A LA BANDE DE VIRGULIO REÇOIT DANS LA CAVE DE SA FERME LES ORDRES DE SON CHEF..

JIM ET BOB ARRIVENT A JIMENEZ....

LE LENDEMAIN MATIN JIM SUR UN CHEVAL ET BOB SUR UN PONEY PRENNENT LA PISTE QUI DOIT LES CONDUIRE AU TEMPLE AZTÈQUE...

MAIS A UN CARREFOUR SE TROUVANT A QUELQUES KILOMÈTRES EN AVANT DE LA PISTE QUE SUIVENT NOS AMIS, GARCIA SE LIVRE A UN MYSTÉRIEUX TRAVAIL!

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — *Dans une petite ville d'un Etat de Missouri habite Tom et son frère Sid, élevés par leur tante Polly. Tom est diable et paresseux, et après avoir échangé quelques objets pour des bons points, se trouve interrogé à l'école du dimanche par l'inspecteur.*

Chapitre IV

Une histoire de bons points *(suite)*

Tom tourniquait un bouton et avait l'air stupide. Il rougit, les yeux fixés à terre. Le cœur de l'inspecteur défaillait, pourtant il lui dit :

— Répondez à M. le Juge, Thomas, n'ayez pas peur.

Tom devint cramoisi :

— Allons, vous me le direz bien à moi, dit la dame. Les deux premiers disciples étaient...

— David et Goliath !

Tirons charitablement le rideau sur la fin de cette scène.

Chapitre V

Le chien et le hanneton

Vers 10 heures et demie, la cloche fêlée de la petite église commença à sonner et les gens arrivèrent pour le service du matin. Les élèves de l'école du dimanche, libérés, rejoignirent leurs parents. Tante Polly s'installa, et Tom Sid et

Le chien regardait le hanneton...

Marie s'assirent près d'elle. Mais Tom avait été placé au bout du banc, aussi loin que possible de la fenêtre ouverte et des distractions du dehors.

Toutes les places furent bientôt occupées : le vieux receveur des postes, le maire et sa femme, le juge de paix, Mme Douglas, une veuve jolie et élégante qui frisait la quarantaine, dont la maison de campagne était le seul château de la localité. Le juge Riverson et toutes les beautés du village que suivait une bande de jeunes gens en habits du dimanche, coiffés et pommadés, et en fin de compte l'enfant modèle Willie Mufferson, qui s'occupait ostensiblement de sa mère, comme si elle eût été en verre. Il conduisait toujours sa mère à l'église et toutes les mères de famille le citaient en exemple, aussi était-il détesté par tous les garçons. Il avait un mouchoir blanc qui sortait de la poche de son veston et comme Tom n'avait pas de mouchoir, il traitait de poseurs ceux qui en mettaient un. La cloche sonna encore une fois pour prévenir les traînards ; puis un silence solennel régna dans l'église, on n'entendait plus que les chuchotements et les bavardages des choristes dans la tribune !

Le pasteur indiqua le cantique et on commença la lecture avec ce ton de voix si particulier qui faisait l'admiration de toute la région. On le considérait comme un lecteur merveilleux. Après que l'hymne eût été chanté, il donna quelques informations sur les réunions, les têtes, les événements de la localité et puis commença la prière. Il pria généreusement pour l'église et pour les petits enfants, et pour les autres églises de la localité ; pour la localité elle-même ; pour la province ; pour l'Etat ; pour les fonctionnaires de l'Etat ; pour les Etats-Unis ; pour les églises des Etats-Unis ; pour le Parlement ; pour le président ; pour les fonctionnaires du gouvernement ; pour les pauvres marins ballottés par les mers démontées ; pour les millions d'hommes opprimés sous le talon des monarchies européennes et des despotismes orientaux ; pour les païens des îles lointaines ; pour ceux qui ont des yeux et ne voient point et pour ceux qui ont des oreilles et n'entendent point ; et il termina en souhaitant que les mots qu'il venait de prononcer seraient comme une semence jetée dans un sol fertile et produiraient une récolte de vertus : *amen*.

Il y eut un froissement de robes et les fidèles s'assirent. L'enfant dont nous racontons l'histoire n'avait guère apprécié ce sermon, il l'avait seulement supporté ; il était resté tranquille pendant tout ce temps-là, et pourtant il entendait chaque dimanche répéter cette même prière dans tous ses détails.

Sans écouter il la suivait par cœur et si le pasteur y ajoutait le moindre détail, y apportait la moindre modification, son oreille s'en apercevait bien vite et il s'en indignait comme d'une déloyauté.

Au milieu de la prière, une mouche s'était posée sur le dossier du banc devant lui. Elle se mettait les pattes sur la tête et se la frottait si vigoureusement qu'il semblait qu'elle allait se la détacher du corps et que l'on voyait le petit morceau de fil qui lui servait de cou. Elle nettoyait ses ailes avec ses pattes de derrière et les allongeait le long du corps comme si ç'avait été les pans d'un habit, poursuivant tranquillement sa toilette dans le sentiment de la plus parfaite sécurité. Effectivement aucun danger ne la menaçait, car bien que Tom sentît sa main lui démanger du désir de l'attraper, il n'aurait jamais osé pendant la prière de peur de voir immédiatement se manifester la colère divine. Mais dès que la dernière phrase fut terminée, alors sa main s'arrondit et en même temps que le mot *amen*, la mouche était faite prisonnière. Mais tante Polly avait vu et elle obligea son neveu à la libérer.

Le pasteur continua son sermon d'une voix monotone et bientôt de nombreuses têtes commencèrent à montrer des signes de sommeil. Tom comptait les pages dans son livre de prière ; il savait toujours à la sortie de combien de pages se composait le sermon, mais c'était la seule chose qu'il en savait. Ce jour-là, au lieu de compter les pages, il songea à un trésor qu'il avait en sa possession et qu'il sortit de sa poche. C'était un énorme hanneton noir aux formidables mandibules, un hanneton à pinces, comme il l'appelait, et qu'il tenait prisonnier dans une boîte d'amorces. La première chose que fit le hanneton, ce fut de lui attraper le doigt ; naturellement Tom envoya en l'air l'insecte qui retomba sur le dos, et il se mit à sucer son doigt blessé. Le hanneton agitait ses pattes sans pouvoir se retourner. Tom le guettait du coin de l'œil ; mais il était hors de portée. D'ailleurs d'autres personnes de l'assistance manifestaient plus d'intérêt pour l'insecte que pour le sermon.

Et voilà qu'un chien errant entra dans l'église, l'air triste, fatigué par la température et cherchant sans doute un peu de fraîcheur. Apercevant le hanneton, sa queue frétilla ; il examina la proie, en fit le tour, la flaira à distance, en refit le tour, puis, devenant plus audacieux, le sentit de plus près ; puis il avança la lèvre et fit une attaque hardie, le manquant de peu. Il recommença une fois, puis une autre, tenta une diversion, poursuivit ses tentatives, puis, tout à coup, sembla las, indifférent et distrait. Il hochait la tête et peu à peu son menton s'approchait et finit par toucher l'ennemi qui, en un clin d'œil, l'attrapa. Il y eut un hurlement aigu, le chien secoua la tête et le hanneton vola deux mètres plus loin en tombant de nouveau sur le dos. Les spectateurs du voisinage ne se tenaient pas de joie ; la plupart des figures se cachaient derrière des éventails ou des mouchoirs ; quant à Tom, il était parfaitement heureux.

Le chien paraissait fou et brûlait du désir de se venger, si bien qu'il rebondit sur le hanneton et qu'il commença une vigoureuse offensive, sautant à droite et à gauche de l'ennemi, abattant ses pattes de devant à quelques centimètres de lui, lui montrant les dents de plus près encore et donnant des coups de gueule de tous côtés, puis il parut de nouveau fatigué et vouloir se reposer un instant. Une mouche l'intéressa, mais cela ne dura guère. Alors il suivit, le museau collé au plancher, la promenade d'une fourmi, mais cela aussi l'ennuya bien vite. Il bâilla, soupira, parut avoir complètement oublié le hanneton si bien que, v'lan, il s'assit dessus! Un cri sauvage de souffrance troubla la cérémonie et le pauvre cabot se précipita vers l'autel, en poussant d'effroyables glapissements. A toute vitesse il allait de l'autel à la chaire, traversait le temple comme une flèche, dans tous les sens, et ses cris de douleur semblaient augmenter avec sa vitesse, si bien qu'on eût dit une sorte de comète laineuse parcourant son orbite à une vitesse faramineuse. Enfin, la malheureuse bête sauta sur les genoux de son maître qui s'empressa de la flanquer dehors. On n'entendit bientôt plus ses cris de détresse; elle avait disparu, s'enfuyant dans le village. On peut dire que tous les fidèles étaient cramoisis et suffoquaient de rires contenus, si bien que le malheureux pasteur avait dû interrompre son sermon; il le reprit en l'abrégeant, car toute possibilité d'intéresser l'auditoire était exclue.

Tom Sawyer regagna la maison dans la meilleure humeur du monde, se disant qu'en somme aller à l'église ce n'était pas si ennuyeux que cela quand on pouvait y apporter quelque élément de distraction. Il n'y avait qu'une seule chose avec laquelle il n'était pas d'accord : que le chien ait joué avec son « hanneton », oui, mais qu'il l'ait emporté, cela n'était pas de jeu.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vais continuer à vous donner cette semaine des détails sur le travail du Club des « Castors » de la vallée de la Bièvre, ce Club qui a de nombreux groupes dans la région sud de Paris et qui possède un formidable chemin de fer électrique qui a coûté plus de 1.200 francs rien qu'en achat de matériel.

Vous vous demandez comment les membres du Club ont pu se payer un si beau train ?

Je vous ai déjà dit que la vente de Mon Camarade *leur a rapporté beaucoup d'argent.*

Mais ce n'est pas tout. Les « Castors », qui sont inventeurs comme le petit animal dont ils portent le nom et aussi astucieux que Bégonia, ont trouvé le moyen de gagner de l'argent avec leur chemin de fer électrique. Bien sûr, pas en vendant des billets parce que, même pour une petite souris, ça aurait été très difficile de tenir dans un des wagons. Mais ils ont transformé leur train en loterie.

Voilà comment ils ont fait.

Le train avait été exposé dans une kermesse, une grande fête qui avait lieu à Bagneux, l'an dernier. Tout le monde l'admirait et les petits garçons et les petites filles voulaient avoir le droit de jouer avec ce magnifique jouet. Aussi les « Castors » ont décidé que, pour un franc, on aurait le droit de faire marcher le train, et que si on réussissait à arrêter la locomotive devant une bande de plusieurs couleurs on gagnerait de superbes prix. Les bandes de couleur étaient plus ou moins larges et les lots variaient selon les couleurs.

Les lots étaient très jolis et pourtant ils ne coûtaient rien aux « Castors » à qui on en avait fait cadeau.

La seconde fois qu'on a fait marcher le train c'était à Clamart (vous savez la ville où, dans le temps, habitaient Fil-de-Fer, Jambe-de-Bœuf et Pierrot Lanery). En deux heures seulement les « Castors » ont fait marcher leur train 270 fois, ce qui a fait rentrer dans leur caisse 270 francs, ce qui a fait un joli bénéfice pour deux heures de travail.

Une autre fois, à Bagneux, dans une grande kermesse, le train des « Castors » a fait 640 francs de bénéfice net.

Est-ce que ce n'est pas magnifique ?

Souvent il est arrivé aux « Castors » de laisser leurs bénéfices aux organisateurs des fêtes qui avaient lieu pour de bonnes œuvres ou pour des petits enfants malheureux, d'Espagne ou d'ailleurs. Ce qui fait que partout on a aimé les « Castors » parce qu'ils font du bien. Mais il leur est arrivé aussi de faire ces loteries à leur propre compte et cela leur a permis d'embellir leur train ou d'aider certains groupes.

Le train électrique est le plus beau jouet des « Castors ». Mais ils ont aussi en commun une jolie machine à vapeur en réduction qui marche toute seule, un jeu de nain jaune et de nombreuses pièces de Meccano, qui ont servi en particulier à faire des ponts sous lesquels passe le petit chemin de fer.

Les « Castors » comptent avoir bientôt une petite imprimerie, avec des caractères typographiques et une petite presse, et déjà pour le moment ils ont une petite imprimerie à caractères de caoutchouc.

Les « Castors » réunissent des timbres de tous les côtés. Dans la masse des timbres réunis, on trouve de quoi compléter les collections des adhérents.

On organise aussi des échanges de timbres avec l'étranger, car les « Castors » ont des amis à qui ils écrivent régulièrement en Turkménie, en Sibérie et en Nouvelle-Zélande. Sans compter ceux qu'ils comptent avoir bientôt en Angleterre, en Espagne, en Lithuanie, et dans beaucoup d'autres pays.

Une bibliothèque est en train de se fonder, ainsi qu'une petite troupe de théâtre, une chorale et une équipe de football. Un petit journal, le Castor, *paraît de temps en temps.*

Au cours de l'été dernier, les « Castors » ont fait du camping dans les bois des environs. Ils possèdent une tente pour douze personnes, une popote, des sacs. En dehors des campements où l'on couche sous la tente, il y a eu des promenades très fréquentes, des visites à divers monuments et curiosités : le Louvre, les Catacombes, la Foire de Paris, l'aérodrome d'Orly, ainsi que des billets collectifs pour le théâtre ou le cinéma.

J'en reviens maintenant aux séances de cinéma organisées par les « Castors ». Comme je vous l'ai dit, ils avaient la chance d'avoir un appareil qu'on leur a prêté. Leurs séances ont beaucoup de succès puisqu'elles ont en général au moins trente et souvent plus de cent spectateurs. On organise les séances par série. On passe les mêmes films, un jour après l'autre, dans différentes localités et cela permet de gagner beaucoup d'argent. En moyenne, le cinéma rapporte aux « Castors » environ 500 francs par mois.

Pour que les spectateurs soient plus nombreux, on distribue des prospectus à la sortie des écoles et cela donne de très bons résultats. Ces séances permettent aussi de recruter de nouveaux membres pour les troupes.

Vous voyez que le Club des « Castors » est un véritable Club modèle. Si j'ai raconté si longuement ce qu'ont fait nos amis, aidés par leur directeur Jean Viers, c'est pour que tous nos Clubs profitent de cet exemple. Je suis certain qu'en vous faisant aider par un grand frère, ou par un papa ou une maman, vous pouvez faire d'aussi beaux Clubs d'Amis de Mon Camarade *dans votre pays. Si vous voulez fonder un Club, écrivez-moi. Nous pourrons vous donner des conseils.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

Janot,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Nous allons bientôt être obligés de changer le prix de notre journal. Je vous en parlerai la prochaine fois.*

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

LES ALBUMS DE "MON CAMARADE"
L'album 1re série : Épuisé.
— 2e série : 15 fr. (franco 18 fr. 50)
— 3e série : 10 fr. (franco 12 fr. 50)
F. S. I., 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe

Le coin des Fillettes

UN PETIT CHAPERON

Pour garantir vos petites oreilles contre la gelée voilà un petit chaperon, rouge naturellement, qui pourra être porté même par les plus grandes d'entre vous, car sa forme qui emboîte bien la tête est très simple; même maman, si elle est dans un pays de neige, de froidure, sera heureuse de s'en garantir, elle le fera seulement plus grand.

Pour une petite fille de 13-14 ans, faites comme suit (la gravure d'ensemble vous montre la place de la ligne AB qui encadre le visage, mesurez donc ce tour de figure en passant sous le menton et vous aurez la 1re dimension de votre travail, que vous continuerez en proportions; vous pourrez ainsi confectionner ce bonnet si vous êtes plus grande ou plus petite).

Il y a une bordure au point de riz, et le fond en jersey rayé, c'est-à-dire 5 mailles endroit et 1 maille envers ou 5 rangs endroit et 1 rang envers.

Commencez par la figure I. Montez une longueur de mailles correspondant à votre tour de visage :

ici 78 mailles. Faites 6 rangs au point de riz. Puis 30 rangs droits en jersey rayé : 5 rangs jersey endroit, 1 rang jersey envers, ceci sur l'endroit du travail.

Au 30e rang, laissez à chaque extrémité, tous les 2 rangs, 2 mailles sur une épingle nourrice, en attente sans les tricoter. Laissez ainsi 18 mailles de chaque côté. Il reste 42 mailles au milieu. Faites sur toutes ces mailles un rang jersey tout autour sur ces 78 mailles et fermez.

Commencez le fond. Montez 12 mailles, travaillez en jersey rayé mais cette fois en faisant des côtes, 5 mailles endroit, 1 maille envers (dessus de l'ouvrage). En augmentant de une maille tous les 2 rangs sur 10 rangs puis de une maille tous les 4 rangs sur 12 rangs. Vous avez 28 mailles que vous tricotez tout droit pendant 22 rangs. Puis diminuez de chaque côté 1 maille tous les 4 rangs pendant 12 rangs. Ceci fait il reste 22 mailles.

De chaque côté de ces 22 mailles, ajoutez 90 mailles. Vous avez en tout 202 mailles. Faites 2 rangs jarretière (c'est-à-dire toujours à l'endroit) tout le long. Continuez comme le début du fond : 5 mailles endroit, 1 maille envers. A chaque bout, à la fin et au commencement du rang, faites une maille endroit, une maille envers. Tricotez droit pendant 2 rangs, puis les 2 mailles du milieu de l'ouvrage seront toujours tricotées au point jarretière sur toute la hauteur de l'écharpe (12 cm.), et de chaque côté de ces 2 points vous ferez une augmentation tous les 2 rangs à l'envers. Terminez la bande par 2 rangs jarretière.

Fixez le dessus au dos par un surjet à l'envers en faisant coïncider AB et A' B'.

Ornez ce gentil vêtement de 6 gros pompons plats à chaque extrémité des pans (pompons de teinte opposée si vous voulez, noirs par exemple). Il faut environ 4 pelotes de 50 grammes de laine.

LES JOURS

PLUMETIS. — Suivre les tracés d'un motif avec des points devant, puis remplir l'intérieur de points lancés réguliers chevauchant les uns sur les autres. La broderie est ensuite faite de points droits et rapprochés posés en travers des points de bourrage. Le fil doit être tiré de façon régulière.

Pour faire du plumetis sur un rond, on fait les points lancés en cercle dans ce rond et au centre un point de croix pour plus de relief.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Coquilles Saint-Jacques au gratin. — *Détacher les mollusques de la coquille, ne garder que la chair blanche et la partie vulgairement appelée corail; laver les coquilles, y placer les mollusques entre deux couches d'une farce faite avec des champignons, persil haché, échalotes et pointe d'ail également hachés. Il est bon de faire cuire échalote et ail pendant une demi-heure au beurre blanc, un peu de mie de pain trempée dans du lait chaud, passer le tout au beurre avec sel et poivre, mouiller avec un peu de vin blanc.*

Saupoudrer chaque coquille avec de la chapelure, poser sur chacune un petit morceau de beurre et faire gratiner.

Les Conseils de tante Camille

Pour la toilette. — Eau de fleurs de sureau : *Prenez une bonne quantité de fleurs de sureau que vous mettez dans un récipient; jetez dessus une quantité suffisante d'eau bouillante. Laissez infuser et refroidir. Passez à travers un linge.*

Cette eau est excellente pour se laver le visage. Elle fait en outre disparaître les taches de rousseur quand elles ne sont dues qu'au soleil.

Donc eau très favorable l'été.

POUR RIRE UN PEU

Deux hommes d'affaires se rencontrent au cercle.

— Ah! bonjour, mon vieux, comment vas-tu?

— Ça va, il y a une éternité que je t'ai vu. Et ton grand fils?

— Au fait, tu n'aurais pas une situation pour lui?

— Peut-être, mais pourquoi ne le prends-tu pas chez toi?

— Impossible, on ne peut rien en tirer...

o

Histoire de marins. — Le croiseur navigue depuis des semaines dans le Pacifique. Quelques matelots réunis sur le pont parlent de la joie qu'ils auront à revoir la terre ferme.

— Ah! soupire l'un d'eux mélancoliquement, si j'avais su qu'on ne pouvait pas sortir le dimanche, je ne me serais jamais engagé dans la marine...

o

A la récréation, pendant une partie de billes, Jacques a reçu un coup de pied dans le derrière.

— Qui vient de faire ça? Je le prie de se dénoncer immédiatement!

Personne ne bouge, c'est le plus grand silence.

— Eh bien, toi, dit-il en avisant un de la petite classe, je te prie de me dire qui a osé cela, sinon tu recevras une gifle.

— Donne-la tout de suite alors, parce que le copain qui l'a fait m'en a promis deux si je le dénonçais...

o

Après un voyage à Paris, Marius revire à Marseille, où ses amis l'accueillent à bras ouverts. Il leur raconte les péripéties de son séjour dans la capitale et s'enquiert de ce qui s'est passé à Marseille pendant son absence. « Ici, il y a eu un de ces mistrals, comme on n'en avait jamais senti. — Ce n'est rien à côté de la tempête que j'ai vue à Paris, pensez donc que pour empêcher les rues de s'envoler, on a été obligé d'y mettre des clous! »

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

Au cours des chapitres précédents, on a vu le lieutenant, Pierrot Lancry, quinze ans, prisonnier dans un sous-marin allemand qui le conduisait vers Hambourg, se révolter, grâce à la complicité du radiotélégraphiste Fritz Hermann, à s'évader par le tube lance-torpille.

Chapitre XI

LA PLAGE D'HÉLIGOLAND

Avant de quitter le tube lance-torpille, Pierrot avait aspiré l'air à pleins poumons. Sa poitrine lui semblait trop étroite, le temps qu'il passa dans une eau noire lui parut aussi long que l'éternité.

Il se sentait pourtant monter, la tête la première, vers la surface... Le sang lui battait aux oreilles. Sa poitrine se resserrait. Pourrait-il tenir? Résister?... Encore quelques secondes et il serait obligé d'ouvrir la bouche...

Alors son estomac, ses poumons allaient être envahis par l'eau. Ce serait la fin... Il allait mourir...

Il avait ouvert les yeux dans l'eau noire et il crut voir danser des lumières devant ses yeux... Mais sans doute était-ce une illusion de l'agonie...

Soudain un coup de vent frappa son visage. Il venait de déboucher à la surface, à l'air libre, enfin... Il emplit ses poumons d'une large aspiration, agita les bras, les jambes, nagea... Il était sauf... A quelques centaines de mètres devant lui jaillissaient de la mer les hautes falaises d'Héligoland, île sans cesse rongée par les flots qui en dix siècles l'ont réduite au cinquième de ce qu'elle fut autrefois...

Rassemblant toutes ses forces, Pierrot nagea vigoureusement vers la côte. Pierrot était bon nageur, la distance à parcourir ne l'effrayait pas, il était maintenant certain d'avoir la vie sauve, à moins de courants contraires.

Il faisait un soleil éblouissant, un soleil de juillet d'autant plus magnifique qu'il n'avait pas vu la lumière du jour durant les trois jours passés dans sa prison sous-marine. A se retrouver en plein air, Pierrot trouvait une force nouvelle. Ne lui fallait-il pas déployer toute son énergie pour porter où il le fallait le mystérieux message contenu dans l'enveloppe imperméable qu'il sentait sous ses vêtements, suspendue à son cou.

Porté au sommet d'une vague comme en haut d'une montagne, Pierrot s'aperçut qu'un heureux courant le poussait vers la côte. Il pouvait déjà distinguer une grande et belle plage, au pied d'une falaise, de belles maisons, de grands hôtels bâtis au bord de la mer et sur le grand plateau de l'île. Sur la plage il pouvait voir un véritable grouillement de baigneurs. C'était sans doute l'heure du bain. Bientôt Pierrot ne fut plus qu'à quelques brasses d'un couple de nageurs qui s'était aventuré au large.

— Hello! lui crièrent-ils en levant leur bras au hors de l'eau.

— Hello! répondit Pierrot sur le même ton. Mais comme il allait sortir son bras il songea soudain qu'il était habillé...

Quelle impression allait-il faire, tout à l'heure, en sortant de l'eau, couvert de vêtements trempés, au milieu de la foule de touristes qui encombrait la plage? On allait se précipiter sur lui, l'examiner comme une bête curieuse, le questionner. Quelles explications allait-il pouvoir donner à la police si?...

Non, il ne pouvait pas ainsi débarquer sur la plage d'Héligoland...

Pierrot se rappela qu'il portait en guise de caleçon, depuis son départ de la pointe du Hax, un slip de laine bleue qu'il mettait pour dormir dans son sac de couchage et qui lui servait aussi de caleçon de bain...

Quand il fut assez près du rivage, avec beaucoup de peine, dans un endroit où il n'avait pas encore pied, il réussit à enlever ses vêtements, à les rassembler sous l'eau en un paquet qu'il pourrait sans doute porter sans être remarqué, en arrivant sur la plage.

Pierrot n'était plus qu'à quelques brasses de la plage, et il avait presque du mal à se frayer le passage parmi les baigneurs, tant ils étaient nombreux dans l'eau, quand il fut pris à bras-le-corps par un inconnu qui lui fit « boire la tasse ».

— Pardon, je te prenais pour Friedrich, cria le farceur, un garçon de son âge qui riait très fort de sa plaisanterie.

Toussant, crachant, Pierrot sortit la tête de l'eau. Il avait, dans la bagarre, lâché son paquet de vêtements et ceux-ci avaient coulé à pic. Il ne put les retrouver malgré ses efforts et ses plongées.

Il avait heureusement gardé à son cou le précieux sachet de toile imperméable qui contenait son argent et les documents. Il le dissimula dans la ceinture de son slip avant de reprendre pied et d'arriver sur la plage.

Comme il sortait de l'eau, une sorte de fanfare d'orphéon municipal se fit entendre. Sur le plancher qui bordait la plage, défilait un détachement de jeunesses hitlériennes de 14 à 16 ans, musique et drapeau en tête.

L'orphéon se tut : ce furent alors des roulements de tambours où se mêlaient le son aigu des fifres.

— Heil! Heil! criait la foule des baigneurs...

Tous, ceux qui se chauffaient au soleil comme ceux qui sortaient de l'eau, ceux qui étaient habillés comme ceux qui étaient nus, couraient vers la musique, se rangeaient le long des planches pour voir le défilé.

Pierrot suivit le mouvement. Les jeunes gens qui défilaient étaient en culotte très courte, en chemise brune une sorte de petit calot sur la tête. Ceux du peloton de tête tapaient sur de bizarres petits tambours, plats comme des tambourins, barbolés de rouge, blanc, noir. Tous marchaient au pas, en formation militaire.

— Qu'ils sont beaux, nos petits soldats! cria une grosse femme près de Pierrot.

Et sa voisine, une longue vieille femme maigre, très fardée, qui avait sur le bout du nez une paire de lunettes vertes, répondit :

— C'est l'organisation de *La Force par la joie*, de Hambourg, qui a organisé ce voyage. J'ai un neveu qui en fait partie. Nous allons sans doute le voir... Ils sont là pour la journée. Ils sont venus par le *Baldur Quest*, ajouta-t-elle.

— Ils sont tous de Hambourg? ces *Pimpf* (*Pimpf* est le nom des jeunes garçons membres de l'organisation hitlérienne).

— Oh non! il y a beaucoup de garçons de la campagne. Mon neveu ne connaît pas la moitié de ses camarades... Ohé Freddi! Freddi! cria la dame qui reconnaissait son neveu.

Freddi, un adolescent au poil noir, poussé en hauteur comme une asperge, le nez pointu, le visage couvert de boutons, salua sa tante d'un sourire. Puis relevant le menton, l'allure militaire, il continua de marquer le pas.

— On va les faire défiler tout l'après-midi? demanda la grosse dame...

— Vous ne voudriez pas. Notre führer veut, avec la force, la joie. Ils vont avoir du bon temps, tout à l'heure...

Chapitre XII. — « VERBOTEN »

La troupe des jeunes *Pimpfs* s'éloignait vers le bout de la plage. Les groupes se défaisaient. Les baigneurs retournaient à l'eau. Sur le sable, des jeunes femmes étendues se faisaient graisser le dos à l'huile de noix et restaient là immobiles, semblables à un gigot qui rissole. Dans les tentes de toile, assis dans des fauteuils transatlantiques, des messieurs et des dames un peu trop bien nourris dormaient ou faisaient du tricot, en surveillant l'agitation de jeunes enfants en maillot rose, appliqués à élever des tas de sable...

Pierrot se décida à quitter la plage. Il allait gagner une des boutiques qui bordaient la mer; acheter des vêtements. Il mettait le pied sur la route planchéiée qui bordait la plage quand un policier en uniforme, très correct, l'arrêta :

— Non, monsieur, *Verboten*, interdit.

Il montra de sa main gantée de blanc un grand écriteau surmonté de la croix gammée où se lisait :

Nous rappelons à messieurs les baigneurs qu'il est strictement interdit, sous peine de poursuites judiciaires, de pénétrer dans la ville basse d'Héligoland en costume de bain. Cette prescription doit être observée par tous les membres de la communauté allemande, sans distinction d'âge et de sexe, afin que soit préservée la noble chasteté qui a toujours été vertu dominante de la race argenne...

Seul et sans vêtements, Pierrot était un prisonnier dans la foule qui se pressait sur la plage d'Héligoland.

Le jeune garçon examina les lieux pour tenter de sortir de son étrange situation. Une falaise, haute d'environ 70 mètres, dominait la plage et la ligne de maisons qui constitue la basse ville d'Héligoland. En haut des falaises une autre ville était bâtie, qui communiquait avec la ville basse par un escalier au nombre infini de marches et par un ascenseur qu'on voyait monter et descendre, plein de baigneurs.

Une large allée de planches bordait la plage, et sur cette chaussée de bois les touristes faisaient les cent pas. D'autres regardaient la mer, assis sur des bancs en rangées. De l'autre côté de l'allée, des terrasses de restaurant ou de cafés étaient remplies d'une foule jacassante et désœuvrée. Il n'y avait pas, au delà des planches de la chaussée, un seul baigneur en costume de bain ou même en peignoir. Entrer dans le monde des gens habillés aurait été faire immédiatement scandale et attirer l'attention de la police sur lui eût été fatal à Pierrot.

Puisqu'il était impossible de sortir par le milieu de la plage, peut-être serait-il plus heureux en tentant de chercher une issue par l'une de ses extrémités. Plus on s'éloignait du centre de la plage et plus la foule se faisait clairsemée.

Peut-être Pierrot réussirait-il, en gagnant les falaises, à arriver à la partie supérieure de l'île, sans doute moins fréquentée et... Mais à quoi bon faire un plan sans avoir au préalable exploré l'île.

Pierrot partit d'un pas rapide en longeant la mer.

Les cabines de toile, les parasols se firent moins fréquents. Pierrot était presque au bout de la plage.

La foule était encore nombreuse, mais il n'y avait plus que des jeunes gens. Sur le sable sec étaient soigneusement pliés et rangés des chemises brunes et des pantalons courts. Des tambours étaient posés en tas symétriques.

Les jeunes hitlériens, les *Pimpf*, après le défilé, prenaient un bain, sous la surveillance d'hommes mûrs, qui étaient restés sur la plage, en chemise brune et en uniforme. Chacun de ces chefs avait un sifflet nickelé au cou.

Au delà de ce coin de plage encombré de *Pimpfs* qui s'amusaient bruyamment, se jettaient de l'eau, se faisaient des farces, criaient et riaient comme tous les garçons de leur âge, la plage finissait brusquement.

Des éboulis de rochers commençaient, puis des falaises qui tombaient droit dans la mer. Peut-être serait-il possible de trouver par là un chemin vers la haute île... Pierrot s'engagea dans les rocs...

— Hé, là-bas! là-bas!

Des coups de sifflet répétés se faisaient entendre. Pierrot se retourna.

— Oui, oui, vous là-bas. Revenez tout de suite!

Celui qui interpellait ainsi Pierrot était un des surveillants en chemise brune, un gros homme à la figure ronde, à la moustache en brosse, au nez en pomme de terre, au ventre rond sous la ceinture et le baudrier de cuir.

Le jeune garçon fut obligé de revenir sur ses pas, de se diriger vers le chef des *Pimpfs*.

— Vous ne savez donc pas qu'il est formellement interdit d'aller dans les rochers? Vous n'avez donc pas écouté mes instructions tout à l'heure? Un membre des jeunesses hitlériennes ne doit jamais oublier que la discipline et l'obéissance aveugle à ses chefs est son devoir essentiel. Vous pouvez disposer... *Sang et honneur!* conclut-il en guise de salut.

« *Sang et honneur!* » répéta machinalement Pierrot, qui s'éloigna, surpris d'avoir été pris pour un jeune *Pimpf*. Mais il avait le même âge que les garçons qui se baignaient ici, il était comme eux en costume de bain, la confusion était explicable.

— L'Oberführer vient de te passer un savon, dit en riant à Pierrot un jeune garçon qui, assis au bout de la file de vêtements, achevait de plier réglementairement son uniforme. Il est pas commode, tu sais... Moi aussi, je voulais aller dans les falaises chercher des crabes. Il n'a pas voulu. C'est bien la peine d'aller à la mer. Je suis un fils de pêcheur, moi, tu sais, mais je n'ai plus mon papa et maman travaille maintenant dans les terres, à Bassbeck, dans la région des marais... Mais comment t'appelles-tu? Mon nom à moi, c'est Willy, Willy Glass.

— Moi, mon nom c'est... Pierrot hésita un peu... Max, Max Linden.

Il n'avait pas voulu dire son nom, avouer qu'il était français et il s'était souvenu du nom d'un petit camarade qu'il avait eu autrefois à l'école de Mayence.

— Tu sais nager? demanda Willy.

— Bien sûr, dit Pierrot.

— Alors viens avec moi. C'est pas ce gros plein de soupe d'Oberführer qui nous empêchera d'aller dans les rochers.

Pierrot se jeta à l'eau derrière son nouvel ami.

Peut-être allait-il pouvoir, grâce à son aide, réussir à trouver les vêtements qui lui permettraient de quitter Héligoland, de gagner Hambourg, la France...

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE QUI SONT PARTIS POUR REJOINDRE LEUR TANTE A MONTPELLIER ONT VU LEUR VALISE QUI CONTENAIT L'ADRESSE DE LEUR TANTE PRISE PAR UN VOLEUR.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

— RÉSUMÉ — FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN AU FOND DE L'OCÉAN DANS LE SOUS-MARIN LA PIEUVRE RECHERCHENT LE MÉTÉORE EPSYLON.

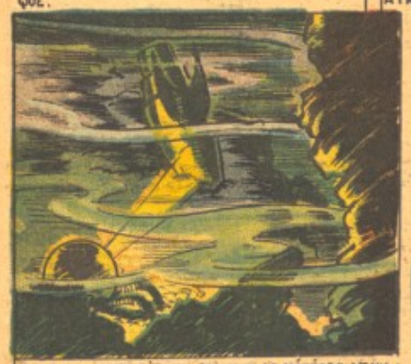
LA PIEUVRE EST BLOQUÉE ENTRE DEUX ALGUES GEANTES, FRED HARDI ENSERRE AVEC LES TENTACULES D'ACIER DU SOUS-MARIN LES TRONCS FORMIDABLES.

LA FORCE DES TENTACULES EST TELLE QU'ELLES COUPENT LES ARBRES SOUS-MARINS QUI REMONTENT VERS LA SURFACE.

LE SOUS-MARIN AVANCE ALORS A TRAVERS LES ALGUES GEANTES, VÉRITABLE FORÊT VIERGE. SOUS-MARINE DONT LE SPECTACLE EST FÉERIQUE.

LE DÉTECTEUR-RADIO-MAGNÉTIQUE APPRENDS A FRED ET A VIVIANE UN VOISINAGE INSOLITE

A LA LUEUR DES PROJECTEURS FRED APERÇOIT ENFIN LE MÉTÉORE EPSYLON.



DANS UN VASTE CIRQUE ROCHEUX LE MÉTÉORE VENU DE LA PLANÈTE MARS EST PROCHE DU SOUS-MARIN

MAIS AU MOMENT OU LA PIEUVRE D'ACIER S'APPROCHE, UN POULPE MONSTRUEUX SAISIT LE SOUS-MARIN. *(A SUIVRE)*

LA SEMAINE PROCHAINE CATASTROPHE

A TRAVERS LE MONDE

Le crocodile, qui est pour l'homme un grand danger, se meut dans l'eau avec rapidité, mais sur le sol il avance avec une grande difficulté. Sa peau, qui est formée de sortes d'écailles, est très recherchée pour la confection de sacs, de chaussure de luxe. Certains crocodiles atteignent parfois une longueur totale de 8 mètres.

o

Une des ancres géantes du grand paquebot anglais *Queen Mary*, pèse plus de seize tonnes.

o

La Finlande est un pays très riche en forêts.

En effet, 73 % de sa superficie sont couverts de forêts, dont le bois constitue 60 % des exportations totales.

o

C'est une erreur de croire que des acides comme le vinaigre aident à la digestion. Ils ne font que détruire les sels qui protègent les parois de l'estomac, dont ils abîment, par conséquent, les tissus.

o

Savez-vous que la Banque de France est quelquefois blanchisseuse? En effet, elle procède, de temps en temps, à une opération qui a pour but de nettoyer les billets sales, à force d'être passés entre des milliers de mains. C'est un véritable lessivage qu'on leur fait subir au moyen d'une machine spéciale.

o

Dans la province de Chang-Tung, en Chine, un monastère possède des champs diamantifères. En effet, on y trouve des diamants de la grosseur d'une tête d'épingle et pour cela, il n'est pas besoin de creuser. Il suffit de chausser des souliers munis de semelles spéciales et de se promener dans ces champs. Les diamants adhèrent à la chaussure qu'on secoue ensuite au-dessus d'un tamis. Ces diamants n'ont pas une grande valeur, mais le monastère les vend uniquement comme curiosités.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il n'est question, depuis un an, que du matériel étranger.

On a acheté 100 chasseurs « Curtiss P. 36 » à l'Amérique. Les records les plus enviés sont battus par les étrangers. Que devenons-nous ?

Les avions français ne sont pas tellement en retard si l'on prend à témoin une journée particulièrement di ficile.

Un certain jour du mois dernier, le temps était tellement mauvais que les services de transport et de courrier furent suspendus. Seule la compagnie française assura son horaire normal.

Ceci est à l'honneur du matériel et encore plus au courage et à la discipline de nos vaillants pilotes et du personnel.

Ce qui prouve qu'avec du courage et de la bonne volonté on arrive à bout des difficultés.

LES AVIONS LÉGERS DE 1939 :

LE "CLUB 45" GÉRARD

Le Club 45 *du constructeur André Gérard est le premier biplace à conduite intérieure, conçu pour bénéficier des avantages accordés par la nouvelle création du ministre de l'Air, le C. N. R. A.*

Et ce petit avion peut être avantageusement comparé aux productions similaires d'Europe et des

Etats-Unis. Sa construction est très simple, étudiée pour la série à un prix abordable.

L'aile haute est cantilever, avec une envergure de 9 m. 800 et une surface portante de 14 m² 50. Elle est constituée par un longeron caisson sur lequel sont enfilées des nervures en contre-plaqué. Le tout est recouvert de contre-plaqué.

Le fuselage est de section rectangulaire, également en bois et revêtu de contre-plaqué. Même construction pour les empennages. Il est à noter que les ailerons et les gouvernes de direction et de profondeur sont revêtus de contre-plaqué.

La longueur est de 6 m. 50.

Le groupe motopropulseur adopté est un moteur tchécoslovaque, au nom amusant : le « Persy ». Le Persy-II *est un flat-four (quatre cylindres horizontaux opposés deux à deux). Il développe 45 CV.*

Le Club 45 *pèse à vide 310 kilos et au total 550 kilos. Il atteint 148 kilomètres-heure et croise à 128 kilomètres-heure, avec un rayon d'action de 650 kilomètres, ce qui est supérieur aux avions étrangers du même type.*

Il atterrit en 200 mètres, à 70 kilomètres-heure et décolle en 100 mètres. Enfin il peut monter à 3.000 mètres.

DICTIONNAIRE D'AVIATION :

JE VEUX CONSTRUIRE DES MODÈLES RÉDUITS

LE CONTRE-PLAQUÉ. — On trouve des contre-plaqués d'à peu près tous les bois. Le principe du contre-plaqué est l'assemblage par collage de feuilles de bois disposées de façon à croiser les fibres.

Il y a ainsi une feuille avec fibres en long et une autre avec fibres en large.

Pour un poids un peu plus élevé qu'un bois simple de même épaisseur, le croisement des fibres et la colle assurent une résistance plus grande (C).

LE MÉTAL. — Pour certaines pièces, on est obligé d'employer du métal.

L'Aluminium, densité 2,5, sert pour des mâts, des paliers d'hélice ou de roues, des assemblages (tubes); des hélices, des capots, des revêtements (tôles).

Le Duralumin est plus résistant.

L'Acier, sous forme de fil, fournit des haubans, des axes d'hélices, des crochets, des trains d'atterrissage élastiques.

Le Plomb sert à lester les planeurs (D).

SPORTS

Conseils pour le saut

Faut-il faire spécialement attention à tel ou tel muscle pour améliorer ses performances en saut ?

Pas du tout : les gestes qu'on accomplit pour prendre son élan sont instinctifs chez l'homme : c'est automatiquement au moment précis où c'est nécessaire qu'il détend les muscles qu'il faut.

Cependant, voyez au cinéma ralenti un athlète battant un record : c'est là qu'on juge le mieux la valeur des gestes et qu'on peut apprécier l'extrême souplesse avec laquelle ils se font tous. La souplesse est en effet la condition essentiellement nécessaire au succès : au moment de l'effort, on demande aux muscles la même qualité qu'à un ressort. Par conséquent, il faudra travailler toujours sur les pointes pour que les articulations et tous les petits muscles de la jambe et du pied puissent jouer à coup sûr. Ne prenez donc jamais appel du talon : vous vous feriez mal et vous ne rebondiriez pas.

TIMBRES-POSTE

TIMBRES FRANÇAIS NOUVEAUX

Un nouveau type de timbre vient de paraître, il représente une tête de Mercure, le Dieu du commerce d'après la mythologie. Ces nouveaux timbres de France sont très beaux, l'impression est soignée et ils nous changent agréablement des dernières productions de l'Atelier du Timbre.

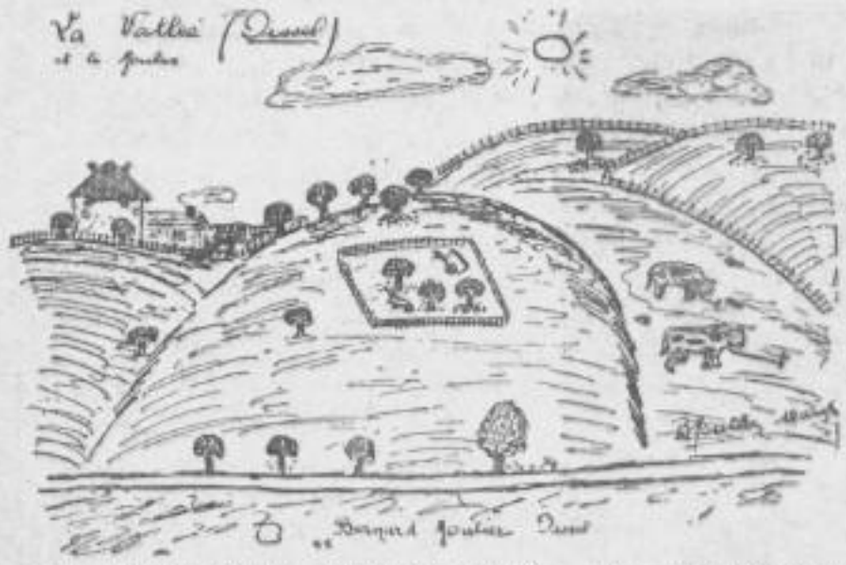
Deux valeurs sont maintenant parues, 0 fr. 10 outremer et 0 fr. 20 lilas; on nous annonce pour prochainement un 0 fr. 05 rouge et un 0 fr. 25 vert-olive.

Ils sont faits pour remplacer les timbres au type Paix, au fur et à mesure de l'épuisement des valeurs, ce qui n'empêche que deux nouveaux timbres aux types Paix furent émis ces jours derniers : 0 fr. 80 orange et 0 fr. 90 vert.

Le 1er septembre a été mis en vente, à l'occasion de la Semaine du Cancer, un timbre de 1 fr. 75 + 0 fr. 50 bleu, portant les effigies de Pierre et Marie Curie, les grands savants qui découvrirent le radium.

Ce même timbre a été surchargé pour toutes les colonies françaises.

Le vingtième anniversaire de l'Armistice a été l'occasion de l'émission d'un timbre de 0 fr. 65 + 0 fr. 35 rouge carminé. Paru le 8 octobre, il montre en rétrospective le défilé des armées alliées sous l'Arc de Triomphe le 14 juillet 1919.



RÉCITS DE NOS LECTEURS

Nous sommes heureux de pouvoir publier cette semaine une page illustrée et dédiée par nos lecteurs. Une nouvelle page sera publiée dans quinze jours. Écrivez-nous, envoyez-nous des dessins, des poèmes, des récits inventés par vous.

L'APPROCHE DE L'HIVER

L'automne est arrivé avec les feuilles mortes,
Et le ciel attristé donne la première note
De l'hiver tout prochain, la pluie, le coin du feu,
Chassant l'été passé et le soleil radieux.
Les arbres rabougris dressent leurs branches nues
D'un air désespéré vers la cime de nues.
L'âpre bise d'hiver siffle dans leur ramure
Au lieu du doux zéphir caressant la verdure.
Les hirondelles ont fui, seuls les petits moineaux
Resteront avec nous jusques aux temps plus beaux.
Les fleurs se sont fanées, et le gazon si tendre,
A déserté les lieux qu'il se flattait de rendre
Si joyeux et si frais, remplacé de partout,
D'un tapis merveilleux de feuilles aux tons roux.

PAUL LECCA, N.ce.

PROMENADE EN BARQUE

Une promenade est projetée pour aujourd'hui, mon frère et moi nous nous préparons à partir. Il est neuf heures, le soleil est levé depuis bien longtemps, une dernière recommandation de maman et nous partons joyeux et heureux d'une si belle journée qui se prépare; pensez, une promenade en barque, nous qui voyons rarement la rivière, c'est une vraie fête pour nous.

Nous sommes déjà loin de la maison paternelle, nous nous dirigeons vers les carrières de granit, car c'est dans ces carrières, à trois kilomètres d'Alençon que demeure notre camarade qui doit nous conduire à la rivière. Après un quart d'heure de marche, nous arrivons à sa maison, il est déjà prêt.

— Vous savez, les gars, nous allons être obligés de traverser des prés pour aller chez grand-père afin d'avoir la clé de sa barque.

Quand nous sommes sortis des carrières la traversée des prés commença ; une rosée matinale nous mouille nos chaussures, de grosses galoches d'écolier à semelles de bois. Six cents mètres de marche et nous voici arrivés devant une petite maison basse et mal aérée, c'est là que reste le grand-père de mon camarade, un vieux travailleur de la pierre, il a soixante-quatorze ans, tout voûté, toute sa vie laborieuse s'est passée courbé sur le granit qu'il taillait; nous frappons à sa porte. Il nous ouvre.

— Entrez, les éfants. Mon camarade l'embrasse sur les deux joues.

— Grand père je voudrais bien faire une promenade sur la rivière, tu voudrais nous prêter ta barque?

Le grand-père de sa voix usée.

— Ben vous savez ben que j'peux pas vous r'fuser ça les éfants, t'nez v'la la clé, dit-il en la détachant de sa chaîne de montre; mais faites ben attention de n'pas berziller mon batiau su *les œufs d'brochet* (terme employé pour désigner les rocs à fleur d'eau.

Après avoir promis de ne pas abîmer sa barque, nous voilà partis à la rivière qui est à deux cents mètres plus loin. Nous détachons l'esquif et montons dedans, mon frère Paul s'asseoie à l'arrière de la barque, Henri se met aux avirons, moi à l'avant pour l'avertir s'il y a un roc à fleur d'eau et éviter de taper dedans.

Il y a une heure et demie environ que nous descendons le courant entre les deux rives verdoyantes et ombragées quand un choc brusque envoie Paul, qui était debout à ce moment, rouler au fond de la barque. Revenus de notre surprise, nous nous apercevons que nous sommes calés sur un roc. Henri essaie en vain de nous tirer de cette fâcheuse position, mais le bateau tourne comme sur un pivot. Enfin, à un tournant de la rivière nous apercevons une lourde barque de pêche qui remonte le courant, elle se dirige vers nous. C'est le père Billardot, un vieux rentier, qui la dirige. Nous l'appelons pour nous aider. Il approche et de la grande perche dont il se sert pour conduire son bateau il nous décale de sur ce maudit roc.

Il est déjà tard, le soleil est haut dans le ciel bleu, nous décidons de remonter le courant et d'arrêter notre promenade. Nous crions tous : « Merci, père Billardot, vous êtes bien gentil; surtout, ajoute Henri, ne le dites pas à grand-père, il ne nous prêterait plus son bateau. »

Je remplace mon camarade aux avirons et nous nous éloignons du père Billardot qui remonte tranquillement la rivière. La rivière remontée, nous nous arrêtons au pied d'un saule où nous amarrons le bateau. Nous nous séparons. Henri va porter la clé à son grand-père.

— A dimanche prochain, Henri, nous irons nous promener en vélo; à neuf heures chez nous, n'oublie pas, au revoir!

Nous sommes rentrés pour dîner, heureux d'avoir fait une courte promenade en barque.

Texte de ANDRÉ BERÇON
et dessin de HENRI FIRMIN.

LA BRUME

C'était le soir,
Un soir bien noir,
La brume fine descendait,
Les collines au loin se voilaient.

Derrière la fenêtre
Je contemplais cette fin de journée,
Pas un être,
Rien qu'un sillage de fumée.

Et je pensais songeuse,
Qu'on est heureuse,
Au coin du feu.

AURORA BACI,
Av. de Montréjan, Saint-Gaudens (H.-G.).

UNE GRANDE PEUR
(histoire vraie)

Jean, un habitant d'un village voisin du nôtre, était venu acheter une vache à un marchand de bestiaux de mon village. Vers onze heures du soir il repartait, emmenant sa vache au bout d'une corde. La nuit était très noire, Jean arrivait à un endroit où la route était bordée à sa droite par des bois. Soudain dans le profond silence de la nuit, il entendit, venant du côté du bois, une voix qui disait : « Viens, viens, viens. » Jean s'arrêta, une sueur froide lui couvrit le visage.

A sa gauche se trouvait un mauvais chemin qui, passant à travers champs, lui permettait, malgré un grand détour, d'arriver chez lui

Il s'y engagea, marchant aussi vite qu'il pouvait, en tirant sa vache derrière lui.

Le lendemain on eut l'explication du mystère: un homme du village avait coupé dans ce bois un grand tas de fougères; quand ce matin-là il voulut aller les chercher, elles avaient disparu, et il y avait des traces de roues de voiture dans le chemin. C'étaient donc les voleurs; celui qui était resté à côté de l'attelage, entendant marcher Jean dans la route, appelait son compère, craignant d'être surpris dans leur mauvaise action.

LOUIS CHASSAGNEC,
Allassac (Corrèze).

Un beau cadeau de Noël :

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5
vous permettra de construire
un magnifique Planeur de Concours
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco.

La pochette M. C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

VARIÉTÉS

MOTS EN CROIX ILLUSTRÉS

A chaque rangée de lettres correspond une définition en images

COCKTAIL DE MOTS

Avec deux lettres, je représente n'importe lequel de vos camarades. Ajoutez une troisième lettre et je deviens isolée du continent.

Ajoutez encore une lettre et je bats et glisse dans les airs.

Sans rien déplacer dans l'ordre de mes quatre pieds, intercalez-en un autre et je qualifie alors la gazelle ou le singe, ou votre camarade si habile dans vos jeux.

Déplacez maintenant deux de mes pieds, et de nouveau je m'élève dans les airs, mais suis alors la terreur des lapins et des belettes, voire des agneaux et des petits enfants.

HOMONYMES

Puisque vous êtes maintenant familiarisés avec les homonymes, vous allez rechercher le plus rapidement possible ceux-ci. C'est le premier qui aura trouvé qui sera le gagnant :

1° Je signifie fatigué, je suis un article ou un pronom, ou une note...

2° Je suis un adjectif possessif, une mesure musicale et un poisson...

3° Je suis un arbre, un poisson, une chose généralement basse et une clef particulière...

MOTS EN LOSANGE

		×			Une consonne.
	×	×	×		Un instrument servant à trier.
×	×	×	×	×	Satisfaire.
	×	×	×		Installé.
		×			La même consonne qu'en haut.

UNE BONNE AFFAIRE

— Je suis peu exigeant, dit cet homme, et bien que travaillant beaucoup, je ne demanderai qu'un modeste salaire : seulement un sou...

— Un sou ?

— Oui, un sou le premier jour, puis deux sous le second, puis quatre sous le troisième...

— Et huit sous le quatrième jour...

— Oui, et ainsi de suite jusqu'au trentième jour, car je ne m'arrêterai pas les samedis ni les dimanches...

Maintenant, deux questions

1° Préféreriez-vous toucher net deux mille francs par mois à cet étrange salaire ?

2° Et maintenant, calculez, vous aurez la réponse.

DEVINETTE

Je suis un célèbre révolutionnaire.

Ma première lettre est dans *Assemblée* mais non dans *législative*.

Ma seconde est dans *législative* et non dans *Convention*.

Ma troisième est dans *tribunal* et non dans *Bastille*.

Ma quatrième est dans *Versailles* et non dans *Tuileries*.

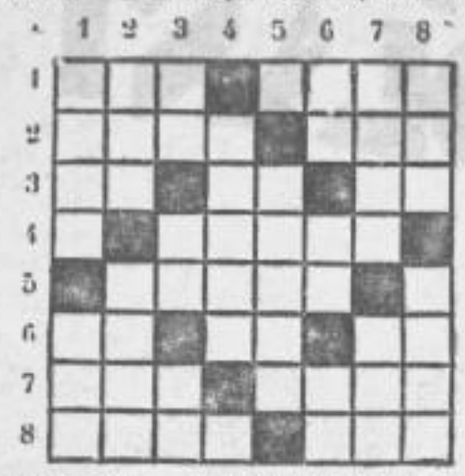
Et ma cinquième est dans *Tuileries* et *Bastille*, mais non dans *Versailles*.

Quel est donc mon nom ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 161

Horizontalement. — 1. Maison des oiseaux. A la devanture d'un boucher. — 2. Choisis par votes. Espace de temps très long. — 3. Note de musique. Possède. Possédé. — 4. Protègent contre les intempéries. — 5. Instrument d'acier pour couper les métaux. — 6. Adjectif possessif. En matière de. Sans vêtements. — 7. En forme d'œuf. Fruits des céréales. — 8. Principale partie du corps. Petit poème.



Verticalement. — 1. Organe qui transmet les sensations au cerveau. Pas tard. — 2. Terre entourée d'eau. L'escargot le fait beaucoup. — 3. Ce qui fait l'objet d'une dette. Article contracté. Relie les parties d'une énumération. — 4. Arme blanche. — 5. Cuvé comme un arc-en-ciel. — 6. Pronom personnel de la deuxième personne. Préfixe. Fleuve italien. — 7. Mesures de surface. Le coucou prend celui des autres oiseaux. — 8. Ancien nom du loup. Le renard passe pour en avoir beaucoup.

Je Bricole

L'HÉLICE VOLANTE

Prenez un crayon et une bobine vide de 5 cm. environ, dont l'orifice central sera assez large pour laisser passer le crayon; à 6 cm. du bout non taillé de ce dernier, enfoncez une épingle qui servira de support à la bobine dans le haut de laquelle vous aurez également enfoncé une épingle dépassant de 1 cm. environ.

Supprimez, à l'aide de tenailles, les têtes d'épingles. Découpez une hélice dans un petit morceau de bristol. Percez-la d'un trou rond au centre permettant le passage du crayon; pratiquez à côté une fente d'où dépassera l'épingle de la bobine. Enroulez un morceau de ficelle fine autour de la bobine, qui sera posée sur le crayon. Placez dessus l'hélice dont vous tordrez légèrement les bords. Tirez vigoureusement sur la ficelle et vous verrez l'hélice s'élever à une très grande hauteur.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 160

Horizontalement. — 1. Cinémas. — 2. Dômes. — 3. As. Mat. Na. — 4. Dés. Col. — 5. Aménagera. — 6. Val. Pin. — 7. Bl. Cil. A. C. (noms). — 8. Croît. — 9. Celutes.

Verticalement. — 1. Cadavre. — 2. Semai. — 3. Id. Sel. Ce. 4. — Nom. Cri. — 5. Émanation. — 6. Met. Lit. — 7. As. Cep. Te. — 8. Norla. — 9. Balance.

SOLUTIONS LES VARIÉTÉS DU N° 150

Nom à reconstituer. — PAULETTE.

Devinette. — C'est le silence, car il est général.

Anagrammes. — Tulle, utile. — Le cycliste possède un vélo, l'aviateur vole et le serpent se love.

Métagramme. — Courbe, courge, courre, course, courte.

Logogriphe. — Opère, père, orée, pré, ère, ré.

Mots en losange

			C			
		R	A	S		
	R	A	P	A	T	
C	A	P	I	T	A	L
	S	A	T	I	N	
		T	A	N		
			L			

Mots en escalier

I	R	E	S					
R	O	L	E					
E	L	A	M					
S	E	M	A	I	N	E		
			I	L	O	T		
			N	O	L	T		
			N	O	T	A		
			E	T	A	M	I	N	E
						I	L	E	T
						N	E	V	A
						E	T	A	T

LE COURRIER DE JANOT

Bléville (Seine-Inférieure) : Un club des Amis de *Mon Camarade* vient d'être fondé à Bléville, en Normandie. *Hémon (Choisy-le-Roi)* : Merci de tes charades et distractions. Je les transmets. Elles seront utilisées. *Fernand Gauron (Compiègne)*, m'écrit : « Je suis fier de *Mon Camarade*. Il est devenu l'un des plus grand journaux de France » ; mon petit ami exagère un peu. Je suis heureux de retrouver La Coupille et Pierrot Lanery, et surtout *Jim Mystère* et *Bob* qui vont avoir de nouvelles aventures. Merci de tes compliments et de la belle ardeur dont témoigne ta lettre. — *Jean Bouvrot (Mâcon)*, nous annonce que le Club des Amis de *Mon Camarade*, de Mâcon, a organisé un superbe arbre de Noël. Tous nos compliments, d'autant plus que cette belle fête a été accompagnée d'un radio-crochet enfantin, de chœurs et de pièces de théâtre.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	6 mois : 10 fr. 50 12 mois : 20 fr. »
Belgique .. .. (francs français)	6 mois : 15 fr. » 12 mois : 30 fr. »
Étranger..	6 mois : 20 fr. » 12 mois : 40 fr. »

GRATUITEMENT. — Jusqu'au 1er JANVIER 1939, il sera envoyé gratuitement, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, un insigne de « Mon Camarade ».

LA MORT DES BALEINES

Ci-dessus le dépecage d'une baleine.

COMMENT une baleine résisterait-elle à la meute féroce qui l'assaille ? Les plus voraces sont devant : les épaulards. Il n'est pas dans la mer d'animal plus glouton : on en a vu dévorer successivement plusieurs phoques. L'épaulard mord la baleine, la tenaille puissamment. Arrive l'*espadon*, ou « poisson-épée » ; ce poisson a une sorte d'épée osseuse qui termine son museau, épée d'une force terrible. Quand l'animal, aussi long que l'épaulard (6 mètres) fonce sur sa proie, il la transperce. On a vu des espadons prenant un navire pour une baleine arriver à en crever la coque avec leur bec. Le « poisson-scie » se met aussi de la partie; il est moins gros : 3 m. 60 de long; mais quel dangereux ennemi ! Son museau à lui s'allonge en une tige osseuse dentelée de chaque côté comme une scie. L'espadon frappe et se retire aussitôt. Tandis que la scie travaille « en profondeur » ; dès qu'elle a enfoncé son arme dans le corps de sa victime, elle fait un mouvement de va-et-vient; les dents aiguës ouvrent une déchirure de plus en plus grande, atteignent un organe essentiel. Encore quelques bonds, des coups de queue désordonnés, et la pauvre baleine ne bouge plus.

Le géant des mers est mort.

Certains navigateurs ont pu assister à des luttes de monstres marins, à de véritables duels de colosses, ne mettant aux prises qu'un individu en face d'un autre : combat d'un requin contre une baleine, ou combat de deux cachalots.

Il y a parmi les cétacés deux types : ceux qui portent des fanons, ceux qui portent des dents.

Le cachalot, plus gros que la baleine, a sur elle cet autre avantage de porter des dents. Bien qu'il ne se nourrisse que de petits poissons, de seiches, pieuvres, calmars, il est capable d'ouvrir à angle droit ses énormes mâchoires. Alors le palais et les dents du cachalot font comme une grotte éclatante de blancheur; petits poissons et céphalopodes s'y engouffrent « pour voir » ; la bouche se referme ! C'est la prison, bientôt la guillotine... On est toujours puni de sa curiosité.

Vous pensez qu'avec une bouche pareille et des dents bien plantées le cachalot peut se défendre mieux qu'une baleine. Et quand deux cachalots — les mâles sont très jaloux — se battent, ce sont de furieux coups de gueules. L'un d'eux doit mourir — parfois les deux. On en a trouvé morts, mâchoires dans mâchoires, leurs bouches serrées comme des étaux, les dents dans la chair. Il fut impossible de les séparer.

Le requin, le plus gros des poissons, la plus forte bouche du monde (cette bouche est capable de tordre une ancre de navire) assaille parfois la baleine. Il la mord, la déchire et bondit hors de l'eau pour retomber sur elle de tout son poids afin de la crever. Un requin sautant sur le dos d'une baleine ! Cela fait une détonation comme un coup de fusil...

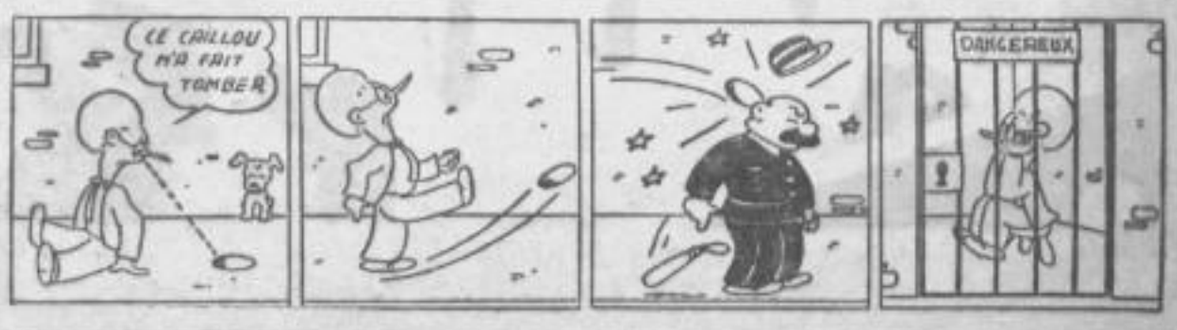
Et puis l'homme traque les baleines dans les lointaines mers du Sud et dans les océans glacés. Il s'en prend plus particulièrement aux baleines et aux cachalots. Les baleines proprement dites ne lui donnent pas seulement, comme leurs congénères, de l'huile, — une huile précieuse, — de la graisse, de la peau, mais aussi les fanons, ces « baleines » du commerce, qui valent si cher. Quant aux cachalots — gare aux dents ! (et quelles dents, pesant chacune de 1 kilo à 1 kilo et demi, mieux vaut ne pas tomber sur ces pavés-là !) ils ont deux trésors, l'un dans la narine droite, l'autre dans l'estomac. Le cachalot a le crâne tout de travers, à cause de ce réservoir situé derrière la narine droite dont il n'est séparé que par une mince cloison osseuse; c'est là que se trouve le *blanc de baleine*, huile qui sert à fabriquer les bougies les plus pures et différents onguents; d'un cachalot qui ne mesurait que 19 mètres on a extrait 20 barils de cette substance et 100 barils d'huile ordinaire. Le cachalot fournit aussi l'*ambre gris*, matière grasse sécrétée pendant la digestion. Les parfumeurs achètent très cher l'ambre gris : plusieurs milliers de francs le kilo; or un cachalot peut en donner jusqu'à vingt kilos. Il arrive d'ailleurs, que rejeté par l'estomac de l'animal, l'ambre gis flotte en masse compacte sur la mer. En récolter sans avoir à affronter le cachalot n'est pas désagréable !

Pour l'homme qui fait la chasse à la baleine, il ne s'agit pas seulement d'atteindre et de tuer l'animal, il s'agit surtout de ne pas l'abîmer, il faut recueillir soigneusement tous ses « trésors ». Aussi la technique de cette chasse est-elle compliquée; elle s'est perfectionnée beaucoup depuis un siècle.

(A suivre.) BOUR.

POLYCARPE...

Se venge d'un caillou, mais le caillou se venge.



Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

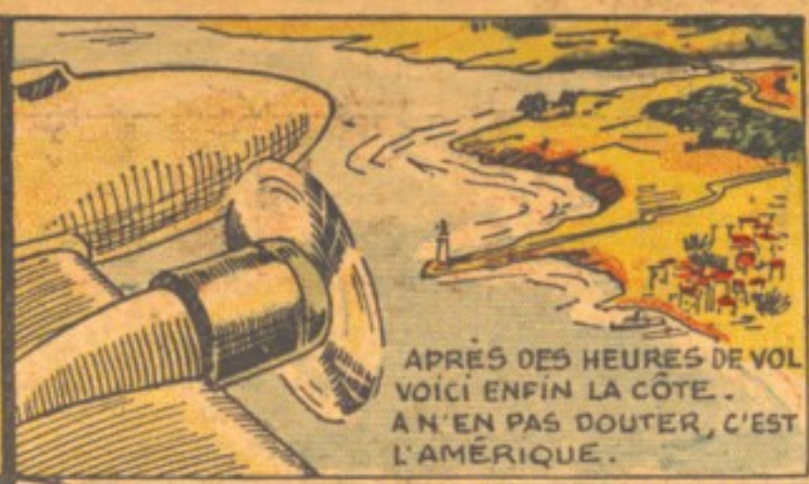
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.423

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

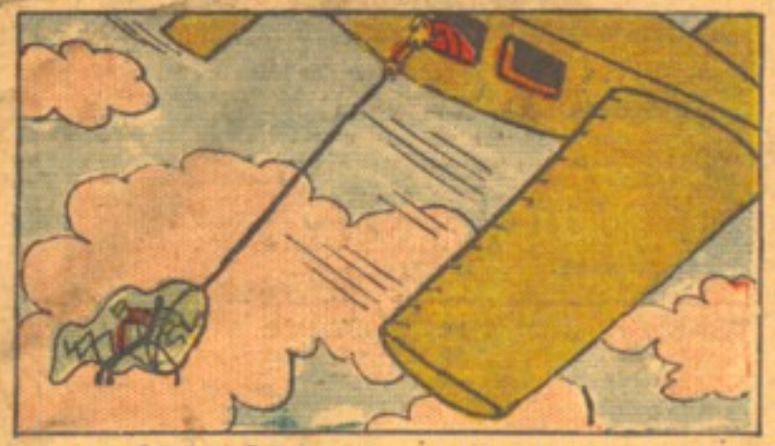
A BORD DU BIMOTEUR "L'HIRONDELLE" GOUPIL DIT "FOU-VOLANT" ET LE RADIO GARNIER DIT "MICRO" TENTENT DE BATTRE LE RECORD DE DISTANCE EN LIGNE DROITE. MAIS LES COMPAS ONT ÉTÉ SABOTÉS.



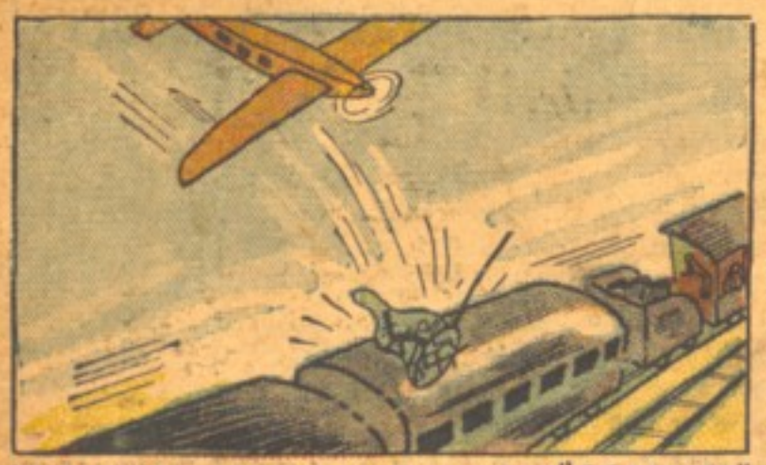
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

FORT HEUREUSEMENT L'ASTUCIEUX BEGONIA LE PROFESSEUR LOUFOQUE HUMERUS ET MARIUS SORTENT INDEMNES DE L'EXPLOSION.

MAIS LE TERRIBLE BANDIT GROSSAC CONTINUE À POURSUIVRE EN AVION HUMERUS ET BEGONIA ET VEUT LES PÊCHER AU FILET



HÉLAS GROSSAC A RÉUSSI DANS SON ENTREPRISE ET LES DEUX MALHEUREUX PRIS AU FILET COMME D'INNOCENTES SARDINES VONT ÊTRE VICTIMES DU BANDIT



MAIS HEUREUSEMENT POUR LES DEUX "SARDINES" L'EXPRESS DE MARSEILLE QUI ARRIVE À CET INSTANT HAPPE LE FILET, À LA GRANDE COLÈRE DE GROSSAC!

LE TRANSBORDEMENT S'EST FAIT SANS DOULEUR ET CONFORTABLEMENT INSTALLÉS DANS UN WAGON DE 1ÈRE CLASSE LES AMIS ARRIVENT À BON PORT

IL S'AGIT MAINTENANT D'ACHETER UN BATEAU POUR LA COURSE AU TRÉSOR, HUMERUS VEUT ACHETER D'ABORD UN TRANSATLANTIQUE MAIS IL N'Y EN A PAS DANS SES PRIX.

HUMERUS DOIT SE CONTENTER D'UN MODESTE VAPEUR D'OCCASION QU'IL BAPTISE "TRIPE À LA MODE" EN L'HONNEUR DU CORSAIRE GRADOUBLE.

POUR CONDUIRE SON BATEAU VERS LA FORTUNE HUMERUS ENGAGE LE CAPITAINE OLIVE ET UN MOUSSE-CUISINIER NOMMÉ TINTIN

LE LENDEMAIN L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS, SON PARAPLUIE À LA MAIN, PARTAIENT VERS LA FORTUNE AU BORD DU TRIPE À LA MODE.

Mon Camarade

0.50 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I. 24 RUE RACINE, PARIS-6e
N° 162. JEUDI 5 JANVIER 1939

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE ET BOB, APRES AVOIR FAIT ARRETER UN DES RAVISSEURS DU Pr CORTES, ET INFORME LE MINISTRE, SONT PARTIS POUR LE TEMPLE, MAIS ILS SONT SUIVIS PAR UN AUTRE BANDIT.

DEPUIS LONGTEMPS NOS DEUX AMIS ONT DÉPASSÉ LE CARREFOUR OÙ GARCIA S'EST LIVRÉ À SA CURIEUSE OPÉRATION. ET LE PAYSAGE DEVIENT DE PLUS EN PLUS ARIDE! LE SOLEIL BRULAIT LE TERRAIN QUI SE CREVASSAIT SOUS L'ACTION DE LA CHALEUR BOB COMMENÇAIT À SOUFFRIR DE LA SOIF..

..ET JIM PASSA À BOB UNE BOUTEILLE ISOLANTE QUI CONTENAIT ENCORE UN DEMI-LITRE D'EAU FRAÎCHE ENVIRON ... MAIS LORSQUE L'ENFANT PORTA LA BOUTEILLE À SA BOUCHE UN SIFFLEMENT SE FIT ENTENDRE ET UNE GROSSE PIERRE LANCÉE COMME PAR UNE FRONDE VINT FAIRE ÉCLATER LE RECIPIENT DANS SES MAINS!

CETTE CATASTROPHE FUT SALUÉE PAR UN RICANEMENT SINISTRE QUI RETENTIT DERRIÈRE UN PETIT MONTICULE!

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — *Tom et Sid, orphelins, élevés par leur tante Polly, vont à l'église pour le service du matin. Tom, un enfant diable, a trouvé le moyen d'apporter un hanneton qu'il lâche au milieu du sermon, ce qui amuse l'assistance.*

Chapitre VI

La maladie de Tom

Le lundi matin, notre ami Tom se trouva très malheureux. Il était toujours malheureux les lundis matins, parce que c'était le premier jour d'une nouvelle semaine de pénible travail scolaire. Il commençait généralement cette journée en regrettant qu'il n'y ait pas de congé intermédiaire.

Et Tom se plongea dans ses réflexions, il se dit que ma foi s'il pouvait être malade, il pourrait rester à la maison. C'était une idée, il échafauda un plan. Il se sentait fort bien portant; pourtant à la réflexion il avait tout de même un petit peu mal au ventre, ça pouvait servir ; mais ce malaise ne se précisa pas, il fallait trouver autre chose. Tout à coup il sentit qu'une de ses dents d'en haut branlait. C'était une affaire, il allait commencer à gémir quand il lui vint à l'idée que s'il utilisait cet « argument », sa tante saurait le lui arracher... que cela faisait mal,

La vieille dame tombe dans un fauteuil et eut du mal à se remettre de son émotion.

aussi décida-t-il de conserver la dent comme pis aller et réfléchit à nouveau. Aucune idée nouvelle ne germait dans sa tête; pourtant, il se rappela tout à coup d'un certain mal survenu à un des malades du docteur et dont il avait raconté que cela avait duré deux ou trois semaines, et avait failli lui faire perdre un doigt. Tom avait bien un petit bobo à un de ses orteils, il sortit son pied de dessous la couverture pour l'examiner avec soin; malheureusement, il ignorait quels devaient être les symptômes indispensables; pourtant, il se dit qu'il pouvait toujours tenter sa chance et il se mit à geindre consciencieusement.

Mais Sid dormait sans broncher et Tom gémit plus fort : il lui semblait vraiment avoir mal au pied, mais Sid ne bougeait toujours pas et continuait à ronfler. Tom s'exaspéra il se mit à secouer Sid en l'appelant : « Sid, Sid! » Alors Sid ouvrit l'œil, Tom reprit ses gémissements, Sid bâilla, s'étira et s'appuyant sur son coude considéra Tom.

— Eh, Tom, qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il, en le regardant cette fois avec inquiétude.

— Ne me touche pas, Sid, répondit Tom en gémissant.

— Mais dis-moi ce qu'il y a, voyons, Tom. Faut-il que j'aille chercher tante Polly?

— Non, cela ne fait rien, ça va se passer sans doute, n'appelle personne.

— Mais si, il le faut, ne gémis pas comme cela, ça me fait mal au cœur. Il y a longtemps que tu as mal?

— Depuis des heures. Oh, là là! Oh, là là! ne me touche pas, je vais mourir, je te pardonne tout, Sid. Oh, là là! Tout ce que tu m'as fait! Oh, là là! Quand je serai mort...

— Oh non, ne meurs pas, Tom, ne meurs pas. Est-ce que tu meurs vraiment?

— Je te pardonne tout, Sid; tu peux le leur dire, et je te donne ma poignée de porte en cuivre, et je donne mon chat à cette fille récemment arrivée à la ville et tu lui diras...

Mais Sid avait attrapé ses vêtements et s'habillait à toute vitesse. Maintenant on peut dire que Tom souffrait réellement, tant son imagination avait travaillé, si aigus étaient devenus ses gémissements...

Sid descendait maintenant l'escalier quatre à quatre en criant :

— Tante Polly! Tante Polly! viens vite, Tom est en train de mourir.

— De mourir!

— Oui, tante Polly, viens vite, viens vite!

— Allons donc, je n'en crois rien.

Cependant elle gravit l'escalier comme une flèche, Sid et Marie à ses talons. Elle était toute pâle et avait les lèvres tremblantes. Arrivée au chevet du malade, elle bégaya à moitié :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit Tom, qu'est-ce qu'il y a?

— Oh, ma tante, mon mal de pied s'est envenimé.

La vieille dame tomba dans un fauteuil en pouffant de rire, puis elle pleura un peu et puis elle fit les deux à la fois. Lorsqu'elle fut remise de son émotion :

— Quelle peur tu m'as faite, Tom, dit-elle. Allons, tais-toi, assez de cette absurdité.

Les gémissements cessèrent comme par enchantement et la douleur s'évanouit comme en un clin d'œil. Tom, un peu nigaud, dit :

— Mais si, tante Polly, mon orteil paraissait envenimé et cela me faisait tellement mal que j'en avais oublié ma dent.

— Ta dent! Qu'est-ce qui se passe avec ta dent?

— J'en ai une qui va tomber et qui me fait mal.

— Allons, allons, ne recommence pas à geindre. Ouvre ta bouche. Oui, c'est vrai. Tu as une dent qui va tomber, mais on n'en meurt pas. Marie, vas donc me chercher un fil de soie et un tison enflammé dans le feu de la cuisine.

— S'il te plaît, ma tante, ne me l'arrache pas! s'écria Tom. Elle ne me fait plus du tout mal. Elle ne m'empêchera pas d'aller à l'école...

— Ah, elle ne t'empêchera pas d'aller à l'école, dis-tu? Alors, toutes ces manigances, c'était pour rester à la maison et peut-être bien faire un tour à la pêche! Tom, je t'aime pourtant beaucoup, mais tous les jours tu inventes une nouvelle méchanceté qui me brise le cœur.

Pendant ce temps les instruments de « dentisterie » avaient été apportés: la vieille dame attacha solidement un des bouts du fil de soie à la dent de Tom et l'autre bout au pied du lit. Le fil étant bien tendu, elle saisit le tison incandescent et l'approcha brusquement de la figure du patient, qui eut un mouvement de recul bien compréhensible, et la dent rejoignit le pied du lit.

Mais tous les malheurs ont une compensation: et comme Tom allait à l'école après déjeuner, il excita la jalousie de tous ses petits camarades à cause de ce trou qu'il avait dans la bouche et qui lui permettait de cracher d'une manière nouvelle et vraiment admirable. Il réunit ainsi une véritable troupe de gamins passionnés par cette prouesse, et un de ses condisciples, qui s'était coupé au doigt et avait été un centre d'attraction et d'admiration jusqu'à ce matin-là, perdit tout à coup sa cour d'admirateurs.

Sur le chemin, Tom rencontra un jeune gamin du village, Huckleberry Finn, un orphelin vagabond que toutes les mères détestaient cordialement, et craignaient parce qu'on disait qu'il était paresseux, sans éducation et méchant. C'étaient ces mêmes raisons qui faisaient qu'au contraire les écoliers l'admiraient, recherchaient sa fréquentation et son amitié.

Tom faisait comme les autres. Il enviait la vie indépendante de Huckleberry, à lui aussi on avait formellement interdit de jouer avec ce garçon, si bien qu'il ne manquait jamais l'occasion de le faire chaque fois qu'elle se présentait.

Huckleberry portait toujours une vieille veste de grande personne, déguenillée, en lambeaux; son chapeau était une ruine à laquelle il manquait un grand morceau du bord. Il n'avait qu'une bretelle pour tenir son pantalon dont le fond tombait sur ses talons, et dont les jambes effrangées traînaient dans la poussière quand il ne les relevait pas.

Huckleberry allait et venait à sa guise; il dormait au seuil des portes quand il faisait beau et quand il faisait mauvais dans quelque étable vide. Personne ne l'obligeait à aller à l'école ni à l'église; il n'avait à obéir à personne; il pouvait aller à la pêche et se baigner où et quand il voulait et rester aussi longtemps que cela lui faisait plaisir, personne ne lui défendait de se battre; il pouvait le soir rester dehors aussi tard qu'il voulait; il était le premier enfant du village à être pieds nus au printemps et le dernier à mettre des chaussures à l'automne; personne ne le forçait de se laver ni de mettre des gants propres; il pouvait dire des gros mots à sa guise. En un mot, il avait la possibilité de faire tout ce qui rend la vie d'un garçon agréable. C'était du moins ce que pensaient tous les enfants bien élevés, brimés et disciplinés du village de Saint-Pétersbourg.

— Salut, Huck, s'écria Tom.

— Salut toi-même. Eh! dis-moi ce que tu en penses?

— Mais qu'est-ce que c'est?

— Un chat mort.

— Oh, fais-moi le voir. Ah! il est épatant!

— Où l'as-tu eu?

— Je l'ai échangé.

— Et qu'est-ce que tu as donné pour cela?

— J'ai donné un bon point bleu.

— Et comment est-ce que tu as eu un bon point bleu?

— Je l'avais échangé avec Ben contre une canne.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je voudrais tout d'abord vous parler d'une question importante, la question du prix de votre journal. A partir de la semaine prochaine, Mon Camarade *ne se vendra plus dix sous, mais douze sous.*

Mon Camarade *était actuellement le moins cher des journaux d'enfants. Bien sûr il y avait pour le même prix d'autres journaux qui avaient comme lui huit pages (quatre pages en noir et quatre pages en couleurs), mais il n'y en avait aucun qui avait à la fois autant d'histoires en images, de romans et de lectures pour dix sous.*

Au moment où paraîtront ces lignes, il y aura peut-être encore des journaux qui vaudront dix sous. Mais ces messieurs-dames de la rédaction ont toutes sortes de raison de penser que les journaux à dix sous ne resteront plus très longtemps à ce prix, et qu'ils coûteront très vite douze sous à leur tour. Car le papier journal a augmenté ces derniers mois à de nombreuses reprises; comme les prix de l'imprimerie; comme aussi les prix des clichés qui permettent de faire des histoires en couleurs.

Puisque fabriquer un journal revient beaucoup plus cher qu'autrefois, tous les journaux seront forcés d'augmenter leurs prix un jour ou l'autre.

Il existe déjà depuis longtemps des journaux à huit pages qui se vendent dix sous. Des journaux qui n'ont pas une ligne de lecture et qui sont tout en images. Des images dont pas une n'est fabriquée en France, mais qui viennent toutes d'Italie ou d'Amérique.

Cela revient beaucoup moins cher d'acheter à l'étranger des images qui ont déjà servi à amuser les petits enfants de New-York ou les petits Balilas de Milan (les Balilas sont des enfants qui portent des uniformes, qui tirent au fusil et qui reconnaissent Mussolini pour chef), et avec ces images de faire un journal soi-disant français où l'on trouve beaucoup d'histoires de guerre, de mitrailleuses ou de voyages dans la lune.

A Mon Camarade, *ces messieurs-dames de la rédaction n'ont pas voulu que les petits enfants français se contentent des restes des petits enfants du pays de Mussolini ou d'un autre pays étranger, et ils ont demandé à des dessinateurs français de faire spécialement des dessins et des histoires pour ses lecteurs. Des histoires qui soient amusantes, distrayantes, mais qui soient aussi éducatives, instructives, et où la raison du plus fort (de l'homme au fusil ou à la mitrailleuse) ne soit pas toujours la meilleure.*

Des histoires faites exprès pour les lecteurs de Mon Camarade, *cela revient plus cher que des histoires qui ont déjà servi ailleurs.*

Et c'est aussi une des raisons pour lesquelles on est obligé de mettre le journal à douze sous, le même prix que beaucoup d'autres journaux, mais provisoirement un tout petit peu plus cher que certains illustrés.

Je suis certain que tous les petits amis de Mon Camarade *comprendront ces raisons et qu'ils continueront, comme par le passé, à lire et à faire lire autour d'eux leur journal favori.*

J'en ai fini avec cette question. Maintenant je voudrais excuser une bêtise de ces messieurs-dames de la rédaction qui sont aussi étourdis que le premier Janot venu.

Dans notre Grand Concours Les Jouets de Noël, *la réponse de la première partie du Concours était* « le plus ». *Ce qui fait deux mots de six lettres en tout. Et par erreur, dans l'énoncé du Concours on a mis* deux mots de cinq lettres en tout. *Ce qui a pu embrouiller plusieurs de mes petits amis, d'autant plus que le « sifflet » qui représentait la sixième lettre, l'S, n'était pas très grand sur le dessin. Aussi a-t-on décidé de ne pas tenir compte de cette erreur dans notre classement.*

Nous allons publier très vite les résultats du Concours et la liste des heureux gagnants.

Et nous allons commencer aujourd'hui même un nouveau Concours.

Vous avez vu que nous venons de publier une page spéciale de récits et de dessins de nos lecteurs (ou plutôt une demi-page). J'en suis bien content et j'espère que nous allons pouvoir en publier une autre dans un très prochain numéro.

Mais je trouve que vous ne m'envoyez pas assez de récits et de dessins; et c'est pourquoi, sur ma demande, ces messieurs-dames de la rédaction ont décidé de faire à nouveau un Grand Concours de dessins et de récits comme celui qu'on avait fait l'an dernier et qui avait eu un si grand succès : Mon Papa, ma Maman.

Cette fois-ci, je vous propose un nouveau sujet : Mon École.

Bien sûr, vous ne serez pas obligés de faire une description de votre école dans vos récits ou vos dessins, mais il vous suffira de faire un récit ou un dessin dans lequel on entendra parler, où on verra l'école, ou ce qui se passe à l'école, ou vos petits camarades de classe, ou encore vos maîtres et maîtresses.

Je reviendrai sur ce Concours dans un prochain numéro et je vous donnerai la liste des prix. Mais envoyez-moi dès maintenant vos récits et vos dessins. On donnera, comme l'an dernier, une prime de rapidité dans le classement aux premiers envois.

Pour les dessins, ils doivent être faits à l'encre noire sur du papier tout blanc. Les dessins ou les récits copiés sur des livres seront exclus du Concours.

Je préviens le facteur qu'il va avoir cette semaine du travail supplémentaire et je vous quitte en vous serrant la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Le coin des Fillettes

BAS D'HIVER

Il y a, petites amies, deux choses très minutieuses à exécuter : les gants et surtout les bas. Pour vous aider, je vous donnerai en deux ou trois fois des conseils, pour ces derniers, qui vous serviront toujours. Aujourd'hui, un grand bas pour ceux de 12 ans (garçons ou filles). Il faut 150 grammes de laine à chaussettes 4 fils.

Commencez par le haut : montez 81 mailles sur 4 aiguilles de 2 mm. 1/2 en acier (ce sont des petites). 20 mailles sur les 3 premières aiguilles et 21 sur la 4e appelée aiguille du mollet.

Tricotez 40 tours (8 cm.) en point revers, en tricotant toujours la 21e maille de la 4e aiguille à l'envers pour former le point de couture du milieu du mollet.

Tricotez ensuite au point de riz, pendant 62 tours (12 cm.), en tricotant toujours la 21e maille de la 4e aiguille à l'envers. Ensuite 54 tours (11 cm.) en exécutant tous les 6 tours une diminution de chaque côté du point de couture, en tricotant ensemble les deux avant-dernières mailles de la 4e aiguille, la dernière étant la maille à l'envers de couture, puis ensemble encore la 1re et la 2e maille de la 1re aiguille. Il restera 63 mailles. Tricotez droit pendant 5 cm. (26 tours).

TALON. — Tricotez sur l'aiguille du mollet 11 mailles de la 1re aiguille à l'endroit et 3 mailles

de la 2e aiguille. Faites ensuite glisser sur la 4e aiguille 3 mailles de la 3e aiguille. Vous avez ainsi 29 mailles sur l'aiguille du mollet.

Il reste seulement les deux premières aiguilles que vous laissez en attente. L'aiguille du mollet devient talon, vous le tricotez tout droit en jersey à l'endroit pendant 20 rangs (4 cm. 1/2) en continuant toujours le point de couture à l'envers.

Rangs suivants du talonnet : 21e rang : 14 mailles endroit, 1 maille envers (couture), 5 mailles endroit, 2 mailles ensemble, 1 maille endroit, reste 6 points que vous abandonnez, tournez.

22e rang : 7 mailles envers, 1 maille endroit (couture), 5 mailles envers, 2 mailles ensemble, 1 maille envers, reste 6 points que vous abandonnez, tournez. Remarquez qu'en tournant et tricotant exactement ainsi, vos diminutions ne doivent pas être les unes sous les autres. — 23e rang : 7 mailles endroit, 1 maille envers, 6 mailles endroit, 2 mailles ensemble, 1 maille endroit, tournez. Vous reprenez à chaque rang 2 points sur les 6 points abandonnés de chaque côté, ce qui forme le capuchon. — 24e rang : 8 mailles envers, 1 maille endroit, 6 mailles envers, 2 mailles ensemble, 1 maille envers, tournez. — 25e rang : 8 mailles endroit, 1 maille envers, 7 mailles endroit, 2 mailles ensemble, 1 maille endroit. — 26e rang : 9 mailles envers, 1 maille endroit, 7 mailles envers, 2 mailles ensemble, 1 maille envers. — 27e rang : 9 mailles endroit, 1 maille envers, 8 mailles endroit, 2 mailles ensemble, 1 maille endroit. — 28e rang : 10 mailles envers, 1 maille endroit, 8 mailles envers, 2 mailles ensemble, 1 maille envers. — Les 29 mailles ont été tricotées et il reste 21 mailles sur l'aiguille. Faites 2 rangs jersey en prenant ensemble les 2 premières mailles de chaque rang. Reste 19 mailles.

PIED. — Tricotez les 19 mailles endroit puis relevez les mailles de lisière du talon (20 rangs) jusqu'à l'aiguille chargée des mailles du devant que vous relevez, ainsi que les mailles de lisière de l'autre côté du talon sur une 4e aiguille. Continuez à tricoter en rond pendant 22 tours en tricotant les 34 mailles au-dessus de pied en point de riz et le dessous en jersey endroit. Et en même temps tous les 2 rangs tricotez ensemble la 3e et la 4e maille jersey et les 2 mailles qui précèdent les 2 dernières mailles jersey du même rang. Les diminutions sont terminées lorsque les mailles du talon sont égales à celles du dessus (68 mailles en tout). Tricotez alors tout droit pendant 34 tours (environ le tiers de la longueur du pied).

BOUT DE PIED. — Ensuite 2 tours en jersey puis 30 tours jersey en faisant 4 diminutions tous les 2 tours. Passez avec une aiguille la laine dans les 8 dernières mailles, tirez, fermez.

LES JOURS

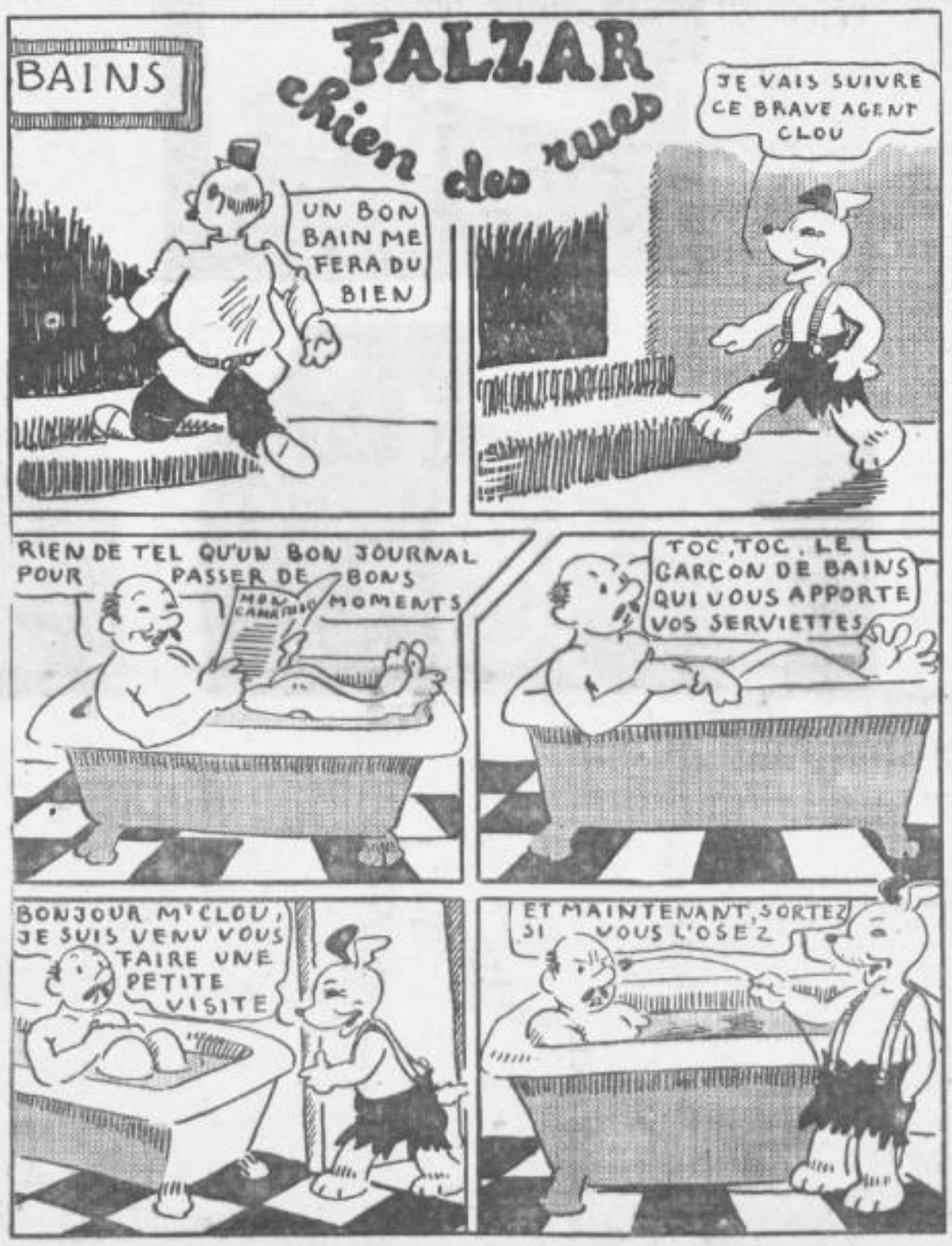
POINT DE REVERS REBROLÉ. POUR NOS BAS D'HIVER. — Ce point se fait sur 7 rangs de haut et sur 10 mailles de large. En regardant bien le dessin vous comprendrez la marche du travail qui est :

1er rang : 6 mailles endroit*, 3 mailles envers, 7 mailles endroit*, reprendre 3 mailles endroit, 7 mailles envers. 2e rang : 5 mailles endroit, 5 mailles envers, 5 mailles endroit, 5 mailles envers, etc. 3e rang : comme le 2e. 4e rang : tout à l'envers. 5e et 6e rang : comme le 2e. 7e rang : comme le 1er.

Au 8e rang recommencez, mais intercalez les figures, c'est-à-dire que vous commencez par 1 maille endroit, puis 3 mailles envers, 7 mailles endroit, etc. Le 15e rang est comme le 1er. Le 22e comme le 8e, etc.

Mais ceci est le résultat sur l'endroit du travail (très bien pour les bas en rond), donc ne vous trompez pas si vous travaillez tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers ; faites à l'envers l'inverse de ce qui est dit).

Au milieu de chaque motif de dessin faire un point noué (enroulez 3 fois le fil sur l'aiguille et piquez sur le côté envers).



POUR RIRE UN PEU

A la fin de la semaine, Lucien présente son carnet de notes à sa mère.

— Comment, s'écrie celle-ci, zéro en composition de géographie ?

— C'est pas ma faute, répond Lucien en pleurnichant un peu, j'avais complètement oublié où était la Laponie...

— Tu ne pourrais pas avoir un peu plus d'ordre, tu ne sais jamais où tu mets tes affaires...

o

Un homme a été condamné à mourir sur le bûcher. Il faut vous dire que cela se passait il y a pas mal d'années. Dans sa prison arrive le bourreau, qui lui annonce que la sentence va bientôt être mise à exécution et il lui demande :

— Avez-vous un dernier désir à formuler avant de mourir ?

— Oui ! oui, monsieur le bourreau, je demande qu'on fasse venir les pompiers.

o

Dans la merveilleuse baie de Naples, un paquebot vient d'aborder. Des touristes américains en descendent. C'est une des premières escales, ils doivent faire le tour du monde. Sous la conduite de guides, ils se mettent en devoir de gravir les pentes du Vésuve, qui, comme chacun sait, est un volcan. Arrivés au bord du cratère, ils voient une énorme fumée et se mettent à contempler le spectacle unique.

— C'est exactement la même chaleur qu'en enfer, dit l'un d'eux.

Alors un des guides se penche à l'oreille d'un collègue :

— Ces riches Américains, tout de même, ils ont été partout...

o

Un monsieur parlait, appuyé à la cheminée.

— Vous me croirez à peine, mes chers amis, mais je vous affirme que j'ai vu un homme qui écrivait admirablement bien, bien qu'il eût le bras droit en bois.

— Mais êtes-vous bien certain que la main était aussi en bois ? interrompt un sceptique auditeur.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, a réussi à s'évader d'un sous-marin allemand. Arrivé en caleçon de bain sur la plage d'Héligoland, il a dû prêter pour un membre des jeunesses hitlériennes (pimpfs) qui se baignent là, et il a lié conversation avec Willy Glass, un garçon de son âge.*

Chapitre XIII. — LE NEVEU DU PÊCHEUR

Willy et Pierrot, en nageant, avaient contourné le cap rocheux d'une falaise et ils étaient arrivés à une petite grotte, creusée dans le calcaire jaune des rochers. Ils s'étaient étendus au soleil sur le sable sec, ils parlaient, le dos au soleil, faisant couler le sable entre leurs doigts.

— Ce qu'on est bien ici, dit Willy... On y est tout de même allé dans les rochers, malgré l'Oberführer. De quel pays es-tu?...

— Je suis de Hambourg, répondit vaguement Pierrot, qui avait peur de se compromettre...

— Tiens, tu es de Hambourg?... Avec ton accent j'aurais plutôt cru que tu étais du Midi. De la Bavière ou du Palatinat... Enfin quelque part du côté du Rhin.

— J'ai habité longtemps Mayence, dit Pierrot, heureux de pouvoir dire enfin une vérité.

— C'est beau là-bas, le Rhin, dit Willy avec ferveur. Je ne connais pas, mais je voudrais bien y aller. Il y a des belles montagnes, des vignes, du soleil, c'est le Midi, un vrai paradis... Mais, ajouta-t-il, tu sais aussi ici, à Héligoland, c'est comme dans le Sud. Il y pousse des châtaigniers, des mûriers, et même des figuiers. Oui, mon vieux, des figuiers, avec des vraies figues, comme en Espagne... Paraît que c'est à cause du Gulf-Stream...

— Je ne savais pas tout cela. Tu connaissais déjà Héligoland?

— Si je le connais! Mais j'y ai passé quinze jours entiers, il y a six ans, chez mon oncle, qui est pêcheur. Jamais j'ai été si heureux.

— Tu l'as vu aujourd'hui, ton oncle?...

— Même pas essayé. A cette heure-ci il est à la pêche à la langouste. Je l'aurais pas trouvé. J'ai bien voulu aller voir ma cousine qui tient une épicerie dans la ville haute, mais l'Oberführer n'a pas voulu me donner la permission. Paraît que c'était interdit de quitter la troupe. Dire qu'on nous a fait visiter la villa Hofmann von Fallers Leben pendant plus d'une heure. Si je n'avais pas été là pour chanter le *Deutschland über alles*, ce monsieur-là, qui a écrit cette chanson, n'en serait pas mort une seconde fois pour ça. Et si pendant ce temps-là j'avais vu ma cousine, je sais sûr qu'elle m'aurait invité à rester ici quinze jours... On va être parti dans deux heures, maintenant. Fichues mes vacances. Je comptais bien rester ici, maman aussi... On se serait toujours arrangé pour payer le voyage de retour.

Boudeur, Willy, couché sur le ventre, rangeait en cercle des coquillages blancs qui abondaient dans la grotte. Il raconta comment sa mère, veuve depuis plusieurs années d'un pêcheur et restée sans ressources, avait été obligée, à titre de « service volontaire », d'aller s'engager comme servante chez un gros fermier de Basbeck, à cinquante kilomètres de Hambourg, dans une région marécageuse et malsaine. La mère travaillait rudement et elle n'était pas payée, mais seulement nourrie et logée. Tous deux se contentaient le plus souvent de pommes de terre, de harengs salés, de choux-raves cuits à l'eau. La vie était dure.

— Maman me disait que ça me ferait du bien de rester quinze jours ici. Ça me retaperait un peu, paraît que j'en ai besoin.

Le corps de Willy était long et maigre. On pouvait compter tous les os de sa colonne vertébrale, et ses omoplates pointaient sous la peau pâle de son dos.

— On ne l'avait pas prévenu, mon oncle, mais je suis sûr qu'il m'aurait invité. Si seulement j'avais pu voir ma cousine...

Willy se leva.

— Tiens, je vais te dire une chose, mon idée en nageant jusqu'ici c'était de grimper dans les rochers pour aller jusqu'à la ville haute. Mais maintenant j'ai peur qu'on s'aperçoive que je ne suis pas là à cause de mes vêtements, si je ne suis pas revenu à temps pour l'appel. Et je le connais assez, l'Oberführer, pour savoir qu'il retardera le départ de trois heures plutôt que de me laisser tranquille ici.

— Mais, dit Pierrot, si on cachait tes vêtements, et si quelqu'un répondait pour toi à l'appel, tu pourrais aller retrouver ta cousine sans que personne s'en aperçoive.

— Oh mais! je suis bête! J'y avais pas pensé, fit Willy en dansant sur place. J'étais si découragé quand l'Oberführer m'a empêché de grimper tout habillé dans les rochers, que je pensais que tout était fichu. Alors tu veux bien, tu cacheras mes habits, tu répondras pour moi à l'appel?

— Mais tu vas arriver tout nu chez ta cousine.

— Oh ça, je m'en fiche alors! Sa maison est l'une des dernières de la ville haute, et il n'y a pas grand monde sur le plateau à l'heure du bain. Ma cousine aura bien des vêtements pour moi. Je me débrouillerai. D'ailleurs tu n'auras qu'à cacher mon uniforme derrière un gros rocher, je saurai toujours bien le retrouver. Et puis si je le retrouve pas, tant pis, l'important c'est que je reste à Héligoland. Mon oncle va sûrement m'emmener à la pêche... J'aime ça, la pêche...

Willy était fou de joie. Pierrot était plus heureux encore, mais il s'efforçait de le cacher.

— Alors tu n'oublieras pas de répondre pour moi à l'appel. Willy, Willy Glass. Tu te rappelle as bien.

Willy grimpait déjà dans les rochers... Il connaissait bien ces falaises où il avait autrefois joué. Il y passerait sans peine. Pierrot eut encore le temps de lui demander.

— Mais... on va peut-être te moucharder... Dis-moi qui te connaît, dans la troupe.

— Personne ne me connaît, je suis le seul *Pimpf* de Basbeck dans la bande, et tous, on est d'un autre pays de la campagne. On se connaît pas beaucoup entre soi. Salut! cria Willy, qui disparut derrière un rocher.

— Salut! répondit Pierrot...

Il resta seul, ayant du mal à croire à la chance qui lui arrivait. Ainsi le hasard mettait à sa disposition des vêtements qu'il n'aurait qu'à prendre, il allait pouvoir dans une heure quitter Héligoland... Il était sauvé...

Mais comment ferait-il une fois à Hambourg pour n'être pas renvoyé à Basbeck, chez la mère de Willy, pour échapper à la tutelle des organisations hitlériennes dont il devenait en quelque sorte, pour peu de temps, un membre? Bah! il aurait toujours le temps de réfléchir à cela...

Il entendit au loin, dans le bruit de la mer, un coup de clairon. Sans doute était-ce le rassemblement des *Pimpfs*... Pierrot plongea, et de toutes ses forces, aussi vite qu'il le put, nagea vers la plage. Déjà presque tout le bataillon des jeunesses hitlériennes était habillé.

— Vous êtes encore en retard, grogna le gros Oberführer, quand il vit Pierrot sortir de l'eau. Indiscipliné, mauvaise tête, indépendant... Vous avez dû nager au large malgré ma défense. Dites-moi votre nom, je ferai un rapport.

— Glass Willy, de Basbeck, fit Pierrot en passant hâtivement le pantalon du garçon dont il endossait du même coup le nom.

L'Oberführer nota le nom de Willy Glass sur un carnet de moleskine.

Chapitre XIV. — BLANKENESE...

Il était dix heures du soir et le bateau était maintenant silencieux. Le *Balder Quest* était un vapeur de faible tonnage, spécialement aménagé pour les excursions en mer.

Depuis le départ d'Héligoland, dans le fracas des orchestres, les chansons et les hourrahs, le navire n'avait pas cessé de retentir de musiques et de cris. Des jeunes gens, assis en rond, chantaient au son d'un accordéon, d'une voix juste et prenante. Ou bien encore l'un d'eux jouait de l'harmonica et les autres dansaient.

Tous ces *Pimpfs* étaient presque tous des enfants du peuple et la joie d'une journée d'excursion était si grande pour eux qu'ils en oubliaient tous leurs soucis. Ils se laissaient aller tout à la joie et à la gaieté, dans les vêtements bruns de leur uniforme. Les chefs de la jeunesse laissaient libre cours à cette exubérance, l'encourageaient même, selon les ordres reçus.

Ils savaient qu'une journée de joie pouvait faire oublier de longs jours sans pain, apaiser pour un temps au moins les mécontentements qui se manifestaient chez les enfants et dans leurs familles. N'était-ce pas le but essentiel de l'organisation, *La Force par la joie*, qui avait conduit cette excursion à Héligoland?

Le repas, pris dans la grande salle à manger du bateau, parut à Pierrot assez ordinaire, mais il fut accueilli avec enthousiasme par les jeunes gens. Des sortes de biftecks de viande hachée et grillée, servis avec de l'oignon et qu'on appelle les *Hamburger*, furent particulièrement appréciés.

Une conversation de voisins de table apprit à Pierrot qu'ils ne voyaient pas souvent de viande à la maison. Et quand il les vit se précipiter sur le beurre servi avec les pommes de terre bouillies, il comprit qu'ils avaient plus souvent à manger de la margarine qu'autre chose.

— Alors c'est bon, les enfants? répétait l'Oberführer qui allait d'une table à l'autre, prenant le menton de l'un, tapotant la joue de l'autre.

— Excellent, Oberführer, répondaient les garçons, la bouche pleine...

La nuit était complètement venue quand le repas fut terminé. Étendus sur les bancs ou sur le plancher du pont, la plupart des jeunes gens s'endormirent. A l'arrière du bateau, Pierrot regardait l'eau, impatient. A ses côtés, un infatigable musicien continuait de jouer de l'harmonica en sourdine.

Lorsque Pierrot avait aperçu les premières lumières de la côte, il avait demandé au joueur d'harmonica :

— C'est déjà Hambourg?

Et celui-ci, tout en tapant son instrument sur le bastingage pour le vider de salive, répondit :

— Mais non, tu n'es pas fou? Il y a encore tout l'estuaire de l'Elbe à remonter.

— Combien de kilomètres?...

— Est-ce que je sais : 25, 30. En tout cas ce matin on a mis près de deux heures, tu le sais aussi bien que moi.

Ce fut tout ce que Pierrot réussit à tirer de son compagnon. Déjà il recommençait à jouer une chanson populaire, une mélodie prenante et mélancolique...

Le temps passa lentement. Pierrot, qui se sentait harassé de fatigue après une journée si mouvementée, n'avait pas pourtant la moindre envie de dormir tant il était angoissé.

Durant le repas, la conversation de ses compagnons lui avait appris que ce soir le bataillon de la jeunesse hitlérienne coucherait à la caserne Horst Wessel. Demain, de bonne heure, des autocars viendraient les prendre et traient les reconduire dans les villages des environs de Hambourg d'où ils étaient venus.

Accompagner le bataillon de *Pimpfs* à la caserne, c'était en quelque sorte se constituer prisonnier, pensait Pierrot. Comment réussirait-il à sortir, la nuit, de ce bâtiment gardé militairement par des sentinelles? Et s'il se laissait embarquer dans un car sous la conduite d'un Obersführer, immanquablement, à Basbeck, sa fraude serait découverte... Il fallait donc essayer de quitter le bateau dès maintenant, avant même l'arrivée à Hambourg.

La nuit de juillet était claire, chaude et belle. Sur la gauche des collines dominaient l'estuaire de l'Elbe et des lumières de villas brillaient dans la masse sombre des verdures.

On entendit le long hurlement d'une sirène nostalgique et un grand transatlantique blanc, qui partait vers New-York en descendant l'estuaire de l'Elbe, passa, brillant de tous ses feux, près du petit bateau de plaisance.

Le long et profond estuaire de l'Elbe, qui a permis l'établissement du port de Hambourg presque à l'intérieur des terres, est une sorte d'énorme canal naturel, large de deux kilomètres et plus, et que peuvent remonter les plus gros navires.

Maintenant les lumières se faisaient plus nombreuses sur les collines. A l'horizon, dans le ciel, une grande lueur orangée annonçait la ville proche. Pierrot se leva, descendit au pont inférieur. Là tout le monde dormait... A l'arrière, en se penchant par-dessus le bastingage, il aperçut un gros câble qui pendait aux flancs du bateau...

Il passa par-dessus le garde-fou, se laissa lentement glisser le long de la corde... Il fut bientôt dans l'eau douce et tiède... Il fit quelques brasses. Devant lui il voyait s'éloigner rapidement la coque obscure du bateau qu'il venait de quitter.

Il nagea rapidement vers le rivage, qui n'était plus éloigné que d'une cinquantaine de mètres. Il arriva sur une plage de sable, qui bordait un grand parc. Ce parc était public, ses grilles ouvertes, il y entra...

La nuit était très douce, il n'avait pas froid malgré ses vêtements mouillés... Arrivé dans un fourré, il se jeta sous les basses branches d'un épais buisson, et il s'endormit d'un coup...

Quand il se réveilla il était déjà dix heures du matin. Il sortit de sa cachette, alla au bord de l'eau. *(A suivre.)*

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

162

RÉSUMÉ : A DIJON, LAISSANT TOUTOUNE AUX SOINS D'UNE BRAVE FEMME, TOTO POURSUIT LA TEIGNE, UN BANDIT QUI LUI A VOLÉ, AVEC SA VALISE, L'ADRESSE DE SA TANTE DE MONTPELLIER QU'ILS DEVAIENT REJOINDRE.

Willy et Pierrot parlaient, assis sur le sable.

FRED HARDI EN L'AN 2039

LA CATASTROPHE

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN A BORD DU SOUS-MARIN LA PIEUVRE, RECHERCHENT AU FOND DE L'OCÉAN LE MÉTÉORE EPSYLON

— 162 —

UN COMBAT DRAMATIQUE S'EST ENGAGÉ ENTRE LA PIEUVRE D'ACIER ET LE POULPE GÉANT. LE SOUS-MARIN VA SUCCOMBER QUAND FRED DÉCLENCHE UN COURANT ÉLECTRIQUE QUI ANÉANTIT LE MONSTRE.

LE SOUS-MARIN CONTINUE SA ROUTE. IL EST MAINTENANT TOUT PROCHE DU MÉTÉORE EPSYLON VENU DE LA PLANÈTE MARS.

FRED ET VIVIANE PEUVENT MAINTENANT EXAMINER LE MÉTÉORE. A N'EN PAS DOUTER, IL S'AGIT D'UNE FUSÉE INTERPLANÉTAIRE.

LA DÉCOUVERTE DE CETTE FUSÉE ENVOYÉE IL Y A 10 ANS PAR LES MARTIENS PRÉSENTE UN FORMIDABLE INTÉRÊT.

LA SEMAINE PROCHAINE : LUTTE AVEC LA MORT

POUR REMONTER LE MÉTÉORE A LA SURFACE, FRED L'ENLACE AVEC LES TENTACULES DU SOUS-MARIN ; TANDIS QUE PAR RADIO VIVIANE VA ANNONCER A LA SURFACE LA DÉCOUVERTE.

A CE MOMENT UNE TERRIBLE EXPLOSION SE PRODUIT A L'INTÉRIEUR DU SOUS-MARIN. (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Le premier savant qui transforma la fonte en acier fut un Français, Réaumur (1720). Ses idées, négligées en France, furent reprises par un horloger anglais qui, après de longs et persévérants essais, parvint à fabriquer de l'acier fondu au creuset.

○

La Louisiane fut vendue par Napoléon Ier aux Etats-Unis en 1803; quant à la Floride, elle leur fut cédée contre argent par les Espagnols en 1819; et, à la suite d'une guerre avec le Mexique, ils s'emparèrent du Texas, puis de la Californie.

○

Il existe dans la Lozère un curieux endroit qui s'appelle Montpellier-le-Vieux. Ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, une ville ancienne, mais c'est un chaos de roches calcaires que les eaux ont ravinées et qui affectent les formes les plus étranges de maisons, de châteaux, de figures humaines, animales, diaboliques.

○

Le 25 mars 1846 on apporta dans un grand musée de Londres un escargot vivant

provenant d'Egypte et on l'attacha à une petite planche pour l'étudier. Mais la planchette, par négligence, fut reléguée dans une cave du musée, où elle demeura quatre ans. En procédant au grand nettoyage; en 1850, on trouva l'escargot. Celui-ci était faible, mais encore vivant. Cela donna lieu à des commentaires sur la longévité des escargots.

○

Dans la forêt domaniale de Romilly, dans l'Aube, on trouve un vieux chêne classé comme curiosité à cause de la forme étrange de son tronc qui ressemble à une tête de cheval, d'où son nom de « cheval de bois ». Nos amis qui habitent cette région doivent bien le connaître.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Toute la presse parle d'aviation. C'est le sujet à l'ordre du jour, à condition que ce soit de l'aviation de guerre.

Mais le tourisme aérien?

Il semble que, malgré les avions légers, aucun effort n'est plus fait en ce sens. En Allemagne, par exemple, les grosses usines d'avions de guerre « sortent » en même temps des avions légers d'entraînement.

Chez nous, les rares avions dits de « clubs » coûtent 100.000 ou 130.000 francs.

Et cependant, il ne manque pas de constructeurs isolés qui proposent des avions à 30.000 francs. Aucun d'eux n'a reçu jusqu'ici l'encouragement nécessaire.

LES PILOTES CÉLÈBRES :

ROLAND GARROS TRAVERSE LA MÉDITERRANÉE (1913)

C'est à 6 heures du matin que Roland Garros, qui devait s'illustrer par bien d'autres exploits, tente la traversée de la Méditerranée en ce 23 septembre 1913.

Le monoplan Morane Saulnier à moteur rotatif

Gnome de 80 CV est bien chargé. C'est que la distance à franchir est de 800 kilomètres. Il faut donc tenir l'air six heures au moins, et encore avec vent favorable, pour atteindre le but fixé, dans le Sud-Africain. Le lieutenant Bayne a déjà disparu sur cette route!

Lentement, Garros prend de la hauteur, jusqu'à 1.500 mètres. Bientôt il aperçoit les sommets de la Corse. Mais toujours, sous lui, de l'eau, de l'eau, la solitude et l'impression d'être immobile! Au bout d'une heure et demie, un choc. Le moteur se met à vibrer dangereusement. Un piqué, un coup d'œil au compte-tours; les gaz réduits, le moteur retrouve un régime pour lequel les vibrations sont moins fortes. C'est sûrement une soupape cassée...

Au bout de quatre heures de vol, la Sardaigne n'est pas encore atteinte. Nouvelle angoisse : le vent a-t-il fait dévier l'avion ? Et les minutes passent au rythme du moteur éclopé.

Enfin la Sardaigne et la tentation d'atterrir. Mais Garros choisit la gloire ou la mort. Il gagne 2.500 mètres d'altitude et continue.

D'après le calcul, il y a encore de l'essence pour une heure et demie de vol. Le moteur semble tenir malgré sa « patte » en moins.

De nouveau la terre a disparu : c'est la mer, l'eau et la solitude. Belle occasion de penser aux chances

L'avion de Garros.

de réussite. L'aiguille de l'indicateur de vitesse reste sur 125. Cela veut-il dire que le Morane vole à 125 kmh. ou simplement à 65 kmh. contre un vent de 60 kmh. ? Nul moyen de contrôler ce fait important qui peut doubler le temps de vol!

Toujours la solitude... mais non! voici, d'abord imprécises, puis de plus en plus dessinées, les fumées et les silhouettes de trois torpilleurs. Garros est sauvé maintenant, même s'il tombe à la mer.

Et voici enfin la terre!

Il était temps. A bout d'essence. Garros est obligé d'atterrir en vue de Tunis qu'il ne peut atteindre et où une foule énorme l'attend.

Si Garros a échoué dans sa liaison Saint-Raphaël-Tunis, il a néanmoins réalisé le merveilleux exploit de la première traversée de la Méditerranée.

DICTIONNAIRE D'AVIATION :

JE VEUX CONSTRUIRE DES MODÈLES RÉDUITS

SUSTENTATION. — C'est tout simplement l'effet de l'action de l'air sur une surface inclinée.

Le cerf-volant monte et se tient en l'air si la corde que vous tenez le tire contre le vent (à condition que la surface soit suffisante par rapport au poids). Votre cerf-volant glisse ainsi sur l'air.

Lorsque le vent faiblit, vous courez en tirant sur la corde. Vous réalisez ainsi l'effet du treuil sur un planeur ou de la puissance motrice sur un avion (C).

SPORTS

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs ont-ils regretté d'habiter la France et non l'Amérique, car ils auraient voulu pouvoir assister au match Joe Louis-Schmelling. Mais si le match avait eu lieu à Paris, avec les prix des places américains, il est fort probable qu'aucun de nos amis n'aurait pu pénétrer dans l'enceinte.

Les places les moins chères, à Madison Square Garden, étaient en effet de 125 francs ou 3 dollars 75; les places les plus chères s'enlevèrent, le jour du match, à plus de 3.600 francs, ce qui met à un beau prix la seconde de spectacle, puisque le match ne dura que 126 secondes. Faites le calcul vous-mêmes.

TIMBRES-POSTE

MAURITANIE

Cette colonie française se trouve en Afrique occidentale, c'est vers les côtes de Mauritanie que vont les pêcheurs de langouste de Concarneau et de Douarnenez.

C'est la colonie qui émit le moins de timbres et jusqu'à ce jour entre les poste et taxe on en comptait moins de cent.

En 1906 parut la série dite « des palmiers » qui fut commune à six colonies ; celle de Mauritanie est la plus rare de toutes.

La série émise en 1913 a encore cours pour la plupart des 50 valeurs qui la composent, elles sont en général bon marché.

Une nouvelle série va prochainement paraître, elle sera de 22 timbres.

Les six valeurs qui vont du 2 cent. au 15 cent. montreront un méhariste. Les cinq suivants du 20 cent. au 50 cent. Un groupe de méharistes comme l'image ci-contre. Du 55 cent. au 1 fr. 50 des indigènes sous une tente et enfin du 1 fr. 75 au 20 fr. deux indigènes, une femme et un homme un peu exagérément mal peignés.

Tous ceux qu'intéressent les timbres des colonies devront se procurer rapidement les timbres de la série précédente. Dès qu'ils seront hors cours, ce qui ne saurait tarder, leurs prix monteront très rapidement.

LA BÊTE DE LA BAIE NOIRE

Louis brandissait triomphalement sa *fouine* au bout de laquelle un poisson se tordait, une grosse plie au dos noir et au ventre blanc. Pierre se tenait plus loin, au bord du chenal; Jean cherchait des congres dans « le trou aux anguilles »; Émile « fouinait » près de Louis. Leurs instruments de pêche étaient rudimentaires, une branche, avec encore son écorce, au bout de laquelle ils avaient attaché une fourchette en fer. C'est cet instrument primitif qu'on appelle une *fouine*.

A cette époque de l'année, *la pêche à la fouine* était fructueuse : plies, anguilles et congres pullulaient sur les côtes, surtout dans « la baie noire » très plate, se vidant de presque toute son eau à marée descendante.

Depuis une semaine déjà, les quatre petits camarades venaient là chaque jour et chaque fois ils avaient rapporté un plein panier de poisson. Cela faisait pour chacun un bon repas, puis quelques sous du surplus qu'ils vendaient (1). Ils n'étaient pas seuls à cette pêche, les hommes étaient nombreux, allant dans l'eau jusqu'à mi-jambes, lentement, et jetant devant eux leur instrument, ou fouinant méthodiquement avec des gestes réguliers.

(1) On s'étonnera que dans chacun de ces récits où il n'est question que de jeux d'enfants, revienne sans cesse le désir de gagner de l'argent, la misère est parfois si grande sur les côtes, qu'il faut bien que tous tentent de gagner quelques sous.

D'autres enfants aussi fouillaient dans l'eau basse, toujours par bandes, mais moins adroites, moins heureuses que celle que l'on appelait « la bande à Louis ».

Jean venait d'attraper un gros congre, une belle pièce de cinq ou six livres, grosse comme le poignet; la *fouine* l'avait piqué juste sur la tête et il se tordait sur la vase tel un gros serpent noir. Quelques hommes l'admiraient; sans compter les gosses tous accourus, Louis même que rien n'étonnait, fut tenté par les exclamations et vint voir. Il soupesa le poisson glissant, eut un geste connaisseur et déclara :

— Le mareyeur nous en donnera bien 20, 30 sous!

Puis il le jeta dans le panier qu'il remplit.

Soudain un enfant poussa un cri de frayeur intense, il montra d'un doigt tremblant un endroit de la baie, en avant des gros rochers; tous virent une masse noire qui flotta un instant, se tordit ensuite en plusieurs demi-cercles qui parurent coupés les uns des autres, puis tout disparut brusquement. Les enfants, sauf Louis et Pierre, gravirent la côte en courant, les hommes eux-mêmes s'écartèrent du bord, l'un d'eux dit :

— C'est la Bête, y a longtemps qu'on l'a pas vue.

— C'est pas prudent d'rester là, dit un vieux, on sait pas c'que c'est, alors on sait pas c'que ça peut faire.

Dans le champ qui borde la côte, à moitié rassurés d'être plus loin, les hommes et les enfants parlent.

— C'est tout comme le serpent d'mer, assura un autre vieux.

— Il a au moins 20 mètres, s'écria un enfant.

— Et il est gros comme une barrique, ajouta Émile.

Louis ne disait rien, il écoutait et surtout regardait l'endroit où il avait aperçu la Bête.

Tout à l'heure, il avait observé de tous ses yeux, la crainte ne le troublait pas et n'exagéra rien de la vision.

Puis tous partirent, hommes et enfants, seuls restèrent Louis et ses trois camarades, malgré Émile et Jean qui voulaient suivre les autres. Quand ceux-ci furent loin, Louis déclara tout souriant :

— Maintenant on pêchera tout ce qu'on voudra, on sera seuls ici, les autres ne viendront plus puisqu'ils ont peur.

— Tu veux y aller encore? fit Jean effrayé.

— Bien sûr, dit Louis, puisqu'il y a du poisson.

— Et la Bête? s'inquiéta Émile.

— Y aura plus d'Bête, assura Louis.

Une heure plus tard, Louis et Pierre étaient sur les gros rochers, Jean et Émile se tenaient loin derrière, tout près d'un chêne court autour duquel ils avaient enroulé un cordage qui s'en allait jusqu'aux autres, là-bas. Ceux-ci, penchés sur l'eau, surveillaient cette ligne peu commune car le cordage plongeait dans la mer. Aidé par ses camarades, Louis avait monté une ligne robuste, un cordage de drisse tout neuf avec au bout trois fils de laiton en usage pour la pêche au thon, tenant chacun le plus gros hameçon qu'ils trouvèrent. De temps à autre ils appâtaient, à grosses poignées, un mélange de têtes de sardines écrasées et mêlées à des tourteaux d'arachides (1), et Louis expliquait à Pierre :

— C'est bien ici qu'il était, j'ai bien vu, il a forcément son trou par là, alors il reviendra.

Et cela n'a pas tardé, la ligne s'est raidie tout à coup et elle se tendit comme si un poids énorme la tirait par là-bas.

(1) Les tourteaux sont les farines qui restent après la fabrication de l'huile et que l'on mélange à la « rogue » pour appâter à la pêche à la sardine.

Pierre a pâli et s'est reculé, Louis a essayé seul, mais c'est trop lourd pour lui, alors il a hurlé :

— Halez vous autres!

Les huit bras se sont accrochés au cordage et tirent ensemble, régulièrement, malgré les secousses; puis la Bête est sortie de l'eau d'un élan qui la jeta contre les rochers, elle retomba dans la mer qui éclata en gerbes, puis se débattit de toute sa force. Mais le cordage solide s'enroulait autour de l'arbre et bientôt, malgré son poids et sa nervosité, elle fut sur les rochers, puis sur la côte, puis dans le champ. Elle avait avalé les trois hameçons d'un coup. Là, ils purent l'admirer sans crainte, malgré ses tortillements, ses sauts, les coups de fouet de sa queue. Louis triomphait :

— J'avais raison, hein! C'est rien qu'un congre.

Ce n'était qu'un congre en effet, mais un poisson de plus de 3 mètres de long, gros comme le mât d'un sloop et, comme disait Louis :

— Un truc qui pèse dans les 30 kilos.

Ils assommèrent la Bête, la portèrent sur les épaules où elle faisait comme une guirlande, et partirent vers la ville. La bande à Louis eut du succès dans son défilé de rues et tous les gosses émerveillés les suivaient. Louis n'en tira d'ailleurs aucun orgueil, il estima à une plus juste valeur le billet de 50 francs que le mareyeur lui remit; il dit simplement :

— Faudra qu'on s'arrange à faire une pêche comme ça tous les jours!

RENÉ RENNES.

Le plus beau cadeau de Noël !

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco 13 fr.
Envergure 48 centimètres

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 13 fr.
Envergure 63 centimètres

M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE
Moteur caoutchouc..... franco 16.80
Envergure 60 centimètres

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

VARIÉTÉS

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

Voici un étranger en visite dans un certain Pays. De quel Pays est le visiteur et dans quel Pays est-il ?

ÉNIGME HISTORIQUE

Je suis un grand tribun français.

Ma première lettre est dans *Droit* et non dans *Civilisation*.

Ma seconde est dans *Civilisation* et non dans *Droit*.

Ma troisième est dans *Convention* et non dans *Législative*.

Ma quatrième est dans *Bastille* et non dans *Versailles*.

Ma cinquième est dans *Constituante* et non dans *Tribunal*.

Et ma sixième est dans *Tribunal* mais non dans *Charrette*.

Quel est mon nom ?

MOTS EN TRIANGLE

× × × × × S = vin blanc.
× × × × S = heureux.
× × × S = opinion.
× × S = pour fixer deux pièces différentes.
× S = en matière de.
S

Et n'oubliez pas que ces mots doivent aussi se lire verticalement !

COCKTAIL DE MOTS

J'ai deux lettres et suis jeune et brillant.

Ajoutez une tête et je deviens sonore, et triste au fond des bois.

Mettez maintenant mes pieds : je deviens dur.

Ajoutez alors une nouvelle tête et je suis menaçant chez les fauves et même chez votre chien.

Sans rien déranger de mes pieds, ajoutez-en deux autres et je servirai en musique. Enfin, maintenant, modifiez-en un et je deviendrai la victime de la Perrette de la fable.

HOMONYMES

Maintenant que vous connaissez les homonymes, vous allez en rechercher d'un peu plus difficiles :

1° Je suis une plante.
2° Je suis un cri désagréable.
3° Je suis un adverbe de lieu.
4° Je suis aussi une conjonction.
5° Je suis un outil de cultivateur.
6° ...et je suis aussi une période de l'année chère aux écoliers.

ÉNIGME

Ma première lettre est dans *gavroche* et non dans *ruisseau*,

Ma seconde est dans *gavroche* et *ruisseau*, mais non dans *ruelle*,

Ma troisième est dans *ruelle*, mais non dans *avenue*,

Ma quatrième est dans *pont* mais non dans *arche*,

Ma cinquième est dans *Prosper* et non dans *Néresse*,

Ma sixième est dans *mimile* et non dans *Ugène*,

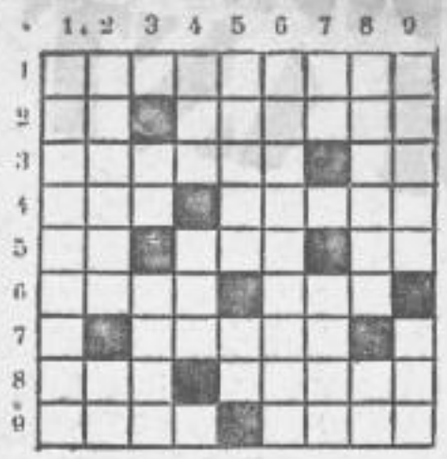
Et ma septième est dans *fardin* mais non dans *square*.

Quant à moi je suis un peu partout, dans les villes et les campagnes, et vous connaissez beaucoup de mes semblables.

(Toutes les solutions au pr[illegible] numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 162

Horizontalement. — 1. On appelle ainsi les employés d'une même administration. — 2. Petit ruisseau. Moquerie fine. — 3. Fruit d'hiver qui nous vient du Sud. Préfixe qui signifie deux. — 4. Pronom personnel de la troisième personne. Ville de Suisse qui est un grand carrefour de chemins de fer. — 5. Pronom réfléchi. Enlève. Note de musique. — 6. Fleur ornementale qui croît à l'état sauvage dans les lieux très humides. Amoncellement. — 7. Qui a reçu des coups. — 8. Carte de jeu. Changea d'air. — 9. Anneau de cordage. C'est le plus grand plaisir qu'on puisse faire à ses parents que de l'être.



Verticalement. — 1. Voyage organisé en bateau. — 2. Faire un ourlet. Métal jaune. — 3. Tout seul sur une carte. Oiseau qu'on trouve en grand nombre au bord du Nil. — 4. Textile végétal qu'on cultive dans le nord de la France et en Belgique. Eut le courage d'agir. — 5. Petit ongle pointu derrière le pied du coq. Adjectif possessif de la deuxième personne. — 6. Petits voiliers rapides à deux mâts. — 7. Adjectif numéral. Possédera. — 8. Oiseaux marins du Nord dont le duvet sert à faire les édredons. En épelant les lettres : vieux. — 9. Fleuve de France. Abîmé par l'usage.

NOTRE CONCOURS DE NOËL

Voici la phrase à reconstituer dans notre " Grand Concours des Jouets de Noël "

Le plus beau cadeau de Noël : Abonne-toi à " Mon Camarade ".

1. *LE* (Lion, Éventail) *PLUS* (Pierrot, Lit, Usine, Sifflet). — 2. *BEAU* (Balle, Éléphant, Ane, Usine). — 3. *CADEAU* (Cube, Avion, Dés, Écureuil, Arbre, Usine). — 4. *DE* (Dauier. Éventail) *NOEL* (Nécrillon, Omnibus, Établi, Lampion). — 5. *ABONNE* (Arrosoir, Ballon, Oiseau, Navire, Normand, Échasses) *TOI* (Train, Ours, Indien). — 6. *A* (Auto) *MON* (Mirliton, Otarie, Négresse) *CAMARADE* (Cerceau, Armoire, Matelot, Arlequin, Rateau, Alsacienne, Diabolo, Étagère).

Nous donnerons prochainement la liste des gagnants.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 161

Horizontalement. — 1. Nid. Étal. — 2. Éus. Ere. — 3. Ré. Al. Eu. — 4. Abris. — 5. Burin. — 6. Ta. Es. Nu. — 7. Ové. Épis. — 8. Tête. Ode.

Verticalement. — 1. Ne. I. Têt. — 2. Ile. Bave. — 3. Dû. Au. Et. — 4. Sabre. — 5. Iriné. — 6. Te. In. Pô. — 7. Ares. Nid. — 8. Leu. Rusé.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 161

Cocktail de mots. — *Il* (n'importe lequel de vos amis). — *Ile* (isolée du continent). — *Aile* (qui lat et fend l'air). — *Agile* (comme un singe) — *Aigle* (qui règne dans les airs et traque les petits animaux pour s'en nourrir.

Homonymes. — Voici les séries d'homonymes qu'il fallait trouver : 1° ins, in, ia, ie ; 2° ton, ton thon ; 3° saule, sûle, sol et sol (la clef de sol).

Mots en losange :

R
S A R
R A V I S
S I S
R

Une bonne affaire. — Voici ce qu'aurait gagné l'homme payé uns ou le 1er jour, deux sous le second, et ainsi de suite jusqu'à la fin du mois :

0,05 + 0,10 + 0,20 + 0,40 + 0,80 + 1,60 + 3,20 + 6,40 + 12,80 + 25,60 + 51,20 + 102,30 + 204,80 + 409,60 + 819,20 + 1.638,40 + 3.276,80 + 6.553,60 + 1[illegible].107,20 + 26.214,40 + 52.428,80 + 104.857,60 + 209.715,20 + 419.430,40 + 838.860,80 + 1.677.721,60 + 3.355.443,20 + 6.710.886,40 + 13.421.772,80 + 26.843.545,60 = 53.687.091,15.

Plus de 53 millions et demi! Qui l'eût cru!...

Réponse à la devinette. — MARAT, un des chefs de la Révolution française avec Saint-Just et Robespierre et qui fut assassiné par la royaliste Charlotte Corday.

Mots en croix illustrés : Horizontalement. — Locomotive, Tour, Sol, Té. *Verticalement.* — Bio, Chaume, Toit, Iris, Dé, Lune.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco . .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Alsace-Lorraine	6 mois :	10 fr. 50
France	12 mois :	20 fr
Belgique .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

GRATUITEMENT

Jusqu'au 1er JANVIER 1939, il sera envoyé **gratuitement**, à tout nouvel abonné d'un an ou abonné qui renouvellera son abonnement pour un an, **un insigne de « Mon Camarade ».**

LES JUIFS

En l'an 69 de notre ère, Titus, fils de Vespasien, vient réprimer la révolte des Juifs, les combat pendant un an, assiège Jérusalem. L'armée romaine, puissante, bien équipée, attend. Les Juifs manquent d'armes, de nourriture, mais ne se rendent pas. Alors, pendant quinze jours, le bélier frappe les murailles, fait une brèche, mais par cette brèche ce sont les Juifs, hâves, sanglants, qui se précipitent sur l'armée prête à l'assaut et la mettent en fuite.

Titus revient, organise un blocus plus sévère : il élève un haut mur de terre tout autour de la ville. Les mois passent : les affamés ne se rendent pas, ne mangeant que des croûtes et des charognes. Tout de même la forteresse fut enlevée, le temple pris d'assaut ; les soldats exaspérés firent flamber la ville. Un million de Juifs périt pendant ce siège! Parmi ceux qui survécurent, 97.000 furent emmenés en esclavage pour devenir gladiateurs, ou travailler dans les mines d'Égypte. Mais le peuple juif ne s'avoua pas vaincu.

Quand l'empereur Hadrien voulut rebâtir le temple de Jérusalem pour le consacrer au dieu romain Jupiter, une nouvelle révolte éclata, menée par Bar-Kokba, révolte qui fut écrasée en 135.

Depuis cette époque, les Juifs n'ont pas repris les armes, ils se sont dispersés à travers le monde.

Mais voilà qui devient curieux. Combien d'empires ont été détruits, combien de peuples à toutes les époques de l'histoire ont disparu, se mêlant aux nouveaux occupants ou aux habitants du pays où ils se trouvaient exilés. Seuls les Juifs ont su garder intactes leur religion, leurs traditions ; on parle encore des Juifs alors que l'État juif a disparu il y a 1.800 ans! Peut-être parce que la religion juive a inspiré toutes les religions occidentales ; après quoi ces religions ont voulu la détruire : elles ne l'ont pas pu — par leurs violences, elles l'ont au contraire maintenue... mais de ce fait l'histoire des Juifs va n'être maintenant qu'une longue suite de persécutions.

Certains Juifs sont venus à Rome. Car Rome païenne admettait tous les cultes. Mais les chrétiens y arrivent à leur tour, se mêlent aux autres sectes juives, prêchent la nouvelle religion. « Refusons d'honorer l'empereur. Abattons les idoles! »

L'État romain répond par des persécutions sanglantes qui ne font pas de différence entre Juifs et chrétiens. Quand Rome sera devenue chrétienne, elle luttera contre ceux qui ne croient pas au Christ, particulièrement contre ces Juifs qui raisonnent trop...

D'autres Juifs ont passé en Arabie. Mahomet fonde sa religion en partant de la doctrine juive. Et beaucoup de Juifs pensent : Mahomet serait-il le Messie ? Hélas ! dès que Mahomet a réuni assez d'Arabes sous sa bannière, il les pousse à massacrer les Juifs... Mais quand les Arabes partiront à la conquête du monde, ils seront bien contents de prendre les Juifs comme guides, interprètes, négociants!

Une puissante communauté juive était restée à Babylone. Maintenant traquée par les Mahométans elle prend à son tour le chemin de l'exil et par les routes des caravanes va jusqu'en Espagne. Ces Juifs, très instruits, furent en Espagne les premiers physiciens, les premiers banquiers, les premiers marchands, les premiers diplomates. Ils furent des médecins si extraordinaires qu'on vit des papes faire venir d'Espagne à Rome des docteurs juifs pour les soigner.

Dans la ville du Pape (Rome — plus tard Avignon) les Juifs ne seront pas maltraités. Le pape ne veut pas qu'on les tue et prêche la modération aux fanatiques du monde entier. Mais il tient à convertir les Juifs ; et les méthodes varient : obligation d'aller au sermon (un gardien armé d'un grand bâton en frappe ceux qui font semblant de dormir) — lois sévères contre les Juifs (jusqu'en 1655 elles seront appliquées partout... sauf dans les États du Pape où, si on méprise les Juifs, on sait profiter de leurs initiatives commerciales) — impôts spéciaux — et de grands avantages à ceux qui se laissent baptiser.

Mais en d'autres pays la situation est terrible : si quelque épidémie éclate, c'est certainement par la faute des Juifs, si quelqu'un est assassiné, ce ne peut être que par un Juif ; les massacres se succèdent. Une espèce de folie religieuse secoue l'Europe : les Croisades ; il faut aller chasser les « Infidèles » et leur prendre le tombeau du Christ — mais pas de Juifs derrière soi! A Worms, Mayence, Cologne, on se rue sur eux : qu'ils deviennent chrétiens ou c'est la mort — beaucoup des Juifs se suicident plutôt que d'accepter le baptême. Et quand les Croisés arriveront à Jérusalem, ils forceront tous les Juifs à entrer dans une de leurs églises à laquelle ils mettront le feu.

En France on n'est pas plus tolérant. En 1207, sur l'initiative d'*Innocent III* est organisée une lutte à mort contre les Albigeois, chrétiens hostiles à l'Église. Seigneurs et soudards en profitent pour s'en prendre aux Juifs de Provence, traités jusque-là avec douceur. Arnold, de l'ordre de Cîteaux, rase la ville de Béziers, massacrant femmes, enfants, vieillards. Puis il passe en Espagne : il veut en chasser les Musulmans, mais il force aussi les rois chrétiens des provinces du Nord à persécuter les Juifs.

L'église catholique interdisait que l'on prêtât de l'argent à intérêts. Or la civilisation du Moyen Age, dont le commerce de peuple à peuple se développait, avait besoin de « banquiers ». On s'adressa à des non chrétiens, aux Juifs, les forçant à tenir ce rôle... le plus souvent pour le compte et le profit de quelque riche seigneur. Intendants, les Juifs n'en sont que plus méprisés : ils sont tenus à l'écart, doivent porter un signe sur leurs vêtements (Hitler n'a rien inventé)... Et de temps en temps on va attaquer le quartier juif, on torture les Juifs pour qu'ils disent où est caché leur argent.

Puis la morale s'assoupissant permet aux chrétiens de devenir banquiers, sans intermédiaires. Il n'y a plus qu'à chasser les Juifs. On les expulse : d'Angleterre en 1290, de France en 1394, puis d'Allemagne, d'Espagne, etc...

En 1480, la *Sainte Inquisition* traque les « mauvais chrétiens » : les hérétiques, les sorciers, et aussi les Juifs, plus particulièrement les « marans », Juifs convertis de force et qui faisaient semblant de pratiquer le catholicisme ; dans toutes les villes, des malheureux sont brûlés en place publique. En 1492, les Juifs non convertis sont expulsés, doivent abandonner leurs biens ; ils se réfugient en Pologne, en Turquie, et leur activité rendra ces pays prospères.

Au XVIe siècle, il ne restait plus beaucoup de Juifs en Occident, et là où ils se trouvaient on leur faisait la vie dure ; ils étaient parqués dans quelques rues du faubourg le plus sale que l'on barrait la nuit par des chaînes : défense aux Juifs d'en sortir, défense aux chrétiens d'y entrer ; quand la communauté juive devenait plus importante, les Juifs confinés dans ce quartier spécial, appelé *ghetto*, vivaient à plusieurs dans la même pièce ; ils étaient tous misérables : on leur défendait d'acquérir des terres, d'être artisans, d'exercer une profession, les « corporations » (là non plus Hitler n'a rien inventé)... n'acceptant pas les Juifs ; il ne leur restait guère qu'une ressource : le métier de chiffonnier auquel ils ajoutaient — en secret — celui de prêteur sur gages. Et pourtant les Juifs ne se convertissent pas, restent fidèles à leur religion, à leurs coutumes. Leurs prêtres, les *rabbins*, leur rappellent sans cesse les vieilles lois de Moïse et leur imposent des règles de plus en plus strictes fixant les moindres gestes de leur vie...

La Renaissance va-t-elle libérer les Juifs? Luther prêche la Réforme, revient à la Bible, le livre sacré des Juifs et le traduit en allemand ; il félicite les Juifs d'avoir lutté contre l'Église... puis, ayant triomphé dans son pays, lutte à son tour contre les Juifs : il n'y a rien à faire avec eux — ils se refusent à devenir protestants!

Christophe Colomb s'embarque pour son fameux voyage le lendemain du jour où fut promulguée l'Edit expulsant les derniers Juifs d'Espagne ; or c'étaient surtout des savants juifs qui avaient étudié l'astronomie, la géographie... et donc permis ce voyage ; mais avec Colomb s'était embarqué un Juif, Luis de Torrès, qui le premier mettra le pied sur le Nouveau Monde et qui, croit-on, répandit l'usage du tabac. Beaucoup de Juifs partiront à leur tour pour le Nouveau Monde : ils y retrouveront au Mexique, au Pérou, l'Inquisition qui les brûlera.

La Hollande va les accueillir, et le Danemark et l'Angleterre.

Mais seule la grande Révolution française proclama la libération des Juifs, le droit pour tous de penser librement, l'égalité des citoyens : un peu partout les portes du ghetto tomberont — sauf en Russie où l'on ne sera pas étonné de trouver des Juifs parmi les plus violents adversaires du régime tsariste...

Voici que dans plusieurs pays on pousse à la haine du Juif ; ce sont précisément les pays où le peuple est le plus malheureux. A ce peuple qui souffre on dit — comme c'est simple : Attaque le Juif, c'est lui le responsable de ta misère. Et le peuple va massacrer le cordonnier ou le tailleur juif au lieu de s'en prendre aux vrais coupables : ces chefs ignobles et barbares qui hurlent la guerre du haut d'un balcon, protégés par des centaines de policiers!

Bour.

POLYCARPE

Prend l'air...

avec un ventilateur.

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.423.

FOU VOLANT

PAR R. Mellier

- RÉSUMÉ -

APRÈS UNE DRAMATIQUE TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE, GOUPIL DIT "FOU-VOLANT" ET GARNIER DIT "MICRO", RADIO, VIENNENT D'ATTERRIR A PROXIMITÉ D'UNE GRANDE FORÊT, DANS UN LIEU INCONNU.

HARASSÉS DE FATIGUE, "FOU VOLANT" ET "MICRO" SE SONT ENDORMIS DANS LA CARLINGUE.

AU RÉVEIL, LE FROID EST RUDE ET "MICRO" FAIT UN GRAND FEU

MAIS DES LOUPS RÔDENT DANS LA FORÊT PROCHE.

ET SOUDAIN L'UN D'EUX SAUTE SUR "MICRO"

"FOU VOLANT" ARMÉ D'UN RÉVOLVER SE PRÉCIPITE AU SECOURS DE SON RADIO.

MAIS LA MEUTE SE LANCE À LA POURSUITE DES DEUX AVIATEURS.

"FOU VOLANT" ET "MICRO", RÉFUGIÉS DANS L'AVION TIENNENT LES LOUPS EN RESPECT AVEC LEURS RÉVOLVERS.

LA SEMAINE PROCHAINE : **RECORD BATTU**

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS SONT PARTIS SUR LE VAPEUR "TRIPE À-LA MODE" MAIS LES AFFREUX BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS

...QUI ONT JURÉ DE S'EMPARER DU TRESOR DU CORSAIRE GRADOUBLE, ONT ASSOMMÉ L'EQUIPAGE DU BATEAU ET SE SONT EMBARQUÉS À LEUR PLACE

LE SINISTRE OTTO SCHLASS, CHARGÉ DE LA CUISINE DU BORD, VERSE DE LA MORT AUX RATS DANS LE CAFÉ AU LAIT DE BEGONIA ET D'HUMERUS

COMME LE DÉJEUNER TARDE À VENIR L'ASTUCIEUX BEGONIA, POUR TROMPER SON APPETIT MANGE UNE MAGNIFIQUE BANANE

LE SINISTRE OTTO SCHLASS GLISSE SUR LA PELURE DE BANANE DE L'ASTUCIEUX BEGONIA ET TOMBE AVEC LE PETIT DEJEUNER À LA MORT AUX RATS

SANS LE SAVOIR LES DEUX AMIS ONT ÉCHAPPÉ À UNE MORT TERRIBLE, MAIS ILS SONT FURIEUX DE N'AVOIR À MANGER QUE DU BISCUIT DE MER.

LES RATS QUI INFESTENT LES SOUTES DU "TRIPE À LA MODE" SE SONT RÉGALÉS JUSQU'À EN CRÉVER DU DÉJEUNER RENVERSÉ... PERPLEXITÉ DES DEUX AMIS.

QUELQUE CHOSE DE LOUCHE SE PASSE À BORD QU'IL FAUT TIRER AU CLAIR. MAIS IL FAUT TOUT D'ABORD SAVOIR SI LA TERRE EST ENCORE LOIN.

TANDIS QUE DES AMIS CONSULTENT LA CARTE, LE SINISTRE GROSSAC ARRIVE À PAS DE LOUP. IL SE PRÉPARE À LES ASSOMMER À COUPS DE MARTEAU.

N° 163

Mon Camarade

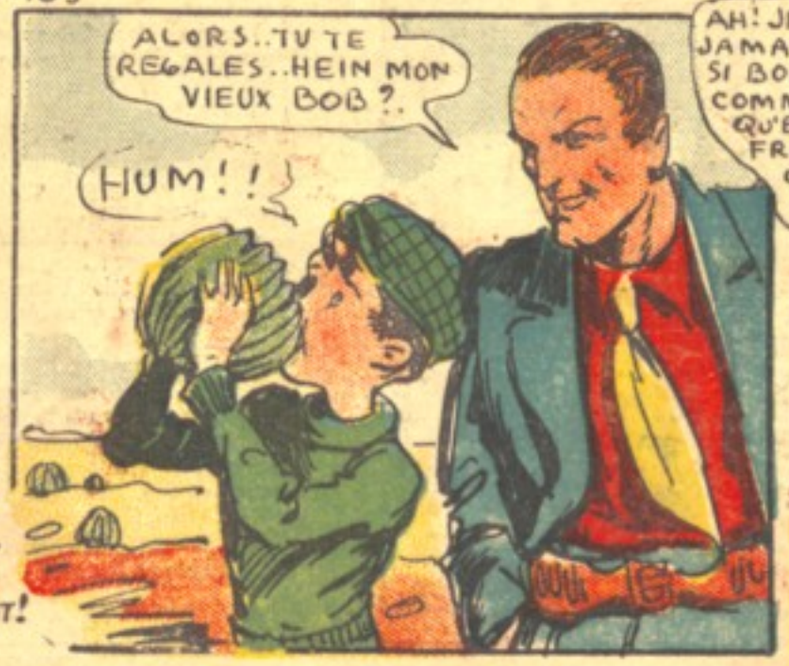
0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

JEUDI 12 JANVIER 1939.

RÉSUMÉ. — A LA RECHERCHE DU PROFESSEUR RAMON CORTÈS ENLEVÉ PAR LES REBELLES, JIM ET BOB SE TROUVENT LANCÉS SUR UNE FAUSSE PISTE PAR UN COMPLICE DES REBELLES.

163

AYANT PRIS UN GROS CHIFFON DANS SES BAGAGES JIM CUEILLIT UN CACTUS, IL EN FIT TOMBER LES ÉPINES PUIS IL EN COUPA LA PARTIE SUPÉRIEURE AVEC SON CANIF.. BOB ALORS BUT AVEC SATISFACTION À MÊME LA PLANTE L'EAU DÉLICIEUSEMENT FRAÎCHE QU'ELLE CONTENAIT!



DÈS QUE NOS DEUX AMIS EURENT ÉTANCHÉ LEUR SOIF ILS SE REMIRENT EN SELLE APRÈS AVOIR FAIT UNE AMPLE RÉCOLTE DES PROVIDENTIELS "ÉCHINOCACTUS"

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux orphelins élevés par leur tante. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom ne sait qu'inventer comme espièglerie.

Chapitre VI. — La maladie de Tom
(Suite)

— Dis, à quoi est-ce que ça sert les chats morts?

— A quoi ça sert? A guérir les verrues!

— Penses-tu. Je connais quelque chose de meilleur.

— Je parie que non. Qu'est-ce que c'est?

— De l'écume.

— De l'écume! je ne donnerais pas un sou pour de l'écume.

— Tu ne donnerais pas... tu ne donnerais pas. As-tu essayé?

— Non, pas moi, mais Bob.

— Qu'est-ce-qui te l'a dit?

— Qui? Il l'a dit à Jef, et Jef l'a dit à Johanny, et Johanny l'a dit à Ben, et Ben l'a dit à un petit nègre, et le négrillon me l'a dit! Là, tu vois...

— Qu'est-ce que ça prouve? Ce sont tous des menteurs. D'ailleurs je les connais, ils mentent tout le temps. Est-ce que tu peux me dire comment Bob a fait?

— Bien sûr, il a mis sa main dans un tronc

— Qu'est-ce que tu tiens donc là, Huck?

d'arbre pourri où de l'eau de pluie était entrée en faisant de l'écume.

— En plein jour?

— Bien sûr!

— Est-ce qu'il disait quelque chose?

— Ça, je n'en sais rien, peut-être bien que oui.

— Ah! tu vois; se figurer qu'on peut guérir des verrues avec de l'écume quand on agit aussi bêtement. Il faut savoir... On doit aller au milieu de la forêt jusqu'à un endroit où on sait qu'il y a un tronc plein d'eau de pluie et juste à minuit on doit marcher à reculons jusqu'au tronc d'arbre en disant : « Ecume! Ecume, avale mes verrues! » puis on fait rapidement onze pas les yeux fermés, on fait trois tours et on rentre à la maison sans parler à personne. Parce que si on parle, alors tout est fichu.

— Ta recette est bonne, mais je ne crois pas que Bob ait fait comme cela.

— Non, monsieur, vous pouvez parier qu'il ne l'a pas fait, la preuve, c'est que c'est lui qui a le plus de verrues de toute la ville, et bien sûr qu'il n'aurait plus de verrues s'il avait eu la manière de les faire partir avec de l'écume. Moi, j'ai fait partir de mes mains des milliers de verrues de cette façon; j'ai toujours beaucoup de verrues parce que je joue tout le temps avec beaucoup de grenouilles, alors je sais... Quelquefois je les fais partir avec un haricot.

— Oui, le haricot c'est bien, je m'en suis servi.

— Ah! tu as essayé? Comment as-tu fait?

— Eh bien voilà! Tu coupes le haricot en deux et tu racles ta verrue jusqu'à ce qu'elle saigne. Alors, tu mets un peu de sang sur une des moitiés du haricot, tu creuses un trou et tu l'enterres, à minuit, à un croisement de chemins, par une nuit sans lune. Et puis, tu brûles l'autre moitié du haricot. Alors, le morceau sur lequel il y a du sang se met à tirer, se met à tirer pour retrouver l'autre morceau du haricot et alors le sang attire la verrue et bientôt elle s'en va!

— Oui, c'est comme cela, Huk. Seulement si, pendant que tu l'enterres, tu dis : « Haricot dedans, verrue dehors, tu ne m'embêteras jamais plus », ça réussit beaucoup mieux. C'est comme cela que fait Joë Harper. Mais, dis-moi, comment est-ce que tu fais avec les chats morts?

— Eh bien, c'est bien simple; avec le chat on va dans le cimetière à minuit, un jour où quelqu'un de méchant a été enterré. A minuit, un diable vient; quelquefois il y en a deux, quelquefois trois; mais on ne peut pas les voir, on ne peut que les entendre. Ça fait comme le bruit du vent quand ils parlent et, au moment où ils vont emporter ce mort, alors tu lances le chat après eux en disant : « Diables, emmenez le chat, chat emmène la verrue. » Il n'y a pas de verrue qui y résiste.

— Ça doit être vrai! Est-ce que tu as essayé?

— Non, mais la mère Hopkins me l'a assuré.

— Alors, c'est certain, parce qu'on dit qu'elle est un peu sorcière.

— On dit, mais non, Tom, c'en est une pour de vrai! Elle a jeté un sort à papa. Papa le disait souvent. Un jour qu'il passait près d'elle, elle lui a jeté un sort, alors il a ramassé un caillou et il l'aurait assommée s'il l'avait attrapée. Eh bien, cette nuit-là, il a culbuté dans un fossé, vu qu'il était saoul et il s'est cassé un bras.

— Quelle méchanceté! Mais comment a-t-il vu qu'elle lui avait jeté un sort?

— Papa disait que ce n'est pas difficile à voir. Il disait qu'elle l'avait regardé fixement en marmottant et quand les sorcières marmottent, elles disent à l'envers : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

— Et quand vas-tu essayer ton chat, dis, Huk?

— Cette nuit, car les diables viendront chercher le vieux Williams.

— Mais on l'a enterré samedi, Huck. Sûrement ils sont déjà venus le chercher.

— Tu en as de bonnes! Tu te figures comme cela que les diables travaillent le dimanche.

— Je n'avais pas pensé à cela. Laisse-moi aller avec toi?

— Je veux bien, si tu n'as pas peur.

— Peur, moi, tu veux rire! Viens me chercher à minuit moins le quart. Tu n'auras qu'à miauler devant ma fenêtre.

— Entendu. Mais tu miauleras pour me répondre. La dernière fois, tu m'as laissé miauler si longtemps que le vieux Hayes est sorti pour me jeter des pierres en criant : « Au diable ce chat! » Alors je lui ai flanqué une brique dans ses carreaux. Mais ne le raconte à personne.

— Bien sûr. Si, l'autre nuit, je n'ai pas pu te répondre, c'est que tante Polly n'était pas encore couchée. Mais, cette fois, je te répondrai, je te le promets. Qu'est-ce que tu tiens donc là, Huck?

— Ça n'est qu'un capricorne.

— Où l'as-tu trouvé?

— Dans les bois.

— Qu'est-ce que tu me le vends?

— Mais rien du tout, je veux le garder.

— Si tu veux, si tu veux. D'ailleurs, il est moche.

— Bien sûr, on peut toujours dire que quelque chose qui ne vous appartient pas est moche. Mais quant à moi, il me suffit.

— Et puis, on en a tant que l'on veut. Si j'en voulais, j'en trouverais des milliers.

— Alors, pourquoi ne vas-tu pas en chercher? C'est parce que tu sais bien que tu ne pourrais pas en trouver! C'est un joli capricorne que j'ai et c'est le premier que j'ai vu cette année.

— Et si je te l'échangeais contre ma dent?

— Fais voir?

Tom sortit de sa poche un morceau de papier qu'il déplia soigneusement tandis que Huck le suivait des yeux avec attention. La tentation était grande; enfin il dit :

— C'est une vraie?

Tom souleva sa lèvre et montra le trou.

— Dans ce cas, affaire conclue.

Tom enferma l'insecte dans la boîte d'amorces qui avait, auparavant, servi de prison au hanneton et les deux garçons se séparèrent, chacun persuadé qu'il était plus riche qu'auparavant.

Lorsque Tom fut en vue de l'école, il piqua un temps de trot pour se donner l'allure d'un élève qui veut arriver à l'heure. Il accrocha son chapeau au portemanteau et s'installa à sa place d'un air effaré.

Le maître, que le bourdonnement de la classe avait assoupi dans son fauteuil, se dressa d'un bond.

— Tom Sawyer! s'écria-t-il.

— Monsieur?

— Venez ici. Vous êtes de nouveau en retard, comme d'habitude!

Tom était tout près de faire un mensonge quand il vit deux longues nattes de cheveux blonds dans le dos d'une jeune personne que son cœur reconnut de suite. De plus, il vit qu'il n'y avait qu'une seule place libre, sur les bancs des filles, justement à côté d'elle, et comme il savait qu'en punition on l'enverrait s'asseoir parmi elles, il répondit sans hésiter :

— Je m'étais attardé à bavarder avec Huckleberry Finn!

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous trouverez peut-être que c'est bien tard pour vous raconter une fête de Noël, mais comme je vous l'ai déjà dit souvent, il faut plusieurs semaines pour que le journal soit imprimé, ce qui fait que je suis toujours très en retard pour vous raconter les choses qui se passent et aussi pour répondre dans mon petit courrier à vos lettres, si gentilles et si nombreuses.

Donc, le mois dernier — je pourrais même dire l'an dernier, puisque l'année change le 1er janvier — une grande fête de Noël pour les enfants a eu lieu au Vélodrome d'Hiver, à Paris, et j'y étais.

Mais en écrivant cela je m'aperçois que je n'ai pas souhaité la bonne année à mes petits amis, garçons et filles. Et je m'en excuse beaucoup. Mais il faut vous dire que la dernière lettre que vous avez lue de moi, je l'ai écrite avant le 15 décembre, à un moment où on ne pensait pas encore à la nouvelle année. Je vous la souhaite quand même bonne et très heureuse, plus heureuse si possible que toutes les années que vous avez déjà vécues. Et je vous demande pardon de vous adresser des vœux que vous lirez quand ils seront passés de saison.

Mais j'en reviens à la fête du Vélodrome d'Hiver. Je crois que jamais de ma vie je n'ai jamais vu autant d'enfants ensemble. Vingt-cinq mille enfants au Vélodrome d'Hiver ont dit le lendemain les journaux. Mais je crois qu'il y en a eu beaucoup plus que cela. Trente mille, plus peut-être. Il y en avait à tous les étages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au quatrième, et pour qu'il n'en reste pas dehors on a dû en loger sur la piste qui sert aux coureurs cyclistes. A des endroits, la piste est en pente, tellement en pente qu'on ne peut pas l'escalader. On grimpait tout de même en haut de la pente et on s'accrochait aux balustrades pour ne pas glisser.

Trente mille enfants à la fois, ça fait une vraie ville. Et pas une petite ville, une grande ville. Une ville comme Angoulême, par exemple. Et quand toute une ville rit à la fois, vous ne pouvez pas vous imaginer le bruit que cela fait. On en avait les oreilles presque percées.

Ceux qui ont fait rire beaucoup et longtemps, ce sont les Fratellini, les célèbres clowns, que, j'en suis sûr, vous connaissez tous. Je ne les connais pas tous par leurs petits noms, mais ils sont trois. Un est un vieux monsieur un peu bêta, avec un chapeau haut de forme, un faux col à manger de la tarte et un bel habit noir. Le deuxième est laid, si laid qu'il en est affreux, avec un nez rouge, des vilains cheveux ébouriffés et des gros souliers. Il a des chaussettes rayées rouges et en dessous de ses vêtements il a un corset. Enfin le dernier des Fratellini, c'est le plus beau. Il a la figure toute blanche, un chapeau pointu et un beau costume de clown avec des paillettes en argent, en or et de toutes les couleurs.

Ce qu'ils ont pu nous faire rire, les Fratellini !

Avant les Fratellini il y a eu des chansons de chorales. Il y avait mille enfants qui chantaient à la fois, dirigés par Mme Sauveplane. C'est formidable. Et pourtant c'est si grand le Vélodrome d'hiver, que c'était tout juste ce qu'il fallait, pas plus. Parmi ceux qui chantaient et qui dansaient, il y en avait déguisés en animaux, en souris, ou en petits diablotins. C'était tout ce qu'il y avait de joli.

Il y a eu aussi des trapézistes, des hommes et des femmes. Une femme surtout était très forte à faire des tours. Elle était suspendue très haut en l'air, et quand elle tournait autour de la barre de bois où elle était accrochée, on avait bien peur qu'elle ne tombe, surtout qu'il n'y avait pas de filet en dessous et qu'elle se serait fait très, très mal si elle avait dégringolé sur le plancher. Pensez qu'à certains moments elle ne se tenait que par un pied à une barre de bois. C'est formidable. Moi je ne ferais pas des choses comme cela. J'aurais trop peur.

Il y a eu aussi un numéro avec M. Saint-Granier, que connaissent tous ceux dont les papas ont la radio. Et puis il y a eu le célèbre chanteur sans nom, qui est très connu, quoique personne ne sache comment il s'appelle. Quand il chantait, tous les 30.000 enfants reprenaient le refrain en chœur et je vous garantis que cela faisait du bruit.

Mais le grand clou de la fête pour les lecteurs de Mon Camarade, *ça a été une grande pantomime : Toto et Toutoune au Mexique. Je vais vous dire de quoi il s'agit.*

Toto et Toutoune sont arrivés au Mexique après des tas d'aventures, pour voir leurs amis Bob et Jim Mystère, et ils sont interviewés par la radio de Mexico, dont le speaker, Jean Morvan, est très connu des enfants sous le nom de Gavroche et de Frispouiet.

Puis Toto et Toutoune vont vers la maison de leurs amis. Mais dans le désert (le désert ici c'était une piste de cirque avec un tapis brosse), les rebelles du général Codillo les enlèvent et les mènent prisonniers dans leur camp.

Heureusement Bob retrouve dans le désert les chapeaux de Toto et Toutoune. Il court à la radio de Mexico et demande du secours... Le speaker appelle Jim Mystère. Il réussit à le toucher par radio et Bob se précipite derrière son ami, saute en croupe de son cheval.

Jim Mystère appelle tous ses cows-boys. Il y en avait six, et même une femme parmi eux. Il arrive avec Bob au camp des rebelles. Un grand combat s'engage et nos deux héros sont délivrés.

C'était magnifique. On avait très peur que Bob n'arrive pas à temps ni Jim Mystère, surtout que les rebelles allaient les torturer. Mais heureusement tout s'est arrangé.

Si vous voulez connaître l'histoire en détail, on pourra publier la pièce dans un numéro de Mon Camarade.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

DE BELLES MOUFLES POUR L'ENSEMBLE D'UNE PETITE FILLE DE 9 A 10 ANS

Deux pelotes de laine sport assorties à l'ensemble. Si possible une pelote angora même ton (si vous n'avez pas celle-ci, tricotez tout en laine sport exactement comme l'ensemble.)

Montez 50 mailles sur 4 aiguilles de 4 millimètres en mettant 12 mailles sur la 1re aiguille, 12 sur la 2e, 13 puis 13.

Tricotez en tournant pendant 12 cm. en faisant une diminution au milieu de chaque aiguille au bout de 6 cm. et du 12e cm. En tricotant ainsi : prendre la laine angora, faire 12 rangs jersey endroit, prendre la laine ordinaire, la nouer au dernier point, faire 6 rangs jersey environ, prendre la laine angora : 6 rangs jersey endroit, nouer la laine ordinaire : 6 rangs envers; laine angora : 6 rangs endroit jusqu'à ce que vous ayez 12 cm. de haut.

Maintenant prenez des aiguilles de 3 mm. et travaillez en laine ordinaire tout le reste de la moufle. D'abord faites des côtes 2 et 2 en diminuant de 1 maille au milieu de chaque aiguille au 1er rang. Il reste 38 mailles. Continuez les côtes 2 et 2 pendant 1 cm. pour bien enserrer le poignet.

Vous allez commencer la main gauche; disposez les mailles :

1re aiguille, 16 mailles pour la paume.
2e aiguille, 2 mailles pour le pouce.
3e aiguille, 10 mailles pour le dos.
4e aiguille, 10 mailles pour le dos.

Travaillez maintenant en jersey uni.

Tricotez en tournant pendant 5 cm. (environ 16 rangs) en exécutant tous les 4 tours une augmentation dans la dernière maille du pouce, on obtient 6 mailles en tout pour le pouce que vous terminez seul : tricotez 4 mailles du pouce, puis sur une 2e aiguille, 2 mailles plus 2 mailles montées à ce moment, soit 4 encore; et enfin sur une 3e aiguille montez 4 autres mailles. Tricotez ces 12 mailles en tournant pendant 4 cm., puis pendant 4 tours faites 3 diminutions par tour. Le pouce est terminé. Arrêtez.

Reprendre les 16 mailles de la paume, relevez 4 mailles sur l'entre-pouce (les 4 du milieu) les 2 fois 10 mailles du dos et tricotez en tournant 8 cm. en travaillant en rond. Puis tricotez encore 3 cm. avec 4 diminutions par tour en les faisant de chaque côté (2 mailles ensemble, 2 mailles, 2 mailles ensemble) en conservant toujours les 2 mailles du côté droit. Fermez comme le pouce en tirant les dernières mailles sur un fil passé dedans.

Pour terminer les revers, repliez les 12 premiers rangs d'angora en 2 sur l'intérieur, de manière qu'il y ait un rebord de 6 rangs angora dedans et dessus. Maintenez en dedans par des points en laine.

Faites la main droite pareillement, mais en répartissant les mailles après le poignet, commencez par 2 mailles pouce puis 16 paume et 2 fois 10. Et faites les 6 mailles d'augmentation du pouce dans sa 1re maille.

LES BORDÉS

BORDÉ. — Coupez un biais, c'est-à-dire une bande de 1 cm. 1/2 à 2 centimètres dans le sens de la diagonale d'un carré, côtés posés sur les droits fils du tissu. L'endroit contre l'endroit du vêtement, le bord contre le bord à border, faites après le bâti un petit point devant, puis rabattez la couture comme un ourlet sur l'envers du vêtement.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Bouillie pour les enfants. — *Délayer de la farine de gruau dans du lait, mettre peu de sel et du sucre, laisser bouillir 20 minutes et tourner toujours pour que la bouillie n'attache pas à la casserole ; si elle est trop épaisse, éclaircir avec du lait.*

Potage au riz aux tomates. — *Faire cuire une cuillerée de riz par personne dans de l'eau bouillante beurrée et salée, et quelques minutes avant de servir, mêler au potage une purée de tomates ; à volonté un hachis fin de cerfeuil.*

Omelette aux pommes. — *L'omelette aux pommes se fait comme les autres omelettes, mais avant de la rouler il faut placer les pommes, que vous aurez fait cuire de la manière suivante : Couper les pommes en rondelles et les faire cuire au beurre.*

Les Conseils de tante Camille

Une eau à détacher. — *Dans un litre d'eau tiède, faire fondre 50 grammes de savon blanc et 30 grammes de sel de soude. On ajoute à la dissolution, tandis qu'elle est encore tiède, 60 grammes de fiel de bœuf; et, lorsqu'elle est refroidie, quelques gouttes d'huile essentielle de lavande ou de citron.*

On passe dans un linge fin, puis on met en bouteilles pour bien conserver. On s'en sert à très petite dose en frottant avec une brosse douce et en lavant aussitôt la place à l'eau bien chaude.

Il ne faut pas du tout que l'eau à détacher séjourne sur l'étoffe et les taches disparaissent radicalement.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUME :

(62)

Raleu, Bradur ainsi que le pilote Thomas, le mécanicien Bouboule et, notre ami Pat'Soum ont été recueillis sur un paquebot rentrant en France. Raleu sur ce paquebot, reprend toute son arrogance.

LE COMMANDANT DU PAQUEBOT FAIT CRÉDIT A RALEU QUI, VÊTU DE NEUF, RETROUVE SON ASSURANCE TANDIS QUE « BRADUR » SE RECROQUEVILLE...

IL SENT QUE SES BICEPS N'ONT PLUS AUCUN POUVOIR DEVANT LA FORTUNE DE RALEU. AUSSI FINIT-IL PAR DEMANDER PARDON A SON ANCIEN PATRON.

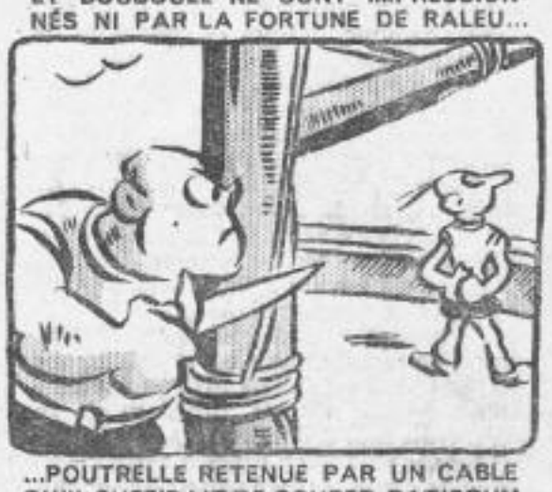
CELUI-CI ENCORE PLUS VANITEUX QUE RANCUNIER EST SI FLATTÉ QU'IL PARDONNE. TOUTEFOIS, IL Y MET CERTAINES CONDITIONS. IL FAIT SIGNER...

...A BRADUR UN PAPIER OU CELUI-CI RECONNAIT L'AVOIR VOLÉ ET TENTÉ DE L'ASSASSINER. IL LE MENACE EN CAS DE REFUS D'OBÉISSANCE.

AUSSITOT RALEU MET A L'ÉPREUVE LE DÉVOUEMENT DE LA BRUTE. THOMAS ET BOUBOULE NE SONT IMPRESSIONNÉS NI PAR LA FORTUNE DE RALEU...

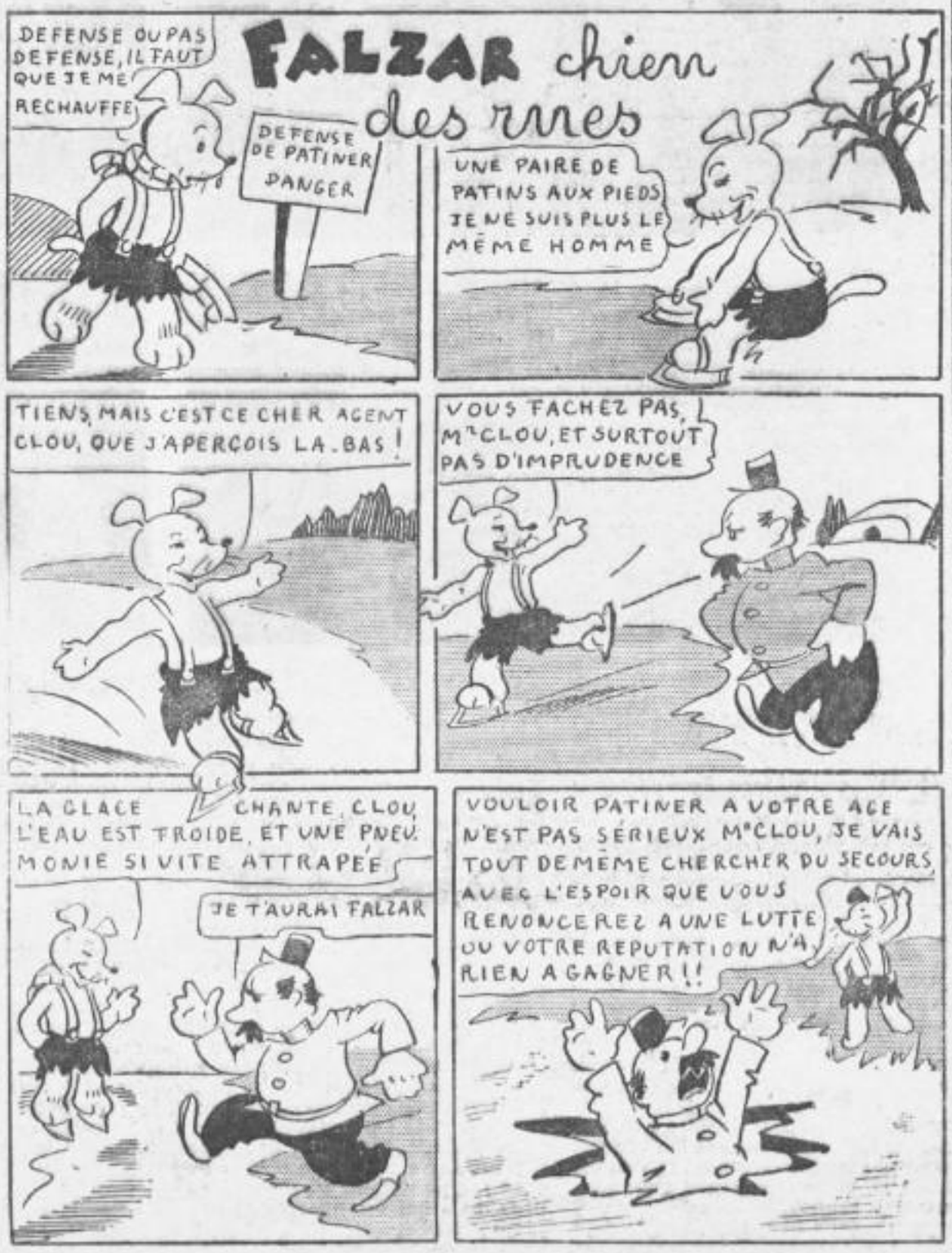
...NI PAR LES BICEPS DE SON VALET. ET CONTRAIREMENT A CE QUE BRADUR ESPÉRAIT, C'EST LUI QUI TOMBE PAR-DESSUS BORD...

BRADUR CROIT QUE CETTE MISSION SERA PLUS FACILE MAIS DE PEUR DES REPRÉSAILLES IL SIMULE UN ACCIDENT. PAT'SOUM SEMBLE RÊVER. SOUS LA...



...POUTRELLE RETENUE PAR UN CABLE QU'IL SUFFIRAIT DE COUPER, PAT'SOUM SERAIT ÉCRASÉ. PERSONNE A L'HORIZON... HOP. BRADUR COUPE LE CABLE !

FALZAR chien des rues



POUR RIRE UN PEU

Un prétentieux, énorme par sa vanité et sa corpulence, raconte ses prouesses d'alpiniste à deux jeunes filles qu'il veut éblouir :

— Ah, oui, mesdemoiselles, combien de fois, au cours de mes ascensions, ma vie a-t-elle été suspendue à un fil!

— Vous voulez dire à une grosse corde ou encore mieux à une chaîne, rétorque ironiquement une des auditrices...

o

A Marseille, de gigantesques paquebots sont amarrés au quai. Deux campagnards qui viennent dans le grand port pour la première fois s'arrêtent, admiratifs. La femme voudrait bien faire un petit tour sur l'eau, aussi propose-t-elle à son mari, en désignant une des villes flottantes.

— Tu ne pourrais pas donner un pourboire au capitaine, il nous ferait peut-être faire une promenade dans son bateau ?

o

L'Instructeur. — Vous ne savez pas la différence qu'il y a entre un voleur et un receleur?

L'Elève. — Non, monsieur.

L'Instructeur. — Bien, supposons donc que vous et moi allions voler des poulets. Vous surveillez les abords, je m'empare des bestioles, je les porte chez vous; qu'est-ce que je suis?

L'Elève. — Un voleur monsieur.

L'Instructeur. — Très bien, et vous?

L'Elève. — Un invité, monsieur.

o

Le petit Bébert (6 ans) aime à organiser des concerts : prenant quelques timbales, une vieille casserole, il se met à taper dessus au moyen d'une vieille pincette. « Veux-tu finir ce tapage ? tu me casses les oreilles, lui crie sa grand'mère. » Pendant quelques secondes c'est le silence. Puis le bruit d'une trompette éclate, tandis que Bébert marque la mesure en sautant. « Je t'ai dit de cesser ce tapage, m'entends-tu? — Oui, grand'mère, mais celui-ci c'est pas le même, c'est un autre. »

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, porteur de documents importants qu'il veut ramener en France, vient d'arriver à Hambourg, sous l'uniforme d'un membre des Jeunesses hitlériennes.*

Chapitre XV
LE CONSULAT DE HAMBOURG.

Le bateau qui avait mené Pierrot Lancry de Blankenese à Hambourg avait achevé de remonter l'estuaire de l'Elbe.

Aux collines boisées et couvertes de villas de Blankenese où s'était embarqué Pierrot avait bientôt, au premier tournant du fleuve, succédé le fouillis des constructions industrielles qui avoisinent tous les grands ports. Sur l'une et l'autre rive ce furent bientôt les hauts bâtiments de briques des docks, les poutrelles d'acier des grues géantes, les cheminées des usines et au fond du paysage les clochers de la vieille ville hanséatique de Hambourg.

Le bateau, qui s'était arrêté à Othmarschen et à Altona en abordant des pontons de bois, allait arriver à Hambourg, quand Pierrot, profitant de ce qu'il était seul à l'arrière du bateau, où les touristes étaient rares à cette heure de la matinée, regarda furtivement les documents que lui avait remis Fritz Hermann avant sa dramatique évasion du sous-marin par le tube lance-torpille.

Il tira les papiers de l'enveloppe imperméable qu'il portait au cou.

C'était une très mince liasse de documents dactylographiés sur un papier pelure fin et léger. Les lignes étaient serrées, et rédigées en espagnol, langue que Pierrot ne connaissait pas.

Une liste lui parut particulièrement importante, c'était celle des principaux officiers qui devaient se mettre à la tête de la rébellion. Un long document chiffré portait des signatures qui parurent françaises à Pierrot. Peut-être ce document était-il étranger aux affaires espagnoles. Il était contenu dans une enveloppe séparée...

Un marin s'approcha de Pierrot qui replia précipitamment ses papiers sans avoir achevé de les examiner et qui les replaça dans le sachet suspendu à son cou...

— Tu vois, là-bas, c'est le cimetière des voiliers... dit le marin.

Le long des docks, comme une forêt sans feuilles et sans rameaux, se dressaient les mâts des bateaux qui pourrissaient doucement, dans le port d'où ils étaient si souvent partis pour parcourir le monde.

— Et là-bas, c'est le cimetière des vapeurs...

A perte de vue, un peu plus loin, des dizaines de grands cargos se rouillaient à l'ancre, inemployés depuis que le commerce de l'Allemagne avec l'étranger avait diminué dans des proportions considérables...

Le matelot qui avait fait cette remarque ajouta à voix un peu plus basse...

— On ne peut pas dire que le port de Hambourg ait fait beaucoup de progrès depuis ces derniers temps...

L'homme était visiblement prêt à pousser plus loin ses critiques du régime. Mais Pierrot, gêné par l'uniforme de jeune hitlérien qu'il portait, ne savait trop que répondre. L'important pour lui était de mettre en lieu sûr les documents qu'il avait sur lui. Il ne voulait pas courir le risque d'être inquiété pour une conversation imprudente.

On approchait du môle de débarquement... Le marin courut garnir le flanc de bateau de vieux pneumatiques pour empêcher un trop rude contact avec les murs des quais...

Le quai, où débouchaient des rues en pentes, était bordé de bazars, de cafés pour marins, d'agences de voyage, de maisons d'exportation, de boutiques de curiosités qui montraient en vitrine les étranges idoles océaniennes que fabriquent les indigènes de l'archipel Bismark ou du nouveau Meklembourg. En haut de la pente d'un parc boisé apparaissait une massive et colossale statue de Bismark, en pierre blanche...

Une demi-heure plus tard, Pierrot sonnait à la porte du consulat d'Espagne, une riche villa située dans un beau quartier aux rues paisibles et ombragées qui avoisinait le lac d'Alster.

Pierrot avait en effet pensé que le moyen le plus rapide de faire prévenir le gouvernement espagnol était d'aller trouver son représentant à Hambourg.

Pierrot qui n'avait pas de passeport, pouvait être arrêté, fouillé en tentant de passer la frontière allemande. Le consul, lui, saurait comment faire parvenir, par voie diplomatique, les documents à Madrid.

Le plus grand calme régnait dans la grande villa blanche, de style déjà ancien, entourée d'un jardin anglais, qui était le siège du consulat. Un déclic électrique ouvrit la grille. Une femme de chambre parut sur le perron.

— Je voudrais voir M. le consul, c'est personnel et très important.

La servante fit entrer Pierrot dans un salon d'attente.

Pierrot resta seul longtemps. Des revues traînaient sur une table d'acajou. La fenêtre était grande ouverte derrière les volets fermés. Il faisait déjà très chaud... On entendait peu de bruit. De temps en temps une auto klaxonnait, un chien jappait.

— Monsieur, si vous voulez me suivre, dit quelqu'un en allemand.

Le consul fit entrer Pierrot dans son cabinet, une pièce oblongue et meublée avec un prétentieux mauvais goût.

Le consul était un homme gras et noir de cheveux, à la peau olivâtre et huileuse; sa lèvre inférieure, grasse et sensuelle pendait, découvrant des dents irrégulièrement plantées, jaunes ou brunâtres. Ses yeux bruns et globuleux regardaient le jeune garçon d'un air somnolent. Sur ses joues larges et molles une barbe bleue repoussait à vue d'œil. L'homme était vêtu d'un complet très clair, d'un gris tirant sur le mauve...

— Qui me vaut l'honneur de votre visite, jeune homme?...

Il l'avait fait asseoir dans un large fauteuil, face à un bureau d'acajou. Le consul, sans cesser de considérer de ses yeux fatigués son visiteur, tripotait dans ses mains potelées et félines un coupe-papier d'ivoire serti d'argent.

— Il s'agit, monsieur, de faits extrêmement graves, répondit Pierrot en allemand. Ne vous inquiétez ni de l'uniforme que je porte, ni de la façon dont j'ai pu obtenir les documents qui vous prouveront la véracité de mes dires... Ce qui est important, c'est d'éviter la terrible catastrophe qui se prépare en Espagne. Et il en est temps encore...

A la dernière question de Pierrot le consul espagnol avait tressailli.

A la dernière phrase de Pierrot, le consul avait tressailli. Il y eut un court instant, dans sa bouche molle, la hideuse expression d'un homme qui se sent découvert, qui s'effraye pour sa sûreté. Ce rictus n'échappa pas à Pierrot qui cessa brusquement de parler.

Le consul reprit aussitôt la maîtrise de lui-même. Un mielleux sourire parut sur ses lèvres humides, très rouges, creusées de profonds sillons.

— Une catastrophe en Espagne, mais mon ami, que me dites-vous là? Craignez-vous un tremblement de terre?...

— Non, c'est pire encore, dit Pierrot, qui s'efforçait de reprendre confiance en son interlocuteur... Je sais qu'avant le milieu de ce mois, à Séville, à Burgos, à Madrid, en même temps, partout...

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez, dites-vous?

— Oui, j'ai des documents, dit Pierrot en portant machinalement sa main à sa poitrine. Ces papiers, il faudra que vous les fassiez parvenir sans retard à Madrid... C'est le seul moyen d'empêcher la catastrophe.

— Vous parlez donc d'une guerre civile. Et qui la commanderait?

— Les documents citent les noms, je crois, mais je ne sais pas l'espagnol. Ce sont des généraux, des...

Le consul se leva...

— Mon jeune ami, tout cela est de la plus haute gravité. Je dois absolument en référer à mon ambassade. Je vous demanderai de passer dans une autre pièce... Un coup de téléphone très important à donner... Bien entendu vous n'avez parlé à personne de ces papiers.

— A personne, dit Pierrot qui se leva et se dirigea vers la porte de la salle d'attente.

— Non, plutôt par ici, jeune homme.

Le grand et gros homme, tout en gardant son air somnolent et vague, semblait pourtant avoir du mal à réprimer une grande nervosité. Il poussa Pierrot vers une petite porte...

— Là vous serez tranquille, dans ma bibliothèque...

Il referma la porte sur le dos de Pierrot et presque aussitôt celui-ci entendit derrière lui se tourner la clef dans la serrure. Le jeune garçon était enfermé, prisonnier.

Chapitre XVI. — LE BUSTE DU FÜHRER

La bibliothèque dans laquelle Pierrot était prisonnier était une toute petite pièce, presque un cabinet, qu'éclairait seulement une petite fenêtre, une sorte de jour de soufrance grillagé, situé très haut, près du plafond.

Les murs de la petite pièce étaient entièrement recouverts de rayonnages de bois blanc sur lesquels s'accumulaient des dossiers épais et poussiéreux retenus par des sangles. Ailleurs s'empilaient des vieilles collections de revues et des livres presque tous allemands.

Dans un coin se trouvait un coffre-fort massif, sur lequel était posé, comme une pendule sur une cheminée, un petit buste d'Adolf Hitler, en plâtre patiné, un de ces objets de bazar qu'on trouve répandu à des milliers d'exemplaires dans tout le IIIe Reich.

Ce buste dissipa les derniers doutes qui pouvaient encore rester dans l'esprit de Pierrot sur le compte du consul espagnol de Hambourg. Fritz Hermann, en lui parlant de l'immense complot qui se tramait contre l'Espagne, lui avait répété que des dizaines de généraux, de hauts fonctionnaires, de diplomates, préparaient un même crime contre leur patrie

Le consul était un des conjurés.

Pierrot se jugeait maintenant stupide d'être allé se jeter, à peine débarqué à Hambourg, dans la gueule du loup.

Maintenant, enfermé dans cette pièce étroite, cette vraie cellule de prison, il n'en sortirait sans doute que pour être livré à la terrible police du régime, la Gestapo... Non seulement il allait sans doute payer de sa vie cette aventure, mais son sacrifice serait vain. Rien ne serait fait pour empêcher le crime qui se préparait contre l'Espagne. L'Espagne périrait par sa faute...

Pierrot fut près du découragement... Puis il se reprit. Des éclats de voix venaient de la pièce voisine où le consul téléphonait. Pierrot colla son oreille à la mince porte qui fermait sa prison.

Le consul terminait en espagnol une conversation qu'il avait déjà commencée depuis quelques minutes. Pierrot fut déçu. Il ne savait pas cette langue et il put seulement saisir ces mots souvent répétés : « *Si senor Embajador* » grâce auxquels il devina que le consul téléphonait à l'ambassade de Berlin, demandant des instructions.

Après les bruits d'un téléphone raccroché et décroché, d'un cadran automatique qu'on tourne, le consul se mit cette fois à parler allemand.

— Allo, c'est la Gestapo... Je voudrais parler au commissaire Schelling. De la part du consul d'Espagne... C'est personnel et très urgent... Oui, c'est moi... Il faut que tu viennes immédiatement au consulat, pour une arrestation et un interrogatoire... C'est de la plus haute importance. J'aime autant ne pas t'en parler au téléphone. C'est de la plus haute gravité... Oui, un véritable secret d'Etat, je ne plaisante pas... Mais non, inutile de venir plus nombreux. C'est seulement un jeune garçon, presque un enfant... Bon, je t'attendrai pour l'interrogatoire... Tu as de la méthode, du doigté... Je craignais de ne pas savoir m'y prendre seul. Alors dans dix minutes... Tu peux être tranquille, le petit oiseau est en cage. Il ne s'envolera pas...

Le consul avait raccroché le téléphone. Pierrot entendait son pas lourd et nerveux comme celui d'un ours en cage qui parcourait la longue pièce dans tous les sens...

Encore dix minutes dans sa prison et il en sortirait pour tomber dans les mains de la redoutable police d'Etat allemand, la Gestapo.

Il sortit les documents de l'enveloppe imperméable qu'il avait sur la poitrine entre peau et chemise. Il fallait éviter à tout prix que ces papiers tombent entre les mains de la police... Il fallait les détruire. Les avaler c'était encore le moyen le plus sûr, le plus classique... Il vida le sachet... Un papier qui lui avait échappé sur le bateau lui tomba sous les yeux. C'était une feuille quadrillée, arrachée à un calepin, où se lisaient ces mots...

« Si tu as besoin d'aide, va trouver de ma part Karl Braun, 28 Schmuckstrasse St-Pauli, Hambourg ». C'était signé Fritz Hermann.

Il est bien temps maintenant d'aller chercher de l'aide, dit Pierrot qui répéta machinalement « 28 Schmuckstrasse St-Pauli, Hambourg ». Puis il déchira le papier en petits morceaux et se mit à le mâcher soigneusement... Tout en serrant les mâchoires sur le papier qui lui séchait la bouche, il sentait son esprit s'égarer, la tête lui tourner. L'horreur de sa situation était telle que la folie le frôlait.

Dix minutes plus tard, Pierrot fut sorti sans ménagement de la petite bibliothèque du consul et assis sur une chaise, au centre du bureau. Cinq hommes en chemises brunes et en tuniques noires l'entouraient. Le consul espagnol, assis à son bureau, ricanait doucement en pianotant sur son buvard.

— Alors jeune homme, qu'avez-vous à m'apprendre?... Vous aviez des documents à me fournir, je crois.

Pierrot sortit de dessous sa chemise le sachet de toile imperméable bourré des papiers et le jeta sur le bureau.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

163

RÉSUMÉ : A DIJON, TANDIS QUE TOUTOUNE EST CONFIÉE À UNE BRAVE AUBERGISTE, TOTO, QUI A SUIVI LE BANDIT LA TEIGNE DANS UNE SALLE DU MUSÉE DES DUCS DE BOURGOGNE, ÉPIE UNE CONVERSATION DU BANDIT AVEC UN COMPLICE.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ. FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT À 10.000 MÈTRES AU FOND DE L'OCÉAN DANS LE SOUS-MARIN LA PIEUVRE QUAND UNE TERRIBLE EXPLOSION SE PRODUIT.

FRED HARDI S'EST PRÉCIPITÉ AU SECOURS DE VIVIANE QUI N'EST HEUREUSEMENT PAS BLESSÉE.

L'EXPLOSION N'A PAS RÉUSSI À OUVRIR UNE VOIE D'EAU DANS LA FORMIDABLE CARAPACE DU SOUS-MARIN.

MAIS TOUTES LES MACHINES DE BORD ONT ÉTÉ DÉTRUITES ET LE SOUS-MARIN NE PEUT PLUS MANŒUVRER. POUR COMBLE DE MALHEUR, LA RADIO NE FONCTIONNE PLUS.

CE QUI EST PLUS GRAVE, C'EST QUE LA MACHINE D'OXYGÈNE EST DÉTRUITE

DÉJÀ LA MALHEUREUSE VIVIANE NE RESPIRE PLUS QUE DIFFICILEMENT.

FRED, PAR UN SUPRÊME EFFORT DE VOLONTÉ VEUT DU MOINS PROFITER DE SES DERNIERS INSTANTS DE VIE, POUR NOTER SES OBSERVATIONS.

DANS LE JOURNAL DE BORD, IL DÉCRIT MINUTIEUSEMENT L'OBUS MARTIEN CONTRE LEQUEL SE TROUVE LE SOUS-MARIN

FRED POUSSE SOUDAIN UN CRI DE SURPRISE : IL A APERÇU UNE PORTE DANS L'OBUS MARTIEN. (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Les plus grands cirques du monde se trouvent — comme il se doit — en Amérique. Le célèbre établissement Barnum possède un cirque principal et cinq cirques secondaires; pour transporter son personnel et son matériel, il ne lui faut pas moins de 225 wagons, longs chacun de 25 mètres. L'Allemagne possède également de grands cirques et Hambourg est le port du monde le plus important pour la vente des fauves et autres animaux du cirque.

○

Les anciens aimaient beaucoup un instrument de musique d'origine orientale appelé luth. Cet instrument est aujourd'hui complètement abandonné; il ressemblait à une mandoline et comptait six cordes.

○

En Angleterre, la moyenne annuelle des accidents de la circulation est très élevée: 6.500 morts, dont 1 millier d'enfants, et 225.000 blessés dont 40.000 enfants. C'est pourquoi, dans un grand nombre d'écoles anglaises et notamment dans les écoles londonniennes on apprend aux enfants les lois de la circulation, les droits et devoirs des piétons et des conducteurs. L'enseignement se fait au moyen d'installations miniatures qui comportent des agents, des signaux, des voitures, des piétons, etc...

○

Le corps humain ne peut pas supporter une température supérieure à 42 degrés. Une pareille fièvre vous plonge d'ailleurs dans un état de demi-inconscience.

○

Le record de durée du séjour sous l'eau sans appareil respiratoire d'aucune sorte fut celui d'un nommé Pouliquen.

Ce dernier resta submergé pendant 6 minutes 29 secondes.

L'expérience fut tentée en 1912 à Paris.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

J'espère que tous ceux d'entre vous qui s'intéressent à l'aviation ont pu visiter le Salon qui s'est tenu au Grand-Palais pour la seizième fois depuis janvier 1909.

Du reste, La Goupille a remarqué beaucoup d'enfants pendant les longues promenades qu'il a faites lui-même pour recueillir beaucoup de renseignements.

Il a constaté que les petits visiteurs sont très sages en général.

Mais il souhaite qu'aucun d'entre vous ne se trouvait parmi les petits vandales qu'il a vus gesticuler et courir à tort et à travers parmi les stands, se disputant les prospectus. Certains même ont cassé des ailerons en les maniant sans précaution; d'autres, et c'est un constructeur qui me l'a fait constater, ont donné des coups de pied dans des carénages de roues.

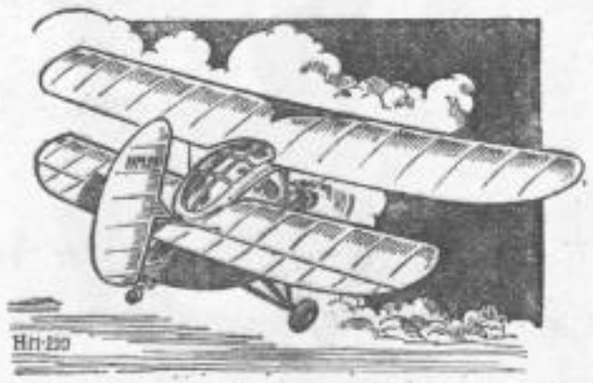
Mes chers camarades, n'imitez jamais ces enfants turbulents et donnez toujours le bon exemple afin que La Goupille garde la bonne opinion qu'il a de vous.

LES AVIONS LÉGERS DE 1939 :

LE H M-210

Beaucoup d'entre vous ont entendu parler des petits avions construits par Henri Mignet.

D'abord constructeur amateur, Mignet créa le H M-8, *une avionnette classique. Cette avionnette fut le point de départ d'un avion de formule nouvelle,*



doté de deux ailes d'envergure sensiblement égale et très rapprochées l'une de l'autre.

Le nom de Pou-du-Ciel *donné à cet aéronef fait assez image pour mettre en valeur, en premier lieu, la petitesse de l'avion et, en second lieu, le désir de son créateur de le voir se multiplier partout. Un livre, publié par l'auteur, permettait de construire soi-même, un* Pou.

Malheureusement, tous les amateurs qui ont tenté la construction d'un Pou *n'ont pas eu la même conscience. Plusieurs ont oublié de freiner des écrous; d'autres ont modifié certains côtés; bref, plusieurs accidents ont ému l'opinion publique et discrédité le* Pou-du-Ciel.

Mignet partit en Amérique et fonda la « American Mignet Aircraft corporation ». Il nous rapporte le H M-210, *formule évoluée du premier* Pou. *C'est un biplace côte à côte, à conduite intérieure, réalisé en bois, avec fuselage métallique, étudié pour une réalisation industrielle en série.*

C'est la Simca Cinq *de l'air!*

L'envergure, en effet, n'est que de 6 mètres, la longueur de 4 m. 80, le poids à vide de 250 kilos et la puissance de 70 CV.

Il décolle en 70 mètres, atterrit à 45 kilomètres-heure sur la même distance; vole en moyenne à 150 kilomètres-heure et, en pointe, à 170 kilomètres-heure.

Sa consommation est de 9 litres aux 100 kilomètres-heure et son rayon d'action de 700 kilomètres-heure.

Grâce à la disposition de ses ailes, il ne se met ni en vrille, ni en glissade, et exécute une descente parachutiste sans perte de vitesse.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

REVÊTEMENT. — Pour recouvrir d'une surface aussi lisse que possible la carlingue, les ailes et les empennages de votre avion, vous utiliserez du papier de soie. Un papier spécial dit papier Japon est vendu dans le commerce. S'il est chiffonné on peut le repasser. Il se tend très bien et ne pèse que 10 grammes environ au mètre carré (E).

ENDUITS. — Pour tendre convenablement le papier de revêtement, il faut le mouiller. L'eau sera donc votre premier enduit. Attention à ne l'appliquer qu'au moyen d'une éponge presque sèche et en frottant très, très légèrement. Sinon gare à l'accroc. Bien humecter toute la surface, laisser sécher sur orme pour éviter la déformation (F).

SPORTS

CONSEILS POUR LE SAUT

Vous vous amusez souvent à sauter le plus haut possible, et vous dites que peu vous importe de savoir quelle hauteur vous avez atteinte.

C'est très important au contraire : je suppose que tous, sans prétendre à devenir champions, vous voulez devenir aussi forts que vous le pourrez. Pour cela, il faut se perfectionner et contrôler ses progrès. Les mensurations sont donc nécessaires pour établir ce contrôle.

Chacun peut faire des progrès en matière de saut en hauteur : ainsi vous devez tous atteindre facilement 0 m. 75, 0 m. 85 ou 1 mètre suivant que vous avez 12, 14 ou 16 ans. C'est une bonne moyenne, et, si vous l'atteignez déjà, il vous sera facile de gagner au moins 25 centimètres là-dessus.

Le plus souvent, quand on arrive devant un obstacle, on recule, on hésite, et finalement on ne le saute pas parce que, ne sachant pas combien on peut sauter et n'ayant aucun entraînement, on manque de confiance en soi.

Et c'est peut-être le plus grand bienfait d'un entraînement régulier que d'être sûr de ses réflexes et de ses possibilités.

TIMBRES-POSTE

ESPAGNE

En Espagne républicaine, malgré les difficultés de la guerre, l'émission de beaux timbres-poste continue.

Trois beaux timbres viennent de paraître. Ils sont bien gravés et portent une fine tête de République.

Un grand timbre représentant la liberté éclairant le monde, avec pour fond les drapeaux des Républiques espagnole et des Etats-Unis, commémore le 150e anniversaire de la constitution de ce dernier pays. Il est en cinq couleurs.

Un autre timbre, du même format, vient d'être émis au profit des défenseurs de Madrid.

Une série spéciale vient de paraître, elle doit être utilisée pour le service postal par sous-marin entre Barcelone et Valence. Les six timbres représentent des submersibles naviguant en surface ou en plongée. Le tirage a été si restreint (8.000 séries seulement) que la série se vend déjà 400 francs.

— ABONNEZ-VOUS! —
FAITES DES ABONNÉS!

NOS LECTEURS ÉCRIVENT

Nous donnons ici, cette semaine encore, une suite de récits et de dessins envoyés par nos lecteurs. Que nos amis nous fassent des histoires ou des images composées par eux. Nous serons heureux de pouvoir les publier.

LE MINEUR

« Levé de bonne heure au matin, encore fatigué de son court sommeil, le mineur s'en va d'un air assombri à son rude travail.

« Coiffé d'un chapeau de cuir (dit barette) et d'un béguin, habillé dans un complet de toile bleue et chaussé d'espadrilles, il descendra tout à l'heure dans les entrailles de la terre pour extraire le charbon. En arrivant devant la grande porte d'entrée de la mine, il rencontre plusieurs camarades et tous ensemble se rendent près du puits où une cage les conduira peut-être à leur fin.

« Avant de monter dans la cage, il lance un dernier regard au jour qui pointe et pense à sa femme et à ses petits enfants qu'il laisse loin de lui jusque l'après-midi.

« Ce métier doit être, je le crois, le plus dangereux, et si le mineur a des congés payés, il les a largement mérités. »

Texte et dessin de L. DEVINTHE,
Loos-en-Gohelle.

CUEILLETTE DE MUGUETS

Par une après-midi pluvieuse de printemps, j'étais allée cueillir du muguet dans un bois situé non loin de Huy.

Il faut vous dire que les bois de ces régions sont touffus et très escarpés.

L'air était frais, la nature resplendissante, et mon plaisir immense.

Je coupais patiemment, une à une, ces jolies petites clochettes, que j'assemblais en un bouquet destiné à ma mère.

Les fleurs s'accumulaient... et la nuit approchait.

Comme ma maison était assez éloignée du lieu où j'étais, je mis fin à mon plaisir. Je coupais quelques feuilles que je disposais autour des fleurs.

Malheureusement, j'avais oublié du fil pour lier le joli bouquet.

Enfin, des fleurs à chaque main, je retournais.

Pour raccourcir mon chemin, je pris un sentier de traverse, descendant très fortement... et rendu glissant par la pluie.

Par un fait inaccoutumé, tout à coup, je perdis l'équilibre, et, patatras! en même temps que je tombais, mes fleurs s'éparpillaient sur le sol bourbeux.

Le travail de tout un après-midi se trouvait ainsi étalé sur le sol...

Je pleurais amèrement. En effet, il ne fallait pas songer à reprendre mes fleurs, celles-ci collaient réellement au sol.

Tristement, j'achevais ma route.

A ma mère qui m'attendait, au lieu d'un beau bouquet, j'apportais des vêtements salis et des yeux rougis.

Ma mère comprit,... et m'embrassa fortement.

Ce fut une cueillette décevante. Longtemps encore je m'en souviendrai!

HUGUETTE LIMOGE,
Huy (Belgique).

MON VILLAGE

Il n'est pas grand mon village,
Il est bâti sur un coteau,
Il est entouré de feuillage
Et il possède un château d'eau.

Beaucoup de maisons sont très vieilles,
Et leurs tuiles sont moulues,
Et presques toutes sont pareilles
Avec leurs clôtures vermoulues.

Un beau monument au grand air,
Est son principal ornement,
Aussi, chacun en est fier,
Car notre village est charmant.

JACQUES BERRIER,
Les Molières.

LE NORMANDIE

Dessin de Claude DESPOINTES (Le Havre).

A MALIN, MALIN ET DEMI

Il y avait, dans un village de Corse, un vieux qui vivait avec son âne, et un coiffeur qui se moquait toujours de lui en lui jouant des tours pendables. Pour vivre, le vieux allait couper du bois dont il chargeait sa bête, et vendait ce bois aux habitants du village. Un jour que le coiffeur le vit passer devant sa boutique avec une belle charge de bûches, il l'appela et lui dit : « Combien me vends-tu *tout* le chargement de ta bourrique? » dit-il en appuyant sur le mot : tout. « Cent francs! répond le vieux. — C'est bien, je l'achète. » Le vieux, après avoir déchargé toutes les bûches, allait s'en aller, lorsque le coiffeur le rappela : « Hé là, tu triches, j'ai dit tout le chargement, le bât me revient. »

Bon gré, mal gré, il fallut que le vieux s'exécutât. Il partit en grommelant qu'il se vengerait.

Et il se vengea; mais ce fut une vengeance dont tout le pays rit encore. La voici :

Quelques jours après, le vieux entre dans la boutique du coiffeur en lui demandant : « Combien prenez-vous pour nous raser, moi, et un camarade qui m'attend dehors? — Quatre francs. — C'est bon. Commencez par moi. » Après qu'il fut rasé, il sort et revient en tirant derrière lui son âne. « Voici mon ami, rasez-le de suite. » Le coiffeur jeta les hauts cris, disant que tous les rasoirs du village n'y suffiraient pas. Mais le vieux fut inflexible, et, la mort dans l'âme, le coiffeur obéit.

Aussi, depuis ce jour-là, le coiffeur n'ose plus plaisanter avec le vieux plus malin que lui.

PAUL LECCA,
Nice.

LE VENT

Le vent souffle dehors;
Son hurlement retentit dans les serrures [des maisons.
Il siffle très fort,
Et le soir les enfants entendent son [grognement de lion.
Monsieur le vent vous êtes vilain
Quand vous faites grelotter les gens de [froid.
Monsieur le vent je vous déteste tout [plein,
Je ne veux pas vous voir.

Maurice BONNET,
7 ans.

Les Albums de Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 322 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. .. **18,50**
3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco.. .. .. **12.50**
ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE.

Le plus beau cadeau
AVIONS A CONSTRUIRE
M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco **16** fr.
Envergure 48 centimètres.
M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco **16** fr.
Envergure 60 centimètres.
M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE
Moteur caoutchouc..... franco **16.80**
Envergure 60 centimètres.
Aucun envoi contre remboursement.

VARIÉTÉS

DESSIN MAGIQUE

Noircir les cases marquées d'un point.

HOMONYMES

Vous savez que des homonymes sont des mots qui s'écrivent parfois différemment mais se prononcent pareil.

Voici cinq définitions de mots s'écrivant donc différemment mais se prononçant de la même manière :

1° Je suis léger et nécessaire à la vie.

2° Je signifie « Monsieur » en langue étrangère.

3° Je représente un grand espace de temps.

4° Je suis ce que fait un enfant perdu.

5° Je suis enfin dans « République » et non dans « Constitution ».

MOTS EN TRIANGLE

+ + + + + + E = un meuble.
+ + + + + E = un homme grossier.
+ + + + E = creusée lentement.
+ + + E = enlevée.
+ + E = colère d'autrefois.
+ E = note
E

Et n'oubliez pas que chaque mot doit se lire dans les deux sens !

ANAGRAMMES

Aux mots ci-dessous, ajoutez la lettre marquée, puis, en disposant convenablement les lettres, vous trouverez le nouveau mot dont la signification est indiquée en face :

RÊVE = T = repos.
AVION = E = céréale.
IVRE = T = petite pièce de métal qui remplace les vis.
RUÉE + P = un plat... ou la misère.

DEVINETTES

Je grince des dents quand je travaille, et lorsqu'elles sont usées, on les soigne avec une lime. Qui suis-je ?

J'ai sept lettres.

Ma première est dans *blanc*, mais pas dans *noir*,

Ma seconde est dans *noir*, mais pas dans *blanc*,

Ma troisième est dans *rouge*, mais pas dans *rose*,

Ma quatrième est dans *bleu*, mais pas dans *vert*,

Ma cinquième est dans *bleu*, mais pas dans *blanc*,

Ma sixième est dans *rouge*, mais pas dans *grenat*,

Ma septième est dans *vert* et *rouge*, mais pas dans *violet*.

En un mot, toutes mes lettres sont dans *multicolore*, et je suis partout sauf — et encore ! — au cinéma.

Qui suis-je ?

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE

Ma première lettre est dans *Asie*, et non dans Europe.

Ma seconde est dans *Gaurisankar* et non dans *Everest*,

Ma troisième est dans *Delhi* et non dans *Calcutta*,

Ma quatrième est dans *Mongolie* et non dans *Kamtchatka*,

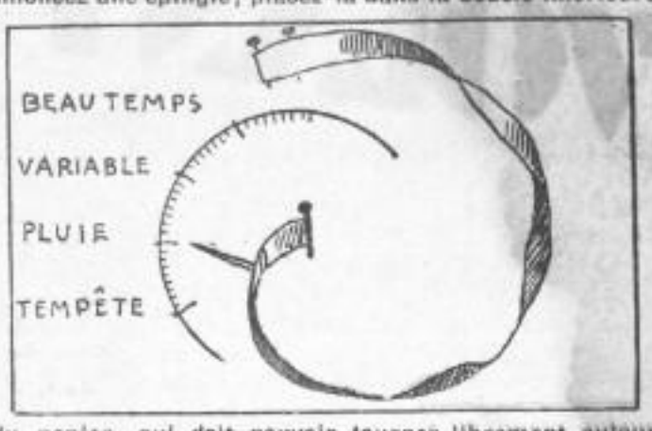
Et ma cinquième est dans *Sumatra* et non dans *Bornéo*.

Quant à moi, je suis plus au Nord que Madagascar, mais plus au Sud que l'Italie. Qui suis-je ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

UN BAROMÈTRE PRATIQUE

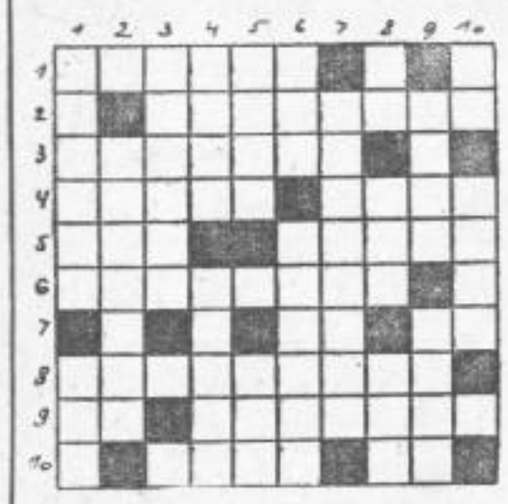
Prenez une bande de papier gommé de 15 cm. de long environ. Repliez 1 cm. de chaque côté. Placez dans la boucle du haut deux épingles sur lesquelles vous collez le papier. Sur une feuille de carton fort, tracez un cadran circulaire de 4 cm. de diamètre, au centre duquel vous enfoncez une épingle ; placez-la dans la boucle inférieure



du papier, qui doit pouvoir tourner librement autour d'elle. Tout près, collez sur la bande une pointe de papier gommé coudé à angle droit : ce sera l'aiguille. A 5 cm. du dessus du cadran, à gauche, piquez les deux épingles supérieures, de façon que la bande ait la forme d'une spirale, côté gommé à l'intérieur. Pour graduer l'appareil, placez-le près du feu, la bande se recroquevillera et vous marquerez beau temps à l'endroit marqué par l'aiguille. La pluie vous sera indiquée en mettant le baromètre dehors sous une averse, mais en l'abritant. Vous marquerez le reste au jugé.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 163

Horizontalement. — 1. Mots, expressions. — 2. Extrémités des ailes. — 3. Jeu d'enfants qui se joue avec un palet. — 4. Prénom féminin. Partie velue des étoffes. — 5. Ce qu'on apporte en mariage. Certain sport. — 6. Pierre précieuse d'une belle couleur verte. — 7. Note. Préposition. — 8. Assurent la réalité d'une chose. — 9. Négation. Voleurs. — 10. Partie du monde. Possessif.



Verticalement. — 1. Qui manque de hardiesse. Animal têtu. — 2. Toute substance végétale qui répand une odeur suave. — 3. État de ce qui est peu dense. — 4. Possessif. Vrais. — 5. Prénom. Singe américain. — 6. Condiment. On le suspend au plafond pour éclairer. — 7. Rejeter. — 8. Note. Retranche. Possessif. — 9. Obscurité, en général. Volcan. — 10. Carte à jouer. Prénom masculin.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 162

Horizontalement. — 1. Collègues. — 2. Ru. Ironie. — 3. Orange. Di. — 4. Ils. Olten. — 5. Se. Ote. Ré. — 6. Iris. Tas. — 7. Battu. — 8. Roi. Aéras. — 9. Erse. Sage.

Verticalement. — 1. Croisière. — 2. Ourler. Or. — 3. As. Ibis. — 4. Lia. Osa. — 5. Ergot. Tu. — 6. Goélettes. — 7. Un. Aura. — 8. Elders. A. G (âgé). — 9. Seine. Usé.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 162

Question géographique. — C'est un Écossais visitant la Hollande.

Mots en triangle :

G R A V E S
R A V I S
A V I S
V I S
E S
S

Cocktail des mots

O R	Jaune et brillant.
C O R	Triste au fond des bois.
R O C	Dur.
C R O C	Menaçant.
C R O C H E	Utilisée en musique.
C R U C H E	Brisée par Perrette.

Homonymes. — Les mots recherchés étaient : Houx — Hou ! — où — ou — houe — août.

Énigme. — G A L O P I N : G est dans *gavroche* et non dans *ruisseau*, le A dans *gavroche* et *ruisseau* mais non dans *ruelle*..., etc...

Énigme historique. — D A N T O N.

LE COURRIER DE JANOT

Jacques Berrier (Les Molières) : Merci de tes distractions et de ton poème. — *Raphaël Pautier (Le Havre)* nous donne de bonnes nouvelles du Club du Havre dont il est le secrétaire, qui a huit membres, et qui espère bientôt augmenter ses effectifs. Ce que les membres du Club préfèrent dans leur journal, c'est *Jim Mystère* et *Le tour de France de Toto et Toutoune*. Mon petit ami Raphaël joint à sa lettre un beau dessin de Claude Despointes, que nous reproduirons. — *Hélène Rucinski (Outreuil)* m'écrit : « *Mon Camarade* est un journal non seulement pour la jeunesse, mais aussi pour les grandes personnes. Mon père, ma mère et notre voisine, ainsi que toute la famille sont très contents de *Mon Camarade*. » Hélène a été gravement brûlée et elle est allée par deux fois à l'hôpital. Mais maintenant elle va tout à fait bien, mais à cause de cela elle n'a pas eu de vraies vacances. Je la plains de tout mon cœur.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	6 mois : 10 fr. 50 12 mois : 20 fr. »
Belgique (francs français)	6 mois : 15 fr. » 12 mois : 30 fr. »
Étranger	6 mois : 20 fr. » 12 mois : 40 fr. »

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. 2 francs.
3 mois.. 5 francs.

La Houille Blanche

Promenons-nous dans la campagne. Un petit ruisseau nous attire, bordé de peupliers au feuillage toujours en mouvement. Comme elle est jolie cette maison blanche, si tranquille près du ruisseau... Mais elle bourdonne; approchons-nous : est-ce une fabrique ? C'est un moulin, le vieux moulin à la roue un peu verdie de mousse, le vieux moulin des anciennes gravures (tout de même, voilà une invention qui n'a pas 3.000 ans; avant l'époque romaine on ignorait le moulin : rappelez-vous Samson qui « tournait la roue » chez les Philistins).

En montagne on sait bien utiliser une chute d'eau : une partie de l'eau est dérivée, coule dans un *bief*, le débit est réglé par une *vanne* qui en même temps tamise l'eau, arrêtant les morceaux de bois, les paquets de feuilles, les glaçons; et l'épais filet d'eau tombe à plein sur les pales de bois, faisant tourner par son poids l'énorme roue. Ici c'est une scierie qui grince, ou une meunerie avec la meule qui roule sur le grain, ou une fabrique de toile martelant de ses pilons le linge.

Et nous grimpons encore plus haut dans la montagne. Nous voici devant un lac. « Un lac artificiel, déclara aussitôt Janot : regardez ce puissant barrage en ciment armé, l'eau se rue comme une folle dans un gouffre, mais on la mate, remarquez l'usine qui est au pied du barrage, à côté de la chute, entendez les turbines ronfler, c'est une usine électrique, et l'électricité qu'elle fabrique s'en va sur ces fils à haute tension à travers tout le département; on l'utilise pour l'éclairage, et pour actionner des machines, pour faire rouler les chemins de fer. Ah! si le monde était mieux organisé on n'obligerait plus des hommes à chercher du charbon à mille mètres sous terre, risquant l'asphyxie, encrassant leur peau et leurs poumons. Cette énergie de l'eau, la *houille blanche*, il faut qu'elle remplace bien vite la houille noire malsaine, et le dur travail aux chaudières. Dépassés le vieux moulin d'en bas, l'éclairage au gaz, la locomotive à fumée! — Quelle éloquence, mon cher Janot! Tout de même le vieux moulin de tout à l'heure était bien joli... — Grotesque, ce moulin! A peine 30% de l'énergie utilisée, voilà du gaspillage, pourquoi s'occuper encore des moulins, regardez plutôt cette puissante installation, c'est du beau travail. » Oui, regardons-la... Mais le plus étonnant n'est pas visible. D'abord la chute d'eau que vous voyez n'est pas celle qui agit sur les machines. On a fait un lac artificiel pour que le débit d'eau (de l'eau dirigée vers l'usine) soit régulier en toutes saisons; ce qui passe par-dessus le barrage est donc toujours un trop-plein. Un canal (ou une canalisation) amène l'eau du lac artificiel à une chambre de mise en charge, vaste réservoir souterrain où l'eau se décante, abandonne la boue qui autrement userait bien vite les turbines. Et le volume d'eau de la chambre constitue un « volant » régulateur de l'écoulement dans les conduites aboutissant aux turbines; ces conduites partent du bas de la chambre, de sorte que de l'air n'est pas entraîné en même temps que l'eau; et des grilles très fines retiennent feuilles, glaces, corps flottants. Suivez maintenant cette ligne blanche entre les arbres, c'est là que passent les *conduites forcées* qui font descendre l'eau presque verticalement de la chambre à l'usine; pour résister à une pression énorme elles sont épaisses et en acier. Elles aboutissent à un gros tube horizontal, un « collecteur », qui dirige l'eau sur la turbine ou la répartit entre les diverses turbines qui tournent ensemble. Les turbines sont le plus souvent accouplées directement à des *alternateurs* construits spécialement pour tourner aux grandes vitesses des turbines, aussi les appelle-t-on « turbo-alternateurs ». Puis, comme le disait Janot, un *transformateur* élèvera la tension du courant électrique produit afin de pouvoir l'envoyer à de très grandes distances. Un travail énorme est fourni par l'eau — le rendement est de 80 ou 85 %, ce qui est très satisfaisant — mais jamais vous ne voyez l'eau, enfermée qu'elle est dans la chambre, dans les conduites, dans le collecteur, dans le siphon de la turbine, dans le tuyau d'évacuation, ce n'est qu'au bout de ce tuyau, souvent loin de l'usine, qu'on la voit sortir et retrouver enfin la rivière. La turbine elle-même, pour laquelle on fait tant de frais d'installation et qui accomplit si bien son travail, devinez ce qu'elle est ?... Vous ne trouverez pas : c'est une roue de moulin, transformée. Janot se moque du moulin. Mais c'est parce que pendant des siècles on a modifié la roue du moulin, parce qu'on a cherché à améliorer son rendement, parce qu'on a trouvé divers types de roues correspondant à des hauteurs de chute inégales, à des débits très différents, que la turbine a pu être inventée. Et le moulin rend encore beaucoup de services lorsqu'on ne dispose que d'une faible chute.

Nous verrons une autre fois, en détail, comment fonctionne une turbine.

BOUR.

POLYCARPE

est

un peu myope...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.424.

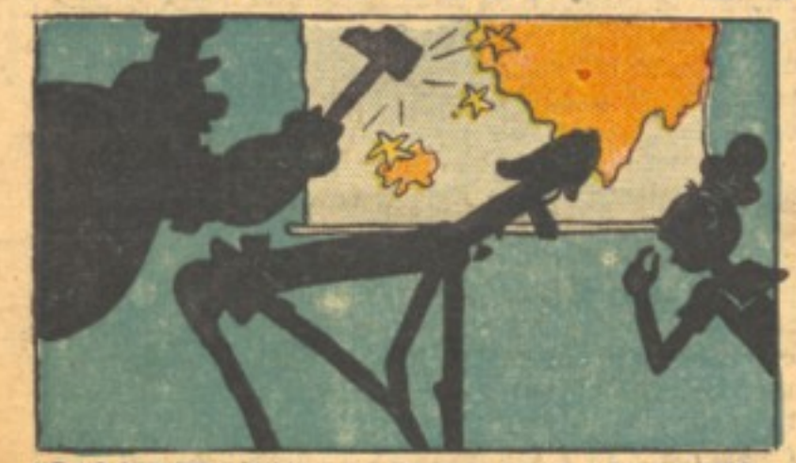
"FOU VOLANT"

PAR R. mellier

RÉSUME

GOUPIL DIT "FOU VOLANT" ET SON FIDÈLE RADIO "MICRO", APRÈS AVOIR TRAVERSÉ L'ATLANTIQUE VIENNENT D'ATTERRIR DANS LE NORD CANADIEN. ATTAQUÉS PAR DES LOUPS ILS SE RÉFUGIENT DANS LEUR AVION "L'HIRONDELLE".

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS



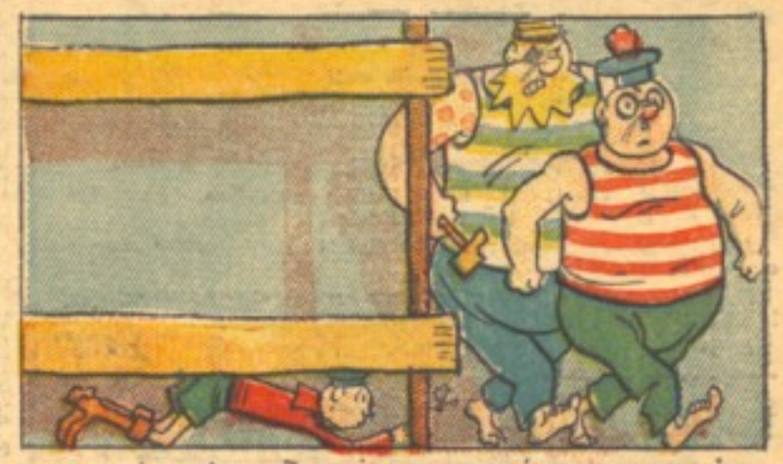
LE LACET DE SOULIER DU PROFESSEUR LOUFQQUE HUMERUS SE DENOUE AU MOMENT OU LE BANDIT GROSSAC ALLAIT ASSOMMER L'INVENTEUR

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET HUMERUS QUI PRENNENT TOUJOURS GROSSAC POUR LE CAPITAINE DU BATEAU S'ETONNENT DE SA CONDUITE.

GROSSAC EXPLIQUE AU PROFESSEUR HUMERUS QU'IL ÉTAIT EN TRAIN DE TUER À COUPS DE MARTEAU LES MOUCHES, SI NOMBREUSES SUR LE VAPEUR "TRIPE À LA MODE"

TANDIS QUE LE PROFESSEUR HUMERUS SE MET AU TRAVAIL POUR INVENTER UN BERET MARIN EN PAPIER TUE MOUCHES, BEGONIA EST PRIS DE SOMBRES SOUPÇONS

PROFITANT DE L'ABSENCE DE GROSSAC, L'ASTUCIEUX BEGONIA ENTRE À PAS DE LOUP DANS LA CABINE DU CAPITAINE.



BEGONIA S'EST À PEINE CACHÉ SOUS LE LIT QUE LES SINISTRES BANDITS, OTTO SCHLASS ET GROSSAC FONT LEUR ENTREE DANS LA CABINE.

LES BANDITS COMPLOTENT DE S'EMPARER D'HUMERUS ET DE LE COUPER EN 218 MORCEAUX S'IL REFUSE DE LIVRER LE SECRET DU TRESOR DU CORSAIRE GRADOUBLE

UNE MOUCHE A PRIS LE NEZ DE NOTRE ASTUCIEUX AMI POUR UNE FLEUR DE BEGONIA ET LE MALHEUREUX NE PEUT S'EMPECHER D'ETERNUER.

GROSSAC S'EMPARE DE BEGONIA ET LE SINISTRE OTTO SCHLASS SE PREPARE À FAIRE UN MAUVAIS SORT À NOTRE MALHEUREUX AMI (A SUIVRE)

N° 164

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E.S.I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e
JEUDI 19 JANVIER 1939.

FÉERIE. — A LA RECHERCHE DU PROFESSEUR RAMON CORTÉS ENLEVÉ PAR LES REBELLES, JIM ET BOB SE TROUVENT LANCÉS SUR UNE FAUSSE PISTE PAR UN COMPLICE DES REBELLES.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — *Tom et Sid sont deux orphelins élevés par leur tante. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom ne sait qu'inventer comme espièglerie.*

Chapitre VI. — La maladie de Tom

(Suite)

Le maître en eut la respiration coupée, le bourdonnement s'interrompit et les élèves considérèrent avec stupeur ce garçon qui semblait avoir perdu la tête.

— Qu'est-ce que vous avez dit? dit le maître.

— Je m'étais arrêté à bavarder avec Huckleberry Finn!

Il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

— Tom Sawyer, c'est le plus surprenant aveu que j'ai jamais entendu. Vous serez fouetté pour cette faute. Otez votre veste.

Et le bras du maître fonctionna jusqu'à ce qu'il en fût fatigué et que le paquet de verges fût brisé. Puis il dit :

— Maintenant, monsieur, allez vous asseoir avec les filles, et que ceci vous serve de leçon!

Les ricaneements qui s'étaient élevés dans la classe avaient paru couvrir de honte notre ami Tom, mais, en réalité, sa confusion avait plutôt pour cause l'émotion de s'asseoir à côté

Elle murmura : Ce qu'elle est jolie...

de son idole! Mais la fillette se recula en hochant la tête. Dans toute la classe, on échangeait des coups de coudes, des clins d'œil et des chuchotements, mais Tom ne bougeait pas. Les bras croisés, il paraissait absorbé dans la lecture d'un de ses livres. Bientôt on cessa de s'occuper de lui et le bourdonnement studieux de l'école s'éleva à nouveau dans la classe.

Alors Tom lança un regard furtif à sa voisine, mais celle-ci lui fit la moue et lui tourna délibérément le dos pendant un instant. Quand elle se retourna, elle trouva devant elle une pêche, qu'elle repoussa. Gentiment Tom la lui offrit, à nouveau elle la repoussa, mais avec moins d'animosité. Tom renouvela son geste en écrivant sur son ardoise : « Prends-la, j'en ai une autre. » La fillette jeta un coup d'œil, toutefois sans broncher; alors Tom entreprit de faire un dessin sur son ardoise mais en cachant son œuvre de son bras gauche. D'abord elle sembla ne pas y prêter attention, mais sa curiosité commença bientôt à se manifester d'une manière imperceptible. Tom semblait ne pas en tenir compte, mais bientôt sa voisine ne put résister au désir de regarder et elle murmura :

— Fais-moi voir.

Alors Tom découvrit un médiocre dessin représentant une maison avec deux cheminées et un filet de fumée en forme de tire-bouchon. Mais ce chef-d'œuvre commençait à passionner la fillette, au point qu'elle en oubliait de travailler. Quand la maison fut terminée, elle l'admira un instant, puis elle murmura :

— Ce qu'elle est jolie. Fais un monsieur, maintenant.

Alors, l'artiste dessina au premier plan un bonhomme qui avait l'air d'un géant et qui aurait pu enjamber d'un pas la maison. Mais la petite n'était pas très difficile, le monstre lui plut et elle murmura :

— Il est superbe. Maintenant, est-ce que tu pourrais me dessiner entrant dans la maison?

Et Tom fit une sorte de sablier avec au-dessus une pleine lune et, à droite et à gauche, des bras qui ressemblaient à des brins de paille au bout desquels des doigts écartés avaient l'air d'éventails. La petite dit :

— Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Comme j'aimerais savoir dessiner!

— Ce n'est pas difficile, chuchota Tom, je t'apprendrai.

— Tu veux bien? Quand?

— A midi. Est-ce que tu retournes à la maison pour déjeuner?

— Je resterai si tu veux.

— Comment t'appelles-tu?

— Becky Shatcher. Et toi? Ah! je sais, c'est Thomas Sawyer.

— Tu m'appelleras Tom, n'est-ce pas?

— Bien sûr.

Alors Tom se mit à griffonner quelque chose sur son ardoise en se cachant. Mais cette fois elle réclama pour voir.

— Ce n'est rien, dit Tom.

— Si, c'est quelque chose, je veux voir.

Alors Tom mit sa main sur les mots, mais en la laissant glisser tout doucement jusqu'à ce qu'apparut : « Je t'aime. »

— Oh! comme c'est vilain, dit-elle en donnant une petite tape sur la main de Tom, mais ses yeux paraissaient briller de plaisir.

Mais à ce moment précisément, Tom se sentit saisi par l'oreille et soulevé de son banc par une force irrésistible. Il dut traverser ainsi toute la classe et fut ramené à sa place habituelle, sous les regards railleurs de tous ses camarades. Le maître se tint derrière lui pendant quelques instants qui parurent à Tom un siècle, puis il retourna à sa chaire sans dire un mot. Si l'oreille de Tom lui brûlait, par contre il avait de la joie plein le cœur.

Chapitre VII. — Les fiançailles

Plus Tom cherchait à s'absorber dans le travail de la classe, plus ses idées vagabondaient. Si bien qu'entre un soupir et un bâillement il renonça à la lutte; il lui semblait que l'heure du déjeuner n'arriverait jamais. La chaleur était accablante; pas une brise d'air; il était impossible d'imaginer une journée plus endormante; le bourdonnement de vingt-cinq écoliers engourdissait l'esprit comme un murmure d'abeilles. Par la fenêtre on voyait la colline de Cardiff dans la lumière du soleil étageant ses pentes vertes à travers une brume de chaleur. Quelques oiseaux traversaient l'espace d'une aile paresseuse; sauf quelques vaches qui dormaient, aucun être vivant ne se montrait.

Tom aspirait à la liberté ou d'avoir quelque chose à faire qui l'occupât assez pour passer ce temps interminable. Il fouilla dans ses poches et un éclair de joie illumina son visage : il avait trouvé la boîte d'amorces. Il libéra le capricorne qu'il mit dans la rainure de son pupitre. L'insecte éprouva sans doute un sentiment de gratitude, mais bien prématuré car à peine avait-il entrepris un voyage que Tom l'obligea à faire demi-tour avec une épingle et à prendre une nouvelle direction.

Le frère de lait de Tom, Joë Harper, était assis sur le même banc et il ne tarda pas à être vivement intéressé par ce divertissement. Les deux garçons étaient les meilleurs amis du monde toute la semaine et devenaient farouchement ennemis le samedi. Joë prit une épingle derrière le revers de sa veste afin d'aider Tom à faire faire l'exercice à son prisonnier. La partie augmenta d'intérêt instantanément. Mais bientôt Tom déclara qu'on ne s'y reconnaissait plus et qu'on ne savait plus à qui c'était de faire manœuvrer le capricorne, et il traça une ligne à la craie au milieu du pupitre de haut en bas :

— Voilà, dit-il, tant qu'il reste de ce côté de la ligne, c'est à toi de le commander et je n'y toucherai pas; mais lorsqu'il vient de mon côté, tu dois le laisser tranquille aussi longtemps qu'il n'aura pas repassé la ligne.

— Ça va. Entendu. Partez, déclara Joë.

Au bout d'un instant le capricorne échappa à Tom et franchit l'Equateur, mais, harcelé par Joë, il s'échappa à nouveau et retraversa la ligne. Souvent l'insecte changea de camp, tandis qu'un des deux écoliers le tourmentait, l'autre suivait les incidents avec un aussi vif intérêt. Le monde n'existait plus pour eux. A la fin, la chance sembla se fixer du côté de Joë, le capricorne essayait de-ci de-là et s'excitait presque autant que les deux enfants; puis, au moment où la victoire semblait être gagnée, pour ainsi dire et où les doigts de Tom commençaient à lui démanger, l'épingle de Joë barrait la route et l'insecte restait chez lui. Tom n'y tenait plus, la tentation devint trop forte. Il allongea la main pour intervenir. Joë fut immédiatement pris de colère :

— Il est dans mon camp, dit-il, tu dois le laisser.

— Je ne voulais que l'exciter un peu.

— Non, monsieur, ce n'est pas du jeu. Il est à moi tout seul.

— Si je le veux je le ferai.

— Tu vas le laisser, je te dis. Il est dans mon camp.

— D'abord à qui est-il ce capricorne?

— Je me moque pas mal de savoir à qui il est. Il est dans mon camp et tu n'y toucheras pas.

— Eh bien, je te parie que j'y touche. Il est à moi et je ferai ce que je voudrai.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai pas parlé de mon Club, le Club des Amis de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre (C. D. A. M. C. L. R. D. F. A. R. E. D. L. I. D. L. M. A. C.).*

La dernière chose qui est arrivée à notre Club, c'est qu'on a fait une grande sortie ensemble. Oui c'était pendant l'hiver, et même qu'il faisait très, très froid ce jour-là. Mais la grande sœur de Pierrette, qui s'occupe de notre Club a su si bien convaincre les papas et les mamans du Club que ce n'était pas une raison parce qu'il faisait froid pour ne pas aller prendre l'air que nous y sommes allés tous, à la promenade.

Le thermomètre était bien au-dessous de zéro, et il y avait du givre sur les autobus qui nous menaient à la campagne. C'est joli le givre, on dirait des fleurs, des feuilles, des fougères, toutes sortes de belles choses. Seulement ce n'est pas commode, parce qu'on ne voit plus rien à travers les carreaux. Et un voyage en autobus a beau être un petit voyage, on a tout de même envie de voir le paysage.

Aussi pour voir quelque chose on frottait sur les vitres. Ceux qui ne voulaient pas avoir froid frottaient à travers leurs gants de laine avec leurs ongles. Mais ça agace le bout des doigts, de faire cela, et moi j'employais une autre méthode. Je soufflais fort sur le carreau et ça finissait par faire un trou rond tout humide dans le givre blanc comme la neige. L'ennui c'est que cela regelait assez vite et qu'après il fallait recommencer à souffler. Mais moi, cela ne me fait rien, j'ai un très bon souffle, ce qui me permettra, quand je serai grand, de faire de la course de fond.

Le paysage était joli. Tout était blanc, les jardins, les toits de maisons, les champs, les rues. Même à un endroit on est passé sur un pont, au-dessus d'un canal et le canal était gelé, tout recouvert de neige, qu'on aurait cru un chemin. C'est drôle, je n'avais jamais vu un froid pareil depuis que je suis à la ville. Il est vrai que cet hiver il a fait particulièrement froid.

On est resté très, très longtemps dans l'autobus. Et puis on a fini par arriver dans la forêt.

C'était magnifique la forêt. Il y avait eu beaucoup de vent, et il n'y avait plus de neige du tout sur les arbres qui étaient tout noirs sur la neige blanche. Si je savais dessiner je vous ferais ici un petit dessin. Mais ce serait bien difficile de dessiner toutes les petites branches, si fines et si jolies sur la neige blanche.

Tout de suite on s'est mis à courir et à se lancer des boules de neige car on était content d'être arrivé. Et puis on a marché un bon moment dans une grande route toute blanche.

Au milieu les passants avaient bien aplati la neige et on marchait facilement, mais sur les côtés de la route la neige était haute et on y enfonçait jusqu'aux chevilles. C'était joli.

On voyait ses semelles imprimées à l'envers. Moi j'ai justement des semelles en caoutchouc avec des tas de jolis dessins, comme des sculptures. C'était joli de marcher dans la neige, mais à la longue c'est fatigant. J'aurais bien voulu avoir des skis. Mais comme je n'en avais pas, je suis revenu sur le chemin où la neige était tassée.

On a fini par arriver à une grande clairière toute blanche. Pierrette avait le nez tout rouge et la goutte au nez, mais elle n'avait pas froid. On s'est divisé en deux camps, et on a fait une grande bataille de boules de neige. Le chef dans un camp c'était Lulu. Dans l'autre (c'était mon camp à moi) c'était Jacquot. C'est nous qui avons eu la victoire, parce qu'on s'était fait une vraie muraille en neige, et puis aussi parce qu'on a fait une charge tous ensemble avec nos manteaux devant la figure pour se protéger.

Après on s'est réconciliés — on ne s'était jamais vraiment fâchés — et on a fait tous ensemble une grande boule de neige.

On avait commencé par faire une boule pas trop grosse. Et on l'a roulée tant et tant par terre qu'elle est devenue énorme. On a eu beau s'y mettre tous, et même la grande sœur de Pierrette, qui est très forte, à un moment donné elle a été si énorme qu'elle n'a pas pu continuer à avancer.

Alors on n'a plus essayé d'avancer. On a mis une boule pour faire la tête, deux boules longues pour faire les bras, et ça a fait un splendide bonhomme de neige. Lulu avait trouvé un vieux seau percé dans un fourré qui a fait un magnifique chapeau à notre bonhomme. Avec des cailloux on lui a fait des yeux, une bouche, des boutons à son veston, et on lui a mis dans la main une grande branche. Avec une branche plus petite et une boule de neige on lui a fait une pipe.

Lulu voulait qu'on démolisse le bonhomme avant de partir. Mais moi j'ai pas voulu. Il était trop beau... Les autres ont été de mon avis... On a fait une grande partie de barres, et puis aussi des glissades sur une petite mare toute gelée dont la glace était très épaisse et très solide... Malheureusement la nuit est venue très vite et on a dû rentrer par l'autobus où les lampes étaient déjà allumées... On s'était très bien amusé. Personne n'a eu froid et personne n'a pris de rhume.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles,

JEANNOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

NOTRE COUVERTURE DE BERCEAU

Pour ne pas oublier les bébés, voici une originale couverture de berceau en laine, mais pas au tricot.

Prenez du gros réseau de filet solide (75 cm. vous suffiront car ce doit être très large pour l'autre dimension) et travaillez dessus comme sur un canevas. Vous tendez de préférence sur un cadre (oui, un vrai cadre, à condition qu'il soit vide, fera un métier parfait, surtout si le bord est assez haut pour pouvoir l'entourer, en même temps que l'ouvrage, avec une courroie que vous serrez bien; à défaut un galon large).

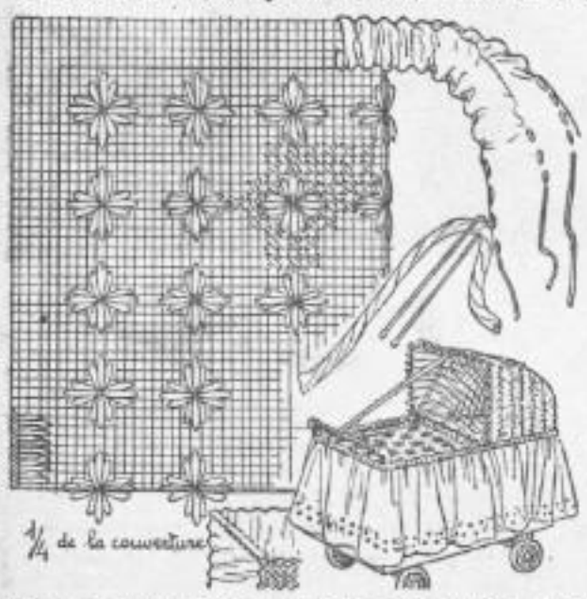
Employez de la grosse laine sport, mais souple et moelleuse.

Attention : il vous faudra de très longues aiguillées, afin de n'arrêter qu'au bout d'une rangée et pas dans le milieu de la couverture.

Le travail devra être souple et ne pas tirer.

S'il vous est impossible de trouver une grosse aiguille, même à emballage, qui enfile votre laine, prenez tout simplement une épingle à cheveux (bien propre), des anciennes fourches naturellement, et servez-vous-en comme aiguille.

Le fond est fait en points croisés sans envers.



Comme vous l'indique notre dessin, vous faites déjà le fond. Puis les fleurs au point de smyrne double. Arrêtez à chaque fleur, très minutieusement, en repassant une longueur de quelques cm. de laine, coupée, d'une façon invisible, sous les pétales, en allant vers le centre (maintenez par un point de soie de même teinte). Car il n' y a aucun inconvénient à grossir la fleur, elle n'en fera que mieux.

Un fond jaune soufre très pâle et des fleurs jaune vif (mais surtout frais également) fait très gai et chaud. Mais vous pouvez faire bleu et rose pâle. Les dimensions sont d'environ 60 × 80 centimètres pour une voiture d'enfant, mais mesurez celle que vous voulez garnir.

Laissez votre filet bien plus grand que les dimensions définitives, car le travail le resserre légèrement, puis il vous faut un nombre exact de fleurs, quitte à grandir ou diminuer légèrement l'ensemble. (Sur le modèle les carreaux ont 8 millimètres.)

Laissez tout autour des fleurs une bande de cinq carreaux que vous faites au point de croix et coupez.

Vous pouvez faire un gros feston tout autour, ou mettre à cheval sur le bord une large bande de crêpe de Chine ou satin que vous rentrez comme un ourlet, les coins soigneusement pliés en biais. Cette bande très longue sera bouillonnée; pour cela passez un point devant fin sur les bords et au milieu. La bande devra avoir 10 centimètres, plus les rentrés de 2 centimètres, soit 14 centimètres de large en tout. Pour calculer la longueur, faites un échantillon avec un morceau de soie de 20 centimètres.

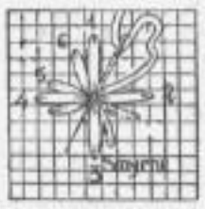
Le bord est de la couleur du fond.

POINTS DE LA COUVERTURE

POINTS DE TAPISSERIE POUR LA COUVERTURE BERCEAU. — Point de croix sans envers : Vous faites la première partie d'un point à la croix, mais au lieu de faire revenir l'aiguille devant vous, deux fils plus bas, vous la faites ressortir en biais dans l'endroit d'où elle vient; vous la ramenez au milieu et piquez l'aiguille au-dessus et en biais, ne prenant qu'un fil.

Retour : vous piquez votre aiguille comme pour croiser le point à la croix, mais vous la ramenez en biais à son point de départ. Lorsque vous voulez changer de rang, passez toujours votre aiguille en biais et dessus, ne prenant qu'un fil. Ces passages sont cachés lorsque les points sont terminés.

Point de Smyrne sans envers : Piquez votre aiguille au milieu et lancez votre fil droit sur 4 fils pour former la croix, ramenant l'aiguille au milieu, puis en travers des bras de la croix simple revenant toujours au point de départ; de même pour les doubles branches que vous faites ensuite dans l'ordre des numéros.



Au dernier fil ressorti au milieu, repassez votre aiguille entre deux branches et par-dessus un fil de canevas, ressortez en dessous en passant, au besoin, sous un ou deux brins de laine où vous fixez le bout par un fil de soie invisible.

Les Conseils de tante Camille.

Quelques conseils pour former un ensemble. — *Si vous exécutez pour vous plusieurs pièces de tricot : pull-over, gants, écharpe ou coiffure, du moment où il y en a plus d'une, reprenez à partir de la seconde non seulement les mêmes couleurs, les mêmes laines, mais aussi les mêmes points. Pour le fond du travail le point à l'envers si vous avez fait notre pull-over du n° 155 et retrouvez dans la garniture soit le point à rouleaux du col, soit un point damiers, un point de riz. Ou bien dans tout l'ensemble choisissez une des nombreuses idées que nous vous donnons à chaque modèle.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

RÉSUMÉ : SUR LE PAQUEBOT QUI RAMÈNE TOUT LE MONDE EN FRANCE RALEU A RETROUVÉ TOUT SON PRESTIGE ET BRADUR REDEVENU SERVITEUR DE RALEU EST CHARGÉ PAR CE DERNIER D'UN ATTENTAT CONTRE PAT'SOUM.

BRADUR AYANT COUPÉ LA CORDE, LA GROSSE POUTRE DE FER EST VENUE S'ABATTRE JUSTE A L'ENDROIT OU SE TROUVAIT PAT'SOUM.

ON SE PRÉCIPITE ! ET BRADUR COMME RALEU SONT LES PREMIERS ET ILS POUSSENT DES CRIS DÉCHIRANTS, AFIN DE DONNER LE CHANGE.

A GRAND'PEINE ON SOULEVE LA POUTRE. HÉLAS ! PAS LA MOINDRE TRACE DE PAT'SOUM. LES HYPOCRITES SE LAMENTENT DE PLUS BELLE.

THOMAS ET BOUBOULE, PAS DUPES DE CES GRIMACES, S'ÉLANCENT POUR VENGER LEUR AMI, LORSQU'UNE VOIX BIEN CONNUE ARRÊTE LEUR ÉLAN.

VOUS AVEZ DEVINÉ, AMIS LECTEURS, CE QUI S'EST PASSÉ. PAT'SOUM, QUI GUETTE BRADUR, AVAIT FAIT UN SAUT DE COTÉ TOUT EN SE RENDANT...

...INVISIBLE AINSI QU'IL EN A LA FACULTÉ. TOUT LE MONDE CROIT PAT'SOUM MORT. THOMAS ET BOUBOULE SEMBLANT ÉGALEMENT LE CROIRE...

...CE QUI ACHÈVE DE PERSUADER RALEU. CEPENDANT IL EST INQUIET, CAR SEUL DANS SA CABINE, IL ENTEND D'ÉTRANGES MURMURES.

BRADUR QUI, DE SON COTÉ, ENTEND LES MÊMES MURMURES, CROIT QUE C'EST RALEU QUI L'ACCUSE ET CELA LE MET FORT EN COLÈRE !...

POUR RIRE UN PEU

Dans le désert. — Deux touristes anglais, à dos de chameau se dirigent vers les Pyramides. Il fait une chaleur torride et pas un soupçon d'ombre. Le mari voit tout à coup sa femme lâcher les guides et, au risque de choir dans les sables, porter les mains au-dessus de sa tête, comme une danseuse.

— Que fais-tu là ? Tu vas tomber!

— Mon cher, ne vois-tu pas que je cherche la fraîcheur sous les *palmes* (Jeu de mots, palme et paume étant un même mot).

o

Client. — Monsieur, je descends dans votre hôtel, car il m'a été vivement recommandé par un ami...

Patron. — Oui, monsieur, je le sais déjà, vous me l'avez dit lorsque vous êtes arrivé.

Client. — C'est vrai ; mais mon ami m'avait dit que c'était un très bon hôtel. Or, moi, je l'ai trouvé au-dessous de tout.

Patron. — Et pourquoi me le dites-vous à moi, monsieur ? C'est à votre ami qu'il faut vous plaindre.

o

Les enfants d'aujourd'hui. — Une jeune femme se présente chez le docteur avec son fils âgé de deux ans. Aussitôt la porte du cabinet franchie, le jeune garçon se met à courir partout. Le médecin le regarde avec des yeux effarés.

— Je suis terriblement inquiète, docteur, que dois-je faire? Mon fils a appris à courir avant d'apprendre à marcher!

o

Une brave dame se présente avec ses cinq enfants chez le photographe de la petite ville où elle est venue au marché. Elle demande les prix des photos pour les enfants en groupe :

— Je vous les ferai vingt francs la demi-douzaine, lui dit le photographe.

— En ce cas, j'attendrai d'en avoir un sixième, répond la mère de famille.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère

par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, a été mis en possession de documents importants qu'il est allé porter au consul d'Espagne à Hambourg. Nous sommes au début de juillet 1936, et le consul, complice de crimes dénoncés par ces documents, fait arrêter Pierrot par la Gestapo.*

Chapitre XVII. — SECRETS D'ÉTAT.

Le commissaire Schelling était un homme grand et maigre, à la figure creusée, au front haut et dégarni. Il portait une moustache finement taillée. Il était assis sur le bord d'un large fauteuil de cuir, le buste en avant, les coudes sur les genoux, et il frottait ses mains longues et sèches...

— Procédons par ordre, mes amis, dit-il d'une voix ricaneuse. Voyons jeune homme. Quel est votre nom?

— Gœthe, Wolfgang Gœthe, répondit Pierrot.

— On a souvent dû vous dire que vous portiez un nom illustre, gouailla le commissaire Schelling. Êtes-vous parent de notre grand poète national?

— Non, on ne m'a jamais fait cette remarque. Je ne sais pas de qui vous voulez parler. Je n'ai plus de parents.

Pierrot Lancry, dans son costume de membre des jeunes hitlériens, assis sur le bord de sa chaise, entouré des hommes en chemise brune, semblait avoir perdu tout contrôle sur lui-même. Il répondait d'une voix blanche, ne semblait pas comprendre très bien ce qu'il disait. Il donnait l'impression d'une bête traquée, perdue...

— Je n'ai pas goût à plaisanter, monsieur Wolfgang Gœthe, répliqua le commissaire d'un ton coupant. Ne faites pas l'idiot.

— Mais, balbutia Pierrot qui tourna la tête de tous côtés, comme s'il cherchait un endroit où fuir, puis qui s'immobilisa subitement, le regard fixe, silencieux...

— Vous étiez venu dire à M. le Consul qu'une terrible catastrophe se préparait en Espagne. Vous aviez des documents à lui soumettre, des révélations à lui faire. M. le Consul a jugé à juste titre que vos révélations avaient trop d'importance pour ne pas être entendues par des témoins autorisés. Parlez, jeune homme. L'uniforme que vous portez vous ordonne de dire toute la vérité à vos chefs.

Pierrot se leva comme mû par un ressort, le bras levé. « *Sang et honneur!* » cria-t-il très fort. Puis il se rassit aussitôt.

— Eh bien, M. Wolfgang Gœthe, dit Schelling, impatient.

Le jeune garçon sembla faire pendant un instant un grand effort sur lui-même. Il serra ses mâchoires, s'épongea le front et parut tout à coup retrouver tout son calme. Il s'humecta les lèvres avec la langue et commença d'une voix posée...

— Je répète donc que mon nom est Gœthe, Wolfgang Gœthe. Je fais partie de la 48e brigade des jeunesses hitlériennes de Kreuznach, près de Mayence. Je suis à Hambourg depuis trois jours. Hier soir, comme je me promenais sur le port, j'ai rencontré un homme qui m'a dit...

— Comment était-il, cet homme? demanda le commissaire.

Pierrot tressaillit, comme s'il sortait d'un rêve. Il regarda Schelling d'un air surpris...

— Mais quel homme?... De qui parlez-vous?... Vous m'avez interrompu... Je ne me rappelle plus.

Le commissaire haussa les épaules.

— Continuez mon ami... Je ne vous mangerai pas, que diable!...

— Je disais... Pierrot fit un nouvel effort de volonté et parut se calmer à nouveau. Je disais que j'ai rencontré sur le port, hier soir à minuit juste, un homme, un marin, très grand, très blond, et il m'a dit : « Je t'ai choisi parmi tant de jeunes garçons, Wolfgang, car je sais que tu es loyal et que tu iras jusqu'au bout de ta mission...

— Vous notez bien tout cela, monsieur le secrétaire, dit à mi-voix le commissaire à un des gardes des Sections de Sûreté qui l'accompagnaient. Le S. S., en chemise brune et tunique noire fit oui de la tête. Pendant que Pierrot parlait, le secrétaire frappait rapidement sur les touches d'une machine à sténographier qui notait avec un léger cliquetis les paroles du jeune garçon, sur une longue bande de papier. Sans paraître entendre Schelling, Pierrot continuait... Un vague sourire aussitôt éteint parut un court instant sur ses lèvres.

— Tu peux avoir confiance en moi, ai-je répondu à l'homme blond, au marin. Et il m'a dit : « Écoute, Wolfgang, en vérité je te le dis, l'heure est venue et je t'ai choisi pour l'annoncer au monde. La colère a trop longtemps duré, la catastrophe va bientôt venir et l'Espagne, l'Espagne la première sera frappée. Tu as huit jours pour le faire savoir. Tiens, voici la preuve de ta mission. » Et l'homme a sorti un livre de sa poche, et il en a déchiré plusieurs pages, et il me les a données.

« Préviens très vite les Espagnols, m'a dit l'homme en partant. C'est pourquoi je suis venu tout de suite au consulat...

Pierrot se tut. Il avait les deux mains sur les genoux. Il regardait devant lui, comme en extase...

— Voyons ces documents, dit Schelling, prenant sur la table le sachet imperméable, en toile huilée, qu'y avait jeté Pierrot.

Pierrot se leva d'un bond :

— N'y touchez pas, n'y touchez pas, je vous en supplie! Vous ne devez pas voir cela. Et puis c'est à moi, pas à vous, on me l'a donné!

Il se précipitait vers Schelling. Deux des policiers en chemise brune saisirent Pierrot; le rassirent brutalement sur sa chaise. L'un d'eux gifla le jeune garçon à tour de bras. Un peu de sang lui coula du nez.

— Tant pis pour vous, je vous aurai prévenu, dit Pierrot d'un air absent sans paraître s'apercevoir qu'il saignait.

Schelling avait sorti du sachet de toile huilée quatre feuilles imprimées sur papier glacé, très froissées. Il les lissa soigneusement avec les mains avant de les lire.

Brusquement il éclata en lisant le titre :

— *La surdité dans l'œuvre de Greco par Ramon y Mendizabal.* Qu'est-ce que c'est que cette histoire? C'est bien ce document que t'as remis ce marin?

— Oui, oui, c'est bien ce document.

— Incompréhensible, dit Schelling en fronçant le sourcil...

— Peut-être y a-t-il une écriture secrète entre les lignes de ces pages arrachées à une revue d'art... Mais où est parti ce marin, après t'avoir quitté?

— Il est parti, sur la mer, dit Pierrot d'une voix blanche.

— Il est parti en barque.

— Non, il est parti sur la mer... Debout sur un cygne blanc, et alors j'ai compris qui il était. Lohengrin, le chevalier au cygne, aussi vrai que je suis Wolfgang Gœthe...

Chapitre XVIII. — WOLFGANG GŒTHE

Schelling était resté silencieux, comme abasourdi.

Mais un des gardes en chemise brune, un gros homme d'une cinquantaine d'années, l'air d'un ancien boucher, à la tête strictement rasée, au visage apoplectique, fonça sur Pierrot et le prit à bras le corps...

— Je vais t'apprendre à te moquer du chef, maudite canaille. Nous autres des S. S. nous n'aimons pas ce genre de plaisanterie.

L'homme avait fait voler Pierrot comme une plume; il l'avait couché sur le bureau du consul. Pierrot se laissait faire passivement.

Comme s'il n'attendait que ce signal, un des S. S. était allé dans la salle d'attente et en avait rapporté de minces tiges d'acier, liées ensemble comme un paquet de verges.

— Saint Siegfried, saint Michel, saint Georges, saint Lohengrin, saint Sébastien, psalmodiait Pierrot, votre enfant va recevoir la couronne du martyre...

Il restait là sans se débattre, couché sur le ventre, tandis que le nazi lui mettait le dos à nu...

— Vous pourriez bien attendre d'être à la caserne de la Gestapo, dit le consul l'air contrarié au gros nazi qui essayait les verges d'acier en les frappant doucement sur la paume de sa main, vous allez le faire saigner, il saliera tout...

— Saint Lohengrin envoie ton cygne pour ma délivrance, chanta Pierrot sur un air de cantique.

Le commissaire Schelling se leva. Il venait à nouveau de regarder ces feuilles de revue que Pierrot lui avait données comme des documents de la plus haute importance...

— M. le Consul a raison, ce n'est pas un endroit pour employer ce genre d'arguments... Et puis ce garçon est fou, fou à lier. C'est un exalté, un maniaque, qui a eu la tête tournée par les récits que font la presse des épouvantables atrocités rouges... Délire mystique, c'est clair.

Pierrot s'assit sur le bureau, en rentrant sa chemise dans son pantalon.

— Non monsieur, non monsieur, je ne suis pas fou. Il ne faut pas dire cela. C'est un mensonge. Ma mère disait déjà que je n'avais pas ma tête. Mais c'est une méchante femme, ma mère. Je ne veux pas aller à l'asile comme l'autre fois. C'est trop triste...

— Vous voyez bien, dit Schelling, il est complètement fou...

Il se tourna vers ses hommes.

— Emmenez-le provisoirement au poste. Je ferai le nécessaire pour l'asile. Soyez doux avec lui. Il pourrait avoir une crise...

— Mais je ne suis pas fou, j'ai voulu faire une farce, je ne suis pas fou. Saint Siegfried! Saint Lohengrin! délivrez-moi!

Maintenant Pierrot hurlait, les yeux blancs renversés dans l'orbite.

— Allons, faites vite, dit Schelling...

Les hommes sortirent entraînant Pierrot qui se débattait et se traînait sur le sol en appelant Lohengrin et son cygne. Le secrétaire de Schelling referma sa machine à sténotyper.

— Attendez-moi dans le jardin, lui dit le commissaire. Quand son secrétaire fut parti il se retourna brusquement vers le consul...

— Je ne comprends pas. Vous auriez dû réfléchir à deux fois avant de me déranger pour entendre un pauvre toqué, un enfant à qui l'exaltation de la jeunesse a tourné la tête.

Le consul protesta. Tout à l'heure, l'enfant lui avait paru raisonnable. Il n'y comprenait rien. M. le commissaire Schelling était en tout cas assuré que son dévouement pour la sainte cause dont il était ici le représentant...

Schelling tapa dans le dos du gros homme.

— Mais bien sûr, mon vieux, je sais tout cela. Mais mets-toi à ma place. Si on t'avait dérangé pour aller écouter les boniments d'un maniaque, tu te mettrais aussi un peu en colère.

Le consul, rasséréné, découvrit ses dents sales dans un large sourire.

— Dites-donc, fit Schelling à son secrétaire, quand il le retrouva dans le jardinet qui précédait le consulat, faites-donc demander à la police municipale si l'on n'a pas signalé la disparition d'un membre de nos jeunesses, au cours de ces derniers jours. Vous ferez le nécessaire pour l'asile.

— Il faudra le placer dans le pavillon municipal d'aliénés de l'hôpital civil? demanda le secrétaire.

Schelling boutonnait ses gants.

— Non, réflexion faite... mettez-le plutôt à la clinique du Dr Schœller...

« On ne saurait prendre assez de précautions... Non que je croie que ce garçonnet ait pu surprendre quelque secret d'État, mais il faut toujours envisager la possibilité d'une simulation de folie... Quand bien même n'y aurait-il qu'une chance sur mille... Vous recommanderez à Schœller d'examiner ce Gœthe avec une particulière attention. On ne saurait trop prendre de précautions.

Les formalités d'admission prirent sans doute longtemps. Pierrot resta toute une partie de l'après-midi dans le poste de garde de la Gestapo. Il était assis sur un banc, marmottant à mi-voix des paroles incompréhensibles. Parfois, un des S. S. s'approchait de lui, et Pierrot posément, sur le ton de la confidence, lui racontait longuement l'histoire de l'apparition de Lohengrin sur le port de Hambourg... Il terminait en conseillant d'une voix chuchotante :

— Si tu as des amis en Espagne, il faut les prévenir pour qu'ils puissent partir avant la catastrophe. Ce sera terrible...

Les hommes riaient, plaisantaient le pauvre fou, qui ne paraissait pas comprendre qu'on se moquait de lui, qui répétait inlassablement son histoire.

Ce fut vers le soir qu'une ambulance et deux infirmiers vinrent chercher Pierrot.

— Voilà sa fiche, dit le secrétaire de Schelling en remettant le jeune garçon aux hommes en blouse blanche. Il s'agit à n'en pas douter de Willy Brod, de Kasbeck, qui a disparu la nuit dernière au retour d'une excursion organisée à Héligoland par les jeunesses hitlériennes. Nous le ferons identifier demain par ses chefs et nous nous chargerons de prévenir sa mère, qui est fille de ferme...

A neuf heures du soir, tout s'éteignait, selon une règle stricte, dans l'asile du Dr Schœller. Une ampoule bleue, en veilleuse, illuminait seule la cellule des fous. Si un des infirmiers avait eu la curiosité de regarder par le judas de la cellule de Pierrot, il aurait aperçu un garçon qui giait à perdre haleine, mais pas du rire maniaque et pénible d'un fou, du rire sain d'un garçon qui a fait une farce en classe, qui pouffe et qui met sa main devant sa bouche pour qu'on ne l'entende pas.

(*A suivre.*)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : A DIJON, TANDIS QUE TOUTOUNE EST CONFIÉE À UNE BRAVE AUBERGISTE, TOTO, LANCÉ À LA POURSUITE DES DEUX BANDITS, LA TEIGNE ET LE GRAND ANGELLO, S'EST GLISSÉ DANS LA CAMIONNETTE DES BANDITS.....

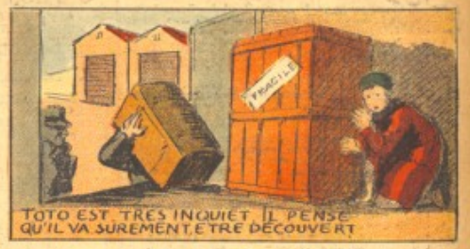
PEU APRÈS QUE TOTO AIT RÉUSSI À SE CACHER DERRIÈRE UNE CAISSE AU FOND DE LA CAMIONNETTE....

LES BANDITS CONTINUENT LE CHARGEMENT DE LA CAMIONNETTE AVEC DES CAISSES ET DES PAQUETS TRÈS ENCOMBRANTS

LES BANDITS NE S'APERÇOIVENT PAS DE LA PRÉSENCE DE TOTO MAIS, CELUI-CI BLOTTI DANS LE FOND, EST DÉSORMAIS INCAPABLE DE BOUGER

LA CAMIONNETTE PLEINE À CRAQUER S'ÉBRANLE. ELLE SE DIRIGE VERS UN COIN DE LA BANLIEUE DE DIJON..

OU LES BANDITS COMMENCENT À DÉCHARGER LES NOMBREUX COLIS...



TOTO EST TRÈS INQUIET. IL PENSE QU'IL VA SÛREMENT ÊTRE DÉCOUVERT

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ. FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT ENGLOUTIS À 10.000 MÈTRES AU FOND DE L'OCÉAN DANS UN SOUS-MARIN NAUFRAGÉ TOUT PRÈS D'UN OBUS MARTIEN ENGLOUTI.

A L'AIDE DE BOUTEILLES D'OXYGÈNE DE SECOURS FRED TIRE VIVIANE DE SON ÉVANOUISSEMENT.

FRED EXPOSE UN PLAN AUDACIEUX : QUITTER LE SOUS-MARIN POUR SE RÉFUGIER DANS L'OBUS MARTIEN.

FRED ET VIVIANE REVÊTENT LES FORMIDABLES SCAPHANDRES DES GRANDES PROFONDEURS.

LES DEUX JEUNES GENS QUITTENT LE SOUS-MARIN PAR UNE PORTE DE SECOURS.

SOUDAIN UN MONSTRE DES GRANDES PROFONDEURS MENACE VIVIANE.

LES DEUX JEUNES GENS SONT ARRIVÉS DEVANT LA PORTE DE L'OBUS MARTIEN.

FRED VA-T-IL POUVOIR OUVRIR LA PORTE DE L'OBUS ?

(A SUIVRE)

Pierrot sembla faire un grand effort et serra les mâchoires.

A TRAVERS LE MONDE

Nous avons plus de cils à la paupière supérieure qu'à la paupière inférieure, une moyenne de 100 à 150, pour une moyenne de 60 à 75. Ils sont également plus longs, de 11 à 15 millimètres environ.

○

Le poids des perles, des diamants et des pierres précieuses en général est toujours évalué en *carats*, mais le carat n'a pas la même valeur selon les pays.

Ainsi, en France; un carat vaut 0 gr. 2059; en Hollande, 0 gr. 205894; en Allemagne et en Angleterre, 0 gr. 2055; au Brésil, 0 gr. 1922. Voilà qui n'est pas fait pour faciliter le commerce des pierres précieuses.

○

Un paysan venu pour la première fois à Paris s'étonnait de voir tant d'arbres dans la capitale. En effet, le nombre des arbres y est très grand et si on les plantait les uns à côté des autres, ils formeraient une forêt. Une petite armée de spécialistes veille sur leur entretien, pas moins de 140 personnes, dont 120 bûcherons-élagueurs.

○

Quel est l'animal le plus gros mangeur? Attention, ne répondez pas le lion ou l'éléphant, car quoique vous puissiez penser, c'est la toute petite araignée qui remporte le premier prix. Songez qu'en 24 heures elle n'absorbe pas moins de 25 fois son propre poids.

○

Le mimétisme est un phénomène qui permet à certains êtres vivants de prendre l'aspect du milieu dans lequel ils vivent. C'est la particularité d'un grand nombre d'insectes; citons notamment les phyllies qu'on trouve surtout sur les chênes et qui imitent, à s'y méprendre, les feuilles de l'arbre, par leur couleur, leur forme, les nervures même. Ce sont de véritables feuilles vivantes.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Peu nombreux étaient les avions de tourisme au Grand-Palais. Six appareils, représentant quatre marques, s'étalaient seuls sous la verrière. Parmi ceux-ci, deux marques françaises, des jeunes! L'un, Lignel, exposait un avion « Coupe Deutsch » et un tout petit racer blanc, haut perché sur un pylône, semblant foncer vers le sol, à toute vitesse.

L'autre constructeur offrait deux « Cigales ». L'une déjà décrite dans votre journal, l'autre étant la version commerciale, modèle évolué et mieux fini.

Les autres avions de la nef étaient « Zlin » et « Benès », des tchécoslovaques déjà exposés il y a deux ans.

Heureusement, dans les galeries, nous avons pu voir les 3 appareils du Duralumin, décrits également. Puis l' « Atalante », le « Gérard », le « Guerchais », le « Miles anglais », le « Tipsy belge », deux planeurs « Delanne » et un « Castel 36 », mais c'est peu!

Il faut ajouter un planeur allemand et un polonais de très belle facture.

LES AVIONS LÉGERS DE 1939 :

LE BIPLACE "ATALANTE"

Le 16e Salon de l'Aviation a abrité dans ses galeries quelques avions de tourisme. Bien peu évidemment si on les compare au nombre d'avions de guerre! C'est un signe des temps.

Voici aujourd'hui le biplace Atalante.

C'est un monoplan à aile haute, de construction en bois recouverte de contre-plaqué d'acajou.

La voilure est haubannée par deux mâts obliques s'appuyant sur des ailettes également en bois, comme dans le Potez Sauterelle *bien connu.*

Le fuselage est également tout en bois et recouvert de contre-plaqué ainsi que les empennages.

L'envergure est de 8 m. 63, la longueur de 6 m. 80 et la hauteur de 2 m. 18. Avec une surface portante de 11 m² et un poids à vide de 337 kilos, le monoplan Atalante *vole à 186 kilomètres-heure au maximum et à 170 kilomètres-heure de vitesse de croisière. Il pèse alors 580 kilos en ordre de marche.*

Grâce à une commande synchronisée des larges ailerons, la vitesse d'atterrissage n'est que de 60 kilomètres-heure.

Enfin le plafond est de 4.500 mètres et le rayon d'action de 700 kilomètres.

Le moteur Régnier 4 cylindre inversés, de 70 CV, ne consomme que 15 litres d'essence à l'heure.

La caractéristique principale du monoplan Atalante *est un poste de pilotage biplace côte à côte et en conduite intérieure. Tout l'espace entre le fuselage et l'aile est vitré de façon aérodynamique. Les occupants trouvent une place confortable et, derrière eux, un large espace pour des bagages, plus vaste que bien des carrosseries d'automobiles.*

*L'*Atalante *est destiné aussi bien à l'entraînement qu'au tourisme, aux Aéro-Clubs et à l'aviation populaire. Il peut être équipé en double commandes.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION :

HYDROPLANE. — Un hydroplane est un canot à fond plat propulsé par une ou plusieurs hélices aériennes. On l'a appelé aussi hydroglisseur. Ce mot a été employé à tort pour désigner des canots automobiles à hélices marines. Il ne faut pas le confondre non plus avec hydro-aéroplane ou, plus simplement, hydravion, ces deux derniers mots se rapportant à des appareils aériens. Un hydroplane glisse sur l'eau mais ne vole pas (9).

CARDAN. — On désigne sous le nom de cardan, un joint reliant deux arbres de transmission qui font entre eux un certain angle ou qui ont besoin de prendre des positions nécessitant une attache souple.

Le nom correct, aujourd'hui oublié, est « joint à la cardan ». Ce joint consiste en deux axes perpendiculaires en croix s'articulant chacun sur une fourche terminant les arbres à relier (10).

SPORTS

CONSEILS POUR LE SAUT

On a souvent tendance à prendre trop d'élan. Pour sauter en longueur comme en hauteur, 20 mètres de recul sont largement suffisants. Si vous êtes obligé de trop courir avant de sauter, vos muscles seront fatigués et votre détente sera moins puissante.

Pour le saut en hauteur, si vous n'êtes pas content de vos essais en sautant de face, essayez le saut à l'américaine, en prenant votre élan presque parallèlement à la corde, et en passant l'une après l'autre les jambes au-dessus de la corde : si vous venez de la droite, prenez appel du pied gauche pour passer la jambe droite la première; essayez ensuite en venant de la gauche et en prenant appel du pied droit. Cette méthode a l'avantage de supprimer la longueur des jambes repliées sous le corps; cependant certains obtiennent de meilleurs résultats avec le saut de face.

TIMBRES-POSTE

SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON

Les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon forment un archipel dans l'Amérique du Nord, tout près de la grande île de Terre-Neuve. Leur importance vient de la pêche à la morue et des industries qui en découlent.

Nombreux sont les timbres qui y furent employés. Passons sur les vieilles émissions aujourd'hui trop coûteuses.

La série parue en 1909 était fort belle, elle avait trois types : un pêcheur coiffé d'un suroît, un goéland et pour les plus fortes valeurs un bateau de pêche. La plupart de ces timbres sont bon marché.

La série de 1932 fut moins réussie, elle avait aussi trois types : la carte de l'archipel, une falaise et un phare, puis un petit vapeur.

Cette série sera supprimée prochainement, l'émission nouvelle aura quatre types, tous très bien dessinés, nous montrant un attelage de chiens, le port de Saint-Pierre, le Phare de la Tortue et l' « Anse aux Soldats » à Langlade. La série 1932 devant être supprimée il est temps de rechercher les manquants de la collection que l'on peut trouver à bas prix.

La série taxe parue en 1932 a 11 valeurs et nous montre un chien de Terre-Neuve, debout sur un rocher, face à la mer, que nous reproduisons ci-contre.

LES ORPHELINS

Conte tiré des « Mille et une Nuits ».

Un homme avait épousé une femme très bonne, d'humeur toujours égale et douce. Ils eurent deux enfants : un garçon et une fille.

Par malheur, la jeune mère vint à mourir. L'homme se remaria avec une femme qui était loin de valoir la première. Elle eut aussi un garçon et une fille. Cette femme donnait à ses enfants tout ce qu'il y avait de meilleur en fait de nourriture; aux deux autres, qui étaient les enfants de la morte, elle faisait manger de ce pain grossier que l'on donne aux chiens. Le père, craignant sa mauvaise humeur, la laissait faire.

La marâtre, cependant, trouvait ses enfants chétifs, les orphelins avaient meilleure mine et plus de vigueur. Elle se mit à donner aux siens le même pain qu'aux deux autres; mais cela ne leur réussit pas : ils maigrirent davantage.

Chaque jour, les enfants de la morte menaient paître une belle vache toute noire qui appartenait à leur père. La marâtre se demanda s'ils ne la trayaient point en cachette; mais la vache avait toujours abondance de lait.

Un matin, la femme dit à son fils :

« Va aujourd'hui avec ton grand frère et ta grande sœur, et vois ce qu'ils mangent dans la prairie. »

Le petit accompagna son frère et sa sœur au pâturage.

Les orphelins avaient reçu, en quittant la maison, un morceau de leur pain noir et dur. Ils étaient fort affamés, n'ayant rien pris depuis la veille. De temps à autre, ils examinaient leur pain, mais ils ne se décidaient point à y mordre. Puis ils regardaient tour à tour la vache et leur jeune frère, et ils étaient fort embarrassés.

Enfin, après s'être consultés à voix basse, ils dirent :

— Petit frère, si nous pouvons nous procurer de la nourriture, est-ce que tu nous dénonceras?

— Non, répondit l'enfant, je ne vous dénoncerai pas.

Alors les orphelins donnèrent leur pain à la vache en lui disant :

— O vache, sois bonne pour nous comme notre mère était bonne pour nous!

Et voici que dans l'herbe, aux pieds de la vache, apparut un grand plat, dans lequel il y avait un joli gâteau blanc qui baignait dans un lait bien crémeux. Cependant que les pis de la bête étaient toujours aussi gonflés.

Les enfants de la morte partagèrent le gâteau avec leur petit frère; ils burent le lait avec lui; puis les trois enfants, rassasiés, se mirent à jouer sous les yeux de la vache, et il eût été difficile de savoir s'ils gardaient ou s'ils étaient gardés par elle.

Lorsqu'ils furent rentrés, la femme prit son fils à part et l'interrogea :

— Qu'est-ce que vous avez mangé dans la prairie?

Ne voulant pas dénoncer son frère et sa sœur, qui étaient souvent battus, l'enfant répondit

— Rien, ma mère, excepté le pain qu'on donne aux chiens.

Le lendemain, comme les enfants de la morte emmenaient la vache au pâturage, leur petit frère voulut les suivre; mais sa mère le retint en lui disant

— Reste ici, c'est ta sœur qui les accompagnera.

Elle fit la leçon à sa fillette, qui rejoignit les deux autres en courant.

Lorsque l'on fut à la prairie, tout se passa comme la veille.

— Petite sœur, si nous pouvons nous procurer de la nourriture, est-ce que tu nous dénonceras?

— Non, je ne vous dénoncerai pas.

Les enfants donnèrent leur pain à la vache en lui disant :

— O vache, sois bonne pour nous comme notre mère était bonne pour nous!

Le gâteau savoureux apparut. Tous les trois se mirent à manger; mais la fille de la marâtre, qui n'aimait point son frère et sa sœur, eut soin de laisser tomber la nourriture sur ses vêtements.

Lorsqu'ils furent rentrés, sa mère la prit à part et lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez mangé dans la prairie?

— Interroge mon burnous, répondit la petite.

La marâtre vit alors que les enfants avaient mangé du gâteau imbibé de lait et, questionnant de nouveau sa fille, elle sut que ce repas leur avait été procuré par la vache.

Or, cette femme avait pour médecin un malhonnête homme, qui aurait fait n'importe quoi pour de l'argent. Elle lui dit :

— Je ferai semblant d'être malade et on t'appellera pour me soigner. Dis à mon mari : « Le seul remède qui guérira ta femme, c'est le foie d'une vache toute noire. »

Elle fit la malade : on envoya chercher le médecin. Le mari lui demanda son avis.

— Le remède nécessaire à ta femme, dit l'autre, je le connais bien; mais peut-être auras-tu de la peine à te le procurer. C'est le foie d'une vache toute noire, sans aucune tache d'une autre couleur.

— La vache qu'il nous faut, répondit le mari, est dans mon étable.

Il fit égorger la vache. Les enfants de la morte pleuraient.

— Oh! nous voilà orphelins, disaient-ils, maintenant que nous n'avons plus notre bonne vache, qui nous tenait lieu de mère!

La femme mangea un petit morceau de foie, jeta le reste en secret et déclara qu'elle était guérie. Son époux et le médecin dévorèrent une bonne partie de la vache.

Cependant, les orphelins recueillirent les os de la pauvre bête; puis ils les calcinèrent et en placèrent la cendre dans un grand vase de terre brune.

Ils agissaient ainsi sans autre intention que de conserver, comme un souvenir, les restes de la vache; mais un aloès poussa dans la cendre et, bientôt, ses grandes feuilles aiguës débordèrent du vase. Et, comme la vache avait remplacé pour les enfants la mère tant pleurée par eux, de même l'aloès remplaça, pour les faire vivre, la vache au bon regard. Dans un coin écarté où ils avaient placé le vase, chaque jour ils venaient songer à leur mère, puis à la douce bête et l'aloès, à son tour, leur procurait de quoi manger à leur faim. Parmi ses feuilles épaisses ils trouvaient quantité de dattes ou de bananes, avec des petits pains dorés. Alors ils bénirent dans leur cœur la plante qui, maintenant, veillait sur eux. Lorsqu'ils étaient près d'elle, ils ne se sentaient plus seuls, ils lui confiaient leurs peines et lui faisaient part de leurs bonnes résolutions. C'était comme une personne aimée auprès de laquelle on se réfugie dans le malheur.

Aussi ne furent-ils pas trop surpris, un jour, d'entendre une voix qui montait de l'aloès et qui leur disait :

— Je ne vous abandonnerai pas tant que vous aurez besoin de moi. Si pourtant l'on m'arrache et disperse mes feuilles, quelques-unes de mes fibres suffiront à former un nid, dont vous saurez bien le chemin, car un joli oiselet vous y appellera par son chant, et vous trouverez de petits œufs déposés là pour vous; des figues, des jujubes, des grains de maïs. Si l'on détruisait le nid, si l'oiseau disparaissait, une abeille gentille, en bourdonnant à vos oreilles, vous mènerait vers un olivier sauvage et, dans un creux de l'arbre vous trouveriez abondance de miel. Ainsi vous grandirez sans trop souffrir et vous deviendrez capables de gagner votre vie. Avec le travail de vos mains, votre affection mutuelle sera votre secours. Mais n'oubliez jamais ni la mignonne abeille, ni le petit oiseau, ni l'aloès plein de fruits, ni la vache nourricière, ni surtout la mère que vous avez perdue. Leur pensée vous sera douce et vous préservera du mal.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco 15 fr.
Envergure 48 centimètres

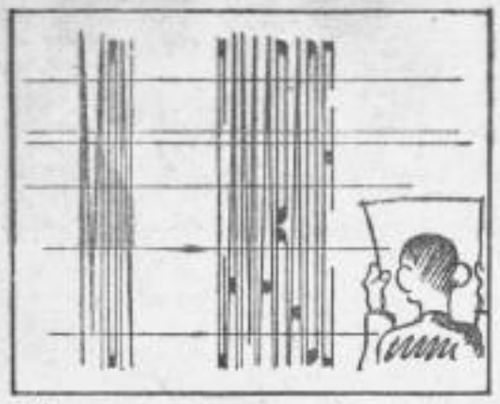
M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 15 fr.
Envergure 60 centimètres

M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE
Moteur caoutchouc..... franco 16.80
Envergure 60 centimètres

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

VARIÉTÉS

LECTURE DIFFICILE



Si vous ne pouvez pas lire les lettres ci-dessus, penchez fortement votre papier et vous déchiffrerez le nom de votre journal préféré.

MOTS EN CARRÉ

1. Déployer largement. — 2. Fleur qu'on cultive surtout en Hollande. — 3. Baies sauvages rouges et aigrelettes. — 4. Utilisait un livre. — 5. Sorte d'araignée très commune dans les champs. — 6. Résidus.

LES CHAINES

Vous connaissez le jeu des chaînes formées de mots dont la première syllabe est formée de la dernière du mot précédent, comme ceci :

Charmant, menteur, heureux, œufs à la coque, *coquille*..., etc...

Bien. Vous allez donc composer une chaîne qui commencera par le mot *camarade*, comprendra le mot *école* et finira par le mot *vacances*...

...Et la meilleure et la plus courte de ces chaînes que vous nous adresserez sera publiée dans un prochain numéro.

Camarade... débrouillard... hardi !...

DEVINETTE

J'ai six lettres.

Ma première est dans *panthère*, mais non dans *lion*,

Ma seconde est dans *panthère* et *lion*, mais non dans *tigre*,

Ma troisième est dans *lion* et *tigre*, mais non dans *panthère*,

Ma quatrième est dans *morse*, mais non dans *ours*,

Ma cinquième est dans *otarie*, mais non dans *morse*,

Ma sixième est dans *léopard* et *éléphant*, mais non dans *bœuf*.

Et moi je suis dans les airs, dans la mer, les forêts et même les rues.

CHARADE

Mon premier est une partie du pain,
Mon deuxième est un meuble,
Mon troisième est une époque qui se distingue par des événements,
Mon tout est une borne placée sur la route.

Envoi de Berrier Jacques.

CHERCHEZ LA SORTIE

LABYRINTHE

Quel chemin va suivre ce brave homme pour reprendre son parapluie ?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Je Bricole

UN BRIN DE MUGUET

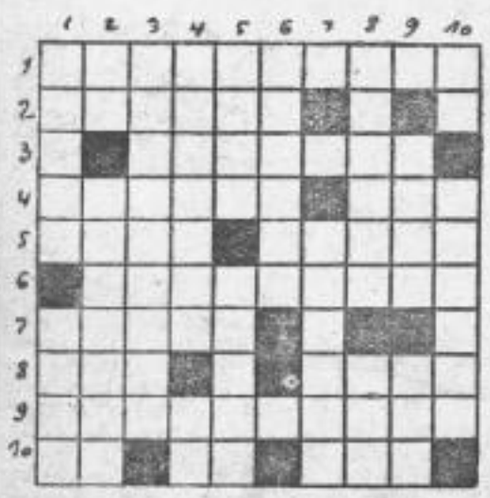
Inclinez une bougie allumée au-dessus d'un verre d'eau. Vous verrez chaque goutte de stéarine se transformer, dès qu'elle aura touché le liquide, en une petite clochette imitant le muguet; leurs dimensions varieront

selon la distance à laquelle la bougie se trouvera par rapport au verre.

Prenez autant de morceaux de fil de fer très fin que vous avez de clochettes. Chauffez une extrémité de laquelle vous percez le centre de chaque clochette encore dans l'eau. Poussez-la jusqu'à l'autre extrémité recourbée en crochet pour la maintenir. Réunissez vos clochettes en tordant le fil de fer, les plus petites en haut. Garnissez un vase de feuilles pointues découpées dans du papier vert et placez-y le brin de muguet.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 164

Horizontalement. — 1. Qui est sous la dépendance d'une autre personne. — 2. Encourager. — 3. Rigoureux. — 4. Poissons d'eau douce. Partie du corps. — 5. Quote-part de chaque convive dans un repas commun. Religieuse. — 6. Indiscrètes. — 7. Continuer d'être. — 8. Petite pomme rouge. Isolé. — 9. Appréciée au-dessous de sa valeur. — 10. Terminaison d'infinitif. Pour desshaer. Sans ornements.



Verticalement. — 1. Sorte de gâteau sec. — Pièce du jeu d'échecs. — 2. Nombre. Habiter. — 3. Instruments de chirurgiens. — 4. Négliger. Conjonction. — 5. Songe. Qui a les couleurs de l'arc-en-ciel. — 6. Etablit, rédige. — 7. Mollusque à coquille hérissée de pointes mobiles. — 8. Parentes. Troublé. — 9. Etable à porcs. Terminaison de participe. — 10. Préposition. Prénom.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 163

Horizontalement. — 1. Termes. — 2. Allerons. — 3. Marelle. — 4. Irène. Poil. — 5. Dot. Lutte. — 6. Emeraude. — 7. Si. En. — 8. Attestent. — 9. Ne. Larrons. — 10. Asie. Se.

Verticalement. — 1. Timide. Ane. — 2. Aromate. — 3. Rareté. — 4. Mien. Réels. — 5. Elle. Sai. — 6. Sel. Lustre. — 7. Répudier. — 8. Do. Ote. Nos. — 9. Hult. Etna. — 10. As. Léon.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 163

Homonymes. — Voici les cinq homonymes recherchés ; Air — Herr — ère — erre (du verbe errer) et la lettre R.

Mots en triangle

A R M O I R E
R E I T R E
M I N E E
O T E E
I R E
R E
E

Anagrammes

ÊVE + T = TRÊVE.
AVION + E = AVOINE.
IVRE + T = RIVET.
RUÊE + P = PURÉE.

Énigme géographique. — INDES, dont le I est dans *Asie* et non dans *Europe*, le N dans *Gansleankar* et non dans *Everest*.... etc...

Devinettes. — Une scie. — *Couleur* : le C est dans *blanc*, mais non dans *noir*, le O est dans *noir* mais non dans *blanc*, le U dans *rouge*, etc...

LE COURRIER DE JANOT

Paul Groul (Saint-Laurent d'Aigouze) : Grâce au travail de ce petit camarade, 150 numéros de Noël de *Mon Camarade* ont été distribués dans cette ville. Tous mes compliments et merci pour la très gentille lettre. — *Jean Cougrand (Argenteuil)* m'écrit en son nom et en celui de son frère Pierre : « Nous aimons bien le journal d'enfants *Mon Camarade* et c'est avec une grande joie indescriptible que nous nous jetons sur le journal quand il arrive. Nous le partageons en deux pour pouvoir le lire plus attentivement. » Mes deux amis Jean et Pierre ont fait autour d'eux des abonnés à leur journal favori. Merci de cette belle lettre et de la gentille photographie qu'elle contenait.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

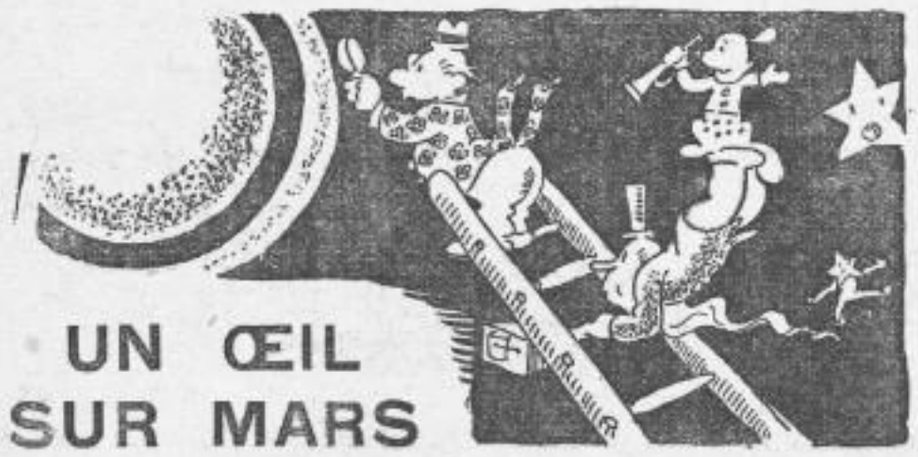
NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	6 mois :	10 fr. 50
	12 mois :	20 fr
Belgique. .. .. (fr. français)	6 mois :	15 fr.
	12 mois :	30 fr.
Étranger..	6 mois :	20 fr.
	12 mois :	40 fr.

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 francs
3 mois .. .. 5 francs

UN ŒIL SUR MARS



L'écrivain anglais *H. G. Wells* imagina dans son célèbre roman *La guerre des mondes*, que les habitants de la planète Mars avaient décidé de conquérir la Terre; vous pensez si les terriens furent surpris de voir, au beau milieu d'un champ, de bizarres caissons métalliques montés sur des trépieds — étonnement qui se changea vite en panique car les « Martiens » savaient manier le « rayon de la mort » ! Bientôt tous les habitants de la terre auraient été exterminés, et jamais cet article n'aurait été écrit si... mais je ne veux pas vous raconter d'avance toutes ces surprenantes aventures et vous enlever ainsi une partie du plaisir que vous aurez à lire *la Guerre des mondes*.

Wells est un remarquable écrivain, mais c'est aussi un homme qui se tient au courant de toutes les recherches scientifiques.

Il n'y a rien d'absurde, bien au contraire, à supposer que d'autres planètes que la Terre contiennent des êtres vivants. Nous ne sommes plus à l'époque où l'on faisait de la Terre le centre du Monde et de l'Homme le roi de la création, l'unique être « supérieur ». — C'est écrit dans la Bible, disait-on alors... Un grand savant, le moine Giordano Bruno, fut brûlé vif par la Sainte-Inquisition, en l'an 1600, parce qu'il était d'un avis différent et pensait que d'autres mondes étaient habités!

Les espaces célestes sont immenses. Le soleil n'est qu'une étoile parmi des millions d'autres, un globe de feu comme toute étoile (c'est par une illusion d'optique que les étoiles, si lointaines, ont cet aspect « pointu », et « scintillent »). Notre grosse boule solaire — 109 fois plus large que la terre — donne chaleur et lumière à des planètes qui comme la terre tournent sur elles-mêmes et autour du soleil; entre la Terre et le Soleil passent ainsi *Vénus* et *Mercure*; plus loin que la Terre circulent *Mars*, puis les *petites planètes*, puis *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus*, *Neptune*, *Pluton*; cette dernière planète n'a été découverte qu'en 1929. Le soleil qui tourne aussi sur lui-même est entraîné avec tout son cortège de planètes ayant souvent aussi leurs *satellites* (planètes des planètes) vers un point du ciel : la *constellation de la lyre*, entraîné à la vitesse de 20 kilomètres par seconde!

La lumière du soleil, lumière qui parcourt 300.000 kilomètres par seconde, met 8 minutes à toucher la terre et 5 heures pour atteindre Pluton. Quant aux autres étoiles, disséminées dans l'Univers, c'est par années-lumière que l'on calcule leur éloignement de la terre.

Donc Mars est notre voisine, située à une distance qui varie entre 72 millions et 340 millions de kilomètres. Le meilleur avion mettrait au moins 14 ans pour l'atteindre. Mars a comme nous des saisons, des équinoxes, mais l'année (le tour complet autour du soleil) est de 686 jours, 23 heures, 30 minutes, 26 secondes; ainsi les saisons y durent presque deux fois le temps des nôtres. Comme la Terre, Mars tourne sur lui-même en 24 heures environ, mais sa surface est le 1/3 de la nôtre, son volume le 1/5 et il ne reçoit même pas la moitié de la chaleur que nous donne le soleil. Mars a deux « lunes », mais ce sont de tous petits satellites (10 kilomètres de diamètre), *Phobos* et *Deimos*. C'est en 1877 que *Hall*, de l'Observatoire de Washington, les découvrit. Quel merveilleux instrument que le télescope qui permet de repérer à des dizaines de millions de kilomètres de distance un corps de dix kilomètres de large — comme si de Paris on pouvait voir une boule de croquet située à Marseille...

On peut remarquer sur Mars deux régions très différentes : des parties brillantes tirant du rouge vif au blanc, en passant par l'orangé et le jaune, et qu'on suppose être des continents, d'autre part des parties ternes, noires ou grises qui doivent être des mers. Taches nettes, et pourtant en cinq ans telle « mer » changea totalement de couleur comme si on l'avait asséchée; par contre, en onze ans, une autre région semble avoir été lentement submergée par les eaux. Il existe, sur Mars comme sur la Terre, des calottes polaires de glace qui diminuent d'importance en été. Une atmosphère très humide entoure cette planète.

Il y a soixante ans un astronome italien, *Schiaparelli*, fit remarquer tout un réseau de lignes précises qui à son avis devaient être des canaux car leur teinte était semblable à celle des « mers », et l'extrémité de ces lignes aboutissait toujours soit à une « mer », soit à un autre « canal ». Il y en avait de toutes les longueurs, mais la largeur n'était jamais inférieure à 60 kilomètres et le plus important atteignait 300 kilomètres de large. Le plus curieux est qu'un « canal » peut s'élargir rapidement sur toute sa longueur. Cette question des « canaux » de Mars a passionné les astronomes du monde entier. D'autant plus que quelques années après les observations de Schiaparelli on constata un phénomène encore plus stupéfiant : un canal remplacé en quelques jours ou même en quelques heures par 2 canaux très exactement parallèles.

De là à supposer qu'un peuple de géants très habiles et actifs vivait sur la planète Mars et se passionnait pour les transports fluviaux, il n'y avait qu'un pas. Et un tel peuple pouvait être autrement savant que nous, gens de la Terre, car Mars ayant fait, avant la Terre, sa croûte solide, et condensé son atmosphère, les espèces y devaient être plus évoluées, les hommes plus instruits.

Les partisans de Mars inhabité essayaient d'autres hypothèses : la planète, en se dilatant et se contractant, se sillonnait de rides, etc...

Et puis, la science progressant et les télescopes se perfectionnant, on constata que les fameux canaux à dédoublement n'étaient... qu'une illusion d'optique!

Après des études plus complètes, on pense qu'il peut y avoir encore une végétation rudimentaire sur Mars, mais que la vie animale doit être en voie de disparition (si elle y a jamais existé). Pourquoi? Parce que la température est d'environ 40 degrés au-dessous de zéro. Au cas où il y aurait toujours des hommes sur ce globe, ces modernes Esquimaux très savants ont certainement édifié des constructions extraordinaires, à l'abri du froid, et préparent sans doute d'énormes fusées pour se lancer vers un monde meilleur — le nôtre!

Patience : nous le saurons bientôt, car un œil va s'ouvrir sur Mars, un œil qui verra tout.

En effet, on va imaginer à l'observatoire du mont Parlomore (Californie) le plus puissant télescope du monde.

Ce merveilleux instrument d'optique, dont la construction et la mise au point ont exigé de longues années de travail et des dépenses formidables, rapprochera Mars de notre globe à une distance de quatre mille milles (7.000 kilomètres).

Alors tous ses détails nous seront connus, qu'il s'agisse de vie minérale, végétale, animale, ou... surhumaine.

BOUR.

POLYCARPE...

veut prendre un bain.

Le Gérant : Léon Moussinac.

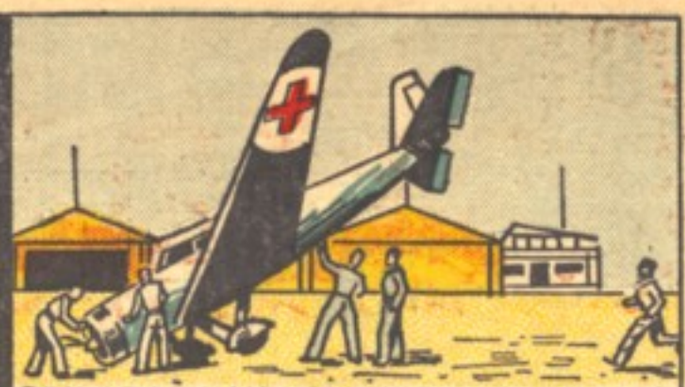
Imp. L. Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.424

"FOU VOLANT"

PAR R. Mellier

RÉSUMÉ

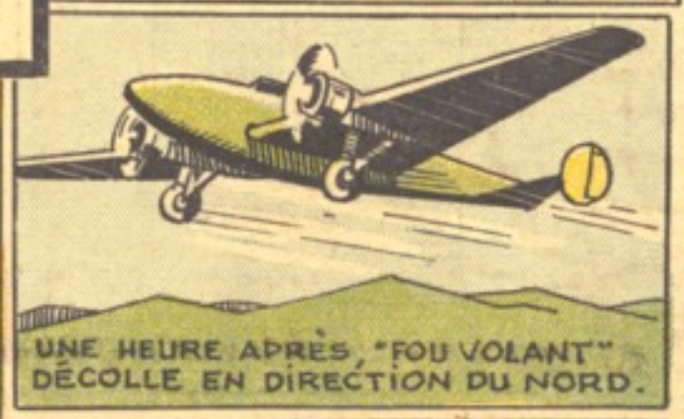
EN ATTERRISSANT AU CANADA, ET MALGRÉ DES INSTRUMENTS DE BORD FAUSSÉS, GOUPIL DIT "FOU VOLANT" ET GARNIER, RADIO DIT "MICRO" VIENNENT DE BATTRE LE RECORD DE DISTANCE EN LIGNE DROITE.



PEU APRÈS L'ARRIVÉE DES DEUX AVIATEURS À LOUISVILLE (CANADA), UN AVION SANITAIRE CAPOTE SUR LE PETIT AÉRODROME DE CETTE VILLE.

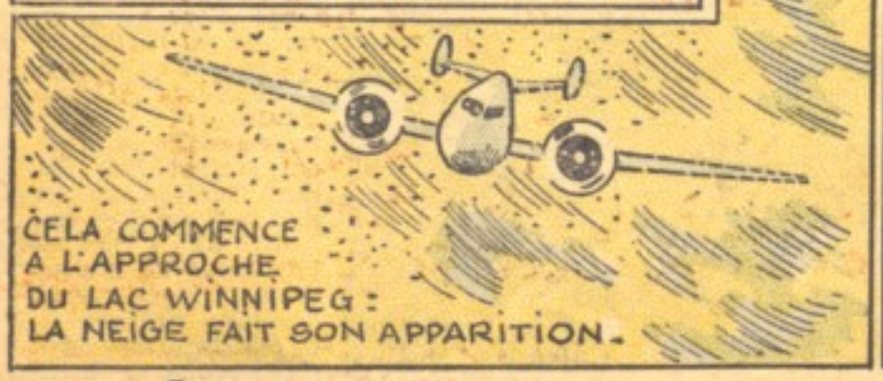
—CET AVION DEVAIT TRANSPORTER DES VIVRES ET DES MÉDICAMENTS À GRIMBY PETITE VILLE DU NORD, BLOQUÉE PAR LA NEIGE. ET NOUS N'AVONS PAS D'AUTRE APPAREIL!...
—MAIS... VOUS OUBLIEZ MON "HIRONDELLE"...

NOTRE APPAREIL EST MAINTENANT EN PARFAIT ÉTAT DE MARCHE. NOUS ALLONS PARTIR RAVITAILLER GRIMBY.



UNE HEURE APRÈS, "FOU VOLANT" DÉCOLLE EN DIRECTION DU NORD.

"MICRO" DONNE À "FOU-VOLANT" D'INQUIÉTANTES NOUVELLES : LA MÉTÉO N'EST PAS FAMEUSE. IL VA Y AVOIR DES "COUPS DE TABAC" ET DES TEMPÊTES DE NEIGE



CELA COMMENCE À L'APPROCHE DU LAC WINNIPEG : LA NEIGE FAIT SON APPARITION.

ET C'EST, PLUS TARD, UNE VIOLENTE TEMPÊTE QUI ASSAILLE L'HIRONDELLE.

"FOU-VOLANT" CONTINUE MALGRÉ TOUT, MAIS TROUVERA-T-IL SA ROUTE À TRAVERS LA NEIGE OPAQUE?

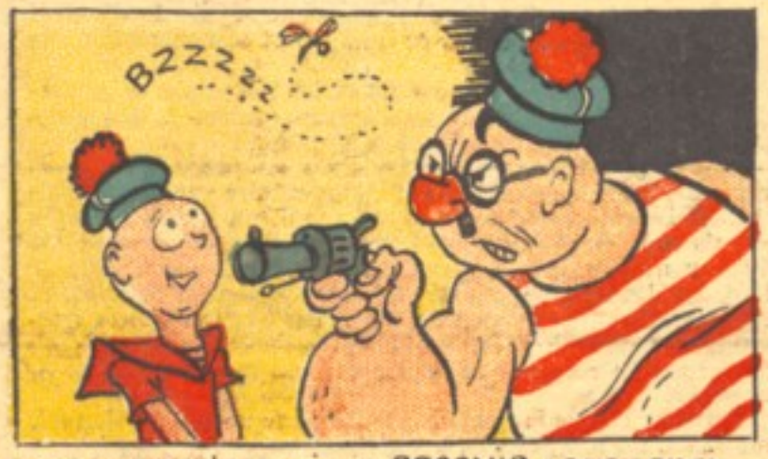
LA SEMAINE PROCHAINE : **ATTERRISSAGE BRUSQUE**

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LES SINISTRES BANDITS OTTO SCHLASS ET GROSSAC ONT FAIT PRISONNIER LE MALHEUREUX BÉGONIA ET SE PRÉPARENT À LE FAIRE PASSER DE VIE À TRÉPAS

MAIS GROSSAC SONGE SOUDAIN QU'EN ÉCHANGE DE LA VIE DE BÉGONIA LE PROFESSEUR HUMERUS POURRA LUI LIVRER LE SECRET DU TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE.

LE SINISTRE GROSSAC S'EN VA TROUVER L'ILLUSTRE INVENTEUR LOUFOQUE POUR LUI PROPOSER L'ÉPOUVANTABLE MARCHÉ.



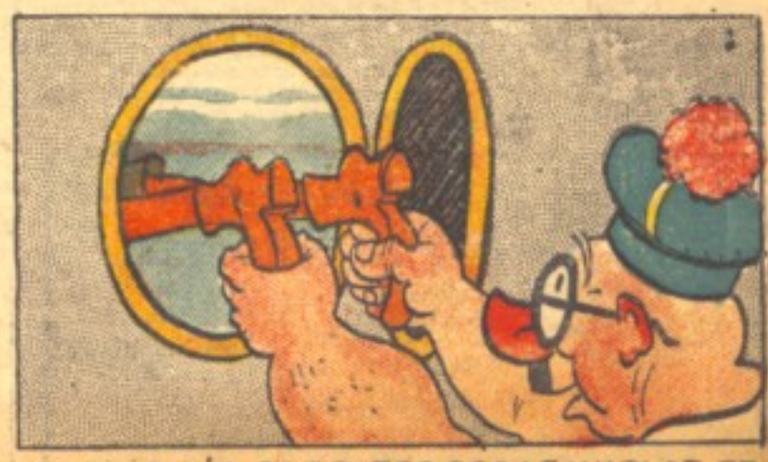
CEPENDANT L'ASTUCIEUX BÉGONIA SANS SOUCI DU REVOLVER QUE LUI TIENT SOUS LE NEZ SON GARDIEN OTTO SCHLASS, REGARDE VOLER LES MOUCHES

OTTO SCHLASS EST TRÈS FIER DE SON TALENT DE TIREUR ET BÉGONIA LE MET AU DÉFI DE TUER UNE MOUCHE À COUPS DE REVOLVER

8 COUPS DE REVOLVER! ET LA MOUCHE VOLE TOUJOURS!! MAIS OTTO SCHLASS N'A PLUS UNE BALLE DANS SON REVOLVER

L'ASTUCIEUX BÉGONIA AYANT AINSI DÉSARMÉ SON IMBÉCILE DE GARDIEN, S'EMPRESSE DE PRÉPARER SA FUITE.

OTTO CROIT ATTRAPER BÉGONIA EN PASSANT PAR DESSUS LA TABLE MAIS NOTRE ASTUCIEUX BÉGONIA PASSE PAR DESSOUS



BÉGONIA N'A PU SAUTER PAR LE HUBLOT DE LA CABINE CAR OTTO SCHLASS L'A RATTRAPÉ PAR SES SOULIERS. (À SUIVRE)

N° 165

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e

JEUDI 26 JANVIER 1939.

RÉSUMÉ. — A LA RECHERCHE DU PROFESSEUR RAMON CORTÈS ENLEVÉ PAR LES REBELLES, JIM ET BOB SE TROUVENT LANCÉS SUR UNE FAUSSE PISTE PAR UN COMPLICE DES REBELLES.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux orphelins élevés par leur tante. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom ne sait qu'inventer comme espièglerie. Après avoir été puni pour un retard en classe, avec un camarade ils font faire l'exercice à un capricorne pendant la leçon du maître.*

Chapitre VII. — LES FIANÇAILLES
(suite)

Un formidable coup de badine tomba sur les épaules de Tom et puis sur celles de son voisin, et pendant une minute un nuage de poussière s'échappa des deux vestes. La classe entière s'esclaffait de joie. Les deux enfants avaient été trop absorbés par leur jeu et n'avaient pas remarqué le silence qui s'était abattu sur la classe tandis que le maître était venu sur la pointe des pieds se planter derrière eux. Il avait même assisté à une partie de la compétition avant d'y apporter le dénouement imprévu.

Quand la classe fut finie, Tom courut vers Becky et lui chuchota à l'oreille :

— Mets ton chapeau et fais comme si tu rentrais chez toi, et quand tu seras arrivée au premier tournant, laisse les autres devant et

Ils en vinrent au bavardage, Tom nageait dans la félicité.

reviens par la petite allée, j'irai par l'autre côté et je te rejoindrai de la même manière.

Ainsi firent-ils et ils revinrent seuls dans la salle de classe qui se trouva être tout entière à eux. Assis sur un banc, Tom mit dans la main de Becky un morceau de craie et guidant sa main sur l'ardoise, ils dessinèrent ainsi une maison non moins étonnante que la première. Quand l'intérêt artistique commença à s'émousser, on en vint au bavardage. Tom nageait dans la félicité.

— Aimes-tu les rats ? demanda-t-il.

— Non, je les déteste.

— Moi aussi, quand ils sont vivants; mais je voulais parler des rats morts que l'on fait tourner autour de sa tête avec une ficelle.

— Non, je n'y tiens pas de toute façon. Ce que j'aime, c'est le chewing gum.

— Oh! moi aussi. Je voudrais bien en avoir un morceau.

— J'en ai un, je vais te le laisser mâcher un peu, mais après tu me le rendras.

Ce fut vraiment charmant, ils mâchaient le chewing gum tour à tour, en balançant leurs jambes pour marquer tout leur contentement.

— As-tu déjà été au cirque ? demanda Tom.

— Oui, et mon papa m'a promis de m'y conduire de nouveau si je suis sage.

— J'ai été au cirque deux, trois ou quatre fois, des quantités de fois. Il y a des gens qui vont tout le temps au cirque. Oh! je voudrais être clown dans un cirque.

— C'est vrai, comme ce serait amusant. Ils se mettent des taches sur la figure d'une façon si drôle.

— Pour sûr, mais ils gagnent des montagnes d'argent. Presque un dollar par jour. C'est Ben qui me l'a dit. Dis, Becky, as-tu déjà été fiancée ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, fiancée pour te marier!

— Jamais.

— Ça te ferait plaisir ?

— Je n'en sais rien. A quoi est-ce que cela ressemble ?

— A quoi ça ressemble ? Ça ne ressemble à rien. On dit seulement à un garçon qu'on n'épousera jamais que lui, jamais, jamais; et puis on s'embrasse et c'est tout. Tout le monde fait comme cela.

— On s'embrasse. Pourquoi est-ce qu'on s'embrasse ?

— Mais pour... Je ne sais pas... Ils font tous comme cela.

— Tout le monde ?

— Mais bien sûr. Tous ceux qui aiment quelqu'un. Est-ce que tu te rappelles ce que j'ai écrit sur l'ardoise ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je ne te le dirai pas.

— Pourquoi est-ce que tu ne me le diras pas ?

— Je te le dirai, mais pas aujourd'hui.

— Moi, laisse-moi te le dire, Becky. Je te le dirai tout bas, tu verras.

Becky hésitait; Tom prit son silence pour un consentement et, passant son bras autour de sa taille, il lui dit timidement : « Je t'aime! »

— Il ne nous reste plus qu'à nous embrasser, Becky, ajouta-t-il.

La petite tendit sa joue et Tom lui donna un baiser en lui disant :

— Voilà, Becky. Et, maintenant, tu ne peux plus aimer personne d'autre que moi. Tu ne pourras plus épouser personne d'autre que moi, personne, personne. C'est promis ?

— Oui, Tom, je n'aimerai personne d'autre que toi, et je n'épouserai personne d'autre que toi. Et toi non plus, tu ne pourras épouser personne d'autre que moi ?

— Bien sûr. C'est tout naturel; et nous serons toujours ensemble pour aller à l'école ou revenir à la maison; et dans les jeux, tu me choisiras toujours dans ton camp et, moi, je te choisirai toujours! C'est comme cela qu'on fait quand on est fiancés.

— Je ne le savais pas. Ce que ce sera gentil!

— Et ce sera si amusant! Lorsque Amy Lawrence et moi...

Un grand regard étonné avertit Tom de l'erreur qu'il venait de commettre, et il s'arrêta tout confus.

— Oh! Tom, alors, je ne suis pas la première avec laquelle tu es fiancé ? s'écria Becky qui se mit à pleurer.

— Ne pleure pas, Becky; je me moque complètement d'elle maintenant.

— Non, ce n'est pas vrai, Tom. Je ne te crois pas.

Tom essaya de la consoler, mais elle s'obstinait à pleurer, la figure du côté du mur. Alors, il sortit à grands pas de la salle de classe, marchant de long en large dans la cour avec l'espoir qu'elle viendrait le retrouver. Il était partagé entre le désir de rester dans la cour à l'attendre et celui de lui faire des avances; mais finalement il rentra. Becky était toujours dans son coin, boudant contre le mur. Tom s'approcha sans savoir exactement ce qu'il devait faire. Enfin il lui dit très timidement :

— Becky, je t'assure que je n'aime que toi.

Pas de réponse.

— Becky, dis-moi quelque chose.

Becky ne bougea pas. Alors Tom sortit de sa poche son plus beau trésor, un anneau de cuivre qui provenait d'un chenêt, et il le lui tendit de manière qu'elle pût le voir.

— Tiens, Becky, prends-le, je te le donne.

Mais elle le jeta par terre. Alors, Tom sortit de la maison avec l'intention de s'enfuir dans la campagne et de ne plus retourner à l'école ce jour-là. Lorsque Becky commença à s'inquiéter du silence, elle courut jusqu'à la porte, mais Tom était hors de vue. Elle courut dans la cour, personne!...

— Tom, reviens! appela-t-elle, sans obtenir de réponse.

Alors elle s'assit pour pleurer à nouveau, mais comme ses camarades commençaient à reparaître dans la cour, elle sécha ses larmes ne voulant pas leur montrer son chagrin.

Chapitre VIII. — ROBIN DES BOIS

Tom, de fort mauvaise humeur, s'éloigna d'un pas précipité. Il empruntait les uns après les autres tous les petits sentiers de la colline qui pouvaient l'écarter des chemins qu'auraient pu prendre ses camarades de classe. A deux ou trois reprises, il traversa des petits ruisseaux afin de brouiller sa piste, conformément à une tradition en honneur dans la jeunesse. Au bout d'une demi-heure, il avait atteint le sommet de la colline de Cardiff et c'est à peine si on pouvait distinguer la maison d'école en bas dans la vallée qui s'étendait derrière lui. Tom pénétra dans un petit bois touffu dont il connaissait tous les sentiers et il s'assit sur un banc de mousse au pied d'un grand chêne. Pas la moindre brise n'agitait l'atmosphère, la chaleur de midi avait même suspendu le chant des oiseaux. La nature tout entière semblait plongée dans une torpeur qui n'était troublée par aucun bruit, sinon, de temps à autre, les coups de bec d'un pivert, ce qui ne servait qu'à rendre le silence plus profond et plus dense l'impression de solitude. Le cœur de Tom était bourré de mélancolie et était en parfait accord avec l'atmosphère environnante. Les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, il méditait. La vie n'était que tracas. S'il disparaissait mystérieusement, s'il s'en allait très loin, dans des pays inconnus, au delà des mers, pour ne jamais plus en revenir ? Qu'est-ce que Becky en dirait ? La pensée de s'engager dans un cirque se présenta de nouveau à son esprit, mais lui fit rapidement horreur. Non, il serait soldat et reviendrait après de longues années, glorieux et usé par la guerre.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis bien content que le Concours de Mon École, *dont je vous ai parlé dans une de mes lettres seulement et dont j'ai oublié de rien vous dire dans mes deux dernières lettres, vous ait plu, et même beaucoup plu.*

Parce qu'après cette seule lettre j'ai reçu des dizaines de lettres et de très jolis dessins. Tant et tellement que dans quinze jours nous allons pouvoir faire une page spéciale de récits de lecteurs dans Mon Camarade, *et que peut-être bien cette page spéciale (ou plutôt cette demi-page spéciale) sera suivie d'une autre la semaine d'après si mes petits amis continuent de m'envoyer des histoires.*

Mais d'après les lettres que j'ai reçues, j'ai vu que je ne m'étais pas très bien expliqué dans la lettre où je vous demandais d'envoyer des récits, parce que tous les récits que j'ai reçus (qui sont d'ailleurs tous très bien et très intéressants) se contentent de raconter comment est l'école où ils vont. Si l'école est jolie ou si elle est vilaine. Si les maîtres sont très gentils ou seulement un peu gentils.

Et à mon avis, il faudrait comprendre le genre d'histoires que je vous ai demandées de raconter d'une façon un peu différente. Dans vos récits vous n'avez pas tant besoin de décrire l'école que de raconter ce qui s'y passe maintenant, ou ce qui s'y est passé un certain jour dont vous avez gardé le souvenir. Vous pouvez, si vous le voulez, m'envoyer le portrait de votre école, dessiné et écrit (même avec un plan où rien n'est oublié, même pas les cabinets, comme a fait un de mes petits amis), mais vous pouvez aussi vous contenter de raconter une aventure qui vous est arrivée à l'école, ou bien une histoire sur un de vos petits camarades de classe, ou bien encore un épisode dans lequel votre maître ou votre maîtresse ont joué un certain rôle.

C'est de cette façon-là que mes petits amis avaient fait pour notre Grand Concours qui a eu tant de succès l'an dernier, Mon Papa, ma Maman, *et je crois que grâce à cette façon de faire cela a donné plus de variétés dans les récits. On a pu en publier davantage et cela a davantage intéressé les lecteurs.*

Racontez donc, si vous le voulez bien, votre départ pour l'école, le matin. Ou bien comment un de vos camarades d'école a fait une bêtise ou quelque chose de mal, et comme il en a été puni. Ou bien encore une histoire drôle qui est arrivée à votre maître. Ou bien encore vos jeux pendant la récréation. Ou bien dites la classe qui vous intéresse le plus, et pourquoi. Ou bien encore comment vous attendez la sortie de classe et comment elle se passe.

Ou même sans rester à l'école, comment vous faites vos devoirs chez vous, sur quelle table, de quelle manière, avec telles et telles difficultés. Ou bien encore si votre classe fait (cela arrive dans beaucoup de pays) des sorties en commun sous la conduite du maître ou de la maîtresse, pendant la belle saison, racontez comment ces sorties se passent. Ou racontez encore le jour de la rentrée... Ou encore l'impression que vous avez eue quand vous vous êtes trouvé en face du nouveau maître qui doit vous faire la classe toute l'année. Ou bien, si vous êtes dans une école où on fait de l'imprimerie ou de la gravure sur linoléum, ou des journaux scolaires, ou des travaux manuels; dites aussi de quelle façon vous êtes intéressés par ces façons de travailler et d'apprendre.

Vous voyez que les sujets ne manquent pas. Et je suis sûr que si je réfléchissais un tout petit peu, si je n'écrivais pas à toute vitesse pour ne dépêcher d'aller manger ma soupe (Mme Burette a déjà commencé la sienne et j'ai peur qu'il ne reste plus rien dans la soupière quand j'aurai fini), je suis sûr que je trouverais encore des dizaines et des dizaines de sujets, tous différents, et où il est toujours question de l'école.

Bien entendu ces sujets-là il ne s'agit pas de les traiter tous dans un seul récit. Mais d'en choisir un et de bien l'expliquer.

Je voudrais vous dire aussi un mot à propos des dessins. Ce n'est pas la peine de m'envoyer des dessins en couleur ou au crayon, parce que ces dessins-là je ne pourrai jamais les reproduire dans le journal. C'est impossible d'en faire un « cliché ».

Aussi envoyez-moi toujours des dessins à l'encre noire (l'encre bleue ou violette, ça ne va pas du tout et on ne peut pas s'en servir) sur du papier tout blanc (pas du papier rayé parce que les raies viendraient toutes noires sur le journal et auraient l'air de barrer votre dessin).

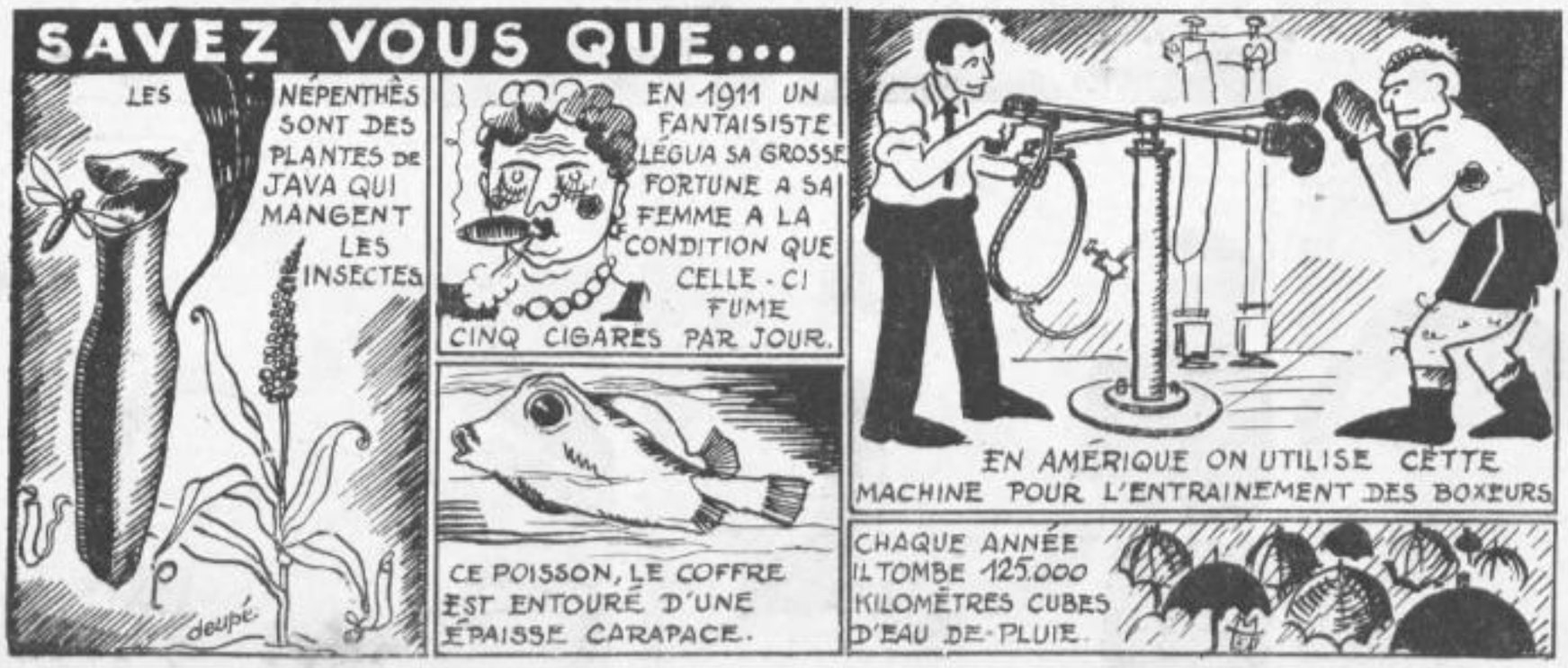
Je suis sûr que maintenant, dès ce soir, après avoir lu ma lettre, ceux d'entre mes petits amis et petites amies qui n'ont pas encore envoyé leurs dessins ou leurs récits (ou les deux à la fois) vont se dépêcher de le faire, et que le facteur de la rue Monsieur-le-Prince, la semaine prochaine, va avoir du travail par-dessus la tête.

Je vous donnerai la liste des prix dans une lettre prochaine.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles,

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)



Le coin des Fillettes

Pour ne plus avoir froid aux pieds tricotez un « bout de pied »

Votre maman surtout a souvent les pieds glacés, offrez-lui ces tricots si simples et rapidement faits.

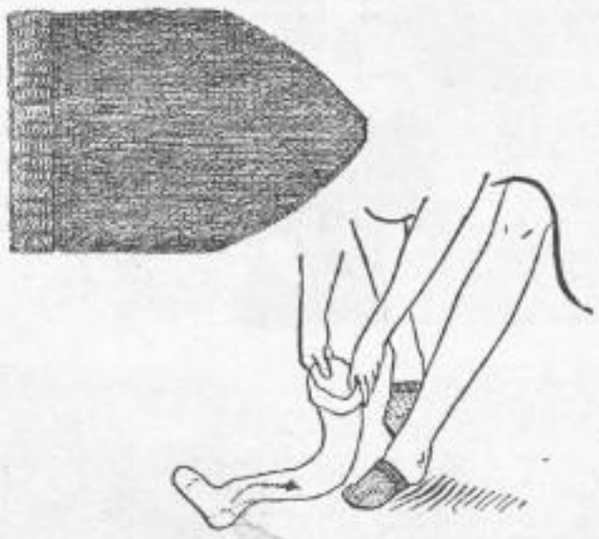
Prenez de la laine très, très fine, 4, 5 fils de préférence, mais souple et fine comme de la laine zéphyr, car c'est pour mettre sous les bas.

Sur 3 aiguilles, montez 80 mailles, tricotez 8 tours de côtes 1 et 1 (un point à l'endroit, un point à l'envers). Puis toujours en tricotant en rond, faites 30 tours de points à l'endroit.

Commencez les diminutions :

Celles-ci sont placées sur les côtés et groupées par 2, séparées par 5 mailles unies.

Exemple : une diminution, 5 mailles droites, 1 diminution, 31 mailles droites, 1 diminution, 5 mailles droites, 1 diminution, 31 mailles droites. Trois tours sans diminutions.



Un tour avec 4 diminutions au-dessous des précédentes.

Deux tours sans diminutions.

Un tour avec 4 diminutions.

Un tour sans diminutions. Et alternez un tour avec 4 diminutions et un tour sans diminutions. Les diminutions toujours bien au-dessous les unes des autres.

Quand il ne vous reste plus que 20 mailles, placez-les sur deux aiguilles, 10 sur chaque, les diminutions étant de chaque côté. Cassez votre laine en laissant un brin de 35 à 40 centimètres que vous enfilez dans une aiguille à tapisserie.

Remmaillez les mailles :

Passez l'aiguille à tapisserie dans le 1er point de l'aiguille à tricoter arrière, ensuite dans les deux premiers points de l'aiguille avant; puis, à la fois, dans le 1er et le 2e point de l'aiguille arrière; puis dans le 2e et le 3e point de l'aiguille avant. Et ainsi en zigzag régulier jusqu'à ce que tous les points épuisés les aiguilles à tricoter tombent. Ayez soin de toujours piquer l'aiguille à tapisserie dans la maille déjà traversée une fois par la laine et dans celle qui suit.

Les deux pieds se font pareils. Pour un pied plus petit mesurez simplement le tour du milieu du pied que doit entourer parfaitement le bord côtelé et diminuez aussi la longueur du bout de pied en proportions. Le mieux est de mesurer la partie droite allant jusqu'à la naissance des doigts.

POINTS TRICOT

POINTS TRICOT. FOND AVEC MAILLES EN RELIEF. — Montez un nombre de mailles divisible par 6. La maille du côté allongé forme lisière. Elle se fait en tricotant tous les 2 rangs une maille endroit et à l'autre rang en levant seulement cette maille sans la tricoter. Puis faites, comme vous l'indique la partie droite du croquis, des mailles endroit et envers. Sur 16 rangs de haut vous avez 2 dessins intercalés et vous répétez toujours de même en hauteur. En largeur, c'est également toujours ce groupe de droite qui est répété.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Potages : Potage Condé. — *En hiver, les soupes aux légumes sont assez difficiles à varier, aussi peut-on se servir des légumes secs.*

Voici un potage aux haricots rouges qui est excellent. Faire cuire des haricots rouges dans de l'eau salée avec un morceau de lard. Ajouter soit de l'oseille ou du persil haché, sel et poivre, et verser bouillant sur des croûtons de pain, après avoir retiré le lard.

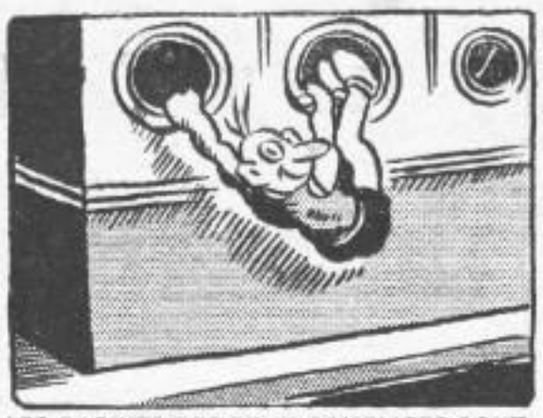
Les Conseils de tante Camille

De petits détails de détachage. — *Très importants car ils feront, petites camarades, qu'il ne restera aucune trace des dégâts et vous passerez pour des artistes en nettoyage en prenant simplement la précaution : de ne pas laisser sécher une tache enlevée à l'eau, mais de la sécher rapidement entre 2 étoffes propres avec un fer pas trop chaud, vous éviterez le cerne.*

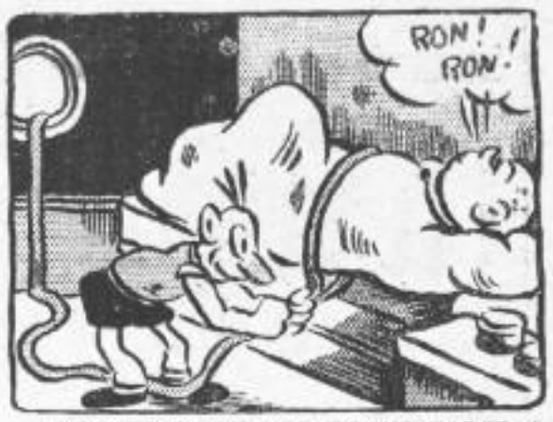
Pour les taches grasses que vous enlevez avec de l'essence légère, ou de la benzine (attention pas auprès du feu !). Vous avez bien étalé votre étoffe à plat sur une planche recouverte d'un chiffon propre. Imbibez du tour de la tache vers l'intérieur. Quand la tache paraît bien effacée, saupoudrez tout ce qui est humide de talc, ce qui absorbe les restes étrangers à l'étoffe. Au bout de quelques heures, on secoue et brosse. Sur des étoffes délicates, frottez légèrement avec de la mie de pain émiettée ou une flanelle.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — SUR LE PAQUEBOT RALEU A RETROUVÉ TOUT SON PRESTIGE ET BRADUR EST REDEVENU SON SERVITEUR. AYANT COMPLOTÉ TOUS DEUX L'ASSASSINAT DE PAT'SOUM, ILS CROIENT AVOIR RÉUSSI. MAIS PAT'SOUM EST SIMPLEMENT REDEVENU INVISIBLE.



LES CABINES DES DEUX COMPLICES SONT COTE A COTE, CE QUI EST PRATIQUE POUR PAT'SOUM QUI, PAR LES HUBLOTS, PEUT PASSER DE L'UNE A L'AUTRE...



...AFIN DE FAIRE UNE BONNE FARCE A SES ENNEMIS. TANDIS QUE BRADUR RONFLE IL LUI PASSE HABILEMENT CETTE GROSSE CORDE AUTOUR DES REINS

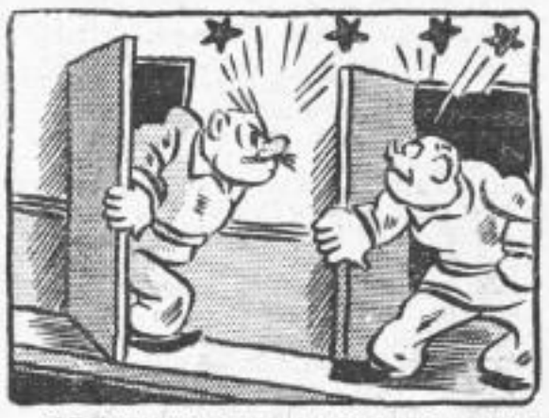
PUIS, TENANT LE BOUT DE LA CORDE, IL RETOURNE PAR LE MÊME CHEMIN CHEZ RALEU AFIN DE L'ATTACHER AUSSI PAR L'AUTRE EXTRÉMITÉ.

A PRÉSENT, IL S'AGIT DE RÉVEILLER LES DORMEURS. PAT'SOUM RECOMMENCE SES MURMURES ET RÉUSSIT. RALEU S'ÉVEILLE, PERSUADÉ QUE BRADUR EST EN TRAIN...

...DE LE DÉNONCER. PENDANT CE TEMPS PAT'SOUM, DE RETOUR AU CHEVET DE BRADUR, EXÉCUTE LA MÊME MANŒUVRE QUI OBTIENT LES MÊMES RÉSULTATS.

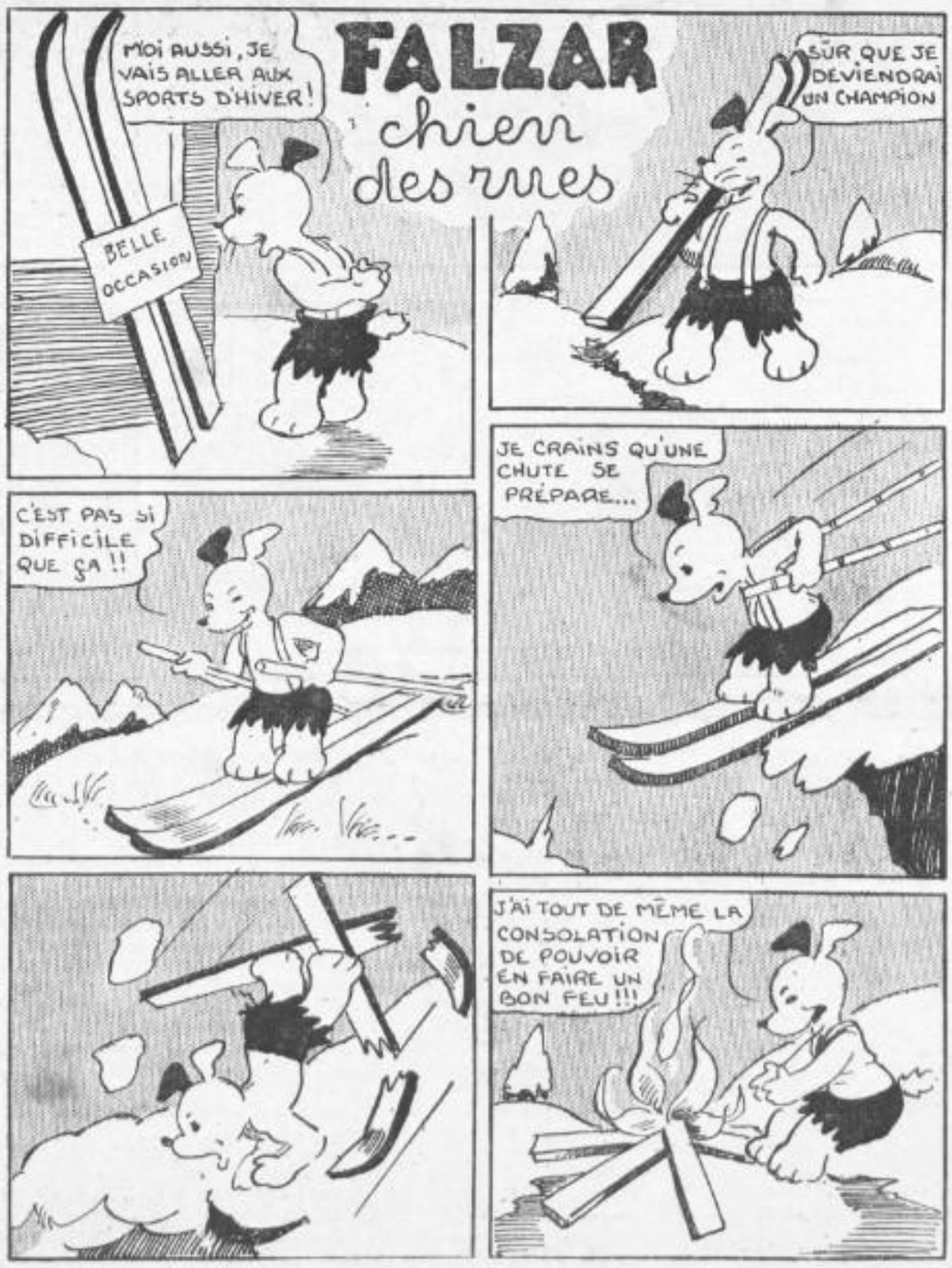
BRADUR PERSUADÉ QUE RALEU EST EN TRAIN DE LE DÉNONCER, SE LÈVE BRUSQUEMENT EN PROFÉRANT DES MENACES (CE QUI ÉVIDEMMENT CONFIRME LES SOUPÇONS DE RALEU).

RALEU QUI NE PEUT PLUS TENIR D'INQUIÉTUDE SE LÈVE DONC AUSSI AFIN D'ALLER ÉCOUTER A LA PORTE DE SON COMPLICE. PENDANT CE TEMPS, BRADUR EN FAIT AUTANT, ET LES DEUX COMPLICES...



...SE TROUVENT NEZ A NEZ DANS LE CORRIDOR, CHACUN PERSUADÉ QUE L'AUTRE L'A TRAHI ET PRÊTS A SE SAUTER A LA GORGE. C'EST L'INSTANT QU'ATTENDAIT PAT'SOUM POUR BIEN S'AMUSER.

FALZAR chien des rues



POUR RIRE UN PEU

Un brave paysan et sa femme voulaient connaître Paris avant de mourir. Ayant mis de l'argent de côté, ils vinrent dans la capitale, y passèrent quelques jours et rentrèrent dans leur village avec de merveilleux souvenirs.

— Est-ce que vous êtes allés au théâtre? leur demande un vieil ami à qui ils racontaient leur merveilleux voyage.

— Penses-tu, répondirent-ils ensemble, on voulait nous mettre dans une baignoire, alors nous n'avons pas osé accepter.

o

— Il faut toujours être poli, expliquait un père à son fils. Cela ne coûte rien d'être poli.

— Cela coûte quelquefois, répond l'enfant, si tu veux écrire des politesses dans un télégramme, tu verras si cela ne te coûtera rien...

o

L'esprit des Anglais. — Une femme s'est plainte d'être battue par son mari. Celui-ci comparait donc devant le juge qui se met à l'interroger. « Pourquoi donc battez-vous votre femme? — Elle a un caractère épouvantable et lorsqu'elle se met à m'exaspérer, elle me pousse à bout. — Donnez-moi un exemple; que vous dit-elle pour vous mettre dans un pareil état? — Hier, voici ce qu'elle m'a dit : « Frappe-moi donc tant que tu pourras, d'ailleurs tu ne me fais pas mal; mais cela me permettra bien de trouver un imbécile de juge qui te coffrera. » — N'allez pas plus loin, dit le juge, ça suffit, je vous acquitte. »

o

Humour anglais. — Un jeune garçon insupportable, au cours du professeur de français a été mis à la porte de la classe. Il rencontre dans le couloir un camarade plus âgé.

— Que t'a dit le prof'?... lui demande-t-il.

— Il m'a dit d'aller me faire pendre.

— Eh bien, mon vieux, y n pas à hésiter. Lorsque M. Jones est en colère, ce n'est pas le moment de lui désobéir...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, élevé par le consul d'Espagne à Hambourg, à qui il venait apprendre l'existence d'une conspiration, a été fait prisonnier par la Gestapo. Mais on l'a cru fou et on l'a interné dans une maison de santé.*

Chapitre XIX. — HAMBOURG, LA NUIT

Ce qui fait le charme et la beauté de Hambourg, ce qui place cette vieille ville allemande parmi l'une des cités les plus captivantes d'Europe, c'est la diversité de ses quartiers, si profonde qu'on croirait qu'Hambourg n'est pas une, mais dix villes. Les vieux quartiers, avec leurs maisons à pignons dont les fenêtres s'ouvrent vers l'extérieur, ont tout le caractère des vieilles cités moyenâgeuses allemandes. Les beaux quartiers avec leurs parcs, leurs fleurs, leurs paisibles maisons dans la verdure ont la beauté des rues élégantes de Paris ou de Berlin. Le port, avec son grouillement international, rappelle avec plus d'ampleur l'animation de Rouen ou de Marseille. Le quartier de nuit enfin a l'animation, la gaieté des rues de plaisir américaines.

Saint-Pauli, Saint-Paul, jadis faubourg de Hambourg comme Montmartre était un village proche de Paris, est le lieu où des marins venus du monde entier viennent trouver les plaisirs de l'escale. La nuit venue Reeper Bahn, le grand boulevard de Saint-Pauli, allume les feux de ses enseignes au néon.

Ce soir, comme tous les autres, la fête emplissait les rues de la ville de plaisir. Par les baies ouvertes des grands cafés venait la musique des orchestres. Il était plus de minuit. Par une porte ouverte, on apercevait soudain, où l'on eût cru découvrir un dancing, un hippodrome nocturne, avec une petite piste couverte de sciure et une écuyère qui tournait en rond sur un gros cheval gris pommelé.

Un marin un peu saoul qui sortait de l'hippodrome heurta un jeune garçon vêtu de l'uniforme des jeunesses hitlériennes...

— Espèce d'abruti! hurla-t-il. Tu ne peux pas faire attention! Et puis tu devrais être couché à cette heure-ci, ta mère doit être inquiète. Dehors, à c't'heure-ci?... Mais t'es pas encore sec derrière les oreilles. On te presserait le nez, c'est du lait qui en sortirait...

— Je ne suis pas si jeune que cela, j'aurai bientôt 16 ans, répliqua le jeune garçon visiblement furieux. Je ne vous demande pas l'heure qu'il est, à vous... Laissez-moi.

Mais l'ivrogne reprenait avec l'obstination des hommes saouls.

— Seize ans, c'est pas malheureux, et pas encore au lit. C'est honteux j'te dis. Ta mère t'attend, j'en suis sûr...

Il avait pris le jeune homme par le bouton de sa chemise brune et il lui souffla au visage une haleine lourde d'alcool. Un petit rassemblement s'était formé autour des deux hommes. Les passants souriaient, s'amusaient de ce colloque nocturne...

— Seize ans, et pas couché... Viens, mon petit gars, je vais te ramener chez ta mère.

Il avait saisi le garçon par le bras, qui resta interdit, jusqu'à ce qu'il aperçut un agent, un *schupo* qui se dirigeait vers le groupe, prêt à intervenir.

Le jeune hitlérien se débattit avec vigueur.

— T'es du côté de Mayence, toi, de la façon dont tu parles, reprenait l'ivrogne. Elle est pas à Mayence au moins ta mère, ce serait loin pour te reconduire.

— Mais lâchez-moi! cria le jeune garçon avec une certaine angoisse dans la voix.

— Oui, laisse-le, fit un marin qui sortait de l'hippodrome, et qui était un ami de l'ivrogne. Tu vois bien que ce morveux porte un uniforme... On va te faire des histoires... Hé! fais gaffe, un schupo.

Le marin n'avait pas aperçu le sergent de ville que déjà il lâchait le jeune garçon, et craignant sans doute d'être mené au poste, disparut rapidement.

De son côté, le jeune homme s'éloignait d'un pas rapide.

— Allons, qu'est-ce qui se passe? demanda l'agent, un brave gros père à moustache grisonnante et qui parlait avec un fort accent poméranien.

On lui expliqua l'incident. Un marin, un peu saoul, avait pris à partie un membre des jeunesses hitlériennes, un garçon de moins de 16 ans : un *pimpf*. Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat...

— Pas de quoi fouetter un chat, reprit le schupo, mais c'est très grave, au contraire. Depuis le scandale de l'an dernier au congrès des jeunesses hitlériennes, c'est défendu aux *pimfs* d'aller en uniforme dans les rues de Saint-Pauli, passé 10 heures du soir. Où donc est-il ce jeune homme? Si je ne respectais pas la consigne, qu'est-ce qu'il me passerait, le brigadier...

On lui montra le *pimpf* qui s'éloignait rapidement dans Reeper Bahn, sous le feu des enseignes... Le schupo se mit à courir dans sa direction... Soudain le garçon en uniforme se retourna, vit qu'il était poursuivi et prit ses jambes à son cou. Bientôt il s'engouffra dans une ruelle sombre.

— Rattrapez-le! rattrapez-le! cria le schupo, qui s'essoufflait sous sa tunique noire d'uniforme. Deux ou trois hommes se mirent à courir. L'un d'eux cria : « Au voleur! » La masse des poursuivants s'accrût. Des douzaines de talons sonores résonnèrent sur le macadam de la ruelle...

Quand il se retourna et vit la meute lancée sur ses talons, Pierrot Lancry se crut perdu. On allait l'arrêter, lui demander ses papiers, l'identifier. Il ne fallait à aucun prix retomber dans les mains de la Gestapo. Sa vie était mille fois précieuse puisqu'elle pouvait sauver la vie de milliers d'innocents, s'il parvenait à remplir la mission que le hasard lui avait assignée.

Pierrot quitta la ruelle, s'engagea dans une nouvelle voie obscure. Il croyait trouver une issue, mais il était dans un cul-de-sac. Il se heurta à une porte sombre...

Il lui était impossible de revenir sur ses pas. Il secoua la poignée de la porte. Elle n'était pas fermée. Il entra en courant dans un couloir obscur, ouvrit une autre porte et se trouva tout d'un coup dans une grande lumière, au milieu d'un tintamarre épouvantable.

Il venait de déboucher sur une véritable scène de théâtre, derrière des musiciens en chapeau pointu vert et en culottes courtes qui dansaient et chantaient avec force gestes et grimaces. Devant l'orchestre, dans une vaste salle noyée dans une lumière bleue, des couples enlacés dansaient.

Le garçon prit les jambes à son cou et s'engouffra dans une ruelle sombre.

Chapitre XX. — LA TAVERNE BAVAROISE

Un gros homme qui tapait sur un tambour se retourna vers Pierrot.

— Veux-tu bien descendre dans la salle de bal, gamement. Ce n'est pas ta place sur la scène, à côté de l'orchestre...

Pierrot ne se le fit pas dire deux fois. Tout ébahi de se trouver face à ce bal bruyant, rempli de couples et de musique, il mit quelques instants à découvrir l'escalier latéral qui reliait la scène de l'orchestre et la salle de bal.

Il se crut sauvé. Il n'avait plus qu'à traverser la salle et à sortir par la porte principale. Une fois perdu dans la foule de la grand'rue de Saint-Pauli, nul ne saurait le retrouver...

Mais comme Pierrot arrivait sur la piste de danse, il aperçut son poursuivant, le gros schupo poméranien qui ouvrait brusquement une petite porte latérale, voisine de celle du téléphone. Leurs regards se croisèrent. Pierrot se sentit découvert, se crut pris.

Il regarda autour de lui, cherchant du secours, aperçut une jeune fille assise à une table à côté d'une dame d'âge mur... Il s'inclina.

— Vous dansez, mademoiselle...?

Sans attendre sa réponse, il arracha sa cavalière de sa chaise et se mit à valser.

L'orchestre précipitait la cadence de sa valse. Des rayons projecteurs jaunes tournaient dans la salle plongée dans la nuit bleue des ampoules voilées. Les couples tournaient follement... Au centre de la piste de danse se trouvait un grand plancher rond, qui tournait sur lui-même, lentement; et tous les danseurs qui se trouvaient sur ce disque paraissaient valser plus vite.

Les murs de l'énorme dancing étaient décorés de dioramas représentant les montagnes du Tyrol, imitées à la perfection, avec leurs chalets de bois, des forêts en épouges vertes, des cascades de la force d'un robinet, et dans des prés de rafia, des vaches, grandes comme des souris, qui agitaient la tête en cadence. Pour certaines danses, un orage artificiel éclatait dans ce paysage miniature, avec des éclairs et une véritable averse qui tombait d'une pomme d'arrosoir.

— Pour votre âge, monsieur, vous valsez rudement bien. Quel est votre nom? demanda la danseuse de Pierrot.

— Je m'appelle Pierrot... Non Wolfgang. Je veux dire Willy... Il ajouta comme se parlant à lui-même : Si j'avais jamais cru que la danse puisse un jour me sauver la vie. Louise qui se moquait de moi...

— Qu'est-ce que vous me racontez? Je vois, vous êtes timide. N'ayez pas peur de moi. Mon nom c'est Minnie. Mes parents sont charcutiers. C'est ma mère qui est avec moi...

Pierrot n'écoutait pas le bavardage de sa compagne. Il pensait à Louise, la femme de son ami Jambe-de-Bœuf, qui s'était moquée de lui, un jour qu'il l'avait accompagnée au bal à Meudon et où il avait voulu à toute force apprendre la valse. Elle disait qu'il était trop jeune. N'empêche qu'il avait vite appris. La valse allait le sauver du schupo comme sa jeunesse l'avait sauvé de l'asile de fous.

Quand on est jeune, on est comme un chat : quand la tête passe, tout passe...

Et la tête de Pierrot passait tout juste entre les barreaux qui garnissaient la fenêtre de sa cellule, à la clinique du Dr Schrœder. C'étaient des barreaux pour adultes. La tête passée, tout le corps avait suivi sans mal.

Pierrot, leste comme un singe, avait descendu sans bruit du deuxième étage dans le jardin rempli de roses, et sauté par-dessus la grille de la grande villa transformée en maison de santé.

Il allait chez ce Karl Braun de Saint-Pauli, cet homme que Fritz Hermann lui avait conseillé d'aller trouver en cas de danger... Et puis, il avait fallu que cet ivrogne de marin...

— Vous n'êtes jamais allé à Vienne, monsieur Willy? On ne danse nulle part ailleurs mieux la valse qu'à Vienne...

Cette question de Minnie tira Pierrot de sa rêverie. Non, il ne connaissait pas Vienne. Il était de Mayence.

— Ah! aussi, je me disais, avec votre accent...

La valse tournait toujours plus enragée. Sur la tribune de l'orchestre, un gros tromboone s'époumonait, la sueur au front, le visage écarlate, les joues prêtes à éclater. Des femmes tournaient dans les bras des marins en vareuses bleu foncé, le tête sur leur épaule. Tout en valsant, Pierrot cherchait des yeux le schupo poméranien qui n'était plus devant la petite porte où tout à l'heure il le guettait. Sans doute avait-il renoncé à la poursuite. Pierrot était sauvé...

La danse s'arrêta sur un mélancolique accord de trompettes, les couples se mirent à applaudir.

— Vous avez tourné trop vite, monsieur Willy, la tête me tourne, fit Minnie, en cachant ses yeux dans ses mains. Mais le prétendu Willy n'écoutait déjà plus. Il avait planté là sa danseuse, il retournait vers l'orchestre, montant le petit escalier, pour quitter la salle par où il était venu.

— Je vous ai déjà dit, jeune homme, que votre place n'est pas sur la scène — c'était le tambour qui l'arrêtait — mais, retournez sur la piste, je vous dis...

Le musicien se leva et ne le quitta que lorsqu'il eut mis le jeune garçon sur les premières marches du petit escalier. Il prit alors une grande chope de grès remplie de bière, qui était rangée avec dix autres sur le piano et se mit à boire, sans quitter sa victime des yeux...

Pierrot se heurta dans Minnie.

— Oh! monsieur Willy, vous ne pourriez pas me payer un petit schnaps au bar... Ma mère ne veut pas que j'en boive, et cela me fait tellement envie.

— Mais non, je n'ai pas le temps, dit Pierrot. Je dois partir tout de suite...

— Il n'est pas si tard, monsieur Willy...

Un garçon qui dégageait la piste les fit circuler, les sépara. Sous les projecteurs, une danseuse aux jambes nues, enveloppée dans une cape couverte de paillettes d'argent, fit son entrée sur la piste, sous le feu de projecteurs verts et rouges.

Un numéro de danses acrobatiques allait commencer.

Pierrot, glissant le long des tables du bord de piste, réservées à ceux qui consommaient du champagne, se dirigeait vers l'escalier de sortie. Il gravit rapidement quelques marches, se trouva dans le vestiaire. Une porte à tambour le séparait seule de la rue.

— Ah! je vous retrouve enfin, jeune homme, dit une voix derrière lui...

Pierrot sursauta, se retourna. Le schupo, son poursuivant, était derrière lui. Il lui mit la main sur l'épaule...

— Ah! on aime s'amuser mon petit! Et l'on n'a pas 16 ans. Et on est en uniforme... On n'a pas le respect de l'uniforme, puisqu'on fait courir un gros père comme moi.

L'agent rit d'un rire bonhomme et Pierrot se sentit un peu rassuré.

— Maintenant, il va falloir s'expliquer, dit le schupo...

Pierrot frémit. « S'expliquer », cela voulait dire aller au poste. Il était perdu.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ — A 10.000 MÈTRES AU FOND DE L'OCÉAN FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN QUITTANT UN SOUS-MARIN SINISTRE GAGNENT UN OBUS MARTIEN ENGLOUTI.

APRÈS AVOIR TRAVERSÉ LA CLOISON ÉTANCHE QUI ISOLE L'INTÉRIEUR DE L'OBUS MARTIEN FRED REFERME LA DEUXIÈME PORTE....

A L'AIDE D'UN DÉTECTEUR ÉLECTRO-CHIMIQUE, FRED CHERCHE A SAVOIR SI L'AIR DE L'OBUS MARTIEN EST RESPIRABLE.

L'AIR EST RESPIRABLE ! FRED ET VIVIANE PEUVENT QUITTER LEURS SCAPHANDRES.

LES DEUX JEUNES GENS VISITENT LES FORMIDABLES INSTALLATIONS DE L'OBUS MARTIEN.

D'ÉTRANGES VÊTEMENTS ABANDONNÉS PROUVENT QUE L'OBUS A ÉTÉ HABITÉ, MAIS IL NE RESTE AUCUNE TRACE DU CORPS DE SES OCCUPANTS.

POURSUIVANT LEUR VISITE FRED ET VIVIANE ARRIVENT AU FOND DE L'OBUS MARTIEN.

FRED TROUVE ENCORE CHARGÉES DES FUSÉES D'HYDROGÈNE MOLÉCULAIRE, UTILISÉES POUR LES VOLS INTERPLANÉTAIRES

LA SEMAINE PROCHAINE : VERS LA SURFACE !

FRED ET VIVIANE RISQUENT LE TOUT POUR LE TOUT, ILS METTENT LE FEU AUX FUSÉES QUI POURRAIENT PEUT-ÊTRE RAMENER L'OBUS VERS L'AIR LIBRE.

165. A SUIVRE

A TRAVERS LE MONDE

Au moment où l'on s'apprête à fêter le cent cinquantième anniversaire de la Révolution française qui nous a laissé tant de beaux chants et notamment notre hymne national, rappelons que le premier chant révolutionnaire fut le *Ça ira*. Son air est celui d'une contredanse célèbre dans les anciens bals de Paris. Quant au nom du poète qui rima les paroles, il nous est resté inconnu.

o

Lorsque vous vous trouvez à la campagne, ne vous avisez pas de tuer ou de détruire les nids et les œufs des oiseaux suivants : chouette, chat-huant, hibou, coucou, rossignol, rouge-gorge, fauvette, roitelet, mésange, hirondelle, chardonneret, merle, étourneau. Vous seriez passibles d'une amende, ces oiseaux étant utiles aux paysans pour la destruction des vers et insectes.

o

Le ménure ou oiseau-lyre est très rare et très difficile à capturer. Cet oiseau, originaire d'Australie, possède une queue de couleurs vives qui offre exactement la forme d'une lyre antique. Très recherché, cet oiseau peut valoir jusqu'à 100 mille francs.

o

Ne détruisez pas non plus les vers luisants qui circulent pendant les nuits d'été dans les herbes et la mousse. Leur petite lumière est placée à l'extrémité de l'abdomen, entre les derniers anneaux; l'animal l'allume ou l'éteint à volonté; celle de la femelle est plus vive que celle du mâle, mais la femelle n'a pas d'ailes, tandis que le mâle en est orné.

o

Lorsque vous lisez les aventures des corsaires, il vous est souvent arrivé de voir le mot écoutille. Savez-vous exactement ce que c'est? Tout simplement les ouvertures, sortes de trappes, qui se trouvent sur les différents ponts des bateaux et par lesquelles montent et descendent les membres de l'équipage et du personnel.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Peu de records à primes battus en 1938!

Le Ministère de l'Air alloue pourtant, chaque année, de coquettes sommes qui permettant de récupérer un peu l'argent dépensé par nos vaillants pilotes civils. Mais nous n'avons plus d'avions de sport.

Et puis on avait fixé des minima pour les performances de façon à ce qu'une prime ne puisse être attribuée à un pilote parcourant 30 kilomètres par exemple, pour établir un record dans une catégorie peu encombrée.

Enfin les décollages d'avions trop chargés furent interdits. Alors, il ne restait plus d'espoir.

Et l'année fut close sur les trois records d'Arnoux avec ces bons vieux « Caudron » toujours fidèles au poste.

C'est un peu la faute de ceux qui ont trop attendu pour laisser moins de chance aux concurrents de battre leurs records. Ils ont été mal servis par le temps et se sont pris à leur propre piège.

Partir lorsqu'on est prêt et quand le temps est favorable, voilà le secret de la réussite.

LES VOLS CÉLÈBRES

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE LA MANCHE

La première liaison de pays à pays séparés par la mer a eu lieu le 7 janvier 1785 au-dessus de la Manche, dans le sens Angleterre-France, en ballon.

Par une froide matinée, l'aéronaute français Blanchard, accompagné du médecin anglais Jeffries, s'envola du vieux château de Douvres à 13 h. 05. Le petit ballon enlevait donc deux hommes, trois sacs de lest totalisant 15 kilogrammes, des brochures, deux ancres, des provisions, une longue-vue, un baromètre, un compas, des vêtements, des ceintures en liège et des vessies gonflées d'air.

Blanchard avait équipé la nacelle de deux ailes, d'un gouvernail et d'un moulinet, destinés à faire avancer et à diriger le ballon. Malgré ces dispositifs, celui-ci s'éleva en tournant et prit lentement la direction de la France.

L'impression des deux passagers, pour la première fois au-dessus de l'eau, était très grande, d'autant plus qu'ils virent bientôt la côte française. Mais à 13 h. 50 le ballon descendit ; on jeta deux sacs de lest, et on équipa le cercle de suspente pour pouvoir s'y réfugier en cas de chute.

Au milieu du parcours, le ballon s'abaisse encore ; le troisième sac et les brochures sont sacrifiés. A 14 h. 15, nouvelle descente. Il n'y a plus de lest : il faut songer à l'équipement, et la longue-vue, le compas, passèrent par-dessus bord. Un quart d'heure plus tard, il faut encore jeter les deux ailes, le gouvernail et le moulinet, puis les provisions. Mais la descente continue. Si elle ne s'enraye pas, c'est la chute en mer et la noyade assurée. Blanchard et Jeffries jettent les ornements de la nacelle, puis une bouteille dont le liquide s'échappe en se vaporisant ; enfin les ancres disparaissent également.

N'ayant plus rien sous la main et le ballon descendant toujours, nos deux aéronautes jettent encore leurs manteaux, vestes et pantalons. Ils ne gardent que leurs ceintures de liège. Jeffries offre alors à Blanchard de sauter dans la mer, se sacrifiant ainsi pour sauver son compagnon et assurer la réussite de l'entreprise. Mais le Français refuse.

Quelques instants après, le ballon remonte et franchit la côte entre le Gris-Nez et le Blanc-Nez. Blanchard jette son courrier, le premier courrier aérien.

Le vent, assez fort, couche le ballon dans une forêt tandis que les vaillants aéronautes jettent leur dernier vêtement, les ceintures de liège. Ils ont réussi et sont sains et saufs.

Une colonne commémorant l'exploit existe dans la forêt de Guines et la nacelle est visible au musée de Calais.

JE CONSTRUIS LES MODÈLES RÉDUITS

COLLES. — Vous pouvez utiliser une colle en poudre nommée Certus, que vous préparerez vous-même dans un récipient non métallique, en mélangeant poudre et eau en parties égales. Remuez avec un bâton. N'employez pas de pinceau.

Une autre colle, cellulosique, sèche plus rapidement. Vous la trouvez en tubes dans les drogueries. A défaut, n'importe quelle colle convient, sauf la gomme arabique et la colle blanche (G).

SPORTS

Pour bien sauter

Une grande souplesse est nécessaire pour accomplir de belles performances en saut. Ce qui est vrai pour le saut est valable aussi pour tous les chapitres de l'athlétisme : si l'on remue lourdement, si l'on accentue trop les mouvements, non seulement on n'est pas gracieux, on n'a aucun style, mais encore on perd une force inutile et on ne met pas à profit toutes ses possibilités.

Il y a beaucoup de garçons, dans les classes de gymnastique, qui ont certains muscles très développés et qui cependant n'arrivent pas à faire des mouvements corrects. La cause principale en est qu'ils n'ont pas songé à cultiver tout leur corps : ils se sont mis à faire des poids et ils ont oublié de courir, ou bien au contraire, ils n'ont jamais songé à développer leur poitrine et leurs bras. Et j'en connais qui sont, par ce moyen, devenus inférieurs physiquement à des camarades pourtant moins bien constitués qu'eux!

TIMBRES-POSTE

MONACO

Il est intéressant de collectionner les timbres de la principauté de Monaco.

Des anciennes émissions quelques timbres sont restés bon marché, ainsi ceux à l'effigie du prince Albert 1er 1891-1901-1920-21 et 22.

L'émission 1922-23 contient des types très divers, ils sont gravés, le dessin est fin. Pendant plusieurs années la spéculation les avait fait très chers, ils sont descendus à des prix normaux et moyens.

La série de 1924-33, aux armoiries ou à l'effigie du Prince Louis II, est très importante puisqu'elle a 40 timbres, ils sont presque tous bon marché ou à des prix abordables.

La série commémorative de l'Exposition philatélique est de 3 timbres portant les effigies des trois derniers princes de Monaco, ils furent aussi très chers ; ils valent 12 francs neufs ou oblitérés.

En 1933-35, une nouvelle série paraissait, 4 d'entre les timbres montraient un Louis II bien vieilli, les 16 autres des vues diverses de la principauté.

Puis en 1937 parut une petite série dite « des jardins », les deux derniers valent beaucoup trop cher.

La principauté de Monaco vient aussi de commémorer le 40e anniversaire de la découverte du radium par l'émission de deux timbres, l'un montrant les effigies des grands savants que furent Pierre et Marie Curie, l'autre par une vue de Monaco.

LES SERINS DE LA MÈRE MERLOUETTE

La mère Merlouette habitait en dehors du village, c'était la première maison que l'on trouvait en venant sur la route, elle était basse avec un grand toit pointu et se trouvait au milieu d'un jardinet empli d'arbustes et de fleurs.

On ne connaissait la vieille que sous le nom de « la mère Merlouette »; il n'y avait, semble-t-il, aucune inconvenance à l'appeler ainsi, et elle-même se nommait de cette manière.

Elle disait au garçon boucher lorsqu'il passait en tri-porteur :

— Tu diras que c'est pour la mère Merlouette!

Elle avait à cette époque entre cinquante et soixante ans, c'était assez difficile à préciser, à cause de son visage tout ridé, ratatiné, avec son teint grisâtre et terreux. Elle vivait on ne sait trop comment, assez largement cependant, alors pour ne pas trop chercher, on disait qu'elle avait des rentes.

Au demeurant assez sympathique, on ne lui connaissait pas d'ennemis. Elle n'avait pas d'amis non plus! Pas d'amis chez les gens, du moins, car chez les bêtes c'était autre chose.

On l'appelait encore « la mère aux chats », ou « la mère aux oiseaux ». Des chats, elle en possédait quatre, des matous gros et gras, bien nourris, toujours vautrés sur les coussins de fauteuils ne servant qu'à leur usage. Les oiseaux étaient six dans une cage, une belle et grande cage de fin bambou avec des barreaux dorés. Pendant toute la belle saison les serins vivaient dans leur cage accrochée au dehors, entre la porte et la fenêtre de la chambre; les mauvais jours et à la saison froide la cage pendait au plafond de la cuisine. Les chats ronronnaient dans leurs fauteuils l'été comme l'hiver.

Et toutes ces bêtes, oiseaux ou chats, étaient sa vie; elle en parlait avec la même adoration que les mères de leurs enfants. Les graines n'étaient jamais assez belles, assez fraîches pour ses fifis chéris; le foie de veau ou la tranche de viande qu'apportait le garçon boucher, jamais assez tendres pour ses mimis adorés.

Son amour pour ses propres bêtes lui faisait détester et haïr tous les autres animaux; elle ne supportait pas, par exemple, qu'un pauvre chat famélique puisse pénétrer dans son jardin, attiré par les allures de pachas de ses frères dorlotés et croyant sans doute qu'il entrait au paradis des chats; elle avait pour le chasser un gourdin en châtaigner, toujours sur le seuil de sa porte, près d'un tas de cailloux souvent renouvelés.

Quant aux moineaux pillards, assez effrontés pour venir, au-dessous de la cage même, voler les grains de millet tombant des mangeoires, ils risquaient la mort dans de multiples pièges, tendus un peu partout; ces victimes, bien plumées et rôties faisaient les délices des matous.

Adorant ainsi les bêtes, à sa façon, la mère Merlouette détestait les enfants. Elle avait grand tort d'ailleurs, car ceux-ci lui étaient fort utiles et lui rendaient des services, dont même elle abusait. C'étaient les enfants qui faisaient toutes ses courses, il n'y avait que le boucher qui livrait à domicile, mais pour l'épicerie, le pain, le poisson, le fil et les aiguilles, il fallait bien se rendre chez l'épicière, le boulanger, à la criée du port, et chez la mercière. La vieille n'avait point tant de temps à perdre, aussi les gosses étaient pour elles d'indispensables commissionnaires. Une fois c'était Louis, une autre fois Jean, ou Pierre, ou Émile, ou un autre, elle n'avait aucune préférence.

Et cela alla bien longtemps, plus longtemps même qu'on eût pu le croire car, si la mère Merlouette abusait ainsi si souvent de la complaisance des gosses, jamais, au grand jamais, elle ne leur offrit la moindre récompense. Les canaris bavards avaient des raisins secs et sucrés, des figues, des biscuits qu'ils gaspillaient presque entiers; les matous fainéants se régalaient de crèmes et de sucreries, mais elle ne récompensa jamais un enfant d'un gâteau ou d'un fruit. C'est tout juste si elle bredouillait, avec un sourire sans dents: « T'es bien sage, mon gars! »

Et la sagesse est une qualité qui ne se déguste pas comme un bonbon.

Louis le premier en avait eu assez, non pas de faire des commissions pour rien, il rendait bien d'autres services gratuits au vieux père Achille ou à cette pauvre Mme Leblain; il rageait seulement de se voir préférer un tas de bêtes inutiles. Sa colère fut poussée à bout le jour où la vieille l'envoya acheter une boîte de biscuits à la cuiller, des gâteaux appétissants, dorés à point, avec sur le dessus une farine de sucre; elle ouvrit la boîte devant lui, mais ce fut seulement pour en mettre un à tremper dans chacune des quatre assiettes remplies de lait que les matous vinrent seulement flairer, puis méprisèrent. Il jura à cet instant de jouer à la mère Merlouette un tour à sa façon. Il alla donc chercher ses camarades avec lesquels il discuta longtemps.

Le lendemain, la vieille ne trouva pas un enfant pour lui faire ses courses, pas un seul ne vint s'amuser dans le bois voisin, ou ne passa sur la route. Le miaulement de ses mimis adorés la décida à se rendre elle-même chez le laitier et elle s'en fut maugréante.

Elle ne s'absenta guère plus d'un quart d'heure et quand elle revint, tout était en ordre dans la maison et aux alentours. Elle ne s'aperçut qu'un drame bouleversait sa vie qu'au moment de soigner ses oiseaux. Ils restèrent tous sur leurs perchoirs, aucun d'eux ne vint comme à l'habitude voleter autour de sa main, charmés par le sifflement de sa lèvre. Ils étaient si immobiles qu'elle les crut morts. Et ils l'étaient en effet, elle en prit un et n'eut dans la main qu'une petite chose soyeuse et molle qu'elle aurait pu friper. Son cri de désespoir fut si terrible que les matous effarés sautèrent de leurs fauteuils pour fuir sous le lit.

La mère Merlouette ameuta tout le village, le maire, l'adjoint, le garde champêtre et les gendarmes; elle était si véhémente que bon gré, mal gré, tous durent la suivre. Elle avait perdu son chapeau, ses cheveux rares et gris étaient ébouriffés, elle marchait devant les autorités comme une furie, menaçant ses ennemis des pires tortures, de la prison à l'échafaud. Naturellement suivaient quelques curieux et presque tous les enfants du village. Si on les avait comptés, on n'aurait remarqué que l'absence de Louis, de Jean, Emile et Pierre.

Tout le cortège enfin arriva devant la maison de la vieille; la mère Merlouette s'engouffra dans le jardin, mais devant la cage s'arrêta pétrifiée, ses oiseaux voletaient joyeux et pépiaient, réclamant leurs graines. La mère Merlouette n'échappa pas à une contravention pour s'être moquée des autorités.

Louis, cachant au plus profond de ses poches six serins en peluche avec des yeux de verre, dit à ses camarades :

— Et maintenant, si elle ne nous donne pas de gâteaux, nous lui mettrons des chats empaillés.

René Rennes.

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE
Moteur caoutchouc..... franco 13 fr.
Envergure 48 centimètres

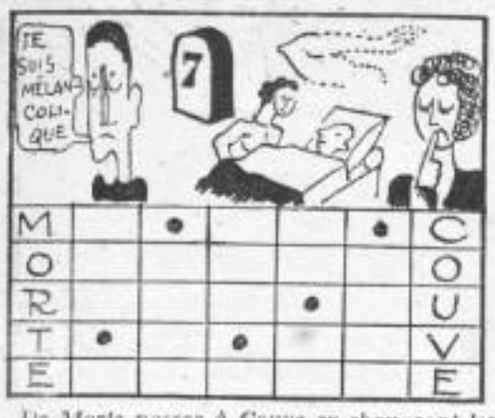
M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS
Moteur caoutchouc..... franco 13 fr.
Envergure 60 centimètres

M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE
Moteur caoutchouc..... franco 16.80
Envergure 60 centimètres

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

VARIÉTÉS

GRILLE



De Morte passer à Couve en changeant les lettres dans les cases marquées d'un point.

MOTS CROISSANTS ET DÉCROISSANTS

A + 2 lettres = Petite vallée; + 2 = Absorbé; + 2 = Gratter les murs d'une maison pour les nettoyer; — 2 = Déteignit à force de trop laver; — 2 = Sorte de bière anglaise; — 2 = E.

DEVINETTES

Qu'est-ce qui est long d'un pied, large d'un pied, et qui cependant n'est pas carré ?

Qu'est-ce que tout le monde montre au bout de son doigt ?

Qu'est-ce qui est couvert de la peau d'une bête et qui n'est pas bête, qui a des feuilles et qui n'est pas un arbre, qui est muet et qui cependant raconte des tas d'histoires à ceux qui le regardent ?

ACROSTICHE DOUBLE

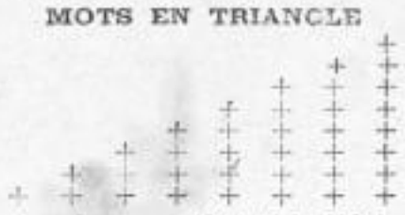
+ L E +	1. Ville d'Asie mineure. — 2. Lame dentée qui sert à couper du bois. — 5. Grande ville de Normandie. — 4. Ancien nom d'un décret. — 5. Apporte souvent la pluie. — 6. Matière avec laquelle on imite le marbre dans les constructions modernes. — 7. Lac d'Italie, au pied des Alpes. — 8. Oublie. — 9. Jour du mariage.
+ C I +	
+ A E +	
+ D I +	
+ U E +	
+ T U +	
+ S E +	
+ M E +	
+ O C +	

En lisant les lettres à trouver de haut en bas, on doit trouver le nom de deux fêtes légales.

LOGOGRIPHE

Avec un mot de six lettres, désignant un instrument tranchant dont se sert le sculpteur, le métallurgiste aussi bien que le menuisier, trouver : un cachet à la cire qu'on appose sur un document important, un récipient servant à porter de l'eau, une habitation de nègre, une lame dentée, un mot signifiant situation, le participe du verbe avoir, le motif qui fait agir, le liquide le plus répandu sur la terre, un article contracté, une carte à jouer, un adjectif qualifiant un objet dont on s'est beaucoup servi, une enveloppe cousue en toile grossière, un grand continent.

MOTS EN TRIANGLE



1. Dans la mer. — 2. Article défini. — 3. Héros et titre d'une pièce de Corneille. — 4. Emana sans tête. — 5. Mot très poli qui marque la reconnaissance. — 6. Sorte de pendule qu'on accroche à la muraille. — 7. Le dernier drap dans lequel on est couché. — 8. Sorte de pièce qu'on décerne lorsqu'on a gagné un prix ou un concours.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

ABONNEZ-VOUS!
FAITES DES ABONNÉS!

LA GRENOUILLE ÉQUILIBRISTE

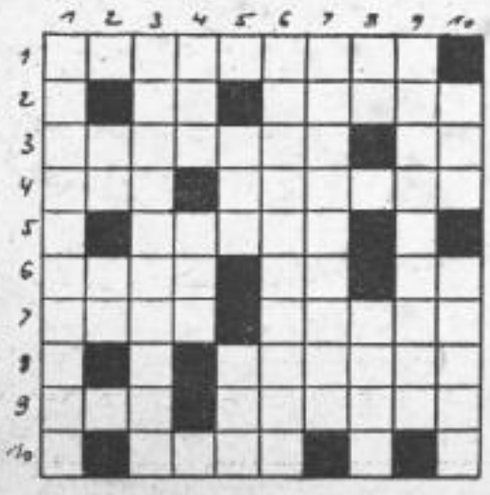
Dans une feuille de bristol mince, dessinez et découpez la grenouille. Collez sous chacune de ses pattes de devant une petite boulette de papier d'étain (celui qui enveloppe les tablettes de chocolat). N'oubliez pas de dessiner ses yeux et les bigarrures de son dos, pour

qu'elle ressemble le plus possible à un véritable animal.

Piquez une aiguille au milieu d'un bouchon placé dans le goulot d'une bouteille. Vous aurez la surprise, si vous posez l'extrémité du museau de la grenouille sur la pointe de l'aiguille, de voir notre batracien se maintenir en équilibre dans cette position incommode, les petites boulettes de papier jouant le rôle de contrepoids.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 165

Horizontalement. — 1. Continuer une chose interrompue. — 2. Article. Aliments très nourrissants. — 3. Orifices extérieurs des narines chez certains animaux. Marque le dédain. — 4. Pièce de métal cannelée en spirale. Plantes au contact très irritant. — 5. Prénom masculin. — 6. Pasteur a imaginé la vaccination contre cette maladie. Terminaison d'infinitif. Possessif. — 7. Isthme entre la mer Rouge et la Méditerranée. Empereur romain (79 à 81). — 8. Indignés. — 9. N'avoue pas. Département. — 10. Paysage pittoresque.



Verticalement. — 1. Font tomber par terre. — 2. Du verbe avoir. Article. — 3. Voyageuses sur mer. — 4. Voie de communication. Dans le visage. — 5. 3 lettres de « dora ». Préfixe qui signifie huit. — 6. Substances que l'on mange. — 7. Adresse des mains. — 8. Petit cours d'eau. Moyen adroit ou subtil. — 9. Mis à exécution. — 10 Situé. En quantité suffisante.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 164

Horizontalement. — 1. Subordonné. — 2. Animer. — 3. Sévères. — 4. Lottes. Cou. — 5. Ecot. Sœur. — 6. Curieuses. — 7. Durer. — 8. Api. Seul. — 9. Mésestimée. — 10. Er. Té. Nus.

Verticalement. — 1. Sablé. Dame. — 2. Un. occuper. — 3. Bistouris. — 4. Omettre. Et. — 5. Rêve. Irisé. — 6. Dresse. — 7. Oursin. — 8. Nièces. Emu. — 9. Soue. Ues. — 10. En. Ursule.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 164

Lecture difficile. — Mon Camarade.

Mots en carré

E	T	A	L	E	R
T	U	L	I	P	E
A	L	I	S	E	S
L	I	S	A	I	T
E	P	E	I	R	E
R	E	S	T	E	S

Devinette. — A N I M A L : le A est dans *panthère* et non dans *lion*, le N dans *panthère* et *lion*, et non dans *tigre*, etc...

Charade. — Millaire (mie, lit, ère).

LE COURRIER DE JANOT

Titi (Gentilly) vient de fonder un Club des Amis de *Mon Camarade* avec ses amis des H. B. M. Le Club succède à un ancien Club, *le Club des Ratoplans*, qui avait été fondé l'année dernière. Longue vie au nouveau C. A. M. C. de Gentilly. — *Jean Prenant, Dissay (Vienne)* m'écrit une lettre pleine de magnifiques compliments : « Je suis très content de *Mon Camarade*. C'est le plus beau journal des jeunes qui peut exister. Je trouve les romans très jolis. *Toto et Toulouse* sont en plus grand et c'est beaucoup mieux comme cela. J'attends le mercredi matin avec impatience. Ma mère va me porter mon journal dans mon lit. » Hé bien, il en a de la chance, Jean Prenant, d'avoir une maman si gentille. Moi, Mme Barette a beau être tout ce qu'il y a d'aimable avec moi, elle ne me porterait pas *Mon Camarade* au lit le matin. — *Raymond Journeau (Boulogne-Billancourt)* : Merci de tes charades. Tu as vu que ton idée de faire un numéro de Noël a été suivie. Seulement nous ne l'avons pas fait en format plus grand pour ne pas avoir à augmenter le prix. — *Georges Bertrand (Paris-XIXe)* m'a envoyé une très longue et très intéressante lettre avec toutes sortes de compliments et de critiques sur le journal. Merci de tes utiles conseils dont il sera tenu compte. Tu trouves *Fred Hardi* « un peu monotone ». Est-ce l'avis des autres lecteurs?

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

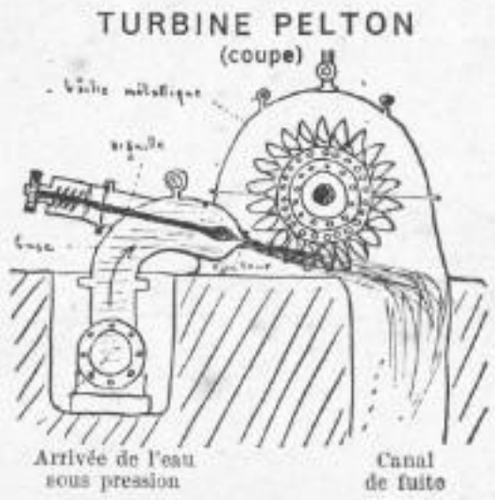
NOS ABONNEMENTS

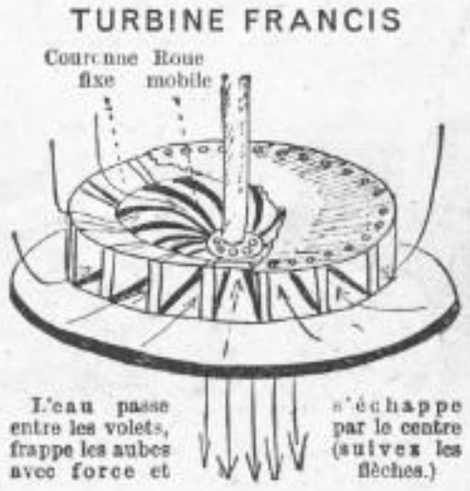
Abonnement ordinaire France	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. 2 fr. 50
3 mois.. 7 fr. »

QU'EST-CE QU'UNE TURBINE ?





Parmi les diverses roues de moulin (et il en est de fort ingénieuses) deux ont donné naissance aux turbines modernes, car il y a deux sortes de turbines modernes: la *turbine Francis* et la *roue Pelton*.

La turbine est une invention française. *Burdin* en 1824 fabriqua, le premier, cet appareil à grande vitesse de rotation qu'il appela turbine hydraulique.

Et *Fourneyron*, en 1827, améliora le procédé en enfermant la roue dans une enveloppe de tôle alimentée par un tuyau. Dans la roue de moulin dite « roue en dessus », l'eau arrivant au-dessus de la roue emplit l'un après l'autre l'espace compris entre les aubes (qui souvent a la forme d'auget, de coquille creuse) et c'est plus le poids de l'eau que sa vitesse qui fait tourner la roue. Dans la turbine Fourneyron qui, modifiée, deviendra la turbine Francis, l'eau « attaquera » *en même temps* tous ces augets. Premier avantage sur la roue du moulin où les 2/3 des augets remontent à vide pendant que descendent ceux pleins d'eau. Un deuxième progrès est à accomplir; dans la roue de moulin, l'eau se déverse mal; entraînée par la vitesse, une partie de l'eau quitte son auge lorsque celle-ci commence à remonter, elle freine donc la roue, il faudrait éviter ces frottements, dans chaque auget, d'une eau qui accomplit le même trajet à l'entrée et à la sortie, il faudrait supprimer tous ces frottements. Notre turbine résout les deux difficultés. Suivez-moi bien.

Imaginez, de haut en bas : une énorme réserve d'eau, un long tube vertical dans lequel l'eau fait peser ces quelques centaines ou milliers de mètres cubes, tout cela pour aboutir à une roue métallique horizontale dont elle suivra les « rayons » pour partir par le « moyeu ».

Pour préciser cette comparaison avec une roue d'automobile, supposez que « pneu » ouvert de façon à recevoir l'eau, et « jante » soient fixes, soient soudés, et que par des ouvertures placées tout le long de la jante l'eau soit envoyée *de biais* entre les rayons; poussant à la fois tous les rayons du même côté, l'eau fera tourner à toute vitesse le système rayons-moyeu, et se sauvera par ce moyeu percé de trous.

Pour faciliter l'évacuation, pour donner le maximum de vitesse à la turbine, le coude d'évacuation de l'eau est souvent monté sur un tuyau d'aspiration.

Maintenant, passons à la deuxième turbine, la *Pelton*, de plus en plus employée car elle convient à de très hautes chutes. C'est la roue de moulin dite « roue en dessous » transformée. Sur une rivière ou un ruisseau à débit rapide mais sans véritable chute, on monte une roue de moulin dont seule la partie inférieure est entraînée par l'eau. Rendez cette roue métallique, calculez très exactement ses augets, disposez-les même en doubles coquilles de façon qu'un puissant jet d'eau les frappant sur leur arête attaque chaque coquille dans sa partie creuse, puis file aussitôt, et vous aurez la roue Pelton. Rien de plus simple n'est-ce pas ? Mais tenez-vous bien...

A Eget (Hautes-Pyrénées) l'eau descend de sept cent quinze mètres en conduites forcées pour aboutir à un éjecteur d'où elle sort par un trou où un homme logerait à peine son poing (86 millimètres de diamètre), la vitesse du jet atteignant 117 mètres à la seconde (dix fois mieux que le record du monde de course à pied), fait tourner à 550 tours par minute 7 turbines Pelton de 2 m. 20 de diamètre. Sous de pareils chocs tout devrait sauter, n'est-ce pas? Mais non, cela « ronfle » doucement; ingénieurs et ouvriers font du beau travail... L'éjecteur, le pistolet à eau, est à lui seul une merveille; à l'intérieur de cette grosse buse de fonte, une sorte d'aiguille manœuvrée par un servo-moteur (un homme n'aurait pas la force nécessaire pour la bouger) obstrue plus ou moins l'orifice de la buse; moins le trou est ouvert, plus le jet est rapide.

On fabrique couramment des turbines tournant à plus de 1.000 tours par minute et développant une puissance de 20.000 chevaux.

Mais la France n'est pas encore équipée comme elle devrait l'être. La *houille blanche* y pourrait donner 9 millions de chevaux, elle n'en produit actuellement que 3 millions...

BOUR.

POLYCARPE...

EXPLORATEUR VEUT PASSER L'EAU...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

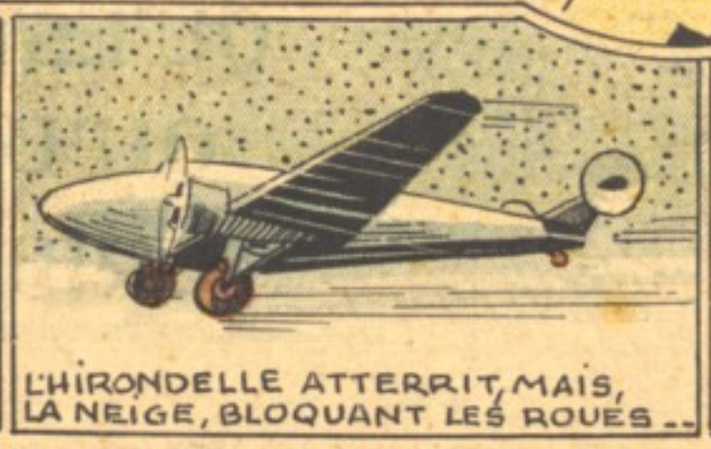
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 53.425.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

GOUPIL, LE "FOU VOLANT" ET SON FIDÈLE RADIO "MICRO", VOLENT À TRAVERS LA TEMPÊTE DE NEIGE POUR RAVITAILLER LA VILLE DE GRIMBY, DANS LE GRAND NORD CANADIEN.



LA SEMAINE PROCHAINE : **VERS LE CAP DE L'OURS**

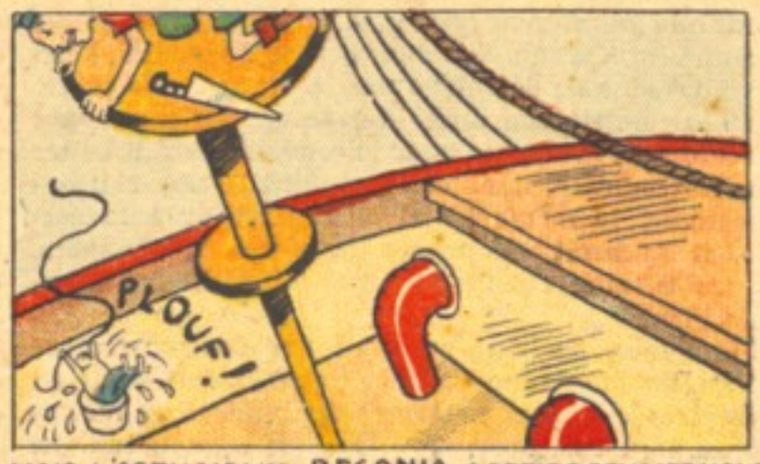
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE BANDIT OTTO SCHLASS ESSAYE DE RETENIR BEGONIA PAR LES PIEDS, MAIS LES SOULIERS DE L'ASTUCIEUX GARÇON LUI RESTENT DANS LES MAINS

BEGONIA SAUTANT PAR LE HUBLOT DE LA CABINE ECHAPPE AU BANDIT ET REUSSIT À FUIR DANS LE GRAND MAT DU BATEAU "TRIPE À LA MODE"

MAIS LE SANGUINAIRE OTTO SCHLASS UN COUTEAU ENTRE LES DENTS SE LANCE À LA POURSUITE DU MALHEUREUX BEGONIA

BEGONIA S'EST REFUGIE EN HAUT DU GRAND MAT. OTTO SCHLASS SE HISSANT À UN CORDAGE VA RATTRAPER NOTRE AMI



MAIS L'ASTUCIEUX BEGONIA A RETIRE DELICATEMENT LE COUTEAU D'ENTRE LES DENTS D'OTTO SCHASS ET COUPE LA CORDE

OTTO EST TOMBÉ DANS UN BAQUET, MAIS CELA N'A PAS RAFRAICHI SON ARDEUR, À NOUVEAU IL SE LANCE À LA POURSUITE DE BEGONIA

SE BALANÇANT AU BOUT D'UN CORDAGE BEGONIA D'UN BOND AUDACIEUX SAUTE DU GRAND MAT AU MAT DE MISAINE DU "TRIPE À LA MODE"

OTTO SCHLASS A VOULU VOLER SUR LES TRACES DE L'ASTUCIEUX BEGONIA MAIS IL RATE SON COUP ET TOMBE LA TETE LA PREMIERE

OTTO EST TOMBÉ DANS LA CHEMINEE DU "TRIPE À LA MODE". IL EN SORT ROUGE DE HONTE, BLEU DE COLERE ET NOIR DE FUMÉE *(À SUIVRE)*

N° 166

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE E. S. I., 24, RUE RACINE, PARIS-6e
JEUDI 2 FÉVRIER 1939.

RÉSUMÉ. — A LA RECHERCHE DU PROFESSEUR RAMON CORTÈS ENLEVÉ PAR LES REBELLES, JIM ET BOB SE TROUVENT LANCÉS SUR UNE FAUSSE PISTE PAR UN COMPLICE DES REBELLES.

PENDANT CE TEMPS LÀ, DANS LA DEMEURE DE GARCIA, CELUI-CI SOUS LA MENACE DU REVOLVER DU POLICIER, DISSIMULÉ PAR UN RIDEAU, REMET AU MESSAGER LE PLAN QUE JIM A ÉTABLI POUR CETTE CIRCONSTANCE — CETTE OPÉRATION S'EFFIT SANS ÉVEILLER LA MÉFIANCE DU MÉTIS.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid, deux orphelins élevés par leur tante. Sid est un enfant modèle, Tom un espiègle. Après une correction du maître pour une espièglerie, Tom va retrouver Beckie et lui demande de se fiancer. Ils ne s'entendent pas et Tom désespéré rêvine des projets d'aventures.*

Chapitre VIII. — ROBIN DES BOIS
(Suite)

Non, mieux encore, il irait chez les Indiens et chasserait le buffle, et irait sur le sentier de la guerre dans les montagnes et sur les grandes plaines sans pistes du Far-West. Et plus tard il reviendrait étant devenu un grand chef tout couvert de plumes, horrible sous ses tatouages, et il arriverait à l'improviste à l'école du dimanche un lourd matin d'été. Il pousserait un cri de guerre sanguinaire et les yeux de ses camarades de classe brilleraient de jalousie. Non, non, il y avait quelque chose de plus formidable à faire que ceci. Il serait pirate... oui, c'est cela! Alors il vit tout son avenir se dérouler devant ses yeux, brillant, d'une inimaginable splendeur. Son nom retentirait par le monde et ferait trembler les peuples; il parcourerait les mers sur son vaisseau noir et léger: *Le Génie des tempêtes*, dont le drapeau noir flotterait à l'avant. A l'apogée de sa gloire, il apparaîtrait soudain dans son village natal, il entre-

Ils levèrent leur épée de bois et s'apprêtèrent à entreprendre le plus sérieux des duels.

rait dans le temple, le visage basané et brûlé par le vent et les intempéries, dans une veste de velours noir, des bottes à l'écuyère, une écharpe rouge, une ceinture garnie de pistolets, un poignard de combat au côté, un feutre aux grandes plumes volantes et tenant à la main un drapeau noir sur lequel serait brodé un crâne et des tibias en croix, et il entendrait des murmures de jalousie s'élever sur son passage : « C'est Tom Sawyer, le Pirate, le noir vengeur du nouveau monde! »

Oui, c'était décidé. Il avait choisi sa carrière, il quitterait sa maison dès le lendemain matin et commencerait sa vie. Il fallait donc se préparer dès maintenant et réunir tout ce qu'il possédait. Il alla à un tronc d'arbre qui se trouvait près de lui et se mit à creuser à l'une des extrémités avec son canif, bientôt il heurta quelque chose en bois qui rendit un son creux, il plongea la main dans le trou en prononçant avec ardeur cette incantation : « *Que ce qui n'est pas venu vienne, que ce qui est venu reste!* » Écartant la terre il dégagea une pièce de bois, qu'il sortit du trou, elle contenait une cachette et dans la cachette, il y avait une bille. L'étonnement de Tom fut indescriptible, il hocha la tête d'un air perplexe, en disant :

— Eh bien, ça passe tous les records!

Il jeta la bille au loin de fort mauvaise humeur et se plongea dans une réflexion profonde. Il faut dire qu'une formule que ses camarades et lui avaient considérée comme infaillible jusqu'ici venait de rater : « Vous enterrez une bille en prononçant certaine paroles indispensables et vous n'y touchez pas pendant quinze jours Puis vous retournez à l'endroit, vous prononcez les mêmes paroles et vous avez le plaisir de trouver toutes les billes que vous avez perdues jusqu'à ce jour, réunies dans la cachette, et cela, quel que soit l'endroit où vous les aviez perdues. » Et voilà que sans aucun doute cette recette avait raté. Toute la confiance de Tom en était ébranlée. Jusqu'à présent, il n'avait jamais entendu parler que de réussites et jamais d'insuccès. Il tenait pour rien les expériences qu'il avait tentées lui-même à plusieurs reprises, car il n'avait jamais pu retrouver la cachette. Après avoir réfléchi sur cette question un bon bout de temps, il décida qu'une sorcière avait dû intervenir et briser le charme. Cette idée le rassura et aussitôt il se mit à chercher à l'entour jusqu'à ce qu'il eût trouvé une petite place sablonneuse au centre de laquelle on voyait une petite dépression en forme d'entonnoir. Il se baissa, approcha la bouche de cette dépression et appela :

— Petit cloporte, dis-moi ce que je veux savoir !

Le sable commença à remuer et l'on vit bientôt apparaître pendant un instant un petit insecte noir qui disparut aussitôt dans une galerie.

— Il ne veut rien dire! C'est bien vrai qu'il y avait une sorcière là-dessous. Je m'en doutais.

Il est vraiment inutile de songer à lutter contre les sorcières, aussi y renonça-t-il, découragé; toutefois, il se dit que ce n'était pas la peine de sacrifier la bille qu'il venait de jeter, mais il lui fut impossible de la retrouver. Alors il retourna à sa cachette et se mit exactement à l'endroit où il se tenait quand il avait jeté la bille, et, sortant une autre bille de sa poche et la lançant de la même façon, il s'écria :

— Frère, va rejoindre ton frère!

Il avait bien remarqué l'endroit où elle était tombée, il y courut et regarda, mais il avait dû lancer ou trop court ou trop long et il dut recommencer deux fois. Le dernier essai fut couronné de succès, les deux billes étaient à quelques centimètres l'une de l'autre.

A cet instant, la sonnerie d'une trompette d'enfant se fit entendre sous les vertes frondaisons de la forêt. Tom retira sa veste et sa culotte, transforma ses bretelles en ceinture, écarta quelques broussailles derrière le vieux tronc, dégageant un arc et une flèche, une épée de bois, une trompette de fer-blanc et s'étant emparé de ces différents objets, il bondit en avant les jambes nues, la chemise au vent. Arrivé sous un grand orme, il souffla dans sa trompette, puis se mit à marcher sur la pointe des pieds en lançant des regards fureteurs dans toutes les directions. Parlant à des compagnons imaginaires, il leur dit :

— Silence, mes braves, restez cachés jusqu'à ce que je sonne du cor.

Et l'on vit apparaître Joe Harper aussi légèrement vêtu et aussi formidablement armé que Tom.

— Halte! s'écria Tom; qui donc pénètre dans la forêt de Sherwood sans ma permission?

— Guy de Guisborne n'a besoin de la permission de personne. Et qui donc es-tu pour... pour...

— ...oser tenir un pareil langage, termina Tom, car ils répétaient mot pour mot les phrases de leur livre, qu'ils savaient par cœur.

— Pour oser tenir un pareil langage?

— Qui je suis? Je suis Robin des Bois, ce que ta carcasse apprendra bientôt.

— Alors, tu serais ce redoutable « hors-la-loi »? Je tiendrai à honneur de me mesurer avec toi, sous ces grands arbres. En garde!

Ils levèrent leur épée de bois après avoir jeté à terre tout ce qui pouvait les embarrasser et se mirent en position de combat, pied à pied pour entreprendre le plus grave et le plus sérieux des duels. Deux pas en avant, deux pas en arrière.

— Alors, je te touche et tu meurs! s'écria Tom, épuisé de fatigue. Tombe, tombe donc, pourquoi est-ce que tu ne tombes pas?

— Je ne tomberai pas, c'est à toi de tomber, répliqua Joe. C'est toi qui n'en peux plus.

— Eh bien quoi, ça ne fait rien; je ne dois pas tomber, c'est écrit comme cela dans le livre. Il y a écrit : « Alors, d'un coup de revers, il tua le pauvre Guy de Guisborne. » Tu dois donc te retourner et me laisser te toucher dans le dos.

On ne pouvait pas contredire la citation, aussi Joe se retourna-t-il, reçut le coup et tomba.

— Maintenant, dit Joe en se relevant, il faut que tu me laisses te tuer, c'est à mon tour.

— Ah, mais non, je ne peux pas faire cela, ça n'est pas comme cela dans le livre.

— Alors ce n'est pas drôle.

— Écoute, Joe, tu n'as qu'à faire le moine Tuck ou le fils de Much le meunier, et tu me laisseras aux trois quarts mort, ou bien je pourrais devenir le shériff de Nothingham et je te laisserais faire Robin des Bois pendant quelques instants, comme cela tu pourrais me tuer.

Cette combinaison donnait satisfaction à Joe et ainsi le combat reprit, puis Tom redevint Robin des Bois et il succomba dans une lutte héroïque contre Joe qui représentait à lui tout seul une troupe entière de gens d'armes.

— Où tombera cette flèche sera l'endroit où vous enterrerez le pauvre Robin des Bois.

Alors, il tira une flèche avec son arc et tomba en mourant, mais il chut sur un lit d'orties, ce qui l'obligea à se relever un peu plus rapidement qu'il n'est d'usage pour un cadavre. Puis les deux amis se rhabillèrent, cachèrent leurs équipements et s'éloignèrent de la forêt en regrettant qu'il n'y ait plus de « hors-la-loi » et se demandant ce que la civilisation moderne pourrait leur offrir pour compenser cette perte. Ne valait-il pas mieux être « hors-la-loi » pendant un an dans la forêt de Sherwood que président des États-Unis pour toute la vie?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous ai déjà raconté comment s'était passée la grande fête d'enfants du Vélodrome d'hiver, à la fin du mois dernier, mais il y avait tant et tant de choses à cette fête magnifique que je crains d'en avoir beaucoup oublié. Et comme ma petite amie Jacqueline Malzac, du Club des Castors de Châtillon, *m'a envoyé un très joli récit de cette fête, je crois que cela vous intéressera beaucoup de le lire et je vous le recopie ici.*

Nous sommes gâtés par le Club des *Castors*, car après un bel arbre de Noël à Robinson, où on nous a distribué jouets et friandises, on nous a conduits le jeudi suivant au Vélodrome d'hiver.

Cette grande fête, sous le patronage du Comité d'initiative pour l'union nationale des amis de l'enfance, nous a procuré une grande joie, non seulement pour le goûter qui nous fut servi, mais pour les nombreuses attractions qui se sont déroulées sur la piste.

D'abord notre petit cœur battait fort; car avant de rentrer au Vélodrome d'hiver, nous avons été obligés d'attendre longtemps et nous nous demandions s'il y aurait encore des places.

Quand nous avons pu entrer enfin et nous asseoir, nous n'avons pu voir que la fin du numéro des Fratellini.

La chaleur était très douce. Les friandises et les mandarines dévorées à belles dents dégageaient une bonne odeur qui mettait l'eau à la bouche.

Saint-Granier, toujours en verve, comme à la Radio, nous entraînait dans son « Bravo! Bravo! ça c'est très bien! You! » La salle était très bien décorée et au fond un superbe arbre de Noël tout scintillant de guirlandes argentées reflétait les milles feux des ampoules multicolores. Les héros de *Mon Camarade* parurent à leur tour, et ce qui me plut beaucoup, ce fut l'enlèvement de Toto et de Toutoune. J'aime bien lire leurs aventures, et les voir paraître devant tous, fut pour moi une grande joie, et je n'étais pas la seule à être contente, car des dizaines de milliers d'yeux brillaient avides, fixaient la scène où paraissaient tous nos bons amis.

Puis le chanteur sans nom se fit entendre, et c'est lui qui clôtura cette après-midi, si belle, et si agréable, qu'on aurait voulu qu'elle durât longtemps, bien longtemps encore.

On avait bien dit que tout plairait aux enfants, pas de déceptions, et que de choses à raconter à ceux qui n'étaient pas à cette fête, nos petits camarades Espagnols avaient l'air aussi heureux que nous.

Malheureusement tout a une fin, mais une fois rentrés à la maison, il nous restera toujours le souvenir d'une bonne et saine après-midi fraternelle.

Vous voyez que ma petite amie Janine Malzac dit sur cette belle et grande fête des choses toutes différentes de celles que je vous avais racontées l'autre semaine et je suis sûr que son récit vous aura intéressés autant qu'il m'a intéressé moi-même.

Je vous demande ici de m'envoyer beaucoup de récits et de dessins pour notre Grand Concours : Ce qui se passe dans mon école. *Je vous rappelle ce que je vous ai déjà dit la semaine dernière, qu'il est préférable de ne pas faire tout simplement une description de l'école, mais plutôt de raconter une histoire qui se passe à côté ou même à propos de l'école et dont vous, ou vos petits camarades, ou vos maîtres ou maîtresses avez été les héros. Je vous rappelle aussi que les dessins doivent être faits à l'encre noire (et pas bleue ou violette) sur du papier tout blanc (et pas rayé), et que autant que possible les récits ne doivent être écrits que sur un côté de la feuille, l'autre côté restant tout blanc.*

Je vous avais demandé, dans une lettre déjà un peu ancienne, si vous aimiez bien Mon Camarade *tel qu'il était au moment du numéro de Noël, avec des histoires en couleurs occupant entièrement les deux pages du milieu. Mais bien sûr pour cela il faudrait supprimer un des romans.*

J'ai reçu à cette question déjà quelques réponses. Mais pas assez pour que ces messieurs-dames de la Rédaction puissent se faire une opinion et puissent savoir si un jour ou l'autre ils auront à changer le journal de telle ou telle façon pour qu'il vous plaise davantage.

En envoyant vos récits sur l'école, dites-moi donc votre opinion sur ces questions-là. Cela pourra être très utile pour que le journal devienne encore plus beau et vous plaise encore davantage. Dites-moi aussi en même temps si nos nouvelles histoires vous amusent, si vous aimez bien Tom Sawyer, La mort du loup, Fred Hardi en l'an 2039, Fou Volant *et* Begonia chercheur de trésor. *Toutes ces histoires sont complètement nouvelles, ou bien ce sont d'anciennes histoires transformées.*

S'il y a dedans quelque chose qui ne vous plaît pas, dites-le franchement pour que nous puissions transmettre vos critiques à tous nos dessinateurs et romanciers (sauf à Mark Twain qui est mort depuis déjà longtemps).

De cette façon Mon Camarade *pourra être encore plus beau, plus beau qu'il n'a jamais été et je suis sûr qu'il pourra de la sorte vous plaire encore davantage.*

Je n'ai plus assez de place pour commencer une autre histoire à vous raconter. Et puis je dois vous dire aussi que ma petite camarade Pierrette m'attend dans la rue pour jouer à Jim Mystère *avec les petits camarades du* Club de la rue du Fer-à-Repasser. *Aussi je termine ici cette lettre qui sera un peu plus courte que mes lettres ordinaires.*

Je vous serre bien la main à tous, garçons et filles,

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot)

Le coin des Fillettes

COQUETTE COIFFURE EN LAINE

Ce chapeau s'exécute en deux parties : le fond et la passe. Tricotez en grosse laine sport qui se tienne bien.

Le Fond : montez 12 mailles jersey, faites 6 rangs droits, ensuite augmentez de chaque côté tous les deux rangs et tous les quatre rangs tour à tour jusqu'à 44 mailles sur 48 rangs. Faites alors 26 rangs droits, puis diminuez de chaque côté 1 maille tous les deux rangs pendant 9 rangs, puis 1 maille tous les rangs, du 9e au 18e où il vous reste 16 mailles que vous fermez.

La Passe : montez 150 mailles de côtes simples 1 et 1, faites 10 rangs. A ce moment faites toujours à chaque bout une bande jersey de la largeur de ces 10 rangs. Pour cela, malgré les diminutions, commencez et terminez toujours par une dizaine de points de jersey. Entre, faites le point turc ci-dessous. Ceci en rabattant de chaque côté 6 mailles tous les deux rangs jusqu'à 42 mailles. A ce moment continuez en jersey en faisant toujours une dimi-

nution tous les deux rangs à chaque bout de 6 mailles, de sorte qu'il ne vous reste que 18 mailles lorsque la bande du bord est assez haute. Vous fermez alors.

Prenez de la laine angora et faites une bande de 150 mailles en jersey fin, vous la coudrez bien nettement sur la bande jersey côtelé du bas du chapeau; faites une autre bande suffisamment longue pour couvrir le haut de cette passe en jersey également.

Dans la grille formée par le point, faites un tissage en laine angora de couleur claire alors que le fond du bonnet sera foncé.

Autour de la tête, en dedans, cousez au bord un gros grain par un surjet coulé, les deux rans retomberont derrière la tête. Ce ruban est de préférence du ton clair de l'ouvrage.

Toutoune vous a donné ainsi tout une série de grilles, n'en choisissez qu'une seule pour tout votre ensemble.

POINT TURC EN BIAIS : nombre de mailles divisible par 2. 1er rang : 1 maille glissée, 1 jeté, 1 maille glissée, 1 maille endroit; 1 surjet avec la maille glissée, 1 jeté, 1 maille glissée, 1 maille endroit, 1 surjet, etc.

2e rang : tout à l'envers. Et toujours ces deux rangs.

POINTS DE TRICOT

POINTS DE TRICOT. POINT GAUFRÉ N° 1. — Il faut un nombre de mailles divisible par 4. On tricote en rangs d'aller et retour. Lever la 1re maille de chaque rang à l'endroit. Tricoter la dernière toujours à l'endroit. 1er rang : à l'endroit. 2e rang : alternez 2 mailles envers et 2 mailles endroit, pour terminer 2 mailles envers. 3e rang : tricoter la 2e maille endroit suivante sur la 1re maille endroit, à l'endroit. Laisser la 1re maille sur l'aiguille gauche. Puis tricoter la 1re maille aussi à l'endroit (voir croquis) et 2 mailles envers. Répétez continuellement depuis le commencement du rang. Terminer avec la maille passée et la maille tricotée après. 4e rang : envers. Répétez toujours du 1er au 4e rang.

POINT GAUFRÉ n° 1

Les Conseils de tante Camille.

Recouvrir un bouton au crochet. — *Pour un bouton moyen d'un diamètre de 2 cm., voici les mailles nécessaires.*

Faites 1 maille en l'air au crochet, passez dedans votre crochet, tirez le fil par cette boucle, tirez une fois le fil, gardez cette seconde boucle sur le crochet, repassez le crochet dans la maille en l'air, tirez le fil que vous passez à travers la maille et celle sur le crochet. Vous avez déjà 2 points faits sur la maille en l'air, faites-en encore 3. Au deuxième tour, vous faites encore des mailles serrées en passant votre crochet sous toute la maille serrée du 1er rang, mais vous faites 2 points dans chaque maille.

Aux 2 rangs suivants, faites de même, mais en tricotant tantôt 2 points dans une maille du rang précédent, tantôt 1 point. Puis vous terminez par 3 tours avec un point dans chaque maille. Coupez votre fil d'une quinzaine de centimètres. Passez-le tout autour dans toutes vos mailles en ayant soin de commencer par la dernière que vous fermez ainsi. Placez dedans soit un bouton de bois, soit 2 ronds de carton bourrés entre, tirez le fil qui fronce et ferme le dessous.

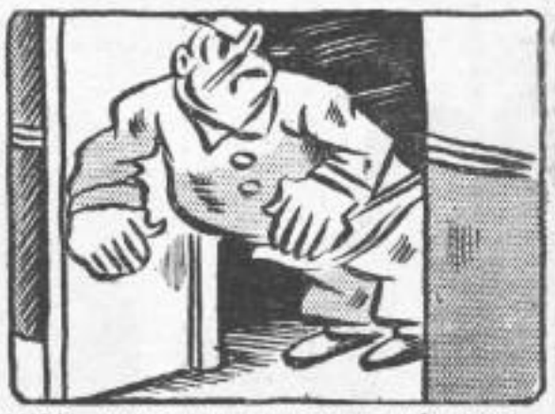
Repassage. — *En tricot, tout ce qui est en jersey ou point plat, et les coutures, sera repassé à l'envers, très légèrement avec un linge humide entre le tricot et le fer. Les motifs et dessins ne seront pas repassés, ce qui les aplatirait. Humecter simplement ces parties à l'envers, épingler de façon très rapprochée ces parties sur leurs patrons, afin qu'elles ne se déforment pas, cela sur une planche, et laisser sécher ainsi.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

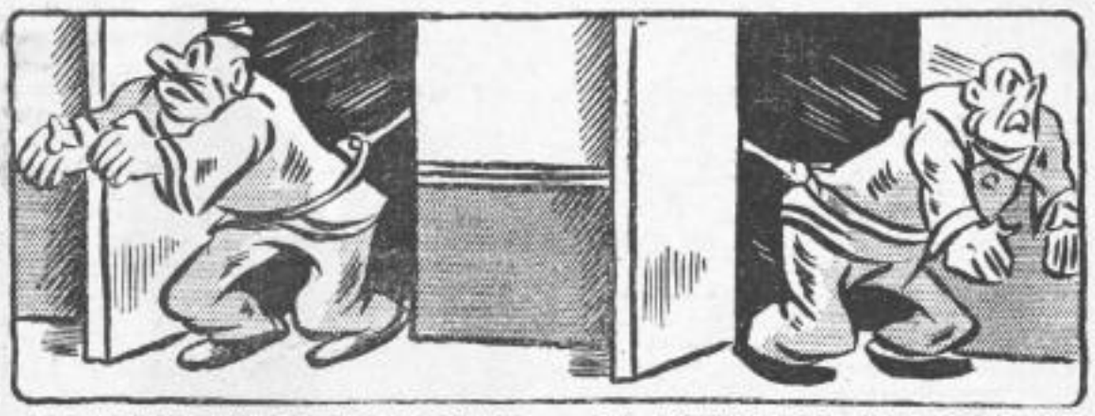
RÉSUMÉ. — PROFITANT DU SOMMEIL DE BRADUR, PAT'SOUM L'A ATTACHÉ AVEC UNE CORDE PUIS, PASSANT PAR LE HUBLOT, IL EST ALLÉ ATTACHER RALEU AVEC L'AUTRE EXTRÉMITÉ. ENSUITE IL A HABILEMENT EXCITÉ LES DEUX COMPLICES L'UN CONTRE L'AUTRE.

BRADUR DANS SA COLÈRE NE S'EST PAS ENCORE RENDU COMPTE QUE QUELQUE CHOSE LE RETIENT EN ARRIÈRE. COMME UN FOU IL VEUT SAUTER SUR RALEU.

MAIS CE MOUVEMENT TIRE VIOLEMMENT RALEU EN ARRIÈRE. CETTE ÉTRANGE SENSATION AFFOLE ENCORE PLUS RALEU QUE LES MENACES DE BRADUR.

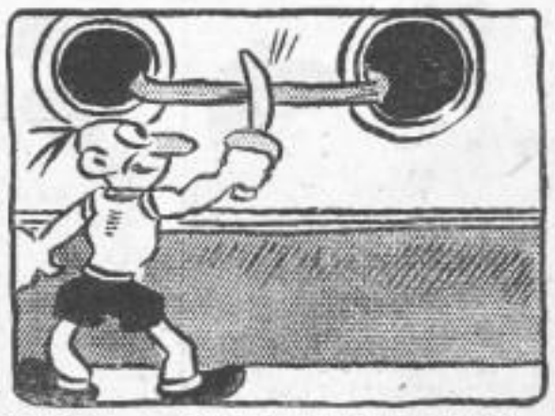


AUSSI DANS UN SURSAUT D'ÉNERGIE RÉUSSIT-IL A SORTIR DE SA CABINE. MAIS C'EST LUI QUI TIRE SUR LA CORDE ET CE MOUVEMENT QU'IL FAIT EN AVANT...

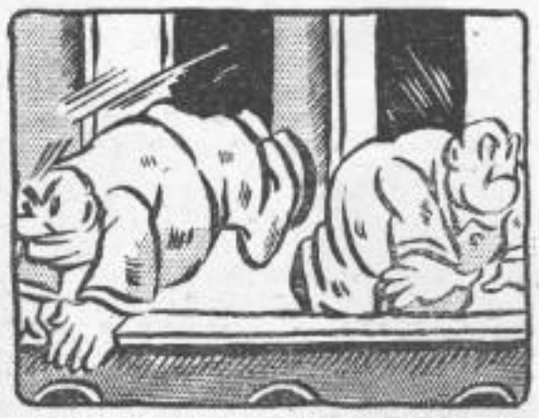


...PROVOQUE UN BRUSQUE MOUVEMENT EN ARRIÈRE DE BRADUR QUI S'EN AFFOLE AUTANT QUE RALEU TOUT A L'HEURE. LA PANIQUE S'EMPARE ALORS...

...DE L'ESPRIT DES DEUX COMPLICES. DU COUP, ILS NE CHERCHENT PLUS A S'ÉGORGER, MAIS A ÉCHAPPER A CETTE FORCE QUI VEUT LES RETENIR...



DERRIÈRE, LA CORDE ENTRE LES DEUX HUBLOTS SE TEND A L'EXCÈS. PAT'SOUM S'AMUSE ÉNORMÉMENT. ENFIN IL ACHÈVE L'ŒUVRE SI BIEN COMMENCÉE EN COUPANT BRUSQUEMENT LA CORDE.



LIBÉRÉS D'UN SEUL COUP, ALORS QU'ILS TIRAIENT COMME DES FORCENÉS, LES DEUX COMPLICES S'EN VONT ROULER LA TÊTE LA PREMIÈRE PAR-DESSUS LE PARAPET. ILS SONT REPÊCHÉS A TEMPS.

MAIS CE BAIN GLACÉ EST VENU FORT A PROPOS RAFRAICHIR LEUR ESPRIT SURCHAUFFÉ. ILS VONT ALLER SE REPOSER DANS LEUR CABINE (OU PAT'SOUM ATTEND IMPATIEMMENT LEUR RETOUR).

FALZAR chien des rues

POUR RIRE UN PEU

Une réponse judicieuse. — Chaque matin, Paul oublie quelque chose avant de venir à l'école. Avant-hier c'était sa règle, hier c'était son ardoise, aujourd'hui c'est son porte-plume.

— Voyons, je vais être obligé de te punir, lui dit le maître; que penserais-tu d'un soldat qui irait à la bataille sans son fusil?

— Je penserais que c'est un officier, monsieur.

o

Un homme est inculpé d'un vol important. Mais depuis plusieurs jours il persiste à nier. Cependant, aujourd'hui il a avoué son méfait.

— Pourquoi ne pas avoir reconnu tout de suite, lui demande le juge, vous nous auriez ainsi évité de la peine?

Le prévenu se met à sourire et se tournant vers le juge :

— Je vois ce que c'est, monsieur le juge, vous êtes comme moi, vous n'aimez pas beaucoup le travail...

o

Un jeune garçon se présente à l'examen du certificat d'études, et on l'interroge sur Napoléon :

— Vous savez que Napoléon n'aimait pas les Anglais, voulez-vous me dire pourquoi?

— Eh bien, monsieur, c'est parce que les Anglais l'ont fait mourir à Sainte-Hélène.

o

Vieux maintenant, Marius ne navigue plus. Il se repose sur le vieux port, offrant ses membres au soleil et fumant une vieille pipe bien culottée.

— J'en ai connu des chefs au cours de tous mes nombreux voyages. Tenez, c'est Duguay-Trouin qui m'a donné cette pipe.

— Tu exagères, père Marius, Duguay-Trouin est mort depuis deux cents ans.

— Deux cents ans déjà! s'exclame Marius, cela ne nous rajeunit pas, tout de même...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RESUME DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, se trouve à Hambourg sous l'uniforme d'un « pimpf », en possession de documents importants. Il vient d'échapper à la Gestapo, quand à la suite d'un incident de rue, il est arrêté par un agent, un « schupo ».*

Chapitre XXI. — 28 SCHMUCKSTRASSE

Pierrot avait dû laisser voir son effroi car le schupo se mit à rire.

— Tu as l'air inquiet. On croirait que je vais te faire envoyer à Dachau... Tu devrais tout de même bien savoir que c'est interdit, à un « *pimf* » en uniforme, de fréquenter St-Pauli passé minuit, et de fréquenter les dancings. Ce n'est pas de ton âge, mon garçon.

Pierrot respira... Ce n'était pas la Gestapo qui avait lancé la police à ses trousses, et le schupo le prenait pour un membre des jeunesses hitlériennes. Il n'allait pas l'arrêter pour une aussi légère infraction au règlement...

Le schupo et son prisonnier étaient maintenant dans la grande rue de St-Pauli, toute illuminée des enseignes de ses boîtes de nuit.

— Ce n'est pas tout cela, où habites-tu? Je te mettrai moi-même dans le tram, et ne t'avise pas de descendre à la première station, je te rattraperais, dit le brave Poméranien avec un gros rire.

— J'habite 28 Schmuckstrasse, dit Pierrot, après une légère hésitation.

— Ah! Schmuckstrasse! Mais c'est à deux pas d'ici. Alors, je vais t'accompagner jusqu'à ta porte... Ils n'habitent pas une trop belle rue, tes parents...

Pierrot se mordit les lèvres... Quel besoin avait-il en de donner à ce schupo l'adresse de l'ami de Fritz Hermann, Karl Brod. Il est vrai qu'il avait été pris au dépourvu et qu'il ne connaissait pas un autre nom, pas une autre adresse dans Hambourg...

— Oh! ce ne sont pas mes parents, dit machinalement Pierrot, qui enchaîna... Non ce sont des amis... des amis de mes parents. Je suis ici en séjour, pour les vacances...

— Alors tu passes tes vacances en Chine!... Les voyages forment la jeunesse, dit le schupo avec un gros rire auquel Pierrot fit écho sans comprendre le moins du monde le sens de cette plaisanterie...

Les choses devinrent pour lui plus claires, quand après avoir suivi la Grosse Freiheitstrasse, la seconde rue principale de St-Pauli, plus pauvre, plus crapuleuse aussi que l'avenue Reperbahn, ils s'engagèrent dans la sombre rue Schmuck. Cette rue était le centre du quartier chinois de Hambourg, avec de pauvres restaurants aux menus hiéroglyphiques, ses blanchisseries aux volets gris, et frileusement appuyés au seuil des portes, des Chinois en bonnet de soie noire, les bras croisés sur la poitrine, vêtus de vêtements de toile bleue, de forme orientale, qui tenaient à la fois de la salopette des dockers et du costume des coolies.

— Ça n'a pas pris longtemps d'arriver en Chine, reprit le schupo avec son gros rire.

Il interpella un voyou qui bâillait, assis sur les marches d'une porte d'entrée...

— Karl Brod, au 28 Schmuckstrasse, tu connais ça?

Le voyou se leva.

— Tout le monde le connaît dans le quartier. C'est au quatrième, sur la deuxième cour. Y a son nom sur la porte, vous verrez. Vous allez l'arrêter?

— Non, s'agit pas de ça, fit le schupo avec son gros rire. Laisse passer.

Il entra avec Pierrot sous le sombre porche d'un immeuble lépreux. Dans le corridor, à même le sol, sur de vieux journaux, un Chinois, petit et maigre dans son vêtement de toile bleue, dormait...

— C'est malheureux tout de même, cette misère, dit le schupo...

— Laissez-moi, je monterai bien tout seul, je connais le chemin, dit Pierrot qui voulait éviter d'arriver en si dangereuse compagnie chez cet homme qui ne le connaissait pas...

Mais l'agent fut intraitable...

— J'ai dit que je te ramènerais chez toi. Je te ramènerai chez toi. Je les connais les garnements de ton espèce. Sitôt que j'aurais tourné les talons tu redescendrais l'escalier quatre à quatre pour courir au bal. Mais je ne suis pas né d'hier, moi. Et j'ai été jeune, aussi.

Le schupo avait allumé une lanterne électrique. Ils traversèrent deux cours étroites et rendues plus fétides encore par la chaleur de juillet, montèrent un escalier raide et malodorant, glissant sur des épluchures traînant sur les marches! Au troisième étage, quatre portes s'ouvraient sur le même palier.

— Karl Brod, c'est ici, fit l'agent en éclairant de sa lanterne une carte de visite crasseuse clouée à la porte.

Puis à coup de poings il frappa...

— Monsieur Brod, monsieur Brod, il y a du monde...

On entendit un bruit de savates traînées. La porte s'entr'ouvrit. Un homme aux yeux rougis, pas rasé, vêtu d'une chemise sale et d'un pantalon effrangé qu'il retenait d'une main, apparut. Il avait été ébloui par le rayon de la lanterne, mais quand il put distinguer la massive silhouette du schupo, il tressaillit. Derrière lui était apparue une femme aux traits prématurément flétris, dans une robe de chambre de cotonnade tachée et déchirée. Elle prit son mari par le bras, comme pour l'empêcher de faire un malheur.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Brod, dit le schupo. Je viens seulement vous ramener le fils de votre ami...

— Oui, le fils de Fritz Hermann, le radio des sous-marins, ajouta précipitamment Pierrot.

Et profitant de ce qu'il était derrière le large dos du schupo, il fit une grimace significative et mit un doigt sur ses lèvres...

— Le fils de Fritz Hermann? répéta Karl Brod visiblement surpris et comme s'il cherchait à se rappeler... Puis il aperçut la mimique de Pierrot et il ajouta : Ah! oui, vous le ramenez... Alors, merci, monsieur l'agent...

— Un garçon en uniforme ne doit pas traîner dans les rues de St-Pauli après dix heures du soir, que je ne le reprenne plus, dit le schupo d'un ton sévère; puis il ajouta, radouci : Alors bonsoir, monsieur Brod...

Pierrot ne cessa d'avoir la poitrine serrée que lorsqu'il entendit le pas lourd du schupo descendre l'escalier de bois.

Un homme pas rasé, vêtu d'une [illegible] sale et d'un pantalon effrangé qu'il retenait d'une main, apparut.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RESUME. — A DIJON, TOTO QUI S'EST LANCÉ A LA POURSUITE DES BANDITS LATEIGNE ET LE GRAND ANGELLO, SE TROUVE ENFERMÉ DANS UN PLACARD. TOUTOUNE, QUI S'INQUIÉTAIT DE L'ABSENCE DE SON FRÈRE, VISITE, POUR SE DISTRAIRE, LES CURIOSITÉS DE LA VILLE....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ. — FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN A 10.000 METRES AU FOND DE L'OCÉAN SONT REFUGIÉS DANS UN OBUS MARTIEN ENGLOUTI ET TENTENT DE REGAGNER LA SURFACE.

LA MANOEUVRE AUDACIEUSE DE FRED HARDI A RÉUSSI. PROPULSÉ PAR LES FUSEES, L'OBUS MARTIEN REMONTE RAPIDEMENT VERS LA SURFACE

SOUS LES YEUX DES JEUNES GENS, SE DEROULENT LES TABLEAUX FANTASTIQUES ET LES MONSTRES DE TOUTES LES PROFONDEURS

L'OBUS MARTIEN SORT DE L'EAU COMME DE LA BOUCHE D'UN CANON.

L'EQUIPAGE DU NAVIRE LABORATOIRE EDISON A VU RETOMBER L'OBUS SUR L'OCEAN.

UN HÉLICOPTÈRE S'ENVOLE VERS L'OBUS QUI FLOTTE A LA SURFACE DE L'EAU

FRED ET VIVIANE ÉCHAPPÉS A DE TERRIBLES PÉRILS ACCUEILLENT AVEC JOIE LEUR DÉLIVRANCE.

LES SAVANTS DE L'EDISON FÊTENT FRED ET VIVIANE COMME DES TRIOMPHATEURS. LEUR DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE EST D'UNE IMPORTANCE COLOSSALE POUR L'AVENIR DE L'HUMANITÉ.

LA SEMAINE PROCHAINE : NOUVEAUX PÉRILS !

Chapitre XXII. — LA FAMILLE ULRICH

— Ainsi, tu as sorti les documents de l'enveloppe imperméable que tu avais sur toi, tu les as cachés dans le buste d'Adolf, et tu les as remplacés par des pages déchirées dans des vieilles revues de la bibliothèque, disait Karl en riant comme un fou, dans la nuit de la chambre où s'entendaient, pendant les silences, la respiration régulière des enfants.

Pierrot lui avait raconté point par point les épisodes de son extraordinaire aventure, son départ en sous-marin sur les côtes de Bretagne, le dévouement de Fritz Hermann qui l'avait sauvé de la prison et de la mort, sa propre fuite de l'asile d'aliénés.

Karl aussi avait, en phrases courtes et tragiques, dit ce qu'avait été sa vie... Jusqu'à trente ans, il avait aisément gagné sa vie comme radio à bord des cargos... et c'est son métier qui lui avait donné l'occasion de connaître Hermann dont il avait été le second, durant une croisière.

Puis Karl avait trouvé un emploi au poste d'émission de T. S. F. de Hambourg et il s'était marié. La vie continuait de lui être facile. Des enfants étaient venus égayer son foyer... Puis l'histoire de l'Allemagne était, avec le IIIe Reich, entrée dans une nouvelle phase.

Karl avait eu le tort de ne pas manifester de sympathie au nouveau régime. On l'avait menacé de l'envoyer dans un camp de concentration, mais on s'était contenté de le chasser de son travail en le privant de son droit à l'indemnité de chômage. Toutes les portes se fermèrent devant lui.

Depuis trois ans la plus atroce misère régnait au foyer. Les époux étaient contraints de vivre dans ce taudis immonde, au cœur du pire quartier de Hambourg; cette chambre n'avait même pas de fenêtre, et depuis trois semaines l'électricité avait été coupée. La femme de Karl avait voulu trouver du travail. On l'avait éconduite, lui répétant que la place d'une mère et d'une femme allemande était au foyer...

— Je dis quelquefois qu'ils auraient mieux fait de nous tuer tous, répétait sauvagement Karl, dans la nuit... Mais je n'ai pas raison. Je préfère vivre pour voir l'heure de leur chute... Je suis certain de vivre assez vieux pour cela... Pas besoin de rester là mille ans...

La façon dont Pierrot avait joué la Gestapo en simulant la folie avait fait rire aux éclats Karl et sa femme. On entendit frapper, par les voisins réveillés dans la nuit, des coups dans les cloisons. La conversation reprit à voix basse.

— Il est indispensable, disait Karl, en martelant sourdement ses paroles, que tu réussisses à reprendre ce buste de Hitler qui est dans la bibliothèque du consul espagnol, sur son coffre-fort. Mais cela c'est le programme de demain. Il faut d'abord que je te trouve tout de suite un asile plus sûr que celui de cette chambre. Le schupo peut faire un rapport au commissariat, mettre sur ta piste la Gestapo qui ne va pas tarder à s'apercevoir de ton évasion de la clinique de fous... Il ne faut pas courir ce risque. Il faut que je te mette chez quelqu'un de sûr, d'irreprochable...

— Chez Friedrich, proposa la femme.

— Non, ce n'est pas bien... Un docker du port, c'est suspect par principe sous ce sacré régime... Chez les Ulrich... Ce sont des commerçants, des gens respectables...

Il n'était pas encore une heure du matin. Ils purent attraper le dernier tramway. Ils traversèrent une partie de la ville. Ils arrivèrent bientôt dans le quartier commerçant de la ville, dans une rue assez large dont les boutiques étaient closes à cette heure.

Karl s'arrêta devant un magasin. Un peu de lumière brillait entre les interstices d'un rideau de fer baissé.

— Nous avons de la chance, ils ne dorment pas encore, dit Karl à Pierrot.

Il frappa au rideau. On entendit des pas, une voix d'homme cria :

— Qui est là?

— C'est moi, c'est Karl, Karl Brod.

Une petite porte basse s'ouvrit dans le rideau de fer. Tout en haut de l'embrasure apparut la tête d'un vieil homme au teint coloré, aux lunettes d'or, à la belle barbe blanche en éventail. L'homme était penché, car la petite porte n'avait guère plus d'un mètre de haut.

— Mais oui, Karl, c'est bien toi, il y a si longtemps. Nous n'y croyons pas.

Pierrot et son ami pénétrèrent par la porte basse dans un petit bazar encombré de toutes sortes de bibelots. Haut placés sur des rayons, Pierrot remarqua dès l'entrée une série de bustes de plâtre du Führer, semblables à celui dans lequel il avait caché ses documents, au consulat espagnol.

— Nous sommes bien obligés de vendre ces saletés-là, grommela le vieil homme quand il eut fermé la porte et qu'il eut remarqué le coup d'œil de Pierrot.

Ils rejoignirent dans une arrière-boutique Mme Ulrich, une vieille dame.

— Nous écoutons la radio de Strasbourg, la radio française en langue allemande, expliqua-t-elle, au moment ou vous avez frappé, Karl. Nous avons eu peur. Surtout que le voisin, le marchand de cercueils, est sûrement de la Gestapo. Et les cloisons sont si minces qu'on entend tout...

Karl expliqua au vieux couple qu'il devait cacher pendant quelques jours Pierrot, un jeune Français que recherchait la Gestapo. Le vieux ménage y consentit sans difficulté. Il n'y avait pas de danger qu'on le trouve chez eux. Ils étaient d'honnêtes commerçants, au-dessus de tout soupçon... Karl quitta la boutique. Mme Ulrich se tourna vers son jeune ami, le pressa de questions.

— Est-ce que c'est vrai qu'en France il y a maintenant pour tous les travailleurs des congés payés, la semaine de quarante heures? Nous avons appris tout cela par la radio, mais c'est trop beau, nous ne voulons pas y croire.

Pierrot aurait volontiers parlé longuement avec les braves gens. Mais il tombait de fatigue. Ses yeux se fermaient malgré lui. Mme Ulrich le fit monter au premier étage, par un escalier intérieur et l'installa dans un petit lit.

Pierrot s'endormit vite, mais il se réveilla souvent. Les lits français ne sont pas faits comme les lits allemands. Une sorte d'édredon blanc remplace les draps et les couvertures. Le garçon se découvrait sans cesse et cela l'empêchait de bien dormir.

(A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Le calendrier républicain fut adopté par la Convention le 5 octobre 1793. Le nom des mois fut composé par le poète Fabre d'Églantine et était d'ailleurs très harmonieux. L'année commençait au mois d'octobre, par le mois de vendémiaire et se continuait par brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, ventôse, germinal, floréal, prairial, messidor, thermidor, fructidor.

o

C'est grâce à un simple jouet d'enfant, le cerf-volant, que Benjamin Franklin découvrit, en juin 1752, l'existence de l'électricité au sein des nuages orageux.

o

Boukhara, capitale de l'Usbekistan (république de l'U.R.S.S.) est une très ancienne et très curieuse ville musulmane. La Tour de la mosquée, haute de 60 mètres, est couverte de tuiles bleu azur du plus bel effet. Mais son surnom, par contre, est dramatique, ne l'appelle-t-on pas la Tour des Criminels? Pourquoi? Parce qu'autrefois, du haut de son sommet on précipitait dans le vide les assassins et les voleurs.

o

Le grillon, ou cri-cri, produit son cri régulier par le frottement rapide l'une contre l'autre de ses élytres recourbées sur les bords.

o

Le plus grand poste récepteur de T. S. F. se trouve à Philadelphie, aux Etats-Unis. Il peut capter absolument toutes les émissions. Plus haut qu'une grande personne, il n'est pas à la portée de tout le monde, car outre son prix évidemment très élevé, son maniement est très délicat et exige les soins des pécialistes.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Notre situation dans la liste des records du monde n'est pas flatteuse.

En totalisant les records, nous avons la seconde place, mais, hélas! cette seconde place est acquise avec une telle différence de valeur par rapport à la première, tenue par l'Italie, qu'il est grand temps de se remuer un peu.

L'Italie possède 12 records d'aviation et 21 d'hydraviation, soit un total de 33. La France n'a que 7 records du monde (3 et 4). C'est mieux que les autres nations, évidemment, puisque l'Allemagne n'en a que 4, l'U. R. S. S. 4 également, l'Angleterre et le Japon 2 chacune et les Etats-Unis, bons derniers, un seul.

Mais il ne faut pas prendre exemple sur les médiocres. Inspirons-nous de nos anciens palmarès. Sans suivre la voie de l'Italie dans une politique exclusive de prestige, nous pouvons reprendre un rang brillant.

Que chacun travaille avec conscience et vous verrez de beaux records français en 1939.

LES VOLS CÉLÈBRES

UNE AVENTURE DE BOSSOUTROT

En 1919, la maison Farman tenta la liaison France-A. O. F. avec son grand bimoteur, le Goliath.

Le Goliath, *créé vers la fin de la guerre comme*

avion de bombardement, était utilisé sur les lignes commerciales Paris-Bruxelles et Paris-Londres.

Le 11 août, à 0 h. 07, le Goliath *décolle de l'aérodrome Farman, à Toussus-le-Noble, avec Bossoutrot comme premier pilote, Coupet second pilote, un navigateur, un photographe, et trois mécaniciens. Constamment en liaison télégraphique avec les postes de Rochefort, Bordeaux, Madrid, Tanger et Rabat, il se pose sans encombre à Casablanca, parcourant 2.000 kilomètres en 18 h. 23' de vol.*

Le 14 août, le Goliath *repart sur Mogador.*

Le 15, il s'envole de Mogador pour Dakar où il ne devait pas arriver. Le 16, en effet, au-dessus de la Mauritanie insoumise, l'hélice droite se détache. Le vol, avec un seul moteur, continue pendant 35 minutes. Mais la température de l'air dépasse 33 degrés et le moteur auquel on demande un effort supplémentaire chauffe. Il chauffe tellement que Bossoutrot décide d'atterrir.

Une plage en pente se présente. L'avion roule un instant puis pivote vers la mer dans laquelle il entre. Les vagues arrêtent son élan et commencent leur œuvre de destruction. Il est 7 h. 35 ; le S. O. S. envoyé à Dakar n'a pas reçu de réponse ; a-t-il été entendu ?

Le moteur restant était à 110 degrés.

L'équipage sauve les vivres, l'armement, le matériel de bord et construit un abri avec des débris de l'avion.

La liaison par T. S. F. ne peut être reprise au sol. L'équipage ignore sa position exacte. On décide d'attendre la nuit pour marcher vers le Sud. Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres. Exténués de fatigue, ne pouvant traverser les lagunes, n'ayant vu âme qui vive, les aviateurs retournent vers l'appareil, sur la plage de Koufra.

On boit l'eau des radiateurs qui provoque des vomissements, car elle s'est trouvée mélangée à l'eau de mer. Les mécaniciens confectionnent un alambic qui n'est terminé que le 18. Enfin de l'eau potable! On mange des coquillages. L'attente se poursuit tandis que le monde est sans nouvelles. Il faut tenter une nouvelle marche. La date en est fixée au 25 août, car on devra préparer l'eau nécessaire. Mais le 21, deux Maures font leur apparition. C'est la bagarre ou le sauvetage! Heureusement, les Maures sont amis. Ils conduisent quatre des naufragés près du puits de N'Diabach. Bossoutrot expédie un télégramme, le 27, de Dogana.

Enfin le cercle de Mederdrah prévient l'émir de Trarza et l'équipage au complet est conduit à Saint-Louis.

Ainsi se termine l'odyssée du géant de l'air.

SPORTS

Développez tout votre corps

Comme vous avez l'occasion, en récréation ou dans vos sorties, de développer vos membres inférieurs, il faut surtout veiller à développer le haut de votre corps : pour cela, vous avez beaucoup de moyens à votre disposition : le grimper, le lancement de poids, et surtout la lutte et la natation.

Evidemment, ce n'est pas tout à fait la saison de parler d'apprendre à nager dans un petit cours d'eau ou dans un canal : nous y reviendrons en temps utile. Mais du moins, pour ceux qui habitent dans les grandes villes et qui sont moins favorisés quant à l'air et l'espace, ils doivent se dire que la piscine est le lieu où ils peuvent pratiquer le sport qui est peut-être le plus intéressant et en tout cas le plus salutaire. Et puisque vous avez la faculté de vous grouper en clubs d'amis de *Mon Camarade*, pourquoi n'iriez-vous pas demander à ce titre une réduction sur le prix des entrées? Je suis sûr que dans la majorité des cas, cette faveur ne vous sera pas refusée, à condition que vous formiez un vrai groupe. Quelle joie alors de vous livrer, pour un prix modique, aux jeux des poissons !

TIMBRES-POSTE

BULGARIE

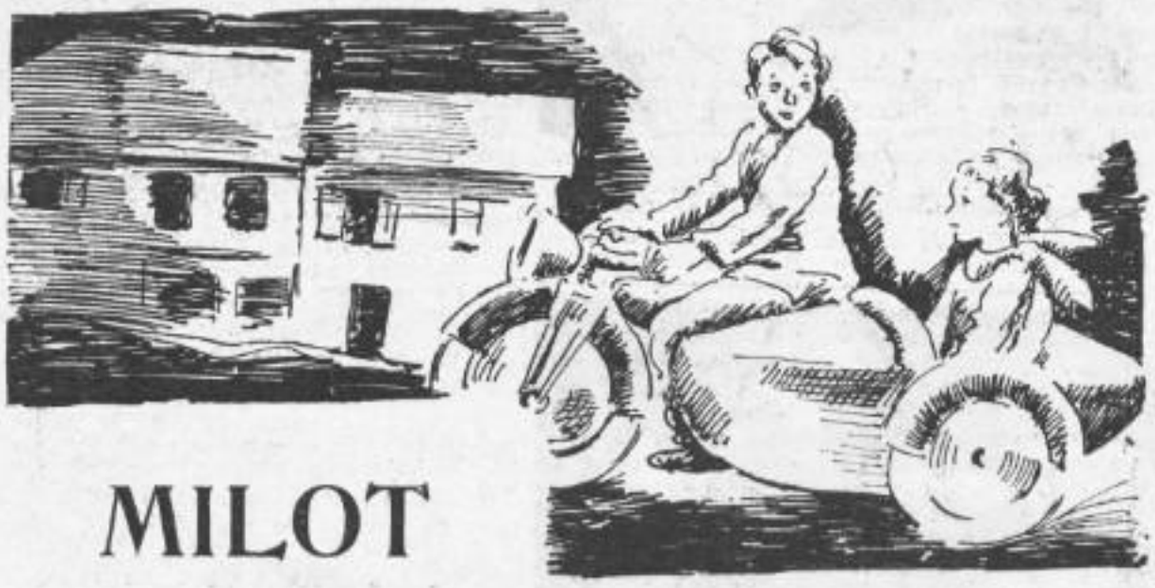
Depuis 1879 que la Bulgarie émet des timbres, les formats et les types ont été extrêmement divers, on peut dire qu'à de rares exceptions près, tous les timbres sont absolument différents. Les dessins sont médiocres, les impressions souvent floues.

Félicitons les autorités des postes bulgares qui, pour une fois, nous offrent de beaux timbres, cinq séries de deux timbres chacune, servant à la propagande de produits nationaux. Ils sont tous pour une fois de même format, les images et les impressions sont bien venues.

On y voit des épis de blé, les poules, des grappes de raisin, des feuilles de tabac ou des roses. A part ceux de la propagande du tabac, les autres sont très bon marché.

Nous comprenons moins la suite de portraits commémorant la naissance du prince héritier Siméon, cela nous vaut cinq photographies de poupon. Cette habitude, déjà prise par d'autres pays, risque de faire de nos albums de timbres de simples albums de photographies.

On nous signale quatre nouvelles séries de propagande des produits nationaux, dans les mêmes formats que les précédents.



MILOT

En quelques semaines, Milot sut composer correctement, sinon très rapidement et l'on commença d'utiliser ses travaux. M. Blanchet lui confia des tirages à la presse à pédale et le prit un jour avec lui, pour exécuter, du commencement à la fin, une carte d'invitation en deux couleurs qui comportait une grande variété de caractères et plusieurs vignettes.

Le jeudi, Pierre venait retrouver son ami à l'imprimerie. Il entreprenait auprès de lui quelque petite composition et Milot lui transmettait les conseils qu'il avait lui-même reçus du père Dahême.

A 5 heures, les deux garçons partaient en promenade. On était en juin et les Blanchet ne dînaient qu'à 8 heures. Pierre avait une bicyclette et M. Blanchet prêtait la sienne à Milot. Quel plaisir d'aller rouler dans la belle campagne de Rouen par les longues fins de journée!

— Ce qui est triste, confiait un jour Milot à Pierre, c'est que nous laissons Paulette toute seule. Elle a beau dire que cela ne lui fait rien et nous souhaiter gaiement bonne promenade, je sens bien qu'au fond elle a le cœur gros lorsqu'elle nous regarde partir.

— Bien sûr, soupira Pierre. Mais on ne peut tout de même pas l'accompagner tous les jours dans le jardin de l'école des Beaux-Arts!

Ce jardin était l'un des rares endroits où Paulette pouvait se rendre à pied. Elle allait s'y asseoir une heure ou deux presque chaque jour, accompagnée de la bonne vieille Céline ou de Mme Blanchet. Milot, en sortant de l'atelier, venait très souvent l'y rejoindre. Les deux enfants jouaient aux dames sur un banc, ou lisaient à haute voix, à tour de rôle, un volume que M. Blanchet venait d'offrir à sa fille : *le Livre de la Jungle*. C'était la merveilleuse histoire de Mowgli, enfant hindou, élevé par les loups et vivant au milieu des animaux sauvages.

Tout de même, Milot aurait bien voulu trouver un moyen d'emmener Paulette à la campagne. M. Blanchet avait acheté pour sa fille un de ces fauteuils roulants qui servent à promener les infirmes. Mais ce véhicule n'avait aucun succès. Après deux ou trois sorties sur les quais, on avait dû le remiser dans un hangar, Paulette répugnait de s'y faire transporter, car il attirait plus que jamais les regards apitoyés des passants et elle s'y sentait plus impotente qu'elle n'était en réalité.

Le dimanche, toute la famille se rendait à la petite propriété que les Blanchet possédaient dans la banlieue de Rouen; on y conduisait Paulette en taxi et elle ne pouvait guère bouger du jardin.

« Si j'étais riche, pensait Milot, j'achèterais une moto avec un side-car. Là-dedans, elle n'aurait pas du tout l'air d'une infirme et je l'emmènerais partout où elle voudrait. »

Or, un jour, en allant porter des épreuves, il découvrit chez un marchand de bicyclettes, au milieu des vélos de louage, une sorte de tri-porteur dont le coffre avait été soigneusement remplacé par un siège d'osier. Il examina longuement cette machine, unique en son genre et qui semblait faite exprès pour Paulette; puis le cœur battant, il s'informa auprès du marchand. Il apprit que le tri-baladeur, ainsi le baptisait son propriétaire, était à vendre 400 francs et à louer 5 francs de l'heure. Il obtint la permission de l'essayer. La selle était un peu haute pour lui, mais on pouvait la baisser. Milot estima que ce tri-baladeur était plus léger et plus facile à conduire que le tri-porteur du boucher, sur lequel il avait roulé une fois.

— Je viendrai le louer demain pour deux heures : de cinq à sept, dit-il au mécanicien; dois-je le retenir? Voulez-vous que je paie d'avance?

— Non, répondit l'homme, car d'ici là, je peux trouver un acheteur. C'est peu probable, mais enfin, on ne sait jamais!

Milot, le soir même, alla voir Pierre et lui fit part de sa découverte. Le lendemain, un mercredi, Pierre pourrait se promener; il ferait ses devoirs le jeudi matin. Les deux garçons monteraient alternativement sur le vélo de Pierre et sur le tri-baladeur avec Paulette.

— C'est moi qui paierai la location, dit Milot.

— Partageons, réclama Pierrot. Une heure chacun; j'ai aussi des économies.

Le lendemain, à déjeuner, Milot, d'un air mystérieux, annonça une surprise et pria Paulette de ne pas aller au square, ou du moins de se trouver à la maison à 5 heures.

La fillette intriguée eut beau questionner et s'efforcer de deviner.

— Tu ne sauras rien avant 5 heures, déclara Milot.

Seul M. Blanchet fut mis dans la confidence, car Milot ne voulait pas emmener Paulette en tri-baladeur sans l'autorisation de son père.

Ce dernier fut aussi touché par l'initiative de l'apprenti que par la trouvaille. Il décida prudemment d'accompagner les enfants dans leur promenade, puisque son vélo devenait disponible.

Un peu avant 5 heures, Milot, escorté de Pierre, arrêtait le tri-baladeur devant la porte. Il alla chercher Paulette, tandis que Mme et M. Blanchet, devant le magasin, admiraient le confortable petit fauteuil d'osier.

— Mademoiselle Paulette, mettez votre chapeau, s'il vous plaît, et donnez-vous la peine de descendre pour aller avec nous faire une promenade en vélo : votre balladeuse est avancée!

Paulette intriguée, regarda par la fenêtre et aussitôt s'exclama, folle de joie :

— Oh! Céline, venez voir! La belle surprise! Vite, mon chapeau!

La promenade fut délicieuse.

Lorsque Paulette se rendait péniblement au square, au bras de Céline, en s'aidant d'une canne à bout de caoutchouc, tous les regards des petites filles qu'elle rencontrait lui disaient : « Pauvre petite! » Ce jour-là sur le passage de la balladeuse, ils disaient, les regards : « Oh! ce qu'elle a de la chance. »

Pour la première fois, elle ne se sentait pas accablée par la compassion dont elle était l'objet et elle en éprouvait une sorte d'ivresse. Elle souriait à tous les enfants qui passaient près d'elle et aurait voulu leur céder un peu de place, puisque, enfin, c'était une place enviable, même pour ceux qui avaient deux jambes égales, agiles et robustes!

Tour à tour, Milot, Pierre et M. Blanchet pédalèrent sur le tri-baladeur. Ils suivirent la jolie route qui longe la rive droite de la Seine, en aval de Rouen et revinrent par la forêt de Roumare, après avoir bu de la limonade au bord de l'eau. M. Blanchet voulut régler la location du tri-baladeur, mais les deux garçons protestèrent : c'était leur surprise!

— Bon, dit M. Blanchet, je vous laisse le plaisir d'offrir à Paulette cette heureuse promenade. Mais moi, je vais acheter un gâteau pour le dîner et Pierre viendra le manger avec nous.

La joie de Paulette, ce soir-là, rayonna dans tous les cœurs.

Quand Milot monta dans sa chambre, Mme Blanchet lui prit brusquement la tête dans ses mains, le regarda tendrement et l'embrassa.

Le lendemain, M. Blanchet acheta le tri-baladeur.

Charles VILDRAC.

Le plus beau cadeau

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE

Moteur caoutchouc..... franco 18 fr.
Envergure 48 centimètres.

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS

Moteur caoutchouc..... franco 16 fr.
Envergure 60 centimètres.

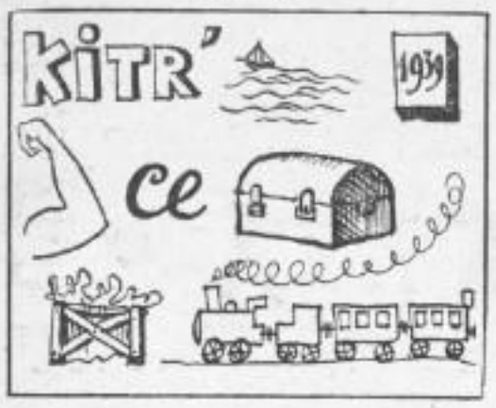
M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE

Moteur caoutchouc..... franco 16.80
Envergure 60 centimètres.

Aucun envoi contre remboursement.

VARIÉTÉS

RÉBUS



CHARADE

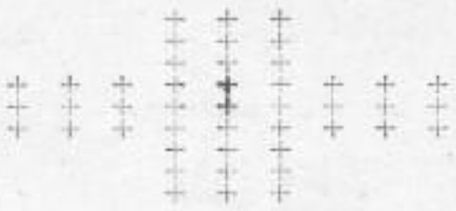
Mon premier est 365 jours,
Mon deuxième est un des cinq sens,
Mon troisième est une lettre,
Mon tout signifie obstruer.

Envoi de Berrier Jacques.

LOGOGRIPHE

En huit lettres, je suis un condiment qui risque de monter au nez; en ôtant la première lettre, je deviens un gros oiseau qui vole mal; en ôtant la dernière lettre, je désigne souvent un jeune enfant; on trouve aussi en moi un mets très aimé des chats, un adverbe de temps, un récipient en peau, une vilaine grimace, le fruit de la ronce et un cube qui sert à jouer.

MOTS EN CROIX



1. Peigne qui garnit le métier du tisserand. — 2. Espace de temps. — 3. Chacun d'eux nous permet d'avancer un peu. — 4. Qui regrette une mauvaise action. — 5. Verger où l'on cultive des oranges. — 6. Petites pièces de monnaie en usage chez les Romains. — 7. Partie d'un cercle. — 8. Ancienne négation. — 9. Adjectif possessif de la deuxième personne.

MOTS EN ÉTOILE

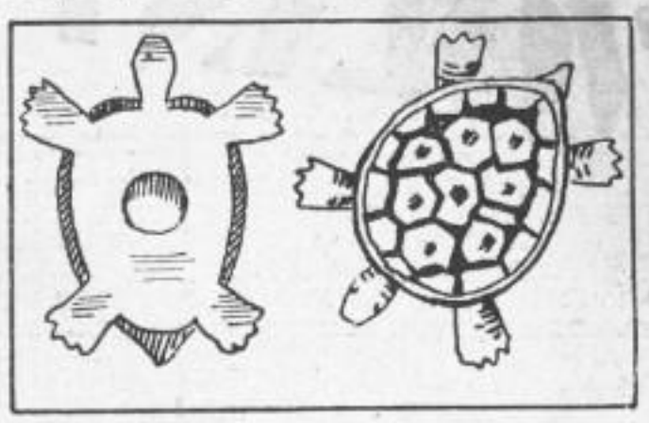
1. Au commencement du matin. — 2. Dieu égyptien qui symbolisait le soleil. — 3. Petit marchand ambulant. — 4. Un des trois mousquetaires de Dumas. — 5. La première partie du jour. — 6. Sorte de hangar. — 7. Ville de Belgique renommée pour ses dentelles. — 8. Ce qu'on jette aux chiens. — 9. Le milieu du matin.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Voulez-vous un bon STYLO ?
Oui !
Alors envoyez-nous **13** fr. et vous recevrez aussitôt le
« STYLO DE JANOT »

UNE TORTUE QUI MARCHE

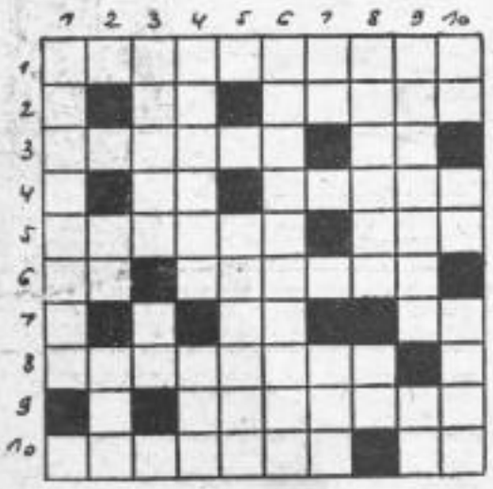
Prenez une bille, une demi-coquille de noix et un morceau de carton. Sur la coquille de noix, dessinez les écailles de notre tortue à l'aide d'un tisonnier rougi au feu. Le carton devra avoir 2 cm. de plus que la coquille, en long et en large. Au centre du carton,



tracez et découpez une ouverture ronde, légèrement plus petite que la bille; placez cette dernière dans la coquille sur laquelle vous collerez le carton. Dans la partie qui dépassera tout autour, vous dessinerez, puis découperez la tête, la queue et les quatre pattes de l'animal. Pour le voir marcher et même courir, il suffira de le placer sur un plan incliné.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 166

Horizontalement. — 1. Qui a de la vaillance, du courage. — 2. Les chiens les aiment. Surnom de Louis X, roi de France. — 3. Jeune marin de moins de 16 ans. Terminaison d'infinitif. — 4. Roulement de tambour. Partie du pied de l'homme. — 5. Sert à teindre en bleu. Saison. — 6. Note. Chagrin, bourru. — 7. Note. Ile de l'Atlantique. — 8. Qui a rapport à un tremblement de terre. — 9. Ouvrages d'art. — 10. Recouvrement de fonds. Pour dessiner.



Verticalement. — 1. Grandes chauves-souris qui suscent le sang des animaux. — 2. Négation. Terre entourée d'eau. — 3. Difficile à porter. Charpente des vertèbres. — 4. Groupe d'abeilles vivant ensemble. Ce qu'on écrit brièvement. — 5. Par où passent les aliments. — 6. Art qui donne les règles de bien dire. — 7. Possédé. Pommade de blanc de plomb. — 8. Nécessaires. Terminaison d'infinitif. — 9. Boire avec plaisir, à petits coups et longtemps. Conjonction. — 10. Préposition. Négation. Anneau de cordage.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 165

Horizontalement. — 1. Cane. Amer. — 2. Ouis. Mate. — 3. Ur. Ut. — 4. Palefrois. — 5. Nul. — 6. Etatiques. — 7. Pô. Tu. — 8. Ile. Etal. — 9. Seul. Sale.

Verticalement. — 1. Coup. Epis. — 2. Aurs. Tôle. — 3. Ni. Lu. — 4. Essentiel. — 5. Fui. — 6. Amériques. — 7. Ma. Ta. — 8. Etui. Etal. — 9. Rets. Suie.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 165

Grille. — Morte, Morne, Borne, Borde, Boude, Coude, Couve.

Mots croisants et décroisants. — A — Val — Avalé — Ravaler — Elava — Ale — E.

Devinettes. — Un soulier. — Un ongle. — Un livre relié.

Acrostiche double.

A	le	P
S	ci	E
C	ne	N
E	di	T
N	né	E
S	tu	C
I	se	O
O	me	T
N	ce	E

Mots en triangle.

						M
					L	E
				C	I	D
			M	A	N	A
		M	E	R	C	I
	C	A	R	T	E	L
L	I	N	C	E	U	L
M	E	D	A	I	L	L	E

Logogriphe. — Ciseau, Sceau, Seau, Case, Scie, Cas, Eu, Cause, Eau, Au, As, Usé, Sac, Asie.

LE COURRIER DE JANOT

Bonneuil-sur-Marne : Un nouveau Club de *Mon Camarade* vient de se former à Bonneuil sous le titre de *Club des Goélands*. C'est un bien joli nom. Souhaits de prospérité au Club de Bonneuil. — *Monique Bargain, Saint-Mandé :* Merci de ta très gentille lettre et de tes charades. Heureux d'apprendre que tu es la cousine d'une de mes fidèles correspondantes. — *Raymonde Michaud, Vauzelles (Nièvre) :* Merci de ton récit, qui sera publié, et de ton beau dessin, que ces messieurs-dames de la rédaction reproduiront. — *Janine Holzac (Club des Castors de Châtillon) :* Merci de ton beau récit de la fête du Vél'd'Hiv', que je reproduis dans une de mes lettres.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an	23 fr. »
	6 mois	11 fr. 50
Belgique (fr. français)	1 an	34 fr. »
	6 mois	17 fr. »
Étranger	1 an	45 fr. »
	5 mois	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

LA VIE DES BALEINES

C'est de la mer que sont sortis tous les êtres vivants. Un reptile marin a pu se transformer en oiseau! Des crocodiles de 20 mètres de long, difformes et maladroits — ces dragons de légende écailleux et griffus — ont fait place à des espèces plus évoluées, mieux adaptées à la vie sur terre. Par contre il existe des animaux, des mammifères comme nous (mais des géants qui joueraient avec un éléphant comme vous avec votre chat), qui ne trouvant plus suffisamment de nourriture sur les continents, se sont changés en animaux marins.

Ainsi la baleine : elle peut respirer dans l'eau la bouche ouverte, elle a transformé ses mains en puissants battoirs; ayant, pour nourrir son grand corps, gros appétit mais petits poissons, elle ouvre la bouche la plus énorme du monde : un canot y entrerait facilement avec ses rameurs et l'homme de barre debout! C'est que la tête de la baleine occupe le tiers de la longueur totale; or une baleine a facilement 20 mètres de long, 10 mètres de « tour de poitrine », les mâchoires ont chacune environ 4 m. 80 de profondeur, 2 m. 10 de large, et s'ouvrent en un bâillement haut de 3 m. 60! L'intérieur de cette bouche ressemble plus à une jungle qu'à une grotte, car la mâchoire inférieure est lisse, tandis que de la mâchoire supérieure descendent deux rangées de 300 à 400 souples tiges, des *fanons*, que l'on appelle dans le commerce des « baleines ».

D'autres *cétacés* (c'est l'espèce de mammifères à laquelle appartiennent les baleines) ont des dents, et la baleine en possédait autrefois. Mais les fanons font bien mieux son affaire. Ces lames, épaisses et dures en sortant du palais de l'animal, s'amincissent bientôt et finissent comme de longs poils. Ce sont en réalité des poils, durs comme de la corne, et bordés d'une frange à leur extrémité. A quoi peut servir cette masse de fanons? Elle fait l'office d'un filet tendu à travers la bouche. La baleine nage, la bouche ouverte, à travers des bancs de mollusques ou de crustacés, engloutissant l'eau pleine de ces animalcules; puis la bouche se ferme, la herse des fanons se plie en arrière, la langue (pesant 2.000 kilogs!) balaie de long en large la gorge, chassant l'eau hors du filet. Il n'y a plus qu'à avaler la purée. Croiriez-vous qu'après cette bouche gigantesque la baleine n'a qu'un petit gosier (un homme y mettrait juste le poing), et le tube par lequel la nourriture descend vers l'estomac n'est guère plus gros qu'une canne — rassurons-nous : Jonas n'a jamais été avalé par une baleine! Apprenez maintenant que l'estomac de la baleine ressemble à celui de la vache : la baleine a deux poches d'estomac; son ancêtre devait donc manger de l'herbe et ruminer tout comme la vache; chez les « ruminants » l'herbe ne peut être digérée par l'estomac qu'après avoir été longuement mastiquée par les dents et mouillée de salive, aussi la première poche d'estomac emmagasine l'herbe mâchée, la triture à son tour, puis la renvoie à la bouche qui la mâche une seconde fois. Depuis que la baleine a changé de régime — nous avons maintenant une nourriture très légère — son premier estomac n'a plus besoin de renvoyer les aliments à la bouche. « Eh quoi! lui dirait la bouche, qu'est-ce qui te prend, estomac n° 1, ne sais-tu pas qu'il y a plus de 100.000 ans que j'ai perdu mes dents? Et mon râtelier est extra-souple... ». Alors l'estomac n° 1 se borne à piler du poisson dans le fond de sa cuisine, puis le passe à l'estomac n° 2 qui finit le travail.

Quand elle a bien déjeuné que fait Pierrette? Elle va s'amuser. La baleine aussi. Quel dommage que vous ne puissiez la voir sauter à la corde sur les vagues, jouer à cache-cache sous l'eau, puis revenir à la surface pour y souffler deux longs jets bien parallèles — on croirait que c'est Pierrette en train de jongler. La baleine plonge mieux que n'importe quel plongeur, poisson ou sous-marin; le sous-marin ne se risque pas loin de la surface : la pression de l'eau les briserait; quant aux poissons il y en a de deux sortes, ceux qui restent près de la surface — entraînés vers les profondeurs ils seraient vite broyés — et au contraire ceux des grands fonds qui éclatent quand on les ramène à la surface, parce que la pression habituelle a disparu. Seule la baleine, quand elle a bien gonflé ses poumons, peut s'enfoncer très loin sous les eaux sans être incommodée. Sa peau forme, en effet, un merveilleux coussin élastique qui la met à l'abri des différences de température (comme nous la baleine a le sang chaud. Gare aux refroidissements!) et de pression; une première peau, huileuse, diminue le frottement des vagues; la seconde peau donne à l'animal sa couleur; sous celle-ci est une couche de graisse, épaisse, en certains endroits, de 60 centimètres. Cette masse de graisse pèse 30 tonnes... S'enfonçant si profondément dans l'eau, la baleine doit pouvoir remonter très vite à la surface; une queue de poisson ne le lui permettrait pas; mais sa queue horizontale, qu'elle manie comme un levier pour soulever son énorme corps y parvient aisément.

La baleine est heureuse quand elle peut jouer avec son petit enfant qu'on appelle un *baleineau*. Les poissons, eux, ne se soucient pas de leurs enfants, ils ne les connaîtront jamais; un poisson mâle dépose son *frai*, sa *laitance*, sur des œufs que la femelle a cachés pour l'éclosion, soit sur du sable, soit parmi des plantes; il n'y a pas de couple chez les poissons, ni de couvée. Mais une baleine met au monde son petit vivant, tout comme la vache. La baleine est un mammifère, ce qui veut dire un porte-mamelles; combien drôle doit être le spectacle d'une baleine, couchée sur la mer, donnant le sein à son enfant avant qu'il s'endorme « bercé par les vagues » — un berceau qu'on n'a pas besoin de balancer avec le pied! Les glandes à lait de la baleine s'étalent sur deux mètres de long. Il n'est donc pas étonnant que sur une baleine harponnée avec un petit près d'elle, on ait recueilli 90 litres de lait. Chaque mamelon est caché dans une poche de peau du ventre, il n'en sort que pendant la période d'allaitement; le petit baleineau n'a pas à téter car sa maman, par un effort musculaire, comme on presse une poire de caoutchouc, lui « pompe » le lait dans la bouche.

La vie des baleines est-elle toujours aussi paisible? La baleine ne serait donc pas ce monstre cruel qui fonce sur les bateaux, les chavire, et d'un coup de queue envoie promener vers le ciel tous leurs occupants, qui broie dans sa gueule tout nageur qu'elle aperçoit? Non, la baleine sait mal se défendre — attaquer qui l'attaque. Mais sa vie est loin d'être paisible, car elle a beaucoup d'ennemis jusque dans sa famille, des ennemis féroces; et du fond de l'horizon s'approche silencieusement son plus redoutable adversaire, l'homme, un petit marin précis qu'on appelle en tous pays le *Père la Baleine*, immobile, le bras levé, prêt à frapper!

BOUR.

POLYCARPE...

A TROUVÉ UN PORTE-BONHEUR...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.425.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

GOUPIL, LE FOU VOLANT ET SON FIDÈLE RADIO "MICRO" VIENNENT DE FAIRE UN BRUSQUE ATTERRISSAGE A GRIMBY, DANS LE NORD CANADIEN. ILS APPORTENT DES VIVRES ET DES MÉDICAMENTS.

LE SANG-FROID DE GOUPIL A SAUVÉ L'APPAREIL, ET BIENTOT UN CAMION EMPORTE VERS GRIMBY VIVRES ET MEDICAMENTS.

"L'HIRONDELLE" EST REMORQUÉE SUR LA NEIGE PAR AUTOCHENILLE, VERS LES HANGARS OÙ ELLE SERA RÉPARÉE.

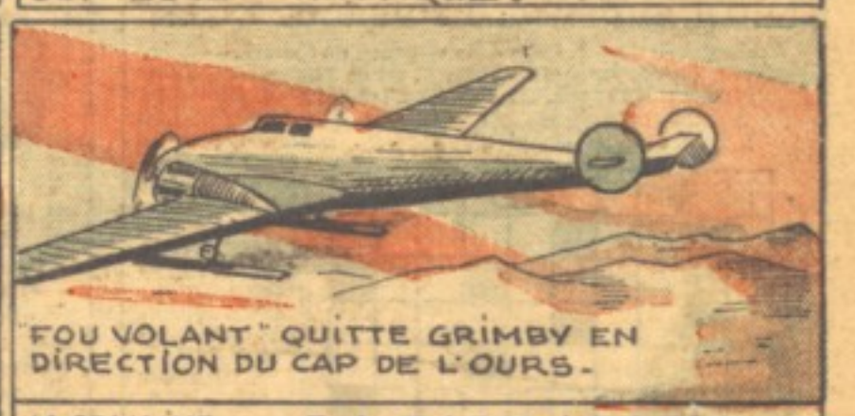
DES SKIS SONT FIXÉS A LA PLACE DES ROUES DE L'AVION, CAR CELUI-CI DOIT REPARTIR SANS DÉLAI VERS LE CAP DE L'OURS

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU PROFESSEUR NORDBERG, ISOLÉE SUR LA BANQUISE, VIENT DE LANCER UN S.O.S

LES SAVANTS SONT PRISONNIERS SUR UNE BANQUISE QUI S'EN VA A LA DÉRIVE SUR L'OCÉAN ARCTIQUE.

FORÇANT LES FEUX, UN BRISE-GLACE SE DIRIGE VERS LA TERRE DE BANKS.

LA RADIO DU PROFESSEUR NORDBERG SE MAINTIENT DIFFICILEMENT EN CONTACT AVEC LA BASE DU CAP DE L'OURS.



"FOU VOLANT" QUITTE GRIMBY EN DIRECTION DU CAP DE L'OURS.

LA SEMAINE PROCHAINE : **LA BASE ARCTIQUE**

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE SINISTRE BANDIT GROSSAC PROPOSE AU PROFESSEUR HUMERUS DE LAISSER LA VIE SAUVE A BEGONIA S'IL LUI LIVRE LE SECRET DU TRESOR DE GRADOUBLE

LE PROFESSEUR A ACCEPTÉ LE TERRIBLE MARCHE L'ENVELOPPE QUI CONTIENT LE SECRET DU TRESOR EST ENFERMEE DANS UN PLACARD DE SA CABINE

COMME UNE SOURIS ATTIREE PAR UN MORCEAU DE LARD AU FOND D'UNE SOURICIERE CET IMBECILE DE GROSSAC SE LAISSE PRENDRE

MAIS GROSSAC A GARDE AVEC LUI SON REVOLVER A 6 COUPS ET IL SE MET A TIRER A TRAVERS LA PORTE DU PLACARD.

LE BANDIT A REUSSI A DEMOLIR LA PORTE DU PLACARD. LE PROFESSEUR HUMERUS DOIT ABANDONNER SES DERNIERS RETRANCHEMENTS

LE PROFESSEUR HUMERUS FUIT DEVANT GROSSAC ET SON REVOLVER A 36 COUPS COMME UNE TIMIDE BICHE POURSUIVIE PAR UNE MEUTE FURIEUSE

L'ASTUCIEUX BEGONIA TOMBE DU HAUT DU GRAND MAT SUR LES EPAULES DE GROSSAC ET S'EMPARE DE SON REVOLVER

LE PROFESSEUR HUMERUS TIENT EN RESPECT LES BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS QUE BEGONIA DEBARRASSE DE LEURS ARMES

DESARMES LES DEUX BANDITS N'ONT PLUS QU'A OBEIR A HUMERUS ET BEGONIA. LA REVOLTE DE L'EQUIPAGE EST MATEE

(A SUIVRE)

N° 167

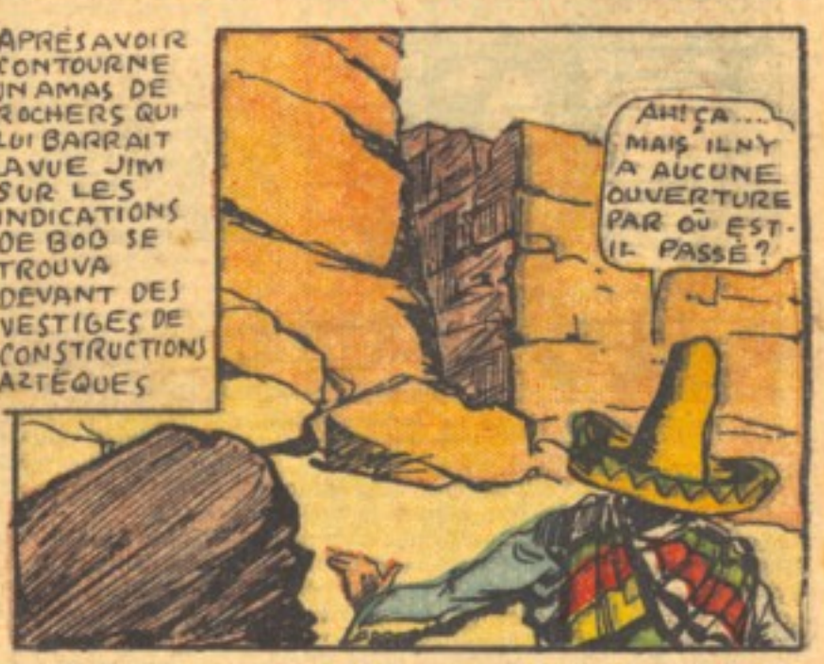
Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 9 FÉVRIER 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE ET BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTES QUI A ETE ENLEVÉ PAR LES TROUPES DU REBELLE VIRGULIO. NOS HÉROS ARRIVENT PRES DU TEMPLE OU LE Pr EST RETENU PRISONNIER.

APRÈS AVOIR CONTOURNÉ UN AMAS DE ROCHERS QUI LUI BARRAIT LA VUE JIM SUR LES INDICATIONS DE BOB SE TROUVA DEVANT DES VESTIGES DE CONSTRUCTIONS AZTÈQUES



TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui a décidé de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec un petit camarade nommé Huck.*

Chapitre IX. — LA NUIT DANS LE CIMETIÈRE

Ce soir-là, à neuf heures et demie, comme d'habitude, Tom et Sid allèrent se coucher et Sid ne fut pas long à s'endormir, tandis que Tom demeurait éveillé, dans une attente agitée. Il entendit sonner dix heures alors qu'il croyait avoir passé presque une nuit blanche. Il ne savait comment faire pour se retenir de bouger dans la crainte où il était d'éveiller Sid. Le silence était lugubre, les plus petits bruits prenaient une importance effrayante, on entendait le tic tac de l'horloge tandis que les vieux meubles craquaient mystérieusement. Un ronflement régulier provenait de la chambre de tante Polly, un chien hurla à la lune dans la nuit calme, auquel un hurlement lointain répondit. C'était vraiment sinistre. Il se demandait si le temps n'avait pas cessé de marcher et si l'éternité n'avait pas commencé. Enfin le bruit d'une croisée qui s'ouvrait dans le voisinage, une voix qui criait : « Au diable, maudit chat! » et une bouteille qui se brisa contre la palissade du

Une minute après il se glissa sur le toit d'un petit hangar.

jardin, le dressèrent en sursaut. Une minute après, il était habillé et, franchissant la fenêtre, il se glissa à quatre pattes sur le toit d'un petit hangar; à son tour il miaulait en avançant avec précaution, puis il sauta du toit sur l'herbe, à côté de Huckleberry Finn qui l'attendait avec son chat mort. Les deux amis disparurent dans l'obscurité en un clin d'œil et en moins d'une demi-heure ils avaient atteint le cimetière dont ils foulèrent l'herbe haute. C'était un cimetière à la mode d'autrefois, situé sur une hauteur à plus de deux kilomètres du village, une clôture de planches délabrées l'entourait, certaines penchant à l'intérieur et d'autres à l'extérieur, mais rarement se tenant droites. L'herbe et les mauvaises herbes poussaient à l'envi dans toutes les allées et submergeaient les tombes abandonnées. Il n'y avait pas une pierre tombale à sa place et les croix de bois rongées par les vers tombaient dans tous les sens.

On avait bien peint des inscriptions, mais on ne pouvait plus lire la plupart d'entre elles, même en plein jour.

Un léger vent gémissait à travers les arbres et Tom eut peur que ce ne soit les âmes des morts qui se lamentaient d'être dérangées. Aussi, les deux garçons parlaient-ils peu et à voix basse car le temps, le lieu et le silence solennel ne laissaient de les impressionner. Ils trouvèrent la tombe nouvellement creusée qu'ils cherchaient et ils se cachèrent dans un bosquet d'ormeaux à quelques mètres de là. Ils attendirent en silence quelques instants qui leur parurent une éternité. Le hululement d'un hibou était le seul bruit qui troublait le silence. Tom n'en pouvait plus d'inquiétude, il lui fallait absolument parler.

— Huck, chuchota-t-il, est-ce que tu crois que ça leur fait plaisir aux morts que nous soyons ici?

— Je n'en sais rien et je voudrais bien le savoir, c'est sinistre, n'est-ce pas?

— Je te crois.

Il y eut un silence, puis Tom reprit :

— Dis, Huck, est-ce que tu crois que le vieux Williams nous entend parler?

— Naturellement qu'il nous entend. Au moins son âme.

— Je crois, dit Tom, que j'aurais dû dire M. Williams, mais je n'ai pas voulu le vexer. Tout le monde l'appelait le vieux.

— Il y a des morts qui sont plus susceptibles quand on parle d'eux que quand ils étaient vivants, répondit Huck.

La conversation mourut de nouveau et le silence se rétablit. Tout à coup Tom saisit le bras de son camarade.

— Qu'est-ce qu'il y a? interrogea-t-il, le cœur battant.

— Chut... Tiens, on entend quelque chose. Tu n'entends pas?... Tiens, là, encore une fois.

— Si j'entends, ce sont eux qui viennent, ils viennent sûrement. Qu'est-ce que nous allons faire?

— Je ne sais pas. Tu crois qu'ils vont nous voir?

— Bien sûr, mon vieux, ils voient dans l'obscurité comme des chats. Comme je voudrais n'être pas venu.

— N'aie donc pas peur, ils ne vont pas nous emmener, d'abord, nous ne faisons pas de mal. Si nous ne bougeons pas, ils peuvent très bien ne pas nous remarquer du tout.

— Je vais essayer, Tom, mais je tremble de tous mes membres.

— Chut, écoute, Huck.

Les enfants avancèrent la tête en respirant à peine. On entendait un murmure de voix provenant du bout du cimetière.

— Tiens, regarde là-bas, chuchota Tom. Qu'est-ce que c'est?

— C'est un feu follet! Oh, Tom que j'ai peur!

Trois formes indistinctes s'approchaient dans l'obscurité, l'une d'elles balançait une lanterne de fer-blanc qui projetait sur le sol d'innombrables petites lumières, ce fut au tour de Huck de chuchoter en grelottant de peur :

— Pour sûr ce sont les diables, ils sont trois. Tom nous sommes perdus. Est-ce que tu sais tes prières?

— Oui, je vais essayer de les dire. Mais n'aie donc pas peur, ils ne nous feront pas de mal. Tiens, je vais me coucher par terre et faire semblant de dormir, et puis...

— Chut!

— Qu'est-ce qu'il y a, Huck?

— Eh bien, ce sont des gens! Il y en a au moins un qui est vivant, car je reconnais la voix de Muff Potter!

— Sans blague?

— Si, je le parie. Ne bougeons pas. Il n'est pas assez malin pour nous remarquer car il a l'air saoul comme d'habitude, le vieux brigand!

— Bon, je ne bouge pas. Tiens, ils se sont arrêtés. Je me demande pourquoi... Les voilà qui repartent. Ils ont l'air de chercher quelque chose. Ça brûle, ça refroidit, ça brûle de nouveau... Ça y est, ils ont l'air d'avoir trouvé. Dis donc, Huck, je reconnais une autre de ces voix, c'est celle de Joë l'Indien.

— C'est vrai, c'est bien ce métis de malheur. J'aimerais mieux encore que ce soient des vrais diables. Qu'est-ce qu'ils viennent fabriquer ici?

Ils cessèrent de chuchoter, car les trois hommes étaient arrivés près de la tombe de Williams et se trouvaient ainsi à une faible distance de la cachette des deux enfants.

— C'est ici, dit la troisième voix, dont le propriétaire, en soulevant sa lanterne, permit de distinguer que c'était le jeune docteur Robinson.

Potter et Joë l'Indien portaient, sur une sorte de brancard, une grosse corde et deux bêches. Ils posèrent leur charge à terre et se mirent en devoir de creuser la tombe, tandis que le docteur, posant sa lanterne sur un talus, vint s'asseoir, le dos contre l'un des ormes. Il était si près des enfants que ceux-ci auraient pu le toucher de la main.

— Dépêchez-vous, les amis! leur dit-il à voix basse; la lune peut se montrer d'un moment à l'autre.

Les deux hommes marmonnèrent une vague réponse et continuèrent à creuser. Pendant un bon moment on n'entendit pas d'autre bruit que celui des bêches remuant la terre et le gravier. C'était très monotone; finalement l'un des outils heurta le cercueil avec un bruit sourd et l'instant d'après les deux hommes l'avaient sorti de terre. Ils en firent sauter le couvercle et sortirent le corps avec brutalité. A ce moment la lune jaillit des nuages et éclaira le visage blafard du mort. Les deux hommes placèrent le cadavre sur le brancard, le recouvrirent d'une couverture et le fixèrent avec la corde. Puis Potter sortit son couteau, coupa l'extrémité de la corde et déclara :

— Maintenant, monsieur le docteur, votre affaire est prête et vous n'avez plus qu'à nous aligner un autre billet de cinq dollars; sans quoi, on vous laissera en panne.

— Ça, c'est parler, ajouta Joë l'Indien.

— Voyons, qu'est-ce que ça signifie? s'écria le docteur. Vous m'avez demandé de vous payer d'avance, et je l'ai fait!

— Sans doute, mais vous avez fait plus que cela, répliqua Joë l'Indien en s'avançant vers le docteur, maintenant debout. Il y a cinq ans, vous m'avez chassé de la cuisine de votre père, une nuit où j'étais venu demander quelque chose à manger et vous avez dit que j'étais un bon à rien. Alors quand votre père m'a fait mettre en prison pour vagabondage, j'ai juré que j'aurais ma revanche, même dans cent ans. Croyez-vous que j'aie oublié? Je n'ai pas du sang d'Indien pour rien. A cette heure, je vous tiens et nous allons régler nos comptes!

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Au moment où j'écris cette lettre, dans les derniers jours du mois de janvier, tous les journaux (Mme Burette me permet de les lire de temps en temps) sont pleins de choses terribles.

Vous savez ce qui se passe dans le midi de la France, du côté des Pyrénées. A la frontière, par le froid, par la pluie, par la neige, arrivent des dizaines de milliers de mamans, de grands-parents et de petits enfants qui fuient l'Espagne envahie par les armées étrangères, qui se sauvent devant les massacres et arrivent à pied après avoir marché des dizaines et des centaines de kilomètres sans manger.

Ils sont des tas et des tas, qui depuis des mois ne mangeaient plus à leur faim, n'avaient pas de charbon pour se chauffer, dormaient dans des caves pour ne pas être tués par les bombardements aériens, et maintenant les voilà qui sont obligés de quitter leurs maisons, les pays où ils ont toujours vécu, pour ne pas mourir.

Je les ai vus l'autre jour au cinéma. Il y avait des femmes qui avaient des petits enfants sur les bras et qui avaient à côté d'elles le grand-père qui pouvait à peine marcher, et suspendus à leurs jupes des tout petits enfants qui pouvaient bien avoir quatre ou cinq ans et qui tout de même les suivaient à pied sur les routes. C'était terrible à voir, vous savez, ces pauvres gens.

Des réfugiés espagnols avec des petits enfants, il en est arrivé des vingtaines de mille, et on n'a pas toujours fait pour eux tout ce qu'on devrait. En tout cas ils ont besoin de tout : de nourriture, de vêtements, de médicaments. Je suis sûr que vous êtes de mon avis : nous devons faire quelque chose pour eux. Nous, les enfants français, nous devons aider les enfants d'Espagne. Bien sûr nos parents envoient des vêtements, de l'argent, tout ce qu'ils peuvent (et Mme Burette qui a bon cœur n'a pas été la dernière à envoyer des tas de choses). Mais nous aussi nous devons faire quelque chose.

Envoyez-nous au bureau du Journal tout ce que vous pouvez : de l'argent, des vêtements, des friandises, n'importe quoi, nous le ferons parvenir à ces pauvres petits réfugiés.

Je sais bien que vous n'avez pas attendu ce moment-ci pour aider les petits Espagnols. Mais plus que jamais en ce moment c'est nécessaire.

Voici ce qu'ont fait les Castors *de la banlieue sud de Paris au cours de l'année dernière, pour les petits Espagnols réfugiés en France (et ils n'étaient pas aussi nombreux et aussi malheureux qu'ils le sont maintenant). Vous pourrez vous inspirer dans vos Clubs de ce beau travail.*

A Châtenay, dans la région des Castors, *il y a une colonie d'Espagnols et naturellement c'est vers eux que s'est porté tout l'effort de nos amis.*

Ils ont organisé des distributions de friandises à chaque arrivée d'Espagnols à la colonie, des séances de cinéma toutes les quinzaines. Ils ont fait pour eux une grande souscription et un grand arbre de Noël avec distribution de jouets; ils leur font cadeau de dix numéros de Mon Camarade *chaque fois qu'il paraît, ils leur prêtent des revues, des jouets (comme leur superbe train électrique). Des matches de football ont été organisés comme des jeux en commun. En plus, les* Castors, *qui font tous les jeudis des visites à la colonie, ont envoyé en Espagne des boîtes de lait, des crayons, etc.*

Les Castors *nous signalent les endroits où ils savent qu'existent des colonies d'enfants espagnols :* dans la région parisienne, *à Enghien-les-Bains, à Compans, à Noyon, à Asnières, à La Garenne-Colombes, Colombes, Bois-Colombes, Orly, Château de Bessy* (S.-et-M.), *Château de Quincy-sur-Sénart* (S.-et-O.), *Gournay-sur-Marne, château de la Brévières, par Saint-Jean-aux-Bois (Oise);* dans la région des Pyrénées : *à Bayonne, Narbonne, Biarritz, et dans de nombreuses villes et villages des Basses-Pyrénées, dans le Lot, au château de Lamothe, par Villeneuve-sur-Lot. En dehors de cela, de nombreux camps ont été établis dans la Nièvre, le Gard, la région de Bordeaux, etc. Que nos petits camarades qui se trouvent à proximité des camps de réfugiés ou des colonies d'enfants espagnols ne manquent pas de se mettre en rapport avec eux et de leur rendre visite. Ils leur feront du bien, non seulement en leur apportant des vêtements, de l'argent et des friandises, mais aussi en devenant leurs petits amis, en jouant avec eux, ce qui peut leur faire beaucoup de bien pour qu'ils se sentent moins seuls, moins abandonnés, pour qu'ils sachent que les petits Français les aiment bien et sont à la fois attristés et indignés par les souffrances que la plus terrible des guerres leur fait subir.*

Les colonies, où sont allés les Castors, *ont très bien reçu leurs petits amis français. Ils ont chanté pour eux des chansons (et je crois qu'il n'y a rien de plus beau que les chansons des enfants espagnols). Ils ont aussi dansé pour eux et ils ont fait ensemble de bonnes parties de football et de baskett. Malheureusement, tous les réfugiés qui viennent d'arriver ne seront peut-être pas en état de faire un tel accueil à nos amis, parce qu'ils seront fatigués par les terribles malheurs qu'ils viennent de subir.*

Je serai content de publier ici des lettres de mes petits camarades qui me diront ce qu'ils ont fait pour les petits réfugiés espagnols et je suis certain que tous nos lecteurs vont faire de leur mieux pour aider leurs petits frères et leurs petites sœurs de l'autre côté des Pyrénées. S'il arrivait en France une aussi terrible chose que la guerre d'Espagne, nous aurions bien besoin de l'aide des enfants d'Angleterre et d'Amérique par exemple. Aidons les autres comme nous voudrions qu'on nous aide.

Je termine cette lettre qui, je suis sûr, vous fera vous mettre tous au travail pour une grande œuvre de solidarité, et je vous serre la main bien fort, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

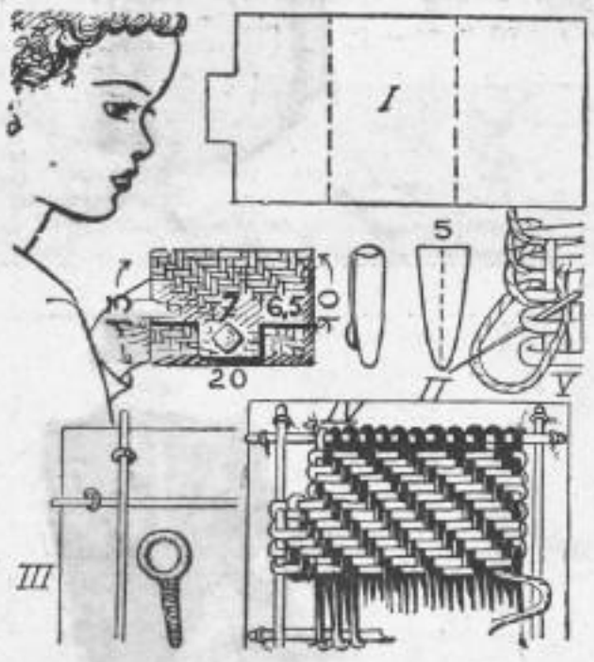
(Voir en page 7 le Courrier de Janot)

Le coin des Fillettes

POUR L'ENSEMBLE DE LAINE UN SAC TISSÉ

Pour faire le dessus de cette pochette il vous faut un métier. Mais rassurez-vous, petites amies, vous pouvez le confectionner aisément. Une planche assez longue, 50 cm. et large de 30 cm. Car vous allez maintenir 4 baguettes rondes ou plates (mais petites, bien droites) en bois ou en fer aux dimensions de votre travail qui a 40 cm. × 20 cm. (fig. IV). Pour fixer vos baguettes munissez-vous de quatre vis à tête ronde trouée par où vous passerez vos baguettes (fig. III). C'est donc l'intérieur des baguettes qui figure le travail. Ces baguettes sont ainsi soutenues légèrement au-dessus de la planche, ce qui vous permettra l'exécution du tissage qui se fait ainsi :

La chaîne se fait dans le sens vertical et tout le long (40 cm.). On la forme au moyen d'un fil (de laine) qui passe de la baguette placée en haut à celle placée en bas. Bien tendre le fil en le faisant



passer par-dessus l'une des baguettes, le ramener devant soi en le faisant passer par-dessous l'autre, etc. Le fil n'est donc en aucune façon tordu.

Les fils se touchent mais ne sont pas serrés.

La trame dans la largeur traverse les fils de chaîne en les entre-croisant comme vous le montre le dessin IV, par-dessus 3 fils, dessous 2; en contrariant la chaîne par un décalage d'un fil à chaque rang. Vous obtenez ainsi des lignes obliques.

Deux couleurs sont employées, un ton vif pour le fond de chaîne et un ton plus clair pour la trame.

Il vous faut une grosse toile tailleur à l'intérieur de ce sac. Puis une doublure de la teinte la plus claire des laines.

Un grand morceau de chaque (fig. I), plus 1 cm. de rentré tout autour pour la doublure.

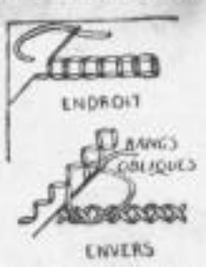
Deux morceaux de chaque (fig. II), qui forment le soufflet. Si vous ne pouvez arriver à le tisser, pour le dessus, dans sa forme, faites un petit rectangle de 13 cm. × 5 cm. et vous rentrerez le bas en arrondissant comme le modèle.

Placez la toile, puis la doublure en rentrant de 1 cm. tout autour, faites un bâti pour maintenir le tout bien en place bord à bord et maintenez tout autour chaque pièce par un surjet de fil de la teinte claire. Bâtissez alors les soufflets à leur place et reliez le tout en faisant tout autour un gros feston (fig. V) qui prendra les têtes du tissage à chaque point.

Un gros bouton clair avec dessous pression pour sac, ou un bouton et un pression en dessous termine cette jolie pochette.

POINT QUADRILLÉ

POINT QUADRILLÉ. — Cette fantaisie se fait sans tirer les fils du tissu et sert à cerner des losanges, des carrés, border des rivières surtout pour de grandes surfaces. Ce point fut beaucoup employé jadis par les Allemands, les Italiens, les Slaves.



Le quadrillé horizontal se fait de droite à gauche. Le fil fixé, faites un point vertical sur quatre fils à l'endroit, en montant, puis conduisez votre aiguille sur l'envers en descendant et quatre fils vers la gauche; faites un point horizontal en revenant à droite juste à la base du point vertical. Remontez sur l'envers quatre fils à gauche, un point horizontal en haut touchera le point vertical en haut. Sortez l'aiguille à gauche du point horizontal du bas et continuez.

Le point quadrillé en rangs obliques se fait en deux fois : Commencer, à droite, un point horizontal, descendre obliquement, remonter un point vertical, descendre obliquement vers la gauche, faire le point horizontalement, etc. La seconde rangée se fait pareillement, mais on commence par un point vertical. Dans ces points, on tire fortement le fil pour obtenir l'ajouré.

Les Conseils de tante Camille

Des couleurs. — *Evitez trop de couleurs. Une note vive, criarde sera jolie sur un habillement uni de teinte neutre ou sombre, où l'on peut retrouver le ton vif d'un chapeau, de gants, au col, à la ceinture, aux poches ou en broderies. Une écharpe pourra être seule franchement opposée, bariolée de teintes multiples en écossais.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — SUR LE BATEAU QUI LES RAMÈNE EN FRANCE, PAT'SOUM, QUE L'ON CROIT MORT MAIS QUI N'EST QU'INVISIBLE, FAIT DES FARCES A RALEU ET BRADUR, QUI SONT A PRÉSENT RÉCONCILIÉS.

TANDIS QUE L'ÉQUIPAGE S'EMPLOIE A REPÊCHER RALEU ET BRADUR, PAT'SOUM SE LIVRE MINUTIEUSEMENT DANS LEURS CABINES A UN PETIT TRAVAIL MYSTÉRIEUX.

AVEC DE LONGS MORCEAUX DE CAOUTCHOUC IL ATTACHE LES BORDS DES COUVERTURES, FIXE LES EXTRÉMITÉS AU PIED DES COUCHETTES. A QUOI TOUT CELA PEUT-IL SERVIR ?...

COMME IL TERMINE SES PRÉPARATIFS, SES DEUX ENNEMIS, TOUT GRELOTTANTS, SE PRÉCIPITENT DANS LEURS CABINES POUR SE RÉCHAUFFER. QUE VA-T-IL SE PASSER ?...

VITE ILS S'ENFONCENT CHACUN DANS LEUR LIT ET, D'UN GESTE BRUSQUE, ILS RAMÈNENT JUSQUE SOUS LEUR MENTON LES CHAUDES COUVERTURES. MAIS, NATURELLEMENT...

...DÈS QU'ILS LACHENT LES MAINS, LES CAOUTCHOUCS PLACÉS PAR PAT'SOUM SE CONTRACTENT AUSSITOT ET RAMÈNENT LES COUVERTURES AU PIED DES COUCHETTES !...

APRÈS AVOIR RENOUVELÉ DEUX OU TROIS FOIS CETTE EXPÉRIENCE, LES VICTIMES, PERSUADÉES QUE LES CABINES SONT HANTÉES, SE SAUVENT, PRISES D'UNE FOLLE PANIQUE...

...OUVRENT SUBITEMENT LA PORTE ET... FLAC !... REÇOIVENT INSTANTANÉMENT UNE NOUVELLE ET COPIEUSE DOUCHE QUE PAT'SOUM AVAIT PRÉPARÉE A LEUR ATTENTION...

PAT'SOUM, A PRÉSENT, A-T-IL DÉCIDÉ DE CESSER DE LES TOURMENTER OU, AU CONTRAIRE, EST-CE QU'IL AURAIT L'INTENTION DE LEUR FAIRE DE NOUVELLES FARCES ?...

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Demandez donc à vos petits amis qui se croient très forts en orthographe d'écrire sans faute la phrase suivante : « Le lendemain de la Toussaint, j'ai vu cinq capucins vêtus de bure et ceints d'une corde; ils se frappaient le sein et récitaient des prières succinctes en vers latins composés de sixains et de dizains; l'un d'eux, après un repas frugal et sain, composé de figues et de raisins, venait sonner le tocsin dans un édifice diocésain entouré de champs de sarrasin. »

Vous vous amuserez bien et ce sera un excellent exercice.

○

Venue de très loin admirer les célèbres chutes du Niagara, une femme dit brusquement à son mari :

— A propos, Alfred, as-tu bien fermé le robinet de la salle de bains avant de partir?

○

Cette dame a des idées ingénieuses. Ce jour-là, elle avait fait de nombreuses courses dans les magasins et elle se sentait bien fatiguée pour continuer.

— Oh! une idée, dit-elle tout haut. Puis elle entre dans un magasin de chaussures. Elle s'assied dans un fauteuil profond et nonchalamment se fait montrer des chaussures et tend ses pieds aux mains expertes de la vendeuse. Mais rien ne lui plaît. Au bout d'une heure la dame se lève, au désespoir de la vendeuse qui s'aperçoit qu'elle a perdu son temps.

— Non, décidément, je regrette, rien ne me convient chez vous...

Et à peine la porte franchie, se parlant à elle-même : « Ah! je suis bien reposée maintenant, je vais pouvoir continuer mes courses. »

○

Une dame racontait à une amie ses déboires conjugaux.

— Si vous saviez comme mon mari est distrait. Depuis un an que nous sommes mariés, ses distractions ne peuvent plus se compter. Tenez, la dernière n'est-elle pas presque tragique : pour l'anniversaire de notre mariage, songez que c'est à sa mère qu'il a offert un splendide collier de perles...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, se trouve en juillet 1936, à Hamburg. Il a dû abandonner des documents importants dans une cache chez le consul d'Espagne. Kurt Brod l'aide à les récupérer.*

Chapitre XXIII. — COUP DE THÉATRE

Le Consulat d'Espagne à Hambourg ne s'ouvrait qu'à 11 heures et le consul avait l'habitude de se lever tard. Ce jour-là, à 9 heures, il était en train de lire ses journaux au lit. Sur la table de nuit un plateau portait des pots de confitures entamés, des petits pains ronds, la vaisselle sale d'un petit déjeuner qu'il venait de terminer.

On frappa à la porte, la servante entra...

— Monsieur, il y a en bas des S. S., des miliciens des Sections de Sûreté envoyés par M. le commissaire Schelling. Ils disent que c'est urgent et très grave... Je les ai fait entrer dans votre bureau.

Quand le consul, hâtivement habillé et qui n'avait pas pris le temps de se raser fut descendu, il trouva son grand bureau dans le désordre le plus grand.

Les tiroirs étaient ouverts, les meubles renversés, un homme soulevait les tapis. Un autre, assis devant le bureau du Consul fouillait dans des papiers accumulés devant lui.

— Véritablement, que se passe-t-il? s'écria le Consul. Vous auriez pu attendre mon arrivée. Que signifie cette perquisition?

L'homme qui était au bureau se leva, s'avança vers le Consul et tendit la main, se présentant :

— Sturmbanführer von Hertzfeld, dit-il en claquant les talons.

L'homme, grand et maigre, portait au col de sa tunique les quatre étoiles carrées de chef en second des sections d'assaut. Il était rasé de frais. Ses yeux, d'un bleu très clair, avaient une expression aiguë et perçante.

— Je m'excuse, reprit le chef, de n'avoir pas eu la possibilité d'attendre votre venue pour cette perquisition. Mais les ordres du commissaire Schelling sont précis et urgents. Il s'agit toujours de l'affaire d'hier. Vous savez... cet enfant. Le cas est d'une exceptionnelle gravité.

Un troisième S. S., qui était jusqu'ici resté dans la petite bibliothèque du Consul, en sortit, portant une pleine brassée de dossiers à demi défaits qu'il jeta en tas sur un fauteuil.

— Mais que me dites-vous là? dit le Consul. Nous étions certains, hier au soir, le commissaire Schelling et moi, que cet enfant n'était qu'un pauvre déséquilibré...

— Le commissaire l'avait cru, en effet. Mais cette nuit, ce soi-disant fou s'est évadé de l'asile où il avait été mis en observation, dans des conditions d'adresse et de sang-froid, qui prouvent bien qu'il s'agit d'un simulateur. Et nous avons acquis la certitude que ce garçon avait bien sur lui des documents de la plus haute importance, et qu'il les a cachés chez vous, profitant sans doute des minutes où vous l'avez laissé seul enfermé dans votre petite bibliothèque...

— C'est inconcevable, dit le Consul qui s'affala sur un fauteuil. Vous croyez véritablement que cet enfant pouvait avoir sur lui les preuves de l'action que les Espagnols, fidèles à leur foi et à leur patrie, vont entreprendre incessamment contre les hordes marxistes.

— Nous n'en avons pas la certitude, mais il fallait à toute force vérifier une telle hypothèse... Vous comprenez la gravité?

Le téléphone sonna sur le bureau du Consul. D'autorité, le chef s'empara de l'appareil, répondit.

— Non, il n'est pas là, monsieur le Commissaire. Oh! Il va être là très vite, au plus dans une demi-heure... Bien, monsieur le Commissaire, je ferai le nécessaire.

Le chef reposa l'appareil, passa la main sur son front... Il fut un instant avant d'adresser la parole au Consul...

— C'est le commissaire Schelling. Il sera là lui-même dans peu de temps. Il m'a chargé de vous prévenir de son arrivée.

Les deux membres des Sections d'Assaut continuaient d'apporter, de la petite bibliothèque, les liasses de dossiers. Plusieurs sangles s'étaient détachées, des feuilles s'étaient répandues. C'était, dans un coin de la pièce, un extraordinaire saccage, quelque chose comme un tas de vieux papiers chez un chiffonnier.

— Julius! Ludwig! dit le chef des S. S.

Les deux hommes s'immobilisèrent, claquant des talons.

— M. le commissaire Schelling nous demande d'aller rendre compte des premiers résultats de la perquisition au siège de la Gestapo. Vous m'accompagnerez. Le commissaire emmènera avec lui les hommes nécessaires pour continuer les recherches...

L'Obersturmführer salua le Consul, le bras levé.

— Je serai sans doute de retour dans une heure, monsieur le Consul. Heil Hitler!

— Heil Hitler, dit le Consul en répondant au salut.

Il accompagna les hommes sur le perron, les vit passer la grille et partir d'un pas rapide en direction de la Horst-Wesselplatz. Il fut un peu surpris qu'un fonctionnaire aussi important qu'un Obersturmführer Sturmbannführer ne soit pas venu en auto...

Cependant, les trois hommes, arrivés à la place Horst-Wessel sautèrent dans un grand tramway jaune qui passait. Ils étaient seuls sur la plate-forme.

— Une chance encore d'avoir trouvé un tram, chuchota le chef des S. S. à l'oreille d'un des hommes. C'était vraiment le commissaire Schelling qui était à l'appareil. Il sera au Consulat dans cinq minutes. Nous n'avions que le temps. Tu as l'objet avec toi?

Sans répondre l'homme écarta le journal qui enveloppait un paquet hâtivement fait qu'il portait sous le bras. Un buste de Hitler, en plâtre patiné, apparut... C'était Max Brod et ses amis, déguisés en S. S., qui venaient de faire cette « perquisition » chez le Consul. Le buste volé avait été remplacé par un buste semblable, pris dans la boutique des Ulrich.

Dix minutes plus tard, une grande Mercédès à la luxueuse carrosserie s'arrêtait devant le Consulat espagnol. Le commissaire Schelling en descendit, suivi de quatre hommes en uniforme.

Le Consul l'attendait dans le vestibule...

— Comment tu es là? dit Schelling. Un employé du Consulat vient pourtant de me répondre que tu ne serais chez toi que dans une demi-heure.

— Tu as dû faire errer, mes employés n'arrivent ici qu'à 11 heures. C'est l'officier que vous avez envoyé ici, le Sturmbanführer von Hertfeld, qui t'a répondu au téléphone...

— Von Hertzfeld, reprit Schelling... Connais pas. Que signifie?...

Les deux hommes venaient d'entrer dans le bureau saccagé.

— Mais enfin, que s'est-il passé, m'expliqueras-tu? demanda le commissaire, visiblement inquiet...

— Tu n'as pas envoyé un chef des Sections de Sûreté ce matin ici, pour perquisitionner, après l'être aperçu de l'évasion du jeune garçon d'hier, ce soi-disant fou qui disait se nommer Wolfgang Goethe?

— Nous sommes en pleine folie, éclata le commissaire. Je n'y comprends rien ou, plutôt, je crains de trop bien comprendre. Ce Wolfgang Goethe s'est bien évadé, mais que venaient faire ces hommes ici?

— Ils venaient rechercher des documents qu'y avait caché ce jeune garçon, expliqua le Consul. Et ils l'ont avoué... C'est un comble...

— Triple essence de crétin, homme sans race, bâtard de juif, tu n'as donc pas compris que ces soi-disant S. A. n'étaient que des marxistes venus pour reprendre ici les documents cachés par ce gamin infernal?... Nous avons été roulés comme de la friture dans la farine... Mais, foi de Schelling, je saurai reprendre ces canailles, anéantir leur complot...

Sa colère passée, le commissaire fit faire une enquête dans le quartier. Il apprit que les trois S. A. avaient pris un tramway qui conduisait aux Docks...

Chapitre XXIV. — LA RUE DU CAMEROUN

Lorsque Pierrot, arrivant à Hambourg, avait aperçu dans le lointain la sorte de forêt de mâts sans voiles qu'on appelle à Hambourg « le cimetière des bateaux », il ne se doutait pas qu'il devait, le lendemain, être le passager d'un de ces bateaux éternellement au port.

Tôt dans la matinée, le fils aîné de Karl Brod, un garçon d'une dizaine d'années, à la mine éveillée et souriante, très propre dans des vêtements soigneusement raplécés, était venu au bazar des Ulrich apporter un billet extrêmement urgent. Le père Ulrich avait prié l'enfant de venir dans l'arrière-boutique, prendre son petit déjeuner avec Pierrot, qui achevait une grosse tartine de miel trempée dans du café noir.

Le père Ulrich avait mis ses lunettes et il lisait à haute voix.

— Il est indispensable que Pierrot se rende à 10 heures très précises au bâtiment 62, sur le port, et demande le vieux Munsdorf. Kurt pourra l'accompagner jusqu'au port, mais il faudra qu'il rentre aussitôt à la maison... Il ne faut pas que Pierrot soit en uniforme.

Peu après, Pierrot descendait les rues pittoresques du vieil Hambourg, vers le port. Le petit Kurt, à ses côtés, lui tenait gentiment la main et se faisant son guide, lui expliquait les curiosités de la ville.

Où ils étaient arrivés maintenant les canaux étaient nombreux. On y voyait passer des jeunes gens, dans de luxueux canoës de bois verni, venant du lac d'Alster pour gagner l'Elbe et aller passer une journée dans la verdure à Blankenese. Il faisait un soleil magnifique. On sentait que la journée allait être chaude...

— Voilà le port, dit Kurt. Ce petit môle. Là-bas, c'est l'embarcadère des vedettes. C'est le moyen le plus rapide pour aller en face, dans les docks; autrement il faudrait faire un long détour, par le pont de Veddel...

Le petit garçon avait bien envie d'accompagner Pierrot dans sa courte traversée, mais sa mère l'attendait pour faire les courses... Ils se quittèrent à regret...

La ligne de vedettes n° 3 conduisit Pierrot à un large quai, à l'entrée d'une longue rue, la rue du Cameroun. Au milieu de la voie mal pavée courait une double ligne de chemin de fer. Les grands et tristes bâtiments des magasins et des entrepôts bordaient la rue. On entendait le bruit métallique des grues qui déchargeaient un paquebot, tout près de là. Quelque part un moteur à explosion faisait un bruit de mitrailleuse. Une sirène grave et mélancolique se fit entendre.

Le bâtiment 62 était un grand hangar de briques, au toit de tôle. De grandes portes étaient ouvertes sur l'eau du port. Des dockers, le torse nu et hâlé, portaient sur leur dos de lourds ballots de coton, qu'ils rangeaient dans un coin de l'entrepôt...

Le père Munsdorf sortit d'une sorte de cabane en planches bâtie au milieu du hangar. C'était un vieux marin, qui portait, comme les loups de mer des livres d'images, une barbe en collier, toute blanche. Il avait à l'oreille gauche, en boucle, un petit anneau d'or.

— Bien, mon gars, dit-il à Pierrot. Je suis prévenu. Je vais te conduire au cimetière des bateaux. Mais sois très prudent. J'ai l'impression que depuis quelques jours il y a des espions qui rôdent autour d'ici... Il y a du louche, je te le dis! Les camarades ont exagéré aussi avec toutes ces réunions clandestines. Ça faisait trop de va-et-vient. Faudra que je leur dise...

Dans une petite barque, le père Munsdorf, qui était le gardien du cimetière des bateaux à voile, avait conduit Pierrot dans un grand trois-mâts blanc, dont la peinture s'écaillait, l'*Achim-von-Arnim*.

Il l'avait installé dans l'ancien poste de commandement, une petite pièce où étaient encore en place, autour d'une table d'acajou, des coffres qui servaient de bancs. La pièce, presque entièrement démeublée, avait l'air sinistre des habitations qui ont été abandonnées.

Pierrot était seul depuis une demi-heure, quand il entendit aborder la barque qui l'avait conduit dans cette retraite. Quelques minutes plus tard, Karl Brod entrait dans la petite pièce. Il était revêtu de l'uniforme d'un chef des S. S.

— Ça y est, j'ai l'objet, dit-il en riant et en posant sur la table d'acajou un petit buste de Hitler en plâtre patiné. Et les documents sont dedans.

Pierrot s'étonna de l'uniforme que portait son ami. Gaiement, comme s'il s'était agi d'une bonne farce, Karl lui raconta le plan qu'il avait fiévreusement dressé pendant la nuit et mis à exécution dans les premières heures de la matinée...

Il fallait à toute force devancer le commissaire. Karl avait un ami très sûr, un tailleur, qui consentit à lui prêter les uniformes dont il avait besoin pour exécuter son plan. Il avait pris le buste, l'avait remplacé par un buste semblable. La ruse avait parfaitement réussi...

Pierrot s'était amusé au récit de Karl. Mais ce récit achevé, il fallait maintenant examiner les documents, se rendre compte de leur contenu et de leur importance, trouver le moyen de leur faire passer la frontière. Karl prit le buste de Hitler par la tête et, le bras levé, se prépara à le briser sur la table. Mais il arrêta soudain son geste, tendant l'oreille...

— Un bruit de moteur, dit-il.

Il se leva, courut à un hublot.

— Regarde, dit-il à Pierrot.

Ils aperçurent un canot à moteur rempli d'hommes des Sections d'Assaut, en uniforme noir, qui se dirigeaient droit vers le trois-mâts.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

167

RÉSUMÉ : A DIJON, TANDIS QUE TOTO EST PRISONNIER DANS UN PLACARD, SUR LES INSTRUCTIONS DU BANDIT LA TEIGNE, LE GRAND ANGELO S'EST EMPARÉ DE TOUTOUNE PAR LAQUELLE ILS CRAIGNENT D'ÊTRE DÉNONCÉS...

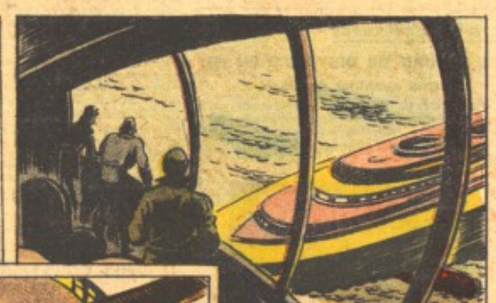
FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ
FRED, HARDI ET VIVIANE MERLIN VIENNENT DE TIRER DES PROFONDEURS DE L'OCÉAN UN OBUS MARTIEN, ET SONT PRÈS DE BORDEAUX À BORD DU NAVIRE LABORATOIRE EDISON.

PAR TÉLÉRADIOVISION FRED HARDI S'EST MIS EN COMMUNICATION AVEC LE PROFESSEUR MOURRIER

MOURRIER FÉLICITE FRED DE SON HÉROÏQUE DÉCOUVERTE.

LE PAQUEBOT AÉRIEN "LOUIS VÉDRINES" QUITTE LES USINES DE DOUARNENEZ POUR RETROUVER FRED ET VIVIANE.



LE PAQUEBOT AÉRIEN SURVOLE MAINTENANT LE NAVIRE LABORATOIRE EDISON ET L'OBUS MARTIEN

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN EN SCAPHANDRES VOLANTS VONT REJOINDRE LE PAQUEBOT AÉRIEN.

LE PAQUEBOT AÉRIEN MET EN MARCHE SES FORMIDABLES ÉLECTRO-AIMANTS. L'OBUS ATTIRE COMME UN CLOU PAR UN AIMANT VA SE COLLER AU LOUIS VÉDRINES.

FRED HARDI A LA DÉSAGRÉABLE SURPRISE DE TROUVER À BORD DU PAQUEBOT AÉRIEN JARNAC, LE TRAITRE QUI L'A ACCUSÉ. (À SUIVRE)

Pierrot s'étonna de l'uniforme que portait son ami...

A TRAVERS LE MONDE

L'enveloppe, dans laquelle vous glissez vos lettres, a cent ans. Oui, il y a un siècle, les lettres et les messages étaient écrits d'un seul côté de la feuille de papier, qu'on pliait ensuite et scellait. Ce fut un libraire de Paris qui pensa qu'il serait mieux et plus économique de se servir, pour la correspondance, des deux côtés de la feuille et, après avoir beaucoup réfléchi et cherché, il inventa l'enveloppe, qu'on fermait au début au moyen de cachets.

o

Les « sakkas » étaient les vendeurs d'eau qui parcouraient les rues du Caire, en Egypte, portant sur leur dos une ou deux outres pleines d'eau. Certains d'entre eux vendaient de l'eau parfumée à la fleur d'oranger, ou bien de l'eau à laquelle ils avaient ajouté une infusion de réglisse, de raisins secs ou de dattes.

o

Tous les Indiens qui vivaient autrefois près des grands lacs du Canada, avaient l'habitude d'échanger entre eux, en signe d'amitié, des ceintures ornées de perles, appelées *wampum*. La remise du *wampum* au chef de la tribu donnait lieu à de grandes fêtes et réjouissances.

o

Vous avez souvent entendu parler des *sokols* à propos de la Tchécoslovaquie. Cette institution nationale pour le développement de la culture physique fut fondée à Prague en 1862. Le mot sokol veut dire, en slave, « faucon » et on le donne aussi, en poésie, aux héros nationaux. Les sokols réunissent plus d'un demi-million de membres.

o

Il existe aux États-Unis certaines villes dont le nom est un simple numéro. On trouve ainsi la ville de Six en Virginie, de Soixante-Seize dans le Kentucky, de Quatre-Vingt-Seize dans la Caroline du Sud. Puisque nous en sommes dans le domaine des chiffres, signalons aussi qu'on trouve dans les mers de l'Afrique du Sud un poisson appelé 74, en souvenir des 74 canons du vaisseau amiral de Nelson, *le Victory* (la Victoire).

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le « mieux » est l'ennemi du « bien ».

Chaque année, la Fédération Aéronautique Internationale décerne une médaille d'or à l'aviateur ayant accompli la meilleure performance.

Pour 1938, six concurrents étaient possibles : Howard Hughes (tour du monde), Kellet (record de distance), Focke (créateur de l'hélicoptère), Mme Grisodoubova (record de distance féminin), Pezzi (altitude) et Fujita (circuit fermé).

Après trois tours de vote, Howard Hughes et Kellet ne purent être départagés. Il n'y avait qu'une médaille. L'assemblée décida de ne pas la décerner!

Voilà donc 1938, année riche en records, classée comme si elle avait été tellement mauvaise qu'aucun record ne méritât l'attention des dirigeants internationaux.

C'est vraiment mal récompenser la multiplicité des efforts victorieux!

LES VOLS CÉLÈBRES

LE RECORD DE DISTANCE EN 1931

Une aventure de Doret

En 1929, le ministère de l'Air avait commandé à trois constructeurs différents des avions conçus pour des performances sur longue distance.

Le record en circuit fermé appartenait aux Italiens Maddalena et Cecconi sur Savoia S-64 bis *avec*

8.188 kilomètres. Celui de distance en ligne droite, également italien, était de 7.188 kilomètres.

Le Blériot-110 *à moteur Hispano 500 CV battit le premier le record en circuit fermé avec 8.805 kilomètres, piloté par Rossi et Bossoutrot, du 28 février au 1er mars 1931.*

Un mois après, Paillard et Mermoz, sur Bernard-80 *améliorait la distance en la portant à 9.145 kilomètres.*

Deux mois après cet exploit, le Dewoitine-33 *était au point. Doret et Le Brix battaient de nombreux records et couvraient 10.500 kilomètres en circuit fermé. On songea alors au record en ligne droite et l'itinéraire choisi fut celui de la Sibérie.*

Le D-33 *était un grand monoplan métallique, très fin, auquel le* D-500 *de chasse actuel ressemble beaucoup. Il emportait 8.000 litres d'essence et était mu par un Hispano de 650 CV à réducteur.*

Le 11 juillet 1931, Doret, Le Brix et le mécanicien Mesmin décollaient du Bourget à 4 h. 40. L'avion pesait plus de 10 tonnes. La première partie du voyage fut sans histoire. Les milliers de kilomètres, une nuit, un nouveau jour, se succédèrent. L'équipage avait atteint la Russie. Vint la nuit du 12 au 13; au-dessus de la forêt sibérienne c'est la panne de carburation. Plus de moteur! impossible de choisir un terrain parmi les arbres touffus; et il fait nuit.

Doret décide Le Brix et Mesmin à sauter en parachute. Lui reste seul et parvient à poser l'avion dans une clairière, les ailes énormes fauchant les arbres, se brisèrent en arrêtant l'élan. Doret était sauf; il avait parcouru 6.200 kilomètres.

Le 11 septembre, nouvelle tentative sur un monoplan identique au précédent. Même itinéraire également. Des nuages menaçants obscurcissent l'horizon derrière lequel se trouve l'Oural. Doret lutte puis perd le contrôle du D-33. *Une seconde fois, on décide d'abandonner le bord. Doret, cette fois, saute le premier et atterrit sain et sauf. Ses compagnons ne peuvent être prêts à temps et s'écrasent au sol dans la région d'Ouja.*

La deuxième tentative du Dewoitine *a échoué.*

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

PUISSANCE MOTRICE. — L'air freine la marche de l'avion en même temps qu'il le soutient. Cela fait deux forces à vaincre pour pouvoir avancer.

En principe, plus la puissance motrice est élevée, plus l'avion avance vite et plus la force de sustentation augmente. Egalement, plus les formes de l'avion sont simples, moins il faut de puissance motrice. La puissance motrice peut être répartie en plusieurs moteurs (D).

SPORTS

LA LUTTE

Un sport, qui est presque aussi complet que la natation, mais que l'on ne sait guère pratiquer chez nous autrement que pour se disputer, c'est la lutte.

La lutte, pratiquée comme un jeu, comme un championnat, développe des qualités d'énergie et de ténacité, et en outre elle fait travailler des muscles qui ont l'habitude de sommeiller; il n'y a pour s'en rendre compte qu'à sentir ses courbatures après avoir seulement lutté un quart d'heure, lorsqu'on n'en a pas l'habitude!

Seulement, pour que la lutte soit un vrai sport, il faut obéir à quelques règles : surtout, ne jamais lutter à l'intérieur d'une pièce, car on soulève des tas de poussière dont on s'intoxique d'autant mieux qu'on est essoufflé; en outre, se comporter toujours loyalement, en bons camarades : ne jamais se tordre les membres, ne jamais s'étreindre plus bas que la ceinture, ne jamais insister quand le partenaire demande grâce (il peut être dans une position dangereuse, et il vaut mieux recommencer le match). A part cela, on trouve toujours instinctivement ce qu'il faut faire pour se défendre ou pour coller les épaules de son camarade à terre, comme le chat joue instinctivement avec la pelote de ficelle pour faire sa culture physique.

Un grand championnat par éliminatoires, organisé les jours de congé au milieu d'autres jeux entre amis, est aussi intéressant pour les acteurs que pour les spectateurs qui se reposent.

Et surtout, faites bonne figure et ne soyez pas mécontent d'avoir perdu; vous ferez mieux la prochaine fois.

TIMBRES-POSTE

SUISSE

Les pro-juventute. — *Pro-juventute signifie : pour la jeunesse. C'est pour la jeunesse que sont donc émis ces timbres.*

Le premier pro-juventute parut en Suisse en 1913 et dès 1915 tous les ans parut une nouvelle série de trois ou quatre timbres. Les premiers représentèrent des jeunes gens ou jeunes filles de diverses régions. Puis, de 1918 à 1930, ils portèrent les armoiries des cantons suisses. Dès lors et à part quelques exceptions, ils montrent les divers costumes régionaux portés par les jeunes filles. Tous ces timbres forment sans doute la plus belle collection qu'il soit possible de réunir; les armoiries sont d'une gravure très fine et les timbres ont trois, parfois quatre couleurs.

A part les trois premières séries assez chères, toutes les autres sont de prix abordables, 5 francs en moyenne. Depuis, d'autres pays, comme la Hollande par exemple, émettent aussi des timbres au profit de la jeunesse.

Nous publions ici une première série de récits et de dessins de nos lecteurs, sur leur école. Que ceci vous encourage à nous envoyer davantage de récits et de dessins sur ce sujet ou sur d'autres. Nous sommes toujours heureux d'en publier.

MON ÉCOLE

RÉCITS ET DESSINS ENVOYÉS PAR NOS LECTEURS

MON ÉCOLE

Quelle est belle notre école de Vauzelles! Elle se compose de huit grandes classes bien aérées et où le soleil entre à flots par de larges fenêtres. L'hiver nous ne craignons pas le froid, grâce au chauffage central. Notre école comprend aussi une jolie salle de dessin, claire et gaie, décorée de gravures. A côté se trouve une petite pièce avec eau et gaz où nous allons, les élèves du cours supérieur, faire la cuisine. Elle possède un grand préau où notre Coopérative scolaire donne des séances de cinéma tous les mois pour les enfants, et chaque année une belle fête qui attire beaucoup de personnes. Que de jeux nous avons, de toutes espèces : ballons, cordes, cerceaux, croquet. Nous cultivons dans notre jardinet des fleurs aux vives couleurs.

Nous n'avons qu'à nous féliciter de nos maîtresses, principalement notre directrice qui est une véritable maman pour nous toutes.

Mes camarades sont toutes gentilles et aiment rire et s'amuser. Que de bonnes parties nous faisons ensemble aux récréations dans l'immense cour plantée de vigoureux ormes.

J'aime beaucoup mon école et c'est pourquoi nous essayons de la rendre encore plus accueillante et gaie.

Raymonde MICHAUD,
à Vauzelles.

L'ÉCOLE DE GÉRARDMER

Il est 7 h. 1/2, vite je me prépare pour partir à l'école. Je pars les mains dans les poches, quinze mètres derrière moi j'entends mon camarade me héler. « Roger, attends-moi, nous allons faire une bonne journée de classe. » Contents, nous voilà partis. Un peu avant l'école on entend des camarades qui jouent, qui crient; alors, vite, nous nous dirigeons vers la grande cour.

Nos camarades jouaient les uns aux voleurs, les autres aux billes; par-ci, par-là, des groupes sont formés. 8 heures approchent; au milieu de la cour un coup de sifflet strident se fait entendre, aussitôt les jeux arrêtent tous les écoliers qui viennent se ranger près du maître.

Nous montons en classe, on commence par faire du calcul mental; tous les élèves interrogés, on fait deux problèmes. Aussitôt les numéros mis au tableau, nous nous dépêchons de prendre les livres et de chercher les numéros indiqués. Les problèmes finis il est 10 heures; nous sortons en récréation pendant dix minutes et aussitôt les jeux reprennent ; mais vite il faut rentrer en classe.

Nous reprenons la classe, alors commence la lecture jusqu'à 11 heures où les élèves repartent vers leur domicile pour manger.

Mais il est 13 heures, il faut retourner en classe; on rentre en classe.

Une belle classe éclairée par quatre grandes fenêtres. Le bureau du maître, quatre rangées de tables bien alignées. Aux murs il y a des beaux cadres qui font l'ornement de la classe; dans le fond de la classe il y a une bibliothèque qui renferme de beaux livres.

Dessin de Madeleine Uhrig, Ostwald.

A peine rentrés nous commençons par la grammaire qui dure environ une heure; après nous faisons une dictée. La dictée finie nous sortons à la deuxième récréation de la journée. Rentrés de récréation on commence l'histoire de France ou la géographie. L'histoire finie, il est 4 heures moins cinq, le maître fait ranger les sacs et nous sortons, contents d'avoir fait une bonne journée de classe.

Roger DIDIER,
Gérardmer (Vosges).

JEAN A L'ÉCOLE

Je suis Jean C..., né à X... (Lozère), le 3 avril 1929. Je demeure à B..., venant d'une petite commune. Arrivé à B..., maman m'a présenté au directeur de l'école, M. D... Il m'a demandé mon nom. Et il m'a présenté à la maîtresse de la classe où je devais aller. Elle s'appelait Mme Sale, mais elle était propre. C'était en 6e. Après j'ai passé en 5e où M. S... était sourd, puis en 4e où M. D... m'a tiré les cheveux. En ce moment, je suis en 3e et la maîtresse est toujours malade. On nous met dans la classe, mais on ne nous apprend rien. Je suis tout de même le 14e. Enfin, je n'ai redoublé aucune classe. Il y a deux ans que je lis *Mon Camarade*. J'en suis très heureux. Il est intéressant.

Papa Noël a pensé à moi cette année. Mais moi j'ai pensé aux petits Espagnols. Je leur ai offert une petite somme de ma tirelire.

Jean C...

L'ÉCOLE DE SAINT-VALLIER

Mon école est située dans une espèce de parc entouré de murs qui ne sont pas très hauts. Elle comprend plusieurs bâtiments où dans chacun sont réparties plusieurs classes. Une vaste cour où poussent plusieurs platanes aux divers coins. Un préau supporté par quatre grosses piles formées de briques rectangulaires.

A 8 heures toutes les classes entrent et le travail commence, mais on languit vite et on attend avec impatience l'heure de la récréation. Elle arrive enfin, car on entend 10 heures sonner. Le maître nous fait sortir et bientôt la cour s'emplit de cris bruyants et joyeux. Ici c'est un jeu de saute-moutons; là un jeu de barres; plus loin un jeu de billes. Les plus grands discutent ensemble, un cahier ou un livre à la main.

Les maîtres vont de long en large de la cour. Mais bientôt un coup de cloche prévient que l'on rentre dans les classes et chacun se précipite vers le rang qui s'est formé devant chaque porte.

J'aime mon école car c'est là que je m'instruis et m'amuse gentiment.

Raymond CHAMPEL,
Saint-Vallier.

L'ÉCOLE D'ERMONT

L'école où je vais est construite sur une vaste place, sur laquelle est érigé le monument aux morts toujours abondamment fleuri. Les classes portent des corbeilles de bois où poussent des géraniums aux couleurs vives, qui descendent comme des cascades le long des murs.

L'école possède une bibliothèque de près de trois cents livres ; elle a aussi un journal qui a pour titre : *Espoir*; ce journal de huit pages est rédigé, illustré, imprimé par les élèves. Les maîtres affichent, sous le préau, des coupures de journaux apportées par les élèves; ce tableau mural renferme des articles bien divers, ainsi l'on peut voir le placide éléphant voisinant avec les vues d'un match de rugby américain. Le samedi, nous allons travailler soit le fer, soit le bois, dans un atelier situé dans la cour.

Les instituteurs sont très gentils, et nous apprennent très bien; aussi je suis content d'aller dans une si bonne école.

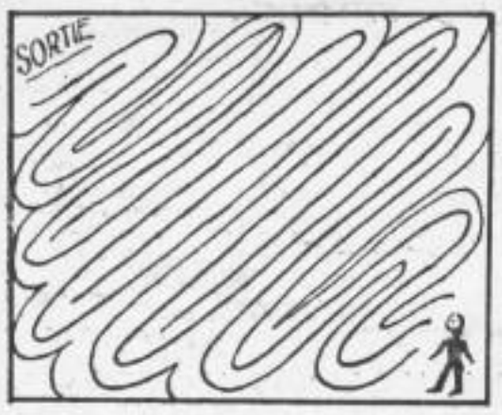
Je joins à ma lettre un dessin pour le concours : l'atelier.

Alphonse ANNEHEIM,
Ermont (Seine-et-Oise).

— ABONNEZ-VOUS! —
FAITES DES ABONNÉS!

VARIÉTÉS

LABYRINTHE



COCKTAIL DE LETTRES

Vous prenez délicatement les petits paquets de lettres ci-dessous, auxquels vous ajoutez peu à peu un O, deux U, quatre A, cinq I et 6 E. Le tout, convenablement préparé, doit donner une définition signée Anatole France :

L. JSTC. ST. L. SNCTN. DS. NJSTCS. TBLS.

LOGOGRIPHE

J'ai trois lettres et je suis un fleuve. Brouillez mes pieds et je deviens une plante dont les graines et les tiges sont également fort utiles. Ajoutez une queue et je suis alors une sorte de tapis. Brouillez mes pieds encore une fois : je deviens un animal féroce. Enfin, si vous changez un pied, je me transforme en une ville de France.

Qui suis-je ?

COMME LE TEMPS PASSE

Il y a vingt ans, racontait cet homme encore vert, bien qu'il eut des cheveux blancs, j'avais quatre fois l'âge de mon fils. Et aujourd'hui j'ai seulement le double de son âge. Pourrez-vous me dire quel âge j'avais lorsqu'il était seulement trois fois moins âgé que moi, sachant qu'à ce moment-là il était encore trop jeune pour avoir son permis de conduire ?

Un dernier renseignement : tous les âges considérés sont des nombres exacts d'années multiples de 5.

LE MOYEN DE FAIRE DES MESSAGES SECRETS

Le moyen le plus simple de rendre un message indéchiffrable à tous, sauf ceux qui sont dans le secret, est de *décaler* les lettres, par exemple de décider que A signifiera B, B signifiera C, etc...

Pour cela, on établit une liste des lettres dans le genre de celle-ci :

A = D,
B = E,
C = F,
D = G,
E = H...,

etc..., jusqu'à W qui signifie Z, X qui signifie A, B pour B et Z pour C...

Et avec cela on construit un « message » dans le goût de ceci :

YFBK IB YLKGLRO...

***

Maintenant que vous connaissez le truc, il faut voir si vous êtes capables de le dépister à votre tour. Recherchez donc avec quel « décalage » on a écrit le message suivant et ce qu'il signifie en « clair » :

DTCXQ RQWT NGU
RGTURKECEGU SWK QPV VTQWXG.

MOTS EN LOSANGE

×	= Consonne.
× × ×	= Pièce du jeu d'échecs
× × × × ×	= Fleuve français.
× × ×	= Canton de Suisse.
×	= Voyelle.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

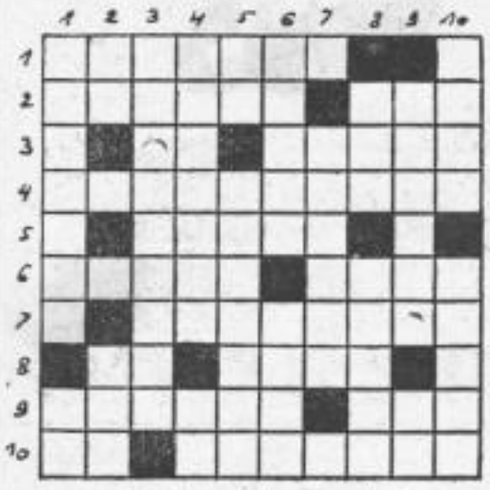
LE TOTON EN MIE DE PAIN

Voici un amusant jouet que vous pourrez confectionner séance tenante. Pétrissez une boulette de mie de pain bien frais, grosse comme une noix. Donnez-lui la forme d'une rondelle de 4 cm. de diamètre,

sur 2 cm. d'épaisseur environ. Pincez-la tout autour pour l'amincir en biseau, ce qui fera saillir deux pointes. Celle du dessus aura 3 cm. environ; ce sera le manche du toton. Celle du dessous, moins allongée de moitié (1 cm. 5), formera la pointe. Quand le pain sera devenu dur, vous aurez un jouet solide.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 167

Horizontalement. — 1. Pierre précieuse. — 2. Accorda. Enleva. — 3. Parcouru des yeux. Chat. — 4. Qui cause de la souffrance. — 5. Harpon dentelé, pour prendre les tortues. — 6. Extrême blancheur. Lisière. — 7. Fleurs. — 8. Adjectif numéral. Pour attacher. — 9. Très affligé. Venue au monde. — 10. Aimé des chiens. Qui a du bonheur.



Verticalement. — 1. Balance gauchement son corps. Note. — 2. Pronom. Terminaison de participe. — 3. Dépôts argileux que les eaux laissent en se retirant. — 4. Action de prendre l'empreinte. Marque la surprise. — 5. Article. Justesse de l'ouïe. — 6. Ville de Belgique. Endroit. — 7. Cercle rougeâtre qui entoure un point inflammatoire. — 8. Enlève. Mammifère de l'hémisphère boréal. — 9. Effronterie. Possédé. — 10. Contraire à la vérité. Comté d'Angleterre.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 166

Horizontalement. — 1. Valeureuse. — 2. Os. Hutin. — 3. Mousse. IR. — 4. Ra. Talon. — 5. Indigo. Été. — 6. Ré. Morose. — 7. Si. Ré. — 8. Sismique. — 9. Œuvres. — 10. Rentrée. Té.

Verticalement. — 1. Vampires. — 2. Ne. Ile. — 3. Lourd. Os. — 4. Es alm. Mot. — 5. Gosier. — 6. Rhétorique. — 7. Eu. Uve. — 8. Utiles. ER. — 9. Sjroter. Et. — 10. Eu. Ne. Erse.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 165

Rébus. — Qui trop embrasse mal étreint.

Charade. — An, goût, e (Engouer).

Logogriphe. — Moutarde, Outarde, Moutard, Mou, Tard, Outre, Moue, Mure, Dé.

Mots en étoile

M
R A
C A M E L O T
A R A M I S
M A T I N
R E M I S E
M A L I N E S
O S
T

Mots en croix

R O S
E R E
P A S
R E P E N T A N T
O R A N G E R I E
S E S T E R C E S
A R C
N I E
T E S

LE COURRIER DE JANOT

Jean Chamary : Je reproduis ton envoi, mais j'ai supprimé certains noms propres, pour que tu n'aies pas d'ennuis. — *Roger Colon, Liège :* Sois tranquille, nous ne modifierons par le journal pour le moment, et c'est seulement si nos lecteurs, dans leur grande majorité, nous demandent une histoire en images supplémentaire que nous supprimerons un roman. Merci de ton excellent récit, qui sera imprimé. — *Charles Hommet, Port-en-Bessin :* Content que notre journal te plaise et en particulier notre nouvelle histoire *Poo Volant*. Tu as vu que, comme tu le demandais, nous avons rétabli notre *Coin du Bricoleur*.

***

Le Club des Castors prévient que de jeunes enfants de Turkménie désireraient correspondre et échanger des timbres avec des enfants français. Mais il faudrait de préférence leur écrire en espéranto. Voici l'adresse : *Ecole n° 5, à Arekhkaba.* T. S. S. R. (U.R.S.S.).

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois . . . . . 2 fr. 50
3 mois . . . . . 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

On vient d'envoyer une lettre « à n'ouvrir que dans cinq mille ans ».

— Où cela?

— En Amérique, voyons... C'est une lettre un peu particulière et qu'on ne peut confier à la poste. Les Américains l'appellent *capsule du temps*. Enterrée à 15 mètres de profondeur, au beau milieu de l'Exposition de New-York, une longue torpille de métal, ne contient, rassurez-vous, aucun explosif (ce serait une bien vilaine farce à faire à nos descendants qui ne se serviront de la poudre que pour fouiller le centre de la terre ou lancer des avions fusées vers les astres...), elle renferme au contraire des objets et des outils pacifiques capables de renseigner très exactement sur l'état de notre civilisation.

Combien nous-mêmes regrettons de ne pas avoir à notre disposition une capsule du temps lancée il y a cinq mille ans par les Égyptiens, par exemple! Il nous faut fouiller des déserts, explorer des grottes, remuer la vase de grands fleuves pour découvrir une poterie, des os, une assise de pierre, quelques signes taillés ou peints sur une roche; si nous trouvons bien encore des armes, des bijoux, des outils, les textes nous manquent qui nous renseigneraient sur les coutumes, les croyances, les connaissances de nos ancêtres; grâce à la pierre de Rosette où une inscription est répétée en plusieurs langues, le savant français *Champollion* parvint, après de longues années de travail, à déchiffrer l'écriture si compliquée des Égyptiens, les *hiéroglyphes*, et on a pu lire des milliers de textes qui jusqu'alors restaient mystérieux.

Pour beaucoup d'autres civilisations, hélas! le mystère persiste.

De tout un type d'humanité qui a duré des milliers d'années, nous possédons seulement... une mâchoire!

Heureux citoyens de l'an 6939 : que de choses on a pu faire tenir pour vous dans un tube ayant 2 m. 30 de long et 20 centimètres de diamètre! C'est un vrai musée que vous déballerez. Et on a pensé à tout.

Voulez-vous des objets? Voici trente-cinq articles d'usage courant depuis l'ouvre-boîte de conserves jusqu'à l'ampoule électrique, en passant par le stylographe, la règle à calcul et le pneu d'automobile, voici des échantillons de tissus; des fils de lin, de chanvre, etc., un costume d'homme et un costume de femme à la mode d'août 1938, une série de petits tubes contenant graines et semences les plus usuelles.

Deux livres, remarquablement imprimés et reliés, sont enfermés dans le tube : une Bible, et le catalogue des objets avec notices explicatives.

Toute une bibliothèque y prend place également sous forme de films de petit format — ainsi une encyclopédie scientifique comprenant 100 gros volumes tient sur 325 m. de pellicule. Des livres entiers ont été filmés : romans, poésies, almanachs, chansons (parole et musique), catalogues, journaux, même des indicateurs de chemins de fer et lignes aériennes. On n'a pas oublié les recettes de cuisine, et ces messieurs de l'an 6938, habitués à se nourrir de petites pilules, pourront se donner une bonne indigestion avec de la dinde truffée! Des clichés stéréoscopiques ont été pris des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture. Sur films sonores sont enregistrées les voix des plus grands personnages contemporains; ailleurs une fable est débitée en 20 langues, une prière en 300 dialectes.

Là vous m'arrêtez : Comment nos descendants comprendraient-ils seulement l'anglais? Qui parlera l'anglais dans cinq mille ans? Personne, sans doute... On y a pensé. Le film sonore commence donc par un cours d'anglais, et de même qu'un professeur désigne à ses élèves les objets qu'il nomme, la table, la chaise : *this is a « table », this is a « chair »*, le haut-parleur annonce les objets que montre le film; on passe ensuite à l'alphabet, à la grammaire, etc., pour finir par des notions d'argot!

Mais si le cinéma n'existe plus, ou est complètement transformé? Vous pensez bien que le tube contient l'appareil de projection.

Mais si le courant électrique n'est plus le même? Et si on n'emploie plus à cette époque le courant électrique? On a prévu cette éventualité, et un petit générateur électrique a pris place dans le tube.

Ce tube, lui-même, résistera-t-il cinq mille ans?

Rassurez-vous. A moins d'un formidable tremblement de terre, il résistera — même au feu, même à l'eau de mer. Il est fait d'un alliage de cuivre, de chrome et d'argent trempé à haute température; à l'intérieur, protégée par un tissu d'amiante, une enveloppe de verre pyrex est divisée en dix compartiments que l'on a vidés d'air puis remplis d'azote pour éviter toute oxydation; un mastic imperméable met l'enveloppe de verre à l'abri des intempéries et des chocs.

Encore une question, direz-vous : Pourquoi et comment aura-t-on, dans cinq mille ans exactement, l'idée de défoncer la terre à l'endroit précis où se trouve la capsule du temps? Toutes les précautions sont prises pour que les hommes de l'an 6938 aient la curiosité de le faire : des descriptions du tube, des plans d'emplacement gravés sur métal vont être déposés dans tous les musées, dans toutes les bibliothèques du monde. Ce n'est pas tout : on en placera dans des endroits très reculés, dans les montagnes du Thibet comme aux pôles. Il serait vraiment dommage qu'une telle publicité ne portât pas ses fruits au moment voulu.

Reste une dernière objection, et c'est moi qui la ferai. Après qu'une commission de savants eut déterminé dans les moindres détails la disposition du tube et son contenu, trois hommes parmi les plus éminents ont rédigé un « message aux frères de l'avenir », message qui a été mis dans le tube avant que celui-ci fût définitivement scellé et solennellement enterré. Ces trois hommes sont : le grand physicien américain *Millikan*, l'écrivain réputé *Thomas Mann* chassé d'Allemagne, le savant *Einstein*, lui aussi chassé d'Allemagne. Et ces trois hommes disent : Nous faisons confiance à l'humanité et vous saluons frères futurs qui serez, n'est-ce pas, heureux et libres; voyez-vous, en ce 22 août 1938, où le progrès scientifique permettrait à tous de vivre dans le bien-être et la dignité, il y a des gens qui ne peuvent travailler et manquent de tout, il y a des peuples qui se battent comme aux temps barbares, il y a des « chefs » qui veulent dominer le monde. Si ces méthodes de violence venaient à triompher, l'humanité répétera le triste récit de guerres et d'oppressions comme au temps passé...

On devine l'émotion qui étreint ces trois hommes. Comme au temps où les Arabes, peuple guerrier, faisaient flamber joyeusement la bibliothèque d'Alexandrie, anéantissant, en l'an 640, les œuvres les plus précieuses du monde antique, Thomas Mann et Albert Einstein ont vu des brutes en uniforme brûler des livres sur les places publiques des villes allemandes. Que deviendrait l'humanité, pensent-ils, après cinq mille ans d'effroyables guerres provoquées par le fascisme?

Peut-être des individus hirsutes et grelottant de froid danseront-ils en hurlant autour d'un lourd poteau bariolé de croix gammées : la « capsule du temps » déterrée par hasard et qu'ils n'auront pas su ouvrir...

BOUR.

POLYCARPE... ET LE SINGE...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

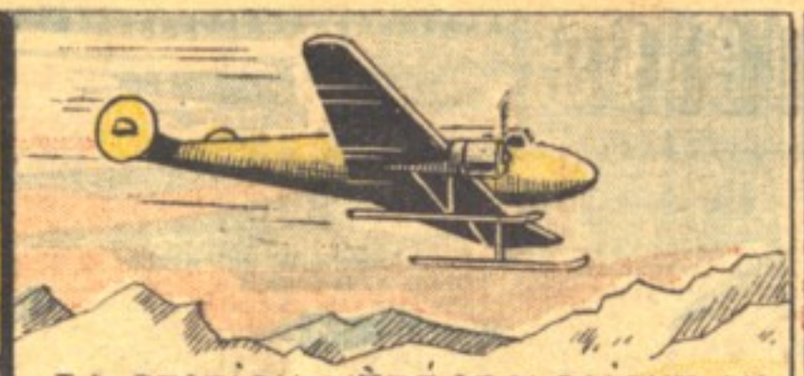
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.581.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

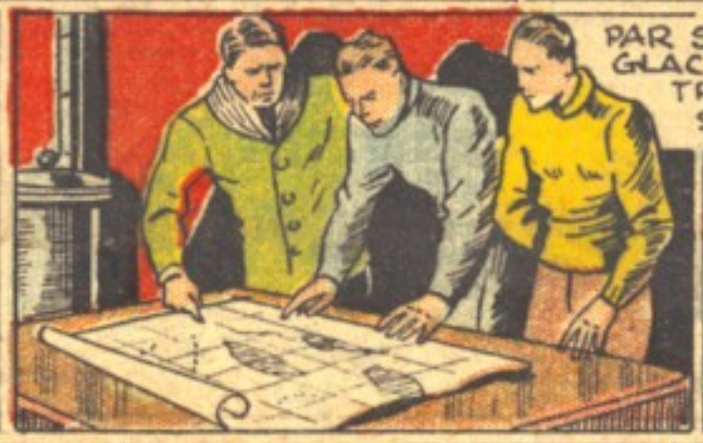
RESUMÉ

GOUPIL DIT "FOU VOLANT", ET SON FIDÈLE RADIO GARNIER DIT "MICRO", VIENNENT DE RAVITAILLER, DANS LA TEMPÊTE, LA PETITE VILLE DE GRIMBY, DANS LE GRAND NORD CANADIEN. ILS REPARTENT VERS LE CAP DE L'OURS.



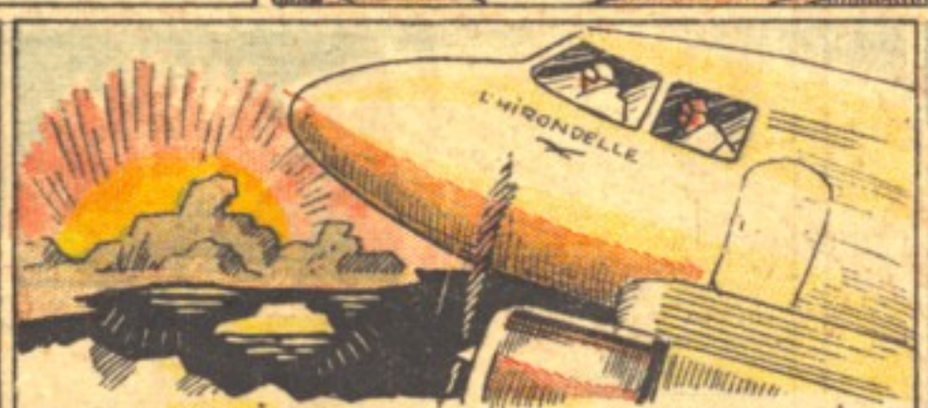
LA STATION MÉTÉOROLOGIQUE DU CAP DE L'OURS, SIGNALAIT QUE LE SAVANT NORDBERG ET DEUX COMPAGNONS SE TROUVAIENT EN PÉRIL...

ON ATTENDAIT AVEC IMPATIENCE "FOU VOLANT".



PAR SUITE DE LA DÉBÂCLE DES GLACES, NORDBERG A ÉTÉ ENTRAÎNÉ A LA DÉRIVE. IL S'AGIT DE LE REPÉRER.

PROFITANT DU TEMPS CLAIR, L'HIRONDELLE VOLE VERS LA BANQUISE.

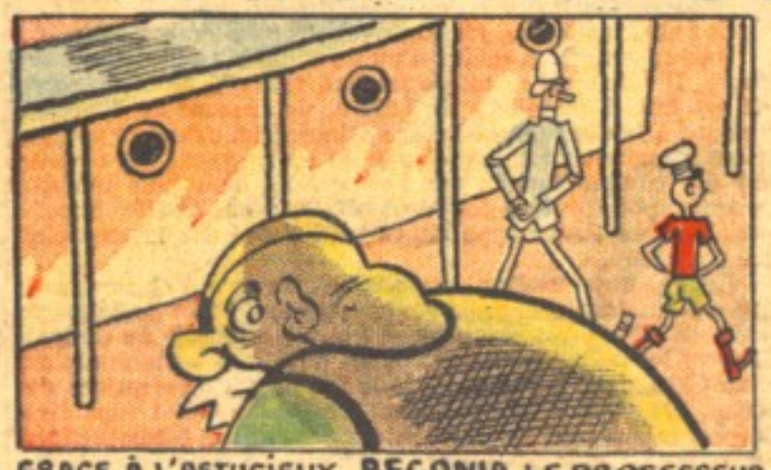


PAS UNE MINUTE A PERDRE CAR LA NUIT TOMBE VITE DANS L'ARCTIQUE.

ARME DE JUMELLES, MICRO RETROUVERA-T-IL, PARMI LES ICEBERGS, LA MISSION NORDBERG, EMPORTÉE PAR LA BANQUISE.

LA SEMAINE PROCHAINE :
TROIS HOMMES PERDUS

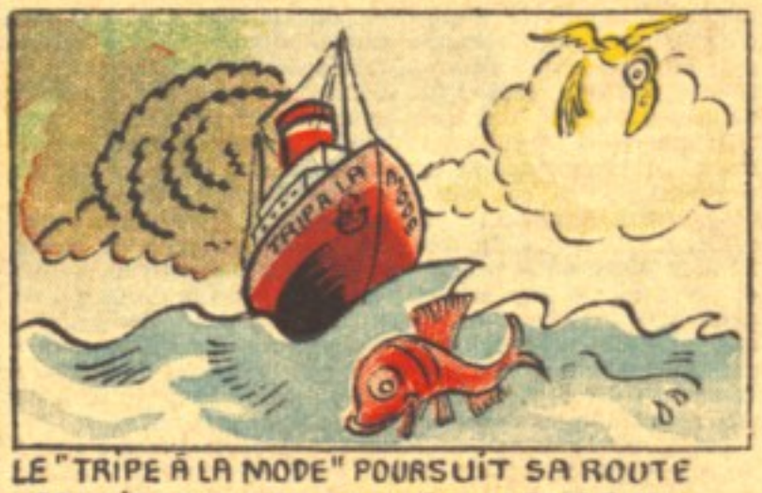
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS



GRACE À L'ASTUCIEUX BEGONIA, LE PROFESSEUR HUMERUS A PU MATER LA RÉVOLTE DE L'EQUIPAGE ET LE BANDIT GROSSAC FILE DOUX

TANDIS QUE LE "TRIPE A LA MODE" VOGUE VERS LE TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE LE SINISTRE OTTO SCHLASS, LA RAGE AU CŒUR, EST DEVENU BARMAN

MAIS UN SOIR L'ABOMINABLE GROSSAC S'APPROCHE DE LA BOUSSOLE DU BORD ET LA FAUSSE À L'AIDE D'UN AIMANT



LE "TRIPE À LA MODE" POURSUIT SA ROUTE VERS L'EST ALORS QUE LE PROFESSEUR HUMERUS CROYAIT ALLER AU SUD.

C'ETAIT PENDANT L'HORREUR D'UNE PROFONDE NUIT QUE LE BATEAU SE DIRIGEA VERS L'UN DES TERRIBLES RECIFS DE PARATAPA.

PARATAPA.PA... POUM! TARATARATRA! UN CAHOS TERRIBLE. À LA GRANDE JOIE DES POISSONS LE "TRIPE À LA MODE" COULE AU FOND DE L'OCEAN.

BEGONIA, HUMERUS, GROSSAC ET OTTO SCHLASS ONT PU SE REFUGIER SUR UN RADEAU QUI VOGUE AU GRE DES FLOTS DEMONTÉS.

VOICI HUIT JOURS QUE LES NAUFRAGÉS N'ONT RIEN MANGÉ ET BEGONIA N'APERÇOIT TOUJOURS AUCUNE TERRE À L'HORIZON.

BEGONIA, INNOCENTE BREBIS, SE REND COMPTE QU'IL VA PEUT ETRE APAISER LA FAIM DE LOUP QUI TIENT L'ABOMINABLE GROSSAC (À SUIVRE)

N° 168

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 16 FÉVRIER 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE ET BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTES QUI A ETE ENLEVE PAR LES TROUPES DU REBELLE VIRGULIO. NOS HÉROS ARRIVENT PRES DU TEMPLE OU LE Pr EST RETENU PRISONNIER.

LORSQUE NOS DEUX AMIS FURENT INSTALLÉS DERRIÈRE LEUR ROCHER FACE À LA PIERRE SCULPTÉE BOB, DE SA POCHE, SORTIT UN GROS LANCE-PIERRE !.. AJUSTANT ALORS LA TÊTE DE L'AIGLE, BOB TIRA.

APRÈS PLUSIEURS ESSAIS INFRUCTUEUX UNE PIERRE LANCÉE PAR BOB VINT FRAPPER L'ŒIL DE L'AIGLE.... AUSSITÔT UN DÉCLIC SE FIT ENTENDRE...

EN EFFET NOS DEUX AMIS AVAIENT, EN ÉTANT PRUDENTS ÉCHAPPÉ À UN DANGER TERRIBLE.. DÈS QUE LE BOUTON AVAIT ÉTÉ TOUCHÉ LA PIERRE SE HÉRISSA DE POINTES ACÉRÉES ET S'ABATTIT EN DEUX SECONDES EN AVANT.. QUICONQUE SE FÛT TROUVÉ LÀ EÛT ÉTÉ INÉVITABLEMENT ÉCRASÉ !..

LAISSANT BOB TOUT À FAIT DÉSOLÉ JIM PÉNÈTRE AVEC PRUDENCE DANS LE TEMPLE

JIM ENTENDIT SOUDAIN UN BRUIT SOURD DERRIÈRE LUI ET LA PLUS COMPLÈTE OBSCURITÉ SE FIT DANS LE COULOIR OÙ IL SE TROUVAIT.. LA PORTE SECRÈTE VENAIT DE SE REFERMER... IL PRIT SA LAMPE DE POCHE...

LES CRAINTES DE JIM N'ÉTAIENT PAS VAINES !.... AUSSITÔT QUE BOB EUT FAIT JOUER LE RESSORT DE LA PORTE, UNE CLOCHE SONNA DANS UNE GRANDE SALLE DU TEMPLE OÙ ÉTAIENT RÉUNIS LES CHEFS DE LA REBELLION.. LE MÉTIS QUI AVAIT ÉTÉ CHERCHER LE FAUX PLAN CHEZ GARCIA ÉTAIT ENCORE AVEC EUX...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui vient de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec son ami Huck. Et les voilà qui sont témoins d'une scène dramatique.*

Chapitre IX. — LA NUIT DANS LE CIMETIÈRE

(suite)

Il menaçait le docteur, lui mettant son poing dans la figure; mais celui-ci riposta d'un coup à l'improviste qui mit le drôle par terre. Potter lâcha son couteau et s'exclama :

— Eh là! ne touchez pas à mon copain! en empoignant le docteur à bras-le-corps.

Les deux hommes roulèrent par terre, engageant une lutte farouche sur l'herbe, labourant le sol de leurs talons. L'Indien s'était remis sur ses pieds, et ses yeux flamboyaient de colère; il attrapa le couteau de Potter et se mit à tournoyer comme un chat autour des deux combattants, guettant l'occasion. Tout à coup le docteur se dégagea, s'empara d'un morceau de bois et en porta à Potter un coup qui l'étendit sur le sol. C'est alors que le métis s'élança pour plonger son poignard jusqu'à la garde dans la poitrine du jeune homme, qui chancela et s'écroula sur Potter en l'inondant de son

— Allons, viens, c'est assez pour aujourd'hui, il vaut mieux se sauver chacun de son côté.

sang. A ce moment, la lune disparut derrière les nuages et cacha ce terrible spectacle aux yeux des deux garçons épouvantés qui s'enfuirent à toute vitesse dans l'obscurité.

Quand la lune réapparut, Joë l'Indien contemplait les deux formes à ses pieds. Le docteur murmura quelques syllabes inarticulées, frissonna une fois ou deux, puis rendit le dernier soupir.

— Notre compte est réglé, le diable m'emporte! murmura le métis.

Il vida les poches du cadavre; ensuite il plaça dans la main droite de Potter le poignard fatal, puis alla s'asseoir sur le cercueil ouvert. Quelques minutes passèrent, puis Potter commença à remuer et à grogner. Sa main se referma sur le poignard, qu'il leva en l'air; il l'examina d'un œil vague et le laissa retomber en frissonnant. Alors, s'asseyant, il repoussa le cadavre et regarda d'un air hébété autour de lui. Son regard rencontra Joë l'Indien.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il.

— C'est une sale affaire, répondit l'autre sans bouger. Qu'est-ce qui t'a pris?

— Moi, mais ce n'est pas moi qui ai jamais fait cela!

— Ecoute, ce n'est pas en disant cela que ça changera grand'chose.

Potter se mit à trembler et pâlit affreusement.

— Je croyais bien que je n'étais plus saoul! Je n'aurai pas dû boire cette nuit. J'ai la tête encore plus lourde que quand nous sommes partis pour venir ici... Je me sens complètement abruti, pas moyen de me rappeler quoi que ce soit. Dis-moi, Joë, franchement, dis-moi, mon vieux copain, alors c'est moi qui ai fait cela? Je n'ai jamais voulu le faire, non. Joë, raconte-moi comment ça c'est passé? Oh, Joë, c'est terrible, un homme si jeune et qui promettait tellement!

— Eh bien quoi, vous luttiez et il t'a attrapé avec ce bout de bois, et il t'en a flanqué un coup qui t'a allongé par terre. Alors tu t'es relevé en titubant. Tu as attrapé ton couteau et tu le lui as enfoncé dans le corps juste au moment où il allait te faire une nouvelle prise. Et c'est comme cela que tu l'as étendu mort tel qu'il est maintenant!

— Je t'assure que je ne savais pas ce que je faisais. Que je meure à l'instant si je savais ce que je faisais. Tout cela est la faute du whisky et de la colère. Il n'y a pas d'erreur, je ne m'étais jamais servi d'une arme jusqu'à ce jour; il m'est arrivé de me battre, mais jamais avec des armes, tout le monde peut le dire. Joë, ne le raconte pas; dis-moi, Joë, que tu ne vas pas le raconter! Tu seras un chic type. Je t'ai toujours aimé, Joë, et j'ai toujours pris ton parti, tu t'en souviens, n'est-ce pas? Tu ne vas pas le raconter, n'est-ce pas Joë?

Et le malheureux tomba aux genoux du misérable meurtrier en joignant des mains suppliantes.

— Non, tu as toujours été chic et bon copain avec moi, Potter, et je ne te dénoncerai pas. Là, vois-tu, je suis aussi chic avec toi qu'on peut l'être!

— Oh! Joë, tu es bon comme un ange, je te bénirai pour ce que tu viens de me dire jusqu'à la fin de mes jours, s'écria Potter qui se mit à pleurer.

— Allons, viens, c'est assez pour aujourd'hui, ce n'est pas le moment de pleurnicher, il vaut mieux se sauver chacun de son côté. Allons, grouille-toi, et ne laisse pas de traces derrière toi.

Potter s'éloigna d'abord à pas lents, mais bientôt il fila à fond de train. Le métis le suivait des yeux et murmura :

— S'il est aussi saoul par ce qu'il a bu et s'il est aussi abruti par le coup qu'il a reçu qu'il en a l'air, il ne pensera plus à son couteau avant qu'il soit si loin qu'il n'osera plus revenir tout seul le rechercher! Du vrai sang de navet, va!

Quelques minutes plus tard, l'assassiné, le cadavre de Williams dans sa couverture, le cercueil abandonné et la tombe ouverte se trouvaient seuls exposés aux regards de la lune. Le silence régna de nouveau dans le cimetière.

Chapitre X. — LE SERMENT

Les deux gamins, rendus muets par la terreur, dévalaient à toute vitesse vers le village; de temps en temps, ils jetaient un coup d'œil par-dessus leur épaule dans l'appréhension que quelqu'un les ait suivis. Chaque arbre sur le chemin leur semblait un homme, un ennemi, et cela leur coupait la respiration, et quand ils passaient devant quelque maison isolée l'aboiement des chiens de garde leur donnait des ailes.

— Si nous pouvions seulement arriver jusqu'à la vieille tannerie sans nous arrêter, haleta Tom entre deux respirations coupées. Ah! je n'en peux plus!

Huck ne répondait que par des gémissements et les deux enfants poursuivirent leur course, les yeux fixés sur le but qu'ils s'étaient assigné. Enfin, ils l'atteignirent et côte à côte franchirent la porte ouverte de la vieille usine. Epuisés, mais heureux, ils s'allongèrent dans l'obscurité protectrice; peu à peu leurs pulsations se calmèrent et Tom dit à voix basse :

— Dis donc, Huck, comment penses-tu que ça va finir?

— Si le Dr Robinson est mort, je pense que ça finira par une pendaison.

— Tu crois?

— Eh bien quoi, bien sûr!

Tom réfléchit un moment, puis il dit :

— Mais, qui va raconter cette histoire? Nous...

— Qu'est-ce qui te prend? Si quelque chose arrive et qu'on ne pend pas Joë l'Indien, c'est lui qui nous tuera un jour ou l'autre, aussi vrai que nous sommes couchés ici.

— C'est tout à fait ce que je pensais.

— Si quelqu'un parle, ce sera Potter. Il est assez bête pour cela et puis par-dessus le marché il a toujours bu un coup.

Tom ne dit rien et continua de réfléchir.

— Huck, murmura-t-il au bout d'un instant, mais Potter, il ne sait rien. Comment est-ce qu'il pourrait parler?

— Pour quelles raisons est-ce qu'il ne sait rien?

— Parce qu'il venait justement d'être assommé quand Joë l'Indien a fait le coup. Penses-tu qu'il pourrait savoir quelque chose?

— Sapristi, c'est pourtant vrai, Tom.

— Et puis encore, regarde, peut-être bien qu'il a été complètement assommé.

— Ça, non, ça n'est pas possible, parce qu'il était saoul : ça se voyait bien et d'ailleurs, il l'est toujours! Tiens, quand papa était saoul on aurait pu l'assommer avec une église que ça ne lui aurait rien fait. C'est lui-même qui le disait. Alors c'est la même chose pour Potter, naturellement! Mais, quand un homme n'est pas saoul, ça je reconnais qu'un coup comme celui qu'il a reçu aurait pu le tuer!

Après un moment de réflexion, Tom dit encore :

— Huck, es-tu sûr de pouvoir garder le secret?

— Tom, nous devons le garder, ce secret, tu le sais bien; ce diable d'Indien nous noiera comme une paire de chats si nous disons quoi que ce soit sur cette affaire et si on ne le pend pas. Ecoute, Tom, nous allons nous jurer l'un à l'autre, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, de ne pas dire mot de cette histoire.

— Je suis d'accord, Huck, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Lève la main et jurons que...

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je tiens à vous remercier pour les lettres que vous m'envoyez en ce moment. Non seulement elles sont très intéressantes, mais elles sont aussi très nombreuses et voilà longtemps que je n'ai pas eu un courrier aussi abondant.

J'ai reçu beaucoup de récits, et aussi beaucoup de très jolis dessins. Ce qui fait que dans un très prochain numéro de Mon Camarade *on va pouvoir faire une page* tout entière, *rien qu'en dessins et en histoires de nos lecteurs, ce qui est extrêmement bien.*

Comme je l'avais demandé, beaucoup de mes petits amis m'ont envoyé leur avis sur les nouvelles histoires qui paraissent dans le journal. D'après les premières lettres que j'ai reçues (mais ce n'est encore qu'un commencement et certainement je recevrai beaucoup plus de lettres sur ce sujet la semaine prochaine).

Fred Hardi en l'An 2039 *plaît beaucoup et on se passionne aux aventures de notre nouvel héros ainsi qu'à celles de son héroïque amie Viviane Merlin. Une histoire nouvelle qui a l'air de bien plaire, elle aussi, c'est* Fou volant, *qui n'est pas commencée depuis très longtemps, mais qui intéresse déjà beaucoup de mes amis. Goupil le Fou volant et son radio fidèle, Jean Micro, sont déjà très populaires, et c'est tant mieux.*

Parmi les critiques que j'ai reçues, un de mes petits camarades disait que Toto et Toutoune *avaient des aventures depuis très longtemps déjà et qu'il voudrait bien voir d'autres héros à leur place. Je vous demande si c'est votre avis. Déjà l'an dernier, un petit camarade avait trouvé qu'il en avait assez de* Jim Mystère *et avait demandé à ce qu'on le supprime. Mais tout le monde a protesté là-dessus et* Jim Mystère *est arrivé bon premier à notre Concours annuel des plus belles histoires de* Mon Camarade. *Aussi Jim et Bob, son ami, continuent-ils chaque semaine d'avoir de nouvelles et merveilleuses aventures. En sera-t-il de même pour* Toto et Toutoune? *ou bien certains de mes amis seront-ils d'accord avec cette critique et voudront-ils avoir de nouveaux héros à leur place? C'est ce que vos lettres m'apprendront.*

Une histoire dont on ne me parle pas beaucoup c'est Bégonia, Chercheur de trésor. *Les* Bégonias *de maintenant sont un peu différents de ce qu'ils étaient autrefois. Au lieu d'être une aventure comique par chaque numéro, c'est maintenant une grande aventure à suivre dans chaque numéro. Est-ce que l'histoire vous plaît mieux maintenant?*

Enfin, comme je vous l'ai déjà demandé, envoyez-moi votre avis détaillé sur le Journal. Non seulement ça me fait plaisir de savoir si vous êtes d'accord ou non avec mes idées, si vous aimez les mêmes histoires que moi, mais c'est très utile à ces messieurs-dames de la rédaction pour savoir ce qui vous plaît et ce qui ne vous plaît pas, pour pouvoir changer et embellir le journal.

Bien sûr aussi continuez en m'écrivant et à m'envoyer des récits sur l'école ou autour de l'école, ou autour des écoliers qui sont vos petits camarades d'école. Le Concours des plus belles histoires sur l'école va continuer encore quinze jours. Après, ce sera la clôture et on décidera qui sera digne de recevoir des prix.

J'ai reçu aussi d'un peu partout de bonnes nouvelles de nos Clubs. Il s'en forme un peu dans tous les coins, comme ce club nouveau de Gentilly qui a pris le très joli petit nom de Club des Ecureuils. *Ils demandent des adhérents qui habitent Gentilly, Arcueil, Villejuif, pour se joindre à eux. Ils sont entrés en rapport avec les* Castors *de la vallée de la Bièvre qui leur donnent un sérieux coup de main pour commencer leur travail. Et de même nous avons à tous les courriers des nouvelles de* Clubs des Pingouins, *de* Lionceaux, *de* Joyeux Zèbres, *de* Gais Pinsons, *de* Petits Furets, d'Aigles. *Il y aura bientôt, vous le voyez, une vraie ménagerie dans nos Clubs, faite rien que d'animaux très gentils et très sages malgré leurs noms variés. Et c'est très bien ainsi, j'en suis bien content.*

Nous, au Club de la rue du Fer-à-repasser, on a voulu se donner un nom d'animal, mais on n'a pas pu se mettre d'accord. Lulu, le collectionneur de timbres-poste, voulait nous appeler les Kiwuy. *Personne ne savait ce que c'était. Il nous a dit que c'était un animal qu'il avait vu sur les timbres d'Australie et les boîtes de cirage, un drôle d'oiseau qui a des poils au lieu de plumes et pas d'ailes. Mais vraiment, d'après l'image, c'était trop laid à voir et aussi le nom était trop difficile à prononcer. Pierrette a alors proposé les* Rossignols d'avril *ou les* Hirondelles du printemps, *mais les garçons n'ont pas voulu, ils ont trouvé que c'était trop poétique. Julot a parlé des* Bourriquots, *mais on lui a dit qu'il se fichait de nous, et quand Jacquot a proposé les* Tigres *on lui a dit que c'était un animal trop méchant. Ce qui fait qu'on est bien embarrassés. Mais je suis sûr qu'on trouvera un beau nom de petite ou de grosse bête pour notre Club. Je vous tiendrai au courant.*

A propos, on me charge de vous dire que notre carte d'Amis de Mon Camarade 1939 *pour les Clubs vient de paraître. La demander sans tarder à l'administration du journal. C'est très important. Que tous les secrétaires de Clubs ne manquent pas de nous écrire très vite à ce sujet.*

Là-dessus, je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles, et à la prochaine lettre.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — Noubliez pas les enfants espagnols réfugiés. Nous transmettons tous les dons en argent, vêtements, etc., qui parviennent au bureau du Journal.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

Le coin des Fillettes

VOS JOLIS GANTS DE LAINE

D'une grande facilité d'exécution si vous suivez bien la marche du travail. Il vous faut 70 grammes de laine.

Montez 39 mailles chaînette sur 4 aiguilles de 2 mm.

Faites un petit poignet en côtes fines 1 et 1 pendant 2 cm. et vous allez commencer la main qui se fait au point (soit le point de riz que je vous ai déjà indiqué pour différentes pièces de ces parures au tricot) ou au point de granit :

POINT DE GRANIT : 1er rang (endroit du travail) tout à l'envers; 2e rang (envers du travail), 1 maille endroit, 1 maille envers; reprenez 1er et 2e rangs tout le tempe.

Avant de commencer la main, disposez-en les mailles ainsi :

1re aiguille, 16 mailles pour la paume;
2e aiguille, 3 mailles pour le pouce;
3e aiguille, 10 mailles pour le dos;
4e aiguille, 10 mailles pour le dos.

Tricotez en tournant pendant 5 cm. (environ 16 rangs) en exécutant tous les 4 tours une augmentation dans la 1re maille du pouce; on obtient ainsi 7 mailles en tout pour le pouce que vous terminez immédiatement, laissant le reste de la main sur les aiguilles en attente.

Procédez ainsi, après avoir fait les 16 mailles de la paume, laissez-les en attente. Tricotez sur une aiguille 5 mailles du pouce, puis sur une 2e aiguille les 2 mailles restantes du pouce et 2 mailles que vous montez; sur une 3e aiguille montez 4 mailles

encore. Vous avez donc 13 mailles pour votre pouce et vous tricotez en tournant pendant 4 cm. 1/2, puis pendant 2 tours prenez 2 mailles ensemble; il reste 3 mailles que vous fermez en passant la laine dedans et arrêtez. Avant de terminer le pouce, vérifiez sa longueur à votre doigt au bout des 4 cm., s'il est trop court faites quelques rangs en plus avant de fermer.

Reprendre alors les 16 mailles paume; relevez 4 mailles sur l'entre-pouce, les 4 du milieu; tricotez les 2 fois 10 mailles du dos.

Tricotez en tournant les 40 mailles pendant 3 cm. au point granit. Vous allez exécuter maintenant les doigts.

Chaque doigt se fait comme le pouce en laissant en attente ce qui reste à tricoter.

PETIT DOIGT : Tricotez 3 mailles de la paume, montez 2 mailles sur une aiguille pour l'entre-doigts, tricotez sur une 3e aiguille 4 mailles du dos, vous obtenez 9 mailles que vous faites en tournant pendant 4 cm. Fermez comme le pouce.

ANNULAIRE : 4 mailles paume, montez 2 mailles entre-doigts, 5 mailles dos, relevez 1 maille sur l'entre-doigts du petit doigt, vous avez 12 mailles. Tricotez pendant 5 cm. Arrêtez.

MAJEUR : 4 mailles paume, montez 2 mailles entre-doigts, 5 mailles dos, relevez 2 mailles sur l'entre-doigts de l'annulaire, vous avez 13 mailles. Tricotez en rond, arrêtez.

INDEX : 5 mailles paume, 6 mailles dos et relevez une maille sur l'entre-doigts du majeur, vous avez 12 mailles, tricotez en rond. Arrêtez.

La main droite fait vis-à-vis bien symétrique. Vérifiez à chaque doigt avec la longueur du vôtre.

MANCHETTE : Remontez sur les aiguilles de 3 mm. vos mailles du poignet et tricotez ainsi (fig. II) : 1 maille endroit, 1 jeté, sautez la maille suivante du rang précédent, 1 maille endroit, 1 jeté, etc. Tous les rangs de même, en ayant soin de faire la maille dans le jeté du rang précédent.

Ceci en augmentant de 4 mailles dans un tour tous les 4 tours. Faites une haute manchette de 12 cm. (pour avoir une manchette plus collante, n'augmenter que de 2 points tous les 7 tours).

Au bord faites 4 rangs de jersey uni. La grille doit être faite en trois couleurs. Tous les 3 rangs changez de couleur en nouant la nouvelle laine.

Selon la grosseur de votre laine, vous allez passer au point de reprise dans ce réseau (fig. III), une ou deux fois, même trois dans une même rangée. La grille et le tissage sont faits de 3 rangs : bleu vif, jaune pâle, rouge brique. Ou bien rouge, jaune, vert.

Le gant est d'une de ces couleurs comme une autre pièce de votre vêtement.

Les Conseils de tante Camille.

Le tricot : Les aiguilles. — *Il ne faut pas tricoter ni trop lâche ni trop serré; pour cela, celles d'entre vous qui tricotent serré prendront des aiguilles légèrement plus grosses et celles qui tricotent lâche prendront des aiguilles plus fines que celles indiquées pour l'ouvrage.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — RALEU ET BRADUR, A PRÉSENT RÉCONCILIÉS, CROIENT AVOIR ASSASSINÉ PAT'SOUM, MAIS CE DERNIER EST SIMPLEMENT REDEVENU INVISIBLE ET IL FAIT A SES ENNEMIS TOUTES SORTES DE FARCES.

CETTE NOUVELLE DOUCHE A COMPLÈTEMENT FAIT PERDRE LA TÊTE A RALEU ET A BRADUR, QUI SONT A PRÉSENT BIEN PERSUADÉS QUE LEURS CABINES SONT HANTÉES.

ILS NE VEULENT PLUS Y RENTRER A NOUVEAU, MAIS COMME ILS SONT ENCORE PLUS MOUILLÉS ET GRELOTTANTS, ILS CHERCHENT UN ENDROIT POUR ALLER SE SÉCHER.

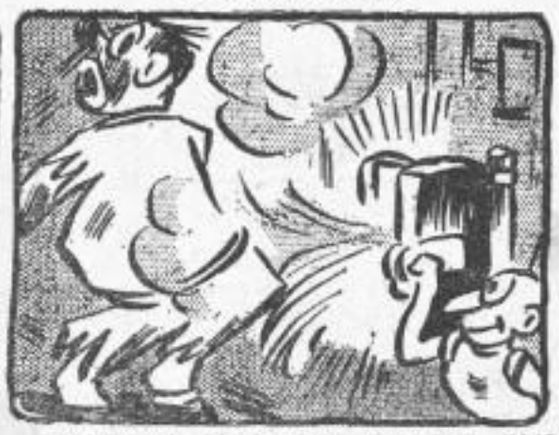
L'INVISIBLE PAT'SOUM, QUI LES SUIT PAS A PAS, AFIN DE MIEUX SAVOURER SA VENGEANCE, A ENTENDU LE PROPOS ET CELA LUI DONNE UNE IDÉE. IL COURT DEVANT...

...ET CHANGEANT RAPIDEMENT LES ÉCRITEAUX DE PLACE, IL ENTRAINE SES ENNEMIS BIEN LOIN DE L'EMPLACEMENT HABITUEL DU FUMOIR. MAIS CEUX-CI, BEAUCOUP TROP TROUBLÉS...

...POUR RÉFLÉCHIR, SUIVENT AVEUGLÉMENT LES FLÈCHES... JUSQU'AU MOMENT OU, AYANT MIS LE PIED SUR UNE TRAPPE, ILS DISPARAISSENT EN POUSSANT D'HORRIBLES CRIS.

LEUR DÉGRINGOLADE SE TERMINE... DANS LA SOUTE AU CHARBON OU, MÉCONNAISSABLES, ILS SONT PRIS PAR LE CHEF SOUTIER POUR DEUX DE SES HOMMES ET IMMÉDIATEMENT ENVOYÉS AU TRAVAIL...

...SOUS LA MENACE DES PIRES SANCTIONS. COMPLÈTEMENT AHURIS PAR CES AVENTURES, ILS OBÉISSENT SANS PENSER A SE FAIRE RECONNAITRE. EUX QUI VOULAIENT ÊTRE RÉCHAUFFÉS, ILS LE SONT!



D'AUTANT PLUS QUE CHAQUE FOIS QU'ILS TOURNENT LE DOS, PAT'SOUM OUVRE LA PORTE DE LA CHAUDIÈRE, CE QUI EST UNE EXCELLENTE MÉDICATION POUR ÉVITER LA CONGESTION.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Une femme soigneuse. — Après avoir hésité longtemps dans un grand magasin, elle vient d'acheter un parapluie, tout petit puisque c'est la mode.

— Est-ce que vous l'emportez, madame? demande le vendeur.

— Oui, répond la cliente, mais enveloppez-le-moi bien, car il pleut dehors.

o

Le capitaine d'un bateau anglais et celui d'un bateau espagnol avaient fait un étrange pari. Chacun prétendait que son équipage était le mieux discipliné, comptait les meilleurs marins. Un marin, choisi au sort dans chaque équipage, fut donc chargé de défendre le pari. Il s'agissait de monter au grand mât le plus rapidement possible et d'en descendre de même en faisant le plus de prouesses possibles. L'Espagnol devait commencer. Avec agilité il monta au grand mât, fit toutes sortes de pirouettes difficiles, mais à la descente son pied se prit dans des cordes et il tomba sur des balles de coton qui, par chance, se trouvaient sur le pont. Mais l'Espagnol qui était andalou et fier, ne voulant pas perdre le pari, se releva malgré ses douleurs et souriant, se tourna vers les Anglais : « Eh bien, voyons maintenant si l'Anglais en fera autant. »

o

Histoire turque. — Ali a acheté 4 livres de viande qu'il a remise ce matin à sa femme. Au déjeuner, la femme qui recevait des amis en l'absence de son mari organisa, à base à la viande, un beau festin. Le soir venu, pas de rôti sur la table, mais du riz simplement cuit à l'eau.

— Pourquoi n'as-tu pas préparé la viande? interroge le mari.

— Je suis navrée, mais en voulant la préparer, le chat me l'a arrachée des mains et l'a mangée.

Ali ne fit aucune réflexion, mais s'emparant du chat qui se chauffait auprès du feu, le porta dans la balance. Or, l'aiguille marqua 4 livres.

— Veux-tu me dire la vérité? dit Ali en se tournant vers sa femme. Si c'est le chat où est la viande, si c'est la viande où est le chat?

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère

par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *A Hamburg, dans un trois-mâts abandonné, Karl Ivel, dépêché en officier des S. S., vient de remettre à Pierrot Lancry, quinze ans, des documents cachés dans un buste, quand une bagarre de policiers s'approche du bateau...*

Chapitre XXV. — LE CIMETIÈRE DES BATEAUX À VOILE

A l'avant de la vedette, debout, se tenait un homme qui paraissait guider la troupe en direction de l'*Achim-von-Arnim*. Karl le reconnut soudain...

— Nous sommes trahis... Ruprecht, c'est Ruprecht, un espion qui a réussi à participer à nos réunions secrètes! Je comprends maintenant certaines fuites.

Karl s'était levé, il avait ouvert le coffre sur lequel il était assis. Se penchant au fond, il tira un nouveau couvercle, demasquant dans le double fond un trou carré et long, une cachette où un homme pouvait se tenir allongé.

— Ruprecht ne connaissait heureusement pas tous nos secrets... Tu vas te cacher là...

— Et vous, qu'allez-vous devenir? dit Pierrot. Je ne veux pas que vous soyez fait prisonnier... Cachez-vous plutôt; je suis jeune, je risque moins...

— Avec mon uniforme des S. S., fit Karl, je suis presque certain de pouvoir m'en tirer. Et puis, ne discute pas, c'est un ordre...

Il prit Pierrot sous les aisselles, le souleva de terre, le coucha dans la cachette. Puis, prenant sur la table le buste de Hitler, il le passa au jeune garçon.

— Sitôt sorti d'ici, commence par mettre ces documents en sûreté. Il le faut, c'est capital. Et puis, sitôt après, sans perdre une minute, cours chez ma femme; dis-lui de prévenir Albert que Ruprecht est un espion et un traître, qu'il faut au plus vite prendre des précautions. Jure-moi que je peux compter sur toi. Il s'agit de la vie, de la liberté de dizaines d'hommes...

On entendit un bruit sourd. Le canot des S. S. venait d'aborder à la coupée du bateau.

— Je le jure, dit Pierrot.

Rapidement Karl avait refermé la planche du double fond sur le visage de Pierrot. Puis il abaissa le couvercle supérieur du coffre d'acajou.

Il entendait déjà le bruit de bottes des S. S. qui montaient l'escalier de la coupée. Il n'avait pas de temps à perdre. Il sortit du poste de commandement et, par des couloirs intérieurs, gagna les soutes. Les soutes du navire étaient vides et obscures. De gros rats s'en-fuirent devant lui. Devant le seul hublot qui éclairait pauvrement ces lieux, pendait une grande toile d'araignée poussiéreuse.

Karl tendait l'oreille à tous les bruits, essayait de leur trouver un sens, de les identifier...

— Je risque ma vie à pile ou face, se dit-il. Si je ne tombe pas dans les pattes de Ruprecht, je suis sauvé... Mieux vaut tenter le coup que de tomber sous leurs balles comme un loup traqué par les chasseurs... Ils viennent d'entrer dans la cabine où est caché Pierrot... Les voici qui envoient des patrouilles pour fouiller le navire... Aurai-je un peu de chance?...

Des pas résonnaient maintenant dans le corridor qui conduisait aux soutes... Karl se dirigea d'un pas rapide vers la porte des soutes, juste au moment où celle-ci s'ouvrait. Il distingua dans la pénombre deux hommes des Sections d'assaut, un simple soldat, un sergent... Ruprecht n'était pas avec eux... Peut-être allait-il pouvoir sauver sa vie. Le sergent, voyant les quatre étoiles au col de Karl, salua militairement.

— Alors la patrouille est déjà là, sergent? dit Karl. Je ne vous attendais pas si tôt. On vous avait prévenu que vous me trouveriez ici?

— Je n'étais pas au courant, Sturmbannführer, répondit le sergent au garde-à-vous, les talons joints. Mais le chef, certainement...

— Cela n'a pas d'importance... Je vais vous laisser d'ailleurs. Il est 11 heures et demie, je dois passer au local pour le rapport. J'ai examiné les soutes, rien de suspect... Il est inutile que vous perdiez votre temps à remuer ces vieilles poussières. Vous me ferez reconduire à quai par la vedette...

— Entendu, mein Sturmbannführer! répondit respectueusement le sergent.

Ils remontèrent sur le pont. En passant près de la porte du poste de commandement — ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la coupée — le sergent demanda :

— Vous ne voulez pas voir le chef?

— C'est inutile. Je n'ai pas de temps à perdre, lui non plus, répondit sèchement Karl...

Quelques pas seulement le séparaient de la coupée, de l'échelle qui descendait à la vedette. Le sergent cria par-dessus le bastingage :

— Julius, tu conduiras notre Sturmbannführer au quai... Reviens aussitôt.

Malgré lui, Karl laissa échapper un soupir de soulagement. Il était sauvé. Il réussissait à sortir de la souricière dans laquelle il s'était laissé prendre. Il allait pouvoir prévenir ses amis, parer au plus pressé... Pas de danger qu'on découvre Pierrot. Pour son compte, il lui faudrait d'abord, au plus vite, se débarrasser de son uniforme...

Le sergent se tenait au garde-à-vous devant l'entrée de la coupée pour laisser passer son soi-disant chef. On entendait déjà la pétarade du moteur de la vedette qui se mettait en marche...

— Arrêtez! cria une voix qui venait du poste de commandement, ne le laissez pas descendre.

Karl se retourna. Sur la porte du poste se tenait l'espion Ruprecht, en chemise brune...

Il fallait fuir. Il était reconnu... Sauter dans la vedette, assommer au besoin l'homme qui la conduisait, mais fuir, tel est le plan qui lui vint tout naturellement en tête.

Mais il avait compté sans le sergent, un homme d'une force peu commune qui, au moment où le faux officier des S. S. allait passer la coupée, le prit à bras-le-corps.

Karl, affaibli par la sous-alimentation de son chômage, n'était pas de force à résister à cet assaut. Il roula sur le sol, mais avec l'énergie d'un homme traqué. Il parvint nerveusement à se dégager. Il courut à la coupée. Mais en bas, déjà le pilote, alerté, avait tiré son revolver. Il essuya un coup de feu. La balle ne le toucha pas...

Il se retourna. Derrière lui le sergent se relevait. A quelques mètres derrière lui arrivait, conduit par Ruprecht, un peloton de S. S. Il était pris entre deux feux, traqué... Toutes les voies lui étaient coupées. Il recula instinctivement de deux pas, s'adossa au bastingage. Un cordage heurta son épaule.

Machinalement il leva les yeux en l'air. A côté de lui une échelle de corde montait vers le grand mât. Il se crut sauvé. Il avait été, jadis, radio sur un voilier; pour l'entretien de son antenne, par jeu aussi, il s'était familiarisé avec les acrobaties dans les mâts et les cordages. Et dans le cimetière des navires, les vergues des différents trois-mâts se touchaient presque. Il allait peut-être pouvoir se sauver en sautant de corde en corde, dans cette forêt des navires morts...

Chapitre XXVI. — LA MORT DU LOUP

Avec une agilité extraordinaire, Karl, le long de l'échelle de corde était monté au grand mât. Derrière lui claquaient les coups de feu des revolvers des gardes de Sûreté. Il arriva à la hauteur de la première vergue et, par un trou d'homme, parvint sur la hune, cette plate-forme qui est placée à la croisée du mât et des plus basses vergues.

La fusillade se faisait plus nourrie. Il se jeta à plat ventre sur la plate-forme, ainsi protégé contre les balles...

— Ne tirez pas! cria une voix qu'il reconnut pour être celle de Ruprecht, la prise est trop bonne. Il faut avoir vivant ce gibier de potence! S'il ose sortir de sa cachette, visez aux jambes. Il faut qu'il puisse parler... Allez, suivez-moi...

Karl risqua un œil par le trou d'homme. Dans les échelles de corde, trois gardes d'assaut montaient vers la hune où il était caché.

D'un bond, Karl se releva, grimpa dans les échelles de corde qui partaient de la plate forme. Derrière lui la fusillade reprenait, mais moins nourrie. Les gardes d'assaut craignaient sans doute de toucher leurs camarades qui poursuivaient Karl. Ils ne voulaient pas non plus courir le risque de tuer celui qu'ils poursuivaient.

D'échelle en échelle il en était arrivé à ces parties du grand mât qu'on appelle le perroquet, le cacatois. Il était presque au sommet, dans la dernière hune, semblable à un baquet. Il se pencha. Au-dessous de lui les gardes d'assaut montaient rapidement, certains sans doute de le faire prisonnier, maintenant qu'il était seul au sommet du grand mât.

Karl, au contraire, se croyait sauvé. Il savait que de cette dernière hune partait un cordage transversal, qui par le mât de misaine atteignait le beaupré, cette sorte de mât oblique qui pointe comme un éperon à l'avant des voiliers. S'il arrivait sain et sauf au beaupré, il pourrait de là sauter sur un voilier qui touchait l'*Achim-von-Arnim* ou plonger dans l'eau du port...

Les gardes de Sûreté étaient tout proches du refuge de Karl. Celui-ci saisit le cordage qui devait le mener vers le salut. Il se laissa glisser rapidement...

Des cris de rage montèrent du pont. Conduits par Ruprecht, les S. S. couraient sur le plancher de bois vers l'avant du navire. Karl, qui voulait arriver avant eux, se laissa glisser le long du filin à toute vitesse. Il poussa bientôt un cri. Il était allé trop vite, le frottement des cordages lui avait brûlé profondément les mains.

Dès lors, Karl était perdu. Il ralentit l'allure, en freinant avec ses cuisses, mais il était déjà trop tard. Il ne pouvait plus se servir de ses mains, dont la peau était littéralement arrachée. Il sentit soudain une douleur en coup de fouet... La balle d'un nazi venait de le blesser à la cuisse. Etourdi par la douleur, il lâcha prise au moment où il allait atteindre le beaupré. Son corps tomba lourdement sur le pont...

Quelques minutes plus tard, Pierrot entendit les gardes d'assaut qui rentraient dans le poste de commandement, portant le blessé qu'ils étendirent sur la table.

Ce fut Ruprecht qui aussitôt commença l'interrogatoire du prisonnier.

— J'ai besoin de l'adresse d'Albert, et tout de suite. Tu vas me la donner, canaille...

Le silence lui répondit seul... Pierrot entendit le bruit sourd de coups de poings qui s'abattaient sur le visage de Karl... Le malheureux gémissait sourdement, mais aucune parole ne sortait de sa gorge...

Les bruits sont souvent plus affreux que le spectacle le plus sanglant. Ceux qui ont été victimes d'un accident d'automobile se rappellent avec horreur le fracas de verres brisés, de ferrailles heurtées, l'ignoble broiement qui accompagne une collision. Et ce souvenir est souvent pour eux plus terrifiant que celui de leurs blessures qu'ils regardaient sans comprendre et que l'insensibilisation du choc empêchait encore de leur causer aucune douleur...

Durant les longues heures qui suivirent, Pierrot, dans le double fond du coffre, ne vit rien, mais il entendit tout, et, par la suite, dans sa mémoire, les bruits affreux qu'il entendit se mêlèrent confusément. Parfois même des épisodes empêchant presque le cerveau de les retenir...

Au sourd fracas des poings sur la chair, avaient succédé les cinglements des verges d'acier, les bruits indéfinissables d'inimaginables supplices.

— Crie donc, mais crie donc, canaille! hurlait la voix sauvage de Ruprecht, qu'on entende au moins le son de ta voix!...

Mais il n'échappait à Karl que des gémissements assourdis, qui ressemblaient plus aux ahanements d'un bûcheron en plein effort qu'à une plainte.

— L'adresse d'Albert, tu vas la donner! reprit la voix.

Une odeur de chair brûlée vint à travers les interstices de sa cachette aux narines de Pierrot. Il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier. Il aurait voulu sortir, essayer de porter secours à la malheureuse victime... Mais agir ainsi n'était-ce pas, par un mouvement inconsidéré, trahir le héros qui agonisait sous les supplices de ses bourreaux...

Soudain, la voix de Karl s'éleva... Le malheureux chantait, et sa chanson défiait ses bourreaux. Il y eut un brouhaha dans la pièce. Pierrot comprit que les brutes s'acharnaient contre le martyr, à coups de talons...

Mais, au milieu des bruits sourds, la chanson un instant arrêtée reprenait plus forte... Soudain, elle se brisa dans un cri... Il y eut un silence terrible...

— Il ne parlera plus maintenant, dit le sergent... Nous avons été un peu fort.

— Je prends tout sur moi, dit Ruprecht. Je me chargerai du rapport... Jetez-moi cette charogne à l'eau, un morceau de fer aux pieds... Et vous, vous resterez ici pour garder le bateau jusqu'à la nuit... Je vous transmettrai mes ordres... Il nous faut descendre en ville...

Pierrot comprit que son héroïque ami n'avait pas pu survivre aux tortures. Il étouffa ses sanglots. De grosses larmes chaudes lui coulèrent en silence sur les joues... L'important était maintenant de poursuivre l'œuvre à laquelle Karl avait sacrifié sa vie. Mais comment allait-il pouvoir sortir du coffre pour mettre en sûreté les documents et faire prévenir Albert?

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUME. A DIJON, LES BANDITS LATEIGN ET LE GRAND ANGELO, VIENNENT D'ENLEVER TOUTOUNE. ILS L'ONT ENFERMÉE DANS UN ENTREPÔT OU SE TROUVE UN PLACARD DANS LEQUEL TOTO EST PRISONNIER....

Il sentit une douleur en coup de fouet, la balle d'un nazi venait de le blesser à la cuisse.

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ
FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN QUI RETOURNENT AVEC UN OBUS MARTIEN VERS LES USINES-LABORATOIRES DU PROFESSEUR MOURRIER, ONT LA DÉSAGRÉABLE SURPRISE DE TROUVER À BORD DU PAQUEBOT AÉRIEN, JARNAC, LE TRAÎTRE ACCUSATEUR.

JARNAC N'AVAIT PAS ÉTÉ CHARGÉ PAR MOURRIER D'ALLER TROUVER FRED HARDI. MAIS APPRENANT SA DÉCOUVERTE PAR UNE INDISCRÉTION...

IL AVAIT EN PLEIN VOL REJOINT LE PAQUEBOT AÉRIEN "LOUIS VÉDRINES" ET S'ÉTAIT INTRODUIT À BORD.

UNE DEMI HEURE APRÈS LEUR DÉPART DE BORDEAUX, À L'AÉRODROME DE DOUARNENEZ, LES DEUX HÉROS SONT ACCUEILLIS PAR LA FOULE

QUELQUES HEURES PLUS TARD MOURRIER, VIVIANE MERLIN ET FRED SONT APPELÉS À PARIS OU ILS SONT FÊTÉS COMME DES HÉROS NATIONAUX ET ACCUEILLIS COMME DE VÉRITABLES TRIOMPHATEURS.

FRED CONFIRME À MOURRIER QUE L'ATTITUDE DE JARNAC DEMEURE TRÈS SUSPECTE.

JARNAC QUI N'A PAS EU SA PART DU TRIOMPHE EST RESTÉ À DOUARNENEZ ET MÉDITE UNE VENGEANCE.

MOURRIER ANNONCE AU COURS D'UNE SÉANCE SOLENNELLE À L'INSTITUT QUE FRED VA BIENTÔT PARTIR POUR LA PLANÈTE MARS

A TRAVERS LE MONDE

Dans une prison des États-Unis, on a découvert une nouvelle punition! Il ne s'agit ni du fouet, ni de l'isolement dans une cellule humide, mais du « ridicule », sous la forme d'une petite culotte de femme. Les prisonniers qui se sont rendus coupables d'une faute doivent porter cette culotte devant leurs camarades et supporter toutes leurs railleries. Il paraît que ce châtiment s'avère efficace et que les prisonniers redoutent comme la peste de devoir porter ce vêtement féminin...

o

Lorsque la guerre entre l'Angleterre et l'Ecosse faisait rage, il y a quatre siècles, les dames des grandes maisons écossaises servaient aux repas le « plat des éperons ». Le plat présentait, en effet, une paire d'éperons, ce qui voulait dire que les provisions commençaient à diminuer sérieusement et qu'il était temps de faire sortir le bétail des fermes anglaises.

o

On dit que saint Yves est le patron des avocats, saint Christophe le patron des automobilistes, etc. Savez-vous que ceux qui souffrent des dents ont aussi leur patronne? C'est sainte Apolline, qui fut martyrisée en Egypte, par l'arrachement brutal de toutes ses dents.

o

On peut faire mûrir les pêches plus rapidement qu'elles ne le feraient naturellement, d'une manière très simple. Il suffit de faire une coupure autour de la branche qui porte le fruit; coupure qui ne va pas au delà de l'écorce. Cette petite opération concentre aussi la saveur dans le fruit.

o

Un botaniste américain, qui a eu le malheur de perdre la vue à l'âge de 23 ans, sait distinguer les fleurs en les touchant de la pointe de sa langue. Il peut ainsi reconnaître, sans aucune hésitation, 5.000 espèces différentes.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Cette année, plusieurs traversées régulières de l'Atlantique Nord sont prévues. Ainsi va le progrès. Quelques hommes avisés avaient prévu les liaisons France-Amérique dès la traversée de la Manche par Blériot. Peu après, la Méditerranée fut vaincue. Enfin, l'Atlantique Sud, puis l'Atlantique Nord.

Toutes les anticipations sont possibles.

Le plus difficile est de dire quand les prévisions se réaliseront.

Il est en tout cas certain que le tour du monde sera réalisable dès la réussite du trajet France-Amérique car les lignes aériennes traversent déjà tous les continents. Jusqu'ici il fallait prendre le bateau pour franchir l'Atlantique. On le prendra cette année encore car les avions ne transporteront que du courrier.

LES AVIATEURS CÉLÈBRES

UN EXEMPLE DE VOLONTÉ

Jean Mermoz naquit en 1901 à Aubenton dans l'Aisne. Il avait décidé de faire son service militaire dans l'aviation. Aussi, sans attendre sa convocation, il s'engagea dès 1919 pour être libre de choisir. C'était, à l'époque, un beau courage, car les avions-école étaient vieux. Ils étaient, de plus, en mauvais état ; les mécaniciens ne pouvaient s'en occuper comme il aurait été nécessaire. Le commandement visait à faire exécuter convenablement les corvées de nettoyage et les exercices de maniement d'armes; le reste était l'accessoire.

Un accessoire qui coûta la vie de dix-sept élèves en trois mois. De quoi décourager les plus optimistes. Mermoz cependant persévéra. Sa volonté resta intacte et son courage lui permit d'accéder au brevet de pilote. Il était de ceux qui savent accepter les revers sans se démonter. Tout, pourtant, s'accumulait contre les candidats pilotes, ajoutant mille détails obsédants à la perpétuelle menace de la chute au sol.

L'entraînement irrégulier compliquait encore la tâche des élèves.

Et Mermoz n'échappa pas non plus à la menace quotidienne. Un jour qu'il décollait pour passer une épreuve complémentaire, la panne de moteur le surprit. L'avion tomba au sol. On en sortit le pilote avec une fracture de la mâchoire et du tibia, tout heureux de s'en tirer à si bon compte.

Douze jours après, le tenace élève reprenait son vol pour réussir cette fois.

Aussitôt il demanda une mission en Syrie où il faillit y rester à la suite de deux pannes. Sauvé miraculeusement, il revint terminer son service militaire à Thionville, dans le 1er régiment de chasse.

Puis ce fut la vie civile... et la misère, car on ne prenait pas facilement des pilotes de ligne et il n'existait pas beaucoup de lignes!

Pendant un an, Mermoz vécut misérablement, renouvelant demandes sur demandes, ne négligeant aucune petite besogne. En juillet 1924, il reçut enfin sa convocation chez Latécoère, à Toulouse, et travailla trois jours pour gagner le prix du voyage.

Il allait enfin être pilote! Sa volonté et son courage allaient être récompensés.

Il avait la foi.

JE VEUX DEVENIR PILOTE

Vous connaissez déjà, par le Dictionnaire d'Aviation, tous les termes techniques par lesquels sont désignés les différentes parties de l'avion. Vous pouvez même donner des détails sur la composition d'une aile ou d'un fuselage. Aussi nous ne reviendrons pas là-dessus.

Parlons de la stabilité. On dit qu'un avion est stable s'il a tendance à revenir de lui-même à sa position d'équilibre s'il en est écarté pour une cause quelconque. En principe, un avion doit voler tout seul. Les modèles réduits le font bien!

En réalité, le pilote a besoin de corriger la stabilité pour diriger l'avion où il veut. C'est le rôle des ailerons et des empennages mobiles (E).

SPORTS

A propos de « Ligne »

Garder sa « ligne », c'est, d'après les couturiers, n'être ni trop gras ni trop maigre, avoir des proportions en tous points harmonieuses et c'est quelquefois la plus grosse préoccupation des coquettes et même des coquets. On ne sait pas combien de gens se ruinent la santé et s'anémient sous le prétexte de ne pas grossir, tout en se privant d'un tas de bonnes choses...

Cependant le souci de *garder sa ligne* n'a pas eu que des effets fâcheux ; c'est grâce à cela par exemple que beaucoup de gens se sont remis à faire du sport ou de la culture physique. Dans ce sens, le souci de la ligne intéresse tous les sportifs, d'autant plus que le sport bien mesuré empêche non seulement de grossir, mais encore d'être trop maigre.

J'ai souvent vu des gens diminuer leur poids d'une livre en seulement une demi-heure de gymnastique bien remplie. Et dans les excursions en montagne, sac au dos, on peut facilement perdre un kilog dans sa journée. On regagne, il est vrai, la majeure partie de ce poids dans le repos qui suit l'effort, mais vous pouvez facilement comprendre que dans l'intervalle le corps s'est débarrassé de tous les déchets qui l'encombraient, pour les remplacer par des muscles solides et de la chair bien saine.

TIMBRES-POSTE

COTE DES SOMALIS

La côte des Somalis est une petite colonie française, grande comme deux ou trois de nos départements. Elle se trouve en Afrique, à la sortie de la mer rouge, dans le golfe d'Aden. Sa ville principale, Djibouti, est un assez grand port, son importance vient surtout de sa position stratégique. Position bien compromise d'ailleurs depuis la guerre d'Ethiopie, car Djibouti est complètement entourée de possessions italiennes.

La Côte des Somalis a émis de forts beaux timbres, les très grands formats de 1894, les belles séries de 1902, 1903 et 1909 représentant mosquées, méharistes et guerriers indigènes. Enfin celle de 1915-33, avec son joueur de tambourin, sa jeune indigène et le pont de chemin de fer de Holl-Holli.

Une nouvelle série doit paraître prochainement pour les basses valeurs. Les timbres de 5, 10 et 20 francs seront du même type que les grands formats de 1894.

UN GRAND REPORTAGE

(Saynète)

La scène se passe à Paris, dans un square.

RÉMI, *arrivant tout essoufflé.* — Enfin!.. Oui... mais le plus dur reste à faire!... Quelle idée j'ai eue, aussi, de proposer aux camarades de fonder un journal et de leur dire, par-dessus le marché, que je me chargeais du reportage! Vu du dehors, ça paraît facile, mais comme c'est commode, hein, d'arrêter quelqu'un qu'on n'a jamais vu pour lui demander ce qu'il pense du... Oh! pour ça, j'ai trouvé un sujet épatant : Le surmenage scolaire! Hein? *(Il fait claquer ses doigts.)* Ça va en faire un effet : « Pardon, monsieur, je suis le reporter du journal *Gulliver*, et je voudrais avoir votre avis sur le surmenage scolaire! » *(Il prend une grosse voix.)* « Très volontiers, jeune homme, très volontiers! »... Oui, mais, à qui demander ça? A ce gros monsieur, peut-être? Il a l'air gentil! *(Il crie :)* Monsieur! *(Silence.)* Monsieur!... Monsieur!...

LE MONSIEUR SOURD, *d'une voix formidable.* — Quoi donc, mon petit ami, tu m'as appelé?

RÉMI, *bafouillant.* — Oui, monsieur, je voulais... j'aurais voulu... je voudrais que vous me disiez votre avis sur le... le surmenage scolaire!

LE MONSIEUR SOURD. — Sur le quoi?

RÉMI, *criant.* — Sur le surmenage scolaire!

LE MONSIEUR SOURD. — Ah, des pommes de terre? Non, je te remercie, mais je n'ai pas besoin de pommes de terre!

RÉMI, *bas.* — Voilà bien ma chance! Il est sourd comme un pot! *(Haut.)* Non, non, pas les pommes de terre, mais le sur-me-nage...

LE MONSIEUR SOURD, *indigné.* — Que je te dise mon âge? Comment, comment, petit insolent?

RÉMI, *furieux.* — Je ne suis pas un petit insolent!

LE MONSIEUR SOURD. — Eh bien, si tu as mal aux dents, va chez le dentiste, mon ami!

RÉMI, *bas.* — Flûte, en voilà une histoire; je vais crier plus fort! *(A tue-tête :)* Mais c'est pour le journal...

LE MONSIEUR SOURD. — Tu as les mains sales? Hé c'est tout à fait mon avis, et tu devrais avoir honte de te présenter comme ça devant moi ; c'est jeudi, pourtant, tu as eu le temps de te laver, hein?

RÉMI, *hurlant.* — Je me suis lavé, monsieur, mais je viens pour *Gulliver*!...

LE MONSIEUR SOURD, *levant les bras au ciel.* — Encore les pommes de terre?

RÉMI, *bas.* — Allons bon, ça recommence! *(Haut.)* Il s'agit...

LE MONSIEUR SOURD, *hurlant aussi.* — Des radis? Je n'en veux pas non plus!

RÉMI. — Mais écoutez donc!...

LE MONSIEUR SOURD. — Non, non, pas d'oignons!... Mais tu es donc marchand de légumes?

RÉMI, *excédé.* — Je suis reporter du journal *Gulliver* et...

LE MONSIEUR SOURD, *hors de lui.* — Mais puisque je n'en veux pas, de tes pommes de terre!... Hé, va te faire pendre ailleurs, galopin! *(Il sort furieux.)*

RÉMI, *seul.* — J'en ai mal à la tête d'avoir crié comme ça!... Et qu'est-ce que je vais faire?... Ah! voici une petite dame, là, sur le banc!

MLLE PAPILLON, *chantant.*

Le plus beau refrain de la vi-e,
C'est celui... tra-la-la...

RÉMI. — Pardon, madame...

MLLE PAPILLON. — Mon enfant?

RÉMI, *poliment.* — Je suis... je suis le reporter du journal *Gulliver.*

MLLE PAPILLON, *faisant un petit salut.* — Et moi, je suis Mlle Papillon, Mlle Alice Papillon!

RÉMI, *s'inclinant.* — Enchanté!

(Silence. Rémi toussote.)

MLLE PAPILLON, *chantant.* — *Le plus beau refrain de...*

RÉMI, *d'une seule haleine.* — Pardon, mademoiselle, est-ce que je peux vous interroger sur le surmenage scolaire?

MLLE PAPILLON. — Sur le quoi?...

RÉMI. — Sur le surmenage scolaire... Oui, enfin, est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons trop à faire, à l'école?

MLLE PAPILLON, *riant doucement.* — Nous?... Mais, mon enfant, il y a longtemps que je l'ai quittée, moi, l'école!... J'ai quitté l'école en... en... Voyons, j'avais douze ans, et comme je suis née en... en... voyons, je suis née deux ans après mon frère Edmond, et mon frère Edmond est né en... en... voyons, trois ans après le mariage de papa et de maman, et papa et maman se sont mariés en... en... l'année de la guerre de 1870!

RÉMI. — Enfin!...

MLLE PAPILLON. — Chut, laisse-moi compter : Edmond, trois ans après 1870, ça fait 1873; moi, deux ans après Edmond, ça fait 1875, et, par conséquent, j'avais douze ans en... en...

RÉMI, *excédé.* — 1887!... 1887!...

MLLE PAPILLON. — Très juste, très juste : j'ai donc quitté l'école en 1887... C'est bien cela que tu voulais savoir?...

RÉMI. — Euh!... c'est-à-dire que je vous demandais plutôt si on n'avait pas trop de travail, à votre avis!...

MLLE PAPILLON. — Du travail? Eh bien, ça dépendait des maîtresses!... Tiens, je me souviens que, lorsque j'étais en quatrième, je ne faisais presque rien...

RÉMI, *intéressé.* — Ah oui?

MLLE PAPILLON, *vivement.* — Mais attends, non, ce n'était pas en quatrième, c'était en troisième; en quatrième, nous avions Mme Mouchette, et ce n'était pas avec Mme Mouchette, c'était avec Mademoiselle... avec Mademoi-selle... Allons, bon, voilà que j'ai oublié son nom!

RÉMI, *précipitamment.* — Ça ne fait rien du tout, ne cherchez pas!...

MLLE PAPILLON, *obstinée.* — Mais si... mais si... si je ne cherche pas, j'y penserai toute la nuit!... Voyons... mademoiselle, mademoiselle... Oh! je la vois encore : une grande brune, avec un chignon... Mademoiselle Pe... Re... Be... Oui, oui, ça devait commencer par un B... Attends un peu... B... Ba...

RÉMI, *obligeant.* — Baquet?

MLLE PAPILLON. — Non, non, pas Baquet... pas Ba... d'ailleurs, non... c'était Bo... un nom comme Bobinet...

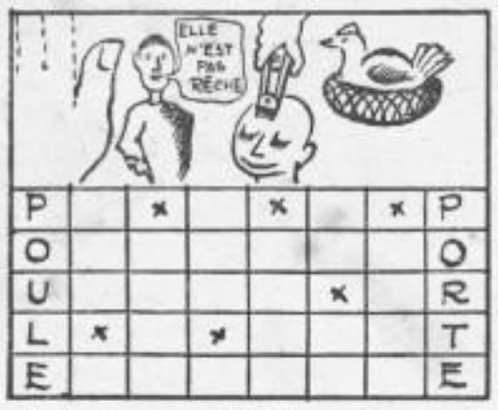
RÉMI. — Bottinet? Bariquet? Bouquinet?

MLLE PAPILLON. — Non, non... Oh! je l'ai sur le bout de la langue!... Bo... Bo... Bo... Pain! Ah! voilà, Mlle Pain!...

(A suivre.) Colette VIVIER.

VARIÉTÉS

CHAINE DE MOTS



De Poule passer à Porte en changeant les lettres dans les cases marquées d'un point.

MOTS EN LOSANGE

× = Consonne.
× × × = Chose avec quoi il ne faut pas jouer.
× × × × × = Fleuve français.
× × × = Sans rayures ni carreaux (en parlant d'un tissu).
× = Voyelle.

LOGOGRIPHES

J'ai trois lettres et signifie tranquille.
Changez mon chef : je suis la personne qui parle ;
Changez-le encore : je suis le chef dans certains pays arriérés ;
Changez-le de nouveau : je deviens le lecteur à qui je m'adresse ;
Changez-le toujours : je suis alors le principe auquel tous les citoyens doivent obéissance ; puis encore la fidélité et la confiance ; changez-le enfin une dernière fois, et je deviens lui, elle, ou n'importe qui dont on parle..
Qui suis-je ?

J'ai deux lettres et je suis un prénom. Ajoutez une tête et je deviens une plante fort utilisée pour la cuisine. Ajoutez encore une tête, je suis alors une barre d'acier qui franchit sans bouger les montagnes et les plaines. Mêlez mes lettres, je deviens alors, à la fois, une monnaie étrangère ou le futur d'un verbe studieux. Maintenant, ajoutez un pied et je deviens le futur d'un verbe brillant.
Qui suis-je ?

LES TROIS GRACES

Vous avez déjà entendu parler des trois Grâces : Aglaé, Thalie et Euphrosine. Mais on ne vous avait probablement pas dit qu'elles avaient mauvais caractère et se jalousaient entre elles. Aussi, durant les quatre années qu'elles habitèrent l'Olympe, fallut-il les loger à tour de rôle dans les mêmes chambres. Comme on disposait de quatre chambres pour elles trois, ce fut assez facile, chaque année une chambre restant libre, et jamais la même.

Ainsi, la chambre occupée la quatrième année par Aglaé le fut l'année précédente par Euphrosine et celle occupée par cette dernière la quatrième année l'avait été l'année d'avant par Thalie, et la première année Euphrosine avait cédé sa chambre à Aglaé...

Mais vous en savez assez maintenant pour nous dire quelles furent les occupantes successives des quatre chambres durant ces quatre années...

CHARADE

Mon premier est une note de musique,
Mon deuxième est une pièce de monnaie,
Mon troisième est d'un verbe gai,
Mon tout est un fleuve des États-Unis.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 168

Horizontalement. — 1. C'est d'eux qu'on retire tous les métaux par la métallurgie. — 2. Qui désirent très violemment. — 3. Sorte de crible pour passer le sable. Les chiens les aiment beaucoup. — 4. Se dit d'un résultat auquel on ne s'attendait pas. — 5. Un bon élève en a beaucoup pour ses livres et ses cahiers. — 6. Possédé. Le commencement et la fin de noir. — 7. Direction sur la rose des vents. Choisis par voie de vote. - 8. Pronom réfléchi. Réduisit en cendres.

Verticalement. — 1. On aime les faire grasses le jeudi matin, quand on est paresseux. — 2. Prénom russe. Détruit à force de servir — 3. Chef-lieu du département du Gard. — 4. Inventeur de la lampe électrique et du premier phonographe. — 5. Faire entrer de l'air dans ses poumons. — 6. Tout seul sur une carte à jouer. — Préposition marquant le lieu. Parcouru des yeux. — 7. Conjonction de coordination ou métal. Sans aucune valeur. - 8. Située. Adjectif possessif de la 3e personne.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 167

Horizontalement. — 1. Diamant. — 2. Alloua. Oia. — 3. Lu. Mutou. — 4. Douloureux. — 5. Varre. — 6. Neige. Orée. — 7. Œillets. — 8. Un. Lien. — 9. Désolé. Née. — 10. Os. Heureux.

Verticalement. — 1. Dandine. Do. — 2. Il. Ues. — 3. Alluvions. — 4. Moulage. Oh. — 5. Au. Oreille. — 6. Namur. Lien. — 7. Aréole. — 8. Ote. Renne. — 9. Toupet. Eu. — 10. Faux. Essex.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 167

Coktail de lettres. — La définition à retrouver était : La JuSTiCe eST La SaNCTioN DeS INJuSTiCeS éTaBLieS. Elle se trouve dans « Crainquebille ».

Logogriphe. — Nil, lin, lino, lion, Lyon.

Comme le temps passe ! — Aujourd'hui, le père est âgé de 60 ans et son fils de 30. Il y a vingt ans, ils avaient 40 ans et 10 ans, et lorsque le fils avait 15 ans son père en avait 45.

Mots en losange.

```
    L
  F O U
L O I R E
  U R I
    E
```

Les messages secrets. — Vous aviez certainement trouvé la première phrase écrite avec la clé modèle A = D, B = E,... etc.... et qui signifiait « bien le bonjour ». Passons donc à l'autre.

Le meilleur moyen de s'y retrouver était d'écrire sur des bandes de papier différentes l'alphabet, et de promener ces bandes l'une en face de l'autre, puis d'essayer ce que donne un mot quelconque avec A = B, puis A = C, puis A = D...

Par exemple le mot NGU, l'un des plus courts.

Avec B remplaçant A, NGU donne MFT, ce qui n'est pas plus clair... essayons donc C remplaçant A, et la suite. NGU donne alors LES, ce qui signifie tout de même quelque chose en français. En effet, les autres mots se dévoilent à leur tour et vous pouvez lire :

BRAVO POUR LES PERSPICACES QUI ONT TROUVÉ.

Ce qui est bien notre opinion.
Mais vous verrez encore mieux une prochaine fois.

LE COURRIER DE JANOT

Fernand Maroc, Cadolice : Je suis content que le journal vous plaise tant à tous que vous vous disputez avec tes petits frères pour qui l'aura le premier. Tu as raison de prendre modèle sur ton papa. — *Madeleine Uhrig, Ostwald :* Merci de ton joli récit et du beau dessin qui l'accompagne. Nous reproduirons certainement le dessin. — *Club de Colombes :* Un nouveau Club s'est créé le mois dernier à Colombes, avec des garçons et des filles. Ils construisent des modèles réduits, des petits meubles, des jouets. Les filles tricotent, cousent, préparent avec les garçons des pièces de théâtre pour les fêtes. Nos compliments et nos meilleurs vœux à ce Club dont la trésorière est Marie-Thérèse Schaffer et la secrétaire Paulette Leblond. Un bon point! Le Club vend *Mon Camarade* tous les dimanches. — *Club de Gentilly :* Le *Club des Ecureuils* de Gentilly fait appel à tous les garçons et filles qui voudraient faire partie de leur Club, qu'ils soient de Gentilly, d'Arcueil ou de Villejuif. S'adresser 162, rue de L'Hay, à Gentilly (escalier 32, porte en face en escalier 33, 2e à droite). Les *Ecureuils* préparent une fête pour la fin de l'hiver. — *Cœur loyal,* qui se désole de ne pas pouvoir être allé à la fête de Noël, voudrait faire du cinéma. Je lui déconseille tout à fait. Le métier n'est ni si facile ni si agréable qu'il en a l'air. *Saint-Laurent-du-Var :* Un Club de *Mon Camarade* a été fondé, avec une équipe de football dès maintenant et une équipe de natation pour l'été prochain. Compliments et souhaits de longue vie. Le titre de *Lions marins,* que propose Michel Pasco, me semble bon. Bien sûr il faut faire marcher l'équipe — *Marcel Colliynon, Charleville,* préfère qu'il n'y ait pas de changements au journal et qu'on garde les mêmes histoires. Il sera, pour le moment au moins, satisfait. — *Marcel Letribot, Poissy,* demande que le *Coin des Bricoleurs* soit développé. D'accord, mais il sera impossible de faire paraître comme il le demande, chaque jeudi, trois ou quatre objets à fabriquer. — *R. Cholet, Argenteuil,* m'a envoyé les plans d'un superbe poste à galène. Il passera dans le journal sitôt qu'il y aura assez de place.

NOS ABONNEMENTS

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger..	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

II

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LA VAPEUR

La bouilloire « chante » sur le feu ; et si le feu est violent, un jet de vapeur fuse par le bec, et secoue le couvercle. *Denis Papin,* en 1690, fit quelques expériences intéressantes sur cette *pression* de la vapeur, pression très violente puisqu'elle souleva des poids de fonte posés sur le couvercle d'une marmite. Et si le couvercle était soudé à la marmite ? pensait Papin. La marmite éclata. Bientôt la marmite était devenue une *chaudière à haute pression*; et voici comment l'inventeur utilisait la pression de cette vapeur : au départ de la chaudière la vapeur va pousser un *piston,* bouchon qui glisse dans un tube appelé *cylindre,* le piston pousse à son tour une *bielle* qui par le moyen d'une *manivelle* fait tourner une roue. Cet ensemble s'appelle *machine à vapeur.*

Un autre Français, *Cugnot,* en 1770, eut l'idée ingénieuse de remplacer un cheval par une marmite (maintenant nous connaissons cela : le cheval-vapeur — H. P. Nous avons des machines qui développent 300 ou 1.000 chevaux, le cheval-vapeur est une mesure de force bien différente d'ailleurs de la force d'un vrai cheval; mais, à l'époque de Cugnot, il n'y avait que des bras et des jambes, d'homme ou de bête, à utiliser). Donc Cugnot fit circuler sur route un « fardier à vapeur », lourd chariot qui démarrait un peu trop brutalement (la vapeur s'échappant très vite), pour s'arrêter ensuite avant de repartir (il fallait en effet attendre que la pression remonte); peu maniable, l'engin de Cugnot s'écrasa contre un mur. Il fallut attendre 1804 pour voir marcher, sur rails, la première voiture à vapeur, de Trevithik et Vivian. Et en 1829 une véritable locomotive, la « Fusée », de *Georges Stephenson,* s'élança — sans wagons — à la vitesse de 45 kilomètres à l'heure. Actuellement un train entier, le Great Eastem Railway atteint la vitesse de 164 kilomètres à l'heure. Ne nous attardons pas aux chemins de fer. Les plus puissantes locomotives font place maintenant aux autorails à essence ou aux trains électriques. Voyons plutôt les progrès réalisés depuis deux siècles dans l'utilisation de la vapeur.

Une machine à vapeur c'est donc : un foyer — une chaudière — un moteur, système mécanique transformant en *travail* la force d'expansion de la vapeur.

Comment s'est modifié le foyer? Cugnot faisait flamber quelques bûches sous sa marmite. Bien vite on utilisa le charbon, brûlant sur des grilles traversées par un violent courant d'air; pour que le mâchefer n'obstrue pas l'espace entre les barreaux des grilles, on a soin de donner aux barreaux une forme triangulaire et de les placer pointe en bas; on secoue fréquemment la grille pour que tombent les cendres. A la Supercentrale de Gennevilliers qui est l'usine de production d'électricité la plus puissante au monde, les foyers sont alimentés automatiquement : le charbon descend par de grandes manches métalliques sur un tapis roulant, grille mobile qui amène le charbon à l'intérieur du foyer et entraîne ensuite le charbon brûlé, devenu mâchefer, évitant ainsi aux hommes un dur travail. Savez-vous que sur une locomotive de rapide un chauffeur doit souvent manipuler plusieurs tonnes de charbon par heure ! C'est la raison pour laquelle il y a souvent trois hommes sur une machine.

Un procédé de chauffage encore plus moderne consiste à broyer du charbon qui est ensuite entraîné au foyer par un courant d'air, et brûle alors complètement.

Mais le charbon tient beaucoup de place, fait beaucoup de fumée. Aussi, sur tous les navires de guerre (et sur quelques navires de commerce) le combustible employé est le *mazout.* Par le moyen d'une pompe et d'un ventilateur, cette huile lourde est en quelque sorte pulvérisée dans l'air et brûle sans déchet.

Et notre chaudière-marmite? Après avoir été « chaudière à bouilleurs » (plusieurs boules autour d'une grosse boule centrale) elle est devenue « chaudière tubulaire » — invention de *Marc Séguin,* 1827. Séguin, pour produire plus de vapeur avec moins de charbon, avait imaginé de chauffer l'eau non seulement par en dessous, mais encore par l'intérieur, les gaz chauds du foyer traversant dans des tubes la chaudière avant de s'échapper. Sa chaudière est toujours utilisée dans nos locomotives; et comme à l'époque de Stephenson on active le tirage en faisant partir la vapeur dans la cheminée, ce qui crée un appel d'air à travers le charbon incandescent, entraîne au dehors les gaz, évite les dangereux « retours de flamme ».

Dans les navires, on utilise, à l'inverse, une chaudière tubulaire où c'est l'eau qui passe dans des tubes, au milieu de gaz brûlants; une telle chaudière demande de grands soins car si l'eau n'arrivait pas continuellement dans les tuyaux, ceux-ci fondraient aussitôt.

Comment alimente-t-on la chaudière en eau? Par une simple pompe la refoulant d'un réservoir à la chaudière. Mais sur les locomotives lancées à toute vitesse? Mais sur les navires perdus au milieu d'une eau salée inutilisable? Une locomotive renouvelle, à chaque station, sa provision d'eau en remplissant le réservoir placé sur le tender. Sur certaines lignes où les trains ont à parcourir sans arrêt de très grandes distances, on a disposé entre les rails de longues fosses pleines d'eau : quand la locomotive arrive au-dessus de la fosse, le mécanicien laisse descendre une trappe et par la vitesse l'eau est projetée dans le tender. Cette eau, envoyée dans la chaudière par un *injecteur,* ira, vapeur, se perdre dans l'air. La locomotive est de toutes les façons à échappement libre! Belle mécanique peut-être, mais qui a surtout pour effet de chauffer les campagnes... car 90 % de l'énergie de la vapeur est transformée inutilement en chaleur, 10 % seulement sert à tirer le train. Il faut qu'après avoir actionné les pistons, la vapeur disparaisse rapidement; ainsi seulement on peut éviter la contre-pression au retour. Dans les navires où l'eau douce est précieuse, la vapeur, au sortir du cylindre, va donc aussitôt dans un *condensateur*; elle redevient eau dans ce réservoir refroidi par une circulation d'eau de mer.

Il nous reste à voir les transformations accomplies dans le moteur à vapeur. Là, depuis à peine soixante ans, une véritable révolution s'est produite : les machines à piston cèdent la place aux *turbines à vapeur,* développant une puissance considérable.

(A suivre.) BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.584.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

GOUPIL DIT "FOU-VOLANT ET SON FIDÈLE RADIO GARNIER DIT MICRO SONT À LA RECHERCHE DU SAVANT NORDBERG ET DE SES COMPAGNONS, PERDUS SUR LA BANQUISE EN DÉRIVE.

SOUDAIN, MICRO POUSSE UN CRI : LES VOILÀ ! LÀ, SUR CE GLAÇON !!

C'EST EN EFFET NORDBERG ET SES COMPAGONS : LES TROIS HOMMES PERDUS.

LES SAVANTS RECOUVRENT L'ESPOIR À LA VUE DE L'AVION SAUVETEUR.

PAR GRANDES SPIRALES, FOU VOLANT DESCEND VERS LE CAMPEMENT.

UN SAC DE VIVRES EST LANCÉ PAR PARACHUTE.

DE SON CÔTE LE BRISE-GLACE TAIMIR ESSAIE DE JOINDRE NORDBERG.

A COUPS DE DYNAMITE IL S'OUVRE UNE ROUTE DANS LA GLACE.

RENTRE À LA STATION DU CAP DE L'OURS, FOU-VOLANT, MALGRÉ LES DIFFICULTÉS, DÉCIDE D'ATTERRIR SUR LA BANQUISE.

LA SEMAINE PROCHAINE.

UN COUP D'AUDACE

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET HUMERUS SONT REFUGIÉS SUR UN RADEAU AVEC LES BANDITS OTTO SCHLASS ET GROSSAC LA FAMINE REGNE À BORD.

BEGONIA QUI CRAINT D'ETRE DEVORE TOUT CRU PAR LE BANDIT GROSSAC EST SOUDAIN RENDU PLUS ASTUCIEUX ENCORE QUE DE COUTUME

AVEC UNE EPINGLE RECOURBEE ET LA LAINE DE SON CHANDAIL, BEGONIA CONFECTIONNE UNE SPLENDIDE LIGNE DE PÊCHE

SE SERVANT DU PARAPLUIE D'HUMERUS COMME D'UNE CANNE À PECHE ET D'UN CHIFFON ROUGE COMME APPAT, BEGONIA PREND SON 1ER POISSON

HELAS ! LA MAGNIFIQUE DAURADE QUE BEGONIA VIENT DE RETIRER DE L'OCEAN EST AUSSITÔT DEVORÉE TOUT ENTIERE PAR OTTO SCHLASS ET GROSSAC

BEGONIA NE SE DECOURAGE PAS ET PEU APRÈS IL REUSSIT À ATTRAPER UNE SOLE QUI PÈSE AU MOINS DIX LIVRES.

MAIS COMME BEGONIA VA RETIRER LA SOLE DE L'EAU LE POISSON EST GOBÉ PAR UN FORMIDABLE REQUIN

AVEC LE REQUIN LES NAUFRAGES AURONT POUR UN MOIS DE VIVRE. LE PARAPLUIE CANNE À PÊCHE D'HUMERUS EST ATTACHÉ AU MAT.

MAIS LA FORCE DU TIGRE DES MERS ES TELLE QU'IL ENTRAINE LE RADEAU DANS SA FUREUR AVEUGLE VA-T-IL CONDUIRE NOS AMIS AU FOND DE L'OCEAN

N° 169

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 23 FÉVRIER 1939.

JIM MYSTÈRE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE, AIDÉ DE BOB, SONT PARTIS A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTES ENLEVÉ PAR LES REBELLES QUI SONT SOUS LES ORDRES DE LEUR CHEF VIRGULIO. JIM A REUSSI A PENETRER DANS LE REPAIRE DE CE DERNIER.

FOU DE RAGE VIRGULIO SAISIT SA CRAVACHE ET EN CINGLE LE VISAGE DU MÉTIS.. CELUI-CI, SOUS L'OUTRAGE, A UN MOUVEMENT DE RÉVOLTE VITE RÉPRIMÉ CAR IL CONNAIT LA SAUVAGE SÉVÉRITÉ DU GÉNÉRAL.. MAIS DANS SON COEUR ULCÉRÉ UNE SOURDE RANCUNE GERME CONTRE SON CHEF!....

169

EN ENTENDANT CES PAROLES JIM SENTIT UN FROID S'INSINUER DANS SES VEINES.. EH QUOI!.. ÉCHOUERAIT-IL SI PRÈS DU BUT! ET PORTEUR DU PLAN.. LE LAISSERAIT-IL AUX MAINS DE VIRGULIO POUR QUE CELUI-CI DÉCOUVRANT LE TRÉSOR PUISSE MENER À BIEN SA SINISTRE BESOGNE DE DESTRUCTEUR..

FÉBRILEMENT DANS L'OMBRE JIM PALPAIT LE MUR DANS L'ESPOIR DE TROUVER LE SECRET DE L'OUVERTURE DE LA GALERIE SECRÈTE... DÉJÀ DEUX HOMMES SE PAISAIENT LA COURTE ÉCHELLE!..

(À SUIVRE)..

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui vient de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec son ami Huck. Et les voilà qui sont témoins d'une scène dramatique.*

Chapitre X. — LE SERMENT

(Suite)

— Oh! non, ça ne va pas comme ça, interrompit Huck, jurer comme ça, c'est bon pour les mômes et surtout pour les filles : ça ne les gêne pas ensuite de ne pas tenir parole et de bavarder, si on les questionne. Pour une chose de cette importance, il faut un serment par écrit et avec du sang!

Tom applaudit de tout cœur à cette idée; c'était vraiment une affaire sérieuse, ténébreuse et solennelle qui s'accordait à merveille avec l'heure, les circonstances, le lieu. Il ramassa un copeau de bois qui brillait au clair de lune, sortit un petit morceau de mine rouge du fond de sa poche et s'étant installé pour avoir le maximum de lumière, il écrivit péniblement en tirant la langue les mots suivants :

Par la présente, Huck Finn et Tom Sawyer jurent de conserver le secret et souhaitent tomber

Tom réussit à dessiner ses initiales et montra à Huck à faire un H et un F.

raide mort plutôt que de trahir ce serment.

Huck était rempli d'admiration devant la calligraphie et l'élégance du style de Tom. Il prit alors une épingle derrière le revers de son veston et allait se piquer quand Tom l'arrêta.

— Arrête, ne fais pas cela, ton épingle est en cuivre; peut-être qu'il y a du vert-de-gris dessus.

— Du vert-de-gris! Qu'est-ce que c'est?

— Un poison, voilà ce que c'est! Essaye d'en avaler un peu une fois, et tu verras!

Alors Tom prit une aiguille qu'il avait à son col et les deux garçons, après s'être piqués à l'extrémité du pouce, en firent jaillir une goutte de sang. Après plusieurs pressions, Tom réussit à dessiner ses initiales, puis il montra à Huck comment faire à son tour un H et un F, et le pacte fut achevé. On enterra ensuite le copeau près du mur en faisant diverses manigances et incantations magiques; et ainsi le cadenas qui leur fermait la bouche fut considéré comme bien fermé et sa clé jetée au vent.

Ils n'avaient pas remarqué quelqu'un qui s'était glissé furtivement dans le bâtiment en ruines.

— Tom, chuchota Huck, maintenant rien ne pourra nous faire parler, n'est-ce pas? jamais.

— Naturellement, quoi qu'il arrive nous serons muets. D'ailleurs, nous tomberions raide mort. Tu le sais bien.

— C'est vrai.

Ils continuèrent à bavarder pendant un moment, mais tout à coup un chien qui devait être dans la cour de la vieille tannerie, à quelques mètres d'eux, poussa un hurlement interminable et lugubre et les deux enfants, à moitié morts de peur, se cramponnèrent l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que ça peut bien être? dit en tremblant Huck.

— Je ne sais pas. Jette un coup d'œil par une fente.

— Non, vas-y, toi, Tom.

— Non pas moi, j'ai trop peur.

— Oh! si, va voir, Tom. Ça recommence!

— Ah! nous sommes sauvés! s'écria Tom; je reconnais le chien de M. Barbisson. Je me demande à qui il en veut!

Le chien se remit à aboyer. Les deux enfants retenaient leur souffle pour ne pas attirer l'attention de l'animal qui bientôt se tut, mais ils distinguèrent alors comme une sorte de ronflement.

— Il y a quelqu'un ici. Je crois que c'est à l'autre bout de cette bâtisse : je vais voir.

— Je n'aime pas beaucoup cela, Tom; si c'était Joë l'Indien?

Tom frissonna, mais la tentation fut la plus forte et, sur la pointe des pieds, l'un derrière l'autre, les enfants s'avancèrent vers l'endroit d'où semblait provenir ce ronflement. Ils n'avaient pas fait cinq pas qu'ils aperçurent un dormeur. Mais voilà que Tom marcha sur un morceau de bois qui se cassa en faisant un bruit sec : le dormeur poussa un grognement et se retourna. Son visage apparut dans le clair de lune : c'était Muff Potter. La frayeur des enfants s'évanouit sur-le-champ et ils sortirent de la tannerie sur la pointe des pieds. Le jour commençait à se lever, ils se séparèrent bientôt en répétant encore une fois les formules de leur serment.

Quand Tom se reglissa dans sa chambre par la fenêtre, la nuit était déjà presque passée. Il se déshabilla avec précaution et s'endormit en se félicitant de ce que personne n'avait remarqué son escapade. Il n'avait pas remarqué que Sid, qui semblait dormir si profondément, était éveillé et l'attendait depuis plus d'une heure.

Lorsque Tom se réveilla, son frère était déjà habillé et sorti. Tout semblait indiquer qu'il devait être assez tard. Il était tout surpris que personne ne l'ait appelé et fait sortir du lit comme d'habitude. C'était anormal! En moins de cinq minutes, il fut habillé et descendit l'escalier, le cœur inquiet, pas rassuré pour deux sous. Tout le monde était encore à table, mais le petit déjeuner était déjà fini. On ne lui adressa aucun reproche, mais les regards étaient volontairement ailleurs; une atmosphère solennelle régnait dans la pièce et un silence général glaçait jusqu'au plus profond du cœur. Il s'assit et s'efforça de paraître gai, mais inutilement. Ses sourires demeurèrent sans réponse, si bien qu'il se tut à son tour, le cœur gros de tristesse.

Après qu'il eut déjeuné, sa tante le prit à part : Tom eût été presque heureux de recevoir une correction, mais il n'en fut rien. Tante Polly se mit à pleurer en lui demandant pourquoi il agissait ainsi et s'il voulait lui briser le cœur. Elle ajouta que s'il continuait ainsi, elle mourrait de chagrin, vraiment elle n'y résisterait pas.

Ces reproches firent à Tom plus d'effet qu'un millier de coups de martinet... Tom fondit à son tour en larmes, demanda pardon, promit de se corriger pour toujours; mais il comprit qu'il n'avait obtenu qu'un pardon incomplet et qu'il n'avait inspiré qu'une demi-confiance.

Il se retira trop abattu pour chercher à se venger de Sid, en sorte que celui-ci n'eut même pas besoin de se défiler par la porte de derrière, comme c'était son habitude lorsqu'il se sentait menacé. Notre héros prit tristement le chemin de l'école. En compagnie de Joë Harper, il fut fouetté pour avoir fait l'école buissonnière la veille, mais il supporta la punition avec l'air de quelqu'un dont le cœur est lourd de graves soucis et au-dessus de telles bagatelles. Ensuite il alla s'asseoir à sa place, les coudes sur la table et la figure entre les mains. Il se mit à fixer d'un regard impassible le mur d'en face, comme s'il avait atteint les dernières limites de la souffrance. Sentant près de son coude quelque chose de dur, il changea de position et vit un objet empaqueté dans du papier qu'il déplia. Il poussa un long soupir et son cœur se brisa : c'était l'anneau de chenêt en cuivre qu'il avait donné à Becky... c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

CHAPITRE XI

LE FAUX TÉMOIN

Il devait être près de midi lorsque l'horrible nouvelle se répandit comme une décharge électrique dans le village. La nouvelle courut de bouche en bouche, de maison en maison en moins de temps que n'eût fait le télégraphe. Bien entendu, le maître d'école donna congé pour l'après-midi à ses élèves; on aurait d'ailleurs trouvé bizarre qu'il ne l'eût pas fait. Un couteau avait été trouvé près du cadavre et quelqu'un l'avait reconnu comme étant celui de Muff Potter, et la nouvelle de courir. On disait aussi qu'un habitant attardé avait rencontré Potter se lavant dans le ruisseau vers les deux heures du matin et que Potter s'était enfui aussitôt, circonstance suspecte et plus particulièrement ce nettoyage dont on savait qu'il n'était pas dans ses habitudes. On disait aussi qu'on avait fouillé la ville pour mettre la main sur « le meurtrier » (le public n'est pas paresseux quand il s'agit de prononcer un jugement), mais qu'on n'avait pas encore pu le trouver. Toutefois, des hommes étaient partis à cheval dans toutes les directions, et le shérif ne doutait pas qu'il serait capturé avant la nuit.

Toute la ville se rendit au cimetière et Tom, dont le chagrin disparut, y alla aussi. Non pas qu'il n'eût préféré mille fois aller ailleurs, mais une sorte d'attirance irrésistible l'entraînait. Arrivé à l'endroit fatal, il se glissa dans la foule pour pouvoir contempler le lugubre spectacle : il avait comme l'impression qu'un siècle s'était écoulé depuis la scène de la nuit. Quelqu'un lui pinça le bras : il se retourna et vit Huck.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Vous avez vu que cette semaine votre journal avait fait une grande page spéciale écrite et illustrée par tous mes petits amis sur le sujet de leur école. En plus, on a ajouté une colonne pleine de très, très jolis poèmes sur les saisons.

Je tiens à remercier ici tous mes amis et amies qui m'ont envoyé tant et tant de récits et de dessins, tous extrêmement réussis et que ces messieurs-dames de la rédaction ont été particulièrement heureux de pouvoir publier. J'ai reçu tant de récits, que j'ai bien peur que le journal soit un petit peu embouteillé. Tant que je vais pour une fois en publier dans ma lettre. Les récits que je vais recopier sont des récits qui n'ont pas de rapport avec l'école, et c'est pourquoi je les recopie ici.

Voici d'abord une très amusante histoire que m'envoie mon petit camarade Morel, de Noisy-le-Sec, et qui raconte les mésaventures d'un pêcheur malchanceux.

Parti le matin, le vivier au dos, les gaules à la main, le pêcheur arrive sur le bord de l'étang.

Le pêcheur, c'est M. Dubois. Je l'ai bien entendu dire à sa femme :

— N'achète rien pour midi, j'aurai ce qu'il faudra.

Il prépare son petit banc et son pliant et il s'installe. Il place en tout trois lignes, une qu'il tient en main et deux avec des supports. Le vent souffle tellement que deux lignes s'emmêlent.

A la fin de la matinée, M. Dubois revient la tête basse, son vivier vide.

M. Crispin, mon voisin, lui crie :

— Père Dubois, ça a mordu ?

— Oui, cinq ou six goujons et j'ai raté une perche...

Il rentre. Sa femme dit en le voyant :

— J'étais sûre que tu ne prendrais rien. C'est pour cela que j'ai acheté une entrecôte.

Pauvre M. Dubois

Voici maintenant un récit d'un autre genre, un récit d'aventures. Pour des raisons personnelles, l'auteur désire garder l'anonymat. Selon sa demande, nous ne le désignerons donc pas autrement que sous le pseudonyme de M. Smith, qui est quelque chose comme la traduction en anglais de M. Durand.

Le récit s'appelle Les Pêcheurs de Perles.

Les blancs, les colons, ne sont pas assez résistants pour l'exercice dangereux que représente la pêche aux perles. Aussi font-ils appel au courage des noirs.

Dans notre barque se trouvaient trois nègres et un blanc. Deux des nègres étaient aux rames. Le troisième, musclé, de constitution robuste, je le reconnus tout de suite pour être le pêcheur. Allait-il commencer son travail dangereux ?

Il plongea dans un « floc » éclatant. De petites bulles venaient crever à la surface. Le travail était commencé !... Au fond, à une dizaine de mètres, dans l'eau verte, se mouvait sur le sable fin, au milieu d'un monde étrange, le courageux noir.

Avec un couteau, il détachait rapidement les huîtres accrochées au rocher qu'il jetait dans un sac accroché à son côté... Mais déjà le manque d'air se faisait sentir. Sa poitrine haletait comme un soufflet de forge.

Alors, d'une brusque détente du jarret, en bandant tous ses muscles, le pêcheur remonta vers le ciel bleu. Sa tête crépue apparut. Il semblait épuisé. Ses yeux étaient injectés de sang qu'il crachait à flot par la bouche et les oreilles. Hissé à bord il s'affala au fond de l'embarcation.

— C'est un nouveau, me dit-on, il n'est pas habitué.

Ce récit est véritablement très bien fait. Mais on sent peut-être un peu que M. Smith n'a jamais vu lui-même la pêche des perles et qu'il en parle — très bien d'ailleurs — d'après les livres qu'il a pu lire et qu'il emploie, forcément, les mêmes tournures de phrases. A part cette légère critique, je crois que notre ami Smith a droit à tous les compliments. Il m'avait envoyé un joli dessin que je regrette de ne pas pouvoir reproduire en illustration de son récit.

Voici, pour finir, un petit récit de mon ami Robert Poncet, qui n'a que dix ans, mais qui sait déjà écrire à la machine.

Ce récit s'appelle Une bonne surprise.

Il m'est arrivé une fois que ma maman m'avait dit : « Gérard, j'ai une commission à faire. » Alors j'y suis allé. J'ai demandé mes commissions, j'ai payé et je m'en suis allé au logis.

Mais quand je suis arrivé ma maman me dit : « Et ton porte-monnaie, à propos ? » Je le cherchai partout dans mes poches, mais j'eus beau chercher, je ne le trouvai pas. Je dis à ma maman : « J'ai dû le perdre. » Ma maman me dit : « Eh bien va le chercher. » Je partis dans la rue pour essayer de le retrouver, mais je ne trouvai rien. Alors je m'en revins au logis...

Tout d'un coup j'entendis du bruit; c'était mon papa qui venait manger la soupe de midi. Maman ne lui parla pas du porte-monnaie. Puis elle me dit : « Va donc me chercher une fourchette », et devinez ce que j'ai vu sur le buffet : mon porte-monnaie, que j'avais posé là et que je n'avais pas vu tout à l'heure. Alors, vous pensez si j'étais content.

Ensuite, on s'est mis à déjeuner.

C'est raconté d'une façon sympathique, n'est-ce pas ? Mais je trouve que c'est plutôt une mauvaise aventure qu'une bonne.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

SAVEZ VOUS QUE...

Le coin des Fillettes

DES COUSSINS POUR VOTRE CHAMBRE

Puisque toutes vous aimez « Blanche-Neige » et ses gentils petits nains, je vous propose de représenter ceux-ci sur des petits coussins qui vous seront ainsi très sympathiques. Vous serez vous-même Blanche-Neige et aurez tous vos amis autour de vous pour vous tenir compagnie. Je vous en donne ici trois, ils sont faciles à agrandir aux carreaux (voir « Mon Camarade » n° 106), si vous voulez faire les 7 c'est facile, car un nain est un peu difforme en légende, donc pas grand mal s'ils sont un peu disproportionnés. Le contour de la tête disparaît entre le capuchon et la barbe. Des sourcils très levés, de grands yeux, un gros nez, deux bonnes boules aussi pour les pommettes sous les yeux et un large trait qui fend loin la bouche. Et je suis certaine que votre imagination trouvera d'amusants mouvements en vous aidant de vos lectures, de ce que vous connaissez des nains.

Maintenant pour exécuter ces coussins : prenez un morceau de drap, de duvetine, quelque chose d'assez épais et qui se tienne bien (vous trouverez cela dans des morceaux ou d'anciens manteaux), de teinte claire de préférence, beige, gris perle,

vert pâle, etc. Coupez dedans un rond de 40 cm. de diamètre. Pour le tour, 1 m. 25 de long sur la hauteur que vous voudrez, 5 à 6 cm. fait un coussin plat, 10 cm. fait déjà un bon coussin où il faut beaucoup de kapok pour bourrer l'intérieur.

Travaillez le dessus. Pour cela mettez à l'intérieur une soierie unie et foncée, sous le drap et au milieu, peu en importe la forme pourvu que la partie qui sera visible ait 22 cm. de diamètre. Fixez par un bâti en rond autour de ces 22 cm. (Bâti fin et régulier sur lequel vous broderez le rond de 22 cm.)

Dessus le drap maintenant, posez, drap, toile ou soie où vous aurez calqué votre petit bonhomme tout entier. Fixez-le à sa place en bâti fin, et vous pouvez, pour que ce soit plus joli, remettre encore un morceau clair pour la tête, la barbe, les mains; ces morceaux seront de tissu léger. Une fois bâti brodez tous les détails au point de bourdon qu'il faut faire le plus régulier possible et fin pour la tête et le personnage, gros pour l'entourage du rond. Lancez des fils à l'endroit des brides que vous exécutez en feston. Ensuite découpez soigneusement la partie noire en ne coupant pas la soierie du dessous qui apparaît en foncé, faisant ressortir le nain qui est vif, rouge, vert, jaune, etc.

Brodez les lettres, les autres détails de la même façon.

Employez pour broder des soies de mêmes teintes que les morceaux ou de teintes foncées.

Cousez à l'envers la bande du tour que vous fermez sur le côté et en dessous mettez un rond de tissu cousu à l'envers, sauf sur 15 cm. par où d'abord vous ressortirez votre coussin pour le retourner à l'endroit et par où ensuite vous bourrerez de kapok ou plumes. Fermez soigneusement cette fente ensuite par de petits points en faisant les deux rentrés.

Faites-en beaucoup, c'est très amusant.

POINTS DE TRICOT

POINTS DE TRICOT. — **Point capitonné :** Ce point travaillé en grosse laine est indiqué pour les couvertures de berceaux.

POINT CAPITONNÉ

Il faut un nombre de mailles divisible par 3, 2 mailles de plus pour les lisières.

1er rang, 1 maille levée, les autres à l'envers, la dernière à l'endroit; 2e rang, 1 maille levée, 3 mailles à l'endroit, jetez la 1re de ces 3 mailles sur les autres, 1 jeté, 3 mailles endroit, etc.; 3e rang, comme le 1er; 4e rang, comme le 2e, seulement le 2e rang est terminé par 1 maille à l'endroit et le 4e par 4 mailles endroit, ce qui contrarie le dessin.

Avec deux couleurs de laine, comme le dessin, vous changez la couleur à tous les rangs, la même revenant tous les deux rangs.

Les Conseils de tante Camille.

Chassez les moustiques. — *Voici l'été qui qui a cependant aussi ses ennuis, par exemple les moustiques qui empêchent de dormir. Pour les éloigner, essayez simplement de brûler du sucre sur une pelle rougie ou sur toute autre plaque. Ouvrez ensuite les fenêtres pour chasser la fumée : mouches et moustiques partent en même temps. Refermez immédiatement après.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — UNE FARCE DE PAT'SOUM A EXPÉDIÉ RALEU ET BRADUR DANS LES SOUTES A CHARBON OU LE CHEF SOUTIER QUI LES PREND POUR DEUX DE SES OUVRIERS LES OBLIGE A TRAVAILLER AU CHAUFFAGE DES MACHINES.

BIENTOT, SUR LE BATEAU, LE BRUIT COURT QUE PARMI LES RESCAPÉS RECUEILLIS EN ROUTE FIGURE RALEU. LE COMMANDANT, FLATTÉ, SE MET A SA RECHERCHE.

NATURELLEMENT IL NE LE TROUVE PAS, ÉTANT LOIN DE SUPPOSER QU'AVEC SON COMPLICE BRADUR ILS TRAVAILLENT DANS LES SOUTES COMME DES FORÇATS.

... ILS N'ÉTAIENT PAS AU BOUT DE LEURS PEINES, CAR LORSQUE LES VRAIS OUVRIERS VOIENT LEUR POSTE DE TRAVAIL OCCUPÉ PAR DES INTRUS, ILS SE FACHENT ET IL S'ENSUIT UNE GRANDE BAGARRE.

LE CHEF SOUTIER S'APERÇOIT ALORS QU'IL A DEUX HOMMES DE TROP (DES PERTURBATEURS QUI ESPÈRENT VOYAGER CLANDESTINEMENT). IL LES FAIT METTRE AUX FERS ET VA RENDRE COMPTE DE L'INCIDENT AU COMMANDANT.

A LA DESCRIPTION QUI LUI EST FAITE, CE DERNIER RECONNAIT RALEU ET SON SERVITEUR. MAIS NE POUVANT CROIRE QU'UN AUSSI ILLUSTRE PERSONNAGE SOIT DESCENDU DANS LES SOUTES SANS LE FAIRE EXPRÈS...

IL SUPPOSE QUE C'EST LA UN CAPRICE DE MILLIARDAIRE ET S'EMPRESSE DE LE RAMENER DEVANT LA CHAUDIÈRE AVEC FORCE RÉVÉRENCES. RALEU EST TRÈS ABRUTI ET PAT'SOUM S'EN AMUSE.

CEPENDANT RALEU AYANT POUSSÉ UN GROS SOUPIR ET FORMULÉ UN SOUHAIT, LE COMMANDANT, QUI EST DÉCIDÉ A SATISFAIRE LES CAPRICES DE SON PASSAGER, S'EMPRESSE DE LE CONDUIRE...

...LUI-MÊME DANS SA LUXUEUSE CABINE ET DE LUI OFFRIR L'HOSPITALITÉ LE RESTE DU PARCOURS. LA CHANCE AURAIT-ELLE TOURNÉ ET RALEU ÉCHAPPERAIT-IL A LA VENGEANCE DE PAT'SOUM?...

FALZAR et Floche

POUR RIRE UN PEU

Conversation entre deux petits camarades :

— C'est bien fait, Totor, tu m'as donné un coup de pied et le maître t'a puni. Il a dit que tu resterais à l'école après la classe.

— Eh bien ça m'est égal, ça m'est tout à fait égal.

— Tu dis cela pour crâner.

— Pas du tout; ça m'est égal parce que maman m'a recommandé de rentrer bien vite à la maison pour l'aider...

o

Un Ecossais très avare, par conséquent d'après la légende, avait écrit une lettre à un de ses amis. Mais les timbres étant très chers, il avait omis volontairement d'affranchir sa missive. Aussi avait-il écrit quelques mots en post-scriptum : « Mon cher ami, le timbre s'est détaché de l'enveloppe au moment où j'allais jeter la lettre à la boîte.

o

Beaucoup d'hommes ont pris aujourd'hui l'habitude de sortir sans chapeau et un promeneur assis sur un banc des Champs-Elysées le déplore auprès de son voisin :

— Comment voulez-vous saluer, sans chapeau ?... Cette mauvaise habitude est la fin de la vieille politesse française.

— Vous êtes gentilhomme? lui demande son interlocuteur.

— Pas du tout, monsieur, je suis simplement chapelier.

o

Pas de chance. — Un jeune homme vient d'échouer pour la deuxième fois à son examen.

— Comment as-tu fait ton compte ? lui demande un ami.

— Mon cher, une déveine insensée; imagine-toi que l'examinateur m'a posé la même question que l'an dernier, pour laquelle, précisément, j'avais été recalé.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *A Hamburg, dans un trois-mâts abandonné où Karl Brad pied d'être tué par les gardes d'assaut, Pierrot Lancry, quinze ans, est caché et attend de pouvoir fuir avec d'importants documents cachés dans un boîte...*

Chapitre XXVII

SORTIR D'UN CERCUEIL

Les heures passèrent, très longues, dans le double fond du coffre. Pierrot avait entendu les gardes d'assaut fouiller le bateau entier. On avait même ouvert les coffres de la cabine de commandement, et Pierrot avait trembléqu'on ne découvre sa cachette... Puis le calme était revenu dans le trois-mâts abandonné.

Les gardes d'assaut s'étaient installés dans la cabine, le seul lieu habitable du trois-mâts. Ils avaient sorti un jeu de cartes de leur poche, ils jouaient avec des plaisanteries et des jurons, en lançant très fort les cartes sur la table. Ainsi s'écoulèrent des minutes, des heures, des siècles.

Deux des hommes étaient assis sur le coffre où était caché Pierrot. On entendait le moindre de leurs gestes, et leurs talons venaient frapper le bois à la hauteur du visage du jeune garçon. Le malheureux était mal à l'aise dans cette sorte de longue caisse de bois, étrangement semblable à un cercueil. Il n'osait ni bouger ni se retourner de peur de faire du bruit... Il était obligé même de retenir sa respiration, tant était proche et dangereuse la présence des bourreaux de Karl...

Un des gardes, qui avait un accent paysan de la Prusse orientale, perdait sans cesse et jurait qu'on le volait, car les hommes avaient d'assez forts enjeux. Ce fut lui qui se leva le premier, et qui proposa à ses camarades d'aller faire un tour sur le pont... On s'embêtait trop avec ces cartes, et qu'attendaient les autres pour venir les relever?... Un garde, qui avait le sens du devoir, protesta qu'il ne fallait pas trop se montrer si l'on voulait que du gibier de potence vienne se prendre dans la souricière... Mais l'air était si lourd, si épaissi par l'âcre puanteur refroidie des cigares que les hommes avaient fumé sans arrêt, que tous les gardes, malgré cet avis, se décidèrent à sortir... Pour la première fois depuis des heures la cabine était vide d'occupants. Pierrot entendit les gardes qui faisaient le tour du pont en bavardant...

Il décida de risquer le tout pour le tout... La vie des amis de Karl était menacée, s'il ne réussissait pas à les faire prévenir à temps. Les gardes avaient parlé d'une patrouille qui viendrait les relever... La situation pouvait se prolonger toute la nuit, plusieurs jours peut-être. Et si son séjour se prolongeait vingt-quatre heures dans cette sorte de cercueil, il était certain d'être découvert. Il fallait risquer sa vie...

Pierrot était, non seulement par rapport à tous les garçons de son âge, mais aussi à bien des hommes faits, un être d'un très grand courage. Il ne put néanmoins se défendre d'une certaine angoisse quand, assis dans sa cachette, et la porte de celle-ci déjà relevée, il souleva avec de silencieuses précautions le couvercle du coffre.

Les bruits du port n'arrivaient qu'assourdis au cimetière des voiliers. Les pas des gardes en promenade s'entendaient avec netteté. Leur promenade les faisait fréquemment passer devant la cabine. Il suffisait que l'un d'eux eût l'idée de jeter un regard par un hublot pour que le jeune garçon fût pris...

Quand le couvercle se souleva, Pierrot eut la surprise de voir qu'il faisait encore jour... Il imaginait que la nuit était depuis longtemps venue, et le soleil entrait encore dans la cabine... Et cette belle lumière d'un jour d'été finissant éclairait un horrible spectacle... Cette pièce où Karl avait été si atrocement torturé était encore, en beaucoup d'endroits, couverte de taches de sang frais. Sur la table souillée, un journal avait été posé, sur lequel traînait un jeu de cartes et des mégots de cigares entassés. Une âcre et épaisse fumée bleue emplissait la pièce qui avait vu mourir un héros...

Il est extraordinairement difficile de fermer deux couvercles de coffre superposés sans les lâcher, sans les faire claquer. Cette opération, si elle réussit, n'en dura pas moins toute une éternité. Pierrot, penché sur le coffre, avait entendu passer près de lui, séparés par une mince paroi de bois, les quatre bourreaux... Il avait posé sur la table le précieux buste du Führer qui contenait les documents.

Le coffre fermé, Pierrot traversa rapidement la pièce, poussa une porte qui donnait sur un couloir obscur. La porte grinça légèrement et il resta longtemps l'haleine et le mouvement suspendus, attendant le bruit de galopade des S. S. Mais rien ne vint... Il repartit, suivit un couloir sombre, descendit un escalier. Il était dans les soutes qu'éclairait, presque horizontal, un long rayon de soleil doré.

Il fut vite au hublot. Il tendit l'oreille. En haut les gardes avaient dû terminer leur promenade et rentrer dans la cabine, car on n'entendait plus leurs talons résonner sur le pont de bois.

La chance servait enfin Pierrot. Le hublot n'était pas très loin du niveau de l'eau, et presque en dessous de lui, Pierrot aperçut la petite embarcation à rames qui avait servi à Karl pour venir à bord du bateau fatal...

Le hublot était étroit, mais Pierrot était mince... Quand il eut passé la tête et un bras qui tenait le buste, il eut tôt fait de passer le corps tout entier. Suspendu par l'extrémité des doigts d'une main à la garniture de cuivre de la petite fenêtre, il put, avec ses pieds, attirer la barque en dessous de lui, s'y laisser glisser.

Par précaution, il ne se servit pas des rames. Accroché aux flancs des navires morts, tirant et poussant, il glissa dans un silence quasi total le long du cimetière des navires. Un voilier lui cacha enfin la vue du sinistre *Achim von Arnim* dont il était maintenant éloigné de plus de cent mètres. Il osa mettre ses avirons à l'eau, et ramer jusqu'au quai le plus proche...

En touchant terre il regarda l'heure. Sept heures allaient bientôt sonner... Les docks avaient cessé leur travail... La rue du Cameroun qu'il retrouva entre les hangars de brique était déserte.

Près du ponton d'embarquement, caché derrière un tas de cordages, tenant sur ses genoux le buste de Hitler enveloppé dans un vieux journal qu'il avait trouvé par terre, il attendit longtemps l'arrivée de la vedette qui devait le conduire vers Hambourg... Il avait maintenant du mal à dominer ses nerfs... Les émotions de la journée, qui s'ajoutaient à celles de la semaine précédente, l'avaient secoué.

Il craignit jusqu'à la dernière minute d'être surpris par des gardes d'assaut sur ce coin de quai désert... Ce ne fut qu'installé dans la vedette, au milieu de paisibles dockers, de femmes qui allaient faire un tardif marché en ville, qu'il reprit un peu de tranquillité. Le soleil dorait les clochers de Hambourg, dorait aussi les eaux huileuses du port. Cette journée qui avait vu se perpétrer un tel crime finissait dans une rare et calme beauté.

Débarqué sur le quai du port, Pierrot hésita. Irait-il d'abord prévenir Mme Brod... Mais le buste qu'il tenait dans ses bras, mal enveloppé dans un numéro du *Volkische Beobachter*, lui rappela la promesse que lui avait fait faire Karl : il fallait avant tout mettre les documents en sûreté...

Chapitre XXVIII. — UNE CACHETTE SURE

Le plus simple aurait été sans doute de briser le buste du chancelier Hitler, ce buste à bon marché en plâtre patiné qui contenait des documents dont pouvait dépendre le sort d'un peuple... Pierrot regretta de n'avoir pas cassé le buste dans les moments où il attendait, dans les docks, l'arrivée de la vedette. Mais pouvait-il maintenant, dans des rues animées, fracasser l'effigie du Führer?... D'ailleurs cette cachette, due au hasard, n'était-elle pas la meilleure, n'était-ce pas une sorte de certificat de bonne conduite de porter avec soi un tel buste?... Pierrot pensa qu'à tout prendre il serait excellent de garder les documents dans ce coffre-fort inattendu jusqu'au moment où il passerait la frontière.

Mais où garer ce buste?... Pierrot ne connaissait qu'un seul lieu sûr à Hambourg, la boutique de ces braves Ulrich chez qui il avait passé la nuit... Pierrot avait une mémoire assez vive des endroits où il était déjà passé... Il refit rapidement le chemin qu'il avait parcouru le matin même, si joyeusement, avec le petit Kurt, cet enfant de dix ans qui était maintenant orphelin...

La boutique des Ulrich n'était pas encore fermée, mais le vieux ménage dînait déjà dans son arrière-boutique... La mère Ulrich regarda par une porte vitrée quand la sonnerie tinta, et cria :

— Ah! c'est vous... Nous étions un peu inquiets? Nous comptions un peu sur vous pour le déjeuner, et vous n'êtes pas venu... Il ne vous est rien arrivé au moins?...

Pierrot était debout dans l'embrasure de la porte, son paquet entre les bras. Il regardait le père Ulrich, sa barbe étalée sur sa serviette nouée à son cou, aspirer des cuillerées de soupe de pommes de terre. La mère Ulrich, de dos, les deux bras levés, cherchait pour Pierrot des assiettes dans un buffet de bois blanc...

La radio était ouverte et une voix forte martelait ces paroles :

— Comme nous l'annoncions hier, le Dr Theerhof, de la Faculté de Magdeburg, vient de mettre la dernière main à un procédé qui permettra de préparer des saucisses avec de la chair de crabe mélangée avec de la fécule synthétique. Les saucisses de crabe auront un goût entièrement semblable à celui des meilleures saucisses de Francfort. Elles auront en outre des propriétés remarquables. Riches en vitamines B et C, contenant au gramme des calories en nombre supérieur à celles...

— Oh! ferme ce menteur, Maria! jura le père Ulrich...

La voix du speaker fut coupée net. Mme Ulrich posa une assiette et des couverts sur la table.

— Je n'aurai même pas des saucisses de crabe à vous offrir ce soir, monsieur, dit-elle. Après la soupe, une compote de pommes... Nous sommes de vieilles gens et nous mangeons peu le soir...

— Tu pourrais plutôt dire qu'avec ce régime de misère on n'a plus de quoi... tonna le père Ulrich.

— Chut! Chut!... interrompit sa femme... Tu sais bien qu'on entend tout de l'arrière-boutique de notre voisin, le marchand de cercueils. Et comme il tient à la clientèle des S. S. Il pourrait bien un jour nous dénoncer...

— Hé oui, je sais bien que tu as raison, grommela le père Ulrich... Mais si tu crois que c'est toujours facile de se retenir...

La femme plongeait la louche dans la soupe et se préparait à remplir l'assiette qu'elle destinait à Pierrot. Celui-ci l'arrêta.

— Non, madame, ne me servez pas... Je suis seulement passé ici pour que vous ne vous inquiétiez pas... Je dois sortir ce soir, je ne puis dîner. Je rentrerai peut-être tard...

Il n'avait pas osé leur parler de la mort de Karl. Après un brusque adieu, il prit congé, traversa la boutique que le crépuscule commençait à assombrir. Il avait la main sur le bec de cane quand il s'aperçut qu'il avait encore dans les bras le buste de Hitler qu'il était venu cacher chez les Ulrich.

De l'arrière-boutique venait la musique de la radio qui fonctionnait à nouveau. Pierrot regarda autour de lui, cherchant une cachette sûre. Il n'osait pas confier même à ses amis un objet aussi précieux, craignant qu'en son absence on ne vînt perquisitionner chez eux, et qu'arrêtés, torturés peut-être, ils avouent un si lourd secret...

Il était resté là, à rêvasser, la main sur la poignée de la porte, ne pensant plus à trouver une cachette, quand soudain un rayon chargé de bustes de Hitler exactement semblables à celui qu'il portait sous le bras le frappa... N'était-ce pas la cachette rêvée?...

Il posa le buste à côté de la douzaine de bustes qui s'alignaient sur la tablette. Par précaution, pour être certain de le reconnaître il l'avait, derrière, effleuré d'une épingle, dessinant sur la nuque de plâtre une croix gammée.

La tablette était haut placée. Il dut se mettre sur la pointe des pieds pour l'atteindre. Le buste était maintenant, au premier rang, aligné avec ses semblables... Il n'était pas de meilleure cachette. Rien de plus naturel que la présence de ces bustes dans ce bazar. Qui donc irait chercher là les mystérieux documents espagnols?...

Satisfait de l'ingéniosité de sa cachette, Pierrot fut d'un bond dans la rue... Il fallait maintenant au plus vite arriver chez Mme Brod, l'avertir de l'épouvantable nouvelle, lui dire de faire prévenir par Albert tous ses camarades du danger dont la traîtrise de Ruprecht les menaçait...

Pierrot arrêta un taxi vert pomme reconnaissable à la bande en damier noir et blanc qui ornait ses portières. Il se fit conduire au coin de la Gross Freiheit et de la Schmuckstrasse, à deux pas du logement de Mme Brod...

La nuit était presque complète... Les réverbères n'étaient pas encore allumés lorsqu'il arriva dans la sinistre rue du quartier chinois. D'un pas rapide il s'approcha de la maison, franchit les marches du perron. Sous le porche obscure une main l'arrêta.

— Ne montez pas, on vient d'arrêter Mme Brod...

(*A suivre.*)

Il posa le buste à côté de ceux qui s'alignaient sur la table le.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

169

RÉSUMÉ : TOUTOUNE EST EMMENÉE PAR LES BANDITS LA TEIGNE ET LE GRAND ANGELO, EN DIRECTION DE LYON CEPENDANT, TOTO, PRISONNIER DANS UN ENTREPÔT DÉSESPÈRE D'EN SORTIR À TEMPS.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ
LE PROFESSEUR MOURRIER PROJETTE D'ENVOYER DANS LA PLANÈTE MARS UNE SPHÈRE GÉANTE À BORD DE LAQUELLE PRENDRONT PLACE VIVIANE MERLIN ET FRED HARDI.

PENDANT QUE FRED ET VIVIANE ÉTAIENT FÊTÉS À PARIS, MOURRIER METTAIT LA DERNIÈRE MAIN À SES TRAVAUX.

UNE SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE EN RÉDUCTION EST MAINTENANT PRÊTE À PARTIR POUR L'INFINI.

SITÔT LEUR RETOUR FRED ET VIVIANE APPRENNENT QU'UN VOL VA ÊTRE TENTÉ.

COCO, UN JEUNE SINGE EST INTRODUIT DANS LA SPHÈRE "OO". IL SERA LE PREMIER PASSAGER D'UN VOYAGE ENTRE LA TERRE ET LA LUNE.

LE GRAND ANNEAU SE MET À TOURNER ET L'ASTRONEF DISPARAÎT DANS LES PROFONDEURS CÉLESTES. 169

A TRAVERS LE MONDE

Un des plus anciens ponts de Paris est le Pont-au-Change. Il tient son nom du fait que Louis VII, en 1441, y avait établi des changeurs, ainsi que la corporation des orfèvres. Deux rangées de maisons y étaient alors construites qui y subsistèrent d'ailleurs jusqu'en 1769.

o

Le châtaignier est l'un des arbres qui croissent le plus lentement; mais, en échange, il est de ceux qui vivent le plus longtemps. On a calculé que certains châtaigniers ont pu atteindre un âge très avancé : 800 à 1.000 ans.

o

La malachite est un minéral de très belle couleur verte, très brillant et très fin qu'on trouve dans les mines de cuivre, presque exclusivement en Russie; il est très employé dans la décoration et la joaillerie.

o

Dans la chaîne de collines d'origine volcanique située en Prusse rhénane, se trouve un étang, appelé Totenmaar, qui, lorsqu'il gèle très fort, produit de formidables mugissements pendant plusieurs heures. On suppose que ces terribles bruits sont dus à des courants d'air passant sous la glace.

o

Les Anglais de Exeter Market viennent de faire revivre une vieille coutume disparue depuis plus de cent ans : un bœuf entier, environ 300 kilos, fut rôti en plein air, sur la place publique. On avait calculé que sa chair suffirait à la fabrication de 2.500 à 3.000 sandwiches. Et, en effet, cette quantité énorme de sandwiches fut préparée et vendue immédiatement aux habitants de l'endroit et aux curieux, au bénéfice d'œuvres de bienfaisance. Il ne fallut pas moins de huit heures d'attention permanente pour cuire cette énorme pièce; aussi le vieillard chargé de ce soin reçut-il le titre de « champion des rôtisseurs de la vieille Angleterre », titre qui n'avait pas été décerné depuis plus de cent ans.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Il est toujours assez difficile de dire à combien revient un avion. Il est encore plus difficile de calculer son amortissement, c'est-à-dire au bout de combien de temps le transport des passagers et marchandises aura remboursé au propriétaire l'achat de l'avion.

Une grande firme française de moteurs a donné une brillante démonstration de la valeur du matériel français.

Un moteur a été démonté après avoir fonctionné 808 heures sur un avion de transport des lignes régulières. Le parcours en vol est estimé à plus de 200.000 kilomètres.

Pour une telle distance, la facture de remise en état du moteur n'est que de 9.025 francs.

LES PILOTES CÉLÈBRES :

UNE AVENTURE DE GEORGES GUYNEMER

Tous les enfants ont entendu parler du héros légendaire que fut Georges Guynemer, pilote de chasse.

Enfant, Guynemer était turbulent en classe. N'allez pas l'imiter avec l'excuse de devenir un as plus tard. Sa santé était bonne mais son aspect fluet. Cinq fois il se présenta sans succès devant le

conseil de révision. Cinq fois il fut ajourné. Il lui fallut un miracle pour être accepté. Toutes les études sur la mécanique et le pilotage furent menées avec courage et assiduité par ce jeune homme tenace. Le 27 janvier 1915 il apprend à piloter, brûle les étapes, passe son brevet le 11 mars et est breveté militaire le 26 avril. C'est le 8 juin qu'il arrive au front, à l'escadrille des Cigognes qu'il allait rendre célèbre.

Passons jusqu'à 1917 où se place l'aventure que nous relatons.

Le 5 juin, Georges Guynemer patrouille dans le ciel. Il a déjà eu quelques ennuis avec sa mitrailleuse qui s'enraye au moment de tirer. Justement, voici un biplace ennemi qui commence à fuir à la vue du redoutable chasseur. Mais le chasseur reste muet : la mitrailleuse est enrayée une fois de plus. Qu'importe ; Guynemer fonce sur l'adversaire qui ne tire pas non plus. Le passager fait « Kamarade ! » en levant les bras en signe d'abandon. Guynemer lui fait alors comprendre qu'il doit atterrir dans nos lignes. Mais le pilote ennemi, ayant sans doute compris la situation, continue à plein moteur vers ce qu'il croit être son salut. Mal lui en prend, car Guynemer a réussi à remettre en état son arme. Comme son adversaire persiste dans sa fuite, il l'abat de 15 balles. L'appareil fait un bond en l'air, se retourne et tombe dans la forêt de Berru. Le passager a été vidé de la carlingue en vol.

Guynemer, adroit tireur, ne consommait jamais beaucoup de munitions pour abattre un ennemi.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

LE CAOUTCHOUC

La découverte du caoutchouc-moteur appliqué au modèle réduit remonte à Penaud, ainsi que nous l'avons dit en décrivant son avion de 1870.

Depuis cette époque on utilise le caoutchouc tordu. Mais le progrès s'est manifesté en ce sens que l'on connaît mieux maintenant ses propriétés et la manière de l'entretenir.

Le caoutchouc qui donne le meilleur rendement est de section plate. Le rond et le carré serviront à constituer des brides, des tendeurs, des attaches souples.

COMMENT CHOISIR

Le caoutchouc-moteur est vendu en trois largeurs : 3 mm. 16, 4 mm. 75 et 6 mm. 40 pour une même épaisseur de 8/10 de millimètre. Ce sont des dimensions anglaises en pouces, traduites en français. Plus le caoutchouc est étroit, plus on peut donner de tours de remontage. La petite largeur conviendra donc à des avions de long vol, à grande surface portante ou très légers. Par contre, la grande largeur a plus de puissance dans un temps plus court. Elle conviendra à un avion de course, ou ayant peu de surface portante et nécessitant un démarrage rapide. Il faut donc savoir, avant d'acheter, ce que l'on désire faire exécuter à son avion. La largeur intermédiaire mettra d'accord les hésitants (H).

SPORTS

Le Marathon

Savez-vous d'où vient le nom de cette exceptionnelle compétition d'athlétisme qui se dispute sur 40 kms? D'un fait de l'histoire antique, tout simplement : aussitôt après la fameuse victoire de Marathon où les Grecs se libérèrent de l'étreinte perse, un soldat athénien courut annoncer la bonne nouvelle dans sa capitale, distante de 18 kms. Cette course d'une seule traite l'épuisa si bien qu'il tomba mort en arrivant, dit-on. De nos jours, les grands coureurs sont mieux entraînés et doivent être plus méthodiques, puisque l'an dernier le Marathon annuel d'Europe permit au Finlandais Muinonen de couvrir les 40 kms de l'épreuve en 2 h. 37' 28"!

Les Finlandais semblent d'ailleurs être les meilleurs coureurs de fond actuels, puisque ce sont deux Finlandais qui détiennent pour 1938 le titre de champions d'Europe sur 5.000 et sur 10.000 mètres, avec respectivement 14'26" et 30'52". Quant aux records du monde des 15 et des 25 kms, ils sont aussi détenus par des Finlandais : le premier depuis 1928 par Nurmi, l'autre depuis 1932 par Martelin.

TIMBRES-POSTE

ALGÉRIE

Jusqu'en 1924 l'Algérie employait les timbres de France, cela était logique puisque l'Afrique du Nord forme trois départements français.

En 1924 cependant paraissait une série de 33 timbres, elle était faite des timbres en France surchargés « Algérie ». Cette série est encore bon marché, oblitérée elle vaut 25 francs.

La série de 1926 montrait des vues d'Alger, les valeurs en francs ont le même dessin (la mosquée des pêcheurs à Alger) que le timbre émis en France en 1929 pour commémorer le centenaire de la conquête de l'Algérie. Toute la série, continuée jusqu'en 1930 et comportant 39 timbres, y compris le 1 fr. 25 bien plus rare, vaut à peine 30 francs.

En 1930 une série coûteuse commémora le centenaire. En 1936 parait une nouvelle série commémorant le 10e anniversaire de la création des timbres spéciaux pour l'Algérie, elle ne comportait pas moins de 26 timbres, dont onze valeurs en francs; les dessins sont fins, les couleurs vives, les vingt premiers forment une belle série assez bon marché.

Une collection de l'Algérie se complète par la série des « taxes » et des « recouvrements »

Rémy veut interroger les passants sur le surmenage scolaire pour le journal Gulliver, *mais son reportage ne va pas sans difficultés.*

UN GRAND REPORTAGE

Saynète. — (suite et fin)

RÉMI. — Mais ça ne commence pas par un B...!

Mlle PAPILLON, *délivrée.* — Laisse-donc : Mlle Pain!... Je te disais donc qu'avec Mlle Pain, nous n'avions pas beaucoup à faire; mais l'année suivante, par contre, avec Madame... Madame... Allons bon, comment s'appelait-elle ?... Ça devait commencer par un G...

RÉMI, *à part.* — Je crois que je ferais mieux de me sauver, sans ça, j'y serais encore demain!

(Il s'éloigne sans bruit.)

RÉMI, *seul.* — Ah! on peut dire qu'il est manqué, mon reportage! *(Il soupire.)* Et qu'est-ce que je vais leur raconter, aux camarades?... Mais... voilà Moulinet qui arrive... Quelle chance, il est justement dans ma classe... avec lui, ça ira tout seul!... Eh, Moulinet! Moulinet!...

MOULINET, *lourdaud.* — Qu'est-ce que c'est?

RÉMI. — Dis, mon vieux, rends-moi un service!

MOULINET. — Qu'est-ce que c'est?

RÉMI. — Je suis reporter du journal *Gulliver.*

MOULINET. — Qu'est-ce que c'est?

RÉMI. — Un journal pour enfants, et je voudrais savoir ce que tu penses du surmenage scolaire.

MOULINET. — Qu'est-ce que c'est?

RÉMI, *à part.* — Il m'ennuie, celui-là, avec ses « qu'est-ce que c'est »! *(Haut.)* Eh bien, voilà : tu ne trouves pas qu'il nous donne trop à faire, le maître?

MOULINET, *lentement.* — Est-ce que tu me demandes ça exprès pour te moquer de moi?

RÉMI, *ahuri.* — Me moquer de toi? Oh! pas du tout, Moulinet!

MOULINET, *s'échauffant.* — Vraiment? Tu n'étais peut-être pas dans la classe, hier matin, quand le maître m'a donné o en calcul, et tu n'as peut-être pas entendu quand il m'a dit : « Écoute un peu, mon petit cancre, si tu trouves que je te donne trop à faire, va donc te reposer dans le couloir, avec un o de conduite! »... Non, tu n'as pas entendu ça?...

RÉMI. — Euh!... non!... je t'assure, mon vieux...

MOULINET, *hors de lui.* — Eh bien, je vais te le dire, sale moqueur, ce que j'en pense, moi, de ton surmenage scolaire!... Et voilà pour le « surmenage »! *(Il lui donne un coup de poing.)*

RÉMI, *gémissant.* — Aïe, mon œil!

MOULINET. — Et voilà pour le « scolaire »!

RÉMI, *hurlant.* — Aïe, mon nez!... Il... faut que je m'en aille, Moulinet... on... on m'attend... *(Furieux.)* Mais qu'est-ce que tu prendrais, mon vieux, comme volée, si tu n'étais pas plus fort que moi!

(Il se sauve à toutes jambes.)

Colette VIVIER.

Les Albums de Mon Camarade

1re **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).
2e **SÉRIE** : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 322 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. .. **18.50**
3e **SÉRIE** : Un volume cartonné 27×37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco.. .. .. **12.50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE.

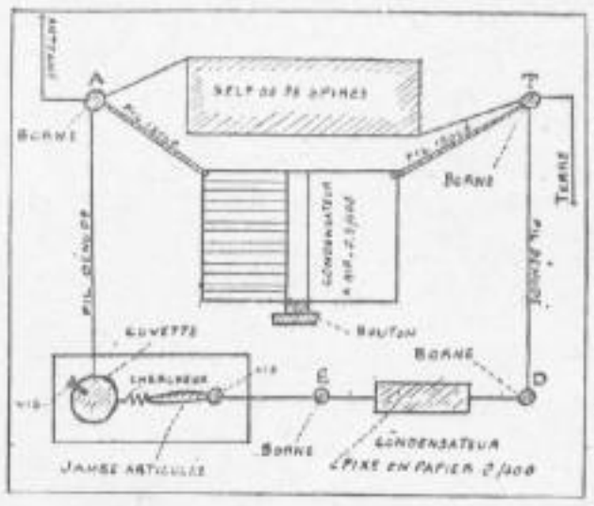
UN PETIT POSTE A GALÈNE

Notre ami Robert Cholet nous envoie ce très intéressant bricolage que nous sommes heureux de publier.

Voici un moyen très pratique pour construire soi-même un petit poste à galène. Il faudra tout d'abord se procurer les matériaux suivants :

1° Un écouteur ou un casque; 2° un condensateur à air de 0,51000; 3° un condensateur fixe en papier de 2/000; 4° un détecteur complet (avec une galène de premier choix); 5° une self de 75 spires ou une galette d'accord; 6° une planchette en chêne ou noyer, de 30 cm. de longueur sur 25 cm. de largeur et 1 cm. d'épaisseur; 7° 4 bornes; 8° du fil carré de 2 mm.; 9° 40 cm. de même fil, mais isolé; 10° quelques centimètres de fil de plomb employé spécialement en T. S. F.

On peut facilement se procurer toutes ces pièces chez un brocanteur pour 20 à 25 francs.



SCHÉMA

Fixez d'abord le détecteur sur la planchette, suivant le schéma. Attention, la petite cuvette doit être disposée à gauche. Fixez les bornes A T D E suivant le schéma. Vous devez auparavant creuser les trous à l'aide d'un poinçon ou d'un foret. Prenez le condensateur en papier. Des deux extrémités du fil faites deux estropes (anneaux) que vous introduirez dans les bornes E D.

Introduisez un fil de l'écouteur (l'anneau est tout fait) dans chacune de ces bornes.

Coupez un morceau de fil, assez long pour qu'il puisse de la borne D atteindre la borne T. Cela fait, vissez la borne D (soudez c'est préférable). Coupez un autre morceau de fil, faites un anneau à l'une de ses extrémités et introduisez-le dans la borne E que vous visserez.

Dévissez la jambe articulée, du bout libre du fil faites un deuxième anneau que vous glisserez dans la vis et revissez la jambe.

Coupez encore un morceau de fil assez long, pour qu'il puisse de la cuvette atteindre la borne A. Vous saurez parfaitement démonter cette cuvette, lui attacher un bout du fil, la remonter et faire un anneau à l'autre bout pour le glisser ensuite dans la borne A.

Maintenant passons au condensateur, air de 0,5/000. Prenez un morceau de fil isolé de 20 centimètres. Dénudez les deux bouts et soudez-en un à la partie immobile (surtout ne faites aucune bavure entre les plaques). Faites de même à la partie mobile. Fixez le condensateur en vous reportant au schéma. La partie crayonnée représente les plaques immobiles; l'autre les plaques mobiles. Faites un anneau au bout du fil de la partie immobile que vous introduirez dans la borne A. Faites la même chose pour la partie mobile en glissant l'anneau dans la borne T.

Prenez une self de 75 spires, dénudez chaque extrémité des deux fils, faites une estrope à chacune et introduisez l'une à la borne A, l'autre à la borne T.

La self peut tenir toute seule, au besoin fixez-la sur la planchette au moyen d'un bracelet en caoutchouc.

Il ne vous reste plus qu'à souder à la borne T un fil allant au robinet à eau et à la borne A un fil allant jusqu'à l'antenne.

(Si vous habitez dans un appartement et que vous ayez peu de place pour disposer une antenne, vous pouvez prendre le courant secteur en intercalant entre la borne A et le secteur, un condensateur à mica.

Après quelques tâtonnements, vous entendrez, avec une pureté remarquable, le poste de l'Ile-de-France ou la « Tour » qui vous donne des bulletins météorologiques.

Robert CHOLET,
Argenteuil.

VARIÉTÉS

PROVERBE EN IMAGE

Quel est le proverbe représenté par ce dessin?

FERIEZ-VOUS UN BON DÉTECTIVE

LES TROIS M

Le détective Al. Arrow est chargé de mettre la main sur un individu dont il ne possède pas le signalement exact. Il sait seulement que son nom commence par un M, que c'est un monsieur très ponctuel, qui rentre chez lui tous les soirs à la même heure et qui a horreur du théâtre où il n'est allé qu'une seule fois dans sa vie lorsqu'il était jeune.

Enfin, un de ses informateurs apporte à Al. Arrow l'adresse de l'homme en question.

— L'affaire est dans le sac ! se dit celui-ci ; et il se dirige d'un bon pas vers la maison indiquée.

Là, première déconvenue : il y a trois locataires : MM. Meer, Morden et Mattern, dont l'un est comptable, un autre artiste dramatique et l'autre commis voyageur.

— Lequel des trois ? se demande alors Al. Arrow ; puis il s'en va questionner les voisins d'alentour chez lesquels il recueille deux maigres renseignements :

1° M. Mattern n'aime pas l'artiste dramatique ;

2° M. Morden est un ami d'enfance du comptable.

Al. Arrow a beau tourner et retourner ces renseignements dans sa tête, il ne trouve pas lequel des trois est son homme.

Enfin il rencontre le facteur qui apporte un paquet pour M. Morden.

Sans hésiter, Al. Arrow s'empare du colis : ce sont des fards.

— Je le tiens ! s'écrie-t-il, et il s'élance alors vers la porte de M...

Vers quelle porte, et pourquoi ?

DEVINETTES

Qu'est-ce qui, sans être plus gros qu'un doigt, peut remplir aussi bien un salon, une cave ou une chambre ?

Qu'est-ce qu'on jette blanc en l'air et qui retombe jaune sur le sol ?

Qu'est-ce qu'un paysan ou un ouvrier volent tous les jours, un chef d'État rarement et un aveugle jamais ?

MOTS CROISSANTS

La première lettre est un L. En y ajoutant chaque fois une lettre, dans n'importe quel ordre, on doit obtenir : un pronom personnel, un grand fleuve, le nom du maréchal de France qui créa la garde mobile en 1870, la famille d'animaux à laquelle appartient le chat et le tigre, le dernier match d'un grand championnat, et ce que tu fis d'un fil avant de pouvoir coudre.

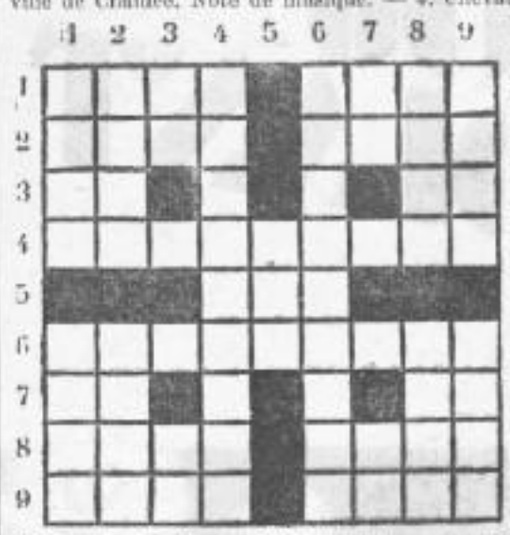
MÉTAGRAMME

Je suis l'amie des pêcheurs et je gonfle leurs voiles quand le temps est propice. Si tu changes ma tête, tu trouveras au contraire un malaise violent que tout malade redoute, ou bien ce que fait le coiffeur à l'aide d'un fer, ou ce que fait un amateur de tabac qui ne fume ni ne chique, ou la couleur de l'ardoise, ou encore ce que fait la lumière qui passe à travers un jet d'eau.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 169

Horizontalement. — 1. Canard qui pond des œufs. D'un goût désagréable. — 2. Entendis. Domine dans un combat. — 3. Vieille ville de Chaldée. Note de musique. — 4. Chevaux de parade, au moyen âge. — 5. A fait du tort. — 6. Qui concernent l'État. — 7. Fleuve d'Italie. Pronom personnel. — 8. Rivière de France qui se jette dans la Vilaine à Rennes. Poteau de mine. — 9. Sans compagnon. Qui a oublié de se laver.



Verticalement. — 1. Dangereux à recevoir quand il est mauvais. Couvrent les champs avant la moisson. — 2. Possédera. Plaque de fer souvent ondulée. — 3. Négation. Un livre est fait pour l'être. — 4. Qui est le plus important. — 5. Evadé. — 6. Il y en a trois, bien qu'elles forment un seul continent. — 7. A moi. Adjectif possess. de la 2e personne. — 8. Sorte de boîte. Devanture de boucher. — 9. Filets de chasse. Noir de fumée.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 168

Mots en losange

S
V E U
S E I N E
U N I
E

Logogriphes. — Cel, mol, roi, toi, loi, foi, soi. — Il, All, Ball, Lira, Luira.

Les trois grilles. — Le meilleur moyen de résoudre ces sortes de problèmes est de faire le petit croquis suivant des quatre chambres en question durant les quatre années, et d'y inscrire au fur et à mesure ce qu'on connaît de leurs occupantes.

	Chamb. n° 1	Chamb. n° 2	Chamb. n° 3	Chamb. n° 4
1re année.....				
2e année.....				
3e année.....				
4e année.....				

On sait donc que la chambre occupée la quatrième année par Aglaé le fut, l'année précédente, par Euphrosine. Supposons que ce soit la chambre n° 1 (le numéro n'importe pas). Là inscrivons...

Inscrivons de même Euphrosine dans une autre chambre quelconque la quatrième année et, l'année d'avant, Thalie, dans cette même chambre (la chambre n° 2, par exemple).

Maintenant, attention : on nous dit qu'Euphrosine avait cédé la première année sa chambre à Aglaé. *Mais quelle chambre ?* Ni la chambre n° 1, ni le numéro 2. Donc le numéro 3 ou le 4, soit le numéro 3.

Il suffit, maintenant, de compléter en tenant compte qu'une chambre reste libre chaque année et jamais la même. C'est facile :

	Chamb. n° 1	Chamb. n° 2	Chamb. n° 3	Chamb. n° 4
1re année.....		AGLAÉ	EUPHROSINE	THALIE
2e année.....	THALIE		AGLAÉ	EUPHROSINE
3e année.....	EUPHROSINE	THALIE		AGLAÉ
4e année.....	AGLAÉ	EUPHROSINE	THALIE	

Charade. — Mi, Son, Ri. (Missouri).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 168

Horizontalement. — 1. Minerais. — 2. Avides. — 3. Tamis. Os. — 4. Inespéré. — 5. Sola. — 6. Eu. N. R. — 7. Est. Elus. — 8. S°. — Brûlé.

Verticalement. — 1. Matinées. — 2. Ivan. Usé. — 3. Nîmes. — 4. Edison. — 5. Respirer. — 6. As. En. Lu. — 7. Or. Nul. — 8. Sises. Sa.

LE COURRIER DE JANOT

P. Le Quelnec, Saint-Brieuc : Merci de ta gentille lettre et de ton joli récit qui sera utilisé. — *Georges Chétif, La Courtine* : Ta lettre m'a fait beaucoup plaisir, ainsi que ton beau dessin représentant ton école. — *Roger Didier, Gérardmer (Vosges)* : Ton récit de l'excursion du Hohneck m'a bien intéressé car j'ai fait, moi aussi, l'an dernier, cette ascension. Merci de tous tes jeux et récits, ils seront utilisés. — *Mauricette Piot, Vouzilles* : Tu m'écris : « *Chaque semaine j'attends* Mon Camarade *avec une hâte fébrile pour voir les aventures de* Fred Hardi *et de la vaillante Viviane. Cette histoire je la trouve tout simplement merveilleuse et très mouvementée.* » Je n'ai pas assez de place pour reproduire tous les beaux compliments que ma nouvelle amie Mauricette fait au journal. Merci des efforts qu'elle fait pour nous aider. — *Régis Gorcia, Quinsac* : Merci des beaux récits en vers et en prose que tu m'envoies sur ton école. — *A. Jehan, Saint-Maur* : Merci de l'opinion détaillée que tu me donnes sur le journal. On tiendra compte de tes remarques. Si tes charades n'ont pas encore été publiées, excuse, là-dessus, ces messieurs-dames de la Rédaction ; il leur est impossible de toujours tout publier. Et puis, elles ont peut-être encore le temps de paraître.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

II

NOS ABONNEMENTS

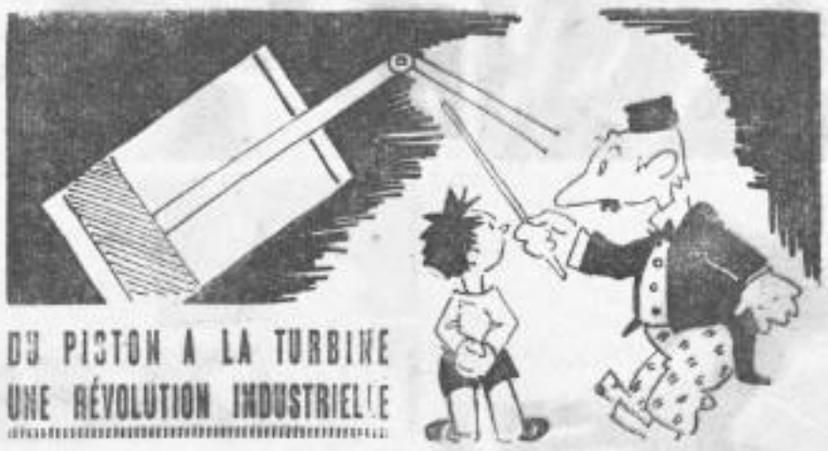
Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger..	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

DU PISTON A LA TURBINE UNE RÉVOLUTION INDUSTRIELLE



A peine transformées depuis un siècle, locomotive et machine à vapeur sont deux anciennes machines. La même machine montée sur roues et se déplaçant sur rails, la locomotive devient, si on lui coupe les pattes et l'installe sur un bâti de maçonnerie, une machine à vapeur qui fait tourner un « arbre de couche » actionnant toutes les machines-outils d'un atelier. Le principe d'une pareille machine est très simple, et vous le connaissez : la vapeur sous pression sortant d'une *chaudière* se rend dans un cylindre où elle pousse un bouchon rond, le *piston*, qui porte une tige ; cette tige entraîne une *bielle* qui par le moyen d'une *manivelle* fait tourner une roue. Dans la primitive machine à vapeur, la roue, lancée par son *volant*, ramenait en arrière le piston (la vapeur étant alors « coupée »). Une première amélioration consista à « distribuer » la vapeur alternativement sur les 2 côtés du piston, par un *tiroir* coulissant le long du cylindre, la force de la vapeur étant ainsi mieux répartie, le mouvement plus régulier. Nouveau progrès : on fit agir une partie seulement de la vapeur dans le cylindre, puis le reste de la vapeur dans un deuxième cylindre (on a ainsi une machine *à double expansion* — et si trois cylindres : à triple expansion). Une locomotive est appelée *compound-tandem* si les deux cylindres (cylindre *à haute pression* et cylindre *à basse pression*) sont « en ligne », c'est-à-dire disposés sur le même axe, actionnant donc la même roue. La *surchauffe* réalisa encore un progrès : au sortir de la chaudière, la vapeur était saturée d'eau, et cela provoquait dans le cylindre des condensations gênantes ; aussi, après avoir chauffé l'eau pour obtenir la vapeur, on chauffe encore la vapeur avant qu'elle parte dans les cylindres. Il y a divers types de moteurs à vapeur, mais bientôt toutes ces machines, même les locomotives de 200 tonnes, ne se trouveront plus qu'au Conservatoire des arts et métiers — les moteurs à explosion (utilisés pour le transport-automobiles, avions), ou les moteurs électriques (employés dans l'industrie) les auront complètement remplacés. Mais il n'y a guère que deux sources d'énergie capables de produire de l'électricité : celle des chutes d'eau, et dans les régions de plaines... celle de la vapeur, l'une et l'autre faisant mouvoir des turbines. Vous pensez donc que la vapeur n'est pas près de perdre son rôle important dans le monde moderne.

Nous connaissons déjà les turbines hydrauliques. Examinons maintenant le fonctionnement des turbines à vapeur. Si la turbine hydraulique est une roue de moulin à eau transformée, la turbine à vapeur, elle, procède du moulin à vent, véritable turbine à air.

Les turbines à vapeur sont de deux sortes : les turbines *à action*, utilisant la *vitesse* de la vapeur (comme le moulin à vent qui utilise la vitesse du vent) et les turbines *à réaction* sur lesquelles la vapeur agit par sa *pression*.

UN ÉOLIPILE

Héron d'Alexandrie, qui vivait il y a 1.800 ans, construisit l'*éolipile*, qui est vraiment une turbine à réaction, mue par la pression de la vapeur s'échappant dans l'air ; c'est un appareil très simple : un trépied placé sur un feu supporte une cuvette d'eau, la vapeur monte par un tuyau dans une sphère qui ne communique avec l'extérieur que par deux petits tubes creux coudés en sens inverse (deux bras de croix gammée), la vapeur en s'échappant de part et d'autre de la sphère la fait tourner autour du tuyau qui la traverse.

L'éolipile n'était qu'un jeu pour amuser les gens riches du temps, un jeu que vous pourriez construire vous-même. Héron avait trouvé une autre utilisation du même principe, celle-ci à l'usage du peuple : il construisit des « automates pour temples », actionnés par une habile machinerie placée dans les sous-sols : il suffisait d'allumer sur l'autel le « feu du sacrifice » pour établir un courant d'air chaud qui faisait mouvoir les bras, la tête, ou encore pleurer les yeux de la statue du dieu. Miracle ! criait la foule. La première turbine « sérieuse » ne fut construite qu'il y a 60 ans par le Suédois De Laval. C'était une turbine à action ; la vapeur après avoir été fortement comprimée est lâchée dans un long tuyau où elle *se détend*, prenant une vitesse pouvant atteindre 1 kilomètre par seconde ; elle est alors distribuée sur tout le rebord d'un disque d'acier, rebord percé dans son épaisseur, de fentes obliques, d'*aubages* comme il en existe dans les turbines hydrauliques, mais beaucoup plus serrés car la vapeur est si fluide. De même que sous le vent tournent les ailes inclinées du moulin, de même la vapeur se frayant rapidement un passage à travers tous ces petits couloirs de biais donne un très vif mouvement de rotation à la roue. Imaginez en effet une roue de 11 cm. de diamètre faisant 30.000 tours par seconde (actionnant une machine de 5 chevaux), une roue de 75 cm. de diamètre ; 10.000 tours pour une machine de 300 chevaux. Il est indispensable de démultiplier ce mouvement pour des applications industrielles. Une pareille détente de la vapeur exige des chaudières autrement puissantes que pour les moteurs à piston : dans une chaudière ordinaire la pression par cm² dépasse rarement 12 kilos ; maintenant il existe des groupes fonctionnant à 100 kilos de pression ; or, dès 1897, De Laval avait réalisé une turbine fonctionnant à cette pression de 100 kilos, mais une telle audace effraya ses ingénieurs qui ne voulurent pas en faire l'essai. On adopte maintenant des turbines à roues multiples (au moins 20), la vapeur étant ainsi divisée au départ — de même, nous l'avons vu, que sur une locomotive on répartit la vapeur sur plusieurs cylindres. Ainsi, il y a autant d'ajutages (conduites et distributeurs de vapeur) qu'il y a de roues. D'où plus de force produite, et moindre vitesse. Détail : pour que la pression de la vapeur ne gêne pas la marche de la turbine en pressant sur le disque du côté de l'arrivée, on perce de trous le disque vers le centre, ainsi la pression s'équilibre sur ses deux faces.

La turbine à réaction que nous allons maintenant étudier est d'un usage plus courant. Car, utilisant la pression de la vapeur, elle permet de tirer parti d'une vapeur à très faible pression ; ainsi, on peut la brancher sur le tuyau d'échappement d'une autre machine. A l'intérieur de l'enveloppe métallique qui entoure la turbine sont fixées des couronnes percées de fentes en biais, couronnes qui viennent s'intercaler entre les roues de la turbine, de manière à se trouver très exactement en face des fentes des roues. Ainsi la vapeur se détend dans chacune des petites chambres comprises entre deux couronnes fixes, et prend de la vitesse. Les fentes des roues de la turbine sont courbes de façon à contrarier la marche de la vapeur, et l'effort que celle-ci doit exercer pour passer fait tourner chaque roue ; à mesure que la vapeur en se détendant prend de la vitesse, on lui fait traverser des roues plus grandes, calculées de telle façon que le mouvement de rotation reste le même tout le long de l'arbre ; il ne pourrait en être autrement sous peine de mauvais fonctionnement ou d'accident puisque toutes les roues de la turbine adhèrent au même arbre. Une des difficultés que présente le fonctionnement de cette turbine est que la pression de la vapeur qui s'exerce dans le sens de l'arbre freinerait chaque roue en comprimant sa base et serait même de force à chasser au loin la turbine entière si on ne disposait des séries de « pistons équilibreurs » dans l'épaisseur de ces murs métalliques séparant des chambres où l'on torture le métal !

Quelles merveilles mécaniques que ces turbines d'acier dont les *rotors* (l'ensemble des roues mobiles) plus hautes qu'un homme pèsent plusieurs tonnes, turbines arrivant à fournir des puissances considérables : 15.000, 20.000, 50.000, 60.000 chevaux, où s'arrêtera-t-on ?

La plupart de ces grosses turbines font tourner des alternateurs produisant du courant électrique. **Boun.**

POLYCARPE...

PÊCHE
LA PIEUVRE

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.585.

LE SAVANT NORDBERG ET SES COMPAGNONS, EN DÉTRESSE SUR LA BANQUISE, ATTENDENT DU SECOURS DE FOU VOLANT ET DE SON RADIO JEAN MICRO.

NORDBERG ARRIVE, LE LENDEMAIN À ENTRER EN COMMUNICATION, PAR T.S.F. AVEC JEAN MICRO. IL LUI APPRENDQUE

L'HÉROÏQUE, RADIO, AU PÉRIL DE SA VIE, ATTEINT, EN PLEIN VOL, LES SKIS D'ATTERRISSAGE.

ET QUAND "L'HIRONDELLE" TOUCHE LE SOL, MICRO, EN S'ARC-BOUTANT, FREINE L'AVION DANS SA COURSE - QUELQUES MÈTRES DE PLUS ET...

LA SEMAINE PROCHAINE : LE DIFFICILE ENVOL

BEGONIA CHERCHEUR DE TRESORS

LE PROFESSEUR HUMERUS VA COUPER LA LIGNE MAIS L'ASTUCIEUX BEGONIA LUI FAIT REMARQUER QUE LE REQUIN ENTRAINE L'EMBARCATION VERS LA CÔTE.

LE RADEAU QUI PORTE BEGONIA, HUMERUS ET LES DEUX BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS TOUCHE ENFIN LA TERRE.

ARRIVÉS SUR LA TERRE FERME, LES QUATRE NAUFRAGES DANSENT LE LAMBETH-WALK EN SIGNE DE RÉJOUISSANCE.

GRANDE ORGIE DE NOIX DE COCO ! LA FAIM ET LA SOIF DES NAUFRAGÉS DU "TRIPE À LA MODE" N'EST PLUS QU'UN AFFREUX SOUVENIR.

MAIS UNE FOIS RASSASIÉS GROSSAC ET OTTO SCHLASS SENTENT RENAÎTRE LEUR FÉROCITÉ PROVERBIALE ET SANS LIMITE.

HUMERUS ET BEGONIA SONT FAITS PRISONNIERS ET ATTACHÉS À UN PALMIER. GROSSAC VEUT À TOUT PRIX APPRENDRE LE SECRET DU TRESOR DU CORSAIRE GRADOUBLE.

LE SANGLANT OTTO SCHLASS SE PRÉPARE À GRILLER LES PIEDS DE NOS DEUX AMIS POUR LEUR FAIRE AVOUER OU SE TROUVE LE TRÉSOR.

SOUDAIN GROSSAC POSTÉ EN SENTINELLE POUSSE UN HURLEMENT DE TERREUR. DES NÈGRES MENAÇANTS SE PRÉCIPITENT VERS LES NAUFRAGÉS.

LES DEUX BANDITS ACCOURENT POUR DÉLIVRER LEURS VICTIMES. ILS NE SERONT PAS TROP DE QUATRE BLANCS POUR LUTTER CONTRE LA HORDE SAUVAGE.

N° 170

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 2 MARS 1939.

JIM MYSTERE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE, AIDÉ DE BOB, SONT PARTIS A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTES ENLEVE PAR LES REBELLES QUI SONT SOUS LES ORDRES DE LEUR CHEF VIRGULIO. JIM A REUSSI A PENETRER DANS LE REPAIRE DE CE DERNIER.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui a décidé de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec un petit camarade nommé Huck.*

CHAPITRE XI

LE FAUX TÉMOIN *(suite)*

Comme d'un accord tacite, les deux enfants regardèrent aussitôt ailleurs, inquiets que quelqu'un eût pu remarquer le coup d'œil qu'ils avaient échangé. Mais le bavardage était général. Chacun émettait une opinion sur le drame.

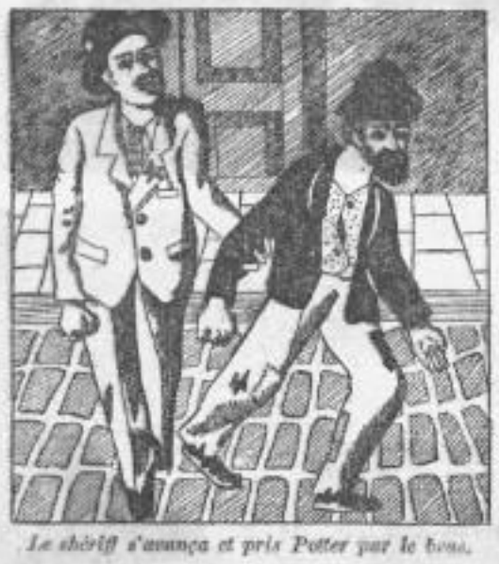
— Pauvre garçon!

— Pauvre jeune homme!

— Que cela serve de leçon aux voleurs des cimetières!

— Si on attrape Potter, il sera pendu, pas d'hésitation!

Tom tout à coup frissonna de la tête aux pieds, car il venait d'apercevoir le visage impassible de Joë l'Indien. Mais un murmure parcourut la foule; puis une bousculade se produisit, des cris s'élevèrent : « Le voilà! le voilà! C'est bien lui qui arrive! — Qui? Qui? demandèrent plus de vingt voix. — Muff Potter! — Attention, il s'arrête! — Regardez, le voilà qui veut s'en retourner! Ne le laissez pas repartir! »



Le shérif s'avança et prit Potter par le bras.

Des gens qui étaient grimpés dans les arbres, au-dessus de Tom, dirent qu'il n'essayait nullement de fuir, qu'il paraissait plutôt indécis.

— Quelle audace infernale! s'exclama un assistant. Monsieur voulait tranquillement contempler son œuvre et on ne pensait pas trouver du monde!

La foule s'écarta pour laisser solennellement s'avancer le shérif, qui prit Potter par le bras. Le visage du pauvre bougre était livide et son regard hagard, marqué d'épouvante. Quand on le mit en présence du cadavre, il recommença à trembler convulsivement, et se cachant la figure dans les mains, il éclata en sanglots.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, mes amis, dit-il en gémissant. Je vous en donne ma parole d'honneur, ce n'est pas moi!

— Qui vous a accusé? dit quelqu'un.

Ce coup parut porter. Potter leva la tête et jeta autour de lui un long regard désespéré. Il aperçut alors Joë l'Indien et s'exclama :

— Oh, Joë! Tu m'avais pourtant promis!

— N'est-ce pas votre couteau? demanda le shérif en présentant l'arme du crime.

Potter serait tombé si on ne l'avait pas soutenu et aidé à se tenir.

— Quelque chose me poussait à venir le rechercher, bredouilla-t-il; puis il fit un geste vague de la main, d'un air vaincu et dit :

— Dis-leur, Joë. Vas-y, dis-leur. Ça ne sert plus à rien maintenant

Alors Tom et Huck, muets et les yeux écarquillés, entendirent ce menteur au cœur de pierre débiter tranquillement son histoire. Ils s'attendaient à chaque instant, bien que le ciel fût clair, à voir le feu du ciel tomber sur sa tête, et ils étaient surpris que la punition tardât tellement. Lorsque Joë eut terminé et qu'il demeura sain et sauf, la tentation qu'ils avaient eue d'abord de rompre leur serment pour sauver la vie du malheureux prisonnier, s'évanouit, car il était clair que le misérable Indien avait vendu son âme au diable, et qu'il serait dangereux de s'attaquer à lui.

— Pourquoi n'es-tu pas parti? Que venais-tu chercher ici? demanda quelqu'un.

— Je ne pouvais m'en empêcher. Non, je ne pouvais pas, gémit Potter. Je voulais bien m'enfuir. Mais je ne pouvais m'empêcher de revenir ici.

Et il se remit à pleurer. Joë l'Indien refit sa déposition aussi calmement qu'auparavant, mais cette fois sous le sceau du serment. Et les enfants, voyant que les éclairs de la colère divine étaient encore différés, se persuadèrent que Joë avait bel et bien vendu son âme au diable. Il devenait à leurs yeux le personnage le plus intéressant de leur connaissance, et ils ne le quittaient pas des yeux, se promettant intérieurement de le surveiller afin de le surprendre en tête à tête avec son redoutable maître.

Ensuite, Joë aida à relever le cadavre et à le porter sur un tombereau.

...Le terrible secret et le remords troublèrent le sommeil de Tom pendant plus d'une semaine. Si bien qu'un matin, au petit déjeuner, Sid dit :

— Je ne sais ce que tu as, Tom? Tu remues sans arrêt, et tu parles tellement en dormant, que tu m'empêches de dormir au moins la moitié de la nuit!

Tom pâlit et baissa les yeux.

— C'est mauvais signe, dit tante Polly. Tu dois avoir quelque chose dans la tête, Tom!

— Rien, mais rien du tout, ma tante, répondit Tom; mais ses mains tremblaient si fort qu'il en renversa son café.

— Et tu en racontes des histoires, ajouta Sid. L'autre nuit tu criais : « Du sang, du sang, voilà ce que c'est! » Et tu parlais, et tu parlais. Sans arrêt. Même tu as dit : « Ne me tourmentez pas, je dirai tout. » Tu diras quoi? Qu'est-ce que tu diras?

Tout vacillait devant les yeux du pauvre Tom. Comment allait-il s'en sortir? Mais heureusement tante Polly n'insista pas pour savoir ce que c'était : même elle vint à son secours en disant :

— C'est cet horrible meurtre. J'en rêve, moi aussi, presque toutes les nuits. Quelquefois, il m'arrive même de rêver que c'est moi qui l'ai commis.

Marie déclara à son tour qu'elle aussi en avait le cauchemar et Sid sembla satisfait. Après quoi, Tom se dépêcha de quitter l'assistance. Pendant plus d'une semaine, il prétexta avoir mal aux dents, pour se bander la mâchoire la nuit. Il ne se douta jamais que Sid l'épiait pendant son sommeil, relâchant le bandage, restant des heures attentif à écouter le moindre mot qui sortirait involontairement de ses lèvres, puis remettant le bandage en place pour qu'il ne remarquât rien. Mais le souci de Tom s'atténua progressivement : à la fin ce mal de dents devenait ennuyeux. Si, par ses bavardages nocturnes, Sid avait appris quelque chose, en tout cas il le garda pour lui. A l'école, chaque chat crevé faisait l'objet d'une « enquête » parmi les écoliers, et cela contribuait à entretenir chez Tom un constant malaise. Sid remarqua bien que Tom ne voulait jamais faire le juge d'instruction dans ces sortes d'affaires, alors qu'il était toujours le premier chaque fois qu'il y avait un nouveau jeu. Sid remarqua aussi qu'il ne voulait pas plus être témoin, ce qui était bizarre, et qu'il montrait même une véritable aversion pour ces enquêtes. Sid remarquait, mais ne disait rien. Enfin, ce jeu cessa d'être en vogue et de torturer ainsi la conscience de notre héros.

Tous les jours ou tous les deux jours, pendant ces tristes journées, Tom trouvait une occasion pour aller jusqu'à la fenêtre grillagée de la petite prison, afin de passer au « meurtrier » quelques douceurs qu'il avait pu se procurer. La prison était une méchante petite bâtisse en briques près d'un marais en bordure du village, et comme elle était rarement occupée, il n'y avait pas de gardien. Ces menues offrandes aidaient grandement Tom à soulager sa conscience.

En vérité, il faut bien dire que dans le village on aurait bien voulu punir Joë l'Indien d'avoir déterré un cadavre; mais il était tellement craint que personne n'osait prendre d'initiative et qu'on le laissa tranquille. Le scélérat avait d'ailleurs pris grandement soin de ne relater dans sa déposition que la bataille et l'on estimait qu'il était habile de ne pas l'inculper pour l'instant.

Chapitre XII

UN TRAITEMENT ÉNERGIQUE

Une des raisons qui faisaient que son secret troublait moins Tom, c'est qu'une grande et nouvelle affaire l'absorbait : Becky Thatcher ne venait plus à l'école. L'amour-propre de Tom avait résisté pendant quelques jours. Il se mit à rôder autour de sa maison, le soir... Elle était malade. Si elle allait mourir? Comme il se sentait malheureux et obsédé par cette pensée. Ah! il ne pensait plus à la guerre ou à se faire pirate; que la vie était donc triste. Il ne touchait plus à son cerceau ni à son cerf-volant.

Sa tante s'en inquiéta, et lui fit prendre toutes sortes de drogues. Elle était de ces gens qui croient à tous les remèdes et à tous les traitements hautement proclamés dans les annonces comme apportant une guérison garantie. Elle leur accordait une confiance absolue et quand elle découvrait une nouveauté, elle n'avait de cesse qu'elle ne l'eût essayée, non pas sur elle, car elle n'était jamais malade; mais sur la première personne à portée de sa main.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Notre Grand Concours de récits sera terminé le 15 mars. Je vous donne la liste des prix et ce n'est pas trop tôt.

Le 1er prix sera, au choix, un avion *à construire ou un beau* livre relié. *Les 2e et 3e prix un* album *contenant six mois de la collection de* Mon Camarade. *Les 4e, 5e et 6e prix auront un superbe* stylo, *le stylo de Janot, et je vous donne ma parole que c'est un stylo qui marche très bien. Les 7e et 8e prix, au choix, un* couteau *pour les garçons ou des* ciseaux *pour les petites filles. Les 9e et 10e prix une* trousse scolaire. *Du 10e au 25e prix enfin, les gagnants pourront choisir dans notre collection les* Livrets de « Mon Camarade », *un livre au choix.*

Voici maintenant une nouvelle pour les Clubs. Désormais c'est l'organisateur de ce Club des Castors *dont je vous ai si souvent parlé qui s'occupera des questions de l'administration des Clubs d'Amis de* Mon Camarade.

Vous savez tous le beau travail qui a été fait par les Castors, *dans la banlieue sud de Paris, et vous serez tous certainement très heureux de recevoir les conseils d'un ancien, d'un dirigeant qui a déjà une longue et intéressante expérience sur les méthodes qu'il faut employer pour qu'un Club marche convenablement.*

Les dirigeants de Clubs qui ont des renseignements ou des conseils à demander doivent donc se mettre en rapport avec Jean Viers, 44, avenue Jean-Jaurès, Châtenay-Malabry (Seine). *Mais bien entendu que cela n'empêche pas les jeunes journalistes des Clubs de m'envoyer des nouvelles de ce qui se passe dans leur coin. Je serai toujours heureux de pouvoir les publier dans le journal.*

Je voudrais aussi vous demander de faire un grand effort pour la vente de notre journal. Mon Camarade *fait, grâce au dévouement de ses lecteurs et de ses vendeurs, des progrès incessants. En treize mois, sa vente directe a triplé d'importance, et c'est un beau, un très beau résultat.*

Mais c'est loin d'être encore suffisant. Le journal, pour s'embellir, pour s'agrandir, pour avoir une place qui corresponde à celle qu'il mérite véritablement d'avoir, devrait encore maintenant doubler sa vente. Ce qui veut dire qu'il faudrait que chacun de mes petits camarades trouve un nouveau lecteur, un petit garçon ou une petite fille qui achète régulièrement chaque semaine notre journal, leur journal. De cette façon on obtiendrait un résultat merveilleux.

Vous me direz que cela n'a pas l'air bien difficile.

En effet, je trouve que cela ne doit pas être bien difficile. Mais il faut le faire, il faut que vous le faissez tous. Et comme forcément il y aura toujours des retardataires (ou encore des garçons ou des filles qui ne pourront véritablement pas trouver un nouveau lecteur, quelque mal qu'ils se donnent), alors il faut que ceux qui ont la possibilité de trouver deux ou trois, ou dix nouveaux lecteurs se donnent la peine de le faire.

Pour trouver ces lecteurs, vous n'avez pas forcément besoin de vous promener dans les rues en criant très fort : « Demandez Mon Camarade » *et vendre les journaux aux passants. Je sais que beaucoup de mes petits camarades le font et c'est magnifique de leur part. Mais tout le monde ne peut pas le faire. Par exemple il se peut que votre papa ou votre maman ne veuillent pas vous laisser courir dans les rues en vendant des journaux parce que vous risqueriez de vous mouiller les pieds.*

Dans ce cas, vous pouvez faire une chose qui a donné de très bons résultats chez les Castors. *Vous vous entendez avec des petits amis qui veulent avoir le journal toutes les semaines, et qui ne le trouvent pas facilement chez la marchande de journaux — bien que notre journal doive se trouver chez toutes les marchandes.*

Et tous les jeudis, ou tous les dimanches, vous allez lui porter le journal chez lui. S'il n'est pas là vous le laissez à sa maman. Et s'il n'y a personne à la maison, vous le laissez dans la boîte aux lettres. Comme vous portez le journal à un ami, vous êtes sûr de pouvoir toujours vous faire payer.

Cela, c'est un moyen qui ne donne pas beaucoup de peine. Si, je ne dis pas tous nos lecteurs, mais seulement une petite partie, dix mille par exemple, se donnaient la peine de faire cela, notre journal deviendrait vite un des plus grands journaux d'enfants de France et il pourrait se permettre d'avoir plus de pages et plus d'histoires sans augmenter son prix.

La période qui s'ouvre est très commode pour faire ce genre de travail. C'est une drôle de chose, mais, au journal, ces messieurs-dames de la rédaction qui font de grandes courbes avec du crayon rouge sur du papier quadrillé, ont remarqué que chaque année, au printemps, Mon Camarade *se mettait à grandir. Tout comme un arbre ou un pot de fleurs. Sans doute c'est la saison qui veut cela. C'est donc qu'au printemps* Mon Camarade *est plus facile à vendre que dans aucune autre saison. Vous aurez donc beaucoup moins de mal au mois de mars, au mois d'avril, que dans les autres mois. C'est le moment de faire un petit effort, je suis sûr que vous serez émerveillés du résultat.*

Pour terminer, je puis vous annoncer que nous préparerons (pour le mois d'avril sans doute) un numéro de Printemps *qui, je l'espère, sera aussi réussi et aura le même succès que notre numéro de Noël. Vous pouvez dès maintenant me dire vos idées là-dessus et passer les commandes.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles,

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot)

Le coin des Fillettes

Faites vous-mêmes ces gracieux mouchoirs qui ornent si bien la petite poche de votre robe de lainage ou votre sac, ou celui de maman qui sera d'autant plus ravie que ces mouchoirs fantaisie coûtent très cher.

Donc, avec un peu de votre petit cœur, vous ferez des chefs-d'œuvre. Le n° I est très simple, un petit carré de fil de Cholet, ou à défaut du linon, un voile fort et serré. Vous calquez finement le léger dessin, fleurs et oiseau. Le détail I vous montre comme les fleurs sont faites uniquement de points lancés, les feuilles sont faites de même, ainsi que l'oiseau. Les tiges sont au point de tige. Cette broderie très, très fine avec un brin de soie très fine et plate. Le mouchoir est terminé par un rouleauté fait avec un fil fin de même teinte que le mouchoir. L'oiseau est bleu, le feuillage vert, les fleurs jaunes.

Le n° II, d'élégants bleuets, bleus, sont exécutés d'après le même principe, mais les points lancés sont inégaux et placés comme vous l'indique le croquis. Les feuilles sont vertes, le mouchoir est cerné d'un feston fin, haut de 2 mm., fait en soie bleue, fils bien rapprochés, mais ne tiraillez pas. Donc coupez primitivement votre carré d'étoffe plus grand, pour pouvoir faire le feston intérieurement et couper ensuite le mouchoir en détourant le feston.

Le n° III est fait différemment, et je vous recommande le procédé, qui donne d'amusantes petites fleurs.

Vous piquez, pour chaque pétale, votre aiguille à cheval à la base du pétale comme pour faire une bride exactement, passez deux fils et faites la bride dessus, vous savez de ces petites brides à agrafes, mais faites-les bien arrondies, comme le croquis vous montre; mais attention! les proportions sont telles que vous représente le pétale unique du centre sous le III. Il faut que ces brides se tiennent bien à plat, donc qu'elles soient bien remplies et leur hauteur doit dépendre de la grosseur du fil employé. Pour le mouchoir soie fine, brides très petites, autrement elles se rouleraient, ce qu'il ne faut pas. Avec du coton perlé plus ou moins gros vous pouvez faire ainsi de gentils napperons.

Ce mouchoir III a les fleurs rouges aux cœurs jaunes et feuilles vertes. Il est entouré par un ourlet denté (« Mon Camarade » n° 115 et 153).

Le petit mouchoir du centre se brode au point bourdon et se termine par un ourlet à jour simple très petit sans tirer de fil tout autour, ou un point turc; ce mouchoir est fait dans un voile sombre ou vif et le motif en blanc. C'est un jeu de grâces, faites-en aussi avec ces mouchoirs qui ont 12 cm. de côté.

Un conseil, prenez bien de la soie lavable.

POINTS DE TRICOT

POINTS DE TRICOT. — Le surjet simple à l'endroit : On vous dit quelquefois de diminuer en faisant un surjet (dans les pieds de bas par exemple).

Voici comment se fait le surjet : C'est rabattre sur une maille tricotée à l'endroit une maille levée à l'endroit précédemment (juste la maille d'avant celle que vous venez de tricoter et sur qui vous faites le surjet).

Surjet simple à l'endroit.

On peut faire aussi un surjet simple à l'envers.

Les Conseils de tante Camille.

De votre tenue. — *Vous éprouverez un grand bien-être à vous tenir normalement droite, la tête seule se penche légèrement en avant. Vous éviterez, en soignant bien votre tenue, que votre dos ne prenne une forme ronde, bossue. Et vous n'éprouverez aucune fatigue à l'arrêt d'un ouvrage. De plus ne fixez jamais votre ouvrage à votre genou, c'est bien trop bas et vous fait prendre une position vrillée qui coupe digestion, circulation, respiration; fixez l'ouvrage à une lourde pelote qui renfermera soit un plomb, soit du sable. Cette pelote sur la table vous donne une bonne hauteur.*

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Boisson à la pelure d'orange. — *C'est en ce moment la saison des oranges, aussi, voici une recette pour nos petites lectrices.*

Vous découpez vos pelures desséchés (oranges et citrons) en morceaux assez petits, puis vous mettez une poignée de ces morceaux dans une bouteille que vous remplissez avec un litre d'eau très chaude, (ne faites pas éclater le verre !...) Puis vous bouchez bien et vous laissez reposer et infuser jusqu'à ce que le tout soit refroidi. Alors vous filtrez le liquide pour enlever les pelures. Vous sucrez bien et laissez reposer. Si votre maman veut bien ajouter un petit verre de kirsch ou de vin blanc sucré. Boire cette boisson bien froide.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — SUR LE BATEAU QUI LES RAMÈNE EN FRANCE, PAT'SOUM FAIT A RALEU ET BRADUR TOUTES SORTES DE FARCES, MAIS VOICI QUE LE COMMANDANT A RECONNU LE RICHISSIME RALEU. DANS L'ESPOIR D'UNE RÉCOMPENSE IL LE PREND SOUS SA PROTECTION.

LAVÉ, PEIGNÉ ET RESTAURÉ, RALEU SE REPREND A TROUVER LA VIE AGRÉABLE, MAIS A CETTE QUESTION QUE POSE RALEU QUI N'A PAS UNE BELLE AME ET QUI CONSIDÈRE QUE DEPUIS QU'IL...

...S'EST RÉCONCILIÉ AVEC BRADUR, IL NE LUI EST ARRIVÉ QUE DES MALHEURS, IL EST CONTENT D'ÊTRE DÉBARRASSÉ DE SON COMPLICE QUI NE LUI RAPPELLE QUE DE MAUVAIS SOUVENIRS.

LE PAUVRE BRADUR RESTE ENFERMÉ DÉFINITIVEMENT. VOICI CE QUI ARRIVE AUX LACHES QUI SE METTENT PAR CALCUL AU SERVICE DES HOMMES PUISSANTS. QUAND IL ONT CESSÉ DE PLAIRE OU D'ÊTRE UTILES... ON LES SUPPRIME.

NOUS N'ENTENDRONS DONC PLUS DE SITOT PARLER DE BRADUR. MAIS LA LUTTE ENTRE PAT'SOUM ET RALEU NE S'EN CONTINUE PAS MOINS. PAT'SOUM INVISIBLE EST LA. ASTUCIEUSEMENT IL SOUFFLE SUR LA FUMÉE DU CIGARE...

...AFIN QU'ELLE S'EN AILLE PICOTER LES YEUX DU COMMANDANT, QUI TROUVE QUE SON INVITÉ EST BIEN MAL ÉLEVÉ DE LUI SOUFFLER AINSI SA FUMÉE AU VISAGE. AUSSI NE SE GÊNE-T-IL PAS POUR EN FAIRE AUTANT

AU BOUT D'UN PETIT INSTANT LES DEUX FUMEURS S'OBSTINANT DANS CE PETIT JEU, ILS TOUSSENT, CRACHENT, ÉTERNUENT, A LA JOIE DE PAT'SOUM QUI SAVOURE LA UNE VENGEANCE RAFFINÉE.

MAIS BIEN QU'IL SOIT INVISIBLE, LA FUMÉE QUI EMPLIT LA PIÈCE FINIT PAR LUI CHATOUILLER LES NARINES A LUI AUSSI. IL ESSAIE DE SE RETENIR, MAIS, C'EST PLUS FORT QUE LUI, IL ÉTERNUE...

...CE QUI JETTE LA CONFUSION DANS L'ESPRIT DES FUMEURS QUI SE CROYAIENT BIEN SEULS ENFERMÉS DANS LA CABINE DU COMMANDANT. LA SITUATION DE PAT'SOUM DEVIENT CRITIQUE.

FALZAR et FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Dans le train, deux voyageurs de commerce échangent quelques propos.

— Vous êtes de Montélimar ? Justement, l'autre jour je voyageais avec un notaire de cette ville.

— Ah! oui, tiens, j'en connais un aussi, comment s'appelle-t-il donc ?

— Je ne sais pas, je ne le lui ai pas demandé. Et le vôtre, comment s'appelle-t-il ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Oui, oui, c'est bien cela; c'est le même, sans doute.

o

Au marché, une cliente s'est longuement arrêtée devant l'étal de la poissonnerie. Elle a regardé les merlans, les a tournés, retournés.

— Non, décidément, je n'en veux pas, ils ne me disent rien vos merlans.

— Faudrait peut-être bien qu'ils vous disent *maman* ! lance à la cliente la marchande qui a la langue bien pendue.

o

Toto demande à son frère Lulu :

— Suppose que nous soyons mariés tous les deux. Combien y aurait-il alors, dans la famille, de personnes de plus se tutoyant ?

— Deux.

— Pas du tout, il y en aurait dix; compte : toi et ta femme, deux; moi et ma femme, quatre; ta femme et moi, six; ma femme et toi, huit; nos deux femmes entre elles, dix.

o

Le locataire du 3e étage a la mauvaise habitude de jeter de l'eau par la fenêtre, et cette eau tombe sur le balcon du 2e étage. Furieux, le locataire du 2e interpelle celui du 3e.

— Aurez-vous bientôt fini de jeter de l'eau ainsi ? vous inondez, complètement mon balcon ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, est-ce que vous rouspétez lorsqu'il pleut ?

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *A Hambourg, en juillet 1936, Pierrot Lancry, quinze ans, est en possession de documents importants cachés dans un boîte. Son ami, Karl Brod, a été tué et sa fiancée vient d'être arrêtée.*

Chapitre XXIX.

LE JARDIN BOTANIQUE

L'inconnu qui avait arrêté Pierrot dans le porche était un Chinois vêtu de la tunique bleue que portent comme un uniforme les Asiatiques de ce quartier de Hambourg... Il l'entraîna rapidement dans la rue, lui fit descendre des marches... Ils entrèrent dans un très pauvre restaurant chinois aux murs de briques décorés de naïves peintures, en demi-sous-sol. Autour de tables de bois blanc des dockers asiatiques mangeaient du riz dans des bols, le poussant dans leur bouche avec des baguettes laquées rouge. A d'autres tables, des marins étaient attablés avec des femmes, des bouteilles de bière étaient posées à côté des soupières de riz qui accompagnent tout repas chinois, comme chez nous le pain.

Le Chinois et Pierrot étaient restés debout, près de la porte vitrée où était collé un menu jaunâ...

Le docker chuchotait aux oreilles du jeune garçon :

— Tu as eu de la chance de me rencontrer. Je l'ai vu hier arriver avec le schupo, chez les Brod : Madame m'avait parlé de toi comme d'un ami très cher... J'ai eu très peur pour toi.

Le docker parlait l'allemand assez couramment, avec seulement des nasillements dans les intonations et des r qu'il mouillait comme des l.

— Oui, toute la rue est gardée. Ils ont préparé une souricière pour tous ceux qui traient chez les Brod. Tu l'as échappé belle. Tu as passé entre les mailles du filet. Nous avons un proverbe qui dit : *Petit poisson échappe toujours aux pêcheurs.* Tu es heureusement très jeune...

— Mais Mme Brod? demanda Pierrot.

— La pauvre femme, il y a deux heures que les hommes en chemise brune sont venus la prendre. On dit dans le quartier que sûrement elle ne reviendra que dans très longtemps... Si elle revient jamais... Ce n'est pas la première fois que la ville chinoise aura vu partir ainsi des hommes ou des femmes, ou même des enfants, emportés vers les camps...

— Mais les enfants? demanda Pierrot, en pensant à son petit ami Kurt, si gai, si confiant, le matin même...

— Les hommes ont aussi emporté les enfants. Ils disaient qu'ils en feraient de fiers citoyens, de vaillants combattants pour la cause du IIIe Reich...

Pierrot chancela, accablé par le poids des événements... Puis il se raidit.

— Dis-moi, connais-tu un ami de Karl Brod?... Un certain Albert? Peux-tu me mener vers lui?...

— J'étais le seul ami de Karl dans le quartier et il ne m'a jamais fait connaître aucun de ses autres amis, même les plus intimes. J'avais beaucoup de sympathie pour Karl, mais je n'ai pas mené les mêmes luttes que les siennes. Je ne suis qu'un pauvre docker chinois perdu dans une grande ville. Tu ne pourras pas par moi relier les liens qui ont été rompus...

Le regard du docker n'avait pas quitté la porte vitrée. Il s'interrompit, tressaillit...

— Attention! souffla-t-il.

Prenant Pierrot par l'épaule d'une main énergique, il le jeta contre le mur. A ce moment, la porte vitrée s'ouvrit avec fracas, se rabattant sur le jeune garçon, l'écrasant presque, mais le cachant pour un moment aux yeux de tous... Quatre schupos firent irruption dans la salle du restaurant chinois, se précipitèrent vers le comptoir où se tenait le patron. Une seconde, ils eurent tous les quatre le dos tourné à la porte.

Ce fut le moment que choisit le Chinois pour tirer rapidement Pierrot de sa cachette, le jeter à la rue, refermer la porte sur lui. Puis il se dirigea rapidement vers le fond de la salle, se mêlant à la foule des Orientaux et des marins debout au milieu des tables laquées...

— Mais gardez donc la porte! cria le brigadier à l'un de ses hommes.

Puis s'adressant au patron :

— Nous cherchons un garçon d'une quinzaine d'années qui, dit-on, vient d'entrer ici...

Le patron, un homme au visage rusé et servile, à la large et grasse figure, aux petits yeux rusés, regarda à la ronde.

— Monsieur l'officier, cet enfant était là il n'y a pas un instant, tout près de la porte... Mais je ne le vois plus...

Une femme qui était accoudée au bar et qui avait manifestement trop bu, demanda d'une voix pâteuse :

— C'est bien un garçon dans les quinze ans que vous cherchez, herr lieutenant? Eh bien, je peux vous dire...

— La ferme, Heddy, dit un marin qui l'accompagnait... T'as trop bu...

— Cherchez dans toute la salle!... Fouillez les cuisines!... ordonna le brigadier à ses hommes, en tournant le dos à l'ivrognesse.

Mais la femme ne se décourageait pas...

— Bien j'peux vous dire, mon lieutenant, que ce gosse-là, si c'est toutefois lui que vous cherchez, il vous a filé dans le dos grâce à un Chinetock de ses amis. Je peux même ajouter qu'il court dans la rue à l'heure qu'il est et que, probablement...

— Hein! Quoi? Vous dites?...

Le sergeot venait de comprendre le sens des paroles de la femme. Il rassembla ses hommes, courut dans la rue, donna un coup de sifflet strident... Comme s'ils sortaient des pavés, des schupos arrivèrent de toutes parts... Les hommes de garde firent leurs rapports... Un garçon dont le signalement correspondait à celui de Pierrot, avait été vu, filant en bicyclette par la Kielerstrasse, en direction des jardins et des terrains de sport qui séparent Hambourg de son faubourg de Saint-Paul...

Pierrot, qui s'était emparé d'une bicyclette laissée au bord d'un trottoir, filait, en effet, à toute vitesse sur le boulevard appelé *Gloria Chaussée*, en direction de la Sievekingplatz qu'entourent les bâtiments des tribunaux. Il faisait maintenant presque nuit. Quand il arriva au carrefour fréquenté de la grande place, il entendit dans le lointain le hurlement des sirènes des voitures de police. Il ne douta pas que des automobiles remplies de schupos venaient d'être lancées à sa poursuite... On le savait sans doute à bicyclette. Il ne pouvait, avec sa machine, tenter de gagner ses poursuivants de vitesse et, en vélo, il serait plus rapidement reconnu... Devant un des tribunaux, il mit pied à terre, rangea sa machine le long d'un trottoir et se précipita, courant presque, dans les allées obscures d'un parc, qui longeait un étang. Mais l'allée était courte. Les bruits des sirènes étaient maintenant proches. Ils devaient être au carrefour maintenant, arrêtés, car le son ne se rapprochait plus... Les schupos, descendus de voiture, allaient retrouver sa trace, fouiller le parc... Pierrot se mit à courir. Il déboucha dans une avenue, la traversa, s'engagea dans une allée plus obscure que bordait d'un côté le mur d'un haut cimetière; de l'autre la grille basse d'un parc obscur et fermé. L'allée semblait interminable.

Derrière le fuyard, à quelques enjambées, lui semblait-il, retentissaient les coups de sifflet des schupos. Pierrot n'hésita pas, d'un bond il sauta la grille du Jardin botanique. Le jardin sans lumière, aux ombrages épais, aux pentes accentuées, lui parut l'asile le plus sûr...

Chapitre XXX. — COUPS DE FEU DANS LA NUIT

Le lieutenant de gendarmerie Gartner, qui dirigeait les recherches, attachait une importance capitale à leur réussite. Le garçon qui avait été aperçu rôdant aux environs du domicile des Brod, avait un signalement qui correspondait en tous points avec celui du soi-disant membre des Jeunesses hitlériennes qui avait, la veille, trouvé le moyen de s'échapper des griffes de la Gestapo. Capturer un tel gibier (on avait confié au lieutenant que ce gamin était porteur de véritables secrets d'Etat) signifiait automatiquement l'inscription au tableau d'avancement, le grade de capitaine, le poste de Berlin tant envié, parce qu'en y trouverait une autre société que celle de négociants enrichis, parce que sans doute aussi le travail y serait moins pénible que dans cette Hambourg qui restait malgré tout Hambourg-la-Rouge...

Le lieutenant Gartner fit donc de son mieux. Puisque toutes les pistes convergeaient autour du Jardin botanique, il le fit cerner par une cinquantaine de schupos. Puis il fit téléphoner aux sections de Sûreté de la Gestapo, leur demandant du renfort, mais espérant bien avoir opéré la capture avant leur arrivée, pour s'en attribuer le mérite...

Le gardien du jardin, réveillé, avait ouvert la grille. Accompagné de plusieurs hommes porteurs chacun d'une lanterne électrique et d'un revolver, Gartner descendit les allées du jardin.

. . . . . .

Hambourg fut longtemps environnée de remparts qui isolaient la vieille ville hanséatique entre l'Alster, ses canaux, et son lac et son port sur l'Elbe. Les remparts sont détruits. Le creux profond des fossés subsiste encore... Le Jardin botanique est établi dans le creux d'un de ces fossés. C'est en plein été un nid de fraîcheur, d'ombre et d'humidité dans la chaleur des boulevards d'alentour. Au fond de la cuvette du jardin, en bas de pentes, ou dans des rochers rapportés, ont été créés des jardins alpins et un étang glauque couvert de nénuphars rares, de toutes les couleurs... Devant le lieutenant Gartner, descendant une allée qui descendait à l'étang, un homme tenait un chien policier qui semblait suivre une piste et tirait sur sa laisse...

— Il ne peut pas nous échapper, songeait le lieutenant en lui-même... Et au même instant il vit, dans l'ombre, se détachant en noir sur l'eau argentée du petit lac, fuir l'ombre d'un jeune garçon.

— C'est lui, cria-t-il. Arrêtez-vous!

L'ombre courait de plus belle... Un des policiers leva son revolver.

— Visez aux jambes, cria Gartner... Nous devons l'avoir vivant...

Des coups de feu claquèrent dans la nuit... L'ombre soudain s'immobilisa.

— Pas d'imprudence, le gaillard est dangereux, dit Gartner à ses hommes.

Ils avancèrent à pas prudent... Ils allumèrent soudain une lanterne. Dans la lumière apparut un grand garçon ébloui, aux cheveux jaunes, aux vêtements en lambeaux. La lumière l'éblouissait, il se cachait les yeux avec un bras... Dans l'autre main, il tenait un mouchoir rouge, noué aux quatre coins, tout dégouttant d'eau...

— Allez, montre ta figure, cria le lieutenant. Qu'est-ce que tu fais dans le jardin à cette heure? Et qu'es-tu allé faire dans le quartier chinois, chez Karl Brod?

Le garçon abaissa les bras. On vit sa frimousse insolente, son nez en l'air, ses yeux très clairs, sa bouche moqueuse...

— M'en voulez pas, mon lieutenant, j'étais à la pêche...

Il parlait avec le ton et l'argot des voyous de Hambourg... Il ouvrit son mouchoir. Trois grands poissons dorés roulèrent sur le sable sec de l'allée, vivant encore et se débattant...

— Ah! maudit garnement, je me disais aussi que les poissons rouges du bassin disparaissaient d'une drôle de façon...

C'était le gardien du Jardin botanique qui s'indignait... Il reprit :

— Je t'avais pourtant dit hier soir, Schmucke de malheur, que si je te voyais encore une fois rôder autour de mon jardin tu aurais de mes nouvelles... Tu vois ce qui t'arrive. Je t'ai pourtant bien prévenu...

— Vous dites qu'il s'appelle Schmucke, et que vous l'avez vu hier soir? demanda le lieutenant, avec une certaine colère dans la voix...

La joie qui avait saisi Gartner au moment de son heureuse capture s'était évanouie d'un coup. Adieu les galons de lieutenant, le poste à Berlin... Il chassait un gibier dangereux, il arrêtait un voyou voleur de poissons rouges, un galopin qui allait encore prétendre demain au tribunal que s'il volait c'était pour faire manger sa famille... En haut du jardin, près des grilles des trompes d'auto cornèrent sur trois notes. Et tout à coup des projecteurs, braqués des boulevards illuminèrent, tout le jardin...

— C'est le bouquet, grommela le lieutenant Gartner. Voilà ces autres abrutis des sections d'assaut. Ils vont encore nous raconter que la Schupo n'est bonne qu'à aider les vieilles femmes à traverser les rues. Et si nous faisons chou blanc, qu'est-ce que va penser le commissaire Schelling.

Gartner courba le dos comme sous un orage et remonta à contre-cœur vers la sortie du jardin. Le commissaire Schelling ne fut pas seulement furieux, il fut aussi amer, insolent, caustique, presque grossier... Pourtant, *par déférence pour MM. les Officiers de la Schupo*, comme il disait d'un ton affecté et railleur, il fit fouiller à fond tout le jardin... Il fit même rôder le chien policier dans les allées... Les recherches furent vaines.

— Connaissez-vous Cloppenbourg? demanda négligemment Schelling au lieutenant en regagnant sa voiture. C'est une petite ville, une très petite ville, dans la région des marais, entre Brême et Osnabruck. Vous savez, les petites villes allemandes du Nord-Ouest ont bien leur charme... Je suis sûr que vous l'apprécierez tout à loisir...

Gartner s'effondra. Il avait compris que la Gestapo allait l'envoyer pourrir d'ennui dans cet affreux petit trou de province.

. . . . . .

Nous avons dit qu'au creux des anciens fossés transformés en jardins publics se trouvaient, disposés en chapelets, des petits lacs artificiels. Ces lacs, sous les chaussées qui les séparent, communiquent entre eux par de larges conduits... C'est d'un de ces conduits, qu'à trois heures du matin, Pierrot, enfin rassuré par le silence qui régnait à l'entour, sortit, débouchant dans le parc, le plus proche du Jardin botanique... Une demi-heure plus tard, il frappait au rideau de fer de la boutique des Ulrich. *(A suivre.)*

Le Chinois et Pierrot étaient restés debout, près de la porte vitrée.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOUTOUNE EN ÉCHAPPANT AUX BANDITS, LA TEIGNE ET LE GRAND ANGELO, A ÉTÉ GRIÈVEMENT BLESSÉE. ELLE EST TRANSPORTÉE AUX HOSPICES DE BEAUNE, OÙ SON FRÈRE TOTO VIENT LA REJOINDRE

BEAUNE (Côte-d'Or), petite ville de Beaune, à 38 km. de Dijon, centre d'une région de vignobles produisant les vins les plus réputés de la Bourgogne. La principale curiosité de Beaune est un hospice fondé au XVe siècle et qui depuis cette date n'a pas cessé de fonctionner dans les mêmes locaux, avec le même mobilier.

LA MAISON DU COLOMBIER

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ. L'INVENTEUR MOURRIER, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN VIENNENT DE FAIRE PARTIR POUR UN VOYAGE ALLER-RETOUR DANS LA LUNE, LA SPHÈRE "OO" RENFERMANT LE SINGE COCO.

AU STADE DE DOUARNENEZ DOUZE HEURES PLUS TARD 100.000 HOMMES ATTENDENT LE RETOUR DE LA SPHÈRE.

QUAND LA SPHÈRE PÉNÈTRE DANS L'ATMOSPHÈRE MOURRIER MODÈRE SON ALLURE PAR TÉLÉRADIO.

FRED ET VIVIANE VOIENT AVEC ANXIÉTÉ APPARAÎTRE LA SPHÈRE "OO". COCO SERA-T-IL VIVANT ? LA NAVIGATION INTERASTRALE EST-ELLE POSSIBLE?

LENTEMENT LA SPHÈRE OO S'EST POSÉE AU CENTRE DU STADE. LA FOULE SE PRÉCIPITE ET ENTOURE LA SPHÈRE ENCORE TOUTE BRÛLANTE D'AVOIR ÉTÉ ÉCHAUFFÉE PAR LE FROTTEMENT DE L'AIR.

QUAND LA SPHÈRE EST REFROIDIE FRED ET MOURRIER ANXIEUX OUVRENT LE HUBLOT.

VICTOIRE, LE SINGE COCO EST VIVANT LES ROUTES INTERASTRALES SONT DÉSORMAIS OUVERTES À L'HUMANITÉ

— LA SEMAINE PROCHAINE —

ATTENTAT !!...

MOURRIER EST PORTÉ EN TRIOMPHE LE SINGE COCO, PREMIER VOYAGEUR INTERASTRAL A AUSSI SA PART DE GLOIRE

(A SUIVRE)

AUTOUR DE MON ÉCOLE

Récits et Dessins de nos lecteurs

Nous publions une page entière de récits et de poèmes écrits par nos lecteurs et illustrés par eux. Nous publierons très prochainement une nouvelle série de récits et poèmes et dessins divers.

NOTRE ÉCOLE

Notre chère école, située aux abords de notre village, est bien exposée au soleil. Se trouvant au Sud-Ouest sous une forêt qui la domine, elle est par conséquent bien abritée de la brise.

C'est un beau bâtiment rectangulaire, comprenant un seul étage. La façade regarde le Nord-Ouest. Le rez-de-chaussée comprend la salle de classe, jolie pièce bien accueillante, ornée de gravures, le vestibule et la buanderie. Au-dessus sont les logements et la mairie. Le grenier est vaste. A la cave coule une petite source. De grandes fenêtres, sur trois côtés du bâtiment, laissent passer à flots l'air et le soleil. Le toit est surmonté d'un petit clocher effilé terminé par une girouette rouillée : un coq qui regarde toujours vers le Sud. En dessous deux tiges de fer en croix indiquent les points cardinaux.

Une cour, trop petite, borde une partie de notre école. Qu'il fait bon s'y amuser cependant. Un chemin, conduisant à la ferme des Sillots, la longe au Nord. De chaque côté de la grande porte sont deux petits massifs de scolopendres qui embellissent un peu notre chère école. Dans chaque jardinet se trouve un pied de vigne vierge qui grimpera bientôt allégrement contre le mur.

A l'école nous faisons parfois des concerts et les gens du village y viennent toujours avec plaisir.

J'aime de tout cœur mon école, le son de sa petite cloche nous appelant au travail. Ce sera avec un profond regret que je la quitterai au moment venu, cette chère maison où l'on s'instruit, où l'on apprend à devenir des personnes honnêtes et sages.

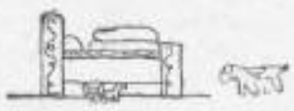
Ernest BOURQUIN,
à Liebvillers, par Saint-Hippolyte (Doubs).

MON ÉCOLE

Mon école est une des plus modestes. Elle est petite, mais propre. Mon maître est très gentil. Nous sommes 33 dans notre école et il y a 4 cours. On entend quelquefois notre instituteur crier, mais il ne nous punit que lorsque nous le méritons. Il y a dans notre classe quelques mauvais et batailleurs élèves; ainsi, l'autre fois, en pleine leçon de grammaire, un élève en pousse un autre et dit que c'est l'autre qui l'a poussé.

Notre classe se compose de 17 tables réparties en 4 rangées, d'une table d'imprimerie, d'une bibliothèque, de 3 armoires contenant : les cahiers, les feuilles d'imprimerie, les plumes, la caisse de la coopérative et divers autres objets. Sur les côtés 6 fenêtres. L'école tient à la mairie; une grande cour et un vaste jardin appartiennent à l'école. J'aime mon école car elle est belle avec ses dessins faits par nous à la pointure.

Jacques BERRIER,
Les Molières.



LA RENTRÉE

Cette année, je suis dans un cours complémentaire commercial qui se trouve rue de Charenton, pas très loin de la Bastille.

Le jour de la rentrée, j'avais le cœur un peu serré, car je n'avais pas d'amies et je me demandais comment serait l'école. Papa est venu me conduire en métro.

C'était un grand bâtiment au toit bas et plat, et à la façade blanche; tout d'abord cette vue m'inspira confiance. J'entrai dans la cour et déjà des petits groupes se formaient, racontaient leurs exploits des vacances; moi je restais à l'écart et j'observais l'école.

La cour n'était pas très grande. Les classes étaient aérées par de larges fenêtres.

En rentrant en classe je vis des grandes tables jaune, bien propres.

Après quelques difficultés pour nous placer, nous nous trouvions devant une maîtresse assez gentille; puis les livres furent distribués, et je fus un peu effrayée par les paquets de cahiers et de livres.

Enfin je m'habituai à cette classe et aux professeurs et je me fis plusieurs amies. Maintenant cela va bien, et je suis contente de partir tous les matins à pied pour aller retrouver mes petites amies et mes professeurs qui nous expliquent si bien nos leçons et qui nous aident à trouver une situation. Parfois le chemin me semble un peu long, mais je m'entraîne en chantant « Au-devant de la vie » ou d'autres chansons encore, et souvent je suis étonnée d'être déjà arrivée.

C'est une très bonne école, et je suis très contente d'y aller, et si toutes les jeunes filles pouvaient aller à une école comme la mienne, il leur serait bien plus facile de trouver du travail.

Fernande CRAMPON,
Paris (XIIe).

UNE APRÈS-MIDI BIEN PASSÉE

L'été dernier, nous avons été, avec le maître d'école, nous promener. Nous avions l'intention d'aller visiter un étang, à un kilomètre de l'école. Le maître avait apporté tout un attirail : bâtons, allumettes, entonnoir, car il voulait faire une expérience. L'étang se trouvait dans une carrière de granit, et, juste quand nous fûmes arrivés, un ouvrier nous avertit qu'il allait faire sauter une mine, et nous recommanda de nous éloigner. Quand la mine fut sautée, on revint dans la carrière. Le maître était pressé de faire l'expérience, et nous de la voir. Mais il n'avait apporté qu'un seul bâton qui pût servir, les autres étant trop courts. Comme il y avait un petit fossé à sauter pour arriver au bord de l'eau, le maître se servit du bâton comme d'une perche, mais quand il voulut sauter, la perche se cassa. Heureusement le fossé n'était pas profond, et il ne se fit pas grand mal. Ce qui était regrettable, c'est que l'expérience était ratée. Mais cela ne nous empêcha pas de nous amuser, et nous retournâmes à l'école aussi contents l'un que l'autre.

Pierre LE QUHINEC,
10 ans.

LE DÉPART POUR L'ÉCOLE

A 7 heures du matin, en hiver, il ne fait pas encore bien jour. Il faut pourtant que je me lève, et que je me prépare pour partir pour l'école. Pendant que je m'habille, maman prépare mon déjeuner. Je mange, je fais ma toilette et me voilà prêt. En traversant le village, je vois que tout le monde est déjà au travail; les hommes dans les étables soignent les bêtes pendant que les femmes préparent le petit déjeuner. Puis me voilà seul sur la route, je marche vite, la route descend, puisque mon village est perché sur un coteau. Il fait très froid, les haies sont blanches de givre. Maintenant je traverse un ruisseau sur une poutre qui sert de pont; et me voilà dans la plaine sur une belle route goudronnée. Bientôt ce sont les premières maisons de la ville; là aussi tout le monde est au travail, les ménagères vont à la fontaine un seau à la main, les ouvriers des ardoisières se rendent à leur chantier. Je rencontre des petits camarades qui, comme moi, se rendent à l'école, nous bavardons. Chacun de nous a quelque chose à raconter. Ensemble nous arrivons devant le grand portail de l'école; dans la cour des écoliers jouent, nous allons poser nos sacs et nous nous joignons à eux en attendant de rester en classe.

Louis CHASSAGNAC.

LES DEUX PETITS ÉCOLIERS

Ce matin de décembre il fait bien froid. Deux petits écoliers : Charles, neuf ans et Pierre, cinq ans s'en vont en classe, ils ont bien froid les pauvres petits, mal habillés dans des culottes trop courtes, les pieds chaussés de sabots de bois usés; la route leur semble longue, Pierre pleure, tellement il a froid; ses petits mollets sont tout rouges, mal couverts par des chaussettes de coton trop courtes.

Ces petits garçons sont bien malheureux, leur papa qui était maçon a été tué l'an dernier en tombant du haut d'un échafaudage.

Depuis cet accident leur maman, qui est laveuse, a bien du mal à gagner l'argent nécessaire à l'entretien de ses enfants.

Leur maison est loin de l'école, ils ont un kilomètre et demi à faire pour s'y rendre; après une demi-heure de cette marche dans la neige épaisse de quinze centimètres, ils arrivent à l'école, ils ouvrent la barrière de la cour qui balaie la neige sur son passage, ils entrent, puis referment la barrière, traversent la cour et entrent dans l'école; tous les élèves sont déjà à leurs places; le maître est assis à son bureau, il appelle les petits garçons.

— Charles et Pierre, asseyez-vous à vos places, vous allez me faire cent lignes, vous arriverez à l'heure une autre fois. Toute la classe se détourne vers les deux retardataires. Pierre éclate en sanglots, les larmes ruissellent sur ses joues; son frère essaie de le consoler, mais s'il pleure c'est pas parce que son maître lui a donné cent lignes à faire, c'est parce qu'il a l'onglée; ils s'en vont à leurs places et sortent leurs cahiers, ils commencent leur punition, Pierre écrit difficilement ayant les mains gelées.

André BERÇON.

MON ÉCOLE

Je suis dans une grande école. Pendant nos heures de loisirs nous construisons des avions en balsa. Mon voisin est un bon camarade qui est tout le temps en train de dessiner des petits nègres. Dans ces histoires c'est lui et moi qui sommes attaqués par des nègres. Pendant la récréation, notre plus grand plaisir est de jouer à la délivrance. Des camarades sont attrapés et forment une chaîne, et nous formons un cercle autour de la chaîne. Les autres foncent et bousculent ceux qui forment le cercle pour délivrer les autres. Il y en a un qui bouscule tout le monde, on l'appelle Taureau.

Roger CHARBONNIER,
Orsay.

LE PRINTEMPS

Le printemps rayonne dans toutes ses splendeurs.
Et dans les champs renaissent les jolies fleurs.

II

Le beau soleil d'or
Qui s'éveille dès l'aurore,
De son long sommeil enlève le paresseux
Qui, croyant faire un rêve, semble très heureux.

III

La nature entière rit et chante
Et dans les prairies on regarde les belles plantes,
A n'en pas croire les yeux,
Tant c'est merveilleux.

IV

Le bel enfant,
Dans son petit lit blanc,
Fait un rêve si joli.
Que dans son sommeil il en sourit

V

L'oiseau qui fait son nid,
Dans l'air lance son joli cui-cui.
Je chante, je chante.
Et tout ce que je vois m'enchante.

Esther WONOWSKI,
14 ans.

L'HIVER — LE PRINTEMPS

Pendant l'hiver si méchant pour les pauvres,
Nous qui sommes près du feu,
Nous devons penser aux autres
Qui tremblent sous les cieux.

Nous ne devons pas, comme la fourmi le fit
Refuser du pain aux amies, pour la cigale,
Qui nous tendent leurs mains pâles
Pour nous demander un peu de mie.

L'automne étant passé,
L'hiver déjà fini
Nous ne faisons que penser
Au printemps qui refleurit.

Dans les jardins la rose est éclose
Et les lilas le sont aussi,
Mêlant leur belle teinte rose
Au parfum des doux soucis.

Francine ATGER, 12 ans.

VOICI VENIR L'HIVER

Voici venir l'hiver, tueur des pauvres gens.
Ainsi qu'un rude baron précédé de sergents.
La bise glaciale, piquante, bourrue, cingle rudement
Le visage des passants, souffle violemment
Et rôde en fraude dans le corridor.
La neige réfléchissante pare le sol de blanc,
Forme des cônes, traverse les rues par rafales,
S'amoncelle à certains endroits.
Le givre miroite au soleil, étincelle, scintille
Et pend à chaque branche comme un cordon délaissé.

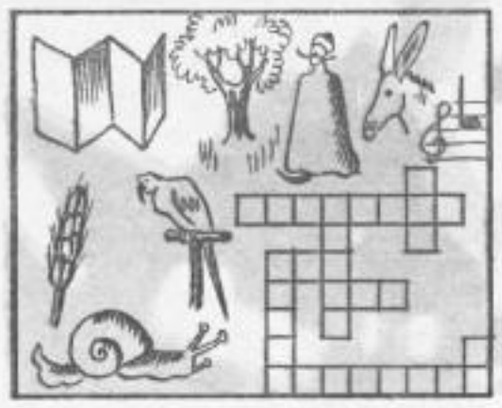
Les enfants joyeux, et pleins d'entrain et de gaîté,
Se réjouissent en établissant des glissades,
En construisant d'imposants bonshommes de neige.

Ripostez, vaillants gamins,
Ripostez à qui vous agresse,
Pétrissez, on a pas longtemps froid aux mains.

Guy DÉLÉCOLLE,
Hans-Lievin (P.-de-C.).

VARIÉTÉS

MOTS CROISÉS EN IMAGES



PASSONS LA MONNAIE...

Si je te donnais trois francs, tu serais trois fois plus riche que moi ; mais si, au contraire, tu me donnais trois francs, alors, nous serions aussi riches l'un que l'autre.

Combien avons-nous donc ?

MOTS EN LOSANGE

×	=	Consonne.
× × ×	=	Exact (en parlant d'un problème).
× × × × ×	=	Animal vraiment utile.
× × ×	=	Qui ne vaut rien.
×	=	Consonne.

DEVINETTE

Ma première lettre est dans *tam-tam*, mais non dans *Arabe*.

Ma seconde lettre est dans *union*, mais non dans *colonie*.

Ma troisième est dans *union* et *colonie*, mais non dans *Italie*.

Ma quatrième est dans *Afrique*, mais non dans *Europe*.

Et ma cinquième est dans *Sahara* et *Sahel*, mais non dans *armée*.

Quelle ville suis-je ?

ANAGRAMME

Quand elle passe, le bruit des pas résonne sur la chaussée et se mêle souvent à celui du tambour, réveillant l'affreuse idée d'un combat possible. Mais si on mêle les lettres de son nom, on voit apparaître une partie importante de la charpente d'une maison, qu'on a quelquefois dans l'œil, à ce que dit le proverbe, quand on voit la paille qui est dans celui du voisin.

MOTS EN RECTANGLE

+	+	+	+	+	+
+	+	+	+	+	+
+	+	+	+	+	+
+	+	+	+	+	+

Horizontalement. — 1. Massif volcanique d'Arménie (Asie Mineure). — 2. Matelot chargé de faire avancer une embarcation. — 3. Somme qu'on doit payer quand on est condamné dans un procès. — 4. Terres incultes, qui ont donné leur nom à un département du Sud-Ouest, mais qui sont maintenant plantées en pins.

Verticalement. — 1. Nom d'une petite mer fermée qui est à l'ouest de l'Asie. — 2. Ce que fit le pêcheur pour amener sa barque au milieu de l'étang. — 3. Mot latin qui termine toutes les prières. — 4. Restitue. — 5. Fleuve qui passe à Carcassonne et qui a donné son nom à un département français. — 6. Adverbe de quantité, qui est plus que beaucoup.

MOTS PALINDROMES

Dans un sens, c'est une fête où on illumine les sapins pour les enfants, et dans l'autre, c'est un prénom masculin.

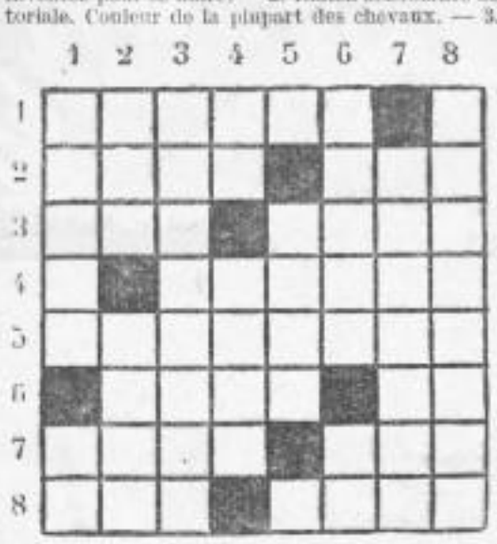
ACROSTICHE DOUBLE

+ O D +	1. Nom par lequel les bébés désignent leur lit. — 2. Éventaire de boucher. — 3. Quand le travail l'est, on se repose. — 4. Le contraire du précédent. — 5. Usa volontairement avec un outil spécial. — 6. Ce qu'on prend avant de sauter. — 7. Exercice d'athlétisme.
+ T A +	
+ I N +	
+ N I +	
+ I M +	
+ I. A +	
+ A U +	

Le premier mot vertical désigne les gorges dans lesquelles le preux Roland jouait de l'instrument désigné par le second mot.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 170



Horizontalement. — 1. La chose la plus ignoble que l'homme ait inventée pour se nuire. — 2. Indien aristocrate de l'Amérique équatoriale. Couleur de la plupart des chevaux. — 3. Élément dont la conquête permit à l'homme de se civiliser. Grands filets de chasse où se prennent même les lions, si l'on en croit La Fontaine. — 4. En bon état de santé. — 5. Enterré vivant. — 6. Corps dont l'homme a besoin pour se fortifier, qui est contenu dans la mer, et dont on fait aussi une teinture antiseptique. Pronom personnel de la troisième personne. — 7. Retourne l'herbe sur le pré pour en faire du foin. Être pourvu d'un pouvoir magique qui n'existe que dans les contes. — 8. Poutres de soutien d'une maison. Synonyme de homme ou garçon vigoureux.

Verticalement. — 1. Geste de colère frappant qu'on donne du revers de la main. Note de musique. — 2. Article indéfini. Reconnus comme faux. — 3. Ils contiennent les armoiries des provinces ou des clubs et se cousent souvent sur les vêtements de sport. — 4. Dieu égyptien qui symbolisait le soleil. Vieux poète grec qui correspondait à nos troubadours. — 5. Au bord d'une rivière. — 6. Bois colonial précieux de couleur foncée. Dans la gamme. — 7. C'est là que travaille l'ouvrier. — 8. Qui peuvent être fissurés en feuilles.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 169

Proverbe en image. — Le cœur sur la main.

Les trois M. — Si l'homme à trouver est ponctuel et ne va jamais au théâtre, c'est qu'il n'est ni commis voyageur, ni artiste : c'est donc le comptable. Mais quel est son nom ?

Nous voyons tout de suite qu'il ne s'appelle pas Morden, puisqu'on dit que celui-ci est un ami d'enfance du comptable. Il se nomme donc Mattern ou Meer.

Que signifie ce colis de fards adressé à M. Morden, sinon que M. Morden est l'artiste dramatique, puisqu'un commis voyageur ou un comptable n'utilisent guère ces produits ?...

Donc, si M. *Morden* est l'*artiste*, et que M. *Mattern ne l'aime pas*, alors que le *comptable* est son *mari* d'enfance, c'est que le comptable se nomme bien Meer et le commis voyageur Mattern...

Et Al. Arrow se dirigeait donc vers la porte de Meer, comptable indélicat, pour lui mettre la main au collet.

Devinettes. — La lumière d'une bougie. — Un œuf. — Son semblable.

Mots croisés :

L
I L
N I L
N I E L
F E L I N
F I N A L E
E N F I L A S

Métagramme. — Brise, crise, frise, prise, grise, irise.

SOLUTION DES MOTS CROISES DU N° 169

Horizontalement. — 1. Cane. Amer. — 2. Ouis. Mate. — 3. Ur. Ut. — 4. Palefrois. — 5. Kul. — 6. Étatiques. — 7. Pô. Tu. — 8. Ils. Étai. — 9. Seul. Sale.

Verticalement. — 1. Coup. Epis. — 2. Aura. Tôle. — 3. Ni. Lu. — 4. Essentiel. — 5. Fui. — 6. Amériques. — 7. Ma. Ta. — 8. Etui. — 9. Rets. Eure.

LE COURRIER DE JANOT

André Tenier, Pessac : Je suis bien content que tu trouves *Fred Hardi* la nouvelle histoire la plus intéressante du journal avec *Jim Mystère*. Tu voudrais qu'on finisse les aventures de *Toto et Toutoune* ; je crains bien que tu sois le seul de ton avis. Content que tu aimes *Fou Volant*. De quelles primes parles-tu ? Je n'ai pas très bien compris ta question. Notre abonnement, en tout cas, a toujours des primes avec un supplément. — *Serge Rieth, Constantine :* Merci de ta lettre et de ton récit, ainsi que de la bonne propagande que tu fais pour notre journal. — *Denis Rouget, Montrieux :* Je crois qu'il est difficile de faire tous les changements que tu me demandes. Mais nous publions déjà des récits historiques, des explorations, des sciences, des jeux et variétés, des histoires marseillaises et même des romans policiers. — *Hélène Wielowski, Paris :* Merci de ta poésie qui sera utilisée. — *Pierre Moulet, Saint-Tropez :* Merci de tes charades, elles seront publiées, mais pas dans le prochain numéro. Ais un peu de patience pour attendre de les lire. — *Albert Morel, Noisy-le-Sec :* Merci de ton joli récit, cher camarade, et je suis bien content que tu aies trouvé *superbe* notre numéro de Noël. — *André Deloul, Paris (XIe) :* Je suis content que *Jim Mystère*, *La Mort du Loup* et *Fred Hardi* te plaisent bien. Nous parlerons une autre fois, un tout petit peu plus longuement, des timbres-poste, mais cette rubrique n'a pas eu beaucoup de succès lors du Grand Concours des plus belles histoires, que nous avons fait l'an dernier et c'est pourquoi nous avons un peu diminué leur place. — *Fernande Crampon, Paris (XIIe) :* Ton bébé du concours du plus beau *poème de « Mon Camarade »* est intéressante. Je suis sûr que ces mesdeurs-dames de la Rédaction l'étudieront quand le concours *Mon Ecole* sera terminé, c'est-à-dire dans deux ou trois mois. Merci de ton récit. — *Jacques Eorrier, Les Molières :* Je fais le nécessaire pour ton stylo. Merci de tes charades et de ton récit.

***

Laroche (Roger), 11 ans et demi, 39, rue du Docteur-Charcot, Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.), demande à correspondre et à échanger des timbres-poste avec lecteurs de *Mon Camarade*.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. .. .. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LE PÈRE LA BALEINE RACONTE...

Tu sais, père La Baleine, j'en ai appris des histoires de baleines depuis que nous nous sommes vus. Ce que ça doit être chic de poursuivre ces grosses bêtes, plus bêtes que méchantes ; on les pêche comme des poissons, mais avec des harpons au lieu d'hameçons, pas vrai ? Et moi qui croyais que les marins risquaient d'être croqués comme des petits pains, et que la baleine noyait les pirogues sous les deux grands jets d'eau qui lui sortent de la tête : ce ne sont que de légères vapeurs, ses naseaux fument dans l'air froid ; il est évidemment commode pour elle d'avoir les narines sur le dessus de la tête, je sais que l'hippopotame les a ainsi, voilà une bête féroce, l'hippopotame, tandis que la baleine...

— Écoute, petit gars, toi qui es toujours à courir la campagne, pense un peu que tu arrives devant un vieux château abandonné ; comme tu es curieux tu veux entrer, il y a une grille entre deux énormes tours, elle est rouillée, la grille, tu tires dessus... et toute une tour te tombe sur la tête ; ce n'est pourtant pas méchant, la pierre, mais ça pèse lourd ! Tu sais, j'en ai vu des braves types et malins, tués par un coup de queue de la baleine. Tu parles de la baleine, mais tu ne dis rien du cachalot ; il est rancunier celui-là. Écoute ces histoires, elles sont vraies... En 1761, le capitaine Clark commandait un baleinier sur lequel son fils était *second*. Le fils lança sa pirogue à la poursuite d'un cachalot ; tout à coup le père Clark vit son garçon projeté en l'air à une hauteur considérable. Le cachalot furieux avait foncé sur la pirogue, et quand l'homme retomba, l'animal se tournant vers lui, mâchoires ouvertes, l'attrapa. On entendit d'horribles cris ; à l'instant où l'animal plongea, on vit qu'une partie du corps dépassait des mâchoires. Mieux que cela ; plusieurs gros navires ont été défoncés par un cachalot chargeant. Il faut dire qu'à cette époque on n'avait que des navires en bois. Ainsi sombrèrent en 1807 l'*Union*, en 1820 l'*Essex*, la *Lydia* en 1836, l'*Ann Alexander* en 1851, la *Pauline* en 1852, d'autres encore. Tu connais la chanson « Il était un petit navire... », c'est l'histoire de l'*Essex*. Les canots de l'*Essex* ne purent emporter que du pain et de l'eau douce ; c'était dans les mers du Sud, ils partirent en diverses directions, cherchant à gagner le plus rapidement possible une terre. Sur un des canots — on y ramait dur jour et nuit, mais rien en vue — les vivres vinrent à manquer, et les hommes se mangèrent les uns les autres, en se tirant au sort ; 90 jours après le naufrage, un baleinier américain recueillit seulement le capitaine et le mousse au moment où « le sort tomba sur le plus jeune », le gamin allait être sacrifié.

« Tu comprendras, petit, que souvent, au début d'une croisière, des capitaines ont laissé filer des cachalots sans vouloir les chasser : commençons par le moins difficile, pensaient-ils, par une baleine, et plaise à Dieu que ce ne soit pas une vieille rouée.

« Un harponneur comme moi se défie toujours d'un tas de choses, il ne compte que sur lui, c'est une diable d'histoire que d'arriver assez près d'une bête et puis de la crocher sans casse. Je laisse à d'autres le soin de la remorquer, de l'attacher, de la débiter, de la fondre ; je suis harponneur, j'ai le plus dur, mais qu'on me laisse faire.

« Jamais un harponneur, un vrai, ne permettra qu'on touche à sa ligne : qu'une ligne fasse des coques, des nœuds, et on ratera la baleine, ou il y aura des gens estropiés. Alors cette bonne ligne de chanvre, je la montais en haut du grand mât pour qu'elle tombe droite, et je la faisais descendre en la passant à travers une *cosse*, tu sais, une grosse bague de fer, avant de la rouler dans son baquet, la *baille*. Dans ce baquet la ligne bien serrée en spirale a l'air d'un beau fromage, mais on ne le mangera pas tranquillement en famille, je te le promets. Il y a bien sûr deux bouts à une corde, l'un des bouts forme une boucle qu'on pourra accrocher à la ligne d'un autre canot si la baleine plonge trop loin, autrement on raterait la baleine, à moins que ton canot ne fasse le plongeon avec elle, et alors, adieu la compagnie ! Quelquefois une baleine vous emmène ainsi plusieurs kilomètres de ligne ; l'autre bout, le bout supérieur, ira faire un ou deux tours sur le *taberin*, un tambour de bois, avant d'aller à l'avant en posant sur les poignées des avirons. Arrivée à l'extrémité, la corde est coincée, dans une rainure plombée, par une quille de bois qui l'empêche de couler hors de l'embarcation ; elle pend légèrement au dehors. Tu te demandes à quoi sert le taberin ? Quand la ligne filera avec le harpon, il ne faut pas qu'elle s'en aille trop vite pour freiner brusquement, en frottant dans la baille ; le taberin retarde un peu le déroulement et le rend très régulier. Il y a encore autre chose qui est de tradition chez les harponneurs : avant de mettre à l'eau la pirogue, on se glisse dessous et on la barbouille de graisse. Il y a des gens qui se moquaient, moi je prétends que le bateau allait ainsi plus vite et faisait moins de bruit sur l'eau.

« Quel remue-ménage quand on signale une baleine ! et quelle émotion pour beaucoup de marins, car c'est leur première baleine. Drôle de métier que d'être à bord d'un baleinier ; à chaque retour il y en a qui disent : « On ne m'y reprendra plus. » Aussi on trouve toujours beaucoup de jeunots dans l'équipage.

« Dès qu'on arrive dans les régions à baleines, le guetteur installé dans son nid de pie, au mât de misaine, est relevé toutes les deux heures. Les gens sont nerveux, les anciens racontent des histoires. « Une baleine en vue ! » crie le guetteur. Et tout le monde sur le pont cherche. « Là, elle souffle. » Le capitaine commande de mettre à la mer les pirogues. A chacune des 4 pirogues le harponneur s'affaire, enlève les cales ; les hommes tournent les palans. La pirogue est descendue avec le chef d'embarcation et le harponneur, puis 4 hommes s'y laissent glisser le long des cordes. « Nagez ferme ! » dit le chef, debout à la barre, qui n'est qu'une longue rame pendante. Et dans chaque bateau 5 poitrails se penchent, se redressent, car le harponneur lui-même rame, il est premier rameur, tout à l'avant. Entre les 4 bateaux, c'est la course, les pelles fouettent l'eau. Les rameurs tournent le dos au « monstre », et cela vaut mieux. Seul le chef regarde et se repère au besoin sur le ballon noir que l'homme de vigie du baleinier balance au bout d'une perche pour donner la direction à suivre. Le harponneur surveille du coin de l'œil son harpon ; il est bien là, à gauche, son manche posé sur une fourche fixée dans le plat-bord et la pointe de fer dépassant la proue. Des harpons, il y en a de toutes sortes. D'un pays à l'autre, ou selon la préférence du harponneur, on emporte des fers courts ou de longs harpons à manche de bois qui ne laissent que la pointe dans le lard de la bête. Le dard en fer d'un harpon est toujours triangulaire, et les pointes, les barbes, les dents de scie tournées vers le dehors empêchent qu'il ressorte si on l'a planté au bon endroit, dans une des lippes par exemple, ou dans le dos.

« Tu vas rire : la coutume veut qu'on attache, chacun avec son filin, deux harpons à la même ligne... pour faire coup double, tu comprends. Mais la baleine, dès qu'elle est piquée, ne reste pas en place, imagine un peu qu'on t'enfonce une épingle dans une fesse, tu sauterais de ta chaise, hein ? Aussi la baleine ne t'attend pas, elle fonce en avant, vite il faut jeter par-dessus bord le second fer pour éviter un accident. La baleine fait de drôles de pirouettes, comme tu penses, et il faut, hop ! se baisser, se pencher, se protéger, écarter la corde pour ne pas être estropié par le harpon volant, ou le voir défoncer l'embarcation. Et si les autres chefs ont bien dirigé la manœuvre, il y a 4 pirogues autour de la baleine, 4 harponneurs qui travaillent et combien de fers lancés, de lignes qui s'emmêlent, de harpons sautant au hasard ! Deux pirogues entraînées soudain vont se briser l'une contre l'autre... les seconds crient des ordres, les marins, avec des « hant » profonds tirent sur leurs rames.

« Quel métier, la pêche à la baleine !

BOUR.

POLYCARPE...

ET

LA DYNAMITE...

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.585.

"FOU-VOLANT"

PAR Z. Mellier

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT ET JEAN MICRO VIENNENT D'ATTERRIR SUR LA BANQUISE POLAIRE POUR SAUVER LE SAVANT NORDBERG ET SES COMPAGNONS

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

ATTAQUES PAR LES SAUVAGES LE PROFESSEUR HUMERUS L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LES BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS SE DEFENDENT À COUPS DE NOIX DE COCO.

MAIS LES SAUVAGES ONT LE CRÂNE PLUS DUR QU'UN CAILLOU ET ILS SONT PLUS HABILES QUE LES SINGES POUR MONTER AUX COCOTIERS

LES 4 NAUFRAGÉS SONT FAIT PRISONNIERS ET LIÉS COMME DES SAUCISSONS. DES SAUCISSONS QUI ONT UNE PEUR D'ÊTRE COUPÉS EN TRANCHES ET DEVORÉS

GRANDE TERREUR D'OTTO SCHLASS ET DE GROSSAC QUI SONT CERTAINS D'ÊTRE MANGES LES PREMIERS PAR LES FEROCES ANTHROPOPHAGES.

LA TERREUR DES BANDITS REDOUBLE QUAND ILS VOIENT SUR LA PLACE DU VILLAGE NEGRE UN GRAND FEU... ET DEUX BROCHES.

SOULAGEMENT DE L'ASTUCIEUX BEGONIA ET D'HUMERUS. ON NE LES MANGERA SANS DOUTE QU'APRES LES AVOIR ENGRAISSES

LES NEGRES EXECUTENT UNE GRANDE DANSE SAUVAGE AUTOUR DU FEU. OTTO ET GROSSAC CLAQUENT DES DENTS DE PEUR.

LE GRAND SORCIER INTRODUIT LES QUATRE NAUFRAGES DANS UNE GRANDE CAGE QUI EST SANS DOUTE LE PALAIS ROYAL.

À PEINE DEVANT LE ROI NEGRE GROSSAC ET OTTO SE PRECIPITENT À SES PIEDS POUR IMPLORER SA GRÂCE... (À SUIVRE)

* N° 171

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 9 MARS 1939

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET SON AMI BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr. RAMON CORTÉS QUI A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES HOMMES DU REBELLE VIRGULIO. JIM A RÉUSSI A PÉNÉTRER DANS LE REPAIRE DE CE DERNIER.

171

POUR PASSER CE DERNIER OBSTACLE JIM TOURNA TROIS FOIS À GAUCHE CHACUN DES BOUTONS DE LA PORTE DE DROITE ET TROIS FOIS À DROITE LES BOUTONS DE LA PORTE DE GAUCHE... ALORS LES DEUX BATTANTS DE LA PORTE DE BRONZE TOURNÈRENT TOUT SEUL SUR LEURS GONDS...

À SUIVRE

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui a décidé de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec un petit camarade nommé Huck. Un meurtre a été commis cette nuit-là dans le cimetière, les enfants qui étaient cachés en ont été témoins. Depuis, Tom ne lort plus et tante Polly le croit malade.*

Chapitre XII

UN TRAITEMENT ÉNERGIQUE *(suite)*

Elle était abonnée à tous les journaux de médecine des familles. Les réclames qu'ils contenaient, sur la manière de se coucher, de se lever, ce qu'il faut manger et boire, comment s'habiller, etc., étaient pour elle paroles d'évangile et elle ne remarquait pas que le numéro du mois contredisait celui du mois précédent. De cœur honnête et sans malice, elle était une victime commode.

A cette époque, la mode était au traitement hydrothérapique et la mauvaise mine de Tom fournissait une occasion de l'expérimenter. La bonne tante le faisait se lever dès l'aube, chaque matin; et sous le hangar à bois, elle l'inondait sous un déluge d'eau froide; puis elle

— *Puisque tu en demandes, je vais t'en donner...*

le frictionnait jusqu'au sang avec une serviette râpeuse. Ensuite venait un enveloppement mouillé, et enfin un séjour sous un paquet de couvertures, sous lequel le malheureux transpirait tout ce qu'il pouvait : c'était pour lui nettoyer le sang « jusqu'à ce que toutes les impuretés lui sortent par les pores », comme il disait.

Il faut reconnaître que notre ami devenait de plus en plus pâle, mélancolique et déprimé, malgré ce traitement énergique. On le compléta alors par des bains chauds, des bains de siège, des douches, mais Tom demeurait sinistre comme un enterrement. Alors on ajouta au traitement hydrothérapique une diète stricte, divers emplâtres, et, en outre, il lui fallut absorber toutes sortes de panacées miraculeuses. Tom supportait tout ce martyre avec indifférence, ce qui emplissait la vieille dame de consternation. Il fallait à tout prix vaincre cette apathie. C'est alors qu'elle entendit parler pour la première fois du « Sirop reconstituant ». Elle en commanda aussitôt, et dès qu'il fut arrivé elle y goûta. Son cœur déborda de reconnaissance envers l'inventeur; en vérité, c'était du feu liquide! Le traitement hydrothérapique avec tous ses compléments fut interrompu et le Sirop reconstituant bénéficia d'une confiance absolue. Tom en avala une cuillerée dont la bonne tante guetta l'effet avec la plus vive curiosité. Son inquiétude fut dissipée sur-le-champ, et la paix envahit son âme : enfin l'apathie était vaincue, car notre ami Tom n'aurait pas été plus agité si on l'avait mis sur un bûcher.

En vérité, il faut dire que Tom trouvait que le moment était venu de sortir de sa torpeur. Ce genre de vie avait pu être amusant pendant quelque temps, mais à la longue cela devenait bien monotone, malgré la diversité des traitements qu'on lui avait infligés. Dans ces conditions, il réfléchit à plusieurs plans de rétablissement et finalement déclara qu'il raffolait du « Sirop reconstituant ». Il en demandait si souvent qu'il en devenait assommant et que sa tante finit par lui dire de la laisser tranquille et de se servir lui-même. S'il se fût agi de Sid, elle n'aurait pas eu de craintes, mais comme il s'agissait de Tom, elle surveilla la bouteille en cachette et elle put constater que le niveau du médicament baissait réellement, sans se douter que le petit espiègle soignait la santé d'une fente du parquet.

Un jour, Tom était précisément en train de verser sa cuillerée dans la fente en question, lorsque le chat jaune de sa tante s'approcha de lui en ronronnant et en guignant le sirop d'un regard gourmand :

— Ce n'est pas la peine d'en demander, tu n'en auras pas, Pierrot!

Mais Pierrot fit comprendre qu'il en voulait.

— C'est bien vrai? tu en veux?

Pierrot en était sûr.

— Eh bien, puisque tu en demandes, je vais t'en donner. Mais si tu n'aimes pas cela, ne t'en prends qu'à toi-même.

Pierrot avait l'air d'accord et Tom lui ouvrit la bouche et lui versa dans le gosier une bonne dose de sirop. Immédiatement, bondissant à deux mètres de hauteur et poussant un rugissement sauvage, le pauvre chat tourna en rond dans la pièce, sautant sur les meubles, renversant les pots de fleurs, bref, faisant un tohubohu invraisemblable; se dressant sur ses pattes de derrière en miaulant dans une sorte de joie frénétique, puis se remettant à nouveau à tourner autour de la pièce, en semant désordre et malheurs sur son passage. Tante Polly entra dans la pièce à ce moment pour voir Pierrot précisément faire une série d'entrechats, pousser un vigoureux et dernier hurlement, puis sauter par la fenêtre ouverte, entraînant avec lui les pots de fleurs qui étaient sur le rebord. La vieille dame en demeura pétrifiée de surprise, en contemplant par-dessus ses lunettes ce spectacle, et Tom allongé sur le parquet qui se tordait de rire.

— Tom, au nom du ciel, qu'a donc ce chat?

— Je n'en sais rien, ma tante, répondit le garçon, hoquetant de rire.

— Je n'ai jamais rien vu de semblable. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver?

— Je n'en sais rien, ma tante. Les chats font toujours comme cela quand ils s'amusent.

— Tu crois?

Il y avait quelque chose dans le ton de la question qui rendit Tom plus circonspect. La vieille dame se pencha et Tom devina trop tard la signification de son geste. Le manche de la cuiller révélatrice était à portée de la main sous le lit. Tante Polly ramassa l'objet et le brandit. Tom était vaincu, il baissa les yeux. Tante Polly l'attrapa alors par son oreille et lui donna sur la tête quelques coups avec son dé à coudre.

— Eh bien, monsieur, qu'est-ce qui vous a pris de traiter ainsi une pauvre bête qui ne peut pas se plaindre?

— J'ai eu pitié d'elle, parce qu'elle n'a pas de tante.

— Pas de tante! petit insolent... Pourquoi as-tu fait cela?

— Mais c'était pour son bien; elle ne pouvait savoir combien c'est agréable d'avoir du feu dans l'estomac et d'avoir les mêmes sensations qu'une personne.

Tante Polly éprouva tout à coup un remords de conscience. La situation lui apparut sous un jour nouveau; ce qui était cruel pour un chat pouvait peut-être l'être pour un enfant. Elle se radoucit donc, toute émue; les larmes lui montèrent aux yeux, et, posant la main sur la tête de Tom, elle lui dit :

— Je pensais agir au mieux, mon petit Tom, je voulais te faire du bien.

— Je pense bien que tu agissais pour le mieux, ma tante, répondit Tom en clignant de l'œil, et moi aussi, j'ai fait de même envers Pierrot; c'était aussi pour son bien, je ne l'ai jamais vu si gai!

— Allons, va-t'en, Tom, avant que je me remette en colère, et si tu fais un effort pour être sage, il ne sera plus nécessaire de te faire prendre de médicaments.

Tom arriva à l'école avant l'heure de la rentrée. Il faut remarquer que depuis quelque temps cette chose extraordinaire se produisait souvent, et selon une habitude récente, il restait à la porte, à l'entrée de la cour, au lieu d'aller jouer avec ses camarades. Il se prétendait malade et en vérité, il en avait l'air. Il essayait de regarder ailleurs, mais on voyait bien qu'en réalité ce qu'il surveillait c'était la route.

Donc, ce jour-là, Tom vit s'approcher Jeff Thatcher et son visage s'illumina d'émotion. Il s'arrangea pour lui demander des nouvelles de Becky, mais le petit bougre fit semblant de ne pas entendre. Tom se remit au guet et chaque fois qu'une robe apparaissait au loin son cœur se mettait à battre. Bientôt plus aucune ne se montra, et il alla s'asseoir dans la classe vide, un noir cafard au cœur. Tout d'un coup, alors qu'il n'y comptait plus, une nouvelle robe franchit la porte; en un bond il fut dehors, dansant la gigue comme un Indien, sautant, riant, bousculant ses camarades, franchissant la barrière d'un saut, au risque de se tuer, marchant sur les mains, sur la tête, bref faisant toutes les cabrioles héroïques qu'il pouvait imaginer et ne cessant de regarder en même temps pour voir si Becky faisait attention à lui. Mais elle ne semblait nullement le remarquer. Était-ce possible? Alors il renouvela ses exploits tout près d'elle, tournant autour d'elle en poussant des cris, saisissant la casquette d'un camarade et la lançant sur le toit de l'école, se précipitant à travers un groupe d'enfants qu'il éparpilla et finalement s'étalant de tout son long aux pieds de Becky qu'il faillit renverser. *(A suivre.)*

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vous savez que depuis plusieurs années, dans toute la France et même dans ses colonies des Clubs d'Amis de « Mon Camarade » *se sont développés et que nos amis ont fait des tas de grandes et belles choses. Si notre journal est en train de devenir le grand et le beau journal de toute l'enfance qu'il doit être un jour, c'est beaucoup au dévouement et à l'activité des Clubs qu'il le doit.*

Le premier Club, nous vous rappelez, c'est moi qui l'ai fondé avec mes petits amis de la rue du Fer-à-Repasser. Deux ans déjà, c'est bien loin. Si ça continue je serai un vieux, vieux monsieur avec une barbe blanche qui lui descend sur les genoux, comme M. R. Duchateau, l'auteur de La Mort du loup.

Notre Club de la Rue du Fer-à-Repasser *a eu un mérite, c'est de décider beaucoup de nos amis à fonder des Clubs. Mais il a eu un défaut, il n'a pas marché très bien pendant longtemps. La principale raison pour laquelle il n'a pas marché, c'est qu'il n'y avait rien que des enfants dedans et pas une seule grande personne pour nous diriger. Finalement, on a fini par s'ennuyer au Club parce qu'on n'avait personne pour organiser des promenades et des distractions. Si bien que personne n'est plus venu et que le Club a paru mort pour quelques mois. Maintenant la grande sœur de Pierrette s'occupe de nous et on s'amuse bien mieux qu'avant, et le Club est en pleine prospérité.*

Vous savez que de tous nos Clubs les meilleurs ont été les Clubs des Castors, *qui se sont développés dans les petites villes du sud de Paris.*

Vous savez aussi que c'est maintenant Jean Viers, avenue Jean-Jaurès, à Châtenay (Seine), *qui s'occupe de tout ce qui concerne nos* Clubs d'Amis de « Mon Camarade », *qu'ils s'appellent des* Castors *ou autrement.*

Et voici maintenant ma bonne nouvelle pour les membres de nos Clubs. Chaque mois va paraître pour eux un petit journal, un bulletin qui sera envoyé à chacun de nos Clubs, en autant d'exemplaires qu'ils le demanderont (mais tout de même pas plus d'un par membre).

Ce petit journal s'appellera Le Castor, *du nom de nos meilleurs Clubs d'Amis, mais il est bien entendu qu'il s'adressera non seulement à ceux qui s'appellent Castors, mais aussi aux Aiglons, aux Pingouins, aux Sangliers, aux Lionceaux, aux Lutins, aux Colibris, bref à tous nos* Clubs d'Amis de « Mon Camarade », *quel que soit le nom de gentil petit animal qu'ils aient jugé bon de se donner.*

Grâce à ce journal, les Clubs vont mieux se connaître les uns les autres, ils vont pouvoir profiter de leurs expériences réciproques.

Le premier numéro contiendra surtout des récits de l'activité des Castors de la vallée de la Bièvre, *parce que ce sont les Clubs qui nous donnent le plus de leurs nouvelles. Mais nous espérons que dans les autres numéros, les Clubs du reste de la France nous auront envoyé à la fois de leurs nouvelles et des articles spécialement faits pour le bulletin* Le Castor *et que leurs correspondances tiendront une grande place dans notre petit journal.*

Grâce au Castor, *je suis persuadé que les* Clubs d'Amis de « Mon Camarade » *vont se développer beaucoup.*

Dans le premier numéro du Castor, *nos amis trouveront toutes sortes de renseignements. Ils apprendront qu'un congrès des Clubs de la vallée de la Bièvre va se tenir pendant les vacances de Pâques, l'âge que doivent avoir de préférence les adhérents d'un Club moyen, la façon d'augmenter le nombre de membres d'un Club, la façon dont les réunions doivent s'organiser, le moyen de s'assurer contre les accidents possibles, l'organisation des séances de cinéma, la manière de se faire une bibliothèque, de gagner de l'argent, de faire du camping, d'organiser des chorales, de développer les collections de timbres-poste, de multiplier les bricolages. En somme ce numéro sera très précieux, indispensable même pour tous nos Clubs.*

L'autre semaine je vous ai adressé un appel pour les réfugiés d'Espagne et beaucoup de mes petits amis y ont répondu. Il faut continuer d'envoyer des vêtements et de l'argent, il y a tant de misères à soulager, comme le prouve cette lettre que j'ai reçue d'un petit Espagnol et dont je recopie certains passages :

Je vous écris cette lettre pour vous faire voir ce que c'est que la guerre d'Espagne. Vous savez bien qu'il y a des milliers de réfugiés à la frontière et qu'ils n'ont rien à manger, et qu'ils n'ont pas d'habits et qu'ils traînent dans la neige. Vous savez bien qu'avant la guerre ils mangeaient à leur faim, et s'habillaient bien, et se chauffaient au coin du feu. Maintenant, ils n'ont plus de charbon, plus de nourriture pour manger à leur faim. En Espagne, on demande beaucoup de médicaments pour guérir les blessés et quelques hôpitaux. Bien sûr nos parents envoient des habits et des médicaments qui serviront à quelques réfugiés sur la frontière, mais il faut que nous, les garçons, nous envoyions des friandises.

A Châtenay, les *Castors* vont voir les petits Espagnols. S'il nous arrivait une aussi horrible chose que la guerre d'Espagne, nous aurions aussi besoin de l'aide des enfants d'Ang[illegible] Aidons les autres comme [illegible] qu'ils nous aident. Je suis sûr que ce[illegible]re vous fera [illegible] pour la grande œuvre de solidarité.

J'ai mes idées aussi, mes chers petits camarades. Envoyez-nous de l'argent, ou des vêtements, nous les transmettrons.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

Le coin des Fillettes

VOTRE POUPÉE

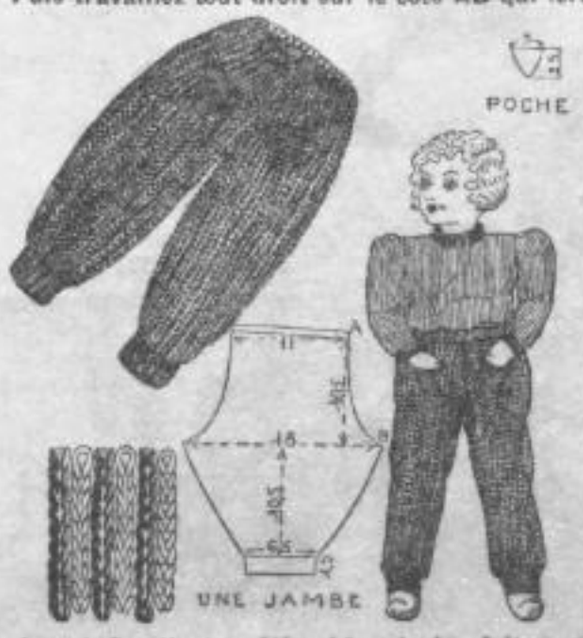
UNE CULOTTE ESQUIMAU POUR TOUTOUNE

Deux morceaux comme le patron de la jambe ci-dessous. Une couture les relie devant et derrière.

Monter 21 mailles avec des aiguilles fines, faites au point de côtes 1 et 1 (1 maille endroit, 1 maille envers) une hauteur de 1 cm. 5. Vous allez donner après ce poignet de la cheville le bouffant du bas de l'esquimau comme suit : faites un rang endroit à l'endroit du travail en faisant une augmentation dans chaque maille, ce qui en double le nombre et en fait 42 en tout. Prendre alors de plus grosses aiguilles; deux couleurs de laine, celle employée jusqu'alors, mettons rose très vif et de la blanche, et travaillez au point de raies (que je vous explique en dessous). Dans le cours du 1er rang, faire encore 4 augmentations; vous aurez 46 mailles. Tricotez tout droit pendant 8 cm., puis faire une augmentation de chaque côté, vous avez maintenant 48 mailles en tout que vous tricotez jusqu'à la hauteur de 10 cm. 5 depuis le poignet.

Commencez le fond : faites une diminution de chaque côté, au commencement et à la fin du rang, tous les 2 cm. pendant 8 cm., ce qui vous fait 4 diminutions de chaque côté. Il reste 40 mailles.

Puis travaillez tout droit sur le côté AB qui fera



le devant. Sur l'autre côté qui fera le dos, faites une diminution 2 cm. plus haut et terminez droit.

A 10 cm. 5 de hauteur depuis le début des diminutions du fond, laisser en attente 9 mailles devant, au retour du rang envers, laisser encore 9 mailles, puis 9, puis 9, et reprendre alors toutes ces mailles, qui tricotées inégalement vous donneront la ligne du dos plus haute; faites sur ces 39 mailles, avec les aiguilles fines, 2 cm. de côtes 1 et 1 en rose uni.

L'autre jambe est faite de même, mais en sens inverse.

POCHES. — Montez 1 maille, avec les grosses aiguilles travaillez au point de jersey en faisant une augmentation à la fin de chaque rang pour obtenir 7 mailles, faites 2 rangs au point jarretière et fermez.

Assemblez en faisant les coutures au point de piqûre; faites bien accorder les lignes de même teinte au milieu pour que ce soit joli. Faites un ourlet à la taille en repliant en deux les côtes, ce qui vous fait 1 cm. de haut; passez dedans cet ourlet un élastique.

Fixez les poches roses unies en faisant à plat sur le dessus un point de piqûre.

POINT DE RAIES — Travaillez sur un montage de mailles divisible par deux.

Levez la 1re maille de chaque rang à l'endroit et tricotez la dernière maille à l'endroit.

1er rang (aller), rose : alternez 1 maille endroit et 1 maille levée, 1 jeté; 1 maille endroit, 1 maille levée, 1 jeté, etc.

2e rang (retour), rose : alternez les mailles levées du rang précédent tricotées avec le jeté (ensemble) à l'envers, et levez la maille suivante: faites 1 jeté.

3e rang (aller), blanc : à l'endroit tricotez ensemble 1 jeté et la maille levée, levez la maille suivante, 1 jeté, etc.

Alternez toujours ces deux rangs et veillez à ce que augmentation ou diminution ne décalent pas votre dessin de rayures.

POINTS DE TRICOT

DIMINUTIONS. — Deux mailles ensemble à l'endroit : Pour diminuer, vous pouvez prendre à l'endroit deux mailles au lieu d'une et n'en former qu'une. Pour cela vous piquez, à l'endroit, l'aiguille de droite non dans la 1re maille à tricoter, mais dans la seconde, puis ensuite et dessous dans la 1re, vous tirez le fil à travers les deux mailles.

Deux mailles ensemble à l'envers : se fait de même en prenant deux mailles qui se suivent en même temps et cela en faisant le point à l'envers.

Remarque : lorsque vous avez à faire deux mailles ensemble, pour une diminution, et que, par un point irrégulier, vous avez une maille endroit, une maille envers, vous faites votre maille unique des deux mailles ensemble au point de la seconde maille vers la gauche.

Les Conseils de tante Camille

Remarques sur les changements dans un patron. — *Des plis trop grands pour diminuer un patron comme je vous ai indiqué ou des bandes de papier intercalées trop larges déformeront votre patron, qui dans ce cas serait complètement à refaire car il n'est pas à votre taille, toutes les proportions sont à reprendre.*

Pour repasser les plis. — *Il faut bien les bâtir de bas en haut, complètement, afin qu'ils ne bougent pas au repassage et toujours laisser refroidir bâti. De larges plis, en plus d'une ligne droite de points devant, seront maintenus par des points de croix dans leur largeur. Des épingles pour bâtir et repasser des plis marquent, si les emploiez pas.*

Quand vous rangez une robe à plis, bâtissez-les avec un fil très fin, ils conserveront une bonne position.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — LE COMMANDANT DU PAQUEBOT AVAIT INVITÉ RALEU DANS SA CABINE, MAIS PAT'SOUM, INVISIBLE, A RÉUSSI PAR SES FARCES A PROVOQUER UNE BATAILLE ENTRE LES DEUX HOMMES.

LE COMMANDANT, QUI REPREND SES SENS ET QUI CROIT AVOIR LUTTÉ AVEC UN ESPION ENFERMÉ DANS SA CABINE, DEMANDE OU SE TROUVE SON ADVERSAIRE.

APPRENANT QU'IL EST AUX FERS, LE COMMANDANT, SUIVI DE TOUS LES OFFICIERS, FIERS DU DEVOIR ACCOMPLI, DESCEND POUR POUVOIR INTERROGER LE MALFAITEUR.

AUSSI, JUGEZ DE SA SURPRISE LORSQU'IL SE TROUVE FACE A FACE AVEC SON PROTÉGÉ RALEU. LES OFFICIERS, A PRÉSENT, BAISSENT LE NEZ ET SE RETIRENT PERSUADÉS QUE LEUR CHEF EST DEVENU FOU.

CEPENDANT, RALEU ET LE COMMANDANT S'EN RETOURNENT BRAS DESSUS BRAS DESSOUS, PAT'SOUM SE GARDE BIEN DE PÉNÉTRER AVEC EUX DANS LA CABINE. IL PRÉFÈRE RESPIRER LE BON AIR.

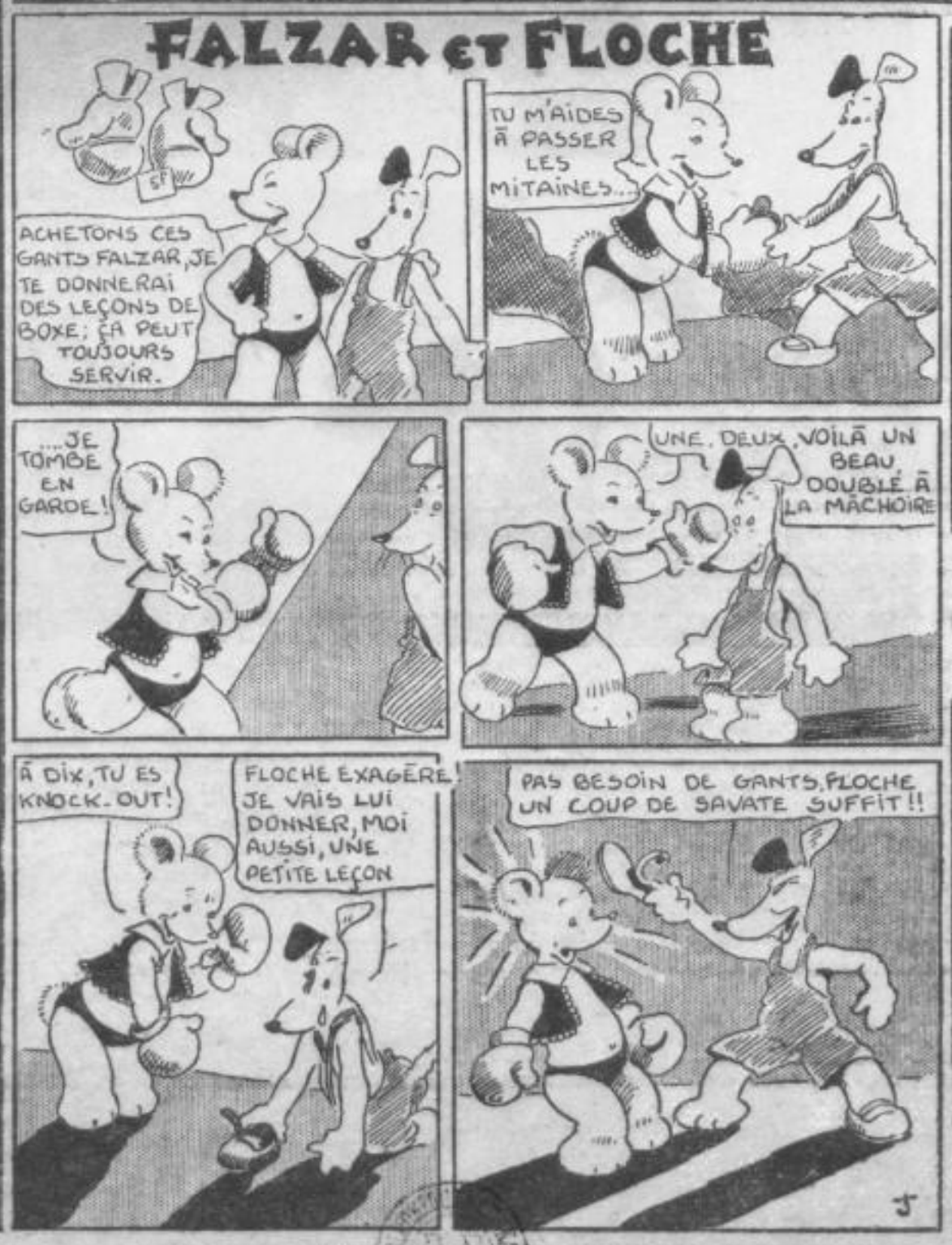
OR, TANDIS QU'IL EST LA TOUJOURS INVISIBLE, PIF ET POF, LES DEUX GANGSTERS QUI SE CROIENT BIEN SEULS, ÉCHANGENT QUELQUES MENUS PROPOS QUI INTÉRESSENT BEAUCOUP PAT'SOUM.

LE BATEAU ARRIVE EN VUE DU HAVRE. PAT'SOUM OBSERVE QUE PIF ET POF FONT DES SIGNAUX MYSTÉRIEUX VERS LA COTE, SANS DOUTE ANNONCENT-ILS LE BON COUP A DES COMPLICES.

MAIS PAT'SOUM, TOUJOURS INVISIBLE, ENTEND DES GENS DU MONDE TENIR D'AUTRES PROPOS QUI, POUR ÊTRE D'ASPECT MOINS BRUTAL, N'EN RÉVÈLENT PAS MOINS DES BUTS IDENTIQUES.

PAT'SOUM, DE PLUS EN PLUS INTÉRESSÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS QUE TOUTES CES BONNES INTENTIONS SEMBLENT PRÉSAGER, S'IMPATIENTE. ENFIN, ÇA Y EST, LE BATEAU ENTRE DANS LE PORT.

FALZAR ET FLOCHE



POUR RIRE UN PEU

Ayant été renversé par une auto, un piéton se présente en compagnie de sa femme au commissariat, en vue de déposer une plainte.

— Si vous avez pu noter le numéro de la voiture, lui dit le commissaire, on pourra facilement retrouver le chauffeur.

— Je vous crois, monsieur, je m'en souviens fort bien, c'était exactement les mêmes chiffres que ceux de l'année de naissance de ma femme.

Alors la femme, qui a bien une cinquantaine d'années mais veut en paraître quelques lustres de moins :

— Alfred, j'ai réfléchi, je crois que c'est inutile de maintenir ta plainte.

o

A peine est-il sorti de table, que Calino se précipite vers la mer, pour s'y baigner.

— Comment, s'écrie son ami Baba, tu vas attraper une congestion ! On ne se baigne pas lorsqu'on vient de manger....

— Je ne crains rien, mon vieux, puisque je n'ai mangé que du poisson.

o

Cette petite anecdote se passait il y a pas mal de temps chez l'écrivain public. Aujourd'hui que tout le monde sait écrire et lire, cette profession n'existe plus. Un brave homme voulait écrire à son fils, mais ne connaissant pas l'alphabet, il demanda à l'écrivain public de lui rédiger sa lettre.

— C'est tout ce que vous avez à lui dire, à votre fils ?

— Oui, c'est tout ; ajoutez seulement qu'il veuille bien excuser l'écriture et les fautes d'orthographe.

o

Chez le couturier à la mode est entrée une riche bourgeoise, aussi grosse et laide que riche, vêtue d'un costume voyant et ornée de bijoux d'une taille inhabituelle. Elle se fait présenter la collection, puis demande à voir le grand patron.

— Je voudrais vous commander un certain nombre de robes, mais auparavant, je voudrais votre avis personnel; quelles couleurs conseillez-vous à mon teint ?

Ayant tout de suite remarqué la silhouette de la cliente, poli, le couturier répondit :

— Madame, rappelez-vous que lorsque Dieu a créé le papillon et le perroquet, il leur a donné de vives couleurs, mais lorsqu'il a créé l'éléphant, il a préféré choisir le gris...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

Résumé des chapitres précédents. — A Hamburg, en juillet 1936, Pierrot Lancry, quinze ans, est en possession d'importants documents cachés dans un buste. Son ami Karl vient d'être tué et Pierrot échappe à grand peine à la police pour rejoindre chez les Ulrich, braves commerçants qui l'hébergent.

Chapitre XXXI

Un achat malencontreux

Pierrot attendit longtemps à la porte du bazar Ulrich. Il n'osait pas frapper trop fort de crainte d'éveiller les soupçons des voisins, et il craignait en même temps de ne pas faire assez de bruit pour pouvoir attirer l'attention des Ulrich qui dormaient dans une pièce de l'entresol, reliée à la boutique par un escalier de fer en colimaçon.

Pierrot laissait passer de longs intervalles avant de recommencer à frapper. Dans la rue large et bien bâtie, le silence le plus profond régnait. Hambourg dormait. Il était 3 heures du matin.

Pierrot se sentait à bout de forces et de nerfs. Quelle terrible journée avait été la sienne! La mort de Karl, l'arrestation de sa femme, la dramatique poursuite par la schupo et les gardes d'assaut à travers les ombres du jardin botanique... Du moins un sentiment soutenait le jeune garçon, l'empêchait de s'abandonner au désespoir et à la fatigue; les documents qui allaient permettre de sauver l'Espagne d'honneurs sans nom étaient là, derrière le rideau de fer auquel il frappait, cachés à l'intérieur d'un buste de plâtre patiné, rangé innocemment sur un rayon au milieu de dix autres bustes semblables du chancelier du Reich.

Un bruit de savates traînées se fit entendre dans la boutique.

— Qui est là? cria la voix de Mme Ulrich.

— N'ayez pas peur, c'est moi! cria Pierrot d'une voix qu'il s'étonna lui-même de trouver faible et presque tremblante...

Les verrous et les serrures grincèrent... La porte s'ouvrit...

— Je vous demande pardon de vous déranger à une heure pareille, dit Pierrot en essayant de sourire.

La brave Mme Ulrich avait passé un peignoir de pilou violet et noir sur sa longue chemise de nuit. Elle avait des bigoudis dans ses cheveux blancs, les pieds nus dans des pantoufles de tapisserie. Elle refermait soigneusement la porte qui donnait sur la rue. Le bazar était faiblement éclairé.

— Mais tu as bien fait. Tu n'allais tout de même pas aller coucher à l'hôtel quand tu as un lit qui t'attend ici. Oh! mein Gott, s'écria la brave femme en se retournant vers Pierrot, qu'est-ce qui t'est donc arrivé? Mais tu es fait comme un voleur!...

Pierrot, qui était parti le matin même dans un vêtement bleu marine, très propre et soigneusement repassé que lui avaient procuré les Ulrich, était ce soir sale, déchiré, couvert de taches de boue et de poussière. Les cheveux de Pierrot étaient en désordre. Il avait sur la joue une balafre sanglante dont il ne soupçonnait pas lui-même l'existence...

— Mais tu vas te laver avant d'aller te coucher, tu ne vas tout de même pas aller dormir comme ça, déclara Mme Ulrich qui retrouvait toute son autorité de maman depuis qu'elle s'était mise à tutoyer Pierrot, et qui croyait avoir devant elle son fils préféré, Adolf, un garnement qui s'était brouillé avec père et mère et qui maintenant bourlinguait quelque part dans les mers du Sud, sur un cargo de la *Norddeutscher Lloyd*, et qui n'envoyait jamais de nouvelles, fût-ce une simple carte postale...

Pierrot se dirigeait vers l'escalier...

— Non, pas par là, tu réveillerais le père, dit Mme Ulrich en le conduisant vers l'arrière-boutique.

Dans un coin se trouvaient un réservoir de tôle émaillée suspendu au mur avec une petite cuvette et un robinet.

— Qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé, mon grand garçon, dit Mme Ulrich en tendant une serviette à Pierrot.

Pierrot essuya son visage couvert de savon...

— Je n'ai pas voulu vous le dire à l'heure du dîner... Mais ils ont tué Karl. Et ce n'est pas tout, ils ont arrêté sa femme, ses enfants même; et moi, ils m'ont poursuivi, je ne leur ai échappé que par miracle.

— Sainte Vierge! s'écria Mme Ulrich en tombant, d'émotion, assise dans un fauteuil... Ce pauvre Karl si gentil, si brave. Il était si gai hier soir, si vivant...

Il fallut que Pierrot racontât les tortures et la mort héroïque de Karl, ce qu'il savait de l'arrestation de sa femme, et sa propre fuite dans les parcs de Hambourg...

Pierrot n'en pouvait plus d'émotion et de fatigue... Souvent ses récits étaient interrompus par des crises de larmes, avec de gros sanglots enfantins... Mme Ulrich mêlait ses larmes à celles du jeune garçon...

— Albert, vous connaissez Albert, un ami de Karl? demanda Pierrot... C'est la dernière chose qu'il m'a dite avant d'être pris : « *Fais prévenir Albert, dis-lui que Rupprecht était un espion, et qu'il prenne des précautions. Il n'agit de la vie, de la liberté de divines d'hommes. Jure-moi de le faire sans faute...* »

Mme Ulrich chercha dans sa mémoire.

Non, elle ne connaissait pas d'Albert qui fusse l'ami de Karl... Elle estimait beaucoup Karl, mais elle le voyait rarement, elle n'avait pas les mêmes amis que lui. Elle l'admirait, elle était prête à aider à l'occasion, pour un service déterminé, l'action clandestine que menaient Karl et ses amis, mais elle ne participait nullement à leur lutte de tous les jours... Elle était trop vieille, trop occupée par son commerce. Elle craignait aussi qu'on ne la laisse pas mourir tranquille. « *Ils* » ne respectaient rien, pas même les cheveux blancs...

— Mais M. Ulrich sait peut-être où trouver Albert?... Il faut le réveiller, lui demander...

Mme Ulrich l'en dissuada. Le patron du bazar était encore plus éloigné que sa femme du mouvement pour lequel Karl était mort. Sa femme pouvait s'en porter garant, il ne connaissait certainement pas les amis du pauvre Brod...

Pierrot se désespéra...

— Je porte malchance à tous mes amis... Je suis sûr qu'il est arrivé malheur à Fritz, le radio du sous-marin...

Monsieur et madame Ulrich mettent cette nuit chez Pierrot.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

171

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE, QUI ALLAIENT CHEZ LEUR TANTE DE MONTPELLIER, ONT ÉTÉ RETARDÉS DANS LEUR VOYAGE PAR LES BANDITS ANGELO ET LA TEIGNE. TOUTOUNE, LÉGÈREMENT BLESSÉE, EST ENTRAITÉ-MENT A L'HOSPICE DE BEAUNE . . . . . .

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

LE PROFESSEUR MOURRIER, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN QUI PREPARENT UNE EXPÉDITION SUR LA PLANÈTE MARS ONT DES SOUPÇONS SUR LEUR ASSISTANT JARNAC.

LE PROFESSEUR MOURRIER COMMUNIQUE A FRED HARDI LES RÉSULTATS D'UNE ENQUÊTE OU'IL A FAIT MENER SUR JARNAC.

QUATRE ANS PLUS TOT L'INGÉNIEUR AVAIT ÉTÉ DÉCOUVERT DANS LES RUES DE BORDEAUX ET SEMBLAIT TOTALEMENT AMNÉSIQUE.

ON AVAIT DU TOUT LUI APPRENDRE, JUSQU'A LA LANGUE FRANÇAISE. TRÈS INTELLIGENT IL AVAIT FAIT DES PROGRES FOUDROYANTS. EN TROIS ANS IL ÉTAIT DEVENU INGÉNIEUR EN CHEF.

FRED ET MOURRIER VONT TROUVER JARNAC POUR LUI DEMANDER DES EXPLICATIONS

FRED S'ÉLANCE AUSSITOT A LA POURSUITE DU MYSTÉRIEUX PERSONNAGE.

JARNAC TRAQUE SE RETOURNE ET LANCE UNE SORTE D'ŒUF.

L'ŒUF SE CASSE. IL EN SORT UNE FUMÉE ROSE. FRED HARDI TOMBE FOUDROYÉ.

(A SUIVRE)

Chapitre XXXII. — Convalescence

— Dix-huit pfennig un œuf, si ce n'est pas malheureux, 18 pfennig. L'an dernier on les payait 7 pfennig la pièce et c'était déjà bien trop cher... C'est comme la poitrine de bœuf... Un mark 10 au lieu de 60 pfennig... Presque le double...

Ce fut la première phrase que Pierrot comprit en sortant d'une sorte d'épais brouillard... Il essaya d'ouvrir les yeux... Il sentit alors qu'il était moulu de fatigue comme après une longue marche, un trop long voyage à pied... Il fit un effort, souleva ses paupières... Il eut du mal à distinguer une pièce ensoleillée, mal connue de lui... Un vieil homme barbu était assis à une table. Devant lui était une femme à cheveux blancs qui disait maintenant :

— Et le bœuf, 1 mark 20, au lieu de 90 pfennig... Et s'il était de bonne qualité encore. Tiens regarde ce sale morceau... Un vrai morceau de cuir, tant c'est dur... A ce prix-là... Si je l'ai acheté c'est qu'il y avait un malade... Enfin, c'est passant au hachoir, dans un peu de bouillon chaud...

Tout cela était dit en allemand... Pierrot se rappela de sa jeunesse à Mayence... Y était-il revenu?... Puis brusquement il se souvint... Le sous-marin... le cimetière des bateaux à vélo... la mort de Karl... la fuite dans le jardin botanique... le bazar des Ulrich... le buste disparu... il tourna la tête et sa tête était lourde comme du plomb... Mais que se passait-il, il faisait déjà jour... Avait-il dormi si longtemps?...

Il eut du mal à ouvrir la bouche, à appeler...

— Madame Ulrich...

— Oh! mein Gott, il me reconnaît, cria la brave vieille qui courait vers le lit de Pierrot...

— Madame Ulrich, quelle heure est-il?...

— Ne te fatigue pas à parler surtout, bonne Vierge!... Il est 2 heures de l'après-midi...

— Mais j'ai trop dormi... Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé? Je vais être en retard...

La voix de Mme Ulrich se fit douce et caressante, comme si elle parlait à un tout petit enfant...

— Mais, mon garçon, je vois bien que tu ne te rappelles de rien... Tu as tant déliré... Voilà trois jours que tu es au lit, que tu as perdu connaissance... Non, ne m'interrompe pas, je ne te répondrais pas. Le médecin a bien recommandé que si tu reprenais conscience il ne faudrait pas te fatiguer, qu'il ne faudrait pas parler, sous peine d'une rechute... Et si tu veux guérir vite...

Elle regarda tendrement Pierrot dans les yeux, persuasive... Et Pierrot baissa les paupières, silencieux et consentant...

. . . . . .

Vingt-quatre heures passèrent. Le médecin était venu au chevet de Pierre à deux reprises... Il l'avait examiné de très près. Et il avait été, à sa dernière visite, extrêmement encourageant... Si le choc avait été extrêmement violent et brutal, si l'organisme et les nerfs du jeune garçon, surmenés, avaient brusquement cédé, comme des plombs qui sautent lors d'un court circuit, si l'on avait même pu craindre une congestion cérébrale qui mît sa vie en danger, du moins la robuste constitution de l'adolescent reprenait-elle rapidement, très rapidement le dessus. Le redressement était aussi rapide que la défaillance avait été brutale...

Sans doute pourrait-il bientôt se lever, reprendre sa vie normale... Pierrot sentait ses forces lui revenir à une incroyable vitesse. Il dévorait à belles dents, il se se contentait plus des bouillons mêlés de viande hachée crue que lui avait fait prendre Mme Ulrich, cuiller par cuiller, entre ses dents difficiles à ouvrir, pendant les jours où il avait délîré. Il dévorait maintenant à belles dents des biftecks qu'il trouvait trop cuits, des pommes de terre qu'il regrettait qu'on lui servît bouillies, et non pas frites...

Il n'y avait pas encore deux jours qu'il avait repris conscience. Un matin, il profita de ce que Mme Ulrich était au marché, et que son mari était en bas, au bazar, pour se lever pour la première fois... Il craignait de tituber sur ses jambes encore faibles. Il se sentit pourtant plus fort qu'il ne l'aurait cru... Il fit quelques pas dans la chambre, content de se sentir debout... Il tourna le bouton de la radio...

« Nous venons de donner une excellente recette pour faire un gâteau succulent avec les côtes de choux-fleurs que les ménagères, peu avisées, ont la mauvaise habitude de jeter... Nous vous rappelons que vous avez dans chacune de vos poubelles un véritable garde-manger. Lorsque l'Allemagne aura enfin compris qu'elle doit utiliser les pommes de terre jusqu'à leur pelure, ne jamais jeter les boîtes de conserves vides, utiliser les tubes de dentifrice vides, compris que les fanes de radis peuvent remplacer les épinards... »

Pierrot impatienté changea de poste, tourna les boutons...

« Le peuple espagnol, disait maintenant un conférencier à la voix musicée, subit d'abominables souffrances sous le joug des dégénérés marxistes... Le peuple espagnol ne peut plus supporter tant d'outrages. Notre enquête à Séville, à Madrid, à Burgos, nous a convaincus que la patience de tous les hommes véritablement nationaux que compte l'Espagne est à bout devant tant d'horreurs et de crimes. Un général, dont on comprendra que je taise le nom, m'a dit... »

Pierrot éteignit brusquement les lampes de la radio, et prenant ses vêtements dans un placard, il commença à s'habiller.

(A suivre.)

— Un marin nous a dit cet après-midi que le bruit courait dans le port qu'un sous-marin avait coulé au large d'Héligoland, dit Mme Ulrich. Seulement, bien sûr, on le cache autant qu'on peut. On dit que tout l'équipage a péri.

— Je vous le disais bien, reprit Pierrot en proie à la plus vive excitation... Je porte le malheur avec moi... Fritz est mort, Karl est mort à cause de moi. Et Mme Brod, et Kurt, et tous ses enfants ne valent guère mieux. Et Albert, des dizaines d'hommes vont encore périr. Je sens que si je reste encore ici quelques heures, ce sera votre tour... Je vais m'en aller, tout de suite...

Il s'était levé avec une telle colère et une telle impétuosité que Mme Ulrich n'avait pu le retenir... Déjà, prêt à partir, il était dans la boutique debout sur un escabeau, cherchant parmi les bustes de Hitler rangés sur le rayon du haut quel était celui qui portait sur la nuque une croix gammée dessinée à la pointe d'une épingle, celui qui cachait les documents espagnols.

— Mais tu es fou! Tu vas au moins dormir ici cette nuit, manger. Et que cherches-tu là-haut?...

Pierrot avait déjà regardé tous les bustes. Il n'avait pas retrouvé celui qu'il avait mis là quelques heures auparavant... Il craignait de deviner, de trop bien comprendre.

— J'avais mis un buste là, à l'heure du dîner, un buste à moi, quelque chose de très précieux...

— Par tous les saints, cria Mme Ulrich, j'ai vendu un buste à un client hier soir, juste au moment où on allait fermer!... Pourvu que ce ne soit pas...

Elle n'acheva pas sa phrase... Pierrot venait de tomber du haut de l'escabeau, à la renverse, évanoui. Sa tête avait heurté bruyamment le tapis. Il était à bout de forces et il n'avait pas résisté à cette nouvelle catastrophe.

— Papa, papa, cria Mme Ulrich par l'escalier, descend vite, je crois que ce garçon va mourir!...

A TRAVERS LE MONDE

De récentes études médicales ont prouvé que tous les êtres humains ont une odeur personnelle qu'ils conservent. Il existe aussi, paraît-il, une odeur de famille et une odeur raciale, ainsi que, pour chaque individu, des odeurs particulières provoquées par diverses émotions, la colère, la peur, etc.

o

Les ailes des oiseaux de grande envergure ont ordinairement une vigueur surprenante; on dit qu'un cygne pourrait casser, d'un simple coup d'aile, la jambe ou le bras d'un homme.

o

Le nom de l'ancienne cité de Carcassonne est l'objet d'une jolie légende : la ville, assiégée par les Albigeois, était défendue par le sire de Carcas et ses hommes. Un jour, il ne resta plus dans la ville qu'un sac de blé et un porc; c'était bien peu pour nourrir la garnison. « Donnez le blé au porc et jetez l'animal pardessus les remparts », commanda Carcas. Les soldats n'y comprenaient rien, mais exécutèrent l'ordre cependant. Recevant cet étrange paquet sur la tête, les assiégeants s'exclamèrent : « Nous qui pensions les affamer! Il faut croire que nous nous sommes singulièrement trompés. » Et ils levèrent le siège. Sa perspicacité valut ainsi au vaillant défenseur la gloire de donner son nom à la cité.

o

Sur les côtes de l'Alaska, on pêche un poisson de 25 centimètres de long, transparent et gras comme du saindoux. Les gens du pays le font sécher et ensuite brûler comme de la chandelle, d'où son nom : poisson-chandelle.

Sa lumière est très vive et brillante, et même le vent violent a de la peine à l'éteindre.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Enfin, une course de vitesse en France!

La fameuse Coupe Deutsch aura lieu cette année.

A deux reprises, en effet, la Coupe avait été annulée, faute d'engagés.

Six appareils sont inscrits déjà et la liste ne sera définitivement close que le 12 juillet. Tous des noms jeunes :

Max Holste, Emile Régnier, N.-R. Payen, Jean Lignel.

Les grandes firmes se désintéressent des courses et, par la même occasion, de leur prestige. Pourtant, le succès d'une grande usine profiterait à toute la nation.

La Coupe Deutsch aura lieu à Étampes, le vieil aérodrome de la vitesse qui a vu tant d'avions rapides.

Et nombreux seront les spectateurs qui assisteront à la ronde des petits bolides. C'est un spectacle rare et émouvant.

LES PILOTES CÉLÈBRES :

COMMENT VÉDRINES OBTINT LA LÉGION D'HONNEUR

Ce n'est un secret pour aucun d'entre vous que bien des héros méritent la Légion d'Honneur. Mais il faut une circonstance extraordinaire pour la leur décerner. En l'occurrence, c'est à leur mort que les hommes reçoivent le plus souvent la récompense qu'ils auraient dû porter de leur vivant.

Ceci posé, voici une aventure de Védrines.

Jules Védrines est une figure populaire de l'aviation d'avant-guerre. Pour lui, voler était devenu un besoin depuis l'âge de 29 ans, et il fut un des premiers à se lancer dans les voyages de ville à ville.

La fameuse course Paris-Madrid le rendit célèbre aux yeux du public, car il fut le seul à se poser à Madrid sur 20 pilotes engagés.

Après plusieurs voyages il se consacra à la vitesse. Le 13 janvier 1912, il bat le record de l'heure détenu par Edouard Nieuport (129 kilomètres) et le porta à 142 km. 430.

Sur son monocoque Deperdussin, le prototype des avions de vitesse, il améliore sans cesse ses performances. Le 2 mars il réussit à atteindre 167 km. 910.

Mais c'est le 200 à l'heure qu'il convoite.

Pour bien marquer la performance, il décide de l'effectuer sur Douai-Madrid, tout simplement!

Le 29 avril 1912, il décolle de Douai et la randonnée fantastique commence à près de 200 kilomètres-heure, comme le vaillant pilote l'avait annoncé quelques jours auparavant au cours d'une conférence.

Entre Grosiay et Epinay-sur-Seine c'est la panne et l'atterrissage forcé. Comme il allait se poser sur la ligne de chemin de fer, un train surgit. Dans un suprême effort, Védrines amorce un virage mais sa vitesse et celle du train ne permettent pas la manœuvre. L'avion heurte un wagon et s'écrase.

Dans la chute, Védrines touche une traverse de la voie si durement qu'il se déchire le cuir chevelu. On le relève. On l'emporte à Lariboisière et tous craignent une fracture du crâne.

On le nomme en hâte chevalier de la Légion d'Honneur et une délégation va lui épingler la croix à l'hôpital... où le vaillant pilote accueille plutôt vertement les officiels. Car il avait conservé sa lucidité, et son esprit gavroche ne put s'empêcher de railler ceux qui l'avaient cru mort un peu trop vite.

JE CONSTRUIS UN MODÈLE RÉDUIT

Entretien du moteur

Après ce qui vient d'être dit et qui constitue les « précautions », il y a les « soins ».

Le caoutchouc est un être sensible. S'il sait être élastique lorsqu'on le lui demande, il s'en lasse vite si on oublie pour lui le minimum d'égards auxquels il a droit. Choisissez-lui donc une boîte, métallique de préférence, et fermant bien, dans laquelle il sommeillera à l'abri de l'air, de la lumière et de la sécheresse. Il sera ainsi tout disposé à bien travailler. Avant de le remonter, donnez-lui une friction de lubrifiant que vous achèterez. Si vous n'en avez pas, servez-vous tout simplement de savon noir. Vous obtiendrez ainsi plus de souplesse et un déroulement sans à-coups.

Ne rangez jamais votre moteur graissé. Lavez-le à l'eau tiède et essuyez-le (J.).

SPORTS

Les courses à pied

Il y a bien des manières de courir : témoin la liste des compétitions très variées qui se débattent chaque année sur les pistes du monde entier, depuis le simple 100 mètres, qui est vraiment de la course pure jusqu'aux très longues épreuves de fond qui sont déjà presque de la marche rapide. Et vous devez vous douter que l'une ou l'autre de ces compétitions ne correspondent pas du tout aux mêmes techniques : ceux qui battent les records dans un cas (J. Owens, par exemple, l'Américain qui détient le record du 100 mètres depuis 1936 avec un temps de 10" 2/10) sont très mauvais dans l'autre; ils manquent de résistance et, réciproquement, les coureurs de fond (comme tous les athlètes finlandais) sont très rapides au sprint.

Cela est très facile à comprendre : pour le fond, il faut avoir le cœur à toute épreuve et la respiration très large. Le corps de ces athlètes est habitué à un rythme puissant dont ils ne peuvent se départir facilement; et ils n'ont pas besoin de cette nervosité dans les réflexes des muscles inférieurs qui caractérisent les coureurs de vitesse.

TIMBRES-POSTE

TUNISIE

Collectionner les timbres du protectorat français de Tunisie est fort intéressant; ils sont divers, presque tous bien dessinés et surtout de prix abordables.

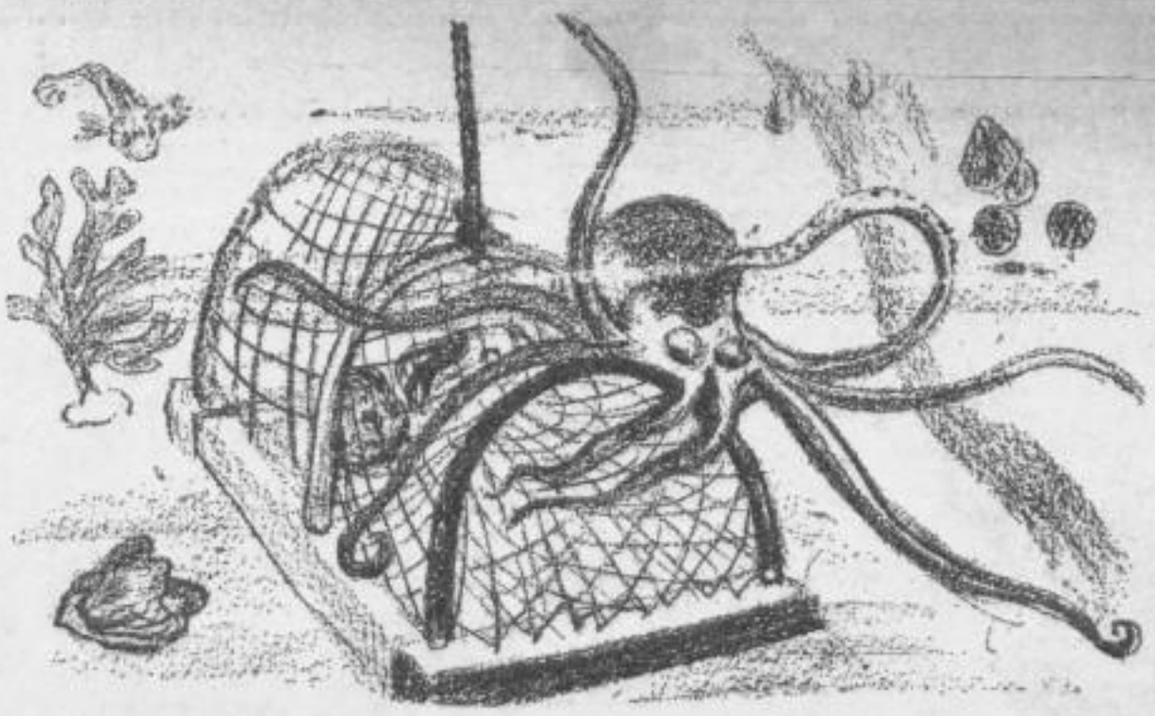
Dans les vieilles émissions de 1888 à 1910, on peut trouver quelques bons exemplaires peu coûteux. La belle série de 1906, avec quatre types différents, se trouve encore pour moins de 10 francs. Les cinq timbres représentant les mines du temple de Dougga sont bon marché, mais laids.

Quatre séries de bienfaisance furent émises, l'une en 1916 au profit des Tunisiens prisonniers en Allemagne, la seconde en 1918 pour la Croix-Rouge, la troisième en 1923 pour l'Office tunisien des mutilés de guerre, la dernière enfin en 1925 pour la protection de l'enfance. On ne peut se procurer que les basses valeurs.

La série de 1926 est typographiée, elle fut remplacée en 1931 par des timbres ayant les mêmes dessins modifiés et grands. Ces deux séries coûtent peu.

En 1928 parut une autre série au profit de l'enfance, la cote de ces timbres est trop forte, car le tirage a été important.

On annonce qu'une nouvelle série poste paraîtra prochainement.



LE HOMARD ET LA PIEUVRE

KLIK-NIK, le homard, vivait sous une roche.

Aux plus basses mers, il avait toujours au moins 15 mètres d'eau sur la tête et ne s'en portait que mieux. Il avait un caractère exécrable. Il rageait contre tous ceux qu'il voyait et le leur prouvait en les mangeant le plus possible. Tapis dans l'ombre, à l'entrée de son trou, il attendait l'innocent petit mulet de vif argent qui vient lécher sur les algues tout ce dont il se nourrit.

— Klik je t'empoigne! Nikrrr! je te déchire et je te mange au fond de mon trou!

— Je te vois petit sayot aux gros yeux stupides : klik!... nikrrr!... plus de petit sayot.

— Tiens un autre homard : il est bien plus petit que moi, je ne risque rien, je vais en manger et je mangerai tout ce qu'il aura mangé.

Klik! Klik-nik... Le petit homard ne se défend guère, il est bien trop petit. Il est mangé!...

A ce régime Klik-nik devint énorme et sa carapace tournait au blindage. Avec ça bouffi d'orgueil : « Je suis la plus terrible bête de la création : tout le monde me craint et je mange tout le monde. »

Alors Biscornue, la vieille araignée de mer, sortit de son trou pour lui parler avec son immense sagesse.

Elle était hérissée de poils et de piquants. Sa carapace était assez dure pour ne rien craindre des pinces de Klik-nik. Elle portait, en guise de panache, un petit bouquet d'algues fixé à son croupion. Cela lui servait à connaître la direction du courant.

— Tu es vaniteux et méchant, Klik-nik, lui dit-elle. Ce sera ta perte.

***

Pendant ce temps-là, mon oncle Charles, aidé de son matelot, poussait son doris à la mer : Rrrran, faisait la coque creuse du bateau en raclant sur les galets.

— Hop! embarque!

Hihin han! Hihin han! font les avirons grinçant contre le bois. Plouf, plouf, fait l'avant en butant contre les vagues.

— J'allons tendre nos casiers à homards sur la pointe de la Moulière, dit mon oncle Charles à son matelot. Ils parlaient patois normand tous les deux. Ils avaient l'air de deux bons vieux plaques.

— On est bien là!

Flouc! un casier à la mer. Un peu plus loin, flouc! un autre. Encore un peu plus loin, encore un autre. Et ainsi de suite.

— Cha va bien. Est fini. A la maison. J'allons les relever demain au petit jour. J'ons idée qu'y n'seront point vides.

Les deux matelots retournèrent manger la soupe auprès de leur femme et la nuit tomba.

***

Au fond de la mer, Vlouic la pieuvre se promène tout en gobant des petits crabes. Elle est aussi méchante que Klik-nik. Ils ne peuvent se voir sans essayer de se manger.

La pieuvre aperçoit le casier à homards avec leurs appâts, des têtes de poissons.

— Tiens, des têtes de poissons. Oui, mais comment les attraper?... Ah! voici le trou, glissons-nous. Ouf! que c'est étroit! Nous y sommes. Et maintenant, à table!... Là, j'ai bien mangé. Allons voir ailleurs. Oui, mais où est la sortie? Là! non! Ici? non plus! Mais je veux m'en aller, comment faire? Ah! par ici! Non pas moyen! Horrible!

Elle est prise, c'est bien fait

Soudain, voilà Klik-nik.

— Ha! ha! Vlouic, je vais te manger.

— Non c'est moi qui vais te sucer!

— Attend un peu je vais te déchirer!

— N'aie crainte, je vais te ligoter!

Et voilà le vieux brigand qui entre dans le casier à homards et se jette sur son ennemie!

Regarde sur le dessin, mon ami! Deux vieilles de mer richement décorées de jaune et de violet s'éloignent en toute hâte.

Le petit crabe préfère ne pas s'en mêler.

L'huître se ferme de toutes ses forces. Les patelles s'accrochent solidement à la roche. Quand aux moules, elles n'ont pas d'opinion.

Bataille! Klik je pince! Vlouic je suce! Nikrrr je découpe! Zouc j'entortille!

Ils se battent longtemps le plus méchamment qu'ils peuvent. Que va-t-il arriver?

C'est le jour qui arrive et aussi mor. oncle Charles dans son doris, qui pêche les deux méchantes bêtes.

Vlouic la pieuvre est transformée en appât pour pêcher les congres.

Et Klik-nik? Dans le fond du seau plein d'algues où on l'avait mis, il rageait à grosses bulles :

— Je vous mangerai! Je vous mangerai!

Au déjeuner, ce fut le homard qu'on mangea à l'américaine.

C'est très bon un homard à l'américaine.

Texte et dessins de HECKING.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours

Envergure 60 centimètres

Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux **16 francs** expédiée franco.

La pochette M. C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

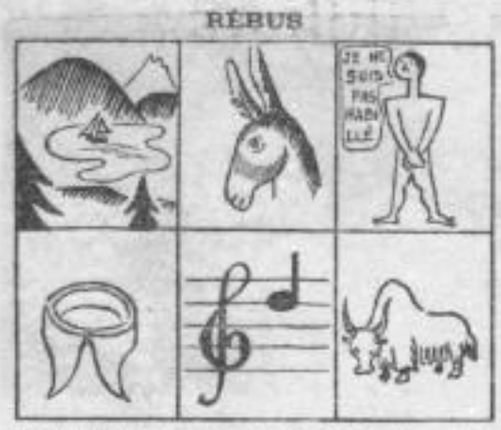
Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de **16 francs** franco **15 francs** prise à nos bureaux.

Aucun envoi contre remboursement.

VARIÉTÉS

RÉBUS



Former un nom avec les initiales des objets représentés.

FERIEZ-VOUS UN BON DÉTECTIVE

LE GAGNANT A PERDU LA PARTIE !

C'était une histoire qui remontait à plusieurs années et qui serait fastidieuse à raconter. En bref, l'homme dont il fallait s'emparer coûte que coûte était riche propriétaire d'écurie de courses et le seul indice qu'on avait — mais formel, alors, — était qu'il était le propriétaire du cheval ayant gagné en 1929 l'Ohio cup.

Mais allez donc retrouver à l'étranger des journaux de cette époque !... Al. Arrow en fut donc réduit à « cuisiner » les habitués des champs de courses qu'il avait sous la main. Et voici ce qu'il obtint comme renseignements certains :

Trois chevaux seulement avaient pris part à cette célèbre course : *Trim II*, *Twist* et *Tiver Rag* et les noms des trois propriétaires étaient MM. Smith, Synnes et le baron N....

Grâce à des bavardages et à des souvenirs de l'un ou de l'autre rassemblés bribe par bribe, il accumula ces précisions :

1° Trim II s'était cassé une jambe au départ;

2° Twist avait précédemment rapporté 20.000 dollars à son propriétaire;

3° Le cheval du baron N... était pie, ce qui est assez remarquable pour qu'on s'en souvienne neuf ans après;

4° Le cheval de M. Lynnes courait pour la première fois;

5° Le gagnant était un cheval alezan;

6° Le cheval de M. Smith fut battu de peu.

Au fur et à mesure que ces renseignements lui parvenaient, Al. Arrow alignait des listes et traçait des accolades sur son fameux calepin. Puis il rayait des lignes entières, il raturait, il recommençait au net sur de nouvelles pages, laissant éteindre et refroidir son cigare tellement il était attentionné...

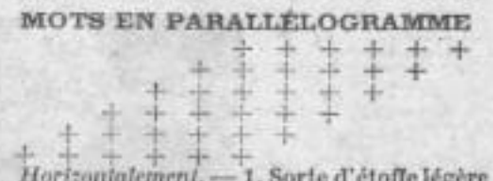
Enfin, il releva la tête, le visage radieux : il tenait son homme...

...Lequel ?

DEVINETTE

On le sent, on l'entend, il vous accompagne sans qu'on puisse le voir. Il est libre et peut vous retenir. Il vous caresse et il vous renverse ; il vous fait vivre et il peut vous tuer. De plus, sans avoir de jambes, il peut courir plus vite que vous. Qui est-ce ?

MOTS EN PARALLÉLOGRAMME



Horizontalement. — 1. Sorte d'étoffe légère de soie et de coton, qui porte le nom de la ville où on la fabriquait tout d'abord. — 2. Ancien roi de Perse très célèbre. — 3. Dire du mal de son voisin. — 4. Sorte de petit temple chinois. — 5. Fait beaucoup de bruit pour rien, chaque fois qu'on fait un exercice de défense passive. — 6. Ile italienne qui a toujours l'air de recevoir un coup de pied sur les cartes.

Verticalement. — 1. Marque du pluriel. — 2. Note de musique. — 3. Outil de mineur. — 4. A toujours une femme, quand il n'est pas veuf. — 5. Cause de la débâcle des rivières, dans les pays où l'hiver est rude. — 6. Vierge espagnole ou italienne. — 7. Qualifie le climat du Sahara. — 8. Raconter. — 9. Généralement bordée de trottoirs et de maisons. — 10. Carte à jouer. — 11. Marque du pluriel.

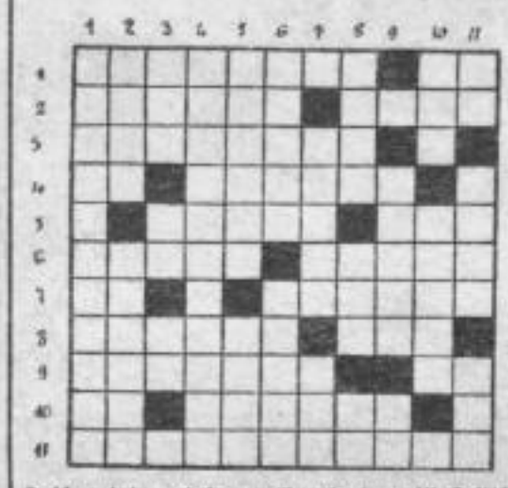
MOTS EN TRIANGLE

1. Sorte de chaussure grossière, en bois. — 2. Faire quelque chose. — 3. Couleur du pain dans les pays où il est mauvais. — 4. Métal jaune qui sert d'étalon monétaire à beaucoup de pays. — 5. A chaque bout du toit.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 171

Verticalement. — 1. Munis de vivres et de munitions. — 2. Affluent du Danube, qui a sa source dans le Tyrol. Evêque de Sébaste, en Arménie, martyrisé en 316 (saint). — 3. Petite vallée. Article contracté. Deux consonnes. — 4. Philosophe de l'école d'Alexandrie, né à Cyrène. — 5. Personne qui s'ajoute à une société. Ancien nom de l'Irlande. — 6. Qui ne reconnaît point l'existence de Dieu. Du verbe aller. — 7. Troublés par la joie. Déclara ne pas reconnaître. — 8. Gros nuage épais. Démonstratif. Deux lettres de : Vatican. — 9. Local vitré destiné à abriter du froid certains végétaux. Terminaison d'infinitif. — 10. Pointe de terre qui s'avance dans la mer. Action que fait un cheval qui jette avec force en l'air les pieds de derrière. — 11. Interjection. Ville arrosée par la Garonne. Possessif.



Horizontalement. — 1. Qui habite le long d'une rivière. Préfixe. — 2. Petite plante européenne à odeur nauséeuse. Un des États-Unis d'Amérique. — 3. Ancienne principauté de la Roumanie. — 4. Terminaison d'infinitif. Chef-lieu de canton du Gard. — 5. Avantager, favoriser. Unité de travail mécanique. — 6. Use à l'excès d'une chose permise. Toile non blanchie. — 7. Pronom personnel. Massif et col des Alpes Grées. — 8. Action de laisser aller. Diminutif masculin américain. — 9. Plante grimpante, dont une variété est appelée volubilis. Préposition. — 10. Du verbe être. Ville de l'Asie ancienne, cap. de l'Assyrie. — 11. Personnes demeurant ordinairement assises.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 170

Mots croisés en images. — *Horizontalement.* — Paravent, Ara, Blé, Escagot.

Verticalement. — Arbre, Arabe, Ane, Ut.

Passons la monnaie. — J'ai 9 francs et tu en as 15 :

9 — 3 = 6
15 + 3 = 18, soit 6 × 3, et
9 + 3 = 12, alors que
15 — 3 = 12.

Mais comment trouver ce résultat ?

Examinons la seconde proposition : ce que j'ai, plus 3 francs, égale ce que tu as, moins 3 francs. Autrement dit, il y a 6 francs d'écart entre nos deux « fortunes ».

Examinons maintenant la première :

Ce que tu as (c'est-à-dire ce que j'ai plus 6 francs), plus encore 3 francs, égale trois fois ce que j'ai, moins 3 francs...

Donc, ma fortune, plus 9 francs, égale trois fois ma fortune diminuée de 3 francs, soit trois fois ma fortune, moins 9 francs.

Il est facile de conclure que les 18 francs d'écart représentent deux fois ma fortune et que celle-ci s'élève donc à 9 francs.

Mots en losange

B
B O N
B O R U F
N U L
F

Mots en rectangle

A M A R A T
R A M E U R
A M E N D E
L A N D E S

Acrostiche double

D o d O
E t a L
F i n I
I n i F
L i m A
E i a N
S a u T

Devinette. — TUNIS.

Mots palindromes. — Noël, Léon.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 170

Horizontalement. — 1. Guerre. — 2. Inca. Bal. — 3. Feu. Rets. — 4. Salnes. — 5. Emeveil. — 6. Iode. Il. — 7. Fane. Fée. — 8. Ais. Gars.

Verticalement. — 1. Gille. Fa. — 2. Une. Nial. — 3. Ecussons. — 4. Ra. Aède. — 5. Rive. — 6. Ebène. Fa. — 7. Atelier. — 8. Fiselles.

LE COURRIER DE JANOT

Maurice Saël, Paris : Ne t'inquiète pas pour tes mots croisés. Nous les avions fait vérifier par la personne qui fait d'ordinaire nos mots croisés, pour voir si il n'y avait pas des erreurs (il n'y en avait pas). On a mis du temps à nous les rendre, mais ils vont paraître dans un très prochain numéro. J'étais à la fête du Vélodrome d'Hiver. Mais comme on était 25.000, ce n'est pas étonnant que tu ne m'aies pas reconnu. — *André Loison, Saint-Ouen* : Content que ton impression sur *Mon Camarade* soit « épatant ! » Je te serre la main bien fort, moi aussi. — *Pierre Cance, Le Havre* : Merci de tes critiques, nous en ferons notre profit. Il sera pourtant difficile, faute de place, de donner plus d'importance aux récits historiques, géographiques, de voyage, etc., etc., que celle qu'ils occupent déjà dans les articles de Bour. — *Paul Gronk, Saint-Laurent-d'Aigouze* : Merci de ton compte rendu de votre fête de Noël. Bravo d'avoir pensé aux petits enfants espagnols.

Henri Amerein, Rozerieulles : Merci de ta belle chanson *J'avais un camarade*. — *Jeanne Roure* : Merci des compliments que tu fais. Je pense que quand tu seras plus grande, le *Coin des Fillettes* t'intéressera aussi que les récits de Bour, dans la page des jeux. — *Serge Boquet, Lille* : Je vois que malgré tes 9 ans, tu t'intéresses tellement aux articles de Bour que tu les découpes pour les coller sur un cahier spécial. J'espère que tu formeras ce Club dont tu me parles. — *Roger Bonnet, Auberilliers* : Merci de tes dessins et de ta lettre. Je suis certain que du moment que tu aimes les aventures, *Jim Mystère* et *Fred Hardi* doivent te plaire. Ce sont des histoires dans le genre de celles que tu aimes.

Roland Teissier, La Trappe (Haute-Vienne), est d'avis qu'on mette une histoire en images de plus dans *Mon Camarade* et de supprimer un roman. Qui est de son avis ? — *Ernest Bourquin (Doubs)* : Merci de ton joli dessin; je regrette, puisqu'il est en couleurs, de ne pouvoir le reproduire dans le journal. — *Maurice Bonnet, Lamalou-les-Bains* : Merci de ton joli petit récit *A la foire*. — *R. Boucher, Le Kremlin-Bicêtre* : Content de l'opinion détaillée que tu me donnes sur nos histoires. Ton relius est très joli.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Monument scolaire France	1 an	23 fr. »
	6 mois	11 fr. 50
Belgique (fr. français)	1 an	34 fr. »
	6 mois	17 fr. »
Etranger	1 an	45 fr. »
	5 mois	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LE VIEUX HARPONNEUR

Quand le Père la Baleine évoque ses souvenirs de jeunesse, il reste parfois un long moment silencieux : il ne faut pas le déranger alors, faire disparaître ce beau navire qui passe, toutes voiles gonflées, dans la fumée de sa pipe...

Non : le père la Baleine est dans une pirogue qui saute d'une vague à l'autre. « Tiens, dit-il, sais-tu ce que c'est qu'un harponneur en action ?

« Regarde-moi bien : « Debout, donne-lui-en », crie le second. Au commandement, le rameur qui est à l'avant lâche sa rame, la fixe, se retourne, et face au monstre cette fois-ci, il se dresse, il est le harponneur, celui qui va gagner ou perdre une partie coûteuse ma foi, et dangereuse. Il est beau le harponneur, sa cuisse enfoncée dans un creux du tillac avant, un creux fait exprès pour qu'il se tienne ferme sur ce bateau qui roule; il prend un des harpons, le dégage de sa fourche, l'élève au-dessus de sa tête, bras droit en arrière. Hou! il lance (quel air terrible il avait alors, le vieux marin; il me visait, j'avais peur, je me faisais petit... le moins baleine possible...).

« Croirais-tu qu'un type qui vient de ramer une heure ou deux a encore le bras souple et fort et peut jeter un fer à 8 ou 9 mètres ? C'est que la mer, ça fait des hommes. Le chef, courbé sur la ligne la mène autour du taberin, la guide entre ses mains. « Arrière toute », crie-t-il dès que le harpon est jeté; le bateau recule, évitant la ruade, le remous de la baleine qui plonge. Et la ligne file autour de ses mains; il a oublié son bandage, le chef, c'est toujours comme ça, et la corde lui brûle la paume. « Mouillez la ligne. » Un matelot remplit d'eau son béret, la lui jette dessus. Jusqu'où la baleine va-t-elle vous emporter ? On souque ferme maintenant pour la rejoindre. Et, drôle de gymnastique, voilà que le harponneur et le chef changent de place. Pourquoi ? Je n'ai jamais compris cela, mais le chef seul doit travailler de la lance. Dès que le bateau se rapproche de l'animal, le chef, bien calé dans son butoir à cuisse, frappe à coups redoublés la bête qui s'enfuit. Le fer de lance est lisse et sort de la chair dès qu'on tire le filin. Cette lance légère, on l'envoie loin. A chaque coup, marche arrière. Puis on repart de l'avant. « Elle souffle le sang. » C'est qu'on l'a atteinte profondément. Alors tout contre le flanc le chef pousse la lance, la laisse, remue; flot de sang : le cœur a éclaté. Pauvre bête! Et tu vas encore bien nous embêter, car tu n'es pas facile à manier. Pourvu qu'il n'y ait pas calme plat, le baleinier ne pourrait venir à nous, il faudrait haler jusqu'à lui la baleine. Même à quatre pirogues, c'est un gros morceau. Attention aussi à tenir hors de l'eau la bouche de la baleine pour qu'elle ne s'emplisse pas d'eau.

« Quand il a affaire au cachalot, le harponneur peine jusqu'à la fin. Le cachalot est un « dur à cuire ». Et pourtant, lui qui lutte de la tête, de la mâchoire surtout, avec un autre cachalot, ne se sert contre l'homme que de sa queue... Mais quelle détente! Si la queue tombe de toute sa hauteur sur le bateau, il n'y a plus de bateau et plus guère d'hommes; si elle passe à côté, l'eau forme tampon, il n'y a que quelques planches brisées.

« Donc, avant de poursuivre un jet simple (tu sais, petit, que le cachalot a le nez bouché d'un côté), on se munit de *drogues*. Il ne s'agit pas de médicaments pour endormir la bête — et pourtant elle en aurait besoin : une drogue est un assemblage de deux gros carrés de bois enserrant une ligne. Jetée à l'eau après le harpon, la drogue offre une grande résistance à l'avance du cachalot. Le cachalot est rapide, il est hargneux, il faut le gêner, l'estropier. Le harponneur doit, au moyen d'une bêche tranchante lancée au bout d'une corde, lui couper le gros tendon de la queue.

« Enfin, la bête est morte. Pour bien montrer qu'elle est à nous, pour que notre navire et les navires voisins s'il y en a, la repèrent ou ne se trompent pas, on lui plante dans le corps un *waif*, hampe ferrée au manche surmonté d'une flamme. C'est, dis-je, comme l'explorateur qui arrive le premier au pôle, comme l'alpiniste qui escalade un pic où personne n'était monté, il faut tout de suite qu'ils y dressent le drapeau. Oui mais ici cela veut dire : n'y viens pas, elle est à moi, à moi seul.

« Il y a malheureusement des baleines qui coulent avant qu'on les ait marquées; si la baleine n'entraîne pas au fond toute la ligne, on essaye de la hisser au palan, et lorsqu'elle ne touche pas le fond, l'opération réussit presque toujours. Si on voit que toute la ligne va être entraînée, on se dépêche d'y attacher une bouée pour le repère. La baleine remontera bien toute seule, gonflée de gaz, prête à éclater au moindre coup de lance. Voulais-tu injurier un harponneur, tu n'avais qu'à l'appeler : piqueur de baleines mortes. Il faut dire que certains baleiniers attrapaient plus de baleines mortes que de vivantes. La baleine, quand on la découpe, ça ne sent pas bon, mais avec ces charognes, l'odeur est épouvantable; à d'autres ! Et l'huile obtenue n'est pas de la bonne huile.

« La baleine tuée, il s'agit de l'amarrer contre le navire. Avec un flotteur en bois au bout, une chaîne sera facilement glissée sous la queue et là bien serrée. En agissant au palan sur l'aileron, on fait tourner la baleine pour pouvoir lui planter un croc dans la lippe.

« Alors commence le dépeçage. Une grappe de palans est pendue à la grande hune. On bêche la baleine. Deux officiers manient le long du bord la pelle tranchante; sur la baleine même il y a des coupeurs de lard, tenus en laisse comme des singes savants, certains mêmes fixent des crampons à leurs bottes, tant la peau est glissante. Tomber à la mer ne serait pas trop grave si la baleine morte n'attirait les requins; il faut donc les chasser, ces requins, voilà du travail pour le harponneur. Se débarrasser aussi des dauphins, de l'espèce qu'on appelle dauphins gladiateurs. Ces bêtes-là en veulent surtout à la langue de la baleine — un bon morceau sans doute, et pour nous c'est 8 ou 10 barils d'huile. Ils essaient déjà de la lui attraper quand elle est vivante, rôdant autour de sa tête, ils attendent qu'elle ouvre la bouche. La baleine se tient sur ses gardes, alors ils cherchent à pousser leurs longs museaux entre ses lèvres. Si l'un d'eux réussit, plusieurs glissent leurs museaux à côté du sien; ensemble, ils font levier, et la pauvre baleine, malgré ses soubresauts, ne peut sauver sa langue, meurt.

« Dès qu'on a taillé un carré de baleine, on y plante un croc. Oh! hisse! Le morceau vient, va pour le suivant... Les harponneurs près du panneau de charge aident à l'embarquement du gras. On détache ensuite la tête en brisant l'os en un point précis; la tête amenée à bord, les fanons sont détachés grossièrement, ils seront nettoyés plus tard. S'il s'agit d'un cachalot, on fait sauter le crâne pour y puiser au seau comme dans un puits, le précieux spermaceti. Des jeunes gars reçoivent et empilent dans l'entrepont les planches de lard. Mais dans la « chambre à graisse », à fond de cale, c'est un vieux dans le métier qui coupe. Il faut faire vite et bien trancher, malgré que ça glisse, et que le mouvement du bateau vous chasse en tous sens. Un coupeur de lard qui garde ses dix doigts de pied, ça ne se rencontre guère.

« Quatre heures se passent à dépecer la baleine. La fondre demandera dix fois plus de temps. Les chaudières sont pourtant grosses, et sur le pont il y a du tirage, et le combustible ne manque pas, puisque tous les déchets de la baleine, tous les bouts racornis alimentent le feu. On jette des masses de graisse dans les bouilloires — des morceaux hachés fin pour qu'ils fondent bien. Tout le monde applaudit le hacheur : de plus en plus vite il débite le morceau qui lui est poussé sur le billot au bout d'une pièce de bois. Gare au feu! Si l'huile flambe il faut l'éteindre sous une masse de morceaux de graisse, et surtout ne pas y jeter d'eau qui ferait gicler l'huile brûlante. Les morceaux qui surnagent vidés de leur graisse sont retirés avec un croc et mis au foyer. « Amenez du sable », crie-t-on dès que les instruments glissent dans les mains, que les hommes dérapent près du feu. Tu vois, petit, sur un baleinier, la cuisine dure plus longtemps que la chasse, mais c'est un bon moment; les histoires font suite aux histoires, on croque des pommes de terre ou du biscuit frits dans l'huile bouillante.

« Quand tout sera fondu, le liquide sera déversé dans la cale à l'aide de manches en cuir, ensuite il ira de la cuve aux tonneaux. A bord d'un baleinier il y a deux tonneliers, car il y a beaucoup de tonneaux.

« On travaille sans arrêt; quand la baleine manque, on a de la corde à tresser, des voiles à réparer, des caisses à clouer. Patates pourries, eau boueuse, nuits sans sommeil, punitions, tout cela explique qu'à chaque escale des marins désertaient. Et je crois que le capitaine était dur parce qu'il y trouvait son compte. Sur un baleinier on n'est payé qu'aux pièces, on touche des primes... et c'est au retour qu'on fait les parts!

« Qu'importe. Cette vie-là je l'aimais, petit. C'est beau, tu sais, le danger, le grand vent, les îles...

BOUR.

POLYCARPE...

PÊCHEUR A LA LIGNE...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.586.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

"FOU VOLANT"

PAR R. Mellies

RÉSUMÉ

"FOU-VOLANT" PILOTE ET "MICRO" RADIO VIENNENT, AU PÉRIL DE LEUR VIE, DE SAUVER LA MISSION NORDBERG, PERDUE SUR LA BANQUISE.

NORDBERG FAIT PART DU PROJET À FOU-VOLANT ET À JEAN MICRO QUI ACCEPTENT AVEC JOIE.

UNE TRIBU D'ESQUIMAUX VOISINE, VIENT RENDRE VISITE À NORDBERG ENFIN RETROUVÉ.

EN L'HONNEUR DU SAVANT, LES ESQUIMAUX ORGANISENT UNE CHASSE À L'OURS.

ESCORTÉ DES KAYAKS, LE CANOT À MOTEUR EMMÈNE LES CHASSEURS

EN SIGNE DE RÉJOUISSANCE, LES ESQUIMAUX FONT "LE TONNEAU" AVEC LEUR KAYAK, LA TÊTE SOUS L'EAU

SOUDAIN L'HOMME DE TÊTE POUSSE UN CRI "LES NARVALS"

ON APERÇOIT, EN EFFET, AU LOIN, DE GRANDES GERBES D'EAU, SOULEVÉES PAR..

CES GROS CACHALOTS, RECHERCHÉS PAR LES ESQUIMAUX, CAR LEUR CHAIR EST SUCCULENTE.

LA SEMAINE PROCHAINE : PRIS AU HARPON

BEGONIA CHERCHEUR DE TRESORS

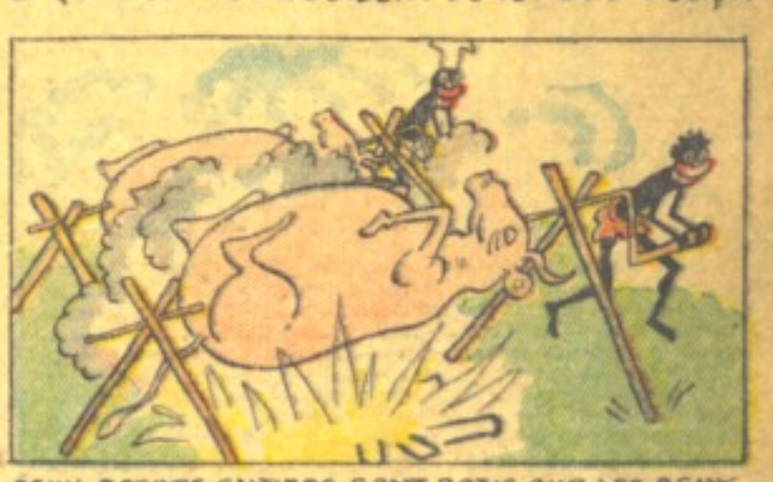
CONDUITS DEVANT LE CHEF NÈGRE, LES BANDITS OTTO SCHLASS ET GROSSAC SE PRÉCIPITENT À SES PIEDS POUR LE SUPPLIER DE LES ÉPARGNER.

ÉCLAT DE RIRE DU CHEF NÈGRE QUI LEUR RÉPOND EN TRÈS BON FRANÇAIS QU'IL N'A JAMAIS EU L'INTENTION DE LES FAIRE RÔTIR À LA BROCHE

LE CHEF APPREND À NOS DEUX AMIS QU'ILS SE TROUVENT AU PAYS DES TOPINAM-BOUBOURS ET QU'IL EST LE PRÉSIDENT DE CETTE RÉPUBLIQUE

LE PRÉSIDENT BOUDOU-BOUDOU EXPLIQUE À SES HÔTES QU'ILS ONT EU TORT DE S'EFFRAYER : C'ÉTAIT UNE ESCORTE D'HONNEUR QU'IL LEUR AVAIT ENVOYÉE.

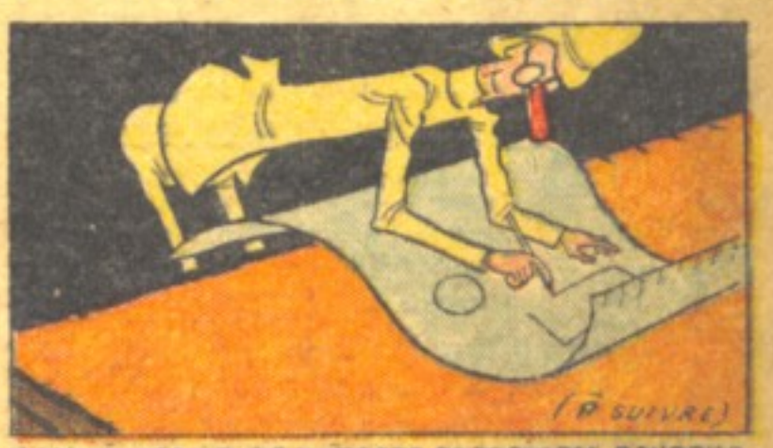
EN L'HONNEUR DE SES NOUVEAUX AMIS, DE GRANDES FÊTES SONT ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DES DANSEUSES DE L'OPÉRA DE TOPINAM-BOUBOUR



DEUX BŒUFS ENTIERS SONT RÔTIS SUR LES DEUX BROCHES QUI AVAIENT CAUSÉ UNE SI GRANDE FRAYEUR À GROSSAC ET OTTO SCHLASS.

UN FORMIDABLE FESTIN QUI DURE DEUX JOURS ET DEUX NUITS RÉUNIT NOS AMIS ET TOUS LES CITOYENS DE TOPINAM-BOUBOUR À LA TABLE DU PRÉSIDENT

BOUDOU-BOUDOU EXPLIQUE À HUMERUS QU'IL VOUDRAIT FAIRE DE SA CAPITALE UNE GRANDE VILLE MODERNE ET CONFORTABLE.



NOMMÉ GRAND ARCHITECTE DE TOPINAM-BOUBOUR, LE PROFESSEUR HUMERUS SE PROPOSE D'APPLIQUER PLUSIEURS DE SES INVENTIONS LOUFOQUES

N° 172

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 16 MARS 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET SON AMI BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr. RAMON CORTÈS QUI A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES HOMMES DU REBELLE VIRGULIO. JIM A RÉUSSI A PÉNÉTRER DANS LE REPAIRE DE CE DERNIER.

(À SUIVRE)

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle qui vient de faire une escapade, la nuit, dans le cimetière, avec son ami Huck. Et les voilà qui sont témoins d'une scène dramatique. Un meurtre a été commis cette nuit-là dans le cimetière, les enfants qui étaient cachés en ont été témoins. Depuis Tom ne dort plus et tante Polly le croit malade.*

Chapitre XII

UN TRAITEMENT ÉNERGIQUE *(suite)*

Mais elle se retourna d'un air dédaigneux, le nez en l'air, et murmura :

— Il y a des gens qui se croient très forts et qui font toujours des bêtises!

Les joues en feu, Tom se releva, et sans mot dire, s'éloigna le cœur brisé.

Chapitre XIII. — LES PIRATES

La décision de Tom était prise. Il était complètement désespéré; il était oublié, il n'avait plus d'ami... personne ne l'aimait plus. Lorsqu'on apprendrait jusqu'où le désespoir l'avait poussé, alors peut-être qu'on s'en repentirait. Il avait bien voulu être le plus sage possible, on ne l'avait pas laissé faire; oui, il n'avait plus le choix, tant pis pour eux, tant pis pour lui. En marmonnant ainsi, il avait marché et il se trouvait maintenant loin de l'école, si bien qu'il n'entendit que faiblement la cloche qui sonnait l'heure de la rentrée. Il eut le cœur gros pourtant à l'idée qu'il n'entendrait plus jamais ce son familier... Ah, c'était vraiment dur, mais il ne pouvait pas faire autrement, des sanglots lui contractaient la gorge.

Tom commandait, les sourcils froncés, donnant des ordres...

Et voilà que tout à coup, il rencontra son bon vieux copain Joë Harper, qui lui aussi avait l'air renfrogné, qui semblait de toute évidence avoir aussi quelque chose sur le cœur. Tom s'essuyant les yeux avec sa manche commença à lui raconter qu'il avait pris la résolution de se soustraire aux mauvais traitements qu'il subissait chez lui et de s'enfuir dans le vaste monde sans intention de retour. Il termina en exprimant le vœu que Joë ne l'oublierait pas. Or, il apparut que c'était précisément une intention de même nature qu'avait Joë, que précisément il cherchait Tom pour la lui communiquer. Il venait d'être fouetté par sa mère qui l'avait accusé d'avoir absorbé un bol de crème auquel il n'avait pas touché. Il était clair qu'elle avait assez de lui et qu'elle souhaitait le voir partir, et puisqu'elle le désirait, il n'avait qu'une seule chose à faire, eh bien c'était de s'en aller. Il lui souhaitait d'être heureuse et de ne jamais regretter d'avoir laissé partir son « pauvre enfant » tout seul dans le monde.

Tout en marchant mélancoliquement, les deux garçons se jurèrent de se soutenir l'un l'autre, de se considérer comme des frères et de ne jamais plus se séparer jusqu'à l'heure où la mort les délivrerait de leurs chagrins. Alors ils se mirent à dresser des plans. Joë aurait voulu être ermite et vivre de vieilles croûtes dans une caverne jusqu'à ce qu'il meure de froid, de privations et de chagrin. Mais sur les réflexions de Tom, il voulut bien reconnaître qu'une vie de criminel présentait des avantages réels et il consentit à devenir pirate.

A cinq kilomètres de leur ville, à un endroit où le Mississipi a plus d'un kilomètre de large, il y avait une île étroite et longue couverte d'arbres, qu'un banc de sable permettait d'atteindre et elle constituait par conséquent un objectif intéressant. Elle était inhabitée et on l'appelait l'île Jackson; ce qui devait faire l'objet de leur piraterie, ma foi, il n'en était pas question pour l'instant. Il leur vint à l'idée que l'ami Huck serait un compagnon rêvé et ils partirent à sa recherche. Ils eurent vite fait de le trouver et de lui exposer leur projet, et les trois amis se séparèrent en convenant de se retrouver dans un endroit solitaire sur le bord de la rivière à environ trois kilomètres du village à la meilleure heure : minuit. Il y avait là une petite barque dont on s'emparerait; chacun devait apporter des hameçons et des lignes, et toutes les provisions que l'on pourrait se procurer de la manière la plus mystérieuse, comme c'est la règle des hors-la-loi! Et avant que l'après-midi ne fût achevée, les trois enfants avaient fini leurs préparatifs, et avaient annoncé dans tout le village que bientôt on apprendrait du nouveau... Vers minuit, Tom arriva avec un jambon bouilli et autres menues provisions, et il se posta sur un petit monticule recouvert d'herbes qui surplombait l'endroit du rendez-vous. La nuit était étoilée et profondément calme. Le fleuve majestueux s'étendait comme une mer au repos. Tom prêta l'oreille un moment, mais rien ne troublait le silence; alors il siffla doucement, on lui répondit d'en bas, Tom siffla deux fois encore, et on lui répondit de la même façon. Alors la voix d'un homme de garde s'écria :

— Qui va là?

— Tom Sawyer, le Vengeur Noir des Antilles; et vous, qui êtes-vous?

— Huck Finn, aux Mains rouges et Joë Harper, la Terreur des mers.

C'est Tom qui avait trouvé ces surnoms dans ses livres favoris.

— Parfait, donnez le mot de passe!

Deux voix caverneuses répondirent en chœur le même mot sinistre :

— Sang.

Alors, Tom lança son jambon du haut de la butte et se laissa glisser en bas, au risque de déchirer à la fois sa peau et ses vêtements. Il y avait bien un chemin plus facile, plus commode, le long de la berge pour aller jusqu'en bas de la butte, mais cela aurait manqué de difficultés et de dangers et n'aurait pas été digne d'un pirate.

La Terreur des Mers avait apporté toute une pièce de lard d'un poids tel qu'il était encore fatigué de l'avoir portée jusque-là. Finn aux Mains Rouges avait chipé une casserole, du tabac et des épis de maïs pour en faire des pipes. Mais il faut dire qu'il était le seul des trois pirates à fumer ou à chiquer. Le Vengeur Noir des Antilles déclara qu'on ne pouvait partir sans avoir de quoi faire du feu. C'était une observation sage. A cette époque, on ne connaissait pas encore beaucoup les allumettes, et ils aperçurent à quelque distance un foyer qui achevait de se consumer, ils s'en approchèrent prudemment et s'emparèrent de quelques tisons. La marche vers ce bûcher avait été une expédition d'importance : on s'arrêtait à chaque pas en faisant chut, un doigt sur la bouche, en rampant par moments la main sur le manche d'un poignard imaginaire et avec l'intention « d'enfoncer la lame jusqu'à la garde », si « l'ennemi » se présentait, parce que « les morts ne bavardent pas ».

Ce feu était probablement celui de haleurs du bord de l'eau qui devaient être allés faire un tour au village; il n'y avait donc rien à craindre, mais ça n'était nullement une raison pour ne pas agir en la circonstance comme doivent le faire les pirates. Après quoi la bande s'installa dans le canot : Tom commandait, les sourcils froncés, les bras croisés et donnant des ordres à voix basse à Huck, à l'aviron, et à Joë, au gouvernail.

— Lofez et droit dans le vent!

— Bien, capitaine.

— Souquez ferme.

— Bien, capitaine.

— Laissez filer un point à bâbord.

— Bien, capitaine.

Les enfants avaient déjà gagné le milieu du fleuve et il était clair que ces ordres n'étaient donnés que pour la forme et ne correspondaient à rien de particulier.

— Quelles voiles sont larguées?

— Les basses, les huniers et le foc, capitaine.

— Larguez aussi le cacatois et aussi la misaine; vivement, les gars!

— Bien, capitaine.

Maintenant, les enfants se dirigeaient vers la pointe de l'île. Ils laissèrent filer les avirons, le fleuve n'était pas haut et le courant était faible. Trois bons quarts d'heure s'écoulèrent en silence; ils passaient, maintenant, au large du village, dont la place était indiquée par quelques lumières, et qui semblait dormir paisiblement. Le Vengeur Noir, les bras croisés, jetait un dernier coup d'œil sur le théâtre de ses joies et de ses souffrances passées, il aurait bien voulu que Becky pût le voir bravant la tempête, faisant face à tous les périls avec un cœur intrépide et un sourire amer sur les lèvres. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour transporter l'île Jackson à une distance formidable du village... et il lança ce dernier coup d'œil avec un sentiment de plaisir et de contentement. Les autres pirates, eux aussi, jetaient un dernier regard et il dura si longtemps qu'ils faillirent dépasser le banc de sable de l'île, mais ils s'aperçurent du danger à temps pour l'éviter.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Quand cette lettre paraîtra ce sera déjà la fin du mois de mars et le printemps sera déjà tout à fait arrivé. Je me réjouis d'avance, quoique, sauf au début, l'hiver n'ait pas été trop mauvais cette année. J'ai déjà été me promener dans la campagne l'autre après-midi avec mes amis du Club de la rue du Fer-à-repasser, sous la direction de la grande sœur de ma petite amie Pierrette, et on a vu que le printemps n'était pas loin.

D'abord il faisait jour beaucoup, beaucoup plus longtemps. Il était 6 heures et on voyait encore presque clair. Il n'y a pas quelques semaines, il faisait complètement nuit à 4 heures. Et puis le ciel était d'un joli bleu, avec de beaux petits nuages dorés, pas méchants du tout ; il faisait un vent tiède...

Sur le plateau, dans les grands champs encore tout jaunes, c'était rempli de messieurs et dames qui marchaient courbés en deux. Ils regardaient par terre pour voir s'il n'y avait pas des pissenlits. Quand on commence à cueillir des pissenlits et à en manger en salade, c'est que le printemps n'est pas loin. Moi j'ai essayé de cueillir des pissenlits, avec un petit couteau pointu pour la cuisine que m'avait prêté Mme Burette, et j'étais très content d'en avoir trouvé beaucoup. J'étais très fier quand je suis revenu à la maison, il y en avait au moins une livre, même en ne comptant pas la terre et les cailloux qui tenaient après les racines. J'étais très fier, mais dès que Mme Burette a regardé ma cueillette, je n'ai plus été fier du tout. Parce que des pissenlits, il n'y en a pas que des vrais, il y en a aussi des faux, et c'est des faux que j'avais cueillis. Les faux pissenlits sont amers, ils sont durs et on ne peut absolument pas les manger. Aussi presque toute ma cueillette est partie dans la caisse à ordures. Je n'étais pas content. Heureusement, il en restait tout de même un peu des vrais pissenlits, des vrais parmi tous ceux que j'avais cueillis. Et Mme Burette a fait avec un plat dont je me suis léché les babines. Elle a fait frire du lard dans une poêle, elle a fait cuire des oignons dans de l'eau et aussi des pommes de terre qu'elle a découpées en rondelles. Et quand le lard a été bien chaud, elle a mis du vinaigre dedans (ce qui fait que la friture s'est mise à siffler comme quand on trempe un fer rouge dans l'eau) et elle a ajouté par-dessus le tout les pissenlits, les oignons cuits, les pommes de terre en rondelles et aussi des betteraves rouges. On peut penser que ce n'est pas bon des pissenlits en salade servis tout chauds. Eh bien, au contraire, c'est excellent, je me suis régalé... Ce plat-là on le fait dans le nord de la France, qui est le pays de Mme Burette...

Mais j'en reviens au printemps. Dans mon pays à moi les petits bourgeons, qui sont comme de la fourrure de chat ou de toutes petites souris grises et qui poussent sur certaines branches dès que les plus grands froids sont finis, on les appelle des Pampies. *Bien sûr que ce n'est pas un nom en bon français, mais c'est quand même un joli nom, un nom qui me plaît. Eh bien des* Pampies, *il y en avait plein dans les bois où nous sommes allés. Les hêtres qui gardent tout l'hiver leurs vieilles feuilles de l'année dernière les avaient déjà perdues et de loin les forêts étaient violettes, presque roses. On sentait que bientôt les bourgeons allaient éclater et des jolies petites feuilles vertes toutes tendres allaient bientôt sortir. C'est si joli les feuilles vertes. On en mangerait. Même que j'en mange pour de vrai. Des feuilles de hêtre toutes fraîches sorties, c'est très bon, on dirait de la salade très tendre. Mais rien ne vaut les tout jeunes bourgeons de sapin. Ça sent un peu la résine, c'est un tout petit peu amer. Je m'en régale. Et mes petits camarades se moquent de moi et m'appellent Janot Lapin. Mais je m'en moque, c'est joli un petit lapin. Et puis les biches qui sont très, très jolies, elles en mangent aussi des feuilles fraîches sorties.*

Dans la forêt, sous les feuilles mortes on a eu la chance de trouver des perce-neige, des belles clochettes blanches qui font tellement plaisir à voir parce que c'est les premières fleurs de la belle saison. L'an dernier, j'étais allé dans le parc de Versailles et tout le monde avait de gros bouquets de perce-neige, en plein février, mais j'ai été bête, je n'ai pas su en trouver. Peut-être que j'étais arrivé trop tard et que tous les avaient cueillies. Mais cette année je me suis bien rattrapé, je vous le jure. Le plus grand vase de Mme Burette était tout juste assez grand pour mon gros bouquet.

Je bavarde et je ne vous parle que de moi. Je voulais vous parler du Club et il ne me reste plus de place. Je vous souhaite en tout cas un heureux printemps, meilleur que cet automne, meilleur que ce dernier printemps.

Jacques Bour me charge de vous dire que dans quinze jours il va commencer une grande série d'articles sur les Peaux-Rouges. Il m'écrit même : « Ceux qui voudront jouer correctement aux Peaux-Rouges seront obligés d'apprendre mes articles par cœur. » *Je suis persuadé que cette série vous intéressera autant et même plus que vous a intéressés la série sur la chasse (ou plutôt la pêche) à la baleine. Jacques Bour me charge de vous demander aussi si vous aimez bien ses articles en série, c'est-à-dire pas « à suivre », pouvant se comprendre chacun séparément, mais plusieurs à la file sur le même sujet. Si vous aimez mieux, au contraire, des articles sur des sujets plus variés, vous n'avez qu'à me le dire et je le lui dirai.*

Voilà ma lettre finie. Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles. Je tiens à vous remercier spécialement de tous les récits et dessins que vous continuez à m'envoyer par gros paquets. Le concours de l'école est terminé, mais nous continuerons à publier des récits et des dessins, et à récompenser les meilleures collaborations.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot).

Le coin des Fillettes

UNE CHEMISE SIMPLE POUR TOUTES

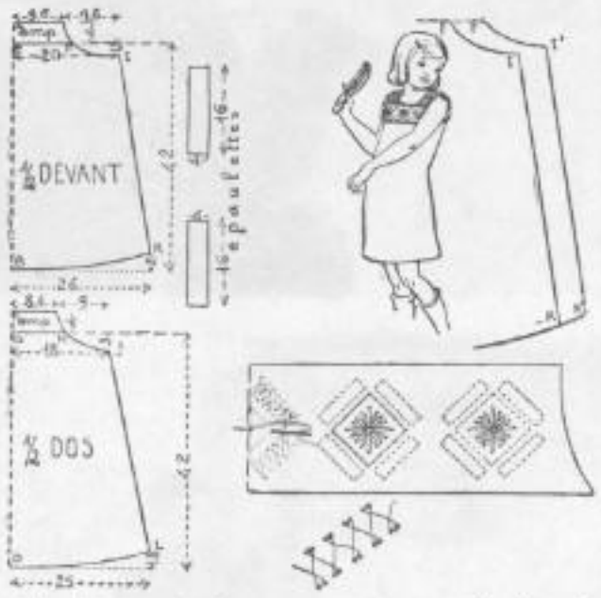
UN MÈTRE DE LINON POUR 8 A 10 ANS

Faites vos petites chemises, ce n'est pas difficile et vous aurez le plaisir d'exécuter, comme maman, votre lingerie. Pour celle-ci agrandissez votre patron grandeur nature, découpez-le.

Pliez votre tissu en deux, la chaîne ou lisière dans le sens de la hauteur. Posez le pointillé AB et CD sur ce pli, c'est le milieu de la chemise qui n'est pas coupé. Si vous êtes comme une allumette, toute mince, coupez le devant et le dos du haut en bas, l'empiècement avec la chemise, tel que le patron. Laissez autour 1/2 cm. pour les coutures et en bas 2 cm. pour l'ourlet.

Sur les côtés, réunir le devant au dos par deux coutures rabattues fines. Faites l'ourlet du bas. Une toute petite nervure marquera l'empiècement (une nervure c'est un petit pli de 1 mm. de haut).

Coupez les deux épaulettes dont vous mettez au point la longueur en épinglant sur vous. Faites autour, ainsi qu'autour de l'empiècement et du dessous de bras un ourlet très, très fin. Cousez les épaulettes. Exécutez la broderie sur empiècement



et épaulettes et entourez comme vous l'indique le croquis d'ensemble avec une petite valenciennes.

Si vous êtes gentiment rondelette, je vous conseille de couper séparément la chemise et l'empiècement pour le dos et le devant. Coupez donc vos deux empiècements (étoffe double, pli au milieu sans couper) comme le modèle.

Pour les deux morceaux de chemise, vous ne bougez pas les lignes EB et GD, mais vous déplacez les points F et H en ligne droite vers la droite et en même temps, par conséquent toute l'emmanchure (voyez sur le croquis comment FI et HJ deviennent F' I' et H' J'). La ligne de côté est également déplacée dans le même sens et K et L deviennent K', L'; en bas, rajoutez le petit bout d'arrondi qui manque. Avec ce surplus d'étoffe en haut, vous ferez devant un groupe de très petits plis de chaque côté en face les épaulettes. Dans le dos, des plis au milieu. Tout le reste comme plus haut.

La broderie : après avoir calqué le dessin, faites les fleurs des centres; des points lancés qui partent tous du même trou au centre en tirant légèrement pour faire un jour au centre et à chaque bout de pétale.

Les petits jours qui marquent le restant du dessin se produisent en travaillant à l'envers (1re moitié de dessin). Passez l'aiguille sous trois fils et faites comme un point de chausson (voir croquis) en tirant sur les trous seulement, l'étoffe ne doit pas froncer.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Étoile à la vanille

Sucre vanillé.....	125 grammes.
Beurre fin.....	125 grammes.
Farine.....	250 grammes.
Lait.....	3 cuiller. à soupe.
Bicarbonate de soude.	1 pincée.

Mettre le sucre dans une terrine avec le lait et le bicarbonate; lorsque le sucre est fondu, y ajouter le beurre manié avec la farine, pétrir jusqu'à ce que la pâte soit bien unie. L'étendre au rouleau en lui donnant un demi-centimètre d'épaisseur; la couper en forme d'étoiles, faire cuire au four assez chaud, laissez refroidir ensuite.

Crème Chantilly ou crème fouettée. — *Verser de la demi-crème, appelée aussi crème à fouetter, dans une terrine, mettre celle dernière dans la glace pilée, l'y laisser au moins deux heures, fouetter ensuite la crème jusqu'à ce qu'elle soit très ferme; la mettre dans un panier d'osier garni d'un morceau de mousseline pour la faire égoutter.*

Pour rendre la crème plus ferme, on peut y joindre une pincée de gomme adragante ou un blanc d'œuf avant de la battre.

Les Conseils de tante Camille.

Agrandir un patron. — *Au contraire de la diminution en croix, la ligne de taille est coupée et l'on intercale une bande pas trop grande, ce qui déformerait le modèle, dont les bords suivent la forme du patron. En largeur l'augmentation se fait en plaçant une bande élargissante à la ligne coupée qui part de l'épaule. La jupe peut encore être allongée ou raccourcie.*

Changements dans un patron de manche. — *La manche peut être agrandie ou diminuée comme le corps d'un patron.*

Pour diminuer la largeur de la manche vous faites un pli au milieu sur toute sa longueur à l'endroit du droit fil. Vous pouvez conserver la dimension du poignet en diminuant graduellement le pli pour arriver à la largeur première du patron au poignet sans pli. Pour agrandir faites une fente et posez une petite bande de papier qui élargira de sa largeur.

Pour diminuer la longueur d'une manche, faites deux plis, un au milieu du bras, l'autre au milieu de l'avant-bras. Ceci ne déformera pas la manche, ses proportions resteront les mêmes. Pour agrandir, coupez en ces endroits et intercalez une petite bande de papier.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ. — LE COMMANDANT DU PAQUEBOT AYANT INVITÉ RALEU DANS SA CABINE, PAT' SOUM, INVISIBLE, A SUIVI SON ENNEMI, MAIS, INCOMMODÉ PAR LA FUMÉE, IL VIENT D'ÉTERNUER..

LE PREMIER MOMENT DE STUPEUR PASSÉ, RALEU ET LE COMMANDANT INSPECTENT AVEC MINUTIE TOUS LES RECOINS DE LA CABINE AFIN DE PERCER COMPLÈTEMENT CE MYSTÈRE.

ILS SOULÈVENT TOUS LES COUSSINS, DÉPLACENT TOUS LES MEUBLES, MAIS NE TROUVENT TOUJOURS RIEN CAR PAT' SOUM, AVEC HABILETÉ, SAIT SE FAUFILER ENTRE LEURS JAMBES.

CEPENDANT, PAT'SOUM EST DÉCIDÉ A S'AMUSER AUSSI; COMME LE COMMANDANT OUVRE LA PORTE DE LA PENDERIE, IL S'ARRANGE POUR FAIRE TOMBER SUR SES ÉPAULES UN PARDESSUS CIVIL.

PUIS, D'UN BOND, IL SAUTE ÉTEINDRE LA LUMIÈRE, NON SANS AVOIR, EN PASSANT, ASSÉNÉ UN BON COUP DE POING SUR LE NEZ DE RALEU.

RALEU, DANS L'OBSCURITÉ, A VOULU RENDRE LE COUP QU'IL AVAIT REÇU. PAN! C'EST LE COMMANDANT QUI LE PREND. LES DEUX HOMMES S'ÉTREIGNENT A BRAS-LE-CORPS, PERSUADÉS CHACUN...

...QU'ILS TIENNENT LE FAMEUX ESPION. RALEU SENT SOUS SES DOIGTS L'ÉTOFFE DU PARDESSUS, NE RECONNAIT PAS, LE VÊTEMENT DU COMMANDANT; IL LE TERRASSE, L'ÉTRANGLE A MOITIÉ.

LES CRIS ONT ATTIRÉ LES OFFICIERS QUI RALLUMENT LA LUMIÈRE. TANDIS QUE PAT'SOUM EN PROFITE POUR QUITTER CET ENDROIT, ON RETIRE LE PARDESSUS QUI CACHE LA FIGURE DU PRISONNIER.

ET QUAND LES OFFICIERS VOIENT LE SORT QUE RALEU A FAIT SUBIR A LEUR CHEF, ILS L'EMPOIGNENT POUR LE REMETTRE AUX FERS TANDIS QUE LE COMMANDANT REPREND LENTEMENT SES SENS.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Un garçon zélé, c'est Calino. Au restaurant où il travaille sont entrés deux clients. Calino s'empresse :

— Que vais-je vous servir, messieurs? Potage julienne, sole normande, jambon de Paris, vol-au-vent financière, poulet rôti, châteaubriand...

— De grâce, garçon, je vous en prie, donnez-nous un peu de répit...

— Très bien, messieurs, je vais voir s'il en reste...

o

Ce monsieur, très avare, a fait un voyage en Angleterre. Lorsqu'il rentre simplement muni de sa petite valise, sa fille s'inquiète; ne lui aurait-il rien apporté de chez les Anglais ?

— Tu ne m'as rien rapporté, papa ?

— Mais si ma fille, tiens, je t'ai rapporté l'heure de l'observatoire de Greenwich; il est exactement 11 heures, 18 minutes, 20 secondes...

o

Maman lit le journal et dans le journal, les événements de Chine.

— C'est bien triste, ce qui se passe en Chine, que de malheurs, que de catastrophes!

— Oh! oui, maman, dit Lucette, tu ne t'étonneras donc pas de savoir que j'ai cassé le grand vase de Chine du salon...

o

Un homme est accusé d'avoir volé deux bouteilles de vin à la devanture d'une boutique. Il comparait devant le tribunal où on lui fait subir l'interrogatoire d'usage.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense? lui demande le juge.

— Monsieur, je vous assure que je n'ai rien volé, puisqu'il y avait une pancarte, au-dessus des bouteilles, avec écrit : *Vin à emporter.* Alors, je l'ai emporté...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère

par

R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, se trouve en pension à Hambourg, en juillet 1936, de documents importants. La boîte dans laquel étaient cachés ces documents a disparu, et Pierrot, malade, est soigné par la bonne Mme Ulrich.*

Chapitre XXXIII

LA CHASSE AU BUSTE DE PLATRE

Lorsque Mme Ulrich, en soufflant un peu, fut arrivée en haut de l'escalier en colimaçon qui montait de son arrière-boutique au premier étage et qu'elle vit Pierrot, tout habillé, debout, elle faillit en lâcher son filet à provisions, de stupeur et de colère...

— Toi, levé! mais c'est de la dernière des imprudences. Tu ne devrais pas, tu es encore trop faible...

— Je me sens très bien, très fort, dit Pierrot avec une calme résolution. Et j'ai à faire, et je dois agir... C'est trop grave. Il le faut... Où est le buste d'Adolf Hitler que je cherchais l'autre soir quand je suis tombé malade ?

— Jésus-Marie-Joseph, s'écria la brave Mme Ulrich, il va recommencer à délirer. C'est comme ça que ta maladie a commencé, à cause d'un buste qui avait disparu, que j'avais vendu... Tu en as fait une congestion cérébrale... Comme si ces bustes-là, on n'en trouvait pas plus qu'on ne le voulait, dans tous les coins... Tu ne vas pas recommencer, dis, mon petit ?...

Pierrot ne répondit pas. Il s'était levé. Il tournait les boutons de la radio. Les lampes s'allumèrent, chauffèrent, un murmure s'éleva qui devint la voix du conférencier maniéré qui depuis un quart d'heure racontait au public allemand ses impressions d'un voyage d'enquête en Espagne.

« ...Nous ne resterons pas longtemps encore sous la botte marxiste, m'a dit un hôtelier d'Avila. Nous ne supporterons pas plus longtemps cette dictature du *Frente Populer* qui nous oblige à ne pas renvoyer des employés devenus insolents et qui exigent des salaires astronomiques, l'Allemagne s'est réveillée. L'Espagne se réveillera bientôt elle aussi... C'est par cette noble et digne parole, mes chers auditeurs, que je voudrais conclure cet exposé qui... »

Pierrot coupa la radio, se retourna vers Mme Ulrich...

— Comprenez-moi, madame, si Karl est mort, si sa femme est en prison, si le radio Fritz a coulé avec tout son sous-marin, c'est que tous voulaient empêcher ce crime qui se prépare contre un peuple. Je dois vous le dire, pour vous convaincre, mais il faudra que vous me promettiez le silence le plus total, le plus absolu...

Mme Ulrich écoutait maintenant Pierrot avec sérieux et attention. Elle comprenait qu'il était porteur de graves secrets... La solennité du ton du jeune garçon lui en imposait. Elle alla chercher une Bible reliée en cuir noir et très usée, dans le tiroir d'une commode, et sérieusement, la main levée, jura sur le saint livre...

Pierrot, alors, lui expliqua comment étaient tombés entre ses mains les documents qui établissaient l'existence d'un mystérieux complot international, documents qui pourraient faire échouer, au moins en partie, la trahison s'ils étaient à temps transmis au gouvernement espagnol. Ces documents avaient été cachés dans ce buste, qui par une mauvaise chance avait été vendu... Il fallait tout faire pour retrouver ce buste qui contenait, à la place de la cervelle, un plan monstrueux d'attentat contre la paix du monde... Il fallait à toute force que Mme Ulrich se rappelât à qui elle avait vendu ce buste, l'autre soir; il fallait qu'on retrouve l'acheteur, qu'on lui reprenne le buste de plâtre... Il n'était peut-être pas encore trop tard pour arrêter le complot, bien qu'on fût déjà le 13 juillet et que, dans un document, on ait parlé du milieu de ce mois pour le signal de l'insurrection...

Mme Ulrich écoutait Pierrot avec un intérêt passionné...

— Je comprends, maintenant, pourquoi la disparition de ce buste t'a porté un tel coup... Mais rassure-toi... Je crois que nous le retrouverons. Il est venu à près de 9 heures du soir, j'allais fermer la boutique, je te l'ai dit. Il m'a demandé un buste du führer. Je lui ai donné le premier venu, et la malchance a voulu que ce soit le tien. Il était très pressé; il est parti très vite...

— C'était peut-être un agent de la Gestapo qui m'avait suivi, qui savait que dans le buste...

— Ne t'inquiète pas mon garçon. Si ça avait été un agent de la Gestapo, et qu'il ait découvert le pot aux roses, nous ne serions pas ici, à discuter tout tranquillement. Nous serions à Dachau, au camp de concentration, ou attendant en prison la hache qui punit les crimes de *haute trahison*. Non, ce client était un client de hasard... Et je suis certaine que nous pourrons le retrouver, car il portait l'uniforme des gardiens du jardin zoologique *Hagenbeck*.

— Partons-y tout de suite, dit Pierrot...

— Le Zoo n'est pas encore ouvert. Et puis je ne te laisserai pas sortir sans l'avis du médecin, dit Mme Ulrich.

Chapitre XXXIV. — LE ZOO D'HAMBOURG...

Hambourg est le plus célèbre marché de bêtes fauves de toute l'Europe et sans doute du monde entier.

Le grand port de l'Allemagne du Nord se spécialisa dans ce commerce après la guerre victorieuse de 1870, alors que le port connaissait un développement sans précédent, alors aussi que l'exploration et la colonisation de l'Afrique, des terres vierges d'Océanie et d'Australie permettaient, avec moins de dangers qu'autrefois, la chasse et la capture des animaux féroces.

Carl Hagenbeck, mort à la veille de la grande guerre, est le plus célèbre de ces commerçants de fauves. Il sut, par une activité inlassable, concentrer entre ses mains la majeure partie du commerce des fauves du monde entier. Pour lui les Maoris plongeaient dans les mers du Sud à la recherche de tortues géantes; les Cipayes des Indes tendaient les trappes où venaient, attirés par l'appât d'une brebis vivante, se prendre les tigres royaux, les nègres abyssins capturaient les girafes au lasso, les nègres du Congo attrapaient les lions dans des filets, les Australiens poursuivaient en automobile, dans les grandes plaines désertiques, les kangourous sauteurs, plus rapides que le vent et qui portent leurs petits dans une poche qu'ils ont sur le ventre. Partout, sur les cinq continents des indigènes mouraient et luttaient pour ramener vivants les fauves de Hagenbeck, pour vendre, en échange d'un peu de pain, les monstres maîtrisés aux agents que le vieux Karl entretenait jusqu'au fond de la brousse africaine, de la jungle indienne du Weld australien...

Karl Hagenbeck était mort, mais la dynastie ne s'était pas éteinte. Ses fils Heinrich et Lorentz avaient repris sa suite, et, malgré les bouleversements de la guerre, malgré le traité qui avait enlevé à l'Allemagne ses colonies, les bateaux continuaient à apporter à Hambourg des lions et des tigres, des serpents-boas et des autruches, des sapajous et des oiseaux-lyres, des hippopotames nains et des cacatoès...

Les Hagenbeck furent les créateurs du jardin zoologique moderne, et longtemps le Zoo d'Hambourg fut le plus beau du monde entier... Jusqu'à cette dynastie de commerçants de fauves, les animaux sauvages avaient été parqués dans des cages étroites. Le Jardin des Plantes de Paris, construit sous le Second Empire et considéré à cette époque comme le plus grand et le plus beau du monde, avait mis les bêtes les plus paisibles dans des parcs entourés de hauts grillages; les plus féroces, comme les lions, dans des cages soigneusement closes, ou comme les ours, dans des fosses...

Hagenbeck eut le premier l'idée de montrer les fauves en liberté. Les grillages disparurent de son Zoo. Les visiteurs étonnés purent apercevoir les lions dans un décor de rochers; à l'ombre d'arbres voisins de ceux de l'Afrique, dévorer à belles dents des quartiers de viande ou se faire les griffes sur un tronc d'arbre abattu.

L'effet était saisissant. L'homme se croyait transporté en pleine jungle. L'animal avait l'illusion relative de la liberté, et pour la première fois les lions, les hippopotames se reproduisirent en captivité. On réussit même à croiser le lion et le tigre, comme on fait du cheval et de l'âne pour avoir le mulet...

Cette liberté n'était pourtant qu'une illusion. Des fossés profonds, des rochers artificiels, des bras d'eau infranchissables séparaient aussi sûrement le spectateur des fauves qu'auraient pu le faire les barreaux les plus épais d'une cage de ménagerie.

L'initiative des Hagenbeck était hardie. Elle fut bientôt imitée dans le monde entier. Paris, qui fut une des dernières grandes villes du monde à se contenter d'un *jardin des Plantes* désuet, ouvrit, en 1931, pour son exposition coloniale, un Zoo qui surpassa encore en splendeur celui de Hambourg...

Le luxueux jardin de Hagenbeck n'avait pas été seulement une magnifique affaire, c'avait été aussi une splendide publicité pour une firme déjà célèbre. Encore plus que par le passé les dompteurs du monde entier, tous les directeurs de cirques, tous les artistes de music-hall venaient à Hambourg, dans les magasins de la firme, acheter un couple de panthères noires ou marchander un chimpanzé...

Pierrot et Mme Ulrich prirent le tramway pour aller au Zoo. Le tram jaune que conduisait un wattmann à l'uniforme bien repassé et d'une extrême correction traversa les quartiers ouvriers, aux larges avenues aux maisons vastes et hautes, mais délabrées et qui suaient la misère. Puis ce fut une banlieue pauvre, une sorte de zone, une campagne lépreuse et enfin, au terminus de la ligne, la voiture s'arrêta devant le porche d'entrée du Zoo, bizarre architecture où se combinaient les colonnes de tous les styles et des statues de bronze, représentant des ours, des lions furieux, des têtes d'éléphants géants, des guerriers sauvages perchés sur des rochers...

Bien qu'on fût le matin, le jardin zoologique était déjà rempli d'une foule nombreuse. Les gardiens vendaient des graines à donner aux oiseaux, des petits pains pour les éléphants...

— Dans le temps, disait Mme Ulrich, on vendait ici des cacahuètes pour les singes, des bananes aussi... Maintenant c'est défendu. On n'a pas d'argent pour acheter des fruits d'Afrique à l'étranger. Pour les canons, c'est autre chose...

La brave femme regardait chaque gardien sous le nez. Elle n'aurait pu donner un signalement de l'homme qui était venu lui acheter dans sa boutique le fameux buste de Hitler. Était-il brun ou blond, quel était la couleur de ses yeux, elle l'avait oublié? Elle se souvenait tout juste qu'il avait une tache de vin grosse comme une pièce de deux marks; mais était-ce sur la joue, sur le menton ou au coin du nez ? elle n'en savait plus rien... Mais cela n'avait pas tant d'importance. Si vagues qu'étaient ses souvenirs, elle était sûre de le reconnaître.

Quelle que fût son anxiété et son désir de voir aboutir les recherches qu'il poursuivait avec Mme Ulrich, Pierrot ne pouvait s'empêcher d'admirer les merveilles du Zoo. Dans une grande prairie, devant un étang cimenté, une troupe d'oiseaux multicolores courait. Il y avait là à la fois des *grues couronnées*, à la tête surmontée d'une couronne d'aigrettes dorées, des *flamants roses* aux pattes démesurément longues et aux becs recourbés comme un manche de parapluie, un *marabout* chauve et enveloppé dans ses ailes comme dans un burnous, des *hérons gris* au bec en aiguille et au bord de l'eau, des *pélicans blancs* qui claquaient des ailes et du bec, avec, sur le cou, une sorte de large poche distendue...

Ils parcouraient leur route à travers le grand jardin que dominait un formidable rocher en ciment de cinquante mètres de haut, creusé à l'intérieur d'un escalier, et qui servait d'observatoire panoramique. Dans une allée, perchés sur des cerceaux de fer suspendus aux arbres, des cacatoès jacassaient...

— Vous entendez, ils disent Heil Hitler, dit un gardien qui les surveillait...

— C'est tout naturel, ce sont des perroquets, riposta Mme Ulrich en riant.

Le gardien rit à son tour, trouvant visiblement la plaisanterie excellente... Mme Ulrich s'enhardit.

— Parmi vos collègues, vous n'en auriez pas un qui ait une espèce de tache de vin ronde sur la figure...

Le gardien réfléchit...

— Non, je ne vois pas... Ah! si, ça doit être Heinrich, des lions. Il est justement en train de leur donner à manger...

La foule encombrait les environs du parc aux lions. Le repas des fauves est une grande attraction des jardins zoologiques. Mme Ulrich qui n'était pas très grande, et plutôt corpulente, eut du mal à se frayer un chemin jusqu'au bord du fossé qui séparait les fauves du public... Les lions se disputaient les quartiers de viande que lançait un gardien à travers un grillage, ou qu'il leur passait au moyen d'une fourche aux dents arrondies et très courtes...

— C'est lui, j'en suis sûr, je le reconnais, dit Mme Ulrich à Pierrot qui s'était faufilé près d'elle...

Ils firent le tour du rocher artificiel au pied duquel se trouvait le parc aux lions. Ils se renseignèrent, découvrirent la porte par laquelle allait sortir le gardien.

Il faisait une chaleur d'orage sourde. Le beau temps qu'il avait fait les journées précédentes se gâtait. Un ciel de plomb pesait sur le jardin. Les lions hurlaient.

— Mauvais temps pour les fauves, dit un gardien.

Les rochers artificiels cachaient la foule et les bêtes à Mme Ulrich et à Pierrot, mais le brouhaha des hommes leur venait aux oreilles, mêlé aux hurlements toujours plus aigus des bêtes... Soudain un horrible cri s'éleva suivi d'un silence mortel. Une femme affolée passa en courant, traînant derrière elle un petit garçon qui sanglotait.

— C'est affreux, le lion vient de dévorer le gardien, dit-elle...

(A suivre.)

C'était l'heure du repas des fauves au Zoo de Hambourg.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

172

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE VIENNENT D'ARRIVER A LYON, A LA POURSUITE DES BANDITS LA TEIGNE ET LE GRAND ANGELO, QUI ONT VOLÉ AUX ENFANTS UNE VALISE QUI CONTIENT L'ADRESSE DE LA TANTE DE MONTPELLIER QU'ILS ETAIENT PARTIS REJOINDRE.

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN, AINSI QUE LE PROFESSEUR MOURRIER PRÉPARENT UNE EXPÉDITION SUR LA PLANÈTE, MARS. JARNAC SOUPÇONNE PAR EUX VIENT DE S'ENFUIR.

LA SEMAINE PROCHAINE : FRED VAINCU !

A TRAVERS LE MONDE

En cas de guerre, les bébés seraient protégés des gaz toxiques au moyen d'un masque spécial, récemment inventé, qui consiste en un sac d'air comprimé, dans lequel on enferme l'enfant. Ce sac est muni d'une sorte de petite fenêtre transparente et d'un appareil filtrant destiné à arrêter les impuretés de l'air. La personne qui porte le bébé doit surveiller de près la quantité d'air frais qui entre dans le sac.

o

Les peaux tannées durent plus ou moins de temps. Celles qui se conservent le mieux sont celles du castor, de la martre, le skungs, le vison, la zibeline. Par contre, la peau du renard n'est pas très solide et celle du chinchilla dure rarement plus de trois hivers.

o

C'est en Allemagne et en Angleterre qu'est née la coutume de l'arbre de Noël; mais au lieu de jouets, on suspendait aux branches des vivres destinés aux pauvres du quartier. On y suspendait même parfois des poulets et des pigeons vivants...

o

Les Japonais qui ont envahi la Chine, proclament quotidiennement la destruction d'avions chinois par leurs appareils de bombardement. Ce qu'ils ne disent pas, c'est que ces avions sont souvent de faux avions, car les Chinois en construisent en bois, qu'ils posent dans des champs, où les Japonais viennent gaspiller leurs bombes.

o

Les pieuvres qui vivent cachées dans le creux des rochers se composent de trois parties : une tête munie de deux gros yeux, huit tentacules garnies de ventouses et un corps en forme de sac. Si une proie se présente à elles, les ventouses s'y attachent et la bête se laisse couper en morceaux plutôt que de lâcher la proie à laquelle elle s'est attachée.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Une grande animation règne dans les milieux aéronautiques au sujet de l'achat d'avions étrangers. Les uns disent qu'il faut immédiatement acheter le plus d'avions possible n'importe où afin de rénover notre armée de l'air. Puisque toutes les nations européennes sont occupées à se fournir elles-mêmes et ne peuvent y suffire, c'est à l'Amérique que la commande a été passée.

Mais le clan opposé à l'achat d'avions étrangers a beau jeu. Les avions américains sont achetés sans subir les essais imposés à nos propres avions. Nos plus récents chasseurs dépassent 520 kilomètres alors que les appareils américains commandés n'atteignent que 485 kilomètres. Un de nos avions de bombardement a dépassé aussi 500 kilomètres.

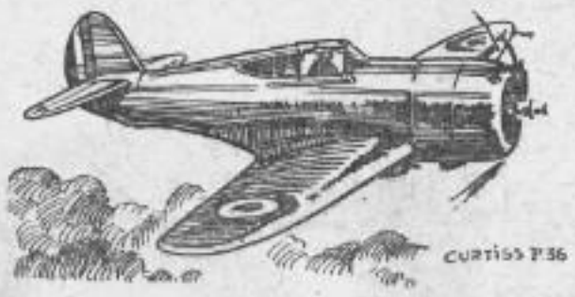
Pourquoi, dans ces conditions, ne pas favoriser l'industrie française?

Les bons ouvriers ne manquent pas chez nous et tous n'ont pas de travail.

L'AVION COMMANDÉ A L'AMÉRIQUE POUR LA FRANCE

Bien que nous n'aimions pas parler d'avions de guerre, il faut que vous soyez au courant des événements actuels.

Une première commande d'avions Curtiss, type P. 36, a été passée aux États-Unis. D'ici quelques mois, cent avions devront être livrés. Les premiers sont arrivés, au nombre de deux.



Le P. 36 est un modèle commandé également par l'Armée de l'Air américaine. Il a été créé avant le P. 37 que nous avons décrit ici. Mais le P. 37 a été abandonné au profit d'un nouveau type actuellement aux essais.

Donc « notre » P. 36 est un monoplan métallique surbaissé, équipé d'un moteur Pratt et Whitney 900 CV en étoile refroidi par air.

Le fuselage est de construction semi-monocoque, revêtu d'alead, un alliage de métaux légers. La cabine de pilotage possède un toit coulissant, comme pour tous les avions de chasse actuels ; elle est chauffée et ventilée.

L'envergure de 11 m. 37 et la longueur de 8 m. 78 sont des dimensions normales.

Le P. 36 peut être utilisé pour la chasse et l'attaque au sol. Il est muni de quatre mitrailleuses dont deux tirent à travers l'hélice. Sous les ailes, on peut accrocher 10 bombes de 13 kilos ou 6 bombes de 22 kg. 800, ou encore deux bombes de 45 kilos. Sous le fuselage, une grosse bombe de 225 kilos peut remplacer le chargement emporté sous les ailes.

Ainsi le Curtiss peut voler à 450 kilomètres-heure au maximum (un modèle a atteint 480 kilomètres-heure) et possède une vitesse de croisière de 386 kilomètres-heure.

C'est un excellent avion moyen qui pourra servir de transition entre les chasseurs français actuellement en service et les nouveaux bolides à construire en série.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

LEST. — Autrefois utilisé sous forme de sable à jeter pour compenser les pertes de force ascensionnelle des ballons. Aujourd'hui c'est le poids, de composition diverse, avec lequel vous équilibrez votre planeur ou votre avion afin qu'il prenne un angle de planer correct (11).

GICLEUR. — Pièce d'un carburateur percée d'une ouverture de petit diamètre par laquelle le combustible est aspiré. L'aspiration est produite par une dépression d'air qui pulvérise le liquide. Le trou du gicleur est calibré et désigné par un numéro qui sert de repère (5).

SPORTS

Contre les excès

Avez-vous déjà vu un athlète ou un sportif empâté et gras au point d'être laid? Non. Même les boxeurs dits « poids lourds », qui doivent faire honneur à leur nom, n'ont pas de mal à ranger leur ventre sous leur gilet, parce qu'ils subissent un entraînement régulier.

Mais dans certains cas, on voit le contraire se produire, et c'est ce qu'on peut considérer comme un excès du sport. Et toutes les exagérations sont mauvaises : comme les excès de table, qui font du mal à tout le monde, les abus du sport peuvent entraîner des accidents et même quelquefois des maladies sérieuses. Je ne prendrai pour exemple que les jockeys, qui subissent un entraînement si intensif (pour conserver leur légèreté : dans certaines courses, ils ne doivent pas peser plus de cinquante kilos), qu'ils ne peuvent conserver leur métier longtemps. Et on a déjà vu un certain nombre de champions de ski ou de cyclisme obligés de renoncer, quelquefois pour très longtemps, aux compétitions parce qu'ils avaient exagéré leur entraînement. Et l'on ne saurait trop vous mettre en garde, surtout à un âge où votre corps est en plein développement, contre de trop grandes fatigues auxquelles vous n'êtes pas habitués.

TIMBRES-POSTE

IRLANDE

Depuis longtemps l'Irlande voulait se séparer de l'Angleterre, elle réclamait son autonomie et il y eut souvent des révoltes. L'Irlande devint Etat libre en 1922. Les premières émissions sont faites de timbres de Grande-Bretagne, surchargés en caractères gaéliques; l'Irlande se nomme l'Eiré. Parmi ces timbres surchargés il en est de communs, on peut en trouver une bonne douzaine pour quelques francs.

La première série spéciale au nouvel Etat parut en 1923, elle est toujours en cours, complète avec 12 timbres elle vaut 4 francs.

Outre cette émission, plusieurs timbres commémoratifs se succédèrent; en 1929, 3 portaient l'effigie de O'Connell; en 1930, un timbre grand format pour l'inauguration d'un barrage; en 1931, un moissonneur pour le 2e centenaire de la Société royale de Dublin; puis en 1932 et en 1933, deux timbres pour des manifestations catholiques. En 1934 enfin, un joueur de hockey commémore le jubilé de l'Association athlétique gaélique. Presque tous ces timbres sont bon marché.

POÈMES ET RÉCITS

Écrits et Illustrés par nos lecteurs

JOYEUX NOËL

C'était un jeudi de décembre, où le ciel gris nous rend moroses en le regardant et trépigner d'impatience en comptant les jours qui nous séparent de Noël.

Je pars avec quelques camarades espiègles et toujours en quête d'une bonne partie de plaisir. Comme la salle des fêtes de l'école était à décorer en raison de la fête de Noël, nous nous proposons pour aller cueillir du houx.

Nous prenons un sentier tortueux et crevassé qui débouche, paraît-il, sur un pré, où le houx pousse en grande quantité.

Le sol résonne sous nos pas, la bise pique comme des aiguilles sur nos nez rouges et nos mains, mais qu'importe le froid!

Ne sommes-nous pas des héros de Noël, avec nos sabots claquants et nos capes brunes, des feuilles multicolores sur nos cheveux?

En effet, le sentier aboutit sur un pré où l'on aperçoit des jolis arbustes vert sombre troués de boules de feu qui émerveillent nos yeux. Joyeusement nous nous élançons vers ce trésor et nous commençons la cueillette en chantant en chœur.

Des roitelets et des mésanges s'enfuyaient brusquement au bruit de nos rires. Les bouquets s'entassaient à terre et nos mains commençaient à nous faire mal. Nous nous mettons à sauter en battant des mains pour nous les réchauffer et puis nous ramassons nos bouquets et nous prenons le chemin du retour. L'étoile du berger ne nous est pas apparue, mais la grande salle de l'école nous attend.

Nous sommes arrivés et le maître nous accueille gaiement avec les mains pleines de girandoles et de serpentins. Quelle a été belle, cette fête de Noël!

SUZETTE DAOUDAL,
La Chabossière-en-Couëron
(Loire-Inférieure).

LE GATEAU DES ROIS

C'était le dimanche des rois, nous avions mangé le gâteau des rois en famille avec mes petites cousines.

Nous avions un peu trop veillé peut-être, nous n'avions pas remarqué que l'horloge marquait une heure tardive. Le lendemain matin je n'étais pas trop disposé à me lever et je suis rentré en retard à l'école, même pas lavé, et le tout guère propre.

Le maître me gronde; ensuite j'avais oublié de faire mes devoirs, et là le maître en colère m'a puni; et pendant la récréation, au lieu de m'amuser avec mes camarades, je faisais mes devoirs très difficiles et ma punition.

Ah! que je pensais à la bonne soirée des rois, et je jurai mais un peu tard que le dimanche, avant d'aller s'amuser, il fallait faire ses devoirs.

Régis GARCIN,
Quinson (Basses-Alpes).

POTAGE IMPROVISÉ

(Histoire vraie)

Il y a quelques jours, nous sommes allés, André et moi, jouer chez notre petit ami Jean. Quand nous arrivâmes, Georges et Guy étaient déjà là. Après un cordial bonjour, nous discutâmes de ce que nous allions faire. Cette question se posait à tout le monde, mais personne ne la résolvait. Encore quelques instants d'hésitations et Guy nous dit : « Moi, je propose que l'on cuisine ici au camp, êtes-vous de mon avis? » Personne ne protesta. Guy accepta d'être notre « cordon bleu ». Les tentes de Jean et de Georges étaient installées dans la clairière d'un bosquet qui orne le jardin.

Jean alla chercher du papier et des allumettes, et revint aussitôt porteur du tout. Quand au bois, il y en avait une provision qui attendait là.

Guy avait une gamelle de soldat, le plus pratique ustensile que nous possédions en fait de cuisine. Un trépier fut construit en tubes métalliques qui avaient jadis servi à une installation électrique. Rejoints à la pointe par un fil de cuivre dont une extrémité pendait en forme de crochet.

On alla ensuite arracher des poireaux, des pommes de terre, des carottes, du persil, de l'oseille et de l'épinard. Après avoir épluché, lavé, découpé, Guy mit le tout dans la gamelle qu'il suspendit au crochet. Puis il arrangea le bois et le papier, il y mit le feu, bien en dessous de ce dernier. Faute de charbon, nous ramassions dans le char de Jean des feuilles sèches que l'automne proche faisait déjà tomber parmi le jardin. Après une demi-heure de cuisson, Guy éteignit le feu et nous suspendîmes le travail.

Ensuite il remplit de soupe nos bols. Les pommes de terre n'étaient pas assez cuites, cependant le reste, lui, était mangeable. Cette soupe finit par nous dégoûter, le cuisinier n'y avait pas mis assez de sel et nous n'en avions plus. Après une sieste prolongée dans les tentes, on se sépara et chacun rentra chez soi.

Roger COLON.

LE CHIEN, LE RAT ET LE PETIT POULET

Sur l'immense basse-cour,
Ou royaume de maître Médor.
Un rat et un petit poulet faisaient un [discours
Ce matin à l'aurore.
« Quoi, disait le poulet,
Maître rat, vous osez voler ma substance ?
Ces beaux grains de blé
Ne vous appartiennent pas en toute assu- [rance.
Je crois, objectait le rat habile, ces grains
Se trouvaient ce matin
Etre sur ce dit chemin,
Aussi les porté-je dans les sillons de mon [champ.
— Or bien, allons trouver le seigneur de ce [royaume. »
Et les voilà tous deux aux pieds du trône.
Le rat défend sa cause.
Le poulet s'oppose.
Le tout-puissant de ces domaines d'un coup [de dent
Abat les deux plaignants.

Moralité :

Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Jean BOUCAUD,
Mâcon.

LA TOMBÉE DU JOUR

Le jour s'en est allé
Très doucement, il est parti.
Et sur la terre est tombée
L'ombre si douce de la nuit.

Déjà le soleil s'est couché
Comme l'enfant qui va bientôt
Presque aussitôt, les yeux fermés,
Dans son petit lit, faire dodo.

C'est l'heure où la lune argentée
Va éclairer de sa lumière
Terre et monde enténébrés
Dans le mystère.

UN COUP DE VENT

Mon papa, Jacquot et moi, nous nous promenions sur la route de Lardejan; le vent soufflait. Tout à coup j'aperçus au loin des poiriers qui se pliaient et qui se redressaient; le ciel était gris, les gens passaient emmitouflés dans leurs manteaux, on aurait dit la campagne en révolte, on entendait le frissonnement des hautes herbes, les oiseaux se rapprochaient des villages et soudain la pluie se mit à tomber en rafales.

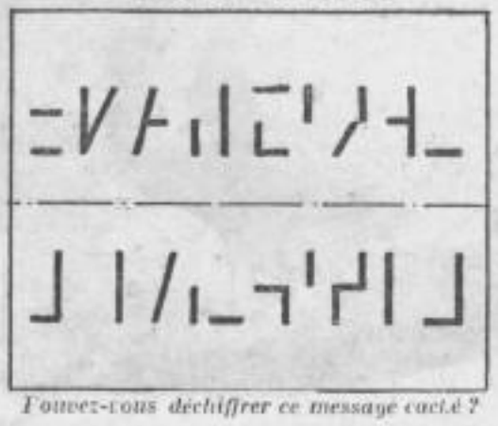
XXX.

Les Albums de Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 322 pages.
L'album .. .. 15 fr.
— franco.. 18,50
3e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco.. .. .. 12.50
ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE.

VARIÉTÉS

MESSAGE SECRET



Pouvez-vous déchiffrer ce message caché ?

ACROSTICHE DOUBLE

P + A + E
C + L + T
A + O + R
A + G + E
B + R + T
C + E + X
M + T + E

1. Chaque chose doit être rangée à la sienne, quand on a de l'ordre. — 2. Résidu au fond d'une pipe. — 3. Petit dieu malin qui provoque les mariages. — 4. Grand oiseau rapace des montagnes. — 5. Petite coiffure très pratique. — 6. Le contraire d'une bosse. — 7. Unité de longueur du système métrique.

Le premier mot lu verticalement désigne ce sans quoi on ne pourrait pas voir celles d'un tableau (désignées par le second mot à trouver).

MOTS DÉCROISSANTS

Le premier mot, de huit lettres, indique ce qu'on fait à un instrument de mesure, quand on l'a vérifié sur la mesure étalon. En retranchant chaque fois une lettre, et en mélangeant celles qui restent au besoin, on obtient : un grand chirurgien français (1851-1911) ; ce que fit un événement inattendu ; ce que fait le tonnerre ; une grande ville universitaire anglaise ; un adjectif possessif de la deuxième personne ; un pronom indéfini ; enfin la lettre N.

DEVINETTES

Qu'est-ce qui est en même temps une maladie de la circulation et une maladie de l'esprit ?

Qu'est-ce qui s'annonce avec fracas, fait faire la grimace ou verser des larmes tout en procurant un certain plaisir, et se répète quelquefois plusieurs fois involontairement ?

MOTS EN CARRÉ

1. Perdre du temps. — 2. Coutume, ou bien service rendu par les objets utiles. — 3. Produit chimique dont il faut faire grand usage si on veut être propre et se bien porter. — 4. Conduit qui amène, à Paris, toutes les eaux sales à la Seine. — 5. Intérêt versé à ceux qui ont souscrit à un emprunt ou à un autre titre.

MOTS EN LOSANGE

1. Consonne de lime. — 2. Sorte de ferme provençale. — 3. Dompter un tempérament rebelle. — 4. C'est faire preuve de paresse ou de maladie que de ne pas l'être. — 5. Une des deux chambres qui sont chargées de nous gouverner. — 6. Celui d'égout est moins utile que celui de cave. — 7. Consonne de lime.

CHARADES

Mon premier est une voyelle,
Mon deuxième est fatiguée,
Mon troisième est une consonne,
Mon tout est une contrée d'Amérique

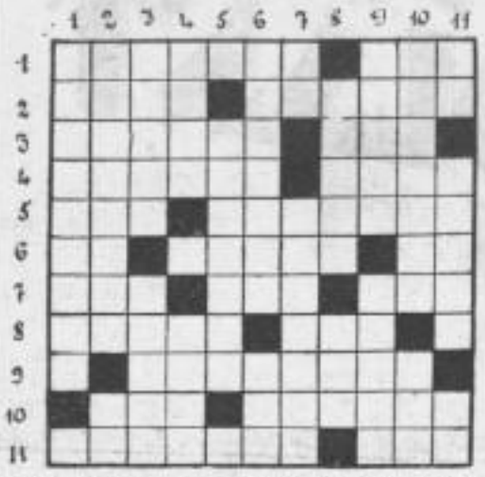
Mon premier est une note de musique,
Mon deuxième n'est pas naturel,
Mon tout est une langue morte.

Mon premier est un endroit fréquenté par beaucoup de petits enfants,
Mon deuxième est un pronom indéfini,
Mon troisième est un métal utile,
Mon quatrième est une préposition,
Mon cinquième est un démonstratif,
Mon tout est un cercle.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 172

Horizontalement. — 1. Voilier de guerre. Chez les anciens, poème destiné à être mis en musique. — 2. Neuvième lettre de l'alphabet grec. Ancien peuple germain. — 3. Modèle officiel des unités de poids et mesures. Masse de pierre très dure, qui tient à la terre. — 4. Du verbe rayer. Prince troyen, héros d'un poème de Virgile. — 5. Saison. Favorisé par le jeu. — 6. Note. Ville de France qui a donné son nom à un tissu de voile. Adjectif possessif. — 7. Première femme. Forme ancienne du mot loup. Il transforme l'eau en glace. — 8. Dieu marin. Tranquille, paisible. — 9. Ville du Dauphiné. — 10 Résidu du blé quand on l'a moulu. Petits saules flexibles. — 11. Réservoir d'eau généralement souterrain. Sans changement.



Verticalement. — 1. D'une manière hautaine. — 2. Qui agit en tournant (en parlant d'une machine). Conjonction. — 3. Soutenu avec des étais. Maladie du seigle. — 4. Grande fête. Fleuve d'Irlande — 5. Se dit d'une bête dont le pied se termine par un sabot. — 6. Roi de Lydie, que Jupiter précipita dans le Tartare. Négation. — 7. Préposition. Sucre de raisin. — 8. Qui offre de nombreux points très rapprochés. Fleuve de Sibérie. — 9. Rivière de Lombardie, affluent du Pô. Partie du vêtement. — 10. Bienséante époque. — 11. En matière de... Mer qui ne monte ni baisse (ce qu'est la mer entre chaque marée). Deux lettres de : assemblées.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 171

Rébus. — Lac, Ane Nu, Col, Ré, Yae (LANCRY).

Le gagnant a perdu la partie. — Examinons ensemble le raisonnement d'Al. Arrow :

1° Si *Trim II* s'est cassé une jambe au départ, il n'a pu gagner. Eliminé ;

2° Le cheval de M. Smith est également éliminé — ainsi que son propriétaire ;

3° Le cheval du baron N... étant pie doit être éliminé puisque le gagnant était un alezan.

Le propriétaire du cheval gagnant est donc celui de M. Lynnes.

Vérifions : le cheval de M. Lynnes gagne ; c'est un alezan. Le cheval de M. Smith était *twist* (battu de peu). Le cheval du baron N... ne pouvait être que *Trim II*... Et le gagnant était donc *Tiger Bag*, courant pour la première fois.

Ainsi, l'individu recherché par Al. Arrow était bien Lynnes.

Devinette. — Le vent

Mots en triangle

S A B O T
A G I R
R I S
O R
T

Mots en parallélogramme

M A D R A S
D A R I U S
M E D I R E
P A G O D E
S I R E N E
S I C I L E

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 171

Horizontalement. — 1. Riverain. — 2. Asaret, Utah. — 3. Valachie. — 4. Ir. Trèves. — 5. Douer, Erg. — 6. Abuse, Ecrue. — 7. Il. Iseran. — 8. Lacher. Téd. — 9. Liseron. En. — 10. Es. Niulve. — 11. Sédentaire.

Verticalement. — 1. Ravitaillés. — 2. Isar. Blaise. — 3. Val. Du. Cs. — 4 Eratosthène. — 5. Recrue. Erin. — 6. Athée. Iront. — 7. Ivres. Nia. — 8. Nuée. Cet. Vi. — 9. Serre. Er. — 10. Gap. Ruade. — 11. Oh. Agen. Nos.

LE COURRIER DE JANOT

Raoul L., Toulouse : Merci de ta rédaction. Entendu pour ton pseudonyme, si nous la publions. — *Pierre Denis, Luçon :* Merci de ta jolie rédaction *l'Ecole* qui sera utilisée. — *Pierre Jouarinn, Le Grand-Quevilly :* Merci de ton envoi et de ton appréciation sur nos histoires. — *Georges, Marcel et Yvette Marot, Cambrai :* Bravo pour ce que vous avez fait pour les enfants d'Espagne et pour ce que vous faites pour notre journal. — *Emile Pouzzols, Ecreux :* Merci de ton petit poème qui m'a bien amusé. Ton dessin est très joli. — *Denis Rouget, Mouriès :* Merci de ton joli récit, qui m'a bien plu. — *Louise Mallassagne, Is-sur-Tille :* Merci beaucoup de ta rédaction qui est bien réussie. — *Raymond Journeau, Boulogne :* Merci du bon travail que tu fais pour nous et de tes deux charades. — *Pierre Moulet, Saint-Tropez :* Merci de tes charades, et, bien sûr, envoie-moi des mots croisés. — *André Rosenthal, Paris (5e) :* Merci de ta longue appréciation sur le journal. Nous pensons en effet faire un numéro spécial pour le printemps, après le succès de notre numéro de Noël. — *Charles Lavergne, Vailly-sur-Aisne :* Merci de ta très gentille lettre qui m'a fait bien plaisir. J'espère que vous réussirez à fonder un Club d'Amis à Vailly. — *Robert Bonneau, Marseille :* Je suis content de faire ta connaissance et je te remercie des idées que tu nous donnes pour le journal. — *Jean Prenant, Lussay :* Merci de toutes les nombreuses distractions que tu m'as envoyées, elles seront utilisées. — *Elie Robin :* Je suis bien content que tu ales été nommé journaliste du Club des Amis de *Mon Camarade* de Trappes. C'est une initiative que beaucoup de Clubs devraient imiter. Merci de ton récit. — *Maurice Letribot, Poissy :* Merci de ton récit : *La sortie des écoles.* — *Andrée Poulain, Saint-Quentin :* Merci de ton joli récit, et de tes distractions. Ta lettre m'a bien plu.

***

André Rosenthal, 10, rue de la Perle, Paris (Ve) demande un correspondant s'intéressant à la T. S. F., à l'aviation et aux timbres.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

II

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. 2 fr. 50
3 mois.. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-37.

LA BOUSSOLE

PENDANT des siècles les navigateurs eurent les plus grandes difficultés à se diriger sur la mer : A quelle vitesse nous entraîne le vent? Et dans quel sens? Sommes-nous toujours dans la bonne direction? Voilà les questions qu'ils se posaient toujours avec inquiétude. L'observation du soleil qui se lève à l'Est, est « d'aplomb » sur la mer à midi, et se couche à l'Ouest, les renseignait déjà d'une façon grossière. Et la nuit, l'étoile polaire toujours fixe dans le ciel leur donnait la direction du Nord. Mais quand le jour est nuageux... la nuit noire... S'il n'est pas trop tard on longera la côte pendant le jour, on s'abritera dans une crique pour la nuit. Hélas! les côtes sont souvent parsemées d'écueils. Un naufrage est à craindre.

On comprend donc quelle importance eut pour la navigation la découverte de la boussole. Christophe Colomb aurait-il mis le cap sur les « Indes », et Magellan se serait-il embarqué pour le tour du monde sans boussole? Non certes. On prétend que la boussole remonterait au début du XIVe siècle et qu'un Napolitain, *Flavio Gioja*, en serait l'inventeur. Or, nous possédons des textes qui prouvent que la boussole était connue en Europe bien avant cette époque. Guyot de Provins, dans un poème comique écrit vers 1190, parle de cette « aiguille magnétique » que les navigateurs consultent par ciel couvert et qu'il appelle la *marinette* : les marins frottent une aiguille de fer sur une *pierre d'aimant* (oxyde magnétique de fer) et placent l'aiguille sur un fétus de paille flottant dans un seau d'eau — l'aiguille s'oriente vers le Nord. On conçoit que par grosse mer cette petite expérience était difficile à réaliser!

Mais il est à peu près certain que la boussole est d'invention chinoise (qu'est-ce que les Chinois n'ont pas inventé? La roue sans doute, la poudre à canon, le papier, l'imprimerie, la boussole...). Et cette invention remonterait à 2 ou 3.000 ans! Ce sont, en tout cas, les Arabes qui, l'ayant empruntée à la Chine, introduisirent la boussole en Occident.

Les Chinois n'ont jamais été de grands navigateurs. La boussole leur servait surtout à se diriger... sur terre. C'est pour des expéditions terrestres à travers les déserts de leur immense Empire que les empereurs chinois employaient des « chars magnétiques » : sur les chars des empereurs et des hauts dignitaires étaient disposées, pouvant tourner autour d'un axe vertical, de petites statuettes dont le bras tendu contenait une pierre d'aimant.

Bien entendu, les Chinois adaptaient la boussole à la navigation. Ils connaissaient même ce qu'on appelle le phénomène de *déclinaison*. Voici en quoi il consiste : l'aiguille aimantée ne se dirige pas exactement vers le pôle Nord, mais vers un point qui est comme un pôle magnétique, de sorte que pôle magnétique — boussole — pôle Nord forme un angle, angle variable selon l'emplacement de la boussole; cet angle peut atteindre plusieurs degrés (un cercle entier est partagé en 360 degrés) et tantôt la déclinaison est *orientale* (l'aiguille allant plus à l'est que la direction du pôle), tantôt *occidentale* (l'aiguille obliquant au contraire vers l'Ouest). Les Arabes qui nous apportèrent la boussole ne nous racontèrent pas ce phénomène pourtant important; il fut redécouvert par Christophe Colomb le 13 septembre 1492, le grand navigateur était à 200 lieues de l'île du Fer quand il s'aperçut que l'aiguille déviait de la polaire de 6 degrés vers l'Ouest... Sous peine de s'écarter de la route fixée, il faut donc toujours calculer la déclinaison.

A cette époque la boussole n'était déjà plus « flottante », l'aiguille était montée sur pivot. On l'a encore perfectionnée depuis, et le métal employé pour l'aiguille est un acier spécial qui conserve fort longtemps l'aimantation. Voici ce qu'est devenue la boussole — un marin dira *le Compas* : un gros tube de cuivre vissé au plancher dresse une boule, de cuivre également, à l'intérieur de laquelle on regarde par une ouverture vitrée, c'est *l'habitacle*; à l'intérieur donc est une cuvette qui porte l'aiguille (en son milieu un cône d'agate ou de saphir repose sur une pointe d'acier trempé), et l'aiguille se déplace sur ce beau dessin étoilé qu'on appelle la *rose des vents*; y sont indiquées les diverses directions : Nord, Nord-Est, Nord-Est, Est, Nord-Est, etc., avec les degrés correspondants. La cuvette est installée dans l'habitacle sur une suspension « à la Cardan ». Connaissez-vous ces petits bonshommes de celluloïd, sans jambes, à derrière de plomb? Pas moyen de les tenir couchés ces diables-là, et si vous inclinez la planche qui les supporte ils ne s'en tiennent pas moins droits pour cela. Eh bien, Cardan, en plombant le fond de sa boussole (ou plus exactement en plombant deux demi-sphères placées l'une dans l'autre, sans se toucher, mais articulées l'une par rapport à l'autre, et articulées toutes deux par rapport à l'habitacle), ce malin de Cardan a rendu la boussole stable. Que le bateau *tangue* (remue d'avant en arrière) ou *roule* (oscille d'un côté à l'autre) les passagers seront secoués et auront peut-être le mal de mer, mais la boussole restera horizontale. Ce système ingénieux en rend la lecture facile par gros temps.

La boussole est encore aujourd'hui un des instruments de bord les plus précieux pour la navigation au long cours et pour les raids aériens. Un bon campeur, pour ne pas se perdre en forêt se dirigera à la boussole. On utilise la boussole pour le creusement des galeries de mines. On a pu s'en servir pour rechercher des gisements d'oxyde magnétique de fer. Enfin c'est un instrument scientifique qui sert à l'étude même de la terre et du magnétisme terrestre. BOUR.

POLYCARPE...

DESCEND SUR LA RAMPE...

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

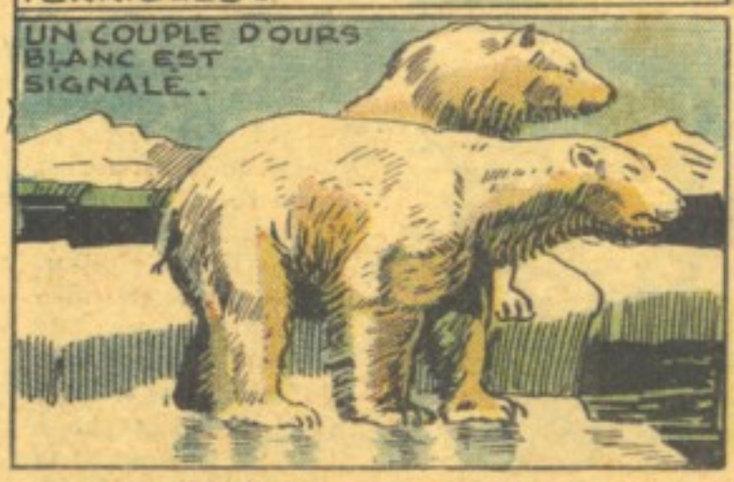
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.586.

"FOU-VOLANT"

PAR R. Mellier

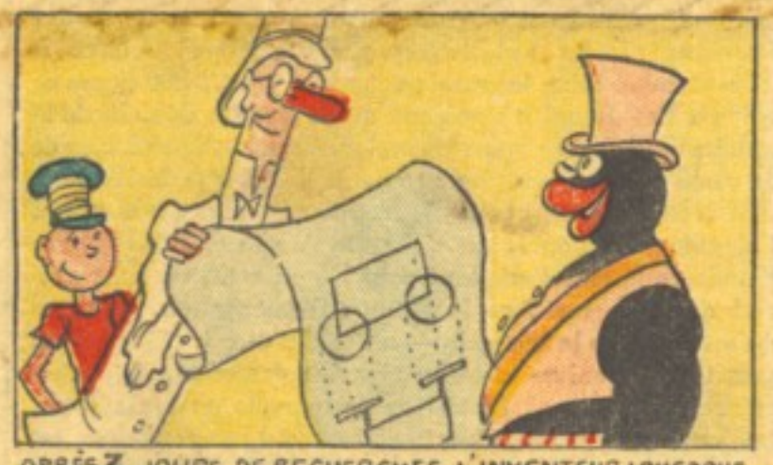
RÉSUMÉ

APRÈS AVOIR SAUVÉ, AU PÉRIL DE LEUR VIE, NORDBERG ET SES COMPAGONS, PERDUS SUR LA BANQUISE, FOU-VOLANT ET JEAN MICRO SONT INVITÉS A UNE CHASSE A L'OURS. EN COURS DE ROUTE, ILS RENCONTRENT DES NARVALS.

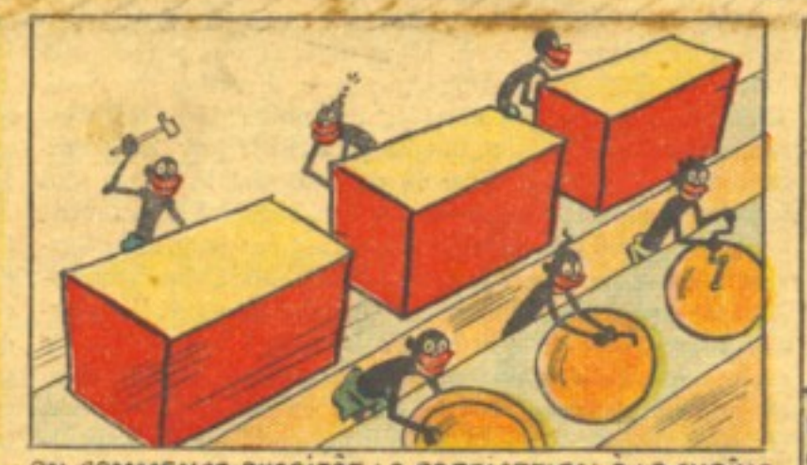


LA SEMAINE PROCHAINE : L'OURS BLÉSSÉ

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS



APRÈS 3 JOURS DE RECHERCHES, L'INVENTEUR LOUFOQUE HUMERUS PROPOSE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE NÈGRE DES TOPINAM-BOUBOURS LES PLANS D'UN OUISTITOMOBILE

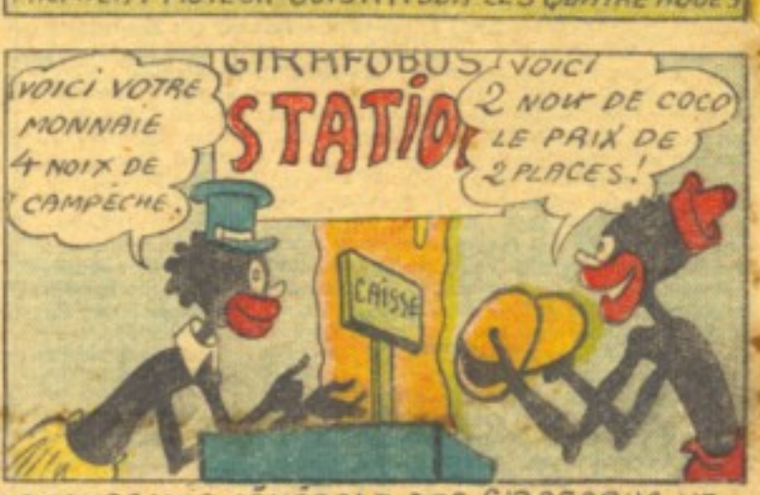


ON COMMENCE AUSSITÔT LA FABRICATION À LA CHAÎNE DE "OUISTITOMOBILE" ET DES RÉCLAMES VANTENT LEURS QUALITÉS AUX TOPINAM-BOUBOURS.

LE OUISTITOMOBILE 215, OEUVRE DE L'INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR HUMERUS, EST UNE ÉLÉGANTE CAISSE À SAVON MONTÉE SUR 4 ROUES EN DEMI-NOIX DE COCO RENFORCÉES. ÉLÉGANTE CAPOTE EN FEUILLE DE PALMIER. MOTEUR-OUISTITI SUR LES QUATRE ROUES

LA CIRCULATION DEVIENT BIENTÔT SI INTENSE QUE DES AGENTS SONT ÉTABLIS AUX CARREFOURS POUR ÉVITER LES ENCOMBREMENTS.

LE OUISTITIS DES OUISTITOMOBILES AYANT LA FÂCHEUSE HABITUDE DE SE BATTRE ENTRE EUX, HUMERUS INVENTE LE "GIRAFOBUS".



LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DES GIRAFOBUS NE TARDE PAS À FAIRE DES AFFAIRES D'OR, OU PLUTÔT DES AFFAIRES DE NOIX DE COCO...!

CEPENDANT, AIDÉ PAR L'ASTUCIEUX BEGONIA, LE PROFESSEUR HUMERUS S'EFFORCE DE RÉSOUDRE LE PROBLÈME DE LA NAVIGATION AÉRIENNE.

UN AVION EST MIS AU POINT : FUSELAGE DE BAOBAB, AILES EN FEUILLES DE PALMIER, HÉLICES EN VÉRITABLES PLUMES D'AUTRUCHE!

LA VEILLE DU LANCEMENT DE L'AVION, QUI DOIT ÊTRE CATAPULTÉ À L'AIDE D'UN PALMIER, DEUX OMBRES MYSTÉRIEUSES SE GLISSENT DANS LE CHANTIER

N° 173

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 23 MARS 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTÉS, PRISONNIER DES REBELLES AU MEXIQUE. JIM S'EST ÉGARÉ DANS LE TEMPLE AZTÈQUE LAISSANT BOB SEUL SUR LA MONTAGNE.

LA NUIT ÉTANT TOMBÉE LA CHALEUR ET LA LUMIÈRE DU JOUR AVAIENT DISPARU ET N'ÉTAIENT PLUS RÉFLÉCHIES À L'INTÉRIEUR DU TEMPLE PAR LES MIROIRS... JIM SENTANT LES PREMIÈRES ATTEINTES DU FROID NOCTURNE REBROUSSA CHEMIN EN S'ÉCLAIRANT AVEC SA TORCHE ÉLECTRIQUE..

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD BOB EMMENAIT LES DEUX CHEVAUX SUR L'AUTRE VERSANT DE LA MONTAGNE APRÈS AVOIR SOIGNEUSEMENT REPÉRÉ SON CHEMIN....

CEPENDANT LES REBELLES DÉCIDENT DE CESSER LEURS RECHERCHES À LA TOMBÉE DE LA NUIT...

POURTANT LA NUIT ÉTAIT COMPLÈTEMENT TOMBÉE.. ET BOB COMMENÇAIT À SE SENTIR MOINS BRAVE.... (À SUIVRE)..

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates.*

Chapitre XIII. — LES PIRATES

(Suite)

Il était deux heures du matin lorsqu'ils atteignirent la pointe de l'île ; leur bateau s'échoua et ils gagnèrent la terre avec leur chargement. Dans la barque, ils avaient trouvé une vieille voile et ils s'en servirent pour en faire une tente-abri pour leurs provisions. Eux, bien entendu, devaient dormir à la belle étoile, comme de vrais pirates.

Leur premier souci fut de construire un feu avec une grosse bûche, à la lisière des sombres profondeurs de la forêt, et ils firent cuire un morceau de lard dans la casserole, pour préparer leur souper. C'était chic de festoyer dans cette île sauvage, inexplorée, déserte, à deux doigts de la forêt vierge, loin des demeures des hommes, et ils déclarèrent renoncer à jamais à la vie civilisée. Les flammes du foyer éclairaient leurs visages et jetaient des lueurs rougeâtres sur les troncs des arbres environnants et sur les feuillages brillants de broussailles. Quand la dernière tranche de lard fut avalée, les enfants s'allongèrent sur l'herbe, épanouis

Leur premier souci fut de construire un feu de camp...

de leur bonheur... Ils auraient aisément pu trouver un endroit plus frais, mais pour rien au monde ils n'eussent renoncé au feu de camp.

— C'est épatant, hein! dit Joë.

— J'te crois, c'est chouette! répondit Tom.

— Qu'est-ce qu'ils diraient les autres, s'ils nous voyaient ?

— Ce qu'ils diraient : ils mourraient d'envie d'être avec nous. Pas vrai, Huck ?

— Tu peux le dire. Ce métier me plaît. Je ne connais rien de meilleur; je ne mange pas tous les jours à ma faim et ici personne ne viendra m'embêter.

— C'est aussi la vie qui me plaît, déclara Tom, on n'a pas besoin de se lever de bonne heure, le matin; on n'a pas besoin d'aller à l'école, ni de se laver, ni de faire un tas de choses imbéciles.

— Tu vois, Joë, qu'un pirate n'a rien à faire quand il est à terre, tandis qu'un ermite, lui il doit prier tout le temps et ça ce n'est pas amusant du tout à faire sans arrêt...

— Ça c'est vrai, déclara Joë. Je n'y avais pas pensé. J'aime beaucoup mieux être pirate qu'ermite, maintenant que j'ai essayé.

— Tu sais, dit Tom, aujourd'hui, on n'a plus du tout envie d'être ermite comme dans le temps, tandis que les pirates, on les respecte toujours. Un ermite doit dormir sur la pierre la plus dure qu'il peut trouver, il doit porter une robe en toile à sac et mettre des cendres sur sa tête, et puis il doit rester dehors quand il pleut.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils mettent des robes en toile à sac et se mettent des cendres sur la tête ? demanda Huck.

— Je n'en sais rien, mais ils doivent le faire, tous les ermites font comme cela et il faudrait que tu le fasses si tu voulais être ermite.

— Eh bien, ça ne m'amuserait pas du tout, et je me sauverais.

— Tu te sauverais! Eh bien tu en ferais un drôle d'ermite; tu serais immédiatement excommunié.

Huck aux Mains Rouges ne répondit rien, ayant mieux à faire; il venait de creuser un épis de maïs, avait emmanché un tuyau en roseau et s'était bourré cette pipe grossière de tabac. Avec un tison il l'alluma et souffla un nuage de fumée avec l'apparence du plus vif plaisir. Les deux autres pirates admirèrent ce majestueux talent et résolurent en secret de l'acquérir bien vite. Enfin Huck demanda :

— Qu'est-ce que font donc les pirates ?

— Ce n'est pas le travail qui leur manque, répondit Tom. Ils prennent des bateaux à l'abordage; puis ils les brûlent et ils emportent l'argent qu'ils enterrent dans des cachettes de leur île. Ils tuent ceux qui leur résistent à bord, et ils les jettent à l'eau.

— Les femmes, déclara Joë, on les amène dans l'île, on ne les tue pas.

— Non, confirma Tom, on ne tue pas les femmes. Les pirates sont nobles pour cela et les femmes aiment les pirates.

— Est-ce qu'ils ne portent pas de splendides vêtements avec de l'or et de l'argent et des diamants? s'écria Joë avec enthousiasme.

— Qui ça ? demanda Huck.

— Mais les pirates, bien sûr.

Huck regarda ses vêtements d'un air attristé.

— J'ai bien peur de n'être pas convenablement habillé pour faire un pirate, dit-il avec regret, mais je n'en ai pas d'autres.

Mais ses compagnons lui assurèrent que les beaux habits viendraient vite, dès qu'ils auraient commencé leurs aventures, ils lui firent comprendre que pour commencer ses habits ne le gêneraient pas, bien que certains pirates eussent pour habitude de se mettre en campagne avec une belle garde-robe.

Peu à peu le bavardage tomba et le sommeil commença à peser sur les paupières de nos aventuriers. La pipe tomba des mains de Huck et il ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste. La Terreur des Mers et le Noir Vengeur des Antilles eurent plus de mal à trouver le repos. Dès que le sommeil s'approchait un intrus se présentait qui était leur conscience... Ils commençaient à penser vaguement qu'ils avaient mal fait de s'enfuir et qu'ils s'étaient rendu coupables d'avoir volé de la viande. Ils se disaient bien qu'ils avaient déjà chapardé des gâteaux et des pommes maintes et maintes fois, mais leur conscience n'était pas apaisée pour cela, et ils décidèrent que, dorénavant, leurs exploits de pirates ne seraient plus jamais souillés par des méfaits de ce genre. Après cette promesse intérieure, leur conscience leur laissa la paix et ils purent s'endormir à leur tour.

Chapitre XIV. — NOSTALGIE.

Lorsque Tom s'éveilla le lendemain matin, il fut tout étonné de voir dans quel lieu il était. Il s'assit, se frotta les yeux, regarda autour de lui et comprit la situation. Le jour se levait, il faisait frais, et délicieusement calme, une atmosphère de paix s'étendait sur les bois. Pas une feuille ne bougeait, pas un bruit ne troublait le silence de la matinée. Des gouttes de rosée brillaient sur les feuilles et les herbes, tandis qu'une légère couche de cendre couvrait le feu et qu'un mince ruban de fumée bleue montait dans l'air. Joë et Huck dormaient encore; quelque part au loin dans les bois, un oiseau appela, un autre lui répondit, puis l'on entendit les coups de bec d'un pivert. Peu à peu, la buée grise du matin se levait, les sons se multiplièrent, et la vie reprit avec intensité. Le merveilleux spectacle de la nature au réveil se révélait aux yeux de l'enfant attentif; voici une petite chenille verte qui rampe sur une feuille couverte de rosée et qui élève les deux tiers de son corps par moment, regarde à l'entour, puis recommence, puis voici une procession de fourmis qui paraissent venir on ne sait d'où et se rendent à leur travail, l'une d'elles s'affairant péniblement sur une araignée morte au moins cinq fois plus grosse qu'elle, et essayant de traîner son fardeau jusque sur le tronc d'un arbre, naturellement sans le lâcher. Une coccinelle tachée de brun escalade la hauteur vertigineuse d'un brin d'herbe et Tom se penche vers elle pour lui chanter :

Bête à bon Dieu,
Vole, vole, vole,
Ta maison est en feu
Et tes enfants sont tout seuls.

Aussitôt l'insecte s'envole pour aller voir ce qu'il en était, ce qui ne saurait surprendre nullement notre petit ami, car il sait depuis longtemps que les bêtes à bon Dieu sont très crédules quand on leur parle d'incendie et il a constaté plus d'une fois leur naïveté. Puis c'est au tour d'un scarabée de se présenter, il peine pour rouler une petite boule de brindilles, et Tom le touche pour voir comment il se croise les pattes sur son ventre en faisant le mort.

Les oiseaux s'éveillent à leur tour et s'agitent partout. Un écureuil gris et un autre animal qui doit être de la famille des renards se poursuivent sur les branches, s'arrêtant par instant pour considérer les visiteurs car il est probable qu'ils n'ont encore jamais vu d'êtres humains jusque-là. Maintenant le soleil darde de longs rayons qui percent le feuillage dense çà et là et quelques papillons viennent voltiger dans le paysage.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous remercie de m'envoyer tant de récits sur l'école. Le concours est maintenant terminé et un jury va bientôt se réunir pour examiner les envois. Mais il ne pourra pas rendre son jugement avant que tous les récits sur l'école n'aient été publiés dans Mon Camarade, *et il y en a tellement que bien que nous fassions encore une page spéciale dans quinze jours, je ne sais pas si nous pourrons terminer cette fois-là.*

A ce propos, je voudrais vous poser une question. Depuis deux mois, nous publions toutes les quinzaines environ une demi-page ou même une page tout entière écrite et illustrée par nos lecteurs. Pour ma part, j'en suis rudement content, car je trouve que cela devrait être depuis longtemps comme cela dans le journal, et si on ne l'a pas fait plus tôt, c'est que vos envois n'étaient pas jusqu'ici assez nombreux.

Mais maintenant, il semble qu'un grand mouvement se soit lancé, et que si vous le voulez bien on puisse continuer à publier tous les quinze jours ou toutes les trois semaines au moins une demi-page entièrement dessinée et écrite par vous tous. Ce sera très facile, quand les histoires sur l'école seront terminées, de trouver un autre sujet, j'en ai déjà un ou deux derrière la tête, et M. Duchâteau aussi en cache dans sa grande barbe blanche.

Seulement, je voudrais savoir si cela vous intéresse qu'on publie si souvent des pages ou des demi-pages écrites par vous. Ceux qui l'ont écrit, ou les amis de ceux qui ont écrit, je ne doute pas que ça les intéresse. Car on trouve dans ces pages de très belles descriptions d'endroits qu'on connaît bien, ou encore des dessins d'école qu'on trouve, selon ses goûts, très ressemblants ou bien pas si ressemblants que ça.

Mais tous nos lecteurs ne participent pas à nos concours. Tous n'écrivent pas dans notre journal. On peut le regretter, mais ça n'empêche que c'est comme cela. Les lecteurs qui ne collaborent pas, sont encore la grande majorité. Et c'est à ces lecteurs-là que je m'adresse, en leur demandant si nos pages spécialement écrites et rédigées par mes petits amis et mes petites amies les intéressent, s'ils trouvent qu'on n'en fait pas trop souvent, s'ils pensent que l'on devrait les espacer, ou au contraire les continuer comme c'est actuellement.

Je voudrais bien que vous m'écriviez pour me répondre là-dessus. Je serais très content de publier les réponses les plus intéressantes.

Beaucoup d'amis m'ont écrit pour me donner leur avis sur leur journal. On voit très bien que nos nouvelles histoires vous plaisent en général. Jim Mystère *n'en parlons pas, c'est toujours un succès triomphal. Je crois que beaucoup doivent en rêver la nuit, et qu'ils — ou elles — se croient Bob en croupe sur le cheval de Jim. Tous vous me demandez que les histoires de Jim continuent le plus longtemps possible. Ne craignez rien, nos deux amis ne sont pas prêts d'avoir terminé leurs aventures.*

Une histoire qui plaît bien aussi, d'après les tas de lettres que je reçois, c'est La mort du loup. *J'ai dit à M. R. Duchâteau que son roman avait du succès et sa grande barbe blanche en a frétillé de joie, comme un poisson qui s'est sauvé du panier d'un pêcheur et qui vient de retomber dans la rivière.* Toto et Toutoune *plaisent bien aussi à tout le monde, et d'après ce que je vois, surtout aux petites filles. Je crois que* le Tour de France *intéresse, parce qu'il n'est pas seulement amusant, mais aussi, dans une certaine mesure, instructif.*

Et une histoire qui a l'air de plaire aussi à tout le monde, qui a même beaucoup d'enthousiastes, c'est Fred Hardi. *Pour une histoire qui n'est pas commencée depuis aussi longtemps que* Toto et Toutoune, *que* Jim Mystère *ou que les aventures de* Pierrot Lancry, *je trouve même que c'est un grand succès.*

Certains m'ont dit qu'ils reprochaient peut-être à l'histoire de n'être pas très vraisemblable. Moi, je ne crois pas que ce soit un très bon reproche. Parce qu'on ne raconte pas du tout que c'est une histoire qui se passe maintenant, mais une histoire qui pourra se passer dans cent ans, en 2039. Et après tout, ce n'est pas du tout invraisemblable, c'est même à souhaiter que dans un siècle il y ait sur la terre la république des Etats-Unis du Monde, que les hommes aient cessé de se combattre et aient oublié la guerre, et qu'ils donnent toutes leurs forces à la science, que leur science leur serve, par exemple, à partir vers d'autres planètes. Le voyage de planète à planète n'est pas du tout une invention folle et M. R. Duchâteau m'a même dit qu'il existait en France, actuellement, une société d'Astronautique, *ce qui veut dire une société d'étude des moyens de naviguer d'astre en astre. Aussi en 2039, ce sera peut-être aussi naturel de voyager d'une planète à l'autre que de voler aujourd'hui en avion. Et demandez à votre grand-père si, quand il lisait* Vingt mille lieues sous les mers, *de Jules Verne, il ne trouvait pas incroyable qu'il puisse exister un sous-marin comme le* Nautilus. *Et pourtant des* Nautilus, *il y en a maintenant des centaines dans le monde.*

Non je crois qu'une histoire peut se passer dans les temps à venir sans être pour cela invraisemblable. Dans certains autres journaux illustrés pour enfants, ce qui n'est pas agréable, c'est que leurs histoires n'aient ni queue ni tête, c'est pas qu'elles soient futures. C'est comme ces histoires de magicien Tiketrake, est-ce que vous croyez que cela a du sens commun ?...

Mais assez parlé de Fred Hardi. *Dites-moi plutôt si j'ai raison là-dessus. Et dites-moi aussi votre avis sur* Bégonia, *vous ne m'en parlez jamais.* Fou volant *plaît beaucoup, on peut en être content, et on a fait aussi des compliments de* Polycarpe, *bien que ce ne soit qu'une toute petite histoire. Je voudrais vous parler encore du journal, mais je suis au bout de mon papier et même plus loin. Ce sera pour une autre fois.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

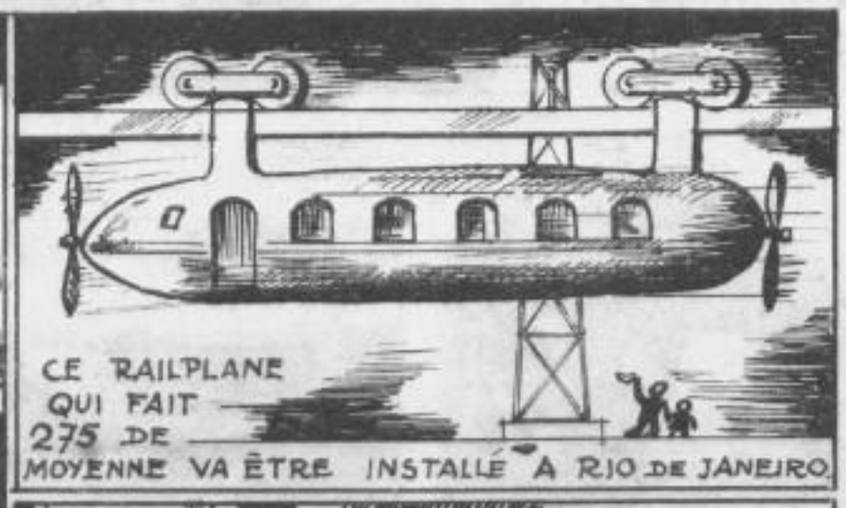
(Voir en page 7 le courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

LE PERCE-OREILLE PEUT TIRER 530 FOIS SON POIDS.

D'APRÈS LES SAVANTS SOVIÉTIQUES LES ENVIRONS DU PÔLE NORD SE RÉCHAUFFENT LENTEMENT.

LES GRECS DU PÉLOPONÈSE PORTENT DES JUPES.



CE RAILPLANE QUI FAIT 275 DE MOYENNE VA ÊTRE INSTALLÉ A RIO DE JANEIRO.

ANNUELLEMENT UN HOMME ABSORBE PAR SES ALIMENTS 300 LITRES D'EAU.

Le coin des Fillettes

Cet ensemble très pratique conviendra parfaitement à une petite fille de 7 à 8 ans.

La robe à bretelles et plissée laissera à la fillette toute l'aisance de ses mouvements, chose indispensable pour l'enfant qui, à cet âge, a besoin de s'ébattre sans contrainte.

Une ceinture de cuir ou de tissu assorti à l'ensemble marquera la taille où commencent les plis couchés et profonds. La petite guimpe ornée d'un col rond laissera le cou bien dégagé, les manches très courtes permettront aux jolis bras potelés de se dorer aux premiers rayons du soleil printanier.

Pour la petite robe les mamans emploieront de préférence un lainage mousse, léger, ou de la flanelle. Quant à la couleur, toutes les mamans savent fort bien celle qui convient le mieux à leur petite fille, et ce serait paraître douter de leur goût que de vouloir leur donner un conseil à ce sujet.

Pour la guimpe le plumetis, l'organdi, la mousseline, le linon me paraissent tout indiqués. Il serait bon de confectionner au moins deux guimpes afin d'en changer souvent. Netteté et fraîcheur seront le charme de ce très simple mais charmant petit corsage.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Beignets aux rognons. — *Faire fondre un morceau de beurre dans la quantité d'eau chaude suffisante pour faire une pâte. Délayer de la farine avec cette eau beurrée en ayant soin de verser petit à petit l'eau sur la farine, saler, poivrer, laisser refroidir la pâte. Au moment de se servir de la friture, y incorporer un jaune d'œuf, puis le blanc battu en neige et un peu d'eau-de-vie; avoir soin de faire cette pâte un peu plus épaisse que si on avait employé de l'eau froide, parce qu'elle se trouve naturellement plus levée; la farine ne s'épaississant plus lorsqu'on y ajoute l'œuf et l'eau-de-vie, la pâte serait trop claire.*

Couper les rognons par petites tranches très minces, les tremper dans la pâte, les retirer un à un bien enveloppés de pâte, les jeter dans la friture chaude et faire frire de belle couleur.

Cœur de veau farci. — *Enlever la peau d'un cœur de veau, l'ouvrir, le bourrer de chair à saucisse, le ficeler, le faire revenir dans du beurre avec du lard coupé en dés. Mouiller avec un verre à bordeaux de vin blanc ou de madère; ajouter sel, poivre, petits oignons, carottes, un bouquet garni.*

Laisser cuire environ trois heures et servir en ayant dégraissé le jus.

Les Conseils de tante Camille

Couture : Renouveler le brin. — *Dans la lingerie ne faites pas de nœud, ce qui est lourd et laid. Faites entrer les deux extrémités du brin sous le rempli de l'ourlet. Pour les piqûres et points arrière en aplatit de droite à gauche la fin de l'aiguillée terminée et le commencement de l'autre, on les maintient avec le pouce et l'on fait les nouveaux points par-dessus en tournant les bouts des fils tantôt au-dessus, tantôt au-dessous afin qu'ils soient bien pris par le point nouveau.*

Diminuer un patron. — *S'il ne suffit pas de couper juste tout autour sans laisser de rentré, et s'il demeure trop long, trop large, faites un pli à la hauteur de la taille qui le diminuera en longueur; et pour la largeur faites un pli vertical qui parte de l'épaule (attention, la largeur étant en général présentée par moitié, il est bien entendu que chaque côté est ainsi également diminué par le patron). C'est la diminution en croix.*

Les Albums de Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).
2e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 322 pages.
L'album .. .. 15 fr.
— franco.. 18,50
3e SÉRIE : Un volume cartonné 27×37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco.. .. .. 12.50
ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

(73) RÉSUMÉ :

LES GANGSTERS PIF ET PAF ONT DÉCIDÉ DE KIDNAPPER M. RALEU EN DÉBARQUANT, MAIS LES GENS DU MONDE, DANS L'ESPOIR DE FAIRE DES AFFAIRES AVEC LE RICHE INDUSTRIEL, ONT DÉCIDÉ DE NE PAS LE LACHER D'UNE SEMELLE.

LE PLUS REPRÉSENTATIF DE TOUS CES GENS DU MONDE EST LE BARON DUBELAIR, CE NOBLE DÉCAVÉ FLAIRE LA FORTUNE DE RALEU, AVEC AUTANT D'AVIDITÉ QUE PIF ET PAF EUX-MÊMES.

OR M. RALEU EST TRÈS FLATTÉ DE L'AMITIÉ DU BARON, SI BIEN QU'IL EN OUBLIE (LUI SI AVARE) DE S'APERCEVOIR QUE C'EST TOUJOURS LUI QUI PAYE LES COCKTAILS ET LES CIGARES.

PIF ET PAF QUI VOIENT CE MANÈGE SONT BIEN DECIDES A AGIR AFIN D'ARRACHER RALEU A UNE FREQUENTATION SI NÉFASTE POUR SES FINANCES.

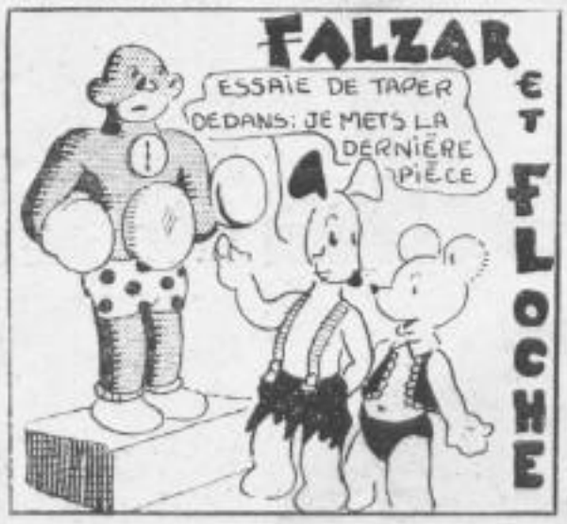
PAT'SOUM ASSISTE DE LOIN A CES MANIGANCES AUTOUR DE RALEU, QUI SE REJOUIT, SE DOUTANT QU'IL VA S'ENSUIVRE DES MALHEURS POUR SON ENNEMI.

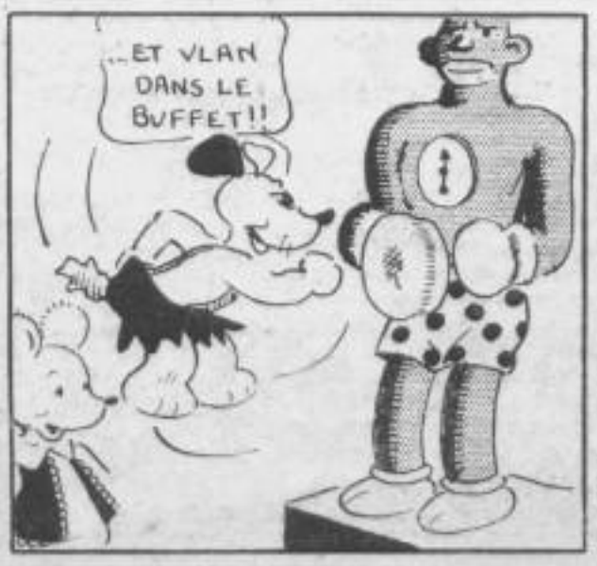
AU DÉBARQUEMENT, UNE AUTO ATTEND RALEU. CETTE AUTO EST CELLE DES COMPLICES DE PIF ET PAF QUI VEULENT KIDNAPPER RALEU.

CEPENDANT, DE L'AUTRE COTÉ UNE AUTO, AVEC UN VALET EN LIVRÉE ET UN BLASON SUR LA PORTE, ATTEND AUSSI RALEU. CELLE-LA, C'EST UNE AUTO LOUEE PAR LE BARON AFIN D'ÉBLOUIR RALEU.

RALEU NE SAIT OU ALLER, CAR TANDIS QUE « LE DIRECTEUR » NE LACHE PAS SA MAIN ET CHERCHE A L'ENTRAINER, LE BARON QUI LUI TIENT L'AUTRE BRAS TIRE AVEC AUTANT DE VIGUEUR.

CELA NE POUVAIT SE TERMINER AUTREMENT QUE L'ESPERAIT PAT'SOUM. RALEU FINIT PAR PERDRE L'ÉQUILIBRE ET BASCULA, ENTRAINANT LE BARON, TANDIS QUE LE GANSGTER, S'ECHAPPAIT.





POUR RIRE UN PEU

Mme Legras, 1 m. 80 de haut et largeur en rapport, a fait des courses dans les magasins. Elle a rapporté pour son mari, sur 1 m. 50 de hauteur, plusieurs chemises et caleçons. Le mari essaie les unes et les autres, mais les chemises lui tombent sur les chevilles et les caleçons aussi.

— C'est bien trop grand, dit-il timidement à sa femme.

— Je les ai demandés ainsi, répond-elle, les vendeurs étaient un peu impertinents et j'ai voulu leur faire croire que mon mari était un costaud.

○

Au matin, Pierrot se réveille et appelle sa maman :

— Oh! je viens de faire un rêve merveilleux, j'ai rêvé que tu m'offrais la belle bicyclette qui est dans la vitrine du marchand. Tu crois que cela peut m'arriver?

— C'est possible, mon petit.

— Quand, oh! maman, dis-moi quand ?

— Eh bien, répond la maman, indifférente, dans ton prochain rêve...

○

Au bord de la mer, hommes et femmes en pyjamas de plage. Un vieux monsieur s'adressant à son voisin, s'exclame :

— Ah! avec la mode actuelle, impossible de reconnaître un homme d'une femme. Tenez, regardez cette jeune personne blonde, est-ce une fille ou un garçon?

— Ne savez-vous pas que c'est ma fille, monsieur?

— Ah! excusez-moi, je n'aurais pas pensé que vous étiez le père.

— Je ne suis pas son père en effet, je suis sa mère...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *A Bourlemy en juillet 1936, Pierrot Lancry, quittant son cerbère en Zoo, aidé de Mme Ulrich, un buste de plâtre qui contient d'importants documents et qui est en possession d'un gardien. Ils attendent celui-ci, quand un accident survient.*

Chapitre XXXV. — PANIQUE AU ZOO

La femme qui était passée en emportant un enfant dans ses bras, avait été comme le premier coup de vent qui annonce la tempête. La foule, un instant silencieuse et comme frappée de stupeur, s'était mise à pousser des cris d'horreur. On entendait maintenant des coups de feu. Les fauves rugissaient avec une violence terrifiante. En même temps le temps orageux achevait de se gâter... Un vent frais vadilla, un coup de tonnerre encore lointain se fit entendre.

— Allons voir, dit Pierrot.

Mme Ulrich était terrifiée...

— Non... aller voir un homme qu'on dévore, je ne pourrais pas... C'est trop affreux, je ne pourrais pas... Et puis à quoi bon, si ce pauvre homme...

Pierrot avait déjà quitté la vieille dame, mais il ne put aller loin... Le bruit s'était répandu dans la foule que les lions déchaînés allaient sauter le fossé (un accident semblable s'était déjà produit dans divers Zoos et devait se produire avec un ours furieux, deux ans plus tard, au jardin de Vincennes) et les spectateurs, déjà terrifiés par l'affreux accident dont ils venaient d'être les témoins avaient été pris de panique et ils se sauvaient maintenant en hurlant. En vain Pierrot essaya-t-il de remonter le courant. Malgré lui la foule l'entraînait... La panique était à son comble...

Pierrot avait la quelque part que le goût de l'ordre est si fort chez les Allemands, qu'au cours de manifestations à Berlin, on avait noté que dans les charges de policiers qui fouraient, matraques levées sur des manifestants, on n'avait jamais vu ni les schupos, ni ceux qu'ils poursuivaient monter sur les pelouses, piétiner l'herbe et ou le sable des allées.

Mais, ou bien cette observation de journaliste avait-elle été inventée, ou bien la panique était-elle à son comble, car, dans sa terreur, la foule avait envahi les pelouses, renversé les barrières. Des mères avec leurs enfants sur les bras couraient sur l'herbe d'une grande pelouse, effrayant les oiseaux géants qui s'y trouvaient. Les autruches suivaient le mouvement de la foule, avec les émeus et les casoars, des bêtes fuyaient droit devant elles, en glapissant.

Dans un bassin un gros homme qui portait la chemise brune courait, de l'eau jusqu'à mi-jambe, entouré de canards et de poules d'eau qui battaient des ailes... Cependant les gardiens, qui avaient gardé leur sang-froid, arrivaient peu à peu à calmer la foule où les bruits les plus extravagants couraient.

— Mais je vous dis que trois lions se sont échappés... Je les ai vus de mes yeux, disait un vieux monsieur en costume tyrolien, au chapeau à blaireau, avec moustaches en croc. Et ils ont dévoré un bébé. Pourvu que ce ne soit pas mon petit Heinrich...

L'affaire avait été démesurément grossie et la panique s'apaisait. Pierrot réussit à revenir vers le stand des lions. Un ciel de plomb pesait sur le jardin, un ciel si bas qu'on s'étonnait presque de ne pas voir le piton de faux rochers de la tour panorama enfoncer son sommet dans les nuages. La chaleur était lourde, accablante, insupportable...

Autour du parc aux lions, les gardiens, aidés des quelques schupos qui assuraient l'ordre à l'intérieur du parc, avaient établi des barrages, derrière lesquels la foule se pressait, inquiète de nouvelles. C'est dans un de ces groupes que Pierrot retrouva Mme Ulrich, dont la panique l'avait séparé.

— J'ai vu passer notre gardien, expliqua-t-elle, très émue. Il était sur une civière. Il avait sa veste déchirée; il saignait beaucoup à l'épaule...

— Les bêtes ne l'ont donc pas tué, dévoré? dit Pierrot.

— On avait beaucoup exagéré, dit Mme Ulrich. Je crois qu'il s'en tirera.

— S'il s'en tirera, dit un gardien qui passait, mais ce n'est qu'une simple égratignure. Il a eu le tort de passer son bras par un des barreaux et Sultan, qui n'est pas commode, et que l'orage agace, l'a un peu éraflé. Ça n'aurait rien été sans cette panique qui a pris la foule. Les gens sont souvent plus bêtes que les bêtes. Il suffit d'un peu d'orage...

— Où a-t-on transporté votre camarade blessé? Nous voudrions de ses nouvelles, dit Mme Ulrich.

— Nous avons une infirmerie, derrière le pavillon des oiseaux de proie. On l'a sûrement porté là. Mais je doute que vous puissiez le voir.

Il allait être midi, mais il faisait maintenant presque nuit. Une lumière plombée assombrissait tout. On entendait les cacatoès hurler sans répit. Il y eut soudain un éclair rougeâtre, suivi d'un fracas de tonnerre. D'un coup, une terrible averse de larges gouttes mêlées de grêle se mit à tomber...

La foule se dispersait, courant de toutes parts, cherchant des abris...

La pluie était si forte qu'il n'était pas question, pour Pierrot et Mme Ulrich, de tenter d'aller jusqu'à l'infirmerie. Ils s'abritèrent dans le pavillon des oiseaux des îles. De chaque côté de la muraille s'étageaient dans des cages grillagées des toucans et des huppes, des perruches et des paradisiers, des oiseaux-lyres et des colibris. La pluie tambourinait durement sur le toit... Les oiseaux pépiaient à perdre haleine...

Une demi-heure passa. La tornade parut se calmer. Les coups de tonnerre s'espacèrent, s'éloignèrent. Pierrot et Mme Ulrich se hasardèrent en courant vers l'infirmerie, sautant à grandes enjambées au-dessus des larges flaques laissées dans les allées sablées par l'orage qui paraissait s'éloigner.

Pourtant, comme ils arrivaient à l'infirmerie, dont le toit s'avançait en auvent, l'averse redoubla. Ils frappèrent à la porte. Une infirmière en blouse blanche marquée de la croix rouge vint leur ouvrir. Elle les rassura sur le sort du blessé. On avait eu tort de s'affoler. Ce n'était rien de plus qu'une très profonde égratignure. Quinze jours de repos et il n'y paraîtrait plus...

Mme Ulrich s'enhardit, demanda à voir le gardien.

— Vous le connaissez? demanda l'infirmière, maintenant soupçonneuse.

— Oui, un peu, dit Mme Ulrich qui ne mentait qu'à moitié.

— Bon, je vais le prévenir... S'il veut vous recevoir... Comme l'ambulance n'arrive pas, avec cet orage... Qui dois-je annoncer?...

— Mme Ulrich, dit la brave dame.

Deux minutes plus tard, ils entrèrent dans la pièce où reposait le blessé.

Chapitre XXXVI. — LE GARDIEN BLESSÉ

Le gardien, qui n'avait quitté que sa veste, était étendu habillé sur un étroit lit de fer. Le haut de son bras était recouvert d'un épais pansement qui lui enveloppait toute l'épaule. Il était un peu pâle, mais ne donnait pas l'impression d'un blessé gravement atteint. C'était un homme blond, d'une quarantaine d'années, au teint coloré, à la courte moustache grisonnante. Il avait une tache de vin sur le front, près de la tempe... Quand il vit entrer Mme Ulrich et Pierrot, il parut surpris.

— Mais qui êtes-vous donc, madame?...

— Madame Ulrich...

— Je vous demande pardon, je croyais que vous étiez une autre Mme Ulrich, Mme Ulrich de Brême, qui est une cousine de ma femme. Aussi je me disais comment est-elle ici?... Et au Zoo encore!... Je trouvais ça drôle. Mais je ne vous connais pas, madame...

Mme Ulrich expliqua qu'elle le connaissait de vue, qu'elle venait de l'apercevoir quand l'accident était arrivé. Elle avait été si émue ...

— Il n'y avait vraiment pas de quoi, dit le gardien. Ce n'était rien... Ah! oui, maintenant, je me rappelle, je vous ai vue, il y a trois jours, dans la boutique. C'est ça, je me rappelle très bien. Je vous ai même acheté un buste du Führer...

Le cœur de Pierrot battait. De la réponse de cet homme allait peut-être dépendre le sort d'un peuple.

— C'est justement au sujet de ce buste que je suis venu vous voir, et je vous attendais à la sortie des lions quand l'accident est arrivé.

Mme Müller était visiblement gênée. Elle comprenait soudain ce que sa demande pouvait avoir d'insolite.

— ...Oui, enfin, je voulais vous dire... Et je regrette de vous parler de cela quand vous êtes si malade... Voilà, j'ai eu tort de vous vendre ce buste. Mon mari m'a attrapée à propos de cela. Ce buste-là était retenu par un client, et maintenant le client le réclame... Alors si vous pouviez me le rendre. Je vous rembourserais l'argent.

— Mais je ne comprends pas, dit le gardien un peu interloqué. Un buste comme celui que j'ai acheté, j'en ai vu au moins dix sur votre étagère. Ils sont tous pareils. Si le client vous réclamait, vous n'aviez qu'à lui en donner un autre.

Mme Ulrich bafouillait, incapable de trouver une nouvelle explication. Pierrot vint à son secours.

— C'est que vous comprenez, monsieur, il faut vous expliquer que ce client-là est un drôle de maniaque. Il avait bien passé trois heures l'autre jour à le choisir, son buste. Il prétendait qu'il était beaucoup plus beau que les autres, beaucoup plus vivant. Et il l'avait marqué d'un signe. Maintenant, il est furieux et comme c'est un très bon client...

— Oui, c'est cela, appuya Mme Ulrich. Je vous dis que nous vous rendrons l'argent, et même un peu plus, si c'est nécessaire. Parce qu'un client comme lui, il ne faut pas le mécontenter. Il a beau être maniaque. Les bons clients sont si rares, par le temps qui court.

Le gardien s'amusait, trouvait l'histoire drôle, en oubliait sa blessure.

— Ma foi, moi, je ne demanderais pas mieux que de vous le rendre, ce buste, mais c'est pas pour mon compte que je l'ai acheté. C'était une commission.

— Et pour qui cette commission? dit Pierrot dont le cœur battait.

— Pour le fils du directeur de la fauverie, Ludwig Lastrop. Il en était très pressé, et comme il savait que j'allais en ville...

— Nous pouvons le voir, ce jeune homme? demanda Mme Ulrich.

— Ah! ça, je ne crois pas, parce qu'il y a trois jours qu'il est parti au camp Parsifal, près de Berlin. Il sera absent au moins un mois...

— Mais son père est là?

— Bien sûr que M. Lastrop est là. C'est la pleine saison du Zoo. Il n'irait pas abandonner sa fauverie en ce moment. Je voudrais bien voir ça.

— Nous pourrons le voir facilement?

— Oh! ça, ce n'est pas sûr. C'est quelqu'un d'important, M. Lastrop, et de plus très occupé. Il ne reçoit que le mercredi. Et encore, pas tout le monde. Il faudra que vous lui écriviez une lettre.

— Vous croyez qu'il voudra bien nous rendre le buste? demanda Pierrot inquiet.

— Ah! c'est pour le buste que vous voudriez le voir? dit le gardien. Fallait le dire tout de suite. Ce buste-là ce n'est pas à M. Lastrop, c'est à son fils...

— Mais nous en donnerons un autre à la place, ce jeune homme ne s'en apercevra même pas...

— Oui, mais faudrait que ce type-là soit à Hambourg... Si le jeune Lastrop m'a fait acheter ce portrait du Führer, c'est qu'il en avait besoin pour son camp, et comme il partait le matin même...

Cette nouvelle malchance aurait dû accabler Pierrot. Mais elle fouetta au contraire toute son énergie. Il questionna l'homme, obtint l'adresse exacte du camp Parsifal, situé dans une petite localité de la banlieue de Berlin. Dehors l'orage avait maintenant presque complètement cessé. Le jour était revenu. Un rayon de soleil perçait. La jolie infirmière rentra dans la pièce.

— Je m'excuse, messieurs-dames; ils viennent de me téléphoner. L'ambulance sera là dans quelques minutes. Je dois préparer notre blessé...

Ils prirent congé du gardien. Pierrot ne put s'empêcher de remarquer combien, malgré sa beauté et son amabilité, l'infirmière avait une allure dépaisante, et n'inspirait pas confiance.

Quand ils sortirent du Zoo, dans le ciel bleu, lavé, de grands nuages blancs s'enfuyaient sous le vent. Devant la porte des visiteurs attendaient l'arrivée du tram. Il était midi passé. Près de la station des taxis attendaient des clients. Pierrot insista pour en prendre un, malgré la résistance de Mme Ulrich.

— Vous passerez à la gare centrale, dit-il au chauffeur.

— Mais que veux-tu faire maintenant? dit Mme Ulrich. Tu fais des dépenses inconsidérées. Nous aurions pu rentrer par le tram. Et puis, tu lui dis de passer par la gare centrale. Ce n'est pas le chemin...

— Je pars tout de suite pour Berlin. Il faut que je sois, ce soir même, au camp Parsifal.

La brave femme se récria. Pierrot relevait à peine de maladie. C'était de la dernière imprudence, une rechute pouvait survenir après un tel voyage, de telles fatigues...

— Mais si je n'y vais pas, dit Pierrot, Karl sera mort en vain, comme Fritz. Je suis le seul qui puisse retrouver ce buste... et le temps est compté. Si je retarde d'un jour, peut-être des centaines de femmes et d'enfants peuvent périr par ma faute. Je ne veux pas cela...

— Tu as raison, dit Mme Ulrich, qui ajouta : Je pourrais être ta mère, même ta grand'mère. J'ai bien l'âge, n'est-ce pas. Alors permets-moi de t'embrasser. Je serai fière de t'avoir connu...

Pierrot avait de la chance. Un express partait pour Berlin à 13 h. 52. Il eut juste le temps de sauter dedans avant qu'il ne s'ébranlât. *(A suivre.)*

Les spectateurs, terrifiés par l'accident, avaient été pris de panique et se sauvaient en hurlant.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

174

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE SONT ARRIVÉS À LYON ET ONT RETROUVÉ LA TRACE DES BANDITS ANGELO ET LA TEIGNE QUI ONT VOLÉ AUX ENFANTS LA VALISE CONTENANT L'ADRESSE DE LA TANTE DE MONTPELLIER QU'ILS ÉTAIENT PARTIS REJOINDRE...

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

LE TRAÎTRE JARNAC VIENT D'ATTAQUER LE PROFESSEUR MOURRIER, TANDIS QUE FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN METTENT AU POINT L'ASTRONEF.

JARNAC SE PENCHE SUR LE CORPS DE MOURRIER EN RICANANT...

PUIS LE TRAITRE QUITTE SANS TARDER L'OBUS MARTIEN.

JARNAC SE DIRIGE D'UN PAS RAPIDE VERS LE HANGAR OU SE TROUVE L'ASTRONEF QUI DOIT ALLER DE LA TERRE A MARS.

A L'INTÉRIEUR DE L'ASTRONEF FRED HARDI ET VIVIANE ACHÈVENT LEURS TRAVAUX DE MISE AU POINT.

SOUDAIN JARNAC BONDIT PAR UNE ÉCOUTILLE ET TOMBE SUR FRED SURPRIS.

FRED S'EST RESSAISI ET IL MAINTIENT COURBÉ JARNAC SOUS SA POIGNE DE FER QUAND LE TRAITRE LE MORD A LA MAIN.

JARNAC, DÉGAGÉ, LANCE CONTRE FRED ET VIVIANE UN GLOBE DE VERRE QUI ÉCLATE. UNE FUMÉE VERTE AVEUGLE LES JEUNES GENS.

FRED ET VIVIANE GISENT INANIMÉS. EN RICANANT JARNAC SE PRÉPARE A METTRE EN MARCHE L'ASTRONEF. (A suivre.)

A TRAVERS LE MONDE

Dans un récent congrès qui s'est tenu à Londres, on a présenté un modèle de lames de rasoir en verre; ce modèle fut immédiatement acquis par un fabricant anglais qui se propose d'adapter son usine à leur fabrication sur une grande échelle. Ces lames seraient plus économiques et plus hygiéniques que les lames d'acier.

○

Les fameuses fourmis blanches, appelées termites, qui abondent dans les pays chauds, où elles détruisent tout ce qu'elles trouvent, vivent, en général, par couples et font preuve d'une très grande fidélité : on a vu, par exemple, des rois et des reines vivre ensemble pendant un quart de siècle.

○

L'origine du « menu » qu'on pose sur les tables pour annoncer les plats qui seront servis pendant le repas, remonte au XVe siècle. Le premier menu aurait vu le jour sur la table du duc de Brunswick, recevant un Français, le comte de Montfort.

○

Un des plus grands hommes du monde est garçon de brasserie à Coblentz. Il mesure 2 m. 20 de haut, chausse du 58 et peut tenir dans une seule main quatre demi-litres de bière, ce qui facilite son service de garçon de café.

○

Un fameux mathématicien était à l'agonie. Un de ses amis, le géomètre Maupertuis venant lui faire une visite, fut reçu par l'épouse qui lui dit en pleurant :

— Il n'y a, hélas! plus rien ni personne qui puisse maintenant le faire parler.

— Est-ce possible ? s'écria l'ami en s'approchant du lit. Et se penchant à l'oreille du malade :

— Dis-moi, mon cher, quel est le carré de douze ?

— 144, répondit le malade. Et il expira.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Un grand film d'aviation américain a été projeté en France. C'est un film en couleurs très réussi à ce point de vue.

Pour ceux qui l'ont vu comme pour ceux qui le verront il faut insister sur le fait que ce film n'est pas un film historique.

C'est un roman dont les héros sont imaginaires. Les faits historiques n'interviennent dans le film que pour situer les scènes.

Il n'y a donc pas plus de Nicolas Ranson, précurseur malheureux, que d'aviateur américain ayant, à lui seul, terminé la guerre du Maroc!

Mais toute la première partie du film est à voir car elle retrace la période héroïque de l'aviation avec beaucoup de vérité.

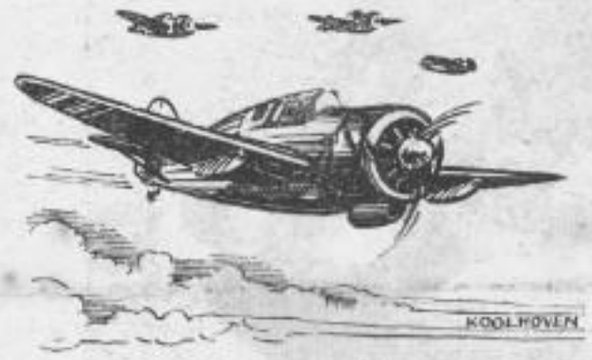
Et maintenant, attendons le film français sur Guynemer, qui, nous l'espérons, sera un bon document historique.

LE KOOLHOVEN FK 58

Encore un avion étranger que l'on convoite en vue d'une commande pour la France.

Il s'agit cette fois d'un hollandais. Voyez que le rôle des nations neutres va devenir celui de fournisseur d'armements au profit des pays assoiffés de conquêtes ou ayant besoin de se défendre.

Mais là encore, il ne s'agit pas d'un avion extraordinaire, ce qui prouve une fois de plus que la



France n'a pas de retard technique et que la quantité seule manque.

Enfin, ce n'est pas à vous à faire de la politique et laissons de côté ces discussions.

Voici donc la description de cet avion étranger que vous verrez peut-être sous les couleurs françaises. La firme Koolhoven a débuté en 1910 avec un biplan copié sur les Farman.

En 1912 un monoplane militaire, copié sur le Deperdussin français gagne des épreuves militaires, et, en 1913, un hydravion monocoque, également copié sur le Deperdussin, termine les débuts d'inspiration française.

Pendant la guerre, les Koolhoven sont du genre anglais et cette nouvelle orientation dure jusqu'à 1921. En 1922, après quelques essais style Dewoitine, la construction se rapproche de celle de Fokker.

En 1936, au Salon de Paris, Koolhoven expose le FK 55, à deux hélices, tournant en sens inverse et à moteur au centre du fuselage. Deux ans après l'avion n'a pu que rouler au sol après des modifications qui l'ont complètement transformé. Enfin le FK 58 est né.

C'est un monoplan dont l'aile occupe une position entre le milieu et le ventre du fuselage. L'aile est en bois, longerons et revêtement compris. Le fuselage est en tubes d'acier soudés à l'autogène et revêtu à l'avant de tôle d'aluminium et à l'arrière de toile.

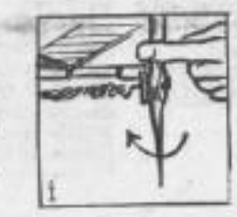
Les empennages sont en bois (horizontal) et en acier, alu et toile (dérive et direction).

Avec un moteur Hispano en étoile de 1080 CV la vitesse atteint 504 kilomètres-heure en pointe et 450 kilomètres-heure en croisière. L'armement prévu comporte quatre mitrailleuses d'aile logées dans des capotages.

Je construis des modèles réduits :

COMMENT ENTRETENIR LE MOTEUR

Nous l'avons déjà répété : il ne faut pas remonter sans faire attention un écheveau neuf. Tout comme un moteur à essence, le moteur-caoutchouc a besoin d'être rodé. Commencez à remonter lentement et laissez dérouler fréquemment. Il est indispensable de compter le nombre de tours. Comment auriez-vous, sans cela, un contrôle pour vous garantir contre la rupture?



Il existe pour chaque écheveau un nombre de tours maximum de sécurité qui dépend de bien des choses : largeur du caoutchouc; longueur et nombre de brins de l'écheveau; âge du caoutchouc; soins ayant pu entretenir sa qualité (1).

SPORTS

La course de vitesse

Si la course à pied est un sport assez complet, qui demande de très nombreuses qualités aux athlètes qui s'y adonnent, il ne faut pas croire que c'est un très bon sport au point de vue du développement physique que vous recherchez et, sous peine de troubles cardiaques très graves, il ne faut vous y adonner que très modérément et très progressivement. D'autant plus que les efforts violents demandés par la course échauffent le corps à un point tel qu'on risque ensuite les plus funestes refroidissements, si l'on ne prend pas soin de bien se couvrir *aussitôt* après le concours.

Tant que le cœur n'a pas atteint son volume normal et que vous n'avez pas votre taille d'homme, il faut vous contenter de petites épreuves de vitesse pure, sans chercher à vous prouver une endurance qui, bien souvent, serait artificielle.

Si vous n'avez pas plus de 14 ans, il faut même vous limiter aux épreuves de 50 mètres, et il faudra vous considérer comme des as si vous les couvrez en 8 secondes. Et si à 16 ans vous courez les 100 mètres en 15 secondes, vous pourrez alors commencer à essayer des épreuves d'endurance.

TIMBRES-POSTE

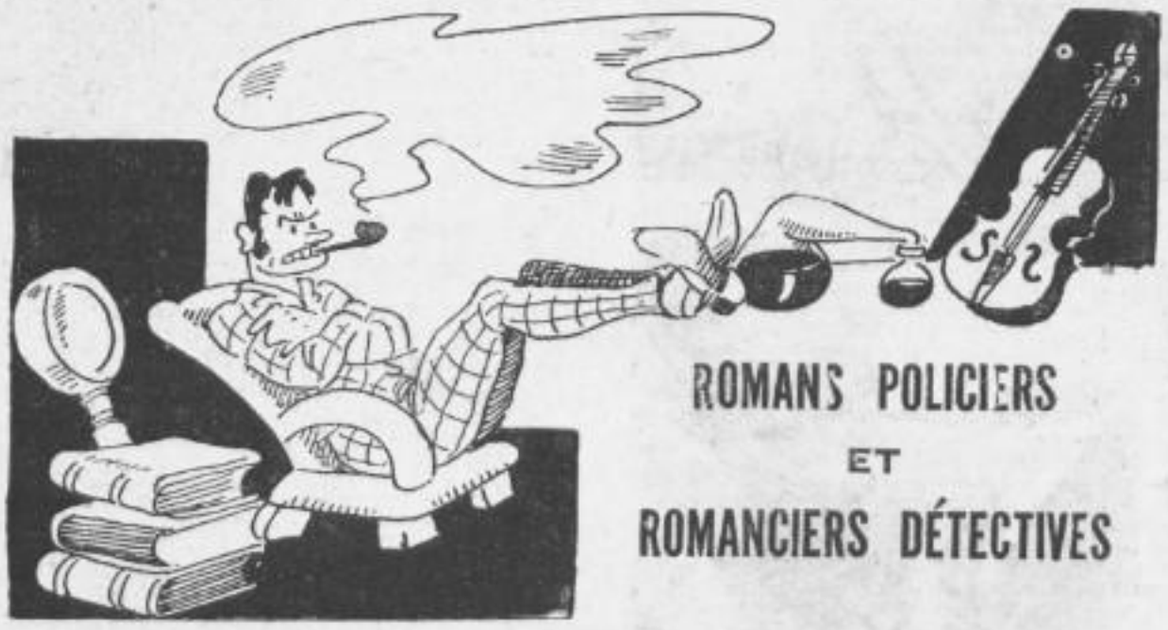
LE CENTENAIRE DU GABON

L'Afrique équatoriale française commémora en décembre 1938 ce centenaire par une série de quatre timbres.

La légende, en dessous du timbre, porte : « Mouilla en 1838. » C'est peut-être pour justifier la date du centenaire, car le commandant Louis Bouët-Willaumez ne mouilla dans l'estuaire du Gabon qu'en 1839. C'était jusqu'alors un centre actif et très important du trafic des Portugais marchands d'esclaves.

Bouët-Willaumez naquit à Brest en 1808, en 1839 il était lieutenant de vaisseau et commandait la canonnière La Malouine, *le premier navire français qui aborda au Gabon. Après avoir été gouverneur du Sénégal, pris part à la guerre de Crimée, commandé l'escadre de la Baltique en 1870, Bouët-Willaumez mourut en 1871 à Maisons-Laffitte.*

En 1842 fut créée, à l'embouchure du Gabon, une station de ravitaillement; la France avait obtenu la cession d'une partie du territoire gabonais. La commémoration de ce centenaire fait penser à un cinquantenaire, puisqu'en 1888 un décret réunit le Gabon et le Congo sous l'autorité d'un commissaire général français.



ROMANS POLICIERS ET ROMANCIERS DÉTECTIVES

EDGAR POE

Ceci se passait en Amérique il y a environ cent ans.

Une jeune et jolie vendeuse d'un grand magasin new-yorkais avait été assassinée dans des conditions mystérieuses.

Comme cela se passe encore de nos jours, toute la presse publia au fur et à mesure tous les renseignements recueillis par les policiers chargés de suivre l'enquête.

Cependant, faute de preuves suffisantes, l'affaire fut classée au bout de quelques semaines...

...Un jeune romancier d'alors, Edgar Allan Poe, imagina de mener l'enquête jusqu'au bout, à sa manière, en utilisant comme seuls documents les détails révélés par les journaux au cours de l'enquête officielle.

Et il parvint ainsi, à force de raisonnement, à découvrir un assassin présumé. Plutôt que de porter sa découverte à la police, ce qui ne lui aurait probablement causé que des désagréments, Edgar Allan Poe fit un roman de son enquête, et s'en fut le remettre à un éditeur qui, soucieux du bon renom de sa maison, n'eut garde de publier un livre aussi brûlant...

Enfin, quelques années plus tard, les aveux tardifs de certaines personnes ayant été mêlées à l'affaire permirent enfin la découverte et l'arrestation du coupable...

...C'était bien celui qu'avait découvert et désigné Edgar Poe!

CHARLES DICKENS ET LE MEURTRE SANS ASSASSIN

A quelque temps de là, une revue entreprit la publication d'un roman de Charles Dickens. Dès les premiers chapitres, il était question d'un crime mystérieux dont on ne pouvait espérer la solution avant les dernières livraisons... Cependant, Edgar Poe, alors âgé d'une trentaine d'années, démonta et reconstitua le mystère sans attendre la suite!...

Vous imaginez sans peine le désarroi de l'éditeur, la fureur de l'auteur et la surprise du public surpris de voir ainsi son auteur favori tenu en échec par un jeune concurrent!...

Tout de même, Dickens eut sa revanche, si l'on peut dire, lors de la publication de son dernier roman : *Edwin Drood.*

Le sujet de ce livre était — encore — un assassinat dont l'auteur ne devait être révélé aux lecteurs qu'à la dernière page, après qu'on leur eût fait soupçonner tous les personnages innocents...

Mais le malheur voulut que Dickens mourût avant d'avoir terminé son livre, et sans qu'il ait laissé de notes explicites! Aussi, personne ne put jamais deviner lequel de ses personnages était réellement le coupable.

Des recherches ont été effectuées, et bien des hypothèses vraisemblables ont été échafaudées, mais jamais personne ne put cette fois obtenir de certitude : suivant la formule consacrée, l'auteur a emporté le secret dans sa tombe.

N'est-ce pas que les histoires vraies ne sont pas toujours les moins intéressantes?...

○ ○

COMMENT CONAN DOYLE FIT NAITRE SHERLOCK HOLMES

Tout le monde a entendu parler de Sherlock Holmes, le génial policier imaginé par sir Arthur Conan Doyle. Ce que l'on connaît moins bien, c'est comment l'idée vint au célèbre romancier anglais de faire vivre, pour le plus grand plaisir de millions de lecteurs de toutes langues, un tel personnage capable de débrouiller les pistes les mieux dissimulées, en combinant merveilleusement les constatations matérielles et le raisonnement en apparence le plus rigoureux.

Non, ce n'est pas la fréquentation des détectives les plus astucieux qui inspira sir Conan Doyle, mais celle d'un professeur de médecine de ses amis, le Dr Bell. Et voici comment :

Un jour un malade se présenta chez le Dr Bell qui était entouré de quelques amis dont le jeune Conan Doyle. Ayant très rapidement examiné le malade — qu'il ne connaissait pas — et sans même l'avoir interrogé, le docteur se tourna alors vers ses amis médusés :

— *Cet homme est un militaire récemment libéré d'un régiment écossais où il était sous-officier, et il a été en garnison aux Barbades...*

Stupeur générale, d'autant plus que le patient reconnaît la justesse des propos!...

Alors le Dr Bell s'expliqua :

— *Cet homme est poli, mais il n'a pas retiré son chapeau en entrant, car cela ne se fait pas au régiment. S'il avait été libéré depuis longtemps, il aurait pris les usages civils. Il a un air d'autorité qui dénonce le sous-officier et il est évidemment écossais. Enfin l'affection dont il souffre est particulière aux Antilles...*

Une autre fois le Dr Bell recevant un malade lui demanda s'il était bien vrai qu'il avait traversé pour venir un certain terrain de jeu des environs.

— *Vous m'avez donc vu ?*

— *Non, mais vos chaussures sont tachées d'argile claire et, à l'entour de la ville, il n'y en a que dans cette région...*

Les leçons n'avaient pas été perdues.

Mais lorsque plus tard Conan Doyle, devenu célèbre, avoua au Dr Bell l'origine de sa vocation, — et de sa fortune, — ce dernier eut beaucoup de mal à croire son ancien élève. Et il ne fut jamais capable de débrouiller les énigmes soigneusement enchevêtrées par celui qui n'avait pourtant fait que suivre la voie qu'il lui avait tracée.

○ ○

VIE ET MORT DE SHERLOCK HOLMES

Et maintenant que vous savez comment naquit Sherlock Holmes, peut-être voulez-vous savoir comment il mourut... ou faillit mourir.

Conan Doyle, après avoir publié une quantité de nouvelles où il mettait en scène son illustre policier suivi et aidé de son fidèle Watson, en fut fatigué avant ses lecteurs. Aussi décida-t-il de se débarrasser définitivement de son personnage devenu obsédant en le faisant périr dans un ravin des Alpes.

Ce dernier roman sitôt paru, Conan Doyle reçut un véritable monceau de lettres de lecteurs indignés : « Vous n'avez pas le droit de nous priver ainsi de notre personnage favori!... Grâce pour Sherlock Holmes!... Rendez-lui la vie!... »

... et Conan Doyle, ému de la douleur ou de la colère de ces milliers d'amis inconnus, — et « tenaillé par la tentation des prix élevés », avoua-t-il lui-même dans ses mémoires, — rendit miraculeusement la vie à son héros...

R. L. W.

Notre pochette M. C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours

Envergure 60 centimètres

Prix de vente :

15 francs à nos bureaux

16 fr. 80 expédiée franco

VARIÉTÉS

MÉTAPHORE

Quelle est l'expression de langage représentée ?

MOTS EN TRIANGLE

1. Butte de terrain qui n'est même pas une colline. — 2. Parties des animaux qu'on ne vend pas chez le boucher, mais chez le tripier. — 3. Grand homme de la Révolution française, qui fut tué par Charlotte Corday. — 4. Placé sous tous les établis, il sert à serrer. — 5. On y passe au moins le tiers de sa vie sans rien faire. — 6. Ce qu'aiment les chiens. — 7. Au commencement de la nuit.

Horizontalement. — 1. Par où fuit toujours un mauvais coup. — 2. Sorte de pieu qui servit jadis d'instrument de supplice. — 3. Militaire qui appelle le sol le plancher des vaches. — 4. Faire le serin.

Verticalement. — 1. Trois fois dans une assise. — 2. Pronom personnel. — 3. Préposition marquant le lieu par lequel on passe. — 4. Lorsqu'on l'a perdu, il faut verser l'enjeu. — 5. Textile végétal dont on fait de la toile très solide. — 6. Particule négative. — 7. Consonne de rue.

MOTS EN CARRÉ

1. Chef-lieu du département du Gard, qui possède de très belles ruines romaines. — 2. Prénom féminin. — 3. Mot qu'on doit dire, si on est poli, quand on reçoit un service ou un cadeau. — 4. Vente aux enchères. — 5. Grand fleuve de France qui se jette dans la Manche.

CHARADES

Mon premier n'est plus à boire,
Mon deuxième n'est plus à faire,
Mon tout est un meuble de salle à manger.

Mon premier est indispensable en cas d'incendie,
Mon deuxième est où on va après le dîner,
Mon troisième est ce que 110 personnes ont au milieu de la figure,
Mon tout est ce qui arrive aux enfants insupportables.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 173

Horizontalement. — 1. Le talent des cuisinières s'applique à en utiliser de bonnes. — 2. Qui ont vécu beaucoup d'années. Consonnes de rat. — 3. Sorte de panier très plat qui servait autrefois à débarrasser le grain de sa balle. Mois très chaud. — 4. Lorsqu'elle devient trop grande, on risque de souffrir du mal de montagne. — 5. De taille démesurée. Canton de la Côte-d'Or. — 6. Très savantes. — 7. Leur réunion peut former un grand fleuve. Lettre grecque. — 8. Montre qu'il a trop chaud. Conjonction de coordination.

Verticalement. — 1. Détruites par un grand cataclysme. — 2. Arriver au même niveau. — 3. Être mythologique qui tenait à la fois de l'homme et du cheval. — 4. En matière de... Qui est contre l'usage ou la raison. — 5. Rend un foyer plus ardent. — 6. Absence de matière qui ne peut exister que grâce à la matière qui est autour. — 7. Faire entrer dans sa mémoire par un travail attentif. — 8. Débris tranchant d'un vase ou d'une bouteille.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 172

Horizontalement. — 1. Frênate. Ode. — 2. Iota. Angles. — 3. Etalon. Roc. — 4. Rayant. Enée. — 5. Été. Gagnant. — 6. Mi. Tulle. Ta. — 7. Eve. Leu. Gel. — 8. Nérée. Cet. — 9. Grenoble. — 10. Son. Osiers. — 11. Citerne. Tel.

Verticalement. — 1. Fiérement. — 2. Ratative. Si. — 3. Etaye. Ergot. — 4. Gale. Erne. — 5. Ongulée. — 6. Tantale. Non. — 7. En. Glucose. — 8. Grené. Obi. — 9. Olana. Gilet. — 10. Décente. Ere. — 11. Es. Etale. Si.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 172

Mots en carré

M U S E R
U S A G E
S A V O N
E G O U T
R E N T E

Mots en losange

M
M A S
M A T E R
M A T I N A L
S E N A T
B A T
L

Anagrammes doubles.

p L a C e
c U l O t
a M o U r
a l g L e
b E r E t
c R e U x
m E t R e

Mots décroissants.

E T A L O N N E
N E L A T O N
E T O N N E
T O N N E
E T O N
T O N
O N
N

Charades. — A, Lasse, Ka (Alaska). — La, Tout (Latin). — Cirque. On. Fer, En, Ce (Circonférence).

Devinettes. — La varice (ou l'avarice). — L'éternuement.

LE COURRIER DE JANOT

Henri Ipert, Annecy : Merci de ta longue lettre et de toutes les distractions qu'elle contient. Ton récit *l'École en hiver* m'a bien plu. — *Jacqueline Pebaumas, Sète :* Tu m'écris : « Mon Camarade *me plaît beaucoup, surtout les aventures de* Jim Mystère *sont magnifiques. Le roman* Tom Sawyer *est très intéressant.* Falzar *me plaît beaucoup. Toutes les aventures de* Mon Camarade *sont très belles et je crois que c'est le plus beau journal pour les enfants.* Les Aventures de Polycarpe *sont très drôles et très bien dessinées. Je voudrais qu'il y ait au moins une demi-page de ses aventures.* » Merci de tous ces gentils compliments et de l'histoire pour rire que tu m'envoies. — *Gilberte Rousselet,* Paris (19e) : Merci de ton joli récit. Tu m'écris : « *Toto et Toutoune sont deux petits enfants dégourdis et qui s'aiment bien, comme mon petit frère et moi. Je t'assure que si on enlevait Toto et Toutoune j'aurais beaucoup de peine.* » Sois rassurée, cette histoire qui plaît à tous continuera encore longtemps. — *Micheline Berthelot, Mirville :* Tu m'écris : « *Aussitôt que* Mon Camarade *arrive, moi, papa, maman et ma cousine nous le lisons. Tout le monde trouve que c'est très beau.* » Tant mieux, cela prouve que *Mon Camarade* est le vrai journal de la famille. — *J. Leleu :* Merci de ta gentille lettre. Sois tranquille, nous ne supprimerons pas *Toto et Toutoune.* Nous verrons à reprendre et à développer le *Coin des Bricoleurs.* — *Aurore Bacci, Saint-Gaudens :* Je suis content que *Fred Hardi* te plaise beaucoup ainsi que *Feu Volant.* Merci du charmant récit et du beau dessin de ta sœur Serena. — *Léon Bally, Le Plessis-Robinson :* Merci de tes deux jolis dessins et je suis content que tu attendes chaque semaine notre journal avec impatience. — *Jean Lejarre, La Selle-en-Hermois :* Merci de ta lettre et de tes remerciements. Félicitations d'avoir été heureux au concours. — *Robert Cholet :* Merci de tes longs articles et récits que j'ai transmis à ces messieurs-dames de la Rédaction. — *Jean Isambart, Paris (5e) :* Nous allons faire, en effet, très prochainement, un nouveau Concours de mots croisés et je te souhaite cette fois-ci d'avoir un prix. — *Baulmon, Neufmanil :* Jean Viera, à qui j'ai transmis ta lettre, a déjà dû te donner des conseils pour la formation d'un Club ; le *Club des Sangliers,* puisque tu es des Ardennes, est un très beau nom. Nous publions régulièrement des modèles d'avion. — *Françoise Bonneau :* Merci de ta charade. — *Ita Kreba, Paris (17e) :* Merci de ton joli poème. Content que les transformations de *Mon Camarade* t'aient plu. J'ai bien aimé ton petit récit.

***

Martial Larroche, Bains-Douches, rue de Calais, Argenteuil (S.-et-O.), collectionneur de timbres, demande à correspondre avec Français ou étrangers (Russes, Belges, Anglais, etc.) pour échanger des timbres-poste. Lui écrire.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois... 2 fr. 50
3 mois... 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

BALEINIERS MODERNES

Bientôt il n'y aura plus de baleines... Brave baleine, tant d'ennemis s'acharnent à te détruire : les poissons et les épaulards pour te manger, les hommes pour te vendre en pièces détachées.

Déjà certaines espèces de baleine sont complètement disparues.

Maintenant ce sont les gros baleinoptères qui sont menacés. On en massacre 30.000 par an ! Pourtant cette chasse, comme toute chasse, est réglementée. Auriez-vous pensé que cette réglementation a été enregistrée par la Société des Nations, et qu'il y a des Conférences internationales où se discute le sort de la baleine? Tuer un lapin ou un perdreau, c'est un bon plat en perspective, rien de plus, tandis que tuer une baleine rapporte quelques centaines de mille francs. On comprend que la chasse à la baleine soit devenue une industrie employant des outils perfectionnés et qu'il y ait une concurrence farouche entre ces industriels, entre les États où une telle industrie est prospère.

Voilà bien longtemps qu'on chasse la baleine. Dès l'an 875 on les poursuivait sur le littoral des Flandres. Les rois d'Angleterre, maîtres de la Guyenne et de la Gascogne, prélevaient un impôt de 6 livres sterling sur chaque baleine capturée dans le golfe de Biscaye (une espèce de baleine, la *baleine biscayenne,* y était alors très répandue); et vers le milieu du XIVe siècle, ce que rapportait cet impôt suffisait au roi d'Angleterre à équiper tous ses navires de guerre. Sur la côte basque des postes de guetteurs signalaient chaque passage de baleine et aussitôt la chasse s'organisait.

Maintenant il faut chercher ces grosses bêtes au bout du monde : dans les mers du Sud, aux alentours des pôles. De puissantes compagnies équipent des flottes baleinières composées de bateaux-usines dépassant 12.000 tonnes, flanqués de bateaux-chasseurs très rapides ayant chacun un équipage de vingt hommes et munis à l'avant d'un canon-harpon (invention du Norvégien Sven Foyn).

Les bateaux-chasseurs patrouillent sans arrêt, fonçant à travers les mers ou explorant soigneusement chaque crique d'une côte, jour et nuit — la nuit aux projecteurs. Tous les hommes toucheront une part dans la prise d'une baleine. Aussi en profite-t-on pour leur imposer un rude service. Heureux celui qui peut dormir plus de trois heures de suite. Et quand une baleine est signalée elle n'est pas encore atteinte... Le bateau qui la poursuit est voyant, la bête se sent traquée, file entre deux eaux, plonge, ressort pour plonger de nouveau — des plongées de vingt minutes pendant lesquelles on perd sa trace. Cela dure souvent deux, trois jours, trois nuits. Enfin la voici proche. Et le harponneur à son poste. Tout l'équipage l'observe. C'est de son « œil », de l'exactitude de ses gestes que dépend la réussite de l'opération, c'est-à-dire de l'argent pour chacun. Car lutter contre le froid et le sommeil, avoir les bras rompus, les mains gercées, sur la peau les marques du fer ou de la corde, n'est-ce pas pour gagner plus vite de quoi rentrer au pays? Ah! vivre comme un rentier, dans une petite maison, devant une mer où on pêche de vrais poissons qui tiennent dans un filet!

Pan! Le coup de canon du harponneur envoie le fer qui siffle, entraînant derrière lui le câble en une belle courbe dans les airs. Touchée! Le harpon s'est planté dans le dos de l'animal qui se cabre; aussitôt — comptez 3 secondes — les cartouches de dynamite contenues dans le harpon explosent. Les poulies grincent. Le gros filin tend à se rompre. Pas de temps à perdre : la baleine morte irait au fond. Alors, savez-vous ce qu'on fait? Dès que les treuils ont amené contre le bateau l'énorme bête, un homme saute dessus, c'est le *gonfleur.* Comme il traite la baleine : avec des compresseurs automatiques il pompe de l'air à l'intérieur! Le gonflage dure quatre heures. Pauvre baleine, te voilà comme une épave de dirigeable flottant sur la mer. Pour compléter la ressemblance on y plante un drapeau au bout d'un harpon, ou on y peint un numéro, en gros chiffres. Et la baleine part à la dérive... Le poste radio lance un message signalant l'emplacement de cette baleine. Un bateau-convoyeur viendra le chercher tandis que le bateau-chasseur court déjà vers d'autres aventures. Le gros bateau-usine a son arrière qui bascule et forme plan incliné, de sorte qu'on pourra hisser la baleine sur le pont et la dépecer sans la moindre perte. Parfois le bateau-convoyeur ne trouvera pas la baleine signalée : un bateau pirate après avoir capté le message est accouru, a traîné vers quelque plage lointaine le monstre volé. Mais en ces régions désertes il est plus difficile de se cacher que partout ailleurs. Et comme il n'y a pas de police ni de juges à proximité, on règle ses affaires soi-même — à coups de fusil. Pas de pitié pour les pirates!

On a vu également de grandes compagnies baleinières recourir à des méthodes aussi malhonnêtes — mais plus hypocrites : le succès d'une expédition dépendant du harponneur, on tente d'« abîmer » les harponneurs des compagnies rivales, de leur faire perdre la sûreté de leurs gestes. Le moyen ? L'alcool. Comme on les fête ces harponneurs à leur retour, avec quelle générosité on leur paye à boire!...

Il ne faudrait pas croire que la chasse au harpon à main ait complètement disparu. Bien des peuples moins civilisés que nous vont encore en canot « piquer » la baleine. Ainsi les Esquimaux poursuivant sur de légers kayaks la moins grosse des baleines (8 ou 9 mètres de long... seulement) la baleine blanche ou *beluga,* qui leur donne peau, huile, os, viande; l'Esquimeau ne vit que de la chasse dans un pays où rien ne pousse, où il n'y a ni bois, ni fer; et son kayak est une peau de phoque tendue sur des os de baleine.

Mais une autre méthode de chasse à la baleine a disparu et c'est dommage, car on ne peut croire maintenant qu'elle ait jamais existé. Jugez-en. Au XVIIe siècle vivaient à Madagascar des baleiniers indiens qui, amenant leur canot sur le dos d'une baleine allaient rapidement ficher un pieu dans un des évents; sous la douleur la baleine fuyait, plongeait, sans pouvoir se débarrasser de l'homme cramponné à son pieu et qui, à la première occasion, bouchait de même l'autre évent; alors, malgré ruades et contorsions, la baleine était prise : elle mourait d'asphyxie; on n'avait plus qu'à la tirer avec des cordes, au rivage.

Les savants, eux aussi, vont chasser les baleines. Non pour les tuer, mais pour les étudier, pour repérer notamment leurs déplacements. Le jeu — un jeu difficile — consiste à *marquer* les baleines. Comment marque-t-on un oiseau? En lui mettant un fil à la patte. Un poisson? En lui passant une boucle d'oreille. Je ne plaisante pas. Il faut donc d'abord attraper (par pièges et pêche) oiseau ou poisson pour les marquer; et les rattraper ensuite pour faire les observations nécessaires. Sur un grand nombre de bêtes marquées il y en aura toujours qui se laisseront prendre.

Mais avec la baleine? C'est encore le canon-harpon qui sera employé. A la plus courte distance possible on canarde la bête; un harpon spécial entre dans sa chair, et, le manche de bois se détachant, y laisse la pointe d'acier que prolonge cette fois-ci un disque métallique. Ce disque est une grosse médaille qui porte des indications gravées, notamment celle-ci : « renvoyer » au Comité *Discovery,* Londres » ou « au Bureau International de Statistique, Oslo ». Ce n'est pas la pauvre baleine qui se chargera de cette expédition... la médaille est plaquée sur sa peau, les barbes de la pointe l'empêchent de sortir, la baleine promènera pendant des mois sa *marque* jusqu'à ce que, harponnée à mort, elle livre son secret au dépeceur — qui, lui, renverra la pièce en donnant des renseignements sur le lieu de la capture.

Des recherches ainsi faites et qui confirment les observations des baleiniers trouvant sur des baleines tuées dans le détroit de Behring des harpons provenant d'autres navires croisant dans la baie de Baffin (pour faciliter le travail scientifique on voudrait maintenant que tous les harpons fussent poinçonnés), il résulte qu'en quelques jours des baleiniers ont pu aller de l'Atlantique dans le Pacifique par ce fameux *passage du Nord-Ouest,* tant de fois tenté, ou bien des marins hardis trouvèrent la mort...

Quelles histoires vous raconter encore sur les baleines? Parlons du bruit de la baleine : blessée, elle souffle si fort qu'on croirait entendre gronder l'orage; la baleine franche, en se nourrissant, fait le bruit de faucheurs au travail; la petite baleine blanche, quand elle est sous l'eau, produit des sons aigres comme si elle jouait — très mal — de l'harmonica; la chanson cesse dès que l'animal revient à la surface. Est-ce possible? Mais oui, c'est exact.

L'épopée de Simbad le marin, le voyage aussi légendaire de saint Brandon et de ses 17 moines, nous font le récit de naufragés abordant sur un îlot désert, s'y reposant, puis allumant du feu; alors le sol remue sous leurs pieds, disparaît dans les flots : c'était le dos d'une baleine... « Oh! est-ce vrai? — Mais non, voyons, j'avais bien dit « légendes »; d'ailleurs, jamais une baleine ne serait assez grosse ni assez endormie pour qu'on se trompât à ce point.

Il y a cent ans, on a découvert sous le sol d'une cave, rue Dauphine à Paris, un squelette de baleine. Le cétacé avait dû s'échouer à cet endroit... — Pour une histoire drôle... — c'est une histoire vraie! Bien avant que Paris n'existe, des millions d'années avant que Paris n'existe, la mer recouvrait l'emplacement de la ville. Plusieurs fois la mer se retira puis revint sur la France. Aux débuts de l'époque qui vit apparaître l'homme et les mammifères (dont la grosse tante Baleine), la mer se retira pour de bon cette fois, mais lentement, et la Seine venant se jeter dans cette mer proche était alors un fleuve large de 8 kilomètres; rien d'étonnant à ce que des baleines soient entrées dans cet estuaire pour, gueule ouverte, y recevoir les petits poissons qui descendaient l'immense fleuve.

Autre histoire de baleine, qui sera forcément la dernière : bientôt il n'y aura plus de baleines...

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 38.669.

"FOU VOLANT"

PAR R. mellies

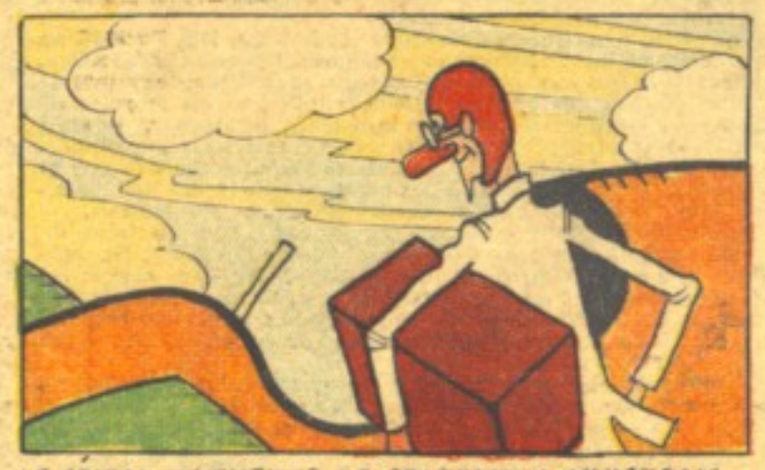
RÉSUMÉ

"FOU-VOLANT" ET JEAN MICRO ONT SAUVÉ DE LA BANQUISE EN DÉRIVE NORDBERG ET SES COMPAGNONS EN CET HONNEUR, LES ESQUIMAUX ORGANISENT UNE CHASSE À L'OURS

LA SEMAINE PROCHAINE : **FORT NELSON**

BEGONIA CHERCHEUR DE TRESORS

TOUTE LA POPULATION DE TOPINAMBOU-BOURVILLE S'EST RÉUNIE POUR VOIR S'ENVOLER L'AVION QUI VIENT D'ÊTRE TERMINÉ

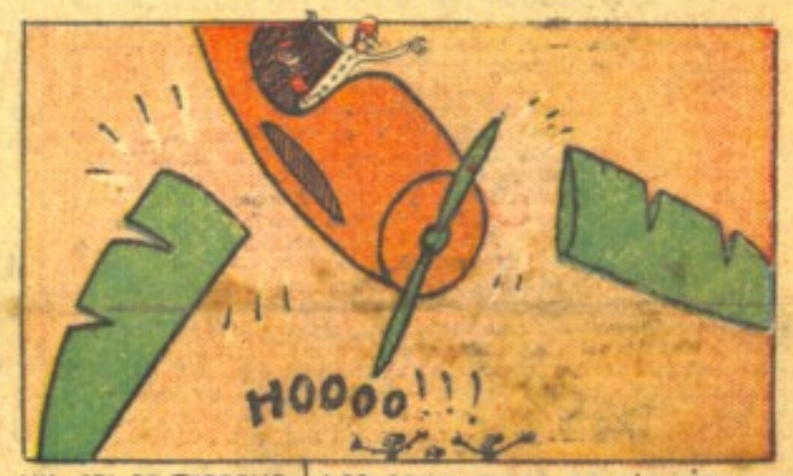


LE GÉNIAL INVENTEUR LE PROFESSEUR HUMERUS UNE CAISSE SOUS LE BRAS MONTE DANS L'AVION AUX ACCLAMATIONS GÉNÉRALES

HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA À LA TÊTE COURONNÉE D'UN INGÉNIEUX CASQUE EN NOIX DE COCO SALUENT MODESTEMENT LA FOULE

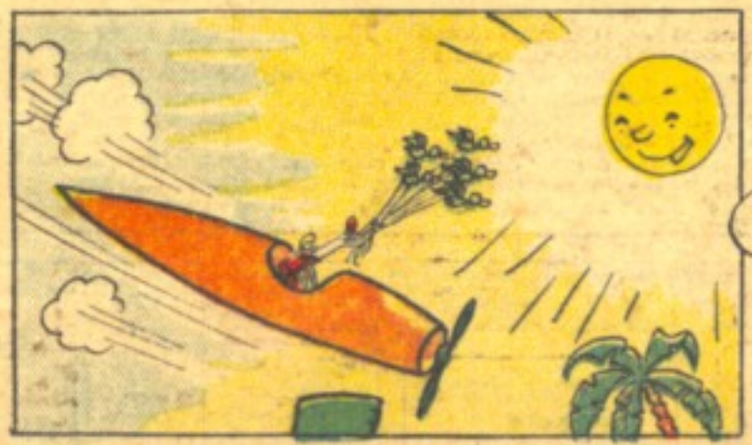
LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A TENU LUI-MÊME À COUPER LE CÂBLE QUI RETIENT LE PALMIER DE LANCEMENT DE L'AVION

À CE MOMENT LE PALMIER SE DÉTEND COMME UN RESSORT L'AVION S'ENVOLE. LES TOPINAMBOURBOIS HURLENT DE JOIE MAIS OTTO ET GROSSAC RICANENT



UN CRI DE TERREUR ! LES DEUX AILES DE L'AVION SE DÉTACHENT EN MÊME TEMPS LES CONQUÉRANTS DE L'AIR VONT ILS PÉRIR ?

MAIS SANS PERDRE LEUR SANG FROID LE PROFESSEUR HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA OUVRENT LA CAISSE QU'ILS ONT EMPORTÉE.



UNE MAGNIFIQUE TROUPE DE CANARDS SAUVAGES ATTACHÉS PAR DES FICELLES PREND SON VOL AU DESSUS DES DEUX AMIS

ET TANDIS QUE L'AVION SE BRISE AU SOL, LES DEUX AVIATEURS ATTERRISSENT SAINS ET SAUFS GRÂCE À LA NOUVELLE INVENTION DU PROFESSEUR.

N° 174

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 30 MARS 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE ET BOB SONT A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTÈS, PRISONNIER DES REBELLES AU MEXIQUE. JIM S'EST ÉGARÉ DANS LE TEMPLE AZTÈQUE LAISSANT BOB SEUL SUR LA MONTAGNE.

À SUIVRE

ALORS BOB RACONTA TOUTE SON HISTOIRE À FLÈCHE ROUGE (AINSI SE NOMMAIT L'INDIEN) .. IL LUI DIT POURQUOI IL SE TROUVAIT DANS CES PARAGES.. IL LUI CONFIA LA CRAINTE QU'IL AVAIT DU SORT DE SON GRAND AMI JIM ET DE CELUI DU PROFESSEUR PRISONNIER DES REBELLES

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates.*

Chapitre XIV. — NOSTALGIE

(Suite)

Tom secoua les autres pirates qui se levèrent en poussant des cris de joie. En un clin d'œil les vêtements furent par terre et en courant et gambadant ils se précipitèrent dans l'eau claire qui bordait leur petite plage de sable blanc. Ils n'éprouvaient aucun regret pour leur petit village qu'ils voyaient dormir là-bas, par delà la majestueuse largeur du fleuve. Quelques courants ou la montée du niveau de l'eau avaient emporté leur bateau, mais cet incident ne fit que les réjouir, c'était en quelque sorte le dernier pont qui les reliait à la civilisation, qui se trouvait coupé. Ils regagnèrent leur campement rafraîchis, le cœur joyeux et l'estomac dans les talons. En un instant le feu fut ranimé, tandis que Huck découvrait non loin de là une source d'eau claire et fraîche. Les enfants se fabriquèrent des coupes avec de grandes feuilles : cette splendide eau fraîche agrémentée du charme de la forêt sauvage remplaçait merveilleusement le café. Joë se mettait déjà en devoir de couper quelques

A deux kilomètres descendait le petit vapeur, mais les enfants ne distinguaient pas ce que faisaient les gens...

tranches de lard pour le petit déjeuner, mais Tom et Huck lui demandèrent d'attendre un instant : ils avaient remarqué un coin prometteur au bord de l'eau vers lequel ils se précipitèrent avec leurs lignes et la pêche fut miraculeuse. Avant que Joë ait le temps de s'impatienter, ils revenaient avec quelques perches, des gardons et un petit brochet; de quoi nourrir toute une famille. Ils firent frire ces poissons avec leur lard et furent tout surpris de constater que jamais poisson ne leur avait semblé plus délicieux. Ils ne savaient pas qu'un poisson de rivière est d'autant meilleur qu'on le fait cuire le plus près du moment où il a été pêché; ils ne pensaient pas non plus que la nuit à la belle étoile, les exercices en plein air, le bain, avaient aiguisé leur appétit.

Le repas terminé, ils firent la sieste à l'ombre, tandis que Huck fumait sa pipe; puis ils partirent dans les bois en exploration. Ils marchaient d'un pas alerte sur des branches mortes à travers des broussailles, se glissant sous les branchages des majestueux géants de la forêt qui laissaient tomber jusqu'au sol des lianes de vigne vierge; parfois ils rencontraient des clairières tapissées de mousse et émaillées de fleurs.

Ils virent des quantités de choses qui les amusèrent sans doute, mais aucune qui les étonna vraiment. Ils découvrirent que l'île avait environ quatre à cinq kilomètres de long sur quatre cents mètres de large et qu'à un endroit ils n'étaient guère séparés de la rive adverse que par un étroit canal de moins de deux cents mètres. Ils se baignaient à peu près toutes les heures, si bien que l'après-midi était déjà avancée lorsqu'ils regagnèrent leur campement. Ils avaient trop faim pour se remettre à pêcher et ils se taillèrent donc de belles tranches de jambon, après quoi ils s'installèrent à l'ombre pour bavarder. Cependant, la discussion ne tarda pas à tomber : le calme, la solennité qui pesaient sur ces bois et aussi le sentiment de la solitude commençaient à agir sur l'esprit des enfants et ils se mirent à réfléchir. Une sorte de mélancolie vague s'empara d'eux et prit bientôt corps : c'était la nostalgie du foyer. Même Huck aux Mains Rouges, lui-même, rêvait aux encoignures de portes et aux granges qui lui servaient d'abri. Cependant aucun n'avait le courage d'exprimer tout haut ce qu'il pensait.

Depuis un moment, les explorateurs avaient distingué un bruit vague dans le lointain, quelque chose comme l'appel d'une cloche. Comme ce bruit se renouvelait à des intervalles assez réguliers, ils se regardèrent d'un air interrogateur et écoutèrent. Il y eut un long silence, rompu soudain par une détonation sourde.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Joë, en retenant sa respiration.

— Je me le demande, murmura Tom dans un souffle.

— Ce n'est sûrement pas le tonnerre, déclara Huck d'une voix blanche, parce que le tonnerre...

— Chut, dit Tom, écoutez et ne parlez pas !

Ils attendirent un instant qui leur parut un siècle, puis la même détonation sourde troubla le silence.

— Allons voir!

Ils se hâtèrent vers la rive qui faisait face au village, et ils purent examiner le fleuve avec attention en écartant les broussailles. A environ deux kilomètres, dans le courant, descendait le petit vapeur qui faisait le service régulier du fleuve. Le pont était noir de monde, et un grand nombre de barques à rames ou à voiles l'accompagnaient, mais les enfants n'arrivaient pas à distinguer ce que faisaient les gens. Bientôt un grand jet de fumée blanche s'échappa du bordage du vapeur et, tandis qu'il montait dans l'air en un nuage paresseux, le même bruit sourd se fit entendre à nos observateurs.

— Je sais ce que c'est, s'écria Tom. Il y a quelqu'un de noyé!

— C'est ça, confirma Huck. On a fait la même chose l'été dernier quand Bill Turner s'est noyé; on a tiré un coup de canon à la surface de l'eau et ça a fait remonter son corps. Il y a aussi des gens qui prennent des morceaux de pain, qui mettent dedans du mercure et qui les jettent dans l'eau! Quand une personne s'est noyée, la miche de pain flotte juste à l'endroit où elle a disparu.

— Oui, j'ai déjà entendu parler de ce truc-là, déclara Joë, mais je me demande qu'est-ce que le pain vient faire là-dedans.

— Oh! ce n'est pas tellement le pain, dit Tom, ce qui a surtout de l'importance c'est ce que l'on dit au moment où on le jette à l'eau.

— Mais les gens ne disaient rien, dit Huck, je l'ai vu faire... ils ne disaient rien!

— Ça c'est drôle, dit Tom. Mais peut-être qu'ils parlaient tout bas. C'est sûr qu'ils devaient dire quelque chose, tout le monde sait cela.

Les deux autres enfants finirent par admettre que Tom avait raison : il est impossible d'admettre qu'un simple morceau de pain, si on ne l'a pas instruit par une formule magique, soit capable d'agir d'une façon intelligente, surtout quand on le charge d'une commission de cette importance.

— Nom d'une pipe, je voudrai bien être de l'autre côté! s'écria Joë.

— Moi aussi, dit Huck. Je donnerai n'importe quoi pour savoir ce que c'est.

Les enfants se turent et considérèrent le spectacle. Tout à coup une idée lumineuse traversa le cerveau de Tom qui s'exclama :

— Les gas, je sais qui est noyé! c'est nous !

A l'instant ils se sentirent transformés en héros. Quel merveilleux triomphe, ils avaient disparu, on les pleurait; des cœurs se brisaient, on versait des larmes; des gens se reprochaient d'avoir été trop durs avec eux et étaient bourrés de remords et, par-dessus tout, ils étaient l'objet des conversations de toute la ville et l'objet de l'envie de tous leurs camarades.

C'était merveilleux, quelle belle chose que d'être pirates.

Au crépuscule le vapeur reprit son service régulier et les embarcations à rames ou à voiles disparurent. Les pirates retournèrent à leur camp, rayonnant de vanité devant leur nouvelle gloire et les soucis qu'ils avaient provoqués.

Ils prirent du poisson, préparèrent le souper en se demandant ce que l'on pouvait dire et penser d'eux au village, et l'image qu'ils se faisaient de la détresse de leurs parents et amis leur faisait le plus grand plaisir; mais quand la nuit tomba, ils cessèrent peu à peu de parler; les yeux fixés sur le feu leur esprit vagabondait ailleurs. L'excitation était tombée et Joë et Tom ne pouvaient s'empêcher de penser à certaines personnes de leur maison qui ne devaient pas éprouver autant de plaisir qu'eux de cette belle escapade.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'espère que tous les membres des Clubs ont maintenant reçu ou lu le premier numéro de notre journal Le Castor *réservé aux membres des Clubs. Je suis persuadé qu'il vous a intéressés, mais je suis tout aussi persuadé que vous avez des critiques à faire sur sa présentation ou sur les articles qu'il contient. Je vous demande donc de m'envoyer des lettres de critiques (ou à la rigueur de compliments) sur ce bulletin et de ne pas manquer en même temps d'envoyer des articles écrits spécialement pour le bulletin. Je transmettrai le tout à mon ami Jean Viers, qui j'en suis sûr et certain fera son profit de vos critiques et des idées que vous pourrez lui donner, et qui sera tout à fait heureux de pouvoir publier des articles et des nouvelles des Clubs dans le prochain numéro de notre petite revue mensuelle des Clubs,* le Castor.

C'est justement mon ami Jean Viers qui m'a fait parvenir ces deux petits récits faits par des castors et que je publie ici parce qu'ils montrent bien les journées agréables qu'on peut passer quand on a réussi à monter un Club des Amis de Mon Camarade *quelque part.*

Je donne, d'abord, la parole à Huguette Valadon, de Robinson, qui a 14 *ans, qui raconte comment le Club des Castors de son pays a passé les vacances du mardi gras.*

Pour la première fois depuis plusieurs années nous avons eu des vacances à mardi gras. Comment occuper ces vacances? A travailler, à jouer dans les rues, à faire, déguisés, le tour du village? Oui, c'est un instant de joie, mais cela dure une heure, et puis après on quitte son déguisement et on s'ennuie de nouveau.

Puis tout le monde ne peut se déguiser, et ceux qui jouent avec vous habituellement ont le cœur gros de penser qu'eux, ils n'ont pas pu se déguiser.

Au Club des Castors je vous jure que personne ne s'est ennuyé, bien que l'on ne se soit pas promené dans les rues masqués le mardi gras.

Ce jour-là, à midi et demi, on est parti joyeux avec le ballon de football. L'un après l'autre, on portait le sac qui contient le goûter, car il n'est pas oublié. Et, en bandes, garçons et filles nous voici en route pour Meudon.

Nous marchons une heure et demie sous bois, puis nous voici arrivés sur la terrasse. Là des bancs « nous ouvrent les bras ». On se déshabille, on se repose un peu. Mais malgré la fatigue, on ne peut pas laisser le soleil passer sans en profiter.

Aussi on part jouer au ballon, à qui pourra le renvoyer le premier. Après une demi-heure on est essoufflé, on a chaud. Alors, comme à la terrasse de Meudon un joli panorama se présente à nous, parmi le brouillard lointain nous cherchons quelques monuments de Paris : la Tour Eiffel, le Sacré-Cœur, les Invalides, Notre-Dame, etc.

Voici 4 heures, nous goûtons, des morceaux de pain sont distribués à chacun, avec du chocolat. Le goûter est vite fait, car le jeu nous a affamés. Si vous lisez les petits livrets de *Mon Camarade*, vous avez sûrement lu *Les jeux en plein air*, donc après l'avoir feuilleté, nous trouvons un petit jeu, on se divise en deux camps. On lance le ballon en l'air, à quel camp va-t-il venir? Puis on passe la balle à un camarade de son camp, si dix fois de suite on a pu passer la balle à des joueurs de son camp sans la laisser tomber, on a un point. Trois fois de suite arrivé au 9e point la balle tombe; on criait, on trépignait, de nouveau on était essoufflé, on reprenait un jeu tranquille.

Mais malheureusement le soleil se cache, le temps devient humide, il faut prendre le chemin du retour. Tristes, cette fois, de quitter, mais contents de la journée, on repasse sous les arbres une heure et demie à marcher. Tout le monde est fatigué, plus moyen d'avancer, mais le but n'est pas atteint; il faut continuer, on s'entraîne par des chants. Nous voici arrivés, on se quitte. En route, des petits mots échappaient : « C'est bien la dernière fois que je sors », et au moment où l'on se sépare, tout le monde voudrait y retourner demain.

Nous voici à la maison, c'est fini pour la journée, mais il ne faut pas se désespérer, car les vacances de Pâques arrivent à grands pas et ce ne sera plus quatre jours, mais huit ou dix. Huit jours où, j'espère, le temps sera superbe et où l'on pourra aller se promener et même se fatiguer.

Voici le récit d'une autre sortie des Castors. *C'est Roger Rouzé, de Châtenay,* 12 *ans, qui l'a écrit. Les* Castors, *ce jour-là, sont allés visiter Paris, qui, vous le savez, n'est pas loin de la vallée de Bièvre, patrie des* Castors.

Lundi, nous sommes partis à 1 h. 1/2 pour aller nous promener le long de la Seine. Nous avons pris le métro à la gare de Robinson. Le métro s'ébranle et part, nous sommes arrivés à la Chambre des députés. Là, la promenade commence. Nous traversons les rues. Jean nous montre la Chambre des députés, les Invalides et nous sommes descendus le long de la Seine où il y avait des pêcheurs. Nous regardons les péniches et les remorqueurs, Jean *(c'est Jean Viers-Janot)* nous a photographiés. Nous avons continué notre promenade.

Jean dit : « Venez voir ce qu'un remorqueur fait comme vagues. » Nous nous asseyons où il y avait des escaliers qui descendaient dans la Seine. Bernard voit une plante aquatique, la prend, et la donne à la petite Espagnole. Nous arrivons à l'île des Cygnes. Là, un pêcheur attache une corde à un arbre et descend le long de l'île pour mieux pêcher.

Quatre heures arrivent, et Jean me dit : « Viens avec moi chercher du pain. » Nous revenons, nous goûtons le long de la Seine et nous repartons tranquillement. Nous prenons le métro et voilà que toutes les lumières s'éteignent. Il y a une panne. Tout le monde descend à la station. Jean nous fait aller dans une autre galerie pour reprendre un métro qui nous conduit à Denfert, et après cela nous prenons un autre métro pour aller à Robinson. Nous rentrons chacun chez nous, bien contents de notre après-midi.

J'espère que ces jolis récits vous décideront à fonder des Clubs là où il n'y en a pas encore.

Je vous serre bien fort la main à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LES PAILLETTES

Pour égayer une robe de lainage, une robe sombre, ou simplement pour donner un petit air de fête plus habillé, voici un brillant petit col. La moitié du patron vous est donnée au tiers. Pliez donc votre papier au pointillé en A. En l'ouvrant vous aurez le col entier. Le demi-col que vous avez ici est compris entre deux cercles qui auraient 0, comme centre et 4 cm. 6 de rayon pour l'intérieur qui est aplati de 2 mm. vers l'autre bord du col au milieu dos, et de 10 cm. 1 pour l'extérieur.

Comme le croquis vous le montre, ce col monté fait de légers godets tout autour, qui font scintiller les paillettes. La patte de devant a l'air de le retenir, elle est en tissu de la robe et maintenue par un gros bouton comme la ceinture, tissu, robe ou bouton brillant de la teinte dominante des paillettes.

Pour exécuter ce col, vous calquez bien visiblemebt le dessin sur le patron en papier fort (repassez le dessin en rouge par exemple). Fixez en bâti fin qui le tienne bien, du gros tulle noir, bleu ou marron ; je veux dire du tulle très fort, mais à petites mailles.

Suivant bien le dessin, posez du cordonnet d'or (DMC n° 6) ou du cordonnet ou du coton perlé (toujours assez gros, presque 2 mm. d'épaisseur) ; après l'avoir piqué de place en place par des épingles pour les grands ronds, bâtissez-le par un fil

à cheval, puis fixez-le en prenant tulle et papier patron avec un fil fin d'Alsace, de la même teinte que le cordonnet, passé également en surjet. A l'intérieur, faites de même le contour des feuilles. Les bouts passés dessous seront fixés après, le plus invisiblement possible.

Vous avez maintenant trois grosseurs de paillettes à fixer. Autour du cou, les plus petites, très petites, 3 mm. à peine, sont rouges ou or, fixées par une perle de même teinte au centre. Dans le grand tour extérieur les paillettes de 4 mm. à peine seront or, fixées par une perle or ou jaune. De cette grandeur de 4 mm. seront les paillettes des feuilles vertes. Ce qui serait très joli c'est si vous pouviez avoir assez de couleurs de paillettes de 6 mm. pour que vos petites fleurs soient de teintes très variées. Ex. : une rouge, 1 jaune, 1 violette, 1 blanche, 1 bleue, 1 or, et reprendre la même suite. Mais vous pouvez les faire d'une seule teinte ou de 2, ou comme vous voulez.

Arrachez délicatement le papier en dessous après avoir enlevé les bâtis. Et rabattez votre tulle, qui a été coupé à 1/2 cm. du dessin ; bâtissez à l'envers, dessus ce rabat, un petit lacet de 1/2 cm. et cousez finement de la couleur du tulle de façon invisible à l'endroit.

Pour coudre les paillettes, voyez les croquis.

Pour les feuilles, vous remarquez que la 1re paillette est fixée par un point de piqûre, vous sortez l'aiguille au point de départ, contre la paillette ; enfilez une 2e paillette, repiquez dans le trou du milieu de la 1re pour ressortir tout près de la seconde, enfilez une 3e, repiquez (croquis). Les paillettes se recouvrent ainsi à moitié, ce qui forme la nervure et sa ligne centrale.

BOUQUET : Vous pouvez aussi faire de gentils bouquets miniature avec des paillettes cousues sur un fond, très serrées et montées ensuite sur des fils de fer réunis ensemble. Voilà des fleurs pour la chambre de Toutoune.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Sauce Robert. — *Voici une recette de sauce qui est excellente pour accommoder soit du porc chaud ou des restes de bœuf.*

Faire dorer dans du beurre des oignons coupés en dés, les saupoudrer d'un peu de farine, laisser prendre couleur, mouiller avec moitié vin blanc et fus de viande, ajouter un bouquet garni, du sel, poivre ; laisser mijoter doucement. Au moment de servir, mettre dans cette sauce un filet de vinaigre, deux cuillerées de purée de tomates et une cuillerée de moutarde.

Omelette aux pommes (recette alsacienne)

Beurre	40 grammes.
Œufs	2
Pommes reinettes	2
Farine	60 grammes.
Lait	1 décilitre.
Rhum	1 cuillerée.
Sel	1 pincée.
Cannelle	A volonté.

Éplucher et couper les pommes en tranches, aussi minces que possible.

Mettre la farine dans une terrine ainsi que les œufs, l'alcool et le sel. Remuer et battre la pâte durant au moins dix minutes. Ajouter peu à peu le lait de manière à ramener la pâte à l'état semi-liquide. Laisser reposer deux ou trois heures. Mettre les pommes et remuer.

Faire chauffer le beurre dans une poêle, lorsqu'il est chaud, y verser le tiers ou la moitié de la préparation. Répandre la pâte et les pommes bien uniformément dans la poêle. Laisser frire d'un côté, retourner à l'aide d'une spatule de fer, faire frire de l'autre côté. Saupoudrer de sucre avec ou sans cannelle et servir très chaud. L'omelette doit être très mince, sans quoi les pommes ne cuiraient pas, et il est indispensable qu'elles soient fondues, c'est-à-dire très cuites.

Faire la même opération pour la pâte qui reste.

Les Conseils de tante Camille

Pour repasser un lainage. — *Vous mouillez fortement un chiffon bien propre de coton et il faut beaucoup appuyer le fer ; l'eau pénètre. Pour chasser l'humidité, la vapeur d'eau, tapez ce lainage repassé avant de le retirer de la planche ou jeannette avec, par exemple, le dos d'une brosse, ce qui fait sortir la vapeur et évite que le vêtement, trop humide, ne se déforme.*

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

(74) RÉSUMÉ :

AU DÉBARQUEMENT, LES GANGSTERS PIF ET PAF ONT ESSAYÉ DE KIDNAPPER RALEU. MAIS TANDIS QU'ILS TIRAIENT D'UN COTÉ, LE BARON DUBELAIR LE TIRAIT DE L'AUTRE, ET LE RÉSULTAT EST QUE RALEU EST TOMBÉ A L'EAU ENTRAINANT LE BARON

CET ESSAI RATÉ, PIF, PAF ET Cie NE S'ATTARDENT PAS SUR LES LIEUX CRAIGNANT D'ÊTRE INTERROGES. L'AUTO DISPARAIT DONC, RALEU ET LE BARON...

...SONT REPÊCHÉS. PHOTOGRAPHES ET REPORTERS SONT SUR PLACE. LE BARON RACONTE LES FAITS A SA FAÇON ET LE LENDEMAIN ON LIT DANS LES JOURNAUX...

...UN RÉCIT ROCAMBOLESQUE SOUS LES TITRES EXTRAVAGANTS : « LE GRAND INDUSTRIEL RALEU ÉCHAPPE A UN ATTENTAT COMMUNISTE GRACE A L'HÉROISME...

...DU BARON DUBELAIR. RALEU, QUI A EU PEUR, CROIT A CETTE FABLE DE L'ASTUCIEUX BARON QUI GAGNE LA CONFIANCE DE RALEU QUI LUI MANIFESTE BEAUCOUP...

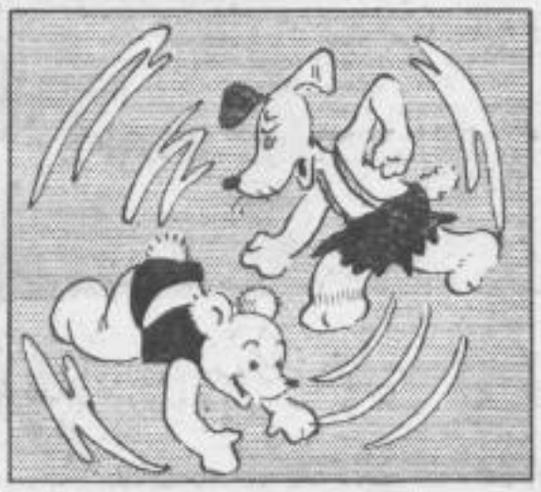
...D'AFFECTION. LE BARON ESPÈRE EN PROFITER POUR SOUTIRER A RALEU BEAUCOUP D'ARGENT. LES GANGSTERS, FURIEUX DE N'AVOIR PU KIDNAPPER RALEU...

...S'EMPARENT DU BARON D'ABORD POUR SE VENGER DE LUI ET ENSUITE DANS L'ESPOIR D'OBTENIR DE RALEU UNE RANÇON POUR LA DÉLIVRANCE DE SON CHER AMI. SEULEMENT RALEU...

...DU MOMENT QUE CELA RISQUE DE LUI COUTER QUELQUE CHOSE, OUBLIE IMMÉDIATEMENT LE CHER AMI ET TOUTE LA RECONNAISSANCE QU'IL CROYAIT LUI DEVOIR, ET LAISSANT CROUPIR...

...SON SUPPOSÉ SAUVETEUR AU FOND D'UN CACHOT. RALEU, PLUS RALEU QUE JAMAIS, REPREND LA DIRECTION DE SES VASTES USINES, MAIS PAT'SOUM, INVISIBLE, EST TOUJOURS LA.

FALZAR et FLOCHE



POUR RIRE UN PEU

Un nouveau riche a fait faire son portrait par le peintre à la mode. Il a déjà posé plusieurs fois, commence à en être fatigué et s'enquiert du moment où l'on pourra lui livrer le tableau.

— Je n'en ai plus pour longtemps, lui répond l'artiste, je vais y mettre la dernière main...

— La dernière main ! s'écrie le client, mais elles y sont déjà toutes les deux...

○

Lulu passe son certificat d'études et est interrogé en grammaire.

— Dis-moi mon petit, quel est le genre de « table » ?

— Féminin, monsieur.

— Bien. Et celui du mot « œuf » ?

— Euh ! cela dépend, monsieur, si c'est une poule ou un coq qui en sort.

○

M. Dupont ne veut absolument pas qu'il soit dit qu'il ronfle, et cependant son voisin de chambre, à l'hôtel, est gêné par lui chaque nuit.

— Je ne ronfle jamais, je puis vous l'affirmer.

— Mais comment pouvez-vous en être sûr ?

— Eh bien je suis resté éveillé une nuit entière pour m'en assurer...

○

Mot d'enfant. — On surprend Coco en train de griffonner sur du beau papier à lettres.

— Que fais-tu là ?

— Je t'écris une lettre, petite mère.

— Mais tu ne sais pas écrire.

— Si je sais.

— Alors, lis-moi ce que tu m'écrivais.

— Voyons petite mère, c'est pas à ceux qui les écrivent de lire les lettres, c'est à ceux qui les reçoivent

○

Une vraie curiosité, c'est celle qu'exhibe le directeur d'un musée forain :

— Approchez-vous, mesdames et messieurs, venez voir la merveille, le crâne de Napoléon Ier... Puis, en montrant un autre plus petit : Et celui-ci, le crâne de Napoléon lorsqu'il avait six ans!

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

LES NÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quelque sou, qui se trouve en Allemagne en juillet 1936, vient d'apprendre que des documents très importants qu'il a cachés dans un hôtel se trouvent au camp Parsifal, chez les hitlériens de Berlin, en possession de Ludwig Lestrage. Il prend aussitôt l'express pour se rendre au camp.*

Chapitre XXXVII

La Gestapo de Hambourg

L'organisation allemande est à juste titre réputée dans le monde entier. Mais il arrive parfois que d'un excès de bien peut naître un mal... La supérieure organisation de la Gestapo de Hambourg, ce le ministère police du IIIe Reich n'allait pas, du fait de ses multiples rouages et la multiplicité de ses transmissions, sans quelques lenteurs.

C'est ainsi que ce jour-là, il était déjà 6 heures du soir, et le commissaire Schelling se préparait déjà à quitter son bureau quand un oberleutnant des sections de sûreté gratta timidement à sa porte, tenant un dossier à la main.

— On m'attend pour prendre le thé chez Leni Riefenthal, dit sèchement Schelling. Qu'y a-t-il? faites vite.

L'oberleutnant Waidmann était littéralement terrorisé par la morgue et l'arrogance qu'affectait à l'ordinaire le commissaire Schelling. Cet homme grand et large d'épaules, qui se vantait d'avoir abattu plusieurs « *canailles judéo-marxistes* » de sa propre main, quand il dirigeait le camp de concentration d'Obersaltzberg, balbutiait et rougissait comme une jeune fille quand il se trouvait en présence de la bouche mince, du sourire ironique, des yeux bleu d'acier de Schelling.

— Voilà, monsieur le commissaire, il y a eu une panique au Zoo Hagenbeck, ce matin, un peu avant midi, au moment de l'orage...

— Je sais, je sais, j'ai eu un rapport. Un gardien légèrement blessé, une bousculade un peu vive, quelques pelouses piétinées. Un fait divers sans importance... La presse en aurait-elle parlé? Cela pourrait faire mauvais effet à l'étranger, et j'avais donné des ordres...

— ...qui ont été scrupuleusement respectés, monsieur le commissaire, affirma l'oberleutnant Waidmann. Mais ce n'est pas de cette bagarre même qu'il s'agissait. Vous n'ignorez pas que l'infirmière du Zoo est un des agents de nos services.

— Je ne l'ignore pas, elle a parfaitement compris son devoir d'Allemande... Mais où voulez-vous en venir?...

— Eh bien cette infirmière, quand elle était au chevet du gardien blessé a surpris une conversation des plus suspectes. Une certaine Mme Ulrich voulait acheter à tout prix un buste de notre Führer Adolf Hitler...

Le commissaire Schelling éclata d'un gros rire.

— Et c'est pour cela que vous risquez de me mettre en retard? J'ai un rendez-vous important. Mme Ulrich a acheté un buste de notre Führer, la belle nouvelle. Elle ne fait que son devoir d'Allemande...

— Mais... je dois vous dire que cette Mme Ulrich tient un bazar, et qu'elle vend précisément des bustes du chancelier. Elle n'avait donc pas besoin de ce buste, et c'est pour cela que sa démarche était des plus suspectes... Aussi nous avons pensé...

— Vous avez pensé quoi, Waidmann?... Décidément, plus j'y réfléchis et plus je vous trouve totalement idiot. Me déranger pour de telles vétilles!

Le commissaire se levait, prenait sa casquette, rajustait le baudrier de cuir qui tranchait sur sa veste noire.

— Alors au revoir, Waidmann, fit-il en le saluant d'un geste cavalier de la main.

— Mais, balbutia l'oberleutnant, écarlate, et qui bafouillait de plus en plus, je dois ajouter que je crois avoir retrouvé la piste de ce garçon français que vous aviez arrêté l'autre jour au consulat espagnol et que je sais aussi où se trouvent les documents qu'il avait dit avoir avec lui...

— Quoi?

Le commissaire Schelling, qui mettait ses gants, s'était retourné d'un seul coup...

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites? Un garçon que nous recherchons depuis quatre jours, et qui, j'en ai la conviction, a emporté dans ces documents des secrets d'Etats... Et vous mettez trois heures pour m'annoncer cela? Vous êtes idiot. Vous avez arrêté ces Ulrich, au moins...

C'était un rapport du voisin des Ulrich, le marchand de cercueils, qui avait mis les agents de la Gestapo sur la piste de Pierrot. Dans son délire, le jeune garçon avait parlé à la fois français et allemand. Sous cette revenait dans sa folie l'histoire d'un buste dont dépendait le sort du monde. Les choses étaient minces, et Pierrot hurlait malgré les efforts que faisait Mme Ulrich pour le faire taire. Ces propos, en apparence incohérents, avaient éveillé les soupçons du marchand de cercueils, d'autant plus que Mme Ulrich avait parlé dans le quartier d'un neveu qu'elle avait chez elle, et qui était tombé malade, et que l'espion, jadis fort lié avec les tenanciers du petit bazar, savait fort bien qu'ils n'avaient pas de neveux.

Le rapport du marchand de cercueils était passé, comme tant d'autres, sous les yeux d'un subordonné de l'oberleutnant Waidmann, et, bien que tous les agents du Gestapo de Hambourg avaient eu l'attention attirée sur la recherche urgente d'un garçon de quinze ans, ils n'y avaient fait aucune attention particulière, mettant cette histoire un peu incohérente sur le compte d'une rivalité de voisins, que le marchand de cercueils satisfaisait comme il le pouvait. Mais le hasard avait fait que le rapport de l'infirmière du Zoo tombât sous les yeux de l'agent qui avait lu le premier rapport. Il se rappela l'histoire de « buste dont dépendait le sort du monde » qui l'avait frappé. Il avertit ses chefs... Deux heures plus tard, des hommes en chemise brune faisaient irruption dans la boutique des Ulrich, les arrêtaient, mettaient le magasin à sec... Sur le trottoir se fracassaient les tasses où était écrit *Souvenir de Hambourg*, les boîtes en coquillages, les miroirs bon marché.

— Qui auraient jamais cru que ces Ulrich étaient juifs, disaient les voisins.

Le marchand de cercueils, hilare, sur le pas de sa boutique, regardait avec satisfaction les vitrines voler en éclats. Un camion de police avait déjà emporté les vieillards... Le voisin ramassa sur le sol un baromètre à cadran, qui, par miracle, ne s'était pas cassé.

— Pas besoin de le laisser se fracasser, dit-il, cela peut toujours servir... Il rentra dans sa boutique, accrocha le baromètre à un clou. Quand il revint sur le pas de sa porte, de pâles voyous, venus des bas quartiers de Hambourg, commençaient le pillage de la boutique.

L'interrogatoire des deux vieillards ne donna aucun résultat. Ils ne savaient rien, ils refusaient de répondre. On les roua de coups, mais rien n'y fit...

Mais le commissaire Schelling s'estimait satisfait. Un entretien avec l'infirmière du Zoo lui avait confirmé que le buste qui peut-être contenait les documents était au camp Parsifal, dans la grande banlieue de Berlin. Il téléphona aussitôt les ordres nécessaires à la Gestapo de la capitale, ajoutant qu'il arriverait par le prochain train pour s'occuper personnellement de l'affaire.

Chapitre XXXVIII. — Le camp Parsifal

Avant l'avènement de Hitler, les camps de nudistes étaient extrêmement répandus en Allemagne. Dans ces camps, situés aux alentours des grandes villes, des hommes et des femmes, vêtus de costumes de bain assez sommaires passaient leur journée à faire de la gymnastique et à se rôtir au soleil, ce qui ne pouvait qu'être excellent pour leur santé. Ces convaincus pensaient aussi qu'il ne suffisait pas d'exposer son corps aux rayons du soleil, mais qu'il fallait aussi se rapprocher le plus possible de la nature. Ainsi, comme il ne pouvait bien qu'il y avait deux ou trois millions d'années de cela, l'homme n'avait été qu'un singe supérieur qui sautait de branche en branche en se nourrissant de fruits, ces naturistes prétendaient aussi que les hommes étaient des êtres essentiellement frugivores et qu'ils ne retrouveraient la force et la santé qu'en se nourrissant exclusivement de fruits crus, et à la grande rigueur de légumes râpés, également crus.

Ces camps naturistes, auxquels l'essor le plus libre avait été laissé, furent accusés d'indécence par les dirigeants du IIIe Reich, quand ils prirent le pouvoir. On ajoutait que ceux qui fréquentaient de tels lieux niaient la prééminance d'une race sur les autres, qu'ils voulaient remplacer la noble langue allemande par le jargon international nommé espéranto, bref qu'ils constituaient de dangereux nids anarchistes qu'il importait d'exterminer.

Contrariées par des taquineries administratives, systématiquement découragées, les associations naturistes se désagrégèrent peu à peu mais certaines d'entre elles, qui avaient toujours été fréquentées par des partisans du IIIe Reich, persistèrent en trouvant une nouvelle forme, plus conforme aux buts poursuivis par le régime.

C'est ainsi que dans le petit village de Langensfeld, près de Berlin, le camp de la Vie pagane, qu'avait toujours dirigé l'ancien lieutenant von Sturm, était devenu depuis quelques années *le camp Parsifal*.

Le lieutenant von Sturm était devenu un théoricien écouté dans un petit cercle d'admirateurs, et il professait très haut que l'erreur des naturistes d'autrefois avait été de vouloir revenir à une nature universelle qui n'existait que dans la cervelle des fous admirateurs de Jean-Jacques Rousseau, des principes putrefiés de la révolution française. Ces hommes, dangereusement teintés de socialisme et de judéo-marxisme, avaient eu le tort de ne pas comprendre qu'à l'origine du monde il n'était pas trouvé une communauté humaine, mais déjà des races, des races saintes ou impures.

Ce qu'il fallait donc imiter, ce n'était pas la nature, mais la race à l'état de nature...

Au camp Siegfried on avait donc remplacé les slips de laine par des peaux de bêtes, et le frugivorisme avait été aussi sévèrement proscrit que le régime végétarien. Des textes d'une autorité historique indiscutable établissaient en effet que les anciens Germains se livraient à la chasse et mangeaient les gibiers. Les habitués du camp Parsifal eurent donc désormais non seulement le droit, mais l'obligation de manger de la viande, à la seule condition qu'il s'agît de gibier tué de ses propres mains.

On discuta toute une saison durant de la question, s'il fallait rétablir la hache de pierre et le javelot à pointe de silex pour la chasse, mais von Sturm établit qu'une des principales qualités de la race germanique ayant toujours été de fabriquer des armes, il n'y avait aucune raison de ne pas utiliser les armes modernes créées par le génie de la race. On continua donc de tuer avec des carabines à air comprimé, dans un enclos spécialement réservé à ce sport, les lapins de clapier que von Sturm, que son idéalisme de naturiste germanique n'empêchait pas d'être un excellent commerçant, faisait venir des halles de Berlin, et qu'il revendait aux pensionnaires de son camp avec un bénéfice appréciable, chaque *chasseur de Parsifal* étant tenu de verser, au trésorier du camp, deux marks par livre de gibier tué.

Pierrot n'arriva qu'à la nuit tombante au camp Parsifal. S'il avait eu la chance, à Hombourg, de trouver un express en partance à Berlin, il avait eu beaucoup de peine à découvrir les trains de banlieue qui conduisaient au petit village de Langensfeld. Quand il eut enfin le renseignement, quand il eut enfin trouvé la gare d'où devait avoir lieu le départ, il dut attendre une longue heure pour que démarre un petit tortillard qui s'arrêtait à toutes les stations et qui ne dépassait pas trente kilomètres à l'heure. Et quand il fut à Langesfeld, après avoir traversé les belles forêts de pins et les étangs mélancoliques qui entourent Berlin, il dut encore faire, dans un chemin mal tracé, quatre kilomètres à pied. S'il était remis de sa maladie, il était encore faible, il ne pouvait aller très vite...

La porte du camp Parsifal imitait celle d'un château fort, en beaucoup plus modeste s'entend, mais il n'y manquait ni des tours avec des créneaux, ni un pont-levis qui franchissait un médiocre fossé à sec, ni une herse qui était d'ailleurs impossible de baisser.

Devant la porte, de nombreuses voitures automobiles étaient arrêtées. De part et d'autre de la porte de bois commençaient les clôtures de fil de fer qui entouraient le camp.

Pierrot sonna à la porte du château fort.

Un géant à la barbe rousse, qui avait une toison fauve sur la poitrine et qui n'était vêtu que d'une sorte de caleçon en peau de lapin, vint ouvrir la porte avec une certaine solennité. Il tenait à la main une massue, et n'eussent été les lunettes d'or qu'il portait sur le nez, on eût cru qu'il était — comme ces hommes des *gouffres* que jadis Pierrot avait cru rencontrer — venu du fond des âges et de la préhistoire...

Le géant roux toisa Pierrot des pieds à la tête et lui demanda :

— Vous avez votre carte?... Nous n'acceptons les spectateurs à notre grande fête germanique de nuit que sur invitations...

Pierrot insista. Ne pourrait-il entrer en payant... Il était de passage dans le pays... Il venait visiter le camp, dont il avait beaucoup entendu parler. Il était précisément très désireux de voir cette fête de nuit...

Le géant roux fut inflexible. Pour être admis au camp, il devait avoir une invitation personnelle d'un des membres. Et s'il voulait être admis lui-même, il n'avait qu'à se trouver des parrains parmi les membres. On lui donnerait réponse dans un mois.

Comme Pierrot insistait, on lui ferma la porte au nez...

(A suivre.)

Un géant à la barbe rousse vint ouvrir la porte avec une certaine solennité.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

174

RÉSUMÉ. TOTO ET TOUTOUNE SE TROUVENT À LYON SUR LES TRACES DES BANDITS ANGELO ET LA TEIGNE. LE TÉMÉRAIRE TOTO VIENT DE TOMBER ENTRE LES MAINS DES BANDITS.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ
APRÈS AVOIR BLESSÉ MOURRIER, LE TRAÎTRE JARNAC S'EST RENDU MAÎTRE DE L'ASTRONEF EN ASPHYXIANT FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN.

AUTOUR DE MON ÉCOLE

● Récits et Dessins de nos lecteurs ●

Nous publions une page entière de récits et poème écrits par nos lecteurs et illustrés par eux.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

7 heures sonnent; vite je saute du lit. Brr, qu'il fait froid. Je jette un coup d'œil par la fenêtre : il neige, tous les toits sont blancs; quelques oiseaux frileux blottis l'un contre l'autre piaulent doucement. La neige, cette belle neige si attendue des enfants me donne de l'ardeur et en un quart d'heure je suis prêt.

Les mains dans les poches, gibecière au dos, me voilà parti à l'école, sifflotant un air populaire. La neige craque sous mes pas. Je m'approche de l'école car des cris, des rires se font entendre.

Là commencent les parties de boules de neige; les grands s'en donnent à cœur joie sur les petits qui s'en vont en pleurnichant, couverts de neige.

Plus loin, un petit groupe d'écoliers est en train de faire un bonhomme de neige; ici une glissade est réservée aux grands, tandis que d'autres, plus sérieux, discutent au sujet d'un problème ou d'un exercice de devoir. Malheureusement l'heure tourne vite et il est déjà 8 heures. En toute hâte on se dirige dans la cour. Un coup de sifflet arrête net les jeux; chacun se met à son rang, un peu morose, pensant aux bonnes parties qu'ils auraient pu continuer, et alors la classe commence.

Henri CHAUVEAU, 12 ans 1/2,
Choisy-le-Roi.

L'INSPECTEUR

On a eu l'Inspecteur,
Ça c'est une rumeur.
Oui, on a eu l'Inspecteur.

C'est un homme terrifiant
Qui fait peur aux enfants.
Oui, c'est un homme terrifiant.

Tout le monde tremble
Pendant sa présence
Oui, tout le monde tremble.

Enfants, rassurez-vous.
Il est sympathique.
Oui, enfants, rassurez-vous.

Il ne vient pas pour vous
Mais pour votre maître.
Non, il ne vient pas pour vous.

Claude POUZOLS,
Evreux.

UNE BELLE PROMENADE

Depuis le mois d'octobre nous versons tous les lundis à la coopérative de notre classe. Au mois de juil et nous devons faire une promenade en autocar dans l'Orléanais. Enfin le jour arrive. A 7 heures du matin nous arrivons devant l'école où le car et l'instituteur nous attendent. Le car démarre, nous chantons *Ma blonde*; nous arrivons dans le site magnifique de Fontainebleau. Nous nous arrêtons quelques instants dans la forêt. Nous repartons ensuite et vers midi nous sommes dans les environs de Montargis. Dans un petit bois nous déjeunons joyeusement, puis, après avoir fait la rituelle partie de « chat », nous repartons en direction d'Orléans et de la Loire. Bientôt nous apercevons la vieille cité que Jeanne d'Arc a rendu célèbre. Là nous contemplons la Loire à sec, puis nous allons visiter la source du Loiret. Nous prenons de l'eau de source et nous mettons le cap sur Paris. En cours de route nous nous arrêtons dans une petite auberge où l'on nous sert de la bière et de la limonade; chacun donne son opinion sur la journée, puis le car file vers Paris : Étampes, Montlhéry, Arpajon et Paris. Nous voici arrivés.

Quelle belle journée!

André ROSENTHAL, 11 ans 1/2,
Paris (3e).

L'ÉCOLE DU CENTRE

Mon école est petite mais il y a quand même sept classes. Dans ma classe j'ai de beaux livres neufs. Notre cour est vaste et goudronnée. A chaque récréation nous jouons, mais cela dépend des jours. Le mardi, quand il fait beau, nous allons au « stade luçonnais » et le vendredi nous faisons les loisirs dirigés. Notre classe est entourée par de belles images; les bureaux sont de beaux bureaux peints en noir. Quelquefois le maître n'est pas sévère et nous raconte de belles histoires. En ce moment il nous lit : *Sans Famille*.

J'aime beaucoup mon école parce que l'été elle est ombragée par de grands marronniers et l'automne nous jouons au marchand avec les marrons.

Pierre DENIS,
Luçon (Vendée).

LA DEMI-JOURNÉE DE PLEIN AIR DE L'ÉCOLE DE TRAPPES

Par un beau samedi d'automne nous allons au stade. Nous faisons de la gymnastique, et vient le match de football que l'on a coutume de faire pour nous distraire. On engage. C'est une course folle vers le ballon. Les gardes-buts le suivent d'un œil inquiet. Il arrive près des buts et y fait son entrée. Le camp adversaire se retire en poussant un haut cri de joie. On donne un nouveau coup d'envoi, mais du premier coup un de mes camarades projette le ballon dans un des buts. C'est à ce moment un nouveau cri de joie pour le camp adversaire qui s'exclame, rayonnant un à un. La partie continue; à 1 heures on se rhabille, puis on se met en rang. Reprenant le chemin du retour, on arrive à l'école, on prend notre sac. Salut, notre maître!... On s'en va chez nous.

Robin ELIE, 10 ans,
Trappes.
Journaliste du Club des Amis de *Mon Camarade* de Trappes.

MON ÉCOLE

C'est un très grand bâtiment d'où sort du toit la longue tige de fer du paratonnerre. La belle cour plantée d'arbres est entourée d'un mur d'une hauteur de 1 m. 50 environ. Dans notre grande salle de classe sont alignés quatre rangées de pupitres brillants. Deux grands tableaux noirs où sont inscrits les devoirs journaliers sont placés de chaque côté du bureau. Le matin nous rentrons; nous récitons la morale et nous faisons nos problèmes. A 10 heures nous sortons en récréation. Nous jouons au ballon, à la corde, au croquet. A 10 h. 1/4 nous rentrons en classe et nous faisons la dictée. Il est 11 heures, nous allons manger. A 1 heure nous rentrons en classe et nous faisons la leçon d'histoire ou de géographie, suivant le jour. La leçon finie, nous faisons de la couture et nous sortons en récréation. Le samedi nous allons chanter à la salle de l'Amicale. Nous sortons en récréation où nous nous amusons gaiement un quart d'heure. En rentrant nous corrigeons nos devoirs et à 4 heures moins 5 nous rangeons nos affaires. Nous partons, content s d'avoir fait une bonne journée de classe, en regrettant de quitter notre maîtresse qui est très gentille.

Louise MALLASSAGNE,
Is-sur-Tille (Côte-d'Or).

LE DÉPART POUR L'ÉCOLE

7 heures marque la pendule. J'entends maman dans la cuisine qui prépare notre déjeuner. « Allons, les enfants, descendez. Le café est chaud. » Vite je saute du lit, je réveille mon frère et ma sœur. Nous nous habillons à la hâte et l'on descend. « Bonjour, maman, il faut que je me dépêche, j'ai encore ma leçon d'histoire à apprendre. » Je fais ma toilette et l'on déjeune. J'ai souvent fini avant mon frère et ma sœur. Je cours à mon livre et j'apprends ma leçon. 8 h. 1/4. Vite, je passe mon tablier, boucle ma serviette, et me voici partis gaiement pour l'école avec mon frère et ma sœur. En route nous rencontrons souvent des petites amies et nous bavardons tout le long du chemin.

Andrée POULIN,
St-Quentin.

LA SORTIE DES ÉCOLES

Il est 11 h. 1/2. La rue est calme et tranquille. Quand tout à coup, troublant le silence, une cloche tinte. C'est le signal de la sortie. Des bandes de garçons et de filles sortent en bandes joyeuses. Et la rue est transformée en une vaste fourmilière bruyante. Ce n'est que des cris et des rires que l'on entend. Mais le maître est sur le trottoir; il donne des coups de sifflets stridents pour faire presser les trop nombreux retardataires.

Un instant après il ne reste plus personne, la rue est retombée dans le silence.

Marcel LETRIBOT,
Poissy (S.-et-O.)

L'ÉCOLE ROGER-SALENGRO

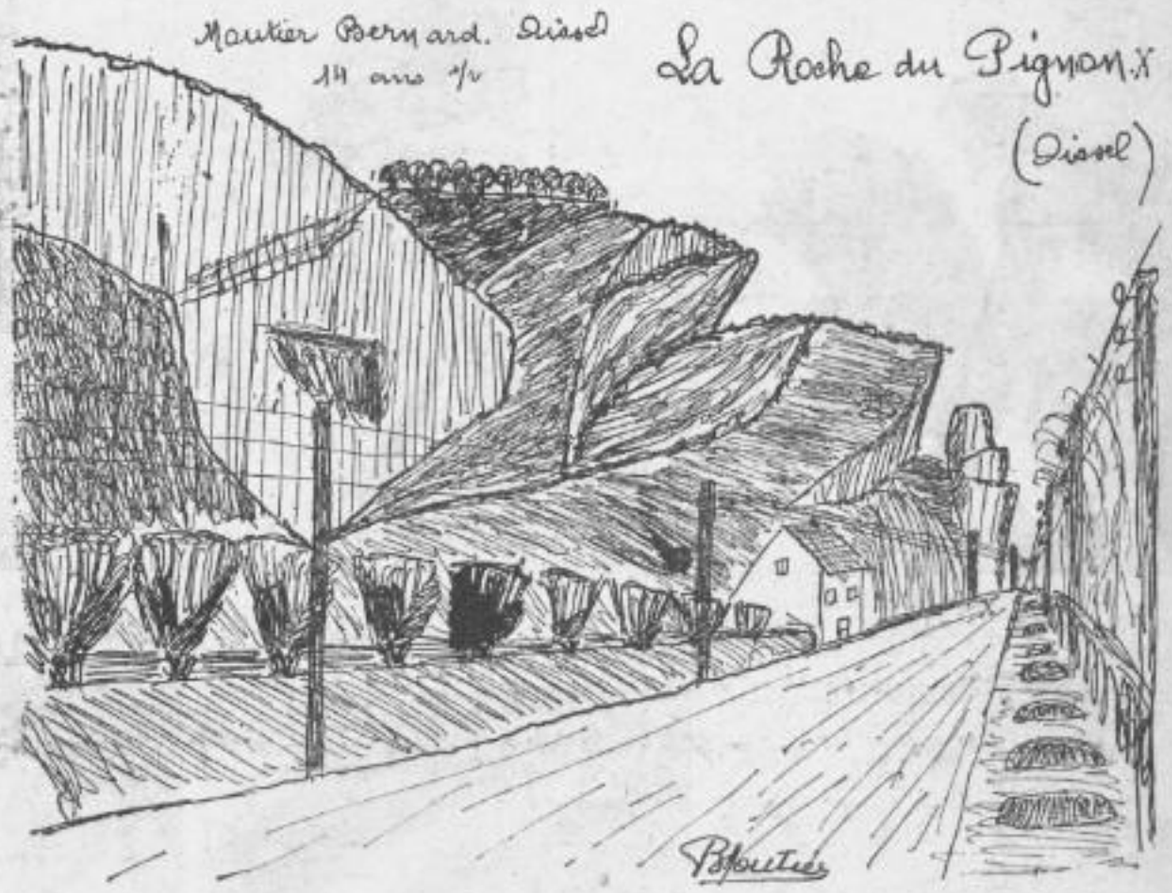
Vendredi 10 février

Cette école est située face au soleil qui, les jours d'été, envahit les salles de classe. Elle est composée d'un grand bâtiment long d'une centaine de mètres. La grande cour plantée d'arbustes nous permet de jouer aux récréations. Huit gros piliers de bois soutiennent une toiture qui forme le préau.

Quand j'entre dans la cour, j'entends mon camarade Gaspard qui me crie : « Jouvin, as-tu des billes? » Je me retourne vers lui et je lui fais un signe de tête pour qu'il sache que j'en ai, et la partie commence.

Mais bientôt un strident coup de sifflet annonce qu'il faut entrer en classe. M. Ledru, le directeur, a dans le hall une grande bibliothèque scolaire composée de huit cents livres, tous en bon état. J'aime m'y rendre pour avoir de beaux livres d'aventures comme : *Chasseur de loups, Chasseur d'or, Tueur de daim, Piège d'or, Croc blanc, Le Secret de l'or*, etc. J'aime l'école, car c'est là que l'on apprend à vivre.

Pierre JOUVIN,
Grand-Quevilly.



LES DISTRACTIONS DE L'ÉCOLE

Dans mon école, à Mouries, on joue beaucoup, surtout en compagnie de notre maître, M. Larguier, qui est très gentil d'ailleurs et qui nous fait jouer le mercredi au terrain de football et nous fait faire de l'exercice physique, sauts, courses, marches sur la pointe des pieds, etc. Il nous fait jouer au ballon que nous-mêmes avons payé.

Le maître est très brave avec nous, mais nous aussi sommes gentils pour lui. Mais ce n'est pas seulement au terrain que l'on s'amuse bien, mais dans la cour, pendant la récréation, sous la surveillance de notre brave maître que tous aimons.

D. R.

LA CRÈME RENVERSÉE

Un perroquet Coco, un chien Kiki et un chat Misou étaient en conciliabule devant le buffet sur lequel la mère Michel, leur maîtresse, a posé, hors de leur atteinte, une crème au chocolat. Kiki et Misou, alléchés par l'odeur qui descend du rayon, ne pouvaient résister à la tentation d'y goûter. Mais comment faire pour atteindre ce met tentateur?

— Coco peut nous rendre ce service, dit Misou.

— Je veux, répondit Coco, mais à une condition, que vous ne me tiriez pas les plumes?

— Ferme ton bec, bavard! reprit Kiki, la paix est faite!

Alors Coco, de son bec, saisit la bassine convoitée, la tire doucement... Mais patatras!... Tout dégringole et Kiki se trouve inondé par le liquide onctueux, et aveuglé, et pendant un bon moment, reste ainsi coiffé, à la dernière mode!

Et qui s'est régalé?

C'est Misou, qui trouva la crème exquise, et après avoir fait bonne chère, s'esquiva sans demander son reste...

Mais Coco, furieux de n'avoir pu goûter à la fameuse crème, crie : « Au voleur! arrêtez-le! »

Aux cris poussés par Coco, la mère Michel, interrompant son bavardage avec la voisine, accourt en trombe, un manche à balai à la main : « Qu'est-ce que je vais prendre si jamais elle m'attrape! songe amèrement Kiki.

Quand à Misou, le rusé Misou, qui s'est bien régalé, il est allé se blottir piteusement sous le lit de la mère Michel, laissant à Kiki le soin de recevoir une bonne correction en perspective.

Pierre DENIS, 10 ans.

LA COUTURIÈRE

Elle est levée le matin à la première heure et couchée le soir à la dernière heure. Toute la journée son aiguille passe et repasse entre ses doigts longs et minces. Son dos, toujours courbé, est devenu rond. Ses yeux sont toujours fixés sur son travail, et jamais elle ne lève la tête que pour recevoir une cliente. Elle taille, bâtit, coud et bientôt une robe est finie. Comme elle a du mérite! Sans elle que deviendrait-on? Nous n'aurions pas d'habits. Si, peut-être, mais pas si bien faits et si vite faits. Et puis les petites filles l'aiment bien parce qu'elle leur donne des chiffons pour habiller leurs poupées.

Mais quand le soir elle a fini son ouvrage, elle est fatiguée, elle prend à peine le temps de dîner et va se coucher. Quand le matin elle se réveille, elle voudrait bien rester au lit, mais son ouvrage l'attend, elle se lève.

Et ainsi se passe sa vie, jamais une minute de repos et presque jamais de distractions.

Micheline MARTELLIÈRE, 12 ans,
à Ivry (Seine).

PENSÉES TRISTES

Qu'il est doux de rester au coin du feu, quand dehors le froid est maître. C'est un plaisir réel pour moi de regarder tomber la neige et recouvrir le sol durci.

Aujourd'hui, jeudi, je suis devant un feu clair et pétillant. Assis confortablement et bercé par la musique de la T. S. F., je pense aux pauvres malheureux sans foyer. Je pense à ce qu'ils peuvent souffrir et grelotter. Et mon cœur se serre d'émotion. Quel long martyr pour ceux qui sont sans foyer. Beaucoup d'entre eux meurent, hélas! Pauvres victimes de ce grand bourreau.

Beaucoup doivent penser comme moi quand ils sont heureux.

Marcel DETUDOT,
à Poissy (Seine-et-Oise).

UN BAL DE FÉES

La reine des fées donnait ce soir-là, à minuit, un grand bal.

Quand arriva l'heure de la réunion, on vit les vers luisants s'installer sur les parois des roches, pour éclairer la grotte.

Bientôt, toutes les petites fées arrivèrent, au bras de leurs cavaliers, qui étaient des Lutins et des Elfes. Ils ne faisaient aucun bruit, et leurs pas étaient si légers qu'on aurait pu croire qu'ils ne touchaient pas le sol. Tout ce petit monde sautait, riait, dansait. Un petit Lutin jouait du violon très doucement. La reine des fées était encore plus jolie, ce soir-là. La robe de gaze, rose et brillante, illuminait toute la grotte. Les longs cheveux dorés étaient retenus par des étoiles brillantes. Son cavalier était le roi des Elfes, vêtu, lui, d'une combinaison de soie bleue, très jolie. Après le bal, toutes les fées allèrent s'asseoir sur un siège qui était un dé d'argent. Elles burent dans une feuille une goutte de rosée. Et quand l'aube s'éveilla, la grotte redevint libre, jusqu'au prochain bal donné par la reine des fées.

Gratienne ANDRIGHETTO, 12 ans,
à Bobigny (Seine)

VARIÉTÉS

LETTRES CACHÉES

Tous ces objets commencent par la même lettre.
Quels sont ces objets ?

MOTS EN TRIANGLE

1. Taille des épaules. — 2. Céréale particulièrement aimée des chevaux. — 3. Humidité qui humecte les plantes, le matin et le soir. — 4. Quelque chose. — 5. Article indéfini. — 6. Note de musique. — 7. Souvent muet.

MOTS CROISSANTS

(Ajouter chaque fois une lettre).

1. On me trouve au bout de la route. — 2. Note de musique. — 3. Mesure de surface. — 4. Décoré en vue d'une fête. — 5. S'engage pécuniairement dans une affirmation hasardeuse. — 6. La terre est la seule qui soit commune à tous les hommes. — 7. Patron de l'Irlande, qui portait le même nom que celui qu'on donnait aux conseillers particuliers des empereurs romains. — 8. Division d'un ouvrage littéraire.

1. Double dans un bobo. — 2. Conjonction de coordination exprimant le doute. — 3. Sert de pivot à la tête. — 4. Se trouve à l'extérieur, tout en étant à l'intérieur d'un immeuble. — 5. D'une longueur très petite. — 6. Les peintres de peu de talent en vendent quelquefois pour pouvoir la casser. — 7. Prêter une oreille attentive. — 8. Petite rectification apportée à une photo ou à un tableau.

CHARADES

Mon premier est un apprenti marin,
Mon deuxième est un pronom relatif,
Mon troisième nous porte tous,
Mon tout est soldat de Louis XIII.

Mon premier est un rongeur,
Mon deuxième est une note de musique,
Mon troisième se fait aux ficelles,
Mon tout est un grand poète du temps de Louis XIV.

Mon premier vit sur la tête,
Mon deuxième est une plante,
Mon tout est un jeune cheval.

Envoi de Jacques Berrier (Limours).

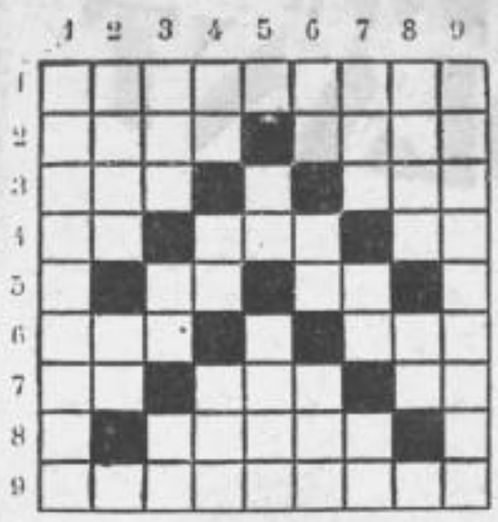
MOTS EN CROIX DE SAINT ANDRÉ

1. Nom de la première femme. Grand fleuve de Russie. — 2. Cède de la marchandise contre de l'argent. Grand lac d'Amérique. — 3. Grelles. Cosse de noix. — 4. Petit travail manuel que les jeunes enfants aiment beaucoup. — 5. Rire discret et très agréable. — 6. Qui concerne l'uranium. — 7. Entourées de branches épineuses, par protection contre la dent des animaux. — 8. Qui a subi un ancien supplice très cruel. — 9. Trouble électrique de l'atmosphère. Tissu et prénom russe. — 10. Liquide produit par le foie. De même valeur. — 11. Fin de participe au féminin. Choisi par le scrutin.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 174

Horizontalement. — 1. Sortes de lézards des pays chauds qui changent de couleur suivant celle des objets sur lesquels ils se trouvent. — 2. On passe successivement par tous au cours de la vie. Fit un choix minutieux. — 3. Jeu d'adresse qui peut devenir meurtrier. Coquillement qu'on extrait le plus souvent de la mer. — 4. Carte à jouer. Les éloges le sont à ceux qui les méritent. Participe d'un verbe gai. — 5. Fleuve italien. Coutumes. — 6. Sans aspérités. Du verbe avoir. — 7. Parcouru des yeux. Venus au monde. Exclamation enfantine qui exprime une volonté. — 8. Il faut en prendre pour mieux voir la perspective des beaux monuments. — 9. Font une sorte de ceinture.



Verticalement. — 1. Vieil instrument de guerre qui servait à lancer des blocs de pierre. — 2. Fais une action efficace. Lettre grecque. — 3. Grande étendue d'eau. Lettre grecque très utilisée en arithmétique. Consonnes de rat. — 4. En matière de... Note de musique. Préfixe qui signifie : nouveau. — 5. Absorbé, en parlant d'un liquide. Chacun rêve de l'être à son examen. — 6. Conjonction de coordination. A été bien appris. En qui on peut avoir toute confiance. — 7. Ornements généralement dorés. Pronom réfléchi de la troisième personne. Article défini. — 8. Reconnaître une accusation comme fausse. Adjectif numéral. — 9. Sur lequel les taches ou la poussière se voient beaucoup.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 173

Horizontalement. — 1. Recettes. — 2. Agés. R. T. — 3. Van. Août. — 4. Altitude. — 5. Géant. Is. — 6. Érudites. — 7. Rus. Ro. — 8. Sue. Et.

Verticalement. — 1. Ravagées. — 2. Égaler. — 3. Centaure. — 4. Es. Indu. — 5. Attise. — 6. Trou. — 7. Étudier. — 8. Tesson.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 173

Mots en triangle

M
A M
A B A
M A R A
R A T A
E T A U
L I T
O S
N

Mots en triangle

P
P A L
M A R I N
S E R I N E R

Mots en carré

N I M E S
I R E N E
M E R C I
E N C A N
S E I N E

Charades. — Bu - Fait (Buffet). — Eau - Lit - 110 nez (Au lit sans dîner).

Métaphore. — Recevoir un coup de téléphone.

LE COURRIER DE JANOT

Robin Elie, Trappes : Merci du récit et du dessin que tu m'as envoyés. — *Raymond Henry, Viéville-sous-les-Côtes :* Je vois que les histoires que tu préfères sont dans l'ordre *Jim Mystère, La Mort du Loup, Fred Hardi.* Beaucoup ont le même goût que toi. Nous tiendrons compte des demandes que tu nous fais. — *Solange Riche, Draney :* Je vois que *Toto et Toutoune* te plaisent beaucoup. Sois tranquille, nous ne le supprimerons pas. Nous n'en avions parlé que parce qu'un de nos amis nous avait posé la question, mais nous pensions bien qu'il serait le seul de son avis. — *René Planeix, Cramalière :* Nous ferons davantage de dessins-surprises comme tu le demandes. Dis-nous quelles sont les choses que tu ne comprends pas dans la construction du *M. C. 6.* Nous te les expliquerons. — *Robert Cholet, Pré-Saint-Gervais :* Nous verrons si nous pouvons établir un cours d'espéranto par correspondance. Je te réponds sitôt tes lettres reçues, mais le journal est très long à imprimer. — *Serge Goulay :* Merci de ton récit et de ton dessin. — *Léon Waismark, Bicêtre :* Te suis très reconnaissant de m'avoir envoyé des charades. — *André Cancelier, Noisy :* Je demande à La Coupille de donner des renseignements sur le *Gaudron Rafale* et le *Gaudron Luciole.* Content que le *Coin des Aviateurs* te plaise. Merci des charades. — *Henri Meneroud, Saint-Gervais :* Tes charades m'ont bien plu. Je les transmets. — *Marc Guyon, Maisons-Alfort :* Merci de tous les compliments circonstanciés que tu fais au journal. Ces messieurs-dames de la Rédaction en sont très contents et fiers. — *Martial Larochc, Argenteuil :* Content que *Mon Camarade* te plaise et que tu te réabonnes. J'insère plus loin ton annonce comme tu me le demandes. — *Charlotte Klotz, Méry :* Jean Viers te mettra en rapport avec des petits camarades du pays que tu désires. Ecris-lui aux bureaux du journal.

René Fabregat, Dormans : Merci de tes nombreuses distractions. Content que *La Mort du Loup* te plaise. — *Pierre Pardou, Tours :* Ton récit m'a plu. Les histoires que tu préfères sont *Fred Hardi* et *Jim Mystère.* Je te comprends. — *Denise Buisson, Vannes :* Merci beaucoup de ton récit envoyé pour notre Concours. — *Amagerbelli, Grenoble :* J'ai bien reçu tes distractions et ton récit. Je t'en remercie. Les mots croisés m'ont l'air très bien. La feuille que tu m'as envoyée est bien jolie et je l'ai accrochée face à la table où je fais mes devoirs. J'ai essayé d'en faire aussi avec une brosse, mais je ne suis jamais arrivé à un si bon résultat. — *Olga Zanelli, Paris* (20e) : Ton dessin est très joli et j'ai aussi bien aimé ton poème. Nous les publierons. — *Hana, La Charme, par Eloyes (Vosges) :* Tu as été bien gentil de m'envoyer un récit et des distractions. — *Raphaël Fegelson, Paris* (5e) : Merci de tes jolis poèmes si généreux. Je les transmets à ces messieurs-dames de la rédaction. — *Raoul Lambert : Quartier chinois* m'a bien plu et je pense qu'il sera publié. Tu l'as inventé, mais on croirait que c'est vrai. — *Jean Legendre, Paris* (18e) : Tu aimes *Toto et Toutoune,* mais tu le trouves pas très bien dessiné. Ce n'est ni mon avis ni l'avis général à ce qu'il me semble, car tu es le premier qui fasse cette observation. Notre insigne te sera envoyé contre 2 francs franco. — *Raymond Cosignoux, Paris* (18e) : Ton récit est extrêmement intéressant et je suis sûr qu'il sera publié. — *Jacques Berrier, Limours :* Merci de tes distractions. Content que ton stylo te plaise, je te demanderai un peu de patience pour les distractions. Nous en avons reçu beaucoup ces derniers temps et il faut attendre son tour.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Département militaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. .. .. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LES PEAUX-ROUGES

Moi, je suis *Œil de Faucon,* dit Janot; toi, Paul, tu seras *Pied agile,* et Pierrette s'appellera *Nuage rose,* elle soignera les bêtes et nous préparera de la bonne cuisine pendant que nous serons sur le sentier de la guerre. Vite : des plumes dans nos cheveux, cette ficelle comme lasso, j'ai un couteau entre les dents; toi, prends ce casse-tête; maintenant, partons sans bruit. Femme, pense à tes frères qui vont combattre les visages pâles.

— Ah! dit Paul, en se regardant dans la glace, j'ai plutôt l'air d'un visage pâle que d'un Peau-Rouge, vous deux aussi, c'est bien dommage quand on veut jouer aux Indiens...

Je vais tout de suite vous rassurer, mes amis. On raconte tant d'histoires sur les Peaux-Rouges... Sachez d'abord qu'aucun Peau-Rouge n'a la peau rouge. Il y a chez eux des types humains aussi différents qu'en Europe : un Suédois, un Bulgare, un Basque. La teinte de leur peau varie du blanc au chocolat, mais ils se peignent en rouge le visage, avant le combat, pour faire peur aux ennemis; ils tracent sur leurs joues, leur front, leurs paupières, parfois sur tout le corps, des signes mystérieux qui les protégeront, d'autres signes encore quand ils devront se rendre à une cérémonie religieuse, et des signes particuliers à leur tribu quand ils auront à rencontrer d'autres tribus, solennellement.

Mais les signes ne les ont pas protégés contre les mitrailleuses, les tribus n'ont pas su faire alliance; les quelques Indiens qui promènent encore leur beau costume et leur fier regard sont parqués dans des Réserves que visitent les touristes. Les vrais sauvages ce sont les blancs qui les ont massacrés, qui ont ensuite emprisonné les survivants.

Où sont-ils ces derniers Indiens? Où vivaient-ils les clans puissants de jadis, suivant par les grandes plaines de riches troupeaux de bisons ou s'élançant à la recherche d'un nouveau sol? Leur territoire, c'est l'Amérique du Nord. Il y avait des tribus peaux-rouges depuis les lacs et les forêts du Canada jusqu'aux crevasses rocheuses du Mexique; ils occupaient donc, et au delà, ce qui forme aujourd'hui les Etats-Unis.

On les nomme Indiens... parce que Christophe Colomb s'est trompé : quand il débarqua en Amérique, le grand navigateur croyait atteindre les Indes. Il décrivit donc ces *Indiens* aux gens d'Europe et, au bout de quelque temps, on n'eut plus d'autre ressource que d'appeler *Hindous* les gens de la vraie Inde!

D'où viennent-ils? Certains sont peut-être originaires de l'Inde? Avouez que c'est curieux. Il est certain qu'un grand nombre d'Asiatiques sont passés en Amérique, et à pied sec, ce leur était facile, car aux temps préhistoriques, l'Asie et l'Amérique étaient soudées à l'extrême nord (le détroit de Behring qui sépare aujourd'hui le Kamtchatka de l'Alaska n'existait pas); mais que d'autres aient pu traverser un immense océan pour s'y rendre ne semble pas croyable, et pourtant on en a la preuve : des Malais, des Australiens ont fait souche en Amérique.

A ces époques très anciennes des gens d'Europe aussi ont atteint le « Nouveau Monde », et sans avoir besoin d'un Christophe Colomb pour les guider. Car au milieu de l'océan Atlantique se trouvait alors un immense continent qui s'est depuis abîmé dans les flots, l'*Atlantide,* formant comme un pont entre l'Espagne et la Floride.

On peut même penser qu'une des tribus indiennes, celle des *Navahos,* est d'origine juive; il y avait également des tribus chez les Juifs et l'une d'elles a disparu sans laisser de traces... Or, bien avant que des missionnaires ne prêchent dans ce pays, les Navahos croyaient à un Etre Suprême qui créa un homme et une femme au milieu d'un beau jardin; dans les prières navahos revenait souvent le mot *alleluia;* la vie familiale, les armes, les coutumes des Navahos, notamment la défense de manger du porc, ressemblent à celles des Juifs.

Il n'est rien d'étonnant à ce que les races indiennes soient si différentes d'aspect.

Qu'a-t-on découvert de l'histoire des Peaux-Rouges avant l'arrivée des premiers conquérants européens (1512)? Rien, si ce n'est les traces de grandes civilisations disparues : des tombes sous des pyramides de terre, ou des villages entiers ainsi surélevés « de deux piques »; ailleurs, des villages taillés dans des falaises, avec de grandes chambres, des couloirs, des puits.

Les blancs auraient pu montrer aux indigènes de l'amabilité; sur l'immense continent américain il y avait place pour tous; regrettons qu'au lieu de chercher à comprendre les Indiens, à étudier leur langue, à connaître leur histoire, les pieux Espagnols aient préféré les massacrer ou les emmener en esclavage.

Avant que le combat commence, faisons défiler ces PeauxRouges. Regardez la carte. Vers le Canada, entre le fleuve Saint-Laurent et les monts Alleghanys, vivaient les *Algonquins* (parmi eux les *Mohicans*). Dans la région des grands lacs étaient établis les *Ottawas, Chippeways,* etc., et surtout les *Iroquois* (dont faisait partie la tribu des *Hurons,* nos alliés, contre les Anglais, au XVIIe siècle). Les *Muskokies* occupaient la Louisiane, la Floride (cette grande pointe vers le golfe du Mexique), de la côte au Mississipi.

A l'Ouest sont les vrais « Indiens des Plaines », dont les *Sioux* forment le groupe le plus important, et qui résistera le plus longtemps aux Européens; habitués à combattre leurs voisins *Pieds-Noirs, Corbeaux, Pawnies,* etc., ils s'uniront à eux pour lutter contre les nouveaux « Américains ». Entre le pays des Sioux et le Mexique sont les non moins célèbres *Comanches,* cavaliers incomparables. Peu avant l'arrivée des blancs, les *Apaches* ont descendu toute l'Amérique du Nord, pillant et tuant sur leur passage, pour s'installer solidement près des Comanches.

Comment vivent alors ces tribus? Les régions riches sont seules occupées. Les bêtes y paissent. A l'ombre des cèdres, des pins, parmi les cyprès, sont de légères maisons en bois, ou des huttes de terre, ou des tentes. La vigne sauvage pousse sur des coteaux. On a comme légumes des melons, des concombres et ces « racines bulbeuses » qui étonnèrent l'Europe, puis devinrent les banales — mais si bonnes — pommes de terre. Beaucoup de fruits, des fruits de toutes sortes, dans les plaines. Le maïs remplace le blé, la galette de maïs est un biscuit qu'emporte à la chasse l'Indien. Le cacao nous vient d'Amérique. Et le tabac, recueilli pour la première fois par les Espagnols à Tabasco, longtemps considéré par eux comme une fleur avant que Walter Raleigh n'en comprit le principal usage. C'est que le tabac avait une grande importance pour les Indiens : ils s'en servaient comme encens, aussi bien que comme excitant pour le prêtre qui voulait prophétiser (prédire l'avenir), ou comme médicament pour calmer la douleur. Fumer était non seulement un plaisir, mais symbolisait la paix; deux ou plusieurs hommes pour se témoigner de l'amitié se passaient le *calumet de la paix.*

L'Indien ne cultivait pas le sol, c'était un berger; un habile ouvrier aussi, sachant tailler le bois, la pierre, l'os, pour en faire des outils, des armes; les femmes ont appris à préparer et à coudre les peaux.

Admirez la technique habile de ces Peaux-Rouges dans la construction de bateaux; les premières pirogues durent être des arbres creusés, mais avec tant de soin, avec un tel souci de l'équilibre que ces légères embarcations — portables à dos d'homme — purent certainement s'élancer sur l'océan, vers l'Asie, vers l'Océanie.

Bientôt les Peaux-Rouges construisirent les *canoes* à fond plat, si parfaits dès l'origine, avec de l'écorce ou des peaux tendues sur une armature de bois; ce sont avec des canoes analogues que les Européens sportifs descendent aujourd'hui les « rapides » de nos rivières.

L'Indien était pêcheur, chasseur aussi. L'Amérique renfermait alors des animaux en abondance. Vers le Nord des bêtes à fourrures : castors, loutres, rats musqués, et bien des espèces de cerfs, d'élans, de rennes. Dans les grandes prairies, des antilopes, des poules sauvages. Peu de fauves : l'ocelot, le puma, le jaguar... et des ours, mais bien bons à manger. On chassait l'aigle, surtout le grand aigle à tête blanche, qui avait de si superbes plumes.

Souvent l'Indien se déplaçait en suivant ses troupeaux ou à l'aventure. Mais il ne connaissait pas le fer ni la roue et n'imaginait pas qu'on pût construire un chariot; on portait donc à dos d'homme ou d'animal; ou bien le *travoi* remplaçait la voiture : le travoi est un brancard dont deux bouts sont attachés au flanc d'un cheval ou d'un chien, les deux autres bouts traînant par terre : une sorte de traîneau qui ne devait pas glisser sur terre aussi doucement que sur la neige.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 53.669.

LE FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

QUITTANT À REGRÊT LA STATION DU CAP DE L'OURS, FOU VOLANT ET JEAN MICRO DOIVENT DESCENDRE VERS VANCOUVERT.

– SUIVEZ LA RIVIÈRE MACKENZIE JALONNÉE PAR QUATRE FORTS C'EST LA ROUTE LA PLUS SÛRE.

LA RADIO DU CAP DE L'OURS TRANSMET LA NOUVELLE À LA LIGNE DES FORTS SUR LE MACKENZIE.

FORT NELSON REÇOIT AINSI LE MESSAGE SUIVANT: BI-MOTEUR "HIRONDELLE". PASSERA CHEZ VOUS À 15 H. PRIÈRE BALISER 4 FEUX –

NORBERG ET SES COMPAGNONS FONT AUX AVIATEURS D'ÉMOUVANTS ADIEUX

CARTE DE LA LIGNE DES FORTS

METTANT CAP AU SUD, L'HIRONDELLE FILE SUR VANCOUVERT.

A FORT NELSON 4 FOYERS SONT ALLUMÉS, EN ATTENDANT L'AVION.

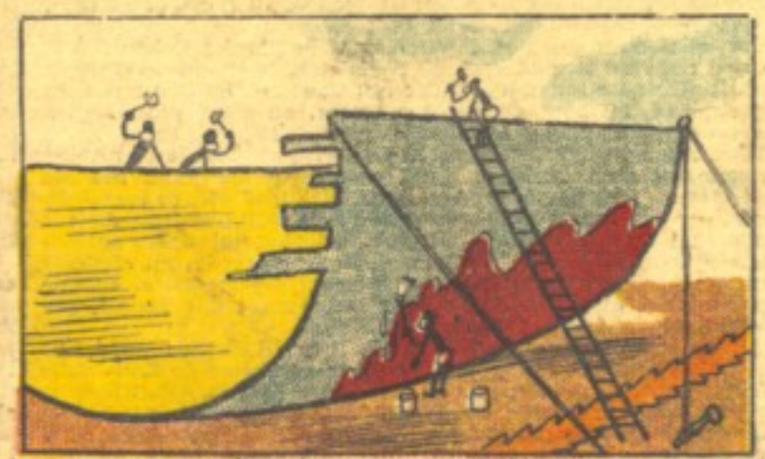
BEGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

GRÂCE AUX NOUVEAUX PLANS DU PROFESSEUR HUMERUS UNE TURBINE EN NOIX DE COCO EST CONSTRUITE PAR LES TOPINAMBOURBOIS

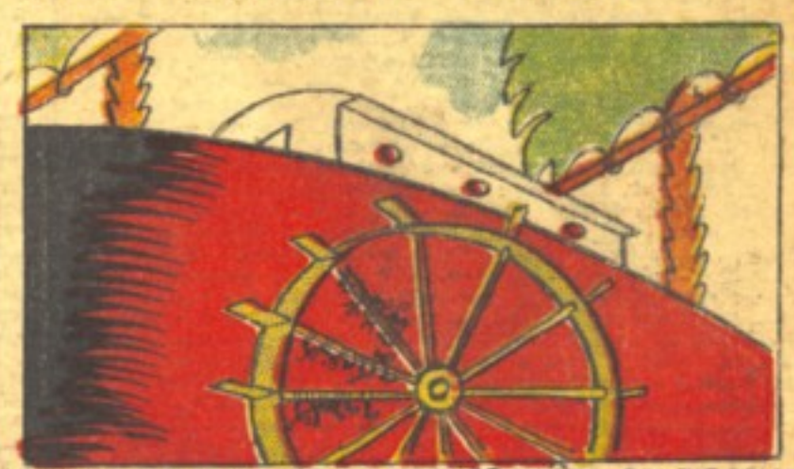
LA RÉPUBLIQUE EST ÉLECTRIFIÉE À LA GRANDE JOIE DU PRÉSIDENT QUI FÉLICITE HUMERUS ET SON AMI L'ASTUCIEUX BEGONIA

MALGRÉ LA GENTILLESSE DES TOPINAMBOURBOIS LES AMIS VEULENT POURSUIVRE LEUR VOYAGE ET DÉCOUVRIR LE TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE TOPINAMBOUBOUR APPREND AVEC TRISTESSE QUE SES DEUX AMIS VEULENT LE QUITTER



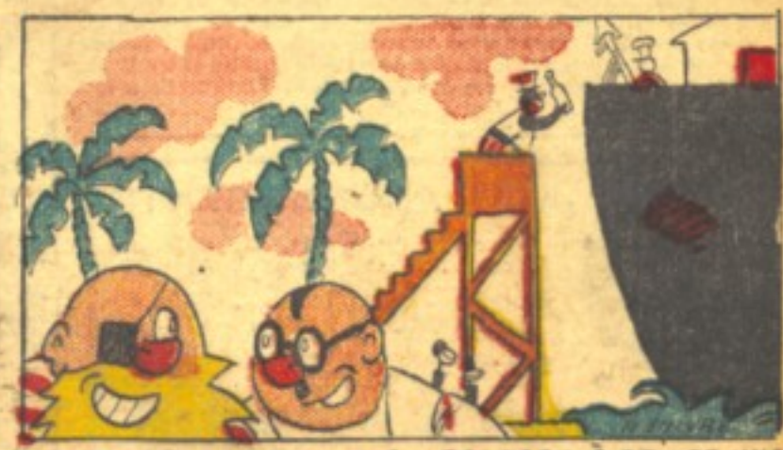
EN RECONNAISSANCE POUR LEURS BIENFAITEURS LES NÈGRES CONSTRUISENT UN SUPERBE BATEAU SUR LES PLANS D'HUMERUS



VOILES EN FEUILLES DE DATTIER, MÂTS EN TRONCS DE PALMIER, ROUES MOTRICES DE 50 OUISTITIS VAPEUR, LE BATEAU SERA SUPERBE.

LA VEILLE DU LANCEMENT DEUX OMBRES MYSTÉRIEUSES SE GLISSENT SUR LE CHANTIER OÙ S'ACHÈVE LE BATEAU D'HUMERUS

LE LENDEMAIN EN GRANDE CÉRÉMONIE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SE PRÉPARE À BAPTISER LE BATEAU "LE TRIPE À LA MODE II"



SELON LA COUTUME IL SE PRÉPARE À BRISER UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE SUR LE BATEAU LES BANDITS GROSSAC ET OTTOSCHLASS RICANENT

N° 175

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 6 AVRIL 1939.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils vécent de devenir des pirates. Après maintes aventures dans leur île, ils aperçoivent un navire qui les recherche, car tout le monde croit qu'ils se sont noyés.*

Chapitre XIV. — NOSTALGIE

(Suite)

C'était l'heure des regrets, de l'inquiétude, un soupir ou deux leur échappa et au bout de quelque temps Joë timidement tenta de savoir ce que diraient les autres sur l'idée d'un retour à la maison, pas tout de suite sans doute, mais...

Tom répondit avec ironie à cette avance, tandis que Huck, qui ne s'était pas encore compromis, fut d'accord avec Tom et traita Joë de sang de navet. Aussi la mutinerie en resta là ce jour-là.

La nuit tomba et bientôt Huck se mit à ronfler, bientôt suivi dans cette voie par Joë. Tom appuyé sur un de ses coudes, restait immobile, surveillant ses deux compagnons.

Tom eut juste le temps de disparaître sous le lit.

Lorsqu'il les vit bien endormis, il se dressa sur ses genoux en faisant attention et se mit à chercher dans l'herbe quelque chose à la lueur du feu de camp. Enfin, il trouva quelques morceaux d'écorces blanches de sycomore et finalement en choisit deux qui lui paraissaient convenir parfaitement, et s'agenouillant près du feu, il traça péniblement quelques lignes sur chacune d'elles avec son crayon rouge. Il mit l'une des deux dans sa poche, alla déposer l'autre dans le chapeau de Joë qu'il porta à quelques pas de son propriétaire. Dans le chapeau, il mit aussi quelques trésors d'une valeur inappréciable pour un écolier : un morceau de craie, une balle de caoutchouc trois hameçons et une bille en agathe. Puis il s'éloigna sur la pointe des pieds sous les grands arbres et lorsqu'il fut sûr qu'on ne pouvait plus l'entendre, il piqua un temps de galop dans la direction du banc de sable

Chapitre XV.

L'EXPÉDITION NOCTURNE

Quelques minutes plus tard, Tom était dans l'eau et traversait le gué en direction de la rive. Le peu de profondeur lui permit de dépasser le milieu du fleuve, mais là, le courant était trop fort pour lui permettre de continuer à marcher et il dut se mettre courageusement à nager pendant la centaine de mètres qui restait à franchir; il réussit à gagner ainsi la rive qu'il dut suivre jusqu'à ce qu'il ait trouvé un endroit pour monter sur la berge. Mettant la main à sa poche, il y trouva le morceau d'écorce et, rassuré, il se mit à courir dans ses vêtements ruisselants. Il était à peu près dix heures lorsqu'il eut atteint un endroit qui se trouvait juste en face du village. Il découvrait dans l'ombre des arbres le petit vapeur qui faisait la traversée. Les étoiles brillaient dans le ciel et tout était calme. Il se glissa jusqu'au bord de l'eau, et l'œil aux aguets, entra de nouveau dans l'eau, fit quelques brasses et atteignit le petit canot accroché à l'arrière du vapeur. Il eut vite fait de se coucher dans le fond, sous la banquette et attendit sans bouger. Bientôt la cloche sonnait et une voix cria : « En route! » Quelques instants après, le canot dansait sur le sillage du vapeur et le petit voyage commençait.

Tom était enchanté d'avoir réussi son projet, car il savait que c'était la dernière traversée du vapeur de la journée. Au bout d'un petit quart d'heure, les roues s'arrêtèrent et Tom, après avoir enjambé le bordage de son canot se remit à nager vers la rive en se dirigeant une cinquantaine de mètres plus bas afin d'éviter de rencontrer des passagers. Par quelques chemins détournés il rejoignit la maison de sa tante; il eut vite fait de grimper sur la palissade et de gagner la véranda-salon où brillait une lumière : tante Polly, Sid, Marie et la maman de Joë Harper étaient réunis. Le salon était aussi la chambre à coucher de tante Polly, et ils étaient tous assis du même côté du lit, lequel les séparait de l'entrée. Tom s'approcha de la porte et se mit à appuyer tout doucement sur le loquet, puis il pressa un peu plus fort et la porte céda en faisant entendre un léger craquement; alors il continua à pousser avec précaution et, s'étant mis à genoux, pénétra dans le salon sans être vu.

— Pourquoi est-ce que la bougie vacille ainsi? s'écria tante Polly, tandis que Tom tremblait. Eh bien voilà la porte qui est ouverte, ça explique tout! Il se passe des choses bizarres. Va fermer la porte, mon petit Sid.

Tom eut juste le temps de disparaître et de ramper sous le lit, retenant son souffle ; il touchait presque les pieds de sa tante.

— Comme je vous le disais, reprit tante Polly, ce n'était pas un méchant garçon; un peu malicieux, c'est tout. Un écervelé, une tête de linotte! Il n'était pas plus responsable qu'un jeune poulain échappé! Jamais il ne pensait à mal faire, c'était bien le meilleur cœur du monde!

Et elle se mit à pleurer.

— C'est comme pour mon Joë; toujours plein de diableries et prêt à toutes sortes d'étourderies, mais aussi pen égoïste, aussi gentil qu'il est possible. Quand je pense que je l'ai fouetté pour avoir pris cette crème que j'avais jetée moi-même parce qu'elle était sûre; et que je ne reverrai plus jamais, jamais, jamais dans ce monde ce pauvre enfant.

Et Mme Harper se mit à sangloter comme si son cœur allait éclater.

— J'espère que Tom n'est pas trop mal là où il est, dit Sid, mais s'il avait été plus sage...

— Oh! Sid!

Tom sentit l'expression du regard de la vieille dame bien qu'il ne pût pas le voir.

— Pas un mot contre mon Tom, maintenant qu'il n'est plus! Le bon Dieu prendra soin de lui, ne t'inquiète pas. Oh, madame Harper, je ne pourrai jamais m'en remettre! Ah, je ne m'en consolerai jamais! Ce garçon était un tel réconfort pour moi, bien qu'il m'ait souvent tourmentée.

— Le Seigneur te l'a donné, le Seigneur te l'a repris! Béni soit le nom du Seigneur. Oh, que c'est dur pourtant! Tenez, samedi dernier, figurez-vous que mon Joë m'a fait éclater un pétard juste sous le nez. Qu'est-ce que je lui ai flanqué comme correction. Mais s'il recommençait maintenant, ah! comme je l'embrasserais!

— Ah oui, madame Harper, je vous comprends bien, je ressens exactement la même chose que vous. Ainsi, pas plus tard qu'hier après-midi, mon Tom a fait prendre à mon chat une cuillerée de sirop reconstituant et j'ai bien cru que la malheureuse bête casserait tout dans la maison. Alors, Dieu me pardonne, j'ai donné à ce pauvre Tom des coups sur la tête... avec mon dé à coudre. Le pauvre, pauvre petit! Mais maintenant, il ne souffre plus et les derniers mots qu'il m'a dits, c'était pour me faire des reproches...

Mais ce souvenir était trop pénible pour la vieille dame et elle ne put achever sa phrase. Sous son lit Tom se retenait de renifler, le cœur plein de pitié pour son propre sort. Il entendait Marie pleurer et dire de temps en temps quelques mots gentils sur son compte. Il commençait à avoir une meilleure opinion sur lui-même qu'auparavant, au point qu'il éprouvait un violent désir de sortir de sous son lit et de sauter au cour de sa tante. L'effet sensationnel d'une telle apparition le tentait beaucoup, mais il résista pourtant et se tint tranquille. Continuant donc à écouter, il apprit ainsi par bribes ce que l'on supposait être son sort et celui de ses copains. On croyait qu'ils s'étaient noyés en prenant un bain. D'ailleurs le petit canot avait disparu et certains enfants avaient raconté ce que les disparus avaient annoncé dans le village : qu'on apprendrait bientôt quelque chose! Les personnes avisées avaient réuni toutes ces informations, en avaient conclu que les enfants étaient partis avec le canot et qu'on les retrouverait au premier village au bord du fleuve. Mais voilà que, vers midi, on avait retrouvé la barque dans une petite crique du bord du Missouri, à près de dix kilomètres de la localité, et tout espoir s'évanouit. Ils devaient s'être noyés, sans quoi la faim les eût certainement ramenés à la maison à la tombée de la nuit, sinon plus tôt. On pensait que les recherches que l'on avait entreprises pour trouver les corps n'étaient restées sans résultat que parce que l'accident n'avait dû se produire qu'en plein courant, car on savait les enfants bons nageurs et capables de regagner la rive.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

J'ai reçu l'autre jour la lettre suivante que je recopie ici.

Mon correspondant n'avait pas mis son âge, mais à regarder son écriture, il m'a semblé que c'était quelqu'un de déjà assez âgé plutôt qu'un enfant.

L'avis qui y est donné est intéressant, parce que, s'il y a déjà deux ans au moins que nous n'avons pas reçu une lettre qui avait le même sens, nous avons autrefois déjà eu deux ou trois avis du même genre et nous n'en avions pas assez discuté.

Mais assez parlé pour mon compte. Je laisse la parole à mon correspondant.

Cher Camarade,

J'ai le regret de vous dire que je ne désire plus recevoir le journal *Mon Camarade*. Ce journal ne nous intéresse plus du tout. Trop d'histoires de gangsters, de batailles, de luttes meurtrières ne peuvent donner rien de bon aux enfants.

Nous ne sommes pas les seuls à avoir fait cette remarque. De nombreux parents se refusent à laisser lire ce journal à leurs enfants à cause de ces histoires-là.

Il est regrettable qu'un journal d'enfants soit ainsi composé. Il me semble que les sujets instructifs et amusants ne manquent pas pour distraire les enfants.

Voilà une lettre avec laquelle il est intéressant de discuter, et j'ai demandé à ces messieurs-dames de la rédaction de me dire ce qu'ils en pensaient. C'est un peu leur avis que je donne volontiers en même temps que le mien.

Le premier principe de Mon Camarade, *c'est qu'il est* le journal de tous ses lecteurs. *Il fait ce que demandent ses lecteurs, dans les nombreuses lettres qu'ils envoient ici chaque semaine, et c'est d'après ce qu'elles contiennent que leur journal est composé.*

Il y a quelques années Mon Camarade *— certains lecteurs se le rappellent — était très différent de ce qu'il est maintenant. Les grandes personnes qui le dessinaient ou l'écrivaient voulaient surtout faire un journal instructif (l'amusant passant au second plan) comme le demande notre ami France B..., de Fayence (Var), dans la lettre qu'il m'a envoyée.*

Mais comme ces messieurs-dames voulaient surtout satisfaire leurs lecteurs, après avoir commencé à faire un journal à leur idée, ils ont demandé quelles améliorations leurs petits amis voudraient voir apporter à leur journal.

Ça été un grand cri venant de tous les coins de la France, dans des centaines et des centaines de lettres, disant toutes et souvent très fort :

« De l'aventure, nous voulons de l'aventure, encore et toujours des aventures. »

Fallait-il répondre aux lecteurs du journal : « Vous avez tous tort. Nous ne vous donnerons pas d'aventures. L'aventure est toujours une chose malsaine. Nous ne voulons pas vous donner autre chose que des récits tirés de l'histoire de France ou des pages extraites des œuvres des grands écrivains. »

Cela aurait signifié que l'immense majorité des lecteurs qui demandaient des aventures seraient allés lire Le Petit Crusoé Illustré *ou* Hip! Hip! Hip!, *des journaux où il y a sur toutes les pages des gangsters avec des mitrailleuses, ou des militaires en train de tirer du canon dans une guerre intermondiale, ou bien encore des messieurs tout nus qui assomment des nègres. Fallait-il les abandonner à ce genre de lecture ?*

Ces messieurs-dames de la rédaction ont pensé au contraire que Mon Camarade *devait devenir un journal contenant des histoires saines et instructives, mais où l'aventure tienne beaucoup de place.*

Des journaux purement instructifs, il en existe déjà heureusement quelques-uns, et je me permets de recommander ici à mon ami France B... et à ses amis de Fayence (Var), La Gerbe, *de Freinet, Vence (Alpes-Maritimes), et* Copain-Cop, 3, *rue Récamier (Paris), qui sont d'excellentes revues instructives qui donneront toute satisfaction à ceux qui préfèrent à l'aventure les histoires éducatives.*

C'est même justement parce que de tels journaux existaient que l'on a jugé qu'il n'y avait pas à leur faire de la concurrence et que cette concurrence devait être faite au contraire aux histoires malsaines qu'on voit trop souvent dans des journaux venus généralement de l'étranger. Mais pour s'opposer vraiment aux mauvais journaux d'aventures il fallait publier aussi dans Mon Camarade *des aventures.*

Est-ce que cela veut dire que nos histoires sont semblables à celles des autres journaux ?

Parmi les lettres que nous avons reçues de nos lecteurs sur ce sujet, je me rappelle qu'une petite fille de 9 ans écrivait un jour qu'elle voudrait voir dans Mon Camarade « davantage d'histoires de gangsters avec des mitrailleuses ». *Est-ce que nous avons donné satisfaction à cette petite fille qui avait vraiment d'autres goûts que celles de son âge, qui ne pensent qu'à jouer au ménage, à la marchande ou à la poupée ? Je ne le crois pas.*

Je demande franchement à mon ami France B..., de Fayence (Var), s'il a bien essayé de comprendre à fond la leçon des histoires de Mon Camarade, *et s'il les trouve véritablement semblables à celles des autres journaux.*

Je crois bien au contraire que si les héros de « Mon Camarade » *ont des aventures, cela ne les empêche pas d'être tout le contraire des autres héros des journaux d'aventures. Mais expliquer cela aujourd'hui serait trop long pour cette lettre-ci. Je demande donc à mon ami France B... d'avoir la patience d'attendre pour savoir la fin de ma réponse.*

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles,

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

L'AMBLYORNIS ou OISEAU-JARDINIER A L'HABITUDE DE RASSEMBLER DES FLEURS ET DES FEUILLES AUTOUR DE SON NID.

LES BÉDOUINES, POUR FAIRE DU BEURRE SE SERVENT DE CETTE BARATTE PRIMITIVE : UNE OUTRE EN CUIR SUSPENDUE A UN TRÉPIED.

LE MOT FRANÇAIS 'HAMAC EST ORIGINAIRE DE LA LANGUE CARAÏBE (ANTILLES)

POUR PRENDRE LEURS REPAS LES ROMAINS S'ÉTENDAIENT SUR UNE SORTE DE LIT, L'ACCUBITUM.

EN FRANCE, ANNUELLEMENT IL SE FUME, EN TABAC, LA QUANTITÉ D'UN CIGARE QUI SERAIT 20 FOIS PLUS LONG QUE LE TOUR DE LA TERRE.

Le coin des Fillettes

UN ÉLÉGANT PETIT TABLIER

De belles journées sont venues déjà rompre la monotonie de l'hiver toujours trop long à notre gré, et nous aimons à croire que le soleil, devançant l'arrivée du printemps, égayera bientôt de ses rayons les jardins et les squares où nos enfants s'ébattent.

Une robe un peu usagée pourra se dissimuler sous ce coquet petit tablier tant que la température ne permettra pas aux mamans de découvrir tout à fait leur petite fille. Dès que les jours seront plus doux, il pourra se porter directement sur la combinaison.

Monté à fronces sur un empiècement décolleté en carré, il sera très court avec beaucoup d'ampleur. Les petites manches emboîtantes seront fendues sur le bras, toujours pour donner plus d'aisance aux mouvements. Les poches seront facultatives, mais pourront cependant constituer un ornement.

Pour la confection de ce tablier, qui conviendra également à une petite fille de sept à huit ans, un tissu peu coûteux, léger et facile à laver sera utilisé. Un plumetis à pois multicolores permettra d'exécuter ce modèle extrêmement frais et gracieux, mais du tobalco, du tissécolor ou de la lisière fleurie, moins fragiles, pourront être employés aussi avec bonheur.

Les Conseils de tante Camille.

Un système pour ne pas froncer les coutures plates. — *Recommandé pour piquer à la machine les tissus légers. Bâtissez sur le tissu mou, se déformant dans les biais, les courbes, un petit galon de papier que vous piquez en même temps et que vous déchirez ensuite en le retirant par petits morceaux. Ce papier vous donne un solide appui; mais pour des ronds, par exemple, il faudrait qu'il soit coupé dans la forme du patron.*

Pour vos coussins, éventails, abat-jour. — *Tous ces menus objets artistiques que vous allez peindre, préparez-les soigneusement. Tendez bien votre soie sur un fort carton en piquant tout autour et dans la forme (mais plus large pour que, l'objet fini, les trous ne paraissent pas dans la surface employée), des punaises d'acier très rapprochées.*

Mettre l'endroit du tissu contre le carton.

Sur l'envers, passez alors au pinceau un mélange d'alun en poudre et d'eau en couche légère (ce mélange ne doit pas être épais).

Il faut bien laisser sécher tendu. Alors seulement retirer les punaises, retournez votre soie et dessinez et peignez sur l'endroit.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Bœuf bouilli aux saucisses. — *Éplucher et faire blanchir un chou, l'égoutter, couper le bœuf en tranches, le faire dorer, ainsi que les saucisses piques, dans une poêle avec un morceau de beurre. D'autre part, mettre dans une braisière du beurre ou de la bonne graisse de rôti, des tranches de lard de poitrine, placer dessus un lit de chou, un lit de tranches de bœuf, un nouveau lit de choux, un lit de saucisses, recouvrir avec les choux, remettre du bœuf et ainsi de suite jusqu'à épuisement; placer le tout sur une couenne grasse et mettre cuire à feu doux pendant deux heures.*

Pommes au beurre. — *Peler les pommes, les vider à l'aide d'un vide-pomme que l'on enfonce d'abord d'un côté, puis de l'autre, pour éviter de casser les fruits; les ranger directement sur un plat beurré allant au feu ou sur des tranches de mie de pain rassis de la grandeur de la pomme et trempées dans du beurre frais fondu. Remplir l'intérieur avec un morceau de beurre frais pétri avec du sucre en poudre vanillé; verser un peu d'eau dans le fond du plat, faire cuire à feu doux avec un papier beurré sur les pommes, servir chaud; cinq minutes avant de servir, on peut mettre sur chaque pomme une petite cuillerée de gelée de groseilles ou de framboises.*

Avez-vous l'insigne de

Mon Camarade

Prix **1** fr. **50** Envoi franco contre **1** fr. **75**

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

(75) RÉSUMÉ :

RALEU A ÉCHAPPÉ AUX GANGSTERS QUI VOULAIENT LE KIDNAPPER ET C'EST LE BARON DUBELAIR QUI A ÉTÉ CAPTURÉ A SA PLACE. RALEU A REFUSÉ DE PAYER LA RANÇON DEMANDÉE ET RENTRE DANS SES VASTES USINES...

DÈS QU'ILS SURENT QUE LEUR PATRON ÉTAIT RENTRÉ DE VOYAGE, DIRECTEURS, CHEFS DE SERVICE ET INGÉNIEURS ÉTABLISSENT RAPPORTS ET STATISTIQUES POUR MONTRER QU'EN SON ABSENCE LA MAISON AVAIT BIEN FONCTIONNÉ.

DEVANT L'ASSEMBLÉE DE TOUS CES EMPLOYÉS SUPÉRIEURS, RALEU PREND CONNAISSANCE DES RAPPORTS. « VOUS VOYEZ, LUI DIT L'INGÉNIEUR EN CHEF (EN CROYANT LUI FAIRE PLAISIR), QUE VOUS POUVEZ VOYAGER TRANQUILLE...

...ET QUE LA MAISON MARCHE TRES BIEN SANS VOUS! » MAIS CELA N'A PAS L'AIR DE PLAIRE A NOTRE IRASCIBLE PERSONNAGE, QUI ENTRE DANS UNE VIOLENTE COLÈRE. ET POUR PROUVER QUE RIEN NE PEUT MARCHER SANS LUI...

...IL SE MET IMMÉDIATEMENT A TOUT CHAMBARDER. AVISANT UN GROUPE D'OUVRIERS, IL DEMANDE : « QUELS SONT CEUX-LA? — LES DÉLÉGUÉS DU PERSONNEL », LUI RÉPOND-ON. IVRE DE FUREUR, IL RENVOIE TOUS LES DÉLÉGUÉS.

IL CONGÉDIE TOUS LES INGÉNIEURS QUI NE SE MONTRENT PAS ASSEZ FÉROCES AVEC LES OUVRIERS. AINSI QUE TOUS LES OUVRIERS QUI REFUSENT DE LE SALUER BRAS TENDU, COMME ON DOIT SALUER UN DICTATEUR.

IL S'ENSUIT QUE DES ATELIERS ENTIERS SONT DÉSORGANISÉS, QUE LES COMMANDES RESTENT EN SUSPENS ET QUE CELA VA LUI FAIRE PERDRE BEAUCOUP D'ARGENT. MAIS IL EST CONTENT, CAR IL A MONTRÉ QU'IL ÉTAIT LE **MAITRE**!

PAT'SOUM, QUI A SUIVI CELA EN ATTENDANT LE MOMENT FAVORABLE POUR INTERVENIR, LE TROUVE ENFIN. M. RALEU ÉTANT BIEN PLACÉ POUR RECEVOIR SUR LA TÊTE UNE PILE DE DOSSIERS POUR CALMER SES ARDEURS BELLIQUEUSES.

EN EFFET, LORSQU'IL REVIENT A LUI, IL FAIT NUIT NOIRE ET COMME PAT'SOUM A COUPÉ LE COURANT ÉLECTRIQUE, RALEU, TOUT **MAITRE** QU'IL EST, SE TROUVE PERDU DANS SA PROPRE MAISON ET APPELLE « AU SECOURS! »

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Le jeune René a été premier en orthographe. Ses parents décident de le récompenser.

— Qu'est-ce que tu veux?

Je voudrais bien une bicyclette, comme Dédé.

— Bon, c'est entendu, mais auparavant, voyons si tu sais écrire bicyclette, comment épèles-tu ce mot?

Voilà notre René bien embarrassé. Il sait bien qu'il y a un y et un i, mais où se placent-ils respectivement.

— Écoute, réflexion faite, j'aimerais mieux un vélo.

Envoi de Roger Jack.

o

Un homme ivre est tombé dans l'escalier et il s'agrippe aux barreaux de la rampe. Furieuse, la concierge sort de sa loge et se met en devoir de faire des reproches à son peu sérieux locataire. Alors, celui-ci de répondre :

— Inutile d'insister, madame, je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

La rampe de l'escalier lui semblait être, tout simplement, la porte de la prison...

o

Six jeunes garçons comparaissent devant le juge de paix, pour avoir brisé des vitres à coups de pierre. L'un d'eux pose au juge quelques questions :

— Combien de vitres, dites-vous, que nous avons brisées?

— Quatre.

— Et combien de pierres, dites-vous, que nous avons lancées?

— Trois.

— Ainsi, vous accusez six petits garçons d'avoir brisé quatre vitres avec trois pierres?

Le juge, interloqué par cette logique, a dû les acquitter.

o

Un brave chauffeur de taxi vient de charger un étranger qui lui demande : « Faites-moi faire 150 fois le tour de la Place de la Concorde. — Il est un peu fou, ce client, pense le chauffeur, mais tant pis; faisons le tour de la place, il paiera ce qui est marqué au compteur. » Et il commence sa ronde. Soudain, il se sent frapper sur l'épaule : « Dépêchez-vous donc, lui dit l'Anglais, je suis pressé. »

Les Aventures de Pierrot Lancry

La mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, se présente à la porte du camp Parsifal des « naturistes-germaniques », dans le grande banlieue de Berlin, pour tâcher de récupérer un buste de Hitler qui est en possession de Ludwig Lastrop, et qui contient des documents importants.*

Chapitre XXXIX. — LA GRANDE FÊTE D'ÉTÉ.

La nuit était maintenant presque complètement tombée. Pierrot avait fait le tour du camp Parsifal. C'était un petit morceau de forêt dans une grande plaine, entourée d'une haute clôture de fils de fer. Tout autour de l'enclos s'étendaient des champs. Pas très loin du camp, une grosse ferme.

La clôture était haute; mais pas infranchissable. Pierrot eut tôt fait de la passer. Il faisait presque nuit et l'on remarquerait d'autant moins sa présence que, avaient été sans doute admis pour la fête qui devait avoir lieu ce soir-là au camp des invités, des invités qui ne portaient pas le costume préhistorique des naturistes germaniques.

Le camp avait été établi dans d'anciennes sablières et il avait à son centre une sorte d'hémicycle entouré de médiocres falaises. C'est là que se trouvait la partie la plus animée du rassemblement des naturistes germaniques. Au centre, le Dr von Sturm avait fait bâtir, en ciment-pierre, un vaste dolmen qui était considéré comme l'autel sacré de la communauté. En demi-cercle autour de la clairière s'élevaient, avec des toits en pentes prononcées, des huttes de bois et de branchages copiées très exactement sur les reconstitutions archéologiques des habitations des anciens germains, à ce détail près que les toits de branchages cachaient des tuiles de fibro-ciment, pour le cas de grandes pluies, et qu'à l'intérieur étaient aménagées des douches et des commodités à l'anglaise... pour les parsifalistes qui y faisaient de longs séjours.

Quand Pierrot, après avoir traversé un bout de forêt assez désert arriva en haut des médiocres escarpements qui dominaient le village germanique du camp Parsifal, il aperçut, à la lueur de torches fumantes d'ébonite imitant le bois de pin et alimentées au pétrole, la grande fête qui se donnait là.

Près du dolmen, une grande table de bois rustique avait été dressée, et elle était encore couverte des reliefs d'un festin où avait été servi un veau entier rôti au feu de bois, remplaçant le bison qu'il avait été impossible de se procurer. Des guirlandes de branches de pins et de feuilles de chêne ornaient la table où figuraient de grossières assiettes de terre glaise fabriquées par un des habitués du camp, sans qu'aucune fourchette ou cuiller ne fussent mises à la disposition des convives, car les anciens Germains ignoraient ce luxe inutile.

Une cinquantaine de personnes étaient assises autour de la table du festin et écoutaient le Dr von Sturm, debout sur le tronc d'arbre qui lui servait de siège, qui achevait un discours enflammé. Pendant ce temps, circulait parmi les convives une grande coupe faite d'un crâne de bœuf et où ils buvaient tour à tour ce que l'économe appelait pompeusement de l'hydromel, mais qui n'était qu'un ersatz malheureux de la bière de Munich, tenté en partant de produits chimiques tirés des résidus de cokeries, et dont le stock avait été vendu au rabais après un complet échec commercial.

Malgré la gravité de ses préoccupations présentes, Pierrot ne pouvait s'empêcher de s'amuser en considérant le spectacle qu'offrait cette assemblée des champions du naturisme germanique. Il y avait là des hommes et des femmes de tous les âges, revêtus des costumes les plus divers. Certains portaient, comme le gardien qui avait éconduit Pierrot, des vêtements de peau de lapin ou de chèvre, mais d'autres avaient des tuniques, des sortes de jupes qui leur arrivaient jusqu'à mi-jambes et parfois des espèces de caleçons longs entourés de lanières de cuir. Le Dr von Sturm était un petit bonnme qui portait une petite moustache noire, visiblement teinte, coupée très court et des binocles retenus à son oreille par une mince chaîne d'or. Il était vêtu comme un Lohengrin d'opéra-comique, avec sur la tête un casque en entonnoir orné de deux ailes de cygne empaillé. Chacun des convives, sous leurs oripeaux antiques gardaient leurs ventres de fonctionnaire retraité, leurs dentiers en or ou encore sur leur visage de jeune collégien : floraison de boutons de l'âge ingrat. Ce banquet des germains naturistes, pour leur fête d'été, ressemblait moins à une fête d'été qu'à un carnaval en famille. Il y avait en effet là, à côté des hommes mûrs et leurs épouses dont les cheveux tressés tombaient en avant sur le front ceint d'un bandeau, des vieillards dont la barbe était fleurie de blanc comme Charlemagne et les jambes poilues couvertes de chapelets bleus de varices, et, dans de jolis petits caleçons de laine angora imitant la peau d'ours, des petits garçons de six ans qui dormaient, leurs joues roses appuyées sur la table du festin.

Sous son casque renouvelé des anciens germains le Dr von Sturm achevait son discours...

« Je lève mon verre, non, je veux dire, je lève mon crâne d'auroch rempli d'hydromel, à la Germanie éternelle, modèle de la pureté de la race et de toutes les vertus; je bois aux dieux immortels de notre mythologie et de notre sainte religion, à Wotan, à Thor, dieu de la guerre et à son valeureux père Odin; je bois à nos héros légendaires, à Siegfried, le tueur de dragons, à la princesse Gudrune, symbole de la fidélité et de la patience; à Lohengrin, le divin chevalier au cygne; à Frédéric Barberousse qui dormait depuis mille ans dans la caverne du Kyffhauser. Je bois enfin à celui en qui revit le courage de Siegfried, la fidélité de Gudrune, la chasteté de Lohengrin, je veux parler du Frédéric Barberousse réveillé, qui a nom Adolf Hitler, notre vénéré Führer. »

A ces dernières paroles toute la tablée, enthousiaste, s'était levée en poussant avec force et sauvagerie un seul cri dix fois répété : « Heil Führer! Heil Führer! »

Tous avaient le bras droit levé.

Quand les acclamations se furent un peu calmées, le Dr von Sturm, demanda le silence et annonça la suite des réjouissances.

« Fidèles plus qu'aucun autre aux antiques traditions germaniques, nous allons poursuivre maintenant notre fête d'été dans l'ordre suivant : Premièrement : Grand combat héroïque entre nos amis Ludwig Lastrop et Claus Bettinger pour l'aguerrissement de la jeunesse et le soutien du courage des aînés. Deuxièmement : Proclamation des résultats et couronnement des vainqueurs de notre grand concours du plus bel autel germanique élevé au Führer. Ces cérémonies auront lieu dans la clairière de l'Est qui est dès maintenant ornée de vingt-cinq magnifiques autels surmontés de bustes à l'effigie de notre Führer. Enfin, troisièmement, et jusqu'à l'aube, grand bal de la jeunesse où ne seront bien entendu admises que les vieilles danses strictement germaniques, comme il est de règle au camp Parsifal... »

Une nouvelle explosion de « Heil! » accueillit cette nouvelle allocution du Dr von Sturm. Pierrot n'attendit pas la fin de ces acclamations. Il courait déjà à travers bois vers cette clairière de l'Est où se trouvaient des bustes du Führer, où se trouvait sans aucun doute le buste acheté par Ludwig Lanstrop et qui contenait, dans son creux de plâtre, les documents dont dépendait peut-être l'avenir d'un peuple.

Chapitre XL. — LA « MENSUR ».

Pierrot trouva sans peine la clairière de l'Est, car les flambeaux qui l'illuminaient le guidaient à travers les arbres. La clairière était entourée tout entière par vingt-cinq autels rustiques, chacun consacrés à la gloire du Führer. En apercevant le premier des autels, le cœur de Pierrot se mit à battre : l'autel s'ornait d'un buste de Hitler exactement semblable à celui dans lequel il avait caché les fameux documents.

Mais sa déception fut grande quand il s'aperçut que chacun des autels s'ornait de bustes exactement semblables. Sans doute les organisateurs du concours, pour qu'aucun concurrent ne fut avantagé avaient-ils décidé que le seul buste admis serait celui qui se trouvait être du modèle le plus courant, celui que vendaient tous les bazars du IIIe Reich...

Pour reconnaître le buste qui était celui apporté là par Ludwig Lastrop, il eût fallu que Pierrot pût s'approcher librement de chacun des autels, qu'il prît chaque buste en main, pour chercher le signe de reconnaissance qui désignait le buste aux documents : une minuscule croix gammée tracée sur la nuque à la pointe d'une épingle. Et cela était d'autant plus impossible que, au milieu de la clairière, deux gros messieurs, l'un vêtu de peaux de bêtes, et qui portait sur son bras gauche un brassard à croix gammée, l'autre enveloppé dans une tunique vaguement carolingienne discutaient gravement des mérites respectifs des autels du Führer. Pierrot craignait d'autant plus d'être remarqué par eux s'il allait examiner, même à distance, chacun des bustes, qu'il portait un costume normal partout ailleurs, mais véritablement incongru dans le camp Parsifal, et qu'il n'avait encore aperçu nulle part de spectateur en culotte et en veston.

Pierrot revint en courant vers le centre du camp. Il venait de penser soudain que le meilleur moyen pour identifier le buste, était de connaître son propriétaire, Ludwig Lastrop, et puisque celui-ci participait au grand combat héroïque annoncé par le professeur von Sturm, il lui serait aisé de l'identifier. Pierrot attendait ensuite la distribution des prix, et il était à supposer qu'au cours de cette distribution il serait aisé de deviner quel autel était celui du jeune Lastrop. Ensuite, pendant le bal, la clairière aux autels serait sans doute abandonnée pendant de longs moments. Il serait facile à Pierrot de s'y glisser, d'emporter le précieux buste et de s'enfuir.

Quand Pierrot revint à son poste d'observation, en haut de l'escarpement boisé qui dominait le milieu du camp, il ne put se défendre d'un mouvement d'horreur.

Sur la grande table du festin, débarrassée de tous les reliefs de la bombance, deux hommes se battaient en duel, une longue rapière à la main et le sang qui dégoulinait de leurs visages taillades, sur leurs torses, les inondait jusqu'à la ceinture.

Le duel qui avait lieu était renouvelé de la *Mensur*, ce duel d'étudiants qui était habituel dans toutes les universités allemandes d'avant-guerre et qui venait, après une interdiction de quinze années, d'être remis à l'honneur dans le nouveau Reich.

Ce duel est un duel très spécial, qui ne peut nullement entraîner la mort d'un des adversaires, car toutes les précautions nécessaires sont prises à ce sujet, et qu'ils sont véritablement cuirassés. Le vrai but pour les duellistes est de s'entre-taillader le visage, seul laissé à découvert, jusqu'à ce qu'un des adversaires, moins courageux ou plus dangereusement blessé, abandonne le combat. Les étudiants et les hommes mûrs tire t ensuite une grande vanité des cicatrices, des longues estafilades qui continuent, leur vie durant, d'orner leurs joues ou leur crâne rasé.

Par-dessus leur caleçon de peau de bête, les deux combattants avaient revêtu l'armure classique qui est celle des combattants de la *Mensur* : une sorte de lourde armure de tissu capitonné et que des plaques d'acier rendaient invulnérable à la pointe des rapières, recouvraient leurs poitrines, laissant le dos nu, complétée par un lourd tablier qui leur tombait presque jusqu'aux genoux. Le bras qui tenait la rapière était également recouvert d'une armure capitonnée qui descendait jusqu'à la coquille d'acier des rapières. L'autre bras, tenu derrière le dos, restait nu. Enfin les deux combattants portaient des lunettes spéciales qui protégeaient leurs yeux.

A côté de chacun des duellistes, dans un costume semblable, mais le visage entier protégé par un masque d'escrime, deux témoins, l'épée à la main, les assistaient. A quelque distance un arbitre en robe moyenâgeuse dirigeait le combat. A un coin de la table, contrastant avec l'atmosphère barbare de la scène, deux chirurgiens en blouse blanche, vêtus à la moderne, attendaient l'issue du combat, des bandages tout préparés sur la table à côté de pinces et de bistouris stérilisés.

Ce duel ressemblait de plus en plus à une boucherie. C'étaient deux beaux garçons blonds, grands et minces, qui se battaient avec une fureur qui décuplait le sang répandu. De véritables rigoles de sang leur avaient inondé le visage et le sang arrosait en gouttelettes la grande table sur laquelle ils se battaient. Et pourtant ils continuaient de brandir leurs rapières, de parer les coups ou d'en asséner. Enfin le plus petit des deux ne réussit pas à esquiver la rapière de son adversaire qui vint lui fendre le front. De la longue plaie ouverte un flot de sang coula qui lui couvrit tout le visage d'un masque rouge. L'arbitre intervint, arrêta le combat, désigna le vainqueur.

— Le vainqueur de notre tournoi est le vaillant chevalier Ludwig Lastrop, de Hambourg! cria-t-il.

La foule des naturistes germaniques éclata en hourras frénétiques. Essuyant machinalement de la main le sang qui lui coulait du visage, Ludwig Lastrop salua, puis descendit se faire panser.

Tandis que le chirurgien entortillait la tête du jeune homme dans les bandages blancs et le coton, le petit Dr von Sturm monta sur la table.

— Le jury termine ses délibérations. Nous invitons nos frères de race et de convictions à se rendre dans la clairière de l'Est pour la proclamation des vainqueurs du concours de l'autel du Führer.

Se dissimulant dans l'ombre du bois, Pierrot suivit la foule qui s'en allait vers la clairière... Avant quelques minutes il allait savoir comment récupérer les documents espagnols.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

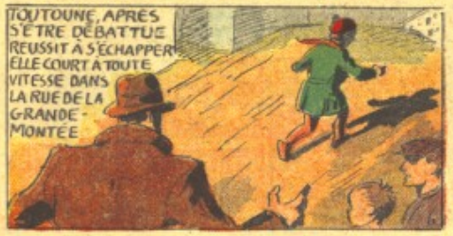
175

RÉSUMÉ A LYON, TOTO VIENT D'ÊTRE PRIS PAR LES BANDITS ANGELO ET LA TEIGNE. LA TEIGNE RECHERCHE TOUTOUNE.....

LA TEIGNE SE PRÉCIPITE DANS LA RUE OÙ TOUTOUNE FAIT LES CENT PAS EN APERÇEVANT LE BANDIT. TOUTOUNE VEUT S'ENFUIR. MAIS

LE BANDIT RATTRAPE SANS PEINE LA FILLETTE

TOUTOUNE POUSSE DES HURLEMENTS. LES PASSANTS S'ATTROUPENT. LA TEIGNE EXPLIQUE QUE LA PETITE FILLE EST SA FILLE QU'IL DOIT RAMENER CHEZ SES PARENTS



TOUTOUNE, APRÈS S'ÊTRE DÉBATTUE RÉUSSIT À S'ÉCHAPPER. ELLE COURT À TOUTE VITESSE DANS LA RUE DE LA GRANDE-MONTÉE

TOUTOUNE EST POURSUIVIE PAR LA TEIGNE À QUI SE SONT JOINTS QUELQUES PASSANTS QUI ONT ÉTÉ TROMPÉS PAR LES AFFIRMATIONS DU BANDIT....

JUSTE AU MOMENT OÙ LE BANDIT ALLAIT LA REJOINDRE, TOUTOUNE RÉUSSIT À PÉNÉTRER DANS UN FUNICULAIRE EN PARTANCE

LE PORTILLON D'ENTRÉE SE FERME DEVANT LA TEIGNE

LE BANDIT FURIEUX VOIT SA PROIE LUI ÉCHAPPER

TOUTOUNE INQUIÈTE SE DEMANDE SI ELLE NE VA PAS RETROUVER LE BANDIT AU BAS DU FUNICULAIRE

(A SUIVRE)

« Je bois au Frédéric Barberousse réveillé, qui a nom Adolf Hitler, notre Führer ! »

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

APRÈS AVOIR BLESSÉ MOURRIER LE TRAÎTRE JARNAC S'EST EMPARÉ DE LA SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE. QUE SONT DEVENUS FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN

LES OUVRIERS DE L'USINE-LABORATOIRE ONT TRANSPORTÉ MOURRIER À L'HOPITAL. CELUI-CI EXIGE QU'ON RECHERCHE PARTOUT FRED ET VIVIANE.

MOURRIER CRAINT QUE JARNAC AIT ENLEVÉ SES AMIS. ET ALORS, COMMENT LES SECOURIR?

LA NOUVELLE SE CONFIRME. FRED ET VIVIANE ONT ÉTÉ ENLEVÉS

L'OBSERVATOIRE GÉANT DE DOUARNENEZ SITÔT ALERTÉ BRAQUE SES LUNETTES SUR LE CIEL.

LA SPHÈRE POINT INFIME DANS L'IMMENSITÉ EST APERÇUE. ELLE S'ÉLOIGNE À 100.000 KMS À L'HEURE DE LA TERRE.

EN VAIN LA RADIO TENTE-T-ELLE D'ENTRER EN COMMUNICATION AVEC FRED.

LE PROFESSEUR MOURRIER CRAINT POUR LA VIE DE FRED ET DE VIVIANE. JARNAC CET ÊTRE MONSTRUEUX NE PEUT ÊTRE UN CITOYEN DE LA LIBRE TERRE, NE SERAIT-IL VENU D'UNE AUTRE PLANÈTE?

175

LA SEMAINE PROCHAINE

VIVANTS?

A TRAVERS LE MONDE

S'il vous arrive de lire les journaux, vous avez pu voir souvent le mot boycott : boycottez les marchandises japonaises, par exemple. Savez-vous d'où vient ce mot et ce qu'il veut dire ? En 1880, il y avait en Irlande un grand propriétaire terrien très cruel et très inhumain avec les paysans. Aussi ces derniers se mirent-ils tous d'accord pour ne plus lui acheter ni lui vendre quoi que ce fut. Le gouvernement eut beau envoyer la police au secours de ce personnage, sa situation devint tellement impossible qu'il dut quitter le pays.

○

Les graines du tilleul contiennent une huile excellente mais rare et, par conséquent, peu connue. Cette huile, très claire, a un goût très délicat et elle a l'avantage de ne jamais rancir.

○

Pour absorber en vingt-quatre heures la même quantité, proportionnellement à son poids, de nourriture qu'absorbe dans le même temps une araignée, il faudrait qu'un homme adulte mange deux bœufs, treize moutons, une dizaine de porcs et quatre barils de poissons.

○

Dans certaines régions de l'Europe orientale où l'hiver est très rigoureux, la réflexion du soleil sur la neige est tellement aveuglante que les animaux eux-mêmes en contractent des maladies d'yeux. C'est pourquoi beaucoup de fermiers munissent leurs bêtes de lunettes à verres foncés, ce qui leur donne un étrange aspect.

○

Il paraît que la voix a tendance à devenir plus grave. Les professeurs de chant ont plus de peine qu'autrefois à trouver de véritables ténors et sopranos, et l'on se demande si la cause n'en serait pas dans notre vie et notre alimentation modernes.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Encore des avions américains !

En plus de la commande de 100 Curtiss P. 36 de chasse dont le chiffre a été doublé, la France a acheté d'autres appareils aux États-Unis.

Pour le bombardement, nous aurons 115 bimoteurs Glenn-Martin, dont la vitesse est de 450 kilomètres-heure avec charge de 1.000 kilos.

Des Douglass font aussi partie du matériel qui doit grossir nos effectifs, mais le prototype est tombé en vrille.

Quant à l'entraînement, il se fera sur des North-American.

L'aviation embarquée sera également dotée d'avions « made in U. S. A. » du type de celui exposé au Salon de l'Aviation de Paris.

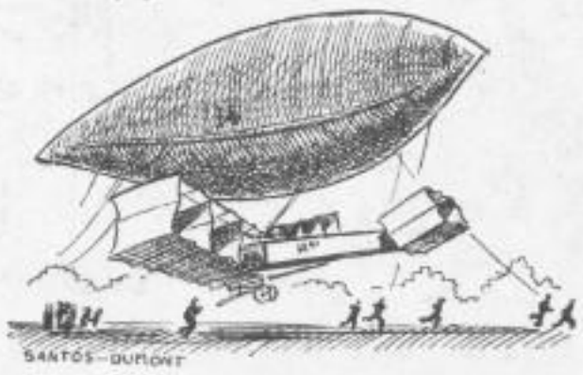
Ces commandes sont prévues pour nous permettre d'attendre la sortie en série de nos récentes créations.

Les aviateurs célèbres :

COMMENT SANTOS-DUMONT VINT A L'AÉROPLANE

Nous avons conté une aventure de Santos-Dumont qui débuta dans le sport aéronautique par le ballon libre. Il étudia et pilota ensuite des ballons dirigeables et ne fut averti de l'avenir du « plus lourd que l'air » qu'en 1905.

A cette époque on discutait les nouvelles selon lesquelles un aéroplane à moteur volerait aux États-Unis.



Le silence dont les frères Wright avaient entouré leurs essais et leur obstination à ne vouloir recommencer que contre paiement d'une très forte somme d'argent, les faisait prendre pour des farceurs aux yeux des nombreux incrédules.

Santos-Dumont conçut alors un hélicoptère mu par un moteur Antoinette de 24 CV, mais ne réussit pas.

En juillet 1906 il avait tout changé et présenta un aéroplane formé de cellules de cerf-volant, muni d'une queue entoilée et d'un gouvernail cellulaire à l'avant. Le 23 juillet, à Bagatelle, il essaya son nouvel engin. Mais notre aviateur n'était pas encore convaincu de la puissance de l'air comme unique soutien.

Aussi les spectateurs virent-ils évoluer un appareil bizarre composé d'un ballon dirigeable (le N° 14 de Santos) et d'une nacelle qui n'était autre que le nouvel aéroplane, baptisé 14 bis.

Tiré et guidé à bras, l'équipage évolua lentement, Santos voulant seulement contrôler l'efficacité des gouvernes. Ce sont ensuite des essais, accroché à un câble incliné.

Enfin, en septembre, encore à Bagatelle, l'aéroplane, seul, roula et fit un bond de 60 mètres.

Mais notre homme était persévérant. Il avait compris dans quelle voie il fallait travailler : allégement et puissance motrice.

Le 23 octobre, avec un moteur de 50 CV cette fois, il quitta le sol pendant 70 mètres ; les contrôleurs éberlués avaient oublié de contrôler. Un mois après, Santos-Dumont exécutait le vol célèbre de 220 mètres, prouvant l'avenir du plus lourd que l'air. La ténacité extraordinaire qu'il mettait dans toutes ses entreprises était récompensée.

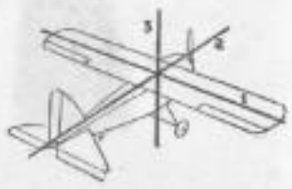
JE VEUX DEVENIR PILOTE

La stabilité de l'avion se répartit sur trois axes.

L'axe transversal 1, dans le plan des ailes, autour duquel l'avion pique ou se cabre (descente ou montée).

L'axe longitudinal 2 dans le plan du fuselage, autour duquel l'avion penche à droite ou à gauche (virages).

L'axe vertical 3, qui passe par le point de rencontre des deux axes précédents, autour duquel l'avion tourne à droite ou à gauche (changement de direction).



Le premier axe fait travailler les gouvernes de profondeur; le second, les ailerons ; et le troisième, le gouvernail de direction (F).

SPORTS

Les courses de relais

Il y a un jeu qui est très amusant et, en même temps, très intéressant au point de vue sportif : c'est la course de relais, qu'on appelle aussi, souvent, course à l'américaine.

Ce genre de course peut être considéré comme un intermédiaire entre la course de vitesse et la course de fond : au lieu de faire fournir un très long effort au même garçon, on divise l'effort à fournir entre les membres d'une équipe. Supposez, par exemple, que vous vouliez organiser une course autour d'un petit bois qui mesure 500 mètres. Vous êtes dix et vous vous divisez en deux équipes de cinq garçons sensiblement de même force dans chaque camp.

Les équipiers iront se poster le long du parcours. Au signal du départ, les premiers équipiers s'en vont porter un béret ou un bâton à leur camarade qui, aussitôt qu'il l'a en main, court vers le suivant et ainsi de suite, jusqu'à ce que le béret soit revenu au point de départ. Cela a l'avantage de répartir les chances de gagner entre plusieurs bons camarades, de ne pas trop fatiguer personne, et aussi de supprimer l'usage du chronomètre qu'on ne peut pas toujours se procurer.

TIMBRES-POSTE

ÉGYPTE

Tous les premiers timbres égyptiens, de 1867 jusqu'en 1906, montrent invariablement le sphinx devant la grande pyramide. Certains d'entre eux sont communs et ne valent que quelques sous.

La série de 1914 est plus diverse, si on y trouve encore et le sphinx et les pyramides, on voit aussi d'autres intéressants vestiges de la vieille civilisation égyptienne; elle est belle et bon marché.

L'émission de 1923 porte l'effigie du roi Fouad, les dix premiers timbres coûtent à peine 3 francs. Elle fut légèrement modifiée en 1927 et ainsi vaut encore moins. En 1936 parut une série identique à quelques détails près, elle coûte moins de 1 franc.

Depuis 1925 il y eut en Egypte une quantité d'émissions commémoratives sans utilité postale, pour le congrès du coton par exemple, et tous ces timbres sont assez chers et pour la plupart fort laids.

Une très importante série pour la poste aérienne parut en 1933, elle n'avait pas moins de 20 timbres, les douze premiers sont bon marché; ils montrent un avion survolant les Pyramides.

LE SAUVETAGE

LOUIS, PIERRE, JEAN et EMILE suivent la côte, se dirigeant vers le fond de la petite baie. Ils ne savent trop où ils vont, et que leur importe d'ailleurs! leurs amusements sont ici, le terrain de leurs jeux se découvre peu à peu par la mer; il est vaste, il s'enfonce là-bas loin dans les terres, vers des lieux qu'ils n'ont encore jamais explorés.

Ils s'arrêtent un instant sur une petite plage marquée de lignes de goémons secs qui indiquent les hauteurs des diverses marées. Tout près, une pointe de rocs sort brusquement de la côte et s'enfonce dans la mer. Ils s'assoient sur le sable, attendant que les rochers se découvrent pour y chercher des crabes.

Le sable est brûlant, ils le font ruisseler dans leurs mains où il laisse une impression de brûlure vite effacée et des petits fragments de mica qui collent sur les paumes. Puis ils s'impatientent de cette demi-immobilité et vont jouer à la carrière. Le jeu les retint un moment puis ils retournèrent vers la côte voir si la mer était assez basse pour permettre la pêche.

Du haut de la falaise ils voient le petit chemin où ils s'apprêtent à descendre; une femme y passe ; toute mince, toute fragile, qui s'en va trébuchante, les épaules secouées de sanglots. De temps en temps elle s'arrête, une toux prolongée la secoue, déchire sa gorge et lui fait mal car elle crispe ses mains sur sa poitrine.

— C'est Mme Gervon, fait Louis à mi-voix.

— Où qu'elle va? demande Pierre.

Louis hausse les épaules, est-ce qu'il sait ?

Mme Gervon est veuve depuis l'an dernier et reste avec une petite fille de deux ans; elle est malade aussi et la maman de Louis disait ce matin qu'on l'avait renvoyée de l'usine.

Elle descend sur la petite plage, puis va s'asseoir sur un rocher humide où pendent des goémons noirs, elle est pliée en deux.

— On dirait qu'elle pleure, murmure Jean apitoyé.

Ils se sont assis sur l'herbe au faite de la falaise, intimidés devant une douleur qu'ils ne comprennent pas. Tout est silencieux, le soleil pèse sur les choses, la mer n'a même plus son murmure de ressac qui recule.

La passe est vide de voiles, tous les bateaux sont rentrés, on les voit dans le port en plusieurs lignes qui confondent les coques et mélangent les mâts; accrochés à ceux-ci les filets bleus sèchent, de loin on dirait des toiles d'araignées tissées au travers des barques.

La femme sanglote toujours, elle est plus courbée, plus ramassée, plus pitoyable et les enfants sentent les larmes leur monter aux yeux.

Soudain elle a un sursaut bref et si peu attendu qu'ils tressaillirent; elle jeta un coup d'œil autour d'elle, n'aperçut pas les gosses qui l'épiaient, alors rapidement elle se dirigea vers la mer qui se trouvait à dix pas, puis sauta de rocher en rocher jusqu'au dernier qui émergeait à peine, et, sans même une dernière hésitation, elle se jeta à l'eau.

Louis eut un cri strident et dévala la pente, les autres restèrent un instant comme cloués de frayeur, puis ils se mirent à courir, Jean vers la petite maison du garde-parc, Emile en direction du chantier, Pierre on ne sait où.

Louis cependant s'est précipité à l'eau, sans réfléchir à son geste, ce geste inné du chien de terre-neuve et du gars de la côte; il s'est dépouillé à la hâte de son tablier et de sa chemise et il nage vers le but qu'il aperçoit plus loin, cette tête qui émerge à peine et glisse rapidement en plein courant. Il approche cependant d'une brasse pleine d'aisance et sa main s'est raccrochée à la chevelure défaite. La femme, inconsciente, déjà recouvre l'instinct de la préservation et se débat pour se raccrocher à l'enfant.

Louis lutte maintenant contre la femme, contre ses mains qui cherchent à se crisper sur un bras ou sur une jambe, contre ce poids qui va l'alourdir et va peser sur son poids à lui.

Ce n'est plus pour sauver la femme qu'il se débat, il y va maintenant de sa vie; elle s'est accrochée à lui, l'a ceinturé de ses bras et il se sent attiré vers le fond du chenal. L'angoisse l'étreint; il veut crier, une gorgée d'eau étouffe son cri, un bourdonnement emplit ses oreilles; il cherche des yeux la côte d'où peut venir le secours, il ne voit plus rien que l'eau grise où il s'enfonce.

Dans son souvenir il revoit en une seconde sa mère, son père, sa grande sœur et sa maison sombre ; il revoit des barques et la mer, cette mer qu'il aime et qui le prend. Puis il ne voit plus que des traînées de lumière, puis sa pensée se ferme soudain...

Pourtant, de la maison du parc, du quai, de la cale, de la côte, de partout, des canots se pressent vers cet endroit de mer où sont disparus la femme et l'enfant. Sur la côte des gens courent, les camarades de Louis ont donné l'alarme et les voilà dans l'eau jusqu'à mi-jambes, impuissants et anxieux.

Le canot du parc arriva le premier, au moment précis où les deux corps accrochés l'un à l'autre remontaient à la surface; d'un geste prompt le garde put saisir la femme par les cheveux.

En haut de la cale, face à l'usine, les deux corps sont allongés; le docteur est là et s'affaire. Louis vient d'ouvrir ses yeux qui apparaissent, glauques, comme s'ils avaient déjà emprunté la couleur de l'eau dans sa masse; son visage est pâle, ses joues creuses, mais sa poitrine nue se soulève d'une aspiration lente encore mais vivante. La femme est inerte, pauvre chose désarticulée dans laquelle on ne trouve plus de signe de vie. Elle retrouvera cependant connaissance tout à l'heure.

Louis est maintenant enveloppé dans une couverture de laine et il est dans les bras de sa mère assise à même le sol, elle l'embrasse et le caresse. Ses mains sont pleines d'écailles argentées et avec un sanglot qui monte elle murmure doucement, comme une litanie :

— Mon p'tit gars, qu'est-ce que t'as fait ?

Lui, aspire la vie qu'il retrouve, sa pensée figée peut-être sur l'épouvante de la mort qu'il avait sentie s'insinuer en lui; son regard est immobile et s'arrête sur le pavé de la cale où se dessinent les capricieux méandres des traînées d'eau.

(La Côte) René RENNE.

LES ALBUMS DE Mon Camarade

1re SÉRIE : Un volume cartonné (24×37).
L'album.. .. .. .. 9 fr. épuisé

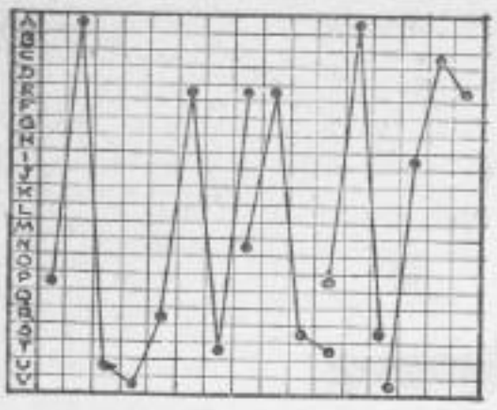
2e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 29 nos (71 à 100), 232 pages. Dans cet album : Toto et Toutoune, Pat'Soum, Jim Mystère, Les Chercheurs d'Or, Trotte Menu, Jeux, Distractions, etc.
L'album.. .. .. .. 15 fr.
— franco . 18.50

3e SÉRIE : Un volume cartonné (27×37), comprenant 26 numéros.
L'album .. .. 10 fr.
— franco.. 12.50

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

VARIÉTÉS

PHRASE CACHÉE



MOTS EN OCTOGONE

```
      + + +
    + + + + +
  + + + + + + +
  + + + + + + +
  + + + + + + +
    + + + + +
      + + +
```

1. On relève celui de son pardessus quand il fait froid. — 2. Espèce d'aconit des montagnes. — 3. Pied-à-terre du dimanche, dans la banlieue marseillaise. — 4. Qualité de ce qui ne laisse pas passer la lumière. — 5. Médicament adoucissant. — 6. Diviser en lots. — 7. Nom qu'on donnait autrefois aux bateaux.

DEVINETTES

Quelle est la chose qui, vivante, est portée par un animal en avant, et qui, morte, porte les hommes en avant ?

Qu'est-ce qui, né sous le ciel d'Italie, est très français tout en portant un nom latin, qui renferme du chant, de la danse et de la musique et qui montre toujours des gens qui meurent en chantant ?

Qu'est-ce qui a des dents qui ne mordent pas, mais qui fait quelquefois périr des ennemis aussi redoutables que petits, tout en servant la mode et la beauté ?

LOGOGRIPHES

Sur quatre pieds, je suis l'un des douze preux qui suivirent l'empereur Charlemagne jusqu'à Roncevaux, qui le conseillèrent en faisant en quelque sorte office de ministres. Mais si vous m'ôtez le premier pied, je deviendrai encore beaucoup plus important, car je serai l'élément qui est le plus utile à la vie humaine. Et si vous m'en ôtez encore un, je serai sur deux pieds une douleur au poignet.

J'exprime en six lettres l'action de se saisir d'un objet. En enlevant la première, je signifie le contraire. Les trois premières lettres désignent un espace verdoyant, les deux dernières, une note de musique.

CHARADES

Mon premier, avec dix-neuf autres,
Ne fait ni plus ni moins qu'un franc,
Et mon dernier, avec les vôtres,
Offre un concert assez bruyant,
Sur vos lèvres mon tout fait un effet charmant.

Envoi de Roger Didier, Gérardmer.

Mon premier est une ville du Brésil,
Mon deux ce que dont, à la ville et à la campagne, on cherche à se protéger,
Grâce à mon tout, qu'en temps mauvais il ne faut pas oublier d'emporter.

Mon premier est le repas de minet,
Mon deux, dans le fer-blanc est conservé, ou mangé frais sortant de l'eau salée,
Mon tout par le loup dans la fable est croqué.

Envoi de Jean Prenant, Dissay.

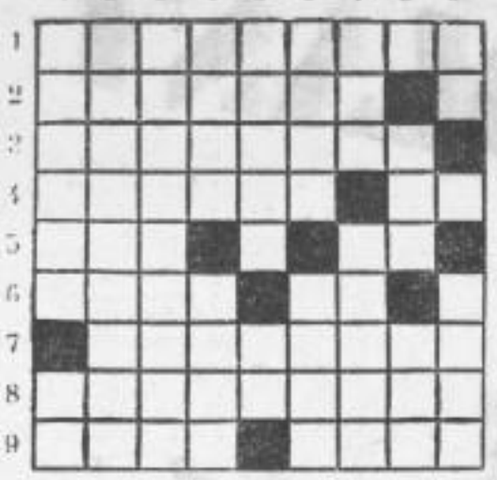
Mon premier et mon deux sont des voyelles,
Mon trois sur la table arrive en fumant,
Mon quatre est une pièce de vaisselle,
Mon cinq une petite négation,
Et mon tout, comme à tire-d'aile, survole la terre et l'océan.

Envoi de Jean Prenant, Dissay.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 175

Horizontalement. — 1. Lorsqu'il est grand, il possède un chef et beaucoup d'exécutants. — 2. Ceux d'une montre sont quelquefois très fragiles. — 3. Grand voyageur, héros des livres d'Olivier Swift. — 4. Qui n'a plus toutes ses facultés mentales. Conjonction de coordination qui marque le doute. — 5. Négation. Du verbe avoir. — 6. Pièce de bois qui sert à soutenir un mur ou une voûte. Dans. — 7. Petit coffre-fort d'enfant qui sert généralement à être cassé. — 8. Qui présente de grandes difficultés ou de grands dangers. — 9. Téméraires. Anneau de cordage.



Verticalement. — 1. Partie du corps qui a une fonction bien déterminée. Fleuve italien. — 2. Voitures qui servent de maisons aux nomades. — 3. Art où excellent les bonnes cuisinières. — 4. Brûlé par le soleil. Partie colorée de l'œil. — 5. Ile de Grèce célèbre par ses sculptures. Article arabe. — 6. Liquide nourricier des plantes. Pronom personnel. — 7. La moitié d'une mouche dangereuse dans les pays chauds. Conducteur d'ânes. — 8. Figure de carte à jouer. Petits ruisseaux. — 9 Agent de liaison. Piqué par une réflexion désobligeante.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 174

Horizontalement. — 1. Caméléons. — 2. Ages. Tria. — 3. Tir. Sel. — 4. As. Dus. Ri. — 5. Pô. Us. — 6. Uni. Eus. — 7. Lu. Nés. Na. — 8. Recul. — 9 Entourent.

Verticalement. — 1. Catapulte. — 2. Agis. Nu. — 3. Mer. Pl. R.T. — 4. Es. Do. Néo. — 5. Bu. Reçu. — 6. Et. Su. Sûr. — 7. Ors. Se. Le. — 8. Nier. Un. — 9. Salissant.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 171

Lettres cachées. — Bateau. Ballon. Banc. Balai. Baquet. Barrique. Brosse. Burette. Bombe. Biberon. Balance. Ballon. Babouche.

Mots en croix de Saint-André

```
E V E           O B I
V E N D       E R I E
E N T E S   E C A L E
  D E C O U P A G E
    S O U R I R E
      U R A N T
    E P I N E E S
  E C A R T E L E E
O R A G E   S E R G E
R I L E       E G A L
I E E           E L U
```

Mots croisants

```
E
R E
A R E
P A R É
P A R I E
P A T R I E
P A T R I C E
C H A P I T R E
```

Mots croissants

```
O
O U
C O U
C O U R
C O U R T
C R O U T E
E C O U T E R
R E T O U C H E
```

Mots en triangle

```
C A R R U R A
A V O I N E
R O S E E
R I E N
U N E
R E
E
```

Charades. — Mousse - Que - Terre (Mousquetaire). — Rat - Si - Nœud (Racine). — Pou - Lin (Poulain).

LE COURRIER DE JANOT

Madeleine Bourgeois, Vouzelles : Ton dessin et ton récit sont très jolis. — *A. Jehan, Saint-Maur :* Merci de ton joli envoi pour notre Concours. — *Edouard Cerco, Boissy-Saint-Léger :* Ton dessin est très réussi. Nous le publierons. Envoie-nous-en d'autres. — *Gilbert Gît, Saint-Vallier :* Merci de tes distractions et de ton récit. — *Yvon Verne, Ginasserris :* Merci de ta lettre et content que *Mon Camarade* continue à t'intéresser malgré ton âge. Nous ne pouvons pas, pour des raisons techniques, publier des œuvres de ton homonyme Jules Verne et nous craindrions qu'elles ne soient peut-être trop connues de beaucoup de nos lecteurs. — *Roger Crochet, Saint-Vallier :* Merci de ta jolie poésie et de ton dessin qui est très bien. — *Louise Malassagne, Is-sur-Tille :* Tu as bien fait de m'envoyer deux récits. Ils sont réussis tous les deux. Je te remercie. — *Jacqueline Mathern, Blanc-Mesnil :* Ton dessin de Gavroche est très réussi ainsi que ton récit de rêve. — *Henri Leroux, Blanc-Mesnil :* Ton paysage est très bien. L'as-tu fait d'après nature? Malheureusement, comme il est en couleurs, nous ne pourrons pas le reproduire. — *Roger Fournel, Nantes :* Ne manque pas de m'envoyer l'histoire que tu as écrite. Je serai très heureux de la lire et je suis sûr qu'elle conviendra au journal. Nous avons déjà publié des chansons autrefois. Nous recommencerons un de ces jours. — *E. Buffet, Neufmanil (Ardennes) :* Merci de tes charades. Je les utiliserai. — *Huguette Collet, Paris :* Je ne sais pas s'il y a un Club dans ton arrondissement. Je me renseignerai et je te le dirai. Merci de ta gentille lettre qui m'a bien plu. — *Jacques Berrier, Les Molières :* Tu es d'avis de supprimer un roman et d'ajouter des histoires en images. Nous avions voulu le faire autrefois, mais nos lecteurs n'avaient pas été de cet avis. Si nous avons beaucoup d'opinions comme la tienne, nous verrons si cela n'est pas possible de te donner satisfaction. — *Bob, Trappes :* Je souhaite qu'il ne s'agisse avec tes amis que d'un malentendu passager. — *Jean Prenant, Dissay :* Merci de tes charades. Ton avis sur la suppression du roman est juste le contraire de celui de Jacques Berrier que je rapporte plus haut.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique .. .. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 674-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

L'INDIEN A LA CHASSE
BISONS, CHEVAUX SAUVAGES

La première richesse de l'Indien c'est son cheval. Avoir un cheval : pour la chasse, pour mieux suivre les immenses troupeaux, avoir un cheval pour le combat, pour le plaisir de courir la plaine... Un cheval ne s'achète pas, ce sont les blancs qui ont inventé ces choses : achat et vente, les blancs qui s'abîment le corps et l'esprit toute la journée à fouiller le sol et à battre l'eau pour recueillir un peu de poussière jaune, et puis la nuit boivent « l'eau de feu » qui rend fou... Le cheval, on le prend. La tribu tout entière va voler quelques chevaux à la tribu voisine et dans cette aventure chacun risquera sa vie. Le cheval, on le chasse aussi. La chasse au cheval sauvage est même le plus bel exploit du jeune homme indien.

Pour attraper un cheval, l'Indien, nu — on est ainsi plus libre de ses mouvements — se glisse, monté sur un poney, au milieu d'un troupeau qui s'éparpille aussitôt; pendant que les bêtes s'enfuient l'homme a, d'un coup d'œil, repéré la meilleure monture. Il met pied à terre et s'avance au pas gymnastique, fouet dans la main droite, lasso sur le bras gauche. Les chevaux n'ont plus si peur de cet ennemi de petite taille et ralentissent jusqu'à ce que les rejoigne l'homme, qui garde toujours la même allure — c'est là tactique de l'ours quand il chasse. Le cheval repéré se sent alors plus spécialement traqué, dépasse le troupeau, s'affole, galope pendant deux kilomètres, puis s'arrête, se retourne. Sauvé? Non, l'homme court toujours d'un pas régulier. Nouvelle fuite, nouvel arrêt. L'animal ne garde jamais la ligne droite, il appuie en général sur sa gauche, l'Indien le sait et prend au plus court, se rapproche. La même manœuvre continue.

Un Indien peut courir ainsi des jours entiers, suçant de temps en temps un grain de café; on a vu des poursuites durer sans arrêt cinq jours et cinq nuits. Et quand il sent que l'animal se fatigue, l'homme accélère. Le cheval fait des bonds désordonnés, puis une longue pause. Quelques sauts encore. L'homme n'est plus qu'à vingt pas. Alors il ralentit, ses gestes sont prudents. Doucement le lasso, cette longue tresse de cuir, se déroule, il le balance, le fait tournoyer, vite le jette. L'animal, prisonnier du nœud coulant, se cabre. L'homme vient le caresser, lui parle, le charme véritablement. Et le lendemain, il rentre chez lui, monté sur son nouveau cheval que l'ancien suit docilement.

Pour arriver à cette connaissance si intime du cheval, pour vaincre ainsi une bête sauvage et s'en faire un ami, quelle expérience, transmise de génération en génération, devaient avoir ces Indiens! Détrompez-vous. Avant que les blancs n'arrivent en Amérique, les chevaux y étaient complètement inconnus. Des savants ont bien retrouvé, depuis, dans des terrains très anciens, des ossements qui prouvent que des chevaux vivaient en ces régions aux temps préhistoriques, mais les Indiens en avaient perdu le souvenir. Au point que les chevaux des conquérants Pizarre et Cortez effrayèrent les indigènes Incas et Aztèques, qui prenaient pour des monstres les cavaliers espagnols. Ce seraient 50 chevaux abandonnés par Cortez pendant une bataille, qui se seraient multipliés ensuite et répandus en immenses troupeaux. Ainsi à peine un siècle a permis aux Sioux et aux Comanches de devenir les meilleurs cavaliers du monde. Mais le corps de l'Indien, soumis à une discipline très sévère, pouvait se prêter aux plus difficiles exercices. Quant aux ancêtres-chevaux américains, ils ne disparurent d'Amérique que parce qu'ils passèrent en Asie et dans le nord de l'Europe (il existe encore aujourd'hui, en Islande et en Norvège, des races de chevaux très particulières qui ont cette origine). Le premier souci des Indiens, quand commença la grande invasion des chercheurs d'or, au XIXe siècle, fut de leur voler leurs chevaux : dévaliser les *ranches* des colons était plus facile que d'attraper au lasso le sauvage *mustang*, et avant le prochain combat c'était augmenter ses chances de victoire que d'avoir tous les chevaux, l'ennemi aucun.

La deuxième richesse de l'Indien c'est le « buffalo ». Avouons même que le « buffalo » est plus important pour lui que ce cheval dont il est si fier. Le buffalo n'est pas le buffle, c'est le bison — autrement massif que le buffle, il s'avance front baissé, prolongeant jusqu'à terre cette tête si barbue et des épaules que recouvre une épaisse crinière rousse. Quand les Indiens étaient maîtres du pays, les bisons formaient d'énormes troupeaux, qui parfois mettaient plusieurs jours à défiler sur une largeur de 30, 50, 70 kilomètres! Les troupeaux moyens comprenaient quelques milliers de têtes. C'est à l'approche de l'hiver que tous ces troupeaux descendaient vers le Sud... Bisons et Indiens ont maintenant disparu ou presque. Revivons par l'esprit cette chasse étonnante.

Depuis plusieurs jours on s'affairait au campement... Et voilà que le guetteur arrive au grand galop pour annoncer la bonne nouvelle. Que tous se préparent. Le Grand-Esprit voudra-t-il rendre braves nos cœurs, agiles nos membres? Tatoués selon les règles, les chasseurs font une danse rituelle autour du tambour. Des chants s'élèvent qui doivent déterminer le succès de l'entreprise.

Armes et chevaux sont prêts. En route! Les hommes courent à pied pour ne pas fatiguer leurs montures. A l'aube enfin, on aperçoit un nuage de poussière, on entend des mugissements. Les Indiens se séparent en plusieurs groupes, établissent des relais. Ainsi font les loups quand ils chassent; et les loups parfois poursuivaient eux-mêmes ces bisons, attendant l'occasion de se jeter sur une bête qui s'écarterait du troupeau. Ni hommes ni loups n'osaient attaquer la horde compacte qui les eût chargés. Au signal donné, les chasseurs sautent à cheval. Une partie d'entre eux fonce à toute allure au-devant du troupeau, s'efforçant d'effrayer la femelle qui vient en tête et de la rabattre ainsi que sa suite vers les autres cavaliers. Des rabatteurs trop isolés ou maladroits seraient vite piétinés par les bisons en colère. Mais avec ces Indiens c'est un tel tourbillon de chevaux et d'hommes, un tel tumulte, que les énormes bêtes hésitent; derrière eux la masse est pressée, bousculée, et tout le troupeau soudain se détourne, se rue dans la direction qu'il croit libre; des deux côtés de ce « passage » des chasseurs s'échelonnent. Chacun d'eux choisit sa proie, s'en rapproche par larges foulées. Et les flèches volent, l'animal est toujours atteint au défaut de l'épaule et s'écroule. Une marque sur sa flèche permettra à l'Indien de retrouver sa victime. A une autre. Visée, tuée. Certains préfèrent la lance. Quelques-uns frappent au couteau : sautant du cheval sur le dos du bison, ils lui plongent l'arme entre les épaules. Pour ralentir la fuite du troupeau et l'éparpillement des bêtes à tuer, des cavaliers tournent sans arrêt autour de cette masse affolée. Quand on estime avoir fait assez de chemin et assez de victimes, on revient achever les blessés. Les femmes sont déjà là et vont commencer à les dépouiller de leurs peaux. A leur tour de travailler : nuit et jour, autrement les bêtes se gâteraient.

L'Indien tire tout du bison : outre la viande qui se conservera fumée, sa peau si dure fera des coffres, des coques de pirogues, des fourreaux, des lanières; amincie et adoucie on y taillera des vêtements, des chaussures, on s'en servira comme toile de tente; la toison sera transformée en couverture, en manteau; les os, bien polis, deviendront des outils, des aiguilles, des pointes de flèche ou de harpon, des ornements; on travaille les tendons et les intestins pour en faire des cordes d'arc, des liens, des lacets; les cornes seront utilisées comme récipients; graisse et bouse séchée donneront un combustible; les sabots fondus, de la colle et du vernis; la cervelle, un produit pour tanner le cuir. Rien de perdu. On comprend que les déplacements des Indiens suivaient ceux des bisons.

Mais les blancs s'installent. A leur tour d'« exploiter » — commercialement — le buffalo. Avec leurs armes automatiques ils en massacrent des milliers en quelques heures; ils organisent ces tueries près des stations de chemin de fer pour qu'aussitôt tout ou partie des bêtes tuées soit chargé sur wagons, le reste pourrira sur place. Pour certains, la chasse devient même une simple distraction; un Américain, Tom Nickson, parlait d'abattre 120 bisons en quarante minutes.

En trente-cinq ans les cent millions de buffalos américains avaient disparu. Que vont devenir les Indiens? Des pillards. Ils y seront forcés — et ils auront la vengeance à cœur.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.661.

21.

FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

VENANT DE LA STATION DU CAP DE L'OURS, FOU-VOLANT ET JEAN MICRO VOLENT VERS VANCOUVERT

LA SEMAINE PROCHAINE.
JOE L'INDIEN.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

COMME LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DES TOPINAMBOU-BOURS VA BRISER LA BOUTEILLE SUR LE NAVIRE, OTTO SCHLASS ET GROSSAC RICANENT.

S'ÉTANT APERÇU DE LA MIMIQUE DES DEUX BANDITS L'ASTUCIEUX BEGONIA ARRÊTE LE GESTE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

PROFITANT DE CE QUE LE PRÉSIDENT RESTE INTERLOQUÉ LE BRAS LEVÉ UN OUISTITI S'EMPARE DE LA BOUTEILLE.

À TRAVERS LES PALMIERS LES TOPINAMBOUBOURS SE LANCENT À LA POURSUITE DU SINGE ET DE SA BOUTELLE.

GROSSAC CONTEMPLE LA SCÈNE AVEC UNE RAGE NON DISSIMULÉE. SES PLANS AFFREUX ONT ÉCHOUÉ

UN DES TOPINAMBOU-BOURS RAPIDE COMME L'ÉCLAIR RÉUSSIT À SE RAPPROCHER DU OUISTITI VOLEUR

EFFRAYÉ PAR L'ARRIVÉE DU NÈGRE LE OUISTITI LÂCHE LA BOUTEILLE DE CHAMPAGNE QUI TOMBE DU PALMIER

OTTO SCHLASS ET GROSSAC VOIENT LA BOUTEILLE VOYAGEUSE TOMBER SUR EUX ET S'ENFUIENT EN HURLANT

MAIS EN TOUCHANT LE SOL LA BOUTEILLE EXPLOSE LES BANDITS DISPARAISSENT. LA BOUTEILLE ÉTAIT UNE BOMBE EXPLIQUE BEGONIA

N° 176

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 13 AVRIL 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE QUI ÉTAIT PARTI A LA RECHERCHE DU Pr RAMON CORTES, S'EST PERDU DANS LE TEMPLE OU CE DERNIER EST PRISONNIER DES REBELLES. BOB AIDE D'UN BRAVE INDIEN, VA TENTER DE LES SAUVER.

FLÈCHE ROUGE ENTRAÎNA RAPIDEMENT BOB AU BOUT DU VILLAGE CAR LE SOLEIL MONTAIT DÉJÀ AU-DESSUS DE L'HORIZON... ILS SE TROUVÈRENT DEVANT UNE GRANDE STATUE EN PIERRE DU DIEU DE LA GUERRE... LA BOUCHE DE LA STATUE ÉTAIT LARGEMENT OUVERTE

CETTE STATUE DU DIEU DE LA GUERRE SERVAIT AUTREFOIS POUR LES SACRIFICES HUMAINS!.. LES VICTIMES DE CES COUTUMES BARBARES ÉTAIENT INTRODUITES PAR LA BOUCHE DU DIEU ET TOMBAIENT DANS UNE SORTE DE CUVE QUI SE TROUVAIT DANS LE VENTRE.. CETTE CUVE CONTENAIT UN LIQUIDE CORROSIF QUI DISSOLVAIT LES MALHEUREUX.. LES DIGÉRAIT!..

QUELQUES MINUTES PLUS TARD BOB À SON TOUR DISPARAISSAIT DANS L'OUVERTURE À LA SUITE DE "FLÈCHE ROUGE"

CEPENDANT POUR JIM PERDU DANS LA PARTIE SECRÈTE DU TEMPLE UN GRAVE PROBLÈME SE POSAIT!.. C'ÉTAIT CELUI DE LA NOURRITURE. CELÀ FAISAIT 24 HEURES QU'IL N'AVAIT RIEN MANGÉ ET IL COMMENÇAIT À SOUFFRIR DE SON JEÛNE FORCÉ

JUSQU'À UN CERTAIN POINT IL AVAIT EU LA CHANCE QUE L'EAU DE LA RIVIÈRE NE LUI MANQUAT PAS ET PÛT ÉTANCHER SA SOIF... MAIS IL LUI FALLAIT TROUVER UN ALIMENT SOLIDE.

MAIS SOUDAIN JIM APERÇUT UNE PETITE TACHE BLANCHE SUR LE FLANC D'UNE FAILLE QUI S'ENFONÇAIT DANS LE SOL!.. CETTE DÉCOUVERTE FAILLIT LUI ARRACHER UN CRI DE JOIE!..

CE QUE JIM AVAIT TROUVÉ ÉTAIT INESTIMABLE DANS SA SITUATION! C'ÉTAIT UN CHAMPIGNON DE COUCHE, VÉRITABLE VIANDE VÉGÉTALE.. CE BON, CRYPTOGAME AVAIT POUSSÉ DANS CE SOL HUMIDE ET SURCHAUFFÉ.. JIM SAVAIT BIEN QUE LORSQU'ON TROUVE UN CHAMPIGNON DE NOMBREUX AUTRES NE SONT PAS LOIN!

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD NOUS RETROUVONS NOTRE AMI JIM DEVANT LA BARRIÈRE DE FLAMMES, EN TRAIN DE FAIRE CUIRE SON DÉJEÛNER IMPROVISÉ SUR UNE TIGE DE FER QU'IL A DÉCOUVERTE PRÈS DU PONT EFFONDRÉ.. UNE APPÉTISSANTE ODEUR DE CHAMPIGNONS À LA BROCHE SE RÉPAND DANS LA CAVERNE..

(A SUIVRE)

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates. Après maintes aventures dans leur île, ils aperçoivent un navire qui les recherche, car tout le monde croit qu'ils se sont noyés.*

Chapitre XV. — L'EXPÉDITION NOCTURNE

(Suite)

On était mercredi soir : si jusqu'à dimanche on ne retrouvait rien, il fallait abandonner tout espoir et faire le service funèbre le dimanche matin.

Tom en frissonna ; Mme Harper, en sanglotant, se leva pour partir. D'un même mouvement les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et s'embrassèrent dans les larmes. Puis Mme Harper partit. Tante Polly embrassa Sid et Marie plus tendrement que d'habitude, qui sortirent, Sid reniflant un peu et Marie pleurant à chaudes larmes. Restée seule, tante Polly s'agenouilla et pria

Ils se pourchassaient et la lutte finissait par un grand plongeon dans l'eau.

pour Tom d'une manière si touchante et avec tant d'affection infinie dans sa vieille voix tremblante que Tom, en silence, ruisselait de larmes avant qu'elle eût fini.

Il lui fallait rester immobile jusqu'à ce qu'elle dorme, mais elle poussait de temps à autre de tels soupirs, elle s'agitait tellement en se retournant, qu'il se demandait si elle allait s'endormir. Mais à la fin elle se calma et laissa entendre dans son sommeil seulement quelques gémissements. Alors il se glissa hors de sa cachette et abritant la lumière de la bougie avec sa main, il regarda sa tante et son cœur fut plein de pitié pour elle. Tirant le morceau de sycomore de sa poche, il le posa près de la bougie. Mais une idée lui passa par l'esprit : aussitôt se ravisant, il remit rapidement le morceau d'écorce dans sa poche, se pencha, embrassa le visage fatigué de sa tante et sortit de la pièce sans bruit en refermant la porte. D'un pas rapide il regagna l'embarcadère du vapeur : il n'y avait personne. Hardiment il monta à bord du bateau, gagna l'arrière, détacha le canot, et s'étant glissé dedans, il se mit à ramer avec précaution dans le courant. Lorsqu'il eut fait près de deux kilomètres, il traversa en biais la rivière et atteignit sans difficulté l'autre rive, juste à l'endroit où il s'était embarqué. Ce n'avait été qu'un jeu pour lui. Un moment il lui vint à l'idée de s'emparer du canot : on pouvait admettre que c'était un navire et par conséquent, c'était bien une capture légitime de la part d'un pirate. Mais, craignant qu'on ne se livrât à des recherches qui auraient pu amener la découverte de leur cachette, il abandonna ce projet et remonta à pied jusqu'à l'entrée de la forêt. Là il décida de s'asseoir et de se reposer, tout en luttant contre le sommeil. La nuit touchait à sa fin lorsqu'il se mit en devoir de rejoindre son camp, et il faisait grand jour lorsqu'il atteignit le banc de sable de l'île. Après un moment de repos, il plongea dans le courant. Quelques instants après, il arrivait au camp tout ruisselant, tout juste pour entendre Joë dire :

— Non, Tom est loyal et il reviendra, ce n'est pas un déserteur. Il sait que ce serait une honte pour un pirate et Tom est trop fier pour faire des choses comme cela. Il a entrepris une expédition, c'est sûr, mais je me demande laquelle ?

— En tout cas, ce qu'il a laissé dans ton chapeau est, de toute façon, à nous, n'est-ce pas ?

— Presque, mais pas encore, Huck! Il a écrit qu'elles seraient à nous s'il n'était pas de retour au déjeuner.

— Et le voilà, s'écria Tom, apparaissant soudain en provoquant un effet des plus sensationnels.

On prépara en un clin d'œil un somptueux déjeuner de jambon et de poissons et Tom raconta en les enjolivant ses aventures. Quand le récit fut achevé, la troupe s'estimait aussi héroïque que si tous y avaient participé. Ensuite Tom alla s'étendre dans un coin d'ombre jusqu'à midi, tandis que les autres pirates partaient en exploration et à la pêche.

Chapitre XVI. — UNE MYSTÉRIEUSE CONFIDENCE

Après le dîner, toute la bande partit à la recherche d'œufs de tortue. On enfonce un bâton pointu dans le sable et quand on découvre un endroit mou, on s'agenouille et on creuse avec les mains. Quelquefois dans un seul trou, il y a cinquante ou soixante œufs parfaitement ronds et blancs et de la grosseur d'une noix. C'est fameux, quand on les a fait frire, et ils s'en régalèrent ce soir-là, et le lendemain vendredi matin encore. Après le petit déjeuner, ils s'en allèrent jouer sur la plage formée par le ban de sable ; ils se poursuivaient, se saisissaient à bras-le-corps et la lutte finissait par un grand plongeon dans l'eau. Vainqueurs et vaincus disparaissaient pendant un moment... on n'apercevait plus qu'un fouillis de jambes et de bras et ils se retrouvaient soufflant, s'ébrouant, riant, essoufflés et ravis. Quand ils étaient fatigués, ils se roulaient sur le sable chaud, s'en recouvraient, puis retournaient dans l'eau à leurs ébats. Puis ils jouèrent au cirque, un cirque où il y avait trois clowns, car aucun d'eux n'aurait voulu renoncer à ce rôle prestigieux, puis ce fut une merveilleuse partie de billes qui dura un bon bout de temps. Après quoi, Joë et Huck retournèrent à l'eau, mais cette fois, Tom ne voulut pas y aller, car il s'était aperçu en se déshabillant qu'il avait perdu le bracelet en peau de serpent à sonnettes qu'il portait à la cheville et qui devait lui éviter les crampes. Par bonheur, il retrouva ce merveilleux talisman, mais les autres étaient fatigués et voulurent se reposer. Le repos entraîne à la rêverie, surtout quand on voit au loin son village natal briller dans la lumière du soleil. Tom, à l'écart, rêvassait mélancoliquement et se surprit à tracer le nom de Becky dans le sable avec son orteil. Mais furieux de cette faiblesse, il l'effaça rapidement et rejoignit ses camarades.

Mais Joë avait le cafard, le mal du pays et les larmes bien près des yeux, Huck n'était pas très gai lui non plus, et Tom quoique broyant du noir, se dit qu'il ne fallait le laisser paraître. Il avait d'ailleurs un secret qu'il ne tenait pas à révéler trop tôt, mais si cette mauvaise humeur ne se dissipait pas rapidement, il serait bien obligé de parler. Aussi, s'exclama-t-il d'un air enjoué :

— Je parie que nous ne sommes pas les premiers pirates de cette île. Il faut que nous partions à la découverte, il y a certainement un trésor caché quelque part! Qu'est-ce que vous diriez, si on tombait sur un coffre plein d'or et d'argent, c'est ça qui serait chic!

Mais ces paroles ne soulevèrent qu'un maigre enthousiasme et le silence régna à nouveau. Tom fit encore deux ou trois autres propositions sans plus de succès, Joë grattait le sable avec un bâton et avait l'air lugubre, à la fin il déclara :

— Les gars, je propose qu'on abandonne... Moi, je veux retourner à ma maison... On est trop seuls ici.

— Mais non, Joë, ça ira mieux petit à petit. Pense aux belles parties de pêche que l'on fait ici.

— Je me fiche pas mal de la pêche, je veux retourner à ma maison.

— Mais Joë, il n'y a pas de meilleur endroit pour nager qu'ici.

— Nager c'est la barbe, je m'en moque... ce que je veux c'est retourner à ma maison.

— Le petit bébé qui veut retourner chez sa maman.

— Oui, c'est vrai, je veux retourner chez ma maman et si vous en aviez une, vous voudriez retourner chez elle comme moi. Je ne suis pas un plus petit bébé que toi, dit Joë en reniflant.

— Eh bien, c'est ça, laissons le petit bébé retourner chez sa mère, n'est-ce pas, Huck? Va retrouver ta maman, voilà... Nous, nous restons ici, dis, Huck?

Huck répondit par un oui bien peu convaincu.

— Je ne te parlerai plus jamais de ma vie, dit Joë en se levant pour se rhabiller.

— Je m'en moque, dit Tom. Tout le monde s'en fiche. Allons, tu peux t'en aller, ce qu'on rigolera de toi : un drôle de pirate! Huck et moi, nous ne sommes pas des bébés. Nous restons, nous pouvons parfaitement rester sans toi.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je continue aujourd'hui de répondre à mon ami France B..., de Fayence (Var) qui dans une lettre que j'ai publiée l'autre semaine, me disait qu'il y avait dans Mon Camarade *trop d'histoires de gangsters, de batailles et de luttes meurtrières. Mais je lui répondais que les héros de* Mon Camarade *ne sont pas des gangsters. Qu'il les prenne un à un et il verra qu'ils ne sont pas du tout semblables à certains messieurs que l'on voit dans* Hip! Hip! Hip! *ou* Le Petit Crusoé Illustré, *journaux qui n'ont d'autres ressemblances avec nous que d'être illustrés et en couleurs. Mais il ne faut pas juger seulement sur les apparences. J'imagine que dans le pays de France B..., où poussent des amandiers, les enfants savent reconnaître les amandes amères, qui sont immangeables, et les amandes douces, dont on se régale. Et pourtant elles se ressemblent à s'y tromper.* Mon Camarade *et les autres journaux peuvent avoir le même aspect. Mais cela n'empêche pas que « l'amande » qui est dedans est toute différente.*

Jim Mystère *défend les faibles et les opprimés.* Toto et Toutoune *sont victimes de bandits, c'est vrai. Mais est-ce que pas très loin de Fayence, à Nice, à Saint-Tropez ou à Marseille il n'existe pas des bandits exactement semblables à ceux dont* Toto et Toutoune *sont victimes? Et représentons-nous La Teigne et Angelo comme des héros sympathiques? J'ai déjà assez parlé de* Fred Hardi *dans un autre numéro pour ne pas y revenir. Mais si* Fred *est un héros généreux et sympathique,* Fou Volant *est un caractère plein d'humanité et dans* Bégonia *les « bandits » Grossac et Otto veulent être plus comiques que méchants. Quant à* Tom Sawyer, *c'est un livre qui est considéré comme un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature enfantine, et ce n'est pas de notre faute si un des personnages est un assassin.*

Pour en finir avec les histoires que nous publions à l'heure actuelle, Pierrot Lancry *est sans doute aux prises avec des adversaires redoutables. Mais enfin ces genres d'hommes existent et le pays dans lequel se trouve notre ami Pierrot n'est pas un pays imaginaire, c'est un pays réel, raconté comme il l'est dans la vérité des choses.*

Malgré tout ce que pourra m'écrire mon ami France B..., cela n'empêchera pas qu'en Allemagne on mette en prison beaucoup de monde et qu'au Mexique, où se trouve Jim Mystère, *il se soit trouvé des généraux rebelles. Et même que cette sorte d'hommes existe dans des pays encore plus proches de nous.*

Est-ce que cela veut dire que pour cela, dans nos histoires, nous admirions le monde tel qu'il est, que nous ne souhaitons pas plus de justice et plus de bonheur? Si notre ami France B..., lit régulièrement nos histoires, s'il en a compris le sens profond, je pense qu'il aura compris que tous nos héros sympathiques sont également généreux, qu'ils souhaitent un univers où règne le bonheur, la justice, où les hommes ne continuent plus entre eux des luttes cruelles et fratricides, mettent tous leurs efforts en commun pour rendre la vie plus belle et plus facile à tous.

Mais même le jour où ce beau rêve sera réalisé, ni les luttes ni les batailles ne cesseront. Quand les hommes luttent pour conquérir le pôle, ou monter plus haut dans le ciel, ou pénétrer dans des forêts vierges, ces batailles-là aussi sont meurtrières, et pourtant nous pouvons sans réserve admirer ces héros.

La vie d'hommes comme Christophe Colomb, Edison, Tchapaiew, Spartacus, Emile Zola, Pasteur, Robespierre, Marco Polo, Vaillin, de tant d'autres encore dont j'imagine que notre ami France B... voudrait trouver dans chaque numéro de Mon Camarade *(mais s'il a lu nos collections il y trouvera chacune de ces vies racontées au cours des années) sont des vies pleines d'aventures, de luttes, de batailles. Peut-on cependant nier que ces hommes n'aient pas fait beaucoup pour améliorer le sort de l'humanité ?*

Pour ma part, je ne crois pas que l'aventure soit mauvaise en elle-même, pas plus que le chocolat.

Le chocolat, je le sais bien, Mme Burette me le répète assez, c'est très mauvais si l'on en mange trop, si on ne mange que cela vous détraque l'estomac, on dit même que cela vous gâte les dents (mais je crois que cette deuxième chose est moins sûre). Ce qui n'empêche pas qu'à quatre heures un morceau de chocolat avec du pain c'est rudement bon et cela fait beaucoup plus de bien que de mal. Et même, dans un autre ordre d'idées que c'est rudement utile pour ceux qui n'ont pas l'estomac ou l'intestin en très bon état, qu'il existe des chocolats qui, sous un aspect ordinaire, et qui ne soient pas mauvais du tout à la bouche, contiennent des médicaments tout ce qu'il y a de bon pour la santé. Je crois bien que ces messieurs-dames dans Mon Camarade *ont voulu faire des chocolats de cette espèce-là, des chocolats qui cachent certains médicaments qui guérissent les maladies de la cervelle. En commençant, j'avais voulu répondre une lettre seulement à mon ami France B..., de Fayence (Var). Et puis finalement c'est deux lettres entières qu'il m'a fallu. Enfin j'espère que cette longue réponse n'aura pas trop ennuyé nos lecteurs.*

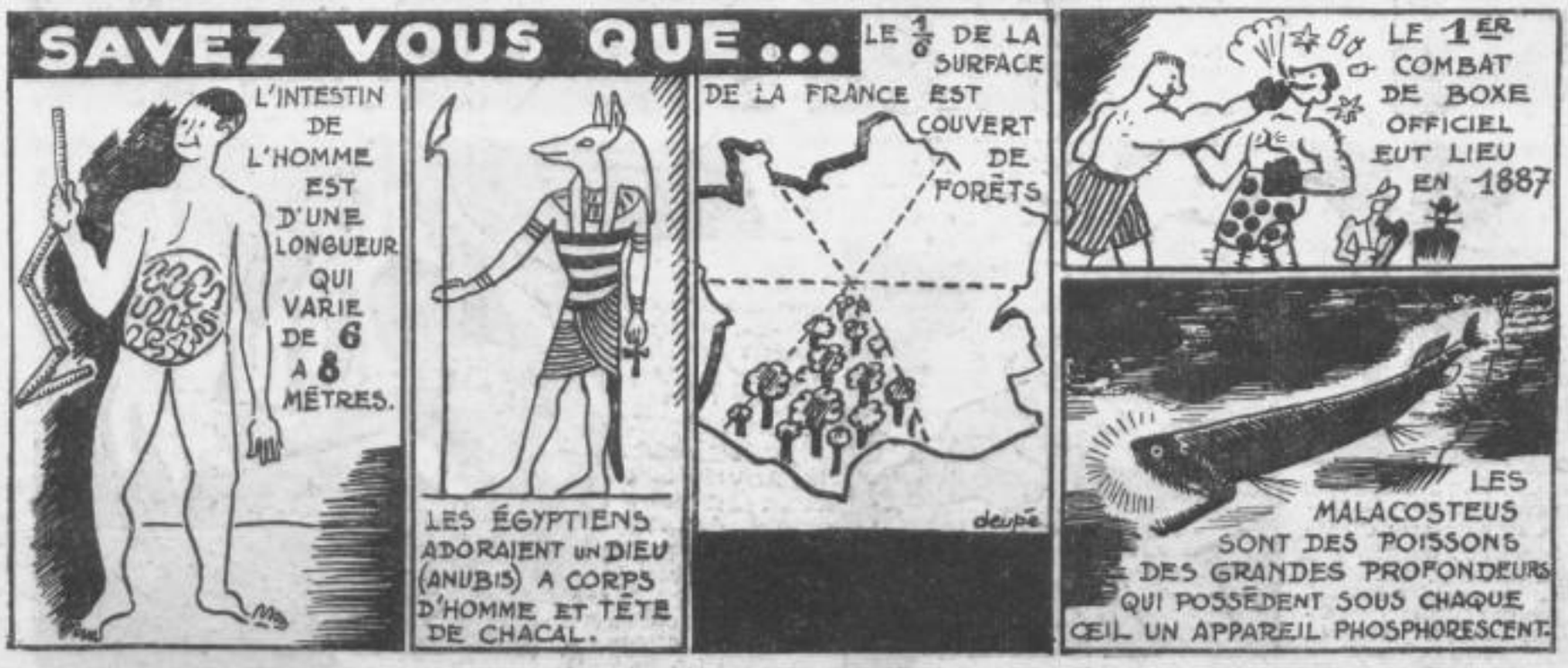
En tout cas, je pose à mes amis qui ont lu ces deux lettres cette question : « Trouvez-vous qu'il y a trop d'aventures dans « Mon Camarade ? » *Voulez-vous que leur nombre soit réduit. Et s'il y a une grande quantité de lecteurs qui soient de l'avis de mon correspondant France B..., je suis persuadé que ces messieurs-dames de la rédaction se dépêcheront de diminuer le nombre d'aventures et d'augmenter celui des récits instructifs. Je crois d'ailleurs que si on les laissait faire, et s'ils suivaient seulement leur idée et pas celles de leurs jeunes amis, ils le feraient tout de suite. Mais c'est vous qui êtes les maîtres du journal. Envoyez-moi donc votre avis, dans beaucoup de lettres.*

La prochaine fois je vous raconterai la véritable histoire de Janot, telle que je l'ai trouvée dans un livre. Ce Janot c'est pas moi, c'est un Janot qui, sous Louis XVI, était aussi populaire que Charlot maintenant. Mais cette histoire est longue. Ce sera pour la prochaine fois.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles. JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot)



Le coin des Fillettes

LES PLIS

Pour continuer la série des points de couture, des formes de coutures, voici les différentes formes de plis employés en couture. Ceci vous semble peut-être un peu ennuyeux, mais vous servira; lorsque vous voyez un nom que vous ne connaissez pas, cela suffit pour vous empêcher de faire un ouvrage.

Voici donc un vocabulaire des plis :

1° **LE PLI PLAT.** — Comme l'indique le croquis, c'est un simple pli, l'étoffe pliée en deux, puis appliquée ainsi contre elle-même. Pour l'exécuter, on plie l'étoffe à l'endroit voulu, de la tête de ce pli on mesure la hauteur qu'on veut lui donner et l'on fait à cet endroit une ligne de petits points devant.

LE PLI COUCHÉ. — Une série de plis aplatis sur le tissu et maintenus sous une autre couture donne les plis couchés.

LES PLIS LINGERIE. — Sont de petits plis plats, couchés de moins d'un cm. de large, alors que le pli plat peut être un gros pli large.

LES PLIS RELIGIEUSE. — Sont de grands plis plats horizontaux. Ils se font à des robes, des rideaux, dans du voile, de la mousseline, des tissus légers. Ils sont bien aplatis au fer.

LES NERVURES. — De tout petits plis de un ou deux mm. de hauteur et qui restent droit et servent de garniture très souvent au corsage des robes, sur des blouses; étant très petites elles

suivent aisément n'importe quelle forme comme une soutache. Méfiez-vous, quand vous garnissez ainsi un objet, de faire le décor avant de couper car les nervures rapetissent le tissu moins que des plis, mais malgré tout de façon sensible, et vous n'entreriez plus dans votre robe.

2° **LE PLI ROND.** — Formé pour ainsi dire de deux plis plats qui se tournent le dos. Mais s'il est cousu ce n'est pas la partie plate du dessus qui est maintenue, mais les deux creux des plis. En général, ces plis utilisés pour les jupes, robes, manteaux sont libres dans le bas, cousus seulement jusqu'à mi-hauteur des jambes et donnent de l'ampleur.

UN RUCHÉ est fait dans une bande d'organdi, un ruban, de plis ronds qui se touchent et maintenus par une piqûre, qui passent par-dessus tous en leur milieu et horizontalement, alors que les plis sont verticaux. On met les ruchés en garnitures, berceaux, abat-jour, robes, etc.

3° **LE PLI CREUX** est le contraire du pli rond en ce sens que les deux plis plats opposés sont placés sous le tissu. Ils sont faits et servent comme les plis ronds.

Plis plats, plis ronds, plis creux non cousus forment des jupes entières. Partant du haut, les deux derniers sont utilisés pour donner l'ampleur aux manteaux raglans.

Pour faire un abat-jour à maman, vous plissez du papier spécial transparent, comme un accordéon et maintenez le haut par une cordelière qui traverse les plis.

Ce même plissé, au lieu d'être régulier du bas en haut; si vous diminuez progressivement sa largeur pour que chaque pli vienne finir à l'étoffe plate mais ait même point central de celui du milieu; vous avez le plissé soleil (4°) qui est donc en général un morceau ajouté puisqu'il forme un godet qui orne et élargit le bas d'une toilette. Toute une robe peut être en plissés soleil. Mais ce sont des choses compliquées pour les petites amies de Toutoune qui désirent surtout savoir ce qu'en général ces mots veulent dire et ce qu'elles peuvent en faire, n'est-ce pas ?

Et vous avez encore là plusieurs idées pour orner toilettes, lingerie, coussins.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Bavaroise à la vanille

Lait	1/2 litre.
Crème fraîche	1/2 litre.
Sucre semoule	150 grammes.
Œufs frais	4 jaunes.
Vanille	1/2 gousse.

Préparer avec la crème une crème Chantilly, la laisser dans la glace. Voir recette dans le numéro 172 de Mon Camarade.

D'autre part, mettre le lait dans une casserole, le faire bouillir avec le sucre et la vanille, le verser sur les jaunes d'œufs en tournant; faire prendre la crème sur un coin du fourneau ou au bain-marie en continuant à tourner jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse, la passer au tamis de crin, la laisser refroidir, puis y incorporer la crème Chantilly. Verser le tout bien mélangé dans un moule à bavaroise. Faire prendre dans la sorbetière ou dans une terrine, avec de la glace pilée et du gros sel autour, comme pour toutes les glaces. On peut remplacer la crème fraîche par un litre de lait mélangé de 100 grammes de crème fraîche. Dans ce cas, préparer la crème à la vanille avec le lait et quand elle est refroidie, y délayer les 100 grammes de crème double.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

(76) RÉSUMÉ :

RALEU QUI VIENT DE RENTRER DANS SON USINE APRÈS UNE LONGUE ABSENCE, A TOUT BOULEVERSÉ POUR BIEN MONTRER QU'IL ÉTAIT LE MAITRE MAIS DANS LA NUIT, PAT'SOUM AYANT COUPÉ L'ÉLECTRICITÉ, RALEU SE TROUVE PERDU DANS SA PROPRE USINE.

A TATONS (NON SANS SE FAIRE DE NOMBREUSES BOSSES A TOUS LES OBSTACLES QUE L'INVISIBLE PAT'SOUM ACCUMULE SUR SON PASSAGE), RALEU CHERCHE LE TÉLÉPHONE POUR APPELER AU SECOURS.

MAIS PAT'SOUM A PRIS SES DISPOSITIONS. AUSSI CHAQUE FOIS QUE RALEU DÉCROCHE UN TÉLÉPHONE CROYANT ENFIN PARLER A L'EXTÉRIEUR, IL TOMBE SUR PAT'SOUM, QUI LUI RÉPOND EN FAISANT DES BRUITS ÉTRANGES...

...OU EN IMITANT DES CRIS D'ANIMAUX. AYANT CONSTATÉ L'IMPOSSIBILITÉ DE CORRESPONDRE AVEC L'EXTÉRIEUR, NI D'OBTENIR DE LA LUMIÈRE, RALEU SE RÉSIGNE A ESSAYER DE TROUVER LA SORTIE DE SON USINE.

COMME BIEN VOUS PENSEZ, SES MALHEURS, GRACE A PAT'SOUM, NE FONT QUE COMMENCER. VOUS VOYEZ RALEU, LES BRAS EN AVANT, MARCHANT A L'AVEUGLETTE A TRAVERS LES ATELIERS DÉSERTS. S'IL TRÉBUCHE SOYEZ SUR...

...QUE C'EST GRACE A UN OBSTACLE PLACÉ A PROPOS PAR NOTRE AMI, AFIN QU'IL TOMBE JUSTE SUR LES MANETTES QUI METTENT IMMÉDIATEMENT EN BRANLE UNE MACHINE-OUTIL AU BRUIT TRÈS EFFRAYANT.

S'IL S'AGRIPPE AU PASSAGE A UNE COURROIE, IMMÉDIATEMENT LES POULIES SE METTENT A TOURNER ET RALEU SE TROUVE TRANSPORTÉ DANS LES AIRS DE FAÇON INCOMMODE. ET LORSQU'IL LACHE ENFIN DE...

...PEUR D'ÊTRE BROYÉ, C'EST DANS UN BAQUET PLEIN D'EAU BIEN GRASSE QU'IL VIENT TOMBER, AU PLUS GRAND D'ÉTRIMENT DE SON ÉLÉGANCE VESTIMENTAIRE ET NON SANS POUSSER D'HORRIBLES CRIS.

SI BIEN QUE LE VEILLEUR DE NUIT, PEU PAYÉ PAR RALEU POUR VEILLER SUR TOUTES SES RICHESSES, NE PEUT MANQUER D'ÊTRE ATTIRÉ PAR TOUS CES BRUITS. AUSSI S'APPRÊTE-T-IL A FAIRE HONNÊTEMENT SON MÉTIER.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

En plein midi, un agent de police a ramassé dans la rue un pochard qui criait à tue-tête des mots incohérents. Il l'emmène au commissariat et fait sa déposition : « Cet ivrogne criait si fort, ameutant tous les passants, que je n'hésiterais pas à qualifier ce tapage de tapage « nocturne »...

○

La Jamaïque est une des grandes Antilles et on y cultive surtout la canne à sucre. Au cours de géographie, le professeur demande à Lucien quelle est la capitale de la Jamaïque; or, Lucien n'a pas appris sa leçon comme il le faudrait; cependant il répond sans hésiter : « Rome, monsieur. »

— Comment, Rome? Vous ne savez pas que Rome est la capitale de l'Italie?

— Cependant, monsieur, on parle toujours de Rhum de la Jamaïque!

○

Dans l'étable de cette ferme, les vaches sont serrées, pressées comme des sardines dans leur boîte.

— Pourquoi mettez-vous tant de vaches dans une si petite étable, père Jérôme? demande le maire du village.

— Je voudrais bien voir, m'sieu le maire, si j'obtiendrai ainsi du lait condensé.

○

Deux écrivains peu connus et très envieux parlent d'un critique :

— C'est un pauvre malheureux, dit X...

— Pourquoi dites-vous cela?

— Il a osé écrire dans son journal que mes romans ne valent pas une datte.

— Il ne faut pas lui en vouloir. Il n'est pas intelligent et il ne sait que répéter ce que tout le monde dit.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, est en Allemagne, en juillet 1936, à la recherche de documents importants cachés dans un buste. Il est sur le point de les retrouver au camp Parsifal, aux environs de Berlin, occupé par des fanatiques qui prétendent revenir à la vie des temps barbares et du moyen âge.*

Chapitre XLI. — LE PLUS BEL AUTEL DU FÜHRER.

Dans la clairière de l'Est, maintenant illuminée par un nombre de torches plus grand, à la foule de sociétaires du camp Parsifal en costumes barbares et moyenâgeux, s'étaient mêlés des invités en costume plus normaux, et Pierrot avait cessé de se cacher. Attentivement il examinait chacun des autels, espérant qu'un signe particulier lui permettrait de découvrir lequel des vingt-cinq bustes des autels était celui qui contenait les précieux documents.

Comme s'il s'était agi de chars de carnaval ou d'un concours de bonnets de catherinettes, la fantaisie la plus singulière s'était déployée dans la confection de ces autels, sortes de reposoirs ornés de mousse, de fleurs des champs, de guirlandes de sapin, de feuilles de chêne. Certains des concurrents, les plus modestes et les moins inventifs, avaient mis le buste du Führer dans une niche gothique, comme un saint de cathédrale. Les autres l'avaient hissé au sommet d'une pyramide triomphale ou sur un fond de marguerites où se dessinait une croix gammée en pissenlits. L'un d'eux avait reconstitué avec amour, avec de la mousse, la célèbre Brandeburger Thor, de Berlin, qui est au bout d'« *Under den Linden* » ce qu'est l'Arc de triomphe au bout de nos Champs-Élysées, remplaçant le quadrige de bronze qui surmonte la porte par l'inévitable buste de plâtre patiné. Mais les « autels du Führer » les plus remarqués étaient *l'autel de la paix* et *l'autel de Siegfried*, comme l'avaient nommé dans une pancarte leurs auteurs anonymes.

L'autel de la paix était une sorte de gigantesque tas de mousse que surmontait une formidable colombe en fleurs blanches qui tenait dans une patte un glaive de bois recouvert de bleuets et dans son bec le buste du Führer. Auprès de cet oiseau qui était gros comme une oie de bonne taille, se trouvaient des chaînes brisées. Ce qui signifiait clairement, expliquait auprès de Pierrot un vieux monsieur très maigre et très barbu, qui flottait dans une tunique germanique tissée à la main, que le Führer avait rompu les chaînes qui retenaient prisonnière la véritable paix en lui donnant l'épée, symbole du courage et de la force.

L'autel Siegfried était encore plus remarqué. Son auteur avait bâti un véritable mannequin de Siegfried, tout entier recouvert d'épis de blé encore verts, et il lui avait mis pour tête celle du propre buste du Führer. Au pied de cette statue végétale, des fortifications de mousses vertes au bord d'un petit fossé rempli d'eau, symbolisaient la ligne Siegfried, ligne de fortifications dont quelques semaines auparavant le chancelier du Reich avait décrété la construction, au lendemain de la réoccupation militaire des bords du Rhin.

Ludwig Lastrop venait de faire une entrée très remarquée dans la clairière des autels. Sa figure tout entière était recouverte de pansements et seuls ses yeux apparaissaient dans tout ce linge. Il semblait que tout le sang perdu l'avait affaibli, car il s'appuyait sur le bras d'un ami. Mais il tenait à paraître à la distribution d'un concours auquel il avait participé.

Comme si l'on n'avait attendu que sa venue, sur une estrade rustique dressée au fond de la clairière, le gros homme vêtu de peau de bête qui portait au bras une croix gammée et qui était sans doute le président du jury des récompenses, commença un discours ampoulé sur les vertus du Führer et le patriotisme qui animait l'*association des naturistes germaniques*. Quand il eut terminé, il sortit de la poche de son pagne de peau de bête, — car ces vêtements des Germains primitifs pouvaient bien admettre un peu du confort des costumes modernes — une feuille de papier qui était la liste des vainqueurs. Pour ménager les surprises, et comme il est d'usage dans le tirage des loteries, l'orateur avait commencé par les récompenses les plus basses. Le troisième prix allait à la reproduction de la porte de Brandebourg, le deuxième à la colombe monumentale.

« Et enfin, poursuivait le gros homme, voici l'annonce de notre premier prix qui est décerné à *l'autel Siegfried*. Je suis d'autant plus heureux de le couronner que je viens d'apprendre à l'instant qu'il est l'œuvre d'un jeune homme déjà glorieusement vainqueur dans les tournois de cette mémorable journée germanique, j'ai nommé Ludwig Lastrop, de Hambourg. »

L'enthousiasme était à son comble, et quelques jeunes gens se préparaient à porter Ludwig en triomphe au son du *Horst Wessel Lied*, quand une dizaine d'hommes en chemise brune et en tunique noire, l'uniforme des sections de sûreté, firent irruption dans la clairière et se précipitant sur les autels les plus proches se mirent à fracasser à coups de matraque les bustes du Führer qui les surmontaient.

La stupeur avait d'abord été totale et un grand silence avait régné dans l'assistance, devant cette subite irruption des troupes de choc du IIIe Reich. Sur la tribune, le Dr von Sturm se demandait avec inquiétude si sa conscience était tranquille, si son excès de zèle dans le retour aux sources du germanisme ne l'avait pas rendu suspect aux maîtres du Reich. Pourtant, l'autre semaine, il avait été félicité publiquement par Rosenberg, l'un des théoriciens du racisme... Mais quand il vit les gardes d'assaut briser à coups de massue les bustes du Führer, il crut soudain comprendre. Le matin même, son jeune ami Lanstrop lui avait confié, en grand secret, que la Gestapo de Hambourg avait été trois ou quatre jours auparavant jouée par des conspirateurs déguisés en S. S. Puisque ces S. S. qui envahissaient si brutalement le camp brisaient ainsi une effigie quasi sacrée, il ne pouvait y avoir qu'une explication à leur geste : ils n'étaient que des Judeo-Marxistes déguisés.

— Sacrilège! hurla von Sturm du haut de sa tribune... Sacrilège, arrêtez-les, oh! mes frères en germanisme. Ces gardes d'assaut impies ne sont que des marxistes déguisés, des faussaires, des loups cousus dans la peau des agneaux...

Il semblait que le camp tout entier n'attendait que ce signal. Les gardes n'avaient pas encore eu le temps de briser dix bustes de plâtre qu'ils étaient engloutis dans la foule. A dix contre un, malgré les revolvers qu'ils avaient aux côtés et qu'ils n'eurent pas le temps de sortir, ils ne purent résister et ils roulèrent bientôt sur le sol. Ce fut un hourvari indescriptible, mêlé de cris, de hurlements, de rugissements.

Pierrot n'avait pas perdu son temps. Profitant de l'inattention générale, il avait couru près de l'autel Siegfried, il était au mannequin la tête de plâtre qui lui servait de buste, et, vérifiant que la marque qu'il avait faite à la pointe d'une épingle s'y trouvait, il prit le buste sous son bras et courut se cacher dans l'ombre de la forêt. Il prêta l'oreille, s'assura qu'il n'était pas suivi, et fracassa le buste contre un sapin. Dans les débris, il sentit sous ses doigts le mince et précieux rouleau de papier qu'il avait glissé à l'intérieur du buste, cinq jours plus tôt, alors qu'il était prisonnier dans la petite bibliothèque du consulat espagnol de Hambourg. Il glissa aussitôt les papiers dans le sachet de toile imperméable qu'il portait toujours au cou, entre la peau et la chemise, puis il se mit à courir de toutes ses forces vers les barrières du camp Parsifal.

Chapitre XLII. — LA FERME DE ROTTENBERG.

Les naturistes germaniques auraient sans doute fait un mauvais parti aux dix S. S. si une nouvelle troupe d'hommes en chemises brunes n'étaient arrivés dans la clairière, revolver au poing, sous la conduite d'un officier apoplectique. Quelques coups de feu tirés en l'air suffirent pour apaiser le tumulte, et les premiers gardes de sûreté, les vêtements en lambeaux, se relevèrent piteusement...

— Alors, que se passe-t-il ? monsieur le docteur von Sturm, cria l'officier d'une voix irritée. On lynche maintenant nos S. S. au *camp Parsifal*. Je me doutais bien pour ma part que vos singeries pseudo-germaniques cachaient une hostilité secrète contre les plus saints principes et les saints les plus vénérés du IIIe Reich...

Le Dr von Sturm reconnut l'officier.

— Oh! monsieur l'Obertruppführer Wirschaft, il s'agit d'une erreur monstrueuse de notre part... En voyant vos hommes briser sous nos yeux la noble effigie de notre Führer, les adhérents du camp Parsifal n'ont pu maîtriser leur légitime fureur et...

— Et ils ont perdu le respect de l'uniforme que nous portons. N'essayez pas de vous défendre, votre conduite est inqualifiable, et je ferai un rapport aux chefs les plus haut placés.

Le Dr von Sturm tremblait littéralement et ses genoux cagneux s'entrechoquaient... L'Obertruppführer Wirschaft fut sensible au respect que le malheureux lui témoignait et radoucissant le ton, il entraîna le malheureux à part pour lui expliquer l'affaire. Sur un coup de téléphone de Hambourg, il avait reçu l'ordre de la Gestapo de se rendre avec une quarantaine d'hommes au camp Parsifal pour s'emparer dans le délai le plus bref d'un buste que possédait un nommé Ludwig Lastrop et qui servait de cachette à des documents d'une importance capitale pour l'avenir même du Reich. On comprenait donc que le sergent, ou plutôt le Rotteführer qui commandait la première patrouille arrivée à la clairière, abasourdi devant tant de bustes, avait pris le parti de les faire briser pour retrouver les documents... Sans doute ce geste était-il téméraire et un peu irrespectueux, et l'indignation des *amis de Parsifal* était à la rigueur explicable. Mais tout allait être simplifié puisque von Sturm allait pouvoir désigner lequel des bustes était celui du jeune Lastrop.

Rassuré par la bonhomie du discours, le chef des amis de Parsifal avait repris son sang-froid. Il conduisit Wirschaft à l'autel Siegfried pour constater que le buste avait disparu...

Une rapide enquête amena rapidement des résultats... Ludwig Lastrop, que ses récentes blessures du duel avaient empêché de se mêler à la bagarre et qui était resté à proximité de son autel, avait aperçu un jeune garçon, vêtu d'un costume bleu marine, s'emparer du buste et s'enfoncer dans la forêt. Il n'avait rien dit sur le moment, car il pensait qu'il s'agissait là d'un invité indigné qui voulait sauver le buste du massacre...

Wirschaft, de plus en plus apoplectique, surtout au large pli de graisse qui marquait sa nuque rasée de près, se fit donner le signalement du jeune garçon inconnu... Il consulta des notes... Il n'eut bientôt plus de doute, il s'agissait du même insaisissable garçon qui avait filé successivement entre les mains de la Gestapo et de la Schupo de Hambourg, qui paraissait narguer les forces du IIIe Reich.

L'officier d'assaut fit fouiller la forêt. On retrouva le buste en morceaux, ce qui était la preuve que le damné adolescent avait repris les documents, on trouva même, à un endroit où les fils de fer étaient restés écartés et l'herbe piétinée, l'endroit par lequel il avait fui. Une véritable chasse à l'homme s'organisa.

Non seulement les gardes d'assaut, des torches à la main s'étaient dispersés dans la campagne, mais les amis de Parsifal, désireux sans doute d'achever de dissiper le malentendu qui les avaient fait rouer de coup d'authentiques soldats du Reich, participaient à la battue sous le haut commandement de Wirschaft, sous les ordres effectifs du Dr von Sturm.

La plate campagne qui environnait le camp fut bientôt illuminée par des dizaines de torches tenues à bout de bras. Déployés en tirailleurs à quelques mètres les uns des autres, les hommes battaient la campagne, comme un gigantesque râteau...

Pierrot courait dans les champs de betteraves, à perdre haleine, et dans la nuit; derrière lui, quand il se retournait, il apercevait maintenant la flamme des torches qui se rapprochaient... Il se sentait rapidement faiblir... Il relevait tout juste d'une maladie qui avait menacé de devenir très grave, il était loin d'avoir retrouvé toutes ses forces. D'ailleurs à quoi lui servirait de courir loin et vite... Sans doute déjà la gare la plus proche était-elle prévenue et il ne pourrait y prendre du train sans être arrêté. Des embuscades allaient être dressées aux carrefours des grandes routes et il ne pourrait forcer leur barrage... Il ne pouvait guère non plus compter sur le salut, en restant sur place; la battue impitoyable le tirerait de sa cachette.

Pierrot dut s'arrêter de courir. Il venait de sentir en coup de poignard la lancinante douleur d'un point de côté... Il n'avait maintenant plus de chance d'échapper. Il entendait le jappement des chiens que certains « *amis de Parsifal* » avaient emmenés dans cette chasse à l'homme... Les flambeaux se rapprochaient... Cette soirée, commencée en farce burlesque, menaçait de finir en tragédie. Pierrot se rappelait le sort de Karl Brod, quand il avait été pris par les gardes d'assaut... Il aperçut alors, à sa droite, une petite ferme dont l'unique fenêtre brillait dans la nuit. Devant celle-ci Pierrot distinguait confusément un groupe de paysans qui paraissaient s'étonner de ces torches qu'ils voyaient s'avancer dans la nuit. Peut-être cette ferme pourrait-elle servir de refuge au garçon épuisé... Quand Pierrot, dans la nuit, arriva à la hauteur des bâtiments, il entendit la galopade d'un homme qui venait de la direction du camp, et qui, dans un allemand rude où se mêlaient des mots de patois, dit :

— Ils cherchent un garçon. Une vraie battue qu'ils font. Faut voir dans quel état ils mettent les récoltes... Ils ont piétiné tous les seigles.

Pierrot n'entendit pas la réponse. Déjà gravissant une échelle il s'était glissé dans le grenier à foin et il s'enfouissait dans l'herbe odorante et sèche... Il n'était pas dans cette cachette depuis cinq minutes qu'une voix disait : « Allons, mon petit bonhomme, faut sortir de là. »

Pierrot était découvert...

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

176

RÉSUMÉ. A LYON, TANDIS QUE TOTO EST PRISONNIER DU BANDIT ANGELO, TOUTOUNE, POURSUIVIE PAR LA TEIGNE, A PU LE DISTANCER EN PARVENANT A MONTER DANS LE FUNIKULAIRE ALORS QUE LE BANDIT RESTAIT SUR LE QUAI.

Une dizaine d'hommes en chemise brune se mirent à fracasser à coups de matraque les bustes du Führer.

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

LE TRAÎTRE JARNAC QUI A FAIT PRISONNIER VIVIANE ET FRED HARDI S'ENVOLE VERS LA PLANÈTE MARS, DANS LA SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE FABRIQUÉE PAR LE PROFESSEUR MOURRIER.

DANS LA SPHÈRE LE SINISTRE JARNAC AUX POSTES DE COMMANDE, CONTEMPLE PAR UN HUBLOT L'IMMENSITÉ CÉLESTE.

LA LUNE, QUI SE RAPPROCHE À CHAQUE MINUTE APPARAÎT COMME UN GLOBE ÉNORME ET LUISANT.

CEPENDANT DANS UNE AUTRE PARTIE DE LA SPHÈRE FRED LIGOTÉ REVIENT À LUI ET VOIT AVEC TERREUR VIVIANE INANIMÉE

AU PRIX D'EFFORTS SURHUMAINS FRED SE RAPPROCHE DE LA JEUNE FILLE. JOIE! SON COEUR BAT TOUJOURS.

APRÈS UN LONG EVANOUISSEMENT VIVIANE REVIENT À ELLE

FRED RÉUSSIT À SE TOURNER ET VIVIANE DÉLIE LES LIENS DE SON COMPAGNON.

FRED S'ARME D'UNE MASSUE DE FER, RÉSOLU À ATTAQUER

À PAS DE LOUP, IL PÉNÈTRE DANS LE POSTE DE PILOTAGE. JARNAC ABSORBE NE SEMBLE PAS S'APERCEVOIR DE SA PRÉSENCE. 176

A TRAVERS LE MONDE

On mange à Tokio plus de 1.000 serpents par jour, malgré l'interdiction des autorités, car on considère leur chair comme un remède infaillible contre la tuberculose, le rhumatisme, le cancer. Plus de 1.000 magasins vendent des serpents; la vente annuelle de certains d'entre eux atteint 100.000.

○

Les anciens Égyptiens avaient l'habitude d'entourer les momies de fleurs, de feuillages, de légumes variés. On a retrouvé, lors des fouilles dans les Pyramides, les hypogées, des fleurs de cinq mille ou six mille ans qui avaient gardé, malgré les siècles, toute leur fraîcheur. La plupart des grands musées en conservent.

○

Le mois de janvier doit son nom au dieu romain antique, Janus. Jusqu'au règne de l'empereur Numa Pompilieu, ce mois occupait dans l'année la dixième place; ce n'est qu'alors qu'il prit la première. Les Romains représentaient Janus avec deux têtes, sur leurs pièces de monnaie et sur leurs monuments. A Rome, plusieurs temples furent élevés en l'honneur de ce dieu, considéré comme le créateur de toutes choses. Selon que les portes du temple de Janus, au Forum, étaient ouvertes ou fermées, c'était le règne de la paix ou celui de la guerre.

○

De tous les animaux domestiques, le plus sensible aux mauvais effets du froid est le cheval.

○

Les habitants des îles Fidji, avaient l'habitude, jusqu'au commencement du XXe siècle, de conserver dans des sortes de niches les crânes des ennemis qu'ils avaient tués. Plus une maison possédait de crânes, plus son niveau social était élevé. C'est pourquoi ces hommes furent surnommés « chasseurs de têtes ».

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Les aviateurs du début tenaient souvent un raisonnement faux que l'on retrouve encore de nos jours sous une autre forme.

Ils pensaient que, pour voler, il fallait avoir beaucoup d'air sous les ailes. Aussi partaient-ils de falaises élevées. Plusieurs même se sont fait lancer d'un ballon.

Aujourd'hui, certains pensent encore que l'on nage mieux dans une eau profonde que dans quelques dizaines de centimètres. De cette croyance inexacte, il est seulement vrai que les mouvements sont plus gênés par la proximité du sol que le nageur craint de toucher.

De même les aviateurs se lançant de haut croyaient pouvoir mieux rétablir l'équilibre de leur appareil. Mais ils avaient compté sans l'accroissement de la vitesse de chute dont l'effet bricait cordages et surfaces portantes.

Les aviateurs célèbres :

UNE AVENTURE DE SADI-LECOINTE

Notre actuel inspecteur général de l'Aviation populaire est un pilote qui connait son métier, et tout irait mieux si les postes importants étaient occupés par des gens qualifiés, comme c'est le cas ici.

Fils de cultivateurs, destiné à suivre la trace de ses ancêtres, il opta pour la mécanique avec le secret espoir de devenir pilote.

Et le voici, à l'époque de la traversée de la Manche, dans un atelier où l'on construit un aéroplane, le Zénith.

Travailleur acharné, parce qu'il aimait son métier, Sadi ne ménageait pas les heures qu'il consacrait à soigner la mise au point de la machine volante.

En ce temps, il n'y avait pas tellement d'avions ni de pilotes. Chacun s'évertuait à faire quelque chose, rouler au sol était un succès, faire un bond, une performance, et voler... le triomphe!

Aussi les trois commanditaires, rêvant de devenir célèbres, briquaient-ils l'honneur de faire décoller l'avion. Mais il se passa une chose curieuse : plus la fin de la construction approchait, moins les commanditaires montraient d'enthousiasme. Si bien que, lorsque l'appareil fut terminé, il n'y avait plus de pilote!

Notre petit mécanicien sentit alors que la chance tant espérée venait au-devant de lui. Voler! lui.

Obtenir l'autorisation nécessaire fut une belle œuvre de persuasion qui aboutit à une demi-mesure : Sadi ne ferait que du « rouleur », des évolutions au sol.

Il n'y a pas de miracle ; on doit toujours commencer par apprendre son métier. Sadi-Lecointe se résigna.

Après des essais prometteurs il tenta la ligne droite sur le terrain d'Issy et décolla.

Une vocation venait de se réaliser.

JE VEUX DEVENIR PILOTE

Après avoir parlé des gouvernes de l'avion, voici le terrain sur lequel l'instruction des futurs pilotes doit se faire :

Un terrain est un emplacement le plus plat et le mieux dégagé qu'il sera possible de l'obtenir.

Au centre du terrain on peint en blanc un cercle d'atterrissage qui sert de repère, en vol, et par lequel passe une ligne imaginaire. Cette ligne partage le terrain en deux : une moitié est réservée à l'atterrissage; l'autre, à l'envol. La ligne, enfin, est dans le sens de la direction du vent puisque l'envol et l'atterrissage se font toujours face au vent.

La partie du terrain réservée à l'envol est à gauche de la ligne de partage pour le pilote placé face au vent. La droite sert donc à l'atterrissage. La direction du vent est indiquée par un Té dont nous avons déjà parlé ou par une manche à air déjà définie également.

En bordure du terrain se trouvent les hangars abritant les avions et les bâtiments du personnel : chef de piste, gardiens, et, éventuellement, mécaniciens.

Enfin, une étoile blanche, près du cercle blanc, indique que les consignes de piste doivent être observées.

SPORTS

La course de fond

Très différente de la course de vitesse, la course de fond peut être elle-même de longueur variable, et il y a peu de gens qui peuvent la pratiquer sans danger. On distingue la course de demi-fond, qui ne dépasse pas 500 et même, souvent, 300 mètres.

Si, à 16 ans, vous courez les 300 mètres en une minute et les 500 mètres en 1' 35", sans essoufflement anormal, vous pourrez vous risquer à la course de 1.000 mètres, que vous pourrez arriver à couvrir en 3 minutes et demie. Et vous verrez alors que ce genre d'épreuve demande non seulement une grande résistance, mais beaucoup de science et de technique.

Il importe d'abord de courir la *bouche fermée*, pour éviter un trop grand essoufflement : la respiration doit être lente et profonde, rythmée sur le pas, et non pas saccadée (il y a des athlètes qui courent avec un mouchoir dans la bouche). Le pas doit être le plus long possible : c'est ce qu'on appelle *la foulée* (vous avez admiré celle de Ladoumègue). Enfin, il faut doser son effort et aller *moins vite* au départ qu'à l'arrivée.

TIMBRES-POSTE

BOSNIE-HERZÉGOVINE

La Bosnie-Herzégovine était, avant la guerre, un petit pays des Balkans, situé entre la Serbie et l'Autriche, il n'était d'ailleurs en somme qu'une province autrichienne. La Bosnie fait maintenant partie de la Yougoslavie.

Les timbres de 1900 à 1907, avec les armes du pays, sont assez laids, mais bon marché. Dans la belle série de 1906, les grands timbres montrant des vues diverses sont presque tous de prix moyens. Celle de 1910, commémorant le 80e anniversaire de François-Joseph a les mêmes dessins, mais les timbres sont plus larges et portent les millésimes 1830 - 1910 ; seuls quelques exemplaires sont bon marché.

En 1912, une série finement gravée montrait des effigies de l'empereur d'Autriche; toutes les valeurs en beller sont communes. L'émission de 1916-1917 est à peu près identique et pas plus rare. Dans celle de 1917 montrant le roi Charles Ier on trouve 15 timbres pour 7 francs.

Quelques petites séries commémoratives, de trois ou quatre timbres sont bon marché. Les timbres pour journaux de 1913, très jolis et de couleurs vives, sont parmi les plus beaux du monde; surchargés d'une nouvelle valeur, ils furent employés en Yougoslavie comme timbres-poste.

UN VOYAGE DE VICTOR HUGO, ENFANT

Lorsque Eugène et Victor entrèrent ce matin-là dans leur salle d'étude, ils trouvèrent, posée bien en évidence sur leur table, une pile de livres neufs.

Intrigués, les deux petits garçons se précipitèrent sur les volumes.

— Tiens! une grammaire espagnole, dit Eugène.

— Un dictionnaire espagnol, répliqua Victor.

Ils se regardèrent étonnés et, saisis de la même pensée, ils s'écrièrent ensemble :

— Est-ce que nous irions retrouver papa en Espagne?

Mme Hugo qui entrait à ce moment entendit la phrase des enfants et sourit aux visages joyeux qui l'interrogeaient.

— Oui, dit-elle, votre papa demande que nous le rejoignions à Madrid. Vous savez qu'il a là-bas la place de général et le titre de comte de Cisnentes? De plus il est gouverneur de trois provinces.

Les petits garçons étaient fiers de leur papa et ils s'étonnaient que leur maman n'eut pas l'air plus contente à l'idée de faire ce voyage. Mme Hugo devina leur pensée et eut un triste sourire :

— Je crois que vous ne vous rendez pas très bien compte, dit-elle... ce n'est pas du tout un voyage d'agrément que nous allons faire, mais plutôt un voyage... (elle chercha le mot)... mettons : politique.

L'Espagne en effet était loin d'être pacifiée et la traverser dans ces conditions offrait des dangers.

— Quand partons-nous? demandèrent les enfants?

— Pas avant le printemps, dit la mère, nous partirons avec un convoi militaire. Sans doute y aura-t-il un départ en mars. Il faut qu'à cette date vous sachiez l'espagnol.

Les deux petits garçons acquiesçèrent avec empressement. Apprendre une langue étrangère en trois mois ne leur paraissait pas extraordinaire. Avec ardeur, ils se plongèrent dans leur grammaire et leur dictionnaire, et six semaines plus tard ils parlaient couramment l'espagnol et n'hésitaient plus que sur la prononciation.

Mme Hugo s'occupa activement du départ, les malles descendirent du grenier, la balançoire fut décrochée, la brouette rentra sous le hangar.

La maison était dans un beau désordre, les enfants passaient leur temps à ouvrir les tiroirs et à mettre tout sens dessus dessous pour voir « s'ils n'oubliaient rien » et à chaque instant ils apportaient à leur mère un tas de choses inutiles.

Mme Hugo leur disait :

— Pensez-vous que je vais remplir mes bagages de ces horreurs? Non, tout cela n'est bon qu'à jeter...

Les petits garçons, habitués à obéir, n'osaient insister. Victor glissait furtivement par-ci, par-là, dans les coins quelques bouts de bois, quelques billes...

Dans les premiers jours du printemps, Mme Hugo fut prévenue qu'un convoi allait partir et qu'elle aurait à le prendre à Bayonne. Elle s'occupa aussitôt de louer une voiture pour s'y rendre. On lui proposa une diligence et elle accepta.

Les diligences d'alors se composaient d'un compartiment clos pour les voyageurs, d'une rotonde pour les bagages et d'une sorte de cabriolet à deux places perché sur le toit et fort mal protégé contre les intempéries.

L'intérieur avait six places. Mme Hugo s'y installa avec ses trois fils, deux domestiques, les malles furent placées dans la rotonde et le reste des paquets échoua dans le cabriolet.

A peine était-on installé qu'on vit surgir d'on ne sait où toutes les choses « indispensables » que les garçons avaient soigneusement mis à l'abri.

— Qu'est-ce que c'est que ce bric-à-brac? s'écria Mme Hugo stupéfaite.

— Ne vous inquiétez pas, maman, répondirent les enfants.

Et ils s'empressèrent de bourrer les poches des portières qui furent bientôt tendues à crever.

Mme Hugo dut s'incliner, elle n'allait pas retarder le départ pour une question de jouets, ni risquer de manquer à Bayonne l'arrivée du convoi. Elle donna donc le signal du départ. En ce temps, les voyages n'étaient ni faciles ni rapides. On ne circulait qu'en voiture et 170 lieues à parcourir par petites étapes constituaient une mirifique prouesse. Toutes les heures on devait changer d'attelage. Sur les routes étaient disposées à cet effet de grandes maisons, avec de vastes écuries, appelées relais et confiées à des maîtres de poste. On s'y arrêtait obligatoirement. Si quelque important personnage venait de passer ou avait retenu à l'avance courriers et bêtes de rechange, il fallait attendre pour obtenir un postillon et des chevaux disponibles.

Les hôtels, eux aussi, réservaient des surprises; parfois on couchait dans un dortoir et les pièces à quatre lits étaient courantes. Il fallait aussi compter avec les routes creusées d'ornières où il n'était pas rare de voir les diligences verser, sur les côtes trop rudes qu'il fallait monter à pied, sur les rivières à traverser à gué.

A Blois où on arriva à la nuit tombante, les chevaux manquaient au relais.

— Que voulez-vous, madame, dit le maître de poste, cela arrive souvent en temps de guerre, l'armée prend tout ce qui est passable.

Il fallut attendre. Arrivé à la Dordogne, il n'y avait pas encore de pont. On traversait le fleuve sur un bac... et quel bac!

Il faisait nuit, grand vent; la rivière avait des vagues comme la mer.

— Ne pourrait-on pas attendre à demain? demanda Victor effrayé.

— Non, dit Mme Hugo; il nous faut arriver à Bordeaux. Il est déjà tard.

On embarqua donc les chevaux et la voiture, avec les voyageurs dedans; mais les chevaux, épouvantés de l'obscurité et des lames, se cabraient dans le bateau; il fallut les attacher pour qu'ils ne se jetassent pas à l'eau.

Le petit Victor se remit de ses émotions à Bordeaux où il fit un merveilleux repas avec des sardines géantes, des petits pains plus délicieux que de la brioche et du beurre de brebis.

Enfin, on arriva à Bayonne le jour fixé.

— Le convoi? demanda aussitôt Mme Hugo.

Le convoi avait un mois de retard et ne passerait qu'au milieu d'avril! Ce fut un instant de véritable consternation... Mais Mme Hugo se ressaisit et dit à ses enfants.

— Il ne sert à rien de se plaindre, le mieux est de chercher quelque chose à louer pour les quelques semaines que nous passerons ici.

Thérèse Lenotre.

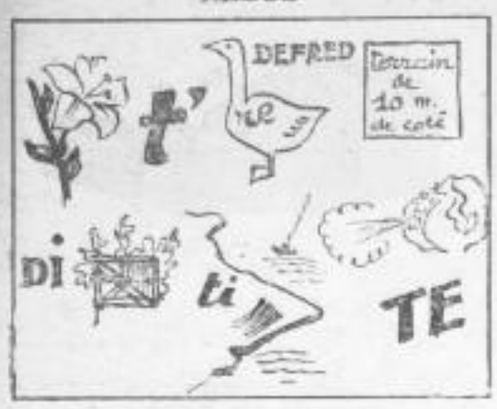
(Grasset, édit.).

Notre pochette M. C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours
Envergure 60 centimètres

Prix de vente:
15 francs à nos bureaux
16 fr. 80 expédiée franco

VARIÉTÉS

RÉBUS



MOTS EN TRIANGLE

1. Il faut en avoir beaucoup pour affronter de grandes difficultés. — 2. Deuxième partie du nom qu'on donne à un très grand singe. — 3. Qui rend beaucoup de services. — 4. Dernier souffle. — 5. Petit quadrupède très utile en montagne. — 6. Initiales du savant qui découvrit que la terre tournait autour du soleil. — 7. Au début de l'été.

DEVINETTES

Je suis une flèche d'acier,
Bonne à l'attaque, à la défense,
La petite vertu me sied,
Et rien n'échappe à ma puissance,
Instrument de guerre et de paix,
En surprise je suis fertile,
Ainsi que la lance d'Achille,
Je guéris le mal que je fais,
Qui suis-je ?

Sans fard, de couleur naturelle,
Brillante, claire, vive et belle,
Je fais peine et parfois plaisir,
Qui me prend ne peut me tenir,
Qui suis-je ?

Je suis bien effilé, bien taillé, bien pointu, et pour certain palais un outil superflu; c'est à nos basses-cours que je dois l'existence. A la fin d'un repas mon service commence. Qui suis-je ?

Envoi de Roger Didier, Gérardmer.

MOTS EN CARRÉ

1. Pousser de petits cris prolongés. — 2. Personne qui cherche à en égaler une autre. — 3. Fruit de la ronce, ou mûre sauvage. — 4. Esclave particulièrement maltraité chez les Spartiates. — 5. Prénom féminin.

MÉTAGRAMMES

Sur six pieds, je suis le titre qu'on donne, en France, par galanterie et par politesse, à toutes les femmes mariées. Mais on trouve en moi le nom du premier homme, celui d'une peine éternelle, celui du sentiment qui anime l'artiste, un instrument qui sert à la couturière aussi bien qu'au joueur, un adjectif possessif et un pronom personnel.

Sur cinq pieds, on me trouve au bord de la mer, et l'enfant aime m'utiliser dans les jardins publics, pour faire des pâtés. Mais si l'on change ma tête, on trouve successivement : le dos d'un lapin, un meuble indispensable dans une salle à manger, un cordage métallique très solide, et ce que fit en grand nombre le bon La Fontaine.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 176

Horizontalement. — 1. Il y en a beaucoup dans certains appartements, mais elles sont malsaines parce qu'elles retiennent la poussière. — 2. Partie creuse d'un canon. Détruit par l'usage. — 3. Absorbé. Coutumes. Vieille affirmation méridionale. — 4. Article défini. Note de musique. Jeune manifestation de volonté. — 5. Enduit imitant le marbre. — 6. Surface plane. — 7. Pronom personnel de la deuxième personne. Pronom personnel de la première personne. Qu'il faut toujours rendre. — 8. Mettre en terre.

Verticalement. — 1. Petite table ou petite plaque. — 2. Troublée moralement. Tout seul. — 3. Particule négative. Adjectif possessif. — 4. Dernière. — 5. Faire sécher à la fumée. — 6. Petit ruisseau. Adjectif démonstratif. — 7. Père de l'aventurier qui partit à la conquête de la Toison d'Or, en mythologie. Cube qui sert à jouer. — 8. Instrument qui sert à tailler les arbres.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 175

Horizontalement. — 1. Orchestre. — 2. Rouages. — 3. Gulliver. — 4. Abîmé. Ou. — 5. Non. Al. — 6. État. En. — 7. Tirelire. — 8. Périlleux. — 9. Osés. Erse.

Verticalement. — 1. Organe. Pé. — 2. Roulottes. — 3. Culinaire. — 4. Hâlé. Iris. — 5. Eglise. El. — 6. Sève. Elle. — 7. Tsé. Ander. — 8. Roi. Rus. — 9. Et. Vexé.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 175

Mots en octogone

C O L
N A P E L
C A B A N O N
O P A C I T É
L E N I T I F
L O T I R
N E F

Devinettes. — La trompe. — Un opéra. — Un peigne.

Logogriphes. — Pair - Air - Al. — Prendre - Rendre - Pré - Ré.

Charades. — Sou - Rire (Sourire). — Para - Pluie (Parapluie). — Mou - Thon (Mouton). — A - E - Rot - Plat - Ne (Aéroplane).

Phrase cachée. — Pauvreté n'est pas vice.

LE COURRIER DE JANOT

Emile Bouroux, Gisy : Merci de tes charades. Essaye de trouver de nouveaux amis pour le Club. — *Andrée Berger, Drancy :* Merci de tes charades. Je pense que nous pourrons les utiliser. — *Pierre Mino, Izeure :* Merci de ton beau récit que je pense nous pourrons utiliser, ainsi que le dessin qui l'accompagne. — *Gilbert Elena, Nice :* Ta lettre et ton dessin m'ont bien intéressé. — *François Chevaldonne :* Tes récits sont bien et tes dessins sont encore mieux. Mais quel dommage que tu les aies faits au crayon. Nous ne pouvons reproduire dans *Mon Camarade* que des dessins faits à l'encre noire sur du papier entièrement blanc. — *Paul Leca, Nice :* Merci de ton long récit, mêlé de vers, qui m'a beaucoup intéressé. *Maurice Bonne, Lamalou-les-Bains :* Tes récits m'ont beaucoup plu et tes dessins sont extrêmement bien. Nous les utiliserons. Merci des beaux récits que ton papa nous a fait parvenir. — *Maurice Rossillon, Grenoble (Isère) :* Ta lettre m'a bien plu. Tu as commencé à lire *Mon Camarade* depuis l'âge de cinq ans. Tu étais très avancé pour ton âge. — *Raymond Vicente, Castanet (Haute-Garonne) :* Merci des compliments que tu fais à notre journal. Content que *Bégonia* te plaise. — *Marcel Chastrey, Sainte-Savine :* Tu as bien fait les choses, tu m'as envoyé deux récits, je t'en remercie beaucoup. — *Simone Vandenhecke, Montrouge :* Ton récit de la chasse pendant l'orage est très réussi. Je te remercie aussi d'avoir pensé à m'envoyer un ouvrage à faire, c'est une très bonne idée d'envoyer des choses qui peuvent servir pour le *Coin des Fillettes.* — *Jean Leymay, Château-Regnault :* Merci de ton récit qui est précis et intéressant. — *Romancier amateur :* Envoie-nous ton roman, nous verrons si nous pouvons l'utiliser pour notre journal. — *Robert Cholet, Le Pré-Saint-Gervais :* Je t'ai déjà expliqué qu'à cause des délais de fabrication du Journal il faut compter deux mois et plus avant de recevoir une réponse dans *Le Petit Courrier.* Je regrette autant que toi ce long délai, mais il ne faut pas m'accuser de mauvaise volonté, je ne peux faire parvenir plus vite mes réponses. Ton grand récit a été communiqué à ces messieurs-dames de la rédaction qui doivent prendre une décision. — *Ida Krebs, Paris (XVIIIe) :* Merci de ta jolie poésie. — *Yvette Burelou, Linards :* Merci beaucoup des charades que tu m'as envoyées. — *Dupont :* Je suis content que nos histoires te plaisent et en particulier les aventures de *Fou Volant* et de *Jean Micro.* — *Michel Celerier, Bagneux :* Merci de tes charades et de tes distractions. J'ai transmis tes souvenirs à Mme Barette qui y a été très sensible. — *Daniel Lamblin, Drancy :* C'est une bonne idée, en effet, de réunir les récits de Bour pour en faire un volume. Nous réfléchissons à ta suggestion. — *Robert Padron, Paris :* Bien qu'il existe en France une société d'Astronautique (voyage entre les planètes), je ne crois tout de même pas que tu ailles de sitôt passer tes vacances sur la planète Mars. Merci de ta longue lettre et des appréciations ou critiques qu'elle contenait. Elle nous a beaucoup intéressés. — *Ernest Bourgoin, Saint-Hippolyte :* Merci de ton récit et du dessin qui l'accompagne.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger.	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

L'INDIEN DES PLAINES

L'Indien des plaines, c'est le vrai Peau-Rouge, celui qui emmène avec soi sa maison, sa famille et ses biens. A chaque étape, on construit un abri de branchages (le *wigwam* de l'Apache) si on est en forêt; en plaine on dresse la tente, le *ti-pi.* La « toile de tente » est faite de plusieurs peaux de bisons cousues ensemble après avoir été séchées à la fumée, ce qui les a rendues imperméables; on la tend sur treize perches, réunies à leur sommet. Le haut de la tente est surmonté d'un capuchon en forme de champignon ou de pans de cuir triangulaires qui se replient; ainsi l'eau ne peut entrer, et on oriente cette « girouette » pour que la fumée ne soit pas rabattue par le vent. Les deux côtés de la peau sont assemblés par neuf aiguilles de bois. Le *ti-pi* est fixé au sol par des piquets ou des pierres. La « porte » de la tente est un tablier de peau richement décoré d'images représentant les principaux épisodes de la vie du chef ou les armoiries de sa famille. Au-dessus seront accrochés, trophées de chasse ou chevelures des ennemis tués. Chaque famille a son *ti-pi*; à l'intérieur donc sont disposées plusieurs peaux de bisons ou d'ours sur des sommiers de jonc tressé, cela forme tout au long de la paroi une banquette circulaire où l'on couche tête-bêche pour occuper moins de place — voyez les sardines dans leur boîte! Mais chez les *Pawnies*, les lits sont disposés en étoile, tous les pieds étant tournés vers le foyer occupant le centre de la tente. Ce foyer est rudimentaire : cercle de pierre que surmonte un trépied de bois. Une poterie sert de marmite. Avant que la poterie fût connue, la marmite était en bois... Comment, direz-vous, faisait-on cuire la soupe sans brûler la marmite? En jetant dans le liquide des pierres sorties toutes brûlantes du feu. Entre les lits sont logés les sacs de peau qui contiennent matériel et provisions, et le coffre à viande où sont entassés entre des couches de graisse des plaques de viande séchée au soleil et à la fumée; cette réserve qui pouvait durer longtemps n'était entamée que lorsque les vivres frais manquaient; jusque-là le coffre à viande était fermé hermétiquement à la graisse. Qui aurait pu croire que ce coffre massif était fait de peaux? On prenait, en effet, les peaux les plus épaisses que l'on amollissait d'abord dans de l'eau mêlée de cendres; le poil arraché, la peau était alors tendue, coupée à la mesure, « mise en forme » et se racornissait au point de devenir dure comme du fer.

Dans la tente, le chef de famille a la place d'honneur : face à la porte; en son absence le calumet y est suspendu. Au-dessus de chaque lit sont accrochés armes et vêtements. A l'heure du départ, la tente est vite pliée; roulée autour de ses pieux, elle sera transportée sur le travoi, ce brancard que traîne un cheval.

Comment s'habille l'Indien? Dans le Sud, il ira nu ou presque, ne portant que le pagne de peau et des plumes. Mais vers le Nord, il fait froid et on ne ménage pas les couvertures, les fourrures. La principale élégance est, bien entendu, de se tatouer. Cela demande de longues préparations, il faut une grande expérience pour obtenir de belles couleurs — et qui tiennent; on les tire tantôt d'oxydes métalliques, tantôt de décoctions de plantes, ou encore de sang séché, de matières brûlées, de terre ou de pierres, toutes substances qui seront malaxées avec de la graisse. Selon les circonstances — et là aussi il faut du savoir-faire — le corps entier sera bariolé, ou le visage seulement, la forme de tatouages changera; quant aux couleurs, elles ont par elles-mêmes une signification : le rouge signifie la violence de l'amour ou de la haine, le bleu la paix, le bonheur, le blanc la pure jeunesse, le noir le malheur, etc. L'Indien est très propre de corps et soigneux de son costume. Ne croyez donc pas nécessaire, avant de jouer aux Indiens, de vous salir les mains, de vous ébouriffer les cheveux, ou de défaire vos lacets!...

Un chef sioux commence la journée par un bain. Dès qu'il sort du bain il met sa ceinture, simple lanière de cuir qui soutiendra un pagne, longue bande de peau passant entre les jambes et retombant librement derrière et devant — le devant étant chargé d'ornements. Puis il chausse ses *mocassins*, chaussons de peau, fourrés à l'intérieur, très souples, car ils n'ont pas de semelle rigide, la semelle n'est même pas renforcée. Pour la guerre, des mocassins fins comme des gants s'orneront de queues de renards, ou de peaux entières de bêtes : traînant derrière les talons, elles balaieront le sol, effaceront les traces. L'Indien chassera souvent sans autre vêtement que son pagne et ses mocassins, mais il n'oubliera jamais ni sa coiffure ni ses tatouages. De même que les traits dont il orne sa peau témoignent de son humeur présente ou du but qu'il poursuit, les plumes qu'il met sur sa tête racontent ses exploits : une plume piquée verticalement dans les cheveux signifie « a tué un ennemi par la force de ses poings », une plume tachée d'un point rouge signifie « a été blessé », etc. Les cheveux — d'homme ou de femme — sont le plus souvent nattés, ou serrés par un chignon. Pour les cérémonies importantes, c'est tout un bonnet de plumes qui recouvre la tête, épanouissant ses longues pennes blanches depuis le front jusqu'aux épaules, quand il n'y a pas encore une queue à balancer le long des reins. Piquées dans le cuir rouge, les magnifiques plumes (30 à 40 centimètres, plumes d'aigle ou de dindon) sont garnies, à leur base, de duvet, et se continuent par un crin rouge — toujours signe d'un exploit. Sur les oreilles du chef pendent des queues d'hermines, des rubans. Parfois son cheval sera, lui aussi, gratifié d'une coiffure de plumes.

A cheval, le guerrier porte des jambières, ou *mitasses*, montant plus haut que le genou, et venant s'attacher par des lanières à la ceinture; outre les broderies, tout le long de chaque mitasse, à l'extérieur, d'autres ornements : fourrures, rubans, cheveux tressés, pendent jusqu'à terre.

Pour achever sa toilette, l'Indien enfile une blouse à grandes manches, décorée de deux bandes brodées descendant des épaules sur les bras, deux autres allant des épaules sur la poitrine. Puis il met colliers, bracelets, anneaux (la femme indienne est vêtue comme son mari, mais beaucoup plus simplement : moins d'ornements, pas de bijoux — en Europe c'est le contraire...). Parmi les colliers, il en est un particulièrement curieux, c'est le *wampum*, sorte de chapelet composé d'ornements hétéroclites dont chacun rappelle un fait important. Plusieurs hommes de la tribu doivent pouvoir « réciter le wampum » et sont tenus de le faire à certains anniversaires; le wampum est, en somme, un manuel d'Histoire.

La couverture que l'Indien jette enfin sur son dos, le manteau somptueux dont il se revêt, il en est très fier; d'autre part, cela ne serait pas convenable, selon lui, de se présenter en public sans ce vêtement. Quand vous arrivez chez des amis, vous commencez par enlever votre chapeau, puis votre pardessus; l'Indien, au contraire, se couvre. Et la façon de porter sa couverture varie selon les circonstances (jeunesse ou grand âge de l'homme, s'il va courir ou se promener tranquillement) et a parfois une signification précise (il est fâché, — dans une assemblée il demande la parole, — il hésite sur la décision à prendre, etc.).

De même que le matin son premier soin est de baigner son corps, l'Indien, nu, se met face au soleil levant, et médite, seul : « Monde tu es beau. Monde tu es beau, *Guitchi-Manitou*, le Grand Esprit est fort, qu'il fasse mon bras fort. Oiseaux du ciel, mes frères, chevaux fougueux, mes frères, saluons l'eau qui est dieu, le feu qui est dieu, l'air profond qui est dieu. » Cette prière, il la fait en silence. Et quand l'Indien prendra son repas, il choisira un morceau et le jettera au feu « pour que l'Esprit ait sa part ».

Mais la religion de l'Indien n'est pas toujours aussi paisible. L'Indien, pour les actes importants de sa vie demande aide à *l'homme-médecine*, à la fois médecin et sorcier. L'homme-médecine connaît les herbes qui guérissent ou empoisonnent, les formules qui permettent de réussir dans la guerre et à la chasse, des secrets pour ne pas être atteints par les flèches ennemies, des armes invisibles qui tuent à distance

La nuit des danses s'organisent : la danse cruelle qui fera des jeunes hommes des guerriers, la danse des bisons pour qu'ils soient abondants toute l'année (des hommes costumés imitent les bisons), la fête du soleil, la fête de la pluie.

Cette dernière cérémonie, en usage dans les tribus du Sud, a pour but de provoquer la pluie en cas de sécheresse : les sorciers amènent dans un vase les si dangereux serpents à sonnette; le vase étant fermé, ils dansent autour en imitant le mouvement onduleux du reptile; puis le vase est ouvert, les sorciers saisissent entre leurs dents les serpents, les tenant par le derrière du cou pour ne pas être mordus, et la danse continue; quand on juge que les serpents — habitants de la terre humide — ont compris à quel point l'air était sec, et qu'on est persuadé qu'ils ont promis la pluie, on les jette par terre en toutes directions, sans penser que, furieux, ils pourraient piquer le premier venu!

Il est vrai que l'Indien prévoit tout. Ces merveilleuses figures que composent ses broderies, les dessins multicolores qu'il peint sur des étoffes ou sur sa peau, sont parfois, nous l'avons montré, en rapport avec les qualités de celui qui les porte. Mais il arrive souvent que ce sont seulement des signes magiques universels : ainsi le zigzag qui borde leurs mocassins a pour effet — paraît-il! — de protéger les Indiens des piqûres de serpents. De même, avant de partir au combat, le Sioux se tatoue des éclairs sur les jambes : ainsi il ira vite — aussi vite que l'éclair! BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC. Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.661.

FOU VOLANT

par R. Mellier

RESUMÉ

FOU-VOLANT ET MICRO ONT DISPARU ENTRE FORT SIMPSON ET FORT NELSON. LA "CANADIAN MOUNTED POLICE" LES RECHERCHE.

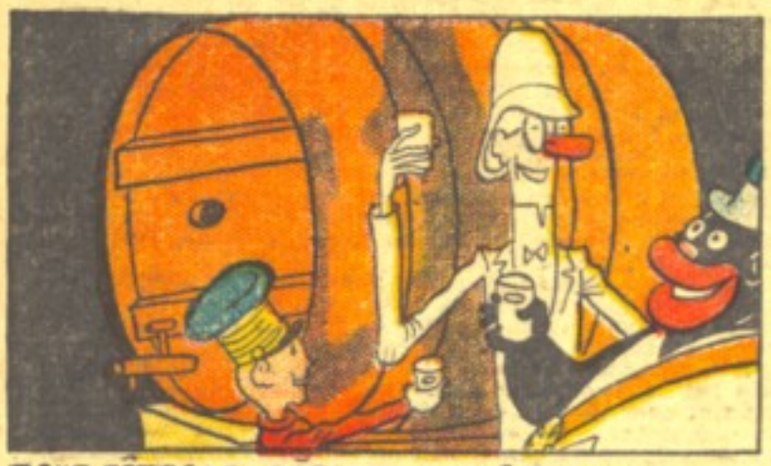
LA SEMAINE PROCHAINE : LA CAISSE D'OR.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

APRES L'EXPLOSION DE LA BOMBE-BOUTEILLE LES DEUX BANDITS OTTO SCHLASS ET GROSSAC SONT VIVANTS, MAIS EN PITEUX ETAT

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE ORDONNE À SES FIDÈLES TOPINAMBOUBOURS DE CONDUIRE LES DEUX BANDITS EN PRISON

LES DEUX LANCEURS DE BOMBES NE QUITTERONT PAS L'AFRIQUE AVEC HUMERUS ET RESTERONT ENFERMÉS DANS UNE CAVE JUSQU'A LEUR DÉPART



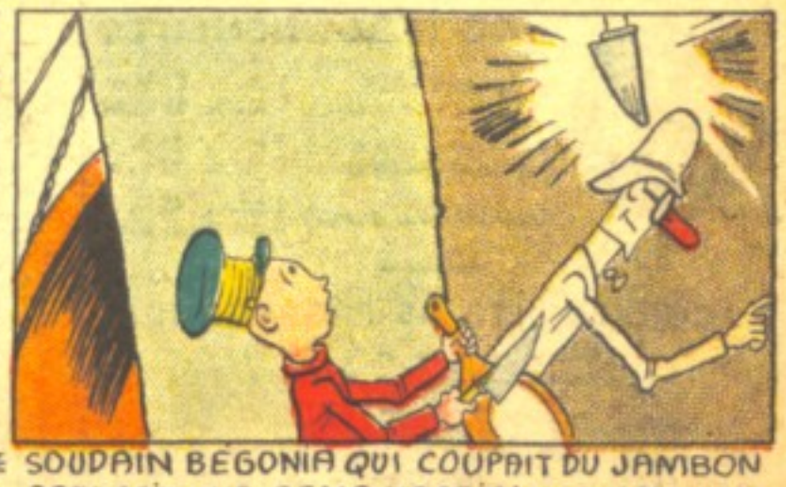
POUR FÊTER LE DÉPART DES 2 AMIS, LE PRÉSIDENT BOIT DU VIN DE PALME AVES SES AMIS HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA

TOUS LES TOPINAMBOUBOURS BOIVENT CETTE NUIT LÀ. MAIS, GROSSAC A VERSÉ DANS LES CALEBASSES DE SES GARDIENS UN PHILTRE MYSTÉRIEUX

LES GARDIENS SE SONT ENDORMIS, ET SOUS LA LUNE DEUX OMBRES S'ENFUIENT DANS L'OMBRE MYSTÉRIEUSE DES PALMIERS.

LE LENDEMAIN MATIN LE TRIPE À LA MODE II QUITTE LE ROYAUME DES TOPINAMBOUBOURS AUX ACCLAMATIONS DE TOUT UN PEUPLE.

BEGONIA ET HUMERUS REPERENT SUR LA CARTE LE CHEMIN À SUIVRE POUR RETROUVER LES TRÉSORS DU CORSAIRE, GRADOUBLE



SOUDAIN BEGONIA QUI COUPAIT DU JAMBON APERÇOIT UNE ARME TERRIBLE QUI MENACE LE PROFESSEUR HUMERUS

(À SUIVRE)

N° 177

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 20 AVRIL 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB SON JEUNE AMI, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT A SON TOUR DANS LE TEMPLE.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates. Après maintes aventures dans leur île, ils aperçoivent un navire qui les recherche, car tout le monde croit qu'ils se sont noyés.*

Chapitre XVI. — UNE MYSTÉRIEUSE CONFIDENCE

(Suite)

Mais, en vérité, Tom ne se sentait pas très à l'aise et regardait du coin de l'œil Joë se rhabillant et aussi Huck qui suivait les préparatifs de Joë avec attention et, sans aucun doute, avec envie. Enfin, quand Joë sans adresser un mot d'adieu s'éloigna vers le rivage, le cœur de Tom se serra, et il regarda Huck, mais celui-ci détournait les yeux.

— Moi aussi, je veux m'en aller, Tom. On se trouvait déjà bien seuls et maintenant ce sera pire, partons aussi, Tom.

— Non, tu peux t'en aller si tu veux, moi je reste.

— Tom, il vaut mieux s'en aller!

— Eh bien pars, qu'est-ce qui te retient?

Attendez, attendez, j'ai quelque chose à vous dire !

A son tour, Huck se mit à ramasser ses vêtements, mais il ajouta :

— Tom, je voudrais bien que tu viennes aussi; allons, réfléchis, nous t'attendrons sur l'autre rive.

— Eh bien, mon vieux, vous pourrez attendre longtemps, c'est moi qui te le dis.

Huck s'éloignait lentement, et Tom le suivit des yeux ayant un fort désir, dans le cœur, de renoncer à son entêtement et de partir avec lui. Au fond, il espérait que les autres s'arrêteraient, mais ceux-ci continuaient leur route. Alors, Tom sentit tout à coup tout le poids de sa solitude et mettant toute obstination de côté, il s'élança en courant après ses camarades en criant :

— Attendez, attendez, j'ai quelque chose à vous dire!

Ils s'arrêtèrent et firent demi-tour, et lorsque Tom les eut rejoints, il leur confia son secret qu'ils écoutèrent d'abord d'un air maussade. Mais quand il eut achevé sa confidence, ils applaudirent, en poussant des cris de joie.

— C'est merveilleux! Si tu nous avais dit ça plus tôt, nous ne serions pas partis.

Tom trouva une excuse potable, mais en réalité, il avait bien craint que ce secret n'aurait pas retenu ses camarades, et voilà pourquoi il ne l'avait dit plus tôt. La bande fit gaiement demi-tour, et les jeux recommencèrent avec entrain, tout en bavardant sans trêve sur le projet génial de Tom. Après un dîner composé d'œufs et de poisson, Tom déclara qu'il voulait apprendre à fumer et Joë affirma que c'était aussi son désir, aussi Huck se mit-il en devoir de confectionner des pipes et de les bourrer. Il faut dire que ces novices n'avaient jusqu'alors fumé que des cigares de feuilles de vigne qui piquent la langue et qui sont seuls fumés par les enfants. Ils s'allongèrent donc par terre, appuyés sur un coude, et se mirent à tirer les premières bouffées, toutefois avec une certaine circonspection. Ça n'était pas si bon que cela... et ils toussèrent un peu, néanmoins, Tom déclara :

— Mais c'est très facile. Si j'avais su que ce n'était que cela, il y a longtemps que j'aurais appris.

— Moi aussi, ça n'est vraiment pas difficile, déclara Joë.

— Bien souvent, j'ai regardé des personnes qui fumaient et je pensais que ça me ferait plaisir de fumer. Jamais je n'aurais cru que c'était si facile, affirma Tom.

— Moi, je pourrais fumer toute la journée, dit Joë, je ne me sens pas malade.

— Moi non plus, dit Tom, moi aussi, je pourrais fumer toute la journée et je suis sûr que Jeff Thatcher ne pourrait pas le faire.

« Jeff! il vomirait à la deuxième bouffée, ah! je voudrais bien le voir. Si les copains nous voyaient... Tu vois ça! Une fois qu'on serait en promenade, je m'approcherais de toi et je te dirais : « Joë! as-tu une pipe? j'ai envie de fumer », et tu me répondrais : « Oui, j'ai une vieille pipe et j'en ai une autre pour toi, mais mon tabac n'est pas très bon », et alors je te répondrai : « C'est très bien, surtout s'il est fort. » Et alors, on allumerait nos pipes d'un air calme et digne, et tu verrais quels yeux ils feraient...

— C'est ça qui serait marrant, Tom! Ah! comme je voudrais y être!

— Et quand ils sauront que nous sommes des pirates, ils regretteront de n'être pas venus avec nous.

La conversation tomba bientôt, et on crachait de plus en plus : de véritables fontaines. Ils avaient de la peine à vider le réservoir qui se formait sous leur langue assez vite pour empêcher l'inondation. Il devait en déborder dans la gorge malgré leurs efforts et de temps en temps, il fallait réprimer un haut-le-cœur intempestif. Les deux débutants étaient livides; la pipe de Joë lui glissa des mains et celle de Tom suivit. Et la salive montait toujours. Joë dit d'une voix mourante :

— Je crois que j'ai perdu mon couteau et qu'il faut que j'aille le chercher.

— Je vais t'aider, déclara Tom d'une voix blanche, va de ce côté-là et moi je te rejoins derrière la source.

— Tu n'as pas besoin de venir, Huck... Nous le retrouverons bien sans toi.

Huck s'assit donc et attendit une bonne heure. Comme ses camarades ne revenaient pas et que la solitude commençait à lui peser, il partit à leur recherche. Ils s'étaient profondément endormis dans le bois, mais quelque chose lui apprit que s'ils avaient éprouvé un certain malaise, ils s'en étaient débarrassés.

Le souper, ce soir-là, fut silencieux et quand Huck bourra sa pipe après manger, et qu'il voulut en préparer deux autres, Tom et Joë l'arrêtèrent en affirmant qu'ils ne se sentaient pas très bien, et que certainement ils avaient dû manger quelque chose d'un peu lourd...

CHAPITRE XVII

L'ORAGE

Vers minuit, Joë se réveilla et appela ses camarades. Une atmosphère d'orage était dans l'air. Les trois pirates, malgré la chaleur s'assirent auprès du feu, pressés les uns contre les autres. Ils ne savaient pas ce qu'ils attendaient.

En dehors de la lumière du feu, l'obscurité était complète, le silence absolu. Bientôt une lueur fugace éclaira le sommet des grands arbres, puis une autre plus vive lui succéda, puis une autre. Alors un faible gémissement parcourut le bois et les garçons sentirent passer un souffle qui les fit frissonner car ils s'imaginèrent que c'était peut-être l'Esprit de la Nuit. Tout à coup une flamme aveuglante perça dans la nuit ; éclairant des brins d'herbe et montrant aux enfants leurs visages apeurés et blafards. Le tonnerre gronda dans le lointain, une brise froide s'éleva, agitant les feuilles et balayant les cendres du foyer. Un nouvel éclair brilla, immédiatement suivi d'un fracas épouvantable, comme si le bois venait de s'ouvrir en deux. Les enfants épouvantés se cramponnèrent les uns aux autres. Des grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

— Vite, les gars, tous à la tente ! cria Tom.

Ils s'élancèrent dans l'obscurité, trébuchant sur les racines, se prenant les pieds dans les lianes. Une rafale furieuse se mit à secouer les arbres avec un sifflement sinistre, les éclairs succédaient aux éclairs accompagnés de roulements de tonnerre. La pluie tombait maintenant à verse, cinglait les branches et les feuilles. La bourrasque faisait rage. Les enfants s'interpellaient, mais le vent déchaîné et le tonnerre se chargeaient d'étouffer leurs voix.

Ils atteignirent enfin l'endroit où ils avaient tendu la vieille toile à voile, pour abriter leurs provisions. Leurs vêtements étaient ruisselants, ils grelottaient de froid et de peur. Ils ne pouvaient pas parler, car les craquements de la tente les en eussent empêchés, même si le bruit du tonnerre s'était apaisé.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

L'autre jour j'ai trouvé dans un placard, chez Mme Burette, un vieux livre où se trouvait l'histoire vraie de toutes sortes de personnages imaginaires : Le père Lustucru *et* La mère Michel, Marlborough qui s'en va-t'en guerre, Monsieur Dumollet qui fait bon voyage, Le Bon Roi Dagobert qui a mis sa culotte à l'envers; Fanfan La Tulipe, Cadet Roussel *et des tas d'autres encore. C'était extrêmement intéressant et j'y ai appris des tas de choses, en particulier sur* Cadet Roussel, *qui est la chanson que chantèrent le plus avec la* Marseillaise *et la* Carmagnole *les soldats de la grande Révolution française dont c'est le cent cinquantenaire cette année-ci.*

Mais dans toutes ces histoires, ce qui m'a le plus intéressé, c'est l'histoire de Janot. *Un Janot qui est peut-être mon arrière-arrière-grand-père, mais dont je n'avais jamais entendu parler avec autant de détails.*

Et avant de vous raconter l'histoire du premier des Janot, ou si vous voulez de Janot Ier, je vais vous recopier sa chanson, une chanson qu'on m'a déjà chantée et dont, je suis sûr, beaucoup d'entre vous connaissent l'air sans en savoir toutes les paroles.

Janot, je peux vous le dire tout de suite, a la manie de mettre les mots dans les phrases pas exactement où ils devraient être mis.

Cette manie-là, je crois que c'est le seul héritage que m'ait laissé Janot Ier, et on m'a un peu reproché quelquefois ma façon d'écrire. Mais Janot Ier faisait encore plus de travers ses phrases que moi (bon maintenant je parle tout à fait comme lui), et c'était souvent bien drôle. Enfin je la recopie, la chanson, et vous allez en juger.

Je suis Janot et mes actions comiques
Font de moi, rire depuis longtemps,
Et de mon père, je suis le fils unique,
Quoiqu' cependant nous étions douze enfants

Un jour, la nuit, j'entends s' lever mon père,
Il vient vers moi et m' dit comme ça, Janot,
Va-t'en chercher du beurre pour ta mère,
Qu'est bien malad', là-bas, dans un p'tit pot.

J'entr' en passant voir mon oncle Licorne,
J' lui dis comme ça : « Tonton, dépêchez-vous,
D' met' vot chapeau sur vot' tête à trois [cornes,
Et après ça, d' faire un saut d' plus chez [nous. »

Je trouvai mal cette pauvre Jeannette,
C'était mon père qui l'avait trop bourrée
Avec un gros comme moi morceau d' galette
Qui v'nait d' mon frère qui l'avait trop [beurrée.

Et tout le monde chez moi était en proie
A la douleur de ce funeste jour,
Moi j'avais faim j' m'en fus chercher notre [oie
Chez l' pâtissier qu' j'avais fait cuire au four.

Mais en rentrant ma mère était r'venue
Et tout le monde commença à s'asseoir,
Nous mangeâmes l'oie avec de la morue
En compagnie qu'avait bouilli dessus.

Mais v'là-t-y pas que pour prouver mon [adresse,
Je renversai les assiettes et les plats.
Je fis une tache à ma veste de graisse
Sur ma culotte et mes jambes de drap.

Et sur les bas que mon grand-père de laine
M'avait donnés avant d' mourir violet.
Le pauv' cher homme est mort d'une [migraine
En t'nant une cuisse dans sa bouch' de [poulet.

Voilà la chanson de Janot, j'espère qu'elle vous plaira et que ceux qui en savent l'air prendront plaisir à l'apprendre et à la chanter.

C'est aussi Janot qui, dans une comédie dont je vous raconterai l'histoire la semaine prochaine, racontait :

« J'ai pris un bon pot-au-feu pour dîner avec votre compère, qui est tout dans la tranche qui doit venir avec sa femme pesant huit livres sans un os du tout. »

Et encore c'est Janot qui avait trouvé cette façon fort ingénieuse de jouer à la loterie.

Chaque fois qu'on vendait dans la rue la liste des numéros gagnants, il se précipitait pour l'acheter. Et comme on lui demandait s'il avait pris un billet, il répondait que non, qu'il n'avait pas d'argent à perdre, que tout cela c'était volerie et compagnie.

Et comme on lui répondait que s'il n'avait pas de billet il aurait bien du mal à gagner, il répondait finement qu'un bonheur n'arrivait jamais seul : « que l'hasard est si grand qu'il pourrait bien gagner sans billet ». *Deux chances au lieu d'une!*

Enfin, la plus célèbre des histoires de Janot, c'est celle de son couteau. « Un véritable couteau de langue *(de Langres)*, tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai déjà usé deux manches et trois lames. C'est toujours le même. »

C'est de là que vient la célèbre expression : « Le couteau de Janot. »

Je vous raconterai la suite et la fin de l'histoire de Janot Ier dans ma prochaine lettre.

En attendant, je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

LES DANSEUSES DU SIAM ONT LE CORPS DÉSARTICULÉ.

SUR 10 HOMMES PRIS DANS L'ENSEMBLE DES PAYS CIVILISÉS
5 TRAVAILLENT UTILEMENT
3 TRAVAILLENT POUR LA GUERRE ET
2 SONT CHOMEURS.

LE POISSON SCIE EST AINSI NOMMÉ PAR CE QU'IL A UNE SORTE DE BEC GARNI DE DENTS.

A LUTÈCE LES ROMAINS AVAIENT CONSTRUIT UN THÉATRE DE 4.500 PLACES.

LES CHAPEAUX DE PANAMA SONT FABRIQUÉS DANS LA RÉPUBLIQUE DU MÊME NOM.

Le coin des Fillettes

LE TABLIER DE MA PETITE SŒUR ET DE MA POUPÉE

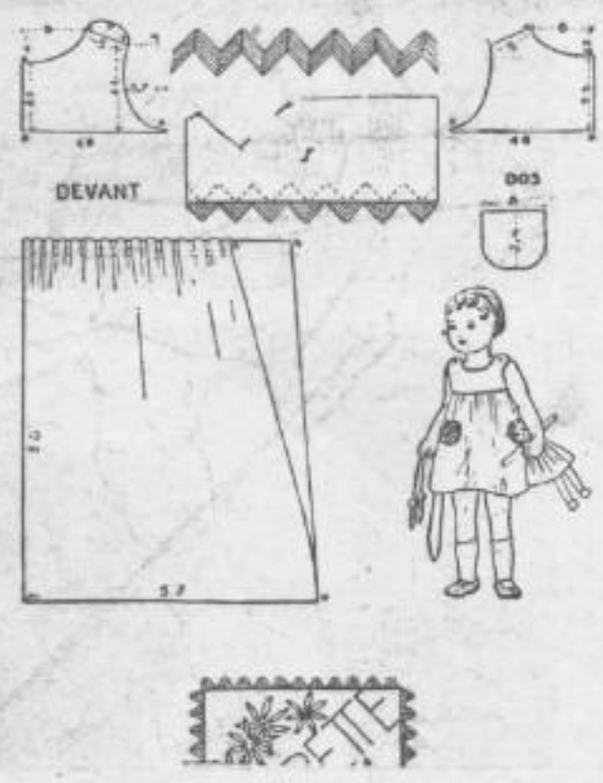
Voici un patron très simple de petit tablier enveloppant très pratique, car l'été il remplace la robe. Toile ou filetè sont tout indiqués pour cet emploi.

Il faut 1 m. 10 pour 5 ans (mesures que je vous donne ici).

Vous allez déjà enlever vos deux grands rectangles qui forment la jupe. Pour cela pliez votre tissu en deux dans le sens de la longueur ou lisière. Posez la ligne L M du patron grandeur réelle sur cette pliure (ici vous ne couperez pas). Autour du reste, laissez en coupant un demi-centimètre et 3 cm. 5 en bas pour l'ourlet. Coupez le rectangle L M N O, la ligne N O peut être légèrement biaisée vers N' et vous aurez une jupe plus plate, moins de fronces à la taille.

Pour le dos, la même chose, mais ici vous pouvez biaiser N O en N' O.

Pour tailler l'empiècement-corselet, faites vos deux patrons comme suit : coupez le reste de votre tissu en deux, toujours sens de la lisière. Dans



chaque moitié vous aurez un devant et un dos dans l'autre.

Pliez le premier morceau encore en deux, mettez la ligne A B du patron devant sur ce pli et coupez A B C D E F B avec un demi-centimètre en plus tout autour.

Sur l'autre morceau coupez de même le dos G H I J K H en plaçant G H sur le pli.

Faites un petit, très petit ourlet, presque roulauté autour des pattes d'épaule, autour de ce corselet. Il faut tracer et bâtir au fur et à mesure cet ourlet en ayant bien soin de ne pas détendre le tissu, de ne pas le faire goder. Pour soutenir ce corselet et le garnir, posez dessous un petit croquet de manière que la moitié des dents seulement se voit à l'endroit, ce qui fait très gentil (croquis I).

Ensuite faites une couture anglaise de chaque côté de la jupe, un ourlet en bas. Froncez le haut et après avoir régularisé ces fronces, montez-les une à une au corselet très finement.

Un bouton sur le dos, un petit bouton assorti au tablier ou à fleurs, comme il y en a de très jolis. Une boutonnière sur la partie arrondie C D E. Boutonnière avec une bride et arrondie vers le dos. (Voir les numéros parus de « Mon Camarade » sur les boutonnières; n° 146 : boutonnière lingerie.)

La gentille poche sera coupée avec un demi-centimètre en plus autour pour faire l'ourlet sous lequel sera posé le croquet également. La broderie des fleurs est faite au point lancé que je vous ai maintes fois indiqué, les tiges au point de tige, ainsi que votre nom écrit simplement en bâtons.

Poche en point de broderie.

Posez et bâtissez votre poche et cousez-la finement au niveau de la poche elle-même, toutes les dents de croquet devant rester libres.

Sur un tablier bleu ou rose vif, posez un croquet blanc. Brodez un nom en blanc. Faites les fleurs blanches ou de couleurs vives, les feuilles et tiges vertes.

Pour votre poupée, afin de contenter toutes les mamans, vous ferez de même, mais votre patron sera aux mesures de celle-ci, que vous prendrez facilement vous-même.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Potage aux haricots et à l'oseille. — *Faire cuire des haricots en grains frais ou secs dans de l'eau froide salée, les passer, les remettre sur le feu avec un bon morceau de beurre frais. Lorsque le potage est en ébullition, y jeter l'oseille hachée, laisser faire un bouillon et verser sur des croûtons de pain frits dans le beurre.*

Bananes au beurre. — *Prendre des bananes très mûres, même avec la peau noire, les éplucher, les placer dans un plat beurré, les saupoudrer de sucre; faire cuire au four huit à dix minutes environ. Servir chaud ou froid.*

Les Conseils de tante Camille

Pour peindre ou broder. — *Ne dessinez jamais directement sur votre ouvrage, mais sur un calque que vous reportez ensuite sur le tissu : en passant tous les traits à l'envers séparément, à la craie si votre étoffe est foncée, à la mine de plomb si votre étoffe est claire; posez cet envers contre l'endroit du tissu et repassez les contours légèrement avec une pointe de préférence, une plume dure fera très bien l'affaire. Le trait est plus net, plus propre qu'en repassant avec un crayon.*

77 LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

PAR LES SOINS DE PAT'SOUM RALEU SE TROUVE PERDU LE SOIR SANS LUMIÈRE DANS SA PROPRE USINE. APRÈS S'ÊTRE COGNÉ A TOUS LES MÉTIERS ET AVOIR MIS EN BRANLE TOUTES LES MACHINES, IL A FINI PAR ATTIRER L'ATTENTION DU VEILLEUR DE NUIT.

LE VEILLEUR DE NUIT VOYANT CETTE OMBRE MYSTÉRIEUSE QUI VA D'UNE MACHINE A L'AUTRE EN BOUSCULANT TOUT, NE DOUTE PAS QU'IL A AFFAIRE A UN FOU DANGEREUX OU BIEN A UN SABOTEUR.

BRUSQUEMENT, IL PROJETTE LE RAYON DE SA LAMPE ÉLECTRIQUE SUR RALEU QUI, AVEUGLÉ, FAIT UNE HORRIBLE GRIMACE. CETTE GRIMACE JOINTE AU DÉSORDRE DE SON COSTUME ET A TOUT LE CAMBOUIS DONT IL EST BARBOUILLÉ...

...FAIT QUE LE VEILLEUR DE NUIT NE LE RECONNAIT PAS. SANS HÉSITER DONC, IL SE MET EN DEVOIR DE RÉDUIRE A L'IMPUISSANCE CELUI QU'IL PREND POUR UN DANGEREUX MALFAITEUR... ET LE TRAINE JUSQU'A LA PORTE.

...AFIN DE LE REMETTRE ENTRE LES MAINS DES DEUX GARDIENS DE LA PAIX QUI, CHARGÉS DE VEILLER DE L'EXTÉRIEUR SUR LA PROPRIÉTÉ DE RALEU, SONT HEUREUX DE FAIRE DU ZÈLE SUR LE DOS DE CE PERTURBATEUR SUPPOSÉ.

TOUT PANTELANT, RALEU EST BIENTOT FOURRÉ EN PRISON, AVANT QU'IL N'AIT PU DIRE OUF! ENFIN LE RESTANT DE LA NUIT SE TERMINE POUR LUI SANS AUTRES MÉSAVENTURES.

CEPENDANT LE COMMISSAIRE ESSAIE VAINEMENT D'OBTENIR LA COMMUNICATION AVEC M. RALEU POUR LE PRÉVENIR DE LA BONNE CAPTURE QU'IL PENSE AVOIR FAITE.

TOUR A TOUR LES SECRÉTAIRES PARTICULIERS, DACTYLOS, VALETS DE CHAMBRE RÉPONDENT : « QU'ILS N'ONT PAS VU MONSIEUR DEPUIS LA VEILLE. » LE COMMISSAIRE N'Y COMPREND RIEN.

DE PLUS EN PLUS PERPLEXE, LE COMMISSAIRE SE DEMANDE SI PAR HASARD L'ILLUSTRE INDUSTRIEL N'AURAIT PAS ÉTÉ KIDNAPPÉ ET IL SE PROPOSE DE FAIRE UNE ENQUÊTE DISCRÈTE.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Le mari de cette dame était assuré contre l'incendie. Il vient de mourir. Sa femme se prévaut de la compagnie et annonce qu'elle vient toucher la prime. L'employé cherche le dossier et s'étonne : « Votre mari, madame, n'était pas assuré sur la vie, mais contre l'incendie; nous n'avons donc rien à vous verser.

— Pardon, monsieur, il a trouvé la mort dans un incendie, alors...

o

Dans un bar d'une plage à la mode, un monsieur très content de soi explique à une jeune femme qu'il s'est fait lui-même : « J'ai émigré en Amérique à l'âge de 20 ans; je n'avais pas une paire de souliers. Eh bien, dix ans plus tard je suis rentré en France avec un million.

— Oh! mon Dieu, qu'avez-vous bien pu faire d'un million de paires de souliers ? »

o

Monsieur et madame se promènent sur les boulevards; madame s'arrête devant toutes les vitrines et s'extasie; elle a envie de tout :

— Oh! Jules, regarde les amours de petits chapeaux. Il m'en faut un justement pour aller avec mon nouveau manteau. Lequel préfères-tu?

— Celui que je préfère ? celui que tu as sur la tête, ma petite Simone.

o

Au moyen âge, un homme a été condamné à mort, à avoir la tête tranchée. Il est déjà monté sur l'échafaud, il a posé la tête sur le billot et le bourreau s'apprête à frapper.

— Bien que vous me couplez la tête, bourreau, je continuerai, même mort, à proclamer mon innocence.

— On verra bien, misérable.

— Eh bien, on verra, oui, car je suis ventriloque.

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, se trouve en Allemagne, en août de juillet 1936. Poursuivi par une troupe de gardes d'assaut à l'est réfugié dans le fois d'une ferme, dans la campagne, aux environs de Berlin.*

Chapitre XLIII

HANZ MICHEL, OUVRIER AGRICOLE

La main qui fouillait le foin avait saisi Pierrot par le pied et le jeune garçon, sentant que toute résistance était impossible, se résigna à sortir de sa cachette. Sitôt dehors il jeta un regard de défi sur celui qui venait de le capturer.

L'homme qui se tenait devant lui n'était ni un garde des S.S. ni un *ami de Parsifal*. C'était un valet de ferme qui pouvait avoir tout au plus une trentaine d'années. Il avait une chemise à larges rayures, une cotte bleue et des pantalons de velours brun dont les bas s'enfonçaient dans des hautes bottes noires lachées de boue jaune. L'homme était très blond, maigre mais bien découplé. Une barbe de huit jours, très claire de ton, blanchissait le menton énergique de son visage rougi par le soleil et le hâle. Il regardait Pierrot avec plus de curiosité que de méchanceté. Il lui demanda d'un ton bonhomme et traînant :

— C'est pour toi qu'ils font toute cette battue, c'est toi qu'ils cherchent ?...

Pierrot, défiant et farouche, ne répondit pas...

— Oh, je t'ai bien vu entrer dans notre grenier pendant que les patrons avaient le dos tourné... J'ai tout de suite compris que tu voulais te cacher.

Pierrot ne savait trop que penser, mais sa colère reprit le dessus. Il souffla à voix basse :

— Allez, ferme-moi à ceux qui me poursuivent, il doit y avoir une belle récompense. Je suis sûr qu'ils donneraient du gruau... [illegible] dans leurs parts...

L'homme sourit d'une manière [illegible] et cracha vigoureusement sur le plancher...

— Tu ne connais pas Hanz Michel, sinon tu ne parlerais pas comme tu parles, dit-il d'un ton sentencieux...

Dans la cour de la ferme, les chiens hurlaient à perdre haleine, répondant aux cris maintenant tout proches des chiens des chasseurs d'homme. Dans le poulailler, les coqs réveillés poussaient des cocoricos retentissants...

— Tu n'es pas bien malin, mon petit bonhomme, disait flegmatiquement Hanz, sans paraître s'inquiéter de ces bruits, sans cela tu aurais compris deux choses. La première, c'est que le foin c'est pas un endroit où se cacher. Si on cherche quelqu'un dans une ferme, c'est tout de suite là qu'on va chercher. Et la seconde, c'est que Hanz Michel ne te veut pas de mal...

Il eut un mouvement du menton.

— Il suffit que ceux-là te poursuivent pour que je sois avec toi... Et n'aie pas peur, si je t'aide, ils ne te trouveront pas...

Le garçon de ferme eut un rire bonhomme et silencieux. Pierrot lui serra la main avec reconnaissance. Dans la porcherie, les cochons grognaient...

Ce fut une petite troupe d'*amis de Parsifal* que conduisait le Dr von Sturm accompagné d'un sergent des gardes d'assaut qui arriva à la ferme Rottenberg. M. Rottenberg, un petit homme brun, sec comme un fagot, et qui jamais une pipe à fourneau de faïence, était en colère et ne le cachait pas.

— Avez-vous vu, demanda von Sturm, un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui fuyait à travers champs ?... C'est un très dangereux malfaiteur et il se peut qu'il soit passé par ici...

— Nous n'avons rien vu, dit Rottenberg d'un ton rude. Je suis pourtant depuis plus d'une demi-heure dans la cour avec ma femme, mes fils et ma servante à vous regarder piétiner dans les champs comme si vous étiez des sangliers. Qu'est-ce qui va payer le dégât que vous avez causé dans les champs ? Je suis sûr que vous en avez écrasé pour des centaines de marks.

— Toujours avares et attachés à leur pièce de blé, ces paysans, dit le sergent d'un air dédaigneux à un gros *ami de Parsifal* en tunique, qui tenait un basset en laisse...

— S'agit pas de ça, faut savoir qui va me payer ? reprit Rottenberg, encore plus en colère.

Ce fut au tour du sergent du S. A. d'éclater :

— S'agit pas non plus de vos quatre sous, paysan. D'ailleurs, la Gestapo de Berlin vous indemnisera, si vous faites constater les dégâts par le maire de la commune. Ce que je veux savoir, c'est si personne n'a pu se cacher dans votre ferme.

Le nom de la redoutable police qu'est la Gestapo, nom qui terrifie les paysans allemands, avait calmé Rottenberg, bien qu'il ne compât pas trop sur une indemnité qu'on finirait sans doute par lui refuser après l'avoir ennuyé avec une infinité de paperasses et de dérangements inutiles. Il reprit d'un ton plus calme :

— Ça n'est guère possible que quelqu'un soit entré sans que nous le voyons. Je vous ai dit que nous étions devant la ferme depuis plus d'une demi-heure, et elle n'a pas d'ouverture par laquelle on puisse entrer d'un autre côté.

Von Sturm connaissait fort bien Rottenberg. Il prit sa défense : c'était lui qui fournissait d'œufs, de lait et parfois de lapins le camp Parsifal. C'était un homme des plus honnête, qui ne faisait pas payer ses produits trop cher et qui avait participé l'an dernier à la grande fête des moissons. On pouvait avoir toute confiance en lui...

— Bien sûr, dit le sergent qui s'était aussi radouci depuis qu'il avait remarqué que la fille aînée était jolie... J'ai confiance. Mais ce garçon a tout de même pu entrer dans la ferme de ces braves gens pendant qu'ils avaient le dos tourné. Il faut que nous fouillions la ferme...

— Vous ne ferez pas encore des dégâts ? demanda Rottenberg hargneux.

— N'ayez pas peur, nous ne sommes pas des sauvages, dit le sergent en souriant aux yeux bleus de la charmante Ethel...

La ferme n'était pas très grande et la fouille fut vite achevée. Le sergent avait tenu à monter lui-même dans le grenier à foin et il avait lardé l'herbe sèche à coups de fourche. Hanz Michel était là, assis sur une caisse remplie de paille et qui le regardait faire avec un air ironique.

— Et dans ce coffre ? demanda le sergent...

— *Avez-vous vu un garçon d'une quinzaine d'années qui fuyait à travers champs ?*

Hanz cracha par terre et répondit sans se presser :

— C'est l'avoine pour le cheval, mon lieutenant...

Le nazi ouvrit le coffre, plein jusqu'au bord de grains dorés. Il y plongea machinalement la main, et laissa couler l'avoine entre ses doigts.

— Faites pas ça, dit Hanz goguenard. Y arrive qu'il y ait des nids de souris, dans le grain, et qu'elles vous mordent les doigts, ces bestioles.

Haussant les épaules, le nazi plongea son bras jusqu'au coude dans le grain, touchant la planche du fond.

— Monsieur l'officier, papa m'a dit de vous demander si vous aviez fini... Il voudrait vous offrir de la bière.

— J'arrive, dit le sergent qui avait reconnu la voix de la jolie Ethel.

Quand il eut descendu l'échelle du grenier Hanz cracha à nouveau sur le plancher et éclata de son rire énorme et silencieux.

Chapitre XLIV. — VERS LA FRONTIÈRE

Il était une heure du matin quand la battue se termina. Les sections d'assaut rentrèrent au camp l'oreille basse, en compagnie des *amis de Parsifal*. Le lieutenant Wirschaft se consolait. Toutes les routes étaient gardées, le jeune bandit ne pourrait échapper à la Gestapo. Sa capture n'était qu'une question de jours. Cependant, dans le grenier de la ferme Rottenberg, Hanz Michel semblait dormir, comme à son habitude, presque tout habillé, dans la caisse remplie de paille qui lui servait de lit, avec de minces couvertures de cheval pour le protéger du froid.

Mais quand, dans la campagne, tout se fut apaisé, qu'on n'entendit plus un chant de coq, plus un aboiement de chien, Hanz s'assit sur son lit, sortit de la poche du pantalon qu'il gardait pour dormir une boîte d'allumettes et alluma une lanterne tempête posée sur le plancher au chevet de sa paillasse. Il s'approcha silencieusement du coffre d'avoine, glissant avec ses pieds nus sur le parquet. Il frappa plusieurs coups...

— Hé, petit, dit-il à voix basse, penché sur le couvercle. Tu peux sortir maintenant, si tu n'es pas étouffé.

Il avait ouvert le couvercle, il plongeait ses bras dans le grain, il en tirait une large planche. En même temps, comme un baigneur qui sort de l'eau où il a plongé, Pierrot sortait du grain, la tête pleine de poussière et de balle d'avoine. Il riait de joie...

— Je m'étais endormi, figure-toi, dit-il à Hanz... Mais tout à l'heure j'ai eu bien peur... J'ai failli éternuer pendant qu'il fouillait ce coffre...

Le jeune garçon était sorti du grain où, sous une planche qui lui permettait de respirer et qui jouait le rôle de double fond, il avait trouvé une cachette si sûre. Du revers de la main il brossait ses vêtements, enlevait le plus gros de la poussière qui le couvrait...

— C'est pas tout cela, dit Hanz, faut remettre l'avoine en sac. Faut pas que le patron s'aperçoive demain matin...

Il fit tenir un sac d'avoine à Pierrot. Avec une large pelle de bois le valet de ferme prenait le grain dans le coffre...

— Tu voudrais passer la frontière ? demanda-t-il à brûle-pourpoint au garçon...

Pierrot fut interloqué par la soudaineté de la question. Passer la frontière, c'est tout ce qu'il désirait depuis qu'enfin il sentait à nouveau sur sa poitrine, dans le sachet de toile imperméable, les fameux documents espagnols qu'il avait eu tant de peine à récupérer. Oui, il lui fallait passer la frontière au plus vite, retrouver ses amis de Paris, les fidèles Jambe-de-Bœuf et Fil-de-Fer, prévenir au plus vite le gouvernement espagnol de la monstrueuse trahison qui se préparait contre lui, empêcher le crime s'il en était temps encore...

— Pourquoi me demandes-tu cela ? dit Pierrot machinalement.

— Pourquoi je te le demande ?... Mais pas besoin d'être un monsieur de la ville pour deviner que tu as envie de quitter l'Allemagne. Tu as la police à tes trousses, et on peut être sûr que tu n'échapperas pas à la Gestapo si tu restes dans le pays. T'as donc qu'une chose à faire, passer la frontière, et au plus vite.

Le sac d'avoine était plein. Hanz le ficela. Puis il planta la Pierrot et alla chercher une musette qui pendait à un clou à la muraille, un morceau de pain noir et de saucisson qu'il tendit au garçon.

— Tu dois avoir faim, mon petit. C'est tout ce que j'ai, mais c'est de bon cœur.

Pierrot ne se priva pas et dévora à belles dents. Hanz reprit de sa voix lente et obstinée :

— Si tu veux donc passer la frontière, je crois que mon cousin Franz Müller pourra te donner un sérieux coup de main... C'est un garçon d'ici, seulement il n'a pas pu trouver de travail et voilà trois mois qu'il est parti dans le Palatinat, à Pirmasens, tout près de la frontière française. Il travaille là-bas comme garçon dans une auberge. Il est comme moi, mon cousin Franz Müller, il n'aime pas beaucoup les maîtres de maintenant. Et il te donnera un coup de main, si je lui envoie un mot. Mais faudra que tu l'écrives, parce que moi, si ça va pour la lecture et la signature, pour l'écriture c'est plus difficile...

Pierrot resta longtemps dans la nuit calme à parler à voix basse avec le brave garçon qui lui confia peu à peu ses espoirs et ses peines. Il aimait en secret la belle Ethel, la fille du fermier, et si celle-ci paraissait le trouver à son goût, les amoureux n'osaient pas parler de mariage au père Rottenberg qui aurait voulu pour sa fille, dont la beauté était renommée dans le pays, le fils unique du gros fermier dont les terres étaient proches du camp Parsifal. Franz disait aussi que la vie était dure à la ferme, qu'avec les nouveaux impôts le patron avait bien du mal à joindre les deux bouts, car les outils et les engrais augmentaient encore plus vite que les œufs et le beurre. Franz ne touchait plus que les trois quarts du maigre salaire qu'il avait encore en 1934, et sa vie était bien dure. S'il n'y avait pas eu Ethel, il serait parti rejoindre son cousin, peut-être qu'il aurait cherché à travailler comme mineur dans les mines de la Sarre. Mais on disait qu'il y avait aussi bien du chômage là-bas.

Pierrot dut rester deux jours caché dans le grenier des Rottenberg. Hanz, qui était allé reconnaître les routes, avait rapporté la nouvelle que tous les croisements étaient gardés. Le lendemain de l'échec du lieutenant Wirschaft, une nouvelle battue avait eu lieu et à nouveau Pierrot avait dû s'enfouir dans le coffre d'avoine. Il s'impatientait dans son grenier, comptait avec fièvre les journaux que lui apportaient Hanz, mais sans rien y trouver que des détails interminables sur la préparation des *jeux olympiques* qui allaient s'ouvrir dans le mois à Berlin. Les nouvelles d'Espagne tenaient en trois lignes. On se moquait d'une « *soi-disant Olympiade* » que les « *bandits rouges* » allaient organiser à Barcelone.

Ce fut au matin du troisième jour que Hanz apporta une nouvelle inespérée à Pierrot. Non seulement la surveillance s'était relâchée autour du camp Parsifal, mais le patron venait de charger son valet de conduire en charrette, à Postdam, une douzaine de sacs d'avoine qu'il avait vendus à un officier de cavalerie. Pierrot allait, caché dans un sac, pouvoir quitter son refuge, prendre le train vers la frontière.

Tout se passa sans le moindre incident. La nuit même Pierrot, vêtu de neuf, apercevait du haut d'un pont métallique, par les vitres d'un grand express, le ruban d'argent du Rhin, et les hautes tours de la cathédrale de Cologne. La frontière était proche.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

177

RÉSUMÉ : TOTO EST PRISONNIER DES BANDITS LA TEIGNE ET ANGELO – SA SŒUR TOUTOUNE S'EST PERDUE DANS LYON ET NE SAIT PLUS COMMENT RETROUVER SON FRÈRE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

LE TRAITRE JARNAC, AU POSTE DE PILOTAGE DE LA SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE VOLÉE AU PROFESSEUR MOURRIER, EST ATTAQUÉ PAR FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SES PRISONNIERS.

FRED S'ETANT MUNI D'UNE CLÉ COMME ARME, S'INTRODUIT DANS LA CHAMBRE DES COMMANDES OU IL SAIT TROUVER JARNAC, MAIS CE DERNIER LE MET BRUSQUEMENT EN JOUE.

EN EFFET SANS SE RETOURNER, JARNAC A VU FRED QUI S'APERÇOIT AVEC STUPEUR QUE LE TRAITRE A UN TROISIÈME ŒIL A LA BASE DU CRANE

JARNAC SE RETOURNE EN RICANANT VERS FRED EN LE MENAÇANT DE SON PISTOLET A ELECTRONS

IL EXPLIQUE A FRED QU'IL N'EST PAS UN HOMME ORDINAIRE, MAIS UN MARTIEN.

APRÈS CES AVEUX JARNAC ANNONCE A FRED QU'IL A VOLÉ LA SPHÈRE DU PROFESSEUR MOURRIER POUR LA DONNER AUX HABITANTS DE MARS, MAIS SOUDAIN FRED EXASPÉRÉ...

SE PRÉCIPITE SUR LE TRAITRE ET RÉUSSIT A LE MAITRISER. VIVIANE ACCOURUE, ASSISTE A LA LUTTE.

(A SUIVRE)

177

LA SEMAINE PROCHAINE : FRED PARALYSÉ !

NOS LECTEURS ÉCRIVAINS

Page entièrement rédigée et illustrée par les lecteurs de " Mon Camarade "

LES CRÊPES

Dirigée par une bonne directrice, que notre école est agréable!

Nous, les élèves du cours supérieur, éprouvons de grandes joies, tandis que les autres fillettes « se cassent la tête » à chercher des problèmes compliqués ou des mots difficiles.

Cet après-midi, nous devons faire des crêpes. Quelle joie!

Encore Lucette et c'est à mon tour d'exhiber mon adresse: que je suis donc heureuse!

D'un geste brusque, j'envoie ma crêpe si haut, qu'en retombant elle est à moité hors de la poêle et pend contre les parois opaques. Mais qu'importe! A l'aide d'une fourchette, je l'étale sur le fond graisseux et quelques minutes plus tard je la savoure goulûment.

Quelle soirée nous avons passée!

Madeleine Bourgeois,
Vauzelles.

LA SORTIE EN HIVER

Les jours d'école, j'attends avec impatience onze heures. A présent, il y a 10 centimètres de neige et alors vous vous imaginez à peu près la sortie; non? Alors je vais vous l'expliquer de mon mieux.

D'abord, je dois vous dire qu'à côté de l'école, il y a un pré assez grand. A la sortie, nous nous ruons tous dans ce champ et immédiatement les équipes se font toutes seules. Vite, des boules sont faites et aussitôt une bagarre sans pareille commence entre les « casseurs » et les « durs » (termes vulgaires de l'endroit).

Et pan! Et pan! Les projectiles se croisent en l'air et viennent tomber dans le camp ennemi. C'est une bataille amicale, mais où l'on met une ardeur inimaginable. A un signal, mon équipe (ou l'autre), qui ne tire plus depuis un moment, court à l'assaut et avance comme un seul, lançant de ces grenades blanches et immédiatement l'adversaire recule devant les assaillants; mais une contre-attaque est lancée et nous nous défendons farouchement.

Alors c'est une lutte corps-à-corps qui commence, se roulant dans cette « maudite » farine, et où celui qui à le dessus fait manger le plus possible de neige à son adversaire malheureux.

Enfin, nous nous séparons, le nez en sang, les yeux au beurre noir, les oreilles arrachées, les orteils écrasés et les membres en bouillie: mais c'est une lutte amicale.

Henri Ipert,
Annecy.

UN COUP DE PIED MALENCONTREUX

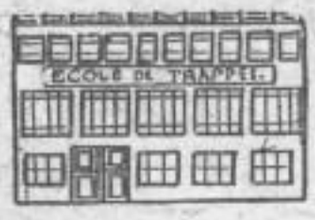
J'avais 10 ans quand cet incident se produisit. J'étais avec des camarades et nous avions organisé une partie de gendarmes et de voleurs dans la cour de l'école. Nous courions les uns après les autres et quand nous arrivions à nous attraper, c'était une mêlée générale. Tout à coup je me sentis happé par un camarade et projeté violemment par terre. Je me releval endolori et, furieux, je me jetai sur lui; dans la bataille il reçut un coup de pied dans le genoux et il tomba à côté de moi. Le maître arriva à cet instant et je fus emmené chez le directeur. Je n'étais pas beau à voir : couvert de poussière, un coude déchiré et la figure écorchée. Je n'osais regarder le directeur. Il me dit d'une voix forte d'abord, mais qui alla en s'adoucissant : « Mon enfant, vous vous êtes très mal conduit, je devrais vous renvoyer chez vous, mais j'espère que cette vilaine action vous ne l'avez faite que dans un moment de colère, car rendez-vous compte des conséquences que cela aurait pu avoir, si vous aviez cassé la jambe de votre camarade. » Je renifiais, le nez dans mon mouchoir, incapable d'autre chose. Il continua d'une voix bienveillante. « Pensez donc, ce pauvre garçon est l'aîné de quatre enfants, s'il lui avait fallu aller à l'hôpital. » Je ne pus que répondre : « Oui monsieur. » « Cette fois, je ne vous donne que cent lignes mais j'espère que vous ne recommencerez plus. »

Quand je sortis dans le couloir, j'éclatai en sanglots, non pas en pensant aux cent lignes, mais à mon camarade. J'avais honte de moi, je me disais : « Comment as-tu pu faire cela ? tu t'es conduit comme une bête », et je me maudissais.

Je retournai voir mon camarade et je lui demandai de me pardonner, ce qu'il fit avec plaisir, et depuis nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

Je me suis toujours rappelé des paroles du directeur et de ce jour qui m'ont guéri des jeux brutaux et m'ont fait trouver un ami.

Conignoux Raymond, 13 ans 1/2,
Paris (18e).



QUERELLE D'ENFANTS

Dans la cour de récréation, Élie jouait aux barrés avec Jacques et plusieurs autres enfants de l'école. La partie était animée. Nos deux amis étaient dans le même camp et ils avaient affaire à de forts adversaires : parmi ceux-ci se trouvait Claude, le voisin de classe d'Élie, un grand gaillard qui courait comme un lièvre. Au cours d'une mêlée, Claude, qui poursuivait Élie, le toucha au pan flottant de sa veste. Aussitôt il cria : « Pris! » et les joueurs s'arrêtèrent.

— C'est faux! cria Élie. Tu ne m'a pas touché!

— Si! Si! ripostèrent en même temps Lucien et plusieurs joueurs de son camp.

— Tu es un menteur! dit Élie en s'avançant vers Claude.

— Un menteur?... dit Claude qui restait calme. C'est toi qui mens et qui es un mauvais joueur.

Et Élie quitta la partie en grognant.

Mais bientôt la récréation prit fin.

Élie Robin,
Trappes (S.-et-O.).

UNE ÉCOLE A TOURS

Notre école a quatre classes, chacune de ces classes est éclairée par trois larges fenêtres. Il y a une grande cour et un superbe préau; quand il tombe de l'eau nous pouvons continuer nos jeux. A côté de l'école il y a la conciergerie et l'habitation de notre maître. Il y a quelques années nous avons créé une coopérative scolaire qui nous permet de faire du cinéma: pour cela nous donnons 50 centimes tous les mois.

Tous les trimestres nous faisons nos réunions, il y a un président, un secrétaire, un secrétaire adjoint, un trésorier, un trésorier adjoint. J'aime beaucoup notre école ainsi que notre maître et c'est de grand cœur que je m'y rends tous les matins.

Pierre Dardou,
Tours.

UNE BELLE ÉCOLE

Mon école est vraiment une école modèle, il y a 9 classes, avant il y avait une salle de dessin, mais depuis on l'a changée en salle de classe; il y a un cours spécial d'enseignement ménager, de cuisine, de couture et du dessin deux fois par semaine (rien que le dessin), rien que pour 3 classes, la 2e classe du certificat d'études, la 1re ou cours A), ma classe précisément et le cours de préapprentissage.

Ma maîtresse est très gentille et a toujours un aimable sourire, sauf... quand on n'est pas très gentille. Une grande tristesse plane sur l'école, notre chère directrice est malade, même très gravement malade, elle qui s'était donné tant de mal pour faire des fêtes, faire des répétitions, aider les pauvres familles. Enfin beaucoup d'autres choses. J'espère qu'elle ira bientôt beaucoup mieux, le sort est des fois bien injuste (malgré que je n'y croie pas) enfin. Une chose remarquable : les sorties. La 3e classe va à la piscine tous les vendredis et la 1re classe, la mienne, nous allons tous les samedis matins en promenade, ou visiter des Musées. Quand il pleut nous jouons du piano, ou nous faisons jouer le phono. Enfin, pour terminer, je dirai comme au commencement de ma lettre que « Mon école » est une école remarquable.

Et d'ailleurs, c'est bien injustement que je l'appelle « Mon école », car tous les enfants devraient avoir une école comme la mienne.

Ila Krebs,
Paris (17e).

LA CHAINE D'ARPENTEUR

A 7 h. 1/2 du matin, en hiver et en été, je pars pour l'école; en ce moment, je vais au cours préparatoire. J'ai de très gentilles amies, et je vais te faire rire, Janot, d'une amie qui est vraiment « comique ». La maîtresse appelle Suzanne :

— Suzanne, venez réciter votre leçon d'arithmétique.

Alors, on voit s'avancer une fillette blonde, aux yeux bleus et elle est mignonne. Elle commence :

— Que savez-vous sur la chaîne d'arpenteur ?

Suzanne, tout d'un coup :

— Euh... Euh... Ah! oui! c'est une chaîne de fer, très grande, mais grande, et qui a plusieurs tiges de fer attachées l'une à l'autre.

— Mais précisez, expliquez plus clairement, dit la maîtresse.

— Ben, elle a dix chaînons de 20 centimètres et 50 anneaux de fer.

— Recomptez, dit encore la maîtresse en poussant un soupir.

Alors, Suzanne prend la chaîne pour recompter, mais à peine est-elle arrivée au cinquième chaînon, patatras... elle fait tomber la chaîne avec un fracas épouvantable; elle commence à s'énerver. Elle sursaute à ce bruit de quoi se boucher les oreilles. On regarde, on rit; elle regarde et rit plus haut que les autres.

Anna Gerbelli,
Grenoble

LE COLLÈGE DE SAINT-GAUDENS

Le collège de Saint-Gaudens est situé dans l'avenue de Toulouse, à gauche de la sous-préfecture.

C'était jadis un ancien monastère dont les premiers bâtiments ont été construits vers 1650. Malgré les modifications qu'on y a apportées, il reste encore un cloître où au lieu de moines taciturnes et pensifs, une bruyante jeunesse prend ses ébats.

Il y a trois cours disposées en gradins. En haut la cour des filles ou cour d'honneur est située entre quatre murs ce qui, en hiver, n'est pas très agréable. Celle des garçons ou cour des grands est exposée au Midi et on jouit d'un panorama superbe sur la chaîne des Pyrénées. Plus bas, dans la cour des petits, une allée de platanes donne en été son ombre.

Les classes sont vastes et bien éclairées. Quelques tableaux égaient les murs. Au fond de la partie gauche est la classe de physique que je regarde avec étonnement, et je pense que bien des années s'écouleront avant que je manie ces curieux instruments car je ne suis qu'en sixième. Dans le fond du premier bâtiment, dans une grande pièce, nous dessinons; d'un côté sont les tabourets pour dessiner des objets, de l'autre des tables pour les peindre.

Le Principal est très gentil avec nous, tandis que les professeurs nous font des cours toujours intéressants. Parfois ils plaisantent, nous posent des devinettes. J'aime bien le collège et je souhaite y faire toutes mes études.

Aurore Bacci.

SIMPLE INCIDENT

Nous venions de rentrer, le maître nous donne une rédaction et corrige les compositions. Un silence monotone régnait dans la classe, on entendait le tic tac de la pendule. Tout à coup deux « toc toc » frappés timidement à la porte nous font dresser l'oreille et lever la tête.

— Entrez, dit le maître.

Un élève paraît : c'est Jacques.

— Pourquoi êtes-vous en retard ? continue l'instituteur.

— M'sieur, c'est la montre qui retarde.

— Toujours l'histoire de la pendule qui retarde, je connais ce truc, quand j'étais jeune, je le faisais.

— Je vous assure, m'sieur, c'est vrai.

— Allez à votre place, vous aurez cinq mauvaises notes, votre retard sème le désordre.

En effet, nous bavardions et même certains copiaient.

— Silence! tonna le maître, 50 lignes au premier qui dit un mot.

Et la classe devint silencieuse comme devant.

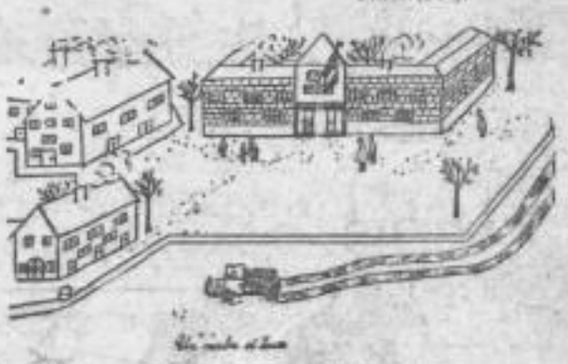
R. Feigelson,
Paris (5e).

MON ÉCOLE

Mon école comprend onze classes de quarante-cinq élèves à peu près. Pour entrer il faut traverser un vestibule, après on rencontre un escalier qui nous conduit dans les classes, puis enfin un préau assez grand.

Nous arrivons dans la cour. Elle est très vaste. Des platanes alignés l'ombragent quand il fait du soleil. Des élèves jouent ou parlent de choses et d'autres. Un coup de sifflet retentit soudain et les immobilise. Après ils vont se mettre en rang. Nous montons l'escalier et nous arrivons dans notre classe. Nous apercevons des gravures et des dessins qui l'embellissent. Une salle de dessin touche le mur de ma classe. Tous les couloirs, les classes et le préau sont chauffés par des radiateurs. Notre maître est gentil avec nous et nous explique bien ce que nous ne comprenons pas. Il a organisé une bibliothèque et comme cela nous lisons tous les livres.

Jean Legendre,
Paris (18e).



A SAINT-MAUR

Elle est belle et grande, mon école, elle est située dans un magnifique parc, orné çà et là de quelques statues blanchâtres se détachant nettement, en été, sur la masse verte des grands arbres. Devant une pelouse ourlée de pâquerettes se dresse une propriété imposante par laquelle on accède à un grand escalier de pierre. A gauche s'alignent les bâtiments scolaires en briques rouges et blanches.

Celui que je préfère c'est le premier en avant : l'atelier du bois; tous les mardis après-midi, pendant deux heures, chacun à son établi, nous varlopons, nous rabotons, nous scions sur les conseils du professeur et nous sommes bien contents de voir se dessiner peu à peu, après mille efforts, une boîte ou une petite étagère.

Le dernier bâtiment est l'atelier du fer; des étaux s'alignent sur des tables grossières et noires; à chacun correspond au mur un numéro et un « râtelier » où sont accrochés un marteau et quatre limes de différentes tailles; dans le fond, c'est un ensemble de poulies, de courroies qui se transmettent à des tours, des foreuses... mais tout cela est pour les « grands ».

Et, sur le mur de la rue, une grande façade où y est gravé : « École primaire supérieure et professionnelle de Saint-Maur. » Et cela me rend assez fier.

A. Jéhan, 14 ans 1/2,
Saint-Maur.

RÉDACTION

Mon école est située près de la gendarmerie. Sa façade est ornée de larges fenêtres où passe l'air en abondance. Au bord de la route se trouve la cour où l'on joue avec entrain. Pour le sport, barres parallèles, barre fixe, sautoir, sont abrités par un préau tout récent. Mon école contient cinq classes de différents cours. Notre classe du cours supérieur est ornée d'une bordure de vigne vierge déjà effacée, de jolis cadres, de deux bibliothèques, d'un musée et de gravures intéressantes pour la leçon de géographie, d'histoire, ou bien encore les faits sensationnels du monde entier.

Pour moi l'école est un lieu que j'aime et c'est là qu'on apprend à être un bon citoyen.

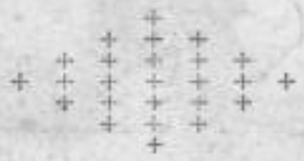
Hans André, 14 ans.

VARIÉTÉS

JEU DE PATIENCE

En découpant ces figures former un avion.

MOTS EN LOSANGE



1. Dans la mer. — 2. Chacun en a un qu'il essaie d'atteindre. — 3. Sorte de gros bœuf sauvage. — 4. On dit qu'elle adoucit les mœurs. — 5. Sorte de petite coiffure en étoffe généralement souple. — 6. Les Gaulois avaient peur qu'elle ne leur tombe sur les épaules. — 7. Dans la mer.

DEVINETTES

Quel est le département qui ne s'emballe jamais ?

Celui qui n'est pas bon marché ?

Celui où l'on est le plus matinal ?

Comment, avec trois notes de musique, obtenir un poisson bien frit ?

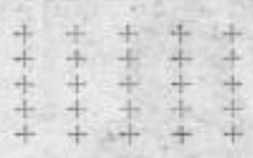
Envois de Jean Prenant, à Dissay (Vienne).

CHARADES

Mon premier est un adjectif possessif,
Mon deuxième aussi,
Les chevaux énervés prennent quelquefois mon troisième aux dents,
Mon quatrième n'est pas vrai,
Mon cinquième est une fausse prononciation de se,
Les grenouilles subissent mon tout.

Envoi de Raymond Journeau, Boulogne (Seine).

MOTS EN CARRÉ



1. Il garde les troupeaux de gros bétail. — 2. Posséder. — 3. Un des éléments d'un cordage. — 4. Bit doucement, en langage vulgaire. — 5. Rivière et ville de la Mayenne.

ACROSTICHE DOUBLE

+ I + E
+ L + N
+ A + E
+ U + E
+ M + I
+ I + E

1. Outil de sculpteur ou de maçon pour gratter. — 2. Sorte de ruminant qui tient à la fois du cerf et du renne, et qu'on ne trouve plus que dans la péninsule scandinave, pour l'Europe. — 3. On y prend le train. — 4. On peut donner ce qualificatif au climat de la Sibérie. — 5. Trouble violent apporté par une nouvelle inattendue. — 6. Espèce de tonneau qui sert à transporter de l'eau ou la vendange.

Les deux mots à trouver verticalement se rapportent au proverbe qui dit : « Faute avouée est à moitié pardonnée. »

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 177

Horizontalement. — 1. Petite règle en papier. — 2. Machine volante. Adjectif numéral. — 3. Pernicieuses, en parlant de fièvres. — 4. Quadrupède qui est moins bête que sa réputation ne le veut. Grande ville du sud des Vosges. — 5. Bête. Usages. — 6. Bien appris. Réfléchi. Note de musique. — 7. Oiseaux marins qui fournissent le duvet. — 8. Organe qui sert à filtrer le sang. Petite pomme bien colorée.

Verticalement. — 1. Prendre quelque chose qu'on trouve par terre. — 2. Qui s'est trouvée mal. — 3. Partie du vêtement masculin. Préfixe d'origine grecque qui signifie deux. — 4. Nul n'est censé l'ignorer en France. Monnaie japonaise. — 5. Enduire d'une sorte de résine qui colle très fort. — 6. Sans vêtements. Adjectif possessif. — 7. Mettre à mort. — 8. Recouvert d'un linceul.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 176

Horizontalement. — 1. Tentures. — 2. Ame. Usé. — 3. Bu. Us. Oc. — 4. Le. La. Ns. — 5. Stuc. — 6. Aire. — 7. Tu. Me. Dû. — 8. Enterrer.
Verticalement. — 1. Tablette. — 2. Émue. Un. — 3. Ne. Sa. — 4. Ultime. — 5. Saurer. — 6. Ru. Ce. — 7. Eson. Dé. — 8. Sécateur.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 176

Rébus. — L'Histoire de Fred Hardi est captivante.

Métagrammes. — Madame - Adam - Dam - Ame - Dé - Ma - Me. - Sable - Râble - Table - Câble - Fable.

Devinettes. — La plume. — La flamme. — Cure-dents.

Mots en carré

G E M I R
E M U L E
M U R O N
I L O T E
R E N E E

Mots en triangle

C O U R A G E
O U T A N G
U T I L E
R A L E
A N E
G G
E

LE COURRIER DE JANOT

Adrienne Daguet, Colombes, me donne des renseignements nombreux et précis sur la façon dont *Mon Camarade* est accueilli chez elle. Ses frères se précipitent avec elles sur le journal sitôt reçu et on est obligé de le séparer feuilles par feuilles pour que chacun ait sa part. Sa maman aussi prend plaisir à la lecture du journal.

Jacques Berrier, Les Molières : Merci de ta gentille lettre et de tes distractions. Je n'ai pas vu passer le critérium national. Je n'ai pas eu la chance.

Pierre Le Queinec, Saint-Brieuc : Merci de ton poème. Je crois bien que le premier texte que j'ai reçu de toi sera déjà publié quand tu recevras cette réponse. Je fais enquête pour l'insigne.

Guy Delecolle : Tu avais un nom prédestiné pour prendre part à notre Concours *Mon Ecole* et ton récit est très bien. Merci des compliments sur le journal.

Moury, Allègre : Merci de ton réabonnement qui prouve que ton opinion sur notre journal est sincère.

Pierre Chabin, Suresnes : C'est bien difficile d'avoir une page paysanne dans un journal qui n'a que huit pages, mais nous ferons paraître des contes et des récits traitant de ces questions.

Raoul Lambert, Argelès : Merci de ton excellente proposition de reportage. Mais nous ne pouvons pas reproduire de photographies dans le journal.

Chevalier René : Merci de ton dessin si joli qui représente une maison au bord de la voie de chemin de fer.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. .. .. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

SOIS UN HOMME, PETIT PEAU-ROUGE

Une maman indienne berce son bébé; elle ne le balance pas dans ses bras ou sur ses genoux comme font les mamans d'Europe : elle ne fait que lui chanter, tout en travaillant, une douce chanson. Où est-il donc ce bébé? Voyez-le ficelé dans son berceau qui n'est qu'une planche recouverte d'une peau de daim, avec un petit toit pour la tête. Oui, ce gros, ce dur sabot placé debout contre un arbre, c'est un berceau. L'enfant n'en tombera pas; ainsi emmailloté il ne peut bouger les membres; on lui a même serré les mâchoires avec des lanières passant sous le menton, qui l'empêchent de crier. Cela le force surtout à respirer par le nez, non par la bouche, il n'en sera que mieux portant. La *squaw*, patiemment, amincit les grandes peaux de bison. « Ah ! dit-elle à son enfant, tu ne veux pas dormir aujourd'hui. Tu regardes les gens, tu regardes la plaine. Bientôt on t'appellera *Œil de faucon*, comme ton père. Tu deviendras vite un vrai guerrier, mon petit homme. » Son travail fini, elle doit regagner le camp; elle monte à cheval, emportant tout son bagage, dont ce berceau, calé dans son dos; et le bébé cahoté regarde encore le paysage.

A 5 ans, c'est lui qui montera à cheval; il commence d'apprendre comment on chasse, comment on pêche, il étudiera les pistes. Il faudra que son nez acquière le flair d'un fauve, que son œil voie rapidement les plus petits détails, que son agilité devienne prudente, qu'il sache rester pendant des heures immobile à l'affût, que la nuit ses mains le guident aussi bien que le jour ses yeux. On cite des Peaux-Rouges qui étaient parvenus à suivre une piste d'animal rien qu'en tâtant de leurs paumes le sol!

Premier exercice : demeurer immobile dans n'importe quelle position.

Deuxième exercice : savoir se taire. L'Indien, si bavard au camp, n'ignore pas qu'à la chasse et à la guerre surtout, il est dangereux de parler. Donc maître et élève correspondent par signes, et l'enfant doit étudier cet alphabet, plus compliqué que le nôtre.

Troisième exercice : guetter et comprendre. Connaître toutes ces voix de la nature, distinguer par exemple le passage d'un oiseau du simple mouvement du vent dans les feuilles. En quelques années, l'enfant saura grimper, sauter, courir, nager, nager la nage la plus rapide qui soit : le *crawl*, que les Européens ont emprunté aux Peaux-Rouges. Voilà ce que donne l'éducation indienne : un corps robuste et souple, des sens aigus, un esprit attentif, et une volonté que rien ne peut abattre, ni la faim, ni le froid, ni la douleur. Quand cela est nécessaire, l'Indien doit pouvoir poursuivre un gibier pendant plusieurs jours sans manger ni boire, ni dormir.

Les règles d'hygiène qu'on lui enseigne sont très sévères. Et malgré l'installation rudimentaire, hommes, femmes, enfants, se laveront toujours avec le plus grand soin. Très fréquemment l'Indien prend son bain de vapeur : il entre, nu, dans une petite tente ronde, bien close sous laquelle sont poussées du dehors des pierres rougies au feu, jette sur ces pierres de l'eau qui se vaporise aussitôt, et boit abondamment pour remplacer la sueur qu'il perd; aussitôt sorti il ira se jeter dans l'eau, souvent glacée, du fleuve; à son retour on le massera avec de la graisse d'ours, ou avec ce « baume des Senecas » qui va encore provoquer chez les blancs bien des folies et des crimes, car il n'est autre que le pétrole...

Si un père indien est si sévère dans ce « dressage » de son fils, il ne faudrait pas croire qu'il soit dur avec lui; au contraire, c'est parce qu'il l'aime tendrement qu'il veut en faire « un homme », et déjà il le considère comme un compagnon, l'emmène dans ses longues randonnées. Le guerrier le plus cruel pleurera comme un enfant quand son « petit » tombera malade. Et il n'est pas d'Indien qui n'ait toujours respecté et protégé les femmes, les enfants d'un ennemi. Un vieux chef disait : « Même involontairement, je n'ai jamais versé le sang d'une femme ou d'un enfant. » Les blancs devraient bien suivre cet exemple!

Tout de même, le jeune Indien est impatient de devenir un homme : ne plus jouer à la toupie près des fillettes qui ficellent leurs poupées. Mais participer à ces jeux de balle réservés aux guerriers — jeux si importants qu'ils commençaient par une cérémonie religieuse... et se continuaient par des paris entre les femmes de l'assistance. C'est de ces jeux peaux-rouges que nous viennent la crosse de hockey et la raquette de tennis (les Indiens tenaient une raquette dans chaque main). Ne plus jouer à la guerre avec tous les gosses de la tribu, mais faire la guerre « pour de vrai ».

Aussi, vers l'âge de 12 ans, il se soumettait à la première épreuve : il se noircissait la figure au charbon, puis allait se cacher près d'une source, au milieu de la forêt, ou dans l'étuve, sous la surveillance d'un sorcier. Ce bain d'eau ou de vapeur le purifiait. Personne ne devait lui adresser la parole. Il restait là plusieurs jours, seul, sans manger, méditant. Tortures de la faim. Rêves étranges. Dès qu'un songe avait imposé à son esprit l'image d'un animal ou d'un objet, il s'empressait à son réveil de gravir la colline pour y fumer le calumet et se lancer ensuite à la poursuite de l'animal ou de l'objet qu'il rapportera triomphalement.

Le père alors invitait tous les amis à une fête au cours de laquelle on donnait son nouveau nom au jeune homme; c'était souvent le nom de l'animal ou de l'objet en question, parfois le nom se rapportait à quelque événement curieux arrivé au moment de la naissance, d'autres fois encore il était plutôt un surnom faisant ressortir une qualité — ou un défaut — de l'individu; ainsi selon les cas on le baptisera : *Dent d'Ours, Nuée Rouge*, ou *Face Trouée*. Le nom pourra d'ailleurs changer au cours de la vie; un des plus fameux Indiens qui se nommait *Blaireau Sauteur* deviendra *Taureau Assis* (en anglais *Sitting Bull*) après qu'il aura accompli des prouesses à la chasse au bison.

Le sorcier désigne quel « talisman » le jeune homme devra mettre à son collier.

L'enfant est considéré maintenant comme un homme et s'apprête à une nouvelle épreuve, terrible celle-ci, la *fête de l'initiation*. Souvent cette cérémonie a lieu peu avant qu'arrivent les bisons — et pour la première fois les jeunes gens participeront à la grande chasse.

Quatre jours avant la fête, leur corps nu enduit de terre, les jeunes gens, ayant placé près d'eux bouclier, arc et sac-médecine (contenant herbes et talismans) sont couchés, immobiles, dans une tente où des crânes d'hommes voisinent avec des crânes de bisons; ils ne mangeront, ne boiront ni ne dormiront. Le sorcier implore, pour eux, le Grand-Esprit. Au dehors, des hommes revêtus de cornes et de queues font la danse des bisons; d'autres, peints en rouge avec des raies blanches, ou en noir avec des points blancs, représentent le jour et la nuit. Bien d'autres individus déguisés en cygnes, serpents, loups... imitent ces animaux. Les tambours résonnent, les crécelles grincent. Le matin du quatrième jour le Mauvais-Esprit apparaît costumé en hibou, poursuivant d'un long bâton femmes et enfants. Mais tous se précipitent sur lui, et, vaincu, il se sauve. C'est le moment de s'occuper des jeunes gens. Deux bourreaux s'affairent après eux; l'un perce la peau en plusieurs endroits : aux avant-bras, aux coudes, aux jambes, aux épaules, à la poitrine, dans le dos, et l'autre aussitôt y enfonce des chevilles de bois. On accroche ensuite à ces chevilles de lourds objets dont le bouclier et les crânes. Puis on pend le patient, on le fait tourner de plus en plus vite avec tous ces poids après lui. Sous la douleur horrible chacun serre les dents, supplie le Grand-Esprit. Mais l'un après l'autre ils s'évanouissent. A peine remis, le jeune homme se traîne vers un troisième bourreau et pose sur un billot sa main gauche : on lui coupe le petit doigt. Pas un cri. Il faut courir maintenant, c'est une course folle — et muette — avec ces objets qui traînent à terre; la course se termine quand toutes les chevilles se sont arrachées de la peau, y laissant de longues plaies qui saignent. Ceux qui tombent avant, on les tire jusqu'à ce qu'ils soient aussi délivrés.

Le sorcier rassemble alors tous les instruments de torture et va les jeter dans le fleuve le plus proche, pendant que le peuple rend grâce à son dieu.

On comprend qu'après de telles souffrances, les jeunes gens soient dignes d'être traités en guerriers. Pourtant on n'est vraiment un guerrier que lorsqu'on a tué de sa main un ennemi. Cela ne tardait guère. Le fameux Sitting Bull avait accompli son premier meurtre à l'âge de 14 ans. Le vol aussi est un exploit. Et chaque exploit donne le droit d'ajouter une plume à sa coiffure. Pour porter la plus belle parure, la grande couronne de plumes d'aigles, il fallait souvent attendre plusieurs années; une trentaine de plumes cela représente beaucoup d'ennemis à abattre, cela représente aussi bien des aigles à atteindre — et l'aigle est plus difficile encore à chasser que l'homme!

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine).

FOU VOLANT

par R. Melliès

RESUMÉ

LA POLICE MONTÉE CANADIENNE RECHERCHE FOU-VOLANT ET JEAN MICRO, ÉGARÉS ENTRE FORT-SIMPSON ET FORT NELSON.

FOU-VOLANT RACONTE AU SERGENT DE LA POLICE MONTÉE, LE DRAMATIQUE VOYAGE.

"PEU APRÈS FORT SIMPSON, LE GIVRAGE S'EST FORMÉ SUR LES AILES. IL A FALLU ATTERRIR".

"N'AYANT PU RENTRER L'ANTENNE, CELLE-CI S'EST BRISÉE ET NOTRE T.S.F EST RESTÉE MUETTE."

"À LA NUIT, NOUS AVONS LANCÉ DES FUSÉES."

"LE LENDEMAIN MATIN, UN TRAÎNEAU S'EST DIRIGÉ SUR NOUS."

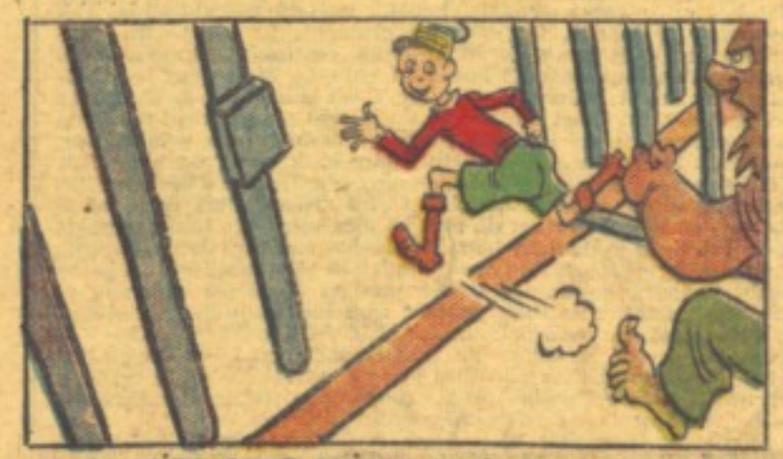
LA SEMAINE PROCHAINE "L'OUTLAW"

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

PROMPT COMME L'ÉCLAIR L'ASTUCIEUX BEGONIA A PLACÉ SON JAMBON DEVANT L'ARME HOMICIDE LE PROFESSEUR LOUFOQUE HUMERUS A LA VIE SAUVE

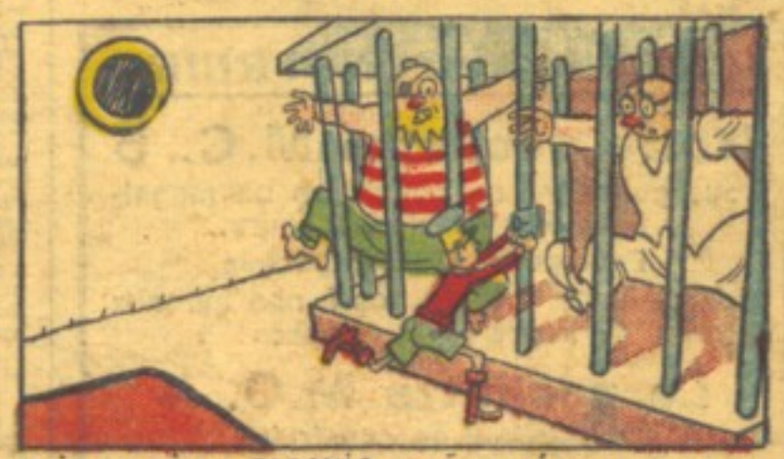
MAIS DERRIÈRE LE COUTELAS SE TROUVAIT L'ABOMINABLE BANDIT GROSSAC CACHÉ À BORD DU BATEAU AVEC SON COMPLICE OTTO SCHLASS

LE PROFESSEUR S'EST CACHÉ DANS UN TONNEAU MAIS L'ASTUCIEUX BEGONIA NE TROUVE SON SALUT QUE DANS LA VITESSE DE SES JAMBES



LES BANDITS SONT MAINTENANT TOUS DEUX À LA POURSUITE DE LEUR INNOCENTE VICTIME ET ILS SONT PRÈS DE LE REJOINDRE

BEGONIA SE PRÉCIPITE DANS UNE SORTE DE GRANDE CAGE DONT LA PORTE EST OUVERTE. JOIE DES BANDITS : LEUR VICTIME VA ÊTRE PRISE !



MAIS LE MINCE BEGONIA A RÉUSSI À PASSER ENTRE LES BARREAUX ET IL REFERME LA PORTE SUR LES BANDITS QUI SONT BIEN TROP GRAS POUR EN SORTIR

LES DEUX BANDITS SONT PRIS COMME DES RATS DANS UN PIÈGE. ILS REFUSENT POURTANT D'OBÉIR AUX ORDRES DU PROFESSEUR HUMERUS

MAIS LA FAIM CONTRAINT LES BANDITS À CÉDER ILS TOURNENT DOUCEMENT UNE MANIVELLE QUI ACTIONNE L'HÉLICE DU NAVIRE

ET SUR LES FLOTS DÉMONTÉS LE "TRIRE À LA MODE II" VOGUE ALLÉGREMENT VERS L'ÎLE AU TRÉSOR, VERS LA MYSTÉRIEUSE CACHETTE DU CORSAIRE GRADOUBLE

N° 178

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 27 AVRIL 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB SON JEUNE AMI, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT A SON TOUR DANS LE TEMPLE.

AUSSITOT BOB ET FLÈCHE-ROUGE SE JETÈRENT CONTRE LA MURAILLE PRÈS DE LA PORTE D'OÙ L'ON ENTENDAIT VENIR LE BRUIT DE PAS... ...L'INDIEN FIT SIGNE A BOB DE TENIR SON PISTOLET A LA MAIN POUR RÉDUIRE AU SILENCE LE NOUVEAU VENU TANDIS QUE LUI-MÊME LE MAÎTRISERAIT S'IL AVAIT DES VELLÉITÉS DE RÉVOLTE....

L'HOMME QUI AVANÇAIT SANS MÉFIANCE ÉTAIT PORTEUR DE DEUX SEAUX DE TOILE ET ALLAIT QUÉRIR DE L'EAU A LA RIVIÈRE SOUTERRAINE QUI VENAIT ALIMENTER UNE CITERNE DANS UNE SALLE VOISINE

FLÈCHE-ROUGE OBLIGE LE REBELLE A RAMASSER SES SEAUX ET IL L'ENTRAÎNA RAPIDEMENT VERS LA CHAMBRE DE LA CITERNE...

TOUT A COUP IL SE JETTENT DANS LES JAMBES D'UN OFFICIER!

LE FROID DU CANON D'ACIER SUR SON COU DICTAIT AU REBELLE LA PRUDENCE ET SES RÉPONSES NE MIRENT PAS NOS AMIS EN PÉRIL..... CETTE RENCONTRE AU CONTRAIRE ALLAIT FACILITER LEUR TÂCHE COMME ON VA LE VOIR...

(A SUIVRE)

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates. Après maintes aventures dans leur île, ils aperçoivent un navire qui les recherche, car tout le monde croit qu'ils se sont noyés.

Chapitre XVII

L'ORAGE *(suite)*

Le vent redoublait de violence, bientôt la toile se déchira et s'envola comme un fétu de paille. Les enfants, de plus en plus effrayés, se prirent par la main et allèrent chercher un nouveau refuge sous un grand chêne qui était près du fleuve.

L'ouragan était à son paroxysme, à la lueur constante des éclairs on y voyait comme en plein jour.

Les arbres étaient courbés par le vent, le fleuve bouillonnait blanc d'écume. A travers la pluie on distinguait les collines de la rive opposée. De temps en temps on entendait le bruit de quelque arbre qui s'effondrait avec fracas, brisant les branches des arbres avoisinants.

A ce moment, la tempête parut redoubler de force et les trois malheureux garçons eurent

Tante Polly, Marie et Sid arrivèrent à l'église en grand deuil.

l'impression que l'île éclatait, se disloquait, les emportait avec elle dans un affreux enfer.

Le grand sycomore, au pied duquel ils dormaient d'habitude, avait été atteint par la foudre et gisait de tout son long dans l'herbe.

Le camp était détrempé et le feu éteint. Les pirates, imprévoyants comme les garçons de leur âge, n'avaient pas pris leurs précautions contre la pluie. C'était grave, car ils grelottaient de froid, sous leurs vêtements trempés. Ils se répandirent en lamentations sur leur triste sort. Ils finirent enfin par trouver sous les cendres mouillées un morceau de bûche qui était encore rouge. Ils allèrent vite chercher des morceaux d'écorce sèche sous de vieilles souches à demi enfouies en terre et soufflant à qui mieux mieux, ils arrivèrent à ranimer le feu. Ils entassèrent des branches mortes et eurent bientôt devant eux un véritable brasier qui leur réjouit l'âme et le corps. Comme ils en avaient besoin ! Ils firent sécher leur jambon et festoyèrent en bavardant jusqu'à l'aube, car il était impossible de songer à dormir sur le sol détrempé.

Lorsque le jour parut, les enfants engourdis de sommeil allèrent s'allonger sur le banc de sable et s'endormirent. La grande chaleur les réveilla, ils se firent à manger, mais après leur repas ils recommencèrent à être pris de la nostalgie de leur famille et de leur pays natal.

Tom essaya de remonter ses compagnons, mais ils n'avaient envie ni de jouer aux billes, ni de nager ; il leur rappela le secret qu'il leur avait confié et réussit enfin à les dérider. Il profita de ces bonnes dispositions pour leur proposer un nouveau jeu : se transformer en Indiens. L'idée leur plut énormément. Nus comme des vers, ils se barbouillèrent de vase noire et bientôt ressemblèrent à des zèbres, car ils avaient eu soin de se tracer sur le corps des rayures.

Ainsi promus au rang de chefs Sioux, ils s'enfoncèrent dans le bois pour aller attaquer un campement d'Anglais.

Peu à peu le jeu se modifia, chacun représentant une tribu ennemie, ils se dressèrent des embuscades, fondirent les uns sur les autres, se massacrèrent, se scalpèrent impitoyablement plus d'un millier de fois.

Ce fut une journée sanglante. Une journée magnifique.

Ils regagnèrent le camp au moment du dîner.

Alors une difficulté se présenta à eux : trois ennemis indiens ne pouvaient pas rompre ensemble le pain de l'hospitalité au préalable sans faire la paix, et il était impossible de la faire sans allumer le « calumet de la paix ».

Il n'y avait rien à faire, il fallait en passer par là, il fallait fumer...

Deux des nouveaux sauvages regrettèrent de ne pas être restés des pirates. Courageusement ils prirent leur pipe et se mirent vaillamment à tirer dessus.

A leur grande satisfaction, ils s'aperçurent que la vie sauvage leur avait apporté quelque chose : il leur était possible de fumer sans déplaisir et sans être obligés de partir chercher un couteau perdu...

Très fiers de cette découverte, ils fumèrent leur pipe à petites bouffées et passèrent une excellente soirée.

Chapitre XVIII

CE SAMEDI APRÈS-MIDI DANS LA PETITE VILLE DE SAINT-PETERSBOURG

Cependant il n'y avait aucune gaîté... La famille Harper et tante Polly préparaient leurs vêtements de deuil, en versant de grosses larmes, en étouffant de nombreux sanglots.

Un silence plein de tristesse pesait sur le village. Les enfants redoutaient le congé du dimanche et n'avaient aucun goût pour jouer, ils n'avaient aucun entrain.

Dans l'après-midi, Becky se surprit à errer dans l'école déserte mais ne trouva rien pour dissiper sa mélancolie.

— Oh, si seulement j'avais gardé son bouton de porte en cuivre, soupira-t-elle. Mais je n'ai rien pour me souvenir de lui.

Elle s'arrêta et pensa :

— C'était ici... Si c'était à recommencer, je ne dirai jamais ce que j'ai dit... Non, pour rien au monde. Mais maintenant c'est fini. Il est parti. Je ne le reverrai jamais, jamais, jamais plus...

Cette pensée lui déchira le cœur, et de grosses larmes inondèrent ses joues. Un groupe d'écoliers garçons et filles profitant de leur journée de congé vinrent à l'école faire un pèlerinage. Ils se mirent à parler de Tom, de Joë, et chacun montra l'endroit où ils avaient vu leurs camarades pour la dernière fois.

On se disputa pour savoir qui avait échangé les dernières paroles avec les amis. Plus d'un revendiqua cet honneur en s'appuyant sur des témoignages plus ou moins fidèles. Un pauvre garçon qui n'avait aucun titre à invoquer voulut se mettre en avant et dit avec une nuance d'orgueil très visible :

— Tom m'a rossé une fois.

Mais c'était là une distinction dont la plupart de ses camarades pouvaient se targuer, de sorte que la vanterie ne produisit aucun effet.

Le lendemain, après l'école du dimanche, le glas se mit à sonner au lieu du carillon qui appelait généralement les fidèles au service. L'air était calme et le son triste des cloches s'harmonisait admirablement avec le silence de la petite ville. Les villageois arrivèrent un à un. Ils s'arrêtaient de temps en temps pour échanger leurs impressions sur le triste événement. A l'intérieur de l'église, pas un murmure, pas un chuchotement, rien que le bruit des robes de deuil. Jamais la petite église n'avait contenu tant de monde. Lorsque tante Polly fit son entrée suivie de Mary, de Sid et de toute la famille Harper, tous en grand deuil, l'assistance entière se leva et attendit jusqu'à ce qu'ils fussent assis au premier rang. Après un moment de silence, l'office divin commença. Le pasteur étendit les deux mains et commença tout haut à prier. Quand il eut fini, les fidèles entonnèrent l'hymne : « Je suis la résurrection et la vie. »

Ensuite le prédicateur parla en termes touchants de ceux dont on déplorait la mort prématurée, il brossa un tableau des félicités multiples qui attendaient les enfants au Ciel, il rappela mille traits qui illustraient leur bonté, leur gentillesse, leur générosité, si bien qu'une partie de l'auditoire se reprocha d'avoir mal compris de si nobles enfants. Plus le pasteur parlait, plus il devenait lyrique. A la fin l'assistance, émue jusqu'au fond de l'âme, se joignit au chœur des parents éplorés et fondit en larmes et en sanglots.

Le sermon s'achevait, lorsqu'un léger bruit, auquel personne ne fit attention, résonna dans la galerie. Le pasteur releva la tête et regarda à travers ses larmes du côté de la porte d'entrée de l'église ; il resta bouche béante. Quelqu'un se retourna pour voir ce qui retenait son attention, une autre personne en fit autant, et bientôt tous les fidèles debout et pétrifiés virent Tom s'avancer au milieu de la nef, accompagné de Huck et de Joë, tous trois déguenillés ! *(A suivre.)*

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vous avais promis de vous raconter l'histoire de Janot Ier, telle que je l'ai trouvée dans un vieux livre qui était dans un placard, chez Mme Burette.

J'ai recopié dans ma dernière lettre la chanson de Janot. Je vais vous raconter maintenant la naissance de Janot Ier, qui n'est pourtant pas mon grand-grand-père, que je sache.

Janot est né en 1779, ce qui fait que s'il vivait encore maintenant, il aurait 160 ans.

Janot a tout juste dix ans de plus que la Révolution française, et ce n'est peut-être pas par hasard qu'il est né si peu de temps avant 1789.

Le créateur de Janot est un acteur qui s'appelait Dorigny et qui passait pour être le fils du roi Louis XV et d'une danseuse. Ce qui fait que si j'étais l'arrière-arrière-petit-fils de Janot, je serais en même temps l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Louis XV, ce qui ne serait pas un grand honneur, parce que d'après ce que j'ai appris à l'école, ce Louis XV était un méchant homme qui a rendu les Français très malheureux.

Dorigny, qui était né à Paris en 1734 et qui y est mort en 1812 n'avait pas eu la vie bien facile. Il avait commencé par jouer chez Nicolet, le directeur d'un plus célèbre théâtre populaire de l'époque, mais il n'avait pas eu bien grand succès. Et puis, il était allé faire des tournées dans les villes de province. Et les tournées, à cette époque, c'était un travail mal payé et bien incommode parce qu'on passait son temps à voyager dans de mauvaises voitures sur des routes défoncées. Puis Dorigny était revenu à Paris et puisqu'on ne l'avait pas beaucoup aimé comme acteur, il s'est décidé à devenir auteur de pièces de théâtre. Il en a écrit beaucoup, il en a fait jouer un certain nombre, mais sans que le public se précipite pour les voir.

Enfin tout d'un coup le succès est arrivé à Dorigny, avec une pièce-proverbe écrite par lui qui s'appelait Les Battus payent l'amende, *et qui fut jouée un nombre de fois considérable au théâtre des Italiens d'abord et à l'Ambigu-Comique, ensuite.*

A cette époque, on trouvait qu'une pièce qui se jouait trente fois de suite était un succès. Les Battus payent l'amende *fut joué cinq cents fois de suite. On n'avait jamais vu cela sur un théâtre français.*

Le principal personnage, celui qui fit tout le succès de la pièce, n'était autre que Janot, et il était joué par l'acteur Volange.

Janot était habillé comme les enfants du peuple de Paris. Il était grand, il était maigre, il avait un bonnet de coton sur la tête et une lanterne à la main. Il avait toute l'allure d'un « parigot », comme nous pourrions dire, et dans la pièce, il était employé chez un marchand de bric-à-brac et de ferrailles, le père Ragot.

Un écrivain de l'époque — je recopie cela sur le livre — disait à propos de la pièce :

« Le parler de la dernière classe du peuple y était exprimé avec beaucoup de naturel. Le jeu naïf de l'acteur, son accent parisien formait un tableau qui avait un mérite toujours extrêmement rare sur la scène, la parfaite vérité. »

Janot était donc ce qu'on a appelé plus tard le gamin de Paris *ou encore, à un certain moment,* le titi parisien. *Mais Janot n'était pas encore ce que plus tard est devenu son petit-fils, un* gavroche. *C'était un garçon qui cachait sa malice sous une naïveté qui n'était peut-être pas aussi naïve qu'elle en avait l'air. C'était un pauvre type à qui il arrivait toutes sortes de malheurs, les uns après les autres, dont le moindre était de recevoir un pot d'eau sale sur la tête et le pire d'être mis en prison après avoir été battu.*

A cette époque-là, sous l'ancien régime, le peuple de Paris était très, très malheureux. C'était le roi qui le faisait battre et c'était le roi qui, pour le punir d'avoir été battu, le faisait mettre en prison.

Janot a été un symbole du pauvre peuple parisien, ce « battu qui payait l'amende », et c'est pour cela qu'il a été si populaire.

D'ailleurs, la pièce était remplie d'allusions cachées qui égratignaient le régime. Janot était célèbre aussi bien dans le peuple qui se reconnaissait en lui, que parmi les nobles qui se laissaient prendre à son apparente naïveté et qui s'imaginaient qu'il se laisserait toujours battre. Mais dix ans plus tard, les Janots *devaient prendre la Bastille.*

Pour donner une idée du succès qu'eut Janot à cette époque, je vous dirai d'après le livre où j'ai trouvé ces renseignements, que les dames de la cour se mirent à faire coiffer leur perruque à la Janot, *les seigneurs à priser leur tabac dans des tabatières* à la Janot, *les restaurateurs à servir à leur clientèle des potages* à la Janot, *les marchands de mode à créer des éventails* à la Janot. *Et on fit le portrait de Janot en statuettes de Biscuit de Sèvres qui eurent un tel succès que l'on en expédia pour 28.000 livres (ce qui fait bien 2 millions de francs d'aujourd'hui) en Russie, qui était alors un pays très lointain et où il n'était pas facile d'envoyer des choses aussi fragiles que des statuettes.*

Le succès de Janot a été si considérable qu'après l'avoir mis en chanson (la chanson que j'ai recopiée l'autre semaine), on a fait de nouvelles pièces où il paraissait. On a fait des pièces avec Janot, comme héros, jusqu'en 1860, et cette dernière pièce s'appelait Janot chez les Sauvages.

De nos jours, je ne vois guère que Charlot pour avoir eu un tel succès. On dit aussi des moustaches à la Charlot, *des chaussures* comme Charlot, *une canne* à la Charlot, *une démarche* à la Charlot. *Charlot ressemble par beaucoup de côtés à Janot. Lui aussi est un enfant du peuple, il a été employé chez un brocanteur, et il lui arrive toujours toutes sortes de malheurs. En ayant aussi un air très naïf, il sait très bien se tirer des plus mauvais pas.*

Voilà finie l'histoire de Janot Ier. J'espère qu'elle vous aura intéressés.

A bientôt, chers camarades. Je vous serre la main à tous, garçons et filles.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

UN TRÈS JOLI TAPIS ANCIEN

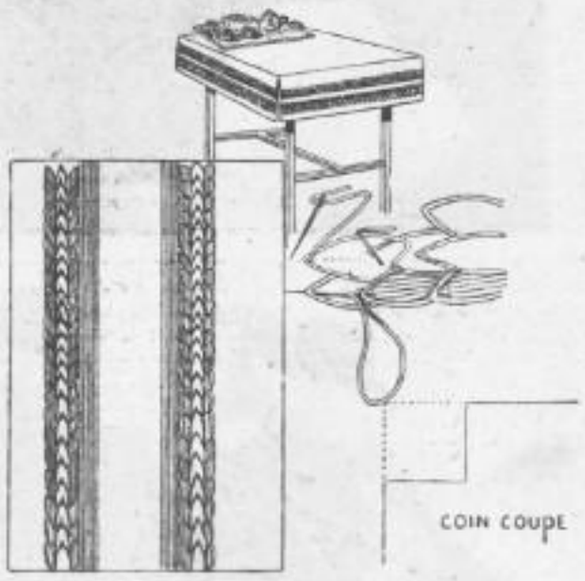
Ce n'est pas un gros ouvrage que je vous propose aujourd'hui, petites camarades, mais quelque chose de très facile, bon marché et amusant. Avec cela!

Prenez un rectangle ou un carré qui dépasse, comme vous l'indique le croquis d'ensemble, d'une petite table de jardin ou de la maison, une petite table où l'on goûte, où l'on joue, où l'on travaille. Ce rectangle vous le ferez en toile à sac, mais oui, en grosse toile bise ou brune qui fait très joli également pour recouvrir les divans ou faire des coussins rustiques. Enlevez dans chaque angle un carré comme vous l'indique le pointillé du coin coupé. Ceci vous fait une nappe qui tombe à plat tout autour de la table. Un ourlet de 2 cm. tout autour; il arrive à la broderie et tout petit dans les coins coupés.

La broderie représente des groupes de trois petites feuilles qui se suivent. Deux bandes avec, entre, deux bandes de rayures rouges filetées.

Une fois les feuilles bien dessinées avec un crayon de couleur rouge, dessinez avec un trait épais qui vous indiquera l'épaisseur du contour qui vous est indiqué ici par une ligne double.

Les feuilles sont exécutées de deux façons qui reviennent exactement au même. C'est un point



lancé, point devant qui passe d'une feuille à l'autre, bien tendu, bien régulier. Tantôt dessus, tantôt dessous, il marque le contour seul de la feuille du milieu passant dessous comme l'indique le pointillé. Les points doivent être bien rapprochés et bien réguliers. Pour les feuilles des côtés, le même point, mais c'est ici le centre de la feuille qui est garni à l'endroit, tandis que le fil passant sous le contour à l'envers le dégage à l'endroit.

Les points doivent être bien rapprochés sans toutefois tirer pour former une jolie surface plate.

Il faut vous procurer pour cette broderie un gros coton mat ou une laine tordue très solide, une laine à tapisserie par exemple. Il vous faut prendre de grandes aiguillées et tirer doucement pour qu'elles ne se nouent pas au travail. Si vous êtes forcée de nouer deux aiguillées, ce qu'il ne faudrait pas, faites-le à l'envers, mais autant que possible vos aiguillées doivent faire le côté travaillé (ce qui est possible puisque vous faites cela pour une petite table).

Les dessins s'alternent ainsi : il y a trois rangs en hauteur, c'est-à-dire trois fois trois feuilles, tantôt rouges et tantôt vert vif.

Les rayures filetées sont rouges.

FILETAGE. — Un procédé que vous pouvez employer aussi bien dans la broderie fine, mouchoirs, lingerie, que dans la grosse broderie, comme c'est le cas pour ce genre de tapis ancien.

Voici comment vous procédez : à l'endroit de votre ligne de couleur, commencez à tirer un fil, mais sous l'ourlet simplement, de sorte que vous avez un petit bout de quelques millimètres au bord de l'endroit (A); nouez-y le fil de couleur rouge employé pour la broderie (B), ensuite tirez pet t à petit le fil du tissu, comme pour faire un jour, vers l'autre bord, en allant très doucement pour faire glisser le nœud (C); petit à petit le fil de couleur prendra la place du fil bis (D, E). Passez autant de fils qu'en nécessite la largeur de votre bande.

Naturellement pour faire ce travail, qui fournit de jolis napperons, il faut un fil de broderie à peu près de la grosseur du fil du tissu dont il doit prendre naturellement la place.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Boudin à la Lyonnaise. — *Faire roussir dans une poêle, avec du beurre, des oignons coupés en rondelles, les retirer. Faire revenir dans le même beurre le boudin, des tranches minces de foie et de mou coupés en morceaux, remettre les oignons, faire sauter pour bien mélanger et servir avec une sauce moutarde.*

Sauce moutarde. — *Deux cuillerées à café de moutarde, 75 grammes de beurre bien frais; placer la moutarde dans un bol au bain-marie. Incorporer le beurre par petits morceaux en tournant toujours, ajouter une pincée de fécule et un peu d'eau tiède pour éclaircir la sauce sans la rendre trop claire. Il faut qu'elle ait la consistance d'une sauce blanche.*

Manière de vanniller le sucre. — *Placer dans un bocal 500 grammes de sucre semoule avec trois gousses de vanille; boucher hermétiquement. Ce sucre devient tellement aromatisé qu'on est souvent obligé de le mélanger avec du sucre non vanillé.*

Les Conseils de tante Camille.

Les chaussures vernies, *lavées avec un peu de lait, ne se fendillent pas (il est très cher, mais les chaussures l'étant aussi, il faut les préserver soigneusement.)*

Le sel de cuisine, *petites camarades, est un produit merveilleux, fondu dans de l'eau, vous pouvez vous en servir pour laver votre bouche, il enlève le tartre (noir) des dents, raffermit les gencives. Cette eau fait aussi très bien tomber les petites croûtes si désagréables dans le nez en cicatrisant en même temps.*

78 LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

RALEU QUI, PAR LES ARTIFICES DE PAT'SOUM, SE TROUVAIT ÉGARÉ LA NUIT DANS SA PROPRE USINE, Y A FAIT UN TEL TAPAGE QUE DES POLICIERS LE PRENANT POUR UN MALFAITEUR, L'ONT ARRETÉ.

LE COMMISSAIRE, LASSÉ DE TÉLÉPHONER VAINEMENT DANS TOUTES LES DIRECTIONS POUR ESSAYER DE PRÉVENIR M. RALEU QU'UN DANGEREUX MALFAITEUR A ÉTÉ ARRÊTÉ DANS SON USINE...

...REND VISITE A SON PRISONNIER AFIN DE L'AVERTIR QU'IL A L'INTENTION DE LE GARDER JUSQU'A CE QUE M. RALEU AIT DIT SI OUI OU NON IL PORTE PLAINTE CONTRE LUI.

NATURELLEMENT, LES AFFIRMATIONS DE M. RALEU NE FONT QUE LUI ATTIRER LES SARCASMES DES POLICIERS QUI NE PEUVENT CROIRE QU'UN HOMME AUSSI DÉGUENILLÉ SOIT LE GRAND INDUSTRIEL.

Mme RALEU, PRÉVENUE QU'UN « INDIVIDU » DISANT S'APPELER RALEU EST AU COMMISSARIAT, ARRIVE POUR LE RECONNAITRE, MAIS EN VOYANT CE PAQUET DE LOQUES, ELLE S'ENFUIT DÉGOUTÉE.

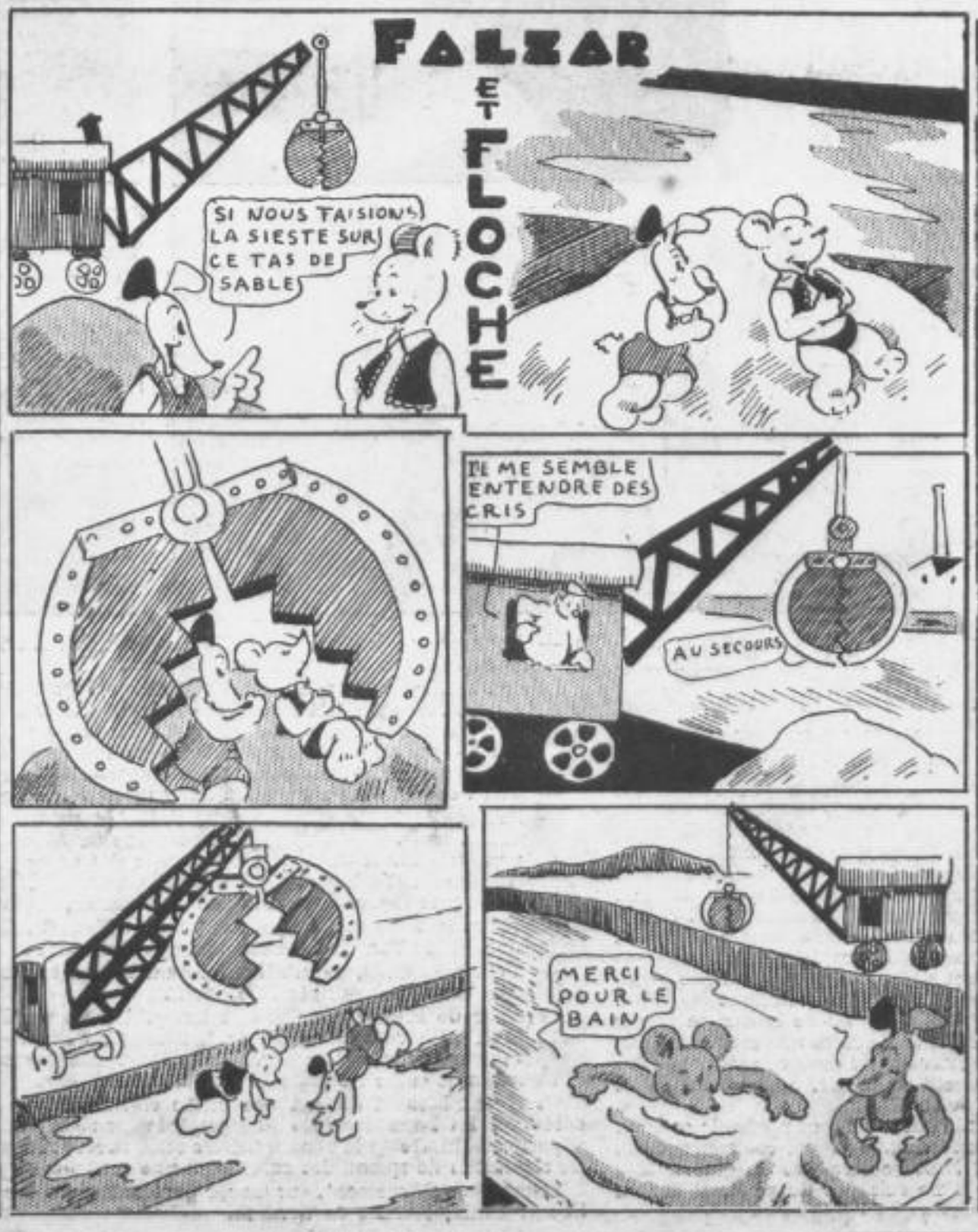
« SI J'ÉTAIS BIEN DÉBARBOUILLÉ, VOUS ME RECONNAITRIEZ SUREMENT! » HURLE RALEU. CE QUI FAIT RIRE LES POLICIERS QUI CROIENT AVOIR AFFAIRE A UN MANIAQUE.

« POUR LUI FAIRE PLAISIR », COMME ILS DISENT, ILS SE METTENT EN DEVOIR DE LE DÉBARBOUILLER (VOUS VOUS DOUTEZ AVEZ QUELLE DOUCEUR ILS S'Y PRENNENT).

NATURELLEMENT, UNE FOIS AINSI REMIS A NEUF, M. RALEU EST ENFIN RECONNU PAR LE COMMISSAIRE QUI COMPARE CE VISAGE AVEC LES PHOTOS DE RALEU PARUES DANS LES JOURNAUX.

VOUS VOUS DEMANDIEZ, AMIS LECTEURS, CE QUE FAISAIT PAT'SOUM PENDANT CE TEMPS ? VOYEZ-LE, IL COURT VERS UN BUT MYSTÉRIEUX. QUELLE FARCE PRÉPARE-T-IL DONC ENCORE? ...

FALZAR ET FLOCHE



POUR RIRE UN PEU

Étrange surprise. — Un voyageur se trouvait dans un pays d'Amérique du Sud si différent de nos pays d'Europe. S'étant arrêté dans une ville, il en parcourait les rues bordées de petites et modestes maisons en bois. Soudain, il aperçoit une haute maison en pierre, d'une architecture tout à fait étrangère pour le pays. « Oh! s'écrie-t-il, quelle belle maison; vous croyez, mon cher, — en s'adressant à son compagnon, — qu'elle a été faite ici? »

○

— Je suis fleuriste de mon métier. Mais savez-vous que tous les gens se découvrent devant mes fleurs.

— Se découvrent devant vos fleurs? Pourquoi?

— C'est bien simple, je suis spécialisé dans les couronnes mortuaires.

○

Le philatéliste obstiné. — Jeannette raconte à Pierrot qu'elle a reçu pour sa fête les lettres de Mme de Sévigné.

— Tu en as de la chance! s'écrie son jeune ami. Tu pourras me donner les timbres pour ma collection?

○

Devant un gratte-ciel américain, un homme attend depuis plusieurs jours, patiemment. Comme le portier s'étonnait de le voir là, matin et soir, il eut cette splendide réponse : « J'attends ma femme, je ne l'ai pas vue depuis quatre jours.

— Pourquoi donc?

Levant le bras vers la maison à cinquante étages.

— Elle fait les escaliers, monsieur.

○

Encore une histoire de naufragés dans une île déserte.

Le nouveau naufragé. — Enfin, je vois un de mes semblables! Il y a longtemps que vous êtes ici?

L'ancien naufragé. — Environ deux ans.

— Et la vie, comment se passe-t-elle dans cet endroit désert?

— Oh! très bien, seulement on s'ennuie un peu le dimanche après-midi...

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, quinze ans, après de multiples aventures, vient de réussir à récupérer des documents dont dépend la paix d'un grand pays. Il doit maintenant quitter l'Allemagne, et il se dirige vers la frontière alsacienne.*

Chapitre XLV. — L'HOTEL DU LION D'OR

Le Palatinat est une des régions les plus pittoresques de l'Allemagne du Sud-Ouest, avec ses montagnes de peu d'altitude, mais couvertes de magnifiques forêts et couronnées d'aiguilles de grès rouge souvent surmontées des tours romantiques de châteaux forts en ruines. Pirmasens est la principale ville-frontière de cette région, avec ses 43.000 habitants, ses verreries, ses tanneries, ses fabriques de chaussures.

Pirmasens qui est à vingt kilomètres de la place forte de Bitche, est à une portée de canon de la ligne Maginot.

Peu de temps avant, Hitler avait ordonné de remilitariser la frontière française. Pirmasens avait à nouveau une garnison, et l'animation de la petite ville, qui avait en tout temps l'air joyeux et vivant de toutes les agglomérations de la région rhénane, s'était accrue de la présence d'un régiment de cavalerie motorisée auquel était adjoint un bataillon de tanks.

L'auberge du Lion d'Or faisait de bonnes affaires depuis l'arrivée de la garnison. C'était un assez humble établissement, mais qui avait la chance d'être sur le chemin des nouvelles casernes. Le patron vendit son vin aux soldats, loua des chambres aux sous-officiers. Il eut bientôt tant de travail qu'il avait fait venir pour l'aider un garçon, un nommé Franz Müller, qui venait des environs de Postdam, dont sa femme était originaire.

Un jeune voyageur, qui portait un lourd sac de tourisme et qui avait aux pieds des chaussures ferrées, était arrivé à Pirmasens le soir du 14 juillet, alors que les enfants du patron du *Lion d'Or* étaient partis avec leur mère sur une colline qui dominait Pirmasens, pour tâcher d'apercevoir dans le lointain le feu d'artifice que les Français tiraient à Bitche. Le garçon, qui avait un visage sympathique, expliqua qu'il venait visiter les environs, faire de la marche à pied. La chambre d'un sous-officier, parti en permission pour la moisson, était libre. On la lui donna. Le lendemain, le garçon qui avait passé toute sa journée en promenade, revint tard à l'auberge, harassé et las. Il mangea rapidement et s'enferma de bonne heure dans sa chambre. A dix heures, Franz, le garçon de salle, dont le travail était terminé, au lieu de monter se coucher s'engagea furtivement dans le couloir des chambres de voyageurs et disparut tout à coup dans la chambre 8 où logeait le jeune touriste.

— N'allumez pas, lui dit la voix de l'adolescent, quand il entendit l'homme entrer dans sa chambre. Inutile d'éveiller l'attention. Nous parlerons aussi bien sans lumière.

Ces paroles avaient été chuchotées. Le garçon de salle répondit à voix basse :

— Ainsi, tu n'as pas pu passer par la forêt... J'en étais sûr et te l'avais dit.

— Cela valait la peine d'être tenté, répondit Pierrot. Ce que tu m'offrais était trop risqué. Il fallait tout essayer avant de se résigner à se servir de ce moyen. Tu comprends, il faut que je passe en France par le moyen le plus sûr.

— Il y a du risque à franchir la frontière, maintenant, répondit Franz...

Toute la journée Pierrot avait battu les bois en direction de la frontière... Partout il s'était heurté à des cordons de sentinelles qui se tenaient l'arme au pied devant de grands écriteaux où se lisaient en grandes lettres gothiques noires l'implacable *Verboten*. Dans les sous-bois, des terrassiers poursuivaient de mystérieux travaux. Sur les ordres de Hitler, face à la ligne Maginot, commençaient à se construire les premiers éléments de la ligne Siegfried.

Pierrot était revenu convaincu de l'inutilité pour lui de tenter de percer la frontière par les sentiers de forêt. Il fallait à toute force que les documents espagnols parviennent en France, et il ne pouvait pas courir le risque d'être arrêté et fouillé. Il ne s'agissait pas seulement de sa vie, mais du sort d'un peuple. Il fallait passer, passer tout de suite...

— J'ai parlé à des bûcherons, dit Franz. Tout n'est pas perdu de ce côté. Il y en a qui continuent de faire de la contrebande et qui connaissent des passes sûres, du côté de Ludwigswinkel. Mais ce sera dur de gagner leur confiance à ces hommes-là. Surtout que je ne suis pas du pays. Il faudra dix jours, quinze peut-être.

— Je ne peux pas attendre, tu le sais bien, dit Pierrot.

— Alors, il ne te reste que mon moyen...

Pierrot hésitait encore. Le coup était trop risqué. Franz était-il bien sûr que de cette façon il allait pouvoir réussir à passer les barrages établis près des postes de douane, sur les frontières, ces barrières qui arrêtaient toutes les autos pour un long interrogatoire, une fouille sévère.

— Cette question, gouailla Franz. Une carrosserie pareille, ça passe partout.

— Et tu es sûr, bien sûr de ton ami? interrogea le garçon.

— Puisque je te dis que Young a déjà fait passer sa fiancée en France depuis deux mois. Il n'a rien qui le retienne en Allemagne, pas de famille, pas de propriétés. Il veut déserter depuis des semaines, il a tout préparé minutieusement. C'est moi qui l'ai décidé à tenter le coup pour ce soir. Il partira de toute façon. Si tu n'es pas là à minuit, il partira sans toi.

Pierrot se leva du lit où il était étendu tout habillé. Il alluma une lanterne électrique. Il était en chaussettes, ses gros souliers à la main.

— C'est bon, dit-il, va m'attendre dans la ruelle, derrière l'auberge. Je te rejoindrai dans cinq minutes. Je pars...

Le cœur de Pierrot battait fort lorsqu'il retrouva Franz dans la ruelle. Tout était déjà endormi dans ce faubourg de Pirmasens. Ils marchèrent longtemps sur la grande route, puis prirent une traverse, un petit sentier qui cheminait entre les haies de jardins maraîchers.

Ils furent bientôt devant une haute clôture de fils de fer barbelés, qui entourait les baraquements où logeait la garnison de Pirmasens. La réoccupation militaire de la zone frontière était encore récente. On achevait pour les régiments de splendides casernes à une centaine de mètres de là.

Franz siffla doucement, sur un air particulier. De longues minutes s'écoulèrent. Enfin, sortant de l'ombre, un homme s'approcha des grillages.

L'énorme forteresse roulante aplatit l'automobile comme une coquille.

— Il va venir avec toi, chuchota Franz au nouveau venu qui portait l'uniforme de l'armée allemande.

Et se tournant vers Pierrot, le garçon de salle ajouta :

— C'est Young.

— Qu'il m'attende à cet endroit même, je reviendrai un peu après minuit, dit Young qui s'enfonça dans l'ombre.

Franz quitta Pierrot. Celui-ci s'étendit sur l'herbe et resta longtemps à regarder le ciel où dansaient les étoiles... La nuit d'été était d'une douceur et d'une beauté infinies. Pierrot, qui savait les périls qui l'attendaient, se demandait s'il lui serait encore donné une seule fois de revoir le beau ciel libre s'étendre au-dessus de sa tête.

Chapitre XLVI. — UN TANK DANS LA NUIT

Le commandant Schirach, chef de la 9e compagnie de tanks de la Reichwehr habitait une belle villa en bordure de la forêt de Pirmasens. Il s'était endormi de bonne heure, ce soir du 16 juillet 1936, lorsque à minuit et demi un coup de téléphone le tira du lit. La sonnerie avait aussi réveillé la grosse Mme Schirach, qui grogna qu'il n'était pas permis de réveiller les gens à des heures pareilles. En chemise, pieds nus dans ses pantoufles, le commandant descendit dans son bureau du rez-de-chaussée où se trouvait le téléphone... Sa femme l'entendit répondre à l'appareil et bientôt pousser des cris épouvantables. La conversation fut brève. Le commandant remonta l'escaliers en courant, et dans sa chambre il se mit rapidement à s'habiller.

— Que se passe-t-il, Friedrich? demanda Mme Schirach assise sur son lit.

Le commandant, qui avait déjà mis son pantalon et qui passait avec peine ses bottes malgré l'aide d'un instrument spécial, éclata de colère...

— C'est l'adjudant Weiler, du parc des tanks, qui vient de me téléphoner. Un gros tank, du plus récent modèle, vient de quitter le parc et il se dirige vers Obersunten, à la vitesse de 50 kilomètres à l'heure... Weiler vient me chercher en auto. Nous nous lançons à sa poursuite. Un homme a été pris de folie...

— Mais, dit Mme Schirach, la route d'Obersunten, c'est la route de la frontière...

— Donnervetter, jura le commandant, qui s'était enfin botté et qui tapa du pied. Cet imbécile de Weiler ne m'y a pas fait penser. Il faut alerter les postes frontières.

Il prit sa tunique d'uniforme et descendit en courant au téléphone. Il fut cinq minutes à obtenir une réponse du poste de douane de Kreppen. A ce moment la voiture de l'adjudant Weiler s'arrêtait devant la villa.

— Allo, criait le commandant, ici la place de Pirmasens. Un espion vient de s'emparer d'un tank dernier modèle et se dirige à toute vitesse vers la frontière, pour tenter de passer en France. Il faut à toute force l'empêcher de passer.

La voix ensommeillée d'un douanier répondit :

— N'ayez crainte, mon commandant, la barrière des autos est toujours fermée la nuit.

— Mais triste imbécile, jura le commandant, un tank brisera votre barrière comme si ce n'était qu'une simple ficelle.

Le douanier s'affolait.

— Alors nous allons tirer. Nous avons des revolvers.

— Il faut des fusils spéciaux pour percer le blindage des tanks, hurla le commandant. Vous n'avez pas de ces fusils aux postes de douane?

— Non, mon commandant.

— Naturellement, rien n'est prévu, ni organisé pour les cas graves. Alors faites un barrage avec n'importe quoi, abattez des arbres, je ne sais pas quoi, mol, mais empêchez-le de passer. J'arrive immédiatement en auto et alertez les postes frontières voisins.

Le commandant raccrocha. Mme Schirach, en robe de chambre, avait fait entrer l'adjudant. Les deux hommes quittèrent aussitôt la villa, sautèrent dans l'auto.

— J'ai apporté un fusil antitank et des grenades spéciales, dit Weiler, comme la voiture s'ébranlait.

. . . . . .

C'était l'affolement au poste de douane. Le douanier Braun avait été réveiller en hâte le chef des sections de sûreté qui, pendant le jour, assurait le contrôle des passeports. L'homme mal réveillé ne savait trop que faire. Pour abattre des arbres il aurait fallu être un bûcheron, et puis le temps manquait. Ils eurent alors l'idée d'ouvrir le garage du poste de douane, de placer en travers de la route la voiture particulière du lieutenant des douanes. Ils n'avaient pas fini de pousser sur la route l'automobile, une magnifique Opel de luxe toute neuve, que le bruit d'un tank en marche avançant à toute vitesse se fit entendre sur la route...

— Il était temps, dit le S. S.

Le tank déboucha au tournant de la route. Les douaniers et le S.S. mirent revolver au poing.

En voyant l'auto, les hommes du tank avaient ralenti, mais la monstrueuse masse d'acier ne s'arrêta pas. Elle aborda bientôt l'automobile. Les chenilles du tank grincèrent sur la tôle d'acier de la carrosserie et il sembla un instant que le char d'assaut allait escalader la conduite intérieure. Mais dans un bruit de métal qui se plie et de verre qui se brise, lentement la carrosserie s'effondra. Rien n'arrêtait plus la marche en avant de l'énorme forteresse roulante. Sous ses chenilles d'une largeur énorme l'automobile s'aplatissait comme une coquille d'œuf sous le pied d'un promeneur. Un pneu, déjanté, vola en l'air et vint frapper le lieutenant de S.S. en pleine poitrine.

La scène n'avait duré que quelques secondes. Les douaniers et les S. S. n'avaient cessé de tirer sur le tank...

Mais les balles tintaient en s'aplatissant sur les plaques de blindage comme du gravier lancé sur une cloche. Déjà le char d'assaut avait écrasé l'obstacle, ne laissant derrière lui qu'une masse informe de ferraille, pareille à une boîte de conserve vide sur laquelle est passé un autobus. Le tank reprenait de la vitesse, faisait voler devant lui, comme de la paille au vent, les barrières blanches qui coupaient la route.

Les douaniers français, réveillés par le bruit, virent avec surprise passer dans la nuit, devant eux, cette énorme machine de guerre. Ils alertèrent Bitche, demandant si l'on n'avait pas signalé de tanks aux autres postes, si ce n'était pas la guerre qui commençait. L'alerte fut chaude dans la garnison.

Cependant, passés les villages de Walschbronn et de Waldhouse, où les habitants, réveillés par le fracas de la lourde machine s'interrogèrent par les fenêtres ouvertes, au tournant d'une route de forêt, le tank stoppa brusquement... et sa lourde porte s'ouvrit. Pierrot sauta sur le sol.

— Tu trouveras bien à te cacher dans la forêt jusqu'à demain matin, lui cria le soldat Yung dans le bruit du moteur.

— Mais toi, que vas-tu faire?...

— Je vais me livrer et livrer le tank à la garnison française de Bitche, répondit Yung. S'il le faut, je m'engagerai dans la Légion. Je ne pouvais plus supporter cette vie... Bonne chance.

La lourde porte se referma. Le tank partit à toute vitesse vers Bitche. Pierrot s'enfonça dans la forêt. Parvenu dans un ravin, il se jeta par terre, sous les branches basses d'un buisson. Il pleurait d'émotion et de joie. Enfin, il était en France, il avait passé la frontière avec ses précieux documents. Demain il serait à Paris, chez ses amis... Après-demain, 18 juillet 1936, il pourrait arriver en Espagne. Ses efforts allaient aboutir... Il allait épargner à un peuple l'horreur de la guerre civile.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

178

RÉSUMÉ : TOTO A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES BANDITS LA TEIGNE ET ANGELO QUI LE CONDUISENT EN CAMION VERS MARSEILLE - TOUTOUNE EST RESTÉE À LYON CHEZ UN BRAVE CANUT, Mr LEGROS...

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

EN PLEIN VOL, À BORD DE LA SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE DÉROBÉE AU PROFESSEUR MOURRIER, LE MARTIEN JARNAC EST AUX PRISES AVEC FRED HARDI QU'IL A FAIT PRISONNIER.

FRED A LE DESSUS, IL COMMENCE À LIGOTER JARNAC AVEC LES CORDES QUE VIVIANE VIENT D'APPORTER.

MAIS SOUDAIN LE TRAÎTRE PIQUE FRED À LA MAIN À L'AIDE D'UNE BAGUE SPÉCIALE

FRED TOMBE IMMÉDIATEMENT PARALYSÉ TANDIS QUE VIVIANE VOIT JARNAC SE PRÉCIPITER SUR ELLE...

PIQUÉE À SON TOUR PAR LA BAGUE MYSTÉRIEUSE DE JARNAC, VIVIANE S'ÉCROULE PARALYSÉE À SON TOUR.

JARNAC INSTALLE NOS DEUX AMIS DANS DES FAUTEUILS ET LES AVERTIT QU'ILS RESTERONT INERTES JUSQU'À L'ARRIVÉE SUR MARS.

PUIS LE MARTIEN REPREND SA PLACE AU POSTE DE PILOTAGE.

QUAND SOUDAIN IL S'APERÇOIT QUE FRED VIENT DE REMUER. TERRIFIÉ, IL LÂCHE LES COMMANDES DE L'ASTRONEF. *(À SUIVRE)*

178

A TRAVERS LE MONDE

Les habitants de l'ancienne ville de Sagonte (Espagne), assiégés par Annibal, deux siècles avant Jésus-Christ, préférèrent faire un immense bûcher de tous leurs biens et s'y jeter eux-mêmes plutôt que de se rendre à leurs ennemis. Exemple de courage national sans pareil.

○

Le paratonnerre fut inventé par le grand savant républicain d'Amérique, Benjamin Franklin, qui naquit à Boston, en 1706.

○

La neige est utile aux paysans si elle est désagréable aux habitants des villes. En effet, elle constitue pour les plantes un écran protecteur. C'est grâce à la neige que les blés levés en automne peuvent passer l'hiver. Elle ralentit ainsi le développement précoce de la végétation.

○

Savez-vous que les plumes d'autruche qui ornent les chapeaux des élégantes sont arrachées de l'animal vivant; cet animal, très peureux, a l'habitude, lorsqu'un danger le menace, de se cacher la tête dans un trou, s'imaginant que, ne se voyant plus lui-même, les autres ne le voient pas davantage.

○

Les feuilles du persil et celles de la ciguë se ressemblent beaucoup, mais si les premières ont un goût agréable, les secondes donnent la mort. C'est pourquoi il faut savoir les distinguer : la ciguë a une odeur désagréable, ses feuilles sont vert sombre et ses tiges, creuses, portent à la partie inférieure des taches pourpre.

○

Les pays balkaniques sont ceux qui possèdent le plus de centenaires.

Ce fait serait dû au climat et aussi à la sobriété et la frugalité des habitants.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le secret aéronautique est destiné à protéger les nouveautés intéressant la Défense nationale. Ceci n'est pas particulier à la France ; chaque pays procède de même.

Le prototype est soigneusement couvé : interdiction de le décrire, interdiction de le photographier ; secret, secret...

Mais on compte sans les accidents.

Ainsi l'hydravion Bréguet, tombé sur les rochers, a été photographié par tout le monde.

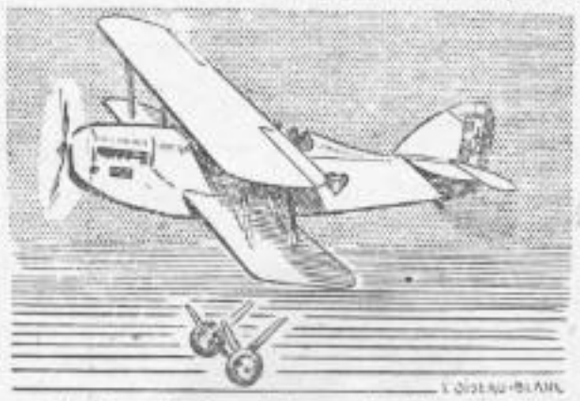
Récemment un Lockheed américain réalisait une performance en traversant les États-Unis à 518 kilomètres-heure.

Malheureusement, le pilote fit un atterrissage forcé à un kilomètre du but... et chacun put approcher de l'appareil.

Le secret est difficile à garder !

LE DÉPART DE L'OISEAU-BLANC

Charles Nungesser fut un pilote de guerre d'une audace exceptionnelle. Il était mourant en 1916 avec des contusions multiples, une jambe cassée et le palais perforé par son manche à balai. Deux mois après il volait à nouveau en escadrille, au mépris des



conseils des médecins et de son bulletin de réforme. Mais, la guerre terminée, l'as brillant tenta plusieurs métiers sans résultat. École de pilotage, meetings, film d'aviation. L'argent manqua un jour. Las de lutter il décida de tenter un grand coup. C'était jouer le tout pour le tout, mais Nungesser ne reculait devant rien. En 1927 on parlait tellement de cette traversée de l'Atlantique. Aussi, par un jour triste, le départ fut arrêté.

L'avion était un Levasseur marin, c'est-à-dire un avion capable de flotter en cas de chute en mer et qui larguait son train d'atterrissage en vol.

Le 6 mai, l'avion fut amené sur le terrain du Bourget. Les essais de mise au point durèrent un jour. Coli, le navigateur, compagnon de Charles Nungesser, marqua la date d'envol pour le 9, sur la foi des renseignements météorologiques.

A 5 heures, l'avion était sur le terrain. Avec le plein des réservoirs il pesait 6.000 kilos. Et le terrain du Bourget est bien court pour lancer une telle masse. Bien téméraire départ avec ce temps froid, dans une carlingue découverte où leurs deux sièges côte à côte ne permettent aucun mouvement.

Les deux hommes avaient dormi dans un hangar. Ils montèrent et à 5 h. 17 ce fut le signal.

Lentement l'Oiseau-Blanc prit sa vitesse sur le sol détrempé par un orage de la nuit. Il décolla pour sauter un ruisseau et monta lentement, disparaissant dans la brume...

Depuis, aucune nouvelle vraie n'est parvenue pour éclairer le sort des deux héros. Le train d'atterrissage largué, seul vestige de la tentative, repose maintenant au Musée de l'Aéronautique, à côté d'un flotteur de l'hydravion de Guilband. Allez voir cet émouvant souvenir.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Le fuselage d'un avion réunit les ailes et les empennages. Il est divisé en trois catégories pour les modèles réduits : le fuselage baguette, le fuselage fuseau ou aérodynamique et le fuselage cabine.

L'explication du fuselage baguette est fort simple; c'est un bâton, rond, carré, ovale ou de section en T ou en croisé. On pourra employer également un tube en métal léger ou un tube constitué par un assemblage de planchettes de bois.

Si le tube est de petit diamètre, le caoutchouc-moteur sera extérieur. Si le tube permet aux nœuds formés par le caoutchouc de ne pas toucher ses parois, on pourra faire passer le moteur à l'intérieur.

SPORTS

Rocher et varappe

Le principal élément à vaincre, quand on aborde la science du rocher, c'est la peur ou le vertige. Mais il faut bien vous dire que le vertige pour quelques mètres de hauteur est un très grave défaut, qui provient du manque d'habitude et surtout du manque de confiance en ses possibilités. Il est pourtant bien triste de voir des garçons d'apparence vigoureuse paralysés par la crainte d'une chute impossible! Il faut d'abord vaincre cette peur par quelques exercices qui vous prouveront votre véritable souplesse et toutes vos possibilités.

Ensuite il faut s'attaquer à la technique, et là il faut comprendre que non seulement les pieds et les mains, mais toutes les parties du corps doivent servir de point d'appui. Il faudra donc vous habiller en conséquence, avec vos plus vieux vêtements. Comme chaussures, il faut les avoir très souples, afin que les orteils puissent s'agripper aux anfractuosités les plus petites. Ce sont les espadrilles à semelles de corde qui présentent les plus grands avantages : elles sont moins glissantes que le caoutchouc et le cuir. Ainsi équipés, vous pourrez faire du véritable alpinisme à petite échelle, vous glisser dans les « cheminées » ou escalader des blocs imposants.

TIMBRES-POSTE

BELGIQUE

Une collection complète de Belgique doit comporter aujourd'hui près de 1.000 timbres différents, c'est trop!

Nous ne devons pas prétendre les posséder tous, d'ailleurs beaucoup de séries dites de bienfaisance ont été spéculatives et atteignent des prix prohibitifs. Quelques émissions sont intéressantes, tout d'abord les séries de 1893-94, 1905 et 1907 montrant des armes ou des effigies de Léopold II, ces timbres portaient dans le bas une bandelette, sans elle ils sont sans valeur.

La série de 1912 — chiffre, lion, ou effigie d'Albert Ier — est belle et assez bon marché. Dans l'émission de 1915, à la suite d'une effigie nouvelle du roi sont quelques vues diverses en plusieurs formats. Dans la série dite du roi casqué, on peut trouver les neuf premières valeurs pour 6 francs. L'émission de 1921-1927 ne comporte pas moins de 30 timbres, presque tous bon marché. Celle de 1929-1932, 14 timbres au lion héraldique ne coûte pas 1 fr. 50. 7 timbres parus en 1932 valent 0 fr. 50. Une série plus importante en 1936 nous montre, outre des armoiries, les premières effigies de Léopold III.

LE JOUEUR DE FOOTBALL ET LES SOULIERS TURCS

Nous sommes heureux de publier ici la traduction d'une nouvelle de Léo Kassel qui est l'un des meilleurs écrivains russes d'aujourd'hui. Il est l'auteur du « Voyage imaginaire ».

Piéka Démentiev est très renommé. Tout le monde le connaît. Il est l'un des plus adroits, des plus habiles et des plus hardis joueurs de football de l'Union Soviétique. Où qu'elle joue, — que ce soit à Moscou, à Léningrad, à Kiev, ou bien en Turquie, — aussitôt que l'équipe nationale soviétique apparaît sur le terrain, tous se mettent à crier :

— Le voilà... Voilà Démentiev!... Celui-là, avec un nez court et une mèche sur le front... C'est lui, le plus petit! Ah, quel as ce Piéka!

Le reconnaître, ce n'est pas difficile. Il est le plus petit joueur de l'équipe soviétique. Il arrive tout juste à l'épaule des autres. Maintenant encore dans l'équipe, personne ne l'appelle par son nom de famille — Démentiev, ni par son prénom — Piotr. Tous l'appellent affectueusement « Piéka »; Piéka tout court. Et en Turquie on l'a surnommé « le camarade Tonton ». En turc, Tonton, cela veut dire petit. Et dès que Piéka apparaît sur le terrain avec la balle, aussitôt les spectateurs commencent à crier :

— Ah, camarade Tonton! Bravo, camarade Tonton! Très bien, camarade Tonton!

Et jusque dans les journaux turcs on parle ainsi de lui : « Le camarade Tonton a marqué un but magnifique. »

Pourtant, quand le camarade Tonton se trouve à côté du géant turc Nedjet, le goal adverse contre lequel il a marqué un but, Piéka lui arrive à peine à la ceinture.

Sur le terrain, pendant le jeu, Piéka est le plus vif et le plus rapide. Il court, il saute, il poursuit, il s'enfuit, il rattrape — un vrai démon. La balle roule entre ses pieds, court après lui comme un petit chien, tourne, s'empresse. Aucun moyen de reprendre la balle à Piéka. Personne n'égale Piéka. Ce n'est pas pour rien qu'il est le préféré de l'équipe et des spectateurs.

— Vas-y, Piéka! Prends la balle, Piéka!

— Bravo, camarade Tonton!

A la maison, à l'hôtel, dans le train, sur le bateau, Piéka est le plus tranquille de tous. Il reste assis sans dire un mot, ou bien il dort. Il peut dormir douze heures durant, et ensuite se taire douze heures durant. Et l'on a beau l'en prier, jamais il ne parle de ses propres aventures. Il est très réservé notre Piéka.

Mais avec ses souliers de football il n'a pas eu de chance. Vous connaissez les souliers de football : de gros souliers en cuir épais, avec de fortes semelles toutes garnies de crampons ferrés, pour qu'on ne glisse pas sur l'herbe, pour qu'on se tienne bien ferme sur ses jambes. Sans de tels souliers, impossible de jouer.

Quand Piéka est venu avec nous en Turquie, tout son trousseau de joueur était soigneusement rangé dans sa valise : la culotte blanche, les épais bas rayés, les bandes pour les chevilles (pour que cela fasse moins mal si l'on reçoit des coups de pied); ensuite le maillot rouge d'honneur de l'équipe nationale soviétique, brodé aux armes de l'Union, et, enfin, de bons souliers. Les souliers étaient de vieux compagnons, souvent éprouvés. Avec eux Piéka avait déjà rentré cinquante-deux fois la balle dans le filet. Ils n'étaient ni trop petits, ni trop grands; juste à la taille. Dedans ses pieds étaient tout à fait comme chez eux.

Mais les terrains de sport turcs se révélèrent durs comme de la pierre, sans un brin d'herbe. Piéka fut tout de suite obligé de retirer les crampons de ses semelles. Ici c'était impossible de jouer avec. Dès la première partie Piéka usa, troua, arracha ses souliers sur le terrain pierreux. Puis il reçut un tel coup de pied d'un joueur turc qu'un de ses souliers éclata en deux morceaux. Piéka rattacha sa semelle avec une ficelle, et continua la partie tant bien que mal. Et il trouva tout de même moyen de marquer un but contre les Turcs. Le goal se précipita, sauta, mais il n'attrapa que la semelle arrachée de Piéka. La balle était déjà dans le filet.

Après le match, en boitillant, Piéka partit acheter de nouveaux souliers. Nous voulions l'accompagner, mais il nous dit sévèrement qu'il se passerait très bien de nous, et qu'il irait seul les acheter.

Il courut longtemps les magasins sans trouver nulle part de chaussures à son pied. Toutes étaient énormes pour lui.

Au bout de deux heures il revint enfin à l'hôtel. Il avait l'air très sérieux, notre Piéka. Dans les mains il tenait une grande boîte. Tous les joueurs l'entourèrent.

— Alors, Piéka, montre ta trouvaille.

Piéka, d'un air important, ouvrit la boîte, et tous faillirent tomber à la renverse. Dans la boîte reposaient d'extraordinaires souliers de football, rouges et jaunes, et si énormes, que dans chacun d'eux auraient pu tenir les deux pieds de Piéka, et le gauche et le droit.

— Que t'arrive-t-il? Tu les as fait faire sur mesure? demandâmes-nous à Piéka.

— Au magasin ils étaient plus petits, nous répondit-il sérieusement. C'est vrai... et il n'y a pas de quoi rire. Et puis quoi, est-ce que je ne grandirai plus? D'ailleurs ils sont d'une marque très connue.

— Alors, à ta santé! grandis avec tes souliers de marque connue, dirent les joueurs.

Et ils éclatèrent de rire de telle manière que les gens commencèrent à s'assembler aux portes des chambres. Bientôt tout l'hôtel riait : le garçon de l'ascenseur s'esclaffait, la femme de chambre de l'étage riait sous cape; au restaurant les garçons souriaient, le gros cuisinier pouffait, les marmitons se tordaient, le portier riait aux larmes, les chasseurs étaient malades de rire, le directeur de l'hôtel lui-même esquissa un sourire. Une seule personne ne riait pas : c'était Piéka. Il remit soigneusement les chaussures neuves dans leur boîte, et il se coucha, bien qu'il fît encore jour.

Le lendemain, au déjeuner, Piéka se montra avec ses nouveaux souliers bariolés.

— Il faut que je les fraye, nous dit-il tranquillement, parce que le gauche me gêne un peu.

— Oh, oh, comme tu grandis, Piéka, non seulement de jour en jour mais d'heure en heure. Tu vois ça, rien qu'en une nuit! Et les souliers sont déjà justes! Dis donc, Piéka, à ce train-là, quand nous quitterons la Turquie, les souliers seront devenus beaucoup trop petits...

Piéka, sans faire attention aux plaisanteries, engloutit en silence son déjeuner.

Nous eûmes beau rire de ses chaussures, Piéka — les bourrant en cachette de papier pour que ses pieds ne dansassent pas dedans — partit avec pour le match, et réussit à marquer un but avec elles.

Les souliers lui blessaient cruellement les pieds, mais Piéka, par fierté, se retenait de boiter et vantait son acquisition. Il ne prêtait aucune attention aux plaisanteries.

Quand notre équipe eut joué la dernière partie dans la ville turque d'Adana, nous commençâmes à nous préparer pour le retour. Nous devions prendre le soir le train pour Istamboul, d'où nous rentrerions chez nous par bateau.

En nous préparant nous nous rendîmes compte que les souliers géants n'entreraient pas dans la valise de Piéka. Les valises étaient pleines à craquer de raisins secs, de rahat-loukoum, et de douceurs de toutes sortes, données par nos hôtes hospitaliers. Piéka allait être obligé de transporter à la main, aux yeux de tous, ses célèbres souliers; mais il en avait tellement assez d'eux qu'il décida de s'en débarrasser. Sans qu'on le vît il les fourra sous l'armoire de sa chambre; puis il mit sa valise bourrée de raisins aux bagages, et partit pour la gare.

A la gare nous étions déjà installés; le signal du départ était donné, la locomotive avait sifflé et lancé son jet de vapeur; le train se mettait en marche. Soudain le chasseur de notre hôtel, hors d'haleine, arriva en courant sur le quai.

— Monsieur Démentiev, monsieur Démentiev... Camarade Tonton! cria-t-il, en brandissant quelque chose de bariolé. Vous avez oublié vos chaussures dans votre chambre. Les voici, prenez-les, je vous prie.

Et les célèbres souliers volèrent à travers la fenêtre du wagon, où notre Piéka, l'air contrarié, les reçut sans un mot.

(A suivre).

Léo Kassel.

VARIÉTÉS

LABYRINTHE

Quel chemin doit suivre l'abeille pour arriver au cœur de la rose ?

MOTS EN CARRÉ

1. Ville arrosée par la Loire, célèbre par son château. — 2. Grand fleuve de France. — 3. Oiseau à peine sorti de l'œuf. — 4. Se rendront. — 5. Petit chemin à travers la forêt.

MÉTAGRAMME

Sur quatre pieds, j'avais le pouvoir de faire les tempêtes et de calmer les flots à mon gré, car je commandais tous les vents, si l'on en croit la mythologie. Mais j'ai le pouvoir beaucoup plus étrange encore, si je change de tête, de devenir successivement : une sorte de jetée pour abriter les ports, une petite barque qu'on fait marcher à la godille, une plaque de fer très laminée, un poisson des mers peu profondes et ce que doit apprendre l'acteur pour être à l'abri du trac.

CHARADES

Mon premier est souvent bâté et tout aussi souvent battu. Mon second est pêché et souvent mis en boîte, sans pour cela qu'on se moque de lui, car on l'estime beaucoup. Mon tout, insecte vorace, est chassé et souvent torturé par de cruels enfants, les soirs de juin, quand l'air résonne de son vol lourd.

Mon tout, ancien cavalier de l'armée française, particulièrement célèbre par la bataille de Reichshoffen, est couvert de la tête au pied par mon second — pour la tête — et par mon premier — pour les pieds.

MOTS EN CROIX

1. Sorte de cirque où évolue un toréador. — 2. Sans aspérités. — 3. Petit ruisseau. Article défini masculin. — 4. Ils se battent entre eux souvent sans savoir pourquoi. — 5. Négation. Sert à lier deux phrases. — 6. Dépôt qui se forme au fond d'un tonneau de vin. — 7. Maladie très dangereuse qui se répand pendant les guerres, quand il fait très chaud.

DEVINETTES

Par elle, on se reporte
A l'âge où tout sourit;
Et si ce n'est pas la porte,
C'est la clef de l'esprit.
Qui suis-je ?

Quand ce n'est pas le son divinisé
C'est le tapage organisé.
Qui suis-je ?

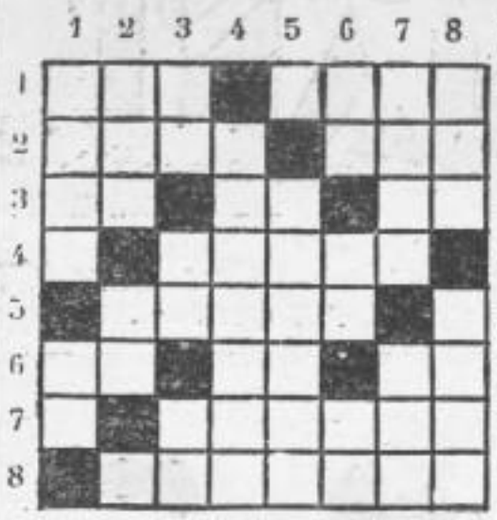
Du repos des humains, implacable ennemi,
Je me repais de sang et je trouve ma vie
Dans les bras qui cherchent ma mort.
Qui suis-je ?

Envoi de Roger Didier, Gérardmer.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 178

Horizontalement. — 1. Sorte de vase. Celle d'un carreau coûte moins cher que celle de l'électricité. — 2. Divinités bienfaisantes, dans la mythologie scandinave. Conjonction de coordination qui est aussi un moyen de transport. — 3. Note de musique. En matière de... Largeur d'une étoffe. — 4. Débris d'un bateau naufragé. — 5. Répandit en une grande surface. — 6. Article contracté. Participe d'un verbe gai. Tout seul sur une carte. — 7. Il faut le faire tous les matins pour que la maison soit propre. — 8. Nettoyer ou réparer la coque d'un navire.



Verticalement. 1. Chaque hélice d'avion en a deux comme celle-ci. Monnaie romaine. — 2. Eut le courage d'entreprendre. Du verbe avoir. — 3. Pronom personnel. Agent de liaison. Adjectif possessif. — 4. Détacher en mettant de part et d'autre. — 5. Peut qualifier l'eau de mer. — 6. Vieille langue méridionale. Paru. Unité de temps. — 7. Très bon lorsqu'il est petit. On cherche à le cacher quand il est trop grand. — 8. Celle dans laquelle nous vivons a commencé il y a vingt siècles. Se servir de.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 177

Horizontalement. — 1. Réglette. — 2. Avion. Un. — 3. Malignes. — 4. Ane. Lure. — 5. Sol. Us. — 6. Su. Se. Ré. — 7. Eiders. — 8. Rein. Api.

Verticalement. — 1. Ramasser. — 2. Évanouie. — 3. Gilet. Di. — 4. Lol. Sen. — 5. Enghien. — 6. Nus. Sa. — 7. Tuer. — 8. Ensevelli.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 177

Mots en losange

M
B U T
B I S O N
M U S I Q U E
T O Q U E
N U E
E

Acrostiche double

R I P e
E I A n
G a R e
R a D e
E m O i
T I N e

Mots en carré

P A T R E
A V O I R
T O R O N
R I O T E
E E N E E

Charade. — Mes - Ta - Mors - Faux - Ze (Métamorphose).

Devinettes. — Le Doubs (doux). — Le Cher. — L'Aube. — Sol - Do - Ré (Sole dorée).

LE COURRIER DE JANOT

Roger Borras, Hendaye : Merci de ton beau dessin si émouvant. Dommage qu'il soit au crayon et que nous ne puissions le reproduire. Salut!

Luigi Mancelli, Limoges : Ta lettre est très intéressante. Tu as pris un pseudonyme italien, tu voudrais bien être Indien et avoir le pouvoir de te rendre invisible. Moi aussi. Mais on ne peut être tout à la fois. Ce qui est très intéressant, c'est que tu me dis : « Les histoires de Bour sont très instructives; l'autre jour, j'ai eu 18 en physique parce que j'ai su expliquer la construction d'une turbine; j'avais lu et relu les articles de Bour dans *Mon Camarade* sur ce sujet, et je m'en suis bien rappelé. » Ce qui prouve que notre journal n'est pas seulement amusant, mais aussi très instructif.

Club des Amis de Mon Camarade, *de Monteaux,* m'écrit une lettre très intéressante. Ils ont beaucoup apprécié le journal *Le Castor.* Pourquoi ne feriez-vous pas, entre membres du Club, le Concours de poèmes que vous proposez et dont les deux sujets sont bien choisis ?

Serge Bouquet, Lille : Merci de tes gentils compliments que je transmets à M. R. Duchateau.

Denise Buisson, Club des Castors de Châtillon : Ton poème est très joli. Nous le publierons certainement.

Michel Tessier, Limours, écrit : « Surtout qu'on ne change pas *Mon Camarade,* car je le trouve tellement à mon goût; rien ne m'est indifférent; il intéresse aussi mes parents; c'est dire qu'il peut plaire à tous ou alors il faudrait être bien difficile. » Merci des compliments.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

Sur le sentier de la Guerre

La vie du jeune Indien est un exemple de courage. Après ce qu'il vient de lire, Janot qui ne veut plus seulement « jouer aux Peaux-Rouges », mais être « un vrai Peau-Rouge », s'est promis de ne plus pleurer à la moindre gifle, au plus petit bobo.

Pour l'encourager dans ces bonnes résolutions, nous allons lui donner de nouvelles preuves de courage Peau-Rouge et lui montrer d'abord l'homme au visage peint « sur le sentier de la guerre ».

Chacune des *tribus* indiennes n'est qu'une grande famille. Les membres de la tribu se sentent unis par le sang, et par des croyances, des habitudes, semblables. Mais la patrie, le territoire sur lequel vit la tribu n'est pas toujours nettement fixé. Et quand une tribu, se déplaçant, en rencontre une autre, — chez ce peuple de bergers la chose était fréquente, — il suffit d'un rien pour qu'une dispute éclate. Des séries de vengeances se succèdent ainsi de tribu à tribu, de famille à famille ; et le goût de la guerre empêche les réconciliations. N'oublions pas que voler au voisin, chevaux ou bétail est un jeu, une sorte de chasse, plus dangereuse que l'autre (des tribus comme les Apaches n'ayant aucun métier ni industrie ne vivent même que du pillage). Et souvent ce jeu finit mal...

A la suite d'une « injure grave » de la part des voisins, le chef de tribu réunit ses principaux guerriers, les sorciers, les mères de famille (une mère a le droit d'interdire à son fils d'aller à la guerre, et l'opinion des mères est donc très importante). On discute autour du feu. Les sorciers interprètent certains signes, les estiment favorables. On allume le grand calumet de *médecine,* avec ses plumes d'aigle et ses bandes de peau décorée. Le chef tire la première bouffée, rejette la fumée vers le soleil, puis vers la terre, prononce une prière. Et le calumet passe de main en main.

La décision est prise : on combattra. Pour déclarer la guerre, un des Indiens va planter la *hache de guerre,* le fameux *tomahawk,* devant la tente du chef ennemi.

Quelles sont les armes de l'Indien ?

Le tomahawk d'abord. C'est le plus souvent une sorte de hache à lame triangulaire, le talon de la hache (l'envers de la lame) étant creusé ainsi que le manche pour faire calumet. Ce tomahawk était donc vraiment l'arme de la paix comme de la guerre. Parfois on appelait tomahawk une simple massue de bois combinée à une dague ou à une pointe.

Le *casse-tête* était fait d'une grosse pierre fixée à un manche de bois.

Certains guerriers préféraient la *lance,* une lance longue de 3 mètres, décorée de peintures, de plumes d'aigle, de chevelures.

L'Indien avait toujours le *couteau* à portée de la main; de pierre à l'origine, la lame devint de cuivre, puis de fer après la venue des Européens.

Dans la guerre ou à la chasse, l'*arc* manié d'une main sûre faisait beaucoup de victimes. En bois recouvert de peau de serpent, il avait 1 mètre de long et lançait des flèches de 60 centimètres, ayant à leur base 3 plumes « pour la volée », et pourvues de pointes de quartz ou de silex, puis d'os. Pour la guerre, les pointes, pouvant se détacher du bois, avaient des barbes en arrière, de sorte qu'elles restaient dans la chair; les blessures en devenaient plus graves. A la chasse au contraire, les pointes, sans barbes, adhéraient au bois; on pouvait les enlever facilement et s'en resservir. Une flèche bien lancée à plus de 20 mètres traversait un bison et se plantait au sol.

En même temps que le carquois en peau qui contenait les flèches, l'arc, placé dans un étui, était porté en bandoulière.

Les Indiens remplacèrent bien vite l'arc pour le fusil des Européens ; ils devinrent en peu de temps d'extraordinaires tireurs.

Certaines tribus se servaient encore du bouclier. Chez les *Comanches,* la remise du bouclier au nouveau guerrier revêtait même une grande importance. Il fallait que le jeune homme fût seul à chasser le bison dont il rapportera la peau; coupée et préparée par les femmes cette peau était tendue au-dessus du feu pour sécher; et les guerriers, en grand costume, se tenant les uns aux autres par leurs boucliers dansaient à la ronde; chacun brandissant son tomahawk demandait au Feu de donner à ce bouclier la force de protéger le nouveau guerrier.

Avant que le combat commence, des cérémonies s'organisent. A l'appel des tambours, ou comprenant de loin les signaux de fumée, les guerriers accourent revêtus de leurs vêtements et de leurs armes, le bas de la figure peint en rouge. On danse autour d'un brasier. Chacun vient se pencher au-dessus de la flamme et dit : « Le feu est sans pitié, nous serons sans pitié pour nos ennemis. » Le chef de la Tribu des Bisons invoque l'Esprit de l'ancêtre animal en touchant d'un peu de terre la joue de chacun de ses hommes (le *buffalo* avant de charger fouille de ses sabots la terre au point de se salir les joues). Chaque guerrier, tirant un charbon de son sac, fait ses *marques,* signes qui le protégeront. Et la danse recommence.

On part. Personne ne parle. Les commandements sont donnés au sifflet. Deux sons : l'un pour l'avance, l'autre pour la retraite. De même deux fanions : l'un, rouge, pour continuer le combat, l'autre, blanc, pour proposer l'armistice. L'attaque a toujours lieu le jour, souvent au lever du jour, pour que les exploits puissent être contrôlés. D'ailleurs l'Indien est toujours d'une honnêteté scrupuleuse, ni menteur, ni vantard, ni traître. On peut avoir confiance en sa parole : ce qu'il dit avoir fait, il l'a fait vraiment; s'il a accepté une alliance ou un armistice, il tiendra cet engagement. Aucune preuve n'existe pourtant de ces traités passés oralement au milieu des fumées du foyer et du calumet. Chez les blancs, les hommes politiques n'ont pas un pareil sentiment de l'honneur. Les Indiens en feront bientôt la cruelle expérience...

Bour.

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. Louis Bellenand et Fils. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.662.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT FAIT AU SERGENT DELANNAY LE RÉCIT DE SON VOYAGE AU COURS DUQUEL MICRO FUT BLESSÉ.

"DANS NOS BAGAGES, SE TROUVAIT UNE CAISSE CONTENANT 5 Kilos D'OR QUE NORDBERG NOUS AVAIT CONFIÉS POUR REMETTRE À UNE BANQUE DE VANCOUVERT."

"PROFITANT D'UN MOMENT OÙ IL SE TROUVAIT SEUL, LE TRAPPEUR MIT LA CAISSE SUR SON TRAÎNEAU ET PRIT LE LARGE."

MICRO L'APERÇUT ET S'ÉLANÇA EN TIRANT DES COUPS DE FEU EN L'AIR.

"L'AUTRE RIPOSTA, ET MICRO, BLESSÉ À LA JAMBE, TOMBA DANS LA NEIGE."

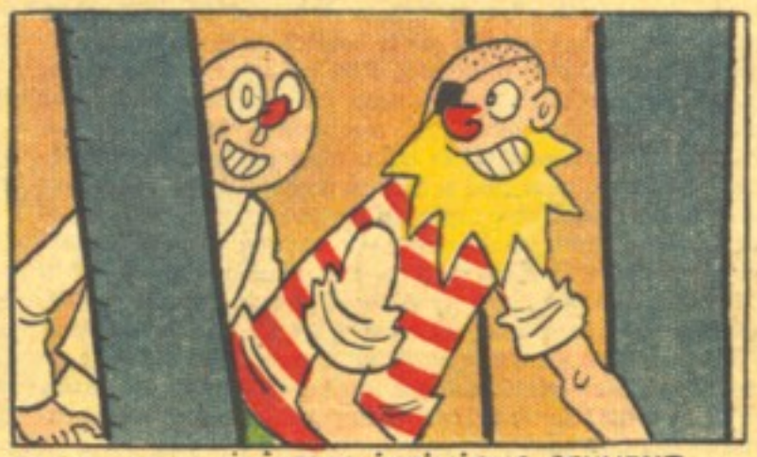
"UNE HEURE APRÈS, JOE L'INDIEN, ATTIRÉ PAR LES COUPS DE FEU ARRIVA ET TRANSPORTA MICRO DANS SA CABANE.

"LA BLESSURE N'EST PAS GRAVE, MAIS IL FAUDRAIT EXTRAIRE LA BALLE. — VOILÀ !! C'EST TOUT.

LA SEMAINE PROCHAINE.
LA PISTE BLANCHE

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

À FORCE DE TOURNER L'HÉLICE DU NAVIRE LES BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS SONT DEVENUS MAIGRES COMME DES CLOUS

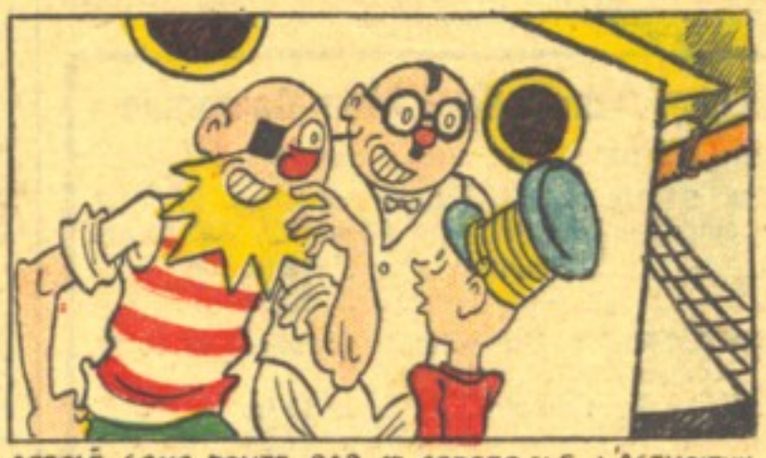


ET LES DEUX SINISTRES INDIVIDUS PEUVENT BIENTOT SANS PEINE S'EVADER EN PASSANT ENTRE LES BARREAUX DE LEUR PRISON

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS QUI SE REGALENT DE SORBETS À LA NOIX DE COCO NE SE DOUTENT PAS DE CE QUI LES ATTEND

LES DEUX BANDITS SE SONT PRECIPITÉS PAR SURPRISE SUR LES MALHEUREUX ET LES LIGOTENT COMME DES SAUCISSONS DE LYON

LE FÉROCE GROSSAC MENACE DE DÉCOUPER LE PROFESSEUR EN TRANCHES FINES COMME DU SAUCISSON SI LE SECRET DU TRÉSOR NE LUI EST LIVRÉ



AFFOLÉ, SANS DOUTE PAR CE SPECTACLE, L'ASTUCIEUX BEGONIA DECLARE QU'IL EST PRET À LIVRER AUX BANDITS LE SECRET DU TRÉSOR.

LE SECRET DU TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE EST CACHÉ DANS LES CALES DU NAVIRE. BEGONIA Y DESCEND AUSSITOT AVEC LES BANDITS

MAIS CE N'ETAIT QU'UNE RUSE DE L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI RENVERSE UN TONNEAU DE MÉLASSE SUR LA TÊTE DES DEUX COMPLICES

LAISSANT OTTO ET GROSSAC SE DÉPÊTRER DE LEUR MÉLASSE, L'ASTUCIEUX BEGONIA LES ENFERME AUSSITÔT DANS LES SOUTES. (À SUIVRE)

N° 179

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 4 MAI 1939

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB SON JEUNE AMI, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT A SON TOUR DANS LE TEMPLE.

D'UN BOND PRODIGIEUX FLÈCHE-ROUGE SE JETTE SUR LA PORTE AVANT QUE LE REBELLE AIT EU LE TEMPS DE LA REPOUSSER ET IL RÉUSSIT À PASSER LE BRAS ENTRE LA PORTE ET LE MUR..

MAIS DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA PORTE L'HOMME COMMET LA FATALE IMPRUDENCE DE PASSER À PORTÉE DE LA POIGNE DE FER DE L'INDIEN QUI MALGRÉ LA DOULEUR ARRIVE À EMPOIGNER LE COU DE SON ADVERSAIRE QUI DE CE FAIT EST À DEMI ÉTRANGLÉ ET DANS L'IMPOSSIBILITÉ D'APPELER À L'AIDE.. BIENTÔT SUFFOQUANT.. IL FAIBLIT, ET FLÈCHE-ROUGE REPOUSSE LA PORTE

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates. Après maintes aventures ils décident de rentrer dans leur famille et d'arriver dans leur village pour assister à leur propre enterrement.*

Chapitre XVIII

CE SAMEDI APRÈS-MIDI DANS LA PETITE VILLE DE SAINT-PETERSBOURG *(suite)*

Les pirates, ou les chefs indiens, si vous aimez mieux, s'étaient cachés dans une galerie inoccupée afin d'écouter leur oraison funèbre.

Tante Polly, Mary et les Harper se jetèrent sur les enfants retrouvés et les couvrirent de baisers tandis que le pauvre Huck, ne sachant que faire, songeait déjà à rebrousser chemin. Tom lui coupa la retraite.

— Tante Polly, dit-il, ça n'est pas juste. Il faut que quelqu'un soit content de revoir Huck.

— Mais tout le monde est content de le revoir, le pauvre petit orphelin. Viens, Huck, que je t'embrasse.

Et Huckleberry Finn, dit Mains-Rouges, plus penaud que jamais, se laissa presser sur le cœur de la vieille dame.

Soudain, le pasteur, d'une voix qui fit trem-

Le petit déjeuner fut pris au milieu d'un déluge de paroles et de bavardages.

bler les vitres, entonna le premier vers d'un vieux cantique.

Gloire au Seigneur, dont la gloire infinie...

Chacun y mit toute l'ardeur dont il était capable, et le cantique monta vers le ciel comme un chant de triomphe ébranlant les poutres de la toiture. Tom Sawyer, le pirate noir, sans paraître remarquer les regards d'admiration d'une partie de son entourage, se crut un grand homme et reconnut que c'était le plus beau jour de sa vie. Quant aux fidèles dont il s'était moqué, ils déclarèrent, en regagnant leurs domiciles respectifs, qu'ils consentiraient volontiers à être mystifiés de nouveau, pour entendre chanter un si beau cantique.

Ce jour-là, selon l'humeur variable de tante Polly, Tom reçut plus de caresses et plus de coups de dé qu'il n'en obtenait d'ordinaire d'un bout de l'année à l'autre.

Chapitre XIX

LE RÊVE

Le grand secret de Tom avait consisté précisément à revenir au village en compagnie de ses camarades pour assister à leurs propres funérailles. Le samedi, à la tombée de la nuit, ils avaient traversé le fleuve sur un tronc d'arbre et abordé à cinq ou six kilomètres en amont du village. Après avoir dormi dans les bois jusqu'à l'aube, ils s'étaient glissés, à travers les rues désertes, jusqu'à l'église, où ils avaient fini par s'endormir dans la tribune au milieu d'un amas de sièges bancals.

Le lundi matin, au petit déjeuner, on peut penser que tante Polly et Marie gâtèrent notre ami Tom, redoublèrent de gentillesses, au milieu d'un déluge de paroles et de bavardages.

— Ma foi, dit incidemment tante Polly, je ne doute pas que tu aies fait là une fameuse escapade, mais laisser les gens dans le chagrin pendant presque une semaine, pendant que vous preniez du bon temps, tout de même, ça n'a pas été très gentil! Tu n'aurais pas dû me laisser souffrir ainsi : si tu as pu traverser le fleuve sur un tronc d'arbre pour assister à ton enterrement, tu aurais aussi bien pu le faire pour me faire savoir que tu n'étais pas mort, mais que c'était uniquement une fugue.

— Oui, dit Mary, tu aurais dû faire cela, mon vieux Tom. Je suis sûre que tu l'aurais fait si tu y avais seulement pensé.

— N'est-ce pas que tu l'aurais fait? interrogea tante Polly. Tu peux nous le dire maintenant, n'est-ce pas, que tu l'aurais fait, si tu avais pensé que j'avais tant de chagrin?

— Pour dire vrai... eh bien je n'en sais rien. Cela aurait tout gâté.

— J'espérais que tu m'aimais un peu plus, dit tante Polly d'une voix tout attristée qui impressionna Tom.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit à son tour Mary; c'est comme cela qu'il est quand il ne réfléchit pas.

— Mais, tante, vous savez pourtant bien que je vous aime beaucoup!

— Le moindre petit geste que tu aurais fait alors l'aurait mieux montré que tes paroles!

— Comme j'aurais voulu y avoir pensé. En tout cas, j'ai rêvé de toi; c'est déjà quelque chose, n'est-ce pas?

— Ça n'est pas grand'chose, les chats aussi rêvent souvent! Mais enfin, c'est mieux que rien; voyons, qu'as-tu rêvé?

— Eh bien, voilà : c'était mercredi soir et j'ai rêvé que tu étais assise à côté de ton lit. Sid, lui, était assis sur le coffre et Mary était tout près de lui.

— En effet, c'est comme cela que nous nous installions tous les soirs. Je suis tout de même contente que même dans un rêve, tu aies pensé à nous.

— Et j'ai rêvé que la mère de Joë Harper était ici.

— C'est vrai, elle est venue. Et qu'as-tu rêvé encore?

— Oh! des tas de choses, mais c'est déjà moins net dans ma mémoire.

— Essaye de t'en souvenir, veux-tu?

— Il me semble qu'il y avait du vent et qu'il soufflait fort.

— Oh! essaye de te rappeler, Tom! c'est vrai qu'il y avait du vent, beaucoup de vent.

Tom se prit la tête à deux mains pendant une longue minute et déclara :

— Ça y est, j'y suis, j'y suis, il a même soufflé la chandelle.

— Que Dieu me protège! s'écria la bonne vieille dame et elle ajouta : Continue, Tom, continue.

— Et il me semble que tu as dit quelque chose au sujet de la porte. Attendez, laissez-moi me rappeler. Si, si : tu as dit que tu pensais que la porte était ouverte.

— Aussi vrai que je suis assise ici, j'ai dit cela, n'est-ce pas Mary? Continue, continue, Tom!

— Et alors... mais ça, je n'en suis pas très sûr, il me semble que tu as envoyé Sid la fermer.

— Pour l'amour du ciel, je n'ai jamais rien entendu de semblable de ma vie. Qu'on ne me dise plus qu'il n'y a rien de vrai dans les rêves, je raconterai tout cela à Mme Harper avant une heure d'ici. Je verrai bien si elle dira encore que ce sont des superstitions. Mais continue donc, Tom!

— Oh! tout devient clair comme le jour. Ensuite, tu as dit que je n'étais pas un méchant garçon, seulement un peu turbulent et pas plus responsable que... que... oh! je crois bien que tu as dit : qu'un jeune poulain, ou quelque chose de semblable!

— C'est bien cela. Bonté divine! Continue, mon petit Tom!

— Et alors, tu t'es mise à pleurer.

— C'est vrai, oui, j'ai pleuré et ça n'était pas la première fois, et puis?

— Alors, Mme Harper aussi s'est mise à pleurer et elle a dit que Joë aussi n'était pas méchant et qu'elle regrettait de l'avoir fouetté parce qu'il avait nié avoir pris un pot de crème, alors que c'était elle-même qui l'avait jeté.

— Oh! Tom, mais c'est une véritable vision, ton rêve était une prophétie! Mais continue, Tom, continue!

— Alors, Sid a dit... il a dit...

— Je crois que je n'ai rien dit, coupa Sid.

— Si, si tu as dit quelque chose, répliqua Mary.

— Taisez-vous et laissez continuer Tom. Voyons, qu'est-ce qu'il a dit, Tom?

— Il a dit ou plutôt je crois qu'il a dit, qu'il espérait bien que je n'étais pas trop mal dans l'endroit où j'étais, mais que si je m'étais mieux conduit...

— C'est vrai que tu as entendu cela? Ce sont ses propres paroles!

— Et tu l'as tout de suite fait taire!

— Oui, c'est vrai. Il devait y avoir un esprit dans le salon; ce n'est pas possible autrement.

— Et puis, Mme Harper a raconté que Joë lui avait fait partir un pétard sous le nez, et toi, tu as raconté l'histoire de Pierrot et du sirop reconstituant.

— C'est la pure vérité.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Dans le prochain numéro du journal nous allons commencer un nouveau roman. Car comme vous l'avez vu, La Mort du Loup *finit avec ce numéro.*

Ces messieurs-dames de la rédaction s'étaient un moment demandé si une fois La Mort du Loup *finie on n'allait pas en profiter pour ne plus publier qu'un roman et faire les pages du milieu avec trois histoires en couleurs tenant toute la page au lieu de deux comme nous avions fait dans notre numéro de Noël. Mais, entre autres raisons, les lettres que nous ont envoyées les lecteurs de* Mon Camarade *disaient en majorité que leur journal était très bien comme cela et que surtout il ne fallait pas supprimer un des romans. C'est pourquoi* Mon Camarade *restera pour le moment sans changement.*

Le roman que nous allons commencer : Les Mangeurs de Feu, *est un roman déjà ancien, un roman qui a été écrit du temps de Jules Verne, aux environs de la guerre de 1870, je crois. Mais, à mon avis, les romans de cette époque sont parfois aussi beaux que les romans qu'on écrit maintenant, et surtout que certaines histoires abracadrantes traduites de l'américain comme celles qu'on lit dans certains journaux que beaucoup de vous connaissent.*

Les Mangeurs de Feu *sont une très belle et très longue histoire. Je ne vous la raconterai pas pour ne pas vous gâcher le plaisir, mais je puis tout de même vous dire que lorsque ces messieurs-dames de la rédaction me l'ont donnée à lire pour voir si elle plaisait bien aux petits enfants d'aujourd'hui, je n'ai pas eu de cesse de l'avoir terminée et que même mes devoirs de classe en ont souffert.*

Les Mangeurs de Feu *se passent dans les pays les plus divers; principalement en France, en Russie (du temps des tzars) et surtout en Australie. L'Australie nos « vieux » lecteurs la connaissent déjà par le beau roman de Jack Lindsay que nous avons publié il y a deux ans :* La Révolte des Chercheurs d'Or. *Vous vous rappelez qu'à l'époque de ce dernier roman (vers 1860) l'Australie était peuplée de beaucoup de chercheurs d'or qui avaient une vie difficile et à qui il arrivait toutes sortes d'aventures.*

Les Mangeurs de Feu *se passent environ dix années avant, vers 1848, à une époque où l'on n'a pas encore découvert beaucoup d'or en Australie et que le pays est surtout peuplé de colons — d'anciens forçats pour une grande partie — et de tribus sauvages parmi lesquelles la tribu des Mangeurs de Feu. Les aventures qui arriveront au héros, Olivier Laurageais, le mettront aux prises, non seulement avec des sauvages, aussi sauvages qu'un homme peut l'être, mais aussi avec une mystérieuse association, celle des* Invisibles *qui dispose de toutes sortes de moyens extraordinaires pour lutter contre Olivier, en particulier de sous-marins volants et automobiles. Un sous-marin volant et automobile ne semble pas pour nous, aujourd'hui, chose très extraordinaire. Nous nous demandons même s'il n'en existe pas déjà. Mais à l'époque où ces choses ont été écrites, elles paraissaient absolument folles et invraisemblables parce qu'il n'existait ni avions, ni sous-marins, ni automobiles. Pourtant, il n'y a guère plus de soixante ans de cela, et votre grand-père a pu peut-être lire cette histoire quand il était petit. Quand vous aurez à votre tour une grande barbe blanche comme celle de M. R. Duchateau, et que vous serez grand-père, dans soixante ans d'ici, c'est-à-dire dans l'an 2000, et que vos petits-enfants iront lire les collections de* Mon Camarade *—(que j'en suis sûr vous aurez soigneusement conservées jusqu'à ce moment-là) — sans doute, trouveront-ils tout à fait ordinaires et banales les inventions qui se trouvent dans les histoires de* Fred Hardi.

Si je parle de Fred Hardi, *c'est qu'à la suite de la longue lettre que j'ai écrite à propos de cette histoire il y a plusieurs semaines, j'ai reçu quelques réponses. La plupart de mes amis disaient qu'ils trouvaient l'histoire très bien, tout à fait à leur goût et que celui qui l'avait critiquée avait tort. On m'a même écrit que cette critique était « complètement stupide », ce qui est exagéré, parce que c'est un tort de dire que ceux qui ne sont pas de votre avis sont des idiots.*

Mais mon ami Paul Leca, de Nice, qui est un de mes meilleurs correspondants, tout en s'élevant très fort contre le critiqueur (France B) trouve tout de même quelque chose à redire à Fred Hardi.

Voilà ce qu'il m'écrit :

Je n'ai rien à reprocher aux dessins de *Fred Hardi* qui sont, avouons-le, magnifiques, rien non plus, au fond, à la leçon à tirer de l'histoire que j'ai fort bien comprise, mais les romans d'anticipation sont parfois trop pris au sérieux. J'entends des enfants qui lisent d'autres journaux parler avec conviction de voyages interplanétaires, qui pourront exister pour le bien de tous, mais de rayons mortels, de bombes aussi grosses qu'un dé et contenant des gaz à noms algébriques, et cela, à la longue, influence leurs esprits et les rend distraits et rêveurs. Eh bien, je ne veux pas, moi, entendre parler des lecteurs de mon journal de la même façon, cela me ferait de la peine.

Mon ami Paul Leca a tout à fait raison. Rien n'est plus odieux que ces journaux où les histoires d'anticipation sont des prétextes à répéter que le premier devoir des hommes est de massacrer et de réduire en servitude leurs semblables. Mais je ne crois pas que parce que certains romans d'anticipation sont mauvais, il faille condamner tous les romans de cette espèce. Sinon nous devrions condamner les romans de Jules Verne et de Wells qui sont au contraire des œuvres généreuses, bien écrites, instructives et que tous nos lecteurs ont raison de lire et d'aimer. Que Paul Leca se rassure, Fred Hardi *est de l'espèce du* Capitaine Nemo, *inventeur du* Nautilus, *et non pas de celle de* Guigui Tonnerre, Truke Blagfort, Triktrake le magicien *et autres « héros » qu'on ne saurait trop condamner.*

Je vous serre la main à tous en vous disant : à la semaine prochaine.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot)

Le coin des Fillettes

CAPE LÉGÈRE AU TRICOT

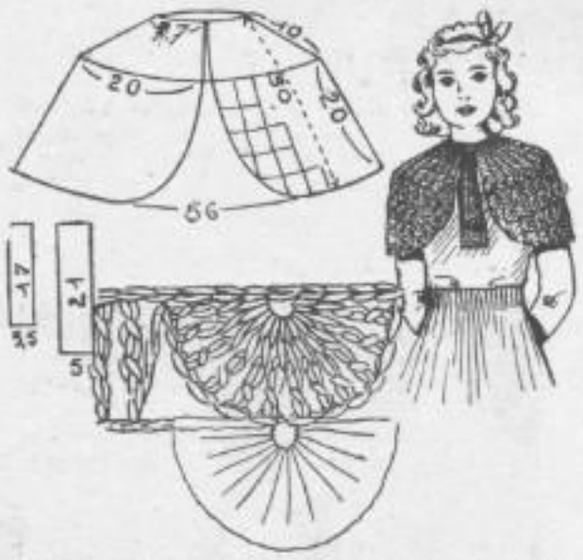
Pour les toilettes légères des beaux jours une petite mantille légère mais chaude pour les soirées fraîches et les matinées pleines de rosée.

Prenez donc deux ou trois pelotes, selon que vous la ferez plus ou moins longue, de laine zéphyr rose dragée, un crochet en os fin.

L'originalité, c'est que vous travaillez ici dans le sens de la hauteur.

Montez une chaînette de 14 centimètres, une maille pour tourner, puis 6 demi-brides, 6 brides simples, 6 brides doubles, un motif éventail, une double bride; pour augmenter au rang suivant 11 mailles chaînette; 5 mailles qui resteront en l'air pour tourner (donc 16 mailles en plus). Tournez, piquez dans la 6e maille une double bride, puis un motif éventail, une double bride, une autre double bride sur celle du 1er rang, 1 motif, 6 doubles brides, 6 brides simples, et 6 demi-brides. Retournez (vous n'augmentez jamais dans ce sens autour du cou).

Recommencez ces deux rangs jusqu'à ce que vous ayez cinq motifs en hauteur pour former la cape. Vous travaillez alors sans augmentation tout le tour de la pèlerine; lorsque vous avez 23 cm. 1



de tour de cou, vous avez fait le dos et un côté du devant, pliez donc 7 cm. 7 sur le milieu dos et voyez où tombe le bas, mesurez à partir de quand en sens opposé il vous faut commencer les diminutions de l'autre côté. Ces diminutions sont simples à faire puisque vous n'avez qu'à tourner avant le dernier motif après la 1re double bride de séparation.

Faites tout autour l'arrondi en bordant et raccordant les motifs par autant de points chaînette qu'il faut pour bien former le rond sans tirer. Chaque motif doit être pris seulement par un point; si vous avez de gros vides lancez après quelques points en éventail.

Les deux bandes qui se nouent en cravate sont inégales suivant les dimensions données à gauche. Elles sont crochetées en demi-brides et cousues de chaque côté de la pèlerine.

MOTIF ÉVENTAIL. — Faire une double bride, passer 4 mailles chaînette, faire dans la 5e maille 12 doubles brides, passer 4 mailles chaînette, faire 2 doubles brides sur les 2 mailles suivantes (une sur chaque), passer 4 mailles, 12 doubles brides, passer 4 mailles, 2 doubles brides, etc. Au rang de retour, après avoir calculé vos augmentations pour que les dessins correspondent bien et ne tirent pas (n'oubliez pas qu'il faut toujours 5 mailles en l'air pour tourner), vous piquez les doubles brides sur les doubles brides du rang précédent et pour le motif piquez les 12 doubles brides en prenant les deux brins de laine de la 6e double bride, milieu du motif du rang précédent, 2 doubles brides sur les 2 du dessous, et 12 sur le milieu du motif suivant.

NOTA. — Lorsque vous tournez à la base du cou après les demi-brides pour revenir en demi-brides également, vous ne faites qu'une maille en l'air pour tourner.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Accommodement de restes de veau. — Coquilles de veau. — *Hacher les restes de veau très fins avec des champignons préalablement blanchis et un tiers de jambon cuit.*

Mettre un peu de beurre dans une casserole, le laisser fondre à blanc; ajouter une demi-cuillerée de farine, un peu de lait, poivre, sel, tourner toujours; ajouter le hachis de viande et de champignons; placer dans des coquilles Saint-Jacques, mettre dessus des petits morceaux de beurre, saupoudrer de chapelure et faire cuire au four dix minutes environ.

Croquettes de veau. — *Hacher les restes de veau avec du jambon cuit, de la mie de pain trempée dans du lait chaud, des fines herbes, sel, poivre, y incorporer un ou deux œufs entiers, former des boulettes.*

Beurrer un plat qui puisse aller au feu, y placer les boulettes les unes à côté des autres sans qu'elles se touchent. Saupoudrer de chapelure, mettre un morceau de beurre sur chaque boulette, faire cuire au four.

Les croquettes de veau se font également frites; les tremper dans un œuf battu légèrement, les rouler dans la farine, les plonger dans la friture chaude.

Compote de marrons. — *Choisir de beaux marrons bien sains, ôter les peaux. Les glacer dans un sirop de sucre, les laisser cuire encore assez longtemps, les verser ensuite dans un compotier et les arroser avec deux ou trois cuillerées de rhum sucré.*

Les Conseils de tante Camille

Pour nettoyer les chapeaux de feutre. — *Servez-vous d'un linge de flanelle imbibé de benzine, frottez jusqu'à évaporation, et en rond, et en partant du centre pour élargir et éviter ainsi un cerne.*

Les chaussures mouillées. — *Lorsque vous rentrez avec les chaussures détrempées, ne les mettez surtout pas auprès du feu, ce qui les fait craquer, mais bourrez-les de papier (journal) qui absorbera l'humidité et les empêchera de se déformer en les remplissant. Placées dans un endroit sec et chaud elles ne durciront pas.*

79) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

ENFIN RECONNU PAR LE COMMISSAIRE DE POLICE, RALEU EST LIBÉRÉ DU CACHOT OU L'AVAIENT CONDUIT LES FARCES DE PAT'SOUM. MAIS PAT'SOUM, INVISIBLE, COURT DEVANT LUI.

AVEC CINQ BONNES MINUTES D'AVANCE, PAT'SOUM ARRIVE CHEZ M. RALEU. IL S'Y INSTALLE BIEN COMMODÉMENT POUR ASSISTER A LA SCÈNE DE MÉNAGE QUE NE PEUT MANQUER D'AVOIR CE DERNIER AVEC Mme RALEU. ÇA Y EST, LE VOICI.

ET IL COMMENCE A REPROCHER VIOLEMMENT A SA FEMME DE NE PAS L'AVOIR RECONNU LORSQU'IL ÉTAIT TOUT BARBOUILLÉ ET DEGUENILLÉ CHEZ LE COMMISSAIRE. CE QUI L'A FAIT RESTER EN PRISON VINGT-QUATRE HEURES DE PLUS.

COMME L'AVAIT PRÉVU PAT'SOUM, CETTE CONVERSATION DEVAIT FATALEMENT TOURNER A L'AIGRE. ET, BIEN ENTENDU, NOTRE AMI SE DISPOSE A TOUT FAIRE POUR ENVENIMER LES CHOSES. A LA MANCHE DE RALEU...

...IL A FIXÉ UNE PETITE CORDELETTE TERMINÉE PAR UNE ÉPINGLE RECOURBÉE FORMANT HAMEÇON. CET HAMEÇON, PLANTÉ DANS LE FAUX CHIGNON DE Mme RALEU DEVAIT FATALEMENT DONNER LE RÉSULTAT QUE VOICI.

DEVANT LA FUREUR DE Mme RALEU, M. RALEU S'APPLIQUE A SORTIR D'UN AIR DIGNE. MAIS PAT'SOUM POUSSE VIOLEMMENT LA LOURDE PORTE, CE QUI FAIT VOLTIGER M. RALEU A TRAVERS LE PALIER...

UNE CHANCE QUE LA RAMPE D'ESCALIER SE TROUVE LA! IL S'Y AGRIPPE POUR NE PAS TOMBER. MAIS ELLE EST BIEN CIRÉE, ET RALEU, EMPORTÉ PAR SON ÉLAN, GLISSE DESSUS A LA GRANDE STUPÉFACTION DE SON VALET DE CHAMBRE...

...QUI SE TROUVE BIEN PLACÉ POUR ARRÊTER CETTE GLISSADE VERTIGINEUSE. TOUT EN ESSAYANT DE GARDER SON SOURIRE PROFESSIONNEL, ERNEST, BIEN QUE CONTUSIONNÉ, AIDE M. RALEU A SE RELEVER.

IL ESSAIE D'EXPLIQUER CETTE NOUVELLE FANTAISIE DE SON PATRON. RALEU NE RÉPOND PAS ET SORT SANS S'APERCEVOIR QU'IL CONTINUE A TRAINER AU BOUT D'UNE FICELLE LE FAUX CHIGNON DE SA FEMME...

FALLZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Une vieille femme très maniaque et très désagréable a engagé à son service une toute jeune fille qui n'est pas encore très au courant des habitudes de la maison. Un jour, on sonne à la porte. La jeune fille va ouvrir, un monsieur demande à voir sa maîtresse.

— Madame, un monsieur demande à vous voir.

— Un monsieur, comment est-il? A-t-il seulement donné son nom ?

— Non, madame, mais il vous connaît sûrement, car il a demandé : « La vieille sorcière est-elle à la maison? »

o

Jacques a reçu pour sa fête une belle boîte de bonbons, mais il ne doit en prendre qu'avec la permission de quelqu'un. Maman vient de s'apercevoir que la boîte est presque vide.

— Jacques, explique-moi cela. Je t'ai autorisé à manger un bonbon seulement.

— C'est que grand-père, tante Jeanne, oncle Paul, cousine Gertrude, cousin Julien m'ont aussi autorisé à en manger un...

o

Un monsieur très aimable. — Il pleut à torrent, la place de la Concorde est un véritable lac.

— Monsieur Dupont, vous n'avez pas de parapluie par un temps pareil?

— Non, mon cher, j'ai eu la stupidité de l'oublier au bureau.

— Comme c'est dommage, je vous assure que s'il ne pleuvait pas je vous prêterais volontiers le mien.

o

Un monsieur très élégant entre chez un grand marchand de champagne, et à l'étonnement de tous, demande :

— Avez-vous, s'il vous plaît, un champagne demi-sec pour baptiser un bateau de vingt mille tonnes?

Les Aventures de Pierrot Lancry

la mort du loup

Grand Roman d'Aventures et de Mystère par R. DUCHATEAU

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pierrot Lancry, que le hasard a mis, en Allemagne, en possession de documents de la plus haute importance, vient enfin de réussir à passer la frontière française.*

Chapitre XLVII

L'APPARTEMENT DE BOULOGNE

« C'est l'heure de la tétée du petit », dit Louise Lacombe. La jeune femme se leva, prit dans son berceau un poupon de six mois qui riait aux anges et qui se précipita goulûment sur son biberon. Pierrot Lancry regardait avec attendrissement les menottes rouges et potelées du petit Clément qu'il considérait un peu comme son petit frère, ces mains d'enfant qu'il avait, durant des semaines, cru ne jamais revoir...

Depuis trois heures, dans l'étroit appartement d'une grande maison ouvrière de Boulogne-Billancourt, Pierrot attendait avec impatience son ami Fil-de-Fer...

Sitôt après être arrivé à Paris, venant de Bitche et Metz qu'il avait traversées sans encombre, Pierrot s'était précipité chez Louise Lacombe, la femme de son ami Jambe-de-Bœuf, qui, avec son inséparable Fil-de-Fer avaient été les compagnons fidèles du jeune garçon dans une vie fertile en aventures multiples.

Louise avait poussé un cri d'effroi en voyant Pierrot sur le seuil de sa porte. Quinze jours auparavant, la Picelle, Maurice et Tonin, les amis avec lesquels Pierrot était parti au début du mois faire le tour de Bretagne en bicyclette, étaient revenus bouleversés à Paris, rapportant une affreuse nouvelle.

Une nuit qu'ils campaient sur la pointe du Raz, en haut des falaises abruptes de l'Enfer de Plogoff, Pierrot avait mystérieusement disparu, laissant la son sac, sa bicyclette, toutes ses affaires, et même son argent et ses papiers... Ils s'étaient crus certains d'une affreuse vérité : Pierrot s'était, pour quelque motif, levé pendant la nuit, il avait fait quelques pas, il n'avait pas aperçu le vide qui s'ouvrait sous ses pas, il était tombé du haut des falaises de plus de 70 mètres et l'océan avait emporté son corps brisé.

Aussitôt les garçons étaient allés prévenir la gendarmerie d'Audierne, qui avait fait des recherches dans tous les environs. Les conclusions furent formelles. Pierrot Lancry n'avait plus été vu par personne depuis la nuit de sa disparition, il avait donc été victime d'un accident; il restait à attendre que la mer rejetât son cadavre.

— Ce qu'on a pu te pleurer, mon pauvre Pierrot, tu n'imagines pas, expliquait Louise, jusqu'à mon gros Jambe-de-Bœuf qui sanglotait comme une Madeleine. On y croyait tous, ça avait même été dans tous les journaux.

Elle montra à Pierrot des coupures de presse : *Un tragique accident coûte la vie à un jeune touriste. Un apprenti parisien englouti dans l'Enfer de Plogoff.*

— Mon mari était si triste de te croire mort, que j'étais inquiète pour sa santé. Je l'ai presque forcé à partir pour Barcelone, puisqu'il en avait l'occasion. C'est pas tous les jours qu'on peut faire un si beau voyage...

La nouvelle avait surpris Pierrot. L'explication était pourtant simple. Pour répondre aux jeux olympiques de Berlin, qui allaient avoir lieu à la fin du mois de juillet, des Olympiades ouvrières internationales allaient se tenir à Barcelone entre le 19 et le 26 juillet. Depuis un an, Jambe-de-Bœuf, entraîné par des camarades, s'était inscrit au Club des Usines Alcoel et il avait, grâce à sa force prodigieuse, battu les records travaillistes français en haltères et en arraché de poids. Il était devenu champion de sa catégorie et on avait décidé de l'envoyer à Barcelone défendre les chances françaises. Après avoir refusé il s'était enfin décidé à accepter. Fil-de-Fer était toujours, par bonheur, à Paris. Louise attendait sa visite. Depuis le départ de Jambe-de-Bœuf, il y a trois jours, l'ajusteur passait là à la sortie de l'usine, voir si la femme et le petit n'avaient besoin de rien. Mais Fil-de-Fer se faisait attendre. Il aurait dû être là à six heures. Il en était déjà huit. Pierrot, qui s'impatientait, était descendu dévaliser les journaux de la marchande du coin, cherchant les nouvelles d'Espagne. Il y en avait très peu.

Ce 17 juillet 1936, tout était calme dans la péninsule. Une certaine presse notait seulement l'émotion qu'avait causée le meurtre d'un homme politique réactionnaire, Calvo Sotelo, attiré dans une embuscade par des gardes civils en représailles du lâche assassinat de leur chef, l'officier Castillo, par des hommes de main du parti de Sotelo.

Pierrot respira. Rien n'était perdu. Les documents allaient arriver à temps à Madrid. Il allait pouvoir apporter les moyens de maîtriser le complot, de l'étouffer dans l'œuf avant que l'atroce guerre civile n'éclatât.

Louise était dans sa cuisine; elle chantait une chanson populaire de son pays en préparant le repas du soir. Le jour baissait. On apercevait par les fenêtres les belles forêts qui couvrent les hauteurs de Meudon et de Bellevue. Tout était calme dans la grande ville, comme tout devait être calme dans le monde entier. Pierrot se laissait aller à cette paix qu'il croyait universelle.

Fil-de-Fer arriva à huit heures et quart. Quand il vit Pierrot, il n'en crut pas ses yeux. Il s'écria pourtant :

— Je t'avais bien dit, Louise, que tant qu'on ne nous aurait pas apporté le corps de ce pauvre petit, il y aurait de l'espoir. J'avais pas raison?

Louise en convint et pria ses amis de se mettre à table. Fil-de-Fer voulut des explications, et elles durèrent tout le repas. Louise desservait la table quand Pierrot tira de sa poitrine le sachet de toile imperméable qui contenait les documents que Fil-de-Fer étala sur la table, les repassant de la paume de sa main calleuse de métallurgiste pour en effacer les plis. Pierrot lui traduisit les documents allemands. Ils essayèrent de deviner le sens du document espagnol, dont l'essentiel était une liste d'officiers prêts à se soulever contre la République.

— C'est grave, il faut partir tout de suite pour Madrid, dit Fil-de-Fer en se levant.

Il descendit téléphoner aux renseignements de la gare d'Orsay. Il remonta déçu. Le dernier express pour Madrid venait de partir.

Il n'y en avait pas avant sept heures le lendemain, et ils n'arriveraient à Barcelone que le matin du 19 juillet. Là ils retrouveraient sans difficulté Jambe-de-Bœuf, et ils iraient avec lui jusqu'à Madrid où ils seraient au plus tard le 20 juillet.

Une grave question se posait, celle de l'argent. Pierrot avait bien sur lui une centaine de marks, reliquat de la somme que lui avait remise Fritz Hermann avant sa mort. Mais l'argent allemand était difficile à changer. Fil-de-Fer avait touché sa paye le jour même, mais la somme était peu considérable. Il fallait trouver de l'argent à emprunter. Louise n'avait rien, les économies du ménage qui n'avaient pas été absorbées par la naissance du petit, avaient été emportées par Jambe-de-Bœuf, pour son voyage... Enfin les amis avaient bien une caisse de secours, où ils gardaient le produit des brevets d'invention de Clément Lothaire, mais l'argent était à la banque. On était vendredi soir. Il serait impossible d'avoir de l'argent avant lundi. Louise l'enverrait à Madrid le 20, par mandat télégraphique.

Ce manque d'argent fit que lorsque Pierrot parla d'un voyage en avion qui aurait gagné beaucoup de temps, cette solution fut écartée comme d'ailleurs l'idée de Fil-de-Fer de faire une démarche à l'ambassade d'Espagne. L'expérience du consulat de Hambourg avait édifié Pierrot sur la fidélité des diplomates à la République. Fil-de-Fer courut tard dans la soirée chez des amis dont il voulait prendre conseil et qui pouvaient lui prêter de l'argent. Quand il revint retrouver Pierrot, tout heureux d'avoir réuni le prix des billets pour Madrid, il était onze heures du soir.

— N'aie pas peur, Pierrot, dit Fil-de-Fer, nous arriverons à temps.

A la même heure, ce vendredi 17 juillet 1936, un camion chargé de légionnaires s'arrêtait devant l'Hôtel des Postes de la petite ville de Larrache, dans le Maroc espagnol, et devant la foule surprise qui prenait le frais pendant l'entr'acte des cinémas, occupait de force cet édifice public. La rébellion militaire espagnole commençait.

Chapitre XLVIII. — BARCELONE, JUILLET 1936

Des pigeons blancs s'abattaient sur le terre-plein sablé qui fait le centre de la Place de Catalogne, puis, tous ensemble les oiseaux s'envolaient et allaient planer, par-dessus les grands palmiers jusqu'à la hauteur des balustres qui bornent le toit de l'Hôtel Colon. Les fenêtres du grand palace de Barcelone étaient brisées, les persiennes pendaient, arrachées; à certaines fenêtres des matelas éventrés. Dans la façade plusieurs trous d'obus. Le Grand Hôtel avait été un des centres de la résistance rebelle. Il n'y avait que peu de temps qu'il avait été repris d'assaut par les ouvriers de Barcelone.

Face à l'hôtel, à la terrasse d'un grand café, c'était une cohue d'hommes et de femmes vêtus de combinaisons de toile bleue, les *mono azul*. La plupart étaient hardés d'armes, de cartouchières, et tenaient un fusil à la main. Ils buvaient des vermouths glacés et mangeaient avec des cure-dents de bois ces coquillages à la sauce tomate qu'on sert avec les apéritifs dans les cafés catalans. A l'une des tables, au milieu de la foule bruyante des miliciens et des milicennes, Pierrot était assis avec Fil-de-Fer. Devant lui se trouvaient deux miliciens en « monos ». L'un à l'imposante carrure était Jambe-de-Bœuf qui avait passé les journées précédentes à combattre et qui avait foncé en camion sur des barricades fortement armées; l'autre, qu'on appelait Pedro et qui parlait, était un héros de la guerre civile à son début, un de ceux qui allaient dans les mois suivants devenir des jeunes généraux d'armée comparables par leur vaillance et leur sa jeunesse à Hoche ou à Kléber.

Fil-de-Fer prit un coquillage au bout d'un cure-dent, le sortit de l'assiette, mais ne réussit pas à l'amener jusqu'à sa bouche. Il jura en voyant tomber ce bon morceau sur le sol et sa mauvaise humeur se généralisa.

— Je ne me pardonnerai jamais de ne pas être arrivé en avion à Madrid avec les documents de Pierrot. C'est faute de ce retard que la rébellion n'a pu être étouffée dans l'œuf. Je me sens responsable de ce sang qui a coulé et de celui qui coulera.

Pierrot et lui arrivaient aux portes de Barcelone le matin du 19 juillet quand leur train s'était arrêté. On entendait, tout proche, le bruit de la fusillade et des obus. Le train avait été pris d'assaut par une bande rebelle. Les deux Français avaient été faits prisonniers, fouillés. Les insurgés s'étaient emparés des documents, et une heure durant, dans le dépôt de bagages d'une gare de banlieue, Pierrot et son ami avaient attendu d'être interrogés, ne doutant pas qu'immédiatement après cet interrogatoire ils seraient fusillés.

Une attaque des républicains avait fait fuir les rebelles, délivré leurs prisonniers oubliés par leurs gardes. Une heure plus tard Fil-de-Fer avait trouvé le moyen, dans le désarroi général, de découvrir un chef qui parlait le français, — c'était Pedro, — de l'intéresser à l'affaire, de rechercher avec lui le moyen de retrouver les fameux documents. Dans la soirée ils identifièrent, dans un coin des docks du port marchand, le cadavre de l'officier rebelle qui s'était emparé des documents allemands. L'homme traqué par les républicains et qui s'était défendu avec acharnement, s'était suicidé avec la dernière balle de son revolver. On découvrit près de son cadavre une enveloppe de toile imperméable vide et un tas de papiers calcinés. L'homme avait, avant de mourir, détruit les documents.

— Tout cela, tout cela pour rien, pestait vigoureusement Fil-de-Fer.

— Nos pas pour rien, répondit Pedro, dont la voix était grave et calme; il parlait le français lentement et correctement, confondant seulement un peu les B et les V, rien de tout cela n'a été inutile. Pierrot s'est formé dans le combat, il est devenu dans le combat, pour apporter ces documents, un lutteur rusé et aguerri. Tous les amis qui l'ont fait en Allemagne n'ont pas non plus mené une bataille inutile et je suis sûr que leur effort contribuera un jour à grouper les hommes qui renverseront le régime qui a chez nous fait éclater la guerre, cette guerre qui est moins une guerre civile qu'une guerre étrangère...

— Une guerre que nous aurions empêchée sans ce retard de vingt-quatre heures, dit Fil-de-Fer.

— Je n'en suis pas si certain que toi, dit Pedro. Il n'aurait sans doute pas bêtas suffi de cet avertissement pour alerter des ministères où pullulaient les traîtres. Depuis des mois plusieurs journaux avaient fait des révélations sur la guerre qui se préparait sans réussir à obtenir des mesures sérieuses de la part du gouvernement. Et sans la vigueur de notre peuple, aujourd'hui la rébellion serait devenue la maîtresse de l'Espagne.

Pedro tut une gorgée de vermouth puis repeit, rêveur :

— Je veux être certain que nous sortirons vainqueurs de la lutte qui a commencé le 18 juillet... Mais, si l'Europe et le monde nous abandonnent, si nous périssons après des mois de résistance sous les forces envoyées aux côtés de Franco par Hitler et Mussolini, notre lutte non plus n'aura pas été inutile. L'histoire oubliera sans doute un jour le nom du traître Franco, elle n'oubliera pas en tout cas la glorieuse résistance dont est fait preuve aujourd'hui ceux de Barcelone et Madrid qui se battront demain comme maintenant.

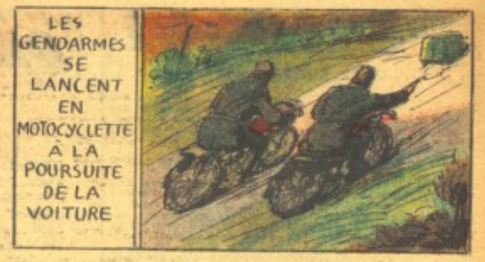
Pedro se tut. Par-dessus le brouhaha des conversations on entendit un instant les détonations d'un combat qui se terminait dans les faubourgs. Une troupe de miliciens déboucha sur la place de Catalogne. Ils étaient debout sur des camions, ils chantaient l'Hymne de Riego...

FIN

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

179

RESUME : TOTO A ETE ENLEVE PAR LES BANDITS LA TEIGNE ET ANGELO. A VIENNE (ISERE) LES GENDARMES, PRIS DE SOUPÇONS ONT INTERROGE LES BANDITS QUI SE SONT ENFUIS — TOUTOUNE EST RESTEE A LYON...



FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT PRISONNIERS DE JARNAC A BORD D'UNE SPHÈRE INTERPLANÉTAIRE QUI SE DIRIGE VERS MARS. FRED ET VIVIANE SONT PARALYSÉS PAR UNE PIQÛRE CHIMIQUE.

FRED ET VIVIANE FONT PLUS QUE SE SOULEVER DE LEUR SIÈGE... ILS FLOTTENT MAINTENANT TOUS DEUX EN L'AIR COMME DES PLUMES AU VENT.

C'EST QUE L'ATTRACTION LUNAIRE COMPENSANT L'ATTRACTION TERRESTRE LA PESANTEUR EST ABOLIE.

S'ACCROCHANT A DES POIGNÉES SPÉCIALES JARNAC SE SAISIT DE FRED PARALYSÉ.

IL L'ASSIED ET L'ATTACHE AVEC DES COURROIES

BIENTÔT VIVIANE EST ATTACHÉE A SON TOUR PRÈS DE FRED HARDI.

TOUT EN PILOTANT L'ASTRONEF, JARNAC RACONTE A SES PRISONNIERS SON EXTRAORDINAIRE HISTOIRE.

179

LA SEMAINE PROCHAINE : JARNAC S'EXPLIQUE !?

Nous le croyions mort, dit Louise à Pierrot.

A TRAVERS LE MONDE

Le nouveau grand paquebot anglais, *Queen Elisabeth*, contient dans ses flancs 5.000 ouvriers qui travaillent à son achèvement. Sa longueur sera de 343 mètres, c'est-à-dire 30 centimètres de plus que le *Normandie*. Il pourra transporter 2.400 personnes. Ses machines auront une force de 180.000 chevaux. Son usine électrique serait assez forte pour donner la lumière à une ville de 200.000 habitants.

○

Les Américains prétendent avoir découvert une méthode infaillible pour guérir du hoquet. Comme vous allez le voir, elle est fort singulière; il faut remplir de poivre un petit sac, y ajouter de la moutarde et quelques épices, fermer le sac, le plonger dans du wisky et l'appliquer immédiatement sur le cœur!

○

Les moisissures sont composées de champignons minuscules de sortes variées qui flottent dans l'air. Lorsqu'ils se posent dans un endroit propice, ils se développent très rapidement.

○

Le kayak est une embarcation d'Esquimaux très légère, sûre et rapide, son armature est faite d'os de baleines sur laquelle on tend de la peau de phoque.

○

Au Zoo de New-York, les gardiens donnèrent en pâture au boa constrictor, un des serpents les plus dangereux et les plus forts, une simple petite souris. Or, peu de temps après, le serpent râlait et ne tardait pas à mourir, tandis que la petite souris se tenait à l'écart avec indifférence.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Avec la renaissance de la Coupe Deutsch, une autre série de nouvelles réjouit les amateurs de vitesse.

Une compétition sérieuse va avoir lieu avec le record du monde de vitesse comme but.

Le record du monde appartient à l'Italien Agello, sur hydravion, depuis le 23 octobre 1934, avec 709 kmh. 209. Le record des « terrestres » est à 611 kilomètres par l'Allemand Wurster, mais Udet a volé à 635 kilomètres-heure sur 100 kilomètres.

La France prépare trois avions. L'Angleterre en construit un et en possède déjà un aux essais. L'Amérique ne reste pas inactive. L'Allemagne défendra son bien avec deux appareils.

Qui sera prêt le premier ?

Quelle est la nation qui franchira le premier but : 611 kilomètres à l'heure ?

Logiquement ce devrait être la France.

POUR ALLER VITE - L'AVION-FLÈCHE

L'expression « filer comme une flèche » sera bientôt une réalité.

En effet, un ingénieur français, M. N.-R. Payen construit un avion de Coupe Deutsch ayant la forme d'une flèche et dont les ailes habituelles sont très réduites.

Cette forme d'avion oblige à réaliser un appareil de

très faible envergure. Le modèle n'a que 4 m. 16 d'envergure pour 6 m. 74 de long et 2 mètres de haut. L'inconvénient principal est que l'action du couple de renversement se fait sentir fortement. Vous savez que l'avion a tendance à tourner sur lui-même dans le sens contraire de la rotation de l'hélice. On risque ainsi la vrille horizontale et l'écrasement au sol.

L'emploi de deux hélices tournant en sens inverse supprime cet effet fâcheux. Ainsi l'avion reste stable latéralement.

Le Payen Fléchair est équipé de deux moteurs ordinaires Salmson 199 CV en étoile et refroidis par air. Un dispositif spécial assure leur liaison et l'entraînement d'une hélice pour chacun.

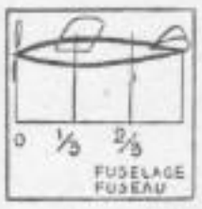
Ces deux moteurs sont placés l'un derrière l'autre à l'avant.

Avec 200 CV la vitesse prévue est de 460 kilomètres-heure. Traité en « chasseur » avec 400 CV un avion semblable muni d'un canon de 23 millimètres volerait à 580 kilomètres-heure.

Le pilote est logé dans le plan de dérive, à l'arrière, et le train d'atterrissage comporte une roue centrale escamotable et deux béquilles de queue situées sous l'empennage en flèche. L'avion de vitesse volera bientôt.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Le fuselage fuseau est le plus employé dans la construction d'une difficulté supérieure aux appareils de début. La section du fuselage, c'est-à-dire la forme de son épaisseur, peut être de toutes les formes géométriques possibles : carré, rectangle, rond, ovale, triangle, etc.



Les formes simples sont les plus faciles à construire, naturellement.

La partie la plus grosse du fuselage se trouvera vers le premier tiers, à l'avant, pour obtenir une forme aérodynamique.

Le fuselage cabine est un fuselage fuseau sur le dos duquel on a figuré une carrosserie de cabine. La section pourra être de toutes les formes géométriques utilisées pour la construction du fuselage fuseau.

Pour rester dans des proportions normales, la longueur d'un fuselage ne devra pas excéder les trois quarts de l'envergure de l'avion. Pour les fuselages fuseau et cabine, on prendra comme plus grande hauteur 1/10e ou 1/15e de la longueur du fuselage considéré.

SPORTS

Avec les jambes ou sans les jambes

Je suppose que vous êtes entrés en possession d'une belle corde : grâce à elle, vous pourrez retourner de temps en temps à l'athlétisme pur : voulez-vous transformer votre lasso en une belle corde lisse : lancez-le en double sur la branche maîtresse d'un grand chêne. Si vous trouvez que cet exercice est trop fatigant au début, faites une corde à nœuds, en nouant votre lasso, toujours en double, autour de morceaux de bois, pour que les nœuds soient plus gros et pour qu'ils se défassent plus facilement.

Ensuite vous pourrez vous exercer au grimper avec les jambes et sans les jambes, voire au grimper en équerre. Les costauds vous diront avec mépris que c'est de la triche de se servir des jambes pour grimper ; cependant c'est un bon mouvement et j'en connais qui n'ont jamais réussi à se servir de leurs pieds.

Il faut donc s'exercer aux deux, car en général les garçons sont très inférieurs dans cette partie de l'athlétisme. Savez-vous que s'élever de cinq mètres avec les jambes et de trois mètres à la force des bras seule, à quatorze ans, est très insuffisant, et que pour atteindre une honnête moyenne, il faut grimper huit mètres avec les jambes ou 5 m. 50 sans les jambes. Je suis sûr que la plupart d'entre vous sont très en dessous de ces chiffres... mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

LE JOUEUR DE FOOTBALL ET LES SOULIERS TURCS

(Suite et fin)

La nuit, quand tous dormaient dans le wagon, Piéka se leva doucement et jeta les souliers par la fenêtre. Le train marchait à toute allure, dehors s'étendait la nuit turque. Maintenant Piéka était bien certain d'être débarrassé d'eux.

Mais à peine entrions-nous en gare d'Ankara qu'on nous interpella :

— Ne serait-ce pas les souliers de football de l'un de vous qui sont tombés par la fenêtre du wagon? Nous avons reçu un télégramme, disant qu'au kilomètre 43 des souliers sont tombés du rapide. Mais ne vous tourmentez pas. Demain le train suivant les rapportera ici.

Ainsi, pour la deuxième fois, les souliers rejoignaient Piéka. Et il n'essaya plus de s'en débarrasser.

A Istamboul nous nous embarquâmes à bord du *Tchitchérine*. Piéka cacha ses malencontreux souliers sous sa couchette, et personne n'y pensa plus.

Pendant la nuit une tempête s'éleva sur la mer Noire. Le bateau se mit à danser. D'abord il roula d'avant en arrière, d'arrière en avant, d'avant en arrière. Puis il tangua de gauche à droite, de droite à gauche, de gauche à droite. Dans la salle à manger la soupe s'échappait des assiettes, et les verres sautaient hors du buffet. Aux portes des cabines les rideaux volaient jusqu'au plafond, comme aspirés par un courant d'air. Tout dansait, tout titubait, tout le monde avait des nausées.

Piéka avait le mal de mer; cela n'allait pas du tout. Il restait couché sans mot dire. De temps en temps il se levait et disait tranquillement :

— D'ici deux minutes cela va recommencer.

Il sortait sur le pont vacillant, s'appuyait à la rambarde, puis revenait s'allonger sur sa couchette. Tous nous le plaignions beaucoup. Mais tous nous avions comme lui le mal de mer.

Pendant trois jours la tempête rugit et nous secoua. Des vagues effrayantes, hautes comme des maisons à trois étages, se jetaient sur notre vapeur, le bousculaient, bondissaient puis retombaient lourdement. Les valises pleines de raisins, tels des clowns, faisaient la culbute. Les portes tapaient, tout s'en allait hors de sa place; tout grinçait et gémissait. Depuis quatre ans on n'avait pas vu une telle tempête sur la mer Noire.

Le petit Piéka voyageait d'un bout à l'autre de sa couchette. Il n'arrivait pas jusqu'au bout, si bien que tantôt les pieds en l'air, il se heurtait la tête contre le mur; tantôt rejeté en sens contraire, il se cognait les pieds de l'autre côté. Piéka supportait tout patiemment, et personne ne le taquinait plus.

Soudain nous aperçûmes un étonnant tableau : par la porte de la cabine de Piéka, de grands souliers de football sortaient gravement. Ils allaient délibérément. D'abord sortit le droit, ensuite le gauche. Le gauche trébucha contre le seuil, puis le franchit légèrement, et se lança contre le droit. Le long du corridor du bateau *Tchitchérine*, abandonnant leur propriétaire, s'avançaient les souliers de Piéka. Alors, Piéka lui-même bondit hors de sa cabine. Cette fois ce n'était plus les souliers qui couraient après Piéka, mais Piéka qui se précipitait derrière ses souliers en fuite. L'affaire était que, par suite des violentes secousses, les souliers s'échappèrent de dessous la couchette. D'abord ils se baladèrent à travers la cabine, puis furent rejetés dans le corridor.

— Garçon, les souliers de Piéka se sont sauvés! se mirent à crier les joueurs.

Et ils tombèrent hors de leurs couchettes, moitié de trop rire, moitié d'être trop secoués.

Piéka, lugubre, rattrapa ses souliers, et les fourra à leur place sous la couchette.

Bientôt tous dormirent à bord du bateau.

Vingt minutes après minuit un bruit effrayant retentit. Tout le bateau se mit à trembler. Tous bondirent à la fois. Personne n'avait plus le mal de mer.

— Nous coulons! cria quelqu'un. Nous échouons... Nous allons être écrasés...

— Habillez-vous chaudement, et montez tous sur le pont! commanda le capitaine. Peut-être faudra-t-il embarquer dans les chaloupes, ajouta-t-il tranquillement.

Habillés en un clin d'œil, remontant les cols de nos manteaux, nous nous précipitâmes sur le pont. La mer et la nuit étaient déchaînées alentour. L'eau, se gonflant en noires montagnes, galopait sur nous. Couché sur le banc de sable, le bateau tremblait du choc brutal qu'il avait subi, et se frappait contre le fond. Nous pouvions nous briser, nous renverser. Il s'agissait bien de partir en chaloupe! Nous serions aussitôt engloutis. Dans le noir, en silence, nous regardions ce naufrage. Soudain tous les visages s'éclairèrent, tous se mirent à sourire. Sur le pont arrivait Piéka. Se chaussant à la hâte, il avait mis par mégarde ses énormes souliers de football.

— Oh, se moquèrent les joueurs, avec de tels « souliers-qui-vont-partout », on peut même traverser la mer à pied. Mais prends garde de ne pas embarquer!

— Piéka, prête-moi le gauche, le droit te suffira largement; tu trouveras à t'y loger.

Piéka, sérieux et absorbé, demanda :

— Alors, où en sommes-nous, nous coulons bientôt?

— Tu es bien pressé! Les poissons peuvent attendre.

— Ce n'est pas cela, je voudrais changer de souliers, dit Piéka.

Tous l'entourèrent et se mirent à le taquiner. Luk reniflait comme si de rien n'était. Cela égaya tout le monde, et l'on se sentit plus tranquille. On ne pensa plus au danger, et l'équipe se montra à la hauteur.

— Alors, Piéka, avec tes souliers de scaphandrier, c'est le moment de faire un match avec l'équipe nationale des dauphins. A la place du ballon tu prendras une baleine. Et tu recevras sûrement la décoration de l'« étoile de mer ».

— Il n'y a pas de baleine par ici, répondit Piéka.

Au bout de deux heures, le capitaine avait fini l'examen du bateau. Nous étions échoués sur le sable; il n'y avait pas de récif. Nous pouvions tenir jusqu'au matin, et au matin le bateau de sauvetage d'Odessa, le *Toross*, appelé par radio, viendrait à la rescousse.

— Bien, je vais aller changer de chaussures, dit Piéka.

Il s'en alla dans sa cabine, quitta ses souliers, se déshabilla, réfléchit, puis il se coucha et s'endormit instantanément.

Pendant trois jours nous restâmes sur le bateau qui s'inclinait dans la mer. Des bateaux étrangers nous offrirent leur aide, mais ils demandaient beaucoup d'argent pour le sauvetage; et comme nous ne voulions pas dépenser d'argent inutilement, nous décidâmes de ne pas accepter leurs offres.

Il ne restait plus guère de combustible. Les vivres tiraient à leur fin. Ce n'était pas drôle de rester ainsi, à demi affamés, sur le bateau refroidi entouré par la mer hostile. Mais cette fois encore les malheureux souliers de Piéka nous vinrent en aide. Les plaisanteries à leur sujet ne cessaient pas.

— Ça ne fait rien, rigolaient les sportifs, quand nous aurons mangé toutes les provisions, nous attaquerons les souliers. Un seul soulier de Piéka suffira bien pour deux mois! Quand l'un de nous, las d'attendre ainsi, commençait à se lamenter, et à protester qu'on aurait dû accepter l'aide des bateaux étrangers, tout le monde aussitôt lui criait :

— Toi, ferme-la! cache-toi dans les souliers de Piéka, qu'on ne te voie plus.

Quelqu'un composa une chanson, pas très bien rimée mais très attachante. Elle se chantait à deux voix. La première disait :

Vos souliers, Piéka, ne vous gênent-ils pas?
De les quitter ne serait-il pas temps?

Et la deuxième voix, au nom de Piéka, répondait :

Je nagerai jusqu'à Odessa
D'eux je ne me séparerai pas!

— Et vous, n'attrapez-vous pas une ampoule à la langue? ripostait Piéka.

Après trois jours on nous conduisit en chaloupe au bateau de sauvetage soviétique *Toross*. Piéka, une fois de plus, essaya d'abandonner ses souliers en les laissant sur le *Tchitchérine*. Mais les matelots les rapportèrent avec les bagages dans la dernière chaloupe.

— A qui cela peut-il bien être? demanda un joyeux matelot, debout dans la chaloupe dansante, en brandissant les souliers.

Piéka fit semblant de ne pas entendre.

— C'est à Piéka, c'est à Piéka! cria toute l'équipe. Ne les renie pas, Piéka!

Et, solennellement, on les lui remit en mains propres.

La nuit, Piéka se glissa sans bruit vers les bagages, attrapa les maudites chaussures, et, regardant tout autour de lui, monta sur le pont.

— Cette fois, dit Piéka, nous verrons comment tu feras pour revenir, infernale saloperie!

Et Piéka les jeta dans la mer. Les vagues clapotaient faiblement; la mer avala les souliers sans même les mâcher.

Le matin, en arrivant à Odessa, un scandale éclata dans la cale aux bagages. Le plus grand de nos joueurs, le dénommé Micha, n'arrivait pas à retrouver ses souliers de football.

— Ils étaient là hier soir encore! criait-il. C'est moi qui les y ai mis... Où ont-ils bien pu disparaître?

Tous faisaient cercle autour de lui. Personne ne disait mot. Piéka s'avança et poussa une exclamation : comme si de rien n'était, ses célèbres souliers, rouges rayés de jaune, reposaient sur sa valise. Piéka comprit tout :

— Écoute, Micha, dit-il, tiens, prends les miens. Et porte-les. Ils seront juste à ton pied. Et tu sais qu'ils sont d'une marque renommée!

— Et toi, que feras-tu? demanda Micha.

— Ils me sont devenus trop petits, j'ai grandi, répondit Piéka avec assurance.

Léo KASSEL.

VARIÉTÉS

DESSIN MYSTÉRIEUX

Remplissez en noir les cases marquées d'un point, vous aurez un beau portrait du géographe Élisée Reclus.

LOGOGRIPHE

Dans une sorte de folie qui saisit ceux qui ont beaucoup de fièvre, on peut trouver une monnaie italienne, le vieux nom de la colère, le nom que prend l'article quand on le place devant un mot qui commence par une voyelle, et une note de musique.

CHARADE

Dans mon premier les Anglais consomment beaucoup,

Mon second vous en buvez généralement le matin,

Mon troisième, en général, sur le porc se trouve,

Mon quatrième est indispensable, mais souvent provoque des accidents,

Mon tout est un moyen de communication très rapide.

Envoi de Pierre Moulet, St-Tropez.

ANAGRAMMES

Consistent à changer l'ordre des lettres d'un mot, en les conservant toutes.

En six lettres, je suis l'un des nombreux noms que l'on donne à la mort. Mais si on les brouille, on verra des gardiens de troupeaux dans la montagne, ou, ce qui est moins paisible, un levier servant dans l'artillerie lourde. Je voudrais dire aussi : donnas provisoirement.

Dans ces instruments d'optique qui servent à grossir les objets, on pourra trouver en les mêlant d'une certaine façon, des hôtes de nos basses-cours qui font beaucoup de bruit, mais sans lesquels on ne pourrait pas faire d'omelettes, et un adjectif qui signifie le contraire de rigide.

ACROSTICHE DOUBLE

+ I + N
+ I + E
+ A + E
+ A + X
+ I + N
+ O + N
+ L + E

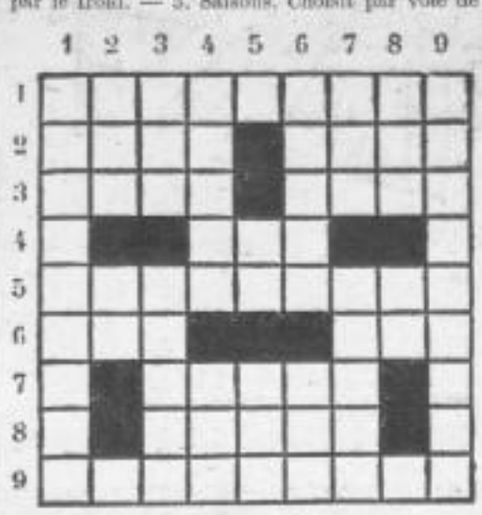
1. Petit disque de bois ou de corne qui sert à faire des dames. — 2. Surface d'un champ. — 3. Maladie que, le premier, Pasteur réussit à guérir. — 4. Celles de la mer sont généralement salées. — 5. Pronom possessif de la troisième personne. — 6. Amour qu'on apporte à faire un ouvrage qu'on aime. — 7. Pronom personnel de la troisième personne.

Les deux mots à trouver verticalement désignent les deux plus grands défauts dont puissent être atteints les hommes, car c'est d'eux que dérivent tous les autres.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 179

Horizontalement. — 1. Supériorités qu'il faut faire valoir si on en a. — 2. Accompagna une chanson de gestes. Transforma en glace par le froid. — 3. Saisons. Choisit par voie de vote. — 4. Ce que produit la mouture du blé. — 5. Traînais quelqu'un devant les juges. — 6. Partie du corps grâce à laquelle la tête est mobile. Initiales souvent employées pour désigner un appareil très agréable à écouter. — 7. Sa présence rend plus agréable la lecture d'un livre ou d'un illustré. — 8. Conforme à la loi. — 9. Refuseraient de reconnaître une affirmation comme vraie.



Verticalement. — 1. Habitant du Nouveau-Monde. — 2. N'est pas mort. Grand lac africain. — 3. Chaque lecteur en est un pour *Mon Camarade*. Il est très désagréable d'en recevoir une sur la tête. — 4. Sorte de piège pour prendre les poissons ou les langoustes. Grande étendue d'eau. — 5. Pronom indéfini. Nom donné aux officiers en Turquie. — 6. Employé, dans certaines administrations. Qui n'est guère morose. — 7. Son action provoque bien des éclatements de tuyauteries en hiver. Espèce de singe américain qui a de très longs membres. — 8. Choisi entre plusieurs candidats. Canton de la Côte-d'Or. — 9. Qui se trouve content comme il est.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 178

Horizontalement. — 1. Pot. Pose. — 2. Ases. Car. — 3. La. Es. Lé. — 4. Épave. — 5. Étala. — 6. Au. Ri. As. — 7. Ménage. — 8. Caréner.

Verticalement. — 1. Pale. As. — 2. Oca. Eu. — 3. Te. Et. Ma. — 4. Séparer. — 5. Saline. — 6. Oc. Va. An. — 7. Salé. Age. — 8. Ère. User.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 178

Mots en carré

B L O I S
L O I R E
O I S O N
I R O N T
S E N T E

Mots en croix

A R E N E
A U N I P
R U N L E
E N N E M I S
N I M E T
S L I E E
P E S T E

Devinettes. — La mémoire. — La musique. — La puce.

Métagramme. — Eole - Môle - Yole - Tôle - Sole - Rôle.

Charades. — Ane - Thon (Hanneton). — Cuir - Acier (Cuirassier).

LE COURRIER DE JANOT

Serge Cluzaud : Ta lettre est très bien écrite et je suis sûr que tu peux faire de très jolis récits pour notre journal quoique tu prétendes ne pas être très bon en français. C'est une chose très différente d'une rédaction pour l'école que les récits que nous demandons à nos jeunes collaborateurs.

Jean Leguay, Château-Regnault : Ton dessin est très bien mais nous ne pourrons pas le reproduire parce qu'il est à l'encre violette qui ne vient pas au clichage et aussi parce qu'il a été recopié sur un dessin déjà paru dans un journal. C'est seulement les dessins faits par nos lecteurs eux-mêmes et inventés par nous que nous pouvons reproduire, sinon les dessinateurs qui ont servi de modèles pourraient se plaindre.

Gaston Renoult, Saint-Maur : Je suis content que notre journal te plaise beaucoup et que tu ne voies pas de critique à lui faire hors de son prix. Je te répondrai que les journaux à douze sous sont maintenant la majorité. Bien peu se vendent encore dix sous, et pour bien peu de temps je crois. S'ils peuvent le faire c'est parce qu'ils achètent à bas prix des dessins fabriqués à l'étranger, alors que tous les dessins de notre journal sont faits spécialement en France pour leurs lecteurs.

Geneviève Granier, Nice : Tu es un peu dure pour le garçon dont j'ai publié la lettre. Mais je suis content que notre journal te plaise comme il est.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement scolaire France	1 an....	23 fr. »
	6 mois..	11 fr. 50
Belgique (fr. français)	1 an....	34 fr. »
	6 mois..	17 fr. »
Étranger	1 an....	45 fr. »
	5 mois..	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

L'INDIEN AU COMBAT

ARRIVER, sans être vus ni entendus, jusqu'à l'ennemi : cette poursuite de l'ennemi d'après les moindres traces est bien plus savante que la tactique du combat — et les Indiens, pour se dérober le plus possible aux regards, ont inventé la « file indienne ».

Face à l'ennemi, les guerriers poussent leur cri de guerre (on ne doit pas « prendre en traître »), un cri très fort rythmé par les doigts ou la paume battant les lèvres. Et c'est la charge, furieuse, un galop qui précipite les uns sur les autres des acrobates fulgurants pour un combat à l'arme blanche.

Contre les Blancs, porteurs de si redoutables fusils, les Indiens ont dû modifier et perfectionner leurs méthodes de combat. Représentez-vous ces émigrants venus des quatre coins du monde en marche vers l'Ouest, caravanes de lourds chariots autour desquels des aventuriers à grands chapeaux et larges ceinturons caracolent. Chaque soir on organise un campement : les chariots sont rangés en cercles formant un rempart de bois à l'abri duquel dormiront bêtes et gens, tandis que des guetteurs veillent l'arme au poing. Et les premiers villages de ces défricheurs ou chercheurs d'or grouperont quelques grossières maisons de bois, des *bungalows*, entourées d'une forte palissade.

Comment enlever ces forteresses? A toute vitesse les Peaux-Rouges en file s'élancent vers le camp blanc, pressent leurs chevaux, bandent leur arc ou arment leur fusil, mais au lieu d'attaquer de front le rempart ils en font le tour, ils tournent autour sans arrêt, tirant, hurlant, et se rapprochant insensiblement du but; c'est un procédé bien propre à affoler l'ennemi. Et viser ces cavaliers rapides comme l'éclair n'est pas facile. Même si les Indiens sont peu nombreux, les blancs ont l'impression d'être cernés. De quel côté les diables rouges tenteront-ils l'escalade? Il faut garnir de tireurs toute l'enceinte. Pendant cette « ronde de la mort » les Peaux-Rouges sentent quel est le point faible de la résistance, et c'est par là qu'ils vont se ruer au moment voulu. A moins que lancée par un archer invisible une flèche enduite de poix enflammée ne soit tombée sur la toile ou dans la paille, provoquant un incendie qui force les blancs à sortir de la forteresse. Mourir en brave, face au danger!

Même gravement blessé, un Indien continuera la lutte, ne se rendra pas. Il sait le sort qui attend les prisonniers : l'exécution sommaire chez les blancs, et chez les Peaux-Rouges plus cruels la mort lente sur le *poteau de torture*. Mais que par malheur un guerrier soit pris, emmené, ficelé par un lasso sur le poteau de couleur, on ne l'y verra pas craintif ou résigné; au contraire ce sera pour lui l'occasion de montrer aux ennemis son courage : qu'ils s'affairent autour de lui, piquent ou déchirent sa peau, que les femmes inventent aussi des supplices (et ce n'est pas tant par cruauté que pour *vaincre* vraiment cet homme, pour lui arracher un cri de faiblesse, pour qu'il se rende, qu'il implore), le guerrier pousse son chant de mort, se vante, il insultera ses bourreaux jusqu'à ce qu'on lui ait arraché la langue. Jamais un gémissement... Le prisonnier de guerre n'était cependant pas toujours mis à mort.

Et même chez les Apaches, si cruels, qu'un ennemi vienne en demandant refuge, on l'accueille, on le soigne, il est l'hôte vénéré.

Mourir en brave, face au danger! Trois *Sioux*, condamnés à mort par les Américains, se lamentaient, non à cause de leur mort prochaine, mais parce qu'on allait leur lier les bras, leur bander les yeux. Ils obtiennent — grâce toute spéciale — de courir au-devant des fusils. Les voici qui montent sur une petite colline où les attendent leurs chevaux. Des milliers de soldats sont rangés à distance. Les trois faces peintes entonnent le chant de mort. On les voit danser lentement. Puis le silence. Soudain le cri de guerre. Sautant sur leurs coursiers les Indiens, au lieu de chercher à s'enfuir, dévalent la pente en direction des troupes, traçant trois sillons profonds dans les herbes, tirent avec des fusils chargés à blanc, gesticulent. « En joue! » Les visages rouges s'approchent, plumes flottant dans le vent. « Feu! » La salve crache un nuage de fumée. Trois corps qui s'écroulent. Trois chevaux qui s'écartent, affolés.

Une coutume barbare pratiquée par les Indiens consiste à *scalper* les ennemis, c'est-à-dire à couper une rondelle de peau sur le crâne et à l'arracher en tirant sur les cheveux; c'est le *scalp* qui ornera les tentes, les armes, les vêtements; c'est le plus beau des trophées. La raison de cette coutume : on veut empêcher le Grand-Esprit de tirer par les cheveux le guerrier mort pour le conduire au Paradis des Grandes Chasses... Remarquez bien ceci : ne sont scalpés que les morts — mais il arrive que des blessés « font le mort », préférant souffrir l'opération du scalp plutôt que d'être achevés d'abord pour être scalpés ensuite! Même des blancs ont eu cette présence d'esprit et cette force de caractère; on les voyait après cela se promener avec un mouchoir noué sur la tête, cachant ainsi la preuve de leur défaite.

Détail curieux : avant l'arrivée des Européens, seuls des tribus du Nord-Est scalpaient; mais dès le XVIIIe siècle tous les Indiens scalpaient. Pourquoi? Parce que les blancs se mirent à collectionner les scalps! Il fallait bien répondre à la demande — et ce commerce de mort s'organisa.

Lorsqu'une tribu est vaincue et son chef tué, le chef des vainqueurs deviendra aussi — de droit — chef des vaincus. Si cependant les guerriers n'acceptent pas sa domination, ils le lui diront officiellement et, à moins qu'il ne cède, le provoqueront à un nouveau combat. Jamais on ne se débarrasse d'un homme, même si on le déteste, en l'attirant dans un guet-apens ou en l'empoisonnant.

Un chef indien est un guerrier qui a montré qu'il était digne de commander, qu'il savait vaincre. Sauf dans la bataille, on ne lui obéira pourtant pas aveuglément : toute décision est prise après délibération autour du feu du conseil.

Quand un chef se sent trop vieux pour combattre, il transmet ses pouvoirs au fils aîné (même à une fille, s'il n'a pas de fils). Les membres de la tribu doivent là aussi se réunir pour agréer ou rejeter le successeur proposé. En cas de faute grave, un chef pouvait être destitué et remplacé par un autre guerrier.

La guerre, comme la chasse, demande une grande expérience. Pour être un bon chef, il faut avoir acquis cette expérience sans avoir perdu la force de la jeunesse, il faut connaître et pratiquer toutes les ruses! BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.879.

25.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

A LA SUITE D'UN ATTERRISSAGE FORCÉ, FOU VOLANT ET MICRO CONSTATENT LA DISPARITION D'UNE CAISSE D'OR VOLÉE PAR UN HORS LA LOI : BUTLER. MICRO EST BLESSÉ. DELANNAY DE LA POLICE CANADIENNE RECHERCHE LE BANDIT.

LA SEMAINE PROCHAINE : "COUP DE FEU DANS LA NUIT"

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

ENFERMÉS DANS LES CALES DU NAVIRE LES BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS FONT BOMBANCE ET ONT TÔT FAIT DE REPRENDRE LEUR POIDS

MAIS DANS LES CABINES L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS EN SONT REDUITS À MANGER DES HARENGS SAURS

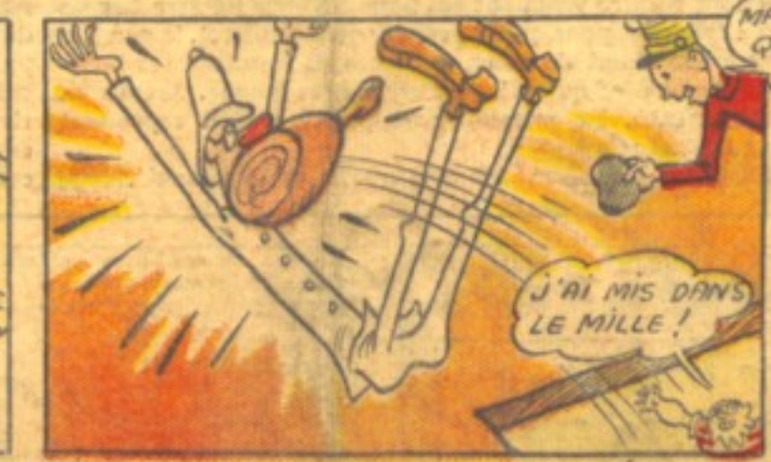
BEGONIA PLUS ASTUCIEUX QUE JAMAIS CROIT AVOIR TROUVÉ LE MOYEN DE SE PROCURER UN PICHET DE VIN EN PERCANT LA MURAILLE

MAIS BÉGONIA A MAL CALCULÉ SON COUP CE N'EST PAS LE TONNEAU, C'EST GROSSAC QUI EST SOUDAIN MIS EN PERCE

FURIEUX LES BANDITS SE METTENT À INJURIER BÉGONIA SITÔT QUE CELUI-CI EST REMONTÉ SUR LE PONT. GROSSAC ET OTTO ÉCUMENT DE RAGE

L'ASTUCIEUX BÉGONIA SE MET À BOMBARDER LES BANDITS AVEC DES ARÊTES DE HARENG ET DES BOITES DE CONSERVE VIDES

GROSSAC ET OTTO RIPOSTENT EN LANÇANT À BEGONIA DES BOITES DE SARDINES À L'HUILE PLEINES, DES BOUTEILLES DE VIEUX BOURGOGNE



DES CHOUX FLEURS, DES POMMES DE RAINETTE DES SAUCISSONS DE LYON, DES ANANAS EN CONSERVE ET UN SUPERBE JAMBON D'YORK

L'ASTUCIEUX BÉGONIA EST ARRIVÉ À SES FINS LA BATAILLE A RAPPORTÉ AUX DEUX AMIS DES VIVRES POUR UN MOIS ENTIER

(À SUIVRE)

N° 180

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 11 MAI 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB SON JEUNE AMI, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT A SON TOUR DANS LE TEMPLE.

BIENTÔT LE BOYAU SE TROUVA COUPÉ PAR LE COURS D'EAU SOUTERRAIN ... SANS HÉSITER UNE SECONDE LE PROFESSEUR MIT LE PIED DANS LA RIVIÈRE EN INVITANT BOB ET FLÈCHE-ROUGE À EN FAIRE AUTANT

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il vient de partir avec deux camarades dans une île près de leur village. Ils rêvent de devenir des pirates. Après maintes aventures ils décident de rentrer dans leur famille et d'arriver dans leur village pour assister à leur propre enterrement.*

Chapitre XIX

LE RÊVE *(suite)*

— Alors, vous avez parlé longuement des recherches entreprises sur le fleuve pour nous retrouver et du service funèbre de dimanche. Ensuite, Mme Harper et toi vous vous êtes embrassées en pleurant et elle est partie.

— C'est miraculeux, c'est exactement comme cela que tout s'est passé! Aussi vrai que je suis assise sur ce coussin, Tom, tu ne raconterais pas mieux si tu avais véritablement été présent; et alors? Continue donc, mon petit Tom!

— Alors, tu as dû prier pour moi et je pouvais voir et entendre tous les mots que tu as prononcés, et ensuite tu t'es couchée. J'étais si triste que j'ai pris un morceau d'écorce de sycomore que j'avais dans ma poche, et j'ai écrit dessus : « Nous ne sommes pas morts, nous sommes seulement devenus pirates », et

Becky regardait gentiment un livre d'images en compagnie d'Alfred Temple.

je l'ai posé sur la table près de la bougie. Et tu avais l'air si bonne pendant que tu dormais que j'ai pensé me pencher sur toi pour t'embrasser.

— C'est vrai, Tom? Si tu l'as fait, je te pardonne tout à cause de cela, s'écria tante Polly, qui se leva et embrassa son neveu avec tant d'affection que le petit bougre se sentit bourré de remords.

— C'était vraiment très gentil de sa part, même si ce n'était... qu'un rêve, murmura Sid à mi-voix comme s'il parlait à lui-même.

— Tais-toi, Sid! Dans un rêve, on agit exactement de la même façon qu'on ferait tout éveillé. Tiens, Tom, voilà une belle pomme que j'ai gardée pour toi, au cas où tu nous reviendrais. Et maintenant, filez à l'école!

Les enfants partirent, tandis que de son côté, la vieille dame se précipitait chez Mme Harper, dont elle voulait vaincre le scepticisme en lui racontant le merveilleux rêve de son neveu. Sid, lui, semblait avoir une opinion plus exacte sur la question; et si on lui avait demandé de l'exprimer, il aurait certainement dit qu'il trouvait bizarre un rêve aussi long que cela et qu'on peut raconter aussi exactement, sans qu'il y ait la moindre erreur.

A l'école, Tom était devenu un héros, il ne courait plus en bondissant et en sautant, mais il avançait d'un air digne avec la majesté que devait avoir un pirate sur qui les yeux du public sont fixés. Il semblait ne faire aucune attention aux regards qu'on lui jetait ni aux remarques qu'on faisait quand il passait, mais il buvait du lait... Les plus petits marchaient sur ses talons, fiers d'être vus avec lui, et ils le suivaient comme s'il avait été le tambour-major en tête d'une parade, ou l'éléphant conduisant une ménagerie à travers le village. Si les garçons de son âge prétendaient ne pas avoir remarqué qu'il avait été absent, néanmoins, ils en pâlissaient de jalousie. Ils auraient donné n'importe quoi pour avoir cette peau tannée, brûlée par le soleil et cette éclatante renommée.

Toute l'école manifesta tellement d'admiration pour nos deux héros, Tom et Joë, que ceux-ci ne tardèrent pas à devenir tout à fait insupportables. Ils ne cessaient de raconter leurs aventures à des auditoires avides, aventures qui n'avaient jamais de fin, car leur imagination créait sans cesse de nouveaux exploits et lorsque finalement ils tirèrent leur pipe de leur poche et se mirent à lancer des bouffées avec componction, ils atteignirent l'apogée de leur gloire.

Tom décida que désormais il pouvait se passer de Becky. La gloire lui suffisait, il ne vivrait plus que pour elle. Maintenant qu'il était célèbre, sans doute Becky voudrait-elle se raccommoder avec lui; eh bien elle verrait qu'elle ne comptait plus pour lui. En effet, quelques minutes après, lorsqu'elle arriva Tom fit semblant de ne pas la remarquer et s'en alla vers un groupe d'enfants à l'autre bout de la cour auquel il se mit à parler. Il ne fut pas long à s'apercevoir que Becky jouait avec beaucoup d'exubérance à chat, mais qu'elle s'arrangeait toujours pour attraper une de ses camarades quand elle était près de lui. En même temps, elle riait très fort et jetait des coups d'œil dans sa direction pour voir s'il l'avait remarquée. Ce manège ne fit que stimuler sa vanité, et sans broncher le moins du monde, il fit celui qui ne voyait rien. Bientôt, Becky cessa de courir et se mit à errer d'un air indécis en poussant des soupirs et en lançant des regards furtifs vers Tom. Elle remarqua, à ce moment, que celui-ci parlait plus particulièrement avec Amy Lawrence. Cette découverte la chagrina et elle voulut se sauver, mais bientôt elle revenait vers le groupe et avisant une petite fille qui était à côté de Tom, elle lui dit avec une vivacité affectée :

— Eh bien, Mary, en voilà une vilaine petite fille qui n'est pas venue à l'école du dimanche?

— Mais si j'y étais. Tu ne m'as donc pas vue?

— Vraiment, où étais-tu assise?

— Mais dans la classe de miss Peters; c'est toujours là que je vais. Moi, je t'ai bien vue.

— C'est vrai? C'est drôle alors que je ne t'aie pas vue. Je voulais te parler de la partie de pique-nique.

— Oh! chic! chez qui est-ce qu'elle aura lieu?

— Mais chez nous, maman m'a permis de l'organiser.

— Crois-tu qu'elle m'invitera?

— Bien sûr que oui; ce pique-nique est pour moi et elle invitera tous ceux que je voudrai.

— Ce qu'on va s'amuser! Est-ce que ce sera bientôt?

— Oui, bientôt! Dès qu'on sera en vacances.

— Ce qu'on va s'amuser! Tu inviteras sans doute aussi tous les enfants?

— Bien sûr: tous ceux qui veulent être mes amis! déclara Becky en lançant un coup d'œil vers Tom.

Mais celui-ci était en train d'expliquer à Amy Lawrence le terrible orage qui avait éclaté sur l'île et comment un éclair avait abattu un grand sycomore à moins d'un mètre de lui.

— Est-ce que je pourrai venir? demanda Grâce.

— Mais oui!

— Et moi? fit Sally.

— Bien sûr!

— Et moi et Joë? questionna Suzy Harper.

— Oui, oui!

Et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le groupe en battant des mains se fût fait inviter, sauf Tom et Amy qui ne dirent mot.

Ensuite Tom s'éloigna d'un air froid avec Amy, en continuant un passionnant entretien. La pauvre Becky se sentit les lèvres trembler et les larmes lui monter aux yeux, mais elle voulut cacher son trouble sous une feinte gaieté et en continuant à bavarder; mais, en vérité, tout l'intérêt que ce pique-nique présentait pour elle avait disparu. Plus rien n'avait d'intérêt pour elle. Dès qu'elle le put, elle s'échappa pour pleurer à son aise dans un coin, mais quand la cloche de la rentrée sonna, elle était résolue à se venger, et donnant un brusque mouvement à ses nattes, elle se dit qu'elle savait bien comment.

Après la classe, Tom voulut continuer à faire des frais pour Amy et il l'entraîna avec l'intention de rencontrer à nouveau Becky et d'exciter encore sa jalousie. Il finit par la trouver, mais son excitation tomba subitement : Becky était assise gentiment sur un petit banc derrière l'école et regardait un livre d'images avec Alfred Temple. Ils étaient si absorbés et leurs têtes se penchaient si bas au-dessus des pages qu'ils ne semblaient pas avoir conscience de ce qui pouvait se passer autour d'eux dans le monde. Un torrent de jalousie envahit le cœur de Tom : il s'en voulait d'avoir laissé échapper l'offre de réconciliation que Becky lui avait faite, et se traitait de tous les noms. Il en aurait pleuré de rage.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Les Castors *de la vallée de la Bièvre ont tenu l'autre semaine leur congrès annuel et je suis bien content de pouvoir aujourd'hui publier un compte rendu de ce congrès qui m'a été envoyé par un jeune Castor. Le congrès s'est tenu à Bagneux, qui est une petite ville de la banlieue qui se trouve au sud de Paris. C'est Jean Stroheker qui a rédigé ce compte rendu qui, j'en suis sûr, vous intéressera beaucoup.*

« Nous avons rendez-vous à 1 heure pour aller au congrès de Bagneux. Nous partons tous le cœur joyeux et très contents du beau temps que nous allons avoir. Nous arrivons dans une petite salle qui est très bien arrangée, car c'est nos responsables qui le matin ont travaillé toute la matinée pour installer, avec notre camarade Jean Viers, tous les travaux faits par les *Castors* de chaque Club; mais nous sommes très contents de nous retrouver tous parmi les *Amis de « Mon Camarade »*. Nous avons bien écouté tous les exposés de nos dirigeants de chaque Club ainsi qu'un délégué de notre grand journal, ainsi que de notre ami Jean Viers. Nous tenons à remercier les Clubs qui nous ont beaucoup amusés, ainsi que les camarades qui nous ont offert un très bon goûter.

« Nous allons maintenant nous mettre au travail pour faire encore mieux que ce que nous avons fait. Nous avons été très heureux de nous voir décerner le premier prix pour notre panneau, mais il faut dire que notre responsable a fait tout pour la bonne réussite de notre travail. »

Une chose que je suis très content aussi de signaler, c'est un petit journal qui m'a été envoyé et que j'ai trouvé dans mon courrier, et qui est publié par les Pélicans *de Cannes. C'est un très joli journal polycopié, tiré sur deux côtés de la feuille et qui s'appelle, comme de bien entendu,* Les Pélicans. *On y trouve de très jolis articles, des histoires pour rire, un magnifique roman policier en trente-cinq lignes,* La Flèche d'airain, *des poèmes, et ce qui est encore mieux que tous les dessins très jolis faits par les membres. Un de ces dessins ressemble beaucoup aux* aventures de Polycarpe *et je crois bien qu'on les a même copiées en débaptisant* Polycarpe *et en l'appelant* Brynsipof, *ce qui est un drôle de nom, mais aussi un nom très drôle. Un des plus jolis dessins représente trois pélicans (qui ressemblent un peu à des pingouins, mais qui sont quand même très jolis), avec au-dessus la belle devise du Club,* Au Club des Pélicans, on est uni fraternellement.

C'est très bien de faire des petits journaux comme celui-là dans les Clubs. En dehors de Mon Camarade *et de notre bulletin des Clubs* Le Castor, *il est très utile que paraissent de jolis petits journaux écrits et illustrés par les membres des Clubs. Que les Clubs qui publient de tels journaux ne manquent pas de nous les envoyer. Je serai bien heureux de les reproduire ou d'en parler dans mes lettres.*

Notre Club des « Amis de la rue du Fer-à-Repasser » marche très bien et nous sommes très contents. Dimanche dernier nous avons fait une très belle sortie. Cette fois-ci c'était déjà tout à fait le printemps, même le printemps avancé, quoique le beau temps ait été si long à venir cette année. Il faisait bon et chaud, mais le ciel était gris et il devait pleuvoir pas très loin de là.

Les feuilles étaient toutes petites, d'un vert très clair et nous avons eu le plaisir de rencontrer des masses de petits lapins. Moi je ne croyais pas qu'il n'y aurait pas encore de muguet, et j'avais parié avec Pierrette qu'elle n'en rapporterait pas. Mais j'avais tort, ce qui n'empêche pas qu'elle n'avait pas raison non plus. Les feuilles de muguet étaient à peine sorties de terre mais on voyait déjà des petites clochettes vert pâle qui étaient des boutons de muguet. Avec mon couteau j'ai déraciné bien proprement, avec la motte autour du pied, des plants de muguet et Pierrette en a rapporté des tas chez elle. Elle les a mis dans des pots et maintenant Pierrette a dans sa chambre des petites fleurs blanches qui sentent très bon.

Si le muguet n'était pas encore très bien poussé, il y avait beaucoup d'anémones, ces fleurs blanches qui ont une feuille qui ressemble un peu à du persil, des jacinthes bleues et surtout des fleurs jaunes si jolies qu'on dirait une étoile qui joue de la trompette, ou encore, un oiseau à six ailes. Ces fleurs on les appelle des jonquilles et aussi (dans mon pays) des glaudinettes. Presque partout elles étaient déjà un peu fanées, mais à un moment nous sommes arrivés sous des bouleaux et là, les jonquilles étaient toutes fraîches, toutes belles, et plus grandes que nulle part ailleurs dans la forêt. Et il y en avait autant que d'étoiles dans le ciel.

Par terre c'était tout jaune comme si tout d'un coup il y avait eu un grand beau rayon de soleil, et pourtant le ciel était toujours gris. Nous en avons cueilli de grands bouquets. Quand nous sommes revenus, sur la route, les bicyclistes avaient des bouquets gros comme des choux-fleurs ou des ananas, et certains avaient mis des fleurs dans les rayons de leurs roues. Les autos aussi étaient toutes couvertes de fleurs. C'était comme pour une grande fête, et en effet c'était une grande fête, celle du printemps revenu.

Je n'ai plus de place. Je finis là en vous serrant la main et en vous disant à la semaine prochaine.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

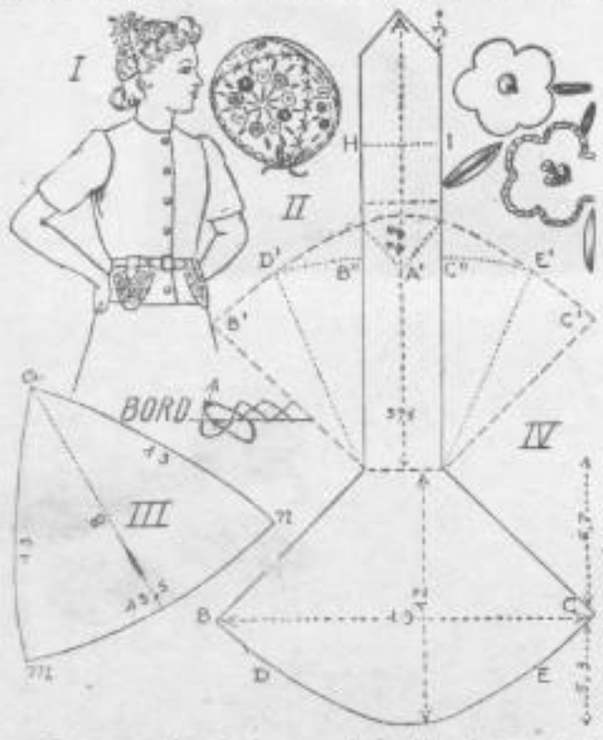
SAVEZ VOUS QUE...

Le coin des Fillettes

BONNET ET POCHES BRODÉS

Pour exécuter ces jolies parures printanières, prenez du drap léger, froncé ou de la couleur de la robe. La décoration est faite sur chaque morceau à plat, avant qu'il soit cousu. Pour ce décor, prenez des morceaux de couleurs vives de drap, feutrine ou autres tissus à condition qu'il puisse être découpé sans s'effilocher s'il n'est pas bordé. Découpez pour chaque morceau du bonnet 9 petites fleurs (36 en tout); 5 pour chaque poche (10 en tout). Et une douzaine au plus pour le bouquet du fond.

Votre dessin est calqué sur chaque morceau de drap; passez une aiguillée de fil en dessous; à sa sortie à l'endroit, piquez au milieu d'une fleur, enfilez une perle jaune ou noire pour le centre, repiquez votre fil à travers fleur et drap de l'objet au même point que précédemment, passez à l'envers et ressortez un peu plus loin pour une autre fleur. Les tiges, au centre, qui forment comme les rayons d'une roue, sont faites par un simple point lancé. Les feuilles : 2 points lancés (voyez croquis à droite). Vous voyez également le moyen d'exécuter



ces fleurs en broderie, en chaînette et cœurs au point de nœud dans le cas où vous n'auriez pas de petits morceaux de drap de couleurs vives.

Le bouquet serait alors fait au crochet (je vous donnerai prochainement des idées aux : Points de tricot).

BONNET. — Taillez quatre morceaux comme la figure III en tenant compte des dimensions. Brodez séparément dessus les motifs, puis cousez-les l'un à l'autre par un point de croix de la teinte des queues et des feuilles (voyez fig. II). Au bord un point de croix, au fond le bouquet dont les feuilles sont en chaînette crochet.

POCHES. — Taillez le grand patron sommet A, bas B C D E.

Repliez la partie large du bas sur la languette, pliure à la base de celle-ci au pointillé en tirets larges et gras. La poche vient en B' D' E' C'. Depuis les coins du bas repliez alors en arrière B' en B'', et C' en C'', la poche se replie ainsi sur la languette à laquelle vous la cousez. Votre poche est faite. Pour la fermer et la fixer, repliez le point A de la languette en A', pliure en HI. A' est placé de sorte que les côtés de l'angle arrivent juste au bord de la poche. Faites un peu plus haut une couture à l'endroit où il y a un point, un trait.—.—.. Dans cet espace fermé vous passerez la ceinture de votre robe (fig. 1). Sous la pointe de la languette vous pouvez fixer un petit pression pour fermer la poche, mais elle doit tenir suffisamment à plat sans cela. L'autre poche est faite de même.

Voici un gracieux ornement qui peut vous servir à égayer plusieurs toilettes et qui doit être gai comme le soleil, je vous laisse donc le soin, petites amies, de trouver de belles couleurs.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Gigot rôti réchauffé. — *Pour ceux qui n'aiment pas le gigot froid, voici une excellente recette pour le réchauffer : ne pas mettre de beurre, ce qui donnerait un mauvais goût au gigot, mais un peu d'eau dans laquelle on met de l'ail. Mettre sur le gigot du sel et du poivre, le laisser au four quinze à vingt minutes à chaleur douce, l'arroser de temps en temps, éviter qu'il cuise.*

Crème pâtissière. — *Faire bouillir le lait avec la vanille. D'autre part, mettre 2 œufs entiers et 3 jaunes d'œufs dans une terrine avec le sucre et la farine; amalgamer le tout et verser le lait bouillant, peu à peu et en tournant toujours. Mettre sur le feu en continuant à tourner jusqu'à ce que la crème soit prise, laisser refroidir pour servir.*

Les Conseils de tante Camille

Le sens du velours. — *Savez-vous, petites amies, que les poils placés de bas en haut donnent un ton plus chaud qui est joli dans les teintes claires que l'on emploie beaucoup maintenant pour les velours.*

Au contraire le poil de haut en bas, normal, tombant bien, laisse tout le reflet argenté, joli pour contraster dans les teintes foncées.

Les coutures. — *Vous savez sans doute qu'il faut ouvrir les coutures pour bien se rendre compte si un vêtement tombe bien. Pour cela il faut les repasser et je ne vous conseillerai trop de placer un linge bien propre de coton entre votre fer et l'ouvrage afin que la pointe du fer, appuyée une seule fois ne marque pas. (Ceci même si vous ne mouillez pas ce linge.)*

80 LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ:

TANDIS QUE RALEU SE DISPUTAIT AVEC SA FEMME, PAT'SOUM ATTACHAIT A SA MANCHE UNE FICELLE TERMINÉE PAR UN HAMEÇON QU'IL PLANTAIT DANS LE FAUX CHIGNON DE Mme RALEU. RALEU S'EN ALLAIT SANS SE DOUTER QUIL TRAINAIT DERRIÈRE LUI LA PERRUQUE DE SA FEMME.

LA VUE DE CE MONSIEUR DIGNE OCCUPÉ A TRAINER CETTE FICELLE PROVOQUAIT DANS LA VILLE UN ETONNEMENT CONSIDERABLE. MAIS AUSSI UN INTERET PARTICULIER DANS L'ESPRIT DU CHAT RIQUET...

...QUI CROYAIT QUE CELA N'ÉTAIT FAIT QUE DANS L'INTENTION CHARITABLE DE LUI PROCURER UN SUJET DE DISTRACTION. AUSSI S'EMPRESSAIT-IL DE PROFITER DE L'OCCASION...

Mme BEZUBET, CONCIERGE ET PROPRIETAIRE DU CHAT RIQUET, REGARDAIT AVEC SATISFACTION CE MONSIEUR DISTINGUÉ PRENANT LA PEINE DE DISTRAIRE SON CHAT DE FAÇON SI ORIGINALE.

MAIS RIQUET AYANT ENFIN REUSSI A SAISIR CETTE PROIE SCINTILLANTE, SE PRENAIT LA PATTE DANS L'HAMEÇON QUI Y ETAIT CACHE ET POUSSAIT DES HURLEMENTS EPOUVANTABLES...

...HURLEMENTS AUXQUELS Mme BEZUBET, INDIGNEE A LA PENSEE QUE M. RALEU ÉTAIT L'AUTEUR RESPONSABLE DE CETTE SINISTRE FARCE, NE TARDAIT PAS A JOINDRE LES SIENS.

LES CRIS DE Mme BÉZUBET ETAIENT DE NATURE A AMEUTER TOUT UN QUARTIER. C'EST CE QUI NE MANQUA PAS DE SE PRODUIRE. CETTE FOULE ASSISTA ALORS A UN SPECTACLE VRAIMENT EXTRAORDINAIRE.

LE CHAT RIQUET AVAIT RÉUSSI A SE DÉCROCHER ET M. RALEU AVAIT PRIS LE PARTI DE S'ENFUIR, MAIS LE SACRE HAMEÇON S'ETAIT PRIS DANS LE TABLIER DE Mme BEZUBET QUI SE TROUVANT AINSI ENTRAINEE HURLAIT DE PLUS BELLE.

TOUT EN HURLANT ET COURANT, ELLE DISTRIBUAIT FORCE COUPS DE BALAI SUR LE CRANE DE RALEU QUI N'EN COURAIT QUE PLUS VITE... ESPÉRANT TOUJOURS SE DEFAIRE DE CETTE HARPIE QUI « S'OBSTINAIT A LE SUIVRE ».

FLOCHE ET TALZAR

POUR RIRE UN PEU

Un bateau a fait naufrage; quelques passagers ont réussi à se réfugier sur un îlot et parmi eux se trouve le guide de la croisière. Celui-ci n'oubliant jamais son rôle :

— Mesdames et messieurs, cette île ne se trouvait pas dans l'itinéraire prévu, néanmoins la compagnie ne vous demandera pas de supplément.

○

Tard dans la nuit un homme ivre vient d'entrer dans la maison endormie. Il réussit à allumer l'électricité, mais ne reconnaît pas la porte qui ouvre sur sa chambre. Avisant le téléphone il appelle le Central.

— Mademoiselle, pouvez-vous me dire qui vous téléphone ?

— Voyons, c'est le 12-54.

— Ah! je vous remercie beaucoup mademoiselle; je suis donc bien, en effet, chez moi...

○

Le parfait photographe. — Marius est venu à Paris muni d'un superbe appareil photographique et aussitôt débarqué est allé prendre une vue des Invalides. Il a disposé le pied, fixé l'appareil, réglé la mise au point, puis levant la main vers le monument : « Et maintenant, attention, ne bougeons plus... »

○

— Que je suis distrait, dit Janot à Pierrette, imagine-toi que je t'ai acheté une superbe boîte de bonbons.

— Que tu es gentil, je te remercie.

— Oui, mais... tout en marchant, par distraction, je les ai mangés.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

Chapitre I.

Un soir d'avril 1848, à Saint-Pétersbourg, la capitale des tzars qui régnaient alors sur la Russie, Olivier Lauragais, employé à l'ambassade française, après avoir passé la soirée avec des amis, trouva en pénétrant dans sa chambre un pli cacheté sur un petit guéridon, près de son lit. Son cœur battit plus vite sous le coup d'une extraordinaire émotion, et c'est en tremblant qu'il rompit l'enveloppe. La feuille de papier portait en tête un cachet singulier au centre duquel se trouvaient deux poignards en croix; elle contenait ces seuls mots, en caractères d'imprimerie pour que l'écriture n'en pût sans doute être reconnue.

« L'épervier gaulois ne tient pas encore dans ses serres la colombe russe. »

Cette phrase faisait évidemment allusion à son prochain mariage. Il devait en effet épouser le lendemain Mlle Vassilewska, fille d'un fonctionnaire du tzar.

En lisant ce sombre et singulier avertissement, le jeune homme fut sur le point de défaillir. Ce mystérieux message correspondait du reste de tout point à son état d'esprit. Il se remit cependant promptement et se précipita sur sa sonnette. Un serviteur parut.

— Laurent, lui dit-il, qui a apporté ce pli?

— Personne n'est venu à l'hôtel depuis le départ de monsieur.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis?

— Monsieur peut se renseigner auprès du concierge.

— C'est inutile. N'as-tu pas eu besoin de t'absenter?

— Mon service fini, je n'ai pas quitté l'antichambre, où monsieur m'a trouvé quand il est entré.

— C'est bien, laisse-moi.

Le jeune homme avait hâte d'être seul pour réfléchir au sinistre événement qui venait de se produire, et qui lui eût paru une simple mystification s'il n'eût été porté à lui accorder une sérieuse attention par l'état d'esprit qu'il avait cru remarquer chez sa fiancée.

Qui donc avait pu apporter cette étrange missive jusque dans sa chambre à coucher sans que personne ne s'en fût aperçu à l'hôtel!... Le fait, en lui-même, était moins étonnant en Russie qu'en toute autre contrée, en raison des nombreuses sociétés secrètes que l'état social de ce pays a fait éclore; chaque jour, les nihilistes, par exemple, accomplissaient des actes tout aussi audacieux et tout aussi incompréhensibles; mais ils poursuivaient un but connu, c'était affaire entre Russes. Olivier Lauragais s'était d'autant moins mêlé à ces questions qu'en qualité de Français, les affaires intérieures de la Russie ne le regardaient pas, et que sa situation à l'ambassade lui interdisait formellement de s'en occuper; il n'avait donc, de ce côté, aucune vengeance à redouter, du moins il se croyait en droit de le supposer.

Après avoir examiné le problème sous toutes ses faces, il en vint à se persuader qu'il se trouvait en présence d'une simple plaisanterie imaginée par un de ses invités pour l'intriguer un peu à la veille d'une alliance qui lui avait fait bien des jaloux; sa chambre à coucher donnait sur le fumoir et rien n'avait été plus facile que d'entr'ouvrir la porte et de jeter sur le premier meuble venu l'étrange papier, cause de son émoi.

L'idée ne lui vint pas un seul instant de supposer que Laurent, le valet de chambre, eût pu tremper dans cette aventure.

La dernière supposition à laquelle Olivier avait fini par s'arrêter était donc la seule qui, jusqu'à un certain point, ne fût pas dépourvue de vraisemblance. Parmi ses convives, en effet, se trouvaient plusieurs jeunes gens qui n'avaient pas encore dépassé l'âge où une espièglerie n'a plus de charmes; et l'acte qui tout d'abord avait si fort émotionné Olivier ne dépassait guère, à tout prendre, les bornes d'une plaisanterie.

Ces diverses réflexions n'avaient pas tardé à apporter un peu de calme dans l'esprit du jeune homme; mais le coup avait été si rude au début qu'il se sentait surexcité, fiévreux, la gorge sèche. Il étendit la main vers un petit plateau de cristal, toujours garni de fleur d'oranger et d'eau fraîche pour la nuit, et il se fit un grand verre d'eau sucrée auquel il ajouta quelques gouttes de la liqueur parfumée. Il but à longs traits avec un plaisir indicible et, la tête dans ses mains, poursuivit le cours de ses rêveries.

Il pouvait être une heure du matin; bien que le calendrier place avril au printemps, c'est bien un mois dur en Russie. La neige tombait par rafales, et le vent du Nord la soulevait en tourbillons. A demi couché sur un divan, l'œil perdu dans le vague, Olivier tomba peu à peu dans une somnolence qui lui enleva la perception bien nette des objets qui l'entouraient; c'est en vain qu'il tenta de lutter contre la torpeur physique qui l'envahissait, les forces morales furent vaincues par la fatigue physique, comme si un puissant narcotique eût paralysé chez lui tous les ressorts de sa volonté. Tout à coup, sous l'empire de cet état, voisin de l'hallucination, il lui sembla qu'un des panneaux de sa chambre glissait lentement sur lui-même, démasquant une ouverture dans la muraille, d'où sortirent quatre hommes masqués, enveloppés dans des manteaux sombres, qui s'approchèrent lentement de lui... Il voulut crier, appeler au secours, mais sa langue paralysée lui refusa tout service, et quant à fuir, il eût demandé vraiment à ses membres un effort dont ils étaient incapables.

Les inconnus, après l'avoir bâillonné, lui recouvrirent le visage d'un voile noir, puis, l'enlevant de dessus le divan où il était couché, ils l'emportèrent sur leurs bras avec précaution, sans mettre la moindre brutalité dans leurs actes, mais aussi sans prononcer une parole.

A ce moment, il lui sembla qu'il recouvrait peu à peu la libre possession de son intelligence et, sans s'aviser d'une résistance inutile, il appliqua toutes les forces de son esprit à suivre toutes les péripéties du drame qui commençait. Il ne pouvait voir, mais il sentait, à la tiède chaleur de l'atmosphère qui n'avait pas cessé de l'environner, que ses ravisseurs ne lui avaient pas fait traverser la rue; mais il n'eut pas le temps de se livrer à de plus amples réflexions. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que ses porteurs s'arrêtaient. Ils déposèrent leur fardeau sur un siège, et son bandeau ainsi que son bâillon lui furent subitement enlevés.

Il jeta avidement ses regards autour de lui pour se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Des hommes masqués s'approchèrent de lui pour le bâillonner.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

160

RÉSUMÉ : LES GENDARMES POURSUIVENT EN MOTOCYCLETTE ANGELO ET LA TEIGNE, QUI EMPORTENT DANS LEUR CAMIONNETTE TOTO ÉVANOUI. TOUTOUNE EST RESTÉE À LYON CHEZ LE BRAVE Mr LEGROS, UN CANUT.

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

DANS LA SPHÈRE QUI SE DIRIGE VERS LA PLANÈTE MARS JARNAC-LE-MARTIEN A RÉDUIT A LA PARALYSIE LA PLUS COMPLÈTE FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN.

JARNAC EXPLIQUE A SES PRISONNIERS FRED ET VIVIANE COMMENT IL EST VENU SUR LA TERRE.

JARNAC EST LE FILS DE L'EMPEREUR DU SUD, UN DES PLUS PUISSANTS MONARQUES DE MARS

SON PÈRE LA DÉSIGNE POUR ALLER SUR LA TERRE ET SES INGÉNIEURS ONT CONSTRUIT UN FORMIDABLE OBUS.

JARNAC A PRIS SEUL PLACE DANS L'OBUS ET A SANS ENCOMBRE, EN TROIS JOURS, TRAVERSÉ LES ESPACES INTERPLANÉTAIRES.

COMME IL AVAIT ÉTÉ CALCULÉ, L'OBUS EST TOMBÉ EN PLEIN MILIEU DE L'ATLANTIQUE.

JARNAC QUITTA L'OBUS A L'AIDE D'UN SCAPHANDRE SPÉCIAL.

PEU APRÈS IL ABORDAIT SUR LES CÔTES DE LA CHARENTE ET SE FAISAIT PASSER POUR UN AMNÉSIQUE. AINSI PUT-IL ACCOMPLIR SON PLAN.

(À SUIVRE)

180.

— Pourquoi vous être emparés de ma personne, alors?

— Parce que vous vous êtes mis à la traverse d'un de nos projets et que, quand nous avons résolu quelque chose, nous avons l'habitude de supprimer les obstacles qui en empêchent la réalisation.

— Et je suis sans doute un de ces obstacles?

— Vous l'avez dit.

— Et pour le supprimer, vous allez m'assassiner ?

— Nous ne sommes pas des assassins. Nous exécutons les arrêts du conseil souverain.

— Puis-je savoir ce que nous exigez de moi?

— Nous désirons, nous voulons que vous renonciez à la main de Mlle Wassilewska, que vous devez épouser dans quelques heures.

En entendant ces paroles, le jeune homme sentit son cœur se serrer, et sous le coup des impressions pénibles qu'il avait ressenties dans la soirée, il lui sembla qu'il assistait à la ruine de ses plus chères espérances.

— Jamais, dit-il d'une voix forte, jamais, jamais je ne consentirai à ce que vous me demandez.

— Il le faut, cependant.

— Faites de moi ce que vous voudrez; je n'ai rien à vous dire.

— On ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Nous avons simplement reçu l'ordre de vous avertir. Si vous n'obéissez pas, ce sera la lutte, et une lutte sans merci, contre une puissance à laquelle rien ne résiste.

— C'est bien, j'accepte la lutte.

— Vous succomberez.

— Soit, mais pas sans me défendre.

— Je veux bien vous prévenir, continua celui des inconnus qui seul avait parlé jusque-là, que toutes ses mesures sont prises et que, quelle que soit la décision que vous preniez cette nuit, votre mariage n'aura pas lieu.

— Et c'est vous! vous! qui l'empêcherez?

— Nous-mêmes! Vous feriez mieux de vous résigner de bonne grâce, car si vous ne consentez pas à renoncer de vous-même à votre mariage, vous devez disparaître.

Je vous ai répondu que j'étais prêt.

— Votre heure n'est pas venue. Nous avons bien voulu vous faire connaître que la cérémonie ne s'accomplirait pas; nous aurons le temps d'attendre. Le grand conseil vous accorde trois mois pour réfléchir; passé ce délai, si vous n'avez pas obtempéré à nos ordres, vous recevrez avis de votre condamnation par le tribunal secret.

— A mort, sans doute?

— C'est la seule peine que nous prononcions, et rien ne pourra vous soustraire à l'exécution de la sentence.

Sur un signe du président de la mystérieuse assemblée, les quatre hommes qui avaient apporté sur leurs bras Olivier Lauragais s'approchèrent de lui. Ce dernier se livra à eux sans résistance.

On allait lui placer le bandeau lorsque, se rappelant le singulier sentiment qu'il avait éprouvé lorsque la voix de celui qui lui parlait s'était fait entendre pour la première fois, il se dégagea des mains de ses gardiens et, s'approchant de la table au bord de laquelle se tenaient les juges inconnus, il s'écria d'une voix forte en s'adressant à celui qui les présidait :

— Colonel Ivanowitch, nous nous reverrons!

— Je ne suis pas le colonel Ivanowitch, répondit l'interpellé d'une voix calme et grave.

— Oserais-tu te démasquer?

Un rire strident et sinistre comme ce cri bizarre de l'orfraie, qui surprend parfois le matelot dans le calme silence des nuits de l'océan, fut la seule réponse qui accueillit ces paroles d'Olivier, et l'inconnu qui présidait l'étrange assemblée, soulevant lentement son masque, la face vénérable d'un vieillard, dont la blême coloration et la longue barbe argentée indiquaient que leur possesseur était arrivé aux extrêmes limites de la vie.

Olivier Lauragais attacha avidement ses regards sur cette face pâle, émaciée, en grande partie couverte par la barbe, d'une extrême épaisseur, pour en graver les traits dans sa mémoire, mais rien de particulier, rien d'énergique ne se dégageait de cette tête éteinte et floue comme un masque de cire, entourée d'une barbe de théâtre, qui donnait plutôt l'impression d'un déguisement habile que celle d'un visage naturel; mais le jeune homme n'eut pas le temps de contrôler les probabilités de cette pensée. L'inconnu avait remis son masque, et la lampe fumeuse s'éteignant subitement, la salle et tous les acteurs de ce drame s'étaient, avec la rapidité d'un changement à vue, évanouis dans une profonde obscurité.

Olivier fut reconduit chez lui et déposé avec le même appareil mystérieux sur le divan de sa chambre; c'est du moins dans cette position qu'il se retrouva.

Quand il rouvrit les yeux, il était couché dans la position qui lui était familière, la tête enfoncée dans d'épais et moelleux coussins. Sa lampe d'albâtre jetait de vagues lueurs sur les différents objets qui l'environnaient; tout était à sa place dans cet élégant studio.

D'un bond il fut sur pied, et se passant avec effort la main sur le front comme pour rassembler ses idées :

— Ai-je rêvé? fit-il.

Puis, se rappelant avec une singulière netteté tous les détails de la scène étrange à laquelle il lui semblait qu'il venait d'assister :

— Non, ce n'est pas possible! je les vois encore, j'entends leurs voix... Est-ce que je deviens fou, ou ai-je été le jouet d'une hallucination qui a créé de toutes pièces ces fantômes devant moi ? C'est là! là! par ce pansement qu'ils sont entrés! Oh! nous allons bien voir!...

(A suivre.)

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était bien fait pour frapper de terreur les plus braves; il fit appel à tout son courage et demeura impassible.

Dans une chambre carrée, aux murs nus et tendus de noir, où l'on n'apercevait ni portes ni fenêtres, six hommes masqués également se tenaient, graves et silencieux autour d'une table, dans la situation des juges devant nos tribunaux; et, pour compléter l'illusion, au bout extrême, de chaque côté, se trouvaient deux autres individus, dont l'un, la plume à la main, comme s'il se préparait à écrire, pouvait représenter le greffier, tandis que son compagnon de face allait sans doute jouer le rôle d'accusateur public.

Une lampe fumeuse éclairait seule cette scène lugubre.

Calculant habilement sur l'effet produit, et sans lui donner le temps de se remettre, le personnage qui occupait la place du président de cette singulière assemblée adressa immédiatement la parole au jeune homme.

— Vous êtes bien Olivier Lauragais, employé à l'ambassade de France? lui dit-il.

L'interpellé tressaillit; il lui avait semblé reconnaître dans cette voix celle du colonel de cosaques Ivanovitch qui, quelques heures auparavant, avait porté un toast à la continuité de son bonheur. Il se redressa fièrement et répondit :

— De quel droit m'adressez-vous une pareille question?

— Du droit du plus fort, vous êtes en notre pouvoir.

— C'est vrai, je suis tombé malgré moi dans un guet-apens; trêve à cette comédie, que voulez-vous de moi? De l'argent? Fixez le prix de ma rançon.

— Nous prenez-vous pour des voleurs?

« Que vous importe! vous n'êtes pas russe, et la mission que nous accomplissons ne vous regarde pas. Sachez seulement que rien ne résiste à notre puissance, et que nous sommes la force au service de la faiblesse et de la justice. Nous sommes les *Invisibles*.

A TRAVERS LE MONDE

Dans certaines sociétés du Canada, il était encore récemment d'usage d'imposer aux membres nouvellement admis un divertissement qui consistait à les lancer en l'air pour les recevoir ensuite dans les bras. Pour cet exercice relativement dangereux, il fallait endosser un costume spécial appelé *bouncing*.

○

En Chine et aux Indes, d'épouvantables famines rappellent périodiquement les fléaux du moyen âge. Elles sont dues le plus souvent à la sécheresse; il suffit, en effet, de la cessation prématurée des pluies pour faire manquer la récolte du riz, qui constitue la presque seule alimentation des indigènes. Au début du XIXe siècle, la seule ville de Madras perdit 200.000 habitants sur 500.000 et en 1866, à Orissa seulement, il est mort de faim un million d'hommes.

○

Les races de « gallinacées » sont très nombreuses et diversement appréciées. Les poules de Houdan sont très estimées; de grande taille, de plumage blanc et noir, leur chair est excellente et leurs qualités de pondeuses de premier ordre.

○

Le poids d'une abeille libre de toute charge est en moyenne de 907 dix-millièmes de grammes. Mais chargée du butin fait sur les fleurs, son poids triple presque et s'élève à 0 gr. 252. Donc en certains cas une abeille transporte dans les airs deux fois son propre poids. Un essaim qui pèse en moyenne 2 kilos se compose donc d'environ 22.000 abeilles.

○

Le département du Vaucluse a une curieuse particularité : un de ses cantons, celui de Valréas, est enclavé dans un département voisin, la Drôme.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Nous avons exposé plus d'une fois le rôle joué par les modèles réduits dans les débuts de l'aviation.

S'il est vrai que la vie est un éternel recommencement, les mêmes faits doivent revenir de temps en temps le rappeler.

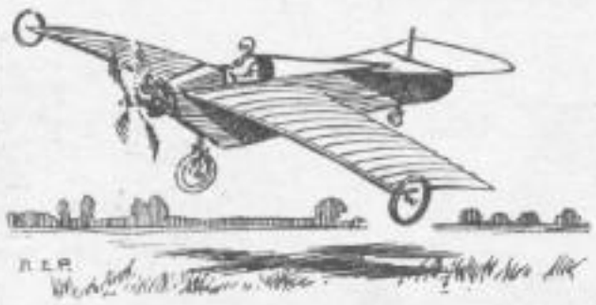
Et voici qu'un grand constructeur d'automobiles vient de se lancer dans l'aviation. Pour étudier un modèle destiné à la course, il a utilisé une maquette volante.

La construction de cette maquette a été confiée à un spécialiste du genre, qui a réalisé un superbe modèle réduit équipé d'un petit moteur à essence. Ce genre d'étude a l'avantage de pouvoir à la fois voler et être passé au tunnel aérodynamique.

LES DÉBUTS DE R. E. P.

L'avion rouge R. E. P. *de 1907 a été construit par un des premiers apôtres de l'aviation : Robert Esnault-Pelterie.*

Dès 1903 R. E. P. *étudie le vol en essayant de reproduire les expériences des Wright. Il n'obtient pas le succès désiré et cherche alors une autre solution.*



Les planeurs Wright sont, en quelque sorte, des ailes volantes ; Esnault-Pelterie reprend l'idée de Pénaud en y ajoutant un fuselage et un gouvernail. De plus, il invente un moteur à cylindres « en éventail » qu'il place sur son aéroplane, un monoplan haubanné. Le fuselage est supporté, au sol, par deux roues placées en tandem et, comme l'avion au repos penche naturellement à droite ou à gauche, une roue est placée à chaque extrémité d'aile. Ainsi, au départ, il faut d'abord trouver la ligne de vol et l'équilibre évite au pilote de cabrer trop tôt.

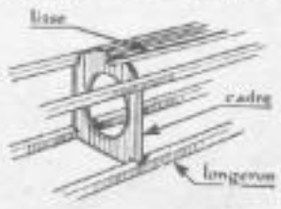
En 1907 l'avion est prêt. Il roule et fait quelques bonds mais manque de stabilité.

Un essai, le 8 juin 1908, faillit être fatal. Ce jour-là, Esnault-Pelterie volait bien et, sa démonstration terminée, s'apprêtait à atterrir. Mais la manette d'avance à l'allumage, par laquelle se commandait la vitesse de rotation du moteur, était placée assez loin du pilote. Celui-ci, tout à la manœuvre des gouvernails, ne pouvait l'atteindre. Son piqué vers le sol eut pour effet d'augmenter la vitesse de l'appareil qui reprit de la hauteur d'un seul bond. Nouvel essai avec le même résultat, vitesse accrue et nouveau bond en l'air. L'avion parcourut ainsi près de 1.200 mètres pour se retrouver à près de 30 mètres de hauteur, choses formidables pour l'époque.

L'incident se termina par un accident dans lequel l'aéroplane fut presque détruit, tandis que son pilote s'en tirait heureusement avec quelques fortes contusions.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

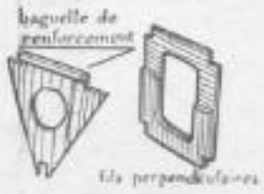
Le fuselage fuseau ou cabine comporte des cadres (ou couples) et des longerons. Les cadres donnent la forme en épaisseur et les longerons réunissent les cadres. Il faut un minimum de trois longerons.



Les longerons sont en balsa, en sapin, en tilleul, en spuce ou en rotin, de section rectangulaire, carrée ou ronde.

Pour le fuselage de section ronde ou ovale, on obtient une meilleure forme extérieure en ajoutant des lisses entre les longerons. Les lisses serviront seulement à supporter le revêtement; elles seront très minces.

Les cadres seront découpés dans du balsa de 15/10 ou 20/10 d'épaisseur en ayant soin de mettre toujours le fil du bois dans le sens de la hauteur. Si l'on veut obtenir plus de solidité on collera, en travers du fil du bois, une petite baguette à l'endroit faible. Le cadre est ajouré au centre pour laisser passer le caoutchouc-moteur et pour enlever du poids. Pour les couples avant et arrière on collera deux épaisseurs à fils perpendiculaires ou on découpera le cadre dans du contre-plaqué.



SPORTS

Le grimper

Le grimper, ou plutôt les grimpers — car il existe plusieurs façons de s'élever — est presque oublié en dehors des salles de gymnastique scolaires. C'est un grand dommage, car cette partie de l'athlétisme est très amusante, et une des plus profitables au sportif qui en général a tendance à négliger les muscles du haut de son corps.

Pourtant, on a de multiples occasions de s'exercer au cours des promenades du dimanche ou du jeudi : ce sont d'abord les arbres — mais avec eux il faut faire très attention d'utiliser des branches suffisamment grosses et bien vivantes ; de plus, il est interdit de monter aux arbres dans les forêts domaniales à cause des vilains garnements qui autrefois exerçaient leurs talents à dénicher les petits oiseaux.

Il y a surtout les rochers, du moins pour ceux qui habitent des régions favorisées à ce point de vue. Cela demande un très long apprentissage, mais combien profitable! Chaque fois que je vais à Fontainebleau, je reviens avec des courbatures partout, et je ne m'en plains pas, car les courbatures prouvent toujours qu'on a fait travailler des muscles qui s'endormaient. Et, quand la fatigue est passée, on se sent merveilleusement « en forme ».

TIMBRES-POSTE

GRANDE-BRETAGNE

La Grande-Bretagne est l'un des pays à avoir émis le moins de variétés de timbres; ils ne sont d'ailleurs pas très recherchés des collectionneurs, ils ont en effet beaucoup de défauts; d'abord peu variés ils représentent toujours des effigies : la reine Victoria, Edouard VII, Georges V et Georges VI; pendant son court règne, Edouard VIII (aujourd'hui duc de Windsor) parut sur une petite série de 4 timbres.

Les timbres neufs sont très chers, les oblitérés souvent bon marché, mais les oblitérations sont grasses et sales; il est en outre difficile de les laver, les couleurs passant à l'eau. Malgré tout cela cependant il faut rechercher les timbres anglais, avec un peu de patience on peut trouver d'assez bons exemplaires parmi les oblitérés; l'ensemble d'une série fait bel effet car les couleurs sont variées. Depuis les effigies de Georges V les couleurs sont plus solides, elles sont indélébiles sur les nouveaux timbres gravés, les oblitérations aussi sont moins épaisses.

Les timbres-taxe, peu nombreux, sont presque tous bon marché à l'état oblitéré.

SYLVAIN LE PÊCHEUR ET LE GRAND LOUP ROUGE

Émile était malade et Louis souvent allait lui tenir compagnie. Dès que Louis entra ce jour-là, Émile lui dit :

— Louis, raconte-moi l'histoire de Sylvain le pêcheur, la belle histoire que le père Templier t'avait apprise.

— Si tu veux, dit Louis qui réfléchit un instant.

« Il y avait une fois un pauvre pêcheur que l'on appelait Sylvain, il était jeune et fort et habitait sur le bord de la mer, dans une petite maison basse qu'il avait construite lui-même, les jours où il faisait trop mauvais pour prendre la mer. Comme il était brave et travailleur il vivait heureux, il vendait à la ville voisine le produit de sa pêche. Ceci se passait il y a longtemps, très longtemps, et dans cette ville se trouvait un château habité par un roi.

— Il était très méchant, n'est-ce pas? demanda Émile.

— Oui, très méchant, les habitants de la ville tremblaient devant lui, tous ceux aussi qui vivaient au château; il brutalisait même sa femme et ses enfants. Son plaisir favori était la chasse. Il partait tous les jours monté sur un cheval noir, tout seul, et il parcourait les grandes forêts de son royaume, tuant tous les animaux qu'il rencontrait, pour le seul plaisir de tuer. Il faisait ainsi des carnages de lièvres, de chevreuils et de sangliers, toutes ces bêtes abondaient dans les bois; il n'épargnait pas les oiseaux. Sa joie était de blesser une bête et de l'épuiser ensuite à la course. Il réglait alors le galop de son cheval sur la vitesse du pauvre animal, jusqu'à ce que celui-ci s'arrête, à bout de son souffle et de son sang. Le roi sautait à bas de son cheval et plongeait un poignard dans le cœur de la bête.

— Comme il était méchant! soupira Émile.

— Dans la forêt il y avait aussi des loups, attirés sans doute par le gibier tué par le roi.

— C'est Ugolin qu'il s'appelait, je crois!

— Oui, le roi Ugolin! Ces loups étaient peu nombreux et se mettaient rarement en bandes; Ugolin aimait les pourchasser. Un jour, il blessa un loup au pelage fauve, un superbe animal élancé et fin, qui prit la fuite d'un bond, malgré une blessure à la patte. Le roi le poursuivit. Il voyait le loup à cent mètres devant lui, suivant un sentier tracé entre un fouillis de plantes. La bête était intelligente et rusée, Ugolin n'était qu'une brute; tout à coup la bête sauta dans un fourré et disparut ainsi à la vue du roi.

— C'est bien fait! assura Émile satisfait.

— Ugolin ne trouva plus le loup. Il eut beau chercher, fouiller, couper à grands coups de sabre dans les taillis, il ne vit plus trace de bête. Pourtant la forêt finissait tout près, il y avait un espace vide, large de vingt pieds, puis la côte et la grande mer. La maison de Sylvain était proche, sur le seuil le pêcheur réparait ses filets. Il vit venir le roi, rouge de colère, ivre de fureur, il lui demanda s'il avait vu le loup.

« — Quel loup? avait fait Sylvain.

« — Un grand loup rouge, répondit le roi.

« Sylvain dit qu'il n'avait rien vu, alors le roi se fâcha davantage, insulta le pêcheur, le menaça, prenant prétexte qu'il ne s'était pas levé pour lui parler.

— Ce n'était tout de même pas de la faute à Sylvain si le loup partit, murmura le malade.

— Bien sûr! mais le roi dit quand même à Sylvain :

« — Je reviendrai demain ou un autre jour, et si tu n'as pas retrouvé le grand loup rouge, je te conduirai dans mes prisons où tu seras pendu.

« Puis il partit au galop. Sylvain aussitôt alla à la recherche du loup; il savait bien que le roi était capable de le faire pendre. Juste à l'orée du bois, il vit des traces de sang sur les herbes, et il put retrouver la bête. Elle était cachée dans une grotte de la côte. Le loup léchait sa blessure, une balle lui avait traversé la cuisse.

« Sylvain s'approcha sans crainte, lui parlant tout doucement, et le loup se laissa caresser par lui. Puis il l'amena dans sa maison pour le soigner; les os n'étaient pas touchés, la blessure serait vite guérie. Quand il eut bien enveloppé la patte dans un pansement, la bête lui lécha les mains et Sylvain lut dans ses yeux, qui ressemblaient aux yeux des hommes, beaucoup de reconnaissance. Sylvain aimait déjà cet animal jeune, fort et sauvage comme lui, aussi ne savait-il comment faire, car il avait peur d'être pendu.

« Il ne voulut pas penser à cela; d'ailleurs plusieurs jours passèrent sans que revienne le roi et Sylvain allait de nouveau à la pêche et à la ville. Il laissait le loup en liberté ; il restait dans sa maison, comme un bon chien fidèle, quand le pêcheur était présent. Quand Sylvain partait, l'animal allait vagabonder dans les bois; le soir il revenait et se couchait sur le seuil de la porte.

— Quand on est petit on nous fait avoir peur des loups, protesta Émile. Pourtant, ils ne sont pas méchants.

— Quelquefois peut-être, mais pas celui-là. Enfin, un jour que Sylvain se trouvait encore devant sa porte, préparant ses lignes et ses filets, le roi revint, le loup était justement à l'orée du bois, quand il aperçut Ugolin il s'enfonça vivement dans la forêt. Sylvain le vit s'enfuir; il éprouva de la tristesse mais ne dit rien. Il pensa seulement que les rois étaient des tyrans qui tuaient les hommes parce qu'ils ne trouvaient pas les loups perdus.

« — As-tu trouvé mon grand loup rouge? demanda Ugolin.

« — Je ne l'ai pas vu, répondit Sylvain.

« — Alors, tu sais ce que je t'ai promis?

« — Je sais! fit le pêcheur.

« Le roi sauta à bas de son cheval. Il avait en mains un pistolet et une grosse corde.

« — Je vais t'attacher au cheval, dit-il. Si tu ne cours pas assez vite, il te traînera dans les chemins.

« Sylvain eut peur du pistolet que le roi braquait sur lui et il se leva. C'est à ce moment qu'il aperçut que tout le long de la forêt il y avait des loups, une bande, une meute; devant eux, comme un chef, se tenait le grand loup rouge. Le cheval du roi, à la vue des fauves, s'enfuit au triple galop. Le roi se retourna et vit à son tour la meute qui venait de s'ébranler et se dirigeait vers lui. Il s'épouvanta et voulut fuir, mais déjà il était cerné. Sylvain aussi se trouvait au milieu du cercle qui se refermait et crut qu'il serait dévoré. Mais, au moment où les fauves hurlant ensemble se précipitaient vers eux, le grand loup rouge vint auprès de lui et la meute se rua sur Ugolin. Il fut dévoré en un instant. Les loups retournèrent dans la forêt, sauf le grand loup rouge qui resta avec Sylvain.

— C'est bien fait pour le méchant roi, assura Émile.

— Personne ne sut jamais ce qu'était devenu Ugolin. Sylvain garda le secret toute sa vie. Le pays fut plus heureux, les habitants se reprirent à espérer et à vivre, et le grand loup rouge resta le fidèle compagnon du pêcheur.

— Le père Templier connaissait de belles histoires, murmura Émile, je me demande où il avait appris tout ça.

— Je crois bien qu'il les inventait, dit Louis.

René Renne.
(La Côte.)

VARIÉTÉS

MÉTAPHORE

Quelle est l'expression de langage représentée?

DEVINETTES

Qu'est-ce qui commence l'existence, qui finit la soirée, qu'on ne trouve ni à midi, ni à minuit, mais qu'on rencontre deux fois dans une heure?

Qu'est-ce qu'on voit à la pointe du jour, en Champagne ou à l'église?

Qu'est-ce qui régale l'homme et dégoûte le bœuf qui pourtant s'y destine?

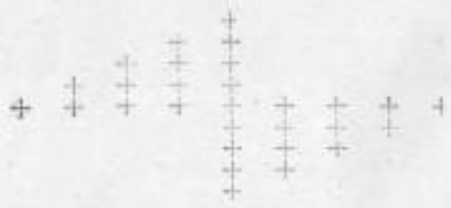
Qu'est-ce qui fait jaillir la flamme quand on le presse, bien qu'il ne contienne que du vent?

Qui peut aller de Paris à Marseille sans changer de place et sans jamais s'arrêter?

LOGOGRIPHE

En quatre lettres, je fais rire tous ceux qui me possèdent, et je suis la chose la plus enviable bien qu'on ne puisse m'acheter. Mais si l'on supprime ma tête, je ne suis plus que le plus bête des volatiles, alors que ma tête et ma queue réunies forment le nom de l'ami dont chacun de nous a le plus de mal à se séparer.

MOTS EN TRIANGLE



1. Au cœur d'un trône. — 2. Seul sur une carte. — 3. Celui qui en connaît un peut représenter tout ce qui est beau. — 4. Instrument de défense ou d'attaque. — 5. Objet du culte généralement en or. — 6. Sans compagnon. — 7. Affirmation. — 8. Pronom personnel. — 9. Au cœur d'une forêt.

MOTS EN TRIANGLE

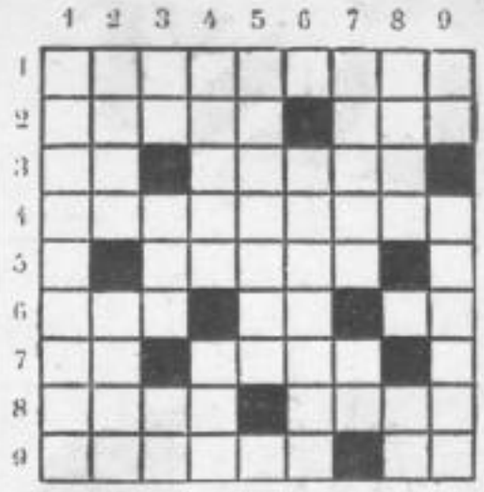
1. Province française qui ne l'était plus avant la guerre. — 2. Plante grimpante qui gêne la marche des pionniers dans les forêts vierges. — 3. J'espère que chacun de vous l'est à la maison comme à l'école. — 4. Quadrupède domestique qui est plus têtu que bête. — 5. Adjectif démonstratif. — 6. A la fin de tous les précédents.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Voulez-vous un bon STYLO ?
Oui !
Alors envoyez-nous **13** fr. et vous recevrez aussitôt le
« STYLO DE JANOT »

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 180

Horizontalement. — 1. Science où on apprend à étudier les figures et à mesurer les surfaces. — 2. Divagues sans savoir où tu veux aller. Direction. — 3. Métal jaune. Qui rend de grands services. — 4. Ils étudient les roches et la composition du sol de la terre. — 5. Prouve qu'il est capable de mouvement. — 6. C'est en les additionnant qu'on vieillit. Petit fleuve côtier de France. Animé par un moteur. — 7. Lettre grecque. Trouble du sang qui donne des boutons quelquefois assez gros. — 8. Exclamation de surprise. Verbe auxiliaire très employé. — 9. Il faut souvent en faire beaucoup avant d'arriver à un bon résultat. Coutumes.



Verticalement. — 1. Il étudie tout ce qui se passe à la surface de la terre. — 2. Élan d'un navire dont on a déjà stoppé le moteur. Ne reconnais pas une accusation comme vraie. — 3. Conjonction de coordination. Décors somptueux. Canton de la Côte-d'Or. — 4. Sorte de disque en pierre très dure qui sert à aiguiser. Petit recueil de bons mots. — 5. Poche naturelle qui sert à la digestion. — 6. Sortes de gros lézards aux belles couleurs, dont les Brésiliens font leurs délices. — 7. Lue une seconde fois. Conjonction de coordination. — 8. Vieux poète grec. Petit ruisseau. — 9. Agent de liaison. Non accompagnées.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 179

Horizontalement. — 1. Avantages. — 2. Mima. Gela. — 3. Étés. Élut. — 4. Son. — 5. Intentais. — 6. Cou. T. S. F. — 7. Image. — 8. Légal. — 9. Nieraient.

Verticalement. — 1. Américain. — 2. Vit. No. — 3. Ami. Tu'le. — 4. Nasse. Mer. — 5. On. Aga. — 6. Agent. Gal. — 7. Gel. Atèle. — 8. Élu. Ia. — 9. Satisfait.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 179

DESSIN MYSTÉRIEUX
Elysée Reclus

Logogriphe. — Délire. — Lire. — Ire. — Elide. — Ré.

Charade. — Thé - Lait - Gras - Feu (Télégraphe).

Acrostiche double

P	I	O	n
A	I	R	e
R	a	G	e
E	a	U	x
S	I	E	n
S	o	I	n
E	I	L	e

Anagrammes. — Trépas - Espart - Prêtas - Pâtre. — Loupes - Poules - Souple.

LE COURRIER DE JANOT

Jean Prenant, Dissay : Nous avons fait il y a peu de temps, un concours « Mon École » dont nous donnerons les résultats sitôt que la publication des récits sera terminée. Sans violer le secret professionnel on peut dire que *Mon Camarade* a plusieurs dizaines de milliers de lecteurs. Ce qui est beaucoup, mais pas encore assez. Nous ne serons contents que lorsque nous compterons par centaines de mille.

Gérard Poncet, Arroux : Je suis content que notre journal te plaise tellement que tu voudrais que les histoires ne changent jamais. Mais tout le monde n'est peut-être pas de ton avis.

Pierre Peyronnet, Villejuif : Merci de ton amusante histoire comique que je transmets à ces messieurs-dames de la rédaction.

Jack Pratt, Rivarennes : Les histoires que tu aimes le mieux sont *Jim Mystère, Tom Sawyer, La Mort du loup.* Merci de tes compliments.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE :** Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE :** Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e **SÉRIE :** Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger..	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

RUSES D'APACHE

Apache est devenu un mot courant. En Europe on traitera un horrible bandit d'« apache », avec mépris. Par contre on dira avec admiration que M. X..., pour chasser le canard sauvage, déploie des « ruses d'apache ».

Vous connaissez un peu les vrais Apaches. Ces Indiens ont descendu toute l'Amérique du Nord à la recherche de civilisations plus riches, telles que celles des Toltèques et des Mayas qui ont dû, à leur tour, devant ces hordes pillardes et cruelles, fuir vers le Sud. De sorte qu'au XVIIe siècle les Apaches se trouveront en face des Espagnols s'installant au Mexique. Sauvages cruels devant civilisés cruels... Pour qu'on leur pardonne leurs propres cruautés, les Espagnols feront par le monde une très mauvaise réputation aux Apaches. Seulement les Apaches avaient aussi quelques qualités — qualités qui manquent aux modernes gangsters.

Rusés d'Apaches? Mais tous les Indiens étaient rusés. Si pour le combat les Apaches approchaient cachés derrière des branchages, pour la chasse beaucoup d'Indiens recouverts de peaux de bêtes imitaient si bien les mouvements de ces bêtes vivantes — leurs cris aussi — qu'ils pouvaient s'approcher des autres sans être reconnus; on a même vu des guerriers employer cette ruse pour la guerre et se costumer en loups.

Habileté Comanche. Ces merveilleux cavaliers s'accrochaient au flanc de leurs chevaux qu'ils laissaient courir nus, à l'aventure, comme des chevaux sauvages; cachés à la vue des ennemis ou du gibier par le corps du cheval, ils ne tiraient qu'au dernier moment et toujours dans cette position incommode mais qui les protégeait. Les Comanches avaient des peaux sèches qu'ils faisaient battre l'une contre l'autre (comme des tôles pour faire le bruit du tonnerre au théâtre) : les chevaux des ennemis se cabraient, désarçonnant les cavaliers. Ou bien les Comanches fonçaient, la nuit, sur un camp, renversaient les tentes sans tuer personne, sans emporter quoi que ce soit... Mais au vacarme les chevaux s'étaient enfuis du camp, et les Comanches n'avaient plus qu'à les rattraper à quelques kilomètres de là.

S'il est rusé, l'Indien sait être brave. On l'a admiré à la guerre. Il est le même à la chasse. Il attaque l'ours au couteau, attend le moment où la puissante bête se redresse et ouvre les bras, pour lui planter l'arme en plein cœur. La moindre hésitation ou maladresse lui serait fatale.

Suivre une piste comme le fait chaque jour l'Indien est une besogne qui demande une attention et une intelligence extraordinaires. L'animal sans méfiance a souvent le pas léger, mais la plus faible empreinte révélera à l'Indien quel animal l'a faite et quand il est passé. L'homme, qui est prudent, efface ses traces; sur le sentier de la guerre il garnit ses chaussures de queues qui balayent le sol, mais nul ne s'y trompe. Une tribu, poursuivie, a fait flamber derrière elle la savane : sous les cendres l'ennemi suivra son passage.

Il y a aussi les traces qu'on laisse volontairement. Celles-là aussi, l'Indien saura les reconnaître et en comprendre le langage; les « signes de la piste » sont aussi clairs pour lui que nos poteaux indicateurs. Ce n'est pas un animal qui a pu griffer ce tronc d'arbre, amener deux pierres ainsi l'une sur l'autre, ou couper ces brins d'herbe — c'est un ami. La touffe d'herbe en travers de la piste veut dire : danger. Elle indique aussi une date car en l'examinant l'Indien saura quand elle a été arrachée. Une fourche avec un caillou plat posé dessus donne la direction à suivre; et ces trois petites fourches posées à leur tour sur la pierre disent : à trois jours de marche. Un tas de silex : nous avons campé parce que l'un de nous était malade. Un cercle de pierres avec, au centre, une pierre éclatée : la pointe de celle-ci désigne une source.

Les Indiens correspondaient aussi par signaux lumineux : ils découvraient ou cachaient un feu au moyen d'une couverture — faisant ainsi des « longues » et des brèves comme les signaux *Morse* de notre télégraphe. Quand les deux camps ne pouvaient se voir, ils communiquaient entre eux par des sons frappés sur un tambour, selon un alphabet du même genre.

Tant qu'il n'est pas « en famille », c'est-à-dire au camp avec les membres de sa tribu, l'Indien ne parle guère, il s'exprime par signes comme les sourds-muets. Pour se présenter, le Comanche, qui croit avoir le serpent pour ancêtre, imitera le glissement de l'animal. La façon de porter sa couverture permet aussi à un homme de faire connaître son âge, ses intentions, ses sentiments. Et vous ne pouvez imaginer combien de choses on peut exprimer avec deux mains. Il y a des moines, les Trappistes par exemple, qui volontairement ne parlent qu'avec les mains. Leur langage n'est pas aussi rapide ni aussi expressif que celui des Indiens de l'Ouest. Pour demander « quel âge avez-vous? » l'Indien décompose ses gestes comme suit : « Vous — hivers — Combien. *Vous* c'est son index pointé vers votre corps. *Hivers,* il tape ses deux mains comme quand il fait froid. *Combien,* il a l'air de compter sur ses doigts. Au lieu de dire : « Salut », l'Indien dessine avec son doigt sur sa poitrine l'emplacement de son cœur, puis lève la main au ciel; ce qui veut dire très aimablement : mon cœur est avec vous et avec Dieu.

A votre tour maintenant d'inventer un langage par signes!

Quelques traits ou figures peints sur une peau de bison servent à l'Indien de calendrier. Mais il n'inscrit sur ce calendrier qu'un seul événement par an; sa sagesse lui indique quel est l'épisode digne d'être retenu. Un tel calendrier où une spirale de dessins part du centre pour aller jusqu'au bord peut durer des dizaines d'années. Nous possédons un calendrier sioux qui embrasse une période de soixante-dix ans. Voici quelques dates et la façon de représenter les événements : 1800, trente petits traits noirs (trente Sioux ont été tués par les Indiens Corbeaux) — 1802, un fer à cheval (les Indiens ayant pris des chevaux aux Américains sont surpris de voir que leurs sabots sont ferrés) — 1804, un calumet (l'année du grand conseil entre les tribus amies) — 1811, ayant cerné un groupe d'Indiens Mandans, les Sioux les ont tués : des points (les Mandans) au milieu d'un cercle (ils ont été cernés) — 1813, une bouche envoyant des postillons (l'hiver très froid avait amené une épidémie de coqueluche), etc... Ce calendrier devrait nous rendre plus modestes, nous que les journaux ont malheureusement habitués à une ou plusieurs nouvelles sensationnelles *par jour!*

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.870.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

DELANNAY ET PAT O'BRIEN DE LA POLICE CANADIENNE, POURSUIVENT UN VOLEUR BUTLER, QUI A ENLEVÉ UNE CAISSE D'OR A FOU-VOLANT ET BLESSE MICRO.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

SUR LE PONT DU "TRIPE À LA MODE" LE PROFESSEUR HUMERUS FAIT MINUTIEUSEMENT LE POINT AVEC UN SEXTANT PERFECTIONNÉ

LE PROFESSEUR EXPLIQUE À L'ASTUCIEUX BEGONIA QUE SELON SES CALCULS LE NAVIRE DOIT AUJOURD'HUI MÊME PASSER L'ÉQUATEUR

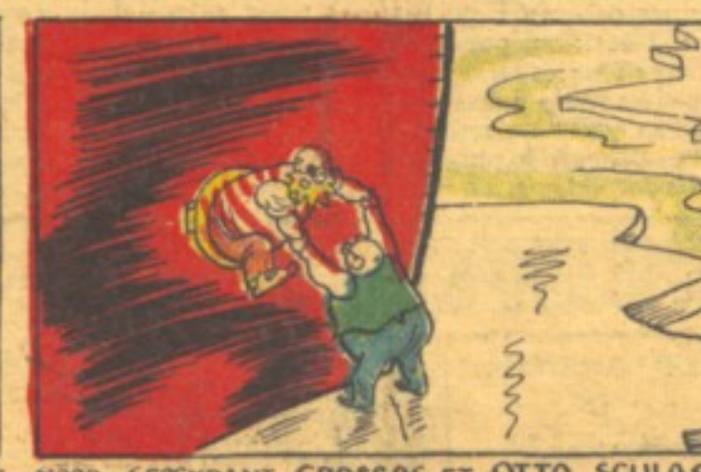
POUR PROUVER LE BIEN FONDÉ DE SES CALCULS LE PROFESSEUR SE MET EN MAILLOT DE BAIN SUR LE PONT POUR PRENDRE UN BAIN DE SOLEIL.

MALGRÉ LES CALCULS DU PROFESSEUR LA NEIGE TOMBE À GROS FLOCONS. L'ASTUCIEUX BEGONIA A QUELQUES DOUTES SUR LES CALCULS D'HUMERUS

CEPENDANT LE BATEAU EST ENTRÉ DANS UNE ZONE OU LES OURS BLANCS SE PROMENENT SUR DES ICEBERGS LES DOUTES DE BEGONIA AUGMENTENT

APERCEVANT LA GLACE QUI ENTOURE LE NAVIRE GROSSAC ET OTTO SCHLASS RUMINENT DES PROJETS D'ÉVASION

APRÈS TROIS HEURES DE CALCULS HUMERUS DOIT RECONNAITRE QU'IL A COMMIS UNE LEGÈRE ERREUR LE BATEAU N'EST PAS PASSÉ À L'ÉQUATEUR MAIS AU PÔLE



NORD CEPENDANT GROSSAC ET OTTO SCHLASS PASSANT À TRAVERS UN HUBLOT ONT RÉUSSI À QUITTER LEUR PRISON

ET QUAND HUMERUS ET BEGONIA METTENT LE PIED SUR LA GLACE, DEUX OMBRES REDOUTABLES SE DRESSENT DERRIÈRE EUX.

N° 181

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 18 MAI 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT DANS LE TEMPLE. ILS RETROUVENT LE PROFESSEUR MAIS NON JIM. TOUS TROIS PARTENT À SA RECHERCHE.

L'INQUIÉTUDE DE BOB ET DU PROFESSEUR ÉTAIT LÉGITIME. CAR ILS NE POUVAIENT DEVINER QUE SI JIM S'ÉTAIT DIRIGÉ AVEC UN INCONNU, VERS LE TRÉSOR C'ÉTAIT DANS LE BUT DE PROFITER DE SA CUPIDITÉ POUR L'AMENER À DÉLIVRER LE PROFESSEUR. ILS NE POUVAIENT DAVANTAGE SOUPÇONNER LE DRAME QUI S'ÉTAIT JOUÉ SUR LE PONT DE BOIS. AUSSI LORSQU'ILS ARRIVÈRENT À CET ENDROIT LEUR ANGOISSE S'ACCRUT....

MAIS SOUDAIN UN BRUIT DE PAS SE RÉPERCUTA SOUS LES VOÛTES SONORES DE CE SOUTERRAIN... LE BRUIT SEMBLAIT VENIR DE L'AUTRE CÔTÉ DU GOUFFRE OÙ LA PASSERELLE S'ÉTAIT EFFONDRÉE!

UN INSTANT PLUS TARD JIM TRAVERSAIT LE RAVIN DE L'AUTRE CÔTÉ DUQUEL IL ÉTAIT PRISONNIER. FLÈCHE-ROUGE LUI AVAIT LANCÉ UN BOUT DE SON LASSO ET C'EST À LA FORCE DES POIGNETS QU'IL FRANCHIT LE GOUFFRE.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il était parti avec deux camarades dans une île près de leur village, rêvant de devenir des pirates. Après maintes aventures ils étaient rentrés dans leur famille. Tom a une petite amie, Becky, avec qui il est en froid et ils se jouent de vilains tours. Il lui faut aussi se faire pardonner de sa tante.*

Chapitre XIX

LE RÊVE *(suite)*

Il retrouva Amy bavardant sans répit, le cœur en joie, mais lui ne disait plus un mot, n'entendait plus ce qu'on lui disait et répondait toujours à côté de la question. Sa pensée le ramenait toujours vers le banc derrière l'école et il finit par y retourner pour voir à nouveau le si détestable spectacle. Il ne pouvait pas s'en empêcher et, ce qui le rendait plus furieux encore, c'est que Becky ne semblait pas faire attention à lui. Il se trompait : Becky le voyait bien et elle savait qu'elle gagnait la bataille, et qu'à son tour, il était malheureux comme elle l'avait été. Bientôt,

Tante Polly considéra la loque qui avait servi de vêtement à Tom pendant ses journées de piraterie.

le bavardage d'Amy devint si intolérable à Tom, que pour se débarrasser d'elle il lui raconta qu'il avait à régler de nombreuses affaires, des affaires pressées et qu'il n'avait pas de temps à perdre. Mais ce fut en vain. Amy continuait à bavarder, tandis que Tom pensait :

— Qu'est-ce que je ferais bien pour m'en débarrasser ?

Enfin, il réussit à s'échapper :

— Si encore c'était un autre, grommelait Tom en s'éloignant. Un autre, il n'en manque pas dans toute la ville! Mais ce petit gommeux d'Alfred, toujours si bien habillé et qui se croit noble!... Ne t'en fais pas, mon bonhomme, je t'ai rossé la première fois que je t'ai vu, je te rosserai encore, ça ne traînera pas, je t'attraperai bien un de ces jours!

Et il se mit à mimer un combat fantastique, flanquant des coups de pied et lançant des coups de poings à droite et à gauche, en l'air :

— Tiens, prends ça et puis celui-là... tu as ton compte? Tiens, prends encore ce coup-là! Ça t'apprendra, mon bonhomme!

Et naturellement, cette bataille imaginaire se termina à son entière satisfaction. Il était midi, le vainqueur regagna sa demeure. Il ne pouvait plus supporter de retrouver les amabilités d'Amy, ni d'assister au manège de Becky. Celle-ci d'ailleurs recommença à examiner les images avec Alfred, mais comme Tom ne venait pas, cette occupation cessa de présenter le moindre intérêt. En vérité, elle commençait à se sentir toute triste et elle regrettait d'être allée si loin. Quant à Alfred, il ne savait comment dissiper la mélancolie qu'il voyait sur le visage de sa petite amie et il se rendait compte qu'il perdait du terrain.

— Oh! quelle belle image! regarde comme elle est belle, celle-là!

— Tu m'ennuies. J'en ai assez de ces images, s'écria-t-elle tout à coup, et, perdant contenance, elle éclata en sanglots.

Alfred aurait bien voulu la consoler, mais il s'attira une bourrade brutale :

— Va-t'en!... Laisse-moi tranquille! Je te déteste!

Le pauvre Alfred tout ébahi se demanda ce qu'il avait bien pu faire. Car c'était bien Becky qui lui avait demandé de regarder avec lui ces images pendant la récréation, et la voilà qui se sauvait en pleurant! Il se réfugia dans la salle de classe déserte, vexé et triste. Il ne fut pas long à comprendre ce qui s'était passé : Becky s'était servie de lui pour se venger de Tom Saywer. Il était loin d'avoir conservé beaucoup de sympathie pour ce dernier et il souhaitait trouver dans cette aventure la possibilité de se venger à son tour sans courir trop de risques. Le livre de vocabulaire de Tom lui tomba sous les yeux : voilà l'occasion qu'il cherchait. Il ouvrit soigneusement le livre à la page de la leçon du jour et renversa l'encrier dessus. Becky, qui précisément le regardait derrière la fenêtre à ce moment, fut témoin de cette vilaine action, mais elle se retira sans avoir été vue. Son intention était d'aller trouver Tom chez lui et de lui raconter tout. Tom lui en serait reconnaissant et ce serait la fin de leur brouille. Pourtant, avant d'arriver à la maison, elle changea d'avis. La manière dont Tom s'était comporté pendant qu'elle parlait de la partie de pique-nique lui revint en mémoire et la remplit de colère. Tant pis, il serait puni pour le vocabulaire abîmé, il méritait bien d'être détesté pour toujours.

Chapitre XX

L'ÉCORCE DE SYCOMORE

Tom rentra à la maison de fort mauvaise humeur et les premières paroles que sa tante lui adressa lui montrèrent qu'il n'était pas au bout de ses peines.

— Tom, je t'arracherai la peau tout vivant.

— Qu'est-ce que j'ai fait, ma tante?

— Ce que tu as fait! Il ose le demander. Je vais chez Mme Harper, comme une vieille imbécile, lui raconter ton rêve et comptant lui river son clou, et qu'est-ce que j'apprends? J'apprends que Joë lui a raconté comment tu étais venu ici mercredi et avais écouté tout ce que nous avions dit ce soir-là. Ah! je me demande ce que deviendra un enfant capable de faire des choses pareilles. Je suis malade à l'idée que tu as pu me laisser aller chez Mme Harper, me laisser couvrir de ridicule sans m'avoir dit un seul mot...

Les choses prenaient pour Tom un aspect nouveau. Son invention du matin lui avait paru une bien bonne et ingénieuse plaisanterie, et maintenant il sentait que c'était un acte misérable... indigne... La tête baissée il resta un moment sans parler, puis il dit :

— Ma tante, je regrette beaucoup ce que j'ai fait, je n'ai pas réfléchi.

— Non, tu ne réfléchis jamais. Ah! mon enfant, tu ne penses jamais qu'à ce qui te fait plaisir. Tu as bien pensé à faire en pleine nuit tout ce trajet de l'île Jackson, pour venir rire de notre peine et tu as bien pensé à me jouer un tour en me racontant un mensonge avec cette histoire de rêve, mais tu n'as pas pensé une minute au chagrin que nous pouvions avoir et à nous l'épargner.

— Je reconnais, ma tante, que j'ai été bien méchant, mais je te jure sincèrement que je n'ai pas voulu l'être et que je ne suis pas venu mercredi soir pour me moquer de toi.

— Alors, pourquoi es-tu venu?

— J'étais justement venu pour te dire de ne pas t'inquiéter à notre sujet, que nous n'étions pas noyés.

— Tom, Tom, je serais la femme la plus heureuse du monde si je pouvais croire que tu as eu une telle pensée! Seulement, tu ne l'as pas eue, et tu le sais bien, Tom.

— Si, ma tante, je l'ai eue.

— Tom ne mens donc pas, tu ne fais qu'aggraver ton cas.

— Je ne mens pas, ma tante, c'est la vérité, je voulais t'empêcher de te chagriner, c'est pour cela que je suis venu.

— Je donnerai tout au monde pour te croire, et cela te rachèterait d'une quantité considérable de péchés. Cela m'aurait fait tant de plaisir que tu sois venu vraiment pour cela. Mais ça n'a aucun sens, car tu me l'aurais dit.

— Mais si, ma tante. Mais quand tu as parlé d'enterrement, c'est à ce moment-là que m'est venue l'idée de surprendre tout le monde en nous cachant dans l'église, et si j'avais parlé, toute cette merveilleuse combine aurait raté. C'est pour cela que j'ai remis le morceau d'écorce dans ma poche et que je me suis tenu tranquille.

— Quel morceau d'écorce?

— Mais celui sur lequel j'avais écrit pour te dire que nous étions devenus des pirates. Ah! j'aurais bien voulu que tu te sois réveillée quand je t'ai embrassée, je te l'assure!

Les traits de la vieille dame se détendirent et ses yeux s'emplirent de larmes sous le coup de l'émotion.

— Alors, vraiment, tu m'as embrassée, Tom?

— Bien sûr que je l'ai fait.

— Et pourquoi m'as-tu embrassée ?

— Parce que je t'aime beaucoup et que tu gémissais de chagrin, et que ça me faisait de la peine.

(A suivre)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Le deuxième numéro de la revue de nos Clubs, le Castor, *vient de paraître. Bien sûr ce bulletin à la machine à écrire ne ressemble pas à* Mon Camarade, *cela ne l'empêche pas d'être extrêmement intéressant et amusant. Il contient des dizaines de choses tout à fait essentielles à savoir pour les membres de nos Clubs. Je crois que pas un* Club des Amis de « Mon Camarade » *ne peut bien vivre sans lire* Le Castor. *Et c'est pourquoi je demande ici, de la part de Jean Viers, que les Clubs qui n'en ont pas encore fait la demande envoient leur adresse à* Mon Camarade *pour que nous leur envoyions (gratuitement) des exemplaires du bulletin.*

Comme le Castor *est réservé à nos Clubs, je voudrais répéter ici quelques-uns des renseignements qu'il contient et qui j'en suis sûr intéresseront tous nos lecteurs et en particulier ceux qui veulent fonder des Clubs, où encore ceux qui habitent dans une ville où existe un Club dont ils ne connaissent pas l'existence. A ceux qui voudraient avoir l'adresse d'un des Clubs dont je vais parler, je dis qu'il n'y a qu'à écrire à Jean Viers, à* Mon Camarade, *et il leur donnera l'adresse des Clubs de leur ville. Bien entendu, je ne parle pas ici de tous nos Clubs, mais seulement de quelques-uns.*

A Saint-Nazaire nos amis s'appellent les aiglons ; *ils ont une tenue, une tenue uniforme bleu et rouge. Ils ont de beaux jouets comme un croquet, des quilles, etc., et une bibliothèque. Ils édition un journal mural et ont donné le 15 avril une grande représentation théâtrale.*

Dans les environs de Paris le Club des Amis de « Mon Camarade » *de Blanc-Mesnil est un de ceux qui travaillent le mieux (Mme Mathern, 34, rue Royale).*

Le Club a fait un magnifique char pour la mi-carême, de nombreuses sorties, et il projette d'acheter une petite imprimerie scolaire. Une fête a eu lieu le 6 mai, avec exposition et un congrès des Clubs de la région nord de Paris a été organisé avec visite de l'aéroport du Bourget qui est tout près de Blanc-Mesnil.

Les amis de Créteil (Seine-et-Oise) s'appellent les goélands, *et ils font de nombreuses et belles sorties, seuls ou avec d'autres groupes d'enfants.*

A Argenteuil, nos amis portent le joli nom gentil et malin de furets. *Et je suis certain que lorsqu'ils vont se promener le jeudi en forêt de Saint-Germain ils chantent tous en chœur :* Ils courent, ils courent les furets du bois joli *. En dehors des promenades, les furets qui ont une salle de jeux et une cour à leur disposition, font du bricolage, du découpage sur bois, de la peinture. Ils ont un beau jeu de ping-pong.*

Les renardeaux *sont d'Oran, dans l'Algérie ensoleillée, et ils se promènent dans ce beau pays aussi bien à la mer qu'à la montagne. Ils sont très connus dans le pays par les pièces de théâtre qu'ils ont montées et accompagnées de danses hollandaises, russes, espagnoles. Ils sont aussi de très bons chanteurs.*

A Bonneuil (Seine-et-Oise), il y a cinquante-quatre pingouins *qui ont organisé de grandes séances de cinéma. Des séances un peu trop grandes même, car il y a eu un peu de déficit. Avec la belle saison,* les pingouins *font chaque jeudi de belles promenades et la municipalité leur a réservé un coin spécial dans le parc municipal.*

A Monteaux, nos amis ont le nom très poétique de bouvreuils. *Ces vaillants petits se sont faits chiffonniers. Ils ont ramassé de la ferraille dans tout le pays et le prix de vente de ces ferrailles leur a permis d'offrir quelques douceurs à des enfants espagnols, qui sont réfugiés dans le pays.*

Le Club de Nouzonville (qui n'a pas encore choisi de nom d'animal) a l'intention de publier un petit bulletin, ce qui est une très bonne idée. Qu'il ne manque pas en tout cas de m'envoyer ce bulletin quand il sera terminé. Je serai content d'en parler dans ma lettre.

Le Club d'Oissel (qui nous a envoyé de bien jolis dessins reproduits dans le journal) est un club sportif. Il a un ballon et il organise une équipe de football.

Le Club de Revin (Ardennes) aime bien la gymnastique, le chant, et il va se promener dans la belle forêt d'Ardenne où rôdent les sangliers et le fantôme des quatre fils Aymon, changés en rocher au bord de la Meuse.

Le Club de Malaunay (Seine-Inférieure) fait des promenades. Des pélicans *de Cannes ont fait un joli journal, dont j'ai parlé dans une autre de mes lettres. Les amis de Neufmanil, qui est aussi un pays des Ardennes, se sont tout naturellement appelés des* sangliers. *Enfin des Clubs sont en formation, et me demandent de vous adresser un appel à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), Le Muy (Var), Saint-Cyr (Rhône), Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), Montfermeil (Seine-et-Oise), Villemonble (Seine), etc., etc.*

Comme vous voyez les Clubs se portent bien. Et je n'ai pas parlé cette fois (j'en ai parlé assez souvent), des nombreuses colonies de castors *qui pullulent dans la vallée de la Bièvre et aux environs, dans le sud de Paris.*

Castors, sangliers bouvreuils, renardeaux, pingouins, furets, aiglons, voilà une vraie et charmante ménagerie. A tout hasard, je vous préviens que les noms d'animaux suivants : Ornythorinque, âne, casoar, porcelet, vache, diplodocus, pinécanthrope, cynocéphale n'ont jusqu'ici été revendiqués par aucun Club. Mais dépêchez-vous, j'ai l'impression qu'ils seront très vite retenus. J'espère que mes amis, qui ont choisi de si jolis noms ne m'en voudront pas de plaisanter avec des noms moins jolis.

Je vous serre la main bien fort à tous. A la semaine prochaine.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

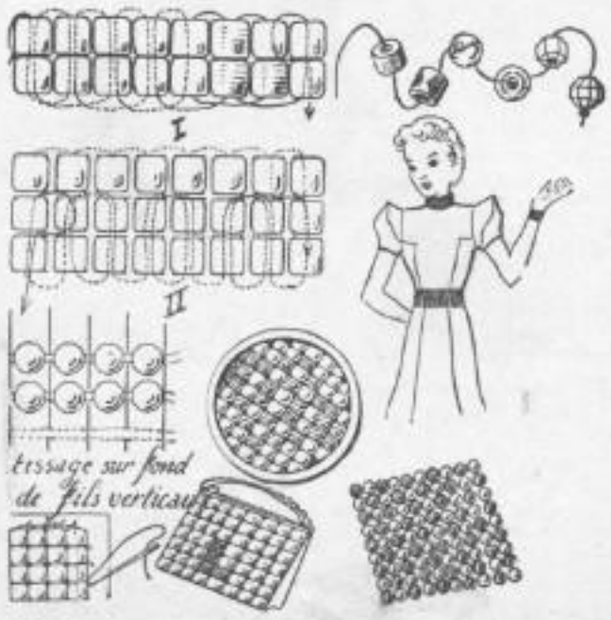
Le coin des Fillettes

DU TISSAGE AVEC DES PERLES

De grosses perles ou de petites, des rondes ou des plates, ayez seulement soin de choisir de fines aiguilles pour les petites, sans quoi vous ne pourriez passer plusieurs fois le fil comme il le faut.

Le croquis I vous montre pour unir les deux premiers rangs. Le fil étant fixé à la première, enfilez quatre perles, revenez par les deux premières, passez sous les deux suivantes, enfilez-en deux autres, revenez par les deux précédentes et ainsi de suite sur la longueur désirée. A la dernière ne repassez pas à travers les deux précédentes, mais celle du haut seulement, puis l'avant-dernière qui vous descend ainsi directement vers le rang suivant qui commence ici à droite.

Le croquis II vous montre tous les rangs qui pourront suivre qui se font tous de cette façon : le fil repassant par l'avant-dernière perle prend deux perles que vous placerez comme le dessin l'indique, puis le fil passe par une perle supérieure, ressort par la suivante, ramasse une perle, revient fixer la



précédente en tournant une seconde fois par le même trajet et fixe ainsi la dernière perle par laquelle il ressort; ramassez une autre perle et continuez. Regardez bien le pointillé et vous comprendrez, c'est très simple. Vous pouvez faire sur un fond de fils verticaux, un véritable tissage. De même sur un fond de filet dont les carrés encadreraient exactement vos perles.

Et maintenant utilisez de grosses perles de couleurs variées et vives pour faire des dessous de bouteilles que vous bordez avec une ganse, vous la fixez aux fils les plus près comme vous l'indique le croquis en bas à gauche.

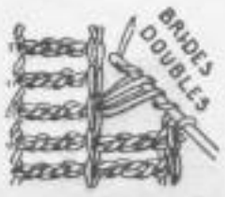
En grosses perles de bois ou beiges faites des sacs rustiques où vous peindrez votre initiale sur les perles.

Et puis enfin quoi de plus joli qu'orner une robe un peu triste ou simple par une ceinture multicolore ou à fleurs, car vous pouvez combiner de jolis dessins avec vos perles. Un bracelet assorti et peut-être pour les plus grandes d'entre vous ce tour de cou qui doit bien joindre la robe dont on ne saura ainsi si c'est le col ou un ornement séparé. Pour celles qui récitent ou chantent en public, aux fêtes des clubs des amis de « Mon Camarade », ces garnitures sont jolies en teintes unies et vives, brillantes, elles soulignent finement les mouvements et expressions.

Et maintenant amusez-vous bien, enfilez des perles!

Les Conseils de tante Camille

Points de tricot. Doubles-brides (crochet). — *Faire une chaînette, tourner la laine deux fois autour du crochet, piquer dans la 5e maille de la chaînette, ramener une maille en prenant le fil derrière; mettre la laine sur le crochet, la passer à travers deux mailles du crochet, remettre la laine sur le crochet, la passer encore à travers deux mailles du crochet; remettre encore une fois la laine sur le crochet et la passer par les deux dernières mailles qui sont sur celui-ci.*



Je vous ai donné précédemment la demi-bride et la bride simple; reportez-vous à ces numéros de Mon Camarade.

Quelques conseils pour les petites artistes-peintres. — *Pour peindre sur tissu, je mélange mon aquarelle avec un peu d'eau et un peu de gomme arabique.*

Une teinte foncée ne s'obtient pas en mettant beaucoup de couleur d'une teinte claire et peu d'eau, mais en ajoutant à cette couleur plus ou moins d'une autre couleur plus foncée.

Les ombres ne sont pas noires, mais un mélange de plusieurs couleurs. De l'outremer, du carmin et de la terre de sienne mélangés avant de s'en servir forment un ton très sombre. Faites vos ombres violettes, ou bleues ou roses, comme vous les voyez en comparant avec une chose franchement noire.

Il faut toujours laver vos pinceaux quand vous venez de vous en servir, à l'eau et même au savon, rincez à l'eau claire, essuyez-les et rangez-les dans une boîte. Car les pinceaux sont très rangés par la couleur, puis ils s'épaississent, ne font plus la pointe et votre dessin serait lourd et laid sans ces précautions.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Lapereau à la Marengo. — Mettre deux ou trois cuillerées d'huile d'olive dans une casserole avec le lapereau coupé en morceaux, sel, poivre, une ou deux gousses d'ail cuites au préalable pendant une demi-heure au beurre blanc, une feuille de laurier; faire cuire sur un feu vif pendant un quart d'heure; lier ensuite la sauce avec un peu de beurre manié de farine, ajouter quelques champignons et, au moment de servir, du jus de citron.

(87) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

L'INVISIBLE PAT'SOUM AYANT ATTACHÉ A LA VESTE DE M. RALEU UNE FICELLE TERMINÉE PAR UN HAMEÇON, CE DERNIER SANS S'EN APERCEVOIR A SUCCESSIVEMENT ACCROCHÉ AU PASSAGE : LA PERRUQUE DE Mme RALEU, LE CHAT DE LA CONCIERGE, PUIS LA CONCIERGE ELLE-MÊME...

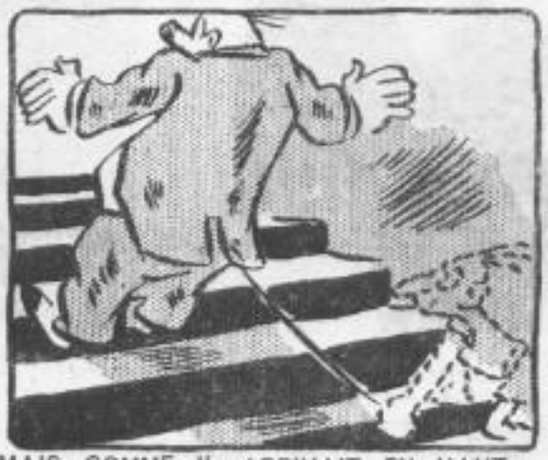
COMME ILS ARRIVAIENT AU SIEGE DES USINES DE M. RALEU, Mme BEZUQUET, INQUIETE DE SAVOIR OU ELLE SE TROUVAIT ENTRAINÉE, CESSA DE TAPER LA TÊTE DE M. RALEU DE COUPS DE BALAIS...

ET PAR DE VIOLENTS EFFORTS ESSAYA AVANT TOUT DE SE DÉGAGER, TANDIS QUE RALEU FILAIT DROIT DEVANT LUI. LE TABLIER S'ÉTANT DÉCIDÉ A SE DECHIRER, Mme BEZUQUET SE TROUVA ENFIN LIBEREE.

MAIS TANDIS QU'ELLE TOMBAIT A LA RENVERSE EN CRIANT COMME BIEN VOUS PENSEZ, M. RALEU PIQUAIT EN AVANT... DANS LA POITRINE DU PORTIER QUI EN VOYAIT TRENTE-SIX CHANDELLES...

SANS PLUS S'OCCUPER DU PORTIER NI DE LA CONCIERGE, M. RALEU, TRAINANT LA PERRUQUE ET LE HAMEÇON, PASSAIT TRÈS DIGNE AU MILIEU DE SON PERSONNEL GOGUENARD.

AYANT HATE D'ÊTRE SEUL AFIN DE RÉFLÉCHIR A TOUTES SES MÉSAVENTURES, M. RALEU MONTE QUATRE A QUATRE LE GRAND ESCALIER RECOUVERT D'UN TAPIS QUI MÈNE AU BUREAU DIRECTORIAL



MAIS COMME IL ARRIVAIT EN HAUT, NE VOILA-T-IL PAS QUE CE MAUDIT HAMEÇON (UN PEU AIDÉ, IL FAUT LE DIRE, PAR L'INVISIBLE PAT'SOUM) S'ACCROCHE A L'ÉPAIS TAPIS.

LE CHOC EST SI IMPRÉVU QUE RALEU EN PERD L'ÉQUILIBRE ET REDESCEND LE GRAND ESCALIER AVEC BEAUCOUP MOINS DE DIGNITÉ, MAIS PLUS VITE ENCORE QU'IL NE L'AVAIT MONTÉ.

JUGEZ DE LA COLÈRE DE M. RALEU QUI EST TOUJOURS PRÊT A SE CROIRE VICTIME D'UN ATTENTAT ET QUI APERÇOIT DERRIÈRE LUI UNE FICELLE GARNIE D'UN HAMEÇON

FALZAR et FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Un journal canadien raconte qu'un jour une personne charitable, à Toronto, jeta une pièce de 20 francs canadienne dans la sébille d'un aveugle portant des lunettes noires. La pièce tomba à terre : l'aveugle se précipita pour la ramasser.

— Mais vous n'êtes pas aveugle! dit la dame.

— C'est-à-dire que le vrai aveugle est en vacances; je fais un remplacement pour quinze jours.

o

— Vois-tu, mon vieux Marius, je ne regrette pas de m'être marié! Ma femme a toutes les qualités : bonne, franche, aimante, maîtresse de maison, etc., etc., mais...

— Mais quoi? dit Marius.

— Mais dépensière, mon vieux! Dépensière, c'est inimaginable. Tantôt il lui faut 200 francs, tantôt 300 francs. Il y a quinze jours il lui fallait 400 francs. Il y a huit jours 550 francs.

— Que peut-elle faire de tout cet argent ?

— Elle n'en fait rien, mon vieux Marius, je ne lui donne pas!

o

Vertplumeau et Dublavin, ces deux illustres crétins, se rencontrent à la gare.

— Où allez-vous donc? Dublavin.

— Je vais à Pau guérir une maladie de foie... Et vous, cher ami Vertplumeau?

— Je vais à Foix guérir une maladie de peau...

o

— Pourquoi que j'te donnerais un morceau de ma tarte. Tu m'as jamais rien donné, toi.

— Avec ça! C'est moi que j't'ai donné la coqueluche, et que tu as été deux mois sans venir à l'école.

Échos envoyés par Jacques Berrier.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RESUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lauragais, secrétaire à l'ambassade française à St-Pétersbourg, a été mystérieusement transporté par des inconnus sullés dans une société secrète : Les Invisibles, et renfermé enseulé dans un hôtel.*

Chapitre I *(suite)*

Il se précipita vers la boiserie qui lui avait paru se déplacer et frappa dans tous les sens avec le premier objet qui lui tomba sous la main. Partout le vieux chêne rendit le son mat et étriné des murs pleins. Il sonda tout ce côté de son appartement et obtint le même résultat. Du reste, aucune solution de continuité dans toute la longueur des boiseries et pas d'apparence de passage secret. En admettant même qu'un passage pût être construit avec une habileté assez grande pour défier toute recherche, la réflexion ne tarda pas à convaincre le jeune homme qu'il ne pouvait pas en exister dans cette partie de la muraille de l'hôtel qu'il habitait. Cette construction était en effet adossée au palais du prince Bratinski, et sa chambre à coucher correspondait juste en hauteur avec le salon de réception. Or, il n'y avait pas de possibilité de supposer un seul instant que les membres de n'importe quelle société secrète russe pussent se réunir dans ce palais, ou y possédassent des accointances leur permettant de jouer la scène à laquelle Olivier Lauragais croyait avoir assisté.

Ces objections finirent par le convaincre de l'inutilité de ses recherches, et son excitation nerveuse se calmant peu à peu, il ne tarda pas à croire qu'il avait été le jouet d'une hallucination causée par la singulière lettre qu'il avait trouvée dans la soirée.

Il ne songea même pas à inspecter les autres murs de sa chambre, l'un en effet s'élevait sur la rue elle-même, et les deux autres n'étaient que des séparations intérieures, confinant d'un côté sur le fumoir, et de l'autre sur la bibliothèque.

Il ne resta bientôt plus au jeune homme le moindre doute sur la complète illusion de son aventure, et, en raison de la facilité avec laquelle les sentiments extrêmes se succèdent la plupart du temps, surtout à son âge, il ne tarda pas à rire de sa crédulité.

La nuit était avancée déjà lorsqu'il songea à prendre quelque repos. Il dormait depuis une heure à peine lorsqu'il fut subitement éveillé par quelques coups discrètement frappés à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il immédiatement.

— C'est moi, répondit Laurent.

— Que se passe-t-il donc ?

— Un exprès arrivé à l'instant vous prie de vous rendre de suite à l'ambassade.

— A l'ambassade ?...

— Oui. Son Excellence, le ministre de France lui-même, vous fait dire qu'il a des choses les plus graves à vous communiquer.

En moins de rien, le jeune homme était habillé, sautait dans une voiture et accourait auprès de son chef, en proie à une émotion impossible à décrire.

— Soyez ferme, mon pauvre ami, lui dit l'ambassadeur en l'aperçevant, il a fallu, pour que je vous demandasse à cette heure, des faits d'une importance extraordinaire.

— Vous pouvez parler, monsieur l'ambassadeur, je suis prêt à tout entendre.

— Du courage!

— J'en aurai.

— Cette nuit même, M. Vasilewski a été déporté en Sibérie, et sa fille, Maria Féodorowna, par ordre supérieur, a été enfermée au couvent Sainte-Catherine.

— En Sibérie!... Au couvent!... balbutia-t-il après quelques instants de silence.

Le ministre de France s'était tu pour donner le temps à son jeune ami de dominer son émotion.

— On parle de conspiration, dit l'ambassadeur; mais vous savez aussi bien que moi, mon jeune ami, combien il est difficile de connaître la vérité dans cet étrange pays.

— Bien, je sais ce qui me reste à faire.

— N'allez pas au moins commettre une imprudence. Tenez, voulez-vous un bon conseil?

— Il me sera précieux, surtout venant de vous.

L'ambassadeur baissa la voix :

— L'air qu'on respire en ce moment n'est pas bon pour vous; vous devriez prendre un congé, que je vous accorderais volontiers, et rentrer à Paris.

— Je réfléchirai à votre bienveillante proposition.

— Vous n'en avez pas le temps.

— Que voulez-vous dire?

— Il faut qu'aujourd'hui même vous quittiez Saint-Pétersbourg, et que dans les vingt-quatre heures vous ayiez passé la frontière.

— Alors, c'est un ordre que vous me donnez?

— Oui, mon ami... et pour tout vous dire, j'ai reçu de l'autorité supérieure l'invitation de vous donner vos passeports.

— Partir ainsi, sans la voir, sans recevoir de sa bouche un mot d'espoir... sans pénétrer l'affreux mystère...

— Il le faut, les ordres les plus sévères sont, du reste, donnés; vous ne pourriez arriver jusqu'à elle.

— C'est bien, j'obéirai, monsieur l'ambassadeur. Quand dois-je avoir quitté Saint-Pétersbourg?

— Dans deux heures.

— C'est impossible! Je n'aurai jamais le temps de faire les préparatifs nécessaires!

— Laissez votre hôtel dans l'état où il se trouve et partez comme pour un simple congé; j'ai le ferme espoir, car je vais m'y employer, que votre absence ne sera que momentanée.

— J'en accepte l'augure.

Pendant quelques instants les deux hommes saluèrent au petit trot les alliés du bois.

Cette nuit, mademoiselle a fait appeler ma femme et lui a expliqué ce qu'elle voulait de moi. Je suis chargé de vous remettre la bague que voici et, ce disant, il lui tendit un de ces énormes anneaux en usage chez les Orientaux, en vous répétant les paroles suivantes en son nom :

« — Vous direz à M. Lauragais qu'il ait foi en moi et ne se laisse pas aller au désespoir. Si d'ici deux ans, à pareil jour, il ne m'a pas revue, qu'il presse le chaton de cette bague et il saura ce que j'attends de son dévouement, de son affection.

— Et après ?

— C'est tout, monsieur. La pauvre demoiselle n'a pas eu cinq minutes à elle, quand elle a reçu l'ordre de se rendre au couvent de Sainte-Catherine; on ne lui a même pas laissé le temps d'embrasser son père.

— Merci, Serge, je me souviendrai de toi.

Le jeune homme se détourna un instant pour essuyer une larme qui, malgré lui, était venue mouiller sa paupière; quand il voulut adresser une nouvelle question au messager, le moujik avait disparu.

Une heure après, Olivier courait à toute vapeur vers la frontière.

Chapitre II. — PROMENADE AU BOIS

Le 26 juillet, trois mois après, jour pour jour, son départ de Russie, Olivier se promenait à cheval au bois de Boulogne. Après avoir fourni une course rapide, il s'engagea dans une des petites allées favorables aux promeneurs solitaires et, mettant son cheval au pas, se laissa aller une fois de plus à ses méditations favorites. Depuis quelques jours, il caressait l'audacieux projet de se rendre en Russie sous un déguisement, afin de se renseigner coûte que coûte sur la situation faite à sa fiancée; il ne se dissimulait pas les dangers d'une pareille tentative, mais il se sentait incapable d'une plus longue attente et plus il y pensait, plus cette idée prenait d'empire sur son esprit. Ce jour-là, il réfléchissait aux moyens qui pourraient assurer la réussite de son expédition, lorsque au détour d'une allée, il fut abordé par un cavalier qui, sans autre préambule, lui demanda si ce n'était pas M. Lauragais qu'il avait l'honneur de rencontrer.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, c'est bien à lui-même que vous parlez. Et le jeune homme d'un ton surpris.

L'inconnu, sans décliner son nom et sa qualité, comme c'était son devoir, se borna à saluer son interlocuteur et continua :

— Vous souvenez-vous de la nuit du 25 avril, la veille du jour où devait avoir lieu votre mariage?

En entendant ces paroles, le jeune homme ne fut pas maître d'un mouvement de surprise, et sa monture, qui sentit presser les flancs, fit un brusque saut de côté.

L'étranger laissa échapper un sourire.

— N'ayez nulle crainte, monsieur, fit-il d'un air sardonique, je n'en veux nullement à vos jours.

Olivier Lauragais, mis hors de lui par la dédaigneuse insolence de ces paroles, et aussi par les douleurs qu'elles lui rappelaient, poussa son cheval en avant, en criant :

— Oh! cette fois, vous ne vous sauverez pas en Russie, et vous ne m'échapperez pas.

Avec la vitesse de l'éclair, l'inconnu sortit un revolver et le dirigea sur la poitrine de son adversaire.

— Un pas de plus, un seul geste, et je fais feu, dit-il.

Oh, fit amèrement le jeune homme, comme toujours la partie est inégale, vous ne jouez qu'à coup sûr.

— Ne vous a-t-on pas dit, dans cette nuit que je viens de vous rappeler : « Nous sommes au service de la faiblesse et de la justice. Nous sommes les *Invisibles.* »

— Je connais cette plaisanterie... Alors, vous êtes...

— Un émissaire du grand conseil secret de la province de Saint-Pétersbourg. Les trois mois de réflexion qu'on vous a accordés sont écoulés.

— Que désirez-vous de moi?

— Votre parole d'honneur que vous renoncez à jamais à la main de Maria Féodorowna, et vous n'entendrez plus parler de nous.

— Et si je refuse?

— Alors vous n'aurez plus à vous en prendre qu'à vous seul de ce qui pourra vous arriver.

— J'ai déjà dit à vos maîtres...

— Je n'ai pas de maîtres.

— Soit! quand on descend à pareille besogne, on n'a, en effet, que des complices. Eh bien, j'ai déjà fait connaître ma réponse à ceux qui vous envoient, je n'ai rien à y ajouter.

— Souvenez-vous que vous l'aurez voulu. A partir d'aujourd'hui, vous êtes un obstacle que l'on doit supprimer; quand et comment ? Je l'ignore. Se contentera-t-on de vous réduire à l'impuissance, ou bien les circonstances obligeront-elles vos juges à en finir une bonne fois avec vous? Cela dépendra de la conduite que vous tiendrez vous-même.

— Vous voyez, je vous ai écouté avec une rare patience.

— Pourquoi agiriez-vous autrement? Aucune animosité personnelle ne guide ma démarche. Hier encore, non seulement je ne vous connaissais pas, mais j'ignorais même votre existence.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

151

RÉSUMÉ : LA TEIGNE ET ANGELO, POURSUIVIS PAR LES GENDARMES, VIENNENT D'ARRÊTER UN VOYAGEUR ET SE PRÉPARENT À JETER DANS UN PRÉCIPICE LE CAMION OÙ SE TROUVE TOTO ÉVANOUI

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

JARNAC SE DIRIGE DANS UNE SPHÈRE INTERASTRALE VERS LA PLANÈTE MARS. IL A FAIT PRISONNIERS FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN QU'IL A PARALYSÉS PAR UNE PIQÛRE SPÉCIALE.

FRED ET VIVIANE TOUJOURS PARALYSÉS SE SONT ENDORMIS. A LEUR RÉVEIL ILS APERÇOIVENT TOUT PROCHE UNE TERRE IMMENSE : MARS !

JARNAC FREINE L'ALLURE DE L'ASTRONEF. MAINTENANT QUE LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ DANS L'ATMOSPHÈRE MARTIEN.

À TRAVERS LES NUAGES APPARAÎT UN CONTINENT ÉTRANGE, COUPÉ D'IMMENSES CANAUX

FRED ET VIVIANE APERÇOIVENT UNE IMMENSE VILLE AUX GRATTE-CIELS FABULEUX EN RUINES...

SOUDAIN UN ÉTRANGE ENGIN, UN AVION FUSÉE TROUE LES NUAGES PRÈS DE LA SPHÈRE

JARNAC SEMBLE INQUIET ET REDOUTER UN MYSTÉRIEUX PÉRIL.

L'AVION FUSÉE A APERÇU LA SPHÈRE ET SE DIRIGE VERS ELLE À LA VITESSE D'UN OBUS.

(A SUIVRE)

JARNAC TERRIFIÉ N'EST PLUS MAÎTRE DE SES COMMANDES. LA CATASTROPHE SEMBLE INÉVITABLE.

AUTOUR DE MON ÉCOLE

● Récits et Dessins de nos lecteurs ●

Cette page spéciale termine notre Concours « Mon École ». Les prix seront décernés très prochainement.

LA RÉCRÉATION

Les classes sortent, se rangent dans la cour, et après un signal du maître, les enfants s'élancent; on dirait une envolée qui bruisse et bourdonne. Les points de mire de cette sorte d'attaque subite, ce sont les cabinets. Puis, par-ci, par-là se forment des groupes actifs et bruyants.

Les uns, cernés par une foule de curieux, campés, écartés, jouent aux billes.

Ils lancent la boule d'argile cuite ou d'agathe qui roule, heurte une de ses camarades qui recule de surprise. Alors le gagnant se précipite sur l'enjeu qu'il empoche rapidement.

Là, un voleur en herbe s'enfuit, poursuivi par un gendarme qui a bien peu d'expérience et qui demande à corps et à cris l'aide qui ne lui vient pas.

Ici des enfants jouent à saute-mouton, l'un saute maladroitement et s'étale de tout son long. En criant et en gesticulant, il se relève, car les assistants avaient pouffé de rire.

Et tous s'ébattent joyeusement, courent, crient sous l'œil vigilant du maître. Ah! que la cour est grouillante lors de la récréation! Enfin un coup de sifflet strident arrête net les jeux et arrache les enfants à leur rêve. Ils se rangent, ils vont retourner dans la vie des pensums et des leçons.

Guy DELÉCOLLE, 11 ans.

A QUATRE HEURES

Dans notre classe, beaucoup disent : « Moi, les récréations et à quatre heures, c'est là que je suis heureux. » Il est vrai qu'à la sortie, nous sommes de bonne humeur. Paul s'en va souvent tout de suite, sans tarder. Les autres s'attardent. Une fille passe : « Oh! les gars! Une fille! (Ce n'est pas souvent que l'on dit cela, on n'est pas poli à l'école.) Boum ! Badaboum ! » Et les railleries partent, les rires fusent. Elles sont à plaindre, celles qui passent devant l'école à quatre heures. Moi, je m'en vais toujours sagement, je les laisse.

François CHEVALDONNÉ, 9 ans.
Orléans.

UNE RÉCRÉATION

La cour était silencieuse. Tout à coup des cris de joie se firent entendre, c'étaient les écoliers qui allaient en récréation. Les plus grands jouent aux billes, avec le maître. Les petits jouent aux voleurs-gendarmes, un jeu très amusant, ils sont joyeux. Ayant fait trois parties de billes, le maître donna un coup de sifflet pour annoncer la fin de la récréation.

Nos petits amis rentrent contents en classe.

Guy FABRE, 8 ans 1/2,
Lamalou-les-Bains.

LA CLASSE PENDANT L'ORAGE

Notre maîtresse commence la leçon de géographie, les cahiers et livres se ferment. Nous écoutons. Le sujet se porte sur les îles de la Sonde. Une élève est interrogée. Pendant ce temps le jour baisse, baisse; toutes nous jetons un regard vers les fenêtres ouvertes. Le ciel est gris, le vent arrache des fleurs d'acacia qu'il précipite sur nos tables, leur feuillage est devenu d'un vert très vif. De grosses gouttes commencent à tomber. Nous fermons les fenêtres et allumons l'électricité. La leçon se poursuit pendant que les gouttes martellent les vitres et que le tonnerre gronde sourdement dans le lointain, roulant ses vagues de sons. Les élèves s'agitent, les yeux vont de la pendule à la fenêtre avec des airs inquiets. Il fait très chaud maintenant, je me sens tout apesantie. La voix de l'élève récitant ne devient plus pour moi qu'un chevrotement nasillard; je laisse flotter mon esprit avec le petit nuage noir qui obscurcit le ciel. Adieu la belle promenade de jeudi que nous devions faire avec le Club des Castors. Comme on se serait amusé! Nous voilà déjà mercredi et il pleut. Je suis désespérée, il va falloir passer un jeudi à regarder la pluie tomber. Que c'est triste! Toutes, nous enterrons nos beaux projets de sortie du lendemain. Hélas! hélas! « Mademoiselle, deux mauvaises notes! »

Je me redresse. Qui a deux mauvaises notes? Je sens que je les ai méritées par mon minimum d'attention. Toute la classe regarde de mon côté. Je me trouble. Est-ce moi? — Non! c'est ma voisine. J'ai eu peur. Je ne peux réprimer un soupir de soulagement.

De nouveau l'élève récite : « Leur végétation luxuriante, l'agrément de leur climat, font de ces îles une sorte de paradis terrestre... » Comme ils ont de la chance! Ils peuvent projeter une sortie, il fera certainement beau ce jour-là. Et moi qui ne vais pas pouvoir aller en promenade avec le Club!...

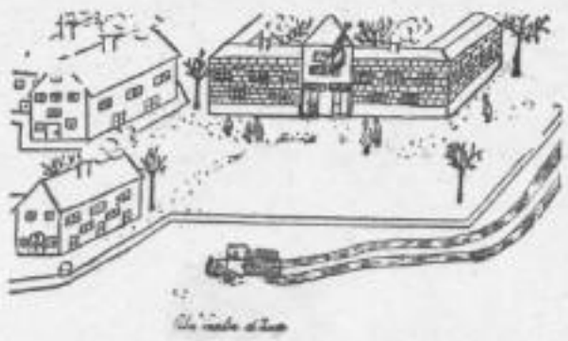
L'élève reprend : « ...leurs habitants n'ont pas de chaussures, ils sont à peine vêtus, ils sont toujours dehors, leurs huttes n'ont pas de vitres... »

A ces mots je sursaute. Comment, ils sont à peine vêtus! Et moi qui n'ai pas mon parapluie. Je vais avoir mes vêtements mouillés. Au moins eux ne craignent pas ça.

Ils n'ont pas de vitre?... Je repense que j'ai laissé la fenêtre ouverte chez nous. Oh! malheur de malheur. Qu'est-ce que maman va dire? Et cette élève qui est interrogée, ne va-t-elle pas aller plus vite!...

Enfin, la maîtresse dit : « Rangez! » Quelle joie! me voici tout de même dehors. Il ne pleut plus. Je n'écoute pas mes camarades qui me supplient de les attendre. Je cours, sautant les flaques d'eau. Je n'ai qu'une idée en tête : arriver le plus tôt chez nous.

Simonne VANDENHECKE, 14 ans 1/2,
Montrouge (Seine).



LE DÉPART

A 7 heures du matin, pendant que je m'habille et que je fais ma toilette, maman prépare mon déjeuner, je me mets à table, je mange, je mets mon manteau, mon cache-col, je prends mon carton d'écolier, je pars car il est déjà 8 heures. Quand j'arrive dans la cour de l'école, quelques camarades sont déjà là. Je pose mon carton pour jouer. Soudain, nous voyons apparaître notre maîtresse sur le perron, elle frappe dans ses mains, tout le monde se précipite pour prendre son carton et se mettre en rang, nous rentrons en classe, nous sortons nos cahiers et on se met au travail.

Claude CHASTREY, 8 ans,
Sainte-Savine (Aube).

A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE

Je fréquente depuis octobre 1937 la section professionnelle du cours complémentaire de Château-Regnault. Le mardi, le jeudi matin et le vendredi nous effectuons un cours de dessin industriel durant deux longues heures.

C'est aujourd'hui mardi. Je fais le croquis côté à l'encre de Chine du support double, en même temps que mon camarade Gilbert. De temps en temps, l'un et l'autre nous nous demandons de petits conseils concernant l'exécution de la pièce. Gilbert arrive soudain près de moi et dit :

— Tu en es déjà là?

— Oui! répondis-je.

— Moi je n'ai encore fait que deux vues, me dit-il.

Puis le silence règne à nouveau.

Tout à coup Gilbert reprend la conversation :

— Mais tu t'es trompé.

— Où? lui demandai-je d'un ton bref et vexant.

— Le pointillé de l'élévation est faux.

— Oui, tu as raison. Mais surtout ne dis rien lorsque j'irai le faire corriger.

— Non! ne crains rien.

Puis il s'en va à sa place. Mon dessin terminé, j'arrive au bureau. Le maître, après avoir fait le tour du croquis, me félicite et met la note 16/20.

Gilbert, lui, arrive à son tour auprès de l'instituteur. Celui-ci lui applique la note 15/20. Un peu jaloux sans doute, il ajoute en regardant mon croquis :

— Mais il s'est trompé.

— Où? demande le maître.

Puis il lui montre l'erreur. Quand je vis cela, la colère me monta et je dis à Gilbert :

— Mouchard, tu ne saurais te taire.

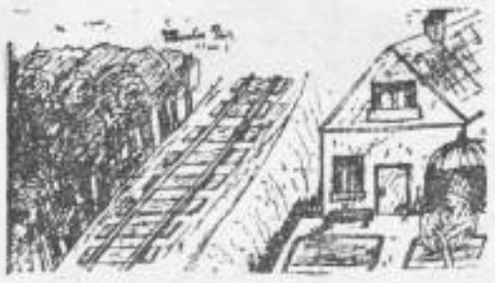
Puis il se met à rire en se moquant de moi. Mon poing se leva au-dessus de sa tête. Le maître, voyant cela, nous gronda l'un et l'autre sévèrement. Puis, mettant fin à tout, il me dit :

— Comme l'erreur n'a pas trop d'importance, je te mets 15 comme à Gilbert, mais je déchire ta feuille car je ne peux la garder.

M'estimant heureux, je retourne à ma place.

Durant deux jours, je n'adressai aucune parole à Gilbert.

Jean LEGUAY, 13 ans,
Château-Regnault.



EN CLASSE

Notre école est une école de ville à neuf classes. Il y a des classes parallèles, c'est-à-dire qu'elles ont le même programme. Notre maître nous fait beaucoup travailler, car il veut que nous soyons reçus à l'examen du certificat d'études. Mais il est très gentil. Dans la classe, il y a beaucoup de garçons bruyants. Dès qu'il tourne le dos, tout le monde bavarde. Mais il a trouvé un « truc ». Il fait semblant de nettoyer le tableau, et, lavé, le tableau reflète ce qui se passe dans la classe. Il voit ceux qui bavardent et les punit. Oh! il sait nous prendre!

JEUX DE RÉCRÉATION

Mon école est située à côté de la plus grande place de mon village et à 500 mètres de ma maison. Elle se divise en deux bâtiments séparés par une rue.

C'est dans la grande cour que nous nous amusons. Nous jouons avec mes camarades Maurice, Jean et Robert, à la toupie, à saute-mouton et aux voleurs. C'est à qui attrapera le plus de brigands.

Et les récréations se passent ainsi dans les rires et les jeux. En classe tout change car le maître est sévère et punit justement, et seuls la voix du maître et le grincement des plumes sur le papier troublent ce silence.

J'aime beaucoup mon école car j'y connais de gentils camarades qui comme moi s'instruisent et plus tard feront des hommes.

Gît GILBERT,
Saint-Vallier-sur-Rhône.

MON ÉCOLE

Ce n'est pas de ces belles écoles modernes que l'on voit dans les municipalités ouvrières, ni de ces méchantes bâtisses sans hygiène ni air, non! C'est un grand bâtiment de style avant-guerre, à dix classes aérées par de larges fenêtres, où règnent l'hygiène et la propreté. Chaque classe comprend trois rangées de tables noires que je trouve un peu tristes, mais aussi il faut voir les jolies gravures qui ornent les murs de cette classe. Pour jouer, nous avons une cour, agréable l'été, avec ses rangées de sycomores verts, un peu triste l'hiver avec ses arbres dénudés.

A l'école, j'ai de gentilles petites amies que j'aime beaucoup. Ma petite amie Janine M..., qui, comme moi, est du Club des Castors, Jacqueline et Henriette qui sont, elles aussi, de bonnes camarades. J'aime aussi mon professeur qui nous apprend un tas de choses si intéressantes.

Notre directrice est une femme élégante et sévère, qui fait plier les regards, mais tout de même est très gentille.

J'aime l'école car c'est là qu'on nous apprend à être honnêtes et bonnes et à devenir des femmes.

Denise BUISSON, 12 ans,
Châtillon-sous-Bagneux.

UNE GRANDE ÉCOLE

Mon école est une grande école. Les fenêtres de ma classe donnent sur le cours Jean-Jaurès. C'est très dangereux pour aller à l'école. La cour de l'école est très grande, on s'y amuse bien. Ma classe est très jolie, il y a beaucoup de gravures. Notre maître est un bon maître, il nous gronde de temps en temps quand on bavarde, mais il est gentil. L'hiver, quand nous avons froid, il nous fait passer vers le poêle. Dans l'école on est 500, mais quand vient la récréation les maîtres nous font sortir les quatre petites classes ensemble, les huit autres sortent après nous, alors on ne se fait pas tomber. Dans chaque classe on est 40 élèves.

Maurice ROSSILLON, 8 ans,
Grenoble (Isère).

CLÉMENTINE ET EDMOND

Avec ses larges baies, mon école serait très agréable. Malheureusement, en face, se trouve une usine où toute la journée on fabrique des obus. Mais avec l'insouciance de notre jeunesse, tout nous paraît assez gai.

Dans la classe du cours supérieur des garçons, il y a Clémentine, et chez les filles il y a Edmond.

Personne ne devine qui sont Clémentine et Edmond. Eh bien ce sont deux squelettes à reconstituer pour les leçons de Sciences naturelles.

Janine MALZAC.

MA SALLE DE CLASSE

Ma salle de classe est spacieuse. Elle est propre. Elle est bien éclairée par de hautes fenêtres. Des globes élégants y rayonnent le soir une belle lumière. Les murs peints en vert clair lui donnent un aspect riant. Des plinthes tranchent sur la couleur des murs. Des gravures l'ornent. Les unes me révèlent la beauté et les richesses des pays de France. Les autres me font connaître les grands personnages et les grands inventeurs de l'Histoire. Une branche de lierre court le long du mur. Du gui et des chrysanthèmes fleurissent la bibliothèque. Je travaille chaque jour dans un mobilier moderne. J'aime ma salle de classe. Je veux faire tout mon possible pour y travailler

Louise MALLASSAGNE, 13 ans.
Is-sur-Tille (Côte-d'Or).

LA CHALEUR A L'ÉCOLE

Il fait chaud, les écoliers sont en classe, les fenêtres sont ouvertes, le maître est en train de faire la leçon d'histoire sur Napoléon, ce qui intéresse beaucoup les grands. Dans le parc un homme taille les arbres.

Bientôt ce sera l'heure de la gymnastique, et les écoliers sortiront.

Georges DUGRIP, 8 ans,
Lamalou-les-Bains.

UNE APRÈS-MIDI BIEN PASSÉE

L'été dernier nous avons été avec notre maître faire une belle promenade au camp d'aviation de Barberey, qui se trouve à 4 kilomètres. L'instituteur, M. Vanet, nous a fait passer par les chemins de terre où il y avait de la boue.

Les garçons les moins patients couraient devant, mais les plus patients restèrent avec le maître en arrière. Quand on aperçut les avions, ce fut des cris de joie. Il y en avait qui s'envolaient, d'autres qui atterrissaient. On avait vu un trimoteur, un avion de chasse survolait au-dessus de nous, il faisait des tours d'acrobatie, il a atterri, a roulé jusqu'à nous; l'aviateur nous a dit que c'était un avion de chasse d'un autre camp et qu'il avait passé au-dessus de nous à 150 kilomètres à l'heure. Puis il a repris son vol; nous l'avons regardé s'éloigner. L'instituteur nous donna des explications sur ce que nous venions de voir. Nous avons reformé les rangs et on s'en est retourné par la route. Quelques-uns d'entre nous se retournèrent encore, d'autres babillaient sans que notre maître puisse les faire taire. Nous sommes rentrés un peu fatigués de cette longue promenade, mais nous étions contents d'avoir passé une si belle après-midi.

Marcel CHASTREY,
P. N. n° 1 de Sainte-Savine (Aube).

VARIÉTÉS

RÉBUS

MOTS EN LOSANGE

1. Dans le dos. — 2. Pronom indéfini. — 3. Abréviation par laquelle on désigne les ouvriers qui impriment les journaux. — 4. Ils sont chargés de garder la Chambre à notre place pendant quatre ans. — 5. Nom asiatique du nénuphar. — 6. Adjectif possessif. — 7. Marque généralement le pluriel.

ÉNIGME

Je suis un personnage connu dans *Mon Camarade*.

Ma 1re lettre est contenue dans Fred Hardi et non dans *Mon Camarade*.

Ma 2e est dans Fou-Volant et non professeur Humérus.

Ma 3e dans Raleu et non Bégonia.

Ma 4e dans Savez-vous que... et non dans variétés.

Ma 5e dans Viviane et non dans Pierrot.

Ma 6e dans Tom Sawyer et non dans la Goupille.

Qui suis-je ? Devinez un peu ?

LOGOGRIPHE

On me donne en général au plus faible, et celui qui m'a ne saurait avoir raison, bien qu'il puisse trouver en mes quatre lettres, en supprimant la tête et la queue, de quoi payer les meilleurs défenseurs.

COKTAIL DE MOTS

J'ai trois lettres, et on détermine mon nombre d'années par ce mot.

Ajoutez une tête, je deviens un fleuve.

Renversez-moi et ajoutez une tête et une queue, je deviens un joli bateau.

Retirez deux de ma tête et en ajoutez-en deux autres, je suis très aimé par les enfants.

CHARADES

Mon 1er est la 2e personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe aller.
Le paysan aime mon 2e.
Mon 3e est un fleuve d'Italie.
Mon 4e se gagne dans une loterie.
Mon tout est un sport très connu se pratiquant dans l'eau.

Très rigide est mon premier.
Mon 2e un monticule d'objets.
Mon 3e se dépose dans le vin.
Le vainqueur d'un Tour de France cycliste est mon tout.

MOTS DÉCROISSANTS

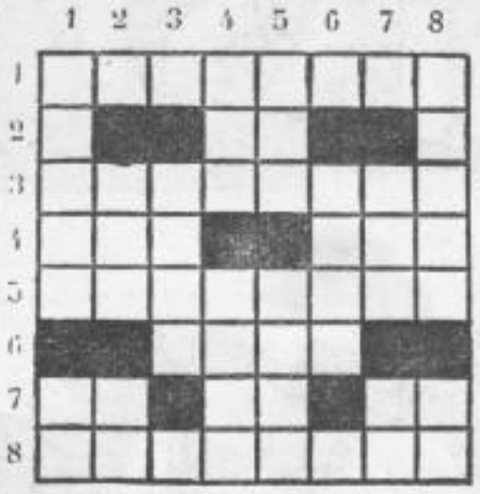
× × × × × × ×
× × × × × ×
× × × × ×
× × × ×
× × ×
× ×
×

1. Peut être lourd. — 2. De mise recherchée. — 3. Ne brille pas. — 4. N'est pas juste. — 5. Se croit plus qu'il n'est. — 6. Note de musique. — 7. En tête de famille.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 181

Horizontalement. — 1. Celui que vous êtes en train de faire n'est pas un devoir. — 2. Note de musique ou article. — 3. Prouver son amitié envers un animal en lui pessant la main dans le dos. — 4. Mis à mort. Vieux nom de la colère. — 5. Délivrer d'une obligation généralement pénible. — 6. Monnaie italienne. — 7. Vieille affirmation méridionale. Négation. Note de de musique. — 8. Petits carnassiers qui ont le corps très allongé et le museau pointu.



Verticalement. — 1. Il y en a plus d'un dans l'histoire qui a été considéré comme un chiffon de papier. Fleuve sibérien. — 2. Article contracté. Adjectif démonstratif. — 3. Qui n'existe pas qu'en rêve. — 4. Céréale particulièrement nourricière des pays européens. On en extrait beaucoup de minéraux indispensables à notre civilisation. — 5. Fatigué. On fait celui des livres dans les bibliothèques municipales. — 6. On s'arrête pour l'admirer quand il est beau. — 7. Grand espace de temps. Outil de couturière. — 8. Se promener sans but précis. Mets très estimé des chiens.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 180

Horizontalement. — 1. Géométrie. — 2. Erres. Est. — 3. Or. Utile. — 4. Géologues. — 5. Remue. — 6. Ans. Aa. Mû. — 7. Pi. Acné. — 8. Hein. Etre. — 9. Essais. Us.

Verticalement. — 1. Géographe. — 2. Erre. Nies. — 3. Or. Ors. Is. — 4. Meule. Ana. — 5. Estomac. — 6. Iguanes. — 7. Relue. Et. — 8. Isée. Ru. — 9. Et. Seules.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 180

Métaphore. — Avoir les yeux plus grands que le ventre.

Devinettes. — La lettre E. — L'aube. — Le bouilli. — Un soufflet. — La route.

Logogriphe. — Jole. — Ole. — Je.

Mots en triangle

O
A S
A R T
A R M E
O S T E N S O I R
S E U L
O U I
I L
R

Mots en triangle

A L S A C E
L I A N E
S A G E
A N E
C E
E

LE COURRIER DE JANOT

Jean Vasseur (Douvin) : Je vois que tu as été si satisfait de *Mon Camarade* que maintenant tu veux devenir un de nos vendeurs. Très bien, toute mes félicitations. Merci des devinettes.

P. Jouvin : Ton dessin est très, très joli. Quel dommage que tu l'aies fait au crayon et non pas à l'encre noire. Nous ne pourrons pas le reproduire dans le journal. C'est une très bonne idée de donner des notes entre 1 et 10 à nos histoires. Nous utiliserons ton idée pour un prochain concours.

Jean Isambart, Paris (Ve) : Le Journal *Le Castor* est envoyé gratuitement aux sections de nos Clubs. Nos Clubs n'ont pas d'uniforme. Ils peuvent cependant décider d'une tenue : foulard de couleur, béret, etc. Merci des devinettes.

Jean Dessolis : Merci de ton poème qui est un peu triste.

Maurice Giboin, Poitiers : Je suis content que le journal te plaise et que tu aimes surtout *La mort du loup*.

François Seu, Morlaix : Je vois que tu fais de très beaux modèles réduits. Tous mes compliments. Content que Polycarpe te plaise.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE :** Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE :** Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e **SÉRIE :** Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco . .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement collectif France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger.	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

1492 — LA LUTTE POUR L'AMÉRIQUE

Christophe Colomb atteint l'Amérique. A partir de 1519, caravelles et galions y amènent les *Conquistadores*, les conquérants, avec un appareil militaire impressionnant pour des Indiens. Le massacre commence. Ces explorateurs sont en même temps traitants d'esclaves! Les Indiens, à force de ruse et de courage, arriveront à tuer la plupart d'entre eux. Mais qu'un homme se présente en ami, ils l'accueilleront cordialement. Ainsi Alva Nunez, qui passa huit années chez les indigènes d'Alabama.

Avec Jean Ribaut, de Dieppe, des Français touchent la Floride. L'amiral Coligny rêve de faire de ce pays un refuge pour les habitants persécutés. Une deuxième expédition, menée par René de Laudonnière, retrouve couvert de fleurs le monument qu'avaient élevé les Français du premier voyage — cela prouve que les Indiens avaient gardé un bon souvenir de leur passage.

Mais les Espagnols veillent jalousement. Chassons ces Français de Floride! Don Pedro Menendez de Avilez, un des meilleurs capitaines du roi Philippe II, ayant frété dix navires, y débarque avec 2.600 hommes, extermine Laudonnière et ses 40 soldats, fait prisonniers une centaine de naufragés, des marins de Ribaut. Celui-ci accourt : « Pitié pour mes hommes! Je promets de les ramener en France et de vous abandonner le pays... » Il y gagne d'être pendu avec tous ses compagnons. Quelques Français seulement purent s'enfuir et gagner les bois.

Apprenant cette monstrueuse histoire, un cadet de Gascogne, Dominique de Gourgues, capitaine corsaire, vend tous ses biens, équipe à ses frais trois navires, gagne Cuba, et devant tout l'équipage jure de tirer vengeance des Espagnols. En Floride ils retrouvent Pierre de Bray, un des rares échappés du massacre, qui leur dit : « Les Indiens sont très malheureux avec les Espagnols, nous pourrions faire alliance avec le Cacique (chef indien) Saturiovo. » Bientôt Français et Indiens enlèvent d'assaut des fortins espagnols. Une nuit, traversant à la nage un fleuve, les Indiens se cachent dans la forêt qui entoure le principal fort. Les Français, de leur côté, sont passés à gué plus haut et se lancent à l'attaque. Villareal qui commandait le fort envoie au-devant d'eux 80 hommes qui, pris entre de Gourgues et son lieutenant Cazenove, sont taillés en pièces. Les Espagnols abandonnent la position et fuient dans la forêt où les Indiens à l'affût les percent de flèches. Faits prisonniers, Villareal et quelques autres sont pendus à l'arbre où furent suppliciés les Français. Menendez y avait affiché : « Je ne les traite pas ainsi en tant que Français, mais parce que hérétiques (protestants et non catholiques). » De Gourgues pose à son tour un écriteau : « Je ne les traite pas ainsi comme Espagnols, mais comme parjures et assassins. » Et l'intrépide Gascon reprend la mer. Toute la flotte espagnole le poursuit, mais il leur échappe, les gagne de vitesse; traversant à la voile 1.100 lieues en dix-sept jours il débarque triomphalement à La Rochelle. Au tour des Anglais de s'installer en Amérique : dans les régions les plus pauvres, les Espagnols ayant pris le reste.

1608! Thomas Harriott est en Virginie. Un certain capitaine John Smith, faisant un voyage de découvertes, est pris par les Indiens près de la baie de Chesapeake. « Cet homme, se disent-ils, est un redoutable sorcier, car il n'a qu'à tracer des signes sur un papier pour obtenir tout ce qu'il veut. » Le malheureux Smith, traité de sorcier blanc pour avoir écrit une lettre, va être tué. Qu'on l'attache au poteau! Le cacique Powhatan s'interpose. En vain. Sa fille, Pocahontas, à son tour implore la grâce du beau jeune homme blond. Mais la mort est décidée. Déjà le tomahawk se lève, quand Pocahontas pose son visage contre celui de Smith : « On écrasera ma tête avant la sienne. » Émus, les Indiens lui donnent la liberté. Et Smith continue son exploration, parcourt presque toute la Virginie, mais, blessé par accident, rentre en Angleterre.

Les Anglais commettent alors des maladresses. Des batailles s'ensuivent. Pocahontas sauve encore du poteau un officier nommé Spilman. Un capitaine, Argall, voyant l'importance de cette jeune fille, devenue après son père chef de la tribu, s'en empare comme otage! Elle est d'ailleurs si bien traitée qu'elle se laisse baptiser d'abord, puis marier à un nommé Rolfe. Ainsi la paix règne entre Indiens et Anglais. La jeune Indienne, devenue Rebecca Rolfe va vivre en Angleterre avec son mari, est introduite dans la noble société de Londres. Elle n'est pas encore très au courant de la politesse, puisque, rencontrant un jour dans un salon Smith, elle se jette à son cou!... La reine d'Angleterre prit la jeune femme en affection. Mais à peine âgée de 22 ans, elle meurt. Des descendants de son fils seront, à plusieurs reprises, gouverneurs de la Virginie.

Pour peupler une nouvelle colonie on a tout intérêt, paraît-il, à y envoyer les repris de justice qui encombrent les prisons de la capitale. Tant pis pour les indigènes. Mais les gens que l'Angleterre envoie en Virginie sont de tels bandits que les anciens colons eux-mêmes remontent vers le Nord en Nouvelle-Angleterre. Et tout de suite les difficultés commencent. Un grand chef indien, Jack l'Emplumé, ayant été tué dans un guet-apens, la Confédération des Tribus se réunit, agit. Les maisons des Anglais sont envahies; en une heure, 347 Anglais sont massacrés. Seize mois après le massacre, le 23 juillet 1623, une expédition anglaise, dirigée par Francis Wiat, attaque les tribus, les bat, brûle leurs villages. De vengeances en représailles, la guerre ne va pas cesser de sitôt dans ces régions.

Quant aux Français ils étaient alors solidement établis au Canada où avaient débarqué Jacques Cartier et Champlain. Pour étendre leur influence, ils prennent part aux luttes entre les tribus indiennes, s'alliant contre les Iroquois aux Algonquins qui « approchaient en renards, se battaient en loups, fuyaient en oiseaux », les seuls parmi les Indiens à combattre de préférence la nuit, abordant en pirogue à l'improviste et repartant de même. Dès la première bataille, les Iroquois apprennent à leurs dépens la puissance des armes à feu; et, contre les Français alliés aux Algonquins, ils vont demander de l'aide... aux Anglais.

Pourtant ces Anglais avaient toujours traité durement les Indiens, instaurant l'esclavage, déportant des populations entières. Que gagner à une telle alliance? Et la guerre ne va-t-elle pas s'étendre à toute l'Amérique indienne?

D'Aillebout, gouverneur du Canada, s'en rend compte et propose aux Anglais la paix. Ceux-ci font attendre leur réponse — et arment les Iroquois. En 1650, les Iroquois arrivent à l'improviste, dévastent le territoire huron, attaquent les Ottowas. Les Français n'ont plus d'Indiens à leur opposer — ils leur envoient des missionnaires. Mais les Anglais savent aussi lutter contre les missionnaires. Bientôt les Français doivent tous rentrer au Canada.

Que vont recevoir les Indiens pour leur aide aux Anglais? Rien! Ils ont été joués. Alors un chef indien soulève les tribus. Avec une nouvelle arme, la *flèche à feu*, les guerriers brûlent à distance les habitations des Blancs. Guerre d'embuscade. Quel plaisir de faire prisonniers ces marchands d'esclaves et de les rendre esclaves à leur tour, eux et leurs femmes!

1675! La lutte dure toujours. On tient à Boston un grand conseil de guerre. Malgré l'hiver rigoureux, des soldats anglais, traversant des marais et des étangs gelés, vont déloger de son camp Metacomet, chef indien groupant autour de lui 5.000 guerriers. Après un furieux combat, les Indiens doivent reculer et pendant leur fuite anéantissent trois villages, puis disparaissent.

Et la guerre d'embuscade continue. On met à prix la tête de Metacomet — sans grand espoir : vit-on jamais un Indien trahir. Mais les Anglais ont décidément de la chance; un indigène leur apporte la tête du chef. Et en l'espace de dix-huit mois, vaincues les unes après les autres, les tribus indiennes demandent la paix.

1681! L'Anglais Guillaume Penn, gouverneur de Pensylvanie, fait régner une paix véritable; ses promesses aux indigènes furent tenues. Il rencontre sous un grand chêne les chefs des tribus et scelle avec eux un pacte d'amitié. A cette époque, on fonda Philadelphie dont le nom veut dire « amour fraternel ».

Pendant ce temps, des missionnaires français explorent le Canada. Le Père Marquette explore avec Joliet le Missouri supérieur, et l'Ohio, et l'Arkansas. Le Père Hennequin, avec deux compagnons, remonte tout le Mississipi, un des plus longs fleuves du monde, mais, fait prisonnier par les Sioux, près du lac d'Issati, il est adopté par cette peuplade inconnue jusqu'alors.

Cavelier de la Salle explore un immense territoire qu'il baptise Louisiane en l'honneur du roi.

Mais déjà à la suite des explorateurs et des missionnaires arrivent d'ignobles trafiquants et marchands d'*eau de feu* (eau-de-vie).

Le commandant du fort Rosalie, sur la frontière de la Louisiane, voulut chasser de leurs champs les Natchez. Le chef de la tribu plaida en faveur des indigènes; des colons français aussi, qui furent jetés en prison... Bientôt, le 28 novembre 1729, les Indiens attaquent le fort. Tous sont emmenés en esclavage. Représailles : une expédition punitive anéantit en moins d'un an toute la tribu Natchez...

Heureusement ce massacre fut une exception. Et les Français pourront encore compter sur l'appui des Indiens.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.881.

FOU VOLANT

PAR R. Mellier

RÉSUMÉ

UN HORS-LA-LOI, BUTLER, EST RECHERCHÉ PAR LA POLICE CANADIENNE, POUR AVOIR DÉROBÉ UNE CAISSE D'OR À FOU-VOLANT.

LA SEMAINE PROCHAINE : *LA PROIE S'ÉCHAPPE*

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LES SINISTRES BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS S'AVANCENT À PAS DE LOUP SUR LA BANQUISE VERS LE PROFESSEUR HUMERUS ET BEGONIA.

GROSSAC S'EMPARE D'UN SEUL COUP DE LA CARABINE QUE LE PROFESSEUR HUMERUS TENAIT SOUS LE BRAS

TERRIFIÉS HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA SONT MIS EN JOUE PAR GROSSAC QUI MENACE DE LES TRANSFORMER EN ÉCUMOIR

JE COMPTE JUSQU'À 10, SI VOUS NE ME LIVREZ PAS D'ICI LÀ LE SECRET DU TRÉSOR DE GRADOUBLE VOUS PASSEREZ TOUS LES DEUX DE VIE À TRÉPAS

MAIS L'ASTUCIEUX BEGONIA A PROFITÉ DE CE QU'IL AVAIT UN BRAS LEVÉ POUR CASSER UNE STALACTITE DE GLACE AU DESSUS DE SA TÊTE

GROSSAC A ÉTÉ ASSOMMÉ AVEC LA MASSUE DE GLACE ET LES DEUX AMIS S'ENFUIENT À TOUTES JAMBES SUR LA BANQUISE

LE SINISTRE GROSSAC SE LANCE À LA POURSUITE DES DEUX AMIS EN TIRANT DES COUPS DE CARABINE MAIS IL LES MANQUE

LES DEUX AMIS SE CROIENT HORS DE DANGER GROSSAC EST LOIN IL NE VA SUREMENT PAS LES RATTRAPER

MAIS TOUT À COUP UN OURS BLANC EFFROYABLE ET RUGISSANT SE DRESSE DEVANT EUX !

N° 182

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 25 MAI 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDÉ D'UN INDIEN, S'INTRODUIT DANS LE TEMPLE. ILS RETROUVENT LE PROFESSEUR MAIS NON JIM. TOUS TROIS PARTENT À SA RECHERCHE.

CE FUT AVEC UNE JOIE DÉBORDANTE QUE JIM SERRA DANS SES BRAS SON JEUNE AMI BOB... IL LE REMERCIA AVEC EFFUSION DE SON INTERVENTION, CAR EN QUELQUES MOTS FLÈCHE-ROUGE VENAIT DE DIRE À JIM QUELLE PART PRIMORDIALE L'ENFANT AVAIT PRISE À LA DÉLIVRANCE DU PROFESSEUR ET À SON PROPRE SAUVETAGE

CEPENDANT VIRGULIO VENAIT D'APPRENDRE L'ÉVASION DU PROFESSEUR ET IL MENAIT UN BEAU TAPAGE DANS LE TEMPLE. LES VOÛTES SOUTERRAINES RETENTISSAIENT DES ÉCHOS DE SES VOCIFÉRATIONS... ENFIN LORSQUE SA COLÈRE SE FUT UN PEU APAISÉE IL FIT APPELER L'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ CHARGÉ DE LUI AMENER LE PROFESSEUR.

VIRGULIO AVAIT COMPRIS QUE DANS LA SALLE DE LA CITERNE DEVAIT SE TROUVER UN PASSAGE SECRET MENANT DANS LA PARTIE DU TEMPLE OÙ SE CACHAIT LE TRÉSOR.. IL BRULAIT DU DÉSIR DE DÉCOUVRIR CE PASSAGE.... MAIS IL ÉTAIT PEU SOUCIEUX DE PARTAGER CE SECRET AVEC QUICONQUE !

APRÈS AVOIR DONNÉ L'ORDRE À SES TROUPES DE SE DISPERSER AUTOUR DU TEMPLE, À L'EXTÉRIEUR, ET D'EN SURVEILLER LES ABORDS, VIRGULIO, ARMÉ JUSQU'AUX DENTS SE DIRIGEA VERS LA CITERNE.....

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Il était parti avec deux camarades dans une île près de leur village, rêvant de devenir des pirates. Après maintes aventures ils étaient rentrés dans leur famille. Tom doit se faire pardonner de sa tante à qui il a joué plus d'un tour, et veut se raccommoder avec sa petite amie Becky... Mais c'est difficile.*

Chapitre XX

L'ÉCORCE DE SYCOMORE *(suite)*

Ces quelques paroles avaient l'accent de la vérité et la bonne tante ne put réprimer un tremblement dans la voix :

— Allons, viens m'embrasser encore une fois! Dépêche-toi de filer à l'école, maintenant, et ne me donne plus jamais de soucis.

Dès qu'il fut parti, tante Polly courut vers le placard où était accrochée la loque qui avait servi de veston à Tom pendant ses journées de piraterie, dans l'idée de contrôler les dernières paroles de son neveu, mais elle s'arrêta d'un air indécis en se disant :

— Non, je n'ose pas! Pauvre petit, il a peut-être menti, mais malgré tout, c'est un pieux mensonge qui m'a fait du bien et je le lui pardonne! Je ne veux pas savoir si c'est un mensonge, je ne regarderai pas!

Elle jeta la veste et demeura songeuse une minute. Par deux fois elle allongea la main

En refermant le livre précipitamment, l'image fut déchirée jusqu'en son milieu.

pour reprendre le vêtement et par deux fois se retint, enfin, elle se risqua à nouveau en se fortifiant avec la pensée que c'était un pieux mensonge et qu'elle ne s'en affligerait pas. Ainsi se décida-t-elle à fouiller dans la poche et un moment après, elle pouvait lire à travers ses larmes le message de Tom sur le morceau d'écorce :

— Je pourrai pardonner à cet enfant maintenant, même s'il avait commis un million de péchés.

Chapitre XXI

LE LIVRE DU MAITRE

Il y avait eu dans la manière dont Tom avait été embrassé par sa tante, quelque chose de si affectueux que cela avait chassé tout son cafard et qu'il se sentait à nouveau le cœur léger et content. Il fila vers l'école et eut la chance de rencontrer Becky au bout du mail. C'était son humeur qui déterminait toujours son attitude, aussi sans l'ombre d'une hésitation il courut vers elle et lui dit :

— J'ai été très méchant avec toi aujourd'hui, Becky, et je le regrette beaucoup; je ne recommencerai plus jamais, jamais de toute ma vie. Réconcilions-nous, veux-tu?

La petite s'arrêta, et le regarda d'un air dédaigneux :

— Je vous serais obligée de vous occuper de vos affaires, monsieur Thomas Sawyer, lui dit-elle; et je ne vous parlerai jamais plus.

Et elle passa devant lui en dressant le menton.

Tom fut si ébahi qu'il n'eut même pas la présence d'esprit de lui répliquer : « On s'en moque pas mal, mademoiselle Pimbêche! » Quand il eut trouvé cette riposte il y avait longtemps que Becky était loin, si bien qu'il ne dit rien. Néanmoins, il bouillonnait de colère, et lorsqu'il entra dans la cour de récréation il aurait vraiment souhaité qu'elle eût été un garçon et qu'il eût pu lui flanquer une rossée. Il ne fut pas long à la retrouver et il lui lança une remarque cinglante. Elle lui en répliqua une aussi vive sur-le-champ et la brouille fut complète. Becky avait un tel ressentiment qu'elle ne tenait plus en place, dans l'attente de l'heure de la rentrée, à l'idée de voir Tom fouetté pour avoir abîmé son vocabulaire. Si elle avait eu un instant l'intention de dénoncer Alfred Temple, l'attitude offensante de Tom l'avait chassée.

La pauvre petite ne se doutait pas qu'elle allait bientôt se trouver exposée au même danger. Le maître d'école, M. Dobbins, avait déjà atteint un certain âge, sans avoir pu satisfaire ses ambitions. Il aurait voulu être médecin : c'était le plus cher de ses désirs; mais en raison de sa pauvreté, il n'avait pu devenir qu'un modeste instituteur de village. Chaque jour, il sortait de son pupitre un livre mystérieux, et il s'absorbait dans sa lecture pendant les heures de la récréation. Ce livre était toujours sous clef. Tous les gamins de l'école souhaitaient y jeter un coup d'œil, mais la chance ne se présentait jamais. Chacun d'ailleurs avait son opinion, mais il n'y en avait pas deux semblables et il n'y avait pas de moyen de contrôler laquelle était la bonne. Or, voilà que Becky passant près du bureau qui était tout près de la porte, remarqua que la clef était dans la serrure. Quelle merveilleuse occasion! Elle jeta un coup d'œil à la ronde : personne! Et la seconde d'après elle tenait le livre dans ses mains. La page de titre : « *Traité d'anatomie*, par le professeur UNTEL » ne lui apprit pas grand'chose, et elle entreprit de tourner les pages. Tout de suite se présenta un frontispice colorié représentant un corps humain. A ce moment, une ombre se projeta sur la page : c'était Tom Sawyer qui avait pénétré dans la classe et jetait un coup d'œil sur la gravure. Becky referma le livre précipitamment, mais par malchance en déchirant l'image jusqu'en son milieu. Elle rejeta le volume dans le pupitre, referma à clef et éclatant en sanglots, vexée et honteuse :

— Tom Sawyer, tu es le plus méchant des garçons! On n'a pas idée d'espionner ainsi quelqu'un pour regarder ce qu'il fait.

— Comment aurais-je pu savoir que tu regardais quelque chose?

— Tu devrais avoir honte, Tom Sawyer! Et maintenant tu vas me dénoncer et alors, qu'est-ce que je vais faire, hein, qu'est-ce que je vais faire? Je serai fouettée, moi qui n'ai encore jamais été fouettée à l'école.

Et frappant du pied, elle ajouta :

— Mais tu peux bien faire ce que tu voudras, je sais bien, moi, ce qui va se passer tout à l'heure. Attends un peu, tu verras! Je te déteste, je te déteste, et je te déteste!

Et elle sortit de la classe comme une flèche, dans une nouvelle crise de larmes. Tom fut plutôt décontenancé par cette attaque inattendue :

— Quelle drôle de chose que les filles, se dit-il. Jamais battue en classe! en voilà une affaire, c'est bon pour une fille d'avoir la peau fine et d'avoir un cœur de poulet. Naturellement je n'irai pas raconter cela au père Dobbins, parce qu'il y a d'autres manières moins vilaines de se venger. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fera? Le père Dobbins demandera qui a déchiré ce livre; personne ne répondra. Alors, il fera comme il fait toujours: il demandera à chacun à tour de rôle et quand il arrivera à la coupable il saura qui c'est sans qu'elle ait ouvert la bouche. Les figures des filles les trahissent toujours, elles ne savent pas y faire; et Becky sera pincée... Elle est dans un sale cas, mais je ne vois pas de moyen de l'en sortir.

Tom réfléchit un moment à cette affaire, puis il se dit :

— Ma foi, tant pis; elle aurait sans doute aimé me voir dans cette situation-là, ça lui apprendra!

Tom rejoignit la bande de ses copains dans la cour. Au bout d'un instant le maître d'école arriva et sonna la rentrée. Tom ne prenait pas un bien vif intérêt à la classe; chaque fois qu'il jetait un regard du côté des filles, le visage de Becky le peinait. Tout bien considéré, il ne voulait pas la plaindre, et cependant il ne pouvait s'en empêcher. Bientôt l'affaire du vocabulaire fut découverte et Tom eut à s'occuper entièrement de ses propres affaires pendant un certain temps. Becky était sortie de sa détresse et montrait le plus vif intérêt à ce qui se passait. Elle comptait bien que Tom ne ferait rien pour nier qu'il était l'auteur du sinistre arrivé à son livre. Elle avait raison. Tom savait qu'en niant il aurait aggravé son cas. Quand l'instant devint critique, elle voulut se lever et dénoncer Alfred Temple, mais elle se dit : « Sûrement il va me dénoncer pour avoir déchiré la gravure, je ne dirai pas un mot, même pour lui sauver la vie », et elle se retint de rien dire.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

On m'a envoyé un très joli article qui avait été publié dans un journal de la banlieue de Paris et qui raconte une promenade d'un des clubs d'Amis de Mon Camarade *qui travaille le mieux : le Club des* pingouins, *de Bonneuil. Cet article m'a paru intéressant, et c'est pourquoi je le recopie ici.*

Les pingouins, *de Bonneuil, n'étaient pas tout seuls, ils avaient pris avec eux les* goélands, *de Créteil, et ils se sont mis tous ensemble dans un grand autocar qui les a menés en direction de Paris où ils devaient visiter le musée du Louvre.*

« Après de nombreux et bruyants bonjours, car tous se connaissent, on se tasse un peu car, au lieu de 40 prévus, c'est 50 enfants qui sont là, heureux de partir en promenade.

« L'autocar nous fait successivement traverser Maisons-Alfort, Alfortville, Ivry et, par les quais, nous mène au Musée.

« Les formalités accomplies, nous entrons et la visite commence. Suivant le désir des enfants, nous demandons à visiter les salles réservées à la Marine. Devant les innombrables modèles de bateaux des époques les plus reculées, petits et grands sont émerveillés et voudraient — c'est le cas de le dire — avoir quatre yeux.

« Puis ce sont les tableaux de nos peintres célèbres que nous admirons, ainsi que ceux relatant le sacre de Napoléon Ier, la retraite de Russie, la visite de Bonaparte aux lépreux. Ensuite, après avoir traversé de nombreuses autres salles, nous nous rendons au sous-sol, admirer les reliques égyptiennes provenant des fouilles effectuées par de célèbres explorateurs.

« Enfin, lorsque nous allons prendre l'air dans la vaste cour, où tournoient une multitude de pigeons, nous nous apercevons qu'il est 17 heures et qu'il faut penser au retour. Nous rejoignons la voiture qui nous permet, en roulant lentement, d'admirer les jardins fameux, tous garnis de jacinthes et de tulipes, dont les couleurs, savamment intercalées, forment les plus jolis motifs.

« Il est à peine 18 heures et tout notre petit monde est rentré à la maison, heureux de cette belle journée, car si tous les enfants connaissent le Louvre de nom, très peu ont eu le plaisir de le visiter, et c'est très malheureux de constater que, faute d'argent nos petits écoliers de banlieue doivent apprendre dans des livres ce qu'ils seraient si heureux de voir. Nos jeunes Parisiens de demain ne connaissent même pas les merveilles de notre Paris que de nombreux touristes étrangers viennent spécialement visiter. »

C'est bien vrai que, souvent, on ne connaît pas les merveilles de la ville où l'on vit, et souvent même ce n'est pas forcément faute d'argent.

Par exemple, quand j'étais encore dans mon village, j'avais vu dans les livres de l'école, des gravures qui représentaient les principaux monuments de Paris, et cela me donnait une grande envie d'aller les visiter. J'étais surtout intéressé par la Tour Eiffel, parce qu'elle est haute de 300 mètres et qu'elle est le plus grand monument d'Europe et même du monde, jusqu'à ce qu'on ait construit il y a une dizaine d'années à New-York, une grande maison qui s'appelle l'Empire Building et qui a 310 mètres de haut.

Eh bien, je n'y suis jamais monté tout en haut de la Tour Eiffel, bien que Mme Burette me l'ait promis (malgré que ça coûte assez cher (10 ou 20 francs par personne, je crois). Je devais monter à la Tour Eiffel les premières semaines que j'étais à Paris. Et puis on a eu toutes sortes de courses à faire. On n'a pas pu, ensuite on a oublié.

C'est comme pour le Louvre, je voudrais bien y aller. C'est gratuit le dimanche, je crois, et cela ne coûte que le prix du billet de métro. Il y a là dedans la Joconde *et toutes sortes de tableaux qui sont les plus beaux du monde. Et puis c'est le palais où ont vécu les rois de France; il doit y avoir des beaux salons tout pleins de glaces et de dorures. Il faudra que j'en parle au Club, qu'on organise une visite pour un dimanche avec la grande sœur de Pierrette qui nous guidera et qui nous montrera ce qui est particulièrement intéressant.*

Tous mes petits amis ne sont pas de Paris. Mais je suis sûr que dans toutes les villes qu'ils habitent il y a des choses intéressantes et instructives à voir, des choses qu'ils ne connaissent pas. Si c'est dans une ville grande ou petite, il y a toujours un musée, une bibliothèque, une vieille maison, une cathédrale. Si c'est à la campagne, c'est bien rare qu'il n'y ait pas dans les environs une montagne, une grotte, une église, un vieux pays curieux qui soient tout ce qu'il y a d'intéressant.

Il faut organiser des promenades instructives comme celles des pingouins *et des* goélands. *Ce n'est pas seulement instructif, c'est très amusant. Et pour qu'il y ait des promenades aussi intéressantes que celle-là, qu'il se fonde partout des Clubs d'Amis de* « Mon Camarade » *de toutes les tailles, des* hannetons *aux* éléphants, *en passant par toutes les sortes de* castors *et de* pingouins.

Je vous serre la main bien fort à tous, et à la semaine prochaine.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Le coin des Fillettes

LA VESTE DE MES PETITES CAMARADES

Dans le N° 156 de « Mon Camarade » vous aviez le modèle d'une jupe; pourquoi ne feriez-vous pas un ensemble pour les beaux jours où les soirées sont fraîches. Puis une petite veste de teinte vive est si pratique.

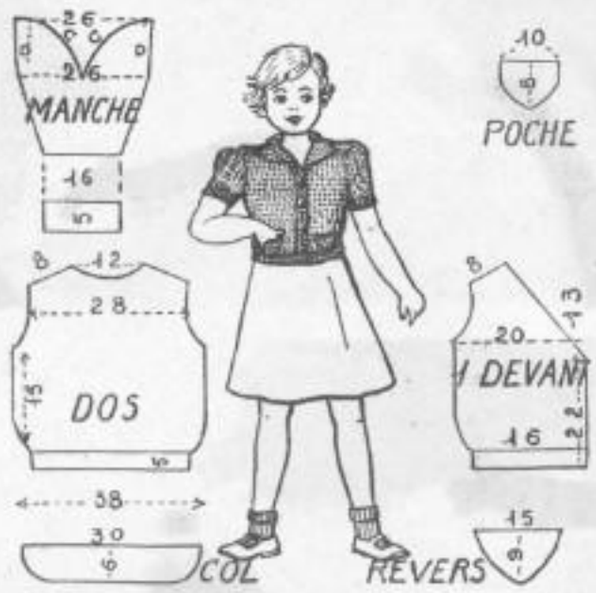
150 grammes de laine corail, des aiguilles de 3 millimètres, un crochet, quatre boutons.

Faites un patron suivant vos mesures.

Employez le point de riz (nos 123 et 124 de « Mon Camarade ») pour l'ensemble de cette veste.

DOS. — Montez 28 centimètres avec une laine sport au point de riz. Faites 20 augmentations réparties au 1er rang. Tricotez droit jusqu'aux emmanchures que vous faites en rabattant 8 mailles, puis trois fois 2 mailles; tricotez droit jusqu'à la hauteur des épaules que vous rabattez en quatre fois, puis en une seule fois les 12 centimètres du milieu du dos.

DEVANTS. — Montez 16 centimètres, tricotez au point de riz, au 1er rang huit augmentations réparties dans le rang. Travaillez droit, puis



rabattre les emmanchures comme au dos, puis les épaules un centimètre plus haut que le dos. En même temps diminuez pour le décolleté du devant une maille tous les deux rangs à 20 centimètres de hauteur totale. Faire dans le bas et le long des deux devants (qui sont exécutés pareillement) 5 centimètres au crochet en demi-brides, le dernier rang étant de petites mailles serrées. A 2 centimètres du bas réservez la 1re boutonnière dans ces demi-brides en faisant des mailles en l'air sur la largeur de la boutonnière. Faites ainsi quatre boutonnières et sur le devant gauche, cousez quatre boutons de même teinte.

MANCHES. — Montez 16 centimètres au point de jersey, tricotez avec une augmentation au commencement de chaque rang jusqu'à 26 centimètres. Séparez l'ouvrage en deux et rabattre sur le côté C 2 mailles au début de chaque rang. Quand il ne reste plus qu'une quinzaine de mailles, rabattre des deux côtés les deux mailles au début de chaque rang (côté C et D).

POIGNETS. — Montés sur les bouts de manches, ceux-ci cousus, au crochet en demi-brides et dernier rang en petites mailles serrées (faits aux dimensions du patron).

POCHES. — Montez 10 centimètres au crochet en demi-brides, faire 2 centimètres puis rabattre une maille au début de chaque rang jusqu'à épuisement.

LE COL est fait également au crochet aux dimensions.

LES REVERS sont montés au crochet sur 15 centimètres avec une diminution au début de chaque rang jusqu'à épuisement.

Montez le tout à l'envers avec un fin surjet qui prenne bien les têtes des points.

Les Conseils de tante Camille

POINTS DE TRICOT

Côtes à jours. — *1er rang : 1 maille lisière, 1 jeté, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 maille endroit, 1 jeté, 2 mailles ensemble, 1 maille endroit, etc.; 2e rang : tout à l'endroit; 3e rang : comme le 1er, et 4e comme le 2e; toujours ces deux rangs.*

CÔTES À JOURS

Jours en couleurs. — *1er rang : une laine foncée, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 2 mailles ensemble, 1 jeté, etc.; 2e rang : toujours en laine foncée : à l'envers, 3e, 4e, 5e et 6e rangs : en laine claire en jersey, c'est-à-dire 3e rang : endroit ; 4e rang : envers ; 5e rang : endroit ; 6e rang : envers. Et reprendre toujours à partir du 1er rang comme travail et couleurs.*

Je vous laisse un jour de couleur sans être teinté sur le dessin pour mieux voir le point.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Galettes des nymphes. — Mettre de la farine de gruau sur la planche à pâtisserie, y creuser un puits, verser dans ce puits une grande cuillerée de crème fraîche et une pincée de sel fin, pétrir de façon à faire absorber par la crème le plus de farine possible. Etendre la pâte avec le rouleau de manière à l'amener à l'épaisseur de 2 millimètres. La couper en petits rectangles, saupoudrer la surface avec du sucre grossièrement pilé et frotté au préalable sur un citron. Mettre à cuire au four doux. Aussitôt que la pâte a pris une belle couleur, retirer du feu. (Servir avec le thé.)

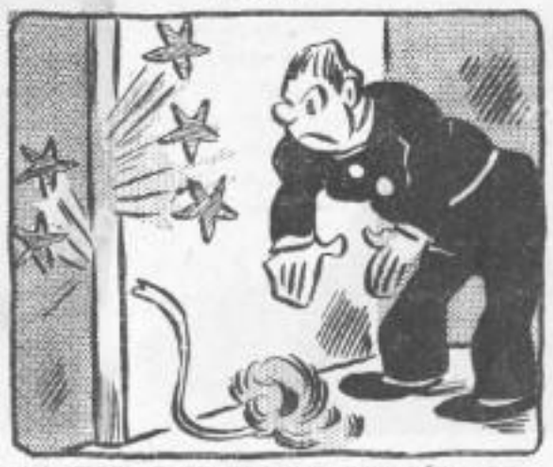
(82) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

L'INVISIBLE PAT'SOUM A ATTACHÉ A LA VESTE DE M. RALEU UNE FICELLE TERMINÉE PAR UN HAMECON. LE HAMEÇON APRÈS S'ÈTRE ACCROCHÉ DANS LA PERRUQUE DE Mme RALEU VIENT DE S'ACCROCHER AU TAPIS DE L'ESCALIER, CE QUI A PROVOQUÉ LA CHUTE EN ARRIÈRE DE M. RALEU

M. RALEU EST PERSUADÉ QU'ON LUI A FAIT UNE FARCE, MAIS NE SE DOUTE PAS QU'IL TRAINE LA PERRUQUE DE Mme RALEU, IL REMONTE A TOUTE ALLURE...

...POUR S'ENFERMER DANS SON BUREAU ET ESSAYER DE COMPRENDRE LA RAISON DE TOUTES CES MESAVENTURES. MAIS EN CLAQUANT VIOLEMMENT LA PORTE...



...LA FICELLE SE TROUVE COINCÉE... SE COUPE... ET LA PERRUQUE DE Mme RALEU RESTE DEHORS. PERPLEXE, UN GARÇON DE BUREAU REGARDE CET OBJET INSOLITE SE DEMANDANT CE QU'IL DOIT EN FAIRE.

« C'EST UNE DROLE D'IDEE, SONGE-T-IL, QUE DE S'AMUSER AINSI A SON AGE ! MAIS ENFIN, PUISQU'IL TRAINAIT CETTE PERRUQUE AVEC LUI, C'EST QU'ELLE LUI APPARTIENT, DONC IL FAUT LA RENDRE...»

VOYEZ COMME L'HONNETETE EST QUELQUEFOIS MAL RÉCOMPENSEE. C'EST AU TOUR DU GARÇON DE BUREAU DE REDESCENDRE LE GRAND ESCALIER BEAUCOUP PLUS VITE QU'IL NE L'AVAIT MONTE...

MAIS SA COLERE PASSEE, LORSQUE RALEU REGARDE DE PRES CE « JOUJOU » IL FRÉMIT EN RECONNAISSANT (BIEN QU'ELLE SOIT UN PEU DEFRAICHIE) LA PERRUQUE DE Mme RALEU.

IL ESSAYE D'ÉCLAIRCIR CE MYSTERE EN INTERROGEANT TOUS LES EMPLOYES QUI L'ONT VU ENTRER. SONGEANT ALORS COMBIEN LES PASSANTS ONT DU SE MOQUER DE LUI, M. RALEU...

...SE SENT ROUGIR DE HONTE. ET TRÈS INQUIET DE LA RECEPTION QUE VA LUI FAIRE SON ÉPOUSE, IL REPREND LE CHEMIN DE SA MAISON, SUIVI PAR PAT'SOUM, SON IMPLACABLE TOURMENTEUR.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

En allant chez l'épicier muni de deux bouteilles vides, l'une pour le vin, l'autre pour l'huile, Calino butte sur le trottoir et en casse une. Il demande néanmoins à l'épicière du vin et de l'huile.

— Mais vous n'avez qu'une bouteille.

— C'est vrai, je viens d'en briser une, mais ça ne fait rien, mettez-les dans la même, ma femme les séparera à la maison.

○

— Quel est l'homme, demandait-on à M. Piot, qui se trouve le plus satisfait : celui qui a un million ou celui qui a une douzaine d'enfants?

— ????

— Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en voudrait davantage, tandis que celui qui a douze enfants en a assez.

M. Piot a été estomaqué.

○

Dans un café, deux amis jouent aux dominos avec passion. Survient une troisième personne qui, se penchant vers un des joueurs, lui demande :

— Comment vas-tu, mon vieux?

Pas de réponse. La partie dure une heure. A ce moment, le joueur se retourne :

— Pas mal, mon cher, merci et toi?

○

— Tiens, Olive! Comment ça va?

— Ça va! Et toi? Et les copains?

— Ça va! Ça va! Sauf le fils Tintin.

— Le fils Tintin? Tu l'as vu quand, Marius?

— Hier. Il m'a fait de la peine.

— Bonne mère! Qu'est-ce qu'il avait, Marius?

— Je ne sais pas! Il était tout bleu avec des boutons plein le torse. Et puis il était tout raide, sans pouvoir remuer ni parler.

— Ah! le pôve. Il est peut-être mort, à cette heure?

— Mort? Penses-tu, pourquoi il serait mort?

— Mais avec une maladie si grave!

— Mais fada! Il était pas malade. Il montait la garde devant le fort Saint-Jean. Il est incorporé depuis huit jours.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lauragais, secrétaire à l'ambassade française à St-Pétersbourg, a été mystérieusement transporté par des inconnus voilés devant une société secrète « Les Invisibles », et ramené ensuite dans son hôtel.*

Chapitre II

PROMENADE AU BOIS *(suite)*

En prononçant ces dernières paroles, la voix de l'inconnu s'était radoucie; il semblait même qu'une certaine émotion la fit trembler légèrement.

— Adieu, ma mission auprès de vous est terminée. Un mot encore. Il se peut que vous me rencontriez, eh bien, si vous veniez à me reconnaître, je vous engage, dans votre intérêt même, à ne rien en laisser paraître.

— Je suis obligé de vous répondre, monsieur, que si le cas se présente, je n'écouterai d'autre intérêt que celui de ma sûreté, et n'agirai que d'après mon bon plaisir.

— Libre à vous! ce n'est qu'un second avertissement que je vous donne.

— Je vous préviens donc à mon tour, monsieur, que contre des ennemis masqués tous les moyens me seront bons, c'est une lutte de sauvages que vous avez engagée avec moi, je la soutiendrai en usant des mêmes procédés. Et pour commencer, comme il y a nécessité absolue à savoir à qui j'ai affaire, je vous préviens que je ne vous quitte plus; je suis bien monté, et je vais m'attacher à vos pas jusqu'à ce que j'aie pu mettre un nom sur votre visage.

Un éclat de rire moqueur fut toute la réponse qu'il obtint de son adversaire.

— Quand vous voudrez, monsieur, fit Olivier piqué au vif, en ramenant les rênes de sa monture.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, répondit le mystérieux personnage.

Puis, faisant entendre un sifflement particulier :

— Allons, Khadour, dit-il à son cheval, montre que tu n'as pas dégénéré de tes ancêtres de l'Hedjaz.

Et il se pencha sur le cou de l'animal en lui rendant la main. Ce dernier, se sentant libre, poussa un hennissement de joie et s'élança d'un trait dans l'allée sombre qui se développait devant lui.

Olivier Lauragais mit son cheval à la même allure, et pendant quelques instants ils se suivirent au petit trot dans les allées particulières du bois. L'inconnu ne pressait pas sa monture; sans doute il attendait, pour commencer la lutte, qu'il eût gagné une des grandes avenues.

Le sentier qu'ils venaient de prendre débouchait en effet sur la grande avenue, et les deux coureurs se trouvèrent sur un terrain plus favorable au développement de leurs grandes qualités. Mais l'inconnu ne tenait pas à engager une lutte de vitesse qui, dans sa pensée, aurait tourné certainement à son avantage, mais eût pu durer une heure ou deux. Pressé par le temps, il s'était arrêté à un plan très simple qui devait le débarrasser très rapidement de son gênant compagnon : il connaissait l'invincible supériorité de son cheval à l'eau, habitué qu'il était à traverser les grands fleuves de Russie; et se fiant sur cela, après quelques minutes de course, qui lui avaient déjà fait gagner cinq ou six longueurs sur son adversaire, il coupa brusquement à travers champs et lança bravement Khadour dans la Seine.

Dix secondes après l'eau jaillissait également en gerbes sous le poids de la monture d'Olivier; celui-ci comprit qu'il était battu sans retour par son aventureux adversaire. En effet Khadour nageait comme un triton avec toute l'assurance que donne un exercice familier, tandis que l'autre cheval à peine à l'eau fut comme paralysé par la peur et refusa d'avancer.

Pendant ce temps-là Khadour abordait légèrement l'autre rive, d'un bond se retrouvait en terre ferme, et l'inconnu, se lançant à toute vitesse, s'éloignait en ponctuant son rire ironique, que le jeune homme entendait pour la seconde fois, rire bizarre et particulier, cet adieu qu'il lui envoyait dans la nuit :

— A bientôt, monsieur!

Le jeune homme rentra rue Saint-Dominique la rage dans le cœur. Une défaite de haute lutte l'eût beaucoup moins mortifié que sa chute dans la Seine, et il se jura à lui-même de retourner tout Paris pour découvrir l'auteur de cette mystification.

Quelques jours plus tard, Olivier qui se trouvait avec son père à un concert, aperçut à quelques sièges de lui un homme qu'il reconnut avec surprise pour être son inconnu du bois de Boulogne.

Olivier n'avait jusqu'ici rien dit à son vieux père — le seul parent qu'il eût au monde — des étranges menaces dont il avait été victime de la part des *Invisibles*. Il entraîna son père hors de la salle, lui expliqua tous les mystérieux événements de ces derniers mois, lui désigna l'homme qui l'avait menacé. L'entr'acte venait de commencer. M. Lauragais en profita pour s'informer, auprès de personnes qu'il connaissait, de la personnalité de l'inconnu.

— Tu fais certainement erreur, dit-il à son fils, en revenant à lui. Ce monsieur est le premier secrétaire de l'ambassade du tzar à Paris, le prince Michel Ourazoff...

Sans écouter les conseils de son père, Olivier se précipita sur le prince, lui demandant raison de sa conduite...

Le scandale fut grand, et M. Lauragais qui n'était pas habitué à voir son fils se conduire de la sorte fut fort inquiet. Il se persuada bientôt qu'Olivier était atteint de dérangements cérébraux, d'hallucination, de folie passagère. Un jour où Olivier avait fait scandale en tentant de pénétrer de force à l'ambassade du tzar pour avoir une explication avec le prince Ourazoff et où il avait été ramené chez lui par la police, M. Lauragais n'eut plus de doute : la folie menaçait son fils. Il consulta un médecin qui lui conseilla de ne pas contrarier la manie de son fils. Mais un changement de pays, d'habitudes, pouvait donner de bons résultats.

M. Lauragais avait une assez belle fortune. Il réussit à convaincre son fils.

Ils partirent tous deux faire un voyage en Italie.

Quand ils revinrent, deux mois après, Olivier Lauragais trouva son coffre-fort vide, sans aucune trace d'effraction. Toutes les valeurs mobilières qui composaient sa fortune personnelle avaient été enlevées. Un billet laissé à dessein par les ravisseurs contenait ces seuls mots :

« Nous avons dû vous réduire à l'impuissance par la perte de votre fortune; elle vous sera rendue le jour où vous renoncerez pour jamais à la main de la demoiselle Vasilewska.

— A nous deux, maintenant, prince Orouzoff! s'écria Olivier en serrant le précieux papier sur sa poitrine.

Chapitre III. — DICK LE CANADIEN

Le soleil allait se coucher sur la grande terre australienne. En plein désert, non loin du Red-River, ou rivière Rouge, trois hommes assis autour d'un feu de bois, la carabine en main, comme pour être prêts à tout événement, surveillaient la cuisson d'un magnifique quartier de kangourou destiné à leur souper. Un beau caniche noir, luisant, coquet, se promenait autour de la broche improvisée et témoignait par son attitude du plaisir qu'il prenait à cet exercice, pendant qu'un mulet de forte encolure broutait à même les feuilles des arbustes.

Par une mesure de prudence bien connue de tous les explorateurs des contrées nouvelles ou dangereuses, ils n'avaient fait leur feu qu'avec du bois mort, afin d'éviter l'épaisse fumée des branchages humides, et pour forcer en outre la fumée qu'ils ne pouvaient complètement annuler à ne point s'élever en colonne dans les airs, ce qui eût pu déceler leur retraite aux yeux perçants des sauvages ou des butteurs de bisons; ils avaient établi sur quatre perches, au-dessus du foyer, un épais lit de branches et d'herbes qui le forçait à se tamiser, pour ainsi dire, et à se disperser dans l'atmosphère.

Ces précautions étaient loin d'être exagérées, car l'Australie, en 1845, ne ressemblait guère à ce qu'elle est aujourd'hui. C'était à peine si elle possédait une centaine de mille habitants, et aucune société ne renfermait autant d'éléments antipathiques, autant de germes de discorde que celle-ci, qui devait son origine aux colonies pénitentiaires de la Grande-Bretagne.

Elle se divisait en deux classes bien distinctes, celle des émigrants, spéculateurs plus ou moins honnêtes, venus pour faire fortune, et celle des déportés, divisés eux-mêmes en convicts ou condamnés en train de subir leur peine, en émancipistes ou batteurs de buissons. Ces derniers vivaient en sauvages, isolés du reste de la société, et comme la chasse et la maraude leur fournissaient les moyens assurés d'existence, ils aimaient mieux piller les fermes que de travailler à leur entretien ou à en fonder de nouvelles.

Ils vivaient en assez bonne intelligence avec les indigènes, à qui ils fournissaient du rhum, du gin et autres boissons spiritueuses. Malheur au squatter ou voyageur venu dans l'honnête intention de défricher qui les rencontrait sur sa route, il était immédiatement assassiné et pillé, avec d'autant plus de facilité que ces sortes de crimes restaient toujours impunis.

Le nombre de ces maraudeurs était tel, que quand deux Européens venaient à se rencontrer dans le buisson, c'est en se couchant en joue qu'ils entraient en explication, et les carabines ne quittaient la position de défense que quand les deux voyageurs avaient pu se rassurer mutuellement sur leurs intentions.

Parmi ces busc-rangers on en rencontrait cependant d'honnêtes; c'était une très rare exception, il est vrai, mais enfin il y en avait quelques-uns. Canadiens d'origine pour la plupart, ils menaient la vie du trappeur d'Amérique, chassant le kangourou, l'opossum, dont ils mangeaient la chair et préparaient les peaux pour les vendre aux colons, qui en confectionnaient des traits, des vestes, des guêtres et des bonnets de fourrure. Leurs rifles ne dédaignaient pas également les cygnes noirs dont le pays abonde et qui leur fournissaient une nourriture excellente en même temps que leur duvet se trouvait être une matière marchande de premier choix.

Les trois compagnons que nous avons présentés au lecteur, au début de ce chapitre, paraissaient faire partie de la même catégorie sociale.

Celui qui paraissait commander, en raison sans doute de sa connaissance du pays, était un Canadien d'environ six pieds, bâti et musclé en hercule, qui répondait au nom anglo-français de Dick Lefaucheur. Il descendait en effet d'une ancienne famille française établie à Québec, dès les premiers jours de la colonisation, et, comme tous ses compatriotes, il gardait au fond de son cœur un profond attachement à la mère patrie. D'une force qui répondait à sa stature et jetant bas d'une balle de son rifle une alouette au vol, à cinquante mètres, il était aussi craint que respecté de tous les aventuriers, convicts en ruptures de ban, maraudeurs et pilleurs de run de buisson australien.

Depuis dix ans, notre Canadien, chassant, pêchant, accompagnant des convois, avait parcouru le buisson en tous sens, sur une longueur de sept à huit cents lieues. Il était connu des rôdeurs, des busch-rangers, ses compatriotes, des squatters des fermiers sous le nom de *Dick le Trappeur*, et la plupart des tribus indigènes sous celui de *Tilanardan* et par abréviation *Tidan le Trouveur de Têtes*, allusion à la partie du corps où la terrible balle de Dick allait toujours frapper son adversaire. Il avait été solennellement adopté par le grand chef de la tribu des Nigarookas, une des plus puissantes de la contrée, ce qui, selon la coutume, lui avait créé des liens de parenté les plus étroits avec tous les membres de cette peuplade.

Cela lui donnait ce grand avantage qu'en cas de lutte avec les écumeurs de buisson, la tribu tout entière eût pris fait et cause pour lui; de même qu'en cas de guerre entre les tribus indigènes, il devait son appui à celle dont il était le fils d'adoption.

A Sydney, la capitale, à Melbourne, qui commençait à grandir dans la baie de Saint-Philippe, il n'était pas un négociant, pas un banquier qui ne s'estimât trop heureux de lui confier des convois de marchandises qu'il expédiait dans l'intérieur, et là il avait son surnom spécial, personne ne l'appelait autrement que *l'honnête Dick*.

Chapitre IV. — LA DÉCOUVERTE DE L'OR

La découverte des premiers échantillons d'or avait augmenté considérablement son importance, car à part ces échantillons rencontrés par hasard par un muletier dans le lit de la Victoria en 1847, à plus de deux cents lieues de sa source, il avait été impossible jusque là de trouver le gisement principal. Or Dick, ayant vu un de ces échantillons à Melbourne, avait dit en souriant à ceux qui l'entouraient qu'il connaissait un lieu, découvert dans ses nombreuses excursions, où, s'il le voulait, il pourrait remplir plusieurs wagons avec des cailloux veinés de jaunes, il avait même ajouté, en montrant son énorme poing comme terme de comparaison, qu'il y en avait d'aussi gros que cela, entièrement jaunes, mais qu'il les avait toujours pris pour du cuivre.

De tous côtés alors lui étaient arrivées les propositions les plus brillantes; mais il avait répondu à ces différentes offres en faisant la sourde oreille, et peu à peu on avait conclu de ce mutisme inexplicable qu'il avait voulu plaisanter.

Mais le Canadien avait son projet dont il n'avait voulu faire confidence à personne, attendant de trouver des amis assez sûrs.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

182

RÉSUMÉ : LA TEIGNE ET ANGELO, POURSUIVIS PAR LA POLICE ET QUI EMMENENT AVEC EUX TOTO PRISONNIER ONT APERÇU UN BARRAGE SUR LA ROUTE TOUTOUNE EST À LYON CHEZ LE BRAVE CANUT...

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT PARALYSÉS ET PRISONNIERS DE JARNAC DANS UNE SPHÈRE INTERASTRALE. LA SPHÈRE EST PROCHE DE MARS QUAND UN AVION FUSÉE FONCE SUR ELLE POUR LA DÉTRUIRE.

Trois Lanceurs assis autour d'un feu de bois surveillaient la cuisson d'un quartier de viande destiné à leur souper.

A TRAVERS LE MONDE

L'anguille est un des plus voraces parmi les poissons ; une anguille dans un étang est un danger pour les autres poissons ; les grandes anguilles s'attaquent même aux truites et aux saumons. L'anguille est très friande d'écrevisses et il faut s'en méfier au moment de la mue.

○

Le caféier est un arbre originaire d'Éthiopie. C'est vers 1450 qu'il fut transporté en Arabie où il donna naissance au fameux plant de Moka. Le café fut introduit en Égypte au commencement du XVIe siècle, en Grèce vers 1554, en Angleterre vers 1652, en France vers 1643 et en Italie deux ans plus tard. Le premier café public s'ouvrit à Paris en 1672.

○

Chez les Malgaches, les noms propres sont en général très longs, ce sont des sortes de mots composés désignant une qualité ou un attribut de son propriétaire. Ainsi Rainivoninahitriniony signifie le Père de la gloire de l'île; Ratsimataodriaka signifie : Qui ne craint pas les menaces.

○

Les coquilles d'œufs sont riches en sels de chaux et en phosphates; c'est pourquoi pulvérisées, mélangées avec les aliments, elles peuvent être une nourriture très utile pour les jeunes animaux.

○

Deux villes ont été surnommées Athènes; l'une, Athènes du Nord, l'autre Athènes de l'Allemagne; la première est Edimbourg, en Écosse, l'autre Weimar, l'une et l'autre à cause de l'importance de leurs établissements scientifiques et littéraires, de leurs écoles, etc...

○

L'once, ou léopard chasseur, tient à la fois du léopard et de la panthère; son pelage est fauve moucheté de taches brunes, son ventre entièrement blanc; elle vit particulièrement dans l'Inde et en Perse et peut très bien se domestiquer; on s'en sert même pour la chasse à la gazelle où elle fait l'office de chien.

LES JEUNES AVIATEURS

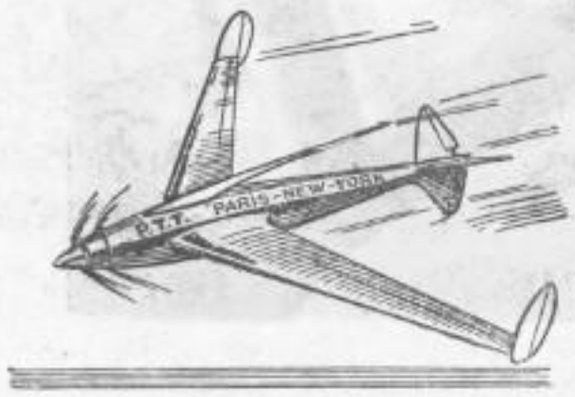
LA GOUPILLE VOUS PARLE

Décidément les avions stratosphériques n'ont pas de chance. Le « Junkers » de 1931 semble abandonné. Le « Farman » de 1932 s'est écrasé au sol par suite, croit-on, d'un évanouissement du pilote. Le « Renard R-35 », trimoteur belge à cabine étanche, s'est également écrasé au sol, mais de quelques mètres seulement, alors que le « Farman » était monté assez haut.

Enfin les Américains avaient fait une grosse publicité autour d'un « Stratoliner » Ecœing, version commerciale des quadrimoteurs appelés « Forteresses volantes ». Au cours d'un vol d'essai avec onze personnes, le gros avion tomba par suite de rupture d'empennages. Il ne reste plus qu'un « Lockheed », encore américain, qui a effectué des essais sans accident.

TORPILLES VOLANTES PACIFIQUES

Si le mot de torpille évoque surtout un corps fuselé chargé d'explosifs, il est possible d'imaginer une torpille dont le contenu ne serait autre qu'un mélange détonant. On a envisagé d'utiliser des torpilles volantes dans le genre d'avions très rapides, pour



transporter du courrier. Ces torpilles voleraient à grande vitesse et à haute altitude, sans aucune difficulté d'ordre technique puisque l'être humain ne serait pas à protéger, la torpille volante étant sans pilote et, naturellement, sans passagers.

La torpille se présentera comme un avion de course, muni d'ailes et d'empennages, et propulsé par deux hélices concentriques tournant en sens inverse. Le moteur sera un classique moteur à essence ou un moteur à huile lourde, tous deux munis de plusieurs compresseurs d'air pour le vol à haute altitude.

Afin d'économiser le carburant et d'éliminer les dispositifs de départ tels que les roues ou les patins, la torpille sera lancée d'un avion volant le plus haut possible. Ensuite, la direction de la torpille se fera par radio.

A l'arrivée, un poste de réception prendra la torpille dans ses ondes et commandera un dispositif freinant la marche, soit en inversant le pas des hélices, soit en déclenchant un parachute.

Si l'on se contente de vitesses normales, 700 kilomètres-heure par exemple, l'état actuel de l'aviation permet de construire dès maintenant ce moyen de transport postal.

A 1.000 kilomètres-heure, la lettre envoyée de Paris à 6 heures du matin serait à New-York à midi.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Comme le cadre, ou couple, du fuselage donne la forme en épaisseur, il est important de le découper à sa forme exacte. Pour cela, il est indispensable de travailler sur un plan en vraie grandeur de l'avion à construire. Chaque cadre sera décalqué et reporté sur la feuille de balsa. Découpez d'abord l'intérieur ajouré, puis l'extérieur. De la précision du découpage dépend la réussite de votre fuselage. Découpez donc votre bois sur une planche dure, sans fil, ou une plaque de zinc, de façon à ne pas dévier.

***

Vous avez découpé tous vos cadres. Il reste à les placer dans l'espace à la distance qu'ils occuperont entre eux entre les longerons.

Commencez par fixer avec des épingles sur votre planche de montage les deux longerons supérieurs. On monte toujours un fuselage à l'envers, car le haut est moins bombé que le dessous. Sur les longerons, vous collerez successivement tous les cadres après avoir repéré les distances.

Attention : vous devez les coller de bas en haut. Pour les faire tenir bien d'équerre, vous passerez dessus un fil de caoutchouc épinglé à la planche de montage.

SPORTS

Le lancement du poids

Encore un exercice d'athlétisme qui est malheureusement trop délaissé. Quoi de plus beau et de plus harmonieux pourtant que ce geste du lanceur de poids, à tel point qu'il a tenté plus d'un artiste grec — et pourtant les anciens s'y connaissaient en sport.

Là encore, ce n'est pas tellement la force, mais surtout la bonne utilisation des efforts et la souplesse du mouvement qui font la valeur de l'athlète. Tout, dans le lancer, provient de l'élan qu'on donne au poids, par l'utilisation de la force centrifuge.

Il faut en effet, non seulement reculer jusqu'à l'extrémité du cercle de 2 mètres dans lequel on se trouve, mais tourner entièrement son corps avec le bras lanceur très en arrière, pour pouvoir imprimer une sorte de mouvement tournant au poids en ramenant son pied (le pied droit si vous lancez du bras droit) en avant.

Il faut d'ailleurs vous exercer du bras droit et du bras gauche pour faire travailler tous les muscles. Les concours que vous pourrez organiser devront compter obligatoirement la moyenne des deux bras, avec trois essais pour chaque bras. Et, pour atteindre une valeur moyenne, vous devrez lancer le poids de cinq kilos (environ le poids d'un pavé de grès) à 5 mètres du cercle si vous avez 14 ans, et à 6 mètres si vous avez 16 ans. Dépassez-vous ces chiffres ?

TIMBRES-POSTE

COLONIES FRANÇAISES

De 1859 à 1881 toutes les colonies françaises employaient les mêmes timbres. Les variations du change dans certaines d'entre elles obligèrent les pouvoirs publics à les doter chacune d'une série particulière; on l'obtint d'abord par des surcharges, puis, en 1892, une émission d'un type général portait dans le bas le nom de chaque colonie.

Presque toutes les émissions générales pour les colonies sont chères, certains timbres sont très rares et valent des milliers de francs. Il y a des exceptions, ainsi dans la série de 1859 représentant l'aigle impérial, le 10 centimes bistre-jaune ne coûte que 2 francs.

Les timbres de 1871 à 1880 sont les mêmes que ceux de France de la même époque, mais ils sont non dentelés.

En 1881 paraissait une série différente, spéciale cette fois pour les colonies, plus de la moitié de ces timbres sont restés bon marché. Les timbres-taxe sont identiques aux timbres français, mais ils sont non dentelés. Dans la série de 1884, où tous les timbres sont noirs, les prix restent moyens ou chers; la série en couleurs de 1893 est bon marché.

Avez-vous l'Insigne
DE " MON CAMARADE "
Prix 1 fr. 50. Envoi franco contre 1 fr. 75

LE COIN DES POÈTES

Je suis heureux de pouvoir publier pour la première fois une demi-page faite entièrement de poèmes envoyés par mes petits camarades. J'ai publié ici, à côté de poésies en vers, des petits récits qui m'ont paru être de vrais poèmes en prose.
JANOT.

AOUT

Août, c'est le mois de la canicule,
Il fait tellement chaud qu'on se brûle,
Il faut un chapeau, même si ce n'est qu'un melon,
Car on risque de mourir d'insolation.
Le soleil darde ses rayons
Tandis que dans la maison,
Derrière les volets bien clos,
Je lis la lettre de Janot.

R. FEIGELSON.

LES TAUDIS

O triste réalité!
Tandis que de colossaux palais s'élèvent,
Des taudis surpeuplés,
Foyers de tuberculose,
De mortalité sont cause,
Des familles y vivent comme dans un mauvais rêve.

L'homme se laisse aller à ses passions,
Perd toute énergie.
Le soir quand il rentre à la maison,
Sa femme est partie;
Les enfants, moitié abandonnés,
Ont traîné la rue toute la journée.

Homme de l'humanité, toi qui es heureux,
Tu ne fais encore pas tout ce que tu peux.
Remplace tous les taudis
Par des maisons amies,
Saines et ensoleillées,
Propres et bien aérées.

Un jour nous réaliserons
Le grand et magnifique idéal.
Alors notre civilisation
S'éloignera pour toujours du mal
Et ça sera une perpétuelle paix,
Un effort constant vers le progrès.

Raphaël FEIGELSON.

L'HIVER

L'hiver est venu,
Et les bises bourrues
Chassent les hirondelles
Aux grandes ailes.

Le loir est engourdi,
Et les jolies perdrix
Restent toujours cachées
Avec leurs nouveau-nés.

La neige couvre les toits
Ainsi que les grands bois.
Et le vent souffle fort
Avec le froid du Nord.

Tandis que dans les prés,
L'herbe est partout gelée,
L'oiseau cherche un asile.
Hélas! c'est inutile.

Pierre LE QUEINEC,
Saint-Brieuc.

MONTAGNES

Oh! montagnes éternelles,
Que vous me semblez belles
Avec vos verts sapins
Et vos alpages en fleurs
Où poussent edelweiss,
Anémones et jasmins,
Qui embaument nos cœurs.
Et vos jolis chalets,
Bâtis sur la hauteur
Où il fait bon vivre,
Et vos pics abrupts,
Et vos lacs d'azur m'enivrent
De joie et de bonheur.

Denise BUISSON, 12 ans,
Club des Castors de Châtillon.

LE PRINTEMPS

Quel délice quand le printemps revient à grands pas,
Les charmants jours reviennent, le vent ne souffle pas.
Sur l'arbre les bourgeons éclatent; c'est le beau temps.
Dans les bois, la violette se montre timide.
Tandis que dans la prairie le cheval hennit,
Les petits oiseaux gazouillent dans les buissons,
Le soleil, dans un ciel pur et sans nuages, rit.
Et au bord de la fontaine pousse le cresson.
La gaîté revient vite, le front se déride
Quand revient la charmante saison du printemps.

Lucien DEBRUILLE.

UNE ÉCOLE DANS L'ILE DE BEAUTÉ

Dans la classe aux bancs sévères,
Oubliant l'amusement,
Nous fixions derrière sa chaire
Le maître et, attentivement,
Nous suivions d'un air bien sage
Ses vieilles mains parcheminées,
De son livre tournant les pages,
Ou bien, aidant, sur le cahier,
Nos menottes maîhabiles
Qui, en tremblant, exécutaient
Ce qui était la « longue file »
Des lettres de notre alphabet !
Que nous l'aimions ce cher vieux maître !
Et que lui aussi nous aimait !
Ses yeux sévères savaient être
Si doux quand ils nous regardaient.
Pour nous punir, point de baguette.
Nous l'aimions tant que de ses yeux
Un regard de reproche, certes,
Suffisait à nous rendre honteux.

Paul LECA,
Nice.

IL NEIGE

Il neige, les flocons tombent épars et se perdent sur un large tapis moelleux. Les joyeux enfants crient à tue-tête; là-bas, c'est la glissade; plus loin, d'autres construisent un bonhomme de neige. Quelques jeunes gens se jettent des boules de neige, les autres circulent lentement de peur de déraper, les personnes passent transies. Les toits des maisons sont recouverts de manteaux blancs. Dans les prés, les vaches de coubillon beuglent en baissant leurs mufles. Il neige, il neige.

M. BONNET, 8 ans,
Lamalou-les-Bains.

LA LUNE SE LÈVE

Une faible lueur paraît à l'horizon. C'est la lune, ce soleil de nuit qui montre son front bombé traversé d'une large ride. Peu à peu elle s'élève dans les cieux.

La lune est entourée d'une sorte de voile tenu par de petits nuages. N'est-ce pas une reine à qui ses serviteurs donnent mille soins. Soudain je m'aperçois qu'elle veut jouer à cache-cache.

Marie HUGON, 9 ans,
Saint-Géron.

UN PAYSAGE SOUS LE GIVRE

J'aime à contempler chaque matin le paysage sous le givre. Les toits disparaissent sous un léger tapis blanc, des arborescences multiples recouvrent les vitres. Les grillages des jardins imitent le tulle des mariées... les arbres nus tendent vers le ciel gris leurs squelettes poudrés à frimas. Le long de leurs branches dépouillées sont suspendus des glaçons pareils à des sucres d'orge. Les fils télégraphiques ressemblent aux filaments brillants des sapins de Noël. Les prés ras étendent leurs parures blanches. Au fond, dans le lointain, une légère vapeur s'élève au-dessus de la rivière. Qu'un paysage givré est donc joli.

Louise MALLASSAGNE, 13 ans,
Is-sur-Tille (Côte-d'Or).

VARIÉTÉS

ÉNIGMES

Nous sommes chassés d'Allemagne.
Notre 1re lettre est dans jeune et non pas vieux.
Notre 2e est dans oui et pas non.
La 3e est dans lui et pas elle.
La 4e dans faux et non dans vrai.
La 5e dans serin et non dans moineau.
Qui sommes-nous ?

Aidez-nous, car nous sommes malheureux.
La 1re lettre dans étude et non distraction.
La 2e dans braise et non cendre.
La 3e dans pain et non liberté.
La 4e dans eau et non vin.
La 5e est dans gare et non dans station.
La 6e dans chien et non chat.
La 7e dans source et pas cascade.
La 8e dans lire et non écrire.
La 9e est dans source et non dans fleuve.
Trouvez et quand vous les aurez trouvés, aidez-les.

MOTS EN LOSANGE

```
          ×
        × × ×
      × × × × ×
    × × × × × × ×
      × × × × ×
        × × ×
          ×
```

1. Dans tous les cas. — 2. Instrument qui sert à rentrer chez soi. — 3. Ceux des carnassiers sont particulièrement redoutables. — 4. Elles sont faites pour être sonnées. — 5. Ils se produisent dans la montagne chaque fois que la forme des roches permet la résonance. — 6. Adjectif possessif. — 7. Tête de serpent.

DEVINETTES

Trouvez trois villes de France qui fassent 21.

Ajoutez une autre ville de France; il restera 20.

CHARADES

Un enfant bien élevé est toujours mon premier.

Au lac de Versailles, mon deuxième est nombreux.

Petite histoire en images de notre journal est mon tout.

Mon premier est oiseau.
Mon deuxième est rongeur.
Mon troisième est un pronom personnel.
Mon tout est un personnage peu recommandable que notre ami Tom rêve d'être.

Mon premier ne va pas vite.
Mon deuxième peut être aigu.
Mon tout est le nom du héros d'une belle histoire de *Mon Camarade*.

Envois de MICHEL, à Bagneux.

Mon premier, faire ne se doit.
Mon second, sur les arbres croît.
Mon tout dans le cirque se voit.

Mon premier manque beaucoup de sagesse.
Mon second ne peut faire de largesse.
Mon tout manque de calme : son ardeur.

Envois de JEAN PRENANT, à Dissay (Vienne).

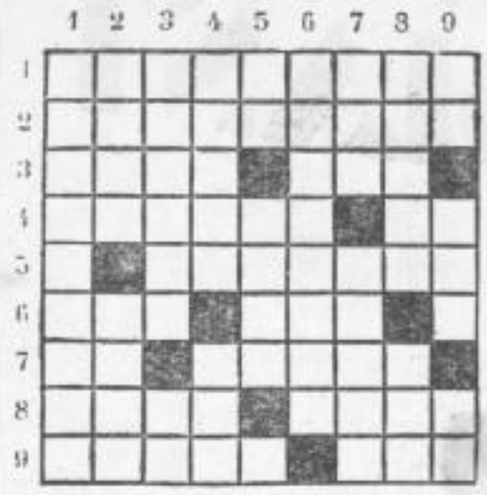
LOGOGRIPHE

J'exprime en cinq lettres tout un volume qui peut en contenir des millions. Cependant, si l'on m'arrache une seule de ces lettres, on me transforme en être privé de raison par suite de certains excès. Si l'on m'en ôte encore une, je peux devenir le symbole de la nudité sans pour cela manquer à la décence, et avec encore une en moins je ne suis plus qu'une note de musique.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

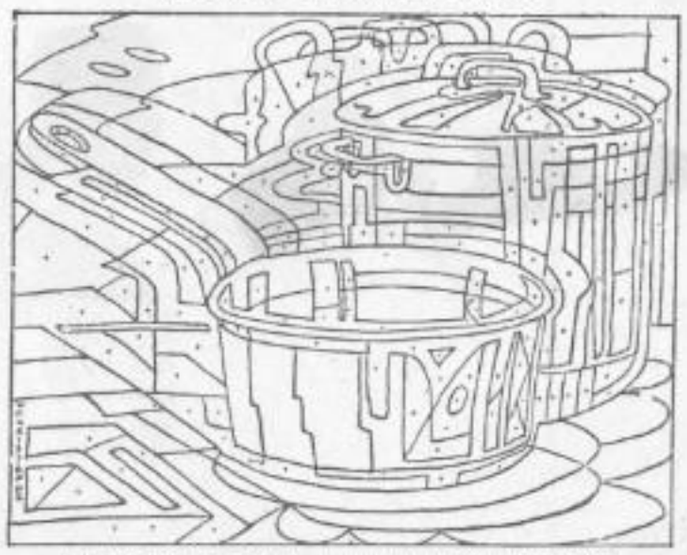
MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 182

Horizontalement. — 1. Gagne honorablement sa vie. — 2. Qui ont des instruments de travail. — 3. Grands filets dont on se servait autrefois pour chasser. Parcourus des yeux. — 4. Choix fait au moyen de cribles. Conjonction de coordination. — 5. Occupera sa place dans une assemblée. — 6. Instrument qui sert à ouvrir les portes. Étendue d'eau. — 7. Conjonction qui marque le doute. Les singes le sont plus que les hommes. — 8. Outil qui sert à ronger. On le prend pour sauter plus loin. — 9. Nom qu'on donne au chamois dans les Pyrénées. Vieille arme défensive.



Verticalement. — 1. Rhumatisme qui empêche de tourner la tête. — 2. Lancer violemment en l'air les pieds de derrière. Brilles. — 3. Rend une flamme plus brûlante. Adjectif possessif. — 4. Cherchai à atteindre. Petit animal rampant. — 5. Article féminin renversé. Raidi par le froid. — 6. Lorsqu'une manœuvre l'est, elle encourt une punition. — 7. Vieux nom du loup. Dont le talon est complètement usé. — 8. Faire du tort. Récipient en toile ou en papier. — 9. En matière de. Substance utilisée par ceux qui font le cuir. Sans vêtements.

DESSIN MYSTÉRIEUX



Remplissez en noir les cases marquées d'un point.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 181

Horizontalement. — 1. Problème. — 2. La. — 3. Caresser. — 4. Tuéfro. — 5. Exempter. — 6. Lire. — 7. Oc. Ne. Do. — 8. Belettes.

Verticalement. — 1. Pacte. Ob. — 2. Aux. Ce. — 3. Réel. — 4. Blé. Miac. — 5. Las. Prêt. — 6. Site. — 7. Ere. De. — 8. Errer. Os.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 181

Mots en losange

```
        D
      T E L
    T Y P O S
  D E P U T E S
    L O T U S
      S E S
        S
```

Mots décroissants

```
P A R D E A U
F A R A U D
F A L O T
F A U X
F A T
F A
F
```

Rébus. — Le mieux est l'ennemi du bien.
Enigme. — F-A-L-Z-A-R.
Logogriphe. — Tort. — Or.
Cocktail de mots. — Age. Tage. Régate. Gâteau.
Charades. — Va-terre-pô-lot (Water-polo). — Barre-tas-lie (Bartali).

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco.

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Etranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
1 mois . . . . . 2 fr. 50
3 mois . . . . . 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

L'AMÉRIQUE AUX AMÉRICAINS !

PAR une belle nuit de mai, l'an 1754, un jeune officier de 22 ans, Georges Washington, à la tête de deux compagnies de soldats anglais, et précédé d'éclaireurs indiens, s'avance jusque sous les murs du fort Duquesne.

Quelle audace de pénétrer ainsi, sans déclaration de guerre, en Canada français !...

Jumonville, qui commande le fort, en est tout surpris; il sort pour parlementer, mais, atteint de plusieurs balles, s'écroule. La guerre est inévitable. Le frère de Jumonville, aidé par des Indiens, attaque à son tour le fort Necessity, y tue beaucoup d'Anglais, force Washington à capituler.

Alors le gouvernement de Sa Majesté britannique charge le général Braddock d'équiper trois corps d'armée et de les lancer contre le Canada. Une troupe importante marche sur le fort Duquesne; les Français bousculent son avant-garde, la rejettent sur le gros de l'armée. A ce moment, de tous les bois d'alentour, part le cri de guerre indien, et, sans qu'un guerrier se montre, des flèches sifflent, sifflent sans arrêt, abattant soldat sur soldat. Démoralisées, les troupes anglaises reculent. Braddock est blessé à mort. C'est alors la panique chez les Anglais, une fuite éperdue. Et les Indiens qui font la chasse aux fuyards les scalpent. L'immense armée reflue en désordre sur la Virginie.

Mais les Indiens sont téméraires. Ils vont attaquer les Anglais sur leur territoire. Mics-Macs, Cherokoes, et d'autres tribus se feront battre en détail.

« Il faut avoir avec soi ces Indiens, pensent les Anglais, autrement la conquête du Canada est impossible. »

Avec une faible armée française, Montcalm tient le pays; car il est généreux avec les indigènes et obtient d'eux tout ce qu'il veut... même de renoncer au massacre et au pillage — ainsi à la prise du fort Saint-Georges d'où les Anglais s'apprêtaient à envahir le Canada.

Un missionnaire allemand, Frédéric Post, est alors envoyé par les Anglais chez les Indiens : il s'occupe plus de propagande que de religion... tant et si bien qu'à la reprise des hostilités le commandant du fort Duquesne ne peut rassembler tous ses alliés indigènes et doit se rendre. Seuls, les Hurons restent fidèles aux Français. Cette aide est insuffisante. Des renforts n'arrivent pas de France. Bientôt Montcalm s'avoue vaincu. Le Canada sera anglais.

« Nous ne viendrons dans votre pays que pour en chasser les Français. » Les Indiens avaient eu confiance dans cette promesse des Anglais. Mais ceux-ci ne tiennent pas parole, et s'installent. Alors commence une farouche guerilla où les Cherokoes se distinguent : chevaux enlevés, soldats qui disparaissent, incendies. Littleton, commandant du fort Prince Georges, ayant fait fusiller vingt-deux otages pris parmi les principaux chefs, une terrible révolte secoue le pays. Les fortins sont enlevés, les villages brûlent. Les colons pied à pied reculent, sont chassés jusqu'à la côte. Il faudra plus d'un an et des troupes solides pour que la riposte anglaise soit efficace. Et encore! Le fort Londown, encerclé, devra se rendre. Mais les indigènes ont appris de Montcalm les lois de la guerre et laissent la vie sauve à la garnison.

Une puissante armée anglaise est organisée à New-York par le colonel Grant : elle dévastera systématiquement le territoire Cherokoe. Les Cherokoes, ne pouvant plus compter pour les soutenir sur les quelques Français qui gardent encore Montréal, demanderont la paix. Et nos troupes, isolées, n'auront plus qu'à évacuer leurs dernières positions.

Anglais et Indiens restent face à face. Une nouvelle confédération, groupant Ottowas, Shawaneses, Delawares, etc..., décide d'organiser la résistance. Et selon la vieille méthode qui leur réussit souvent, on démoralise l'adversaire par des attaques brusquées, on enlève les soldats isolés : toujours invisible cet ennemi qui tue, qui brûle, qui vole! Mais un officier anglais, Bouquet, attirera dans un défilé le gros des forces indiennes et les écrasera. Les Indiens emmenaient avec eux des centaines de prisonniers que voilà libres. Le croiriez-vous : la plupart d'entre eux ont su comprendre les Indiens, ils ont été bien traités par eux, certains ont épousé des femmes indiennes... et les Anglais doivent les emmener de force!

Car un fait nouveau s'est produit, qui va prendre de plus en plus d'importance. Les colons anglais, installés depuis déjà longtemps dans ce pays, vont s'opposer aux soldats et aux fonctionnaires que le gouvernement de Sa Majesté britannique leur envoie. Des questions d'impôt envenimeront leurs rapports. Les colonies, se sentant fortes, décident de se séparer de l'Angleterre. Avec le même Washington commence la guerre de l'Indépendance : l'Amérique aux Américains !

Contre ces nouveaux Américains, les Anglais veulent dresser les vieux Américains, c'est-à-dire les Indiens, et dépêchent des ambassadeurs aux chefs des tribus. Voici ce que leur répond l'Iroquois : « Vous nous faisiez jadis combattre contre nos frères rouges pour nous affaiblir et occuper la terre où notre sang s'était mêlé. Égorgez-vous maintenant entre vous. Nous reprendrons nos terres. » Mais les Indiens ont pu être souvent trompés, ils aiment trop la guerre pour ne pas manquer une occasion de la faire. Le général anglais Burgoyne offre un festin de guerre aux Iroquois. Pourtant, malgré l'aide indienne, il sera bloqué dans Saratoga et forcé de se rendre. Les Anglais adoptent alors la méthode indienne de combat et chargent deux forçats d'organiser des bandes de pillards contre les Américains!

Malgré l'avis de Washington, ceux-ci décident de punir les Peaux-Rouges. On dévaste leurs territoires. La Fayette, avec des troupes françaises, vient se joindre à Washington : ensemble ils tiennent un peu partout les Anglais en échec. Et la lutte contre les Indiens se poursuit parallèlement. Les Iroquois d'abord, d'autres tribus ensuite, doivent abandonner leurs cultures, redevenir nomades... bandits malgré eux!

Washington parle maintenant en maître, et l'opinion de Franklin, de beaucoup d'autres citoyens éminents prévaut : on traite avec les Indiens; on leur achète des terres au lieu de les en chasser; c'est à cette époque que l'on commence d'assigner aux tribus des lieux de résidence, des *Réserves*. La République américaine s'organise. Et beaucoup d'Européens entendent l'appel du Nouveau-Monde. Ils arrivent. Et c'est la marche vers l'Ouest!... la ruée vers l'or!

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.881.

"FOU VOLANT"

PAR Q. mellies

RÉSUMÉ

UN HORS LA LOI, BUTLER, EST RECHERCHE PAR LA POLICE CANADIENNE POUR AVOIR DÉROBÉ UNE CAISSE D'OR A FOU-VOLANT.

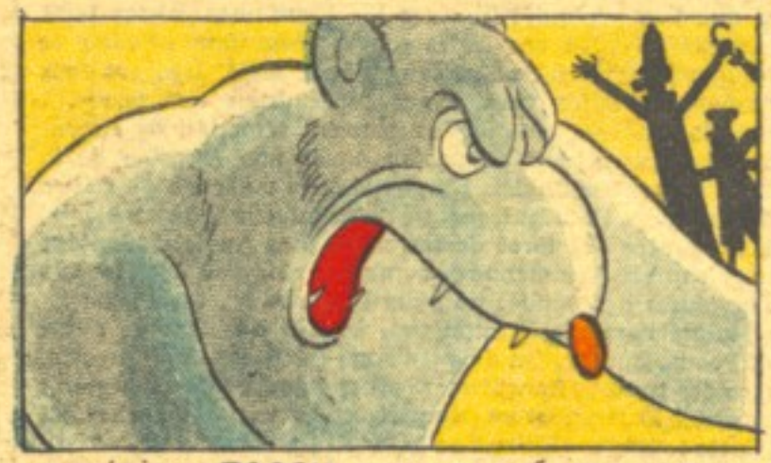
LA SEMAINE PROCHAINE : *DANS LE VIDE*.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

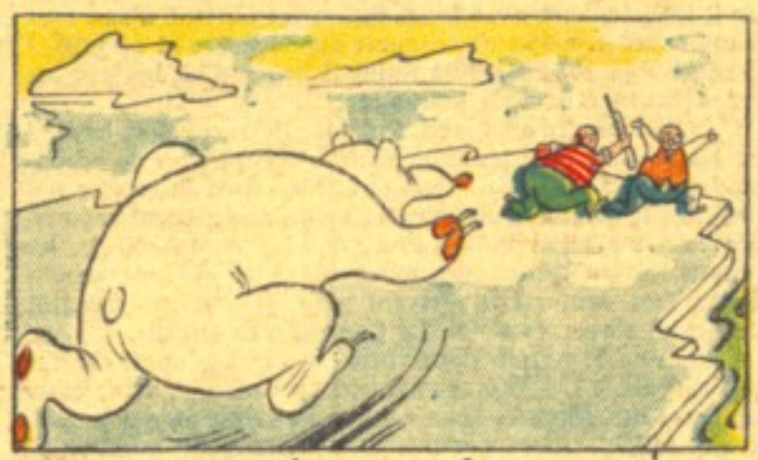
UN OURS BLANC S'EST DRESSÉ DEVANT LE PROFESSEUR HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA, MAIS CET OURS EST BADOU !

BADOU ... LE FIDÈLE AMI D'HUMERUS ÉTAIT VENU PASSER SES VACANCES AU PÔLE NORD - RECONNAISSANCE ÉMUE

MAIS EN APERCEVANT GROSSAC ET OTTO SCHLASS QUI FURENT SES PERSÉCUTEURS L'OURS BADOU NE PEUT MAITRISER SA FUREUR



LE PAISIBLE BADOU TRANSFORMÉ EN MONSTRE DÉCHAINÉ SE PRÉPARE À DÉGUSTER UNE ENTRE-CÔTE DE GROSSAC ET DES BEEFSTEACK D'OTTO



LES DEUX BANDITS POUR ÉCHAPPER À UNE MORT ATROCE PRÉFÈRENT SE PRÉCIPITER À LA MER

UNE BALEINE QUI BAILLAIT PRÈS DE LA BANQUISE GOBE LES DEUX BANDITS AVEC LA MÊME FACILITÉ QUE DES CHOCOLATS

HUMERUS ET BEGONIA HORRIFIÉS PAR CE SPECTACLE CHERCHENT COMMENT SAUVER LES DEUX MALHEUREUX

L'ASTUCIEUX BEGONIA A UTILISÉ UNE FOIS ENCORE LE PARAPLUIE D'HUMERUS COMME HARPON

MAIS LA BANQUISE SE ROMPT, ET LA BALEINE ENTRAINE BEGONIA, HUMERUS ET BADOU SUR UN RADEAU DE GLACE

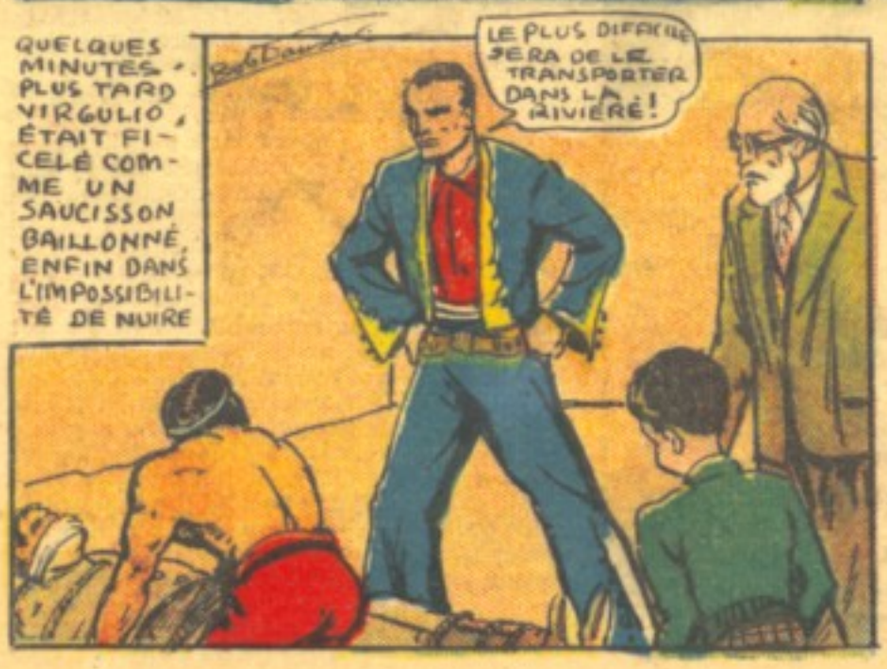
N° 183

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 1er JUIN 1939.

JIM MYSTÈRE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÉQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.



TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RESUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux jeunes orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit diable. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom a aussi une petite amie, Becky, qui a déchiré par mégarde une gravure dans le livre du maître d'école et elle sera punie.*

Chapitre XXI

LE LIVRE DU MAITRE *(suite)*

Tom fut fouetté et retourna à sa place, pas trop fâché, car il pensait que, ma foi, il avait peut-être bien pu en effet renverser un encrier sur son vocabulaire, par inattention, un jour ou un autre, en chahutant avec des copains.

Une heure entière s'écoula : le maître dodelinait de la tête sur son trône, la classe bourdonnait. Peu à peu cependant, M. Dobbins sortit de sa somnolence, se redressa, bâilla, ouvrit son tiroir, prit son livre et demeura un instant indécis. La plupart des élèves levèrent les yeux d'un air indifférent, sauf deux qui surveillaient ses mouvements avec inquiétude. Le vieux maître feuilleta les pages d'un air

Tom accepta sans un cri l'impitoyable volée.

distrait d'abord, puis il l'ouvrit et s'installa commodément sur sa chaise pour lire.

Tom jeta un coup d'œil vers Becky : elle avait l'air d'un lapin traqué par les chiens, et terrifiée comme si un fusil avait été appuyé sur sa tempe. Du coup, il oublia leurs disputes. Vite il fallait faire quelque chose, en un clin d'œil, mais l'imminence du danger paralysait son esprit d'invention. Ah! il avait une inspiration : il fallait sauter sur le livre, bondir dans la cour et s'enfuir. Mais il était déjà trop tard, le maître venait de voir la page déchirée. Becky était perdue : l'instant d'après, le maître regardait fixement toute la classe. Tous les yeux se baissèrent sous son regard terrible. Il y avait de quoi faire trembler de peur même les meilleurs élèves. Il y eut un silence profond pendant lequel le père Dobbins sentait monter en lui sa colère.

— Qui a déchiré ce livre? s'écria-t-il tout à coup.

Personne ne répondit. On aurait entendu voler une mouche. Le silence continua, tandis que le maître scrutait chaque visage pour trouver un signe de culpabilité.

— Benjamin Roger, est-ce vous qui avez déchiré ce livre?

— Non, monsieur.

— Joë Harper, est-ce vous?

— Non, monsieur.

La torture de Tom grandissait à travers ce lent martyre. Le maître avait interrogé chaque garçon l'un après l'autre et maintenant il allait se tourner vers les filles.

— Est-ce vous, Amy Lawrence?

— Non, monsieur.

— Est-ce vous, Grace Muller?

— Non, monsieur.

— Est-ce vous, Suzanne Harper?

— Non, monsieur.

C'était maintenant au tour de Becky Thatcher. Tom tremblait des pieds à la tête. La situation était désespérée.

— Est-ce vous, Rébecca Thatcher?

Tom la regarda : elle était blême de terreur.

— Avez-vous déchiré ce livre? Non, regardez-moi en face!

Les mains de Becky se levèrent en un geste suppliant; une pensée jaillit comme un éclair dans l'esprit de Tom. Il se leva sur son banc et s'écria :

— C'est moi qui l'ai fait.

Toute la classe se tourna vers lui d'un air ébahi. Tom d'ailleurs resta un bon moment avant de reprendre ses esprits; quand il se leva pour subir sa peine, l'étonnement, la reconnaissance, l'adoration qu'il put lire dans les yeux de la pauvre Becky le dédommagèrent largement des cent coups de verge qu'il allait recevoir.

Fier de son acte, il accepta sans un cri la plus impitoyable volée que M. Dobbins eût administrée et il accepta également avec indifférence la punition supplémentaire de deux heures de retenue qui lui fut infligée, car il savait que quelqu'un l'attendrait à la sortie quand il aurait fini sa punition.

Cette nuit-là, Tom se coucha en faisant des plans de vengeance contre Alfred Temple : Becky, dans un moment de honte et de remords lui avait raconté, sans oublier de s'accuser de sa propre traitrise, l'acte dont elle avait été le témoin; mais bientôt les projets de vengeance cédèrent la place à de plus agréables rêveries et Tom s'endormit en se répétant les derniers mots que Becky avait prononcés à son oreille:

— Oh, Tom, comment as-tu pu te montrer si généreux!

Chapitre XXII

DEVANT LE TRIBUNAL

Les vacances bientôt arrivèrent et Tom retrouva de bienheureuses heures de liberté avec toutes sortes de plaisirs permis : promenades, parties de natation. Un jour le village eut aussi la visite d'un cirque qui s'installa pendant trois jours sur la grande place. Filles et garçons participaient à de grandes sorties, mais elles n'étaient pas très fréquentes et comme Becky était retournée chez ses parents, elles n'avaient pas beaucoup d'intérêt pour notre petit ami.

Par-dessus le marché, voilà qu'il attrapa la rougeole et dut rester à la chambre pendant deux longues semaines, complètement isolé du monde et de ses agitations. Mais un jour la torpeur de l'été fut secouée par un événement d'importance : l'affaire du meurtre du docteur fut appelée devant le tribunal. Il ne fut bientôt plus question que de cela dans toute la région, et comme Tom ne pouvait échapper à ce sujet général de conversation, chaque fois qu'on en parlait devant lui, il sentait son cœur palpiter. Sa conscience troublée et ses terreurs lui faisaient croire qu'on voulait l'éprouver, bien qu'il ne voyait pas comment on pouvait deviner qu'il était au courant de quelque chose. Tous ces bavardages le mettaient mal à l'aise; une sueur froide lui coulait sur le front, si bien qu'il se décida un jour à attirer Huck dans un endroit désert afin d'avoir un entretien avec lui. Il sentait que de pouvoir soulager son cœur lui ferait du bien et il tenait, en outre, à s'assurer que son ami n'avait pas bavardé :

— Tu n'as rien dit à personne, Huck?

— Sur quoi?

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Ah! non, bien sûr : je n'ai rien dit.

— Jamais un mot?

— Pas une syllabe. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Rien, j'avais peur!

— Voyons, Tom, nous n'en aurions pas pour plus de deux jours à vivre si on venait à savoir, tu le sais bien.

Tom se sentit rassuré et, après un instant de silence, il demanda :

— Est-ce que tu crois qu'ils peuvent nous forcer à parler?

— Me forcer, moi! Je n'ai pas envie d'être jeté à l'eau par Joë l'Indien, alors, il n'y a qu'à se taire.

— Tu as raison, et nous sommes d'accord. Du moment que nous ne desserrerons pas les dents, nous sommes tranquilles. Mais si nous jurions de nouveau, ce serait plus sûr.

— Je veux bien.

Et les deux enfants renouvelèrent leur serment avec les formules solennelles d'usage.

— De quoi est-ce que l'on parle surtout dans le village, Huck?

— De quoi l'on parle? mais tout le monde parle de Muff Potter. Muff Potter par-ci, Muff Potter par-là, Muff Potter tout le temps. Ça finit par être assommant!

— Oui, c'est comme moi, c'est ce que j'entends tout le temps. Dis, ça ne te fait pas un peu de peine pour ce pauvre type?

— Si, bien sûr, naturellement ça me fait de la peine. C'est un bonhomme qui n'a pas plus d'importance que moi, mais qui n'a jamais fait de mal à personne, il pêchait tout juste assez pour avoir de quoi aller boire, et puis il dormait le reste du temps. Mais c'est ce que chacun fait, du moins la plupart des gens. C'est un brave type : un jour il m'a donné la moitié d'un poisson alors qu'il n'y en avait pas pour deux, et, bien souvent, il m'a aidé quand je n'avais pas de chance.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ces messieurs-dames de la rédaction ont eu bien du mal à se décider pour choisir le meilleur des récits du Concours Mon Ecole. *Il faut dire que la plupart de ces récits étaient extrêmement intéressants et qu'ils étaient presque tous aussi bons les uns que les autres. Aussi était-il bien difficile de faire un choix.*

Ces messieurs-dames de la rédaction ont fini tout de même par trouver une dizaine de récits qui étaient à leur avis meilleurs que les autres et qui méritaient d'avoir les plus beaux prix. Mais pour décerner le 1er prix personne n'arrivait à se décider. M. R. Duchâteau, qui n'est pas toujours très patient, s'est mis très en colère et il avait la figure toute rouge derrière sa grande barbe blanche. Et il a crié que puisque c'était comme cela, puisque personne ne voulait faire un choix, eh bien on allait mettre les noms des dix premiers dans son chapeau haut de forme et qu'on tirerait le premier du sort.

On a fait comme l'avait dit M. R. Duchâteau. C'est très juste de tirer au sort quand il y a dix ex æquo *afin de partager entre les concurrents. On aurait pu vous demander de donner le nombre d'envois au Concours, mais ça aurait été aussi un moyen de tirage au sort, un par hasard. Et c'était plus expéditif de se servir du chapeau haut de forme de M. Duchâteau.*

C'est moi qui ai tiré les petits billets, comme je suis le plus jeune. J'espère que ceux que j'ai tirés 8e, 9e ou 10e ne m'en voudront pas. Je leur jure que je n'ai pas triché du tout.

Encore une chose avant de donner les résultats. Ces messieurs-dames de la rédaction ont décidé de classer les dessins comme les récits. Ceux qui avaient envoyé un bon dessin avec un bon récit avaient donc une chance supplémentaire.

C'est le nom de Bernard Moutier, d'Oissel, qui est sorti le premier du chapeau haut de forme de M. R. Duchâteau. Bernard Moutier nous avait envoyé sur l'école plusieurs dessins véritablement magnifiques, et c'est très juste qu'il ait notre 1er prix, *un superbe ballon de football, marque Michelin.*

Le 2e prix *et le* 3e, *deux livres de prix très joliment reliés sont décernés à Henri Chauveau, de Choisy-le-Roi, auteur du* Chemin des Eoliers, *et à Simone Vandereeke, de Montrouge, qui nous a envoyé un récit extrêmement réussi et joli :* La Classe pendant l'orage.

Les 4e, 5e *et* 6e prix, *un beau stylo, vont à Cornigon Raymond, qui a écrit* Un coup de pied malencontreux, *à Henri Ipert, d'Annecy, auteur de* La Sortie en hiver *et à Madeleine Bourgeois, de Vanzelles, qui avait illustré son récit* Les Crêpes *d'un dessin extrêmement joli. Enfin les* 7e, 8e, 9e *et* 10e *prix qui consistent chacun en une belle trousse d'écolier, vont à Louis Chassagnac, qui a été le lauréat d'un de nos précédents Concours de récits; à Guy Delécolle, de Liévin (Pas-de-Calais); à Fernande Crampon, de Paris (XIIe) et à Roger Didier, de Gérardmer. Je crois que tous ces quatre-là sont chacun des correspondants qui ont écrit et publié souvent des récits ou des dessins dans* Mon Camarade *et qui comptent parmi nos meilleurs et nos plus fidèles correspondants.*

Voici maintenant la liste des prix du 11e *au* 50e.

Chacun des lecteurs dont les noms suivent recevront un très joli petit livre de nos éditions. Leurs noms ne sont pas classés selon le mérite. Ils viennent au hasard en suivant la façon dont ils ont été recopiés dans notre journal.

François Chevaldonné (Orléans), Claude Chastray (Sainte-Savine), Jean Legauy (Château-Regnault), Gil Gilbert (Saint-Vallier), Denise Buisson (Châtillon-sous-Bagneux), Maurice Rossillon (Grenoble), Janine Malzac, Louise Malassagne (Is-sur-Tille), George Dugrip (Lamalou-les-Bains), Elie Robin (Trappes), Pierre Dardou (Tours), Ila Krebs (Paris-XVIIIe), Anna Gerbel i (Grenoble), Aurore Bacci, R. Feigelson (Paris-Ve), Jean Legendre (Paris-XVIIIe), A. Jehan (Saint-Cyr), Hans André, Claude Pouzols (Evreux), André Rosethal (Paris-IIIe), Pierre Denis (Is-sur-Tille), Andrée Poulain (Saint-Quentin), Maurice Letribot (Poissy), Pierre Jouin (Le Grand-Quevilly), D. R. (auteur de *les distractions de l'école*), André Berçon, Ernest Bourquin (Saint-Hyppolite, Doubs), Jacques Berrier (Limours), Roger Charbonnier (Orsay), Jean C. (auteur de *Jean à l'école*), Raymond Champel, Saint-Vallier, Adolphe Anneheim (Ermont), Raymonde Michaud (Vanzelles), Lea Paul (Nice), Madeleine Uhrig (Ostwald).

Voilà la liste. Elle n'est pas absolument complète pour les derniers prix (du 10e *au* 50e*).*

Tous ceux qui nous ont envoyé un dessin ont droit à un petit prix, si ce dessin a été publié. Ils n'ont qu'à nous écrire en indiquant le numéro où le dessin a paru. De toute façon, comme les adresses des concurrents n'ont pas été conservées, pour recevoir leurs prix les gagnants sont priés de les demander à Mon Camarade. *Ils les recevront par retour de courrier.*

Et pendant que vous êtes à nous écrire, envoyez-nous un récit ou un dessin. Nous serons toujours contents de les publier.

Maintenant, comme le Concours est fini et que divers lecteurs nous demandent d'en recommencer un autre, je vous propose un nouveau sujet de concours de récits : Une bande d'amis (ou d'amies) apprend que leur petit camarade Jacques (ou Jacqueline) a perdu 200 francs appartenant à M. Gaspard, un épicier qui lui faisait faire des courses. Il faut que les 200 francs soient remboursés dans les huit jours. Comment les dix amis (ou amies) s'y prendront-ils pour venir au secours de leur camarade, en gagnant les 200 francs?

Je donnerai des détails sur l'énoncé du Concours dans le prochain numéro. Il y aura cinquante prix.

Je vous serre la main bien fort à tous et à toutes. A la semaine prochaine.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

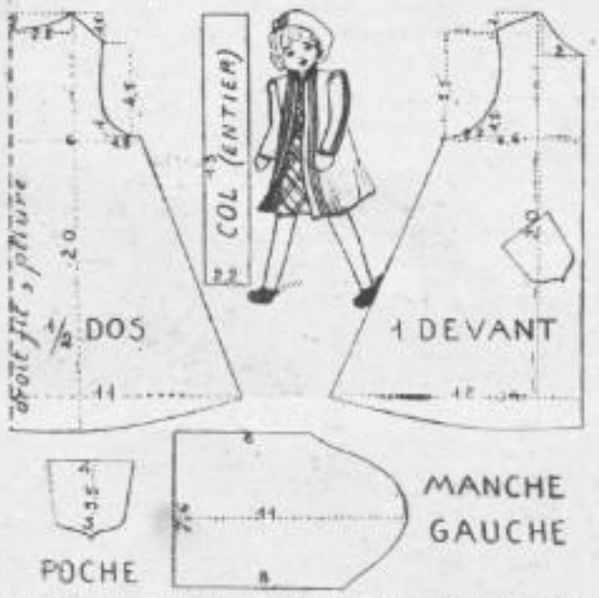
LE MANTEAU DE TOUTOUNE

Pour Toutoune, votre poupée, ce petit manteau d'été blanc garni de rouge, ce qui fait gai au soleil.

Les patrons et leurs mesures vous permettent de les agrandir à la dimension réelle, vous n'avez donc plus qu'à couper comme je vais vous dire. Le droit fil est le sens de la lisière d'un tissu.

Pour le dos pliez votre tissu en deux et découpez, sauf à la pliure qui est posée sur le pli, c'est le milieu du manteau qui n'a pas de couture. Donc un seul morceau en tout. Pour les deux devants, vous posez votre patron sur le tissu double et cette fois découpez tout autour sans exception, il vous faut deux morceaux. Le col vous étant donné entier ici, coupez un seul morceau sur le tissu simple.

Coupez deux poches. Coupez deux manches en observant que sur mon dessin je n'ai pu vous mettre la manche du haut en bas, mais le droit fil est dans ce sens qui a 11 cm. de long. Faites bien attention pour ne pas avoir deux manches tournées dans



le même sens, il faut... allons, cherchez! Pour celles qui ne se rappellent pas : que ce patron soit posé tel quel, tantôt sur le tissu à l'endroit, tantôt sur le tissu à l'envers. Il faut couper tout autour des morceaux un 1/2 cm. en plus pour les coutures.

Pour coudre ce manteau, faites une couture en dedans de chaque côté. Une qui fermera chaque manche le long, cette couture placée sous le bras un peu en avant de la couture du côté ; la manche sera bâtie, essayée, puis cousue en dedans.

Doublez ce manteau en rouge ; pour cela faites exactement le manteau blanc en rouge, puis retournez-le de façon que les manches entrant dans les manches blanches, les coutures soient toutes à l'intérieur entre les deux tissus.

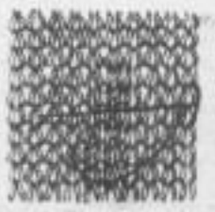
Le 1/2 cm. de surplus tout autour vous permettra de faire un rentré ; bâtir, puis poser à cheval un galon rouge qui bordera le manteau. De même le col est plié en deux et posé à cheval, vous avez soin auparavant de fermer à l'intérieur les extrémités de ce petit col droit dit col officier. Des galons posés à plat ornent le devant et le dessus des manches.

La petite poche est posée à plat après avoir fait un rentré tout autour et cousue à points invisibles sur le dessus avant de mettre la doublure, vous pouvez donc faire de grands points à l'envers, de même du reste pour les galons d'ornement. Je vous expliquerai prochainement le grand béret pour votre poupée et vous-mêmes, petites amies.

Les Conseils de tante Camille

RAVAUDAGE DU TRICOT : Renforçage de claire dans le tricot. — Ne laissez pas percer vos tricots lorsque vous les voyez devenir clairs, vite consolidez leurs mailles de la façon suivante :

Fixez le fil de même laine et sortez-le entre deux fils horizontaux et deux fils verticaux d'un point en son centre. Passez le fil par-dessus le fil vertical à droite, piquez l'aiguille et passez-la sous ce fil en entrant au rang horizontal suivant entre deux points pour ressortir au centre du point supérieur au premier où vous avez commencé.



Arrivé en haut du clair passez au rang de descente en passant d'abord l'aiguille sous deux fils verticaux, ce qui vous fait atteindre le rang voisin de gauche et descendez alors comme vous avez fait précédemment pour monter. Vos rangs sont ainsi renforcés, consolidés et cela de façon presque invisible.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Anguille à la minute. — *On fait mourir l'anguille en frappant plusieurs fois la tête sur un corps dur. L'attacher avec une ficelle par le cou à un clou, inciser la peau au-dessus des ouies, l'enlever en la tirant de la tête à la queue ; vider ensuite l'anguille par les ouies, l'ébarber, couper la tête et la queue. La couper par tronçons, la faire cuire un quart d'heure dans l'eau salée, la servir à l'anglaise, c'est-à-dire arrosée d'une sauce maître d'hôtel, avec des pommes de terre cuites à l'eau ou à l'étouffée.*

Charlotte nivernaise

Chocolat..	2 tabl.	Beurre fin..	200 gr.
Biscuits à la cuil.	125 gr.	Œufs.	4 jaunes

Sucre en morceaux..... 200 grammes

Garnir un moule de biscuits (tailler les biscuits en triangles de façon qu'ils garnissent exactement le fond du moule en formant une rosace, couper d'autres biscuits à l'une de leurs extrémités en leur donnant la hauteur du moule. Les placer debout, le côté bombé contre le métal de façon qu'ils se touchent bien exactement. Avant de les ranger définitivement dans le moule, imbiber très légèrement les biscuits de rhum ou de kirsch, en les trempant chacun du côté plat, sans mouiller le côté bombé (cette opération doit se faire très vite). D'autre part, mettre les jaunes d'œufs dans une terrine, y ajouter le sucre fondu dans 2 cuillerées d'eau tiède, fourner avec une cuillère en bois, puis y joindre le beurre par petits morceaux et le chocolat râpé finement. Placer la terrine sur le coin du fourneau, tourner l'appareil jusqu'à ce qu'il soit homogène ; retirer du fourneau, laisser refroidir en remuant de temps à autre, puis verser dans le moule, mettre ce dernier dans un endroit frais pendant 12 heures. Si le chocolat n'est pas vanillé prendre du sucre vanillé. Et démouler.

(83) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

M. RALEU, QUI VIENT DE S'APERCEVOIR QU'IL A PAR MÉGARDE EMPORTÉ LA PERRUQUE DE Mme RALEU, SE PRÉCIPITE POUR LA LUI RAPPORTER...

CEPENDANT C'ÉTAIT JUSTEMENT AUJOURD'HUI LE JOUR DE RÉCEPTION MONDAINE DE Mme RALEU. TOUTES LES DAMES DES ENVIRONS...

...AVAIENT L'HABITUDE DE SE RÉUNIR POUR CROQUER DES PETITS FOURS, BOIRE DU THÉ ET DIRE DU MAL DU RESTE DU MONDE. DÉJA, MARIE ET GUSTAVE...

...AVAIENT DISPOSÉ LES TASSES ET LES PILES DE GATEAUX ET ATTENDAIENT A L'OFFICE QUE "MADAME" DONNE L'ORDRE DE SERVIR LE THÉ.

MAIS "MADAME", RUMINANT SON MALHEUR ET CONTEMPLANT SON CRANE DÉNUDÉ ÉTAIT LOIN DE PENSER A SES INVITÉES.

TOUTES CES DAMES SE MORFONDAIENT DONC DEVANT LES TASSES VIDES ET LES ASSIETTES ÉGALEMENT VIDES, CAR PAT'SOUM PASSANT...

...PAR LA AVAIT A TOUT HASARD RAFLÉ TOUS LES PETITS FOURS, JUGEANT QUE CES GENS-LA ÉTAIENT BIEN ASSEZ NOURRIS COMME ÇA!

LES GOURMANDES N'ÉTAIENT PAS DE CET AVIS ET, APRÈS UNE HEURE D'ATTENTE, ELLES SE METTAIENT EN COLÈRE ET, VEXÉES, DÉCIDAIENT DE PARTIR.

C'EST AINSI QU'EN ARRIVANT, RALEU SE HEURTAIT A CE FLOT TUMULTUEUX, CE QUI NE MANQUAIT PAS DE L'INQUIÉTER ENCORE BIEN DAVANTAGE.

POUR RIRE UN PEU

Un malade est introduit dans le cabinet du docteur.

— Vous avez la jaunisse, déclare aussitôt le grand homme de science.

— Mais...

— Il me semble que ça se voit. Je vous ordonne ce traitement pendant six mois.

Au bout de six mois, l'homme revient.

— Je n'y comprends rien, voici six mois que je vous soigne et vous êtes aussi jaune qu'au commencement.

Le malade fait entendre une toux discrète :

— Vous n'avez peut-être pas vu que j'étais chinois?

o

Le docteur. — Il vous faut renoncer à tout travail de tête.

Le client. — Impossible, docteur, ce serait ma ruine.

Le docteur. — Pourquoi, êtes-vous écrivain?

Le client. — Mais non, je suis coiffeur.

o

— Monsieur, vous avez tort d'attendre papa. Il ne rentrera pas.

— Et pourquoi ne rentrera-t-il pas?

— Parce qu'il n'est pas sorti.

Envois de Jean PRUNANT.

o

Distraction. — Le monsieur : Je suis venu hier vous prévenir de la perte de ma valise.

L'employé aux objets perdus : Oui, mais nous ne l'avons pas encore retrouvée.

Le monsieur : Je regrette, mais aujourd'hui je viens chercher le parapluie que j'ai oublié hier.

o

Deux amis s'apprêtent à jouer aux dames.

— Prends les pions noirs, dit Jacques à Paul, puisque tu es en deuil!

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lesnagnis, secrétaire à l'ambassade de St-Pétersbourg, a été enlevé mystérieusement une nuit par la bande « Les Invisibles ». Menacé par eux, il a dû secrètement quitter son poste, puis Paris. Il a décidé d'aller en Australie avec l'espoir d'y gagner beaucoup d'argent.*

Chapitre IV. — LA DÉCOUVERTE DE L'OR

(Suite)

Au moment où nous l'avons retrouvé sur le Red-River, il avait certainement mis la main sur les deux compagnons qu'il avait projeté de s'adjoindre; ils se rendaient sans doute au placer, car celui qui aurait suivi la petite troupe dans ses diverses étapes, depuis Melbourne, aurait vu qu'elle ne voyageait qu'avec la plus grande prudence, et de nuit seulement, dissimulant avec soin sa présence pendant le jour dans les réduits les plus secrets du buisson.

Ces compagnons n'étaient autres qu'Olivier et Laurent.

Olivier était arrivé il y avait quelques mois en Australie avec Laurent par le paquebot de Liverpool à Melbourne; il était descendu à Oriental-hôtel, dans Yerra-street, qui était à cette époque le rendez-vous de tous les fermiers squatters éleveurs, à qui le travail avait donné une certaine aisance.

Tous les soirs, de nombreuses réunions avaient lieu à Oriental-hôtel, à l'effet de former les premiers groupes d'explorateurs, ingénieurs, ouvriers qui devaient courir à la recherche des placers. Inutile de dire qu'à cette occasion les salles de l'hôtel regorgeaient d'anciens convicts, de busch-rangers et de squatters en disponibilité qui venaient offrir leurs services.

Olivier, qui avait été attiré en Australie par la nouvelle de la découverte de l'or, qui s'était répandue en Europe avec la rapidité d'une traînée de poudre, ne manquait à aucune de ces réunions avec l'espoir de pouvoir s'intéresser à une de ces entreprises.

Olivier était arrivé en effet en Australie, dans le but de refaire sa fortune en découvrant de l'or. Seule une grosse somme d'argent lui permettait d'espérer lutter contre les « *Invisibles* » et lui donnerait les moyens de retrouver sa fiancée.

Invité un soir, grâce à son titre d'ingénieur européen, à expliquer ses idées à l'assemblée, il demanda s'il ne se trouvait pas dans l'assistance quelqu'un qui parlât suffisamment le français pour lui servir d'interprète. Dick se trouvait par hasard à cette réunion. Grâce à son origine canadienne, il parlait très purement le français qui était pour ainsi dire son idiome maternel; il s'offrit, et pendant toute la soirée il servit d'intermédiaire entre le jeune homme et ceux des assistants qui se trouvaient à la tête du mouvement.

Ce fut de cette soirée que data la connaissance de Dick et d'Olivier. Le Canadien s'était de suite senti attiré par la plus vive sympathie vers le jeune homme, et le jour même, après avoir entendu les explications de ce dernier, qui fit preuve d'un grand sens pratique, il ne tarda pas à s'ouvrir à lui et de l'associer, ainsi que son compagnon, à ses projets.

Chapitre V. — LES PROJETS DE DICK.

Dick raconta à Olivier comment il avait fait la découverte d'une mine d'or, d'un « placer » au cours d'un voyage pour le compte d'un commerçant de Melbourne.

« Un matin que je commençais mon étape au soleil levant, j'eus à traverser un petit ruisseau que mon mulet eût parfaitement pu franchir d'un seul bond; mais il prit mal son élan et tomba au milieu en faisant jaillir l'eau en gerbes autour de lui. Au même instant, une sorte de rayon fauve comme un miroitement métallique partit du ruisseau, vint frapper mon esprit; il n'était pas encore question d'or en Australie, mais j'arrêtai mon mulet de l'autre côté du cours d'eau, et m'agenouillant sur la rive, je soudai du regard l'endroit où le phénomène d'optique s'était produit. L'eau qui s'était troublée sous les pas du mulet ne tarda pas à reprendre sa limpidité, et j'aperçus un énorme caillou d'un jaune rouge pâle incrusté dans le lit du ruisseau. Je pris dans mes approvisionnements ma hache en tête de pioche qui ne quitte jamais le mince bagage du trappeur, et je le dégageai; le bloc au jugé pesait au moins soixante bonnes livres américaines, il était d'une pureté parfaite, sans mélange de matières terreuses. Si c'était de l'or? me dis-je immédiatement, mais comment croire à une pareille trouvaille; depuis que les Européens étaient établis en Australie, c'est-à-dire plus d'un siècle, la plus petite paillette d'or n'avait pas été signalée, tandis que le cuivre s'y trouvait en abondance. Cependant j'avais souvent visité les mines en exploitation, et je ne me souvenais pas d'y avoir rencontré du cuivre natif, c'est-à-dire débarrassé de toute matière étrangère, à l'état pur. J'étais hésitant, ce pouvait être de l'or, après tout; je me mis alors à remonter le ruisseau en tirant mon mulet par la bride, pour voir si je ne trouverais pas d'autres blocs du même métal.

« J'en découvris bientôt de nouveaux échantillons, mais beaucoup moins volumineux que le premier; plus j'avançais, et plus le ruisseau diminuait en largeur et en profondeur, je n'avais pas fait cinq cents mètres que ce n'était plus qu'un mince filet d'eau qui allait se perdre à quelques pas de là sous un bloc de rochers.

« Avec l'instrument que j'avais dans les mains, j'attaquai un des rochers qui me parut devoir céder le plus rapidement à mes efforts. Au bout de deux ou trois coups donnés à la base, je vis osciller et finalement glisser dans le ruisseau, mettant à jour une sorte de cave naturelle, pleine d'une eau limpide, dont le trop-plein, dans les rochers, donnait naissance au petit cours d'eau. Je ne pus retenir une exclamation. L'excavation que je venais de mettre à jour était aux trois quarts pleine de ces cailloux métalliques qui, sous le liquide transparent, brillaient d'un éclat extraordinaire. Il y en avait de toutes les grosseurs, depuis la menue grenaille jusqu'aux masses de plusieurs kilogrammes. Cette fois, mes doutes furent sérieusement ébranlés; j'avais déjà entendu parler de trouvailles semblables faites récemment en Californie, et il me parut impossible que des fractions de cuivre pussent séjourner ainsi dans l'eau sans s'oxyder. J'en conclus, jusqu'à preuve du contraire, car j'étais peu compétent sur cette matière, que j'avais véritablement de l'or sous les yeux. A cette pensée, le sang m'affluait aux tempes et je sentis mon cœur battre à tout rompre. Si c'était de l'or, il y en avait une somme inappréciable, des centaines de millions, peut-être. Je restai quelques instants comme étourdi.

« Que faire? En attendant que je pusse me renseigner, il était de toute nécessité de cacher ma découverte à tous les yeux. Le moindre soupçon faisait s'abattre sur ce trésor tous les maraudeurs, convicts et coureurs de buisson. Le lieu où je me trouvais était sablonneux et aride, aucun poste d'indigènes n'était venu s'y établir, même temporairement, car ne vivant que de chasse et de pêche, ils n'y eussent pas trouvé les moyens de se procurer leurs provisions habituelles. Rien également ne pouvait y attirer les rôdeurs, je n'avais à redouter qu'un hasard semblable à celui qui m'avait conduit dans ce lieu désert.

« Mon parti fut vite pris, je rejetai dans l'excavation le bloc que j'avais trouvé dans le ruisseau, replaçai le rocher sur l'ouverture et réparai de mon mieux toutes les traces de mes recherches. Les derniers vestiges de mon passage effacés, je me mis en devoir de terminer mon voyage.

— Vous aviez sans doute prélevé un échantillon du précieux métal que vous veniez de découvrir? interrompit Olivier.

— Vous pensez bien que je n'y avais pas manqué.

— Et vous l'avez, sans doute, fait expertiser à votre retour à Melbourne?

— Non, et pour deux raisons : la première, c'est que je ne pouvais me fier à personne ici, quelques précautions que j'eusse prises, cela eût transpiré; on m'eût suivi, espionné dans toutes mes démarches. J'avais donc l'intention bien arrêtée de ne m'en ouvrir qu'aux compagnons que je choisirais; mais une circonstance que je dois vous faire connaître, tout en montrant que j'avais raison dans mes appréhensions, s'est opposée à ce que je pusse me renseigner ici sur la valeur de ma découverte. Un soir que j'assistais à une des premières réunions où le public était admis à visiter les minerais d'or rapportés par les *busch-rangers*, j'eus la faiblesse de céder à un mouvement d'orgueil et de déclarer que je connaissais un lieu où il serait facile de remplir plusieurs wagons de métal lui-même à l'état pur, et non mêlé à divers minéraux, comme ceux que j'avais sous les yeux... et le lendemain, l'échantillon que je gardais si précieusement avait disparu.

— On vous l'avait sans doute volé.

— Il n'y avait pas à en douter, et c'étaient mes imprudentes paroles qui étaient cause de l'événement, mais celui qui a fait le coup doit être un habile coupeur de bourses, car l'objet m'a été dérobé sur moi-même, avec une telle dextérité que je ne m'en suis pas aperçu. Seulement, comme on n'a pas volé sans intention, cela me fait prévoir des difficultés que nous allons rencontrer pour nous rendre au placer, car c'en est un certainement; la vue des minerais rapportés a levé toutes mes incertitudes.

— *Pour nous rendre au placer?...* fit Olivier avec une certaine émotion dans la voix.

— Certainement, répondit le Canadien en souriant. Est-ce que vous n'avez pas compris que si je vous faisais part de ma découverte, c'était que j'avais l'intention de vous demander de m'accompagner et de partager avec vous dangers et bénéfices?

Olivier, au comble de la surprise, ne savait que répondre à cette offre généreuse et inattendue.

Le brave Dick reprit en frappant sur la table un coup de sa large main, comme pour mieux accentuer ses paroles :

— Ah ça, j'espère que vous n'allez pas me refuser; il y a là-bas de quoi enrichir trois cents, cinq cents personnes, peut-être; et il ne faudrait pas qu'une délicatesse exagérée me privât de votre précieux concours.

— Si je n'ai pas répondu de suite, mon brave Dick, c'est que votre confiance m'a ému au delà de tout ce que je puis dire... C'est à peine si vous nous connaissez...

— Croyez-vous donc qu'il n'a fallu longtemps, mon cher Olivier, pour voir que vous étiez, comme nous le disons en Amérique, le plus parfait gentleman; quant à votre Laurent, s'il n'a pas comme moi, du reste, usé ses vêtements sur les bancs de l'Université de Québec, m'est avis que c'est également un brave cœur, incapable d'une trahison... Donc c'est dit. Quand partons-nous?

Et il serra à les briser les mains qui se tendaient vers lui.

A partir de ce soir-là, il y eut entre les hommes un pacte à la vie et à la mort.

Cette conversation avait eu lieu dans une des salles de l'hôtel. Quand ils sortirent pour se rendre chez Dick, qui possédait un pied-à-terre à Melbourne, ils n'aperçurent pas un individu qui, depuis quelques heures, épiait leurs moindres gestes, faire un signe d'intelligence à un petit groupe de busch-rangers qui se trouvaient sur le perron de l'hôtel, et les suivre ensuite comme une ombre le long des murs de Yarra-Street. Un magnifique cariche noir, qui répondait au nom significatif de Black, qu'Olivier avait amené de France, vint deux ou trois fois le flairer avec obstination, mais voyant son maître qui continuait à s'éloigner, il avait fini par se décider à le rejoindre, en laissant échapper quelques sourds grognements, dont l'intelligente bête put seule donner la signification.

Chapitre VI. — DÉPART POUR LE PLACER

Quelques jours après ces événements, les trois hommes se mettaient en route pour le placer des Cinq Sources, nom que le Canadien avait donné aux lieux où il avait fait sa découverte. Quand nous les avons rencontrés, ils avaient déjà parcouru les deux tiers du chemin qui les séparait du but de leur voyage. Rien qu'aucun fait autre sur le vol habile de l'échantillon rapporté par Dick n'ait mis leur esprit en éveil, ils n'avaient pas cessé un seul instant de se départir des précautions les plus grandes, car cette seule circonstance suffisait pour leur en démontrer la nécessité.

Depuis leur départ, cependant, rien n'était venu donner un corps à leurs soupçons et ils en étaient arrivés à se persuader que, grâce à leur prudence, ils avaient pu cacher à tous la direction qu'ils avaient prise. Ils s'étaient embarqués une nuit de Melbourne, et avaient atterri sur un point quelconque de la côte, puis pour détourner les suppositions du batelier que l'on pouvait interroger le lendemain, ils étaient revenus sur leurs pas en suivant le rivage, avaient traversé Melbourne par les voies les plus détournées; et s'étaient mis en route du côté opposé à celui où l'embarcation les avait conduits.

Souvent, pendant leurs campements quotidiens, l'infatigable Dick, se glissant dans les broussailles, avait observé la campagne dans un rayon de plusieurs kilomètres, mais il était revenu chaque fois sans avoir rien remarqué de suspect autour d'eux.

Il en fut de même le jour où nous les rejoignîmes sur le Red-River; rien, pas plus du côté de la plaine que du côté de la rivière ne vint attirer leur attention.

Aussi les pionniers convinrent-ils entre eux de faire une station de quarante-huit heures dans le lieu où ils se trouvaient pour jouir d'un repos dont ils avaient grand besoin; ils avaient sans cesse voyagé de nuit depuis leur départ, ce qui n'avait pas laissé de les fatiguer un peu.

(A suivre.)

J'avais véritablement de l'or sous les yeux...

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

183

RÉSUMÉ : LA TEIGNE ET ANGELO SONT POURSUIVIS PAR LA POLICE DANS LES MONTAGNES DE SAVOIE ET ENTRAINENT DERRIÈRE EUX TOTO, LEUR PRISONNIER. TOUTOUNE EST RESTÉE À LYON CHEZ LE CANUT, Mr LEGROS

FRED HARDI EN L'AN 2039

— RÉSUMÉ —
FRED HARDI A RÉUSSI À FAIRE JARNAC PRISONNIER ET IL DIRIGE MAINTENANT LA SPHÈRE VERS LA TERRE MAIS VIVIANE MERLIN EST TOUJOURS INANIMÉE...

FRED EXIGE DE JARNAC DE RENDRE SES MOUVEMENTS À VIVIANE ENCORE PARALYSÉE...

JARNAC QUI SE SENT VAINCU ACCEPTE FRED FAIT UNE PIQURE À VIVIANE

VIVIANE REVENUE À LA VIE EST TOUTE À LA JOIE DE SE SENTIR SAUVÉE...

LA SPHERE ROULE À TOUTE ALLURE VERS LA TERRE...

JARNAC A DEMANDÉ LA FAVEUR DE FUMER ET VIVIANE LUI ACCORDE

MAIS DE LA CIGARETTE DE JARNAC MONTENT D'ETRANGES VAPEURS QUI ETOURDISSENT SOUDAIN FRED ET VIVIANE...

AVEC SA CIGARETTE ENFLAMMÉE, JARNAC QUI N'EST PAS INCOMMODÉ BRULE SES LIENS ET SE DELIVRE...

JARNAC ENJAMBANT LES CORPS DES JEUNES GENS ENDORMIS REPREND LES COMMANDES ET DIRIGE LA SPHERE EN DIRECTION DE MARS..

—183— (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

En signe de deuil, nous avons l'habitude de nous vêtir de noir. Dans l'antiquité, les Egyptiens se rasaient les sourcils, les Juifs se couvraient de cendres, les Grecs (hommes) portaient des vêtements bruns, les femmes des vêtements noirs; la couleur des habits de deuil chez les Romains était le brun foncé pour les hommes, le bleu marine pour les femmes.

○

La première pièce d'argent qui reçut le nom de franc fut monnayée en 1575 sur l'ordre du roi Henri III.

○

L'éléphant peut être une excellente bonne d'enfant. Du moins au Siam, où les femmes ne craignent pas de confier leurs enfants à la vigilance des pachydermes. Si un danger menace les enfants, les éléphants n'hésitent pas à les prendre dans leur trompe pour les poser délicatement sur leur dos.

○

Les alectors sont de grands oiseaux d'Amérique qui offrent beaucoup d'analogie avec le dindon. Ces oiseaux habitent dans les bois où ils se nourrissent de fruits et de graines. On peut facilement les domestiquer et nombreux sont les alectors qui vivent dans les basses-cours du Nouveau Monde.

○

Les almanachs sont de date très ancienne. Ils étaient connus des Grecs et des Égyptiens, les Indiens et les Chinois en possèdent depuis des temps immémoriaux. En Europe, l'usage de ces livres indiquant les jours et les mois de l'année, les fêtes, les heures du lever et du coucher du soleil, s'est surtout développé depuis le christianisme.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Notre flotte aéronautique marchande est en pleine rénovation. Les bi-moteurs Bloch 220 qui transportent 16 passagers sont déjà en service et les tri-moteurs Dewoitine 338 à 12 et 22 places volent à 20 exemplaires, Ils assurent les services Paris-Londres, Paris-Copenhague, Stockholm, Paris-Berlin, Londres-Paris-Cannes direct.

Ce qui revient à dire que chaque jour il y a dans les avions d'Air-France 1.000 places disponibles. Sur ces 1.000 places, 200 sont réservées à la ligne Paris-Londres.

Et les moyennes atteignent 300 kilomètres à l'heure, le record du monde de vitesse de 1920.

LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE... ...EN PARACHUTE !

Vous avez lu le récit de la première traversée aérienne de la Manche en ballon.

Voici une traversée récente... en parachute. Elle est l'œuvre de M. Denois, chef de l'École française de Parachutistes et constitue non seulement un exploit sportif mais encore un sérieux calcul de préparation.

Il a d'abord fallu choisir les courants qui devaient

pousser le parachutiste vers les côtes de France puisque le départ était fait au-dessus de l'Angleterre.

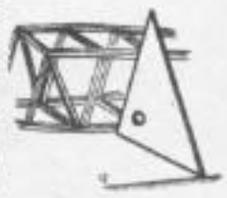
Ensuite il importait de connaître la vitesse de descente qui devait déterminer, avec la vitesse du vent, la hauteur à laquelle M. Denois devait se lancer. Or le calcul donna une altitude de 7.000 mètres ; il a donc fallu mettre au point, en plus, un inhalateur portatif car le manque d'oxygène aurait étourdi notre parachutiste. Ce nouvel équipement ajouta du poids dont il fallut encore tenir compte. Voyez que le problème se complique au fur et à mesure que l'on réfléchit.

Ayant combiné tout son matériel, M. Denois partit dans un avion biplace et commença une traversée de la Manche... en avion. Ayant atteint 7.000 mètres, il se lança au-dessus de l'Angleterre, avec naturellement une ouverture instantanée du parachute.

La tentative s'annonça bien au début, malgré une perte d'altitude due au manque de portance de l'air. Et la réussite fut presque complète puisque notre audacieux sportif tomba à l'eau à 150 mètres de la côte française. Voilà un exploit fort différent de ceux qui consistent à se lancer du plus haut possible pour n'ouvrir le parachute qu'à quelques centaines de mètres du sol.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Finition. — Assurez-vous que la partie du fuselage qui touche la planche de montage porte bien dessus. Ensuite posez une équerre à 90°, de champ sur la planche et approchez-la du fuselage pour vérifier si les flancs sont bien d'équerre. Ceci, évidemment, si vous construisez un fuselage de section rectangulaire ou carrée.



Avec du papier de verre, poncez les collages. Laissez le fuselage le plus longtemps possible sur la forme de montage. Si vous le manipulez trop avant de l'entoiler il peut se déformer. Vérifiez bien tout avant l'entoilage (O).

Montage des traverses. — Les deux flancs terminés et secs, on terminera l'assemblage du fuselage en collant les baguettes de traverses. Pour cela, découper d'abord toutes les traverses et les disposer de façon à ne pas les confondre entre elles lors du collage. Ensuite dresser les flancs d'aplomb. L'avant et l'arrière sont généralement relevés. Il faut mettre des cales dessous pour éviter les déformations. Caler et maintenir les flancs au moyen de caoutchoucs tendus à cheval par-dessus, comme il a été dit pour le montage des cadres en balsa découpé. Mettre aussi des brides en caoutchouc qui rapprocheront les flancs l'un vers l'autre. Enfin seulement coller les traverses (O).

SPORTS

Camping

Voici la saison rêvée où tous les amateurs de randonnées se sentent d'irrésistibles fourmis dans les jambes, et partent sac au dos dès le moindre loisir, pour la plus grande envie de ceux qui ne peuvent les suivre. Je souhaite que beaucoup d'entre vous puissent goûter à cette merveilleuse façon de vivre en parfaite santé, d'une manière ou d'une autre; cela est rendu plus facile grâce à l'extension formidable que le camping a prise en France ces dernières années. Savez-vous que l'année dernière, au congrès de l'Union Internationale des Clubs de Camping qui eut lieu en Italie, il y avait, sur 3.000 participants, plus de 1.500 Français, la plupart de condition très modeste, et dont certains étaient venus à pied?

Il est vrai que nous avons maintenant, pour aider les jeunes à camper, tout un choix d'associations : le scoutisme, les auberges de la jeunesse, les sections sportives de la F.S.G.T., etc. Et ce bienfait des temps modernes est sans doute ce que nos pères regrettent le plus de ne pas avoir connu.

TIMBRES-POSTE

LE CENTENAIRE DU PÈRE MATHEW

Théobald Mathew naquit en Irlande en 1790, il devint populaire, non seulement dans son pays, mais dans le monde entier, par sa croisade contre l'intempérance qu'il commença en 1838. Sa campagne contre l'alcoolisme réunit bientôt autour de lui plus de cinq millions d'adhérents. La reine Victoria lui accorda une pension. Invité en Amérique, il débarqua en 1849 à New-York où il fut officiellement reçu par le maire. Il fut admis à siéger à la « Maison Blanche » et au Sénat, organisa de nombreux meetings où il défendit ses théories, fit des sermons, tant et si bien que plus de la moitié de la population jura de ne plus boire; serment qui fut tenu puisque la consommation des boissons alcooliques tomba de cinquante à vingt millions de litres. Il y eut en outre une extraordinaire diminution de la criminalité que l'on attribua à la tempérance. Après sa mort survenue en 1856, le mouvement qu'il avait créé déclina, mais son souvenir reste vivace en Irlande, la ville de Cork lui éleva une statue en 1864. En 1938 son pays commémore le centenaire de sa croisade par l'émission de deux timbres-poste à son effigie.

FÊTE AU VILLAGE

C'était la veille de la fête locale, sur la grande place achevaient de s'installer les manèges et les boutiques entourant les voitures des forains; et tout cela formait un petit village de jeux qui attirait les enfants, les enchantait, les rendait plus joyeux qu'à l'ordinaire.

Dès la sortie de l'école tous les écoliers s'empressèrent au milieu des baraques, s'intéressant à tout, davantage à ce qui se cachait derrière les toiles grises et jaunes. Leurs regards indiscrets allaient jusque dans les roulottes où tant de personnes trouvent place, vivant au milieu de meubles si petits, qu'on pourrait les croire dans une maison de poupée. Elles sont diverses ces roulottes, certaines très luxueuses, avec un confort étonnant, tout y est : tapis, dorures et dentelles; d'autres sont simplement propres, d'autres encore sont misérables, sales peut-être, et si pauvres.

Derrière le manège de chevaux de bois se trouvait un long fourgon bâché; il contenait encore des chevaux aux pattes cassées, à la peinture défraîchie; l'un d'eux n'avait plus de tête. C'étaient en somme des cadavres de chevaux de bois. Louis les regarde avec un peu de pitié, avec envie aussi, car ils feraient encore de beaux jouets pour ceux qui sont des enfants de pauvres.

La fête commencera ce soir, les boutiques ouvriront; on sentait déjà un délicieux parfum de gaufrettes chaudes, une forte odeur de caramel, des effluves de vanille.

Plus loin se trouvait un cirque, il était entouré d'une vieille toile usée, trouée, avec sur le toit de grandes pièces de toutes teintes; il paraissait un triste cirque. Malgré son aspect minable, il restait l'attraction préférée des enfants; il suffisait de soulever un coin de toile pour apercevoir une grande cage avec de gros barreaux de fer. On voyait d'abord un lion, un vrai lion, vieux peut-être, mais magnifique tout de même avec sa crinière rousse. Il restait allongé de tout son long et il regardait les gosses avec de gros yeux doux, qui avaient un reflet de tristesse et de lassitude. Dans une cage voisine, une sorte de gros chien roux marchait sans arrêt. Louis prétendait que c'était un renard, un grand qui avait son certificat d'études assura que c'était un loup.

— Pauvre petit chaperon rouge! murmura Louis qui regardait le museau pointu et les petits yeux rouges et méchants.

Le loup avait pour voisin deux grands ours gris; ils sentaient mauvais et grognaient constamment. Une plus petite cage, entourée d'une toile vieille et sale, contenait, disait-on, un mouton à cinq pattes.

— Tu te rends compte! s'exclama Louis, si le loup d'à côté est celui de la fable, celui qui a mangé le petit agneau, il doit être bien étonné de voir celui-ci.

— Ça doit courir vite, un mouton à cinq pattes! dit Pierre.

— Tu penses! assura Louis.

Ils sont tous partis pour assister à la fabrication des berlingots. C'est un spectacle assez curieux : dans de grosses bassines de cuivre une pâte de sucre cuit pendant que deux hommes, tout vêtus de blanc, la brassent sans arrêt avec des bâtons. Ces bâtons tirent enfin des paquets de pâte qu'ils jettent sur une table de marbre; les hommes la pendent ensuite à des crochets et c'est à ce moment que le travail devient intéressant : la pâte s'étire, s'allonge, s'enroule, on la dirait de caoutchouc tant elle se prête à toutes les formes. Les hommes mélangent les couleurs et tiennent enfin comme des ficelles bariolées qu'ils coupent rapidement en petits morceaux égaux. Louis avait deux sous, il les tenait serrés dans sa main, voulait les garder jusqu'au lendemain, pour la vraie fête, mais la tentation fut trop forte, les gros berlingots verts paraissaient trop appétissants. Il mit ses deux sous sur la table, l'homme lui en donna quatre; il partagea avec ses camarades.

On découvrait le grand manège; debout sur une haute échelle double un homme décrochait la toile, pendant qu'un autre faisait tourner lentement. Pierre, Émile, Jean et beaucoup d'autres enfants regardaient. Louis était parti, mais trop intéressés, ses camarades ne remarquaient pas son absence. Les chevaux étaient magnifiques, ils caracolaient fièrement, debout sur des tréteaux de fer; les cochons roses portaient des noms amusants, les chèvres blanches traînaient de petites voitures aux sièges de velours bleu; les cuivres brillaient comme de l'or, les couleurs multicolores luisaient d'être neuves, tout le plafond était fait de dessins merveilleux : des fées, des fleurs, des arbres et du ciel bleu.

Malgré toutes les belles choses qui apparaissaient maintenant une à une la place se vidait, les curieux rentraient chez eux, même les enfants qui pourtant ne partaient pas sans regret; c'était l'heure de la soupe du soir. L'horloge de la mairie allait bientôt sonner sept heures; il est vrai que ce soir d'été, encore tout empli de soleil, paraissait loin de la nuit.

Puis ils virent Louis qui courait, les pommettes rouges, les yeux brillants. Tout haletant il cria :

— Sauvons-nous! le lion s'est échappé de sa cage.

Ce fut la débandade. Comme l'école était proche, les gosses s'engouffrèrent dans le couloir, certains poussaient des hurlements, et ceux qui ne criaient pas n'avaient pas moins peur. Louis plus calme referma la porte, puis il expliqua :

— Je passais à côté de la cage, le lion a couru derrière moi, je me suis faufilé entre deux baraques, il ne pouvait passer. Sûr qu'il va bouffer tout le monde!

Les enfants regardent aux fenêtres. Ils voient le lion qui se promène bien sagement sur la place. Les gens s'affolent, courent en tous sens, le chien du boucher hurle et fuit, la queue entre les jambes, le facteur s'arrête, effrayé, cloué au sol; le lion passe près de lui et ne le regarde même pas. Il va droit devant lui, sans s'occuper des gens, sans s'émouvoir des cris. Il s'arrête enfin à un endroit de la place que le soleil a réchauffé; il s'étend de tout son long sur la terre, ferme les yeux et s'endort.

Cela avait duré deux minutes à peine et déjà l'on ne voyait plus personne sur la place. Le facteur lui-même avait réussi à fuir; aux fenêtres des maisons voisines apparaissaient des têtes inquiètes et peureuses. Louis riait.

Enfin un homme sortit du cirque, un fouet à la main; il frappa le lion qui leva d'abord une tête étonnée, puis se remit sur ses pattes, fit demi-tour et se dirigea vers sa cage comme un caniche obéissant. Ses yeux ont eu vers l'homme une lueur de reproche.

— C'est toi qui as ouvert la cage? dit Pierre à Louis.

— Oui, c'est moi, fit-il, avec un air de satisfaction et un brin d'orgueil.

— Et s'il t'avait mangé?

— Oh, non! dit-il en riant, il a l'air trop bête.

Il ajouta, les yeux pleins de malice :

— Il faut bien s'amuser un peu!

René Rennie.

VARIÉTÉS

RÉBUS

CHARADES

Mon premier une note de musique.
Mon deuxième un habitant des cieux,
Mon tout un prénom féminin.

Mon premier est un prénom.
Mon deux une note de musique.
Mon dernier est une mesure agraire.
Mon tout est un héros de *Mon Camarade*.

Mon premier est une vieille colère.
Mon deuxième n'est pas vil.
Mon troisième est un chiffre.
Mon tout est un pays voisin de l'Angleterre.

CARRÉ MATHÉMATIQUE

Disposez les neuf premiers nombre en carré de façon qu'en faisant le total de trois chiffres horizontalement, verticalement et suivant les diagonales, on trouve toujours 15 comme total.

4	.	8
.	.	.
.	7	.

MOTS EN LOSANGE

1. Épelez-le, il devient pronom personnel. — 2. On peut l'être quand on a bien travaillé. — 3. L'air de la mer est ainsi. — 4. Pousser avec force. — 5. On y apprend de belles choses. — 6. Note de musique ou synonyme de terre. — 7. Épelez-le et il devient indispensable.

DEVINETTES

Qu'est-ce qui n'a qu'un bras et qui cependant fait du travail utile?

Qu'est-ce qui travaille tous les jours et toutes les nuits sans jamais s'arrêter?

Envoi de J. VASSEUR, Douvin.

MOTS CROISSANTS

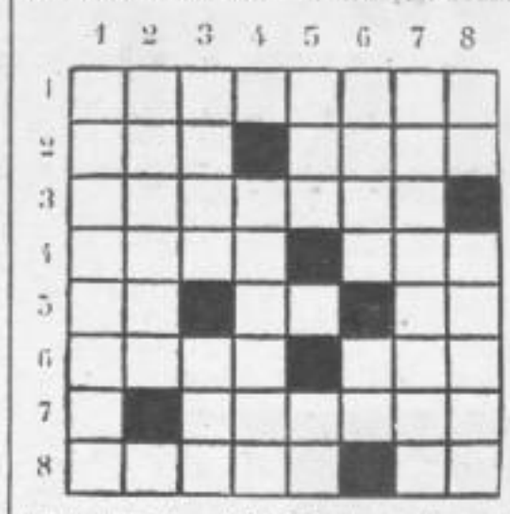
1. Voyelle. — 2. Préfixe souvent employé. — 3. Troublé dans ses sentiments. — 4. Sorte de grande autruche d'Australie. — 5. Ce que fait un tendre souvenir. — 6. Petite révolution de rue.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 183

Horizontalement. — 1. Il fabrique des instruments qui marquent le temps. — 2. Mesure de surface. Il y a un jeu où on est bien content d'en avoir fait une. — 3. Vieux pays du sud de l'Allemagne. — 4. Il y en a généralement beaucoup dans un archipel. Saison. — 5. Pronom personnel. Conjonction de coordination. Marque de familiarité. — 6. Se servir de. Cubes qui servent aux jeux de hasard. — 7. Mammifères édentés et couverts d'écailles qui vivent en Amérique du Sud. — 8. S'exhale d'un corps. Note.

Verticalement. — 1. C'est grâce à elle qu'on fait les choses de rideau en rideau. — 2. De telles interrogations sont plus redoutées des élèves que les devoirs écrits. — 3. Imagination qu'on se fait en dormant. Lettre grecque. — 4. Col des Alpes où passe la plus haute grande route d'Europe. — 5. Petit poème. Pronom personnel. — 6. On y prend le train. Note de musique. — 7. Poste sans lequel votre appareil de radio resterait muet. — 8. Dans la gamme. D'un auxiliaire.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 182

Horizontalement. — 1. Travaille. — 2. Outillées. — 3. Rots. Lus. — 4. Triage. Et. — 5. Siégera. — 6. Clé. Lac. — 7. Ou. Velus. — 8. Lime. Elan. — 9. Isard. Ému.

Verticalement. — 1. Torticoli. — 2. Ruer. Luis. — 3. Attise. Ma. — 4. Visai. Ver. — 5. Al. Gelé. — 6. Illégale. — 7. Leu. Ému. — 8. Léser. sac. — 9. Es. Tan. Nu.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 182

Énigmes. — J-U-I-F-S. — E-S-P-A-G-N-O-L-S.

Mots en losange

```
      C
    C L E
  C R O C S
C L O C H E S
  E C H O S
    S E S
      S
```

DESSIN MYSTÉRIEUX

Charades. — Poli, carpe (Polycarpe). — Pic, rat, te (pirate). — Lent, cri (Lancry). — Vol, tige (Voltige). — Fou, gueux (Fougueux).

Devinettes. — Troyes, Foix, Cette (trois fois sept font 21). Autun (en otant 1 il reste 20).

Logogriphe. — Délire, lire, ire, élidé, ré.

LE COURRIER DE JANOT

Mme Renucci : Nous avons déjà publié dans le journal ou dans nos livrets *Jean Christophe, Robin des Bois*, des contes de Fanny Clar; *Jean-Sain-Pain* et les *Voyages de Gulliver*. Nous ne pouvons toujours recommencer les mêmes histoires. 999 pour 1.000 de nos lecteurs nous demandent des aventures c'est pourquoi nous en publions. Si tu aimes surtout les récits instructifs, je ne saurais trop te recommander de lire *la Gerbe* (Freinet, à Vence) et *Copain-Cop* (5, rue Récamier, Paris).

Lucette Vigne, Berre : Tu m'écris : « *J'achète « Mon Camarade » depuis 1938 et je l'aime de plus en plus. Maintenant j'ai 11 ans, et je le lis tout entier, car j'aime beaucoup la lecture.* » Merci de tes compliments et des bonnes nouvelles que tu me donnes du Club qui vient de se fonder à Berres.

Bois Rome : Tu m'écris : « *J'en profite pour le dire que « Mon Camarade » est très bien maintenant.* Jim Mystère *me plaît.* Fred Hardi *est irréel, mais mieux que les histoires de certains journaux.* La Mort du Loup *me passionne.* Polycarpe *est très amusant. Je trouve que dans la page de Bour on devrait intercaler une fois des histoires sur les sciences, une fois des histoires sur la nature.* » Merci des compliments, et plus encore de ta juste critique.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco . .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

La ruée vers l'or

Le XVIe siècle s'ouvre sur un événement considérable : la découverte de l'Amérique.

Au XIXe siècle a lieu un événement non moins important : le peuplement de l'Amérique. Les Européens redécouvrent l'Amérique. Pendant trois cents ans, l'immense continent que forme l'Amérique du Nord avait été convoité puis conquis par des grands États : Espagne, France, Angleterre. On s'y battit, des petits postes hissaient le drapeau de leur nation sur un fleuve perdu, près d'une forêt hostile. Mais à part quelques colons et marchands installés près de la côte et se tenant en contact avec leurs pays d'origine, l'Amérique restait terre indienne.

Ayant conquis leur indépendance, les diverses provinces « américaines » qui vont devenir les *États-Unis* réclament maintenant des pionniers, des défricheurs.

Le *Far-West* — l'Ouest lointain — est libre. Qui veut y aller? La *marche vers l'Ouest* commence. L'Irlandais, vaincu par l'Anglais, prend le bateau vers ce pays neuf, l'Amérique. Qu'une guerre menace d'éclater entre la France et l'Allemagne, des Français, des Allemands, pacifiques, s'embarquent pour le Nouveau-Monde. L'Italien pauvre, le Polonais persécuté, le Basque aventureux font leurs paquets : des vêtements, quelques souvenirs, toute leur fortune dans un petit sac. Et adieu! Des hommes — certains emmènent leur femme, quand il n'y a pas aussi des enfants — s'entassent « à fond de cale » dans des bateaux infects. Les rats, la faim, le froid, qu'importe... il y a, au bout, des terres à prendre et l'air pur de la liberté à respirer.

La marche vers l'Ouest? Ce n'est pas une petite affaire. Car l'Ouest n'est libre... que si on en chasse les Indiens. Il faut que les Indiens aillent eux aussi vers l'Ouest, toujours plus vers l'Ouest, qu'ils battent en retraite. Les chefs des tribus qui ont fait la paix avec les Blancs s'inquiètent : « Allez-vous nous repousser jusqu'à cette grande eau qu'on dit se trouver bien au delà de nos montagnes? Où vous arrivez c'est le malheur. Déjà les bisons, les cerfs ont fui... Devons-nous fuir à notre tour? »

Aidés en secret par les Anglais, les Indiens se révoltent. De grands chefs les entraînent : Tecumseh, Black-Bird (l'Oiseau Noir). En vain. Les Indiens Seminoles seront chassés de ce paradis, la Floride. Aujourd'hui, les derniers Seminoles meurent dans des régions marécageuses, et sur leur ancien territoire les palaces de Palm-Beach et de Miami abritent des millionnaires désœuvrés. Peut-être les Indiens n'auraient-ils jamais été vaincus si une terrible épidémie de petite vérole n'avait frappé des tribus les unes après les autres; en une seule année (1837) 30.000 Indiens, surtout des Sioux, ces guerriers redoutables, périrent.

Et tout à coup cet Ouest, si dur à conquérir, devient aux yeux de millions d'Américains et d'étrangers une contrée fabuleusement riche. Car — la nouvelle s'en est répandue très vite — on a trouvé de l'or au Colorado... C'est la *ruée vers l'or*. En une année, 250.000 émigrants débarquent aux États-Unis, prennent la route des *placers*. Une route? Pas même une piste. Des groupes d'une vingtaine de chariots tirés par des bœufs s'enfoncent dans la savane, passent à gué des rivières (la caisse est étanche : le chariot peut flotter), franchissent, sur des arbres abattus, des marais.

A l'abri des lourdes bâches, des femmes et des enfants dorment, malgré les cahots du véhicule, malgré les chants des bouviers, et dorment aussi les hommes qui la nuit feront le guet. Le jour, un chef d'escorte précède, à cheval, la caravane. C'est un bon cavalier, un adroit tireur; sous le grand chapeau de feutre, un œil qui voit loin; lasso et revolver à portée de la main, carabine en bandoulière, cinquante cartouches en travers de la poitrine. Et on n'avance pas vite. Il faut contourner d'épaisses forêts, peiner dans des plaines monotones où les seuls événements sont des passages d'oiseaux, des fuites d'antilopes. Mais, la nuit, on ne se méfie jamais assez. Chaque soir la même manœuvre a lieu : disposer en cercle les chariots pour que les bêtes ne puissent s'enfuir, et en prévision d'une attaque; à l'intérieur de ce rempart des feux sont allumés; des guetteurs surveillent les alentours. Ce cri, est-ce celui du coyote, ou le cri semblable de l'Indien invisible et silencieux, qui donc ne le craindrait?...

Les premières routes sont tracées. Des diligences s'y engagent. Tous les voyageurs armés. Haltes dans des fortins. Une escorte militaire est parfois indispensable.

Puis viennent les chemins de fer. Contre cette nouvelle invention des Blancs, la colère des Indiens va s'exercer avec une violence inouïe. Ces trains non seulement amènent à chaque station des aventuriers sans scrupules, mais permettent d'emporter des milliers de bêtes tuées. Et la principale richesse des Indiens, le bison, devient pour les Blancs aussi une richesse qu'ils « réalisent » avec une hâte scandaleuse, sans laisser aux bêtes le temps de se reproduire. Tuer à coups de fusil du bison est plus facile que manier le crible ou la pioche à la recherche de l'or. En trente-cinq ans, les 100 millions de « buffalos » disparurent et les Indiens se trouvèrent réduits à la famine... Les Peaux-Rouges ont la vengeance à cœur : attaques de diligences, trains stoppés par un arbre en travers de la voie, puis les diables emplumés sautent de leurs cachettes dans les wagons et massacrent les voyageurs, incendies de récoltes, ranchs dévalisés.

Puis, les Blancs s'organisant, la lutte va prendre, chez les Indiens aussi, une autre forme : la *Grande Récolte indienne* dressera toutes les tribus contre l'envahisseur. De grands chefs tiendront en respect des armées régulières et leur infligeront de lourdes pertes : *Sitting Bull* (« le Taureau Assis »), *Red-Cloud* (« Nuage Rouge »), *Geronimo* l'Apache, seront les plus importants. Sept ans de luttes horribles. Et ce sera la fin des Peaux-Rouges.

BOUR.

Le Gérant : LÉON MOUSSINAC.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 38.881.

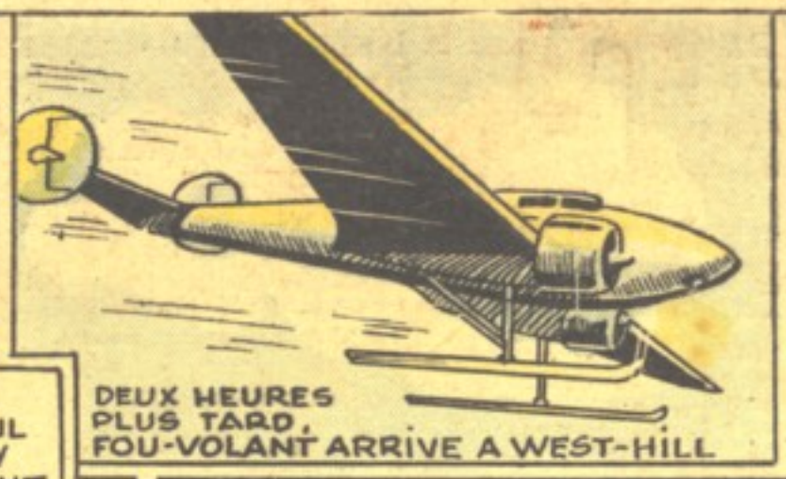
29.

LE FOU VOLANT

PAR R. Mellies

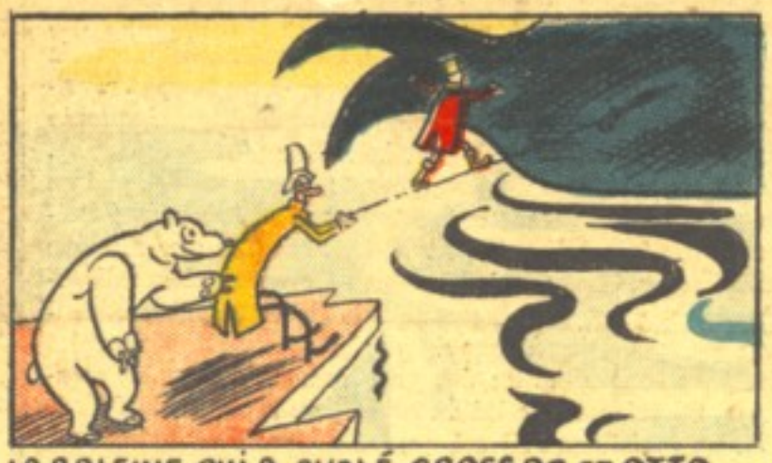
RÉSUMÉ

UNE AVALANCHE, PROVOQUÉE PAR UN HORS-LA-LOI, BUTLER, A BLOQUÉ LE SEUL PASSAGE DE LA MONTAGNE. DELANNAY ET PAT O'BRIEN FONT APPEL A FOU-VOLANT.



LA SEMAINE PROCHAINE
DEUX REVENANTS.

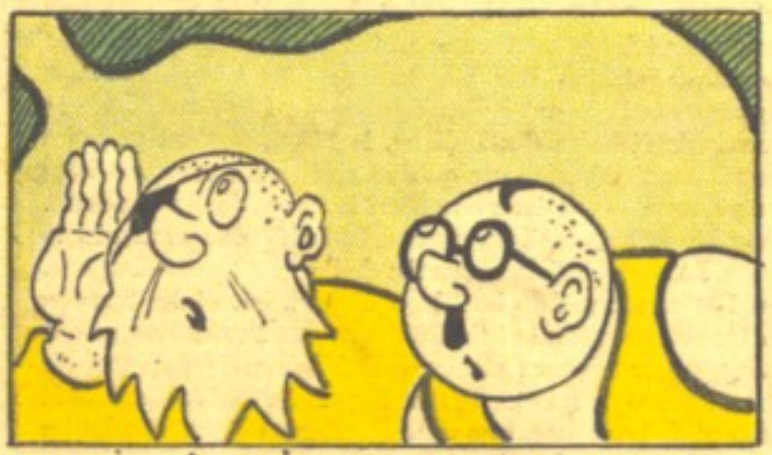
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS



LA BALEINE QUI A AVALÉ GROSSAC ET OTTO SCHLASS TRAINE DERRIÈRE ELLE UN ICEBERG OU SE TROUVENT HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA

BEGONIA HEROIQUE A SAUTÉ SUR LE DOS DE LA BALEINE ET CHERCHE À ENTRER EN COMMUNICATION AVEC LES DEUX BANDITS EN PÉRIL.

AU FOND DE L'ESTOMAC DE LA BALEINE GROSSAC ET OTTO SCHLASS SONT BIEN VIVANTS MAIS ILS SONT EN PROIE À LA PLUS VIVE MÉLANCOLIE



SOUDAIN L'ESPOIR SEMBLE REVENU. DU SOMMET DE LA BALEINE LA VOIX DE L'ASTUCIEUX BEGONIA LES EXHORTE AU COURAGE.

BEGONIA QUI S'EST SERVI DES NARINES DE LA BALEINE COMME DE TÉLÉPHONE A LA JOIE DE RECEVOIR UNE RÉPONSE

N'ÉCOUTANT QUE SON COURAGE L'ASTUCIEUX BEGONIA SE PRÉCIPITE LA TÊTE LA PREMIÈRE DANS LES TROUS DE NEZ DU CÉTACÉ.

LA BALEINE QUI SE SENT LES NARINES CHATOUILLÉES NE PEUT SE RETENIR D'ÉTERNUER POUR LE PLUS GRAND MALHEUR DU PAUVRE BEGONIA

COMME LES ÉLÉPHANTS LES BALEINES ONT LA PROPRIÉTÉ DE FAIRE SORTIR UN JET D'EAU PAR LES NARINES, LA BALEINE EN USE LARGEMENT.

ET VOICI LE PAUVRE BEGONIA QUI DANSE EN HAUT D'UN JET D'EAU, MONTE AINSI QU'UNE BALLE DANS UN TIR DE LA FOIRE *(À SUIVRE)*

N° 184

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 8 JUIN 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTEQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie de son copain Huck, à un crime commis dans le cimetière par le métis Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent vagabond Muff Potter.

Chapitre XXII

DEVANT LE TRIBUNAL *(suite)*

— A moi aussi, il m'a réparé souvent mon cerf-volant et attaché l'hameçon de ma ligne. Je voudrais bien que nous puissions le sortir de là.

— Mais nous ne pouvons pas le sortir de là, mon pauvre Tom, et puis ce serait une mauvaise affaire, on le reprendrait.

— C'est vrai, ils le reprendraient. Mais je ne peux pas entendre dire sur lui toutes les méchancetés que l'on dit, alors qu'il n'a rien fait.

— Moi aussi, ça me dégoûte, Tom. Je les entends dire que c'est le plus noir assassin de toute la province et ils s'étonnent qu'il n'ait pas encore été pendu.

— Oui, c'est comme cela qu'on parle, j'ai

Potter fut installé de telle manière que tout le monde pouvait le voir.

même entendu dire que si on ne le condamnait pas, il y en a qui voudraient le lyncher.

— Et ils feront comme ils disent.

Les deux enfants continuèrent longtemps leur conversation, mais elle ne leur apporta qu'une faible consolation. Comme le crépuscule tombait, ils s'aperçurent qu'ils étaient dans le voisinage de la petite prison solitaire et ils ressentirent au cœur une sorte d'espérance confuse, comme s'il allait arriver quelque chose qui arrangerait la situation. Mais voilà, rien ne se produisit; il semblait qu'il n'y eût ni ange ni fée pour s'intéresser à l'infortuné prisonnier.

Tom et Huck firent comme ils avaient déjà fait bien souvent jusque-là, ils se hissèrent jusqu'à la lucarne grillagée et passèrent au pauvre Potter du tabac et des allumettes. D'ailleurs, la cellule était au rez-de-chaussée et il n'y avait pas de gardien. La reconnaissance avec laquelle ces dons étaient accueillis avait toujours troublé leur conscience, mais cette fois, leurs remords furent plus profonds. Ils ressentirent tout ce qu'il y avait de lâche et de traître dans leur attitude lorsque Potter leur dit :

— Vous avez été très chics pour moi, mes enfants, plus chics que n'importe qui dans toute la ville et je ne l'oublierai pas, pour sûr! Souvent, je me dis : « En ai-je recommandé des cerfs-volants et des jouets aux enfants du village, et leur ai-je souvent montré les bons coins de pêche! J'étais aussi complaisant que je le pouvais et voilà qu'ils ont tous oublié le vieux Muff, qui est aujourd'hui dans le pétrin. Mais Tom et Huck ne m'ont pas oublié! » Non, vous ne m'avez pas oublié et je ne vous oublierai pas, moi non plus! Ah, mes petits, j'ai fait une chose terrible : je devais être saoul et fou en même temps. C'est la seule explication que je puisse donner, et c'est pour cela que je serai pendu. C'est juste et c'est bien; tout au moins je le pense. Bah! n'en parlons plus, je ne veux pas vous faire de peine. Vous avez été si gentils pour moi; mais il y a une chose que je veux vous dire : ne buvez jamais, si vous ne voulez pas finir comme moi. Approchez-vous un petit peu, que je vous voie mieux; cela fait un grand bien de voir des visages amis quand on a de la peine comme j'en ai. Je peux bien dire qu'il ne vient guère ici que vous. Bonnes petites figures! bonnes petites figures! Faites-vous la courte échelle, chacun à votre tour, que je puisse vous toucher. Là, c'est bien comme cela. Donnez-moi la main, la vôtre peut passer à travers les barreaux, mais pas la mienne qui est trop grosse. Bonnes petites mains, qui ont aidé Muff Potter autant qu'elles l'ont pu et qui l'aideraient bien plus encore si elles le pouvaient!

Tom revint à la maison très abattu, et cette nuit-là ses rêves furent terribles. Le lendemain le procès commençait et il rôdait autour du tribunal, attiré par une force irrésistible, mais il lui restait encore assez de volonté pour se retenir d'entrer. Et Huck faisait de même; mais tous les deux s'efforçaient de ne pas se rencontrer. L'un et l'autre s'éloignaient de temps à autre, mais la même fascination lugubre les ramenait bientôt. Tom ouvrait les oreilles dès qu'un groupe d'auditeurs sortait du tribunal, mais chaque fois il n'apprenait que des nouvelles désolantes. L'étreinte se resserrait de plus en plus étroitement autour du pauvre Potter et à la fin du second jour, on disait dans le village que la déposition de Joë l'Indien se trouvait complètement confirmée et le verdict du jury ne faisait plus de doute pour personne.

Le dernier soir avant le jugement, Tom rentra tard chez lui et dut passer par la fenêtre; il était dans un état d'énervement terrible et il lui fallut des heures avant de trouver le sommeil. Le lendemain matin, tout le village se rendit en foule vers le tribunal, car ce devait être le grand jour. Hommes et femmes se pressaient sur les bancs du public en nombre à peu près égal. Après une longue attente les membres du jury entrèrent un à un pour prendre leur place, et enfin on introduisit Potter, pâle et hagard, l'air à la fois intimidé et résigné. Il avait des menottes aux mains et on l'installa de telle manière que tout le monde pouvait le voir. Non moins en évidence s'était installé Joë l'Indien, plus impassible que jamais. Il y eut encore un moment de silence : le juge entra dans la salle à son tour, et le shérif déclara l'audience ouverte. Comme toujours, les avocats parlèrent ensemble à mi-voix en remuant leurs paperasses, et ces détails et d'autres délais complémentaires contribuèrent à créer une atmosphère impressionnante. Puis on appela un témoin qui déclara qu'il avait trouvé Potter se lavant au bord d'un ruisseau à une heure très matinale, précisément le matin où le crime fut découvert, et que l'inculpé s'était enfui aussitôt.

L'accusé leva un moment les yeux, puis les baissa de nouveau lorsque son défenseur déclara :

— Nous n'avons pas de questions à poser.

Et le procureur dit :

— Renvoyez ce témoin.

Le témoin suivant raconta comment il avait trouvé le couteau près du cadavre.

L'avocat de Potter dit :

— Nous n'avons pas de questions à poser.

— Emmenez ce témoin, dit à son tour le procureur.

Le troisième témoin jura qu'il avait souvent vu ce couteau entre les mains de Potter.

L'avocat de Potter n'eut pas de questions à poser à ce témoin, non plus, et le procureur confirma :

— Renvoyez ce témoin.

Les visages dans l'auditoire commencèrent à trahir de l'étonnement et une certaine désapprobation. Cet avocat avait-il dans l'idée de sacrifier la vie de son client sans faire le moindre effort?

D'autres témoins vinrent déposer à tour de rôle, pour dire l'attitude coupable qu'avait eue Potter lorsqu'on l'avait conduit sur la scène du crime, et chacun d'eux put se retirer sans qu'aucune question lui eût été posée. Tous les détails des circonstances compromettantes survenues au cimetière au cours de cette matinée dont chacun se souvenait très bien, furent rappelés par des témoins dignes de foi, mais pas un seul d'entre eux ne fut interrogé par l'avocat de Potter. Le mécontentement et la déception de l'auditoire se manifestèrent alors par de vifs murmures, qui provoquèrent une remontrance de la part du président. Enfin, le procureur se leva et parla en ces termes :

— Messieurs les jurés, les témoignages de citoyens dont on ne saurait mettre en doute la parole, nous ont apporté la confirmation que ce crime est, sans aucune discussion possible, l'œuvre du malheureux prévenu ici présent, et nous n'avons rien d'autre à ajouter. Que justice soit faite!

Le pauvre Potter laissa échapper un gémissement en se cachant le visage dans les mains, tandis que son corps était agité par un tremblement et qu'un silence pénible régnait dans la salle. Bien des hommes étaient émus, et le visage de nombre de femmes était mouillé de pleurs.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Comme je vous l'avais annoncé dans le dernier numéro, nous allons commencer un nouveau Concours de récits en attendant notre prochain Grand Concours de Vacances qui verra, comme chaque année, le Concours de la plus belle histoire de « Mon Camarade ».

Le Concours de l'École a eu le plus grand succès. Vous le savez et vous l'avez appris, non seulement par mes lettres, mais aussi en lisant les nombreuses pages spéciales qu'il a fallu publier dans Mon Camarade pour publier la plus grande partie des envois, dessins ou récits.

Le Concours était certainement un Concours très intéressant et relativement facile pour la plupart de nos lecteurs parce qu'il touchait à leur vie de tous les jours, à leur vie d'écolière.

Mais je crois que cette fois-ci nous pouvons essayer de faire un Concours un peu plus difficile, un Concours où il ne suffira pas de raconter la vie de tous les jours, mais un Concours où il faudra aussi avoir une certaine imagination.

Rassurez-vous, je ne vais pas vous demander de raconter la suite des aventures de Fred Hardi sur la planète Mars en l'an 2030. Non.

Je vais seulement vous demander d'imaginer une chose qui peut très bien arriver dans la vie de tous les jours, une chose pour laquelle sans doute vous auriez besoin, si elle vous arrivait, d'imagination mais aussi d'esprit d'initiative, de courage, de décision et de bon cœur.

Voici le sujet de l'histoire. Je raconte le début, pour vous mettre en train.

Dans votre classe, à l'école, il y a un petit garçon nommé Jacques (ou une petite fille nommée Jacqueline, parce que les filles qui enverront des récits à notre Concours préféreront sans doute mettre en scène une héroïne plutôt qu'un héros). Jacques (ou Jacqueline) est aimé de tous ses camarades d'école et se trouve d'une petite bande de joyeux amis qui aiment bien jouer et faire même quelquefois des farces.

Le père de Jacques est mort. Sa mère a bien du mal à élever ses nombreux fils et filles. Pour gagner un peu d'argent, tout en continuant d'aller à l'école, Jacques fait quelques heures par jour des courses et des travaux pour l'épicier du coin, M. Gaspard, qui est un homme pas très commode avec une grosse moustache et l'air toujours très en colère.

Un jour Jacques (ou Jacqueline) est chargé par M. Gaspard de porter à un fournisseur une enveloppe contenant deux billets de 100 francs. Jacques en suivant son chemin tombe au milieu de la joyeuse bande de ses amis. Ils sont en train de jouer aux barres (ou à tout autre jeu que vous préférez). Les amis appellent Jacques qui veut vite aller faire la commission dont il est chargé, mais qui finit par se laisser tenter. Il met la précieuse enveloppe dans sa poche et commence une bonne partie de barres. Tout d'un coup il s'aperçoit qu'il se fait tard, qu'il doit courir pour ne pas être en retard. Et presque aussitôt il se rend compte qu'il a perdu l'enveloppe et l'argent qu'elle contenait.

Jacques est désespéré. Il se met à pleurer tant il est ému et il raconte l'histoire à ses amis. Tous se mettent à chercher dans tous les coins où pourrait se trouver la précieuse enveloppe. Mais les recherches sont vaines. Pas moyen de remettre la main dessus. Peut-être bien qu'en passant l'a ramassée, et que l'argent a été volé.

Jacques a très peur de rentrer chez son patron M. Gaspard. Tellement peur que les amis décident de l'accompagner. Cette perte d'argent est d'autant plus terrible que la mère de Jacques est très pauvre et qu'elle ne pourra certainement pas rembourser la somme.

M. Gaspard prend très mal la chose. Il se met très en colère et déclare qu'il va faire envoyer Jacques en prison. Mais grâce aux supplications de la bande, M. Gaspard se laisse un tout petit peu apitoyer. Il consent à ne pas porter plainte, à ne rien dire même à la mère de Jacques, qui a déjà assez de soucis, à condition que l'argent lui soit remboursé dans les huit jours. Les amis prennent l'engagement de rendre l'argent. S'il n'est pas rendu dans une semaine, Jacques risque d'aller en prison. Et maintenant j'arrête le récit.

C'est maintenant que votre imagination doit commencer à travailler.

***

Voici en résumé le sujet du Concours : Comment une dizaine d'amis peuvent-ils s'y prendre pour gagner en huit jours les 200 francs qu'a perdus un de leurs camarades très pauvre. Il est bien entendu que les amis n'ont pas d'économies et qu'ils sont obligés de gagner l'argent par leur travail ou leur ingéniosité dans une seule semaine.

Et maintenant au travail. Le Concours restera ouvert pendant cinq ou six semaines. Envoyez-nous des histoires dès maintenant. Les dessins faits exprès pour illustrer l'histoire seront les bienvenus. Vous pourrez aussi imaginer en dénouement ce que sera l'attitude de M. Gaspard, s'il pardonnera à Jacques ou s'il restera fâché.

Bien entendu un plus de cette histoire, qu'on pourra appeler, si vous le voulez bien, d'un titre à la mode La Course au Trésor *(quoique un trésor ça doit valoir un peu plus de 200 francs). Vous pourrez envoyer tous les récits qui vous plairont, ainsi que des dessins et des poèmes ; des poèmes surtout, car je crois qu'ils plairont beaucoup à nos lecteurs et que ces messieurs-dames de la rédaction seraient contents de publier une nouvelle fois un* Coin des Poètes.

Notre Concours de la Course au Trésor *aura une cinquantaine de jolis prix.*

Je vous serre la main bien fort à tous et à toutes,

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

FEUILLES DE PRINTEMPS

Un joli point de tricot d'été.

La première et la dernière maille de ce tricot sont toujours tricotées à l'endroit. Il faut 10 mailles pour un motif complet.

Dans le croquis I vous voyez les rangs impairs qui sont à l'endroit, les rangs de retour, pairs, sont tricotés entièrement à l'envers (vous ne les voyez pas ici où je ne les mentionne pas).

I

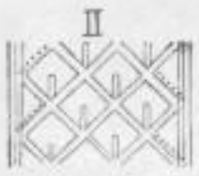
Voici la marche de huit points en hauteur qui forment un motif :

1° Levez une maille endroit, 3 mailles tricotées à l'endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 1 maille endroit, 1 jeté, 3 mailles endroit, 3 mailles ensemble ainsi : levez une maille, tricotez les 2 mailles suivantes ensemble à l'endroit et passez la maille levée sur cette autre nouvelle maille ; continuez 3 mailles endroit, 1 jeté, 1 maille endroit qui vous met au milieu du motif suivant, etc.

2° Levez 1 maille endroit, 2 mailles endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 3 mailles à l'endroit, 1 jeté, 2 mailles endroit, 3 mailles ensemble tricotées comme je vous ai expliqué au 1er, 2 mailles endroit, 1 jeté, 2 mailles endroit, etc.

3° Levez une maille endroit ; 1 maille endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 5 mailles à l'endroit, 1 jeté, 1 maille endroit, 3 mailles ensemble, 1 maille endroit, 1 jeté, 3 mailles endroit, etc.

II



4° Levez une maille endroit, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 jeté, 7 mailles endroit, 1 jeté, 3 mailles ensemble, 1 jeté, 4 mailles endroit, etc.

5° Levez une maille endroit ; 1 maille endroit, 1 jeté, 3 mailles endroit, 3 mailles ensemble, 3 mailles endroit, 1 jeté, 1 maille endroit, 1 jeté, 2 mailles ensemble à l'endroit, 3 mailles endroit.

6° Levez une maille endroit, 2 mailles à l'endroit, 1 jeté, 2 mailles à l'endroit, 3 mailles ensemble, 2 mailles à l'endroit, 1 jeté, 3 mailles à l'endroit 1 jeté, 2 mailles ensemble à l'endroit, 2 mailles à l'endroit.

7° Levez une maille endroit, 3 mailles à l'endroit, 1 jeté, 1 maille à l'endroit 3 mailles ensemble, 1 maille à l'endroit, 1 jeté, 5 mailles endroit, 1 jeté, 2 mailles ensemble à l'endroit, 1 maille endroit, etc.

III

8° Levez une maille endroit, 4 mailles endroit, 1 jeté, 3 mailles ensemble, 1 jeté, 7 mailles endroit, 1 jeté, 2 mailles ensemble à l'endroit.

Le croquis III vous montre l'aspect d'ensemble du point.

Le croquis II vous montre avec des rayures de bords, un schéma de plusieurs losanges. Les petits points vous indiquent les endroits où l'on emploie les 2 mailles ensemble à l'endroit. Puisque vous avez toujours 1 jeté qui augmente votre ligne, pour que celle-ci reste droite, il vous faut une diminution. Lorsqu'elle vous est fournie dans une figure par les trois mailles ensemble, c'est très bien, mais remarquez où j'ai mis des points il n'y a qu'un quart ou une moitié de losange contre la bordure et pas de diminution dans ces losanges, donc vous les faites en tricotant deux mailles ensemble dans ces cas pour compenser une augmentation quand il n'y a pas de 3 mailles ensemble. Et voilà un joli point pour le printemps.

Les Conseils de tante Camille

RAVAUDAGE DU TRICOT

Remmaillage sur fils horizontaux. — Lorsque vos mailles sont complètement usées ou que vous avez même un trou.

Coupez les fils les plus usés qui feraient laids et pour avoir un raccommodage net. Sur les côtés verticaux dégagez même une ou deux mailles que vous repliez en dessous et où vous fixerez des fils que vous tendrez horizontalement (I).

Commencez ensuite par le haut et à gauche. Passez le fil remmailleur par-dessus le 1er fil horizontal en descendant. Piquez l'aiguille dessous et ressortez-la en haut en ayant soin de maintenir ce fil remmailleur à gauche en dehors de l'aiguille (II). Au dernier point n'oubliez pas de maintenir la maille de l'ouvrage avec le point. Remontez de même à côté la seconde partie du point.

Vous pouvez aussi faire une chainette à l'aiguille (III) sur ce réseau horizontal, mais ceci est un peu plus lourd.

Le remmaillage des bas est une chainette faite au crochet mais avec les mailles horizontales elles-mêmes, vous prenez dans le crochet la dernière maille puis faites un point nouveau avec le fil suivant et ainsi de suite.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Maquereau au beurre noir. — *Après avoir grillé les maquereaux, ôter la peau, les dresser sur un plat, verser dessus une sauce au beurre noir. (Mettre dans la poêle un bon morceau de beurre, sel, poivre et persil en branches. Faire brunir, retirer la poêle, laisser tiédir le beurre et verser dedans 1/2 cuillerée de vinaigre.) Les maquereaux peuvent être enveloppés dans un papier beurré avant d'être mis sur le gril.*

Roussettes

Farine	500 gr.	Œufs	3
Beurre frais	125 —	Sel	1 pincée
Crème	75 —	Eau de vie	1 cuill. à soupe
Eau de fleur d'oranger			1 cuillerée à soupe.

Faire une pâte en mélangeant la farine, les œufs, le beurre fondu à blanc, le sel, la crème, l'eau-de-vie et l'eau de fleur d'oranger ; une fois tous ces ingrédients bien mélangés, laisser reposer la pâte pendant 3 heures, l'abaisser ensuite à un demi-centimètre d'épaisseur, la couper en losanges, en ronds ou en carrés, faire frire à grande friture, saupoudrer de sucre en poudre. Servir chaud ou froid. Ces gâteaux peuvent se conserver une semaine.

(84) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

FRIVÉE DE SA PERRUQUE, Mme RALEU N'A PU PARAITRE A SA RÉCEPTION MONDAINE ET LES INVITÉES EN SE RETIRANT SE SONT HEURTÉES A RALEU QUI RAPPORTAIT LA PERRUQUE DE SA FEMME.

TOUS LES CRIS DES AMIES DE SA FEMME NE SEMBLENT PLUS A M. RALEU QU'UNE DOUCE MUSIQUE AUPRÈS DE CE QUI L'ATTEND.

IL FAUT BIEN DIRE, EN EFFET, QUE Mme RALEU AVAIT LE CARACTÈRE LE PLUS REVÊCHE QU'IL SOIT POSSIBLE D'IMAGINER.

MALGRÉ LES EXPLICATIONS EMBARRASSÉES QUE M. RALEU S'EFFORCE DE FOURNIR, IL S'ATTEND A PASSER UN FORT MAUVAIS QUART D'HEURE.

C'EST CE QUI ARRIVE EN EFFET. DE L'AUTRE COTÉ DE LA PORTE, PAT'SOUM ET LES DOMESTIQUES ÉCOUTENT CE " CONCERT " AVEC RAVISSEMENT.

Mme RALEU A PU RÉCUPÉRER SA PERRUQUE, MAIS M. RALEU A PERDU QUELQUES-UNS DES DERNIERS CHEVEUX QUI LUI RESTAIENT.

PLUS RALEU QUE JAMAIS, IL PASSE LA NUIT A MÉDITER DES PROJETS DE VENGEANCE. MAIS IL NE SAIT A QUI S'EN PRENDRE.

TOUT LE MAL VIENT PEUT-ÊTRE, PENSE-T-IL, DE CE QUE JE NE SUIS PAS ASSEZ AGILE. JE DEVRAIS SANS DOUTE FAIRE DU SPORT.

LE LENDEMAIN, IL SE PRÉSENTAIT CHEZ UN PROFESSEUR DE CULTURE PHYSIQUE, ACCOMPAGNÉ DE NOTRE INVISIBLE AMI PAT'SOUM.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Un habitant de Long-Island acheta un jour un magnifique baromètre qui lui fut livré un matin. En ouvrant le paquet il fut déçu, voyant que l'aiguille marquait « Tempête ». Il le secoua avec force afin de rétablir son bon fonctionnement, mais sans résultat. Alors il écrivit une énergique lettre de protestation aux fabricants et s'en fut la jeter à la boîte aux lettres immédiatement. Quand il revint sa maison avait disparu et le baromètre avec elle. La tempête avait passé par là.

○

Mme Durand demande à son mari :

— Que me donneras-tu pour t'avoir préparé ce repas?

— Je t'emmènerai manger au restaurant.

○

L'Arioste habitait une très petite maison. Ses amis lui demandèrent pourquoi, puisqu'il avait décrit tant de palais magnifiques dans le *Roland furieux*, il avait fait construire pour lui une maison si peu importante.

Il répondit : « Il est plus facile de réunir des mots que des pierres. »

○

Le peintre malheureux.

— C'est difficile de peindre un caméléon, à chaque instant il change de couleurs.

○

A Montmartre

— Je vais vous conduire chez vous. Où demeurez-vous?

— A New-York!

○

Mme Dupont se fâche après son mari :

— Naturellement, avec sept paquets dans les mains, il fallait que tu laisses tomber celui des œufs!

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lourapin, secrétaire à l'ambassade de St-Pétersbourg, a été enlevé mystérieusement une nuit par la bande « Les Invisibles ». Menacé par eux, il a dû secrètement quitter son poste, puis Paris. Il a décidé d'aller en Australie avec l'espoir d'y gagner beaucoup d'argent.*

Chapitre VI

DÉPART POUR LE PLACER *(suite)*

En conseillant cette station à ses compagnons, le busch-ranger avait un autre motif dont il ne leur avait pas encore fait part. Ils étaient à ce moment à une faible distance des territoires des Nagarnooks, ses alliés d'adoption, et son intention était de se rendre seul, le lendemain, jusqu'au grand village de la tribu, pour demander au chef une demi-douzaine de guerriers choisis parmi les plus braves, qui pût leur servir d'escorte et augmenter les forces de la petite troupe en cas d'attaque.

Le quartier de kangourou avait acquis son degré de parfaite cuisson, Dick déterra des cendres chaudes, auxquelles il les avait confiées, des racines de taro et d'igname ligneuse, qui remplaçaient les pommes de terre dans ces contrées, et le frugal repas commença. Le tout fut expédié en moins de rien, et Black reçut le relief pour le récompenser de l'attention qu'il avait apportée à surveiller la cuisine. La veille de nuit fut réglée comme à bord d'un navire; on décida que chacun ferait deux heures de quart seulement pour éviter une trop grande fatigue.

Laurent et Olivier devaient commencer, le Canadien se réservant les heures les plus dangereuses de la nuit. Le mulet, qui s'était reposé pendant toute la journée, fut chargé de nouveau de tous les approvisionnements, armes, outils, etc., pour être prêt en cas d'alerte et Laurent, la carabine au poing, s'étant installé debout contre un arbre, les deux autres pionniers s'enroulèrent dans leurs couvertures et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Les nuits dans le buisson australien sont sombres et tristes; pas un cri, pas un chant, pas un gazouillement ne vient rompre la monotonie des solitudes; c'est lugubre comme les nuits du grand désert soudanais, comme les solitudes des steppes asiatiques.

Laurent ne fut guère accessible à ces impressions singulières, il ne tarda pas cependant à se sentir envahir par un indéfinissable sentiment de tristesse, le silence monotone de la forêt réagissait sur lui, et, pour échapper à cette sensation d'isolement, il avait besoin d'entendre la respiration, calme et régulière, de ses deux compagnons, qui dormaient à quelques pas de lui.

Chapitre VII. — UNE ALERTE.

Le brave garçon réfléchissait aux mille et une péripéties qui l'avaient jeté à six mille lieues de son pays, quand tout à coup le sinistre cri du hocko se fit entendre faiblement dans le lointain. Comme il avait déjà eu l'occasion de faire connaissance avec le chant plaintif de l'oiseau des nuits, il ne s'en étonna pas et continua à se laisser aller à sa rêverie.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que le même cri troubla de nouveau le silence.

Le Canadien dormait de ce sommeil léger des coureurs de bois que trouble le moindre bruit. Aussi, ce second cri le trouva-t-il éveillé.

— Avez-vous entendu, Laurent? fit-il en se soulevant lentement sur sa couche de feuillage pour ne pas éveiller Olivier.

— Quoi donc? répondit le veilleur à voix basse.

— Tenez, écoutez!

Le chant du hocko venait de reprendre pour la troisième fois.

— N'est-ce pas le chant du hibou d'Australie?

— Oui, mais quelque bien imité qu'il soit, je gagerais bien que ce n'est pas un animal à plume qui le pousse.

— D'où vient ce bruit, alors?

— Je l'ignore encore, mais il m'étonnerait fort que ce ne fût pas quelqu'un de ces satanés bandits qui se fit ainsi reconnaître des siens.

— De qui parlez-vous?

— Des busch-rangers, mon cher Laurent, fit le Canadien, qui s'était rapproché de son compagnon, je connais assez leurs habitudes pour savoir que, si une troupe de ces batteurs de buisson se trouve sur notre piste, le gros de la bande, pour ne point déceler sa présence, reste à une distance respectueuse de nous, et se contente de nous faire suivre de près par quelques éclaireurs qui, à l'aide de signaux convenus, le renseignent sur notre marche.

— Et alors ce chant du hocko?...

— Peut être un avertissement pour la troupe d'avoir à s'arrêter dans sa marche; car, quelques précautions que nous ayons prises, les éclaireurs peuvent parfaitement avoir découvert que, contrairement à nos habitudes, nous nous sommes décidés à nous reposer cette nuit.

— Vous croyez que les coureurs de buisson ont découvert notre piste?

— Je ne puis l'affirmer, mais cependant, c'est probable. Notre départ mystérieux de Melbourne aura mis tous ces gaillards en révolution, et il est certain qu'ils ont dû faire tout au monde pour trouver nos traces.

A cet instant, le Canadien fut de nouveau interrompu par le cri du hibou; mais cette fois, il parut venir du côté du fleuve, et il sembla aux deux interlocuteurs que celui qui le poussait, oiseau ou homme, était beaucoup plus rapproché que précédemment.

— Il n'y a pas à s'y tromper, fit Dick rapidement; ce n'est pas le hocko qui se fait entendre ainsi, c'est un homme. Restez en faction sans faire un seul mouvement, je reviens.

— Ne craignez-vous pas de tomber dans une embuscade?

— Je ne m'éloigne que de quelques pas.

— Si je réveillais M. Olivier?

— C'est inutile, laissez-le reposer; dans quelques heures peut-être aura-t-il besoin de toutes ses forces.

Le Canadien se glissa alors dans le buisson du côté du Red-River.

Une minute ne s'était pas écoulée, que le cri du hibou éclata si près cette fois-ci de Laurent que ce dernier, étonné, malgré la profonde obscurité, leva la tête pour voir s'il ne verrait pas l'animal dans le feuillage.

C'était un sauvage australien qui venait faire irruption dans leur campement.

Presque à l'instant, le même chant, mais beaucoup plus éloigné, lui répondit, et Laurent comprit que la note plaintive qui l'avait si fort étonné était venue de Dick.

Ce dernier, en effet, continua son signe d'appel, auquel il fut répondu avec la même régularité, et le cri lointain allait de plus en plus en se rapprochant. Plus de doute, c'était bien un être humain qui le poussait.

Mais quel était l'individu qui ne craignait pas d'annoncer ainsi sa présence dans ces solitudes, où l'on avait mille raisons de craindre la rencontre d'un ennemi? Le mystère n'allait pas tarder à se dévoiler, car le duo entre le Canadien et la voix inconnue continuait avec une régularité réciproque; à peine Dick avait-il lancé sa note aiguë qu'elle lui était fidèlement renvoyée comme par un écho.

Bientôt, à en juger par la force du son, il devint évident que l'étranger n'était pas à plus de vingt mètres du campement.

A ce moment, une pâle clarté illumina subitement le bosquet où nos voyageurs s'étaient réfugiés; la lune, qui venait d'apparaître à l'horizon, lançait son premier rayon de lumière sur les solitudes du Red-River.

Le trappeur, tout en continuant à moduler la plainte de l'oiseau des nuits, était peu à peu revenu près de ses compagnons, manœuvrant de façon à attirer l'inconnu au centre même du campement et sous le feu des trois carabines; car il pouvait se faire qu'il ne fût pas seul.

Olivier, qui venait d'ouvrir les yeux, fut sur pied en un instant.

— Que se passe-t-il donc? fit-il étonné de voir le Canadien et Laurent debout et l'arme au poing.

Mais il n'eut pas le temps de recevoir l'explication qu'il demandait; une ombre avait tout à coup bondi des fourrés voisins et était venue tomber au milieu des pionniers. La lumière était assez forte maintenant pour que ces derniers pussent distinguer à qui ils avaient affaire. C'était un sauvage australien, peint et armé en guerre, qui venait de faire irruption dans leur campement, sans s'inquiéter du coup de carabine qu'on pouvait parfaitement lui envoyer dans le premier moment de surprise.

Olivier et Laurent l'avaient immédiatement mis en joue. Mais, en bondissant, le sauvage s'était écrié :

— Jora, Tidana! (Bonjour, Trouveur-de-Têtes.)

Et Dick qui l'avait reconnu, d'un geste rapide avait relevé l'arme de ses compagnons.

— Jora, Willigo, avait-il été répondu immédiatement au nouveau venu, et trop au fait des mœurs du buisson pour s'étonner de la façon singulière dont il avait fait son apparition, il lui tendit la main, que le sauvage pressa gravement.

— Mon frère d'adoption, dit-il alors en le présentant à ses compagnons, Willigo, un des grands chefs de la tribu de Nagarnooks. Puis il adressa quelques mots en langage du pays à l'adresse de l'indigène.

Ce dernier se retourna alors, et tendit la main aux deux hommes d'un geste plein de majesté, et ayant pris la leur il l'appuya sur son front, la présentation était terminée à la manière australienne. Olivier et Laurent étaient devenus les amis du Nagarnook.

Le Canadien brûlait d'impatience de connaître les motifs de l'arrivée de Willigo, mais l'étiquette du buisson ne le permettait pas encore, il dut au préalable demander des nouvelles de son père d'adoption, de ses frères et des principaux membres de la tribu; il se hâta de déférer à la coutume; et put enfin satisfaire sa curiosité.

Willigo lui raconta alors qu'étant en observation dans ces parages depuis quelques jours, avec ses guerriers, car sa tribu était en ce moment sur le sentier de la guerre contre les Dundarups, ils avaient rencontré un Européen qui errait seul dans le buisson, le prenant pour un espion de leurs ennemis, car il arrive souvent que les busch-rangers et autres maraudeurs se mettent ainsi au service des indigènes, ils l'avaient, malgré ses protestations, bâillonné et fait prisonnier; comme ils le conduisaient au grand village des Nagarnooks, ils avaient aperçu, au coucher du soleil, une troupe d'une dizaine de busch-rangers qui semblaient suivre une piste, tout en cherchant avec le plus grand soin à faire disparaître toute trace de leur passage dans le buisson.

Désirant se renseigner sur le but que poursuivaient ces batteurs d'estrade, Willigo avait laissé le prisonnier à la garde de ses compagnons, et, se glissant dans les hautes herbes, il avait pu s'approcher assez près des busch-rangers pour entendre une de leurs conversations et surprendre leurs secrets. Quel n'avait pas été son étonnement en apprenant que ces maraudeurs étaient sur la piste de son frère Tidana, et qu'ils avaient projeté de l'assassiner avec ceux qui l'accompagnaient dès qu'ils seraient parvenus, en le suivant, à découvrir l'endroit où il se rendait, lieu qui, d'après ce qu'il avait pu comprendre, renfermait quelque précieux trésor. Il avait alors en toute hâte rejoint ses deux guerriers pour se mettre à la recherche de son frère Tidana. Après avoir tenu conseil avec eux, il avait grimpé au sommet d'un de ces grands eucalyptus qui atteignent plus de cent mètres de haut, et d'où il pouvait dominer toute la campagne. Malgré toutes les précautions prises, mais qui ne pouvaient mettre en défaut son flair de sauvage, il n'avait pas tardé à apercevoir au loin, dans la direction de la rivière, un point de l'horizon qui lui parut moins pur qu'il eût dû être dans un ciel sans nuage, et il en conclut que ce point devait être obscurci par la fumée d'un campement, celui de Tidana, sans doute; il avait attendu la nuit pour se renseigner et, en approchant, il avait imité le chant du hocko pour signaler sa présence à son frère.

La nouvelle de la présence des busch-rangers n'étonna pas le Canadien; il s'y attendait. Après avoir remercié vivement son frère indigène de son courage et de son dévouement, il lui avait demandé qui étaient les guerriers qu'il avait avec lui, et où il les avait laissés.

— Ce sont les jeunes Koanook et Norroba, répondit Willigo, ils attendent plus bas sur la rivière que je leur fasse signe d'avancer.

— Eh bien, fais-les venir; je serais curieux de voir et d'interroger votre prisonnier.

L'Australien lança par deux fois à travers l'espace le cri éclatant comme un son de trompette du pagou, sorte d'oiseau assez semblable au dindon, et il attendit. Le même cri fut renvoyé et quelques instants plus tard, les deux jeunes guerriers de Willigo parurent avec leur prisonnier. Ils ne s'étaient avancés qu'avec la plus grande prudence, par crainte des sentinelles perdues que les busch-rangers pouvaient avoir lancées en avant. Une preuve que ces derniers étaient parfaitement renseignés, c'est qu'ils s'étaient arrêtés dans leur marche à environ cinq kilomètres en arrière; ce qu'ils n'eussent pas fait si la décision du Canadien et de ses amis, de camper pendant deux jours sur les rives du Red-River, n'avait pas été connue d'eux.

L'opinion du trappeur, partagée par Willigo, fut qu'ils devaient avoir à leur solde deux ou trois indigènes uniquement chargés d'espionner la petite troupe, car aucun d'eux n'eût été assez habile et assez courageux pour venir affronter la terrible carabine du Canadien à quelques pas de son campement.

La lune, alors dans son plein, éclairait presque la petite clairière où se trouvaient nos pionniers.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

184

RÉSUMÉ : LA TEIGNE ET ANGELO, POURSUIVIS PAR LA POLICE, SE SONT ENFUIS DANS LES MONTAGNES DE SAVOIE. TOTO, PRISONNIER DES BANDITS VEUT S'ÉCHAPPER TOUTOUNE EST RESTÉE À LYON, CHEZ LE CANUT, Mc LEGROS.

FRED HARDI EN L'AN 2039

— RÉSUMÉ —

SOUS L'EFFET DES CIGARETTES SOPORIFIQUES DE JARNAC, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SE SONT ENDORMIS DANS LA SPHÈRE INTERASTRALE ET ONT PERDU TOUS SOUVENIRS

FRED HARDI SE RÉVEILLE ÉTENDU SUR UNE SORTE DE LIT MOELLEUX, IL SE CROIT SOUDAIN REVENU SUR LA TERRE

QUAND IL FAIT UN PAS HORS DE SON LIT IL FAIT SOUDAIN UN BOND PRODIGIEUX

FRED SE DEMANDE S'IL NE RÊVE PAS. EN DORMANT ON CROIT SOUVENT FAIRE DE CES PAS INVRAISEMBLABLES ...

FRED FAIT UNE EXPÉRIENCE, D'UN SEUL COUP DE TALON IL SAUTE JUSQU'AU PLAFOND

CE PHÉNOMÈNE LUI SEMBLE INCOMPRÉHENSIBLE, IL OUVRE LA PORTE DE SA CHAMBRE..

DANS LA PIÈCE OÙ IL VIENT D'ENTRER VIVIANE SE TIENT SANS EFFORT LA TÊTE EN BAS APPUYÉE SUR UNE SEULE MAIN

EN S'INTERROGEANT LES JEUNES GENS ONT L'EXPLICATION DU MYSTÈRE. IL SONT SUR MARS ET LEUR FORCE EST PLUS GRANDE QUE SUR LA TERRE...

SOUDAIN UNE PORTE S'OUVRE ET UN ÊTRE AFFREUX, UN GUERRIER MARTIEN APPARAÎT, MENAÇANT.. (À SUIVRE) 184

A TRAVERS LE MONDE

Dans la province d'Ontario, aux États-Unis, on vient d'élever une statue en souvenir d'une vache qui, au cours de sa vie (18 ans), avait battu le record du rendement en lait et beurre.

○

D'après les calculs des océanographes, le volume d'eau des océans se chiffrerait par un milliard, 330 millions de kilomètres cubes. Vous pouvez vous amuser à faire le calcul vous-même, étant donné que les mers couvrent les 3/5 du globe et que leur profondeur moyenne est de 3.700 mètres.

○

D'où vient l'eau de source? De la terre, répondrez-vous. Mais vous pourrez répondre aussi, sans vous tromper, des nuages. En effet, c'est l'eau de pluie, infiltrée dans la terre, qui ressort en sources lorsque les conditions et la nature des terrains le permettent.

○

Le clypéus était un grand bouclier de forme ovale en usage chez les anciens Romains. Il était en bois, couvert d'une lame d'airain et serti de fer. Le nom du soldat, le numéro de sa cohorte (régiment) étaient inscrits à l'intérieur.

○

Vous avez certainement entendu l'expression : c'est un pays de Cocagne, pour désigner un endroit où la vie est facile, où les choses sont bon marché, où l'on peut se laisser vivre. Cette expression est due à la ville de Cuccagna, en Italie, où la vie avait la réputation de ne pas être chère; à moins qu'elle vienne d'une fête napolitaine au cours de laquelle on distribuait au peuple des vivres et du vin.

○

L'embouchure de fleuve la plus large du monde est celle du Rio de la Plata en Amérique du Sud. Elle mesure 350 kilomètres.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

La propagande en faveur de l'aviation laisse à désirer. Il n'est cependant pas difficile de donner aux profanes le goût des choses de l'air. Mais la majorité ne connaît de l'aviation que les raids, les records, les accidents surtout, et la menace de bombardement.

En plus de cela, on vous sert des meetings d'acrobatie qui laissent penser que le métier d'aviateur est « casse-cou ».

Combien travaillent mieux ceux qui pilotent les avions des lignes commerciales régulières. On part à l'heure; on arrive à l'heure en sécurité. Mais ceux-là sont les héros obscurs qui travaillent sans publicité.

LES PILOTES CÉLÈBRES :

UNE FEMME CAPITAINE D'AVIATION MILITAIRE

La première femme aviateur militaire est allemande et s'appelle Hanna Reitsch. Elle est née en 1912 à Hirschberg, en Silésie. Destinée à suivre la voie de son père et à étudier la médecine, notre jeune enfant ne pensait qu'aux oiseaux et rêvait de voler un jour comme eux. Elle dut cependant attendre 20 ans avant d'obtenir le brevet de vol à voile sous la direction du réputé Wolf Hirth, un allemand du planeur.

Hanna REITSCH

Dès lors, Hanna Reitsch ne se sentit plus de joie et multiplia ses vols, si bien qu'un jour elle partit malgré les menaces d'orage.

En fait, surprise par les gros nuages, elle fut aspirée par le « front orageux », cette colonne d'air montant qui précède les nuages d'orage, et qui est utilisée de plus en plus par les pilotes pour réussir les vols de longue durée.

Mais la jeune fille était encore inexpérimentée et ne fit pas la manœuvre indispensable, de sorte qu'elle se retrouva bientôt au milieu du nuage, secouée par les courants contrariés et mouillée par la pluie et la grêle.

Heureusement pour elle le planeur tint bon. Sans savoir pourquoi, elle sortit du nuage et vit, non sans émotion, la terre au-dessus d'elle : le planeur était à l'envers et piquait vers le sol!

Une semaine plus tard, on pouvait la voir exécuter des loopings au-dessus de Berlin, toujours en planeur.

Hanna Reitsch a été nommée capitaine par le général Göering qui a voulu sans doute signifier par là que les femmes allemandes devaient, elles aussi, être prêtes à faire la guerre pour tenter d'imposer au monde la force hitlérienne.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Cadres en baguettes. — On utilise couramment des cadres de fuselage en baguettes, c'est-à-dire que l'écartement des longerons est assuré par des baguettes découpées et placées à quelque distance les unes des autres.

Comme le fuselage s'animait vers l'arrière, il faut découper des baguettes de plus en plus petites. Le nombre, la taille et la position de ces baguettes sont toujours indiqués sur le plan de l'avion à construire. Il est donc important de posséder un plan grandeur d'exécution pour découper directement dessus les baguettes à la taille exacte (M).

Montage des flancs. — On commencera, pour les cadres en baguettes, par monter et coller un flanc du fuselage. Les longerons sont toujours tenus en place par des épingles plantées, à travers le dessin, dans le « chantier »; on pose ensuite une baguette et on la coupe à la longueur voulue. Lorsque toutes les baguettes sont prêtes, on les colle, on coupe et on colle les baguettes de renfort en diagonale, et on laisse bien sécher.

Ensuite on fait le montage du second flanc, soit en enlevant le premier, bien sec, sans toucher aux épingles, soit en posant les longerons du second flanc sur ceux du premier déjà terminé (N).

SPORTS

Les rappels de corde

Si vous êtes déjà un peu exercé dans la pratique de l'escalade, vous n'avez pas été sans remarquer que, s'il était assez facile de monter, il est en général beaucoup plus difficile de redescendre. En effet, quand on monte, on voit toujours les prises et les points d'appui qu'il faut employer : mais quand on descend, le plus souvent on ne peut rien voir de ce qu'il y a au-dessous de soi, et il faut placer ses pieds à tâtons en se maintenant surtout à la force des poignets ou des doigts. Ainsi c'est là qu'on voit la principale utilité de la corde.

Je suppose que vous faites partie d'un club : si vous habitez près d'une région où vous pouvez vous livrer aux joies de l'escalade, pourquoi ne consacreriez-vous pas une partie de l'argent que vous avez pu recueillir à l'achat d'une bonne corde genre lasso, qui vous servira en de multiples occasions. Ne vous laissez pas tenter par la tresse de coton qui, plus agréable aux doigts, présente le grand inconvénient de pourrir à l'intérieur sans qu'on puisse s'en apercevoir, et laisse un beau jour choir le garçon trop confiant qui s'y suspend. Achetez plutôt un bon septain de chanvre (sept brins tordus), bon marché, solide et imputrescible. Ensuite, demandez un jour à votre professeur de gymnastique ou à votre entourage de vous montrer la pratique du rappel de corde, très simple, mais qui ne peut cependant s'expliquer ici.

TIMBRES-POSTE

GUYANE ANGLAISE

C'est la Guyane anglaise qui a émis le timbre devenu par la suite le plus rare du monde, celui qui a obtenu le plus haut prix lors d'une vente. C'est pourtant un timbre en très mauvais état, ayant ses quatre coins coupés.

Toutes les premières émissions de la Guyane anglaise sont chères. De 1851 à 1902 les timbres représentaient toujours un trois-mâts; dans les dernières séries on peut se procurer quelques exemplaires. En 1913 le type fut transformé, le navire était en réduction dans le bas du timbre et un cadre ovale portait dans le haut l'effigie de Georges V. Seuls les cinq premiers timbres de l'émission sont bon marché.

En 1931 parut la première série à images à l'occasion d'une commémoration. A quelques détails près les timbres de cette série reparurent avec plusieurs autres dans l'émission de 1934. Ces timbres sont très beaux, malheureusement on ne peut se procurer que les basses valeurs. Il en est ainsi d'ailleurs pour tous les timbres des colonies anglaises, trop chers à cause du change élevé.

LE LONG VOYAGE DES RENNES

En 1929 le gouvernement canadien décida d'acheter 3.000 rennes pour assurer une source permanente de nourriture aux tribus esquimaudes, jusque-là en butte aux famines périodiques. — ce voyage dura cinq années, — sur une distance de 2.580 kilomètres le long de la côte arctique. La tâche de ce voyage fut confiée à un Lapon nommé Jon. Grâce à sa ténacité et malgré mille difficultés, le voyage se termina heureusement. C'est de ce passionnant récit « Le long voyage des rennes » (éd. Grasset) que ce passage a été extrait.

PENDANT que les hommes s'occupaient des rennes au dehors, les femmes travaillaient sous les tentes. Elles finissaient de gratter les peaux de rennes et de renards. Les chefs blancs leur avaient envoyé de magnifiques aiguilles toutes brillantes, beaucoup plus pratiques que l'ancien outil en os. Et quelle joie de couper à l'aide des ciseaux! Jamais plus elles ne se serviraient de leurs antiques couteaux. Les kaptas (manteaux de fourrure des Esquimaux) furent vite cousus, faits de même quantité de mocassins et de moufles. On façonnait également des peaux pour les tentes et les sacs de couchage. En ces heures de grande activité manuelle, les langues marchaient bon train.

Les Lapones et les Esquimaudes commençaient à se mieux connaître. Ces dernières s'étonnaient à la vue de ce que Wass et Neji fabriquaient. Wass expliqua que les Lapons les bourraient d'herbe sèche afin de ne pas avoir les pieds gelés pendant qu'ils conduisaient leurs traîneaux; même lorsque leurs pieds étaient solidement attachés sur leurs skis, ils employaient l'herbe sèche. Émerveillées les Esquimaudes se promirent de suivre cet exemple. Mais Kass, le vieux chef, ne prisait point cette mode étrange, de sorte qu'on dut renoncer aux grandes bottes.

Les jours se mirent à décroître et de légères chutes de neige alternèrent avec de fortes gelées. On était dans la période de transition entre le court été et l'interminable hiver. Soudain, la première tempête, venue de la baie de Buckland, rugit dans toute la vallée. Un brouillard blanc et épais s'avança sur l'intérieur des terres, balayé par un vent violent aux sinistres rugissements. Cette rafale s'était déchaînée le matin de très bonne heure, avant le départ des hommes. Les chiens se faufilèrent sous les tentes et nul ne songea à les en chasser. Les tentes, secouées par la bise, semblaient prêtes à s'envoler. Le rugissement ne cessa pas un seul instant; les coups de vent, se succédant sans trêve, redoublaient de fureur. La mer n'était pas encore gelée et sa lugubre complainte accompagnait les lamentations du vent.

Jon monta la première garde... vingt-quatre heures consécutives. Suivi de trois chiens, il fit et refit inlassablement le tour du troupeau, la tête baissée. A moins d'être effrayés par quelque cause inconnue, les bêtes restaient en place; parfois elles se détournaient comme pour braver la bise. Il faisait froid, mais ce n'était pas encore la température glaciale du plein hiver. A son dernier tour de ronde, Jon rencontra Pehr qui l'attendait auprès du troupeau. Jon lui signala que tout allait bien et disparut avec ses chiens. Pehr avait emmené trois bêtes toutes fraîches. Pendant combien d'hivers avaient-ils ainsi gardé les troupeaux sur les sombres montagnes de la Laponie? Et les chiens! Quel admirable sens de l'orientation ils possédaient! Sans eux, les Lapons eux-mêmes se seraient perdus dans cette blanche immensité.

A son tour, Akla prit la garde. Au moment où Mikel devait le relever, la tempête cessa aussi brusquement qu'elle était venue.

Durant la tempête, sous les tentes des Esquimaux, on avait mangé et dormi prodigieusement. Ils avaient l'esprit libre de tout autre souci, et ces deux fonctions constituaient leur seule façon de tuer l'ennui. Aucun peuple du globe ne pourrait survivre à l'absorption d'une telle quantité de leur nourriture immonde... Le sommeil venait soulager ces digestions laborieuses... un sommeil lourd, profond, et si prolongé qu'il ressemblait à une courte hibernation. Ils ignoraient l'insomnie des consciences troublées... Le chien esquimau possède cette particularité au même degré que son maître :

Kult et Tapik s'aventurèrent hors de leurs tentes. La tempête apaisée, on ne sentait plus un souffle de vent, mais un froid intense pénétrait les os jusqu'à la moelle. Ils se mirent à danser quelques minutes sur la croûte de neige, puis regagnèrent leurs tentes.

Jon éprouva la résistance de la glace sur les marécages et la trouva dure comme un roc. Alors il passa le mot d'ordre: demain départ. Une grande animation régna sous les tentes des Esquimaux et la perspective d'un changement de décor et d'aventures inédites. Sous celles des Lapons, on devisait avec calme tout en s'affairant aux derniers préparatifs. Mais sous la tente de Jon, le grand chef, silence absolu. Tel un général à la veille d'une grande bataille, Jon, assis, méditait. Un dur combat attendait sa petite troupe d'hommes et seul Jon en pressentait l'imminence. En ce moment, il eût accueilli avec joie les judicieux conseils des chefs blancs, qui lui eussent été d'un immense secours.

Dès le matin, l'activité battit son plein. Tout le monde était prêt au départ depuis quelques jours, mais il restait à mettre la main aux derniers équipements, à arrimer les paquets sur les traîneaux, à harnacher les rennes et les chiens. Jon avait décidé qu'on voyagerait d'abord par petites étapes jusqu'à ce qu'hommes et bêtes fussent accoutumés à la piste. Quelques jours avant il avait repéré l'endroit de leur première halte.

Jon regarda d'abord s'éloigner les Esquimaux avec leurs attelages de chiens. Ceux-ci étaient gros et gras. Jon avait vu d'autres attelages en aussi bonne forme au début de certains voyages et se rappelait leur pitoyable état vers la fin de l'hiver. Ensuite furent attelés les rennes, impatients et pleins de fougue après ces mois d'abondance. Comme des chevaux au départ d'une course, ils s'élancèrent à une vitesse impressionnante. Bientôt ils disparurent derrière la première crête des montagnes. Le vieux campement retomba dans le silence et la désolation. La première neige recouvrait les traces de pas et les tas d'immondices.

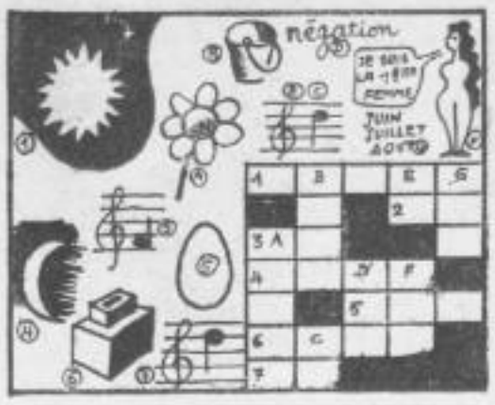
Jon considéra la longue piste toute droite. Le premier pas franchi, il s'agissait d'aller de l'avant, sans cesse de l'avant. Certes, il déplorerait la mort d'un homme sur la piste, mais l'essentiel, c'était la conservation des rennes, pour lesquels il donnerait volontiers sa propre vie! Quelques-uns, il le savait, se perdraient en cours de route, d'autres seraient abattus pour servir de nourriture. C'était prévu dans le programme, mais il fallait à tout prix amener à bon port le gros du troupeau jusqu'à cet immense territoire de l'Est désigné par les chefs blancs. Ces bêtes devaient assurer la subsistance des enfants de l'Arctique.

Les vieilles légendes lapones revenaient à la mémoire de Jon tandis qu'il tournait les yeux au loin vers l'océan. Yanna, l'ange gardien de l'Extrême-Nord, s'irriterait de l'intrusion de ces présomptueux humains dans son domaine et vengerait cet affront. Il y avait aussi Klinik, l'Aveuglant, qui déchaîne de si terribles tempêtes que les voyageurs, incapables de rouvrir les yeux, errent à l'aventure, gelés et désemparés, loin de leurs campements. Jon savait que les chefs blancs ne croyaient ni en Yanna, ni en Klinik.

Pour bannir de sa pensée ces pressentiments de mauvais augure, Jon ramena son regard vers le troupeau. La vue de ces animaux bien en chair et en os lui apporterait paix et réconfort. Mais les rennes avaient disparu dans un brouillard gris et tombé des hauteurs? Le vent entraînait les nuages au-dessus de la vallée qu'il plongea soudain dans les ténèbres. A grands pas, Jon marcha vers l'Est.

VARIÉTÉS

MOTS CROISÉS EN IMAGES



CHARADES

Mon premier borde les chemins.
Mon second est un animal.
Mon troisième est un instrument dont se sert le paysan.
Mon tout est pour les condamnés à mort.

Mon premier est un liquide.
Mon second est un liquide.
Mon troisième désigne ce qui revient à chacun.
Mon tout est un animal féroce.

Mon premier pousse au bord de l'eau;
Les enfants s'amusent avec mon dernier.
Mon tout est une fleur.

MOTS EN CROIX LATINE

Horizontalement. — 1. Adjectif possessif. — 3. Préposition et pronom personnel. — 3. Crustacé très estimé quand il est préparé à l'américaine. — 4. Nom d'une princesse athénienne qui est un personnage de Phèdre (de Racine). — 5 Consonnes de rare. — 6. Diphtongue. — 7. Lettre grecque ou participe d'un verbe de mouvement. — 8. Canton de la Côte d'Or. — 9. Pronom réfléchi.

Verticalement. — 1. Exclamation de surprise. — 2. Métal jaune. — 3. Reine d'Assyrie, qui, d'après la légende, fonda Babylone. — 4. Notes initiales d'un rythme, au début d'un morceau de musique. — 5. Participe gai. — 6. Sert au joueur ou à la couturière.

DEVINETTES

Pourquoi un garçon marchand de vins peut-il porter un lourd fardeau ?

Par quelle vocation le peuple britannique a-t-il gardé la pendaison comme peine suprême ?

Qu'est-ce qui va sans cesse, fait beaucoup de chemin, et cependant reste toujours fixé au même point ?

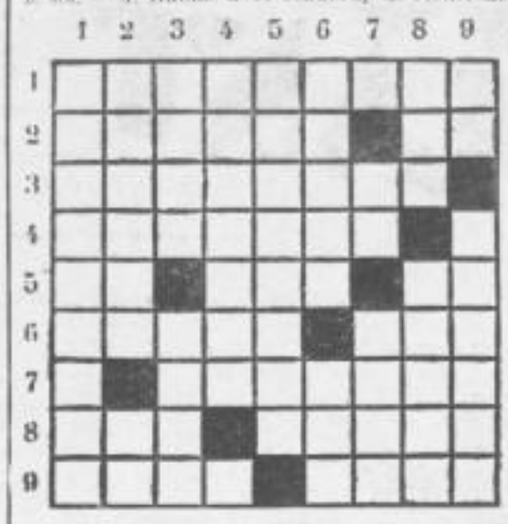
MOTS DÉCROISSANTS

En huit lettres, je suis une sorte de petit perroquet à longue queue pointue. En ôtant chaque fois une lettre, vous trouverez les mots suivants : Se poser sur une branche élevée, en parlant des oiseaux. Ce que fait le prédicateur. Ce qu'est la vie en ce moment. Pauvre mal vêtu. Très long espace de temps. Note de musique. Voyelle souvent muette.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 184

Horizontalement. — 1. Se rendre, en temps de guerre, devant une force trop demandée. — 2. Devient petit à petit du passé en passant par le présent. Coutumes. — 3. Ce sont eux qui composent le sol. — 4. Habillé avec beaucoup de recherche. — 5. Mesure chinoise. Exclamation de douleur. Absorbé, en parlant d'un liquide. — 6. Étendu en couche mince. Bruit violent qui sort de la gorge. — 7. En qui on ne peut avoir aucune confiance. — 8. Refuse de reconnaître comme vrai. Prépara une peau pour la transformer en cuir. — 9. On l'invoque dans les jeux de hasard. Abîmés à force de servir.



Verticalement. — 1. Sortes de lézards qui changent de couleur pour passer inaperçus. — 2. Dégradé. Vache qui était une déesse égyptienne. — 3. On le tourne pour ouvrir une porte. Acre et désagréable au goût. — 4. Qu'on n'a pas pu imiter avec autant de perfection que le modèle. — 5. Faisaient venir à eux par traction. — 6. Oxyde d'uranium. Lettre grecque. — 7. Note de musique. Quantité d'impôts nécessaires pour être électeur dans certains pays. — 8. Pronom personnel. De la couleur du brou de noix. — 9. Consonnes de la rose. Rendras propre à la consommation par la chaleur.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 183

Horizontalement. — 1. Horloger. — 2. Are. Dame. — 3. Bavière. — 4. Iles. Été. — 5. Te. Et. Tu. — 6. User. Dés. — 7. Tatous. — 8. Emane. Ré.

Verticalement. — 1. Habitude. — 2. Orales. — 3. Rêve. Eta. — 4. Iseran. — 5. Ode. Te. — 6. Gare. Do. — 7 Émetteur. — 8. Ré. Eusse.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 183

Rébus. — Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Charades. — Sol, ange (Solange). — Jim, Mi, stère (Jim-Mystère). — Ir, lent, de (Irlande).

Carré mathématique

4	3	8
9	5	1
2	7	6

Mots en losange

L A S
S A L I N
L A N C E R
E C O L E
S O L
R

Mots croisés

E
E M
E M U
E M E U
E M E U T
E M E U T R

Devinettes. — La pompe. — L'horloge.

LE COURRIER DE JANOT

Elie Robin, Trappes : Merci de ton joli récit et du dessin. Je les transmets à ces messieurs-dames de la rédaction.

J. et R. Stoecker, Châtillon-sous-Bagneux : Merci de vos distractions qui seront publiées.

A. Etienne, La Seyne : Merci de tes jolies charades. C'est une bonne idée de donner une rubrique sur les autos, mais malheureusement, comme tu le dis, nous n'avons pas de place. Et nous ne pouvons pas, comme tu le demandes, supprimer les timbres et les sports qui intéressent beaucoup de lecteurs pour les remplacer par les autos.

André Pollier, Les Echelles : Bonne chance pour la formation d'un Club dans l'avenir. Je comprends bien les difficultés d'en faire un dans un village. Mais un appareil de cinéma est un bon appoint.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Bas-rhin, Alsace France	1 an	23 fr. »
	6 mois	11 fr. 50
Belgique (fr. français)	1 an	34 fr. »
	6 mois	17 fr. »
Étranger	1 an	45 fr. »
	5 mois	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
1 mois . . . . . 2 fr. 50
3 mois . . . . . 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

NUAGE-ROUGE

La grande révolte indienne durera de 1862 à 1869.

Comment les Indiens ne se seraient-ils pas révoltés ? Les Américains se sont montrés sans pitié, et injustes, et bêtes. Leurs merveilleuses carabines ont fait le désert autour d'elles. Après les précieux bisons, d'autres gibiers vont-ils disparaître? Voici que pour certains pirates blancs, l'Indien lui-même devient une cible : chasser l'Indien est la grande distraction du dimanche...

Certains droits avaient été reconnus aux Peaux-Rouges, notamment celui de garder en toute propriété des territoires déterminés. Ces *Réserves*, on empiète dessus, au mépris des traités; on veut reprendre aux Indiens telle région et les chasser vers telle autre. Sans cesse. Jeu cruel — et dangereux : les Indiens se révoltent.

C'est dans ces Réserves d'alors, dans les merveilleux parcs naturels visités aujourd'hui par les touristes que la lutte se poursuivra le plus âprement. Ces guerillas — attaques de forts ou de ranchs — ne durent pas longtemps. Un certain colonel Chivington organise si durement la répression, tuant plus de femmes et d'enfants que de guerriers, — sans doute les guerriers sont-ils moins faciles à atteindre, — que le gouvernement est obligé de le destituer. Mais ses violences ont dressé tous les Peaux-Rouges contre les Américains.

Le chef sioux Sitting-Bull réunit alors les tribus. Il a la haine des blancs. Non une haine aveugle, puisqu'il était ami du colonel Boove — mais le colonel Boove était trop bon pour les Indiens : il fut rappelé...

En 1862 la guerre de Sécession divisait en deux camps l'Amérique blanche : Nord contre Sud, marchands contre grands fermiers, libéraux contre propriétaires d'esclaves. L'Ouest, où demeuraient la plupart des Indiens, était dégarni de troupes; les plus sinistres bandits, les « écumeurs des prairies » en profitaient, s'en donnaient à cœur joie. Les Indiens, traqués, réagissent, se groupent. On attaque des petits postes, on poursuit des convois d'émigrants, on tue des ingénieurs venus étudier un tracé de route ou de voie ferrée. Sitting Bull avec ses lieutenants Gall et Crazy Horse (Cheval Fou) est à la tête des Sioux. Red Cloud (Nuage-Rouge : un « signe » qui marque sa naissance) entraîne les Oglales. Son ancien ennemi, le furieux Spotted Tail (Traîne tachetée), lui prête main-forte. Contre les blancs on oublie les vieilles querelles de même qu'ici, lorsque des gendarmes arrivent au moment d'une dispute, les combattants se trouvent d'accord pour se taire — ou pour rosser les gendarmes!

Bientôt Crows, Cheyennes, Pieds-Noirs, lèvent à leur tour la hache de guerre, viennent en renforts.

Red Cloud n'est pas le fils d'un chef; son intelligence et son courage lui ont valu d'être placé à la tête des Oglales. Il va pouvoir donner la preuve de sa valeur.

En 1865 la guerre de Sécession est terminée; le colonel Carrington arrive au fort Laramie avec un régiment. Un de ses officiers, Frederick Brown, se fait fort de ramener à Washington la chevelure de Red Cloud. Mais, malgré l'espionnage et la trahison, le chef est imprenable. Un système de signalisation à distance le tient au courant des mouvements de troupes. Le 6 décembre 1866, il apprend que Carrington s'avance vers lui, Brown étant en éclaireur. Quinze jours après, choisissant son moment, Red Cloud les attaque... et il ne restera plus grand'chose du régiment. Brown fut tué et scalpé de la main de Red Cloud. Toutes les tribus viennent maintenant se ranger sous les ordres du « Nuage-Rouge ». Le gouvernement dépêche contre eux le major James Powell. Celui-ci s'organise prudemment, son appareil de guerre est formidable : mitrailleuses, carabines à répétition, chariots garnis de plaques blindées qui pouvaient être détachées et placées en cercle sur le sol de façon à protéger les soldats. Les Indiens s'élancent à l'assaut. Une décharge couche les premiers guerriers. Mais que se passe-t-il? les fusils continuent de tirer sans être rechargés. Red Cloud, placé sur un monticule, regarde, stupéfait. Les flèches et même les balles des Indiens rebondissent sur le rempart. Miracle!... Après avoir vu mourir la plupart de ses hommes, Red Cloud, réunissant pour une dernière attaque ses guerriers, s'élance. Par un hasard extraordinaire il n'est pas tué. Laissant 1.200 camarades sur le terrain, il s'échappe avec les survivants. Au Sud, les Apaches et les Comanches prennent alors l'offensive. Ce sont des cavaliers rapides, insaisissables. Le Mexique doit demander secours aux États-Unis...

Red Cloud et Spotted Tail tiennent encore la prairie. Les Américains essaient de séparer d'eux les autres tribus. Ils engagent des pourparlers avec les chefs des Arapahos et des Corbeaux qui, en novembre 1867, viennent au grand Pow-Pow (conférence) du fort Laramie. Les Indiens, selon la tradition, sont à moitié nus, drapés dans leurs belles couvertures ou leurs peaux de bisons, la figure peinte, de grandes plumes sur la tête, des colliers de dents d'ours ou de coquillages sur la poitrine. Avant d'entrer dans la salle de conférence, ils entonnent tous ensemble un chant religieux. On leur dit de prendre place sur des bancs; les commissaires du Gouvernement et les interprètes sont devant eux assis à une table. Comme à l'école... On fait les présentations. Le calumet est allumé, va de bouche en bouche. Dans la fumée du tabac et le silence un vieux chef se lève, parle : « Pères, rappelez vos jeunes hommes. Ils ont couru le pays, détruisant le bois et le gazon, brûlant nos terres. Pères, ils ne tuent pas nos animaux, daims, élans, antilopes, bisons, pour les manger, car ils pourrissent là où ils tombent. Quand je retournerai vers les miens, je m'attends à perdre en route la moitié de mes chevaux. Le Grand Esprit nous a fait tous, mais il a mis l'homme rouge au milieu des hommes blancs. Soyons amis des visages pâles puisqu'ils sont puissants... » Chaque discours est en même temps « parlé » avec les mains : ce langage par signes, toutes les tribus peuvent le comprendre.

En 1869, un traité est enfin signé. Et Red Cloud lui-même viendra aussi faire la paix. Que s'est-il passé? L'indomptable chef a-t-il perdu confiance en ses troupes. Non, mais il accorde maintenant sa confiance aux Américains. Il a pu rencontrer et apprécier quelques blancs, le savant Marsh, venu — sans escorte — chez les Indiens pour étudier les fossiles, et que les Indiens ont protégé; l'Anglais William Blacknore aussi, qui lui a dit que les Anglais étaient désormais loyaux avec les indigènes du Canada; et des missionnaires, ces hommes, bien accueillis par les Peaux-Rouges, avaient instruit — et convaincu — Red Cloud : il y a donc des blancs qui viennent en amis et non pour tuer ou voler.

De grands chefs d'une part, de hautes autorités du Gouvernement fédéral d'autre part ont ainsi paraphé le traité. Les Indiens sont persuadés que, cette fois-ci, les promesses seront tenues. Mais les commissaires américains ont à peine quitté les Réserves que leurs remplaçants trafiquent, accaparent, réquisitionnent. Même le Gouvernement commet à son tour une trahison en vendant une partie des terres réservées, repoussant de nouveau les tribus vers les déserts... En quatre ans, on changea huit fois les Sioux de territoire!

Red Cloud proteste. Les Américains engagent des pourparlers, cherchent à gagner du temps. Mais quand un commissaire arrive enfin, c'est au terrible Spotted Tail qu'il a affaire. Celui-ci parle franc : « Vous êtes un menteur ou un fou; vous avez dix jours pour nous rendre notre terre; à vous de donner l'ordre... sinon... » Et il montre derrière lui 4.000 guerriers. L'ordre dut donné.

Mais la trêve est de courte durée. Le 13 janvier 1870, le colonel Baker fait massacrer sauvagement tout un camp de Pieds-Noirs : les hommes étant presque tous à la chasse, les Américains fusillent à bout portant, à travers les toiles de tentes, femmes, enfants, vieillards, puis mettent le feu au campement. Ce crime sera suivi de bien d'autres...

C'en est trop. Les Indiens déterrent la hache de guerre. Cette fois-ci c'est Sitting Bull qui les entraîne.

Roux.

Le Gérant : Léon Moussinac.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.881.

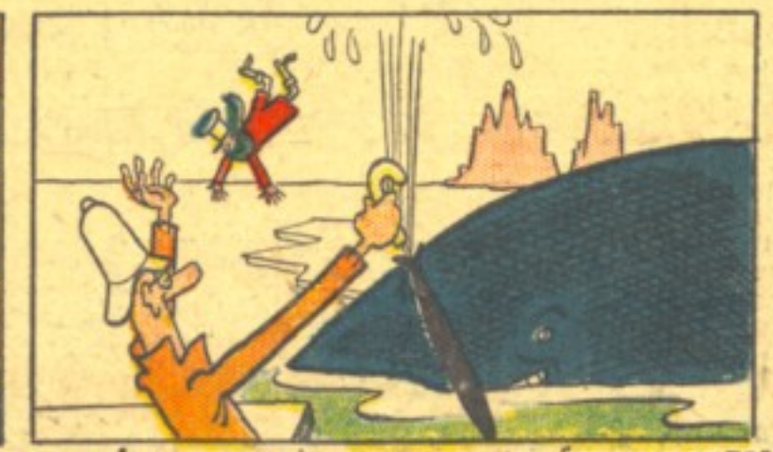
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE MALHEUREUX BEGONIA, ARRIVÉ DANS LES MERS POLAIRES DANSE EN HAUT D'UN JET D'EAU QUI SORT DES NARINES D'UNE MONSTRUEUSE BALEINE

SUR L'ICEBERG QUE REMORQUE LA BALEINE LE PROFESSEUR HUMERUS ASSISTE AVEC TERREUR AU SORT DE SON PAUVRE COMPAGNON

APRÈS S'ÊTRE TROUVÉ LA TÊTE EN BAS PUIS À DROITE, PUIS À GAUCHE, PUIS DE TRAVERS BÉGONIA RÉUSSIT À TROUVER ENFIN UNE POSITION CONFORTABLE

DU HAUT DU JET D'EAU QUI LUI SERT D'OBSERVATOIRE BEGONIA APERÇOIT AU LOIN UN NAVIRE LE "CACHALOT 75" QUI PEUT LEUR PORTER SECOURS.



EN FAISANT DES SIGNES D'APPEL AU "CACHALOT 75" L'ASTUCIEUX BEGONIA A PERDU L'ÉQUILIBRE ET TOMBE DANS L'OCÉAN SANS FOND.

N'ÉCOUTANT QUE SON COURAGE LE PROFESSEUR HUMERUS SE JETTE À LA MER POUR ESSAYER DE SAUVER SON INFORTUNÉ AMI.

CEPENDANT AU BORD DU "CACHALOT 75" LE CAPITAINE VERDURE A APERÇU AU LOIN LA BALEINE QUI NAGE À LA SURFACE DE L'EAU

SUR LES ORDRES DU CAPITAINE VERDURE LE "CACHALOT 75" FEND L'OCÉAN GLACIAL POUR ESSAYER DE HARPONNER LA BALEINE.

MAIS HÉLAS LA BALEINE VORACE À CET INSTANT PRÉCIS AVALE SANS S'EN APERÇEVOIR HUMERUS ET BEGONIA. (À SUIVRE)

N° 185

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 15 JUIN 1939.

JIM MYSTERE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÉQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie de son copain Huck, à un crime commis dans le cimetière par le métis Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Muff Potter.*

Chapitre XXII

DEVANT LE TRIBUNAL *(suite)*

L'avocat de la défense se leva à son tour et dit :

— Monsieur le Président, les observations que nous avons formulées depuis le début de cette affaire, avaient donné à supposer notre intention de prouver que notre client avait agi sous l'influence d'un délire aveugle et irresponsable, produit par l'ivresse. Nous avons changé d'avis et ce n'est pas ainsi que nous plaiderons!

Et se tournant vers le greffier il demanda :

— Qu'on fasse comparaître Tom Sawyer!

On put lire sur tous les visages de l'auditoire, sans excepter celui de Potter, la plus vive expression de surprise intriguée. Tous les regards se dirigèrent avec un curieux intérêt vers Tom Sawyer qui venait de se lever et qui gagnait la barre.

L'enfant paraissait résolu, bien qu'en réalité il fût très effrayé. Après qu'il eut prêté serment, le juge lui demanda :

Pelle et pioche sur l'épaule les deux enfants vont à la recherche d'un trésor.

— Où étiez-vous donc, Thomas Sawyer, le 17 juin vers minuit?

Tom jeta un coup d'œil vers Joë l'Indien, dont le visage était immobile, et il ne put desserrer les lèvres. L'assistance retenait son souffle sous l'empire d'une attention soutenue, mais aucun son ne vint. Pourtant, après quelques instants, Tom retrouva assez de courage pour dire de façon à se faire entendre d'au moins une partie de l'auditoire :

— Dans le cimetière.

— Un peu plus haut, s'il vous plaît. N'ayez pas peur. Où étiez-vous?

— Dans le cimetière, monsieur le Président.

Un sourire méprisant erra sur les lèvres de Joë l'Indien.

— Étiez-vous près de la tombe de Williams?

— Oui, monsieur le Président.

— Parlez un peu plus fort. A quelle distance étiez-vous?

— A peu près à la même distance que celle qui me sépare de vous.

— Étiez-vous caché?

— J'étais caché, monsieur le Président.

— Où cela?

— Derrière les ormes qui se trouvent à côté de la tombe.

Joë l'Indien eut alors un tressaillement presque imperceptible.

— Y avait-il quelqu'un avec vous?

— Oui, monsieur le Président. J'étais avec...

— Arrêtez, ne dites pas le nom de votre compagnon, nous le convoquerons en temps utile. Portiez-vous quelque chose avec vous?

Tom hésita et parut intimidé.

— Parlez donc, mon petit, n'ayez pas peur. On respecte toujours la vérité. Que portiez-vous avec vous?

— C'était... c'était... un chat mort!

Un murmure joyeux, vivement réprimé, parcourut la salle.

— Nous montrerons le squelette de ce chat. Maintenant, mon petit, racontez ce qui s'est passé. Dites-le à votre manière, sans rien omettre et sans avoir peur.

Tom commença son récit en hésitant un peu au commencement, mais à mesure que son sujet l'échauffait, les mots lui venaient de plus en plus facilement. Au bout d'un instant, on n'entendait plus d'autre bruit dans la salle que celui de sa voix. Tous les regards étaient fixés sur lui, chacun retenait son haleine et écoutait, la bouche ouverte, la sinistre et passionnante histoire. L'émotion fut à son comble lorsque Tom déclara :

— Alors le docteur, d'un coup de la bûche renversa Potter, et Joë l'Indien bondit avec le couteau et...

Rapide comme l'éclair, le métis, bousculant ceux qui se trouvaient sur son passage, venait de sauter par la fenêtre et avait disparu.

Chapitre XXIII

A LA RECHERCHE D'UN TRÉSOR

Comme toujours, le public, capricieux et irréfléchi, ouvrit ses bras tout grands à Muff Potter et il fut choyé aussi généreusement qu'il avait été accablé auparavant.

Une fois de plus, Tom fut le héros du village. Les grandes personnes l'adoraient et il était jalousé par les jeunes. Son nom même passa à la postérité puisqu'il fut imprimé, et en quels termes, dans le journal local. Certaines gens allaient jusqu'à dire qu'il serait certainement un jour président de la République, s'il ne lui arrivait pas malheur avant.

Tom passait donc des journées merveilleuses, mais ses nuits étaient des cauchemars. Il voyait Joë l'Indien dans tous ses rêves, et chaque fois il lisait une menace de mort dans le regard du métis. Pour rien au monde il ne serait sorti de chez lui après la tombée de la nuit. Le pauvre Huck était dans le même état d'abattement et de terreur, car Tom avait raconté toute l'histoire à l'avocat pendant la nuit qui avait précédé le jour du verdict et Huck avait terriblement peur que l'on sût son rôle dans l'affaire, bien que la fuite du métis lui ait épargné le supplice d'une déposition devant le tribunal. L'avocat lui avait bien promis le secret, mais pouvait-on avoir confiance en lui, puique la conscience bourrelée de Tom avait su lui arracher ce récit, alors que ses lèvres avaient été scellées par le plus solennel des serments. En vérité, la confiance de Huck envers le genre humain était sérieusement ébranlée.

Chaque jour, les témoignages de reconnaissance de Potter rendaient Tom heureux d'avoir parlé, mais comme il aurait voulu, chaque nuit, ne pas avoir ouvert la bouche. Parfois, Tom redoutait que Joë l'Indien soit capturé et parfois, au contraire, il redoutait qu'il ne fût jamais pris. Il sentait qu'il ne serait jamais en sécurité tant que cet homme serait vivant, tant qu'il n'aurait pas vu son cadavre.

On avait offert une récompense, on avait battu le pays, mais on ne l'avait pas découvert. Un de ces merveilleux détectives qui savent tout et qui font des merveilles, vint de Saint-Louis. Il flaira par-ci, par-là, hocha la tête, prit un air entendu et finalement finit par trouver ce que les gens de sa sorte ne manquent jamais de découvrir : une piste. Mais ça n'était pas une piste qu'il fallait découvrir, c'était l'assassin. Et comme ensuite, notre détective retourna chez lui, Tom demeura aussi inquiet qu'auparavant.

Pourtant les jours passèrent, et chacun d'eux calma progressivement les appréhensions de notre ami.

Il y a dans la vie de tout jeune garçon normalement constitué un moment où il éprouve un désir irrésistible de partir à la recherche d'un trésor caché. Et un tel désir naquit un jour soudainement chez Tom. Il sortit à la recherche de Joë Harper, mais ne le rencontra pas; il se rendit chez Ben Rogers, mais celui-ci était parti à la pêche. Alors il se rabattit sur Huck aux Mains-Rouges. Tom l'emmena dans un endroit désert et lui exposa son projet en grand secret. Huck fut d'accord : il acceptait toujours de participer à une affaire qui présentait de l'agrément et n'exigeait aucun capital.

— Où est-ce que l'on trouve des trésors? demanda Huck.

— Presque partout!

— Quoi? il y en aurait un peu partout dans les environs?

— Non, évidemment... on les cache dans certains endroits particuliers : quelquefois dans des îles... quelquefois dans de vieux coffres pourris qu'on enterre au pied d'un vieil arbre mort, juste à l'endroit où l'ombre s'arrête à minuit... mais aussi souvent sous le plancher des maisons hantées.

— Mais qui les cache dans ces endroits?

— Les voleurs, naturellement. A quoi rêves-tu? Tu ne penses tout de même pas que ce sont les maîtres d'école?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers petits camarades,

Aujourd'hui comme je vous écris cette lettre il fait un bien vilain temps. Ce sont les premières chaleurs vraiment fortes, et bien qu'il fasse très chaud le ciel n'est pas bleu. Le vent souffle dans les rues une vilaine poussière sèche et dans le ciel des gros nuages gris et noirs. On s'attend à tous les moments à ce qu'un orage éclate, et il n'arrive pas. Dans la rue ça sent mauvais l'essence chaude et la cuisine, sans parler des égouts qui ne sont pas très bien installés dans l'impasse de la Machine-à-Coudre, et qui, les jours de chaleur et d'été, ne sentent pas précisément la rose.

Des grosses chaleurs comme celles d'aujourd'hui font désirer plus vivement les vacances. On a envie de quitter la grande ville où je vis comme beaucoup de mes petits amis et des lecteurs de ce journal, et d'aller faire des bonnes provisions de santé à la campagne.

A la campagne, j'y suis allé dimanche dernier avec mes amis du Club des Amis de Mon Camarade *de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre, sous la direction de la grande sœur de Pierrette.*

C'était un jour où il faisait chaud, mais pas comme aujourd'hui. Il ne faisait ni humide ni orageux et le grand ciel était bleu, avec par-ci par-là des petits nuages blancs qui se couraient les uns derrière les autres.

On est allé dans la forêt, sur la lisière. Devant nous il y avait des grandes prairies très vertes, avec l'herbe déjà haute. Même dans certains endroits on commençait à faire les foins en coupant pour les vaches de l'herbe haute, mais encore verte.

Il y avait des fleurs partout et partout. Surtout des fleurs jaunes. Il y a beaucoup de fleurs jaunes à ce moment-ci de l'année. Les coucous et les jonquilles sont déjà fanés, mais il y a dans les prés humides des boutons d'or de toutes les formes et de toutes les grandeurs, des pissenlits et d'autres fleurs en grappe dont je ne connais pas le nom. Il y a aussi des fleurs blanches en forme de parapluie et dont j'étais tout fier d'avoir retenu le nom, parce qu'il était facile à retenir : des ombrelles, *ça ressemble tellement à un parapluie.*

Mais Pierrette qui était avec moi dans la promenade s'est moquée de moi en riant comme une folle, parce que ces fleurs ne s'appellent pas des « ombrelles » mais des « ombelles », sans R. Il n'y avait pas de quoi rire vraiment. Tout le monde ne peut pas être premier en sciences naturelles comme Pierrette dans sa classe.

Mais je continue à vous parler des fleurs. Dans les bois nous avons trouvé des grands genêts à balais tout jaunes de fleurs qui ressemblent à des petits papillons, et aussi des pommiers sauvages avec de belles fleurs rondes, blanches à l'intérieur, toutes roses à l'extérieur et qui ressemblent un peu, au milieu de leurs petites feuilles vertes, à ces beaux coquillages qu'on trouve au bord de la mer quand on a la chance de pouvoir prendre des vacances sur une plage. Il y avait aussi, dans la forêt, des épines blanches et roses avec des fleurs en grappe, toutes serrées, et poilues comme des petits poussins de couleurs extraordinaires qui se seraient mis en foule sur les arbres.

Mais les plus belles fleurs sont encore celles qu'on a trouvées dans les champs et que Pierrette appelle des « orchis », elle dit même que ce sont des fleurs de la famille des orchidées, les fleurs les plus rares, les plus belles et les plus chères du monde. Les orchidées, je n'en ai jamais vu que sur une carte postale que Mme Burette avait reçue pour son nouvel an, il y a très longtemps de cela et qu'elle conserve dans son grand album, mais à mon avis ce n'est pas plus beau que ces orchis-là.

Ces fleurs, de couleur rose foncé et très vif, presque rouge, sont placées en pyramides sur de longues tiges (pas si hautes tout de même que les digitales, peut-être dix ou vingt centimètres seulement) qui sortent tout droit de l'herbe verte. En bas de la tige il y a les feuilles de la plante, triangulaires et placées en couronne autour de la tige. Ces feuilles sont comme de petites langues vertes avec des taches foncées presque noires, qui ressemblent un peu à des taches sur la fourrure d'une panthère. Les fleurs qui sont assez petites sont plus belles que n'importe quoi : quand on les regarde de près elles ressemblent à des gueules de loup.

On a cueilli un grand bouquet d'orchis, et aussi de toutes les autres fleurs. On a fait une grande halte au bord de la forêt avant et après le goûter. On a enlevé du lierre qui grimpait après les arbres (on n'a pas fait de mal, le lierre qui grimpe après les troncs c'est très joli, mais ça risque d'étouffer les arbres si on le laisse faire) et avec les branches de lierre on s'est fait des ceintures, des bracelets, des couronnes, des bretelles et jusqu'à des jarretières. C'était Pierrette qui était la plus belle. Elle avait mis des fleurs roses entre chaque feuille de lierre et elle était vraiment belle comme une reine (quoique les reines c'est pas toujours si beau que cela. J'ai vu la reine de Hollande au cinéma. C'est une grosse dame qui ressemble à la directrice de l'école de Pierrette qui est une bonne grosse dame).

Après s'être bien amusés toute l'après-midi, après avoir fait des rondes où l'on a chanté La tour prend garde, Sur le pont d'Avignon, Nous n'irons plus aux bois, *et d'autres belles chansons encore, on est revenu par le train. Moi, j'avais attrapé un coup de soleil sur le nez qui me faisait un peu mal. Mais j'en étais fier. C'est la mode d'être bronzé. Ça donne l'air sportif.*

Je n'aurai guère fait aujourd'hui autre chose que de vous parler de la pluie et du beau temps. Mais que cela ne vous fasse pas oublier notre grand concours d'histoires dont je répète le texte : Un de vos amis, dont la famille n'a pas d'argent, a perdu deux cents francs. Comment ferez-vous, avec vos camarades de classe, pour gagner l'argent dans les huit jours?

Je vous serre la main bien fort, à tous garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

PORTE-AIGUILLES PRATIQUE

Pour ne plus discuter avec votre sœur sur les aiguilles que vous ne trouvez plus. Pour ne plus égarer en classe, au jardin, ou dans votre chambre dangereusement ces mêmes outils. Mais vous ne faites jamais tout cela, n'est-ce pas amies ? Alors faites simplement, comme moi, ce porte-aiguilles, parce que je le trouve le plus pratique, plat, pas encombrant et les aiguilles n'y rouillent pas comme souvent sur le genre pelote.

Prenez un rectangle de carton quatre fois plus grand que le dessin ci-dessus **A B G H** comme contour. Un carton souple que vous puissiez plier en **C D** et en **E F**.

Un petit lainage de couleur claire sera coupé en deux rectangles semblables, **A B G H**, mais avec un demi-centimètre en plus tout autour pour rentrer à l'intérieur. Placez un morceau de tissu sur chaque face du carton, faites les rentrés et bâtissez en maintenant ensemble les deux têtes des tissus, mais ne cousez pas dans le carton.

Si votre tissu est vert clair, par exemple, prenez un gros cordon vert foncé, placez-le tout autour du

nouveau rectangle **A B E F**, car **G H** a été rejeté pour former une petite poche intérieure, le bord en sera cousu finement. Maintenez ce galon en faisant dessus un large feston rouge, jaune ou blanc.

Prenez alors des morceaux de flanelle blanche que vous découpez en dents pointues comme vous le montre le grand croquis d'ensemble à droite. Fixez-les au milieu par un point de chaînette de la teinte du feston d'entourage.

Les différents croquis vous montrent comment est fait ce porte-aiguilles que vous fermerez en posant un petit, tout petit bouton plat d'une des teintes employées, d'un côté. De l'autre côté vous ferez une bride en l'air.

Maintenant, pour être certaine de reconnaître votre porte-aiguilles, brodez dessus votre initiale au point passé plat en vous inspirant de cette lettre-ci, et les petits ornements qui pourront encadrer n'importe qu'elle lettre seront au point de tige très fin. Cette broderie naturellement devra trancher sur le fond et pour cela être de la teinte du feston Comme vous avez un carton à l'intérieur, vous pourrez indifféremment faire cette broderie avant ou après confection de l'objet, mais il serait préférable de l'exécuter avant de monter ce gentil carnet grâce auquel vous ne perdrez plus vos aiguilles désormais.

Les Conseils de tante Camille.

LE CROCHET

Demi-brides. — Faire une chaînette de la longueur voulue. Tournez un jeté, piquez dans l'avant-dernière chaînette exécutée; un jeté, tirer le fil, un jeté, glissez d'un seul trait les trois boucles du crochet ; un jeté, piquez dans le point suivant, etc., une maille en l'air pour tourner.

Petite maille serrée. — Faire une chaînette de la longueur voulue. Tournez, piquez le crochet dans l'avant-dernière chaînette exécutée. Faire un jeté, tirer le fil en le faisant passer d'un seul trait par la chaînette de base et la boucle du crochet. Piquez dans le point suivant, etc. Ce point ne se fait qu'en allant ou en tournant.

Dans un ouvrage commencé, brides, demi-brides, mailles serrées, etc., se font aussi facilement sur la base tricotée de l'ouvrage que sur un montage chaînette. On prend une maille comme une maille chaînette.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Soufflé de jambon

Jambon d'York	150	grammes
Beurre	80	—
Farine	30	—
Œufs	4	
Lait	1/4	de litre
Cognac	1	verre à bordeaux

Faire macérer dans le cognac 30 grammes de jambon coupé en petits dés. D'autre part, préparer une béchamelle avec la farine, 30 grammes de beurre et le lait; y incorporer 120 grammes de jambon pilé ou haché finement, 50 grammes de beurre ramolli en crème, les jaunes d'œufs, puis les blancs battus en neige très ferme, assaisonner de bon goût. Après avoir mélangé délicatement dans cet appareil le jambon coupé en dés et macéré, verser le tout dans un plat à soufflé beurré; faire cuire à four chaud pendant trente-cinq minutes et servir immédiatement.

(85) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

RALEU QUI CROIT QUE LA CAUSE DE TOUTES SES MÉSAVENTURES EST SON MANQUE DE SOUPLESSE, SE PRÉSENTE CHEZ UN PROFESSEUR POUR PRENDRE DES LEÇONS DE CULTURE PHYSIQUE.

MAIS LE « PROFESSEUR » N'EST AUTRE QUE NOTRE VIEILLE CONNAISSANCE LE BARON DUBELAIR, JADIS LAISSÉ EN OTAGE PAR RALEU AUX GANGSTERS.

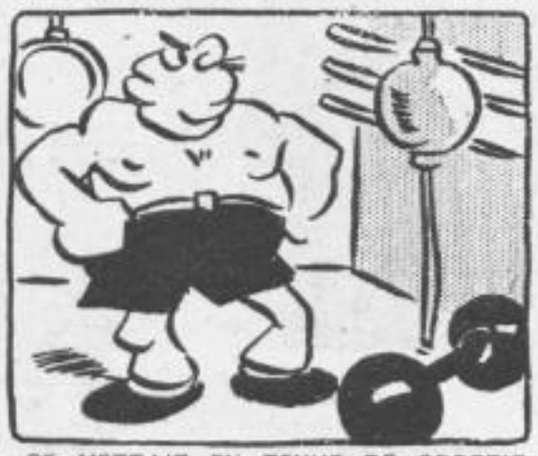
RALEU NE RECONNAIT PAS LE BARON QUI A LAISSÉ POUSSER SES MOUSTACHES. PAT'SOUM QUI L'A RECONNU PENSE : « IL VA Y AVOIR DU SPORT- »

LORSQU'IL ÉTAIT AMI DE RALEU ET CAPTIF DES GANGSTERS, LE BARON S'ÉTAIT TOUT D'ABORD MONTRÉ TRÈS ARROGANT LES JOURS PASSANT ET NE VOYANT..

...RIEN VENIR, LE NOBLE SIRE AVAIT FINI PAR COMPRENDRE QUE RALEU L'AVAIT ABANDONNÉ. ET AVAIT PAR ESPRIT DE VENGEANCE ACCEPTÉ DE S'ASSOCIER...

...AUX GANGSTERS QUI VOULAIENT A NOUVEAU TENTER DE KIDNAPPER LE RICHISSIME RALEU (LE HASARD DÉCIDÉMENT FAISAIT BIEN LES CHOSES).

C'EST CE QUE LE BARON S'EMPRESSAIT D'EXPLIQUER PAR TÉLÉPHONE A SES NOUVEAUX COMPLICES. TANDIS QUE DANS LA PIÈCE VOISINE M. RALEU...



...SE METTAIT EN TENUE DE SPORTIF AFIN DE PRENDRE SA PREMIÈRE LEÇON DE CULTURE PHYSIQUE. PAT'SOUM GUETTAIT CELA DU COIN DE L'ŒIL.

CEPENDANT LES GANGSTERS ARRIVAIENT DANS LEUR PUISSANTE AUTO POUR PRENDRE LIVRAISON DE LA VICTIME. QUE VA FAIRE PAT'SOUM?

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Chez le peintre. — Le critique devant un tableau :

— Si ceci est de l'art, je suis un idiot.

Le peintre :

— Eh bien, c'est de l'art!

o

Logique. — Maman, pourquoi chasse-t-on les lions et les tigres?

— Parce qu'ils tuent les moutons et les vaches.

— Alors... pourquoi ne fait-on pas la chasse aux bouchers?

o

La Société scientifique de Bremen a donné au monde, après de nombreuses investigations, la raison pour laquelle les lions ont une crinière. Celà se doit, selon eux, au fait qu'aucun coiffeur n'ose la leur couper.

o

Cet homme s'appelle Jules Dix. Donnant son adresse dans un magasin afin qu'on lui livre un objet qu'il vient d'acheter, il a la surprise de s'entendre demander par la caissière :

— Comment s'écrit votre nom, monsieur, en chiffres ou en lettres?

o

A la caserne, on fait l'instruction des jeunes recrues.

— Soldat Julien, demande le sergent, à quoi pensez-vous donc en voyant flotter le drapeau?

— Je pense qu'il y a du vent, sergent...

o

Dans le désert, une brave négresse lit un livre de cuisine française; près d'elle, six œufs d'autruche, énormes (les seuls qu'on trouve dans le pays).

— Ils exagèrent vraiment ces Français, s'écrie la brave femme, ils indiquent six œufs pour deux personnes...

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lavergnis, secrétaire à l'ambassade de St-Pétersbourg, a été enlevé mystérieusement une nuit par la bande « Les Invisibles ». Menacé par eux, il a dû secrètement quitter son poste, puis Paris. Il a décidé d'aller en Australie avec l'espoir d'y gagner beaucoup d'argent.*

Chapitre VII

UNE ALERTE *(suite)*

On se ferait difficilement idée, en Europe, des blanches clartés que l'astre des nuits répand à longs flots dans ces latitudes; on distinguait tous les objets presque avec la même netteté qu'en plein jour. Willigo donna l'ordre à Koanook et à Norrooba de se poster en sentinelle à trois ou quatre cents mètres en avant, en leur enjoignant de se replier au moindre signe suspect; puis l'on songea à s'occuper du prisonnier, à qui, pour plus de sûreté, les indigènes s'étaient avisés de lui bander les yeux, et qui geignait sur un tas de feuilles sèches où on l'avait mis en arrivant.

Sur l'ordre du Canadien, Willigo amena alors son prisonnier dans la partie la plus éclairée du campement.

— Enlève-lui bandeau et bâillon, fit le trapeur.

— Mon frère ne voit aucun danger à cela ? répondit le Nagarnook.

— Que veux-tu dire ?

— Quand nous l'avons surpris, il poussait des cris plus aigus que ceux de l'opossum blessé; s'il recommence, ne peut-il attirer sur nous les busch-rangers?

— Tu as raison, mais il y a un moyen de tout arranger; enlève-lui d'abord le bandeau.

Le prétendu espion, qui ne pouvait ni voir, ni parler, s'agitait d'une manière extraordinaire depuis qu'il avait entendu des voix européennes. Il n'était pas nécessaire de le regarder longuement pour reconnaître sa nationalité, son costume se composait d'un de ces complets en toile jaune, d'une résistance à l'épreuve, que l'on fabrique à Londres à l'emporte-pièce à l'usage des *trouefiers* et excursionnistes que la Grande-Bretagne expédie par cargaisons à travers le monde pour y débiter des bibles et autres articles religieux destinés à préparer la voie aux cantonnades de Liverpool. Ses poches étaient en effet bourrées de petites brochures que les Nagarnooks n'avaient pas osé lui enlever, les prenant pour des instruments de sorcellerie à l'usage des sorciers européens. Sa tête était surmontée d'un casque légendaire, garni d'un crêpe vert, et pour compléter le portrait, la partie visible de la figure laissait émerger deux immenses favoris couleur poil de veau, qui eussent suffi pour enlever tous les doutes que l'on eût pu conserver sur les lieux qui lui avaient donné le jour; il ne portait sur lui aucune arme, et quand les indigènes l'avaient rencontré, il avait à la main un simple bâton emmanché dans un marteau de minéralogiste, ainsi qu'un petit sac en peau de cinquante à soixante centimètres de long, qu'il portait pendu au cou par une courroie.

— C'est quelque brave prédicant de la Société Evangélique de Londres, fit Olivier en souriant.

— Je crois bien que nos Nagarnooks nous ont mis là sur les bras une fâcheuse affaire; ce pauvre diable, dans les circonstances où nous nous trouvons, ne peut être qu'un embarras et un danger pour nous; dans tous les cas, il faut l'empêcher de crier.

Willigo venait d'enlever le bandeau du prisonnier, le malheureux était rouge de colère et roulait des yeux apoplectiques en regardant le sauvage australien. Il se calma cependant un peu en apercevant le Canadien et ses compagnons et leur montra, en les agitant, ses deux mains attachées. On les lui délia à l'instant; il porta alors sa main droite à sa bouche, indiquant ainsi qu'il voulait parler.

— Ah! pour cela, gentleman, c'est une autre affaire, lui dit le Canadien en anglais; veuillez avoir la patience de m'écouter un instant. Nous sommes en ce moment, comme disent les indigènes, sur le sentier de la guerre et environnés d'ennemis dangereux; vous allez nous promettre de ne faire aucun bruit, de ne pousser aucun cri de nature à nous les attirer sur les bras, et je vous rends à l'instant l'usage de la parole.

L'Anglais fit un signe de la tête qu'il acquiesçait à cet arrangement.

— Une minute encore, fit le Canadien; je dois vous prévenir qu'au moindre oubli de votre part, je me verrai dans la nécessité de vous brûler la cervelle.

Willigo enleva alors le bâillon, si artistement appliqué, que le pauvre diable ne pouvait faire entendre le moindre son.

A peine débarrassé, le prisonnier poussa un long soupir de soulagement!

— Veuillez croire, monsieur, lui dit Olivier, qui jugea bon d'intervenir, que nous ne sommes pour rien dans la mésaventure qui vous est arrivée. Les indigènes vous ont pris pour un espion de leurs ennemis, et ils vous ont appliqué la dure loi du buisson.

— Aoh! A qui ai-je l'honneur de parler? fit l'Anglais d'un ton de dignité comique.

— On me nomme Olivier, répondit le jeune homme, et voici mes compagnons, Dick et Laurent.

— Très bien! Et moi je suis connu dans le monde sous celui de John William Gilping, esquire, et membre de la Société royale de Londres.

Olivier et ses compagnons s'inclinèrent.

L'Anglais continua :

— J'ai été envoyé, par les sections de botanique et de géologie, pour étudier la flore et la minéralogie de l'Australie. Je suis également membre de l'Evangélic-Missionay-Society pour la propagande de la Bible; en vérité, c'est une indignité, messieurs, qu'un sujet de la Reine ait été ainsi traité par des sauvages dans les possessions mêmes de Sa Gracieuse Majesté.

— C'est une grave imprudence que vous avez commise, gentleman, que de vous hasarder ainsi sans guides, sans armes, dans le buisson.

— Aoh! des guides, j'en avais pris deux à Melbourne; mais ils m'ont abandonné après cinq jours de marche, et j'ai pris le parti de continuer seul mon voyage avec Pacific.

— Les indigènes vous ont rencontré seul, cependant.

— Aoh! je l'avais attaché à un arbre sur les bords du River, et je m'étais éloigné un peu en herborisant, quand ces trois sauvages se sont précipités sur moi selon la formule du prophète Jérémie : « Et le juste deviendra la proie des impies. »

— Vous avez attaché votre compagnon à un arbre? demanda Olivier qui ne put retenir un sourire.

— Pacific n'est pas un homme, c'est un âne qui porte la *bonne nouvelle*, et mes bagages; quand je me suis vu abandonné par mes serviteurs, j'ai dit comme Balaam : « Et j'irai seul avec mon âne au-devant des gentils. » Que va devenir le pauvre animal?

Ce que John Gilping appelait la bonne nouvelle était un sac de Bible; qu'il avait reçu de l'Evangélic-Society pour les distribuer aux sauvages.

— Pauvre Pacific, continua le brave savant en poussant un profond soupir.

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'un éclat formidable ébranla l'atmosphère. Les trois pionniers relevèrent immédiatement leurs armes au repos, mais ils les laissèrent retomber sur le sol en éclatant de rire. Ils venaient de reconnaître la voix harmonieuse de maître Aliboron.

— C'est Pacific! s'écria John Gilping, au comble de la joie.

— Diable d'animal! exclama le Canadien; il va attirer tous les busch-rangers sur nous! Il faut le faire taire à tout prix.

Il fit un signe à Willigo, qui disparut dans les broussailles.

A ce bruit inconnu, Black qui n'avait pas bronché, même à l'apparition des sauvages, tellement il avait été dressé par son maître à n'obéir qu'à sa voix, ne put s'empêcher de gronder, mais il se tut à la première injonction d'Olivier.

En voyant que la nuit n'amenait pas le retour de son maître, l'âne, sans aucun doute, avait dû briser son licol et se mettre à errer le long du fleuve. au bout de quelques instants, Willigo, qui s'en était emparé, le ramenait triomphalement, à la grande joie de John Gilping, qui s'assura immédiatement que ses précieuses bibles étaient bien à leur place. Tout le chargement, livres et bagages, était intact, ce dont le brave homme remercia le ciel en nasillant à voix basse un psaume de circonstance.

— Qu'allons-nous faire de cet original et de son compagnon à longues oreilles? fit Olivier à l'oreille du Canadien.

— Du diable si j'en sais quelque chose! répondit ce dernier; nous ne pouvons pas cependant l'abandonner dans le buisson, le premier busch-ranger qui le rencontrera lui logera une balle dans la tête pour lui voler son âne, qui est un aide précieux dans ces solitudes en raison de sa résistance et de sa sobriété. Et puis c'est un animal rare en Australie, ce qui augmentera encore les convoitises. D'un autre côté tous les indigènes qui trouveront sur leur chemin ce singulier personnage le traiteront comme l'a fait aujourd'hui Willigo. Ce qu'il y aurait de plus simple et de plus humain serait de l'emmener avec nous au grand village des Nagarnooks, et de là il pourrait payer des guides indigènes et se faire reconduire à Melbourne. Dans tous les cas, il en sera comme il l'entendra; le jour ne va pas tarder à paraître, et s'il veut nous quitter, nous ferons bien de ne pas le retenir, car il peut, à un moment donné, devenir un grand embarras pour nous.

Après les épreuves qu'il venait de subir, Gilping n'eut garde de refuser ces propositions dont on lui fit part, et il fut convenu qu'il accompagnerait la petite troupe chez les Nagarnooks. Sur sa demande, Dick lui fit restituer son bâton de minéralogiste et son sac en peau, assez semblable à un fourreau de parapluie.

Chapitre VIII

CERNÉS

Comme on le pense bien, le projet formé par le Canadien de se reposer pendant quarante-huit heures dans cette station avait été abandonné dès que la présence des busch-rangers avait été connue, et nos voyageurs prirent le parti de se mettre en marche immédiatement pour traverser le Red-River à un gué que Willigo connaissait, avant que les batteurs d'estrade pussent avoir connaissance de leur changement de direction.

Le chef nagarnook fit entendre par trois fois le cri du paon, signal convenu pour rappeler ses guerriers, car on n'attendait qu'eux pour partir.

Un moment après, un bruit de feuilles sèches et de branches froissées annonça leur arrivée, mais Koanook parut.

— Où est Nirooba? fit Willigo.

— Il s'est glissé vers le campement des busch-rangers pour épier leurs mouvements.

— Ne vous ai-je pas ordonné de rester en sentinelle à portée de ma voix?

Pour toute réponse, Koanook montra à son chef sa lance toute teinte de sang.

— Que s'est-il passé?

— Koanook a percé un guerrier dundarup qui nous épiait à quelques pas d'ici; il est tombé sans pousser un cri, alors Nirooba a dit à son frère : « Veille, je vais aller au camp des guerriers blancs », et Nirooba est parti.

— Qu'est-il arrivé? Pourquoi ne partons-nous pas? fit Dick en s'approchant.

— Koanook a tué un espion dundarup, répondit Willigo et Nirooba est au camp des maraudeurs. Il faut attendre le retour de Norrooba.

Nos voyageurs ne restèrent pas longtemps sur le qui-vive, car le Canadien n'avait pas achevé de communiquer à Olivier les motifs qui retardaient le départ, que le chant du Kallou ou pie rieuse, signal adopté par le jeune guerrier, se faisait entendre dans le lointain.

Dans toutes les tribus australiennes, chaque guerrier possède un cri particulier, emprunté aux oiseaux du pays ou aux quelques rares mammifères que possède l'Australie, pour se faire reconnaître des siens; il le choisit à l'âge où il quitte la classe des adolescents pour entrer dans celle des hommes, c'est-à-dire celle des guerriers, mais ce signe spécial qui ne lui appartient officiellement qu'à partir de ce moment, lui est enseigné dès l'enfance afin qu'il arrive à le rendre avec une telle perfection qu'on puisse le confondre avec celui de l'animal même auquel il appartient. On comprend l'intérêt qu'il y a pour les indigènes, presque toujours en guerre, à pouvoir apprendre aux leurs, même en face de l'ennemi, leur présence ou leur arrivée.

— Aga! aga! alerte! alerte! s'écria tout à coup Norrooba en faisant irruption au milieu de la clairière.

— Qu'y a-t-il donc? fit le Canadien, qui ne se départissait jamais de son flegme.

— Nirooba est une jeune tête, fit sentencieusement Willigo, il se laisse emporter par son ardeur; qu'il se calme et réponde à mon frère blanc.

— Nous ne nous étions pas trompés quand nous supposions que les busch-rangers avaient dû faire alliance avec une des tribus ennemies de la nôtre, répondit le jeune guerrier; nous passions dans les hautes herbes à quelques pas d'ici, quand tout à coup Koanook se trouva face à face avec un espion dundarup qu'il cloua sur le sol avec sa lance.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu nous le dire? interrompit Willigo.

— Norrooba a pensé qu'il valait peut-être mieux te renseigner avant sur le nombre des Dundarups qui sont sur le sentier de la guerre, et Norrooba est parti pour le camp des blancs pendant que Koanook restait en sentinelle.

(A suivre.)

L'âne fut retrouvé, à la grande joie de son maître.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

185

RÉSUMÉ : TOTO, ÉCHAPPANT AUX BANDITS, S'ENLISE DANS DES MARAIS EN MONTAGNE, PRES DE GRENOBLE TOUTOUNE RESTÉE À LYON, S'INQUIÈTE DU SORT DE SON FRÈRE.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

LA SPHÈRE INTERASTRALE CONDUITE PAR JARNAC EST MAINTENANT SUR LA PLANÈTE MARS. FRED ET VIVIANE VISITENT LE PALAIS DE JARNAC.

FRED VA SE PRÉCIPITER SUR LE GUERRIER QUI VIENT D'ENTRER MAIS JARNAC S'INTERPOSE.

IL MÈNE FRED ET VIVIANE À TRAVERS LES SALLES D'UN PALAIS MAGNIFIQUE.

LA VISITE SE TERMINE SUR UN IMMENSE BALCON, OÙ UN AVION GYROSCOPIQUE LES ATTEND.

JARNAC, VIVIANE ET FRED SURVOLENT LA CAPITALE MARTIENNE DU NORD.

ILS ATTERRISSENT SUR LA TERRASSE D'UN PALAIS DE LA VILLE.

JARNAC PRÉSENTE SA SOEUR GRAVIDA A VIVIANE ET A FRED.

(A SUIVRE)

IL LEUR A APPRENDRE QU'IL EST LE NOUVEL EMPEREUR DE L'EMPIRE MARTIEN DU NORD.

A TRAVERS LE MONDE

La dure-mère est l'enveloppe extérieure du cerveau et de la moelle épinière. Cette membrane porte ce nom, car elle est très résistante et qu'on la considère comme la première des membranes du corps humain. Elle est fibreuse, de couleur blanche à demi transparente.

o

On trouve dans certaines régions de l'Afrique Equatoriale, un arbre qui produit des fruits dont les indigènes sont très gourmands.

Cet arbre s'appelle l'arbre à beurre et il produit en moyenne, chaque année, 4 à 5 kilogrammes d'une matière qui ressemble au beurre.

o

La brume qui enveloppe souvent les Iles Britanniques les fait apparaître de loin comme toutes blanches. Les Gaulois et les Romains prirent l'habitude d'appeler ces îles « Les Terres blanches », et c'est de là qu'est venu le nom d'*Albion* (blanc) qu'on donne parfois à l'Angleterre.

o

Le brick était un navire à deux mâts, tous deux un peu inclinés, le premier sur l'arrière, le second sur l'avant, la voile du grand mât était appelée brigantine.

Le brick avait l'avantage de courir très vite sous le vent.

o

Voici quelques statistiques en relations avec la vie journalière d'un homme :

On a pu établir qu'il prononce en moyenne environ 1.800 mots chaque jour. Durant sa vie il aura prononcé assez de mots pour faire imprimer 4.600 livres de 300 pages chacun, de composition courante. Ces mêmes 1.800 mots remplissent 54 pages d'un livre de format moyen. Notre homme, vivant normalement, aura passé vingt-trois années de son existence dans son lit et six à table. Il aura employé environ quatre mois à se raser et aura dépensé deux années entières à s'habiller et à se déshabiller. S'il fume sans excès, en admettant qu'il ait commencé à 18 ans, il aura fumé six fois son propre poids.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

La Ligue Internationale des Aviateurs a attribué ses trophées Harmon Internationaux et Nationaux pour 1938. Ces trophées sont attribués aux performances aéronautiques pour avions, dirigeables et sphériques.

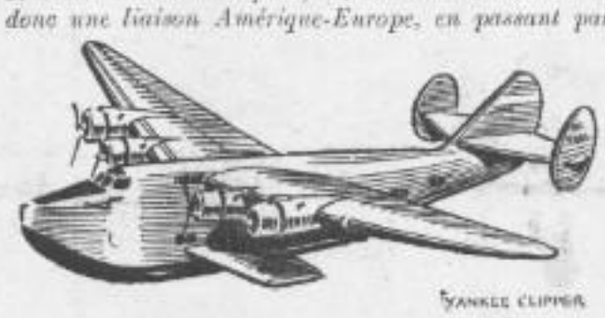
Howard Hughes est lauréat pour son voyage autour du Monde en 91 heures.

Jacqueline Cochrane qui remporta la coupe Bendix aux États-Unis gagne le Trophée des Aviatrices, tandis que notre compatriote Élisabeth Lion gagne le Trophée Français féminin pour son record de distance féminin de 4.060 kilomètres.

Notre valeureux Maurice Rossi se voit attribuer le Trophée Français pour ses 7 records du monde dont je vous rappelle les 437 kilomètres sur 2.000 kilomètres avec 2.000 kilos de charge.

LE " YANKEE CLIPPER "

Mme Roosevelt, femme du Président des États-Unis d'Amérique, a baptisé « Yankee Clipper » le premier des Boeing 314 *destinés au service de l'Atlantique Nord. Et le gros hydravion a effectué son premier voyage vers l'Europe en quittant Baltimore le 26 mars 1939, date désormais historique, à 17 h. 34. Il a amérri à Southampton, le 5 avril à 16 h. 40. Voici donc une liaison Amérique-Europe, en passant par*



YANKEE CLIPPER

les Açores et Marseille, réalisée en 9 jours, 21 heures 56 minutes, alors que le meilleur temps de Normandie *est de 104 heures 33 minutes, soit 4 jours et 8 heures.*

Rappelons-nous que la première traversée des États-Unis fut réalisée en 40 jours à l'époque où le train mettait 4 jours et ne sourions pas.

C'était, d'abord, un voyage d'études. Ensuite, il s'agit de terminer la mise au point de ce géant de 41 tonnes. L'envergure a 45 mètres ; la longueur 33 mètres ; la hauteur 10 mètres, et les réservoirs contiennent 15.000 litres !

Ceux qui ont visité au Salon de l'Aéronautique la maquette du SE.200 français peuvent seuls se faire une idée des proportions gigantesques d'un tel hydravion.

La coque est aménagée pour recevoir 74 voyageurs et 15 membres d'équipage. Une salle à manger pour 15 personnes est alimentée par une cuisine électrique moderne permettant de préparer 100 repas.

Les pilotes, côte à côte, ont, derrière eux, l'opérateur de T. S. F., dans une vaste pièce où se tiennent l'officier de T. S. F. et le navigateur.

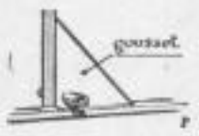
Les 4 moteurs sont des Wright-Cyclone à 14 cylindres en étoile refroidis par air. Ils développent 1.100 CV mais sont poussés à 1.500 CV au décollage. Les hélices ont 5 mètres de diamètre soit, pour une pole, la hauteur d'une pièce de votre maison.

La vitesse maximum n'est pas très élevée (330 kilomètres-heures), mais il faut tenir compte de la masse !

Enfin le prix d'un de ces hydravions est de 38 millions de francs. Et on en achève 5 autres !

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Observations. — Pour renforcer le fuselage on colle des goussets aux endroits subissant des efforts spéciaux tels que les attaches du caoutchouc moteur ou les points de fixation du train d'atterrissage, et, en général, les cadres extrêmes avant et arrière. Le gousset se découpe dans du balsa de 15/10 d'épaisseur. La forme la plus résistante est le triangle. Il est indispensable de coller un gousset pour fixer solidement le tube dans lequel vous monterez votre train d'atterrissage (P).



Avez-vous l'insigne de

Mon Camarade ?

Prix **1** fr. **50** Envoi franco contre **1** fr. **75**

SPORTS

La bicyclette

Avez-vous remarqué comme le nombre des engins à deux roues, bicyclettes ou tandems, croît chaque année d'une manière inattendue? Tous ceux d'aujourd'hui qui se sentent le courage de voir du pays par leurs propres moyens au lieu de se faire remorquer par un véhicule quelconque, ont adopté ce moyen aussi hygiénique qu'économique, aussi agréable que pratique de circuler. Et ceci du haut en bas de l'échelle sociale. N'y a-t-il pas eu, l'an dernier, plusieurs concours d'élégance cycliste, en tous points comparables aux concours d'élégance automobile! C'était assez ridicule du reste de voir un grand nombre de tenues aussi recherchées que peu pratiques, alors que rien ne vaut une bonne culotte et un maillot léger et chaud.

Cette vogue n'est encore rien en comparaison de certains pays comme la Hollande ou le Danemark où les professeurs, les avocats et les médecins se rendent à leur travail en chapeau melon et en vélo, avec le plus grand sérieux. Mais il ne faut pas désespérer de voir cela en France, tant la « petite reine », comme on l'a appelée, réunit d'avantages dont le principal est d'être à la fois un excellent moyen de travail et une source merveilleuse de loisirs. Encore faut-il savoir, pour profiter au mieux de ses randonnées, les organiser et s'équiper. Nous tâcherons de vous y aider.

TIMBRES-POSTE

GUADELOUPE

Dès 1884, la Guadeloupe employa les timbres des colonies françaises avec différentes surcharges, certains exemplaires sont encore bon marché.

La série de 1892 du type général est peu coûteuse pour plus de la moitié de ses timbres, en 1903, ils furent surchargés de nouvelle. valeurs, mais ainsi sont rares.

La première série à images parut en 1905 elle montrait différentes vues de l'île, elle reste bon marché, à l'exception de quelques valeurs, le 30 centimes noir par exemple.

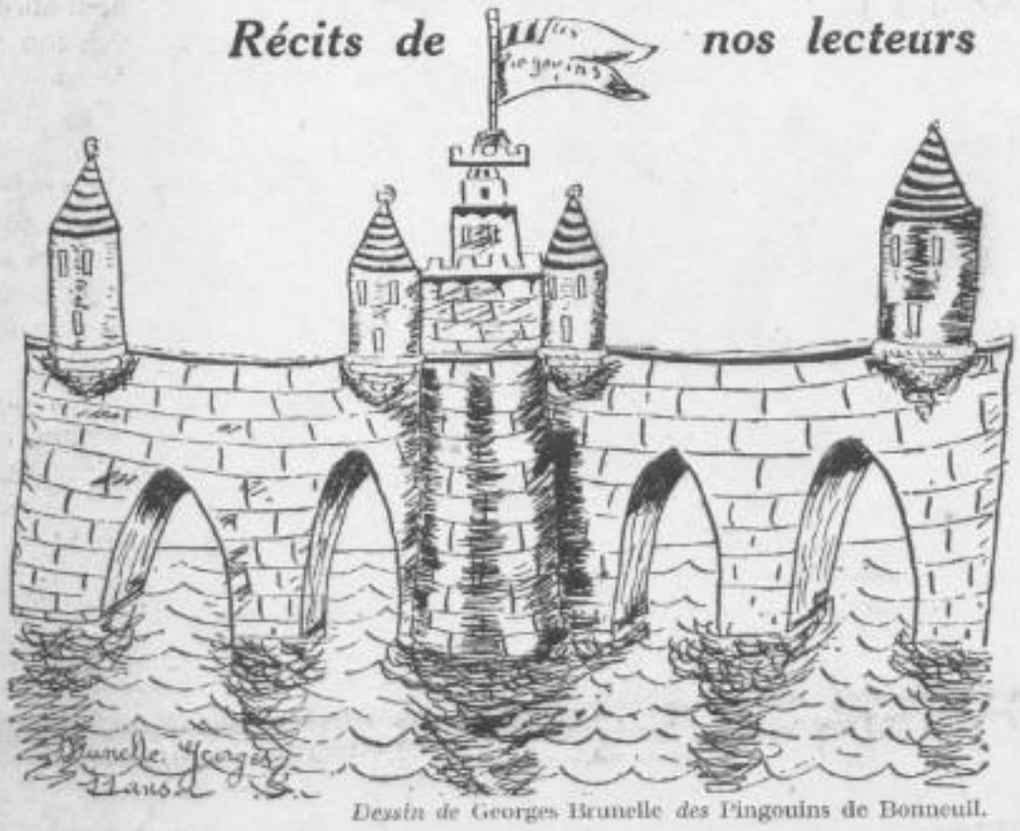
La série de 1928, toujours en cours, se compose aujourd'hui d'au moins 30 timbres, elle est moins belle que la précédente, les couleurs des basses valeurs sont même grossières. Toute la série est assez bon marché.

Pour le tri-centenaire du rattachement des Antilles à la France parut une petite série de 6 timbres, les uns montrant Richelieu, les autres Victor Hugues et ses corsaires; elle est déjà chère.

Les deux dernières séries de timbres-taxe peuvent nous intéresser, surtout la dernière, plus belle et moins coûteuse.

PROMENADES & VOYAGES

Récits de nos lecteurs



Dessin de Georges Brunelle *des* Pingouins de Bonneuil.

QUARTIERS CHINOIS

Mon père et moi venions de pénétrer dans une étroite ruelle. De chaque côté de vieilles maisons à l'aspect sale et délabré.

Pour la plupart, le temps, l'humidité, la pourriture, avaient fait crouler de larges plaques de plâtre des murs, laissant apparaître les briques.

Plus loin, un café-restaurant, si cela pouvait s'appeler ainsi, à l'enseigne couverte de signes bizarres et mystérieux, par la devanture duquel nous apercevions des personnages à robes crasseuses et à nattes luisantes, qui, devant de petites tables, mangeaient, avec une étonnante rapidité, un bol de riz, au moyen de petites baguettes.

Nous continuâmes notre marche sur un pavé glissant de taches d'huile et de graisse.

Des individus aux vêtements misérables nous croisaient, en esquissant un sourire ressemblant plutôt à une grimace. Partout une odeur de moisissure, d'humidité et d'eau corrompue, qui occupait le sol en de larges flaques. Triste quartier, sordides habitations, misérables habitants...

C'était le quartier chinois. SMITH.

PROMENADE AUX BAUMES-BERCEAUX

Nous suivons pendant quelque temps l'ancienne route de Liebvillers, à Saint-Hippolyte, nous dépassons la ferme des Sillots. Bientôt nous quittons le chemin pour nous engager dans un sentier rapide, à peine tracé à travers bois, épines et blocs de pierre. Nous arrivons au pied des Rochers des Baumes-Berceaux. En face de nous, un magnifique pont naturel en pierre, à une seule arche, s'élance au-dessus d'un chaos de blocs moussus. Une crevasse, d'abord large, puis resserrée, le traverse en son milieu. C'est là une beauté naturelle qui retient longtemps notre attention.

A gauche la grotte des Baumes-Berceaux, dite aussi grotte du Bisontin, ainsi appelée en souvenir d'un vieux contrebandier qui y vécut. Largement ouverte à l'extérieur, son plafond s'abaisse jusqu'à rejoindre son sol au fond. Sur les parois, l'eau a déposé du calcaire de couleur blanche, rose, verte, grise, de surface lisse ou rugueuse, affectant les formes les plus diverses : dents alignées, pointes, choux-fleurs... Les fouilles que nous avons effectuées à l'intérieur ne mirent à jour que quelques os d'animaux.

La forêt en cette saison est un enchantement. Perce-neige et scilles s'épanouissent, les oiseaux recommencent leurs concerts et nous parlent du printemps qui revient. Le soleil déjà est tiède et c'est la joie au cœur que nous rentrons avec nos fleurs.

Ernest BOURQUIN,
Liebvillers, par Saint-Hippolyte (Doubs).

DANS L'ILE DE BEAUTÉ

Ceux qui ne connaissent pas mon petit village ne peuvent imaginer le charme qui se dégage de ce coin enchanteur de l'Ile de Beauté. Niché d'un côté au pied d'un mont majestueux, il semble se confier à sa garde, craignant à l'opposé le vallon qui s'ouvre sous lui comme un précipice, et qui, se frayant un passage entre deux collines bleutées, permet un aperçu féérique de la grande bleue, large ruban azuré, voilé parfois, oh, rarement! d'une légère écume blanche. Vous avouerez qu'il y a là de quoi attacher un cœur, et vous comprendrez

mon amour du pays lorsque je vous aurai décrit mon école, qui, après la maison paternelle, est celle que je vénère et que j'aime le plus.

Oh! ne croyez pas que c'est un bâtiment splendide. Non, bien que développée depuis le temps béni où je la fréquentais, elle reste et restera toujours pour moi la petite école où des maîtres, des pères plutôt, ont assumé la lourde tâche de satisfaire ma curiosité insatiable d'enfant de cinq ans. Jamais je n'oublierai son aspect trapu, bonasse, et ses larges fenêtres, comme des yeux noirs contemplant le petit monde bruyant qui s'ébat dans la grande cour. On y accède par un large perron, flanqué de chaque côté de deux parapets luisants, idéales glissoires, mais, hélas, bien funestes aux fonds de culotte, et parfois aux genoux si facilement écorchables. Le bâtiment lui-même est carré, fait de ces larges blocs de granit si familiers aux anciens et qui bravent avec indifférence l'injure du temps. Une couche de peinture rose, bien qu'un peu défraîchie, lui donne un air plus gai et plus accueillant, et des fresques aux tournures fines, qui jadis soulevaient notre admiration et nos commentaires, bordent le toit aux tuiles rouges, dont la lucarne vitrée semble éternellement lorgner le soleil.

Jamais la grande école que je fréquente, malgré tout son modernisme, son aménagement, sa variété d'instruction ne pourra me faire oublier mon humble école de village. Certes, je l'admire cette grande ruche instructive qu'est une institution de second degré. Mais allez donc y chercher ces petits détails, ces petits souvenirs qui se trouvent dans la première, ces mille riens, insignifiants, mais qui attachent un cœur pour l'éternité.

UNE BELLE PROMENADE

C'est mardi après-midi, nous allons en promenade à l'Orb. L'Orb est une rivière. Elle passe à Lamalou. Nous partons en défilé par deux, les petits derrière. Nous marchons d'un pas allègre. Nous nous arrêtons au bassin de pisciculture. Arrivés au pont Carrel, papa me dit de me poster à l'autre bout, comme un sergent de ville, pour l'avertir que les autos arrivent. Nous arrivons. Tous les enfants crient de joie en apercevant la belle rivière. Papa nous fait la leçon de géographie et nous montre des gravures. Puis nous dessinons. Nous dessinons la rivière calme et claire et les arbres qui s'y mirent. Après nous faisons la course et le saut, quelques-uns tombent et tout le monde de rire. Nous bâtissons des montagnes, d'anciens volcans : le Puy de Sancy, le Puy de Dôme, etc. D'autres font des culbutes et se battent pour rire. A la fin du jeu, nous nous mettons en rang et nous partons en disant : « Adieu! » à notre belle rivière.

M. BONNET.
Lamalou-les-Bains.

VARIÉTÉS

DESSIN MAGIQUE

Noircir les cases marquées d'un point.

MOTS EN PENTAGONE

1. Dans le lac. — 2. Etendue d'eau plus grande qu'un étang. — 3. Jeux où l'on se sert de numéros. — 4. Ce que sont la plupart des racines des mots français. — 5. Préposition qui marque l'opposition. — 6. Patte de rapace. — 7. Chef-lieu de canton de l'Orne.

MÉTAGRAMME

Sur cinq pieds, je suis un gracieux mammifère qu'on a beaucoup détruit dans les chasses à courre. En changeant ma tête avec astuce, vous trouverez : un feuillet séparé sur lequel on inscrit un renseignement destiné à être classé, une boule de pain comme on en fait dans les campagnes, une habitation pour Médor, ce qu'est tout homme qui a beaucoup d'argent.

ANAGRAMME

En mêlant les cinq lettres d'un mot qui désigne une petite pince utilisée par le chirurgien pour maintenir les chairs écartées, on doit trouver un prénom féminin, qui est le titre d'une tragédie de Voltaire le titre d'une femme qui dut fuir son peuple annexé aux environs de Pâques, ce que fait celui qui abjure une idée qu'il professait auparavant.

CHARADES

Mon premier est une lettre.
Mon second n'est pas à toi.
Mon tout est une ville de France.

Mon premier est une lettre.
Mon second habite une curieuse forêt.
Mon troisième souffle surtout l'hiver.
Le jardinier fait mon quatrième.
Et place mon tout dans les champs.

Envois de F. Ludovic (Coucy-le-Château).

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon second est une note de musique.
Mon troisième est un instrument de supplice à l'usage des serins.
Et on risque de s'enfoncer dans la vase en traversant mon tout.

DEVINETTES

Souris-moi je te sourirai; si tu me fais la grimace, je te ferai de même.

Sans pipe ni tabac, je fume à tout instant. Qui suis-je ?

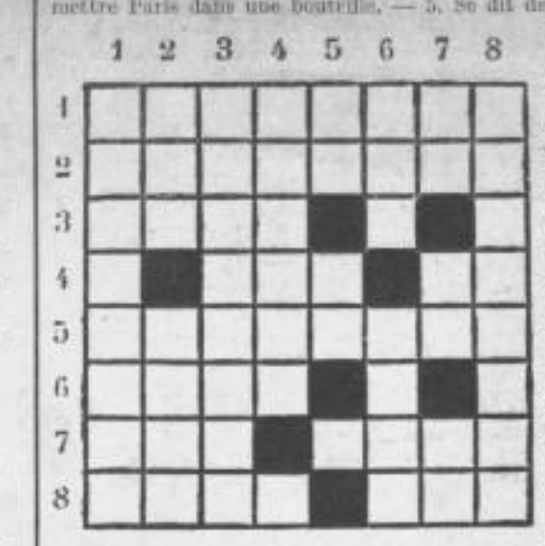
Envois de Maurice Plocki, Vincennes.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 185

Horizontalement. — 1. Sur la couverture de ce journal. — 2. Jolies fleurs qui parsèment nos bois et nos prés au printemps. — 3. Parent très proche. — 4. Vieux nom de la colère. Avec ce mot, on pourrait mettre Paris dans une bouteille. — 5. Se dit de la langue parlée par les Germains. — 6. Plante dont les graines parfumées sont très utilisées. — 7. Elle se dépose au fond des tonneaux. Vieux mot qui signifie fidèle et qui était surtout employé pour les serfs. — 8. Volcan de Sicile. Parcourue des yeux.

Verticalement. — 1. Mot par lequel on désigne souvent Paris. — 2. Il porte de longues oreilles qui sont le symbole de la paresse pour les mauvais élèves. Lie ensemble. — 3. Ligne théorique qui fait le tour de la terre en passant par les pôles. — 4. Dont le goût est âcre et désagréable. — 5. Lettre grecque. En matière de. — 6. Recueil de bons mots. Adjectif interrogatif. — 7. Cube qui sert dans plusieurs jeux. Bien appris. Article contracté. — 8. Qui est enjoué et parfois désobéissant.



SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 184

Horizontalement. — 1. Capituler. — 2. Avenir. Us. — 3. Minéraux. — 4. Élégant. — 5. Li. Ale. Bu. — 6. Étale. Cri. — 7. Menteur. — 8. Nie. Tanna. — 9. Sort. Usés.

Verticalement. — 1. Caméléons. — 2. Avilit. Io. — 3. Pène. Amer. — 4. Inégalé. — 5. Tiraient. — 6. Urane. Tau. — 7. Ut. Cens. — 8. Eux. Brune. — 9. R.S. Cuiras.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS EN IMAGES

Horizontalement. — Astre - Et - Fa - Lune - Ove - Urne - Ré.
Verticalement. — Fleur - Seau - Ré - Non - Ré - Ève - Été.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 184

Charades. — Haie, chat, faux (échafaud). — Lait, can, part (léopard). — Jone, quille (jonquille).

Devinettes. — Parce qu'il a pour lui les reins sûrs (les rinçures). — Par sa vocation d'étrangler (être Anglais). — La roue, qui reste fixée à son essieu.

Mots décroisants

P E R R U C H E
P E R C H E R
P R E C H E
C H E R E
H E R E
E R E
R E
E

Mots en croix latine

S A
E N
H O M A R D
A R I C I E
R R
A O
M U
I S
S E

LE COURRIER DE JANOT

Morel, Noisy-le-Sec : Merci de ton joli dessin où j'ai reconnu *Polycarpe*. Tu m'écris : « *Le journal est parfait, à mon goût. J'ai vu* Tom Sawyer *au cinéma. Quelques petits passages ont sauté, mais l'histoire est très longue, on ne pouvait faire autrement. Les couleurs sont très belles dans le film et le petit Tommy Kelly joue très bien. Jim Mystère me plaît toujours, ainsi que* Fred Hardi, *Viviane, ta rubrique. Tout de suite après ta lettre je lis Pierrot Lanern. Je suis content que Bour écrive des histoires sur les Indiens.* » Merci des jeux.

Josette Lapland, Limoges : « *A mon avis,* Mon Camarade *est assez instructif comme cela. S'il l'était plus, ce ne serait plus amusant. Si ton ami a envie de se borner à la science pour ses moments de loisirs, il n'a qu'à aller dans une librairie et à acheter un livre de chimie ou de mathématiques. J'ai reçu le* Castor, *il est très intéressant.* » Merci de cette gentille lettre.

Michel Guérin, de Montigny, m'a envoyé par l'intermédiaire de A. Lefebvre un très beau dessin dont je le remercie et qui sera sûrement publié.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger.	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

Sitting Bull contre Buffalo Bill

SITTING BULL est le plus curieux des chefs indiens. D'où lui vient ce nom de Sitting Bull, *le taureau assis* ? De sa façon de tuer le bison : en sautant de son cheval sur le dos de la bête pour lui plonger le couteau entre les deux épaules. Fils de chef. Et à 23 ans grand prêtre de sa tribu, Sitting Bull est un *homme-médecine;* il connaît les plantes, les mots magiques, il interprète les signes, il médite, il prie. Et ce prophète sait parler aux hommes avant de les mener au combat.

En 1876 il refuse de quitter le territoire des Black Hills. Le général Georges Custer, précédant de peu le général Sheridan, se met en campagne contre lui. Sitting Bull proclame : « Nous combattrons; nous ne voulons pas être parqués, ni travailler la terre, nous voulons la liberté, et conduire nos troupeaux. Le Dieu tout-puissant m'a fait tel que je suis, il ne m'a pas fait un Indien d'agence! »

Et le combat s'engage à Big Horn, le 25 juin. Au confluent de deux rivières, près d'autres tribus, les Sioux ont établi leur camp. Un nuage de poussière leur annonce l'arrivée des soldats. Les cavaliers enfourchent leurs montures tandis que les femmes partent avec leurs enfants, à cheval, pour laisser aux guerriers le champ libre. Déjà les Américains ont traversé l'eau, ils brûlent les tentes, poursuivent femmes et enfants. Les Sioux viennent à leur secours. Les premiers assaillants sont repoussés, et les Peaux-Rouges s'emparent de leurs fusils et cartouches; ils vont alors cerner la colline où se tient Custer avec le gros des troupes; et commence la fameuse manœuvre qui consiste à décrire autour de l'ennemi un vaste cercle tourbillonnant qui se resserre en spirale; ainsi fait l'épervier avant de fondre sur l'oiseau qu'il convoite; les cavaliers indiens à toute allure montent vers le haut de la colline. Les Américains, affolés, forment le carré, demandent à se rendre. « Pas de prisonniers, répondent les Indiens. » Une partie des troupes américaines se déplace pour venir à leur secours, les dégager. Les Indiens précipitent l'attaque. Custer et ses hommes creusent des tranchées; le général fait hisser le drapeau. Combat furieux, Gall et Crazy Horse, les lieutenants de Sitting Bull, sont au premier rang, Sitting Bull se tient à l'écart, en prières — c'est son rôle : et tous, connaissant sa « puissance » surnaturelle, n'en combattent qu'avec plus d'ardeur. Le premier détachement américain est repoussé avec de lourdes pertes et bat en retraite. Reste Custer avec ses soldats. De part et d'autre les munitions manquent. Le combat continue à l'arme blanche. Jusqu'au soir, Custer a son épée brisée. Tous ses soldats sont tués. Il reste seul debout, tombe enfin. Rendant hommage à son courage, les Indiens ne le scalperont pas.

Cette victoire décide les Cheyennes à entrer dans la lutte. Le général Carr est chargé d'empêcher leur jonction avec les Sioux. Il a comme éclaireur le célèbre Buffalo-Bill que l'Europe connaîtra plus tard comme directeur d'un cirque où seront précisément représentées les scènes de la guerre des Blancs avec les Peaux-Rouges. Ce gaillard, trapu, tête rougeaude avec barbiche et longs cheveux, solidement assis sur ses jambières de cuir, bien abrité du soleil ou de la pluie par son grand chapeau de cow-boy, infatigable à cheval, n'a peur de rien; sa carabine ne manque jamais une cible. Buffalo Bill, le tueur de buffles, a fait le courrier au Far-West, s'est battu avec les Indiens, connaît toutes leurs ruses.

Les armées se rencontrent. Une bataille se prépare. Mais, devant les deux troupes assemblées, Buffalo Bill lance un défi à l'Indien Yellow-Hand (Nain jaune) pour un combat au couteau; si l'Américain est vainqueur, les Cheyennes rentreront chez eux; s'il est vaincu, les Indiens auront le passage libre. Les deux champions s'observent, s'élancent, frappent. L'un d'eux s'effondre, c'est l'homme emplumé. Buffalo Bill vainqueur scalpe son ennemi. Alors le vieux père de l'Indien s'approche et humblement réclame le corps — et la chevelure : « Pour cette chevelure, je te donnerais bien quatre mules. » Mais Buffalo Bill est fier de son trophée, il refuse.

Poursuivis par des ennemis très supérieurs en nombre, les Sioux avec Sitting Bull remontent en toute hâte vers le Nord-Ouest. Plusieurs fois les Indiens, par d'habiles manœuvres, attaquant l'avant-garde ou les flancs de la puissante armée, sont victorieux. Mais le général Miles rejoint Sitting Bull, lui barre la route. Ses forces sont écrasantes, il possède des canons, des mitrailleuses. Pourtant Sitting Bull enfonce les lignes ennemies, gagne les lacs, le Canada — non sans avoir essuyé de lourdes pertes.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

IMP. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.882.

99 FOU VOLANT 66

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

GRÂCE A FOU-VOLANT, LE HORS LA LOI, BUTLER A PU ENFIN ÊTRE CAPTURÉ PAR LA POLICE CANADIENNE

DEUX JOURS APRÈS LA CAPTURE DE BUTLER, FOU-VOLANT QUITTE WEST-HILL EMMENANT LE PRISONNIER, DELANNAY ET JOE L'INDIEN.

A FORT NELSON, ON RETROUVE MICRO, COMPLÈTEMENT RÉTABLI. SA BLESSURE EST GUÉRIE.

LES DEUX AVIATEURS VONT DESCENDRE MAINTENANT SUR VANCOUVERT.

VOICI LES MONTAGNES ROCHEUSES ET LA PLONGÉE SUR LE PACIFIQUE.

LA GRANDE CITÉ CANADIENNE REÇOIT AVEC ENTHOUSIASME LES SAUVEURS DE LA MISSION NORDBERG.

APRES QUELQUES JOURS DE REPOS, PENDANT LESQUELS L'AVION EST REVISÉ, FOU-VOLANT ET MICRO VONT JOINDRE LES ETATS-UNIS.

PEU AVANT SAN FRANCISCO, ALORS QUE L'AVION SUIT LA CÔTE DÉSERTE, MICRO REPÈRE UN CARGO EN DÉTRESSE.

LA SEMAINE PROCHAINE
L'OTAGE

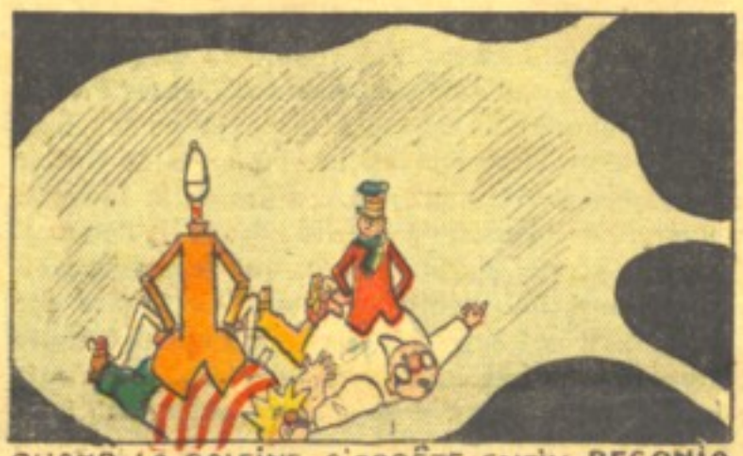
BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

ARRIVÉS DANS L'ESTOMAC DE LA BALEINE HUMERUS ET BEGONIA SE TROUVENT EN TÊTE À TÊTE AVEC OTTO SCHLASS ET LE BANDIT GROSSAC

LES QUATRE PERSONNAGES SONT À PEINE RÉUNIS QU'ILS ROULENT LES UNS SUR LES AUTRES, BOUSCULÉS PAR UNE FORCE INVINCIBLE

C'EST QUE LE HARPON DU BALEINIER CACHALOT 75 VIENT DE FRAPPER LA BALEINE. L'ÉNORME CÉTACE EST PRISONNIER DU CAPITAINE VERDURE

LA BALEINE SE DÉBAT COMME UN BEAU DIABLE SE TOURNE ET SE RETOURNE POUR LE PLUS GRAND DOMMAGE DE SES PASSAGERS

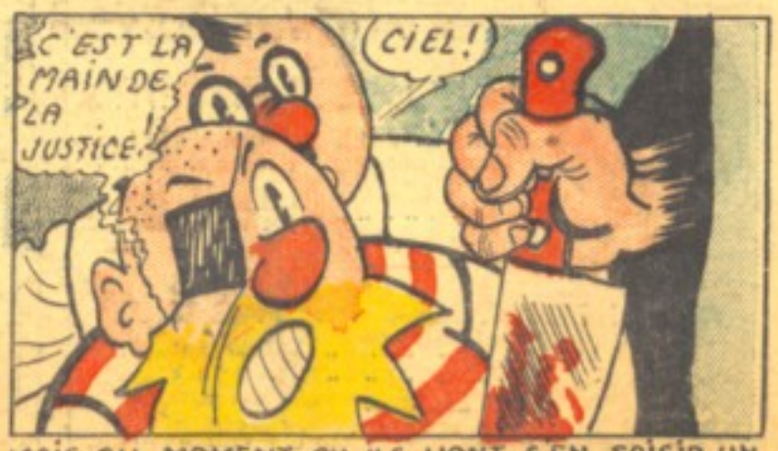


QUAND LA BALEINE S'ARRÊTE ENFIN BEGONIA ET HUMERUS ONT TRIOMPHÉ SANS LE VOULOIR DES BANDITS OTTO SCHLASS ET GROSSAC

CEPENDANT LE CAPITAINE VERDURE DONNE L'ORDRE DE HISSER À BORD LA MALHEUREUSE BALEINE VICTIME DES MARINS DU CACHALOT 75

LE REMUE-MÉNAGE A REPRIS DE PLUS BELLE À L'INTÉRIEUR DE LA BALEINE CETTE FOIS SE SONT LES BANDITS OTTO ET GROSSAC QUI ONT LE DESSUS

NOS AMIS REFUSENT DE LIVRER LE SECRET DU TRÉSOR LES DEUX BANDITS SE PRÉCIPITENT SUR EUX POUR LEUR FAIRE UN MAUVAIS SORT



MAIS AU MOMENT OU ILS VONT S'EN SAISIR UN BRAS ARMÉ D'UN ÉNORME COUTELAS SORT DES PAROIS DE LEUR ÉTRANGE PRISON (À SUIVRE)

★ N° 186

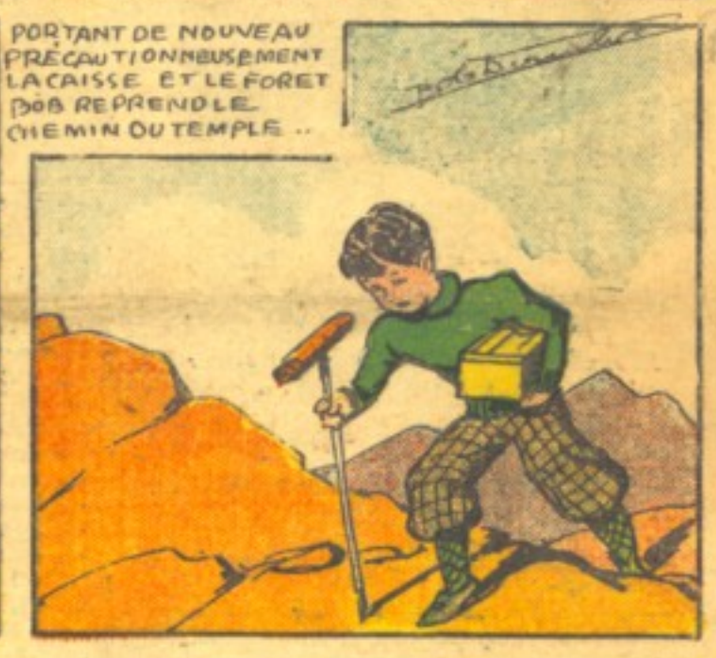
Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 22 JUIN 1939.

JIM MYSTÈRE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDÉ D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVÉ LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLÈVENT LE REBELLE VARGULIO.



SANS ATTENDRE DAVANTAGE NOS AMIS PRIRENT LA CLÉ DES CHAMPS ENTRAÎNANT AVEC EUX LE CHEF DES REBELLES ÉCUMANT DE RAGE IMPUISSANTE. .. PAR MESURE DE PRÉCAUTION CE DERNIER AVAIT ÉTÉ DE NOUVEAU BAILLONNÉ ET SES MAINS ÉTAIENT LIÉES DANS SON DOS ... ILS SE DIRIGÈRENT VERS LA GROTTE OÙ LES DEUX CHEVAUX SONT PARQUÉS ...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux jeunes orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom a aussi une petite amie, Becky, qui a déchiré par mégarde une gravure dans le livre du maître d'école et elle sera punie.

Chapitre XXIII

LA RECHERCHE D'UN TRÉSOR *(suite)*

— Je n'en sais rien. Si, moi, j'avais un trésor je ne le cacherais pas. Je le dépenserais... qu'est-ce que je m'offrirais comme bon temps!

— Moi aussi; mais les voleurs ne font pas comme cela. Ils cachent toujours leurs trésors et ils le laissent là.

— Ils ne viennent donc jamais les chercher?

— Non, ils le voudraient bien; mais généralement ils ont oublié les repères qu'ils ont faits, ou bien ils meurent. De toutes façons, le trésor reste caché un certain temps et, un beau jour, on trouve un vieux papier jauni sur lequel il y a toutes les indications, qu'il faut déchiffrer pendant au moins une semaine parce que ce sont des signes et des hiéroglyphes.

— Des hiéro... quoi?

— Des hiéroglyphes, tu sais, des dessins et des choses qui n'ont pas l'air de signifier

Ils se mirent à l'ouvrage avec l'espoir de trouver quelque chose.

grand'chose, et qui veulent pourtant dire quelque chose.

— Et alors, tu as trouvé un de ces papiers, Tom?

— Non.

— Eh bien alors, comment est-ce qu'on va trouver les repères?

— Pas besoin de repères. Il y a toujours un trésor dans une maison hantée, ou dans une île, ou au pied d'un arbre mort. Eh bien, nous avons déjà un peu fouillé dans l'île Jackson, et nous pourrions recommencer là un de ces jours. Mais il y a une vieille maison hantée sur la colline et il y a des tas d'arbres morts par ici.

— Est-ce qu'il y a un trésor au pied de tous?

— Qu'est-ce que tu racontes? Non, naturellement!

— Alors, comment saurons-nous lequel?

— Nous les essaierons tous.

— Mais ça prendra tout l'été.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait? Imagine que nous trouvions un coffret avec au moins cent dollars dedans ou bien rempli de diamants. Qu'est-ce que tu en dis?

— Ce serait rudement chic, dit Huck dont les yeux étincelèrent. Tu me donneras les cent dollars; les diamants ne m'intéressent pas!

— Bon, mais je parie bien que tu ne rejetterais pas si vite les diamants : il y en a qui valent au moins vingt dollars chacun.

— Sans blague?

— Je te crois : tout le monde te le dira. Tu n'en as jamais vu?

— Je ne m'en souviens pas.

— Les rois en ont des quantités.

— Tu sais, moi je ne connais pas de rois.

— Je m'en doute bien, mais si tu allais en Europe, il y en a des quantités qui se promènent. Tu n'as jamais entendu parler de Richard?

— Richard! Quel est son autre nom?

— Il n'a pas d'autre nom. Les rois n'ont qu'un prénom.

— Pas possible!

— Si, ils n'ont qu'un prénom.

— Enfin, si ça leur plaît comme cela, tant mieux. Moi, je ne veux pas être roi et n'avoir qu'un prénom. Mais dis, où allons-nous commencer à creuser?

— Ma foi je n'en sais rien. Si nous allions voir au pied de ce vieil arbre mort qui se trouve de l'autre côté de la colline?

— Moi, je veux bien.

Pelle et pioche sur l'épaule, ils se mirent en route pour une trotte d'au moins cinq kilomètres. Suants et haletants comme bien l'on pense, ils se jetèrent au pied de l'arbre qui était l'objet de leur expédition, pour se reposer et fumer une pipe.

— Il fait bon, déclara Tom.

— C'est mon avis.

— Dis donc, Huck, si nous trouvons un trésor ici, qu'est-ce que tu feras de ta part?

— Je me paierai tous les jours un gâteau et une bouteille de limonade et j'irai au cirque chaque fois qu'il en viendra. Qu'est-ce que je me paierai comme bon temps.

— Et tu n'en mettras pas un peu de côté?

— De côté! Pour quoi faire?

— Pardi! pour avoir de quoi vivre plus tard.

— Oh, ça ne sert à rien. Papa reviendrait de la ville un de ces jours et il me le prendrait si je n'y faisais attention, et je t'assure qu'il aurait nettoyé mon argent en vitesse. Et toi, Tom, qu'est-ce que tu feras de ta part?

— Moi, je me paierai un nouveau tambour, une vraie épée, une cravate rouge, un grand chien aussi, et puis je me marierai!

— Tu te marierais?

— C'est comme ça.

— Tom, tu n'es pas un peu fou?

— Attends un peu, tu vas voir si je suis un peu fou!

— Eh bien, c'est la plus grande bêtise que tu pourrais faire. Regarde mon père et ma mère, ils se battaient... ils se battaient tout le temps. Je ne l'ai pas oublié, tu sais.

— Ça ne veut rien dire. Celle que j'épouserai ne se battra pas avec moi.

— Tom, toutes les femmes se ressemblent. Elles en ont toujours après quelqu'un. Tu ferais mieux de réfléchir encore un peu, avant de te décider : c'est un conseil d'ami. Comment est-ce qu'elle s'appelle, cette « quille »?

— D'abord ce n'est pas une quille, c'est une fille.

— Oh, c'est la même chose, il y en a qui disent quille, d'autres qui disent fille et ça veut dire la même chose. Alors, comment est-ce qu'elle s'appelle?

— Je te le dirai une autre fois. Pas maintenant.

— Bon, comme tu veux; mais quand tu seras marié, je serai plus seul que jamais.

— Mais non! Tu viendras habiter avec nous; ne te fais pas de souci à cause de cela. Viens, allons creuser.

Ils se mirent à l'ouvrage et se mirent en eau pendant une bonne demi-heure. Sans résultat! Ils s'acharnèrent pendant une nouvelle demi-heure, sans meilleur résultat.

— Est-ce qu'on enterre toujours les trésors aussi profondément qu'ici? demanda Huck.

— Quelquefois, mais pas toujours. J'ai l'impression, en tout cas, que nous n'avons pas été au bon endroit.

Ils se choisirent une nouvelle place et se remirent au travail. C'était un peu plus pénible qu'au début, mais ils avançaient tout de même suffisamment. Ils creusèrent ainsi en silence pendant quelque temps, mais bientôt Huck s'arrêtait et il se reposa sur sa pelle en essuyant avec sa manche la sueur qui perlait sur son front.

— Lorsque nous aurons trouvé ce trésor-là, dit-il après un instant, où creuserons-nous ensuite?

— Je pense que nous pourrions peut-être voir au pied du vieil arbre qui est sur la colline de Cardiff, derrière la maison de la veuve!

— Oui, j'espère que cet endroit sera bon. Mais tu ne crois pas que la veuve voudra garder le trésor? c'est sur son terrain.

— Qu'elle voudra le garder! Qu'elle essaye un peu pour voir. Un trésor caché appartient à celui qui le trouve. Ça n'a aucune importance de savoir à qui appartient le terrain.

C'était une réponse satisfaisante à tous points de vue, et le travail reprit, mais peu de temps après, Huck s'écriait :

— Nom d'un chien, nous avons encore dû nous tromper d'endroit. Qu'est-ce que tu en penses?

— C'est vraiment curieux : je n'y comprends rien. Il doit y avoir une histoire de sorcière là-dessous, ça doit être pour cela que nous ne réussissons pas.

— Allons donc! Les sorcières sont impuissantes en plein jour.

— C'est vrai, je n'y pensais pas. Ah! je vois ce qu'il y a : nous sommes vraiment bêtes; nous aurions dû chercher l'endroit où s'arrête l'ombre à minuit quand il y a de la lune. C'est là qu'il fallait creuser.

(A suivre).

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis très fier. J'ai reçu, moi Janot, une lettre qui vient exactement de l'autre côté de la terre : des antipodes, *comme on dit dans les manuels de géographie. Ce qui veut dire que si on creusait un grand trou, si profond qu'on puisse arriver de l'autre côté de la terre, en passant par son milieu, on arriverait dans ces* antipodes-là. *L'*antipode *de la France c'est, paraît-il, une île des mers du Sud qui s'appelle la Nouvelle-Zélande et qui est une colonie anglaise. C'est de la Nouvelle-Zélande qu'un ami m'a envoyé une lettre.*

Je ne dis pas : un petit ami, parce que, d'après ce que m'écrit Mr. R. Cottle, de Henderson (Nouvelle-Zélande), cet ami-là a 56 ans et il pourrait être mon grand-père. Mais l'âge de Mr. Cottle ne l'a pas empêché de lire avec intérêt Mon Camarade, *qui lui est arrivé en Nouvelle-Zélande avec un paquet d'autres journaux français, et de trouver de l'intérêt à notre journal. Ce qui prouve que, bien qu'écrit spécialement pour des enfants,* Mon Camarade *intéresse aussi les grandes personnes, comme me l'écrivent d'ailleurs souvent mes petits amis qui me disent que leurs parents et même parfois leurs grands-parents sont des lecteurs acharnés de notre journal.*

Mr. Cottle m'écrit pour rectifier une erreur de notre journal. Dans notre numéro du 16 mars, M. R. Duchâteau a écrit, dans un chapitre de La Mort du Loup, *que les Maoris pêchaient des tortues géantes pour les ménageries Hagenbeck. Or, le pays des Maoris c'est la Nouvelle-Zélande où habite Mr. Cottle, et il n'y a pas plus de tortues géantes en Nouvelle-Zélande qu'en Normandie.*

J'ai montré la lettre à M. R. Duchâteau, qui a prétendu que ce n'était pas sa faute, qu'il avait trouvé le renseignement dans un petit livre allemand sur la ménagerie Hagenbeck. Et puis il a fini par avouer qu'il ne savait pas très bien l'allemand, qu'il n'en savait même pas un mot, et il a fini par s'arracher de désespoir sa grande barbe blanche, parce qu'il tient beaucoup à ce que ses romans soient très exactement documentés et, par conséquent, instructifs.

Mais je laisse là M. R. Duchâteau et je recopie la lettre de Mr. Cottle :

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, *La lettre de Janot* et *La Mort du Loup.* Les Maoris n'ont jamais eu affaire avec les tortues géantes. Vous verrez, par la coupure du journal que je vous envoie, que la seule et unique tortue géante de Nouvelle-Zélande est venue de très loin, des îles Seychelles, dans l'océan Indien, au nord-est de Madagascar.

La photographie de tortue géante, que m'envoie Mr. Cottle, porte une légende en anglais qu'a traduite un de ces messieurs-dames de la rédaction : « La tortue géante, qui a été apportée des Seychelles au Jardin Zoologique d'Auckland (Nouvelle-Zélande), par la « barque » Killoran. *»*

Le mot « barque » a, en anglais, un sens très différent du français comme me l'explique Mr. Cottle dans la suite de sa lettre :

Une « barque » est un navire à trois mâts et à voiles. Nous ne voyons presque plus jamais de « barques » maintenant; mais, quand j'étais jeune, j'aimais à surveiller l'entrée de ces navires dans notre port. Hélas! il s'agit de jours passés depuis longtemps, car je suis maintenant un vieux garçon de 56 ans, vivant très solitaire, faisant ma propre cuisine et ma lessive. Assez souvent je m'ennuie. Cependant j'étudie le russe et je lis les journaux de ce pays, qui sont très intéressants, et tous les soirs je travaille mon piano. Les petits garçons qui passent devant chez moi lancent quelquefois des cailloux sur mon toit. Mais les petits garçons de mon âge et moi-même nous faisions la même chose en 1899.

Pendant la guerre, j'ai été, en 1917, comme soldat à Étaples, à Saint-Omer, à Crémarest.

Nous avons aussi, chez nous, des illustrés pour enfants. Un journal d'Auckland publie chaque samedi une page en couleurs pour les enfants, mais les histoires ne sont pas fameuses. Le jour où j'ai reçu des journaux de France, avec *Mon Camarade*, je ne me suis pas couché jusqu'à une heure du matin tellement c'était intéressant.

Les navires de guerre de votre pays mouillent quelquefois dans notre port. J'ai essayé de faire la conversation avec des marins, mais je ne parle pas la langue très couramment, quoique je l'ai apprise à l'école de 1896 à 1900. J'habite à près de 20 kilomètres de la ville, et je ne peux pas habiter plus près parce qu'il me faudrait alors davantage d'argent. Mais je vois souvent passer les autos des gens qui viennent visiter un parc situé près d'ici. Mais moi je n'ai pas d'automobile pour aller à la ville.

Je vous envoie quelques timbres que j'ai sous la main. Sur l'un d'eux, vous verrez la lutte des Maoris, appelée « wharé », et sur l'autre un oiseau qui est devenu rare maintenant. Il s'appelle le kiwy, et il ne peut pas voler parce qu'il n'a presque pas d'ailes.

Je ne sais pas si cette lettre vous plaira, mais à moi elle m'a beaucoup plu. Et je suis certain que vous feriez plaisir à mon vieil et lointain ami, Mr. R. Cottle, en lui écrivant de ma part et de la part de Mon Camarade. *Je suis certain qu'il vous répondrait, en vous écrivant des lettres aussi intéressantes et aussi gentilles que celles que j'ai reçues, et qu'il vous donnerait toutes sortes de renseignements très intéressants sur le mystérieux pays de Nouvelle-Zélande. Mr. Cottle écrit très bien le français, et je suis sûr que de recevoir des lettres de petits Français et de leur répondre serait pour lui une bien grande distraction, dans sa petite maison de Nouvelle-Zélande où il s'ennuie souvent. Voici son adresse :* Reg. Cottle, Edmonton Road, Henderson Auckland (New Zealand).

Écrivez-lui et je suis certain qu'il vous enverra, entre autres choses, d'aussi beaux timbres que ceux que j'ai reçus.

Au revoir, mes chers camarades. Je serre la main bien fort à tous, garçons et filles. A la semaine prochaine.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

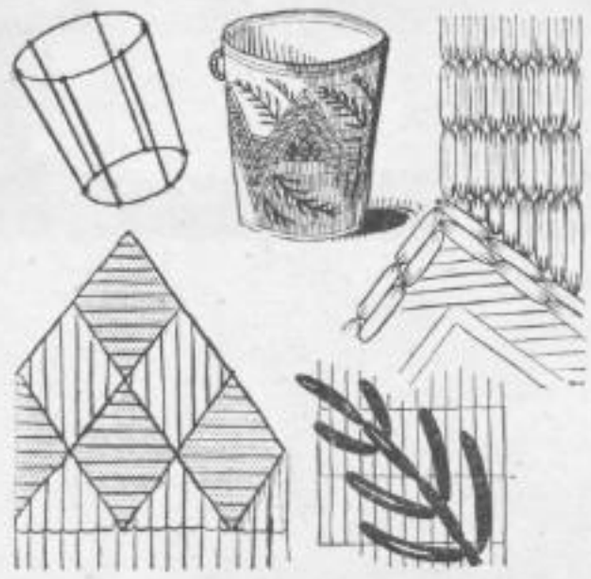
SAVEZ VOUS QUE...

Le coin des Fillettes

CORBEILLE A PAPIERS EN RAPHIA

Vous savez que le raphia se travaille comme de la laine, pour faire une tapisserie plus grossière, mais plus simple et parfois aussi très fraîche et beaucoup plus rapide, moins coûteux aussi. Avec toutes ces qualités, vous ferez sûrement cette corbeille pour laquelle il vous faut une carcasse en fer que papa ou grand frère vous feront certainement. Un grand rond en haut, un plus petit en bas, reliés par des fils droits, six ou plus sur le tour.

Prenez du gros canevas. Vous avez mesuré le tour de la corbeille, n'oubliez pas non plus le fond. Coupez ce rond avec 2 centimètres en plus tout autour, que vous ne travaillerez pas pour faciliter le montage. De même 2 centimètres en plus pour le tour, en haut, en bas et sur le côté de la couture. Même si le biais doit être trop marqué (moins votre corbeille sera droite, plus il sera marqué), je vous conseille de couper deux morceaux et même quatre. Fixez légèrement sur la carcasse le haut et faites tomber les panneaux régulièrement pour avoir des lignes bien droites au milieu lorsque vous broderez. Faites vos coutures. Relevez votre



dessin, qui vous voyez est très simple. Marquez les grandes arabesques et la place des losanges seulement.

Faites alors le fond régulièrement sur le nombre de fils choisis, comme vous l'indique le croquis Verticalement, faites tout un rang, puis celui du dessous et ainsi de suite avec toujours le point plat. Ce fond est jaune paille ou naturel.

Naturellement vous vous êtes arrêté sur les bords de l'arabesque et du petit triangle qui fait pendant dans les creux supérieurs aux losanges des creux inférieurs.

Remplissez ces vides en exécutant d'abord les lignes obliques de l'arabesque par un large point de piqûre jaune soufre ou or. A l'intérieur, horizontalement faites, comme une broderie au passé, des points plats rouge vif. Ensuite les losanges, comme le croquis vous l'indique, sont brodés horizontalement en bleu marine foncé. Les triangles du haut seront vert vif.

Lorsque tout cela est fini, rebrodez par-dessus, comme vous l'indique le croquis, les branches et feuilles en bleu marine. La tige centrale est faite au point de piqûre. Les feuilles d'un simple point lancé. Vous vous arrangez pour que ces points arrivent toujours entre deux fils de fond, vous ne piquez pas dans ceux-ci. En haut, faites un gros feston rouge et en dessous un trait bleu. En bas, un feston vert.

Un anneau de fer est recouvert d'un feston vert et placé sur le côté, maintenu par plusieurs points à cheval rouges.

Le dessous de la corbeille est rempli au point de fond en teinte naturel.

Montez le tout solidement; si vous avez fait votre travail très proprement et que l'intérieur est aussi net que le dessus, inutile de doubler, mais vous montez alors avant de faire les festons des bords qui terminent dans ce cas l'ouvrage.

Les Conseils de tante Camille

POINT DE REVERS

POINT DE REVERS REBRODÉ. — Ce point se fait sur 7 rangs de haut et sur 10 mailles de large.

1er rang, 6 mailles endroit*, 3 mailles envers, 7 mailles endroit*, 3 mailles envers, 7 mailles endroit, etc.; 2e rang, 5 mailles endroit, 5 mailles envers, 5 mailles endroit, 5 mailles envers, etc.; 3e rang comme le 2e; 4e rang tout à l'envers; 5e et 6e rangs comme le 2e; 7e rang comme le 1er.

Au 8e rang recommencer, mais intercaler les figures, c'est-à-dire que vous commencez par 1 maille endroit, puis 3 mailles envers, 7 mailles endroit, etc.

Le 15e rang est comme le 1er. Le 22e comme le 1er, etc. Mais ceci est le résultat sur l'endroit du travail, donc ne vous trompez pas si vous travaillez tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers; faites à l'envers l'inverse de ce qui est dit.

Au milieu de chaque motif de dessin faire un point noué.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Moules aux tomates. — *Faire ouvrir un litre de moules, puis enlever les deux coquilles. Prendre pour un litre de moules trois tomates moyennes, les couper en deux dans le sens transversal, les secouer portement une à une en les tenant dans le creux de la main pour enlever les pépins, les couper en dés, les sauter à la poêle avec un bon morceau de beurre frais, une cuillerée environ de mie de pain émiettée finement, sel et poivre, laisser cuire environ un quart d'heure, y ajouter les moules, avec un peu de leur eau de cuisson décantée, faire sauter le tout ensemble et servir chaud.*

(86) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

M. RALEU VEUT PRENDRE DES LEÇONS DE CULTURE PHYSIQUE, MAIS LE « PROFESSEUR » N'EST AUTRE QUE LE BARON DUBELAIR ALLIÉ DES GANGSTERS QUI VEULENT KIDNAPPER RALEU.

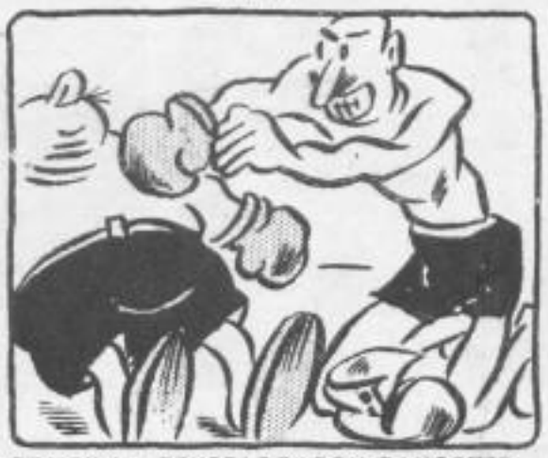
EN ATTENDANT L'ARRIVÉE DE SES COMPLICES, LE « PROFESSEUR » N'EST PAS MÉCONTENT DE FAIRE SUER UN PEU SON ENNEMI.

TOUT A COUP IL EST APPELÉ AU TÉLÉPHONE. L'INSTANT EST DÉCISIF. PAT'SOUM, INVISIBLE MAIS TOUJOURS PRÉSENT, OUVRE L'ŒIL ET L'OREILLE...

EN EFFET LES GANGSTERS SONT ARRIVÉS EN BAS DE L'IMMEUBLE ET DONNENT A LEUR COMPLICE QUELQUES ORDRES BREFS.

POUR ENDORMIR SON CLIENT, LE BARON DUBELAIR A UN MOYEN ÉLÉGANT, MAIS IL NE SE DOUTE PAS QUE PAT'SOUM LE SURVEILLE.

LE PROGRAMME SE DÉROULE SUIVANT LE PLAN CONVENU. AU PREMIER CROCHET RALEU PART RAPIDEMENT AU PAYS DES RÊVES.



« ET VOILA », PENSE LE BARON-GANGSTER EN DÉFAISANT SES GANTS, IL N'Y A PLUS QU'A FICELER LE COLIS ET... BON VOYAGE.

« BON VOYAGE », EN EFFET. PAT'SOUM S'ÉTANT EMPARÉ DU GANT-ENDORMEUR MONTRE QU'IL SAIT AUSSI S'EN SERVIR.

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD LES GANGSTERS PRENAIENT COMME CONVENU LIVRAISON D'UN COLIS FICELÉ.

TALZAR et Floche

POUR RIRE UN PEU

Bagoulet, représentant de commerce, arrive juste à temps pour monter dans le premier wagon qui se présente. Il fume un gros cigare.

Il se trouve seul avec une vieille dame sèche, laide et revêche qui glapit aussitôt :

— Jetez votre cigare, monsieur ; la fumée m'incommode, je ne peux pas la sentir.

— Soyons logique, réplique Bagoulet, sans abandonner son cigare. Comment la fumée peut-elle vous incommoder si vous ne pouvez pas la sentir ?

○

Chez le docteur. — Le médecin auscultant le malade : « Ici, à gauche, je sens une protubérance qu'il est nécessaire de réduire.

Le malade : « Ne me la réduisez pas trop, docteur, c'est mon portefeuille.

○

Un Américain, fier de la rapidité des constructions dans son pays, visitait un jour Paris et il avait pris pour guide un brave chauffeur de taxi nommé Marius, et qui, comme son nom l'indiquait, venait tout droit de Marseille.

— Combien de temps avez-vous mis pour construire cette chapelle? demanda dédaigneusement l'Américain en montrant Notre-Dame à son guide.

— Plus d'un siècle, répondit avec orgueil Marius.

— Peuh! fit l'Américain, chez nous, en Amérique, un an aurait suffi.

Ils arrivèrent devant la Tour Eiffel.

— Combien de temps pour terminer cette petite tour? demande l'Américain toujours plus dédaigneux.

— Trois ans, répond Marius.

— Pouah! fait l'Américain. Il nous aurait suffi de six semaines pour construire cela. Et nous aurions mis de la pierre dessus.

Furieux, Marius fonce à toute vitesse dans Paris et traverse la grande cour du Louvre, quand l'Américain tape à la vitre :

— Hé chauffeur, qu'est-ce que c'est que ce Palace? Et combien de temps avez-vous mis pour le construire?

Et Marius de répliquer :

— Je ne sais pas comment s'appelle cette maison, monsieur. Je suis passé là hier, et on n'avait pas encore commencé à la construire.

D'après un envoi de A. Etienne (La Seyne).

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. — *Olivier Lemonjoie, vendéen à l'exil'année de St-Pétersbourg, a été enlevé mystérieusement par soit par le bande « Les Invisibles ». Mensé par eux, il a dû secrètement quitter son pays, puis Paris. Il a décidé d'aller en Australie avec l'espoir d'y gagner beaucoup d'argent.*

Chapitre VIII

CERNÉS *(suite)*

— Bien, tu as agi comme un vieux chef, le jeune menouh mériterait d'avoir la barbe grise.

Ce nom de menouh, qui veut dire kangourou, est donné dans les tribus australiennes aux guerriers qui n'ont pas encore fait leurs preuves.

A cette louange de son chef, l'Australien rougit de plaisir et continua, en comptant sur ses doigts :

— Ils sont deux, trois, quatre, six, dix blancs, et plus de deux cents Dundarups marchent avec eux. Au lever du soleil, ils vont se mettre en route pour nous envelopper et nous faire prisonniers.

— Hâtons-nous de nous mettre en marche, fit le Canadien, nous n'avons que déjà perdu trop de temps.

— Mon frère est donc bien pressé de tomber aux mains de ses ennemis ? répondit Williqo.

— Je ne te comprends pas, chef.

— Mon frère sait-il où il veut aller ?

— N'avons-nous pas décidé de nous rendre le plus promptement possible au grand village de la tribu ?

— Il nous faut deux jours pour l'atteindre, et nous serons tous tués avant d'avoir aperçu la fumée de nos kraalps, répliqua Williqo en secouant la tête.

— Tu as raison, dit le Canadien pensivement.

— Nous ne pouvons pas cependant nous laisser cerner ici par nos ennemis, interrompit Olivier avec une légère nuance d'impatience.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, mon cher Olivier, répondit le trappeur en français pour ne pas être compris des indigènes, suivre absolument le plan que Williqo est en train de former. Au moindre écart, nous allons nous faire massacrer tous par les sauvages dundarups, qui s'inquiéteront peu de savoir si cela ne contrecarre pas les projets des batteurs de buisson.

— Ces derniers, en effet, doivent tenir à respecter votre vie, jusqu'à ce qu'ils aient pu, en nous suivant à la piste, découvrir la situation du placer.

— Vous avez raison; aussi, ne puisje comprendre le motif qui les a poussés à réclamer l'appui des Dundarups; ils savent parfaitement qu'ils ne pourront pas retenir leurs alliés... Dans tous les cas, en présence de la guerre de ruses et d'embûches qui commence, véritable guerre de sauvages, et dans la nécessité où nous sommes de nous défendre par les mêmes moyens, nous devons obéir à Williqo et exécuter aveuglément tout ce qu'il ordonnera; c'est surtout dans la guerre de buissons qu'il ne doit y avoir qu'une tête, qu'une volonté.

— C'est bien, le chef peut compter sur l'obéissance absolue de Laurent et sur la mienne.

Après avoir échangé quelques mots avec Williqo, le Canadien dit à ses compagnons :

— Le chef exige que tout le monde reste ici. Avant de prendre une décision, il veut se renseigner par lui-même sur le nombre de ses ennemis et surtout sur leurs intentions; il laisse ses ordres à ses deux compagnons, et s'il devenait urgent que vous traversiez le Red-River, un signal particulier servirait d'avertissement et Kanook et Norrooba se chargeraient de vous faire traverser le gué et de vous mettre provisoirement en lieu sûr.

— Et vous?

— J'accompagne Williqo; un œil sûr et une bonne carabine sont d'un précieux secours en pareille occasion, et puis il peut être bon de ne pas masser toutes ses forces au même endroit, du reste vous pouvez vous fier à moi, nous ne serons pas longtemps absents.

Olivier et Laurent restèrent seuls avec John Gilping et les deux guerriers nagarooks, qui employèrent leur temps à broyer les trois couleurs : blanc, rouge et noir, qu'ils portaient toujours sur eux dans un petit tube de bois, pour redonner du ton à leurs peintures de guerre, qui s'étaient un peu effacées pendant leurs courses dans les hautes herbes et avec l'humidité de la nuit. Le soleil s'était levé depuis longtemps, pour calmer les ennuis de l'attente. Olivier et Laurent, dès les premières lueurs de l'aube, s'étaient rendus à l'extrémité du bouquet de bois qui les abritait pour inspecter la plaine; mais ils ne tardèrent pas à être rappelés par les guerriers nagarooks qui leur firent comprendre que la prudence leur commandait de rester près d'eux et prêts à partir au premier signal.

John Gilping, pendant ce temps-là, psalmodiait à voix basse les psaumes de David.

Deux heures d'une mortelle attente s'écoulèrent ainsi.

Dans l'intervalle, il sembla plusieurs fois à nos voyageurs qu'ils entendaient dans le lointain comme des cris et des détonations de carabine; mais à toutes les questions qu'ils posaient aux indigènes, ces derniers leur répondaient par signes qu'ils ne comprenaient pas ce qu'on leur disait, et ils s'efforçaient à leur tour, par une mimique appropriée à la circonstance, de leur faire comprendre qu'ils ne risquaient rien sous leur garde.

De temps à autre, les indigènes se couchaient dans l'herbe, appuyant leur oreille sur le sol pour mieux interroger les bruits lointains de la forêt, mais quand ils relevaient la tête ils ne répondaient que par un sourire aux muettes interrogations de leurs compagnons blancs.

On eût dit qu'ils les traitaient en enfants et qu'ils cherchaient à ne pas les effrayer.

Ces sourires, au milieu des affreuses peintures qui leur bariolaient le visage prenaient des teintes de grimaces diaboliques qui eussent eu, au contraire, un résultat tout opposé, si Olivier n'eût été certain qu'il pouvait compter sur le dévouement des alliés de son ami le Canadien.

En quelques minutes, les Nagarnooks étaient parvenus à se transformer d'une façon tout à fait méconnaissable. En les voyant avec leurs yeux entourés de trois cercles alternés, rouge, blanc et noir, la figure entièrement sillonnée de barres verticales et le corps couvert de dessins bizarres, exécutés avec ces différentes couleurs, le brave John Gilping ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise indéfinissable; aussi, les comparant dans sa pensée à Nisboth, Belphégor, Astaroth et autres représentants des séjours infernaux, marmottait-il ses psaumes avec un redoublement d'ardeur.

« Ne faites pas d'alliance avec les infidèles, car qu'y a-t-il de commun entre eux et l'Éternel. »

Et, en prononçant ces paroles, il jetait sur les Nagarnooks des regards étranges, on eût dit qu'il s'attendait à les voir rentrer sous terre par la vertu de ses exorcismes. Quant aux indigènes, ils étaient complètement convaincus qu'ils avaient sous les yeux un sorcier blanc.

A un moment donné la scène devint d'un comique irrésistible. John Gilping s'étant souvenu que ce jour-là était un dimanche, se mit en devoir de le sanctifier avec une solennité que n'avait jamais vue le buisson australien. Il possédait le psautier officiel anglican, dans lequel tous les psaumes de David sont notés en plain-chant; ayant tiré le gros livre de ses bagages, il l'installa tout ouvert sur le dos de Pacific, puis ayant pris le mystérieux petit sac en peau que le Canadien lui avait fait restituer, il en tira une magnifique clarinette, et, se plaçant gravement en face de son pupitre improvisé, il se mit à jouer l'air du septième psaume.

En entendant les sons graves et monotones que John Gilping tirait de cet instrument inconnu, les deux guerriers, saisis de frayeur, se précipitèrent la face dans l'herbe en murmurant avec un effroi qui n'était pas joué les mots :

— Coradjis! coradjis!...

Les pauvres diables étaient intimement persuadés que le sorcier blanc était en train de leur jeter un sort, et le surnaturel exerçait sur eux un tel empire, que ces gens qui n'eussent pas bronché en présence des plus terribles supplices, tremblaient comme des enfants devant un solo de clarinette.

Olivier, qui s'était retiré derrière un buisson de mélicus australis pour donner un libre cours à sa gaieté sans risquer d'offenser le naïf prédicant, comprit qu'il était de son devoir, dans l'intérêt même de leur sûreté à tous, de délivrer les Nagarooks de la terreur qui les oppressait au point de les rendre même insensibles aux signaux qui pouvaient leur venir de Williqo, et, s'approchant de John Gilping, il lui fit comprendre en anglais que les sons de son instrument pouvaient faire découvrir leur retraite, et que, dans tous les cas, son acte très méritoire en toute autre circonstance, était au contraire des prescriptions du Canadien, qui avait ordonné, en partant, de ne faire aucun bruit de nature à attirer les Dundarups ou les buschrangers du côté du camp.

Le membre de l'Evangélic-Society s'exécuta de bonne grâce, mais ce ne fut que lorsqu'il eut remis son livre dans ses bagages et son instrument dans son sac, que les deux guerriers indigènes consentirent à quitter la position qu'ils avaient prise et à reprendre leur poste d'observation.

Bien que revenus de leur émotion, les deux guerriers continuèrent à jeter des regards pleins de méfiance sur le pauvre Gilping qui était loin de se douter de l'effet qu'il avait produit. Ce dernier, en effet, en voyant les indigènes se précipiter la face contre terre, aux premières notes de son instrument, avait pris le fait comme un acte de dévotion, ce qui avait modifié du tout au tout son opinion sur ses sauvages alliés; il allait même leur faire cadeau à chacun d'eux d'une bible, lorsque tout à coup les cris de : « Aga! aga! (alerte, alerte) se firent entendre dans le lointain.

Presque au même instant le Canadien parut dans la clairière.

— Nous sommes poursuivis par une trentaine de Dundarups! dit-il vivement.

Lucien et Laurent aperçurent alors au loin, dans la plaine, une troupe d'indigènes peints en guerre, qui sautaient dans les hautes herbes, à la poursuite de Williqo, qui fuyait devant eux.

Les deux Européens s'étaient portés en avant avec Dick; tous trois alors épaulèrent leurs carabines Colt chargées de douze cartouches chacune, et commencèrent un feu roulant sur les Dundarups qui les arrêta net; en moins de rien une quinzaine des leurs étaient à terre, et les terribles fusils revolvers continuaient leur besogne.

Les Dundarups se jetèrent sur leurs blessés et les ayant chargés sur les épaules des plus vigoureux d'entre eux, opérèrent une retraite rapide, poursuivis par les cris de guerre et les hurlements des Nagarooks.

Cette scène eut lieu avec une telle rapidité que quand le rideau de verdure se fut refermé sur les fuyards, nul n'eût pu, au milieu du silence et du calme de la forêt, se douter du drame qui venait de s'y jouer. Williqo et Dick avaient, par d'habiles manœuvres, attiré sur leurs traces tous ceux des indigènes qui rôdaient dans le buisson; ils avaient feint l'effroi avec une habileté consommée, bref, ils étaient parvenus à les attirer du côté du campement, assurés qu'ils étaient que les carabines de Lucien et de Laurent joueraient merveilleusement leur rôle.

Dans cette manœuvre une grêle de flèches avait souvent volé autour du Canadien et de son compagnon, mais fort heureusement aucune d'elles ne les avait atteints.

— La leçon va leur profiter pendant quelques heures, fit Dick, mais je crois qu'il faut profiter de leur premier moment de stupeur, et pendant qu'ils vont pleurer leurs morts ou panser leurs blessés, nous ferons bien de nous évader. Qu'en pense le chef?

— C'est le seul parti à prendre, répondit Williqo, mais je doute que ces gredins de Dundarups n'essayent pas de venger les leurs.

— Nous pouvons toujours essayer de passer, insista le Canadien

Le chef fit un signe d'acquiescement.

Depuis le départ de Williqo et de Dick, et pendant toute la durée de l'engagement, les bush-rangers n'avaient pas paru. Quels étaient leurs projets en laissant leurs alliés indigènes s'engager seuls?

Toute la petite troupe s'ébranla alors, et quittant le bosquet sous la conduite de Williqo, avec le mulet et Pacific en tête, gagna de toute la vitesse dont elle était capable les bords du Red-River.

Elle traversa facilement la rivière à un gué connu du chef, et se trouva alors dans une vaste plaine entrecoupée de bosquets et de petites collines, dans l'échancrure desquelles on apercevait les crêtes dentelées du pays des Nagarnooks qui se détachaient en plus sombre, sur le bleu pâle du ciel.

Ils n'avaient pas fait cinq cents mètres dans cette vaste prairie, où le mulet et son compagnon avaient de l'herbe jusqu'au ventre, que tout à coup ils furent entourés par des centaines d'indigènes qui, à la distance respectable de sept à huit cents mètres, se mirent à danser en frappant leurs armes les unes contre les autres.

Le Canadien remit à un des Nagarooks sa carabine revolver, cadeau d'Olivier, mais qui n'était pas une arme de précision et prit son rifle américain qu'il épaula lentement; la détonation se faisait à peine entendre qu'un indigène battait l'air de ses bras et tombait pour ne plus se relever.

Les Dundarups se retirèrent à deux ou trois cents mètres en arrière, et croyant s'être placés à une distance que les carabines ne pouvaient plus atteindre, se mirent à nouveau à danser en accompagnant leurs sauts de leur chant de guerre.

(A suivre.)

Les deux guerriers crurent avoir affaire à un sorcier qui était en train de leur jeter un sort.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

186

RÉSUMÉ : TOTO, ÉCHAPPANT À DES BANDITS A ÉTÉ RECUEILLI DANS LES MONTAGNES VOISINES DE GRENOBLE PAR UN JEUNE BERGER, FRANÇOIS. TOUTOUNE RESTÉE A LYON, S'INQUIÈTE SUR LE SORT DE SON FRÈRE

TOTO ASSISTE À LA TRAITE DES VACHES PAR LES BERGERS

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

JARNAC, NOUVEL EMPEREUR DU NORD MARTIEN, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT ACCUEILLIS COMME DES HEROS PAR LES SEIGNEURS DE MARS.

LES SEIGNEURS DE MARS FONT UNE RECEPTION ENTHOUSIASTE A FRED ET A VIVIANE.

JARNAC COMMENCE UNE ALLOCUTION EN MARTIEN.

FRÉNÉTIQUEMENT ACCLAMÉ JARNAC PARLE A SES SUJETS.

SOUDAIN AU MILIEU DU DISCOURS FRED VOIT ARRIVER DANS...

...LE CIEL UN GROS AVION-FUSÉE PAREIL A CELUI QUI ATTAQUA LA SPHÈRE.

DES AVIONS QUI DOIVENT ETRE PARTIS DES ENVIRONS DU PALAIS SE PRÉCIPITENT SUR LUI.

(A SUIVRE)

UN COMBAT S'ENGAGE ET L'AVION FUSÉE EST MORTELLEMENT FRAPPÉ ET PREND FEU.

L'AVION EN FEU VA TOMBER AU MILIEU DE L'AMPHITHEATRE. VIVIANE SE SERRE CONTRE FRED.

A TRAVERS LE MONDE

Savez-vous que le sphéromètre est un instrument qui sert à mesurer l'épaisseur des laminoires minces, à déterminer le diamètre des fils fins et le rayon des sphères?

O

Après onze ans de cécité absolue, Harold Bleaky, âgé de 20 ans, a recouvré la vue et son premier commentaire, après une promenade dans les rues de Pittsburgh a été : « Les chapeaux des femmes sont ridicules! »

O

Une curieuse profession est celle adoptée par Eddie Broadway, de Saint-Louis. Il l'inventa peu de temps après avoir vu un accident d'automobiles dans lequel moururent deux personnes, et qui fut causé par le fait qu'une des voitures n'avait qu'un phare allumé.

Eddie Broadway acheta avec ses économies une motocyclette et une provision de lampes de toutes marques et de toutes grandeurs. Chaque nuit il circule par les chemins de Saint-Louis, cherchant les automobiles qui n'ont qu'un phare allumé. Il arrête celles qu'il rencontre, fait remarquer au conducteur qu'il n'a qu'une lumière et neuf fois sur dix il lui vend sur-le-champ une nouvelle lampe. Il gagne ainsi sa vie et on ne peut dire combien d'accidents il a déjà évités.

O

Les habitants des plaines ont une vue beaucoup plus aiguë que ceux des monts.

Par exemple, les Esquimaux dénombrent les renards blancs à de très grandes distances et les Arabes du désert dénombrent les animaux à 15 kilomètres de distance. La faculté visuelle est plus faible chez les habitants des villes, surtout chez ceux qui lisent beaucoup.

O

Les îles Féroé. — C'est un archipel situé à 190 kilomètres de l'Islande, dans l'Océan Atlantique. Il a une superficie totale de 1.323 kilomètres carrés et seulement dix-sept des trente-cinq îles qui le composent sont habitées par 11.000 âmes environ. Une particularité des îles Féroé est que dans aucune d'elles il n'y a d'arbres. Son nom signifie « l'île des Brebis », qui y abondent.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Pour tenir à jour constamment les cartes de l'état du ciel et du temps probable, il faut faire des sondages météorologiques.

Ces sondages sont effectués au moyen de ballons-sondes munis d'un parachute et enlevant des appareils scientifiques enregistrant la pression de l'air, l'état hygrométrique (humidité) et d'autres renseignements précieux.

D'autres fois ce sont des avions-laboratoires qui escaladent le ciel à la recherche des indications.

En un mois, on compte de 140 à 150 sondages sur les onze stations installées en France et celle de Marakech, les altitudes variant entre 2.000 et 7.000 mètres.

BUFFALO BILL TRAVERSE LA MANCHE EN CERF-VOLANT !!!

Bien avant la traversée historique de Blériot, la Manche fut traversée d'une manière originale par le capitaine S. F. Cody, le fameux Buffalo Bill dont les exploits romancés sont connus de tous les enfants.

Le roi des cow-boys a fait le trajet de Calais à Douvres en canot, en novembre 1903. En canot!

direz-vous, mais ce n'est pas un exploit aéronautique!

Et pourtant, si ; car S. F. Cody s'est fait remorquer par un cerf-volant. Voici comment :

Le canot construit spécialement en bois léger recouvert de toile imperméable était ponté en toile également. Cody y était enfermé un peu à la manière des kayaks actuels.

Le cerf-volant spécial avait été conçu pour monter par les vents les plus faibles et les témoins s'accordent à dire que deux hommes n'étaient pas de trop pour le retenir en temps ordinaire. Il est vrai que l'envergure dépassait 5 mètres. La carcasse en bambou était recouverte de soie japonaise.

Cody fit plusieurs essais de vent et partit un soir à 7 h. 1/2. Il sortit sans encombre du port de Calais, malgré le vent de côté et fila à belle vitesse vers la côte anglaise. Si vite qu'une barque à six rameurs qui l'accompagnait dut renoncer à le suivre. Le premier mille fut couvert en quatorze minutes.

Le temps était beau. Cody se dirigeait au compas. A mi-chemin le vent tomba et notre cow-boy dut ramener son cerf-volant. Le courant rejetait le canot vers la France ; il fallait attendre la marée. Avec elle le vent reprit un peu et le cerf-volant fut relancé. Au petit jour la côte était en vue mais juste à l'entrée du port de Douvres le vent tomba une seconde fois sans effet fâcheux maintenant puisque l'intrépide sportif touchait au but. Il était 8 h. 30 du matin ; la traversée originale avait duré treize heures.

Maintenant, un conseil : ne cherchez pas à imiter ce monsieur au chapeau « américain » et à la barbiche illustre. Il faut beaucoup de science pour réaliser cet exploit qui semble si facile, et vous pourriez l'apprendre à vos dépens.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

La gouverne de profondeur est généralement placée derrière l'aile et à une certaine distance du centre de gravité de l'avion, c'est-à-dire éloignée du point où toutes les forces sont en équilibre.

Si l'on veut faire monter l'avion, on tire sur le manche et le plan mobile se lève. L'air frappe ce plan et crée une résistance comme si, sur un modèle réduit, vous poussiez l'empennage avec le doigt vers le bas. L'avion se cabre et l'hélice le tire vers le haut.

L'opération inverse fait piquer l'avion.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

GRAISSEUR. — Appareil destiné à alimenter en huile des surfaces frottantes. Autrefois les graisseurs étaient de véritables réservoirs d'huile, quelquefois munis de mèches. Actuellement le graisseur est un petit conduit obturé par un ressort et une bille. On applique la graisse sous pression au moyen d'une pompe spéciale (G).

SPORTS

Culture physique en plein air

Voici un programme de culture physique matinale au grand air, qui en un quart d'heure aura mis en éveil et en appétit tous vos muscles, et votre cœur en liesse pour toute la journée, selon les données hébertistes :

Au lieu de vous mettre en rang pour la leçon de gymnastique, vous décidez ensemble de faire une chasse au tigre. Le tigre s'enfuit; il faut le rattraper. Au signal donné, tout le monde s'arrête, et l'arbitre donne une bonne note à ceux qui sont le plus près. Mais le tigre grimpe sur un arbre, saute un fossé, marche à quatre pattes, se relève, disparaît à nouveau dans les fougères. Il faut donner une pénalisation à ceux qui ne font pas comme lui ou qui perdent du terrain. Ensuite, il faut faire provision de projectiles (de grosses pierres), et c'est à celui qui aura fait le plus beau tas. Enfin, c'est à qui lancera toutes ses pierres le plus loin et le plus vite, pour mettre la bête à mort? Comme les ablutions fraîches seront agréables après cela!

TIMBRES-POSTE

CHINE

Pendant un quart de siècle les timbres de Chine ont représenté des serpents, des oiseaux ou des fleurs. La première série dont les prix sont abordables date de 1902. En 1912 les timbres montraient pour la première fois des effigies, d'abord dans une série commémorant la révolution avec Sun-Yat-Sen, l'autre commémorant la république avec Yuan-Shi-Kai.

La série de 1913-1919 représente une jonque, un moissonneur et le temple de Confucius à Pékin, elle est belle et bon marché. Les dessins furent retouchés et une série identique et plus complète parut en 1923. Elle est encore moins chère.

On trouve ensuite quelques séries commémoratives, celle de 1929 porte l'effigie du maréchal Tchang-Kai-Shek, dont on parle beaucoup depuis qu'il défend l'unité de la Chine contre les envahisseurs japonais. En 1931 la série montre Sun-Yat-Sen, puis celle de 1932, avec des cadres identiques, porte les effigies des « martyrs tombés en 1925 pour la défense des libertés chinoises ». Les timbres-taxe de Chine offrent une particularité, ils sont les plus petits du monde, à peu près la moitié du format d'un timbre ordinaire. Il y en a plusieurs séries différentes, toutes assez bon marché.

UNE HISTOIRE D'ARTISTES

Le petit Jean-Pierre est en canot avec mon oncle Charles. Il apprend à gouverner. Il tient la barre et il est très fier. Mon oncle Charles chique et crache dans l'eau pour évaluer la vitesse du bateau. La voile est toute ronde du vent qui chante. L'eau ronronne à l'avant. Les mouettes tournent en criant, toutes blanches dans le soleil. Elles s'abattent dans le sillage. Elles veulent peut-être manger la chique de l'oncle Charles ?

« Aaairrrh! aaairrh! » font-elles.

— Pour un si bel oiseau elles ne chantent pas bien, dit Jean-Pierre. On dirait une porte qui grince ou une casserole qu'on récure.

— Voilà ce que c'est que d'être à la fois vaniteux et gourmand. Elles n'avaient qu'à rester où elles étaient.

— Oh! mon oncle, racontez l'histoire!

— Voilà. Il y a longtemps, longtemps, les mouettes ne vivaient pas au-dessus de la mer, mais dans les forêts de sapins de la Norvège; un pays qui ressemble à celui de ta maman : les hautes Vosges. Elles n'avaient pas les pieds palmés comme maintenant et se perchaient sur les arbres. Elles se nourrissaient des fruits et des baies forestières dont elles avalaient le plus possible, ce qui était beaucoup. Cela leur valait une belle réputation de goinfres.

« Elles chantaient d'une façon passable, mais pleine de prétention : à leur avis le rossignol n'était qu'un braillard. Un beau jour elles donnèrent un concert où elles invitèrent le rossignol à chanter sa partie.

« — Sûrement, pensaient-elles, quand on aura comparé notre musique avec celle de ce petit prétentieux, plus personne ne doutera de notre supériorité.

« Ah, ouiche. On les écouta poliment, on les applaudit modestement : Avant de chanter elles avaient mangé comme des locomotives et c'est bourrées comme des canons qu'elles avaient lancé leur romance.

« Quant au rossignol, sitôt les premières notes, on n'aurait pas entendu voler une mouche, car les mouches écoutaient. Quand il eut fini, ce fut un délire.

« Les mouettes en attrapèrent toutes la jaunisse et sitôt guéries, elles se constituèrent en syndicat pour trouver un professeur et travailler le chant jusqu'à battre le rossignol. Ça, elles n'étaient pas paresseuses !

« Elles s'adressèrent d'abord à l'alouette, mais l'alouette n'avait pas le temps, elle faisait son nid. Puis au hibou, mais il dormait. Puis au roitelet, mais l'enseignement ne l'intéressait pas. Elles commençaient à désespérer, quand une hirondelle leur dit :

« — Un maître capable de vous faire battre le rossignol? impossible. A moins que?...

« — Quoi?

« — Les sirènes!

« — Qu'est-ce que c'est que ça?

« — Je ne sais pas, je n'en ai jamais vu, mais il paraît que ça chante très bien.

« — Où peut-on trouver ces bêtes-là?

« — Dans la mer. Venez avec moi, je la traverse pour aller prendre mes quartiers d'hiver en Égypte.

« Et les voilà parties à la suite des hirondelles.

« Montagne, forêt, campagne et voilà la mer du Nord, irisée comme une perle.

« Ce jour-là, elle avait justement mis un beau manteau de brouillard.

« — Voilà, dit l'hirondelle. La mer, c'est ici, et les sirènes c'est dedans. Débrouillez-vous.

« Les mouettes firent un beau « piqué » et se rétablirent à ras de l'eau au milieu d'une compagnie de goélands qui picoraient un banc d'anchois.

« — Tiens, dirent les mouettes, qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là? Ils nous ressemblent; ce sont peut-être des cousins?

« — Hallo, messieurs, bonjour! Où peut-on déjeuner, s'il vous plaît? Cela fait dix heures que nous volons, nous avons l'estomac dans les remiges (1).

« — Ici, mettez-vous à table, vous ne mangerez pas tout!

« Les mouettes se mirent à leur tour à harponner des anchois qu'elles trouvèrent excellents. Ça les changeait des myrtilles. Il y en a plusieurs qui se piquèrent des arêtes dans le gosier, mais elles ne s'arrêtaient pas pour si peu : un poisson chasse l'autre.

« A ce moment, le captain Olson de Bergen ramenait de cette ville le vapeur *Nörge*, en charge pour Le Havre, le ventre bourré de rogue et le pont submergé de bois. Le capitaine Olsen était fâché contre le brouillard et il disait, il ponctuait chaque chapelet de jurons d'un bon coup de sirène qui avertissait les autres de sa présence. Il savait que vingt solides grossièretés correspondaient aux 20 secondes d'intervalle réglementaires entre les coups de sifflet : Tu vois ça, 20 gros mots; Anououh! 20 gros mots; Oonouh », etc.

« Quand les mouettes entendirent cela, elles commencèrent par avoir très peur : « Qu'est-ce que c'est que ça? Est-ce dangereux?

« — Mais non, c'est un bateau qui fait marcher sa sirène.

« — Une *sirène*? Mais c'est ce que nous cherchons. »

« Elles s'envolèrent comme les plumes d'un édredon déchiré. Elles suivirent le *Nörge* et s'appliquèrent à imiter la musique qui venait d'Olson ou de son sifflet à vapeur. Les arêtes qui avaient du mal à passer troublaient un peu la qualité de ces chants.

« Et c'est le mélange de tout ça qui leur fait cette jolie voix.

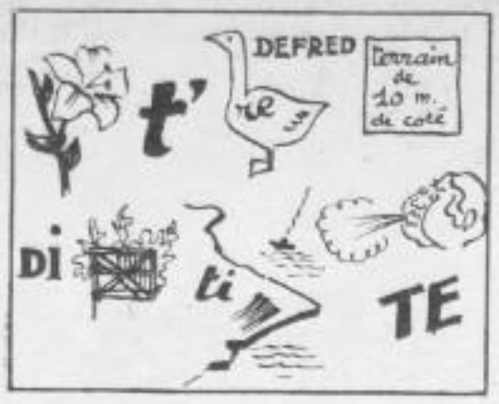
« Sans compter qu'elles se sont enrhumées dans le brouillard.

« Pare à virer. En route pour le déjeuner!

(1) Grandes plumes qui garnissent les ailes.

VARIÉTÉS

RÉBUS



MOTS EN CROIX SUISSE

```
        × × ×
        × × ×
× × × × × × ×
× × × × × × ×
× × × × × × ×
        × × ×
        × × ×
```

1. Saison chaude. — 2. On y passe environ les deux tiers de sa vie. — 3. Partie d'une pile sèche ou d'une batterie d'accumulateurs. — 4. Trop craintive. — 5. Ce que serait un homme s'il ne devait jamais mourir. — 6. Venue au monde. — 7. Adjectif démonstratif.

ANAGRAMME

En déplaçant les cinq lettres d'un mot qui désigne ce qui abrite votre cerveau, vous pourrez trouver un produit précieux donné par certains coquillages, qui sert à faire des boutons et de petits objets sculptés; le mot populaire par lequel on désigne la mauvaise viande; ce que devient le beurre quand il est trop vieux.

NÉTAGRAMME

En six lettres, j'exprime ce qui doit être surtout bon dans une cheminée. En changeant ma tête, vous obtiendrez un effet d'optique courant dans les déserts, ce qu'un coureur cycliste doit toujours prendre à la corde pour ne pas décoller, et ce qu'on doit mettre sur les chaussures pour les entretenir en bon état.

CHARADES

Mon premier est une lettre de l'alphabet.
Mon second est un possessif.
Mon troisième est robuste.
Mon tout est un télégraphe aérien.

Mon premier est un bâtiment.
Mon deuxième est un animal.
Mon troisième est une couleur.
Mon tout est un nom donné parfois par plaisanterie aux soldats.

Mon premier est une note de musique.
Mon second est une lettre de l'alphabet.
Mon troisième est une proche parente.
Mon tout dirige une propriété pour le compte d'un autre.

Envois de Jacques Berrier (Limours).

Mon premier est ce que le pêcheur tient fermement à bout de bras.
Mon second est un volatile qu'on gave pour faire engraisser son foie.
Mon tout est un ancien habitant de la France.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

VIENT DE PARAITRE

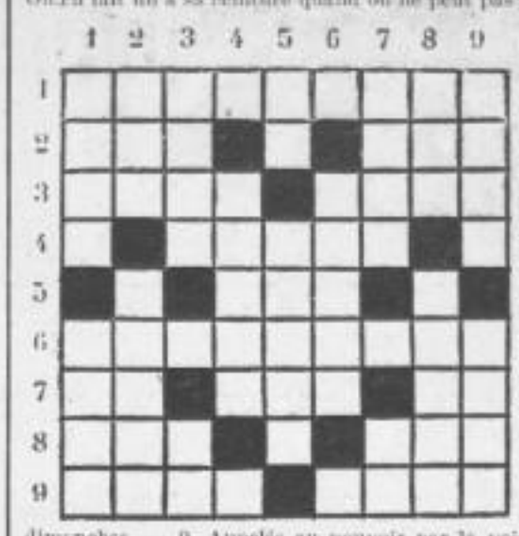
LA TROISIÈME SÉRIE DES ALBUMS DE " MON CAMARADE "

Un volume, contenant 26 numéros,

10 frs. — — Franco : **12** frs.

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 186

Horizontalement. — 1. Nom qu'on donne en général aux usines qui produisent de l'électricité. — 2. Changé de place. Mot latin employé en liturgie et qui signifie « Allez ». — 3. Sans aspérités. On en fait un à sa ceinture quand on ne peut pas manger à sa faim. — 4. Ce qu'est en général l'eau de l'océan. — 5. Jeu d'adresse auquel il vaut mieux se livrer dans les foires que sur le champ d'exercices. — 6. Ceux de la cavalerie sont aujourd'hui presque tous motorisés. — 7. Vieille affirmation méridionale. Venus au monde. Conjonction de coordination qui exprime le doute. — 8. Article défini. Le jeune homme élégant en a un à chaque jambe de son pantalon des dimanches. — 9. Appelés au pouvoir par la voie des votes. Celle de la lampe éclaire alors que celle du pont soutient.



Verticalement. — 1. Figure géométrique à laquelle ressemblent souvent les volcans. L'acteur doit apprendre le sien pour ne pas être sifflé du public. — 2. Saison chaude. Celui qui s'y livre est presque aussi coupable que le voleur qui lui apporte le butin. — 3. Qui n'ont pas une seule tache. Bien appris. — 4. Étoffe de soie aussi agréable au toucher qu'à la vue. — 5. Il deviendra peut-être fleuve. Outils qui sont faits exprès pour user. — 6. Déesse de la moisson chez les Romains. — 7. Unité de monnaie italienne. Lettre grecque. — 8. Voyelle grecque. Ile construite entièrement par les coraux. — 9. Graine qu'on utilisait autrefois comme purgatif. Sorte de poudre fine de charbon qui se dépose dans les cheminées.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 185

Horizontalement. — 1. Camarade. — 2. Anémones. — 3. Père. — 4. Ire. Sé. — 5. Tudesque. — 6. Anis. — 7. Lie. Féal. — 8. Etna. Lue.

Verticalement. — 1. Capitale. — 2. Ane. Unit. — 3. Méridien. — 4. Amères. — 5. Ro. Es. — 6. Ana. Quel. — 7. Dé. Su. Au. — 8. Espègle.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 185

Mots en pantagone

L
L A C
L O T O S
L A T I N E S
C O N T R E
S E R R E
S E E S

Mélogramme. — Biche. Fiche. Miche. Niche. Riche.

Anagramme. — Erine. Irène. Reine. Renie.

Devinettes. — Le miroir. — La cheminée.

Charades. — Or. Ange (Orange). — E. pou. vent. taille (Epouvantail). — Ma. Ré. Cage (Marécage).

LE COURRIER DE JANOT

Marcelli Luigi, Limoges : J'espère que le *Club des Amis de « Mon Camarade »* de Limoges surmontera sa mauvaise passe actuelle. Je suis content que tu aimes les *Mangeurs de feu.* Notre papier journal ne nous permet pas malheureusement de publier des photos, sportives ou autres.

Jean Leguay, Château-Regnault : Quand tu liras cette réponse tu connaîtras déjà la liste des prix et les récompenses. La seule condition au Concours était d'envoyer les récits avant le 15 mars. Il était donc trop tard pour y participer quand j'ai reçu ta lettre.

Renée Chausson, Egletons (Corrèze) : Merci de ton joli petit récit. Je l'utiliserai.

André Liénart, Paris (XIXe) : Tu m'écris : « Je trouve *Mon Camarade* très intéressant. J'attends avec impatience le jeudi. Lorsque je l'[illegible] retire l'enveloppe et je lis d'abord *Jim Mystère*, ensuite [illegible] *Hardi, Fou volant, Toto et Toulouse*, etc. *Les Mangeurs de* [illegible] me semble très beau. J'aime beaucoup les aventures et *Mon Camarade* me contente avec *Jim, La Mort du Loup*, etc., qui amusent beaucoup mes parents. » Merci de ta gentille lettre.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5

vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.

Envergure 60 centimètres

Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4

permettant de construire

L'AVION DU PÔLE

Reproduction exacte et volante

est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.

Aucun envoi contre remboursement.

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

DULL KNIFE L'INDOMPTABLE

Il n'est pas de meilleur témoignage du courage peau-rouge que l'aventure de Dull Knife et de ses compagnons.

Red Cloud soumis, Sitting Bull repoussé, les Américains croyaient en avoir terminé avec la grande révolte indienne.

Il ne leur reste à vaincre que les Cheyennes du Nord, réduits à 700 personnes dont 235 guerriers, ayant à leur tête Dull Knife (Mauvais Couteau). Les Indiens sont rejoints, repoussés dans les Mauvaises Terres. La faim les torture. Leur vieux chef se résigne à demander secours. Les Américains ne lui répondent pas. La malaria sévit, réduisant à 69 le nombre de ses guerriers. On lui refuse des médicaments. Tous les chevaux sont morts. Mais les hommes s'enfuient, traversent les ranchs du Nord — 69 guerriers traînant 150 à 200 femmes et enfants malades. Le Grand-Père — c'est ainsi que les Peaux-Rouges appellent le gouvernement américain — aura-t-il cette fois pitié d'eux? Il lance à leur poursuite 2.000 cavaliers! Course insensée. Plus de 100 kilomètres certains jours. Et la poursuite dure cinquante jours. Encore un désert. Les quelques chevaux dont les Indiens avaient pu s'emparer sont abattus. Un jour d'octobre, des êtres épuisés arrivent devant le Fort Robinson : ils auront pourtant l'audace d'attaquer le dépôt de chevaux avant de s'enfuir. Maintenant quatre régiments de cavalerie les suivent à la piste, et on en appelle d'autres encore. Les Cheyennes sont cernés sur une colline du désert, cinq régiments leur donnent l'assaut. Plus personne ne riposte de la colline... Tous ceux qui étaient valides ont, la nuit, passé les lignes ennemies sous la conduite du jeune Little Wolf (Petit Loup). Le vieux Dull Knife a lui aussi disparu dans le désert. Dix jours après on retrouvera ces malheureux, sans armes, sans vêtements, sans vivres, au milieu d'une tourmente de neige. Ils n'échapperont pas. Mais la neige garde comme dans une prison, à la fois les vainqueurs et les vaincus, deux jours. Le troisième jour, la neige ayant cessé, le colonel Johnson et son régiment s'apprêtent à emmener les Indiens. Mais ceux-ci ont en secret creusé des tranchées, pris des fusils. Ils tirent et tiennent deux jours en échec les soldats américains. On amène du Fort Robinson un canon. A cause des femmes Dull Knife se rend. « Où sont vos armes? » disent les Américains. Les armes sont introuvables... Les femmes les emportent, démontées, sous leurs vêtements, pour les cacher ensuite sous le plancher de la prison.

Là Dull Knife rencontre Red Cloud. Et l'Indien qui connaît mieux les blancs conseille au vieux Cheyenne de se soumettre. Dull Knife accepterait si on le laissait avec ses compagnons dans cette région hospitalière; mais que lui a-t-on offert : des marais ou des déserts! Red Cloud obtient une promesse du commissaire du gouvernement... Mais le gouvernement ne ratifie pas l'accord : que les Indiens repartent aussitôt vers le Nord. « Comment mes vieux compagnons pourraient-ils faire 1.000 kilomètres dans la neige? Plutôt mourir ici. — Soit. Vous n'aurez pas de nourriture tant que vous ne céderez pas », répond le commissaire. Les Indiens « tiennent » pendant cinq jours, malgré un froid si intense que des soldats de garde eurent les pieds gelés. Ils chantent leur chant de mort. Pour briser leur résistance on met aux fers deux chefs, Old Crow (le Vieux Corbeau) et Wild Dog (le Chien Sauvage). Cette fois-ci c'est le chant de guerre qui retentit. Les Américains ricanent. Mais une fusillade les prend au dépourvu : on a sorti de leurs cachettes les vieux fusils, les Indiens s'emparent de cartouchières, de carabines, et toute la horde se sauve. Ils sont poursuivis. Personne ne pense à abandonner les femmes et les enfants. La marche s'en trouve retardée. La moitié des combattants a déjà péri dans les escarmouches de chaque jour, mais des femmes ont pris leurs fusils et se battent tout en fuyant vers une colline escarpée. Hélas! des soldats s'y trouvent déjà, repoussent l'attaque. La plus jeune fille de Dull Knife tombe en combattant, et aussi le fils du chef. Nouvelle fuite, avec quatre escadrons à ses trousses. Les pauvres gens qui ont combattu sans manger depuis cinq jours et six nuits parcourent 25 kilomètres. Le 12 janvier ils sont retranchés au pied d'une colline, dévorant un cheval tué. Et c'est le septième jour : les munitions leur manquent. Ils tiennent encore neuf jours; ils s'échappent; on les cerne; ils s'échappent encore. Enfin, le 21, un canon est amené. « Où sont-ils? — Dans ce trou, près de la falaise... » 40 obus y tombent. Allons, tout est fini... Les Américains s'approchent. Mais trois Indiens s'élancent; deux sont armés d'un poignard, le troisième d'un pistolet vide; ils chargent contre 300 soldats! Des fusils s'abaissent, tous trois tombent. On retirera du trou 9 grands blessés, dont Dull Knife qui, par miracle, en réchappera. Alors le gouvernement américain lui permettra de résider près de Red Cloud...

Boun.

Le Gérant : Lucien Cantais.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 58.882.

9e FOU VOLANT 66

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

VOLANT DE VANCOUVERT À SAN-FRANCISCO, FOU-VOLANT ET MICRO APERÇOIVENT UN CARGO, JETÉ À LA CÔTE.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

ISIDORE, LE MATELOT DU CACHALOT 75, À OUVERT LE VENTRE DE LA BALEINE OUVRANT UNE LARGE PORTE

SURPRISE D'ISIDORE QUI VOIT SORTIR DU VENTRE DE LA BALEINE QUATRE NOUVEAUX JONAS

LE CAPITAINE VERDURE INTERROGE LE PROFESSEUR HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI LUI RACONTENT LEURS ÉTRANGES AVENTURES

LE CAPITAINE VERDURE APPREND AVEC HORREUR LES ABOMINABLES FORFAITS DONT SE SONT RENDUS COUPABLES LES DEUX BANDITS

LE CRIMINEL GROSSAC ET L'ABOMINABLE OTTO SCHLASS SONT ENFERMÉS ET MIS AUX FERS DANS LES CALES DU BALEINIER

CÉPENDANT HUMERUS ET BEGONIA, RECONFORTÉS PAR LES BRAVES MARINS SE REPOSENT DANS DEUX BEAUX HAMACS INSTALLÉS SUR LE PONT

COMME ON EST AU PAYS DU SOLEIL DE MINUIT ET QU'IL FAIT JOUR SANS ARRÊT IL FAUT POUR DORMIR S'ABRITER SOUS DES PARASOLS

APRÈS HUIT JOURS D'UNE HEUREUSE NAVIGATION LE CACHALOT 75 ARRIVE EN VUE DE L'ILE DE LA COUENNE DE LARD

LES BRAVES ESQUIMEAUX HABITANTS DE L'ILE FONT AUX MARINS, À HUMERUS ET À BEGONIA LA PLUS CORDIALE RÉCEPTION

N° 187

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 29 JUIN 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÉQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

HEUREUSEMENT LA BLESSURE REÇUE PAR "FLÈCHE-ROUGE" N'INTERESSAIT AUCUN ORGANE IMPORTANT.. LA BALLE S'ÉTAIT LOGÉE DANS LE MUSCLE, ET, POUR DOULOUREUSE QUE FUT LA BLESSURE, ELLE N'ÉTAIT PAS GRAVE... TANDIS QUE LE PROFESSEUR S'OCCUPAIT DU BLESSÉ, JIM ÉLEVA LA VOIX EN SE TOURNANT VERS L'ENDROIT D'OU ÉTAIT PARTI LE COUP DE FEU

DEVANT CETTE ATTITUDE ÉNERGIQUE LA SENTINELLE AYANT NOUÉ UN LINGE BLANC AU CANON DE SON FUSIL, S'AVANÇA VERS LE GROUPE DE NOS AMIS...

LORSQUE L'HOMME FUT DÉSARMÉ JIM S'ADRESSA À VIRGULIO ET IL L'OBLIGEA À SIGNER SUR UNE FEUILLE DE SON CALEPIN UN BON DE SORTIE POUR TROIS CHEVAUX..

LA CRAINTE QUE JIM AVAIT FAIT NAITRE DANS L'ESPRIT DU REBELLE PORTA BIENTOT SES FRUITS.. MOINS DE VINGT-CINQ MINUTE PLUS TARD LES CHEVAUX ÉTAIENT ARRIVÉS..

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD VIRGULIO ET LA SENTINELLE QUI AVAIT BLESSÉ L'INDIEN ÉTAIENT ENFERMÉS DANS LA GROTTE ET LE ROCHER QUI EN OBSTRUAIT L'ENTRÉE REPLACÉ ET CALÉ SOIGNEUSEMENT!...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux jeunes orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit vaurien. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck sont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XXIII

A LA RECHERCHE D'UN TRÉSOR *(suite)*

— Ça, par exemple! Alors, nous avons bêtement fait tout ce travail-là pour rien? Et il nous faut revenir cette nuit. Flûte alors! il y a un sacré bon bout de chemin. Est-ce que tu pourras sortir de chez toi?

— Mais bien sûr, il faut d'ailleurs absolument que nous revenions cette nuit, parce que si quelqu'un voyait ces trous, il devinerait tout de suite de quoi il s'agit et on nous chiperait notre trésor.

— Bon. Je viendrai sous ta fenêtre et je miaulerai comme d'habitude.

— D'accord. Cachons nos outils dans ce buisson.

A l'heure dite, les deux enfants étaient de retour et ils attendirent dans l'ombre. L'en-

Au milieu de la vallée, éclairée par la lune, se dressait la maison hantée.

droit était solitaire et le souvenir de vieilles légendes rendait l'heure solennelle. Des esprits murmuraient dans le bruissement des feuilles, des fantômes se cachaient dans les coins sombres, un chien longuement aboya à la lune dans le lointain et un hibou lui répondit par son cri sépulcral. Les deux enfants étaient impressionnés et ne parlaient guère. Bientôt ils estimèrent que minuit avait dû sonner et marquant l'endroit où se projetait l'ombre de l'arbre, ils recommencèrent à creuser. L'espérance au cœur, plus ils travaillaient, plus l'intérêt qu'ils prenaient à leur tâche augmentait. Le trou s'approfondissait d'instant en instant, et chaque fois que la pioche rencontrait quelque obstacle, ils restaient un instant le cœur battant, mais chaque fois c'était une nouvelle déception, car l'obstacle n'était qu'une pierre ou une racine. Enfin, Tom dit :

— Ce n'est pas la peine de continuer, nous avons encore dû nous tromper.

— Comment? mais nous n'avons pas pu nous tromper, nous avons marqué l'endroit avec une corde.

— Sans doute, mais alors, il y a encore autre chose.

— Quoi donc?

— Nous n'avons fait que deviner l'heure. Un petit écart suffit, nous devions être ou en avance ou en retard.

— Ça doit bien être cela, dit Huck en laissant tomber sa pelle. Voilà la grande difficulté, il vaut mieux abandonner celui-là aussi, nous ne saurons jamais l'heure exacte. Et puis, ça ne me plait pas beaucoup d'être à cette heure de la nuit avec les sorcières et les fantômes qui se promènent; j'ai tout le temps l'impression qu'il y a quelqu'un derrière moi et j'ai peur de me retourner parce qu'il y en a peut-être d'autres devant moi qui attendent l'occasion. J'ai la chair de poule sur tout mon corps depuis que nous sommes ici.

— C'est bien la même chose pour moi, avoua Tom. Tu sais, Huck, ils placent presque toujours un cadavre dans le trou, quand ils enterrent un trésor sous un arbre, pour le surveiller.

— Nom d'un chien!

— Si, je te l'assure, j'ai toujours entendu dire cela.

— Tom, je n'aime pas beaucoup faire des bêtises dans les endroits où il y a des cadavres, ça amène toujours des ennuis.

— Je n'aime pas beaucoup les déranger non plus. Tu vois cela, s'il y en avait un ici qui montrait son crâne et se mettait à nous dire quelque chose.

— Tais-toi, Tom, c'est effrayant.

— Ça pourrait bien arriver. Je ne me sens pas très tranquille.

— Dis, Tom, si nous abandonnions ce coin et si nous essayions ailleurs?

— D'accord, je crois que ça vaut mieux.

— Où irons-nous?

Tom réfléchit un instant :

— Dans la maison hantée. C'est là qu'il faut aller!

— Ah, zut! je n'aime pas les maisons hantées non plus! C'est encore pire que les cadavres. Un mort peut venir te parler, mais il ne viendra pas glisser près de toi dans son linceul alors que tu ne t'y attends pas, ou apparaître derrière ton épaule tout d'un coup en grinçant des dents à la manière des fantômes. Je ne résisterais pas à des choses pareilles. D'ailleurs, Tom, personne ne peut y résister.

— C'est vrai. Mais, Huck, les fantômes ne se promènent que la nuit, ils ne peuvent pas nous empêcher de creuser là pendant le jour.

— C'est vrai, mais tu sais pourtant bien qu'on ne va pas près de cette maison hantée, ni le jour, ni la nuit.

— C'est parce que la plupart des gens ont peur d'aller dans un endroit où quelqu'un a été assassiné, mais on n'a jamais rien vu autour de cette maison la nuit. Rien qu'une petite lumière bleue s'envolant d'une fenêtre, mais jamais de vrais fantômes.

— Justement, quand on voit une de ces lumières bleues se promener quelque part, on peut parier qu'il y a un fantôme pas loin. ça tombe sous le sens, parce qu'il n'y a que les fantômes qui s'en servent.

— C'est vrai, mais de toute façon ils ne viennent jamais en plein jour et il n'y a pas de quoi avoir peur.

— Et bien entendu, nous essaierons la maison hantée si tu dis vrai, mais je pense qu'il y a des risques.

Ils avaient dégringolé la colline tout en parlant. Au milieu de la vallée, éclairée par la lune, qui s'ouvrait à leurs pieds, se dressait la maison hantée. Elle était complètement isolée, il y avait longtemps que les barrières qui l'entouraient avaient disparu et que des mauvaises herbes avaient poussé jusqu'au seuil de la porte. La cheminée était écroulée, les carreaux des fenêtres étaient cassés et un coin du toit s'était effondré.

Les deux enfants considérèrent le spectacle un instant, s'attendant à voir apparaître une lumière bleue derrière une ouverture; puis se parlant à voix basse comme il convenait à l'heure et aux circonstances, ils prirent par la droite pour contourner largement la maison hantée et regagner leur maison à travers les bois qui couvraient le versant de la colline.

Chapitre XXIV

DANS LA MAISON HANTÉE

Le lendemain, vers midi, les deux enfants retournèrent chercher leurs outils. Tom bouillait d'impatience dans son désir de visiter la maison hantée. Huck aussi, sans doute, mais avec plus de mesure et tout à coup il s'écria :

— Dis donc, Tom, quel jour est-ce aujourd'hui?

Tom se récita les jours de la semaine et releva les yeux vers son compagnon d'un air effrayé :

— Nom d'une pipe! Cela m'a échappé!

— Moi non plus je n'y avais pas pensé et voilà que tout d'un coup je me suis rappelé que c'était aujourd'hui vendredi.

— Ça, c'est la barbe! On ne sait être trop prudent : on peut s'attirer une sale histoire en cherchant quelque chose un vendredi!

— Et comment! C'est certain. Il y a bien des jours qui portent veine, mais le vendredi n'est pas de ceux-là!

— Le premier nigaud sait cela! Tu n'es pas le premier à faire cette découverte.

— Je n'ai jamais dit le contraire. En tout cas, vendredi c'est un sale jour. D'ailleurs j'ai fait un cauchemar cette nuit : j'ai rêvé de rats.

— Non? Signe certain d'ennuis. Est-ce qu'ils se battaient?

— Non!

— Alors, ça vaut mieux! Quand ils ne se battent pas, cela veut seulement dire qu'il y a de la malchance qui rôde, tu sais. Ce que nous avons de mieux à faire est de nous tenir sur nos gardes. Laissons tomber notre expédition pour aujourd'hui et jouons. Connais-tu Robin des Bois, Huck?

— Non. Qui est-ce?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je suis bien content. Notre Concours de la Course au trésor *a du succès et on a déjà reçu de nombreuses réponses accompagnées de très jolis dessins. Beaucoup de mes amis ont trouvé des solutions tout à fait ingénieuses pour gagner, à plusieurs écoliers, pour le compte d'un petit camarade qui avait perdu 200 francs, la somme qui lui manquait. Mais je suis certain que beaucoup d'autres amis veulent encore participer au Concours. Qu'ils se dépêchent.*

Le Concours ne sera ouvert que jusqu'au jeudi 20 juillet, *parce qu'à partir de ce numéro commencera notre Grand Concours habituel de vacances, celui de* la plus belle histoire de Mon Camarade, *avec, cette année, un mode inédit de classement qui nous a été suggéré par un de nos lecteurs. Figurez-vous que... Mais chut, je n'ai pas le droit de donner des détails sur le Concours avant son ouverture, le 20 juillet prochain.*

En tout cas, envoyez vite vos réponses pour la Course au trésor. *Nous publions dans ce numéro une série de dessins et d'histoires dans une page spéciale. J'espère que cela encouragera les paresseux à nous envoyer, sans tarder, leurs récits et leurs illustrations.*

Je vous remercie aussi de m'avoir envoyé ces derniers jours beaucoup de lettres. Je ne sais pas très bien ce à quoi cela tient, mais vos lettres c'est comme les cerises. Je veux dire que cela dépend des saisons qu'il y en ait beaucoup ou seulement un peu, ou même pas du tout. Par exemple, depuis le mois d'octobre, je recevais des lettres à pleins paniers. Et puis dans le mois de mai je n'ai presque plus rien reçu. Les premiers jours de juin, je n'ai même pas eu une seule lettre. Je pensais que peut-être, c'était à cause des examens de fin d'année et des certificats d'études. Mais pas du tout. Boum! à partir du 10 juin voilà tout d'un coup les lettres qui arrivent en gros tas quoiqu'on soit en pleine période de travail. Vos lettres c'est comme les cerises, mais c'est plus difficile de savoir à quelle époque a lieu la récolte.

Maintenant je vais recopier une jolie chanson que m'ont envoyée trois petits camarades de La Boissière, par Alençon (Orne) : André Berçon, Henri Firmin et Paul Berçon. Ils se sont mis à trois pour faire la chanson, mais je crois que c'est la plus réussie parmi les Chansons de Mon Camarade *que j'ai déjà reçues. Cette chanson-là se chante sur l'air de* Cadet Roussel, *et je ne serais pas étonné que certains de nos clubs ne se mettent à l'apprendre et à la chanter.*

1er Couplet

Mon Camarade a des héros *(bis)*
Qui sont bien bra's et rigolos *(bis)*,
Si vous êtes brutalisés
Jim Mystère saura vous sauver.

Refrain

Ah! Ah! Ah! oui vraiment,
Mon Camarade est épatant.

IIe Couplet

Si *Jim Mystèr'* ne peut suffire,
Bob et Falzar allez quérir.
Toujours ils vous protégeront
Rus's et astuc's ils emploieront.

(Au refrain.)

IIIe Couplet

Nos héros dans tous leurs malheurs,
Instruisent nos jeunes lecteurs.
Ils sav'nt lutter contr' les méchants,
Sauver les faibl's et les enfants.

(Au refrain.)

IVe Couplet

L'amusement et l'instruction,
Voilà le but qu' nous poursuivons.
Nos héros n'sont pas à comparer
A ceux du petit Crusoé.

(Au refrain.)

Ve Couplet

Pour *Paf Soum* génie invisible,
Il n'y a rien qui soit impossible.
Il suit Raleu, d'un air comique,
Luttant contre toute sa clique.

(Au refrain.)

VIe Couplet

Tous les lecteurs sont bons amis,
C'est pour cela qu'ils sont unis.
Ce qui nous fait le plus plaisir,
C'est de voir not' journal grandir.

Ah! Ah! Ah! oui vraiment,
Mon Camarade est épatant!

C'est une chanson sans façon, mais agréable et entraînante, qui dit bien ce qu'elle veut dire. Je suis certain que beaucoup de mes petits amis voudront y ajouter un ou deux couplets. Si, par hasard, cette envie leur prend, qu'ils ne manquent pas de m'envoyer les couplets qu'ils auront faits. Je serai heureux de les publier car je suis certain que tous auront envie de les connaître.

J'ai encore un mot à vous dire. Pour notre dernier Concours Mon École, *j'avais demandé aux gagnants de nous faire connaître au plus vite leurs noms et leur adresse. Mais jusqu'ici, je n'ai reçu qu'une vingtaine de lettres sur cinquante gagnants. Que les autres se pressent de réclamer leurs prix. Sinon, ils ne les recevront pas et ils seront les premiers punis.*

Là-dessus, je vous serre la main à tous, garçons et filles. Et à jeudi prochain.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

CAPUCHON TRANSPARENT POCHE A GANT DE TOILETTE

Vous avez toutes vu, je pense, les petits parapluies transparents de couleurs vives et peut-être aussi les petits capuchons. Confectionnez ceux-ci vous-même, ils ont l'avantage d'être très peu encombrants et légers à la tête et clairs. Voilà des qualités qui vous feront exécuter cet ouvrage si je vous dis qu'il revient à 10 francs environ.

En effet, le pongé huilé qu'il vous faut coûte 37 francs le mètre au maximum et a 90 cm. de large.

Il vous faut 25 cm. sans nœud et 30 cm. avec nœud. Si vous avez 30 cm., commencez par retirer une bande de 5 cm. de large sur 90 cm. de long; coupée en deux elle fera deux cordons de 45 cm. chaque.

Ensuite, mesurez 60 cm. sur les 90 cm. et coupez, c'est le bonnet.

Pliez cette bande en deux, faites une couture

au bout (fig. 1) en ayant soin de biaiser légèrement en AB.

Coupez les 30 cm. qui vous restent en deux pour avoir deux morceaux de 12 cm. 5 sur 30. Vous réunirez une fois ces deux morceaux sur la longueur de 12 cm. 5, ce qui formera le volant du capuchon.

Autour du devant du capuchon faites un tout petit ourlet; à la base du cou faites deux pinces de chaque côté qui diminueront ce tour de cou auquel vous réunirez par une couture le volant qui sera en même temps légèrement froncé pour être de la même dimension (ayez soin de bâtir auparavant).

Autour du volant un petit ourlet, de même que tout autour du galon dont vous coudrez un morceau de chaque côté, comme vous l'indique le croquis.

Vous pouvez aussi faire une grande bride à un bord et coudre un bouton en face, mais attention ne détériorez pas votre tissu.

Si vous pouvez faire les petites fleurs bleues ou rouges très légères au point de tige ou piqûre, mais fin, avec un fil fin et une aiguille plus fine encore, ce sera charmant.

Une chose également très pratique pour le voyage, c'est un petit sac imperméable pour le gant de toilette lorsqu'il est mouillé. Faites celui-ci avec 15 cm. de tissu (coupez une largeur en deux) sur 45 cm. Repliez ce rectangle, vous aurez une poche de 15 cm. × 22 cm. 5; faites une couture de chaque côté, puis un ourlet en haut tout autour de 2 cm. de haut et 1 2 cm. de rentré où vous logerez une cordelière de chaque côté, fixée du côté opposé pour faire tirant.

Les Conseils de tante Camille

POINTS DE TRICOT

Brides dentelle. — Pour l'été faites des chemisiers en lin, voici un point de dentelle de fond, au crochet (métal n° 15).

Sur une base quelconque tourner avec 2 mailles en l'air, puis faites 4 brides de suite, puis 1 bride, 3 mailles en l'air et une bride dans la 2e maille qui suit. Sautez 2 mailles chaînette, 4 brides de suite, sautez 2 mailles, 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride dans la maille suivante, etc.

2e rang, de retour : 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride dans le trou formé par les 3 mailles en l'air du rang précédent, 1 maille en l'air et commencer 1 bride sans la terminer (en la laissant sur le crochet) dans chaque 3 brides du rang précédent, et fermer les 5 boucles sur le crochet ensemble (croquis). Puis 1 maille en l'air, 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride, etc., 5 mailles en l'air pour tourner, puis alterner les dessins en faisant cette fois les 4 brides dans le trou des mailles en l'air. En revenant, les 4 brides sont toujours sur celles du dessous.

Alterner ainsi les dessins tous les 2 rangs.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Boulettes de poisson. — *Oter les arêtes et la peau, hacher très fin la chair avec du lard gras, des fines herbes hachées, y incorporer un peu de mie de pain trempée dans du lait chaud, saler, poivrer; former des boulettes, les tremper dans un jaune d'œuf, les rouler dans la farine et faire frire.*

Langues de mouton braisées. — *Les faire dégorger une heure dans l'eau froide, les faire blanchir à l'eau bouillante, les retirer, enlever la peau, couper et supprimer le cornet, les piquer avec les petits lardons.*

Foncer une casserole de couennes de lard, carottes, oignons, bouquet de persil, y placer les langues, mouiller avec moitié bouillon et moitié vin blanc, saler, poivrer, faire cuire pendant quatre heures, retirer les langues, servir avec la sauce dégraissée dans laquelle on a coupé, quelques minutes avant de servir, des rondelles de cornichons.

87 LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

LE BARON DUBELAIR A ENDORMI RALEU AFIN DE FACILITER LE TRAVAIL DES GANGSTERS QUI VOULAIENT LE KIDNAPPER. MAIS PAT'SOUM A ENDORMI DUBELAIR ET C'EST LUI QUE LES GANGSTERS ONT ENLEVÉ.

L'AUTO DES GANGSTERS FILE A TOUTE ALLURE. ILS EMPRUNTENT UN ITINÉRAIRE COMPLIQUÉ AFIN D'ÊTRE SURS QUE PERSONNE NE LES SUIT.

PERSONNE NE LES SUIT EN EFFET... SAUF PAT'SOUM QUI, ACCROCHÉ DERRIÈRE L'AUTO, NOTE SOIGNEUSEMENT TOUS LES DÉTAILS DE CETTE COURSE FOLLE.

UN DERNIER VIRAGE ET L'AUTO STOPPE DEVANT LE REPAIRE DES BANDITS QUI N'EST AUTRE QU'UNE BELLE VILLA D'ALLURE TRÈS BOURGEOISE.

LES BANDITS TRANSPORTENT LEUR " COLIS " AU MILIEU DU GRAND SALON, RIANT A L'AVANCE DE LA TÊTE QUE FERA LEUR VICTIME EN SE RÉVEILLANT.

JUGEZ DE LEUR STUPÉFACTION LORSQU'ILS S'APERÇOIVENT QU'ILS N'ONT CAPTURÉ QUE... LEUR COMPLICE. ILS L'AIDENT A SE RÉVEILLER.

CEPENDANT, CE TRAITEMENT ÉNERGIQUE NE RÉUSSIT PAS A ÉCLAIRCIR LES IDÉES DU PAUVRE BARON.

PENDANT CE TEMPS, RALEU, SEUL DANS LA SALLE DE CULTURE PHYSIQUE, SE RÉVEILLAIT LUI AUSSI. DÉSIRANT...

...POURSUIVRE SA LEÇON, IL REMET SES GANTS, SANS SE DOUTER QU'IL SE TROMPE, ENFILE LE GANT CHLOROFORMÉ.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

A la caserne. — L'adjudant commande : Bravant, marche, et comptez en marchant, une, deux, une, deux! La troupe s'ébranle dans la cour du quartier.

— Arrêtez! s'écrie tout d'un coup l'adjudant, j'en entends un qui ne compte pas!

○

André se promène à la campagne avec son père et ils s'amusent ensemble à reconnaître les différents arbres.

— A quoi distingues-tu un pêcher d'un pommier?

— Eh bien, à ses fruits, bien sûr!

— C'est un moyen, mais l'arbre ne porte pas de fruits toute l'année; lorsqu'il n'y en a pas, qu'est-ce qui les différencie?

— Oh! alors, j'attends que ce soit la saison.

○

Le cerisier du jardin porte de belles cerises et Janot en est très friand, et même trop. Il vient d'en manger une quantité et les noyaux jonchent le sol.

— Je te l'ai pourtant bien défendu, tu vas encore être malade.

— Mais, maman, je n'en ai pas mangé.

— Petit menteur, et tous ces noyaux, qu'est-ce que c'est?

— Tu peux être certaine que ce n'est pas moi, car moi, heu, heu, je les avale toujours.

○

Deux clochards sont assis sur le quai de la Seine.

— Sais-tu, dit l'un d'eux, qu'on a trouvé à l'écluse le corps d'une femme qui a séjourné plusieurs jours dans l'eau?

— Non, je ne le savais pas. La pauvre est morte, sans doute!

○

Lulu a 5 ans. Sa petite sœur Line, 2 ans. Il l'aime bien, mais la taquine aussi.

— Dis, papa, est-ce que je serai toujours plus grand que Line?

— Bien sûr!

— Ah! tant mieux, parce que quand elle sera assez grande pour me battre, je serai quand même le plus fort.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoirie par une bande australienne : Les Dundarupts. Olivier Lamnguis et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre IX. — CERNÉS *(suite)*

De chaque côté, en avant, en arrière, les indigènes entouraient la petite troupe d'un cercle complet qui marchait avec elle, s'arrêtait quand elle s'arrêtait, maintenant toujours entre elle et eux une distance suffisante pour rendre ses coups à peu près inoffensifs.

— Est-ce que les gaillards voudraient nous prendre par la famine ? fit Olivier, qui considérait ce spectacle avec une certaine curiosité ; ils s'y prennent, en effet, comme s'ils avaient affaire à une ville assiégée.

— Ils n'attendront pas aussi longtemps pour nous jouer quelque tour à leur façon, dit Dick, et cette nuit même, si nous ne parvenons pas à leur échapper, ils viendront en rampant nous attaquer dans l'obscurité, et je dois constater sans chercher à vous donner de fausses terreurs, que je ne vois pas bien comment nous allons arriver à leur échapper.

— Nous vendrons chèrement notre vie, répondit simplement Olivier.

— Nous n'en sommes pas là, mon ami, j'ai voulu simplement vous dire que nous serions gravement en danger si nous nous laissions surprendre ici par la nuit ; mais le piège est trop grossier pour que Williigo ne nous donne pas le moyen de le déjouer.

— Eh bien, chef, que dites-vous de la situation ? continua le Canadien.

— Les Dundarupts sont plus lâches que le vil opossum qui se cache dans le tronc des arbres morts ; ils se tiennent à distance, ils ont peur des carabines des blancs, répondit l'Australien avec un sourire évident de satisfaction.

— Oui, mais en attendant, ils cherchent à nous entourer d'un cercle de lances et de flèches infranchissables.

— Depuis quand le triste hocko, qui ne sait que hurler sa plainte lugubre dans la nuit peut-il avoir l'espoir de prendre les guerriers au piège ? Avant le coucher du soleil nous serons en marche pour les terres de ma tribu, et je reviendrai alors à la tête de mes guerriers et le sang des Dundarupts inondera les feuilles des bois et l'herbe des prairies.

Quoique entourée, la petite troupe marchait toujours, et les Dundarupts la suivaient avec obstination, en se bornant à maintenir entre elle et eux une distance de six à sept cents mètres, suffisante pour les mettre à l'abri des carabines des blancs.

Tout à coup Williigo, qui conduisait, après avoir inspecté la campagne avec une attention particulière, ordonna de faire halte à quelques pas d'un petit massif de buissons de myalls, de lilas d'Australie, de pommiers de rivières tellement épais qu'un homme n'aurait pu s'y frayer un passage qu'à la hache. Ces sortes de bosquets étaient communs dans la plaine, dont ils interrompaient l'uniformité, mais ils étaient de peu d'étendue, cinq à six individus à peine y eussent trouvé un refuge, et nul ne se doutait que Williigo pût avoir un intérêt spécial à faire camper provisoirement la petite troupe à cet endroit.

Il fallait cependant prendre un parti ; on ne pouvait continuer à s'avancer à l'aventure au milieu d'une nuée d'ennemis qui pouvaient, à chaque instant, se précipiter sur la petite troupe et la massacrer.

Ce résultat final semblait d'une telle évidence qu'à part lui, Olivier avait déjà fait le sacrifice de sa vie.

— Mon pauvre Laurent ! fit-il, je crois bien que nous ne reverrons plus la France.

En donnant l'ordre de s'arrêter, Williigo, comme pour braver ses ennemis, avait par trois fois répété son cri de guerre : Wagh, wagh, wagh, immédiatement répété par ses deux compagnons.

Les Dundarupts y répondirent par le leur et ce fut, pendant quelques instants, un concert de hurlements féroces à faire trembler les plus braves ; puis tout à coup ils se mirent à danser et à faire mille grimaces en manière de provocation, mais en se gardant bien d'avancer à portée des carabines.

— Il ne sera pas dit, fit le Canadien impatienté, que je laisserai ces gaillards se moquer de nous sans leur donner une nouvelle leçon.

En prononçant ces mots, il se glissa derrière ses compagnons et, se baissant lentement, se mit à ramper dans les hautes herbes pour diminuer la distance qui le séparait des Dundarupts.

Il fut d'abord facile de suivre sa trace au mouvement que son passage imprimait aux hautes herbes ; mais peu à peu, à mesure qu'il s'éloignait, le mouvement des arbustes finit par se confondre avec l'impulsion que leur donnait la brise d'Est qui venait de se lever, et l'illusion fut si complète que ses compagnons s'imaginèrent que le Canadien restait immobile alors qu'il avançait toujours dans la direction de ses ennemis.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi dans une inexprimable anxiété, les indigènes dansaient toujours avec une rage diabolique en poussant des cris sauvages, et de temps à autre, la brise apportait aux oreilles de Williigo les injures les plus sanglantes dont on pût flagellier l'amour-propre australien.

Le chef avait toutes les peines du monde à se contenir et se rongeait d'impatience devant ces bravades auxquelles il ne pouvait rien répondre. Ah ! s'il avait eu seulement sous la main une cinquantaine de ses guerriers, comme il aurait fait fuir tous ces bravards qui n'osaient même pas venir l'attaquer à vingt contre un ! Sans la présence de ses amis les blancs, dont la sûreté lui était confiée, il n'eût pas hésité à se jeter au milieu de ses adversaires pour leur montrer comment un Nagarnook savait mourir. Il en eût fait, avant de succombe, un épouvantable carnage eût et ensuite entonné avec joie son chant de mort au poteau du supplice.

Et au milieu des hurlements et des cris de guerre on entendait la voix nasillarde et monotone de John Gilping qui entonnait son dix-septième psaume.

Tout à coup, avec la vitesse de l'éclair, on vit la haute taille du Canadien s'élever au-dessus des herbes de la prairie et, au même instant, le son clair et argenté du rifle en acier fondu du trappeur, se faisait entendre, et le chef des Dundarupts, qui s'était un peu trop avancé pour narguer de plus près les blancs, tombait la face en avant dans les broussailles. A cet exploit inattendu, un long cri de stupeur remplaça les chants de triomphe et le nom de Tidana ! Tidana ! le Troueur-de-Tête, vola dans toutes les bouches.

Le Canadien n'avait pas failli à sa réputation, car sa balle avait atteint le chef Dundarupt entre les yeux.

Mais aux premières marques d'épouvante succédèrent bientôt des cris de rage. Les indigènes après avoir relevé leur chef, transportèrent son cadavre sur un petit tertre autour duquel ils se réunirent, et il devint évident, à leurs gestes et à l'animation de leurs discours qu'ils tenaient conseil pour savoir s'ils ne se précipiteraient pas en masse pour venger leur mort et en finir d'un seul coup avec les Nagarnooks et leurs alliés étrangers.

Il était facile de voir, au mouvement des uns et des autres, que tous les jeunes étaient pour une action immédiate tandis que les anciens cherchaient à faire prévaloir la prudence. Il est certain qu'en consentant à sacrifier une trentaine des leurs, les Dundarupts, en moins de rien, en eussent fini avec leurs adversaires ; mais ce parti, qu'eussent pris immédiatement des troupes européennes n'était pas dans les traditions des tribus sauvages d'Australie, bien qu'on ne pusse nier leur courage : car on n'a jamais vu, malgré les horribles supplices qui l'attendent, un seul guerrier prisonnier chercher à sauver sa vie par une lâcheté ou une trahison des siens. La guerre est surtout, pour les indigènes, une lutte de ruses et d'embûches dans laquelle chacun cherche à sauver sa vie, en tuant le plus possible de ses ennemis. Dans ces circonstances, ils calculent toujours avec soin le profit que leur donnera la victoire et s'il devient évident pour eux qu'ils seront obligés de perdre plus d'hommes qu'ils n'en tueront, ils renonceront à l'attaque.

Cette coutume de ne jamais attaquer une troupe si faible qu'elle fût, quand le sacrifice à faire était supérieur au résultat à obtenir et qui avait pour ainsi dire force de loi chez les Australiens, sauvait en ce moment le Canadien et ses amis d'un massacre immédiat.

Après une délibération longue et orageuse, l'opinion des anciens finit par prévaloir sur celle des jeunes guerriers, et les chefs Dundarupts décidèrent à l'unanimité qu'ils continueraient à cerner leurs adversaires dans la plaine pour les empêcher de s'échapper, et qu'on remettrait l'attaque aux premières heures de la nuit prochaine alors que l'obscurité rendrait inutile les carabines des blancs. Le cercle d'investissement était complet. De tous côtés, les têtes noires et crépues des Dundarupts apparaissaient au-dessus des broussailles et il semblait de plus en plus incroyable que Williigo put tirer ses amis du mauvais pas où ils se trouvaient.

Olivier, ayant hasardé une observation dans ce sens, reçut du Canadien la réponse suivante, peu rassurante malgré sa tournure optimiste :

— J'ai la conviction absolue que le chef Nagarnook nous tirera de là. Comment ? Je l'ignore. Nous n'avons pour le moment rien de mieux à faire que de nous fier à lui et d'attendre. Ainsi Dick lui-même, le Troueur-de-Têtes redouté d'un Dundarupt, qui avait vingt fois joué sa vie dans de semblables mêlées, ne voyait pas comment il pourrait briser la chaîne humaine qui les entouait.

— Il y a surtout une chose qui déroute toutes mes suppositions, ajouta-t-il après quelques instants de réflexion.

— Laquelle, Dick ?

— Il est évident que ces gardes noirs ont été amenés contre nous par les Busch-Rangers.

— C'est aussi mon opinion.

— Eh bien ne remarquez-vous pas que, depuis ce matin, les Dundarupts cherchent à nous tuer ?

— Ou à nous faire prisonniers.

— Nous n'en vaudrons guère plus, car, une fois maîtres de nous, rien ne les empêchera de nous attacher au poteau de torture. Ces gens-là ne conservent pas de prisonniers, parce que, avec la vie nomade qu'ils mènent, ces derniers trouveraient toujours l'occasion de s'évader et qu'enfin ce n'est pas dans leurs mœurs. Or, je ne m'explique pas, si les Busch-Rangers sont sur notre piste pour surprendre notre secret, qu'ils aient lancé contre nous ces troupes d'indigènes avant de connaître la situation du placer, ce qui est certainement le but de leur poursuite. Ils me connaissent assez pour savoir que, dans le cas même ou par un acte passé avec les indigènes, nous leur serions cédés par ces derniers à titre de prisonniers, ils n'obtiendront jamais de moi, même en face de la mort, la divulgation de mon secret. Il y a certainement là un profond mystère que nous percerons un jour, croyez-moi, si toutefois nous en réchappons. Si je me connaissais un ennemi acharné à ma perte, foi d'honnête trappeur, je serais plus sûr de le trouver aujourd'hui au milieu des Busch-Rangers qui se cachent sans doute dans les broussailles, à quelques pas de nous, que dans les rues de Melbourne ou de Sydney.

Ces dernières paroles firent tressaillir le jeune homme. Il ferma les yeux un instant et vit repasser devant lui comme dans un songe les divers événements qui avaient précédé son départ de France.

— Si c'était... murmura-t-il à mi-voix.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Non ! c'est un rêve ! Ce n'est pas possible !

— Rien, entendez-vous, Olivier, rien n'est impossible dans le buisson australien, ajouta le Canadien, quand il s'agit de se venger ; vous n'ignorez pas que nous sommes dans un lieu où il n'y a ni bonne foi, ni loyauté, ni justice ; la force brutale règne seule en maîtresse dans ces vastes solitudes.

Chapitre X. — UNE INSULTE INDIGÈNE

A ce moment, le Canadien fut rappelé à la réalité de la situation par les provocations, avaient fini par planter dans le sol leurs longues lances, puis les prenant à deux mains, ils s'étaient mis à danser en s'excitant les uns les autres et à sauter comme des énergumènes en tournant le dos à la petite troupe.

Cette posture, qui en toute autre occasion eût fait rire les Européens eut le don de porter au paroxysme la rage de Williigo. C'était en effet, dans les mœurs australiennes, la plus grossière insulte que l'on pût adresser à un indigène. C'était lui dire qu'il était un lâche, incapable de voir ses ennemis face à face.

Les Dundarupts savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en agissant ainsi. Ils espéraient que le chef Nagarnook poussé à bout commettrait quelque imprudence et se jetterait en avant avec ses compagnons. Il s'en fallut de peu, en effet, que Williigo à cette injurieuse provocation ne courut sus aux insulteurs avec ses deux guerriers, qui l'eussent suivi sans hésiter, mais il eut assez de force de caractère pour ne pas tomber dans le piège qui lui était tendu.

Cependant, arrivé au comble de l'exaspération, il fit le serment, dès qu'il aurait rejoint les siens, de revenir brûler les villages Dundarupts, de massacrer les femmes, les enfants, les vieillards et de tirer une vengeance, dont on se souviendrait dans le Buisson, de l'insulte qui atteignait toute sa tribu dans sa personne.

Il n'est pas jusqu'à l'honorable John Gilping qui lui aussi avait fini par sortir complètement de son caractère. A un moment donné, il fut saisi d'une inspiration sublime. Ayant saisi sa clarinette, il se mit à jouer sur le ton aigu le *God Save the King*.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT ACCUEILLIS AVEC ENTHOUSIASME PAR LES SEIGNEURS MARTIENS. EN ÉCHANGE DE SA COLLABORATION JARNAC OFFRE A FRED D'ÊTRE VICE-EMPEREUR DU NORD MARTIEN. FRED REFUSE.

La haute taille du Canadien s'élève au-dessus des herbes et son rifle se fit entendre.

A TRAVERS LE MONDE

Le Japon est fameux pour ses chrysanthèmes, mais c'est en Chine qu'on les a découverts pour la première fois. Il y a quelques années, dans une exposition, on exposa une plante qui portait plus de 500 fleurs.

○

Maurice de Saxe, maréchal de France, fut un des plus grands capitaines de son siècle. Son corps reposa à Strasbourg, dans le temple protestant de Saint-Thomas, avec cette curieuse épitaphe :

Son courage fit l'admiration de chacun. 1
Il eut des ennemis, mais il les vainquit tous 2
Les rois qu'il défendit furent au nombre de. 3
Pour Louis son cœur se serait coupé en. 4
Victoires, il a gagné plus de..... 5
Il fut fort comme Hercule et beau comme Tircis. 6
Pleurez, braves soldats, ce grand homme qui gît ici (*Hic Jacet*, cet, sept).... 7
Il mourut en novembre et de ce mois le jour..... 8
Strasbourg contient son corps en un sépulcre neuf..... 9
Il lui faut pour le moins un *Te Deum* et non un *De Profundis* (dis, dix)..... 10
55

On peut noter que le total qui atteint 55 est égal au nombre d'années qu'avait le maréchal quand il mourut.

○

En Afrique, le mot « sidi » se place avant les noms propres des personnes à qui on veut témoigner une certaine considération. Dans le langage courant il s'emploie avec les étrangers dans le sens de monsieur.

○

Les navigateurs phéniciens avaient observé que les étoiles de la région boréale étaient toujours en un même endroit, leur indiquant le Nord. C'est en les utilisant pour naviguer sur la Méditerranée et sur la mer Rouge qu'ils assurèrent la suprématie de leur commerce sur celui des autres navigateurs.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

La Royal Air Force en Angleterre a trouvé un moyen qu'elle espère efficace pour mettre la population des villes en contact avec l'aviation. Il a été décidé que des villes pourront adopter des escadrilles.

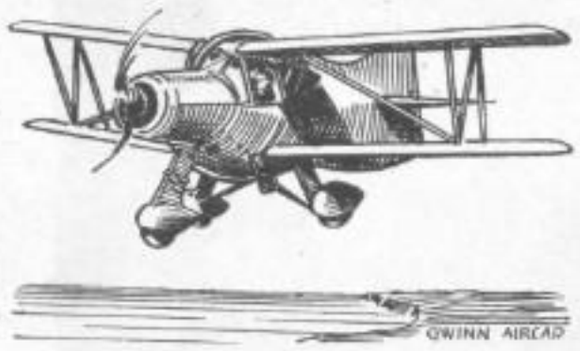
L'escadrille adoptée par une ville rendra visite à celle-ci et donnera des démonstrations aussi souvent que possible. Lorsqu'un aérodrome se trouvera à proximité, la population sera admise à examiner les avions et à parler aux pilotes et équipages.

A l'annonce de cette nouvelle, cinquante-cinq villes ont réclamé l'honneur d'adopter une escadrille, ce qui prouve que l'idée a du bon.

LE « GWINN AIRCAR »

Un pilote américain, M. Gwinn, a dessiné et construit un avion qu'il a nommé Aircar, *c'est-à-dire automobile aérienne.*

En vérité cet avion n'a d'automobile que la disposition des commandes et des sièges qui sont côte à



côte. Mais il ne roule au sol que pour décoller ou atterrir et non sur une route.

Le fuselage est métallique ; c'est une confortable conduite intérieure à cabine insonorisée. Il est possible d'y écouter la T. S. F. en haut parleur tant on a pris soin d'éviter le bruit. C'est ainsi qu'une hélice à faible vitesse de rotation a été montée et que l'échappement du moteur passe dans un tuyau par-dessus le poste de pilotage.

Les commandes se composent d'un volant agissant sur les ailerons lorsqu'on le tourne et sur les gouvernes de profondeur lorsqu'on incline la colonne de direction d'avant en arrière. A droite, une pédale commande les freins ; à gauche une autre pédale commande les volets. On appuie dessus au moment de décoller, puis à l'atterrissage.

Enfin, particularité curieuse, le train d'atterrissage tricycle comporte, à l'avant, une roue directrice dont le carénage joue le rôle de gouvernail de direction en vol.

Il n'y a donc, à l'arrière, qu'un plan fixe muni d'un petit volet correcteur.

Les dimensions réduites de cet avion doivent permettre un garage facile. L'envergure a 7 m. 32 ; la longueur 4 m. 95 et la surface portante 15 m. 70. Au poids total de 725 kilos, avec un moteur de 90 CV, la vitesse maximum est de 220 kilomètres-heure, pour une allure de croisière de 198 kilomètres-heure.

C'est évidemment peu rapide, mais le Gwinn Aircar *est destiné à la promenade.*

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

Nous avons vu que les trois axes passent par les trois lignes principales de l'avion. Si l'avion devait voler seul, il suffirait de lui assurer une stabilité par la construction même : un dièdre des ailes, un centrage correct, des empennages bien calés. Mais dans ce cas, l'avion irait où le vent le dirigerait. Or le pilote doit pouvoir aller où il veut et non où l'avion le mène. C'est le rôle des gouvernes.

La montée et la descente s'effectuent par les gouvernes de profondeur. Le pilote les actionne au moyen du manche à balai, en le tirant vers lui ou en le poussant. Le « manche » est articulé vers sa base et deux câbles y sont fixés. Ces câbles sont croisés entre eux, comme le montre le dessin, pour obtenir le mouvement demandé.

Le plan mobile est ordinairement muni de deux petits leviers fixes appelés « guignols », sur lesquels s'attachent les câbles.

SPORTS

En pique-nique

Après une excellente matinée où nous avons roulé sans incident, nous avons retrouvé les amis qui, moins favorisés que nous, avaient pris le train. Ils nous attendaient au croisement fixé et avaient eu le temps de trouver un magnifique emplacement pour déjeuner, à l'ombre d'un bosquet et tout près d'un petit ruisseau.

Ce fut très amusant de voir chacun sortir du sac ce qu'il avait apporté : du pain, du saucisson, de la viande froide, des pommes de terre en robe de chambre, du riz dans une boîte bien fermée, du fromage et des fruits. Tout cela mis en commun fit que nous dégustâmes un festin très varié. Comme boisson, nous avions presque tous du thé chaud dans une bouteille isolante, car on nous avait dit qu'il est très malsain de faire un repas entièrement froid, et nous savions qu'on ne peut pas faire de feu à moins de 200 mètres d'un bois. Avec le sucre que nous avions croqué en route, je vous assure que nous étions bien calés.

Le plus vieux de la bande avait creusé un trou à papiers qu'il rebouscha soigneusement. Comme cela, personne ne verra trace de notre passage, vous pourrez y aller sans être incommodés et on ne pourra pas nous traiter de sales « saucissonneurs ». Et quelle bonne sieste ensuite!

TIMBRES-POSTE

NOUVEAUTÉS DE FRANCE

L'administration des P. T. T. met en vente, depuis le 4 avril, un timbre de 70 c. + 50 c. rouge, au profit du comité d'érection du monument à la gloire du génie, qui sera prochainement élevé à Verdun; il s'agit ici de l'armée appelée génie. Nous avions déjà 2 timbres à la gloire de l'infanterie, ceux à la gloire de l'artillerie, la cavalerie, les chasseurs, les marins, etc., suivront sans doute... aucune raison ne s'y oppose.

Le 8 avril parut un timbre représentant le nouvel hôtel du ministère des Postes, c'est un 90 c. + 35 c. bleu-vert, la surtaxe doit aller à l'œuvre des orphelins des P. T. T.

Un journal du Midi annonce (espérons que c'est une galéjade) un timbre commémoratif pour le cinquantenaire de la tour Eiffel et un autre pour le cinquième centenaire de la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

ROBESPIERRE

Nous publions ici un extrait du livre de Louis Sonre : « Robespierre », qui vient de paraître aux Éditions Fernand Nathan. Ce livre est une vie intéressante et bien documentée de la vie du grand révolutionnaire, spécialement écrite pour l'enfance, et que nos jeunes amis liront avec intérêt et profit.

La scène qui suit se passe le 17 juillet 1791, au lendemain de la fuite de Varennes. Les gardes nationaux de Lafayette viennent de massacrer le peuple parisien au Champ-de-Mars, et l'on peut craindre que ce soit le début d'une contre-révolution.

ROBESPIERRE quitta son domicile, où il avait passé la journée. C'est alors qu'il apprit le massacre qui venait d'avoir lieu. Il se rendit aussitôt chez les Jacobins, où sa venue était grandement attendue.

Une foule un peu moins nombreuse que d'habitude se trouvait déjà dans la salle des séances : deux cents députés, c'est-à-dire la presque totalité du groupe parlementaire, manquaient. La raison de cette abstention? La veille, au moment où l'on avait voté l'acceptation de l'offre des Cordeliers, ils avaient quitté le club en claquant la porte. Déposer le roi leur semblait une résolution vraiment trop extrémiste. Révolutionnaires ultra-modérés, Barnave et Lameth, qui, dès le retour de Varennes, avaient négocié secrètement avec le roi et servaient maintenant sa cause, — Sieyès, Duport et tous leurs amis « Fayettistes » venaient de fonder un nouveau club, les *Feuillants*, qui n'allait pas tarder à faire la guerre aux Jacobins.

Ce soir-là, le club de la rue Saint-Honoré était grandement inquiet. L'écrasement des Cordeliers sur le Champ-de-Mars n'était-il pas le prélude de l'écrasement des partis démocratiques et d'une contre-révolution?...

En quelques mots, Robespierre releva le moral des Jacobins : sans nul doute, le club subirait de rudes attaques des « Fayettistes » et des réactionnaires; mais, si l'on faisait montre de fermeté, il sortirait vainqueur de cette épreuve.

Les paroles de Robespierre résonnaient encore dans les oreilles des assistants, quand des clameurs lointaines s'élevèrent. Instantanément, nombre de visages pâlirent. Un instant plus tard, une trentaine de gardes nationaux, le fusil au poing, firent irruption dans la salle de séances.

— A mort les Jacobins! hurlèrent-ils d'une voix avinée. A bas les révolutionnaires!

Ils allaient sans doute épauler leur arme et rééditer leurs « exploits » du Champ-de-Mars, quand nombre d'hommes jeunes et robustes se levèrent et les jetèrent dehors. Cette fois, les portes du club furent fermées à clef.

L'alerte passée, les Jacobins s'entre-regardèrent avec angoisse. N'allait-on pas subir de rudes assauts? Comme pour confirmer leurs craintes, une nouvelle troupe de gardes nationaux survint et essaya d'enfoncer les portes du club à coups de crosses.

— Avec un canon, on irait sûrement plus vite en besogne, remarqua l'un des soldats.

— Bonne idée, fit un autre. Si l'on allait chercher une de nos pièces?

— Bravo! clama le reste de la troupe. Allons-y!

Et, de la salle des séances, les Jacobins entendirent les gardes s'éloigner d'un pas pressé.

Rester là n'était guère prudent. Les Jacobins le comprirent et se préparèrent à sortir. C'est alors qu'un membre du club s'approcha de Robespierre et lui dit :

— Monsieur Robespierre, ce serait exposer inutilement votre vie que de traverser Paris, ce soir, pour rentrer chez vous. J'habite à deux pas d'ici. Acceptez mon hospitalité pour cette nuit. Vous rassurerez ainsi tous les bons citoyens.

L'homme qui parlait de la sorte était un fort gaillard d'une cinquantaine d'années, aux yeux vifs et à l'air honnête, qui prévenait singulièrement en sa faveur. Assez riche bourgeois possédant un atelier d'ébénisterie et plusieurs maisons dans Paris, c'était en outre un homme instruit, un Jacobin sincère et un admirateur de Robespierre.

Il se nommait Maurice Duplay.

Sa proposition fit hésiter « l'Incorruptible ».

— Je crois, dit-il d'un ton ému, que vous exagérez les dangers que je pourrais courir cette nuit en rentrant chez moi.

— Comment! s'exclama Duplay d'un ton grave. Mais vous ignorez donc qu'un grand nombre de gardes nationaux vous en veulent à mort? Certains ont juré de vous tuer, s'ils vous trouvent.

— Croyez-moi, monsieur Robespierre, ajouta un Jacobin : cette nuit, les rues ne sont vraiment pas sûres pour les patriotes.

Quoique frappé par ces arguments, Robespierre hésitait encore.

— Il est tard, dit-il à Duplay, et je craindrais de déranger les vôtres...

— Vous plaisantez? répliqua son interlocuteur. A cette heure, tout le monde chez moi est encore debout.

Duplay finit par entraîner Robespierre.

Le patron ébéniste n'avait pas menti. Après avoir marché durant un court instant dans la rue Saint-Honoré, les deux hommes se trouvèrent devant une maison d'assez belle apparence, dotée d'une porte cochère. Duplay entr'ouvrit un des vantaux de celle-ci, et Robespierre pénétra dans un passage voûté qui menait à une cour.

De la cour, les deux hommes passèrent dans une salle à manger sobrement meublée, où se tenait une femme d'âge mûr, assez corpulente et au visage bienveillant. A la lueur d'une grosse lampe, elle tricotait.

— Ma chère amie, dit Duplay d'un air triomphant, je te présente M. Robespierre.

Mme Duplay sourit et, sans la moindre gêne, répliqua :

— Cette présentation était presque superflue. Qui ne vous connaît, en effet, monsieur Robespierre?

A cette époque, la popularité de « l'Incorruptible » était telle que son portrait se trouvait dans la plupart des lieux publics et chez presque tous les patriotes. Jetant un rapide coup d'œil autour de lui, Robespierre vit que son image n'était point absente de cet intérieur : elle trônait à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée.

En quelques mots, M. Duplay expliqua à sa femme pourquoi Robespierre serait ce soir leur hôte. Tout heureuse de recevoir chez elle un homme aussi célèbre, un chef tant aimé, Mme Duplay s'empressa auprès de lui.

— Voulez-vous venir au salon? lui demanda-t-elle. Je serais heureuse de vous présenter tous les miens.

En sa compagnie et celle de M. Duplay, « l'Incorruptible » entra donc dans une assez vaste pièce, simplement meublée de sièges d'acajou recouverts de peluche rouge. Cet intérieur dénotait une réelle aisance, un certain bon goût, alliés à un parfait dédain du qu'en-dira-t-on. Il caractérisait remarquablement son possesseur.

— Si vous le permettez, fit alors Mme Duplay avec sa cordiale bonhomie, je m'en vais vous quitter un instant pour préparer votre chambre et appeler mes enfants.

Un moment plus tard, trois jeunes filles, un tout jeune homme et un garçonnet d'environ treize ans firent leur apparition dans le salon. Intimidés par la présence de Robespierre, ils avancèrent gauchement vers lui, tandis que M. Duplay les nommait tour à tour. Maximilien sut ainsi que la plus grande des jeunes filles — une brune de corps mince et au visage pensif — se nommait Éléonore et que sa plus jeune sœur était précisément cette jolie fille aux yeux rieurs et espiègles qui avait tout d'abord attiré son regard.

— Elle s'appelle Élisabeth précisa Duplay; mais, en famille, on ne la nomme que Babet.

En disant ces mots, il sourit avec tendresse. Robespierre sentit que cette Babet devait être le gai boute-en-train, l'enfant chérie de toute la famille. Par contre, le garçonnet et Victoire — la deuxième sœur de Babet — lui parurent tenir un rôle assez effacé dans cet intérieur. Sur eux, M. Duplay ne dit que quelques mots.

— Enfin, voici mon neveu, Simon Duplay, conclut le patron ébéniste.

Un grand jeune homme d'environ dix-sept ans, à la face maigre et au regard froid, énigmatique, s'avança vers Robespierre et lui présenta ses salutations. Puis, Mme Duplay ayant reparu, après une courte conversation le chef des Jacobins fut conduit dans sa chambre.

Celle-ci était plus que modeste.

C'était une petite pièce aux murs nus, dont le plafond, fort bas, était constitué par le toit de l'immeuble. On eût presque dit une mansarde pour domestique. Un lit, dont les rideaux avaient été taillés dans une vieille robe de chambre, trois chaises et un bureau constituaient tout le mobilier de cette pièce. Robespierre, qui aimait la simplicité et fuyait le luxe, l'argent... trouva cette chambre parfaite.

Il croyait n'y passer qu'une nuit. Or, presque constamment jusqu'à la fin de sa vie, ce fut chez les Duplay qu'il vécut. L'ambiance familiale, qu'il aimait tant, il la retrouva auprès de cet honnête artisan et de tous les siens. Du reste, au bout de peu de temps, tous les Duplay considérèrent Robespierre comme l'un des leurs.

Comme l'on voit, le drame du Champ-de-Mars eut pour « l'Incorruptible » une conséquence immédiate pour le moins inattendue!

VARIÉTÉS

INSCRIPTION CACHÉE

Pouvez-vous déchiffrer cette vieille inscription chinoise ?

MOTS EN CARRÉ

1. Cercle de lumière que les peintres mettent autour de la tête des saints. — 2. Tel qu'on ne peut imaginer mieux. — 3. De très petites dimensions. — 4. Onguent adoucissant, d'odeur balsamique. — 5. Habitant d'une ancienne ville d'Italie où naquit Zénon.

MOTS EN LOSANGE

1. Dans l'Oise et dans la Somme, mais pas dans la Seine. — 2. Chaque artiste exprime le sien à sa manière. — 3. Possédait. — 4. Lorsqu'elle est funèbre, elle se prononce à la mort d'un personnage célèbre. — 5. Morceau de bois dont un bout est incandescent. — 6. Adjectif possessif. — 7. Dans la Seine, mais pas dans l'Oise ni dans la Somme.

DEVINETTES

Combien faudrait-il de cardeurs pour carder tous les matelas de Paris ?

Pourquoi un polisseur injurie-t-il ses compagnons pour les exciter au travail ?

Quel est l'oiseau que l'on voit toujours en l'air sans qu'il remue les ailes, qui sans parler vous donne des nouvelles du temps, et qu'il faut regarder pour comprendre ?

Qu'est-ce qui peut rendre le plus de services en cadeau ?

MÉTAGRAMME

En cinq lettres, j'exprime ce que fait l'eau quand on ouvre le robinet. Si vous changez ma tête, je deviendrai tour à tour : une grande réunion de gens, un mouvement de la mer produit par le vent, un volatile qu'on met au pot, un mollusque qui peut servir d'injure, un objet indispensable pour jouer au billard, une unité physique par laquelle on peut mesurer le travail d'une machine, et ce que fait une bille quand on la pousse.

ANAGRAMME

J'ai dix lettres, et je suis une boutique où les enfants aiment aller, car on y vend de très bonnes choses. Si vous changez l'ordre de ces lettres, vous trouverez le nom de la dame qui siège en cette boutique. Si vous changez encore, vous aurez de quoi recouvrir les murs.

CHARADES

Mon premier fait les riches.
Mon second habite, dit-on, les cieux.
Mon tout est un fruit délicieux.

Envoi de Huguette Collet (Paris, XIe)

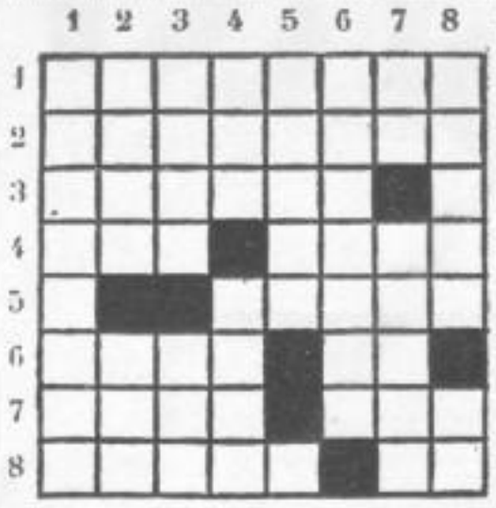
Mon premier est la tante de Tom Sawyer.
Mon second est un poisson.
Et mon tout est un personnage de *Mon Camarade*.

Envoi de Morel (Noisy-le-Sec).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 187

Horizontalement. — 1. Ceux qui le sont en classe réussissent tous les concours. — 2. Pourvue de moyens de travail. — 3. Qui a violemment envie de faire quelque chose. — 4. Sorte de perroquet américain. Ornements d'architecture en forme d'œufs. — 5. Parfumé à l'aide d'une plante très odoriférante. — 6. Roche qui sert de terre à l'état liquide ou pâteux. Agent de liaison dans une phrase. — 7. Titre des descendants de Mahomet. Prénom féminin. — 8. Situées. Adjectif démonstratif.



Verticalement. — 1. Qui peuvent être bues sans danger. — 2. Montrer sa colère, en parlant d'un cheval. On dit souvent que le chien est le meilleur pour l'homme. — 3. Volcan de Sicile. Sorte de clou muni d'un pas. — 4. Déposa. Un appartement doit l'être beaucoup pour ne pas être insalubre. — 5. Nom que porte la plus grande partie de l'intestin grêle. — 6. Donnez de l'éducation. — 7. Note de musique. Façon de frapper dans les combats à l'arme blanche. — 8. Qui est très raisonnable. Voyelle doublée.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 186

Horizontalement. — 1. Centrales. — 2. Oté. Ite. — 3. Nets. Cran. — 4. Salée. — 5. Tir. — 6. Régiments. — 7. Ov. Nés. Ou. — 8. Les. Pli. — 9. Elus. Pile.

Verticalement. — 1. Cône. Rôle. — 2. Été. Recel. — 3. Nets. Sa. — 4. Satin. — 5. Rû. Lines. — 6. Cérès. — 7. Lire. Pl. — 8. Eta. Atoll. — 9. Séné. Sule.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 186

Rébus. — L'histoire de Fred Hardi est captivante.

Mots en croix voisins

E T E
L I T
E L E M E N T
T I M O R E E
E T E R N E L
N E E
T E L

Anagramme. — Crâne. Nacre. Carne. Rance.

Métagramme. — Tirage. Mirage. Virage. Cirage.

Charades. — C. Mat. Fort (Sémaphore). — Tour. Loup. Roux (Tourlouroux). — Ré. J. Sœur (Régisseur). — Gaule. Oie (Gaulois).

LE COURRIER DE JANOT

Lydia Saponi, Paris (XIe) qui a huit ans et demi m'a envoyé aussi un très très joli dessin, que je regrette seulement de ne pouvoir reproduire parce qu'il est en couleurs et que seuls les dessins à l'encre noire sur papier entièrement blanc peuvent être clichés dans notre journal.

Louise Casanova, Cannes : Merci de ta très jolie histoire qui sera sans doute publiée et des compliments que tu fais au journal. Dommage que tes dessins soient au crayon de couleur, on ne pourra pas les publier.

A. Pollier, Les Échelles : Merci de ton joli petit dessin. Ce n'est pas une raison parce qu'un camarade de classe n'aime pas notre journal pour avoir envie de taper dessus. C'est un grand tort de vouloir faire des choses comme celles-là et c'est le meilleur moyen de lui faire prendre un journal en grippe. Tu as eu raison d'empêcher ton ami de faire une telle chose.

Romancier amateur : J'ai transmis ton roman *le Défenseur mystérieux* à ces messieurs-dames de la rédaction. Sitôt qu'ils m'auront donné leur avis je te le transmettrai.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	6 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois .. .. 2 fr. 50
3 mois .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LES PHARES

Pour guider, la nuit, les navigateurs, les hommes ont de tout temps allumé des feux sur les rivages de la mer. Et dès l'Antiquité on pensa qu'il était évidemment préférable de placer ces feux sur des tours. 900 ans avant notre ère, une tour à feu de ce genre existait au cap Sigée (Asie Mineure). Au début du IIIe siècle, une puissante construction s'élevait devant Alexandrie, dans l'île de Pharos, et de là nous vient le nom de *phare*, car cet édifice, « haut de mille coudées », fut célébré comme une des sept merveilles du monde. Sa base était polygonale et les nombreux étages en retrait donnaient à l'édifice la forme d'une pyramide. Edrisi, auteur arabe qui vécut au XIIe siècle, vit le fameux phare encore debout : « Sa hauteur est 100 fois celle d'un homme, tous les blocs qui le forment sont scellés au plomb, pour résister aux vents et aux vagues. » La lumière du phare (un brasier qui brûlait nuit et jour) était, paraît-il, visible à 20 kilomètres de distance...

Bientôt, d'autres phares — de bien moindre envergure — s'allumèrent un peu partout aux bords de la « mer intérieure », notre Méditerranée continuant ce système de signalisation qui permit aux Phéniciens, marins hardis, partis de la Turquie d'Asie, de venir fonder la ville de Marseille. Sans ces repères, la navigation eût été bien dangereuse. Encore fallait-il que les feux fussent allumés consciencieusement et non à la manière des Bretons qui, ayant placé des fagots enflammés entre les cornes de leurs bœufs, les faisaient courir le long du rivage : les marins, trompés, mettaient le cap sur des récifs, et bientôt les Bretons avaient une épave à piller.

Ces phares de l'Antiquité étaient donc de petites tours à plusieurs étages portant à leur sommet un four à courte cheminée. On y brûlait du bois; la flamme qui s'échappait de la cheminée était claire et vive.

Croiriez-vous qu'il faudra attendre jusqu'en 1791 pour voir apparaître des phares plus « modernes »? Jusque-là on continuera de brûler bois ou charbon, d'essayer inutilement des lampes à huile pour leur préférer des torches abritées sous une coupole à fenêtres ou de grosses chandelles enfermées dans une verrière de couleur. A plusieurs kilomètres en mer on essayait de reconnaître l'aspect particulier du feu, sa teinte; les erreurs étaient fréquentes, provoquant souvent des naufrages.

L'an 1791 vit apparaître les premiers phares à réflecteurs paraboliques, inventés par Teulère et Borda qui, de ce fait, furent les bienfaiteurs de l'humanité. Au lieu de ces miroirs plats ou *concaves sphériques* (courbure en arc de cercle) que l'on avait été conduit à placer derrière les chandelles ou lampes pour en augmenter la luminosité, Teulère et Borda employèrent des miroirs *paraboliques* (dont la courbure est un peu en forme de poire); ainsi la lumière n'est plus renvoyée « en éventail » mais concentrée « en faisceau », et cette colonne de lumière frappe à très longue portée. Mais alors le phare ne sera visible que lorsque le navigateur sera touché par le gros rayon lumineux, lorsqu'il se trouvera *dans l'axe* du faisceau...

Les mêmes inventeurs ont une autre idée géniale pour résoudre cette difficulté : ils font « balayer » la mer par le rayon lumineux, l'ensemble — lampe et réflecteur — étant placé sur un plateau tournant qu'entraîne un mouvement d'horlogerie à poids. C'est le *phare à éclipses*. Deuxième avantage considérable : il n'est plus besoin de *teinter* chaque phare (à de grandes distances et par mauvais temps on confond les couleurs), maintenant le rythme particulier des éclipses permet de reconnaître aussitôt quel est le phare aperçu.

En 1823, Fresnel remplace les miroirs par des lentilles (ce sont de grandes loupes en forme d'anneau) donnant également un faisceau lumineux, mais moins fragiles que les miroirs qui pouvaient claquer à la chaleur de la lampe — et cela permet donc d'augmenter la puissance lumineuse des lampes.

En 1864, on essaye l'éclairage électrique au phare de La Hève, au Havre. C'est à cet éclairage (lampes à arc, et plus souvent lampes à incandescence avec refroidissement par eau) que les grands phares ont aujourd'hui recours.

Leurs feux ne sont jamais fixes et ont des caractères très variés : blancs à éclats, blancs à éclats rouges, à éclipses, scintillants, clignotants, feux éclairs — ce qui permet aux pilotes de les identifier facilement.

On dispose les phares pour que le pilote qui veut entrer dans un port ait à *s'aligner* sur deux ou plusieurs feux.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

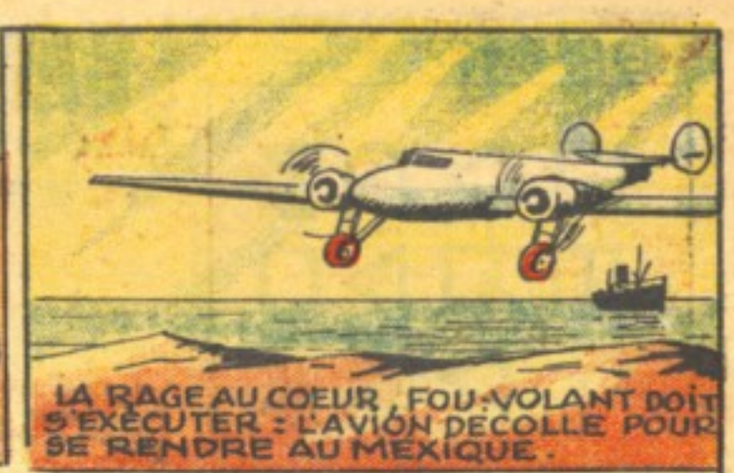
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.1.5

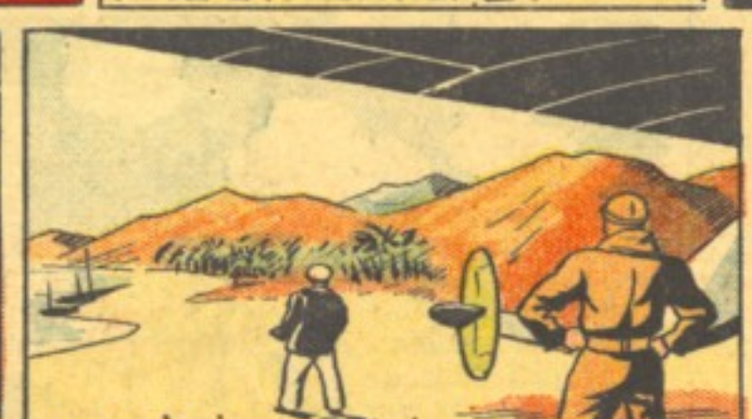
FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT ET MICRO, CROYANT SAUVER UN CARGO EN DÉTRESSE, TOMBENT SUR DES CONTREBANDIERS.





BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE CHEF ESQUIMAU ACCUEILLE À BRAS OUVERTS LE PROFESSEUR HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BEGONIA, SITOT LEUR ARRIVEE DANS L'ILE

LES ESQUIMAUX S'EMBRASSENT EN SE FROTTANT LE NEZ. BEGONIA NE TROUVE GUERE À SON GOUT CETTE CURIEUSE COUTUME

LA FILLE DU CHEF, LA PETITE IGLOU, VA MONTRER À BEGONIA LES MAGNIFIQUES TROUPEAUX DE RENNES DE SON PÈRE

L'ASTUCIEUX BEGONIA QUI SE CROIT BON CAVALIER VEUT MONTER À CHEVAL SUR EDGAR LE PLUS GRAND RENNE DU TROUPEAU

MAIS EDGAR NE TROUVE PAS SON CAVALIER À SON GOUT. BEGONIA OBSTINE SE CRAMPONNE AU COU DE SA MONTURE

LE PAUVRE BEGONIA EST TOUT SURPRIS DE SE TROUVER ACCROCHÉ À UNE DES CORNES DU RENNE COMME UN CHAPEAU À UN PORTEMANTEAU

LA PETITE IGLOU N'A SANS DOUTE JAMAIS VU RIEN DE PLUS DRÔLE, LES MALHEURS DE BEGONIA LA FONT RIRE JUSQU'À EN ÉTOUFFER

MAIS, PRENANT EN PITIÉ LA MINE DÉCONFITE DE BEGONIA, IGLOU COURT CHERCHER UN GRAND VERRE PLEIN D'UN LIQUIDE DORÉ

BEGONIA À AVALÉ LE VERRE D'UN TRAIT. HORREUR NOTRE ASTUCIEUX AMI IGNORE QUE L'HUILE DE FOIE DE MORUE EST LA FRIANDISE PREFEREE DES ESQUIMAUX

N° 188

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 6 JUILLET 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTEQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

CEPENDANT QUE NOS AMIS CHEVAUCHAIENT SUR LA ROUTE DE JIMENEZ LE LIEUTENANT DE VIRGULIO NE VOYANT PAS REPARAITRE CE DERNIER COMMENÇAIT À S'INQUIÉTER ET ENFREIGNANT LES ORDRES DE SON CHEF PÉNÉTRA À SON TOUR DANS LA CHAMBRE DE LA CITERNE..

À CE MOMENT UN PLANTON VINT COMMUNIQUER UN RENSEIGNEMENT AU LIEUTENANT DE VIRGULIO ..

SANS HÉSITER IL PÉNÉTRA DANS LA RIVIÈRE SOUTERRAINE DANS LA DIRECTION DE LA SORTIE.. LÀ IL TROUVA LA GRILLE DESCELLÉE

ET À SON TOUR IL REMONTA LE COURS DE LA RIVIÈRE...

BIENTÔT L'OFFICIER REBELLE ARRIVA À L'ENDROIT OÙ LA RIVIÈRE VENAIT BAIGNER LA PETITE PLAGE D'OÙ PARTAIT LE CHEMIN QUI MENAIT AU PONT ÉCROULÉ.. .... LORSQU'IL FUT DEVANT LA CREVASSE INFRANCHISSABLE IL REVINT SUR SES PAS ET ALLA CHERCHER DEUX HOMMES MUNIS D'UNE ÉCHELLE ET DE QUELQUES CARTOUCHES DE DYNAMITE DESTINÉES À FAIRE ÉCROULER LE PASSAGE DÈS QU'IL AURAIT RAMENÉ LE TRÉSOR QU'IL COMPTAIT BIEN DÉCOUVRIR.....

PENDANT QUE LE SECOND DE VIRGULIO ÉTAIT SUR LA ROUTE DU TRÉSOR DES AZTÈQUES JIM CHEVAUCHANT À TOUTE ALLURE APPROCHAIT DE JIMENEZ...

LE SOIR MÊME JIM RENCONTRAIT LE GOUVERNEUR ET LUI FAISAIT LE RÉCIT DE SES AVENTURES AU TEMPLE AZTÈQUE....

188

DÈS LE LENDEMAIN MATIN JIM PARTAIT AVEC UN FORT DÉTACHEMENT POUR LE TEMPLE AZTÈQUE...

MAIS UNE TERRIBLE ÉMOTION LES ATTENDAIT EN ARRIVANT PRÈS DU BUT DE LEUR EXPÉDITION.. UNE SUITE DE FORMIDABLES EXPLOSIONS .. UN ROULEMENT SOURD .. ET LA MONTAGNE S'OUVRIT ET CRACHA VERS LE CIEL DU FEU DES ROCHES ET DE LA FUMÉE!.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XXIV

DANS LA MAISON HANTÉE *(suite)*

— Tu ne sais pas? Eh bien, c'était un des plus grands hommes de l'Angleterre, et un des meilleurs : c'était un voleur!

— Fameux! C'est cela que j'aurais voulu être. Qui a-t-il volé?

— Uniquement des gouverneurs, des évêques, des gens riches, des rois, et d'autres gens encore de cette sorte. Mais jamais des pauvres : il les aimait, il partageait toujours avec eux.

— Eh bien, alors, ça devait être un chic type!

— Et comment! C'est l'homme le plus noble qui ait jamais vécu. Je peux te dire qu'il n'y en a plus comme cela aujourd'hui. Tiens, il pouvait tuer n'importe qui en Angleterre d'une seule main; et avec son arc en bois d'if, à tout coup transperçait à plus de deux kilomètres une pièce de deux sous!

— Qu'est-ce que cela le bois d'if?

— Je n'en sais rien, un bois dont on fait les

Au son de la voix les enfants tremblèrent de peur, c'était celle de Joë l'Indien.

arcs. Sans doute. Et si la flèche ne faisait que frôler le bord de la pièce, il se jetait par terre en trépignant et il pleurait. Tiens, jouons à Robin des Bois, c'est un chic jeu et je vais te l'apprendre.

— Je veux bien!

Ils jouèrent donc à Robin des Bois tout l'après-midi et jetaient de temps à autre un regard inquiet vers la maison hantée en échangeant des remarques sur les perspectives du lendemain. Comme le soleil commençait à baisser, ils reprirent le chemin de la maison à l'ombre des grands bois de la colline Cardiff.

Le lendemain matin, peu après midi, les enfants étaient de retour au pied de l'arbre mort; ils s'assirent à l'ombre un instant pour bavarder et fumer une pipe, puis se remirent à creuser dans leur dernier trou, sans grand espoir certes, mais uniquement parce que Tom affirmait que bien souvent des gens avaient renoncé à poursuivre leurs recherches, alors qu'il leur aurait suffi de creuser un mètre de plus et qu'alors quelqu'un était venu et avait déterré un trésor au premier coup de hache. L'affaire ne réussit pas cette fois cependant et nos terrassiers remettant leur outil sur l'épaule s'en allèrent avec le sentiment qu'ils avaient été consciencieux et avaient accompli tout ce qu'exige la noble tâche des chercheurs de trésors.

Lorsqu'ils atteignirent la maison hantée, le silence profond qui régnait là, sous un soleil de plomb, lui donnait un caractère si lugubre et si impressionnant par la solitude et la désolation de l'endroit qu'ils en furent intimidés pendant un certain temps et qu'ils hésitèrent à s'aventurer à l'intérieur. Mais bientôt ils s'enhardirent et rampèrent jusqu'à la porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Ils virent une pièce sans plancher où des mauvaises herbes avaient poussé à foison, une vieille cheminée toute délabrée, des fenêtres sans carreaux, un escalier en ruines et partout d'immenses toiles d'araignées qui pendaient. Alors, le cœur battant, ils se décidèrent à entrer doucement, en se parlant tout bas et l'oreille aux aguets afin de percevoir le moindre bruit et être prêts à battre en retraite à la première alerte.

Il ne leur fallut pas longtemps pour être tranquillisés. Leurs craintes s'évanouirent et ils se mirent à examiner l'endroit d'un œil observateur, non sans éprouver la plus vive admiration pour leur courage. L'idée leur vint ensuite de monter au premier étage, certes ils risquaient d'avoir leur retraite coupée. Pourtant, à se défier l'un l'autre, il ne pouvait y avoir dans ces conditions qu'un seul résultat, et après avoir jeté leurs outils dans un coin ils commencèrent l'ascension. En haut : même spectacle de ruine. Dans un coin, une porte donnait accès à un petit cabinet d'allure mystérieuse, mais seule l'allure en était mystérieuse, car il était vide! Maintenant ils n'avaient plus peur de rien et ils se disposaient à descendre pour commencer leurs fouilles quand Tom s'arrêta et fit :

— Chut!

— Qu'est-ce qu'il y a? fit Huck, tout à coup blanc de frayeur.

— Chut! Écoute.

— Oui, j'entends, filons.

— Tiens-toi tranquille, voyons. Pas un geste. Ils viennent.

Les deux enfants s'allongèrent sur le plancher, l'œil collé à des trous des planches et livides de peur.

— Les voilà qui arrivent! Ils se sont arrêtés! Ils remarchent, les voilà... surtout, ne dis rien, Huck! Ah! comme je voudrais être ailleurs.

Deux hommes entrèrent et chacun des deux enfants put se dire en lui-même :

— Mais c'est le vieux sourd-muet espagnol qui est venu rôder à l'entour du village une ou deux fois ces temps-ci, quand à l'autre, on ne l'a jamais vu jusqu'ici. L'autre était un individu dégueuillé, sale et sans quoi que ce soit de plaisant, d'agréable dans le visage. L'Espagnol était enveloppé dans un grand manteau : il avait des favoris blancs, de longs cheveux s'échappaient de sous son chapeau et il portait des lunettes aux verres fumés. L'autre parlait à voix basse en entrant. Les deux hommes allèrent s'asseoir dans un coin sur le sol en s'adossant au mur, le visage tourné vers la porte; et celui qui parlait tout à l'heure reprit l'entretien à voix haute.

— Non, disait-il, j'ai réfléchi à tout cela et ça ne me plait pas, c'est dangereux.

— Dangereux, grommela le soi-disant sourd et muet, à la grande surprise des enfants; sang de navet, va!

Au son de la voix, les deux enfants se mirent à trembler de peur, car c'était celle de Joë l'Indien! Il y eut un moment de silence, puis Joë dit :

— Qu'est-ce qu'il y a de plus dangereux là dedans que notre dernière affaire? Et il ne nous est rien arrivé.

— Ça n'est pas la même chose, c'était assez loin en amont du fleuve, il n'y avait pas d'autre maison dans les environs et personne ne pouvait nous voir.

— Ce qui est bien plus dangereux, c'est de venir ici en plein jour, n'importe qui nous rencontrerait se douterait de quelque chose.

— Sans doute, mais il n'y avait pas de meilleur endroit après l'affaire. Je te garantis que moi je désire fiche le camp de cette bicoque, le plus tôt possible. Je serais bien parti hier mais le moyen de ne pas se faire remarquer de ces satanés gosses qui jouaient sur la colline juste en face de nous.

Les satanés gosses se remirent à trembler en entendant ces paroles et ils se félicitèrent de s'être souvenu à temps que la veille était un vendredi et d'avoir décidé en conscience d'attendre une journée. Au fond de leur cœur c'est à l'an prochain qu'ils auraient bien souhaité avoir remis leur visite. Pendant ce temps, les deux hommes avaient sorti des provisions et s'étaient mis à manger. Après un long silence, Joë l'Indien dit :

— Vois-tu, mon vieux, tu vas retourner à l'endroit de la rivière que tu sais et tu m'attendras là jusqu'à ce que je te donne de mes nouvelles. Je vais faire un saut jusqu'au village encore une fois pour voir ce qui s'y passe. Ensuite, nous tenterons cette affaire si dangereuse lorsque j'aurai examiné les alentours et constaté que tout va bien. Et puis après : en route pour le Texas! Nous lèverons le pied tous les deux ensemble.

Ce plan était convenable et les deux hommes se mirent à bâiller.

— Je tombe de sommeil, dit Joë l'Indien, c'est à ton tour de monter la garde.

Il s'allongea dans les herbes et ne tarda pas à ronfler. Son compagnon bâilla aussi, se retourna à plusieurs reprises, puis resta tranquille et peu après, commençant à dodeliner de la tête, son nez baissa de plus en plus. Bientôt un ronflement répondit à l'autre. Les deux enfants poussèrent un long soupir de soulagement :

— Voici le bon moment, chuchota Tom. Filons.

— Je ne peux pas, je mourrais de peur, tu vois cela s'ils se réveillaient ?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ça y est, ça y est, c'est les vacances. Je dois dire que je suis rudement content. Le temps est beau cette semaine et bientôt on va partir à la campagne, Mme Burette et moi.

Mais avant de vous parler des vacances, il faut que je vous parle de la distribution des prix. Parce que j'ai eu un prix cette année et même que j'en suis rudement fier, parce que je n'en avais jamais eu avant. Ce prix, c'est un deuxième prix de français, et il paraît même que j'aurais eu le premier, si j'avais eu une meilleure orthographe et aussi une meilleure écriture, et puis aussi si je mettais bien les mots dans les phrases à leur place, parce qu'il paraît que de travers, je les mets toujours un peu les mots.

Vous allez dire, en somme, que j'aurais mérité le prix de français si seulement j'avais su un peu le français. Mais si vous dites ça, ça prouvera seulement que vous êtes de mauvaises langues. Parce que j'ai toujours des bonnes notes en grammaire et que les fautes d'orthographe que je fais c'est surtout dans les lettres doubles où je n'ai jamais pu, mais jamais pu me reconnaître. Et puis on m'a dit aussi que j'avais beaucoup d'imagination et que je savais bien tourner un récit, et cela compte, qu'on a ajouté.

Je m'aperçois que j'écris un peu de travers pour montrer, sans doute, que je n'avais pas très bien mérité mon prix. Les prix, on les a distribués dans le grand préau de l'école où il y avait une belle estrade tricolore, avec dessus tous les maîtres et les maîtresses, un conseiller municipal et un député, et aussi des messieurs qui sont dans les classes et dont je ne connais pas le nom. On a fait plusieurs discours, et puis on a lu la liste des gagnants du Grand Concours... Je veux dire les noms des meilleurs élèves, de ceux qui avaient mérité des prix.

Quand on a appelé Jean Burette, j'étais tout ému et je n'ai pas très bien compris que c'était de moi qu'il s'agissait. Il a fallu que Mme Burette me donne un coup de coude dans les côtes (elle les a très pointus, les coudes) pour que je comprenne que Jean Burette c'était moi, Janot.

Je me suis alors précipité vers l'estrade. On était assis tout au bout de la rangée de chaises, presque contre le mur, et en passant devant les personnes qui étaient assises à côté de nous, je crois bien que j'ai un peu marché sur les pieds. Il y avait même un monsieur, avec un gros ventre, qui était furieux et qui a dit, presque à haute voix, que je devrais faire attention à son œil-de-perdrix. Mais aussi s'il n'avait pas eu si gros ventre, ça m'aurait été plus facile de voir ses pieds et de ne pas marcher dessus.

Quand je me suis trouvé sur le grand tapis rouge de l'allée du milieu, avec tout le monde qui me regardait (il y en avait même qui applaudissaient, mais je crois que c'est un vilain tour de Jacquot et de Pierrette qui étaient à la distribution), j'ai été très intimidé.

Surtout que Mme Burette m'avait mis les souliers vernis qu'elle m'avait achetés pour le mariage de Mlle Lebondu, il y a déjà trois ans de cela. Et Mme Burette avait eu beau les choisir larges les souliers, en les achetant, ça n'empêchait pas que mon pied avait, depuis ce temps-là, beaucoup grandi et que les souliers vernis me faisaient très mal aux pieds. Mais comme dit Mme Burette : « Pour être beau il faut souffrir. » Ce qui n'empêche pas de sentir que j'avais mal aux pieds, j'étais encore plus intimidé qu'autrement.

J'ai fini par courir jusqu'en haut de l'estrade, en montant les quatre marches. Un gros monsieur que je ne connaissais pas m'a donné mon prix et m'a mis en plus sur la tête une belle couronne verte en feuilles de chêne en papier. Puis il m'a embrassé sur le front avec sa barbe qui piquait.

On a encore applaudi et ça m'a rendu plus intimidé encore qu'avant. Surtout que si mes souliers étaient toujours trop petits, ma couronne était trop grande et qu'elle me glissait sur le front. Je restais là sans savoir quoi faire, et il a fallu que le gros monsieur me pousse de la main pour me faire signe qu'il fallait partir.

C'est à ce moment-là que la catastrophe est arrivée. La couronne m'est tombée sur les yeux et je n'ai plus rien vu du tout. Je ne savais pas trop comment la relever parce que le livre que j'avais dans les mains me gênait. Et en même temps, le gros monsieur me poussait toujours plus pour me faire partir. Je me suis mis à marcher sans rien voir avec les feuilles de chêne en papier sur les yeux, et j'ai oublié qu'il y avait un escalier. J'ai trébuché, j'ai voulu me rattraper. Mais les semelles de mes souliers étaient toutes glissantes comme celles de chaussures qu'on ne met jamais; le livre dans les mains me gênait... et puis... Et puis à quoi bon vous expliquer! Le sûr et certain, c'est que j'ai descendu les quatre marches de l'estrade sur mon derrière et que je me suis retrouvé sur le tapis rouge au milieu de l'allée, les quatre fers en l'air et ma couronne de papier autour du cou.

Je ne sais si tout le monde m'avait applaudi au moment où on m'a donné le prix, mais tout le monde a ri en me voyant tomber. Moi aussi j'ai ri parce que je n'ai pas mauvais caractère, et que je trouvais ma mésaventure plus drôle qu'autre chose, bien que j'aie un peu mal au coude. Mme Burette n'a pas trouvé cela très drôle. Elle m'a dit : « Pour une fois que tu as un prix et que tu devrais me faire honneur, tu trouves moyen d'être ridicule. » Heureusement elle n'est pas restée trop longtemps fâchée et j'ai eu tout de même, comme elle l'avait promis, un saint-honoré pour le dessert de midi. Le livre de prix que j'ai eu est très intéressant. Il s'appelle Valmy. *Il est écrit par le grand romancier* Romain Rolland, *et il a de très belles images.*

A la prochaine fois, des nouvelles sur mes vacances.

Au revoir à tous et à jeudi prochain.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

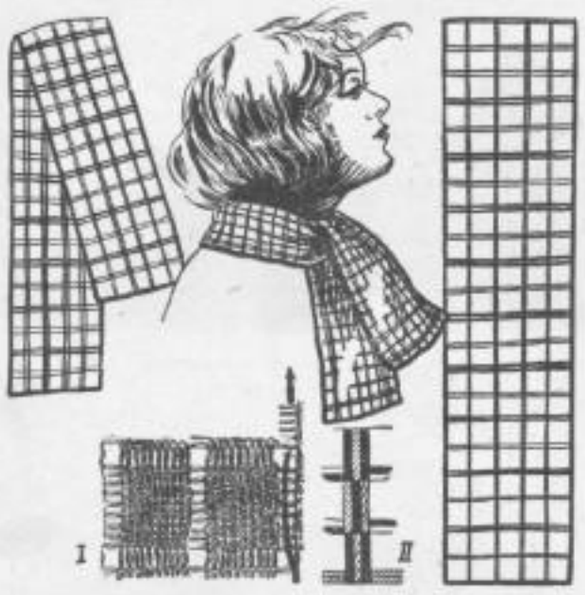
ÉCHARPE TISSÉE MULTICOLORE

Cette écharpe est exécutée au point de fond à carreaux et elle est rebrodée au point de reprise dans les jours qui entourent les carreaux.

Écharpe légère pour l'été que vous ferez moins importante que les écharpes enveloppantes des grands froids et pour laquelle vous emploierez 1 pelote de laine zéphyr blanche, de la laine vert vif, de la laine jaune pâle, de la laine rouge cerise, soit des restes, soit de petites pelotes dans ces teintes qui doivent être très fraîches.

Faites déjà votre fond en carreaux entourés de jours. Il faut faire un travail très souple, donc des aiguilles plutôt grosses pour la laine (2 1/2, 3).

POINT. — Il vous faut un nombre de mailles divisible par 10, plus 9 mailles pour la fin. Ne vous occupez pas des lignes en longueur pour l'instant. Du 1er au 23e rang, tricotez en rangs d'aller et retour, toujours à l'endroit (point mousse). 24e rang (rang horizontal ajouré) : former un double jeté après chaque maille endroit, ce qui vous donnera



une maille allongée en laissant tomber ce double jeté au rang suivant que vous tricoterez normalement à l'endroit en prenant seulement le point tricoté dans la maille endroit, sauter le jeté qui tombe, faire l'autre maille endroit et ainsi de suite; en tirant sur votre aiguille à la fin du rang, vous tendez la maille qui s'allonge de la longueur du double jeté, qui, non maintenu, passe par les mailles endroit prolongeant la bouclette, ce qui forme le jour.

Répétez continuellement ces 24 rangs jusqu'au bout de l'écharpe qui doit, autant que possible, se terminer au bout de 23 rangs qui forment un carré.

Au moment de rabattre pour fermer les mailles, laissez tomber chaque 10e maille sans les tricoter pour former les raies en long. En effet, vous tirez sur l'ouvrage et ces raies non maintenues à la fermeture se détricotent tout le long.

Comme vous l'indiquent les croquis I et II, vous passez dans les jours au point de reprise par-dessus un carré, par-dessous l'autre, etc., puis une seconde raie par-dessus, par-dessous en contrariant la première (à côté) et une 3e si possible selon la grosseur de votre laine. Ces trois raies de la même teinte; prenez alors une autre teinte et le long des mêmes raies mais à l'inverse de ce qui est fait, c'est-à-dire pour couvrir le jour visible, refaites trois raies reprise.

Tout autour de l'écharpe un léger point crocheté vert vif. Toutes les raies en longueur tantôt rouges et vertes, tantôt rouges et jaunes. Mais tout autour il faut une rayure complètement jaune puis, en largeur tous les 2 rangs qui sont rouges et jaunes, un rang complètement jaune. Voilà un joli écossais.

Les Conseils de tante Camille

POINTS DE TRICOT

Ananas en colliers. — Faire une maille simple sur une bordure, 1 maille en l'air dans laquelle on fait un point ananas : piquer 4 fois dans la maille en l'air en faisant un jeté entre chaque boucle que l'on ramène; on a 9 boucles sur le crochet; 1 jeté, passez dans 8 boucles ; 1 jeté, passer dans les 2 boucles restantes. Une maille en l'air et recommencer ainsi 6 points ananas, fixer sur la bordure 10 mailles plus loin que la première par une maille simple, 1 maille en l'air, recommencer et ainsi de suite.

Vous allez commencer la 2e rangée d'arceaux, en piquant la maille simple chaque fois au sommet d'un arceau du rang précédent, c'est-à-dire en laissant 3 points ananas de chaque côté, 1 maille en l'air, 6 points, 1 maille simple au milieu de l'arceau suivant, etc. Les arceaux sont ainsi contrariés.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Poitrine de mouton. — *Faire cuire la poitrine dans une soupe aux légumes, soupe aux choux, ou dans un court-bouillon assaisonné comme le pot-au-feu. La retirer une fois cuite, ôter les plus gros os, la mettre sous presse et la laisser refroidir. La couper ensuite en morceaux rectangulaires, tremper chaque morceau dans du beurre fondu, puis les rouler dans la chapelure, faire griller comme des côtelettes.*

La poitrine de mouton braisée, panée et grillée se sert avec une sauce piquante, une sauce tomate ou avec une garniture de légumes.

Saucisses au vin blanc. — *Faire fondre du beurre dans une poêle, y mettre les saucisses préalablement piquées avec une aiguille à brider pour que la peau ne se déchire pas, les faire revenir des deux côtés, les retirer. Faire un roux blond, mouiller avec du vin blanc et un peu d'eau, ajouter sel, poivre, persil haché, remettre les saucisses, laisser mijoter doucement.*

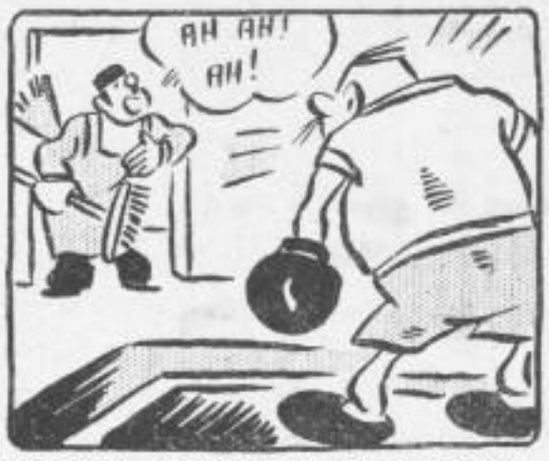
LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

A L'AIDE D'UN GANT CHLOROFORMÉ, LE PROFESSEUR DUBELAIR A ENDORMI RALEU, MAIS PAT'SOUM A ENDORMI LE PROFESSEUR ET C'EST LUI QUI A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES GANGSTERS. RALEU SE RÉVEILLE, ÉTONNÉ D'ÊTRE SEUL.

AYANT, SANS S'EN DOUTER, ENFILÉ LE GANT CHLOROFORMÉ, RALEU APPELLE, A GRANDS CRIS, SON PROFESSEUR.

IL FAIT UN TEL TAPAGE, QUE LE CONCIERGE, ALERTÉ, MONTE VOIR QUELLE EST LA CAUSE DE CES CRIS DISCORDANTS.



LORSQU'IL APERÇOIT M. RALEU DANS SA TENUE DE SPORTIF, IL LE TROUVE SI RIDICULE QU'IL ÉCLATE DE RIRE.

CECI VEXE RALEU. CRIS, DISPUTE, GIFFLE, A LAQUELLE RALEU RÉPOND PAR UN COUP DE GANT CHLOROFORMÉ.

LES VOISINS ACCOURUS ET QUI OSENT TRAITER RALEU DE GROSSE BRUTE, NE TARDENT PAS A SUBIR LE MÊME SORT.

ENTHOUSIASMÉ PAR CES SUCCÈS, QUE RALEU MET SUR LE COMPTE DE SA FORCE ET DE SA SCIENCE, IL DESCEND...

...DANS LA RUE ET FOUDROIE TOUT LE MONDE SUR SON PASSAGE. MAIS CET EXERCICE VIOLENT L'A MIS EN NAGE.

POUR S'ÉPONGER, IL SE PASSE LE GANT SUR LA FIGURE, ET LE RÉSULTAT NE SE FAIT PAS ATTENDRE, RALEU SE RENDORT !

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

— Je voudrais un litre de lait de vache, s'il vous plaît.

— Ton pot est trop petit, mon ami, va en chercher un plus grand.

— En ce cas, madame, donnez-moi un litre de lait de chèvre !

o

Les enfants n'ont pas le droit de parler à table.

— M a m a n ... dit Toto...

— Tais-toi!

— Mais, maman...

— Je te dis de te taire!

Toto se tait donc, pour se rattraper après le repas.

— Je voulais te dire, maman, qu'il y avait un vers qui remuait dans ta salade! Mais maintenant, tu l'as mangé.

o

Paulette vient vers son papa avec une lime à ongles.

— Papa, tu veux bien m'aiguiser les dents ?

— Mon Dieu, ma fille, à quoi penses-tu? T'aiguiser les dents.

— Oui, car maman m'a dit que je n'avais pas assez d'appétit. Alors, comme cela, j'en aurai davantage !

o

— Quelle saison préférez-vous ? Moi c'est l'hiver.

— Voilà qui est rare, en général on préfère la belle saison, le soleil, la vie plus facile.

— Peut-être, mais moi, je suis charbonnier, comprenez-vous ?

o

Au temps des chignons :

— Ta maman a de beaux cheveux, Lisette; son chignon est gros et ils doivent être très longs ?

— Je ne sais pas, madame, maman les enferme dans son tiroir tous les soirs!

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoiés par une bande supérieure « Les Invisibles », Olivier Lauragnie et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre X. — UNE INSULTE INDIGÈNE

(suite)

Les notes perçantes de l'instrument parvinrent sans peine aux oreilles des Dundarupts : en entendant ces sons bizarres, à la vue surtout de l'être fantastique qui le produisait, un long frémissement parcourut les indigènes et on les entendit prononcer de tous côtés ce mot terrifiant :

— Un sorcier, un sorcier.

Et au même instant tous les Dundarupts disparurent dans les hautes herbes. Avec la vitesse de l'éclair le Canadien et ses compagnons entrevirent tout à coup le parti qu'il était possible de tirer de la situation. Ils profiteraient de ce moment de terreur pour tenter de s'échapper! Mais quand ils se retournèrent pour communiquer leurs impressions à Williigo, ils furent saisis d'un étonnement que le Canadien mieux au courant qu'eux des mœurs australiennes ne partageait pas au même degré. Le chef Nagarnook et ses deux guerriers gisaient à quelques pas de là la figure complètement enfouie dans les herbes et tremblaient de tous leurs membres.

Olivier et Laurent ne purent retenir un sourire. Quand à Dick il se contenta de hausser les épaules. Le brave Canadien était humilié de voir son ami Williigo donner un tel exemple de faiblesse superstitieuse; aussi se dirigeant vers lui, il le saisit par les épaules et le remit d'un seul effort sur les pieds.

— Allons, Nagarnook, lui dit-il, n'êtes-vous pas honteux de trembler ainsi comme une femme ? Allons, remettez-vous ou je vous renie pour mon frère. Vous avez peur d'un pauvre diable de prédicant qui siffle dans un morceau de bois; vous pouvez croire votre ami qui ne vous a jamais trompé, ce n'est pas un sorcier. Voyons, auriez-vous pu vous emparer de lui hier, s'il en eût été un.

Ce dernier argument parut faire impression sur Williigo, mais comme le Canadien avait épuisé ses arguments il appela d'un ton sec John Gilping.

— Faites-moi le plaisir de remettre votre musique dans son sac et de ne plus l'en sortir, ces gens-là vous prennent pour un sorcier; vous voyez bien qu'ils ont perdu la tête et nous avons besoin de toute l'intelligence de Williigo pour nous tirer du mauvais pas dans lequel nous sommes tombés!

A cette rude apostrophe, le pauvre Gilping désarticula son instrument et sans plus de réflexion le suspendit à son cou. Ce n'est que devant les insistances réitérées de son ami que Williigo reprit peu à peu possession de lui-même, mais il garda longtemps rancune à John Gilping de la terreur superstitieuse qu'il lui avait causée. Après l'émotion causée bien involontairement par le prédicant dans les deux camps, la situation se retrouva la même de part et d'autre, et Olivier se demanda pour la vingtième fois comment cela allait finir. Le Canadien lui-même commençait à douter que le chef Nagarnook pût les tirer de là sains et saufs. D'autre part, le silence obstiné que continuait à garder les Busch-Rangers l'inquiétait beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître. Bien qu'il fût intimement persuadé qu'il valait mieux laisser Williigo agir dans la pleine liberté de ses idées, il ne put s'empêcher cependant de lui communiquer ses impressions et lui demander comment il comptait sortir de l'impasse où ils se trouvaient.

— Pourquoi, mon frère, lui dit le chef en souriant, n'a-t-il plus confiance en moi?

— Tu te trompes sur mes intentions, répondit le Canadien, seulement je ne puis te dissimuler que nos deux compagnons se trouvent en ce moment en proie à des inquiétudes mortelles et je serais content de pouvoir les rassurer un peu.

— Eh bien, dis-leur que Williigo n'a jamais menti; qu'avant la chute du jour nous serons loin d'ici. Quand le soleil sera là, et du poing le chef montrait le milieu de l'horizon, ce qui signifiait midi, nous partirons.

— Sous les yeux des Dundarupts?

— Sous leurs yeux!

— Et ils ne s'opposeront pas à notre départ?

— Quand ils s'apercevront que nous ne sommes plus là, il sera bien trop tard.

— Tu parles par énigme, comme les sorciers, Williigo.

— Alors mon frère s'imagine qu'un vieux chef Nagarnook peut se laisser cerner par ces vils écumeurs de buissons, ni plus ni moins qu'une jeune *menouh* à peine échappée de la tutelle de sa mère.

— J'ai toujours cru à ta prudence et à ta sagesse, Williigo.

— Mon frère n'a donc pas remarqué que lorsque nous avons été entourés par les Dundarupts je me suis éloigné de la rivière qui pouvait nous servir de ligne de défense.

— Et qui nous eût précisément empêchés d'être entourés, de ce côté du moins. En effet si je n'avais pas eu en toi cette confiance absolue que tu me reprochais il y a un instant de ne plus éprouver, je n'aurais pas en ce moment reconnu ta sagesse habituelle.

A ces paroles du Canadien, Williigo sourit avec orgueil.

— Les Dundarupts, répondit-il, doivent bien rire du vieux Nagarnook; mais les Dundarupts ont la cervelle légère comme le duvet des colonniers. Ils ne connaissent pas cette contrée qui fait partie de nos territoires de chasse. A deux pas d'ici, au milieu des buissons, se trouve un kra-fenoua (terre fendue) tellement profond que c'est à peine si la lumière du jour y arrive à travers les lianes grimpantes et les cactus qui s'entre-croisent sur toute son étendue.

— Dis-tu vrai? dit le Canadien, dont la figure s'illumina soudain d'un rayon de joie.

Saisi d'une inspiration sublime, John Gilping se mit à jouer de la clarinette.

deul. Quelques-unes sont plus larges, mais c'est l'exception, et si l'on pénètre dans l'intérieur par une des extrémités qui, à cause des ébranlements de terrains, va presque toujours en pente douce, on trouve souvent que le sol du fond situé à une profondeur variant de quinze à vingt mètres de la surface du sol, atteint une largeur moyenne de huit à dix mètres, permettant ainsi à une douzaine d'indigènes de marcher aisément de front entre les deux murailles de ces terres fendues.

Plusieurs de ces excavations, dans la province de Victoria, s'étendent sur une longueur de cinq à six lieues, et toutes ne sont pas encore connues.

Celles qui n'ont au sommet qu'une ouverture de cinquante à soixante centimètres sont des plus dangereuses pour les squatters, les pionniers, les explorateurs et pour tous ceux qui parcourent le Buisson australien, — car rien ne vient révéler leur existence, les arbustes qui poussent sur les deux bords se rejoignent aisément par leurs rameaux, les lianes sauvages s'enchevêtrent au-dessus du gouffre et le voyageur n'aperçoit devant lui qu'une masse de plantes et de fleurs peu élevées au-dessus du sol, qu'il ne suppose pas devoir offrir une bien grande résistance à son passage.

Mais malheur à celui qui s'y engage! Il ne fait pas trois pas dans ce massif verdoyant que le sol manque sous ses pas.

C'est donc une de ces fissures, ou terre fendue, que Williigo avait découverte dans ces parages pendant les nombreuses excursions de chasse qu'il y avait faites avec les guerriers de sa tribu.

Avec la sagacité du sauvage, il s'était souvenu en traversant le Red-River, de l'emplacement exact où se trouvait l'entrée du Kra-fenoua; et réfléchissant au parti qu'il pourrait en tirer pour échapper aux Dundarupts, il avait négligé la ligne du fleuve pour se rapprocher insensiblement de l'extrémité de l'excavation naturelle inconnue de ses ennemis.

Il avait choisi, pour agir, le moment où le soleil serait au milieu de sa carrière, c'est-à-dire midi, parce qu'à cette heure les Dundarupts, occupés de leur repas, laisseraient à quelques sentinelles seulement le soin de veiller à ce que la petite troupe n'en profitât pas pour forcer leurs lignes, puis les rayons solaires tombant perpendiculairement sur le sol, le fond de l'excavation serait alors, malgré la voûte de verdure, suffisamment éclairée pour qu'on pût s'y guider facilement.

Lorsque le Canadien revint vers ses compagnons, sa figure exprimait un tel air de satisfaction, qu'Olivier en fut frappé et sentit instinctivement que son ami venait de faire quelque importante découverte.

— Mon frère est-il content de moi? fit Williigo.

— Je savais bien, répondit le trappeur, qu'un guerrier aussi prudent que toi ne nous avait pas conduits ici sans motif. Nous sommes sauvés, pourvu que nous puissions descendre dans le Kra-fenoua sans attirer l'attention des Dundarupts. Il s'écoulera un long temps avant qu'ils puissent découvrir le secret de notre disparition, et vinssent-ils à le trouver plus tôt qu'ils osent nous y poursuivre et s'exposer au feu roulant de nos carabines dans un lieu où tous les coups porteraient infailliblement. Qu'en pense le chef?

— Williigo est de l'avis de son frère

— Je croyais d'abord que nous serions obligés d'abandonner mon mulet et Pacific; mais grâce aux éboulis, la descente est si douce que je n'ai plus aucune crainte à cet égard; toute la difficulté consistera à les conduire au bosquet sans éveiller l'attention.

— Le mieux est de les y envoyer de suite : la touffe de lilas et de fougères est si épaisse que les Dundarupts ne pourront pas les y voir, et ils s'imagineront que nous les avons placés là pour brouter les jeunes pousses d'arbrisseaux et les feuilles de myalis.

— La sagesse parle constamment par ta bouche, Nagarnook, fit le Canadien.

— Eh bien va prévenir tes compagnons, car l'heure approche, vois, ces lâches de Dundarupts ont cessé de danser et de nous insulter; de tous côtés les feux s'allument dans la plaine, ils vont faire cuire leurs racines de taro et d'igname et déjeuner tranquillement en face de nous pour nous narguer. Il faudra faire comme eux, et quand ils nous croiront uniquement occupés à la préparation de notre repas, ce sera le moment de disparaître.

Le Canadien, ayant réuni autour de lui ses compagnons et John Gilping, qui avait enfin consenti à descendre de Pacific, leur donna toutes les explications nécessaires sur le mode d'évasion préparé par Williigo. Inutile de dire la joie qui accueillit ces paroles et chacun se prépara à jouer de son mieux le rôle qui lui serait assigné.

Après avoir consolidé avec soin les bagages et approvisionnements divers que portaient les animaux, Koanook et Nirooba, sur l'ordre de leur chef, les prirent par la bride pour les conduire au bosquet, ainsi qu'il avait été décidé.

En se séparant de Pacific, John Gilping lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa tendrement, comme s'il ne devait plus le revoir; il le regarda s'éloigner les yeux humides de larmes

A ce moment Williigo eut une idée des plus pratiques, qui devait rendre, l'heure venue, l'évasion plus facile encore, en diminuant les difficultés que présentait un départ d'ensemble; il chargea les deux premiers de faire descendre immédiatement les animaux dans le kra-fenoua et de ne revenir que lorsqu'ils seraient à une certaine distance.

A suivre.)

— Mon frère peut ramper sans être vu dans les hautes herbes jusqu'au bosquet : il verra.

Dick se baissa lentement glisser sur le sol, et s'avançant à la manière indigène, presque sans provoquer de mouvement appréciable dans les arbustes qui couvraient le sol, disparut sous les bosquets, aux yeux étonnés de ses autres compagnons, qui cherchaient vainement à se rendre compte de cette manœuvre.

Ce que Williigo avait appelé kra-fenoua, c'est-à-dire terre fendue, est une particularité géologique presque spéciale à l'Australie qui mérite quelques explications.

Une grande partie du continent australien, les contrées de l'Ouest surtout, ont conservé un souvenir bien singulier des premières périodes géologiques, à l'époque où la croûte terrestre, moins épaisse qu'elle ne l'est aujourd'hui, se fendait sous la pression des gaz intérieurs, et livrait passage à de véritables inondations de matières en fusion, qui couraient en bouillonnant sur le sol, produisant ainsi des fissures sur une étendue de plusieurs lieues, n'ayant que deux ou trois mètres de largeur et parfois moins encore. Presque partout ces fissures que la géologie constate aujourd'hui, ont été remplies par des apports postérieurs de terres et de sables, et surtout par les boues des alluvions quaternaires.

L'Australie est, jusqu'à ce jour, la seule partie du globe connue qui ait conservé intactes quelques-unes de ces fissures qui devaient être d'une telle profondeur à l'origine que la poussière des siècles, le limon charrié par les eaux, formé par les feuilles que le vent transporte, n'ont pas encore pu les combler. Et, chose singulière, ces fissures vont en se rétrécissant à mesure qu'elles se rapprochent du sol, au point de ne plus présenter à la surface que des ouvertures de soixante centimètres environ à un mètre et

A TRAVERS LE MONDE

Vous avez entendu quelquefois parler de la pierre philosophale et peut-être entendu dire : « C'est aussi difficile à trouver que la pierre philosophale. » Les alchimistes des siècles passés se dédiaient à réaliser des expériences dans leurs laboratoires afin de trouver la pierre philosophale, la pierre merveilleuse qui, en touchant un quelconque métal, le changeait en or. Mais, par malheur, jamais ils ne la rencontrèrent.

○

Dans son célèbre roman *Eugénie Grandet*, Honoré de Balzac attribua à Napoléon cette phrase très connue : « Le linge sale se lave en famille. » Mais il semble que Balzac s'était trompé. En effet, le non moins célèbre Casanova, écrivain italien du XVIIIe siècle, mentionne la phrase dans ses Mémoires et déclare qu'elle est d'un usage courant en France.

○

A Long Beach, une des plages les plus à la mode de Californie aux États-Unis, toutes les rues de la ville sont asphaltées et les autorités municipales soignent tant leur conservation qu'il n'est pas permis aux véhicules d'y stationner plus d'un quart d'heure.

○

La chaire de botanique du Muséum, à Paris, a été tenue durant un siècle et demi sans interruption par des membres de la famille Jussieu, qui de pères en fils se transmettaient leur amour de l'étude des plantes.

○

Les lettres de présentations d'un ambassadeur anglais nouvellement désigné devant un souverain commencent toujours ainsi : « Monsieur mon frère », ou « Madame, ma sœur. » S'il y a une parenté réelle entre les souverains, la lettre l'exprime aussi.

Le résultat en est quelquefois curieux. Ainsi, à l'époque de la reine Victoria, de nombreux rois s'adressaient à elle, l'appelant : « Madame ma sœur et ma très chère grand'mère. »

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Avez-vous déjà pensé au nombre de personnes qui volent chaque jour comme passagers des lignes régulières de transport?

Il est difficile de se faire une idée. Par exemple, si l'on prend le trafic moyen du Bourget, il faut compter par jour normal 440 à 450 passagers arrivant ou partant.

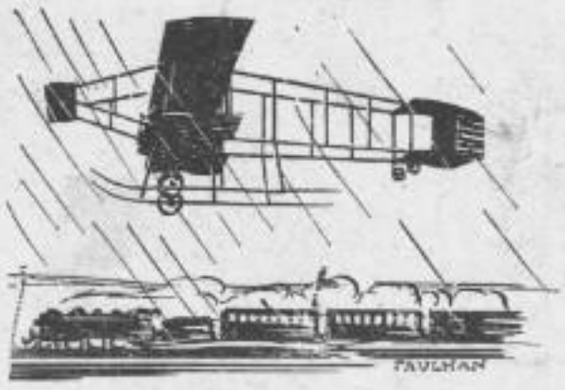
Le fret donne un chiffre de 7.000 kilos par jour et la poste 3.250 kilos environ, dont plus de 1.000 kilos pour les départs de lettres.

Sur Paris-Londres seulement on parcourt couramment plus de 56.000 kilomètres en un mois.

Voyez que l'aviation est devenue un moyen de transport avec lequel il faudra compter lorsque vous serez des hommes.

LOUIS PAULHAN GAGNE LA COURSE DU DAILY MAIL SUR LONDRES-MANCHESTER

Le champion britannique Graham White rencontra forte partie en 1910 dans les pilotes français Paulhan, Latham, Auburn, Leblanc et Legagneux venus disputer la course Londres-Manchester dotée de



250.000 francs de prix. Le déplacement en valait la peine.

Le parcours, comportant deux escales, devait être effectué en vingt-quatre heures.

Graham White fit une première tentative le 24 avril 1910. Mais, durant la nuit, le vent soufflant en tempête endommagea son appareil à Hademore où il avait dû atterrir vaincu par le mauvais temps.

Louis Paulhan fit monter, à Meudon, son biplan Henri Farman, le même que celui de White. Vers 17 h. 30 il s'envola vers Londres puis, après avoir survolé la capitale anglaise, il partit vers Manchester. A cette époque les avions volaient bas ; heureusement, car les instruments de navigation n'existaient pas. Il fallait voyager au jugé et c'étaient les premiers vols en dehors des aérodromes ; en somme, toutes les difficultés !

Paulhan avait choisi comme repère la ligne de chemin de fer où un train spécial emportait Henri Farman, les mécaniciens et les pièces de rechange.

A 100 kilomètres-heure le train s'élança à la poursuite de l'aviateur et le dépassa pendant un moment. Mais la pluie se mit à tomber et la nuit commença ; heureusement le vent portait l'aviateur qui dépassa le train et se posa à 20 h. 10 à Lichfield, transi de froid.

Au départ, le lendemain à l'aube, Paulhan eut à lutter contre le vent et se tint à hauteur de l'express qui l'accompagnait. Pas moyen de reculer... White était derrière et avait volé de nuit pour rattraper son retard.

Paulhan profita encore du vent pendant la fin du parcours et se posa en escale à Didsburg, puis atteignit enfin Manchester avant 6 heures du matin.

White avait dû abandonner à 100 kilomètres du but. Louis Paulhan venait de gagner la première grande course anglaise.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Palier. — Nom donné à une pièce fixe qui sert de support à un arbre en mouvement. On met un palier pour éviter les flexions d'un arbre long. Dans un moteur, le carter comporte des cloisons sur lesquelles sont prévus des paliers.

Ces paliers reçoivent des coussinets ou des roulements à billes, aiguilles ou rouleaux sur lesquels tourne le vilebrequin (9).

SPORTS

L'hébertisme

Vous avez déjà entendu parler des concours d'hébertisme ou des mensurations hébertistes, et je crois qu'il est bon que vous sachiez exactement ce dont il s'agit.

Georges Hébert est un athlète français qui a mis au point une méthode de culture physique dite « méthode naturelle ». Cette méthode est justement ainsi appelée parce que les mouvements qu'elle nécessite et le développement qu'elle engendre ne sont que des mouvements spontanés, exécutés par tout le monde dans les différents actes de la vie. Seulement, il s'agit de faire ces mouvements avec attention, et la volonté ferme de cultiver son corps.

Avec Georges Hébert, nous sommes très loin des leçons de gymnastique en chambre, très loin aussi des mouvements artificiels et compliqués, quoique efficaces, de la méthode suédoise ordinairement appliquée en France. Autant cette dernière méthode est fastidieuse, autant le quart d'heure quotidien de la gymnastique Hébert se fait dans la joie. Avec lui, vous ferez des exercices sur votre chaise, vous vous efforcerez d'atteindre des objets diversement placés, sans bouger vos pieds, et vous battrez tous les matins de petits records en allant à l'école, au lieu de faire de savantes circonvolutions du tronc ou des membres. Et si vous êtes en congé, dehors, ce sera encore mieux!

TIMBRES-POSTE

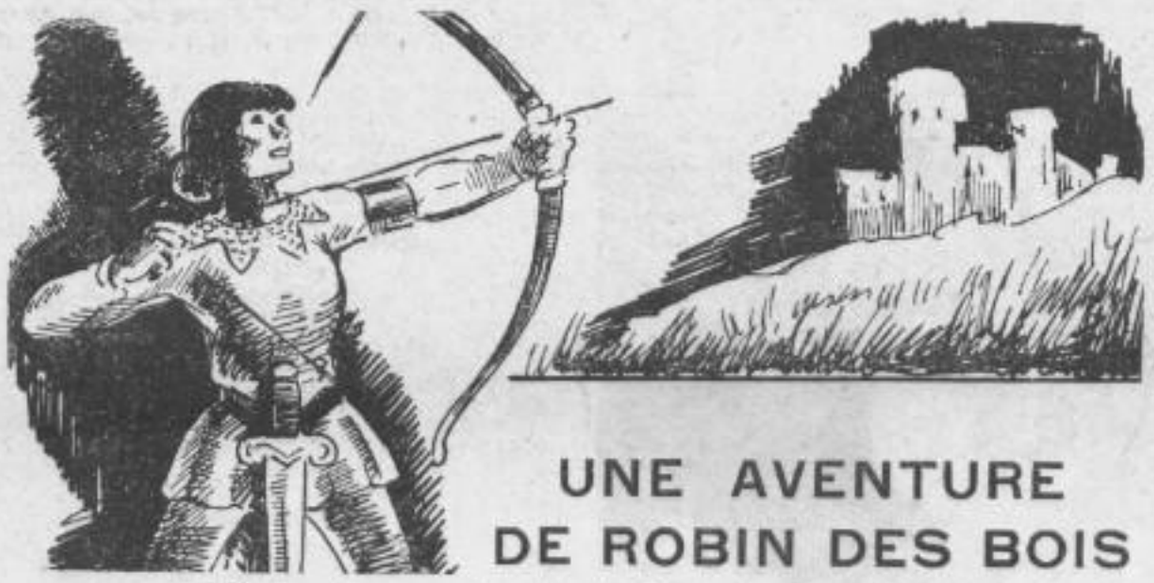
GUYANE FRANÇAISE

Les premières émissions proviennent de timbres des colonies portant différentes surcharges. Dans la série générale de 1892 seuls 5 timbres restent bon marché.

La série de 1904 est belle, en cours jusqu'en 1928, elle eut 53 timbres différents, ce qui est trop. Seules les valeurs en francs sont de grand format, ils représentent une plantation de cocotiers à Cayenne et la gravure est fine. Ils sont presque tous bon marché. En 1929 parait une nouvelle série de 26 timbres, ils sont moins bien que ceux de la précédente émission et tous de grand format. Comme la Guadeloupe et la Martinique, la Guyane eut sa série commémorative du tricentenaire du rattachement des Antilles à la France; deux types dont l'un montre la reprise de Cayenne par d'Estrées, l'autre un indigène et des produits du pays.

En 1933 une petite série pour la poste aérienne montrait une vue de Cayenne, elle sera vite chère.

Deux séries taxe sont de prix moyens.



UNE AVENTURE DE ROBIN DES BOIS

Le shériff n'avait pas pardonné à Robin des Bois et il ne pensait plus qu'à se venger. Un jour il crut enfin avoir trouvé le bon moyen.

Je m'en vais aller trouver le roi, se dit-il, et lui demander de me donner une armée de ses braves soldats, et ils iront tuer Robin et ses hommes. Le lendemain même il partit pour Londres accompagné de nombreux serviteurs et de soldats qui devaient le protéger des voleurs.

Une fois arrivé à Londres, il revêtit ses plus beaux habits et alla voir le roi Richard Cœur de Lion. Comme il ne voulait pas avoir l'air effrayé pour lui-même, il se plaignit de ce que Robin se conduisait très mal envers les Normands alors qu'il aidait les Saxons, et volait les cerfs des forêts du roi.

Mais le roi Richard appréciait surtout le courage et il préférait un bandit brave et bon archer à un shériff lâche et cupide. Aussi il répondit ainsi :

— Qu'y puis-je? N'êtes-vous pas shériff et chargé de faire appliquer les lois. Si vous n'êtes même pas capable de forcer les gens d'observer les lois ou de les punir quand ils y manquent, vous êtes un très mauvais shériff. Rentrez chez vous, j'irai bientôt dans votre ville et si je vois que vous n'avez pas su maintenir l'ordre et la justice, je vous retirerai votre charge.

Le pauvre shériff, désespéré de cet accueil si contraire à ses espérances, s'en retourna chez lui, regrettant plus que toute autre chose l'argent qu'il avait dépensé pour ce voyage.

Chemin faisant il pensait à Robin et il finit par conclure qu'il ne pourrait le capturer que par la ruse. Et voici ce qu'il imagina :

Il fit proclamer à travers les villes et les villages de la région l'ouverture, à un certain jour, d'un concours de tir à l'arc. Le meilleur tireur recevrait en récompense une flèche d'argent à pointe d'or.

— Ainsi, pensait-il, Robin des Bois et ses hommes ne manqueraient pas de prendre part au concours et dès leur arrivée, les soldats s'empareront d'eux et les mettront en prison.

Mais l'un des hommes de Robin avait une sœur à la ville et allait souvent, sous un déguisement, lui rendre visite. Quelques jours avant le concours, sa sœur lui raconta comment elle avait appris que le shériff préparait une embuscade contre Robin et que le concours n'avait pas d'autre but.

Cet homme, David de Doncaster, se précipita vers Robin pour l'avertir, mais celui-ci aimait le danger et voulait montrer son adresse, aussi il ne tint aucun compte de ces sages avis et partit quand même, mais par prudence lui et ses hommes avaient quitté leurs costumes verts et plus rien ne les distinguait des autres participants au concours.

Il y avait beaucoup de monde, venu de toute la région pour assister à ce concours sensationnel, mais le shériff, à sa fenêtre, cherchait à reconnaître les costumes verts des hommes de Robin et était fort surpris de n'en voir aucun. L'organisateur vint lui dire qu'il y avait plus de huit cents candidats mais que nul parmi eux n'était vêtu de vert comme les hommes de Robin. Le shériff, persuadé qu'ils étaient en retard mais qu'ils arriveraient quand même, voulait qu'on attende encore pour commencer, mais la foule s'impatientait et il dut se rendre sur le terrain avec sa femme pour assister au concours.

A une extrémité de ce terrain se tenaient les concurrents, et à l'autre était disposé un grand nombre de cibles. Ces cibles étaient rondes et divisées en plusieurs cercles. Le cercle du milieu, très petit, était blanc, puis venait un cercle rouge, un noir et enfin un jaune. Les archers devaient, autant que possible, atteindre le cercle blanc.

Quand le concours commença, la foule s'aperçut bien vite que Robin et ses hommes étaient très supérieurs aux autres archers, mais on ne les connaissait pas et on les désignait par la couleur de leurs vêtements : Robin était le rouge, et David, le meilleur archer après lui, était le jaune.

Quand le concours fut fini, le prix revenait sans conteste à Robin et il alla, aux applaudissements de la foule, recevoir des mains de la femme du shériff la flèche d'or et d'argent. L'aimable dame le félicita chaleureusement et il l'en remercia très poliment.

Robin et ses hommes regagnèrent paisiblement la forêt, mais une chose les ennuyait. Robin se demandait comment il pourrait faire savoir au shériff qu'il était le vainqueur du concours et que la flèche d'argent et d'or était en sa possession.

Petit Jean dit alors :

— Je vous conseille d'écrire au shériff une lettre où vous lui expliquerez tout cela.

Mais en ce temps-là, il n'y avait point de poste et celui qui irait porter une telle lettre courait de grands risques d'être arrêté, et Robin ne voulait pas exposer inutilement ses hommes.

Cette difficulté n'embarrassa pas longtemps Petit Jean qui dit :

— Cela n'est rien. Écrivez la lettre, puis j'irai vers la ville et quand j'en serai à distance suffisante, je collerai votre message au bout d'une flèche que j'enverrai dans la ville...

Ainsi fut fait, la lettre parvint au shériff et vous pouvez imaginer la fureur de celui-ci en apprenant une fois de plus que Robin s'était joué de lui.

VARIÉTÉS

MÉTAPHORE

Quelle est l'expression de langage représentée par ce dessin ?

MOTS EN CARRÉ

1. Titre donné aux gouverneurs de province, en Inde. — 2. Remue violemment. — 3. Remuer le sol avec une binette. — 4. Nom d'un singe d'Amérique aux membres démesurés. — 5. Sorte de coiffure qu'on porte beaucoup dans le sud-ouest de la France.

MOTS EN LOSANGE

1. Au milieu d'un arbre. — 2. Lorsqu'un fleuve n'a pas de pont, il faut en prendre un pour le traverser à pied sec. — 3. Etang situé près de Marseille, qui est une grande base d'hydravions. — 4. Attila en était un aux yeux des Gallo-Romains. — 5. Crustacé qu'on trouve dans les rochers ou sous les algues à marée basse. — 6. Division du temps. — 7. Souvent muet.

MÉTAGRAMME

Je suis une interjection qui marque le doute en trois lettres. Si vous changez ma queue, je deviendrai tour à tour : un applaudissement rythmé de façon particulière, ce que porte généralement un âne, une sorte de bateau qui fait toujours le même trajet, un poisson très estimé, une réunion où l'on danse, la couleur de beaucoup de chevaux, une partie du vêtement qu'on porte toujours par paire.

ANAGRAMME

En changeant l'ordre des sept lettres qui composent le nom d'une étoffe poilue dont on se sert beaucoup en ameublement, vous trouverez ce que fait un avion au-dessus d'un aérodrome avant de s'y poser, la profession des quarante habitants de la caverne où Ali-Baba réussit à pénétrer, et ce que sont les temps passés.

MOT PALINDROME

Qu'on lise mes neuf lettres à l'envers ou à l'endroit, je signifie toujours : répéter sans cesse la même chose. Pour vous aider à trouver, je peux vous dire que ma première syllabe commence par une note de musique, la seconde par un possessif et la troisième par un réfléchi.

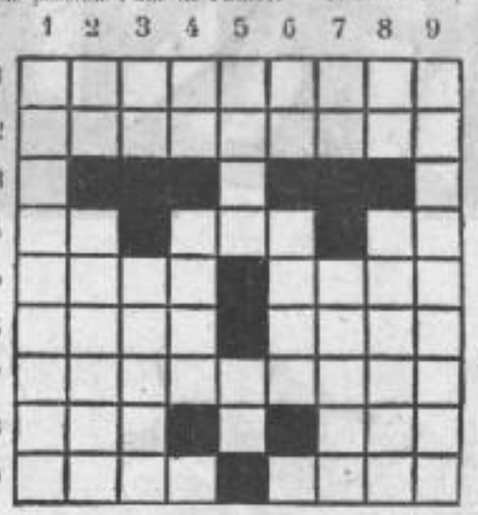
ACROSTICHE DOUBLE EN COUPE

1. Plante originaire d'Amérique du Nord, dont la racine produit un purgatif énergique qu'on appelle « eau-de-vie allemande ». — 2. Enleva. — 3. Voyelle qu'on trouve dans l'Oise et dans la Seine, mais pas dans la Marne. — 4. Quand on en fait un à table, on a une indigestion.

Le premier mot à trouver en diagonale exprime un sentiment que tous les combattants de la dernière guerre ont éprouvé quand on a signé le traité qualifié par le second mot.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 188



Horizontalement. — 1. Qualifie les gens qui se disent ce qu'ils ne sont pas en réalité. — 2. Directrice d'un hôtel. — 3. 4. Sur une carte à jouer. Adjectif démonstratif. Deux lettres qui sont aussi éloignées que possible l'une de l'autre. — 5. Détruisit par la base. Grande ville du Tarn. — 6. Exercice physique qu'aiment prendre les jeunes animaux. Ouverture par laquelle la peau respire. — 7. Dernière proposition que fait un gouvernement décidé à la guerre. — 8. Petite monnaie brésilienne. Enlève. — 9. On en reconnaît généralement cinq à l'homme. Déesse égyptienne.

Verticalement. — 1. Qui aiment beaucoup s'écouter parler. — 2. Lettre grecque. Ce qu'est en général une belle allée de parc. — 3. Conjonction de coordination. On en met un à chaque pied pour aller vite sur la glace. — 4. Pronom personnel. Sorte d'apprêt qu'on utilise dans la fabrication du drap. — 5. Désignée par le scrutin. Lettre grecque. — 6. Négation. Creusa sous un édifice pour le détruire. — 7. Préposition. Jeux qui se jouent avec des numéros. — 8. Vieille ville de Chaldée. Devenu stupide. — 9. On peut en faire deux dans un huitième.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 187

Horizontalement. — 1. Premiers. — 2. Outillée. — 3. Tentée. — 4. Ara. Oves. — 5. Anisé. — 6. Lave. Et. — 7. Emir. Zoé. — 8. Sbes. Ce.

Verticalement. — 1. Potables. — 2. Ruer. Ami. — 3. Etna. Vis. — 4. Mit. Aéré. — 5. Béon. — 6. Éleviez. — 7. Re. Estoc. — 8. Sensé. E E.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DES N°s 187

Inscription cachée. — MON CAMARADE.

Mots en carré

N I M B E
I D E A L
M E N U E
B A U M E
E L E E N

Mots en losange

O
A E T
A V A I T
O R A I S O N
T I S O N
T O N
N

Devinettes. — Un seul, pourvu qu'on lui donne assez de temps. — Parce qu'il leur dit : « Pétissons ! » — Le coq du clocher. — Un parapluie (en cas d'eau).

Métagramme. — Coule. Foule. Houle. Poule. Moule. Boule. Joule. Roule.

Anagramme. — Pâtisserie. Pâtissière. Tapisserie.

Charades. — Or. Ange (Orange). — Polly. Carpe (Polycarpe).

LE COURRIER DE JANOT

Marcel et Georges Morillon m'écrivent : « Nous sommes très contents, très satisfaits et nous ne savons pas ce qui peut être plus joli, plus intéressant que *Mon Camarade*. » Il y a dix lignes de compliments comme cela. Ces messieurs-dames de la rédaction en ont rougi de plaisir quand ils ont lu la lettre et ils me chargent de vous transmettre leurs remerciements.

Georges Pivart, Jouy-en-Josas : Merci de ton envoi à notre Concours de la course au Trésor.

Suzanne Mahieux, Ivry : Merci de ta gentille lettre. Content de te compter parmi mes nouvelles amies. Bonne chance !

Olga Zanelli, Paris (20e) : Merci du beau récit et du très joli dessin qui l'accompagne. Je suis certain qu'ils seront publiés.

Aurora et Séréna Bacci, St-Candens : Merci, ma chère Séréna, de ton très joli dessin, et toi, Aurora, de ton joli poème et de tes charades. Soyez tranquilles, j'espère que *Fred Hardi* tirera Viviane des dangers qui la menacent. Content que vous aimiez les *Mangeurs de Feu*.

Maurice Letribot, Poissy : Merci de ton envoi et je te souhaite de la chance.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco.. .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

NOS ABONNEMENTS

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

Mouvement initiale France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique.. .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger..	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE
1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

JÉRONIMO L'APACHE

La Grande révolte indienne qui soulève le Far-West américain aura sa réplique dans le Sud.

Les Creeks, Cherokees, Osages, etc..., des vieilles colonie, avaient accepté de vivre dans des Réserves. Mais au delà de la Rivière rouge, Comanches et Apaches s'agitent. Des émissaires arrivant jusqu'à ces confins du Mexique leur ont appris que l'Ouest s'est soulevé. Ils ne tiennent plus en selle... ce qui est une façon de parler car ces merveilleux cavaliers montent sur une botte de paille, les chevaux étant sanglés par une corde et tenus par un mors de bois. Peuples primitifs que ces Indiens; leurs armes sont la lance et l'arc. Et féroces; chez les Coyoteros, les femmes elles-mêmes se livrent aux tortures.

Le héros de cette rébellion sera Geronimo l'Apache. Il naquit dans la tribu ayant pour chef Mangus Colorado, ou Manga Coloradas (Manches rouges). C'était un garçon paisible. Mais à 28 ans il se rend à un marché assez éloigné de son village; quand il en revient, les Mexicains ont pillé son camp, tué sa mère, sa femme, ses trois enfants — par plaisir. Geronimo brûle alors sa hutte, ses vêtements, tout ce qui peut lui rappeler sa vie passée. Et seul, restant trois jours et trois nuits sans parler ni manger, il prie. Il jure de se venger. Les tribus voisines l'une après l'autre l'accueillent. Il prêche la révolte, mais entend que la guerre soit bien organisée. Pendant un an il la prépare. En 1859, il pénètre au Mexique. Nul ne l'a remarqué. C'est que Geronimo ne suit pas les routes. Il connaît les points d'eau dans le désert, les défilés dans la montagne, il passe où personne ne passe. Avec lui des hommes participent à de mystérieux rendez-vous, s'éparpillant à la moindre alerte. Mais l'alarme est donnée. Des Indiens ont abandonné leurs villages? Qu'on garde les puits! Les Indiens se priveront de boire plutôt que de déclencher trop tôt l'offensive. Ils ont le sens de la piste. Le jour, leur œil voit tout. La nuit, leur main reconnaîtra la moindre trace. La ville d'Arispe s'attend à leur attaque. Les Indiens arrivent, et le combat s'engage. Geronimo, isolé des siens, est entouré d'ennemis; mais il les tue tous et rejoint ses compagnons. Arispe est enlevée. Les Indiens se dispersent. Et une guerre d'embuscades commence.

Aux Apaches se joignent Kioways et Comanches. Geronimo organise ses troupes : défense de piller inutilement, — qu'on emmène les troupeaux, — que des bêtes soient abattues pour faire des provisions de viande séchée. Un jour, les Apaches s'emparent d'une caravane de mulets. Les bêtes transportent des outres : c'est de l'eau-de-vie. Déjà les yeux brillent... Mais Geronimo crève lui-même les outres : « Laissez ce poison que les blancs ont inventé pour vous perdre. » Sept fois Geronimo sera blessé grièvement. Une fois même on le laissera pour mort sur le terrain. Mais quand les ennemis viendront pour reconnaître son cadavre, le chef se sera enfui. Ses soldats se comporteront cruellement avec tous, mais Geronimo ne touchera jamais ni à une femme ni à un enfant. En dehors du combat il sera charitable : rencontrant un jour deux Mexicains dont l'un est gravement blessé, il refait le pansement de celui-ci et indique à l'autre quel est le médecin le plus proche.

Le Mexique ne réussit pas à atteindre les bandes de Geronimo et demande l'aide des États-Unis. C'est une région si difficile d'accès que ces territoires-frontières entre les deux États : des canyons, gigantesque tranchées rocheuses, ou des déserts de sable. Les chevaux n'y peuvent trouver leur nourriture; les seules plantes qui y poussent sont l'aloès et le cactus.

Les États-Unis emploient les mêmes méthodes qui leur ont si bien réussi avec leurs Peaux-Rouges : ils invitent dans leur camp, « pour une fête », les principaux chefs indiens du Mexique; mais dès qu'ils sont arrivés, on braque sur eux des fusils, des soldats armés les entourent. Prisonniers! Les rusés guerriers se précipitent sur les piquets des tentes, les arrachent, laissent les Américains empêtrés dans les toiles. Quelques chefs sont tués en s'enfuyant, mais la plupart d'entre eux parviennent à s'échapper.

La vengeance de Geronimo ne se fait pas attendre. Des Apaches se présentent au camp américain : ils offrent contre argent le moyen de prendre le camp indien. Avec des ruses d'Apaches (les vrais Apaches devaient bien rire!) les Américains s'approchent... on ne les attend pas au camp, les feux sont allumés. Là était la ruse de Geronimo : les guerriers avaient évacué le camp, prenant les Américains à revers ils les criblent de flèches, puis disparaissent.

En 1863, le général West persuada le vieux chef Mangus Colorado d'avoir un entretien avec lui. Mangus accepta, bien qu'il soupçonnât un piège; il avait dit à ses compagnons avant de partir : « Ce sera ma fin. » West n'avait peut-être pas l'intention de tuer Mangus. Il fit garder par une sentinelle la maison de l'Indien. Mais un soldat qui détestait les Apaches jeta une pierre dans sa fenêtre. Au bruit du carreau cassé et recevant une pierre sur la figure, le chef se crut attaqué, courut sus à la sentinelle qui fit feu...

Mangus tué, Geronimo reste le seul chef. Presque toujours vainqueur dans les combats, il ne peut hélas boucher les pertes d'hommes. Américains ou Mexicains ont toujours des troupes fraîches. Lui n'a même pas de renforts. Au contraire : les Kioways abandonnent la lutte — parce que le pillage est défendu! Les Comanches suivront bientôt. Et en 1867, lors d'un Grand Conseil convoqué par les blancs, ces tribus se laisseront parquer dans une Réserve le long de la Rivière Rouge.

Les Apaches vont-ils se soumettre? Le général Crook, leur ami, tente d'obtenir du gouvernement des mesures d'apaisement. Mais il n'y parvient pas. La guerilla recommence.

En décembre 1872, trois escadrons de cavalerie commandés par le major Brown surprennent une petite troupe réfugiée dans une grotte aux flancs d'un canyon. Le régiment a des éclaireurs indiens; ceux-ci avaient retrouvé les traces des Apaches. Donc, ce 27 décembre, on tire, de la crête d'en face, dans la caverne. Six Indiens sont tués. « Rendez-vous! » Pas de réponse. Mais il est impossible d'aller leur donner l'assaut : on doit même viser la muraille pour atteindre par ricochets les Apaches. Ceux-ci s'avancent, tirent à leur tour; derrière eux les femmes rechargent les fusils. « Rendez-vous! » Les Indiens répondent par leur chant de mort :

Père, nous sortons pour mourir,
Éloigne de nos cœurs la crainte!

Pendant que ces guerriers, très en évidence, tirent, d'autres cherchent à se faufiler au dehors. Mais les fameux éclaireurs indiens les ont vus, et les Apaches sont forcés de regagner la caverne. Les seuls qui aient pu passer rencontrent d'importantes troupes et se replient.

« Finissons-en », dit Brown. Des volontaires, suspendus par des cordes, descendent, et, face à la caverne, tirent. D'en haut sont lancés de gros rochers qui roulant et rebondissant entrent avec fracas dans la caverne, écrasant tout. Les Apaches « tiennent » toujours; même les blessés tirent.

Enfin Brown dit : « Cessez le feu. » Et, baïonnette au canon, des soldats entrèrent dans cette caverne. Tous les Indiens étaient morts, à part dix-huit femmes et six jeunes enfants, grièvement blessés...

Les Apaches qui étaient 20.000 ne sont plus que 7.000 en 1875. En 1890, on n'en comptera plus que quelques centaines.

Geronimo ne s'avouera jamais vaincu. « J'ai encore 289 compagnons, je reprendrai les armes. » Comme on l'accusait d'avoir tué de sa main 200 personnes, il répondit : « J'en tuerai bien encore d'autres. »

Mais les Apaches ne voulaient plus que mourir en paix. Et Geronimo lui-même mourut de vieillesse.

Bour.

Le Gérant : Lucien Cantais.

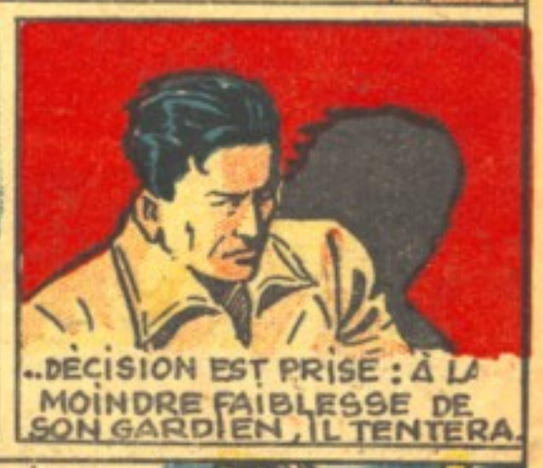
Imp. Louis Bellenand et Fils. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.125.

FOU VOLANT

PAR R. Melliez

RESUME

FOU-VOLANT EST PARTI AU MEXIQUE CONDUIRE LE CAPITAINE DU CARGO. CONTREBANDIER. MICRO EST EMMENE COMME OTAGE.



BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

IGLOU, LA PETITE ESQUIMAUDE MENE SON AMI BEGONIA SUR LE BORD DE LA MER. DE NOMBREUX PINGOUINS SE PROMENENT SUR LES ROCHERS

IL Y A BEAUCOUP D'OEUFS SUR LES ROCHERS, ET MALGRE LES CONSEILS EN ESQUIMAU QUE LUI DONNE IGLOU, BEGONIA EN RAMENE UNE DOUZAINE

BEGONIA A GRAND PEINE À ECHAPPER À LA COLERE DES MERES PINGOUINES QUI LE POURSUIVENT À COUPS DE BEC

BEGONIA, ARRIVÉ EN SURETE CASSE SES OEUFS POUR FAIRE UNE OMELETTE. MAIS IL EN SORT UNE DOUZAINES DE GENTILS POUSSINS PINGOUINS

DEVANT LA MINE DECONFITE DE BEGONIA IGLOU LA PETITE ESQUIMAUDE RIT SI FORT QU'ELLE MANQUE ETOUFFER

L'ASTUCIEUX BEGONIA EST PRIS D'UNE PEUR TERRIBLE QUAND IGLOU LE CONDUIT PRES D'UN TERRIBLE LION-MARIN

MAIS IGLOU RASSURE PAR GESTES SON JEUNE AMI. LE LION MARIN EST APPRIVOISÉ ET IL S'APPELLE THEODULE

THEODULE MONTRE FIEREMENT À BEGONIA SES TALENTS D'EQUILIBRISTE ET DE JONGLEUR SUR LE BOUT DU NEZ

BEGONIA JUGE ASTUCIEUX D'ALLUMER LA LAMPE À PETROLE AVEC LAQUELLE LE PHOQUE THEODULE FAIT SES PLUS JOLIS TOURS

N° 189

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 13 JUILLET 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

DEVANT CETTE CATASTROPHE JIM UN MOMENT DÉROUTÉ, SE REPREND, SAUTE À BAS DE SON CHEVAL, QUI AFFOLÉ TENTAIT DE FUIR, ET COURAGEUSEMENT IL SE PRÉCIPITE VERS LE TEMPLE DEVASTÉ... LES GRONDEMENTS SE SONT APAISÉS TOUT REDEVIENT CALME.. JIM ARRIVE AU BORD D'UNE PROFONDE EXCAVATION D'OÙ SORTENT DES FUMÉES SULFUREUSES!...

L'HOMME RACONTA À JIM CE QUE NOUS SAVONS DÉJÀ.. C'EST À DIRE JUSQU'AU MOMENT OÙ LE LIEUTENANT DE VIRGULIO CROYANT QUE SON CHEF TRAHISSAIT, ÉTAIT PARTI À LA RECHERCHE DU TRÉSOR DANS LA PARTIE SECRÈTE DU TEMPLE.... LORSQUE LES TROIS HOMMES EURENT TRAVERSÉ LE RAVIN À L'AIDE DE LEUR ÉCHELLE ILS ARRIVÈRENT DEVANT LES FLAMMES..

NOUS MARCHÂMES DANS CE COULOIR PENDANT UN BON QUART D'HEURE PUIS SOUDAIN LE SOUTERRAIN SE TROUVAIT FERMÉ PAR UNE GRANDE DALLE TOUTE GRAVÉE DE SIGNES QUE NOUS NE PÛMES DÉCHIFFRER...

NOTRE CHEF PENSA QUE LA MEILLEURE FAÇON DE SAVOIR CE QUE CACHAIT LA DALLE ÉTAIT D'Y ALLER VOIR AUSSI DÉCIDA-T-IL DE LA FAIRE SAUTER AVEC LA DYNAMITE QUE NOUS AVIONS EMPORTÉE LA MINE FUT FORÉE EN UN INSTANT

À CE MOMENT L'OFFICIER M'ADRESSA UN ORDRE...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RESUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XXIV

DANS LA MAISON HANTÉE *(suite)*

Tom insista, Huck tint bon, alors finalement Tom se dressa sur la pointe des pieds et tout doucement voulut partir seul. Mais au premier pas le plancher craqua d'une si bruyante façon qu'il se recoucha par terre à demi mort de peur et qu'il ne fit pas de nouvelle tentative. Les deux enfants restèrent immobiles, comptant les minutes interminables et se demandant quand et comment leur situation prendrait fin. D'ailleurs, le soleil s'était couché et la nuit tombait. Un des ronflements cessa : Joë l'Indien s'éveillait. S'asseyant il regarda à l'entour et un sourire grimaçant apparut sur son visage quand il vit son compagnon la tête dans les genoux.

Il retira une vingtaine de dollars pour lui et autant pour Joë l'Indien...

— Eh là, sacré veilleur! s'écria-t-il en attrapant l'autre par le pied.

— Tout va bien! répondit l'autre, rien n'est arrivé, est-ce que j'ai dormi?

— Oh! moitié, moitié! C'est à peu près l'heure de partir, mon vieux. Qu'est-ce que nous allons faire de notre petit magot?

— Je n'en sais rien, pourquoi pas le laisser ici comme nous l'avons fait jusqu'à présent, c'est pas la peine de l'emporter jusqu'à ce que nous partions dans le Midi. C'est lourd, six cent cinquante dollars d'argent...

— Bon, tu as raison, ça n'est pas une affaire de revenir ici.

— Non, mais je pense qu'il vaut mieux revenir la nuit, comme nous faisions auparavant, ça vaut mieux.

— Oui, mais écoute, il peut se passer un bout de temps avant que nous réussissions notre affaire; un accident peut nous arriver. Nous ferions peut-être mieux de l'enterrer profondément.

— Bonne idée, répliqua l'autre. Traversant la pièce et s'agenouillant, il souleva une des dalles du foyer et attrapa un sac dont le contenu tinta agréablement. Il en retira une vingtaine de dollars pour lui et autant pour Joë l'Indien, puis il passa le sac à l'autre, lequel s'était mis à genoux dans un coin et creusait le sol avec son poignard.

Huck et Tom oublièrent toutes leurs terreurs, tous leurs ennuis en un instant et on pense bien qu'ils suivaient chaque mouvement des deux hommes avec des yeux brillants. Quelle chance! ce trésor dépassait par sa splendeur tout ce qu'ils avaient imaginé. Six cents dollars étaient une somme suffisante pour enrichir une demi-douzaine de personnes : leur chasse au trésor débutait sous les meilleurs auspices. Ce ne serait plus la peine de s'ennuyer à creuser au hasard et ils se donnaient des coups de coude sans discontinuer, des coups de coude éloquents et faciles à comprendre, car ils signifiaient simplement :

— N'es-tu pas content maintenant d'être venu ?

Le poignard de Joë rencontra quelque chose.

— Eh là! dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Sans doute une planche à moitié pourrie. Mais non, c'est une caisse, on dirait. Tiens, donne-moi la main, que nous voyions ce que c'est. C'est pas la peine, j'ai fait un trou.

Il plongea la main :

— Mon vieux, c'est de l'argent!

Les deux hommes examinèrent la poignée de monnaie que Joë avait retirée, c'était de l'or. Les deux enfants à l'étage au-dessus étaient aussi excités et aussi délirants.

— Nous saurons rapidement ce qu'il en est, dit le compagnon de l'Indien. Je viens d'apercevoir une vieille pioche rouillée dans les mauvaises herbes, de l'autre côté de la cheminée.

Il courut vers le coin et rapporta la pelle et la pioche des enfants. Joë l'Indien prit la pioche. L'examina avec attention, hocha la tête en marmonnant quelques paroles et se mit au travail. Bientôt la caisse fut déterrée, elle n'était pas très grande mais elle était cerclée de fer et avait dû être fort solide avant que le travail du temps l'eût détériorée. Les deux hommes contemplaient le trésor et ne trouvaient pas un mot à dire, dans leur bonheur.

— Dis donc, mon vieux, il y a des milliers de dollars ici, dit Joë l'Indien.

— On m'a toujours raconté que Murel et sa bande avaient rôdé par ici pendant tout un été, observa l'autre.

— Oui, on le disait et ça m'a l'air d'être vrai, on peut le dire.

— Maintenant, plus besoin de faire le coup!

— Tu ne me connais pas, répliqua le métis en fronçant les sourcils, ou alors, tu ne sais rien de toute cette affaire. Ce n'est pas un simple cambriolage, c'est aussi une vengeance, ajouta-t-il avec une lueur sinistre dans le regard. J'ai besoin de toi pour la mener à bien et nous ne partirons pour le Texas qu'après. Retourne chez ta femme et tes gosses et attends là de mes nouvelles.

— Entendu, ce sera comme tu voudras. Qu'est-ce que nous allons faire de cela? l'enterrer à nouveau?

— Oui. (Joie délirante au premier étage.) Non, par le grand Sachem, non! (Profonde consternation au premier étage.) J'avais presque oublié, il y avait de la terre fraîche sur cette pioche (les deux enfants pâlirent de terreur en un clin d'œil.) Qui a pu amener une pioche et une pelle ici? Du moment qu'il y avait de la terre dessus, elles n'étaient pas là depuis longtemps, je me demande qui les a apportées et où sont ces gens? As-tu vu quelqu'un? Tu penses que si nous enterrons notre trésor de nouveau et qu'ils reviennent ici, ils verront l'endroit où la terre a été remuée. Pas si bête, ah! mais non! nous allons l'emporter dans ma cachette.

— Ça c'est une bonne idée, nous aurions du y penser tout de suite. Tu veux dire au numéro un.

— Non, au numéro deux, sous la croix, l'autre endroit est mauvais, trop facile.

— D'accord, il fait déjà assez noir. On peut s'en aller.

Joë l'Indien se redressa et alla à chaque fenêtre voir s'il n'y avait rien de suspect dans les environs.

— Je me demande qui a bien pu apporter ces outils ici, répéta-t-il. Peut-être qu'ils sont en haut.

La frayeur coupa la respiration des deux enfants. Joë l'Indien avait tiré son poignard : il hésita un instant, puis se dirigea vers l'escalier. Les deux enfants pensèrent se réfugier dans le cabinet, mais ils étaient sans force. Les pas du métis faisaient craquer les marches, et devant l'effroyable danger, ils allaient tout de même se réfugier dans le cabinet quand ils entendirent un craquement formidable; l'escalier s'était effondré et Joë l'Indien était retombé sur le sol au milieu des débris de bois pourri. Il se releva, et son camarade lui dit :

— A quoi bon tout cela, s'il y a des gens, laisse-les là-haut. Qu'est-ce que cela peut te faire? S'ils veulent sauter, ils se casseront le cou, y vois-tu un inconvénient? Dans un quart d'heure il fera tout à fait sombre et ils peuvent toujours essayer de nous suivre. A mon idée, ceux qui ont apporté ces outils, ici, nous ont peut-être aperçus et pris pour des fantômes, des démons ou quelque chose de semblable, je parierai bien qu'ils courent depuis longtemps.

Joë grommela, puis convint que l'obscurité était assez épaisse pour filer et qu'il fallait partir. Quelques minutes après, les deux hommes se glissaient hors de la maison et se dirigeaient vers la rivière avec leur précieuse caisse. Tom et Huck se redressèrent alors, encore effrayés mais fort soulagés et ils regardèrent s'éloigner les deux hommes à travers les jours des poutres de la maison. Allaient-ils les suivre? Non, ils s'estimèrent heureux de se retrouver sur le sol sans s'être rompu le cou et ils reprirent le chemin du village à travers les bois de la colline. Ils ne disaient rien; ils étaient furieux au fond de leur maladresse et d'avoir laissé leurs outils en bas. Sans cela, Joë ne se serait douté de rien, il aurait caché son argent avec l'or jusqu'à ce qu'il ait accompli sa vengeance et il aurait eu ensuite le déplaisir de trouver son magot envolé.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Ça y est, c'est les vraies vacances, à la différence que je ne suis pas encore parti et que pour le moment je continue de jouer avec mes petits amis de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre dans les rues et dans les ruisseaux. Mais je vais bientôt partir tout de même et probablement même partir deux fois.

Partir une fois avec Mme Burette qui a mis un peu d'argent de côté pour aller avec moi à la campagne parce qu'elle trouve que je n'ai pas du tout bonne mine à force d'être resté dans une grande ville pendant toute une année. Le médecin m'a même examiné au mois de juin pendant les grandes chaleurs et que j'étais très fatigué, et il a dit que j'avais besoin d'au moins un mois de grand air. Alors je le passerai, ce mois-là, à la campagne. Et j'aurai de la chance parce qu'il y a beaucoup de garçons et de filles de mon âge qui ont encore plus besoin que moi de partir et qui ne partiront pas parce que leurs parents ne peuvent pas les envoyer en dehors de la ville parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour cela, et qu'il n'y a plus de place dans les colonies de vacances où on les prendrait pour pas très cher ou pour rien du tout.

Maintenant je vais partir aussi une seconde fois. Et cette fois-là ce sera avec mes camarades du Club. On a fait des tas et des tas de projets pour aller faire du camping pendant quinze jours. On n'ira pas très très loin, et puis comme on aura des billets collectifs cela ne nous coûtera tout de même pas trop trop cher. On vivra sous la tente pendant quinze jours et je crois que c'est tout ce qu'il y a de bon et de sain.

Bien sûr on ne partira pas tout seuls. On sera une quinzaine de garçons et de filles, mais on aura avec nous la grande sœur et le grand frère de Pierrette qui sont tout ce qu'il y a de calés en fait de camping, et puis aussi un copain à eux qui a beaucoup l'habitude. De cette façon-là, on arrivera à ne pas avoir d'ennuis.

On aura quatre grandes tentes. Les tentes ça a été tout un travail pour les faire. Parce que si on les avait achetées toutes faites ça nous aurait coûté beaucoup trop cher. Et bien que le Club ait gagné beaucoup d'argent en vendant Mon Camarade *toute l'année et aussi avec une grande loterie-tombola qu'on a faite, on n'est tout de même pas bien riche.*

Aussi on a acheté une toile spéciale pour faire les tentes, et comme la grande sœur de Pierrette avait un modèle de tente, une espèce de patron, on s'est mis à faire nos quatre tentes. Tout le monde y a bien travaillé en chœur. Surtout les filles, parce que les filles ça sait beaucoup mieux coudre que les garçons et que quand on voulait les aider elles disaient qu'on faisait tout de travers, qu'on les gênait plutôt qu'autre chose et qu'on ferait mieux d'aller faire du patin à roulettes dans la rue plutôt que d'être tout le temps à tourner autour d'elles.

Enfin les garçons ont fait tout de même quelque chose pour les tentes, ils ont coupé des ficelles de la bonne longueur pour attacher aux toiles de tente, et ils ont taillé dans du bois assez léger et pourtant assez solide des piquets qu'on plantera dans la terre pour faire tenir les tentes. On a aussi aidé le grand frère de Pierrette à préparer les mâts de la tente, les grands morceaux de bois qui nous aideront à les faire tenir debout et à les faire ressembler à des maisons de toile.

Pour voir si les tentes étaient tout à fait bonnes, quand elles ont été terminées on est allé les essayer à la campagne, où on a passé une grande journée. Ça a été une grande fête et une grande journée. C'est les grands qui ont commencé à monter les tentes et ça m'a paru tout ce qu'il y a de simple. On commence par mettre les grands piquets (les mâts) debout. On ne les plante pas en terre comme je croyais d'abord, on les pose seulement debout. S'ils tiennent c'est parce qu'ils sont tendus avec des ficelles comme on en met autour des mâts des navires ou encore des grands pylônes de fer des stations de T. S. F. Ces ficelles, elles sont toutes attachées à la tente qu'on pose sur les mâts où ils sont attachés par des trous faits exprès. Il faut dire aussi qu'on pose sur la terre ce qu'on appelle un tapis de sol, quelque chose comme le plancher de la tente, à la différence que ce plancher est en toile imperméable, caoutchoutée ou huilée.

Quand on a mis le tapis sur le sol, les mâts sur le tapis et la toile sur les piquets, il n'y a plus qu'à tendre les ficelles tout autour de la tente. En moins de cinq minutes ça fait une très jolie petite maison. C'est merveilleux.

Ce qui est moins merveilleux, c'est de faire soi-même cette opération qui a l'air toute simple quand on la regarde. On a demandé, après avoir vu monter les tentes, de monter une tente nous-mêmes, nous les garçons. On a démonté une des petites maisons de toile qu'on venait de construire et puis on nous a demandé de la rebâtir. On était persuadé qu'on aurait fini, nous aussi, en cinq minutes. Mais ça a bien duré au moins une heure. On s'est embrouillé dans les ficelles, on a perdu des piquets qui servent à attacher des ficelles au sol, ça n'en a plus fini. On ne voulait pas qu'on nous aide, on voulait tout faire par nous-mêmes.

Enfin, après une heure on a eu fini. Elle était complètement de travers notre maison de toile, comme une maison dessinée par un petit de cinq ou six ans. Mais on était tout de même rudement fiers et on a appelé tout le monde pour admirer notre travail. Et pour inaugurer la tente je suis entré dedans. Mais patatras! j'ai heurté avec mon épaule le mât qui était devant la porte. Il m'est tombé sur la tête et je me suis trouvé enfermé dans les toiles comme un fantôme dans un grand drap d'où j'ai eu bien du mal de me dépêtrer. Ce qu'on a pu se moquer de moi! Mais enfin faut tout apprendre. Je suis sûr que bientôt je saurai monter une tente comme un grand, et tout seul encore!

Un autre jour je vous raconterai peut-être la fin de notre première sortie, à moins que d'ici cette lettre nous soyions déjà partis pour notre grand camping, ce qui fait que je vous raconterai de préférence mes souvenirs de voyage.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles. A la semaine prochaine.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

SAVEZ VOUS QUE...

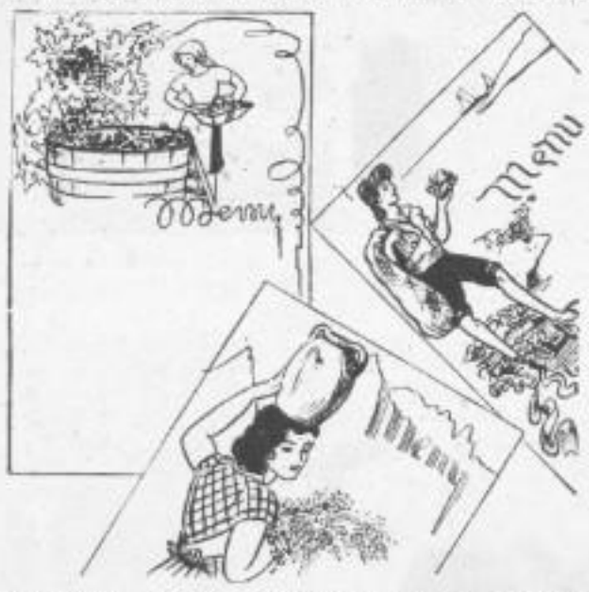
Le coin des Fillettes

IDÉES POUR DES MENUS OU PROGRAMMES

Pour vos petites fêtes de famille, placez devant chaque convive un joli menu, semblable à ceux dont on use pour les grandes cérémonies, cela donnera tout de suite un aspect luxueux, et ce luxe ne vous coûtera rien puisque vous pouvez faire ces menus vous-mêmes. Pour les fêtes des petits clubs de « Mon Camarade » faites des programmes qui feront plaisir à tous, ils laisseront un souvenir et souvent d'appréciables recettes pour la caisse du club.

Le mieux est de chercher des idées dans les scènes de la vie courante, qui ont leur charme. On se contente trop souvent de fleurs, de dessins géométriques, de paysages copiés. Rappelez-vous simplement vos vacances, une promenade, une chose qui vous a semblé jolie.

Surtout indiquez vos personnages très simplement, ne compliquez pas votre impression d'une figure ronde ou d'une figure longue, faites un simple trait de contour, un point pour le nez, ou deux ou un petit trait. Une ligne plus ou moins large et épaisse pour la bouche, qui sera droite et calme; ou les coins remontant vers yeux, rieuse; ou tombant vers les épaules, triste, boudeuse. De même des ronds



indiqueront les yeux, ou des rectangles ou des lignes, cherchez vous-mêmes ces expressions, cela vous amusera beaucoup vous verrez.

Pas de complications non plus pour bras et jambes: marquez les coudes qui arrivent à hauteur de la taille lorsque le bras pend, marquez les genoux et le reste droit. Ne cherchez pas à indiquer les doigts, mais une surface pour la main, etc.

Quand vous voyez une personne à quelque distance, c'est cette impression générale de masses et surfaces différentes que vous voyez. Une teinte pour les cheveux et quelques reflets mais pas tous les petits cheveux. Une ligne pour les sourcils, mais pas tous les sourcils.

Dans le fond de ces programmes, pour compléter ces gestes et servir de décor, quelques lignes simples.

La petite fille qui vendange a une bonne figure ronde, la bonne mine ds nos campagnes. Un mouchoir sur sa tête. Elle a un baquet bordelais pour mettre ses raisins quand elle les cueille. Une cuve et quelques feuilles de vigne qui ornent le coin s'en vont en décor. Ce sont des vrilles qui forment des lettres.

Le pêcheur de crabes pourrait encore avoir à la main ces grosses chaussettes que l'on met, en Bretagne, pour chercher dans les creux des rochers ces gros crabes qui pincent, mais qui sont très bons dans une assiette. Des algues forment décor, de l'eau, des bateaux. Des mouvements de vague forment des lettres.

La 3e, la porteuse d'eau, existe encore dans le Midi et en Corse. Les femmes vont chercher l'eau à la source dans de grands seaux qu'elles portent sur leur tête.

A votre tour cherchez de jolies scènes et trouvez-en beaucoup que vous rehausserez de quelques couleurs à votre idée.

Les Conseils de tante Camille

POINTS DE TRICOT

POINT ANANAS. — Point sans envers très employé pour les couvertures, les pèlerines.

Prendre un gros crochet, faire une chaînette, puis commencer dessus, le point ananas : 1 jeté, introduire le crochet dans une maille de la chaînette, ramener 1 boucle, 1 jeté, tirer une boucle à travers la même maille et ainsi 4 fois de suite en sorte que l'on a sur le crochet 9 boucles ; faire alors 1 jeté que l'on fait glisser sous les 8 premières boucles, 1 autre jeté et le glisser à travers les 2 boucles qui restent. Un point est fait. Continuer le rang, au bout, 2 mailles en l'air pour tourner. Aux rangs suivants les points se font toujours entre ceux du rang précédent en prenant toute la maille.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Gâteau à la semoule

Lait	1/2	litre
Œufs	3	
Semoule	100	grammes
Sucre	125	grammes
Amandes douces	50	—
Amande amère	1	

Zeste d'un demi citron.

Faire bouillir le lait avec le sucre et une pincée de sel, y verser la semoule et laisser cuire, ajouter un demi-zeste de citron râpé, les amandes pilées, mélanger soigneusement le tout. Incorporer à la pâte légèrement refroidie les jaunes d'œufs d'abord, puis les blancs battus en neige, verser le tout dans un plat beurré et faire prendre au four.

Cette sorte de frangipane peut encore se mettre sur une pâte brisée ou feuilletée et forme un bon gâteau.

(89) LES AVENTURES DE PAT'JOUM

RÉSUMÉ :

RALEU QUI NE SAVAIT PAS QU'IL AVAIT UN GANT DE BOXE CHLOROFORMÉ SE CROYAIT TRÈS FORT EN METTANT KNOCK-OUT TOUS LES PASSANTS. VOULANT ÉPONGER SA SUEUR IL S'ENDORMIT LUI-MÊME.

LORSQUE Mme RALEU TROUVA SON MARI ENDORMI DEVANT LA PORTE DE LA VILLA ELLE PENSA S'EN ÉVANOUIR D'INDIGNATION

ELLE LE FIT DÉVÊTIR ET COUCHER COMME UN BÉBÉ, SI BIEN QU'EN SE RÉVEILLANT RALEU FUT TOUT SURPRIS DE SE TROUVER DANS SON LIT.

EN SE RAPPELANT SES PROUESSES IL N'ARRIVAIT PAS A SAVOIR SI C'ÉTAIT EN RÊVE OU EN RÉALITÉ QU'IL AVAIT MIS TANT DE GENS KNOCK-OUT !

C'EST POURQUOI, SE TROUVANT QUELQUE TEMPS APRÈS DANS LA RUE ET RENCONTRANT UNE DE SES VICTIMES, IL L'INTERROGE POLIMENT...

MAIS LE GARÇON BOUCHER RECONNAISSANT SON AGRESSEUR TIENT A PRENDRE SA REVANCHE ET IL RÉUSSIT UN BEAU « CROCHET DU DROIT ».

«JE DOIS ÊTRE MOINS EN FORME QU'HIER», PENSE M. RALEU EN TATANT SON NEZ ENDOLORI. MAIS VOICI QU'ARRIVE UNE AUTRE DE SES VICTIMES.

CETTE FOIS, AVANT MÊME QU'IL AIT EU LE TEMPS DE POSER SA QUESTION, IL REÇOIT UNE NOUVELLE ET MAGISTRALE CORRECTION.

RALEU CONSTATE QU'IL N'EST DÉCIDÉMENT PAS AUSSI FORT QU'IL LE CROYAIT ET QUE LA CULTURE PHYSIQUE S'IMPOSE PLUS QUE JAMAIS.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

L'ESPRIT DU VILLAGEOIS.

Un meunier cheminait avec son âne. Un bel esprit le rencontre et se met à crier.

— Où allez-vous donc tous deux?

— Nous allons chercher du foin pour nous trois, répond aussitôt le meunier.

○

PROTESTATION.

— Vous m'avez vendu ce chat en me disant qu'il était bon pour les souris et cependant il n'en a pas attrapé une seule.

— Et je ne vous ai pas trompé, madame, vous voyez bien qu'il est bon avec les souris puisqu'il ne les chasse.

○

TOUT VA BIEN.

— Je suis désolé que ma poule ait saccagé vos fleurs.

— Ne vous excusez pas, mon chien a mangé votre poule.

— C'est parfait alors, car mon auto a écrasé votre chien.

○

LE PAYSAN LOGIQUE.

Un touriste questionne un paysan de manière un peu hautaine.

— Dites-moi, brave homme, combien y a-t-il d'ici à la gare... à vol d'oiseau ?

— Comment voulez-vous que je le sache, moi, j'suis point une buse, moi...

○

QUERELLE.

Mme Legrand a donné rendez-vous à son mari, place de la Gare, à 5 heures, elle arrive à 6 h. 10, tranquillement. Il est furieux.

— Tu ne pourrais pas arriver plus tôt? Voilà une heure, tu entends, que je me promène là comme un imbécile.

— Oh! tu ne vas tout de même pas me rendre responsable de l'air que tu as quand tu te promènes!

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoirs par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lauragais et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XI

UNE INSULTE INDIGÈNE *(suite)*

Quelques instants après, les Nagarnooks disparaissaient avec les deux bêtes dans la profondeur du buisson, sans exciter le moindre soupçon.

Déjà le Canadien avait battu le briquet au-dessus d'un tas de feuilles sèches et de bois mort qu'il avait réunis, et ce feu clair et pétillant, dont les longues flammes montèrent au-dessus des hautes herbes, annonça aux Dundarupts que ceux qu'ils considéraient déjà comme leur proie, sans souci de leurs menaces et du sort qui paraissait les attendre, se livraient avec la même insouciance qu'eux aux apprêts de leur repas.

Il y eut, comme par un accord tacite, une trêve générale, pour se livrer paisiblement à des fonctions auxquelles l'Australien accorde une extraordinaire importance. Contrairement à une foule de peuplades primitives qui sont relativement sobres, l'habitant de la Nouvelle-Hollande est d'une voracité sans exemple; pour lui il n'y a pas sur la terre de plus grand bonheur que celui de manger, et quand il a des provisions en quantité suffisante, il ne se borne pas à satisfaire sa faim, et dévore jusqu'à ce qu'il ne puisse plus remuer, ni respirer, ni parler.

Il n'est pas rare de voir deux armées en présence interrompre la bataille pour se donner le temps de préparer mutuellement leur repas.

C'est donc avec raison que Williigo avait choisi pour exécuter son projet d'évasion l'heure où les Dundarupts devaient se livrer à leur passion pour la nourriture.

Ainsi qu'il l'avait prévu, c'est à peine si quelques sentinelles furent détachées çà et là pour surveiller la petite troupe. Elles ne s'acquittèrent, du reste, que fort mollement de leurs fonctions, persuadées qu'elles étaient, avec une apparence de raison, que la poignée d'hommes conduits par le chef nagarnook ne pourrait, sans être vue, tenter de forcer leur ligne d'investissement.

La surveillance finit par devenir à peu près nulle, lorsque les Dundarupts virent leurs adversaires allumer du feu et les imiter dans leurs apprêts culinaires.

— Tout va bien, dit le Canadien après avoir jeté un long regard sur les positions ennemies; ils n'ont même pas fait attention à l'absence de Koanook et de Norroba.

En ce moment, il aperçut les deux jeunes guerriers qui revenaient en rampant.

Sans échanger un mot, ils indiquèrent d'un signe que les animaux étaient en sûreté dans le kra-fenoua.

Mais que deveniaient les Busch-Rangers?

Le silence mystérieux dont s'entouraient les batteurs de buisson ne laissait pas de causer au Canadien de sérieuses appréhensions.

Il ne se trompait pas en soupçonnant la présence de quelque ennemi acharné au milieu des rôdeurs. Seulement, ce n'était pas lui qu'on poursuivait... lui dont on avait juré la perte!

Chapitre XII

PERDUS DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE

Williigo fit un signe : c'est le moment solennel!

Les Européens vont partir les premiers sous la conduite de Dick, qui a déjà inspecté les lieux. Les Australiens les suivront quand ils se seront assurés que leur départ n'a pas été remarqué.

Les fugitifs n'ont pas dix mètres à faire pour atteindre le bosquet au milieu duquel se trouve l'ouverture du kra-fenoua, mais ils faut qu'ils s'y rendent en rampant, en ayant soin de ne pas trop agiter les hautes herbes et les tiges des arbustes sur leur passage.

Le trappeur rampe comme un véritable sauvage, suivi par ses deux compagnons, qui, pour leur coup d'essai, ne s'en acquittent pas trop mal; mais il n'en est pas de même du pauvre John Gilping, dont le développement abdominal s'oppose à toute tentative de mouvement : à peine est-il couché à plat ventre sur le sol qu'il s'agite, se trémousse et fait tout son possible pour avancer; vains efforts; il ressemble à une tortue retournée sur le dos et qui agite les pattes et la tête dans le vide.

Le malheureux sue, soupire et souffle comme un cachalot sans pouvoir avancer d'une semelle; Williigo comprenant le danger de la situation et quel temps précieux le pauvre Gilping leur faisait perdre, se décida à aller à son secours. Après avoir recommandé à Koanook et à Norroba de se lever de temps à autre, afin d'indiquer aux Dundarupts qu'eux aussi veillaient pour éviter toute surprise, il rampa près de Gilping, et, s'étant étendu sur le dos, il lui fit signe de se coucher sur lui.

Le Canadien, qui comprit la manœuvre, expliqua immédiatement au pauvre diable, plus mort que vif, ce que le Nagarnook exigeait de lui; et bientôt l'on vit, témoignage extraordinaire de force musculaire, Williigo, malgré le fardeau qu'il supportait, glisser lentement sur le dos, en s'aidant seulement des talons et des coudes, et s'avancer insensiblement vers les Européens, déjà à l'abri dans le bosquet.

— Que mon frère descende vite et se mette de suite en marche, dit le chef au Canadien, en arrivant près de lui; en ce moment les minutes sont des heures, ne vous inquiétez pas de nous, nous vous rejoindrons avant peu.

— Quoi! nous ne l'attendons pas?...

— Inutile, interrompit le Nagarnook, prenez de l'avance.

Williigo, malgré son fardeau, s'avança insensiblement vers les Européens.

— Que devrons-nous faire, cependant, si nous atteignons la sortie avant toi arrivée!

Le chef sourit.

— Le kra-fenoua a plus de sept lieues d'étendue, dit-il, et avant peu Williigo aura rejoint son frère; mais il veut veiller encore avec ses jeunes hommes, car si les Dundarupts découvraient la terre fendue immédiatement après votre départ, vous seriez infailliblement perdus.

— Comment cela? Ne m'as-tu pas dit qu'ils n'oseraient jamais s'y aventurer à notre poursuite par peur de nos carabines à répétition?

— C'est vrai, mais ils sont nombreux et se répandraient partout en sondant les broussailles avec leurs lances pour suivre le prolongement de l'ouverture du kra-fenoua, et à mesure qu'ils s'avanceraient ils mettraient le feu aux broussailles amoncelées sur tout le parcours, et bientôt nous aurions une véritable voûte de flammes au-dessus de nos têtes.

— Et nous péririons tous comme un opossum qu'on enferme dans le tronc d'un arbre mort.

— Mon frère a compris le danger; qu'il se hâte.

Et Williigo, se jetant dans les broussailles, se mit à ramper de nouveau pour rejoindre ses jeunes guerriers.

Le Canadien jeta à travers le feuillage un dernier regard sur la plaine, puis, assuré que rien ne viendrait troubler leur descente, il inclina lentement une épaisse touffe de fougère géante, en l'attirant à lui, et il découvrit aux regards étonnés de ses compagnons une sorte de tranchée toute tapissée de mousses séculaires, qui s'enfonçait brusquement dans la terre par une pente assez raide, mais que le mulet et Pacific avaient cependant pu parcourir, sous la direction de Koanook et de Norroba, quelques instants auparavant. Olivier s'y engagea résolument, suivi de Laurent et du malheureux Gilping, qui ne cessait d'appliquer à chaque situation nouvelle quelque verset spécial de la Bible; quand ce dernier eut disparu dans l'étroit boyau, soutenu par Laurent, sans l'aide duquel il eût roulé comme une boule jusqu'au bas de la tranchée, Dick laissa le pied de la fougère reprendre son inclinaison naturelle et en quelques enjambées rejoignit ses compagnons.

Ils atteignirent bientôt le niveau du sol inférieur, et s'aperçurent avec une satisfaction réelle que rien ne viendrait entraver leur marche. Le fond de l'excavation était plat comme celui d'une route bien entretenue et avait un développement de sept à huit mètres; c'était plus qu'il ne leur en fallait pour manœuvrer à l'aise avec leurs animaux, qu'ils rencontrèrent à cinquante mètres de là paisiblement couchés côte à côte comme deux amis.

Au-dessus de leurs têtes, grâce à la position verticale du soleil, le jour leur arrivait en quantité suffisante pour guider leur marche, malgré l'épaisseur du feuillage, qui bouchait littéralement l'ouverture supérieure du labyrinthe.

Bien que le bruit de leurs pas fût étouffé par l'épais lit de feuilles sèches amoncelées sur le sol, le Canadien recommanda à ses compagnons de marcher avec précaution pendant quelque temps, et surtout d'observer le plus profond silence. Il se pouvait que la tranchée ne passât pas très loin d'un des nombreux postes dundarupts échelonnés sur la plaine et il suffisait d'un indigène étendu par hasard sur le sol pour percevoir le moindre bruit et donner l'éveil à ses compagnons.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la descente souterraine du Canadien et de ses compagnons, qu'ils entendirent un léger bruit de feuilles froissées derrière eux; ils s'arrêtèrent instinctivement pour se rendre compte de la provenance de ce bruit, et ils aperçurent le jeune Koanook debout derrière eux.

— Déjà! fit Dick, que se passe-t-il donc?

— Le chef a oublié de faire une recommandation importante à son frère.

— Laquelle?

— Voici ses paroles :

« Va dire à mon frère que quand il arrivera aux trois sources, il devra prendre le chemin qui s'ouvre en face de la troisième. »

— Il y a donc plusieurs routes?

— Je ne sais. Le chef m'a dit : « Va, mon frère comprendra. » Et je suis venu.

— C'est bien; restes-tu avec nous?

— Williigo ne l'a pas dit.

— Retourne donc près de mon frère, et fais-lui connaître l'impatience que nous éprouvons de le voir le plus tôt possible près de nous.

Le jeune guerrier s'inclina en signe d'acquiescement et reprit en courant la route qu'il venait de parcourir.

La petite troupe continua à s'avancer avec rapidité, et pour que Gilping, dont la corpulence gênait la marche, ne fût pas cause de retard, on l'avait autorisé à reprendre possession de Pacific. Le Canadien en tête conduisait le mulet et réglait la vitesse.

Sous le coup d'une émotion bien naturelle, nos pionniers hâtaient le pas, sans chercher à se communiquer leurs impressions. Ils s'attendaient à chaque instant à voir apparaître quelque ombre au sommet de la tranchée, ou la voûte d'arbustes et de feuilles sèches s'embraser sur leurs têtes. Aussi fut-ce avec une sorte de soulagement que, au bout d'une demi-heure de marche, ils aperçurent l'excavation plonger en pente douce dans le sol et à la voûte de verdure succéder un toit de porphyre granitoïde de la même nature que les parois latérales. Désormais ils étaient à l'abri d'un coup de main des Dundarupts; ils pouvaient même se considérer comme sauvés, car en admettant que, par impossible, leurs ennemis se hasardassent à les poursuivre dans leur asile souterrain, ils eussent pu, avec leur carabine à répétition, tenir tête à une troupe dix fois plus nombreuse encore.

On fit halte pour allumer un gros fanal, à verres lenticulaires, qui suffisait à lui seul à éclairer le conduit souterrain, puis on s'engagea résolument sous la voûte rocheuse.

La petite troupe pénétra résolument, débarrassée cette fois de toute crainte du côté des Dundarupts, mais, au premier sentiment inspiré par la crainte des dangers extérieurs qui la menaçaient, succéda une émotion d'une autre nature qui prit sa cause dans la situation nouvelle où elle se trouvait.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'ils marchaient, depuis que la tranchée était devenue complètement souterraine, lorsque le chemin se resserra subitement sans cependant gêner leur marche, et se mit à plonger dans le sol avec une telle déclivité, que l'on fut obligé de mettre les animaux au pas et de les maintenir, la main près du mors, pour les empêcher de glisser. Le mulet surtout, pesamment chargé, s'arc-boutait sur ses pattes de devant afin de reporter le plus possible à l'arrière le poids qui menaçait de l'entraîner.

Le pauvre Gilping, obligé de descendre de nouveau de sa paisible monture, se laissa bravement glisser, le sol sablonneux le permettait, comme font les enfants sur la pente glacée des montagnes russes.

Arrivés au bas de cette descente rapide sans encombre, nos fugitifs ne purent retenir un cri d'admiration.

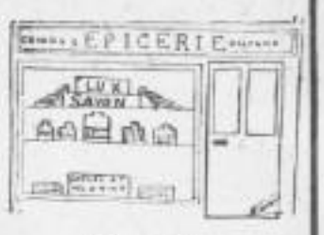
(A suivre.)

Lebec, 12 ans.

LA COURSE AU TRÉSOR

Récits et dessins de nos Lecteurs

Nous publions ici la première partie de notre Concours « La Course au Trésor ». Comment feriez-vous pour vous procurer les 200 francs que doit un de vos amis à un épicier, somme sans laquelle il serait mis en prison.
Vous pouvez encore envoyer votre Concours jusqu'au 20 Juillet.



Lebec, 12 ans.

UNE AVENTURE QUI COUTE CHER

A l'école il y a un garçon qui est juste et qui ne bat personne. Il s'appelle Jacques. Il est aimé d'une bande de joyeux garçons au nombre de cinq. Il y a Pierre, Jean, Maurice, Gérard et Camille. Ils sont un peu polissons. Jacques n'a que sa mère car son père est mort voici un an. Sa mère a de la peine à élever ses enfants. Jacques fait quelques commissions pour le compte de M. Gaspard l'épicier du coin. C'est un homme toujours grognon. Il a tout le temps sa pipe sur l'oreille quand il ne l'a pas dans la bouche. Un jour Jacques est chargé par M. Gaspard de porter 200 francs à un fournisseur. « Tu iras à la poste où tu rédigeras le mandat, dit l'épicier. » Jacques part, il court, mais en route il rencontre ses cinq camarades qui lui crient : « Hé! Jacques, viens donc jouer. » Jacques hésite, mais la tentation est trop forte, il ne peut y résister et il joue aux barres. Il court, crie, rit. « Je pars car j'ai une commission. Au revoir les amis. » Il fouille dans sa poche. Il n'y a plus de billets. Il regarde dans ses autres poches, plus

Georges Picard, 13 ans.

de billets. Il pleure tandis que ces camarades lui disent : « Qu'y a-t-il, Jacques? »

— J'ai perdu 200 francs à M. Gaspard, je n'ose pas rentrer chez lui.

— Cherchons les 200 francs.

Ils cherchent beaucoup dans tous les sens mais ne trouvent rien. Au bout d'une demi-heure de recherches, Jean dit : « Inutile de continuer, allons avec Jacques trouver M. Gaspard. » Voilà nos six gaillards partis. Ils arrivent à l'épicerie et entrent. Le père Gaspard vient. Pierre parle et dit :

— Monsieur Gaspard, Jacques a perdu votre argent, pardonnez-le.

— Hein! Quoi? Mais malheureux! c'était 200 francs et ça ne se gagne pas comme-ça! Attendez, vauriens. Jacques ira en prison.

— Monsieur, ne vous mettez pas en colère, ce n'est pas sa faute.

— Si, c'est sa faute.

— Allons nous vous rendrons vos 200 francs dans une semaine.

— Entendu, mais si ça n'est pas fait, Jacques verra ce qu'il lui en coûtera.

Que vont faire les enfants? Ils sont tous embarrassés. Camille, lui, a une idée :

— Si nous faisions du cinéma, j'ai un Pathé-Baby et j'ai une grande chambre vide qui servirait de salle.

— Excellente, ton idée, préparons la salle.

Ils apportent des bancs, des chaises, et le lendemain soir tous les enfants du village étaient au cinéma auquel ils rirent beaucoup. Ils étaient 50 et payaient 1 franc, et pendant trois jours ce fut ainsi. Mais ils ne purent continuer car une pièce du Pathé-Baby se rompit.

Comment gagner les 50 autres francs? Ce fut encore Camille qui donna l'idée : « Ramassons de la ferraille, je connais où il y en a. » Les voilà partis à l'ouvrage avec la brouette de Gérard. Ils reviennent avec une cuisinière, un fourneau en fonte, et ils courent chez le chiffonnier qui leur donna 40 francs pour tout. Les enfants retournent à la ferraille et ils ramènent un vieux fourneau que le chiffonnier accepte avec enthousiasme et qu'il paie 30 francs. Les enfants, tout heureux, retournent chez M. Gaspard et lui donnent l'argent.

— Ah! garnements, ça y est?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, Jacques, tu feras attention en faisant mes commissions à présent.

M. Gaspard n'est plus fâché avec Jacques, et celui-ci fait ses commissions.

P. Lebec, 12 ans.

LA LOTERIE

ACTE I, SCÈNE I

Gaspard, Jacques, Jean, Claude, Paul et Pierre

Jacques. — Aïe! Aïe! Houla! ne tirez pas si fort, m'sieur Gaspard.

Gaspard. — Quoi, ne pas tirer si fort, je ne tirerai jamais assez tes oreilles pour 200 francs.

(Au tournant débouchent Jean, Claude, Paul et Pierre.)

Jean, Claude, Paul et Pierre. — Qu'est-ce que tu as fait pour qu'il te tire comme ça les oreilles?

Jacques. — Je...

Gaspard. — Non, c'est moi qui parle : Ce méchant garnement m'a perdu 200 francs.

Jean. — 200 francs? Mais on pourrait vous les rendre.

Gaspard. — Vous avez 200 francs?

Claude. — Non, mais on peut les gagner.

Gaspard. — Les gagner, vous? Vous êtes fous? Non, non, je le mène chez le commissaire.

Pierre. — Vous le mènerez dans huit jours si on n'a pas 200 francs.

Gaspard. — Eh bien, nous nous reverrons dans huit jours.

Claude Pouzols.

ACTE II, SCÈNE II

Jacques, Jean, Claude, Pierre et Paul

Jacques. — Qu'est-ce qu'on pourrait faire? J'ai 5 francs dans ma tirelire.

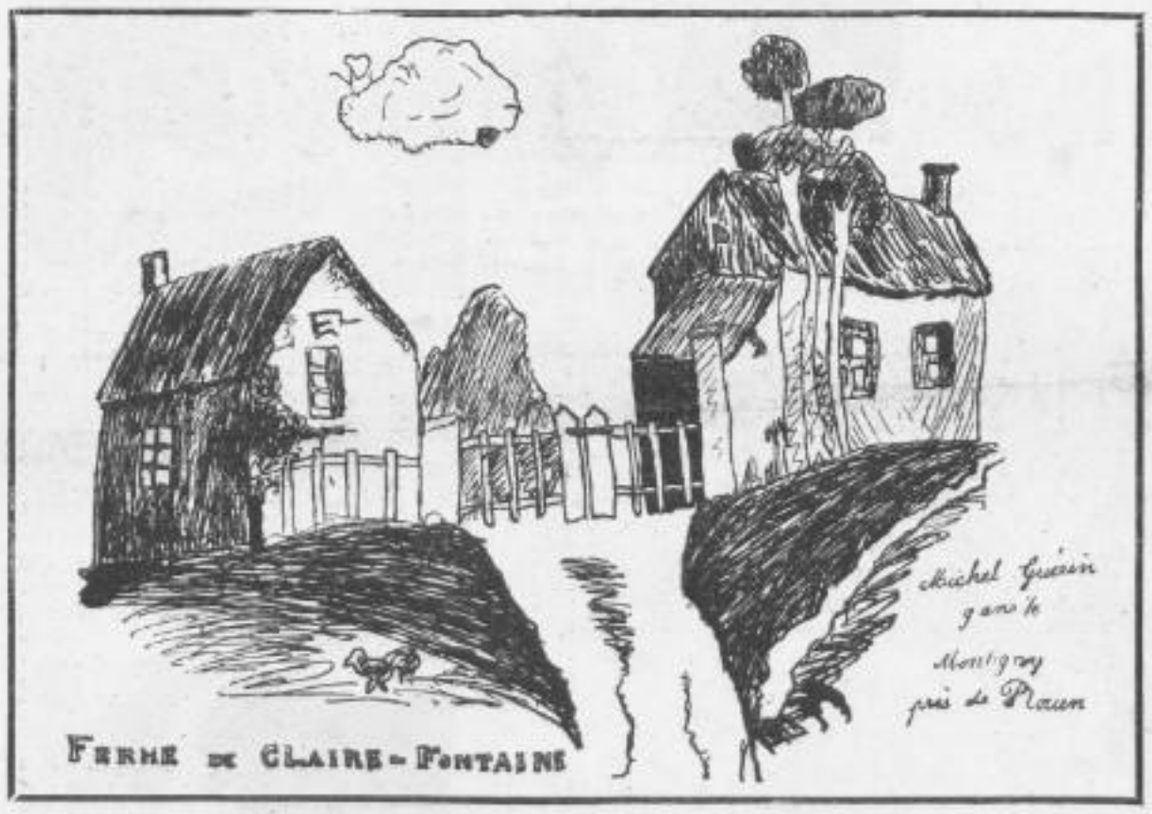
Claude. — J'en ai 10, moi.

Pierre. — J'en ai 10.

Paul. — Et moi 15.

Claude. — Et toi, Pierre?

Pierre. — J'en ai pas, mais j'ai une montre en argent qui ne marche pas, elle vaut au moins 50 francs.



Paul. — Donc, on a déjà 5 francs, plus 20, 25 plus 10, ça fait 30 francs, puis 15 francs, ça fait 40... 45, et avec la montre 95 francs.

Jacques. — Il manque 105 francs.

Jean. — Si on faisait une loterie?

Pierre. — Qu'est-ce que tu as pour mettre en loterie?

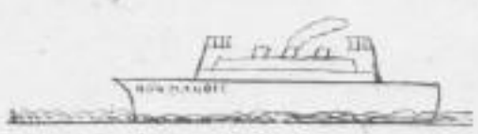
Jean. — Rien.

Claude. — Si on chantait dans les rues?

Paul. — Oui, mais tu ne sais pas chanter.

Claude. — Je vous accompagnerai avec ma flûte.

Jacques. — Bon, on y va.



ACTE III, SCÈNE I

Paul. — « Au clair de la lune »...

Claude, *tout bas.* — Tu fais un ré au lieu d'un do.

Paul. — Tu m'embêtes avec tes rés et tes dos. « Mon ami Pierrot »...

Jacques. — J'ai déjà 20 sous.

Paul. — Ne me dérange pas. « Prête-moi ta plume, pour écrire... » Aïe, j'ai reçu une tomate dans l'œil.

Jacques. — J'ai 5 francs, il manque 100 francs.

ACTE IV, SCÈNE II

M. le Proviseur du Lycée et les précédents

M. le Proviseur. — Que faites-vous là, petits?

Claude. — Me... Me... Monsieur...

M. le Proviseur. — Rassure-toi, je ne veux pas te punir.

Pierre. — Eh bien, monsieur, Jacques a perdu 200 francs, et nous essayons, monsieur, de les gagner pour les rendre à l'épicier Gaspard.

M. le Proviseur. — Combien avez-vous déjà?

Jean. — On a 100 francs.

M. le Proviseur. — Prenez ce billet.

Jean. — Merci, monsieur.

Claude. — On a 200 francs, courons chez M. Gaspard.

Jacques. — Merci, monsieur!

ACTE V, SCÈNE I

Gaspard et les cinq enfants

Les enfants. — M'sieur Gaspard, on a les 200 francs.

Gaspard. — Déjà, faites voir. Oui, oui, 200 francs. Vous avez été si rapides que... je te pardonne, Jacques. Mes enfants, prenez quelques cerises dans ce panier.

Les enfants. — Merci, m'sieur.

Claude, *la bouche pleine.* — C'est un vrai Méridional. Aïe, j'ai avalé un noyau.

Jacques. — Tu auras un cerisier dans le ventre et tu auras autant de cerises que tu voudras.

RIDEAU

Claude Pouzots,
(Eure).

Henri Chaneac.

LA VENTE DES JOURNAUX

La bande sort de chez M. Gaspard.

— Comment allons-nous faire? dit Jeannine, d'une voix émue.

— Il faut qu'on se mette tout de suite au travail, dit Marie.

Tous les enfants se taisent, c'est le plus grand silence.

— J'ai une idée, s'écrie Madeleine, après quelques instants, comme on est au mois de mai, on pourrait aller au bois, cueillir du muguet, puis le vendre.

— On ne... ga... gagnera jamais 200 francs, dit Jacqueline, en sanglotant.

— Ne pleure pas, dit Simone, peut-être ça serait assez, si on vendait des illustrés.

— Oh! oui, s'écrie Jeannine, commençons aujourd'hui même. Vous autres, dit-elle en désignant Jacqueline, Madeleine, Simone, Paulette et Marie, vous irez vendre du muguet, et nous autres des illustrés.

— Mais lesquels?

— *Mon Camarade*, dit Jeannine.

— Oui, mais ce ne serait pas suffisant, dit Simone, il faudrait qu'on fasse aussi une collecte.

— Oui, elle a raison, dit Marie, on pourrait

Olga Zanelli.

la faire à l'école, pendant les récréations, est-ce que vous voulez bien?

— Oui! Oui! s'écrient tous les enfants ensemble.

Et pendant toute la semaine, à la sortie de l'école, elles se mirent au travail.

Elles gagnèrent 125 francs dans les fleurs, 16 fr. 80 dans les journaux et recueillirent 53 fr. 50; elles eurent ainsi en tout 195 fr. 30.

— Il manque encore 4 fr. 70, qu'allons-nous faire?

— Moi, dit Paulette, je donnerai volontiers mes 50 sous que maman me donne pour 4 heures.

— Moi aussi, s'écria toute la bande.

Et le lendemain matin, la bande accompagna Jacqueline chez M. Gaspard. En voyant ses 200 francs, il resta stupéfait, car il n'espérait pas que cet argent lui fût rendu si vite.

Il pardonna à Jacqueline. Et elle remercia beaucoup ses camarades.

Olga Zanelli,
Paris (20e).

Paulette Denis.

TOUS AU TRAVAIL !

Les camarades de Jacques sont horriblement ennuyés, car Jacques est dans un triste cas. En effet, il a perdu 200 francs qu'il devait porter à un fournisseur de M. Gaspard, épicier pour laquelle il fait des courses. Or, Jacques n'est pas riche et sa mère non plus. Que va-t-on faire? dit Pierre, le chef de la bande. — Moi! J'ai une idée, dit Jean, un jeune garçon de 11 ans 1/2. Nous allons aller trouver M. Gaspard, lui expliquer l'incident et nous lui demanderons de nous faire travailler pendant nos heures de liberté, il nous récompensera et quand, à tous, nous aurons réuni la somme, nous lui porterons. Donc à 4 heures les neuf camarades de Jacques et celui-ci se retrouvent chez le commerçant qui, mis au courant, a déjà accepté la proposition. Il distribue un peu de travail à chacun. Jacques devra aller chercher de l'eau pour en remplir un baquet contenant des litres. Il devra les laver ensuite. Pierre, lui, les remplira de vin. Et Jean ira les ranger dans des casiers. Quant aux autres ils devront nettoyer la boutique. Chacun se met gaîment au travail.

Le soir, à la fermeture de l'épicerie, ils se retrouvent; ils sont contents car le père Gaspard leur a donné à tous 20 francs. Le lendemain ils ont 30 francs. Et enfin à la fin de la semaine, nous les retrouvons tous dans la boutique. Le père Gaspard tient les 200 francs dans une main. Et malgré l'incident il promet à Pierre de le garder. Jacques le remercie avec effusion ainsi que ses camarades.

Marcel Letribot,
Poissy (S.-et-Oise).

LES PANIERS

Comment faire pour trouver ces 200 francs? La mère de Jacqueline est pauvre et ne pourra payer. Personne des enfants n'a d'argent dans sa tirelire; comment faire? Et dire qu'il faut les avoir dans les huit jours.

Tout à coup Jeanne dit :

— J'ai une bonne idée. Je sais faire des paniers, nous allons aller chercher de l'osier et je vous apprendrai à faire des paniers. Nous irons les vendre aux marchés et l'on gagnera de l'argent.

Des bravos sortent de tous les côtés et on félicite Jeanne de son ingéniosité.

— Mais il ne faut pas perdre de temps. Allons vite chercher de l'osier et mettons-nous courageusement à l'ouvrage.

Le soir tout le monde est sur le pas de porte de Jacqueline, faisant des paniers. Le lendemain, après l'école, tout le monde est encore là. Jacqueline est de plus en plus heureuse lorsqu'elle voit le nombre de paniers augmenter. C'est mercredi aujourd'hui, jour de marché; voilà les petites amies qui s'en vont avec une cargaison de paniers pour les vendre. Voilà, c'est le soir, elles ont tout vendu; la recette s'élève à 100 francs. Vite, continuons, et samedi, comme c'est encore jour de marché nous irons encore vendre des paniers. Tous les jours après l'école les petites amies travaillaient sans cesse et le samedi soir elles virent avec joie qu'elles avaient les 200 francs. Aussitôt Jacqueline courut les porter à M. Gaspard.

M. Gaspard, qui était assez bien luné ce jour-là, embrassa Jacqueline et à partir de ce jour il tâcha d'être plus affectueux avec elle.

Jacqueline remercia bien ses amies de l'avoir aidée, sans cela elle ne sait ce qui lui serait arrivé.

Andrée Poulain,
St-Quentin.

Serena Bacci, 15 ans 1/2.

PENDANT LES VACANCES LISEZ **MON CAMARADE** EN PRENANT DES ABONNEMENTS à 1 MOIS ou à 3 MOIS.

VARIÉTÉS

CARRÉ SYLLABIQUE

Former 4 mots commençant tous par la syllabe figurée au centre.

MOTS EN CARRÉ

1. Empereur romain célèbre par sa grande cruauté. — 2. Partie d'un voyage comprise entre deux arrêts, ou l'un de ces arrêts. — 3. Manquer son coup. — 4. Procède à une intervention chirurgicale. — 5. Dieu marin qui, d'après la Mythologie, eut pour filles les nymphes de la Méditerranée.

MOTS EN LOSANGE

1. Tête de pipe. — 2. Nom savant de la lentille. — 3. C'est avec le feu qu'on le vaine le plus facilement. — 4. Grands arbres canadiens dont la sève fournit un sucre délicieux. — 5. Ceux que vous pose *Mon Camarade* sont amusants à résoudre. — 6. Ancienne province d'Allemagne, partagée après la guerre entre la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Prusse. — 7. Celle d'une heure comprend trente minutes. — 8. La première moitié d'une grande île danoise dont le nom veut dire « pays de la mer ». — 9. Lettre en forme de crochet.

DEVINETTES

Quel est le comble de l'adresse pour un oculiste ?

Quel est le comble du savoir-faire pour un dentiste ?

Quel est le comble de l'exaspération pour un sommelier ?

Quel est le comble de la sévérité pour un professeur de français ?

ACROSTICHE DOUBLE

B O U
V I V
E I M
S T O
R L I
N V O

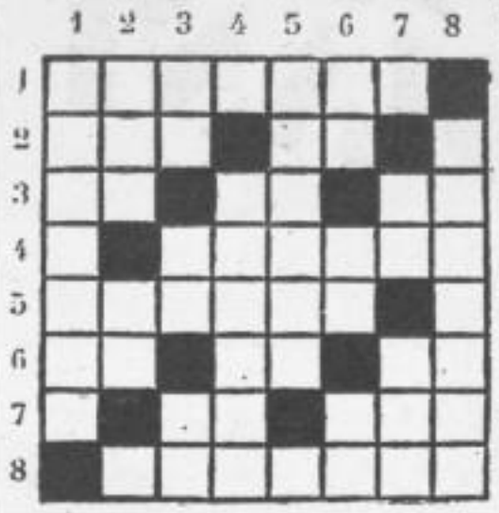
1. Maladie dangereuse que les médecins appellent diphtérie. — 2. Rendit une couleur plus éclatante. — 3. Ville de Champagne dont la cathédrale fut détruite pendant la guerre. — 4. Façon de frapper en escrime. — 5. Arbre de l'Asie et de l'Océanie dont l'écorce est employée pour couper la fièvre. — 6. Ce que prend l'oiseau au moment où il quitte son perchoir.

Le premier mot vertical à trouver est un temps de jeûne où, d'après un proverbe, on fait une triste figure. Le deuxième est le nom d'un grand savant et philosophe français, inventeur de la première machine à calculer.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 189

Horizontalement. — 1. Celui que vous préférez doit être *Mon Camarade.* — 2. C'est à celui des architectes que nous devons d'avoir de si beaux monuments. Vieille préposition. — 3. Lac africain à qui le Nil doit une partie de ses eaux. Conjonction de coordination. Pour coudre ou pour jouer. — 4. Un tel nombre ne peut pas être un nombre fractionnaire. — 5. On pense que les Basques sont les descendants directs de ces anciens habitants de la Gaule. — 6. Canton de Seine-Inférieure. Les chiens les aiment beaucoup. Exclamation de mépris. — 7. Propulsé. Venue au monde. — 8. Qualité de l'air dans lequel on se sent à son aise au point de vue de la température.



Verticalement. — 1. Mois de l'année où l'on fait beaucoup de cadeaux. — 2. Deuxième partie du nom d'une colonie africaine de l'Espagne. Ce que ne doit pas être un médicament pour l'usage externe. — 3. Dans la gamme. Voyelle doublée. Note de musique. — 4. Dont les cordes vocales sont un peu irritées. — 5. Propres et sans taches. — 6. Sur une carte à jouer. Canton de la Côte-d'Or. Particule négative. — 7. Préposition. Beaucoup de peuplades l'ont adoré parce qu'il a été à la base de la civilisation. — 8. Domicile habituel du lièvre.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 188

Horizontalement. — 1. Prétendus. — 2. Hôtelière. — 3. 4. As. Ces. A.Z. — 5. Sapa. Albi. — 6. Ebat. Pore. — 7. Ultimatum. — 8. Rei. Oté. — 9. Sens. Isis.

Verticalement. — 1. Pirateurs. — 2. Rô. Sablée. — 3. Et. Patin. — 4. Te. Cati. — 5. Elue. Mu. — 6. Ni. Sapa. — 7. De. Lotos. — 8. Ur. Abruti. — 9. Seizièmes.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 188

Métaphore. — Tirer le diable par la queue.

Mots en carré

N A B A B
A G I T E
B I N E R
A T E L E
B E R E T

Mots en losange

B
B A C
B E R R E
B A R B A R E
C R A B E
E R E
E

Acrostiche double

J a l a P
O I A
I
e X c E s

Mélangramme. — Bab! Ban. Bât. Bac. Bar. Bal. Bal. Bas.

Anagramme. — Velours. Survole. Valeurs. Révolus.

Mot polindrome. — Ressasser.

LE COURRIER DE JANOT

Andrée Poulain, St-Quentin : Merci des compliments et des critiques que tu fais au journal. Rassure-toi, je crois savoir que *Toto et Toutoune* vont bientôt avoir des aventures moins dramatiques. Je pense que les charades et le récit (un peu long) seront publiés.

P. Lebec, Monteaux : Merci des compliments que tu fais au journal. Content que tu aimes *Bégonia.* L'envoi au Concours, j'espère, t'assurera une belle chance.

M. Puzols, Evreux (Eure) : C'est une bonne idée d'avoir fait un envoi sous la forme d'une pièce de théâtre. Je te souhaite un prix.

Elie Robin, Trappes : Tu as fait le poste à galène que nous avions publié et il marche très bien. Remercions-en le petit ami qui nous avait envoyé le plan et la façon de le construire. Merci d'avoir classé les histoires par ordre de préférence. J'attends ton Concours.

Marcel Letribot : Merci de ta gentille lettre et de ton joli dessin.

Bernard Moutiers, Oissel : J'attends tes dessins avec impatience.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco.. .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Etranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

Nous avons demandé à notre ami Bour une série d'articles sur l'histoire de la Révolution française, pour le 150e anniversaire de celle-ci. Ces articles alterneront avec la fin de la série sur les Peaux-Rouges.

LA FRANCE EN 1789

« Qu'on mette de l'ordre dans le royaume, dit le marchand ! J'ai souscrit à l'emprunt, me paiera-t-on les intérêts, et retrouverai-je mon capital? Taxes, octrois, tarifs, allez faire voyager des marchandises dans des conditions pareilles... L'Anglais vend moins cher que moi. »

« Faudra-t-il que nous défendions nos droits par la force ? grogne Guy de Boismesnil, en regardant le château de ses ancêtres. Que nous reste-t-il, à nous les cadets nobles? Ces vieilles pierres. Mon frère, parce qu'il est l'aîné, a 200.000 livres de rente et des rubans sur tout le corps. Alain n'a qu'un rôle : amuser le roi, il fait de l'esprit, joue au piquet. Je ne vais pourtant pas, moi, m'abaisser à vendre des épées, voire du drap. Je vis de mes terres et de mes paysans, entendez-vous ? Au diable l'agent du roi! Qu'il se mêle plutôt de contrôler ces pantins de Versailles. »

« Verrai-je un jour mon évêque ? pense le curé. A vivre sans cesse à la Cour on oublie ses devoirs sans doute. Passe encore que moi je ne mange que des fèves au lard et rapièce ma soutane, j'offre à Dieu ma pénitence, mais mon église n'est pas chauffée, et je ne puis aider personne... »

« Ma carrière est brisée, conclut Lazare Hoche. Avec ce honteux règlement de 1781, je n'aurai jamais l'épaulette. Pour devenir officier que vous demande-t-on maintenant? De l'intelligence, du courage, la science de la stratégie? Allons donc : prouvez-nous, monsieur le candidat, quatre quartiers de noblesse. Pouah! »

L'ouvrier a-t-il quelque espoir? La fabrique le tue. Y être entré comme apprenti dès son jeune âge, et après 8 ans d'apprentissage, faire des journées de 14 ou 16 heures pour un salaire qui se chiffre en sous! Quelques *compagnons* hardis — et qui savent lire — discutent dans leurs sociétés secrètes (les syndicats étaient interdits) : Pour passer maître il faut de l'argent, nous n'en avons pas, l'habileté dans le métier devrait suffire; si les *corporations* nous laissent à notre misère, à bas les corporations.

Des paysans, à la fin de leur dure journée de travail quittent leur maison de torchis, après avoir couvert de cendres le feu et jeté un coup d'œil dans la pièce d'à côté où dorment les bêtes. Butant sur les chemins, la nuit, ils se hâtent vers le village, gagnent leur paroisse. Pourquoi ce rassemblement, ces éclats de voix, ces visages penchés vers un homme qui écrit lentement à la lueur des torches ? Sur un gros cahier, Jacques Bonhomme énumère ses plaintes :

« Il faut que nous achetions tout ce qu'il nous faut pour notre subsistance; voyez quelle est la misère d'une paroisse pareille! Voyez s'il est possible qu'un homme qui gagne 20 ou 24 sous puisse faire vivre une famille de six et d'autres de huit enfants, achetant le pain 44 sous les 12 livres, le sel 14 sous la livre, le beurre 24 sous, étant obligés d'acheter des légumes vu que nous n'avons pas une perche de terrain. Nous demandons qu'il nous soit accordé de nous mettre en possession des terrains communaux, nous soumettant de payer par arpent 4 livres de rente, et de faire une fondation d'une somme de cent livres pour avoir un maître d'école... Nous vivrions beaucoup mieux que nous n'avons fait jusqu'à ce jour, et cela nous ôterait les chaînes que nous avons depuis longtemps, vu que nous sommes tous dépendants de ces seigneurs. » (1).

(1) Cahier des paysans de Vaires-sur-Marne.

Que se passe-t-il donc au royaume de France pour que les gens s'interrogent ainsi et osent se plaindre? C'est qu'un grand événement se prépare : le roi a décidé de convoquer les États Généraux. Des représentants des 3 classes (les 3 *ordres*) de la société : nobles, prêtres, tiers état (bourgeois, paysans et ouvriers réunis) vont en assemblée extraordinaire donner au roi leur avis sur la politique intérieure. Il faut que les affaires aillent bien mal pour que le roi demande ainsi l'avis de ses sujets. Mais le trésor public est à sec. Quatre mille familles des privilégiés paradent à la Cour et se partagent 150 millions, le quart de ce que rapporte le budget! Encore va-t-on distribuer à ces parasites, des abbayes, des dots, rembourser leurs dettes de jeu, leurs hypothèques. Certains de ces nobles de cour finiront pourtant par se ruiner tant la vie à Versailles est coûteuse quand on veut « représenter ». Après les dépenses de la guerre d'Amérique (deux millions) les Finances sont au plus bas.

Que faire? Créer de nouveaux impôts. Or le moment était mal choisi; il y avait beaucoup d'ouvriers en chômage (12.000 à Abbeville, 20.000 à Lyon), la récolte avait été mauvaise et la disette commençait à se faire sentir, les prix augmentaient.

Des réformes étaient indispensables : on pouvait économiser sur la *maison du roi* et surtout faire payer les riches — noblesse et clergé étaient précisément exempts d'impôts ! Mais il suffisait qu'un ministre comme Turgot essayât de réaliser ces réformes pour que la reine Marie-Antoinette et son « clan » le fissent immédiatement renvoyer.

Les bourgeois s'agitèrent; des journaux circulaient dont les lecteurs commentaient tout haut les passages les plus violents; le peuple s'ameuta contre les accapareurs; il y eut des morts et des blessés. Pour apaiser la colère publique, Necker, le bon ministre, rappelé au pouvoir, décida le roi à convoquer les États Généraux. Ainsi, quelques pénibles que dussent être les nouveaux impôts, le roi n'en serait pas seul responsable. Mais en échange de ces impôts, il faudrait sans doute accorder des réformes — le moins possible; le roi combine : au lieu de faire voter ces gens « par tête », je les ferai voter « par ordre », ainsi les privilégiés seront toujours 2 contre 1 (heureusement le peuple déjouera cette manœuvre).

A chaque chef-lieu se réunirent donc une Assemblée électorale du clergé et une Assemblée électorale de la noblesse. Dans les villes, les corporations envoyèrent des délégués à l'Assemblée électorale du tiers état; de même les paysans y furent représentés (1 délégué pour 100 paysans). Chaque paroisse, chaque corporation, chaque quartier d'une ville munissait ses délégués d'un « cahier », ces registres des plaintes et des projets seront réunis au chef-lieu.

Tout cela n'alla pas sans batailles. Les nobles bretons excitèrent leurs valets contre les étudiants de l'Université de Rennes qui prenaient le parti du Tiers. Il y eut des morts.

De toutes les villes des environs accoururent des bourgeois qui mirent en fuite les seigneurs. A Besançon la foule pilla les maisons des magistrats réactionnaires. En Provence, des bandes de paysans attaquent des châteaux. A Nantes, on assiège l'Hôtel de Ville aux cris de : « Vive la liberté ! »

Le roi sait bien que ces « cahiers » contiendront toutes sortes de plaintes. Mais il ne se doute pas que dans les trois ordres se fera jour le même projet : diminuer son pouvoir, faire voter les impôts par une Assemblée Nationale — chacun des trois ordres espérant d'ailleurs bénéficier seul de ce changement!

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.126.

FOU VOLANT

PAR Z. Melliès

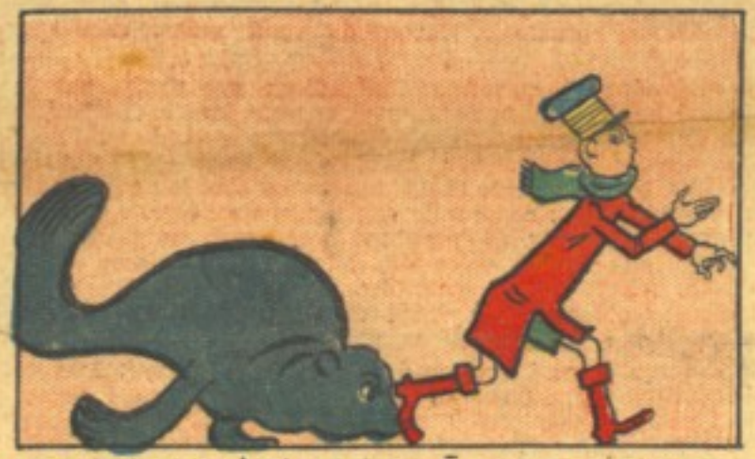
RÉSUMÉ

MICRO, EMMENÉ COMME OTAGE À BORD D'UN CARGO CONTREBANDIER, ASSOMME SON GARDIEN ET TENTE DE S'ÉVADER.

LA SEMAINE PROCHAINE : **DANS LA NUIT..**

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BÉGONIA A ALLUMÉ LA LAMPE À PÉTROLE AVEC LAQUELLE JONGLAIT LE PHOQUE APPRIVOISÉ D'IGLOU, SON AMIE ESQUIMAUDE



LE PHOQUE QUI S'EST BRULÉ EST FURIEUX ET BÉGONIA A BIENTÔT FINI DE RIRE, QUAND LE PHOQUE SAVANT LE RATTRAPE

BÉGONIA A REMPLACÉ LA *LAMPE À PÉTROLE* ET VOILÀ LE PHOQUE QUI JONGLE MAJESTUEUSEMENT AVEC NOTRE ASTUCIEUX AMI

LA PETITE IGLOU NE SEMBLE PRENDRE AUCUNE PART AUX INFORTUNES DE BÉGONIA ELLE RIT AU CONTRAIRE COMME UNE PETITE FOLLE.

ENFIN LIBÉRÉ PAR LE PHOQUE VINDICATIF BÉGONIA EST INVITÉ PAR LA PETITE IGLOU À UN GRAND FESTIN ESQUIMAU.

MAIS LE FESTIN SE COMPOSANT UNIQUEMENT DE POISSONS CRUS ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE BÉGONIA NE TROUVE PAS LE MENU À SON GOUT

L'ASTUCIEUX BÉGONIA PENSE À REMPLACER LE VERRE D'HUILE DE FOIE DE MORUE PAR UN VERRE DE LAIT DE RENNE

MAIS LE RENNE REFUSE DE SE LAISSER TRAIRE ET ENVOIE BÉGONIA VISITE LES TERRASSES DES HABITATIONS ESQUIMAUDES

LA COMPATISSANTE IGLOU CONSOLE SON MALHEUREUX AMI EN LUI PROPOSANT UNE PARTIE DE "KAYAC" LE CANOT DES ESQUIMAUX.

N° 190

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 20 JUILLET 1939.

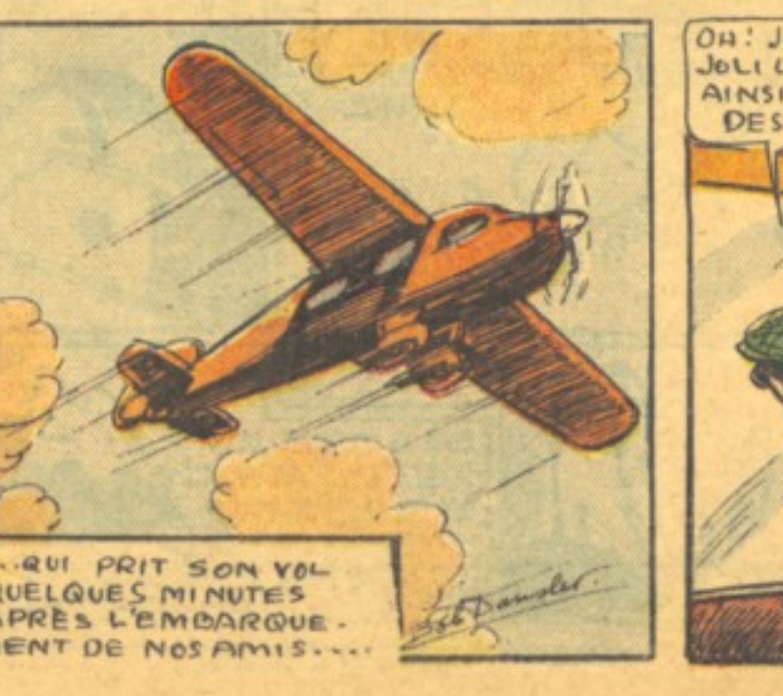
JIM MYSTERE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDÉ D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVÉ LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.

C'EST CE QUI ME SAUVA.. JE VENAIS DE PRENDRE LES PILES ELECTRIQUES ET J'ALLAIS REJOINDRE MES COMPAGNONS LORSQUE LA CATASTROPHE SE DECLANCHA ... ROULÉ DANS UN NUAGE DE POUSSIÈRE ET DE FLAMMES. SOUDAIN LA TERRE S'OUVRIT SOUS MES PAS ET JE FUS PROJETÉ DE BAS EN HAUT !..

JIM SELON SA PROMESSE NE PARLA PAS DU REBELLE QU'IL AVAIT SAUVÉ D'UNE MORT CERTAINE ET QUE SON BON COEUR LUI REFUSAIT DE LIVRER.... QUANT AUX AUTRES QUI ÉTAIENT PRIS DANS LE TEMPLE COMME DANS UNE SOURICIÈRE ILS FURENT FAITS PRISONNIERS ET ALLÈRENT REJOINDRE LEUR GÉNÉRAL VIRGULIO EXTIRPÉ DE LA GROTTE DÙ, ON S'EN SOUVIENT, JIM L'AVAIT ENFERMÉ..

REVENU À JIMENEZ, JIM RETROUVA BOB ET LE PROFESSEUR CORTÈS À QUI IL EXPLIQUA LE SORT ADVENU AU TEMPLE SECRET..



TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XXIV

DANS LA MAISON HANTÉE *(suite)*

Quelle malchance, avoir ainsi laissé les outils. Ils résolurent de surveiller cet Espagnol lorsqu'il viendrait au village pour espionner et de le suivre jusqu'au numéro deux, quel que soit l'endroit où il était. Mais une pensée horrible traversa tout à coup l'esprit de Tom :

— Une vengeance! mais c'est peut-être de nous qu'il veut se venger, Huck?

— Oh! ne dis pas cela, murmura Huck, prêt de défaillir.

Ils discutèrent à fond cette question et comme ils arrivaient au village, ils conviurent qu'il était parfaitement possible que la vengence concernait quelqu'un d'autre ou qu'au moins elle concernait seulement Tom puisque

Tom et Huck se retrouvèrent le soir et ce dernier fit son rapport.

seul Tom avait témoigné dans le procès. Cette pensée, toutefois, ne réconfortait que très faiblement Tom, car il aurait préféré ne pas être seul en danger.

Chapitre XXV

LE « NUMÉRO 2 »

Les aventures de la journée troublèrent le sommeil de Tom; il eut de mauvais rêves. Quatre fois il rêva qu'il mettait la main sur le fameux trésor et quatre fois il lui échappa au dernier moment. Alors la dure réalité lui apparaissait. Le lendemain matin, alors que, les yeux grands ouverts il passait en revue les événements de la veille, il eut l'impression que tout cela s'était passé dans un autre monde. Alors il s'imagina que la grande aventure elle-même pourrait bien n'être qu'un rêve. Il y avait un argument très fort en faveur de cette théorie; la quantité d'or renfermée dans la caisse était trop énorme pour être réelle. Il n'avait jamais vu auparavant plus de cinquante dollars à la fois, et comme beaucoup d'enfants de son âge il se figurait que les allusions qu'il entendait faire à des centaines et à des milliers de dollars, n'étaient que des façons de parler et qu'il n'existait pas un seul individu qui possédât plusieurs centaines de dollars en espèces sonnantes. Pour lui, un trésor authentique se composait d'un sac de petite monnaie et d'une bonne poignée de beaux dollars trébuchants.

Cependant, à force de réfléchir, il en arriva à conclure qu'il n'avait peut-être pas rêvé du tout et que le trésor existait bel et bien. Il fallait tirer cela au clair, sans plus tarder. Il se leva donc, déjeuna et résolut à la hâte de retrouver Huck.

Huck était assis sur le rebord d'un bateau plat, se balançant les pieds dans l'eau et ayant l'air de fort mauvaise humeur.

Tom se décida à ne pas aborder le premier la question. Si Huck ne faisait aucune allusion à la maison hantée cela prouverait qu'il ne s'agissait que d'un rêve.

— Holà, Huck!

— Bonjour toi.

Un silence suivit cet échange de politesse.

— Tom, dit enfin Huck, si nous avions laissé nos maudits outils près de l'arbre mort, nous tiendrions le trésor à l'heure qu'il est. C'est terrible, avoue.

— Alors, ce n'est pas un rêve?

— Quel rêve?

— Ce qui nous est arrivé hier.

— Un rêve! Si l'escalier avait été plus solide, tu aurais vu le drôle de rêve que nous aurions fait. Ne me parle pas de rêves, j'en ai eu assez toute la nuit... de Joë et de son complice. Que le diable les emporte!

— Non, non, je ne veux pas qu'il les emporte, comment retrouverions-nous la boite?

— Nous ne la retrouverons jamais, Tom. Nous avons laissé passer l'occasion. C'est raté maintenant, un individu n'a pas une pareille chance deux fois dans sa vie.

— C'est égal, il faut guetter Joë l'Indien et tâcher de le suivre jusqu'au numéro 2.

— Le numéro 2, oui, c'est la clef du mystère. J'y ai pensé, mais je ne suis pas plus avancé. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Qu'en penses-tu, Tom?

— Ce n'est pas une maison, car il n'y a pas de numéro à nos maisons comme dans les grandes villes.

— Attends que je réfléchisse, Tom. J'y suis, c'est peut-être le numéro d'une chambre dans une taverne ou dans un hôtel.

— Tu as deviné juste, Huck! Il n'y a que deux auberges à Saint-Pétersbourg, nous serons vite fixés.

Tom partit sur-le-champ au pas de course, il n'avait aucune envie de s'afficher en public avec Huck. Il resta absent une demi-heure. Il apprit dans la première taverne que le numéro 2 était occupé par un jeune clerc de notaire.

Dans la seconde auberge connue sous le nom de *Taverne de la Tempérance*, la chambre portant le numéro 2 semblait plus mystérieuse! Le jeune fils du tavernier raconta à Tom qu'elle restait presque toujours fermée et que personne n'y logeait; il était entré une fois par curiosité et n'avait vu que des tonneaux. On prétendait que le numéro 2 était hanté. La nuit précédente il avait vu une lumière..

— Voilà ce que j'ai trouvé, Huck. Je crois que nous sommes sur la bonne voie.

— Je le crois aussi, Tom! Et maintenant, qu'allons-nous faire?

— Laisse-moi réfléchir.

Tom fut très absorbé pendant un long moment par ses pensées, puis il reprit :

— Ce numéro 2 a deux entrées. L'une d'elles donne sur une impasse entre la taverne et la briqueterie. J'ai prévenu le fils du tavernier que nous viendrions ce soir faire une partie de cache-cache. En jouant nous pourrons peut-être nous rapprocher de la chambre et la visiter.

— Je n'oserai jamais, dit Huck.

— Alors, je m'en charge, répliqua l'intrépide Tom. En attendant tu feras bien de rôder dans les environs jusqu'à la nuit, car Joë l'Indien ne doit pas avoir quitté la ville. Si tu le vois entrer dans la taverne, nous serons sûrs que c'est là sa cachette. Surveille bien, il n'y a pas d'autres moyens de reprendre notre trésor.

— S'il fait très noir, je crois que je le suivrai. Mais je ne garantis rien...

— Du courage, Huck. Il ne faut pas le laisser filer comme ça avec le trésor. Tu veux que ce soit moi qui le suive?

— Non, Tom, compte sur moi.

Tom et Huck se retrouvèrent le soir, et ce dernier fit son rapport. Personne n'était entré, ni sorti par l'allée, personne qui ressemblât du moins au faux Espagnol. La nuit était belle, mais le fils du tavernier avait des clients à servir et la partie fut remise au lendemain.

Le jeudi la nuit s'annonça propice. Tom sortit de sa chambre muni de la lanterne de sa tante et d'une large serviette pour en dissimuler la lueur. Il cacha la lanterne dans l'étable de Huck et les deux amis allèrent retrouver le fils du tavernier; le jeu de cache-cache commença. A onze heures la taverne ferma et ses lumières s'éteignirent. Personne ne s'était engagé dans l'impasse... Pas de trace de l'Espagnol. Une obscurité complète régnait sur tout le village, tout était calme et silencieux. C'était le moment de tenter l'aventure...

Tom alluma sa lanterne et l'entoura soigneusement de la serviette et les deux enfants se glissèrent dans l'ombre vers la taverne. Huck fit le guet et Tom disparut.

Huck était très angoissé. Le malheureux perdit toute notion du temps : il lui sembla qu'il attendait depuis des siècles... Tom ne revenait pas... pourquoi? Il lui était arrivé quelque chose, il était évanoui, ou bien mort... Huck s'avança petit à petit dans l'impasse, dans l'attente d'une terrible catastrophe lorsque Tom parut dans l'allée, il semblait troublé.

— Filons, dit-il rapidement à Huck, filons!...

Il eût pu se dispenser de répéter cet avertissement, car dès le premier mot, Huck avait pris ses jambes à son cou. Les deux enfants ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint un hangar d'un abattoir désaffecté à l'autre extrémité du village. A peine y étaient-ils entrés qu'un orage éclata. La pluie tomba à torrents. Dès qu'il eut repris haleine, Tom murmura :

— Oh! Huck, c'est effroyable! J'ai essayé deux des clefs que j'avais prises, mais elles faisaient tant de bruit dans la serrure que je n'osais plus bouger. Alors sans réfléchir à ce que je faisais, j'ai pris le bouton de la porte, et la porte s'est ouverte, car elle n'était pas fermée à clef! J'entre doucement, je découvre doucement ma lanterne, je m'avance, puis je m'arrête; il était temps, un peu plus je marchais sur la main de Joë l'Indien.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette année, comme toutes les autres années, nous allons faire le Grand Concours annuel de vacances qui est très aimé par nos lecteurs et qui l'est peut-être encore plus par ces messieurs-dames de la rédaction.

Ce Concours, en effet, leur permet de savoir chaque année comment Mon Camarade *vous plaît, quelles sont les histoires qui ont beaucoup de succès et celles qui en ont moins. Et grâce à vos indications, chaque année au moment de la rentrée on peut apporter à* Mon Camarade *des petites ou des grandes modifications qui vous le rendent plus agréable, plus amusant encore, plus passionnant à lire quand c'est possible.*

Ce Concours c'est le Concours de la plus belle histoire de « Mon Camarade ». *C'est un Concours qui se fait chaque année en été, de la même façon que certains journaux sportifs organisent tous les ans des grandes compétitions, le Tour de France par exemple. Eh bien, notre Concours c'est quelque chose comme notre Tour de France. B en plus que cela même, car nos histoires se passent dans tous les pays du monde et même dans la planète Mars. Mais je crains que vous ne trouviez que j'exagère un peu et j'en reviens à mon sujet.*

Dans les grandes compétitions on a l'habitude, pour varier un peu, de changer certains points du règlement tous les ans. Cette année on va changer aussi un peu le règlement de notre Grand Concours de vacances, et selon les indications que nous ont données certains de nos lecteurs.

Pour commencer on va, comme déjà l'année dernière, diviser nos histoires en deux classes : les histoires, *écrites ou en images d'un côté. De l'autre côté,* les distractions *diverses. Et dans chacune de ces classes on va, pour distinguer les meilleurs élèves, vous demander, comme dans une composition, de leur donner à chacun une note comprise entre* 0 *et* 20.

Si par exemple vous trouvez que Papaoutchock chez les Esquimaux de Zanzibar *(j'invente exprès des noms d'histoires) vous fait dormir debout, vous lui donnez* 1 *sur* 20, *ou même* 0. *Si par contre* Le Vengeur des assassins sans tête *vous paraît tellement intéressant que vous allez attendre le facteur, tous les jeudis à la sortie de la poste, pour avoir plus vite le numéro de* Mon Camarade *et être sûr de connaître tout de suite l'épisode suivant, alors vous donnez à cette histoire-là* 19 1/2 *sur* 20 *ou même* 20 *sur* 20, *puisque l'histoire vous passionne tellement. D'autre part, si vous aimez de la même façon* Les Pêcheurs à la ligne de l'alpha du Centaure *et* Géranium, chasseur de casquettes. *Vous leur donnez à chacun la même note, par exemple* 12 *sur* 20 *pour qu'ils soient classés* ex æquo.

Après avoir donné à vos histoires préférées ou pas préférées la note qu'elles vous paraissent mériter, vous faites comme votre maître quand il a corrigé à l'encre rouge les copies de la composition de rédaction, vous les classez dans l'ordre 1er, 2e, 3e, *et ainsi de suite jusqu'au dernier. Et vous faites la même chose pour les deux classes.*

Voici maintenant, dans l'ordre où elles sont publiées dans le journal, la liste des histoires ou distractions concurrentes. J'espère que je n'en oublierai pas (comme l'année dernière où j'avais oublié ma lettre, ce qui m'a valu de n'être pas très joliment placé dans le concours).

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère.
Pat'Soum.
Falzar et Floche.
Toto et Toutoune.
Fred Hardi en l'an 2039.
Polycarpe.
Fou Volant.
Bégonia, chercheur de trésors
Tom Sawyer.
La Mort du loup.
Mangeurs de feu.

Voici maintenant la Deuxième classe, celle des distractions instructives ou amusantes.

La Lettre de Janot.
Savez-vous que?...
Le Coin des Fillettes.
Pour rire un peu.
A travers le monde.
Les jeunes aviateurs.
Sports.
Timbres-poste.
Bonnes pages (Les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs).
Récits et Dessins des lecteurs.
Variétés.
Articles de Jacques Bour.

Alors mettez-vous tous à vos plumes et envoyez-nous votre Concours. Le Concours sera ouvert jusqu'au dimanche 10 septembre. *Mais si j'ai un conseil à vous donner, n'attendez pas cette date encore très éloignée pour nous envoyer votre réponse, car des primes de rapidité permettront de partager les envois* ex æquo. *Et en même temps que vous nous enverrez vos listes, ne manquez pas de nous dire quel sera le nombre des points totalisés par le vainqueur. Je dis bien le total, pas la moyenne. Ce qui veut dire que si* Youplaboum le mangeur d'abat-jour *a eu trois cent soixante-douze fois la note* 20 *sur* 20, *le total de ses points sera* 1144.

Et maintenant bonne chance à nos amis. Et si ils mettent une lettre à la poste qu'ils en profitent pour nous envoyer des dessins à reproduire ou des récits. Nous serons heureux de les publier.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles. A dans huit jours.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

FLEURS EN LAINE

Les fleurs sont à la mode ; je vous propose celle-ci, très originale, en laine ou en soie ou en raphia, non seulement pour votre chapeau ou votre robe, mais aussi pour orner des coussins, des jardinières, une table et tout ce que votre fertile imagination trouvera dans votre maison à orner.

Vous pouvez exécuter ces pensées en toutes couleurs, elles font très joli.

Vous travaillez en 2 parties principales :

a) Faites une chaînette de 7 mailles, fermez-la en rond (fig. I).

Montez 1/2 bride dans la maille de fermeture et 2 demi-brides dans chacune des autres mailles, vous aurez ainsi en tout 13 mailles sur lesquelles vous allez monter les 3 pétales de la fig. II.

Chaque pétale est fait sur 3 mailles.

Commencez au point A le 1er pétale.

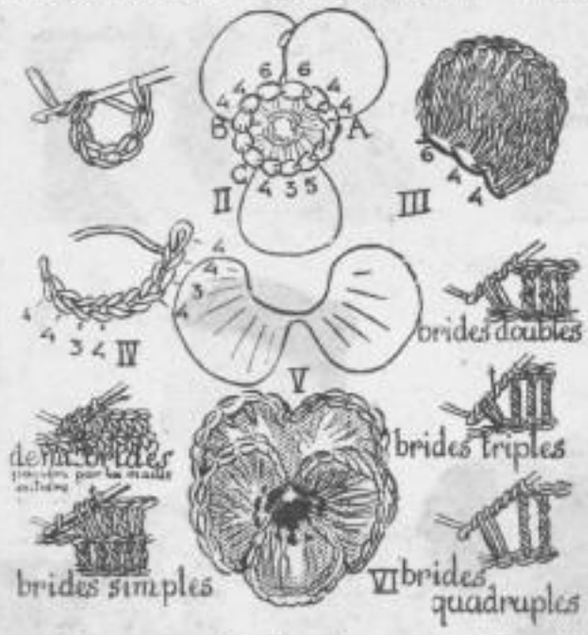
Dans la 1re maille, faites : une 1/2 bride, une bride simple, une bride double, une bride triple (4 points).

Dans la 2e maille, faites : quatre brides quadruples.

Dans la 3e maille, faites : deux brides quadruples, une bride triple, une bride double, une bride simple, une 1/2 bride (6 points).

Voyez la figure III qui vous montre ce pétale.

Immédiatement à côté, dans la maille suivante, vous commencez le 2e pétale comme le 1er mais en



sens inverse, c'est-à-dire dans cette 1re maille vous commencez comme vous venez de finir le précédent. Sautez ensuite 2 mailles en faisant dans chaque une maille serrée et faites le 3e pétale au milieu du devant.

Il se compose ainsi : 1re maille : 1/2 bride, 1 bride simple, 1 bride double, 1 bride quadruple ; 2e maille : 3 brides quadruples ; 3e maille : 1 bride quadruple, 1 bride triple, 1 bride double, 1 bride simple, 1/2 bride.

La 1re partie est finie.

b) Faites une chaînette de 10 mailles, plus une maille pour tourner car vous ne fermez pas cette 2e partie (IV). Commencez le 1er pétale à la 1re maille (chacun de ces 2 pétales a 4 mailles) : une 1/2 bride, 1 bride, 1 bride double, 1 bride quadruple ; 2e maille : 4 brides quadruples ; 3e maille : 3 brides quadruples ; 4e maille : 1 bride triple, 1 bride double, 1 bride simple, une 1/2 bride.

Passez 2 mailles en faisant dans chaque une maille serrée, faites le 2e pétale à l'inverse du 1er (V).

Pour monter la fleur, passez les 2 pétales n° V sous le pétale du bas du n° II et revenez attacher ces 2 pétales au centre par-dessus comme vous l'indique le n° VI.

Avec une aiguillée de fil jaune (soie ou laine), brodez le centre de quelques points pour faire le cœur de la pensée.

Toujours en vous inspirant des vraies fleurs, vous pouvez border les pétales d'une autre teinte par un point de 1/2 brides ou de mailles serrées. Montez les fils passés à l'envers sur un petit fil de fer que vous entortillerez de laine verte. Laine qui vous servira pour faire quelques feuilles. Sur une chaînette d'une dizaine de mailles, faites 2 1/2 brides, 1 bride, 1 bride double, 1/2 bride, 1 bride, 1 bride double, 1 bride, 1/2 bride et une maille serrée, 1 maille en l'air pour tourner de l'autre côté de la chaînette où vous travaillez de même.

Suivez bien les indications inégales qui donnent le mouvement aux pétales.

Les Conseils de tante Camille

BRODERIE

ÉPINE BOUCLÉE. — Point d'ornement également. Il se fait de gauche à droite. On sort l'aiguille à gauche pour l'introduire à la même hauteur vers la droite et elle vient ressortir au milieu à quelque distance au-dessous et l'on refait le même point en remontant cette fois pour ressortir au début de cette explication.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pommes de terre farcies. — *Éplucher de grosses pommes de terre de Hollande, les cuire à demi à l'eau salée, les couper en deux dans le sens de la largeur, creuser l'intérieur de façon à ne laisser qu'un centimètre d'épaisseur, remplir chaque moitié avec une farce composée de l'intérieur des pommes de terre, fines herbes hachées fin, lard gras pilé, jambon ou facultativement des restes de viande, jaunes d'œufs, un peu de jus. Garnir un plat avec du beurre, y placer les pommes de terre, mettre ce plat au four à feu doux.*

Pois gourmands ou pois mange-tout à l'étouffée. — *Effiler les pois à l'aide d'un couteau, les essuyer sans les laver, à moins qu'ils soient terreux ; dans ce cas, les laver à l'eau très chaude. Foncer une braisière à fond épais avec des tranches de lard, ajouter les pois avec deux laitues coupées en deux, un oignon clouté, sel, poivre, muscade râpée, un peu de sucre en poudre, couvrir avec un papier beurré sous le couvercle, mettre la braisière au four doux pendant une heure au moins, dans un plat contenant de l'eau. Ce mets doit être très onctueux ; il a besoin d'être très surveillé pour ne pas brûler.*

(90) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

RALEU QUI SE CROYAIT INVINCIBLE A LA BOXE VIENT DE RECEVOIR PLUSIEURS CORRECTIONS SUCCESSIVES QUI LE DÉCIDENT TOUT A FAIT A FAIRE DE LA CULTURE PHYSIQUE.

RALEU PÉNÈTRE CETTE FOIS DANS UN GYMNASE ET IL EST ÉMERVEILLÉ DE VOIR AVEC QUELLE FACILITÉ LES ACROBATES PASSENT D'UN TRAPÈZE A L'AUTRE.

TOUJOURS PRÉTENTIEUX, IL NE DOUTE PAS QU'IL LUI SERAIT FACILE D'EN FAIRE AUTANT. POUR CELA IL MONTE A L'ÉCHELLE DE CORDE.

MAIS LE MALICIEUX PAT'SOUM MONTE DERRIÈRE LUI ET REMUE FORTEMENT LA PLATE-FORME. RALEU COMMENCE A AVOIR LE VERTIGE.

POUR SE RETENIR IL S'ACCROCHE AU TRAPÈZE ET HOP ! SANS LE VOULOIR LE VOICI SUSPENDU DANS LE VIDE. IL FERME LES YEUX ET POUSSE DES CRIS.

LES ACROBATES QUI S'AMUSENT DE SON ALLURE GROTESQUE L'ENCOURAGENT IRONIQUEMENT. RALEU TOUJOURS DISPOSÉ A SE CROIRE MAGNIFIQUE...

...REPREND CONFIANCE EN LUI ET SOURIT AVANTAGEUSEMENT. MAIS PAT'SOUM, INVISIBLE, A SAUTÉ LUI AUSSI SUR LE TRAPÈZE.

ET SANS QU'IL PUISSE COMPRENDRE POURQUOI, RALEU SENT SES MAINS LACHER LE TRAPÈZE ET IL TOMBE LA TÊTE LA PREMIÈRE DANS LA SCIURE.

D'OU LES SPECTATEURS FINISSENT PAR LE SORTIR, NON SANS AVOIR FAIT, SANS ÉGARD POUR SA RESPECTABILITÉ, DES RÉFLEXIONS FORT DÉSOBLIGEANTES !...

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

LES ENFANTS TERRIBLES.

— Maman, Bob ne veut pas me laisser dormir.

— Pourquoi ne reste-t-il pas tranquillement dans sa moitié de lit ?

— Il veut prendre le milieu... et me laisser les deux côtés !

o

A L'ÉCOLE.

— Jacques, vous ne savez pas votre leçon de géographie. Vous aurez un zéro. Pourquoi ne l'avez-vous pas apprise ?

— J'ai pensé que ce n'était pas la peine, monsieur, j'ai entendu mon père dire que des événements ne tarderaient pas à changer la face du monde.

o

— Maman, comme le chien de Mme Dupont a les dents blanches ! Ça ne doit pas être commode de les lui laver ?

— Mais on ne lave pas les dents des chiens, Juliette. Elles sont blanches naturellement.

— Ah ! je croyais. Alors, à quoi peuvent-elles bien servir, les brosses de chiendent ?

o

Histoire marseillaise. — Je connais dans le centre de la France un écho qui répète cinq ou six syllabes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Olive ; dans les Bouches-du-Rhône, il y en a un d'imbattable ; quand on lui dit : « Es-tu là, écho ? » il répond : « Oui, j'y suis ! »

o

— On vient de me tirer la bonne aventure, j'ai appris que je serai ruinée et écrasée par un autobus !...

— Et vous appelez ça la « bonne » aventure ?...

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Poursuivis par une bande aquatique « Les Invisibles », Olivier Lauvergeis et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XII

PERDUS DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE *(suite)*

Ils se trouvaient au milieu d'une vaste crypte demi-circulaire, se développant au loin sur une étendue d'environ trois ou quatre cents mètres dont la voûte, d'une seule jetée comme celle d'une cathédrale, était ornée d'une foule de stalactites, de fluorine ou de spath d'islande, d'une blancheur transparente qui donnaient l'illusion de colonnettes cristallines de trente à quarante mètres de haut, que la main d'un architecte aurait jetées dans les airs pour soutenir l'unique et gigantesque travée de la voûte. Jamais encore œil humain n'avait été appelé à voir et à admirer un tel spectacle.

La nature, en soulevant ces roches embrasées, avait, par un courant d'air comprimé, soulevé d'un effort gigantesque les matières en fusion qui, instantanément refroidies par la rapide évaporation des vapeurs d'eau, s'étaient immobilisées dans la position prise, comme une immense soufflure, et le surplus des vapeurs s'échappant à la base avait produit une foule de boyaux et de conduits qui ressemblaient à des ouvertures donnant entrée dans la vaste nef aux mille colonnes.

Au centre même, trois jets d'eau chaude, séparés de quelques mètres les uns des autres, s'élançaient dans l'espace et retombaient en palmes pluvieuses, comme des saules pleureurs, avec une crépitation stridente et monotone, qui seule troublait le silence de cette mystérieuse solitude.

La vive lumière du falot, mille et mille fois reproduite par le cristal des stalactites et les gerbes de geysers, augmentait encore la magie de cet incomparable spectacle.

A la vue de ces splendeurs, dont les proportions colossales défiaient toute tentative de l'art humain, un sentiment de respectueuse admiration s'empara de l'esprit de nos pionniers, et pour la première fois, sans amener un sourire sur leurs lèvres, John Gilping put placer son verset de circonstance, emprunté au vingt-neuvième psaume de David.

Puis tout débordant d'enthousiasme, il étala de nouveau son gros livre de psaumes sur le dos complaisant de Pacific et extrayant du fourreau de cuir son instrument favori, il estropia bravement le « Cantique des Cantiques » sur sa clarinette, pendant que Laurent lui tenait bénévolement le fanal pour éclairer la musique.

Puis, mêlant le profane au sacré, comme tout bon Anglais, il entama ensuite l'air fameux du « Rule Britannia ».

On peut aimer la clarinette, nous ne voulons blesser personne, toutes les infirmités sont dans la nature. On peut même supporter la musique anglaise sans prendre de crises de nerfs, cela s'est vu, mais jouer des heures entières cette dernière sur la première est un cas qui excuserait toutes les représailles, même devant le jury le moins indulgent.

Le pauvre John Gilping était affecté de cette monomanie à un degré suraigu; aussi, au quatorzième morceau, le Canadien fut-il obligé d'intervenir encore et de forcer notre prédicant de rangainer son tube de buis dans sa prison de cuir.

Le premier moment d'admiration passé, le Canadien comprit, par l'inspection des lieux, le sens de la recommandation de Williqo.

Un grand nombre de fissures ou tranchées existaient à la base de la voûte de porphyre, et rien ne les distinguait les unes des autres, si ce n'est l'inégalité de l'écartement des parois. Mais quelle était celle qui devait ramener nos fugitifs au dehors?

Le chef Nagarnook avait recommandé de prendre l'ouverture qui se trouvait en face du troisième jet d'eau. C'était clair et précis; mais la situation ne l'était pas au même degré. En effet, les geysers étant placés en face des arrivants, le premier pouvait être aussi bien le troisième, et vice-versa, si l'on comptait de gauche à droite et de droite à gauche. Ce fut Olivier qui souleva, le premier, la difficulté.

— Tout dépend, dit-il au Canadien, que cette circonstance n'avait pas frappé tout d'abord, des habitudes des indigènes. Les blancs lisent toujours un chiffre de gauche à droite, et ainsi ils s'habituent à compter de la même façon les objets dans l'espace; mais en est-il de même chez les Australiens?

— Voilà, mon cher ami, que vous m'embarrassez fort, répondit le trappeur; je n'ai jamais, s'il faut l'avouer, fait semblable remarque.

Les amis discutèrent longuement cette question sans arriver à tomber d'accord. Ils décidèrent de s'arrêter dans la grotte pour déjeuner. Pendant ce temps Williqo aurait le temps de les rejoindre.

Mais le bon repas tiré des bagages que portait l'âne de John Gilping était depuis longtemps terminé, sans que Williqo fût arrivé. Les hommes firent la sieste. Olivier et le Canadien furent soudain réveillés par un sourd grondement de Black, qui s'était avancé à quelques pas de l'entrée du conduit souterrain par lequel nos pionniers étaient arrivés dans la crypte.

— Qu'as-tu, mon brave chien? fit le jeune homme, qui s'était approché de lui.

L'animal leva sur son maître ses yeux intelligents et se mit à aspirer l'air à pleins nasaux.

— Il sent certainement quelque chose, fit le Canadien; peut-être est-ce le chef qui arrive avec ses deux compagnons.

Mais, après ces premiers signes d'inquiétude, Black revint tranquillement se coucher près du mulet qu'il avait pris en affection.

Le Canadien, qui s'était avancé dans la tranchée, se coucha, l'oreille sur le sol, pour voir s'il ne parviendrait pas à saisir quelques bruits révélateur; c'est en vain qu'il resta plusieurs minutes dans cette position; rien ne vint le

Ils se trouvaient au milieu d'une crypte, ornée d'une foule de stalactites.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

190

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE SONT POURSUIVIS DANS LA GARE DE GRENOBLE PAR LES BANDITS LATEIGNE ET ANGELO

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN PRISONNIERS SUR LA PLANÈTE MARS DANS LE PALAIS DE JARNAC TROUVENT DES ALLIÉS IMPRÉVUS...

MANSKO A RASSURÉ FRED, LE NOUVEL ARRIVANT EST BANG-KOR, LE CHEF VÉNÉRÉ DU PEUPLE DES ESCLAVES RELÉGUÉS DANS LES PROFONDEURS DE MARS

LE MOUVEMENT DE LUTTE DES ESCLAVES A DES AMIS PARMI LE GARDES DU PALAIS DE JARNAC QUI ONT PROCURÉ A BANG-KOR UN DE LEURS UNIFORMES

LES TERRIENS SONT CONDUITS DANS UNE RÉSERVE ET REVÊTENT DES COSTUMES DE GARDES POUR CIRCULER LIBREMENT DANS LE PALAIS

CONDUITS PAR LEURS AMIS FRED ET VIVIANE PEUVENT TRAVERSER SANS ENCOMBRE LES BARRAGES DE GARDES...

ILS PARCOURENT LES GALERIES DES MACHINES REMPLIES D'EXTRAORDINAIRES MÉCANISMES

UN ASCENSEUR EXPRESS LES FAIT DESCENDRE DANS LES ENTRAILLES DE MARS À 1000 MÈTRES SOUS TERRE...

LÀ, DANS UNE ÎLE ENTOURÉE D'UNE RIVIÈRE DE MERCURE VIVENT LES ESCLAVES DES SEIGNEURS DE MARS. ILS SONT OBLIGATOIREMENT VÊTUS D'UNIFORMES VERTS...

DANS UNE DES SALLES SOUTERRAINES QUELQUES UNS DES HOMMES VERTS VIENNENT TROUVER LEUR CHEF BANG-KOR (A SUIVRE)

(190)

conduits ici, indiquent, à mon sens, qu'il voudrait bien s'en aller, ce qu'il nous fait comprendre en faisant mine de reprendre le chemin que nous avons parcouru.

Ces paroles de Dick rassurèrent Olivier. Il se rendormit. Le Canadien et Laurent veillèrent le sommeil de leurs compagnons, conversant longuement dans le silence de la grotte mystérieuse où les geysers bruissaient sourdement.

Olivier se leva frais et dispos et prêt à affronter de nouvelles fatigues. Pour se donner du courage, il prit un portefeuille qu'il gardait précieusement sur son cœur et lui donna un long baiser. Il n'en fut pas de même de John Gilping que l'on fut obligé de secouer pendant un grand quart d'heure avant de le décider à se remettre sur ses jambes. Avec un sans-gêne tout britannique, il trouva extraordinaire que ses compagnons ne respectassent pas son sommeil du moment qu'il avait besoin de repos.

Réveillé en sursaut au milieu d'un de ses rêves, dans lesquels il avait l'habitude de voir des impies bouillir dans la grande chaudière de Lucifer, il prit d'abord, grâce aux fumées mal dissipées de l'alcool, le Canadien pour un suppôt de l'enfer; la vaste crypte avec ses reflets fantastiques de lumière s'y prêtait du reste quelque peu.

— *Vade retro, Satanas!* Arrière, Satan! lui dit-il d'une voix que la peur faisait bégayer. Esprit du mal, que veux-tu de moi?

— Mais rien, master Gilping, répondit le trappeur en riant, je désire seulement vous prévenir que l'heure du départ est arrivée.

Le prédicant ne se fit point tirer davantage l'oreille, et les cinq minutes accordées n'étaient pas écoulées qu'il était prêt à suivre ses compagnons de route.

Après avoir de nouveau examiné avec soin les diverses portes qui s'ouvraient dans l'immense crypte, Dick et Olivier furent d'avis, en tenant compte de la recommandation de Williqo, de choisir celle qui se trouvait la plus rapprochée de la troisième source. C'était la seule en effet qui répondît à la désignation du chef. Elle était du reste grande et spacieuse et semblait être la continuation naturelle de la partie du kra-fenoua que la petite troupe avait déjà parcourue.

Le sol était couvert d'une couche de sable ténu et léger qui rendait la marche des plus faciles.

On se mit en route dans le même ordre que précédemment, Dick et Olivier conduisant le mulet, puis Gilping et Pacific; quant au brave Laurent, il s'était lui-même chargé volontiers du soin de représenter l'arrière-garde.

La configuration de la tranchée ne tarda pas à se modifier; le boyau souterrain, au lieu d'affecter une régularité dans l'écartement de ses parois latérales, qui eût indiqué une fissure produite par le même effort sur toute son étendue, changeait à chaque instant d'aspect.

Tantôt ce tunnel naturel était d'une largeur de cinq à six mètres sur sept à huit de hauteur, tantôt il n'était plus que de deux mètres en largeur sur trois de hauteur; il arriva même plusieurs fois que le Canadien fut obligé de se courber pour passer, sa taille étant supérieure à celle du souterrain.

De temps à autre une excavation large et profonde s'ouvrait à droite ou à gauche du conduit suivi par la petite troupe, et quand on prêtait l'oreille à l'entrée de ce trou noir et profond, on entendait dans le lointain comme un vague bruit de chute d'eau sur les rochers, et dans le silence imposant qui environnait nos pionniers, chaque bruit, chaque son, revêtait des teintes monotones et lugubres.

Tout en continuant leur marche avec un redoublement d'ardeur, Olivier et Dick, dont l'amitié avait vieilli de vingt ans en quelques minutes, échangeaient à voix basse leurs confidences les plus intimes. Le jeune homme complétait celles que Laurent avait déjà faites au trappeur, et ce dernier l'écoutait avec un attendrissement paternel.

A un moment donné, Olivier voulut montrer à son ami le portrait sur lequel il avait déposé un baiser en quittant la crypte où il avait déjeuné; mais ce fut en vain qu'il fouilla toutes les poches de son vêtement, le portefeuille dans lequel ce portrait se trouvait n'y était plus.

— Il aura glissé à terre au moment où je croyais le remettre à sa place accoutumée, fit-il en pâlissant. Ah! pour rien au monde je ne voudrais perdre un aussi précieux souvenir.

Dick proposa de rebrousser chemin pour le retrouver; mais Olivier, dont la nature nerveuse souffrait plus que toute autre de cette longue course souterraine, dont il ne prévoyait pas la fin, n'y voulut pas consentir.

— Il nous faudrait perdre plus d'une heure pour cela, répondit-il, et si vous saviez, mon bon Dick, comme cette solitude me pèse. Il y a un moyen de recouvrir mon portefeuille sans pour cela interrompre notre marche. Je vais envoyer Black.

— Votre chien?

— Parfaitement; il a l'habitude de ces sortes d'expéditions. Cent fois il a fait des lieues pour retrouver et me rapporter des objets perdus ou simplement oubliés, servi en cela par un odorat merveilleux et une rare intelligence; je n'ai qu'à lui ordonner de retourner en arrière en prononçant les mots sacramentels : « Va chercher! »

(A suivre.)

expliquer le moment de mauvaise humeur de Black et troubler le silence de mort qui régnait dans le souterrain.

— Ce n'est qu'une fausse alerte, fit-il en se levant, les chiens ont parfois de ces lubies et grondent sans trop savoir pourquoi.

— Cela m'étonne, fit Olivier, mon chien ne donne jamais de la voix inutilement.

— Voyez, cependant, le voilà parfaitement tranquille, et si son accès de mauvaise humeur avait eu une cause étrangère, cette cause n'eût point cessé d'agir aussi rapidement.

A ce moment, comme pour donner tort au pronostic du Canadien, Black quitta de nouveau sa place et fit quelques pas dans le souterrain en grondant, mais sans donner à son action une accentuation bien nette. Était-ce étonnement, colère ou simplement ennui d'être privé de lumière et de liberté? Car il est à remarquer que les chiens qui n'y sont pas habitués ont une répugnance instinctive pour les lieux souterrains. Nul n'aurait pu traduire d'une façon certaine la nature de ses impressions.

— Que vous disais-je, fit cependant Olivier à cette nouvelle démonstration de l'animal.

— Voyons ce qu'il va faire, répondit simplement Dick.

Mais, comme pour la première fois, Black revint paisiblement s'étendre près de son favori, laissant ceux qui l'observaient dans la plus complète indécision sur les motifs qui avaient pu troubler sa quiétude.

— C'est étrange, fit Olivier, le bruit ou les émanations qu'il perçoit doivent être bien faibles, pour qu'il ne s'en inquiète pas davantage.

— Voulez-vous que je vous donne mon opinion? répondit le Canadien, qui avait observé ce manège avec attention; eh bien, maître Black s'ennuie tout simplement, et ses promenades, à l'entrée de la tranchée qui nous a

A TRAVERS LE MONDE

Au moyen âge, tous les métiers étaient placés sous l'invocation d'un saint patron : saint Joseph pour les charpentiers, saint Eloi pour les tailleurs, saint Crépin pour les cordonniers, saint Yves pour les avocats...

○

Quand l'automobile était appelée communément « voiture sans chevaux », on proposa plusieurs noms pour la nouvelle invention et entre autres : autocine, cabine, carlingue, gasmomobile, ipsomoteur, victorine, kinétor, etc.

○

L'U.R.S.S. est le pays le plus riche en gisements aurifères. En 1931, 27.400.000 onces d'or pur ont été extraites dans tout l'univers. Sur cette quantité, 4.221.000 étaient russes. Ses plus riches gisements sont ceux de la Lena.

○

La coccinelle ou « bête à bon dieu », est une amie des jardiniers. Et ceux de Californie, qui ont planté sur des kilomètres carrés des millions d'orangers, en apportent, pour protéger leurs arbres des pucerons, des Montagnes Rocheuses où on en trouve, paraît-il des myrindes engourdies dans la neige de l'hiver. On les ramasse avec précaution et on les envoie en boîte vers les orangers californiens.

○

Pendant une nuit de huit heures, un dormeur change en moyenne quarante fois de position.

○

Savez-vous qu'il y a de la neige rouge ou dorée? En 1908, en Angleterre, on en rencontra. La neige rouge ou dorée est due à une petite algue qui naît parfois dans les Alpes en l'espace d'une nuit.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le matériel américain que la France a acheté, n'est pas exclusivement destiné à la Défense nationale.

Plusieurs avions sont des appareils de transport. Ils sont affectés à la Régie-Air-Afrique, qui dessert la ligne France-Congo-Madagascar.

Or les premiers avions livrés ont fait des « temps » étonnants.

Paris-Alger en 4 h. 14 minutes pour le premier et 4 h. 18 minutes pour le second.

Le record du trajet, avec un avion de raid piloté par Mermoz, est de 4 h. 06 minutes. Les avions de transport battront ce record le jour où les conditions seront favorables.

IL Y 30 ANS, BLÉRIOT TRAVERSAIT LA MANCHE

C'est le 25 juillet 1909 que Louis Blériot réussit la première traversée de la Manche en aéroplane.

Blériot, né en 1872, avait 37 ans le jour de la traversée historique. Déjà, le 19 juillet, Hubert Latham sur monoplan Antoinette *était tombé à l'eau en tentant d'atteindre l'Angleterre. Le comte de Lambert était sur les rangs avec un biplan* Wright.

Blériot souffrant d'une brûlure au pied droit, occasionnée par un retour de flamme au cours d'une de ses nombreuses chutes, se fit porter dans son avion dès que le temps le permit.

Ainsi, un matin, Latham fut réveillé par le ronflement du moteur du monoplan Blériot *au moment où celui-ci s'engageait au-dessus des flots! Il était 4 h. 35.*

Bien téméraire cette traversée, avec, seulement, un contre-torpilleur prêté par la Marine, pour surveiller le passage. En cas de panne, un boudin étanche gonflé d'air devait permettre à l'appareil de flotter d'après les calculs.

Au bout de peu de temps la terre de France disparut et Blériot resta à 100 mètres de hauteur seul pendant dix minutes entre ciel et eau. Le bateau Escopette *était dépassé dès le départ. Il n'y avait plus qu'à regarder le distributeur d'huile et le niveau du réservoir d'essence.*

Enfin une ligne grise annonça la terre.

Mais la terre se trouvait à 150 mètres de haut! C'étaient des falaises et le record de hauteur atteignait précisément 150 mètres avec un appareil spécial!

Comment penser franchir cet obstacle? Blériot vira et longea le mur crayeux. Il trouva soudain une anfractuosité, s'y précipita, et cassa hélice et roues dans l'atterrissage.

A 5 h. 12, la Manche était vaincue. Un grand Français entrait dans l'Histoire. Blériot gagnait le prix de 25.000 francs du Daily Mail. *Le monoplan est maintenant aux Arts et Métiers où vous pourrez le voir.*

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Principe d'Archimède. — Tout corps plongé dans un fluide éprouve une poussée dirigée verticalement, de bas en haut, égale au poids du fluide déplacé. Ce texte semble assez barbare. Les exemples sont très simples.

Prenons un décimètre cube (1 litre) de liège. Plongeons-le dans l'eau : il va écarter l'eau pour pouvoir pénétrer. Si nous l'appuyons de manière à l'enfoncer complètement, le volume de l'eau aura augmenté de 1 décimètre cube. Or, notre décimètre cube de liège pèse moins lourd qu'un décimètre cube d'eau (1 litre). L'eau va pousser le liège et le renvoyer à la surface où il flottera.

De même, lorsqu'on remplit un ballon d'un gaz plus léger que l'air, il monte dans l'air : l'air le pousse de bas en haut (11).

ABONNEZ-VOUS!
FAITES DES ABONNÉS!

SPORTS

Cyclo-tourisme

Il y a beaucoup de facteurs qui entrent en jeu pour faire d'une randonnée cycliste une magnifique équipée ou échec lamentable : d'abord le choix de l'itinéraire et la distance; ensuite la façon de pédaler, de s'habiller, de se nourrir en cours de route, le choix de ceux avec qui on part, etc.

On ne part pas pour une balade en vélo comme pour une promenade à pied. Il faut savoir exactement où l'on va et relever minitieusement son itinéraire sur une carte. Quelle joie d'ailleurs de penser ainsi à l'avance aux plaisirs futurs! Au début, il ne faut pas choisir une route trop accidentée : les côtes demandent un bon entraînement pour ne pas fatiguer, et il est pénible (quoique quelquefois nécessaire aux plus endurcis) de « caler » à la moindre dénivellation. Mais il faut bien se garder aussi de choisir une route trop monotone : il n'est rien qui donne le « coup de pompe » comme un chemin plat et rectiligne. Les vallées sont en général les plus intéressantes et les plus reposantes à suivre, parce qu'elles sont ombragées et mouvementées.

TIMBRES-POSTE

NOUVEAUTÉS DE FRANCE

On nous signale la paration d'un timbre de 1 franc au nouveau type Iris : d'après la mythologie elle était une messagère des dieux, au même titre que Mercure. Elle a déjà été représentée sur diverses émissions de Grèce. Sur nos futurs timbres, le graveur Hourriez la représente pour faire pendant à Mercure, c'est-à-dire qu'il ne nous montre que le visage, les épaules, les ailes et un bras tenant un flambeau.

Depuis le 20 mars, beaucoup de timbres ont été retirés de la vente. Parmi eux citons le 55 centimes La Fontaine, le 90 centimes Col de l'Iseran, le 1 fr. 75 représentant une Champenoise, le 2 fr. 15 Mineurs, les 5, 10 et 20 francs; en particulier le 2 francs d'Orange qui a eu une carrière très brève deviendra sûrement un bon timbre. Il y a lieu de le rechercher et de conserver les doubles dans la réserve.

ÉDUCATION D'UN FÉODAL

Erckmann-Chatrian écrivirent d'excellents romans sur l'Alsace et la Lorraine. Ils firent de petites nouvelles, notamment l'Éducation d'un Féodal, dont ce passage est tiré. On y voit comment un enfant, élevé par un vieux noble prussien, a appris à traiter un homme, un roturier.

Ce jour-là, donc, nous galopions, le vieux hussard et moi, sur la route de Vindland; le temps était superbe, on fauchait les seigles; la fumée des pêcheries se déroulait dans les airs; quelques voiles grises couraient au loin sur la mer bleue, unie comme un miroir.

Naturellement, tout cela nous avait égayés, quand, arrivant près de la Mulsen, au moment de passer le petit pont de bois, nous vîmes arriver un jeune homme à cheval, un grand garçon d'à peu près mon âge, en petit frac vert, bottes molles garnies d'éperons et casquette de chasse; il montait, à la mode anglaise, appuyé sur les étriers, un magnifique bai brun, et nous devança sur le pont sans nous regarder, d'un air d'indifférence; il se permit même d'écarter mon cheval d'un petit coup de sa cravache, ce qui me rendit d'abord tout pâle d'indignation.

— C'est le fils aîné de M. Stroemderfer, le bourgmestre, dit Jacob; il vient de visiter leurs récoltes; ces grandes voitures de gerbes qui s'avancent là-bas sont à eux.

Je l'avais bien reconnu; depuis longtemps cette figure me déplaisait; aussi, sans répondre, je partis ventre à terre sur ses traces en criant :

— Halte!... Halte!... Halte!... Halte!...

Mais lui, se retournant à demi et m'observant du coin de l'œil d'un air moqueur, redoublait de vitesse. Son cheval, plus grand et meilleur coureur que le mien, l'eut bientôt distancé d'un quart de lieue et je le vis entrer au bourg. Alors, tout frémissant de colère, j'attendis Jacob.

— Un *méchel* (1), un fils de marchand de poisson, oser se rire d'un Von Meindorf!...

Jamais je n'avais éprouvé une indignation pareille.

— C'est un gueux!... me dit le vieux hussard, il faudra se plaindre.

— Se plaindre!... à qui?... Devant le juge Kartoffel, qui lui ferait des remontrances honnêtes dont il rirait avec tout le village!... Non!... Suis-moi, tu vas voir!...

Et, sans dire un mot de plus, nous arrivâmes à Vindland. La troisième maison à droite de la grande rue, était celle de M. le bourgmestre Streomderfer. Un domestique bouchonnait encore le grand bai brun, à la porte de l'écurie. C'est ce que je vis d'abord; puis, regardant par les fenêtres du rez-de-chaussée ouvertes au beau soleil, j'aperçus toute la famille à table : le père, la mère, les garçons et les filles, en train de dîner; il était midi. Les bons plats et les bouteilles ne manquaient pas, ni la belle nappe blanche non plus.

Alors je mis pied à terre et, jetant la bride à Jacob, j'entrai carrément, le chapeau sur la tête.

(1) Expression de mépris pour désigner les hommes du peuple.

Tout le monde me regardait, étonné; le père fit mine de me saluer en se levant; mais, sans lui répondre, et m'adressant à son fils aîné d'un ton de maître, je lui dis :

— Dis donc... toi... sais-tu bien que le cheval ne fait pas l'homme? Sais-tu bien ce qu'il en coûte de prendre le pas sur un Von Meindorf, de le braver, de lui rire au nez et de courir quand il vous ordonne d'attendre?

Tous ces gens étaient stupéfaits. Le vieux voulut parler, demander des explications, mais je lui dis :

— Taisez-vous!... Ce drôle m'a insulté... Il a osé frapper mon cheval, je vais lui donner une leçon dont il se souviendra.

En même temps, me tournant vers le fils, je lui cinglai la figure de deux coups de cravache épouvantables, qui le firent hurler comme un chien.

— Que ceci t'apprenne, lui dis-je en m'en allant lentement, la différence qu'il y a entre l'héritier d'un marchand de poisson et le descendant d'une race illustre.

Je sortis au milieu de la consternation générale.

Jacob, à cheval devant la fenêtre, avait tout vu, tout entendu. Personne ne bougeait à la maison; on criait, on se désolait. Je me remis en selle, et dis au vétéran :

— Allons!... En route!...

Il voulait galoper, mais je le retins en lui répétant :

— Au pas!... On croirait que nous avons peur.

Et c'est ainsi que nous sortîmes de Vindland; à la dernière baraque seulement, nous reprîmes le trot.

Jacob était muet d'admiration; il se tenait à distance derrière moi, comme avec le grand-père; il avait compris que j'étais un Von Meindorf, que l'âge de raison m'était venu, et qu'il me devait le respect.

Vers une heure, étant arrivé au château et voyant mon cheval baigné de sueur, je l'essuyai avec soin avant de monter. Jacob était parti. Je sortais de la cour après avoir fini ma besogne, lorsque j'aperçus le grand-père au haut de l'escalier, appuyé sur la rampe, le vieux hussard derrière lui. Il m'attendait et, d'une voix pleine d'attendrissement, il me cria : « Siegfried... mon enfant... arrive... que je t'embrasse... A cette heure, je vois que tu m'as compris, que tu es vraiment un digne représentant des anciens. »

Je montai, le brave homme m'embrassa; puis, s'appuyant sur mon épaule, nous entrâmes ensemble dans sa chambre et, d'un accent que je n'oublierai jamais, s'asseyant dans son fauteuil près de la table, il me dit :

— Ceci, cher Siegfried, est le plus beau jour de ma vie... Jacob m'a tout raconté. Maintenant je peux partir... Le vieux sang des Meindorf me survivra!... C'est beau... D'autant plus que cela me semble tout naturel, n'est-ce pas?

— Sans doute! lui répondis-je; ne m'as-tu pas répété cent fois que les rustres doivent être mis à l'ordre?

Alors son enthousiasme éclata d'une façon étrange; il riait, il tapait du poing sur la table et criait :

— Oui, oui, oui... c'est bien ça... Quelle mine le gros marchand de poisson devait faire!... Hé! hé! hé! j'aurais bien voulu voir cette mine... Et il n'a pas bougé?... Il n'a rien dit?...

— Rien... pas un mot... il en aurait reçu tout autant!

Alors le grand-père, se calmant tout à coup et me serrant alors la main, devint grave :

— Tu m'as fait le plus grand plaisir qu'un homme puisse éprouver en ce monde, dit-il, je veux t'en faire un aussi, je veux te marquer mon estime.

Puis, remettant une petite clef à Jacob, il lui donna l'ordre d'ouvrir un placard derrière la cheminée et d'apporter un coffre qu'il découvrirait au fond et, cette chose faite, lui-même ouvrit le coffre sur la table; c'était un petit meuble en chêne, contenant divers objets : des bijoux, des papiers, des décorations et quelques frédérics d'or, une poire pour la soif. Il remua tous ces objets d'un air sérieux; nous le regardions. A la fin, il choisit parmi toutes ces vieilleries une montre en or, et s'adressant à moi :

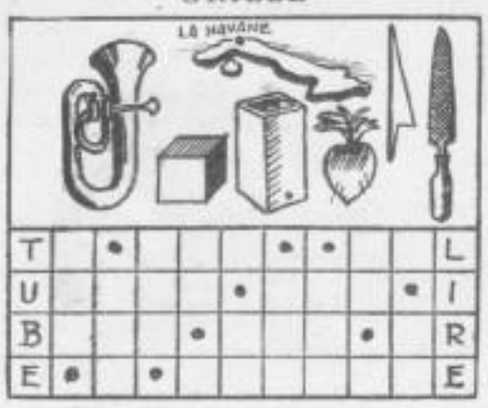
— Tiens, Siegfried, me dit-il, cette montre... je te la donne... C'est une montre de prix, à double répétition; mais c'est encore sa moindre valeur : cette montre est un souvenir de ma vie militaire, je l'ai gagnée à la pointe de mon sabre... c'est autre chose que de l'avoir achetée avec une poignée d'or... Tu comprends cela, mon enfant?

— Oui, grand-père, lui répondis-je attendri.

— Eh bien, fit-il, elle est à toi!

VARIÉTÉS

GRILLE



De Tube passer à Lire en changeant les lettres dans les cases marquées d'un point.

ACROSTICHE DOUBLE

A + + T
D + + E
A + + N
S + + C
M + + E

1. Ce que fait le bûcheron à l'arbre. — 2. Forme de toiture en enlotte qu'ont certains monuments. — 3. Jeune quadrupède aux longues oreilles. — 4. Enduit imitant le marbre dont on se sert en décoration d'appartements. — 5. Cinque enfant aime beaucoup la sienne.

Le deuxième mot vertical à trouver exprime un sentiment tel que celui qui en a beaucoup pour l'humanité ne peut agir envers ses semblables qu'avec beaucoup du premier mot.

MOTS EN CARRÉ

1. Fait avancer une bicyclette. — 2. Instrument cruel pour stimuler les chevaux. — 3. A toujours lieu avant l'arrivée. — 4. Pays proche de la mer Rouge qui est en grande partie désertique. — 5. Oiseau qui aime beaucoup les cerises et qui chante très fort. — 6. Qui change difficilement d'avis et n'en fait qu'à sa tête.

DEVINETTES

Quel est le comble de l'inspiration pour un musicien ?

Que peut-on dire à un homme qui a essayé de se pendre ?

CHARADES

Mon premier signifie vous, en anglais.
Mon deuxième est un nom familier qui désigne un enfant.
Mon troisième est une note de musique.
Mon quatrième est l'ensemble de l'existence de l'homme.
Mon tout est un royaume balkanique.

Envoi de Charles Zyllerstein, Paris (XIe).

Mon premier tourne sur les routes.
Mon second est mince et élancé.
Mon tout est un homme d'Etat très connu.

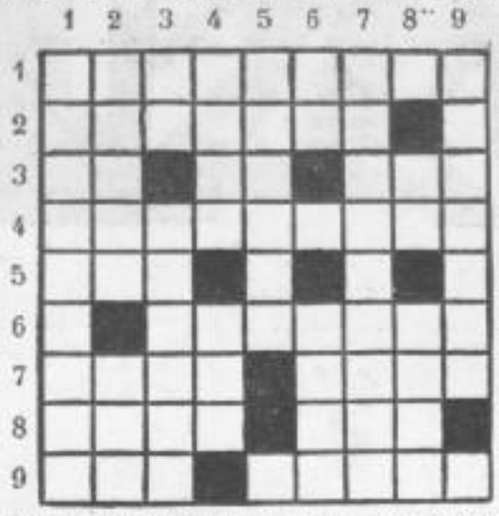
Mon premier aime à se vautrer dans la boue.
Mon second est un adjectif démonstratif.
Mon troisième se promène avec les moutons.
Et mon tout se fabrique à Limoges.

Envois de André Lambert, Paris (XVIIIe).

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 190

Horizontalement. — 1. Qui ne sont pas conformes à la nature. — 2. Elle habite une grande et belle ville des bords de la Méditerranée. — 3. Instrument de dessinateur. Canton de la Côte-d'Or. Ne reconnaît pas une chose comme vraie. — 4. Phénomène très joli à voir qui se produit souvent quand la lumière traverse un corps transparent. — 5. Peine éternelle qu'encourent les juifs et les chrétiens. — 6. Orgueilleuse et hautaine. — 7. Vêtement que portaient les nobles romains. Divisions des temps géologiques. — 8. Saisons. Sans aspérités. — 9. Trou d'une aiguille. On s'en sert pour boire le café.



Verticalement. — 1. Substances qu'on absorbe pour combattre les effets d'un poison. — 2. Refusera de reconnaître la vérité. Changea de place. — 3. Vieille affirmation méridionale. Elles illustrent *Mon Camarade*. — 4. On les tire en mangeant une galette. Article défini. — 5. Donnait son enjeu avant de commencer la partie. — 6. Seul sur une carte. Victoire napoléonienne qui a donné son nom à un pont de Paris. — 7. On qualifie ainsi les moutons, parce qu'ils portent de la laine. — 8. Déesse égyptienne qui fut transformée en vache. Certain lion de la fable en fut délivré par un rat. — 9. Pronom possessif.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 189

Horizontalement. — 1. Journal. — 2. Art. Es. — 3. No. Et. De. — 4. Entier. — 5. Ibères. — 6. Ra. Os. Fi. — 7. Mu. Née. — 8. Tiédeur.

Verticalement. — 1. Janvier. — 2. Oro. Bu. — 3. Ut. Ee. Mi. — 4. Ennuié. — 5. Nettes. — 6. As. Is. Ne. — 7. De. Feu. — 8. Terrier.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 189

Carré syllabique. — Récent, Réalité, Récolte, Rétus.

Mots en carré

N E R O N
E T A P E
R A T E R
O P E R E
N E R E E

Mots en losange

P
E R S
F R O I D
E R A B L E S
P R O B L E M E S
S I L E S I E
D E M I E
S E E
S

Acrostiche double

C ROU P
A VIV A
R EIM S
E STO C
M ELI A
E NVO L

Devinettes. — Opérer de la cataracte un œil de perdrix. — Remettre des dents à un peigne. — Frapper une bouteille de champagne. — Châtier son style.

LE COURRIER DE JANOT

Bonnet, Lamalou-les-Bains : C'est en effet parce que le nom de Maurice Bonnet ne figurait pas en bas du texte que ces messieurs-dames de la rédaction n'ont pu faire figurer — et pour cause — ce nom dans notre liste des prix. Mais Maurice Bonnet méritait autant et plus qu'un autre un prix, qui lui a déjà été envoyé.

Pierre et Paulette Denis, Luçon : Merci de vos jolis dessins. Content de *Les Mangeurs de feu* vous plaisent autant que *La Mort du Loup*.

Henri Chauveau, Choisy : Ton dessin est extrêmement réussi et prouve que tu as bien mérité ton deuxième prix.

André Berçon et Henri Firmin, Condé-sur-Sarthe : Comme vous me le demandez on fera ensemble les envois de vos prix. Et bonne chance pour un prochain Concours.

Olga Zanelli, Paris (XXe) : Un matin d'hiver était un des meilleurs dessins qui aient été publiés dans notre Concours. Tu as déjà dû recevoir un prix.

A. Jehan, St-Maur : Merci de ton joli récit que je suis sûr que ces messieurs-dames de la rédaction seront heureux d'utiliser.

Claude Bonin, Paris (XVe) : Heureux que ton journal te plaise tellement que tu ne veux rien en changer. Ton dessin est gentil. Je pense qu'on le fera paraître.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Étranger ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger.	1 an. . . .	45 fr. »
	6 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois . . . . . 2 fr. 50
3 mois . . . . . 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e.
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

La danse des Fantômes Blancs contre Peaux-Rouges

Ainsi que l'écrivait le général Sherman à Buffalo Bill (devenu le colonel Cody) : « En 1865 il y avait entre le Missouri et les montagnes Rocheuses 165.000 Peaux-Rouges... Ils ont été remplacés par le double ou le triple d'hommes et de femmes de race blanche qui acceptent nos lois, nos impôts, notre gouvernement. Ce changement se poursuivra jusqu'à la fin... »

C'est condamner à mort les Peaux-Rouges. Déjà des tribus entières ont disparu. Les autres ont accepté de vivre — est-ce encore vivre ? — dans des Réserves. Après les années de luttes viennent les années de patience, de résignation. L'indomptable chef sioux Sitting Bull lui-même s'est soumis. La soumission d'un homme tel que Sitting Bull, les Américains ne voulaient pas y croire. N'était-ce pas une ruse ? Aussi, pour plus de sûreté, ils l'emprisonnèrent tout d'abord!

Mais en 1890 — la paix est assurée — Sitting Bull, comme bien d'autres, est installé paisiblement dans une Réserve.

C'est alors que parmi les tribus un bruit se répand : un Messie va venir. Déjà, à l'Ouest, les Paï-Utes l'ont vu; il prêche l'amour entre les hommes; et il enseigne la *Danse des Fantômes*. Les jeunes gens et jeunes filles qui la dansent entrent en extase et se mettent à prédire... la fin des Blancs! Le gouvernement américain interdit la danse. Mais les initiés se réunissent en secret. (Il y eut toujours de puissantes sociétés secrètes chez les Peaux-Rouges.) Sitting Bull, lui, l'homme-médecine, le prophète, ne se gêne pas et convoque les tribus à venir danser dans sa Réserve de Standing Rock. Les Indiens s'y rendent en foule. Des événements graves vont-ils se produire?

Le 4 décembre, le chef de la police indienne arrive, la nuit, avec un détachement, pour arrêter Sitting Bull. Les voici devant la case en troncs d'arbres du chef; Sitting Bull est en compagnie de ses deux femmes et de son fils Crown-Foot (Pied de Corbeau), âgé de 17 ans. Les femmes pleurent. « Nous venons t'arrêter. — C'est bien, je vous suis. » Il s'habille de ses plus beaux vêtements, demande son meilleur cheval, un étalon gris. Ces minutieux préparatifs ont duré longtemps. L'aube paraît. C'est alors que les danseurs rentrent au camp, encore tout agités par leurs exercices frénétiques. Ils sont armés. Que voient-ils : Sitting Bull, encadré par trois sergents, marchant vers son cheval? Et Crown-Foot crie à son père : « Vous aviez dit que vous ne vous rendriez jamais à un habit bleu (c'était la couleur des uniformes des gendarmes). Mais des Indiens en habit bleu vous entraînent. » Sitting Bull regarde autour de lui; tous ces visages sont durcis par la rage, prêts à combattre pour lui. Bons guerriers ces fanatiques! Et combien d'autres tribus n'attendent que son signal pour déchaîner la guerre contre les Blancs... Alors Sitting Bull commande : « Attaquez la police. » Coups de feu. Deux des lieutenants qui entouraient le chef sioux tombent, mais le troisième a le temps de lui décharger son revolver dans la tête. Sitting Bull est mort! On se rue sur les policiers. Combat furieux. A travers la fusillade un des policiers parvient à s'échapper, va réclamer l'aide du major Mac Langhlin. Un régiment de cavalerie attaque le camp. Les Danseurs, démoralisés par la perte de leur chef et ne pouvant lutter contre tant d'ennemis, fuient dans la forêt où on ne peut les poursuivre. Il reste à enlever les blessés, à ensevelir les morts. Devant les tombes des policiers une compagnie du 32e d'Infanterie défile, et trois salves d'honneur sont tirées. Le même jour, au cimetière militaire de Fort Yates, on enterre Sitting Bull en présence de deux médecins, du lieutenant Wood et du major Mac Langhlin.

La Danse des Fantômes continue. Et la guerre. Les Danseurs se savent traqués. Ils veulent venger Sitting Bull. Ils pensent que l'union des tribus permettrait de vaincre ou à tout le moins d'éloigner les Blancs. Des émissaires partent engager des pourparlers avec les principaux chefs, tiennent à convaincre les timorés. Les Oglalas lèvent la hache de guerre et veulent que leur vieux Red Cloud les mène au combat. Mais le « Nuage Rouge » a juré fidélité aux Américains. Et il n'a plus confiance : une révolte amènerait l'anéantissement des Indiens... Plutôt vivre en paix, même dans une Réserve. Comment espérer la victoire alors que les meilleurs chefs ont disparu: il y a treize ans Crozy Horse, fait prisonnier, a voulu s'échapper, on l'a abattu; il y a huit ans, Spotted Tail était tué par un Indien traître et maintenant Sitting Bull n'est plus. Ces Oglalas ne veulent pas entendre raison : Red Cloud est pour eux un renégat. Le vieux chef s'attriste; il croit avoir cependant donné bien des preuves de son courage et de son dévouement à la cause indienne. Le confondre, lui, avec ces gens qui pour une solde de gendarme trahissent leurs frères rouges! La famille de Red Cloud le presse de fuir. Mais ce vieillard de 70 ans répond : « Je reste. » Les Oglalas passent aux actes : ils enlèvent Red Cloud. Les Américains se lancent à leur poursuite, reprennent Red Cloud, et pour plus de tranquillité le mettent... en prison.

Le major Brook, chargé de mater la révolte, envoie deux parlementaires chez les Danseurs, exigeant leur soumission. Les Indiens refusent. Ils attendent d'ailleurs des renforts.

Alors un régiment de cavalerie appuyé par des fantassins s'ébranle. Et le 29 décembre de cette même année 1870, au lieu dit Wounded Knee, le camp est cerné. Dès avant l'aube la cavalerie est en ligne, une batterie de mitrailleuses en position. A 8 heures, les Américains hissent le drapeau blanc et envoient un messager : « Rendez les armes, nous vous laisserons partir. » Il ramène deux fusils... Les Indiens prétendent n'avoir pas d'autres armes. Des soldats américains reçoivent l'ordre de fouiller les tentes. Alors un sorcier, Yellow Bird (l'Oiseau Jaune), prévient les guerriers qu'on les massacrera après les avoir désarmés; prenant du sable il le jette en l'air — c'est un appel au combat. Les mitrailleuses crépitent. Cinquante guerriers tombent. Les Peaux-Rouges, ouvrant leurs manteaux, sortent carabines, couteaux, tomahawks, combattent dispersés. Insensiblement ils s'approchent des lignes américaines, tandis que des mitrailleuses fauchent les tentes où sont les femmes et les enfants. Beaucoup de soldats sont tués, et aussi un colonel, Wallace. Mais les Indiens doivent reculer. Parmi les tentes abattues les soldats furieux achèvent à coups de revolvers les blessés. La police indienne est effrayée de la rage des Réguliers qui poursuivent les fuyards et les égorgent : à plus de trois kilomètres du champ de bataille on trouvera des cadavres de femmes et d'enfants. Même un missionnaire français, le Père Kraght, fut abattu alors qu'il était venu secourir les mourants; grièvement blessé il continua d'aller de l'un à l'autre. Cette ignoble tuerie va écœurer l'Europe. Une petite pyramide élevée depuis lors à Worended Knee rend hommage aux chefs indiens qui y périrent.

Ce fut la dernière révolte des Peaux-Rouges.

Pourtant les Blancs commirent encore bien d'autres atrocités.

Le 11 janvier 1891, les trois frères Culbertson attaquèrent deux Indiens qui voyageaient paisiblement avec leurs femmes et leurs enfants, tuant l'un des hommes alors que l'autre s'enfuyait, emmenant des blessés. La femme du mort, laissée pour morte elle aussi, alors qu'elle n'était que gravement atteinte, se traîna sur 35 kilomètres, réclamant partout du secours — mais personne ne la secourut... Et les Culbertson ne furent jamais inquiétés, bien que l'enquête les ait reconnus coupables! Red Cloud, au milieu de son peuple épuisé, mourut en 1909. Ses dernières paroles furent : « J'ai confiance qu'un jour viendra la justice... » Actuellement 300.000 Indiens vivent dans les Réserves. Cinq nations Peaux-Rouges — 100.000 individus — ont changé de vie, venant à la ville exercer les métiers les plus divers; et il est difficile de distinguer les descendants de ces Peaux-Rouges d'autres citoyens des États-Unis.

Mais certains continuent de préférer, si dure soit-elle, une vie indépendante : ils sont trappeurs, chasseurs, dans des régions où les Blancs, à cause du climat, ne viennent pas souvent.

Ainsi s'achève l'Histoire des Peaux-Rouges. BOUR.

A consulter : Thevenin et Coze, *Mœurs et Histoire des Peaux-Rouges* (Payot).

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.126.

TOU VOLANT

par R. Melliès

RÉSUMÉ

MICRO, EMMENÉ COMME OTAGE À BORD D'UN CARGO CONTREBANDIER RÉUSSIT À S'ÉVADER EN SAUTANT À LA MER.

LA SEMAINE PROCHAINE : 20.000 DOLLARS !

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX **BEGONIA** ET SON AMIE **IGLOU** SONT PARTIS FAIRE UNE PARTIE DE "KAYAC" LE CANOT DES PEUPLES ESQUIMAUX.

TOUT À COUP **IGLOU** RENVERSE SON KAYAC ET DISPARAÎT LA TÊTE SOUS L'EAU, INQUIÉTUDE DE **BEGONIA**. MAIS SON AMIE REPARAÎT BIENTÔT

FAIRE DES SORTES DE SAUTS PÉRILLEUX SOUS L'EAU EST LE PASSE TEMPS FAVORI DES ESQUIMAUX ET **BEGONIA** VEUT IMITER **IGLOU**.

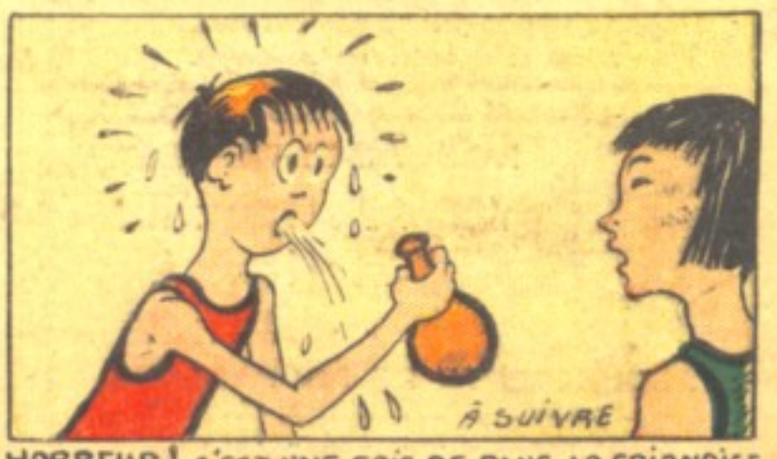
MAIS LE PHOQUE RANCUNIER RÔDAIT DANS LES ENVIRONS ET PROFITANT DE CE QUE L'ASTUCIEUX **BEGONIA** A LA TÊTE SOUS L'EAU

LE **PHOQUE** LE SAISIT PAR LES CHEVEUX ET L'EMPÊCHE DE REVENIR À LA SURFACE HEUREUSEMENT **IGLOU** A COMPRIS CE QUI SE PASSAIT.

LE PHOQUE A LÂCHÉ SA **PROIE** ET *BEGONIA*, SE RETROUVE À LA SURFACE TOUT ÉTONNÉ DE SE VOIR ENCORE EN VIE.

BEGONIA QUI N'AIMAIT PAS LA COUTUME ESQUIMAU DE MANGER DES POISSONS CRUS EN A MALGRÉ LUI AVALÉ QUELQUES UNS.

POUR REMETTRE SON JEUNE AMI, **IGLOU** LUI TEND UNE GOURDE REMPLIE D'UN PRÉCIEUX REMONTANT.



HORREUR ! C'EST UNE FOIS DE PLUS LA FRIANDISE FAVORITE DES ESQUIMAUX : DE L'*HUILE DE FOIE DE MORUE*. TÊTE DE L'ASTUCIEUX **BEGONIA**

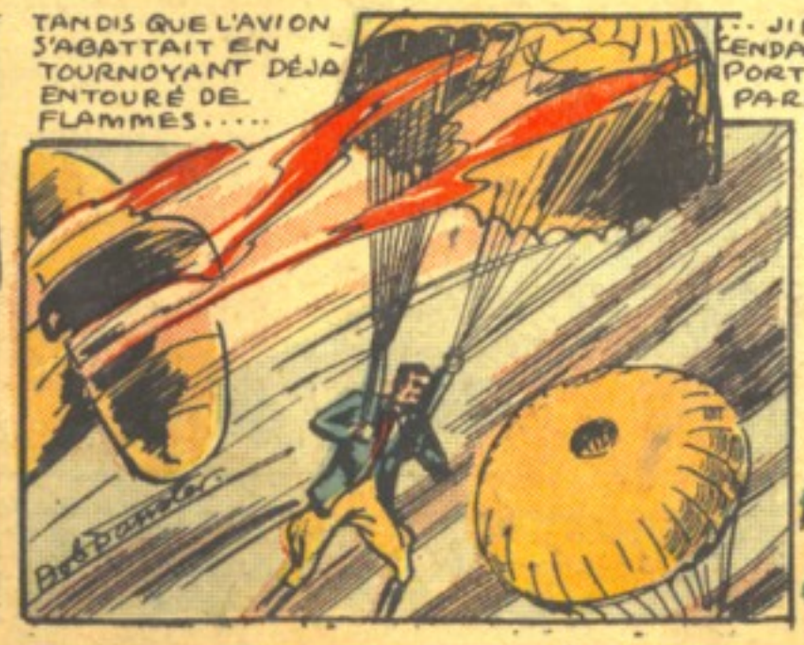
N° 191

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 27 JUILLET 1939.

JIM MYSTÈRE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTÈRE S'EST PERCU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTÈQUE. BOB, AIDÉ D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRÈS AVOIR SAUVÉ LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLÈVENT LE REBELLE VIRGULIO.



JIM AVAIT ATTERRI SANS DOMMAGE DANS UNE PETITE CLAIRIÈRE..... TOUT AUTOUR LA FORÊT HOSTILE ET TOUFFUE AU POINT D'ÊTRE PRESQU'IMPÉNÉTRABLE.. ET PAS DE BOB PRÈS DE LUI..!!. LE VENT AVAIT DÛ LE DÉPORTER PLUS LOIN!..... VITE JIM SE DÉBARRASSA DE SON ENCOMBRANT PARACHUTE..

BOB AVAIT EN EFFET ÉTÉ ENTRAÎNÉ PAR UNE RAFALE DE VENT À UNE CENTAINE DE MÈTRES DE L'ENDROIT OÙ JIM SE TROUVAIT.. DE PLUS IL AVAIT EU LA DÉVEINE DE VOIR SON PARACHUTE S'ACCROCHER AUX HAUTES BRANCHES D'UN ARBRE...

SOUDAIN EN LEVANT LES YEUX BOB POUSSA UN CRI AFFREUX QUI SE RÉPERCUTA DANS LA FORÊT!..

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.

Chapitre XXV

Le « Numéro 2 » *(suite)*

— Huck, j'ai failli écraser la main de Joë l'Indien, il était étendu de tout son long sur le plancher.

— Non... Alors, qu'est-ce que tu as fait? L'as-tu réveillé?

— Non, il n'a pas bronché, je pense qu'il était ivre. J'ai juste ramassé ma serviette et j'ai filé.

— Je suis certain, moi, que dans un pareil moment je n'aurais jamais pensé à ma serviette...

— Quelle histoire, Huck, ma tante m'aurait fait si je l'avais perdue.

— As-tu vu la boîte, Tom?

— J'étais trop pressé de partir pour inspecter les lieux. Je n'ai pas vu la boîte, ni la croix.

Une bande joyeuse se trouvait rassemblée.

Je n'ai vu qu'une bouteille et un pot d'étain à côté de Joë. Je me trompe... J'ai vu aussi deux barriques et un tas d'autres bouteilles dans la pièce. Devines-tu, maintenant, pourquoi on n'ouvre pas cette porte à tout le monde? Et pourquoi on peut dire qu'elle est hantée!

— Non, je ne saisis pas.

— Elle est hantée... hantée par le rhum et le whisky que l'on vend en cachette! Toutes les tavernes qui ne paient pas patente pour vendre de l'alcool, ont peut-être une chambre hantée, mon vieux.

— C'est peut-être le moment, Tom, de rafler la boîte si Joë est ivre?

— Eh bien, essaye un peu.

Huck frissonna.

— Je pense que... Après tout, j'aime mieux pas.

— Je ne te le conseille pas, reprit Tom. Une seule bouteille auprès de Joë, ce n'est pas assez; s'il y en avait eu trois, j'aurais dit : Allons-y! Tiens, Huck, dit Tom après un instant de réflexion, attendons d'être certains que Joë n'est pas au n° 2 pour fouiller la chambre.

En montant la garde toutes les nuits, nous finirons bien par le voir sortir. Alors nous nous précipiterons et nous lui chipperons son coffre. Autrement, c'est trop dangereux.

— Eh bien j'accepte. Je dormirai le jour et je veillerai la nuit, pourvu que tu te charges du reste.

— Ça va, dit Tom; si tu vois quelque chose, tu viendras faire « miaou » sous ma fenêtre; si je dors trop fort, tu jetteras du sable, cela me réveillera.

— Entendu, tope-là, mon vieux.

— A présent, l'orage est passé, je vais rentrer à la maison, il va faire jour dans deux heures. Monte la garde jusque-là.

— Oui, je te l'ai dit. Je surveillerai cette taverne pendant un an s'il le faut; je dormirai dans la grange de Ben Rogers, il m'en a donné la permission et son vieux nègre aussi, tu sais l'oncle Sam. Je puise souvent l'eau pour lui, et il me donne souvent à manger. C'est un brave nègre, Tom, il m'aime bien, parce que je ne suis pas fier avec lui. Quelquefois même nous dînons ensemble, mais il ne faut pas le dire, Tom! Quand on a le ventre creux, on fait des choses qu'on ne voudrait pas faire devant tout le monde :

— N'aie pas peur. C'est promis, je ne dirai rien. Si je n'ai pas besoin de toi dans la journée, je te laisserai dormir, et si tu vois quelque chose d'anormal tu viens miauler sous ma fenêtre.

Chapitre XXVI

Le Pique-Nique

Le lendemain matin était un vendredi. Bien que ce fût un jour de malheur, en se réveillant, Tom apprit une bonne nouvelle. La famille du juge Tatcher était rentrée à Saint-Pétersbourg la veille au soir. Pour le moment, Joë l'Indien et son trésor n'eurent qu'une importance secondaire aux yeux de notre héros qui ne songea plus qu'à Becky. Il la rencontra entourée d'une foule de camarades et on organisa des jeux divers qui durent épuiser de fatigue tous ceux qui y prirent part. A force de harceler sa mère, Becky finit par obtenir que son fameux pique-nique fût fixé au lendemain. Cette annonce causa une joie générale, la petite était délirante de bonheur ainsi que Tom. Les invitations furent lancées aussitôt et toute la jeunesse du village se mit à brûler d'impatience. Tom était si énervé qu'il ne put s'endormir. L'oreille aux aguets, il espérait entendre le « miaou » de Huck, car il espérait posséder son trésor avant le pique-nique, ce qui lui aurait permis d'éblouir Becky et tous ses amis ce jour-là. Mais son espoir fut déçu, la nuit se passa sans incident et il lui fallut déchanter.

Le lendemain matin, entre dix et onze heures, une bande joyeuse se trouvait rassemblée chez le juge Tatcher et attendait le signal du départ. Les personnes âgées n'avaient pas coutume de gâcher la joie des enfants par leur présence. Elles estimaient que leur sauvegarde était suffisamment assurée par quelques demoiselles et jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Le vieux bac à vapeur avait été loué pour l'occasion. Bientôt la bande de gais voyageurs se répandit dans la rue principale du village. Presque tout le monde portait un panier à provisions sous le bras.

Sid était malade, il ne put donc profiter de l'invitation qu'il avait reçue, et Marie resta à la maison pour lui tenir compagnie.

Avant le départ, Mme Tatcher fit ses recommandations à sa fille.

— Vous rentrerez certainement très tard, lui dit-elle. Tu ferais peut-être mieux de passer la nuit chez une de tes amies qui habitent près du débarcadère.

— Oui, alors j'irai coucher chez Suzy Harper, maman.

— Tâche d'être sage, et ne gêne personne.

En chemin, Tom dit à Becky :

— Voilà ce que nous allons faire : au lieu d'aller chez Suzy Harper, nous monterons le coteau et nous irons coucher chez la veuve Douglas. Elle aura des glaces, elle en a toujours plein dans sa cuisine, et elle sera ravie de nous héberger.

— Oh! comme ce sera amusant!

Mais les sourcils de Becky se froncèrent.

— Que va dire maman?

— Elle n'en saura rien.

— Oui, mais ce n'est pas bien de...

— Bah! qu'est-ce que cela peut bien faire? Votre mère n'en saura rien du tout et, d'ailleurs, nous ne ferons rien de mal. Tout ce qu'elle désire, c'est que vous passiez une bonne nuit tranquille. Et je suis sûr que si vous lui aviez parlé de la veuve Douglas, elle vous aurait conseillé elle-même d'aller chez elle.

Tom arriva à lever les derniers scrupules de Becky, les deux enfants décidèrent d'un commun accord de ne souffler mot à personne de leur projet.

Tout à coup, Tom se souvint que, cette nuit même, Huck était capable de venir miauler sous sa fenêtre si le besoin s'en faisait sentir. Que faire? Il ne pouvait renoncer d'aller chez la veuve Douglas... du reste, en raisonnant bien, il n'y avait aucune raison pour que juste, cette nuit, Huck l'appelât plutôt que les autres. C'était évident, Huck ne viendrait pas. Et avec la légèreté de son âge, Tom, convaincu par ses propres arguments, ne pensa plus au trésor.

A trois milles au-dessous de la ville, le bac accosta devant une crique entourée de bois. Aussitôt l'ancre jetée, les passagers débarquèrent, et une demi-heure plus tard, des cris, des rires éveillaient les échos du bois. Tous les moyens de se mettre en nage et d'attraper des courbatures furent bons! Puis la bande regagna le camp avec un appétit féroce, et le contenu des paniers eut vite disparu. Le repas terminé on se reposa, et l'on bavarda à l'ombre des grands chênes. Au bout d'une demi-heure quelqu'un lança :

— Qui veut visiter la grotte?

— Moi, moi, moi!

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Avant de vous raconter, comme je le ferai dans une de mes prochaines lettres, mes aventures de vacances, je voudrais parler de nos amis des clubs de Mon Camarade.

Evidemment ce n'est pas une très bonne saison pour la vie et le développement des clubs que ce moment-ci. Beaucoup de nos amis sont partis à la montagne, à la campagne, à la mer pour passer de belles et longues journées de vacances et, naturellement, nos clubs sont souvent un peu dispersés. La saison n'est pas très bonne pour en fonder de nouveaux, et c'est seulement au milieu du mois d'octobre, après la rentrée, que nous commencerons à recevoir chaque semaine des lettres de faire-part nous annonçant la naissance de nouveaux groupes.

Tous nos groupes déjà existants ont déjà reçu le numéro de notre bulletin Le Castor. *Ce bulletin, moi, je l'ai reçu avec beaucoup de retard, le facteur avait lu mon adresse de travers. Mais il n'est pas trop tard pour en parler, de ce bulletin, et résumer ses meilleurs articles.*

Tout d'abord il y a la question de la chanson des amis de Mon Camarade. *Beaucoup de clubs et, en particulier, le club de Gentilly, demande que soit faite une* Chanson de « Mon Camarade » *que nos amis puissent chanter en chœur au moment de leurs sorties. C'est certainement une très bonne idée et j'ai été très heureux de publier l'autre semaine une première chanson faite par nos amis. Cette chanson m'a bien plu et je l'ai trouvée très réussie. Mais je suis cependant certain que l'on pourrait faire encore mieux. A vos plumes, chansonniers, trouvez des paroles sur un air connu (la chanson que j'ai publiée était faite sur l'air de* Cadet Roussel), *et envoyez-moi vos trouvailles. Je serai très content de les publier et je suis certain que nos clubs finiront par adopter une de ces chansons, qui deviendra leur vrai chant national. Dépêchez-vous donc si vous voulez devenir de petits Rouget de l'Isle.*

Le Club des Bouvreuils, *de Monteaux (Loir-et-Cher), propose de faire un concours de poésie, avec ce sujet très beau et très simple :* « La Rivière ». *Voilà encore une bonne idée. Vous savez que notre coin des poètes s'enrichit chaque semaine — dans notre courrier — de nouveaux talents. Essayez-vous donc à faire des vers pendant les jours de pluie et envoyez-les moi. J'espère que les* Bouvreuils de Monteaux *seront les premiers à participer au concours dont ils ont eu l'idée, et qu'ils m'enverront leurs vers ou ceux que déjà certains de leurs petits amis ont pu leur envoyer.*

Voilà une autre bonne nouvelle. Nos clubs nous demandaient souvent si nous avions des foulards pour eux. Maintenant nous pourrons leur répondre que oui. Le Club des Castors *en a fait confectionner de très jolis, rouges et verts (ce qui est en principe leurs couleurs). On peut leur en commander, au prix de 3 fr. 50 la pièce en s'adressant à* Jean Viers, 44, avenue Jean-Jaurès, Châtenay-Malabry (Seine). Compte chèque postal 1372-92.

Mais peut-être n'avez-vous pas assez d'argent pour acheter des foulards. En ce cas voici quelques excellents trucs pour procurer de l'argent au club. Ces trucs pourraient servir aux concurrents de notre Course au trésor *si ce concours n'était pas déjà terminé. A ce propos je rappelle que nous publions dans ce numéro les avant-derniers envois. A la fin du mois d'août nous achèverons la publication des récits et nous décernerons les prix.*

Voilà le truc des Pélicans de Cannes : A deux reprises, nous avons édité des cartes de soutien à 1 franc. Nous en faisons imprimer 1.000 et nous en vendons 500 ou 600. Grâce à la vente de ces cartes, on fait chaque année un superbe arbre de Noël dans le « cabanon » du club, on aide les plus pauvres à participer aux sorties ou à aller au cinéma les après-midi de pluie.

Les Aiglons de Saint-Nazaire *ont construit un jeu de massacre qui a fonctionné dans une fête et leur a rapporté beaucoup d'argent. Le* Club de Mâcon *a organisé une représentation de théâtre qui lui a laissé de beaux bénéfices.*

Vous trouverez aussi dans Le Castor *des renseignements très intéressants sur le camping, sur les collections de timbres-poste, sur les assurances contre les accidents, sur l'activité des clubs. Je n'ai fait ici que résumer une toute petite partie des très intéressants articles dont le bulletin est plein.*

Je vous rappelle que vous devez, dès maintenant, nous envoyer les réponses à notre Grand Concours de la plus belle Histoire de « Mon Camarade », *si vous voulez bénéficier des primes de rapidité. Je rappelle qu'il faut classer, de la première à la dernière, nos deux classes d'histoires, en donnant des notes de 0 à 20 à chacune d'elles. Voici la liste des deux classes :*

Première Classe :

Images et romans

Jim Mystère, Tom Sawyer, Pat'Soum, Floche et Falzar, Toto et Toutoune, Fred Hardi, Polycarpe, Fou volant, Bégonia, La Mort du Loup.

Deuxième Classe :

Rubriques amusantes ou instructives

La Lettre de Janot, Savez-vous que ? Le coin des fillettes, Pour rire un peu, A travers le monde, Les jeunes aviateurs, Sport, Timbres-poste, Bonnes pages, Récits et Dessins de nos lecteurs, Variétés, Récits de Jacques Bour.

Voici maintenant la liste des prix : *1er prix :* Pendulette ou bracelet-montre. — *2e prix :* Un ballon. — *3e prix :* Une boîte de compas. — *4e-5e prix :* Un livre relié. — *6e-7e prix :* Un avion à construire ou poupée. — *8e prix :* Un jeu de dames. — *9e-10e prix :* Une boîte de peinture. — *11e au 20e prix :* Un album relié de « *Mon Camarade* ». — *21e au 30e prix :* Stylographe ou trousse d'écolier. — *30e au 50e prix :* Un petit livre.

Le concours est ouvert jusqu'au 10 septembre. Des conditions de participations spéciales seront faites aux garçons et filles des colonies de vacances. Je donnerai des détails là-dessus jeudi prochain.

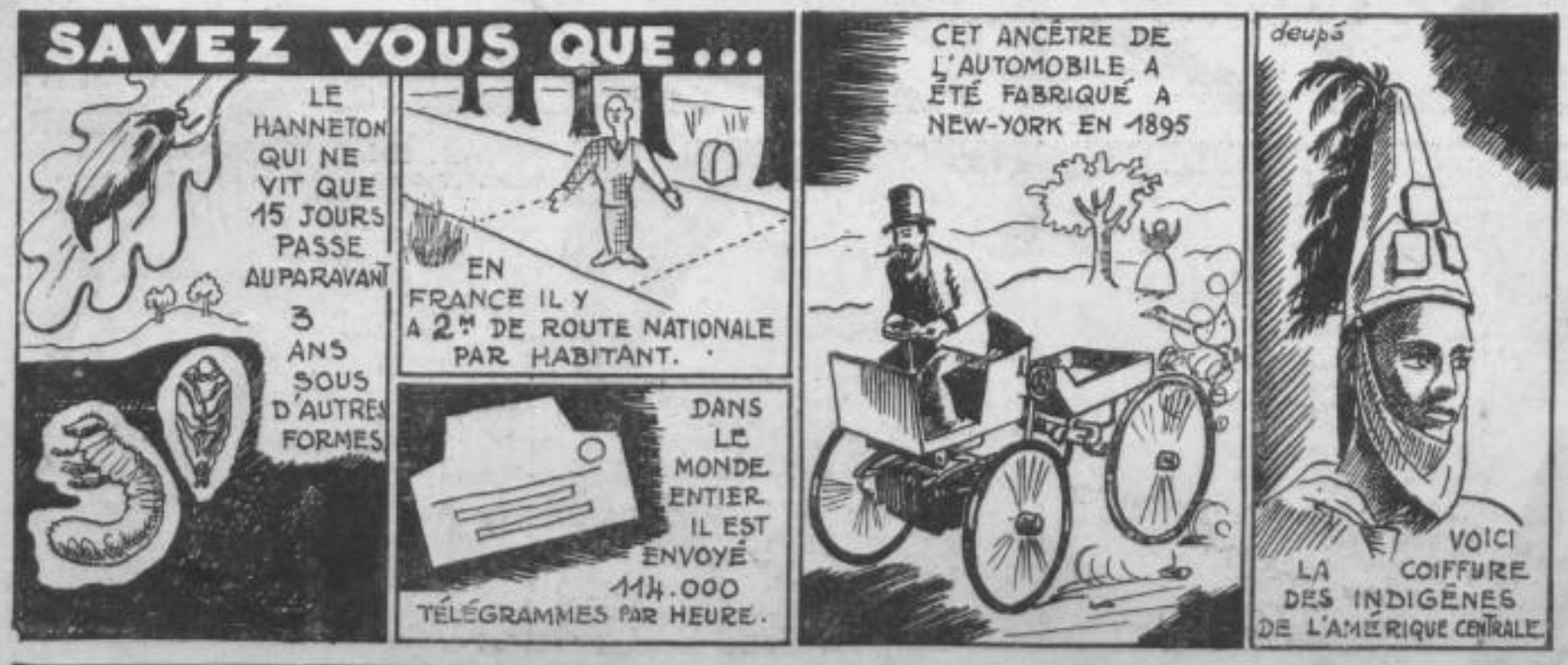
Et pour finir, une très bonne nouvelle : dans un prochain numéro nous commencerons à publier les souvenirs du grand explorateur polaire Papanine, souvenirs spécialement écrits pour l'enfance, et particulièrement amusants.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles. A jeudi prochain.

Janot,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)



Le coin des Fillettes

GRAND CHAPEAU DE SOLEIL

« Vite et bien », voilà une formule assez moderne, petites amies, d'après laquelle vous pouvez vous faire un chapeau. Il a cette qualité d'être bon marché, car il est... en papier.

Vous achetez dans un bazar, deux ou trois rouleaux de 50 cm. de papier à fleurs (ce papier qui fait crêpon, frisé et souple), vous les coupez en bandes de 5 cm. de large. Elles ont donc pour longueur, la longueur du rouleau, soit 50 cm. Par des points devant d'un demi-centimètre, vous réunissez ces bandes (1 et 2). N'en réunissez que quatre ou cinq à la fois, pour ne pas vous embarrasser. Préparez ainsi trois rubans, cousez-les ensemble à la tête (fig. a), et tressez-les sans serrer (fig. b). Au fur et à mesure, cousez des bandes de papier nouvelles pour allonger vos rubans et les tresser. Faites une pelote de nattes, puis commencez le chapeau en cousant en rond les tresses (fig. c et d). Ceci vous montre qu'en tournant la natte vient sous la précédente, et l'on coud par des points

devant qui se perdent dans le papier. La figure c, avec ses pointillés, vous montre que le fond n'est pas rond mais légèrement ovale; pour cela rentrez davantage la tresse sur les côtés et un peu moins devant et derrière.

Lorsque vous jugez que votre fond est assez grand, ce que vous voyez sur un autre chapeau ou d'après votre tête et le modèle d'ensemble, placez carrément votre natte perpendiculairement au fond (fig. e), et cousez bord à bord. Enroulez ensuite votre calotte en cousant comme pour le fond. Hauteur à votre idée, puis faites un large bord, ovale lui aussi; voyez la grande figure. Pour commencer le bord, mettez de nouveau votre tresse à angle droit avec la calotte, mais cette fois vous coudrez en dedans et à surjet, les deux bords solidement. Il faut que la natte soit suffisamment ferme pour que le bord se tienne bien et il faut le coudre solidement à points arrière, le grand point dessous.

Faites ainsi la grandeur voulue et terminez ce frais chapeau blanc par un ruban vif posé autour de la calotte et noué largement derrière, les deux pans retombants assez longs. C'est un chapeau bien pratique pour se protéger du soleil, à la campagne.

Vous pouvez également faire cette grande capeline en raphia, mais je vous conseille alors de faire une tresse à quatre brins au moins, sans cela ce serait assez long à enrouler et coudre toute la surface du chapeau.

Vous achetez ensuite du vernis incolore chez le quincaillier, vous passez une couche sur tout le chapeau de papier qui devient un joli chapeau de grosse paille. Maman en fera ainsi un noir qui, très réussi, aura un grand succès.

Les Conseils de tante Camille

TRICOT

BRIDES CROISÉES. — Une chaînette ou une base de mailles, 5 points en l'air pour tourner ; puis jeter 2 fois le fil sur le crochet, piquer dans la 1re maille de base à droite, ramener une boucle, faire un jeté, que vous ferez passer par 2 bouclettes (c'est la double-bride), faire un nouveau jeté, piquer le crochet dans la 3e maille de base, ramener une boucle et fermez toutes les boucles 2 par 2 en faisant un jeté, sorti par 2 boucles successivement jusqu'à épuisement, les 3 premières branches de l'X sont faites ; 2 mailles en l'air, un jeté, piquer au milieu à la rencontre des 2 brides du bas et de celle du haut, terminer la bride comme à l'ordinaire et continuer une série d'X successifs.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Petits pois à la française. — *Mettre les pois dans une casserole avec environ 60 grammes de beurre pour un litre de pois, puis un demi-verre d'eau; quand le tout est bien mélangé, ajouter un bouquet de persil, deux têtes de laitues coupées en deux, cinq ou six petits oignons blancs et du sel, un morceau de sucre si les pois ne sont assez sucrés; couvrir hermétiquement la casserole avec une assiette creuse pleine d'eau. Faire cuire doucement une heure et demie environ, retirer le bouquet de persil et servir.*

On doit prendre la précaution d'avoir à sa portée de l'eau chaude, qui servira à mouiller les pois s'ils se dessèchent.

Beignets à la crème

Œufs	2	
Farine	250	grammes
Beurre frais	15	—
Sucre en poudre	150	—
Fromage à la crème	75	—
Sel fin	1	pincée

Casser les œufs, y mêler la farine, le beurre, puis le fromage à la crème, mouiller avec un peu de vin blanc, ajouter le sel fin, le sucre en poudre. Bien travailler la pâte et la laisser reposer au moins deux heures. Faire frire à large friture tiède par petites cuillerées comme les beignets soufflés.

(91) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

TOUJOURS DÉCIDÉ A FAIRE DU SPORT POUR DEVENIR FORT ET BEAU, RALEU VIENT D'ESSAYER EN VAIN DE FAIRE DU TRAPÈZE VOLANT ET TOUT LE MONDE S'EST MOQUÉ DE LUI.

TOUT CONTUSIONNÉ, RALEU COMPREND ENFIN QU'IL N'EST PAS DE TAILLE A VOLTIGER DANS LES AIRS COMME LES JEUNES TRAPÉZISTES.

NEANMOINS IL N'EN CONSERVE PAS MOINS LA RÉSOLUTION FAROUCHE DE FAIRE DU SPORT POUR DEVENIR FORT ET ÉLÉGANT COMME EUX.

SEULEMENT, IL COMPREND QU'IL NE PEUT CONTINUER AINSI A FAIRE N'IMPORTE QUOI SANS DEMANDER CONSEIL A DES PERSONNES COMPÉTENTES.

OR, VOICI QUE JUSTEMENT S'AVANCE VERS LUI UN MONSIEUR TRÈS DISTINGUÉ, MAIS... N'EST-CE PAS LA LE FAMEUX DUBELAIR, L'AMI DES GANGSTERS ?

IL S'EST CETTE FOIS DÉGUISÉ EN DOCTEUR ET NATURELLEMENT RALEU NE LE RECONNAIT PAS. AVEC SON AVARICE HABITUELLE IL NE PENSE...

... QU'A L'OCCASION D'OBTENIR SUR LE SUJET QUI LE PRÉOCCUPE UNE CONSULTATION GRATUITE... QUE L'AUTRE S'EMPRESSE DE LUI DONNER.

POUR MIEUX REFLECHIR AU MOYEN DE TIRER PARTI DE CETTE SITUATION, IL FAIT SEMBLANT D'AUSCULTER RALEU... PAT'SOUM OBSERVE CE MANÈGE.

ENFIN LE « DOCTEUR » FORMULE SON DIAGNOSTIC LE PLUS PROPRE, PENSE-T-IL, A PERMETTRE LA RÉALISATION DES PLANS DE SES AMIS GANGSTERS.

FALZAR et FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Durant des examens à l'Université de Koenigsberg, le célèbre philosophe Emmanuel Kant, demandait à un jeune homme qu'il examinait :

— Pouvez-vous me dire quelle est la cause des aurores boréales?

— Je l'ai sur le bout de la langue, monsieur le professeur, mais en ce moment je ne peux pas m'en souvenir.

— C'est vraiment dommage que vous ne puissiez pas vous le rappeler maintenant, répondit Kant, parce que vous êtes l'unique personne au monde qui en sache la raison!

o

Marc Twain s'en fut, une fois, dans une librairie pour acheter des livres. Quand il les eut choisis il demanda la note au vendeur et lui dit :

— Comme journaliste, j'ai droit à une réduction de 50 %.

— C'est exact, dit le vendeur.

— Et comme je suis aussi écrivain j'ai encore droit à une autre réduction de 50 %.

— Bien, monsieur.

— Mais comme je suis un ami personnel du propriétaire il est logique qu'on me fasse la remise habituelle de 20 %.

— Très juste, monsieur, répondit le vendeur.

— Et maintenant j'emporte les livres, combien vous dois-je? L'employé prit un crayon et un papier, fit un compte compliqué et répondit ensuite avec beaucoup d'amabilité :

— Sauf erreur, ces livres sont vôtres et il vous revient aussi la somme de 10 fr. 75 qui est à votre disposition.

Marc Twain avait rencontré un autre humoriste!

o

UN HOMME ASTUCIEUX.

— Chauffeur, combien me ferez-vous payer pour me conduire à la gare?

— Dix francs, monsieur.

— Et pour mes valises?

— Pour les valises, rien du tout.

— Alors, portez mes valises, chauffeur, je vais à pied !

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Poursuivis par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lauraguis et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XII

PERDUS DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE *(suite)*

« Et avant une demi-heure il sera de retour avec mon portefeuille. Les canichers, du reste, sont des bêtes de génie dans le genre chien; des siècles d'hérédité ont accumulé chez eux une foule de qualités que l'homme développe encore par l'éducation, et Black a été dressé par un professeur émérite. Je n'ai donc rien à lui demander qui soit au-dessus de ses forces.

En entendant son maître prononcer son nom, l'intelligente bête s'était arrêtée, attachant sur ce dernier ses grands yeux inquisiteurs, comme s'il eût déjà compris qu'il avait besoin de ses services.

— Voyez, fit Olivier, il a comme une vague intuition de ce que je vais lui demander.

Puis, procédant comme il l'avait dit, il fit quelques pas en arrière en l'appelant et, lui montrant de la main l'espace que la petite troupe venait de parcourir, il lui dit :

— Attention, Black! Maître a perdu son portefeuille. Va chercher!

A peine ces dernières paroles étaient-elles prononcées que l'animal fit entendre un aboiement joyeux; il s'élança dans la direction de la crypte de toute la vitesse dont il était capable.

Cependant la route suivie par nos fugitifs prenait de plus en plus des aspects inquiétants. La chaleur qui avait peu à peu augmenté, de façon à devenir presque intolérable, indiquait que nos pionniers n'avaient fait que descendre dans les profondeurs du sol depuis leur départ de la crypte aux geysers, et de plus, en calculant le temps qui s'était écoulé, le Canadien arriva bien vite à se persuader que, depuis une demi-heure au moins, ils devraient avoir rejoint la partie ouverte de la tranchée.

— Nous devons nous être égarés, fit-il d'un air profondément anxieux à ses compagnons en leur communiquant le résultat de ses réflexions.

— J'y pensais, répondit simplement Olivier.

— Que faire, alors? fit Laurent. Le plus prudent ne serait-il pas de rebrousser chemin?

Il finissait à peine de prononcer ces paroles qu'une épouvantable détonation ébranla le souterrain tout entier, et un courant d'air d'une extrême violence, traversant le sombre couloir, renversa violemment nos pionniers sur le sol; le fanal roula des mains de Laurent et s'éteignit.

Et seule au milieu du silence qui suivit cette terrible explosion, la voix grave de Gilping se fit entendre :

— Seigneur! Seigneur! ayez pitié de votre serviteur, s'il est dans vos desseins de le rappeler à vous...

Ces paroles du psalmiste, qui tombaient dans la nuit, avaient en ce moment quelque chose de grand et de sublime.

John Gilping n'était plus ridicule!

Le premier moment de stupeur passé, une voix se fit entendre immédiatement, celle du Canadien :

— Êtes-vous blessés, s'écrisit-elle d'un ton plein d'anxiété.

— Heureusement non, répondit Olivier.

— Dieu soit loué! s'exclama Laurent, et moi qui a laissé tomber le fanal; qu'allons-nous devenir?

— Ce n'est rien, continua Dick, cela peut se réparer... Et vous, monsieur Gilping, ne vous est-il rien arrivé?

— Merci, monsieur Dick, je suis sain et sauf.

Mais déjà le Canadien s'était relevé et avait allumé une de ces bougies américaines soufrées et garnies de phosphore comme nos petites allumettes et pouvant durer dix minutes; ramasser le falot et le remettre en état fut l'affaire d'un instant.

A peine sa lumière éclaira-t-elle le visage de nos pionniers pâlis par la stupeur et la terrible commotion qui les avait roulés sur le sol, que la même parole s'échappa de toutes les bouches :

— Qu'est-il arrivé? Qu'est-ce qui a pu produire une pareille détonation?

— Ne croyez-vous pas, monsieur Gilping, hasarda Olivier, que ce puisse être une explosion de gaz accumulé dans une des excavations inférieures?

— C'est impossible, monsieur, répondit le géologue; il y a des milliers, des centaines de mille ans, peut-être, que le silence s'est fait dans ces contrées souterraines.

— Ma supposition est détruite par vos explications, monsieur Gilping, fit Olivier.

— Elle est encore renversée, continua imperturbablement l'Anglais, par une autre raison qui va vous servir également à découvrir les causes de l'explosion : ce courant d'air qui nous a si violemment rejetés sur la terre ne venait pas des profondeurs du sol, mais bien du long conduit souterrain que nous venons de parcourir. Chacun de nous n'a qu'à se rendre compte de la manière dont le choc s'est produit pour apprécier la direction du courant.

— C'est vrai, fit le Canadien; j'ai été renversé sur le dos, et je faisais face à la route que nous venons de suivre.

Chacun de nos fugitifs ayant constaté le même fait, Olivier reprit :

— Vous venez de nous dire, monsieur, que ces dernières considérations nous aideraient à découvrir la nature de la terrible explosion que nous venons d'entendre?

— C'est vrai, et en éliminant une à une toutes les suppositions que j'ai reconnues impossibles, je suis arrivé rapidement à me persuader qu'une main étrangère...

...Il se laissa tomber sur un quartier de roche et se mit à pleurer.

— Achevez, de grâce.

— A l'aide de quelques livres de poudre vient de faire sauter, à une certaine distance de nous, la voûte de l'excavation dans laquelle nous nous sommes engagés depuis plusieurs heures, sans doute pour nous enlever toute possibilité de retour.

Prononcées avec le plus grand sang-froid par John Gilping, ces paroles tombèrent comme un coup de foudre au milieu de la petite troupe, y produisant des effets différents, selon le tempérament de chacun.

A cette dernière révélation, que ni l'un ni l'autre, à raison des soupçons qu'ils avaient conçus, ne fut porté à révoquer en doute, Laurent et le Canadien ne songèrent immédiatement qu'à leur ami Olivier.

Quant à Olivier, malgré tout son courage, ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il répondit :

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, monsieur?

— Oh! absolument sûr, répliqua Gilping. Tenez, l'odeur de la poudre, qui n'a pas trouvé à s'échapper par une autre voie, commence à nous arriver maintenant.

Devant ce fait brutal, le moindre doute était difficile à conserver.

— Alors, nous sommes perdus!

— Je n'en sais rien; je n'affirme qu'une chose : on a fait sauter le souterrain; à vous maintenant de voir ce que vous avez à faire.

— Mais qui donc peut avoir intérêt?...

— Qui donc, Olivier? fit le Canadien... Est-ce que vous ne devinez pas d'où part ce coup terrible? Un coup de maître, par exemple.

— J'ai beau me creuser le cerveau, je suis obligé de reconnaître mon ignorance.

— Ne cherchez pas plus longtemps. Ceux qui vous ont poursuivi de leur haine à Saint-Pétersbourg et à Paris, qui vous ont accompagné en Australie, et depuis notre départ de Melbourne nous suivent à la piste avec les Busch-Rangers qu'ils ont engagés, ceux enfin qui ont lancé contre nous les Dundarupis pour essayer de nous faire massacrer tout en restant dans l'ombre, sont seuls capables d'avoir conçu et mené à bien un pareil attentat.

Chapitre XIII

LE RETOUR DE BLACK

De prime abord, les déclarations du Canadien ne convainquirent pas Olivier, il croyait avoir si bien pris ses précautions en quittant la France qu'il ne pouvait s'imaginer que ses ennemis avaient pu suivre ses traces; cependant, quand assisté de Laurent, dont la conviction était faite depuis sa conversation avec lui, le vieux trappeur eut expliqué au jeune homme toute l'étrangeté de conduite des Bush-Rangers, quand il lui eut démontré que de véritables batteurs de buissons, au lieu de chercher à les supprimer par tous les moyens possibles, ce qui était sans profit pour eux, les eussent au contraire suivis jusqu'au « placer », argument dont Laurent avait immédiatement saisi la valeur, Olivier commença à apercevoir l'enchaînement fatal qui existait entre les événements mystérieux d'Europe et ceux tout aussi étranges d'Australie.

— Je crois que vous avez touché juste, mon pauvre Dick, lui dit-il, mais je n'aurais jamais pensé que ceux qui m'ont juré une haine à mort fussent si puissants et surtout si habiles... Ainsi, c'est moi, moi seul qui aurai causé notre perte... Pardonnez-moi, Dick; pardonnez-moi, Laurent, et vous, monsieur Gilping!...

Le jeune homme ne put achever sa phrase; les sanglots qui lui montaient à la gorge l'étouffaient; il se laissa tomber sur un quartier de roche et se mit à pleurer...

— Ainsi, murmurait-il, je porte malheur à tous ceux qui m'approchent, à tout ce que j'aime! Si du moins cette vengeance occulte ne s'exerçait que sur moi, si elle ne prenait pas à tâche de frapper sur des innocents! Maria Fedorowna est emprisonnée dans un couvent, son père exilé en Sibérie, et, comme si ce n'était pas déjà assez, voilà que j'entraîne de nouvelles victimes dans la voie maudite que je parcours!

Dick et Laurent, respectant sa douleur, se tenaient à quelques pas de lui, immobiles et silencieux, le meilleur moyen de calmer son chagrin était de le laisser s'exhaler d'abord en toute liberté...

Au bout de quelques instants, Olivier sembla se calmer un peu, il réfléchissait.

Tout à coup il se leva.

— Ainsi, dit-il, nous allons mourir stupidement à six milles pieds sous terre, d'une mort inutile, ignorée de ceux qui nous aiment!

— Calmez-vous, je vous prie, tout espoir n'est pas encore perdu, lui dit Laurent.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'explosion qu'un phénomène, conséquence naturelle de cet événement, vint démontrer jusqu'à l'évidence l'exactitude du pronostic de John Gilping.

On se souvient qu'une forte odeur de poudre s'était répandue dans la partie de l'excavation où se trouvaient les fugitifs, à la suite de la trombe d'air qui les avait renversés sur le sol. Peu à peu succéda à cette première manifestation un épais nuage de fumée qui envahit tout le conduit souterrain, avec d'autant plus de lenteur qu'aucun courant d'air ne parvint à s'établir, preuve indiscutable de l'obstruction complète de la partie de l'excavation où se trouvaient les malheureux pionniers, que le flambeau, privé d'air, menaça de nouveau de s'éteindre, et que ces derniers se demandèrent avec effroi s'ils n'allaient pas être asphyxiés.

Après une demi-heure d'horribles angoisses, l'oppression qui paralysait le jeu de leurs poumons commença à diminuer, et ils constatèrent avec joie que la lumière du fanal reprenait un peu de vivacité. Une mort plus terrible encore, avec toutes les tortures qui accompagnent la faim, les attendait peut-être; mais l'homme est ainsi fait, que l'espoir ne l'abandonne jamais dans les situations les plus désespérées, et ils se sentirent presque heureux d'avoir échappé à un danger immédiat qui ne diminuait en rien l'horreur de leur position.

Assis sur un quartier de roche, les quatre compagnons, devenus des amis, délibérèrent rapidement sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils ne furent pas longs à s'accorder sur ce point, qu'ils devaient, avant toute chose, se transporter de suite aux lieux où s'était produite l'explosion pour se rendre compte de l'état du souterrain.

Le mulet était chargé de tous les instruments nécessaires au mineur : pelles, pioches, pics, fusées de mine pour faire sauter les blocs de rocher, et il se pouvait fort bien que la masse écroulée ne fût pas d'une telle importance que quatre hommes résolus et forts n'arrivassent à la déblayer avec un travail acharné de quelques heures ou de quelques jours; peu importait le temps, si l'opération était possible, on la tenterait immédiatement.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

19

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE ONT VU ARRÊTER LES VOLEURS ANGELO ET LA TEIGNE MAIS LA VALISE DES ENFANTS VA PARTIR POUR AIX-EN PROVENCE.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN PRISONNIERS DE JARNAC SUR LA PLANÈTE MARS ONT TROUVÉ EN BANG-KOR UN ALLIÉ PUISSANT.

BANGKOR EXPLIQUE A SES AMIS QUE LA SURVEILLANCE DE LA POLICE DES SEIGNEURS DE MARS EST GRANDE DANS LA CITÉ SOUTERRAINE

PAR DES CORRIDORS OBSCURS, IL LES MENE DANS UNE SORTE DE GROTTE.

...QUI DÉBOUCHE SUR UNE FALAISE ABRUPTE. A LEURS PIEDS S'ÉTALE UNE MER ÉTRANGE, DE COULEUR VIVE ET DONT L'EAU RESSEMBLE A DU MERCURE.

SOUDAIN, COMME VIVIANE SE PENCHE, UNE SORTE DE MONSTRE PRÉHISTORIQUE SE PRÉCIPITE SUR LA JEUNE FILLE.

VIVIANE RECULE EFFRAYÉE. LE MONSTRE OUVRANT UNE LARGE GUEULE PRÉND SON VOL ET MENAÇANT S'APPROCHE DU GROUPE.

SAISISSANT UN PIC FRED S'APPRÊTE A LUTTER CONTRE LE MONSTRE.

LA SEMAINE PROCHAINE : LUTTE AVEC LE MONSTRE (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Un élégant, en 1830, portait un chapeau en peluche gris-argent, une haute cravate noire, un haut faux-col à pointe, une chemise blanche à jabot plissé, un court gilet en velours havane, une redingote prune à larges godets, un pantalon gris à sous-pieds, des bottines vernies et des gants beurre frais...

o

Le premier vaisseau de ligne de la flotte française fut construit sous Louis XIV. *La Couronne* portait 76 canons, était montée par 650 hommes. La grande ancre pesait 4.855 livres. Pour nourrir son équipage, le capitaine recevait 500 francs par mois. Mais le beurre valait 5 sous, le lard 2 sous...

o

Ce serait au XIIe siècle qu'aurait été instituée « la poste aux pigeons ». Le sultan d'Alep et d'Égypte en serait le créateur, car, ayant agrandi ses états, il désirait recevoir des nouvelles de toutes ses provinces le plus rapidement possible.

o

Le peuple chinois est le plus poli du monde. Voici quelques-unes de ses formules habituelles : Propos d'un marchand, s'adressant aux visiteurs de sa boutique : « Si vous voulez bien faire à un infime insecte l'honneur d'accepter une tasse de thé, je vais vous conduire dans ma pauvre et misérable famille. » Ou : « Quel est votre précieux nom pour que je fasse porter ces objets à votre noble adresse? »

o

La soupe du roi Charles VII était la fameuse « soupe dorée », dont voici la recette : Griller des tranches de pain, les jeter dans un coulis fait avec du sucre, du vin blanc, des jaunes d'œuf et de l'eau de rose; quand elles sont bien imbibées, les frire, les jeter de nouveau dans de l'eau de rose, et les saupoudrer de sucre et de safran ».

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Notre championne française de vol à voile a été citée à l'ordre de la Nation. Pourquoi ?

Parce que la Nation tenait à l'honorer. Elle y tenait si bien qu'elle l'a nommée chevalier de la Légion d'honneur.

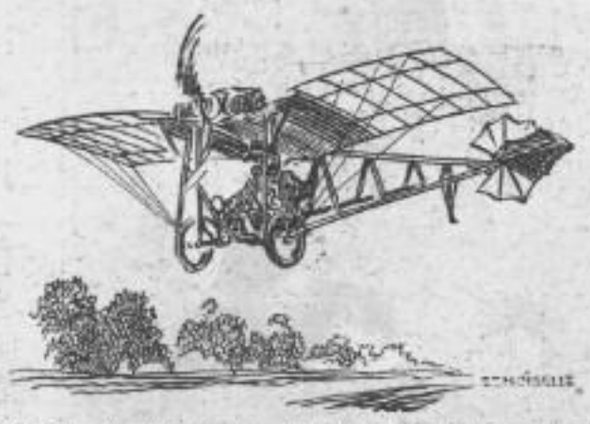
Malheureusement, cette Légion d'honneur est à titre posthume. Il faut que les héros soient morts pour qu'on les honore. Tant de braves font, de leur vivant, des performances quotidiennes qui ne remuent aucun service officiel ! Il est regrettable que leur mort seule mette en vedette leur valeur.

LA PREMIÈRE MOTOCYCLETTE AÉRIENNE

En 1908, le célèbre et fantasque Santos-Dumont construisit un monoplan dont la surface portante était réduite au minimum pour enlever le pilote et le moteur.

La plus grande légèreté possible était obtenue par l'emploi intensif du bambou, le principal bois utilisé alors en aviation.

A cause de ses lignes gracieuses et de ses dimensions



réduites, le petit avion fut baptisé Demoiselle *et devint célèbre sous ce nom.*

L'aile avait 5 m. 20 d'envergure, 2 mètres de profondeur et 12 mètres carrés de surface portante. Elle était constituée de deux longerons très près l'un l'autre des bords d'attaque et de fuite. Le profil était très mince et creux. Le revêtement en toile de soie caoutchoutée n'était fait que sur une seule face. Naturellement, la stabilité latérale s'obtenait par gauchissement, les extrémités des ailes étant reliées au dos du pilote par des câbles. On opérait en penchant le corps.

Le fuselage était primitivement un seul bambou aux extrémités desquelles étaient les ailes et les empennages.

Les empennages comprenaient une croix formée de surfaces polygonales à bords échancrés constituant les gouvernails de direction et de profondeur sans dérives ni plan fixe.

Par la suite, le fuselage fut constitué par trois bambous en triangle réunis par des traverses comme une poutre.

Santos-Dumont abandonna les droits de brevets et l'usine Clément Bayard fabriqua une Demoiselle à fuselage en tubes d'acier.

Le pilote s'asseyait sur des sangles ou dans un baquet, sous l'aile. De sa main droite, il actionnait un volant commandant l'altitude, tandis que la main gauche assurait la direction.

Le moteur changea avec les types d'appareils. Le plus ancien fut le Duteil *et* Chalmers. *Le plus « moderne » fut le* Clément *à deux cylindres opposés, monté en avant de l'aile.*

La longueur de la Demoiselle *était de 8 mètres, son poids en ordre de marche de 120 kilos et sa vitesse, avec le* Clément *de 35 CV. atteignait 80 kilomètres-heure.*

Avec cet avion, véritable moto de l'air, Santos-Dumont vola très correctement à quelques dizaines de mètres à travers la campagne.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Puissance. — Ce mot, appliqué à un moteur, désigne sa force. On exprime la puissance d'un moteur en chevaux-vapeur, dont l'abréviation courante est CV.

Un CV. représente le travail à fournir pour élever un poids de 1 kilog. à 75 mètres de hauteur en 1 seconde.

On n'emploie plus maintenant l'expression H. P. (horse-power), traduction anglaise qui représente un travail plus fort et ne correspond pas aux mesures françaises (12).

SPORTS

Cyclo-tourisme (suite)

J'ai donc choisi mon itinéraire pour ma première randonnée de la saison : une belle petite route bien goudronnée (mon cheval de fer n'aime pas plus les pavés que moi), pas trop fréquentée (je me souviens de la grande route que j'ai prise l'an dernier, où j'étais toujours sur le gravier du bas côté), avec de légères montées et de bonnes descentes (j'ai bien réglé et essayé mes freins). La route court le long de la vallée de l'Yvette, et je reviendrai par le même chemin, car sur une route variée, le paysage n'est jamais le même dans un sens que dans l'autre.

Comme distance totale, 50 kilomètres, ou 60, mais pas plus, car si j'étais trop fatigué, mon souvenir serait gâché. Par contre, même sans entraînement, je pourrais très facilement couvrir cette distance, à la condition de tenir la promesse que je me suis faite de ne jamais dépasser 15 kilomètres à l'heure, mais de conserver mon allure le plus régulièrement possible, en m'arrêtant environ toutes les demi-heures. Comme cela, j'aurai roulé un maximum de cinq heures : trois le matin et deux l'après-midi, car j'ai emporté de quoi bien me restaurer en route. Et je reviendrai enchanté pour toute la semaine!

TIMBRES-POSTE

CONGO BELGE

Le Congo belge offre un choix intéressant pour les amateurs de timbres à images. Les premières séries, les moins belles, sont coûteuses, il nous faut aller jusqu'en 1916 pour trouver des prix moyens, puis quelques croix-rouges de 1918 et les surchargés de 1921-1923.

Les séries artistiques datent de 1923; la première comprenant 12 timbres se complète par celle de 1925 qui en a 14, ils représentent presque tous des indigènes. En 1928 le cinquantenaire du voyage d'exploration de Stanley au Congo fut commémoré par 15 timbres au même type. Passons sur la coûteuse émission de 1930 au profit des œuvres de protection des indigènes et nous arrivons à la série de 1931, plus imagée encore que celles de 1923 et 1925. Outre de nouveaux types indigènes, ils nous montrent de beaux sites. Presque tous ces timbres sont bon marché.

LA COURSE AU TRÉSOR

Récits et dessin de nos Lecteurs

JACQUELINE ET L'ÉPICIER

Je me rappelle du temps où j'allais à l'école, d'une partie de cache-cache dont le souvenir me fait encore trembler.

— C'était au début des grandes vacances. Nous joulons sur la petite place, car je dois le dire, mon village est petit, quand nous vîmes notre petite camarade Jacqueline. Comme nous lui demandions pour jouer, elle nous répondit : « C'est impossible, il faut que je m'en aille faire une commission pour M. Gaspard. » Mais nous insistions tant qu'elle accepta. Puis elle mit précieusement une enveloppe dans sa poche et se déclara prête à jouer. Hélas, quand on joue, le temps passe vite; il fallut se séparer. Jacqueline allait réparer son temps perdu, mais l'enveloppe avait disparu avec les 200 francs!

Nous eûmes bientôt fouillé les environs. Hélas! ce fut en vain. Qu'allait dire l'épicier?

Pauvre petite Jacqueline! Son père était mort deux ans auparavant d'une longue maladie et sa mère ne s'étant pas remariée, elle devait, tout en allant à l'école, faire les commissions de M. Gaspard, pour aider sa mère et ses trois petits frères qui lui restaient. Et maintenant, voilà 200 francs perdus. Que va faire la pauvre mère? Les rembourser? mais alors, il ne restait plus qu'à mourir de faim.

Jacqueline pleurait, jamais elle n'aurait osé raconter l'affreuse nouvelle, si nous ne l'avions pas reconduit. Jugez de la fureur de cet homme qui ne pense qu'à son argent. Mais nos supplications arrivèrent à le calmer et il consentit à ne parler de rien à la mère de Jacqueline qui a assez de soucis, à condition que l'argent soit remboursé dans les huit jours, sinon Jacqueline ira en prison. Comment faire maintenant pour gagner 200 francs? Cinq jours avaient passé sans que nous ayons aucune idée de ce que nous allions faire. Le sixième, Louise arriva toute joyeuse et nous dit :

— Hier soir, j'ai appris que mon voisin le fermier avait besoin de quelqu'un pour ramasser les pommes de terre qu'il arrache aujourd'hui. Je lui en ai parlé, il m'a dit : « A dix, vous en avez pour une journée et demie et vous aurez les 200 francs. »

Vous pensez si nous avons accepté.

Quand elle porta la somme promise à l'épicier, le brave homme était calmé. Il lui dit simplement :

— Vous êtes un brave petit cœur, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir menacée de la prison.

Mais je vous assure que dorénavant Jacqueline jouera encore au cache-cache, mais quand elle aura fait ses commissions.

Denise BROUTIN, 14 ans.

LES OUVREURS DE PORTIÈRES

Les camarades de Jacques cherchent dans le ruisseau et sur la chaussée. Jacques pleure et pense que sa maman ne pourra pas rembourser 200 francs.

Les camarades de Jacques reviennent désappointés de leurs recherches vaines.

— Je n'ose pas retourner chez M. Gaspard.

— Nous allons t'accompagner.

M. Gaspard, courroucé, menace de faire jeter Jacques en prison. Les camarades de Jacques supplient l'épicier de ne pas porter plainte.

— Je donne huit jours pour avoir l'argent, mais le délai passé je porterai plainte.

Ils s'en vont songeurs. Comment vont-ils s'y prendre ?

Marcel dit :

— J'ai une idée; si on allait chercher des violettes dans les bois. On en fera des bouquets que l'on vendra.

— Bonne idée! s'écrie la bande.

Pierre :

— Oui, bonne idée, mais nous ne gagnerons pas assez d'argent; moi je vais demander au boucher de faire les courses chez les clients, je gagnerai quelque argent. Rendez-vous à jeudi.

Jacques retourne à la maison tristement et se demande à quoi il pourrait être utile pour gagner de l'argent. Tout à coup, il lui vient une idée : il y a au coin de la rue un grand restaurant où il vient de riches personnes. Il décide d'ouvrir les portières des voitures et espère gagner de l'argent. La moitié de la semaine passe et nous voilà jeudi. Les enfants se rendent sur la place publique avec inquiétude pour savoir combien ils ont récolté. Ils font le compte de l'argent; ils ont 150 francs.

— Il nous reste 50 francs à gagner et il y a encore 3 jours, comment faire? Si nous faisions une petite quête, dit Alfred. Dans notre classe on réussirait peut-être à avoir une vingtaine de francs.

— Moi, dit Jules, je donne mes 30 francs que mon oncle m'a donnés hier parce que j'ai été premier de ma classe.

Samedi arrive; ils ont récolté encore 20 francs de quête pour Jacques et les 30 francs que Jules a donnés. Les enfants sautent de joie, ils ont les 200 francs. Joyeux, ils vont trouver M. Gaspard et lui remettent la somme de 200 francs. M. Gaspard les remercie et embrasse Jacques en lui disant qu'il avait pardonné, et lui donna un conseil : de faire ses courses avant de jouer.

Georges PICART, 13 ans,
Jouy-en-Josas.

CE QU'AURAIT FAIT UN CLUB

— Oh! Jacqueline, qu'as-tu donc? Pourquoi pleurer ainsi.

Toute secouée de sanglots, Jacqueline ne peut répondre, mais quelques instants plus tard, elle avoue à ses compagnes qu'elle a perdu l'enveloppe que lui avait confiée M. Gaspard.

— Que vais-je devenir? Maman a tout juste un peu d'argent pour arriver à nous nourrir tous, mes quatre petits frères et moi. Toute la journée elle travaille très dur à faire du ménage et du lavage. Je le vois bien, le soir, quand elle rentre, elle n'en peut plus. Je me rends bien compte que j'ai été trop étourdie, et je n'aurais pas dû m'arrêter pour jouer à la marelle avec vous. 200 francs, c'est une grosse somme; comment vais-je l'avouer à maman?

Devant tant de désespoir, ses petites camarades l'embrassent affectueusement, et l'entraînent vers la boutique de M. Gaspard, qui les reçoit d'abord d'un air très méchant et ne veut rien entendre des supplications de toutes ces fillettes.

— Nous vous rendrons les 200 francs, monsieur, ayez pitié de Jacqueline, sa maman est trop pauvre et ses petits frères ont besoin de pain.

M. Gaspard, d'un ton solennel, leur dit alors :

— Je veux bien attendre huit jours, mais passé ce délai, si je ne suis pas remboursé, je préviens la gendarmerie et Jacqueline ira en prison; elle ou sa mère.

Les fillettes s'en vont, mais aucune n'a de tirelire. Que faire?

— Voici la fin du mois, dit Janine, et maman m'a promis 10 francs si j'avais de bonnes notes, et ces 10 francs, je les aurai.

— Et moi, dit Gisèle, j'avais envie d'une belle robe neuve, mais je dirai à maman qu'elle m'en prenne une moins belle et qu'elle me donne aussi quelque chose.

— Je n'irai pas en promenade, déclare Simone. Ce voyage qui doit coûter 20 francs je dirai à papa qu'il me les donne.

— Dans le grenier, il y a un grand sac de chiffons, dit Renée; je demanderai à maman la permission de les vendre.

— Et moi, dit Marie-Reine, j'ai toute une collection de livrets de *Mon Camarade*, je vais tâcher de les vendre et j'en achèterai d'autres plus tard.

Etc., etc.

Rentrées chez elles, les petites filles mettent leurs parents au courant de la mésaventure de leur petite amie Jacqueline. Une petite collecte fut faite et quatre jours après, elles rapportaient à M. Gaspard la somme de 150 francs.

Celui-ci, touché de leur générosité et de leur bonne volonté, leur dit :

— C'est bien, mes enfants, vous avez fait plus que me donner une leçon de bonté; les derniers 50 francs, c'est moi qui les perds, mais je ne puis que vous remercier de grand cœur, et je ferai mon possible pour aider votre petite amie.

Janine MALZAC,
Du Club des *Castors*.

UN SACRIFICE

Une bande de bambins est en train de jouer, sur la place du village, quand tout à coup, débouchant d'une rue l'un de leurs camarades, le petit Jacques, va son chemin en pleurant. A la vue du gamin ils se précipitent à sa rencontre et commencent à lui demander ce qui lui est arrivé. Alors le bambin, tout en sanglotant, leur répond qu'il vient de perdre les 200 francs qu'il devait à l'épicier où se fournit sa famille, et qu'on lui réclamait avant huit jours. Mais voici qu'un de ses amis lui dit :

— Ne pleure plus, nous allons nous charger de te rembourser cette somme.

L'enfant, voyant la bonté de ses amis, reprend son chemin le sourire aux lèvres, faisant des signes de reconnaissance à ceux qui le sauvent de son malheur.

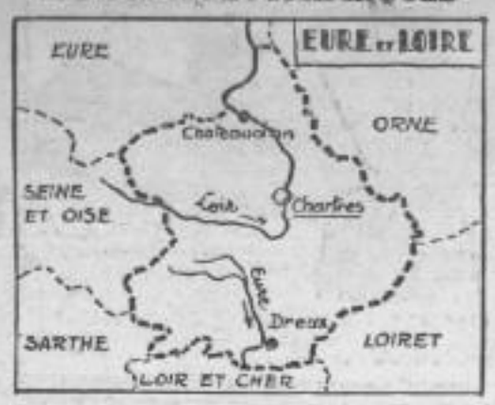
Comme promis, les amis de Jacques se cotisèrent, donnant chacun ce qu'ils possèdent. Se privant de bonbons, de friandises et de distractions pour que l'argent soit vite reconstitué. Quelques jours après les bambins tout joyeux allaient porter la somme à celui qui était bien aimé d'eux tous pour sa bonne camaraderie et son honnêteté.

Le petit Jacques fut très heureux de pouvoir rembourser M. Gaspard et il prit son trésor et le pressa sur son cœur en remerciant ses amis comme il le put, car il pouvait à peine parler; il était confus et l'on voyait des larmes perler sur ses joues roses, marquant son bonheur, et sans plus tarder il courut vers la boutique où il devait les 200 francs.

Jackie FAUQUET, 10 ans 1/2,
Club des amis de *Mon Camarade* : *Les Pinpoulins*.

VARIÉTÉS

ERREURS GÉOGRAPHIQUES



Quelles sont les erreurs dans cette carte?

MOTS EN RECTANGLE

Horizontalement. — 1. Vieille histoire nordique. — 2. Val où la Garonne prend sa source. — 3. Celle du roseau est très flexible. — 4. Celles de Mars furent funestes à César. — 5. Venues au monde. — 6. Crochet en forme de S.

Verticalement. — 1. Qui a l'apparence d'une étoffe de soie très fine? — 2. Les déserts le sont parce qu'il n'y a pas d'eau. — 3. Données comme garantie. — 4. Quadrupède domestique qui a des oreilles d'âne.

MOTS EN TRIANGLE

1. Arme de chasse. — 2. Femme d'un officier supérieur de la marine. — 3. Sortes de clous à deux têtes. — 4. Mesurées, en parlant de surfaces cultivées. — 5. Charges de baudets. — 6. Pronom personnel. — 7. Particule négative. — 8. Il peut être ouvert ou fermé.

ANAGRAMMES

Six lettres assemblées différemment donnent : ce que chaque homme possède, quel que soit le lieu où il se trouve, et qui malheureusement sert quelquefois de prétexte pour l'opposer à son frère; ce que fit le sanglier au chien trop hardi; le verbe exprimant l'action faite par les troupeaux quand on les a menés au champ; ce qui est pris à un tout sans pouvoir jamais être un tout.

En six lettres, je rougeoie au milieu des cendres du foyer; mais si on les mêle, je deviens ce qu'on donne à ses parents en gage d'affection, ou bien les pantalons de nos ancêtres les Gaulois.

MOTS JANUS

Qu'on appelle ainsi du nom d'un personnage mythique que les Romains représentaient toujours avec deux visages : ils n'ont pas le même sens si on les lit à l'endroit ou à l'envers.

Je suis en six lettres le mouvement des flots au bord de la mer, qui frappe les rochers et roule les galets; à l'envers, je deviens un verbe exprimant ce qu'il arrive souvent de faire aux maladroits quand ils laissent tomber des objets fragiles.

DEVINETTES

Quel chemin de fer préfèrent les aéronautes?

Et les chasseurs de bêtes fauves?

Quel est le rhum le meilleur pour les lumbagos?

Que dit le pain quand on le coupe?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 191

Horizontalement. — 1. Qui n'est pas le même. — 2. Qui ne manifestent pas leur douleur, même quand ils ont très mal. — 3. Se dit d'une couleur qui n'est pas voyante ou d'un homme qui n'appartient à aucun parti. — 4. Oxyde d'un métal rare qu'on appelle l'uranium. Préposition qui marque le lieu. — 6. Lorsqu'il est dur, il est bien désagréable à porter en été. Attention particulière qu'on porte à faire quelque chose. — 6. Espèce de tonneau qui sert à transporter la vendange. — 7. Planète du soleil qui est entourée de deux anneaux. — 8. Arbustes très vivaces qui décorent agréablement les landes et les terrains sableux.

Verticalement. — 1. Marques d'esprit ou trucs qu'emploient les garçons d'Saroullards. — 2. Dans la gamme. Lettre grecque. Phonétiquement : qui n'est pas jeune. — 3. Nuance particulière que peut prendre une couleur. — 4. Quelque chose. Article indéfini. — 5. Une telle statue représente toujours un homme à cheval. — 6. Note de musique. Enduit d'huile sainte, dans toutes les religions occidentales. — 7. De bonne humeur, mais sans marques bruyantes de gaîté. — 8. Sorte de filet de pêche triangulaire.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 190

Devinettes. — Ecrire une mélodie sur une portée de fusil. — Repens-toi!

Grille. — Tube, Tu a, Cu..., Cube, Cuve, Cave, Pavé, Rave, Rame, Lame, Lare, Lire.

Acrostiche double

a B A t
d O M e
a N O n
s T U c
m E R e

Mots en carré

P E D A L E
E P E R O N
D E P A R T
A R A B I E
L O R I O T
E N T E T E

Charades. — You - gosse - la - vie (Yougoslavie). — Rous - velte (Roosevelt). — Pore - ce - laine (Porcelaine).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 190

Horizontalement. — 1. Anormales. — 2. Niçoise. — 3. Té. Is. Nis. — 4. Irisation. — 5. Dam. — 6. Altière. — 7. Toge. Eres. — 8. Etés. Net. — 9. Sas. Tasse.

Verticalement. — 1. Antidotes. — 2. Niera. Ota. — 3. Oc. Images. — 4. Rois. Les — 5. Misait. — 6. As. Iena. — 7. Lenifères. — 8. Io. Rets. — 9. Siennes.

LE COURRIER DE JANOT

Huguette Collet, Paris : Je ne suis pas sûr d'avoir très bien lu ton nom. Tu as une signature un peu compliquée. Tu me dis : « *J'écris pendant que j'ai le temps; je n'en ai pas souvent car il faut que j'aide maman, elle part du matin au soir et nous sommes toutes deux. Je suis toujours contente de notre illustré favori. Plus les histoires vont et plus elles me plaisent. Le nouveau Concours est très bien. Je trouve même qu'il est le mieux, car il nous fera un peu nous creuser la cervelle.* » Merci.

Marcel Truquet : Merci de tes compliments et de ceux que ta maman a joints à ta lettre.

Jean Legendre : Tu as bien fait de m'envoyer le récit de la promenade que vous avez faite au Zoo. Je pense qu'on pourra a publier.

Maurice Rossillon, Grenoble : Merci de ta lettre et du gentil dessin qui l'accompagnait, qui m'a donné une très bonne idée du café de Corenc.

Georges Mathieu, Lormont : Merci de ton joli dessin. Malheureusement nous ne pouvons reproduire dans le journal que des dessins à l'encre noire sur papier entièrement blanc. Et ton dessin est au crayon.

Janine Malzac : Merci de ton récit de promenade qui pourra être publié.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours.
Envergure 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
permettant de construire
L'AVION DU PÔLE
Reproduction exacte et volante
est en vente au prix de **16 francs** franco
15 francs prise à nos bureaux.
Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Etranger	1 an. . . .	23 fr. »
France	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique	1 an. . . .	34 fr. »
(fr. français)	6 mois . .	17 fr. »
Etranger	1 an. . . .	45 fr. »
	6 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

3 mois . . . . . 4 fr. 50
2 mois . . . . . 3 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-5e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

PARIS SE RÉVOLTE
(JUIN-JUILLET 1789)

PEUT-ON croire que la révolution gronde en ce printemps de l'année 1789? le peuple français aime son roi, lui fait confiance : après avoir entendu les délégués du peuple aux États-Généraux, le roi, c'est certain, supprimera les privilèges de la noblesse et du clergé... Mais le roi méprise le peuple et le lui fera bientôt sentir.

Voyez comment il traite ces gens qui ne sont ni d'épée ni d'église : à Versailles où arrivent les délégués aux États-Généraux, le roi reçoit avec prévenance dans son bureau les membres du clergé et de la noblesse, ceux du Tiers-État défilent à toute vitesse dans sa chambre à coucher.

Alors que les députés des ordres privilégiés avaient le droit d'arborer leurs plus somptueux costumes, eux doivent revêtir un uniforme noir. A la séance d'ouverture on les fait entrer dans la salle par la porte de derrière alors que les autres pénétraient par la grande porte ouverte à deux battants.

D'ailleurs, la veille, à la procession, on avait pris soin de bien séparer les curés des évêques — les curés, eux non plus, n'oublieront pas. A cette séance, le roi fit un discours : défiez-vous des projets trop audacieux, trouvez seulement les moyens de remplir la caisse royale...

— Quelques petites mesures suffiront, ajouta le ministre Necker.

Se moque-t-on de nous? dirent, le soir même, les députés du Tiers. Après un mois de pourparlers et de disputes, le Tiers déclare qu'il constituera à lui seul, s'il le faut, l'Assemblée Nationale, et il décrète la grève de l'impôt; 19 curés étaient venus se joindre à lui; deux jours plus tard, à une faible majorité, l'ordre du clergé décide de se réunir au Tiers.

Le roi, affolé, ordonne qu'on ferme la salle des États. Le 20 juin, au matin, les députés du Tiers, voyant les portes barrées par les soldats vont à la salle du Jeu de Paume, toute proche, et là jurent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France.

Le 23 juin, séance royale. Le roi a pris soin de faire enlever les tribunes où auraient pris place 3.000 spectateurs — 3.000 manifestants possibles! Les députés des ordres privilégiés sont aussitôt introduits dans la salle, ceux du Tiers attendront dehors, bien longtemps, sous la pluie. Discours du roi : j'annule les décisions du Tiers; j'entends que tous les droits de propriété et d'impôt des seigneurs soient maintenus; je vous ordonne de vous séparer, et de vous rendre demain chacun dans la chambre réservée à son ordre... Le Tiers ne bouge pas; au marquis de Brézé qui vient répéter l'ordre du roi, Mirabeau répond : « Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. »

Il paraît que Louis XVI aurait alors donné l'ordre à ses gardes du corps de chasser les députés, mais que les soldats virent des élus de la noblesse, d'esprit libéral, tels que La Fayette, mettre l'épée à la main pour leur interdire le passage; et Louis XVI prévenu n'aurait pas insisté.

Le 24 juin, la majorité du clergé se réunit au Tiers. Le 25 juin, 47 nobles en firent autant. Grave échec pour le roi! Le soir même, Louis XVI ordonnait que 20.000 hommes de troupe, pour la plupart des étrangers, fussent ramenés d'urgence à Versailles...

Mais les patriotes de Paris veillaient. Le 29 ils projettent de créer une garde bourgeoise. Et ils « travaillent » la troupe, gagnent à leur cause les gardes-françaises. Le 30 une foule de 4.000 personnes va délivrer 12 gardes-françaises emprisonnés à l'Abbaye pour désobéissance. Les hussards et les dragons envoyés contre eux refusent de charger, crient : « Vive la Nation! »

Les 20.000 hommes de troupe sont arrivés, campent autour de Versailles. C'est une provocation! Le 8 juillet Mirabeau fulmine contre le roi, exige le renvoi des troupes. Au contraire, le roi brusque les choses, chasse Necker et le remplace par un ministre réactionnaire.

La banqueroute approche-t-elle? Les bourgeois ont peur... Au Palais-Royal, Camille Desmoulins annonce qu'on veut massacrer les patriotes. Le prince de Lambesc à la tête du Royal-Allemand charge la foule aux Tuileries. Partout le tocsin sonne. On pille des boutiques d'armuriers. Dans les églises la population est enrôlée, armée (les « gens sans aveu » sont écartés avec soin...)

Le 13 juillet, pendant qu'à Versailles l'Assemblée s'élevait contre les nouveaux ministres, le peuple s'emparait, aux Invalides, de 28.000 fusils et de quelques canons.

Le lendemain, 14 juillet, les délégués parisiens envoient une députation au gouverneur de la Bastille afin de lui demander des armes pour la milice. Malgré le drapeau blanc, elle est accueillie par des coups de feu. Alors le siège commence. Ouvriers du faubourg Saint-Antoine et gardes-françaises, fraternellement unis, enlèveront de haute lutte la sinistre prison.

Qu'était-ce que la Bastille? Peu de chose, une prison vide, de vieilles tours. Mais cette masse noire en haut de laquelle des canons étaient braqués sur les quartiers pauvres, et dont les murs avaient enfermé pendant des années des gens victimes des « lettres de cachet » (condamnés sans jugement, sur un simple mot du roi), représentait aux yeux du peuple le pouvoir royal, le « bon plaisir » du roi.

En prenant la Bastille, le peuple éprouvait sa force, convainquait l'armée de n'être plus l'armée du roi mais l'armée de la Nation.

La Révolution est en marche. Rien ne l'arrêtera plus.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 44.147.

37.

FOU VOLANT

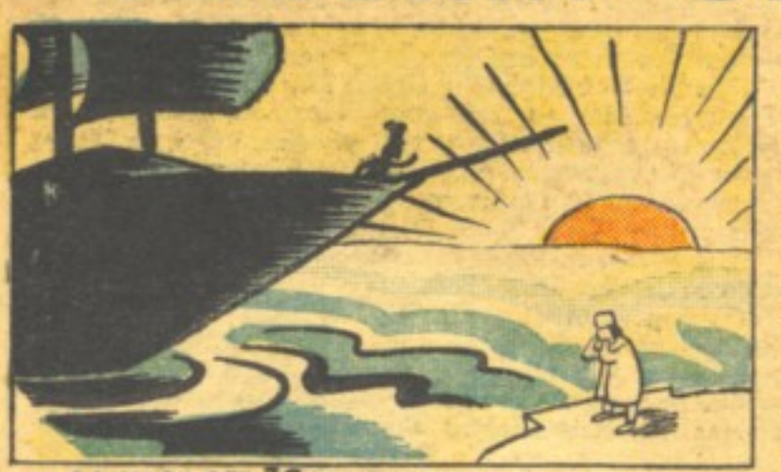
PAR R. Mellies

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT, TOMBÉ AUX MAINS DE CONTREBANDIERS, SE TROUVE AU MEXIQUE, PRISONNIER DES REBELLES.

LA SEMAINE PROCHAINE : LES GARDES-CÔTE

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS



LE CACHALOT 75 QUITTE LE PAYS DES ESQUIMEAUX ET BEGONIA FAIT DES ADIEUX ÉMUS À SA PETITE AMIE IGLOU.

LE CACHALOT 75 FAIT VOILE VERS SAN-FRANCISCO EMPORTANT DANS SES CALES LES DEUX BANDITS GROSSAC ET OTTO SCHLASS

LE CAPITAINE VERDURE A REMIS LES BANDITS À LA JUSTICE AMÉRICAINE QUI LES CONDAMNE CHACUN À 138 ANS DE TRAVAUX FORCÉS

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR HUMERUS PROFITENT DE LEUR SÉJOUR À SAN-FRANCISCO POUR VISITER LE QUARTIER CHINOIS

CHACUN SE RETOURNE SUR LEUR PASSAGE CAR TOUS LES JOURNAUX ONT PUBLIÉ LEURS PHOTOS AVEC L'HISTOIRE DU TRÉSOR DU CORSAIRE GRADOUBLE

BEGONIA, QUI N'A JAMAIS MANGÉ DANS UN RESTAURANT CHINOIS, DEMANDE AU PROFESSEUR HUMERUS DE L'Y CONDUIRE.

PERPLEXITÉ DE L'ASTUCIEUX BEGONIA QUAND ON LUI PRÉSENTE UN PLAT DE SPAGHETTIS CHINOIS À MANGER AVEC DEUX BAGUETTES

BEGONIA, ENROULANT LES SPAGHETTIS COMME UNE FICELLE AUTOUR D'UNE BAGUETTE TROUVE UNE ASTUCIEUSE SOLUTION DU PROBLÈME

MAIS LES AMIS AVAIENT ÉTÉ RECONNUS D'APRÈS LES JOURNAUX PAR FUJI-YAMA JAPONAIS CAMOUFLÉ EN CHINOIS ET SON COMPLICE LE GANGSTER AL-ROGNONE

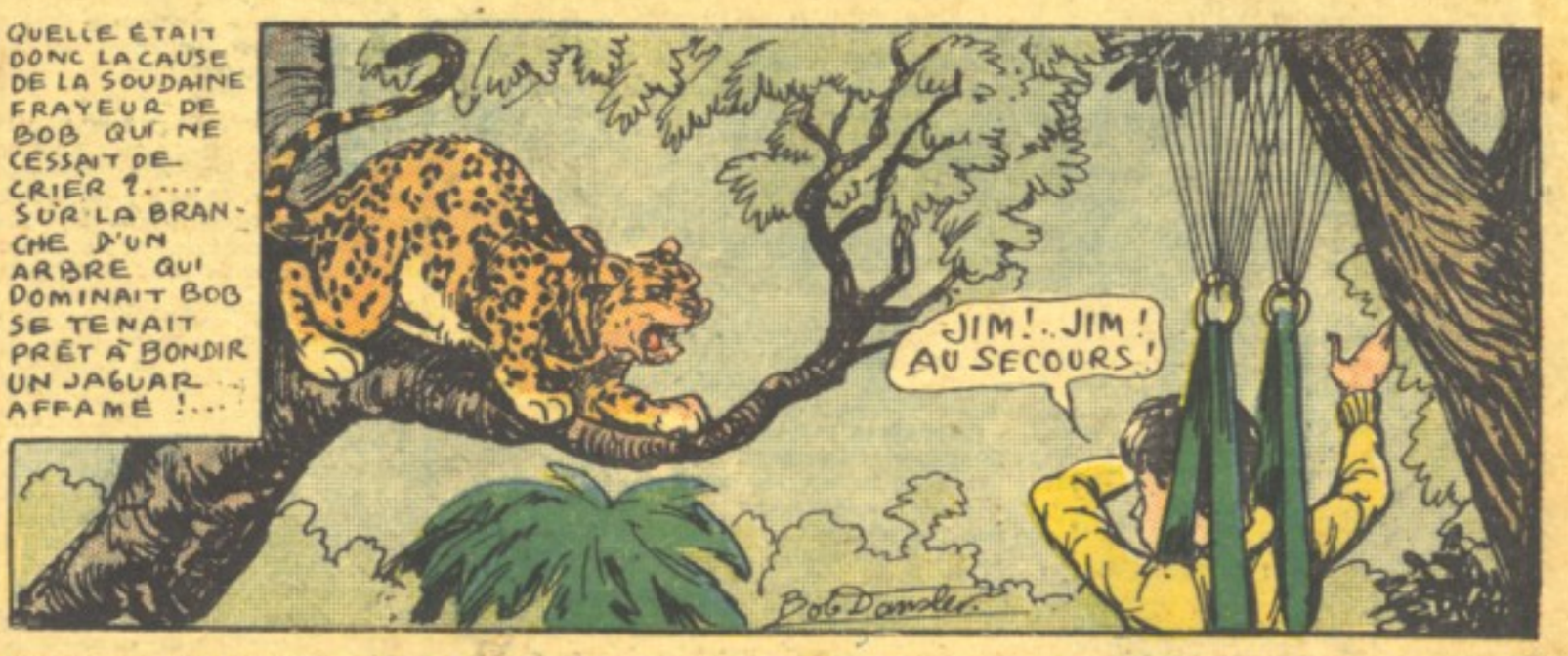
N° 192

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 3 AOUT 1939.

JIM MYSTERE au Mexique

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE S'EST PERDU DANS LES SOUTERRAINS DU TEMPLE AZTEQUE. BOB, AIDE D'UN INDIEN, S'Y EST INTRODUIT A SON TOUR ET APRES AVOIR SAUVE LE PROFESSEUR RETROUVE JIM. ENSEMBLE ILS ENLEVENT LE REBELLE VIRGULIO.



À CE MOMENT LA VOIX DE JIM APPELANT BOB SE FIT ENTENDRE ALORS L'HOMME ARRACHANT LE FOULARD QU'IL AVAIT SUR LA TÊTE EN BAILLONNA BOB ET L'ENTRAÎNANT DANS UN FOURRÉ LE MAINTINT CACHÉ SOUS LES FEUILLES INCAPABLE D'UN MOUVEMENT !...

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.

Chapitre XXVI

LE PIQUE-NIQUE *(suite)*

Tout le monde voulait visiter la caverne, on se jeta sur des paquets de chandelles et une caravane improvisée se mit en devoir d'escalader la falaise. Au sommet se trouvait la grotte de Mac Dougal, dont l'entrée en forme d'A était défendue par une porte de chêne massif. La porte était justement ouverte et les explorateurs entrèrent dans une sorte de chambre glaciale. Les murs suintaient. Les visiteurs se turent; mais leur exubérance habituelle reprit et le charivari recommença. Un garçon alluma une chandelle. Toute la troupe se rua vers lui; il eut beau opposer une résistance héroïque,

Tom Sawyer y avait pénétré aussi loin que qui que ce fût.

sa chandelle fut bientôt éteinte; un autre recommençait et le même jeu se renouvelait. Mais tout a une fin; au bout d'un quart d'heure, les visiteurs descendirent la pente raide de ce que l'on appelait « le vestibule ». La clarté des lumières révélait vaguement les murs élevés qui se dressaient à une hauteur d'au moins soixante pieds. Ce vestibule n'avait guère plus de huit à dix pieds de large. De loin en loin, des couloirs non moins élevés, mais plus étroits, formaient des embranchements de chaque côté!

La caverne Mac Dougal n'était, en vérité, qu'un vaste labyrinthe d'allées, et on disait qu'on pouvait y errer pendant des jours et des nuits entières, à travers un réseau embrouillé d'avenues, sans pouvoir en trouver la fin. Personne ne se vantait de la connaître. Les allées et les couloirs se coupaient, se recoupaient, montaient, descendaient, s'enfonçaient dans les entrailles même de la terre, si bien que personne ne se vantait de la connaître. Mais les jeunes gens avaient souvent exploré la portion au delà de laquelle on ne devait pas s'aventurer. Tom Sawyer y avait pénétré aussi loin que qui que ce fût.

La procession s'étira le long du couloir et, bientôt, des groupes commencèrent à se glisser dans les allées latérales. On *s'évitait*, on se guettait aux carrefours, on s'attaquait par surprise; certains groupes parvinrent à s'éviter pendant plus d'une demi-heure, sans dépasser les limites du terrain connu.

Enfin, on regagna l'entrée de la grotte par bandes et par couples; la plupart des invités de Becky avaient les vêtements couverts de glaise et de boue, mais ils étaient ravis du succès du pique-nique. Alors ils s'aperçurent avec stupeur qu'ils ne s'étaient pas inquiétés de l'heure et que la nuit était sur le point de tomber.

Depuis une demi-heure, la cloche du bac les rappelait mais personne n'avait entendu. On redescendit au galop et, lorsque le vieux bateau eut quitté la rive, personne ne regretta ce retard, si ce n'est le capitaine.

Huck était déjà à son poste quand le bac, tout éclairé, longea l'appontement. Le jeune garçon n'entendit aucun bruit à bord, car les voyageurs tombaient de sommeil. Il se demanda quel bateau c'était et pourquoi il ne s'arrêtait pas.

La nuit devint sombre. Des nuages s'amoncelaient. Dix heures sonnèrent. Les bruits s'apaisèrent, les lumières s'éteignirent, les derniers passants rentrèrent chez eux, le village s'endormit et le jeune veilleur resta seul avec le silence et les fantômes.

A onze heures, les lumières de la taverne s'éteignirent, l'obscurité régna partout. Huck était toujours aux aguets; mais rien ne bougea. Le temps lui sembla long, il songea à aller se coucher.

Soudain, un léger bruit frappa son oreille, et le mit sur le qui-vive. La porte de l'auberge qui donnait sur l'impasse se referma doucement.

Deux hommes passèrent tout près de lui. L'un portait un paquet sous le bras. Il emportait la boîte! Ainsi, ils emportaient leur trésor! Fallait-il prévenir Tom? Mais non, c'était absurde... Les deux hommes auraient filé bien loin avec la boîte et on ne les retrouverait plus. Il n'y avait qu'à les suivre, sans se faire voir.

C'était faisable, grâce à l'obscurité.

Huck se glissa hors de sa cachette et, pieds nus, léger comme un chat, il emboîta le pas derrière eux, en ayant soin de conserver une distance raisonnable.

Après s'être avancés dans la direction du fleuve, ils enfilèrent, à gauche, une rue transversale, et marchèrent droit devant eux jusqu'au sentier qui menait à la colline de Cardiff.

Ils firent un détour, comme pour éviter de passer près de la maison d'habitation d'un fermier qui s'appelait Gallois, et continuèrent sans hésiter leur ascension. « Bon, pensa Huck; ils vont cacher leur trésor dans la carrière. » Mais, au lieu de s'arrêter dans la carrière, ils poursuivirent leur route, gagnèrent le sommet de la colline et pénétrèrent dans un taillis.

Huck se rapprocha d'eux et s'arrêta pour écouter. Aucun bruit que le battement de son cœur. Une chouette hulula dans le lointain. Sinistre présage! Où étaient donc les deux hommes? La partie était-elle perdue? Huck était sur le point de s'élancer, quand on toussa à un mètre de lui. La gorge du jeune garçon se serra, ses membres se mirent à trembler... mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid.

« J'aurai dû deviner plus tôt, se dit-il. Ils sont à cinq pas de la porte à claire-voie qui donne dans le jardin de la veuve Douglas. C'est parfait qu'ils enfouissent leur trésor ici. Il ne sera pas difficile à trouver! »

Au bout d'une minute, une voix sourde s'éleva : la voix de Joë l'Indien.

— Que le diable emporte cette bonne femme, dit-il. Il y a du monde à dîner chez elle, les fenêtres du salon sont éclairées.

— Moi je ne vois rien, répondit une autre voix, celle de l'inconnu de la maison hantée.

Le cœur de Huck se serra. Joë avait dû entraîner son complice jusque-là pour l'aider à satisfaire sa vengeance. Sa première pensée fut de s'enfuir, mais il se rappela que la veuve Douglas avait souvent été très bonne pour lui et il se dit que les deux hommes avaient peut-être l'intention de l'assassiner.

— Tu ne vois rien, parce qu'il y a un arbuste devant toi, reprit Joë... Tiens, regarde par ici. Vois-tu maintenant?

— Oui. En effet, il doit y avoir du monde. Nous ferions mieux de renoncer à notre projet.

— Y renoncer au moment où je vais quitter le pays pour toujours! C'est peut-être ma dernière chance. Je te le répète, tu pourras tout rafler; moi je veux me venger. Son mari m'a rendu la vie dure! Il était juge de paix, il m'a toujours traité comme un chien, m'a fait condamner pour vagabondage, et ce n'est pas tout! Il m'a fait fouetter devant la porte de la prison. Fouetter comme un vulgaire nègre! Comprends-tu? Il est mort avant que je puisse me venger, mais c'est sur sa femme que je me vengerai aujourd'hui.

— Oh! ne la tue pas! Ne fais pas une chose comme ça!

— La tuer, qui a parlé de la tuer? Quand on veut se venger d'une femme on ne la tue pas; on la défigure, on lui fend les narines, on lui coupe les oreilles.

— Mon Dieu! mais c'est...

— Garde tes réflexions pour toi, ce sera plus prudent. Je veux me venger. Si elle saigne à mort, ce ne sera pas ma faute et je ne pleurerai pas trop. Tu es ici pour m'aider, seul je n'y arriverai pas. Fourre-toi cela dans la tête. Si tu bronches, je te tue; elle aussi. Comme cela personne ne saura rien.

— Eh bien, puisqu'il le faut, allons-y tout de suite... mais j'en suis malade.

— Y aller tout de suite! Tu n'es pas fou? Je te dis qu'il y a du monde chez elle. Nous pouvons attendre, nous ne sommes pas pressés.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Cette semaine, je m'adresse spécialement à ceux de mes petits camarades qui se trouvent actuellement dans des colonies de vacances.

Je sais qu'ils sont nombreux (surtout parmi ceux qui habitent les villes de la banlieue qui entoure Paris), à vivre actuellement de belles journées de vacances où ils font provision de bon air, de belles couleurs et de bonne santé. Je sais qu'il y a dans tous les coins de la France, dans les forêts, en montagne ou au bord de la mer de belles villas, des bâtiments bien agencés ou même des châteaux avec des parcs splendides, qui ont été achetés par des municipalités pour les garçons et les filles de leur ville. Et, dans ces belles colonies de vacances, le jeudi, on attend avec impatience Mon Camarade, *pour savoir la suite des aventures de* Jim Mystère *ou des* Mangeurs de Feu.

Comme nos lecteurs sont nombreux dans les camps et colonies de vacances, nous avons décidé de faire pour eux un concours spécial, qui leur permettra de gagner de jolis prix, qui ne manqueront pas de leur faire plaisir et qui leur seront remis à la rentrée, dans les patronages municipaux dont ils font sûrement partie.

Quand je dis un concours spécial, *ce n'est pas tout à fait exact. Il serait plus juste de dire que ces messieurs-dames de la Rédaction ont réservé à leurs petits amis des colonies, une section spéciale de notre* Grand Concours annuel de la plus belle Histoire de « Mon Camarade ». *Comme il se peut qu'un certain nombre des garçons et filles des colonies n'aient pas lu notre journal à la veille de leur départ, quand nous y avons publié pour la première fois nos conditions de concours, nous les répétons ici :*

Le concours est extrêmement simple. Il suffit, comme dans une composition à l'école, de classer dans l'ordre les deux catégories d'histoires de Mon Camarade. *On donne à chaque histoire une note, entre 0 et 20, et ensuite on les classe : 1er, 2e, 3e, etc., ainsi de suite, jusqu'à la dernière. Pour qu'il n'y ait pas d'erreurs, je dresse ici la liste de nos histoires :*

Première Classe :

Histoires et romans

JIM MYSTÈRE AU MEXIQUE. — LES AVENTURES DE TOM SAWYER. — PAT SOUM. — FLOCHE ET FALZAR. — LE TOUR DE FRANCE DE TOTO ET TOUTOUNE. — FRED HARDI EN L'AN 2039. — POLYCARPE. — FOU VOLANT. — BÉGONIA, CHERCHEUR DE TRÉSORS. — MANGEURS DE FEU. — LA MORT DU LOUP.

Deuxième Classe :

Rubriques amusantes ou instructives

LA LETTRE DE JANOT. — SAVEZ-VOUS QUE? — LE COIN DES FILLETTES. — POUR RIRE UN PEU. — A TRAVERS LE MONDE. — LES JEUNES AVIATEURS. — SPORT. — TIMBRES-POSTE. — BONNES PAGES (histoires au-dessous des aviateurs). — RÉCITS ET DESSINS, envoyés par nos lecteurs. — VARIÉTÉS. — RÉCITS SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES DE BOUR.

Pour chacune des deux classes, donnez donc des notes entre 0 et 20 et classez les histoires par ordre de préférence, de la dernière à la première.

En même temps, nos amis des colonies devront répondre OBLIGATOIREMENT *aux questions suivantes. Ces questions seront facultatives pour nos autres lecteurs, mais ils ont tout avantage à y répondre, car elles pourront servir à les départager en cas* d'ex aequo :

1° Quels journaux illustrés aimez-vous en dehors de *Mon Camarade*?

2° *Mon Camarade* vous plaît-il? Quels sont les perfectionnements que vous voudriez voir y apporter?

Je rappelle à nos amis qu'ils ne s'imaginent pas avoir une meilleure place en répondant qu'ils trouvent Mon Camarade *le plus beau journal du monde et qu'ils se croiraient déshonorés en jetant jamais un regard sur un autre illustré. Ce qui comptera ici, ce sera la sincérité des réponses.*

J'explique maintenant comment une section spéciale est réservée à nos lecteurs des colonies. Leurs réponses feront l'objet d'un classement spécial, et elles auront droit à une liste de prix spéciaux. C'est dire que si un de nos lecteurs « ordinaires » gagne un premier prix, un lecteur des colonies gagnera aussi un premier prix exactement pareil. Et ainsi de suite jusqu'au dernier prix. Pour ne pas faire de jaloux, nous avons attribué la même liste de prix à nos lecteurs et aux colonies. Il est bien entendu que chacun des prix sera décerné deux fois. Voici la liste ou plutôt les deux listes en une seule, puisque chaque prix compte double :

1er Prix : Au choix une pendulette ou un bracelet-montre. — *2e Prix :* Un ballon de football. — *3e Prix :* Une boîte de compas. — *4e et 5e Prix :* Un beau livre relié. — *6e et 7e Prix :* Un avion à construire ou une poupée au choix. — *8e Prix :* Un jeu de dames. — *9e et 10e Prix :* Une boîte de peinture. — *10e au 20e Prix :* Un album relié de « Mon Camarade ». — *20e au 30e Prix :* Un stylographe ou une trousse d'écolier. — *39e au 50e Prix :* Un petit livre.

Le concours est ouvert jusqu'au 10 septembre. A vos plumes tous. Des primes de rapidité seront attribuées pour trancher les cas d'ex aequo. *Dépêchez-vous donc de nous écrire. Et une recommandation aux colonies : Que chacun nous dise son goût propre, qu'il n'aille pas copier par-dessus l'épaule de son voisin. Nous serions obligés de ne pas tenir compte des concours visiblement copiés les uns sur les autres.*

Je vous serre la main à tous, garçons et filles. A jeudi prochain.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

BÉRET TRICOTÉ EN LACET

(Pour votre poupée Toutoune ou pour vous-même)

Le tricot du lacet est une fantaisie toute nouvelle et bien jolie. On trouve un lacet spécial de quelques millimètres de large, tout à fait adapté à ces ouvrages (blouses d'été, coiffures, etc.). Vous tricotez exactement comme avec de la laine mais en choisissant des points clairs pour qu'ils donnent l'impression de dentelle.

Ce béret est exécuté au point de marguerite. Pour votre Poupée Toutoune, faites 3 points de chaînette, fermez, continuez en tournant; dans chaque maille chaînette, faites 3 brides, ce qui vous fait 9 points à travailler comme suit :

3e rang : relevez une boucle dans le côté d'une bride, 1 boucle relevée dans le pied de la bride, 1 boucle dans les 2 mailles suivantes (5 boucles en tout sur le crochet), 1 jeté que vous tirez par ces 5 boucles, 1 jeté que vous tirez par la nouvelle boucle, ce qui ferme ce point de marguerite. Une bride dans le pied de la marguerite, 1 nouvelle marguerite

exécutée comme précédemment, 1 bride, 1 marguerite, etc.

4e rang : rien que des petites marguerites, c'est-à-dire, piquez dans le cœur d'une marguerite qui vient d'être faite, tirez une boucle, une autre boucle dans le dernier pétale, 1 boucle dans le pied, 1 dans la maille suivante, 1 jeté, tirez par les 5 boucles, 1 jeté, fermez.

5e rang et suivants : de grandes marguerites comme je vous les explique plus bas, mais pour garder une surface bien plate chaque fois que cela fronce un peu, augmentez en faisant après la fermeture d'une grande fleur, une maille chaînette, tirez une boucle de la maille chaînette de fermeture, une boucle du cœur, une boucle du dernier pétale, une du pied et fermez la marguerite (ce qui en fait une petite), une grande, etc. Au bout de 2 rangs, vous devez pouvoir faire de grandes marguerites et terminer ainsi.

Pour le dessous, montez une chaînette de 19 cm. et faites dessus un rang de grandes marguerites alternées de petites marguerites augmentation, puis un rang de marguerites ordinaires. Si vous n'arrivez pas juste au grand tour, faites un rang de plus. Arrêtez le dernier point.

Cousez en dedans par un surjet vos deux morceaux; et, au bord intérieur, faites 2 rangs de petites mailles serrées.

Vous pouvez faire ce béret pour vous, il est joli, léger, très bien pour les vacances fait en lacet blanc. Votre grand rond aura 26 cm. de diamètre; pour le morceau du dessous, ce même grand diamètre, et pour l'intérieur 14 à 15 cm. de diamètre selon votre tour de tête dont la bande intérieure aura 4 à 5 rangs.

Les Conseils de tante Camille.

Point marguerite. — *Sur une chaînette, relevez 4 boucles sans compter celle qui est sur le crochet, 5 en tout, 1 jeté, passez par les 5 boucles, 1 jeté passé par la boucle sur le crochet. Pour les marguerites suivantes, tirez une boucle du cœur formé par la maille de fermeture de la marguerite précédente, 1 boucle tirée du dernier pétale, 1 boucle du pied, 1 des 2 mailles suivantes, 1 jeté tiré par toutes ces mailles (6), 1 jeté passé par la nouvelle boucle.*

Pour tourner dans un travail droit, 3 mailles chaînette sur lesquelles on relève les boucles.

La dernière boucle des marguerites est relevée dans le cœur des points du rang précédent.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Coquilles Saint-Jacques à la Béchamel. — *Nettoyer les coquilles (détacher les mollusques de la coquille, ne garder que la chair blanche et la partie vulgairement appelée corail, laver les coquilles), faire cuire la chair et la partie appelée corail dans un court-bouillon. Si l'on veut un court-bouillon plus fin, ajouter à l'eau une quantité égale de vin blanc et supprimer le vinaigre, les retirer, les mettre dans les coquilles, les couvrir d'une béchamelle au fromage, à laquelle on ajoute quelques crevettes épluchées, et faire glacer au four.*

Petits sablés. — *Voici une recette économique de petits sablés :*

Mettez dans un saladier 100 grammes de crème fraîche, un grain de sel, 60 grammes de sucre, du zeste de citron râpé; ajoutez de la farine de façon à obtenir une pâte assez épaisse pour l'étendre au rouleau.

Coupez en petits gâteaux ronds et faites cuire au four chaud sur une plaque beurrée.

Compote de cerises. — *Mettez dans une casserole un quart de sucre et un verre d'eau et laissez faire deux ou trois bouillons. Prenez alors une livre de cerises et faites-les cuire dans le sirop de sucre quelques minutes. Mettez ensuite vos cerises cuites dans le compotier, ajoutez le sirop et laissez-le réduire sur le feu un peu vif pour qu'il épaississe, puis versez-le sur les cerises.*

(92) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

LE BARON DUBELAIR, L'ALLIÉ DES GANGSTERS QUI VEULENT KIDNAPPER RALEU VIENT DE CONSEILLER A CE DERNIER DE FAIRE DE LA COURSE A PIED.

RALEU CROIT AVEC ASSEZ DE FACILITÉ QUE C'EST LA COURSE A PIED QUI CONVIENT LE MIEUX A SA NATURE, MAIS IL SE DEMANDE...

...OU ET COMMENT RÉALISER CE PROJET. SUR UN STADE ON SE MOQUERAIT DE LUI. DANS LA RUE ? CE SERAIT PIS ENCORE.

C'EST BIEN CE QU'AVAIT PENSÉ LE MACHIAVÉLIQUE BARON. ET C'EST POURQUOI IL DONNE A RALEU CE CONSEIL INTÉRESSÉ.

PAT'SOUM, TOUJOURS INVISIBLE MAIS PRÉSENT, DÉCOUVRE LA RAISON DE TOUTES CES MANIGANCES ET DÉCIDE DE SUIVRE LES ÉVÉNEMENTS.

LE LENDEMAIN A L'AUBE, IL VOIT RALEU MONTER DANS SA VOITURE POUR SE RENDRE AU LIEU QUI LUI A ÉTÉ INDIQUÉ.

LES GANGSTERS ASSISTENT ÉGALEMENT A L'EMBARQUEMENT ET ÉTABLISSENT LEURS PLANS. RALEU A REVÊTU SA TENUE SPORTIVE.

NE VOULANT PAS ÊTRE RIDICULE AUX YEUX DE SON CHAUFFEUR, RALEU LE RENVOIE PAR UN DÉTOUR A QUELQUES KILOMÈTRES DE LA.

MAIS LORSQUE TOUT ESSOUFFLÉ RALEU ARRIVE UNE HEURE APRÈS AU CARREFOUR INDIQUÉ, IL N'Y RETROUVE PAS SON AUTO...

FALZAR et FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

— Tu m'avais promis de me rapporter de la pêche une belle anguille.

— Elle m'a glissé des mains...

— Tu vois, Toto, que ce soit une leçon pour toi : on ne doit jamais promettre ce qu'on n'est pas capable de tenir.

○

INEXPLICABLE

— Vous avez plusieurs frères, n'est-ce pas, mon garçon ?

— Non, monsieur, un seul.

— Un seul?

— Oui, monsieur.

— Je n'y comprends plus rien! J'ai fait la même question à votre sœur, et elle m'a répondu qu'elle avait deux frères.

○

Entre Marseillais. — Mon vieux, tu as tort de fumer comme ça, tu te fais mal à la santé, et songe qu'avec tout l'argent que tu dépenses pour ton tabac tu aurais pu acheter une jolie petite maison à la campagne.

— Peut-être, mais toi, est-ce que tu fumes?

— Moi, ah non, par exemple.

— Alors, emmène-moi donc à ta petite maison...

○

Dubois entre en coup de vent chez Lebon.

— J'en ai assez de la vie, passe-moi ton revolver, je vais me suicider.

Lebon ouvre son tiroir, en sort le revolver et le tendant à son ami :

— Tiens, le voilà, mais surtout, n'oublie pas de me le rapporter.

○

Grand'mère et sa petite fille Lili sont nées le même jour; pas la même année, évidemment... Le même jour elles fêtent leur anniversaire; cette année Lili a six ans. « C'est drôle, » dit-elle à sa mémé, c'est mon anniversaire, c'est aussi le tien, mais tu parais beaucoup plus vieille que moi, comment cela se fait-il? »

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoirs par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lauragais et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XIII

LE RETOUR DE BLACK *(suite)*

En faisant l'état de leurs provisions, ils reconnurent avec un véritable bonheur qu'ils avaient des vivres, pour huit à dix jours, en conservés de toute espèce, tout en abandonnant deux ou trois livres de biscuit aux animaux qui leur avaient rendu de tels services, qu'ils décidèrent d'un commun accord qu'on ne les sacrifierait qu'à la dernière extrémité. N'était-ce pas en effet, grâce au mulet et à Pacific, qui les avaient portés, que les fugitifs possédaient les instruments et les vivres nécessaires à leur délivrance?

Ils ne craignaient pas de manquer de boisson; outre cinq à six caisses de brandy et de gin qu'ils possédaient, l'eau vive s'échappait en minces filets et il était facile de la recueillir.

Séance tenante, les animaux reçurent leur ration, et après un léger repas de ce bœuf rôti ecumu dans la marine sous le nom d'endubage, accompagné de Chester, la petite troupe, suffisamment réconfortée, reprit le chemin qu'elle venait de parcourir.

Nos amis marchaient à peine depuis un quart d'heure quand ils s'arrêtèrent tout à coup, frappés de stupeur. Une nouvelle détonation, plus faible que la première, venfiit d'éclater subitement, mais sans produire cette fois le rapide courant auquel ils n'avaient pu résister.

Comme ils se regardaient tous les quatre, pâles, haletants, sans osez se communiquer leurs impressions, Gilping rompit le silence le premier.

— Les gredins! fit-il. Craignant sans doute que nous vinssions à en réchapper, ils viennent de faire sauter une seconde fois le souterrain un peu plus en arrière encore, de façon que, la première barrière débloquée, nous en trouvions une seconde devant nous et peut-être une troisième, car qui sait où ils vont s'arrêter maintenant?

— Soit, répondit Olivier avec énergie, cela fera double travail; marchons...

— Bravo, répondit Gilping, notre courage égalera leur lâcheté.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles les pionniers avaient à peine échangé quelques réflexions, la petite troupe s'arrêta au cri de : Halte! vigoureusement poussé par le Canadien. On était arrivé à la partie du souterrain où s'était produite la première explosion.

Aucun bruit nouveau n'était venu troubler le silence de ces profondes solitudes, ce qui démontrait que les ennemis inconnus avaient dû trouver leur œuvre bonne et s'étaient probablement retirés après leur second exploit.

Ce fut avec un étonnement mêlé d'effroi légitime qu'Olivier et ses amis considérèrent l'épouvantable éboulement qu'ils avaient sous les yeux; les parois de l'excavation s'étaient littéralement écrasées, aplaties les unes contre les autres, et cela sur une profondeur dont il était impossible de mesurer l'étendue, et ils constatèrent immédiatement, avec un morne désappointement, que leur projet de s'ouvrir un chemin à travers les masses de roches écroulées, dont plusieurs devaient dépasser cinquante à soixante toumes, était absolument impraticable; les charges de poudre nécessaires pour diviser ces blocs gigantesques auraient du même coup fait sauter de nouvelles parties du souterrain. L'explosion, du reste, qui les avait renversés, avait été telle que, sur une longueur de vingt-cinq à trente mètres en avant, les parois latérales de la voûte avaient été si fortement ébranlées qu'au moindre choc elles devaient s'abîmer sur la voie ajoutant ainsi des centaines de mètres cubes de roches à celles qui étaient déjà ensevelées. Dans une mine ordinaire, il eut fallu une cinquantaine d'ouvriers, des chevaux, des wagons, un petit chemin de fer à traction et surtout un lieu assez vaste pour déposer les déblais, pour mener à bien le travail qui, en l'état, eut encore demandé plusieurs semaines.

John Gilping, qui examinait la situation en connaisseur, secoua lentement la tête et dit en se retournant vers ses compagnons :

— Ce n'est point par là que nous sortirons, je suppose. Ah! quel beau travail de démolition! Les gentlemen qui nous poursuivent doivent avoir un ingénieur avec eux... Quel bouleversement! La poudre seule n'a pas pu produire de pareils effets... Aoh! c'est véritablement très remarquable.

— Alors, nous n'avons plus qu'à mourir?

— Aoh! je ne dis point cela...

Après avoir prononcé cette courte phrase, l'Anglais se renferma dans un mutisme complet. Puis, prenant la lanterne des mains de Laurent il s'en alla sans mot dire explorer certains endroits de la galerie souterraine.

Au cours des conversations précédentes le brave prédicant avait fait preuve de connaissances si complètes et si étendues sur la géologie des terrains dans lesquels se trouvaient creusées les galeries, que ses compagnons, qui restaient sans mot dire, sentirent peu à peu un vague espoir renaître en eux.

Au bout de longues minutes, Gilping revint vers ses amis, s'assit sur un quartier de roche, et commença à dire posément...

— Je suppose, gentlemen, ou plutôt j'ai tout lieu de supposer que nous n'aurons pas besoin de l'aide des Nagamooks pour sortir d'ici, et que nous aurons revu la lumière du jour bien avant que nous ayons épuisé nos provisions. Je crois que toutes les excavations et fissures qui crevassent en cet endroit l'écorce terrestre sont le produit d'une énorme poussée de matières en fusion, qui se sont ramifiées à mesure qu'elles approchaient de la surface, écartant les roches de leur passage, et ont fini par se réunir de nouveau sur un point où la force d'expansion des vapeurs qu'elles dégageaient ont produit l'immense soufflure ou crypte dans laquelle nous nous sommes reposés ce matin.

— Il résulterait de cela, dit Olivier, que toutes ces fissures vont se réunir dans cette immense excavation, et qu'il nous suffit d'en trouver une assez développée pour nous donner passage, pour que nous puissions nous considérer comme sauvés.

— Parfaitement.

— Eh bien, monsieur Gilping, votre raisonnement est si logique...

— Plus que logique, monsieur Olivier, plus que logique; il s'appuie sur des faits géologiques indiscutables : la marche de la lave, uniforme dans sa direction, m'indique que toutes ces ramifications ont suivi la même pente et doivent aboutir au même lieu.

John Gilping jouissait véritablement de son triomphe; aussi, dans sa joie, entonna-t-il immédiatement un psaume célèbre consacré aux élus qui seront appelés à voir la Jérusalem céleste; et, ayant tiré son instrument de son manteau de cuir, les sons perçants de la clarinette alternèrent avec les notes profondes de sa voix de basse, faisant retentir l'écho des souterraines solitudes.

C'était toujours singulier, étrange même, mais ce n'était plus ridicule.

Le grotesque touche parfois au sublime; il y avait l'un et l'autre dans toutes les actions de John Gilping.

Pendant qu'Olivier considérait avec étonnement ce personnage et que mille pensers divers venaient agiter son esprit, un bruit lointain et vague, comme ces cris indéfinissables qu'on entend parfois le soir sur les grèves ou à la lisière des bois, quand les chiens ramènent les troupeaux attardés et que leur voix n'arrive au voyageur que sur une bouffée de vent, vint tout à coup le faire tressaillir.

— Écoutez! Écoutez! fit-il, pâle et tremblant à Dick et à Laurent, qui se tenaient près de lui.

Les deux hommes prêtèrent l'oreille et le même bruit les frappa.

Bientôt il devint plus distinct.

— On dirait les aboiements d'un chien sur une piste, fit le Canadien.

Le cri ne se discernait cependant pas assez, vu la distance où il était poussé, pour qu'on fût sûr de sa provenance.

Chacun écoutait haletant.

John Gilping, lui-même, s'était tu, oubliant et ses psaumes et sa clarinette devant l'émotion générale.

Tantôt les cris faiblissaient au point de ne plus arriver que comme une série de plaintes imperceptibles, tantôt ils reprenaient un peu de corps, mais sans se noter assez pour qu'on pui reconnaître leur direction.

— C'est bien un chien, répétait le Canadien, dont l'oreille plus exercée par sa vie errante à travers les bois, distinguait mieux les inflexions de la voix.

Mais bientôt le doute ne fut plus permis.

— C'est Black! s'écria Olivier au comble de l'émotion : Black enfoui comme nous dans les excavations volcaniques, peut-être même dans la partie comprise entre les deux explosions!

— Les aboiements de l'animal qui se rapprochaient de plus en plus, vinrent détruire cette dernière supposition du jeune homme.

— Aoh! c'est votre chien, je suppose, monsieur Lauragais; n'ayant pu venir nous retrouver par le tunnel où nous sommes, il a pris d'instinct une autre voie, et il arrive par une des fissures latérales. Le tout est de savoir s'il pourra arriver jusqu'à nous.

L'anxiété était à son comble.

Bientôt les cris, qui se succédaient sans interruption comme ceux d'un « courant » qui vient au pied, devinrent si clairs et si accentués, qu'il fut évident pour tous qu'avant deux minutes le chien déboucherait dans l'excavation où se trouvait son maître, si rien ne venait gêner sa marche.

A ce moment, Olivier saisit rapidement le sifflet qui servait à appeler l'animal et en tira trois coups retentissants.

Un aboiement joyeux répondit à cet appel, puis succéda une série de cris semblables à ceux que pousse le chien qui s'aperçoit que le lièvre forcé ralentit son allure et va devenir sa proie, et, presque au même instant, l'intelligente bête, déboucha d'un bond dans le souterrain par la fissure que John Gilping venait d'examiner quelques instants auparavant.

— Black! Black! Mon bon chien! s'exclama Olivier ivre de joie.

Et l'animal, mouillé, tout souillé de boue, de poussière et de matières bitumineuses, vint tomber à ses pieds; il ne jappait plus, mais hurlait de bonheur, comme un chien perdu qui retrouve son maître après une longue séparation.

Olivier le prit dans ses bras et, malgré l'état où il se trouvait, le couvrit de caresses et de baisers. Mais, en l'élevant à lui, le jeune homme ne put retenir une exclamation où l'étonnement se mêlait à la joie : l'animal tenait dans sa gueule le portefeuille qu'il croyait perdu.

Ce fut pendant quelques instants un concert général de félicitations, que la pauvre bête semblait comprendre car elle rendait avec usure les caresses que chacun lui prodiguait à l'envi.

Rien ne manquait dans le précieux portefeuille, ni les lettres de Russie, ni la grande torsade de cheveux cendrés, ni, enfin, le portrait qu'Olivier voulait montrer à Dick et qui résumait en lui le plus doux et en même temps le plus pénible des souvenirs.

La joie débordait au cœur de tous; à la presque certitude d'une mort affreuse et ignorée, avaient succédé d'abord l'espérance, puis enfin le salut, lui apparaissait comme une véritable résurrection. A ce moment, par une réaction facile à comprendre, les fugitifs furent saisis d'une sorte de folie d'expansion, et tombant dans les bras les uns des autres, ils se mirent à s'embrasser, à danser, et le brave Gilping qui n'avait pas quitté sa clarinette, se mit à jouer comme d'instinct une gigue écossaise, en sautant sur un pied comme les joueurs de biniou napolitain. N'étaient-ils pas vraiment excusables d'avoir un peu perdu la tête ? N'étaient-ils pas vraiment dans la situation d'un cataleptique enterré par mégarde, avec la conscience de sa situation, et qui entend tout à coup au-dessus de sa tête les premiers coups de marteau qui viennent déclouer son cercueil?

Quelque courageux que l'on soit, on ne se voit pas, sans un léger transport cérébral, passer aussi rapidement de la mort à la vie.

Tout à coup John Gilping s'arrêta.

— Aoh! je suppose, dit-il avec un accent de bonne humeur que ses compagnons ne lui connaissaient pas encore, oui, je suppose que c'est la première fois qu'on a donné un bal à six mille pieds sous terre.

Un éclat de rire général accueillit cette boutade, qui parut à tous, dans la situation où on se trouvait, un trait d'esprit d'une délicatesse extrême.

Enchanté de son succès, John Gilping proposa immédiatement un petit lunch nocturne qui fut accepté avec enthousiasme. Les meilleures boîtes de conserves furent ouvertes, avec toutes les variétés de pickles, de conserves de piments et autres ingrédients que l'Angleterre a inventés pour exporter et colporter la gastrite britannique autour du monde. Inutile de dire que, une heure après, le brave Gilping avait fait de si fréquentes et si longues visites au brandy, au gin, au whisky, qu'il dormait profondément étendu à sa place habituelle, entre les pattes de l'humble Pacific, rêvant qu'il venait d'être nommé roi d'Australie par toutes les tribus assemblées, et que, coiffé d'un casque en plumes, sa clarinette à la main en guise de spectre, il rendait comme feu saint Louis, la justice sous un eucalyptus.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOTO, DANS L'EXPRESS GRENOBLE-AIX-EN PROVENCE A QUITTÉ SA SŒUR TOUTOUNE ENDORMIE ET VEUT ALLER REPRENDRE DANS LE FOURGON DES BAGAGES LA VALISE QUI LUI A ÉTÉ VOLÉE

FRED HARDI EN L'AN 2038

RÉSUMÉ
FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT PRISONNIERS SUR LA PLANÈTE MARS. ILS ONT TROUVÉ UN ALLIÉ EN BANGKOR CHEF DU PEUPLE DES ESCLAVES, EN SA COMPAGNIE ILS QUITTENT LE PALAIS DE JARNAC.

— *Black! Black! Mon bon chien! s'exclama Olivier ivre de joie.*

A TRAVERS LE MONDE

Les miroirs portatifs ou miroirs de poche datent du règne de François Ier. Ils furent mis en faveur par la reine Eléonore; à cette époque, les dames les portaient suspendus à la ceinture.

○

Depuis 1930, Constantinople a cessé officiellement de porter ce nom, remplacé désormais par celui de Stamboul. C'est la cinquième fois que cette ville se voit débaptisée. Elle s'est appelée successivement : Lygos, Byzano, Nova-Roma, Constantinople, Stamboul.

○

Le trône que Napoléon se fit construire pour le Palais des Tuileries, ainsi que les 6 fauteuils, les 6 chaises et les 36 tabourets qui meublaient la salle du Trône coûtèrent 69.510 francs. Ce qui représente plusieurs millions de notre monnaie.

○

C'est vers 1640 qu'on fit, pour la première fois, en France, usage du chocolat. Le chocolat avait été importé du Mexique en Europe par les Espagnols. C'était alors une sorte de bouillie faite avec du cacao grillé et de la farine de maïs, le tout coloré avec du roucou. Plus tard, on remplaça avantageusement le maïs et le roucou par du sucre et de la vanille.

○

On a souvent parlé de creuser un tunnel sous la Manche. Mais on a aussi souvent parlé de construire un pont entre la France et l'Angleterre. Dès 1883, des ingénieurs parlaient de lancer un pont entre le cap Gris-Nez et Folkestone, pont qui aurait eu une largeur de 25 mètres.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

On cite d'amusants détails sur l'aménagement du « Yankee-Clipper », le gros hydravion américain.

C'est ainsi qu'un taille-crayon mécanique est fixé à la table des mécaniciens chargés des moteurs.

Des cerf-volants ont été prévus pour supporter les antennes de T. S. F. dans le cas où la portée de l'antenne fixe se révélerait insuffisante après un amérissage forcé.

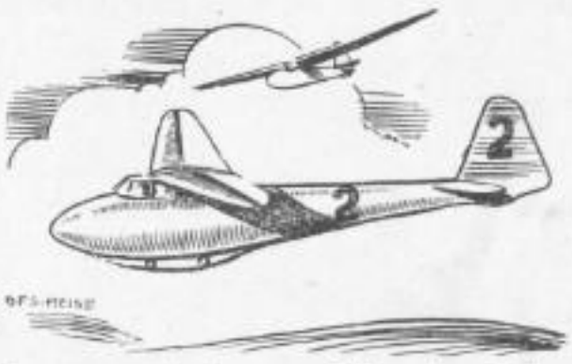
Dans la cabine des passagers se trouvent des transformateurs spéciaux de courant, en vue de l'utilisation de rasoirs électriques !

Quelle minutie dans les détails.

JEUX OLYMPIQUES

Une manifestation du temps présent est l'incorporation d'un concours de planeurs aux prochains jeux olympiques (juillet et août 1940).

Afin de mettre tous les pilotes sur une même base de comparaison il a été décidé de les doter d'un seul type de planeur. La valeur de l'homme entre ainsi pour une plus grande part. Il ne reste que le facteur



« chance » pour les bonnes conditions atmosphériques à l'heure du départ de chacun.

Le planeur élu est le DFS-Meise *allemand, classé premier à un concours réunissant cinq concurrents. Les détails généraux de construction étaient indiqués par la Fédération Aéronautique internationale.*

Notre as national Nessler représentait la France aux essais.

Le DFS-Meise *est un planeur à aile haute, facile à construire en série et de forme très simple. L'aile a un dièdre de 2°5 ; l'envergure atteint 15 mètres et la surface portante 15 mètres carrés; l'allongement est de 15 et la finesse de 25, ce qui constitue une bonne moyenne pour un planeur de performance. La meilleure finesse des planeurs du concours d'admission a été de 29 et la moins bonne de 23.*

L'aile comporte des volets de freinage articulés sur des bielles tubulaires commandées par des câbles.

Le fuselage, en bois, est constitué de manière classique par des cadres ovales, des longerons et des lisses, le tout recouvert de contre-plaqué.

Derrière le poste de pilotage est prévu un coffre pouvant recevoir des barographes. Les pédales de direction sont réglables au gré du pilote, même en vol.

Comme sur tous les planeurs, l'atterrissage se fait sur un patin central.

Le poids atteint 261 kilos, ce qui donne une charge de 17 kg. 4 au mètre carré et une vitesse minimum de 50 kilomètres-heure.

Avec des moyens très simples on a donc réalisé un planeur de bonne qualité.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Planeur. — Aéroplane non muni de système de propulsion. C'est par l'étude et la pratique du planeur que l'aviation a débuté.

Aujourd'hui, le planeur se pratique en sport et permet de longs voyages grâce à l'étude des ascendances thermiques. On désigne encore sous le nom de « planeur » l'ensemble des ailes, empennages et fuselage d'un avion, à l'exception de son moteur (10).

Radiateur. — Organe d'un moteur destiné à assurer le refroidissement de ses cylindres ou d'une autre partie.

Le radiateur fonctionne en échangeant la température du moteur avec l'air. La liaison entre le moteur et le radiateur est assurée par un liquide.

Primitivement on employait de l'eau; pour réduire la surface du radiateur en augmentant l'action réfrigérante, on utilise maintenant un mélange d'étylène et de glycol. Aussi on ne dit plus « un moteur refroidi par eau », mais « refroidi par liquide » (13).

SPORTS

L'Art du feu

Dans la vie en plein air, le feu joue un rôle immense, aussi bien pour les nécessités courantes que pour le plaisir. La simple vue d'un petit foyer qui pétille et qui parfume l'air environnant vous replonge très loin dans le passé, au temps des pionniers américains ou des Peaux-Rouges, ou à l'époque où le feu était la seule supériorité de l'homme sur les animaux. Cependant, on a été obligé de réglementer l'usage du feu, même pour les campeurs, à cause des gros dangers qu'il présente. La règle essentielle est qu'il ne faut pas allumer de feu à moins de 200 mètres d'une forêt, et qu'il faut toujours demander la permission de le faire au propriétaire du terrain où l'on est, même en plein champ.

De toutes façons, il est toujours inutile de faire un grand foyer et ce sont les petites flammes qui sont les plus sympathiques, car elles sont légères et montent haut, et pour faire un bifteck sur le gril au cours d'un pique-nique, il n'y a rien de tel qu'un tout petit feu entre deux pierres ou dans une petite tranchée.

Mais ce qu'il ne faut *surtout jamais* oublier, c'est de bien veiller à ce qu'il ne reste aucune braise rouge quand on s'en va.

TIMBRES-POSTE

ÉTATS DE L'ÉGLISE

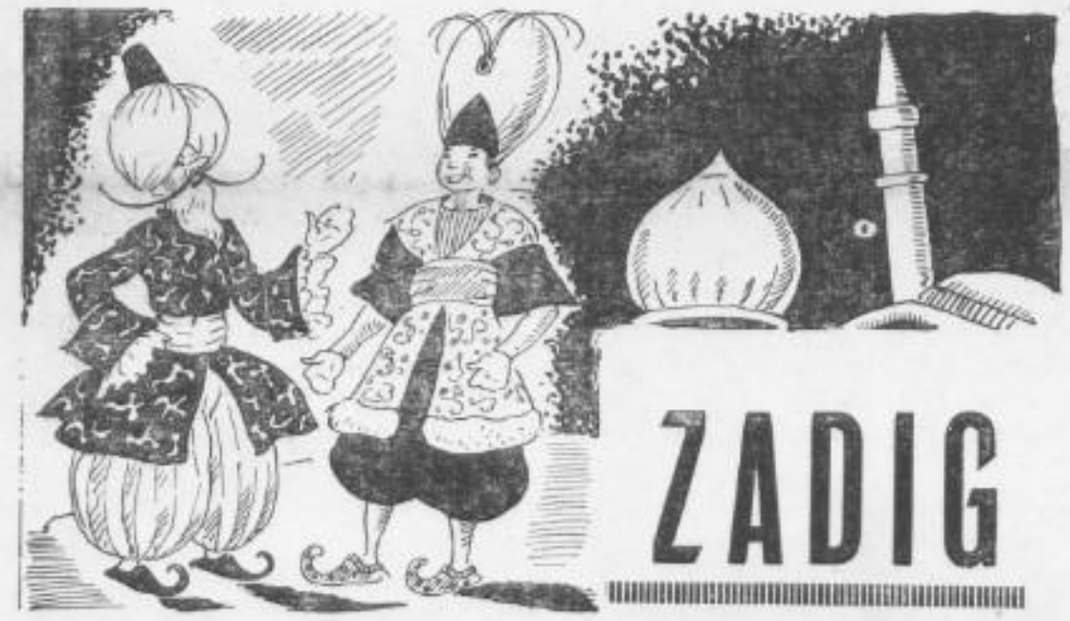
Jusqu'en 1871 une partie de l'Italie était soumise à l'autorité du pape et se nommait les États de l'Eglise, et, de 1852 à 1868, ces États émirent des timbres spéciaux. Ils sont assez curieux, d'abord parce que de formes bizarres, puis tous imprimés en noir sur des fonds de couleurs assez vives. Ils représentent tous deux clés croisées surmontées d'une tiare. Certains sont très rares, d'autres sont restés bon marché, on peut trouver au moins 8 exemplaires différents à 1 ou 2 francs pièce. Attention ! les faux et les réimpressions sans valeur pullulent.

Les États de l'Eglise furent réduits en 1929 à la cité du Vatican, superbe palais de Rome, résidence des papes, entouré de ses jardins; de nouveaux timbres furent émis.

La série de 1929 reprit pour les basses valeurs l'ancien dessin, les valeurs plus fortes montraient l'effigie du pape Pie XI. Les dix premiers timbres sont de prix moyens.

La série de 1933 est plus belle, plus variée et moins chère, on y voit le Vatican, ses jardins, la cathédrale et le pape.

Les deux séries commémoratives, 1935 et 1936, sont très bon marché. Deux timbres pour lettres par exprès nous montrent la Cité du Vatican vue à vol d'oiseau.



ZADIG

Voltaire fut un des grands écrivains du XVIIIe siècle; il fut un de ces hommes qui contribuèrent à répandre des idées de justice au cours du XVIIIe siècle. Il attaque très vivement l'ordre existant au moyen de petits contes orientaux où il mettait en scène les grands personnages de l'époque. Zadig, dont Mon Camarade *a déjà donné des extraits, est une œuvre dont le héros est un homme extrêmement avisé et de bon conseil. Après de multiples aventures, il arrive à l'île de Sérendib où il va aider le prince à choisir un trésorier.*

Il ne fut pas longtemps dans l'île de Serendib sans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négociants, l'ami des sages, le conseil du petit nombre de gens qui prennent conseil. Le roi voulut l'entendre et le voir. Il connut bientôt tout ce que valait Zadig; il eut confiance en sa sagesse, et en fit son ami. La familiarité et l'estime du roi firent trembler Zadig. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avait attiré les bontés de Moabdar. « Je plais au roi, disait-il; ne serais-je pas perdu? » Cependant il ne pouvait se dérober aux caresses de Sa Majesté; car il faut avouer que Nabussan, roi de Sérendib, fils de Nussabab, était un des meilleurs princes de l'Asie, et que, quand on lui parlait, il était difficile de ne pas l'aimer.

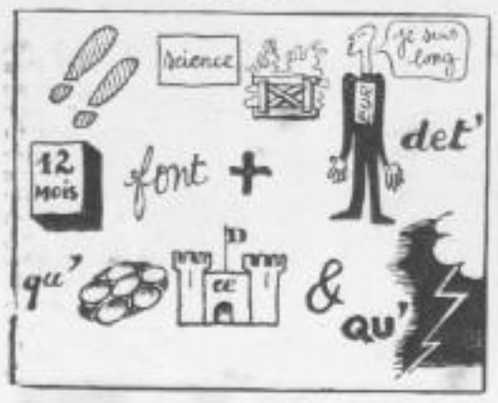
Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Sérendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait : il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig : « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? — Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes ». Le roi, charmé, lui demanda comment il fallait s'y prendre. — Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser; tous ceux qui danseront avec le plus de légèreté seront infailliblement les plus honnêtes hommes. — Vous vous moquez, dit le roi, voici une plaisante manière de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entre-chat sera le financier le plus intègre et le plus habile. — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance que le roi crût qu'il avait quelque secret pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Sérendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle. « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa Gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussabab, eussent à se rendre, en habit de soie légère, le premier de la lune du Crocodile dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait pour y entrer, passer par une galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collés à leurs côtés. « Quels fripons! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le corps droit, le jarret ferme. « Ah! l'honnête homme! le brave homme! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde : car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante-quatre danseurs, il y eut soixante-trois filous. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation. On aurait, en Perse, empalé ces soixante-trois seigneurs; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eut rien remis dans les coffres du souverain; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgrâcier ce danseur si léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent.

Il était aussi fort reconnaissant; il donna à Zadig une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé au roi son maître.

VARIÉTÉS

RÉBUS



MOTS EN RECTANGLE

+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +

Horizontalement. — 1. Qu'on a laissé tomber par mégarde. — 2. Le nôtre est parlementaire. — 3. Dresser en l'air. — 4. Ils sont en général composés de vieux parlementaires.

Verticalement. — Les temps géologiques en comprennent quatre. — 2. Quand un fleuve l'est, c'est qu'il fait très froid. — 3. Ville du Midi célèbre par ses pruneaux. — 4. Joignit deux pièces de tôle. — 5. Fait sortir un son. — 6. Te rends utile.

ACROSTICHES DOUBLES

R + + U
E + + N
S + + C
P + + E
I + + E
M + + N
I + + T
L + + T

1. Qui a mangé son content. — 2. Père de Jason, qui fut rajeuni par la magicienne Médée. — 3. Matériau de construction qui imite le marbre. — 4. Plus mauvais que mauvais. — 5. Qui a perdu le contrôle de ses facultés par intempérence. — 6. Partie du corps où siège le sens du toucher. — 7. Petit espace de terre isolé. — 8. Les aéronautes en jettent pour s'élever.

Le premier mot vertical peut qualifier une station balnéaire aussi bien qu'une station thermale; le second peut qualifier des pommes qui ne sont plus comestibles.

MÉTAGRAMMES

En six lettres, j'exprime ce que fait le soleil quand il veut bien se montrer. Mais si vous changez ma tête, je deviendrai une clôture très solide et souvent terminée par des pointes; une suite de notes très rapides comme sait en faire le rossignol; un instrument qui sert à faire des trous; un camarade souvent joyeux.

D'un mot de cinq lettres par lequel on nomme une des créations de l'intelligence humaine, on peut obtenir en changeant la lettre centrale : un personnage craintif et lâche, le gardien des Enfers chez les Romains, ou un censeur célèbre par son austérité et surnommé « l'Ancien ».

CHARADE

Dans mon premier on se repose.
Mon deuxième est un arbrisseau originaire de Chine.
Quand vous descendez à la cave mon troisième vous fait peur.
Mon quatrième est une lettre de l'alphabet.
Mon cinquième est une note de musique.
Et mon tout est la connaissance des ouvrages.

DEVINETTES

Un char peut-il chauffer de l'eau?

Quelle est la fontaine de Paris qui fournit l'eau la plus délicieuse?

Pourquoi les saints n'aiment-ils pas les maçons?

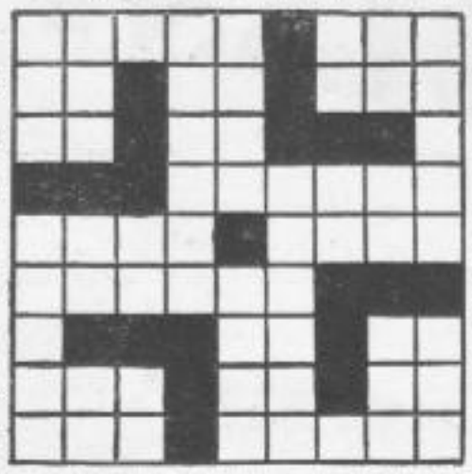
MOTS JANUS

Verbe exprimant l'action par laquelle un secret cesse d'être secret; à l'envers : verbe exprimant ce qu'il faut faire à un objet qui est tombé.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 192

Horizontalement. — 1. Poudre fine et dure dont on se sert pour polir les métaux. La nôtre a commencé il y aura bientôt deux mille ans. — 2. Contraction d'un démonstratif. Pronom personnel de la troisième personne. Condiment dont il est très difficile de se passer. — 3. Coutumes. Instrument pour coudre ou pour jouer. — 4. Grande réunion d'abeilles autour de leur reine. — 5. Celui de Soissons reste un fait célèbre de l'histoire des Francs. Grand affluent de la Seine. — 6. Les ondes le sont à partir de certains postes. — 7. Négation. Durée d'une révolution solaire. — 8. Symbole de la dureté qui est aussi un oiseau légendaire des Mille et une Nuits. Pronom personnel de la deuxième personne. Sera peut-être fleuve. — 9. Espace de temps souvent mal délimité. Tentative.



Verticalement. — 1. Vieille monnaie sonnante et trébuchante. Substance transparente à travers laquelle on regarde souvent. — 2. Ferme provençale. Adjectif possessif retourné. Métal. — 3. Note de musique. Adjectif démonstratif. — 4. Dont la peau a été plissée par l'âge. — 5. Il y en a beaucoup en Océanie. Greffe. — 6. Beaucoup d'hommes d'État en cherchaient pour se protéger des attentats auxquels ils ne voulaient pas s'exposer eux-mêmes. — 7. En matière de. Douleur du poignet. — 8. Dans la gamme. Canton de la Côte-d'Or. Sorte de perroquet américain. — 9. Se dit d'un tissu abîmé par l'usage. Fait du tort.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 191

Erreurs géographiques. — 1° Dreux est à la place de Châteaudun et inversement. — 2° L'Eure est à la place du Loir et inversement. — 3° L'Orne est à la place de la Seine-et-Oise et inversement. — 4° Dans le titre, Loir s'écrit sans e.

Mots en rectangle

S A G A
A R A N
T I G E
I D E S
N E E S
E S S E

Mots en triangle

C A R A B I N E
A M I R A L E
R I V E T S
A R E E S
B A T S
I L S
N E
E

Anagrammes. — Patrie. Etrija. Paître. Partie. — Braise. Baiser. Brales.

Mots Janus. — Ressac. Casser.

Devinettes. — Celui de l'Est (de lest). — Celui de Lyon (de lion). — Le romarin (rhum à reins). — Il diminue.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 191

Horizontalement. — 1. Autre. — 2. Stoïques. — 3. Neutre. — 4. Urane. En. — 5. Col. Soin. — 6. Tine. — 7. Saturne. — 8. Genêts.

Verticalement. — 1. Astuces. — 2. Ut. Ro. A.G. (âgé). — 3. Tonalité. — 4. Rien. Un. — 5. Équestre. — 6. Ut. Oint. — 7. Sereines. — 8. Senne.

LE COURRIER DE JANOT

Maurice Rossillon, Grenoble : Je serais content de faire ta connaissance. Si tu passes à Paris viens aux bureaux du journal, un jour, à la fin de l'après-midi.

Janot Lambert, Toulouse : Bien sûr, envoie-nous des articles, mais nous ne pouvons reproduire des photographies dans le journal. Question de papier.

Romancier amateur, Billy-Montigny : « Le défenseur mystérieux » est entre les mains de ces messieurs-dames de la rédaction qui me donneront prochainement leur réponse. Je t'avais déjà répondu dans un courrier. Donne ton adresse pour que je puisse t'écrire directement.

Denise Brontia : Merci de ton envoi au Concours. Nous l'utiliserons.

Nadia Balter, Châtenay : Une de tes devinettes paraîtra bientôt dans *Mon Camarade*. Je suis un peu jaloux que toi aussi tu aies une correspondante en Nouvelle-Zélande. Je croyais bien pourtant être le seul. Je signale comme tu me le demandes que le Club des Castors de Châtenay a organisé des cours d'espéranto qui sont suivis par beaucoup de membres.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re SÉRIE : Un volume cartonné (épuisé).

2e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. **18,50**

3e SÉRIE : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 26 numéros.
L'album .. .. **10 fr.**
— franco.. .. **12,50**

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

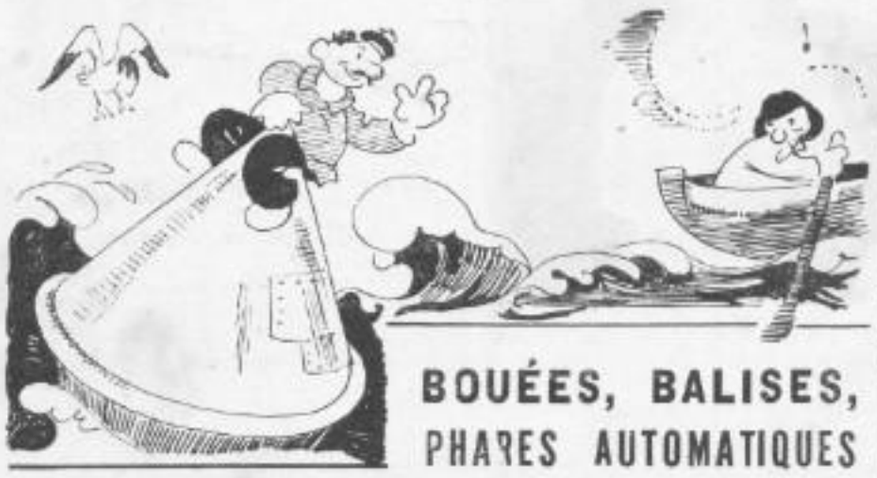
Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger.	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 4 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 274-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

BOUÉES, BALISES, PHARES AUTOMATIQUES



DÈS que la nuit tombe, des *phares* s'allument le long du rivage. Ainsi le navigateur peut repérer les caps, les rades, l'entrée du port.

Plus près de la côte, les *balises* avec leurs « voyants » de couleur, les grosses *bouées lumineuses*, ou les *bouées-sirènes*, flottent, attachées à de lourds poids de fonte posant sur le fond, ou maintenues par une ancre. Elles indiquent les endroits de trop faible tirant d'eau, les passes dangereuses.

Les bouées-sirènes contiennent une forte provision d'air comprimé; un contrepoids qui se balance au rythme de la mer ouvre et ferme sans cesse un robinet qui envoie l'air dans le signal sonore.

Quant aux bouées lumineuses, elles fonctionnent au moyen du gaz d'éclairage comprimé.

Il faut périodiquement recharger ces bouées. Sans être aussi périlleuse que celle des mouilleurs de mines, cette opération nécessite une habile gymnastique.

Parfois bouées et balises s'avèrent insuffisantes. Un phare doit être installé *en mer* pour éloigner les navires d'une région de récifs. Ainsi le phare d'Ar-Men en Bretagne.

C'est sur un écueil à fleur d'eau que sera établi le phare. Terrible travail sous les vagues. Des scaphandriers disposent autour du rocher des casiers, cadres sur lesquels sont tendus des treillages métalliques, la base de ces cadres devant s'adapter très exactement au rocher; puis on y coule du béton de Portland qui peut se solidifier dans l'eau; sur cette plate-forme de béton sera édifié le phare... à condition que la mer n'ait pas fait sauter déjà l'épaisse enveloppe de ciment. Il peut même arriver que le phare, étant presque terminé, la mer, à force de se lancer sur cette colonne de pierre, brise l'écueil qui forme sa base. C'est ce qui s'est produit à la Jument d'Ouessant. D'autres phares plus petits sont littéralement fauchés par la mer sans que leur soubassement soit détruit.

Il existe ainsi en pleine mer des phares où il est pratiquement impossible d'accoster (le phare de Nividic-Ouessant est abordable en moyenne 3 jours par an!). Par un câble qui va du phare au navire, on amène des provisions au gardien ou on déplace le gardien lui-même. Dure existence que celle de ces hommes qui acceptent d'être emprisonnés là pendant de longs mois.

Peut-être pourra-t-on bientôt éviter pareille épreuve à des hommes : on a construit déjà quelques *phares automatiques* dont le fonctionnement est si satisfaisant qu'on peut en prévoir l'extension. Sans qu'un gardien intervienne, le phare s'allume quand la nuit tombe ou que le temps se couvre, et s'éteint dès que l'aube ou le temps clair reparaît. N'est-ce pas merveilleux? Voici l'explication du phénomène. Une pièce métallique courbe, formée de deux lames de fer et cuivre accolées, est enduite de noir de fumée. Quand le jour se lève, ce *bilame*, enfermé dans une cage de verre absorbe la lumière grâce à son noir de fumée; le métal s'échauffant, le bilame se détend et pousse un robinet qui ferme le gaz et le met en veilleuse. Puis, lorsque la lumière disparaît, le bilame en se refroidissant se contracte, ce qui rouvre le robinet. Un appareil aussi simple aurait un inconvénient grave : pendant tout l'hiver — temps froid et faible lumière du jour — le bilame resterait contracté, et le phare fonctionnerait nuit et jour, tandis que pendant les grandes chaleurs d'été, il ne marcherait même pas la nuit! Aussi doit-on *compenser* le premier bilame par un second placé en sens inverse et qui est enfermé dans une boîte dont le couvercle est un miroir (de ce fait le second bilame est sensible à la chaleur, mais non à celle que provoque la lumière). La portée des plus grands phares actuels atteint 30 kilomètres.

Contrairement à ce que font les autos sur une route un navire ne doit pas utiliser lui-même des réflecteurs; il suffit qu'il se signale aux autres navires par des *feux de position*, verts et rouges à bâbord et tribord, ce qui permet de reconnaître dans quelle direction il se dirige.

Boun.

Le Gérant : Lucien Cantais.

Imp. Louis Bellenand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.127.

FOU VOLANT

PAR R. Mellier

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT A CONDUIT LE CAPITAINE D'UN CARGO CONTREBANDIER AU MEXIQUE, OÙ IL RESTE PRISONNIER.

LA SEMAINE PROCHAINE VAINE ATTENTE.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

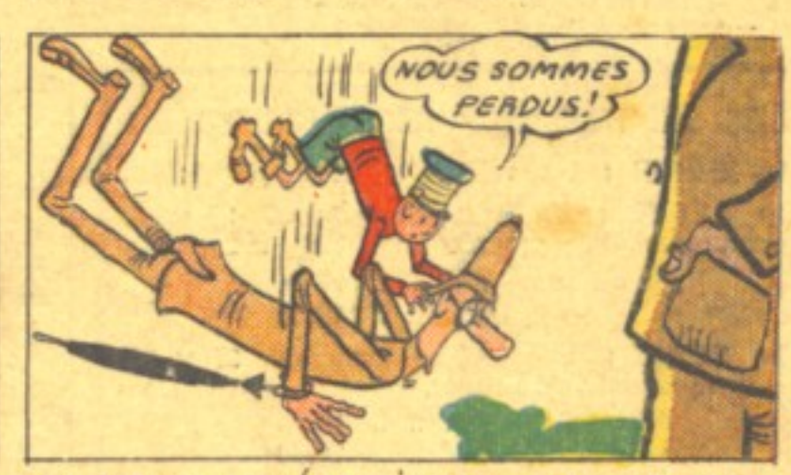
FUJI YAMA, LE BANDIT JAPONAIS QUI DIRIGE LE RESTAURANT CHINOIS OU DÉJEUNENT, À SAN-FRANCISCO, HUMERUS ET BEGONIA SE PRÉSENTE AUX HÉROS

LE FOURBE FUJI-YAMA VEUT PAR UNE RUSE S'EMPARER DES DEUX AMIS AFIN DE POUVOIR DÉCOUVRIR LE SECRET DU CORSAIRE GRADOUBLE

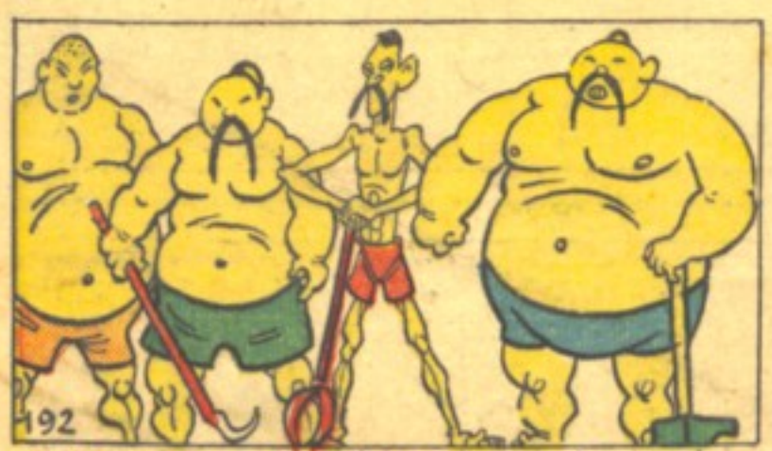
FUJI-YAMA, AVEC FORCE COMPLIMENTS, PRIE SES HOTES DE PASSER QUELQUES INSTANTS DANS SES SALONS PARTICULIERS

LES SALONS DE FUJI-YAMA SONT MAGNIFIQUEMENT MEUBLÉS. BEGONIA ET HUMERUS S'EXTASIENT DEVANT LES TRÉSORS QUI Y SONT ASSEMBLÉS

MAIS LE FAUX CHINOIS FUJI-YAMA APPUIE SUR UN BOUTON SECRET DISSIMULÉ DANS LE NOMBRIL D'UN BOUDDHA D'ARGENT



UNE TRAPPE SECRÈTE S'OUVRE SOUS LES PAS D'HUMERUS ET DE BEGONIA QUI SONT PRÉCIPITÉS DANS LA CHAMBRE DES TORTURES JAPONAISES



QUATRE BOURREAUX JAPONAIS MUNIS DES PIRES INSTRUMENTS DE SUPPLICE ATTENDENT NOS MALHEUREUX AMIS

PRÈS DES BOURREAUX SE TROUVE LE CÉLÈBRE GANGSTER AL ROGNONE, COMPLICE DE FUJI-YAMA, SA MITRAILLETTE À LA MAIN

AL ROGNONE MENACE DE TRANSFORMER HUMERUS ET BEGONIA EN PASSOIRES S'ILS NE LUI LIVRENT PAS LE SECRET DU TRÉSOR

N° 193

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 10 AOUT 1939.

RÉSUMÉ. — JIM ET BOB, DE RETOUR DU MEXIQUE, EN AVION, SONT VICTIMES DE LA TEMPETE ET TOMBENT EN PARACHUTE DANS LA FORET VIERGE DU CENTRE DU MEXIQUE. BOB EST CAPTURE PAR UN BANDIT QUI COMPTE LE RENDRE CONTRE RANÇON.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Résumé des chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a associé, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.

Chapitre XXVI

Le Pique-Nique *(suite)*

Huck sentit qu'un silence allait s'ensuivre : quelque chose d'encore plus terrible que toute cette conversation sinistre. Aussi, retint-il son souffle et partit à reculons, en mettant soigneusement un pied derrière l'autre et en se balançant, par instant, sur une seule jambe et puis sur l'autre avec d'infinies précautions. A un moment, une branche craqua sous son pied et il resta un instant le cœur battant. Mais rien ne bougea. Le silence était parfait. Alors il s'engagea dans le sentier entre les buissons et s'élança à toute allure, d'un trait, jusqu'à la maison du Gallois. Quelques coups à la porte réveillèrent le vieil homme, qui apparut à une fenêtre avec ses deux fils, deux gars bien plantés.

— Qu'est-ce qui fait ce bruit? Qui frappe à ma porte? Que voulez-vous?

— Je vous prie, s'écria Huck, dès qu'il fut entré, de ne jamais répéter ce que je vais vous dire.

— Ouvrez vite; laissez-moi entrer, j'ai quelque chose à vous dire!

— Mais qui êtes-vous?

— Huckleberry Finn! Vite, laissez-moi entrer!

— Huck? Ma foi, ce n'est pas un nom qui d'ordinaire fait s'ouvrir les portes. Laissez-le entrer pourtant, mes enfants, et voyons ce que c'est.

— Je vous prie, s'écria Huck, dès qu'il fut entré, de ne jamais répéter ce que je vais vous dire. Je vous en prie! Ne le répétez jamais, sans quoi, ils me tueront; mais Mme Douglas a été si souvent bien bonne pour moi, qu'il faut que je vous dise... Ah! je vous dirai tout, si vous me promettez de ne jamais raconter que c'est moi qui vous l'a dit.

— Nom d'une pipe! Il y a quelque chose là-dessous, sans quoi il ne serait pas si ému, s'exclama le vieux Gallois. Allons, parle. Personne ne dira rien; nous te le promettons, mon garçon!

Trois minutes plus tard, le vieillard et ses fils grimpaient la colline et gagnaient le sentier sur la pointe des pieds, chacun une arme à la main. Huck ne les accompagna pas au delà d'un gros rocher, derrière lequel il se cacha, aux aguets. Il y eut un moment de silence plein d'anxiété et puis, tout à coup, on entendit une détonation et un cri. Huck n'en demanda pas plus et se mit à dévaler la colline aussi vite que ses jambes pouvaient le faire.

Chapitre XXVII

Tom et Becky ont disparu

Le lendemain matin était un dimanche; dès l'aube, Huck remonta la colline et vint frapper doucement à la porte du vieux Gallois. Tout le monde devait dormir, mais ce ne devait être qu'un sommeil léger, après les épisodes émouvants de la nuit, puisqu'une voix cria aussitôt d'une fenêtre :

— Qui est là?

— Laissez-moi entrer, s'il vous plaît, dit Huck à voix basse, ce n'est que Huck.

— C'est un nom qui fait maintenant ouvrir notre porte, la nuit comme le jour. Entre, mon ami.

C'étaient des paroles qui n'étaient pas habituelles aux oreilles du jeune vagabond et il les trouvait bien agréables. Il ne se souvenait que quelqu'un se soit jamais servi, à son égard, du terme qui terminait cette phrase!...

On lui ouvrit bientôt la porte en effet; et on lui offrit un siège, pendant que le vieillard et sa paire de gaillards s'habillaient à toute vitesse.

— Eh bien, petit gars, j'espère que tu as de l'appétit, parce que le déjeuner sera prêt avec le lever du soleil. Je pense que tu sauras te tenir à table? Nous pensions bien que tu viendrais coucher chez nous, cette nuit.

— J'ai eu terriblement peur, répondit Huck, et je me suis sauvé. J'ai filé au premier coup de pistolet et je ne me suis pas arrêté avant d'avoir fait au moins cinq kilomètres. Mais je suis revenu, parce que je voudrais bien savoir ce qui est arrivé, et je suis revenu avant l'aurore, parce que je ne voulais pas rencontrer ces vilains diables même s'ils sont morts.

— Eh bien, mon pauvre gros, tu m'as l'air d'avoir passé une mauvaise nuit. Mais il y a un lit pour toi, ici, si tu veux dormir un peu après ton déjeuner. Non, ils ne sont pas morts, et nous le regrettons bien, je t'assure. Pourtant, nous savions très bien comment mettre la main dessus. Grâce à ta description, nous nous sommes avancés sur la pointe des pieds jusqu'à environ quinze pas de l'endroit : il faisait noir comme dans une cave dans ce sentier et voilà que tout à coup, j'ai eu besoin d'éternuer. Quelle malchance! j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour me retenir : pas moyen, il fallait que j'éternue! Et j'ai éternué! J'étais en tête, mes deux pistolets chargés, et quand j'ai éternué voilà mes deux vauriens qui se précipitent dans le sentier. Je crie à mes fils : « Feu! » et nous avons tiré dans la direction du bruit, mais ils avaient filé, ces bandits, et nous voilà courant après eux à travers bois. J'estime que nous ne les avons pas touchés. Ils ont tiré sur nous en se sauvant; leurs balles ont sifflé près de mes oreilles, mais elles ne nous ont fait aucun mal. Quand on n'a plus rien entendu, nous avons cessé la poursuite et sommes descendus prévenir la gendarmerie. Ils ont mis un piquet de gendarmes dans ce coin et installé un poste de surveillance au bord de la rivière et, dès qu'il fera jour, le maire à la tête d'une troupe organisera une battue dans les bois. Mes garçons se joindront à eux. Si nous pouvions savoir comment sont faits ces deux brigands, cela nous aiderait grandement, mais sans doute tu n'as pas pu voir comment ils étaient faits dans l'obscurité.

— Mais si, je les ai vus dans la ville et je les ai suivis.

— Bravo, décris-nous-les, petit.

— L'un d'eux est le vieil Espagnol sourd-muet qui est venu par ici une ou deux fois et l'autre est tout déguenillé et a l'air d'une fripouille.

— Ça nous suffit, mon gars, nous voyons qui c'est. Je les ai vus dans les bois qui sont derrière la maison de la veuve et ils ont décampés. En route, mes garçons, pour aller informer le maire. Vous déjeunerez quand vous reviendrez.

Les fils du vieux Gallois partirent aussitôt; mais, comme ils allaient quitter la pièce, Huck se dressa d'un bond, et s'écria :

— Oh! je vous en prie, ne dites à personne que c'est moi qui vous ai indiqué leur piste! Je vous en prie!

— Entendu, puisque tu le demandes; mais tu devrais avoir le courage de tes actes.

— Non, non, je vous en prie, ne dites rien.

Lorsque les jeunes gens furent partis, le vieux Gallois dit :

— Ils ne diront rien; moi non plus. Mais pourquoi tu veux qu'on ne sache rien!

— J'en sais trop déjà sur un de ces deux hommes, et si cet homme savait que je sais quelque chose sur lui, il me tuerait, ça ne fait pas l'ombre d'un doute!

Et Huck ne voulut pas en dire plus long que cela.

— Mais comment en es-tu venu à les suivre? Tu te doutais de quelque chose?

Huck resta un moment silencieux à préparer une réponse prudente :

— Eh bien, voilà, dit-il. Je mène une vie plutôt dure, tout le monde le dit, du moins, et parfois, à force d'y penser, ça m'empêche de dormir. Alors je cherche le moyen de sortir de ma misère. C'est à cela que je pensais la nuit dernière : je ne pouvais pas m'endormir et, alors, j'ai été faire un tour dans la rue. Vers minuit, en passant auprès de cette vieille briqueterie, qui est près de la taverne, je me suis arrêté un instant et adossé au mur; c'est alors que ces deux chenapans ont passé près de moi. Ils portaient quelque chose sous le bras et j'ai pensé qu'ils venaient de voler. L'un d'eux fumait, et l'autre lui a demandé du feu.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

C'est la dernière lettre que je vous écris avant de partir en vacances. Au moment où je l'achève (vous ne la lirez que le 10 août à cause des délais d'impression du journal), c'est les derniers jours du mois de juillet et il pleut tous les jours et toutes les nuits.

Je pense avec tristesse à mes petits amis qui sont en ce moment en vacances, et qui peut-être reviendront très vite en août, et qui n'auront peut-être eu que du mauvais temps. Et puis je pense aussi à moi, et à tous les petits amis qui comme moi vont prendre leurs vacances au mois d'août. J'ai très peur que le mauvais temps ne continue, et que sous nos tentes, notre club soit trempé comme de la soupe aux choux. Heureusement que nos tentes sont bien imperméables (on a pu s'en rendre compte avec le mauvais temps qu'il fait en ce moment).

Le seul inconvénient c'est qu'on n'était pas assez riche pour avoir un double toit, et vous savez sans doute tous qu'une tente qui a un toit simple, si on touche le toit de l'intérieur, ça fait très vite une belle gouttière. Et comme nos tentes ne sont pas très hautes, on est obligé de faire sans cesse une drôle de gymnastique pour que les têtes ne touchent pas le plafond.

Enfin on verra bien. En attendant, le temps que je ne passe pas à regarder le ciel pour voir si tout d'un coup le beau temps ne va pas arriver, je le passe à lire et à relire les réponses, déjà très nombreuses, que vous avez envoyées à notre grand concours de la plus belle histoire de Mon Camarade. *A ce sujet, je voudrais remercier tous ceux qui se sont dépêchés de m'envoyer leurs lettres et qui bénéficieront comme convenu d'une prime de rapidité qui jouera en cas d'ex æquo. En général on a très bien compris le concours. Je demanderai cependant plusieurs choses à mes amis, qui ne m'ont pas encore fait leur envoi.*

Tout d'abord ils seraient bien gentils de me dire leur âge. C'est pas leur faute si ils ne l'ont pas mis avant, j'avais oublié de leur demander. Mais cette indication sera très précieuse pour ces messieurs-dames de la Rédaction qui publient dans le journal un certain nombre d'images plus particulièrement destinées aux enfants de tel ou de tel âge. Ce sera donc très utile de savoir si ces histoires-là plaisent justement aux garçons ou aux filles de l'âge pour lequel elles veulent être faites. Ce sera aussi une indication très utile pour les améliorations qui seront apportées au journal aussitôt après la rentrée.

Une autre chose, je vous demande de ne pas trop abuser des ex æquo. Quand il y a seulement dix histoires à classer et que certains lecteurs (il y en a comme cela) mettent ex æquo *et premiers avec 20 sur 20* Le Chasseur de boules de gommes, Le Hanneton géant, La Mort du Crocodile empaillé, Géranium, chercheur de topinambours et Les Amateurs de haricots rouges, *cela fait cinq* ex æquo *d'un coup et cela rend difficile le classement final.*

Aussi je vous demanderai dans la limite du possible de ne pas trop faire d'ex æquo. De cette façon, d'ailleurs, je vous dis tout de suite que vous augmenterez vos chances de gagner, car il n'y a pour ainsi dire aucune chance que cinq histoires à la fois recueillent chacune 5.285.432.749 points. Ce serait aussi curieux que de voir le même numéro gagner cinq fois de suite les cinq millions à la Loterie.

Ceux qui font beaucoup d'ex æquo diminuent donc de beaucoup leurs chances car il y aura sans doute très peu d'ex æquo dans le concours avec le nouveau mode de classement adopté. Enfin si j'en juge par mon goût propre, il est absolument impossible d'aimer exactement autant une histoire qu'une autre. On a toujours une préférence, si petite qu'elle soit, quand elle ne mériterait qu'un demi-point, ce serait plus conforme à la vérité de la marquer.

Une autre chose. Beaucoup de mes amis profitent de ce qu'ils m'envoient une lettre pour y joindre un récit, un conte, un dessin ou un poème. Je les en remercie très sincèrement et je les félicite d'occuper ainsi les loisirs trop nombreux que leur laisse le mauvais temps de ces vacances. J'espère qu'à mon retour je trouverai des centaines de récits et de dessins et que nous pourrons faire beaucoup de pages illustrées et écrites par nos lecteurs. Mais je demande à ceux qui m'envoient des textes ou des dessins d'observer certaines règles.

Tout d'abord ne pas écrire ou dessiner au dos des feuilles où sont les résultats des concours. Si on veut reproduire leur envoi, nos amis courent le risque que leur concours se perde à l'imprimerie ou au clichage, malgré toutes les précautions qu'on prendra pour éviter une pareille perte. Ils risquent donc en envoyant des récits qui ne peuvent se séparer du concours de perdre ou un prix, ou une reproduction dans le journal. Ecrivez donc vos envois, quels qu'ils soient, sur des feuilles séparées et de préférence sur un seul côté de la feuille.

Ensuite, je dois répéter pour la quatre-vingt-dix-neuvième fois qu'il est absolument impossible de reproduire des dessins en couleurs, des dessins au crayon, des dessins sur papier à trop grosses rayures, des dessins en encre bleue, rouge ou violette. Si vous voulez que nous puissions publier vos dessins dans le journal, il est indispensable qu'ils soient à l'encre noire sur du papier tout blanc.

Pour finir une nouvelle qui sera bonne pour les uns, mauvaise pour les autres. J'avais annoncé pour cette semaine le début des passionnants souvenirs de Papanine au Pôle Nord, *spécialement écrits pour l'enfance par le grand explorateur. Mais, divers amis nous ont écrit pour protester. Ils vont partir en vacances, ils craignent de manquer certains numéros. Ces messieurs-dames de la Rédaction ont trouvé que ces raisons étaient justes et ils ont décidé de retarder de deux mois cette passionnante histoire de voyages.* Papanine au Pôle Nord *ne commencera donc qu'à la rentrée, exactement dans notre numéro 201 du 5 octobre, à la place de* Tom Sawyer *qui sera terminé à cette date. Je pense que tout le monde sera content de cette décision.*

Je vous souhaite à tous bonnes vacances et je vous demande, tout spécialement à ceux des colonies de vacances, d'être nombreux à m'envoyer des concours.

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
14, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. *Je rappelle le règlement du grand concours :*

Classer par ordre de préférence, les histoires suivantes en donnant à chacune des notes entre 0 et 20. Il y a deux classes d'histoires, chacune étant classée séparément. Les réponses sont reçues jusqu'au dimanche 10 septembre.

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère. — Pat'Soum. — Falzar et Floche. — Toto et Toutoune. — Fred Hardi en l'an 2039. — Polycarpe. — Fou Volant. — Bégonia, chercheur de trésors. — Tom Sawyer. — La Mort du loup. — Mangeurs de feu.

Voici maintenant la DEUXIÈME CLASSE celle des DISTRACTIONS INSTRUCTIVES OU AMUSANTES :

La Lettre de Janot. — Savez-vous que?... — Le Coin des Fillettes. — Pour rire un peu. — A travers le monde. — Les jeunes aviateurs — Sports. — Timbres-poste. — Bonnes pages (Les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs). — Récits et Dessins des lecteurs. — Variétés. — Articles de Jacques Bour.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

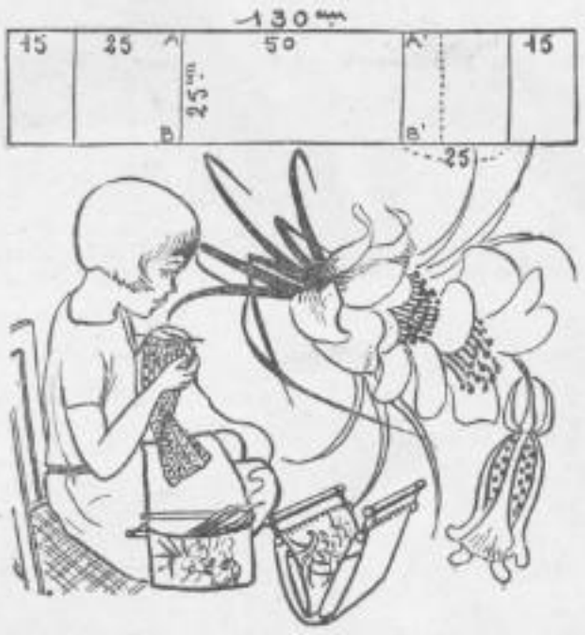
SAC A OUVRAGE

Souvent, pour garder bien propre un ouvrage clair, couture, broderie, tricot, on l'enveloppe dans un linge que l'on étale sur ses genoux pour travailler. Voici un sac qui, développé, remplacera élégamment ce linge et qui gardera votre ouvrage à l'abri de l'air et des poussières. Les deux poches serviront pour les ouvrages et divers objets.

Pour confectionner ce sac, il faut un rectangle de toile bise de 1 m. 30 sur 0 m. 25 de haut. Coutures en plus si vous voulez avoir exactement cette dimension le sac une fois terminé.

Aux deux bouts, un petit ourlet, puis repliez 15 cm. à chaque bout également sur la dimension 25 cm. Vous aurez les deux poches qui arrivent au pointillé; faites, à l'envers naturellement, une couture, retournez à l'endroit. Le long des 50 cm. de chaque côté un petit ourlet, qui continue en ligne droite les coutures.

Le sac est fait, mettez-y maintenant des poignées. Prenez quatre petites baguettes bien polies, même



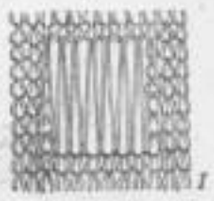
laquées si vous voulez, ayant 27 cm. de long. A 1 cm. de chaque bout, papa vous aura fait une petite rainure tout autour dans laquelle vous enroulerez et nouerez un cordon qui viendra s'attacher à nouveau 4 à 6 cm. plus haut dans la rainure de la seconde baguette. Cela à chaque bout et pour les deux côtés du sac. Glissez ensuite le sac entre ces deux baguettes de façon qu'il y en ait à chaque bout une à l'endroit, une à l'envers formant un groupe. Fixez la baguette intérieure par un point à cheval tout le long et solidement, à ligne limite des 25 cm. (ligne AB et A'B').

Le sac plié, les pochettes retombent à l'intérieur et la base est le milieu des 50 cm. du centre.

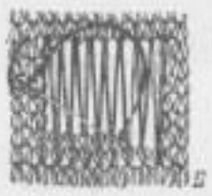
Sur chaque pochette, à l'intérieur, exécutez une broderie fraîche au point de nœuds pour les grains. Point de tige fin pour les autres lignes, points lancés pour les ombres. Et les parties noires seront violettes au passe plat, tandis que la fleur du dessus sera bleue pâle, l'autre rose pâle, le bouton mélangé rose et bleu, et les étamines jaune or.

LE REMMAILLAGE

PRÉPARATION DE FILS OBLIQUES POUR LE RAVAUDAGE. — On dégage l'endroit troué bien régulièrement pour qu'il forme un carré. On relève ensuite toutes ces mailles dégagées, plus une ou deux de chaque côté du vide pour plus de solidité, en remontant ou descendant le fil obliquement pour prendre une autre maille comme vous pouvez voir sur le croquis. Le nombre des fils ajoutés est ainsi égal à celui des fils disparus (I).



MAILLES A L'ENDROIT POUR RAVAUDAGE SUR FILS OBLIQUES. — Vous avez, sortant de chaque maille, 2 fils biaisés, l'un oblique à droite, l'autre à gauche. Commençant par le bas, fixez un fil plus fin que celui du tricot. Faites quelques mailles sur celles existantes, puis passez l'aiguille sous le brin gauche d'une maille, ressortez au milieu entre les 2 brins obliques, passez plus haut sous les 2 fils obliques, repiquez l'aiguille au centre de la même maille, entre les 2 brins obliques, passez sous le brin droit de la maille puis sous le brin gauche de la maille suivante pour en ressortir au milieu, ce qui revient au départ de la 1re. Continuez de même ainsi qu'au retour dans l'autre sens en égalisant les mailles formées à celles du tricot (II).



Les Conseils de tante Camille.

En tournant la salade. — *N'avez-vous jamais remarqué en tournant la salade, les minuscules gouttes d'huile qui jaillissent sur votre corsage ou sur la cravate de votre père? Regardez un peu dans un rayon de soleil, vous serez édifiée!*

Ne tournez jamais la salade d'avant en arrière ni d'arrière en avant, mais de droite à gauche ou de gauche à droite. Suivez ce conseil et vous ferez des économies de winturier.

Potage au riz aux tomates. — *Faire cuire une cuillerée de riz par personne dans l'eau bouillante beurrée et salée et, quelques minutes avant de servir, mêler au potage une purée de tomates ; à volonté, un hachis fin de cerfeuil.*

(93) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

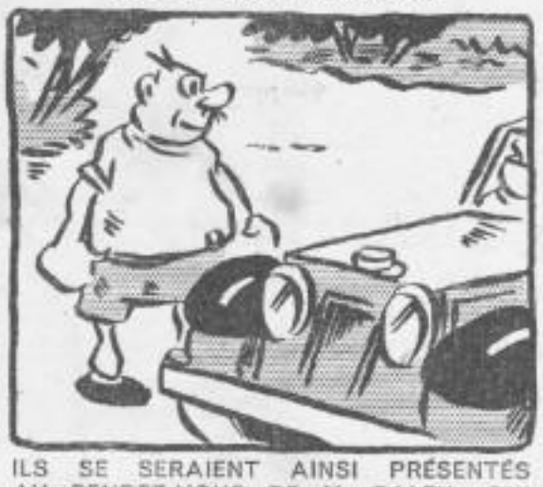
RÉSUMÉ

APRÈS AVOIR FAIT SON ENTRAINEMENT DANS LES ALLÉES DÉSERTES, RALEU EST SURPRIS DE NE PAS TROUVER SON CHAUFFEUR AU CARREFOUR OU IL LUI AVAIT DONNÉ RENDEZ-VOUS.

— J'AI POURTANT BIEN DIT LE CARREFOUR DE LA BELLE ÉTOILE, SONGE AVEC FUREUR RALEU, TOUT EN NAGE. QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?...

REVENONS MAINTENANT EN ARRIÈRE. VOUS AVEZ, AMIS LECTEURS, COMME PAT'SOUM, DEVINÉ LE PLAN DES GANGSTERS :

ILS VOULAIENT S'EMPARER TOUT D'ABORD, DU CHAUFFEUR. CE QUI LEUR AURAIT PERMIS ENSUITE DE REVÊTIR SA LIVRÉE...



ILS SE SERAIENT AINSI PRÉSENTÉS AU RENDEZ-VOUS DE M. RALEU, QUI VOYANT ARRIVER SON AUTO SERAIT MONTÉ...

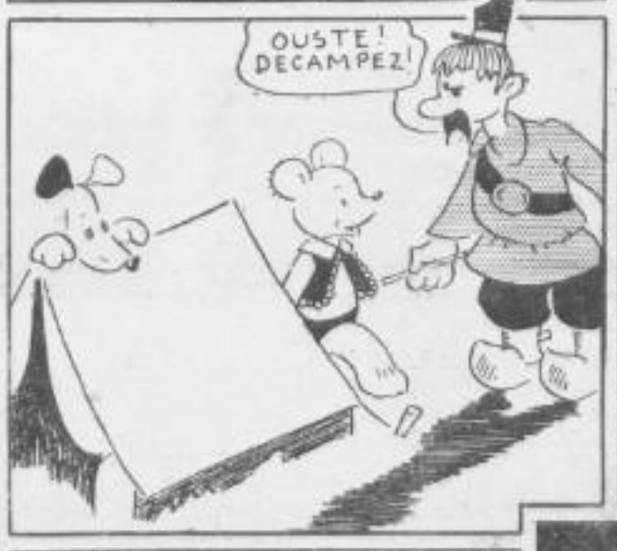
...SANS INQUIÉTUDE. CE N'ÉTAIT PLUS ALORS QU'UN JEU QUE D'EMMENER TRANQUILLEMENT RALEU VERS UNE RETRAITE SURE.

POUR METTRE CE PLAN A EXÉCUTION, NOS GANGSTERS, DÈS QU'ILS ENTENDIRENT RALEU DONNER DES ORDRES AU CHAUFFEUR...

...SE PORTÈRENT RAPIDEMENT SUR LE PASSAGE QUE DEVAIT EMPRUNTER L'AUTO, POUR SE RENDRE AU CARREFOUR...

...DÉSIGNÉ PAR RALEU. MAIS COMME RALEU, ILS NE VIRENT JAMAIS L'AUTO PASSER DEVANT EUX !... LE CHAUFFEUR AURAIT-IL DISPARU?...

FALLAR ET FLOCHE



POUR RIRE UN PEU

Histoire écossaise. — Macfarlane est à court d'argent. Il va trouver son vieil ami, Mac Intosh.

— Peux-tu me prêter 10 francs, lui dit-il?

— Je vois ce que c'est, tu veux jouer aux courses.

— Je te jure que non.

— Eh bien voilà 10 francs, mais tu m'en rendras 15.

— C'est cher, mais entendu.

Macfarlane s'en va, mais à peine est-il dans l'escalier que son ami le rappelle.

— Ecoute, je veux que tu fasses des économies. Rends-moi les 10 francs, comme cela tu ne m'en devras plus que 5.

○

Au cours d'un bal d'enfants, on a dressé un buffet couvert de bonnes choses. Timide, un jeune garçon s'approche et regarde avec envie une assiette de choux à la crème. Alors s'approche un autre petit garçon, pas timide celui-là :

— Des choux à la crème... tu veux en manger? Crois-moi, prends plutôt des petits gâteaux secs. Les choux ne sont pas pour toi. Tiens, j'en ai mangé dix et je n'en ai pas encore trouvé un de bon...

○

Un bon petit cœur. — Un petit garçon de 5 ans se promène avec sa maman dans un bois.

— Et si nous rencontrions un renard ou un sanglier, dit la maman.

— Oh! que j'aurais peur!

— Sois sans crainte, je me mettrais devant toi pour te défendre.

L'enfant pousse des cris de joie.

— Ah! quelle chance, comme cela, j'aurais le temps de me sauver pendant que la grosse bête serait en train de te manger...

○

Histoire de Calino. — Chez des amis il y a dans une toute petite cage un tout petit oiseau des îles. « Pauvre oiseau, dit Calino, dans une si petite cage, quel air vicié il doit respirer! »

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Poursuivis par une bande mystérieuse : Les Invisibles*, Olivier Lourquis et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font le connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.

Chapitre XIII

Le Retour de Black *(Suite)*

Il venait de décréter l'usage gratuit et obligatoire de la Bible et du brandy dans ses Etats, mesure qui, dans sa dernière partie du moins, n'aurait pas manqué de lui attirer une immense popularité, lorsqu'il s'éveilla.

Les compagnons attendaient ce moment avec une véritable anxiété. Maintenant que la communication des ramifications souterraines avec la grande crypte avait été prouvée par le passage de Black, ils ne songeaient qu'à une chose, sortir au plus tôt du tombeau de pierre où ils avaient failli être ensevelis vivants.

Gilping, tout en partageant leur impatience, fut d'avis qu'il fallait d'abord explorer deux ou trois des plus grandes fissures qui s'ouvraient dans l'excavation où ils se trouvaient; car l'état de Black à son arrivée, avec sa robe tachée de boue et de matières bitumineuses, lui faisait supposer que l'animal avait dû ramper dans des parties trop resserrées pour permettre le passage de la petite troupe et des animaux.

— M'est avis, monsieur Gilping, intervint le Canadien, que nous devrions d'abord nous inquiéter de gagner la crypte coûte que coûte; une fois en sûreté je me charge de revenir avec quelques Nagarnooks sauver les animaux. Je suis à peu près certain que les lieux ont dû être explorés en tous sens par quelques Indigènes, car je me souviens que Willigo m'a dit un jour qu'il pourrait y cacher, en cas de besoin, toute sa tribu. Il serait donc plus prudent, je crois, de suivre la marche que je viens d'indiquer.

— Votre pensée complète la mienne, Dick, répondit John Gilping, nous devons songer à nous d'abord, mais j'estime qu'il ne serait pas prudent de nous engager à fond dans la route suivie par Black, car l'animal me paraît avoir surmonté des difficultés dont nous ne viendrions pas à bout aussi facilement.

Or, par l'inspection sommaire de quelques excavations secondaires, je crois que je pourrai me rendre compte, à peu de chose près, du volume qu'elles devront conserver sur leur parcours. La masse gazeuse, en se dilatant, a dû produire des écartements différents selon la matière des terrains; ce sont ces terrains qu'il s'agit d'examiner.

Cette opinion était d'une telle sagesse, qu'elle fut adoptée immédiatement sans conteste.

Il ne restait plus qu'à hâter les préparatifs de départ. Les bagages du mulet furent déchargés, et chacun se munit d'un pic de mineur, d'un facial avec une demi-douzaine de bougies de rechange, et de trois jours de vivres, en chocolat, biscuit et extrait de viande concentrée, ce qui, avec la carabine à répétition et ses munitions, faisait une charge suffisante sans qu'elle eût rien d'exagéré.

Le Canadien prit, en outre, une petite échelle de corde munie de ses crampons.

Ceci fait, le mulet et Pacific furent, à l'aide d'un crochet enfoncé dans la roche, attachés à une faible distance l'un de l'autre, pour que l'idée ne leur vînt pas de vaguer dans le souterrain dès qu'ils se verraient seuls, et on ouvrit devant chacun, deux caisses de biscuits, que le Canadien eut la précaution d'inonder d'eau, pour leur donner en même temps les vivres et la boisson.

L'eau qui suintait, du reste, assez abondamment sur le rocher devait suffire, en cas de nécessité, à éviter aux pauvres bêtes le supplice de la soif.

Gilping avait ajouté à son bagage sa Bible et son inévitable instrument dont, pour rien au monde, il n'eût consenti à se passer.

Toutes ces précautions prises, on se mit en marche, non sans une certaine émotion, car, bien que nul ne doutât du résultat final, on prévoyait, non sans raison peut-être, que le succès pourrait bien ne s'obtenir qu'au prix des plus grandes difficultés. La direction de l'expédition fut confiée sans conteste à Gilping, et il fut décidé qu'on ne tenterait rien sans son agrément.

La fissure qui avait donné passage à Black fut visitée la première; c'était la plus rapprochée et il était naturel de commencer par elle, bien que Gilping fondât peu d'espoir sur sa viabilité.

Nos pionniers furent obligés de s'y introduire un à un, à la file indienne, car ils n'auraient pu y marcher deux de front sans se gêner mutuellement. Ils n'avaient pas fait cent mètres, que Gilping, qui tenait la tête avec Dick, constata l'impossibilité de continuer à avancer : l'excavation s'en allait en entonnoir, et il eut fallu se mettre à plat ventre si l'on eut persisté à tenter le passage.

Le Canadien demanda cependant la permission de se livrer à un examen plus approfondi.

— Il se pourrait, dit-il, que nous rencontrassions plus loin des difficultés plus grandes encore, et il me semble sage de voir si réellement cette fissure devient aussi rapidement impraticable.

La justesse de cette réflexion ayant été reconnue, le Canadien se débarrassa de tous les objets qui pouvaient le gêner, et, se couchant sur le sol, se mit à ramper dans l'étroit boyau en tenant son fanal devant lui; pendant quelques instants on put suivre sa marche, grâce au reflet lumineux qui se répercutait sur les roches vitreuses; mais le rayon de lumière alla peu à peu en s'affaiblissant et finit par disparaître entièrement.

Dick était un homme aussi prudent que courageux, et on pouvait être certain qu'il n'irait pas tenter quelque aventure impossible; mais ce ne fut pas cependant sans une certaine émotion que ses compagnons le virent disparaître à leurs yeux; il était, en réalité, l'âme de la petite troupe, car si Gilping, depuis qu'il s'était révélé comme un géologue expérimenté, la dirigeait dans ses tentatives de sauvetage, c'était sur le courage, l'énergie, la prompte décision du Canadien que chacun, à part soi, comptait le plus pour mener à bien la terrible aventure dans laquelle on était engagé.

On attendait donc avec anxiété le retour du brave trappeur, toujours prêt à se mettre en avant, à se dévouer pour le salut commun.

Olivier ne quittait pas de l'œil le trou béant et noir, par où Dick avait disparu, et chaque minute qui s'écoulait redoublait ses appréhensions; il ne pouvait s'arracher de l'esprit, l'idée que son ami courait un grand danger.

Tout à coup, Black, qui, selon son habitude, était couché aux pieds de son maître, se leva et sembla donner quelques signes d'inquiétude.

— Qu'y a-t-il, mon bon Black? fit son maître en le caressant de la main.

Pour toute réponse l'intelligent animal se mit à aspirer l'air à pleins naseaux; puis, comme frappé par une émanation subite, il s'élança d'un trait dans la fissure qui avait livré passage à Dick, et disparut à son tour, sans donner de la voix, contre son habitude.

— Monsieur Gilping, dit aussitôt le jeune homme, il se passe certainement quelque chose d'extraordinaire là-bas; il faut à tout prix aller à son secours.

Et le jeune homme fit le mouvement de s'élancer en avant; mais Gilping, qui le précédait, lui barra résolument le chemin.

— Vous avez accepté d'être sous mon commandement et je ne vous laisserai pas commettre cette imprudence.

— Cependant...

— Ecoutez, monsieur Gilping... fit Laurent d'une voix suppliante.

— Et s'il a besoin de nous, commettrons-nous la lâcheté de l'abandonner?

— Avec votre permission je vais y aller, je suis beaucoup plus mince que M. Dick, et où il a passé, je passerai.

— Je ne m'oppose pas à ce que Laurent tente l'expérience, intervint Gilping, mais je vous impose dix minutes d'attente encore, je vous indiquerai alors les précautions que vous aurez à prendre.

John Gilping avait prononcé ces paroles avec un ton d'autorité que ses compagnons ne lui connaissaient pas encore et qui leur en imposa; ce diable d'homme était une constante énigme et chez lui le ridicule, le grotesque même, s'allaient d'une façon étrange à des côtés qui n'étaient dépourvus ni d'élévation ni de grandeur.

Chapitre XIV

Au secours de Dick.

Les dix minutes n'étaient pas écoulées qu'un âpre bruit se fit entendre dans le conduit souterrain et que Black parut.

Il tenait un objet d'un très petit volume, dans la gueule; Olivier s'en empara et poussa une exclamation de douloureuse surprise.

— C'est un morceau de la veste de Dick, s'écria-t-il, aussitôt. Hélas! notre pauvre ami est mort par dévouement pour nous.

Et il éclata en sanglots.

Au même instant, Laurent disparaissait à son tour dans l'étroit boyau, poussant lentement son fanal devant lui, ainsi qu'avait fait le Canadien; c'était un homme d'une rare vigueur et d'une force véritablement herculéenne; aussi ne fut-ce qu'un jeu pour lui, l'embonpoint ne le gênant pas, de glisser pour ainsi dire sur le sol en s'aidant des bras et des jambes. Bientôt l'étroit espace se resserra tellement que, ne pouvant plus manœuvrer les genoux, il dut, pour avancer, arc-bouter ses bras et ses jambes contre les parois latérales.

De temps à autre, il écoutait; mais alors qu'il percevait les moindres bruits qui s'élevaient des lieux où il avait laissé Olivier et Gilping, un silence de mort régnait de l'autre côté du conduit souterrain. Mais cette situation dura peu.

Bientôt la voûte s'abaissa de nouveau et de telle sorte qu'il se demanda s'il allait pouvoir continuer sa course; il était tellement enchâssé dans le granit, qu'il sentait de tous côtés la pression de la pierre sur son corps.

Comment le Canadien, plus large d'épaules, plus fortement charpenté que lui, avait-il pu se glisser dans une fente aussi étroite.

Mais il allait toujours droit devant lui, sans même songer aux difficultés presque insurmontables du retour, dévoué jusqu'au sacrifice le plus complet de lui-même, jusqu'à la mort; il savait, le brave garçon, que si, par hasard, il était revenu sans nouvelles de Dick, rien alors n'aurait empêché Olivier de tenter à son tour la périlleuse aventure.

Cependant une chose vint bientôt l'inquiéter; l'air commençait à lui manquer et il se demanda si ce ne serait pas, par hasard, à une semblable situation, allant toujours en empirant, qu'on devait attribuer le silence du Canadien, et si le pauvre Dick n'était pas mort asphyxié.

Et, raidissant ses membres rebelles à la fatigue, contre le tunnel, il se mit à redoubler de vitesse; il ne tarda pas à constater, avec une certaine satisfaction, que la difficulté qu'il avait éprouvée à respirer ne s'était pas accrue, et la certitude de ce danger évité lui rendit quelque espoir.

S'étant arrêté une dernière fois pour reprendre haleine, il lui sembla entendre comme de sourds appels dans le lointain; il continua à s'avancer avec une nouvelle énergie; bientôt le doute ne lui fut plus permis, car, au bout d'environ deux cents mètres, ayant fait une nouvelle halte, les paroles suivantes, quoique faibles encore, lui parvinrent assez distinctement pour qu'il reconnut la voix du Canadien :

— Ho! Ho! Hohé! Laurent!

S'étant encore rapproché pour être plus sûr d'être compris, il joignit ses deux mains en guise de porte-voix et répondit à son tour par l'appel suivant, lancé à toute volée dans le souterrain :

— Hé! Ho! Hohé, Dick!

— C'est vous, Laurent? continua le Canadien, car c'était bien lui.

— C'est moi! exclama l'interpellé; courage, j'arrive à votre secours! où êtes-vous?

— En avant de vous, dans le tunnel. Je suis si fortement engagé que je ne puis ni avancer ni reculer. Merci, mon bon Laurent; je vous attendais; c'est entre nous deux, à la vie et à la mort.

Tout à coup, Laurent s'arrêta stupéfait; il venait d'apercevoir les pieds de Dick, à moins de deux mètres de lui. La voix de son ami était encore si étouffée qu'il croyait ce dernier beaucoup plus éloigné de lui.

Comme il avait, en même temps, poussé une exclamation d'étonnement, le Canadien lui en demanda la cause.

— Je vous croyais à plus de cent mètres de moi encore, dit-il, tellement le bruit produit par vos paroles me paraissait faible.

— C'est facile à comprendre, fit le trappeur, j'ai la moitié du corps, presque jusqu'aux hanches, en dehors de ce tunnel, qui donne dans une excavation assez vaste, et comme la partie inférieure de mon corps bouche hermétiquement le petit boyau où vous trouvez, mes paroles ne peuvent vous arriver que très affaiblies... Maintenant, il s'agit de me tirer de là, car mes mains dans le vide n'ont plus de point d'appui, ni pour avancer, ni pour reculer.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

173

RÉSUMÉ : TOTO A QUITTÉ SA SŒUR TOUTOUNE ENDORMIE DANS L'EXPRESS GRENOBLE-AIX EN PROVENCE ET A RÉUSSI A S'INTRODUIRE DANS LE FOURGON A BAGAGES POUR Y REPRENDRE UNE VALISE QUI LUI A ÉTÉ VOLÉE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

PRISONNIERS SUR LA PLANÈTE MARS FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SE FONT DES ALLIÉS. ET QUITTENT EN AVION GYROSCOPIQUE LE PALAIS DE JARNAC LEUR MORTEL ENNEMI.

LA SEMAINE PROCHAINE — LES RESCAPÉS DE LA GUERRE MARTIENNE

— *M'est avis, monsieur Gilping, que nous devrons gagner la crypte.*

A TRAVERS LE MONDE

D'après des calculs auxquels se sont livrés des spécialistes, 5 litres de sang contiendraient 25 trillions de globules rouges; et pour les dénombrer un à un il ne faudrait pas moins de 80.000 années de travail ininterrompu.

○

Les premières dents, les dents de lait, apparaissent à l'âge de 6 à 9 mois. Les dernières dents, les dents de sagesse, poussent entre 20 et 25 ans. Mais il arrive que leur croissance se poursuive jusqu'à trente ans. Il arrive aussi qu'elles ne poussent jamais.

○

On trouve à Saïgon, en certaine saison, des grillons très appréciés des gourmets pour leur chair délicate. Leur rareté leur confère un prix assez élevé et c'est pourquoi les conducteurs de pousse-pousse se sont fait une spécialité de les chasser. Sautés comme des beignets, ces grillons sont, paraît-il, délicieux.

○

L'arnica est une plante alpestre d'une belle couleur jaune d'or, qui pousse entre 1.000 et 2.000 mètres d'altitude. Elle ressemble à une marguerite. On en fait une teinture médicinale qui a la précieuse propriété de guérir les bosses, les bleus et autres petits accidents bien connus des écoliers.

○

On sait la place énorme que tient le pétrole dans la vie moderne. C'est pourtant seulement en 1858, aux États-Unis, que le colonel Drake fora le premier puits de pétrole, en employant la méthode des puits artésiens. Auparavant les Indiens, qui utilisaient le pétrole brut... comme médicament, se contentaient de creuser un trou dans les terrains pétrolifères et d'y placer une couverture. La couverture s'imbibait de pétrole et ils la pressaient ensuite comme une éponge.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

On discute bien souvent sans bases sérieuses du prix d'un avion de guerre.

Récemment des chiffres ont été publiés aux États-Unis. Ce sont les prix demandés par la firme Seversky au gouvernement pour la fourniture d'avions de chasse.

Prix du prototype : 89.204 dollars, soit un équivalent pour nous au cours du change de 3.300.550 frs.

Prix d'un avion si l'on commande une série de 500 unités : 26.250 dollars soit 971.240 francs. Pour 500 à 2.000 avions le prix baisserait encore et serait de 24.114 dollars, soit le quart du prix du prototype. Mais, encore à ce prix, un combat avec 5 ou 6 appareils détruits revient assez cher!

UNE CURIEUSE DÉCOUVERTE

En 1834, à Lyon, naissait un Français du nom de Louis Mouillard. Tout jeune il admira les oiseaux et eut envie de voler comme eux ; qui n'a fait ce rêve ? Aujourd'hui, c'est chose facile, mais en 1850 il n'y

avait que des ballons. Il eut alors l'idée de mesurer, de peser et de dessiner les oiseaux qu'il voyait.

Mouillard construisit un premier appareil en 1856. Puis, parti en Algérie, il refit deux essais. Un premier planeur, trop fragile, cassa ; un second s'éleva et entraîna notre pilote ébahi sur une quarantaine de mètres. Il tenta donc un nouveau vol et se luxa une épaule.

Puis ses affaires le fixèrent en Égypte, au Caire, où il continua l'observation des oiseaux, et publia en 1881 un livre sensationnel : « L'Empire de l'Air », qui contenait tous les principes du vol sans moteur.

Il construisit encore un planeur en 1896 mais, infirme, il ne put l'expérimenter.

Et ce général précurseur mourut dans la misère, au Caire, en 1897, et fut conduit à la fosse commune.

Treize années après sa mort, on découvrit par hasard, dans les caves du Consulat de France au Caire, les travaux inédits dont la publication causa un grand étonnement. Dans ses études, Mouillard avait découvert le gauchissement et le gouvernail de direction. Il en avait parlé à Chanute et Chanute fut le conseiller des frères Wright. Et Chanute demanda au nom de Mouillard, en 1892, un brevet pour un aéroplane comportant un équilibre latéral contrôlé par gauchissement des extrémités des ailes. Le brevet fut délivré en 1897 et est bien antérieur à celui des Wright (1904 et 1907). Le gauchissement est donc une invention française.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Régime. — Le régime est le nombre de tours à la minute auquel tourne un moteur ou une hélice. On appelle vitesse de régime le nombre de tours-minute pour lequel le moteur donne son maximum de puissance sans danger. Même remarque pour l'hélice. C'est pour permettre à l'hélice de tourner à son régime et au moteur de tourner plus vite que l'on intercale entre eux un démultiplicateur. Le régime se lit sur un cadran de compte-tours. En général les chiffres indiqués sont à multiplier par 100, c'est-à-dire que, par exemple, le chiffre 40 indique 4.000 tours-minute.

Résistance de l'air. — Prenez un morceau de carton et faites-le tourner autour de vous, à bout de bras : vous sentirez une résistance. Cette résistance provient de ce que le carton frappe l'air et qu'en plus il se produit derrière un vide partiel. Si vous déplacez le carton assez vite pour que la force de la résistance de l'air soit plus grande que le poids du carton, le carton se soulèvera. C'est le principe de l'aéroplane.

SPORTS

Cyclo-camping

Lorsqu'on pense aux loisirs de la jeunesse, on a du mal aujourd'hui à séparer l'image de la bicyclette et celle du camping, à tel point qu'on se demande si le camping s'est tant développé en France grâce à la bicyclette, ou si au contraire, c'est grâce à cette vogue du camping que les randonnées cyclistes prennent d'été en été une importance de plus en plus grande.

Ce moyen de locomotion s'allie en effet de façon merveilleuse avec le désir de liberté complète dans l'économie qu'est le mode de vie du campeur. Ainsi les vacances des plus humbles sont-elles intéressantes, vivantes et pleines d'attrait. On part quand on veut, on va où on veut sans se soucier du prix du transport, et on s'arrête sans être obligé de chercher un gîte plus ou moins confortable dans une ville plus ou moins intéressante. Je connais des garçons qui, l'été dernier, sont allés à Venise en un mois, en ne dépensant en tout et pour tout que 500 francs. Vous voyez qu'avec cela le prix d'un matériel, et même celui d'une bonne bicyclette, sont vite amortis. Cela vaut la peine de se priver un peu de distractions au cours de l'année pour avoir de plus belles vacances!

TIMBRES-POSTE

NOUVEAUTÉS DE FRANCE

Les émissions de timbres se succèdent avec une telle rapidité qu'il devient presque impossible de les signaler toutes. C'est pour cette raison que nous ne parlons le plus souvent que des types nouveaux, sans signaler de nouvelles valeurs dans les anciens types.

En février a paru un 90 c. + 35 c. brun, représentant la statue de Trulin, un jeune Lillois qui fut fusillé par les Allemands durant la Grande Guerre.

Le 15 mars, un 2 fr. 25 bleu commémora le centenaire de la naissance du peintre Paul Cézanne ; bien gravé, il a été imprimé par le procédé dit de la taille-douce.

Le 24 mars a été mis en vente un timbre commémorant le 75e anniversaire de la Croix-Rouge française, il est le premier timbre de France imprimé en trois couleurs.

Signalons la mise en vente des 1 centime bistre et 2 centimes vert-noir au type mercure.

SOUVENIRS DU FOND DE LA MER

QUAND J'ÉTAIS SCAPHANDRIER

Notre collaborateur, René Rennes, a longtemps été membre de l'équipage d'un sous-marin et il a exercé le métier étrange de scaphandrier. Nous lui avons demandé d'écrire, pour nos lecteurs, ses souvenirs du fond de la mer et nous les publions aujourd'hui.

Les distractions des scaphandriers.

Avant d'obtenir le brevet de scaphandrier, il faut, outre différents essais exécutés sous l'eau, posséder un nombre minimum d'heures de plongée. Pour cette raison, il nous arrivait parfois de descendre sans d'autre but que de passer trois heures sous l'eau. Nous étions toujours au moins deux ensemble et nous avions vite fait de reconnaître le fond où nous nous trouvions, car nous étions limités dans notre promenade par la longueur des cordes et des tuyaux. Au bout d'une heure, on s'ennuyait ferme.

Ces plongées s'effectuaient toujours au même endroit, par un fond de huit mètres, au bord d'un quai, en face d'un gros bateau que l'on apercevait par-dessous comme une ombre épaisse et longue. Au début nous pêchions les moules qui s'accrochaient à la quille; on nous le défendit sous prétexte qu'elles pouvaient être mauvaises. A ras le mur du quai, posé à plat sur le fond, se trouvait une page de journal. Nous nous mettions à plat ventre pour lire. Mais la lecture était laborieuse sur le papier mouillé, les lettres de l'envers et de l'endroit se confondaient.

Les élèves de l'école de scaphandre avaient songé à se faire un jeu de cartes en tôle, je ne sais quelle difficulté nous arrêta. Nous nous sommes mis à jouer à la marelle, ce jeu où il s'agit de mettre trois pions sur une même ligne.

Un matin, je jouais à la marelle avec Édouard. Nous avions tracé notre jeu sur la vase assez dure où les traits de notre dessin s'effaçaient souvent; nous en étions à la quinzième ou vingtième partie; comme de grands joueurs, nous ne poussions les pions qu'après de longues réflexions. J'étais tout absorbé par une nouvelle tactique que j'essayais. Je poussai enfin mon pion, je voulus regarder Édouard : il n'était plus là. Je vous assure que cela me fit une drôle d'impression de voir que mon partenaire avait été littéralement escamoté...

Je levai la tête : Édouard, gonflé comme une outre, montait comme un gros ballon rouge, je ne vis bientôt plus que son ombre car il atteignait la surface. J'étais déçu, il disparaissait au moment où la partie devenait passionnante. J'appris ensuite que sa soupape d'évacuation s'était coincée; ce fut tant pis pour lui, il avait abandonné et je gagnais la partie.

Ce n'était pas la bonne ancre!

— Vous plongerez devant la porte du bassin nord, m'avait dit le chef de notre groupe, un torpilleur y a perdu une ancre; dès que vous l'aurez repérée, laissez monter une bouée, nous descendrons une chaîne et vous l'amarrerez.

Il y avait vingt-cinq mètres de fond à cet endroit et la vase y était épaisse.

— Je te paies des prunes si tu trouves l'ancre, m'avait soufflé Édouard, un de mes camarades qui connaissait les lieux, il fait noir là-dedans comme dans un four.

Je descendis; un petit vent aigre battait la surface de l'eau qui était tourmentée et verte. A dix mètres, l'eau devenue grise, s'assombrissait; à quinze, je n'y voyais plus rien.

J'étais mal à l'aise, je sentais un bourdonnement d'oreille qui, à mesure que je descendais encore, me donnait une douleur aiguë aux tympans. Je touchai le fond alors que je ne pensais pas encore l'atteindre, j'avais sans doute mal compté mes brasses sur la corde de descente. Je ne voyais absolument rien, il me semblait que j'étais plongé dans de l'encre; j'hésitai un instant avant de lâcher la corde, puis je me décidai enfin. Je fis un pas, au second mon pied se posa dans le vide et je tombai d'au moins quatre ou cinq mètres; ma chute fut molle, car mon habit était gonflé et je m'enfonçais dans la vase, c'est à peine si je touchais le fond tant elle était haute et me faisait flotter. Je ne pouvais plus m'orienter, je sentais bien derrière moi un rocher, ce rocher d'où je venais de tomber, mais il était encore sur le côté; comme je ne pouvais rester immobile je partis devant moi. Je marchais avec difficulté dans la vase molle, je la sentais gluante à mes mains et si je continuais c'était pour faire preuve de bonne volonté car j'étais certain de ne rien trouver dans cette boue et ce noir.

Soudain je butai dans quelque chose de dur, je me baissai : c'était l'ancre; je lâchai aussitôt la bouée que je tenais dans ma musette à outils et j'attendis sans bouger. Peu après, je sentis la chaîne qui descendais juste au-dessus de moi, elle venait frapper mon casque, je la passai dans l'anneau, cramponnant le crochet sur une maille. Je fis le signal de remontée et l'on me hissa. J'étais content de moi, j'avais vite trouvé et Édouard me paierait l'apéritif en place des prunes promises.

On achevait de me déshabiller quand le treuil sortit l'ancre; c'était une belle ancre, toute neuve, qu'il eût été péché de perdre...

Mais au bout de l'ancre... il y avait une chaîne et au bout de la chaîne un bateau. J'avais fait relever l'ancre d'un remorqueur amarré dans le bassin nord et qui n'avait pas besoin de moi pour larguer ses amarres.

L'ancre que j'aurais dû relever était toujours au fond, quelque part, dans la vase...

...Ce qui me consola, c'est que c'était maintenant au tour d'Édouard de plonger.

Le poisson en fer blanc.

Pendant environ deux semaines nous avons plongé, sans répit, devant la cale des bassins nord. Une chaloupe pleine de pièces de rechange pour machines s'était retournée et nous devions les ramener à terre. C'était tout près de la caserne de l'infanterie coloniale et un vieil adjudant, ronchonnot, rouspéteur, mais bon diable au fond, venait souvent s'installer là pour pêcher et il nous en voulait de troubler son eau. Nous avions constamment les oreilles cassées par ses jérémiades, tant et si bien que nous avions juré de nous débarrasser de lui.

Tous les matins, vers dix heures, il arrivait pour ne repartir qu'à midi; à onze heures et demie toute une troupe d'ouvriers de l'arsenal passait là et s'arrêtait un instant pour s'intéresser au pêcheur.

C'était à moi de plonger, il était entendu qu'au moment favorable Édouard me ferait un signal par la corde d'appel.

Je fouillais la vase à la recherche de ressorts, de boulons, de soupapes et de paliers; je voyais l'hameçon de l'adjudant à deux mètres devant moi... Puis ce fut le signal...

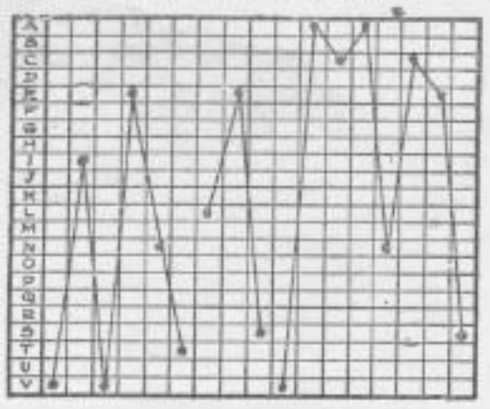
Quand je remontai une demi-heure plus tard, Édouard m'expliqua ce qui s'était passé; juste au moment où les ouvriers, nombreux comme à l'ordinaire, s'extasiaient sur la pêche de l'adjudant, une touche coupa les explications dont il était prodigue. Tous penchés au bord du quai purent voir un poisson brillant qui montait, puis sortait de l'eau. Mais les murmures d'admiration furent couverts par les jurons de l'adjudant qui s'apercevait, soudain, qu'il ne tenait au bout de sa ligne qu'un grand poisson en fer-blanc, celui que je venais d'accrocher.

Nous n'avons plus jamais revu l'adjudant.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

PHRASE CACHÉE



ACROSTICHE DOUBLE

G + L +
C + E +
E + E +
L + N +
B + A +
P + R +
M + M +
T + A +

1. Maladie de peau produite par une petite araignée. — 2. On en a besoin pour rentrer chez soi. — 3. Saisons. — 4. Fleuve russe. — 5. Résine du pin et du sapin. — 6. Abréviation par laquelle les militaires désignent une chose qu'ils aiment beaucoup. — 7. Adjectif qui signifie pareil. — 8. Il dominait autrefois la Russie.

Quand les vaches sont le premier mot vertical, il faut leur donner à boire. Le second mot signifie se mettre en groupe.

LOGOGRIPHE

J'ai neuf lettres et je désigne les honneurs extraordinaires rendus à quelqu'un après un exploit. J'ai cinq syllabes dont la première est une préposition, la deuxième un fleuve italien, la troisième une boisson d'Extrême-Orient, la quatrième un petit rond et la cinquième un pronom réfléchi. La deuxième et la cinquième donnent ce qu'on fait chez le photographe; la troisième et la cinquième, ce que soutient le futur docteur; la quatrième et la cinquième ce que fait le garçon hardi.

CHARADES

Mon premier est une note de musique.
Mon second est le refuge des oiseaux.
Mon troisième est un pronom indéfini.
Mon tout est un petit drapeau.

Mon premier est au bord des chemins.
Mon deuxième est une partie du pain.
Mon troisième est une lettre de l'alphabet.
On fait mon dernier avec une ficelle.
Mon tout est un âne sauvage de l'Asie.

MOTS EN ÉTOILE

1. Dans le corps. — 2. Adjectif possessif. — 3. Faire des cancans. — 4. Dieu égyptien. — 5. Ancien nom de la barre de gouvernail. — 6. Boit lentement une liqueur. — 7. Dents particulièrement développées chez le carnivore. — 8. En matière de. — 9. Dans le corps.

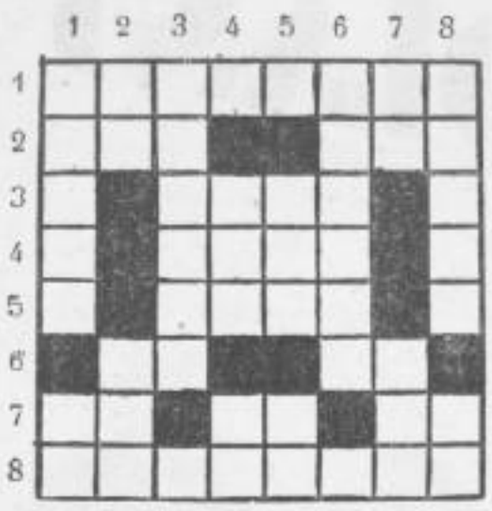
Envoi de Jacques Berrier, Les Molières par Livours.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 193

Horizontalement. — 1. Ce que sont les fleurs sur leurs tiges quand elles se fanent. — 2. Le contraire d'usé. Ce qu'on voit du ciel. — 3. Fait tomber d'un seul coup. — 4. Trop bien nourri. — 5. Vieux navigateur célébré par Virgile. — 6. Partie d'une charpente naturelle. Qui a été bien appris. — 7. Canton de la Côte-d'Or. La seule note qui porte deux noms. Lac africain qui est une des sources du Nil. — 8. Quadrumane qui n'est cependant pas un singe.

Verticalement. — 1. Elle est plus facile à descendre qu'à remonter. Pronom personnel de la troisième personne. — 2. Vieille préposition encore utilisée sur les titres. A le courage d'entreprendre. — 3. Ils obscurcissent le ciel avant la pluie. — 4. Applaudissement rythmé. Ce qui fait l'objet d'une dette. — 5. Prière latine. Conjonction de coordination. — 6. Greffées. — 7. Dans la Seine-Inférieure. Toute seule. — 8. Petit chemin de forêt. Pronom malhonnête.



— ABONNEZ-VOUS ! —
FAITES DES ABONNÉS !

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 192

Horizontalement. — 1. Émeri. Ère. — 2. Ca. Il. Sel. — 3. Us. Dé. — 4. Essaim. — 5. Vase. Oise. — 6. Émises. — 7. Ni. An. — 8. Roc. Te. Rû. — 9. Ère. Essai.

Verticalement. — 1. Écu. Verre. — 2. Mas. Am. Or. — 3. Si. Ce. — 4. Ebbées. — 5. Iles. Ente. — 6. Sos'es. — 7. Ès. Al. — 8. Re. Is. Ara. — 9. Elimé. Nui.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 192

Rébus. — Patience et longueur de temps font plus que force et que rage.

Mots en rectangle

E	G	A	R	E	S
R	E	G	I	M	E
E	L	E	V	E	R
S	E	N	A	T	S

Acrostiche double

r	E	P	n
e	S	O	n
s	T	U	c
p	I	R	e
i	V	R	e
m	A	I	n
i	L	E	t
l	E	S	t

Métagrammes. — Brille. Grille. Trille. Vrille. Drille. — Canon. Capon. Caton. Caron.

Charade. — Lit. Thé. Rat. U. Re. (Littérature).

Devinettes. — Oui, s'il est bon (charbon). — La fontaine Dauphine (l'eau flue). — Parce qu'ils leur font des niches.

Mot Jaune. — Révéler. Relever.

LE COURRIER DE JANOT

Raoul Villette, Maromme : Merci de ton envoi à notre Concours qui sera utilisé.

Charles Zyfferstein, Paris (XIe) : Ta réponse au Concours n'en est pas une. Ce qu'il fallait faire c'est une rédaction. Mais je te remercie de tes charades qui seront publiées, ainsi que de tes histoires.

Janine Malzac, Châtillon-sous-Bagneux : Merci de ton envoi au Concours qui sera utilisé.

Marcel Truquet : Merci de ta gentille lettre. Remercie ta maman du mot qu'elle y a joint.

Henri Ipert, Annecy : Merci de ton ingénieux envoi pour *La course au Trésor*.

Paul Colenet, Perrecy-les-Forges : Merci de ta gentille lettre, je suis content que le journal t'aie tellement plu que tu es décidé à faire de la propagande autour de toi.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE** : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. **18,50**

3e **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LES « BRIGANDS » DE 1789

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils sont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes...» Voilà comment La Bruyère a vu les paysans du *grand siècle!* Et il ajoute, ému : « Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, *et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.* »

Les paysans du temps de Louis XVI sont-ils si différents des paysans de Louis XIV?

La France est surtout paysanne, mais l'agriculture (sauf dans le Nord) n'a pas fait de grands progrès. Chacun essaye de produire, pour ses propres besoins, à la fois seigle, chanvre, lin — et n'y réussit guère. Le bétail est rare, et mal soigné. Les bêtes courent les champs après la récolte, et le fumier est en partie perdu. Pourtant on commence à labourer le sol plus profondément, à le fumer, à remplacer la *jachère* (repos du sol pendant 1 an) par une autre culture : trèfle ou luzerne. Parmentier introduit en France la pomme de terre.

Le paysan profitera-t-il de tout cela? Non : il est rare qu'il mange à sa faim, puisse se loger proprement. Et parce que quelques cultivateurs ont acquis un peu de bien-être, les seigneurs vont prendre des mesures qui appauvriront encore les pauvres. Ceux-ci pouvaient jusqu'alors profiter des *communaux*; dans les terrains appartenant à la commune, ils menaient paître la vache, et les chèvres, les moutons. De même on leur permettait de ramasser du bois mort dans les forêts du seigneur, de glaner derrière les moissonneurs.

Mais les nobles prétendirent garder pour eux seuls les communaux; ils en firent clore la meilleure partie où les « manants » devaient encore travailler à leur profit; de même le droit de prendre du bois mort fut supprimé.

Bien qu'il n'y eût presque plus de *serfs* comme au moyen âge, le seigneur s'estimait toujours maître de la terre et des hommes, forçant les gens à se servir de son moulin, de son pressoir, de son four (pour ce *service*, le paysan payait très cher et risquait même d'être volé), usant de son droit de chasser à travers les récoltes des paysans, d'élever du gibier qui lui aussi, abîmait ces récoltes; tandis que pour un malheureux pigeon tué, un pauvre était condamné *par la justice du seigneur* à ramer sur les galères, comme forçat, un boulet au pied.

Les *corvées* du roi (construire des routes) ne suffisaient-elles pas?

S'y ajoutaient les corvées du seigneur. Les impôts du roi (*taille*, et impôts sur les denrées usuelles, sur le sel par exemple) n'étaient-ils pas assez lourds? Il fallait encore payer au seigneur le *cens* et d'autres redevances. Il fallait aussi offrir au clergé la *dîme* : une gerbe de blé sur dix ou sur douze ; de même pour les légumes, le vin, etc... Cette dîme qui aurait dû faire vivre le prêtre de campagne enrichissait surtout l'évêque noble de la ville.

Pauvres, misérables même, sont les paysans, qui abandonnent ainsi plus du tiers de leurs maigres revenus.

Et voici que les dépenses du roi augmentant, les impôts vont augmenter, le seigneur sera plus exigeant. Tu devrais hurler comme un loup, paysan! Mais, humblement, tu exposes sur un gros cahier tes « doléances » : pour les États Généraux. Tu n'as pas d'armes, toi, ni de chevaux, ni de temps pour te battre, et on t'a dit que tu devais vivre comme tes pères et grands-pères, comme tes lointains parents du moyen âge.

Soudain, tu prends confiance : ils parlent fort, nos délégués, à Versailles, ils réclament. Les nouvelles arrivent vite de là-bas jusqu'à la province.

Eh quoi? Le peuple a pris la Bastille? On peut faire tomber comme cela un château fort, abattre des soldats du roi, ficher des têtes nobles sur des piques, et dire : « Je veux », et s'embrasser par dessus les barrières?

14 juillet! La noblesse a peur, alors que le roi ne comprend pas encore. Quelques seigneurs, parmi les plus puissants, dès le 17 passent à l'étranger. Les émigrés de Coblentz, restant secrètement en rapports avec la famille royale, prépareront la guerre contre la Nation française. C'est cette trahison des nobles et du roi qui fera tomber les privilèges des nobles et la tête du roi.

14 juillet! Les paysans aussi ont compris. C'est tout de suite qu'il faut attaquer ces fameux privilèges. La semaine ne s'est pas achevée que les grandes villes « bougent » : Lyon forme une garde nationale (bourgeoise), d'autres villes l'imitent; des émeutes ont lieu à Strasbourg, à Amiens; les Bordelais s'emparent du château Trompette; les gens de Caen de leurs citadelles... Les troupes du roi ne bronchent pas.

Et la campagne passe à l'action. Au son du tocsin les paysans marchent sur les châteaux, en rangs serrés, tenant haut, fourches et fusils de chasse. Que les seigneurs rendent les *chartes*, les vieux parchemins où leurs droits étaient inscrits! On en fait des feux de joie. Le seigneur veut-il résister? Il sera pendu et son château brûlé. Les mauvais marchands, les accapareurs aussi payent de leur vie leurs vols. Tant que les villes ont peur. Une terreur panique s'empare de tous, et ce sera la *Grande Peur* : il paraît que des « brigands » courent la France, pillant tout sur leur passage. Les bourgeois craignent pour leurs biens; certains d'entre eux ont même des terres... et perçoivent des impôts. Des circulaires sont envoyées aux curés, leur demandant de prêcher le calme. Et les nouvelles gardes nationales attaquent les groupes de paysans, les massacrent, les dispersent.

Ces mesures habiles ou violentes suffiront-elles? On peut en douter. Pour faire tomber les armes des mains des paysans, l'Assemblée, à la demande d'un noble libéral, propose, le 4 août au soir, que tous les impôts, corvées et droits des seigneurs soient supprimés. Cette *nuit du 4 août* sera célèbre car la proposition en question sera votée, qui transformera le régime de la terre... mais n'allégera guère le paysan : car un paragraphe de la loi prévoit que la plupart de ces anciens droits seront *rachetés par les communes* et que les paysans devront payer une rente; ainsi les habitants d'un village auront un impôt fixe à verser chaque année.

Le paysan, qui se croyait libéré, voit arriver le percepteur. Refus de payer. Rébellions. Trop tard. Une grande révolte n'est plus possible : les bourgeois tiennent bien en main la force armée.

Et la Révolution continue, au profit de la bourgeoisie. Pour punir les nobles émigrés, les prêtres *réfractaires*, on vend les terres du clergé, celles des seigneurs. Commerçants enrichis ou paysans aisés les achètent.

Puis la République risque d'être écrasée par les royalistes alliés à l'étranger, par les traîtres qui soulèvent la Province et dont certains siègent à l'Assemblée. Pour se faire craindre à l'intérieur, la République instaure la Terreur et guillotine ses ennemis. Pour vaincre les puissantes troupes qui l'attaquent partout, elle doit enrôler la Nation tout entière. C'est alors, alors seulement, que l'on a quelques égards pour ces paysans, pour ces ouvriers qui marchent peut-être à la mort et remporteront la victoire. Par lois et décrets la justice devient égale pour tous, les citoyens ont les mêmes droits. Et sont supprimées les dernières rentes féodales, insupportables aux paysans. Une nouvelle Constitution, celle de 1793 (qui ne sera pas appliquée), donne même le droit de vote aux pauvres.

Hélas! Ceux qui veulent achever l'œuvre de la Révolution, les Robespierristes, sont abattus le 9 thermidor par le clan des gens d'affaires.

Mais une Révolution ne peut mourir. La réaction qui suivra n'osera pas supprimer les principaux avantages que le peuple avait arrachés de force. Et ce peuple, pauvres de la ville et pauvres des champs, aura été entraîné hors de sa misère par une si puissante secousse qu'il sera prêt à de nouveaux combats : 1830, 1848, 1871, à d'autres encore, pour plus de justice, de bonheur, de liberté.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.214.

"FOU VOLANT"

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

MICRO, PRISONNIER D'UN CARGO CONTRE BANDIER, RÉUSSIT À S'ENFUIR ET À PRÉVENIR LES GARDES-CÔTES QUI CERNENT LES PIRATES.

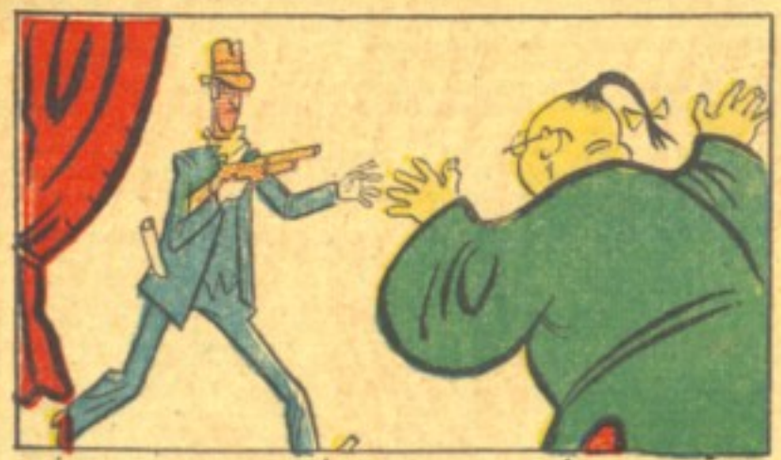
LA SEMAINE PROCHAINE : LUEUR D'ESPOIR

BEGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE JAPONAIS **FUGI YAMA** A CAPTURÉ **HUMERUS** ET L'ASTUCIEUX **BEGONIA** ET VEUT LEUR ARRACHER LE SECRET DU TRÉSOR DE **GRADOUBLE**.

LES DEUX AMIS SONT LIÉS AUX POTEAUX DES TORTURES ET DÉJÀ LES BOURREAUX PRÉPARENT LE SUPPLICE DES 972 MORCEAUX

SOUDAIN LE GANGSTER **AL ROGNONE**, COMPLICE DU JAPONAIS POUSSE UN CRI DE JOIE LE SECRET DU TRÉSOR ÉTAIT CACHÉ DANS LE PARAPLUIE D'**HUMERUS**



MAÎTRE DU MYSTÉRIEUX PARCHEMIN DU TRÉSOR **GRADOUBLE**, **AL ROGNONE** SE RETOURNE AVEC SA MITRAILLETTE VERS LES JAPONAIS

FUGI YAMA A LEVÉ LES MAINS EN L'AIR, MAIS D'UN DOIGT HYPOCRITE LE BANDIT JAPONAIS TOUCHE UN RESSORT CACHÉ

POTATRAS ! UN MARTEAU GÉANT SORTI D'UNE TRAPPE SECRÈTE ASSOMME D'UN SEUL COUP LE FÉROCE **AL ROGNONE**.

FUGI YAMA SE PENCHE SUR LE CORPS DE SON COMPLICE ET LUI PRENDLE PARCHEMIN QUI DOIT LUI LIVRER LE SECRET DU TRÉSOR

HORREUR ET DÉCEPTION ! LA MOITIÉ DU PARCHEMIN MANQUE, L'ASTUCIEUX **BÉGONIA** L'A APPRIS PAR CŒUR ET BRULÉ.

MAIS **FUGI YAMA** N'A PAS DIT SON DERNIER MOT, IL SE CHARGERA DE TROUVER LE CHEMIN DU TRÉSOR GRÂCE À SES PRISONNIERS

N° 194

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 17 AOUT 1939.

RÉSUMÉ — JIM ET BOB, DE RETOUR DU MEXIQUE, EN AVION, SONT VICTIMES DE LA TEMPÊTE ET TOMBENT EN PARACHUTE DANS LA FORÊT VIERGE DU CENTRE DU MEXIQUE. BOB EST CAPTURÉ PAR UN BANDIT QUI COMPTE LE RENDRE CONTRE RANÇON.

L'HOMME CONDUISIT BOB DEVANT UN BUISSON TOUFFU.. LE CONTOURNANT EN ENTRAÎNANT BOB IL DÉCOUVRIT UNE ENTRÉE DE SOUTERRAIN. NOTRE JEUNE AMI N'AVAIT PAS NÉGLIGÉ DE GARNIR LE BUISSON DU RESTE DES BOUTS DE LAINE QU'IL AVAIT PRÉPARÉS....

ARRIVÉ PRÈS DU ROCHER LE BANDIT SE PENCHA ET PASSANT SA MAIN SOUS LE CREUX DE LA ROCHE ET EN TIRA UN MORCEAU DE CORDE QU'IL AGITA VIOLEMMENT..

QUELQUES MINUTES PLUS TARD LA ROCHE MANŒUVRÉE PAR DESSOUS S'ENFONÇAIT DANS LE SOL DÉGAGEANT UNE ÉCHELLE....

EN DESCENDANT DERRIÈRE SON RAVISSEUR, BOB LAISSA TRAÎNER SUR LE SOL UN LONG MORCEAU DE LAINE QU'IL FIT PENDRE À L'INTERIEUR DU TROU...

LORSQUE BOB ET LE BANDIT EURENT DISPARU LA PIERRE REVINT PRENDRE SA PLACE.....

CEPENDANT JIM QUI ÉTAIT ARRIVÉ PRÈS DES DÉBRIS DE L'AVION EN FLAMMES N'Y TROUVA PERSONNE.... LE PILOTE ET LE GARÇON D'AVION AVAIENT VRAISEMBLABLEMENT PÉRI DANS L'ACCIDENT!

JIM DÉCOUVRE LE PREMIER INDICE DU PASSAGE DE SON JEUNE AMI!....

À SUIVRE

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

Jusqu'aux chapitres précédents. — Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid, c'est modèle, tandis que Tom est un petit [illegible]. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime [illegible] dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce [illegible] a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son [illegible] vont dans la nuit chercher un trésor près de [illegible] hanté.

Chapitre XXVII

TOM ET BECKY ONT DISPARU *(suite)*

C'est comme cela qu'ils se sont arrêtés juste devant moi et que le feu de leurs cigares a éclairé leur visage. J'ai vu que le grand était le sourd-muet espagnol à cause de ses favoris blancs et que l'autre était tout déguenillé.

— Comment as-tu pu voir, à la lueur d'un cigare, qu'il était en guenilles?

Cette remarque interloqua Huck pour un instant.

— Mais non, je n'ai pas pu le voir, ajouta-t-il, mais il me parut qu'il était tout déguenillé.

— Alors ils ont continué leur route; et toi, qu'est-ce que tu as fait?

Sid était malade, Marie resta à la maison pour lui tenir compagnie.

— Moi, je les ai suivis. Oui, c'est ça, je voulais voir ce qu'ils allaient faire. Je les ai suivis jusqu'à la maison de Mme Douglas, la veuve, tout en restant dans le noir. Et puis j'ai entendu celui qui était déguenillé appeler la veuve, et l'Espagnol promettre qu'il lui abîmerait la figure, exactement comme je vous l'ai dit, à vous et à vos fils...

— Comment, c'est le sourd-muet qui a dit tout cela?

Huck venait de commettre une autre grosse bêtise: il s'efforçait de ne pas donner la moindre indication au vieux Gallois qui put montrer qui était l'Espagnol et, pourtant, malgré tous ses efforts, sa langue ne cessait de le trahir. Il tenta de sortir de ce mauvais pas, mais le vieillard avait les yeux fixés sur lui et ce pauvre Huck faisait gaffe après gaffe. Alors, le Gallois lui dit :

— N'aie donc pas peur, mon garçon, je ne toucherai pas à un cheveu de ta tête, pour tout l'or du monde. Je te protégerai, mais oui, je te protégerai ; cet Espagnol n'est ni sourd ni muet; tu as laissé échapper cela malgré toi et tu ne peux plus le cacher maintenant. Tu sais quelque chose au sujet de cet Espagnol que tu ne veux pas dire. Voyons, aie confiance en moi; dis-moi ce que c'est, je ne te trahirai pas.

Huck fixa pendant un instant le vieillard et, mis en confiance par son regard loyal, il se pencha vers lui et lui chuchota dans l'oreille :

— Ce n'est pas un Espagnol, c'est Joë l'Indien!

Le Gallois bondit presque de son fauteuil :

— Tout est clair maintenant, dit-il. Quand tu m'as parlé de nez fendu et d'oreilles coupées, j'ai pensé que tu faisais de l'imagination, car les Blancs ne se vengent pas de cette façon-là; mais un Indien, c'est une autre histoire!

Pendant le déjeuner, la conversation continua et le vieillard raconta que la veille, avant d'aller se coucher, il avait allumé une lanterne et était allé examiner le sol près de l'allée avec ses fils pour voir s'il n'y avait pas des marques de sang. Il n'y en avait pas, mais ils avaient trouvé un grand sac contenant...

— Quoi donc?

Si ces mots avaient été un éclair, ils n'auraient pas pu s'échapper avec une rapidité plus soudaine des lèvres blêmies de Huck. Les yeux écarquillés, le souffle suspendu, il attendait la réponse. Le Gallois le fixa, à son tour, pendant quelques secondes et répondit :

— Des outils de cambrioleur! Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

Huck s'était rejeté en arrière, en poussant un soupir profond de soulagement. Le vieillard le fixa avec curiosité et ajouta :

— Oui, un attirail de cambrioleur; on dirait que ça te fait un grand plaisir d'apprendre cela. Mais pourquoi est-ce que tu as fait cette tête-là, tout à l'heure? Que pensais-tu donc que nous trouverions?

Huck était de nouveau embarrassé; sous le regard inquisiteur du vieillard de nouveau fixé sur lui, il aurait donné tout au monde pour pouvoir inventer de suite une réponse plausible, mais rien ne lui venait à l'esprit. Alors, il laissa s'échapper la première qui s'offrit à lui : elle était absurde, mais il n'avait pas le temps de la peser :

— Des livres pour l'école du dimanche! murmura-t-il.

Le pauvre Huck était trop désespéré pour sourire; mais le vieillard éclata d'un rire joyeux qui le secoua de la tête aux pieds, et il finit par dire qu'un tel rire valait mieux pour se bien porter que toutes les ordonnances d'un médecin.

— Mon pauvre petit, ajouta-t-il, te voilà tout pâle et tout fatigué. Tu ne dois pas te sentir bien; sans aucun doute, tu n'es pas dans ton assiette. Mais, ça ne durera pas longtemps: après un bon repos, tu te sentiras parfaitement bien, c'est moi qui te le garantis.

Huck était furieux contre lui-même de s'être trahi si bêtement et d'avoir montré une agitation aussi suspecte, car, depuis qu'il avait entendu la conversation dans le chemin qui mène à la maison de Mme Douglas, il pensait bien que le paquet emporté de la taverne ne devait pas contenir le trésor. Il le croyait, mais il n'en était pas sûr; c'est pour cela que la nouvelle de la découverte du sac lui avait fait perdre son sang-froid. Mais, dans l'ensemble, il était ravi de l'incident, car maintenant il savait que ce sac n'était pas le vrai sac et ainsi il se sentait parfaitement tranquille quant à la suite des événements. Le trésor devait être encore au N° 2 et, comme les deux hommes seraient pris et enfermés avant la fin du jour, Tom et lui pourraient facilement s'emparer du magot la nuit prochaine sans crainte d'être dérangés le moins du monde.

Le déjeuner était à peine terminé que l'on frappa à la porte. Huck alla se cacher dans un coin, il ne tenait pas à être mêlé, même de loin, aux événements de la veille. Le Gallois fit entrer plusieurs personnes parmi lesquelles la veuve Douglas. Il remarqua que des groupes de gens grimpaient la colline pour voir le lieu sensationnel. Ainsi la nouvelle s'était répandue. Le Gallois dut faire le récit de la nuit aux visiteurs et Mme Douglas lui exprima en termes chaleureux sa reconnaissance.

— N'ajoutez pas un mot de plus, Madame; il y a quelqu'un à qui vous devez plus de gratitude qu'à mes fils et à moi, mais il ne m'a pas permis de dire son nom. Sans lui, nous ne serions pas arrivés à temps.

Naturellement cette nouvelle excita si grandement la curiosité qu'elle amoindrit presque le sujet principal. Mais le Gallois refusa de livrer son secret. Lorsque tout eut été dit sur le reste de l'histoire, Mme Douglas demanda :

— Je m'étais endormie en lisant dans mon lit, et je dormais profondément malgré tout ce bruit. Pourquoi donc n'êtes-vous pas entré, et ne m'avez-vous pas réveillée?

— Nous avons pensé que cela ne valait pas la peine de vous alarmer. Il est probable que ces bandits ne soupçonnent [illegible]. Ils ont d'ailleurs perdu leur outile. A quoi bon vous réveiller et vous inquiéter? Mes trois nègres ont monté la garde autour de votre maison tout le restant de la nuit. Tenez, ils viennent justement de rentrer.

De nouveaux visiteurs arrivèrent et il fallut leur répéter l'histoire, et la répéter encore un certain nombre de fois.

Il n'y avait pas d'école du dimanche pendant les vacances, aussi le service religieux se faisait-il plus tôt. On ne parlait que du presque tragique événement, et l'on disait qu'aucune trace des deux vauriens n'avait encore été découverte. Lorsque le sermon fut terminé, la maman de Becky, Mme Thatcher, s'éloigna avec Mme Harper et lui demanda :

— Est-ce que ma petite Becky va dormir toute la journée? je pense bien qu'elle devait être morte de fatigue?

— Votre Becky?

— N'a-t-elle pas passé la nuit chez vous?

— Mais non!

Mme Tachter pâlit et s'affaissa sur un banc, juste au moment où tante Polly vint à passer.

(A suivre).

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je croyais que ma lettre de la semaine passée serait la dernière que je vous écrirais, avant mon départ pour les vacances, mais je suis arrivé très en avance à la gare. Je suis allé dans la salle d'attente. Et, comme j'avais une heure devant moi, du papier dans la poche de mon sac de camping, et mon stylo (vous savez bien le célèbre Stylo de Janot), j'ai profité de ce qu'il y avait une table dans la salle d'attente des troisièmes pour vous écrire un mot que je vais mettre tout à l'heure à la grande boîte aux lettres de la gare. C'est le 1er août. Je ne sais pas très bien quel temps il fait dans le pays où vous êtes en ce moment, mais ici il ne fait pas trop, trop mauvais. C'est-à-dire qu'il y a eu un beau rayon de soleil ce matin. Il est vrai que le ciel bleu n'a guère duré; pas beaucoup plus de trois minutes, et qu'en ce moment j'entends des gros grêlons qui tambourinent sur le toit de verre du grand hall de la gare. Mais ces orages d'été, tout le monde sait bien que ça ne dure pas longtemps et que le soleil va bientôt revenir. Enfin, j'ai bon espoir. Je suis certain que cette averse est la dernière de l'été et, qu'après, il va faire un temps splendide, un vrai temps de mois d'août, avec du soleil partout. J'ai tenu à emporter une petite bouteille remplie d'huile d'olive, à cause des coups de soleil qui peuvent être très mauvais en cette saison. Je n'ai pas envie d'avoir le nez qui pèle.

Patatras. C'est un grand coup de tonnerre qui vient de se faire entendre. Il fait si nuit dans la salle d'attente que, quoiqu'il soit huit heures du matin, on a été obligé d'allumer l'électricité pour y voir clair. Cela me fait penser que cette lettre, que je suis en train d'écrire le 1er août, vous ne la lirez dans le journal que le 17 août, et que ce jour-là je serai déjà rentré du camp, qu'il y aura peut-être plus tous les jours et toutes les nuits, et que vous rirez bien en pensant que j'avais emporté de l'huile d'olive contre les coups de soleil.

Vous direz que j'aurais bien mieux fait de prendre un parapluie. N'ayez crainte, j'ai quand même pris mes précautions. Je n'ai pas pris un parapluie, parce que c'est bon pour les filles ou les Anglais, mais j'ai ma vieille pèlerine qui me servait l'année dernière pour aller à l'école, et qui est un peu tachée, mais qui ne prend pas du tout l'eau. Elle était assez grande et, quoique j'ai grandi depuis, elle est toujours assez ample pour je puisse la mettre en gardant mon sac de camping sur les épaules. Ce qui sera bien commode: de cette façon-là, rien ne sera mouillé. Et, comme j'ai un grand capuchon, je ne crains rien non plus du côté de la tête.

J'ai les jambes nues avec ces chaussettes, comme ça si mes jambes sont mouillées, elles sècheront tout de suite. Et puis, Mme Burette m'a acheté pour le camp des belles chaussures neuves, qui se graissent, avec des clous dessous, et que je finirai cet hiver pour aller en classe, parce que l'an prochain elles ne pourraient peut-être plus servir : mon pied grandit si vite!

Hé bien, ces belles chaussures neuves elles sont tout ce qu'il y a d'imperméable. Je le sais parce qu'en allant à la gare, j'ai fait exprès de marcher dans toute les flaques d'eau (il y en avait beaucoup) et je n'ai pas eu les pieds humides le moins du monde. Mais Mme Burette elle, qui marchait à côté de moi, elle a été mouillée jusqu'aux lunettes, à cause des éclaboussures. Même qu'elle n'était pas très contente; qu'elle parlait de me flanquer une paire de taloches, et de ne pas me laisser partir pour le camp. Elle n'avait pas tort de ne pas être contente. Mais tout de même elle m'a pardonné.

On vient d'éteindre les lumières de la salle d'attente. Preuve que le temps s'améliore considérablement, puisqu'on y voit plus clair et que nous allons avoir un temps splendide pendant tout le mois d'août. Seulement il pleut encore un peu. Il ne tombe plus de la grêle, de la pluie seulement.

Je me demande ce que les autres attendent pour arriver. Il n'y a plus que trois quarts d'heure avant le départ du train. Je suis très inquiet. Des fois qu'ils auraient oublié l'heure. Et Pierrette qui est toujours en retard. Ça me fâcherait qu'elle manque le train. Surtout qu'on doit manger en route. Je serai bien content de manger dans le train. Ça ne m'est jamais arrivé avant. J'aurais bien voulu aller au wagon restaurant, mais il paraît que c'est beaucoup trop cher et que ce n'est pas si bon que cela. Et puis, ce sera très amusant de faire la dînette dans les wagons. Mme Burette m'a préparé deux œufs cuits dur, avec un peu de sel dans un vieux tube d'aspirine pour quand je les mangerai.

Et puis, elle m'a fait de beaux sandwichs avec le reste du rôti de veau qu'on avait mangé hier soir. Entre le pain et la viande il y a du beurre, un peu de moutarde et des cornichons coupés minces. J'aime bien la moutarde, mais il paraît que ce n'est pas bon pour l'estomac et Mme Burette n'a pas voulu en mettre autant que j'aurais voulu.

Et puis il y a un morceau de gruyère, enveloppé dans du papier d'argent qui vient des tablettes de chocolat qu'on me donne pour mon « quatre heures », et puis aussi des abricots dans un cornet de papier. Je les ai regardé tout à l'heure : il y en avait deux d'écrasés, alors je les ai mangé tout de suite. Ce que j'aime le mieux dans les abricots ce sont les noyaux. Je les casse avec les dents et je mange l'amande qui est un peu amère (surtout la peture), mais très bonne. D'habitude, Mme Burette ne me laisse pas faire. Elle dit que je me casserai les dents, mais comme j'étais tout seul dans la salle d'attente, j'en ai profité.

Mais qu'est-ce que font donc les autres?... Ah! les voilà. J'arrête ma lettre tout de suite. On n'a que le temps. Le train part dans presque une demi-heure.

Au revoir, je vous serre la main à tous en hâte. Et bonnes vacances.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

P.-S. — *Le train part dans cinq minutes. Il fait encore plus mauvais que tout à l'heure. Il pleut comme si on arrosait le toit de la gare avec des lances à incendie. Mais ça ne fait rien, je suis sûr que [illegible] beau temps.*

N'oubliez pas de m'envoyer vos concours dont je vous rappelle ici le règlement.

Classez par ordre de préférence les [illegible] suivantes en donnant à chacune des notes entre 0 et 20. Il y a deux classes d'histoires, chacune étant classée séparément. Les [illegible] sont reçues jusqu'au dimanche 10 septembre.

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère. — Pat'Soum. — Enfant [illegible] Floche. — Toto et Toutoune. — Fred Hardi en l'an 2039. — Polycarpe. — Fou Volant. — Bégonia, chercheur de trésors. — Tom Sawyer. — La Mort du loup. — Mangeurs de feu.

Voici maintenant la DEUXIÈME CLASSE : celle des DISTRACTIONS INSTRUCTIVES OU AMUSANTES :

La Lettre de Janot. — Savez-vous que?... — Le Coin des Fillettes. — Pour rire un peu. — A travers le monde. — Les jeunes aviateurs. — Sports. — Timbres-poste. — Bonnes pages (Les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs). — Récits et Dessins des lecteurs. — Variétés. — [illegible] de Jacques Bour.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

LES VOLANTS

Encore des idées pour orner quantité d'ouvrages. Un volant c'est : une bande droite que l'on fronce ou que l'on pose quelquefois à plat, ou qui est plissée, une bande en forme ou en biais plus ou moins froncée.

Le volant doit être léger pour garder son nom, volant, et souple. Voilà pour son aspect.

On monte un volant :

1° A l'envers en repliant le bord du tissu en dessous vers le haut, le bord du volant contre vers le bas et l'on coud à points devant.

2° A l'endroit en faisant une tête qui se trouve froncée en même temps que le volant. Le bord est rabattu en dessous contre le tissu de l'ouvrage. Ces volants sont utilisés pour rideaux, coussins, abat-jour, dessettes de lit, dessus de lit.

3° On passe une ganse dans l'ourlet formé par le rabat à l'envers, on coud à points devant à l'épaisseur de cette ganse et l'on fronce après, la ganse restant à plat. On peut faire l'ourlet avant et passer la ganse après dedans. Ce volant est employé dans la lingerie ; on fait des chemises de nuit presque toutes droites et une ganse autour du cou la fronce à la grandeur voulue.

4° Volant [illegible] une petite tête froncée pouvant [illegible] ...ire en rond [illegible] que l'on ne [illegible] les fronces du montage qui est bien droit. On termine un volant en tournant : soit d'une dentelle que l'on monte avec un rouleauté, soit d'un biais que l'on coud d'abord à l'endroit à points devant, puis que l'on rabat à l'envers à points de côté (1). Le biais peut être de la même teinte

VOLANTS AMÉNAGEMENT

ou quand il [illegible] un tissu imprimé, un voile, un cretonne, une toile, de la teinte vive du tissu, soit d'un picot que l'on fait faire à la machine (crêpe, «flota»).

6° Soit d'une dent que forme le volant lui-même. Prendre alors le tissu double, le plier à l'envers en deux, dessiner régulièrement les dents, le bord contre ce pli. Les piquer suivant la forme ou les coudre à petits points devant ; couper ensuite le tissu en trop dans les creux et retourner à l'endroit en sortant bien complètement la dent à l'aide d'une pointe de ciseaux, rentrer les bords pour le montage toujours fait à plat pour que les dents n'alourdissent pas.

7° Soit d'un ruban, le volant déjà ourlé et le ruban posé dessus à points couchés.

Enfin il y a des volants simplement ourlés (genre rustique, carreaux).

En général la largeur d'un volant est 1 fois 1/2 la largeur de l'objet à orner ; lorsqu'il y a un angle il faut environ le double.

Les robes d'enfants, la lingerie, les robes d'été volent beaucoup les volants.

Encolures, manches, empiècements sont ornés de petits volants froncés. L'organdi fournit ainsi une délicieuse parure.

Corsages, lingerie garnis devant de petits volants [illegible] ...ille, tulle, dahlia pour maman avec volants [illegible] de dentelles.

[illegible] de volants en bas d'une robe [illegible] un petit air ancien et fait très habillé. [illegible], avec une robe jusqu'aux pieds, fera [illegible] sur un coussin.

[illegible] on fait dépasser sous les robes, [illegible] pains, de petites dentelles, de petites dents, [illegible] de tons opposés. Ce sont des volants c'e[illegible] qui sont terminés ainsi et posés à plat [illegible] façon que l'ensemble reste légère-[illegible] Ponché [illegible] des volants, [illegible] moins haut, quelquefois [illegible], sont plissés assez fin.

Les Conseils de tante Camille.

FLEURETTE. — Faire 29 mailles en chaînette, arrêtez mais en laissant un long bout que vous enfilez dans une aiguille, qui vous servira à coudre en rond la chaînette pour former le cœur de la fleur comme le croquis vous le montre. Prenez ensuite un gros crayon d'au moins 1 cm. de diamètre, ou 1 tube de comprimés d'aspirine ; avec une très longue aiguillée de laine, piquez dans le bord du cœur et passez autour du moule, repiquez plusieurs fois au même endroit afin que les mailles soient bien remplies ; faites ainsi tout autour du cœur en faisant tomber au fur et à mesure les pétales du crayon.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Manière de blanchir les champignons. — *Les éplucher, les laver dans de l'eau acidulée de jus de citron. Les faire blanchir à l'eau bouillante salée avec quelques gouttes de jus de citron (une à deux minutes environ).*

(94) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

RALEU ATTEND VAINEMENT SON CHAUFFEUR AU CARREFOUR QU'IL LUI A INDIQUÉ. LES GANGSTERS QUI VEULENT S'EMPARER DE L'AUTO POUR ENSUITE KIDNAPPER RALEU, NE LA VOIENT JAMAIS PASSER...

MAIS NON, L'AUTO N'EST PAS DEVENUE INVISIBLE COMME NOTRE AMI PAT'SOUM. LA PREUVE C'EST QUE LA VOICI...

ET LE CHAUFFEUR SUIT SCRUPULEUSEMENT LES ORDRES DE SON PATRON. PAR LE DÉTOUR INDIQUÉ IL SE REND...

...AU CARREFOUR DE LA BELLE ÉTOILE... COMME VOUS L'AVEZ VU IL A BIEN SUIVI LA ROUTE INDIQUÉE PAR LES PANCARTES.

MAIS, CE QUE VOUS NE SAVIEZ PAS, C'EST QUE CETTE PANCARTE, C'EST L'INVISIBLE PAT'SOUM QUI LA PORTE.

A CHAQUE CROISEMENT DE ROUTES, EN DEUX BONDS, IL SE POSTE AU BORD DU CHEMIN.

LE CHAUFFEUR EST LOIN DE LA ROUTE, OU LES GANGSTERS L'ATTENDAIENT, ET NATURELLEMENT DE L'ENDROIT, OU SON PATRON ESPÉRAIT LE VOIR ARRIVER.

LASSÉ D'ATTENDRE, RALEU DOIT SE RÉSIGNER A RENTRER A PIED ET A ÊTRE L'OBJET DES QUOLIBETS DES PROMENEURS QUI COMMENCENT A CIRCULER.

LES GANGSTERS PLEINS DE RAGE, ABANDONNENT LEUR GUET POUR ALLER PASSER LEUR COLÈRE SUR LEUR COMPLICE LE BARON DUBELAIR.

FALZAR et FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Jacquot est un enfant très gâté. Un jour il veut une trottinette, le lendemain des patins à roulettes, le jour suivant une mandoline. Enfin ça n'en finit plus. Un soir avant d'aller se coucher il crie : « Je veux voir la lune. On l'emmène dans le jardin ; la nuit est claire, la lune brille dans le ciel.

— Tiens, regarde-la, tu es content ? demande papa.

Mais Jacquot fondant en larmes, se met à trépigner : « Je veux la voir de l'autre côté, je veux la voir de l'autre côté... »

o

Durand est un brave homme, mais il aime un peu trop la bouteille. Résultat, il a très mal au foie et il va consulter un docteur.

— Faites attention, mon ami, lui dit celui-ci, sinon vous ne ferez pas long feu sur cette terre. Pour commencer, ne prenez pas plus de trois petits verres par jour.

Durand revient au bout de six mois, encore plus malade.

— Avez-vous bien suivi mes prescriptions ?

— Oui, j'ai pris neuf petits verres par jour.

— Comment neuf, je vous avais dit trois.

— Oui, mais j'ai vu deux autres médecins. Chacun m'a prescrit trois petits verres, alors ça fait neuf...

o

Jeannot est chez sa grand'mère à la campagne. Ce matin le facteur a apporté une lettre et grand'mère heureuse apprend une importante nouvelle à Jeannot : il vient d'avoir un petit frère. Contrairement à ce qu'on pouvait croire, les yeux de Jeannot se remplissent de larmes.

— C'est trop triste, grand'mère, comment mon petit frère va-t-il faire pour me reconnaître, puisqu'il ne m'a jamais vu ! Hi ! hi !...

o

Sur une petite plage bretonne, une foule d'estivants se presse. Un Parisien venu en vacances s'étonne de voir tant de monde et manifeste sa surprise à l'hôtelier :

— Voyez-vous, monsieur, ce coin a la réputation d'être très solitaire et très tranquille...

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoyés par une bande sympathique : Les Invisibles, Olivier Lacrapide et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne, et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XIV

AU SECOURS DE DICK *(suite)*

Au même instant, Laurent, se ramassant sous lui, de façon à trouver un point d'appui pour ses genoux et ses reins, sur le sol et la voûte du tunnel, saisit les deux jambes du Canadien au-dessus de la cheville, et, d'un vigoureux effort, le ramena en arrière.

— Vous êtes fort, fit simplement Dick, en se sentant dégagé; merci et à charge de revanche, et maintenant activons la descente.

Le retour fut long et difficile, surtout dans la première partie, où les deux compagnons furent obligés de marcher en reculant; mais, à mi-chemin, la voûte du tunnel s'élevant un peu, ils en profitèrent pour se retourner, et ils purent achever sans encombre leur périlleux voyage. Depuis longtemps déjà, le bruit de leurs pas, leurs cris et les coups qu'ils frappaient contre les parois latérales avaient averti leurs compagnons de leur arrivée. Aussi tout signe de tristesse s'était-il envolé, et ils ne furent témoins que de la joie que causait leur retour.

Lorsqu'ils eurent fait le récit de leur excursion et que le Canadien eut raconté qu'il était arrivé à quelques pas seulement de la grande crypte, but unique de leurs recherches (car c'était seulement quand ils y seraient parvenus qu'ils pourraient se dire sauvés), Gilping, au milieu de l'étonnement général, proposa à Olivier et à ses deux autres compagnons de profiter de cette découverte pour hâter leur sortie.

— Mais je vous ai dit que le tunnel était trop étroit pour vous, répondit le Canadien.

— J'ai parfaitement compris, fit Gilping, aussi n'ai-je point l'intention de vous accompagner, mais bien, vous partis, de chercher un autre passage.

— Jamais! exclamèrent les trois hommes avec un tel ensemble que les trois cris se confondirent en un seul.

Pour la seconde fois, Gilping fut profondément remué, et son émotion fut telle qu'il répondit, avec un tremblement dans la voix dont il ne fut pas maître :

— Merci, messieurs, vous êtes mes amis.

C'était la plus haute marque d'estime qu'il pût donner, car nous devons dire à l'honneur des Anglais, pour être juste avec eux dans le blâme comme dans la louange, qu'ils ne prodiguent pas souvent le titre d'ami, qui n'est point banal dans leur bouche, et que, quand une fois ils l'ont donné, ils ne reculent jamais devant les devoirs de dévouement et d'affection qu'il impose.

Après avoir donné un peu de repos aux deux hommes qui venaient de fournir une si pénible carrière, la petite troupe reprit le cours de ses investigations.

Sur l'avis du géologue et après un examen très approfondi des traces laissées par les matières volcaniques, les deux premières excavations que la petite troupe rencontra sur sa route furent négligées comme ne présentant pas toutes les garanties désirables. Quant à la troisième, elle fut considérée par Gilping comme possédant tous les signes antérieurs qui pouvaient motiver une tentative décisive :

Large écartement de l'ouverture, abondantes coulées de laves, et surtout direction ascentionnelle dans le sens de la crypte principale.

— Si cette large fissure, fit Gilping, tout joyeux de sa découverte, ne nous conduit pas à bon port, c'est que la nature elle-même aura bouleversé toutes ses lois. Allons, messieurs, en marche, avant une heure, nous pourrons donner un pendant au lunch que nous avons déjà fait dans cette belle cathédrale naturelle, que nous avons pompeusement appelée « la salle aux mille colonnes». Et, sur cette prédiction de bonne augure, la petite troupe pénétra dans l'excavation, assez large et spacieuse, pour que les quatre amis puissent marcher tous de front.

Cette vaste fissure était une véritable merveille pour le géologue.

A chaque instant Gilping s'arrêtait en poussant des exclamations de joyeuse surprise et d'admiration; puis avec son marteau de minéralogiste, il brisait, ici, un morceau de lave ou de carbonate calcaire; là, un éclat de roche porphyroïde.

Dans son enthousiasme, le savant avait tout oublié, et il s'imaginait qu'il dirigeait une expédition scientifique dans le centre de la terre.

— Oh! je reviendrai passer une quinzaine de jours dans ce lieu admirable, seul, avec des provisions; il faudra que je sache jusqu'où s'étendent ces merveilleuses excavations, dans lesquelles on pourrait écrire toute l'histoire géologique du globe.

Plus d'une heure s'écoula, chacun marchait avec courage sans être arrêté par aucune difficulté matérielle, car l'excavation se maintenait à peu près dans son développement primitif; à prime rencontrait-on de temps à autre des différences de niveau dans la voûte, qui obligeaient alors le géant de la troupe, le brave Dick, à incliner légèrement la tête; l'écartement des parois largeur avait peu varié, mais aucun signe n'annonçait encore qu'on touchât à la délivrance.

D'après les calculs de Gilping, on aurait déjà dû atteindre la crypte depuis longtemps, si le conduit que l'on suivait s'y fut dirigé en ligne droite; mais personne ne se décourageait; on en avait simplement conclu que la fissure devait faire d'assez longs circuits, et on n'en avait continué sa route qu'avec plus d'énergie.

Le moment vint cependant où il fallut s'arrêter.

Depuis quelques nuits on ne s'était guère reposé; et la nature reprenant violemment ses droits, chacun se sentait envahir par une invincible somnolence.

Olivier surtout, d'une nature plus délicate que celle de ses compagnons, avait mille peine à tenir ses yeux ouverts, et il voyait arriver le moment où ses pieds endoloris allaient lui refuser tout service.

Plusieurs fois déjà on lui avait proposé de s'arrêter; mais l'énergique jeune homme avait toujours refusé. Cependant, en le voyant succomber à la fatigue, Dick prit sur lui de demander une station de repos motivée par ses propres souffrances.

Olivier se laissa tomber pour ainsi dire sur le sol et s'endormit d'un profond sommeil.

Gilping fit bientôt de même, après avoir mangé des biscuits arrosés de brandy. Laurent et Dick voulurent les veiller, mais la fatigue ne tarda pas à fermer leurs yeux.

Chapitre XV

SINISTRE APPARITION

Les hommes s'étaient endormis depuis cinq minutes que, d'une excavation voisine, mais entièrement en dehors du rayon de lumière produit par le fanal que Laurent avait déposé près de lui, émergea lentement, par un mouvement si insensible qu'aucun de nos quatre personnages, même éveillés, n'eût pu s'en apercevoir, une tête de sauvage australien, affreusement peinte en guerre et dont la teinte se confondait merveilleusement avec celle des rochers voisines.

Après avoir observé attentivement chacun des dormeurs, le sauvage s'allongea lentement sur le sol et se mit à ramper dans la direction des fugitifs, en ayant soin de rester dans les limites de la ligne d'ombre.

Entièrement nu pour que son corps, sans doute, se confondît mieux avec la nuance du sol, il ne possédait pour toute arme qu'un long couteau de chasse de fabrication américaine, qu'il portait entre les dents.

Quel était son projet?

Poignarder l'un après l'autre les quatre hommes?

Un pareil acte était d'une témérité à ce point audacieuse qu'il était impossible de l'admettre.

Pour mieux dissimuler sa présence, il glissait le long de la muraille du rocher, du côté même où nos pionniers dormaient. Bientôt il se trouva près de Laurent, et le but qu'il se proposait d'atteindre se dessina immédiatement par un geste qu'il fit dans la direction du fanal; mais, près de s'en emparer, il s'arrêta subitement, sembla réfléchir quelques instants en regardant alternativement chacun des dormeurs, puis reprit le chemin qu'il venait de parcourir et disparut dans la crevasse latérale qui lui avait donné passage.

On peut supposer que, chargé d'enlever la lumière qui guidait les fugitifs dans le souterrain, il s'était subitement aperçu que chacun d'eux possédait un fanal, bien que celui de Laurent fût seul allumé, et que, dans l'impossibilité où il se trouvait de les enlever tous, il avait préféré se retirer pour aller en délibérer avec ses complices, plutôt que de révéler sa présence et de mettre les blancs sur leurs gardes, résultat naturel de la soustraction d'un seul fanal, ce qui, en outre, ne lui faisait pas atteindre le but qu'il s'était proposé.

L'indigène venait à peine de disparaître qu'Olivier s'éveilla; peu à peu ses compagnons suivirent son exemple, et on se remit en route non sans un certain découragement.

Olivier, les pieds ensanglantés à force de parcourir un sol inégal garni de roches, n'avançait plus que soutenu par Laurent et le Canadien; mais il ne proférait pas une plainte et refusait absolument de s'arrêter de nouveau.

On finit par atteindre une excavation assez vaste, dont les murs miroitaient comme du cristal peint en noir; il y avait certainement eu la accumulation de matières en fusion, dont la concentration avait fini par acquérir une force de projection énorme, car les parois, largement fendues en trois endroits différents, indiquaient qu'un seul passage n'avait pas suffi à l'écoulement des gaz et des vapeurs accumulés, mais laquelle de ces trois routes qui s'ouvraient devant eux les fugitifs devaient-ils prendre? Ne risquait-on pas encore de s'égarer d'aboutir à quelque insondable abîme que l'on fut incapable de franchir.

On s'était arrêté forcément pour délibérer.

Le Canadien prit immédiatement la parole et, d'un ton d'autorité, dont ses compagnons ne lui avaient pas encore vu prendre avec eux, il leur fit connaître son opinion :

— Voici ce que je propose : nous sommes à bout de forces, à quelque [illegible] de la mer? Voilà trente-six heures que nous marchons, sans avoir pris un repas sérieux qui nous eût permis de réparer nos forces. Je demande donc, d'abord, que nous fassions ici même une station d'une demi-journée, au moins, consacrée entièrement au repos, du moins pour vous; car après une heure ou deux passées ici, je partirai pour explorer, l'une après l'autre, chacune de ces excavations qui s'ouvrent béantes devant nous; si, au bout d'une heure consacrée à chacune d'elles, je n'ai pas trouvé d'issue sur la crypte centrale, nous partirons pour aller retrouver le petit tunnel dans lequel nous nous sommes engagés avec Laurent, et qui correspond, j'en suis sûr, avec ce point que nous cherchons. Une fois là, nous tenterons la sortie par cette petite fissure dans l'ordre suivant : Laurent d'abord pour éclairer la voie, Olivier ensuite et moi en dernier lieu. A la sortie du tunnel vous serez deux pour me donner la main. Je n'ai donc pas à craindre de rester engagé. Une fois là, nous gagnerons la crypte par le cours d'eau, et nous sommes libres.

— Quoi! Nous abandonnerions M. Gelping! — [illegible] Olivier.

— Nullement, c'est même le moyen de le sauver. Vous savez bien, cher Olivier, que je suis incapable d'une lâcheté.

— Oh! Dick! Je n'ai pas voulu...

— Adopté sans la moindre objection, fit immédiatement Gelping. Je vous assure que l'idée de rester seul ici, même pendant deux ou trois jours, ne saurait m'effrayer; j'ajoute même que cela ne me sera pas désagréable.

— Accepté! Accepté! s'empressa de dire Laurent.

— Vous n'avez plus qu'à vous soumettre, Olivier, fit le Canadien, nous sommes trois contre vous.

Le brave Dick avait vaincu toutes les objections, car Olivier lui-même fut obligé de se rendre à la sagesse et à la logique de son raisonnement. Il fut donc décidé à l'unanimité que ce plan serait exécuté dans toutes ses parties. Certes, aucun des fugitifs ne se doutait [illegible] qu'ils allaient avoir à compter avec [illegible]

Deux [illegible] crypte [illegible]

Après avoir [illegible] se mit à ramper.

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

194

RÉSUMÉ : TOTO QUI A VOULU ALLER REPRENDRE DANS UN FOURGON DE L'EXPRESS GRENOBLE AIX EN PROVENCE SA VALISE ENREGISTRÉE PAR DES BANDITS A ÉTÉ PRIS POUR UN VOLEUR. CEPENDANT TOUTOUNE S'INQUIÈTE DE SA DISPARITION

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ. — PRISONNIERS SUR LA PLANÈTE MARS, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SE FONT UN AMI EN LA PERSONNE DE BANGKOR CHEF DES REBELLES AUX SEIGNEURS DE MARS

A TRAVERS LE MONDE

Si la création des postes est due au roi Louis XI, c'est à Richelieu qu'en doit leur organisation rationnelle. Cependant, au XVIIe siècle, il fallait à une lettre 15 jours pour aller de Paris à Angoulême.

○

La truffe était peu appréciée des anciens Grecs; mais les Romains en étaient extrêmement friands. A partir du XIVe siècle la truffe, un peu oubliée pendant le début du moyen âge, connut à nouveau la faveur des gourmets. On trouve les meilleures truffes dans le Midi de la France, au pied des chênes où ces champignons poussent sous terre. La truffe la plus estimée est celle du Périgord.

○

Une des plus terribles éruptions volcaniques de ce siècle est celle de la Montagne Pelée, dans la colonie française de la Martinique, le 8 mai 1902. La ville de Saint-Pierre fut entièrement détruite. Il y eut plusieurs milliers de morts.

○

Une des méthodes usitées pour le sauvetage des noyés est celle des tractions rythmées de la langue, méthode assez compliquée, qui ne peut être pratiquée que par un médecin, mais qui donne d'excellents résultats. Cette méthode est relativement récente. Elle fut inventée par un médecin français, le Dr Laborde, aux environs de 1890.

○

Savez-vous qu'on peut coller deux timbres sur une enveloppe de 6.000 façons différentes! Certaines personnes ont utilisé ce fait pour une correspondance secrète. Puisqu'il y a 6.000 combinaisons elles peuvent disposer non seulement d'un alphabet mais d'un vocabulaire dictionnaire.

○

Un des plus anciens hôtels de ville du [illegible] est le palais vieux ou « Palazzo [illegible] » de Florence dont la construction [illegible] commencée en 1298. L'hôtel de ville [illegible] de Venise, de Furnes, etc. [illegible] bâtiments ont toujours eu, depuis [illegible], le même usage.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Tous les pays augmentent la production du matériel aéronautique.

L'U. R. S. S. a approuvé un budget général de 154 milliards 957 millions de roubles pour 1939 alors qu'en 1938 la somme totale ne s'élevait qu'à 125 milliards 278 millions.

Pour la défense nationale le budget est de 40 milliards 885 millions de roubles, en très nette augmentation sur 1938 (27 milliards).

Il n'est pas mentionné de chiffre en ce qui concerne les forces aériennes mais tout laisse à prévoir que les 10 milliards de l'année dernière seront largement dépassés.

Que de milliards faut-il remuer pour assurer sa sécurité.

UNE GRANDE FIGURE DE L'AVIATION A DISPARU

L'inspecteur général Louis Hirschauer, qui mourut au mois de juin, était un précurseur de la locomotion aérienne. Sa première incursion dans les airs date du 20 septembre 1900. Ce fut une ascension en ballon libre. Ensuite l'aéronaute fut breveté pilote de dirigeable, puis d'avion. Parvenu rapidement à de hautes fonctions dans l'aviation, il n'en totalisa pas moins 450 heures de vol en ballon libre, 350 en ballon dirigeable et 2.000 en avion.

Chargé de nombreuses missions, il fit, en avion, la majorité de ses déplacements, comme [illegible] du Syrie, le tour d'Europe centrale, le tour de la Méditerranée, les trajets Dakar-Bamako-Gao, au-dessus des déserts de l'Afrique Occidentale, Saïgon-Hanoï, le tour du Grand Erg occidental, Paris-Le Caire et retour, Paris-Alger-Tchad-Alger et retour, etc.

(Si La Goupille vous cite ces itinéraires c'est pour que vous vous amusiez à les rechercher sur vos géographies! Voyez qu'il pense à vous, même en vacances!)

Vice-Président de la Commission d'Aviation à l'Aéro-Club de France, L. Hirschauer s'occupa d'un bon nombre de manifestations sportives comme le challenge de Tourisme international qui mit en vedette les premiers avions à atterrissage lent et décollage rapide grâce aux volets de courbure. Il établit également le règlement de la première coupe Deutsch gagnée par Polez.

Enfin il faisait des cours d'histoire à l'École Supérieure Nationale de l'Aéronautique et apprenait aux jeunes ce qu'avaient fait les anciens des temps héroïques.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

Résistance à l'avancement. — C'est la somme de toutes les résistances éprouvées dans l'air par les différentes parties de l'avion. Pour vaincre la résistance à l'avancement on utilise des moteurs puissants et des formes effilées. Autrefois les avions comportant beaucoup de haubans et de mâts avaient une résistance à l'avancement très grande. Le minimum de résistance est maintenant obtenu grâce à la technique moderne qui permet de construire des monoplans à train d'atterrissage rentrant. Remarquons toutefois que la résistance éprouvée par les surfaces portantes est nécessaire car elle crée la sustentation.

Segment. — Nous avons déjà parlé du piston qui se meut dans le cylindre d'un moteur. Le cylindre est fermé en haut par la culasse. L'explosion des gaz contenus dans le cylindre se fait entre la culasse et le fond du piston; la force ainsi créée pousse le piston vers le bas. Pour que le piston joigne bien tout autour du cylindre, on met des segments dans des gorges spécialement préparées sur le piston.

Un segment est un anneau, coupé à un endroit pour permettre de le passer autour du piston.

Surface portante. — C'est la surface totale des ailes d'un aéroplane. La surface portante s'exprime en mètres carrés. Il est convenu que la partie comprise entre deux sections d'ailes et [illegible] pas dans la [illegible] même si [illegible] sous un fuselage est plus. Le plan [illegible] on à l'avant ne compte pas non plus. Dans le cas d'un aéroplane le plan horizontal est compté même s'il se trouve entre les roues.

SPORTS

La marche

On ne connaît en général pas ses possibilités à la marche, car on ne cherche jamais à s'entraîner régulièrement. Et cependant la marche procure au corps les plus grands bienfaits. Quel que soit le genre d'occupations auquel on se livre, on devrait toujours ménager au moins une heure de promenade à pied dans son emploi du temps.

Sac au dos ou sans sac, c'est encore la marche qui permet le mieux d'admirer les beaux paysages dans les courses touristiques et de se gorger d'air pur. Au cours des vacances, on peut arriver au bout d'une semaine à parcourir 30 kilomètres par jour sans la moindre fatigue, à condition d'avoir de bonnes chaussures et de fuir le plus possible les grandes routes qui sont trop dures au pied et trop monotones.

Au point de vue purement sportif, les épreuves de marche sont très suggestives par leurs résultats. Et ce sont les Français qui détiennent tous les records : l'année dernière, Huard a parcouru 30 kilomètres en 2 h. 24 minutes, et Cornet, 150 kilomètres en 15 h. 25 minutes. C'est le même Cornet qui détient le record du monde de 200 kilomètres depuis 1937 en [illegible] 21 h. 58 minutes, [illegible] malaisins.

TIMBRES-POSTE

U. R. S. S.

En février, l'administration des postes de l'U. R. S. S. mettait en circulation une série de sept valeurs représentant les [illegible] constructions édifiées à Moscou. Sur timbres de grand format, on [illegible] quelques réalisations du gouvernement [illegible]

La bibliothèque Lénine 30 k. rouge.

[illegible] citons [illegible] la bibliothèque [illegible] Lénine, le [illegible] pont sur la [illegible] et la [illegible] Khimki.

Trois aviatrices soviétiques viennent [illegible] remporter le record féminin international de distance en ligne droite; ce raid sera commémoré par trois timbres représentant chacun l'effigie de l'une des aviatrices, avec son nom et la légende [illegible] Orient.

La [illegible] série de [illegible] timbres [illegible] générale du [illegible]

FAITES DES AMIS

SOUVENIRS DU FOND DE LA MER

QUAND J'ÉTAIS SCAPHANDRIER

(suite)

Un sauvetage.

J'ai plongé une [illegible] pour chercher un noyé. Nous nous trouvions [illegible] hors du centre des aérostiers et parfois un hydravion venait accoster à la cale. Un matelot, alors qu'il se tenait en équilibre sur les flotteurs pour lancer l'hélice, avait glissé; l'hélice l'avait frappé, disait-on, et il avait coulé à pic. Cela s'était passé dix minutes plus tôt. Je m'habillais avec hâte, très ému; quelqu'un disait que le malheureux avait été décapité par l'hélice...

C'était un après-midi de mars. Le ciel [illegible] je ne [illegible] et j'avais [illegible]

mais la mer délavait aussitôt son sang.

Je n'avais pas un instant à perdre. Je me laissai gonfler et je remontai « en ballon », tenant le naufragé serré dans mes bras. J'ai eu la joie de le voir revenir à lui après une heure de soins; c'était un gars de mon âge, il avait sur le visage un rire qui montrait qu'il aimait la vie; je fus heureux quand il me serra la main, me remerciant de ses yeux joyeux.

Remonter la tête bas.

Ce jour-là je descendis par un fond de dix mètres chercher l'hélice perdue par un [illegible] Profondeur idéale, joli [illegible] tout cela m'incitait [illegible] à faire en quelque [illegible] fond de [illegible] sans aucun [illegible] le voulais [illegible]

Je ne sais quelle idée me passa par la tête, mais il me paraissait que le sable entré dans mes souliers aux semelles de plomb me gênait. J'ôtai donc mes chaussures pour les secouer, mais à peine venais-je de les quitter que je ne sais quelle force me renversa, et que je me retrouvai soudain les jambes en l'air et dans l'impossibilité absolue de me redresser : faute d'avoir du plomb aux pieds, c'était ma tête qui était la plus lourde. J'étais forcé de rester ainsi les pieds en l'air (ou plutôt *vers* l'air), sans rien pouvoir faire pour rattraper mes souliers de plomb. Il ne me restait qu'à faire le signal de remontée. Ce furent mes pieds qui sortirent les premiers de la mer. Je vous laisse à penser combien mes camarades se moquèrent de moi après cette aventure.

La pieuvre géante.

Les combats des scaphandriers avec les monstres marins ne sont pas, comme on le croit souvent, des légendes. Et même, au large des côtes bretonnes, il peut arriver aux plongeurs d'étranges aventures.

Nous avions un jour à relever une épave, celle du cuirassé coulé depuis vingt ans déjà, et qui encombrait l'entrée du port, récemment élargi. Relever une épave de cette importance est un travail de longue haleine, et c'était une vraie usine dont les ouvriers étaient des scaphandriers, qui stationnait depuis plusieurs jours au-dessus de l'épave, installée sur des pontons.

Il fallait maintenant placer les chaînes qui permettraient de relever l'épave. Mainguy, notre chef, était en plongée pour faire une dernière tournée d'inspection. Son radeau était proche du nôtre et Pérouse, un scaphandrier chevronné, dirigeait la plongée. Il tenait le tuyau d'air et la corde.

Il discutait avec l'ingénieur chargé des travaux, quand tout à coup une brusque secousse faillit le jeter à l'eau. La corde lui fila entre les doigts, et, dans un grand remous, s'immobilisa. Mainguy ne répondait plus aux appels. La corde et le tuyau raidis paraissaient attachés au fond. Pérouse n'hésita pas une seconde, il revêtit son scaphandre en un instant, puis, il sauta à l'eau dans laquelle il enfonça comme une pierre. Il n'avait pas touché le fond [illegible] d'un appel, il demandait qu'on le remorque. Mainguy était agrippé par une énorme pieuvre qui se collait à l'épave.

Pérouse demanda dix hommes pour descendre à la fois. Il s'agissait non seulement de délivrer Mainguy, mais de sortir de l'eau la pieuvre géante, dangereuse pour la suite des travaux.

Les vingt scaphandriers présents se frirent, on ne voulut ni [illegible] moi, nous étions trop jeunes, disait-on. Nous étions vexés, car [illegible] parce que nous n'avions pas vingt ans nous étions prêts à tout oser.

Les dix hommes plongèrent à la fois et dans un cercle étroit, l'eau crève de cent bulles. Le combat sous-marin ne dura que quelques instants; bientôt remonta à la fois tout un chapelet d'hommes entraînés par la pieuvre. On la hissa sur le pont d'un remorqueur : de mémoire d'homme on ne vit jamais monstre aussi [illegible] Mainguy était sauvé, bien sûr on pensait. Il frottait et malaxait les ventouses [illegible] déjà marquées des cercles rouges.

La pieuvre est au musée du port, mais elle a été desséchée. Ses longs bras de quatre mètres ne ressemblent plus qu'à des algues et l'on passe près d'elle sans pouvoir comprendre le monstre qu'elle a été.

Le poisson caniche.

Les poissons ont un instinct curieux et sûr. Pendant une quinzaine de jours, j'ai travaillé au pied d'un quai; le premier matin j'avais remarqué un turbot qui m'observait, se tenant prudemment à [illegible] mètres; le lendemain je le revis à la même heure. Il était reconnaissable à une large tache blanche qu'il portait sur la tête. Tous les jours à la même heure il revenait, restait immobile pendant de longues minutes, puis partait, tournant brusquement et glissant rapidement sur le fond. Une seule chose changeait dans son attitude : chaque fois il avançait un peu plus. Je regrette de ne pas être resté davantage à cet endroit, j'ai la conviction que mon poisson serait eu la fidélité d'un caniche.

René RENARD

Quelle est l'expression de langage représentée par ce dessin.

ACROSTICHE DOUBLE

U	A	+	+	U	E
S	L	+	+	R	S
G	L	+	+	S	E
P	E	+	+	O	N
C	E	+	+	U	R
M	E	+	+	E	R
T	R	+	+	S	E
M	I	+	+	T	S
E	N	+	+	R	E
N	E	+	+	E	S

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 193

Horizontalement. — 1. Penchée. — 2. Esu, Nue. — 3. Alat. — 4. Ave. — 5. Enée. — 6. Os, Su. — 7. Is, Do, No — 8. Lémurien.
Verticalement. — 1. Pente. II — 2. Es. Ose. — 3. Nuages. — 4. Ban. a. — 5. Ave. Or. — 6. Entées. — 7. Iu. Une. — 8. Sente. Ou.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 193

[illegible] — VIVENT LES VACANCES.

Mots en croix

C
S A
P O T I N E R
O S I R I S
T I M O N
S I R O T E
C A N I N E S
M S
R

[illegible] — PHO-THE-O-SE; 2 + 3 = Pose; 3 + 6 = Thèse; [illegible] — Hale, mle, o, narod (Hendone).

LE COURRIER DE SANOT

Berre : La nouvelle Club d'Amis de *Mon Camarade* vient d'être fondé à Berre. Tourneur Hammassurez en est le président, Louis Dreuil le président, Jojo Galais le vice-président. Bague vie au Club de Berre.

Jacques Barrère, Vincennes : Nous avons publié tes charades, [illegible] que tu t'intéresses à la lecture de *La Gerbe* et de *Popeye-Cop*, qui sont [illegible] bons journaux auxquels ta coopérative scolaire est abonnée.

Marguerite Laurent, Villers-sur-Marne : Ton dessin est [illegible] joli [illegible] dommage que tu l'aies fait au crayon. Nous ne [illegible] reproduire que les dessins à l'encre noire, sur papier [illegible] blanc.

Dom, Cap, Marseille : Merci de ton joli envoi du concours [illegible] j'ai des timbres pour ta collection.

[illegible] Lotz, Wittelsheim : Merci de ton envoi au concours. [illegible] est bonne. Je sais que tu es dans un pays où on cueille [illegible] de framboises pour faire de l'alcool.

[illegible] Marcel, Liffol-le-Grand : Merci de ton envoi. Mais j'ai [illegible] ne pas pouvoir reproduire ton très joli dessin, parce [illegible] est à l'encre violette.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5

[illegible] vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours

Envergure : 60 centimètre

Prix de vente : 15 francs à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
(AVION DU PÔLE)
est épuisée

[illegible]tre pochette M.C. 6
[illegible]VION DE PERFORMANCE
Envergure : 60 centimètres
[illegible] caoutchouc. — Franco : 16 fr. 80
[illegible] contre remboursement.

NOS ABONNEMENTS

Monsieur [illegible] France	1 an	[illegible]
	6 mois	[illegible]
Belgique (fr. français)	1 an	[illegible]
	6 mois	12 fr. »
Étranger	1 an	45 fr. »
	6 mois	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

3 mois	2 fr. 50
6 mois	7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : L. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

VARIÉTÉS

1. On y fait des opérations d'argent. — 2. Ils sont en général un signe de grande tristesse. — 3. Etat de rêve éveillé. — 4. Célèbre philosophe et historien grec. — 5. Ne peut avoir lieu sans départ. — 6. Il n'y en a pas de sot, dit le proverbe. — 7. Tissu plat de fils entrelacés. — 8. Petits chats. — 9. Supporte la douleur sans rien dire. — 10. Tour rendue célèbre par un drame d'Alexandre Dumas.

Les lettres à trouver donnent, lues en verticale, un proverbe qui exprime que pour réussir il ne faut compter sur personne.

MÉTAGRAMMES

En quatre lettres, je suis ce que fait l'escargot ou le petit enfant. Si vous changez ma tête, vous aurez successivement :

La partie inférieure d'une maison; une rivière pyrénéenne; ce qu'est en général le rescapé d'un naufrage; une roche éruptive avant qu'elle ne soit refroidie; une racine comestible; ce que l'ours de la fable lançait pour tuer les mouches; un affluent de la Dordogne.

MOTS EN CROIX LATINE

Horizontalement. — 1. Agent de liaison entre deux phrases. — 2. Adjectif possessif. — 3. Recouvrir un objet en métal d'un autre métal protecteur. — 4. Qui a l'apparence du satin. — 5. Canton de la Côte-d'Or. — 6. Adjectif possessif. — 7. Note de musique. — 8. Vieille préposition employée dans les titres universitaires.

Verticalement. — 1. En matière de. — 2. Adjectif possessif. — 3. Régime politique où l'État prend toutes les initiatives. — 4. Passais au crible fin. — 5. Préposition et pronom personnel. — 6. Dans la gamme.

DEVINETTES

Quelle différence y-a-t-il entre un œuf à la coque et une chemise de lin?

Quelle ressemblance y a-t-il entre un mauvais auteur dramatique et un pâtissier?

Quelle différence y a-t-il entre la lettre A et un clocher?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 194

Horizontalement — 1. Ce sont leurs chaînes qui forment les limites naturelles les plus difficiles à franchir. — 2. Les thèses leur préfèrent les examens écrits. Qui est passé à l'action. — 3. Qui ne croit pas ce qu'on lui raconte. — 4. Paysan du moyen âge, qui était presque un esclave. Changeas de place. — 5. Vieille colère. Mettent à mort. — 6. Qui ne pense jamais aux autres. — 7. Petite monnaie romaine. Pronom personnel de la troisième personne. — 8. Participe gai. Qui aime le mouvement. — 9. La laine du mouton l'est naturellement. Possédé.

Verticalement. — 1. Se couvrir de petits champignons par l'humidité. Initiales de la République. — 2. Agréments [illegible] indispensable à la respiration. — 3. Au départ de [illegible] marines se sont à l'intérieur. — 4. Tout ce qui a rapport aux [illegible] Seul sur une carte. — 5. Celui de la terre [illegible] Tissu de lin ou de coton dont on fait les [illegible] projectile qui contient la charge de d'obus [illegible] — 8. Rose sauvage qui est très jolie. — 9. On [illegible] mill d'été. Pronom personnel de la deuxième personne.

LE PLUS BEL AQUARIUM DU MONDE

Un poisson n'est pas seulement bon à manger, il est aussi bien joli à regarder. Et les plus beaux des poissons ne sont pas ceux qu'on mange. Lucette, tous les jours, se fait ces réflexions en regardant tourner dans son bocal le poisson rouge qu'on lui a donné pour sa fête. Comme elle a rapporté de la mer des coquillages pointus et des petits galets blancs, veinés de bleu ou de rose, elle les a mis au fond de son bocal, et :

« Viens voir mon aquarium », dit-elle à chaque nouvel arrivant. Je l'ai beaucoup vexée en lui demandant comment s'écrivait *aquarium*... Eh bien, c'est un bocal », m'a-t-elle répondu prudemment.

Les aquariums que présentent les Muséums et Instituts Océanographiques ne sont pas très différents du bocal de Lucette. Ce sont de grands bacs de verre habilement éclairés, dont le fond est garni non seulement de coquillages et de galets, mais aussi de sable, de rochers, d'algues, parfois de coraux. Ici des cyprins évoluent. Là ce sont des poissons-chats. Ailleurs des anguilles. On s'empresse autour des tortues marines qui descendent doucement comme des parachutes, mais qui ont l'air bien têtu pour avoir une si petite tête...

Tout cela est très intéressant. Puis on se dit : « Cet aquarium est comme une bibliothèque que l'on regarderait sans en ouvrir les livres; chaque espèce est séparée des autres; dans la mer elles se mêlent — se mangent parfois — et il y a bien d'autres bêtes plus curieuses que celles-ci. »

Au Zoo, nous voyons des animaux de nos régions et ceux d'autres pays, nous voyons des mammifères, des oiseaux, des serpents, nous voyons des individus paisibles et de dangereux fauves, nous voyons l'énorme éléphant et le petit cochon d'Inde. Et, comme à Vincennes, on réussit à nous donner l'impression qu'ils vivent de leur vie habituelle; ce ne sont pas des bêtes en cage, mais des ours qui se baignent et des singes qui grimpent aux rochers.

Il faut reconnaître que les animaux marins ne sont pas aussi faciles que d'autres à capturer, puis à conserver. Et quand on les a installés dans un bassin ils ne sont guère aimables avec les visiteurs : les otaries de Vincennes sortent à peine de l'eau une tête toute droite comme un manche de parapluie pour replonger aussitôt, et je ne sais si vous avez pu mesurer à Vincennes l'éléphant de mer dont on n'aperçoit le plus souvent qu'un bout de peau noire dans l'eau grise? Moi pas...

Si l'on enlevait du Zoo de Vincennes tous les animaux plus gros que le sanglier et toutes les bêtes vivant dans des régions lointaines, le spectacle ne serait guère passionnant, c'est pourtant ce qui se passe dans un aquarium où ni les poissons des grandes profondeurs (et pour cause : dès qu'on les amène vers la surface, ils éclatent), ni les « monstres marins » ne sont exposés.

Ainsi tout [illegible] les Américains qui viennent d'installer [illegible] genre tout nouveau... et re[illegible] loin! Nous ne pouvons qu'imaginer l'intérêt que présente une visite à cet aquarium situé au bord de l'océan, à Marineland près de Saint-Augustine.

Un véritable Zoo marin est bâti sur la grève. Toutes sortes de poissons évoluent dans deux grands bassins bleus, l'un rectangulaire, l'autre circulaire; ce dernier, prévu pour les plus gros animaux, a 23 mètres de diamètre et 2 m. 35 de profondeur. Les bassins sont entourés d'une galerie dominée par des terrasses, on peut ainsi bien regarder d'en haut les pensionnaires du Zoo que les voir évoluer au profond de leur élément par l'une des cent [illegible] dans la galerie.

Le [illegible] de repaire. A la moindre [illegible] l'ermite, gros comme le poing, [illegible] coquille — une coquille qu'on n'est [illegible] de la carapace d'un autre, il est [illegible] mais ne craint plus rien...).

Que pensiez-vous trouver dans ces bassins comme grosses bêtes? Des tortues, des raies? Sans doute, mais — tenez-vous bien — on y rencontre aussi deux dauphins (les seuls qui soient en captivité) et des requins! Voilà de vraies « grosses bêtes ».

Les dauphins sont déjà apprivoisés. Ils sortent la tête de l'eau, et approchent leur long bec quand on leur présente, sur une assiette, s'il vous plaît — le poisson cru de leur repas, ou, s'ils sont bien disposés, bondissent pour l'attraper au vol. Cette mère dauphin et sa fille sont d'ailleurs deux coquettes qui, lorsqu'un scaphandrier descend dans l'aquarium pour le nettoyer, tournent autour de l'homme et lui font des « agaceries »... mais être bousculé par des animaux plus grands et plus forts que soi n'est pas très rassurant, et le scaphandrier, armé d'une masse, s'empresse de les chasser. Le scaphandrier doit descendre fréquemment dans le bassin pour gratter les algues qui poussent sur les vitres. Après cet ennuyeux travail, il s'amuse à donner à manger à une grosse tortue de 150 kilos qui vient « picorer » dans sa main. Attention aux requins : un coup de dent est si vite donné, qui pourrait vous couper en deux. Le plus grand requin de ce Zoo marin mesure 3 m. 50; pour le capturer on lui envoya un projectile contenant un anesthésique et c'est une bête endormie qui fut attrapée et transportée jusqu'à sa prison de verre.

Un autre personnage considérable du Zoo est un « stereolepis gigas », couramment appelé *giantfish*, ce n'est qu'une perche, noire, mais qui a 2 m. 15 de long et pèse 230 kilos — on n'a pas dû la pêcher à la ligne... Cette espèce se trouve au large des côtes méridionales de Californie et dans la mer des Caraïbes.

Tous ces animaux se laissent apprivoiser plus ou moins vite. Bien soignés, gâtés même, mais la nature est là : de temps en temps un « gros » mange un « petit »; il faut renouveler les habitants de l'aquarium; du moins y trouvons-nous une image exacte de la vie sous-marine.

Bova.

Imp. [illegible] Mellerand et Fils, Fontenay-aux-Roses (Seine). 30.214.

FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT EST, AU MEXIQUE, PRISONNIER DES CONTREBANDIERS QUI ESSAIENT DE VENDRE "L'HIRONDELLE" AU GÉNÉRAL REBELLE SALTILLO.

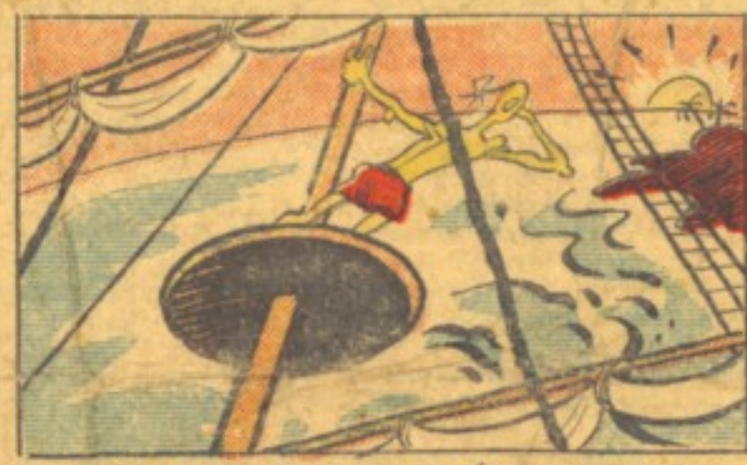
BEGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

LE LENDEMAIN UNE JOYEUSE FANFARE DE CHINOIS SE DIRIGEAIT VERS LE PORT DE SAN FRANCISCO OU UN BATEAU LES ATTEND.

MAIS LES CHINOIS ETAIENT DES JAPONAIS DEGUISÉS ET LEURS INSTRUMENTS ETAIENT TRUQUÉS. **HUMERUS** ETAIT CACHE DANS LE TUBA

ET L'ASTUCIEUX **BEGONIA**, ENDORMI PAR DOSE MASSIVE D'OPIUM, ÉTAIT EMBARQUÉ DANS UNE CONTRE-BASSE.

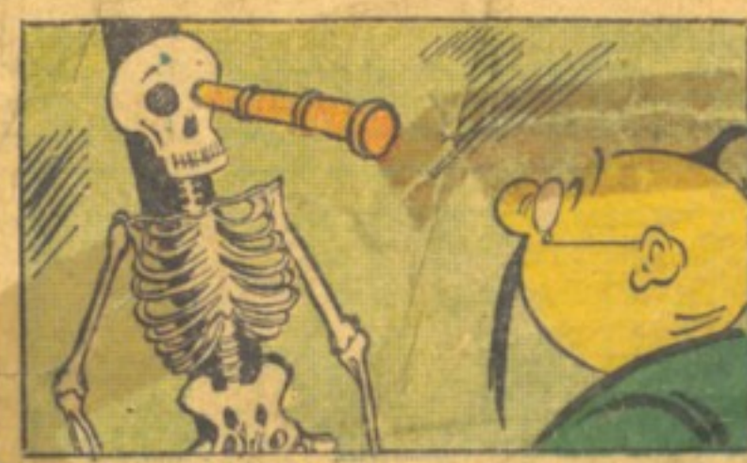
APRÈS AVOIR PASSÉ SOUS LES YEUX DES DOUANIERS LES FAUX MUSICIENS S'EMBARQUENT SOUS LES ORDRES DU BANDIT **FUGI YAMA**.



QUATRE JOURS PLUS TARD L'HOMME DE VIGIE DU **CANCRELAT** ANNONÇAIT QU'UNE TERRE APPARAISSAIT À L'HORIZON

C'ÉTAIT L'ÎLE **GALAPAGOS** OU D'APRÈS PARCHEMINS ETAIENT CACHÉS LES T[illegible] DU CÉLÈBRE PIRATE **GRADOUB**

SUIVANT LES INDICATIONS DES PARCHEMINS FUGI YAMA CONDUIT SES PRISONNIERS EN HAUT DE LA MONTAGNE DE "L'ELEPHANT NOIR"



AU SOMMET DE LA MONTAGNE SE TROUVE UN SQUELETTE QUI A DANS L'ŒIL GAUCHE UNE LONGUE VUE MARINE.

EN REGARDANT DANS LA LONGUE VUE [illegible] YAMA REPÈRE LA "ROCHE DU DIABLE" [illegible] DEUXIÈME ÉTAPE DE LA COURSE AU [illegible]

4° Jo. 448

N° 195

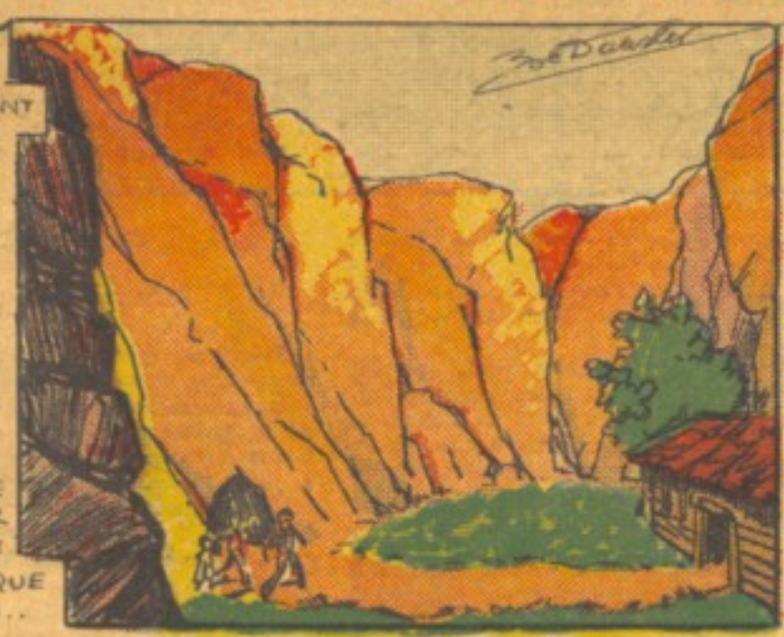
Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 24 AOUT 1939.

RÉSUMÉ. — JIM ET BOB, DE RETOUR DU MEXIQUE, EN AVION, SONT VICTIMES DE LA TEMPETE ET TOMBENT EN PARACHUTE DANS LA FORET VIERGE DU CENTRE DU MEXIQUE. BOB EST CAPTURÉ PAR UN BANDIT QUI COMPTE LE RENDRE CONTRE RANÇON.

LAISSONS JIM SUIVRE LA ROUTE JALONNÉE PAR BOB AU MOYEN DE BOUTS DE LAINE, ET REVENONS PRÈS DE NOTRE JEUNE AMI. LORSQU'IL FUT ARRIVÉ AU BAS DE L'ÉCHELLE BOB SE TROUVA DANS UNE PETITE CRYPTE DANS LAQUELLE S'OUVRAIT UN SOMBRE COULOIR. UN COMPLICE DE SON RAVISSEUR S'Y TROUVAIT..

LE COULOIR MAINTENANT REMONTAIT INSENSIBLEMENT ET BIENTÔT UNE LUEUR DE PLUS EN PLUS VIVE L'INONDA DE LUMIÈRE. ENFIN LE SOUTERRAIN ARRIVA AU GRAND JOUR. IL S'OUVRAIT AU FLANC D'UNE SORTE D'ENTONNOIR ROCHEUX AUX PAROIS PRESQUE VERTICALES..



SUR LA FACE OPPOSÉE À LA SORTIE DU COULOIR SE DRESSAIT UNE CABANE GROSSIÈREMENT CONSTRUITE.. UN TROISIÈME BANDIT ÉTAIT LÀ OCCUPÉ À NETTOYER DES ARMES.

(A SUIVRE)

4° Jo. 448
1939 n° 195 (A joindre)

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck sont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XVII

TOM ET BECKY ONT DISPARU *(suite)*

— Bonjour madame Thatcher, dit tante Polly. Bonjour madame Harper. Figurez-vous que mon garçon n'est pas rentré cette nuit. Il a couché chez l'une de vous, sans doute; il a eu honte de venir ce matin à l'église. Nous allons avoir un compte à régler ensemble!

Mme Thatcher secoua faiblement la tête et sa pâleur augmenta.

— Il n'a pas couché chez moi, déclara Mme Harper qui, à son tour, commençait à se sentir mal à l'aise, et l'anxiété se peignit sur les traits de tante Polly.

— Mon petit Joë, as-tu vu Tom ce matin? demanda-t-elle alors au fils de Mme Harper.

— Non madame.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois?

Joë essaya de se rappeler, mais il ne pouvait rien dire avec certitude. Maintenant les gens

— *Là, il dort, le pauvre petit...*

étaient tous sortis de l'église et faisaient le cercle autour des trois femmes. Un malaise croissant s'emparait de l'assistance, on interrogeait les enfants avec anxiété et aussi les jeunes surveillants qui les avaient accompagnés. Personne n'avait remarqué si Tom et Becky étaient à bord du vapeur au moment du retour; il faisait sombre et l'on n'avait pas songé à vérifier si quelqu'un manquait. Un jeune homme exprima alors la crainte que les deux enfants fussent peut-être encore dans la grotte. Mme Thatcher s'évanouit à cette idée, tandis que tante Polly se mit à pleurer et à se tordre les mains.

L'alarme se répandit de bouche en bouche, de groupe en groupe, de rue en rue; en moins de cinq minutes, le tocsin sonnait et le bourg entier fut sur pied. L'événement de la colline de Cardiff perdit toute importance, et on en oublia les bandits. On sella les chevaux, on sauta dans les canots, le vapeur appareilla et, il s'était à peine passé une demi-heure depuis la découverte de l'absence des enfants, que deux cents personnes couraient par la route et la rivière vers la grotte.

Pendant tout l'après-midi, le bourg parut vide et mort; nombreuses étaient les femmes qui se rendaient auprès de Mme Thatcher et de tante Polly, pour les réconforter. Elles aussi pleuraient et les larmes valent souvent mieux que des paroles. Pendant toute la durée interminable de la nuit, on attendit des nouvelles; mais, quand le jour parut, le seul message que l'on reçut portait : « Envoyez d'autres chandelles et des vivres. »

Mme Thatcher était presque folle d'inquiétude et tante Polly aussi. M. Thatcher avait bien adressé de la grotte quelques témoignages d'encouragement et d'espoir, mais ils ne contenaient rien de positivement rassurant.

Le vieux Gallois rentra chez lui aussi à l'aurore, harrassé de fatigue, les vêtements tachés par la bougie et la glaise. Huck était encore dans le lit qu'il lui avait préparé et il délirait de fièvre. Tous les médecins étaient dans la grotte, aussi ce fut Mme Douglas qui s'occupa du petit malade.

Au début de l'après-midi, des groupes de chercheurs fatigués commencèrent à revenir au village, mais les plus robustes continuèrent les recherches. Tout ce que l'on savait, c'est qu'on avait visité la grotte jusque dans des profondeurs inexplorées jusqu'alors, que chaque recoin et chaque crevasse étaient fouillés avec soin. D'un passage à un autre, on apercevait les lumières des chercheurs, tandis que les cris et les coups de pistolets éveillaient les échos de ces sombres voûtes. Sur un rocher, bien loin de l'endroit que fréquentaient habituellement les touristes, on avait trouvé, écrits avec la fumée d'une chandelle, les noms de Becky et Tom et, tout près, on avait ramassé un bout de ruban taché de graisse. Mme Thatcher reconnut ce ruban et elle éclata en sanglots : ne serait-ce pas la dernière relique qu'elle aurait de son enfant? Quelqu'un raconta que, de temps en temps, on voyait un point lumineux apparaître au loin : alors on poussait un formidable cri d'appel et un groupe d'hommes s'engageait dans une galerie. Mais bientôt il s'arrêtait, désappointé : le point lumineux n'était que la lumière d'un autre groupe de chercheurs. Trois journées effroyables passèrent ainsi et le bourg tomba dans un profond abattement.

On n'avait plus le cœur à faire quoi que ce soit.

La découverte, faite tout à fait par hasard, que le propriétaire de la *Taverne de la Tempérance* avait un dépôt clandestin d'alcool laissa le public indifférent, si importante que fût pourtant cette nouvelle.

Dans un intervalle de lucidité, Huck amena la conversation sur les tavernes en général et, finalement, il demanda à Mme Douglas, craignant le pire, si quelque chose avait été découvert à la *Taverne de la Tempérance*, depuis qu'il était malade.

— Mais oui! fit-elle.

— Quoi donc, qu'est-ce? s'écria Huck dressé sur son séant et les yeux hagards.

— De l'eau-de-vie et l'on a fermé la taverne. Allons, couche-toi, mon petit. Quelle peur tu m'a faite!

— Dites-moi encore une chose, une chose seulement, s'il vous plaît. Est-ce que c'est Tom Sawyer qui l'a découvert?

La veuve éclata en sanglots.

— Chut, chut, mon petit, je t'ai déjà dit que tu ne dois pas parler; tu es très, très malade.

Ainsi, on n'avait découvert que de l'eau-de-vie! Ç'aurait fait un fameux bruit si ça avait été de l'or que l'on avait découvert. Mais alors, le trésor était parti, parti pour toujours? Mais pourquoi pleurait-elle? C'est curieux qu'elle pleure comme cela! Ces pensées traversaient confusément l'esprit de Huck, mais sous l'effet de la fatigue, il ne tarda pas à s'endormir.

— Là, il dort, le pauvre petit! se dit Mme Douglas. Que Tom Sawyer ait trouvé l'alcool! Ah! si seulement on pouvait le retrouver, ce pauvre Tom! Il ne reste plus beaucoup de gens maintenant à garder assez d'espoir ou de force pour continuer les recherches.

Chapitre XXVIII

PERDUS DANS LA GROTTE

Revenons maintenant à Tom et Becky. Ils avaient parcouru les galeries obscures avec leurs camarades, visités les merveilles familières de la grotte auxquelles on avait donné des noms superdescriptifs tels que : le *Salon*, la *Cathédrale*, le *Palais d'Aladin*, etc. Bientôt, commença une partie de cache-cache à laquelle Tom et Becky participèrent avec entrain; puis, le jeu commençant à les lasser, ils s'engagèrent à la découverte dans un couloir sinueux, en tenant leur chandelle au-dessus de leur tête pour pouvoir déchiffrer le fouillis de noms, de dates, d'inscriptions, de devises, qu'on avait tracés avec la fumée des chandelles sur le roc. Ils marchaient en bavardant, et c'est à peine s'ils avaient remarqué qu'ils avaient atteint une partie de la grotte dont les parois ne portaient plus d'inscriptions. Avec leurs chandelles, ils écrivirent à leur tour leur nom sur un roc en saillie et poursuivirent leur chemin. Ils arrivèrent ainsi près d'un petit cours d'eau où des roches et des dépôts calcaires avaient formé comme un petit Niagara pétrifié. Tom se glissa derrière cette sorte de cascade pour l'illuminer avec sa chandelle au grand plaisir de Becky; il avait remarqué que le rideau de pierres cachait une sorte d'escalier naturel entre des murs étroits et le désir d'y pénétrer s'empara de lui. Sa petite amie répondit à son invite et après avoir fait un signe charbonneux sur le mur en manière de repère, ils se lancèrent dans l'inconnu. Un chemin s'ouvrait, et puis un autre, pénétrant plus au fond dans les secrètes profondeurs de la grotte.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je m'empresse de vous écrire pour vous dire mes impressions de vacances. Mais, avant, je vais répondre à quelques amis qui m'ont demandé des renseignements supplémentaires sur les concours :

Tout d'abord, comme les autres années, il sera possible aux frères et aux sœurs d'envoyer chacun leur réponse. Ce qui donnera, naturellement, un nombre supplémentaire de chance pour les familles, à condition bien entendu que les réponses ne soient pas exactement copiées les unes sur les autres, parce que dans ce cas, c'est mathématique, il n'y aura pas de chance supplémentaire.

Une autre chose : des amis m'ont écrit pour me demander s'il était obligatoire, pour les lecteurs ordinaires du journal, de répondre à ces questions qui sont obligatoires pour les réponses envoyées des colonies de vacances :

1° Quel journal aimez-vous en dehors de *Mon Camarade* ? 2° *Mon Camarade* vous plaît-il et quelles améliorations voulez-vous y voir apporter? *Non, il n'est pas obligatoire de répondre à ces deux questions, puisque certains de nos lecteurs, les plus zélés et les plus pressés, nous ont déjà envoyé leurs réponses avant que ces questions ne soient posées dans le journal, et nous ne saurions, en aucun cas, les désavantager. Mais, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore mis à la poste leur solution, il est tout de même préférable qu'ils répondent aussi à ces deux questions qui nous permettront, par leur contenu, d'apporter des améliorations supplémentaires au journal, sitôt la rentrée. Je vous rappelle qu'il n'y a plus que dix-sept jours pour envoyer vos réponses au concours. Dix-sept jours ça passe vite, surtout en vacances, aussi je ne saurais trop vous conseiller de vous dépêcher, parce que vous risquez bien de laisser passer la date du* dimanche 10 septembre *(qui est celle de la clôture du concours), sans avoir mis votre lettre à la poste. Autre chose. Nous avons reçu, au dernier moment, tant et tant de réponses à notre concours de* LA COURSE AU TRÉSOR, *que nous pouvons publier aujourd'hui une pleine page de réponses au concours. Et nous ne pourrons achever de publier les envois dans leur totalité cette fois-ci. Ce qui fait que le concours ne sera entièrement publié qu'au milieu du mois de septembre et que, par conséquent, nous ne pourrons donner la liste des gagnants que tout juste avant la rentrée. C'est un peu long et je suis certain que ce délai impatientera certains. Mais ce n'est pas la faute de ces messieurs-dames de la rédaction, mais de ceux qui ont attendu la dernière minute pour nous envoyer tant et tant de récits (d'ailleurs très intéressants), de telle façon qu'ils ont un peu embouteillé le journal.*

Maintenant, j'en viens à nos vacances et au camp des Amis de « Mon Camarade » de la rue du Fer-à-Repasser et de l'Impasse de la Machine-à-Coudre. *Tout d'abord, que j'achève de vous raconter le voyage. Il s'est très, très bien passé. On était assez pour avoir pu réserver deux compartiments entiers et on a pu ainsi faire un très bon voyage rien qu'entre nous. Le plus amusant, ça a été à onze heures et demie (on n'avait pas eu le courage d'attendre jusqu'à midi), le « déjeuner tiré des sacs », comme on dit dans les programmes d'excursion. Je croyais bien être le seul à avoir le menu que Mme Burette m'avait préparé, mais c'était comme un fait exprès : presque tout le monde avait, comme moi, des sandwiches de veau froid (pour certains pourtant c'était du jambon), des œufs durs avec du sel dans un papier (pour moi le sel était dans un vieux tube d'aspirine), du fromage de Gruyère et des abricots. On s'est bien régalé. On a bu dans des bouteilles de médicament plates, en verre bien épais, que les mamans de mes petits amis avaient bien lavées avant d'y mettre de l'eau avec un peu de vin rouge pour donner du goût. Moi, j'avais une gourde d'aluminium que Mme Burette avait achetée pour dix francs au « Prizunic » et j'étais très fier, parce qu'une gourde en aluminium ça fait joliment plus campeur qu'une bouteille en verre. A une gare, on vendait de la bière, dans des verres en carton, et des glaces à la vanille, aussi dans des boîtes de carton toutes pareilles à celles où on met la crème chez l'épicier, et avec une jolie petite cuillère en bois. Moi j'ai mieux aimé la bière, mais Pierrette a préféré une glace. On avait voulu garder nos verres en carton pour le camp, mais on n'a pas eu de chance, on s'est assis dessus et, après cela, ils ne pouvaient plus servir.*

C'est dans le Morvan qu'on allait. A un moment le paysage est devenu très beau. C'était une vallée très étroite, avec de belles roches toutes droites qui tombaient droit sur la rivière. La Vallée de la Cure, m'a expliqué la grande sœur de Pierrette. Y en avait qui criaient de joie, parce qu'ils n'avaient jamais vu de rochers et qu'ils trouvaient ça beau. Moi je les connaissais déjà les rochers, par les sorties qu'on a faites dans la forêt de Fontainebleau, mais les rochers étaient beaucoup plus jolis au bord de la Cure, parce qu'ils étaient très hauts et qu'ils se reflétaient dans l'eau. Au bord de la rivière, dans les prés, il y avait les tentes jaunes des campeurs qui naviguaient en canoë et qui, en voyant passer le train, nous ont fait de grands signes. Alors vous pensez si tous on a agité aussi nos mouchoirs !

Le petit Riqui, qui est depuis peu de temps au Club, et qui n'avait pas encore participé à nos sorties du dimanche, m'a demandé, pendant que le train passait dans un grand champ, qu'est-ce que c'était que ces bêtes qui mangeaient de l'herbe et qui avaient des cornes sur la tête. Moi je me suis moqué de lui, parce que les vaches ça me connaît. Quand j'étais tout petit, j'habitais la campagne. Mais la grande sœur de Pierrette m'a dit que j'avais tort de me moquer de Riqui, parce qu'il n'avait jamais vu de vache. Ça arrive plus souvent qu'on ne le croit dans les grandes villes, que les enfants ne sachent pas comment les vaches sont faites.

On est arrivé à deux heures dans une petite gare. Il faisait beau. Un autocar, loué spécialement, nous attendait pour nous conduire à l'emplacement du camp. On était si content, qu'on chantait tous en chœur. Je vous raconterai la suite la prochaine fois.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Je vous rappelle, ci-dessous, le règlement de notre grand concours :

Classer par ordre de préférence les histoires suivantes en donnant à chacune des notes entre 0 et 20. Il y a deux classes d'histoire, chacune étant classées séparément. Les réponses sont reçues jusqu'au dimanche 10 septembre.

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère. — Pat'Soum. — Falzar et Floche. — Toto et Toutoune. — Fred Hardi en l'an 2039. — Polycarpe. — Fou Volant. — Bégonia, chercheur de trésors. — Tom Sawyer. — La Mort du loup. — Mangeurs de feu.

Voici maintenant la DEUXIÈME CLASSE, celle des DISTRACTIONS INSTRUCTIVES OU AMUSANTES :

La Lettre de Janot. — Savez-vous que?... — Le Coin des Fillettes. — Pour rire un peu. — A travers le monde. — Les jeunes aviateurs. — Sports. — Timbres-poste. — Bonnes pages (Les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs). — Récits et Dessins des lecteurs. — Variétés. — Articles de Jacques Bour.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

SERRE-TÊTE BRODÉ

La modèle, patron et fleurs, vous est donné ici au tiers de la grandeur réelle et la moitié seulement de l'objet. Calquez en retournant le dessin pour l'avoir entier, puisque le milieu vous est indiqué.

Il vous faut donc un très petit morceau de tissu pour cette coiffure pratique, qui maintiendra suffisamment vos cheveux fous pour que vous puissiez courir au grand air sans être échevelée. J'ai choisi de la rabane, mais vous pouvez prendre une grosse toile bien raide, un restant de drap aussi à la rigueur ; toutefois, j'aime mieux les premières matières plus fraîches au porter.

Ne coupez pas tout de suite le contour; faites d'abord vos fleurs avec une grosse soie très vive au point de piqûre; les cœurs sont jaunes au point

lancé. Les tiges au point de tige vert et les boutons en teinte pâle.

Le contour étant dessiné, vous l'exécutez au point de bourdon ou au point de feston très petit de la teinte la plus foncée employée. Si vous faites un feston, repassez dans les têtes de chaque point un fil de la teinte la plus claire (cela fait un surjet à cheval sur le feston).

Vous pouvez également border avec un petit galon de un centimètre de large (galon spécial pour border). Dans ce cas vous coupez votre bande lorsque les fleurs sont brodées; autrement vous brodez le contour et découpez ensuite.

Il ne vous reste plus qu'à coudre à une extrémité un tout petit caoutchouc rond à chapeau (que vous trouverez chez toutes les merciéres). Vous posez alors la bande sur votre tête comme la gravure vous l'indique, mesurez ce qu'il vous faut d'élastique pour qu'elle tienne bien en place et cousez l'autre bout du caoutchouc à la longueur trouvée ainsi.

Ce n'est ni long ni coûteux à faire et c'est gracieux si vous choisissez de jolies teintes fraîches. Un cœur rouge, le tour rose pâle et voilà les fleurs printannières du pommier.

BRODERIE

UN ENTRE-DEUX DE DENTELLE. — Du fil d'Irlande, un crochet de fer.

1er rang : Faites une chaînette de 12 mailles, plus 3 mailles qui représentent la 1re bride. Faites 3 autres brides, 4 mailles en l'air, 4 brides, en passant 4 mailles de la chaînette de base sous les 4 mailles en l'air. Tournez.

2e rang : 7 mailles en l'air, 4 brides dans les mailles en l'air du 1er rang, 4 mailles en l'air et une bride dans la dernière maille du 1er rang.

Faites toujours ces deux rangs.

POINT DE POSTE. — Rapide et permettant de faire une broderie fine et en relief, fleurettes, roses, feuilles. On pique l'aiguille sous la longueur de tissu que l'on veut recouvrir pour former un pétale, on tire à moitié l'aiguille et l'on enroule sur le bout le fil autant qu'il faut pour former la longueur à recouvrir, en maintenant avec le pouce on tire alors doucement l'aiguille et l'on tire enfin le fil en arrière pour caler la spirale. Faites un point d'arrêt.

Les Conseils de tante Camille

Confiture de carottes. — *Voici une recette de confiture très bonne et très économique : mettre 500 grammes de carottes épluchées (la partie jaune clair appelée bois enlevée) et coupées en tranches minces, 500 grammes de sucre pulvérisé, le zeste de deux citrons coupés en lamelles. Placer dans une terrine : un lit de carottes, un lit de sucre, un peu de zeste de citron et toujours ainsi ; lorsqu'on a épuisé la moitié des carottes, exprimer le jus de deux citrons, continuer ainsi et finir en dernier lieu par verser le jus de deux citrons. Mettre assez d'eau pour recouvrir le tout. Placer dans une bassine et faire cuire à tout petit feu pendant trois ou quatre heures. Mettre ensuite en pots.*

Comment faire un roux. — *Un roux, c'est la base d'un grand nombre de sauces, c'est une préparation faite avec de la farine cuite dans du beurre.*

Roux brun. — *Faire fondre du beurre dans une casserole, ajouter une ou plusieurs cuillerées de farine, une pincée de sucre en poudre, tourner le mélange avec une cuillère de bois, sur un feu vif. Lorsqu'il a atteint une couleur brun clair, ajouter de l'eau chaude en quantité nécessaire et en continuant de remuer.*

Roux blond. — *Commencer comme pour le roux brun, mais mouiller le roux lorsqu'il a atteint une couleur blonde.*

Roux blanc. — *Mêler vivement la farine tout en la laissant cuire, mouiller avant que la farine ait pris couleur, il ne faut pas que le feu soit trop vif.*

(95) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

LE BARON DUBELAIR DONNE AUX GANGSTERS DES INDICATIONS POUR LEUR PERMETTRE DE KIDNAPPER M. RALEU, MAIS L'INVISIBLE PAT'SOUM FAIT RATER TOUS LES PLANS DES GANGSTERS.

UNE FOIS DE PLUS LES GANGSTERS PASSENT LEUR COLÈRE SUR LE DOS DE LEUR COMPLICE, MAIS CELA N'ARRANGE PAS TOUJOURS LEURS AFFAIRES...

ET PENDANT CE TEMPS RALEU RENTRANT CHEZ LUI EN PETITE CULOTTE SPORTIVE EST ASSEZ MAL ACCUEILLI PAR Mme RALEU...

LE CHAUFFEUR, APRÈS DES HEURES D'ATTENTE INUTILE SE DÉCIDE A RENTRER, MAIS CELA, COMME VOUS LE VOYEZ...

...N'ÉCLAIRCIT PAS LA SITUATION ET M. RALEU PENSE QUE L'AIR DE LA VILLE NE LUI VAUT RIEN ET QU'IL FERAIT MIEUX..

...D'ALLER FAIRE DU SPORT AILLEURS... SI VOUS LE VOYEZ ENTOURÉ DE BAGAGES, C'EST QUE M. RALEU A DÉCIDÉ...

...D'ALLER FAIRE DE L'ALPINISME. DUBELAIR ET LES GANGSTERS PENSENT CETTE FOIS RÉUSSIR LEUR MAUVAIS COUP.

DUBELAIR, DÉGUISÉ EN GUIDE, EMPLOIE LES ARGUMENTS DÉCISIFS POUR CAPTER LA CONFIANCE DE RALEU.

PAT'SOUM, INVISIBLE, OBSERVE LA MANŒUVRE ET PENSE QUE RALEU VA AVOIR PLUS D'ÉMOTIONS QU'IL N'EN DÉSIRE.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Depuis quelques jours, l'article quotidien de M. Tartempion, dans un grand journal du matin, ne paraît plus, car M. Tartempion ne l'écrit plus. Le directeur lui téléphone, furieux, et lui demande des explications.

— Je ne peux pas écrire sans fumer, répond le journaliste.

— Eh bien, fumez.

— Impossible, monsieur, mon docteur me l'a défendu.

o

Leçon de botanique. — Qu'est-ce qu'un amandier, Jojo?

— Eh bien, monsieur, c'est celui qui donne des amendes pour excès de vitesse.

o

Question absurde. — Durand est cité comme témoin dans une affaire criminelle.

— Est-ce que l'accusé avait l'habitude de siffler lorsqu'il était seul? interroge le président.

— Eh! eh! monsieur le président, comment voulez-vous que je le sache. Je n'ai jamais été avec l'accusé lorsqu'il était seul...

o

Le général passe en revue les jeunes recrues et en interroge :

— Et vous, mon brave, qu'est-ce que vous faisiez dans le civil?

— J'étais général, mon pâtissier, répond balbutiant le soldat, à la grande joie de ses camarades.

o

Un comble. — M. Dupont demande à qui de droit un permis de chasse.

— Je veux bien vous l'accorder, mais il faut que vous me montriez vos papiers. En avez-vous?

— Oui, j'ai sur moi ma carte de membre de la ligue protectrice des animaux.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoirie par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lauragais et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XV

SINISTRE APPARITION *(suite)*

Les autres fissures secondaires débouchaient bien également dans la « salle aux mille colonnes », mais elles étaient si resserrées sur une partie de leur parcours que l'homme, même le plus mince, n'aurait pu les traverser. Celle dans laquelle Laurent et le Canadien s'étaient engagés le matin, était de ce nombre; l'excavation plus spacieuse qui la terminait recevait bien, ainsi que Dick l'avait supposé, le ruisselet formé par l'eau des geysers, mais la voie de communication se composait d'une simple crevasse horizontale, suffisante pour l'écoulement des eaux, et dans laquelle on aurait eu de la peine même à introduire le bras. Mais les fugitifs ignoraient cette circonstance, qui eût achevé de les réduire au désespoir.

Ainsi que le lecteur a dû le penser, un émissaire des *Invisibles* avait suivi Olivier Lauragais en Australie, avec mission de se débarrasser de lui coûte que coûte; il ne devait quitter Melbourne, pour rentrer en Europe, que quand il pourrait rapporter une preuve irréfutable de sa mort.

C'était donc cet émissaire secret qui avait organisé l'expédition de busch-rangers qui, sous son commandement, suivait Olivier et ses compagnons depuis leur départ de la grande cité australienne et, d'un mot, le lecteur va comprendre l'intérêt que cet envoyé avait de rester inconnu d'Olivier, car il n'était autre que le colonel Ivanowitch!

Une fois dans le Buisson, ils avaient rencontré un parti de Dundarupts marchant sur le sentier de la guerre à la rencontre des Nagarnooks, et Ivanowitch avait obtenu leur coopération, en leur promettant de les aider à son tour, avec sa troupe, dans leur guerre contre la tribu ennemie. Il avait réussi d'autant plus facilement dans ses négociations, que les indigènes n'ignoraient pas la présence du Canadien, au milieu des Européens qu'il s'agissait de poursuivre, et que, connaissant les liens de parenté adoptive qui unissaient ce dernier à leurs adversaires, ils durent croire qu'il accourait à leur secours.

Contrairement à ce que croyait Williigo, parmi les Dundarups il se trouvait un guerrier qui, à la suite d'une aventure singulière, avait été obligé de se réfugier dans le Kra-fenoua, où il s'était caché, pendant plusieurs mois, pour éviter de tomber sous les coups d'une vendetta acharnée et là, il avait eu le loisir de parcourir tout le réseau d'excavations souterraines et d'en bien connaître toutes les issues. Aussi, les prévisions du Canadien s'étaient-elles réalisées en tous points. A peine la petite troupe, sous sa direction, avait-elle pénétré dans le Kra-fenoua que Williigo, croyant ses amis en sûreté, n'avait pu résister au désir de rendre aux Dundarups insulte pour insulte, bravade pour bravade. Accompagné par Koanook et de Niroo-ba, il s'était mis à danser son pas de guerre, et, dans l'emportement de cet exercice chorégraphique, il n'avait pas aperçu une troupe de Dundarups qui, en se glissant dans les broussailles, était venue lui couper la retraite vers le Kra-fenoua.

Au moment où Koanook avait débouché du Kra-fenoua, revenant d'accomplir auprès de Dick la mission dont Williigo l'avait chargé, il avait failli être massacré par les guerriers Dundarupts, cachés dans le bosquet même où se trouvait l'ouverture de la Terre-Fendue, et n'avait pu échapper à leurs coups que par un prodige d'habileté.

Ainsi cerné, Williigo s'était jeté dans les broussailles avec ses deux guerriers, et, après s'être donné rendez-vous aux grands villages de leur tribu, les trois hommes s'étaient séparés pour diviser l'attaque des Dundarupts et rompre ainsi le cercle d'investissement.

Dans la guerre du Buisson, ces trois hommes n'avaient pas leurs pareils; aussi, les Dundarupts ne furent-ils pas peu étonnés, après avoir battu en tous sens les broussailles et les hautes herbes de la Prairie, de n'avoir plus trouvé trace de Williigo et de ses compagnons.

C'est alors que l'envoyé des « Invisibles » était descendu dans le Kra-fenoua avec une partie de ses busch-rangers et une douzaine d'indigènes sous la conduite de celui des Dundarupts à qui ces lieux étaient familiers. Ce guerrier était connu dans sa tribu sous le nom de Will-Mennah, « le Vieux Kangourou ». Le restant de la troupe des Dundarupts avait été se poster à la sortie du Kra-fenoua avec cinq busch-rangers, afin de prendre les fugitifs entre deux feux.

L'erreur commise par ces derniers dans le choix de l'excavation, avait inspiré à Ivanovitch l'idée de faire sauter le tunnel en deux sections pour les enterrer vivants dans les entrailles de la terre. Tout avait été préparé pour faire sauter également la seconde excavation, qui communiquait aussi avec la crypte; mais, averti par le Vieux-Kangourou de la presque impossibilité où Olivier et ses compagnons seraient de retrouver le véritable chemin, au milieu de cent autres se croisant en tous sens, l'émissaire des « Invisibles », comme s'il eût eu à satisfaire une haine secrète, avait voulu se procurer le cruel plaisir d'assister à leurs recherches infructueuses, aux alternatives d'espoir et de déception par lesquelles ils allaient nécessairement passer, à leur lente agonie, en un mot, avant de faire sauter le second passage.

C'était, du reste, le moyen le plus simple pour se procurer ce signe certain de la mort de Lauragais qu'il devait rapporter au conseil secret des « Sept », siégeant à Saint-Pétersbourg. Les papiers que le jeune homme devait porter sur lui suffiraient largement à instituer cette preuve.

Les Dundarupts et les busch-rangers avaient donc été installés dans la crypte pour en surveiller les issues, et Ivanowitch était descendu, sous la conduite de Will-Mennah, au milieu des excavations...

Le Canadien allait sur arrêt; Dick était près de lui.

Chapitre XVI

Sauvés !

A la suite de la décision prise ou, pour mieux dire, acceptée en commun, Dick prit un fanal, jeta sur son dos sa carabine et partit courageusement pour commencer son inspection dans trois excavations qui avaient subitement arrêté la petite troupe dans sa marche; mais cette excursion ne dura pas le temps qu'il présumait devoir lui accorder. C'étaient de simples crevasses, n'ayant pas plus de quatre à cinq mètres de développement, qu'il ne mit pas plus d'une demi-heure à parcourir; mais il revint vers ses compagnons, sans aucune espèce de découragement, il s'y attendait.

Il était environ dix heures du soir; c'était le troisième jour de l'entrée des fugitifs dans les méandres volcaniques.

Les trois compagnons de Dick dormaient profondément, de ce sommeil de plomb des gens que la fatigue a vaincus.

Le Canadien veillait!

Tout à coup, il ne put s'empêcher de tressaillir; il lui sembla qu'il venait d'entendre un faible cri s'élever des profondeurs de ces souterraines solitudes. On entendit celui du hocko, ce hibou des nuits australiennes qui salue de son chant monotone le lever de la lune; il se demanda avec anxiété si ce ne serait pas par hasard le guerrier nagarnook qui, pour éviter toute surprise, lui faisait connaître ainsi son arrivée.

Cette pensée s'était à peine présentée à son esprit qu'il aperçut comme une ombre qui, glissant rapidement le long de la paroi de gauche de l'excavation, se rapprochait de lui.

Avec la vitesse de l'éclair, Dick épanla son rifle, et il allait presser la détente lorsque, au même instant, le mot de « Wagh! », quoique à peine articulé, arriva distinctement à son oreille.

C'était le cri de guerre et de ralliement des Nagarnooks.

Le Canadien abaissa son arme.

Williigo était près de lui.

— C'est toi! fit Dick avec une joie fébrile, je ne t'attendais plus.

— Mon frère blanc veillait, répondit le chef d'un ton sentencieux; est-ce qu'un Nagarnook abandonna jamais les siens?

— Tu pouvais avoir été tué par les Dundarupts.

— Depuis quand ces vils opossums peuvent-ils arrêter le vol du cygne noir?

— Depuis plus de trois jours, nous sommes...

— Chut, interrompit le chef.

— Pourquoi mon frère impose-t-il silence au vieux trappeur?

— Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles; réveille les hommes et partons.

— Que se passe-t-il donc?

— La crypte est pleine de Dundarupts et de busch-rangers; aga! aga! vite! vite! ou vous êtes perdus.

Laurent et Gilping, réveillés par l'arrivée du Nagarnook, étaient déjà sur pied.

— Aga! Aga! répétait le Nagarnook, qui prêtait l'oreille à l'ouverture d'une des excavations, les voici qui viennent.

Par deux fois le Canadien avait secoué le bras d'Olivier; le jeune homme endormi, mort de fatigue, ne se réveillait pas.

— Aga! Aga! exclamait Williigo à voix basse; dans deux minutes il ne sera plus temps.

Le géant canadien n'hésita plus, il enleva dans ses bras Lauragais comme un enfant, pendant que Laurent et Gilping se chargeaient des armes et des munitions.

— Éteignez le fanal et donnez-vous tous la main, fit une dernière fois le chef australien.

— Impossible avec mon fardeau, répondit Dick. Ah! l'échelle de corde!

Ce seul mot fit comprendre sa pensée.

L'échelle fut déployée et passée sous le bras de chacun; Williigo en saisit l'extrémité supérieure, et le fanal fut éteint.

— Suivez-moi doucement; l'important est moins d'aller vite que de ne pas faire de bruit, fit le chef sur une modulation si basse que c'est à peine s'il fut entendu.

Et il se remit en marche, suivi par la petite troupe, dont chaque membre suivait le mouvement d'impulsion imprimé par l'échelle de corde.

L'émotion était au comble; nos fugitifs s'attendaient à chaque instant à voir les busch-rangers et les Dundarupts faire irruption en masse dans la partie du souterrain que l'on suivait, mais il n'en fut rien, heureusement. Ces gens-là, le plan arrêté une fois manqué, n'étaient pas hommes à se jeter à la poursuite de leurs adversaires au milieu d'excavations dont les passes leur étaient inconnues.

Malgré l'obscurité, Williigo se dirigeait avec une sûreté admirable au milieu de cet inextricable dédale dont il avait la clef. Il marchait en rasant les parois, comptant les fissures qu'il rencontrait, n'hésitant jamais dans le choix de celle qu'il devait prendre, ainsi qu'on voit certains aveugles se diriger seuls au milieu des rues d'une ville.

Au bout d'une demi-heure de marche, le chef nagarnook s'arrêta.

— Vous pouvez rallumer votre fanal, dit-il; je défie bien qui que ce soit de venir nous trouver ici.

Laurent se hâta de profiter de la permission de Williigo, et la pâle lumière du falot éclaira de nouveau les capricieux méandres des excavations.

Dick avait doucement déposé sur une roche son précieux fardeau.

— Où sommes-nous? Que s'est-il passé? fit Olivier en ouvrant les yeux.

— Nous sommes sauvés par notre ami Williigo.

— Comment suis-je venu ici?

— Vous dormiez profondément et...

— Oh! ne me traite pas comme une femmelette, répondit en rougissant le jeune homme.

Et il essaya de se lever; mais ses pieds endoloris, gonflés encore par le repos, refusèrent de le porter...

Le chef nagarnook disparut dans l'obscurité du conduit souterrain.

Grâce à son instinct merveilleux de toutes choses, Williigo avait à peine rompu le cercle d'investissement des Dundarupts qu'il avait immédiatement compris que son absence allait livrer sans défense son frère Tidana, c'est ainsi qu'il appelait Dick, à la haine des busch-rangers et des indigènes armés en guerre contre les Nagarnooks; il pouvait arriver, en effet, qu'avant d'avoir eu le temps de regagner les terres de sa tribu et de revenir avec des forces suffisantes, Dick et la petite troupe ne tombassent dans un guet-apens. La chose était d'autant plus probable, que les Dundarupts venaient de montrer à Williigo qu'ils connaissaient la situation du Kra-fenoua.

En entendant le bruit des explosions, Williigo était revenu en toute hâte près de la crypte par le conduit resté libre, et était arrivé juste à temps pour assister, dans l'ombre, au dernier conciliabule, dans lequel les busch-rangers s'étaient décidés à pénétrer dans les excavations pour en finir avec leurs adversaires en les fusillant à bout portant pendant leur sommeil. Il était alors reparti en toute hâte dans la direction que Will-Mennah, l'espion dundarupt, avait indiqué, et cette fois, comme on l'a vu, était arrivé à temps pour sauver son ami et ses compagnons.

(A suivre.)

195

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : Mr CAUSSADE LE CHEF DE TRAIN, AYANT PROMIS À TOTO ET TOUTOUNE DE REVENIR A AIX POUR S'OCCUPER DE LEUR VALISE, LES ENFANTS SONT ALLÉS DORMIR DANS UN PETIT HÔTEL DE LA VILLE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

PRISONNIERS DE JARNAC SUR LA PLANÈTE MARS, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN SONT PROTÉGÉS PAR BANGKOR L'AMI DES ESCLAVES.

BANGKOR RÉCOIT UN MESSAGE PAR RADIOTÉLÉVISION. C'EST UN AMI DE LA CITÉ SOUTERRAINE QUI APPELLE D'URGENCE SON CHEF. IL DOIT RENTRER.

IL PREND CONGÉ DE FRED ET VIVIANE APRÈS AVOIR FAIT DES RECOMMANDATIONS AUX HOMMES DES RUINES.

FRED ET VIVIANE SONT INSTALLÉS DANS UNE SALLE RELATIVEMENT INTACTE D'UN PALAIS DÉLABRÉ. ILS DORMENT SUR DES PEAUX DE BÊTES.

AU MILIEU DE LA NUIT FRED EST RÉVEILLÉ EN SURSAUT. VIVIANE EN DANGER APPELLE.

UN ÉNORME GORILLE L'A SAISIE DE SA LARGE MAIN PASSÉE PAR LA FENÊTRE.

FRED SE LANCE À LA POURSUITE DU MONSTRE, GRÂCE À SES MUSCLES DE TERRIEN IL FAIT DES BONDS PRODIGIEUX. MAIS LE MONSTRE EST EXTRAORDINAIREMENT AGILE ET RAPIDE. IL GRIMPE AU SOMMET DES ...

... GRATTE-CIEL EN RUINES. PUIS COMME FRED VA L'ATTEINDRE, IL PLONGE LITTÉRALEMENT DANS LA JUNGLE SAUVAGE ENTOURANT LA CITÉ DÉTRUITE. *(A SUIVRE)*

LA COURSE AU TRÉSOR

Récits et dessins de nos Lecteurs

J'ai reçu tellement et tellement de réponses, dans les derniers jours de notre concours La Course au Trésor, *que, pour pouvoir les publier toutes, je suis dans l'impossibilité de répéter chaque fois le début de l'histoire, qui est d'ailleurs toujours le même. Je résume donc ici ce début, une fois pour toutes les histoires : Un groupe de camarades veulent venir en aide à un ami pauvre, qui a perdu 200 francs et qu'on menace de mettre en prison s'il ne les rembourse pas dans les huit jours. Quels moyens emploient donc les amis pour se procurer de l'argent ?*

Et, maintenant, la parole est à nos amis qui ont trouvé chacun des solutions plus ingénieuses les unes que les autres.

JANOT.

LES ESCARGOTS

Comment faire pour rendre l'argent?

— Mais il a plu ce matin, on pourrait ramasser des escargots pendant quatre ou cinq jours et les vendre meilleur marché que les marchands ambulants, ainsi ce sera nous qui les vendrons.

Les voilà partis, avec un sac, à 2 heures de l'après-midi. Ils retournent à 8 heures du soir, le sac plein. Ils en font des paquets de 1 kilo et des paquets de un demi-kilo. Ils en ont ramassé 9 à 10 kilos. Ainsi de suite, pendant les trois jours suivants, car ils n'allaient pas au même endroit. Puis ils vendirent le tout en une journée, si bien qu'ils rapportèrent : Jean, 30 francs; Louis, 28 fr. 50; Vincent, 33 francs; Marcel, 34 fr. 50; André, 21 francs; Jacques, 33 francs, soit en tout 180 francs. Mais il manque 20 francs. Comment les amasser?

— Jacques doit savoir dessiner avec tout ce qu'il a vu? dit André; et il s'en va à sa maison prendre 5 francs dans sa tirelire.

— Pourquoi faire cet argent-là? dit Marcel.

— Pour acheter des cahiers de dessin.

— Et bien! pour faire plus vite, prenons chacun quelque chose dans notre « cache-maille ».

Et chacun écouta le conseil du plus grand et prit un peu d'argent; ainsi 20 francs furent vite amassés.

Le soir, tous ensemble ils portèrent l'argent à Grincheux. Ce dernier devint plus familier et garda Jacques.

Puis, comme récompense, il leur donna 10 francs à partager et deux pêches à chacun.

Dominique COLO, 13 ans.

LES FRAMBOISES

Nous sommes une bande de huit garçons. Voici les noms : Jean, Paul, Pierre, Jacques, Roger, Michel, Raymond et moi. Laisserons-nous Jean, qui doit la somme? Nous ne sommes pas des lâches, nous n'abandonnerons pas Jean qui n'a que sa mère.

Comme nous sommes au temps des framboises, nous en chercherons trois seaux que nous vendrons chacun 15 francs. On aura 45 francs. Pierre apportera 20 francs, Paul 5 francs. Comme cela nous aurons déjà 70 francs. Moi, je fais une commission, je recevrais 5 francs. Nous aurons 5 + 70 = 75 francs. Nous irons ramasser de la bonne ferraille, pour laquelle nous aurons 25 francs. Roger vendra sa flûte 15 francs. Nous aurons 75 + 25 + 15 = 115 francs. Encore un jour et il nous manque 85 francs. Le père de Jacques nous donnera volontiers dix seaux de myrtilles que nous vendrons 8 fr. 50 le seau. Nous aurons 85 + 115 = 200 francs.

Ainsi Jean aura de quoi payer l'épicier.

Eugène LANG, Wilenheim.

LE TIR

En sortant, André dit : « Comme nous avons un vieux hangar nous ferons un théâtre ». Et voilà nos amis au travail. Le soir, le monde s'écrase dans le hangar et nos amis ramassent 150 francs. Le lendemain matin, Janot dit : « Il faut encore 50 francs. — Moi, je sais, dit Camille; j'ai deux fusils et deux cents cartouches, nous ferons un tir. » Mais nos amis n'ont pu faire que 25 francs. « Ne te décourage pas, dit Camille, moi j'ai 25 francs, je te les donne ». Et aussitôt : Janot, André, Paul, Pierre et Camille se rendent chez l'épicier, M. Jules, qui sourit en voyant la petite bande qui s'est bien débrouillée pour rapporter son argent.

Victor MANCEL, Liffol-le-Grand.

LES PETITES DESSINATRICES

MARIE. — Qu'allons-nous faire?

THÉRÈSE. — J'ai une idée : nous dessinerons. Nous mettrons les dessins en peinture, puis nous les vendrons.

JACQUELINE, *sanglotant*. — Nous n'obt... n'obtiendrons jamais 200 francs.

MARIE. — Ne pleure plus; s'il manque de l'argent, Thérèse et moi nous donnerons celui que nous avons dans notre tirelire. N'est-ce pas Thérèse?

THÉRÈSE. — Oui, et maintenant au travail.

Et pendant toute la semaine elles firent des dessins. Elles gagnèrent 100 francs, plus 50 francs

de leur tirelire et 50 francs qu'elles obtinrent d'une loterie : elles eurent 200 francs.

Les fillettes portent l'argent à l'épicier.

THÉRÈSE, MARIE et JACQUELINE, *ensemble*. — Monsieur Gaspard, monsieur Gaspard, nous avons les 200 francs.

GASPARD. — Heureusement, Jacqueline, une autre fois, tu feras plus attention, et maintenant remercie tes petites compagnes, et remercie-moi de t'avoir pardonné. Et maintenant prenez chacune un caramel.

LES FILLETTES. — Merci, merci, monsieur Gaspard.

Elles s'en vont, riant et sautant.

Emilienne TOOPMAN, 13 ans.

UNE AVENTURE QUI COUTE CHER

Comment faire? se demandèrent les enfants.

— J'ai une idée, dit Marcel. A la maison, j'ai un théâtre du père Castor et une chambre vide.

Le jour même, les enfants nettoyèrent la pièce et amenèrent des bancs et des chaises. Le soir, les enfants du village vinrent et rièrent beaucoup; ils étaient cinquante qui payaient 1 franc; cela dura deux jours, mais il manquait encore 100 francs et, comme on était au temps de la moisson, ils résolurent d'aller glaner et de vendre les glanes. Il manquait 50 francs. Maurice dit : « On donnera chacun 10 francs de notre tirelire. »

Ils coururent chez M. Gaspard, porter les 200 francs.

Celui-ci leur dit : « Je suis content que vous m'ayez rendu mon argent, et je vois aussi que vous avez un bon cœur, car vous avez tiré votre camarade d'une triste affaire. »

Marcel CHASTREY, St-Savine (Aube).

LA CUEILLETTE DES FRAISES

Les camarades de Jacques sont terriblement ennuyés, car le commissionnaire de M. Gaspard, le petit Jacques, a perdu 200 francs, et comme la maman de Jacques a bien du mal de gagner sa vie, il ne faut pas penser qu'elle pourra les rendre un jour; alors, que faire? Les enfants se consultèrent. Henri dit : « J'ai une idée, il y a beaucoup de fraises dans les bois et elles se vendent très cher; si on y allait? — Oui! disent-ils tous ensemble. Et demain, de bon matin, nous partirons. »

Le lendemain matin, à 7 heures, ils sont tous prêts pour aller aux fraises. Il ne faut pas rentrer trop tard, car il faudra les vendre aujourd'hui même. Les enfants se dépêchèrent et ils les portèrent à la fruitière. Ils avaient travaillé, car la fruitière leur donna 50 francs, ils étaient contents. Mais combien de jours leur faudrait-il pour gagner les 200 francs? Le lendemain ils repartirent pour la cueillette. Mais ils décidèrent de les vendre eux-mêmes, en racontant l'histoire qui était arrivée à Jacques. Tout le monde s'approchait des petits vendeurs et payait largement, pour leur donner du courage. Ils font la caisse : ils ont déjà 50 francs plus 80 francs qu'ils viennent de gagner, en tout cela fait 130 francs.

— Il faut encore trouver 70 francs, dit Jacques.

— Nous allons retourner demain, dit Raymond.

— Mais c'est que nous n'en trouverons plus guère, répond Lucien. Enfin allons quand même.

Et ils recommencent comme la veille. Au coin des rues, les gens retrouvent les vendeurs de la veille.

« Et nous n'avons gagné que 60 francs, dit Jacques, il manque encore 10 francs. » Claude dit : « Maman m'a promis 10 francs pour me récompenser de mon travail en classe, je te les donnerai. »

Jacques le remercia de son bon cœur; les voilà arrivés chez M. Gaspard trois jours après, aussi est-il content de retrouver ses 200 francs qu'il croyait perdus; il félicita les enfants de leur bon courage et Jacques redevient le commissionnaire de M. Gaspard, l'épicier.

Claude CHASTREY, 8 ans 1/2.

UNE PETITE COMÉDIE

ACTE I

GASPARD ET JACQUELINE.

GASPARD. — Tiens te voilà, Jacqueline! Tu serais bien gentille d'aller porter ces 200 francs à la banque. Fais attention, ne les perds pas!

JACQUELINE. — Oui, monsieur, vous pouvez être tranquille.

ACTE II

JACQUELINE, *seule, puis un charlatan.*

JACQUELINE. — Tiens, pourquoi y a-t-il tant de monde devant le café? Je vais aller voir!

LE CHARLATAN. — Oui, messieurs-dames, je sais prévoir l'avenir. Ainsi cette petite fille *(montrant Jacqueline)*, donnez-moi votre main, mademoiselle, vous êtes intelligente, travailleuse, vous vous marierez à 18 ans, vous aurez beaucoup de bonheur. Vous pouvez vous en aller, mademoiselle. A qui le tour?

JACQUELINE, *seule*. — Il faut que je sorte les billets, car me voici arrivée. *(Elle fouille dans sa poche.)* Mon Dieu! Je ne les ai plus! Je dois les avoir perdus là-bas. Mais comment les retrouver dans cette foule? Jamais je n'oserai le dire à M. Gaspard. *(Elle pleure.)* Hi, hi, hi...

ACTE III

DENISE. — Qu'as-tu, Jacqueline, pourquoi pleures-tu?

JACQUELINE. — Parce que je... j'ai perd... perdu 200 francs à M. Gaspard.

MICHELINE. — Viens, allons le lui dire.

ÉLIANE. — Oui, et après nous tâcherons de gagner 200 francs.

JANINE. — Dépêchons-nous.

ACTE IV

JANINE. — Monsieur Gaspard, Jacqueline a perdu vos 200 francs, mais nous vous promettons de les rapporter dans huit jours.

M. GASPARD. — Dans huit jours, dans huit jours... mais si je ne les ai pas, Jacqueline ira en prison.

Elles sortent de l'épicerie.

ÉLIANE. — Maintenant, il faut gagner ces 200 francs.

DENISE. — Si nous faisions une collecte à l'école?

MICHELINE. — Ce ne sera pas suffisant; si nous chantions?

JANINE. — Oui, c'est une bonne idée.

Elles commencent à chanter, pendant que Jacqueline passe dans les rangs pour recueillir l'argent; mais les gens s'éloignent.

JACQUELINE. — Comment faire?

ÉLIANE. — Si nous le disions à nos parents? Ils nous donneraient certainement de l'argent!

TOUTES. — Oui, oui, oui.

ACTE V

A 1 heure dans la cour de l'école :

— Tiens, Jacqueline, nous avons 125 francs, plus la collecte, ça fait 180 francs, il...

L'INSTITUTRICE. — Que faites-vous, mes enfants?

JACQUELINE. — Euh... euh... rien, madame.

DENISE. — Madame, c'est Jacqueline qui a perdu 200 francs, à M. Gaspard, et nous essayons de les avoir.

L'INSTITUTRICE. — Combien vous manque-t-il mes enfants?

ÉLIANE. — 20 francs, madame.

L'INSTITUTRICE. — Tenez, les voici.

JANINE. — Oh! merci madame.

Le soir à 4 heures.

MICHELINE. — Tenez, monsieur Gaspard, voilà vos 200 francs.

M. GASPARD. — Déjà! et bien vous avez fait vite!

JANINE. — Et vous pardonnez à Jacqueline, n'est-ce pas monsieur?

M. GASPARD. — Oui, oui; tenez prenez donc des bonbons dans ce bocal.

TOUTES. — Oh! merci, m'sieur, merci!

RIDEAU.

Claire KLUGKAITE, Boulogne-Billancourt.

UNE MÉSAVENTURE QUI FINIT BIEN

Jacqueline, une fois dans la rue, rejoint ses amies et leur explique son aventure en sanglotant.

— Mais, dit la cousine de Madeleine, je sais peindre des personnes et des paysages. Je vous montrerai et nous pourrons les vendre.

Bientôt les fillettes ont gagné 150 francs en 8 jours, mais il manque 50 francs.

— J'ai 20 francs dans ma tirelire, dit Janine.

— J'ai 10 francs, répond Jacqueline.

— Moi, dit Madeleine, j'ai 5 francs et mes cousines ont ensemble 15 francs.

Et Jacqueline, toute joyeuse, va porter l'argent à M. Gaspard.

— Ah! ah! fit celui-ci, est-ce possible?

Et il offrit à chacune une dragée.

Quand elles furent chez elles, elles dirent à leur mère : « Maman, l'épicier nous a offert une dragée pour la peine qu'on s'est donné. »

— C'est tout de même mieux que rien, dit Janine!

Lucette LACHENAL, Le Pecq (S.-et-O.)

LES « CARABOTEURS »

Quand ils furent sortis de chez M. Gaspard, ils cherchèrent comment ils s'y prendraient pour pouvoir rembourser les 200 francs dans huit jours.

PIERRE. — Si nous prenions l'argent de nos tirelires?

LES AUTRES. — Tu n'y penses pas; nos parents s'en apercevraient, nous demanderaient des explications, et le diraient ensuite à la mère de Jacques.

Plusieurs plans sont rejetés.

JEAN. — Écoutez : si nous faisions les « caraboteurs »?

LES AUTRES. — Ah! Oui! Oui!

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est?

JEAN. — Ce sont des enfants qui cherchent des poissons le matin dans les bateaux et qui les vendent ensuite. Nous ferons les caraboteurs, et quand il y aura 200 francs, tu iras les porter à M. Gaspard.

On fixa le rendez-vous à la poissonnerie le lendemain matin, et on se sépara car il commençait à être tard.

Chaque matin les camarades apportèrent à Jacques une petite somme, et il alla porter les 200 francs le dimanche suivant.

M. Gaspard lui pardonna, mais lui promit qu'il le mettrait à la porte s'il recommençait (c'était pour lui faire peur).

André HOMMET, 14 ans.

VENEZ EN AIDE AUX MALHEUREUX

« Jacques, lui dirent ses amis, tu es si gentil avec nous que nous ne pouvons pas t'abandonner. Paul, le débrouillard, a une idée, nous nous y mettrons tous et nous irons trouver M. Gaspard, tout cela s'arrangera, va. — Moi, dit Paul, j'irai au marché, avec Mme Dupont. » Marcel, Adrien et Roger feront une collecte à leur école, puisque leur maître leur dit toujours : « Venez en aide aux malheureux. »

A peine huit jours après, le pauvret passait dans la rue; et les petits l'avaient surveillé. Ils donnèrent, tous en cœur, l'argent, plus 10 francs d'étrennes pour leur cher petit camarade.

Jeannine RIEU, Lyon.

TOUS AU TRAVAIL

Le soir arrive; nous nous séparons et, le lendemain après l'école, tout le monde se met au travail. Au bout de quatre jours, nous avons rapporté la somme de 130 francs, car nous aidions les marchands qui faisaient le marché; les autres aidaient le pâtissier, le boulanger. Les patrons donnaient 5 francs, 10 francs; alors nous étions contents d'avoir autant, mais il n'y avait pas le compte. Il nous restait encore quatre jours. Nous nous dépêchions pour avoir fini. Au bout de quatre jours on avait 80 francs, donc le compte était réalisé; on avait de trop; le soir nous avons porté les 200 francs au père Gaspard qui était content, et les autres 10 francs nous les avons donnés à Jacques, qui nous remercia beaucoup.

Roger DIDIER, Gérardmer.

LES PETITS CHANTEURS

Les enfants proposent de réunir les économies. A eux douze, ils ont 168 francs. Le reste, pour l'obtenir, Paul et Jacques vont chanter. Ils entrent dans la cour des immeubles. Ils chantent. Une pluie de bravos et de sous les saluent. Oh! bonheur; leurs économies, plus ce produit font 204 fr. 50. Ils portent, le cinquième jour, les 200 francs à M. Gaspard.

Ceci enlève un pesant fardeau du cœur de Jacques.

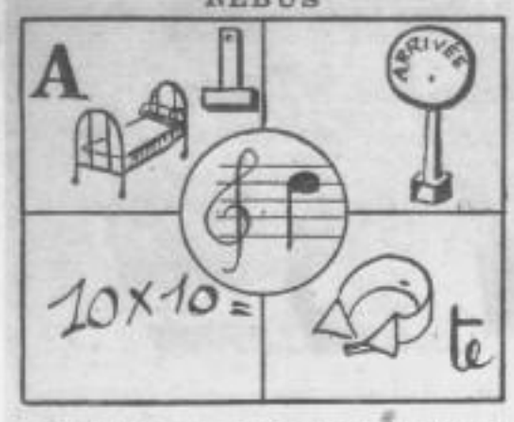
Jacques GUERRÉ, 10 ans 1/2.

LES DEUX ÉQUIPES

Jean proposa de se partager en 2 équipes. La première, dirigée par lui-même, ramasserait des coquilles de noix non cassées, y peindrait dessus des coccinelles et l'insigne du « Club des Amis de *Mon Camarade* » et les vendrait 2 francs. Le 2e équipe, dirigée par Jules, devrait aller pêcher dans le Zier (cours d'eau) et dans le lac d'Annecy pour vendre le produit de la pêche aux marchés du mardi, jeudi et samedi. Les dix autres sont d'accord et le lundi matin le travail commence. La pêche a été assez bonne et les coquilles peintes sont en nombre suffisant. Le lendemain, dix jeunes vendent des coccinelles et des insignes, deux grands vendent le poisson et les huit autres pêchent. Le jeudi soir, la caisse est à 200 francs, mais on continue et le dimanche soir la caisse monte à 300 francs. Immédiatement on se réunit, on porte les 250 francs à M. Gaspard — pour ne lui rien devoir — et 50 francs seront donnés à Paul pour le remettre de ses émotions.

VARIÉTÉS

RÉBUS



MOTS EN PARALLÉLOGRAMME

```
            + + + + + +
        + + + + + +
    + + + + + +
+ + + + + +
```

Horizontalement. — 1. Celle de l'eau n'est parfaite que quand on l'a distillée. — Sorte de vitrail en forme de rose, dans les églises. — 3. On court après lui quand il s'échappe. — 4. Cérès était celle de la moisson, chez les Romains.

Verticalement. — 1. Dans le dos. — 2. Préposition. — 3. Crie comme un cerf. — 4. On s'en sert pour faire pousser des fleurs. — 5. Qui ne peuvent plus servir. — 6. Ancien nom de la grenouille. — 7. Ancienne monnaie d'or. — 8. Instrument de dessinateur. — 9. Souvent muet.

MOTS EN CARRÉ

```
+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +
+ + + + + +
```

1. Autrefois, elle se faisait surtout à courre. — 2. Mauvais coup. — 3. On dit toujours qu'il ne fait pas le bonheur, quand on en a. — 4. Pronom possessif. — 5. Petit poème composé de quatorze vers. — 6. Le mulet passe pour l'être beaucoup.

DEVINETTE

Pourquoi l'Angleterre et la France sont-elles de bonnes amies?

Envoi de Nadia Baller, Club des Castors de Châtenay.

CHARADES

Mon premier est un département.
Mon second sert à la couturière.
Mon troisième peut être pendable.
Mon quatrième est un outil du menuisier.
Mon cinquième est une note de musique.
Mon sixième est un ruminant.
Mon tout est le nom, très compliqué, du vers à douze pieds.

Envois de Jacques Berrier, Les Molières, par Limours.

Entre deux montagnes on trouve mon premier.
Mon deuxième est un pronom indéfini.
Et mon tout n'est pas un indigène.

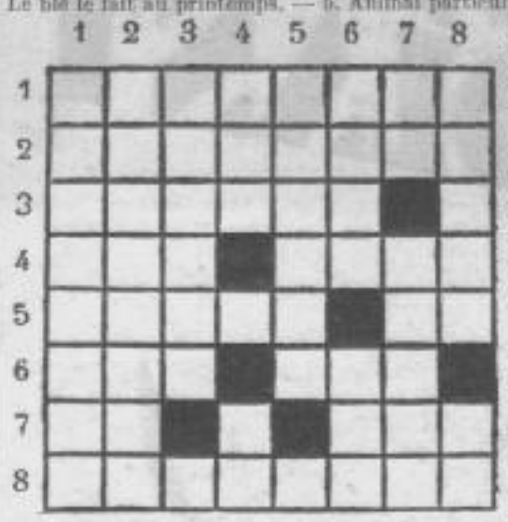
En Asie on trouve mon premier.
Mon deuxième est une réjouissance assez fréquente.
Mon troisième est le peigne du tisserand.
Et mon tout est un grand mammifère.

Envois d'Aurora Bacci.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 195

Horizontalement. — 1. Qui a beaucoup de veine. — 2. Habitante d'un îlot de verdure au milieu du désert. — 3. L'or l'est très habilement par les Arabes. — 4. Il fut appelé Allboron par le fabuliste. Le blé le fait au printemps. — 5. Animal particulièrement précieux aux Esquimaux. Seul sur une carte. — 6. Une telle somme fait toujours partie d'une dette. Celui qui n'entend qu'une cloche n'en entend qu'un. — 7. En matière de. Fille de Cadmus et d'Harmonie. — 8. Qui ne sont plus ensemble.



Verticalement. — 1. Celles qui sont l'emblème des républicains français sont tricolores. — 2. Qui veut beaucoup de mal à son ennemi. — 3. Lorsqu'il l'est bien, un coup de bâton peut être mortel. — 4. Ne reconnaît pas une chose comme véridique. Note de musique. — 5. Pronom démonstratif. — 6. Vieux voyageur chanté par Virgile. Volatile qui est très bête. — 7. Adjectif numéral. L'eau d'un canal s'écoule quand on l'ouvre. — 8. Vin fameux d'Espagne. Partie d'une charpente animée.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 194

Horizontalement. — 1. Montagnes. — 2. Oraux. Agi. — 3. Incrédule. — 4. Serf. Otas. — 5. Ire. Tuent. — 6. Égoïste. — 7. As. Il. — 8. Ri. Allant. — 9. Frisée. Eu.

Verticalement. — 1. Moisi. R. F. — 2. Orner. Air. — 3. Nacrées. — 4. Turf. As. — 5. Axe. Toile. — 6. Donille. — 7. Nantes. — 8. Églantine. — 9. Sieste. Tu.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 194

Mélaphore. — Voir 36 chandelles.

Acrostiche double

```
b a N Q u e
p l E U r s
e x T A s o
p l A T o n
r é T O u r
m e T I e r
t r E S s e
m i N E t s
e n D U r e
n e S L e s
```

Mots en croix latine

```
      E T
      T A
E T   A M E R
S A   T L N E
      I S
      S A
      M I
      E S
```

Mélagramme. — Bave. Cave. Gave. Have. Lave. Rave. Pave. Save.

Devinettes. — L'œuf est cuit et la chemise écrue. — Tous les deux font des fours pour les soirées, mais le second les fait petits. — Le clocher, c'est la consonne, et la lettre A est une voyelle.

LE COURRIER DE JANOT

Emilienne Toopmann : Ton dessin est très joli. Merci pour le concours.

Claude Chasley et Marcel, Ste Savine : Merci de vos envois. Le dessin de Claude m'a bien amusé et je suis sûr qu'il amusera tous nos lecteurs.

Ludovic Franzina, Conty-le-Château : Merci de tes compliments pour Jim Mystère et Bégonia. L'histoire que tu n'aimes pas va bientôt se terminer.

Emile Prokop, Tours : Merci du joli bricolage que tu nous envoies. Nous allons sans doute le publier.

Claire Klugeaile, Boulogne : Ton concours est sous une forme amusante et originale. Il sera publié.

Lucette Lachenal : Le dessin qui accompagne ton concours est très joli. J'espère pouvoir le reproduire bien qu'il soit à l'encre violette ce qui rend, je crois, le clichage difficile.

André Hommer, Port-en-Bessin : Je ne crois pas qu'on envisage actuellement de publier *Les Robinsons d'Insectopolis* en volume. Mais tu le trouveras complet dans les collections reliées de *Mon Camarade*.

AVIONS A CONSTRUIRE

Notre pochette M.C. 5
vous permettra de construire un magnifique Planeur de Concours
Envergure : 60 centimètres
Prix de vente : **15 francs** à nos bureaux
16 francs expédiée franco

La pochette M.C. 4
(AVION DU PÔLE)
est épuisée

Notre pochette M.C. 6
AVION DE PERFORMANCE
Envergure : 60 centimètres
épuisée

Aucun envoi contre remboursement.

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	6 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois . . . . . 3 fr. 50
3 mois . . . . . 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : L. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

— ABONNEZ-VOUS ! —

Le Cent Cinquantenaire de la Révolution Française

Paris au moment de la Révolution

C'est Paris qui sera le théâtre de la Révolution. C'est à Paris que la première « Bastille » sera prise, c'est Paris qui enfermera dans ses murs Louis XVI et proclamera la République. La province suivra l'exemple de la capitale, viendra à son secours — ou se révoltera contre elle. Mais Paris, par les centaines de bouches des députés du pays tout entier proclamera les Droits de l'Homme, criera ces paroles nouvelles qui vont bouleverser le monde. Paris par le courage de son peuple saura vaincre une Cour qui trahit, des nobles rebelles et la coalition des rois d'Europe.

C'est sur les pavés de Paris qu'il faut chercher des traces sanglantes et glorieuses de l'histoire révolutionnaire. Mais tout d'abord, comment était Paris à la veille de la Révolution?

La ville avait des rues étroites et peu nombreuses. On comptait les avenues. Louis XVI, le premier, prescrivit que les prochaines rues ne devraient pas avoir moins de 9 m. 75 de large; et pour faciliter la circulation il fit supprimer les boutiques qui occupaient les trottoirs des ponts. Quand on allait à pied et non en carrosse, il n'était guère agréable de se promener : les voitures vous éclaboussaient, on glissait sur des détritus (il existait peu d'égouts, et point de balayeurs); la moindre pluie dévalant des toits sans gouttières vous inondait; le ruisseau coulant au milieu de la rue était parfois difficile à franchir, et plus d'une femme en sautant y tomba ou perdit sa bottine. Quand la neige fondait, d'astucieux Auvergnats posaient des planches aux croisements de rues et il fallait leur payer le passage; pour rendre la planche plus nécessaire ils amoncelaient la neige autour; toute personne sans monnaie était repoussée dans la masse boueuse. Les ordures étaient jetées à la Seine. Et ce n'est pas tout... L'écrivain Restif de la Bretonne rencontra la nuit un passant qui chantait à tue-tête pour signaler sa présence, espérant ainsi qu'on ne lui viderait rien sur la tête! « Le moyen devait être bon », pensa-t-il. Un soir, rue des Amandiers, il fut aveuglé de cendres parce que quatre garçons tailleurs nettoyaient en plein air un fourneau. Près de lui un pâtissier qui portait des gâteaux reçut sa part de suie.

De pauvres gens s'affalaient sur des bancs, se calaient dans des portes cochères. Devant l'hôtel Lamoignon, Restif buta contre une masse noire; c'était une chiffonnière ivre qui dormait, la tête sur son sac; elle grommela : « Prends-le pour douze sous le gros matou... Et les deux petits chiens! ils n'ont que six mois, c'est tendre comme rosée. » Elle lui montrait des petites bêtes assoupies. Restif lui ayant répondu qu'il n'était pas aubergiste : « Va-t'en donc », dit-elle, furieuse, en essayant de le frapper avec son crochet.

A Paris vivaient 700.000 habitants, plus 40.000 étrangers. Mais à la suite de l'hiver très rigoureux et des gelées de printemps arrivèrent de province toutes sortes de gens qui n'avaient pas trouvé à s'employer. Couverts de haillons, les joues creuses, ils inspirèrent la pitié et la crainte. On créa pour eux des ateliers de charité; 11.000 personnes furent ainsi embauchées pour des travaux indéterminés; il y en a bientôt 19.000 aux ateliers de Montmartre, puis 31.000, occasionnant alors une dépense de 1 million par mois.

Paris n'était pas si grand qu'aujourd'hui, malgré les aménagements de Louis XVI; le mur haut de deux mètres dont celui-ci entoura ses récents lotissements — ce fut le dernier acte « constructif » de l'Ancien Régime — suivait à peu près la ligne de métro : Etoile-Italie-Nation-Gare du Nord, ce qu'on appelle les boulevards extérieurs, qui étaient alors une promenade très ombragée, bien sablée; cette enceinte dite des Fermiers généraux avait pour but de soumettre à l'octroi toutes sortes de denrées de première nécessité, comme le blé; de place en place, des pavillons abritaient les contrôleurs de l'octroi. Il reste encore quelques-uns de ces soixante pavillons : deux sur la place Denfert-Rochereau, deux à la place de la Nation, et les rotondes de la Villette et du parc Monceau.

La disette sévissant, le peuple ne voyait pas d'un bon œil cette barrière des fermiers généraux; le 12 juillet 1789, douze ou quinze hommes, après en avoir chassé les commis, firent flamber le bâtiment à la barrière des Gobelins, et dans la nuit la plupart des autres pavillons eurent le même sort.

De même on payait l'octroi sur la Seine, où deux pontons étaient installés à cet effet, en amont et en aval. C'était un fleuve bien campagnard que la Seine; berges herbues, canards, lavandières qui tapaient le linge en bavardant. On le traversait en bac, car, en dehors des îles de la Cité et Saint-Louis, un seul pont, le pont Royal, au Carrousel, reliait les deux rives. On faisait aussi de longs parcours par eau; ceux qui préféraient aux cahots des routes un voyage plus long mais tranquille allaient attendre le « coche d'eau » qui s'amarrait au bureau Saint-Paul (derrière l'Hôtel de Ville) ou au port Saint-Nicolas, le long du quai du Louvre; là étaient déchargées les marchandises venues d'amont.

Malgré la misère qui frappait durement certaines couches de la population, et le manque de pain qui gênait tout le monde, on s'amusait bien à Paris en cette année 1789. Il y avait des fêtes, des foires, les théâtres étaient pleins, et aussi ces casinos-dancings qui s'appelaient Wauxhalls ou Ranelaghs, la mode étant à l'Angleterre.

Tout le monde était persuadé que le bonheur universel était proche. On allait vivre selon les écrits des « philosophes ». Le *retour à la nature* entrait dans les mœurs : les femmes renonçaient aux talons hauts et aux robes à paniers, les hommes à la poudre et aux longues perruques, aux tricornes, aux jabots, les remplaçant par chapeaux ronds et gilets; certains patriotes iront jusqu'à allonger leurs culottes pour en faire des pantalons (et on les appellera des *sans-culottes*). Comment les malheureux enfants pouvaient-ils jouer, habillés qu'ils étaient jusqu'alors comme des grandes personnes, sans qu'on leur fît grâce des manchettes ni des escarpins? Et les fillettes, serrées dans des corsets? Aux Tuileries, on vit apparaître, un jour, les trois fils du marquis de Girardin, têtes tondues, courtes vestes, chapeaux ronds, vêtus en costume marin ou comme on disait alors « à la matelote ». Les élégants s'en moquèrent... et trois semaines après, tout le monde les imita. Conformément aux idées de Rousseau on commença à ne plus emmailloter les bébés.

L'Assemblée Nationale siège. Des « libelles » sont vendus. Jamais on n'a tant imprimé de journaux. Indifférents à la bousculade, les bonnes gens lisent les affiches. Dans le son tranquille des cloches (bientôt le tocsin sonnera...), parmi le trot régulier des fiacres (les charrettes des condamnés ne passent pas encore par la foule en colère...), les crieurs courent, annonçant : « Edit du roi, donné de tout à l'heure », tandis que des camelots vont lentement répétant « lacets, mes beaux lacets », « habits, galons, marchand d'habits », « Almanach de Liége à trois sols la pièce »; le rémouleur s'est installé à un coin de rue : « Ciseaux, ciseaux à repasser », près du bonhomme à manteau bleu qui brandit une perche d'où pendent de longues queues : « La mort aux rats, mesdames »; des femmes aux jupes rayées, la hotte sur l'épaule, viennent des Halles et chantent « carpes halées, carpes vives », « pois ramés, pois écossés », « à la barque, à la barque, v'là le maquereau », « citrons à jus »; et il y a les porteurs d'eau; et l'homme qui montre la lanterne magique; et celui qui présente cette extraordinaire invention : le parapluie.

Les seules boutiques élégantes de Paris étaient celles des marchandes de modes; on y voyait des femmes souriantes manier coiffes et chiffons. Les seuls salons bien éclairés le soir étaient ceux des traiteurs qui servaient à dîner dans de la vaisselle d'argent pour 5 à 10 livres alors que des petits restaurateurs vous comptaient un repas 10 sous. Les artisans travaillent dans des échoppes sombres. La plus sale est celle du coiffeur; c'est que l'artiste a fort à faire et ne perd pas son temps à balayer la poudre qui est par terre ni les toiles d'araignées qui pendent du plafond; tous ses soins, toute son attention lui sont nécessaires : à l'édifice des cheveux s'ajoutent les garnitures — que n'installe-t-on pas dans la tête des femmes? Des moulins-à-vent, des bosquets, des bergers avec leurs moutons, un chasseur dans un taillis! Et pour faciliter l'entrée dans une voiture, on dispose un ressort qui permet d'abaisser ou de relever cette architecture.

Les cafés se sont multipliés à Paris; les orateurs de cafés aussi. Et Paris est une ville où l'on se promène. Il est de bon ton d'être à telle heure au Palais-Royal, à telle autre heure aux Champs-Elysées. On ira bientôt comme à un spectacle assister à une séance de la Convention, à une réunion des Jacobins, à une exécution d'aristocrates. En dehors de ces spectacles nouveaux, la vie continue, pareille. Aux Champs-Elysées des marchandes vont et viennent, disant : « A la fraîche, qui veut boire? », ou « Voilà le plaisir, mesdames », qui se changera en « Voilà le plaisir, citoyennes »...

Des patriotes luttent pour créer un ordre nouveau. Mais la plupart des bourgeois ou des nobles ne comprennent pas ce qui se passe, ne prévoient rien de l'avenir. Après le renvoi de Necker, et la charge de Lambesc sur la foule des Tuileries le 12 juillet, le peuple, furieux, fera fermer l'Opéra, arrêtera les carrosses, distribuera des injures aux occupants et des coups à leurs laquais. Mauvaise humeur passagère... qui donc se doutera que, pendant deux nuits, aux forges des faubourgs seront taillées des piques?

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.215.

FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT ET SON AVION SONT PRISONNIERS, AU MEXIQUE, DES REBELLES. UN PILOTE MEXICAIN VIENT PRENDRE LIVRAISON DU BI-MOTEUR.

LE PILOTE REBELLE EST INSTALLÉ AU SIÈGE DE DOUBLE COMMANDE. FOU-VOLANT DERRIÈRE LUI, DONNE DES EXPLICATIONS.

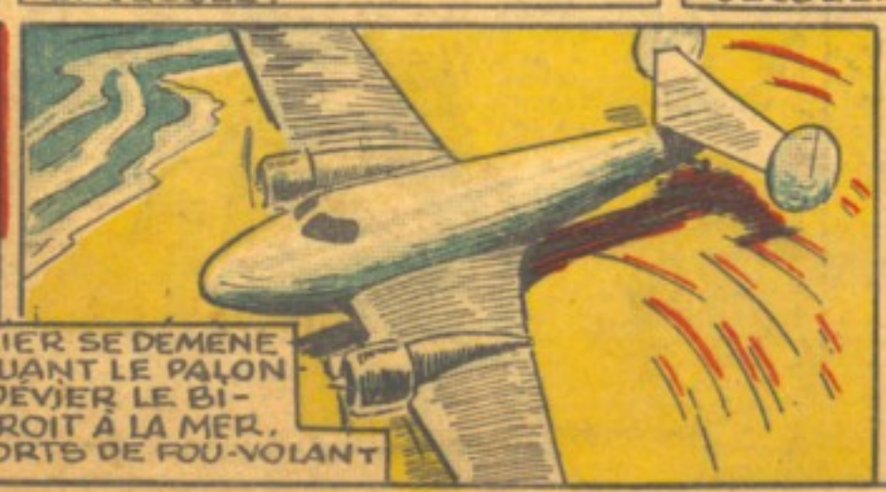
BRUSQUEMENT, LE REBELLE SE TROUVE IMMOBILISÉ PAR LA COURROIE D'ATTACHE.

LE BRUIT DES MOTEURS, COUVRE SES CRIS. FOU-VOLANT LANCE L'AVION SUR LA PLAGE.

RAMON, SURPRIS, TIRE, MAIS LE VENT DES HÉLICES LUI ENVOIE LE SABLE À LA FIGURE ET L'AVEUGLE.

L'AVION PREND DE LA VITESSE – LA PLAGE SERA-T-ELLE ASSEZ GRANDE POUR PERMETTRE LE DÉCOLLAGE ?

LE PRISONNIER SE DÉMÈNE ET, EN BLOQUANT LE PALONNIER, FAIT DÉVIER LE BI-MOTEUR QUI VA DROIT À LA MER, MALGRÉ LES EFFORTS DE FOU-VOLANT



DANS UN GERBE D'ÉCUME, "L'HIRONDELLE" TOUCHE L'EAU ET S'IMMOBILISE.

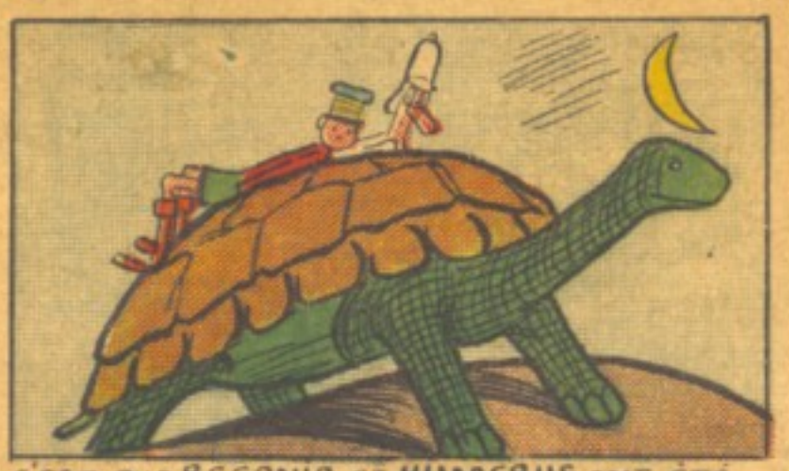
LA SEMAINE PROCHAINE UN BON CONSEIL

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

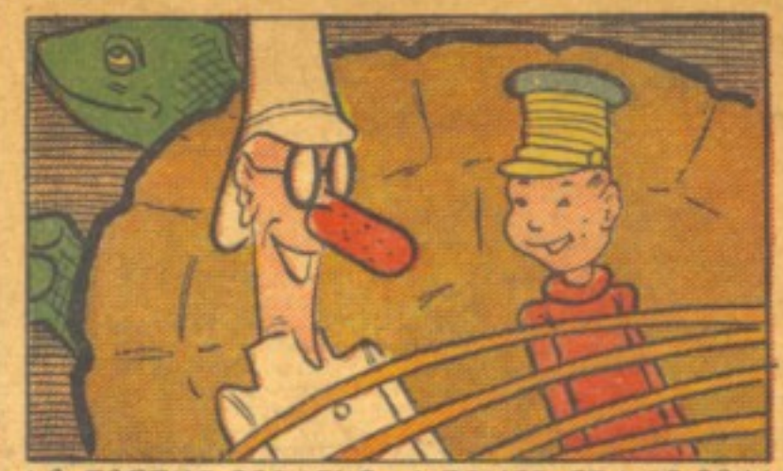
LA NUIT A SURPRIS DANS L'ÎLE GALAPAGOS LES BANDITS COMMANDÉS PAR LE JAPONAIS FUGI YAMA ET QUI RECHERCHENT LE TRÉSOR

FUGI-YAMA FAIT ATTACHER SES PRISONNIERS LE PROFESSEUR HUMERUS ET L'ASTUCIEUX BÉGONIA À UN ENORME ROCHER.

AU MILIEU DE LA NUIT NOS DEUX AMIS S'APERÇOIVENT AVEC STUPÉFACTION QUE LE ROCHER BOUGE.

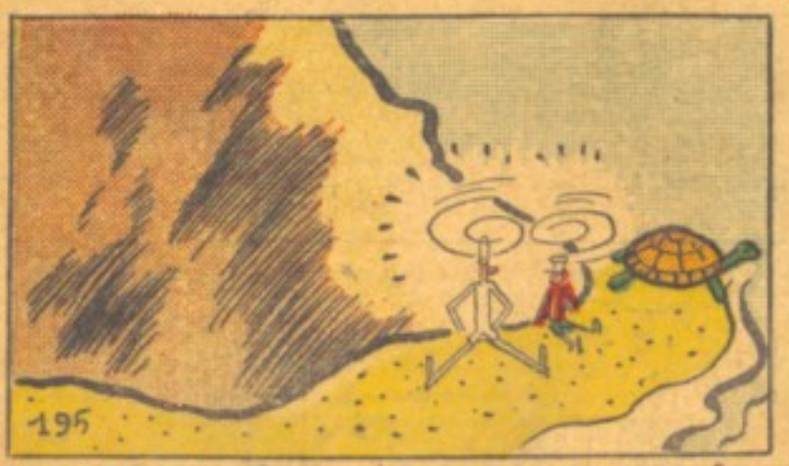


C'EST QUE BÉGONIA ET HUMERUS ONT ÉTÉ ATTACHÉS À UNE TORTUE GÉANTE QUI S'EN VA PRENDRE UN BAIN AU CLAIR DE LUNE



LA TORTUE DESCEND LA PENTE ET NOS DEUX AMIS SE RÉJOUISSENT: ILS ÉCHAPPENT AU TERRIBLE JAPONAIS FUGI-YAMA

CATASTROPHE! LA TORTUE GÉANTE A FAIT UN FAUX PAS ET SE MET À ROULER DU HAUT DE LA FALAISE.



HUMERUS ET BÉGONIA, UN PEU ASSOMMÉS, SE RÉTROUVENT DÉLIVRÉS AU BORD DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

MAIS FUGI-YAMA RÉVEILLÉ PAR LE BRUIT S'APERÇOIT AVEC FUREUR DE LA DISPARITION DE SES PRISONNIERS.

LES BANDITS JAPONAIS SE LANCENT EN HURLANT À LA POURSUITE DES MALHEUREUX EN BRANDISSANT LE SABRE COURBÉ DES SAMOURAÏS

N° 196

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 31 AOUT 1939.

RÉSUMÉ. — JIM ET BOB, DE RETOUR DU MEXIQUE, EN AVION, SONT VICTIMES DE LA TEMPETE ET TOMBENT EN PARACHUTE DANS LA FORET VIERGE DU CENTRE DU MEXIQUE. BOB EST CAPTURÉ PAR UN BANDIT QUI COMPTE LE RENDRE CONTRE RANÇON.

BOB QUI AVAIT ÉCOUTÉ TOUTE CETTE CONVERSATION, CACHÉ DERRIÈRE LA PORTE DE LA CABANE, S'EMPRESSA DE S'ÉLOIGNER ET ASSIS PAR TERRE FAISANT SEMBLANT DE JOUER AVEC LE SABLE, IL RÉFLECHISSAIT AU PARTI QU'IL DEVAIT PRENDRE !

196

LA LETTRE SE TERMINAIT EN INDIQUANT QUE LE PORTEUR DE LA LETTRE RAMÈNERAIT L'ENFANT À SES PARENTS AUSSITÔT APRÈS AVOIR REMIS LA RÉCOMPENSE AUX "BRAVES CHERCHEURS D'OR"

1.50
448

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Sid est un enfant modèle, tandis que Tom est un petit espiègle. Au cours de maintes aventures, il a assisté, en compagnie d'un petit camarade nommé Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et son ami Huck vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée.*

Chapitre XVIII

PERDUS DANS LA GROTTE

(suite)

Après avoir fait une autre marque, ils s'éloignèrent encore en quête de nouveautés à raconter aux gens de là-haut. Bientôt, ils arrivèrent dans une vaste caverne dont la voûte laissait pendre de brillantes stalactites de la dimension d'une jambe humaine. Que de sujets d'admiration et d'étonnement, ils y rencontrèrent, mais une des nombreuses galeries qui s'y ouvraient, les tentèrent et ils arrivèrent devant un petit lac au milieu duquel jaillissait une fontaine et dont le bord était incrusté d'une dentelle merveilleuse de cristaux scintillants. Il était au centre d'une énorme salle dont les parois étaient soutenues par d'extraordinaires piliers formés par la réunion des stalactites et des stalagmites.

...Ils s'engagèrent à la découverte dans un couloir sinueux, en tenant leurs chandelles au-dessus de leur tête.

Sous la voûte, des chauves-souris étaient groupées par centaines. Les lumières des chandelles troublèrent ces petits animaux et ils s'abattirent en trombe en poussant des cris sur les enfants. Tom comprit le danger et s'emparant de la main de Becky il l'entraîna dans le premier couloir : à peine assez tôt pourtant, car un coup d'aile de chauve-souris avait éteint la lumière de la petite fille. Les chauve-souris les poursuivirent pendant un bon moment, mais les fugitifs se jetaient dans chaque nouveau couloir qui se présentait à eux et à la fin ils furent débarrassés de leurs dangereux ennemis. Ils étaient maintenant au bord d'un lac souterrain dont les bords imprécis se perdaient dans l'ombre. Tom serait bien parti en exploration, mais il pensa qu'il valait mieux s'asseoir et se reposer un instant. Alors et pour la première fois, le profond silence impressionna les deux enfants.

— Eh bien, je ne l'avais pas remarqué, fit Becky, mais il me semble qu'il y a longtemps que nous n'entendons plus les autres.

— Penses donc, Becky, répondit Tom, nous sommes bien au-dessous d'eux et je ne sais à quelle distance. Sommes-nous au Nord, ou au Sud ou à l'Est, ma foi, je n'en sais rien! D'ici, nous ne pouvons pas les entendre, bien sûr!

— Je pense qu'il y a longtemps que nous sommes partis, Tom, et que nous ferions bien de nous en retourner.

— Oui, Becky, tu as raison.

— Est-ce que tu reconnaîtras le chemin, Tom? Pour moi il est très embrouillé.

— Sans aucun doute je le trouverai; mais, voilà, il y a les chauves-souris... si elles nous éteignaient nos chandelles, ce serait terrible. A mon avis, il vaudrait mieux que nous essayons de trouver un autre chemin pour ne pas passer dans leur grotte.

— Bon, mais pourvu que nous ne nous perdions pas, c'est cela qui serait terrible! dit la petite en frissonnant à la pensée de cet effroyable possibilité.

Ils partirent par une galerie qu'ils traversèrent en silence, cela dura un bon moment. En passant, ils jetaient un coup d'œil dans chaque ouverture, dans l'espoir de reconnaître un point de repère, mais tout était étrange et inconnu! Chaque fois que Tom faisait un examen de ce genre, Becky guettait sur son visage un signe d'encouragement et celui-ci déclarait gaiement :

— Oh! tout va bien, ce n'est pas encore celui-là, le bon, mais nous allons y arriver sous peu.

Pourtant à chaque déconvenue, il avait de moins en moins d'espoir et il commençait à s'engager au hasard dans n'importe quelle galerie, dans l'espoir de rencontrer enfin la bonne. Sans doute, il répétait toujours que tout allait bien, mais c'était avec un tel poids sur le cœur que les mots à la fin perdaient leur sens et résonnaient comme s'il avait dit : tout est perdu! Becky marchait à ses côtés le cœur serré et s'efforçant de retenir ses larmes. A la fin, elle ne put y résister :

— Oh! Tom, dit-elle en pleurant, tant pis pour les chauves-souris, retournons par ce chemin-là, par ici nous avons l'air de nous diriger de moins en moins dans la bonne direction.

Ils s'arrêtèrent.

— Écoute, dit Tom.

Le silence était profond et si épais qu'ils distinguaient à peine le bruit de leur respiration. De toutes ses forces, Tom poussa un cri qui réveilla les échos des galeries et mourut dans le lointain en un son faible qui ressemblait à un éclat de rire moqueur.

— Oh, ne le recommence plus, Tom, dit Becky; c'est horrible!

— C'est horrible, sans doute, mais il faut le faire tout de même, Becky, parce qu'*ils pourraient* nous entendre.

Et il cria de nouveau. Le *ils pourraient* était encore plus sinistre que le rire caverneux de tout à l'heure. Les enfants attendaient sans bouger, il n'y eut pas plus de résultat. Ils voulurent alors repartir sur leurs traces, mais celles-là non plus ils ne pouvaient pas les retrouver.

— Tom, mais tu n'as fait aucune marque!

— Becky, je suis un vrai fou. Il ne m'est venu à l'idée que nous en aurions besoin pour revenir. Voilà que je ne retrouve pas le chemin et que je m'embrouille...

— Tom, Tom, nous sommes perdus, nous sommes perdus! Nous ne pourrons jamais sortir de cette terrible grotte. Pourquoi est-ce que nous avons quitté les autres?

La pauvre petite se jeta à terre, secouée d'une telle crise de larmes, que Tom craignit qu'elle ne mourut ou en perdît la raison. Il s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras : elle blottissait sa tête dans sa poitrine, se serrait contre lui, en lui disant ses terreurs et tous ses regrets, et les échos lointains les répétaient comme s'ils avaient voulu se moquer d'elle. Tom la supplia de reprendre espoir, puis de désespoir il s'accusa violemment d'être le responsable de tout le mal. Cette sorte de confession eut un meilleur effet que les consolations, car Becky déclara qu'elle essayerait d'avoir confiance, qu'elle se lèverait et le suivrait où il voudrait, à condition qu'il ne parlât plus ainsi, car elle était autant à blâmer que lui. Alors, ils se remirent à marcher sans but, au hasard, puisque c'est là tout ce qu'ils pouvaient faire, continuer à marcher. A un moment, l'espérance parut renaître sans raison, mais simplement qu'il est dans la nature humaine de ne pas s'abandonner complètement. Au bout d'un certain temps, Tom prit la chandelle de Becky de ses mains et l'éteignit. Cette mesure d'économie avait un sens éloquent : point n'était besoin de commentaire. Becky comprit de suite, elle savait que Tom avait dans sa poche une chandelle entière et trois ou quatre morceaux, mais que néanmoins il fallait économiser. Bientôt, la fatigue commença à se faire sentir. Les deux enfants essayèrent de lutter contre elle, car s'asseoir pour se reposer quand le temps devenait si précieux était redoutable. Avancer dans n'importe quelle direction c'était au moins aller peut-être vers la libération, mais s'asseoir c'était inviter la mort et abréger sa poursuite. Mais bientôt les petites jambes de Becky refusèrent de la porter plus loin; elle s'assit et Tom s'installa à côté d'elle. Il lui parlait de sa maison, des amis qui étaient là-bas et de leurs bons lits et surtout de la lumière, mais Becky pleurait et Tom cherchait le moyen de la consoler. Malheureusement tous les mots qu'il trouvait étaient usés jusqu'à la corde et avaient un air de moquerie. Becky était si lasse qu'elle finit par s'endormir. Tom en fut tout heureux : il voyait son visage tiré reprendre sa sérénité sous l'influence de songes heureux; même un sourire persistait sur les lèvres de sa petite amie! Tandis qu'il rêvassait, lui aussi, Becky se réveilla avec un léger rire, mais, hélas, il mourut aussitôt sur ses lèvres.

— Comment ai-je pu m'endormir? gémit-elle. Oh, comme j'aurai voulu ne jamais, jamais me réveiller... Je t'ai fait de la peine : je n'ai rien dit, Tom! N'aie pas l'air si malheureux, je ne le dirai plus!

— Je suis bien content que tu aies dormi, Becky! Tu dois te sentir reposée maintenant. Nous allons maintenant trouver le chemin de la sortie.

(A suivre).

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Avant de commencer mes histoires du camp, je tiens à reproduire l'excellente lettre que j'ai reçue de mes amis Robert Coudere et Jean Andreu, de Combes (Aveyron) :

Dans un dernier numéro de *Mon Camarade*, tu parles de nombreux clubs qui se sont formés. Tu dis même que la saison n'est pas propice pour former de nouveaux clubs. Eh bien, malgré cela, j'ai décidé, aidé de nombreux camarades qui, comme moi, sont tous heureux de lire *Mon Camarade*, que nous formerons un club. Nous sommes donc tous allés, cet après-midi, distribuer des bouillons du journal. De nombreuses personnes ont demandé à acheter *Mon Camarade* et cela nous a encouragés pour monter notre club. Aussi, je viens te demander des renseignements pour le fonder. Je ne peux que féliciter le journal pour les histoires de *Jim Mystère* et *Fou Volant*, ainsi que *Mangeurs de feu* et *Tom Sawyer* qui plaisent à tous mes camarades, à ma grand'mère et à moi aussi. Tu sais, il nous tarde de recevoir la réponse pour notre club.

J'ai déjà répondu directement à mes petits camarades Robert Coudere et Jean Andreu, de Combes (Aveyron), pour les remercier de leur bonne lettre et leur donner toutes les indications nécessaires pour la fondation de leur club. Mais je tiens à reproduire leur belle lettre et à les citer en exemple. C'est vrai que j'ai écrit, l'autre jour, que la saison des vacances n'est pas toujours très bonne pour fonder un club. Mais ce que j'ai dit, c'est surtout et peut-être seulement vrai, dans les grandes villes où, heureusement, une partie des enfants partent à la campagne pour faire de bonnes provisions de santé. Mais dans les villes plus petites, c'est très différent. La campagne est tout près, à quelques centaines de mètres seulement de la maison. Et c'est rare que les enfants partent ailleurs pour changer d'air. Alors ils passent leurs vacances ensemble, dans leur pays, souvent à courir dans les montagnes (quand ils sont assez grands pour cela et, bien sûr, s'ils habitent dans un pays de montagnes), ou bien encore à jouer dans la campagne aux Indiens et aux cow-boys, ou aux gendarmes et aux voleurs.

Et, dans les petits pays, il n'y a donc pas de meilleure saison pour fonder un club, étant donné qu'on est tous ensemble et qu'on n'a plus d'école qui vous prenne toute la journée.

Maintenant aussi, il faut le dire, la saison est meilleure qu'elle n'était dans les grandes villes. Voilà le mois de septembre. Beaucoup de garçons et de filles sont déjà rentrés des colonies de vacances, ou de chez leur grand'mère qui habite la campagne. On ne sait pas toujours à quoi passer le temps. Fonder un club vous donnera beaucoup de distractions et de plaisirs par la suite. La preuve, c'est que si nous autres, de la rue du Fer-à-Repasser et de l'impasse de la Machine-à-Coudre, on n'avait pas fondé de club on ne serait pas en ce moment à se rôtir au soleil, dans notre camp.

Je crois que le moment est venu de vous en parler de notre fameux camp. Jusqu'ici, je n'ai encore pu vous raconter que notre voyage et j'en étais resté au moment ou un autocar spécialement loué est venu nous chercher à la gare, pour nous conduire au lieu du camp.

C'était le milieu de l'après-midi. Il faisait chaud et ça faisait bien plaisir après les froids qu'on a eus au mois de juillet. L'herbe était belle et verte dans les prairies.

Après quelques kilomètres, on a quitté la grande route pour un petit chemin où le car avait du mal à avancer. Le paysage avait changé. On voyait surtout des landes avec des bruyères qui commençaient déjà à fleurir (avec le mauvais temps qu'il avait fait, sûr que les bruyères s'étaient trompées, qu'elles croyaient déjà que c'était l'automne). Il y avait aussi des petits bouts de forêt et des rochers noirs. Dans le lointain, on voyait des montagnes bleues avec en bas des tout petits villages avec des toits de chaume. C'était joli, joli. On a fini par s'arrêter à l'endroit du camp : une grande lande avec une belle forêt tout près. La lande était en haut d'une petite butte de terrain. En bas, il y avait un joli petit ruisseau où on allait sûrement pouvoir faire de bonnes parties de baignades, près d'une vanne qui retenait l'eau, mais qui ne la faisait pas assez profonde pour qu'on courre la mauvaise chance de se noyer.

On a débarqué tous nos baluchons, et puis le car est parti et on est resté tout seuls sur la lande, avec nos maisons de toile à bâtir. Nos tentes, on aurait bien voulu les construire tout seuls, nous les garçons. Mais il faut le dire, le grand frère de Pierrette, qui s'appelle Marcel et qu'on appelle entre nous Le Frisé, parce qu'il a des cheveux blonds très serrés et tout bouclés, ne nous a pas laissés faire. Il ne voulait pas que les tentes soient montées tout de travers et, qu'après, on soit obligé de tout refaire. Alors, qu'est-ce que vous voulez, il a bien fallu laisser faire les grands. Les tentes se sont montées très, très vite. On a fait des petites rigoles tout autour pour empêcher que la pluie ne rentre dedans, dans le cas où il y aurait une averse. Puis Le Frisé a préparé un magnifique feu de camp avec des pierres et un gril posé dessus. Il nous a envoyés faire la corvée de bois. Y en avait qui ne savaient pas choisir le bois et qui ont rapporté du bois vert qui ne peut pas servir. Mais moi je savais bien qu'il ne fallait prendre que les branches qui cassent comme du verre, sans grand effort, avec un bruit sec. Pendant que Louise, la grande sœur de Pierrette, préparait la soupe du soir, on est allé se baigner pour la première fois dans la toute petite rivière. C'était un peu froid, mais très bon. J'ai même pu nager. Après, on a mangé de grand appétit et, quoique tout cela se soit passé très, très vite, quand on a eu torché nos assiettes, on s'est aperçu que la nuit tombait déjà et il a fallu aller se coucher. Je vous raconterai la suite la prochaine fois.

Je vous serre la main bien fort à tous, garçons et filles.

JANOT,

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe)

P.-S. — *N'oubliez pas que vous n'avez plus que* dix jours *tout juste, pour envoyer vos solutions à notre grand Concours dont je répète ici le règlement :*

Classer par ordre de préférence les histoires suivantes, en donnant à chacune des notes entre 0 et 20. Il y a deux classes d'histoires, chacune étant classée séparément. Les réponses sont reçues jusqu'au dimanche 10 septembre.

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère. — Pat'Soum. — Falzar et Floche. — Toto et Toutoune. — Fred Hardi en l'an 2039. — Polycarpe. — Fou Volant. — Bégonia, chercheur de trésors. — Tom Sawyer. — La Mort du loup. — Mangeurs de feu.

Voici maintenant la DEUXIÈME CLASSE, celle des DISTRACTIONS INSTRUCTIVES OU AMUSANTES :

La Lettre de Janot. — Savez-vous que?... — Le Coin des Fillettes. — Pour rire un peu. — A travers le monde. — Les jeunes aviateurs. — Sports. — Timbres-poste. — Bonnes pages (Les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs). — Récits et Dessins des lecteurs. — Variétés. — Articles de Jacques Bour.

(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

CEINTURE ET COL TRICOTÉS ET BRODÉS

Il faut 50 grammes de laine mérinos blanche, puis des aiguilles de 3 mm. 5; 3 mm.; 2 mm. 5; 2 mm., un crochet de 2 mm. 1/2.

COL. — Vous employez le point de riz.

Commencez par le contour extérieur. Montez 110 mailles avec les grosses aiguilles et travaillez une maille end., 1 m. env., que vous contrariez à tous les rangs. Faites 4 rangs avec une aug. à chaque extrémité.

Prendre les aig. de 3 mm. et faire 4 rangs sans aug.

Prendre les aig. de 2 mm. 1/2 et faire 4 rangs sans aug.

Prendre les aig. de 2 mm. et terminer par 4 rangs. Fermer et faire au crochet un rang de mailles serrées tout autour.

CEINTURE. — Montez 24 mailles avec les aig. de 3 mm. Travaillez tout droit jusqu'à ce que votre bande soit assez longue pour faire le tour de votre taille. Fermez. Faites au crochet un rang de mailles serrées, sans tirer, tout autour.

BRODERIE. — Dessus ce travail vous allez broder entièrement au point de chaînette le dessin, comme les différents croquis vous le montrent.

Les ronds remplis à la chaînette arrivent à former de grosses boules que vous faites jaunes et rouges (tantôt l'une, tantôt l'autre), le losange central est jaune, les triangles sont verts et la barre bleu foncé.

Cette broderie étant faite avec vos restants de laine, prenez les teintes à votre disposition ou bien achetez de ces petites pelotes multicolores à 1 franc.

Posez 4 boutons aux deux bouts de la ceinture, ces boutons pourront être recouverts par vous au crochet, je vous en ai donné l'explication (n° 166). Posez 2 boutons au col à chaque coin devant.

Avec toutes les couleurs employées faites 2 nattes assez longues. Nouez deux bouclettes, définitivement fixées pour le col. Les boutons devront donc y passer aisément (voyez croquis). Pour la ceinture 2 bouclettes nouées de même, puis un peu plus bas à la hauteur des 2 autres boutons, 2 autres bouclettes également fixées après essai.

Les bouts de ces nattes seront noués, puis effilochés ou bien enserrés dans de petites aiguillettes jaunes que vous achèterez à cet effet, mais il faut qu'elles soient de la couleur d'une des laines.

Vous pouvez également faire cette parure en lin, en fil, en coton ou en raphia; pour ce dernier, le dessin devra être beaucoup plus simple.

BRODERIE

POINTS DEVANT ORNÉS. — Comme vous l'indique le croquis, ces 2 points sont exécutés en 3 fois le 1er et en 2 fois le second.

Dans les 2 cas, faites d'abord un point devant assez lâche.

1° Passez déjà un fil qui sortant d'un point passera sous le suivant, sans piquer dans le tissu, les 2 fois en dessous, ressortant en dessus, piquer par en dessus également sous le suivant, etc. Un 2e fil formera le second fer à cheval de même.

2° Point très rapidement fait, appelé aussi point coulé, obtenu en surjetant un point devant toujours sans piquer dans le tissu.

ROUES EN IRLANDE. — Fil d'Irlande, crochet d'acier. Petit motif pour incruster, pour blouses, napperons, etc., ou mélanger avec les roses, l'entre-deux que vous trouvez également dans *Mon Camarade*.

Faites 4 mailles en l'air, fermez-les en rond par une petite maille coulée prise dans la 1re maille en l'air.

1er rang : 5 mailles en l'air; puis faites 7 fois : 1 bride à cheval sur le rond de chaînette, 2 mailles en l'air. Fermez par une petite maille coulée. Une maille en l'air pour passer au 2e rang.

2e rang : 2 mailles serrées, 1 picot formé par 4 mailles en l'air, faites revenir le crochet en arrière, piquez dans la 1re des 4 mailles en l'air pour faire une maille serrée, 3 mailles serrées sur les points suivants, 1 picot, etc. Vous avez en tout 8 picots.

Les Conseils de tante Camille

Attention aux piqûres de moustiques. — *Voici quelques conseils : d'abord ne pas avoir de lumière dans les chambres dont les fenêtres restent ouvertes le soir. Une piqûre provoque généralement des démangeaisons, prenez alors une solution ammoniaquée et touchez la piqûre avec ; ceci amènera un soulagement.*

(96) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

PARTANT POUR FAIRE DE L'ALPINISME, RALEU EST ABORDÉ PAR L'ALLIÉ DES GANGSTERS : LE BARON DUBELAIR DÉGUISÉ EN GUIDE, QUI LUI PROPOSE UNE EXCURSION.

HEUREUX D'AVOIR TROUVÉ UN « GUIDE TRAVAILLANT AU-DESSOUS DU TARIF SYNDICAL, M. RALEU ATTEND LE DÉPART.

CEPENDANT DUBELAIR, TERRORISÉ PAR SES COMPLICES, JURE CETTE FOIS DE NE PAS RATER L'ENLÈVEMENT DE RALEU.

SUIVANT SON « GUIDE », M. RALEU GOUTE LES JOIES SAINES DE LA MONTAGNE. DÉJA PARAIT AU LOINTAIN LE REFUGE...

...VERS LEQUEL DUBELAIR A REÇU LA MISSION DE CONDUIRE LA VICTIME. C'EST UNE VIEILLE CABANE ABANDONNÉE...

...OU NE VONT JAMAIS LES CARAVANES OFFICIELLES. LES GANGSTERS ONT AMÉNAGÉ EN DESSOUS...

...UNE PRISON SECRÈTE OU ILS COMPTENT ENFERMER RALEU JUSQU'A CE QU'ILS AIENT TOUCHÉ LA RANÇON. INSPIRANT...

...CONFIANCE ILS SE SONT DÉGUISÉS EN EXCURSIONNISTES ET ARRIVENT EN MÊME TEMPS AU REFUGE. LE CASSE-CROUTE...

...EST TRÈS ANIMÉ. ON PARTAGE VICTUAILLES ET BOISSONS, RALEU EST GAI, DUBELAIR VERSE LE NARCOTIQUE...

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

Passant devant la devanture d'un bijoutier, une femme dit à son mari :

— Je ne sais pas faire de différence entre des perles fausses et des vraies perles.

— Tu sais, c'est une question de personnes; si toi, tu avais un collier de perles authentiques, on croirait qu'elles sont fausses, mais si une femme très riche portait des perles fausses, tout le monde croirait qu'elles sont vraies...

○

Dans le pommier, il y a de belles pommes et un cerf-volant. Toto est grimpé dans l'arbre lorsque survient le propriétaire.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut ?

— Je viens chercher mon cerf-volant.

— Tu aurais pu le prendre depuis longtemps, voilà un mois que ton cerf-volant est dans l'arbre.

— Oui, mais j'ai préféré attendre que les pommes soient mûres.

○

La vieille tante Sidonie a offert un superbe sucre d'orge à son neveu Philippe. Celui-ci, très gourmand, y mord à pleines dents et le croque de toutes ses forces.

— Tu ne devrais pas croquer ainsi ton sucre d'orge, il faut le sucer, dit tante Sidonie.

— Oh, j'ai bien le temps, je le sucerai comme toi quand je n'aurai plus de dents...

○

Hector a fait dans une maison une installation électrique. Mais il s'aperçoit soudain qu'il ne se rappelle plus quel est le fil positif, quel est le négatif. Appelant son apprenti :

— Veux-tu poser ton doigt sur ce fil, tu sens quelque chose?

— Non!...

— C'est bien ce que je pensais, si tu avais mis le doigt sur l'autre, tu serais mort foudroyé.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvoyés par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lourapin et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or.*

Chapitre XVI

Sauvés! *(suite)*

Le lieu où il les avait mis en sûreté n'était pas très éloigné du point où stationnaient les animaux et, moins d'un quart d'heure après son départ, il ramenait le mulet et Pacific par la bride.

— Maintenant, dit-il à Dick, il faut partir, car une partie des Dundarupts gardent la campagne, les autres ne resteront pas longtemps dans les excavations en voyant que leur proie leur a encore échappé, et il faut que nous soyons sortis du Kra-fenoua avant le retour du jour.

Olivier fut convenablement installé sur le dos du mulet et l'on se mit en route sur-le-champ, Willigo tenant la tête de la petite caravane.

Une heure ne s'était pas écoulée que les fugitifs commencèrent à sentir un air plus frais qui venait fouetter plus agréablement le visage, et ils comprirent que la délivrance n'était pas loin.

En effet, ils arrivaient quelques instants après au bas d'une montée assez rapide, au sommet de laquelle le chef nagarnook s'arrêta tout à coup en leur disant cette seule parole :

— Regardez.

Au-dessus d'eux, la voûte bleue sombre du firmament était toute étincelante du feu des étoiles.

Il faisait une de ces nuits admirables comme on n'en voit que sous les tropiques; une fraîche brise du matin toute parfumée des senteurs des mélias, des pommiers de rivière, de vétiverts sauvages et des lilas d'Australie, venait rafraîchir les poumons des fugitifs, qui, habitués depuis plusieurs jours à respirer la lourde atmosphère des excavations souterraines, recevaient avec une ineffable satisfaction les émanations odorantes des salsepareilles vierges et des eucalyptus.

La lune, qui déclinait lentement sur l'horizon, jetait comme une neige d'argent sur les buissons de myales et le sommet des hautes herbes... et les fugitifs glissèrent bientôt comme un point noir dans la plaine vaste et silencieuse.

Chapitre XVII

Un guet-apens. — Départ pour le pays des Nagarnooks

La petite caravane, sous la conduite de Willigo, se dirigeait en droite ligne vers le pays des Nagarnooks, en langage australien *Mangeurs de Feu* (Nag-arnook).

Cette tribu tirait son nom d'une singulière coutume, qui se perdait dans la nuit des temps, et dont le symbolisme n'était connu de personne.

Lorsque les jeunes gens de la tribu atteignaient l'âge voulu pour entrer dans la classe des guerriers, parmi les nombreuses épreuves qu'ils devaient subir et auxquelles nous aurons l'occasion d'assister au cours de ce récit, se trouvait celle du feu sacré. Le néophyte devait parcourir un espace déterminé, avec un morceau de charbon incandescent emprunté au tison sacré dans la bouche, et arriver au terme de la carrière sans qu'il fût éteint. Si cette dernière condition n'était pas remplie, c'est en vain qu'il avait satisfait avec succès aux autres épreuves; il restait pendant un certain temps encore dans la classe des jeunes gens.

De là le nom de Mangeurs de Feu donné aux membres de cette tribu.

Nos fugitifs suivaient Willigo, sans se communiquer leurs impressions; le chef nagarnook, moins rassuré peut-être au fond qu'il ne le laissait paraître, avait demandé le silence le plus absolu.

Le jour parut cependant sans qu'ils eussent été inquiétés. Le terrain qu'ils parcouraient avait entièrement changé d'aspect; à la plaine avait succédé les premières pentes des collines. Le paysage était réellement ravissant et, peu à peu, cédant à l'attrait de cette admirable nature, les fugitifs en étaient arrivés à oublier et les souffrances passées et les dangers qui les entouraient.

Tout à coup, Laurent, qui s'était un peu éloigné de la caravane, poussa un grand cri et tomba lourdement sur le tapis de gazon et de mousse qui recouvrait le sol.

Olivier, un peu remis de ses fatigues, et le Canadien, se précipitèrent à son secours.

— Wi-waga! Wi-waga! s'écria Willigo en s'élançant auprès du pauvre diable, qui se débattait sur le sol. Et immédiatement, il lui mit le bras à nu jusqu'à l'épaule, et se mit à le frotter énergiquement avec une poignée d'herbes d'un vert sombre qu'il avait arrachées rapidement autour de lui.

En voyant tomber son fidèle compagnon, Olivier avait tout d'abord cru à la morsure d'un serpent; mais le Canadien le rassura immédiatement.

— Vous parcourieriez l'Australie entière, lui dit-il, que vous ne trouveriez pas un seul de ces animaux sous vos pas. Laurent vient d'être foudroyé par le contact du wi-waga; mais c'est sans aucun danger quand c'est pris à temps, et en moins de rien le chef va le remettre sur pied.

— C'est l'*urtica australis*, murmura Gilping en examinant la feuille de l'arbre qui avait produit cet effet.

Chacun s'était empressé autour du blessé, et Willigo frottait, sans prendre le temps de respirer, la main et l'épaule de Laurent qui, suant à grosses gouttes, ressemblait à un homme frappé d'une congestion cérébrale.

Une bonne demi-heure s'écoula ainsi en frictions; mais bientôt les membres

La petite caravane sous la conduite de Willigo, se dirigeait en droite ligne vers le pays des Nagarnooks.

bleuis et décolorés du patient, commencèrent à revêtir une teinte rosée, la vie revenait peu à peu, et bientôt tout danger eut disparu.

Laurent put alors raconter ce qui lui était arrivé. En passant près d'un arbre qu'il indiqua du doigt, sa main avait frôlé par mégarde une de ses feuilles; il était tombé comme frappé par la foudre, et jusqu'au moment où il était revenu à lui sous les frictions énergiques de Willigo, il n'avait plus eu conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Remerciez le chef, répondit alors le Canadien; sans la rapidité avec laquelle il est venu à votre secours, l'engourdissement allait passer de l'épaule à la poitrine, et de là aurait gagné le cœur et la tête, et vous seriez mort en moins de vingt minutes.

— Quel est donc cet arbre étrange? fit Olivier pendant que le Nagarnook terminait son traitement par de nombreuses affusions d'eau froide qu'il allait puiser à une fontaine qui se trouvait à quelques pas de là, au pied d'une roche.

— Les indigènes, répondit le Canadien, le nomment le wi-wiga, ou l'arbre à l'oiseau, parce qu'un seul oiseau d'une espèce singulière peut se reposer impunément sur ses branches. J'ai entendu dire, par un convict déporté pour faux, qui avait été professeur de botanique, que les savants l'avaient appelé l'ortie d'Australie.

L'accident arrivé à Laurent allait coûter cher aux fugitifs.

En se précipitant pour porter secours au blessé, chacun avait déposé sa carabine contre un arbre ou contre le sol; Willigo, lui-même, pour pouvoir le frictionner plus facilement s'était débarrassé de ses armes; il n'avait conservé que son bomerang, arme terrible à distance, mais inutile à bout portant.

Lorsque Laurent s'était trouvé mieux, on l'avait aidé, en le soutenant, à se transporter vers la petite fontaine dont Willigo s'occupait à purifier l'eau en soulevant tous les détritus végétaux déposés au fond, afin de lui en faire boire un peu, et nul n'avait remarqué qu'une foule de formes noires glissaient silencieusement à travers les arbustes, se rapprochant de façon à entourer complètement la petite troupe. C'étaient les Dundarupts, qui suivaient la piste des fugitifs presque depuis leur sortie du Kra-fenoua, car ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir de leur disparition.

Les premiers qui arrivèrent s'emparèrent des carabines et, au moment même où Laurent, penché sur la fontaine, aspirait quelques gorgées d'eau fraîche, des hurlements formidables éclatèrent de toutes parts, faisant vibrer les arceaux de la forêt.

Nos hommes, le Canadien et Willigo en tête, se précipitèrent sur leurs armes, mais ils les aperçurent aux mains des Dundarupts, et ils n'eurent pas fait deux pas, du reste, qu'ils furent entourés d'une nuée de guerriers affreusement peints en guerre et armés de flèches et de lances empoisonnées.

Du premier coup d'œil ils comprirent que toute résistance serait impossible et ne servirait qu'à les faire massacrer sur-le-champ.

Le Canadien, avec le seul secours de ses poings, en eût certainement assommé une douzaine avant de succomber; mais il eût été à l'instant même criblé d'une nuée de flèches. S'il eût été seul, il n'eût peut-être pas consenti à subir l'humiliation de se laisser surprendre sans résistance; mais, songeant à la vie de ses compagnons, il eut le temps de s'écrier :

— Au nom du ciel, messieurs, ne résistez pas, ou vous êtes perdus, leurs flèches sont empoisonnées.

Willigo lui-même, se voyant pris, croisa dédaigneusement les bras sur sa poitrine et resta immobile, sans faire, ce qui eût été inutile du reste, la moindre tentative pour s'échapper.

Gilping seul se démenait comme un diable; il criait, gesticulait :

— Je vous défends de me toucher! exclamait-il. Malheur à qui mettra la main sur un sujet britannique!... Je me plaindrai à mon gouvernement de cette violation des droits des gens... et je vous avertis que vous serez obligés de me payer une indemnité!

Dix Dundarupts s'étaient jetés sur chaque homme et, à l'instant même, les quatre compagnons de Gilping eurent les bras cerclés le long du corps, à l'aide d'une cordelette végétale, de façon qu'il leur fût impossible de faire le moindre mouvement; puis, un lien semblable les attacha par le cou, laissant entre chaque prisonnier une distance d'un mètre environ pour leur permettre de marcher.

— Ah! gredins! continuait Gilping, peut-on ainsi traiter des chrétiens... les fieller comme des langues fumées?...

Et, de rage impuissante, il se mit à grandir sa clarinette en guise de massue, car il ne possédait pas d'autre arme.

A cette vue, les Dundarupts, évitant le plus possible le contact du brave homme, qu'ils prenaient pour un sorcier blanc, s'éloignèrent de lui avec plus de précipitation encore en s'écriant de tous côtés :

— Coradjia! coradjis poppa! (le sorcier, le sorcier blanc).

Puis ils entraînèrent à la hâte leurs prisonniers dans le Buisson, laissant Gilping seul avec les deux animaux, qu'ils prenaient pour des êtres fantastiques, n'ayant jamais vu les pareils en Australie.

Le fidèle Black suivit naturellement son maître.

En se voyant ainsi dédaigné, sa colère ne connut plus de bornes.

— Ah! les forbans! les pirates! criait-il en effeuillant une à une toutes les interjections de sa langue. Croient-ils donc que j'accepterai d'être traité ainsi!... Non je veux partager le sort de mes compagnons!...

Et, enfourchant Pacific, il s'élança bravement... du côté opposé à celui que les Dundarupts avaient pris avec leurs prisonniers.

— Voilà le prestige de la vieille Angleterre, fit-il en se rengorgeant; les gaillards ont eu du nez; ils ont voulu éviter des complications diplomatiques.

Et, dans son enthousiasme national, Gilping, la tête découverte, lança, pour la seconde fois, les notes graves et monotones du : *God save the Queen*, sous les arceaux de la forêt australienne.

La dernière note était à peine terminée que l'aimable Pacific, pour se mettre sans doute à l'unisson de son maître, entonna, lui aussi, son chant patriotique, sinon aussi célèbre, du moins aussi connu que l'autre.

Chapitre XVIII

Le poteau du supplice

La joie des Dundarupts d'avoir pu s'emparer de leurs deux plus terribles adversaires, Willigo et le Canadien, ne pourrait se dépeindre; aussi se dirigeaient-ils à marche forcée vers les grands villages de leur tribu, pour y faire parade de leur brillant trophée. Aussi ces deux hommes ne se faisaient-ils aucune illusion sur le sort qui les attendait, au cas où un secours inespéré ne viendrait pas les délivrer avant l'heure fatale.

Le Canadien, qui savait parfaitement à quoi l'exposait sa vie aventureuse dans le Buisson, car il avait été déjà une fois attaché au poteau du supplice chez les Nierbas, et il n'avait dû la vie qu'à l'arrivée de Willigo avec une centaine de ses guerriers.

(A suivre).

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOTO A RECONNU DANS LES MAINS D'UN BOHEMIEN LA PRECIEUSE VALISE QUI LUI A ÉTÉ VOLÉE. LES BOHEMIENS VONT PARTIR POUR LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER. TOUTOUNE, SEPARÉE DE SON FRÈRE, EST RESTÉE À LA GARE D'AIX-EN PROVENCE

TOTO RETOURNE À LA ROULOTTE MAIS LA ROULOTTE VIENT DE PARTIR À TOUTE VITESSE. TOTO ESSAYE, EN VAIN, DE LA RATTRAPER MAIS ATTELÉE DE CHEVAUX VIGOUREUX, LA VOITURE VA TROP VITE

LE CAR TRAVERSE LES PLAINES DE LA CRAU ET DE LA CAMARGUE

MAIS COMMENT DÉCOUVRIR LE BOHÉMIEN VOLEUR AU MILIEU DES MILLIERS D'AUTRES SEMBLABLES ET DES CENTAINES DE ROULOTTES TOUTES PAREILLES? LES ENFANTS ERRENT DESESPERÉS PARMI LA FOULE...

FRED HARDI EN L'AN 2039

— RÉSUMÉ —

PRISONNIERS SUR LA PLANÈTE MARS, FRED HARDI ET VIVIANE MERLIN AVEC LA COMPLICITÉ DE BANGKOR SE SONT REFUGIÉS PRÈS DES PEUPLADES MARTIENNES. VIVIANE VIENT D'ÊTRE ENLEVÉE PAR UN GORILLE.

FRED ESSAYE D'ENTRAINER LES HOMMES DES RUINES, QUI ONT ÉTÉ TÉMOINS DE LA SCÈNE, A LA RECHERCHE DU GORILLE GÉANT; ILS REFUSENT TERRIFIÉS, CAR ILS CONSIDÈRENT LE GORILLE A L'EGAL D'UN DIEU ET NE VEULENT PAS LUTTER CONTRE LUI.

ALORS FRED S'ENFONCE SEUL DANS LA JUNGLE MARTIENNE LUTTANT CONTRE LES LIANES QUI L'ENTRAVENT...

MAIS LEUR CONSISTANCE EST PEU FORTE ET FRED S'EN DÉGAGE, ET ATTEINT BIENTOT UNE CLAIRIERE OU IL DÉCOUVRE LES ENORMES EMPREINTES DU MONSTRE.

EN BONDISSANT, FRED SUIT LA PISTE DU GORILLE GÉANT.

SOUDAIN FRED APERÇOIT LE MONSTRE QUI PLACE SA CAPTIVE SUR UN ARBRE...

IL SE RUE SUR LUI ARMÉ D'UNE MASSUE QU'IL A RAMASSÉE DANS LES BOIS.

MAIS LE GORILLE BRISE LA MASSUE COMME UN FETU ET SAISIT FRED DESARMÉ ENTRE SES DOIGTS ÉNORMES...

(A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Une mission a découvert au Congo qu'il est bien vrai que les crocodiles pleurent. Plusieurs crocodiles sur lesquels on tentait des expériences ont ruisselé de larmes.

o

Certains papillons possèdent 17.000 facettes sur chaque œil. On peut donc voir au microscope sur l'œil du papillon se rejeter 17.000 images d'un même objet. L'œil de la mouche est constitué de la même manière.

o

L'expression « jeter de la poudre aux yeux » est empruntée au langage « sportif » de l'antiquité. En effet, dans les courses à pied le coureur qui dépassait ses concurrents leur envoyait avec ses pieds la poussière de la piste au visage.

o

La légende assure que le jeu de « Colin-Maillard » rappelle le nom d'un célèbre guerrier du moyen âge, nommé Colin et aussi Maillard parce qu'il était armé d'un maillet. Au cours d'une bataille il eut les deux yeux crevés mais il continua à combattre guidé par ses écuyers.

o

D'après une statistique, les gens qui se servent pour manger d'un couteau et d'une fourchette ne constituent qu'un tiers de la population du globe, un autre tiers est formé par ceux qui se servent de baguettes et le dernier par ceux qui utilisent leurs doigts. Le premier groupe est formé par les Européens et les Américains; le second par les Chinois, les Japonais, les Indous; le dernier par les Arabes et les populations dites sauvages.

o

On emploie l'expression « avoir la berlue » sans savoir la plupart du temps ce que signifie le mot. Or la berlue est bel et bien une maladie de l'œil qui fait apercevoir des objets qui n'existent pas ou des taches d'ombre et de lumière.

LES JEUNES AVIATEURS

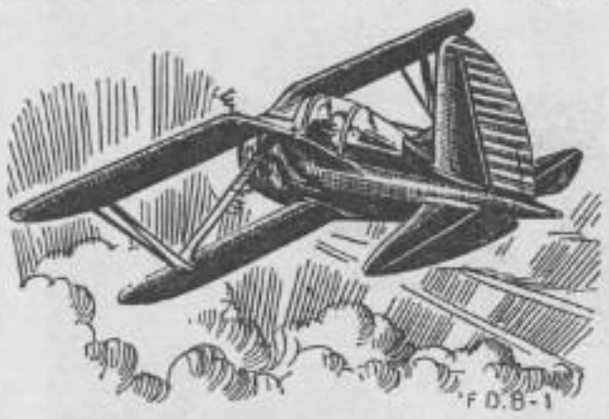
LA GOUPILLE VOUS PARLE

On a organisé, sur l'esplanade des Invalides, une exposition de la défense anti-aérienne. Les matériels les plus récents ont été présentés devant le public admis exceptionnellement à voir des engins dont on cache en tout temps l'existence. Il s'agissait de démontrer que la France était en état de se défendre et ceux qui ont vu ces longs canons et ces puissants télémètres ont pu être impressionnés. Soit, nous sommes ou plutôt, nous serons défendus, mais ce spectacle a tout de même quelque chose de navrant et de peu rassurant !

UN AVION CANADIEN, LE F. D. B.-1

Au moment où tous les pays construisent du matériel aéronautique, le Canada vient de sortir un avion 100 % national. Notez, à l'occasion, que les lettres d'immatriculation des avions civils au Canada commencent par CF.

L'ingénieur Michael Gregor s'est attaché à dessiner un avion robuste et a choisi la formule « biplan ».



Mais ce biplan a toutes les caractéristiques modernes, y compris le train d'atterrissage rentrant dans le fuselage comme certains types américains. Ce dispositif permet d'avoir une aile mince. Le pilote étant assis derrière l'aile supérieure, celle-ci est en forme de V. La vue vers l'avant est ainsi très dégagée. Des volets de courbure sont installés sur l'aile supérieure et l'aile inférieure ; enfin les ailes sont reliées par des mâts profilés en V et par une contreflèche inclinée, assurant une exceptionnelle rigidité.

Le fuselage monocoque est prévu pour recevoir des moteurs en étoile de 750 à 1.200 CV, mais les essais sont faits avec un 750 CV seulement, et l'appareil dépasse 480 kmh. avec une vitesse de croisière de 410 kmh.

L'envergure de 8 m. 51 et la longueur de 6 m. 58 assurent une bonne maniabilité acrobatique. La surface portante est de 18 m., pour un poids total de 1.930 kilos, et la vitesse d'atterrissage est de 92 kmh.

L'armement comporte 2 mitrailleuses synchronisées tirant à travers l'hélice, et deux bombes de 55 kilos.

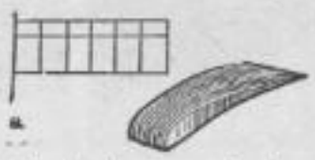
L'avion monte à près de 10.000 mètres et possède un rayon d'action de 1.550 kms. Pour un début, l'aviation canadienne a réussi un excellent avion moyen. Les performances seront certainement meilleures encore avec un moteur plus puissant..

JE VEUX DEVENIR PILOTE

Manipulation. — Manipuler un avion au sol est une chose simple, si l'on observe certains principes. On évite beaucoup de détériorations. Pour un avion léger, trois personnes sont nécessaires. Avant de faire faire n'importe quel déplacement d'un avion au sol, il faut mettre l'hélice horizontalement. Deux aides lèvent l'arrière du fuselage en plaçant les mains aux endroits spécialement indiqués. La troisième personne reçoit la béquille sur son épaule en tournant le dos aux empennages. Les aides se placent ensuite face à l'avant de l'avion et se préparent à le pousser toujours en appuyant les mains aux endroits indiqués, soit sur le bord d'attaque, soit sur les montants du train d'atterrissage. L'avion se manipule donc, au sol, la queue en avant. Lorsque l'endroit choisi est atteint, les deux aides quittent l'avant de l'avion et viennent à l'arrière reposer doucement la béquille sur le sol.

JE VEUX CONSTRUIRE UN MODÈLE RÉDUIT

L'Aile rectangulaire. — L'aile la plus simple est de forme rectangulaire, parce que les nervures sont toutes de la même dimension. De plus, elle offre le maximum de surface portante pour une envergure et une profondeur données. Pour finir les nervures, on les place les unes à côté des autres après les avoir découpées. Il n'y a qu'à frotter avec une lime fine ou du papier de verre pour obtenir des formes toutes semblables. Naturellement les nervures ont été tracées d'après un gabarit en bois ou en tôle, que l'on place sur la feuille de balsa. On fait ensuite le tour avec un crayon ou une pointe. Il suffira de dessiner autant de nervures semblables, qu'il est nécessaire. (R)



SPORTS

Sachez charger votre vélo

Quand on part en bicyclette pour une longue randonnée, il est indispensable de bien étudier son bagage.

D'abord, il faut lutter contre deux ennemis : le poids et le volume en n'emportant avec soi que le strict nécessaire, quitte à laver son linge en cours de route. Il semble qu'aujourd'hui on soit arrivé au maximum de perfection et de légèreté dans la construction de tout le matériel, depuis la tente jusqu'aux objets de couchage, et on peut traîner avec soi un domicile complet pour un mois, tel l'escargot, avec une charge maxima de 15 kilos.

Mais une fois qu'on a préparé son bagage, il faut savoir le répartir de telle façon qu'il ne gêne ni la souplesse de la machine ni son équilibre. Il faut supprimer toute charge sur le dos, aussi bien que tout bagage haut perché derrière la selle, ce qui risquerait de provoquer des dérapages dangereux dans les tournants. La meilleure solution est donc un petit sac à l'avant, pour les provisions et le matériel de cuisine, tout le reste étant contenu dans des sacoches descendant bas à l'arrière, de chaque côté de la roue.

TIMBRES-POSTE

GABON

Quel jeune collectionneur n'a-t-il pas aimé ces beaux timbres montrant le fier profil d'un guerrier indigène ?

Après les timbres au type groupe, presque tous rares, parut la première série dont les six moindres valeurs nous montraient ce guerrier qui avait, dans notre imagination, une certaine ressemblance avec « le dernier des Mohicans »; ils portaient la légende « Congo français ». La série suivante différait par l'inscription « Afrique équatoriale-Gabon ». Une troisième série enfin beaucoup plus importante avec ses nouvelles valeurs et ses couleurs modifiées, portait en surcharge « Afrique équatoriale française ». Les timbres de ces deux dernières séries, sauf de rares exceptions, sont encore bon marché.

En 1932 les dessins furent changés, les tirages plus restreints font certaines valeurs déjà rares. Il y eut trois séries différentes de timbres-taxe, elles restent de prix abordables. Depuis le 15 mars 1936 le Gabon n'a plus de timbres spéciaux, il emploie ceux de l'Afrique équatoriale française.

ABONNEZ-VOUS

La Baleine et son gosier

Il y avait une fois, ô ma Mieux-Aimée, il y avait dans la mer une baleine, et qui mangeait les poissons.

Elle mangeait le mulet et le carrelet, le merlan et le poisson volant, le turbot et le maquereau, l'anguille, sa fille et toute sa famille qui a la queue en vrille.

Tous les poissons qu'elle pouvait attraper dans la mer, elle les mangeait avec sa bouche — comme ça!

Jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus qu'un seul petit poisson dans toute la mer, et c'était un petit poisson-plein-d'astuce, et il se tenait en nageant juste derrière l'oreille droite de la baleine, crainte de malentendu.

Alors la baleine se dressa debout sur sa queue et dit : « J'ai faim. »

Et le petit poisson-plein-d'astuce dit, d'une petite voix pleine d'astuce également.

— Noble et généreux cétacé, as-tu jamais goûté de l'homme?

— Non, dit la baleine, à quoi est-ce que ça ressemble?

— C'est bon, dit le petit poisson-plein-d'astuce. Bon. Mais des arêtes.

— Alors, cherche-m'en, dit la baleine.

Et elle fit écumer la mer en fouettant de sa queue.

— C'est assez pour commencer, dit le petit poisson-plein-d'astuce. Si tu nages jusqu'à 50° latitude nord et 40° de longitude ouest (ça c'est de la magie), tu trouveras, sur un radeau, au milieu de l'eau, avec rien sur le dos, rien qu'une paire de culottes en droguet bleu et des bretelles (faut pas oublier les bretelles, Mieux-Aimée), et son couteau de matelot, tu trouveras un nautonier naufragé, lequel, il est juste de t'en prévenir, est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

Sur quoi la baleine s'en fut, nageant nageras-tu, jusqu'à 50° latitude nord et 40° de longitude ouest, et là, sur un radeau, au milieu de l'eau, sans rien sur le dos, qu'une paire de culottes en droguet bleu, une paire de bretelles (faut surtout pas oublier les bretelles, Mieux-Aimée) et son couteau de matelot, elle trouva le nautonier naufragé, tout solitaire et tout esseulé, qui se tortillait ses doigts de pied dans l'eau salée. (Sa maman lui avait permis de faire ça, sans quoi jamais il n'aurait osé, rapport que c'était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.)

Alors la baleine ouvrit la bouche grande, grande, grande, comme si elle allait se fendre jusqu'à la queue, et elle avala le nautonier naufragé, avec son radeau, sa culotte de droguet bleu, ses bretelles (n'oublie pas) et son couteau de matelot.

Elle serra tout bien au chaud dans les placards tout noirs de son petit intérieur, et puis elle fit claquer sa langue, comme ça, et tourna trois fois sur sa queue.

Mais aussitôt que le nautonier, lequel était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité, se trouva pour de bon au chaud dans le fin fond des placards tout noirs du ventre de la baleine, il se mit à danser et à valser, à frapper et à taper, à rogner et à couper, à bondir et mugir, à ramper et saper, à moudre et découdre, à choir et s'asseoir; à gueuler et piler, à exécuter des gigues aux endroits qu'il ne fallait pas, si bien que la baleine ne se sentit pas du tout heureuse.

De telle sorte qu'elle dit au poisson-plein-d'astuce :

— Cet homme a beaucoup d'arêtes. En outre, il me donne le hoquet. Que faut-il faire?

— Dis-lui de sortir, dit le poisson-plein-d'astuce.

Là-dessus, la baleine cria de son propre gosier au nautonier naufragé :

— Sortez et tâchez de vous tenir. J'ai le hoquet.

— Point, point, dit le nautonier. Pas comme ça, mais bien au contraire. Ramène-moi à ma ville natale et aux blanches falaises d'Albion, et puis on verra.

Et il se remit à danser pire que jamais.

— Il vaut mieux le ramener chez lui, dit le poisson-plein-d'astuce à la baleine. J'aurais dû vous avertir que c'est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

Donc, la baleine s'en fut, nageant, nageras-tu, si vite qu'elle put, des nageoires et de la queue, malgré son hoquet; et enfin, elle aperçut la rive natale du nautonier et les blanches falaises d'Albion, et elle s'échoua, la moitié du corps sur la grève, ouvrit la bouche grande, grande, grande, et dit...

— Tout le monde descend pour Winchester, Ashuelot, Nashua, Keene et toutes les stations de la ligne Fitchburg!

Et juste comme elle disait « Fitch », le nautonier sortit.

Or, tandis que la baleine nageait, le nautonier, car c'était, en vérité, une personne d'infinie-ressource-et-sagacité, avait pris son couteau de matelot et taillé le radeau en forme de petit grillage carré en bouts de bois croisés, et il l'avait attaché avec ses bretelles. (Maintenant, tu sais pourquoi il fallait se rappeler les bretelles). Et il avait traîné ce grillage en travers du gosier de la baleine, où il resta fiché.

Ce n'était pas une chose à faire, mais ce nautonier était aussi un Hi-ber-ni-en d'Hibernie.

Il sortit ensuite, les mains dans les poches, sur les galets et s'en retourna chez sa mère, qui lui avait donné la permission de tortiller ses doigts de pied dans l'eau salée; et il se maria et eut beaucoup d'enfants.

La baleine aussi.

Mais, depuis ce jour-là, le grillage qu'elle avait dans le gosier, et qu'elle n'a jamais pu faire sortir en toussant, ni descendre en avalant, l'empêche de rien manger, que des petits, tout petits poissons, et c'est la raison pourquoi les baleines d'aujourd'hui ne mangent pas d'hommes, de garçons, ni de petites filles.

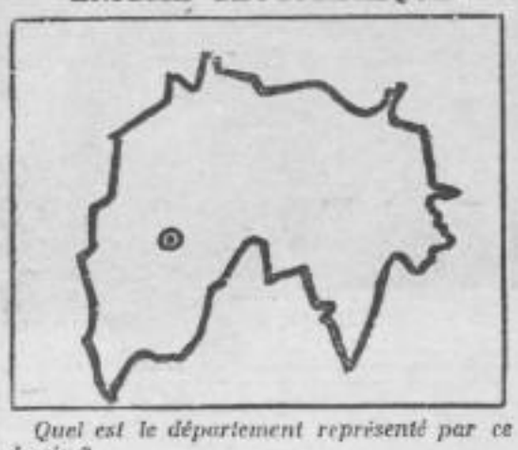
Le petit poisson-plein-d'astuce alla se cacher dans la vase, sous le pas des portes de l'Équateur. Il avait peur que la baleine fût fâchée contre lui.

Le marin rapporta son couteau à la maison. Il avait la culotte de droguet bleu, en mettant le pied sur les galets de la grève, les mains dans ses poches. Les bretelles, il les avait laissées, vois-tu, pour attacher le grillage avec.

Et c'est la fin de cette histoire-là.

VARIÉTÉS

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE



Quel est le département représenté par ce dessin ?

MOTS EN CARRÉ

+ + + + +
+ + + + +
+ + + + +
+ + + + +
+ + + + +

1. Nom d'un chien. — 2. Enleva la mousse au-dessus des confitures. — 3. Vêtement naturel des canards et surtout des eiders. — 4. La dernière lettre de l'alphabet grec. — 5. Ne réussis pas ton entreprise.

MOTS EN CROIX LATINE

+ +
+ +
+ + + + + +
+ + + + + +
+ +
+ +
+ +
+ +
+ +

Horizontalement. — 1. Durée d'une révolution. — 2. Négation. — 3. Qui tient compte de tous les détails. — 4. Ce qu'on donne à un mendiant. — 5. Phonétiquement : enlevé. — 6. Négation. — 7. Préposition qui marque le lieu. — 8. Pronom réfléchi.

Verticalement. — 1. La moitié d'un père d'enfant. — 2. Petit cours d'eau. — 3. Fleurs des bois ou mollusques très jolis qui sont fixés sur les rochers des plages. — 4. Poison contenu dans le tabac. — 5. Préfixe qui est aussi l'envers d'une négation. — 6. Pronom réfléchi.

MÉTAGRAMMES

En sept lettres, je suis le nom d'une étoile que tout le monde connaît et qu'on ne peut voir que dans notre hémisphère; en changeant ma tête, je deviens une grosse dent ou un adjectif pouvant qualifier la lumière du jour.

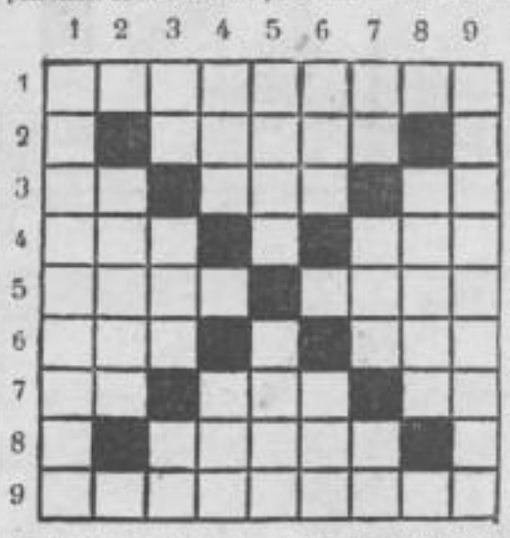
En cinq lettres, on me prend lorsqu'on s'en va à bicyclette ou en voiture en vacances. Mettez-moi une autre tête, et vous aurez une pensée qui fait rester dans l'indécision, la partie d'un bateau où l'on met les réserves de vivres et de combustible, un plafond courbe, ou bien ce que fait le tâteur de vin, ou le combattant qui met son adversaire hors de combat dans une joute.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

Voulez-vous un bon STYLO ?
Oui !
Alors envoyez-nous **13** fr. et vous recevrez aussitôt le
« STYLO DE JANOT »

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 196

Horizontalement. — 1. Les terrains calcaires le sont en général. — 2. Sert à couper et à gagner la partie. — 3. Pronom personnel de la première personne. Condiment très apprécié à Marseille. Pronom personnel de la troisième personne. — 4. C'est lui qui porte le grain. Épouse d'Athamas, roi de Thèbes. — 5. Le porc en a toujours sur le ventre. Adverbe de quantité. — 6. Espèce de temps. Exclamation qui marque l'indécision. — 7. Les chiens les aiment beaucoup. Adjectif démonstratif. Déesse qui fut transformée en vache. — 8. Renouvelai l'atmosphère. — 9. Attacher en l'air.



Verticalement. — 1. Lézards qui changent de couleur pour se dissimuler. — 2. Disséminés çà et là. — 3. Impératif de départ. Vieille colère. Le premier dans sa catégorie. — 4. Lettre grecque. Pied de vigne. — 5. On les tire au mois de janvier. Il a toujours au moins un enfant. — 6. Qui n'a aucune valeur. On s'en sert pour conserver les peaux. — 7. Conjonction de coordination. Ancien nom de la colère. Abréviation souvent employée pour éviter une répétition. — 8. Qu'on a du mal à croire. — 9. Instrument de musique composé de plaques de bois.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 195

Horizontalement. — 1. Chanceux. — 2. Oasienne. — 3. Ciselé. — 4. Ane Lève. — 5. Renne. As. — 6. Due. Son. — 7. Es. Ino. — 8. Séparées.

Verticalement. — 1. Cocardes. — 2. Haineuse. — 3. Asséné. — 4. Nie Fa. — 5. Celles. — 6. Énée. Oie. — 7. Un. Vanne. — 8. Xérès. Os.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 195

Mots en parallélogrammes

P U R E T E
R O S A C E
D E T E N U
D E E S S E

Mots en carré

C H A S S E
H O R I O N
A R G E N T
S I E N N E
S O N N E T
E N T E T E

Devinette. — Parce qu'elles pratiquent l'entente cordiale.

Charades. — Ain. Dé. Cas. Scie. La. Bœuf (Hendecasyllabe). — Col. On (Colon). — Riz. Noce. Ros. (Rhinocéros).

LE COURRIER DE JANOT

Jacques Guerre, Montalibert (Loiret) : Merci de ton concours. Dis-nous exactement ce qui ne te plaît pas dans *Savez-vous que...* mais je peux t'assurer que tous les faits que contiennent ces dessins sont authentiques.

Huguette Collet : Je te souhaite de très bonnes vacances chez ta tante. D'aussi bonnes vacances que celles que je suis en train de passer en ce moment.

Edmée Ferry et Mauricette Charlot, Nanterre : Je suis certain que vous passez de magnifiques vacances dans la colonie municipale du château d'Hautefeuille. Merci du couplet de chanson.

André Berçon, La Boissière par Alençon : Merci de ton envoi. Je suis content que nos histoires et spécialement les articles de Bour te plaisent.

Pierre Voinot, Pont-sur-Meuse : Merci de ton envoi au concours et surtout de la très jolie aquarelle qui l'accompagne. Je regrette que l'on ne puisse pas la reproduire dans *Mon Camarade*, mais elle comptera pour une participation au concours.

Rafaël Fegelson : Tu m'écris : « Je trouve *Mon Camarade* magnifique, instructif, amusant. *Jim Mystère* me passionne ainsi que *Mangeurs de Feu*. *Mon Camarade* est le meilleur des illustrés de la jeunesse, c'est le plus beau et le plus intéressant. » Merci de ces gros compliments. Je ne crois pas qu'on puisse publier une page des lecteurs chaque semaine. Mais tu vois que nous en publions en moyenne près de deux par mois.

Henri Chauveau, Choisy-le-Roy : Merci de ton envoi pour *la Course au Trésor*. Je te souhaite d'être bien placé dans cette course.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE** : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

L'album .. .. **15 fr.**
— franco.. .. **18,50**

3e **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France..	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique .. .. (francs français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger.	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois.. .. .. 2 fr. 50
3 mois.. .. .. 7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. postal : E. S. I., 174-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

LES SINGES

Le singe est certainement l'un des animaux qui intéressent — ou amusent — le plus les visiteurs des jardins zoologiques. C'est un acrobate et c'est un pitre. Les sauts et cabrioles du singe feraient pâlir de jalousie le meilleur gymnaste. Personne, si ce n'est quelque phénomène de foire, ne pourrait se servir comme lui à la fois des pieds et des mains, et prendre des positions aussi invraisemblables. Mais ce qui surprend, ce sont les attitudes du corps et les mouvements du visage par lesquels un singe manifeste sa colère, sa crainte, son désir, son plaisir, sa tristesse... ou bien se moque des visiteurs. Certains singes, les chimpanzés entre autres, ont, semble-t-il, une expression véritablement « humaine ». Et, dans leurs rapports avec les hommes, ils font preuve, ce n'est pas douteux, d'une assez grande intelligence. Leur ressemblance avec l'homme s'explique si l'on admet que le singe et l'homme ont un ancêtre animal commun. Même si nous ne sommes pas des « cousins germains » du singe, nos ancêtres, dont quelques débris ont été trouvés dans des terrains très anciens (les plus anciens remontent à cent mille ans), avaient en tout cas une apparence physique très proche de celle des « grands singes » d'aujourd'hui. Et leur vie ne devait pas différer beaucoup non plus de la vie actuelle de ces singes.

Les singes sont, avant tout, des grimpeurs : ils vont chercher dans les arbres les fruits dont ils se nourrissent, et trouvent au milieu des branches un refuge. Pour grimper, il faut pouvoir saisir ou s'accrocher; le chat s'accroche par ses griffes; mais le singe saisit comme l'homme : ses doigts peuvent se plier vers la paume, et son pouce vient se placer en face des autres doigts; mieux partagé que l'homme lui-même, le singe a des pieds *preneurs*, car, comme ceux des mains, ses doigts de pieds se replient et là aussi le pouce est opposable aux quatres doigts, aussi dit-on du singe qu'il est *quadrumane* (quatre mains), ce qui n'est pas très exact, car jamais les pieds du singe ne sont exactement semblables à ses mains, la plante du pied étant plus longue que la paume, les orteils plus courts que les doigts (ainsi chez l'homme). Remarquez, en passant, combien un très jeune enfant aime jouer avec ses pieds; il remue les doigts, serre avec force le bord de son berceau ou une cordelette placée en travers. Ce côté « singe » de l'espèce humaine disparaît très vite, et les chaussures continuent d'engourdir nos pieds.

Des griffes n'auraient guère permis à une main de se fermer complètement. Le singe n'en a pas, ses ongles sont plats, comme les nôtres. On ne voit de griffes que chez les tout petits singes, les *ouistitis*, dont les doigts et les membres seraient trop courts pour saisir les grosses branches, et qui grimpent donc comme des chats.

Les singes ont un poil bien fourni. Une des principales occupations des singes consiste à chercher, dans leur fourrure ou dans la fourrure du voisin, des puces, des pellicules, des petites gouttes de graisse. Le singe gratté se laisse gratter, le singe gratteur porte à sa bouche tout ce qu'il trouve. Quelle horreur! Soyons heureux, nous autres, d'avoir la peau lisse et qu'on nous ait donné de bonnes manières...

Le singe est très fort. Il vaut mieux pour vous ne pas lutter avec un singe, serait-il deux fois moins grand que vous. Le singe étouffe l'adversaire dans ses bras, lui déchire la poitrine avec ses ongles, le mord. Admirez avec quelle énergie un singe peut secouer un barreau de sa cage (c'est un geste très fréquent chez lui : sans doute parce qu'il secouait ainsi les arbres).

Les singes, pour la plupart, vivent par familles ou petites bandes. Un mâle est toujours chef de groupe, c'est par la violence qu'il est arrivé à soumettre plusieurs femelles et à se faire obéir des autres mâles. Il est très jaloux. Qu'un étranger s'approche de son groupe, il l'attaque. Si même quelque geste d'un des siens lui déplaît, il se fâche, frappe à tort et à travers, blessera sa femme, écrasera son fils. Dans les « zoos », non seulement les gardiens ne peuvent arrêter des batailles de ce genre, mais ils ne réussissent presque jamais ensuite à enlever les morts : les autres singes les emportent serrés contre eux, sans se rendre compte qu'ils les ont tués.

Les singes présentent entre eux de grandes différences — de taille d'abord. Il y a plus d'écart encore entre les singes qu'entre les chiens. Certain ouistiti n'est pas plus gros qu'un œuf, le gorille est grand comme un homme et deux à trois fois plus lourd que lui.

Il y a un nombre considérable de variétés de singes. De même que les types physiques des hommes diffèrent selon leurs contrées d'habitation, on peut classer les singes selon les régions.

Les singes d'Amérique ont des caractères très particuliers. En Europe, on ne trouve plus de singes que sur le rocher de Gibraltar; c'est le *magot*, qui est très abondant au Maroc. Anecdote amusante : au temps où ces singes étaient très nombreux à Gibraltar, ils venaient fréquemment, sous la conduite d'un chef, piller des objets dans un camp de soldats; alors les soldats s'arrangèrent pour attraper le chef singe, et lui rasèrent la tête et le visage avant de lui rendre la liberté; en ce piteux état, il retourna vers les autres singes qui l'accueillirent par une grêle de pierres et des coups de bâton; il revint alors en ami chez les soldats et demeura avec eux; les autres singes se tinrent désormais tranquilles. (Lord Heathfield, ancien gouverneur de Gibraltar, avait défendu qu'on fît du mal aux singes, en souvenir d'un jour où, par leurs cris, ils donnèrent l'alarme au moment où les Espagnols allaient débarquer des troupes.) Le plus grand nombre des espèces habitent l'Asie et les îles voisines, l'Afrique d'autre part. Ces singes de l'Ancien Continent sont les mieux doués. Ils ont la même dentition que l'homme et quelques-uns sont de grande taille. Chez les moins élevés, la peau des joues se distend de manière à former des *abajoues*, espèces de sacs où l'animal peut accumuler une certaine quantité de nourriture sans que cela l'empêche de crier ou de mordre. Il est intéressant de s'occuper surtout des grands singes « d'aspect humain » (*anthropoïdes*) qui sont le *gorille*, le *chimpanzé*, l'*orang-outang* et le *gibbon*.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS DELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.215.

FOU VOLANT

PAR R. Melliès

RÉSUMÉ

FOU-VOLANT, PRISONNIER DES REBELLES, TENTE DE S'ÉVADER AVEC SON AVION. LA TENTATIVE ÉCHOUE.

UNE MINUTE PLUS TARD, RODRIGUEZ ET RAMON, FOUS DE RAGE, SE DRESSENT DEVANT FOU-VOLANT.

DÉJÀ, RAMON MET EN JOUE LE FRANÇAIS, MAIS RODRIGUEZ DÉTOURNE L'ARME.

L'APPAREIL, TIRÉ DE L'EAU, EST POUR L'INSTANT INUTILISABLE.

MAIS QUE VA DIRE SALTILLO ? POURVU QU'IL NE FASSE PAS FUSILLER FOU-VOLANT...

PENDANT CE TEMPS, UN ÉTRANGER, DÉGUISÉ EN MEXICAIN, RÔDAIT DANS LES RUELLES DE SAN-ANTONIO = MICRO RECHERCHAIT SON AMI, FOU-VOLANT.

LA SEMAINE PROCHAINE — SUR LA TRACE.

BÉGONIA CHERCHEUR DE TRÉSORS

L'ASTUCIEUX BEGONIA ET LE PROFESSEUR LOUFOQUE HUMERUS ONT REUSSI À ÉCHAPPER AUX JAPONAIS COMMANDÉS PAR FUGI-YAMA

MAIS LES BANDITS SE LANCENT À LA POURSUITE DES AMIS QUI SE SAUVENT SUR LE DOS D'UNE TORTUE GÉANTE.

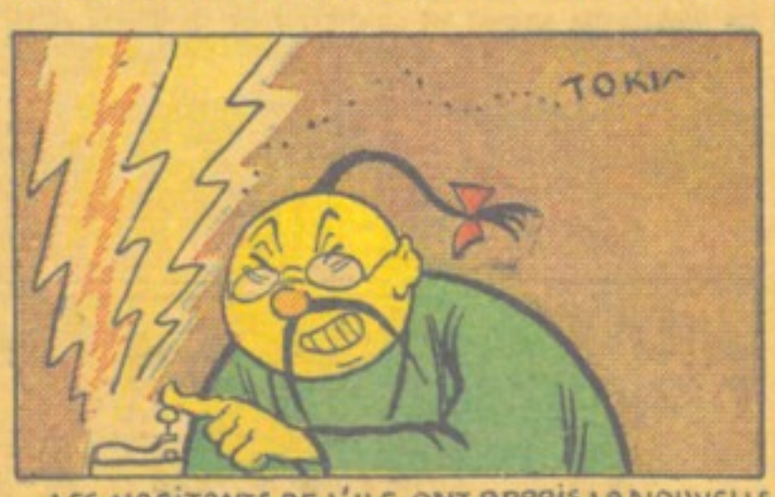
PAR BONHEUR UN HYDRAVION EST DANS LA RADE. LES JAPONAIS EN BARQUE POURSUIVENT NOS AMIS, ARRIVERONT-ILS À TEMPS ???

VICTOIRE ! COMME LA BARQUE DES JAPONAIS VA TOUCHER L'HYDRAVION CELUI-CI S'ENVOLE AYANT À SON BORD HUMERUS ET BEGONIA

FUGI-YAMA JURE PAR LE MIKADO ET PAR LES SAMOURAIS QU'IL RATTRAPERA SES PRISONNIERS ET LE SECRET DU TRÉSOR DE GRADOUBLE.

HUMERUS ET BEGONIA SE LAISSENT ALLER À LEUR JOIE, MAIS ILS SE DEMANDENT BIENTÔT OU LES CONDUIT L'AVIATEUR.

HORREUR ! L'AVIATEUR AMÉRICAIN FAIT UN RAID LOS ANGELES-TOKIO ET IL LUI EST IMPOSSIBLE DE REBROUSSER CHEMIN.



LES HABITANTS DE L'ILE ONT APPRIS LA NOUVELLE FUGI-YAMA QUI ENVOIE PAR T.S.F DES INSTRUCTIONS À LA SOCIÉTÉ DES CAFARDS NOIRS DU JAPON

AVEC UNE CRAINTE MAL DISSIMULÉE NOS DEUX AMIS VOIENT APPARAÎTRE À L'HORIZON TOKIO, LA CAPITALE DU JAPON

(À SUIVRE)

N° 197

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e

JEUDI 7 SEPTEMBRE 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE ET BOB SON JEUNE AMI ONT ETE VICTIMES D'UN ACCIDENT D'AVIATION EN REVENANT DU MEXIQUE. ILS SONT TOMBES EN PARACHUTE DANS LA FORET VIERGE... BOB A ETE CAPTURE PAR UN ANCIEN BAGNARD... JIM LE CHERCHE.

TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Tom, après maintes aventures, a assisté, avec son camarade Hock, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et Hock vont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée, sans résultat. Au cours d'un pique-nique Tom et son amie Becky s'égarent dans une grotte.*

Chapitre XVIII

PERDUS DANS LA GROTTE

(suite)

— Nous allons essayer, tu veux dire, Tom. J'ai vu dans mon rêve un si beau pays; je crois plutôt que c'est là que nous irons...

— Je ne crois pas, je ne crois pas. Allons, du courage, Becky, et en route!

Ils se levèrent et se remirent en marche en se tenant la main, mais sans espoir. Ils cherchaient à calculer depuis combien de temps ils se trouvaient dans la grotte, mais tout ce qui leur sembla, c'est qu'il devait y avoir des jours... des semaines peut-être... et, pourtant, il est clair que ça n'était pas exact puisqu'ils avaient encore de la lumière. Après un bon moment, Tom observa qu'il fallait marcher doucement afin d'entendre si on n'était pas près d'une source. Ils finirent enfin par en trouver une, et Tom déclara qu'il fallait se

Tom conduisant Becky par la main...

reposer de nouveau, parce qu'ils devaient être tous deux épuisés de fatigue. Becky n'était pas de cet avis, elle pouvait marcher encore un peu, disait-elle, et elle fut étonnée d'entendre son ami la contredire, et insister sans qu'elle ne comprît pourquoi. Ils s'assirent et Tom fixa sa chandelle au mur en face d'eux avec un peu d'argile et à nouveau le silence régna pendant un moment.

— Tom, j'ai si faim, dit tout à coup Becky.

Tom sortit quelque chose de sa poche.

— Tu te souviens de cela? demanda-t-il.

— C'est notre gâteau de noces! répondit-elle avec un demi-sourire.

— Oui; comme je souhaiterais qu'il soit gros comme une barrique, parce que c'est tout ce que nous avons emporté.

— Je l'avais pris au pique-nique, pour que nous nous endormions dessus, Tom, comme font les grandes personnes qui se marient, et mettent sous leur oreiller un morceau de leur gâteau de noces...

Elle ne finit pas sa phrase et ils partagèrent le gâteau en deux morceaux. Becky mangea sa moitié de bon appétit pendant que Tom grignotait à peine la sienne. Il y avait de l'eau fraîche en abondance pour compléter le repas. Bientôt, Becky proposa de repartir ; mais après un court instant, Tom dit :

— Becky, seras-tu assez forte pour que je t'apprenne quelque chose ?

Le visage de Becky devint pâle, mais elle assura qu'elle avait assez de force.

— Eh bien, voilà, Becky : il faut que nous restions ici où nous avons de l'eau à boire, car voici notre dernier bout de chandelle.

Becky ne put retenir ses larmes et ses sanglots. Tom aurait bien voulu pouvoir la consoler, il faisait de son mieux, certes, mais sans succès. Enfin, Becky dit :

— Ils verront que nous ne sommes pas là et ils nous chercheront.

— Sans doute, certainement même. Peut-être qu'ils nous cherchent déjà maintenant.

— Je le pense bien... J'espère qu'ils sont en train de nous chercher.

— Quand crois-tu qu'ils se seront aperçus de notre absence?

— Mais en reprenant le bateau, je suppose. Il devait faire nuit alors. Peut-être n'auront-ils pas remarqué que nous n'étions pas là, c'est possible... mais, de toutes façons, ta mère s'apercevra bien de ton absence quand les autres seront de retour.

La lueur d'effroi qui passa sur le visage de Becky apprit à Tom qu'il se trompait dans cette prévision, et son amie lui apprit qu'elle ne devait pas passer la nuit chez elle. Les deux enfants demeurèrent silencieux et pensifs. Et une nouvelle explosion de chagrin les unit dans la même pensée, que la matinée du dimanche pourrait être à moitié passée avant que Mme Thatcher découvrît que sa fille n'était pas chez Mme Harper.

Les enfants fixaient maintenant leur dernier morceau de chandelle et le voyaient fondre doucement et sans rémission. Bientôt, il ne resta plus que quelques centimètres de mèche, la mince flamme se leva puis s'abaissa, s'éleva et s'abaissa encore une fois, puis une mince colonne de fumée monta, et puis, subitement, l'horreur de l'obscurité absolue régna autour d'eux. Combien de temps s'écoula-t-il avant que Becky prît conscience qu'elle pleurait dans les bras de Tom, personne ne saurait le dire. Tout ce qu'ils surent l'un et l'autre, c'est qu'après un temps qui leur parut interminable, ils s'éveillèrent de la sorte de torpeur qui s'était abattue sur eux et reprirent conscience de la situation. Tom estima qu'on devait être dimanche, lundi peut-être même : il s'efforçait de faire parler Becky, mais la petite avait trop de chagrin et plus aucun espoir au cœur. Il devait y avoir longtemps pourtant qu'on avait dû s'apercevoir de leur absence et que sans aucun doute on devait être à leur recherche. S'il criait, on pourrait les trouver, et il se mit à crier de toutes ses forces, mais, dans l'obscurité, les échos lointains résonnèrent d'une façon si lugubre qu'il ne recommença pas. Et les heures s'écoulèrent, interminablement. La faim revint tourmenter les captifs : il restait un morceau de la moitié de gâteau de Tom, ils se le partagèrent, mais il leur parut qu'ils avaient encore plus faim qu'avant. En vérité, cette petite miette de nourriture n'avait fait qu'exciter leur fringale. Tout à coup, Tom dit :

— Chut, as-tu entendu?

Ils retinrent leur respiration et écoutèrent. On entendait un bruit qui ressemblait à un appel très lointain. De suite, Tom y répondit et conduisant Becky par la main, ils partirent à tâtons dans une galerie, dans la direction de ce bruit. Retenant leur haleine, ils s'arrêtèrent de nouveau, ils entendirent ce cri qui apparemment semblait plus près.

— Ce sont eux, s'écria Tom, ils viennent! Viens, Becky, tout va bien maintenant!

La joie des prisonniers était presque délirante; pourtant ils avançaient lentement car il y avait des trous et il fallait faire attention. Bientôt, en effet, ils en rencontrèrent un et il leur fallut s'arrêter parce qu'il pouvait avoir aussi bien un que trente mètres de profondeur, et en tout cas, l'obstacle était infranchissable. Tom se mit à plat ventre et tenta de sonder avec son bras aussi profondément que possible mais sans rencontrer le fond, aussi leur fallait-il attendre là les chercheurs. Mais les cris s'éloignèrent et bientôt on n'entendit plus rien. Quelle désolation! Tom se mit à pousser des cris jusqu'à en être enroué, mais sans résultat. Bien qu'il eût voulu encore donner un espoir à Becky, un siècle d'attente anxieuse s'écoula...

A tâtons de nouveau, les enfants retournèrent à la source. Leur fatigue était telle qu'ils s'endormirent de suite et qu'ils se réveillèrent, la faim au ventre et le chagrin au cœur. Il devait être au moins mardi, pensait Tom. Tout à coup il eut une idée, il se souvenait que plusieurs galeries latérales débouchaient tout près. Il valait mieux les explorer que de passer son temps à ne rien faire, et sortant de sa poche la ficelle de son cerf-volant, il l'attacha à une saillie du mur et Becky et lui partirent dans la première, lui par devant, déroulant la ficelle à mesure qu'ils avançaient. Mais au bout d'une vingtaine de pas, la galerie semblait finir dans le vide! Tom se mit à genoux, pour tâter le sol et puis le mur aussi loin qu'il le pouvait avec la main. En faisant un effort, pour toucher le mur un peu plus loin vers la droite, à près d'une vingtaine de mètres, oh bonheur! il vit apparaître derrière un rocher une main humaine qui tenait une chandelle. Tom poussa un vigoureux cri d'appel et aussitôt cette main fut suivie par tout un corps... celui de Joë l'Indien. Tom demeura comme paralysé, incapable de faire un mouvement. Il se rassura toutefois en voyant que « l'Espagnol » tournait aussitôt les talons et se trouvait de suite hors de vue. Tom pensa que Joë n'avait pas reconnu sa voix, sans quoi, il n'aurait certainement pas hésité à se venger de sa déposition devant le tribunal.

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers camarades,

Je vais vous raconter la suite du camp que nous avons fait, les garçons et les filles du club, dans le beau pays du Morvan, durant la première quinzaine d'août. Et, pour commencer, je vais vous parler de ma première nuit sous la tente.

Avec nous, je vous le rappelle, on avait trois grands pour nous surveiller : Le Frisé; son copain, qui s'appelle Jean-Pierre, mais qu'on n'appelle jamais que de son nom de famille, parce qu'il est drôle ce nom-là (c'est Paradis, qu'il s'appelle), et enfin la grande sœur de Pierrette, Louise. On est tout juste douze enfants : huit garçons et quatre filles. On couche sous trois tentes. Les cinq plus grands garçons (je suis dans cette bande-là), dans la plus grande tente avec Le Frisé. Les trois plus petits garçons dans la plus petite tente, avec Paradis. Et les quatre filles dans la tente moyenne avec Louise.

La grande tente a beau être grande, on est tout de même un peu à l'étroit dedans. Surtout ce premier soir où il a fallu s'arranger avec les couvertures, les sacs qui tenaient beaucoup de place et les jambes de ses voisins qui sont très remuantes. Moi, je m'étais assis près de la porte pour avoir plus d'air. Les autres m'ont laissé la place bien volontiers, parce qu'ils avaient très peur d'avoir froid, mais moi je ne suis pas frileux du tout. Finalement, après avoir fait beaucoup de bruit et de désordre, on s'est tous trouvés couchés dans nos sacs de couchage. Les sacs de couchage, c'est une bonne grosse couverture cousue comme un sac de pommes de terre. On s'entre dedans, on se couche, on ne laisse dépasser que la tête, et après il n'y a pas de danger qu'on se déborde pendant la nuit. On s'était fait un oreiller avec nos affaires enveloppées dans des mouchoirs. Sur le dessus du sac, on avait mis nos plus gros vêtements pour que cela nous tienne bien chaud. Et on était vraiment très, très bien. J'avais peur que ce soit dur de coucher par terre, mais sous la toile imperméable qui sert de plancher à la tente, le Frisé avait fait mettre des fougères coupées dans le bois, un grand tas qu'on a aplati en se couchant dessus, et si ce n'était pas aussi doux qu'un lit de plumes, c'était tout de même très confortable. Il faisait très beau et très chaud. On avait même laissé la porte de la tente entr'ouverte (c'est drôle une porte de tente, ça se lace à peu près comme une paire de chaussures) et, par l'ouverture, je voyais la nuit toute bleue avec par terre, pas très loin, les derniers charbons rouges qui s'éteignaient dans notre fourneau de camp (comme il est bien entouré de pierres il n'y avait pas de risque d'incendie). Et puis, dans la tente, il faisait une belle lumière car le Frisé avait attaché une lampe électrique au mât de la tente, juste en haut du toit, et on était magnifiquement éclairés. On était tous rangés les uns à côté des autres, avec juste la tête qui dépassait des couvertures. Et tout le monde bavardait, bavardait...

Pensez-donc : c'était la première fois que nous couchions sous la tente, on en avait rudement à se dire. Et puis le voyage, le chemin de fer, l'autocar, les vaches, la baignade. Le Frisé a mis la fin à tout cela en éteignant la lampe du plafond et en disant que s'il en entendait un parler, il le ferait coucher dehors. Alors on s'est tu. Bientôt on n'a plus entendu que la respiration des garçons et du Frisé. Moi j'étais énervé et je ne pouvais pas dormir vite, surtout que Julot, qui était à côté de moi, commençait à ronfler, pas très fort, mais ça m'agaçait. Et puis il se retournait en dormant et souvent il me soufflait dans la figure. J'aime pas ça. J'ai sifflé (un truc qu'on m'avait raconté) et Julot s'est arrêté de ronfler. Maintenant j'entendais les grillons qui faisaient un grand bruit aigu dans la campagne. Et puis, ça a été un hibou qui faisait « hou hou » dans la forêt toute proche. Un vilain cri, comme celui d'un enfant qui s'est fait mal et qui gémit... Je regardais les étoiles, par l'ouverture de la tente. L'air qui entrait et qui venait du dehors était chaud et parfumé. J'étais heureux, heureux... J'étais comme cela quand je me suis endormi, je ne sais pas encore comment.

J'ai été réveillé au milieu de la nuit (je ne sais pas quelle heure il pouvait bien être), par de l'eau qui me tombait sur la figure. C'était une averse et des gouttes de pluie qui entraient par la porte restée ouverte. Le Frisé, qui couchait au fond, m'a dit tout bas (pour ne pas réveiller les autres) de fermer la porte de la tente. Je l'ai fait aussitôt. Et puis je suis resté un bon moment réveillé à écouter dans la nuit la pluie qui tombait sur la toile de tente bien tendue et qui faisait un bruit comme celui de tas de petits cailloux, ou encore de pois secs qui dégringolent sur un tambour. L'averse était forte, mais il n'y avait pas à dire, notre toile était rudement imperméable. Pas une goutte ne passait. On était à l'abri dedans comme dans une maison avec un toit en tuiles. Si bien que le bruit de la pluie sur notre toit finissait par être un bruit bien agréable à entendre, le bruit qui vous rappelait qu'on était bien à l'abri... Je me suis encore une fois endormi tout d'un coup, sans trop savoir comment.

Mon vrai réveil, ça a été un drôle de réveil, pour moi comme pour les autres. Je rêvais que j'étais avec Jim Mystère dans la pampa et que des brigands nous poursuivaient en criant : « Meuh! Meuh! » J'avais très peur et Jim me disait : « Attention, ils vont te mettre dans un sac. » Et v'lan, voilà que je sens un sac sur ma figure, et j'avais beau me débattre, et plus je me débattais plus j'étais enfermé. J'ai crié, je me suis réveillé et j'étais bien vraiment dans un sac qui m'empêchait de voir et presque de respirer.

Voilà ce qui s'était passé : au matin, de braves vaches étaient venues pâturer sur la lande. Et, tout en mangeant leur herbe, elles s'étaient pris les pattes dans les ficelles de notre tente. Et la tente s'était démolie, elle nous était tombée sur le nez. Ce que les filles ont pu se moquer de nous en nous entendant pousser des cris et en voyant ce qui s'était passé... On en a ri longtemps.

Je continuerai, la semaine prochaine, à vous parler du camp. Achevez bien vos vacances. Je vous rappelle que vous n'avez plus que **trois jours** *pour envoyer le concours.*

Vous trouverez en post-scriptum, pour la dernière fois, le règlement du concours. Date de fin des envois le **10 septembre**. *Je vous serre la main bien fort à tous.*

JANOT,
Président du Club des Amis de *Mon Camarade*,
51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Classer, par ordre de préférence, les histoires suivantes en donnant à chacune des notes entre 0 et 20. Il y a deux classes d'histoires, chacune étant classée séparément. Les réponses sont reçues jusqu'au dimanche 10 septembre.

PREMIÈRE CLASSE : HISTOIRES EN IMAGES ET ROMANS :

Jim Mystère. — Pat'Soum. — Falzar et Floche. — Toto et Toutoune. — Fred Hardi en l'an 2039. — Polycarpe. — Fou Volant. — Bégonia, chercheur de trésors. — Tom Sawyer. — La Mort du loup. — Mangeurs de feu.

Voici maintenant la DEUXIÈME CLASSE, celle des DISTRACTIONS INSTRUCTIVES OU AMUSANTES :

La Lettre de Janot. — Savez-vous que?... — Le Coin des Fillettes. — Pour rire un peu. — A travers le monde. — Les jeunes aviateurs — Sports. — Timbres-poste. — Bonnes pages (les récits qui sont en bas de la page des Jeunes Aviateurs). — Récits et Dessins des lecteurs. — Variétés. — Articles de Jacques Bour.

Le coin des Fillettes

UN VILLAGE EN BOITES D'ALLUMETTES

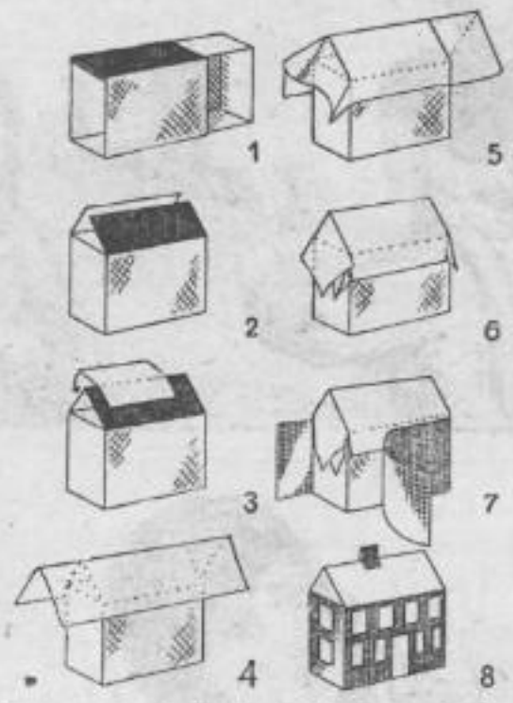
Voulez-vous faire des maisons en boites d'allumettes et pouvoir faire ainsi de jolis petits villages de poupée? C'est bien simple. Suivez le guide...

1° Procurez-vous une boite d'allumettes en bois. Ne gardez que la partie extérieure;

2° Décollez soigneusement, et en faisant bien attention de ne pas les briser, les côtés de la boite qui se trouvent collés l'un contre l'autre, sous un des frottoirs;

3° Collez ensemble ces deux côtés, de façon à obtenir une pente semblable à celle du toit d'une maison;

4° Recouvrez tout le toit d'un papier, rouge de



préférence, pour imiter les tuiles, ou gris foncé si vous aimez mieux les ardoises;

5° Aplatissez soigneusement les angles du papier, comme si vous faisiez un paquet;

6° Une fois votre papier bien en forme, collez-le soigneusement;

7° Entourez tous les « murs » de la petite maison avec un papier de jolie couleur, que vous collez aussi avec soin, sans faire de plis;

8° Collez sur les murs des petits rectangles de papier blanc ou quadrillé pour faire les fenêtres et les portes. Vous pouvez aussi mettre une cheminée sur le toit. En collant des papiers pliés, dont les deux bords resteront libres, vous pourrez même faire des persiennes qui s'ouvrent et se referment. Faites beaucoup de maisons comme celle-là et vous aurez un village. En prenant une ou deux grosses boîtes d'allumettes de cuisine, vous pourrez faire aussi une mairie, une école, un château, une église, tous les grands bâtiments qui vous plairont.

Les Conseils de tante Camille

POINTS DE TRICOT

LES OLIVES : TRICOT AUX AIGUILLES. — Il faut un nombre de mailles divisible par 8. Tous les rangs pairs sont tricotés à l'envers, je ne les mentionne pas. 1er rang impair : 2 m. end., 1 jeté, 1 surjet, * 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet, 1 jeté, 1 surjet. Recommencez à *. 2e rang : 3 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 3 m. end., 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. 3e rang : 2 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 surjet, 2 m. end., 1 jeté, 1 m. end. Reprendre *. 4e rang : 3 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 2 m. end., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. 5e rang : 2 m. end., 1 jeté, 1 surjet *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet, 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. 6e rang : 3 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet, 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. Un semis est terminé ; 2e semis et autres. 7e rang : 2 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 3 m. end., 1 jeté, 1 surjet. Recommencez *. 8e rang : 2 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 surjet, 2 m. end., 1 jeté, 1 m. end. Reprendre *. 9e rang : 3 m. end. *, 1 jeté, surjetez 3 m., 2 m. end., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. 10e rang : 2 m. end., 1 jeté, 1 surjet * 1 jeté, surjetez 3 m., 1 jeté, 1 m. end., 1 jeté, 1 surjet, 1 jeté, 1 surjet. Reprendre *. 11e rang : Comme le 6e. Le 2e rang de semis est terminé. Vous recommencez votre travail toujours du 7e au 11e rang, ces 2 rangs compris.

les olives.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Tomates farcies au gras. — *Enlever avec un couteau une petite rondelle du côté de la queue, de manière à former une ouverture : vider les tomates avec une petite cuillère à café sans les crever. — Faire réduire sur le feu la pulpe avec du beurre et un bouquet garni.*

Faire une farce avec du lard gras, jambon cuit, restes de viande, champignons blanchis, ail, échalotes cuits à blancs pendant 25 minutes, un peu de mie de pain trempée dans du bouillon ou du lait chaud. Faire revenir cette farce quelques minutes avec du beurre, mouiller avec la pulpe des tomates cuite et passer.

Farcir les tomates avec cette farce, les mettre l'une près de l'autre dans un plat beurré ou huilé, saupoudrer d'un peu de chapelure, mettre sur chaque tomate un morceau de beurre frais, faire gratiner au four.

LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ

DUBELAIR ET SES ALLIÉS LES GANGSTERS ONT ATTIRÉ RALEU DANS UN REFUGE DE MONTAGNE. ILS VIENNENT DE VERSER UN NARCOTIQUE DANS SON VERRE.

IMPATIENTS DE VOIR L'EFFET QUE PRODUIRA LE NARCOTIQUE, LES COMPLICES PORTENT DES TOASTS ENTHOUSIASTES.

AU MOMENT OU LES CONVIVES ALLAIENT PORTER LEUR VERRE A LEUR BOUCHE, UN BRUIT ÉTRANGE SE FAIT ENTENDRE

C'EST UNE INVENTION DE PAT'SOUM QUI LES FAIT SORTIR TOUS, PLEIN DE CURIOSITÉ, TANDIS QUE LUI-MÊME EN PROFITE...

...ET SE LIVRE AVEC LES VERRES ET LE NARCOTIQUE A UN PETIT TOUR DE PASSE-PASSE HABILE.

N'AYANT RIEN VU D'ANORMAL AU DEHORS, LES EXCURSIONNISTES RENTRENT ET TRINQUENT. CEPENDANT...

...A NOUVEAU LES BRUITS ÉTRANGES SE FONT ENTENDRE. MAIS CETTE FOIS, SEUL, RALEU A LA FORCE DE SE LEVER ET DE SORTIR.

LES TROIS BANDITS SONT SI ENGOURDIS PAR LA DROGUE QUE PAT'SOUM PEUT TRÈS FACILEMENT LES FAIRE GLISSER DANS LA TRAPPE.

SI BIEN QUE LORSQUE RALEU RENTRE, IL EST COMPLÈTEMENT INTERLOQUÉ DE SE TROUVER SEUL ET COMMENCE A AVOIR TRÈS PEUR.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

— Jacqueline, ta division est fausse encore une fois. Cependant il suffit de faire attention.

« Tiens, prenons un exemple. Chez toi il y a une tarte à partager entre ta mère, ton père, ton frère et toi. En combien de quartiers ta maman devra-t-elle découper la tarte.

— En quatre, monsieur.

— Bien; mais au moment de se mettre à table, ton petit cousin arrive. Vous êtes donc cinq. En combien de morceaux faudra-t-il découper le gâteau?

— Alors, monsieur, on ne le découpera pas, maman le remettra dans le buffet.

○

Un petit garçon vient de recevoir sur le pied un objet lourd. Il a eu mal et cependant il est assez joyeux :

— Heureusement que ce n'est pas le pied droit qui a pris.

— Pourquoi? interroge maman occupée à lui bander la blessure.

— Eh bien, parce que c'est toujours avec le pied droit que je donne des coups à mes camarades...

○

Un vantard.

— Quoi, vous chassez le lapin sans chiens?

— Eh! je n'en ai pas besoin, moi. C'est bon pour ceux qui n'ont pas d'odorat. Mais moi, dès que j'entre dans un bois, je sens tellement l'odeur du lapin que j'en suis incommodé.

○

Cet homme est terriblement laid, mais il a très bon caractère. Un mauvais esprit croyant l'embarrasser lui demande un jour :

— A qui ressemblez-vous donc? A votre père ou à votre mère.

Alors, doucement mais avec une certaine goguenardise :

— Mon cher monsieur, je ne veux faire de tort à personne.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Pourvues par une bande mystérieuse « Les Invisibles », Olivier Lauragais et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il font la connaissance d'un Canadien à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à travers la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or, mais la troupe de trappeurs est suivie par l'émissaire des « Invisibles ».*

Chapitre XVIII

Sauvés !

Il avait toujours sur lui, depuis cette époque, quelques globules d'atropine qu'un pharmacien de Melbourne lui avait préparées, et avec lesquelles au dernier moment, quand il devrait abandonner tout espoir, il pouvait se donner une mort foudroyante et sans douleur. Il avait immédiatement songé à partager sa petite provision avec Olivier, pour le cas où il ne leur resterait plus aucune espérance de secours ou d'évasion.

Ces derniers étaient loin de se douter du sort qui les attendait. Les Dundarupts, qui, à part eux, n'étaient pas sans redouter un retour offensif des Nagarnooks, au lieu de rejoindre le gros de leurs propres troupes, qui s'avançait par une autre voie sur le territoire ennemi, se dirigeaient à marche forcée vers leurs grands villages, où le chef des busch-rangers leur avait donné rendez-vous.

Cette course effrenée dura tout un jour, sans la moindre halte à l'heure habituelle du repas; enfin, au moment où le soleil commençait à décroître à l'horizon, on aperçut dans le lointain, au pied des montagnes Bleues, le feu des kraals ou grands villages Dundarupts.

Les captifs, et surtout Williigo et le Canadien, furent reçus avec des transports de joie délirants. On tenait donc enfin ces deux illustres guerriers la terreur de tous les maraudeurs du Buisson australien. Les busch-rangers et leur chef les avaient précédés de quelques heures.

Il n'était reste aux grands villages que les femmes et les enfants. En pénétrant au milieu des kraals, les captifs durent subir les premières injures des spectateurs, qui les accablèrent de toutes les épithètes les plus violentes que put leur fournir le vocabulaire dundarupt.

Williigo, calme et grave, ne daignait même pas leur répondre; quant au Canadien, quand il parut, un murmure d'admiration respectueuse circula dans la foule; nul parmi les gens présents n'avait encore vu un homme de la taille du géant canadien.

Les busch-rangers se tenaient, silencieusement, un peu en arrière des indigènes. Les captifs ne furent pas peu étonnés d'apercevoir, au premier rang des batteurs d'estrade, un homme masqué, que ces derniers semblaient traiter avec la plus grande déférence.

Ce déguisement n'était évidemment pas pris pour cacher les traits de l'inconnu aux Dundarupts et à Williigo.

Le Canadien échangea avec ses compagnons un regard d'intelligence... ils s'étaient compris.

Lorsque la curiosité publique fut suffisamment satisfaite, les prisonniers furent jetés pêle-mêle dans une cabane en terre sèche, et deux busch-rangers, assistés de quatre indigènes, furent préposés à leur garde; car, en admettant que les batteurs du Buisson et leur chef ne s'y opposassent pas, les captifs ne pouvaient, selon la coutume être attachés au poteau du supplice que le lendemain, au soleil levant.

On ne s'était pas contenté de leur lier les bras le long du corps, leurs jambes même avaient été entravées à l'aide d'une forte courroie en peau de kangourou; toute tentative d'évasion de leur part était donc absolument impossible dans cette circonstance; on ne fit aucune difficulté de laisser les prisonniers passer ensemble leur dernière nuit... la veille de la mort.

— Voilà la fin du drame, fit Olivier, dès que la claie de branchage qui fermait la porte fut retombée derrière eux.

C'était la première parole que les captifs échangeaient entre eux depuis l'aventure qui les avait livrés sans défense aux mains des Dundarupts.

— Nous aurons une grande route à faire demain, répondit calmement le Canadien, je vous engage à profiter de cette captivité momentanée pour prendre quelques instants de repos.

— Vous cherchez vainement à me rassurer, Dick, répondit Olivier, vous avez vous donc pas compris que l'homme masqué n'est autre qu'un émissaire des « Invisibles »?

— Parfaitement, mais cela empêchera-t-il Kaonook d'arriver à temps avec ses guerriers? Si vous connaissiez les mœurs du Buisson, vous sauriez que toute la tribu des Nagarnooks est engagée d'honneur à sauver Williigo et moi, son frère d'adoption, ainsi que tous ceux qui les accompagnent.

Chose étrange, le chef indigène semblait en ce moment indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, accroupi dans un coin, il murmurait sur un ton bas et monotone une série de paroles incompréhensibles pour les Européens, sorte de mélopée funéraire en usage dans sa tribu...

Le grand chef des Nagarnooks préparait son chant de mort.

Tout à coup une voix s'éleva au milieu de la nuit, qui fit tressaillir les captifs.

« Lauragais, fit cette voix, comprenez-vous bien que nul ne peut lutter contre les « Invisibles »? Nous vous tenons encore une fois en notre pouvoir. Il ne dépend que de vous de sauver votre vie et celle de vos compagnons; vous savez à quelle condition... Demain matin, au premier rayon du soleil, je viendrai chercher votre réponse... Votre sort est entre vos mains.

— Ne répondez pas, fit rapidement le vieux trappeur à Olivier.

Puis, à haute et intelligible voix, il s'écria :

— Homme masqué, m'entendez-vous, moi, Dick Lefaucheur, surnommé le Canadien? Je jure une guerre à mort à tous les « Invisibles », à qui j'arracherai leur masque comme j'enlèverai le tien demain matin; je jure une guerre d'extermination à tous les ennemis d'Olivier Lauragais.

Un éclat de rire strident et prolongé, que le jeune homme avait déjà eu occasion d'entendre, fut la seule réponse de l'inconnu.

Et rien, si ce n'est le bruit des chants de joie des Dundarupts, qui dansaient après s'être enivrés de kava, ne troubla plus le silence de la nuit.

Williigo célébrait toujours à voix basse la gloire de sa tribu et les hauts faits de ses ancêtres.

Olivier, cédant à la fatigue, avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux de Laurent, qu'une somnolence lourde et pénible avait également gagné.

Seul le Canadien veillait; il avait arrêté dans son esprit les bases d'un plan audacieux destiné à les sauver tous, et il attendait l'heure de le mettre à exécution. Il n'avait pas essayé de troubler Williigo dans sa veillée funéraire pour lui communiquer son projet, car il savait qu'au moment voulu il pourrait compter sur lui.

Dès qu'il s'était trouvé dans la case de terre sèche qui leur servait de prison, il avait voulu se rendre compte de la force des liens qui paralysaient ses membres, d'une simple tension de muscles, le colosse avait fait éclater ceux qui entouraient ses mains comme de simples fils de laine; mais il avait borné là sa tentative, ne voulant point que, pour le cas où on viendrait les visiter, on s'aperçût qu'il avait recouvré l'entière liberté de ses bras.

Lorsqu'il comprit, aux chants et aux danses des indigènes, que ces derniers, pour célébrer l'importante capture qu'ils avaient faite, allaient se livrer à une de leurs orgies habituelles, il sentit son cœur se dilater de joie dans sa vaste poitrine, car il connaissait assez les busch-rangers pour savoir qu'ils ne résisteraient pas à la tentation de les imiter. Les boissons fermentées exercent un tel empire sur ces aventuriers, que l'intérêt même de leur propre sûreté n'était pas capable de les retenir dans la sobriété.

En élaborant le plan qu'il avait conçu, le Canadien avait bien un peu compté sur cette circonstance qui favorisait ses projets; mais il n'avait pas osé espérer qu'elle se réaliserait aussi promptement. En effet, les chants des convicts, qui ne tardèrent pas à se mêler à ceux des indigènes, vinrent lui montrer la justesse de ses prévisions.

Ces misérables devaient se livrer d'autant plus à leur passion favorite, qu'ils devaient se croire à l'abri de toute attaque du dehors, et que les captifs, dans l'état où ils se trouvaient, garrottés, sans armes et surveillés de près, ne leur inspiraient aucune crainte sérieuse.

Ayant voulu se rendre compte de ce qui se passait, Dick, à un moment donné, s'approcha avec prudence de la claie de feuillage qui fermait la porte de leur case, et il put voir, à la clarté d'un grand feu allumé par les indigènes, les busch-rangers qui dansaient pêle-mêle avec les Dundarupts, dans une posture qui ne laissait aucun doute sur l'état d'ébriété dans lequel les uns et les autres se trouvaient déjà. Il constata également, avec une joie indicible, qu'ils n'étaient plus gardés que par deux jeunes guerriers armés de lances; seulement, à dix pas de là, la carabine à l'épaule, l'homme masqué se promenait silencieusement. N'ayant pu retenir les brutes qu'il avait engagées, il avait pris le parti de surveiller lui-même les prisonniers.

Les choses marchaient au delà de ses désirs; aussi l'espérance était-elle revenue au cœur du Canadien, et, confiant dans sa force, il attendit patiemment que l'heure d'agir fût arrivée.

Tout à coup il entendit comme un léger bruit dans la muraille de leur cabane, du côté opposé à celui où se tenaient les sentinelles dundarupts; il acheva d'un violent effort de se débarrasser de ses liens, brisa d'un seul coup de ses mains puissantes les courroies qui lui entravaient les pieds, et il se dirigea lentement, guidé par son oreille, malgré l'obscurité, vers le lieu d'où partait ce bruit. Comme il s'en approchait, il rencontra un corps qui le fit trébucher.

— Qui est là? fit-il à voix basse.

— C'est moi, répondit Williigo.

L'oreille subtile du chef l'avait averti bien avant que l'attention de Dick eût été éveillée, et bien qu'il n'eût pu, malgré tous ses efforts, se débarrasser de ses liens, il glissait sur le sol comme un serpent, avec l'aide de ses genoux, pour aller, lui aussi, se rendre compte de ce qui se passait.

Le Canadien se hâta de le délier, et tous deux, sans échanger une parole, s'approchèrent de la frêle cloison de terre.

Le bruit continuait sans interruption, mais aussi sans augmenter d'intensité. Celui ou ceux qui le produisaient avaient évidemment le dessein d'attirer l'attention des prisonniers sans éveiller celle de leurs surveillants.

Réfléchissant qu'à tout hasard ce n'étaient pas des ennemis qui agissaient avec cette prudence, le Canadien frappa deux coups discrets contre la muraille.

Aussitôt le bruit régulier cessa, et deux coups frappés de même servirent de réponse aux premiers. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien un secours qui arrivait; mais quel était-il? La façon singulière avec laquelle il se révélait ne laissait pas d'intriguer fortement le Canadien et son compagnon.

Presque au même instant, l'espèce de grincement strident qui s'était produit tout d'abord recommença et, bientôt, quelques parcelles de terre qui rejaillirent sur le sol vinrent indiquer qu'un trou avait été creusé dans la cloison; l'obscurité était telle que le Canadien aperçut presque immédiatement comme un rayon grisâtre, tranchant sur le fond noir de l'extérieur, si faible qu'elle fût, la lumière du dehors pénétrant dans la case par l'ouverture qui venait d'être faite.

— Qui est là? fit le Canadien, se penchant au niveau de l'ouverture.

— C'est moi, fit la voix bien connue de John Gilping.

Dick eut beaucoup de peine à retenir une exclamation de surprise.

— Vous! Et vous êtes seul?

— Oui, absolument seul, avec Pacific et Black, la brave bête! et le mulet! car ce sont eux qui m'ont amené ici! C'est une histoire très originale, je le suppose... mais je vous conterai cela, car vous n'avez pas de temps à perdre.

— Comment, monsieur Gilping, vous avez osé...

— Ce n'était pas difficile, je suppose; je savais que, dans les bagages du mulet, il y avait une provision d'armes et de munitions. J'ai pris quatre carabines à répétition et une pour moi, autant de revolvers, et, après avoir attaché les animaux dans un bois près d'ici, je suis venu doucement, quand la nuit a été bien noire... mais prenez donc vos armes!

Pendant ce singulier colloque, le Canadien avait pris successivement, à travers l'ouverture de la muraille, les armes et les munitions que Gilping lui tendait, et Williigo, avec son flair toujours en éveil, s'était mis en observation derrière la claie qui servait de porte pour observer ses ennemis.

L'orgie allait toujours croissant. Les ombres des Dundarupts et des busch-rangers se détachaient en noir sur le fond rouge du bûcher, offrant un tableau des plus fantastique, complété par les cris sauvages des Australiens et les chants rauques des convicts, abrutis par le kava.

L'homme masqué continuait sa veillée solitaire :

Olivier et Laurent, réveillés par Dick, avaient vu, avec une joie indicible, la tournure que les événements avaient pris pendant leur sommeil.

Grâce au courage et au sang-froid de Gilping, tout le monde se trouvait armé de façon à pouvoir, au besoin, résister ouvertement à cette troupe de gens ivres, qui n'auraient certainement pas eu la force en ce moment de repousser une agression :

Lorsque chacun eut à sa ceinture son revolver, à la main sa carabine à répétition munie de ses douze cartouches, Dick ouvrit le conseil pour savoir à quel parti on allait s'arrêter.

(A suivre.)

197

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

RÉSUMÉ : TOTO ET TOUTOUNE ERRENT DEPUIS DEUX JOURS AUX SAINTES MARIES DE LA MER DANS L'ESPOIR DE RETROUVER LA ROULOTTE APERÇUE A AIX ET OU DOIT SE TROUVER LA VALISE

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ

AU MILIEU DES RUINES MARTIENNES, AYANT FUI LE PALAIS DE JARNAC, VIVIANE MERLIN EST ENLEVÉE PAR UN GORILLE GÉANT.

FRED A RÉUSSI A DESSERRER L'ÉTREINTE DU MONSTRE. LA SUPÉRIORITÉ DE SES MUSCLES DE TERRIEN A VAINCU LA FORCE DU GORILLE MARTIEN

ET IL PROFITE DE L'ÉTONNEMENT DU GÉANT, IL COURT LE LONG DU BRAS DU MONSTRE...

...ET D'UN BOND PRODIGIEUX IL FONCE TÊTE BAISSÉE DANS L'OEIL DU GORILLE

BLESSÉ A MORT CELUI-CI S'ÉCROULE. LES MONSTRES MARTIENS SONT FRAGILES PAR RAPPORT AUX TERRIENS.

DU HAUT DE SON ARBRE GÉANT VIVIANE A ASSISTÉ TERRIFIÉE A LA SCÈNE.

FRED TRIOMPHANT SE LAVE ET REJOINT VIVIANE.

MAIS AU MOMENT DE REDESCENDRE, DES HURLEMENTS RETENTISSENT DANS LA CLAIRIÈRE.

197 (A SUIVRE)

UNE TROUPE D'HOMMES PRÉHISTORIQUES ENTOURE NOS DEUX HÉROS ET LEUR LANCE DES FLÈCHES.

La troupe se dirigeait à marche forcée vers le village.

A TRAVERS LE MONDE

Il y a plus de cinquante ans, près du Caire, en Egypte, eut lieu devant un nombreux public, une des courses les plus étonnantes qu'on ait jamais organisées.

Les compétiteurs étaient : un pélican, un singe, un chat, un paon, un cochon, une autruche et un chien.

Comme on l'imaginera facilement, le vainqueur fut de beaucoup l'autruche.

○

Très souvent on entend dire d'un chien : « Il ne lui manque que la parole. »

Si les chiens ne parlent pas, du moins comprennent-ils, paraît-il, jusqu'à 250 mots. On a établi après de soigneuses recherches que le chien domestique commun répond à 60 mots environ, ce qui équivaut au vocabulaire d'un enfant d'un an et demi.

Les chiens savants réunissent un vocabulaire de 250 mots.

○

La légende affirme qu'il y a très longtemps un gardeur de chèvres arabe se rendit compte, un chaud après-midi, que son troupeau était extrêmement agité. Il chercha et découvrit que les animaux avaient mordu les grains d'un arbuste de café. Il les goûta à son tour et ainsi commença l'emploi du café comme tonique.

○

Au cours de chasses effectuées en Afrique Equatoriale par une mission anglaise, on a pu prouver que les éléphants atteignent une vitesse de 38 kilomètres à l'heure. On ne nous dit pas la vitesse du rhinocéros.

○

On dit qu'un homme, né à Constantinople, a fêté son 110e anniversaire au Canada. A 100 ans on lui enleva neuf dents et trois d'entre elles ont repoussé. Ce qui prouve que l'expression « retomber en enfance » contient un peu de vérité !

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

A partir du mois de juillet, la compagnie aérienne Air-France a inauguré les services d'été. Déjà des lignes régulières vous déposent en Auvergne, à Vichy, sur le Côte d'Azur, à Cannes ou en Corse.

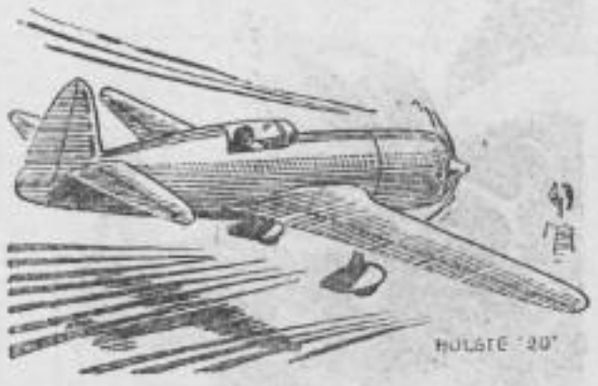
Spécialement en été on peut aller au Touquet, à Dinard et à La Baule.

Il faut 50 minutes pour arriver au Touquet, 1 h. 50 pour Dinard et 2 heures pour La Baule.

Bien sûr, ces fantaisies sont encore réservées à un petit nombre de personnes, mais lorsque l'aviation sera bien développée, chacun pourra aller déjeuner à La Baule en moins de temps qu'il fallait à nos grands-pères pour se rendre à Saint-Germain ou à Robinson.

L'AVION DE COURSE D'UN JEUNE

Puisque les anciens déclarent forfait lorsqu'il s'agit de créer des avions de vitesse, les jeunes qui s'y mettent devraient être soutenus officiellement. Malheureusement chacun doit se tirer d'affaire comme il peut. C'est le cas de Max Holste, jeune constructeur de 26 ans, qui a déjà conçu vingt prototypes, en a construit trois et n'a pu en faire voler un, faute d'argent.



Avec un beau courage, il s'est engagé dans la Coupe Deutsch, grâce à un concours de circonstances lui permettant de construire son dernier prototype le Type 20. L'avion est, en effet, construit par les élèves de l'Ecole de Rééducation professionnelle, et ces braves ouvriers venus pour se former une spécialité travaillent ainsi à la réalisation d'un vrai avion.

Le Max Holste est un monoplan surbaissé de 6 m. 64 d'envergure et de 6 m. 35 de longueur. La surface portante est de 6 m. 70 seulement, pour un poids à vide de 565 kilogrammes. Il est entièrement métallique ; le fuselage, de section ovale, comporte un poste de pilotage à conduite intérieure et est destiné à recevoir un moteur « Béarn » 12 cylindres en I, de 400 CV. Avec ce moteur, la vitesse atteindra 500 km.-h. ; l'atterrissage en charge se fera à 120 km.-h., sur deux roues carénées distantes de 1 m. 40.

Parmi les caractéristiques spéciales, notons l'échappement du moteur qui se fait dans le bord de fuite de l'aile. Au moment où ces lignes sont écrites, l'avion est terminé et va commencer ses essais. Nous en reparlerons donc une prochaine fois.

DICTIONNAIRE D'AVIATION

HUILE. — La lubrification des organes d'un moteur est assurée par l'emploi d'huiles ou de graisses. L'huile est dérivée du pétrole. C'est un résidu de distillation résultant de la préparation de l'essence. La caractéristique de l'huile est sa viscosité, c'est-à-dire son aptitude à conserver ses propriétés de graissage sous certaines températures (7).

HYDROGÈNE. — L'hydrogène est un gaz qui sert à gonfler les ballons et les dirigeables. Sa force ascensionnelle est plus grande que celle du gaz d'éclairage et atteint 1 kg. 100 par mètre cube. Ce gaz s'obtient par action de l'acide sulfurique avec de l'eau sur du fer ou par le passage d'un courant électrique dans une solution de soude. Malheureusement l'hydrogène s'enflamme facilement (8).

Avez-vous l'insigne de

Mon Camarade ?

Prix **1** fr. **50** Envoi franco contre **1** fr. **75**

SPORTS

Guidon plat ou guidon de course?

Parmi les différents éléments dont on tient compte avant d'acheter une bicyclette, c'est certainement le choix d'un guidon qui est le plus discuté. Le garçon sportif veut un vélo qui lui donne l'air d'un coureur, mais souvent la maman attentive trouve que la position penchée sur un guidon de course est très mauvaise pour la respiration. Alors quelle solution adopter? Le vieux guidon relevé, qui vous donne l'air d'un professeur en chaire, à la hollandaise? Certainement pas, car cette position ne serait hygiénique et agréable que pour de courtes promenades. Le guidon plat offre de grands avantages, mais dans de longues randonnées, les reins se fatiguent et les bras deviennent douloureux à force de rester dans la même position. D'autre part, il est certain que le guidon de course n'est pas parfait pour le développement de la poitrine, tant que la croissance n'est pas terminée. La meilleure solution a été mise au point ces dernières années par le guidon dit « grand tourisme » ou guidon « à trois positions ». Il a la forme courbée du guidon de course, mais il est plus large, et surtout il a de chaque côté de la potence une partie horizontale assez longue pour qu'on soit tout à fait à son aise en le tenant de trois manières différentes, et tous les cyclistes savent combien il est reposant de pouvoir changer de position suivant l'effort à fournir.

TIMBRES-POSTE

IRAK

Le roi d'Irak, Ghazi Ier, qui est mort il y a peu de temps dans un accident d'automobile, avait son effigie sur toute la série de l'émission de 1934.

Il était jeune puisque né en 1912 à la Mecque ; il était le fils du roi Fayçal. Quand il naquit son père combattait la révolte de quelques tribus insoumises, il remporta la victoire et de ce fait donna à son fils le nom de Ghazi qui signifie vainqueur.

1934.

Ghazi fit son éducation en Angleterre, après avoir été initié, dans une tribu bédouine, aux exercices physiques et guerriers.

Il était roi depuis le 8 septembre 1933 ; pour des raisons politiques il épousa, en décembre de la même année, sa cousine, la princesse Aliak. Le 2 mai 1935, lui naquit un fils, c'est celui-ci qui devient, avant même d'avoir quatre ans, le maître du royaume d'Irak sous le nom de Fayçal II et aussi le possesseur de puits de pétrole des plus importants parmi ceux du monde.

LA COURSE AU TRÉSOR

Récits de nos Lecteurs (suite et fin)

Nous donnons ici les derniers envois de notre Grand Concours. La liste des gagnants paraîtra au début d'octobre.

LES AMIS

Ils sortirent de la boutique, pleurant, affligés, car aucun n'avait des économies. Un monsieur, qui était dans le magasin au moment de la discussion, interpella les enfants à la sortie et remit au petit commissionnaire une pièce de 20 francs. Les yeux des petits brillèrent de plaisir. Gaston, un des plus dégourdis de la bande, dit : « Demain, c'est jeudi, nous demanderons à nos parents s'ils veulent nous laisser aller ramasser du muguet que nous vendrons. André dit : « Si vous voulez, ma sœur, qui est âgée de vingt-deux ans, nous accompagnera et nos parents seront tranquilles. »

Le lendemain, vers 13 heures, ils se réunissent chez la maman d'André et partent. Aucun ne pense à faire des sottises. Toute l'après-midi, ils cherchent du muguet, et le soir ils en rapportent beaucoup, qu'ils soignent avec égards. Enfin ils sont de retour et vont chez la maman de Jacques pour faire de petits bouquets. Le jour suivant, ils offrent les fleurs aux passants. Vers le soir, tout est vendu et ils ont récolté 230 francs.

— Avec les 20 francs, cela fait 250 francs, dit Jean. Ce qu'il y a en trop nous le donnerons à la maman de Jacques.

Celui-ci remercia ses petits camarades et les embrassa tous. Ensuite, ils allèrent chez M. Gaspard, qui était heureux, et lui donnèrent les 230 francs. Ayant appris le dévouement des petits garçons, il leur dit : « Vous êtes de bons petits gars, je vais donner un petit gâteau à chacun et je consens à garder votre petit ami. — Merci, monsieur », dirent les enfants et Jacques était tellement content qu'il embrassa M. Gaspard. Tout le monde fut heureux ce jour-là.

Henri Rieu, Point-du-Jour, Lyon.

TOUT S'ARRANGE LORSQUE L'ON EST PERSÉVÉRANT

Un jour que nous jouions au chat et à la souris, Ginette, qui allait porter un mandat de 200 francs à la poste pour Mme Robin, tombe au beau milieu de notre partie. Et naturellement nous avons insisté pour la décider à faire une petite partie avec nous, avant d'aller faire sa course. Elle finit par accepter. Elle mit l'argent et le mandat dans sa poche de tablier et notre jeu reprend de plus belle, puisque nous avions notre petite chef avec nous. Malheureusement le temps passe vite lorsque l'on s'amuse et Ginette s'aperçoit qu'il se fait tard. Elle s'apprête à courir, quand elle s'aperçut qu'elle avait perdu son argent et son mandat. Elle se met à pleurer de désespoir et nous raconte son histoire; nous lui rendons un peu de courage et nous nous mettons toutes à chercher dans tous les coins, mais l'argent et le mandat restent introuvables et Ginette ne veut pas rentrer chez Mme Robin qu'elle sait méchante. Nous décidons tous d'aller l'accompagner chez Mme Robin pour tâcher d'excuser notre petite camarade, car nous savons que la maman de Ginette n'est pas riche et ne pourra pas rembourser la boulangère. Naturellement, comme l'avait prévu Ginette, elle s'est mise dans une colère difficile à décrire, tout en la menaçant de la faire mettre en prison. Nous sommes arrivées, à force de la supplier, à la calmer et à obtenir un délai de huit jours pour que nous puissions la rembourser, ce dont nous prenions l'engagement. Passé ce délai, elle irait trouver sa pauvre maman qui a déjà tant de peine et préviendrait la justice. Aussitôt sorties de chez la boulangère nous allons toutes, d'un commun accord, dans un petit terrain isolé pour juger comment nous allions faire pour rembourser Mme Robin. Nous décidons de nous passer de dessert et, avec cet argent, nous achèterons quelques objets, décidées que nous sommes à faire une tombola. Deux d'entre nous qui dessinent le mieux sont désignées pour faire des billets, deux autres à chercher des lots parmi nos petites amies, et le reste vendra les billets.

Nous avons eu bien du mal à les vendre. Mais quand nos parents, qui eux aussi sont des ouvriers et ne sont pas bien riches, ont connu le but de notre petite œuvre par l'indiscrétion de l'une d'entre nous, c'est à qui nous aurait aidées. Quand Mme Robin reçut la somme perdue par notre petite camarade et qu'elle a su comment nous nous y étions prises pour la rembourser, elle nous a même offert, pour la première fois depuis que nous la connaissons, à chacune un petit gâteau, ce qui contribua à nous prouver qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Suzanne Mahieux, 10 ans, Ivry (Seine).

CE QUE PEUT FAIRE UN CLUB

Notre camarade Jacques a perdu 200 francs dans des circonstances que nous connaissons. Il lui faut les rembourser, le terrible épicier l'exige sous peine de faire mettre Jacques en prison; ce dernier est très pauvre, il n'a plus de père et sa mère gagne à peine sa vie. Il ne sait que faire et, tandis qu'il se morfond sur la perte des 200 francs, nous tenons conseil pour lui venir en aide :

« Il faut le tirer de là. — Oui, mais comment? — Faisons une collecte. — D'accord. »

Aussitôt dit, aussitôt fait; mais, hélas! nous n'avions réuni que 53 fr. 50 et nous avions décidé de ne pas divulguer cela, pour ne pas faire de chagrin à la mère de Jacques.

« Si nous organisions une fête (j'oubliais de vous dire que nous faisons partie d'un club de *Mon Camarade*). — Bonne idée. — On n'a pas beaucoup de temps, il faut rembourser l'épicier avant mardi et nous sommes jeudi. — Organisons-la pour dimanche. »

Le dimanche, la fête eut lieu; nous vendions des friandises, et même des billets de la loterie nationale; nous avions organisé une tombola, une séance de cinéma, une pièce de théâtre... Nous avons réalisé un bénéfice de 198 fr. 50, plus les 53 fr. 50 que nous avions, cela faisait 252 francs; l'épicier fut remboursé le lendemain; il restait les 52 francs que nous avons fait parvenir, dans une lettre anonyme, à la mère de Jacques.

G. Feigelson, Paris (Ve).

LES PETITS CHIFFONNIERS

« Alors, c'est entendu : réunion sur la place; donc à demain », répéta Jean, le chef de la bande, en s'éloignant.

Le lendemain, jeudi, toute la troupe était au lieu de rendez-vous ; sauf quelques petits égoïstes, qui n'avaient pas répondu à l'appel généreux pour leur petit camarade Jacques.

Jean, un cahier à la main, prit la parole :

— Vous savez tous pour quel sujet je vous ai réunis... Bon, alors ne perdons pas de temps, je vais commencer par marquer l'emploi de chacun; tiens, toi, Robert, que vas-tu faire?

— Eh bien, moi, comme je n'aime pas rester au lit, je me lèverai tôt et j'irai faire le chiffonnier; et les vieux objets que je trouverai, eh bien je les vendrai; j'aimerais aussi que quelqu'un vienne avec moi.

— Tiens, tu emmèneras Pierre; toi, tu chercheras dans les poubelles, tandis que Pierre portera le sac... Et toi, Gilbert, que feras-tu?

— Moi, comme je connais des maraîchers, je les aiderai à déballer leurs légumes les jours de marché et peut-être me donneront-ils quelque chose.

— Bon! et toi, René?

— Eh bien, moi, j'ai justement déniché un tas de vieux journaux. J'irai donc les porter au boucher pour voir s'il veut me les acheter.

— Oui, mais tes vieux journaux ce ne sont pas des *Mon Camarade*?

— Oh! non, les *Mon Camarade*, je les garde précieusement.

— Maintenant, vous savez tous ce qu'il vous reste à faire; alors au revoir et bonne chance.

La veille de rembourser les 200 francs à l'épicier, la bande se réunit à nouveau, chacun étant fier d'apporter son pécule. C'est le chef qui fit le compte; quelle joie pour tous de constater qu'il y avait juste le compte : chacun avait si peur de ne pouvoir arriver à cette somme de 200 francs si importante pour des petits garçons. Le plus joyeux ce fut Jacques, qui avait tant de peine d'être obligé d'avoir recours à sa maman déjà si malheureuse.

Henri Chauveau, Choisy-le-Roi.

UN GESTE DE SOLIDARITÉ

Un soir que je jouais avec un groupe d'enfants nous vîmes venir à nous un camarade d'école.

— Bonjour, Jeannot, lui dit-on. Qu'est-ce que tu fais?

— Je vais payer l'épicier, nous dit-il.

— Joues-tu avec nous? on va faire une partie de barre.

— Oui.

Et l'on commence. Au cours de la partie, Jeannot s'aperçoit qu'il a perdu les 200 francs qu'on lui avait remis pour payer l'épicier.

Il cherche mais n'arrive pas à les découvrir. L'épicier, qui n'est pas un mauvais homme, s'arrange afin que les parents de Jeannot ne le sachent pas.

Nous formons une caisse de solidarité où chacun vient apporter son obole chaque jour ou chaque semaine. Au bout de cinq semaines les 200 francs sont récupérés et nous pouvons payer l'épicier. Devant notre léger sacrifice les parents de Jeannot n'ont pas eu à souffrir d'une perte aussi lourde, et Jeannot se montre très reconnaissant.

Depuis ce temps nous sommes très aimés dans la ville, mes camarades et moi, pour notre geste de solidarité.

Raoul Villette, 11 ans, Maromme.

Le plus beau cadeau

AVIONS A CONSTRUIRE

M. C. 4, AVION DU POLE

Moteur caoutchouc..... franco **16** fr.
Envergure 48 centimètres (épuisé).

M. C. 5, PLANEUR DE CONCOURS

Moteur caoutchouc..... franco **16** fr.
Envergure 60 centimètres.

M. C. 6, AVION DE PERFORMANCE

Moteur caoutchouc..... franco **16.80**
Envergure 60 centimètres (épuisé).

Aucun envoi contre remboursement.

VARIÉTÉS

MOT CACHÉ

Compléter ce dessin de traits horizontaux pour obtenir un joli prénom.

MOTS EN TRIANGLE

```
+ + + + + + + + +
+ + + + + + + +
+ + + + + + +
+ + + + + +
+ + + + +
+ + + +
+ + +
+ +
+
```

1. Celle des Invalides est très aimée des patineurs à roulettes. — 2. Ile de la Grèce célèbre par une grande victoire de Thémistocle. — 3. Calme. — 4. On ne peut pas compter sur leur courage. — 5. Bonnes camarades. — 6. Maisons pour oiseaux. — 7. Il est moins bête qu'il n'en a l'air. — 8. Utile à la couturière. — 9. Voyelle.

ACROSTICHES DOUBLES

```
+ A V +
+ L I +
+ A U +
+ R G +
+ R O +
+ I T +
+ D I +
+ A R +
+ U R +
+ O U +
+ I T +
+ M I +
```

1. Roche qui est sortie du sol en fusion. — 2. Choisit par un vote. — 3. Prénom masculin. — 4. Céréale utilisée par les brasseurs. — 5. Adverbe de quantité. — 6. Souvent utilisé pour éviter une répétition. — 7. Celui de Nantes est particulièrement célèbre. — 8. Adverbe de temps. — 9. Affluent de gauche de la Seine. — 10. Logement construit sur le pont ayant des navires. — 11. Ensemble des cérémonies d'un culte. — 12. Titre des descendants de Mahomet.

Les lettres à trouver, lues verticalement, donnent le titre d'une fable de La Fontaine.

LOGOGRIPHE

En sept lettres, je suis la maison de campagne chère aux Marseillais, ou bien cette sorte de prison où je ne vous soulaite pas d'aller. La deuxième syllabe en moins, je ne suis plus qu'une des plus hideuses productions de l'intelligence humaine, un terrible engin de mort. La troisième syllabe seule est une négation, et les trois lettres centrales désignent une forme d'applaudissements rythmés.

DEVINETTES

Quelle différence y a-t-il entre un bavard et une glace?

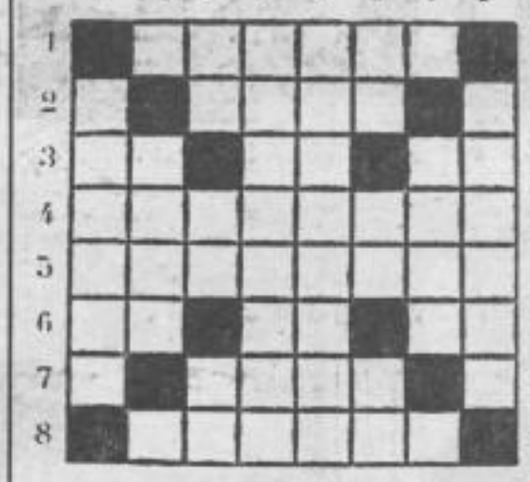
Quelle ressemblance y a-t-il entre un mendiant et un pantalon percé?

Quelle ressemblance y a-t-il entre un roi et un cheval qui est tombé?

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 197

Horizontalement. — 1. Matière colorante végétale jaune. — 2. Val où la Garonne prend sa source. — 3. L'envers d'une note de musique. Préposition et pronom personnel. Dans la gamme. — 4. Marcher vivement en restant sur place. — 5. Elle ne peut exister qu'entre deux bons amis. — 6. Pour coudre ou pour jouer. Largeur d'une pièce d'étoffe. Agent de liaison entre deux phrases. — 7. Petit espace de terre entouré d'eau. — 8. Polir l'intérieur d'un tube.



Verticalement. — 1. On appelle ainsi un train qui ne s'arrête que dans les grandes villes. — 2. Se boit après le café. — 3. Petit fleuve français. Conjonction de coordination. Pronom personnel de la troisième personne. — 4. Ce que fait le petit poisson dans l'eau. — 5. Qui sont revenues à la vie. — 6. Durée d'une révolution. Négation. Instrument de dessinateur. — 7. On a généralement congé un tel jour. — 8. C'est la seule raison pour laquelle l'or coûte cher.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 196

Horizontalement. — 1. Caverneux. — 2. Atout. — 3. Me. Ail. Il. — 4. Épi. Ino. — 5. Lard. Trop. — 6. Ere. Eub. — 7. Os. Cet. Io. — 8. Aérai. — 9. Suspendre.

Verticalement. — 1. Caméléons. — 2. Épars. — 3. Va. Ire. As. — 4. Éta. Cep. — 5. Rois. Père. — 6. Nul. Tan. — 7. Et. Ire. Id. — 8. Inoui. — 9. Xylophone.

SOLUTIONS LES VARIÉTÉS DU N° 196

Énigme géographique. — Le Cantal.

Mots en carré

```
M E D O R
E C U M A
D U V E T
O M E G A
R A T A S
```

Mots en croix latine

```
      A N
      N I
P R E C I S
A U M O N E
      O T
      N I
      E N
      S E
```

Métagrammes. — Polaire. Molaire. Solaire. — Route. Doute. Soute. Voûte. Goûte. Boute.

LE COURRIER DE JANOT

Henri Rieu, Point-du-Jour (Lyon) : Je te souhaite bonne chance pour ton envoi, ainsi qu'à ta sœur Jeanne.

Huguette Collet, Paris : Merci de ta charade. J'espère que tu nous enverras un jour des histoires.

Roger Didier, Gérardmer : Merci de ton envoi. Je fais le nécessaire pour t'envoyer le prix du précédent concours, que tu as bien tardé à réclamer.

Robert Coudere et Jean Andreu, Combes : Je vous envoie tous les renseignements pour la fondation d'un club. Bravo pour votre initiative.

Claude Ribaralière, Neuilly : Merci de ton envoi au concours.

André Rabut, Ecuisses : Tu es rudement gentil de m'envoyer tant de charades, de proverbes et d'histoires pour rire. Mais je te préviens qu'il faut que tu refasses ton concours si tu veux qu'il soit valable. Il faut classer les histoires par ordre de préférence, et leur donner une note comprise entre 0 et 20.

Hélène Méponie et son frère Robert : Merci de votre concours. Je suis content que vous y participiez tous les ans. Vous m'écrivez : « *Je me dispute quelquefois avec ma sœur car, elle aussi, attend avec impatience* Mon Camarade *et que nous voulons toujours le lire le premier.* Jim Mystère *est très bien et je ne suis pas de l'avis d'un camarade dont tu parlais qui disait que* Jim Mystère *était une histoire trop ancienne. Un jour, j'ai fait voir à un de mes amis des numéros de* Mon Camarade *et il me dit qu'au lieu de lire ce journal, je ferais mieux de m'abonner au* Petit Crusoé. *Je lui répondis qu'il se trompait, car* Mon Camarade *est un journal instructif et bien illustré, que tous les enfants devraient lire. Et, en plus, le père de cet ami lit un journal où l'on parle souvent de* Mon Camarade.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE** : Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.

L'album .. .. **15 fr.**
— franco **18,50**

3e **SÉRIE** : Un volume cartonné (épuisé).

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

CLUB DES AMIS DE MON CAMARADE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire France	1 an. . . .	23 fr. »
	6 mois . .	11 fr. 50
Belgique .. .. (fr. français)	1 an. . . .	34 fr. »
	6 mois . .	17 fr. »
Étranger..	1 an. . . .	45 fr. »
	5 mois . .	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

3 mois .. .. 4 fr. 50
2 mois .. .. 3 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-6e
C. Ch. Postal : E. S. I., 974-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

N'oubliez pas que chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 75 en timbres.

LES PIERRES DE LA BASTILLE

Le 150e anniversaire de la Révolution française

« On bâtit de tous côtés, s'écrie le journaliste Mercier, décrivant Paris au temps de Louis XVI. Les remparts se hérissent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites. De jolies maisons s'élèvent vers la Chaussée d'Antin et vers la porte Saint-Antoine que l'on a abattue. Il était question de renverser l'infernale Bastille; mais ce monument, odieux, choque encore nos regards...

Le roi tient, sans doute, à garder cette énorme forteresse que le peuple juge odieuse, de même qu'il ne veut rien perdre de son pouvoir : couvrir d'or les courtisans, pressurer d'impôts les pauvres, emprisonner qui bon lui semble, avoir *ses* gens, *ses* lois, *ses* guerres...

Qui oserait lui tenir tête, au roi? Qui se risquerait à vouloir enfoncer les portes de sa Bastille? Les fossés sont si profonds, les portes bien gardées, les pierres sont les plus lourdes des pierres.

Aussi la plupart des Parisiens furent surpris d'apprendre, le mardi matin 14 juillet 1789, que l'on attaquait la Bastille. « Eh quoi! les armes enlevées aux armuriers et aux Invalides, c'est déjà contre le roi qu'on les tourne? » Une grande foule court dans la direction du combat. On entend des coups de feu, des cris. A onze heures le bruit cesse. « Que se passe-t-il? — C'est le gouverneur, le marquis de Launay, qui hisse le drapeau blanc, demande à parlementer. » Puis la fusillade reprend. « Il paraît que beaucoup de gardes-françaises prêtent appui au peuple. Comment les Suisses et les invalides pourraient-ils leur résister? — Mais il suffirait de quelques hommes, voyons, pour défendre la Bastille. » « Écoutez : le canon! » La foule augmente. Il est difficile de voir. Les personnes qui se sont risquées rue Saint-Antoine ont essuyé des coups de feu, la mitraille prenant la rue en enfilade. Il y a de nombreux tués. On s'entasse donc boulevard Saint-Antoine (le boulevard Beaumarchais d'aujourd'hui), d'où l'on aperçoit peu de choses : le haut des tours et quelques silhouettes de soldats entre les créneaux. Les gens à carrosses descendent de voiture place Royale (place des Vosges) et de là gagnent un poste d'observation. A 4 heures, le combat reprend avec une extrême violence. A 5 heures, c'est une clameur indescriptible : la Bastille est prise! Les invalides et les Suisses, manquant de vivres et de munitions, ont forcé leur chef à capituler. Le pont-levis abaissé, ce fut une ruée dans la forteresse. Déjà les faits d'armes courent de bouche en bouche : « Le gouverneur voulait mettre le feu à la Sainte-Barbe (faire sauter la réserve de poudre et sauter avec), quand le sieur Ferrand l'arrêta. — C'est Maillard qui enjamba plusieurs fois le fossé, sur une planche, pour recevoir les propositions des assiégés. — Les deux commandants des gardes-françaises s'appellent Elie et Hulin. — Et c'est à eux que Launay fut remis, après que le grenadier Arné lui eut brisé son épée. — Quel misérable ce Launay : la première fois qu'il fit baisser le pont-levis, ce fut pour le relever aussitôt; quelques citoyens se trouvant de la sorte emprisonnés dans la cour de devant, furent immédiatement fusillés. — A mort, Launay! A mort! »

Le marquis de Launay est traîné sur la place de Grève, lieu habituel des exécutions. Sa tête coupée est fichée au bout d'une pique. Un tragique cortège se forme. On avait trouvé dans la poche de Launay ce billet : « J'amuse les Parisiens avec des cocardes et des promesses, tenez bon jusqu'à ce soir. *Signé* : Flesselles. » Flesselles, c'est le prévôt des marchands. Qu'on l'amène! Le traître est aussitôt massacré.

Pendant ce temps, quelques soldats et des citoyens explorent de fond en comble la vieille prison; torche et sabre en mains ils s'enfoncent dans les sombres couloirs, frappent aux portes ferrées. Grâce à eux, des prisonniers sont délivrés qui avaient perdu tout espoir, entre autres Romagne, qui fut enfermé en 1749 pour quelques chansons moqueuses, et le comte des Loges, entré il y a trente-deux ans, à la suite d'une lettre de cachet. Ils sont ramenés en triomphe à Paris sous les drapeaux et les trophées.

Dès le lendemain, la démolition commence. Un entrepreneur, nommé Palloy, en est chargé. Il a embauché un grand nombre d'ouvriers, 800 hommes payés 45 sous par jour. Le couronnement des tours commence à s'effondrer. Une foule plus dense encore que la veille assiste à ce spectacle et applaudit. Mme de Genlis y conduit les fils du duc d'Orléans, s'émeut de voir tant de volontaires aider les ouvriers. C'est à qui descellera le plus de pierres. Hommes, femmes, enfants, travaillent avec enthousiasme.

Parmi les volontaires on compta Mirabeau, conduit par Palloy lui-même. Et Beaumarchais, qui habitait tout près, fut un des premiers à venir. Il y eut aussi des nobles, d'idées avancées, tels que le marquis de Lusignan.

Les visiteurs ne manquent pas non plus. Des ouvriers les conduisent dans les cachots, leur proposent en riant de passer une nuit en compagnie des rats, leur montrent les lourdes chaînes, des machines incompréhensibles qui ne pouvaient être que des instruments de torture, un lourd corset de fer. Latude, qui s'était enfui de la Bastille en 1784, sera, pour les personnes qui auront la chance de l'accompagner, un guide plus sérieux : « Le pire inconvénient de la Bastille était qu'on n'y pouvait dormir, la sentinelle de garde ayant l'ordre de sonner la cloche tous les quarts d'heure pour montrer qu'elle était éveillée... »

La lutte pour la Bastille fit une centaine de morts parmi les assiégeants. Malgré le danger que présentait, en cette période de fidélité à la royauté, une telle déclaration, chacun des *vainqueurs de la Bastille* était fier de porter ce titre; on reconnut officiellement 633 vainqueurs (200 seulement étaient de Paris); l'Assemblée gratifia ces braves d'un bel habit brodé d'une couronne, leur donna le droit d'avoir un sabre ou un fusil gravé de l'écusson national, sans compter une médaille, représentant les tours de la Bastille, pendue à la boutonnière par un ruban rouge et bleu (aux couleurs de la ville).

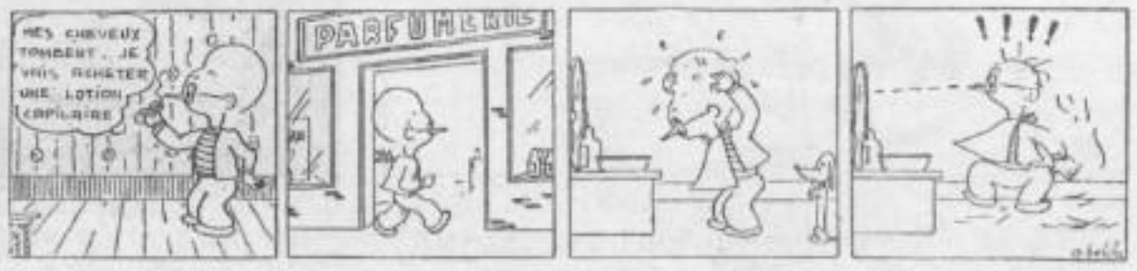
On mit plus de cinq mois à détruire la Bastille.

Quelque temps après, des cafés s'installèrent autour; sur l'un était écrit en grosses lettres : ICI L'ON DANSE. Tant d'espace libre mettait de la gaieté dans les cœurs. Et cent cinquante ans après la victoire populaire, on danse encore le soir du 14 juillet, sous les lampions tricolores, dans les rues conquises.

BOUR.

POLYCARPE

SE FAIT REPOUSSER LES CHEVEUX



Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

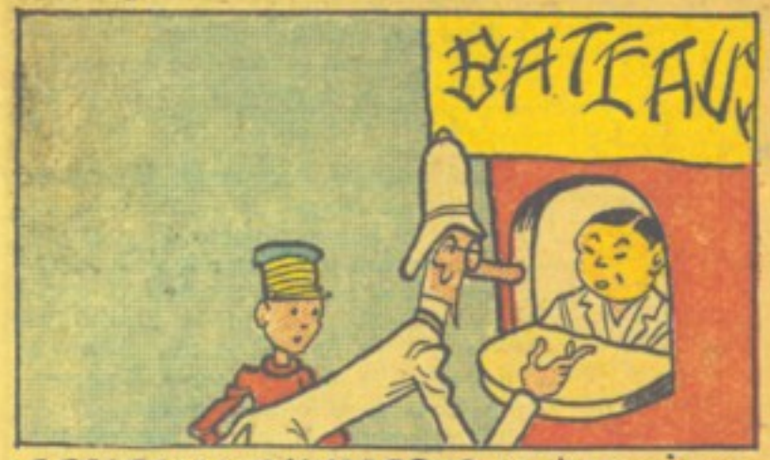
Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.216.

RESUMÉ

FOU-VOLANT EST PRISONNIER DES REBELLES. MICRO EST À SA RECHERCHE

LA SEMAINE PROCHAINE
AU CAMP REBELLE

BEGONIA CHERCHEUR DE TRESORS

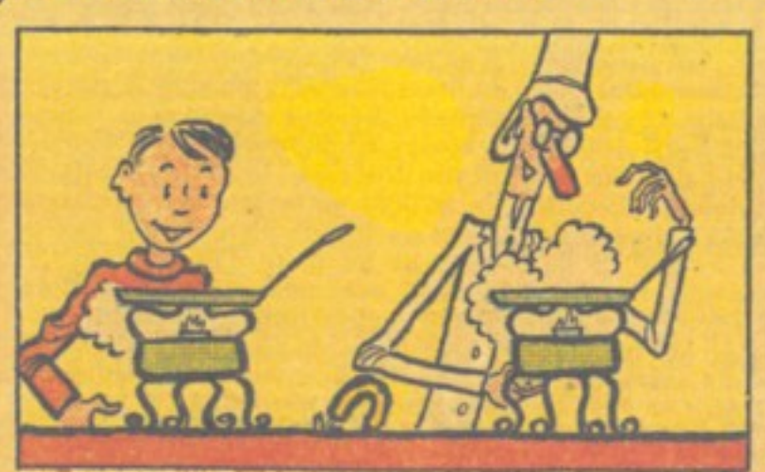


LE PROFESSEUR **HUMERUS** ET L'ASTUCIEUX **BEGONIA** HEUREUSEMENT SAUVÉS, PAR UN AVION, DU TERRIBLE **FUJI YAMA** DE LA SECTE DES CAFARDS NOIRS,

VEULENT À TOUT PRIX QUITTER **TOKIO** OU ILS SONT DESCENDUS. HÉLAS! IL N'Y A PAS DE BATEAU AVANT 3 JOURS.

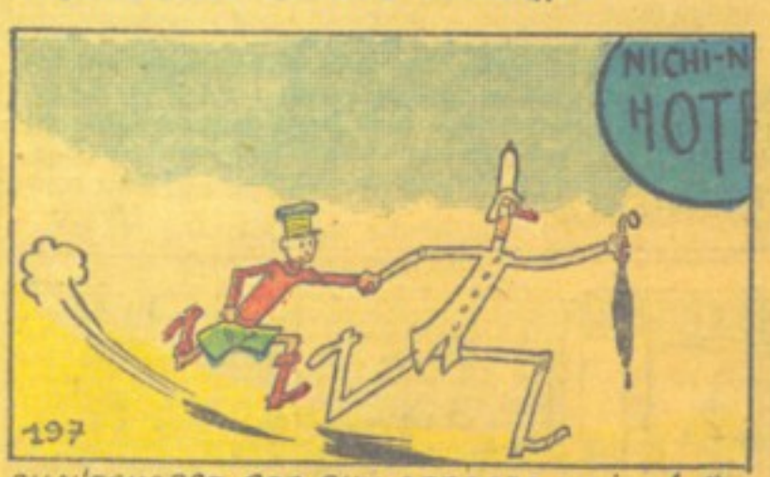
HUMERUS ET **BEGONIA** FONT UNE PROMENADE DANS LA CAPITALE DU JAPON ET SONT TOUT HEUREUX DE N'ÊTRE PAS INQUIÈTES PAR LES...

CAFARDS NOIRS QUI RÈGNENT À **TOKIO**. LA FAIM SE FAIT SENTIR, ILS PÉNÈTRENT DANS UN RESTAURANT RÉPUTÉ FAMEUX.



ON LEUR SERT LES PLATS SUR DES RÉCHAUDS, **BEGONIA** ET LE PROFESSEUR **HUMERUS** SE RÉJOUISSENT DE LEUR SÉJOUR...

QUAND UN COUTEAU DE GRANDE TAILLE TENU PAR UNE MAIN CRUELLE SE DRESSE DEVANT **HUMERUS**: *VOTRE HEURE APPROCHE*



ON N'ÉCHAPPE PAS AUX CAFARDS NOIRS! : Y LIT LE PROFESSEUR QUI TOUT TREMBLANT FUIT, SUIVI DE **BEGONIA**, LE RESTAURANT.

ILS TROUVENT UN **HOTEL** LE *NICHI-NICHI* ET CHACUN VA SE COUCHER DANS SA CHAMBRE. LA LUMIÈRE EST ÉTEINTE — IL FAIT **NOIR**.

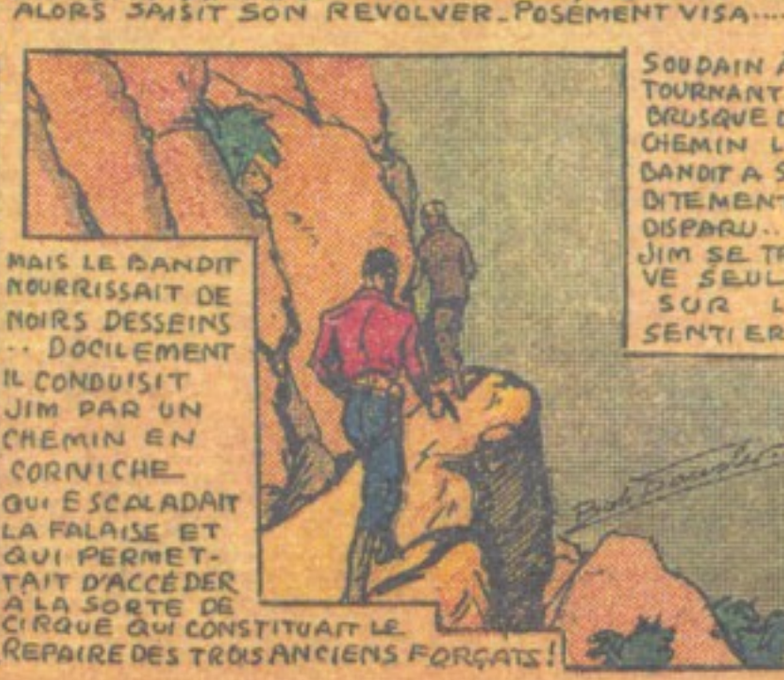
TOUT À COUP UNE FORME BLANCHE APPARAÎT *CIEL! UN FANTÔME!* **BEGONIA** PRIS DE PEUR SE CACHE SOUS LES DRAPS *(À SUIVRE)*

N° 198

Mon Camarade

0.60 L'ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE 51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS-6e
JEUDI 14 SEPTEMBRE 1939.

RÉSUMÉ. — JIM MYSTERE ET BOB SON JEUNE AMI ONT ETE VICTIMES D'UN ACCIDENT D'AVIATION EN REVENANT DU MEXIQUE. ILS SONT TOMBES EN PARACHUTE DANS LA FORET VIERGE... BOB A ETE CAPTURE PAR UN ANCIEN BAGNARD... JIM LE CHERCHE.



TOM SAWYER

Le chef-d'œuvre de MARK TWAIN, d'où a été tiré le célèbre film en couleurs

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Tom et Sid sont deux frères orphelins élevés par leur tante Polly. Tom, après maintes aventures, a assisté, avec son camarade Huck, à un crime commis dans un cimetière par Joë l'Indien et dont ce dernier a accusé un innocent nommé Potter. Tom et Huck sont dans la nuit chercher un trésor près de la maison hantée, sans résultat. Au cours d'un pique-nique, Tom et Becky s'égarent dans une grotte et risquent de mourir de faim.*

Chapitre XVIII

PERDUS DANS LA GROTTE

(suite)

Sans aucun doute l'écho avait changé sa voix. La frayeur lui avait coupé bras et jambes, il se promit de regagner la source et de ne plus en bouger. Pour rien au monde, il ne voulait courir à nouveau le risque de rencontrer Joë l'Indien. Il eut soin de cacher à Becky ce qu'il avait vu et lui dit qu'il n'avait crié que pour voir.

Mais la faim et le désespoir l'emportèrent sur la peur. Une nouvelle attente lassante près de la source et un autre somme n'apportèrent pas de changement à leur situation; sans aucun doute on devait être ou à mercredi ou jeudi, peut-être même était-on vendredi, et les recherches avaient dû être abandonnées. Il proposa d'explorer une autre galerie. Peu

Tom alla faire une visite à Huck.

lui importait de rencontrer Joë l'Indien, il aurait risqué d'affronter tous les périls, mais Becky se sentait trop faible, elle était tombée dans une apathie profonde et Tom ne l'en sortit pas; elle voulait attendre où elle était et y mourir, ce qui ne serait pas long.

— Va avec la ficelle et explore tout ce que tu voudras, mais ne sois pas longtemps absent, reviens souvent me parler, tu me le promets, Tom? Et quand je mourrai, tu seras près de moi, et tu me tiendras la main.

Tom l'embrassa, la gorge serrée d'émotion. Il était certain de rencontrer cette fois les chercheurs ou une sortie qui les conduirait hors de la grotte. Puis, prenant la ficelle dans la main, il se glissa en rampant dans un couloir, malade de faim, trébuchant de faiblesse.

Chapitre XIX

RETROUVÉS !

C'était le mardi et dans le bourg l'après-midi semblait sans fin, tous les cœurs étaient endeuillés, on n'avait pas retrouvé les enfants. Des prières publiques et de nombreuses prières privées dans lesquelles chacun avait mis tout son cœur avaient été faites, mais malgré cela, on n'avait reçu aucune bonne nouvelle de la grotte. La majorité des chercheurs avait abandonné leurs explorations et étaient retournés à leurs occupations habituelles en déclarant qu'il était certain qu'on ne retrouverait plus les enfants. Mme Thatcher était tombée malade et délirait la plupart du temps. On se disait que ça fendait le cœur de l'entendre appeler son enfant et de la voir se dresser dans son lit et attendre pendant une minute entière, et puis se recoucher en gémissant. Quant à tante Polly, elle était tombée dans un état de muette mélancolie et ses cheveux gris étaient devenus tout à fait blancs. Ce soir-là, les habitants du bourg se couchèrent tristes et désespérés.

Mais, au beau milieu de la nuit, un carillon frénétique réveilla les dormeurs et en un clin d'œil, les rues s'emplirent de gens à demi habillés qui criaient : « Debout! debout! ils sont retrouvés, ils sont retrouvés! » Pour augmenter le bruit, on frappait sur des casseroles et on faisait sonner trompettes et clairons. Un cortège se forma et partit dans la direction de la rivière à la rencontre des enfants qui arrivaient dans une voiture découverte traînée par des hommes, hurlant de joie. On les entoura et l'on revint par la grand'rue en poussant un hurrah après l'autre.

Tout le village était éclairé et personne ne songeait à retourner au lit, c'était bien la nuit la plus émouvante que le village eût jamais vécue. Pendant la première demi-heure, une procession de visiteurs défila dans la maison de M. Thatcher; chacun voulait embrasser les rescapés et serrer la main de Mme Thatcher. Bien des gens ne pouvant prononcer une parole, laissaient couler leurs larmes sans fausse honte. Le bonheur de tante Polly était complet. Celui de Mme Thatcher ne l'était pas moins; pourtant, il lui manquait de savoir que le messager qu'on avait envoyé à la grotte annoncer la nouvelle, avait enfin atteint son mari.

Tom, reposait sur un canapé, entouré d'un nombreux auditoire et il racontait l'histoire de sa merveilleuse aventure, en y ajoutant nombre d'ornements, et il terminait en décrivant comment il avait quitté Becky pour entreprendre son exploration. Il avait suivi deux galeries autant que la longueur de la corde de son cerf-volant le lui avait permis. Puis il s'était engagé dans une troisième et à bout de sa corde, il allait revenir en arrière quand il avait aperçu une sorte de lueur lointaine qui ressemblait fort à la lumière du jour. Alors il avait lâché la corde et avait rampé dans cette direction. C'est ainsi qu'il avait réussi à passer la tête et les épaules à travers une petite ouverture, d'où il voyait couler le grand Mississi i. Si son expédition avait eu lieu pendant la nuit, il n'aurait pas vu de clarté et il n'aurait pas poussé plus loin l'exploration de la galerie! Alors, il était retourné auprès de Becky pour lui annoncer la bonne nouvelle, mais elle l'avait prié de ne pas la tourmenter ainsi, parce qu'elle était tout à fait épuisée et qu'elle savait qu'elle allait mourir bientôt. Ayant insisté et réussi à la convaincre, elle était presque morte de joie quand elle avait aperçu la bande de ciel bleu. Il avait alors pu se hisser par l'ouverture et attirer sa petite amie au dehors. Sauvés, enfin, ils s'étaient assis et avaient pleuré de bonheur! Quelques hommes avaient alors passé dans une barque; ils les avaient appelés et leur avaient raconté leur situation et qu'ils mouraient de faim. On n'avait d'abord pas voulu les croire parce que, disaient-ils, ils étaient à plus de huit kilomètres de l'entrée de la grotte !

Ils avaient pris toutefois les enfants à bord, on les avait conduits dans une maison où on leur avait donné à manger et où on leur avait fait prendre quelques heures de repos avant de les ramener en pleine nuit au village.

Avant l'aube, M. Thatcher et l'équipe de chercheurs qui était avec lui furent rejoints dans la grotte en suivant les cordages qu'ils avaient déroulés derrière eux, et on leur apprit la grande nouvelle.

Trois jours et trois nuits de fatigue et de faim dans la grotte ne restent pas sans effet : Tom et Becky restèrent au lit le mercredi et le jeudi et semblaient de plus en plus fatigués. Tom essaya de se lever le jeudi, put sortir le vendredi et enfin fut à peu près rétabli le samedi, mais Becky ne put quitter la chambre que le dimanche et encore avait-elle l'air de sortir d'une longue maladie.

Tom avait appris que Huck était malade, mais on ne lui permit pas de le voir avant le lundi et encore avec la recommandation qu'il se tiendrait tranquille, qu'il ne lui raconterait pas son aventure et n'aborderait aucun sujet susceptible de fatiguer le malade; et Mme Douglas resta près du lit pour surveiller qu'il obéissait bien aux ordres.

Chez lui, Tom apprit l'histoire de la colline de Cardiff et la découverte au bord de l'eau, près de l'embarcadère du bateau, du cadavre de l'homme en guenilles. Le malheureux avait dû se noyer en voulant s'échapper.

Environ quinze jours après sa sortie de la grotte, Tom alla faire une visite à Huck en convalescence et assez fort maintenant pour pouvoir aborder un sujet intéressant, et Tom avait à lui raconter quelque chose du plus haut intérêt, pensait-il. La maison de M. Thatcher était sur son chemin et il entra pour dire bonjour à Becky. Le juge qui était avec quelques amis interpella Tom et quelqu'un lui demanda ironiquement s'il n'avait pas envie de retourner dans la grotte. Tom répondit :

— Mais oui, ça ne me ferait pas peur.

— Il y en a d'autres qui auraient le même désir, Tom, dit M. Thatcher; j'en suis bien sûr. Mais nous avons pris nos précautions, plus personne ne se perdra dorénavant dans cette grotte.

— Et pourquoi ?

(A suivre.)

la lettre de Janot

Mes chers Camarades,

Je vais vous raconter une journée de camp, d'après les souvenirs du camp que notre club a fait au début du mois d'août, dans le beau pays du Morvan :

Je vous ai dit la première nuit que j'ai passée au camp et comment, ce matin-là, nous avons été réveillés par des vaches qui s'étaient pris les pattes dans les ficelles de nos tentes et qui nous avaient fait tomber les toiles sur le nez. Ça n'a plus recommencé, parce qu'on a demandé aux paysans de ne plus faire pâturer les vaches dans notre coin et qu'ils ont bien voulu.

D'habitude c'était le Frisé, le grand frère de Pierrette, qui donnait le signal du réveil. Il était six heures du matin, et il avait à côté de lui un réveil, pour être sûr de ne pas dormir plus longtemps. Quand on sortait de la tente pieds nus, on avait les pieds tout mouillés, comme s'il avait plu énormément, si beau temps qu'il ait fait, parce que l'herbe était toute humide de rosée. Conduits par le Frisé, on allait tous les garçons en bas de la pente faire notre toilette dans le ruisseau qui était au fond de la vallée. On était tous en petite culotte ou en caleçon, avec un chandail sur les épaules, les matins où il faisait trop frais. On tenait à la main notre serviette, un savon, une brosse à dents et un quart pour nous laver les dents. C'est bon de se laver à l'eau courante dans un ruisseau. C'est la meilleure eau courante. On se lavait d'habitude au coulant de la petite vanne du ruisseau. Comme on interdisait aux garçons d'aller barboter au-dessus de la vanne pendant qu'on se lavait, on était sûr de ne jamais se débarbouiller la figure dans l'eau où un autre s'était lavé les pieds avant vous. Quand il faisait très beau et déjà chaud et que tout le monde avait fini sa toilette, on avait le droit de se jeter à l'eau tout entier, juste pour une trempette, et après on se frictionnait bien le corps l'un l'autre, avec nos serviettes, pour avoir chaud.

Les filles préféraient faire leur toilette au camp, avec l'eau des seaux de toile qu'on avait remontée la veille. Elles disaient que l'eau qui a été chambrée comme ça toute une nuit est moins froide. Quand on remontait, les filles avaient généralement fini leur toilette et elles étaient déjà en train d'allumer le feu. Dessus, il y avait une grande casserole de lait, du bon et beau lait que nous vendait le père Mathieu, le propriétaire du terrain sur lequel nous campions, et dont la ferme n'était pas loin de nos tentes. Chacun à notre tour nous allions chercher le lait le matin, et ce jour-là nous faisions notre toilette un peu après les autres.

Quand le lait avait bouilli, on s'installait tous en rond au milieu du camp avec nos quarts à la main et nous commencions à manger notre café au lait. On faisait soi-même les tartines sur de grandes tranches de pain gris et un peu rassis, comme en mangent les paysans. C'était bon! bon!

Le difficile, au début, c'était de tenir l'anse de nos quarts d'aluminium, parce que le café la rendait très chaude, mais le Frisé nous a montré un truc. On a entouré l'anse avec des ficelles et, depuis ce moment-là, on a pu la tenir sans se brûler les doigts.

Après, c'était l'habitude, on faisait la corvée de bois de façon à avoir de quoi faire la cuisine. Et souvent on allait faire une bonne promenade d'une heure ou deux, tous ensemble, dans la campagne. Le pays était très joli dans les alentours. Dans les forêts il y avait toutes sortes d'animaux : des oiseaux, des lézards, des lapins, des insectes. Le Frisé les connaissait tous par leur nom. Il savait aussi le nom des arbres et des plantes qui poussent dans les champs, et maintenant il n'y en a plus un qui soit allé au camp et qui appelle les pins des sapins ou prenne les champs de seigle pour des champs de blé. Le Frisé nous a aussi appris à reconnaître trois ou quatre espèces de bons champignons. Il les vérifiait tous, un à un, avant qu'on les fasse cuire, pour être sûr qu'on ne s'était pas trompé; mais après les premières fois, on ne se trompait plus du tout. C'est beaucoup plus facile à reconnaître qu'on ne le croit, les champignons.

Quand on revenait, c'était le moment où il fallait déjà commencer à faire la cuisine pour le repas de midi. C'était Louise, la grande sœur de Pierrette, qui était la grande cuisinière. Mais les filles l'aidaient, et les garçons aussi. C'est nous qui épluchions les pommes de terre et qui les coupions en petites rondelles, ou qui nettoyions les champignons, ou qui grattions les carottes. La spécialité de Louise, c'étaient les pommes de terre frites. Elles étaient dorées, elles craquaient sous la dent, elles étaient cuites à point. Oh! il en aura de la chance celui qui deviendra son mari, il pourra manger des pommes de terre frites tous les jours et se régaler. Et celui qui deviendra le mari de Louise, je ne serais pas surpris que ce soit Paradis, le copain du Frisé, le frère de Louise, parce que... enfin, c'est pas mes affaires ni les vôtres.

Après le déjeuner, on faisait une grande sieste au soleil. Ce qu'on avait mangé c'était de belles omelettes aux girolles ou aux cèpes, ou au lard, ou aux tomates, des pommes de terre frites, des salades; certains jours, du riz au lait, des compotes, des nouilles au fromage, et surtout des gros biftecks grillés sur la cendre encore rouge (une spécialité du Frisé). Je vous garantis, en tout cas, qu'on mangeait bien et de bon appétit. Sauf, bien entendu, le jour où les garçons ont voulu faire la cuisine eux-mêmes; mais ça, c'est une trop longue histoire; je vous la raconterai un autre jour. Une fois la sieste faite, on jouait un peu, une heure ou deux, selon nos idées. Et puis, vers quatre heures, on descendait tous ensemble au bord de la rivière. On restait toute la journée à se baigner ou à se rôtir au soleil, comme sur une vraie plage, sauf qu'ici le sable c'était de l'herbe. Le soir, on ne faisait pas très grande cuisine. Quelquefois seulement un grand bol de chocolat avec beaucoup de tartines et, après, des fruits ou du riz au lait, ou des compotes. Et puis on allait se coucher en regrettant qu'une bonne journée soit déjà passée. Ça c'était notre vie de tous les jours. Mais je ne vous ai pas parlé de nos aventures. Je les réserve pour une autre fois.

Je vous serre la main à tous, garçons et filles. Achevez bien vos vacances.

JANOT.

Président du Club des Amis de *Mon Camarade*, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

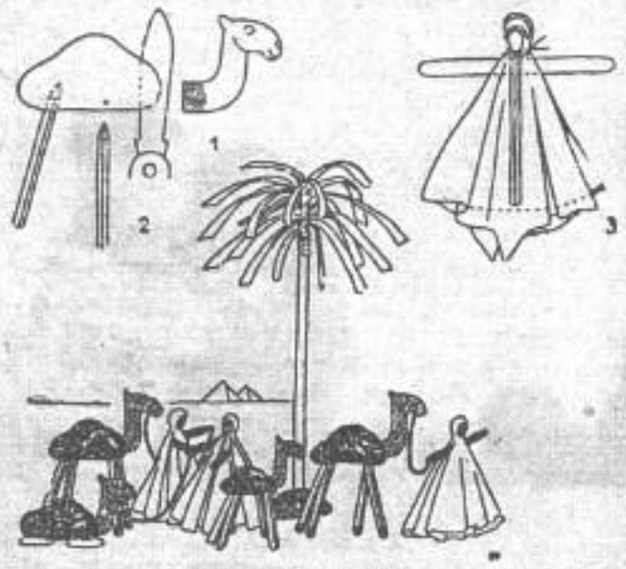
(Voir en page 7 le Courrier de Janot.)

Le coin des Fillettes

FABRIQUONS UNE CARAVANE

Voici un travail qui tient un peu du bricolage et qui pourra convenir aussi pour certains garçons, quoiqu'il soit spécialement préparé pour les fillettes. Il est particulièrement d'actualité, dans cette saison où les marrons d'Inde vont bientôt être mûrs et vous donner une matière première peu coûteuse.

Prenez donc de grands et beaux marrons, aussi biscornus que possible. Plus les marrons seront bossus et plus les chameaux seront beaux. Vous découperez dans du carton une tête et un cou de chameau, en vous inspirant du dessin ci-dessous. Faites-le plus long que nature, car une partie du cou (la partie grisée sur le dessin) ira s'engager dans une fente faite avec un canif sur le devant



du marron. Sur le côté plat du marron, faites quatre trous avec des aiguilles à tricoter et plantez-y des allumettes bien taillées en pointe : voilà les quatre pattes du chameau. Posez-le sur ses pieds et passez autour de son cou un fil de laine qui sera son licol. Et, maintenant, il faut mettre un chamelier au bout du licol.

Voilà comment faire le chamelier : Découpez un carré de papier de soie, long deux fois comme une allumette. Drapez ce papier de soie autour d'une allumette, en faisant un trou pour laisser apparaître, en guise de tête, le bout phosphoré. Attachez cette pèlerine de papier de soie autour du « cou » de l'allumette et passez, par des trous faits avec des ciseaux, des morceaux de carton qui serviront de bras. En ouvrant en cornet le papier de soie, les Arabes tiendront très bien sur leurs pieds. Si vous voulez faire un palmier, plantez une baguette dans un demi-marron et enroulez autour du sommet du papier découpé en frange. Si le papier est vert ce sera, naturellement, plus joli. Regardez le dessin pour voir comment il faut faire.

Les Conseils de tante Camille

BRODERIE

ROSE EN IRLANDE. — Réunies par de petits points, vous pouvez en faire des plastrons, des blouses légères, des carrés de cou, etc.

Faites 8 mailles en l'air que vous fermez en rond par une maille coulée.

1er rang : 6 mailles en l'air, 1 bride à cheval sur le rond formé par les 8 mailles en l'air, 3 mailles en l'air, 1 bride à cheval et cela 7 fois; fermez le rond par une maille coulée.

2e rang : Sur chacune des 8 bouclettes de 3 mailles en l'air, faites 1 maille serrée dans la 1re maille en l'air, 2 mailles en l'air, 3 brides dans la 2e maille en l'air, 2 mailles en l'air, une maille serrée dans la 3e bouclette.

3e rang : Après la 1re bride du 1er rang, faites 1 maille serrée, 5 mailles en l'air, 1 maille serrée prise par derrière la bride suivante appartenant au 1er tour, 5 mailles en l'air, etc.

4e rang : Sur chacune des 8 bouclettes de 5 mailles en l'air, faites 1 maille serrée dans la 1re maille en l'air, 3 mailles en l'air, 1 bride dans la 2e maille en l'air, 2 doubles-brides dans la 3e maille en l'air, 1 bride dans la 4e, 3 mailles en l'air, 1 maille serrée dans la 5e.

5e rang : Une maille serrée prise par derrière la maille serrée du 3e tour, 7 mailles en l'air, une maille serrée prise par derrière la 2e maille serrée du 3e tour, etc.

6e rang : Sur chacune des 8 bouclettes de 7 mailles en l'air, faites 1 maille serrée dans la 1re maille en l'air, 3 mailles en l'air, 1 bride dans la 2e maille en l'air, 3 doubles-brides dans les 3e, 4e et 5e mailles en l'air, 1 bride dans la 6e maille en l'air, 3 mailles en l'air, 1 maille serrée dans la 7e maille en l'air.

LA CUISINE DE TOUTOUNE

Pain d'épice.

Farine	500 grammes.
Sucre en poudre	150 —
Miel	400 —
Bicarbonate de soude	25 —
Lait	1/4 de litre.
Cannelle en poudre	2 décigrammes.

Faire dissoudre le sucre et le miel dans le lait très chaud, y incorporer le bicarbonate de soude, la farine et les aromates.

Mélanger le tout de façon à obtenir une pâte très lisse.

Verser cette pâte dans 2 moules beurrés et chemisés avec un papier blanc également beurré et dépassant les bords des moules de 2 centimètres.

Faire cuire à four doux, sans ouvrir le four, surtout au commencement de la cuisson.

On peut ajouter des fruits confits : écorce de citron, d'orange, angélique, etc.

(98) LES AVENTURES DE PAT'SOUM

RÉSUMÉ :

ATTIRÉ DANS UN GUET-APENS PAR DUBELAIR ET SES COMPLICES, RALEU SE TROUVE BRUSQUEMENT SEUL, PAT'SOUM A FAIT DISPARAITRE LES BANDITS DANS UNE TRAPPE.

C'EST MAINTENANT QUE TOUT DANGER EST PASSÉ POUR LUI QUE RALEU SE MET A ÊTRE PRIS DE PANIQUE

COMME UN FOU IL COURT A TRAVERS LA MONTAGNE, REGRETTANT SON AVARICE QUI LUI A FAIT REFUSER UN GUIDE...

...DU SYNDICAT, OFFRANT TOUTE GARANTIE DE SÉCURITÉ, POUR ACCEPTER TOUS LES SERVICES AU RABAIS DE CET INCONNU...

PATATRAS ! VOICI LA CHUTE ! PAR CHANCE RALEU RESTE ACCROCHÉ PAR SA VESTE. MAIS COMMENT SORTIR DE LA ?

HEUREUSEMENT POUR LUI QU'AU SYNDICAT DES GUIDES ON OBSERVE TOUJOURS LA MONTAGNE ET QUE DES CARAVANES DE SECOURS...

SONT TOUJOURS PRÊTES A PARTIR POUR SAUVER LES VIES HUMAINES SANS SE PRÉOCCUPER SI CE SONT DES RICHES OU DES PAUVRES, NI MÊME...

...SI L'ACCIDENT EST DU A LA MALCHANCE OU A L'IMPRUDENCE. RALEU A DONC ÉTÉ SAUVÉ. PENDANT CE TEMPS, LES BANDITS SE...

...SONT RÉVEILLÉS AHURIS. LA NUIT EST VENUE. GRELOTTANT DE RAGE ET DE FROID ILS SORTENT PÉNIBLEMENT, RUMINANT DES PROJETS DE VENGEANCE.

FALZAR ET FLOCHE

POUR RIRE UN PEU

DURAND. — Alors, on m'a dit que votre pauvre femme est malade, qu'elle a complètement perdu l'appétit.

DUPONT. — Complètement. Songez qu'elle n'a même plus envie des plats que le docteur lui défend!

o

Sous la conduite d'un guide, un jeune alpiniste tente l'ascension du mont Blanc. Arrivé devant un grand glacier, il s'arrête, un peu découragé par l'effort qu'il doit tenter.

— Allons, un peu de courage, recommande le guide, quand vous êtes devant un passage difficile il faut boire l'obstacle, que diable!

— Comment, s'écrie le jeune homme horrifié, vous voulez que j'avale tout le glacier?

o

Dans une petite ville de Normandie, il y a un cinéma.

— Vous avez beaucoup de monde dans votre cinéma? demande un voyageur au directeur.

— Cela dépend, tantôt la salle est à moitié pleine, tantôt elle est à moitié vide.

o

— Papa, le maître nous a appris à l'école que chaque année les animaux changent de fourrure.

— Tais-toi, ou parle plus bas, petit malheureux, tu serais capable de donner à ta mère de mauvaises idées...

o

Un pochard, titubant sur le trottoir, bouscule un monsieur.

— Vous ne me voyez donc pas? demande celui-ci, très mécontent.

L'ivrogne, s'appuyant contre le mur :

— Au contraire, je vous vois double.

— Eh bien, alors?

— J'ai tout simplement voulu passer entre vous deux.

Louis Jacolliot

Mangeurs de Feu !

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Poursuivis par une bande mystérieuse, « Les Invisibles », Olivier Lauragais et son ami Laurent ont quitté la France pour l'Australie. Il leur a la connaissance d'un Comanche, à Melbourne et décident d'accompagner ce dernier à traiter la brousse australienne à la recherche d'une mine d'or, mais la troupe de trappeurs est suivie par l'émissaire des « Invisibles ».*

Chapitre XVIII

LE POTEAU DU SUPPLICE *(suite)*

L'ouverture de la muraille agrandie avait permis à Gilping de rejoindre ses compagnons.

A ce moment les premières lueurs de l'aube vinrent tout à coup argenter d'une teinte légère les sommets des casuarinas et des eucalyptus, et les Dundarupts, sauant d'un hurlement sauvage l'apparition du jour, se lancèrent pêle-mêle, sans armes, et féroces d'ivresse, vers la case où se trouvaient les prisonniers, suivis par les busch-rangers, qui se tenaient à peine sur leurs jambes.

L'homme masqué se précipita pour leur barrer le chemin; sans doute il voulait exécuter sa promesse de la veille, mais il n'eut pas le temps de leur adresser un mot. Soudain, la scène changea avec la vitesse d'un décor à vue... La claie venait de tomber brusquement, et les cinq hommes en ligne commencèrent un feu roulant sur la foule, qui s'arrêta net.

La surprise et la terreur furent telles qu'immédiatement busch-rangers et Dundarupts, pêle-mêle, tournèrent les talons et prirent la fuite de toute la vitesse dont ils étaient capables.

Au premier mouvement offensif de la petite troupe, l'homme masqué s'était jeté derrière un buisson de mélias qui se trouvait près de lui. Le Canadien courut; mais l'émissaire des « Invisibles » avait eu le temps de gagner les hautes herbes. Ce fut en vain qu'on battit la campagne tout un jour; il fut impossible de le rejoindre.

Cinq jours après, la petite troupe arrivait, sans autre aventure, au placer des Cygnes, et le Canadien montrait à ses compagnons éblouis les monceaux d'or accumulés en cet endroit par les siècles.

Chapitre XIX

UNE FÊTE A MELBOURNE

Melbourne, ville fondée il y avait à peine quinze ans, était déjà, au moment de notre récit, une ville de 150.000 habitants et on se préparait à y fêter l'*Independant-dei*, la Constitution que l'Angleterre venait de donner à sa colonie.

En cet honneur, plusieurs jours durant, des réjouissances allaient se succéder dont le clou devait-être un assaut de boxe, qui devait opposer Tom Powell, champion d'Angleterre, au nègre américain, Sam Tyler.

La boxe était loin, à cette époque, d'avoir atteint dans le monde entier sa vogue actuelle, mais déjà les Anglais se passionnaient pour elle avec une extraordinaire frénésie. Cette passion était encore décuplée dans la ville ardente et aventureuse qu'était alors Sydney. Partout des paris avaient été pris comme pour les courses de chevaux. On donna Tom Powell à 1 contre 25 et Sam Tyler à 25 contre 1.

La boxe était alors un sport d'une sauvagerie inouïe. Les boxeurs se battaient à poings nus, et alors il n'était pas rare qu'un combat se terminât par une mort d'homme. C'est même pour avoir eu le poing un peu lourd et tué un peu trop d'adversaires malheureux que Powell avait été prié de faire pour quelque temps un voyage en Australie.

Chaque jour, les gazettes tenaient le public au courant des faits et gestes des différents lutteurs; on connaissait le volume du roash-beef, la quantité de pommes de terre et le nombre de pintes d'ale que le champion anglais avait absorbées à son déjeuner, et le chiffre des petits verres de whisky que le champion américain avait ingurgités dans sa journée avant d'être ivre.

Les principaux assauts des deux lutteurs étaient contés par le menu. On disait merveille d'un maître coup de poing par lequel Tom Powell avait coutume de terminer sa lutte, vigoureusement asséné entre la racine du nez et le front; il avait pour résultat ordinaire de défoncer cette partie du crâne de l'adversaire en lui faisant sauter les deux yeux. C'était un coup classique, le dernier mot de l'art; car si le malheureux qui l'avait reçu y survivait, ce qui était rare, il ne lui restait plus que la ressource d'acheter un chien et une clarinette, et de demander l'aumône en écorchant l'oreille des passants.

Par anticipation, les journaux illustrés, dévoués à Powell, représentaient déjà son adversaire dans cette misérable situation, voguant dans Yerra-Street en jouant sur son instrument l'air national américain de *Yankee doodle*, tandis que ceux qui tenaient pour Tyler, représentaient le malheureux Powell, qui n'avait plus face humaine, réduit à moudre le *Good save the Queen* sur un orgue de Barbarie. Car Tyler passait également pour posséder un coup de poing magistral qui vous mettait en capilotade le nez et la mâchoire de son adversaire.

Comme on le voit, la lutte atteignait des proportions homériques et devenait des deux parts une question nationale.

Tyler qui connaissait la force de son adversaire s'entraînait du matin au soir, tandis que Powell affectait de se promener pendant toute la journée, le cigare aux lèvres, comme s'il n'eût pas eu le moindre doute sur le résultat de la lutte.

La veille du grand jour, un télégramme de tous les grands clubs de Londres, qui n'avait pas coûté moins de 285 livres, soit 60.000 francs, était parvenu au lutteur, rééditant la parole historique de Nelson à Trafalgar : « L'Angleterre compte que Tom Powell fera son devoir. »

Presque au même instant Sam Tyler en recevait un aussi de San-Francisco, Les Yankees, plus pratiques, lui envoyaient ces simples lignes, d'une indiscutable éloquence : « Souscription nationale a produit cent mille dollars a Sam Tyler, vainqueur futur de Tom Powell. »

Et l'Américain avait luré au Washington-Club, où se réunissaient tous les Yankees établis en Australie, de ne point faire mentir le pronostic de ses compatriotes.

Les esprits s'exaltaient de plus en plus.

Tout Melbourne avait la fièvre. Une procession qui s'était organisée en l'honneur de Tom Powell ayant rencontré ce dernier sur son parcours, l'installa sur un fauteuil et le porta en triomphe aux quatre coins de la ville.

Pour ne pas être en reste, les Américains promenèrent Sam Tyler dans une magnifique calèche, toute garnie de fleurs et attelée de six chevaux blancs. Les deux lutteurs eurent le bon sens de calmer leurs partisans. Fort heureusement Tom Powell était à jeun et Sam Tyler n'était pas encore ivre; sans cela, il eût bien pu arriver qu'ils terminassent leur querelle ce jour-là.

Mais les deux partis étaient à ce point montés, qu'à chaque instant « Powellians » et « Tylerians », ainsi qu'on les appelait, se livraient à des scènes de pugilat tellement acharnées, que l'intervention des constables pouvait seule les faire cesser. Aussi, le nombre des yeux pochés et des nez écrasés augmentait-il d'une façon inquiétante, lorsque le soleil daigna enfin se coucher sur la dernière soirée qui précédait le grand jour!

Il était temps!... Encore quarante-huit heures d'attente et l'on n'eût plus rencontré dans les rues de Melbourne que des gens se promenant avec des bandeaux sur l'œil et des emplâtres sur le nez... car chaque parti avait son coup de poing classique également en honneur dans les salles de boxe... Un véritable coup de fortune pour les médecins spécialistes.

Chapitre XX

ARRIVÉE A MELBOURNE

Un peu avant la disparition du jour, trois voyageurs montés sur des mustangs de la Nouvelle-Guinée, pas plus hauts que des poneys corses, mais aussi vigoureux et rapides que des chevaux de l'Hedjaz, faisaient leur entrée dans Melbourne et descendaient à « l'Oriental Hôtel » dans Yerra-Street.

Au premier coup d'œil, le lecteur aura reconnu nos trois amis, Olivier Lauragais, Dick Lefancheur, le terrible Tidana, le troueur de tête des indigènes et Williigo, le grand chef des Nagurnooks. Tous trois arrivaient de Sydney la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, où ils étaient allés passer quelque temps pour des motifs que nous connaîtrons plus tard. Ils avaient abandonné les vêtements qu'ils portaient quand nous les avons laissés dans le Buisson.

Nos trois amis ne venaient certainement pas à Melbourne pour assister à la grande fête qui s'y préparait; leur présence y était nécessitée par d'importants événements qui s'étaient accomplis depuis le jour où nous les avons quittés à la station des Cygnes, près du placer découvert par le Canadien.

Il n'avait pas fallu longtemps à Olivier pour démontrer à ses compagnons, à l'aide des réactifs qu'il avait apportés, que les blocs de métal qui avaient excité à un si haut point l'étonnement de Dick étaient des fragments de l'or le plus pur, amenés dans la cave naturelle où ils se trouvaient par les eaux du ruisseau qui, à de certaines époques de l'année, se changeait en un torrent souterrain capable, avec le temps, de désagréger les roches les plus consistantes. Williigo s'était alors glissé en rampant dans le conduit creusé par le passage des eaux et avait parcouru ainsi un espace de près de trois milles; il était revenu après plusieurs heures d'absence, raconter à ses amis qu'il avait rencontré partout des pépites et des blocs du même métal en telle abondance, que, selon sa pittoresque expression, les guerriers de sa tribu, travaillant pendant mille et mille lunes, ne parviendraient pas à les transporter tous. Il avait en même temps rapporté des échantillons de différentes grosseurs, ramassés sur tout le parcours; aucun n'était mélangé à un métal quelconque. Olivier en conclut qu'une énorme quantité d'or natif devait se trouver à une certaine distance dans les profondeurs de la montagne, masse que le feu central avait lui-même purifiée de tout corps étranger, et qui, désagrégée ensuite dans un des nombreux mouvements géologiques dont la contrée avait été le théâtre, avait fini par se distribuer en fragments inégaux sous l'action souterraine des eaux.

Il y avait donc bien là une source inépuisable de richesses que les calculs les plus exagérés ne pouvaient, même approximativement, chiffrer. En sa qualité de géologue et de minéralogiste, le brave Gilping avait déclaré que l'or sortant du creuset du fondeur n'était pas plus pur. Il n'y avait donc, pour ainsi dire, qu'à le ramasser, car les difficultés de l'extraction étaient à peu près nulles

Après avoir remis prudemment ces lieux en état, nos amis avaient tenu conseil pour savoir à quel parti il était le plus sage de s'arrêter. Préalablement, ils avaient chargé le mulet de tout l'or qu'il pouvait porter, en dissimulant du mieux possible la nature de son fardeau. Tous les outils et autres instruments que l'animal avait transportés avaient été soigneusement cachés au pied d'un eucalyptus, sous une couche de sable et de feuilles sèches, et chaque voyageur s'était également muni, en petites pépites de la grosseur d'une bille d'enfant, de tout l'or dont il pouvait s'approvisionner sans fatigue.

Il est inutile de dire que le Canadien et Olivier en remplirent les deux bâts de Pacific et obligèrent John Gilping à accepter ce royal cadeau; le brave homme ne se fit pas trop prier et qu'il trouva là une nouvelle occasion de placer un de ses psaumes sur la « Manne céleste trouvée dans le désert », avec accompagnement de clarinette.

Après mûre délibération, nos amis comprirent qu'il leur était impossible d'exploiter librement leur découverte, sans s'en assurer d'abord la propriété par une concession régulière émanée du gouvernement. Un titre en règle pouvait seul, en effet, leur permettre de repousser légalement les agressions des busch-rangers et des rôdeurs de toutes nations, que l'appât de l'or allait attirer à bref délai sur leurs talons et qui ne manqueraient pas, le cas échéant, de se prévaloir de l'irrégularité de leur possession.

Il y avait urgence d'obtenir une concession qui permettrait d'agir au grand jour et écarterait, ce qui était le plus important, toute autre compétition que celle des bandits et écumeurs de Buisson, qu'on avait alors le droit de repousser à coups de carabine. Autre chose était, en effet, d'avoir affaire à des bandes de « pionniers » et « prospecteurs » subventionnés par des financiers de Melbourne, qui agiraient dans la plénitude de leurs droits.

Aussi les amis avaient-ils décidé d'envoyer Laurent en Europe pour obtenir rapidement les concessions.

Laurent était revenu de longs mois après. Il avait réussi dans sa mission et il rapportait avec lui les papiers qui assuraient aux amis une incommensurable fortune. Etant donné l'importance de sa mission, il avait cru bon de s'adresser à une agence de police privée. Son directeur, M. Luce, et ses deux plus fidèles limiers, Coco et Lupin l'avaient accompagné dans toute la traversée.

(A suivre.)

Le Tour de France de TOTO et TOUTOUNE

198

RÉSUME : TOTO, SURPRIS PAR CARMÉLA LA PETITE BOHÉMIENNE ESSAYE DE LA BAILLONNER ET DE LIGOTTER AFIN DE L'EMPÊCHER DE CRIER ET D'APPELER AU SECOURS.....

FRED HARDI EN L'AN 2039

RÉSUMÉ — CONFIE, AINSI QUE VIVIANE, AUX HOMMES DES RUINES, PAR BANGKOR, FRED VIENT DE TUER UN GORILLE GÉANT QUI AVAIT ENLEVÉ SA COMPAGNE..

FRED ET VIVIANE ASSAILLIS PAR LES HOMMES DES RUINES, SE DISSIMULENT DERRIÈRE LES FEUILLES GÉANTES DE LEUR ARBRE BIZARRE.

MAIS BIENTÔT LES FLÈCHES SIFFLENT A LEURS OREILLES.

SOUDAIN VIVIANE EST ATTEINTE, MAIS HEUREUSEMENT LA FLÈCHE EST TROP FRAGILE, ELLE SE BRISE SUR LES VÊTEMENTS DE LA JEUNE FEMME.

NOS DEUX HÉROS SE RÉFUGIENT AU SOMMET DE L'ARBRE. FRED NE VEUT PAS LUTTER AVEC CES MALHEUREUX ET EN FAIRE DES ENNEMIS DE LA CAUSE DE BANGKOR.

ET POURTANT IL FAUT AGIR AU PLUS VITE CAR LES HOMMES ALLUMENT UN GRAND FEU AU PIED DE L'ARBRE..

... TANDIS QUE LES TIREURS D'ÉLITE ESSAYENT ENCORE DE LES ATTEINDRE.

PRENANT VIVIANE DANS SES BRAS FRED D'UN BOND TARZANESQUE RÉUSSIT A PASSER AU-DESSUS DES ASSAILLANTS.

ET CEUX-CI S'ARRÊTENT, STUPÉFAITS DE CET EXPLOIT EXTRAORDINAIRE

198 (A SUIVRE)

A TRAVERS LE MONDE

Dans les Balkans on trouve plus de 4.000 personnes qui ont cent ans ou plus. On ne sait trop à quoi attribuer cette longévité véritablement exceptionnelle dans des régions où les règles de l'hygiène ne sont pas toujours respectées, et où la médecine moderne est encore mal connue.

La denrée la plus consommée sur la terre est le riz. La Chine à elle seule avec ses 450 millions d'habitants en utilise une importante quantité.

Beaucoup de poissons des grandes profondeurs sont aveugles. Mais en revanche beaucoup de poissons des grandes profondeurs sont phosphorescents et émettent d'assez forts rayons lumineux.

La hauteur des chutes du Zambèze, en Afrique centrale, est le double de celles du Niagara; elles atteignent 104 m.

L'expression « payer en monnaie de singe » a son origine au temps du roi saint Louis, où il fallait alors payer un droit de passage pour franchir le pont qui unissait la Cité à la rive gauche de Paris. Seuls les montreurs d'animaux pouvaient acquitter le droit en faisant danser leurs singes.

On n'a jamais vu d'Indien chauve, sinon, bien entendu, ceux qui se sont fait scalper par les tribus rivales.

Certains poissons qui vivent dans le lac Ocrida, en Yougoslavie, ont des écailles nacrées très tendres. Grâce à un ingénieux procédé de compression on est arrivé à fabriquer avec ces écailles des perles de toutes tailles et d'un bel Orient, qui ont commencé à rivaliser avec les perles japonaises. Déjà les perles fausses du commerce étaient faites avec un produit tiré des écailles d'ablette.

LES JEUNES AVIATEURS

LA GOUPILLE VOUS PARLE

Le ministère de l'Air s'est réveillé et a organisé un concours doté de 3 millions de prix.

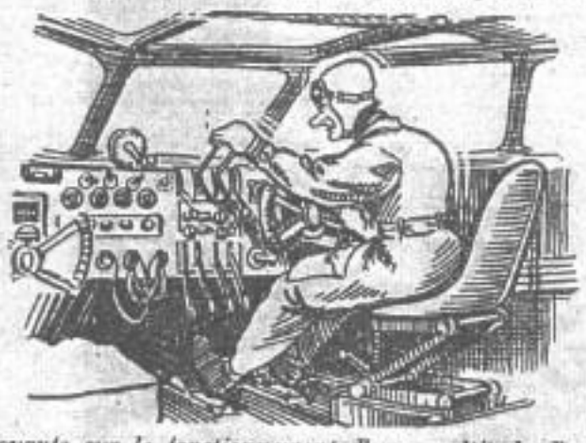
Il s'agit de l'étude d'un appareil bon marché pour l'aviation privée.

L'avion devra être biplace, conduite intérieure à large visibilité, construit en matériaux français, facile à démonter, à entretenir et à piloter. Outre ces qualités, la sécurité et les qualités de vol devront attirer particulièrement l'attention, et la vitesse de croisière est fixée à 160 kilomètres pour un rayon d'action de 600 kilomètres.

Voilà qui surprend! Un tel avion n'existe-t-il pas déjà? Certainement oui, mais une des classes n'est pas remplie : le bon marché.

UNE FANTAISIE ANGLAISE

Le texte ci-dessous est emprunté à un grand confrère anglais d'aviation. Il se moque, d'une manière amusante, de la tâche de plus en plus compliquée du pilote de transport, se débattant au milieu de tous les perfectionnements modernes. Une cabine de pilotage ressemble à un laboratoire dans lequel on est renseigné par des cadrans, des lampes et des



voyants sur le fonctionnement d'une multitude d'organes que l'on commande au moyen de boutons, de manettes, de leviers, de volants, etc...

Voici la traduction de ce que dit le pilote anglais :

« Mon terrain est enfin devant moi, dans la brume. Avec un soupir de soulagement j'arrête le déroulour automatique de carte. Je me redresse du fond de mon siège et je coupe le pilote automatique. Je coupe l'radio-phare et je me mets sur la réception de l'indicateur d'atterrissage sans visibilité.

« Je demande l'autorisation de me poser et je rentre le cadre de gonio. Je passe sur réception et reçois le « O K ». Je tourne le bouton d'atterrissage à l'infrarouge.

« J'enroule l'antenne, je sors mon aile télescopique, je mets mes flettners à zéro.

« Je sors le venturi escamotable, je coupe l'antigivreur d'aile et d'empennages, je coupe l'antigivreur d'hélices.

« Je coupe l'éclairage de la cabine, je déverrouille mes fentes. J'allume dans la cabine le signal « Atterrissage-Attachez-vous. »

« J'abaisse mon train d'atterrissage ; je sors ma roue de queue, j'abaisse mes volets.

« Je coupe le chauffage de la cabine ; je réduis le pas de mes hélices ; je ferme les gaz et j'allume mes feux d'atterrissage ; je rentre mes radiateurs d'eau et d'huile ; je coupe la ventilation et me prépare à toucher terre.

« Malédiction! je me suis trompé d'aérodrome. J'ouvre les gaz, je décolle. Je rentre tout ce que j'ai sorti, je sors tout ce que j'ai rentré, etc... »

JE VEUX DEVENIR PILOTE

La stabilité latérale est obtenue par les ailerons situés aux extrémités des ailes. Ce sont, comme leur nom l'indique, de petites ailes mobiles, mais reliées par des câbles de telle façon que l'une se lève lorsque l'autre s'abaisse.

Nous avons vu (gouverne de profondeur) qu'un plan levé crée une force qui fait incliner vers le bas la partie sur laquelle il est fixé.

D'autre part, une aile creuse « porte » beaucoup plus qu'une aile plate. Or, à l'opposé de l'aileron qui se lève, créant une poussée vers le bas, on abaisse un autre aileron qui rend l'aile plus porteuse, donc crée une poussée vers le haut.

L'avion s'incline latéralement sur l'aile dont l'aileron est levé. Le pilote peut ainsi corriger une stabilité rompue par un coup de vent, et, en plus, faciliter les virages.

ABONNEZ-VOUS!

FAITES DES ABONNÉS!

SPORTS

Savez-vous lancer une balle ?

Ce n'est pas seulement l'exercice physique purement musculaire qui doit entrer dans l'éducation physique rationnelle, mais aussi les jeux d'adresse, même s'ils semblent ne demander aucun effort sérieux.

Le garçon qui admire et envie la souple vigueur du chat doit penser que cet animal magnifique a passé sa jeunesse non seulement à grimper aux arbres ou à lutter avec sa mère pour se faire les muscles, mais en même temps à jongler avec un bouchon ou un chiffon de papier. C'est grâce à tout cet ensemble d'exercices qu'il est en possession de tous ses réflexes et qu'il est sûr de lui, quelle que soit la situation où il se trouve.

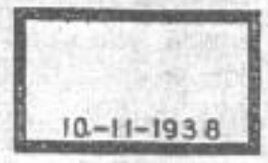
Voici à ce sujet une amusante épreuve du concours d'hébertisme, à laquelle je vous conseille de vous exercer, car vous n'en serez pas déçus : tracez sur un mur une cible de un mètre de côté, et placez-vous à dix mètres avec une balle. Vous aurez droit à douze essais *de chaque main*. Si vous placez quinze balles dans la cible, on pourra vous crier bravo; mais si vous n'en placez que cinq ou six, tous les professeurs de gymnastique vous diront que vous êtes nuls, et pour le sérieux entraînement dont vous aurez besoin, il sera préférable de vous mettre dans un bois, loin de tout carreau!

TIMBRES-POSTE

HATAY

Vous avez sans doute entendu parler du Sandjak d'Alexandrette, ce nom qui fait tout de suite penser au serpent de mer ? C'est un petit pays qui dépend maintenant de la Turquie et a pris le nom de Hatay.

Comme il se doit, le nouveau gouvernement s'est empressé d'émettre des timbres, ce sont ceux de la Syrie avec des surcharges. Cinq d'entre eux viennent de recevoir une surcharge spéciale, un cadre rectangulaire noir et la date 10-11-1938, ce sont des timbres de deuil à l'occasion de la mort du président Ataturk, la date est celle de son décès. Les tirages ont été assez restreints et certains sont rares.



Bientôt doit paraître une nouvelle série, elle commémorera la première réunion du parlement de la nouvelle république d'Hatay. Il y aura 9 timbres qui porteront la date 2 septembre 1938, l'effigie du président Tifour-Sokmen et des vues diverses.

LE PREMIER AFFUT

Trois heures sonnaient à l'horloge du gouvernement, quand Tartarin se réveilla. Il avait dormi toute la nuit, toute la soirée, toute la matinée et même un bon morceau de l'après-midi; il faut dire aussi que depuis trois jours, la « chéchia » en avait vu de dures!...

La première pensée du héros en ouvrant les yeux, fut celle-ci : « Je suis dans le pays du lion! » Pourquoi ne pas le dire? A cette idée que les lions étaient là, tout près, à deux pas, et presque sous la main, et qu'il allait falloir en découdre, brrr!... Un froid mortel le saisit, et il se fourra intrépidement sous sa couverture.

Mais, au bout d'un moment, la gaieté du dehors, le ciel si bleu, le grand soleil qui ruisselait dans sa chambre, un bon petit déjeuner qu'il se fit servir au lit, sa fenêtre grande ouverte sur la mer, le tout arrosé d'un excellent flacon de vin, lui rendit bien vite son ancien héroïsme. « Au lion ! au lion ! » cria-t-il en rejetant sa couverture, et il s'habilla prestement.

Voici quel était son plan : sortir de la ville sans rien dire à personne, se jeter en plein désert, attendre la nuit, s'embusquer, et, au premier lion qui passerait, pan! pan!... Puis revenir le lendemain déjeuner à « l'Hôtel de l'Europe », recevoir les félicitations des Algériens et fréter une charrette pour aller chercher l'animal.

Il s'arma donc à la hâte, roula sur son dos la tente-abri, dont le gros manche montait d'un bon pied au-dessus de sa tête, et, raide comme un pieu, descendit dans la rue. Là, ne voulant demander sa route à personne de peur de donner l'éveil sur ses projets, il tourna carrément à droite, enfila jusqu'au bout les arcades Bab-Azoum, où au fond de leurs noires boutiques des nuées de juifs algériens le regardaient passer, embusqués dans un coin comme des araignées; traversa la place du Théâtre, prit le faubourg et enfin la grande route poudreuse de Mustapha.

Il y avait, sur cette route, un encombrement fantastique. Omnibus, fiacres, corricolos, des fourgons de train, de grandes charrettes de foin traînées par des bœufs, des escadrons de chasseurs d'Afrique, des troupeaux de petits ânes microscopiques, des négresses qui vendaient des galettes, tout cela défilant dans un tourbillon de poussière, au milieu des cris, des chants, des trompettes, entre deux haies de méchantes baraques, des boutiques de bouchers, d'équarrisseurs...

Tout à coup, il vit passer près de lui, allongeant ses grandes jambes et rengorgé comme un dindon, un superbe chameau. Cela lui fit battre le cœur.

Des chameaux, déjà ? Les lions ne devaient pas être loin; et, en effet, au bout de cinq minutes, il vit arriver devant lui, le fusil sur l'épaule, toute une troupe de chasseurs de lions.

« Les lâches ! se dit notre héros en passant à côté d'eux, les lâches! aller au lion, par bandes, et avec des chiens!... » Car il ne se serait jamais imaginé qu'en Algérie on pût chasser autre chose que des lions. Pourtant ces chasseurs avaient de si bonnes figures de commerçants retirés, et puis cette façon de chasser le lion avec des chiens, des carnassières, était si patriarcale, que le Tarasconnais, un peu intrigué, crut devoir aborder un de ces messieurs.

— Et autrement, camarade, bonne chasse ?

— Pas mauvaise, répondit l'autre en regardant d'un œil affaré l'armement considérable du guerrier de Tarascon.

— Vous avez tué ?

— Mais oui, pas mal... voyez plutôt.

Et le chasseur algérien montrait sa carnassière gonflée de lapins et de bécasses.

— Comment çà! Votre carnassière ?... Vous les mettez dans votre carnassière ?

— Où voulez-vous que je les mette ?

— Mais alors, c'est... c'est des tout petits...

— Des petits et puis des gros, fit le chasseur. Et comme il était pressé de rentrer chez lui, il rejoignit ses camarades à grandes enjambées.

L'intrépide Tartarin en resta planté de stupeur au milieu de la route... Puis, après un moment de réflexion : « Bah! se dit-il, ce sont des blagueurs. Ils n'ont rien tué du tout... » Et il continua son chemin.

Il se jeta à travers champs... A chaque pas : des fossés, des ronces, des broussailles. N'importe! il marchait toujours... Puis, tout à coup, halte! Il y a du lion dans l'air, par ici, se dit notre homme, et il renifla fortement de droite et de gauche.

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas peut-être... A gauche, une mer invisible, qui roulait sourdement... Un vrai gîte à tenter les fauves...

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou à terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures ? Rien!...

Alors il se souvint que, dans ses livres, les tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques mètres devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations et se mit à bêler d'une voix chevrotante : Mê! Mê!...

D'abord très doucement, parce qu'au fond il avait un peu pour que le lion l'entendît... puis, voyant que rien ne venait, il bêla un peu plus fort. Rien encore. Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite...

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut. Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... c'était le lion, à n'en pas douter... Maintenant, on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable encolure, et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre... En joue : feu! pan! pan! pan!... C'était fait. Puis, tout de suite, un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit. « Il en a un! » cria-t-il, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendit la femelle... toujours comme dans ses livres!

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide, la nuit devenait fraîche, la bise de mer piquait.

« Si je faisais un somme! » Il se coucha sur sa tente, qu'il ne pouvait ouvrir, en jurant comme un vrai Provençal qu'il était.

— Ta, ta ra, ra, tarata...

« Quès aco ? » fit Tartarin en s'éveillant en sursaut.

C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient dans les casernes de Mustapha... Savez-vous où il était ?... Dans un carré d'artichauts, entre un plan de choux-fleurs et un plan de betteraves!

Son Sahara avait des légumes... On se serait cru aux environs de Marseille, au milieu des « bastides et des bastidons ».

« Ces gens-là sont fous, se disait-il, de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion? car je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve... » La preuve, c'étaient les taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi!...

— Un lion, parbleu!

Non, un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de « bourriquots ».

VARIÉTÉS

RÉBUS

MOTS EN LOSANGE

```
        +
      + + +
    + + + + +
  + + + + + + +
    + + + + +
      + + +
        +
```

1. Dans un œil. — 2. Celui de cave est plus utile que celui d'égout. — 3. Fixas ensemble deux pièces de métal. — 4. Journaliste né à Bagnols (Gard) en 1753. — 5. Elle est de plus en plus motorisée. — 6. Grande ville du sud de l'Italie. — 7. Espèce. — 8. Elle se dépose au fond des fûts. — 9. Voyelle.

MOTS EN RECTANGLE

```
+ + + +
+ + + +
+ + + +
+ + + +
+ + + +
+ + + +
```

Horizontalement. — 1. Préfixe d'origine grecque. — 2. Petit âne. — 3. Mit des poissons en tonneau. — 4. Titre de certains souverains musulmans. — 5. Brisa en partie. — 6. Espaces de temps comptés à partir d'événements mémorables.

Verticalement. — 1. Haroun-Al-Raschid en est un particulièrement célèbre. — 2. Donner l'apparence de la vie. — 3. Qui est tout à fait complète. — 4. Fruit exotique qui se coupe en rondelles.

ANAGRAMME

Le poisson les prend dans l'eau, l'oiseau les reprend dans les arbres, et l'enfant les prend dans la cour de récréation. Mais si l'on change l'ordre des cinq lettres de ce mot, on a une maladie du système nerveux qui empêche de marcher, appelée aussi ataxie locomotrice; ou bien ce que sont les ânes quand on les a chargés; ou encore ce par quoi l'on désigne les ânes à l'école maternelle.

MÉTAGRAMME

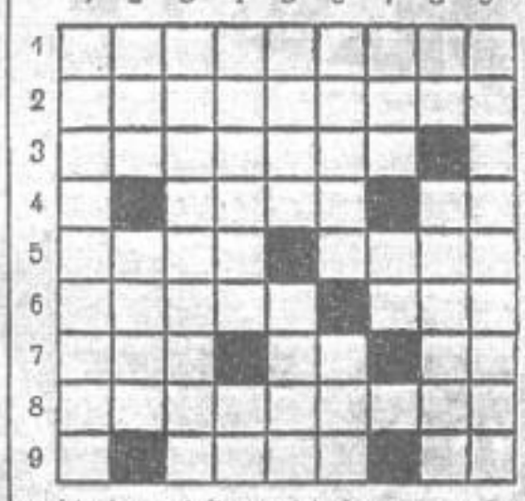
En cinq lettres, je suis une couleur qui marque le deuil en Angleterre, et qu'il ne faut pas porter devant les taureaux; en changeant l'avant-dernière, je donne ce que prend l'autocar pour aller d'une ville à l'autre, ou ce que fait une boule quand on lui donne un choc.

MOTS JANUS

On me rencontre sur quatre pieds quand on se promène le long des côtes, et les marins sont bien contents de trouver en moi un refuge quand la mer devient mauvaise; mes quatre pieds retournés, je deviens un adverbe de quantité qui s'oppose à peu.

(Toutes les solutions au prochain numéro.)

MOTS CROISÉS : PROBLÈME N° 198



Horizontalement. — 1. Clôture formée de pieux liés ensemble. — 2. Qui coûtent très cher. — 3. Pays situé au nord de la Finlande. — 4. Ensemble des coutumes et des cérémonies d'un culte. Adjectif possessif. — 5. Elles sont moins dures que les croûtes. Premier roi des Hébreux. — 6. Puits naturels dans les Causses. Adverbe de lieu. — 7. Signal de détresse. Petit fleuve côtier. Dans la gamme. — 8. Taper vivement du pied. — 9. Emplacement. En matière de.

Verticalement. — 1. Journaliste qui écrit des articles politiques très virulents. — 2. Recueil de bons mots. Prince mis en musique par Borodine. — 3. Les vieilles maisons de Paris le sont toutes. — 4. Passage très dangereux sur les côtes de Bretagne. Lettre grecque utilisée par les mathématiciens. — 5. A une odeur. A bien appris. — 6. Petits flocons noirs produits par la combustion du charbon. Nombre d'années qu'on a derrière soi. — 7. Divinité scandinave. Douleur du poignet. — 8. Préposition. Une bonne poire doit l'être. — 9. Arbres taillés le long des murs.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU PROBLÈME N° 197

Horizontalement. — 1. Safran. — 2. Aran. — 3. Af. En. Fa. — 4. Piétiner. — 5. Intimité. — 6. De. Lé. Et. — 7. Ilet. — 8. Aléser.

Verticalement. — 1. Rapide. — 2. Fine. — 3. Aa. Et. Il. — 4. Frétille. — 5. Banimées. — 6. An. Ni. Té. — 7. Fête. — 8. Rareté.

SOLUTIONS DES VARIÉTÉS DU N° 193

Mot caché : HÉLÈNE.

Mots en triangle

```
E S P L A N A D E
S A L A M I N E
P L A C I D E
L A C H E S
A M I E S
N I D S
A N E
D E
E
```

Acrostiche double

```
L a v E
E l i t
P a u l
O r g E
T r o P
D i t O
E d i T
T a r D
E u r E
R o u F
R i t E
E m i R
```

Logogriphe. — Calanon, Canon, Non, Ban.

Devinette. — Un bavard parle sans réfléchir et la glace réfléchit sans parler. — Tous les deux ont besoin de pièces. — Tous les deux sont couronnés.

LE COURRIER DE JANOT

Gino André : Merci de ton envoi.

Albert Morel, Noisy-le-Sec : Je suis content que les histoires sur les Peaux-Rouges t'aient bien plu. Nous voudrions bien faire un almanach. Mais je crains que cela ne soit pas encore possible cette année. J'espère que tu passes de bonnes vacances chez ta tante de Paris.

Michel Tessier, Limours : Tu m'écris : *C'est bien difficile de noter chaque récit, car* Mon Camarade *est si bien que je ne pourrais pas m'en passer.* Merci de ce beau compliment et de ton envoi.

Raoul Lambert, Luchon : Content que tu aimes spécialement les romans de M. R. Duchâteau. Je lui dirai et sa grande barbe blanche va frétiller de joie. Comme tu le vois, nous multiplions les pages de récits de lecteurs et nous souhaitons pouvoir les faire paraître bientôt tous les quinze jours.

François Lureal, Paris-Ve : Merci de ta gentille lettre et des critiques qu'elle contient dont nous tiendrons compte. Si nous avons demandé de classer *La Mort du Loup*, c'était pour savoir s'il fallait demander à M. R. Duchâteau de recommencer, pour la rentrée, une nouvelle série d'aventures de Pierrot Lancry.

Les Albums de « Mon Camarade »

1re **SÉRIE :** Un volume cartonné (épuisé).

2e **SÉRIE :** Un volume cartonné 27 × 37, comprenant 29 numéros (71 à 100), 232 pages.
L'album ..... **15 fr.**
— franco **18,50**

3e **SÉRIE :** Un volume cartonné (épuisé).

ENVOYEZ UN MANDAT CHÈQUE POSTAL EN MÊME TEMPS QUE VOTRE COMMANDE

NOS ABONNEMENTS

Abonnement collective France	1 an...	23 fr. »
	6 mois.	11 fr. 50
Belgique (France français)	1 an...	34 fr. »
	6 mois.	17 fr. »
Étranger	1 an...	45 fr. »
	6 mois.	22 fr. 50

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

1 mois	2 fr. 50
3 mois	7 fr. »

MON CAMARADE, 51, rue Monsieur-le-Prince, PARIS-3e
C. Ch. postal : E. S. I., 574-41 Paris. - Tél. : Danton 99-87.

N'oubliez pas que chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 75 en timbres.

NOTRE AMI LE CHIMPANZÉ

Parmi les grands singes « de forme humaine », le chimpanzé est celui qui ressemble le plus à l'homme, par la structure du corps, et — faisons-nous des compliments — par la gentillesse du caractère... Inutile d'ajouter qu'il est le plus intelligent des animaux. Les singes savants des cirques ou des films sont des chimpanzés.

Le premier qui parla du chimpanzé et de ses tours est André Battell, un marin anglais qui, fait prisonnier par les Portugais, passa dix-huit ans (1590-1608) dans leur colonie d'Angola. Il baptisa le chimpanzé : *Enjocko*, ce qui veut dire, je pense, « enjoué ». Le chimpanzé ne fit son entrée en Europe qu'en 1641. Il fut décrit scientifiquement cinquante-huit ans plus tard.

Buffon posséda un chimpanzé domestique et a laissé sur lui de nombreuses observations.

Le chimpanzé habite les forêts d'Afrique centrale. C'est un animal lourdement construit, avec une poitrine et des bras puissants. Le mâle est légèrement plus grand que la femelle mais ne dépasse pas 1 m. 50. Le haut de la tête est déprimé, le nez épaté, les oreilles arrondies (plus grandes, moins « humaines » que celles du gorille), mais le front est ridé : on a des pensées graves! Les bras sont plus longs que chez l'homme, moins longs que chez les autres singes, ils n'arrivent qu'aux genoux. Les mains et les pieds sont grands, sauf pouce et gros orteil, les doigts sont réunis par une membrane. Les doigts ont forme humaine, la dentition également. Comme l'homme (le saviez-vous?) le bas de la colonne vertébrale du chimpanzé porte la trace d'une queue. Le chimpanzé marche sur ses poings fermés, ou, s'il veut se tenir debout, croise ses mains sur sa tête.

Ces singes sont grimpeurs et se construisent sur les arbres des habitations de branchages dans lesquelles ils iront dormir. Celle du mâle et celle de la femelle sont voisines mais placées sur des arbres séparés; pourtant le couple les édifie en commun. Ces sortes de nids ne servent guère plus de dix jours, car un couple de chimpanzés a vite fait de dévaster les plantations d'alentour de tous les fruits qui s'y trouvent, et doit songer à porter ailleurs son activité. Quand il s'agit de groupes de familles ou même de grandes bandes, l'expédition est menée plus promptement encore.

On porte à l'actif du chimpanzé bien des prouesses qui sont dues au gorille ou au babouin — ou sont inventées de toutes pièces. Ainsi des rapts de femmes et d'enfants. Le chimpanzé évite l'homme. Mais si on l'attaque il est un terrible adversaire. Les indigènes l'abattent à la lance ou l'emprisonnent dans des filets. Selon Livingstone, le chimpanzé tue le léopard en lui mordant les pattes, mais il est une proie facile pour le lion.

Pris jeunes, les chimpanzés s'apprivoisent aisément ; mais ils meurent en général très vite, surtout sous des climats du Nord. Ils s'attachent à leur maître. On leur apprend à s'habiller, à boire et à manger « comme de grands garçons », à avancer une chaise, ouvrir une porte, serrer la main d'un ami, défaire un nœud, etc... Ils comprennent ce qu'on leur dit et répondent avec un vocabulaire limité à quelques grognements.

Le Dr Romanes fit des expériences sur une femelle nommée Sally, pensionnaire du Zoo de Londres; selon ses indications, les gardiens demandaient plusieurs fois par jour à Sally : « Apporte-moi une paille, deux pailles, trois pailles »; elle devait les ramasser dans la litière de sa cage et les tendre; quand le nombre correspondait à la demande Sally recevait un fruit, autrement on lui refusait les pailles. Bien que les chiffres fussent énoncés chaque fois dans un ordre différent, Sally ne s'y trompait pas et apportait le nombre de pailles voulu; en continuant l'expérience on lui apprit à compter jusqu'à 5; on n'arriva pas à 10, Sally à 7 ou 8 ou 9 apportait bien plus de 6 pailles et moins de 10, mais la précision n'allait pas plus loin.

Remarquons qu'en captivité le chimpanzé, surtout l'espèce *chimpanzé chauve*, peut changer de nourriture. Sally ne demandait pas mieux que de tuer un pigeon pour le manger; elle attrapait aussi des rats.

Quand un chimpanzé n'est pas heureux en cage — et tous ne sont pas d'aussi bons élèves que Sally — il « chahute » : accroché à un barreau ou à une traverse, il frappe du pied à coups redoublés le fond de la cage, faisant un vacarme épouvantable.

Les chimpanzés en liberté sont de bien meilleurs musiciens, comme vous allez voir. Dans la forêt ils organisent la nuit de véritables « carnavals »; après avoir construit un tambour en argile, ils le placent sur une sorte de lit de tourte (matière très poreuse) qui forme caisse de résonance; quand l'ensemble est sec, 1 ou 2 chimpanzés frappent dessus, les autres bondissent tout alentour. Ce fait, à peine croyable, est rapporté par plusieurs voyageurs dignes de foi, et il nous faut admettre que les chimpanzés savent s'amuser tout comme les hommes les jours de fête.

BOUR.

Le Gérant : LUCIEN CANTAIS.

Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 59.216.

FOU VOLANT

PAR R. Mellies

RÉSUMÉ

MICRO EST À LA RECHERCHE DE SON CAMARADE FOU-VOLANT, PRISONNIER DU GÉNÉRAL REBELLE SALTILLO.

LA SEMAINE PROCHAINE : SALTILLO.

BEGONIA CHERCHEUR DE TRESORS

BEGONIA ET HUMERUS DESCENDUS À TOKIO COUCHENT AU NICHI-NICHI HOTEL. MAIS DANS LA CHAMBRE DE BEGONIA ...

DES FANTOMES ET DES HOMMES DRAPÉS DE GRANDS MANTEAUX COULEUR DE MURAILLE SURGISSENT DE TOUS LES MEUBLES.

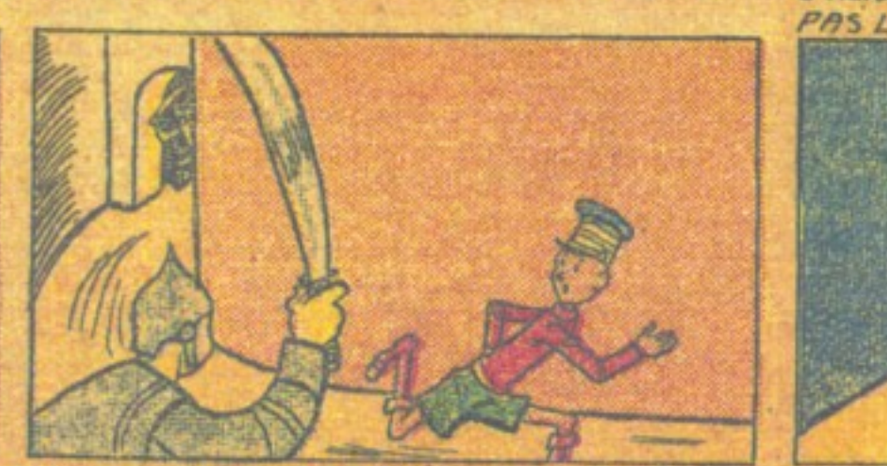
SUR UN ORDRE BREF LANCÉ PAR L'UN D'EUX BEGONIA SE VÊT ET SUIT LES SINISTRES INDIVIDUS DANS UN ESCALIER SECRET

L'ASTUCIEUX BEGONIA EST PLACÉ DEVANT UNE TABLE, RECOUVERTE D'UN TAPIS, SUR LAQUELLE SIÈGENT TROIS CHEFS DES CAFARDS NOIRS.

ILS SONT VÊTUS DE CUIRASSES ET ARMÉS DE LANCES. ILS ORDONNENT À BEGONIA DE TRANSMETTRE L'AVERTISSEMENT SUIVANT

À HUMERUS "LE JAPON A BESOIN DE L'OR DU CORSAIRE GRADOUBLE POUR POURSUIVRE SA MISSION CIVILISATRICE EN CHINE. SI LE SECRET N'EST PAS LIVRÉ DANS LES 48 HEURES. IL MOURRA."

VIF COMME L'ÉCLAIR L'ASTUCIEUX BEGONIA TIRE LE TAPIS DE LA TABLE ET LES TROIS CHEFS ROULENT À TERRE AVEC UN BRUIT



DE FERRAILLE. BEGONIA S'ENFUIT À TRAVERS DE LONGS COULOIRS. MAIS DES SAMOURAÏS AVERTIS PAR LE BRUIT POURSUIVENT.

BEGONIA. L'UN D'EUX VA LE FRAPPER DE SON CIMETERRE. MIRACLE! LE CIMETERRE EN S'ABATTANT OUVRE UNE PORTE À BEGONIA